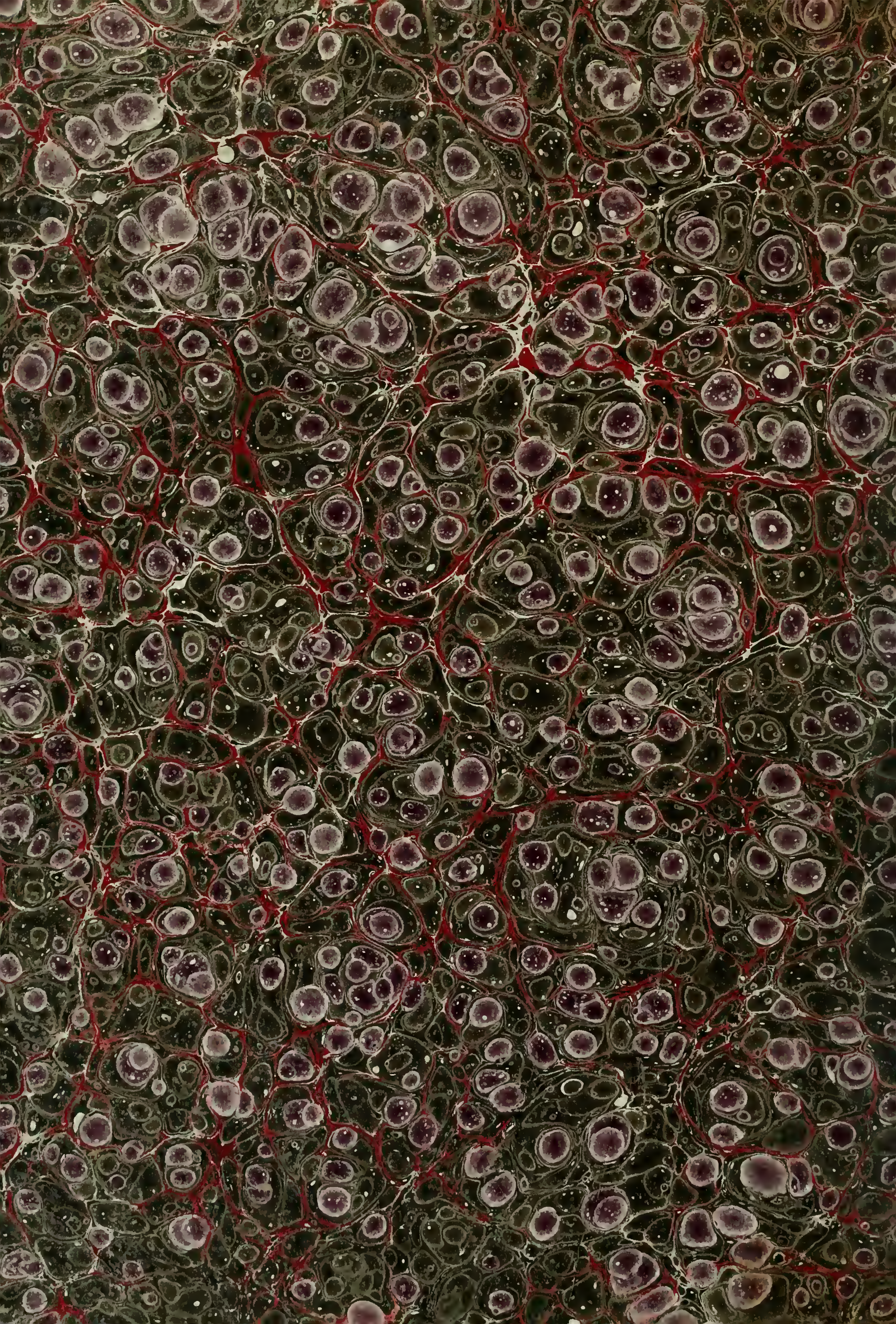




LE

MAGASIN LITTÉRAIRE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, BEAUX-ARTS, VOYAGES,

Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OEUVRAGES INÉDITS ET DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

Nos 10 à 24. – Janvier à Juin 1843.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

BOULÉ ET COMPie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, RUE COQ-HÉRON, 3.

1843.

SOMMAIRES

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE TOME QUATRIÈME.

XIX.

Janvier 1843.

XX.

Février 1843.

XXI.

Mars 1843.

XXII.

Avril 1843.

XXIII.

Mai 1843.

XXIV.

Juin 1843.

Janvier 1843. **DOUZE FRANCS PAR AN.** 3e année. — No 19.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, No 3,
Au bureau du Journal.

Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an .... 12 f. » c.
Six mois...... 6 50
Trois mois ... 3 50
Un mois 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

SOMMAIRE.

L'ÉPÉE.

I.

Antonia.

Vers l'époque de notre révolution, le marquis de Roverda, riche et important colon de la partie espagnole d'Haïti, disparut subitement, sans que personne, à San-Domingo, pût soupçonner ce qu'il était devenu. D'une part, on ne lui connaissait aucun ennemi personnel; c'était un seigneur plein d'humanité, de courtoisie et de noblesse de cœur; de l'autre, aucune donnée satisfaisante ne venait mettre les esprits sur la voie de la vérité. On disait que, malgré la douceur de son commandement, quelques-uns de ses nègres s'étaient faits marrons, et s'étaient retirés dans les Mornes; que le marquis, plus surpris qu'irrité, avait demandé quelques soldats au gouvernement pour marcher vers les rebelles, les ramener au devoir, et, s'il n'y pouvait réussir, obtenir d'eux, au nom de sa constante équité, qu'ils ne vinssent pas ravager ses plantations; que lui-même, chevauchant par les montagnes, à la suite de cette troupe et accompagné de quelques esclaves, avait devancé un moment son escorte à pied; que ces mêmes esclaves affirmaient l'avoir cherché d'abord sans inquiétude, puis avec plus d'empressement et de soin; puis avoir entendu un coup de feu répété par tous les échos, et n'avoir vu depuis lors ni maître ni révoltés. On en conclut, sans se l'expliquer davantage, que le marquis avait été tué par quelque nègre marron placé en embuscade; mais on eut beau battre les montagnes dans tous les sens aux environs du lieu dont parlaient les esclaves, on ne trouva jamais ni le cheval ni le cavalier.

Les ancêtres du marquis de Roverda avaient marqué, il est vrai, parmi les premiers conquérans d'Haïti, et s'étaient malheureusement distingués par leur dureté envers les Caraïbes inoffensifs de cette contrée; mais depuis long-temps cette race de martyrs était absolument éteinte; une génération de ceux des îles Lucayes avait même passé sur leurs débris, et il y avait bien un siècle que le peuple cuivré des caciques était remplacé par la marchandise noire de la Guinée.

Quand ce fait étrange fut bien et juridiquement constaté, on ouvrit le testament du marquis de Roverda, et l'on y trouva, comme chacun s'y attendait, qu'il disposait de tous ses biens, en Espagne et aux Antilles, en faveur de sa fille unique, de la petite Antonia, âgée seulement de trois ans (le marquis était veuf depuis trois ans); laquelle Antonia demeurait à la case avec sa nourrice, qui était de la partie française, et que le tuteur d'Antonia était le seigneur don Solarez, personnage estimé à San-Domingo. Don Solarez jouissait d'une honnête fortune, vivait seul, d'une vie fort sage et fort retirée, possédait peu d'esclaves et n'avait pas de plantations. Il était proche parent du défunt, qui en avait toujours fait le plus grand cas et se plaisait dans sa société, comme étant celle d'un homme honnête et réfléchi. Cette prédilection du marquis était un grand point; car on le savait difficile à l'endroit de ses relations. On soupçonnait néanmoins que, sous ces goûts de retraite et sous cette austérité puritaine, si rares alors parmi les satrapes des Amériques et qui avaient pu en imposer à son parent, don Solarez cachait avec soin une pensée d'avarice et de cupidité jalouse dont il avait honte; mais ce soupçon ne venait guère à l'esprit des créoles bavards que par suite d'une certaine analogie entre leurs propres sentimens et ceux qu'ils voulaient bien prêter à don Solarez. On juge partout d'après soi; et dans ce temps-là, dans ce pays-là surtout, le culte du veau dominait tous les autres. En cas de mort de la jeune Antonia, don Solarez demeurait seul héritier du marquis de Roverda.

Or, que ne soupçonna-t-on pas à San-Domingo, lorsque, sept ans après, en 1794, et à l'époque où Antonia venait d'atteindre sa douzième année, elle disparut aussi, comme son père; et dans les Mornes, comme son père!

A trois ans, lorsqu'elle le perdit, Antonia était déjà un singulier et bien adorable enfant. Dès son premier sommeil et son premier réveil, elle avait pris un visage essentiellement tranquille dans sa fine perfection, sur lequel se peignait une nature à jamais arrêtée, quoiqu'elle ne vît pas même le jour qui la montrait ainsi. Elle avait, dès lors, en naissant, une bouche aimante, un sourire intelligent, de longs sourcils et de grands cils, bruns et soyeux, accompagnant de beaux yeux, dont l'expression habituelle était une bonté immuable et assurée contre toute embûche, mais souvent aussi, noyés dans une rêverie précoce, ou malins, ou fiers, éclatans, presque majestueux, suivant qu'on la surprenait, ou qu'on prétendait éprouver son caractère. Ne criant jamais, souffrant avec calme, s'endormant à point nommé, riant aux fleurs, aux bons visages, et à celui de sa nourrice; quand celle-ci la promenait aux soirées du tropique, et que la lune lui apparaissait rouge et grandiose sur l'horizon, sur l'Océan, elle daignait interrompre son silence solennel, levait le doigt, montrait l'astre, et disait, d'un air de profonde contemplation : — Là haut... feu!! — Elle tirait volontiers les oreilles du grand chien des Pyrénées, dont les pères avaient traqué

tant de pauvres Indiens, et qui gardait paisiblement l'entrée de la case ; mais si quelqu'un le châtiait avec raison, si la main du contre-amiral s'abaissait sur son énorme tête et s'emparait brutalement de ces mêmes oreilles pour rejeter le coupable dans sa niche d'acajou, Antonia, pleurant à chaudes larmes, se révoltant surtout à ce dernier trait, criait en français à travers ses sanglots :

— Eh! tu fais bobo ses loleilles!...

Les choses fières et nobles la remuaient naturellement; le bruit du tambour la frappait aussi bien que l'éclat de la lune, et elle s'écriait, avec le même geste, la même méditation : — Babour!! — Puis l'aspect des choses, à la fois élégantes et martiales, à la fois graves et pittoresques, l'absorbait entièrement; et, à la vue d'un drapeau flottant sur un fort, d'un vaisseau couché sur la lame, d'un cavalier au galop, d'une vague écumante, elle avait une mine pensive et un regard brillant. Enfin, quand son père, revenant de ses tournées dans la plaine ou de ses chasses dans la montagne, se jetait sur un hamac, accablé de fatigue, épuisé de chaleur, Antonia, qui le guettait, survenait à petits pas sous l'ombre et parmi les fleurs, prenait de sa petite main le cordon de soie, et berçait son père comme on la berçait, en bégayant la chanson qu'on lui chantait.

Aussi le marquis de Roverda, éprouvé par de pénibles déceptions dans ses croyances d'esprit et de cœur, dans ses espérances et dans ses amitiés, n'avait-il plus, dans l'âge mûr, qu'une conviction et qu'un amour : sa fille. Un jour, après l'avoir long-temps considérée, il avait comme adopté une résolution suprême, il s'était voué à une seule et invariable pensée; et ce jour-là, sans doute pour marquer la naissance de cette pensée, pour en consacrer et s'en imposer l'influence d'une façon chevaleresque, il s'était fait faire une nouvelle épée, sorte de talisman qui ne le quitta jamais depuis lors, et qui sans doute recélait quelque important secret ; car, de quelque regret, de quelque inquiétude, de quelque tristesse que fût atteint le marquis, il lui suffisait de porter la main à la garde de cette épée pour se trouver tout à coup soulagé, confiant, réjoui.

L'épée l'avait accompagné dans les Mornes d'où il n'était pas revenu.

Or, déjà Antonia aimait l'épée, comme elle aimait le drapeau flottant, le navire intrépide, le cheval téméraire, la vague puissante... comme elle aimait son père et comme son père l'aimait.

Il ne manquait jusqu'alors qu'un trait à ce caractère, c'était la mélancolie qui naît des premières épreuves de la vie, et qui devient comme le voile transparent d'une belle ame. Or, le tuteur Solarez, une fois installé à l'habitation, débuta dans ses fonctions par congédier la nourrice française, de sorte que la pauvre et noble petite perdit du même coup son père et sa nourrice, tout ce qui l'aimait ; je n'ai pas dit tout ce qu'elle aimait, parce que, dès-lors, comme ses semblables et sans le savoir, Antonia aimait quelque chose qui ne meurt pas. En même tempsson cœur étonné apprit une souffrance, celle de n'avoir aucun être vivant à chérir; car le seigneur Solarez et la mulâtresse espagnole que celui-ci mit auprès d'elle lui causaient une égale répugnance, et nous avons vu que ses instincts ne la trompaient pas. Donc elle fut pour ces nouveaux et incommodes voisins ce qu'elle était toujours en pareil cas. Ce n'était pas le moyen de se les rendre favorables ; mais elle parut, depuis ce moment, indifférente à tout. Soit qu'elle désobéît avec un calme moqueur aux ordres qu'on lui donnait, soit qu'elle reçût les remontrances avec un désespoir fier et discret, soit qu'elle parvînt à se cacher pendant des heures dans quelque coin bien retiré des jardins, loin de ces gens qui ne la gâtaient pas, au beau milieu de cette nature qui lui restait, elle faisait voir, sans crainte, sa connaissance irréfléchie, mais infaillible, mais parfaite, de l'élément qui manquait à son existence.

Les femmes se développent promptement aux colonies; à douze ans, Antonia provoquait un vif enthousiasme sans cesser d'obtenir une touchante sympathie. Tout ce qu'avait promis l'enfant, la jeune fille le tenait; et, de l'assemblage des premiers penchans avec les premiers chagrins, de cette combinaison du naturel avec l'accidentel qui s'opère avant l'adolescence et constitue un caractère, il résultait en elle une altière mais douce puissance. Elle inspirait le respect, mais elle remuait l'ame; on éprouvait son empire, mais on le bénissait.

Elle avait toujours, et mieux que jamais, ces beaux yeux dont nous avons parlé, ces yeux qu'elle ouvrait en naissant, et que voilaient si paisiblement leurs grands cils, et qu'allanguissait encore d'une façon céleste ce rêve secret du cœur si naturel à presque toutes les femmes, et si souvent déçu jusqu'au jour où elles deviennent mères; mais ces mêmes yeux avaient une nuance claire et lumineuse, qui sortait comme d'un nuage quand il fallait que l'enfant sortît elle-même de ses pensées habituelles pour se distraire ou pour se défendre. Dans le premier cas, la malice y pétillait, sans que le calme du sourire s'altérât beaucoup; dans le second, leur étrange agrandissement et l'imperceptible froncement du sourcil les faisaient étinceler comme d'un royal orgueil.

Les nègres l'adoraient. Si elle marchait dans l'habitation, vêtue d'un peignoir de mousseline blanche nonchalamment pressé à la taille par une chitte bleu de ciel, le cou et la tête nue, avec ses cheveux bruns tombant par derrière en une seule et énorme tresse qu'enlaçait une ganse bleue, que terminaient deux rubans du même couleur, tandis que Gulnar, la mulâtresse, lui tenait le parasol ; on voyait çà et là, au milieu d'un massif de frangipaniers ou d'une planche de pois d'Angole à fleurs bleues ou d'une forêt de cactus et de tubéreuses, les corps noirs vêtus d'un caleçon blanc, et courbés pour le travail, se dresser à son passage; puis, des yeux blancs et des dents blanches lui adressaient un regard attendri, un sourire d'admiration.

Un seul la trouvait toujours insensible et ingrate ; un seul n'obtenait jamais, en échange de ces naïfs hommages, les gentilles paroles dont Antonia ne manquait jamais de les récompenser. C'était un nègre affranchi, qu'on appelait Munco, et qui ne se mariait pas, quoique son pécule, disait-on, fût considérable. Sans savoir pourquoi, Antonia lui marquait une répugnance assidue. A l'un qui se relevait alarmé de la place où il reposait en fraude, sous un balisier, elle savait dire avec bonté : — Dors va, pauvre Pepo, le maître est loin. A l'autre, qui s'épuisait de sa personne et de sa pioche contre la souche de fer d'un tulipier, elle adressait un bon rire d'enfant, tout argenté, tout rafraîchissant : — Est-il gros, ce Carlos! Faut-il qu'il ait croqué des prisonniers dans son pays! Donne-lui la gourde, Gulnar ; il a mangé sans boire, le glouton ! — Et ainsi de tous. Mais si c'était Munco qu'elle rencontrât, Munco lui fît-il son plus large sourire, son plus humble salut, Munco n'obtenait rien qu'un froid signe de tête, et Munco s'en affectait. On remarquait que son épaisse cervelle en paraissait ébranlée; et souvent il négligeait son travail pour errer çà et là; et plusieurs l'entendaient répétant toujours la même chose : — Munco est maudit, l'ange le sait! Munco est maudit, l'ange le sait... — Munco était devenu chrétien depuis son affranchissement, c'est-à-dire depuis la disparition du marquis de Roverda. Et tous les noirs répétaient avec conviction : — Munco est maudit, l'ange le maltraite. Et Antonia ne savait pas pourquoi elle le maltraitait ainsi.

Munco, Gulnar et Solarez avaient donc le privilége de glacer et d'opprimer ce cœur, tout palpitant de noblesse et d'amour. Solarez, il est vrai, avait plutôt la mine d'un inquisiteur que d'un hidalgo, et il fallait toute l'autorité de sa sévère réputation pour le protéger contre l'instinct des esprits timides, qui s'effarouchent volontiers des apparences; mais le pauvre Munco n'avait qu'une figure comme tous les nègres, et Gulnar n'avait d'autre tort que d'occuper la place de la nourrice aimée d'Antonia.

Il est vrai que Gulnar obéissait plutôt à don Solarez qu'à Antonia; et, par exemple, il n'y avait pas plus de huit jours que celle-ci avait obtenu de prolonger sa promenade jusqu'à la forêt qui limitait la plantation du côté des montagnes. Soit caprice, soit obstination, soit instinct, Antonia, toujours sans savoir pourquoi, s'était attachée à l'idée de cette promenade comme à l'habitude de sa triple aversion. Aussi profita-t-elle de la permission nouvelle avec une sorte d'avidité inexplicable, et, tous les soirs, elle entraînait Gulnar jusqu'à la lisière de l'immense forêt. Là, elle s'arrêtait, s'asseyait dans les grandes herbes, et employait des soirées entières à contempler les abords formidables, à interroger les profondeurs naissantes, à écouter les bruits mystérieux de cette forêt, qui s'étendait jusqu'aux Mornes à trois lieues de là, montant même avec ses masses noires, comme la mer avec ses vagues, jusqu'à la moitié de leur vaporeuse hauteur. Il semblait qu'elle connût déjà toutes ces choses; que déjà, dans ses rêves, elle eût ressenti la sublime tristesse inspirée par cette nature gigantesque et par cette puissante solitude; c'est qu'en effet, le jour de son dernier départ, le marquis l'avait emmenée lui jusqu'à ce lieu, la tenant d'un bras sur le cou de son cheval, lui montrant les grands arbres et les montagnes bleuâtres, et ne la remettant aux bras de sa nourrice qu'après l'avoir couverte de ses derniers baisers.

Elle regardait toujours ces arbres et ces montagnes.

Un soir, elle fut éveillée de ses pensées par la voix de Gulnar, qui se tenait toujours à quelques pas en arrière avec une humilité passive et muette ; il fallait une grave circonstance pour que Gulnar rompît ainsi tout à coup son respectueux silence. Sa voix était altérée, basse, tremblante :

— Maîtresse... là-bas... le buisson d'aloës... maîtresse veut-elle voir le buisson d'aloës... là-bas... par pitié!

—Je veux bien, dit la petite Espagnole, après s'être retournée vers Gulnar, d'un air étonné mais toujours tranquille et souriant. — Puis, regardant devant elle :—Eh bien, pauvre Gulnar, qu'est-ce qu'il a, le buisson d'aloës?

—Il remue, maîtresse, il remue... le buisson d'aloës!... Oh! j'ai peur!

—Ah! oui, vous avez toujours peur, vous autres! dit Antonia avec une étonnante modification de son tranquille sourire.—Eh bien! quand il remuerait, le buisson d'aloës?... C'est le vent.

—Maîtresse... il n'en fait pas, de vent... les lianes se tiennent tranquilles... les aloës ne doivent pas bouger... C'est un serpent, maîtresse!... Gulnar a peur!

—Gulnar m'ennuie! s'écria la créole en se levant tout à coup et en laissant l'esclave à sa place d'un regard.

—Gulnar a peur pour maîtresse... dit la mulâtresse d'un air noble et timide sans lever les yeux.

—J'ai dit que Gulnar m'ennuyait, ajouta seulement Antonia. Puis, sans autre observation, elle s'avança promptement vers la redoutable touffe d'aloës.

Gulnar n'osait plus ni avancer ni reculer; elle tremblait de tous ses membres et ne pouvait que balbutier :

— Maître avait bien raison .... Maître savait bien..... et puis Maître a voulu tout à coup... Gulnar devait obéir à Maître.

Mais, au milieu de ces observations incohérentes qui prenaient un sens étrange, Gulnar fut interrompue par le retour d'Antonia qui, après s'être arrêtée un moment devant les aloës et avoir paru en écarter les tiges élégantes, marchait à elle, le visage rayonnant d'une expression bizarre de satisfaction coûteuse, d'enthousiasme mystérieux.

— Ah! murmurait la jeune fille, il y avait donc quelque chose, et Dieu me parlait depuis long-temps...

Puis, s'apercevant qu'elle était arrivée près de la mulâtresse, elle se prit à lui rire au nez, et, lui montrant un jeune ramier qu'elle retenait des deux mains contre sa poitrine :

— Tiens, Gulnar, c'était un nid de pigeons ; c'en est un qui a voulu voler trop tôt. — Voilà le serpent, poltronne !

Or, ce n'était pas Antonia qui avait écarté les branches d'aloës.

II.

Le dernier des Caraïbes.

C'était un personnage qu'on pouvait certainement considérer comme unique dans son genre à cette époque de la colonisation d'Haïti. Bien que ses vêtemens n'eussent rien d'excentrique, et que, dans la demi-obscurité qui régnait à cette heure, la couleur foncée de sa peau, se détachant sur sa casaque de nankin blanc, lui donnât, au premier coup d'œil, l'apparence d'un colon mulâtre, un habitant de l'île ne pouvait s'y tromper long-temps. Avec le teint d'un homme de couleur, il avait les cheveux longs et plats d'un Européen et le menton imberbe d'un adolescent. Ce dernier trait était d'autant plus saillant que, malgré la vigueur dont il paraissait encore doué, on ne pouvait douter qu'il n'entrât dans les premières années de la vieillesse.

La plus impassible gravité régnait d'ailleurs sur son visage, dont les traits semblaient fermes, réguliers ; où le regard était brillant, mais immobile et fascinateur, comme celui du basilic. D'une main il donna à Antonia un petit portefeuille armorié, de l'autre il lui remit le ramier, et lui glissa rapidement ces seuls mots en très bon espagnol :

— Quand la senorita voudra venir, elle lâchera le ramier.

Si Antonia fut émue à cette apparition, si l'étrangeté de cette physionomie la frappa, du moins elle n'en laissa rien voir sur son visage. Elle reconnut sur le portefeuille les armes de sa maison, rougit vivement, le cacha tout de suite dans son sein, prit le ramier qui se débattait entre ses deux petites mains, et revint sans avoir répondu un seul mot à la phrase de l'étranger.

Gulnar l'accompagna en silence jusqu'à la case. La mulâtresse était revenue de sa frayeur ; mais elle avait toujours son air de profonde méditation.

Lorsque Antonia fut rentrée dans sa chambre, elle dit à Gulnar d'aller lui chercher une cage pour y mettre le ramier. Puis en son absence elle mit l'oiseau à la place du portefeuille, et lut vivement ces quelques lignes tracées sur la première page des tablettes de son père :

— J'ai été frappé au bord d'un précipice réputé inaccessible, et qu'on nomme *La Hotte*. Un seul de mes nègres, celui qu'on appelle Munko, et qui m'a été vendu par don Solarez, était derrière moi. Munko n'était armé que d'un couteau de chasse. Cependant j'ai été blessé d'un coup de feu dans les reins ; mon cheval a fait un écart, m'a jeté dans l'abîme, au moment où la douleur me forçait à lâcher la bride, et a roulé presque en même temps que moi à travers les arbres et les broussailles, qui m'ont permis d'arriver au fond avec la certitude de pouvoir vivre encore quelques heures. Grâce à ce miracle et à une rencontre tout aussi providentielle, je puis écrire ici mes dernières volontés et charger un messager sûr de les adresser à ma fille quand elle aura l'âge nécessaire pour les comprendre et les accomplir.

Suivaient trois ou quatre pages d'une écriture pénible en tête desquelles étaient tracés ces mots : — ***Dernier et seul valable testament de moi, don Martinez de las Peridas; marquis de Roverda, etc.***

Les momens étaient précieux, la jeune fille n'avait pas besoin d'en savoir davantage ; elle courut mettre le portefeuille en sûreté sous son chevet, et, au moment où Gulnar rentrait avec une jolie cage dorée d'où l'on avait banni le cardinal qui l'habitait, le ramier dégagé doucement de sa prison de mousseline prenait son vol par la fenêtre et fuyait à tire d'aile du côté des Mornes.

Antonia feignit un grand désespoir ; elle dit à l'esclave que c'était sa faute, qu'elle avait trop tardé, et finit par déclarer qu'elle voulait se coucher sans souper.

Gulnar trouva cette marque de chagrin fort naturelle, et déshabilla sa maîtresse sans faire d'observation, puis elle s'en alla rejoindre son hamac dans la pièce voisine, après avoir été prévenir le seigneur Solarez que la petite maîtresse avait laissé fuir son ramier et qu'elle ne voulait pas manger. Le tuteur trouva de son côté la chose assez ridicule pour être fort respectable chez une créole de douze ans, et il soupa seul, non pas sans avoir dit à Gulnar de reconduire Antonia du côté de la forêt, jusqu'à ce qu'elle eût déniché d'autres ramiers pour se consoler. A ces derniers mots, Gulnar s'était inclinée, mais ses lèvres rouges avaient pâli.

A minuit, quand tout le monde dormait depuis long-temps dans l'habitation, Antonia ouvrit les yeux et se dressa doucement sous sa moustiquaire, puis s'habilla sans bruit et sans changer de position, fit passer le portefeuille du chevet de son lit à la place qu'il avait occupée d'abord, en lui donnant pour voisin un petit poignard de Tolède qui venait de son père, se glissa hors de son lit, sortit par la fenêtre avec des précautions infinies, et parvint, sans accident, dans la vaste cour où étaient rangées les loges des nègres. Le ciel était pur, la nuit profondément calme ; Antonia, respirant plus librement, s'arrêta, leva la main vers les étoiles, et dit à voix basse :

— Mon Dieu ! rien que la vérité maintenant, et, tout à l'heure, l'épée de mon père !

Ainsi, et seulement ainsi, se révélait à la fin la pensée de cet enfant ; car il y en a, parmi eux, qui reçoivent d'en haut une pénétration et une prudence surnaturelles.

Bientôt elle s'arrêta au lieu où dormait Munko, et, se tenant debout, à la porte qui était ouverte, elle appela par trois fois, d'une voix peu élevée, mais grave :

— Munko ! — Munko ! — Munko !

Aussitôt le nègre s'éveilla et s'assit sur sa natte, regardant devant lui avec des yeux fixes, mais égarés. Il semblait que ce ne fût pas la voix, mais la seule présence de la petite fille qui l'eût secoué de son sommeil.

— Qui éveille Munko ? dit-il d'une voix entrecoupée... C'est l'ange qui sait que Munko est maudit...

— Munko, reprit Antonia, il faut que tu me selles Zegri et que nous allions ensemble jusqu'à la forêt.

— La forêt ? balbutia le nègre... Munko ne veut plus ; il a dit à maître qu'il ne voulait plus... maître a consenti... C'est Gulnar qui mène à la forêt... Gulnar ne sait pas pourquoi...

Antonia sourit en se rappelant les terreurs de la mulâtresse, ses paroles confuses, les dangers de toute sorte qui pouvaient menacer une esclave et une jeune fille auprès des bois.

Puis elle continua sans répondre directement :

— Munko, il faut que tu me selles Zegri et que nous allions ensemble jusqu'aux Mornes...

— Les Mornes ! dit seulement du fond des ténèbres la voix épouvantée du noir, qui semblait comprendre à son tour.

— Munko, répéta Antonia, il faut que tu me selles Zegri et que nous allions ensemble jusqu'à *la Hotte* !...

Cette fois le nègre ne dit rien, mais il se dressa sur ses pieds, et se mit à marcher du pas machinal d'un condamné. Antonia, dont la forme blanche s'était tenue jusqu'alors sur le seuil de cette tannière obscure, semblable en effet à l'ange du jugement au bord de l'épaisse nuit du coupable, se rangea de côté et le laissa passer.

Munko s'en alla droit aux bergeries pour éveiller et harnacher Zegri, qui était un lama blanc, jeune et doux, réservé aux promenades équestres de l'enfant.

Puis tous deux, Antonia sur Zegri, le nègre à pied, s'acheminèrent en silence et rapidement du côté des montagnes ; mais, chaque fois que Munko, sortant de son abattement, prenait la bride de la monture d'Antonia pour l'aider à surmonter quelque obstacle, lui faire franchir quelque hallier ou la guider dans un sentier périlleux, Antonia portait la main à l'endroit où était caché le portefeuille et serrait vivement le petit poignard de Tolède.

Ils marchèrent long-temps par des chemins difficiles, mais que le noir paraissait connaître parfaitement ; vers les trois heures du matin, bien avant l'aurore, ils s'arrêtèrent dans un endroit lugubre des montagnes. Quoiqu'ils eussent beaucoup monté, l'horizon autour d'eux était d'un aspect étroit et menaçant. Partout des pentes raides, uniformes, les environnaient ; et, sur le plateau où ils se trouvaient, rien ne frappait les yeux que quelques touffes isolées de nopals froissées avec monotonie par l'éternel vent des Antilles.

— Voici *la Hotte*, dit Antonia en regardant à sa gauche. En effet, il était impossible de ne pas reconnaître ce précipice singulier. A quelques pas de la jeune fille et de son guide, le plateau se trouvait brusquement coupé en un demi-cercle dont le rayon pouvait être de mille toises, et qui était diamétralement fermé par un mur perpendiculaire de granit rougeâtre, entièrement nu, s'élevant à une grande hauteur au dessus du niveau du plateau, et se découpant, à son sommet, dans la forme exacte du dossier d'une hotte, sans en excepter la saillie des deux montans qui accompagnent le cintre, et qu'une fantaisie merveilleuse figurait là par deux aiguilles de rocher. On voyait bien en outre que la paroi demi-circulaire descendait en une pente concave et convergente, rappelant de son côté l'intérieur d'une hotte ; mais il était impossible de constater la ressemblance jusqu'au fond, à cause des hardis tatamaques qui s'élançaient comme les nervures d'une coupole et cachaient la dernière profondeur de l'abîme sous le sombre dais de leur immense branchage. En outre, des broussailles étranges se précipitaient entre leurs tiges presque horizontales sous la nuit terrible que faisaient leur cimes.

— Voici la *Hotte*, avait répondu Munko d'une voix sombre, et en se tenant immobile à la place où il s'était arrêté.

Antonia sauta à bas de Zegri.

Comme nous l'avons dit, il faisait encore nuit ; un silence redoutable régnait en ce lieu ; aux alentours, la nature n'avait qu'un visage sévère. Quoiqu'on ne fût qu'à cinq ou six lieues de l'habitation, il semblait qu'on fût à jamais éloigné des hommes. Munko avait croisé ses bras sur sa poitrine et attendait ; la petite créole le regarda, comprit d'un coup d'œil le rapport qui existait entre cette scène et cet homme, et lui dit :

— Munko, tu n'avais qu'un couteau de chasse ; où était donc caché le fusil ?

— Dans le buisson qui est là, derrière Munko, dit le nègre.

— Depuis quand ?

— Depuis la veille seulement.

— Par qui ?

— Par Munko.

— Qui l'avait ordonné ?

— Maître à Munko.

— Oui, l'ancien maître, le vrai, n'est-ce pas ?

Munko ne répondit rien.

— Que t'avait-il promis?

— La liberté et deux cents piastres pour épouser Rosa, que Munko aimait, et que Munko n'a pas épousée.

— Pourquoi?

— Munko n'a pas pu. Munko a toujours les deux cents piastres sous sa natte. Il ne s'en sert pas.

— Qui l'en empêche?

— L'ange qui l'a deviné, qui l'a maudit.

— Munko s'est repenti...

— Munko ne peut pas vivre! s'écria tout à coup le misérable en tombant à genoux; — maîtresse tuer Munko tout de suite avec son petit poignard, comme Munko a tué maître! Fille venger père!

— Maîtresse n'assassine pas, dit froidement la petite fille; que Dieu soit le juge de Munko!

— Munko chrétien;... Munko pas tranquille, malgré cela... Munko mourir.... dit le nègre en pleurant.

Il n'avait pas achevé qu'une lueur et une détonation partirent du buisson désigné par lui-même un instant auparavant; et l'esclave, atteint dans les reins, comme le marquis de Roverda, par la balle du même fusil peut-être qui avait tué l'hidalgo, mais mieux atteint, tomba mort sans articuler autre chose qu'un profond soupir qui semblait exprimer un grand soulagement.

Au même instant, une forme humaine se dressa au dessus du buisson, et bientôt s'approcha d'Antonia, tenant le fusil qui venait de venger le marquis : et c'était bien l'arme qui l'avait tué. L'homme qui s'approchait était aussi celui qui quelques heures auparavant, avait remis à Antonia le portefeuille et le ramier. Ce dernier avait, comme on le voit, rempli sa mission. L'inconnu commença par se pencher sur le cadavre pour s'assurer que c'était bien un cadavre, puis le saisit par les pieds et le traîna sous le buisson d'où était parti le coup. Ensuite, sans qu'un mot eût été prononcé par lui ou par Antonia, il se dirigea vers un autre buisson beaucoup plus vaste et plus épais, en faisant signe à la créole de le suivre.

Antonia n'hésita pas, et, laissant Zegri errer à l'aventure, elle entra, sur les pas du vieillard, dans un large hallier, au centre duquel, sous les branches basses d'un balisier que son guide écarta avec certitude, elle se vit au bord d'une sorte de gouffre, dont l'orifice irrégulier, semblable à une fissure volcanique, avait tout au plus une toise de largeur dans son milieu et deux de longueur. Il semblait, à son aspect ténébreux, qu'on ne pût y pénétrer qu'en s'y précipitant; mais, retirant à lui une touffe d'herbes à pagne qui encombrait l'une des extrémités, l'homme au teint de bronze et aux cheveux longs découvrit aux regards surpris d'Antonia la première marche d'un escalier. C'était du reste la seule qui fût visible, grace à l'obscurité du lieu; mais à voir sa régularité, on comprenait que d'autres devaient la suivre, et l'on admirait qu'en un lieu si abandonné il se produisît sous terre une œuvre humaine aussi reconnaissable.

— C'est l'escalier d'une ancienne mine de diamans, dit l'homme à la jeune fille avec un accent si expressif que celle-ci tressaillit, comme si ces seuls mots eussent été de nature à lui révéler tout ce qu'était son conducteur.

Aussi ne manqua-t-elle pas de lui dire, en mettant le pied sur cette première marche :

— Vous êtes donc un Caraïbe, vous?

—La senorita comprend vite, répliqua l'étranger tout surpris, en s'arrêtant sur le troisième degré et en enveloppant la jeune Espagnole d'un tranquille mais large et profond regard. Tahiba survit seul aux martyrs d'Haïti; — puis il poursuivit, en descendant de nouveau dans son gouffre, après avoir allumé une torche qu'il prit dans un trou du rocher : — Quel était le crime de nos pères devant le Grand-Esprit? Celui d'être trop bons et trop heureux. Un homme isolé a le droit d'être bon, car c'est pour lui une infaillible raison de souffrir sur la terre; mais un peuple entier n'a pas ce droit, parce qu'il est *plusieurs*, et qu'il suffit à *plusieurs* d'être semblables de la sorte pour attirer l'infortune..... Alors le Grand-Esprit leur amène un autre peuple, qui n'a pas ce défaut, pour les faire rentrer dans la loi commune à tout ce qui habite la terre..... Le peuple qui est venu chez nous était celui d'Antonia, et les pères de Tahiba ont bien souffert par ceux du marquis de Roverda... Mais il est venu un jour où le dernier des Tahiba, demeurant au fond d'un précipice, a vu tomber devant lui, du haut des Mornes, le dernier des Roverda...

A mesure qu'elle descendait dans ce gouffre et qu'elle écoutait les discours de son guide, il pouvait devenir douteux pour Antonia que cet homme la conduisît à un résultat de salut et de vengeance. Mais la petite fille avait un sens droit et prompt. Les paroles suprêmes de son père, la démarche du Caraïbe, la mort de Munko, dominaient dans son esprit l'effet des paroles qu'elle entendait en ce moment; de sorte qu'elle demanda froidement à Tahiba, en descendant toujours derrière lui :

— Et comment vis-tu au fond de cet abîme?

— La senora verra bien, au jour, que ce n'est pas tout à fait un abîme... Tahiba y cultive des cotonniers, du jonc caraïbe, du café, un peu de canne. Deux marrons travaillent en sûreté avec lui. Il a sa case, son jardin, ses arbres, rien ne lui manque, et depuis long-temps, depuis qu'on ne fait plus d'esclaves de sa couleur, il passe ici pour un homme libre. Quand il va au marché de San-Domingo, personne ne lui demande où il demeure, ni s'il vient du Mexique ou de la Trinité; on lui achète ses corbeilles, ses pagnes, ses nattes, et on lui vend ce qu'il désire. Son grand-père et son père ont établi cela, quelques années après l'arrivée des noirs, et avaient choisi cet asile pour échapper au travail mortel des mines.

—Et c'est au fond d'une mine qu'ils s'étaient cachés?

—N'était-ce pas l'asile le plus sûr, puisqu'elle était épuisée? dit Tahiba de sa voix doucement sonore qui vibrait cette fois dans l'immense puits avec une sorte d'ironie sans fiel et non pas sans portée.

Antonia se tut; mais cette réponse la reporta malgré elle à l'impression dont elle s'était généreusement rendue maîtresse un instant auparavant. Depuis cet instant, l'homme et la jeune fille avaient descendu davantage dans les entrailles de l'étrange abîme, et le Caraïbe, vêtu de sa casaque blanche, s'enfonçant lentement, sa torche à la main, toujours du même pas, dans cette nuit sans fin devant la fille du dernier Roverda, prenait aux yeux de l'enfant un sens de plus en plus fantastique, de plus en plus alarmant. La petite Chimène perdait peu à peu de sa hauteur de cœur, de sa tranquillité et de sa froide pénétration. L'air à la fois plus frais et plus lourd, la monotonie de cette descente éternelle, le souvenir du meurtre de Munko, la fatigue de corps et d'esprit, tout commença naturellement à agir sur son imagination de douze ans, et les pensées qui tout à l'heure avaient surmonté ses doutes ne firent plus que les confirmer. Elle se tut long-temps; on descendait toujours, et plus on descendait plus elle respirait difficilement, plus elle hésitait à faire une dernière question. Tahiba, n'étant plus interrogé, ne disait plus rien, et cette marche silencieuse vers le centre du globe prenait un caractère effrayant; il semblait qu'elle ne dût pas finir, et qu'elle eût dépassé depuis long-temps tout niveau terrestre. Que signifiait cette demeure du Caraïbe, cette case, ces plantations, ce jardin? N'était-ce pas là une lugubre ironie? Et n'est-ce pas ainsi qu'on se joue de la crédulité des enfans quand on veut les perdre loin de la lumière du ciel qui les protége?... Mais, en même temps que le vertige allait s'emparer d'Antonia, il y eut en elle comme un mouvement généreux du sang; elle se sentit rougir, et, prenant sa voix dans son cœur dont elle surmonta l'indigne battement, elle dit lentement à Tahiba :

— Alors, quand le marquis de Roverda est tombé mourant du haut des Mornes aux pieds de Tahiba, Tahiba n'a pu être que content?

A peine avait-elle prononcé ces mots que la torche du Caraïbe, qui descendait solennellement devant ses yeux, s'éteignit, et la laissa dans une formidable obscurité.

Antonia s'arrêta, comme secouée par une commotion électrique, et porta vivement la main au poignard de Tolède...

III.

La Vengeance.

Mais, après le premier étonnement, causé par la brusque interruption de la clarté du flambeau, Antonia vit, un peu au dessous d'elle, une lueur bleuâtre, dessinant aux flancs du roc une ouverture assez semblable à l'ogive basse d'une poterne, sur le seuil de laquelle le Caraïbe l'attendait tranquillement. Antonia comprit qu'elle était arrivée au bas de l'escalier, et, descendant les cinq ou six dernières marches qui la séparaient de son guide, elle le vit étendre la main vers le dehors comme pour lui montrer quelque chose. En suivant la direction de ce geste, les yeux de la jeune fille s'arrêtèrent sur un tertre éclairé par une sorte de crépuscule et faisant face à l'issue du souterrain, dont il n'était séparé que par une pelouse large de cinquante pas. De l'endroit où se tenaient encore, au fond de l'épaisse arcade, l'Indien et la créole, on ne pouvait apercevoir devant soi que cette petite colline qui, en outre, interceptait la vue de tout objet postérieur. Des aloës, des cierges, des orangers, des rosiers et des poincillades croissaient à l'entour, et, sur le sommet, s'élevaient de front, et à deux pas de distance l'une de l'autre, quatre croix de roseau. Dans ce moment, le jour commençait à poindre sans doute, et son reflet, qui descendait jusqu'au fond du précipice, était cette vapeur indécise dont nous avons parlé, et qui ne laissait pas pénétrer le regard jusqu'à la muraille opposée.

— Voici la réponse de Tahiba, disait gravement le Caraïbe.

— Ah! je comprends, dit avec joie et soulagement la petite fille; Tahiba est chrétien.

— Depuis l'arrivée des Espagnols, nos pères ont compris presque tous pourquoi on se faisait chrétien; et les fils ont fait comme leurs pères.

— Mais que signifient ces croix?

— Elles sont sur des tombes. Ces trois premières sont celles du grand-père, du père et de la mère de Tahiba; la quatrième...

— Est celle du père d'Antonia, dit l'enfant en marchant droit à celle-là, devant laquelle elle se mit à genoux.

— La vengeance du chrétien, l'égalité! dit derrière elle, de sa voix mélodieuse mais discrète, le vieillard qui l'avait suivie.

— C'est bien, dit la jeune fille en se retournant sans se relever : mais tu as fait plus, si tu es dévoué à l'enfant de ton ennemi.

— Ce n'est là, au contraire, que de la religion de Caraïbe, dit le vieillard en souriant. J'ai promis à un mourant.

Antonia se releva, et tendit sa petite main à Tahiba.

— Les vieillards sont plus sages que les enfans, dit-elle en imitant, sans y songer, le ton sententieux de l'Indien. Maintenant j'ai confiance en Tahiba.

— A merveille, senorita, dit l'habitant du gouffre en reprenant le ton d'un homme parfaitement civilisé. C'était précisément à ces deux conclu-

sions que je voulais vous amener. Je craignais votre orgueil d'une part et votre méfiance de l'autre. Laissez-moi votre main; c'est une alliance que nous contractons, une alliance voulue par le marquis, une alliance possible; car je vois que nous sommes dignes l'un de l'autre, et que nous nous entendrons.

— Oui, et je ne renverserai plus les rôles, dit finement la gracieuse jeune fille.

— De mieux en mieux, s'écria l'excellent cannibale. Je me hâte maintenant de vous dire en deux mots que, depuis vingt-quatre ans, nous sommes chrétiens et Espagnols; mais que, par un reste d'instinct caraïbe, j'ai voulu rester dans ces lieux où sont les ossemens de mes pères, et où règne une tranquillité qui permet de se rappeler le bon vieux temps des caciques. Voici le jour; venez voir mon royaume.

En effet, une clarté très convenable commençait à se répandre dans ce fond d'abîme, qui était un des plus rians et des plus variés qu'on pût voir. Sur un terrain parfaitement uni, se montraient des plantations de plusieurs sortes; le riz, le maïs, la canne, le cotonnier, le cafeyer s'y reconnaissaient facilement, non pas en grande étendue, mais en grande presse, et surtout en plein rapport. Quoique l'enceinte fût irrégulière et que l'exiguité de l'espace fût en outre dissimulée par des massifs de toute sorte, il était difficile de ne pas sentir l'étreinte des parois qui l'enfermaient de tous côtés; mais la plus sensible était la muraille perpendiculaire qui formait le dossier de la *Hotte*, et qui cependant, à cette profondeur, était loin d'être aussi monotone que le niveau des sommets; car elle présentait bon nombre de grottes fraîches et d'anfractuosités pittoresques, tapissées de lianes, de capillaires, de scolopendres, qui pendaient ou s'étalaient sur la pierre fraîche et foncée. Les autres, d'une pente raide, mais régulière et praticable en plus d'un endroit, figuraient un demi-entonnoir garni d'une éternelle verdure. Tous les arbres, tous les fruits, toutes les grâces de la nature tropicale s'y étageaient en amphithéâtre, jusqu'à la hauteur embrassée par le rayon visuel d'un promeneur qui eût marché en bas sans trop lever la tête vers les régions supérieures. Dans ce dernier cas, le promeneur dont nous parlons eût rencontré au-delà les flancs rougeâtres, silonnés, rapides, de l'excavation; et plus haut, à une distance prodigieuse, la zone de Tatamaques, vue en dessous, planant sur mille escarpemens sinistres, ainsi que les lianes qui pendaient bien plus bas que leurs racines, mais dont l'aspect n'avait plus rien d'effrayant, et ne produisait d'autre effet que celui d'un auvent circulaire, audacieusement ajusté dans le pourtour suprême de ce cirque naturel. Seulement, à quelque extrémité que l'on fût placé, leur saillie non interrompue ne permettait pas de voir les bords du précipice, et c'est pourquoi, du bord de ce même précipice, on n'en pouvait voir le fond. Mais, vers le milieu du jour, les rayons du soleil arrivaient, eux, jusqu'au cœur du sanctuaire, et y projetaient une lumière douce, une chaleur modérée et féconde.

Tel était l'asile de Tahiba, et l'on voit que c'était là un coquet précipice, aussi bien placé à Saint-Domingue que pouvaient l'être, à Naples, à Reggio et à Tarente, les palais sous-marins, tentés par la dernière expression de la puissance et de la sensualité humaines.

— Si digne de vous, senorita, que soit cette demeure, dit le Caraïbe à Antonia, si convenable qu'elle soit surtout pour un vieillard de ma race et de ma sorte, ni vous, ni moi ne sommes destinés à y mourir; mais, vous et moi, devons y vivre encore long-temps peut-être... »

— Y vivre! long-temps... avec vous, s'écria Antonia vivement surprise... et se rappelant Zégri qui errait sur les Mornes.

— Oubliez-vous que nous venons de faire un traité, dit le vieillard avec indulgence, et n'avez-vous plus de confiance en Tahiba? Votre père vous a léguée à moi, puisqu'il faut vous le dire, et vous êtes ma fille.

— Mon père, dites-vous..

— Il y avait mis une condition, dit Tahiba en se reprenant avec un sourire, c'était celle de votre consentement; mais je croyais que tout à l'heure vous l'aviez accordé ..

— Sans doute; mais parlez-moi de mon père... il est bien temps que je sache...

— Ah! je ne puis répondre à tout à la fois. Commençons par une chose et finissons par l'autre. C'est encore là un vieux principe de Caraïbe; mais vous en subirez bien d'autres avec moi. Dites-moi, Antonia, n'entendez-vous pas de temps en temps un bruit sourd qui gronde dans les mornes et qui ressemble au tonnerre lointain?

— Je sais bien ce que c'est; on me l'a dit, répliqua la petite créole; c'est le canon..., quand on se bat dans les montagnes du côté des Français.

— Et qui se bat contre les Français blancs du Cap et du Port-au-Prince.

— Des nègres et des mulâtres révoltés, dit Antonia avec dédain; je sais tout cela.

— Oui, mais les nègres des Français et ceux des Espagnols sont les mêmes nègres, dit le Caraïbe. Ne pensez-vous pas qu'ils peuvent se donner la main par dessus les montagnes?

— Oui; mais à San-Domingo on ne se laisserait pas égorger comme au Cap.

— Ce n'est pas cela, dit le Caraïbe, c'est qu'à San-Domingo on n'est pas venu nous dire, comme au Cap, que tous les hommes étaient égaux et libres; mais on l'a dit de l'autre côté des Mornes : ce mot-là est venu de la France même, où il vient de se faire une grande révolution, et les nègres et les mulâtres l'ont pris pour eux tout aussi bien que les blancs, de sorte que, chez nous, la question est entre les noirs et les blancs maintenant, sans distinction de pays, et comme les noirs sont plus nombreux partout, que, de l'autre côté, ils sont déjà les maîtres, et qu'ils n'ont plus autre chose à faire que de l'être par ici ..

— Je comprends; vous êtes instruit de ce qui va peut-être arriver, les noirs vous aiment, et cet asile est sûr?

— C'est cela même...

— Mais ils brûlent les villes et les plantations?...

— Quand on leur résiste; et chez nous, vous l'avez dit, ils n'iront pas jusqu'aux villes; mais les habitations sont en danger.

— Alors...

— C'est ce qu'il vous faut, dona Antonia dit Roverda.

— Expliquez-moi donc! s'écria la petite en frappant du pied.

— Ceci est la seconde question, dit froidement le Caraïbe; et je vais vous parler de votre père. Allons déjeûner.

En parlant ainsi, Tahiba prit le chemin de la case, qui était enfoncée dans le coin le plus touffu et le plus embaumé de l'endroit. Il faisait alors grand jour. Devant la case, et sous le feuillage, encore utile, d'un magnifique veloutier, les deux noirs marrons avaient dressé la table.

— Ce ne sont pas mes esclaves, dit le Caraïbe à Antonia; mais, comme je leur facilite les moyens de n'être ceux de personne, sans mourir de faim, de fatigue, de coups de fusil ou de morsures de chiens et de serpens, ils me servent volontiers. Ils sont ce qu'on appelle en Europe mes domestiques. Je les abrite, je les protège, je les habille, et ils m'obéissent. C'est un contrat. Le Caraïbe émancipé légalement a recueilli le nègre échappé : c'est une même cause, et il paraît que nous étions obligés de faire comme eux autrefois. Du reste, ce sont d'excellens chasseurs, de fidèles amis, et, avec eux, nous serons tranquilles ici tout le temps qu'il faudra y demeurer.

— De sorte qu'il va falloir s'installer ici, dit la petite, qui commençait à trouver le Caraïbe légèrement ennuyeux.

— Oui. N'ai-je pas bien compris la petite Antonia, et tout ceci n'est-il pas dans ses goûts?

— Si, mais pas pour long-temps: il y manque la mer, qu'on voyait de la case de Las Pierras, et l'horizon qu'on avait partout.

— Rien n'empêchera la senorita de monter l'escalier, en compagnie de Mas ou de Caïga, de retrouver Zegri, de se promener par les Mornes, d'où l'on voit l'horizon, la mer, la forêt qui nous enferme et nous défend.

— Vous me parlez toujours de Mas et de Caïga. Je conçois très bien leur utilité, celle même de la forêt, mais...

— Que vous faut-il encore? Ne trouvez-vous pas que tout est à souhait chez Tahiba?

— Si fait; vos mangues sont délicieuses, dit Antonia en s'accoudant sur la table et en mordant à même un fruit; mais, monsieur Tahiba, il me faut une esclave à moi...

— Gulnar sera ici avant la fin du jour, dit le vieillard en souriant.

— Gulnar! dit Antonia en se relevant, avec un regard très expressif...

— Gulnar repentie, répliqua promptement Tahiba. N'en voudrez-vous pas ainsi?...

— Oui, dit la jeune fille en réfléchissant, pourvu qu'il vous plaise enfin...

— De tout expliquer, et c'est ce que je vais faire.

— Ah! voyons, reprit l'enfant gâté en appuyant ses deux coudes sur la table et son menton sur ses deux mains.

— Mais cela va être sérieux, ne put s'empêcher de dire d'un air grave le descendant des Caciques.

— C'est bien pour cette raison que je l'attends avec impatience, lui répliqua la petite avec un regard plein de fermeté.

Le Caraïbe la regarda quelque temps de son côté, rougit même un peu, autant qu'un homme cuivré peut y parvenir, avala le contenu cordial d'une tasse de coco emboîtée dans une corne de rhinocéros, et parla ainsi :

— Mon enfant, dit-il en souriant, vous comprenez bien que mon père et mon grand-père n'étaient pas aussi tranquilles dans ce séjour que leur fils, et leur petit-fils qui vous y recueille aujourd'hui. Le ruisseau que vous avez vu desservait un atelier de diamans, il y a bien plus de cent ans. Mon grand-père se souvenait d'y avoir travaillé dans sa jeunesse et d'avoir quitté ce lieu après que le filon fut épuisé, pour aller dans une mine d'or. Dans sa vieillesse, vers l'époque où toute notre race disparaissait, il s'y réfugia avec mon père; mais mon père n'avait pas de femme; ce qui restait des nôtres s'était dispersé dans les Mornes pour finir comme finiraient aujourd'hui les marrons s'ils n'avaient eu l'idée d'être plus méchans que nous, de sorte qu'ils étaient bien à l'abri, attendu, comme je vous l'ai dit, que cet endroit était parfaitement connu pour une mine épuisée, et qu'aucun Espagnol ne songeait même à s'enquérir de la façon dont on y descendait autrefois; mais, je le répète, mon père n'avait pas de femme.

Or, à cette même époque, une pauvre fille portugaise s'en vint à San-Domingo, sous les ordres d'un seigneur qui prétendit, à peine arrivé, l'assimiler aux esclaves et exiger d'elle tout ce qu'on a droit d'exiger des esclaves.

Ici, sans savoir pourquoi, Antonia rougit; mais le Caraïbe évita d'y faire attention et continua :

— La pauvre fille se sauva dans les bois, erra deux jours et deux nuits, sans nourriture, à travers mille dangers, et s'avisa enfin de sortir de la forêt, du côté des Mornes, un jour où mon père chassait de ce côté pour la table de mon grand-père.

— J'entends bien que votre père en fit sa femme, dit Antonia.

— La senorita frappe du pied en disant cela. Elle apprendra la patience avec Tahiba...

— Mais oui, ça commence.

— Au contraire, reprit tranquillement le bon Caraïbe; il fallut bien du temps avant que mon père pût épouser une blanche; il fallut que celle-ci eût un frère, lequel, bien établi dans son pays, imagina un jour de venir ici à la poursuite de sa sœur, apprit qu'elle avait disparu dans les bois, fit des recherches, et la rencontra par ici, assise à côté de mon père dans un endroit isolé des Mornes, à une heure de la nuit où il n'y a que les marrons qui rôdent, une heure calme, fraîche et pleine de voluptés...

— Bien du temps après? demanda naïvement Antonia.

— J'ai dit qu'il avait fallu bien du temps, reprit froidement le Caraïbe; et comme les gens de votre pays, Antonia, ont une plus grande dévotion que nous au Christ, le frère et la sœur ne furent jamais en repos qu'ils n'eussent trouvé un prêtre pour le mariage de mon père selon sa religion et la leur, et qu'ils n'eussent obtenu que les enfans à provenir de ce mariage seraient des Espagnols de couleur.... Le père et la mère de Tahiba sont morts; mais son oncle et le prêtre vivaient encore, il y a dix ans, et gardaient le secret de cet asile, secret qu'ils ont juré d'emporter dans leur tombe...

— En vérité, mon père, dit Antonia poussée à bout, votre histoire personnelle m'intéresse, et cela est tellement vrai que j'allais vous demander la raison de ce serment... mais j'en ai honte; car vous avez autre chose à me dire enfin.

— La senorita ne comprend-elle pas, par ce que j'ai dit, que le dernier testament du marquis de Roverda, son père, a pu se trouver parfaitement en règle, quoi qu'il l'ait fait après être tombé au fond d'un précipice?...

La petite se leva toute droite en se mordant les lèvres.

— Si fait, dit-elle, mais vous avez un beau sang-froid !..

— Je croyais que la senorita...

— C'est que je n'avais pas encore connu de Caraïbe ! s'écria l'enfant.

Tahiba sourit, et Antonia reprit sa place

— Le fait est, dit l'antropophage, que c'est à peu près là tout notre mérite, que nous mangions nos ennemis ou que nos ennemis nous mangent.—Eh bien donc, reprit-il, un soir, à l'heure où le soleil ne dore plus que le cintre et les deux pitons de cette montagne verticale, l'un de mes nègres distingua, dans les airs le bruit d'un coup de feu. Comme nous étions tous trois ensemble, et que nous regardions en haut vers les tatamaques, nous vîmes d'abord, du milieu des ronces entassées et pendant au pied de ces arbres, le corps vivant d'un cheval qui roulait, et, bientôt, fut précipité de l'endroit où la rampe devient verticale sur les racines des arbres, tomba et eut les reins brisés sur les rocs qui surmontent un peu plus bas que les tatamaques, la zône inculte de cette rampe.

Presque aussitôt des cris humains arrivèrent faiblement jusqu'à nos oreilles, et, en regardant vers le lieu d'où était tombé le cheval, il nous fut facile de distinguer le pourpoint rouge, puis la tête pâle et les cheveux noirs d'un homme renversé parmi les buissons, dépassant leur extrémité inférieure de la moitié du corps, arrêté sans doute par leurs épines, se tenant même d'une main à la longue tige d'une liane, et sous l'ombre des arbres, criant une dernière fois, comme s'il eût deviné des hommes ou qu'il eût cru en Dieu.

Tous trois ensemble, et par un même instinct, nous criâmes à notre tour, et nous vîmes bien que l'homme qui allait tomber se retenait de nouveau par un effort désespéré Caïga et Mas s'élancèrent par des sentiers à eux connus; au bout de vingt minutes ils le rapportèrent dans leurs bras...

— Mon père!.. dit Antonia en frémissant et en baissant les yeux.

— Votre père, senora, reprit respectueusement le narrateur.

Après un moment de silence et de recueillement, la jeune fille reprit la parole:

— Le marquis a-t-il vécu long-temps encore? dit-elle.

— Près de vingt-quatre heures, dit le Caraïbe; mais ses premiers ordres ont été pour qu'on n'allât pas à son habitation. Lui-même était hors d'état d'y être transporté.

— Pourquoi défendait-il qu'on vînt à l'habitation?

— Parce que, dès lors, il avait tout deviné, tout compris.

— Et il me laissait...

— Il prenait des mesures plus certaines pour vous garantir.

— Quelles mesures?

— Cinq à six heures après que nous eûmes déposé le marquis sur mon lit, Mas revenait ici, accompagné de mon oncle et du prêtre dont je vous ai parlé, qui habite, à deux lieues de *la Hotte*, un ermitage dans les Mornes, où il dit la messe pour les pauvres noirs, quand il s'en présente de sa religion. Le prêtre, le parchemin, les témoins, tout était là... Le marquis, dans l'intervalle, avait profité de ses dernières forces pour écrire sur ses tablettes; nous avons copié: il a signé.

— Avant tout, interrompit Antonia, et pour ne rien laisser en arrière, dites-moi pourquoi votre oncle et le prêtre gardaient le secret de votre asile.

— Par une raison bien simple, senora; c'est que cette demeure étant devenue une propriété, ayant une valeur, le gouvernement...

— J'entends bien; isolé, perdu, protégé comme vous l'êtes, le secret pour vous remplace les titres. De sorte qu'on vous l'a fidèlement gardé?..

— Mon oncle partage mes profits; Mas et Caïga sont chrétiens comme nous, répondit simplement le Caraïbe.

—Ce qui explique la discrétion du laïque et celle du prêtre; continuez mon père.

— Je suis donc, devant la loi, domicilié en un lieu dit *la Hotte*, reprit Tahiba; mais la loi ne s'inquiète pas de savoir si c'est aux alentours ou au fond du précipice même. Le testament du marquis fut court, et, comme je vous l'ai dit, parfaitement en règle. Solarez y fut dépossédé de la tutelle et de la survivance, et le gouvernement même fut chargé de votre protection secrète jusqu'à l'âge de douze ans, où vous pouviez être émancipée et instruite de tout. Aussi le seigneur don Solarez n'a-t-il rien pu tenter sur vous...

— Il fut donc éclairé?...

— Non, mais surveillé. Puis ces gens-là sont prudens.

— Il a fini par essayer de la forêt, dit Antonia.

— Et c'était où je l'attendais, ainsi que vous. Je vous connaissais et je croyais au Grand-Esprit, en figurant un danger, en agitant le buisson d'aloës, j'étais sûr que vous viendriez. Aujourd'hui, vous êtes grande, intelligente; vous avez l'âge auquel avait sagement pensé le marquis, l'âge où l'on comprend...

— Où l'on peut venger...

— Nous n'en sommes pas encore là. On vous a mise d'abord en sûreté; en ce moment où nous déjeûnons fort tranquillement, Solarez apprend qu'il n'a jamais été votre tuteur, le gouvernement retire vos fonds et vous rend ses comptes... Demain, toute votre fortune liquide sera entre vos mains, ici, à la Hotte. Après-demain peut-être l'habitation sera la proie des noirs qui descendent de la montagne aujourd'hui...

— Et lui, Solarez?...

— Votre père n'avait pas de certitude suffisante devant les hommes. Il a dû prendre ces détours: mais il a compté sur nous deux, qui ne doutons pas. .

— Et quelle vengeance a demandé le marquis de Roverda? dit la jeune fille en se dressant avec un regard étincelant.

— Celle du plomb par le fer, dit gravement le Caraïbe.

—L'épée!... l'épée de mon père!... Ah! je savais bien, moi... Où est-elle?

— Venez avec moi, dit Tahiba en se levant à son tour et en prenant la jeune fille par la main.

Il la conduisit vers l'entrée de l'escalier, au pied du tertre, devant la quatrième croix de roseau, se mit à genoux auprès d'Antonia, et laissa régner le silence pendant quelques minutes.

— Qu'en ferez-vous maintenant, senora? dit-il en se relevant.

—Maintenant, je comprends que personne ne doit s'en servir pour tuer son semblable, dit Antonia.

Puis, après un instant de profonde méditation:

— Si je le pouvais, dit-elle en regardant fixement la croix du tombeau, je l'attacherais de ma main au flanc du coupable, et je suis sûre que l'épée le tuerait d'elle-même.

— Le Grand-Esprit vous inspire donc toujours? dit le vieillard avec un véritable étonnement: car c'est justement la dernière pensée, la dernière volonté du marquis votre père.

— Moi et mon père, nous ne faisions peut-être qu'un, dit Antonia, et l'on nous a séparés...

— Cela est étrange, dit Tahiba; le marquis mourant parlait de même. Ecoutez, senora, reprit-il après un nouveau silence, quand le marquis se fut confessé au prêtre dont je vous ai parlé, il me fit approcher et me dit: — Les jugemens des hommes sont incertains; mais prenez cette épée, vous que je viens de connaître: après ma fille, c'est ce que j'ai de plus cher au monde; une devise précieuse y est gravée quelque part. C'était la dernière devise d'un bon chevalier, monsieur Tahiba, et je suis bien sûr qu'elle était bonne. L'épée de l'honnête homme doit être fatale à celui qui l'aurait assassiné; Dieu me le dit. Jurez-moi que vous la garderez et que vous veillerez sur ma fille, et ne changerez mon épée que contre ma fille; mais jurez-moi que vous amenerez Sodarez à porter un jour l'épée du marquis de Roverda...

— Il est plus clerc que chevalier, observai-je alors....

—Il est avare, dit seulement le marquis épuisé en se retournant sur son lit de douleur.

Ce fut un trait profond dans la bouche d'un mourant, et dont je me promis de faire mon profit. — Aujourd'hui, senora, le seigneur Solarez, en même temps qu'il découvre votre fuite, reçoit deux avis sous la même enveloppe. L'un est la lettre du gouverneur, qui lui apprend tout ce que je vous ai fait connaître; l'autre, tracé de la main de votre père une heure après l'entretien que je viens de vous rapporter, est conçu en ces termes:

« Mon cher parent, je vais paraître devant Dieu. Un nègre que vous m'aviez donné m'a frappé par derrière, dans les Mornes, au bord de *la Hotte*... Pardonnez mon soupçon, mais, dans la crainte que vous ne soyez mon assassin, je vous retire la tutelle de ma fille et son héritage; dans le cas où je me tromperais, recevez, comme réparation et comme récompense de vos bons services, recevez en échange mon épée de gentilhomme. Dans une partie secrète de cette épée est gravée l'indication précise d'un lieu, connu par moi seul, situé dans mes domaines, et où se trouve une mine d'or que je n'avais ni le temps ni le moyen d'exploiter encore. La plus grosse moitié de mon héritage est cette épée que je vous donne. »

— Etait-ce vrai? dit Antonia.

— Cela était vrai, dit le Caraïbe.

— Qui doit révéler à Solarez le secret de l'épée?..

— Moi.
— Il va venir alors?
— Non. Aujourd'hui même l'habitation sera brûlée, l'alarme sera partout; les Mornes seront inaccessibles. Solarez fuira pour revenir plus tard.
— Il a donc déjà l'épée?
— En même temps que ta lettre; je ne vous l'avais pas dit?
— L'épée!... l'épée!... je ne l'embrasserai donc pas?... L'épée de mon père. du gentilhomme...
— Ecoutez, reprit Tahiba : votre père a dit encore autre chose en mourant : — Solarez ne la portera pas long-temps. Celui qui sera digne de l'épée sera digne d'Antonia; et celui qui rapportera l'épée pourra bien être le mari d'Antonia.
— Je m'inquiète bien d'un mari! s'écria la petite fille, pourvu que quelqu'un me rende mon épée un jour!

IV.

Deux Français.

— Ah! le drôle de précipice! Ferdinand, viens donc voir quel type de précipice!
— Tiens! on dirait d'une hotte.
— Une grande hotte, très grande!
— Très belle! Ont-ils des idées par ici!
— Connais-tu ces arbres-là, toi?
— Lesquels?
— Là dessous; ceux qui font le parasol...
— C'est agréable d'avoir un parasol sous ses pieds! J'étouffe de chaleur. Je crois que ce sont des tatamaques.
— Ah oui!
— Eh bien! ce sont des fougères d'Amérique! Laisse-moi tranquille.
— Ferdinand, je ne croyais pas vous avoir manqué de respect en vous demandant quels étaient ces arbres.
— Eh bien! tatamaques. On connaît son histoire naturelle.
— Tata...?
— Maques!
Le lecteur n'a pas besoin d'en entendre davantage pour deviner que les deux individus entre lesquels avait lieu ce dialogue étaient des Français. Ils portaient l'uniforme élégant des officiers du génie, tel qu'il était en 1802 : frac et pantalon collant bleu de roi, revers de velours noir, épaulettes d'or, bottes noires à la hussarde, chapeau à cornes, et plumet tricolore. Tous deux étaient jeunes, bien faits, et d'une figure agréable mais celui qui avait parlé le premier l'emportait de beaucoup sur son compagnon par la distinction de sa tournure, l'harmonie de son organe, et la noblesse de ses traits; et quoique tous deux fussent de bonne famille, le second semblait un plébéien à côté du premier.
—Eh bien! Ferdinand?
— Eh bien! Emile?
—Quand tu resteras là, sans rien dire, à constater tes tatamaques?
Ferdinand ne bougea pas.
—Il fait très chaud ici, Ferdinand; le paysage n'est pas gai; nous n'avons pas déjeûné. Voilà une heure que vous avez trouvé convenable de quitter la redoute pour une promenade à la Robinson, qui prend un caractère désagréable, fatigue, chaleur, tristesse, faim, danger, sans compter le silence où vous vous renfermez, Ferdinand!...
—Pardieu! s'écria brusquement ce dernier, je le saurai!
— Ah! tu le sauras!
— Oui!
— Quoi?
— Ce qu'il y a au fond de la Hotte.
— Mon ami, vous me faites trembler! Il n'y a pas de déjeuner. Allons-nous-en.
—Il n'y a pas de déjeuner? qu'en savez-vous? dit Ferdinand en se croisant les bras et en regardant sévèrement son compagnon. Pourquoi douter de la Providence?...
— Je n'en doute pas; je suis sûr qu'elle a logé là-dessous de très vilaines choses et de très vilains êtres; des serpents, des raquettes, des rochers pointus, des gouffres noirs, des chats sauvages.
— Eh bien! moi, je n'en suis pas sûr, et je le saurai.
— Ferdinand, tu tomberas et tu seras dévoré... Alors je me serai trompé; car il y aura là dessous un déjeuner... mais un affreux déjeuner, Ferdinand!
— Quelle faiblesse de caractère! et pour un ingénieur, quelle impuissance de calcul! D'ici à ces branches, la pente n'est pas verticale.
— Non; elle ne fait guère avec l'horizontale qu'un angle de soixante degrés.
— Ancienne mesure. Je la descends à la ramasse.
— Tu gâteras ton uniforme. Après?
— Après, tu crois qu'il y a un précipice.
— Mais, oui.
— Suis bien ma démonstration; si les arbres ont des branches, à plus forte raison les branches ont des arbres. Il y a des arbres et des branches il n'y a pas de branches sans...
— Bien.
— Ces arbres ont des troncs et ces troncs ont des racines : donc, l'escarpement que tu soupçonnes n'est pas un précipice puisqu'il doit s'arrêter au pied des arbres.
— Volontiers; mais il y a encore un saut.
— Les lianes qui pendent au dessus me serviront de cordes pour descendre au pied des premiers tatamaques.
— Alors tu n'auras descendu que la première marche d'un terrible escalier; car il doit y avoir plusieurs rangées superposées de tatamaques.
— Je m'en moque bien. C'est ce qu'il me faut; et je ne m'arrêterai quo quand je n'en trouverai plus.
— Alors...
— Alors je verrai ce qu'il y a dessous, et je serai à l'ombre.
— Va donc; mais comment reviendras-tu?
— Je n'en sais rien.
— Au fait, tu as raison.
Emile s'assit tranquillement en gardant sur ses genoux le chapeau de Ferdinand, comme une mère qui laisse carrière aux gambades de sa petite fille, et Ferdinand commença son intrépide expérience.
Il descendit d'abord comme il l'avait annoncé, mais avec précaution, en se retenant aux touffes de scolopendre, semblables à des flots de rubans, ou bien aux quelques inégalités qui accidentaient la pente, aussi rapide que celle d'un toit féodal. Au bas de cette pente, à l'endroit où elle paraissait coudée au bord de l'abîme, à cinquante pieds plus bas, sous le niveau des cîmes plates que l'on connaît, Ferdinand, soutenu par la naissance des lianes, s'arrêta, regarda au dessous de lui, et, se retournant vers Emile, lui cria joyeusement :
— Ce n'est rien! dix degrés de plus, et des lianes plein la main! Adieu, je m'enfonce.
En même temps, il s'était mis debout et disparaissait à reculons dans l'ombre terrible, se tenant des deux mains aux lianes qui semblaient encombrer cette seconde et ténébreuse inclinaison.
Emile le perdit de vue tout à fait. Au bout de trois minutes seulement, il entendit la voix de son ami, qui lui criait d'une façon formidable et ironique :
— Je suis à l'ombre!
Ces mots rappelèrent tout à coup à Emile qu'il était, lui, en plein soleil; et, par un mouvement assez naturel, il se mit à chercher des yeux, aux alentours, quelque endroit où il y eût de l'ombre.
Or, on ne voyait sur le plateau stérile que des buissons de nopals, froissés avec monotonie par l'éternel vent des Antilles.
Un seul, plus éloigné, mais plus vaste que les autres, se trouvait commo gonflé à son centre par la cîme basse et sombre d'un balisier, sous lequel on devinait de l'espace et de la fraîcheur. L'officier d'état-major, distrait par l'entreprise de son camarade, mais, depuis la disparition de ce dernier, complétement subjugué par l'écrasante chaleur qui dormait dans cette enceinte de rocs comme une fournaise, se leva machinalement, emportant le chapeau de Ferdinand, et se dirigea vers le bienheureux balisier. On peut juger de sa surprise, lorsqu'en arrivant sous son ombrage, il découvrit une crevasse dont la profondeur était incalculable, mais de laquelle émanait, en s'ajoutant à celle de l'arbre, une délicieuse fraîcheur. Pour bien jouir de ce double bienfait, Emile fut s'asseoir sur une grosse touffe d'herbe à pagnes, entassée, comme un édredon, à l'origine de cette fente; là, se couchant à demi sur le bord, il laissa pendre ses jambes dans l'épaisseur de la touffe et dans la fraîcheur de l'abîme, tandis que la partie supérieure de son corps recevait l'ombre luxuriante du balisier.
Rien, d'ailleurs, ne délasse mieux que de s'asseoir, quand on le peut, les jambes pendantes.
Mais, au même instant, il se remit tout étonné sur son séant. Ses pieds avaient rencontré un support, dur, plat, étendu.... Il écarta les herbes et découvrit, d'une manière très visible, la première marche d'un escalier, suivie d'une seconde, puis d'une troisième, qui s'enfonçaient de plus en plus dans l'ombre. Un éclair traversa son esprit. Si cet escalier descendait au fond de la hotte, et s'il pouvait y arriver avant Ferdinand.
L'exécution suivit de près l'inspiration. A vrai dire, l'une et l'autre étaient moins téméraires cette fois que tout à l'heure, et, en longeant avec soin les parois insensibles de l'escalier, en s'assurant bien de chaque degré avant d'y poser le pied, Emile n'avait qu'à descendre tant qu'il en trouverait; or, comme il l'avait soupçonné, il en trouva jusqu'au fond du précipice. Nous n'avons pas besoin de dire avec quel joyeux étonnement il s'élança dans l'espace cultivé que nous avons décrit plus haut. Mais à peine en avait-il atteint le milieu, que des cris perçans et épouvantables retentirent au haut des airs, emplissant la cage immense et sonore de cette arène de géans. Aussitôt il se rappela Ferdinand et les tatamaques, et, pâle d'effroi, s'attendant à un spectacle d'horreur, il leva la tête vers les régions supérieures...
D'abord il ne vit, à l'énorme distance dont nous avons parlé, que le dessous noir du baldaquin circulaire, élégamment soutenu par les gerbes courbées de ses tiges verdâtres, au pied desquelles pendaient en feston la draperie de lianes. Mais bientôt une voix mâle et parfaitement distincte, malgré l'éloignement, grâce aux propriétés acoustiques de ce lieu, attira ses regards vers un point spécial. Cette voix n'avait plus le caractère alarmant des cris qui venaient de remplir l'enceinte; mais elle paraissait exprimer un prodigieux étonnement; et les mots qu'elle prononçait arrivèrent pleins et grandioses aux oreilles surprises d'Emile.
— Morbleu! est-ce que c'est toi?..
Emile soulagé ne put s'empêcher de rire, et, à force de chercher, il finit par distinguer, bien haut, dans la fourche solide que formaient, à leur naissance, deux maîtresses branches, un petit mouchoir blanc qui s'agitait avec des efforts plaisans, et, à côté du mouchoir, un petit visage hu-

main appartenant à un corps entièrement invisible et protégé sans doute par le tronc court, large et robuste de l'arbre montagnard.

Alors, quoiqu'ils pussent à peine se distinguer l'un de l'autre et qu'ils se reconnussent dans des proportions microscopiques, les deux amis se parlèrent dans ce colossal porte-voix, en admirant réciproquement la splendeur de leurs organes.

— Ah! ah! ah! s'écria tout d'abord Emile: et son éclat de rire retentit avec une satanique puissance.

— Par où es-tu passé? reprit l'autre voix.

— Par l'escalier!

Un magnifique jurement descendit comme une avalanche de sphère où planait Ferdinand.

— Es-tu bien là? tonna Emile.

— Oui, mais j'enrage! grouda Ferdinand.

— Pourquoi donc as-tu crié si fort tout à l'heure?

— Ce n'était pas moi; c'était une volée de singes que je dérangeais.

— C'est que tu as blessé leur amour-propre!

— Mauvais plaisant! Il a mon chapeau, encore! C'est habité, çà : Envoie-moi une échelle.

— Tout à l'heure, si j'en trouve.

— Tu dois bien voir s'il y a du monde par là.

— Tu es mieux placé que moi.

Comme Emile attendait une réplique convenable à ce dernier trait, lancé d'une voix de Stentor, il ne put que frissonner en entendant tout à coup l'autre voix surnaturelle, qui soutenait le dialogue, prendre un accent terrible, et lui crier brusquement :

— Emile! Emile! derrière toi!

Emile se souvint rapidement des dangers qu'on pouvait craindre en ce lieu. Violemment ému par l'immense cri d'alarme, il laissa tomber le chapeau de son ami, et se retourna palpitant, ne doutant par qu'un serpent, une bête féroce, un monstre hideux, fût sur ses talons; et, en se retournant, il porta la main à son épée...

Or, à quelques pas derrière lui, à l'endroit où se terminait la pelouse d'herbe fine qu'il avait parcourue, s'élevait un épais et large massif qui s'étendait à droite et à gauche, et sous lequel on entendait le murmure d'un ruisseau. En se retournant vers le massif, Emile tressaillit et recula de trois pas...

Le serpent, la bête féroce, le monstre hideux se résumaient en une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, d'un ravissant aspect, et qui se tenait immobile en avant des bananiers dont elle venait d'écarter le vaste feuillage pour arriver sur la pelouse.

Elle était négligemment vêtue d'une sorte de peignoir blanc, serré à la taille par une écharpe bleue aussi légère que sa robe. Elle semblait tonnée, mais non pas troublée; ce n'était pas la gracieuse tête d'Emile qui fixait ses regards, mais la main arrêtée encore sur la garde de l'épée.

Emile laissa retomber cette main, et la jeune fille le regarda pour lui-même.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, dit Emile, en français, et encore tout ému.

— Ce n'est pas la peur qui me faisait regarder là, monsieur, répondit-elle dans la même langue, mais avec un accent espagnol très prononcé. Puis elle ajouta en souriant : — Tahiba me disait bien qu'il n'y avait que des singes ou des Français qui pussent descendre ici.

Emile, rassuré s'approcha d'elle, et, par galanterie, se servant de la langue espagnole :

— Et quelque chose me disait à moi, répliqua-t-il, que des diamans seuls pouvaient y demeurer.

Voyez comme il mentait! Il avait dit : *de très vilaines choses et de très vilains êtres.*

— Oh! parlez français, monsieur, répondit la créole; je l'entends moins bien. C'était ici, en effet, une mine de diamans, mais il n'y en a plus.

Emile ne voulut pas insister. Il avait bon goût; et puis, en s'approchant ainsi, il lui avait semblé tout à coup que son cœur étouffait son esprit. Alors, regardant mieux la jeune fille.

— Pardon, dit-il, je n'ai dit que deux mots, et c'étaient deux injures. J'ai cru que vous aviez peur, et je vous ai fait un compliment.

— Un repentir aussi prompt mérite plus qu'un pardon, répliqua-t-elle en le regardant mieux aussi.

Puis, comme ils se taisaient tous deux, aussi surpris, aussi embarrassés l'un que l'autre :

— Mon échelle!... cria une grande voix venue des cieux, et qui semblait comprendre qu'on l'oubliait.

— On y va!... répondit du même ton Emile en se réveillant.

— Ah çà! dit à son tour la jeune fille, il faut convenir, messieurs, que vous faites un beau vacarme chez nous.

— Mon Dieu! senora, excusez-moi. C'est mon meilleur ami qui est là-haut, arrêté par un seul tatanaque au bord du précipice, et...

La créole l'interrompit en portant à ses lèvres un petit sifflet d'argent. Mais Emile remarqua qu'elle avait pâli. Presque aussitôt une mulâtresse sortit du massif de tamarins et de bananiers :

— Gulnar, lui dit la jeune fille, va chercher Mas, et que Mas aille chercher le monsieur qui est là-haut.

Gulnar regarda en l'air, fronça le sourcil au lieu de sourire, et fut chercher Mas. Emile ne comprenait pas pourquoi ni l'une ni l'autre n'avaient rien voyant Ferdinand.

— Mais, mon ami n'est pas en danger, dit-il en hésitant à l'Espagnole, et pourvu que Mas...

— Oh! Mas connaît le chemin, répondit-elle avec une expression si étrange et si triste qu'Emile n'osa plus parler de Ferdinand ni des tatamaques.

Cependant elle avait accepté son bras et le conduisait vers l'habitation, tandis que le nègre, averti par Gulnar, s'élançait au secours de Ferdinand, en suivant un sentier très praticable, mais qu'il fallait connaître, et que Mas connaissait, aussi bien que Caïga, aussi bien qu'Antonia; car on a dû deviner tout à l'heure la fille du marquis de Roverda.

Nous avons dit que l'orifice extérieur de la Hotte présentait mille toises, ou presque une demi-lieue de longueur. Le bassin qui en était le fond pouvait avoir la moitié de cette dimension, et, par conséquent, il y avait bien un quart d'heure de chemin, du lieu où Emile avait rencontré Antonia à la case où Tahiba les attendait. Ils arrivèrent en même temps que Ferdinand; car ils avaient marché aussi lentement que Mas, à la montée, et Ferdinand, à la descente, avaient marché vite. Emile s'approcha de Ferdinand et lui rendit gravement son chapeau...

C'était l'heure où l'on déjeune à peu près sur toute la surface du globe, et le premier repas des habitans de la Hotte semblait attendre les deux Français, dont on avait eu le temps de mettre le couvert, pour que la prophétie de Ferdinand fût accomplie.

A côté de la table dressée se tenait debout un vieillard bazané, de figure sérieuse, mais douce et intelligente, auquel la jeune et piquante créole, s'empressa de dire, avec une intention maligne :

— Deux seigneurs *français*, mon père.

— Le capitaine du génie, baron Emile de Gurgy, dit Ferdinand en prenant la main de son ami et en le présentant.

— Le lieutenant du génie Ferdinand Mauvert d'Ambloy, dit Emile de la même manière.

— Messieurs, répondit le vieillard, vous êtes les bienvenus chez la senora Antonia de Roverda.

Les deux officiers reconnurent avec quelque surprise que Tahiba n'était pas autre chose qu'un père adoptif, et s'inclinèrent exclusivement du côté d'Antonia; mais cette circonstance fit impression sur Emile.

— Messieurs, dit la jeune fille, puisqu'il est dit que vous êtes chez moi... Vous venez de loin, sans doute...

— Des positions occupées depuis quelques jours par le général Hardy, à l'état-major duquel nous appartenons.

— C'est à deux lieues d'ici, reprit Antonia. Vous marchez vite, messieurs...

— Pardon, milady; non, senora, interrompit Ferdinand, nous avons mis près de trois heures...

— Nous allons vite, se hâta de reprendre Emile, qui comprenait mieux les paroles d'Antonia; mais nous n'irons pas long-temps. La fièvre jaune s'est déclarée.

— Oui, cette terre vous brûlera, ont dit les nègres... — Puis, après un silence et toujours en regardant Emile: — Le climat de la Hotte est bon pour les Européens, messieurs; et puisque vous avez su y parvenir une fois, souvenez-vous que cet asile vous préservera d'autant mieux que vous y reviendrez plus souvent. En attendant, voulez-vous en essayer l'hospitalité?

Et, d'un geste noble, gracieux et simple, elle indiqua aux deux amis leurs places à table et à ses côtés.

Emile se trouvait à sa droite.

Pendant qu'il s'asseyait, en rangeant de la main son épée, Antonia, déjà assise, attacha encore une fois sur cette main un étrange regard : puis elle lui dit tout à coup, avec une rougeur et une émotion mal contraintes :

— Monsieur le baron, vous avez là une singulière épée!...

V.

Amour filial.

— N'est-ce pas, mistriss.. non, senora? s'écria Mauvert, en s'asseyant de l'autre côté. Ah! je suis bien aise que cela vous choque. C'est un trait de chevalerie digne de lui.

— De chevalerie, monsieur? interrompit Antonia en se tournant vers Mauvert avec un grand regard et un beau sourire. Eh bien! mais...

— Pardon, j'oubliais que la senora est d'un pays...

— Où vécut don Quichotte..., dit finement la créole.

— Non; le Cid, répliqua heureusement Ferdinand. Mais, aux bivouacs aujourd'hui, senora, on est bien positif, et l'on se moque d'Emile depuis qu'il a sollicité et arraché, comme on ferait pour un bâton de maréchal, le droit de porter cette épée totalement contraire à l'ordonnance

— Le fait est que la vôtre est toute différente, dit Antonia; mais ne peut-on savoir?...

— Pardon, senora, répliqua Mauvert, qui avait cru pouvoir introduire sa première bouchée, et qui se hâta de l'absorber: c'est qu'il y a toute une histoire...

— Que vous me conterez plus à votre aise au dessert, dit en riant la jeune fille; c'est moi qui ai tort.

— Avec votre permission, senora, dit Emile; ce sera moi qui la raconterai, parce que, quand Ferdinand déjeune, il ne parle guère, et quand il a déjeuné, il parle trop.

— J'espère que milady n'est pas dupe de cette grossière plaisanterie, s'écria Mauvert ; il a d'autres raisons, continua-t-il plus bas en se penchant confidentiellement à l'oreille de la créole ; mais, ajouta-t-il tout haut, je me charge des interruptions.

— Est-ce que cela s'est passé en Angleterre ? demanda doucement Antonia en se tournant du côté de Ferdinand.

— Oui, mistriss, dit celui-ci naïvement en ouvrant de grands yeux. Mais comment votre grâce peut-elle deviner... Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'il a à rire, celui-là !... Mais vous riez aussi, milady, et milord Tahiba aussi... Ah ! j'y suis ; c'est votre maudite habitude... Mon Dieu, pardon ; nous y sommes restés si long-temps...

— Vous étiez émigrés ?...

— Oui, senora, dit Emile, nos deux familles n'en faisaient qu'une. Elles ont émigré ensemble, Ferdinand et moi nous avions grandi ensemble ; ensemble aussi nous ne voulions accepter de l'émigration que ses dangers et pour ne pas nous battre contre des Français, nous avons choisi de venir ici sur l'escadre anglaise pour faire la guerre aux noirs, avec bien d'autres émigrés. Nous n'avions pas plus de vingt ans.

— Non, s'écria Ferdinand ; mais nous étions ferrés sur nos mathématiques.

— Ce qui nous a valu des grades indispensables...

— Et ce qui ne nous a pas empêchés de rencontrer des Français dans les rangs opposés...

Heureusement, reprit Emile, que les ingénieurs ne frappent pas sur le champ de bataille.

— Mon Dieu, M. d'Ambloy, M. Ferdinand, M. Mauvert, dit Antonia d'une voix un peu émue, vous ne mangez pas ; j'ai décidé que la narration viendrait après le déjeuner.

Ferdinand se rendit bien vite à la justesse de cette observation. Le silence qu'il y opposa subitement, la promptitude avec laquelle il revint à l'occupation intéressante du moment, témoignèrent même de la profondeur de son repentir.

Après le repas, on s'assit dans un petit salon, voisin de la salle à manger, dont le store, non pas baissé, mais entièrement tiré et maintenu par des tringles dorées dans une position presque horizontale, laissait entrer le jour vert produit par les velouticrs et les bananiers, ainsi que l'air frais, embaumé par les tubéreuses, les citronniers et les vétivers, qui confondent et corrigent mutuellement leurs odeurs opposées. On prit place sur un divan bas que recouvrait une soie rose, recouverte elle-même par un tissu à jour de fibres d'aloës, dont le toucher est si frais, dont la couleur est si fraîche aussi. La pièce, petite et circulaire, était telle, que les interlocuteurs se trouvaient au mieux pour une de ces causeries calmes et heureuses, où il faut se bien voir et se bien entendre les uns les autres. Mauvert consommait nombre de cigarettes près de la fenêtre ; Tahiba, non loin de lui, se levait de temps en temps pour faire les honneurs de la maison, c'est-à-dire pour s'approcher du guéridon de citronnier placé au centre de l'appartement, y préparer les sorbets, y choisir les confitures, y prendre les limonades glacées au café, au rhum, à l'ananas, les biscuits et les cordiaux, qu'il offrait ensuite aux convives. En face de lui, Antonia, tranquille comme toujours, à demi couchée sur le divan, la figure tournée vers le jardin, et s'accoudant à deux ou trois coussins irrégulièrement groupés sous ses jolies épaules, regardait assidûment, avec un bon sourire, le brave Ferdinand auprès de sa fenêtre, et semblait suivre, avec une rêverie moqueuse, la fumée de ses cigarettes.

Entre elle et Tahiba, faisant face à cette même fenêtre, était assis Emile qui parlait d'une voix grave et douce.

Emile était un homme d'un extérieur modeste ; mais il était difficile de rester près de lui quelques instans sans subir l'effet d'une sorte de magnétisme qui lui gagnait tous les cœurs. Il avait le front large et un peu saillant, les yeux très doux et très spirituels, mais tout prêts à s'enflammer d'une expression profonde de génie et de grandeur d'ame ; le reste des traits gracieux, mais réguliers, le sourire fin ou noble, suivant l'occasion.

— Je ne sais, dit-il en commençant, si la senora demeure depuis long-temps à *la Hotte* ?

— Mais depuis le traité de Bâle, ou à peu près, repartit Tahiba ; c'est à dire depuis que la partie espagnole est devenue française, en 1795. A cette même époque, Toussaint-l'Ouverture, élevé au commandement par votre commissaire Santhonax, couvrait l'île entière, espagnole ou française, de ses 25,000 nègres armés, et se préparait à en faire l'île actuelle, qui n'est plus ni espagnole ni française, mais nègre et libre, comme autrefois elle était caraïbe et libre.

— Mon père, dit Antonia sans se déranger, ne revenez donc pas toujours à vos moutons comme cela !

— Ah ! ah ! dit Mauvert aussi sans se déranger, il y a là-dessous une autre histoire que je réclame.

— Et qu'on vous contera un autre jour, répondit le Caraïbe après avoir écouté en souriant l'observation de sa fille adoptive.

— Eh bien ! reprit Emile, Ferdinand doit se souvenir qu'à cette époque-là, nous étions déjà à Saint-Domingue.

— A telles enseignes que nous y étions fort mal à notre aise, dit Ferdinand. Toussaint nous tenait enfermés au môle St-Nicolas et au Port-au-Prince. Heureusement, comme il traita seul de la capitulation et voulut flatter les Anglais, il nous permit de nous retirer sur l'escadre avec tous les honneurs de la guerre. Anglais, Espagnols, émigrés s'embarquèrent ensemble, et chaque vaisseau était comme un abrégé du grand continent européen.

— Ferdinand vous explique très bien, senora, reprit Emile, comme quoi le hasard nous rapprocha, sur la même frégate, d'un lord anglais et d'un gentilhomme espagnol assez originaux tous deux ; l'un était lord Walton, personnage à mine haute et flegmatique, d'une immense richesse, d'un âge avancé, d'un caractère chagrin et taciturne ; l'autre se nommait don Solarez... Vous le connaissiez, senora ?

— Mais oui, un peu, de réputation. Tout le monde se connaît aux îles, répondit Antonia, qui avait fait un mouvement à ce nom fatal.

— Lord Walton avait accompagné l'expédition en amateur, pour promener un peu le spleen qui le rongeait, voilà tout ; l'autre fuyait la colonie, sans y avoir, je crois, beaucoup combattu, quoiqu'il portât un costume à peu près militaire, et qu'il eût au côté cette épée qui vous surprend au mien ; mais alors encore, hors de France, il n'était pas étonnant de voir les gentilshommes porter l'épée. Cependant, pour tout dire, il y avait une singulière dissonnance entre cette figure et cette arme, et cela m'avait frappé tout d'abord.

— Et il y avait de quoi, murmura Ferdinand en haussant les épaules.

— Ce qu'il y avait au moins d'aussi bizarre, c'était la sympathie que cette figure peu bienveillante inspirait à lord Walton, qui, sur la frégate, était inséparable de l'hidalgo.

— C'est que le colon ruiné, dit encore Ferdinand, affectait de bouder à l'unisson du riche ennuyé.

— Lord Walton aimait aussi beaucoup M. Ferdinand, ici présent, qui seul avait le privilége de le dérider.

— Ici, première interruption, s'écria Mauvert en se retournant. Lord Walton était plus élevé en dignité que tout ce qui était à bord, et il avait une politesse toute britannique ; c'est-à-dire que, pour tous, son chapeau à trois cornes restait invariablement cloué sur sa perruque blanche. Il se promenait intimement avec don Solarez, mais toujours le chapeau sur la tête ; à moi, quand je l'abordais, il me tendait la main d'un air cordial, en me disant : *God morning, my son*, toujours le chapeau sur la tête ; mais quand M. Emile, ici présent, s'approchait du groupe, lord Walton se découvrait.

Ici Antonia rougit et tressaillit secrètement ; sans changer d'attitude, elle sentit comme un petit frisson électrique courir par tout son corps. Emile rougit aussi, et se hâta de reprendre :

— Ce n'était pas à moi que lord Walton voulait faire honneur en cela ; c'était à un neveu, son seul héritier, qu'il estimait au-dessus de tous les hommes, et dont j'étais devenu l'ami en Angleterre... Il se nomme sir Richard...

— Voilà le commencement du chevaleresque, s'écria encore Ferdinand, alors debout près du guéridon où il achevait de déguster un sorbet. Figurez-vous, senora, l'amitié de St-Preux et de milord Edouard, de Nisus et d'Euryale, de...

— Monsieur Mauvert, vous êtes insupportable, interrompit la créole ; et la vôtre, n'est-ce pas celle de... de Castor et Pollux ? ajouta-t-elle avec malice.

— Senora, je ne veux pas m'appeler Castor ! Je proteste contre l'épithète de Castor ! se récria plaisamment le jovial officier. Nous sommes frères, nous nous aimons depuis l'enfance, voilà tout, dit-il encore d'un air moitié gai, moitié grave, en tendant ses deux mains vers Emile, qui se leva par un mouvement généreux et les serra vivement dans les siennes.

— J'entends, dit Antonia, c'est une amitié de camarades qui n'engendrent pas de mélancolie. Et, regardant d'un œil brillant Mauvert puis Emile ainsi posés, elle semblait leur dire tour à tour : Vous, reprit-elle quand cette petite scène fut terminée, vous connaissiez lord Walton avant l'expédition ?

— Oh ! mais beaucoup, dit Ferdinand, nous faisions de charmantes parties dans ses châteaux ; et il venait très souvent nous voir, malgré notre médiocrité. Que voulez-vous, senora, les hypocondres ont des caprices bizarres. Etait-ce une compassion pour les bannis ? Etait-ce que ma figure ou plutôt celle de ma petite sœur le réjouissait ?...

— Ah ! vous avez une sœur, monsieur d'Ambloy, interrompit Antonia d'un ton brusque et sérieux.

— Une très gentille, riposta Ferdinand sans arrière-pensée ; elle s'appelle Caroline.

— Et ne m'avez-vous pas dit, continua lentement et profondément la jeune fille, en se tournant à demi du côté d'Emile, sans lever les yeux sur lui, que vos deux familles n'en faisaient qu'une ?

— Oui, senora, dit Emile qui sentait toute la portée de l'interrogation, et qui, sans savoir pourquoi, n'osa faire une plus complète réponse.

— A tel point, s'écria étourdiment Mauvert, que ma sœur était promise à monsieur qui vous parle, et qu'ils allaient s'épouser avec le plus grand plaisir, lorsque... Mais ceci est la suite de l'histoire, et vous allez en entendre de belles, je vous en ai prévenue.

— Ah ! fit seulement la créole d'un air froid et presque contraint. Voyons donc cette suite, je vous prie. Cela se complique à ce qu'il paraît.

— Mais je vous assure, senora, que Ferdinand se divertit à mes dépens. Rien, au contraire, n'est plus simple et plus clair que la suite. — Comment ! poursuivit le jeune homme en s'animant et en prenant dès lors cette noble et brillante expression de physionomie dont nous avons parlé ; comment ! Richard, le cœur le plus élevé, le caractère le plus ferme et le plus austère, le citoyen le plus laborieux, le plus éclairé, descend tout à coup du piédestal d'honneur et de gloire sur lequel il s'était placé, où chacun l'admirait et l'enviait d'en bas, où le respect de tous l'entourait, et où le couronnait l'estime du plus sévère et du plus chagrin des hommes ! Tout à coup on le

voit hanter les clubs, se ruiner au jeu, vivre dans une orgie perpétuelle, descendre aux amours de bas étage, aux paris du port et des rues de la Cité; et, quand on cherche à ses côtés le mauvais génie qui le pousse à sa perte, on y trouve qui? l'homme à l'épée, ce Solarez, qui, après s'être rendu nécessaire au riche vieillard, travaillait à le détacher de son unique héritier! Solarez, partageant sa vie entre l'assiduité hypocrite dont il assiége lord Walton, et les artifices secrets, grossiers, mais trop souvent infaillibles, dont il séduit Richard, à l'aide de ses dehors graves, et de ces graves sophismes si chers aux caractères des plus nobles Anglais! Comment, déjà nos familles avaient obtenu leur radiation, nous allions retourner en France, y conclure en effet une alliance depuis long-temps arrêtée dans des vues de convenance, lorsque, la veille de notre départ, lord Walton lui-même entre chez nous, et, devant tous, déclare qu'il vient de deshériter Richard, devenu indigne de lui, et demande formellement la main de Caroline. Ainsi, don Solarez faisait du mal à tous, et rien ne lui profitait.

Je sors indigné, je cours au club accompagné de Ferdinand; j'y trouve en effet Richard et Solarez. Là, en présence d'une nombreuse assemblée, je demande raison à ce gentilhomme de sa lâche conduite à l'égard de mon ami. Ce n'était pas la première fois que je parlais franchement à ce dernier; mais jamais ma conviction n'avait été appuyée d'assez de preuves pour hasarder un éclat aussi public. Ce raisonnement frappa sans doute Richard; car je le voyais peu à peu, tandis que je parlais, froncer le sourcil, devenir profondément pensif, et enfin arrêter sur Solarez un regard fixe qui s'éclairait de plus en plus et semblait enfin s'ouvrir à la vérité. Quant à ce dernier, il ne se troubla pas d'abord; car il ignorait ce qui venait de se passer. Se dressant d'un air hautain, et me parlant d'un ton ironique :

— Raison, monsieur! me dit-il; vous à moi! êtes-vous donc chargé de la tutelle de Richard?

— Halte-là, dit tout à coup celui-ci; j'autorise, moi, M. de Gurgy à demander cet éclaircissement en mon nom.

— Soit, dit amèrement Solarez. En attendant que monsieur justifie ses calomnies, je lui demanderai compte à mon tour des manœuvres par lesquelles on prépare chez lui le mariage de lord Walton avec Mlle d'Ambloy?

— La justification de mes calomnies, monsieur répliquai-je froidement, c'est qu'à l'instant même lord Walton vient de déclarer qu'il abandonnerait sir Richard; et la réfutation des vôtres, c'est que moi, fiancé de Mlle d'Ambloy, et partant demain pour m'unir à elle, je ne souffrirai pas qu'elle accorde sa main à lord Walton qui vient de nous la demander.

— Cela est-il arrivé ainsi? s'écria Richard.

Quant à Solarez, il avait pâli à cette nouvelle; mais bientôt, se relevant avec insolence :

— Peut-être, dit-il, monsieur réfléchira-t-il que lord Walton est d'un grand âge et que le fiancé de Mlle d'Ambloy ne pourrait que gagner à attendre la veuve de lord Walton.

— Vous en avez menti! m'écriai-je alors. Puis, frappé d'une idée subite que faisaient naître en moi ces dernières paroles : — Ou plutôt non, vous avez raison : car je jure ici maintenant d'employer tous mes moyens d'influence sur Mlle d'Ambloy pour la déterminer à ce mariage.

— Voyez-vous encore venir le chevaleresque? interrompit de nouveau ici l'impitoyable Ferdinand. Je vous laisse à penser quelle mine nous faisions tous à cette belle déclaration.

— Qu'y avait-il d'extraordinaire? dit simplement Emile. Le sentiment qui m'attachait à ta sœur n'était qu'une habitude d'enfance; nous n'éprouvions l'un pour l'autre rien de profond; je ne pouvais lui offrir un sort bien brillant, sa famille était pauvre comme la mienne. Je la cédais à lord Walton pour qu'elle rendît un jour à Richard ce qui lui appartenait.

— Et il l'a fait comme il le dit, reprit Mauvert.

— Et que répondit ce Solarez? demanda Antonia, le sein oppressé, l'œil humide, et tout à fait tournée vers Emile, sans écouter Ferdinand.

— Comme je ne pouvais m'expliquer davantage, il triompha aux yeux de Richard et à ceux de tous, et me dit qu'il était fort adroit de feindre l'emportement pour proclamer sans pudeur une décision depuis longtemps formée. Ce fut alors que, m'approchant de lui, dans un transport de colère, je touchai du doigt le pommeau de cette épée; je lui dis en face qu'il n'était pas digne de la porter, et que je la lui arracherais de ma main!

— Qui vous inspirait de dire cela? interrompit lentement Tahiba, qui jusqu'alors avait gardé le silence.

— Je ne sais, dit Emile; il me semblait alors qu'une voix intérieure me criait qu'il l'avait volée.

A ces mots, Antonia tressaillit visiblement et se recueillit tout à coup en cessant de regarder Emile, dont jusque-là elle avait dévoré les paroles de l'oreille et des yeux.

— Mais ce qu'on ne saurait peindre, continua le jeune homme, ce fut l'expression de terreur, de colère et de férocité qui parut alors sur le visage de cet homme. Il se recula en serrant convulsivement la garde de cette épée, et me dit d'une voix étranglée :

— Venez donc la prendre, et je vous la donne!

— A l'instant, répondis-je, marchons!

— Marchons! répliqua-t-il avec une décision qui me surprit.

— Non pas! interrompit alors Richard en se plaçant entre nous deux; ce n'est pas ainsi que la querelle doit se vider...

— Oh! pour le coup, s'écria Mauvert en se frottant les mains, vous allez entendre le plus curieux! Ceci est d'une imagination toute britannique.

Emile continua, sans s'arrêter à cette exclamation.

— Messieurs, dit sir Richard d'une voix haute au milieu du silence général, vous en êtes tous témoins. Il s'agit ici d'une épée que l'un a juré de garder, que l'autre a défié de prendre. Une pareille contestation ne peut se vider sur le terrain du duel, où le vaincu ne saurait devenir le prisonnier du vainqueur. Il faut que ces messieurs se rencontrent sur un champ de bataille.

L'idée devait paraître en effet brillante à cette assemblée de parieurs, et elle fut accueillie par des bravos unanimes. Pour moi, sous l'influence du sentiment qui me dominait, elle ne me sembla bizarre que par la difficulté de l'exécution; mais Richard avait tout prévu. On était au commencement d'août en 1799.

— Demain, poursuivit-il, les troupes anglaises de débarquement partent pour la Hollande. Ce n'est que le détroit à traverser. Demain aussi, M. de Gurgy retourne en France. Liston, dit Richard en s'adressant à un colonel de ses amis qu'il aperçut dans un groupe d'officiers, vous ferez bien place, dans votre état-major, au seigneur Solarez et à son témoin. Quant à ses adversaires, ils trouveront facilement des postes semblables dans l'armée du général Brune. Les deux partis communiqueront facilement d'une armée à l'autre; ils se tiendront au courant d[...] ieux où ils se trouveront, et, quand l'occasion se présentera d'après le plan de la bataille, ils conviendront du moment et du lieu de la rencontre. On se battra au milieu du feu, suivant les règles du duel, mais le premier qui sera mis hors de combat, devra rendre à son adversaire ou sa vie ou son épée. Cela paraît-il juste, raisonnable et possible? Cela est-il adopté?

— Oui, oui! crièrent à l'envi les gentlemen transportés.

Solarez seul ne se souciait peut-être pas trop d'un dénoûment aussi excentrique; mais sa fierté espagnole ne lui permit pas de refuser devant tout ce monde. L'étrange cartel fut arrêté, rédigé, signé sur place.

— Emile, me dit alors Richard d'un air noble, à moins que vous ne m'expliquiez votre conduite, je serai le témoin de don Solarez.

— C'est bien, dis-je; si vous doutez de moi, je n'ai rien à vous expliquer; si vous n'en doutez pas, je n'en ai pas besoin.

— Je ne saurais vous comprendre, reprit il fièrement, et les choses demeureront ainsi.

Ferdinand fut mon second, et la rencontre eut réellement lieu de la sorte, à la bataille d'Alcmaar, en Hollande. Pendant que la canonnade tonnait autour de nous, nous échangions silencieusement nos bottes et nos parades à l'abri de quelques dunes, en présence de nos témoins. Je vous fais grâce de tout autre détail. Solarez, gravement blessé au poignet, fut déclaré hors de combat et forcé de rendre son épée.

— Prenez-la donc, me dit-il avec rage; mais vous n'en connaîtrez jamais le précieux mystère, et je jure ici par l'enfer que je vous rejoindrai, et que vous me la rendrez.

— Et moi, répondis-je, je jure par le ciel qu'elle ne quittera plus mon côté, et que vous me trouverez partout où il vous plaira.

En attendant, aux termes du cartel, Solarez passa prisonnier dans les rangs des Français. Richard me dit d'une voix émue :

— Emile, je ne doute pas de vous; mais votre fiancée est la femme de mon oncle, et ma main ne touchera la vôtre que lorsque vous serez justifié à mes yeux.

— Richard, répondis-je en me domptant avec peine, j'attendrai.

Voilà, senora, toute l'histoire de l'épée jusqu'à présent. Je ne sais trop quel peut être le précieux mystère; mais ce que je sais, c'est que mon honneur m'interdit de jamais la quitter ou la rendre.

Nous ne dirons rien des impressions du Caraïbe et d'Antonia à ce récit bizarre fait avec la plus grande simplicité, ni des commentaires nouveaux de Ferdinand.

Les deux officiers, comme on le pense bien, revinrent souvent à *la Hotte*, et durent peut-être à la salubrité de ce séjour d'échapper à la fièvre jaune qui détruisit presque en entier l'armée française. Mais le jour du départ arriva enfin, et ce ne fut pas sans une grande émotion qu'Emile put l'annoncer à la jolie créole. Celle-ci pâlit, comme si cette séparation n'avait dû jamais avoir lieu. Elle ouvrit la bouche pour parler, étendit la main vers l'épée de l'officier, et ne put que murmurer :

— Gardez-la bien... gardez-la bien! Puis elle courut se cacher toute confuse dans son appartement.

— Oh! oh! pensa Ferdinand.

Mais Emile ne dit rien. Il fallait partir, et il emportait une blessure profonde, une joie indécise, une confusion d'idées qui tenait du délire.

Lorsque Antonia fut de nouveau seule avec le Caraïbe, elle lui dit tout à coup d'une voix brève et décidée :

— Ne voyez-vous pas qu'il part et qu'il l'emporte?

— Eh bien! il fallait la lui demander, dit malignement Tahiba, lui raconter....

— N'a-t-il pas juré de la garder? répliqua la jeune fille avec impatience.

— Oui, mais il pouvait la... partager, et votre père a dit...

— Et moi j'ai répondu, s'écria Antonia en devenant rouge comme une grenade...

— Que faire? dit le Caraïbe en se croisant les bras.

Antonia ne pouvait guère rougir davantage; elle dit avec exaltation :

— Du jour où Solarez ne la possède plus; du jour où elle a servi à la

vengeance ; du jour où... la Providence me la rapporte, je ne dois pas perdre de vue l'épée de mon père !

— A la bonne heure : je suis prêt à vous suivre partout, répliqua gravement Tahiba ; mais voilà un grand amour. . filial !

VI.

La Citadelle.

Après son retour de Saint-Domingue, le baron Emile de Gurgy, fatigué enfin par la meurtrière expédition, ou plutôt cédant à des tourmens d'esprit que ses forces physiques ne lui permettaient plus de concilier avec les exigences de sa carrière, obtint un congé de quelques mois et se retira dans sa famille.

L'empire commençait alors, et, pendant ce temps, on observa plusieurs fois, soit aux parades du Carrousel, soit aux *Te Deum* de Notre-Dame, soit à Monceaux, soit même à Frascati, une famille étrangère assez singulièrement composée. Le père était un vieillard au teint olivâtre et presque bronzé ; la fille, qui paraissait fort jeune, attirait tous les regards sur sa beauté calme et altière, modifiée par une expression charmante de sensibilité mutine et de mollesse créole ; la suivante était mulâtresse, et les laquais étaient nègres. Comme on ne les voyait qu'en public, le monde ignorait leur nom ; mais la vigilance parisienne avait bien vite fait remarquer qu'à pied ou dans leur équipage, ils fréquentaient de préférence les lieux de spectacle ou de réunion militaire. Cela fut tellement constaté que les militaires finirent par y faire attention, et qu'un jour Ferdinand Mauvert entra étourdiment chez Emile en lui criant :

—Une nouvelle, mon cher !... une drôle de nouvelle ?

—Quoi! dit nonchalamment Emile qui était loin d'être remis de son ma..

—Assurément le père Tahiba est ici!

— A Paris ! s'écria le jeune homme violemment et dangereusement surpris.

—Parbleu ! ce ne pouvait être qu'eux.

— Il n'est pas seul !

— Il faudrait donc que la petite senora fût morte ! —Du tout, elle est avec lui (si c'est lui) ; —et Gulnar aussi, et Mas aussi, et Caiga aussi... toute la flotte, mon cher !

— Elle nous aurait suivis !... pensa profondément Emile ; puis, surmontant son émotion : — Mais, tu n'en es pas sûr ?

— Je ne les ai pas encore remarqués; mais tout le monde parle d'eux et les décrit trop bien l'un après l'autre pour que je puisse douter. D'ailleurs, je les verrai bientôt ; on les rencontre partout où s'assemblent des épaulettes et des épées...

— Et des épées... dit Emile d'un air pensif.

— Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on ne les rencontre que là.—Mais, j'y pense, s'écria Mauvert en se frappant le front, s'ils n'avaient pu vivre sans nous dans leur abîme (qui était si réjouissant cependant !) ; Emile, s'ils nous cherchaient !...

— Fou ! dit Emile d'un air insouciant ; en supposant qu'ils aient quitté l'île où ils ne couraient aucun danger, pourquoi veux-tu qu'ils nous cherchent ?

— Parce que nous sommes aimables , et qu'ils ne doivent connaître personne ici.

— Ils se seraient au moins embarqués pour l'Espagne, où le marquis avait des biens et où l'on parle leur langue.

— Tout chemin mène à... Madrid.

— Eh bien ! commence donc par t'assurer que ce sont bien eux avant qu'ils ne partent pour Madrid.

— Tu as raison ! — et tu verras bientôt si j'ai tort.

Et aussitôt Mauvert ouvrit la porte.

— Ensuite, dit Emile en feignant de ne pouvoir s'empêcher de rire, tu leur demanderas ce qu'ils nous veulent...

— Retourne donc à ta chaise longue, monsieur le plaisant ! on se rappelle vos adieux...

Ferdinand n'osa risquer cette dernière plaisanterie qu'en disparaissant et en fermant la porte. S'il eût pu voir l'impression qu'elle causait au malade, il y eût attaché plus d'importance. Mais, à peine dans la rue, il ne songeait déjà plus à retrouver et à reconnaître les Américains que pour la curiosité du fait.

Dès le soir du même jour, il rentrait chez le baron, sans soupçonner le coup qu'il pouvait lui porter.

— Eh bien ! dit-il, j'en suis sûr maintenant.

— Ce sont eux ! répondit Emile, résolu à se mieux contenir que le matin.

— En personne !... Je viens de les voir.

— Alors, tu leur as parlé?

— Non, attendu qu'ils brûlaient le pavé.

—Ils sont partis ?...

—Au moment où j'entrais à Frascati pour commencer ma tournée, ils sortaient en poste de l'hôtel de Castille ; et ce drôle de Mas, qui était sur le siége du devant et en livrée rouge, tandis que son camarade perchait sur celui de derrière, a crié tout exprès pour moi aux postillons:—Route d'Espagne !

—Tu vois bien qu'ils ne nous cherchaient pas, observa Emile en haussant les épaules.

—Ou qu'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient.

Il résulta de cet incident, marqué encore de fatalité, que le baron de Gurgy retomba dès le lendemain dans les agitations douloureuses qu'il était à la veille de surmonter, que son congé se prolongea, tandis que son avancement demeurait stationnaire, et qu'il ne put reprendre du service que deux ans plus tard, vers l'époque des conférences de Tilsitt.

Or, on parlait déjà d'une guerre prochaine avec l'Espagne, et ce bruit même ne contribua pas peu à relever le courage et l'espoir du baron, en même tems que son corps retrouvait toute son ancienne vigueur. Comme il se trouvait au centre des administrations, il eut tout le loisir de solliciter et d'obtenir deux places dans les cadres de l'armée d'invasion, une pour lui et l'autre pour Ferdinand, qui courait le monde sous les drapeaux, et dont l'assentiment joyeux ne pouvait lui manquer au retour.

Mais, au bout d'une année de séjour dans la Péninsule, et après avoir paru animé par un espoir secret et croissant, à mesure qu'il en parcourait les provinces, à mesure qu'on avançait vers Gibraltar, Valence ou Cadix, il retomba tout à coup dans un sombre chagrin, et n'aspira plus qu'au repos. La société même de son cordial camarade ne suffisait plus à le distraire, quoique Ferdinand fût devenu plus gai que jamais sur le continent, et qu'il eût rapporté de ses dernières campagnes plus d'une recette inédite de consolation.

Etait-ce donc le souvenir du temps passé près de la créole qui poursuivait ainsi le mélancolique officier? Mais il n'avait pu, en aussi peu de jours, concevoir une passion assez forte pour s'accroître avec les années. Etait-ce le demi-aveu contenu dans leur adieu mutuel ? Mais il connaissait assez les femmes pour savoir qu'il eût retrouvé Antonia quelque part mieux qu'à Paris, si son soupçon et son espérance, au départ d'Haïti, n'eussent pas été une seule et même chimère.

Etait-ce enfin le spectacle de cette guerre qui, en se prolongeant, devenait si cruelle?

Depuis long-temps, en effet, sous un ciel de feu et de lumière, nos soldats devaient se méfier de l'ombre des bois et du repos des grandes villes; car l'assassinat veillait partout où veille l'assassinat, c'est-à-dire partout où l'on se cache. Aussi forcés de marcher toujours en avant contre des embuscades, eux qui ne savaient rencontrer que des batailles, forcés de lutter en détail contre tout un peuple au lieu de se heurter contre des armées, ils avançaient à contre-cœur, et souvent ils regardaient en arrière ; car ils ne voyaient plus rayonner devant eux ce principe sacré qui protége le vaincu, qui absout le vainqueur, cette égide lumineuse, cette loi d'expiation, qu'on appelle le droit des gens. Plus éclairés, plus chevaleresques aussi, les officiers souffraient davantage et de l'arbitraire de l'attaque et de l'excès de la résistance. Sous ce climat de vie et d'amour, ils ne trouvaient que haine et funérailles ; entraînés de vive force par la volonté du maître sur cette terre si féconde en poétiques jouissances, ils avaient pénétré jusqu'au foyer des vaincus ; mais ils n'avaient pu se faire une place dans la famille, goûter de la vie privée, entrer dans les mœurs.

L'Espagne, reculant sans tourner le dos, leur montrait toujours le côté tragique de son masque. L'Espagne violée leur abandonnait son corps, mais leur fermait sa pensée. Le Prado n'avait plus de mystères, le Cirque plus de fêtes, l'Alhambra plus de poésie, l'Escurial plus de religion. Si la verte jalousie s'entr'ouvrait le soir, au-dessus de leur tête, c'était pour laisser passer un canon d'espingole ; si la vive sérénade courait les rues, aux flambeaux, retentissante de verve et de gaîté, de guitares et de castagnettes, c'était pour chanter en pleine liberté, avec la stridente articulation de l'accent national, avec l'éclat joyeux de la moquerie la plus insultante, des couplets incendiaires contre ce *brigand de Napoléon*. Aussi le soleil des ardentes capitales leur envoyait au visage comme une chaleur d'auto-da-fé, le pavé des villes soumises se soulevait brûlant sous leurs pas, la sieste des garnisons leur pesait comme un cauchemar, et tout asile entre des murailles était pour eux l'équivalent d'un cachot de l'inquisition. Leur sommeil n'était tranquille qu'au bivouac, en rase campagne, et pour dormir à leur aise, ils cherchaient des champs de bataille.

Le corps d'armée auquel appartenaient Emile et Ferdinand était cantonné dans le royaume de Séville. Eux-mêmes, attachés à un état-major secondaire, habitaient, depuis deux ou trois mois, la petite ville de L..., située à quelques lieues de Cadix. On y était assez bien protégé contre les ennemis du dehors, grâce à une sorte de petit fort extérieur, assez avantageusement situé, que l'emphase espagnole qualifiait hardiment de citadelle, et à quelques ouvrages en terre suffisans pour couvrir des cantonnemens. Quant aux dangers intérieurs, le caractère humble et pacifique des habitans en avait jusqu'alors écarté toute apparence.

Si le trouble du jeune capitaine provenait de quelqu'une des alarmes ou de quelqu'un des pressentimens dont nous parlions tout à l'heure, il n'était guère fondé depuis trois mois, et d'ailleurs il devait promptement se dissiper, puisque le corps d'armée revenait en France, et que le jour fixé pour le départ des troupes établies à L... venait de se lever sur la ville et sur la citadelle.

Cette citadelle était, comme nous l'avons dit, fort petite et d'une construction peu moderne. Cependant, on pouvait encore, sinon y soutenir un siége, du moins s'y mettre à l'abri d'un coup de main ou même l'employer comme position militaire, et l'on était parvenu à y loger un escadron. Pour y arriver, en venant de la ville, on traversait d'abord une petite rivière qui baignait de ce côté les limites du faubourg ; un pont de pierre étroit et à deux arches était la seule voie de communication ouverte dans le voisinage. On devait ensuite monter l'esplanade en pente douce qui rè-

gne toujours, lorsque la disposition des lieux le permet, autour des châteaux fortifiés, et l'on voyait devant soi la principale porte, réunie à l'esplanade par un pont de bois jeté à demeure sur le fossé desséché.

Quant aux bâtimens, ils consistaient en quatre remparts égaux, formant les côtés d'un carré, et enfermant un espace vide qu'on appelait indifféremment la cour ou le préau. Ces remparts étaient bas, et des casemates étaient pratiquées dans leur épaisseur. On sait que la plate-forme des remparts à casemates est en terre friable ou gazonnée et qu'elle a une inclinaison sensible vers l'intérieur de la forteresse. Aux deux angles du mur qui regardait la campagne, des guérites en pierre, appelées nids d'hirondelle, surmontaient le faîte de cette plate-forme, et, au milieu de ce même mur, mais du côté de la cour et en bas du talus dont nous avons parlé, une guérite semblable dominait l'intérieur; enfin, sur le rempart qui faisait face à la ville, s'élevaient deux petits corps de bâtimens inégaux, séparés par une plate-forme ordinaire à laquelle aboutissait le grand escalier. Le plus haut pouvait passer pour une tour carrée, à cause des créneaux qui en garnissaient le faîte. Celui-là était à gauche, en venant par l'esplanade, et renfermait la grande salle; l'autre était moins élevé. Un toit plat, à un seul versant, couvert en tuiles et incliné vers la ville, le terminait, et, au dedans, était une chambre destinée au logement de l'officier de semaine.

La grande salle dont nous avons parlé servait indifféremment de chambre de conseil et de salle à manger. Une vaste table ovale en occupait le centre, et il suffisait, pour lui donner la physionomie qui convenait à ses fonctions, de la couvrir selon l'occurrence d'un drap vert ou d'une nappe. Cette pièce était voûtée, sonore, de noble dimension, mais entièrement dépourvue de tapisseries et d'ornemens. Elle ne recevait le jour, du côté de la ville, que par une étroite et longue meurtrière, percée dans l'épaisse muraille; du côté opposé, une fenêtre large, haute et cintrée, s'ouvrait sur la cour, et un balcon en pierre à gros balustres faisait saillie au devant. La porte était pratiquée au milieu du mur voisin du grand escalier; elle donnait sur la plate-forme intermédiaire, et faisait face à la porte du second corps de logis situé de l'autre côté de cette plate-forme Enfin, outre cette principale entrée, il y avait, dans un des angles de la paroi opposée une plus petite porte communiquant avec une sorte de cabinet ménagé entre cette paroi et le mur extérieur; un escalier dérobé montait en spirale derrière cette petite porte et conduisait sur la terrasse qui couvrait la grande salle.

Tous ces détails sont utiles pour l'intelligence des événemens qui vont suivre

Le premier rayon du jour qui se glissa, riant, doré, à travers la haute barbacanne dont nous avons parlé, éclaira, dans cette grande salle, un aspect des plus gais. La table des délibérations avait revêtu son costume de table des banquets. Elle était couverte de sa nappe blanche, et sur cette nappe se montraient entassés, dans une sorte d'harmonieux désordre, tous les élémens d'un repas de camarades, qui veulent boire ensemble le coup de l'étrier, et chanter en chœur toutes les joies du retour. Toutes les pièces étaient froides, mais variées et nombreuses; les intervalles étaient comblés par les pyramides de fleurs et de fruits, les cristaux, les flacons, les flacons surtout! ceux-ci, d'un jaune de topaze, ceux-là d'un rouge pourpre, les uns roses comme les lèvres d'une Gallicienne, les autres verdâtres comme le raisin d'Estramadure.

Il n'y avait encore dans la salle que deux officiers, portant tous deux les épaulettes de capitaines du génie. L'un avait ouvert la grande croisée à petits treillis, et se tenait accoudé au balcon, sifflottant un air de marche et paraissant se complaire dans la contemplation de la cour intérieure, entièrement vide et muette; les soldats n'étaient pas encore levés.

L'autre se promenait à grands pas le long de la table, le front soucieux et penché, les mains croisées derrière le dos, donnant de temps à autre des signes visibles d'impatience. Enfin il s'approcha de la fenêtre, et, frappant sur l'épaule de celui qui l'occupait:

—Eh bien, Ferdinand, lui dit-il; il me semble que la diane est en retard, ce matin!

—La diane en retard! Aujourd'hui!... Ce pauvre Emile!... Vois-tu mon cher, je parierais bien une chose, c'est que tous nos hommes sont levés depuis une heure, et ont déjà fait leurs porte-manteaux. Mais l'ordre est pour six heures, et il y a encore cinq minutes à l'horloge de la grande église. Ecoute bien le premier coup du marteau sur la cloche, et tu verras si Gilbert, notre musicien, fait des châteaux en Espagne pour le quart d'heure. Je suis sûr qu'il est là, sous le porche, et qu'il a déjà sa trompette à la bouche.

—Cependant, reprit Emile, j'ai bien entendu sonner, il y a deux heures, dans la ville et au quartier du bois...

— Justement. Les autres escadrons ont dû partir à quatre heures pour prendre l'avance jusqu'à la première étape, avec les malades et les équipages, et nous ne partons qu'en arrière-garde.

— Mais n'y a-t-il aucun danger?

— Ah monsieur! s'écria Ferdinand d'un ton d'indignation comique en se relevant et en toisant son ami; puis, après un silence, il ne put qu'ajouter: — Ah! monsieur!... Enfin il reprit plus vivement: Un escadron! une citadelle! contre une populace de Gil-Blas et de Sanchos! ..

— Combien sommes-nous à table?

— On n'est pas treize; calmez vos nerfs. Nous serons une quinzaine, parce qu'il y aura trois ou quatre bons vivans des autres escadrons qui ont manqué à l'appel tout exprès, le gros aide-major qui ne manque jamais une occasion, et nous.

—Ah! je ne sais pourquoi, mais je voudrais être parti.

—Ah çà, voyons un peu! s'écria Mauvert en se croisant les bras, qu'est-ce que tu as donc, toi, depuis Saint-Domingue? As-tu été, peux-tu être encore amoureux de la petite... de la petite... Moi, j'ai déjà oublié son nom!

— Je l'ai oublié comme toi; ainsi...

— Ce n'est pas sûr; mais alors, dis donc quelle mouche te pique depuis ce temps-là...

— Ferdinand, s'écria tout à coup Emile d'un air sombre, est-ce que tu ne crois pas que certains esprits, à la suite de fortes secousses, peuvent se subtiliser et s'élever jusqu'à des conceptions surnaturelles; que, lorsque deux esprits pareils se rencontrent, une nécessité puissante les associe l'un à l'autre, sans qu'il y ait passion pour cela; que, dans leur univers exceptionnel, on a des révélations étranges, quoique faciles, qu'on sent l'approche d'un danger, le voisinage d'un être aimé, comme celui d'un être odieux; que...

— Qu'est-ce qu'il me chante! dit Mauvert en ouvrant des yeux énormes... En fait d'êtres pareils, je connais les chiens de chasse; voilà tout! Mon pauvre ami, veux-tu que je te dise le fin mot, moi! Eh bien! tu es ensorcelé. — Et veux-tu que je te montre le talisman? Le voici!

Mauvert toucha de la main l'épée du capitaine.

Celui-ci tressaillit. L'étourdi avait frappé juste; il continua:

— J'en suis sûr maintenant. Depuis que ce Solarez...

— Solarez!... interrompit Emile d'une voix brusque, mais altérée, en saisissant le bras de son ami; es-tu sûr qu'il soit bien loin d'ici!...

— N'est-il pas prisonnier?

— N'a-t-il pu s'évader?...

Comme Ferdinand allait répondre, l'heure sonna lente et distincte dans l'air pur du matin; et en même temps la diane retentit, fière, joyeuse, éclatante, ébranlant tous les échos de la vieille forteresse, qui tressaillit des fondemens aux créneaux.

— Allons, réveille-toi! s'écria le martial et bon camarade, et, si tu veux te rassurer, entends-tu ce brouhaha? viens sur la plate-forme en attendant les amis, viens voir ce bon peuple que tu calomnies. Ne s'est-il pas levé dès quatre heures du matin pour dire adieu aux premiers et fêter les derniers? Ne crains rien, la consigne est sévère: aucun soldat ne doit dépasser les palissades. Ceux dont les maîtresses sont paresseuses leur écriront de Paris.

En même temps il entraîna Emile vers le parapet qui donnait sur l'esplanade, et celui-ci, ayant jeté un regard dans cette direction, aperçut la place presque entièrement couverte de monde, quoiqu'il ne fût, comme nous l'avons dit, que six heures du matin. Les hommes dans leurs habits de fête, les femmes dans leur costume le plus piquant, le plus coquet, le plus national, affluaient à chaque instant de l'intérieur de la ville aux abords de la forteresse. Il y avait dans la foule, ainsi parée pour faire honneur aux Français, des musiciens et des marchands de toute sorte, des fleurs, et des banderolles, des castagnettes qui pétillaient, des farandolles qui tournoyaient; il y avait, aux alentours du pont de bois, de sémillantes limonadières établies sous de larges parasols et dressant comme par enchantement leurs pyramides d'oranges, de grenades, de pastèques, et leurs bassines de sorbets; il y avait des cantinières plus agaçantes encore qui promenaient çà et là les outres remplies de Xérès, d'Alicante, de Madère et de Malaga; il y avait aussi des moines qui circulaient, le capuchon baissé, au milieu des groupes évaporés... C'était une véritable fête espagnole.

Cependant la consigne donnée par les chefs était jusqu'à ce moment sévèrement observée. On ne voyait aucun uniforme dépasser les lignes établies en avant du pont, et à l'entrée desquelles deux factionnaires se tenaient fidèlement auprès de leurs guérites en bois; mais pardessus les barrières les communications de toutes sortes s'organisaient rapidement. Ici un soldat français fraternisait une dernière fois avec deux ou trois matadores bons vivans qui lui faisaient largement les honneurs de la peau de bouc; là cinq ou six autres luttaient d'agaceries avec un groupe de syrènes à l'œil noir, au pied fin et au geste provocateur, qui les défiaient amoureusement derrière le retranchement interposé par la consigne; celui-ci, plus romanesque et plus tenté, assis sur la balustrale et entourant d'un bras la taille voluptueuse de sa divinité, recevait et rendait tout bas des adieux pleins de mystère; celui-là contemplait d'un œil d'envie les danses nationales, les fandangos à trois temps, échauffés par les éternelles castagnettes, mêlés de gestes hardis, d'élégances sensuelles, de sourires, de regards et d'enlacemens significatifs, auxquels il avait si souvent participé en heureux vainqueur depuis plusieurs mois. Tous regrettaient amèrement l'ordre impitoyable qui leur défendait de se confondre encore une fois avec ce peuple hospitalier, si ardent, si intelligent aux plaisirs caractérisés qui les charmaient. Il était facile de voir que les plaisanteries leur étaient sensibles, que le muscat méridional les échauffait, que les voix bruyantes et joyeuses les étourdissaient, que les défis irritaient leurs désirs; que les fleurs, les guitares, les vins, la joie des hommes et la liberté des femmes les enivraient et les gagnaient...

— Eh bien? dit Ferdinand à Emile.

— Eh bien! répondit ce dernier en lui tendant la main, cela va mieux!

— Il faut que ça aille tout à fait bien, morbleu! et pour cela il ne manque plus que les camarades...

— Nous voilà! nous voilà! crièrent au même instant dans le grand escalier plusieurs voix tumultueuses et robustes. A table, et vive la joie!.

VII.

Quinze à table.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'on était à table. C'était le beau moment, celui où l'atmosphère commence à être chaude et enivrante, au dessus de cette arène gastronomique d'où s'élèvent confusément les arômes les plus subtils des mets, des vins et des fleurs, le murmure bizarre et varié des entretiens, des rires, des exclamations de toute sorte, et cette contagion magnétique, et cette excitation irrésistible d'une allégresse qui se communique comme un incendie.

Ceux-ci parlaient de guerre et ceux-là d'amour; les uns vantaient la ville et les autres célébraient les champs; il y en avait qui parlaient de fêtes et de plaisirs, il y en avait qui parlaient du village habité par leur famille.

— Messieurs, vive l'empereur! On ne nous rappelle pas pour parader au Carrousel ou pour tourner la broche à domicile, on nous rappelle sans doute pour quelque bonne guerre en rase campagne et avec des ennemis bien élevés!... car j'aime la bataille à découvert et en ligne, moi! j'aime les régimens développés comme des murailles, debout et l'arme au bras, en face du feu qui vous éclate au visage; j'aime l'artillerie qui court ventre à terre prendre ses positions!.. Et la charge, mes amis, la charge à mort! Corbleu! être emportés tous à la fois par deux, trois, quatre, cinq mille chevaux et plus, dans la fumée, dans la poussière, le sabre haut et la tête baissée, traîner avec soi le corps d'un colosse et l'emporter comme une plume à travers les éclairs de la fusillade, à travers le sifflement des balles et le vent des boulets; crever des bataillons, faire une débâcle, un salmis d'enfer, sabrer, écraser, courir entre les rangs qui s'ouvrent, sur les drapeaux qui s'abattent, sur les hommes qui résistent, entendre crier, jurer, baragouiner, demander grâce dans toutes les langues du monde, excepté en français!... Voilà qui est bien! voilà qui nous arrange!... Je suis las, le diable m'emporte! de pousser ces mendians qui tournent le dos à l'arme blanche pour vous attendre au coin des rues et vous percer à coups de lancette!

— Il a raison; mais la guerre est finie par là-bas: ils sont tous asphyxiés; il n'y a plus de rois en Europe, il y a des préfets et des sous-préfets; on est invité dans toutes les cours à venir baiser la semelle des bottes de l'empereur, et l'on ne passe qu'à son tour, il y a queue, ne vous pressez pas!... Et comme cela, j'aime la paix, moi!... Paris doit être beau à voir! Paris n'a jamais été ce qu'il est aujourd'hui! Paris n'a plus de boue, ni de sales quartiers, ni de vilaines maisons... Il étincelle, il est radieux, il est beau partout; on peut venir du bout de l'univers, voir la casquette d'un douanier, la grille d'une barrière, la lanterne du Panthéon dans le lointain, et dire: J'ai vu la capitale du monde. Paris, messieurs, n'est baptisé que d'aujourd'hui, il a un sens, il a une couronne!

— Une couronne et une thiare!... Le pape va décidément s'y loger en garni, parvis Notre-Dame, ancien hôtel de l'Archevêché; la daterie sera à l'Hôtel-Dieu; le sacré Collége, la Pénitencerie, les Missions, les Archives, autour de Notre-Dame et jusque dans l'île Saint-Louis. C'est prouvé!

— A Paris, messieurs, à Paris! Et jurons tous de nous retrouver à Frascati!

— Frascati! Oh! quel goût!

— Ne l'écoutez pas, il lorgne un mariage au faubourg Saint-Germain!

— Pourquoi pas? Les officiers de l'empereur peuvent prétendre à tout: nous sommes tous nobles, tous dotés!... L'empereur nous amène par la main les héritières des plus vieilles maisons de France, les vierges du sang des chevaliers, belles et supérieures, pures de cœur et de blason, et elles ne dérogent pas; car nous sommes aussi des chevaliers, et celui dont l'épée nous a touché l'épaule est plus grand que Bayard, messieurs! Oui, mes amis, rien de secret dans un beau jour comme celui-ci; je me marie en arrivant à Paris. La fille d'un comte, deux cent mille francs de dot donnés par l'empereur, un château, des terres et des forêts rendus à la famille, et dont le contrat me fait héritier... Et je vous invite à ma noce, à mes dîners, à mes bals, messieurs les amateurs de Frascati!

— Eh bien! nous irons aussi. Nous danserons l'anglaise et nous ferons de la musique; nous causerons bas avec les dames; nous aurons des amours de bon goût, des folies décentes, de l'esprit, de l'instruction, de l'aristocratie. A la campagne, nous ferons des parties de cheval, et même des parties d'âne, des dîners sur l'herbe, des aquarelles et du jardinage; à Paris...

— A Paris, nous irons à l'Opéra dans la loge de ces dames; nous écouterons et nous discuterons la musique de Spontini... Qui a vu la *Vestale*.... On dit que dernièrement l'empereur est entré au milieu du triomphe... Il y avait plus de six cents Romains sur la scène, et la toile de fond en faisait supposer plus de cinquante mille. Il y en avait sur les corniches, sur les frises, sur les statues des dieux, sur les toits, sur les aqueducs. Les fleurs et les lauriers volaient en l'air. Le sénat, les prêtres, les vestales, l'armée, le peuple, tout était là.

Les mille voix du chœur, soutenues des mâles fanfares de l'orchestre, remplissaient la salle des clameurs de victoire accompagnant cette marche magnifique que vous connaissez tous. On n'attendait que le triomphateur; ce fut l'empereur qui parut dans sa loge à ce moment-là. Il paraît que le coup de théâtre fut magique, foudroyant, immense: les acteurs n'étaient plus des acteurs, c'étaient des prêtres, des sénateurs, des soldats romains; le parterre et les loges s'étaient levés, les spectateurs devenaient Romains aussi;... ou plutôt tous étaient Français, tous étaient de ce cortége qui montait au Capitole, et les cris de « Vive l'empereur! » poussés par trois mille personnes n'interrompaient pas la marche triomphale, qui se poursuivait toujours, gigantesque et puissante, remplissant fièrement les intervalles de cet autre chœur dont les élans ébranlaient la salle. Les militaires pleuraient d'orgueil, les femmes s'évanouissaient d'enthousiasme; l'empereur prenait du tabac.

— Vive l'empereur! vive la guerre!

— ...Si vous saviez, Ernest, comme mon vallon est frais, comme ma rivière est sauvage. C'est en Bourgogne, du côté de Chablis. Ma mère n'est pas une grande dame, c'est une vieille bourgeoise, bonne et simple, qui vit par là, toute retirée, tout heureuse. Nous avons une maison à nous, pas bien grande, bâtie en pierres grises, avec de la vigne et de l'églantier qui grimpent jusqu'au toit. Les chambres du premier et de l'unique étage sont parquetées en planches comme les appartemens d'un moulin, et il y en a même une ou deux dans lesquelles on conserve des noix par terre et du raisin au plafond. Par les fenêtres on voit les prés sinueux, les collines couvertes de garennes, de vignes, de noyers; on a devant soi une grande nappe d'eau, à droite un moulin, à gauche une masse de hauts peupliers, qui jettent une lueur verte dans les chambres; si vous regardez à droite, il y a de la lumière et de la vie; la rivière qui se roule toute nue dans les herbes et qui étincelle à tous les détours, la vallée qui s'épanouit et qui va s'élargissant jusqu'aux lointains clairs où s'élève dans la brume le clocher de Chablis; si vous regardez à gauche, vous suivez dans l'ombre des traînées de saules bleuâtres, de mystérieuses futaies, sous lesquelles repose mon petit fleuve, et il vous prend envie de vous plonger dans ces abîmes de verdure et de fraîcheur, d'explorer tous les réduits que vous devinez dans les intervalles des massifs, de monter sur tous les mamelons chargés de touffes ou semés de clairières, de visiter toutes les solitudes, de reconnaître tous les horizons. Mais vous avez un château, vous?...

— Et je vous somme d'y venir, mon cher Jules, afin que vous me le pardonniez. Oui, je l'avoue, j'ai un château, un vrai château, grand style, à la Mansard. Il y a de hauts salons, à plafond cintré, à cinq lustres, avec des glaces qui montent jusqu'au plafond et qui réfléchissent le cristal des lustres; il y a des salles à manger garnies de tapisseries à personnages, à paysages et à ramages, des galeries de tableaux, c'est-à-dire de portraits de famille, collection édifiante de casques et de perruques; il y a des chambres de toutes les couleurs, chambre rouge, chambre bleue, chambre verte, jaune, réséda, coquelicot, rose, lilas, chambre d'or même; celle-là, c'est la chambre d'honneur, et je vous la destine. Vous aurez un lit à baldaquin et à estrade, dans lequel vous pourrez dormir en long et en large, en diagonale et en rayon; vous aurez des tapisseries en cuir de Hongrie mordoré, une cheminée à colonnes, devant laquelle on pourrait vous mettre à la broche depuis les éperons jusqu'au colback inclusivement; vous prendrez le café sur un guéridon de marbre blanc, large comme une meule, et soutenu par des Chimères en bronze doré; vous fumerez votre pipe sur un balcon royal qui règne devant trois fenêtres de front, et qui fait face à la grande avenue, une avenue plantée de huit rangées d'ormes, longue d'une demi-lieue, et continuée par une ligne de chasse qui traverse toute la forêt de Mortagne, en sorte que rien n'arrête la vue jusqu'aux flèches de la cathédrale de Séez qui termine la perspective. C'est d'un aspect féodal.

— J'accepte, à condition que vous viendrez aussi visiter mon manoir de Bourgogne, messire de Normandie. Vous aurez la chambre aux noix. On les rangera un peu...

— Non, du tout. Je ne veux pas qu'on les range... pas plus qu'on ne rangera pour vous les portraits de mes ancêtres. Mais vous verrez les belles dépendances!

— Il faut voir mes laitues, mon oseille, mes haricots...

— Dioclétien!

— Mes roses, mes tulipes, mes lilas...

— Abdalonyme!... Etes-vous chasseur?

— Un peu; je tue des grives dans les vignes, au mois d'octobre; des perdrix, quelquefois même des lièvres au bord des garennes...

— Je vous ferai goûter de la grande chasse. Nos forêts de Belleyme, de Mortagne et de Perseigne sont pleines de sangliers. J'ai une meute de vétérans, une vieille garde cicatrisée, barbue, des Brifaut, des Ramoneau, des Faraut, des Verdaut, les bêtes les plus mal peignées de la création; mais c'est intrépide, ça ne se rend jamais, ça court, le ventre ouvert et les entrailles sur la neige... et pas une qui donne de la voix sur un chevreuil... Vous verrez des battues dans le bon style et sur la grande échelle; vous entendrez le cor dans nos échos...

— Vous vendangerez, vous porterez la hotte, vous tournerez la roue du pressoir, vous tisserez le chanvre, à la veillée, pour plaire aux plus grosses filles de l'endroit.

— Je vous réserve une politesse que je ne ferais pas à l'empereur. Ecoutez-moi, Jules, et comprenez bien le sacrifice auquel je m'engage!... Il y a, dans le parc, un vieux cerf dix cors qui doit avoir vécu sous Nemrod. Il faut qu'il soit bien rusé, puisque, depuis dix ans que nous chassons à grand bruit dans tous les environs, moi et mes amis, nous n'avions jamais vu la couleur de sa robe. Je l'ai vu, pour la première fois, la veille de mon départ, et j'ai fait jurer sur l'honneur à Gautier, mon garde-chasse, un vieux d'Egypte, qu'il me le garderait à vue jusqu'à mon retour d'Espagne. Eh bien! cher ami, je veux, dès votre arrivée, convoquer toute la jeunesse du pays pour cette chasse solennelle. Nous en aurons pour toute la journée; car nous aurons affaire à un rude jouteur;

mais nous le forcerons, le soir, au lieu marqué par vous; et là, en présence des chasseurs et des dames, je vous donnerai le couteau, et vous toucherez au cœur le roi de mes forêts.

— Grand merci, mon cher Ernest; mais je ne serai pas en reste avec vous, et je vous ménage l'honneur d'un coup d'épervier.... Mais voici l'histoire. Figurez-vous qu'un matin je marchais tranquillement au bord de l'eau; je regagnais le village, après avoir relevé les lignes de fond que j'etends, tous les soirs, pour la nuit. L'endroit où je me trouvais était encore assez écarté, et ce ne fut pas sans étonnement que je vis manœuvrer à ma rencontre une flottille gloussante de petits canards en bas âge. Ils étaient déjà forts cependant et dans la fleur de l'adolescence; mais la distance à laquelle ils s'aventuraient témoignait assez de leur inexpérience. Je faisais ces réflexions, et je m'étais arrêté en les considérant avec intérêt, tandis que, parvenus dans une petite anse à l'abri du courant, ils s'ébattaient à mes pieds dans cette eau dormante et profonde. Ceux ci nageaient gravement, remuant la queue, enflant leur jabot et cancanant à demi-voix : ceux-là s'épluchaient avec activité; les uns barbottaient à fleur d'eau, les autres se dressaient debout et s'éventaient de leurs ailes; quelques uns faisaient le plongeon, en relevant leur poupe dans une position verticale... Tout à coup, un de ces derniers se redresse... Il n'avait plus de tête!

— Ah! pauvre petit canard!

— Ce sentiment de compassion qui révèle toute la bonté de votre ame, mon cher Ernest, ne fut pas celui que j'éprouvai. A la vue de ce tronc de volaille, rasé à la naissance même du cou, et déjà entouré d'une eau sanglante, mon premier mouvement fut celui d'une surprise enthousiaste, et mon premier cri fut un cri de joie... Il y avait là un brochet monstre!... J'allai doucement quérir mon épervier; je le jetai, et, du premier coup, j'enlevai l'ogre d'eau douce. Je jugeai au coup d'œil qu'il pesait bien trente livres; mais je résolus de le garder pour une grande occasion, et je laissai le filet tremper dans l'eau avec le prisonnier, tandis que je bâtissais autour du trou une lissade à fleur d'eau. Il est là depuis deux ans. Je veux, Ernest, vous mettre l'épervier sur l'épaule, en présence des autorités, et vous faire amener le roi des eaux. . . . . .

. . . .

Les conversations en étaient là, lorsque tout à coup la porte principale, celle qui donnait sur la petite plate-forme, s'ouvrit avec violence, et sur le seuil parut une femme, vêtue de noir, pâle, mais d'une si merveilleuse beauté, d'une distinction si parfaite, que la stupéfaction causée par sa brusque entrée ne fit que s'accroître en se prolongeant, et que personne ne songea d'abord à rompre le silence. Ses mouvemens étaient calmes, sa pose était digne, mais on devinait sur sa physionomie presque égarée l'agitation qu'elle comprimait. D'abord, elle parcourut de son regard rapide le cercle des officiers, mais elle ne tarda pas à le fixer sur le baron Emile de Gurgy, qui s'était levé vivement à sa première apparition, et, le désignant du geste, elle lui dit, d'une voix peu élevée, quoique saisissante :

— Vous!... Vous seul... C'était Antonia.

VIII.

Solarez.

Emile la suivit machinalement.

En traversant la plate-forme, il ne vit rien d'extraordinaire; il passa vite, et entendit le même tumulte joyeux dans la cour et sur l'esplanade; il crut observer seulement que la consigne n'était plus suivie très rigoureusement, et que, çà et là, dans la foule, apparaissaient des uniformes français enlacés par des bras de femmes ou cordialement pressés dans les groupes de bons vivans qui buvaient et qui chantaient autour d'eux. Ce fut tout, et encore cette vision fut-elle si rapide qu'il n'en fut pas bien certain. Antonia l'avait déjà fait entrer dans la pièce opposée à la grande salle. Cette pièce était vide. Elle ferma la porte; ils furent seuls ensemble.

Comme Emile demeurait devant elle sans mouvement et sans voix :

— Eh bien, monsieur! lui dit-elle du ton doucement enjoué qu'elle avait autrefois, ne me reconnaissez-vous pas?

— Senora... je ne puis croire...

— Voyons, remettez-vous, et asseyons-nous, si l'on peut s'asseoir dans une chambre d'officier... C'est bien moi, monsieur, avez-vous donc oublié Saint-Domingue?..

— Oublié!.. Oh, jamais!.. Oui, c'est vous; vous dont l'image ne m'a pas quitté un seul instant; vous que je n'espérais plus revoir...

— Nous avons passé quelques jours à Paris... interrompit vivement Antonia en baissant les yeux.

— J'étais souffrant depuis mon retour et ne sortais pas de chez moi...

— Est-il vrai!..

— J'ai su votre départ presque en même temps que votre présence... Alors il est arrivé que ma souffrance s'est accrue... jusqu'au jour où un homme placé sous le joug militaire pouvait venir en Espagne... Mais depuis que nous parcourons votre pays dans tous les sens, senora, mon mal m'a repris... et, tenez, tout à l'heure encore, j'étais heureux de partir...

— Hélas!... dit avec expression la jeune fille; puis, se reprenant d'un air embarrassé pour répondre à ce que cachaient les paroles du capitaine :

— C'est que, dit-elle, je voulais savoir si vous gardiez toujours bien, comme je vous l'avais recommandé, cette épée...

— Cette épée!... dit Emile d'un air sombre... Puis, en lui-même : — Toujours cette épée!... rien que cette épée...

— Votre récit m'a frappé, monsieur; et j'ai toujours craint, pour elle et... pour vous, ce Solarez...

— Solarez!... interrompit le baron, de plus en plus troublé.

Antonia l'observait; elle lui dit avec effort :

— S'il vous suivait aussi dans ce pays rempli d'embûches... condamneriez-vous la démarche d'une jeune fille qui ose...

Emile avait tressailli. En même temps le murmure du dehors sembla s'apaiser tout à coup, comme il arrive souvent, du reste, dans les plus grandes foules. Antonia s'interrompit brusquement, et, parlant d'un air riant, mais avec rapidité :

— Ainsi, monsieur, dit-elle, vous vous rappelez notre asile de Saint-Domingue, si sauvage et si frais, l'ombre des cocotiers sur le ruisseau, les tamarins sur la hauteur, nos palmiers et nos cavernes, notre ciel et nos fleurs; il a fallu quitter tout cela; nous ne pouvions rester sous l'autorité de MM. Toussaint et Dessalines, et nous sommes revenus nous établir en Espagne; mais l'Espagne aussi est un beau pays, monsieur; le soleil et les cœurs y sont ardens aussi; les palais y sont de marbre, l'oranger y donne ses fleurs et ses fruits comme en Amérique, et l'énergie européenne y remplace....

— Pardon, senora, interrompit fortement Emile, en se levant; mais vos discours sont étranges; et vous êtes troublée...

La vérité est qu'elle lui parlait de ces choses avec le visage et l'accent de quelqu'un qui parle de mort; elle était pâle et tremblante; son regard brillant, mais égaré, errait autour d'elle; son sein palpitait sous la dentelle noire et transparente de sa mantille..... Elle était belle ainsi, belle à ravir, mais c'était une beauté tragique, et, malgré l'entraînement de son langage, au lieu de charmer le cœur ou même l'imagination du capitaine pétrifié, elle lui causait une impression de terreur...

Un instinct funeste le frappe. Il laisse Antonia, s'élance à la fenêtre, et regarde sur l'esplanade... Quand il se retourna, il était blanc comme un suaire, et ses cheveux étaient droits sur sa tête.

Il avait tout compris.

Un affreux silence régnait au dehors, et cependant la même foule encombrait la place; mais il semblait que cette foule eût changé de visage. on ne voyait plus de tentes, plus de fleurs, plus de costumes éclatans, plus de femmes. Il n'y avait là que des hommes. C'étaient des hommes du peuple, mal vêtus, mais tous armés. Partout, au-dessus de cette multitude muette, s'élevaient des fusils ou des bras agitant de longs poignards. Nulle part ne se montrait un uniforme français. Tout à l'heure dispersés au milieu de cette vaste assemblée, les soldats avaient disparu jusqu'au dernier, comme si les flots d'une mer les eussent engloutis. Pas un défenseur n'était debout autour de la citadelle, pas un n'en gardait l'entrée; de près comme de loin, l'œil ne découvrait que des ennemis armés. Le pont était encombré de cette foule compacte qui s'y tenait immobile, évidemment parce que l'intérieur était déjà plein de monde. On entendait distinctement les rires et les voix des convives dans la salle du festin; mais on n'entendait que cela... il allait se passer quelque chose d'épouvantable.

Le capitaine regarda Antonia sans la voir. Antonia le regardait aussi, debout, à la place où il l'avait laissée, attendant sa première parole, pâle encore et respirant avec peine, mais résolue.

Enfin le malheureux Emile porta ses deux mains à sa tête, et cria d'une voix étouffée :

— Mes camarades!

Puis il courut à la porte. Plus prompte que lui, Antonia en arracha la clé qu'elle avait mise en dedans, et la jeta par la fenêtre dans le fossé.

Emile s'arrêta, hors de lui :

— Que faites-vous? Que faites-vous? dit-il d'une voix entrecoupée. Vous le saviez, vous pouviez nous prévenir à temps, et maintenant même vous m'empêchez...

— Ils étaient tous perdus quand je suis allée vous chercher, interrompit-elle à voix basse; la citadelle était envahie, l'escalier gardé; il y avait encore du bruit et du mouvement, mais on achevait d'écarter les femmes... Je ne pouvais en sauver qu'un, et je vous ai choisi...

— Mais qu'ils se défendent au moins! s'écria-t-il.

Et, retournant à la porte, il allait l'enfoncer. Antonia lui dit :

— Vous vous perdriez sans les sauver... Voyez par les fentes de cette porte.

Il regarda. La populace silencieuse remplissait la plate-forme et l'escalier, n'attendant plus que le dernier signal.

— Par ici, lui dit Antonia en lui montrant dans la chambre une porte opposée qui s'ouvrait sur le rempart. Il y courut; elle bénit le ciel, car elle croyait qu'il consentait à fuir. Ils sortirent ensemble, et se trouvèrent sur l'un des toits de casemates dont nous avons parlé, celui qui joignait à angle droit les bâtimens de la façade, et qui conduisait au rempart parallèle donnant sur la campagne. Sur ce rempart étaient, comme on le sait, trois guérites de pierre, deux aux angles sur les champs, et une au milieu sur la cour. On avait placé dans ces trois postes les sentinelles ordinaires. Le capitaine, guidé par Antonia, qui tenait sa main, suivait, en se baissant, le parapet intérieur donnant sur la cour. En approchant du premier poste, il vit, au bas du talus, le factionnaire étendu à plat-ventre, et à côté de lui une outre vide et plusieurs verres. Il comprit de quelle manière on s'était débarrassé de chaque soldat. Celui-là dormait d'un sommeil d'ivrogne bien prononcé, et le vin d'Espagne avait été un complice fidèle de la trahison. Mais Emile ne désespéra pas de s'adjoin-

dre un auxiliaire ou deux parmi les sentinelles : il y a des choses qui dégrisent les plus obstinés.

Se penchant vers le soldat et le secouant par le bras...

— Holà! hussard, lui dit-il avec une sévère et brusque énergie, tu dors pendant qu'on égorge tes officiers!...

Et comme cette interpellation ne suffisait pas, peut-être parce que le capitaine était obligé de la faire à demi-voix, il souleva violemment le dormeur entêté, et, avec cette force nerveuse que triple le sentiment du danger, il le dressa tout debout sur ses pieds. Cet homme, soutenu ainsi par le bras du capitaine, ouvrit enfin deux grands yeux ternes et fixes, et fit un effort pour parler; mais il ne réussit qu'à pousser un profond soupir, et au même instant, Emile vit avec horreur s'échapper de dessous son dolman et glisser rapidement le long de son pantalon bleu-ciel un filet de sang qui teignait en même temps, mais avec plus de lenteur, la ceinture épaisse serrée autour de l'uniforme. Epouvanté, le baron s'aperçut alors que l'extrémité des longues moustaches et des cadenettes poudrées du grognard était trempée de sang, épanché sans doute, dans sa position précédente, par le haut du dolman; puis, sur la poitrine, à l'endroit du cœur, quelques gouttes tachaient encore les brandebourgs blancs, entre deux desquels on devinait le passage d'une lame de stylet; puis enfin la pâleur de cette face défaite, livide et plombée, n'était pas la pâleur de l'ivresse, mais celle de la mort. Le capitaine lâcha ce cadavre qui tomba lourdement. Il comprit pour tout de bon par quel procédé expéditif et complet on s'était délivré des soldats, et il perdit l'envie d'aller réveiller les deux autres sentinelles qu'il voyait couchées plus loin sur le rempart, chacune à son poste, et qui dormaient aussi.

Antonia profita de son abattement, et lui indiqua du doigt l'entrée d'un petit escalier tournant qui descendait, à cet angle même, dans l'épaisseur du rempart.

— Par ici! lui dit-elle encore, en cherchant à l'entraîner.

Mais lui :

— Non, non... par là... par là, répondit-il.

Et, trop agité pour penser à sa compagne, trop brave pour songer à la fuite, il tourna sur le rempart qui dominait la campagne et qui faisait face à la grande salle. Il marcha rapidement, toujours protégé par le parapet, jusqu'à la guérite du milieu. Cette guérite, suspendue au mur intérieur, s'ouvrait sur le rempart et tournait le dos à la cour. Mais dans la paroi cintrée qui en formait la partie postérieure, un œil-de-bœuf de dimension moyenne permettait à celui qui l'occupait de voir l'intérieur de la cour et les deux bâtimens élevés sur la muraille parallèle. Emile y entra, espérant que quelqu'un paraîtrait au balcon de la salle et qu'il pourrait donner l'alarme. Il voyait alors en entier, devant lui, les deux faces de cette scène poignante, qui devait bientôt n'en présenter qu'une seule, plus horrible sans doute, mais moins solennelle que le double aspect de ces préparatifs d'une part et de cette imprévoyance de l'autre. Ici, sur la plate-forme du grand escalier, à la porte même de la salle du banquet, un groupe serré, sinistre, silencieux, des visages féroces et attentifs, des bras nus appuyés sur le canon des carabines, des mains immobiles serrant dans la ceinture le manche d'un poignard ou la crosse d'un pistolet; puis çà et là, dépassant les têtes coiffées de résilles, des armes hideuses, armes de peuple et de bourreaux, des broches, des faulx, des haches, des fléaux, des barres de fer... tout cela prêt à frapper, tout cela n'attendant plus pour signal que le dernier soupir du dernier soldat étouffé par la populace, tout cela appuyé sur cette populace invisible, muette, qu'on devinait sur l'esplanade, et qu'avaient échauffée ses préliminaires sur des victimes inférieures... Là, par cette fenêtre ouverte, le bruit joyeux des conversations expansives, des toasts, des rires, des chansons les plus folles, montant dans l'air pur du matin et se confondant avec les piaffemens et les hennissemens des chevaux, toujours attachés dans la cour; du reste, cette cour était vide. Aucun homme vivant n'y paraissait pour modérer l'impatience des pauvres bêtes qui appelaient leurs maîtres. Ceux qui avaient voulu rester à leur poste étaient couchés par terre comme les factionnaires du rempart. Cependant le même hasard qui avait favorisé le plan des assassins se montrait contraire à l'attente désespérée du capitaine; personne ne paraissait au balcon. Le temps pressait. Cinq minutes tout au plus s'étaient écoulées depuis qu'Emile avait quitté la chambre avec Antonia; mais chaque seconde était un siècle pour lui dans cette effroyable situation.

Enfin il vit un officier se mettre à la fenêtre. C'était précisément le capitaine Mauvert, son ami. Sa figure épanouie, son teint animé, sa démarche incertaine, annonçaient qu'il venait là pour prendre l'air, et ne promettaient pas de sa part une grande promptitude à interpréter exactement l'apparence de la cour. En effet, il n'y vit pas autre chose que les chevaux, et le capitaine l'entendit qui disait en riant et sans se retourner :

— Ah! ah! nous aurons quelques hommes à consigner : il paraît que ces messieurs ont été déjeûner en ville.

Il ne parut pas que personne eût distingué sa voix dans le tumulte qui régnait toujours à l'intérieur; mais il s'en occupait peu, lorsque tout à coup, en jetant les yeux devant lui, il aperçut Emile qui s'épuisait en signes de détresse, et dont le visage égaré se découvrait en entier dans l'étroite ouverture de sa tourelle. Le pauvre jeune fou n'y vit rien d'abord que d'excessivement plaisant, et il s'écriait en parlant à ses camarades et en redoublant de gaîté :

— Tiens! Emile à une lucarne!... Oh! eh! messieurs, venez donc voir le déserteur qui nous fait des grimaces à travers un œil de bœuf!

Le capitaine n'y tint plus; il oublia tout; c'était trop affreux, et, de toute la force de ses poumons, il s'écria :

— Défendez-vous!... défendez-vous!... le petit escalier n'est pas pris!... A vos sabres!... Tous nos soldats sont...

Il n'acheva pas. Un coup de feu retentit au-dessus de sa tête, et un nuage de poussière, qui tomba devant ses yeux, lui déroba le premier effet de ses paroles. La balle, partie de la plate-forme crénelée qui recouvrait la grande salle, avait frappé le dôme de la guérite à trois pouces au-dessus de son front, comme pour lui faire voir que le petit escalier était occupé aussi. On se souvient que c'était la seule voie de communication avec la partie supérieure du bâtiment en question.

Ce coup de feu fut le signal. Lorsque Emile, que l'instinct de la conservation avait porté à se mettre brusquement à l'abri, se hasarda de nouveau à observer ce qui se passait, il vit la grille ouverte et la foule armée qui se répandait dans la cour. La fenêtre était fermée, un grand silence paraissait régner dans la salle. Les malheureux officiers étaient cernés partout.

Protégé par la préoccupation de la multitude, Emile suivit avec une anxiété terrible les premiers détails de l'inévitable catastrophe. Hors de lui, les cheveux hérissés, les yeux hagards, couvert d'une sueur froide, il attendait la première démonstration de ses amis, ne pensant qu'à savoir de quel côté il irait mourir avec eux.

C'était au groupe de la plate-forme à commencer. Déjà les leviers, les haches et les barres de fer avaient fait voler en dedans la porte principale, et, au dehors, vingt espingoles étaient dirigées vers l'intérieur de la salle, tandis que, sur les côtés de la porte, les poignards et les haches se tenaient levés, prêts à abattre les premiers qui voudraient sortir.

Que se passait-il dans ce tombeau?..... Le baron frissonnait à cette pensée. Ils étaient là, ils y étaient tous, et ils vivaient tous; ils étaient pleins de jeunesse, de loyauté, de bravoure, et, dans un instant, toutes ces existences, tous ces avenirs, toutes ces gloires, allaient tomber dans le sang, à la fois, loin de leur pays, sans défense et sans adieux. Oh! que se passait-il dans ce silence, entre ces murailles sans issue? Que se disaient-ils tout bas de suprême et de déchirant.

Tout à coup deux cris retentissent en chœur sous la voûte sonore :

— Vive l'empereur! Vive la France!

Quatre mille voix y répondent au dehors par ce seul mot, ce mot que nos soldats ont le mieux retenu en Espagne :

— *Muera!!*

Et aussitôt une décharge générale de toutes les carabines couchées en joue vers la porte s'engouffre dans la salle. C'est que sans doute les victimes s'étaient élancées pour tenter une sortie. Mais Emile ne les vit pas dépasser l'entrée fatale masquée alors par un tourbillon de fumée. Un seul sortit, comme vomi par ce nuage, terrible, un sabre à la main, la tête nue, les cheveux en arrière, les yeux flamboyans. Il fit reculer les premiers rangs, et chaque fois que la lame du sabre s'abaissait et se relevait, une résille rouge disparaissait dans la foule. Mais cela ne dura pas long-temps. En un clin-d'œil le baron le vit renversé sur le parapet, un poignard dans la poitrine, puis enlevé par les pieds, puis jeté dans la cour, reçu sur des fourches et des baïonnettes, foulé aux pieds, mis en pièces par la foule d'en bas. C'était celui qui avait sa mère dans une vallée de Bourgogne, aux environs de Chablis.

Cependant la fumée s'était dissipée à l'entrée de la salle, et quelques coups de fusils sourds continuaient à s'étouffer de temps en temps dans l'intérieur. Il paraît qu'il ne restait plus grande besogne.

C'en était trop pour l'infortuné capitaine. La tête perdue, il s'élance hors de son asile, il met le pied sur le parapet; il veut sauter dans la cour, arracher l'arme d'un assassin, se faire un cercle de cadavres, et se tuer au milieu.. Une main l'arrête avec force, une voix lui parle, une femme est à genoux près de lui, une femme qu'il oubliait, Antonia enfin qui l'avait suivi, qui s'était cachée à ses côtés, qui lui disait alors, avec un visage renversé par l'épouvante et un accent faible et puissant à la fois :

— Sauvez-moi, monsieur!... sauvez-moi! car si vous restez, je reste!

Emile revient à lui; ce qu'il voit et ce qu'il entend lui rendent présens un tel devoir et une telle espérance, que la jeune fille l'emporte enfin.

— Allez, senora, dit-il de l'air d'un homme anéanti; et, si vous connaissez quelque issue, emmenez-moi!

— Oh! venez donc alors!.. mais baissez-vous.

Ils revinrent sur leurs pas jusqu'à l'escalier tournant qui descendait dans l'épaisseur du rempart. Antonia, guidant le capitaine, ne s'arrêta pas au rez-de-chaussée où paraissait se terminer l'escalier. Dans un recoin obscur, et sous les dernières marches, une large trappe, qui sans doute avait jusqu'alors échappé à l'attention des habitans de la citadelle, était relevée contre la muraille, et laissait entrevoir la continuation souterraine de l'escalier.

Emile marchait comme dans un rêve, et suivait machinalement sa conductrice, qui s'arrêta enfin au bas d'une trentaine de degrés. Ils étaient dans une complète obscurité.

— Etes-vous là? dit-elle à voix basse.

— Oui, répondit-on de même auprès d'eux.

Et en même temps le jour pénétra par une petite poterne basse et cintrée qui venait de s'entr'ouvrir, et qui se trouvait de plain-pied avec le fond du fossé. Emile sortit sur les traces d'Antonia. Un homme, simplement mais noblement vêtu, était debout en dehors, et referma la porte aussitôt qu'ils eurent franchi le seuil. C'était Tahiba.

Le malheureux capitaine l'eut à peine envisagé, que, sentant son cœur fondre tout à coup, et n'étant plus maître des pensées qui l'étouffaient,

il se jeta dans ses bras en pleurant comme un enfant, et, appuyant son front sur l'épaule du Caraïbe, il s'écria d'une voix entrecoupée : — Mes pauvres camarades!...

Le vieillard ne trouva pas de réponse à cette noble et première douleur du soldat. Il leva les yeux au ciel et attendit en silence, en serrant le jeune homme sur sa poitrine, que ce transport involontaire fût calmé.

Enfin l'infortuné, faisant effort sur lui-même, se releva plus tranquille, mais profondément abattu; et, le visage défait, la tête baissée vers la terre, soutenu d'un côté par Tahiba, de l'autre par Antonia, qui veillait sur ses pas avec une tendre et muette compassion, il marcha péniblement sans demander où on le conduisait.

IX.

L'explication.

Ce ne fut que deux jours après ce tragique événement que le baron de Gurgy put renouer le fil de ses idées. Il n'avait ni perdu sa connaissance ni compromis son caractère; il avait marché, en sortant de la fatale citadelle, jusqu'à un bois voisin, où l'attendait une voiture fermée, était monté dans cette voiture, s'y était assis, comme on l'exigeait, à la place d'honneur, s'était laissé transporter à trois ou quatre lieues de la ville maudite, ferme, sans plainte, sans lâche abandon, mais aussi sans donner aucune espèce d'attention aux personnes et aux choses qui l'entouraient, sans prononcer un mot, sans lever les yeux; le cœur inébranlable, la tête abîmée dans un seul mais horrible rêve.

Quand il s'éveilla, ce ne fut donc pas dans un lit : il avait agi, mené la vie vulgaire, comme tout autre; quand il s'éveilla, ce ne fut pas du sommeil physique, mais du sommeil moral.

Or, il s'éveilla ainsi, par un beau soir d'automne, sur une terrasse à balustrade en marbre blanc, d'où l'on voyait le Guadalquivir, et au loin les montagnes de Grenade. Cette terrasse et les jardins qu'elle semblait soutenir au bord du fleuve dépendaient d'un beau château, dont le soleil couchant dorait les colonnades. Etaient-ce le calme de cette soirée, la douceur des parfums qu'on respirait, des chants d'oiseau qu'on entendait, la beauté du ciel, les voluptés de la terre andalouse, qui lui rendaient la vie? Etait-ce l'air généreux qu'on respire entre Cordoue et Grenade qui lui rendait le courage? Etait-ce plutôt enfin la voix d'Antonia, qui, assise à ses côtés, disait au Caraïbe placé en face d'elle :

— Les Français viennent de gagner la bataille d'Almonacid; dans peu de jours, ils occuperont de nouveau la Sierra Morena; il n'y a pourtant pas de temps à perdre.

— Ainsi, répondit Tahiba, de sa voix toujours grave, lente et musicale, vous persistez...

— Ce que j'ai dit une fois, je le maintiens! répliqua la jeune fille avec un ton d'orgueil et surtout d'impatience très marqué.

— A votre aise, senorita. Le Caraïbe est patient, il attendra.

— Monsieur Tahiba!..... dit la créole avec colère; et elle eût continué par quelque phrase piquante qui eût mieux expliqué son dépit, si, tout à coup, Emile s'éveillant, comme nous l'avons dit, et parlant pour la première fois, ne se fût écrié douloureusement :

— Assassinés!... Tous!... Il y avait Mallard qui était fort et courageux, d'Elfont qui chargeait sans baisser les yeux, Bervilier qui était si beau, Jacquemin qui était si gai, Roger si insouciant, Saint-Léger que sa fiancée attend, Ferdinand que j'aimais,... mon pauvre et brave Ferdinand!

Et à cette dernière pensée, le capitaine ayant mis ses deux mains sur les yeux, un torrent de larmes le soulagea enfin.

— Il revient, dit Tahiba; parlez-lui, ma fille.

Antonia se leva, émue, les yeux pleins de larmes aussi, et s'approcha du malheureux jeune homme; mais, quand elle fut tout près de lui et qu'elle voulut parler, une fierté antique anima son cœur, inspira son geste et soutint sa voix. Elle frappa doucement de sa petite main sur l'épaulette du capitaine et lui dit :

— Du courage donc, monsieur! Soyez homme, chrétien, soldat, je vous prie.

Emile se leva tout d'un coup; ses larmes se séchèrent; son regard, de désolé, devint noble. Il étouffa le dernier de ses soupirs.

— Mais, dit il alors, vous qui m'avez sauvé, et qui m'avez sauvé seul, ne pouviez-vous venir plus tôt?

— Non, monsieur. Sur le champ de bataille d'Alcmaar, sur le terrain de ce duel étrange dont vous nous avez parlé, un homme appelé Solarez ne vous a-t-il pas juré par l'enfer que vous lui rendriez son épée?

— Il s'est enfui, il m'a suivi! je m'y attendais!

— Il vous a suivi jusqu'ici... comme nous; mais il se cachait, et nous nous laissions voir. Il vous a échappé jusqu'au dernier moment; ce n'a été qu'au dernier moment aussi qu'il nous a envoyé un billet laconique : « Dans deux heures, sans que vous puissiez l'empêcher, Solarez possédera l'épée. » Nous savions toujours où vous étiez, vous; et nous sommes accourus. Il était temps.

Puis, voyant qu'Emile ne répondait rien, elle reprit d'une voix plus douce :

— Monsieur Emile, me donnerez-vous le bras jusqu'au château? Nous avons à vous dire des choses importantes.

Emile obéit sans parler, et l'on rentra.

Pour la première fois, le baron observait la richesse des lieux où il se trouvait transporté, et il promenait des yeux étonnés sur les massifs de plantes, sur les parterres et sur les bassins, sur les statues et les escaliers de marbre, sur les sculptures et les lambris des galeries et des appartemens; Antonia s'en aperçut et lui dit doucement :

— Vous voilà encore, monsieur, chez moi, comme à Saint-Domingue; mais la case est plus belle.

— Non!... dit seulement Emile d'une voix profondément triste.

Lorsqu'on fut arrivé dans un petit salon, d'où l'on découvrait la même perspective que de la terrasse, et qu'on se fut assis en silence, ce fut Tahiba qui prit la parole.

— Monsieur le baron, dit-il, vous sentez-vous la force de partir sur-le-champ?

— Partir...

— Partir en proscrit, en fugitif, la nuit... vous cacher le jour et marcher la nuit...

— Oui, certes, monsieur, dit Emile; mais quelle raison...

— Dans trois jours, l'armée française sera sur la Sierra; dans quinze, Cordoue sera en leur pouvoir; le lendemain, ils seront ici...

— Le meilleur ne serait-il pas de les attendre?

— Pour vous, peut-être; pour nous, non..

— Il faut donc que vous partiez aussi?

— Presqu'en même temps que vous.

— Livrer cette propriété...

— Les Français ne pillent en ce pays qu'après résistance, et, si nous fuyons, c'est que nous n'aimons pas, et pour cause, l'occupation militaire.

— Oui, vous l'avez subie déjà; mais ne pouvez-vous partir sans moi? quand ils viendront, je serai dans leurs rangs, je serai sauvé.

Tahiba regarda Antonia, qui répondit à son regard par un geste d'impatience.

— Et Solarez, monsieur? dit-elle.

— C'est juste, reprit Tahiba. Monsieur le baron ne songe-t-il pas que don Solarez étant, par une raison que je ne puis encore bien apprécier, l'auteur invisible, mais réel, de l'horrible événement d'avant-hier, et n'ayant poussé les habitans de L.. à ce crime que par suite d'un serment connu de nous tous, don Solarez doit chercher ce qu'il n'a pas trouvé dans tout ce sang?

— Oui, l'épée!... dit Emile en regardant Antonia.

— Et avant que les Français ne soient arrivés...

— Je vous entends, monsieur Tahiba, reprit le capitaine en portant la main à la poignée de l'épée; et je suis prêt à partir... à la garder! ajouta-t-il en s'adressant de nouveau à Antonia.

— La garder! dit celle-ci en se levant, et en se rasseyant après un moment d'hésitation... Au nom du ciel, monsieur le Caraïbe, parlez donc et dites tout.

— Eh bien! dit Tahiba avec une sorte d'effort; la garder... non, monsieur le capitaine!

— Non! se récria Emile.

— A moins que vous ne l'exigiez absolument, reprit Tahiba; mais écoutez-moi d'abord. — Vous devez partir secrètement tout à l'heure, et le but de votre voyage est Cadix. Toute l'Andalousie est en insurrection; les Français sont maintenant derrière Badajoz, la Sierra-Morena et le Xucar. Ce n'est donc pas comme Français que vous pouvez voyager d'ici à Cadix.

— Et comment donc? demanda Emile.

Tahiba se détourna, et lui montra du doigt un uniforme rouge étendu sur un sopha.

— Un uniforme anglais! dit le capitaine en se détournant.

— Monsieur le baron a changé de façon de voir depuis les Pyrénées, dit sévèrement Tahiba; s'il n'a jamais porté cet uniforme, il a du moins combattu dans les rangs de ceux qui le portaient.

— Nous l'avons préféré, en mémoire de sir Richard... dit Antonia, les yeux baissés.

Emile tressaillit, et la remercia du regard. C'était un consentement.

— Ainsi, reprit Tahiba, monsieur le baron va rester seul pendant quelques instans; il revêtira cet uniforme, prendra ces armes...

— Mais... je n'ai pas besoin de l'épée, dit Emile en fronçant le sourcil.

— A votre tour de parler, ma fille, dit Tahiba en s'adressant froidement à Antonia.

— Monsieur, dit-elle, si vous partez ce soir, nous partirons demain pour Nice, en France, où nous vous attendrons. A Cadix, il vous sera facile; grâce à votre déguisement, d'obtenir le passage sur un bâtiment neutre, qui aurait pour mission de se rapprocher des côtes de Provence. Ainsi, avant quinze jours, nous espérons vous revoir: mais, d'ici-là, monsieur...

— Eh bien? demanda Emile avec anxiété.

— D'ici là, reprit la jeune fille, vous serez exposé à devenir prisonnier, et l'on pourrait vous ôter par force... ce que nous vous demandons de nous laisser par bonne volonté...

— Encore! s'écria Emile en courbant la tête. Quel étrange mystère peut donc se rattacher... Mais j'ai juré de ne jamais la quitter! ajouta-t-il avec désespoir...

— Vous; mais celui qui portera cet uniforme s'appellera sir Lionel Bridge et non pas Emile de Gurgy... Puis, ajouta-t-elle avec plus d'énergie et de sincérité, il vaut mieux la confier pendant quelques jours à des mains amies qui vous la rendront, que de la perdre ou de la rendre à...

Emile retira l'épée son ceinturon, et, la tendant à Antonia.

— Je vous la rends à vous, dit-il vivement, à vous seule, jusqu'au jour où je pourrai vous la redemander sans craindre d'avoir à la perdre dans une lâche embuscade....

Antonia s'était saisie avec transport enfin de l'épée du marquis de Roverda. L'expression de ses traits et de son geste frappa Emile ; le souvenir de tous ses maux lui revint en même temps :

— Maintenant, senora, continua-t-il, j'ai tout perdu, tout, jusqu'au droit de dire que j'ai tenu mon serment... Oh! pardon, pardon pour un malheureux qui ne sait plus contenir la voix de son cœur; ce cœur est à vous depuis long-temps ; aujourd'hui, vous tenez dans vos mains ma vie et mon honneur... Promettez-moi que, pour mon honneur au moins, je vous reverrai!...

Certes, si Tahiba n'eût pas été présent, la réponse d'Antonia eût été toute autre que ce qu'elle fut. Mais, à quoi tiennent les plus sérieuses destinées! Entre la créole et le Caraïbe s'entretenait, depuis Saint-Domingue, une sorte de petite guerre, dont le sujet se devine facilement, et dans laquelle Antonia, jusqu'alors, croyait avoir le droit de ne pas se déclarer vaincue; de sorte qu'elle répondit seulement au capitaine, mais d'une voix émue au plus haut degré :

— Monsieur Emile... nous nous reverrons à Nice...

— Pour l'épée seulement, dit méchamment Tahiba, en appuyant son index contre le bout de son nez aquilin.

— Ah! dit Emile en se relevant, mademoiselle! parlez ; que faut-il que je croie?

— Eh bien! monsieur, répondit Antonia avec effort ; puisqu'il faut tout dire, cette épée est celle... de mon père?

— De votre père! et c'est à cause de cela seulement.

— Seulement, monsieur? interrompit l'Espagnole avec hauteur.

— Oui, seulement, mademoiselle! répliqua Emile avec une hauteur plus grande encore; ne pouviez-vous me dire, dès Saint-Domingue...

— Je ne pouvais rien vous dire avant de la tenir entre mes mains, reprit-elle fièrement ; et je croyais qu'un homme de France, et d'une bonne maison de France, connaissait mieux les convenances qui enchaînent les femmes. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec plus de douceur, n'aviez-vous pas juré de la défendre, ne vous appartient-elle pas toujours, et doutez-vous que je vous la rende, quand vous pourrez la porter de nouveau pour vous en servir et peut-être pour venger tout à fait mon père, comme vous l'avez déjà fait à moitié.

— Venger votre père, senora? dit Emile abattu, et répondant seulement aux choses nouvelles qu'il entendait.

— Solarez est le meurtrier du marquis de Roverda, dit alors avec calme Tahiba, qui avait pris place dans un fauteuil. La senorita permet-elle que je raconte à M. le baron...

— Je le désire; il en est temps, répondit Antonia en s'asseyant de son côté.

Après le récit du Caraïbe :

— Quoi! dit Emile, ce précieux mystère dont parlait don Solarez, c'est...

— Un trésor, une mine d'or, de diamans, qui sait; enfin quelque chose comme cela; dont l'indication existe dans un endroit secret de cette épée, duquel endroit j'ai seul connaissance, répondit Tahiba.

— Adieu, senora, dit Emile en se levant et d'une voix sévère ; je ne savais pas que je gardais une partie de votre héritage!...

Antonia se leva comme lui ; les larmes lui vinrent aux yeux ; la honte, le regret, quelque autre chose peut-être, agitèrent un momen sa douce et belle figure; elle allait parler; mais cet impitoyable Caraïbe était toujours là et ne semblait pas même vouloir sortir le premier. L'adieu d'Antonia en Espagne fut aussi court qu'en Amérique; elle dit à Emile, en fuyant et d'une voix troublée :

— A Nice, monsieur... à Nice !

— A Nice, dit Tahiba avant de la suivre, et en serrant la main du capitaine, et, cette fois, bon espoir! ajouta-t-il avec un sourire.

X.

La Fuite.

Le cheval que montait le capitaine était celui d'un officier anglais grièvement blessé à la bataille de Talavera, et mort au château même d'Antonia, des suites d'une rechute occasionné par son trop d'empressement à retourner dans ses foyers. Dans le porte-manteau se trouvaient les papiers importans et le congé de cet officier, dont le signalement s'accordait suffisamment avec celui du baron. Emile, comme on le sait, avait passé une grande partie de sa première jeunesse en Angleterre, où son père avait émigré, et il parlait l'anglais aussi purement et aussi naturellement que le français. Cette circonstance, jointe au dégoût profond de la vie qu'il éprouvait en ce moment, répandait de son sang-froid et de sa présence d'esprit pour la réussite du système d'évasion qu'on lui avait indiqué.

Le capitaine arriva bientôt au terme de ses nocturnes étapes. Ce fut par une radieuse matinée que, laissant à sa gauche Puerto-Real, il vit le soleil levant rougir, dans un lointain déjà distinct, les bastions du Trocadéro et les remparts plus reculés de Matagorda. Plus loin, dans un horizon clair et immense, s'étendaient, comme des nappes d'azur, les deux baies, parsemées de voiles, hérissées de mâts, bordées de forteresses; ici, Sainte-Catherine, Chiclana, Saint-Sébastien; là, Matagorda, Louis et Puntalès; et, au milieu, se dressant sur son promontoire, à soixante pieds au dessus des eaux, suspendant sa capricieuse peinture de bastions au penchant des précipices, debout sur les écueils blanchissans, élancée isolément, comme un accident hardi, sur tous ces plan nivelés par la distance, se découpait en profils vaporeux, avec ses monumens et sa magnifique cathédrale, la fille des Phéniciens, l'antique et orgueilleuse Gadez.

Ce fut surtout en approchant de cette cité, la première alors et la dernière aussi du royaume de Séville, qu'Emile apprécia sainement la nationalité, les institutions, le caractère du peuple qu'il croyait tant haïr cependant. Si fier qu'il fût de son pays, il ne pouvait se refuser à de tristes rapprochemens, et il s'avouait que l'Espagne, renfermée dans ses sierras, accomplissait, de son côté, une période de gloire d'une autre nature, plus difficile, plus obscure, mais plus héroïque par cela même, et dont seule elle était capable.

En effet, Cadix était alors la véritable capitale de l'Espagne. La Junte centrale, paralysée par les progrès de l'invasion, qui tout à l'heure allait l'atteindre au centre de l'Andalousie, avait résigné ses fonctions et rendu ses pouvoirs à la nation. Mais, en se séparant, elle avait décrété une convocation des Cortès générales à Cadix, seul point de l'Andalousie où n'eût pas encore pénétré le drapeau tricolore. A l'époque où s'y présenta le héros de cette histoire, les élections se terminaient partout, lentement, difficilement, mais avec patience, détermination et succès. Elles avaient eu lieu dans une forme nouvelle. En raison de la haute gravité des circonstances, on avait étendu au pays entier, villes et campagnes, le droit du *voto à cortès*, et chaque 70,000 ames avait eu son député à élire, et chaque député arrivait à son tour au lieu de la réunion.

Il régnait donc dans la ville un mouvement, une effervescence favorables au fugitif. D'un côté, on se préparait à une attaque prochaine; de l'autre on préludait à l'organisation de cette assemblée constituante, destinée à ne commencer ses délibérations qu'au plus fort du siége mémorable soutenu par la ville, à les poursuivre pendant deux ans sous les boulets et les obus, les terminer le jour de l'évacuation française, et à sortir de la place délivrée, non seulement avec un plan pour la guerre, mais encore avec une constitution pour la paix. Admirable trait d'héroïsme et de nationalité, œuvre généreuse et revêtue d'un haut caractère bien digne par le merveilleux de son origine, d'imposer tôt ou tard au peuple le respect et l'obéissance, et qui cependant devait subir encore six ans de proscription avant de se déployer de nouveau, en 1820, et à Cadix même, dans les mains de Riégo et de Quiroga.

Emile arriva vers le milieu du jour à l'entrée de cet immense pont de 700 pieds de large, qui joint l'île de Léon au continent. Il se présenta avec assurance aux portes de San-Fernando. Tout Anglais était le bienvenu à Cadix, dont presque toute la défense militaire consistait dans le matériel et le personnel dus à l'alliance britannique. Le capitaine, bien pénétré de l'esprit de son rôle, ne manqua pas d'ajouter, aux témoignages plus que suffisans de l'identité qu'il usurpait, la généreuse assurance d'un dévoûment qu'on n'exigeait pas, et il affirma que, malgré sa blessure et son congé, il serait heureux de demeurer dans la place pour contribuer à sa défense, si l'on agréait ses services et s'il obtenait un commandement. Il fut donc introduit, non seulement sans soupçon, mais encore avec une reconnaissance et des égards particuliers.

Cependant il n'était pas sans crainte. Parmi les officiers de terre et de mer que Cadix avait empruntés à l'Angleterre, il pouvait s'en trouver qui connussent celui dont Emile avait pris le nom et qui le connussent lui-même, et il suffisait d'un hasard malheureux, d'une rencontre inattendue pour le faire jeter dans les prisons, où il savait qu'on entassait les prisonniers français dirigés sur Cadix de tous les points du territoire encore contesté. Aussi, dès le premier jour, et avant d'avoir élu domicile dans aucun quartier de la ville, il prit le chemin du port et parcourut du regard la *Pahia de Cadix*, parsemée de bâtimens de guerre. Parmi les pavillons de toutes couleurs qui flottaient dans la rade, il ne fut pas médiocrement surpris d'apercevoir une flamme tricolore qui ondulait d'une sorte de brick à carène longue, basse et obscure, ancré en travers du port sous les batteries du fort St-Sébastien. Ne pouvant croire au témoignage de ses yeux, et persuadé que la grande distance qui le séparait de ce navire était cause de son illusion, il interrogea le premier matelot qui passa auprès de lui.

— Quel est donc ce pavillon? demanda-t-il en espagnol, reconnaissant qu'il parlait à un marin de cette nation.

— Le pavillon tricolore, monsieur, répondit cet homme en souriant d'un étrange façon.

— Comment cela?

— Ah! vous n'êtes pas au courant, monsieur l'officier... Eh bien! c'est le *Français*...

— Le *Français* ?...

— Oui, c'est le nom du brick que vous me montrez.

— Fort bien! mais son pavillon?

— Ah ! son pavillon ! Est-ce qu'un corsaire n'en a pas de toutes les couleurs?... Mais pardon, monsieur, le *Français* ne hisse presque jamais que celui-là, parce qu'il en veut surtout au pavillon tricolore et qu'il n'attaque jamais que des vaisseaux français...

— En vérité?

— Oui. Il paraît que le capitaine Black a une dent particulière contre eux.

— Ah ! interrompit Emile d'un air pensif ; mais voilà qui me convient, et je ferais volontiers connaissance avec ce capitaine-là.

— Vraiment? reprit le matelot d'un air surpris et satisfait ; faut-il conduire votre seigneurie à bord du *Français* ?

— Oui, répondit le capitaine : amène-moi un canot et mets mon cheval à l'abri. Si je m'arrange avec le corsaire, je te le donne, car tu m'auras rendu un grand service.

— En vous procurant une occasion de faire du mal aux Français?.. Par

mon saint patron, vous êtes un brave Anglais, monsieur, et nous ne serons pas long-temps en route.

En effet, après les formalités indispensables pour l'embarquement, et au bout de quelques instans, le canot monté par Emile accostait le brick dont nous avons parlé. En montant sur le pont, il vit que tout était disposé pour un prochain départ, et que déjà tous les hommes de l'équipage étaient à leur poste, ceux-ci aux cabestans pour lever l'ancre, ceux-là aux vergues pour appareiller, ou aux caronnades de l'avant pour saluer les forts. Debout sur le banc de quart, et le porte-voix à la main, se tenait le commandant du brick. Il ne s'était pas dérangé en apercevant le nouveau venu qui se présentait sans plus de cérémonie à son bord ; mais il avait tourné la tête de son côté et le regardait fixement s'avancer vers lui. Emile s'approcha avec résolution, quoique l'aspect de ce personnage fût bien fait pour l'embarrasser, et, le saluant à l'anglaise, il dit brièvement :

— Vous allez partir, commandant ?

L'individu auquel il s'adressait lui rendit à peine son salut et ne répondit à sa demande que par un signe de tête affirmatif.

C'était un singulier marin que le commandant Black. Qu'on se figure un homme grand et maigre, dont le costume n'avait presque rien qui fût en rapport avec sa profession, et qu'on eût pris volontiers pour un employé de la douane anglaise, jeté, au sortir de son magasin, sur un navire armé en course. Une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, un ceinturon noir à agrafes dorées, armé d'une paire de pistolets et soutenant son poignard, des bottes molles montant jusqu'au genou ; tel était l'uniforme de ce capitaine, essentiellement reconnaissable par cela, mais dont le seul insigne officiel était le porte-voix qu'il tenait sous son bras. Il avait alors la tête nue, ayant jeté sur le banc de quart un de ces grands chapeaux à cornes qui avaient passé dans le costume civil ainsi que la capote bleue dont nous avons parlé. Son crâne était chauve, et quelques mèches de cheveux bruns descendaient seules le long de ses tempes, prêtant à ses yeux noirs, largement ouverts sous des sourcils longs et mobiles, une grandeur, une fixité, une autorité surprenantes. Son regard seul semblait vivre sur son visage osseux et maladif, où se peignait un calme mêlé d'amertume, de hauteur et de mépris. Du reste, ses traits n'avaient rien que d'assez ordinaire, et, si son extérieur annonçait de l'originalité, si son aspect produisait une impression de saisissement, on sentait que cette apparence était accidentelle, et s'appuyait bien moins sur une nature supérieure ou sur une méchanceté native que sur des événemens exceptionnels.

— Et vous retournez en Angleterre ? demanda encore le baron.

— C'est selon, répondit laconiquement M. Black.

— J'entends, vous n'y allez pas directement ?

— Non.

— Vous pousserez, en route, quelques pointes sur les côtes, ou sur les vaisseaux de France ?

— Toujours ; mais c'est autre chose.

— Vous avez une commission de la Régence ?

— Oui... répondit seulement le corsaire avec un amer sourire et un regard fixe.

— Monsieur, reprit Emile avec assurance, je désire m'embarquer à votre bord, si vous daignez m'agréer ; votre itinéraire est d'accord avec mes intentions, et...

— Qui êtes-vous, monsieur ? interrompit froidement celui de qui allait dépendre le salut du capitaine.

— Sir Lionel Bridge, natif d'Entley, dans le Berkshire, officier de S. M. britannique, blessé à Talavera, et en congé de convalescence..... Veuillez, commandant, prendre connaissance de ces papiers.

Et le baron attendit son arrêt avec anxiété, pendant que M. Black examinait soigneusement ses passeports.

— Ah ! ah !... vous êtes blessé ?... Par les Français ?..... dit-il enfin en les lui rendant.

— Qui me l'ont bien payé et qui me le paieront encore ! s'écria le fugitif soulagé d'un grand poids.

— Ah ! ah !.. Bien ! très bien ! reprit le sentencieux personnage dont la figure s'éclaircissait visiblement depuis les derniers mots de l'adroit capitaine.

— J'ai la main bonne encore, continua celui-ci, et je n'ai pas voulu, même en prenant mon congé, négliger une occasion de donner quelques coups de sabre aux ennemis de l'Europe.

— Bien ! très bien ! dit encore M. Black en tendant la main au baron.

Et sans ajouter un mot de plus, il fit un signe au contre-maître qui attendait ses ordres. Le coup de sifflet partit, les cabestans crièrent, les voiles se tendirent, deux coups de canon annoncèrent le départ. Emile était en mer.

XI.

A Bord.

Le corsaire doubla la pointe Saint-Sébastien, et mit le cap sur le détroit de Gibraltar, qu'on traversa heureusement dans cette même nuit. Emile éprouva autant de satisfaction que lui en permettait son état moral, lorsque, le lendemain matin, en montant sur le pont, il vit fuir à sa gauche des côtes élevées, qu'on lui dit être celles de Malaga.

Il jugea que le brick courait sur la France par le chemin le plus court, et dans la direction même de Nice, où tendaient maintenant ses vœux les plus chers. Comme il était plongé dans ses réflexions, il se sentit frapper sur l'épaule, et, se retournant, il vit la figure austère et flegmatique du commandant Black.

— Bonjour, sir Lionel, lui dit ce dernier avec le ton grave et bref qui lui était habituel. A quoi pensez-vous ?

— Je pense, commandant, que nous ne prenons pas trop le chemin de Bristol.

— Et cela vous contrarie, avouez-le.

— Non, vraiment ; car je vois que nous allons du côté de l'ennemi et de manière à ne pas le manquer.

— Vous avez raison, reprit le corsaire avec une espèce de sourire. Puis, sans autre transition :

— Pourquoi, dit-il simplement, en voulez-vous aux Français ?

— Comment, pourquoi ?... Mais, ma foi... parce que je suis Anglais.

— C'est tout ?

— C'est bien assez

— Bien !... très bien ! dit encore M. Black, revenant à sa formule favorite. — Haine nationale ;... et, si l'on faisait la paix, vous iriez à l'Opéra chez eux... cela doit être.

— Sans doute, commandant... Que pourrais-je faire de plus en temps de paix... On ne peut pas tuer les gens décemment ailleurs que sur un champ de bataille..

— Oui, oui... bon soldat !... bon Anglais !... Je vous estime, monsieur Bridge.

Et le commandant secoua solennellement la main du faux gentleman

— Est-ce que vous n'êtes pas comme moi, monsieur Black ? demanda Emile avec intention.

— Pas tout à fait, répondit le commandant avec une expression amère et profonde.

— Ils vous ont donc fait quelque chose de plus qu'aux autres.

— Non ; ce jour-là, ils en ont fait à tout le monde autant qu'à moi, ou peu s'en faut, et ils ont été ce que sont les soldats de toutes les nations... Mais c'est moi qui ne suis pas comme les autres !

— Ce jour-là, dites-vous ;... Quel jour ?..

— Le jour de la prise et du pillage d'Oporto. J'étais établi dans la ville avec ma femme et ma mère, et j'étais nouvellement marié. C'était une maison à trois étages que nous habitions... En bas était mon comptoir, au premier mes magasins, au second l'appartement de ma mère, au troisième le mien... Les soldats, furieux, exaspérés, changés en tigres par une résistance cruelle, sont entrés... Je les attendais seul.. les femmes étaient enfermées chez elles... J'ai ouvert moi-même ma caisse, ma cave, mes magasins ; j'ai livré de bon cœur tout ce qu'il y avait en bas pour sauver ce qui était en haut... N'importe... ils ont voulu monter ; ils étaient ivres. J'ai couru, je suis arrivé avec eux au palier du second... J'ai prié, j'ai pleuré, j'ai ordonné, j'ai lutté... Il y avait là-dedans ma mère, une pauvre vieille femme de quatre-vingts ans !... Ils m'ont lié les bras et les jambes ; ils m'ont attaché à la rampe de l'escalier ; ils ont enfoncé la porte... N'étais-je pas fou, monsieur Lionnel ? que pouvaient-ils faire à une dame de cet âge ?... En effet, il y eut une moitié de ces hommes qui se trouva fort désappointée, ceux-là ressortirent en tumulte et montèrent au troisième étage... Mais les autres, plus gais, d'un caractère plus heureux, prirent la chose sous son côté bouffon... Ils s'emparèrent de ma mère qui tremblait et se débattait, sans pouvoir pousser une plainte et la jetèrent par la fenêtre en riant comme des fous.

— Ah !!! s'écria Emile avec un accent d'horreur.

— Bien ! très bien ! lui dit M. Black avec son affreux sang-froid. Quand ils furent tous partis, me laissant garotté à la même place, je vis ma femme descendre du troisième étage, où je vous ai dit qu'il était monté aussi des soldats... Elle était pâle.. elle me dit :

— Tuez-moi, monsieur Black !.. je vais vous délier si vous me promettez de me tuer !..

— Je n'avais pas la force de dire un mot.. j'étais à moitié insensé... Je lui fis de la tête un signe négatif.

— Alors, vengez-moi ! s'écria-t-elle, et, courant à la fenêtre ouverte, elle alla rejoindre ma mère sur le pavé de la rue.

Emile restait sérieux. La guerre a de terribles leçons.

— Et je les vengé ! continua le commandant avec une énergie profonde, en serrant le bras de son auditeur silencieux.

Celui-ci tressaillit involontairement ; il lui semblait que cet homme prenait déjà possession de lui ; mais il se remit assez vite pour être dans son rôle et trouver sa réplique.

— Dieu me damne, commandant, dit-il aussitôt ; je n'avais rien de particulier contre les Français ; mais votre histoire me donne envie de leur faire du mal autrement qu'en bataille rangée.

— N'est-ce pas ?.. Eh bien ! voulez-vous que je vous fasse un plaisir ?

— Dans ce genre-là ?... de tout mon cœur.

— Devinez d'abord ce que j'ai à fond de cale ?

— Des ballots de mousseline que vous allez jeter sur les côtes de Provence.

Et, d'après l'idée qu'il avait déjà conçue pour son évasion définitive, Emile ajouta :

— Si vous faites une descente, s'il y a des combats à livrer, des dangers à courir, des Français à rejoindre sur leur propre terrain, je suis votre homme.

— Bien ! très bien ! ce que vous dites aura lieu ; mais j'ai mieux que cela !

— Ah ! ah ! je ne devine plus.

— Ne vous ai-je pas dit en partant que j'avais une mission de la Régence espagnole?

— Oui.

— Voyez-vous quelque chose là-bas à l'horizon?

— Je ne vois rien.

— Prenez ma longue-vue... Distinguez-vous maintenant?

— J'aperçois comme un petit groupe de montagnes bleuâtres, pointues, rapides.

— Eh bien! vous me comprendrez par un seul mot. Cette terre que vous découvrez est une île. Cette île, monsieur, c'est Cabrera...

— Cabrera!.. s'écria Emile.

Et en effet, à ce nom seul, il avait tout compris, tout deviné; mais il eut le pouvoir de se contenir.

— Bravo, cher commandant! j'y suis, dit-il rapidement pour dissimuler le tremblement de sa voix; ce sont des prisonniers français que vous avez à fond de cale.

— Bien! très bien!.. il y en a trente. Ce soir, au soleil couchant, nous jetterons l'ancre au mouillage de Cabrera, et vous aurez le divertissement que je vous ai promis.

L'affreux moment n'arriva que trop tôt. Le baron, plongé dans ses méditations, et tourmenté par mille angoisses, ne suivait plus depuis longtemps les progrès du bâtiment; il évitait même de tourner les yeux vers ces rochers dont il sentait l'approche, et dont les hautes aiguilles devaient à présent dominer les flots à peu de distance, lorsque tout à coup le brick passa dans l'ombre immense du pic le plus élevé, et bientôt après il s'arrêta à une encablure des récifs sur lesquels blanchissaient les vagues.

Alors le baron porta avec effroi ses regards sur cette terre maudite...

— Toujours pensif, monsieur l'officier? dit à côté de lui la voix du commandant Black. Eh bien! que dites-vous de nos oubliettes?

— Charmantes! répondit vivement le capitaine avec un sourire amer et une articulation mordante.

— N'est-ce pas?... Quand ils sont là, ils se souviennent d'abord qu'ils sont hommes, et quand ils sont descendus plus bas, nous l'oublions, nous autres.

— C'est une bonne idée; mais je voudrais voir embarquer ces misérables.

— Ah! c'est qu'on a pris le temps de mettre la chaloupe à flot; et puis, c'est que le moine n'a peut-être pas fini.

— Le moine? s'écria le capitaine surpris.

— Sans doute; on les a fait accompagner jusqu'ici par un révérend, chargé de leur donner l'absolution au dernier moment. Vous devez penser qu'on ne fournit pas plus, à Cabrera, la nourriture de l'ame que celle du corps.

Emile frémit; mais il dit en se remettant :

— Je n'ai pas encore aperçu ce digne religieux.

— Ses fonctions le retiennent souvent à fond de cale. Cependant votre observation est juste, sir Lionel, et ce prétendu moine m'est suspect à moi-même; car, dans ses momens de loisir, il ne sort pas de sa cabine, et jamais il ne relève son capuchon. Ajoutez à cela que j'ai ordre de le jeter sur quelque point écarté des côtes de Provence. Je crois que c'est tout bonnement un espion qui se rend en France, et qui, chemin faisant, doit surveiller ma propre opération. Mais c'est du luxe! ajouta cruellement M. Black.

— C'est singulier! ne put s'empêcher de dire Emile.

— Pourquoi cela? demanda le corsaire en le regardant d'un air surpris. Mais voici qu'on ouvre l'écoutille. Restez ici, près de moi; vous allez les passer en revue; et vous finirez certainement par voir le personnage mystérieux dont nous parlons.

En effet, il était temps qu'Emile réunît toutes ses forces; car le moment solennel était arrivé. Mais ce n'était pas tout pour lui de compter sur lui-même; il fallait encore que le hasard ne le fît pas reconnaître par quelqu'un de ceux qu'il allait voir de si près. C'était une chance peu certaine, mais terrible. Aussi l'anxiété du capitaine était-elle à son comble, et de tous les instans critiques par lesquels il avait passé, celui-ci était peut-être le plus pénible, le plus dangereux, le plus complètement redouté par lui.

Ils sortirent un à un, lentement, en silence, la tête baissée, les mains libres. A mesure qu'ils arrivaient sur le pont, ils suivaient sans lever les yeux celui qui les précédait; ils descendaient dans la chaloupe comme des ombres dans un tombeau. Leur extérieur était lamentable; presque tous avaient la tête nue, la barbe et les moustaches d'une longueur démesurée. Le climat des Baléares est spécial. Il faisait froid, et bien peu avaient autre chose sur le corps qu'un pantalon et une chemise; encore ces misérables vêtemens étaient-ils en lambeaux et tout souillés de la fange dans laquelle on les laissait étendus, soit en prison, soit à bord. Quelques-uns portaient une capote militaire en mauvais état; ceux-là sans doute étaient des officiers, et qui sait? des colonels peut-être, dont les soldats avaient eu pitié. Il y en avait de blessés qui portaient un bras en écharpe, ou qui marchaient difficilement appuyés sur un bâton. Il y en eut un qui n'avait pas de chemise, et qui s'en allait les pieds nus et les épaules nues, tremblant et violet sous le vent glacé de la mer... Emile, qui avait supporté tout jusque-là sans trahir son émotion, ne put voir du même sang-froid cette détresse qui surpassait toutes les autres, et, par un mouvement involontaire, il détacha son manteau, et le jeta sur le dos du pauvre soldat; mais il eut assez de présence d'esprit pour dire en même temps, par forme de correctif et en anglais :

— Tiens, gueux de Français!

Le commandant le regarda d'abord avec surprise, puis il dit entre ses dents :

— Bien! .. très bien!... Bon soldat!... bon Anglais!... Partout ailleurs il le tuerait comme un chien; mais ici il lui donne son manteau.... Cela doit être.

C'était une singulière nature que celle du commandant Black; il n'était pas comme tout le monde et il n'exigeait pas que tout le monde fût comme lui. Donc, malgré sa pénétration, et contre toute attente, il ne donna aucune suite à cet incident.

Il n'en fut pas de même du soldat auquel s'adressait l'humanité du capitaine. Cet homme examina d'abord un moment celui qui couvrait ainsi sa nudité, puis supposant, à son extérieur, à son langage étranger, à sa présence même dans un équipage anglais, que c'était un ennemi, il prit le manteau, le roula en paquet, et, le jetant fièrement aux pieds du baron transfuge :

— Je n'ai pas assez froid, dit-il, pour mettre le manteau d'un Anglais.

Il fallait tout le sentiment du péril récent qu'il venait de courir, pour empêcher Emile de sauter au cou du fanatique, en lui criant tout haut dans sa langue maternelle :

— Prends-le! je suis Français!

Il étouffa encore cette tentation, et se contenta de dire en se tournant vers le commandant :

— Ces êtres-là sont incorrigibles! En voilà un qui sera mort de froid demain matin. Mais il a dit *son mot* devant soixante personnes; il est content... Il aime mieux cela.

M. Black sourit, et le Français descendit dans la chaloupe, où ses camarades l'entourèrent en lui serrant les mains sans prononcer un seul mot, tandis que l'un d'eux se dépouillait d'une mauvaise cape de muletier pour en couvrir l'héroïque misérable auquel ils devaient tous un moment de vengeance et de triomphe national.

Emile était à bout de courage. Il comptait avec angoisse les dernières victimes qui passaient devant lui. Le nombre fatal touchait à sa fin. Encore un moment, et le capitaine serait délivré de ce supplice, et l'on partirait, et il n'aurait plus à s'occuper que de mettre le pied sur le sol de la patrie. Adieu! cent fois adieu, terre funeste qu'il a effleurée dans sa fuite, écueil qu'il a évité, moment de crise et de danger dont le souvenir le fera palpiter encore dans sa vieillesse la plus reculée...

Le dernier parut enfin, et baron respira.

L'homme qui sortait alors de l'écoutille était vêtu d'un pantalon de cavalerie, dont l'ancienne élégance et les galons ternis faisaient un pénible contraste avec l'état actuel de ce haillon militaire, souillé de boue, de poussière, de goudron et de sang, déchiré en vingt endroits, attaché autour des reins avec une corde, et au bas des jambes par les lanières d'une méchante paire de sandales, aumône de quelque moine mendiant. Une chemise fine, mais en lambeaux, un bonnet de police, et une chabraque attachée sur les épaules avec un débris d'aiguillette, complétaient le costume du prisonnier. Il s'avançait, les bras croisés, la tête basse, le haut du visage caché par ses cheveux tombans, la bouche et le menton ensevelis sous de formidables moustaches. Mais il n'avait pas fait la moitié du trajet entre les deux haies de matelots rangés sur le pont, qu'Emile recula d'un pas en poussant une sourde exclamation, et en fixant sur lui des yeux hagards. De son côté, le prisonnier s'était arrêté dans sa marche, et, surpris évidemment, mais sans rien dire, sans faire un geste qui pût trahir personne, sombre, immobile, scrutateur, il considérait le capitaine avec la puissante majesté du malheur.

Tous deux s'étaient reconnus. Lui, c'était Ferdinand Mauvert, sauvé aussi par un miracle du massacre de L.., mais non pas des prisons de Cadix.

Emile hésita un instant, un seul instant... Il était temps encore... Son étonnement avait provoqué l'attention; mais cet étonnement pouvait provenir de l'émotion d'horreur causée par une reconnaissance hostile... Il n'y songea pas... Tant d'efforts, de sacrifices, d'apostasies pour se sauver; le pays, la famille, la liberté, Antonia qui l'attendait... tout fut oublié. Il se précipita dans les bras de son ami, en criant à tous ces Français, comme Joseph aux enfans de Jacob :

— Je suis votre frère!!!..

— Malheureux! lui dit le prisonnier, tu t'es perdu toi-même. J'avais tout deviné, et je n'aurais rien dit.

Emile ne répondit rien. Il passa son bras sous celui de Ferdinand, et, après avoir promené un regard froid et insultant sur les hommes de l'équipage qui poussaient des clameurs confuses, il prit avec son compagnon le chemin de la chaloupe. Mais, dans son transport, il avait oublié le moine qui marchait, le visage découvert, derrière le dernier prisonnier. La physionomie austère du religieux avait exprimé d'abord, à la vue d'Emile, un prodigieux étonnement; puis une joie sauvage l'avait éclaircie un moment, lorsque le baron s'était jeté dans les bras de son frère d'armes; mais quand il eut mieux examiné, quoique rapidement, toutes les parties de l'uniforme anglais, cette joie fit place à un sombre désappointement.

— Lui!... avait-il murmuré; et rien!... J'avais bien jugé.. elle est entre les mains de celle qui vient de prendre la route de Barcelone... Ils se sont donné rendez-vous en Provence ou aux alentours.

Alors, s'approchant et parlant à l'oreille d'Emile, qui venait de lui tourner le dos pour accompagner Ferdinand :

— M. le baron de Gurgy a oublié le serment qu'il avait fait par le ciel! dit-il d'une voix creuse et ironique.

— Solarez !... s'était écrié Emile en le reconnaissant et en s'arrêtant éperdu.

Mais déjà le moine avait baissé son capuce, et Mauvert entraînait son ami, en lui disant :

— Viens, nous causerons là-bas !

Or, comme ils arrivaient au haut de l'escalier, ils furent arrêtés par le commandant Black, toujours aussi calme et aussi sévère, qui leur dit avec son flegme habituel :

— Bien !... très bien !... suivez-moi.

Et, marchant devant eux, il les conduisit dans la chambre du conseil. Tous deux le suivirent, saisis d'un vague étonnement, mais trop instruits du caractère et des coutumes du commandant pour douter de leur sort.

Cet incident n'échappa pas au moine, qui les observait.

— Ils vont tout dire au corsaire, pensa-t-il ; tant mieux ! l'honnête Black prendra leurs intérêts, se chargera de leurs commissions, et, une fois à terre, je n'aurai qu'à le suivre sans qu'il s'en doute.

En effet, à peine le bizarre commandant se fut-il enfermé avec eux, que, s'adressant à Emile :

— Vous avez joué un bon tour au capitaine Black, lui dit-il... Je ne vous en veux pas de cela ; d'autant plus que vous m'avez rendu le service de vous découvrir vous-même ; mais je vous en veux d'être Français, et vous irez avec les Français... voilà qui est entendu.

— Eh bien, monsieur, reprit Emile avec hauteur, est-ce pour nous apprendre cela que vous nous accordez un entretien particulier ?

— Parbleu ! interrompit amèrement l'autre captif, est-ce que cela t'étonne ?... Monsieur est connu pour un bourreau ; monsieur s'amuse...

— Non, monsieur, je ne m'amuse pas ! répliqua vivement l'Anglais avec une naïveté qui eût été presque risible dans toute autre circonstance. Je suis un bourreau pour les Français, cela est vrai, et votre ami vous expliquera pourquoi...... Du reste, c'est à lui que je m'adresse ; c'est lui qui vient de faire une belle action.

Je vous propose donc à tous deux le seul dédommagement qu'il me soit permis d'accorder, et que je n'ai jamais offert à personne. Voici de l'encre, du papier. Si vous avez en France des amis assez puissans pour obtenir votre échange, écrivez. Je vous donne un quart d'heure, et je vous engage ma parole de faire arriver vos lettres à leur adresse.

En achevant ces mots, le commandant salua et voulut sortir ; mais Emile, le retenant :

— Je ne puis écrire à personne, lui dit-il ; mais, puisque c'est ainsi, monsieur, deux mots...

Et, comme l'avait prévu Solarez, le baron parla quelque temps à voix basse au commandant, qui lui dit seulement, quand il eut fini :

— Bien !... très bien !... — Cela aussi... comptez sur le capitaine Black.

Cependant Mauvert avait réfléchi profondément pendant quelques secondes ; puis, tout à coup, se frappant le front, il s'était assis et avait écrit avec rapidité. La lettre était prête au moment où la conférence d'Emile se terminait ; il la remit au commandant.

— Maintenant, messieurs, je vous salue, dit froidement ce dernier.

Et la chaloupe funèbre emporta vers les écueils un passager de plus.

XII.

A Nice.

Malheureusement, les croisières et les mauvais vents forcèrent le capitaine Black à tenir le large plus long-temps qu'il n'eût voulu.

Peu de mois après les événemens que nous venons de raconter, une belle jeune fille, languissante et pâle, était à demi couchée sur un sopha placé en travers d'une fenêtre, dans la chambre la plus riante d'une hôtellerie qui donnait sur le cours et sur le port de la ville de Nice. C'était le soir. Pour cet heureux pays, mollement présenté au midi dans sa corbeille de montagnes, les tristesses de l'hiver étaient déjà bien loin, quoique le mois de février ne fît que commencer ; et, ce soir-là en particulier, il y avait au dehors un mélange harmonieux des joies du printemps et des joies du carnaval. Le soleil couchant animait d'une teinte chaude d'ocre rouge les longues jetées qui couraient à fleur d'eau sur le bleu foncé de la mer, et colorait obliquement les façades des maisons à l'italienne qui se miraient, ridées et mobiles, dans l'onde plus proche et plus paresseuse, dont les plis égaux se moulaient lentement aux cintres du rivage. Le ciel, pur et profond, d'un azur prononcé au zénith, descendait avec ce ton vigoureux derrière les constructions tranchées, que dorait, en les effleurant, la lumière de l'occident ; mais il se fondait à droite dans les brumes fraîches et bleuâtres des Alpes lointaines, et, à gauche, dans un horizon d'or, magnifique de nudité, qui là-bas incendiait la mer, et ici diamantait les flots. Aux vaisseaux, immobiles contre les quais, on eût compté les cordages dessinés en courbe nettes et déliées sur le fond radieux du tableau ; et les gondoles, qui glissaient avec des voiles blanches dans l'ombre des môles, prenaient des voiles de pourpre en passant au soleil.

Sur le cours, le coup d'œil était d'une nature aussi gaie, mais d'un effet moins calme et plus frivole. Une foule joyeuse en couvrait toute la longueur, et circulait incessamment d'une extrémité à l'autre. Le milieu de la chaussée était occupé par la file des équipages, des cavaliers et des piétons masqués ; et cette partie de la population n'était pas, comme de nos jours et dans nos villes du Nord, la moins noble et la moins assujétie aux convenances. Les gens de la plus haute société ne se faisaient aucun scrupule de figurer dans cette folle profession, et l'on peut même dire que la mode l'autorisait jusqu'à en faire, sinon un devoir, du moins un mérite. C'était à qui se reconnaîtrait et s'apostropherait des spectateurs aux promeneurs, de la foule du milieu à la foule des côtés, du monde des voitures au monde des fenêtres.

C'était à la fois la fête des étrennes et celle des fleurs. Les bonbons et les bouquets pleuvaient des maisons dans les calèches, et remontaient des calèches aux maisons, accompagnés de cartes de visite, de complimens et d'invitations. C'était un échange de riantes hostilités ; une mitraille de politesses croisées, qui n'arrivaient pas toujours à leur adresse, mais qui suffisaient, une fois reçues, à ceux qu'elles cherchaient, et ne pouvaient que flatter ceux qui ne les attendaient pas. Il ne fallait ainsi qu'un hasard providentiel pour effacer de ces animosités de salon qui reposent sur un soupçon et ne résistent pas à une avance. Il suffisait d'une maladresse pour réparer un malentendu, et d'une praline heurtée en l'air contre une dragée pour réconcilier des familles dès long-temps désunies. Il y a tant de gens qui ne veulent faire que la moitié du chemin !

De ces deux tableaux, d'un caractère si différent, quoique fondus dans une même couleur, la jeune fille dont nous avons parlé n'accordait d'attention qu'au premier, à celui que présentait la nature. Placée de manière à ne pouvoir pas, sans se déranger, jouir du spectacle de la fête qui bruissait sous la fenêtre, elle ne songeait pas à quitter son attitude pour obtenir cette facile distraction, et tenait ses regards tristement attachés sur la mer et sur l'horizon. Il n'en était pas tout à fait de même du personnage qui lui tenait compagnie. C'était un homme d'une haute taille et d'un visage froid, dont l'âge avancé se trahissait dans les rides de son front élevé mais un peu déprimé, dans l'insouciance de son maintien, dans les veines grises d'une longue chevelure noire rejetée en arrière. Il était debout dans l'angle de la croisée, le dos presque tourné au dehors, la main gauche posée sur la barre d'appui, la droite introduite dans un large gilet blanc, la tête parfois inclinée sur sa poitrine, tantôt se tournant et abaissant un coup d'œil satisfait sur la foule aux mille couleurs qui circulait en bas, tantôt revenant à sa première position, et contemplant, d'un air en même temps triste et malin, sans relever son front, sans parler, la jeune fille qui regardait l'horizon.

Enfin cet homme, nous pourrions dire ce vieillard, dont l'attitude et la physionomie, en présence de cet enfant malade, exprimaient un genre d'alarme si particulier, prit la parole en affectant d'hésiter :

— Voulez-vous, dit-il, que j'approche davantage ce canapé ?

— Non, répondit-elle doucement, je suis bien comme cela ; je vous remercie.

— Vous ne voulez pas voir le spectacle du port ? Cela vous amuserait peut-être.

— J'aime mieux voir le ciel, dit-elle en secouant faiblement sa jolie bête qui reposait sur une de ses mains.

— Et vous avez peut-être raison ; car j'ai bien peur qu'il ne vous reste plus que cela. Certainement le baron de Gurgy est tout au moins prisonnier maintenant.

— Le baron de Gurgy !... Plus que cela !... se récria la jeune fille avec une impatience fiévreuse.

— Ah pardon ! j'oubliais ce que vous êtes parvenue à posséder après tant de peines...

— Monsieur Tahiba, vous êtes un méchant homme !... dit-elle, toute prête à pleurer

— Un méchant homme, reprit tranquillement le vieillard, parce que je vous ai laissé vous faire du mal tout à votre aise... Oui, vous avez peut-être encore raison ; mais la violence n'était pas dans le sang de mes pères...

— Un méchant homme, un bourreau s'écria-t-elle avec désespoir, attaché à ma vie pour me persécuter, pour être toujours là, avec votre air... insupportable, prêt à épier toutes mes pensées, à supposer tout ce qu'il vous convient de supposer, à vous moquer incessamment des sentimens et des devoirs les plus sacrés... Voyez ! je suis malade, abattue ; il me faudrait quelque consolation, quelque amitié ; car enfin je suis seule au monde, moi !.. et voilà que vous me tourmentez !.. Ah ! que je suis malheureuse !

Et la pauvre enfant, saisie d'un transport nerveux, cacha dans ses blanches mains sa figure enflammée, et fondit en larmes.

Et Tahiba sourit ; car il vit que la fière Antonia allait parler peut-être.

— Senora, dit-il gravement, vous ne pouvez être malheureuse que par moi. Alors je retournerai à Saint-Domingue avec Mas et Caïga ; peut-être la Hotte a-t-elle été respectée. A coup sûr, les quatre croix de roseau qu'on voit d'abord en arrivant au bas de l'escalier n'ont pas été renversées. J'irai devant l'une d'elles, et je dirai : Tout est accompli ; Antonia est heureuse...

— Oh ! le vilain homme, mon Dieu ! le vilain homme !...

— Allons, il paraît que ce n'est pas cela...

— Antonia se sentit à la fois comme rafraîchie et encouragée, sans s'expliquer comment, par cette horrible méchanceté du Caraïbe. Elle se releva un peu, et, tournant vers lui un regard timide et presque souriant, elle dit, non pas sans une grande émotion :

— Voyons, monsieur Tahiba, si le baron de Gurgy était prisonnier, ne serait-ce pas un malheur... puisque nous l'attendons depuis si long-temps ?

— Un malheur pour lui ; une contrariété pour nous. Ma foi, moi, je n'y vois pas autre chose.

— Non, non, soyez bon, soyez vrai, je vous en prie.

— Est-ce à moi de parler ? dit doucement Tahiba.

— Pensez-vous que ce soit à moi ! s'écria toute rouge et en se redressant l'héritière des Roverda.

— Alors, ne parlons ni l'un ni l'autre.

Et le digne Caraïbe s'accouda paisiblement à la balustrade de la fenêtre pour regarder de nouveau ce qui se passait au dehors.

Mais, au bout d'un instant, lorsque la jeune fille eut senti pour la dernière fois que l'orgueil n'était plus le maître en son cœur :

—Monsieur Tahiba? dit-elle d'une voix douce et qu'elle s'efforçait de rendre naturelle.

— Vous me parlez? dit le vieillard en se retournant à demi de son côté.

Je vous parle... oui; je voulais vous demander... s'il y a beaucoup de monde sur le Cours?

—Oh! oui, beaucoup; rien n'est plus gai. Voici un Polichinelle qui...

—Monsieur Tahiba, je voulais vous dire... vous avouer...

—M'avouer... dit le Caraïbe en se retournant tout à fait.

—Eh bien! oui, vous avouer qu'il manque quelque chose à mon cœur.

—La senorita doit être habituée à ce mal-là depuis que Tahiba la connaît.

— Oui, depuis que vous me connaissez; et c'est toujours le même objet qui me manque; en grandissant, j'ai trouvé qu'il me manquait de plus en plus.

— Quoi! votre père?...

— Mon père! dit-elle en baissant les yeux.

— J'entends bien qu'il y avait une grande sympathie entre vous et le marquis de Roverda. Je sais même que cette conviction a beaucoup occupé l'esprit de votre père, alors que vous aviez tout au plus trois ans; mais vous...

— Mais moi, monsieur, j'aimais... oui j'aimais, et je comprenais déjà mon père! Comment supposez-vous que j'aie attaché tant de prix à la vengeance?... que j'aie employé tant de soins pour obtenir....

— Ce qui ne vous suffit pas aujourd'hui. Senora, je ne puis vous rendre votre père. A défaut d'un père, d'autres jeunes filles savent découvrir et retenir à leurs côtés, dans cette triste vie, l'homme qui peut comprendre et exécuter pour leur bonheur ce que voulait leur père, l'homme qui le représente, qui a besoin pour lui-même de...

— Oui, interrompit-elle d'une voix rêveuse en regardant les derniers rayons du soleil qui semblait descendre dans la mer du côté de l'Espagne; oui, et celui-là était ainsi. Oui, quand il nous parlait, à St-Domingue; quand il nous racontait si simplement ce qu'il a fait de noble et de grand; quand je voyais à son côté l'épée de mon père; dans ses yeux, l'âme, le cœur de mon père...

— Allons donc! allons-donc! disait en lui-même l'infernal Caraïbe.

— Il me semblait...! Eh bien! oui, Tahiba, s'écria-t-elle tout à coup en pleurant à chaudes larmes, il me semblait que nous devions nous parler plus tôt que cela!

— Pauvre enfant! Et ne vous a-t-il pas parlé en Espagne? dit l'antropophage tout à fait attendri.

Antonia lui répartit, indignée :

— Si je n'ai pas répondu, c'est votre faute! — Maintenant, dit-elle en retombant dans son abattement, que vais-je devenir?...

— Il faudrait pouvoir, dit l'impitoyable vieillard, lui rendre son épée, et en même temps lui dire qu'on ne veut pas s'en séparer.

— Mais nous avons bien fait de la lui demander, répliqua-t-elle avec une douloureuse et naïve colère; car il est certainement prisonnier...

— Alors il faut que le vieillard et la jeune fille défendent comme ils pourront jusqu'à son retour, ce qu'il gardait si bien...

—Hélas!...

—Car Solarez est toujours à craindre...

Comme le Caraïbe prononçait ces mots, Antonia poussa tout à coup un léger cri d'effroi. Un énorme *diablotin*, lancé du dehors, était venu frapper le plafond, contre lequel il s'était brisé dans son élégante enveloppe, et gisait tout meurtri sur les genoux même de la jeune fille?

On l'ouvrit avec empressement. Il s'en échappa un billet qui contenait ces seuls mots :

« Solarez est ici, fuyez! »

Dans la nuit même qui suivit cette soirée, une chaise de poste sortit de Nice, emmenant le vieillard et la jeune fille vers Paris, par la route de Provence.

Les voyageurs étaient déjà à plusieurs lieues de Nice : il pouvait être une heure du matin; la lune, au milieu de son cours, éclairait doucement le paysage, et la voiture roulait avec rapidité sur un chemin large et facile qui longeait le versant des montagnes du côté de la mer.

— Halte-là!... cria tout à coup, dans le silence de la nuit, une voix terrible répétée par l'écho des montagnes.

Au même instant, la calèche s'arrête, et Tahiba, regardant au dehors, frémit à la vue du danger terrible où lui et sa fille adoptive venaient de tomber, sans espoir de l'éviter. Au moment où elle s'était arrêtée, la voiture traversait un pont de pierre jeté sur un ravin profond et torrentueux qui courait des montagnes à la mer. En face et en arrière, ce pont était alors barré dans sa largeur par deux bandes d'hommes armés; et les voyageurs se trouvaient ainsi cernés, à droite et à gauche, par le précipice, devant et derrière par plus de cinquante brigands qui les couchaient en joue. Un homme vêtu d'une capote militaire, se tenait à la tête des chevaux, et menaçait le postillon d'un pistolet dirigé contre sa poitrine.

Ni le Caraïbe ni la créole n'eurent le temps de se communiquer leur saisissement et leurs craintes. Déjà les deux portières s'ouvraient à la fois, et, à chacune d'elles, apparaissaient deux ou trois bandits qui firent signe aux voyageurs de descendre sur-le-champ. Le vieillard avait pris ses armes; mais il sentit que la résistance était inutile et dangereuse, et, méditant un autre projet, il obéit après une courte hésitation. Quand tous deux furent descendus, l'homme qui retenait les chevaux se rangea en les lâchant et ordonna au postillon d'avancer jusqu'au delà du pont et de ceux qui en gardaient l'issue. Cela fait, les voyageurs se trouvèrent isolés sur l'espace libre du pont. Tahiba était désarmé, mais il gardait un poignard caché dans sa poitrine, et s'approchant d'Antonia, qu'on avait fait sortir par la portière opposée, il la prit par la main, et alla s'adosser avec elle contre l'un des parapets. Antonia montrait en cette circonstance la grandeur de caractère dont nous l'avons déjà vue donner tant de preuves. Pâle, mais silencieuse, elle devinait facilement ce que ferait le Caraïbe si son honneur était exposé, et, nouvelle Virginie, n'ayant que la mort à craindre, elle était tranquille.

Cependant le chef de cette bande était demeuré auprès des voyageurs, et semblait réfléchir à ce qu'il devait décider sur leur sort. Ce n'était pas un homme dont l'extérieur annonçât l'humeur indomptable et farouche de ceux qui se font un métier du crime. Son visage, quoique sévère, implacable même, n'avait rien de bas, de féroce ou d'odieux; il y avait de l'ironie, mais de la noblesse aussi dans ses traits fortement caractérisés. En même temps que l'apparence du chef le frappait, Tahiba observait aussi avec une sorte d'étonnement le costume des brigands qui dirigeaient toujours vers lui leurs carabines. Ce costume, qui était celui de marins, annonçait tout au plus des contrebandiers, et il était étrange que les attaques de semblables gens vinssent chercher les voyageurs jusque sur la terre.

Bientôt le chef éleva la voix.

— Mettez-vous à genoux, dit-il aux deux victimes; car votre dernière heure est arrivée, si vous n'obéissez à ce que je vais ordonner.

Tahiba demeura immobile et répondit :

— Je ne me mets à genoux que devant Dieu. Si tu veux le peu de richesses que nous portons, prends-les...

— Je n'ai pas besoin de votre permission pour cela, reprit l'effrayant capitaine en lui indiquant d'un geste la chaise de poste gardée par ses hommes.

Ce dialogue avait lieu en assez mauvais français de part et d'autre, et l'accent de Tahiba n'était pas celui de son interlocuteur.

— Si tu en veux à l'honneur de cette jeune fille, dit le Caraïbe en levant son poignard sur la poitrine d'Antonia, le précipice la possédera avant toi.

— Bien! très bien!... fut la seule réponse du singulier brigand.

Puis, après une pause, il reprit :

— Vous êtes Espagnol?... Votre nom?

— Je me nomme Tahiba.

— Ah!... où allez-vous?

— A Paris.

— Bien! très bien!... On peut compter sur votre parole; mais dans tous les cas, je saurais vous retrouver, si vous y manquiez.

— Et si je ne la donne pas?

— Alors, c'est la mort qui vous attend ici, vous et votre fille. Vous choisirez.

— Parlez donc. Quel engagement faut-il prendre?

— Celui de renoncer à tel projet personnel, de ne pas vous occuper du but de votre voyage, quelles que soient vos affaires, dussiez-vous, par ce retard, perdre toute une fortune, ou laisser mourir un ami sans lui fermer les yeux; de ne pas vous reposer, ni vous écarter, ni songer à vous, avant d'avoir porté vous-même à son adresse la lettre que voici.

Le vieillard et la jeune fille se regardèrent avec stupéfaction.

— Comment? reprit Tahiba; il s'agit uniquement, pour sauver nos jours...

— De jurer que vous irez droit et sans vous arrêter au lieu indiqué sur cette lettre.

— C'est donc dans quelque pays lointain ou ennemi?

— C'est en Touraine.

— En France! s'écria Antonia; et celui qui a écrit cette lettre est...

— Ceux qui ont écrit sont deux Français, prisonniers dans l'île de Cabrera.

— Donnez! ah! donnez!... Nous le jurons!... Mon père, faites le serment qu'il vous demande!...

—De grand cœur, répondit Tahiba. S'il ne faut que cela, monsieur, je vous donne ma parole que cette lettre sera fidèlement et promptement remise.

Alors seulement le chef fit un signe, et les carabines se baissèrent; puis il remit la lettre à Tahiba. A peine, à la clarté de la lune, Antonia eut-elle jeté un regard sur la suscription, qu'elle s'écria :

— A milady Walton!... en France!... C'est M. d'Ambloy!... Ils sont deux... l'autre est M. de Gurgy!

Comme Antonia et le Caraïbe, revenus à demi de leur étonnement, se retournaient pour remercier et interroger le personnage bizarre qui leur avait fait une violence si opportune, ils ne virent plus personne... Corsaires et capitaine avaient disparu dans les rochers. Les voyageurs étaient seuls et libres, et le postillon, remis en selle, les attendait avec leur voiture à l'extrémité du pont.

Nous avions déjà dit que le commandant Black ne faisait rien comme tout le monde.

XIII.

Caroline.

A quelques lieues au nord d'Amboise et du grand fleuve qui passe à ses pieds, plutôt en Touraine qu'en Beauce, en Beauce par la grâce des géographes, en Touraine par le droit du paysage et par la volonté de la nature, est une toute petite ville que l'on appelle Montoirer. Elle occupe une place modeste, mais bien choisie, sur la rive droite du Loir, dans la concavité d'un grand circuit que décrit par là cette rivière limpide et ombragée. Ce qui permet au petit fleuve de se développer ainsi, c'est qu'il trouve là, sur sa route, une plaine assez étendue qui interrompt son étroite vallée, et dont il fait le tour à moitié en suivant l'amphithéâtre de coteaux qui regarde le nord. Quant au massif qui se présente au sud, c'est moins une ligne courante et continue de hauteurs qu'une succession de promontoires séparés entre eux par l'embouchure des frais vallons qui viennent confluer dans ce bassin.

Mais, des deux côtés, commodément assis dans cet amphithéâtre, ou debout sur ces croupes, se présentent de nombreux châteaux, presque tous débris rajeunis du 15e siècle, les uns grands, les autres petits, ceux-ci d'une vive couleur blanche, ceux-là grisâtres, ceux-là de couleur de brique, tantôt enfoncés dans un épais massif, tantôt fièrement perchés sur un sommet tout nu, mais tous, qu'ils soient établis à découvert ou qu'ils sortent à moitié du coin d'une futaie, rangés de façon à jouir du coup-d'œil de la plaine et à se voir entre eux.

Parmi ces habitations, il y en avait une qui était connue, à l'époque où se passe notre histoire, sous le nom de Grande-Maison, et qui étendait ses bâtimens et ses plantations à l'entrée même d'un des vallons dont nous avons parlé. Autrefois sans doute manoir vaste mais simple, aujourd'hui c'était une brillante sénatorie, une dotation impériale, concédée à titre de récompense et d'indemnité au vieux comte de Gurgy, diplomate récemment conquis sur le parti de l'émigration et rallié à la nouvelle cour.

Mais ce n'est pas tout à fait à la Grande-Maison que nous avons intention de nous arrêter.

En suivant un des chemins qui pénétraient dans la vallée, de chaque côté de la propriété du comte de Gurgy, et qui couraient à mi-côte le long des deux versans, on atteignait bientôt l'extrémité du parc, et l'on trouvait le vallon barré par une chaussée massive, qui joignait les deux chemins dont nous venons de parler, et qui formait la limite du parc de la Grande-Maison; mais là, de l'autre côté de cette barrière, et encore dans le fond et dans le milieu de la vallée, commençait tout de suite un autre parc, sur lequel la vue plongeait avec délices à travers le quinconce de peupliers échelonnés sur le penchant de la chaussée transversale. Celui-là était donc entièrement reclus, enseveli dans le frais défilé, et, comme le premier, il s'emparait sans façon de la place la plus belle, la plus centrale, la plus poétique. Au fond, tout au fond, rangé sur le versant de gauche, établi à grands frais sur un haut terrassement qui l'éloigne du sol humide, à demi avancé hors d'une immense touffe de grands arbres, comme une femme curieuse derrière un rideau, s'élance un joli château, étroit mais élevé, simple mais pittoresque, aux toits rapides et pointus, assez gothique pour charmer au dehors, assez moderne pour plaire au dedans. On l'appelle Fierval.

Ce n'est pas tout.

Encore au delà de Fierval, et presque à la naissance de la vallée, c'est-à-dire dans un espace moins profond, plus riant, plus retiré aussi, est assise une maisonnette entièrement moderne, et que l'on nomme l'Ermitage. Celle-là est au beau milieu de la prairie, qui s'élargit autour d'elle; un énorme groupe de platanes surgit devant elle, à sa gauche, et isolé sur la pelouse. Des deux côtés et derrière, s'élèvent doucement à de faibles hauteurs les dernières modestes pentes du vallon qui se rejoignent et que couvrent entièrement de jeunes taillis, à la nuance tendre, aux émanations odorantes. La ferme est en arrière-plan, sous des noyers. Un ruisseau coule sur un des côtés du vallon, au pied des bois; de l'autre côté, un chemin sablé, une allée anglaise, bordée de peupliers, conduit à Fierval. En face de la maisonnette, au bout de la prairie, et adossés aux ombrages de Fierval, un moulin et un étang terminent la perspective et les dépendances de l'Ermitage, qui semble avoir relevé lui-même du domaine voisin. Tout cela est plein de calme, de silence, de lumière et de fraîcheur. C'est le sanctuaire de la vallée.

Telles étaient les trois habitations qui se partageaient l'empire de ce délicieux réduit, et qui s'y trouvaient réunies comme trois sœurs d'âges différens, de caractères spéciaux, de conditions inégales. La Grande-Maison appartenait, comme nous l'avons dit, au comte de Gurgy : Fierval et l'Ermitage étaient occupés depuis deux ans par lady Walton, qui n'est pas tout à fait une étrangère pour nous.

La calèche de nos voyageurs venait de s'arrêter au perron de Fierval, et ils étaient entrés dans le salon en faisant demander lady Walton.

On était alors dans les premiers jours de mars. Les printemps de l'Empire étaient fidèles au calendrier, et déjà les prés et les bois se montraient tout revêtus d'une nuance verte, uniforme et tendre; le ciel était bleu, le soleil doux et pénétrant, les oiseaux chantaient; il était midi, et les fenêtres du salon étaient ouvertes à l'air tiède, aux émanations pures, aux riantes perspectives du dehors.

La châtelaine de Fierval profitait de ce beau temps pour se promener dans son parc; il fallut sonner la cloche pour l'avertir de la visite qui lui arrivait, et les deux étrangers eurent tout le loisir de se reconnaître et d'examiner les objets nouveaux qui les environnaient avant la venue de lady Walton. Or, le vieillard et sa compagne possédaient trop bien ce tact et cette délicatesse qui sont le partage de la classe élevée dans tous les pays, pour ne pas reconnaître autour d'eux les signes d'une véritable opulence et les habitudes d'un esprit distingué ; mais, sous quelque dehors flatteur qu'ils eussent rêvé leur hôtesse inconnue, ce fut avec une véritable surprise qu'ils virent entrer la charmante jeune femme dont nous avons déjà dit deux mots à nos lecteurs. Un peu plus petite que notre chère Antonia, un peu moins jeune aussi, Caroline Walton était gracieuse et jolie comme la plus jolie, comme la plus gracieuse des Parisiennes, et fraîche et candide en même temps comme la plus heureuse des provinciales. Son teint était limpide, et son regard pur attestait la franchise et l'abandon d'une de ces âmes auxquelles il semble que le malheur n'oserait toucher.

Elle était vêtue d'une douillette de marceline foncée comme on en portait alors, et, de ses deux bras croisés sur sa poitrine, elle maintenait un grand et beau cachemire blanc dont elle s'était enveloppée pour la promenade. Ses mains étaient gantées, mais sa tête était nue, et même les raffales d'avril, contre lesquelles son corps était si bien précautionné, avaient dérangé les boucles tombantes de ses cheveux châtains, disposés à l'anglaise, et qui étaient d'un lustre et d'une finesse admirables.

Elle vint au devant de ses hôtes, qui s'étaient levés à son approche, et les aborda simplement, sans trop d'étonnement ni d'assurance. Mais Antonia n'était déjà plus disposée à cette indifférence polie qui facilite les premières relations. La grâce et la beauté de Caroline, de cette femme riche et peut-être libre qu'elle rencontrait là, dans le voisinage du baron de Gurgy, lui causait une tristesse involontaire. Ce fut donc avec beaucoup d'émotion qu'elle présenta à lady Walton la lettre qui lui était adressée, en lui disant d'un air timide :

— L'importance de cette lettre que nous vous apportons de bien loin, madame, vous expliquera la liberté que nous avons prise, mon père et moi, de...

— Mais, interrompit Caroline, sans vous connaître encore, je vous supplie de ne pas me parler ainsi... Vous êtes déjà la bienvenue chez moi... Des étrangers, des voyageurs... vous avez plus d'un titre, monsieur, à tous les égards... Et vous, mademoiselle... ou madame... n'eussiez-vous que celui d'être belle comme un ange... Oh! ne rougissez pas, et pardonnez-moi... Je suis bien indiscrète, bien étourdie... vous le voyez, on doit se mettre à son aise avec moi.

Et d'un geste tout aimable, elle leur fit signe de se rasseoir.

— C'est d'Espagne que vous venez, ajouta-elle, je le vois bien à votre accent, et puis je le devinerais à l'écriture de cette lettre... C'est mon frère... un officier d'état-major... un mauvais sujet... vous permettez ?...

Et elle détachait l'enveloppe.

— Votre frère, madame? dit Antonia en posant doucement la main sur le papier, comme pour l'empêcher de l'ouvrir... Votre frère ?...

— Sans doute... le capitaine Mauvert. Ne vous a-t-il pas dit que lady Walton était sa sœur ?... Aviez-vous peur que...

— Nous ne connaissons pas celui qui a écrit, interrompit Tahiba en s'inclinant et pour se conformer au plan de dissimulation qu'il avait cru devoir adopter en route, bien qu'Antonia ne se fût soumise qu'avec répugnance à l'idée de l'exécution.

—Comment? vous ne le connaissez pas?... Mais vous, mademoiselle?.. ajouta-t-elle avec un petit sourire significatif, dont cependant il était impossible de se fâcher.

— Ma fille n'a jamais vu votre frère, madame.

— Est-il possible ? Mais alors comment se fait-il ?...

— De grâce, madame, dit Antonia, puisque l'auteur de cette lettre est votre frère, ne la lisez pas de suite... Vous êtes si gaie, si heureuse...

— Que voulez-vous dire?... Un malheur ?... Oh! je veux savoir...

— Laissez-nous vous expliquer, madame, dit Tahiba, comment cette mission nous a été imposée; cela vous rendra moins saisissante la lecture de cette lettre, en vous révélant d'avance ce qu'elle peut contenir.

— Et cela vous fera comprendre aussi, ajouta Antonia qui s'habituait à son rôle, comment nous sommes étrangers à celui qui l'a écrite.

— Parlez... parlez... dit-elle avec précipitation.

Le Caraïbe lui raconta l'aventure bizarre qui avait changé la direction de leur voyage. La parole grave du vieillard, sa physionomie imposante, le caractère d'honneur, de sincérité, de digne assurance qui régnait dans son regard et dans toute sa personne ne permirent plus à lady Walton de douter ni de soupçonner; elle se repentit de la témérité de ses premiers jugemens et demeura convaincue que ses hôtes étaient tout simplement d'honnêtes étrangers, détournés de leur route par ce singulier accident, et dont la scrupuleuse obéissance prouvait une candeur et une bonne foi dignes des temps antiques. Elle dut leur en savoir gré, surtout lorsque le vieux narrateur prononça le mot de prisonnier de guerre mais sa première impression fut tout entière d'alarme et de douleur.

— Prisonnier de guerre ! s'écria-t-elle ; lui, mon pauvre frère! Oh mon Dieu!... et chez ces vilains Espagnols !... Oh ! pardon ! pardon ! dit-elle en se retenant.

Mais l'Indien et Antonia se contentèrent de sourire tristement.

— Si ce n'était que cela ! reprit doucement cette dernière.

— Comment?... Que voulez-vous dire?... Où est-il donc?

— A Cabrera, madame, répondit la jeune fille d'une voix tremblante et en baissant les yeux, persuadée que ce seul nom devait tout exprimer.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Cabrera?..... demanda naïvement lady Walton... C'est une forteresse... une prison... un bagne... un vilain endroit,... dites, mademoiselle?...

— C'est un tombeau, madame, dit la voix solennelle de Tahiba.

Caroline frissonna et se leva, toute pâle.

— Pas toujours, se hâta de reprendre Antonia en se levant aussi, mais un lieu terrible, un rocher désert, une île funeste, où l'on entasse les malheureux Français, où ils meurent de faim et de misère; si l'on ne se hâte de les délivrer, et cela est difficile, car il n'aborde à Cabrera que des vaisseaux anglais qui viennent y jeter de nouvelles victimes...

— Des vaisseaux anglais, dites-vous?... — Et Caroline répéta d'un air rêveur : — Des vaisseaux anglais ..

Puis, s'approchant de la fenêtre, elle se mit à parcourir la lettre de son frère.

— C'est cela, se disait-elle tout en lisant; il a eu la même pensée que moi... le moyen est sûr... il sera sauvé... Trois semaines, et il est sauvé... des vaisseaux anglais...— Que vois-je! s'écria-t-elle tout à coup, en lisant avec plus d'attention, il n'est pas seul...

— Non, madame, interrompit le vieillard, deux prisonniers...

— Nous pensions que l'autre vous était étranger, ajouta Antonia, dont le cœur battait, en provoquant ainsi la révélation qu'elle craignait le plus.

— Etranger!... s'écria étourdiment lady Walton... Mais elle se contint, et l'anxiété d'Antonia ne fut que plus vive, bien que ses alarmes devinssent plus fondées. Je connais beaucoup M. de Gurgy, continua Caroline avec une certaine contrainte; l'ami de mon frère...

— Il se nomme M. de Gurgy? dit le Caraïbe, plus prompt que sa compagne troublée à se mettre sur ses gardes.

—Oui, répliqua lady Walton avec des yeux étonnés; puis se reprenant: Ah mon! mon Dieu, que je suis folle! Il est bien vrai que vous ne pouviez pas le savoir. Je ne sais pourquoi je veux absolument que vous les ayez vus et connus tous deux en Espagne.

— C'est que, dit en souriant Tahiba, nous ne sommes pas tout à fait d'Espagne...

— Ah!...

— Non, madame. La senorita est d'origine espagnole, mais créole de Saint-Domingue et orpheline...

— Pauvre demoiselle! s'écria la bonne et vive Caroline en saisissant affectueusement les deux mains d'Antonia. Ainsi, monsieur, vous n'êtes pas son père?...

— Milady n'a pas fait attention à ma couleur, répondit le vieillard; je ne suis que le successeur de son père, le dépositaire de ses volontés suprêmes, son dernier confident, son dernier ami, le père adoptif de la senora.

— Oh! c'est bien, cela, monsieur!... et j'aime beaucoup votre couleur, je vous assure!...

Puis, se tournant vers Antonia, et entièrement rassurée :

— Je veux, dit-elle, connaître toute votre histoire. Il est étrange que, riche, jolie ou plutôt belle comme vous l'êtes, vous ne soyez pas mariée. Il doit y avoir là-dessous quelque noble et intéressant mystère...

— Il y a presque un roman, dit Tahiba; mais c'est long.

— Tant mieux! vous êtes las du voyage, vous avez besoin de repos, de société; c'est une chose décidée... vous restez à Fierval, vous êtes mes hôtes, mes amis, si vous le voulez, et je termine seule ce que vous avez si noblement commencé... En attendant, nous faisons plus ample connaissance, et je crois que j'y gagnerai plus que vous.

L'instant était venu pour Antonia d'éclaircir un doute terrible et de prendre une résolution importante. Elle dit en tremblant :

— Vous, madame, nous vous connaissons presque déjà; mais lord Walton...

Caroline la regarda d'un air stupéfait; puis, souriant tristement :

— Lord Walton est mort depuis deux ans, mon enfant.. Je n'ai pas deux idées de suite; il me semble toujours qu'on doit savoir tout ce qui me concerne...

Le coup était porté.

— Je reste!... oh, je reste! pensa la créole.

— Eh bien, acceptez-vous? demanda l'engageante veuve à Tahiba.

— Mais, madame,... dit le malin vieillard en feignant d'hésiter et en regardant Antonia, qui lui répondait des yeux par un signe impératif.

— Nous ne pouvons consentir, disait-il encore.

— A rester avec moi? dit Caroline en riant; mais, monsieur, c'est un devoir pour vous. Puisque je me charge de finir ce que vous avez commencé; que j'ai un projet infaillible... que j'en ai plus d'un peut-être.... ne faut-il pas que vous attendiez ici ceux dont vous avez entrepris la délivrance? Songez que je suis votre ôtage, que c'est moi qui suis chez vous; il faut l'entendre comme cela...

— Que de bonté, madame! dit enfin le Caraïbe désarmé.

— Que de grace! que d'amabilité! pensa la triste Antonia.

— D'ailleurs, tenez, ajouta lady Walton, il me semble que je vous aime déjà... et pourtant je ne sais pas même votre nom.

— Je me nomme Tahiba, repartit le Caraïbe; mais le père de la senora était le marquis de...

— Cela importe peu, interrompit Antonia...

— Sans doute, et c'est m'offenser, M. Tahiba, que d'entrer dès aujourd'hui dans aucun détail; vous ferez mieux de m'apprendre aussi le nom de votre fille. Il me tarde de l'appeler tout simplement...

— Antonia, madame, dit avec modestie la belle étrangère.

— Antonia, répéta affectueusement la jeune et caressante châtelaine, c'est délicieux... comme une amie... comme il me tarde aussi de m'entendre appeler Caroline... Le voulez-vous, Antonia?

— Je n'oserai pas aussi vite, dit celle-ci en souriant et en rougissant.

— Sans doute, sans doute, grondez-moi, faites-moi la leçon... je suis bien prompte, bien familière... mais d'abord je suis femme, moi, dit-elle en inclinant la tête d'un petit air plaisamment important,et puis je ne suis pas comme cela avec tout le monde; vous ne comprenez donc pas quel service vous me rendez; vous ne voyez pas que votre action vous révèle tous les deux, que votre présence ici suffit pour vous faire apprécier?

— Nous n'avons pas eu grand mérite à faire cela, madame, dit Tahiba, nous quittions l'Espagne, nous voyagions au hasard, sans direction arrêtée, nous cherchions une retraite paisible...

— C'est une raison de plus pour vous arrêter à Fierval, et je suis heureuse de savoir que je ne vous détourne d'aucun but; autant ici qu'ailleurs...

— Oh! bien mieux qu'ailleurs! ne put s'empêcher de dire Antonia...

— Voilà une bonne parole! répliqua lady Walton en lui tendant la main.— Allez, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Tahiba; allez bien vite congédier votre postillon.

XIV.

La confidence.

Dans la soirée de ce même jour, après le dîner, les deux jeunes femmes laissèrent Tahiba au salon en compagnie du *Journal de l'Empire*, et, se donnant le bras, descendirent dans le parc. Déjà une douce familiarité commençait à s'établir entre elles, malgré tout ce qui devait y mettre obstacle dans l'esprit inquiet d'Antonia; mais il leur fallait bien céder à l'intérêt qu'elles s'inspiraient réciproquement. Toutefois Antonia était loin de songer à livrer ses secrets; elle avait le douloureux avantage de pénétrer ceux de sa compagne, et si elle se montrait à demi expansive, c'était pour que Caroline le devînt tout à fait. Cela n'était pas difficile; mais était-ce tant à désirer?

Quoi qu'il en soit, toutes deux n'étaient pas ensemble depuis une demi-heure, que la Française, obéissant à son naturel, se prit à dire :

— Je suis sûre, chère Antonia, que vous me trouvez bien indiscrète.

— Comment cela? Vous pensez...

— Oui, oui; vous êtes sensible et vraie, vous êtes tendre et simple, vous êtes... femme enfin, je n'en doute pas, je l'ai bien compris; mais vous êtes calme, sérieuse, réfléchie... éprouvée déjà, peut-être, et il est impossible que l'abandon de mon premier accueil ne vous ait pas causé au moins de l'étonnement...

— Un peu, c'est vrai...

— Ah! voyez-vous?...

— Mais tout à fait à votre avantage...

— Oh! ne me flattez pas! Cela n'était pas dans les grandes convenances... Mais... c'est que vous ne savez pas... Oh! vous ne pouvez pas savoir quel service vous me rendez!

Et en prononçant ces mots avec une vive expansion, Caroline serra la main d'Antonia et la regarda de cet air à la fois plein de bonheur, de honte et de mystère, qui n'appartient qu'aux femmes, quand elles vont s'avouer entre elles la grande affaire de leur cœur, quand elles touchent de près au bonheur de parler, faute de mieux, et qu'avant de le laisser comprendre à un homme elles vont se soulager à l'oreille d'une amie de ce grand mot qui gonfle leur poitrine : J'aime!

Antonia le comprit, et, rappelant toutes ses forces, elle sourit doucement et ne demanda pas du regard un secret si facile à deviner; mais elle attendit avec angoisse le reste de l'explication.

— Vous avez cru d'abord, reprit la naïve Caroline avec un grand air de finesse, m'apporter une lettre de l'homme que j'aimais; et puis, vous avez vu que cette lettre était de mon frère, et vous vous êtes repentie peut-être de m'avoir calomniée; mais nous étions quittes : car je vous calomniais aussi, vous qui vous hâtiez, sans me connaître, de m'apporter des nouvelles d'un prisonnier, d'un étranger, d'un ennemi, que vous n'aviez jamais vu. C'est si bien, cela... c'est si généreux et si simple!..... Eh bien, vous avez fait plus encore que vous ne croyez!..... mais je ne sais comment vous dire cela...

— Je pourrais vous aider, dit Antonia d'une voix tremblante... Ce M. de Gurgy...

— Oh! que vous êtes bonne et gentille de l'avoir deviné, s'écria Caroline en l'embrassant; et, comme la nuit tombait alors, elle ne s'aperçut ni du tressaillement ni de la pâleur d'Antonia, qui de son côté, ne vit pas la rougeur de Caroline.

— Si vous saviez, continua celle-ci, comme il est beau, brave, spirituel! que de grâce, d'instruction, de talens il possède!... Mais pour que vous compreniez bien tout, et pour vous expliquer comment vous m'apportez, vous, un bonheur inestimable, une joie qui ne saurait se payer que par un dévoûment de toute la vie...

— J'avais cru, interrompit Antonnia d'une voix basse et troublée, vous apporter une pénible nouvelle, et, à présent plus que jamais, il me semble...

— Oui, c'est cela, il vous semble que vous m'avez appris deux malheurs au lieu d'un... Eh bien! détrompez-vous et écoutez-moi :

— Nous étions bien jeunes, Emile et moi...

Antonia frémit..... Ce nom d'Emile employé familièrement par une autre femme l'avait frappée au cœur.

— Il s'appelle Emile, dit Caroline en s'interrompant, j'oubliais de vous en prévenir, comme si vous pouviez le savoir... C'est un joli nom, n'est-ce pas... un nom que j'aime...

— Et moi aussi, dit la pauvre Antonia, en affectant le ton de l'indifférence.

— Nous étions bien jeunes tous les deux, reprit la châtelaine, lorsque nos deux familles, intimement unies depuis long-temps, émigrèrent en Angleterre et s'établirent dans la même retraite. Nous comme vous alors... des exilés! Allez, je connais cela; et c'est une raison encore pour que je vous aime, d'autant plus que vous, vous êtes seuls... Nous, du moins, nous étions plus heureux, Emile et moi surtout Toujours ensemble, comme des enfans, comme le frère et la sœur, nous avons grandi ensemble; il m'apprenait beaucoup des choses sérieuses que savent les hommes, et moi je lui enseignais aussi ce que je savais; par exemple, et j'en suis fière, c'est moi qui lui ai montré la musique...

— Ah!... dit Antonia; il est musicien?

—Oh! je crois bien!... Figurez-vous le talent le plus distingué! Il faut être juste; l'écolier a laissé le professeur bien loin derrière lui!... Enfin, pour abréger, et, comme cela devait être, quand il a eu vingt ans et moi dix-sept, nous nous aimions...

—Vous vous aimiez...

—Oui, mais voilà que nous ne le savions pas... Il n'était pas capitaine alors, et moi je n'étais pas veuve. Notre innocence a duré juste assez de temps pour que je me sois trouvée mariée, sans trop savoir comment, et par ses propres conseils, remarquez bien ce trait-là, avec lord Walton, riche et vieux seigneur, le meilleur et le plus ennuyé des hommes. Le rang de nos familles nous donnait accès dans les plus nobles maisons du pays, et mon caractère avait charmé milord, qui me demanda, m'obtint et m'épousa, avant qu'il me vînt à l'idée de voir en lui un rival, et un rival heureux, pour celui que j'aimais sans connaître le mot d'amour.

Nous éprouvions bien un peu de tristesse, Emile et moi, en consommant ce qu'il disait être un sacrifice au bien-être de nos familles; mais nous ne pensions pas que notre affection mutuelle fût plus exigeante, je vous l'ai dit, que celle d'un frère et d'une sœur, et l'avantage d'une aussi brillante alliance, offerte à des proscrits, étouffa toutes les objections qui s'élevaient timidement du fond de nos cœurs. Le lendemain du mariage, nous étions éclairés tous deux, moi par le remords, et lui par la jalousie. C'est alors que les émigrés furent rappelés, et que nos deux familles rentrèrent dans leur pays et recouvrèrent leurs biens, me laissant seule exilée, mais non pas seule malheureuse. Emile devait bien souffrir aussi!

Les lettres de mon frère m'apprirent bientôt qu'Emile et lui avaient pris du service dans le même corps, et j'assistai, du fond de ma triste retraite, à son début dans cette nouvelle phase de sa carrière. Mauvert m'écrivait que son ami s'exposait avec préméditation, avec un froid acharnement, qu'il dirigeait des travaux au milieu du feu avec le même calme et le même sourire que s'il eût tracé un plan au bivouac, qu'il leur passerait sur le corps à tous. Et, en effet, son avancement fut rapide... Ce désespoir, qui le poussait à la mort, n'était-ce pas moi qui l'inspirais? Et ces distinctions qui en furent le fruit, n'était-ce pas à moi qu'il les devait? Puis-je en douter? Et n'est-ce pas moi qui l'ai fait ce qu'il était alors et ce qu'il est aujourd'hui?

Quant à moi, mon chagrin eut un autre résultat qu'aucun de nous, certes, n'eût songé à prévoir. Lord Walton, vieillard miné par la consomption, avait été séduit avant tout par l'enjouement de mon caractère, et par l'espoir que ma société prolongerait ses jours en jetant de la distraction dans son intérieur. Or, ce fut précisément ce mariage qui vint détruire ma gaîté, ma folie, et jeter un voile sombre et froid sur toutes les ressources de mon esprit et de mon cœur; de telle sorte que, bien loin de communiquer mon humeur insouciante et jeune à mon mari, je semblais avoir gagné le spleen avec lui. Cette idée, qu'il ne manqua pas de concevoir, augmenta son mal, auquel j'étais devenue incapable de porter remède, et il mourut dans mes bras après une union de plusieurs longues années, en se reprochant le triste sort qu'il m'avait infligé, et en me léguant tout entière, pour m'en dédommager, une de ces incroyables fortunes qui font de l'aristocratie anglaise un parti de rois.

J'en avais trop, beaucoup trop, sans compter ma liberté; et, au fait, je n'ai jamais su ce que j'ai possédé un instant: je n'ai pas pris le temps d'en connaître l'effrayant total. Lord Walton avait un neveu, sir Richard Walton, baronnet, assez mal rangé alors, mais d'une trempe de caractère originale et généreuse. Il aimait et respectait sincèrement son oncle; mais, du jour où le désordre de ses affaires dut rendre suspectes ses assiduités près du vieillard, il imagina de le négliger complètement, faisant volontiers le sacrifice de son avenir, si milord ne devinait pas le secret de son indifférence apparente.

Celui-ci n'eut garde d'aller chercher la raison vraie, mais beaucoup trop abstraite, de cette conduite problématique, et mon pauvre neveu, malgré l'espoir secret qu'il conservait peut-être, fut entièrement victime de son dédaigneux système. Dieu sait s'il me détestait!... Heureusement je l'avais compris, moi, et sa haine ne dura pas long-temps. Je lui rendis intégralement, du jour au lendemain, la fortune, les titres, les immenses propriétés de milord, me réservant seulement un revenu de trois mille livres sterling; et puis je revins en France, après avoir fait de sir Richard ruiné un lord de la chambre haute; de sir Richard peu considéré, le propriétaire le plus influent de son comté; de sir Richard abandonné de tous, un membre important et actif du conseil privé. Comprenez-vous sa surprise et son admiration!... Oh! il eût donné pour m'épouser tous ces biens que je lui rendais! Il eût exposé sa vie... que sais-je?... Mais, cette fois, je résistai mieux que la première. Il était jeune pourtant, plus digne que je ne saurais le dire de faire battre le cœur d'une femme, et l'événement a prouvé qu'il ne lui fallait qu'un semblable retour de fortune pour devenir de nouveau un homme recommandable et pour se rendre promptement célèbre. Mais j'avais assez de l'Angleterre; je remerciai le ciel qui venait de jeter à temps dans ma vie cette bienheureuse révolution; Emile était en France, libre encore, fidèle toujours, et je partis, laissant derrière moi, dans la personne de sir Richard, un ami aussi dévoué que puissant.

Quand j'arrivai ici, le corps d'armée dans lequel Emile servait avec mon frère, venait de partir pour l'Espagne. Toute réflexion faite, je finis par m'en applaudir. J'étais en deuil; je devais rester ainsi encore plusieurs mois. La mort de mon mari m'avait laissé une tristesse qu'il eût été sacrilége de distraire avant cette époque; puis enfin, cette guerre, qui ne devait pas être plus longue que les autres, me donnait le temps d'organiser par lettres avec mon frère un complot délicieux. Il ne devait rien dire à Emile; mais au retour, tous deux devaient obtenir un congé ensemble et venir à la Grande-Maison. Déjà j'étais propriétaire du reste de la vallée, et alors commençait et se déroulait tout un roman, que nous arrangions dans ses plus petits détails et qui se terminait par une charmante surprise... Je ne craignais qu'une chose; c'était que dans cet intervalle, ignorant ce qui s'était passé, ce qui se tramait, Emile ne cédât aux séductions de quelques femmes de votre nation... On les dit si belles, si attrayantes, si libres, si hardies!...

— Oh! madame...

— Pardon, ce n'est pas vous qui pourriez justifier cette opinion, excepté dans sa première moitié... et cependant, s'il vous avait vue, j'aurais couru bien plus de danger qu'avec toute autre...

— Et quand même quelque aventure... sans conséquence... aurait occupé, pour un temps, monsieur le capitaine, n'est-il pas à Cabrera maintenant? .. Tout ne serait-il pas rompu par cette catastrophe?...

— Vous avez raison;... mais je l'ignorais, et quand les nouvelles ont cessé de m'arriver, j'ai bien souffert, allez! Aussi, quoique vous m'ayez annoncé un malheur, il était moins grand que celui que je craignais...

— Moins grand?...

— Oui... Oh! nous sommes égoïstes en France!... Et puis ce malheur, j'ai le moyen de le faire cesser... Songez donc que je n'ai qu'un mot à écrire à sir Richard!...

— A sir Richard! c'est vrai!...

— Et alors il me devra sa délivrance, à moi, à moi seule!... Comprenez-vous?... Mon frère le lui dira, mon frère lui révélera tout, le préparera à tout. Pauvre Emile!... ce ne sera pas trop d'une telle consolation!... car Ferdinand m'a écrit que depuis long-temps il cédait de plus en plus au chagrin..., et alors mon plan est changé; mais cela m'est égal! celui-ci vaut bien l'autre!... Il vaut mieux!... Comprenez-vous, Antonia, pourquoi je vous aime et quel service vous me rendez?...

— Oui, oui! oui... je le comprends maintenant!...

— Ce soir même, j'écris à Richard, et je lui envoie une lettre pour mon frère, dont se chargera le capitaine du vaisseau qui les délivrera... Dans un mois, ils seront ici...

— Dans un mois!...

Insensiblement, les deux jeunes femmes étaient parvenues à un endroit élevé, mais toujours ombragé, et tout à l'extrémité du parc de Fierval. Là s'interrompaient brusquement les massifs de ce parc, et la vue planait sans obstacle sur celui de la Grande-Maison qu'éclairait doucement la lune, et au delà duquel brillaient, à l'entrée de la plaine, les toits ardoisés de la sénatorerie.

— Voyez-vous notre château? dit en souriant Caroline. Toute la vallée nous appartiendra; nous aurons à nous seuls tout un horizon.

Et, à cause de l'obscurité qui régnait sous les grands arbres, Caroline ne vit pas les deux larmes qui roulèrent secrètement sur les joues pâles d'Antonia.

XV.

Les rivales.

— O mon Dieu! que vous ai-je fait?... O reine des vierges, quand donc vous ai-je fait rougir?... O mon père, quand donc ai-je failli à ta pensée?... N'était-ce donc pas toi qui, de là-haut, m'envoyais cet étranger avec ton épée à son côté? n'était-ce pas à toi qu'il ressemblait?... Se trompe-t-elle, ou m'a-t-il trompée?... Si je l'écoute à son tour, elle, ils s'aimaient de telle sorte qu'il lui doit son talent, son courage et sa gloire; elle a inspiré, elle, une autre! tout ce qui me l'a fait aimer. Car je l'aime, enfin, et je n'aspire qu'à lui, je puis bien l'avouer à Dieu, à la Vierge, à mon père!... Et tout ce qui m'a perdue en lui, c'était l'ouvrage d'un premier amour, de celui qu'on n'oublie jamais!... Il m'a trompée en Amérique, il m'a trompée en Espagne... Et maintenant cette autre est libre; elle lui a sacrifié une fortune immense, un parti brillant; elle l'attend avec confiance; il va lui devoir sa liberté... Et c'est moi qui suis venue apporter ce triomphe à une rivale!... Oh! je ne l'attendrai pas, je fuirai... et jamais, jamais je ne lui rendrai mon épée... Mais que je suis malheureuse, ô mon Dieu! ô mon père!

Telle était la prière, la seule prière que pouvait faire Antonia, après s'être mise à genoux au pied de son lit, en revenant de sa promenade au parc avec Caroline.

— C'est bien fait! c'est bien fait! dit alors derrière elle une voix d'homme fort douce, exprimant à la fois la moquerie, la pitié, l'indulgence.

Et Tahiba, car c'était lui, s'assit tranquillement en robe de chambre au coin de la cheminée d'Antonia, en croisant ses jambes l'une sur l'autre et en se casant sur son fauteuil.

— Ah oui! dit la jeune fille, après s'être retournée vers lui, et en se relevant avec un sourire amer, vous ne pouviez manquer d'être là, toujours... vous!...

Et elle s'arrêta; car il lui fallait retenir, pour sa dignité, les sanglots qui allaient lui échapper.

— C'est mon droit et mon devoir, dit simplement le Caraïbe.

— Un droit d'inquisition.

— De vigilance pour votre bonheur!

— ... Car c'est indigne!... Dieu prend un jour à un enfant son père, qui lui restait comme un appui pour sa faiblesse, comme un asile pour son cœur; et il le remplace par un ennemi d'abord, par un critique ensuite, ce qui est pire qu'un ennemi.... Et à quel écho voulez-vous donc que je parle, monsieur, depuis tout ce temps-là?... Car je suis seule, seule!.. Ne vous l'ai-je pas déjà dit!

— D'abord, dit Tahiba, le ciel a de l'écho quelquefois; quand le temps est à l'orage, quand on est triste... — Puis un père qui n'est plus sur la terre n'en existe pas moins pour son enfant, si cet enfant le cherche du côté où je viens de vous dire qu'il y avait de l'écho quelquefois; puis Tahiba n'est pas un critique; il ne juge personne, il attend qu'on le juge et qu'on l'aime...

— Qu'on vous aime?...

— Mais oui.

— Vous avez une belle patience!

— Il en faut; mais la senorita m'a déjà dit cela il y a long-temps, à une époque où elle semblait mieux me comprendre.

— C'est que vous étiez plus sérieux.

— Je ne ris jamais! se récria le Caraïbe avec une admirable bonhomie.

— Et vous n'en êtes que plus odieux! dit vivement la créole exaspérée.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua Tahiba. — Et d'abord, comment se fait-il que, depuis Cordoue, vous ne m'ayez pas encore demandé à connaître le secret de l'épée?

— Je m'inquiète bien d'une épée, d'un secret, d'un trésor...

— Senora, vous étiez bien jeune alors, mais vous avez dit: — Je m'inquiète bien d'un mari, pourvu que quelqu'un me rende mon épée un jour!... Est-ce le contraire que vous voulez dire aujourd'hui?

— Non; car je la garde, et nous partons.

— Partir! Pauvre enfant... et aussi pauvre jeune homme; car il vous aime.

— Vous dites?...

— Qu'il vous aime; en doutez-vous?

— Ah! je respire... Tahiba... et cependant vous vous trompez... vous me trompez...

— Je me trompe rarement, et je ne trompe jamais personne. M. de Gurgy ne s'est-il pas jeté à vos pieds en vous disant qu'il vous aimait...

— Oui, en le disant!

— Il le disait sincèrement; je m'y connais.

— Ce n'était, dans tous les cas, qu'un second amour; il se faisait illusion...

— Vous ne pouviez pas le savoir alors, et vous n'en avez pas été moins sévère; mais, aujourd'hui même, vous pourriez vous tromper.

— Me tromper! quand elle me raconte qu'il s'exposait froidement aux plus affreux dangers, après leur séparation...

— Froidement?...Ce n'est pas ainsi que s'expose un désespéré amant; c'est qu'il est d'une bravoure tranquille, d'une bravoure... à la caraïbe..

— Quand elle me dit que la tristesse et l'accablement de M. de Gurgy sont les effets de son souvenir à elle...

— Il était fort gai, à la Hotte.

— Quand elle a tout abandonné, tout sacrifié pour lui, qu'elle le désire et qu'elle l'attend...

— Elle ne se gêne pas!

— Quoi! vous pensez!...

— Je pense que la pauvre petite sera punie de son excès d'assurance, au retour du baron de Gurgy, et qu'elle se consolera.

— Ah! Tahiba, Tahiba!... que je vous aimerais si...

— Si je n'étais pas si odieux!... Mais vous êtes franche et je ne vous abandonnerai plus à vous-même. Du courage, ma fille, et souvenez-vous que j'ai la conscience de mes droits. Si je remplace votre père, mon enfant, c'est sérieusement: c'est pour que vous me parliez à moi, au lieu d'invoquer l'ombre du marquis. Je ne vous ai pas blessée le premier; et si vous souffrez d'être seule, croyez que je suis seul aussi par votre volonté; que s'il vous manque un père, il me manque une fille; et n oubliez pas qu'un jour vous me disiez en mettant votre main dans la mienne: « Les vieillards sont plus sages que les enfans; je ne renverserai plus les rôles... »

— Eh bien! je ne puis mieux faire que de le répéter aujourd'hui dit Antonia émue et confuse, en tendant la main au Caraïbe.

Le vieillard prit cette petite main et la serra en adressant à la jeune fille un sourire de réconciliation; mais, toujours incorrigible, il ajouta:

— A la bonne heure; mais je crains bien que, pour rentrer tout à fait en grâce auprès de vous, il ne me faille le succès.

— Heureusement pour vous, dit Antonia sans se fâcher, je ne veux que vous aider à l'obtenir; mais que faire?

—Deux choses très simples; nous cacher, quand il sera temps; et, jusque là, espérer... espérer!...

Et le vieillard s'éloigna, en rapprochant encore son index de son nez recourbé.

Partagée entre cette espérance, et les craintes que lui inspiraient, chaque jour, les paroles expansives de la châtelaine de Fierval, Antonia ne sut pas se conformer assez bien à la dernière recommandation du Caraïbe. Elle souffrait plus qu'elle n'espérait; et souvent Caroline l'observait avec étonnement. Caroline lui dit un jour:

— Savez-vous, amie, que j'ai peur de vous?...

— De moi!... reprit Antonia en composant bien vite sa contenance.

— Oui, de vous... Oh! vous avez beau me caresser maintenant du regard, et me parler de votre voix qui séduit... Je vous devine, je vous connais...

— Croyez-vous donc que je vous cache quelque chose?

— D'abord.... Mais ce qui me fait peur est une chose que vous ne pouvez cacher, quoique vous en ayez bonne envie..,

— Mais quoi donc? demanda la créole avec une certaine agitation?

— Quoi donc?... Votre caractère...

— N'est-ce que cela?... Vous me croyez méchante?

— Oh! je le voudrais bien! .. Ce n'est pas cela, Antonia!... j'ai peur de vous; car je n'ai pour moi que des souvenirs bien fraternels, bien calmes, bien incertains peut-être... Me comprenez-vous?... Et vous, quand il vous verra... et lui, quand vous le verrez...

— Quelle folie! dit Antonia en tressaillant...

— Quelle folie! non pas. Folie de l'avouer... oui, peut-être; folie de craindre... non.

— Mais, dit la jeune fille troublée, qui pourrait, sans remords, toucher à votre bonheur?... Quelle âme noble ne se sacrifierait pas en vous connaissant, si jamais elle avait poursuivi les mêmes espérances que vous?...

— Oh! qui sait?... Vous, par exemple, vous ne vous doutez pas de vos forces; et, malgré vous... Mais j'ai un moyen!

La jeune femme prononça ce grand mot d'un air mystérieux, important, presque joyeux aussi, en se penchant à l'oreille d'Antonia. Celle-ci reprit sur-le-champ, d'une voix émue mais douce:

— Le meilleur moyen, madame, d'assurer votre tranquillité, c'est que, mon père et moi, nous partions sans avoir vu ceux que vous attendez...

Caroline lui mit la main sur la bouche avec effroi, et des larmes brillèrent dans ses yeux; puis, ayant pris le temps de se remettre, elle dit avec douceur aussi:

—Non, non! pas cela.. Je vous aime trop, voyez-vous?... Mon moyen à moi, c'est quelque chose de beaucoup mieux... que je ne vous dirai pas...

Il ne manquait plus que cela à la pauvre Antonia.

Et en effet, Caroline ne le dit pas; mais à partir de ce moment, il fut facile à Antonia de remarquer et même d'interpréter le petit manége tout à fait nouveau, et bien innocent du reste, auquel elle eut recours.

Ainsi, ce jour-là même, en entrant dans la chambre de Caroline, Antonia fut frappée de l'apparition d'un vaste cadre renfermant le portrait en pied d'un magnifique officier: uniforme complet, broderies d'or, éperons d'or, aiguillettes d'or, rien n'y manquait, pas même une figure à moustaches noires, figure militaire, assez bien ajustée à l'uniforme, régulière et satisfaite; figure d'ordonnance, comme on en voyait tant alors, et qui, rehaussée par le théâtral costume, se trouvait officiellement pourvue de tout ce qu'il fallait pour séduire une Française quelconque; il ne faut pas oublier une brave cicatrice, bien placée, aux environs de la tempe gauche, à deux lignes du *trépas*, et dont la vue achevait la *conquête* de tous les *cœurs*, style de l'époque.

Antonia ne manqua pas de voir tout d'abord cette superbe peinture et d'en demander l'explication.

— Ah! répliqua négligemment Caroline, sans regarder de ce côté, comme s'il eût été possible de n'y pas regarder... ce n'est rien... c'est le portrait de mon frère.

— Vraiment? dit Antonia en dissimulant un sourire. Mais il me semble que je ne l'avais pas encore vu.

— Sans doute; ce n'était, il y a un mois, qu'une toile assez médiocre, reléguée parmi les portraits de famille. Mais c'est que... je viens de la faire copier par un peintre habile. Ce pauvre frère, il sera bien aise, en arrivant, de voir que j'ai pensé à lui...

Un matin, lady Walton entra dans sa chambre, une lettre à la main; elle se soutenait à peine, son agitation était extrême.

— Je crois, dit-elle en essayant de sourire, que voici l'annonce de ma délivrance...

— De grâce, dit Antonia... Vous êtes émue, vos mains tremblent, vos yeux sont troublés; laissez-moi lire cette lettre...

— J'allais vous en prier... ne put que murmurer Caroline en lui tendant le papier et en se laissant tomber sur son fauteuil.

Antonia remarqua avec soulagement la quantité de timbres dont l'enveloppe était surchargée.

— Elle vient de loin, dit-elle.

« Ma sœur, je t'écris de Reggio ; nous sommes libres par toi; Emile le sait. Que de souffrances!... Mais nous te les dirons. Le navire anglais qui est venu nous chercher à Cabrera ne pouvait nous débarquer, comme tu le penses bien, sur aucune côte de France ou d'Italie. Aussi, après nous avoir promenés par Gibraltar, Alger, Malte et Syracuse, l'amiral (car ce n'était rien moins qu'un amiral), nous a déposés hier sur le port de Reggio. Maintenant il nous reste à traverser toute l'Italie, la Suisse et la France, et cela ne serait pas long, si nous avions de l'argent. Notre amiral nous a bien prêté cinquante guinées; mais ce ne sera pas trop pour payer à quelque brigand notre passage dans la Calabre. Nous nous garderons bien aussi de conserver les habits qu'on nous a donnés; ces drôles-là nous mettraient nus comme la main. Nous arriverons donc à Naples comme de vrais mendians, en haillons, à pied, et sans argent. C'est ici que tu dois encore devenir notre providence. Pendant les quinze jours que durera notre voyage dans les montagnes, tu auras le temps de nous adresser à Naples, poste restante, un bon de quelques mille francs sur un banquier de cette ville. Nous prendrons la poste, et au bout de quinze autres jours, nous t'embrasserons tous les deux, frère et mari. J'envoie ma lettre par Messine et Naples. Elle te parviendra promptement, et nous ne nous mettrons en marche qu'après l'époque supposée où tu devras l'avoir reçue, afin de ne pas devancer ton envoi. J'aurais voulu prendre le même chemin; mais d'abord Gurgy est très fatigué; tu sais? grand cœur dans une pauvre poitrine!... Ensuite, nous n'avons plus aucune espèce de papiers, et nous ne pouvons nous en procurer qu'à Naples, près des autorités françaises; enfin, j'ai des raisons particulières pour préférer la route par terre, et je puis te les dire. Isolés dans de sauvages montagnes, souffrant ensemble, nous reposant ensemble, courant les mêmes dangers, supportant les mêmes ennuis, les mêmes fatigues, nous n'aurons plus rien à nous cacher, à nous refuser. Je lirai au fond de son âme, et je lui confierai enfin nos projets. Il sait déjà que tu es libre et que nous te devons notre délivrance. Quant à ton veuvage, soit convenance, soit qu'il te suppose héritière de l'immense fortune de lord Walton, et que sa délicatesse s'en effarouche, il n'en a témoigné sa joie que par ces mots : « Nous la reverrons en France! » Et il m'a serré la main. Que dira-t-il, quand il saura que tu t'es dépouillée pour qu'il ne craigne pas de réclamer ses anciens droits sur ton cœur; et que ne fera-t-il pas, quand je t'aurai présentée à son imagination telle que tu es maintenant, et que je lui aurai dit tout bas, même dans cette solitude, ta fidélité, ta confiance en lui, tes intelligences secrètes avec moi? Espère, bonne sœur, et ne redoute rien dans le passé; je ne lui connais aucun souvenir plus sérieux que le tien. Tu sais comme je l'observe depuis deux ans; ainsi compte sur un bonheur dont tu n'es plus séparée que par quelques semaines.

» Ton frère et ami : Ferdinand Mauvert. »

» *P. S.* Nous avons passé quinze jours à Alger, et nous lisons très bien l'arabe. »

— Dieu merci! se dit Antonia en terminant cette lecture plus d'une fois interrompue par sa compagne, — il est triste; il n'a pas parlé; il m'aime, il espère toujours... Ah! nous verrons!

Et un éclair de triomphe étincela dans ses yeux.

— Plus que six semaines!... dit Caroline en se levant et en embrassant son amie... Oh! je vais écrire bien vite!... Dans six semaines, Antonia, je le verrai... *nous les verrons!*... car j'espère.... Oh! si vous saviez, si vous vouliez ce que j'espère!... D'abord je ne veux pas être la seule heureuse...

Caroline prenait mal son temps pour revenir à son thème nouveau. Antonia était pleine d'amour, de joie, d'espérance; la lettre de Mauvert lui répondait d'Emile; et l'auteur de cette lettre ne pouvait séduire beaucoup celle qui venait de lire ce qu'il méditait.

Le moment était arrivé d'ailleurs d'assurer l'exécution du plan indiqué par Tahiba, adopté par Antonia, pour éviter les deux officiers. Il ne fallait pas que sa présence fût soupçonnée à Fierval, puisque son sort et celui de Caroline étaient abandonnés fièrement au libre arbitre d'Emile; puisqu'il fallait qu'Antonia absente fût encore la plus forte.

— Il y a long-temps que je vous ai devinée, dit-elle avec tristesse à Caroline qui allait sortir.

— Comment! s'écria celle-ci en se rasseyant, depuis quand?

— Mais... depuis le jour du portrait... rien que cela! répondit Antonia en souriant à demi.

— Ah! mon Dieu!... Mais c'est terrible!... je ne suis bonne à rien! Oh! ne me parlez pas!.... je suis sûre que vous allez me faire de la peine!...

— Ecoutez-moi, Caroline, car j'ai une prière à vous faire...

— Une prière...

— Et puis aussi, une terrible histoire à vous conter...

— Une histoire?...

C'était l'histoire de l'épée. Antonia en dit assez à Caroline pour lui faire comprendre à quels dangers pouvait l'exposer une existence trop visible, et, appuyant sur l'indiscrétion proverbiale des officiers français, elle termina en lui disant :

— Je ne puis me montrer à votre frère... à M. de Gurgy...

— Que dites-vous? s'écria lady Walton, intérieurement soulagée par cette déclaration, qui compensait pour elle le non succès de son propre expédient.

— Je ne vous proposerai plus notre départ, dit Antonia, mais, dès aujourd'hui, donnez-nous l'hospitalité à l'Ermitage, et promettez-moi que personne n'y viendra troubler notre solitude.

— Personne?...

— Excepté vous, pour que je sois au courant de votre bonheur et que j'assiste à toutes vos joies. Mais, souvenez-vous qu'il faut garder sur nous le plus absolu secret; que, si vous parlez de nous, si vous prononcez notre nom...

— Eh bien?

— Eh bien! je ne verrai jamais votre frère...

— Quoi! s'écria Caroline transportée, si je me taisais bien, vous consentiriez...

— Peut-être... après votre mariage... car notre retraite ne se prolongera pas au delà de ce terme... Et d'ici là, pourvu que vos deux cavaliers passent une ou deux fois sous nos fenêtres, nous serons contens. Vous savez que nous devons les voir délivrés.

— Oh! c'est bien, dit Caroline, et, cette fois, vous pouvez compter sur ma discrétion.

Et quand elle eut quitté Antonia, Caroline se dit avec joie que les choses ne pouvaient mieux s'arranger pour sa tranquillité personnelle, et pour la réussite de ses projets d'union entre son frère et son amie.

— Oh! oui, pensait-elle, je me tairai, et par une bonne raison d'abord, c'est que je ne veux pas qu'Emile la voie avant d'être mon mari... Elle est si belle! .. si noble! Qui sait même si ce n'est pas par générosité qu'elle se retire et se cache ainsi?... Toutes les raisons qu'elle m'a données ne sont guère solides; il y a même une contradiction entre ses refus si absolus et l'espérance qu'elle a fini par me laisser entrevoir; évidemment elle ne croit pas à ces dangers dont elle parle. Oui, oui, c'est cela même! Elle a voulu s'assurer de ma discrétion pour mon propre bonheur, et je puis rêver sans alarme le sien et celui de mon frère. Un peu de mystère ne gâtera rien.

XVI.

Le retour.

Encore aujourd'hui, si l'on va par les plateaux, du village de Lunay aux plaines de Montoire, et que, par un caprice de promeneur on descende à même le taillis, dans le vallon de l'Ermitage, il suffira d'être doué de quelques instincts romanesques pour faire sur-le-champ les observations suivantes :

Le pavillon, d'une construction toute moderne, est cependant délabré et abandonné depuis long-temps; donc il n'a été habité qu'une fois.

Les alentours sont trop délicieusement mélancoliques; la prairie est trop étroite, le massif de platanes trop coquettement isolé, le ruisseau trop mystérieusement dirigé à gauche, le long des aulnes, de marseaux et des peupliers suisses; la couleur des feuillages est trop tendre; leurs nuances jaunes, vertes, bleuâtres, sont trop délicatement rapprochées; l'air est trop embaumé, le silence trop complet, la maison trop parisienne et la perspective trop bornée, pour que l'ermite ne fût pas une femme, une femme jeune, une femme...

.....Elle aimait, par toutes les raisons ci-dessus, et parce que dans ce calme profond, le rêve de l'amour est seul assez doux pour occuper tous les instans.

Enfin elle souffrait; car on ne retrouve pas autour de la maisonnette les traces, même effacées, de ces soins, de ces enfantillages, de ces récréations de reclus, auxquels se livrent les gens heureux et tranquilles dans leur isolement. On ne voit survivre nulle part de ces végétaux durables qui rappellent l'existence d'un jardin et conservent les traditions de son emplacement; ni le buis robuste qui fut bordure et qui devient haie, ni le rosier qui fleurit toujours, au milieu des orties, des chiendens et des chicorées; ni les iris, ni les lilas, ni les pavots qui dédaignent la culture; aucun treillage affaissé n'atteste en quel lieu fut un berceau, en laissant traîner à terre l'aristoloche ou le houblon; on ne voit nulle part ni une caisse enfouie ni un vase brisé; on ne trouve même pas les restes d'un banc sous les platanes, ni les ruines d'un pont sur le ruisseau. Tout ce qu'on découvre pour franchir l'étroite rivière, c'est un tronc d'aulne déchiré, dont l'écorchure sanglante se réfléchit dans le courant limpide en travers duquel il est couché, et dont les deux bouts sont ensevelis dans les grandes herbes.

Et en effet, pendant tout cet été-là, l'ermitage eut une belle et poétique habitante. Jamais, dans Cordoue ni Séville, plus ravissante apparition n'avait erré sous les arbres de l'Alameda, jamais pied plus étroit ni plus coquet escarpin n'avaient effleuré les dalles de la terrasse publique, jamais plus beaux yeux n'avaient rayonné sous la mantille dans les Tertulias du soir, que les yeux qui se mirèrent tristement, cette année-là, dans l'eau pure du ruisseau; que les petits pieds, chaussés de soie, qui se mouillèrent plus d'une fois dans la prairie pleine de rosée; que le doux et gracieux fantôme qui glissa si souvent sous les arbres mélancoliques de l'Ermitage, quand la nuit était venue depuis long-temps et que le vent soufflait tout bas dans les feuilles.

Mais à peine les jours d'automne furent-ils arrivés, que la dame de l'Ermitage, sur laquelle on eût fait de si beaux contes dans le bon vieux temps, cessa tout à coup de paraître au dehors. Pourtant il faisait beau se promener alors. L'air était devenu vivifiant; la prairie était fraîche et sérieuse; les anémones d'un violet pâle s'ouvraient seules sur la verdure

sévère, les taillis exhalaient une fine odeur d'héliotrope, les nuages plus vaporeux jetaient sur le paysage des ombres pleines de mystère, et l'horizon prenait des voiles bleuâtres et froids, qui quelquefois s'éloignaient diaphanes, jusqu'aux premiers plans, confondant tous les objets dans une molle harmonie, effaçant toutes séparations, fondant toutes les couleurs, unissant toutes les perspectives de la terre sous un glacis céleste, tandis que les peupliers, jaunis à la cîme et caressés par une lueur de soleil, se détachaient en avant, comme des palmes d'or sur un rideau d'azur

..... Mais c'est que peut-être la dame de l'Ermitage avait peur de n'être plus seule en se promenant dans sa prairie. Et, en effet, peu de jours après qu'elle eut commencé à s'enfermer ainsi, deux hommes en costume de chasse traversaient sans façon cette prairie, par une joyeuse matinée. Trois ou quatre beaux chiens furetaient dans l'herbe autour d'eux, avec des colliers dorés qui étincelaient au soleil. L'un de ces deux hommes était d'un extérieur modeste; mais ses traits étaient d'une finesse et d'une noblesse remarquables : sa taille était moyenne et sa démarche élégante; sa physionomie était aussi belle que sérieuse, et ses sourcils légèrement froncés, ses lèvres souvent serrées l'une contre l'autre, semblaient indiquer en lui les retours fréquens, quoique faibles et cachés, d'une souffrance ou d'une préoccupation morale. Son compagnon était de bonne mine, brun, les cheveux courts, les favoris rasés, la moustache petite et noire, le teint coloré, les yeux brillans, l'air brave, bon et satisfait. A peu près de la même taille que l'autre chasseur, il était cependant plus carré des épaules, plus lourd de formes, plus disposé à contracter, dans la suite, la goutte et l'obésité d'un ancien officier de cavalerie, à devenir colonel du Gymnase, si le canon ne l'emportait pas avant l'invention du Gymnase.

Ces messieurs passaient à quelque deux cents pas de la maison, et ils atteignaient le milieu de la prairie, lorsque celui dont nous venons de parler arrêta le premier en lui prenant le bras; puis, d'une voix sonore :

— Pyrame, ici!... Diane, ici!... Coquette, ici!... Jupiter, ici!... Toi aussi, Emile, dit-il à son ami; venez tous, mes enfans, que je vous apprenne un secret, que j'ouvre mon cœur devant vous!...

Et, se penchant cavalièrement au bras de son compagnon, croisant une jambe devant l'autre, caressant sa moustache avec son gant de daim blanc, tandis que les chiens, rappelés par sa comique invitation, lustrés, bigarrés, inquiets, remuans, haletans, mais dociles, se tenaient assis en cercle devant lui :

— Tu vois bien cette maison, continua-t-il, assez poli pour s'adresser de préférence au seul homme de l'auditoire; eh bien! mon cher, il y a là un trésor...

— Ah!... répliqua l'autre avec assez d'indifférence, mais en se contraignant à sourire un peu.

— Oui! mais un instant, ce n'est pas pour toi... Le *tien* est par-là, ajouta-t-il en étendant le bras dans la direction de Fierval; c'est même le *tien* qui m'a mis, sans le vouloir, sur la piste du *mien*; je te dirai que je soupçonne le *tien* de te considérer comme un amateur de trésors, fort capable d'hésiter entre deux... C'est ainsi que, par une attention qui me flatte extraordinairement, le *tien* m'a laissé deviné le *mien*.

—Ta sœur est folle, mon pauvre Mauvert, elle n'a plus rien à craindre.

—Bon!... Alors, je l'avoue, ce trésor est une femme!... Ici, Jupiter : ce monstre-là n'a pas d'âme!... C'est une femme; elle est blonde, rêveuse, faible et penchée comme un épi; elle fait un effet délicieux sous des saules pleureurs; il lui faut du mystère et des clairs de lune, et elle a toujours une robe blanche : elle en déploie quatorze par semaine.

—Ta sœur t'a dit tout cela ?

—Du tout; ma sœur est essentiellement discrète; elle m'a dit seulement, d'un petit air... très connu, qu'il y avait là un trésor pour moi; et, comme j'adore les blondes, je suis tombé subitement amoureux; je rêve toutes les nuits de nuages, de chérubins, de sylphides, de crême fouettée, d'ailes roses et bleues, de vol-au-vent, de fantômes aériens, à travers lesquels on voit les étoiles, et qui se posent sur vos genoux, se suspendent à votre cou, vous grimpent sur les épaules avec la légèreté d'une statue d'édredon...

— C'est joli.

—N'est-ce pas?... c'est ossianique. Je suis décidé à prendre des leçons de harpe.

— Il serait plus simple et plus naturel d'aller tout de suite, en passant, faire une visite à notre voisine.

— O Dieu!... ô Dieu! quelle platitude!... vous n'êtes pas digne, cher ami, de Ferdinand ni de Caroline! Sans se rien dire, elle, lui et l'héroïne de ce châlet couvert en ardoises, s'entendent à merveille. Pendant quinze jours, mon idéale ne paraîtra pas; elle consacrera ce temps d'épreuve à m'observer, quand la chasse, ce noble plaisir, ou la méditation, ce besoin des âmes vierges, me conduira sous ses fenêtres. Elle saura par ma sœur, et jour par jour, mes moindres actions; elle aura le compte exact de mes soupirs, de mes distractions, de mes caprices pour d'autres... Le seizième jour, nous nous rencontrerons fatalement, sans nous parler, au bord du ruisseau; le dix-septième aussi, le dix-huitième aussi, le...

— Tu es horriblement ennuyeux!

— Cela durera quinze autres jours après quoi...

— Après quoi vous commencerez à vous adorer; c'est entendu; c'est dans les règles.

— Comment?.. qu'est-ce que tu dis?.. dans les règles!.. Tu ne les connais pas. Nous nous adorons déjà, mon pauvre ami!.. Dans ce moment, cachée derrière un de ces légers rideaux, elle m'observe; je passe à l'inspection; je produis mon effet... son sort est fixé!

— Alors, nous pouvons nous en aller.

— Volontiers; mais souviens-toi bien de ne pas troubler cette ravissante intrigue, de ne pas introduire un regard profane sous le mystère qui environne mon invisible, d'être discret, de te tenir à l'écart, de ne te mêler de rien. Il s'agit d'une opération délicate, qui exige beaucoup de complaisance de la part des événemens. J'espère que tu en montreras toi-même autant qu'on en peut attendre d'un ami.

— Je te le promets; je n'ai pas la moindre envie de voir ton héroïne, et je l'éviterai de tout mon cœur..

En ce moment même, et comme les deux chasseurs allaient quitter la prairie, Antonia disait à Tahiba, dans le salon de l'Ermitage :

— Eh bien! les voici, monsieur; croyez-vous encore qu'il soit possible de rester... d'espérer, comme vous avez dit?

— Je le crois, réplique sérieusement Tahiba, qui venait d'observer avec scrupule et profondeur la contenance d'Emile.

— Et moi, je vous obéirai; mais je ne crois pas!... dit la créole d'un air sombre et contenu.

— Oui, oui, je ne me trompais pas en vous affirmant qu'il me falla i le succès pour vous rallier. Toutes les femmes sont ainsi, d'ailleurs...

Et il sortit, sans autre observation.

Or, ce qui faisait qu'Antonia parlait au Caraïbe de cet air de douleur assurée, c'est que, la veille même, elle avait reçu au cœur un coup funeste. Caroline était entrée le matin dans sa chambre, et, joyeuse, animée, confiante, elle lui avait dit dès l'abord en l'embrassant :

— Ils sont arrivés... ils sont ici... depuis hier au soir... et je suis heureuse... mon frère a pleinement réussi!...

—Je m'en doutais, répondit Antonia en essayant de sourire; mais une amertume indomptable accentuait, malgré elle toutes ses paroles, et je m'en doutais, en voyant briller vos yeux...

— Si vous saviez tout ce qu'ils racontent!..

— Ah! est-ce qu'ils ont parlé de leurs amours en Espagne?...

C'était là une de ces phrases doubles et cruelles, par lesquelles une femme sait s'informer du secret qui l'intéresse tout en blessant sa rivale. Caroline fut légèrement étourdie, mais n'y vit pas autre chose qu'une maladresse dont le sens ne pouvait l'inquiéter. Antonia attendait avidement la réponse.

— De leurs amours! répéta la jeune femme..... Ah! ma pauvre amie! j'en suis fâchée pour votre Espagne, mais ils n'en disent que du mal; et, en fait d'amour, par exemple, ils la traitent assez durement. Ils vont trop loin, bien sûr! mais ils comparent vos femmes à des dragons et à des sapeurs; ils disent qu'elles font d'incroyables avances, et qu'après cela elles ont la prétention d'être jalouses, comme si elles avaient cédé à de longs efforts, à d'inviolables sermens. Ils assurent qu'ils en avaient peur, eux, des militaires! et qu'elles leur faisaient baisser les yeux... Emile jure, en riant, qu'il avait bonne envie de m'être infidèle, mais qu'il n'a trouvé personne à aimer.

— Il n'a trouvé personne!...

— Rien; mon frère non plus. Quant à lui, cela m'étonne, et je ne le crois guère, parce que...

— Parce qu'il n'est pas difficile, n'est-ce pas?

— Oh! non, reprit simplement Caroline, mais parce qu'il n'était pas amoureux, parce qu'aucun souvenir...

—Sans doute, tandis que M. de Gurgy...

—Entre nous, je crois que c'est ce qui l'a sauvé. Ils ont beau dire, on n'est pas dupe d mépris de ces messieurs, et l'on ne saurait surtout y ajouter foi, quand on vous a vue, Antonia.

—Et vous disiez donc que votre frère avait pleinement réussi!

—Sans doute, et j'étais folle de craindre le contraire. Mauvert a commencé par lui faire avouer que son cœur était libre, et, une fois tranquille de ce côté, il lui a tout dit. Dam! il paraît que cela lui a causé une révolution. Pendant tout leur voyage en Calabre, il ne s'occupait ni de la fatigue, ni de la misère, ni des dangers, il était continuellement agité, pensif. Quelquefois, me disait Mauvert, il s'arrêtait en marchant, levait au ciel ses mains jointes avec son bâton de pélerin, et s'écriait en pleurant : Mon Dieu, faites-moi succomber avant la fin de mes souffrances, si je dois violer mon vœu le plus cher!...—Et quand Mauvert lui demandait de quoi il voulait parler : Je pense à ta sœur, lui répondait-il. Une fois arrivé, sa première visite a été pour moi, il est venu avec mon frère, sans s'arrêter à la Grande Maison. Tant que Mauvert a été présent, Emile m'a paru froid et contraint, moi-même j'avais tant de peine à comprimer mes émotions, que je ne trouvais rien à dire, et que je le recevais moins bien qu'un étranger, mais Ferdinand ne manqua pas de nous laisser seuls après quelques instans, et alors mon cœur battit. Je baissai d'abord les yeux, puis j'eus honte de mon embarras, et je regardai Emile... Il me regardait aussi en silence; mais tout à coup il me tendit la main en s'écriant : — Caroline... le ciel a parlé... sa volonté est écrite dans tout ce qui est fatalement arrivé. Voulez-vous d'un homme qu'il faudra consoler... d'un homme brisé par la perte de ses illusions... d'un ami qui de long-temps ne vous rendra rien pour ce que vous lui donnerez... d'un chevalier qui a tout perdu... depuis le cœur et la tête, jusqu'au bras, jusqu'à l'épée?

— Jusqu'à l'épée..., dit machinalement Antonia.

— Ah! cela vous frappe aussi!..... Sans que M. de Gurgy m'ait rien

conté de son histoire, j'ai trouvé bizarre qu'il dût s'y trouver, comme dans la vôtre, un personnage, le personnage, fort respectable, d'une épée.

— Oui, c'est assez bizarre.

— N'est-ce pas?... Mais laissons cela... Dans huit jours, le contrat!..... Je l'ai voulu, je l'ai demandé hardiment. Je suis si certaine que son bonheur est là!... Ne le voyez-vous pas comme moi, Antonia?...

— Oui, je le vois assez clairement.

— Adieu, je cours à ma toilette... Vous les verrez passer quelque matin, et il faudra que vous deviniez lequel des deux est Emile... Mais comme vous voilà pâle et triste!... Pauvre amie!... elle pense toujours à son Solarez!... et cela n'est pas gai, surtout dans cette vilaine solitude!... Ecoutez, Antonia, tous les jours nous allons avoir des réunions, des parties de plaisir, des fêtes, soit à la Grande-Maison, soit à Fierval; eh bien! chaque matin, je viendrai vous en rendre compte; je n'oublierai rien, soyez tranquille! Cela vous amusera; ce sera pour vous comme la lecture d'une histoire, d'autant plus intéressante qu'elle touche à son dénoûment. Adieu... Soyez raisonnable... Oh! je connais quelqu'un qui saurait bien vous égayer... Regardez bien nos deux cavaliers, quand ils passeront sur *vos terres*.

— Et ce sont de telles femmes, se dit Antonia quand elle fut seule, qui nous accusent de témérité dans nos sentimens! Enchaîner ainsi la délicatesse d'un homme avant d'être sûre de son cœur, n'est-ce pas odieux?..... Oh! si je n'écoutais, comme elle, que mon penchant!..... si je marchais aussi à ce que je veux!... Mais je dois attendre encore, espérer encore .. croire, jusqu'au dernier moment, à cette seconde vue du Caraïbe jugé par mon père... Emile n'a pu m'oublier, il ne m'oubliera jamais! Mais le voilà qui s'est fait une raison, comme on dit, ou qui, déjà découragé, s'affranchit de tout effort pour me retrouver, pour savoir même si je vis ou si je suis morte!... Avant toute certitude, il prend cette femme comme une consolation... il n'a pas la vertu de l'amour! Non, il ne mérite pas un éclat de ma part: et peut-être il m'en punirait. J'aurai de la pitié pour lui, de la prudence pour moi. Je l'éprouverai sans me montrer, je prierai Dieu pour que l'occasion s'en présente bientôt.

Bientôt, en effet, l'occasion se présenta; mais, dans l'intervalle qui s'écoula entre le retour d'Emile et cette époque décisive, que de souffrances Antonia n'eut-elle pas d'abord à endurer; de quel calice fut abreuvée la noble martyre! Tous les jours, selon sa promesse, Caroline venait, racontant les parties de campagne, les dîners et les bals; et ses progrès dans le cœur d'Emile devenaient sensibles tous les jours. Antonia voyait ce dernier reprendre peu à peu sa gaîté, ses grâces, ses forces; elle pouvait calculer et prévoir, à une heure près, l'époque où il l'aurait tout à fait oubliée. Elle pouvait juger par ses yeux des changemens physiques qui s'opéraient en lui, toutes les fois que son insouciant camarade le promenait en vue de l'Ermitage. Il était facile de comprendre qu'il était moins affecté que les premiers jours; sa démarche était plus légère, son teint plus animé, ses gestes plus jeunes et plus nombreux; il prenait plus de part aux folies de Mauvert; on le voyait sauter des fossés, on l'entendait rire, appeler les chiens, piper les geais sous les grands arbres avec une perfection digne des écoliers. S'il y a quelque chose de cruel au cœur d'une femme aimante et fidèle, quand elle en est témoin, c'est cette étourderie insultante dans laquelle on se jette bien souvent pour étouffer son souvenir ou par suite même de l'excitation nerveuse que cause sa pensée. Et encore qui pouvait dire à Antonia si c'était son image à elle ou celle de Caroline qui rajeunissait ainsi le capitaine?

L'épisode sanglant de L... avait été raconté à Caroline avec toutes les réticences que pouvait désirer Antonia. Elle avait prévu avec justesse que, si les deux amis devaient prononcer son nom, ce ne serait pas devant Caroline. Mais celle-ci revenait souvent sur ce sujet, racontant avec admiration comment son frère avait pu échapper à la mort en se laissant tomber et en demeurant sous les cadavres de ses camarades, comment Emile avait eu le bonheur d'être appelé au dehors, cinq minutes avant l'horrible catastrophe... et Dieu sait si la pauvre Antonia écoutait froidement de tels discours!

Et puis Mauvert devenait insupportable. Les quinze jours d'observation s'étaient doublés, et aucune rencontre n'avait eu lieu: c'était contre toutes les règles. Plus le temps s'avançait, plus le galant officier resserrait son cercle fascinateur, plus il outrait ses provocations. Soir et matin, il écorchait l'écho des bois d'alentour du bruit d'une trompe de chasse sur laquelle il épuisait tout son répertoire de ponts-neufs. Il passait des heures entières à pêcher à la ligne dans le ruisseau, qui n'avait qu'un pied de profondeur et n'était peuplé que d'écrevisses. Il venait s'asseoir jusque sous les platanes, à deux pas de la maison, et oubliait sur l'herbe des albums chargés de vers d'un classique déplorable. Il entrait à la ferme et poussait la passion jusqu'à manger entre ses repas d'effrayantes portions de pain bis et de lait; mais on pense bien que les exilés n'avaient pas fait connaître en ce lieu leur vraie patrie et leur vrai nom. Mauvert en sortait chaque fois avec une ration de laboureur sur l'estomac, et emportant pour tout enseignement les débris d'un nom moscovite que les paysans estropiaient avec des variantes toujours nouvelles. Un jour, il eut la faiblesse de passer sur le chemin, à cheval et en grand uniforme, comme s'il allait faire une visite dans un château voisin; mais il borna nécessairement sa promenade à une tournée dans les bois, où les maraudeurs le prenaient pour un gendarme, et les bûcherons pour un garde général, et il eut le chagrin de voir des lièvres assis dans les clairières et se débarbouillant à dix pas de lui, sans qu'il pût les frapper autrement qu'à coups de sabre. Antonia souffrait doublement et du ridicule inopportun de ce personnage et de la crainte de ses entreprises. Elle tremblait qu'il ne finît par escalader ses fenêtres avec une échelle de soie, ou même, faute d'échelle convenable, par entrer naturellement au rez-de-chaussée.

Et puis enfin le mariage d'Emile était fixé à huit jours de là. L'empereur était de retour de son voyage en Hollande, et l'on parlait hautement de la campagne de Russie. Nul doute que les deux officiers ne dussent être incessamment remis en activité. Il était temps pour tout le monde d'arriver à une conclusion. La Providence en préparait une inattendue pour tout le monde.

XVII.

La Devise du père.

Un soir, au moment où Antonia venait de se retirer dans sa chambre, elle entend frapper vivement à sa porte.

— Qui est là? demanda-t-elle avec surprise.

— C'est moi, répond une voix entrecoupée, c'est Caroline...

— Vous! à cette heure?...

Et elle s'empressa d'ouvrir à son amie; mais, en la voyant, elle ne put retenir un cri d'alarme et presque de frayeur:

— Je vous fais peur, n'est-ce pas?... J'ai l'air d'une folle? lui dit Caroline. Ah! il y a de quoi le devenir, en effet...

Lady Walton était en toilette de soirée; sa tête et ses épaules étaient nues. Elle avait fait le trajet de Fierval à l'Hermitage, seule, à pied, à dix heures du soir par une nuit d'octobre. Le vent humide et glacé avait fouetté en arrière les longues boucles de ses beaux cheveux, qui maintenant tombaient défrisés jusque sur son sein soulevé par sa respiration haletante. Ses pieds chaussés de satin portaient l'empreinte du sable mouillé sur lequel ils avaient marché. Elle était pâle et glacée.

Le premier soin d'Antonia fut de la faire asseoir auprès du feu, de couvrir ses épaules, de la ranimer, de la calmer aussi.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle enfin. Que s'est-il passé?

— Oh! rien... presque rien... Dans nos salons tout se passe décemment, sans éclat... Aucun de ceux qui sont venus ce soir à Fierval ne pourrait soupçonner qu'il se soit passé quelque chose d'extraordinaire... et pourtant vous voyez ce que j'éprouve...

— Contez-moi tout bien vite... il y a là-dessous quelque terreur panique...

— Il y a là-dessous toute une catastrophe! Que vous dirai-je? .. par où commencerai-je?... Oui, je crois bien que c'est cela... Ce soir, on devait signer mon contrat de mariage... il y avait du monde... une sorte de fête... Le futur était en grand uniforme... l'épée au côté... Au moment où il prenait la plume... où, palpitante, agitée, faible, mais heureuse, je le regardais avec tendresse, avec confiance... avec une douce pitié... car il était pâle, sérieux et contenu... au moment où je lui disais en mon cœur: — Oh! signe, va, signe seulement, et je me charge de ta consolation et de ton bonheur... A ce moment-là, dis-je, un de mes gens entre et lui remet un billet... Emile y jette machinalement les yeux... la plume lui échappe... Il s'assied, il perd connaissance... Tandis qu'on s'empresse autour de lui, je cours au funeste billet, écrit en français, et contenant ces seuls mots: *M. le baron a changé... d'épée!*

— Qui a pu écrire cela!... s'écria vivement Antonia, prise au dépourvu.

— Puis revenant bien vite à elle-même: Tahiba, pensa-t-elle, Tahiba seul!...

— Je ne sais... je ne puis savoir... dit Caroline, à qui la sincérité de l'exclamation d'Antonia ne pouvait laisser aucun soupçon, si l'état de ses esprits lui eût permis d'en concevoir; cela est étrange; voici la troisième fois que l'on me parle d'une épée... vous... lui... ce billet... ma tête se perd... Quand Emile a ouvert les yeux... quand on a cru pouvoir de nouveau lui présenter la plume pour signer... cette fois-là, elle n'est pas tombée de sa main... il l'a jetée!... il a fui... sans me regarder... sans me dire un seul mot... et me voici!... Je n'ai pensé qu'à vous... j'ai laissé là les indifférens... je suis venue vous dire ma peine, ma terreur... implorer votre amitié, vos conseils!...

— Il faut, dit Antonia émue mais pleine d'espoir, aller le trouver, dès demain matin... lui demander une explication formelle.

— Chez lui?...

— Pas tout à fait. Ne m'avez-vous pas dit que, dans le parc de la Grande-Maison, il y avait un pavillon écarté dont M. de Gurgy s'était fait un réduit particulier, où il trouvait ses instrumens, ses livres favoris, où il venait peindre et faire de la musique...

— Où nous nous rencontrions chaque matin, dit Caroline en retenant ses larmes, comme deux amans, avec mystère, où nous prenions le thé ensemble, où nous avions de longues causeries...

— Demain, sans doute, il y viendra.

— Qui sait maintenant?

— Il y viendra je vous le dis... et vous y serez; vous l'attendrez.

— Oui, oui! c'est cela... mais ne me quittez pas, mon amie, mon ange sauveur...

— Ton ange sauveur! pensa Antonia en la regardant avec une amère compassion..... peut-être!... — C'est mon intention, répondit-elle seulement à haute voix.

— Ah! s'écria Caroline avec étonnement, mais aussi avec reconnaissance. — Oh merci, Antonia!... Voyez; c'est pourtant une femme qui demande à être soutenue par une jeune fille! soyez là, soyez cachée; l'i-

dée que vous serez là me donnera du courage.... Adieu.... je ne dormirai pas... demain à huit heures, je viendrai vous prendre... Adieu!

— Courage!... lui dit Antonia en l'embrassant. — Puis, quand elle fut sortie : — Courage aussi, moi! se dit-elle.

Et, le lendemain matin, à travers les vastes parcs dont les arbres courbés par les rafales d'automne secouaient en gémissant sur leurs têtes des tourbillons de feuilles, les deux rivales, enveloppées dans leurs mantes, serrées l'une contre l'autre, s'acheminèrent en silence vers l'enceinte de la Grande-Maison. Une petite porte pratiquée dans le mur vis-à-vis la sortie du parc de Fierval, et dont Caroline avait une clé, leur permit de pénétrer sans obstacle dans la belle propriété du comte. Caroline guida sa compagne sous les hauts massifs, et bientôt, dans un endroit écarté, recueilli, au plus fort d'une immense futaie et au fond d'une étroite clairière, elles aperçurent le pavillon, dont l'entrée principale donnait sur la pelouse.

— Vous avez peur? dit Antonia à Caroline, en feignant de remarquer pour la première fois son émotion et le tremblement dont elle était agitée.

— Oui, je n'ose traverser cette place découverte... il me semble que vingt regards nous observent sous ces arbres... Ces grands bruits entrecoupés de silence m'épouvantent...

— Rassurez-vous... et venez... venez! Ne suis-je pas là, dit la créole, qui tenait cachée sous sa pelisse l'épée du marquis de Roverda. Puis elle dit en elle-même, comme elle l'avait dit à Gulnar la mulâtresse, bien longtemps auparavant : — Vous avez toujours peur, vous autres!

Le pavillon, bâti simplement comme une maisonnette de jardinier dans un parc impérial, formait un long carré perpendiculaire à la futaie qui s'élevait par derrière. Il se composait de deux pièces prises sur sa longueur. La première, celle où l'on entrait d'abord en montant le perron dont nous avons parlé, ne recevait le jour que par sa large porte vitrée et cintrée, dont l'archivolte en brique se détachait gaîment sur la façade de rocailles. Elle servait pour ainsi dire de salle de réception : elle avait une cheminée de marbre blanc dont le tuyau extérieur était un gros cylindre de tuile rouge dressé sur le versant d'un toit en ardoises, semblable par sa forme à celui d'un châlet. On y trouvait un guéridon pour prendre le thé, un sofa, des fauteuils, des jardinières avec des fleurs, un piano et de la musique.

L'autre pièce, plus petite et plus retirée, était à la fois le boudoir du soldat et l'atelier de l'artiste. Elle était éclairée par le haut. Des armes et des toiles décoraient les murs. D'un côté était un chevalet, de l'autre un bureau.

La première de ces deux pièces s'appelait le parloir et la seconde l'atelier. Elles étaient en enfilade et communiquaient ensemble par une porte semblable à la porte d'entrée; mais, pour ménager la lumière dans l'atelier, on avait remplacé les panneaux vitrés de cette porte par une ample draperie dont les plis épais tombaient du cintre jusque sur le tapis.

Enfin dans l'alignement de ces deux portes et au fond de l'atelier, une troisième porte à panneaux massifs s'ouvrait par derrière sur la lisière de la futaie et presque sous l'ombre de ses premières branches. C'était, suivant l'occurrence, la sortie dérobée ou l'entrée secrète du pavillon.

Telle était l'importante disposition dont Antonia commença par prendre connaissance, tandis que sa compagne se jetait sans force sur le sofa et se laissait aller au torrent de ses pensées incohérentes, mêlées d'angoisse et d'abattement. L'émotion de l'Espagnole était grande cependant, en pénétrant pour la première fois dans ce lieu habité par celui qu'elle aimait. Mais elle était venue avec une décision forte et un espoir que redoublait cette situation hardie. Loin d'être énervée par le sentiment d'une crise imminente, elle y puisait cette sorte d'énergie fébrile qui est souvent un gage de succès.

— Parlez-lui franchement, dit-elle à Caroline, je vais me placer derrière le rideau de cette porte... N'oubliez pas que je suis près de vous, que je verrai comment vous suivrez mes instructions, que je serai témoin de la moindre faiblesse... Si vous hésitez, s'il vous faut un conseil muet, un signe qui vous inspire, regardez du côté d'Antonia; elle ne vous trompera pas...

En achevant de prononcer ces mots avec une affectueuse et familière compassion, Antonia passa dans l'atelier, et se tint derrière la draperie qu'elle avait tirée entièrement.

Presque au même instant, le capitaine entra dans le parloir, fit deux pas et resta immobile en voyant Caroline, qui était debout, près du sofa et s'y appuyait des deux mains, la tête baissée, froide et sans souffle.

— C'est moi, monsieur... c'est Caroline... balbutia d'abord la jeune femme.

— Vous, madame... aujourd'hui,

— Aujourd'hui, dit-elle plus fermement.

Emile se laissa tomber sur un fauteuil placé contre le guéridon, près duquel il se trouvait, et appuyant ses coudes sur le meuble, son front sur ses deux mains, il demeura ainsi, sans prononcer un mot.

Caroline le regarda tristement et lui dit :

— Emile, vous me cachez quelque chose. Ne me direz-vous rien? Vous le voyez, je viens...

Emile ne répondit pas. Caroline n'avait rien obtenu par l'abnégation d'elle-même; et sa touchante démarche, toute de confiance et d'abandon, n'était pas encore comprise. Blessée à son tour, et rappelée au sentiment de ses droits, en même temps que ses soupçons prenaient une direction fixe, elle changea à la fois d'attitude et de langage; une sorte de révélation lui vint à l'esprit en songeant au voisinage d'Antonia, et elle reprit avec calme, mais aussi avec une sorte d'autorité :

— Monsieur! monsieur!... Hier j'ai su que vous aviez un secret; aujourd'hui je crois que ce secret est le souvenir d'une autre femme. Hier j'étais ignorante, aujourd'hui je suis peut-être éclairée. Hier vous avez été mon maître, aujourd'hui je suis le vôtre... Vous m'écoutez enfin!

En effet, Emile avait tressailli.

Caroline leva les yeux vers Antonia qui, écartant le rideau, lui fit un signe d'approbation. Elle continua avec confiance :

— Je vous demande son nom, son pays, son histoire tout entière. Je veux savoir jusqu'aux détails les plus intimes, jusqu'aux plus insignifians épisodes; j'exige enfin un aveu complet. Mon pardon est à ce prix. Je ne vous parle pas de notre union. Il ne tient qu'à vous de me prouver que vous la désirez encore...

Emile laissa tomber ses mains jointes sur le guéridon, sans lever les yeux, sans répondre. Caroline prit son châle et son chapeau, et se dirigea vers la porte.

— Je vous donne dix minutes, monsieur, pour être libre encore, pour penser à elle, pour dire adieu à cette jouissance illégitime et personnelle que vous vous gardiez au fond du cœur, ou pour renoncer à moi. Je vous laisse seul une dernière fois avec ma rivale; si ce délai pouvait vous suffire pour ressaisir le bonheur que vous regrettez, si, dans cet intervalle, le ciel pouvait vous la rendre elle-même, je n'essaierais pas de lutter ainsi, mais vous n'avez à choisir, je le crois du moins, qu'entre un fantôme et moi. J'espère que vous vous déciderez promptement.

Caroline, avant de sortir, regarda encore du côté d'Antonia, mais l'attitude nouvelle du capitaine ne permettait pas à celle-ci de se montrer. Un pressentiment triste traversa le cœur de Caroline. Mais le silence, l'immobilité d'Emile l'avaient poussée malgré elle dans une voie décisive qu'elle ne pouvait plus abandonner. Elle sortit.

Antonia, cependant, suivait avec anxiété les diverses phases de la scène qui se passait dans le parloir. A peine eût-elle entendu le bruit de la porte qui se fermait, elle s'approcha de la table prit la plume et écrivit :

« Monsieur,

« Antonia est ici, à côté de vous... Elle vous écrit d'une main, de l'autre elle tient votre épée et la sienne. Elle devait vous la rendre, mais elle attendra aujourd'hui que vous ayez prononcé seul, dans votre cœur, entre elle absente et sa rivale présente. Si cette dernière l'emporte, dites adieu à Antonia et à l'épée de son père. »

Pendant qu'elle terminait sa lettre, le capitaine s'était levé et se promenait à grands pas dans le parloir. Elle l'entendit et s'approcha palpitante, du rideau fatal qu'elle écarta faiblement, imperceptiblement, assez seulement pour glisser un regard dans la pièce voisine. Emile marchait avec agitation. Son regard était fixe et n'apercevait aucun objet; tantôt il croisait ses bras sur sa poitrine, tantôt il s'arrêtait en portant la main à son front. Evidemment il luttait contre une influence mystérieuse il se débattait dans une sorte de malaise magnétique, et la présence de l'objet aimé agissait sur lui par une des puissances occultes qu'il ne nous est pas permis de contester, mais il ne se rendait pas compte de cette souffrance; il était loin d'en soupçonner la cause.

— Si elle savait, se disait-il en pensant à Caroline, si elle savait que ce souvenir m'est plus précieux qu'elle-même, qu'elle est vaincue dans cette lutte entre un fantôme et une réalité!... O mon beau rêve...

Emile ne parlait pas, mais Antonia lisait en quelque sorte ses pensées une à une dans son cœur.

— Pourtant, dit-il encore, et cette fois tout haut, si c'était elle!... O mon Dieu!... hésiter... entre elle et Caroline... un crime... ce serait un crime!

Le cœur d'Antonia s'épanouissait de joie, ses jambes la soutenaient à peine, sa main écartait la draperie, son visage était pâle, son regard troublé. Le capitaine avait repris sa marche.

— Illusion!... folie!... malheur!... Il faudrait un miracle à présent.

Accablé, Emile se laissa tomber de nouveau sur le fauteuil qu'il avait quitté, en s'accoudant d'un bras seulement sur le guéridon, mais de manière à tourner le dos à l'entrée de l'atelier. Il était plus calme, mais plus abattu, plus navré, et il disait, la tête appuyée sur sa main :

— Mon Dieu! dans ce triste voyage, je vous avais tant prié de me donner la mort plutôt que de me faire manquer au plus cher de mes vœux!... Si elle m'aimait, vous m'eussiez exaucé... je mourrais à présent où elle répondrait... car tout à l'heure il ne sera plus temps!... Antonia! Antonia!... c'est la dernière fois que je t'appelle!...

Hors d'elle, Antonia souleva entièrement le rideau qui ne la cachait plus qu'à demi, et, suffoquée, tremblante, ivre du bonheur qu'elle trouvait et de celui qu'elle allait donner :

— Emile! dit-elle en balbutiant.

Mais sa voix fut trop faible, et, dans le même instant, la porte du perron s'ouvrit, et Caroline parut sur le seuil. Caroline vit tout d'abord l'attitude suspecte de sa rivale; elle vit l'expression de sa physionomie, et dans le mouvement de ses lèvres, elle saisit presque le nom qu'elle prononçait. Un étonnement sévère se peignit sur ses traits; Antonia, troublée, laissa retomber la portière. Emile n'avait vu que Caroline, et s'était levé à son approche.

— Eh bien, monsieur, dit celle-ci d'une voix émue, êtes-vous décidé?

— Vous l'emportez, Caroline, répondit-il en faisant sur lui-même un dernier effort. Sa contenance conservait un reste d'abattement, mais son

accent et sa physionomie avaient déjà le caractère ferme et persuasif qui accompagne toujours l'engagement d'un homme d'honneur.

Il avait pris sa main, et, après l'avoir conduite au sofa, il s'était assis à côté d'elle.

— Ainsi, reprit-elle avec une expression où perçait encore un peu de reproche, je ne l'ai pas toujours emporté ?

— Non, Caroline ; mais après ce qui s'est passé ce matin, je serais fou et lâche de ne pas vous dire que vous l'emportez maintenant ; et je n'aurai pas trop de toute ma vie pour vous faire oublier que vous vous êtes humiliée devant moi.

— Et cet aveu, vous êtes prêt à le faire ?

— Je suis prêt.... C'est l'aveu d'un souvenir trop vivement réveillé.... d'une folie à laquelle je ne dois plus songer, et dont je vous fais le sacrifice...

— Songez-vous bien qu'en le faisant, vous me prouvez que vous désirez notre union ?

— Je n'ai pas de plus cher désir ni de plus précieux devoir aujourd'hui.

— Songez-vous bien que mon bonheur est en jeu, et que toutes les paroles que vous prononcez ont une portée solennelle, renferment un engagement sacré ?

— J'y songe et je ne les prononce qu'avec cette conviction...

— Ecoutez, mon ami, interrompit Caroline en posant la main sur son bras avec une douce autorité et en le regardant fixement, écoutez... je viens d'être seule, et j'ai réfléchi, j'ai beaucoup réfléchi, beaucoup soupçonné, beaucoup deviné peut-être... Il s'agit d'une femme que vous croyez avoir perdue, n'est-ce pas ?...

— Que je ne puis jamais retrouver !

— Mon étourderie vous a empêché de faire les recherches nécessaires..

— Ç'eût été inutile...

— Cependant si elle vous cherchait, elle !...

— Une femme viendrait-elle ainsi à la recherche d'un homme ?...

Peut-être, dit Caroline en se levant. — Quel est son pays, son nom ?

C'en était trop pour Antonia, qui, depuis le retour de Caroline écoutait tout avec l'instinct vague du joueur dont la chance insultante a trahi le dernier espoir. Emile la reniait trois fois. Caroline l'avait devinée ; Caroline, tout en la croyant perfide à son égard, allait peut-être se sacrifier pour elle et se croire la plus généreuse... C'en était trop. Elle ne pouvait entendre la réponse d'Emile qui allait la nommer.

Froide et chancelante, mais forte encore et religieuse dans son désespoir, elle marcha vers la porte du fond, après avoir, en passant, jeté un coup d'œil sur la table où elle laissait sa lettre.

Elle ouvrit cette porte, tenant toujours et emportant à jamais l'épée...

Tout aussitôt elle poussa un cri terrible, et elle recula au hasard, demi-morte, les yeux fermés...

A ce cri, Emile et Caroline s'étaient précipités dans l'atelier. Emile reçut dans ses bras cette femme qui allait tomber. Devant lui était un homme d'un aspect hideux et repoussant, pâle, avec une barbe démesurée, des traits hagards, une sorte de froc en lambeaux, qui venait d'entrer sans doute par cette porte ouverte, et qui avait causé la frayeur de cette femme.

Emile vit l'homme d'abord, l'envisagea un moment, et s'écria tout à coup :

— Solarez !!!

Puis, baissant les yeux sur la femme renversée dans ses bras :

— Antonia !!!

En même temps, saisissant par la garde cette épée que les mains de la jeune fille défaillante abandonnaient, il en secoua le fourreau et en présenta la pointe nue au misérable qui arrivait ainsi.

Cet homme était dans un état voisin de la folie. On pouvait deviner qu'il venait de faire une longue route, tant l'expression de la fatigue se mêlait, sur son visage, à celle de l'énergie factice que s'impose trop souvent un caractère violent. Son premier mouvement fut de se précipiter sur cette épée nue, de la saisir des deux mains en s'écriant :

— Elle est à moi !... et j'ai juré que vous me la rendriez !...

Emile voulut la retenir, mais trop occupé d'Antonia qui reposait, inanimée, sur son bras gauche, il la laissa échapper si fatalement que don Solarez, la tirant brusquement à lui, en fit entrer trois pouces dans sa poitrine, à l'endroit du cœur...

Presque aussitôt, il la rejeta sanglante, recula vers la porte en étendant les bras, sans proférer un mot, et, trébuchant sur le degré qui formait le seuil de cette porte, tomba en dehors à la renverse.

Il était mort.

Comme si une force venue d'en haut l'eût réveillée alors, Antonia ouvrit les yeux, se sépara d'Emile, qui ramassa et garda en main l'épée vengeresse. Au même instant, un homme, un vieillard, au maintien grave et solennel, entrait après avoir jeté un coup d'œil froid sur le cadavre étendu au dehors. C'était Tahiba. Il referma la porte pour cacher ce lugubre objet, et dit :

— Voilà bien le jugement de Dieu, et le marquis de Roverda est vengé comme le voulait sa fille.

Avant que personne eût répondu, une voix joviale retentit dans le parloir.

— Ah ça, mais c'est bien le père Tahiba que je viens de voir dans le parc !.. Emile ?...

Ferdinand souleva aussitôt la portière, et tout le monde fut en présence.

— Monsieur, dit alors Antonia d'une voix faible et tremblante, en s'adressant à Emile, j'allais partir avec cette épée qui m'appartient plus que jamais...

— Un instant ! dit le Caraïbe. M. le baron veut-il, avant de la rendre, prendre connaissance du secret de cette épée ?... C'est écrit tout simplement sur la lame, et Solarez a dû le chercher long-temps ailleurs.

Emile se prit à examiner machinalement cette lame d'épée, dont la partie azurée semblait, comme d'ordinaire, rehaussée d'arabesques d'or.

— C'est de l'arabe ! dit Ferdinand qui regardait par dessus son épaule.

— Oui, dit Tahiba. Les seigneurs espagnols employaient quelquefois encore, à l'époque où vivait le marquis, l'écriture des Abencérages...

— Oh !... s'écria tout-à-coup Ferdinand qui venait de lire.

Emile lui mit la main sur la bouche, puis, prenant la parole :

— Caroline, dit-il, pardonnez-moi. — Senora, je ne puis consentir à vous rendre cette épée qu'en échange du trésor dont elle porte l'indication...

— Prenez, monsieur !... dit-elle avec étonnement, fierté et mépris, en tendant la main pour recevoir son épée.

— Pardon ! dit Mauvert en s'en emparant et en s'approchant d'Antonia, je crois que la senora a besoin de prendre une petite leçon de langue arabe : Voyez-vous, senora, cette lettre est un A, cette autre est un N, cette troisième un T, cette quatrième un O, celle-ci...

— Assez ! assez ! s'écria la jeune fille éperdue. Oh ! mon père ! Oh ! Emile !...

Ce qui était écrit sur l'épée du père, c'était le nom de sa fille, c'était le nom d'*Antonia*.

Lorsque les guerres furent terminées, deux Anglais arrivèrent un jour au château de Fierval. L'un était sir Richard ; l'autre, commandant du brick sur lequel le neveu de lord Walton avait passé le détroit, était M. Black. Ce dernier, revenu à des sentimens plus doux, avait accompagné le lord jusqu'à la demeure de celle dont le hasard lui avait fait connaître l'adresse. On sut alors que c'était lui qui, à Nice, avait arrêté Solarez comme prisonnier appartenant à la France, ce qui, comme on l'a vu, n'avait pas empêché ce dernier de s'évader une seconde fois.

Richard est l'époux de Caroline.

Ferdinand est toujours garçon.

Un tremblement de terre a précisément comblé le précipice de la Hotte vers l'époque où se termine cette histoire.

MAURICE SAINT-AGUET. — (*Commerce.*)

LA CHINE ET LES CHINOIS.



Si jamais un livre a pu avoir de l'actualité, n'est-ce pas celui-ci ? Si nous n'étions pas ce que nous sommes, le peuple du monde le moins voyageur, le plus exclusif qu'il y ait, certes il devrait n'en pas rester un exemplaire chez ceux qui vont être chargés de le vendre. Si, au lieu de le publier à Paris, l'auteur l'avait écrit en anglais et l'avait fait paraître à Londres, en une matinée, il eût disparu de la boutique où on l'aurait mis en vente. Un Français en Chine ! un artiste ! un observateur !... Qui est-ce ? Ah ! voilà !... C'est un garçon parti de la contrée la plus immobile et la moins progressive de France, un peintre de paysage né à Issoudun, en plein Berry. Parfois le hasard se donne la tournure de l'impossible : c'est sa fatuité. Beaucoup de ceux qui me lisent vont s'écrier : — L'auteur n'est pas allé en Chine. Eh ! bien, il faut le dire, le Berry en doute encore, et bien des vieilles femmes y mourront sans vouloir croire qu'un Berrichon ait vu la Chine.

— D'abord, pourquoi aller en Chine ? Qui lui a mis cette idée en tête ? a-t-on dit de toutes parts en Berry. Que pouvait-il y faire ? Et puis, a fait observer une des plus fortes têtes du pays, est-ce que la Chine existe ?

Ah ! nous sommes au cœur de la question qui, pour moi particulièrement, avait un intérêt immense. Mon enfance a été bercée de la Chine et des Chinois par une personne chère qui adorait ce peuple étrange. Aussi, dès l'âge de quinze ans, avais-je lu le père du Halde, l'abbé Grozier, qui fut le prédécesseur de Charles Nodier à la Bibliothèque de l'Arsenal, et la plus grande partie des relations plus ou moins mensongères écrites sur la Chine ; enfin, je savais tout ce que l'on peut savoir théoriquement de la Chine. Par esprit de contradiction, j'exerçais ce sens de la critique, inné chez l'homme social, sur les objets de l'innocente passion d'un vieillard. Je mettais toujours en fureur cette personne à laquelle je devais, d'après les lois chinoises, un si grand respect qu'elle est presque sacrée, quasi divine, en lui soutenant avec une perspicacité de seconde vue que la Chine et les Chinois étaient tels qu'ils sont dans les paravens, dans les écrans, sur les petites porcelaines, les grands vases et les peintures. Selon moi, le génie de ce peuple devait le porter à ne représenter que ce qu'il voyait, et tel qu'il le voyait, car le défaut de perspective est sans doute le résultat de la constitution de l'œil. Les Chinois, immobiles dans leurs inventions, conservateurs de toute chose acquise depuis cinquante siècles, avaient inventé *les Chinois peints par eux-mêmes*, mille ans avant que Curmer n'inventât *le Français peint par lui-même*. Cette opinion, qui ne tend à rien moins qu'à considérer les magots comme des portraits daguerréotypés, arrêtait net toute discussion.

(1) *La Législature*, *journal des deux Chambres*, qui représente avec indépendance les véritables principes conservateurs, et semble appelée à un si beau et si légitime succès, nous autorise à reproduire la charmante critique que M. de Balzac a récemment publiée sur le livre de M. A. Borget, intitulé : *La Chine et les Chinois*.

Hélas! apprendre à la France la vérité sur la Chine m'a semblé l'un des plus grands crimes de lèze-imagination. Un des hommes à qui j'en veux le plus au monde est Jacquemont. Quand j'étais malheureux, et la situation a chez moi trop de monotonie pour qu'elle me plaise; avant Jacquemont, je m'élançais en Asie, dans l'Asie de la reine de Golconde, dans l'Asie du calife de Bagdad, dans l'Asie des ***Mille et une Nuits***, le pays des rêves d'or, le chef-lieu des génies, des palais des fées, un pays où, comme disaient nos ancêtres, on est *vêtu de léger*, où les pantalons sont en mousseline plissée, où l'on porte des anneaux d'or aux pieds, des babouches ornées de poëmes écrits à l'aiguille, des cachemires sur la tête, des ceintures pleines de talismans, où le despotisme réalise ses féeries. Si l'on y rencontre le souverain, en moins d'un quart d'heure on obtient, en l'intéressant par un conte ou par une histoire, ce que, dans l'Europe des Calvin et des Luther (deux abominables drôles!) on ne peut avoir qu'après s'être roulé pendant des années dans la fange ou dans la poussière de l'Élection, dans les creux des bavardages de la Tribune, dans les luttes les plus déshonorantes pour l'esprit et où le génie de Richelieu perdrait ses ailes. Concevez-vous Richelieu parlottant au lieu d'agir?... Jacquemont nous a tué l'Asie. Ce député du Positif nous a promenés dans les jungles, dans les solitudes les plus sales, les plus rabougries, les plus pauvres; il nous a parlé de sa seringue comme de son cheval de bataille; il nous a vanté les gloires de l'Angleterre, cette infâme buveuse de trésors, contre laquelle l'Inde criera pendant l'éternité.

Dans les deux volumes de Jacquemont, je n'ai vu qu'une seule chose; mais cette chose est le débris de mon Asie, le dernier vestige des empires qui s'y bâtissaient, s'y écroulaient et s'y rebâtissaient comme des châteaux de cartes! C'est la ***Bégum*** ou ***Bégoun***, une vieille Allemande, Alsacienne, Suissesse ou Française, veuve de beaucoup de Nababs, la dernière sultane des contes, et riche de deux cents millions! devant laquelle John Bull est à plat ventre, couvant des yeux ce trésor de roupies.

Dès que j'ai su positivement que M. A. Borget avait pénétré en Chine, une grande tristesse a donc pénétré dans mon ame. Ce sera, me disais-je, le second tome de Jacquemont... Rassurez-vous, gens à imagination, rêveurs à qui l'infortune laisse assez de force pour enfoncer les portes d'ivoire de ce divin sommeil de l'ame, appelée la Fantaisie, M. A. Borget n'est pas trop allé en Chine! la Chine fantastique et drôlatique nous reste. Grâce à la déclaration de guerre entre l'Angleterre et le Céleste Empire, ce voyageur n'a pas fait plus de huit lieues de France en Chine; mais c'est un garçon sincère, il les a faites, ce qui n'est encore arrivé qu'à nos missionnaires, qui y laissent leurs os en subissant, encore aujourd'hui, des martyres comme on en décrit dans la Fleur des Saints, ou dans l'œuvre des Bollandistes. Pas plus tard qu'hier, un écrivain de la Presse périodique me disait : — Je viens des Missions étrangères, où, en fumant un cigare, un Père, arrivé d'Asie, me racontait le martyre d'un de mes camarades de collége, un garçon doux comme une fille qui serait douce, à qui l'on donnait des *pensum*, qui travaillait son *De viris* par les coins à côté de moi, avec qui j'ai joué, un petit blond. J'ai eu mal dans la racine de mes cheveux en entendant le supplice qu'il avait subi, un supplice aussi ingénieux de souffrances que peut les inventer ce peuple qui en remontrerait là-dessus aux Iroquois, aux Chérokées, et dont il est mort en souriant! Pour qu'on ne crût pas à son insensibilité, il récitait à haute voix et avec amour les litanies de la Vierge : ***Rosa mundi!*** Tour d'ivoire! Étoile du matin!... Quand les crochets lui ont fouillé les entrailles et le cœur, il disait encore, avec un ton séraphique : Étoile de mer! ***Stella Maris!...***

Je suis rentré chez moi, j'ai trouvé ***la Chine et les Chinois*** : trente-deux lithographies faites à deux teintes sur les dessins d'un Berrichon, par un jeune homme qui porte un nom cher aux arts et aux artistes, Cicéri. Jacquemont n'était pas artiste, et c'est ce qui le rend incomplet, il n'a vu les choses que sous une face. S'il avait su tenir un crayon, nous aurions eu l'Asie à deux teintes!... De lithographie en lithographie, il se faisait un changement dans mon esprit. A la troisième, j'entendais bien encore le ***Stella maris*** de l'ami de collége d'Édouard Ourliac; mais à la septième, je ne l'entendais plus; à la vingtième, j'étais dans les eaux de la Chine, et, à la trentième, je concevais parfaitement que le roi des Français ait accepté la dédicace de cet ouvrage, ait acheté le paysage chinois que nous avons vu à la dernière exposition, ait commandé à Sèvres une table ronde, ornée de douze vues de Chine qui seront peintes sur leur patrie, la porcelaine!

Notre voyageur berrichon pense avoir fait des merveilles! Croyez-moi, si je vous parle de lui, de son voyage et de son album, c'est que j'ai raison : les paravens sont les paravens, et le voyageur n'est pas prophète! Oui, il n'y a pas d'autre Chine que la Chine des magots. Vue de près, la Chine est plus incroyable, plus fantastique que vue sur nos cheminées. En faisant un dessin sur place, M. Borget nous a rapporté des écrans, des paravens, des vases extravagans, dont les fleurs et les fruits sont décidément vrais. Nous sommes maintenant en plein dans le sujet. Oui, ce peuple tourne sur lui-même, il ne change pas, il est bien l'empire du Milieu. En invitant le juste-milieu, Louis-Philippe a contrefait la pensée chinoise du cabinet de Pékin!

Et d'abord, avant de rendre compte de ce merveilleux ouvrage, je veux donner une preuve éclatante de mon impartialité en vous disant que je l'ai lu, ce qui n'arrive pas à tous les critiques qui parlent d'un livre, et en en critiquant quelque chose, peu de chose; mais offrons nos deux sous de galette à Cerbère avant de pousser un nouveau voyageur berrichon dans l'enfer de la Publicité, car le Berry possède déjà les ***Lettres d'un voyageur*** qui n'est allé qu'à Venise. Je n'aime pas la dédicace de ce livre adressé au roi des Français. Loin de moi l'idée de faire ici de l'opposition charivarique! Au contraire, je trouve dans ces communications entre les Trônes et les Lettres, je ne sais quoi de réciproquement magnifique. Je regrette le temps où, quand Marguerite de Navarre avait trouvé le sujet d'un bon conte, elle l'envoyait au rival de Boccace, au Bandello, qui lui dédiait le conte, et où la lettre autographe d'un savant ou d'un poëte était mise par un souverain au même rang d'estime qu'une victoire! Cette dédicace, la voici :

« *Sire, en acceptant la dédicace de cet album, Votre Majesté appelle sur lui l'intérêt général. Qu'il me soit permis de la remercier de sa haute faveur et de cette nouvelle marque de sa protection, qui est celle* d'un juge éclairé ***autant que*** D'UN GRAND ROI. »

Ce qui veut dire que Louis-Philippe est un grand roi, un juge éclairé, parce qu'il accepte la dédicace de *La Chine et les Chinois*. Non, Louis-Philippe ne sera pas grand seulement à cause de cela. Si l'auteur veut dire que la protection du roi des Français donne la valeur à l'ouvrage, que d'un rien elle fait une grande chose, ce que l'on disait souvent à Louis XIV; je trouve d'abord cette flatterie en désaccord avec le progrès des lumières; mais elle constitue un précédent fâcheux pour le roi des Français, à qui, si sa protection peut ainsi métamorphoser un bouquin en un chef-d'œuvre, on va faire toucher toutes les écrouelles de la librairie. Si Dieu, dans sa clémence, avait investi le roi des Français de ce miraculeux pouvoir, notre littérature serait la plus éclatante entre celles de tous les siècles. Et quelle fortune si l'Intendant de la Liste Civile exigeait une légère prime avant de donner de l'esprit à un sot en acceptant la dédicace de son livre. Quel plaisir enfin, pour un roi, de pouvoir rendre tous ses sujets gens d'esprit, comme Louis XVI voulait les faire tous nobles?

Si l'auteur veut interpréter sa dédicace autrement, le sens qu'elle offrirait alors, accuserait un énorme orgueil que nous ne devons pas lui supposer; car Louis Philippe lui paraîtrait un grand roi, un juge éclairé, parce qu'il aurait distingué, protégé ***la Chine et les Chinois***. En thèse générale, toujours littéralement parlant et laissant de côté la question de sentiment, je n'aime pas une phraséologie à double entente qui laisse un auteur entre deux précipices également profonds.

Disons en passant que la dédicace, surtout aujourd'hui que le roi des Français a des ***serviteurs*** au lieu d'avoir des ***sujets***, est une des œuvres les plus délicates de la littérature. Une dédicace est aussi difficile à bien faire qu'une inscription. Connaissez-vous beaucoup de belles inscriptions? Louis XIV, frappé du ridicule de celles de Charpentier, a créé, pour en avoir de meilleures, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle on ne doit pas une seule inscription. L'inscription est la dédicace d'un monument, comme la dédicace est l'inscription d'un livre. Quand Porpora eut fait sa gravure de la mort d'Abel, d'après je ne sais quel peintre, il s'adressa d'abord à l'Académie Française, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, enfin à beaucoup de monde pour avoir une ligne à mettre au bas de sa gravure. Cet artiste y tenait, c'était une idée à lui; passion malheureuse, car personne ne lui forgeait d'inscription satisfaisante. Enfin, en désespoir de cause, il va chez Diderot. Avec sa fougue ordinaire, Diderot dut lui dire quelque chose comme : — Une inscription?... c'est la foudre dont l'éclair s'appelle génie. Et il y faut du cœur! Il faut à la fois la lumière de l'esprit et le son d'une grande âme!.. Je ne suis pas assez fat pour me croire capable de vous faire une belle inscription. Tenez!.. Allez voir J.-J. Rousseau. Porpora va trouver Rousseau, et Jean-Jacques lui dit : Une inscription, monsieur? mais il faut six mois pour la faire! Une inscription?.. Cela dépend du ciel. Revenez dans six mois, si Dieu le veut, vous en aurez une. » Porpora attendit six mois, et il eut un des chefs-d'œuvre du genre : ***Primi parentes, prima mors, primus luctus!*** (Premiers parens, première mort, premier deuil.)

Depuis celle-là, je n'en connais qu'une : ***Aux grands hommes, la patrie reconnaissante***. Et dans un autre genre, celle de ce capitaine républicain qui, lors du passage du Mont-Saint-Bernard, écrivait sur un poteau pour les traînards : ***Ceux qui ne sauront pas lire, prendront à gauche.***

Ne croyez pas que cette critique, faite au seuil de l'album, nous écarte de la Chine; nous sommes en pleine Chine! Les Chinois ont, tout aussi bien que Louis XIV, que Diderot, que Jean-Jacques et Porpora, que les peuples anciens et modernes, que les rois et les pontifes, senti la puissance des inscriptions, et surtout celle des Belles-Lettres! Relativement aux belles-lettres, ils sont encore plus forts que Prudhomme, élève de Brard et Saint-Omer; car, en fait de lettres, ils apprécient avant tout la ***forme***!... l'esprit vient après, ou, si vous voulez, ils l'incrustent dans la forme. Ce système est toute la Chine. Aussi allons-nous y revenir à propos de toutes les créations chinoises.

La première chose qui ait frappé notre voyageur en Chine, est l'immense quantité d'inscriptions. Les Chinois écrivent les maximes de la religion et leurs lois partout : sur les murailles, sur les rochers, au seuil des maisons, aux corniches, sur les persiennes, sur les auvens, sur les stores... A cet égard, on ne peut pas reprocher aux Français de laisser leurs murailles sans écriture. Mais qu'écrivons-nous sur les murs? d'infâmes remèdes pour d'infâmes maladies, des arrêtés qui révèlent l'impudeur publique, des indications d'industries honteuses qui protégent le vol, des appels à la morale publique à propos de billets de banque ou de chiens perdus, sans compter cette admirable inscription doublée d'un invalide : ***Le public n'entre pas ici!*** mise partout où l'on voit sortir une foule d'Anglais. En voyant des inscriptions sur les caisses de thé, sur les soieries qui doublent ces charmantes boîtes où les Chinois encaissent leurs marchandises, je pensai que c'était, comme chez nous, l'indice d'un antique usage de l'***Annonce***, chez le peuple le plus commercialement habile du monde. Erreur! il en est bien autrement chez ce peuple, encore plus ami de la vertu que du lucre. Selon M. Borget, ces inscriptions diraient un tas de choses comme :

Le grand Tien ne veut pas qu'on fournisse de la drogue à celui qui paie pour avoir les premières qualités.

Ou : Le bien mal acquis ne profite pas.

Ou : Si tu voles, tu fais mal à ton père, qui va se trouver bien tourmenté dans son cercueil.

Peut-être les canards, les chats, les bêtes drôlatiques gravées sur l'obélisque de la place Louis XV, contiennent-elles des préceptes dans ce genre-là : Peuples, ne coupez pas la tête à vos rois! Il y a tant de grues et de pierrots sur l'obélisque, qu'en l'examinant, je me suis dit un jour qu'il devait y être question du peuple. Les Égyptiens et les Chinois se ressemblent, ils sont cousins issus de Bouddha. En voilà peut-être assez sur les inscriptions, ouvrons l'album!

Tous ceux qui liront les fragmens de lettres qui précèdent ces trente-deux dessins, regretteront infiniment que M. A. Borget n'ait pas publié toutes les lettres qu'il a écrites sur son voyage en Chine. Quant aux ***Sinophiles*** qui liront cet article, ils partageront ces regrets, car, pour le lire jusqu'au bout, il faut avoir porté la Chine dans son cœur, il faut avoir jeté ses regards sur cet empire à féeries, il faut avoir enfin cherché des solutions aux problèmes infinis que l'existence de ce peuple présente, occupation qui constitue le vrai ***casse-tête chinois!*** De ces choses mystérieuses et fantastiques comprises sous ce nom, pour nous essentiellement farceur, LA CHINE, croyez-en un sinographe-né, les Anglais n'y ont encore rien vu, ni connu. Nous devons à la religion catholique et à nos sublimes missionnaires de vaincre encore aujourd'hui les Anglais sur ce terrain, sans y avoir d'autre armée que le dévoûment de nos martyrs, de nos prêtres partis de la rue du Bac.

Quand lord Amherst y est allé, les mandarins ont tendu une infinité de paravens le long de la route; et l'ambassade anglaise a marché entre deux formidables lignes d'illusions, décorations d'opéra, de choses peintes. Puis un jésuite français s'est arrangé pour apprendre à l'ambassadeur anglais que tout ambassadeur qui se présentait à l'empereur de la Chine lui faisait, par ce seul acte, hommage des États qu'il représentait. Or, l'Anglais ne voulant pas reconnaître ce précédent, entortillé d'ailleurs dans d'autres difficultés d'étiquette, a rebroussé chemin, toujours entre deux haies de mensonges et de farces chinoises, que les mandarins tiennent prêtes pour tous les Macartney qu'on leur enverra.

Potemkin a joué une comédie de ce genre, sur deux cents lieues de longueur, pour faire croire à sa souveraine que le désert était peuplé. C'est l'un des plus

grands opéras que je connaisse. Les villages couraient la poste. A chaque relai Catherine apercevait de charmantes populations heureuses et chantant ce chœur éternel des opéras : *Bénissons!...* etc., et dansant le ballet : *Toi que l'oiseau ne suivrait pas!* Ces populations étaient obtenues par le procédé au moyen duquel notre cirque national représente la Grande-Armée avec trente gagistes. Un jour, M. Harel, un des hommes les plus spirituels de ce temps-ci, dit à un auteur : — Votre scène n'est pas possible et il faut la laisser, elle est indispensable; pour la faire passer, il n'y a qu'un moyen : couvrons-la d'applaudissemens, on ne l'entendra pas..- Hé! bien, Potemkin avait un passage comme celui-là dans le grand opéra chinois qu'il jouait avec des paravens pour Catherine II. On avait objecté à ce sublime flatteur d'affreuses montagnes où la fausse ville, les faux villages ne pouvaient grimper. Bah! Potemkin (tous les grands hommes se ressemblent), trouva le moyen dont s'est servi M. Harel. D'abord il y passa de nuit. Catherine aperçut alors une espèce de Babylone en feu qui avait écrit : Vive Catherine! en lettres de feu de trois cents pieds de hauteur. La czarine prit les anfractuosités, les redans de la montagne pour des édifices. Elle revint de ce fabuleux voyage enchantée, croyant avoir conquis un empire. Oh! qu'il y a de choses dans les cartons! Et après tout, ce que les Chinois, Potemkin et M. Harel ont fait, ne le faisons-nous pas en politique pour le peuple, avec des phrases à la chambre des députés; mais, avouons-le, c'est bien moins amusant.

En Chine, dit l'auteur de *la Chine et les Chinois*, toutes les fois que des vaisseaux de commerce anglais lèvent l'ancre, les commandans chinois tirent quelques coups de canon contre les vaisseaux quand ils sont hors de portée; puis, le mandarin écrit à l'empereur un rapport dont voici la substance : Les barbares se sont montrés, mais ils ont fui devant la première démonstration de l'artillerie du Céleste-Empire. Il y a cette différence entre ceci et les rapports sur l'Algérie, que le mandarin a fait du commerce, a empoché des écus, et que nous avons perdu des hommes.

Donc, il n'y a rien de moins connu que le peuple, éminemment plaisant, qui se permet tous les jours les opéras-comiques qu'en Europe les grands génies trouvent si difficilement et qui coûtent si cher. Malgré tous nos efforts et nos grands missionnaires, les pères Verbiest, Perennin et autres, nous ne savons pas encore, grâce a ce caméléonisme, si la Chine est un pays à gouvernement despotique ou à gouvernement constitutionnel, un pays plein de moralité ou un pays de fripons. Aussi, dès que j'appris l'arrivée en Chine d'un garçon sincère, me suis-je écrié : Enfin! nous allons savoir quelque chose!

Le fait qui a frappé tout d'abord notre voyageur, qui s'est passé sous ses yeux, et qu'il mentionna dans sa première lettre arrivée en Berry, est celui-ci : Dans un village, un fils battit sa mère!... D'abord le fils fut livré aux plus cruels supplices! Puis le village fut détruit, défense fut faite d'en reconstruire un à cette place maudite et de cultiver le terrain avant un certain temps!... Nous prenions encore ces précautions en 1600 à propos du régicide de Châtel, dont la maison démolie a fait la petite place qui se trouve rue Saint-Denis, au bout de la rue Perrin-Gasselin, je crois. Ce n'est pas tout! le mandarin de la province fut destitué, et tous les mandarins de l'empire perdirent un bouton. Enfin, l'empereur se mit en deuil pour quinze jours, et en passa huit en prières. Ceci arrivait précisément au moment où le jury trouvait en France des circonstances atténuantes dans l'affaire d'un fils qui avait tué sa mère.

En Chine, plus on se distingue, plus on se boutonne. Gagner une bataille, c'est gagner un bouton. Ceci explique le suicide de cet Anglais qui, avant de se tuer, écrivit : « La vie se passe à se boutonner. Cet Anglais était allé sans doute en Chine, il avait commis plus d'un crime, et peut-être s'était-il déboutonné moralement. Les Chinois rient probablement à se décrocher les mâchoires quand on leur dit qu'en Europe on donne des croix à nos mandarins lettrés ou non.

Le plus récent géographe qui se soit occupé de la Chine admet avec M. Abel Rémusat que le pouvoir y est limité par le droit de représentation donné à certaines classes de magistrats et plus encore par l'obligation où est le souverain de choisir ses agens, d'après des règles fixes, dans le corps des lettrés, qui forment une véritable aristocratie recrutée par les examens et les concours. Et nous qui croyions avoir inventé cet agréable tamis politique appelé les catégories de la pairie?.. Il paraît aussi prouvé aux sinographes que l'empereur se regarde comme responsable envers Dieu des crimes qui arrivent dans son empire. Le fait des mandarins déboutonnés et du village disparu confirmerait les assertions des professeurs de la Bibliothèque royale, si injustement soupçonnés de ne pas savoir le chinois. M. A. Borget nous a expliqué cette erreur à l'avantage des mandarins de la rue Richelieu, en nous disant que le *chinois parlé* ne ressemble pas plus au *chinois écrit* que le bas-breton ne ressemble au français d'un discours de M. Berryer.

En ouvrant cet ouvrage, un des plus intéressans selon moi qu'on ait publiés depuis le voyage de Jacquemont et celui d'Abyssinie de MM. Combes et Tamisier, une phrase m'a sauté aux yeux!... non, au cœur, dois-je dire, et m'a fait mal :

« Dans le groupe de maisons qui est à l'ouest, et qui renferme quatre factoreries, » se trouve le hong français (synonime de factorerie) qui n'a pas de façade sur la » place et est, hélas! le plus humble de tous, il est entre le hong espagnol et celui » d'un *haniste*, nom des marchands chinois qui commercent avec les étrangers. »

Hélas!... oui, hélas!... ai-je répété, voilà où nous en sommes?... voilà ce que c'est d'avoir coupé la tête à Lally! d'avoir si mal récompensé Mahé de la Bourdonnaie, et les hardis Français qui luttaient dans les Indes contre l'Angleterre. Enfin, voilà le résultat de cette imbécile croyance, la seule religion du Français, qui consiste à croire que l'univers commence à Montrouge et finit à Montmartre, à se moquer des étrangers et les regarder comme une proie. Hélas! la France en est réduite à l'influence acquise à force de supplices par nos Missions étrangères. Notre Compagnie des Indes est rue du Bac. On ne donne pas à la Société Géographique la dixième partie de l'argent nécessaire à ses plans et à ses projets. Le Commerce est sans audace ni grandeur dans un pays où l'on a tué par les plus infâmes friponneries la magnifique ressource de l'Association, le seul moyen de mettre à fin les grandes choses du commerce extérieur qui doit préparer les conquêtes nationales.

Qui n'a pas entendu dire qu'en Chine on jetait parfois les enfans à l'eau, comme ici l'on donne des boulettes aux chiens pendant la canicule. Défions-nous beaucoup des voyageurs de l'école de celui qui, voyant à Blois une fille rousse, écrivit que toutes les femmes du Blésois étaient ainsi. Ces voyageurs, préoccupés d'un fait, d'une exception dont le motif leur échappe, qui ne s'élèvent pas aux considérations générales et ne savent pas voir l'ensemble, ont causé bien des erreurs. Je crois que la Chine est particulièrement victime des gens qui prétendent y être allés et qui sont restés tout bonnement à Canton sur le territoire abandonné au commerce, ou à Macao, ville moitié portugaise et moitié chinoise. Lisez ce charmant passage d'une lettre de M. Borget qui rend compte de ses impressions pendant le temps qu'il passa dans un temple chinois dont les moindres détails ont été dessinés par lui : il parle des femmes qui y viennent faire leurs dévotions.

« L'ignorance qui leur fait croire (aux femmes chinoises du peuple, car les fem- » mes aristocratiques ne peuvent pas sortir, faute de pieds) que leurs demandes » seront exaucées en raison de la position que prendront deux petits morceaux de » bois qu'elles laissent tomber en priant, me rappelait la superstition de nos jeu- » nes filles effeuillant des marguerites. J'ai fait plus d'une triste réflexion, je vous » l'assure, en voyant la confiance de ces femmes qui achetaient des inscriptions » écrites sur du papier rouge qu'on doit faire brûler pour en boire l'infusion, et » qui leur sont vendues par des bonzes souvent rusés, plus souvent idiots. J'en » observai une surtout, jeune encore, qui venait avec sa servante, laquelle portait » l'enfant de cette femme sur son dos. La mère s'arrêtait pour prier. Arrivait- » elle près d'un temple, près de l'un de ces vases soit de pierre, soit de bronze, où » se brûlent les papiers votifs, l'enfant était doucement déposé sur les dalles, et » alors, s'agenouillant auprès de lui, elle consultait le sort avec les petits mor- » ceaux de bois et priait avec ferveur pour la santé de son fils, pauvre petite créa- » ture souffreteuse, tout jaune, qui ne souriait jamais. Quand l'augure était contrai- » re et que de nouvelles tentatives n'amenaient pas un bon résultat, la mère sem- » blait perdre courage et ses yeux se remplissaient de larmes; mais aussi quand » les petits morceaux de bois prenaient une position favorable, son regard s'ani- » mait-il; et ses gestes, sa pose, tout trahissait sa joie, qui durait jusqu'à ce qu'ar- » rivée devant un autre autel, elle s'éteignît dans une incertitude nouvelle. »

Vous voyez que M. Borget est peintre de plus d'une manière. Accorderez-vous ces si touchantes preuves de maternité pieuse avec les idées qui courent sur la manière dont les Chinois font du fleuve bleu, blanc ou jaune, un hospice d'enfans trouvés? M. Borget a vu les enfans sur le dos de leurs mères, qui les gardent ainsi dans des espèces de sacs, en se livrant aux plus durs labeurs. L'excessive population de la Chine n'est pas une fable. Malgré l'énormité de cette population, le pays, aidé par le climat, fournit à sa nourriture, et la maintient à des prix qui font que le vivre en Chine n'est jamais, comme en Europe, une des plus terribles questions de la politique et de l'industrie modernes. Nous avons certainement de grandes académies, et de grands chimistes, et de grands médecins, et surtout une foule de prix de cent écus pour des mémoires sur des questions dont l'étude exige plus de mille francs de lumière, de feu, de recherches et de travail; (et il n'y a que les gens pauvres qui étudient!) mais notre science si *fate*, passez-moi cette expression, n'a pas encore examiné ce problème singulier de la nutrition humaine, et que je poserais ainsi :

« Pourquoi les peuples qui suent le plus, c'est-à-dire qui perdent le plus par la » transpiration, ou dont le mécanisme vital fonctionne le plus, consomment-ils le » moins de nourriture? »

Il est constant qu'une poignée de dattes ou de riz suffit à l'Arabe, au Chinois, à l'Indou, et que la patate ou la banane substantent les pauvres de l'Amérique. La science me répondra peut-être que ces gens-là vivent très peu de temps. Mais si le fait était vrai (M. Borget a vu des pauvres chinois très vieux), la question, selon moi, ne serait pas encore résolue. En effet, ce n'est pas d'après sa durée, mais selon la quantité de bonheur qu'elle procure, qu'il faut juger de la vie. Généralement, on mange trop en Europe. Le premier mot de l'Ange qui apparut à Swedenborg en l'appelant à la vie spirituelle fut : — « Ne mange pas tant! » C'était un Ange Oriental. J'en reviens donc à ceci : Pourquoi les cinq centimes de macaroni du lazzarone se traduisent-ils six degrés plus loin en vingt centimes de pain, dix centimes de tête de mouton cuite, et dix centimes de lait que coûte la nourriture d'un des trente mille gueux qui se lèvent à Paris sans savoir où ni comment ils dineront?

C'est le plus important problème à résoudre pour le moment, voici pourquoi.

Quelque perfection dont soient susceptibles les machines, elles nécessiteront toujours la main de l'homme, et ce qui se passe en Angleterre au moment où j'écris nous l'apprend assez énergiquement. Or, le prix des denrées de première nécessité fixe le prix du salaire, et le prix du salaire régit celui des produits. Notre agriculture repose de fond en comble sur l'excessive sobriété, sur la misère, tranchons le mot, des paysans. N'en déplaise à ceux qui se disent les philanthropes par excellence, le jour où leurs doctrines anti-sociales passeraient dans ces têtes-là, la France et la société seraient sans pain et n'existeraient pas deux ans. Aux faiseurs de déclamations, il faut répondre net que l'existence antagonistique du riche et du pauvre est un fait à subir dans l'Ordre Social, comme celle des différentes espèces en Zoologie. Si les animaux pouvaient parler, nous apprendrions que tous les moutons veulent être des lions. Donc la prodution commerciale étant devenue de nos jours un combat (pacifique pour quelques instans de nation à nation), le triomphe du commerce appartiendra nécessairement au peuple qui pourra fournir à ses soldats industriels les vivres au meilleur marché. Le problème que le commerce d'un pays doit résoudre est en définitif celui-ci :

Avoir le plus de travail possible contre le plus de denrées de première nécessité avec le moins d'argent possible.

Débattez-vous, faites des rapports, des systèmes, des élégies, des déclamations; entassez les sophismes, créez autant de *questions vitales*, *de questions du moment* que vous voudrez, voilà la seule, l'éternelle question! Aussi tous les impôts qui frappent sur le vin du pauvre, sur son blé, sur sa viande, constituent-ils, selon moi des erreurs politiques. Ils atteignent le commerce dans ses sources, tandis qu'il ne faut l'imposer qu'à la consommation. Je ne prétends pas qu'il faille supprimer l'impôt foncier; ce serait m'imputer une sottise; mais il faut le réduire *à presque rien pendant la paix*, car il doit être la grande, et, hélas! *presque la seule ressource pendant la guerre*! En trente-deux ans de paix, notre administration n'a pas su faire produire à notre sol le bétail et les chevaux nécessaires pour mettre la viande à bon marché, pour nous éviter de porter notre argent à l'étranger quand il s'agit de remonter notre cavalerie. Le devoir d'un gouvernement est bien moins de réprimer les factions que de rendre la vie facile au peuple. Depuis trente ans, le pouvoir en France s'est beaucoup trop préoccupé de ce qui regarde la justice et la gendarmerie. Je ne sais rien de plus formidable qu'un procureur-général appuyé par la troupe. Mais cet appareil constitue la répression des peuples sans foi; car la religion devrait suffire, et l'obéissance des masses sera toujours l'ouvrage des prêtres et non celui de la force brutale. Si notre politique tient à rester matérielle, que, pour cinq sous, le pauvre ait de la viande et du pain, et il n'y aura pas de théorie novatrice qui tienne devant ce résultat. Aussi a-t-il grandement raison, celui qui, montrant dans une irrigation bien entendue de notre sol, la question la plus importante pour notre prospérité, s'est écrié : *Les fleuves français emmènent chaque année des milliards à la mer!...* Le canal d'irrigation est tout aussi nécessaire à l'agriculture et serait plus produc-

tif que ne l'est le canal de navigation pour le commerce. En ce genre, nous avons commencé par la fin. Les Chinois ont créé les produits avant de s'occuper des moyens de les transporter. Lorsque Lyon a élevé ses octrois et fait les folies municipales qui l'ont contraint à imposer ses faubourgs, le *canut* n'a pas pu vivre, et il a compromis l'industrie de la soie, ou en émigrant ou en introduisant des troubles intérieurs. Une des grandes fautes qui se commettent en ce moment en France, est la tendance non réprimée de Paris à devenir une ville manufacturière; le prix de la journée y rendra toute lutte impossible à tout produit industriel qui ne sera pas ce qu'on nomme ***articles de Paris***, dont la valeur vient uniquement du goût qu'on y déploie, et qui s'adressent aux gens riches, ou à des fantaisies qui ne calculent point.

Cet immense problème de la vie à bon marché pour le peuple est toujours résolu dans la Chine, et tient à bien des causes qui devraient être soigneusement étudiées. Entre toutes ces causes, il en est une que M. Borget a très bien aperçue et dont il est utile de parler, car elle touche à des dispositions dans notre système monétaire qui sont encore à voter par les chambres.

« Le gouvernement en Chine a fort bien compris cette question d'économie po-
» litique qui consiste à diviser infiniment les monnaies pour maintenir le prix des
» choses indispensables à la vie aussi bas que possible. Il faut de deux à trois
» cents pièces de la plus petite monnaie pour faire un de nos francs, et il est des
» ***salaires*** qui ne sont que de deux ou trois de ces pièces. Mon cher ami, vous
» qui vous occupez tant d'améliorer le sort des classes pauvres, souhaitez qu'on
» fasse en France des centimes et même des demi-centimes, car c'est bien certai-
» nement un des moyens d'arrêter le paupérisme qui nous menace. »

Rien n'est plus vrai que cette observation, et il y en a beaucoup de ce genre dans les lettres de M. Borget. Si Genève peut fabriquer l'horlogerie à des prix qui lui en assureront pendant long-temps le monopole, c'est que les ouvriers, logés dans des chaumières aux environs, profitent des bénéfices que procure dans l'achat des vivres cette monnaie de Suisse si subdivisée, et qui nous a valu la jolie phrase de Victor Hugo dans LE RHIN. Aussi est-ce folie, pour lutter avec Genève, que d'avoir établi une manufacture de montres à Versailles, une ville où la vie est d'une cherté singulière. Nos hommes d'état devraient se graver dans la tête ce précepte : Un pays est riche, non pas quand il fait passer beaucoup d'argent d'une caisse dans une autre, mais lorsqu'on peut y avoir beaucoup de denrées pour peu d'argent. Tout est là.

Non seulement le vivre doit être à bon compte, mais aussi le couvert. Or, en Chine, les vieux bateaux servent de maisons, et les familles y pullulent. Laissons encore parler à ce sujet notre voyageur, qui avait à expliquer sa sixième planche où il a représenté ces habitations :

« Un matin, j'allai prendre terre dans une petite crique tout près du passage.
» Je me trouvai dans un village de bateaux tirés à terre, genre d'habitations
» dont on n'a nulle idée en Europe, même dans les pays les plus pauvres. Les
» uns sont abrités sous de grands arbres, d'autres adossés à des rochers; beau-
» coup sont posés à terre et maintenus avec des étais; les plus riches s'élèvent sur
» pilotis. Ces dernières demeures sont augmentées d'une pièce, si toutefois l'on
» peut donner ce nom à un tout petit espace entouré de planches dont le toit en
» paille ou en jonc repose sur quatre bambous placés aux angles du réduit, et
» n'affleure pas la cloison, ce qui laisse entrer l'air et la lumière, mais aussi le
» vent et la pluie quand il en fait. Le bateau qui est recouvert de nattes sert d'ha-
» bitation; il est flanqué d'un ajouté qui sert de décharge et de magasin où l'on
» range tous les instrumens de travail et de cuisine. Ces espèces de trous contien-
» nent cinq à six habitans, et même plus, dans un espace où deux Européens ne
» sauraient vivre. . . . .
» Il est impossible à un Européen de concevoir comment tant de gens peuvent
» vivre dans un lieu si resserré. Écoutez-moi bien, et tâchez de vous faire une idée
» de ce que je vais vous dire. (Explication de la planche XIII.) Les premiers ar-
» rivés se sont emparés du sol, et y ont mis leur vieux bateau qui ne pouvait
» plus aller à l'eau, ceux qui sont venus après, ont planté de fortes pièces de bois
» tout autour, et ont ainsi fait un étage au-dessus des autres, soit en laissant leurs
» bateaux, soit, quand ils n'en avaient pas, en établissant un plancher qu'ils en-
» touraient de nattes, et sur lesquelles ils mettaient un toit semblable. De plus
» pauvres encore sont survenus qui, n'ayant ni terrain, ni bateau, ni plancher, ni
» poteau, se sont nichés dans l'intervalle laissé entre les deux autres habita-
» tions, y ont suspendu leurs hamacs, et quelque mal assurée que soit cette de-
» meure, elle suffit à toute une famille. Souvent une seule échelle sert à cinq ou
» six habitations. Il n'y a ni droits acquis pour les uns, ni assujétissement pour
» les autres. Chaque maison a sa terrasse, d'où pendent souvent des nattes, des
» lambeaux de toute espèce. Je suis monté sur un grand nombre: il y a des fleurs
» malgré le peu d'espace, et j'ai eu un plaisir infini à retrouver quelque poésie au
» milieu de tant de misère. Les habitans sont si entassés qu'ils ont peine à trou-
» ver dans leur bouge une place pour l'autel domestique qui ne manque dans au-
» cun pourtant. C'est tout simplement une petite armoire à deux battans, occu-
» pée par une statue de cire ou de bois habillée du mieux qu'ils peuvent, et par
» tous les objets qui garnissent les autels des temples, mais en proportions mini-
» mes. Matin et soir, on offre le thé à cette divinité, et l'on allume de petites
» bougies rouges. N'allez pas croire, mes chers amis, que la misère de ces pauvres
» gens influe sur leur santé, non, dans ces petits réduits de cinq pieds de haut et
» de large, et du double en longueur, tous les visages sont joyeux; et, quand ces
» pauvres gens ont un instant de liberté, ils jouent aux dés. Au moindre cri qui
» se fait entendre, toutes ces demeures que l'on croirait désertes s'animent en un
» instant : l'on voit fourmiller une innombrable quantité de têtes, et l'on se de-
» mande d'où elles sortent, et comment tant de monde peut tenir dans un si petit
» espace. »

Ce tableau ne vous explique-t-il pas le bas prix des objets manufacturés en Chine, et la supériorité commerciale que ce peuple conservera toujours. Vous le voyez, grâce au soleil, un bateau jouit d'une durée indéfinie, et les loyers ne préoccupent pas le pauvre. Un hamac et une petite armoire à bon Dieu, voilà le mobilier! Les deux trois centièmes d'un franc, voilà le salaire! Les deux trois centièmes d'un franc, voilà la nourriture! Et ces pauvres gens s'entourent de fleurs qui, chez nous, veulent des serres! On peut objecter à ce parallèle que je fais entre l'état de la France et celui de la Chine, d'abord ce soleil, puis le bon marché de la soie, la fertilité du sol et le peu de valeur des vêtemens. D'abord, je ne crois pas que les guenilles de nos paysans et de nos ouvriers soient plus chères que celles des Chinois. Puis aucun paysan ne paie de loyer; il a sa chaumière; mais elle lui coûte d'énormes contributions, relativement à sa position sociale, car notre Fisc, si célèbre en Europe, a inventé de lui vendre la lumière! .. Le Fisc et le Code français imaginent régner sur des unités, ils n'admettent pas les inégalités sociales : les frais d'expropriation d'un quart d'arpent de terre et ceux d'acquisition sont les mêmes que pour une terre de deux millions. Le percepteur envoie des *avertissemens* qui coûtent plus cher que le revenu du morceau de terre, objet de la *cote*!... (1).

Il faudrait bien se garder d'attribuer le bas prix des alimens à la fécondité du sol. On croyait jadis que la Chine possédait un territoire où l'humus avait quinze ou vingt pieds de profondeur. Les savans, qui tiennent à tout expliquer, disaient que, dans la révolution du globe, les terres-meubles des montagnes énormes qui cerclent la Chine avaient été entraînées là. D'abord, la rapidité avec laquelle les Américains ont dévoré les ressources de leur humus autour de certaines villes, et la fatigue qu'éprouve aujourd'hui la si fertile terre de l'Ukraine, démontrent qu'en ce genre la fécondité n'est pas illimitée. Or, la Chine existe depuis plus de quatre mille ans comme elle est!... Là dessus, l'Album n'est pas pris sans planche. Notre voyageur a observé des Chinois qui ont pour état de tirer au bord des fleuves, des cours d'eau ou des canaux, la vase, et qui la vendent comme engrais!... Il a placé un de ces attrapeurs d'engrais avec ses ustensiles dans une des lithographies de son album. Cette lithographie complique un peu cette question d'économie politique, et vous prouve qu'au lieu d'envoyer un seul colonel Jancigny en Chine, on aurait dû lui adjoindre quelque Borget. Nous n'en sommes pas encore là dans nos villes ni dans nos campagnes, où ce qu'un enfant ramasserait d'engrais ne lui paierait pas son déjeuner.

La première révélation que j'aie eue des phénomènes d'industrie de la Chine, ce fut en Touraine, à Cangé, terre achetée par un colon, dont le fils, un de mes camarades de collége, fut gouverneur-général de l'Inde sous la Restauration, et que je revis là pour la première fois depuis notre sortie de l'institution Ganzer et Beuzelin, deux hommes comme il en aurait fallu des milliers pour refaire l'éducation en France. Eugène des B... avait rapporté de Chine à sa mère une travailleuse, véritable monument, fait principalement en ivoire. Je fus abasourdi d'un pareil travail. Il me sembla que trois générations de Benvenuti-Cellini devaient s'y être usées. Il y avait des mondes d'animaux et de personnages taillés dans l'ivoire, et d'un arrangement, d'une richesse d'exécution, d'une beauté de matière à faire rester un mois là, devant, à examiner, sans avoir tout vu. Eu égard au travail, le prix de ce meuble était inimaginable, incroyable; mais il s'expliquait par cette facilité de la vie que M. Borget a observée et dont il rend compte.

Ce constant bon marché des salaires, qui vous est démontré maintenant, est la question cachée au fond de la guerre de l'Angleterre avec la Chine. Les bornes de cet article imposent la loi de dire les choses en peu de mots. Voici donc, selon notre voyageur, en quoi consiste la difficulté. L'Angleterre a commis la sottise de s'adonner au thé, pour se dispenser de nous acheter nos vins, car le thé produit une excitation nerveuse de laquelle l'Anglais et l'Anglaise se sont fait une habitude. Un peuple qui a des habitudes perd sa liberté. Voilà pourquoi l'on jette les jeunes Français dans le cigare, qui est à l'opium, à peu près ce que le vin est à l'eau-de-vie. Le thé ne se ***fabrique*** qu'en Chine. Entendons-nous bien? On sait, depuis long temps, que la température, la longitude et la latitude des contrées où le thé se cultive en Chine, est identique avec les conditions atmosphériques d'une grande partie de la France. Le thé viendrait parfaitement en Touraine, en Berry et dans la vallée du Rhône. Faire venir le thé n'est rien. Voici quelles sont les nécessités de sa préparation pour devenir matière commerciale. Chaque feuille de thé doit être d'abord cueillie, une à une; puis placée une à une à une certaine distance l'une de l'autre, pour être séchée. Une fois sèche à un certain degré qui laisse la possibilité de la manier sans la casser, chaque feuille doit être roulée, une à une et entre les doigts, comme vous la voyez roulée. Maintenant, pensez au nombre exorbitant de petits points verdâtres qui sont dans une livre de thé, lesquels, soumis à une infusion d'eau bouillante, se déploient et redeviennent une feuille après avoir été vendue sous forme de boulette?... Les avez-vous jamais comptés? Non, ni moi, mais il y en a des milliers. Or, supputez les différens bénéfices du cultivateur qui plante et qui récolte, des Chinoises qui cueillent, étendent et roulent, du commissionnaire qui transporte, de l'entrepositaire qui garde, du spéculateur qui va chercher à Canton, du navigateur qui apporte en Europe ces parfums doublement chinois, calculez les bénéfices du marchand en gros et du marchand en détail, sur le prix d'une livre de thé dont la qualité la plus chère ne vaut, place de la Bourse, que quarante francs?... Ne comprendrez-vous pas alors que si l'on peut faire venir du thé dans beaucoup de pays, il n'y a que les Chinois qui puissent vous le préparer à la sueur de leurs doigts. Aussi les Anglais, fatigués de perdre des millions à la Chine à laquelle ils n'apportaient que très peu de marchandises, ont-ils rêvé à inoculer aux Chinois un besoin qui les forçât à subir un échange. Le Chinois riche s'ennuie; il n'a pas, comme l'Anglais, la ressource du tourisme, car un Chinois sorti de Chine ne peut plus y rentrer.

Les Anglais ont apporté au Chinois du bonheur en petits bâtons bruns, le rêve de l'opium, le paradis des Malais et des Orientaux. Les Anglais, en échangeant le thé contre de l'opium, ont pu mettre alors un terme à l'épuisement des capitaux anglais absorbés par la Chine. On s'est aperçu bientôt en Chine du défaut que produisait cette consommation dans ce que nous appelons ***la balance commerciale***. Frappé de la profonde immoralité que commettait l'Anglais en vendant du poison à son peuple, le gouvernement chinois, mu par deux raisons également puissantes, la morale et l'intérêt, mais bien plus puissantes quand l'intérêt se cache sous la morale, a défendu le commerce de l'opium. Pour ne pas recommencer à donner son or, l'Angleterre a préféré faire la guerre. Mais la Chine est plus forte que l'Angleterre. D'abord, la Chine s'est mise à cultiver le pavot et à recueillir de l'opium de manière à en vendre à ceux qui en veulent chez elle et ailleurs. Puis, elle n'a qu'à refuser du thé aux Barbares, à faire rentrer ses populations à l'intérieur, elle lassera, elle usera les Anglais : les Anglais céderont. Les Chinois, à qui l'on apprendra d'ailleurs à se servir de l'artillerie, à lancer des fusées à la Congrève, feront la guerre de machines mieux que qui que ce soit, car ils ont le génie de l'imitation manufacturière au plus haut degré, puisqu'ils font un instrument de précision de M. Gambey, tout aussi bien que M. Gambey, sans en connaître ni l'usage, ni la destination. La guerre de Chine sera donc vraisemblablement désastreuse pour l'Angleterre, à qui les Chinois vendront le thé dix fois plus cher, le jour où l'empereur leur donnera, par un rescrit quelconque, le droit de hausser les prix. On ne peut pas refuser aux Chinois d'être les premiers commerçans du monde : les Anglais ne sont que leurs cadets. Aussi tout ce que l'Angleterre aura pris aux Chinois, elle sera obligée de le leur rendre avec usure. Peut-être est-ce pour grossir leurs comptes qu'ils se laissent dévaliser, comme on nous le dit, par John Bull.

(1) Il y a trente-neuf mille parcelles dans la commune d'Argenteuil, et quelques-unes rapportent quinze centimes.

L'Art en Chine est d'une fécondité sans bornes. Les Chinois ont jugé de bonne heure l'infertilité de ce que nous appelons le *Beau*. Le Beau ne peut avoir qu'une ligne. L'art grec était réduit à la répétition d'idées, en définitive très pauvres, n'en déplaise aux Classiques. La théorie chinoise a vu, quelques mille ans avant les Sarrasins et le Moyen-Age, les immenses ressources que présente le *Laid*, mot si niaisement jeté à la face des romantiques, et dont je me sers par opposition à ce mot le *Beau*. Le Beau n'a qu'une statue, il n'a qu'un temple, il n'a qu'un livre, il n'a qu'une pièce : l'*Iliade* a été recommencée trois fois, on a copié les mêmes statues grecques, on a reconstruit le même temple à satiété, la même tragédie a marché sur la scène avec les mêmes mythologies, à donner des nausées. Au contraire, le poème de l'Arioste, le roman du trouvère, la pièce hispano-anglaise, la cathédrale et la maison du Moyen-Age sont l'infini dans l'Art. D'après ce système, aucune production ne se ressemble. Ceux qui cornent aux oreilles des sots qu'on proscrit ainsi l'*idéalisation* grecque, cornélienne, racinienne, raphaëlesque, etc., sont des gens de mauvaise foi, car ils savent très bien que l'Art ainsi compris comporte l'idéal à côté des fantaisies, et que la fantaisie sert de cadre à l'idéal. On peut mettre la plus idéale statue dans les dix mille statues de la cathédrale de Milan, des strophes raciniennes dans les Orientales, une sorte de Vénus anglaise dans Clarisse, et un admirable torse de femme à la queue d'un cheval dans le massacre de Scio. Pour le penseur, le Gothique et le style Louis XV ne sont-ils pas cousins-germains de l'Art chinois? La travailleuse que j'ai vue à Cangé fait concurrence avec ses figurines à la cathédrale de Milan ; seulement les figures chinoises sont grotesques, elles vous demandent un sourire, et il est impossible de le leur refuser; en les voyant, Young rirait au bout d'un quart d'heure. Or, le Grotesque est entré comme un élément si nécessaire au Moyen-Age, que le Grotesque foisonne dans trente monumens sur quarante, soit princiers, soit religieux, qui nous viennent de ce temps.

Les charmans oiseaux que Jean Bellini a mis au bas de ses madones, les figurines de San Michele sont le Grotesque rectifié, approprié à des conceptions d'un style élevé ; c'est enfin la fantaisie ennoblie. Aucune des inventions de la Chine ne jurait auprès des inventions de la mode au temps de Louis XV. Le magot était frère de bien des groupes dans les ornemens de la cheminée. Quelque bizarre que soit l'objet créé par la fantaisie chinoise, si vous l'examinez vous y découvrirez une idée qui vous fera rire.

Notre voyageur, malgré ses préjugés sur les bizarreries chinoises, fut encore surpris à l'aspect des temples et de toutes les choses du pays. Si l'on aime tant la fantaisie, c'est qu'on la croit impossible ; aussi M. Borget a-t-il été stupéfait en voyant, comme je vous l'ai dit, que les paravens étaient de l'histoire. Je n'ai donc rien exagéré en disant au commencement de ce travail que le Chinois était un peuple essentiellement plaisant.

La grande question que la philosophie politique doit faire est celle-ci, selon moi : Ce peuple est-il heureux ? Et la réponse de notre voyageur, homme sincère, est : Oui, les Chinois sont heureux. Disons bien haut à notre siècle, horrible produit de cet esprit d'examen introduit dans la société européenne par les discussions sur le libre arbitre, par le schisme de Luther et par la philosophie du dix-huitième siècle, que, du fond des masses pauvres, jusqu'au trône, la Chine est fortement imbue de l'esprit religieux. Oui, malgré les corruptions extérieurement engendrées par la spéculation et par le commerce, la religion soutient cette société que rien n'a entamée, pas même la victoire de sept conquêtes.

Le premier Bouddha, si tant est qu'il y en ait eu plusieurs, question plutôt posée que résolue, et sur laquelle il faut bien se garder de hasarder une opinion, le premier Bouddha dota l'Asie, et nous pouvons dire le monde, de la constitution merveilleuse que l'Eglise catholique, apostolique et romaine s'est appropriée. Cette constitution repose sur l'élévation constante des capacités par l'élection, mais par l'élection confiée à des *pairs* également instruits. Mille ans avant l'établissement définitif de la papauté, tout au Thibet se passait comme au conclave, pour l'élection du Grand-Lama qui a son collége de cardinaux ! Donc, ce premier Bouddha a si fortement tracé l'empreinte de sa doctrine sur l'Asie centrale, qu'elle ne s'y est pas plus effacée que celle de Moïse sur le peuple hébreu. La Chine est fondée sur la reconnaissance du mérite et de la capacité. C'est le fait le plus certain que la science ait acquis. Maintenant, la loi donne-t-elle, en Chine comme ici, des résultats contraires au but qu'elle se propose? Elève-t-elle au pouvoir des ignorans, de même que l'élection qui devrait élever des capacités ne produit ici que des noms oubliés, tant les hommes sont médiocres? Ceci serait peut-être le procès à faire à l'humanité qui tend à ronger tous ses freins. Si les institutions chinoises sont viciées par les usages, elles sont du moins immuablement écrites ; et, si elles dorment, vous voyez par l'événement qui fit rayer un village de la carte de l'empire, et par le deuil de l'empereur, qu'elles ont de terribles réveils. On nous redit des exemples merveilleux en ce genre ; il y a mille anecdotes de ministres frappés pour leurs exactions ; mais nous avons peu d'exemples semblables à offrir, et nos ministres mis à mort : les Semblançay, les Enguerrand de Marigny, les Strafford, ou ceux qu'on a seulement persécutés, comme Aubriot et Mazarin, étaient des hommes de génie ou des gens probes méconnus.

Il est une institution parfaitement en vigueur et observée par notre voyageur à l'état normal en Chine, qui, à elle seule, sauverait un peuple ; c'est l'anoblissement rétrograde. Vous vous rendez illustre, c'est sur votre père que se reporte la gloire. Votre fils vous imite, sa gloire anoblit le bisaïeul. De là, le culte des morts. Il est poussé à un si haut point, que les Chinois attribuent leurs malheurs à ce que leurs ancêtres ne sont pas bien logés. La sépulture des morts préoccupe tant les Chinois de toutes les classes que notre voyageur qui, à son départ, était encore sous le coup du succès de la grande figure de Robert-Macaire, a retrouvé Robert-Macaire, ce type de Mascarille et de Scapin devenus meurtriers, tapi dans le plus beau des sentimens chinois. Il existe en Chine des *commissionnaires en sépultures*, des gens qui, en vous voyant inquiets, viennent vous annoncer qu'ils ont découvert un endroit ravissant où monsieur votre père serait infiniment mieux, et l'on surpaie ces espèces de *villa* mortuaires. L'album nous montre le renvoi d'un Chinois déménagé par sa famille, et que l'auteur a dessiné sur place. Ainsi, la loi chinoise a fait de l'égoïsme un moyen de consolidation sociale. En Europe, l'égoïsme nuit à la société, qu'il ronge ; en Chine, l'égoïsme est devenu l'appui du pouvoir paternel : bien élever son enfant, le rendre grand, c'est travailler pour soi-même.

Si le Chinois voit la loi, les maximes religieuses écrites partout, même sur les dalles qu'il foule du pied, pourquoi le Chinois est-il voleur? Ici, se présente la grande objection, habilement saisie par Jean-Jacques Rousseau. Ce peuple, soi-disant moral, produit les fripons les plus éhontés. Rien de plus vrai, la friponnerie chinoise est naïve comme celle que Debureau met en scène aux Funambules. Elle est constante, elle n'est pas louche et traîtresse comme celle des Juifs qui grattent tous les bijoux qui leur passent par les mains, qui trempent les pièces d'or dans une eau pour les diminuer ; elle est hardie, elle est toujours sous le coup de la police correctionnelle. Surprise en flagrant délit, cette friponnerie se met à rire d'aussi bon cœur que Pierrot, toujours prête à recommencer.

D'abord, faisons observer que le vol, considéré comme une heureuse manière d'acquérir la propriété, n'a jamais été pris sur le fait en Chine, par la grande raison que personne ne pénètre en Chine, et que nos missionnaires, les seuls Européens qui s'y soient incrustés en se faisant Chinois, n'en ont pas fait mention. Enfin, il n'y a rien qui soit plus sévèrement puni que le vol en Chine. Laissons à ce sujet; parler notre voyageur :

« Je veux vous citer encore un fait singulier, dont je viens d'être témoin, et » qui vous donnera quelque idée des notions morales de ce peuple. Un matin, » quand j'arrivai au grand temple, tout était en mouvement : les portes étaient » ouvertes, on avait levé les nattes qui recouvraient les maisons de bateaux et » aussi les embarcations qui ne sont pas encore retirées du service, afin que l'air » et le soleil y pénétrassent. Quelques tankas lavaient leur bateau dont chaque » pièce se démonte, afin que sa propreté attirât des passagers. Assis sur une pierre, j'étais occupé à dessiner quelques-unes de ces maisons, quand un grand » gaillard, croyant n'être pas vu, se baissa et prit un mouchoir qu'il cacha promptement sous sa tunique ; mais une jeune fille l'aperçut et se mit à crier avant » qu'il eût eu le temps de se sauver ; toutes les filles firent chorus, s'élancèrent » sur lui et l'arrêtèrent. Bientôt on s'assembla autour d'elles, la foule s'augmenta, » tout le monde se mit à parler à la fois, chacun donna son avis, chacun voulut » emmener le voleur. Enfin, après un long débat, trois jeunes gens robustes finirent par s'emparer du délinquant et s'approchèrent d'une petite esplanade » en planches soutenue par quelques bambous, bâtie provisoirement sur le quai. » Un quatrième individu y monta, et prenant la queue du patient qu'on lui tendit, il le conduisit ainsi jusque dans l'eau et l'attacha aux bambous. La foule, » pour mieux voir, se précipita sur cet échafaudage qui, trop faible pour un tel » poids, céda. Peu s'en fallut que le coupable ne s'échappât à la faveur du désordre ; mais on le reprit, et cette fois il fut conduit auprès du socle de l'un des » bâtons qui précèdent le temple. Deux ou trois gamins escaladèrent aussitôt ce » socle et attachèrent la queue du voleur au bâton ; puis on le honnit et on le » hua. Deux heures après, quand je passai, le voleur n'y était plus. Comme je « ne pouvais me rendre compte de cette singulière façon de se faire justice, un » vieux résident m'apprit que quand un Chinois a commis une faute trop légère » pour mériter la correction du mandarin, les assistans s'établissent en cour » de justice et rendent un arrêt qui s'exécute sur-le-champ. Dans ce cas, si le filou eût été traduit devant l'autorité, on lui eût appliqué certainement la peine » infamante de la cangue et coupé la queue. Ainsi marqué pour le reste de sa » vie, le malheureux n'eût plus trouvé de travail pour vivre, et n'eût eu d'autre » ressource que de voler encore. Sans doute il méritait l'indulgence, puisqu'il fut » traité si doucement par la populace, bien pénétrée de ses propres intérêts.

» Cette scène m'a rappelé ce que je vous ai souvent entendu dire, qu'en rendant » publique l'infamie du coupable, on aide au développement des crimes et qu'on » ferme le retour au repentir. Tel grand criminel eût pu devenir honnête homme » peut-être, si, à ses débuts, la charité l'eût couvert de son manteau, » et si on lui eût tendu la main pour l'arracher du bourbier où il n'avait encore » que les pieds. J'ai vu des gens purifiés au feu de cette charité, bien supérieure » à celle qui soulage les misères ordinaires.

Il y aurait beaucoup à redire sur ce passage, que je ne cite que pour montrer combien, en Chine, le vol est peu autorisé par les mœurs. Continuons l'examen de cette question.

Le Chinois sorti de Chine n'y rentre jamais, comme je l'ai déjà dit. Or, il est bien possible que, ne vivant plus dans le milieu des institutions de son pays, le Chinois se croie tout permis contre les étrangers, qu'il regarde comme taillables et corvéables à merci. La friponnerie chinoise tiendrait donc au mépris que le Romain avait pour tout ce qui n'était pas *civis romanus*, à celui des conquérans de la Gaule pour leurs serfs. Enfin, la main sur le cœur, combien n'y a-t-il pas d'Européens qui, sortis de leur pays pour faire fortune, se promettent de la faire *quibuscumque viis*, et se permettent, comme les Chinois, tout, et encore bien autre chose contre l'étranger.

Maintenant comparons, non pas les individus entre eux, mais le commerce extérieur des pays dans leur ensemble, car telle est la manière de juger de la morale des peuples. Voilà la vraie question. La France, avec toutes ses prétentions au progrès des lumières, ne va pas jeter un bel éclat, et ce sera l'occasion de signaler une de ses plaies les plus vives.

Il existe en Chine, comme en Angleterre d'ailleurs, une haute moralité que je vais expliquer. La fabrication et le commerce extérieur sont loyaux en Chine et en Angleterre. Ces deux peuples doivent à cette probité leur force et leurs succès dans le monde entier, où leurs produits ont l'avantage sur tous les autres. Le commerce et la fabrique en France sont au contraire d'une déloyauté dont la maladresse a causé la ruine d'un pays. Qu'un Français de Paris commande en Chine quoi que ce soit, il aura ce qu'il demande comme il l'aura demandé; jamais il n'y aura de tromperie, ni dans la qualité, ni dans la fabrication, une fois le prix convenu.

Quand la Chine et l'Angleterre fabriquent, quoi que ce soit, les plus petites comme les plus grandes choses, pour leur commerce extérieur, tout en est de la plus excellente qualité, de la meilleure fabrication. Aussi, les produits chinois et anglais sont-ils rivaux sur tous les marchés du monde.

Au rebours, en France, tout ce qu'il y a de mauvais, de défectueux, d'inférieur est destiné pour l'exportation. La pensée du commerçant français est de se débarrasser au loin de ce qui ne peut pas être vendu à ceux qui s'y connaissent trop bien pour acheter de méchans produits. Une autre pensée, pensée fondamentale, est de donner de l'apparence à la marchandise, afin de tromper le consommateur et de l'emporter par l'infériorité, par la nullité du produit, sur les concurrens. Ce qui peut se traduire par : vendre quelque chose qui soit rien. Ce système qui régit toutes les parties de notre commerce est bien plus odieux et accuse une bien plus grande dépravation que celle attribuée aux Chinois sortis de Chine. La tendance du vol du Chinois est un combat d'homme à homme, un avis de vous tenir sur vos gardes et ne nuit qu'aux individus; tandis que la *manière* française nuit à tout le monde, déshonore le pays et tarit les sources de son commerce.

Remarquez que les choses en sont arrivées à ce point que le ministère du commerce est obligé d'avertir les commerçans français et les expéditeurs de ne plus envoyer que leurs premières qualités sur les marchés étrangers. Le ministre a publié, pas plus tard qu'avant-hier, dans les journaux, sa mercuriale à ce sujet. Mais ce même gouvernement est tout aussi peu sage que son commerce. Ainsi, la *poudre*, commerce immense, et qui devrait appartenir à la France, qui est la première fabricante de poudre du monde, la poudre dont la fabrication est réser-

vée à l'état, se constitue des ingrédiens les plus inférieurs pour les poudres d'exportation. C'est un fait que tous les *commissaires* des poudreries attesteront. Il s'en est suivi que les Anglais, n'exportant que leurs premières qualités, fournissent l'Afrique, l'Amérique et les Indes de poudre, immense moyen d'échange que nous avons perdu par la faute de l'état. Si nous continuons à expédier des vins frelatés, les Anglais nous achèteront nos premières qualités et deviendront les rouliers et les commissionnaires maritimes de nos propres vins. C'est par de pareilles fautes que le commerce d'un pays maritime baisse et que la décadence arrive.

Aujourd'hui cette frelaterie des produits, cette adultération criminelle a gagné le commerce intérieur et le commerce des choses les plus nécessaires à la vie. Ceci tient à la constante et progressive diminution des fortunes. La richesse diminue et la vanité augmente. On retranche sur les choses nécessaires à la vie afin de conserver les apparences. L'Anglais demande toujours dans un magasin ce qu'il y a de plus beau et de plus cher, car les belles choses ont une durée dix fois plus longue que celle des choses à bas prix. Au contraire, le Français n'a qu'un cri : le bon marché! le prix fixe! Beaucoup recevoir, peu donner, voilà le mot du consommateur ; donner peu, beaucoup recevoir, voilà le mot du commerçant. Qu'est-il arrivé? On a réalisé en grand l'histoire de ce prêtre avare qui, d'un fonds de culotte de velours noir, voulait, par une heureuse transposition, se faire une calotte. Ne pouvez-vous pas m'en trouver deux, dit-il au tailleur ? — Oui. — Mais il y en aurait presque trois... — On peut à la rigueur en faire trois. — Oh ! vous êtes si habile, vous m'en aurez quatre. — Eh ! monsieur le curé, j'en couperai là dedans cinq, si vous le voulez ! Huit jours après le curé eut cinq calottes pour coiffer ses cinq doigts. On a voulu des tapis *tout* laine pour des prix impossibles, le fabricant y a mis du coton ! Le coton a infesté tout le lainage, le nappage et le fil. On fait pour les dandies sans fortune des chemises dont le devant, seulement ce qui se voit, est en toile, et qui coûtent six francs ; tandis que la façon d'une belle chemise coûte six francs.

La manie du bon marché, la mauvaise foi engendrée par la concurrence, ont fait fabriquer des savons ordinaires d'une qualité détestable afin de leur donner du poids, et en parfumerie des savons qui ne sont odorans qu'à la superficie, des mouchoirs pour cinq sous, des robes à trois francs qu'on met trois fois. En papeterie, ce système a produit du papier sans durée. Le consommateur, rendu imbécile par sa misère secrète, paie alors *les façons* sur dix objets au lieu de n'en payer que sur un seul. Personne aujourd'hui ne veut donner d'une dorure ce qu'elle vaut ; il s'ensuit qu'au bout de dix ans, votre pendule, vos flambeaux vous coûtent un *redorage* très cher, tandis qu'en brossant les vieilles dorures du temps de Louis XV, on les trouve neuves. Et pour que l'*honneur* ne manque même pas à ceux qui entendent ainsi le commerce, le grand seigneur qui porte le plus beau nom de France fait épouser à ses fils les filles des Frontins de la Patente.

Ce système d'infâmes calculs gangrène toute la bourgeoisie. Il se passe à Paris des faits qui font bondir le cœur de dégoût. L'état et la ville ont créé des écoles *Communales gratuites* POUR LE PAUVRE !... où le pauvre ne peut pas faire entrer ses enfans. Ces écoles sont envahies par les fils des gens riches. Le portier d'une maison se saigne pour trouver dix francs par mois à sa fille qu'il envoie à une école ; le propriétaire, lui, met son fils à l'école gratuite. Enfin la parcimonie des familles contraint les maîtres de pension à des compromis horribles sur la nourriture et l'éducation de leurs pensionnaires. On voudrait faire élever son enfant pour une pension annuelle de quatre cents francs, par la même raison qu'on veut une chemise pour trois francs.

Il y a là pour l'observateur, pour le philosophe, un signe de décomposition sociale beaucoup plus grave qu'on ne pense. Nous touchons en ce moment le prix des fautes d'une législation insensée qui a supprimé *l'honneur* en considérant l'*argent* comme la représentation de toute capacité, de toute sagesse. Nous ne sommes pas au bout des effets d'un système sans âme, qui n'a vu que des chiffres sociaux dans l'homme, qui a diminué le pouvoir paternel, qui a livré l'instruction publique à des individus *sans solidarité de doctrine*, et qui ne donne aucune garantie à l'état. Rien ne prouve que l'un ne prêchera pas des principes diamétralement opposés à ceux de l'autre. Aucun d'eux ne peut élever la jeunesse dans des sentimens religieux ou d'obéissance, car aucun n'a le sens de l'abnégation personnelle qui constitue le sacerdoce, et l'éducation doit être un sacerdoce.

Un jour, sur son siége, le premier président du parlement entendit celui qu'il blâmait lui demandant si ce blâme l'empêchait de mener son fiacre. — Non, dit le magistrat. — Eh bien ! *je m'en fiche !* — *Et moi aussi*, dit le premier président. Ce jour-là, ce magistrat tuait la justice, il méritait de porter sa tête sur l'échafaud, et l'empereur de la Chine n'eût pas manqué de le condamner ; tandis que, sous Louis XV, tout le monde a ri du mot. Aujourd'hui nous voyons dans un magistrat et dans un évêque des fonctionnaires salariés ; dans l'un, une espèce de douanier des crimes, dans l'autre un préposé aux prières.

La Chine est extrêmement poétique, en ce sens qu'il n'y a de régularité dans aucune chose, pas même dans les temples, qui sont tous bizarres de formes comme les habitations particulières. Les temples chinois ont heureusement préoccupé notre voyageur ; il en a rapporté des vues, des intérieurs, des plans extrêmement curieux, et auxquels les précédens sinographes ou sinologues n'avaient pas songé. Pour donner à leurs temples le caractère qui leur manque, soit à cause de leur peu d'élévation et de l'architecture, les Chinois encadrent soigneusement ces édifices, soit par des arbres énormes, soit par les accidens du terrain.

Quant au luxe, il est fabuleux en Chine : l'auteur a été ébloui par les somptuosités des bateaux aristocratiques, dorés et peints comme des poissons, et dans lesquels on réunit toutes les commodités de la vie. L'Angleterre a imité la Chine dans les jardins dits anglais, dont les plus beaux de l'Europe ne sont rien, comparés aux moindres de la Chine. Le premier missionnaire qui y pénétra y a trouvé la tragédie, la comédie, le roman. Voltaire, en imitant l'*Orphelin de la Chine*, nous a démontré que le théâtre Chinois repose sur les plus grandes idées politiques. La passion du Chinois pour le spectacle est égale à celle du Parisien. Voici ce qu'en dit notre témoin oculaire :

« Les idées religieuses diffèrent essentiellement des nôtres, bien que le culte ait » assez d'analogie avec celui de l'Eglise catholique. Ainsi la comédie, si sévère» ment défendue par nos prêtres, est non seulement tolérée par les bonzes, mais » encore ils permettent aux théâtres, qui sont toujours ambulans, de s'établir près » des temples. Je vis une troupe dressant des bambous sur la grande esplanade, » et bâtissant son théâtre, couvert de nattes, en face de la grande fenêtre ronde » du temple, tournant le dos à la mer. Les bonzes se tenaient constamment dans » la cour du sanctuaire principal, jouissant du spectacle, tandis qu'ils fumaient leur » pipe. La *sing-song*, c'est le nom qu'on donne à ces fêtes, dura quinze jours, » pendant lesquels l'esplanade offrit le spectacle le plus animé....

.... » Appuyé sur la balustrade, j'observais cette foule qui fourmillait devant moi. » Tous les degrés de l'échelle sociale s'y trouvaient confondus : mendiants, aveu» gles, marins, pélerins, fashionables, car ici il y a des lions comme à Londres et » à Paris ; seulement il n'y a pas de lionnes. Tous s'agitaient pêle-mêle dans ce » petit espace qui pouvait à peine les contenir. Ce n'est pas que les riches n'affec» tassent des airs de hauteur, en se promenant avec nonchalance, vêtus de lon» gues robes serrées à la taille par une ceinture d'où pendent une blague et une » pipe dont ils se servent continuellement, et en s'abritant sous leurs écrans, qui » qui, de plus, servent à les éventer et sécher la sueur qui découle de leur front. » Je fus frappé par l'impossibilité des querelles et des rixes. On entend bien par» fois les voix s'élever, mais on n'en vient jamais aux coups, et cela me surprit » bien plus que je ne l'avais été par le même fait pendant mon séjour à Canton, » où, dans ces foules qui vivent sur l'eau, chacun est sur son terrain, et ne craint » pas que son adversaire s'empare de sa place. Est-ce là un effet de la mansuétu» de de ce peuple ou de sa bonne discipline ? Quand je quittai mon observatoire » pour aller voir le spectacle, le bonze me donna la place d'honneur, juste au mi» lieu de la fenêtre ronde. Je ne puis rien vous dire de la pièce à laquelle je n'en» tendais rien, si ce n'est qu'elle intéressait vivement les spectateurs, et ce ne fut » ni les applaudissemens, ni aucun signe bruyant qui me le firent comprendre, » mais leur immobilité, mais leur attention si grande, qu'on aurait entendu une » mouche voler, sans le bruit qui se faisait autour du théâtre. Les Chinois sont si » avides de spectacle, que ceux qui n'avaient pu trouver place sur les bancs » dressés dans l'emplacement couvert, montaient sur les bambous qui sou» tenaient le toit ; puis d'autres arrivaient qui priaient ceux-là de grimper plus » haut si bien que la charpente finit par être couverte de spectateurs, aussi pressés » que ceux du parterre, et tout aussi attentifs, quoiqu'il leur fallût un rude tra» vail pour se maintenir à cette place dangereuse. J'admirai encore, et avec plus » de raison que jamais, la solidité du bambou. »

Je termine en citant la légende du temple de Macao, telle que l'auteur la raconte, ce qui donnera l'idée des traditions de ce pays, et montrera combien le théâtres, la poésie, l'histoire, les institutions sont solidaires en Chine, de l'idée fondamentale de la morale Bouddhique.

Macao veut dire *Temple de la Dame* (*Neans-Ma-ko*, en chinois.)

« Sous je ne sais quelle dynastie, une princesse de la famille impériale, l'unique » enfant de son père, fut élevée avec un soin tout particulier, et dès l'instruction » qu'elle reçut naquit un désir immodéré de voir le monde, de s'affranchir de la » réclusion à laquelle les mœurs du pays condamnent toutes les femmes. Elle » garda le secret de cette passion pendant bien longtemps, car il lui fallut vaincre » bien des préjugés avant que d'oser se l'avouer à elle-même. Enfin elle en » parle à l'empereur qui ne sut lui rien refuser. Jugez de son bonheur, quand elle » sortit du palais où devaient s'écouler ses jours, elle dont l'esprit inquiet avait » rêvé un monde sous mille formes différentes; et quand pour la première fois » elle plongea son regard dans les profondeurs de l'horizon ? Elle s'embarque » donc, le ciel et la mer lui sourirent d'abord. Tout ce qu'elle voyait excitait » son enthousiasme et lui révélait des poésies délicieuses. Mais ces joies si pro» fondément senties furent de peu de durée, car toute faute veut une expiation. » Elle avait enfreint la loi ; elle n'avait pas craint de se montrer et braver ainsi » les défenses expresses de tous les législateurs, elle qui, princesse, devait le bon » exemple aux femmes. Bientôt un terrible typhon se déclara, et faillit vingt fois » l'engloutir. Vivement effrayée du danger qu'elle court, elle invoque la déesse de » la mer, et promet de lui élever un temple au lieu où elle abordera, si la déesse » parvient à dissiper le péril. La mer s'apaise, le typhon se dissipe et la jonque » est doucement portée au rivage par une lame. La princesse tint parole et un » temple s'éleva sur la colline stérile, là où elle avait pris terre. Là où il n'y » avait que des arbres chétifs, on voit maintenant de puissantes végétations que je » ne me suis jamais lassé d'admirer. »

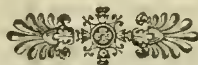
Quelle belle légende chez un peuple qui fait de la réclusion des femmes, dans les hautes classes de la société, le point fondamental de la société ? Mahomet a copié les Chinois. Une femme aristocratique, tombée dans la misère, est, à ce qu'il paraît, en proie aux plus horribles souffrances. On voit dans les rues des malheureuses marchant sur ces moignons qui, chez les aristocrates, remplacent le pied ; et c'est, dit l'auteur, un affreux spectacle. En chine, une femme qui tombe ne se relève plus !..

Avouez que ce peuple vaut bien la peine d'être connu, étudié, d'abord par l'industrie à cause de ses procédés, car en Chine on raccommode la fonte et on la soude comme nous raccommodons et resoudons le ferblanc. On y rend la pâte de riz aussi dure et aussi polie que le marbre. Puis la politique et l'art ne devraient-ils pas y étudier les institutions. Quant à la science, il nous suffira de dire que l'auteur a cru trouver en Chine *le magnétisme animal* à l'état pratique. (Voir sa lettre sur les barbiers chinois.) Espérons que la société de géographie décidera quelque expédition en Chine, et que notre pays comprendra la nécessité d'avoir avec cette contrée des relations commerciales un peu plus étendues que celles qui rendent notre hong le plus petit de tous.

Je me suis inquiété fort peu des trente et quelques dessins tirés de l'album de notre voyageur ; ses lettres dont il n'a donné que des fragmens pour expliquer ses planches, me paraissent être l'œuvre le plus intéressant. Il aurait dû procéder au rebours, c'est-à-dire, donner des dessins pour expliquer son texte. L'amour-propre du peintre l'a-t-il emporté sur celui du narrateur ! je ne sais ; mais si les lettres répondent aux citations que j'ai déjà données, M. Borget pourrait être le Jacquemont de la Chine. Ce ne serait pas une faute au gouvernement français que de lui confier la mission d'aller achever son œuvre. Il est sincère, honnête homme, en tant que voyageur bien entendu ; tous les voyageurs ne sont pas de cette e. Il y a dans le style un peu de cette douce malice qui assaisonne le récit et le fait digérer. Espérons qu'il sera dignement récompensé de ce beau travail préparatoire.

NOTA Le nom du révérend père qui a subi l'effrayant martyre dont j'ai parlé est Perboyre. Qu'au moins la publicité soit acquise à de tels dévoûmens !

DE BALZAC.



SÉRAPHINE,

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Extraits des Mémoires de Maxime Odin.

Le plus doux privilége que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de se ressaisir avec une extrême facilité des impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que sa pente rapproche, à travers mille détours, des environs de sa source, et qui, libre enfin de tous les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrens qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour répéter une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords. A le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence et de quel côté il finit. Il faut qu'un rameau de saule, dont l'orage de la veille lui a confié les débris, flotte un moment sous vos yeux, pour vous faire reconnaître l'endroit vers lequel son penchant l'entraîne. Demain le fleuve qui l'attend à quelques pas l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais.

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et des espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuits en circuits, parmi la verdure et les fleurs de son riant berceau. Cette volupté, j'en suis témoin, est une des plus vives de l'âme; mais elle dure peu, et c'est la seule d'ailleurs que puissent envier à ceux qui ont eu le malheur de vivre long-temps ceux qui ont le bonheur de mourir jeunes.

A l'âge de douze ans, j'avais achevé les études superficielles des enfans, et par conséquent je ne savais rien; mais j'avais heureusement appris ce qu'on apprend rarement au collége; c'est que je ne savais rien, et que la plupart des savans eux-mêmes ne savaient pas grand'chose. J'étais si avide d'instruction, qu'il m'est souvent arrivé d'épeler avec effort l'alphabet d'une langue inconnue, pour me mettre en état de lire des livres que je ne comprenais pas; et dans d'autres circonstances que celles où j'ai vécu, cette vague et stérile curiosité serait devenue peut-être une aptitude. Mais de tous les alphabets écrits ou rationnels que j'essayais de déchiffrer, il n'y en avait point qui m'inspirât autant de ferveur que celui de la nature. Il me semblait déjà, car je n'ai pas changé d'opinion, que l'étude approfondie des faits de la création était plus digne qu'aucune autre d'exercer une saine intelligence, et que le reste n'était guère bon qu'à occuper les loisirs futiles ou extravagans des peuples dégénérés. Un séjour de quelques semaines chez un bon ministre de Vindenheim, en Alsace, fort amateur de papillons, m'avait aidé à soulever le voile le plus grossier de cette belle Isis dont les secrets délicieux devaient mêler tant de charmes quelques années après aux misères de mon exil. J'étais rentré dans mes montagnes, le filet de gaze à la main, la boîte de ferblanc doublée de liége dans la poche, la loupe et la pelotte en sautoir, riche et fier de quelques lambeaux d'une nomenclature hasardée qui m'initiait du moins au langage d'un autre univers, où je pourrais marcher le cœur libre, la tête haute et les coudées franches, avec plus d'indépendance que ne m'en promettait le monde factice des hommes. Quand on n'est pas organisé de manière à vivre avec eux, on en reçoit la révélation de bonne heure, et quiconque a reçu cette révélation sans lui obéir ne doit s'en prendre qu'à lui de ses infortunes. Il a été le seul artisan de sa mauvaise destinée

Il y avait alors dans ma ville natale un homme d'une quarantaine d'années qui s'appelait M. de C..., et qu'au temps dont je parle on appelait plus communément le citoyen Justin, du nom de son patron, parce que la révolution lui avait ôté celui de son père. C'était un ancien officier du génie qui avait passé sa vie en études scientifiques, et qui dépensait sa fortune en bonnes œuvres. Simple et austère dans ses mœurs, doux et affectueux dans ses relations, inflexible dans ses principes, mais tolérant par caractère, bienveillant pour tout le monde; capable de ce qui est bon, digne de tout ce qui est grand, et modeste jusqu'à la timidité au milieu des trésors de savoir qu'avait amassés sa patience ou devinés son génie; discutant peu, ne pérorant pas, ne contestant jamais; toujours prêt à éclairer l'ignorance, à ménager l'erreur, à respecter la conviction, à compatir à la folie, il vous aurait rappelé Platon, Fénélon ou Malesherbes; mais je ne le compare à personne: les comparaisons lui feraient tort. Le vulgaire soupçonnait qu'il était fort versé dans la médecine, parce qu'on le voyait le premier et le dernier au chevet des pauvres malades, et qu'il était à son aise, parce qu'il fournissait les remèdes; mais on le croyait aussi un peu bizarre, parce qu'il était avec moi le seul du pays qui se promenât dans la campagne armé d'un filet de gaze, et qui en fauchât légèrement la cime des hautes herbes sans les endommager, pour leur ravir quelques mouches aux écailles dorées dont personne ne pouvait s'expliquer l'usage. Cette analogie de goûts rapprocha bientôt nos âges si éloignés. Le hasard voulait qu'il eût été l'ami de mon père, et je ne tardai pas à trouver en lui un autre père dont le mien fut un moment jaloux; mais ils s'entendirent mieux pour mon bonheur que les deux mères du jugement de Salomon. Ils se partagèrent ma vie pour l'embellir tous les deux. — Il le fallait. Il arriva une terrible loi, de je ne sais plus quel jour de floréal, qui exilait les nobles des villes de guerre, et le plus sage des sages, avait le tort irréparable d'être noble. Depuis que cette funeste nouvelle s'était répandue, je ne vivais plus; je n'embrassais plus mon pauvre père sans le noyer de mes larmes, parce que mon ami s'en allait. « Console-toi, me dit-il un jour; il ne va pas loin. J'ai obtenu qu'il ne se retirât qu'à trois lieues, j'ai consenti à te laisser partir avec lui, et avec tes jambes de cerf, tu pourras venir m'embrasser sans pleurer une ou deux fois la semaine. » Je crus que je mourrais de joie, car il me semblait comme cela ne les quitter ni l'un ni l'autre. Nous partîmes donc; le peuple murmurait sur notre passage: Voilà encore des nobles qui s'en vont! — Et c'est l'unique fois de ma vie que j'ai pris plaisir à entendre dire que j'étais noble. Nous allâmes habiter un joli village éparpillé sur les deux bords d'une petite rivière qu'on appelait le *Biez*, suivant l'usage du pays, et qui était garnie de côté et d'autre d'un rang pressé de jeunes peupliers. Ils doivent avoir bien grandi! Notre maison était, dans sa simplicité, la plus magnifique de la commune, et l'appartement que nous occupions au premier et dernier étage aurait fait envie à dix rois que j'ai rencontrés depuis dans les plus méchantes auberges de l'Europe. Il se composait de deux chambres enduites d'un plâtre blanc et poli dont la propreté charmait la vue. Celle du citoyen Justin, qui était la plus grande, comme de raison, ne manquait pas d'un certain luxe d'ameublement, quoique le principal s'y réduisît à une couchette de paille (il n'avait jamais d'autre lit, et je me suis fort bien trouvé dès lors d'avoir contracté près de lui cette habitude), à deux fortes chaises de bois de noyer, et à deux grandes tables de la même matière et du même travail, cirées comme des parquets et luisantes comme des miroirs. La première, qui avait au moins cinq pieds de diamètre, occupait de sa vaste circonférence le milieu du salon dont je commence la description avec un sentiment si vif et si présent des localités, que j'en reconnaîtrais les détails à tâtons si j'y étais transporté de nuit par la baguette d'une bonne fée, quoiqu'il y ait aujourd'hui, 12 octobre 1831, trente-sept ans, jour pour jour, que j'y ai laissé à peu de choses près la petite part de bonheur qui devait m'échoir sur la terre. Celle-là portait tous nos ustensiles de travail et d'observation journalière, les presses, les pinces, les scalpels, les ciseaux, les poinçons, les loupes, les lentilles, les microscopes, les étoupes, les yeux d'émail, le fil de fer, les épingles, les goupilles, le papier gris, les acides et les briquets, pièces indispensables, s'il en fut jamais, d'un équipage de naturaliste; c'est là qu'on analysait, qu'on disséquait, qu'on empaillait les animaux; c'est là que l'on comptait les articles du tarse ou les parties de la bouche d'un insecte imperceptible à l'œil nu, les étamines ou les divisions du stigmate d'un végétal, nain de l'empire de Flore; c'est là qu'après les avoir desséchées, on étendait les plantes avec une minutieuse précaution sur les blancs feuillets où elles devaient revivre pour la science, et qu'on assujétissait leurs pédoncules et leurs rameaux sous de légères bandelettes fixées à la gomme arabique, en prenant garde de faire valoir leurs parties les mieux caractérisées, et de ne pas altérer leur port et leur physionomie; c'est là qu'on essayait les pierres au contact des houppes nerveuses les plus développées de notre organisme, au choc du fer, aux sympathies de l'aimant, au jeu sensible des affinités, à l'effervescence et aux décompositions que produisent les réactifs: c'était le modeste laboratoire où venaient se révéler l'un après l'autre tous les secrets de la nature.

Sur la paroi du fond, car je suis bien décidé à ne vous faire grâce d'aucun détail, était la couchette dont je vous ai parlé, flanquée de nos deux fauteuils de cérémonie, terminée au pied par le mobilier exigu d'une toilette philosophique, et appuyée sur l'arsenal de nos grandes expéditions, freloches de toutes les dimensions, de toutes les formes et de toutes les couleurs, outils à fouir, outils à saper, pieux à sauter les ravins, gaules à frapper les ramées. Il n'y manquait qu'un fusil, mais c'était une arme interdite aux naturalistes suspects, et les nôtres n'inspiraient déjà que trop de défiance dans les mains d'un philosophe et d'un enfant. Dessous gisaient le marteau à rompre le roc et la pointe à déchausser les racines. Deux bâtons légers mais noueux, contre les loups et les serpens, complétaient ce formidable appareil de guerre. Je puis vous assurer que cela était terrible à voir.

La muraille de la droite ouvrait son unique fenêtre sur une source murmurante qui allait mourir dans le Biez, en bondissant sur les cailloux, et dont je crois entendre encore le fracas mélodieux. Dans la partie de l'appartement qui précédait cette croisée, nous avions assis sur des consoles trois gracieuses tablettes dont la première ou l'inférieure supportait les boîtes de chenilles et de chrysalides, fermées de fins réseaux, qui étaient confiées à mes soins particuliers, et la seconde, les planchettes polies où nous étalions nos papillons, sous des plaques de verre qui contenaient leurs ailes sans les froisser. La dernière était garnie de flacons bouchés à l'émeri, qui renfermaient le camphre destiné à saupoudrer tous les soirs nos boîtes de chasse, l'alkali volatil, contre la piqûre des frêlons et la morsure des vipères, et l'esprit de vin, conservateur des reptiles et des petits ovipares. Une armoire pratiquée tout auprès, et dont le citoyen Justin portait toujours la clef, était réservée pour les trésors cent fois plus précieux de la pharmacie domestique.

L'autre côté de la croisée était occupé par une seconde table dont je n'ai encore rien dit, quoiqu'elle en valût bien la peine; mais j'ai cru devoir sacrifier l'ordre logique à l'ordre descriptif dans cette topographie vraiment spéciale qu'on ne refera pas après moi, car je suis le seul qui m'en souvienne sur la terre, à moins que M. de C... n'ait conservé à quatre-vingts ans quelque mémoire de ces jours d'exil, qui furent pour moi des jours d'ineffables délices. Je ne savais pas même qu'il souffrait, et

son attentive bonté me dissimulait, sous une humeur douce et riante, des chagrins qui auraient empoisonné mon bonheur. — Cette table était bien longue, à l'idée que je m'en fais aujourd'hui. Toutes nos académies détruites par un vandalisme brutal mais naïf, et qui avait au moins cette excuse de l'inexpérience qu'il n'aura plus, y siégeaient à mes yeux dans une seule personne. Un homme de génie écrivait là ces pages admirables dont quelques rares amis ont reçu la confidence, tirée à dix ou douze exemplaires, et qu'ignorera la postérité qui ne pourrait plus les entendre. Devant lui, ses livres favoris étaient amassés sur trois rayons, dont le premier avait peine à contenir nos auteurs usuels, le *Systema naturæ*, le grave Fabricius, le bon Geoffroy, l'ingénieux Bergmann, Lavoisier, Fourcroy, Berthollet, Maquer l'éclectique, et Bernardin de Saint-Pierre le poète. Au dessus étaient rangés une bonne édition d'Horace, un gros Sénèque le philosophe, que je ne lus pas alors, les *Essais* de Montaigne, que je lus deux fois de suite, et quelques volumes dépareillés du Plutarque d'Amyot, que je lisais toujours. Plus haut, il y avait une grande *Gerusalemme liberata*, dont je n'ai jamais trop fatigué les marges somptueuses, un *Ariosto*, qui me fit aimer l'italien, un *Don Quichotte* espagnol que je devinais à défaut de comprendre, et cinq ou six tragédies de Shakespeare, qui me transportaient d'enthousiasme quand le citoyen Justin me les traduisait, au courant de sa lecture, dans nos momens de récréation. — Je n'oublierai pas qu'il avait profité d'un espace vide pour y glisser son carton de dessins, et qu'à l'extérieur il avait suspendu son violon.

En face du lit de mon ami était pratiquée notre seconde croisée qui avait jour sur le Biez, et d'où l'on suivait au loin ses détours, entre des fabriques charmantes et des îlots de verdure, jusqu'aux lieux où son cours aboutissait à un point brillant qui tremblait long-temps comme un météore, et finissait par s'éteindre sous les rayons du soleil. — Mais c'était à la cloison de gauche que nous avions rassemblé peu à peu toutes les merveilles de notre exhibition, les oiseaux perchés sur leurs baguettes, dans la vivacité de leurs attitudes naturelles, et auxquels il ne manquait qu'un ramage pour figurer une volière vivante; les papillons, déployés dans de beaux cadres d'or que nous avions apportés de la ville, et dont l'éclat de leurs ailes effaçait la splendeur; le serpent à la bouche béante, qui défendait notre porte, comme le dragon des Hespérides, et les chauves-souris, qui plongeaient leurs regards pétrifians comme celui des gorgones, du haut de son chambranle de sapin. Le musée de ce village, quand j'y pense, aurait fait envie à plus d'une ville; mais ce qu'il y a de plus certain, c'est que son Aristote méritait un autre Alexandre.

Notre journée d'investigations commençait régulièrement à midi, après le repas du matin, et durait jusqu'à la nuit; car nous étions d'intrépides marcheurs. Nous allions et nous revenions en courant, moi, questionnant sur tout ce qui se rencontrait; lui, répondant toujours et à tout par des solutions claires, ingénieuses et faciles à retenir. Il n'y avait pas un fait naturel qui ne fournît matière à une leçon, pas une leçon qui ne fît sur moi l'effet d'un plaisir nouveau et inattendu. C'était un cours d'études encyclopédiques mis en action, et je suis sûr maintenant que tout autre que moi en aurait tiré grand profit; mais son imagination était trop mobile pour n'être pas oublieuse. Arrivés aux champs ou aux forêts, nous entrions en chasse, et, comme mes collections se commençaient à peine, chaque pas me procurait une découverte; je marchais en pays conquis.

Il n'y a point d'expression pour rendre la joie de ces innocentes usurpations de la science sur la nature rebelle et mystérieuse, et ceux qui ne l'ont pas goûtée auront peut-être quelque peine à la concevoir. Encore aujourd'hui, je me prends quelquefois à frémir d'un voluptueux saisissement en me rappelant la vue du premier *carabus auro nitens* qui me soit apparu dans l'ombre humide que portait le tronc d'un vieux chêne renversé, sous lequel il reposait éblouissant comme une escarboucle tombée de l'aigrette du Mogol. Prenez garde à son nom, s'il vous plaît : c'était le *carabus auro nitens* lui-même! Je me souviens qu'il me fascina un moment de sa lumière, et que ma main tremblait d'une telle émotion qu'il fallut m'y reprendre à plusieurs fois pour m'en emparer. Que les enfans sont heureux, et que les hommes sont à plaindre, quand il ne leur reste pas assez de sagesse pour se refaire enfans; il n'en est pas de même des autres joies de la vie, lorsqu'elle a péniblement acquis la douloureuse expérience de leur instabilité. J'en ai beaucoup cherché depuis l'âge de vingt ans; j'en ai goûté beaucoup qui faisaient envie aux plus fortunés, pas une seule cependant que ma bouche n'accueillît d'un sourire amer, et qui ne pénétrât mon cœur d'une angoisse de désespoir. Que de larmes brûlantes j'ai versées dans les extases du bonheur, qui ont été comptées pour des larmes de ravissement, parce qu'elles n'étaient pas comprises! Faites comprendre, si vous le pouvez, à une âme éperdue d'amour, qu'il est un moment de vos jours passés dont sa tendresse ne peut combler le vide éternel, que cette minute, dont la rivalité impérieuse et triomphante éclipse tous vos plaisirs, est celle où vous avez trouvé le *carabus auro nitens*! Il n'y a pourtant rien de plus vrai.

Les jours de pluie ou de neige, car en 1794 il y eut dans nos montagnes de la neige à la fin de mai, nous passions le temps à régler la disposition du riche mobilier dont je viens de dresser l'inventaire, ou bien nous lisions alternativement; et, dans nos leçons, comme dans nos promenades, chaque fait avait son instruction. Chaque heure avait aussi son emploi; et rien n'est plus propre à enlever au travail sa physionomie sévère que la variété des études. Les mathématiques nous délassaient de la chimie, et les beaux-arts des sciences. Je m'entretenais avec facilité dans le souvenir tout récent de mes études latines par la lecture assidue et passionnée de nos méthodistes, qui avait pris tant d'empire sur mes pensées que je n'en concevais pas une seule sans qu'elle vînt à se formuler subitement en phrases concises et descriptives, hérissées d'ablatifs, comme celles de Linné; et si je m'étais reconnu depuis ce don caractéristique du talent qu'on appelle le style, je n'aurais pas été embarrassé à en expliquer les qualités et les défauts par ces premières habitudes de ma laborieuse enfance. Il serait peut-être plein, précis, pittoresque, propre à faire valoir les idées par leurs aspects saillans, mais trop chargé de termes techniques et de traditions verbales; abondant en épithètes justes, mais qui n'expriment souvent que des nuances; étranglé comme une proposition arithmétique, toutes les fois que j'essaie d'y faire entrer l'expression sous une forme puissante; complexe et diffus comme une amplification, quand je sens le besoin de l'étendre et de le développer; obscur pour être court, ou pâle pour être clair, mais rappelant partout l'aphorisme dans le tour, et le latinisme dans la parole; un mauvais style enfin, si c'était un style, et il n'y a pas dix hommes par siècle qui aient un style à eux; mais un style sorti, tel qu'il est, de ma singulière éducation, et que les circonstances ne m'ont pas permis de modifier depuis. Cela, c'est le dernier instrument d'une existence qui n'a pas eu le choix; et je le jette au rebut sans regret, quoique je n'aie plus ni le temps ni la force d'en changer.

Les matinées étaient à moi. C'est le temps où le citoyen Justin allait vaquer à l'arpentage de la commune, visiter ses pauvres, soigner ses malades, ou prêter aux cultivateurs des environs le secours de ses lumières agronomiques. Il lui restait à peine une heure avant midi pour reconnaître les espèces qu'il avait recueillies la veille, observer sous la lentille du microscope l'économie intérieure de ces républiques d'animalcules inconnus jusqu'à lui, qu'il avait découvertes dans les *conferves* et les *byssus*, ou ajouter quelques lignes à sa correspondance hebdomadaire avec la société philomatique de Paris, seule dépositaire alors de toutes ces brillantes acquisitions des sciences physiques, dont l'Institut a recueilli l'héritage. Mon ministère particulier se bornait à pousser des reconnaissances autour du village, sur tous les points où quelque mouvement de site, quelque circonstance naturelle propre à l'exposition, quelque accident favorable à de certains développemens, nous promettait une abondante récolte de genres nouveaux.

Je savais à ne pas m'y tromper le petit bouquet d'aulnes ou de bouleaux qui balançait à ses feuilles tremblantes des *eumolpes* bleus comme le saphir, et des *chrysomèles* vertes comme l'émeraude; la jolie coudraie qu'affectionnaient ces élégans *attelabes* d'un rouge de laque, si semblables aux graines d'Amérique dont les sauvages font des colliers; la plantation de jeunes saules où le grand *capricorne* musqué venait déployer les richesses de son armure d'aventurine, et répandre ses parfums d'ambre et de rose; la flaque d'eau voilée de nénuphars aux larges tulipes, et de petites renoncules aux boutons d'argent, où nageait le *ditique* aplati comme un bac, et du fond de laquelle l'*hydrophile* s'élevait sur son dos arrondi comme une carène, tandis qu'une peuplade entière de *donacies* faisaient jouer les reflets de tous les métaux sur leurs étuis resplendissans, à travers les feuilles des iris et des ménianthes. Je savais le chêne où les *cerfs-volans* vivaient en tribu, et le hêtre à l'écorce d'un blanc soyeux où gravissaient lourdement les *priones* géans. Il y a quelque chose de merveilleusement doux dans cette étude de la nature, qui attache un nom à tous les êtres, une pensée à tous les noms, une affection et des souvenirs à toutes les pensées; et l'homme qui n'a pas pénétré dans la grâce de ces mystères a peut-être manqué d'un sens pour goûter la vie. Ces nomenclatures elles-mêmes, œuvre d'un génie tout poétique, et qui sont probablement la dernière poésie du genre humain, ont un charme inexprimable, à cet âge d'imagination où la fable et l'histoire n'ont pas encore perdu leur prestige. Voyez-vous ces brillantes familles de papillons, qui ne sont que des papillons pour le vulgaire? C'est une féerie complète d'enchantemens et de métempsycoses pour l'enfant d'un esprit un peu cultivé, qui les poursuit de son léger réseau. Ceux-là sont les *chevaliers* et *grecs troyens*. A sa cotte de mailles échiquetée de jaune et de noir, vous reconnaissez le prudent *Machaon*, fils presque divin du divin Esculape, et fidèle, comme autrefois, au culte des plantes qui recèlent de précieux spécifiques pour les maladies et les blessures : il ne manquera pas de s'arrêter sur le fenouil. Si vous descendez aux pacages, ne vous étonnez pas de la simplicité de leurs habitans. Ces papillons sont des *bergers*, et la nature n'a fait pour eux que les frais d'un vêtement rustique. C'est *Tityre*, c'est *Myrtil*, c'est *Corydon*. Un seul se distingue parmi eux à l'éclat de son manteau d'azur, sous lequel rayonnent des yeux innombrables comme les astres de la nuit dans un ciel étoilé; mais c'est le roi des pâturages, c'est *Argus*, qui veille toujours à la garde des troupeaux. Avez-vous franchi d'un pas curieux la lisière des bois, défendue par *Silène* et les *satyres*, voici la bande des *sylvains*, qui s'égarent au milieu des solitudes, et les *nymphes*, encore plus légères, qui se jouent de votre poursuite, laissent bientôt un ruisseau entre elles et vous, et disparaissent, comme Lycoris, sans redouter d'être vues, derrière les arbrisseaux du rivage opposé. Tentez-vous le sommet des montagnes les plus élevées : vous n'aurez pas de peine à vous y rappeler l'Olympe et le Parnasse; car vous y trouverez les *héliconiens* et les *dieux*; *Mars*, qui se distingue à sa cuirasse d'acier bruni, frappée par le soleil de glacis transparens et variés; *Vulcain* flamboyant de lingots d'un rouge ardent comme le fer dans la fournaise, ou bien *Apollon* dans son plus superbe appareil, livrant aux airs sa robe d'un blanc de neige, relevée de bandelettes de pourpre. Je jouissais avec un enthousiasme que je ne pourrais plus exprimer de toutes ces ravissantes harmonies; mais je ne jouissais de rien au monde autant que de ma propre existence. On a peint

toutes les voluptés intimes de l'âme; je regrette qu'on n'ait pas décrit la volupté immense qui saisit un cœur de douze ans, formé par un peu d'instruction et par beaucoup de sensibilité, à la connaissance du monde vivant, et s'emparant de lui comme d'un apanage, dans une belle matinée de printemps. C'est ainsi qu'Adam dut voir le monde fait pour lui, quand il s'éveilla d'un sommeil d'enfant, au souffle de son créateur. Oh! que la terre me paraissait belle! oh! comme je suspendais mon haleine pour écouter l'air des bois et les bruits du ruisseau! Que j'aimais le pépiement des oiseaux sous la feuillée, et le bourdonnement des abeilles autour des fleurs! et j'étais là, comme une autre abeille, caressant du regard toutes les fleurs qu'elles caressaient, et je nommais toutes ces fleurs, car je les connaissais toutes par leur nom, soit qu'elles s'arrondissent en ombelles tremblantes, soit qu'elles s'épanouissent en coupes ou retombassent en grelots, soit qu'elles émaillassent le gazon, comme de petites étoiles tombées du firmament. Les cheveux abandonnés au vent, je courais pour me convaincre de ma vie et de ma liberté; je perçais les buissons, je franchissais les fossés, j'escaladais les talus, je bondissais, je criais, je riais, je pleurais de joie, et puis je tombais d'une fatigue pleine de délices, je me roulais sur les pelouses élastiques et embaumées, je m'enivrais de leurs émanations, et, couché, j'embrassais l'horizon bleu d'un regard sans envie, en lui disant avec une conviction qui ne se retrouve jamais : « Tu n'es pas plus pur et plus paisible que moi!.. » C'était pourtant moi qui pensais cela!..

Dieu tout puissant! que vous ai-je fait pour ne pas me rendre, au prix de ce qui me reste de vie, une de ces minutes de mon enfance! Hélas! tout homme qui a éprouvé comme moi l'illusion du premier bonheur et des premières espérances, a subi, sans l'avoir mérité, le châtiment du premier coupable. Nous aussi nous avons perdu un paradis!

Le dimanche, c'était autre chose. Tout en chassant, tout en herborisant, tout en devisant, nous allions visiter nos voisins, causer histoire avec un vieux rentier gouteux qui s'était sagement réfugié au village contre les tempêtes de la ville, et qui savait sur l'ongle toutes les alliances de toutes les familles princières, depuis Robert-le-Fort et Gontran-le-Riche; causer botanique et matière médicale avec un brave chirurgien qui estropiait intrépidement la langue des sciences naturelles (heureux ses malades s'il n'avait estropié que cela!) ; causer économie politique avec un gros fermier qui avait fait une fortune considérable aux affaires, et qui était tout fier, dans son patriotisme de publicain, de frayer de temps en temps avec le patriciat tombé en roture. Je me souviens que celui-ci avait une fille de vingt ans, d'une beauté remarquable, élevée aux beaux-arts et au beau monde, nourrie de toute la belle prose et de toute la belle poésie de l'an II de la république, et si romanesque, si nerveuse, que je l'ai regardée long-temps comme une exception. Cinq ou six ans après, je m'aperçus que l'exception n'était pas là. Elle était déjà dans les cœurs naturels et simples qui sentent plus qu'ils ne peuvent exprimer, et qui ne font pas étalage de leurs émotions.

Mais nos visites de prédilection étaient pour un vieux château éloigné tout au plus d'une lieue du village que nous habitions, et qui se trouvait, par un heureux hasard, sur la route de nos excursions familières. Il est vrai qu'au bout de quelque temps ce hasard était devenu si infaillible et si régulier qu'on aurait pu y voir l'effet d'un plan prémédité. Le voyage en valait la peine. Là résidaient trois aimables sœurs, exilées, comme M. de C...., pour le crime de leur naissance, et qui composaient, avec un vieux domestique et une petite négresse fort éveillée, toute la population du vénérable manoir. Je ne parlerai pas des deux aînées, qui m'occupaient très peu, quoiqu'elles fussent charmantes, et que je n'occupais pas du tout. La plus jeune s'appelait Séraphine; elle avait près de quatorze ans, ce qui suffisait pour lui donner sur moi tout l'ascendant d'une grande fille sur un petit garçon; mais la nature avait pourvu à la compensation de nos âges par la délicatesse de sa constitution fragile et par le développement prématuré de mon organisation déjà presque adolescente. L'habitude d'un exercice actif et stimulant qui fortifiait tous les jours mon enfance robuste, la pratique des rudes travaux de la marche, de la course et de l'escalade, par vaux, par monts et par rochers; l'assiduité des études obstinées, qui imprime à la pensée un caractère viril dont les facultés physiques subissent l'influence, m'avaient donné sur les enfans mêmes de la campagne, ordinairement si supérieurs à nous, un avantage prononcé de vigueur, d'adresse et d'audace. Je n'étais pas redouté : cette triste gloire empoisonnerait tous les souvenirs de ma vie; mais on s'appuyait volontiers de mon amitié, parce que la faiblesse et la timidité sont portées d'une affection d'instinct vers le courage et la force. Comme je ne manquais pas de vanité, et je m'aperçois, à la complaisance avec laquelle je reviens sur ces détails, que je ne suis pas complètement guéri de cette honteuse infirmité de l'esprit, je prenais plaisir à multiplier, surtout devant les femmes, et sans savoir pourquoi, les aventureux exploits de mon habileté gymnastique. Elles aiment la témérité. Quand on les étonne ou les intéresse, et quand on les intéresse on est bien près de leur plaire. J'ai compris tout cela depuis.

Les liaisons de cet âge sont bientôt faites; il est sans défiance, parce qu'il est sans expérience. Il faut avoir surpris quelque mauvaise pensée dans son cœur pour en soupçonner dans celui des autres. Après nous être vus deux fois, Séraphine et moi, nous aurions voulu ne plus nous quitter. Nos plaisirs étaient si purs, nos entretiens étaient si doux, nous pleurions ensemble avec tant d'abandon, et il est si doux de pleurer! C'est qu'elle avait bien du chagrin! Sa mère était en prison à dix lieues, son père en prison à cinquante; de ses quatre frères, il y en avait trois proscrits, errans, sans ressources, en trois pays différens de l'Europe; l'autre était détenu à Paris sous le couteau du tribunal qui avait égorgé dix de ses parens; et autour d'elle rugissait chaque jour une populace armée de piques et de brandons d'incendie, qui la menaçait elle-même, pauvre jeune fille craintive et sans défense, dont les grâces touchantes auraient apprivoisé des panthères affamées! — Va, va, lui disais-je, console-toi! le règne des assassins ne sera pas long! Ma famille est républicaine, mais je me ferai aristocrate pour te venger! Je ne suis pas loin du moment de manier, comme un autre, une épée ou un poignard, et puisqu'il faut du sang, je verserai sans pitié le sang de tes ennemis! — Ne parle pas comme cela, me répondait Séraphine! je serais plus malheureuse encore si je craignais de te voir devenir méchant. Les méchans sont plus à plaindre que nous! Continue à bien acquérir du savoir et de la réputation, et quand tu seras assez grand pour te faire écouter de ces messieurs les patriotes, fais ce que tu pourras pour empêcher qu'on ne nous tue, car si on me tue aussi, quelle est la femme qui t'aimera jamais autant que moi!

Ce besoin d'être ensemble était devenu si vif, qu'il absorbait toutes nos pensées. C'était l'objet, le but, la vie de notre vie; et jamais l'un de nous deux n'arrivait jusqu'à l'autre sans trouver l'autre qui le cherchât. Quand je descendais la montagne, j'étais sûr de voir de loin son voile blanc qui flottait à l'air, ou son chapeau de paille qui volait au hasard, sans qu'elle se détournât pour reconnaître l'endroit où il irait tomber, pendant qu'elle courait à ma rencontre. Mais que je lui épargnais de détours en me précipitant au devant d'elle, fendant les terres labourées, sautant les haies, écartant les broussailles, débusquant d'un taillis au moment où elle me cherchait encore derrière! et je n'aurais pas alongé ma course d'un pas pour éviter un fossé de dix pieds de largeur. La terre élastique obéissait à mon essor comme la raquette au volant, et j'arrivais, si preste et si joyeux, les bras autour de son cou et les lèvres sur sa joue, qu'elle n'avait pas le temps de s'effrayer. Le temps se passait trop vite, hélas! de mon côté en lutineries innocentes, du sien en causeries tendres et sérieuses. Mon expansion étourdie se contraignait alors, parce que je me rappelais que Séraphine était triste, et qu'elle ne pouvait s'associer sans effort aux turbulentes saillies de ma joie et de mon bonheur sans souci. Mes idées, si riantes et si frivoles, se façonnaient peu à peu, au contraire, aux habitudes de sa mélancolie, et de ces deux élémens incompatibles en apparence, il se formait en moi une combinaison étrange de caractère, qui a tour à tour assombri ma jeunesse de sympathies douloureuses, et égayé mon âge mûr des instincts et des goûts d'un enfant. Tous les développemens de mon âme datent de ces jours éloignés. Je n'ai rien acquis ni rien perdu, mais si j'étais mort en ce temps-là, ma vie n'aurait pas été moins complète. La vie est complète quand on a aimé une fois.

Il faut cependant que je m'explique sur cet amour, auquel le perfectionnement de notre langue et de nos mœurs n'a pas encore donné un nom. Rien ne ressemble moins à l'amour comme les hommes le comprennent, et c'est cependant un sentiment très distinct des affections de la famille et des amitiés de collége. Cette différence, je la sentais sans l'expliquer. Je l'avouerai, comme si j'écrivais encore sous l'empire de mes idées de douze ans; je m'étais fait une singulière opinion de l'amour des romanciers et des poètes, que j'avais lus avec avidité, dans la ferme persuasion que les passions qu'ils décrivaient si bien étaient des fictions comme leurs sujets et leurs fables. Je le prenais pour une image fantastique des émotions simples de deux époux qui s'étaient aimés enfans, comme j'aimais Séraphine, et comme j'en étais aimé, qui se trouvaient heureux de passer leur vie ensemble, et auxquels le mariage accordait le délicieux privilége de prolonger le charme de cette douce intimité jusque dans les mystères de la nuit et la solitude du sommeil. J'admirais comment, dans cette effusion de tendresse qui confondait en un seul deux êtres bien assortis, résultait l'existence d'un être nouveau, éclos sous des caresses et des baisers, fruit d'harmonie et d'amour; et je voyais dans ce phénomène moral, qui entretenait à jamais la reproduction d'une espèce vierge, le signe le plus évident de la supériorité de l'homme sur les animaux. Je n'ai pas la prétention d'avoir inventé en ce temps-là une *conjugalité* plus solennelle que celle de Dieu, mais c'est celle que je m'étais faite, et les bonheurs de la jeunesse ne m'ont rien appris qui me consolât d'en avoir perdu l'illusion. Que dis-je? le regret de mon erreur a survécu à ces fiévreuses réalités du plaisir qui enivrent les sens aux dépens de l'ivresse de l'âme, et qui la précipitent des hauteurs du ciel dans les misères de la volupté. Que de fois j'ai redouté d'être heureux comme les autres dans l'accomplissement de mes désirs, heureux que j'étais dans l'enchantement de mes espérances! Aujourd'hui même, il n'y a pas une de mes larmes d'amant qui ne m'ait laissé de meilleurs souvenirs que tous ces ravissemens d'un bonheur sans lendemain, sur lesquels retombent les tristes convictions de la vie, comme le rideau d'un spectacle fini, comme l'obscurité de la nuit sur un feu d'artifice éteint. C'est probablement dans ce sens qu'on a dit que la première inclination était la meilleure. Son charme est dans son ignorance.

J'aimais ainsi Séraphine avec la naïveté d'une impression tout idéale, toute poétique, et dont l'innocence devait avoir quelque chose de l'amour des anges. Aussi pure que moi, je suppose que Séraphine était un peu plus savante, et on vient de voir que cela n'était pas difficile. Elle était mon aînée de près de deux ans; elle était femme, elle vivait depuis le berceau dans le monde que je n'avais fait qu'entrevoir. Sa conversation ingénue me laissait souvent des doutes vagues à travers lesquels j'avais peine à retrouver le fil égaré de ma doctrine. Je méditais seul sur ce que je n'avais pas compris, mais je ne méditais pas long-temps, parce que je

n'étais pas curieux, parce que je croyais fermement dans mes idées, et surtout parce que j'aimais mieux penser à elle que de perdre le temps à me bâtir des systèmes inutiles. Elle était partout avec moi; je savais la faire entrer dans tous mes entretiens, la lier en souvenir ou en projet à toutes mes actions, la ramener dans tous mes songes. Rêver toujours, et ne rêver que d'elle, c'était un bienfait de mon sommeil, une faculté que que j'avais, que j'ai conservée long-temps, et qui m'a dédommagé de bien des douleurs! J'étais parvenu à fixer dans mon esprit une des scènes les plus communes de nos jolies matinées : celle-là m'est aussi présente que si j'y étais encore. Après m'être fatigué deux heures à la chercher où elle n'était pas, je tombais ordinairement de lassitude sur le canapé du salon, et je feignais de dormir pour la piquer de mon indifférence ou ne pas la contrarier dans sa malice. Elle arrivait alors, légèrement soulevée sur la pointe des pieds, alongeant ses pas suspendus avec précaution, frissonnant au bruit du parquet avant qu'il eût gémi, et une corbeille au bras, ses cheveux s'échappant de toutes parts en ondes dorées sous le chapeau de paille mal attaché qui ne les contenait plus, la tête un peu penchée sur l'épaule, l'œil fixe et craintif, la bouche entr'ouverte, le bras étendu pour gagner de l'espace, elle promenait doucement sur mes lèvres un bouquet de cerises moins vermeilles que les siennes. Je la voyais toujours ainsi, blanche mais animée, charmante de ses grâces et de son émotion d'enfant, arrêtant sur moi ses rondes prunelles d'un bleu transparent comme le cristal, qui plongeaient des regards de feu à travers mes paupières demi closes pour surprendre à propos le moment de mon réveil, et me caressant tout près de son haleine de fleurs comme pour me défier de l'embrasser : c'était là que je l'attendais, et quand elle pensait à fuir, elle était prise. Alors c'étaient des cris, des gémissemens, des bouderies à n'en pas finir; c'étaient les sœurs qui arrivaient au secours; c'était Lila, sa petite Africaine, qui m'arrachait les cheveux et qui me menaçait les yeux. Un baiser de plus payait les frais de sa rançon; mais elle me détestait pendant une heure au moins; et je m'en allais, je revenais, je pleurais, je demandais pardon, je ne l'obtenais pas, je repartais encore en courant vers le canal pour m'y précipiter dans un abîme de dix pouces de profondeur, jusqu'au moment où une petite voix qui vibrait comme un timbre d'argent daignait enchaîner mon désespoir; et j'avais été malheureux d'un malheur affreux, d'un malheur pire que la mort, d'un malheur qu'on voudrait goûter aujourd'hui, au prix de l'incendie d'un royaume! — J'étais loin d'imaginer sous quel aspect m'apparaîtraient avant peu ces angoisses du premier amour. Je n'avais pas vingt ans que je résolus de mettre un clou à ma roue, comme dit Montaigne, et de ne plus vieillir d'un moment. Je m'en suis assez bien trouvé, mais j'aurais mieux fait de m'arrêter à douze.

J'ai dit que ma petite amie était d'une santé délicate. Je ne me doutais guère que toutes les jeunes filles fussent plus ou moins malades vers l'âge de quatorze ans. Ce mystère passait la portée de ma science.—Séraphine était sujette à des maux de têtes, à des éblouissemens, à des hallucinations subites, à des mouvemens de fièvre. Un soir je l'avais laissée souffrante; je souffrais de son mal, que mes craintes exagéraient. Je me couchai tout habillé; je ne dormis pas; je me tournais sur mon bon lit de paille comme sur les pointes d'acier de Régulus ou les charbons de Gnatimozin. Je me levai pour me promener dans ma chambre; je la trouvai trop étroite : j'ouvris ma fenêtre; le ciel aussi me parut trop étroit. On ne voyait pas le château. Je mesurai la hauteur de ma croisée : une quinzaine de pieds tout au plus, si je m'en souviens. J'étais bien loin; je ne sais si je courais ou si la terre fuyait derrière moi; mais je ne mis peut-être pas un quart d'heure à gagner la grille du parc.

Ce n'était pas tout. Le seul endroit où la clôture fût accessible était défendu par un bassin revêtu de larges dalles, où aboutissaient les eaux du canal, après avoir arrosé le jardin. Là elles dormaient à fleur de terre dans l'abreuvoir, puis se perdaient un moment sous la route, et allaient resurgir à quelques pas, mais libres et capricieuses, entre les saules de la prairie. Nous appelions cela le *bassin des salamandres*, parce qu'on y en voyait un grand nombre frapper l'eau immobile de leur queue en rame, ou se traîner sur le pavé, en livrant de temps en temps aux caprices de la lumière leurs marbrures d'un jaune brillant; mais on ne les voyait pas à l'heure où je parle; on ne voyait rien du tout. La nuit était calme et tiède, mais obscure, et je ne pouvais apprécier que de mémoire la largeur du réservoir qu'il fallait franchir. J'étais seulement bien sûr qu'il n'avait pas plus d'un pied de rebord du côté où j'allais tomber, et que je courais risque, selon la portée de mon élan, de me rompre la tête contre le mur, si je m'y abandonnais à l'étourdie, ou, si je le modérais trop, d'épouvanter de la chute d'un nouveau Phaéton le peuple des salamandres endormies. Dieu, l'amour ou l'adresse aidant, je descendis au but comme si j'y avais été porté par les ailes d'un oiseau. J'atteignis d'un bond la hauteur de la muraille, je gagnai d'un saut le niveau du jardin. Il restait encore une haie de troène, forte et serrée comme une palissade, mais sur laquelle j'appuyai facilement la main, en me dressant un peu, et je ne la touchai pas d'une autre partie de mon corps pour la laisser derrière moi. J'étais dans la grande allée de marronniers qui se terminait tout juste au pied de la tourrelle où couchait Séraphine; mais sa fenêtre, élevée d'un étage au dessus de la terrasse, m'était cachée par l'épaisseur du feuillage; et le temps que je fus obligé de mettre à chercher la clarté qui en jaillit enfin par rayons épars, entre les dernières branches, me parut plus long que tout le reste du voyage. Alors je m'arrêtai contre un marronnier pour reprendre haleine; car j'étais déjà tranquille. Cette lumière était celle d'une bougie dont la blanche flamme tremblait contre les vitres, à côté de l'endroit où Séraphine suspendait le petit miroir qui servait à sa toilette de nuit. Elle y était debout, légèrement vêtue, souriant à sa gentillesse, roulant ses cheveux avec une grâce coquette, et puis prenant plaisir à les dérouler pour les voir ondoyer encore. Je restai là tant que la bougie ne s'éteignit point, et je ne sais si ce fut une minute ou une heure; mais je sais que cela vaut toute la vie, et qu'il n'y aurait que l'espoir d'y retrouver quelques instans pareils qui pût me décider à la recommencer.

Je mis plus de temps au retour. Le jour était tout près de se lever, quand je m'aperçus que l'accès de ma chambre était infiniment plus difficile que la descente. L'extérieur de la maison ressemblait à l'intérieur. Il était si propre, si uni, si soigneusement recrépi, que les mouches avaient peine à y fixer leurs crochets. Pas une pierre saillante, pas une fissure dans le plâtre, pas un interstice à glisser les doigts, qui pût servir à me hisser jusqu'à la banquette! et ajoutez à cela que le Biez coulait trop près derrière mes talons pour me permettre de prendre du champ. Un train de charrue au rebut, qu'il fallut amener de loin, me servit enfin d'échelle. J'arrivai, je dormis comme on dort à douze ans, quand on n'a point de chagrin, et je dormais encore quand M. de C... m'avertit pour la troisième fois qu'il était temps d'aller s'informer de la santé de Séraphine, dont j'étais si inquiet la veille. « Bon, bon! dis-je en me frottant les yeux et en étendant les bras, cela n'est pas dangereux! » M. de C... me regarda d'un air étonné C'était la première fois, je m'en flatte, qu'il m'avait trouvé si insoucieux sur mes amitiés; et ma tendresse de troubadour ou de paladin, qui prêtait à des plaisanteries de tous les jours, rendait cette indifférence inexplicable. La méprise m'égaya; et comme je n'aurais pas osé faire connaître à mon ami les motifs de ma sécurité, je trouvai piquant de l'accompagner, en me divertissant à toutes les bagatelles du chemin, et sans lui parler de Séraphine, jusqu'à l'angle d'un hallier bien fourré, où elle nous attendait d'habitude, pour nous surprendre d'une espièglerie ou nous effrayer d'un cri. Elle y était, et j'avais, comme on sait, mes raisons pour n'en pas douter. Elle tomba dans mes bras, retomba dans les miens, revint à moi, fit sauter mon chapeau, se sauva pour être attrapée, et finit par se laisser prendre, en criant de dépit et de joie.

« Vous aviez raison tout à l'heure, quand je vous tirai d'un si bon sommeil, me dit M. de C... en riant. Cela n'était pas dangereux. »

Je vous demande si ce fut là un grand sujet de colère, mais de colère morne, silencieuse et méprisante! Séraphine prit l'avance avec dignité, en se donnant ces manières dédaigneuses que les jeunes filles nobles apprennent, je crois, en naissant; et quand nous fûmes parvenus à l'allée des marronniers, elle s'assit sur notre passage, au bout du long banc de pierre sur lequel nous causions presque tous les jours. J'allai l'y rejoindre; elle courut à l'autre extrémité : je l'y suivis; elle reprit sa première place, et moi aussi; mais je l'y fixai d'un bras sur lequel je l'avais soulevée cent fois, et dont elle connaissait la puissance!—

« Halte là, grondeuse! lui dis-je en feignant d'être sérieusement fâché. » Mademoiselle, pourquoi boudez-vous?

» — Moi, monsieur, bouder, et à quel propos, s'il vous plaît? On ne » boude que ceux qu'on aime et dont on est aimé. Je ne vous boude pas, » parce que vous ne m'aimez pas, parce que je ne vous aime pas. C'est » naturel. On n'est pas forcé d'aimer quelqu'un.

» — Ah! je ne t'aime pas, et tu ne m'aimes pas, Séraphine? C'est très » joli!...

» — Non, certainement, je ne vous aime pas, puisque je vous déteste, » puisque je vous ai en exécration, monsieur! et je voudrais bien savoir, » par exemple, pourquoi vous prenez la liberté de me tutoyer? Je vous » le défends!...—Mais voyez donc, ajouta-t-elle en s'efforçant de rire, ne » faudrait-il pas bouder monsieur, qui dort si bien quand on est malade » à la mort, et qui s'excuse en disant que *cela n'est pas dangereux*? Si » vous aviez été malade, je n'aurais pas été si tranquille! — Mais lâchez- » moi, je vous en prie! lâchez-moi tout de suite, ou je ferai du bruit! » j'appellerai Lila; je vais pleurer!...

» — Non, vraiment tu ne pleureras pas, laide et méchante que tu es! » et je voudrais bien voir qu'on s'avisât de pleurer!...

» — Qu'on s'avisât de pleurer! Comme vous dites, c'est fort joli, c'est » de très bon ton! d'ailleurs, je suis une laide maintenant, et qu'est-ce » que cela vous fait qu'une laide pleure, quand elle veut pleurer? M'em- » pêcherez-vous de pleurer et de crier, si cela me fait plaisir? Vous ne » me permettrez pas de pleurer, peut-être, quand vous m'étouffez! Vous » êtes bien avantageux!... »

Avantageux était un de ces mots de salon qui me déconcertaient toujours. Je passai l'autre bras autour d'elle, et je me hâtai de m'expliquer...

« —As-tu pu croire, Séraphine, que j'aurais dormi sans m'assurer que » *cela n'était pas dangereux*, et que tu te portais bien? Mais écoute-moi » un instant, et n'essaie pas de te sauver, cela ne te réussirait pas! — » Crois-tu que l'état de ma douce et belle Séraphine était bien *dangereux*, » quand elle venait à minuit, derrière la fenêtre de la tourelle, tresser au- » tour de ces jolis petits doigts, que je baiserai tout à l'heure, ces lon- » gues mèches de blonds cheveux que je baise maintenant malgré toi — » ou malgré vous —; quand elle ouvrait sa croisée et s'appuyait en si- » lence, pour écouter le rossignol qui n'avait garde de chanter, parce » que je l'avais effrayé, et quand elle le défiait des cadences tendres et » perlées de sa romance favorite :

» Amour, on doit bénir tes chaînes
» Quand deux amans ont à souffrir....

» — Quelle horreur, s'écria Séraphine! vous m'épiez, monsieur!.....
» — Tu appelleras cela comme tu voudras, mais quand tu es malade,
» j'ai peur, et quand j'ai peur pour toi, je ne sais plus ce que je fais. »

Elle réfléchit un moment. Je sentis que je n'avais plus besoin de la retenir. A quoi devine-t-on cela? Mes bras s'étaient relâchés. Elle dégagea les siens, les étendit un peu pour les dégourdir, et les jeta autour de mon cou.

« Pauvre ami que j'accuse et que j'inquiète, reprit-elle en appuyant » son front sur mon épaule!... — Il ne me le pardonnera peut-être pas! » — Avec cela que vous êtes bien capable, étourdi comme je vous con» nais, d'avoir passé par *le trou du hibou?.....*

» — Le chemin n'est pas beau, mais c'est le plus court, et j'étais trop » pressé pour prendre l'autre.

» — C'est à faire trembler, à ce que l'on dit! un sentier taillé dans le » rocher sur un précipice épouvantable!...

» — Un sentier large comme la petite allée du potager sur un précipice » profond comme la terrasse, depuis la mansarde de ton pavillon.

» — Eh bien! n'est-ce pas rassurant! il y arrive tous les ans des mal» heurs en plein jour! et si tu rencontrais le hibou?...

» — Je l'emporterais dans ma freloche comme un papillon de nuit. » Oh! je voudrais bien que ce fût seulement un *moyen-duc!* il y a trois » mois que je l'aurais empaillé! mais un méchant hibou de son espèce » n'est bon qu'à déployer comme un épouvantail sur la porte du château.

» — Attendez, attendez, » dit-elle en composant tout à coup sa jolie figure pour prendre un air solennel, et en s'éloignant d'un pouce ou deux, avec une admirable dignité. « Ce n'est pas tout, » monsieur, ce n'est » rien! ce qu'il y a d'inexcusable dans votre conduite, c'est que vous n'a» vez pas pensé au danger de me compromettre!... »

Compromettre était bien autre chose qu'*avantageux*, ma foi! *compromettre* me foudroya.

« — Te *compromettre*, Séraphine! je serais au désespoir de te *compro»mettre*, mais..... je ne sais pas au juste ce que c'est. »

Elle laissa tomber sur moi le sourire d'une supériorité indulgente. « — Il » suffit, monsieur, continua-t-elle, que je ne veux pas absolument qu'on » se permette d'être de nuit dans le parc. Aujourd'hui je vous fais » grâce, » ajouta Séraphine en me tendant sa main à baiser, « parce que » je sais que votre cœur est pur; mais que cela n'arrive plus jamais! le » monde est si pervers! »

Il faut noter que *pervers* avait un pied et demi dans la bouche de Séraphine. C'était le *verbum sesquipedale* de mon Horace

« — Eh! que m'importe tout le monde pervers! qu'avait-il à dire à ma » tendresse et à mes inquiétudes? Il lui siérait bien, au monde pervers, » de trouver mauvais que je fusse en peine de Séraphine, quand Séra» phine est malade! Craindre pour ta vie, et ne pas tout entreprendre, » ne pas tout braver pour te voir! certainement, je ne promettrai pas » cela!

» — Bien, bien, dit-elle en reprenant ma main, si j'étais vraiment en » danger! Crois-tu que je voudrais, moi, mourir sans te revoir? Ce se» rait pis que la mort! »

Au même instant, ses sœurs et mon ami nous rejoignaient, et nous nous embrassâmes devant eux pour la première fois de la journée.

Les momens dont je parle étaient si doux qu'il n'est pas surprenant que je m'abandonne au plaisir de les raconter longuement. Cela dura quatre ou cinq mois, et puis cela finit à toujours.

Au commencement d'octobre, je ne sais plus quel jour c'était de brumaire, nous vîmes arriver Chapuis, un ancien domestique de M. de C..., vieillard honnête, fidèle et même affectueux, mais dont la figure sévère et rébarbative ne m'avait jamais paru propre qu'à porter de mauvaises nouvelles. Celles qui me concernaient alors étaient accablantes. Mes parens, enchantés de quelques progrès qu'ils croyaient remarquer dans mes études, étaient convenus de m'en témoigner leur satisfaction en me faisant passer un hiver à Paris, sous les yeux d'un homme aimable et sage, dont ils avaient éprouvé l'attachement. Le neuf thermidor venait de mettre un terme aux sacrifices sanglans des druides de la révolution. La France, enivrée de son affranchissement, commençait à se reposer des convulsions de la terreur, dans une atmosphère plus pure. Elle renaissait aux sciences, aux beaux-arts, aux loisirs des peuples civilisés. Elle renaissait presque au bonheur, car tout pouvait sembler bonheur le lendemain de l'anarchie. Je ne connaissais de la terre tout entière que la nature agreste et simple de nos solitudes. Il s'agissait de me faire voir les collections, les bibliothèques, les monumens, les hommes, le monde enfin, dans lequel l'imagination du meilleur des pères m'assignait en espérance une position agréable, et peut-être distinguée. Tout cela m'aurait souri comme à lui dans des circonstances où ce voyage n'aurait rien coûté à mon cœur; mais l'exil des nobles subsistait toujours, et je me sentais défaillir à l'idée de quitter pour si long-temps mon ami, car la longueur d'un hiver est quelque chose d'incommensurable aux enfans. Je ne sais s'il vous en souvient. Je ne disais pas tout cependant; mais la pensée de m'éveiller vingt-cinq fois par matinée de dimanche, sans pouvoir me promettre de voir Séraphine et de finir la journée auprès d'elle, me navrait si cruellement que je ne m'accoutumais à la supporter que sous la condition d'en mourir. Vingt-cinq dimanches, hélas! j'étais bien loin de compte!

Il fallait pourtant se soumettre. M. de C..., qui mesurait mieux le temps, et qui savait mieux ce qu'il vaut, me parlait de ces longs mois d'absence comme d'un jour que j'allais passer en plaisirs. Nous devions seulement des visites à tous nos voisins, avant l'époque qui était fixée pour mon départ, et dont je ne m'informais point, parce que je tremblais de la savoir. Ce projet de visites me consolait un peu; il devait me ramener au château, et je me démontrais bien à part moi que cinq heures de l'amitié, des regrets et des caresses de Séraphine, dédommageraient assez ma vie de cinq mois de douleurs. Je m'aperçus dès le lendemain que nos lentes promenades m'éloignaient de plus en plus de l'unique objet de mes pensées, mais je ne m'affligeai point. Je sus au contraire un gré infini à M. de C. d'avoir donné cette direction à notre cérémonieux itinéraire.

« Tant mieux, disais-je tout bas! C'est par elle que nous finirons! son » baiser d'adieu sera le dernier que j'emporterai sur mes lèvres, et je l'y » conserverai avec tant de soin, qu'il en sera de ce voyage comme si je » ne l'avais pas quittée!... »

Il y avait six jours que nous courions ainsi le pays, presque sans nous parler. M. de C.. paraissait amèrement triste, et si je ramenais, selon mon usage, le nom de Séraphine au travers de nos courts entretiens, il se hâtait d'en détourner la conversation comme d'une idée inquiétante et fâcheuse. Je me perdais à chercher le motif de cette réticence nouvelle entre nous; car il aimait Séraphine presque autant qu'il m'aimait, et j'aurais trouvé tout naturel qu'il l'aimât davantage.

Comme nous occupions le seul logement dont on pût disposer dans la maison, nous avions établi Chapuis dans ma chambre, où il dressait tous les soirs son pliant au devant de ma croisée. Le jour dont il est question, Chapuis me trouva, comme à l'ordinaire, occupé à tenir note sur mon journal des espèces que j'avais ramassées en chemin, et il se crut obligé de m'interrompre pour m'engager à dormir. Cette précaution inaccoutumée me surprit.

« — C'est, voyez-vous, dit-il, que nous partons demain, à six heures » précises, pour nous trouver au relai de la diligence de Paris, et quoique » j'aie déjà emballé toutes vos petites hardes dans la voiture, il est possi» ble qu'il vous reste quelque chose à faire avant d'y monter. Vous n'avez » donc que le temps de vous reposer un peu en attendant que je vous ré» veille.

»— Demain à six heures! m'écriai-je. Cela n'est pas possible! je ne » partirai certainement point sans avoir vu Séraphine!...

» — Il le faut bien, cependant, répartit Chapuis, car la diligence n'at» tend pas; et quand vous resteriez, pensez-vous que M. de C... vous » permette de voir Mlle Séraphine dans l'état où est la pauvre enfant? » Il craindrait trop pour vous les effets de la contagion, comme on l'ap» pelle. Il n'a pas eu d'autre raison pour vous éloigner d'ici toute la se» maine.

» — Séraphine est malade, et je ne le savais pas! — Expliquez-vous, » mon ami, je vous en supplie!

» — Malade, malade! répondit Chapuis en hochant la tête. On m'avait » défendu de vous le dire, mais il faut bien que vous l'appreniez un jour » ou l'autre; c'est que les nouvelles d'aujourd'hui n'étaient pas bonnes! » Heureusement, la providence de Dieu est grande, surtout pour les jeu» nes gens, et, si elle le permet, vous retrouverez au printemps Mlle Sé» raphine plus vive et plus gentille que jamais. Et puis, on ne manquera » pas de vous écrire sa guérison à Paris, et vous en aurez la consolation » sans avoir eu le chagrin de la quitter malade. »

Pendant qu'il parlait ainsi, Chapuis tourna la clef, la retira de la serrure, la mit dans sa poche, ferma la fenêtre, et se glissa dans son lit sans se déshabiller, pour être plus tôt prêt le matin.

« — Que faites-vous, Chapuis? vous fermez cette fenêtre, et vous savez » que je ne puis me passer d'air! Je vous l'ai dit assez souvent.

» — Bon, bon, reprit-il en s'enfonçant sous sa couverture, les voya» geurs ne doivent-ils pas s'accoutumer à tout? Vous serez bien plus à » l'étroit dans la voiture, ma foi! Vous imaginez-vous, mon cher jeune » homme, que vous aurez toujours vos aises? On vous en donnera dans » votre pension, des fenêtres ouvertes en octobre! D'ailleurs, monsieur » est trop bon pour ne pas avoir égard à mon rhumatisme, par le froid » qu'il fait maintenant; c'est une vraie soirée d'hiver! »

Je n'avais point d'objections contre ce dernier raisonnement. Ma situation était horrible. J'éteignis ma lumière, et je ne me couchai pas. J'attendais qu'il dormît pour tenter de tourner l'espagnolette, et sauter d'un bond dans la rue par dessus le pliant maudit, au risque de me rompre le cou. Le moment que j'espérais ne tarda pas; mais le sommeil de Chapuis était aussi léger que soudain, et au moindre mouvement j'étais averti par un *qui-vive* brutal de la vigilance de son inexorable sentinelle. Je revins dix fois aux approches, et dix fois je fus dépisté. Pendant ce temps-là, Séraphine m'appelait peut-être! Ce fut une épouvantable nuit.

Enfin la pendule sonna quatre heures (c'était plus que je ne me croyais capable d'en compter encore), et le carillon du réveil m'avertit que Chapuis avait choisi cette heure-là pour aller faire les préparatifs du départ. Je me roulai comme en sursaut sur ma paille bruyante, pour lui donner acte de ma présence, pendant qu'il battait méthodiquement le briquet, et qu'il éclairait sa lanterne sourde. Je crus qu'il n'en finirait pas. Qu'il me parut long dans ses opérations, et que je maudis la maladresse et les lenteurs de la vieillesse! Il sortit cependant, et j'entendis la clé retourner sur moi à l'extérieur. Je ne m'en souciais guère. Son dernier cri couvrit fort à propos le bruit de la croisée qui s'ouvrait. Avant que le prudent Chapuis fût à l'écurie, j'étais, moi, de l'autre côté du village.

Il ne fallait rien moins que mon habitude du pays pour me diriger dans les ténèbres de cette rigoureuse matinée. Il n'y avait pas dans toute la nature un atôme de lumière. Les objets les plus opaques et les plus

obscurs ne dessinaient pas le plus faible contour sur l'horizon obscur comme eux. Il ne tombait pas de pluie, mais l'atmosphère était inondée d'une brume noire, épaisse, presque palpable, qui pénétrait mes vêtemens, et qui enveloppait mes membres comme un bain glacé. Je n'avais rien vu, rien deviné, rien imaginé jusqu'alors qui me donnât une idée aussi effrayante de l'Érèbe et du chaos. Je trébuchais contre tous les obstacles, je tombais, je me relevais, je sondais la route du pied, et la nuit du regard. Je n'étais orienté que par ma mémoire ou par mon cœur; je disais : « Ce doit être là », et j'allais toujours.

Quand j'arrivai au *trou du hibou*, je ne le reconnus qu'aux saillies du roc, qui surplombait dans de certains endroits de manière à m'obliger de baisser la tête, et que je suivais en tâtonnant pour ne pas m'exposer à porter un pas hors du sentier; car il y allait de ma vie. Ce sentier était effectivement assez large, comme je l'avais dit à Séraphine, pour donner place, dans les passages les plus étroits, à deux paires de pieds comme les miens; mais il était coupé dans la pierre vive, et le suintement des eaux qui l'humectaient sans cesse avait sensiblement incliné sa pente et dégradé son bord extérieur, dont je rencontrais à tout moment les inégalités, quand j'essayais de prendre un peu de terrain pour me délasser de ma contrainte. La bruine se congelait d'ailleurs en touchant sa surface froide et polie, et le tapissait d'un verglas glissant, où je n'assurais ma marche qu'avec d'incroyables efforts, en introduisant mes doigts dans toutes les anfractuosités du rocher, et en me cramponnant de temps en temps à celles qui étaient assez profondes pour me soutenir, pendant que je reprenais, à la pensée de Séraphine, quelque force et quelque courage — Tout à coup j'entendis un bruit singulier, et mes joues furent battues d'un long frémissement d'ailes, deux circonstances qui, dans la disposition de mon esprit, n'étaient pas propres à diminuer ma terreur; mais je pensai à l'instant que ce devait être le hibou, dont mes tracasseries nocturnes avaient troublé la solitude, et bientôt je n'en doutai plus. Il alla s'abattre pesamment à quelques pas de moi, en fixant sur l'usurpateur de ses périlleux domaines des yeux ronds et lumineux. « Je te remercie, » lui dis-je, de venir prêter deux flambeaux à mon voyage; mais je ne » m'y fierai qu'autant qu'il le faut pour ne pas te donner l'impitoyable » joie de m'entraîner dans les fossés de la maison de plaisance. Je sais » que tu es un hôte insidieux, et je connais, grâce au ciel, pour les avoir » toisées de l'œil plus d'une fois, les profondeurs qui nous séparent. » Il me précéda ainsi pendant long-temps encore, voletant, caracolant, miaulant comme un chat, sifflant comme une couleuvre, s'abattant d'espace en espace à des intervalles mesurés, avec un gémissement lamentable, qui aurait figé le sang dans les veines d'une femme. — Je ne craignais plus rien. La route s'était élargie. Je courais, je sautais, j'espérais, j'étais content, j'allais la revoir. — Et toutefois je me promettais bien de revenir par une route plus sûre. J'arrivai à l'allée des marronniers.

La feuillée s'était éclaircie depuis mon dernier voyage, et je vis de plus loin vaciller entre les rameaux la faible et pâle lueur qui venait d'une certaine croisée de la tourelle. « Du feu chez Séraphine ! pensai-je. Elle » est donc malade encore! » Je ne m'arrêtai point, je parcourus la terrasse, je cherchai, je trouvai la porte qui s'ouvrait de ce côté; elle céda sous sa main : elle était entr'ouverte; cela m'étonna. Je gagnai le corridor, j'atteignis l'entrée du petit escalier en volute qui conduisait chez Séraphine. Cet escalier était aussi éclairé, contre l'usage. Après deux ou trois tours de spirale, je vis que cette clarté provenait d'une bougie posée sur une marche au dessus de ma tête, celle de Lila, de la pauvre Lila, qui était assise à côté, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains noires, et qui paraissait dormir sans doute parce qu'elle avait veillé, et que la fatigue venait de la surprendre en descendant. Je passai près d'elle à petit bruit pour ne pas la déranger de son sommeil. Une lumière encore blanchissait le palier; elle sortait de la chambre de Séraphine. Les deux battans de la porte étaient appuyés aux murailles. La lampe était par terre; derrière elle je discernai deux vieilles femmes que j'avais vues souvent demander l'aumône au château; elles se tenaient accroupies, muettes, occupées, et au mouvement de leurs bras il me sembla qu'elles cousaient quelque chose. Je m'élançai. Elles ne levèrent pas la tête. Je courus à l'alcôve: le lit de Séraphine était défait, l'oreiller renversé, les couvertures pendantes : il était vide.

Assailli d'idées vagues, confuses, impénétrables, je me retournai vers l'endroit où j'avais vu ces vieilles femmes, pour prendre d'elles des informations sur Séraphine et sur le motif qui l'avait fait changer de lit; mais il ne me resta plus de forces pour entendre leur réponse. Leur réponse, je la savais déjà. Ce qu'elles cousaient, c'était un drap blanc, et ce qu'elles cousaient dans ce drap, c'était Séraphine.

On m'a souvent demandé depuis pourquoi j'étais triste.

Ch. Nodier.

LA BANDE NOIRE.

Presque endormi sur un cheval de village qui dormait comme moi, tous deux, lui flairant de ses naseaux ouverts l'efflorescence des arbres, moi rêvant, nous allions où nous conduisaient le vent et l'ombre; nous arrêtant parfois devant l'écluse d'un moulin, tout écumante de mousse, de nymphéa et de fleurs jaunes; tantôt risquant un galop mat sur le gazon. On va loin lorsqu'on ne sait où l'on va, surtout à cheval. Nous étions dans l'Ile-de-France ou dans la Brie. Je ne veux pas le savoir, parce que j'ai horreur des dénominations topographiques, et qu'il suffit du mot *département* incrusté dans la borne milliaire pour faire évanouir mes plus douces rêveries; de même que la buffleterie d'un gendarme étincelant sur un grand chemin suffit au voyageur bien né pour dissiper le calme du paysage, rompre la pureté des lignes de l'horizon, salir la sérénité du ciel. Et je le dis avec une conviction réfléchie, le système municipal tuera le spectacle naïf de la vie des champs. J'ai déjà vu ceints de l'écharpe tricolore de maire des jardiniers fleuristes, et des vignerons sur les siéges rembourrés du conseil cantonnal. Il y a long-temps que l'agneau au ruban rose de Galatée et les fauvettes de Némorin sont descendues des hauteurs pastorales où Florian les avait placés pour pendre, la tête en bas, au croc sanglant de l'étal, ou pour rôtir dans la casserole étamée. On a mangé cette poésie; mais Lucas et Palémon restaient encore, on les a faits maires et conseillers. Adieu, la verte idylle! adieu, Virgile! adieu, Florian! Place à la municipalité!

J'étais arrivé sur un pont jeté sur un des nombreux embranchemens de la rivière. Quelle rivière? Je ne le dirai pas. Figurez-vous au milieu d'un océan de gazon, au centre de la plus sauvage richesse d'eau, d'air et de lumière, et puis entendre tomber un nom comme celui de *la pate d'oie* ou du *bain des canes*; c'est à mourir de prosaïsme. Une fois pour toutes, à bas les noms!

Sur ce pont, embrassant deux rives solitaires, se promenait, préoccupé d'un livre qu'il tenait à la main, un jeune homme pâle, à l'œil doux, en habit rayé du matin, le front ombragé d'un chapeau de jonc, comme en portent, sur les molles savanes, tes paresseux colons des Antilles.

— Pardon, monsieur, lui dis-je en lui touchant le bras, quelle est cette belle avenue qui ne conduit à rien?

Il fit un pli à la feuille de son livre.

— C'est l'avenue du château appelé la Folie V....... (nous pourrions dire ce nom, parce qu'il est plus que poétique, il est français, il l'a été sous deux règnes; des convenances nous obligent à le taire), démoli il y a six ans par la bande noire, dont vous devez avoir entendu parler.

— Que trop monsieur. Les infâmes! ils ne laissent donc rien en France? plus âpres à la destruction que le temps, le feu et l'eau, ils ont mis notre histoire par terre; ils lui ont passé la corde au cou, et ont tiré dessus. Quelques-uns, et ceux-ci sont les philanthropes de la bande, indignés de la lenteur de la pioche et du marteau, ont apporté une espèce d'humanité à ne pas faire souffrir long-temps ces belles et vénérables choses. Au milieu des salons de velours, chargés de plafonds à moulures, entourés d'armures, là de pierre, là de fer, là de bronze, émaillés des rubis et des topazes de vitraux, rafraîchis par des ouragans, tant les portes de chêne s'ouvraient grandes et démesurées au vent du parc; eh bien! là, monsieur, ils ont allumé des barils de poudre à canon; ensuite, placés à distance, ils ont pu voir, par une belle matinée, au milieu d'enivrantes senteurs, et les jambes croisées assis sur quelque vieux tronc d'arbre, sauter en l'air les quatre tourelles, les galeries sombres et brodées, les portes monumentales, les appartemens, les serrures dorées, les cotte-maille d'ardoise, les mosaïques des plafonds et des corridors; et peut-être le chartrier du château, volant avec ses feuilles brûlées, comme la bourre égarée d'une charge à moineaux. Pardon, monsieur; mais cela fait mal à penser.

Je passai mon mouchoir sur le front. Mon inconnu me fit d'abord observer que la bande noire n'employait jamais la poudre pour renverser les châteaux; qu'au contraire elle s'y prenait avec beaucoup de ménagemens et de délicatesse; puis, après un sourire d'approbation, mais un peu mêlé d'ironie, cet homme qui pendant ma prosopopée avait fermé son livre pour m'écouter plus attentivement, au fond peut-être pour se moquer plus à son aise de ma candeur poétique (je le croyais à son air), me répliqua par cette question fort peu indiscrète en ce moment.

— Monsieur est noble?

Sur ma réponse négative, il dut supposer que j'étais artiste; et je vis disparaître aussitôt la teinte de malice involontaire qui se peignait dans son regard. Cette ironie fit place à une affabilité qui me mit beaucoup plus à l'aise.

— Après l'explosion, continuai-je, ou la destruction, comme il vous plaira, ils seront venus ramasser, les uns les poutres, les autres les pierres dures, d'autres la chaux, ceux-ci les fondations, ceux-là les murailles maîtresses ; avec cela ils auront gagné de l'argent, beaucoup d'argent ; engraissé leurs terres, fumé leurs luzernes, marié leurs filles, construit des moulins, acheté des bêtes de somme, et seront devenus électeurs et éligibles.

Je parlais avec amertume. Il reprit avec calme :

— C'est au moyen de quelques poutres de ce château, dont vous déplorez si sincèrement la démolition, qu'on a pourtant construit le pont sur lequel nous sommes arrêtés en ce moment. Ce pont sert les intérêts des communes; auparavant un orage, une inondation, l'hiver une débâcle, le moindre accident, coupaient les communications, et notre vin aigrissait dans nos tonneaux; l'avoine de nos voisins restait sans débouchés. Aujourd'hui nos rapports sont de tous les jours, et notre commerce a centuplé. Vous voyez, monsieur, qu'un château qui tombe élève un pont, et c'est encore une consolation.

— Consolation! Pour vous, qui passez sur ce pont, pour vos vaches, peut-être, et l'avoine de vos voisins; mais pour moi, qui n'en ai que faire? Et, dites-moi, quel est ce magnifique établissement qui touche au château ?

— Je n'osais vous en parler, tant est vive votre colère en ce moment. Eh bien! monsieur, cet établissement, qui a déjà coûté trois millions, doit être,

Dieu aidant, une fabrique de papier, fondée dans le but de rivaliser avec les plus riches exploitations de Manchester et de Birmingham. Quatre cents pauvres ouvriers que la révolution de juillet avait retirés de la construction en bâtimens, tous la plupart habitans des communes environnantes, ont déjà trouvé leur existence ici, dans des travaux de charpente, de forge et de maçonnerie. Vous n'apercevez d'ici qu'une partie des colossales proportions de ce bâtiment; quand il sera en activité, il pourra fournir en six mois seulement, à la presque totalité de la France, du papier de toutes les dimensions, de toutes les qualités, de toutes les nuances; et cela, monsieur, à un prix de moitié au dessous des autres fabrications. On n'emploiera pourtant que de la paille pour matière première. Des moulins mis en mouvement par la rivière qui frémit en ce moment sous nos pieds, par la combustion du charbon de terre extrait des souterrains du château, élèveront et laisseront retomber tour à tour des foulons sous lesquels la paille sera, si j'ose le dire, désossée de ses nœuds et de ses côtes. Meurtrie et fatiguée, cette paille sera sollicitée par des tenailles et des dents de fer qui la mordront, la hacheront, la réduiront à l'ame; et puis, frêle, en lambeaux, volante, elle s'en ira se perdre sous la rencontre des meules, soumise à cette pression qui pulvériserait de l'acier, elle n'en sortira plus que réduite à la ténuité la plus impalpable, et cela pour inonder des milliers de tamis qui balancés, agités, tournoyant sans jamais se froisser entre eux, lui livreront un dernier passage dans les mille et un trous des passages les plus fins.

Suivez-bien, monsieur! Cette inondation sèche et dorée descend en pluie qui ne cessera point, car jamais un mouvement n'attendra l'autre, dans des chaudières où bouillonne, crie, se tord, écume, une eau battue et blanche comme du lait; puis, agitée, fouettée par les convulsions de l'eau, la paille, qui n'est plus alors qu'une farine délayée, un léger amidon, tombera par l'action d'un précipité violent au fond des cuves, où des éponges et des cailloux lui serviront de filtres pour la clarifier et la séparer de toute matière étrangère. Cette eau s'écoulera par de larges écluses; le fond laissera à sec une pâte sans levain, tremblante et privée d'éclat. La blancheur mate de la neige lui viendra par le moyen des sels, de la chaux et des acides. Blanche enfin et reposée, ce gluten que l'on extrait du mucilage de quelques plantes, des muscles de certains animaux, en rapprochera les parties solides, le raffermira, leur donnera la consistance, l'étoffe, la malléabilité: solidifiée dans une eau dormante et grasse, où elle aura fermenté, cette paille roulera en cascade transparente et continue sous des rouleaux d'acier. Laminée en feuilles, ces feuilles sècheront au vent, au soleil, dans des hangards ouverts, vastes et aérés, où des milliers de fils seront échelonnés pour cet usage. Et que de mains industrieuses employées à diviser ces feuilles, à les peser, à les couper, à les colorer, à les réduire, à les emballer! Ce n'est pas tout encore. Vient le commerce, et son mouvement, et sa vie, sa circulation; que de chariots, que de vaisseaux, que de roues, que de voiles, que de feu, que de fer, que de préoccupations intelligentes, à les transporter sur tous les points du globe! Vous voyez qu'en dernière analyse cette paille, qui ne devait servir qu'à préparer un mauvais lit à la pauvreté, lui fournira en échange le duvet du Nord, la laine de Smyrne ou de Ségovie, et deviendra, par cette prestigieuse métamorphose, le lien mystérieux du commerce, l'impérissable monument de la pensée, le cerveau de la civilisation, où tout se grave. Oui, monsieur, ce sera l'élan de l'artiste, l'émotion généreuse du philosophe, l'arme de la liberté. Et cela, songez-y bien, avec des moyens simples, faciles et peu coûteux. Une gerbe de paille, la main d'un enfant un rayon du soleil, et voilà tout. Puis, que Rossini soit inspiré, que Châteaubriant réfléchisse! Mille ouvriers seront employés à cette généreuse industrie. On essayera de les prendre aussi parmi les gens de la commune. Par ce moyen le propriétaire, que je connais beaucoup, ne laissera pas (vous pouvez m'en croire) un pauvre languir sous le chaume, ni un enfant se tordre de faim dans le berceau; les mères bénissent déjà son nom dans la prière du soir.

Il essuya une larme d'orgueil qui roulait dans sa paupière. — Je le bénis aussi, repris-je modestement; mais dites-moi par quelle délicatesse, que je n'explique pas, vous aviez peur d'exciter ma colère d'artiste, en me parlant de cet utile établissement.

— C'est qu'il a été fait avec les débris du château; et la moitié a suffi. Chaux, ferremens, poutres ont servi à l'élever. Cet amas de pierres, pardon si j'ose m'exprimer ainsi, monument d'une histoire qui n'a pas su mériter de vivre, aura fait la fortune d'un homme; cet homme fera celle de trois ou quatre mille autres; l'industrie, la civilisation, y auront gagné; et, peut-être sur ce point, sur mille autres, par la conséquence d'un fait dont les résultats sont incalculables, la France n'aura plus rien à envier à l'Angleterre. Eh bien! êtes-vous un peu revenu de votre emportement?

— Cependant avouez, lui dis-je, qu'il y a quelques douleurs attachées à l'anéantissement de ces beaux souvenirs; ils sont les seuls qui nous restent. Les histoires ne sont pas lues; les grands noms se perdent dans les sables de la mémoire; mais les pierres demeurent. On ne sait pas un nom des auteurs dont les manuscrits ont chauffé les bains d'Alexandrie, mais les pyramides sont restées, et elles resteront jusqu'à ce qu'une bande noire africaine les démolisse. Les pyramides sont une histoire; l'imagination s'y cramponne, et, d'assise en assise, elle va loin. Les monumens forcent l'esprit à penser. Quelle est la brute à venir qui ne demandera pas aux Français des âges futurs une réponse à sa curiosité devant la colonne, devant ce point d'admiration d'airain et de bronze? le dernier de notre race poussera un cri d'orgueil, et l'intelligence sera vengée!

Mon inconnu, que j'ai déjà signalé comme fort doux et très attentif, se borna à me montrer du doigt une troupe d'ouvriers qui, costumés proprement, la santé et la joie sur le visage, se rendaient aux travaux de la fabrique. Ils le saluèrent en passant.

— Trois d'entre eux, me dit-il avec épanchement, viennent de se marier, grâce aux résultats des occupations qu'ils trouvent ici; sans ce bienfait, ils seraient sans doute restés dans la misère et le célibat, et conséquemment sans mœurs. Ces deux vieillards qui me saluent ont racheté, avec des fonds avancés par l'établissement, deux de leurs neveux appelés au service militaire. Les enfans ont répondu de la dette. Ainsi la reconnaissance s'est assurée de l'existence de quatre familles, par l'obligation du travail. Enfin il en est peu, parmi ceux que vous avez vus passer, qui ne doivent une meilleure position, quelques avantages sur le passé, des garanties pour l'avenir, à cette exploitation fondée avec le profit de la vente de la plus faible partie des matériaux du château de V.....

Il se préparait peut-être encore à quelque nouvel argument, lorsqu'une petite étourdie, blonde comme un épi, vint le prendre par la main, et l'inviter, au nom de *petite-maman*, à se rendre au déjeuner. Il allait me renvoyer l'invitation. Sur mon refus, qu'il devina sans que j'eusse parlé, il m'engagea néanmoins à m'arrêter chez lui quand je voudrais manger d'excellentes asperges. La petite fille était rayonnante, et la joie du père ne fut pas moins grande à la nouvelle de l'enfant, qui lui apprit que les ingénieurs prétendaient enfin avoir trouvé l'eau. Il me salua, l'enfant me fit une jolie révérence, et je traversai pensivement le pont qui aboutit à la grande avenue du château.

Ce diable d'homme, avec ses raisonnemens, m'avait ému. Son éloignement me rendit à moi, à mes sympathies, qui ne sont pas industrielles, je l'avoue; et quand nous cessâmes, lui de me saluer, moi de lui sourire, que son enfant eut escaladé les marches de pierre d'une petite maison à volets verts, à frêle et verdoyante charmille sur des treillis de même couleur, mon sourire cessa comme un ressort que rien ne ment, comme un bras fatigué qui retombe. Il n'y eut plus pour moi dans les ruines où riait l'habitation de l'industriel qu'un contraste déshonorant, qu'une élogue de Virgile outragée par la traduction d'un rhéteur.

Oh! les hommes! — Un laboureur donne un coup de bêche, et il trouve de la résistance; il creuse, c'est une tuile; cette tuile, un toit; ce toit, une maison; cette maison tient à plusieurs autres, c'est une rue; puis deux, puis trois, puis cent, c'est une ville; c'est Herculanum! Allons, roi de Naples et de Sicile, il faut régner sur cette cendre! avoir ces flambeaux dans ces palais, des gardiens pour ces temples, des savans pour ces chiffons noircis; il faut avoir tous ces os pour gracieux sujets. Et l'or, et la science, et la vie des vivans vont se consumer à cette fragile résurrection; les travailleurs auront les mains desséchées par la poussière corrosive du Vésuve, les yeux éteints par ces travaux désespérans, la bouche pleine de cendre. A quoi bon? pour que le Vésuve s'amuse une seconde fois à tout engloutir? Morts pour morts, pourquoi ne pas garder ceux dont les tombeaux couvrent ces tombeaux? Si les souvenirs du passé nous touchent, conservons d'abord nos ruines, nos cathédrales, nos châteaux; car ces pierres, impitoyables Vandales! ce sont nos lois, le testament de nos pères, leur croyance, leurs mœurs, leur courage, leurs vertus, leur armure! et tout cela, même pour un revendeur du Châtelet, vaut bien un œuf trouvé à Herculanum.

J'approchai du château.

Hélas! les fossés étaient même dépourvus de leurs parois de granit. Dans une eau verte et plissée bouillonnaient quelques grenouilles séculaires, quelques carpes piquées peut-être au temps de la Fronde. Les maigres peupliers qui regardent cette mare étroite semblent négliger leur toilette depuis qu'ils ne peuvent plus réfléchir leur taille de demoiselle, et qu'ils n'ont plus d'ombre à verser sur ces jeunes marquises si belles, si indécentes, si aimées, si corrompues, et dont le caprice donna naissance à ces ruineuses propriétés appelées de l'expressif et joli nom de *Folie*. Vous savez tous la Folie-Polignac, la Folie-Mousseau, la Folie-Arnould. Temps de splendeur et de magnificence!

Arrivé à l'intersection du fossé, c'est-à-dire où se trouvait jadis une grille en fer couronnée (mon imagination y suppléa) de pommes d'or, de lyres d'or, de dieux de bronze, et gardée par de gros chiens qui vous mordaient mythologiquement sous le nom de Diane et de Médor; où luisaient, à travers les barreaux, des chaises à porteur enluminées de Chinois sur laque, des valets larges comme des armoires; eh bien! là, devant cette première merveille, j'ai trouvé un trou fait dans le mur. Pas même une porte! Les pierres qui supportent de tels gonds sont belles et fortes; on les a vendues, retaillées; vous en avez peut-être une dans votre cuisine, on en a fait des lavoirs, des auges. Remerciez la bande noire!

Mon cheval et moi nous entrâmes à peine; nous faillîmes rester au passage.

La grande, la solennelle cour d'honneur était déserte; le pavé couvert et déchaussé par l'herbe. Six cents pieds d'air où était le château.

Aussitôt mon entrée, la porte d'une petite maison blanche s'ouvrit, et un vieillard en livrée orange et bleue lézardée par des coutures blanches, honteuses de plusieurs rapprochemens qui hurlaient entre eux comme métal sur métal, et couleur sur couleur dans un écu; costumé ainsi que les anciens domestiques d'autrefois, vint me recevoir et saisir la bride. Dieu me pardonne! il avait l'épée d'acier.

On n'a pas d'idée de la politesse qu'il mit à m'accueillir, à m'offrir de me reposer chez lui. Toutefois, avec une indiscrétion aisée et où perçait encore je ne sais quel excusable orgueil de ses premières fonctions, il me demanda mon nom. Je le lui donnai; il l'anoblit en route; et, riche d'une

particule usurpée, il courut l'annoncer à son maître, ouvrant rapidement et à temps égaux sa modeste porte, comme aux jours de grandes cérémonies il faisait, je pense, au château. Touchante parodie d'une étiquette morte!

Son maître était aussi un vieillard, accroupi auprès d'un foyer éteint, grand, maigre, tombant en ruines. A mon entrée, il se leva, m'accueillit avec cette noblesse traditionnelle de cour, et m'invita à m'asseoir auprès de lui. Pendant les essais d'une conversation sur la beauté de la saison, sur la richesse d'un soleil qui le ramenait à ses premiers jours, je remarquai sur une table, posée en équilibre avec des tuiles et des bouchons, les restes d'un déjeuner. C'étaient pour ornement de service de belles assiettes en porcelaine aux couleurs éteintes et aux contours dorés; des flacons en cristal, aux goulots brisés; des verres à pattes sans pattes; des serviettes damassées, mais avec des dessins et des festons que la Hollande n'avait pas tracés; une eau claire et limpide trahissait sa crudité dans des bouteilles autrefois ivres de malvoisie et de madère. Au milieu de ces cristaux, de ces porcelaines, de ces merveilles, nageaient un morceau de fromage et quelques fruits secs. Une vive rougeur m'apprit combien l'orgueil du vieux gentilhomme saignait à me voir témoin de ces somptueuses misères. Intelligent à toutes les faiblesses de son maître, le vieux serviteur se hâta de rejeter les pans de la nappe sur la table.

Je fis semblant de ne pas avoir vu.

De causeries en causeries, par une inévitable pente il en vint à parler de son château.

— Quelles soirées se sont données ici, quelles soirées! Pauvre jeunesse! Nous avons connu cette galanterie française si décriée maintenant, monsieur; et de notre temps, si nous n'avons pu nous élever à la hauteur de celle du grand siècle, du moins nous en avions conservé les traditions. Ce parc, aujourd'hui si clair-semé, si nu, si décharné, était sillonné de plus de gibier qu'il n'y en a dans votre Saint-Germain et votre Vincennes. Un cerf y a été tué de la main du roi. (*Les deux vieillards s'inclinèrent.*) Autant que votre œil vous le permet, voyez! Toutes ces plaines, tous ces espaces déshonorés par le foin et la luzerne, en faisaient partie; et des repos partout, des pavillons, des kiosques, des abris, des rendez-vous de chasse, des bosquets de cèdres, des eaux vives, des labyrinthes, des fourrés, des carrefours, des allées découpées en corbeilles, en colonnes, en éventail. C'était une merveille du fameux Le Nôtre. Trois cents statues de fonte, sur le modèle de celles de Versailles, vomissaient pour nos fêtes autant d'eau que la cascade de Saint-Cloud. Ma serre était l'admiration des étrangers. Cent mille écus d'orangers, cent mille écus de citronniers; des navires enfin allaient exprès à Saint-Domingue pour m'en rapporter les fleurs les plus rares en couleurs, les fruits les plus difficiles à conserver. Mon colibri a été chanté par M. Delille. On a bu, ici, monsieur, du café obtenu sur les lieux de la plante même, et mangé deux ananas fleuris et mûris dans ma serre. Il est vrai que les dames de la cour préféraient ma *folie* à toutes les *folies* du temps; et c'est par une illumination, qu'on venait admirer de la capitale, qu'il fallait voir étinceler jusqu'aux plus lointaines, aux plus frêles branches, jusqu'aux sinuosités perdues à l'horizon; aux soixante-douze fenêtres de la façade, sur les bords du fossé, sur le mur, autour des bassins, les innombrables lampions de mille couleurs, balancés avec les feuilles vertes, avec la pâle lueur des étoiles, à travers les écharpes, les arcs-en-ciel, les bouffées, la pluie, les ondées, les rires, les cris, les éclats de mes grandes pièces d'eau! Et de jolies femmes en folles robes de satin, pâles, fardées, rêveuses, le mouchoir à la main, rafraîchies par des éventails bruyans, en paniers, en mules cramoisies, entraient, circulaient dans les corridors, au milieu des statues, des domestiques, des vases et des flambeaux; caquetaient, se déchiraient avec esprit, jouaient leurs amans, leurs diamans, leur âme, hélas! riaient, s'embrassaient, se perdaient avec leurs parfums et leurs voix dans le parc, avec quelques beaux cavaliers; et ici et là, et dans le lointain, ce n'étaient que larges ombres, parfums indiens, paroles d'amour interrompues, lueur d'épées et bruit de soies, jusqu'au moment où des gerbes d'artifice, lancées du château, vinssent éclairer de leurs foudroyantes clartés bien des méprises, bien des séductions commencées, bien des défaites irréparables; et au château, le jeu, la danse, les chants les soupers, dans la cour d'honneur un peuple de valets arrêtés en groupe, des chaises à porteur blasonnées, et des mules d'Espagne, qui piaffaient dans mes belles écuries ornées de glaces et pavées de marbre, si belles que le duc de Villa-Hermosa disait que c'était profanation d'y loger des chevaux. N'est-ce pas, Pierre?

— Oui, monsieur le marquis.

— Vous aviez peut-être oublié le vassal qui gémissait à la grille?

— Erreur! monsieur, ne confondez pas la noblesse ancienne avec la noblesse de ce temps, du mien. L'une était fière, haute, malfaisante, sans pitié, quoique brave; mais Richelieu lui lima les dents, et Mazarin les griffes. L'autre profita, je le sais, des abus, mais n'en créa aucun; elle fut moins fanatique que le clergé, dont elle neutralisa souvent l'influence; moins tyrannique que la cour, dont elle devança de trop loin le progrès vers les idées philosophiques. N'allez pas chercher des preuves contre elle dans l'arsenal infect de 92; mais demandez aux habitans de la campagne, à ceux que vous avez fait parler contre nous, qui a restauré le clocher où sonne la prière; qui a ouvert des chemins dans des montagnes, comblé des marais fétides, pavé les routes de traverse, amené de bien loin les eaux pour désaltérer les bourgs et féconder la terre, tracé des villages, rallié les populations errantes des champs autour de nos demeures, agité les ailes des moulins, prêté même les premiers fonds à vos gros fermiers d'aujourd'hui, et tous vous répondront: C'est la noblesse! c'est la noblesse!

Avant la révolution, avant son fatal nivellement, elle avait jeté beaucoup de titres abusifs dans les mares, et consenti à garder ses armes de famille comme un symbole d'honneur seulement. Elle était brave, monsieur; si elle salua les Anglais à Fontenoy, elle releva la tête, et sut mourir et vaincre. Cette galanterie était au moins française. Et quand l'heure de la révolution sonna, elle sut défendre la liberté, comme vous l'entendez aujourd'hui et non comme l'entendaient les ivrognes de sang d'alors Vous savez que, pour son roi et cette liberté, elle alla à la Grève comme à Fontenoy; et que, sur la place et sur la guillotine, elle salua encore une dernière fois ses ennemis; mais ce n'étaient pas des Anglais. Sa tête ne se releva point. N'est-ce pas, Pierre?

— Oui, monsieur le marquis.

Et Pierre roulait de grosses larmes dans ses paupières sexagénaires; ces deux débris s'entendaient et se répondaient régulièrement comme l'aiguille et le timbre d'une horloge. L'une indiquait la marche du temps, l'autre la ratifiait par un bourdonnement creux, éteint, instantané.

Depuis que la conversation s'était élevée à ce degré de chaleur, Pierre était visiblement mal à son aise: il semblait souffrir de l'exaltation progressive du marquis; sa préoccupation décelait la crainte d'un danger prévu, et contre lequel il ne voyait d'autre remède que la conspiration de nos deux volontés. Il la provoquait par des défenses furtives, des prières silencieuses, des regards supplians, des perquisitions sombres autour des murs décharnés de l'appartement; mais cette pantomime de peur, de sollicitation et de réserve, n'éclaira pas ma perspicacité tendue. Le vieux domestique était désespéré.

Ses craintes sourdes n'étaient que trop justifiées.

— Pierre, que vous voyez là, me dit-il avec un sourire mélancolique, Pierre et moi, voilà tout ce qui reste du passé. Ils n'ont pas osé me démolir. Pierre a été mon serviteur, le premier de mon domestique; c'est un digne homme. Il est né sur les limites de mon château; il veut y mourir. Nous y mourrons ensemble. Pierre! le pauvre diable! le croiriez-vous, monsieur? tout infirme qu'il est, il me nourrit, il me loge, il m'habille, il supporte mes mauvaises humeurs mieux que s'il avait encore des gages; et Dieu sait, vienne le funeste 10 août! il y aura bientôt quarante ans qu'il n'en touche plus.

—. .. Monsieur le marquis!

— Non, mon ami; un gentilhomme français ne doit pas se plaindre; mais quel mal y a-t-il que je te loue ici? J'ai si rarement lieu de le faire, Pierre. Va, ton pain est délicieux! et d'ailleurs, monsieur, le malheur, le malheur est chose commune à la noblesse; et quand plusieurs de nos rois sont morts en exil, il siérait mal au plus humble de tous les gentilshommes de ne pas savoir souffrir; et pourtant un beau château a été à moi! Le soleil de l'Ile-de-France n'en éclairait certainement pas de plus solidement bâti, ni de plus commode, ni de plus somptueux n'est-ce pas, Pierre?

— Oui, monsieur le marquis.

— Venez, s'écria le marquis, venez; il est temps que je vous montre le château.

—Ne le souffrez pas, monsieur, me dit à voix basse le fidèle serviteur; quand ça lui arrive, il est malade pour quinze jours, et, pauvres gens que nous sommes, nous n'avons pas de quoi payer le médecin!

— Venez! Et le marquis s'élança vers un angle de la salle, où nos yeux ne s'étaient pas portés; j'y aperçus alors, suspendues à des cercles de fer, une centaine de clés; grandes, petites, bizarres, lourdes, légères, découpées, en cuivre, en bronze, dorées, une entre autres en cristal.

— C'est tout ce qu'ils nous ont laissé, me dit Pierre; quand monsieur le marquis les voit, ou se les rappelle, il se croit encore possesseur du château; ces malheureuses clefs lui inspirent une espèce de folie dont vous allez sans doute être le témoin. Dieu ait pitié de nous!

Le marquis ramassait les clefs en faisceau; il ouvrit la porte, et me pria de le suivre; ce que nous fîmes, Pierre et moi.

Arrivés sur l'emplacement où fut le château, triste parallélogramme, couvert d'un maigre gazon où se jouaient en ce moment quelques rayons mourans du soleil, Pierre croisa ses bras avec douleur, le marquis prit la plus grosse des clefs et fit un geste de fatigue, comme s'il ouvrait péniblement une porte. — Entrez! nous dit-il ensuite, voilà le vestibule; il est en marbre de Carrare; touchez: à la froideur vous le reconnaîtrez. A droite, c'est la salle d'introduction. Attendez. Il répéta un geste illusoire comme le premier, et la porte de la galerie fut censée ouverte. —Entrez! Ce lustre à girandoles vaut 10.000 francs; ce sofa est en velours d'Utrecht; Puget a sculpté ces bas-reliefs; ils sont transportés de Villa-Albani; lisez Winkelman. Ce tableau est de Rubens; c'est au couronnement du roi qu'il fut donné au château. Cet autre salon (il l'ouvrit encore) est celui d'été. Des siéges en jonc de Madagascar partout; des volières qui plaisent à madame. Cette épinette m'a coûté cent louis. Admirez ce plafond; c'est l'apothéose d'Hercule par un élève de Boucher; la cuisse d'Hercule est un chef-d'œuvre; le reste est un peu incorrect; mais n'importe, l'ouvrage est admirable. Et quelle vue! Voyez le soleil se coucher: il marque les heures en lignes d'or sur le parquet; Lalande a dessiné ce gnomon. Je lui ai vu manger une araignée dans ce salon, à Lalande. Quel homme que Lalande! les astres ont beaucoup perdu à sa mort. Passons à gauche; et il fit le simulacre d'ouvrir trois portes. — N'admirez-vous pas cette belle disposition? Pierre, annoncez-nous!

— Oui, monsieur le marquis.

Pour complaire à son maître, Pierre se découvrit, et d'une voix émue, avec la pénible complaisance d'un ami qui exécute la capricieuse volonté de son ami mourant, il nous annonça. Hélas! cette voix triste et flétrie tomba sans écho dans l'espace. Peut-être un corbeau y répondit.

— C'est bien! cria le marquis, comme ébloui du faste qui le frappait. Asseyons-nous sur cette ottomane, et que je vous dise.

Il s'assit sur les cailloux : c'était pitié.

Et pourtant il serra familièrement ma main, jeta son bras autour de mes epaules; et les jambes nonchalamment croisées, avec cette fatuité de jeune homme qui laisse déjà lire sur son visage la bonne fortune qu'il va vous révéler, il me dit tout bas : — C'est aujourd'hui réception au château. Ce beau jeune homme en frac vert (je suivis l'indication de son doigt, c'est un fermier général qui se meurt d'amour pour Sophie Arnould; il est pourtant marié avec une des plus belles demoiselles de l'ancienne noblesse. Savez-vous son aventure? Ennuyée de ses persécutions, Sophie avait profité d'une absence en Belgique de cet amant, pour envoyer à sa femme, deux enfans et une toilette en porcelaine du Japon qu'elle a de lui. Et Sophie est là. Je voudrais qu'elle vous chantât la *complainte sur le maréchal de Soubise*; elle est un peu libre; mais c'est plein d'esprit. On l'attribue à Boufflers, à ce charmant vaurien de Boufflers. Connaissez-vous Colardeau, le poète?

Regardez bien celui-ci, cette figure énorme sur un corps mal équilibré, qui sourit et qui est laid. Singulier homme, si c'est un homme. Il y a de l'enfer dans sa figure, dans son avenir. Il a trouvé le moyen de séduire par tout ce qui repousse; les femmes en raffollent; il est capable de tout, même de dignité, de bravoure et d'honneur. On cite ses débauches, on l'accuse de lâcheté, quelques uns d'escroquerie. C'est un resumé de son temps, peuple et noble à la fois; noble par ses désordres, son inconduite et ses bonnes manières; peuple par sa fougue brutale, sa laboriosité, quand il n'a ni femmes perdues ni orgies sous la main. On lui élèvera des statues; il serait parfaitement aux galères; c'est le premier, c'est le dernier de tous. Il doit couver bien de la haine dans cette ame vingt ans et plus froissée dans les cachots. Il doit se trouver bien de l'éloquence dans cette bouche qui fut muette si long-temps. C'est Mirabeau! C'est l'avenir et la perte de la patrie, celui qui doit clore et déchirer le nobiliaire de France, qui doit mourir à la peine pour nous tuer. Qu'est-il par lui seul, et qu'a-t-il d'extraordinaire? Rien. Tissu de médiocrités, si bien su par cœur qu'il y a de l'insolence à lui de parler d'âme; phraseur sans nerfs, dialecticien sans portée, orateur dont le masque a du grotesque, il est né pour cumuler ces mille défauts, et s'en faire un piédestal. Cet ensemble fait sa force. Je le hais, je le crains. Un peu plus tôt il eût pourri dans la Bastille; un peu plus tard, il eût été valet de mon médecin, de Marat.

Maintenant montons à l'étage supérieur. Pierre, suivez-nous.

Alors, avec la même ardeur de jeunesse qu'il avait mise à parcourir la galerie disparue, il simula vivement l'ascension des marches, levant tantôt un pied tantôt l'autre, tournant à chaque embranchement, et regardant avec orgueil la magnificence orientale des plafonds. — Hélas! nous n'avions au dessus de nous que le dôme du ciel; et pour tout palais sur le sol patrimonial, le rejeton octogénaire d'une vieille race n'avait plus qu'une baraque ouverte à tous les vents, perdue dans les touffes de genêts et de bruyère.

—A part celui de Versailles, bien entendu, dites-moi, monsieur, si jamais vous avez vu un plus somptueux escalier? Voici la bibliothèque : trente mille volumes. Là c'est ma galerie de tableaux. Voyons d'abord la bibliothèque. Etes-vous curieux de connaître le premier exemplaire de l'Encyclopédie? admirez! c'est le premier, monsieur. Diderot l'a possédé, et je l'ai acquis de ses héritiers. Les fautes sont notées en marge. Ce livre nous a beaucoup fait de mal; mais j'y tiens. A la partie *Philosophie*, d'Alembert a fait une tache d'encre; Voltaire a sali de tabac l'article *Tolérance*. C'est inappréciable. Ici les histoires, là les romans, tous les romans de Crébillon. Hélas! monsieur, cette charmante littérature est perdue : on y reviendra. Plus loin, ce sont les philosophes; c'est Raynal, qui a écrit une partie de l'histoire de ses *Deux Indes* (je lui ai fourni des notes) là-bas, dans ce pavillon de verdure; c'est Alembert, c'est M. de Buffon, qui n'a pas composé deux cents pages de son immortel ouvrage; ce sont les meilleures : on ne les lit plus. C'est Voltaire, dont l'Emilie du Châtelet avait une épaule plus haute que l'autre, et qu'il traite de génie et de vaste, je ne sais pourquoi. Vous savez sa fameuse épître! Celui-ci, c'est l'*ami des hommes* : c'était le mien. Il tua un de mes vassaux, que je lui avais prêté, d'un coup de bâton dans la poitrine, parce que ce malheureux avait oublié de rentrer les orangers dans la serre, une nuit de printemps.

Cette porte communique à ma galerie de tableaux. Pierre, la clef!

Ici, monsieur, vous n'aurez pas la douleur de voir étalés les produits énervés de cent écoles insignifiantes; je n'ai admis que les Vanloo, les Boucher. Ce beau portrait de Diane, suivie de trois levrettes; cette belle déesse, comme l'appelle le grand lyrique Rousseau, que vous voyez couronnée d'étoiles, en robe à la Médicis et en mules de satin, un arc à la main, un éventail de l'autre; c'est, pardonnez ma douleur, feue Mme la marquise. Ce Troyen, c'est moi. On m'a représenté en Troyen parce que j'ai rempli de hautes fonctions jadis auprès de la sénéchaussée de Troyes en Champagne. Ce fleuve, c'est mon beau-frère; cette Aréthuse, ma cousine, ancienne abbesse de Chelles. Voilà mes enfans, ils sont représentés en amours.

Et comme obligé de répondre quelques mots à cette exacte, burlesque et pénible hallucination, je dis à monsieur le marquis qu'ils avaient dû bien grandir depuis, ces amours.

— La guillotine les a empêchés, monsieur.

Et Pierre, profitant de l'invariable appel à ses souvenirs, engagea son maître à borner là notre visite au château; qu'il se faisait tard, que je pouvais être fatigué.

—Tu as raison, répondit le marquis en lui frappant sur l'épaule, tu as raison; mais encore une, mais encore celle-ci, et ce sera la dernière. Et il s'empara de la clef en cristal.

A peine eut-il tourné la clef dans la serrure imaginaire, à peine eut-il dans son illusion posé le pied sur le seuil de l'appartement que lui et le vieux serviteur se découvrirent. Par un entraînement de respect je me laissai aller au même sentiment de vénération.

—Voilà mon oratoire, s'écria-t-il en faisant un signe de croix et en tombant à deux genoux, voilà, monsieur, où je viens expier les inexpiables erreurs de mon temps, ma fatale condescendance aux idées philosophiques. Hélas! cette corruption dorée, ces enivremens stupides, cet athéisme brodé, ce néant en fermentation, cette société arrivée à son dernier sou de débauche et d'impiété, elle nous a perdus. Vous ne savez avec quel funeste engouement nous adoptâmes des innovations qui devaient nous anéantir. L'égalité des conditions était prêchée par nos jeunes marquis avec la ferveur des apôtres. La raison qui succédait à d'aussi déplorables frivolités ne pouvait être qu'une étrange chose dans ses résultats. Le retour d'une vieille folie à la raison, c'est la mort. Eh bien! nous l'eûmes, cette égalité; nous avions donné l'exemple, on l'imita. Nobles, parlemens, clergé, tour à tour animés les uns contre les autres; tour à tour avec la menace de l'appui populaire, nous avons détruit le prestige royal, menti à la loi des castes, arraché les digues qui nous réservaient le sanctuaire de la puissance; nous avions dit à ces hommes, hier vassaux : Imitez-nous, cultivez la philosophie. Ils devinrent athées; nous prêchâmes la tolérance religieuse, ils abattirent les églises; nous proclamâmes la simplicité des mœurs, ils déchirèrent nos habits de soie, soufflèrent sur nos lustres, pesèrent sur nos fauteuils, éteignirent nos fêtes; nous déclarâmes l'égalité des hommes, et ils nous coupèrent la tête.

—Le vassal de la grille était donc entré, monsieur le marquis?

— Ils vous avaient vus de si loin et si grands, monsieur le marquis! ajouta Pierre.

—Qu'est devenue la noblesse française? Où sont ces vaillantes épées qui n'avaient pour fourreau que la poitrine des Anglais et des Espagnols? Où sont passées ces grandes traditions de gloire et de renommée? Où est la monarchie? Triste réponse à faire! monsieur!

Enfin, ils m'ont pris mon épouse, monsieur; un jour ils sont venus au château, c'était en 92! ils sont entrés, et ont trouvé madame la marquise, qui attendait mon retour de la chasse. Belle et vertueuse, ils l'ont frappée au visage, ont craché sur son fard, ils l'ont liée avec des cordes! et lui ont dit : Marche! C'était huit lieues à faire d'ici à la capitale, et au mois d'août; elle que nos allées de sable et de mousse fatiguaient, comme elle a dû souffrir! Ah! le peuple est bien méchant, monsieur! Que lui avait-elle fait au peuple? Elle a voulu se reposer; on lui a dit : Marche! Elle a eu soif; on lui a dit : Marche! Et puis on l'a accusée d'être aristocrate; elle ne comprenait pas; ses cordes la faisaient tant souffrir! Enfin on l'a jugée. Elle a demandé un prêtre; un prêtre de la raison lui a dit : Marche! Et puis on l'a déliée. . . . . :
Le soir la chaux républicaine avait calciné ses membres.

Et les deux vieillards versaient d'abondantes larmes sur leurs dentelles flétries, sur leurs dorures surannées, sur leurs grandes mains sèches et tremblantes. Le marquis chancelait comme un homme ivre sur ses pauvres jambes; car il s'était levé pour se frapper la poitrine, pour dire en face d'un Christ qu'il croyait voir : — Mon Dieu! qui êtes mort pour les crimes de tous, pardonnez! Pardonnez à ceux dont les folies ont perdu cette France, cette France dont vous aviez détourné la vue. Nos premiers nés ont péri de misère dans l'exil; nos femmes, si belles, ont heurté leurs fronts souillés de boue aux angles du tombereau; les générations ont été moissonnées; nous avons été punis dans notre chair, dans ce qui faisait notre joie et notre orgueil; il ne reste plus de la génération coupable que deux ou trois vieillards qui n'ont pu mourir; ils ont reconnu votre délaissement; ils s'accusent de votre dédain, pour tant d'oubli des saintes leçons de l'Evangile. Heureux si l'extinction du dernier des hommes qui portent sur le front les cicatrices révolutionnaires suffit enfin pour vous désarmer!

Puis il pria plus bas, et il élevait la voix en frappant sa poitrine.

— *Meà culpà!* disait-il.

— *Meà culpà!* répétait machinalement Pierre.

Cependant le vent de la nuit fraîchissait déjà, et le soleil, sanglant comme une blessure, enluminait de pourpre et de feu ce drame sans nom, qui se jouait sous le ciel, au milieu de la solitude et du calme.

Enfin, l'émotion étouffa le marquis, il tomba de toute sa longueur sur les cailloux. Dans sa chute, il s'ouvrit la lèvre.

Pierre et moi nous nous hâtâmes de le transporter dans la chaumière, où nous le couchâmes.

— Voilà ce qui arrive, me dit Pierre, chaque fois que M. le marquis répète cette malheureuse scène. Il est inconsolable de la perte de son château, qui a été vendu 40,000 francs à la bande noire, sans qu'il lui en soit revenu un sou.

Les avocats et les agens d'affaires ont tout mangé. Ils nous ont laissé les clefs du château : c'est l'usage de ces messieurs.

Et voyez ce que je puis faire avec mon travail ! Si M. le marquis allait tomber malade; déjà que c'est demain la Pentecôte, et qu'il n'a plus de de souliers pour se rendre à l'office. C'est la quatrième fois que je les lui raccommode.

— Pierre! vous êtes un digne serviteur; vous serez béni.

Je compris enfin la douleur de Pierre, et je dus le quitter en lui serrant la main, confus l'un de l'autre, lui de m'avoir pu empêcher le spectacle dont il n'aurait pas voulu que j'eusse été témoin, et moi de l'avoir provoqué.

Fidèle aux anciens usages, Pierre tint la bride du cheval jusqu'à ma sortie du château, et pesa sur l'étrier.

Cependant l'heure fraîchissait, des étoiles luisaient à l'orient, et je traversai au galop la grande avenue.

En fuyant j'entendis des cris qui partaient de la fabrique ; mille ouvriers, tous les habitans, exprimaient par des danses, des chansons, des exclamations de bonheur, la joie qu'ils éprouvaient à voir enfin bondir l'eau au-dessus du puits; cette eau si désirée, si bienfaisante, cette eau qui allait enrichir la moitié d'un département!

Je partageai sans doute cette joie de l'industrie; mais en me perdant dans la brume, plusieurs fois je détournai la tête, j'alongeai mon regard pour voir blanchir, à travers les peupliers, la chaumière du pauvre gentilhomme, du vertueux Pierre, le modèle des serviteurs.

LÉON GOZLAN.

SAINT LOUIS A DAMIETTE.

M. de Linant, ce jeune artiste qui nous avait mis en relations avec la tribu d'Oualeb-Saïde, ayant appris notre retour, était accouru à l'hôtellerie franque, et, pour cette fois, n'ayant pas voulu que nous eussions d'autre maison que la sienne, il nous avait emmenés chez lui. Au premier mot que nous lui dîmes de notre intention de visiter Jérusalem et Damas, il offrit de nous accompagner, ce que nous acceptâmes par acclamation. M. de Linant, ayant déjà parcouru deux ou trois fois dans la Syrie, était le plus merveilleux cicerone que nous pussions avoir.

Il fut décidé que nous nous reposerions en descendant le Nil jusqu'à Damiette, et qu'arrivés à cette ville, frais et dispos pour un second voyage, nous y retrouverions Toualeb et ses dromadaires qui nous conduiraient par El-Arich jusqu'à Jérusalem.

Le jour même, nous nous occupâmes des préparatifs du départ. Rien ne nous prend plus facilement et ne nous quitte plus à regret que la fièvre des voyages; une fois qu'elle s'est emparée de nous, elle nous pousse en avant et il faut marcher toujours : le juif errant n'est qu'un symbole.

Nous partîmes par une belle soirée, ayant contre nous la brise, mais pour nous le courant et quatorze rameurs nubiens. Pendant la nuit qui descendit bientôt, nous franchîmes toute la partie du Nil que nous connaissions déjà et qui s'étend de Boulacq à l'angle du Delta; lorsque le jour parut, nous commençâmes à nous engager dans la brame de l'est, plus majestueuse que celle de Rosette, et dont la fertilité nous frappait d'autant plus vivement que nous sortions du désert.

Vers le soir, nous vîmes descendre, des villages qui bordaient la rive, une vingtaine de femmes nues; attirées sans doute par les chants de nos rameurs; elles plongèrent dans le Nil, et, nageant vers nous, elles suivirent quelque temps notre barque. La nuit nous débarrassa de nos syrènes basanées, dont heureusement les enchantemens n'étaient point à craindre.

Le lendemain, nous relâchâmes à Mansourah.

Ce nom, comme les Pyramides, rappelait un de ces souvenirs nationaux auxquels un Français ne peut pas rester indifférent. Que nos lecteurs nous permettent donc de suivre, à son tour, l'expédition de saint Louis comme nous avons suivi celle de Napoléon.

Ce fut au mois de décembre de l'an 1244 que la croisade fut décidée. Le roi Louis IX, qui avait déjà signalé sa ferveur pour la religion en rachetant la couronne d'épines du Christ des Vénitiens, chez qui Beaudoin l'avait l'avait mise en gage, et en la portant, tête et pieds nus, depuis Vincennes jusqu'à Notre-Dame, venait d'investir, dans une cour plénière tenue à Saumur, son frère Alphonse des comtés du Poitou et d'Auvergne, et de l'Albigeois, cédé par le comte de Toulouse. Il avait battu le comte de La Marche qui avait refusé de lui rendre hommage à Taillebourg et à Saintes, et lui avait fait grâce, quoiqu'il sût que la comtesse avait tenté de l'empoisonner; enfin il avait forcé Henri III d'Angleterre de demander une trêve qui ne lui fut accordée qu'au prix de 5,000 livres sterling. Tout était donc tranquille au dedans et au dehors lorsque, se trouvant à Pontoise, il tomba malade d'une fièvre mal guérie dont il avait été atteint dans son expédition du Poitou. Le mal fit des progrès si rapides que bientôt l'on désespéra de sa vie. La nouvelle funeste retentit par toute la France; Louis n'avait que trente ans, et les commencemens de son règne avaient promis au royaume une ère de prospérité. Le deuil fut donc général ; plusieurs seigneurs et beaucoup de prélats accoururent à Pontoise; dans toutes les églises, on fit des aumônes, des prières et des processions ; enfin la reine Blanche envoya son aumônier à Eudes Clément, abbé de St-Denis, afin qu'il tirât de leurs caveaux les corps des bienheureux martyrs, exposition qui ne se faisait que dans les grandes calamités publiques.

Cependant tous les secours de l'art semblaient insuffisans et toutes les prières de la religion inutiles; Louis tomba dans un évanouissement si profond que l'on fit sortir les deux reines, Blanche, sa mère, et Marguerite, sa femme. Deux dames restèrent seules dans la chambre, priant de chaque côté du lit. Bientôt l'une d'elles, ayant fini sa prière, se leva et voulut couvrir le visage du roi d'un linceul, mais l'autre dame s'y opposa, disant qu'il était impossible que Dieu eût frappé un pareil coup au cœur de la France; et comme elles en étaient sur ce funèbre discours, Louis rouvrit les yeux, et, d'une voix faible mais distincte, il prononça ces paroles : « *La lumière de l'Orient s'est répandue sur moi par la grâce du Seigneur et m'a rappelé d'entre les morts.* » Les deux dames poussèrent un grand cri de joie, s'élancèrent vers la porte, rappelèrent la reine Blanche et la reine Marguerite qui, ne pouvant croire à ce miracle, rentrèrent en tremblant. En les apercevant, le roi leur tendit les mains; puis, les premiers transports de joie calmés, il demanda Guillaume, évêque de Paris. Ce digne prélat se hâta de se rendre au chevet du malade, qui, animé d'une nouvelle force à sa vue, se leva sur son lit et demanda la croix d'outre-mer. Les assistans crurent que le roi était encore en délire; mais Louis, s'apercevant de leur erreur, étendit la main vers l'évêque, qui hésitait à lui obéir, et jura qu'il ne prendrait pas de nourriture avant d'avoir obtenu le signe de la croisade. Guillaume n'osa pas le lui refuser, et le malade, ne pouvant le mettre encore sur son armure, le fit placer du moins au chevet de son lit.

A compter de ce jour la santé du roi se rétablit rapidement. Il écrivit aux chrétiens d'Orient de reprendre courage, leur promettant de passer la mer dès qu'il aurait rassemblé son armée, et, en attendant, leur envoya un secours d'argent.

Louis ne perdit pas de temps pour accomplir sa promesse. Odon de Châteauroux, cardinal-évêque de Tusculum, autrefois chancelier de l'église de Paris, et alors légat du saint-siége, vint en France prêcher la croisade, et un grand nombre de seigneurs accoururent des provinces, attirés plus encore par leur amour pour le roi que par leur zèle pour la religion

Alors la reine Blanche tenta un dernier effort. Elle vint, accompagnée de Guillaume, trouver son fils, toujours occupé de son projet. Le prélat parla le premier, et dit au roi que le vœu qu'il avait fait pendant sa maladie était un vœu précipité, et qu'un tel vœu n'engageait pas; que si d'ailleurs le roi avait quelque scrupule à ce sujet, il se chargeait d'obtenir une dispense du pape. Il lui montra la France à peine pacifiée, qu'il laissait en butte aux artifices du roi d'Angleterre, à l'esprit séditieux des Poitevins et à l'inquiétude des Albigeois. Blanche continua : « Mon cher fils, lui dit-elle, écoutez les conseils de vos amis, et ne vous en rapportez pas entièrement à vos sens. Souvenez-vous que l'obéissance à une mère est agréable à Dieu. Restez ici, la Terre-Sainte n'y perdra pas, et vous y enverrez des troupes en plus grand nombre que si vous y alliez vous-même.

— Ce n'est point la même chose, ma mère, répondit Louis, et Dieu attend mieux que cela de moi. Quand les voix de la terre n'arrivaient plus à mon oreille, j'ai entendu une voix du ciel qui me disait : — Roi de France, tu vois les outrages faits à la cité de Jésus-Christ, c'est toi que j'ai choisi pour les venger!...

— Cette voix, reprit Blanche, ne vous y trompez pas, était celle du délire de la fièvre Dieu n'exige pas l'impossible, et l'état où vous étiez lorsque vous avez fait ce serment, vous sera près de lui une excuse pour le rompre.

— Vous croyez, ma mère, que ma raison était égarée lorsque j'ai pris la croix, répondit le roi. Eh bien! je la quitte, selon votre désir. — Tenez, mon père, dit-il en la détachant de son épaule et en la remettant à l'évêque, la voici.

L'évêque la prit, et Blanche voulut se jeter dans les bras de son fils; mais il l'arrêta en souriant :

— Et maintenant, ma mère, continua-t-il, je n'ai ni fièvre ni délire, vous n'en doutez point. Or, je vous demande la croix que je viens de vous rendre, et Dieu m'est témoin que je ne prendrai pas de nourriture qu'à votre tour vous ne me l'ayez rendue.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit la reine reprenant la croix des mains de l'évêque et la remettant elle-même à son fils : nous ne sommes que les instrumens de sa providence, et malheur à ceux qui tentent de s'opposer à ses décrets.

Cependant le souverain pontife avait envoyé, dans tous les états chrétiens, des ecclésiastiques chargés de prêcher la guerre sainte; leur zèle n'avait point été infructueux, et grand nombre de seigneurs s'étaient rendus à Paris; cependant il y en avait d'autres à qui l'espoir d'augmenter leurs dignités et leur fortune, sous la régence d'une femme et dans l'absence de leurs aînés, donnait un enthousiasme plus réfléchi. Ceux-là, tout en paraissant approuver la croisade, faisaient entendre qu'il n'y aurait pas de mal à laisser en France quelques hommes de courage et de noblesse, dont la tâche serait moins glorieuse, sans doute, mais tout aussi utile que celle des autres, qui, plus favorisés du sort, accompagneraient le roi dans son pèlerinage armé. Louis ne fut pas dupe de ce prétendu bon vouloir, et il employa un moyen assez bizarre pour déterminer les hésitans et hâter les retardataires. Le jour de Noël s'avançait, et c'était alors l'usage, que, la veille de la Nativité, le roi, au moment de la messe de minuit, fît don aux seigneurs de sa cour de riches manteaux, ornés tous d'une broderie uniforme. Louis, non seulement se conforma à l'usage, mais, cette fois, fit la distribution plus nombreuse qu'elle ne l'avait jamais été sous les rois ses prédécesseurs, ni même dans aucune année de son règne. Comme cette largesse avait été faite au moment où la messe,

sonnait et dans une chambre mal éclairée, ceux qui en avaient été l'objet revêtirent leurs manteaux en hâte et dans l'obscurité, puis s'acheminèrent vers l'église; mais arrivés dans le saint lieu, chacun aperçut, à la lueur des cierges, sur son épaule et sur celle de son voisin, le signe sacré de la croisade, qu'il n'était plus permis de déposer une fois qu'on l'avait pris. Il n'y avait pas à s'en dédire, et quelque étrange que fût la manière dont les nouveaux soldats du Christ avaient fait leur vœu, pas un n'eut l'idée de le rompre.

Le vendredi, 12 juin 1248, Louis, accompagné de ses frères, Robert, comte d'Artois, et Charles, comte d'Anjou, se rendit à Saint-Denis; le cardinal Odon, de Châteauroux, l'y attendait. Ce fut lui qui déploya l'oriflamme qui, pour la troisième fois, allait reparaître en Orient, et qui donna au roi le bourdon et la panetière, attributs des pèlerins; puis la procession reprit le chemin de l'abbaye Saint-Antoine, où la mère et le fils devaient se dire adieu. La séparation fut terrible pour Blanche; cette reine, si fortement trempée pour les autres événemens de la vie, fondait en larmes, dès qu'un danger menaçait son fils.

Enfin Louis quitta sa mère et se mit à la tête de l'armée qui se rassemblait sur le territoire de l'abbaye de Cluny. Là se trouvèrent, prêts et réunis pour la sainte cause, Robert, comte d'Artois, que la mort réclamait à Mansourah, et Charles, comte d'Anjou, qu'un trône attendait en Sicile; Pierre de Dreux, comte de Bretagne; Hugues, duc de Bourgogne; Hugues de Châtillon, Hugues de Saint-Paul; les comtes de Dreux, de Bar, de Soissons, de Rhetel, de Montfort et de Vendôme; le seigneur de Beaujeu, connétable de France; Jean de Beaumont, grand-amiral et grand-chambellan; Philippe de Courtenay, Gayon de Flandres, Archambault de Bourbon, Jean de Barres; Gilles de Mailly, Robert de Béthune, Olivier de Thernes, le jeune Raoul de Coucy et le sire de Joinville, qui emportait en Egypte l'épée du soldat, sans savoir encore qu'il en rapporterait la plume de l'historien.

Louis apparut au milieu de tous ses seigneurs, les dépassant par le rang, les égalant par le courage. Il avait alors trente-trois ans; il était grand, mince et pâle, avait la figure douce et régulière, les cheveux blonds et coupés courts. Quant à son costume, c'était la simplicité chrétienne dans toute sa rigide humilité, et le même roi qui avait fait donner par sa splendeur à la cour de Saumur le nom de *cour sans pareille*, ne se montra plus que vêtu de la robe de pèlerin, ou couvert d'une armure de fer poli, *de sorte*, dit Joinville, *qu'en la voie d'outre-mer on ne remarqua une seule cotte brodée, ni celle du roi, ni celle d'autrui.*

Toute cette magnifique assemblée descendit à Lyon, suivit le Rhône, se rendit à la mer. Comme le royaume de France n'avait point encore, à cette époque, de port sur la Méditerranée, et que celui de Marseille, le seul dont Louis pût disposer par sa double alliance avec Béatrix de Provence, ne lui suffisait pas, il avait acheté Aigues-Mortes à l'abbé de Psalmodi; c'était donc dans cette ville qu'était le rendez-vous général, et dans son port qu'attendaient les cent vingt-huit vaisseaux destinés à transporter le roi et les hommes de guerre. Ces nerfs, comme les appelle Joinville dans son naïf et poétique langage, étaient en outre escortés d'une multitude de bâtimens de transports, destinés aux chevaux et aux vivres. Comme la France n'avait pas de marine, les pilotes et les matelots étaient presque tous Italiens ou Catalans; les deux amiraux étaient Génois; quant à la plupart des barons, c'était la première fois qu'ils voyaient la mer.

Louis s'embarqua le 25 août 1248, et toute la flotte se dirigea vers Chypre, où régnait Henri de Lusignan, descendant des rois de Jérusalem. Cette île avait été offerte par son souverain, comme le relai le plus commode, et des magasins considérables y avaient été formés; toute la flotte y débarqua le 21 septembre de la même année, et ce fut alors seulement que les chrétiens d'Orient virent leur espérance si souvent trompée se changer en certitude. Cette nouvelle fut accueillie avec enthousiasme; ils étaient arrivés au dernier degré de misère et de servitude.

Depuis la croisade de Philippe-Auguste, pendant laquelle Saint-Jean-d'Acre avait été pris, les affaires des chrétiens n'avaient fait qu'empirer en Orient. Le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, avait fait une campagne en Egypte, avait pris Damiette et était en route vers le Caire, lorsque abandonné par la plus grande partie de ses chevaliers, il avait été forcé à la retraite, et maître de deux trônes, gendre de deux rois, beau-père de deux empereurs, était allé mourir à Constantinople sous l'habit d'un disciple de saint François. Frédéric, à son tour, s'était rendu à Jérusalem avec de grands projets et une belle armée, mais arrivé là, comme s'il n'eût eu l'intention que d'y accomplir un simple pélerinage, toute son ambition s'était bornée à se faire couronner dans l'église du Saint-Sépulcre, et ainsi qu'il l'avait dit dans sa lettre au sultan du Caire, *à planter son étendard sur le Calvaire et sur la montagne de Sion pour conserver l'estime des Francs et lever sa tête parmi les rois de la chrétienté.* Thibaut de Champagne, roi de Navarre, plus troubadour que chevalier, et le dernier des princes croisés qui fût allé en terre sainte, avait fait plus par ses vers que par son épée, et était revenu dans ses états achever des poésies interrompues. Derrière lui, un de ces accidens familiers à l'Asie avait refoulé tout un peuple vers l'Occident; c'étaient les Karismiens, que les Tartares avaient chassés de la Perse et qui avaient pris Jérusalem, parce que Jérusalem s'était trouvée sur leur route; puis dévasté la Palestine, parce qu'il fallait vivre, et qui à leur tour venaient d'être exterminés presque entièrement par le sultan de Damas, à qui ils étaient inconnus et qui n'en avait jamais entendu parler avant que le souffle de Dieu ne les poussât l'un contre l'autre. Enfin les dissensions intestines venaient se joindre aux malheurs généraux; le roi d'Arménie et le prince d'Antioche se battaient pour quelques lambeaux de territoire. A Chypre où abordait le roi, les Latins et les Grecs étaient divisés pour cause de religion; les hospitaliers et les templiers pour cause de prééminence, et les Génois et les Pisans pour cause de commerce.

Louis commença par rétablir la paix et la bonne harmonie parmi tous ces auxiliaires si importans. A Nicosis comme à Vincennes, sous le chêne comme sous le palmier, il rendait la justice, et ses arrêts étaient religieusement exécutés. Mais la mission de l'ange de paix retarda celle de l'homme de guerre : lorsqu'on voulut se remettre en route, on s'aperçut que la saison était trop avancée. Hugues de Lusignan offrit aux croisés l'hospitalité pour tout l'hiver, s'engageant à les suivre au printemps, lui et sa noblesse. Chypre, avec sa situation merveilleuse, son admirable fertilité, ses vins, chantés par Salomon, et ses femmes, moitié grecques, moitié arabes, ne plaidait que trop vivement en faveur d'une pareille proposition, et, avant d'avoir vaincu comme Annibal, les chrétiens avaient trouvé leur Capoue.

De leur côté, les musulmans étaient en proie à d'affreuses discordes. Depuis la mort de Saladin, un an s'était rarement écoulé sans que le repos de la famille des Ajoubites eût été troublé par quelque dissension. Cependant chez un peuple pareil, campé plutôt qu'établi en Egypte, et ne se soutenant que par la guerre, ces révolutions étaient une école perpétuelle des armes, d'où sortaient, dans toutes les circonstances où un danger commun réunissait les intérêts divisés, les plus terribles adversaires que pussent rencontrer les chrétiens.

Au moment où Louis IX débarqua à Chypre, le sultan du Caire, Malek-Saleh-Negmeddin, qui régnait alors en Egypte, se trouvait au milieu de la Syrie, où il faisait la guerre au prince d'Alep et tenait assiégée la ville d'Emesse.

La maladie dont il mourut peu de temps après le retenait à Damas, lorsqu'un homme déguisé en marchand pénétra jusqu'à lui et lui annonça les préparatifs terribles qui se faisaient à Chypre : cette nouvelle produisit bientôt sur son esprit une très vive sensation. Les Orientaux avaient appris à regarder les Français comme les plus braves de leurs ennemis, et le roi de France comme le plus puissant et le plus redoutable des rois. A ces craintes réelles venait se joindre une prédiction que les missionnaires trouvèrent répandue jusque dans la Perse, et qui était également accrédité parmi les chrétiens et parmi les musulmans. Elle annonçait qu'un roi des Francs disperserait tous les infidèles et délivrerait l'Asie du culte de Mahomet. Malek-Saleh ne crut donc pas qu'il y eût un instant à perdre; il abandonna le siége commencé, et, tout souffrant qu'il était, monta dans une litière, et arriva à Achmoun-Tanah, au mois d'avril 1249. Alors, comme il ne doutait pas que la ville de Damiette ne fût la première attaquée, il s'occupa aussitôt de la mettre en état de défense, y fit entasser des amas de vivres et porter des armes et des munitions de toute espèce; ensuite il ordonna à l'émir Fakreddin de marcher vers cette ville pour s'opposer à la descente des ennemis; puis, comme il sentait que sa maladie empirait, il fit publier par tout son royaume que tous ceux à qui il devait quelque chose pouvaient se présenter à son trésor, et qu'ils y seraient payés. Fakreddin campa au Giseh de Damiette, sur la rive gauche du Nil : le fleuve passait entre la ville et le camp.

Cependant l'hiver s'était écoulé dans ces doubles préparatifs, et le roi ayant jugé que le temps allait arriver de se remettre en mer, fit donner l'ordre que tous les navires fussent chargés de vivres et prêts à partir au premier signal. Les provisions, comme nous l'avons dit, avaient été amassées long-temps à l'avance; des dépôts d'orge, d'avoine, de froment, avaient été faits dans les plaines en telle quantité, que ces monceaux semblaient des montagnes. Ce qui rendait la ressemblance plus frappante encore, c'est que les blés exposés à l'air et à la pluie avaient germé, sur une profondeur de quatre ou cinq pouces, de sorte que ces collines étaient couvertes d'herbe; mais sous cette croûte, les grains s'étaient conservés aussi beaux et aussi frais que s'ils eussent été battus de la veille. Rien ne s'opposa donc à l'ordre donné. Tous les transports achevés, le roi et la reine passèrent à bord de leur vaisseau, le vendredi d'avant la Pentecôte, et alors on cria de navire en navire que chacun se tînt prêt; de sorte que le lendemain, au point du jour, au signal donné, tous les bâtimens à la fois déployèrent leurs voiles et s'avancèrent majestueusement, couvrant la mer de toiles tendues et de bois flottans sur l'eau, car la flotte se composait de dix-huit cents vaisseaux, tant grands que petits.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, le roi, se trouvant à la pointe de Lymesso, vit à terre une église d'où partait le son des cloches. Ne voulant pas perdre cette occasion qui semblait offerte par Dieu, d'entendre une fois encore la sainte messe, il gouverna vers la terre et aborda avec une douzaine de vaisseaux. Mais tandis qu'il était dans l'église, une grande tempête s'éleva qui dispersa la flotte, et un vent terrible venant d'Afrique éloigna les vaisseaux de la route d'Egypte et les poussa, tous perdus et en désordre, sur les côtes de la Palestine, où le roi eût été jeté comme les autres, si son saint désir ne l'avait conduit à terre; il en résulta que de deux mille huit cents chevaliers qui étaient partis de Chypre, sept cents à peine purent se rallier autour de lui, ce qui n'empêcha pas que le lendemain, le vent étant redevenu favorable, le roi ne se rembarquât et ne continuât sa route vers l'Egypte. « Bien doulens et esbahi, » dit Joinville, de la perte de ses chevaliers, car il les croyait tous morts ou en grand péril.

Le quatrième jour après cette catastrophe, comme la flotte continuait de marcher sur une mer calme, sous un beau ciel et par un temps favorable, le pilote du vaisseau royal, homme expérimenté qui connaissait

toute la côte et parlait plusieurs langues, s'écria tout à coup, du haut du mât où il était en observation : « Dieu nous aide, Dieu nous aide ; voici Damiette!... » Au même instant plusieurs autres pilotes répondirent à ce cri par un cri pareil, et bientôt les croisés eux-mêmes, tout émus de cette grande nouvelle, purent apercevoir le sable doré de la rive, sur lequel se détachaient en blanc les murailles crénelées de la ville. C'était le vendredi 4 juin 1249, l'an de l'hégire 647, le 21 de la lune de sefer. Alors de grands cris de joie retentirent par toute la flotte. Mais Louis étendit la main faisant signe qu'il voulait parler. On fit aussitôt silence à bord du navire qu'il montait, et les autres nefs s'approchèrent autant qu'il était possible pour entendre ce qu'il allait ordonner. « Mes fidèles, dit alors le roi d'une voix sonore et pleine de foi, ce n'est pas sans une permission divine que nous nous sommes transportés ici pour aborder dans un pays si puissamment occupé. A cette heure, je ne suis plus le roi de France, je ne suis que chevalier de l'église ; je ne suis qu'un homme dont la vie s'étendra comme celle du dernier des hommes, lorsqu'il plaira au Seigneur de souffler dessus. Mais souvenez-vous que tout est pour nous, quelque chose qu'il arrive : vaincus, nous sommes martyrs ; vainqueurs, le nom du Seigneur sera glorifié, et l'honneur de la France grandira encore non seulement dans la chrétienté, mais encore dans tout le monde. En tous cas, soyons humbles comme il convient à des soldats du Christ : nous vaincrons pour lui, mais il triomphera pour nous. Et maintenant Dieu nous garde, car voilà des nouvelles qui nous arrivent de la part de nos ennemis.

En effet, tout le rivage était couvert tant par l'armée de Fakreddin que par les habitans de Damiette, effrayés de voir tant de vaisseaux réunis. Entre ces deux multitudes, le Nil coulait, et venait se jeter majestueusement à la mer. Bientôt, à son embouchure, parurent quatre galères montées par des pirates, qui s'avançaient pour examiner et reconnaître quelle était cette armée et ce qu'elle voulait ; puis, lorsqu'elles furent à trois portées de trait des premiers navires du roi, elles voulurent retourner en arrière, comme si elles avaient appris ce qu'elles voulaient savoir. Mais il était trop tard : de légers bâtimens déployèrent toutes leurs voiles et les joignirent. Ces bâtimens étaient armés de mangonneaux, disposés de telle manière qu'ils lançaient au loin et en même temps, les uns des pierres, les autres des traits, ceux-là des vases de chaux Les pirates eurent beau se défendre, ils furent bientôt écrasés ; trois de leurs galères, brisées, coulèrent à fond ; la quatrième, moins avancée que les autres, parvint à regagner le rivage, toute démâtée et couverte de blessés et de morts. Alors ceux qui survivaient reprirent terre, en montrant leurs blessures et en criant à cette multitude que c'était le roi de France qui arrivait en ennemi avec une multitude de chevaliers, qui faisaient pleuvoir des flèches, des pierres et du feu. Tous ceux qui n'étaient pas armés s'enfuirent vers la ville. Les croisés virent ce mouvement, et leur courage en fut redoublé.

Le roi cria le premier : « Au rivage ! » et tous répétèrent : « Au rivage ! au rivage ! » Alors on fit approcher des grands vaisseaux les bateaux plats qui devaient servir au débarquement. Joinville, qui avait à lui une petite galère, s'y jeta le premier, suivi de Jehan de Belmont, de d'Ayrard, de Brienne. Aussitôt tous les chevaliers qui montaient le même navire que lui, n'ayant pas de galère, se précipitèrent dans la barque ; en un instant elle reçut le double de ce qu'elle pouvait porter. Mais aussitôt les mariniers, voyant le danger, s'accrochèrent aux cordages et remontèrent à bord du navire. Malgré cet allégement à sa charge, la barque continua de s'enfoncer ; il n'y avait pas un instant à perdre, le péril était pressant. Joinville fit gouverner vers elle, demandant à grands cris combien il y avait de chevaliers de trop dans la barque. « Dix-huit ou vingt, répondirent les mariniers. » Aussitôt il arriva bord à bord, fit passer dix-huit hommes d'armes dans sa galère. Pendant ce temps, un chevalier nommé Plouquet voulut sauter du navire dans la barque ; mais la distance était trop grande, il tomba dans la mer, et, alourdi par son armure, il se noya. Ce fut le premier martyr de cette campagne, qui devait en compter tant d'autres.

Cependant les Sarrasins s'apprêtaient à bien recevoir les croisés. Au milieu d'eux, l'émir Fakreddin, revêtu d'une armure d'or qui réfléchissait les rayons du soleil, semblait le dieu du jour lui-même. Une multitude de musiciens faisaient retentir l'air du bruit des cors et des tambours. Les chrétiens leur répondaient par leurs cris, et s'avançaient rapides comme une volée d'oiseaux de mer. C'était à qui toucherait la terre le premier. Joinville tenait toujours la tête de la ligne qui s'avançait ; il avait laissé derrière lui le navire royal. Alors les gens du roi lui crièrent d'attendre, et qu'il eût à débarquer avec le vaisseau qui portait l'oriflamme ; mais le brave sénéchal ne voulut entendre à rien, continua sa route, et alla toucher, lui vingtième, le rivage, en face d'un gros de cavalerie. Il s'y élança le premier, suivi de d'Ayrard, de Brienne et de Jehan de Belmont. Derrière eux, les chevaliers qu'il avait recueillis dans sa galère prirent terre. Au même instant, les Sarrasins piquèrent leurs chevaux, et vinrent droit à eux pour les repousser dans la mer. Alors Joinville et ses chevaliers plantèrent leurs lances et leurs écus dans la sable, la pointe tournée vers ceux qui les chargeaient, et tirèrent leurs épées. Mais, en voyant ces préparatifs de défense, les Sarrasins tournèrent bride, et s'enfuirent sans même attaquer. Aussitôt les croisés s'apprêtèrent à les poursuivre ; mais, au même instant, un des écuyers de messire Beaudoin de Reims arriva à la nage, priant Joinville de ne rien faire sans son maître, et le bon chevalier lui fit répondre aussitôt qu'un si vaillant homme valait bien la peine d'être attendu ; et, ce disant, il s'arrêta effectivement pour attendre.

Alors il jeta les yeux autour de lui. A sa gauche abordait le comte de Jaffa, qui touchait noblement le rivage, porté sur une magnifique galère, merveilleusement peinte et ornée, tout à l'entour, de l'écusson de ses armes, qui étaient d'or à une croix de gueules patée. Trois cents mariniers faisaient voler ce splendide bâtiment sur la mer ; chacun portait au cou une targe au milieu de laquelle brillait un écusson d'or pur. Cent musiciens répondaient aux cors et aux tambours des Sarrasins par des instrumens pareils, de sorte qu'il semblait un roi qui rentre dans son royaume et non un soldat qui met le pied sur un sol ennemi. A peine la galère eut-elle touché le sable, que lui, ses chevaliers et ses gens de guerre, s'en élancèrent armés, et que ceux-ci tout aussitôt tendirent leurs pavillons, comme si cette terre était sienne. Alors les Sarrasins se rassemblèrent de nouveau et en plus grand nombre, et de nouveau chargèrent les Français, frappant leurs chevaux des éperons. Mais, voyant que leurs ennemis les attendaient de pied ferme et sans s'épouvanter, ils tournèrent une seconde fois le dos, et s'enfuirent sans plus oser attaquer les croisés que la première.

Les voyant s'éloigner ainsi, le sire de Joinville tourna les yeux vers sa droite, et il vit, à une portée d'arbalète de lui, la galère de l'enseigne St-Denis, qui prenait terre à son tour. Ceux qu'elle portait étaient à peine débarqués quand, honteux de la double fuite de ses compatriotes, un Sarrasin s'en vint seul heurter cette muraille de fer qui venait de s'élever sur la rive ; mais, en un instant, il fut mis en pièces, et son cheval s'en retourna seul en hennissant vers ses compagnons, qui n'avaient point osé le suivre.

Au même instant, derrière Joinville, il se fit un grand cri et un grand tumulte. Le roi Louis, voyant l'oriflamme arrivée à terre, n'avait point eu la patience d'attendre que sa barque gagnât le rivage ; et malgré le légat, qui voulait le retenir, il avait sauté à la mer en criant *Montjoie et Saint-Denis*. Heureusement il n'avait de l'eau que jusqu'aux épaules de sorte qu'il gagna aussitôt la rive, l'épée au poing, le casque en tête. Chacun suivit son exemple. La mer se couvrit d'hommes et de chevaux, comme si toute cette flotte eût fait naufrage. En ce moment trois colombes s'élevèrent au dessus du camp des Sarrasins et prirent leur vol vers Mansourah : c'étaient les messagers qui portaient au sultan la nouvelle du débarquement des croisés.

Alors les Sarrasins semblèrent se repentir de la facilité qu'ils avaient laissée aux chrétiens d'aborder sur la terre d'Egypte. Les gens du roi venaient de dresser sa tente, qui était d'un rouge éclatant, semée de fleurs de lys d'or ; toute l'armée musulmane fondit sur ce point de mire, toute l'armée chrétienne se pressa autour de son souverain.

En même temps la flotte infidèle sortit du Nil et vint heurter la flotte des croisés. Ce fut une mêlée générale, sanglante et acharnée, mais courte ; car pendant que Français et Sarrasins se battaient corps à corps sur la terre et sur l'eau, les captifs et les esclaves enfermés à Damiette parvinrent à ouvrir les portes de leurs prisons, et, sortant de la ville avec de grands cris, traversèrent le Nil, brandissant les premières armes qu'ils avaient pu trouver Alors les Sarrasins, qui ne savaient d'où sortait ce nouveau renfort, lâchèrent pied et se retirèrent dans leur camp. Au même instant, la flotte, voyant fuir l'armée, rentra dans le Nil. Le champ de bataille resta couvert de cadavres sarrasins, parmi lesquels les deux émirs Nedjin-Eddin et Sarin-Eddin. Quant aux croisés, ils ne perdirent qu'un seul homme, et, comme si Dieu eût voulu lui remettre toutes ses fautes par une prompte mort, cet homme fut le comte de La Marche, l'ex-allié des Anglais, le vassal rebelle de Saintes et de Taillebourg !

Les croisés n'osèrent poursuivre les Sarrasins, de peur de quelque embûche ; ils dressèrent leurs tentes autour du pavillon royal. La reine Marguerite et la duchesse d'Anjou, qui pendant la bataille étaient restées à l'écart sur un navire, débarquèrent alors, et le clergé, présidé par le légat, chanta le *Te Deum*.

Dès que la nuit fut venue, Fakreddin profita de son obscurité pour abandonner son camp et se retirer sur la rive droite du Nil. Puis, arrivé là, au lieu d'anéantir le pont qui venait de lui offrir un passage, et de se renfermer dans Damiette ou d'attendre le chrétien sous ses murs, il rentra dans la ville, mais pour la traverser seulement, et sortit par la porte opposée, prenant la route d'Achmoun-Tanah sans avoir donné un seul ordre pour la défense de la place. Alors les habitans de Damiette se voyant abandonnés et trahis, se répandirent dans les rues, égorgeant les chrétiens ; la garnison, qui se composait d'Arabes de la tribu Beni-Kenamé, l'une des plus braves et des plus cruelles du désert, suivit l'exemple et pilla les maisons.

Alors, par toutes les portes de la ville, comme les abeilles sortent par les ouvertures d'une ruche, des familles entières se mirent à fuir sans savoir où elles allaient, poussées par la terreur du nom chrétien, comme les grains de sable du désert par l'ouragan, emportant avec elles leurs meubles, leurs habits et leur or qu'elles semaient sur les routes. La garnison ne resta pas long-temps après eux, et se retira à son tour, si bien que vers la mi-nuit la ville se trouva non seulement sans défenseurs, mais encore sans habitans.

Le camp des chrétiens commençait à reposer, lorsque les sentinelles donnèrent l'alarme. Une grande flamme s'élevait au dessus de Damiette, éclairant les murailles, le Nil et le Giseh. Tout semblait désert et muet, et dans ce cercle immense qu'éclairait l'incendie, on ne voyait aucune ombre, on n'entendait aucun cri. Les croisés ne comprenaient rien à cette solitude et à ce silence ; ils restèrent debout et sous les armes jusqu'au jour. Au moment où il commençait à paraître, c'est-à-dire vers les trois heures du matin, deux esclaves, qui avaient échappé au massacre et qui

avaient attendu que la ville fût entièrement évacuée pour se hasarder à sortir dans les rues, accoururent au camp et annoncèrent ce qui s'était passé. Le roi ne les pouvait croire, tant la chose était étrange, quoiqu'il les reconnût pour des frères et qu'ils jurassent par le Christ.

Alors un chevalier de bonne volonté s'offrit pour vérifier ce récit. Son offre fut acceptée, et ayant demandé au légat l'absolution de tous ses péchés, il s'avança vers Damiette, traversa le pont et entra dans la ville. Une heure après on le vit sortir par la même porte, mais le roi n'eut pas la patience de l'attendre, et mettant son cheval au galop, accompagné de tous les seigneurs qui se trouvaient appareillés, il courut au devant de lui. Le chevalier raconta qu'il était entré dans la ville et n'y avait trouvé que des cadavres. Alors il avait visité plusieurs maisons, elles étaient vides ; les Sarrasins étaient partis. Damiette était au roi de France, et il n'avait pour cela d'autre peine à prendre que d'y entrer comme ce chevalier venait de le faire lui-même.

Le roi ordonna à l'armée de se mettre en bataille, et de s'avancer vers la ville; une avant-garde, conduite par le chevalier qui venait de parcourir la cité déserte, y entra la première et s'occupa d'abord d'éteindre l'incendie; puis derrière elle le roi de France, le légat du pape, le patriarche de Jérusalem, suivis d'une foule de prélats et d'ecclésiastiques tête et pieds nus, entrèrent à leur tour, chantant des psaumes et remerciant Dieu de cette conquête miraculeuse.

Ils se rendirent ainsi à la grande mosquée, qui fut convertie aussitôt au culte chrétien et mise sous l'invocation de la Vierge ; puis la messe entendue, le roi, les barons et les chevaliers se répandirent sur les murailles et sur les tours, et rendirent une seconde fois grâce au Seigneur de ce qu'une cité si forte, qui aurait pu se défendre des années entières contre une armée triple de celle qui l'assiégeait, s'était rendue d'elle-même, sans blocus et sans assauts, et comme si les anges du ciel en eussent ouvert les portes.

La consternation fut grande par toute l'Egypte lorsque s'y répandit cette nouvelle; chacun sentait combien une pareille fuite allait augmenter la confiance et le courage des chrétiens. Le sultan en apprit la nouvelle sur son lit de mort, et la colère lui rendit quelque temps l'énergie de la santé. Il fit venir à son lit cinquante officiers de la garnison de Damiette et les condamna à être étranglés. Un de ces officiers, qui avait un fils, jeune homme d'une rare beauté et qu'il aimait de tout l'amour d'un père, demanda à mourir le premier afin de ne pas voir le supplice de son fils. —Tu m'y fais penser, répondit le sultan, qu'on exécute le fils sous les yeux du père.

Puis il fit approcher Fakreddin à son tour. La présence des Francs, lui dit-il, doit avoir quelque chose de bien terrible, puisque des hommes comme vous n'ont pas pu supporter un jour tout entier? Alors les émirs, craignant pour leur chef le sort des autres officiers, lui firent signe qu'ils étaient près de poignarder le sultan, mais, l'effort que ce dernier avait fait ayant épuisé ses forces, et Fakreddin le voyant retomber sur ses coussins, pâle et sans voix :—Non, dit-il, ce n'est pas la peine: laissez-le mourir.

En effet, le 22 novembre 1249, le quinze de la lune de chaban, le sultan mourut, désignant pour son successeur son fils Touran-Chah.

ALEXANDRE DUMAS.
(*Revue de Paris.*)

GAETANO.

Peu de mois avant la première arrivée des Bourbons, dans les temps où la France presque envahie allait succomber sous les efforts de l'Europe qui la menaçait déjà de tous côtés, la ville d'Aix, en Provence, fut le théâtre d'une aventure tragique qui, dans d'autres circonstances, aurait vivement occupé la curiosité publique, mais qui alors passa sans émouvoir une population affectée d'intérêts plus graves et plus généraux.

Dans une des rues qui avoisinent le Cours et non loin de la fontaine Thermale, d'où coulent les eaux fumantes de Sextius, vivait alors un M. Renaut, homme veuf, d'un âge déjà mûr et père d'une fille de dix-neuf ans, dont la beauté était citée dans la ville. Vis-à-vis de la maison qu'occupait M. Renaut logeait M. Des Essarts, avocat, qu'un véritable talent et quelques causes heureuses plaçaient malgré sa jeunesse au premier rang du barreau d'Aix. M. Des Essarts vit Mlle Julie Renaut, et en dépit de ses graves occupations de cabinet il en devint amoureux. La bonne robe est si grave, comme dit un auteur, que le jeune avocat crut devoir s'adresser d'abord au père de celle qu'il aimait. Il était riche et bien fait ; deux qualités, dont la première devait plaire à M. Renaut, la seconde à sa fille. M. Des Essarts n'avait plus de parens; il croyait d'ailleurs en son éloquence: qui mieux que lui saurait parler de son amour! Qui serait plus persuasif que lui-même dans sa propre cause? Il alla donc trouver M. Renaut et lui fit sa demande. Le père de Mlle Julie était un homme simple, franc et même un peu timide. Il baissa les yeux aux premières paroles de l'avocat, et après quelque hésitation finit par lui dire :

— Votre demande nous honore, ma fille et moi, monsieur Des Essarts, mais... mais...

—Mais quoi? répliqua l'avocat qui attendait une objection pour y répondre.

— Mais j'ai disposé de ma fille... croyez à tous mes regrets, et...

— Mon bon monsieur Renaut, lui dit l'avocat en s'emparant de ses mains, permettez-moi d'espérer malgré vos paroles ; vous connaissez ma fortune et ma position ; ce que vous ne connaissez pas, c'est mon amour dont l'ardeur ne craint pas d'éclater à vos yeux malgré votre refus .. Quel est donc mon rival? Quel est donc cet homme heureux que vous préférez à moi? Me sera-t-il permis de savoir en faveur de qui vous me refusez?

— Sans doute, monsieur; ma fille est promise depuis dix ans... Elle avait neuf ans à peine lorsqu'il me la demanda...

— Qui donc, monsieur?

— Mon ami, M. Mauclair.

— M. Mauclair, s'écria l'avocat, cet ancien fournisseur du directoire, qui est plus retors qu'un procureur! Mais c'est un vieillard, M. Mauclair est votre aîné, M. Renaut... Et vous savez quelle mauvaise réputation ..

— Arrêtez, M. Des Essarts, dit M. Renaut; Mauclair est mon ami; je lui dois le peu que possède et ma parole est engagée.

— C'est sacrifier votre fille, ajouta Des Essarts, avec un geste de dégoût.

— Monsieur Des Essarts, dit le père, croyez-vous que si je vous donnais ma fille, je ne la sacrifierais pas moins?

— Comment l'entendez-vous, monsieur?

— Julie ne vous aime pas.

— Je la connais trop peu, reprit l'avocat, pour me flatter d'être aimé d'elle, mais s'il m'était permis de lui faire ma cour, j'ose espérer.

— Que vous y réussiriez? dit M. Renaut; non, monsieur, perdez cette espérance.

— Pensez-vous me persuader qu'elle aime ce Mauclair?

— Non, monsieur, elle ne l'aime pas; il y a ici un jeune homme que vous connaissez sans doute, d'une famille noble, mais sans bien et que je n'estime pas, M. de Saint-Ange.

— Je connais Saint-Ange, dit l'avocat.

— Voilà celui qu'elle aime malgré mes avis et ma défense; si donc vous croyez, monsieur, que marier ma fille contre ce qu'on appelle le vœu de son cœur, ce soit la sacrifier, vous ne devez point avoir de prétentions. Il faudrait, pour satisfaire ma fille, la donner à M. de Saint-Ange : vous êtes en dehors du débat, monsieur.... Veuillez croire, ajouta M. Renaut, que placé entre ma parole qui m'engage à M. Mauclair et l'amour de ma fille que je désapprouve, je regrette de ne pouvoir pas m'arrêter à un parti moyen qui me procurerait l'honneur de vous avoir pour gendre.

L'avocat quitta M. Renaut beaucoup moins irrité de son refus que blessé d'avoir appris la passion de Mlle Julie :

— Ainsi donc, pensa-t-il, elle en aime un autre! et qui encore? Presqu'un enfant, le petit Saint-Ange, qui n'est pas encore un homme et qui est déjà dépravé, un joueur, un libertin, enfant criblé de dettes et qui entre dans le monde avec une probité suspecte!

M. Des Essarts aurait pu ajouter que celui qu'on lui préférait avait une figure charmante et les dehors les plus séduisans. Plein de tristesse et de dépit, il alla au palais, mit sa robe, entra machinalement dans la chambre des appels correctionnels et prit place au banc des avocats.

— Comment vous nommez-vous? demandait le président à l'accusé qui était sur la sellette.

— Gaetano... Gaetano di Torro, dit l'accusé en mauvais français.

— Votre âge?

— Quarante ans.

— Votre pays?

— Gênes. . *Genova la superba.*

— Quel est votre défenseur?

— Je n'en ai point.

— Nous vous en donnerons un d'office. . Et votre état?

— Matelot de la tartane *Sancta Maria purissima.*

Gaeteno, petit, d'une taille ramassée, les cheveux noirs et crépus, le regard fauve et l'œil couvert, jetait des regards de colère sur les juges et l'auditoire, et semblait défier la justice humaine qui allait peut-être l'atteindre. Le président pria Me Des Essarts de défendre l'accusé, et celui-ci, jaloux d'échapper aux pensées qui l'obsédaient, accepta cette tâche avec plaisir, à la condition cependant qu'on lui donnerait un quart d'heure pour s'entendre avec l'accusé. Cette permission accordée il passa dans une salle voisine avec Gaetano. Il trouva un homme exaspéré; le Génois grinçait des dents, battait son front de ses poings fermés :

— Les coquins, disait-il, les brigands, la canaille, ils me condamneront! moi, moi, Gaetano.

— Mon ami, lui dit Des Essarts, les hommes qui vont vous juger sont d'honnêtes gens, des magistrats respectables : voyons! de quoi s'agit-il? si vous êtes innocent, ne craignez rien.

Quelques jours auparavant, on avait volé au parterre du théâtre une montre en or à un habitant de la ville : le volé avait jeté les hauts cris et appelé la garde qui avait arrêté Gaetano sur sa mauvaise mine.

— Eh! monsieur l'avocat, s'écria le Génois, après avoir raconté l'histoire de la montre volée, je suis un grand pécheur; il y a beaucoup de choses qu'on peut reprocher à Gaetano... Bast... je m'entends... mais j'en jure par la madone, par la *Sancta Maria purissima*, dont j'ai été un des matelots, je suis innocent.

— Mais vous étiez à côté de la personne à laquelle on a enlevé la montre? demanda M. Des Essarts.

— Oui, monsieur l'avocat, et j'ai vu le voleur.

— Vous le connaissez?

Gaetano avoua cette circonstance, en protestant néanmoins contre toute complicité.

— Eh bien ! lui dit l'avocat, éclairez la justice, nommez le coupable et il me sera facile de démontrer votre innocence.

Le Génois serra les dents, ferma les poings et fit un bond en arrière.

— Moi ! dit-il, que je me déshonore ! que je jette un pauvre garçon dans les mains de ces gens-là ! Non, jamais : vous ne connaissez pas Gaetano. Je sais jouer du poignard, mais dénoncer jamais... Je suis honnête homme !

Des Essarts admira ce point d'honneur si singulier dans un homme auquel il était probablement arrivé plusieurs fois de ne pas reculer devant un crime ; mais cependant, persuadé de l'innocence de l'accusé dans l'affaire de la montre volée, il l'encouragea, le rassura autant qu'il le put et lui promit d'employer tous ses efforts pour le faire acquitter.

— Non, répondit Gaetano, que ses antécédens rassuraient apparemment fort peu, non, ils me condamneront.

L'avocat parut devant le tribunal, accompagné de son client, et pénétré de l'indignation malfaisante qu'une condamnation jetterait dans l'âme de Gaetano, convaincu d'ailleurs de son innocence, il plaida avec une chaleur entraînante, et fort de l'absence de toute preuve, il obtint facilement l'acquittement de l'accusé. Quand Gaetano s'entendit déclarer innocent, quand il se vit libre, ses traits changèrent et prirent une espèce de beauté sauvage. il étendit ses mains vers les juges.

— Oui, leur dit-il, vous êtes d'honnêtes gens, de braves juges que le Saint-Esprit éclaire et que le ciel protégera toujours, vous, vos enfans et les enfans de vos petits-enfans !

Puis, se tournant du côté de son avocat, il s'élança vers lui et l'embrassa plusieurs fois :

— Nous nous reverrons? monsieur l'avocat, lui dit-il, nous nous reverrons !

Enfin il tira d'une poche de sa veste son chapelet, en baisa les médailles et s'élança triomphant hors de l'auditoire.

Cependant M. Renaut faisait les préparatifs du mariage de sa fille avec M. Mauclair, et de son côté le jeune Saint-Ange cherchait à enlever Mlle Julie au joug paternel de l'un et au lit nuptial de l'autre. C'était une entreprise qui lui semblait légitime, et la jeune personne l'y invitait elle-même, tellement M. Mauclair lui était odieux : il est juste de dire que toute la famille de M. Renaut blâmait ce mariage.

— Sans doute, disait-on au père de Mlle Julie, M. Mauclair est riche : mais comment a-t-il acquis ses richesses? Personne ne le sait positivement, tout le monde le soupçonne : loin de croire qu'il a fait sa fortune dans les fournitures, on dit sourdement qu'il la doit à la fraude, à la violence, au meurtre même. On parle d'une première femme maltraitée par lui et morte long-temps avant la naissance de Mlle Renaut, non sans soupçon de poison. Enfin, disait encore la famille de M. Renaut, par quelle étrange fantaisie M. Mauclair âgé, valétudinaire, manchot, et qui ne peut faire un pas sans l'appui d'un domestique, recherche-t-il une jeune fille dont il ne peut ignorer l'aversion, et par quelle barbare complaisance un père acquiesce-t-il à un pareil mariage ?

Le père, sur lequel M. Mauclair avait un empire absolu, n'en poursuivait pas moins son projet ; il achetait le trousseau et faisait publier les bans. La position était heureuse pour un enlèvement. M. de Saint-Ange ne manqua pas d'en vouloir profiter. C'était, comme le savaient fort bien M. Renaut et l'avocat Des Essarts, un libertin sans conscience, un don Juan de bas étage qui cherchait à profiter de sa jeunesse et de sa figure pour se faire un nom dans la carrière de la séduction ; il tendait à devenir le Lovelace ou le Fronsac de la ville d'Aix; il comptait donc enlever d'abord Mlle Julie, et il verrait ensuite ce qu'il aurait à faire. Comme il était criblé de dettes, si le bonhomme Renaut venait à s'exécuter et à lui offrir une bonne dot, il épouserait ; dans le cas contraire, une fois maître de Mlle Julie, il lui ferait suivre ses volontés. La jeune fille était loin de soupçonner en celui qu'elle aimait un semblable caractère ; aveuglée par l'amour, elle se confiait à M. de St-Ange dans l'innocence de son cœur ; peut-être même, si elle eût bien connu le jeune homme, l'horreur qu'elle éprouvait pour M. Mauclair l'eût encore emporté sur tout autre sentiment. Julie donna donc à M. de St-Ange toutes les facilités possibles ; mais M. Mauclair, vigilant comme un habile général aux prises avec l'ennemi, déjoua toujours ces tentatives.

L'avocat Des Essarts, témoin de toutes ces intrigues, et comme le lui avait dit M. Renaut hors du débat, n'en gémissait pas moins sur le sort d'une jeune fille qui paraissait destinée à être malheureuse de quelque manière que la chance tournât.

— Quel dommage, se disait-il, que Mlle Julie, si belle, si gracieuse, se soit laissé séduire par un jeune homme indigne d'elle !... Si elle voulait !.. Elle n'a qu'un pas à faire, elle n'a que la rue à traverser, et ici, chez moi, elle serait reine et maîtresse ; elle passerait doucement sa vie, riche, heureuse et entourée de la considération qui commence à accompagner mon nom.

Il fallait renoncer à de si douces illusions et se résoudre à voir Mlle Renaut ou sacrifiée ou perdue. Un homme médiocrement amoureux aurait pris son parti ; Des Essarts, malgré les conseils de sa raison, ne pouvait pas s'y résoudre ; il suivait avec anxiété toutes les phases de ce drame pénible, il en notait soigneusement tous les incidens ; il apprit ainsi que M. de Saint-Ange avait été trouver Mauclair et l'avait menacé de lui couper les oreilles s'il persistait à vouloir épouser Mlle Renaut :

— Vous ne l'aurez pas ! lui avait-il dit ; Vous ne l'aurez pas ! Je vous l'arracherai à la barbe du maire et sur les marches de l'autel.

Puis se ravisant et revenant à son rôle de séducteur :

— Eh bien ! avait-il ajouté d'un ton goguenard, épousez-la, j'ai tout à gagner à cette affaire ; elle vous hait, elle m'adore : vous devinez aisément ce qui arrivera... Je vous préviens, monsieur Mauclair, je suis encore assez votre ami pour cela... Notez ce que je vous dis sur vos tablettes, mon cher monsieur Mauclair, et après, vous n'aurez rien à me reprocher, ni à moi ni à Julie, n'est-il pas vrai ?... Sans adieu, monsieur Mauclair.

L'obstiné vieillard ne tint compte ni de ces menaces, ni de ces railleries ; M. Renaut et lui employèrent auprès de Julie les promesses, les menaces, les prières, les ordres ; on obtint ainsi son consentement, et le mariage eut lieu. Il fut accompagné des plus sinistres prédictions.

— Je parie, disaient les uns, qu'avant un an, six mois peut-être, M. Mauclair se sera débarrassé de sa seconde femme comme il a fait de la première.

Les autres rappelaient les paroles de Mme Mauclair avant son mariage; elle avait dit qu'on forçait sa volonté, qu'on la livrait à un homme odieux, mais qu'elle ne porterait pas long-temps sa chaîne, et qu'elle saurait bien trouver le moyen de la briser; soit qu'elle songeât déjà à demander une séparation, ou qu'elle eût des idées de suicide, si la vie commune lui était trop insupportable. Quelques personnes ajoutaient enfin que si M. Mauclair voulait conserver sa femme, il n'avait qu'à la bien garder, et prédisaient qu'avant la fin de la lune de miel la jeune épouse serait loin de la ville et peut-être de la France.

Le jour même où le mariage fut célébré, M. Des Essarts était seul dans son cabinet, sa porte s'ouvrit tout à coup et il vit entrer Gaetano. Le Génois était mis très proprement et tenait à la main un sac d'argent :

— Bonjour, mon avocat, lui dit-il joyeusement; je vous avais bien promis que nous nous reverrions.

— C'est vous, Gaetano? encore une mauvaise affaire?

— Pas pour aujourd'hui, mon avocat ; nous verrons plus tard, si mon bon ange m'abandonne.

— Que voulez-vous donc ? dit Des Essarts avec accablement et peu flatté de la visite du Génois.

— Mais, répliqua Gaetano, nous avons un compte à régler.

En parlant ainsi, il mit le sac d'argent sur le bureau, prit une chaise et s'assit à côté de Des Essarts.

— Vous ne me devez rien, mon ami, dit l'avocat en repoussant l'argent; j'ai plaidé pour vous d'office ; la loi règle l'indemnité qui nous est acquise pour ces plaidoyers; ainsi reprenez ce sac d'argent

— Un moment, répliqua Gaetano, je n'entends pas vous donner tout l'argent qui est dans ce sac, mais seulement une partie ; fixez vous-même la somme qui vous revient et prenez-la..... Vos paroles sont d'or, mon avocat, et je n'en sais pas le prix.

Voyant que Des Essarts faisait un signe de dénégation, il ajouta :

— Ah ! quand on insulte Gaetano ou qu'on lui fait quelque injure, on passe mal son temps; mais aussi lorsqu'on lui rend service, on peut compter sur lui. Voyons, mon avocat, avez-vous besoin d'argent? Prenez le sac tout entier, ne vous gênez pas. Quant à ce que vous me dites de la loi qui vous paie, je ne connais pas cette dame, et je n'entends pas qu'elle donne de l'argent pour moi.

Puis, comprenant que Des Essarts était au dessus de l'argent qu'il lui offrait et ayant trop de tact pour insister davantage, il changea sur-le-champ de conversation, et avec une finesse italienne il lui dit :

— Vous êtes triste, mon avocat. Ah! les honnêtes gens ne sont pas toujours heureux dans ce monde! Vous voilà inquiet, malheureux peut-être, tandis qu'il y a dans la ville un vieux coquin plus riche que la madone de Lorette, et qui nage aujourd'hui dans la joie... Eh! mon Dieu ! mon avocat, vous connaissez sans doute celle qu'il épouse, une jeune fille qui loge en face de votre maison ?

— Vous connaissez Mauclair ? demanda l'avocat.

— Moi, répondit Gaetano avec réserve, non, mais j'ai vu la jeune fille; la jolie figure ! la belle taille! quels yeux noirs! quelles petites dents?... C'est dommage.

— Oui, c'est dommage, dit l'avocat avec un soupir.

— Ah ! dit Gaetano en jetant sur l'avocat un de ces regards profonds qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme.

Des Essarts vit qu'il était deviné, et quelque répugnance qu'il eût à prendre un confident pareil, comme la démarche qu'il avait faite auprès de M. Renaut avait transpiré dans la ville, et qu'après tout il pouvait avouer sans inconvénient sa passion, il se laissa aller au plaisir qu'éprouvent les amans malheureux à parler de leur amour, et il ne cacha pas l'indignation qu'il éprouvait contre M. Renaut, qui immolait sa fille à la soif des richesses, ou à une cause mystérieuse et probablement peu honorable.

— Mon avocat, lui dit Gaetano, si j'étais à votre place, je l'enlèverais, et bien habile qui viendrait me la reprendre. Mais moi je suis un malheureux sans asile, sans famille, sans état; je passe la moitié de ma vie ballotté sur une coquille de noix, et je serai un jour mangé par les poissons. Vous, c'est différent; vous êtes attaché ici, et vous ne pouvez pas fuir comme je le ferais, vous n'avez donc qu'un parti à prendre, et...

— Et ? interrompit l'avocat.

— Et c'est de vous marier sans retard, dans quinze jours, dans un

mois; vous n'aurez pas plus tôt un enfant que vous ne songerez plus à Mme Mauclair.

— Gaetano, lui dit l'avocat, vous avez raison ; un autre m'aurait dit de l'oublier sans m'indiquer le remède; vous avez plus de sens que cela, et vous me donnez le topique qu'il faut appliquer sur la plaie : je suivrai votre avis... Encore une fois, mon ami, reprenez votre argent ; le conseil que nous venez de me donner vaut bien mon plaidoyer, s'il ne vaut davantage : nous sommes quittes.

— Oh! non, mon avocat, reprit Gaetano, en mettant à regret la main sur son sac ; écoutez, dans cinq ou six jours je retourne à Marseille, dans quinze je remonte sur la *Sancta-Maria-Purissima*, et je vais à Gênes; je vous enverrai un collier de corail pour la femme que vous allez prendre, et vous le mêlerez aux diamans et aux satins de la corbeille de noces, ce sera un souvenir du pauvre matelot.

Des Essarts, ravi de trouver de si vifs sentimens de reconnaissance pour un service aussi léger que celui qu'il avait rendu, serra sans répugnance la main de son client, et ils se séparèrent également satisfaits l'un de l'autre.

L'avocat partit pour une maison de campagne qu'il avait à quelques lieues de la ville, et se résolut à suivre le conseil de Gaetano; il se mit à songer sérieusement à un mariage. Il était jeune, d'une figure agréable, sa position était brillante, et il ne devait pas lui être difficile de trouver un bon parti. Il avait plusieurs fois rencontré dans le monde une jeune veuve riche et qui avait un enfant ; l'épouser était aller au delà du conseil de Gaetano, puisque c'était trouver en même temps une femme et un enfant ; il avait quelque raison de croire qu'il ne déplaisait pas à la veuve, et après une semaine de solitude et de réflexion, il se décida à demander sa main. Il revint donc à Aix, le cœur léger et comme un homme qui, après de pénibles combats, s'est enfin rendu maître d'une passion dangereuse pour son repos. Il arrive, et son domestique effaré lui dit que, depuis quelques heures, M. Renaut est venu vingt fois le demander.

— Et pourquoi donc? Que me veut-il?

— Quoi donc?

— Mlle Renault, la nouvelle Mme Mauclair, a assassiné son mari.

— Julie! Julie! s'écria l'avocat.

— Oui, monsieur, elle est en prison.

L'avocat ne fit qu'un bond de chez lui à la maison de M. Renaut.

Rencontrez un homme heureux, fréquentez une maison riante, tranquille, puis revoyez le même homme, rentrez dans la même maison lorsqu'un événement malheureux a frappé l'un et l'autre, et vous serez étonné du changement que vous trouverez aux mêmes objets; la personne n'aura plus la même figure, les murs le même aspect : tel fut l'effet que produisit sur M. Des Essarts la maison qu'avait habitée Julie ; tout y était triste et obscur; une espèce de fatalité semblait incrustée sur les plafonds, sur les lambris, sur les planchers même ; il fut introduit auprès de M. Renaut, et il le trouva vieilli, rapetissé :

— C'est ma faute, s'écria le malheureux père, en apercevant l'avocat, c'est ma faute, monsieur; que n'ai-je accepté votre demande ! Le ciel m'offrait le moyen de marier ma fille honorablement, et je l'ai refusé ; il me punit.

— Ce qu'on vient de me dire est donc vrai? dit l'avocat.

M. Renaut demeura quelques momens sans répondre, puis il baissa la tête et répondit :

— Je n'ai pas vu ma fille.

— Elle est accusée, reprit l'avocat, et si j'en juge par vos visites, c'est moi que vous chargez du soin de la défendre?

— Oui, monsieur.

—Mon secours ne vous manquera pas; mais j'ignore encore tous les détails de l'événement ; je ne sais qu'une chose, c'est que M. Mauclair a été assassiné ; veuillez m'instruire.

M. Renaut ne put dire à M. Des Essarts que ce que tout le monde savait déjà dans la ville : le matin même, un domestique tout dévoué à Mauclair et qui seul avait la clé de son appartement, était entré chez son maître à l'heure accoutumée; il avait ouvert la porte que lui-même avait fermée et avait trouvé cette porte intacte et verrouillée à doubles tours, dans l'état enfin où elle était la veille ; personne ne s'était donc introduit par cette porte. Ce domestique alla, selon son habitude, tirer les rideaux de son maître, et il vit Mauclair étendu dans son lit, et mort probablement depuis quelques heures d'un coup de poignard qui lui traversait le cœur; ce poignard appartenait à Mauclair lui-même qui ne se couchait jamais sans le placer sous son chevet et il avait une gaine en argent que le domestique chercha autour du lit et dans le lit même sans pouvoir la trouver. L'appartement n'avait d'autre issue que la porte par laquelle il était entré et une seconde porte qui établissait une communication entre la chambre du mari et celle de sa femme. Le domestique remarqua que cette porte n'était pas fermée, mais seulement poussée, et il passa dans la chambre de Julie ; il la trouva dans son lit, accoudée sur son oreiller et le visage couvert de larmes ; alors cet homme, hors de lui, s'écria :

—C'est vous qui avez tué mon maître ; c'est vous qui avez assassiné M. Mauclair.

Et il parcourut toute la maison en criant au meurtre, à l'assassinat, et en accusant Mme Mauclair. La justice arriva aussitôt; on se rappela la répugnance que Mlle Renaut avait toujours montrée pour ce mariage, les menaces qu'elle avait faites, ses tentatives d'évasion, son amour pour M. de Saint-Ange. On visita les lieux; il fut constaté qu'on n'avait pu pénétrer dans l'appartement de Mauclair qu'en passant par la chambre de sa femme, et Mme Mauclair fut arrêtée. Il paraissait probable que le jeune Saint-Ange était l'instigateur et le complice de ce crime : on se présenta donc chez lui pour l'arrêter aussi; mais M. de Saint-Ange avait quitté Aix la veille même du mariage de M. Mauclair, et il était allé chasser à quelques lieues chez un de ses amis.

— La croyez-vous coupable? demanda Des Essarts à M. Renaut.

— Moi! dit le père les larmes aux yeux, jamais, monsieur, jamais ! Il est impossible que ma fille ait commis ce crime.

— C'est aussi mon avis, lui dit l'avocat : une jeune fille, qui sort à peine de la maison paternelle, assassiner! Chercher un poignard dans le lit nuptial pour en plonger la lame dans le sein d'un vieillard qu'elle n'aimait pas, qu'elle abhorrait, il est vrai, mais qui était son époux, elle n'en aurait pas eu la force... C'est impossible.

— Que le ciel vous entende et vous récompense! dit le père.

Des Essarts quitta M. Renaut pour aller à la prison voir celle qu'il devait défendre ; elle était assise sur une escabelle boiteuse, le coude appuyé sur une mauvaise table. Il l'aborda respectueusement, et lui prit les mains :

—Madame, dit-il, je vous aime ; il y a trois semaines j'ai demandé votre main à monsieur votre père, il me l'a refusée: il est probable que si j'avais eu son assentiment, le vôtre m'aurait toujours manqué : vous aviez placé votre cœur ailleurs. Aujourd'hui vous êtes accusée d'un crime horrible, je vous crois innocente, et je viens vous défendre... M'acceptez-vous pour défenseur?

Julie, prévenue par sa passion pour M. de Saint-Ange, avait appris la démarche de Des Essarts avec indifférence; elle n'avait pour lui ni amour ni haine ; mais dans ce moment, séparée de tous les siens et accusée depuis quatre ou cinq heures, la voix de l'avocat était la première voix qu'elle entendît; elle céda à une émotion dont elle ne fut pas maîtresse, se précipita dans les bras de Des Essarts, pleura sur son sein et s'écria en sanglotant :

— Ah! non, monsieur, ce n'est pas moi, je vous le jure; je ne l'ai pas assassiné.

L'avocat lui montra alors combien sa position était grave ; il rassembla toutes les présomptions qui s'élevaient contre elle, et il la pria de se défendre devant lui pour qu'il pût, à son tour faire valoir ses moyens de défense quand il serait devant les juges. Mme de Mauclair ne put rien lui dire, sinon qu'elle n'avait rien entendu et qu'elle ne savait rien : si on avait trouvé la porte de communication poussée et non fermée, c'est avoua-t-elle en rougissant, que M. Mauclair était passé chez elle la veille au soir; si le domestique son dénonciateur l'avait surprise pleurant dans son lit, c'est que depuis huit jours qu'elle était mariée, ses larmes coulaient tous les matins à son réveil. Quant à M. de Saint-Ange, elle ne l'avait pas revu depuis qu'elle était Mme de Mauclair, ni ne lui avait écrit, n'en avait reçu de lettres; elle l'avait aimé, il est vrai ; elle avait voulu échapper avec lui à l'autorité paternelle; mais depuis son mariage ses idées avaient changé ; elle avait senti l'importance de ses devoirs, et quelque répugnance qu'elle sentît toujours à les remplir, elle s'y était décidée; naturellement religieuse, elle avait cédé, en obéissant à son père, à l'influence de son confesseur ; du reste, jamais en aucun temps l'idée d'un meurtre ne s'était présentée à son esprit.

Le procès de la jeune veuve suivit toutes les phases ordinaires, et le temps arriva où elle fut amenée devant la cour et en présence du jury. Nous avons dit en commençant qu'on touchait alors au moment fatal où la France allait être envahie, tous les intérêts compromis, toutes les positions chancelantes ; on s'occupait donc peu de savoir qui avait pu assassiner un homme mal famé tel que Mauclair ; l'opinion cependant était contraire à la veuve; on ne voyait qu'elle qui eût intérêt à se défaire de son mari ; car le domestique qui avait découvert le meurtre, le seul sur lequel on pût avoir des soupçons, perdait à cette mort, M. Mauclair n'ayant point encore fait de testament, circonstance parfaitement connue de ce serviteur. Une chose agravait encore la position de l'accusée : c'était la conduite de M. de Saint-Ange. Ce jeune homme croyait, comme tout le monde, Julie coupable, et il se vantait avec impudeur d'avoir su lui inspirer un si violent amour; il se faisait gloire d'un crime commis pour lui ! Ce fut au milieu d'aussi pénibles préventions que Des Essarts fut réduit à prendre la parole pour l'accusée. Nous ne reproduirons pas les détails de ce procès, dans lequel le jeune avocat, animé par l'amour qu'il conservait toujours pour Mme Mauclair et par la conviction de son innocence, employa tous les moyens de persuasion et s'abandonna à toute l'ardeur d'une éloquence qui lui était naturelle. Il commença par rappeler l'éducation simple et modeste de Mlle Julie Renaut, ses bonnes qualités, sa piété filiale si vraie, si vive, qu'elle lui avait fait accepter un joug odieux, malgré une passion violente ; il prouva facilement que depuis son mariage Mme Mauclair avait rompu toute relation avec M. de Saint-Ange, comme elle avait éteint dans son cœur tout amour adultère. On avait trouvé M. Mauclair mort dans son lit, et, de ce fait, on avait conclu que sa femme l'avait tué. Une jeune femme faible aurait accompli un crime qui demande de la force et de la vigueur ! Une fille pure, à qui jusque-là on n'avait pas pu reprocher même une faute, aurait franchi tout d'un coup l'intervalle immense qui sépare l'innocence du crime le plus odieux! —M. Mauclair n'avait-il pas pu se suicider ? et en supposant qu'il eût été assassiné, n'y avait-il qu'une clé qui pût ouvrir sa porte ? — Le domestique accusateur se trouvait, suivant l'avocat, absolument dans le cas

de l'accusée : il avait pu comme elle commettre le crime. On objectait l'intérêt, l'avocat demandait des preuves : l'assassinat laisse des traces après lui ; il ensanglante le meurtrier, il tache le linge, il salit les doigts. L'investigation la plus minutieuse n'avait pu faire découvrir la moindre trace de sang sur la personne, ni sur les vêtemens de Mme Mauclair.

— Le meurtrier fuit, dit-il enfin ; il veut échapper au spectacle du crime, il quitte le lieu qu'il vient d'ensanglanter ; Caïn, quand il a tué son frère, se précipite dans les forêts les plus sombres ; il entrerait dans le sein de la terre, s'il le pouvait, pour se dérober aux regards de Dieu ! Mme Mauclair reste dans son lit !

L'organe du ministère public commença par rendre justice à l'éloquence de M. Des Essarts ; c'était moins un éloge qu'un avis pour prémunir les jurés contre le talent persuasif de l'orateur. Il rappela ensuite les circonstances du mariage de Mlle Renaut avec Mauclair, les répugnances de la jeune fille, l'horreur qu'elle avait manifestée, ses tentatives d'évasion et son amour pour M. de Saint-Ange : toutes choses qui devaient la conduire à l'assassinat. Mauclair était impotent et manchot ; il n'avait pas pu se suicider, et il était prouvé que la porte de son appartement n'ayant subi aucune effraction, on ne pouvait pénétrer chez lui que par la chambre de sa femme. Or, il était également prouvé que Mme Mauclair n'avait reçu personne ; elle seule avait donc pu commettre le crime, elle seule l'avait commis.

Après une longue réplique de Des Essarts, dans laquelle il mêla ses larmes à celles que répandait l'accusée, la cour et les jurés se retirèrent pour délibérer, et l'audience fut suspendue. Ce fut une heure d'anxiété terrible pour la jeune veuve et surtout pour l'avocat ; ils n'osaient se dire ni ce qu'ils espéraient ni surtout ce qu'ils craignaient. La cour rentra enfin ; l'audience fut reprise ; le président se leva et proclama à haute voix la réponse du jury :

— Oui, l'accusée est coupable.

— Eh bien ! non, cela n'est pas vrai ! s'écria du milieu de l'auditoire un individu qui se fit faire place pour arriver jusqu'à la barre. Par la *Sancta Maria purissima*, je ne laisserai pas condamner une pauvre femme innocente. A la garde de Dieu, me voilà !

Cet individu, c'était Gaetano.

— Qu'on arrête cet interrupteur ! dit le président.

— Inutile ! inutile ! répondit Gaetano, qui, en s'aidant de ses mains, franchit la barre et se trouva ainsi d'un saut auprès de Me Des Essarts auquel il dit :

— Vous avez bien plaidé, mon avocat ; *per la Madona !* vous maniez bien la parole !

Tout le monde était immobile, dans l'attente du tour nouveau que cet incident allait donner à l'accusation, et il y eut un moment de silence. Gaetano en profita pour serrer la main de Des Essarts et pour lui dire, encore à l'oreille :

— Gaetano laisser mourir celle que vous aimez et la laisser mourir innocente ; jamais, mon avocat !

— Si vous savez quelque chose sur l'affaire qui vient de se juger, dit le président au Génois, vous êtes coupable d'avoir attendu jusqu'à présent pour le dire ; n'importe, parlez ; que savez-vous ? Vous prétendez que la veuve Mauclair n'est pas coupable : qui a commis le crime ?

— Moi.

— Vous ?

— Oui, moi, reprit Gaetano en jetant une clef et une gaîne de poignard en argent sur la table du greffier ; moi, et en voilà la preuve.

Il s'assit ensuite sur un banc, et regarda l'auditoire et les juges étonnés.

— Parlez, parlez, lui dit le président avec impatience.

— Ce Mauclair, reprit Gaetano en se levant, était un mauvais chien, sans foi, sans loi, poltron, qui pour deux liards aurait dénoncé son père...

— Songez que vous parlez d'un homme assassiné et, selon vous-même, assassiné par vous, dit le président, et exprimez-vous avec plus de décence.

Gaetano continua sans changer de ton :

— Mais quand il en voulait à quelqu'un, il n'épargnait pas l'argent pour s'en défaire... Il y a quinze ans, il me rencontra à Marseille, et pour quelques pièces d'or il me fit faire... Il est inutile de vous raconter cela. La veille de son mariage, il me trouva de nouveau, me donna un sac de cinq cents francs et me fit promettre de l'aller voir au bout de huit jours... Je fus exact à me rendre chez lui.

— Gaetano, me dit-il, j'ai épousé une jeune fille qui ne m'aime pas ; cela m'est égal, je sais ce que j'ai à faire ; elle aime un mauvais sujet, un petit drôle qui est venu chez moi me menacer, me faire injure ; qui, si je n'y mets pas ordre, me trompera avec elle, et qui, tôt ou tard, me l'enlèvera. . A eux deux, ils seraient capables de m'empoisonner.

— O ciel ! s'écria la jeune veuve.

— Il me l'a dit, reprit tranquillement Gaetano ; il ajouta : Je veux me défaire de ce jeune homme, et c'est toi qui feras le coup... Connais-tu un nommé Saint-Ange ?

Je répondis, continua Gaetano, qu'on m'avait montré ce jeune homme : Mauclair m'instruisit de la demeure de M. de Saint-Ange, puis, me conduisant auprès de son lit, il passa la main sous l'oreiller et en tira un poignard qu'il me remit ; en même temps il me montra une longue bourse pleine de pièces d'or, et après m'en avoir fait sentir le poids, il la glissa sous l'oreiller à la place même où était le poignard :

— Ce soir, dit-il, au sortir du spectacle, au moment où ce jeune homme sera prêt à rentrer chez lui, frappe-le... c'est facile, il ne se doute de rien et sa rue est déserte.... Tu viendras ensuite me rapporter le poignard et tu auras la bourse.

Mauclair vit dans mes yeux ma répugnance : je ne suis plus jeune et ces choses-là n'ont qu'un temps. Mais je vous ai dit que quinze ans auparavant je m'étais compromis pour lui ; il me regarda de manière à me rappeler que d'un mot il pouvait me perdre, et j'acceptai.

— Voilà deux clés, me dit-il alors, celle de la maison et celle qui ouvre cette chambre à coucher où nous sommes. A minuit, tu auras fait le coup ; deux heures après, quand toute ma maison sera endormie, tu viendras me trouver ; tu as les moyens d'arriver jusqu'à moi sans réveiller personne.

Je pris les deux clés et je partis. Le soir, j'allai au théâtre, je n'y vis pas M. de Saint-Ange ; vers les onze heures, j'eus l'audace d'aller frapper chez lui pour savoir si par hasard il ne serait pas rentré ; j'appris qu'il était à la campagne. Je voulus aller informer Mauclair de cette circonstance, et suivant ses ordres j'attendis deux heures après minuit. Mes clefs ouvrirent sans bruit les portes de sa maison et de sa chambre ; tout le monde dormait, jusques à lui-même ; mais il avait été surpris par le sommeil et sa lampe veillait sur sa table de nuit. Je m'assis à deux pas de son lit et je le considérai en silence :

— Voilà, me dis-je, un vieux coquin qui est plus méchant que moi, et qui, tant que j'aurai un pied en France, est le maître de ma liberté et même de ma vie ; ses dénonciations peuvent aussi me poursuivre dans mon pays. S'il commande, il faut que j'obéisse : il me fait tuer aujourd'hui un jeune homme que je ne connais pas, et après il me retirera des mains son poignard et j'aurai beau l'accuser, il niera tout et je n'aurai pas de preuve ; voilà pourquoi il me reçoit dans la nuit ; si j'échappe, si je ne suis ni soupçonné ni accusé, il me fera venir d'un signe et il me faudra recommencer si cela lui plaît et tout cela pour un peu d'or..... C'est une rude chaîne ; si cet homme était mort, je serais libre.

A peine cette pensée me fut-elle venue que le manche du poignard se trouva sous ma main et que je m'élançai comme un tigre sur Mauclair... J'avais besoin de sa mort !! Je le frappai si rudement qu'il ne put ni pousser un cri, ni faire un mouvement. Je laissai le poignard dans la plaie, pris la bourse qui était sous l'oreiller, et après avoir refermé les portes, je sortis aussi mystérieusement que j'étais entré. En chemin pour retourner chez moi, je perdis une des deux clés : vous avez l'autre ainsi que la gaine du poignard qui était dans mon ceinturon. Je voulais quitter Aix et retourner à Marseille pour m'embarquer sur la *Sancta-Maria-Purissima*, lorsque j'appris que la jeune femme de Mauclair était arrêtée, et je restai pour voir comment finirait ce procès ; je n'aurais jamais cru que cette pauvre femme fût condamnée... Comment ! vous ne savez pas mieux distinguer l'innocence du crime ?... à votre place je serais plus habile que vous.

Des Essarts, le cœur gonflé de joie, prit la parole pour défendre Gaetano ; il était difficile de le faire absoudre, mais on pouvait du moins atténuer son crime, en faisant valoir la position fâcheuse où le plaçait l'ascendant qu'avait sur lui Mauclair, l'infamie de ce vieillard criminel et lâche, qui prodiguait l'or pour satisfaire ses vengeances, et profitait d'un premier crime pour en faire commettre un second. Il était juste aussi de tenir compte à Gaetano du sentiment généreux qui l'avait porté à s'accuser lui-même plutôt que de laisser périr une femme innocente. Des Essarts ne manqua pas de profiter de toutes ces circonstances. La cour se retira de nouveau pour délibérer, et le président ne tarda pas à venir proclamer l'innocence de Mme Mauclair et l'arrêt qui condamnait Gaetano aux travaux forcés à perpétuité.

Quelques jours après ce double jugement, Paris était pris, le drapeau tricolore abattu, et la Provence avait sa bonne part du trouble et des désordres que ces événemens amenèrent en France. Dans un moment pareil, des hommes moins habiles que Gaetano n'eurent pas de peine à échapper à la vindicte des lois ; le Génois brisa facilement sa chaîne et, avant de quitter la France, il se rendit chez Des Essarts. Celui-ci, en l'apercevant, courut à lui et se jeta dans ses bras.

— Il y a deux hommes en toi, Gaetano, lui dit-il ; l'un que je ne veux pas qualifier, et l'autre noble, généreux, qui n'a pas craint de se perdre pour sauver une femme innocente que mon éloquence n'a pu faire acquitter : c'est celui-là que j'embrasse.

— Bah, bah, lui répondit Gaetano, ne parlons pas de ça ; je venais seulement pour vous dire que vous pouvez compter sur le collier de corail que je vous ai promis.

Et il disparut.

Mme veuve Mauclair passa tout le temps de son deuil dans une retraite absolue. Sa folle passion pour M. de Saint-Ange s'éteignit facilement dans son cœur, et au bout d'un an elle épousa Me Des Essarts qui, le jour de ses noces, exigea qu'elle mît à son cou le collier de corail envoyé par Gaetano, exact à tenir sa parole.

— Il vient d'un assassin, ma chère Julie, lui dit l'avocat ; mais qu'il vous rappelle toujours que Gaetano a fait pour vous ce que je n'avais pas pu faire ; qu'il vous a sauvé la réputation et la vie, et qu'enfin je vous dois à son dévouement.

Quelque temps après son mariage, Des Essarts apprit par les journaux que Gaetano, s'étant fait contrebandier, avait été tué dans une rencontre par des douaniers sardes.

MARIE AYCARD. — (*Courrier.*)

UNE INDUSTRIE MYSTÉRIEUSE.

Le baron de *** est un des hommes les plus connus de Paris. On le rencontre partout, et partout on le remarque ; car il a le précieux avantage de ne pas ressembler à tout le monde. C'est un homme de quarante-cinq ans à peu près, grand et vigoureux ; son visage est d'une laideur qui n'appartient pas au vulgaire ; ses cheveux roux étaient jadis d'une teinte ardente que corrige aujourd'hui le mélange d'une nuance grise très prononcée. Sa tournure a quelque chose d'aristocratique et de martial ; en l'observant avec attention, on verrait qu'il affecte parfois de se donner l'air redoutable. Sa toilette est toujours très soignée et même un peu prétentieuse. Il porte habituellement des gilets et des cravates de couleurs éclatantes. En voyant l'épaisse chaîne d'or qui serpente sur sa poitrine, la double épingle de diamans qui attache son jabot, les bagues qui ornent ses doigts, et surtout le ruban étrangement bariolé qui décore sa boutonnière, ceux qui ne le connaissent pas se perdent en conjectures sur sa position sociale.

La portion du public qui n'a pas des notions très exactes sur la véritable distinction le prend volontiers pour un grand seigneur ou pour un diplomate. Les grisettes, les figurantes de l'Opéra et les premiers sujets féminins des petits théâtres, partagent cette opinion; éblouis par la chaîne, les diamans et les bagues, elles disent : — « Voilà un prince russe ou un banquier. » Et l'heureux baron est salué, attaqué, mitraillé d'œillades assassines.

Dans toutes ces suppositions, ce qu'il y a de plus clair, c'est que pas une ne tombe juste. Le baron n'est ni diplomate, ni banquier, ni prince. Ceux qui le prennent pour un empirique italien ou pour un pianiste hongrois ont également tort. Il est tout simplement baron, rien de plus, et personne n'a le droit de lui contester cette qualification aujourd'hui que les titres nobiliaires sont à la portée de tout le monde et qu'on peut se les donner tout aussi librement que des noms de baptême.

Grace au prestige de cette baronie, située on ne sait où, le baron est reçu dans quelques grandes maisons d'un facile accès. D'ailleurs il mène le train d'un homme riche, et en beaucoup de bons endroits on n'en demande pas davantage. Il a un bel appartement, une calèche élégante, un cocher anglais; il donne à dîner, il joue gros jeu et perd noblement son argent. Que faut-il de plus pour être bien accueilli et traité avec considération? De quel droit voudriez-vous pénétrer à travers cette enveloppe polie et brillante? La vie privée doit être murée, et tout ce qui s'y rattache doit être par conséquent renfermé dans une enceinte continue.

Rien de plus mauvais goût que de demander : « D'où provient donc la fortune de monsieur? Comment est-elle acquise? Où est-elle assise? » Et autres questions impertinentes. Cependant, il y a dans le monde des curieux qui veulent toujours tout savoir, les uns par oisiveté, les autres par jalousie. Le baron n'a pas été épargné par cette inquisition.

Dans la bonne société, les gens indiscrets savent prendre des formes adroites et cacher sous des fleurs le point d'interrogation. — Un personnage se disant initié aux secrets de l'état et très fier de l'emploi qu'il occupe parmi les comparses de la scène politique, aborda un jour le baron avec beaucoup d'emphase et de gravité ; puis, après les complimens d'usage, il lui demanda gracieusement :

— Pourquoi n'êtes-vous pas des nôtres?

— Comment l'entendez-vous? reprit le baron.

— Mais, oui, continua le personnage; vous avez de bons principes, de l'expérience, de l'esprit; vous parlez aisément, vous voyez les choses de haut, et je pense que vous feriez un beau chemin dans les affaires publiques.

— Vous me flattez!

— Non vraiment! votre mérite est généralement reconnu, et je vous parle avec sincérité. J'ai du crédit, et, si vous le voulez, je puis vous aplanir le chemin. Par exemple, avec le secours de certaines influences, on pourrait vous faire nommer député. Où sont situées vos propriétés? Où payez-vous le cens d'éligibilité?

Malgré tout son aplomb, le baron ne put dissimuler la contrariété et l'embarras que lui causait cette question, faite avec toutes les apparences d'un désintéressement officieux. Jusqu'aux derniers mots de l'entretien, il avait écouté avec complaisance les éloges et les propositions de son interlocuteur; mais le chapitre du cens opéra une soudaine métamorphose. Le baron répondit qu'il n'était pas ambitieux, qu'il tenait à ses loisirs ; il eut recours à de philosophiques sentences qui démontrèrent clairement l'absence de tout immeuble dans sa fortune.

L'examen continua. — Un agent de change qui lui avait témoigné beaucoup de sympathie dans un souper, à la suite d'un bal masqué, vint le trouver un matin, et lui dit en lui présentant une lettre ouverte :

— Lisez ceci, mon cher baron.

— Diable! s'écria le baron après avoir lu, voilà une nouvelle bien importante!

— Et parfaitement inédite, reprit le financier. On ne la publiera que ce soir après la bourse ; vous comprenez?

— A merveille! vous allez spéculer là-dessus.

— Oui, certes! mais comme je ne suis pas égoïste, j'en fais part à mes amis et connaissances. J'espère que vous ne refuserez pas de devenir mon client avec de tels avantages. C'est jouer à coup sûr, vous le voyez. Si vous avez des rentes sur l'état, donnez-moi bien vite votre procuration pour que je les vende sur-le-champ.

Nouvel embarras, nouvelle contrariété très apparente sur le visage du baron.

— Vous ne voudriez pas manquer une occasion pareille! reprit l'agent de change; vous ne voudriez pas surtout conserver des capitaux qui vont éprouver une notable dépréciation.

Le baron fut obligé d'avouer qu'il n'avait pas de rentes sur l'état.

— Fort bien! continua l'impitoyable financier; mais du moins cela ne vous empêchera pas de spéculer sur la baisse infaillible que nous allons avoir. Vous connaissez les usages. Il me faut, non pour moi, mais pour mes associés, une garantie; ce que nous appelons en langage de bourse, une couverture. Nous nous contenterons d'un bon de cinquante mille francs sur votre banquier. Pure formalité, mais encore faut-il être en règle. Qui est votre banquier?

Les réponses évasives du baron prouvèrent que sa fortune était entièrement problématique. Il laissa échapper l'affaire avec le douloureux stoïcisme de l'homme qui n'a pas les premiers fonds nécessaires pour s'enrichir. — Ainsi, ni terres, ni maisons, ni rentes sur le grand-livre, ni argent placé dans la banque. De quoi vivait-il donc? Par quels moyens entretenait-il l'aisance et le luxe qui l'entouraient?

Combien ne voyons-nous pas de ces énigmes vivantes se pavaner dans un salon, caracoler *au steeple-chase*, se promener au bois de Boulogne en fringant équipage; et, qui plus est, s'élever au dessus des positions solides et honorables, faire de bons mariages et entrer dans la carrière des honneurs? Car, non seulement on tolère ces existences équivoques, mais encore on leur sourit, on les fête, et rarement s'avise-t-on de leur crier : Qui vive? Aussi, peu leur importe de ne pas savoir le mot d'ordre : cela ne les empêche pas d'avancer et d'entrer par fraude dans la place.

Un indiscret, se trouvant un jour chez le baron, remarqua sur la cheminée trois lettres qui venaient d'être cachetées. L'une était adressée à Saint-Pétersbourg, — une autre à Londres, — la troisième à Vienne.

C'était là un nouveau champ ouvert aux conjectures. Que signifiait cette vaste correspondance?

Le curieux alla aux renseignemens; il apprit que le baron écrivait souvent et recevait des lettres de tous les pays.

Vers le milieu du mois de février dernier, une chaise de poste attelée de quatre chevaux fit son entrée à Paris par le faubourg Saint-Denis, suivit la ligne du boulevard, traversa la rue de la Paix, la place Vendôme, et s'arrêta devant un des plus beaux hôtels de la rue Rivoli.

Cette voiture était occupée par un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, qui demanda le plus bel appartement de l'hôtel et ne s'informa pas du prix.

On présenta, selon l'usage, au voyageur un registre sur lequel il inscrivit ses noms et qualités : — Le comte Frédéric de Rantzau, propriétaire, venant de Bruxelles.

Le valet de chambre du comte se fit conduire chez un changeur pour avoir la monnaie d'une douzaine de billets de banque.

Dès son arrivée, le noble voyageur se signala par des largesses et des profusions; il annonça qu'il passerait l'hiver à Paris et qu'il comptait mener grand train.

Il y avait trois jours que le comte était à Paris, lorsqu'un matin, le baron de *** se fit annoncer chez lui.

— C'est à M. le comte Frédéric de Rantzau que j'ai l'honneur de parler, dit le visiteur en faisant un profond salut.

— Oui, monsieur, répondit cavalièrement le jeune gentilhomme ; mais hâtez-vous de m'expliquer le but de votre visite, car je vais sortir; je suis attendu à déjeuner chez le marquis de L...

— Je sais, monsieur, que vous avez des lettres de recommandation pour des personnes considérables. Au besoin, je pourrais vous les nommer toutes.

— Et qui donc a pu vous renseigner de la sorte? Comment et de quel droit êtes-vous initié à mes relations?

— A vos relations et à vos projets, monsieur le comte. Je sais parfaitement dans quel but vous êtes venu à Paris.

— Ce n'est pas un mystère, mon but est de me divertir.

— Reste à savoir de quelle manière, à quel prix et par quels moyens.

— Que signifient ces paroles, monsieur? Prétendriez-vous m'insulter?

— Dieu m'en garde! Je sais trop à qui j'ai affaire!... Vous appelleriez vos gens, n'est-ce pas?... Mais il ne s'agit pas d'insulte, pour le moment; le point que nous avons à débattre, c'est de savoir si je vous accorderai la permission de rester à Paris.

— Qui donc êtes-vous? Le préfet de police?

— Non : je suis un simple particulier.

— Un baron? Si j'ai bien entendu lorsqu'on vous a annoncé.

— Pourquoi pas? Vous êtes bien comte!

— En douteriez-vous?

— Pas le moins du monde! je sais parfaitement à quoi m'en tenir là-dessus. Rantzau! c'est un beau nom! Nous avons eu un comte de Rantzau maréchal de France. Seriez-vous par hasard un de ses descendans?

Pour toute réponse le comte tira le cordon d'une sonnette ; un domestique parut, et le baron lui dit :

— Apportez un verre d'eau sucrée.

— Vous alliez peut-être donner un autre ordre à ce valet : continua-t-il avec sang-froid.

— Quand il rentrera je lui ordonnerai de vous jeter à la porte.

— Je sortirai de moi-même quand je vous aurai dit ce qui m'amène.

Rassurez-vous; j'arrive au fait et je serai bref. Vous ne vous appelez pas Rantzau : vous n'êtes pas plus comte que ce valet.

Le domestique venait d'apporter le verre d'eau sucrée, le baron le but tranquillement, puis il reprit :

— Votre nom est Mathias Verner. Vous êtes né dans le grand-duché de Hesse-Cassel ; votre métier est de faire des dupes : vous maniez admirablement les cartes ; vous avez gagné aux eaux l'été dernier quelques milliers de florins ; vous avez doublé la somme en Belgique et vous venez la quadrupler à Paris. Suis-je bien informé ? Vous faut-il d'autres détails ? Parlerai-je de certaines condamnations? Non! non! cela humilierait le comte de Rantzau! Il vaut mieux jeter un voile sur le passé, donner carte blanche au présent et protéger les succès et les bénéfices de l'avenir. Voyons! combien comptez-vous gagner à Paris en trois mois? Cent mille francs pour le moins. Eh bien ! je me contenterai de prélever un dixième, payable d'avance. C'est donc dix mille francs que vous allez avoir l'obligeance de me compter sur l'heure.

Le comte de Rantzau, ou plutôt Mathias Verner, eut beau se récrier, il fallut s'exécuter. Le baron ne sortit qu'après avoir reçu dix billets de mille francs.

Telle était la mystérieuse industrie qui avait jusque-là échappé à l'analyse et aux commentaires. Le baron exploitait les étrangers : sa correspondance le mettait au courant ; il prélevait un impôt sur les projets criminels, sur l'incognito, sur les frauduleuses intrigues. Industrie ténébreuse et lucrative, qui compte un grand nombre d'agens à Paris et qui a des ramifications étendues dans toutes les capitales. *Faire chanter* la pratique, telle est l'expression dont ces industriels se servent pour caractériser les opérations de leur ignoble métier. Quelques uns, comme le baron, exercent en grand, n'exploitent que les hôtels garnis et ne traitent qu'avec des escrocs de haute volée. D'autres travaillent en petit, et, n'ayant rien à ménager, se souciant peu d'être démasqués, exploitent leurs concitoyens. Ceux-là trafiquent non seulement avec le crime, mais encore avec le malheur. — Au banquier qui prépare une banqueroute, ils viennent dire : « Payez notre silence, ou bien nous avertissons vos créanciers. » — A la femme qui commet une imprudence, ils disent : « La bourse ou l'honneur! »

Un de ces odieux spéculateurs, ayant découvert dernièrement une intrigue galante parvenue à l'avant-dernier chapitre, demanda pour prix de son silence quelques louis que le séducteur lui refusa. Il alla donc trouver le mari, et il l'avertit que le soir même sa femme devait être enlevée. Celui-ci lui répondit tranquillement :

— De quoi vous mêlez-vous? monsieur.

Quant au baron de ***, il voyage tous les étés, afin de visiter ses correspondans et de prendre quelques notes. Au mois de juillet dernier, après avoir visité Bade, Wisbade, Ems et autres lieux, il faisait route au bord du Rhin, dans un cabriolet de poste. Quatre cavaliers l'abordèrent. L'un d'eux lui demanda s'il le reconnaissait, et comme le baron hésitait, le cavalier reprit :

— Je vais aider votre mémoire, je me nomme Mathias Verner, comte de Rantzeau, et je viens réclamer une petite somme que j'ai eu l'avantage de vous prêter à Paris, il y a six mois environ.

Cela dit, on mit le baron hors de sa voiture et on s'empara de son bagage; après quoi les quatre cavaliers le précipitèrent dans le fleuve.

Heureusement le baron savait nager; il en a été quitte pour un rhumatisme aigu. Du reste, il est revenu à Paris, où il continue d'exercer son état.

EUGÈNE GUINOT. — (*Courrier.*)

LE BONHEUR IMPOSSIBLE.

Je suis sûr qu'il n'y a pas en France, à l'heure qu'il est, dix personnes véritablement amoureuses; par les petits intérêts qui ravagent le monde d'aujourd'hui, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. Lorsque l'on découvre par hasard, dans l'ombre, dans le mystère, un amour vrai, un amour qui aime, n'est-ce point là une douce découverte, un spectacle plein de charme, qui doit ravir jusqu'aux indifférens qui n'ont jamais aimé ?

La galanterie amoureuse, qui naît d'ordinaire, non pas d'une pensée profonde, mais d'un mot équivoque; non pas d'un sentiment, mais d'un désir, ne comprend rien à ce que l'on appelle l'amour à la première vue; la galanterie a tort, ce me semble : on ne s'adore qu'en se voyant pour la première ou pour la millième fois: Mme de Staël avait raison : il nous faut, pour bien aimer, dix ans ou dix minutes; les deux héros de cette histoire ont trouvé le moyen de s'adorer en dix secondes.

Le lendemain de leur mariage d'amour, Léonard et Clémentine étaient bien heureux, sans doute, et plus amoureux peut-être, plus épris l'un de l'autre, qu'ils ne l'étaient la veille de leur charmante union; les deux mariés se plaignaient pourtant de quelqu'un et de quelque chose : ils se plaignaient du monde et du plaisir; ils ressemblaient si peu à un mari et à une femme, qu'ils avaient horreur du bruit, de l'éclat, des visites, des spectacles et des salons ; Léonard et Clémentine n'avaient encore ni des sermens ni des baisers à perdre, et le monde s'avisait de les interrompre ou de les troubler, quand ils voulaient se parler ou quand il leur plaisait de se taire. Ce qui prouve que les mariages heureux sont bien rares, c'est que le monde a la sotte manie de vouloir étourdir les jeunes époux ; lorsque les mariés ont de l'amour et du bonheur, comme Léonard, comme Clémentine, ils n'ont besoin de rien ni de personne qui les étourdisse et qui les amuse.

Léonard imagina un singulier moyen, un moyen fort amoureux, d'en finir avec l'empressement de ces amuseurs indiscrets, qui abusaient des droits de la famille et de l'amitié; il dit un jour à sa jolie femme, en s'agenouillant devant elle :

— Clémentine, te souvient-il de ta promesse et de la mienne ? n'avons-nous pas juré de nous aimer toujours, de vivre l'un pour l'autre et de mourir ensemble? Eh bien ! je te le demande, amie, un pareil amour est-il facile, est-il possible, au milieu de ce monde qui nous ennuie et nous fatigue?... bon gré, mal gré, il nous faudra donner à l'indifférence, à la curiosité, des regards, des paroles et des sourires que nous volerons à notre bonheur ; maintenant, nous avons la douce liberté de penser, de sentir, d'exister pour nous seuls... mais, bientôt, nos journées perdront la moitié de leurs heures, et nos heures la moitié de leurs minutes : nous vivrons encore avec notre amour ; mais, nous vivrons aussi avec le monde, et rien que d'y songer, amie, j'ai déjà peur de ce ménage à trois.

— Mon Dieu! répondit la jeune mariée, le moyen d'échapper à ce vilain monde qui veut nous prendre la moitié de notre temps et de notre amour?...

— Chère Clémentine, reprit Léonard, en adorant le trésor qu'il voulait cacher à tous les yeux; si je t'emmène, si je m'envole avec toi, bien loin des importuns qui nous épient et des fâcheux qui nous obsèdent, ton cœur tremblera-t-il de crainte, de regret, dans l'isolement et dans le silence ? auras-tu le courage de vivre en aimant toujours, en te laissant toujours aimer, au fond d'une retraite, bien cachée, invisible, un nid dans les fleurs, que je veux appeler notre thébaïde amoureuse?

— C'est une douce et profonde solitude, que Dieu visite quelquefois quand elle est habitée par un chrétien, et que l'amour visite sans cesse quand elle est habitée par deux amans; la thébaïde villageoise dont je te parle sera, pour nous, un paradis dans un désert : le ciel est partout où il y a un ange!

— Léonard, s'écria l'ange qui ressemblait à une femme, où il te plaira d'aller, j'irai ; je t'ai donné ma vie tout entière : garde-la... et partons!

La thébaïde n'était pas loin : elle se cachait dans le plus joli village de la Touraine; Léonard et Clémentine s'en allèrent bras dessus, bras dessous, disant adieu à leurs amis et à leurs familles ; le monde essaya de les suivre...; mais ils se mirent à marcher si vite, qu'ils le laissèrent au milieu de la route ; le monde s'efforça de les rattraper, de pénétrer avec eux dans une petite habitation mystérieuse qui était la dot de Clémentine...; mais on lui ferma la porte au visage; on dédaigna sa visite, ses complimens, toutes ses flatteries; le monde se retira en souriant, en murmurant peut-être : Ils s'en vont avec le beau temps, aux premiers jours de la lune de miel; ils reviendront avec la pluie, aux premiers jours de la lune d'absinthe; l'amour nous les enlève : le mariage nous les rendra!

L'égoïsme à deux n'était pas difficile dans une retraite qui ressemblait à un château, à une magnifique maison de plaisance; nos cénobites de vingt ans s'y installèrent à la hâte, et la vie ascétique de l'amour commença dans une solitude qui n'avait rien de terrible : au dedans, le luxe qui est l'ouvrage des hommes; au dehors, les magnificences naturelles qui n'ont été faites que par Dieu; des meubles élégans, du velours, de l'or et de la soie dans toutes les salles du château : des arbustes, des prairies, des lacs et des torrens de lumière dans la campagne ; le soir Léonard et Clémentine pouvaient lire dans les livres d'une riche bibliothèque; le jour, ils pouvaient déchiffrer les pages d'un livre immense que Dieu a écrit lui-même, à travers le ciel et la terre ; dans le salon, le clavier d'un piano exécutait, pour eux seuls, les merveilles de la mélodie italienne; dans le jardin, d'autres exécutans, de petits musiciens ailés jouaient des symphonies à grand orchestre, des chefs-d'œuvre d'un compositeur inconnu ; les pères de l'église n'avaient point deviné la terreur délicieuse et la charmante désolation d'une pareille thébaïde.

Quand on aime, quand on est heureux d'aimer, la création tout entière se fait l'ami intime de votre bonheur; elle vous sourit, elle vous parle, elle vous inspire; la poésie que l'amour imagine, pour embellir les défauts d'une maîtresse, lui sert aussi pour embellir tous les objets qui l'environnent : en pareil cas, les gouttes d'eau de la rosée deviennent, pour l'amour-poète, des perles que le jour a semées sur l'herbe, ou des larmes que la nuit a versées sur la terre; le soleil qui l'éblouit et le brûle, devient un dieu qui l'éclaire et le réchauffe ; les étoiles sont des âmes bienheureuses qui le regardent; les fleurs sont des vierges sensibles, adorées secrètement par les oiseaux du voisinage; tous les paysans portent la houlette enrubannée de Némorin, et il croit voir Estelle dans chaque villageoise qui passe; enfin tout ce qui vous entoure, crédule amoureux, s'anime, se métamorphose et s'embellit pour vous plaire, pour rendre hommage à votre amour et à votre bonheur ; voilà pourquoi les amans heureux qui se souviennent ont toujours des miracles à nous raconter : a beau mentir... qui vient d'aimer!...

Léonard et Clémentine n'avaient pas une minute à perdre ni à regretter : ils vivaient par eux et pour eux seuls ; quand il leur plaisait de se promener, le bruit de la foule n'était point là pour les embarrasser et les distraire ; quand il leur plaisait de faire de la musique, de la musique sentimentale, ils avaient le droit de s'émouvoir et de pleurer, sans être ridicules ; s'ils lisaient quelquefois, c'étaient dans de beaux livres qui ne renfermaient que de l'enthousiasme et de la passion ; la nuit, s'ils veillaient un peu tard pour se parler encore, c'est qu'apparemment ils avaient ou-

blié de se dire quelque chose pendant le jour; n'allez pas reprocher à Léonard et à Clémentine de n'être que des parleurs éternels : ils savaient se taire à propos, et ils se taisaient admirablement; en amour, ce que l'on a de meilleur à se dire ne se dit jamais en parlant.

Clémentine prit aussitôt sur un pupitre des cahiers de musique, des quadrilles indiscrets qui avaient importuné son mari, et qu'elle fit passer par la justice des flammes; à son tour, Léonard déchira le journal qu'il venait de lire, et il le jeta dans le feu : le bal et la politique s'en allèrent en fumée; il n'en resta que le souvenir.

Le lendemain, Léonard reçut, par un exprès, une lettre de son oncle; le nouvel ambassadeur lui écrivait les mots suivans :

« Mon cher amoureux, vous êtes né trop tard; vous n'appartenez point » à notre siècle; vous êtes venu au monde sur les genoux de Mlle de » Scudery ou de Mme de Lafayette, et vous avez dormi, sans vivre, une » centaine d'année. — Grace à votre long sommeil, mon pauvre Epiménide, vous n'entendez rien aux choses de la vie réelle; au lieu d'épouser une riche héritière en prose, vous avez choisi une jolie femme en » vers, une petite héroïne de roman, qui n'est faite que de soupirs, de » langueur et de passion : la sottise romanesque se gagne! — Si votre » niaiserie n'est pas un mal incurable, j'ai une place d'honneur à vous » offrir : voulez-vous être mon secrétaire d'ambassade à Madrid? Allons! » mon neveu, réveillez-vous, et partons ensemble pour l'Espagne; entre » nous, vous y serez dans votre véritable patrie : l'Espagne est le pays du » monde où l'on aime le plus et le mieux, sans en excepter le pays de » Tendre et l'Arcadie! Je vous attends, mon cher Léonard; et sur ce, je » prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde : vous en avez besoin. »

Léonard n'eut rien de plus pressé que d'aller se moquer, avec Clémentine, du plaisant message de M. l'ambassadeur; il entra dans la chambre de sa femme, au risque de réveiller une belle paresseuse qui dormait toujours à une pareille heure.... Eh bien! non, elle ne dormait plus, par extraordinaire : le souvenir des bals du grand monde l'empêchait peut-être de dormir!

Clémentine était à demi couchée sur son lit ou dans son lit, comme il vous plaira, et dans le simple appareil d'une beauté dont parle le poète; chose étrange! Clémentine lisait.... un roman? non; un livre de messe? pas davantage; un morceau de musique? du tout; elle lisait des lettres qu'elle prenait, une à une, dans la cachette de son oreiller; elle souriait en les lisant; elle fermait les yeux, après les avoir lues, comme pour se recueillir, comme pour mieux goûter les émotions d'une délicieuse lecture.

L'aspect imprévu de Léonard glaça de frayeur l'imprudente lectrice : elle devint toute pâle; elle se prit à trembler; elle cacha sa tête dans ses deux mains, et la pauvre petite disparut, en un clin d'œil, dans les tentures de soie blanche qui décoraient son alcôve.

Léonard se rapprocha de sa femme, sans l'appeler, sans chercher à la voir, sans lui dire une seule parole; il était bien pâle aussi, bien tremblant, et à coup sûr il ne tremblait pas de froid; il s'empara de toutes ces lettres mystérieuses dont il ne connaissait encore ni l'adresse, ni le but, ni l'origine, il commença à les lire, et jugez un peu de son trouble, de sa jalousie, de sa douleur : elles étaient écrites par un homme qui avait nom Frédéric d'Ormoi; elles étaient adressées à une femme qui se nommait Clémentine!

En voyant Léonard qui cherchait à surprendre, dans cette correspondance, tout ce qu'il avait peur de deviner ou connaître, Clémentine détacha sa jolie tête de la tenture qui la cachait aux yeux de son mari; elle s'agenouilla sur le bord de son lit, les yeux tournés vers son juge, à la manière gracieuse d'une suppliante qui voudrait ressembler à une Vénus accroupie :

— Clémentine, lui demanda Léonard, vous avez rencontré dans le monde ce jeune homme, ce Frédéric d'Ormoy?

— Oui, mon ami, répondit Clémentine d'une voix défaillante; vous le voyez : il a osé m'aimer et il a osé me l'écrire! Tout cela m'a beaucoup amusée autrefois, je l'avoue... J'étais si jeune! Mais je ne daignais prendre garde à personne, je vous le jure, et vous le savez bien!.... J'attendais que Dieu vous fît paraître devant moi, pour aimer quelqu'un dans ce monde, et je n'aime que vous, Léonard!

— Vous avez gardé précieusement les lettres... d'un amant malheureux?...

— Oui, au milieu des bijoux et des livres de ma première jeunesse, avec les gages d'amitié de mes bonnes amies de pension, avec les complimens de nouvelle année que j'adressais à ma mère; il y a un instant, je m'ennuyais toute seule... c'est un crime peut-être; je me suis souvenue de mes enfantillages d'autrefois... c'est un grand tort, n'est-il pas vrai? Enfin, pour me distraire, pour m'amuser, j'ai pris ces chiffons de papier, j'ai relu, en riant, ces belles phrases que j'avais oubliées... oh! bien oubliées, mon ami; Léonard, mon bien aimé Léonard, prends toutes ces lettres, déchire-les, brûle-les bien vite... je le veux et je te l'ordonne! Tu vois, Léonard... je suis agenouillée sur mon lit... Il fait très froid dans cette chambre... je serai malade par ta faute... Embrasse-moi!

Clémentine était charmante, adorable; mais Léonard prit à deux mains son dépit et sa colère, pour n'avoir pas le droit de l'embrasser; il lança de loin, dans le feu, les lettres de Frédéric; il dit à Clémentine, en lui montrant la flamme qui dévorait la dernière feuille de cette correspondance amoureuse :

Il arrive souvent à des fanatiques amoureux de renoncer à la vue d'une femme bien aimée, rien que pour avoir le bonheur de penser à elle; Léonard et Clémentine étaient enchantés de réaliser cette étrange et dangereuse folie. Quoiqu'ils fussent bien près l'un de l'autre, ils s'amusèrent à jeter entre eux des distances imaginaires, pour donner un prétexte à des billets doux, à de grandes lettres d'amour; ils s'écrivaient tous les matins par une petite poste qu'ils avaient organisée dans le creux d'un arbre, dans un nid de fauvette; ils feignaient, dans cette singulière correspondance, de voyager à travers l'Europe, afin d'avoir à deviser de mille choses nouvelles; ils feignaient, la plume à la main, de se séparer pour toujours, afin de se retrouver tout de suite, par enchantement; ils feignaient aussi, dans ce beau mensonge épistolaire, de se brouiller et de se haïr, afin de se réconcilier en s'adorant. Léonard et Clémentine jouaient à l'absence, à la séparation, à la brouillerie amoureuse, sans deviner qu'un pareil jeu les rapprochait du monde réel où l'on se sépare, où l'on se brouille et où l'on souffre.

Les jours, les semaines, les mois se passèrent ainsi, et le temps n'eut pas une minute d'ennui pour Léonard et pour Clémentine : on ne s'ennuie jamais quand on s'étonne, et les deux amans mariés s'étonnaient eux-mêmes de leur bonheur! mais hélas! quel est le chrétien solitaire d'autrefois qui n'ait pas été tenté par le démon, dans sa pieuse solitude? Quel est l'amoureux, tout entier à la religion de son amour, qui n'ait pas été troublé par le souvenir du monde, au fond de sa thébaïde profane?

L'hiver commença trop vite; la première averse, le premier coup de vent, la première gelée blanche effrayèrent Léonard et Clémentine : l'approche d'une saison nouvelle, qui allait changer leurs habitudes, les fit trembler : en amour, tous les changemens font peur.

Les deux amans devinrent les prisonniers du froid et de la pluie : impossible pour eux de sortir, de se réchauffer au soleil, de soupirer ensemble,

A la douce clarté qui tombe des étoiles!...

Dès ce moment, comme tous les pauvres prisonniers, n'avaient-ils pas besoin de se distraire dans leur prison?

Clémentine se mit à cultiver dans une chambre, dans une véritable serre-chaude, à la plus belle place de son boudoir, une petite parente de *picciola*, une sensitive qu'elle avait précieusement cueillie dans le jardin; Clémentine savait peut-être que les plantes de cette espèce ont reçu le droit merveilleux de subir certaines influences, dont elles expriment soudain le secret et délicat sentiment; aussi, chaque matin, lorsque la jeune femme s'agenouillait devant la fleur pour la toucher, pour la caresser, en lui parlant, la sensitive s'agitait à plaisir, sous la main caressante d'une amie; elle ondulait de mille manières; elle avait l'air de lui répondre, en lui adressant les plus gracieuses révérences; n'était-ce point là, pour Clémentine, une compagne discrète, une mystérieuse confidente que lui envoyait le monde?...

Léonard ne songea pas à se dévouer à l'éducation particulière d'une fleur sensible : il fit introduire, dans le château, un beau chien d'Espagne, un superbe épagneul, dont il admirait l'adresse, l'intelligence et les gambades; le pauvre chien était bien digne de la flatteuse amitié d'un homme, d'un captif, et l'on eût dit qu'il savait comprendre le geste, le regard et la parole de son maître; n'était-ce point là, pour Léonard, un excellent camarade, un serviteur fidèle, un véritable ami intime?... Qui le croirait? ce fut en jouant avec un épagneul que Léonard se rappela, pour la première fois, les joyeux compagnons, les jeunes amitiés qu'il avait laissés dans le monde.

Un jour, le temps était affreux, la pluie fouettait les vitres du château, l'on n'entendait que le vacarme de l'orage : Clémentine s'avisa d'une pensée qu'elle n'avait pas eue jusqu'à ce jour; elle écrivit à sa mère. — Au même instant, Léonard se mit à écrire à son banquier, pour un placement de fonds qu'il avait oublié jusque-là. — Est-ce que le monde ne commence pas à la famille? Est-ce que le monde ne touche pas à l'argent?

Durant la belle saison, le piano de Clémentine n'avait chanté que de beaux airs italiens, tout imprégnés de plaisir et d'amour; un soir, le clavier de l'amoureux instrument fit entendre, sous les doigts de la jolie musicienne, je ne sais quelles méchantes mélodies qui ressemblaient à des valses, à des contredanses à des galops, à tous les vilains chefs-d'œuvre d'un répertoire de carnaval : je suis sûr qu'en ce moment Clémentine dansait avec le monde.

Après avoir bien dansé, bien valsé, en assistant à un bal imaginaire, l'infatigable danseuse daigna prendre garde à son mari qui lisait dans un coin du salon; elle se hâta d'interrompre la lecture de Léonard; elle lui dit, en prenant une petite place sur ses genoux :

— Eh bien! à quoi songes-tu, mon ami, les yeux fixés sur cette grande feuille de papier? Où donc as-tu pris ce journal?

— Je l'ai emprunté à M. le maire, qui est venu me voir ce matin.

— Ah! vous recevez des visites?...

— Grâce à la lecture du *Moniteur*, voici des nouvelles d'une personne que nous aimons, et qui se souvient de nous, je l'espère : il paraît que mon oncle, le député, va remplir les fonctions d'ambassadeur en Espagne.

— Oui da, répondit Clémentine, en se relevant; je gage que la lecture de cette affreuse gazette vous rendra maussade et ennuyeux toute la journée; la politique, la chambre des députés, les ambassades, les honneurs, tous les frivoles intérêts du monde vous empêcheront de dormir la nuit prochaine.

— Clémentine, répliqua Léonard, est-ce que les valses et les galops que vous dansiez tout à l'heure, avec accompagnement de piano, ne vous tiendront pas éveillée toute la nuit? Si vous vous endormez à la fin, à

force d'émotion et de fatigue, parce que vous aurez trop valsé, est-ce que vous ne valserez pas encore un peu, en rêvant? Je ne suis puis seul avec toi; désormais il me semblera voir voltiger autour de nous le fantôme d'un adorateur, d'un amoureux, et je deviendrai jaloux de ta mémoire!... J'ai brûlé jusqu'au dernier mot de Fréderic; mais est-ce qu'on brûle la pensée, les rêves, l'imagination d'une femme? Adieu notre bonheur dans la solitude! adieu notre amour dans l'ombre et dans le silence! Le souvenir d'un homme a passé sous le ciel de ton lit, Clémentine, et je me figure que nous sommes trois maintenant.

La matinée tout entière fut bien triste; après le déjeûner, Léonard siffla son fidèle épagneul, toujours prêt à lui obéir et à le suivre; il se retira dans une chambre dont il avait fait, depuis quelques jours, une espèce d'atelier de peinture. — Le chien s'endormit aux pieds de son maître; Léonard prit des pinceaux, une palette, et il essaya de terminer un tableau de genre qu'il avait commencé pour se distraire ou pour se souvenir.

A quatre heures, l'artiste improvisé n'avait pas encore quitté son atelier de peinture, pour descendre dans le salon; il continuait de peindre, bien ou mal, avec une attention, une ardeur, un enthousiasme, qui l'empêchèrent d'entendre le frôlement d'une robe et le bruit des pas d'une femme; l'épagneul, couché aux pieds de son maître se réveilla tout de suite pour aller caresser en grommelant de plaisir, la petite main de sa maîtresse.

Clémentine s'avança tout doucement vers Léonard, qui souriait à une jolie figure, à un gracieux personnage de son tableau; elle se mit à suivre le regard enchanté de son mari, et ses yeux lancèrent des éclairs, en retrouvant, sur la toile du chevalet, une jeune femme, une femme charmante, qu'elle avait vue et admirée cent fois dans le monde!

— Léonard, demanda Clémentine à son mari, que faites-vous donc ici à une pareille heure?

— Je m'amuse à broyer des couleurs, j'use mes pinceaux, je gâte une toile... et je me persuade que je fais de la peinture.

—Non! s'écria Clémentine, d'une voix étouffée par la douleur; non! vous ne songez pas à peindre... Vous vous souvenez, Léonard! et vous donnez à vos souvenirs un corps, une figure, toutes les apparences de la vie... Cette coquette que vous avez aimée sans doute, que vous aimez encore, se nomme Mme de Verneuil... Voilà son portrait!

Décidément, le monde extérieur en voulait à l'intimité amoureuse, au bonheur ignoré de Léonard et de Clémentine.

—Mon Dieu! continua la jeune femme éplorée, en regardant son mari pour lui montrer ses plus belles larmes; ce matin vous étiez furieux contre moi, vous étiez jaloux de ma mémoire, vous maudissiez des lettres d'amour que j'ai reçues... que je n'ai pas écrites! Mais vous, monsieur, n'avez point retrouvé, dans quelques phrases galantes, dans quelques phrases ridicules, l'image d'une personne oubliée... C'est dans votre esprit, c'est dans votre cœur, Léonard, que vous avez retrouvé le souvenir et le portrait vivant d'une femme!

— Injuste et capricieuse enfant! lui dit Léonard; mon esprit et mon cœur sont-ils responsables d'une faute de ma palette et d'une sottise de mes pinceaux? J'ai eu tort de chercher à reproduire la figure de Mme de Verneuil: elle ne me paraissait plus assez belle, assez noble pour prêter une douce illusion au personnage que j'ai voulu peindre. Dis-moi, Clémentine, est-ce qu'il sied d'ordinaire à la femme d'une artiste d'être jalouse d'un joli modèle qui pose devant son mari? L'image de Mme de Verneuil a posé dans mon atelier, voilà tout; j'ai copié, sans la voir, une figure qui n'est pas trop mal; je n'ai plus besoin du visage de Mme de Verneuil, et ma pensée a chassé mon modèle!... Clémentine, l'original est déjà bien loin de mon atelier; veux-tu que j'en finisse avec la copie?

A ces mots, Léonard passa sur la toile la brosse qu'il avait imprégnée de noir et de bitume: la figure de Mme de Verneuil disparut dans un affreux nuage, et la copie s'en alla retrouver le modèle.

— Léonard, s'écria Clémentine, tu as beau faire et beau dire... il me semble, à mon tour, que je ne suis pas seule avec toi! Je croirai voir désormais voltiger, autour de nous, l'ombre amoureuse d'une femme, et je deviendrai jalouse d'un fantôme. Tu as effacé la brillante image de ton modèle; mais, est-ce que l'on efface, à grands coups de pinceaux, le souvenir et la pensée? Tu me le disais ce matin: adieu notre amour! adieu notre bonheur!

—Clémentine, lui répondit Léonard en l'embrassant, n'avions-nous pas rêvé peut-être un bonheur... impossible? Le monde nous afflige déjà d'un peu de sa présence, par une lettre et par une image; plus tard, nous lui devrons de nous ennuyer avec des visiteurs, des indiscrets, des ennemis! Ce matin, nous étions seuls: un nom, le nom d'un homme a été prononcé, et grâce à M. Frédéric, il m'a semblé que nous étions trois maintenant; tout à l'heure, un autre nom, le nom d'une femme s'est échappé de tes lèvres, et grâce à Mme de Verneuil, nous voilà quatre dans notre solitude. Le monde est comme le temps: il ne respecte que ce que l'on fait avec lui; si l'on dérobe à ses yeux un plaisir, un trésor, un bonheur, il s'ingénie à les retrouver, et il les retrouve: il se les approprie de nouveau, il les détruit ou il les gâte! Résignons-nous, ma pauvre Clémentine, et soyons heureux... avec le monde.

Quelques minutes après cette scène, Clémentine entra dans son boudoir pour visiter, pour caresser la petite fleur dont elle avait fait sa compagne, son amie intime; elle se pencha sur la sensitive en lui souriant... Et voyez quel soudain et horrible malheur: la sensitive était toute flétrie, inclinée sur sa tige, morte!

Léonard disait à Clémentine, à propos de cette petite plante qui venait de mourir, faute d'un peu d'air et de soleil:

— Ne t'avise plus de caresser, du matin au soir, en l'étiolant dans l'ombre, une fleur poétique, une fleur délicate, que l'on nomme la sensibilité: elle mourrait!

Une voix secrète répondit à Léonard:

— Ne t'avise plus de presser, en la cachant dans tes bras, cette fleur poétique, cette fleur délicate que l'on appelle le bonheur: il en sortirait des larmes!

Le lendemain, il n'y avait plus d'amans dans la thébaïde amoureuse; c'en était fait d'un bonheur qui ne pouvait être qu'un beau rêve, dans cette vie qui n'est qu'un vilain songe!

LOUIS LURINE. — (*Courrier*)

ANCIENS PROCÈS CRIMINELS.

LES CHAUFFEURS. (1)

Le 22 ventôse de l'an VI, par une soirée brumeuse et glaciale tous les habitans de la ferme de Saint-Remy, située près de la commune d'Agnet, département de l'Oise, étaient rassemblés dans la cuisine, la meilleure et la plus vaste salle de la maison. Quelques brassées de fagots et de bois vert, entassées sur un brasier ardent dans l'âtre profond et élevé, jetaient une flamme vive et pétillante qui réjouissait les travailleurs, tandis que se préparait le souper. Les époux Pillon, maîtres de la ferme, et leurs deux fils, étaient là au milieu de leurs gens, causant des travaux du jour, faisant des contes, et attendant le moment de se mettre à table.

« En place! en place! » exclamèrent enfin à la fois les deux servantes en apportant une énorme soupière au milieu de la longue et épaisse table qui occupait le centre de la cuisine. L'invitation n'eut pas besoin d'être répétée; chacun prit un siége, et en un moment le potage fameux et odorant fut servi dans les assiettes de faïence à gros dessins coloriés. . Tout à coup les vitres et les châssis des fenêtres volèrent en éclats avec un fracas épouvantable; en même temps quatre individus vêtus de costume de hussards et armés jusqu'aux dents, entrèrent par la porte de la salle; cinq ou six autres escaladèrent alors les fenêtres et pénétrèrent à l'intérieur, tandis que toutes les issues étaient gardées.

— Bonnes gens, dit alors un des individus qui venaient de pénétrer dans la ferme d'une manière si étrange, nous avons mission de rechercher les déserteurs et les émigrés; ne bougez pas! nous allons faire perquisition ici et dans les pièces voisines.

Ces paroles rassurèrent quelque peu les habitans de la ferme de Saint-Remy; mais à peine étaient-elles prononcées, que deux des hommes de la bande s'emparèrent des armes suspendues au manteau de la cheminée, en même temps que les autres, mettant le pistolet au poing, se précipitaient sur les gens attablés, en menaçant de faire sauter la cervelle au premier qui ferait mine d'opposer la moindre résistance. En un instant tous ces malheureux furent jetés pieds et poings liés sur le carreau, puis les brigands brisèrent les meubles et s'emparèrent de tout ce qu'ils trouvèrent en argent, nippes, bijoux, argenterie.

Tandis qu'ils dévastaient ainsi les différentes dépendances de la ferme, Pillon et son fils aîné qui s'étaient débarrassés d'une partie de leurs liens, tentèrent de prendre la fuite; mais les brigands coururent après eux. Pillon père reçut un coup de crosse de carabine qui le renversa, et le fils, frappé de deux coups de poignard entre les épaules et au côté, tomba expirant près de son vieux père.

— Maintenant, dit celui des bandits qui paraissait être le chef, il s'agit de faire jaser ces vieux coquins d'accapareurs des écus de la nation.

Et il indiquait, en les poussant du pied, Pillon père et sa femme, vieillards presque septuagénaires. Les brigands, obéissant avec un joyeux empressement à cet ordre, dont ils connaissaient d'avance le sens, passèrent une corde au cou de chacun des deux vieillards, et les traînèrent ainsi tout auprès de la cheminée, où d'autres avaient ravivé le feu par quelques bourrées de sarment de vignes.

— Il nous faut 20,000 livres en bons écus, dit le chef; vous devez avoir cette somme. Allons! allons! dépêchez de dire où est caché le magot, si vous n'avez pas l'envie de faire ici quelques tours de broche.

Les vieillards protestèrent qu'ils ne possédaient pas d'autre argent que celui que l'on venait d'enlever de leur bahut et de leur armoire au linge.

— C'est bon, répondit le chef en s'adressant à ses gens, ils ont besoin d'un peu de roussi. Voyez, mes enfans, si, comme dit le proverbe, les vieux sont toujours des *durs à cuire*.

Les brigands, en riant de la plaisanterie de leur digne chef, attachèrent le haut du corps de Pillon à la tringue élevée de la crémaillère, suspendant ainsi ses pieds et ses jambes sur la flamme qui pétillait ardente dans l'âtre. L'infortuné, en proie aux plus atroces douleurs, poussa alors des cris de miséricorde et de pitié.

— Serre la boucle, Cadet-Brûle-Gueule, dit un des bandits à celui qui tenait l'extrémité de la corde passée au cou de la victime.

Et la corde fut aussitôt serrée de telle force que le vieillard perdit la respiration.

— Ne l'étrangle pas tout-à-fait, puisqu'il faut qu'il parle, dit le chef.

Cadet dit Brûle-Gueule desserra et serra alternativement la corde, tandis que, la peau d'abord, puis des lambeaux de chair, se détachant des pieds et des jambes du malheureux Pillon tombaient en pétillant dans les flammes. Enfin il expira

(1) Aucun recueil n'a publié la relation des procès qui amenèrent la destruction des bandes de brigands connus sous le nom de *chauffeurs*; la tradition seule nous a transmis le sentiment d'horreur qui s'attache à ce nom, sans rien conserver de précis sur les actes et surtout sur l'organisation de ces bandes, auxquels les événements politiques d'alors donnaient un caractère tout particulier. Cette lacune dans les annales judiciaires de la révolution s'explique par la disparition de presque toutes les pièces des procédures qui étaient restées déposées dans les archives des conseils de guerre institués à cette époque. Les détails que nous reproduisons sont empruntés à un acte d'accusation dont nous avons pu nous procurer l'extrait, aux notes d'audience, aux feuillets rares et incomplets du nouveau *Journal des Hommes libres*, publié quotidiennement lors des débats, et surtout aux notes d'un magistrat qui fut un des témoins de cet épouvantable procès.

au milieu de cette effroyable torture. Brûle-Geule alors jeta le cadavre dans un coin de la cuisine, puis, saisissant par le cou la vieille fermière :

— En voilà une, dit-il, qui jasera peut-être un peu plus ; ménageons-la cette pauvre petite mère, car nous nous sommes trop pressés pour l'homme.

Pendant que la femme Pillon endurait des souffrances pareilles à celles au milieu desquelles venait d'expirer son mari, deux des bandits qui gardaient les gens garottés et étendus sur le carreau, saisissant les deux jeunes filles Allard, servantes des époux Pillon, se portèrent sur elles aux excès de la plus odieuse brutalité.

Cependant Brûle-Gueule et celui qui paraissait être le chef ne pouvant rien obtenir de la femme Pillon, la retirèrent du feu à demi mourante et presque entièrement privée de sentiment. Alors l'un des brigands s'empara de cette malheureuse femme, âgée de près de soixante-dix ans, la jeta sur le corps de son fils, succombant à ses blessures et épuisée par la perte de son sang, et lui fit subir le même outrage qu'aux jeunes filles Allard.

Enfin, la bande s'étant réunie, se mit à table, forçant les malheureuses filles Allard à servir sur la même table le souper qu'elles avaient préparé pour leurs maîtres. Cette effroyable orgie terminée, le butin fut partagé, puis les brigands s'éloignèrent et disparurent, après avoir brûlé la cervelle à un charretier et à un garçon de ferme qui avaient été témoins de leurs forfaits.

Six jours après cette horrible expédition, le 28 ventose, les mêmes brigands se présentèrent à la ferme de Franjeallé, près Château-Thierry, occupée par le nommé Thévenin. A sept heures du soir, dix d'entre eux pénétrèrent à main armée dans la maison, et entrèrent dans la chambre où se trouvaient le fermier et sa femme. Le fermier, effrayé à la vue de ces hommes, s'élance vers la fenêtre ; mais il est aussitôt atteint d'un coup de pistolet au milieu des reins, et deux des bandits lui déchirent la tête à coups de talons de bottes. La femme Thévenin crie : Au secours ! Au même instant, un brigand lui fait sauter la cervelle. Au bruit des coups de feu, le nommé Remy, charretier, accourt, et un troisième coup de pistolet l'étend mort près de ses maîtres. Réveillée par le bruit, la petite Thévenin, enfant de huit ans, qui était couchée dans une pièce voisine, se lève et entre dans la chambre de ses parens.

Avant que l'enfant saisie de terreur ait pu prononcer une parole, il la saisit et la jette dans l'âtre où se trouve un feu ardent. L'infortunée pousse des cris de douleur ; un autre brigand alors saisit la pelle à feu, et d'un seul coup il étend sans vie, près du cadavre de sa mère, la pauvre petite fille qui vient de s'élancer hors du foyer.

Les bandits se répandent ensuite dans toute la maison, brisent les meubles, s'emparent de 5,000 francs en or, d'une autre somme considérable en argent, de bijoux, d'argenterie, etc.

Cependant, Thévenin, quoique blessé grièvement, n'était pas mort. Dès que les brigands eurent quitté la chambre où il était tombé, il se releva, gagna la campagne, et parvint à se traîner jusqu'au hameau de Vincelles, voisin de la ferme. Il en revint bientôt accompagné de citoyens qui s'étaient armés à la hâte pour porter secours; mais lorsqu'ils arrivèrent les brigands avaient disparu, et l'on ne trouva plus dans la maison que des cadavres.

Tant de crimes commis jusqu'aux portes de Paris avaient répandu partout la terreur ; les autorités depuis long-temps en éveil déployèrent une nouvelle activité, et le lendemain de l'assassinat des époux Thévenin, les nommés Nézel, Lolivret, Chouine, Mériotte et Fontaine père, furent arrêtés à La Ferté Milon au moment où ils étaient entrés entre cinq et six heures du matin pour se rafraîchir, à la suite d'une longue marche de nuit, s'il fallait en juger d'après l'état de leurs chaussures et de leurs vêtemens. Ils furent aussitôt conduits chez le juge de paix.

Là, tandis que l'on fouillait Lolivret, sur lequel on trouvait l'expédition sur parchemin du bail de la ferme de Franjeallé, consenti au profit des époux Thévenin, et revêtu de leur signature, Nézel et Mériotte demandèrent instamment à être conduits aux lieux communs, où ils restèrent un assez long temps. Le juge de paix, qui déjà avait reçu la nouvelle du crime qui s'était commis la veille à la ferme, ne douta pas que les individus si fortuitement arrêtés ne fissent partie de la bande signalée depuis long-temps. Cette conviction se changea en certitude, lorsque la fosse ayant été curée par ses ordres, on y trouva une partie de l'argenterie des époux Thevenin, ainsi qu'une grande quantité de pièces d'or et d'argent que Nézel et Mériotte y avaient jetées. Il les fit immédiatement conduire et écrouer à la prison de La Ferté-Milon où, dès le lendemain, Fontaine père se pendit.

Presque en même temps une capture non moins importante s'opérait à Monchenon, dans l'auberge de la femme Gorbière, où étaient venues se loger Claire Leture et la femme Chemin. Le séjour de ces deux femmes dans une auberge où elles étaient inconnues ayant fait naître des soupçons, elles furent visitées et interrogées par l'agent municipal de Villers-Allerand. Leurs réponses évasives et embarrassées ayant été loin de satisfaire ce fonctionnaire, il se hâta d'en prévenir le juge de paix du canton de Rilly, qui ordonna l'arrestation de ces deux femmes, sur lesquelles on trouva une somme d'environ deux mille francs en or et des bijoux, dont plusieurs furent reconnus pour avoir appartenu aux époux Pillon. Dans les malles qu'elles déclarèrent leur appartenir, on trouva une nappe à la marque de ces fermiers, des timbales en argent portant leur chiffre, des boucles en argent et une grosse pince de la longueur d'un mètre.

On était dès lors sur la trace de toute cette bande de scélérats, qui avaient porté le meurtre et le pillage dans les départemens de l'Oise de Seine-et-Oise et de la Seine, et dont les forfaits avaient aussi répandu l'épouvante aux environs de Chartres, à Montfort-l'Amaury, autour de Versailles, et jusque dans le canton de Villejuif. Vingt-huit de ces bandits furent successivement arrêtés, et une information criminelle s'entama contre eux dans l'ordre suivant :

François Petit, dit Nizel ou le petit boucher de chrétiens, âgé de 29 ans ; François Grou, dit Miriotte Brandon d'amour, âgé de 33 ans ; Charles-François Lolivret, âgé de 33 ans ; Gilles Chemin, âgé de 37 ans; François Guerrier, dit le Boulanger-rôtisseur, âgé de 34 ans ; Hyacinthe Sénéchal, dit Toto, âgé de 27 ans; Pierre-Félix-Edouard Dion, dit Monsieur le Curé, 55 ans ; Guillaume Meunier, dit Bizet, 31 ans ; Charles François Garnier, dit Petit Gas, 30 ans ; Jean-Baptiste Bocquet, 26 ans; Louis Lamare, 19 ans ; François Lecomte, 22 ans ; Etienne-Nicolas Sénéchal, 22 ans ; Jean-Jacques-Hubert Prevost, 36 ans; Claude Memecy, 40 ans ; François-Nicolas Potier, dit Déteint, 22 ans; Jean-Pierre Aubert, dit Sans-Gêne, 31 ans; Charles-Marie-Alexandre Watemer, 33 ans; Jacques-Thomas Loutrel, dit Cadet-Brûle-Gueule, 36 ans ; Marie-Claire Osmont, dit Leture, 23 ans; Marguerite-Jeanne Guerrier, femme Chemin, 24 ans ; Thérèse-Julienne, veuve Fontaine, 50 ans ; Rose Fontaine, fille de la précédente, 22 ans ; Marie-Louise-Adélaïde Grenot, 23 ans ; Marie-Thérèse Deligne, veuve Charles Thouvenel, 25 ans ; Aimée-Marguerite Marinier, femme Lolivret, 24 ans ; Marie Clouet, 21 ans ; Marie-Louise Dubuisson, 23 ans.

Ces vingt-huit individus appartenaient évidemment à la bande de brigands qui depuis près d'une année désolait les environs de Paris, et qui elle-même faisait partie de cette association de malfaiteurs auxquels on avait donné le nom de *chauffeurs* dans différens départemens de la France.

Les *chauffeurs*, que l'on avait vus subitement apparaître à la fois dans la Vendée, dans les départemens du Nord, dans la Sarthe, dans la Somme, et sur d'autres points, avaient adopté un genre de crime dont l'origine remontait à ce moment déplorable où la chouannerie, après avoir eu en quelque sorte un but et une organisation politiques, s'était dissoute, pacifiée qu'elle était, ou du moins soumise, mais laissant après elle une écume immonde, un ramassis de réfractaires, de déserteurs, de gens sans aveu et n'ayant vu jamais dans la guerre civile qu'une certitude d'impunité, un prétexte de brigandage, et qui, alors que l'ordre se rétablissait, ne devaient plus trouver de ressources que dans le vol, le pillage, l'attaque à main armée des propriétés et des personnes. Triste plaie qui de tout temps succéda aux commotions du corps social, et qui successivement a pris le nom d'Ecorcheurs, de Routiers, de Trente-Mille Diables, de Chouans et de Chauffeurs.

Ces bandes, pour lesquelles le vol, le pillage, le meurtre, le viol, l'incendie étaient à la fois un but et un moyen, avaient pu se soustraire aux poursuites dont elles étaient l'objet, tant que le tourbillon des affaires, les exigences de la guerre, les perturbations de l'intérieur avaient exclusivement concentré l'attention et les moyens d'action du pouvoir; elles s'étaient en outre renforcées par suite du licenciement ou de la dispersion de quelques-uns de ces corps particuliers qu'on laisse s'organiser dans les grandes crises, mais toujours plus dangereux dans l'intérieur qu'utiles contre les ennemis étrangers.

La faiblesse, l'incurie du gouvernement directorial, l'insuffisance de ses ressources et le peu d'ensemble des mesures qu'il prescrivit contre ces bandits, augmentèrent leurs forces, leur audace, et à la fois la terreur profonde qu'ils répandaient. On leur donna le nom de *chauffeurs*, parce qu'après s'être introduits dans les fermes ou dans les maisons isolées, soit de vive force, soit au nom de la loi, comme il se pratiquait au temps des *suspects*, ils se saisissaient des personnes en la possession desquelles ils supposaient qu'existait quelque trésor, et leur brûlaient les pieds avec les raffinemens d'une barbarie calculée, pour les forcer à indiquer le lieu où elles auraient enfoui leur or, leur vaisselle ou leurs bijoux. Ils infestaient aussi les grandes routes, attaquaient les diligences, les voitures de poste, massacraient quiconque opposait de la résistance, enlevaient les filles, les jeunes femmes, et combattaient, souvent avec avantage, les brigades de gendarmerie et les compagnies départementales dirigées contre eux. Des arrestations, des exécutions partielles, entravées par les lenteurs et les formes nécessaires de la justice, étaient insuffisantes pour détruire et même pour intimider les chauffeurs. Le gouvernement, quelque faible et pusillanime qu'il fût alors, le comprit enfin, et, le 29 nivose an VI, une loi fut promulguée, qui déclara ces bandes de malfaiteurs justiciables des conseils de guerre.

Cependant, l'instruction commencée contre les vingt-huit individus arrêtés à la suite des assassinats et du pillage des fermes de Saint-Remy et de Franjeallé s'était poursuivie selon les formes ordinaires ; un arrêté du directoire exécutif, en date du 14 germinal an VI, rendu en exécution de la loi du 29 nivose précédent, annula ces préliminaires de l'instruction, et renvoya l'affaire devant le 1er conseil de guerre de la dix-septième division militaire, séant à Paris, à l'ancien Hôtel-de-Ville. Ce conseil s'assembla le 17 ventose an VII ; voici quelle était sa composition :

Les citoyens Lecamus, adjudant-général, président ; Briant, chef d'escadron, adoint aux adjudans-généraux; Poirier, capitaine à la 20e demi-brigade; Philippe, capitaine au 20e régiment de cavalerie ; Sol, lieutenant à la 2e demi-brigade; Hourdon, sous-lieutenant à la 96e demi-brigade ; Laplanche, sergent à la 28e demi-brigade; Hervo, capitaine-adjoint aux adjudans-généraux, *capitaine rapporteur* (1) ; Lefranc, capitaine à la 28e demi-brigade, *commissaire du Directoire* ; Boudin, *greffier*.

Les six premières séances de ce conseil, du 17 au 23, furent exclusivement consacrées à la lecture des pièces de la procédure instruite contre les vingt-huit accusés dans différens départemens, et à Paris devant le citoyen Behourt, juge de paix de la division des Thermes. L'analyse succincte de ces pièces que nous donnons formera une sorte de résumé de l'accusation, dont toutefois les divers et épouvantables épisodes ne se dérouleront qu'au débat, où ne se trouvèrent compris qu'incidemment des faits sur lesquels le conseil n'avait pas à prononcer, parce qu'ils étaient antérieurs à la loi du 29 nivose an 5, mais qui servirent à caractériser dans toute son horreur l'organisation de ces bandes, et à mettre en évidence la barbarie cynique des monstres qui les composaient.

« Dans la nuit du 11 au 12 pluviose an VI, sur les onze heures du soir, des brigands s'introduisirent à main armée dans la ferme de la Folie, commune de Lieuvilliers, département de l'Oise, occupée par le citoyen Boulanger, cultivateur. Avant d'entrer dans la maison, ils s'étaient assurés des charretiers de la ferme, en les enfermant dans l'écurie où ils étaient couchés. Le premier qui entra dans la chambre où reposait Boulanger, malade alors, a été reconnu par la femme Boulanger, le nommé Grignon son neveu et Charlotte Bouchinet, servante, pour être le nommé Etienne-Nicolas Sénéchal. Cet individu, le pistolet au poing, s'avança vers Boulanger, et menaça de lui brûler la cervelle s'il ne lui remettait son argent. Grignon ayant essayé de se sauver, Sénéchal le saisit ; mais sentant qu'il ne serait pas le plus fort, il appela ses camarades à son secours. Deux autres brigands parurent alors, se jetèrent sur Grignon, l'accablèrent de coups, le terrassèrent, et, après lui avoir lié les pieds et les mains et lui avoir mis un bandeau sur les yeux, le jetèrent dans le fournil La femme Boulanger et son mari subirent le même traitement. L'accusé Guerrier fut reconnu par la femme Boulanger pour un de ceux qui lui avaient lié les pieds et les mains.

» Ces deux brigands brisèrent alors une armoire, et s'emparèrent d'une somme considérable en or et en argent ; puis Nicolas Sénéchal entra dans le fournil une chandelle à la main, et lia les pieds et les mains à la jeune fille Bouchinet, cou-

(1) La partie des débats que nous reproduisons est empruntée textuellement aux documens dont nous avons déjà parlé, et surtout aux récits quotidiens publiés dans le *Journal des hommes libres*. Les réponses des accusés s'y retrouvent avec tout leur cynisme, et nous sommes forcés de reculer souvent devant la grossièreté des expressions littéralement imprimées dans ce recueil, et qu'explique la licence de la presse à cette époque.

chée en ce lieu : il a été depuis parfaitement reconnu par cette petite fille. Le troisième brigand, qui, sans proférer une parole, éclairait les autres le visage couvert d'un masque de crêpe noir, n'a pu être reconnu positivement ; mais certaines circonstances font présumer que ce devait être l'accusé Prévost, qui est parent de Boulanger. C'est ainsi que le mouchoir qui a servi à bander les yeux de Grignon, et que le brigand masqué avait tiré de sa poche, a été reconnu pour être à la marque d'un parent dudit Prévost, parent dont il a hérité et recueilli tout le linge. Les brigands, à plusieurs reprises, menacèrent Boulanger et sa femme de leur brûler les pieds s'ils ne déclaraient pas où était leur argent. Ils se partagèrent ensuite les objets volés, et ne se retirèrent qu'après avoir entendu frapper en dehors à la porte de la ferme. Les autres brigands n'étant pas entrés dans la maison, et étant restés en avant dans la cour pour en empêcher l'accès, n'ont pu être reconnus.

» Le 22 pluviose an VI, la troupe des chauffeurs se porta en nombre à la ferme de la *Loge-aux-Bois*, commune de Bailleul-le-Soeq, département de l'Oise, occupée par le citoyen Queste et sa famille. Sous prétexte de rechercher des déserteurs, les brigands pénétrèrent dans toute la maison, et, s'étant assurés des issues, ils se jetèrent sur toutes les personnes de la ferme, leur lièrent les mains et leur couvrirent la vue. Ils les jetèrent ensuite dans la cave ne gardant avec eux que Queste. Un d'eux lui ôta les boucles d'argent qu'il avait à ses souliers, et, à force de menaces, on lui fit avouer que son argent était déposé à la ferme d'Erêne.

» Les voleurs se répandirent aussitôt dans les chambres, vidèrent les meubles, et y prirent les effets et bijoux à leur convenance. Ils firent ensuite monter une domestique de la ferme qu'ils avaient enfermée à la cave, et se firent servir à boire et à manger. Leur souper terminé, ils barricadèrent l'entrée de la cave avec les gros meubles, et emmenèrent Queste. Trois des meilleurs chevaux du fermier ayant été attelés, les voleurs les chargèrent de leur butin, et se mirent en route pour la ferme d'Erêne, forçant Queste à marcher en tête pour leur montrer le chemin, et, au besoin, leur servir de sauve-garde.

» Avant de partir ils avaient délibéré s'ils mettraient le feu à la maison, pour s'assurer du silence des gens enfermés à la cave ; durant le trajet ils menacèrent plusieurs fois le fermier de le tuer, et lui firent de graves et nombreuses blessures. Arrivés à la ferme d'Erêne, les brigands firent rassembler tous les gens qui s'y trouvaient, et dont ils s'assurèrent en leur liant les pieds et les mains. Queste fut alors contraint de les conduire au lieu où était son argent ; ils y prirent environ 10,000 fr., de l'argenterie et des bijoux, qu'ils se partagèrent aussitôt par portions égales. Un des brigands dit alors à Queste : — Je sais que tu loges ici une aristocrate nommée de Francleu, ex-religieuse ; conduis-nous à son appartement..... Cette coquine-là a certainement accaparé l'or de son couvent.

» — N'est-ce pas assez de m'avoir tout pris? répondit le fermier; je ne sais ce dont vous voulez me parler.

» — Ah! tu raisonnes ! répliqua le brigand en armant un de ses pistolets ; prends !

» Mais, se ravisant, il dit : — Bah! il sera temps après Qu'on déchausse ce vieux coquin, qui refuse de marcher ; nous allons lui chatouiller la plante des pieds.

» Effrayé par les apprêts du supplice, Queste conduisit les voleurs au logement de l'ex-religieuse, âgée de soixante-neuf ans. Un d'eux s'approcha du lit où elle était couchée, il en arracha les draps et les couvertures, puis lui lia les pieds et des mains avec tant de force, que la corde dont il se servit pénétra dans les chairs du domestique qui couchait dans un cabinet voisin fut traitée de la même manière ; après quoi les voleurs brisèrent les meubles, s'emparèrent du numéraire, des bijoux, et de l'argenterie, qu'ils partagèrent en la pesant dans des balances dont un d'eux était pourvu.

» Aucun témoin de ces scènes n'a pu en reconnaître les auteurs ; mais, plus tard, une grande partie des objets volés dans cette expédition fut trouvée en possession des accusés Chemin, femme Chemin, femme et fille Fontaine et Fontaine fils, lequel, lors de son arrestation, se pendit dans la prison de Ferté-Milon. Il est donc certain que ces individus faisaient partie de la bande des chauffeurs, qui leurs avait établi son quartier-général à Compiègne, »

C'est sous l'accusation de ces épouvantables forfaits, et de nombre d'autres de même nature dont nous supprimons le détail, que les vingt-huit chauffeurs comparurent le 17 ventose an VII devant le conseil de guerre, où s'engagèrent les débats dont nous reproduirons dans un second article la physionomie caractéristique et les révélations imprévues.

La mise en jugement des chauffeurs avait, ainsi qu'on peut le penser, produit une vive sensation dans Paris. On disait que parmi les accusés plusieurs avaient réussi à dissimuler leur individualité, et que, assurés de porter leur tête sur l'échafaud, ils s'étaient déterminés à continuer de cacher sous une enveloppe grossière des noms auxquels s'attachait une antique célébrité ; les noms de plusieurs nobles familles étaient même cités comme devant être révélés dans ces horribles procès.

Dès les premières séances du Conseil, la vaste salle de l'Hôtel-de-Ville, où il siégeait, fut encombrée d'une foule de curieux qui ne cessa de se renouveler pendant les quatre jours que dura la lecture des pièces. A la séance du 24, où devaient paraître les accusés et commencer les interrogatoires, la foule fut telle, que les membres du conseil ne purent parvenir à se frayer un passage pour gagner leurs siéges, et qu'il fallut recourir à l'emploi de la force armée pour faire évacuer la salle, qui, du reste, ne manqua pas de se remplir aussi complètement dès que le Conseil fut en séance.

D'après les ordres donnés par le président, quinze des accusés seulement furent amenés sur le banc des prévenus pour cette première séance d'interrogatoires.

Il serait difficile, même aujourd'hui où, malgré quelques rares et odieuses exceptions, tout atteste combien les mœurs des classes même les plus perverses se sont adoucies, comparativement aux jours de délire de la période mauvaise de la révolution et du directoire, il serait difficile, disons-nous, de se faire une idée de l'audace, du cynisme de ces accusés, et la reproduction *littérale* que nous donnons des débats, en même temps qu'elle fait mieux connaître le personnel des bandes de malfaiteurs alors organisées, permet d'apprécier la physionomie que présentaient les tribunaux à cette époque.

C'est en riant en se livrant à de grossières plaisanteries, en se poussant comme de turbulens enfans à l'ouverture de la classe, que les accusés vont prendre place sur les bancs où, à peine assis, ils promènent effrontément leurs regards sur les membres du conseil et sur l'auditoire. Ils sont en général assez bien vêtus. Les deux femmes, Claire Leture et Louise Guerrier, sont d'une figure agréable et régulière; leur mise est élégante et recherchée. Quant à Nézel, que l'on désigne comme ayant été le chef de la bande, il affecte une trivialité de manières et de langage, qui contraste avec sa figure intelligente et distinguée, sa haute taille, la blancheur et le galbe parfait de ses mains ; c'est par cet accusé que le président commence la série des interrogatoires.

M. LE PRÉSIDENT. François Petit, ou plutôt Nézel, puisque c'est le dernier nom que vous prenez maintenant, il parait que vous faisiez partie d'une bande de brigands dits *chauffeurs* ?

NÉZEL. Il parait ? Ah ! cela parait ! Et à quoi ça parait-il ? Faites-moi l'amitie de me dire ça, mon brave homme ?

D. Tâchez de mettre plus de décence dans votre tenue, dans votre langage. — R. Tiens ! tiens ! est-ce que je suis ici pour vous faire des politesses ? Faites-moi donc donner un fusil pour que je vous présente les armes quand vous passerez.

D. Ne faisiez-vous pas partie de la troupe de bandits qui, le 22 ventose dernier, ont envahi la ferme du citoyen Pillon? — R. J'y aurais été que je dirais non ! Je n'y étais pas, donc je réponds, non ! C'est toujours blanc bonnet et bonnet blanc.

D. Vous avez cependant été reconnu de la manière la plus formelle par plusieurs témoins, et surtout par les filles Allard ? — R. Oui, parlez-moi un peu de ces deux drôlesses-là ? Elles prétendent qu'on leur a fait violence, elles sont parbleu bien tournées pour donner des tentations à des gaillards qui ont de l'or plein leurs poches. Vous autres militaires qui ne vous en privez pas, dites-moi si ça a l'ombre de vraisemblance ?

D. Lors de votre arrestation, vous étiez porteur d'une grande partie de l'argenterie volée chez le malheureux Pillon ?—R. C'est faux !

M. LE PRÉSIDENT Ainsi, vous niez tous les faits qui vous sont imputés ? — R. Comme vous dites ! Je nie parce que c'est faux ; ensuite, ça serait vrai que je le nierais tout de même. Vous faites votre métier, je fais le mien, ça ne doit pas nous empêcher d'être bons amis. (L'accusé se rassied en souriant.)

M. LE PRÉSIDENT, à Mériotte. Et vous, Mériotte, convenez-vous avoir fait partie de la bande qui a envahi, le 22 ventose dernier, le domicile de Pillon ?

MÉRIOTTE. Moi ? Tenez, je n'ai qu'une réponse à vous faire : je ne vous considère pas comme mes juges, attendu que vous n'êtes pas compétens. Aux termes de la constitution, j'aurais dû être traduit préalablement devant l'officier de police judiciaire, puis devant le jury d'accusation, et enfin devant le jury de jugement s'il y avait eu lieu.

M. LE PRÉSIDENT. Le défenseur de l'accusé Mériotte entend-il, comme son client, décliner la compétence du conseil ?

Le citoyen Vincent, défenseur officieux de Mériotte, se lève, et soutient que le conseil est incompétent ; le commissaire du directoire et le capitaine-rapporteur prennent ensuite successivement la parole pour combattre la prétention du défenseur. Le conseil délibère sur l'incident sans quitter son siége, et bientôt ordonne qu'il sera passé outre. M. le président reprend l'interrogatoire de Mériotte, qui nie tous les faits de l'accusation. Le président interroge ensuite Lolivret.

M. LE PRÉSIDENT. Et vous, Lolivret, ne faisiez-vous pas partie du détachement de la bande qui a pillé la ferme de Franjeallé après en avoir assassiné les habitans ?

LOLIVRET. En voilà des contes ! Allez votre train, allez votre train.

D. Il est du moins certain que, quand vous avez été arrêté, vous étiez porteur du bail sur parchemin de cette ferme?—R. Je n'étais porteur de rien du tout.

D. On vous a vu jeter ce bail sous le bureau du juge de paix ?—R. Ceux qui ont vu cela avaient la berlue.

D. Une circonstance qui peut faire croire à votre culpabilité, c'est que déjà, le 3 novembre 1793, vous avez été condamné à 24 années de travaux forcés? — Ma foi, en voilà la première nouvelle. Dans tous les cas, vous voyez que je ne m'occupe guère de cette condamnation-là, et que j'ai toujours bon pied bon œil.

M. LE PRÉSIDENT. Gilles Chemin, l'accusation prétend que vous étiez au nombre des brigands qui ont dévasté la maison de Pillon et la ferme de Franjeallé ? — R. L'accusation peut bien prétendre tout ce qu'elle voudra ; je m'en moque comme d'une guigne.

M. LE PRÉSIDENT. Prenez garde, misérable ! n'aggravez pas votre position par votre impudence. Vous êtes parti de Monchenon avec Nézel le 18 ventôse, en vous dirigeant sur Compiègne. C'est le 22 qu'une série de crimes horribles a eu lieu chez Pillon, et vous êtes revenu à Monchenon, avec Nézel, dans la nuit du 23 au 24 ? — R. Allons ! dites que vous avez rêvé cela ! ça sera plus tôt fait

D. Lorsque vous avez appris que Fontaine père, un des membres de la bande des chauffeurs, s'était pendu dans la prison de la Ferté-Milon, n'avez-vous pas dit qu'il fallait qu'il fût bien bête? — R. Oui, je l'ai dit, et je le répète ! En définitive, la guillotine est le pis qui puisse nous arriver, et il faut être un imbécile pour se tuer, quand elle a toujours le temps de faire sa besogne !

D. Il résulte des renseignemens qui vous concernent que vous auriez déjà été condamné par le tribunal criminel du département du Calvados à huit ans de fers? — R. Eh bien ! il est gentil, votre tribunal criminel ! Il aurait dû au moins me faire signifier le jugement, parlant au citoyen Gilles Chemin, prétendu chauffeur, à son domicile, ou n'importe où.

Le président procède ensuite à l'interrogatoire de Guerrier, qui, après Nezel, paraît avoir eu le commandement de la bande. C'est un homme de taille extraordinaire. Son visage hideux et profondément couturé, son teint couleur de brique, son nez à demi rongé par une maladie horrible, l'expression farouche de son regard, tout l'ensemble de la personne de cet accusé inspire involontairement un sentiment de dégoût et d'épouvante.

M. LE PRÉSIDENT. Guerrier, vous faisiez partie de la bande qui a envahi la ferme de Pillon ? — R. C'est faux ! Vous me prenez pour un autre.

D. Cela serait difficile ; votre identité se constate à des signes plus certains que celle de qui que ce soit. La fille Allard vous a d'ailleurs parfaitement reconnu pour être un de ceux qui l'ont si odieusement attaquée.— R. Vous plaisantez ! On est, Dieu merci! assez bel homme pour avoir des femmes plus qu'on n'en veut. Et puis nous ne sommes pas ici pour entendre des propos de servantes.

D. C'est au milieu du carnage, et les genoux dans le sang, que vous avez consommé cet odieux attentat ! — R. Nous y voilà : des phrases ! Bonne monnaie pour vous, du reste, et pas chère. Vous en achetez, vous en vendez, vous m'en prêteriez peut-être à moi qui n'en fais pas et qui vas tout droit mon petit bonhomme de chemin.

M. LE PRÉSIDENT. N'insultez pas le conseil ! Défendez-vous plutôt, malheureux ! Songez à détourner le glaive de la loi suspendu sur votre tête ! Ce n'est pas seulement Catherine Allard qui a été l'objet de vos attentats, mais la femme Pillon Cette malheureuse, que ses soixante-dix ans eussent dû au moins protéger, a été victime de votre brutalité effroyable, et c'est sur le corps tout palpitant de son fils, à côté du cadavre de son mari, que vous avez fait subir à cette infortunée le dernier outrage.—R. Toujours des phrases ! Eh bien, foi d'homme! je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Hyacinthe Sénéchal, dit *Toto*, et les autres accusés, nient tous les faits. Ils prétendent en outre ne pas se connaître, et s'être vus pour la première fois lorsqu'ils ont été mis sous les verrous.

A l'ouverture de la séance du 25, le président fait introduire les treize derniers accusés, et procède à leur interrogatoire. Ils se renferment également dans un système complet de dénégations.

Les interrogatoires terminés, le conseil procède à l'audition des témoins. Le premier introduit est la nommée Marguerite Beauvais, femme Boulanger, exploitant la ferme de la Folie.

— Voici le premier qui est entré chez nous comme un coup de foudre, dit-elle en montrant Sénéchal (Etienne-Nicolas). Il a dit : « Nous cherchons des émigrés, mais il nous faut 600 louis ! » Mon neveu Grignon, qui est robuste, l'a saisi au collet et l'a terrassé contre le mur ; mais alors il a crié : « A moi, hussards ! » Alors ils sont entrés toute une bande, ayant à leur tête celui-ci (Elle désigne Guerrier). En une seconde, ils nous ont lié les pieds et les mains, à moi, à mon mari, à mon neveu et aux autres. »

Grignon, neveu des fermiers de la Folie, est ensuite entendu : « Sénéchal, dit-il, est entré le premier et m'a apostrophé ainsi : « Gredin ! je te brûle la cervelle ! » et en même temps il me présentait un pistolet. Je l'ai saisi au collet, et je l'ai collé contre la muraille, mais il est glissé et est tombé sur le carreau. Alors il a appelé ses complices ; on m'a lié les pieds et les mains ainsi qu'à mon oncle et à ma tante, et on nous a jetés dans le fournil. Les brigands ont ensuite brisé les meubles et ont tout pris. Guerrier était avec la bande. »

GUERRIER. Pauvre homme ! Si Dieu le père ne te connait pas plus que moi, tu frapperas long-temps à la porte du paradis !

En ce moment, la fille Rose Fontaine se renverse sur son banc en poussant des cris d'angoisse et de douleur ; elle jure et proteste qu'elle se tuera si les séances du conseil doivent se prolonger si long-temps. Sa mère se lève pour la secourir, mais on la retient. Rose est emmenée hors de la salle.

A l'ouverture de la séance du 26, Mériotte et la fille Clouet demandent la parole, et se plaignent amèrement de la conduite de leur défenseur, le citoyen Vincent, qui, après avoir exigé d'eux des honoraires, payés d'avance disent-ils, ne s'est pas encore présenté aux débats.

Tous les défenseurs présens à la barre se lèvent pour demander qu'il soit fait droit à la plainte des deux accusés ; mais en ce moment, et lorsque le conseil s'apprête à délibérer, le citoyen Vincent arrive, et l'incident n'a pas d'autre suite.

Le principal témoin entendu dans cette septième séance est Jean-Jacques-Stanislas Pillon, second fils de l'infortuné fermier de Saint-Remy. Après avoir raconté les faits préliminaires que le lecteur se rappellera, il continue ainsi :

« Un des brigands les plus acharnés avait cinq pieds huit pouces environ, la voix enrouée, le visage couvert de pustules violettes, le nez rongé, je reconnais l'accusé Guerrier pour être cet individu. J'ai été frappé par plusieurs. Un d'eux, plus déterminé que les autres, se plaça près de mon père et lui dit : « Nous sommes des voleurs ! Tel que tu me vois, je suis le fils du duc de Choiseul ! Je dois être guillotiné un jour ou l'autre pour être rentré en France. Ma foi, autant la faire courte et bonne : tant pis pour toi si nous sommes tombés ici plutôt qu'ailleurs. Donne nous ton argent, ou tu rôtiras comme un poulet. »

» En ce moment, et avant qu'il eût eu le temps de répondre, Nézel donna un coup de sabre à mon père. — J'ai une nombreuse famille, dit alors mon père, je ne suis pas riche ! — Bon ! bon ! des contes ! répondit Nézel ; tu sais comment nous avons traité les autres qui s'étaient vantés de ne nous avoir donné que des épluchures ; il nous faut ton or, ton argent, ou tu vas mourir.

» Alors les horreurs se succédèrent ; je vis que j'étais à ma dernière heure, et je fus jeté pieds et poings liés sur le carreau, à côté de mon frère qui râlait et qui expira quelques minutes après. Ils avaient pris mon père et l'avaient suspendu sur un grand feu, tandis que deux brigands s'emparaient des servantes ; ma mère elle-même fut ensuite victime de leurs brutalités, et cela près du cadavre tout chaud de mon frère. »

Ici le témoin est interrompu par ses sanglots. Il raconte ensuite, lorsqu'il se trouve un peu remis après avoir respiré des sels, que les chauffeurs prirent et se partagèrent tout ce qui se trouvait dans la maison, et que comme le corps de son frère avait paru faire un mouvement, ils lui écrasèrent la tête à coups de bûche et mirent le feu à ses vêtemens et à ses cheveux.

Un incident bizarre vient faire diversion au sentiment d'intérêt et de pitié qu'excite cette déposition. Au moment où le témoin la termine, plusieurs membres du conseil remarquent qu'un homme placé dans les rangs de l'auditoire échange des signes d'intelligence avec plusieurs des principaux accusés. M. le président ordonne aussitôt que cet individu soit arrêté, et les agens de la police centrale présens à l'audience reconnaissent en lui le nommé Varennes, ancien exécuteur de Toulouse, qui, après avoir été condamné à la peine de mort comme chauffeur, était parvenu à s'évader (1). Cet incident, qui produit une vive sensation, termine la séance, qui est renvoyée au lendemain.

Dès que le conseil a pris place, et que la séance du 27 est ouverte, la fille Dubuisson se lève et demande la parole.

Je ne suis encore qu'accusée, dit-elle, et j'espère démontrer mon innocence ; cependant un écrivain qui fait vendre dans les rues une feuille qu'il appelle le *Journal des hommes libres*, me présente chaque soir à propos de ce procès comme convaincue des plus grands crimes. Cette feuille étant tombée dans les mains de mon père, il a éprouvé à sa lecture un si violent désespoir, qu'hier il s'est donné la mort en se précipitant dans la rivière !

GILLES CHEMIN. Eh bien ! qu'est-ce que je vous disais avant-hier, qu'il faut être bien bête pour faire la besogne de la guillotine !

M. LE PRÉSIDENT. Silence, accusé ! L'écrivain dont vous voulez parler est un nommé Rousset, qui s'intitule *homme de loi* : le conseil a donné des ordres pour qu'à l'avenir l'entrée de cette enceinte lui soit interdite.

L'audition des témoins continue, et parmi eux se trouvent les deux sœurs Allard, qui reconnaissent plusieurs des accusés.

Le président ordonne que l'on introduise la veuve Pillon. Un sentiment général de piété se manifeste parmi les membres du conseil et de l'auditoire à la vue de cette infortunée septuagénaire, vêtue de deuil, et que l'on est obligé d'apporter dans un fauteuil, ses pieds ayant été si horriblement mutilés que toute guérison est désormais impossible. Elle raconte d'une voix faible et souvent interrompue par les larmes et les sanglots, comment les chauffeurs, après avoir garrotté tout le monde, et fait mourir son mari dans des tortures affreuses, l'ont traînée elle-même vers le foyer. Elle reconnait Guerrier pour être celui qui d'une main lui tenait les pied fortement liés, tandis que de l'autre il attisait le feu.

« Je demandais au bon Dieu la grâce de mourir, ajoute-t-elle ; mais quand j'étais près de m'évanouir ils me retiraient du feu et desserraient la corde qu'ils m'avaient passée au cou. Enfin ils m'ont jetée au milieu de la cuisine sur le corps de mon pauvre fils. Alors celui qui m'avait brûlé les pieds a dit en riant : « Elle a assez souffert comme ça. » Puis il se rua sur moi et me fit subir un affreux outrage ; après quoi il me jeta une pièce de 24 sous en éclatant de rire. Les autres bandits ne riaient pas ; on aurait dit qu'ils avaient horreur de celui-là et qu'il leur inspirait de la crainte ! (Elle désigne du doigt Guerrier, qui rit à gorge déployée.)

M. LE PRÉSIDENT. Guerrier, qu'avez-vous à répondre ?

GUERRIER. La vieille coquine ment comme une sorcière du sabbat qu'elle est. (Mouvement d'indignation.)

M. LE PRÉSIDENT. Misérable ! croyez-vous donc que votre cynisme odieux, que votre effronterie dans le crime soient un moyen de défense ?

GUERRIER. Je m'en moque pas mal ! Les témoins sont de la canaille, et vous autres vous ne valez pas mieux qu'eux ! Mais tout n'est pas fini ; laissez bouillir le mouton ; les sections sont encore au poste, et on vous réglera votre compte à tous en temps et lieu.

MÉRIOTTE. Tous les témoins sont des gueux.

M. LE PRÉSIDENT. N'insultez pas les témoins. Ils n'ont aucun intérêt à trahir la vérité.

MÉRIOTTE, riant. Ah ! permettez ! vous dites qu'ils n'ont aucun intérêt. Il me semble pourtant qu'il ont fait agréablement le voyage de Paris aux frais de la république, et qu'ils gagneront leurs journées sans se donner trop d'ampoules aux mains. Je voudrais être à leur place pour aller ce soir un brin au foyer du Théâtre-Montansier.

Ici Mériotte est interrompu par la fille Claire Leture, une des accusées, qui déclare qu'elle est en proie à des souffrances intolérables. « On m'a enlevé ce matin, dit-elle, mon enfant que je nourrissais ; maintenant la fièvre me monte à la tête ; je ne vois plus, je n'entends plus ; permettez que l'on m'emmène, car je deviendrais folle ou je mourrais. »

Le président lève la séance, et ordonne qu'un médecin soit immédiatement appelé pour visiter la fille Claire.

La séance du 28 fut consacrée aux dépositions de témoins relatives aux événemens dont la ferme de Franjeallé avait été le théâtre. Nicolas-Jean Thévenin, le fermier, raconte comment, bien grièvement blessé d'un coup de pistolet, et ayant eu la tête ouverte à coups de pied, il était parvenu à se sauver, après avoir vu tuer sa femme et le charretier Claude. Il déclare que les chauffeurs lui avaient volé 6,000 livres et une grande quantité d'effets précieux.

Au nombre des témoins figurent les nommés Lebon et Carrier.

LEBON, témoin. La plupart des chauffeurs se faisaient passer pour des marchands de chevaux. Il en reconnait plusieurs pour les avoir vus dans les foires où ils prenaient cette qualité, et faisaient une vie désordonnée.

MÉRIOTTE, au témoin. Ah ça ! l'ami, pour parler si bien du fricot, il faut que tu aies goûté à la sauce. Prends garde à toi, mon garçon, le bourreau de Toulouse s'est brûlé il y a trois jours à la chandelle, et il n'en avait pas approché autant que toi.

CARRIER, témoin. Après son arrestation Nézel m'a dit : « Si on nous fait faire la grande culbute, je te conseille d'acheter mon cheval. C'est une bête qui m'a sauvé de la guillotine et des coups de fusil plus d'une fois.

NÉZEL, au témoin. Pour faire ajouter foi à ce propos de commères, il faudrait d'abord prouver que je suis un niais et un bavard.

Plusieurs témoins cités à la requête des accusés sont entendus à la séance du 29. Le citoyen Petit-Remy, agent municipal, appelé à décharge par l'accusé Guerrier, ne se présentant pas, celui-ci demande qu'il soit recherché et amené par la force.

M. LE PRÉSIDENT. Ce témoin n'étant pas cité par le ministère public, il ne peut être ainsi contraint.

GUERRIER. C'est ça ! vous ne voulez pas le faire venir parce qu'il peut m'être favorable, tandis que s'il en manquait un seul pour faire jouer aux boules avec nos têtes, vous mettriez tous vos gendarmes à ses trousses. Allez toujours, je vous l'a déjà dit, votre compte est réglé ; on vous paiera tout ça à la première rencontre des sections.

NÉZEL. Parbleu ! tous les témoins sont des scélérats, et les juges sont de la même clique !

M. LE PRÉSIDENT. Taisez-vous, misérables ! ne me forcez pas à employer les moyens que la loi met à ma disposition pour maintenir l'ordre.

NÉZEL. C'est bon ! ne vous fâchez pas ! vous n'allez pas nous faire griller la plante des pieds peut-être, on vous appellerait chauffeurs ! (Il rit.) Au reste, reprend-il d'une voix sombre, je ne parle pas pour moi. Je connais mon affaire et j'aurais assez de têtes sur les épaules pour payer la route de Lyon à Paris qu'on ferait bien d'en faire cadeau à la guillotine. Un homme comme moi ne craint pas que Samson lui fasse la barbe avec son rasoir, mais la longueur de ces débats m'ennuie, condamnez-nous tout de suite, et que tout soit dit !

Plusieurs témoins, cités par les accusés, viennent déposer sur de prétendus alibis.

La fille Aubert, demeurant à Soissons, est introduite. Aussitôt, et sans attendre qu'on l'interroge, elle déclare avec volubilité qu'elle a soupé le 22 ventose, à Soissons, avec Sénéchal, dit *Toto*. M. le président lui fait remarquer tout ce que sa déposition a d'invraisemblable et de suspect. Le témoin persiste.

M. LE PRÉSIDENT. Prenez garde ; ceci est fort grave. Toto lui-même a déclaré dans l'instruction qu'il était parti de Soissons le 21.

LE TÉMOIN. S'il a dit cela, pourquoi donc alors que sa femme m'a recommandé de dire autrement ? (Hilarité générale.)

M. LE PRÉSIDENT. Ainsi, vous vous rétractez ?

LE TÉMOIN. Je me... je m'é... Non, monsieur, je ne m'écarte pas ! Je suis une honnête fille, et connue pour telle. (Rires dans l'auditoire et au banc des accusés.)

M. LE PRÉSIDENT. Je vous demande si vous convenez de n'avoir pas dit vrai, en affirmant que vous aviez soupé avec Toto le 22.

LE TÉMOIN. Ce que je dis est vrai. Je ne suis pas un quelqu'un à me dédire comme ça devant le monde.

Le capitaine-rapporteur se lève, et demande qu'en vertu de l'art. 367 de la loi du 3 brumaire an IV, la fille Aubert soit mise en état d'arrestation, comme prévenue de faux témoignage. Le conseil, faisant droit, ordonne l'arrestation du témoin, qui est aussitôt emmené par la garde.

La séance du 1er germinal fut encore consacrée à l'audition des témoins, dont les dépositions sans importance ne jetèrent aucune lumière nouvelle sur les faits

(1) Le jugement qui prononçait la condamnation de cet homme reçut son exécution sur la place publique de Montfort-l'Amaury, six semaines après son arrestation.

d'ailleurs surabondamment prouvés de l'accusation. A l'ouverture de la séance du 2, le président donna la parole au capitaine-rapporteur, qui commença ainsi son réquisitoire :

« Depuis long-temps des hordes d'assassins répandaient l'effroi dans l'intérieur de la république. L'habitant des campagnes, plus souvent victime de la férocité de ces monstres, ne quittait qu'en tremblant l'asile de son repos, craignant de le trouver dévasté à son retour. Inquiet pendant le jour, il craignait la nuit d'être égorgé.

» Plus de sécurité désormais, plus de quiétude pour le cultivateur. Le nourricier de l'état, celui qui donne du pain aux enfans de la patrie, était le plus à plaindre ; chaque jour lui apportait un crime de plus, chaque nuit le glaçait d'une nouvelle horreur. En vain la justice déployait sa vigilance vengeresse contre ces brigands : trop faible, trop lente, elle n'inspirait plus de terreur au crime.

» Le gouvernement, en vain, établissait sur tous les points les mesures de répression qu'il croyait les plus efficaces : le brigand bravait son impuissante sollicitude ; il pouvait se soustraire aux châtimens.

» Enfin, la loi du 29 nivose an VII fut rendue, et l'on en ressentit bientôt les effets salutaires. »

Passant aux crimes imputés aux accusés, le rapporteur en fait longuement ressortir l'énormité, assigne la part que chacun d'eux y a prise, et conclut à ce que les vingt-huit accusés présens soient déclarés coupables, et, par application de la loi, condamnés à mort.

Les défenseurs officieux prennent successivement la parole, et sont entendus dans l'ordre suivant. Les citoyens :

Balestier, pour Lolivret, la femme Lolivret et Loutrel ; Perrot, pour Guerrier, la veuve Thouvenel, Monier, Chemin et la femme Chemin ; Vincent, pour Mériotte et Marie Clouet ; Maton de la Varenne, *ancien avocat au parlement*, pour les frères Sénéchal et Lamarre ; Maugeret, *éditeur du Journal des Muses*, pour Dion ; Thévenin, pour Bocquet, Lecomte et Aubert ; Meslé, pour la veuve et la fille Fontaine : Poncet de la Grave, pour Garnier, Watermar, Mennecy et la fille Dubuisson ; Gaudefroy, pour Prévost ; Rousseau, pour la fille Leture.

Après deux jours consacrés aux plaidoiries, le président, à l'ouverture de la séance du 4, engagea Nézel à faire choix d'un défenseur.

NÉZEL. Je n'en ai pas besoin, mon affaire est dans le sac, et je ne veux pas vous faire perdre votre temps ni à moi non plus.

M. le président, après avoir fait constater au procès-verbal le refus de l'accusé Nézel, ordonne que tous seront reconduits à la Conciergerie. Le conseil entre dans la salle de ses délibérations, où il demeure renfermé vingt-cinq heures. Il rentre ensuite en séance, et rend son jugement qui condamne à la peine de mort les nommés Nézel, Gilles Chemin, François Mériotte, Hyacinthe Sénéchal dit *Toto*, François Guerrier, François Lolivret, Guillaume Monier dit *Bizet*, Charles Garnier, Pierre-Félix-Edouard Dion, Louis Lamare, Claire Leture, Marguerite-Jeanne Guerrier femme Chemin, Thérèse Julienne veuve Fontaine, Rose Fontaine, Marie-Thérèse Deligne, veuve Thouvenel, Marie-Louise-Adélaïde Grenot.

» A l'égard des autres accusés, le conseil ordonne :

» Que Jean-Jacques Prévost et Etienne-Nicolas Sénéchal soient renvoyés devant le tribunal criminel du département de l'Oise ; que Jean-Baptiste Bocquet soit renvoyé pardevant le directeur du jury séant à Laon ; que Claude Mennecy, François Lecomte, Jean-Thomas Loutrel, Jean-Pierre Aubert, François-Nicolas Potier, Charles-Marie-Alexandre Watemar, Marguerite Marioier, femme Lolivret, Marie Clouet, et Marie-Louise-Dubuisson, soient renvoyés pardevant le tribunal criminel du département de la Seine, pour y être jugés sur les crimes dont ils sont accusés, crimes commis antérieurement à la loi du 29 nivose an VI (1) ;

» Ordonne en conséquence que les pièces de la procédure intentée contre chacun des individus ci-dessus nommés, ainsi que les pièces à conviction et un extrait du présent jugement, seront adressés à chacun des tribunaux pardevant lesquels ils sont renvoyés !

» Ordonne que les effets, bijoux, argenterie, etc., ayant servi de pièces à conviction, et qui se trouvent reconnus par les diverses parties plaignantes qui ont été entendues, pour leur appartenir, leur seront délivrés sur leurs récépissés. Et, à l'égard de la somme de 6,415 francs déposée par le juge de paix de la division des Thermes entre les mains du capitaine-rapporteur, le conseil ordonne qu'ils seront déposés à la trésorerie nationale, sauf la déduction de 600 livres, répartie, tant aux différens accusés à titre de secours, que pour pourvoir au paiement des vingt mois de nourrice dus par l'accusé Nézel, ainsi qu'il l'a reconnu, au citoyen Déblé, vigneron à Montesson ;

» Enjoint au capitaine rapporteur de lire de suite le présent jugement aux condamnés, en présence de la garde assemblée sous les armes, et de les prévenir que la loi leur accorde vingt-quatre heures pour se pourvoir en cassation. »

Cet ordre ne reçut son exécution que le lendemain 5, à cause de l'heure avancée où avait été prononcé le jugement.

A huit heures du matin les condamnés furent conduits dans la chapelle de la Conciergerie, convertie à cette époque en préau d'hiver, et là, entre deux haies de soldats, ils entendirent la lecture du jugement.

« C'est la fin de la comédie, dit Nézel lorsque le capitaine-rapporteur eut terminé ; je vous prie au moins, citoyen, de donner des ordres pour qu'on nous laisse du tabac et la permission de fumer. » Il embrassa ensuite Claire Leture, sa maîtresse, qui demandait à grands cris qu'on lui rendît son enfant, qu'on avait eu la sage précaution de lui ôter. La fille Grenot fit la même demande aussi inutilement.

La veuve Fontaine, qui avait montré un odieux cynisme aux débats, parut accablée, et ne proféra plus une parole ; mais sa fille Rose fit retentir les voûtes de ses cris et de ses gémissemens. On mit fin à cette scène en séparant les condamnés, et, une heure environ après, on vint les avertir que les hommes allaient être transférés à Bicêtre, et les femmes à Saint Lazare. Ils déclarèrent alors qu'ils entendaient se pourvoir en révision, et, en conséquence, il fallut les faire descendre au greffe.

Ils y étaient depuis quelques instans, et le greffier procédait sur ses registres à l'énoncé préliminaire de leur pourvoi, lorsqu'un homme de haute taille, âgé d'une cinquantaine d'années, portant les cheveux sans poudre, et coiffé d'un large chapeau à trois cornes, se présenta, ayant quelque chose d'urgent à communiquer au greffier : « Dites, dites, fit celui-ci sans lever la tête, et en continuant d'écrire.—C'est que je suis fort embarrassé, répondit l'arrivant. Après le 9 thermidor, on a détruit une grande partie du matériel, et entre autres les paniers du tribunal révolutionnaire. Maintenant, voilà que le conseil de guerre vient de condamner dix-huit chauffeurs à mort, et moi je n'ai plus de panier assez grand pour contenir dix-huit corps. Comment faire?

— Bah ! ce n'est que cela qui vous embarrasse? interrompit Nézel en riant et en s'adressant à l'exécuteur des hautes-œuvres ; ne vous gênez pas, allez ; nous nous serrerons un peu, et moi, qui dois passer le dernier, je suis mince et ne tiendrai pas grand'place.

Le pourvoi en révision fut rejeté.

Le jour de l'exécution des dix-huit chauffeurs avait été fixé, à la suite du rejet de leur pourvoi, au 11 germinal an VII ; elle ne put avoir lieu ce jour-là, et le *Moniteur*, qui n'avait pas rendu compte de leur procès ni de leur condamnation, annonça simplement en deux lignes que l'on se trouvait obligé de surseoir, parce que dans la soirée de la veille 10 le condamné Nézel s'était ouvert les deux veines des bras dans son cachot, à l'aide d'un tesson de bouteille. Le surlendemain, l'état de Nézel s'étant amélioré, et les médecins commis pour l'examiner ayant déclaré qu'il pouvait être transféré de Bicêtre à Paris, et conduit au lieu de l'exécution, les dix-huit condamnés subirent la peine capitale à la place de Grève, au milieu d'un concours immense de curieux.

HORACE RAISSON.

(*Gazette des Tribunaux*.

L'ABBAYE DE MAUBUISSON.

Un peu avant que l'on n'arrive de Paris à la ville montueuse et tortueuse de Pontoise, on aperçoit à droite les ruines d'une riche et célèbre abbaye. C'était l'abbaye de Maubuisson, fondée en 1246 par la reine Blanche, mère de saint Louis, qui voulut y être enterrée.

La révolution a, de ses mains violentes, jeté bas l'antique monastère et dispersé au vent les cendres de la pieuse reine qui l'avait élevé. Tout est bien changé depuis quarante ans dans ces lieux que le temps avait trouvés durant cinq siècles toujours semblables à eux-mêmes. A la paix silencieuse du couvent ont succédé le bruit et l'agitation d'une active industrie ; le parc, avec ses arbres tristes et noirs, est devenu un riant verger ; enfin un arceau suspendu en l'air et qui marque la place où fut l'église, les parties basses du cloître soutenues par d'élégans piliers ; les fondations de l'abbatiale et les caveaux où l'on déposait ces pauvres religieuses quand elles passaient d'une mort à l'autre : voilà tout ce qui reste du vieil et saint édifice. J'oubliais encore la douce hospitalité.

J'étais à Maubuisson dans l'automne de l'année dernière. Un matin que j'assistais au déjeuner des ouvriers, je demandai par hasard quel était le jour du mois.

—Nous sommes le 13 octobre, répondit l'un d'eux.

— C'est le 13? reprit assez vivement la jardinière ; alors nous allons voir la dame au louis d'or.

— Qu'est-ce, lui dis-je, que la dame au louis d'or ?

— Ah ! monsieur, elle est maintenant bien âgée. Tous les ans elle vient ici aujourd'hui en équipage ; elle promène dans les ruines, ensuite elle me demande une lumière, et va dans la correction, où elle reste assez long-temps. En partant elle nous donne toujours un louis d'or. Mais quand elle ne viendrait pas cette année cela ne m'étonnerait pas ; l'année dernière elle était bien malade. Il a fallu que François aidât le domestique à la porter dans les ruines ; et quand elle est revenue de la correction elle s'est trouvée mal.

La *correction* est un petit caveau large de trois pieds, et un peu plus haut que la taille ordinaire d'une femme. Creusé à dix pieds au dessous du sol, l'air ni le jour ne sauraient y pénétrer. On y descendait autrefois de l'appartement même de l'abbesse, par un étroit escalier dont on voit encore les vestiges. C'est là que les religieuses, soumises à son autorité toute-puissante, allaient expier la faute d'avoir causé au réfectoire, de ne s'être pas levées au premier coup de cloche, et tant d'autres crimes irrémissibles aux yeux de Dieu, et surtout de saint Bernard, dont elles suivaient la règle.

J'avais fait peu d'attention aux paroles de la jardinière ; mais quand je revins de ma promenade accoutumée, une riche voiture rehaussée d'armoiries était dans la cour. J'allai dans le jardin, et je passais devant la porte par où maintenant on descend à la correction, quand sur le seuil de la première marche je vis une dame vêtue d'habits de deuil. Sa taille était élevée, sa figure noble, ses traits abattus moins encore par l'âge que par l'expression d'une vive et récente douleur. Comme elle chancelait, je lui offris mon bras ; un moment après elle s'évanouit, et j'eus bien de la peine à la reconduire jusqu'à la maison. Lorsqu'elle reprit sa connaissance, j'insistai pour qu'elle passât le reste de la journée et la nuit à Maubuisson ; elle y consentit enfin.

Le lendemain, me promenant avec elle dans le verger : « Monsieur, me dit-elle, je vous remercie de vos attentions ; que pourrais-je faire qui vous fût agréable ?

— Je n'aurais, madame, qu'une indiscrétion à vous demander, et je ne l'ose.

— Une indiscrétion, monsieur ?... Le motif qui m'amène ici ? C'est une histoire que mes enfans seuls connaissent ; je n'aime pas à la raconter,

(1) Tous ces individus furent condamnés à la peine de mort et exécutés, à l'exception de Nicolas Potier et de Marie-Louise Dubuisson, qui furent condamnés à vingt années de travaux forcés. Durant le cours de la nouvelle procédure, Jean-Pierre Aubert, dit *Cadet-Brûle-Gueule*, avait donné des marques non équivoques d'aliénation mentale. Bientôt il devint fou furieux et dut être transféré à l'hôpital de Bicêtre, où plus d'un de nos lecteurs pourra se rappeler de l'avoir vu enchaîné par le milieu du corps dans un cabanon, presque nu, l'œil sanglant, la chevelure et la barbe hérissées, et ne cessant pendant tout le cours du jour de proférer des hurlemens sauvages et d'atroces imprécations.

Mais vous avez eu tant soin de moi... d'une vieille femme!... cela est bien de votre part; et puisque vous le voulez, écoutez-moi donc :

« Je suis né à Beauvais en 1770. Ma mère mourut en me mettant au monde; mon père, bon gentilhomme de la province, se remaria peu de temps avec sa mort. Ma belle-mère s'occupa beaucoup de moi; mais plus tard, quand elle eut des enfans, elle partagea tout son temps entre eux et ses plaisirs.

» J'avais huit ans quand mon père fut nommé tuteur de l'un de ses neveux qui en peu de mois avait perdu son père et sa mère. Mon cousin vint habiter notre maison. La similitude de nos goûts, une sorte de mélancolie qui nous était commune, l'instinct confus de notre isolement dans le monde, nous eurent bientôt unis de cette vive amitié de l'enfance. Nous passions ensemble toutes les heures que n'occupait pas notre éducation, d'ailleurs très négligée. Cette innocente liaison n'effrayait pas nos parens, même à l'âge où elle aurait pu se changer en un autre sentiment. Il était convenu entre eux que nous serions bientôt séparés, et pour oujours.

» En effet mon cousin entrait à peine dans sa dix-huitième année, lorsqu'un jour mon père le fit appeler, et lui annonça qu'il était engagé comme volontaire dans un régiment qui s'embarquait pour les Indes, et qu'il devait se tenir prêt à partir le lendemain. Mon cousin accourut aussitôt pour m'apprendre cette fatale nouvelle. Après que nous eûmes beaucoup pleuré en cherchant à nous consoler, il m'embrassa et me fit jurer sur mon livre de prières que je n'en épouserais pas un autre, du moins jusqu'à son retour. Je le lui jurai, le lendemain il était parti.

» Mon tour arriva bientôt. Ma belle-mère entra un matin dans ma chambre, ce qu'elle ne faisait jamais; elle m'entretint longuement de la fortune modique de mon père, des charges nombreuses de sa maison; me dit que n'ayant pas de dot à me donner la profession de religieuse était la seule qui pût convenir à ma naissance; qu'elle connaissait l'abbesse de Maubuisson, que j'y serais bien reçue, qu'enfin c'était l'ordre de mon père. Cet argument était pour moi sans réplique, et huit jours après j'étais à l'abbaye de Maubuisson.

» L'usage était alors dans tous les couvens, quand une fille se présentait qui devait prendre le voile, d'attacher en quelque sorte à son noviciat une autre religieuse. C'était une amie, une compagne de tous les instans, qu'on chargeait de lui peindre en beau la paix et les douceurs de la vie monastique, en même temps qu'elle lui en dissimulait les austères ennuis. La compagne, l'amie qu'on me donna se nommait en religion sœur Rose de la Miséricorde. Nulle plus qu'elle, et sans le vouloir, n'était propre à ce genre de séduction. Avec elles toutes les pratiques de la règle semblaient aisées, tant elle les accomplissait facilement. Charmante fille qu'aimera mon cœur tant que je vivrai! Née dans une famille illustre, la pauvreté lui avait servi de vocation, comme à moi la volonté de mon père. Mais ce caractère docile s'était bien vite plié au devoir. Sa figure angélique, ses beaux yeux bleus, ses manières reposées, tout jusqu'au son mélodieux de sa voix était d'ensemble avec son âme tendre et naïve. Quand même on eût détesté le cloître, celui où on vivait avec elle aurait paru aimable.

» Elle eut bien vite toute mon affection, toute ma confiance, et elle me donna son amitié. Nous ne nous quittions presque pas. Lorsque j'étais séparé d'elle, je pensais à mon cousin; mais qu'était-il devenu? devais-je le revoir? Puis la volonté de mon père venait se jeter entre lui et moi comme un obstacle insurmontable. Ainsi je voyais arriver, non sans regret, mais sans trop de frayeur, le moment où je devais prononcer mes vœux. C'était dans trois mois,

» Un soir, au mois de juin, en rentrant dans ma cellule, je trouvai une lettre sur mon lit. J'hésitais si je la porterais à madame; mais quand j'eus regardé l'adresse, je n'hésitai plus. J'avais reconnu l'écriture de mon cousin. Il me disait qu'il était revenu en France pour recueillir l'héritage assez considérable que lui avait légué un frère de sa mère; qu'arrivé à Beauvais, il avait appris le sort qu'on me préparait; que son désespoir était au comble. En même temps il me rappelait mes sermens, me priait de ne pas l'abandonner. Tout était prévu. A force d'argent il avait gagné quelques personnes de la maison. Si je voulais, le jeudi suivant, me trouver à cette tourelle que vous voyez d'ici, et qui regarde le nord, il se chargeait du reste; nous quitterions ensemble la France. Si je ne venais pas, il se brûlerait la cervelle.

» Cette menace est toujours effrayante pour une jeune personne; elle l'était encore plus pour moi qui connaissais le caractère de mon cousin. Jamais homme, sous un extérieur calme et réfléchi, ne cacha des passions plus violentes. Avec de l'irrésolution dans les petites choses, il avait une détermination invariable dans les grandes. Si jamais il se fût décidé à se tuer, il aurait arrangé sa mort comme une affaire de la journée; et la mort, à l'heure dite, l'aurait trouvé exact au rendez-vous

» Cette lettre me jeta dans un désordre d'esprit que vous ne sauriez concevoir. Je passai une nuit horrible; la fièvre me dévorait. En même temps mon cœur s'était révélé à moi tout entier. Ce n'était plus une affection de sœur que j'éprouvais pour lui; c'était l'amour, et l'amour le plus ardent. Je maudissais et le cloître et la barbarie de mon père. Volontiers je me serais cassé la tête contre les barreaux de ma fenêtre.

» Le lendemain, Rose s'aperçut facilement de mon trouble; elle m'en demanda la cause. Je lui montrai la lettre de mon cousin, qu'elle déchira pour ne compromettre personne; puis elle m'opposa les préceptes de la religion, la douleur de mon père, les dangers que je courais en suivant dans les pays étrangers un homme qui n'était pas mon mari. Je lui répondais que je ne voulais pas être religieuse, qu'on me sacrifiait, que j'aimais mon cousin, qu'il se tuerait, et que moi-même j'en deviendrais folle, ou plutôt en mourrais de douleur. Ensuite nous nous mettions en prières, et nous pleurions beaucoup.

» Ainsi pendant trois jours; le quatrième, Rose vint à moi d'un air plus tranquille. — Ma pauvre amie, me dit-elle, je vois que les commandemens de notre religion et mes conseils sont impuissans; mais j'ai pensé à une chose qui peut-être conciliera votre amour et ce que vous devez à Dieu. D'abord vous ferez semblant d'être malade, vous ne mangerez pas au réfectoire; madame me fera venir, me demandera ce que vous avez; je lui dirai que ce n'est rien, que seulement vous avez besoin d'exercice. Elle me donnera la clef du parc, comme elle fait toujours pour nos sœurs qui sont malades.

» Le jour où monsieur votre cousin vous a donné rendez-vous, nous monterons dans la tourelle, dont la porte n'est jamais fermée; vous lui parlerez à travers la grille de la petite fenêtre; vous lui direz que vous n'avez pas prononcé vos vœux; s'il le faut même, que vous ne les prononcerez pas; qu'il s'adresse à votre père, et puisque monsieur votre cousin est riche, il vous mariera. Sans doute, ajouta-t-elle en m'embrassant, vous me quitterez, mais heureuse et sans désobéir à Dieu. Cela du moins me consolera. » Voilà le plan qu'avait imaginé sa sagesse de vingt-deux ans, et qu'adopta mon amour.

» Ainsi que Rose me l'avait ordonné, je feignis d'être malade. Madame nous donna la clef du parc; nous y allions tous les soirs. Le jour fatal, vous jugerez quelle était notre inquiétude. Rose cependant avait conservé quelque courage; moi, j'étais plus morte que vive. Arrivées à la tourelle, la porte, contre l'usage, était fermée; mais tout auprès une haute échelle était appuyée contre la muraille. Nous ne savions que faire, quand mon cousin parut de l'autre côté du mur; il voulait descendre; nous nous jetâmes à genoux, en le priant de n'en rien faire, lui disant qu'il se perdrait et nous aussi. Il y consentit, à condition que je monterais moi-même à l'échelle de notre côté. Tremblante je lui obéis; mais à peine étais-je arrivée à lui qu'il me saisit par le bras; en même temps son valet de chambre se plaça sur la muraille, et tous deux m'enlevèrent moitié morte de frayeur et peut-être d'un autre sentiment. Trois jours après, nous étions en Hollande où il m'épousa.

» Ce mariage a toujours été heureux. Cependant au milieu des premières joies de notre union, une amère pensée corrompait mon bonheur. Quel était le sort de Rose, et combien il devait être affreux, si on l'avait regardée comme complice de ma fuite! lorsqu'un jour je reçus une lettre d'elle. En voici la copie. Relisez-la-moi; quoique je la sache par cœur, j'aime toujours à l'entendre. »

Alors elle me donna la lettre suivante, qui portait son nom et son adresse. Je lui demandai ensuite la permission de la garder, et elle me le permit. Je la rapporte ici dans son incorrecte simplicité.

« A la royale abbaye de Maubuisson, 20 décembre 1791.

» Ma chère sœur en Jésus-Christ, Louise-Bénédictine,

» Vous serez sûrement bien étonnée de recevoir une lettre de moi. Je vous dirai plus tard comment. Mais partout où vous la lirez, je prie Dieu qu'elle vous trouve fidèle à ses saints commandemens et heureuse.

» J'ai bien des choses à vous dire de la maison et de ces dames; mais comme je pense que vous êtes principalement inquiète de ce qui m'est arrivé après que vous avez été partie, je commencerai par là.

» Quand monsieur votre cousin vous a portée de l'autre côté du mur, j'ai eu une grande frayeur; je craignais que vous ne tombiez, et que vous ne vous fassiez mal, car le mur est bien haut. Je vous ai appelée plusieurs fois, mais vous ne m'avez pas répondu. Quelques minutes après, j'ai entendu le bruit d'un carrosse qui s'en allait. J'ai bien vu que vous étiez perdue pour moi et à toujours, et alors j'ai pleuré.

» Je ne savais où j'en étais ni ce que je faisais. Cependant j'ai eu l'idée de tirer l'échelle; et malgré qu'elle fût trois fois plus lourde que moi, je l'ai traînée dans les choux, auprès du bassin. C'était pour que si l'on venait, on ne s'aperçût pas par où vous étiez partie; car si l'on vous avait retrouvée, on vous aurait rendue bien malheureuse. Ensuite je rentrai presque en courant par la grille de Saint-Benoît. Je suis arrivée au moment où l'on sonnait l'*Angelus*.

» Je me suis toujours imaginé que les dames de l'infirmerie avaient pensé que vous étiez revenue au cloître, tandis que nos dames du cloître vous croyaient toujours à l'infirmerie; car ce soir-là on ne s'aperçut de rien. Quant à moi, vous jugez qu'il ne me fut pas possible de dormir. Lorsque j'entendais le plus petit bruit dans la cour ou chez madame, je croyais toujours que c'était vous qu'on ramenait.

» Mais le lendemain, madame ordonna que tout le monde irait dans la grande salle, près du réfectoire. Quand tout le monde y fut, elle arriva avec sœur supérieure. Je mis mon ame dans les mains de Dieu, persuadée que c'était mon dernier jour.

» Madame était tranquille comme à son ordinaire; elle fit la prière : *Veni, sancte Spiritus*. Lorsqu'elle fut terminée, elle se leva et nous dit : « Mes sœurs, je recommande à vos prières Mlle Louise-Bénédictine. Dieu » ne lui avait pas donné la vocation. Elle nous a quittées. Récitons pour » elle l'oraison *pro peccatoribus*. » Vous pensez bien que je ne fus pas celle qui priai de moins bon cœur pour vous. Mais toutes ces dames prièrent aussi du fond de leur ame; car tout le monde ici vous aimait, et vous auriez pu y être bien heureuse. Dieu a disposé autrement de vous. Que sa volonté soit faite,

» Il n'y eut rien de nouveau pendant huit jours. Le neuvième, c'était

un mardi, je croyais y être encore, madame me fit demander. Comme elle m'aimait assez et me faisait venir souvent, j'espérais que ce n'était pas pour cela. Mais dès que je fus montée chez elle, je n'espérai plus Elle était assise dans son grand fauteuil, et me regardait avec ces yeux noirs qui vous faisaient tant de peur. Moi j'étais tremblante comme la feuille et pâle comme mon voile. Alors elle me dit : « Vous avez bien peur, mademoiselle. » A ce mot de mademoiselle, je devins plus tremblante encore : « Oui, continua-t-elle, mademoiselle, car vous n'espérez pas certainement que j'appelle ma sœur une athée comme vous. » Je vous répète ce vilain mot pour mon humiliation et la pénitence de mes péchés. Je ne puis vous dire combien il m'a fait de mal. J'ose pourtant dire que je ne l'ai pas mérité. Vous le savez, ô mon Dieu, si je vous adore dans vos œuvres et dans les mérites de votre divin fils.

» Je ne pouvais me tenir sur mes jambes, et je m'approchai de son prie-Dieu pour m'appuyer. « Ne touchez pas à mon prie-Dieu, me dit-elle. » Puis elle ajouta : « Est-ce que vous aviez aussi peur quand vous avez aidé Mlle Louise-Bénédictine à s'enfuir? » Et comme je ne lui répondais pas : « Mais répondez-moi donc, s'écria-t-elle d'une voix terrible. » Alors je manquai de tomber sans connaissance. Elle le vit bien, et, prenant alors un air plus doux, elle me dit : « Ecoutez-moi et répondez sans mentir. Avez-vous parlé de cette histoire à quelque personne?» Je lui assurai que non, comme cela était vrai. « Eh bien ! reprit-elle, je vous défends d'en parler à qui que ce soit. Je tiens à ce que cette affaire soit ignorée, à cause de la réputation de la maison et des philosophes. La moindre indiscrétion vous attirerait toute ma colère ; en attendant, je vous livre à celle de Dieu. »

» Comme alors madame ne me disait plus rien, je crus qu'elle n'avait plus rien à me dire. Je la saluai, et j'allais me retirer quand elle me rappela et me dit : « Mettez-vous à genoux ; » et lorsque j'y fus : « Je vous répète, continua-t-elle, que je ne juge pas à propos de vous punir de votre faute devant les hommes comme elle le mérite ; mais n'espérez pas qu'elle ne soit point du tout punie. » Je lui répondis que j'étais prête à faire ce qu'elle ordonnerait. « Eh bien ! dit-elle, pour que je vous punisse sans qu'on sache que c'est à propos de Mlle Louise Bénédictine, je vous ordonne de commettre le samedi de chaque semaine une faute contre la règle, afin que j'aie un prétexte. Votre pénitence sera d'aller à la correction depuis la fin des matines jusqu'à la messe, que vous entendrez sous la lampe. Maintenant levez-vous, vous pouvez vous retirer. »

»Vous voyez, ma chère Louise-Bénédictine, que madame a encore été bien bonne, car elle pouvait l'écrire à notre saint-père qui pouvait me faire mourir, au lieu que je ne vais qu'une fois par semaine à la correction. Je vous dirai franchement que la première fois qu'on m'a mise dans cette vilaine prison j'ai eu bien peur et j'ai beaucoup pleuré. Maintenant j'en ai pris à peu près l'habitude ; j'y prie Dieu et la sainte Vierge pour vous. Si vous êtes heureuse avec monsieur votre cousin, qui est sûrement votre mari, car vous êtes trop sage pour ne pas l'avoir épousé, je ne regrette point de souffrir un peu pour votre bonheur. Notre Sauveur a souffert bien d'autres douleurs pour nous.

» Ce qui me fait plus de peine que d'aller à la correction, c'est de commettre tous les samedis la faute que Madame m'a ordonnée. Je vous assure que cela m'embarrasse beaucoup. Dans le commencement, je faisais semblant de dormir à matines, mais ces dames avaient fini par se demander pourquoi je dormais toujours le samedi et jamais les autres jours. Maintenant ce jour-là je ne fais pas ma chambre, et je me mets à rire comme une folle pendant la collation. Une fois il m'est arrivé de regarder en l'air pendant le saint sacrifice, mais je ne l'ose plus ; j'ai peur d'offenser Dieu quoiqu'il sache bien pourquoi.

» Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de faire le mal, et je plains les méchans qui le font toujours. Il y a deux mois j'avais oublié que c'était samedi, et je n'avais pas fait la faute. Madame m'a fait venir ; elle était très fâchée contre moi. Elle m'a mise à la correction comme à l'ordinaire, et après la messe j'y suis retournée jusqu'à vêpres, que j'ai entendues sous la lampe, ainsi que complies et *Magnificat*. Mais, au salut, comme je me suis trouvée mal d'être si long-temps à genoux, elle m'a permis de l'entendre à ma place.

» Je vois que j'ai employé toute ma feuille de papier à vous parler de moi, et jamais je ne pourrai en avoir une autre. J'aurais cependant bien des choses à vous dire de ces dames et de la maison. Vous ne la reconnaîtriez pas si vous y reveniez ; elle vous paraîtrait bien triste en comparaison de ce qu'elle était de votre temps. Le père Boulogne, qui était si bon, est parti pour les pays étrangers ; il ne reste plus que le père Chennevière, dont je ne veux pas dire de mal. La plupart de nos demoiselles pensionnaires nous ont aussi quittées. Une d'elles, Mlle Marie de Saulieu, doit encore s'en aller demain. Quand j'ai su qu'elle vous était un peu parente, je me suis liée avec elle. C'est elle qui m'a promis de cacher cette lettre, de s'informer où vous êtes, et de vous l'envoyer. Mais il y a une chose qui vous ferait bien de la peine ainsi qu'à moi, c'est de voir combien tous les jours on se relâche de la règle. Madame et madame supérieure vont presque tous les jours à Paris. On dit que c'est à cause des couvens qu'on veut supprimer; mais il faudra toujours des couvens pour prier Dieu, et le roi ne voudra pas qu'on supprime le nôtre, qui a été fondé par la mère de son saint aïeul. Quant à moi je ne puis me faire à l'idée que je n'y finirai pas mes jours. Je demande cette grâce tous les soirs à mon bon ange gardien, et j'ai un sentiment secret qu'il me l'accordera. Ce que je pense, par exemple, c'est qu'on nous enverra d'autres sœurs de notre ordre, parce qu'on dit que nous sommes trop riches. Il pourra en venir tant qu'il voudra, nulle ne sera pour moi ma bonne sœur Louise-Bénédictine.

» Adieu, recevez les bénédictions et les prières pour votre salut de votre sœur qui vous aime bien,

Rose de la Miséricorde.

» *N. B.* Surtout ne m'écrivez pas et ne cherchez pas à me voir, car je serais perdue. »

La dame reprit : « Dans cette lettre l'âme de ma pauvre Rose se montre à vous tout entière ; assemblage touchant de sincère dévotion et de vive amitié. Elle me disait quelques unes de ses peines, encore se les faisait-elle légères pour ne pas m'en accabler ; en même temps elle me cachait les plus poignantes. Ah ! ce n'est pas dans cet odieux cachot qu'elle devait le plus souffrir, mais au cloître, aux heures de promenade, à la classe, partout enfin. Vous ne savez pas, monsieur, ce que c'est que la malignité d'une quarantaine de religieuses oisives qui n'a pour s'exercer qu'un cercle rétréci : je le sais, moi, je sais combien de dédaigneuses paroles ont dû blesser son oreille, combien d'injurieux soupçons attrister ce cœur noble et sensible.

» Cependant la révolution marchait à grands pas, la France était ouverte à tous ceux que des affaires politiques ou religieuses en avaient bannis. Mon mari aurait pu y rentrer depuis long-temps, mais des affaires importantes le retenaient à La Haye. Nous ne revînmes en France que dans l'automne de 1791.

» Nous étions à Valenciennes au commencement d'octobre, lorsque je lus dans les papiers publics un décret de l'assemblée qui supprimait immédiatement plusieurs monastères. L'abbaye de Maubuisson était du nombre.

» Je hâtai mon départ de quelques jours; il me tardait de revoir ma chère Rose et de lui offrir dans ce monde où elle allait se trouver seule l'appui d'une amitié qu'elle avait achetée si cher. J'arrivai à Paris le 12 octobre ; le 13 j'étais à Maubuisson.

» Je ne vous dirai pas quel sentiment pénible j'éprouvai en voyant les portes de ce cloître, murées pendant tant de siècles, ouvertes à qui voulait entrer ; l'église dévastée, ses tombes violées, leurs ossemens profanés. Hélas ! un spectacle plus triste encore m'attendait.

» Comme je demandais à tout le monde ce qu'étaient devenues les religieuses, on me répondit que la tourière seule pourrait m'en instruire. Elle occupait l'appartement de l'abbesse, j'y montai bien vite.

» Cette femme me reconnut sur-le-champ. Qu'est-devenue, lui dis-je, sœur Rose de la Miséricorde? » A ce nom, elle pâlit, trembla, et sans me répondre alluma un flambeau, et chercha des clés.

» Au nom du ciel, lui répétai-je, où est sœur Rose? Serait-elle morte ?

» Oh ! madame... madame, venez vite... On l'a oubliée. — Oubliée ! mais où donc ? — A la correction, où on l'a mise dimanche, un peu avant que les commissaires du district ne soient venus.

» Dimanche ! et nous sommes au samedi !

» Lever la trappe, descendre l'escalier, ouvrir la porte, tout cela ne fut pour nous que l'affaire d'un moment ; mais, oh ! monsieur, quelle horrible vue, et comment ai-je pu y survivre !

» La malheureuse était morte de faim, et tout montrait combien son agonie avait été cruelle. Son voile et ses habits de laine étaient déchirés en lambeaux, son crucifix brisé, elle couchée sur ces débris. Je la pris par le milieu du corps, et la levai devant moi, raide et comme d'une seule pièce. Sa main droite avait déchiré son sein ; ses dents blanches et allongées, que laissaient voir ses lèvres contractées par la douleur, étaient enfoncées dans son bras gauche, qu'elles avaient meurtri en plusieurs endroits. En même temps, ses yeux immobiles et tout grands ouverts me regardaient en face. Horrible tête-à-tête que je ne pus soutenir ! Je tombai en la serrant dans mes bras. Il fallut employer la force pour nous séparer. Le lendemain, quand je retrouvai la raison, mon mari était venu, qui m'emmena.

» Voilà, monsieur, l'événement déplorable qui me ramène ici tous les ans le 13 octobre. J'y viens, non pas demander grâce à ma bonne Rose de la mort que je lui ai donnée : oh ! non, j'en suis bien certaine, au milieu de toutes ses souffrances, il n'y a eu ni dans son cœur ni dans sa bouche une seule malédiction pour moi ; mais je viens avec elle prier Dieu qu'il nous réunisse dans l'éternité. Je viens revoir ce jardin, ces allées, ce cloître, où tant de fois nous nous étions juré une amitié éternelle, où tant de fois nous nous sommes promis de mettre en partage les peines et les plaisirs de notre vie entière ; inégal partage, où fut pour moi la faute, et ce que dans le monde on appelle le bonheur, pour elle l'innocence et un affreux châtiment. »

La dame achevait ces mots, quand on l'avertit que sa voiture l'attendait. Je lui donnai le bras pour rejoindre. Quand elle y fut montée : « Monsieur, me dit-elle, je n'ai pas besoin de vous recommander le secret de cette histoire, et surtout celui de mon nom, du moins tant que je vivrai. »

Je viens d'apprendre que Mme Louise-Bénédictine de Saint-Simon était morte il y a quelques jours.

Etienne Bequet.

LES GUÊPES (1).

(LIVRAISON DE DÉCEMBRE.)

J'ai déjà parlé de cet usage peu décent qui se glisse depuis quelque temps à propos des lettres de *faire part*.

Autrefois la mort avait place d'honneur, et c'était au bas de la lettre— qu'on mettait : *de la part de *** de *** et de ****.

Aujourd'hui les parens et héritiers — commencent par vous annoncer leurs noms et prénoms, titres, emplois, décorations, etc., puis quand tout est fini, quand il ne reste plus rien à dire sur eux-mêmes, ils vous apprennent accessoirement en deux lignes que monsieur un tel est mort — et que ce monsieur un tel avait pour titres et dignités l'honneur d'être père, oncle et cousin des remarquables personnages mentionnés plus haut.

Voici de cette inconvenance un des exemples les plus frappans qui me soient encore tombés sous la main.

« Monsieur S***-Mais***, négociant à Lezay, ancien militaire, ancien notaire, ancien maire, ancien suppléant du juge de paix, ancien membre du conseil d'arrondissement, ancien membre du conseil général, et actuellement membre du conseil municipal de sa commune, du comice agricole de Melle et de la société d'agriculture de Niort; Monsieur L*** R***, notaire à Sauzé, membre du conseil d'arrondissement et du conseil municipal de sa commune, et Mademoiselle L*** R***, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire, le 19 de ce mois, de madame S***-Mais***, L***-M*** Berl***, leur épouse, belle-mère et grand'mère. »

Ce nouveau mode a plusieurs inconvéniens :

1° En lisant « M. Mais***, *ancien* militaire, *ancien* notaire, *ancien* maire, *ancien* suppléant du juge de paix, *ancien* membre du conseil d'arrondissement, *ancien* membre du conseil général, »

Vous pouvez supposer que ce monsieur, qui n'est plus tant de choses, n'est peut-être plus vivant. — a quitté la vie avec tous ses honneurs et que c'est lui que vous êtes invité à pleurer ; — vous vous le tenez pour dit — et vous n'en lisez pas davantage.

Quelque temps après vous le rencontrez dans la rue, — quand vous savez suffisamment regretté et quand vous êtes entièrement consolé de sa perte.

2° Ennuyé de tant de parens, de tant de dignité, de tant de gloire, — vous n'allez pas jusqu'au bout, vous jetez le papier au feu, — et deux mois après vous allez tranquillement faire une visite à Madame Berl*... — la vraie défunte, — vous la demandez au concierge, lequel vous répond qu'elle est toujours morte.

Il est vrai que la lettre de faire part est à deux fins, et qu'elle annonce à la fois la perte douloureuse de Madame Berl*** et celle des titres de notaire, — de suppléant du juge de paix, — de maire, etc., etc.

Rapprochez cette lettre d'une autre lettre publiée par le même M. Mai*** le 26 juillet 1832 — et où l'on trouve, — après deux ou trois pages consacrées à l'éloge de son administration comme maire de Lezay : — » Si j'ai parlé de ce que j'ai fait pour mon endroit, qu'on n'aille pas croire que j'y mets de la vanité ; — non, je n'en ai jamais été affublé. »

Il est fâcheux que tout le monde n'ait pas, en pareille occurrence, le courage qu'a eu ces jours derniers un homme en place.

Un monsieur lui avait demandé une audience ; — ce monsieur, bien mis, — s'exprimant avec facilité, lui dit : — Vous êtes un homme d'esprit, on peut s'expliquer franchement avec vous. — Je fais la biographie de tous les fonctionnaires publics ; — j'ai commencé par la vôtre, elle renferme des détails curieux, — des choses de votre vie privée que vous pensez bien ignorées, — ce sera une pâture friande pour la malignité du public : — la chose est imprimée et va paraître ; — cependant, comme je sais que vous êtes un galant homme, — j'ai pensé qu'on pouvait s'arranger avec vous ; — j'ai fait écrire cela par un pauvre diable d'homme de lettres auquel j'ai promis 500 fr. ; — je dois pour le papier de l'imprimeur 500 fr. ; — je compte faire 500 fr. d'annonces.

— Donnez-moi 1,500 fr. et une place, — et je vous livre tous les exemplaires de la brochure sans en réserver un seul.

— Eh bien, monsieur, j'ai précisément une place qui vous convient à merveille.

— Dans quelle administration ?

— Dans la police.

— J'aimerais mieux une autre chose, — mais n'importe; — dans quelle partie de la police ?

— A la salle Saint-Martin.

L'homme en place sonne, — fait arrêter le quidam, et le fait, en effet, conduire à la salle Saint-Martin, — d'où il a été mis en prison, — d'où il ne sortira que pour être jugé, — si l'homme en place est brave jusqu'à la fin.

On lisait cette semaine dans presque tous les journaux de Paris : « La crue rapide des eaux de la Seine a failli coûter avant-hier au soir la vie à un vieillard qui, monté sur un petit batelet amarré près du pont de Beau-Grenelle avait été renversé dans le fleuve par un violent coup de vent. Le malheureux vieillard allait périr, lorsqu'un ouvrier maçon, nommé Renaud, se jeta aussitôt à la nage et parvint jusqu'au vieillard, qu'il soutint d'un bras, tandis que de l'autre il nagea jusqu'à la rive. Ses courageux efforts eurent un plein succès : il déposa son précieux fardeau sur la berge, et bientôt il conduisit le vieillard dans sa demeure, où les bénédictions d'une famille reconnaissante l'ont payé de sa généreuse action. »

Les actions de ce genre, — il faut le dire, — sont assez fréquentes, — et c'est un genre de courage que les gens bien élevés paraissent abandonner au peuple — comme une vertu trop robuste ; — toujours est-il que nous n'entendons jamais dire à la suite de ces récits — que l'autorité — soit intervenue pour récompenser cette belle action, — pardon, — je me trompe, — si le maçon Renaud — l'exige, la préfecture de police — lui donnera vingt-cinq francs.

Vingt-cinq francs pour avoir sauvé la vie d'un autre homme au péril de la sienne !

Il n'y a donc plus que les actions honteuses et infâmes qui soient récompensées en France ?

Mais faites le compte des désintéressemens qu'il faut acheter, — des incorruptibilités qu'il faut payer, — des indépendances qu'il faut soudoyer, — et vous verrez qu'il ne reste pour PAYER le dévoûment du maçon Renaud que les *bénédictions d'une famille reconnaissante*.

Certes, je ne suis pas d'avis qu'un trait de ce genre soit récompensé par une somme fixe ou par de l'argent ; — mais regorge-t-on donc d'honnêtes gens au point qu'il n'y ait pas une place à donner à un homme brave et généreux ?

Il est une chose honteuse, infâme, qui n'est assez flétrie ni par les tribunaux ni par l'opinion.

Je veux parler d'une sorte de vol lâche et ignoble. — que les filous appellent *chantage*, et que l'on retrouve aujourd'hui, sans interruption, depuis les carrefours les plus mal famés jusque dans les administrations, dans les ministères, — dans les lieux les plus élevés et les plus respectés.

PREMIER EXEMPLE.

Une petite fille de quatorze ans s'introduit chez un homme, sous prétexte de lui vendre des cure-dents ; — un quart-d'heure après, le père et la mère, — ou un oncle, — ou un frère aîné — arrivent en fureur, — menacent, — crient, pleurent ; la fille était jusqu'ici vertueuse ; — elle n'a pas seize ans ; — on va faire un procès criminel ; — l'honneur de la malheureuse enfant est perdue ; — toute une famille désolée ne pourra se calmer que par cent écus ; on marchande la consolation de la famille, — on s'arrange à 60 fr., le tour est fait, et la jeune innocente va continuer ses exercices dans un autre quartier.

DEUXIÈME EXEMPLE.

Un cocher de fiacre a conduit une femme bien mise dans un quartier éloigné ; — elle était pâle, troublée ; — elle est restée plusieurs heures, — s'est fait descendre au coin d'une rue et a payé le cocher généreusement — sans compter.

Le cocher la suit, voit où elle demeure, — apprend son nom du portier, — et le lendemain vient demander à lui parler ; — il s'adresse à une femme de chambre ; — la femme de chambre avertit sa maîtresse qu'une sorte d'ouvrier, vêtu d'un carrick, veut lui parler.

— Demandez ce qu'il veut.

— Il ne veut répondre qu'à madame.

— Alors, je ne le reçois pas, — renvoyez-le.

— C'est le cocher qui a conduit madame hier.

— Ah mon Dieu !

Elle pâlit, — s'appuie sur un meuble.

— Faites-le entrer, — bien vite, — que personne ne le voie.

La femme de chambre, étonnée, obéit.

— Madame, dit le cocher, je suis bien fâché qu'on ait dérangé madame, j'aurais aussi bien parlé à monsieur.

— Grand Dieu ! — ne vous en avisez pas ; — que me voulez-vous ?

— C'est qu'hier madame s'est trompée d'un quart d'heure ; — nous sommes restés trois heures *là-bas*, — et...

— Vite, combien est-ce ?

— C'est à la générosité de madame.

— Tenez, voilà cent sous ; allez-vous en bien vite.

— J'ai eu bien froid à attendre, madame ; je suis sûr que M... aurait été plus généreux.

— Voilà 20 francs.

Le cocher s'en va, — mais de temps en temps — il vient mystérieusement trouver la femme de chambre — et demande si madame n'a rien à lui ordonner. — La malheureuse femme, — à demi morte de frayeur, — lui fait chaque fois remettre un louis.

Une fois, — elle a voulu refuser cet impôt ; — le cocher a alors demandé si M... y était. — Elle a envoyé le louis à l'instant même.

Dictionnaire français-français.

BOUCHER, *boucherie*. — Sorte de morgue où sont étalés publiquement des cadavres sur des linges tachés de sang. — C'est là que chacun va choisir le morceau de cadavre qu'il aime le mieux pour s'en repaître le soir avec sa famille et ses amis.

BOUILLON. — Les savans sont des gens qui sur la route des choses inconnues, s'embourbent un peu plus loin que les autres, — mais restent

(1) Chez Martinon, libraire, rue du Coq-St-Honoré, 4.

embourbés, parce qu'ils ne veulent pas avouer qu'ils le sont, et se gardent bien de crier au secours!

Il y a vingt-cinq ans. — M. Darcet imagina de faire du bouillon avec de la gélatine, — c'est-à-dire en soumettant les os dépouillés de viande à l'action de la vapeur.

Le bouillon ainsi produit était fade. — donnait des nausées, etc.; mais l'Académie — représentée par une commission — le trouva et le déclara excellent. En conséquence, — on en donna, sans réclamation pendant *quinze ans* aux malades des hôpitaux.

Au bout de *quinze ans*. — on crut s'apercevoir de quelque chose. — On fit de nouvelles expériences sur la gélatine, — et on découvrit cette fois — que la gélatine et le bouillon. — qui en est fait, — sont d'une mauvaise odeur et d'un mauvais goût. — ne contiennent *aucun principe alimentaire*, mais chargent et fatiguent l'estomac, qui ne peut les digérer. — Un élève des hôpitaux se soumit à la gélatine pour toute nourriture; — il ne put continuer ces régimes que quatre jours — et resta avec une *gastralgie intense*.

M. Gannal — a essayé d'en nourrir lui et sa famille. — Au bout de quelques jours. — ils étaient tous malades et mourant de faim.

Eh bien! il y a dix ans de cela, et on n'a pas encore défendu l'emploi de la gélatine dans les hôpitaux. — Les malheureux malades — reçoivent encore comme bouillon — un liquide mauvais au goût, malsain et sans aucuns principes nutritifs.

Parce que M. Darcet ne veut pas s'être trompé.

Parce que l'Académie des sciences ne veut pas avouer qu'elle s'est laissé tromper.

Parce que les divers ministres qui se succèdent ont bien d'autres choses à faire.

BOUCON, voyez *arsénic*.

BREVET. — Un brevet est un morceau de papier ou de parchemin que tout le monde *obtient* moyennant une somme de sept cents ou de quinze cents francs.

Il n'y a pas de pilules inconvenantes, de pâtes obscènes, de mécanique ridicule, — qui ne commence par se munir d'un brevet, — après quoi l'on met dans les journaux: « *A obtenu* UN BREVET *du roi*. »

Ce qui a tout à fait l'air d'une petite approbation spéciale de S. M. — Le public achète et se trouve volé ou empoisonné.

Il serait de la dignité du gouvernement de ne pas laisser ainsi le roi complice des marchands d'orviétan de son royaume, — et d'expliquer d'une manière formelle ce que c'est qu'un brevet; — mais il s'agit bien de dignité aujourd'hui!

Si le public savait ce que c'est qu'un brevet, il ne s'y laisserait plus prendre. — Si le public ne se laissait plus prendre à ce gluau, les charlatans ne le tendraient plus. — Conséquemment, cela ferait un certain nombre de pièces de 750 f. et de 1,500 fr. qui cesseraient de tomber dans les coffres de l'état.

BROUILLARD. — Interrompt toujours les dépêches télégraphiques dont le gouvernement ne veut faire connaître que la moitié.

BRUNE. — C'est le nom qu'une femme blonde donne à la maîtresse présumée de son mari. — « Il est allé voir sa *brune*. »

Une femme brune, au contraire, dit, — en pareille circonstance: « Il est allé voir sa blonde. »

Toutes les femmes savent, par un merveilleux instinct, — que l'infidélité n'est pas pour une femme plus jolie, mieux faite — ou plus spirituelle, mais simplement pour une *autre* femme.

Ceci devrait mettre leur amour-propre à son aise: — On peut être blessée de se voir préférer une femme — pour l'esprit ou pour la figure, — mais il est en ce cas une supériorité incontestable dont on ne peut se fâcher — et à laquelle on ne peut prétendre, — c'est celle d'être *une autre* femme.

ALPHONSE KARR.

La Comédie française à Dresde.

Mlle Mars. — Talma. — Fleury — Emilie Contat. — Mme Thénard. — Mlles Bourgoin, Mézeray. — Thénard fils. — Saint-Prix. — Saint-Phal. — Vigny. — Michot. — Baptiste cadet. — Michelot. — Barbier. — Desprez.

Le théâtre de la cour. — Le roi de Saxe et sa famille — Nos chefs d'œuvre appréciés à l'étranger. — Mlle Mars chez l'empereur. — Jugement de Napoléon sur Mlle Levert et Mlle Mars dans le rôle d'Elmire.

Mlle Mars faisait les délices de la cour et de la ville, et recevait l'élite des grands personnages réunis à Dresde. Maréchaux, généraux, ambassadeurs, briguaient la faveur d'être admis dans son salon, où elle aurait pu rappeler la duchesse de Longueville au temps de nos guerres de la Fronde. C'était la reine des fêtes qui se donnaient au milieu du tumulte des armes et des graves intérêts de la politique. Elle en faisait le charme par son esprit, joint au ton de la meilleure compagnie. Tout le monde s'empressait de lui faire les honneurs des charmans environs de Dresde. Tarente était une des plus délicieuses promenades de cette partie de la Saxe. Un de ces messieurs se chargea d'y conduire Mlle Mars et Mlle Bourgoin. Cette course, qui avait commencé gaîment, devait avoir une triste issue.

Des chevaux fringans, emportant trop vivement la calèche, le cavalier n'en fut plus maître, et la voiture versa du côté de Mlle Mars.

On peut penser quelle fut la frayeur de ce nouveau phaéton qui pouvait avoir défiguré les astres qu'il conduisait.

Cet accident fut heureusement moins grave qu'on eût pu le craindre; mais la grande actrice, celle sur laquelle tous les yeux étaient fixés, qui paraissait chaque jour devant un parterre de rois (1), celle à qui le maître accordait le plus de faveur, enfin, avait tout un côté du visage meurtri.

Mieux vaut pour une femme une souffrance plus vive que la perte de quelques uns de ses avantages: Mlle Mars devait jouer le soir. Comment arranger sa figure, en dissimuler les meurtrissures. Elle y parvint cependant.

Un semblable accident ne pouvait manquer d'arriver promptement aux oreilles de l'empereur. Il aimait tous les genres de courage, et fut curieux de voir jusqu'à quel point l'héroïsme d'une jolie femme pouvait supporter de semblables blessures.

Il témoigna donc le désir de voir Mlle Mars, à l'heure où il recevait familièrement et sans étiquette ceux avec lesquels il aimait à causer. Plus d'une fois, Talma assista à son déjeûner, car il avait toujours du plaisir à voir ce grand acteur.

Conduite par M. le duc de Vicence, Mlle Mars arriva au palais de l'empereur, où elle trouva réunis le prince de Neufchâtel, le préfet du palais et M. le comte de Narbonne, débris précieux de ce brillant escadron d'hommes aimables, parmi lesquels on citait les Ségur, les Parny, etc.

Napoléon fit le plus gracieux accueil à son actrice favorite. Elle avait la figure à moitié cachée par son voile; mais elle supporta avec beaucoup de dignité les regards qui semblaient interroger son courage de femme.

Quelques momens avant l'arrivée de Mlle Mars, l'empereur, qui venait de parcourir les journaux, discutait avec ces messieurs sur une critique de M. Dusseault, qui prétendait que Mlle Levert était mieux dans l'esprit du rôle d'Elmire, de *Tartufe*, que Mlle Mars, qui en faisait, disait-il, une prude, relevant avec trop de dignité la main que Tartufe ose poser sur elle; tandis que Mlle Levert se contentait (comme une bonne bourgeoise sans malice) de le regarder en disant:

« Que fait là votre main. »

— Votre M. Dusseault est un sot, leur dit l'empereur; Mlle Mars est au contraire celle qui a parfaitement saisi l'esprit de son rôle.

Toute femme se trouve choquée sans doute de l'audace d'un homme qui la touche ainsi; mais son premier mouvement est toujours relatif à son éducation. Une personne commune lui donnerait un soufflet; une femme peu susceptible se contenterait de lui dire: — Que fait là votre main? sans la repousser. Mais la femme honnête, blessée d'un semblable attouchement, éloignera la main de cet homme avec cette dignité simple qui impose aux plus audacieux.

Ce jugement de l'empereur prouve qu'il est des natures privilégiées dont le vaste génie embrasse tout dans ses moindres détails.

Qu'on se rappelle Mlle Mars dans la scène où son mari est caché sous la table; elle ne cherche pas un seul instant à faire rire par les allusions que lui prête son rôle (ce qu'ont fait presque toutes ses devancières). On sent, à l'altération de sa voix, combien elle est peinée du personnage qu'elle est forcée de jouer avec cet homme qu'elle méprise. C'était bien là, je crois, l'intention de l'auteur. Elmire est une bourgeoise, sans doute, mais bien élevée, riche. La part que son mari a prise à la politique du temps l'a placée dans un monde fort au dessus de celui que fréquentait sa première femme. Je n'en veux d'autre preuve que les observations de Mme Pernelle:

> Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
> Vous êtes dépensière, et cet état me blesse.
> Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse,
> . . . .
> Ces carrosses, sans cesse à la porte plantés,

font juger qu'Elmire recevait des gens de cour.

Le roi s'est souvenu du zèle que son époux montra en défendant ses droits; enfin, sa belle-fille est recherchée par Valère, homme très haut placé.

Le calme avec lequel Elmire écoute les reproches de sa belle-mère, annonce une femme mieux élevée que celle qui les lui adresse. Si Tartufe avait eu affaire à Mme Pernelle dans sa jeunesse, elle lui aurait donné le soufflet dont parlait l'empereur.

C'est une époque remarquable dans la vie d'une artiste que de s'être trouvée en contact avec celui qui semble devoir porter sur son aile à la postérité tout ce qui captiva l'attention de cet homme étonnant. Dans la protection qu'il accorda à l'art dramatique, Mlle Mars et Talma ne seront pas oubliés.

La Comédie-Française ne jouait à Dresde qu'au théâtre de la cour, et l'empereur, par égard pour le roi de Saxe, qui soupait à huit heures, ne faisait commencer le spectacle qu'à l'arrivée de cette majesté et de sa famille. Par convenance aussi pour les jeunes princesses, on supprimait

(1) Les rois de Saxe, de Bavière, de Naples, de Westphalie et la confédération du Rhin

toutes les choses un peu trop gaies que se permettait la verve de nos anciens auteurs, surtout le mot de *cocu*, affectionné par Molière.

Ce qu'il y avait de fort amusant, c'était d'observer la pantomime de l'empereur, placé près du roi de Saxe, qui lui disait tout bas les vers qu'on avait remplacés. Tels, par exemple :

Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu.
Que j'aurai de plaisir de le voir confondu.

On passait aussi les vers de Dorine :

Vous êtes donc bien tendre à la tentation.

Tous ces étrangers prenaient un grand plaisir à voir représenter nos chefs-d'œuvre par des interprètes aussi distingués, et c'était une des coquetteries de l'empereur de leur faire cette galanterie.

Thénard fils, homme d'esprit et de talent, était un des acteurs en possession de la faveur du public. Il s'était trouvé placé au premier rang à la Comédie-Française par un de ces coups de fortune inattendus. Il aurait pu attendre long-temps une semblable place s'il n'avait eu le *bonheur* d'enterrer trois comiques : Dugazon, Dazincourt et Larochelle.

Il put dire comme ce personnage de la comédie du *Mercure galant* :

« Je ne puis être heureux qu'à force de trépas. »

Ce n'était pas une petite tâche que celle de remplacer ces trois acteurs en possession de la faveur du public ; et ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint.

Il fut choisi pour être du voyage de Dresde, lorsque l'empereur voulut montrer une fraction du Théâtre-Français à la cour de Saxe.

Mais la mort, aussi capricieuse que la fortune, après avoir éclairci les rangs pour lui faire place, vint le trapper, jeune encore, pour faire place à d'autres, et Monrose lui succéda. LOUISE FUSIL (1).

Poésie.

FABLES.

Par M. VIENNET, de l'Académie française.

On sait quel succès ont obtenu les fables que M. Viennet a lues, depuis quelques années, dans les séances de l'Académie. L'esprit, la grâce, le bon sens, la malice, étincellent dans ces productions légères, où la philosophie se cache sous les formes d'un élégant badinage.

M. Viennet va publier le recueil de ses fables, qui ne sont pas toutes politiques. Il y en a une quarantaine de purement morales, et trois ou quatre de littéraires.

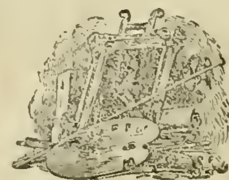
Ce charmant volume, qui sera publié par M. Paulin, éditeur, et qui paraîtra la semaine prochaine, contiendra quatre-vingt-quatre fables. Le public n'en connaît que treize ou quatorze ; il y en aura donc soixante-dix d'inédites. C'est de ces dernières que sont extraites les fables suivantes qui seront lues avec le plus vif intérêt.

LE CHÊNE ET SES COMMENSAUX.

Un chêne vieux comme la France,
Mais jeune de vigueur, de grâce et d'élégance,
Était d'un beau jardin l'ornement le plus beau.
Battu cent et cent fois des vents et de l'orage,
Il les bravait encore, et, de son vaste ombrage,
Abritait dans leurs jeux les filles du hameau ;
L'art ajoutait encor à sa noble parure.
Par l'homme ou par les vents à ses pieds apportés,
Des arbustes divers de forme et de verdure,
De vingt ornemens empruntés,
Nuançaient les mâles beautés
Dont l'avait doté la nature.
De son tronc colossal gracieux vêtement,
Le lierre, aimable parasite,
De la base au sommet l'embrassant mollement.
Le cobœa, la clématite,
La vigne, aux bras du lierre enlaçant leurs anneaux,
Du chêne en serpentant atteignaient les rameaux.
Et courant à travers l'aérien dédale,
Retombant en festons, remontant en spirale,
Croisant de tous côtés leurs flexibles réseaux,
Débordaient ou pendaient en touffes diaprées,
En guirlandes de pampre ou de grappes dorées
Et la gourde de pèlerin,
Jetant sa large feuille au milieu de ces groupes,
Figuraient les glands et les houppes,
De cet immense baldaquin.
Sur ce dôme de fleurs, de fruits et de feuillage,
Le promeneur aimait à reposer ses yeux ;
Mais tous ces arbrisseaux, dont l'heureux assemblage
Formait ce tout harmonieux,
Se plaignaient l'un de l'autre, de ce mince partage
Que faisait à chacun l'injustice des cieux.
Le cobœa reprochait à la gourde
Sa feuille trop épaisse et sa coque trop lourde ;
La vigne, à tous les deux, reprochait le soleil,
Qu'ils volaient, disait-elle, à ses grappes vermeilles.
La clématite étouffait sous les treilles ;
La gourde lui jetait un reproche pareil.
Le lierre s'indignait que, sans honte et sans gêne,
Chacun, pour s'élever, vint s'accrocher à lui.
« Eh ! que dirai-je, moi, leur répondait le chêne,
Moi, qui vous sers à tous de lien et d'appui ?
» Dieu nous donne en commun la lumière et l'espace,
» Chacun a droit d'y prendre place ;
» Et, faible ou fort, tout voisin est fâcheux.
» A l'intérêt de tous, plions un peu les nôtres,
» Supportons-nous les uns les autres,
» Le monde n'en ira que mieux. »

L'OS A RONGER.

Un jeune groom, espiègle assez malin,
Agitant un os dans sa main,
Donnait en plein air audience
Aux chiens et chats de son logis,
Qui, léchant leur museau d'avance,
Et sur leur derrière accroupis,
Dévoraient, de leurs yeux brillans d'impatience,
Le rogaton qui leur était promis.
« — Ça, dit le groom, quel en est le plus digne ?
» Je prétends le savoir avant de faire un choix.
» Rangez-vous tous sur une ligne,
» Et que chacun fasse valoir ses droits.
» — Nuit et jour, dit le dogue, on sait bien que je veille
» En paix, grâce à mes soins, notre maître sommeille :
» Et l'autre jour, un polisson,
» Qui médisait de la maison,
» Dans ma gueule sanglante a laissé son oreille. »
Le chien, qui gardait les brebis,
Vante à son tour sa vigilance.
Jamais loups ne l'avaient surpris.
Il imposait par sa vaillance
A ces terribles ennemis.
Un vieux chat, composant sa mine papelarde
Compta les rats et les souris
Que dans sa vie il avait pris.
Des caves jusqu'à la mansarde
Il n'en restait gros ni petits,
Tant il était de bonne garde.
« — A la course, à l'arrêt, je puis tout défier,
» S'écrie enfin le chien de chasse,
» Je flaire à deux cents pas le lièvre et la bécasse ;
» Et mon maître jamais ne manque le gibier.
» — C'est bien, vous le servez ainsi qu'on doit le fair
» Dit le groom, c'est très bien, votre zèle est parfait.
» Vous en recevrez le salaire.
» Et toi, mon griffon, qu'as-tu fait ?
» — Moi ! répond le griffon, dont le poil sec et rêche
» Se dressait de plaisir à cet appel si doux,
« Je n'ai tué ni rats ni loups ;
» Mais je vous suis partout, je vous aime et vous lèche,
» Et me ferais tuer pour vous.
» — A merveille, ma pauvre bête :
» Prends cet os, il est ta conquête, »
Reprit le groom en le flattant.
Et dans tout pays de la terre,
Despotique ou parlementaire,
Un ministre en eût fait autant.
Mettez, au lieu d'un os, une place importante :
De postulans divers un essaim se présente.
L'un est grand politique ou savant magistrat ;
L'autre a pour son pays cent fois risqué sa vie ;
D'autres ont fait briller leurs talens, leur génie,
Leur amour pour le roi, leur zèle pour l'état,
Leur dévoûment à la patrie.
Mais qu'il arrive un sot, dont l'unique valeur
Soit d'être en toute circonstance
Le plat valet de monseigneur,
Le sot aura la préférence.



(1) Extrait des *Souvenirs d'une actrice* depuis l'ouverture du théâtre Richelieu, en 1791, jusqu'en 1812.

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Février 1843. DOUZE FRANCS PAR AN 3e année.—No 20.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, No 3,
Au bureau du Journal.
Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,
ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an........ 12 f. » c.
Six mois...... 6 50
Trois mois.... 3 50
Un mois...... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.
—
On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.
—
(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

SOMMAIRE.

LES PROSCRITS.

I.

Le sergent de ville.

En 1308, il n'existait encore que fort peu de maisons sur le *terrain* formé par les alluvions et les sables de la Seine, en haut de la Cité, derrière l'église Notre-Dame. Le premier qui osa se bâtir un manoir sur cette grève mouvante et soumise à de fréquentes inondations fut un sergent de ville de Paris. Ayant rendu quelques menus services à messieurs du chapitre Notre-Dame, l'évêque lui bailla quinze perches de terre et le dispensa de toute censive ou redevance pour le fait de ses constructions.

Sept ans avant le jour auquel commence cette histoire, Joseph Tirechair, l'un des plus rudes sergens de Paris, comme son nom le prouve, avait donc, grâce à ses droits dans les amendes par lui perçues pour les délits commis ès-rues de la Cité, construit une maison au bord de la Seine, précisément à l'extrémité de la rue du Port-Saint-Landry. Profitant d'une espèce de pile en maçonnerie, élevée par la ville pour garantir de tout dommage les marchandises déposées sur le port, le sergent y avait assis son logis, en sorte qu'il fallait monter une dizaine de marches pour arriver chez lui.

Semblable à presque toutes les maisons de Paris, cette chétive bicoque était surmontée d'un toit pointu dont nous donnerons une juste idée en le comparant à deux cartes mises l'une contre l'autre par quelque enfant qui commence un de ses châteaux éphémères. Sous ce toit de forme primitive, dont, au grand regret des historiographes, il n'existe plus guère à Paris que deux ou trois modèles, il y avait un grenier vide, dans lequel la femme du sergent faisait sécher le linge du chapitre, qu'elle avait l'honneur de blanchir.

Au premier étage, l'architecte avait ménagé deux chambres qui se louaient aux étrangers à raison de quarante sous parisis pour chacune, bon an, mal an. Ce prix exorbitant était justifié par le luxe avec lequel ces deux pièces avaient été meublées : des tapisseries de Flandre en garnissaient les murailles ; un grand lit orné d'un tour en serge verte, semblable à ceux de nos paysans, était honorablement fourni de matelas, et recouvert d'assez bons draps dont la toile n'était point trop grossière ; enfin chaque réduit avait son chauffe-doux, espèce de poêle dont la description est inutile. Le plancher, soigneusement entretenu par les apprenties de la Tirechair, brillait comme le bois d'une châsse. Au lieu de s'asseoir sur des escabelles, les locataires avaient pour siéges de grandes *chaires* en noyer sculpté qui provenaient sans doute du pillage de quelque château. Deux bahuts incrustés en étain, une table à colonnes torses, complétaient un mobilier digne des chevaliers bannerets les mieux huppés, que leurs affaires amenaient à Paris.

Les vitraux de ces deux chambres donnaient sur la rivière : par l'un, vous n'eussiez pu voir que les rives de la Seine et les trois îles désertes nommées aujourd'hui l'île Saint-Louis et l'île Louviers ; tandis que, de l'autre, vous auriez aperçu, à travers une échappée du port Saint Landry, le quartier de la Grève, le pont Notre-Dame avec ses maisons ; puis, les hautes tours du Louvre, récemment bâties par Philippe-Auguste, et qui dominaient ce Paris chétif et pauvre dont l'imagination de nos poètes nous raconte aujourd'hui tant de fausses merveilles.

Dans le bas de la *maison à Tirechair*, pour nous servir de l'expression alors en usage, il y avait une grande chambre où travaillait sa femme, et par où les locataires étaient obligés de passer pour se rendre chez eux en gravissant un escalier pareil à celui d'un moulin, et derrière lequel se trouvaient la cuisine et la chambre à coucher du sergent.

Un petit jardin, conquis sur les eaux, étalait, au pied de cette humble demeure, ses carrés de choux verts, ses ognons et quelques pieds de rosiers, tous défendus par des pieux formant une espèce de haie. Une cabane construite en bois et en boue servait d'asile à un gros chien, gardien nécessaire de cette maison isolée ; puis, tout auprès de la niche, il y avait une enceinte où, pendant la journée, caquetaient des poules.

Çà et là, sur le terrain fangeux ou sec, suivant les caprices de l'atmosphère parisienne, s'élevaient quelques arbres petits, incessamment battus par le vent, tourmentés, cassés par les promeneurs, et des saules vivaces, des joncs, de hautes herbes... Le *terrain*, la maison, la Seine, le port, étaient encadrés à l'ouest par l'immense basilique de Notre-Dame qui projetait, au gré du soleil, son ombre froide sur cette terre ; et alors, comme aujourd'hui, Paris n'avait pas de lieu plus solitaire, de paysage plus solennel et plus mélancolique. La grande voix des eaux, le chant des prêtres ou les sifflemens du vent, troublaient seuls cette espèce de bocage où, parfois, se faisaient aborder quelques couples amoureux, pour

se confier leurs secrets, lorsque les offices retenaient à l'église les gens du chapitre.

Par une soirée d'avril, en l'an 1308, Joseph Tirechair rentra chez lui singulièrement fâché. Depuis trois jours, il trouvait tout en ordre sur la voie publique; et, en sa qualité d'homme de police, rien ne l'affectait plus que de se voir inutile. Jetant sa hallebarde avec humeur, il se mit à grommeler de vagues paroles en dépouillant sa jaquette mi-partie de bleu et de rouge, pour endosser un mauvais hoqueton de camelot. Puis, après avoir pris dans la huche un morceau de pain sur lequel il étendit une couche de beurre assez épaisse, il s'établit sur un banc, examina autour de lui ses quatre murs blanchis à la chaux, compta les solives de son plancher, inventoria ses ustensiles de ménage appendus à des clous; et, maugréant presque d'un soin qui ne lui laissait rien à dire, il inspecta sa femme, laquelle ne soufflait mot en repassant les aubes et les surplis du chapitre.

— Par mon salut!... dit-il pour entamer la conversation, je ne sais, Jacqueline, où tu vas pêcher tes apprenties!..

— En voilà une! ajouta-t-il en montrant avec son couteau une ouvrière qui pliait assez maladroitement une nappe d'autel; en vérité, plus je la mire et plus je pense qu'elle ressemble à une *fille folle de son corps* et non à une bonne grosse *serve* de campagne... Elle a des mains aussi blanches que celles d'une *dame*! Jour de Dieu, ses cheveux sentent le parfum, je crois! Et ses chausses sont fines comme celles d'une reine... Par la double corne Mahom!... il y a quelque chose céans qui ne va pas comme il faut!...

L'ouvrière se prit à rougir, et regarda Jacqueline d'un air qui exprimait une crainte mêlée d'orgueil; mais la blanchisseuse, répondant à ce regard par un sourire, quitta son ouvrage; et d'une voix aigrelette:

— Ah çà!... dit-elle à son mari, ne m'impatiente pas!... Ne vas-tu point m'accuser de quelques manigances? Trotte sur ton pavé tant que tu voudras, et ne te mêle de ce qui se passe ici que pour dormir en paix, boire ton vin, et manger ce que je te mets sur table.... ou sinon, je ne me charge plus de t'entretenir en joie et en santé.

—Il n'y a pas dans toute la ville d'homme plus heureux que ce singe-là! ajouta-t-elle en lui faisant un grimace de reproche. Il a de l'argent dans son escarcelle; il a pignon sur Seine, une vertueuse hallebarde d'un côté, une honnête femme de l'autre, une maison aussi propre, aussi nette que mon œil... Et ça se plaint comme un galeux ardé du feu Saint-Antoine!...

— Ah! reprit le sergent, crois-tu, Jacqueline, que j'ai envie de voir mon taudis rasé, ma hallebarde aux mains d'un autre et ma femme au pilori?...

Jacqueline et la délicate ouvrière pâlirent.

— Explique-toi donc, reprit vivement la blanchisseuse, et fais voir ce que tu as dans ton sac. Je m'aperçois bien, mon gars, que tu loges une sottise dans ta pauvre cervelle depuis quelques jours... Allons, viens çà! et défile-moi ton chapelet. Il faut que tu sois bien couard pour redouter le moindre grabuge, en portant la hallebarde du parloir aux bourgeois, et en vivant sous la protection du chapitre. Les chanoines mettraient le diocèse en interdit, si Jacqueline se plaignait à eux de la plus mince avanie...

Et, disant cela, elle marcha droit au sergent; puis, le prenant par le bras:

— Viens donc!... ajouta-t-elle en le faisant lever, et l'emmenant sur les degrés.

Quand ils furent au bord de l'eau, dans leur jardinet, Jacqueline, regardant son mari d'un air moqueur:

— Apprends, vieux truand, que quand cette belle dame sort du logis; il entre une pièce d'or dans notre épargne...

— Oh! oh!.. fit le sergent, qui resta pensif et coi devant sa femme.

Mais il reprit bientôt:

— Eh! donc, nous sommes perdus... Pourquoi cette dame vient-elle chez nous?

— Elle vient, reprit Jacqueline, voir le tout joli petit clerc que nous avons là-haut!..

Et elle montra la chambre dont la fenêtre avait vue sur la vaste tendue de la Seine.

— Malédiction! s'écria le sergent. Pour quelques traîtres écus, tu m'auras ruiné, Jacqueline!... Est-ce là un métier pour la sage et prude comme d'un sergent?... Mais fût-elle comtesse ou baronne, cette dame ne saurait nous tirer du traquenard... N'aurons-nous pas de plus contre nous un mari puissant et grandement offensé; car, jarnidi! elle est bien belle.

— Oui dà!... elle est veuve, vilain oison!... Comment oses-tu soupçonner ta femme de vilenies?... Cette dame n'a jamais parlé à notre gentil clerc. Elle se contente de le voir et de penser à lui... Pauvre enfant, Sans elle, il serait déjà mort de faim!... Elle est quasiment sa mère... Et lui, le chérubin, il est aussi facile de le tromper que de bercer un nouveau-né... Il croit que ses deniers vont toujours, et il les a déjà deux fois mangés depuis six mois...

— Femme, répondit gravement le sergent, en lui montrant la place de Grève, te souviens-tu d'avoir vu d'ici le feu dans lequel on a brûlé l'autre jour cette Danoise?...

— Eh bien!... dit Jacqueline effrayée.

— Eh bien! reprit Tirechair, les deux étrangers que nous aubergeons sentent le roussi... Il n'y a chapitre, comtesse ni protection qui tiennent. Voilà Pâques venu, l'année finie, il faut les mettre à la porte, et vite et tôt. Apprendras-tu à un sergent à reconnaître un gibier de potence!.. Nos deux hôtes avaient pratiqué la *Porrette*, cette hérétique de Danemarck, dont tu as entendu d'ici le dernier cri... C'était une courageuse diablesse, car elle n'a point sourcillé sur son fagot, ce qui prouvait bien son accointance avec le diable... Je l'ai vue comme je te vois... Elle prêchait encore l'assistance, disant qu'elle était dans le ciel, et voyait Dieu... Eh bien! depuis ce jour, je n'ai point dormi tranquillement sur mon grabat. Le vieux seigneur couché au dessus de moi est plus sûrement sorcier que chrétien. J'ai, foi de sergent! le frisson quand il passe près de moi... La nuit, jamais il ne dort. Si je m'éveille, sa voix retentit comme le bourdonnement des cloches, et je lui entends faire ses conjurations en langue diabolique. Lui as-tu jamais vu manger une honnête croûte de pain, une *fouace* faite par la main d'un *talmellier* catholique?... Sa peau brune a été cuite et hâlée par le feu de l'enfer... Il y a, jour de Dieu! dans ses yeux un charme, comme dans ceux d'un serpent. Or, Jacqueline, je ne veux pas de ces deux hommes-là chez-moi. Je vis trop près de la justice pour ne pas savoir qu'il faut ne jamais avoir rien à démêler avec elle. Tu mettras nos deux locataires à la porte; le vieux, parce qu'il m'est suspect; le jeune, parce qu'il est trop mignon, L'un et l'autre ont l'air de ne point hanter les chrétiens. Ils ne vivent certes pas comme nous. Le petit regarde toujours la lune, les étoiles et les nuages, en sorcier qui guette l'heure de monter sur son balai; et l'autre, sournois, se sert bien certainement de ce pauvre enfant pour quelque sortilége... Mon bouge est déjà sur la rivière, et c'est assez d'une cause de ruine sans y attirer le feu du ciel ou l'amour d'une comtesse.

— J'ai dit. Ne bronche pas...

Malgré le despotisme qu'elle exerçait au logis, Jacqueline resta stupéfaite en entendant l'espèce de réquisitoire fulminé par le sergent contre les deux hôtes.

En ce moment, elle regarda machinalement la fenêtre de la chambre où logeait le vieillard, et frissonna d'horreur en y rencontrant tout à coup la face sombre et mélancolique, le regard profond, qui faisaient tressaillir même le sergent, tout habitué qu'il fût à voir des criminels.

A cette époque, petits et grands, clercs et laïques, tout tremblait à la pensée d'un pouvoir surnaturel; et le mot de magie était tout aussi puissant que la lèpre pour briser les sentimens, rompre les liens sociaux et glacer la pitié dans les cœurs les plus généreux.

La femme du sergent pensa soudain qu'elle n'avait jamais vu ses deux hôtes faisant acte de créatures humaines. Quoique la voix du plus jeune fût douce et mélodieuse comme les sons d'une flûte, elle l'entendait si rarement, qu'alors elle fut tentée de la prendre pour l'effet d'un sortilége. En se rappelant l'étrange beauté de son visage blanc et rose; en revoyant, par le souvenir, sa chevelure blonde et les feux humides de son regard étincelant, elle crut y reconnaître les artifices du démon. Elle se souvint d'être restée des journées entières sans avoir entendu le plus léger bruit chez les deux étrangers. Où étaient-ils pendant ces longues heures?...

Tout à coup, les circonstances les plus singulières revinrent en foule à sa mémoire. Alors, elle fut complétement saisie par la peur, et voulut voir une preuve de magie dans l'amour que la riche dame portait à ce jeune Godefroy, pauvre orphelin, venu de Flandre à Paris pour étudier à l'Université.

Elle mit promptement la main dans une de ses poches, en tira vivement quatre livres tournois en grands blancs; et, regardant les pièces avec une avarice mêlée de crainte...

— Ce n'est pourtant pas là de la faussemonnaie... dit-elle en montrant les sous d'argent à son mari.

— Puis, ajouta-t-elle, comment les mettre hors de chez nous après avoir reçu d'avance le loyer de l'année?...

— Tu consulteras le doyen du chapitre... répondit le sergent. N'est-ce pas à lui de nous dire comment il faut nous comporter avec des êtres extraordinaires?

— Oh! oui, bien extraordinaires... s'écria Jacqueline. Et c'est une malice à eux que de venir gîter dans le giron même de Notre-Dame!...

— Mais, reprit-elle, avant de consulter le doyen, pourquoi ne pas prévenir cette noble et digne dame du danger qu'elle court?...

En achevant ces paroles, Jacqueline et le sergent, qui n'avait pas perdu un coup de dent, rentrèrent au logis. Tirechair, en homme vieilli dans les ruses de son métier, feignit de prendre l'inconnue pour une véritable ouvrière; mais cette indifférence apparente laissait percer la crainte d'un courtisan qui respecte un royal incognito.

En ce moment, six heures sonnèrent au clocher de Saint-Denis-du-Pas, petite église qui se trouvait entre Notre-Dame et le port Saint-Landry, la première cathédrale bâtie à Paris au lieu même où Saint-Denis a été mis sur le gril, disent les chroniques. Aussitôt l'heure vola de cloche en cloche par toute la cité. Et alors, des cris confus s'élevèrent sur la rive gauche de la Seine, derrière Notre-Dame, à l'endroit où fourmillaient les écoles de l'Université.

A ce signal, le vieil hôte de Jacqueline marcha dans sa chambre; et bientôt, le sergent, sa femme et l'inconnue entendirent ouvrir et fermer brusquement une porte, et le pas lourd de l'étranger retentit sur les marches de l'escalier intérieur.

Grâce aux soupçons du sergent, l'apparition de ce personnage devenait un événement plein d'intérêt.

Les visages de Jacqueline et du sergent offrirent tout à coup une ex-

pression si bizarre que la dame, rapportant, comme toutes les personnes qui aiment, l'effroi du couple à son protégé, fut saisie d'une crainte vague et attendit avec une sorte d'inquiétude le dénouement de ce soudain mystère.

L'étranger resta un instant sur le seuil de la porte à examiner les trois personnes qui étaient dans la salle, en paraissant y chercher son compagnon. Le regard qu'il leur jeta, tout insouciant qu'il fût, remua puissamment les cœurs. Il était vraiment impossible, même à un homme ferme, de ne pas avouer que la nature avait départi des pouvoirs exorbitans à cet être surnaturel.

Quoique ses yeux fussent assez profondément enfoncés sous les grands arceaux dessinés par ses sourcils, ils étaient, comme ceux d'un milan, enchâssés dans des paupières si larges et bordés d'un cercle noir si vivement marqué sur le haut de sa joue, que leurs globes semblaient être en saillie. Le feu de cet œil magique avait je ne sais quoi de despotique et de perçant qui saisissait l'âme. C'était un regard pesant et plein de pensées, un regard brillant et lucide comme celui des serpens ou des oiseaux, mais qui stupéfiait, qui écrasait par la communication trop vive d'un immense malheur, ou d'une puissance surhumaine.

Puis, dans cet homme, tout était en harmonie avec ce regard de plomb et de feu, fixe et mobile, sévère et calme. Si, dans ce grand œil d'aigle, les agitations terrestres semblaient en quelque sorte éteintes, le visage portait aussi les traces de malheureuses passions et d'événemens accomplis. Il était maigre et sec. Le nez tombait droit et se prolongeait de telle sorte que les narines paraissaient le retenir. Tous les os de la face étaient nettement accusés, et des rides droites et longues en creusaient les joues décharnées. Vous eussiez dit le lit d'un torrent desséché, mais où la violence de l'ouragan était attestée par la profondeur des sillons, qui trahissaient quelque lutte horrible, éternelle. Deux larges plis, partant de chaque côté de son nez, semblables à la trace laissée par les rames d'une barque sur les ondes, accentuaient fortement son visage, en donnant à sa bouche ferme et sans sinuosités un caractère d'amère tristesse. Enfin, tout ce qui formait un creux dans sa figure paraissait sombre; mais son front tranquille s'élançait avec une sorte de hardiesse et couronnait ce visage comme d'un monument de marbre.

Il gardait cette attitude intrépide et sérieuse que contractent les hommes habitués au malheur, et faits par la nature pour affronter avec impassibilité une foule furieuse, un danger imminent, pour tout regarder en face. Il semblait se mouvoir dans une sphère à lui, d'où il planait au dessus de l'humanité. Comme son regard, son geste était d'une irrésistible puissance; il fallait baisser les yeux quand les siens plongeaient sur vous, ou trembler quand sa parole ou son action s'adressaient à votre âme. Il marchait entouré d'une majesté silencieuse et terrible; ses mains décharnées étaient celles d'un guerrier; et vous l'auriez pris pour un despote sans gardes, pour un dieu sans rayons.

Son costume ajoutait encore à toutes les idées que faisaient naître les singularités de sa démarche ou de sa physionomie, et complétait admirablement cet être surprenant, de sorte que l'âme, le corps et l'habit s'harmoniaient de manière à impressionner les imaginations les plus froides.

L'étranger portait une espèce de surplis en drap noir, sans manche, qui s'agrafait par devant et descendait jusqu'à mi-jambe, en lui laissant le cou nu et sans rabat. Son juste-au-corps et ses bottines étaient noirs. Il avait sur la tête une calote en velours, semblable à celle d'un prêtre, et qui traçait une ligne circulaire au dessus de son front sans qu'un seul cheveu s'en échappât. C'était le deuil le plus rigide et l'habit le plus sombre dont un homme pût être revêtu. Sans une longue épée qui pendait à son côté, soutenue par un ceinturon de cuir, et que l'on apercevait à la fente du surtout noir, un ecclésiastique l'eût salué comme un frère. Quoiqu'il fût de taille moyenne, il paraissait grand, surtout quand on ne regardait que son visage...

— L'heure a sonné!... la barque attend! Ne viendrez-vous pas?

Ces paroles, prononcées en mauvais français, retentirent dans le silence grave qui régnait alors.

A ces mots, un léger frémissement se fit entendre dans l'autre chambre; et tout à coup, descendant l'escalier comme un oiseau, le jeune homme apparut.

Quand il se montra, le visage de la dame s'empourpra, elle trembla, tressaillit, et se fit un voile de ses mains blanches.

Toute femme eût partagé cette émotion profonde en contemplant un homme de vingt ans environ, mais dont la taille et les formes étaient si frêles, qu'au premier coup d'œil vous eussiez cru voir un enfant ou quelque jeune fille déguisée. Son chaperon noir, semblable au béret des Basques, laissait apercevoir un front blanc comme de la neige, où la grâce et l'innocence étincelaient, exprimant une suavité divine, reflet d'une ame pleine de foi naïve; et l'imagination des poètes aurait voulu y chercher cette étoile que, dans je ne sais quel conte, une mère pria la fée-marraine d'empreindre sur le front de son enfant abandonné, comme Moïse, au gré des flots. Il y avait de l'amour dans les milliers de boucles blondes qui retombaient sur ses épaules. Son cou était blanc et d'une admirable rondeur, véritable cou de cygne! Ses yeux bleus, pleins de vie, limpides, semblaient réfléchir le ciel. Il avait un regard enivrant; puis, les traits de son visage, la coupe, le teint, étaient d'un fini, d'une délicatesse à ravir un peintre. La fleur de beauté qui nous émeut si puissamment sur les figures de femme, cette exquise pureté dans les lignes, cette lumineuse auréole posée sur des traits adorés, se mariaient à des teintes mâles, à une puissance, à une fermeté, qui formaient de délicieux contrastes. C'était enfin un de ces visages mélodieux qui, muets, nous parlent, nous attirent; et lui, un de ces êtres privilégiés auxquels la nature a donné le pouvoir de plaire par leur simple aspect. Cependant, en le contemplant avec un peu d'attention, vous auriez peut-être reconnu cette espèce de flétrissure que nous imprime une grande pensée ou la passion, dans la vierge blancheur de la peau, et dans une verdeur mate qui faisait ressembler sa charmante figure à une jeune feuille dépliant au soleil ses tendres linéamens.

Aussi, jamais opposition ne fut plus brusque et plus vive que celle offerte par la réunion de ces deux êtres.

Il semblait voir un gracieux et faible arbuste né dans le creux d'un vieux saule, dépouillé par le temps, sillonné par la foudre, décrépit, un de ces saules majestueux, l'admiration des peintres, des poètes. Le timide arbrisseau s'y met à l'abri des orages.

L'un était un Dieu, l'autre un ange; celui-ci, le poète qui sent; celui-là, le poète qui traduit; enfin c'étaient le prophète souffrant et le lévite en prières.

Ils passèrent en silence et sans saluer.

— Avez-vous vu comme il l'a sifflé?... s'écria le sergent de ville au moment où les pas des deux étrangers ne s'entendirent plus sur la grève. N'est-ce point un diable avec son page?...

— Ouf!... répondit Jacqueline, j'étais oppressée. Jamais je ne les avais examinés si attentivement. Est-ce malheureux, pour nous autres femmes, que le démon puisse prendre un aussi gentil visage!...

— Oui, jette-lui de l'eau bénite, s'écria Tirechair, et tu le verras se changer en crapaud... Je vais aller tout dire à l'officialité...

A ce mot, la dame, se réveillant de la rêverie dans laquelle elle était plongée, regarda le sergent, qui déjà mettait sa casaque bleue et rouge:

— Où courez-vous?... dit-elle.

— Mais, informer la justice que nous logeons des sorciers, bien à notre corps défendant.

L'inconnue se prit à sourire.

— Je suis la comtesse Mahaut!... dit-elle en se levant avec une dignité qui rendit le sergent tout pantois.

— Gardez-vous, reprit-elle, de faire la plus légère peine à vos hôtes. Honorez surtout le vieillard. Je l'ai vu chez le roi votre seigneur, qui l'a courtoisement accueilli. Vous seriez mal avisé de lui causer le moindre encombre. Quand à mon séjour chez vous, n'en sonnez mot!...— si vous aimez à vivre en paix...

La comtesse se tut et retomba dans sa méditation; mais, relevant bientôt la tête, elle fit un signe à Jacqueline; et toutes deux, montèrent alors à la chambre de Godefroy.

La belle comtesse regarda le lit, les chaises de bois, le bahut, les tapisseries, la table, avec un bonheur semblable à celui du banni qui contemple, en rentrant, les toits pressés de sa ville natale, assise au pied d'une colline.

— Si tu ne m'as pas trompée, dit-elle à Jacqueline, je te promets cent écus d'or...

— Tenez, madame, répondit l'hôtesse, le pauvre ange est sans méfiance, et voici tout son bien!...

Disant cela, Jacqueline ouvrait un tiroir de la table, et montrait quelques parchemins.

— O Dieu de bonté, s'écria la comtesse en saisissant un contrat qui attira soudain son attention, et où elle lut:

— *Gothefredus comes Gantiacus!*

Elle laissa tomber le parchemin, passa la main sur son front, et, se trouvant sans doute compromise en faisant voir son émotion à Jacqueline, elle reprit une contenance froide.

— Je suis contente!... dit-elle.

Puis elle descendit et sortit de la maison.

Le sergent et sa femme, s'étant mis sur le seuil de leur porte, lui virent prendre le chemin du port. Un bateau se trouvait amarré près de là. Quand le frémissement du pas de la comtesse put être entendu, un marinier se leva soudain, aida la belle ouvrière à s'asseoir sur un banc, et rama de manière à faire voler le bateau comme une hirondelle, en aval de la Seine.

— Es-tu bête?... dit Jacqueline en frappant familièrement sur l'épaule du sergent. Nous avons gagné ce matin cent écus d'or!...

— Je n'aime pas plus à loger les grands seigneurs que des sorciers. Je ne sais qui des uns ou des autres nous mènent plus vitement au gibet... répondit Tirechair en prenant sa hallebarde.

— Je vais, reprit-il, aller voir du côté de Champfleuries si la lisière est toujours pire que le drap... Ah! que Dieu nous protége, et me fasse rencontrer quelque Galloise ayant mis ce soir ses anneaux d'or, pour briller dans l'ombre comme un ver luisant!..

Jacqueline, restée seule au logis, monta précipitamment dans la chambre du seigneur inconnu, pour tâcher d'y trouver quelques renseignemens sur cette mystérieuse affaire. Semblable à ces savans qui se donnent des peines infinies pour compliquer les principes clairs et simples de la nature, elle avait déjà bâti un roman informe qui lui servait à expliquer la réunion de ces trois personnages sous son pauvre toit. Elle fouilla le bahut, examina tout, et ne put rien découvrir d'extraordinaire; seulement elle vit sur la table une écritoire et quelques feuilles de parchemin; mais comme elle ne savait pas lire, cette trouvaille ne pouvait lui rien apprendre.

Un sentiment de femme la ramenant dans la chambre du beau jeune

homme, elle aperçut par la croisée ses deux hôtes qui traversaient la Seine dans le bateau du passeur.

— Ils sont comme deux statues!... se dit-elle. — Ah! ah! ils abordent devant la rue du Fouarre! — Est-il leste le petit mignon!... Il a santé à terre comme un bouvreuil... Près de lui, le vieux ressemble à une cathédrale... Ils vont à l'ancienne école des Quatre-Nations... Prest!... je ne les vois plus.

— C'est là qu'il respire, ce pauvre chérubin!... ajouta-t-elle en regardant les meubles de la chambre. Est-il galant et plaisant!... Ah! ces seigneurs, c'est autrement fait que nous...

Et Jacqueline descendit après avoir passé la main sur la couverture du lit, épousseté le bahut, et s'être demandé pour la centième fois depuis six mois :

— A quoi diable passe-t-il toutes ses saintes journées?... Il ne peut pas toujours regarder dans le bleu du temps et dans les étoiles que Dieu a mises là-haut!... Ce cher enfant a du chagrin.... Mais pourquoi le vieux maître et lui ne se parlent-ils presque point?...

Puis, elle se perdit dans ses pensées, qui, dans sa cervelle de sa femme, se brouillaient comme un écheveau de fil.

II.

Le docteur en théologie mystique.

Le vieillard et le jeune homme étaient entrés en effet dans une des écoles qui rendaient à cette époque la rue du Fouarre si célèbre en Europe.

L'illustre Sigier, le plus fameux docteur en théologie mystique de l'Université de Paris, montait à sa chaire au moment où les deux locataires de Jacqueline arrivèrent à l'ancienne école des Quatre-Nations, dans une grande salle basse, de plain-pied avec la rue.

Les dalles froides étaient garnies de paille fraîche sur laquelle un bon nombre d'étudians avaient tous un genou appuyé, et l'autre relevé, pour sténographier l'improvisation du maître à l'aide de ces abréviations qui font le désespoir de nos modernes déchiffreurs.

La salle était pleine, non seulement d'écoliers, mais encore des hommes les plus distingués du clergé, de la cour et de l'ordre judiciaire. Il y avait des savans étrangers, des gens d'épée et de riches bourgeois.

Là se rencontraient ces faces larges, ces fronts protubérans, ces barbes vénérables qui nous inspirent une sorte de religion pour nos ancêtres à l'aspect des portraits du moyen-âge. Des visages maigres aux yeux brillans et enfoncés, surmontés de crânes jaunis dans les fatigues d'une scolastique impuissante, la passion favorite du siècle, contrastaient avec de jeunes têtes ardentes, avec des hommes graves, avec des figures guerrières, avec les faces rubicondes de quelques financiers

Ces leçons, ces dissertations, ces thèses soutenues par les génies les plus brillans du treizième et du quatorzième siècle, excitaient l'enthousiasme de nos pères. Elles étaient leurs combats de taureaux, leurs Italiens, leur tragédie, leurs grands danseurs, tout leur théâtre enfin; car les mystères ne vinrent même qu'après ces luttes spirituelles. Alors donc, une éloquente inspiration qui réunissait l'attrait de la voix humaine habilement maniée, les subtilités de l'éloquence, et des recherches hardies dans les secrets de Dieu, satisfaisait à toutes les curiosités, émouvait les âmes, et composait le spectacle à la mode.

Alors, la théologie résumait toutes les sciences; elle était la science même, et ouvrait un fécond avenir à ceux qui se distinguaient dans ces duels où, comme Jacob, les orateurs combattaient avec l'esprit de Dieu. Les ambassades, les arbitrages entre les souverains, les chancelleries, les dignités ecclésiastiques, appartenaient aux hommes dont la parole était devenue puissante par l'habitude des controverses théologiques. C'était la tribune de l'époque. Ce système vécut jusqu'au jour où Rabelais immola l'*ergotisme* sous ses terribles moqueries, comme Cervantes tua la *chevalerie* avec une comédie écrite.

Pour comprendre ce siècle extraordinaire, l'esprit qui en dicta les chefs-d'œuvre, et même la barbarie, il suffit d'étudier les constitutions de l'Université de Paris et d'examiner l'enseignement bizarre qui était alors en vigueur.

La théologie se divisait en deux facultés : celle de *théologie* proprement dite, et celle de *décret*.

La faculté de théologie avait trois sections : la scolastique, la canonique et la mystique.

Il serait fastidieux d'expliquer les attributions de ces diverses parties de la science, puisqu'une seule nous intéresse.

Donc la THÉOLOGIE MYSTIQUE embrassait les *révélations* et l'explication des *mystères*.

Cette branche de l'ancienne théologie est la seule qui soit restée en honneur parmi nous. Jacob Bœhm, Swedendorg, Saint-Martin; Mmes Guyon, Bourignon et Krudener; la grande secte des extatiques, celles des illuminés, ont, à diverses époques, dignement conservé les doctrines de cette science, dont le but a quelque chose d'effrayant et de gigantesque. Aujourd'hui, comme au temps du docteur Siguier, il s'agit de donner à l'homme des ailes pour pénétrer dans le sanctuaire où Dieu se cache à nos regards.

Cette digression était nécessaire pour l'intelligence de la scène à laquelle le vieillard et le jeune homme partis du *terrain* Notre-Dame venaient assister. Puis elle nous défendra de tout reproche. Quelques personnes hardies à juger auraient pu nous accuser d'un poétique mensonge et nous taxer d'hyperbole.

Le docteur Sigier était un grand homme, dans la force de l'âge. Sa figure, sauvée de l'oubli par les fastes universitaires, offrait de frappantes analogies avec celle de Mirabeau. Elle était marquée du sceau de l'éloquence, impétueuse, animée, terrible; mais le docteur avait, sur le front, les signes d'une croyance religieuse et d'une ardente foi qui manquèrent à son successeur; enfin sa voix possédait de plus une douceur persuasive, un timbre éclatant et flatteur.

En ce moment, le jour que les fenêtres à petits vitraux garnis de plomb répandaient avec parcimonie colorait cette assemblée de teintes capricieuses, créant çà et là des contrastes curieux par les oppositions, par les mélanges d'une lumière douce, avec de visibles ténèbres. Ici, des yeux étincelaient en des coins bruns; là de noires chevelures étaient caressées par des rayons et semblaient lumineuses au dessus de visages ensevelis dans l'ombre; puis quelques crânes blancs apparaissaient au milieu d'un clair obscur, comme des créneaux argentés par la lune, dans une douce nuit; mais toutes ces têtes, tournées vers le docteur, restaient muettes, impatientes. Les voix monotones des autres professeurs dont les écoles étaient voisines retentissaient seules dans la rue silencieuse.

Alors, les pas des deux inconnus, qui arrivaient en ce moment, attirèrent l'attention, et le docteur Sigier, prêt à prendre la parole, voyant le majestueux vieillard debout, lui chercha de l'œil une place. N'en trouvant pas, tant la foule était grande, il descendit de sa tribune, vint à lui d'un air respectueux, et le fit asseoir sur l'escalier de la chaire, en lui prêtant son escabeau.

L'assemblée accueillit cette faveur par un long murmure d'approbation, en reconnaissant dans le vieillard le héros d'une admirable thèse récemment soutenue à la Sorbonne. Quand l'inconnu fut placé, qu'il jeta sur l'auditoire au dessus duquel il planait ce puissant et profond regard qui racontait tout un poème de malheurs et de mélancolies, plus d'une âme éprouva d'indéfinissables tressaillemens.

L'enfant, épousant le sort de l'inconnu, s'assit sur une des marches, et s'appuya contre la chaire, dans une pose ravissante de grâce et de tristesse.

Alors le silence devint profond, et le seuil de la porte, la rue même furent obstruées en peu d'instans par une foule d'écoliers qui désertèrent les autres classes.

Le docteur Sigier devait résumer, en un dernier discours, les théories qu'il avait données sur la résurrection, sur le ciel et l'enfer, dans ses leçons précédentes.

Sa curieuse doctrine répondait aux sympathies de l'époque, et satisfaisait à ces désirs immodérés du merveilleux qui tourmentent les hommes à tous les âges du monde. Cet effort exorbitant de l'homme pour saisir un infini qui échappe sans cesse à ses mains débiles, ce dernier assaut de la pensée avec elle-même, était une œuvre digne d'une assemblée où brillaient alors toutes les lumières de ce siècle, où scintillait peut-être la plus vaste des imaginations humaines.

D'abord, le docteur rappela simplement, d'un ton doux et sans emphase, les principaux points précédemment établis.

Aucune intelligence ne se trouvait égale à une autre.

L'homme était-il en droit de demander compte à son créateur de l'inégalité des forces morales données à chacun?

Sans vouloir pénétrer tout à coup les desseins de Dieu, ne devait-on pas reconnaître, en fait, que, par suite de leurs dissemblances générales, les intelligences se divisaient en de grandes sphères?

Depuis la sphère où brillait le moins d'intelligence jusqu'à celle où les âmes arrivaient à une vue translucide, n'existait-il pas une gradation réelle de spiritualité?

Les esprits appartenant à une même sphère ne s'entendaient-ils pas fraternellement, en âme, en chair, en pensées, en sentimens?...

Là, le docteur développait de merveilleuses théories, relatives aux sympathies, expliquant dans un langage biblique tous les phénomènes de l'amour, les répulsions instinctives, les pressentimens, les attractions vives qui méconnaissent les lois de l'espace, les cohésions soudaines des âmes qui semblent se reconnaître. Puis, quant aux divers degrés de force dont nos amitiés, nos haines et nos affections étaient susceptibles, il les résolvait par la place plus ou moins rapprochée du centre que les êtres occupaient dans leurs cercles respectifs.

Alors, il révélait sophistiquement une grande pensée de Dieu dans la coordonation des différentes sphères humaines.

Par l'homme, elles créaient, disait-il, un monde intermédiaire entre l'intelligence de la brute et l'intelligence des anges.

Les successives transformations de chrysalide que Dieu imposait ainsi à nos âmes, et cette espèce de vie infusoire qui, d'une zone à l'autre, se communiquait toujours plus vive, plus spirituelle, plus clairvoyante, développait confusément, mais assez merveilleusement peut-être pour ses auditeurs inexpérimentés, le mouvement imprimé par le Très-Haut à toute la nature.

Secouru par les passages des livres sacrés, dont il se servait pour se commenter lui-même, pour exprimer par des images sensibles et saillantes les raisonnemens abstraits qui lui manquaient, il secouait l'esprit de Dieu, comme une torche à travers les profondeurs de la création, avec une impétueuse éloquence qui lui était propre et dont les accens sollicitaient la conviction de son auditoire.

Ainsi, déroulant ce système mystérieux dans toutes ses conséquences,

il donnait la clé de tous les symboles, justifiant les vocations, les dons particuliers, les génies, les talens humains.

Devenant tout à coup physiologiste par instinct, il rendait compte des ressemblances animales inscrites sur les figures humaines, par des analogies avec nos origines primordiales et par le mouvement ascendant de toute création. Il vous faisait assister au jeu de la nature, assignant une mission, un avenir à la plante, aux minéraux, à l'animal. La Bible à la main, après avoir spiritualisé la matière et matérialisé l'esprit, après avoir fait entrer la volonté de Dieu en tout, et imprimé du respect pour ses moindres œuvres, il admettait la possibilité de parvenir par la foi d'une sphère à une autre.

Telle était la première partie de son discours, dont il appliquait, par d'adroites digressions, les doctrines au système de la féodalité. La poésie religieuse et profane, l'éloquence abrupte du temps, avaient une large carrière dans cette immense théorie, où venaient se fondre tous les systèmes philosophiques de l'antiquité.

Armé des démonstrations mystiques du monde réel, le docteur Sigier construisait un autre monde intermédiaire, dont les sphères graduellement élevées nous séparaient de Dieu, comme la plante était éloignée de nous par une infinité de cercles à franchir.

Alors il peuplait le ciel, les étoiles, les astres, le soleil..... Au nom de saint Paul, il investissait les hommes d'une puissance nouvelle. Il leur était permis de monter, de monde en monde, jusqu'aux sources de la vie. L'échelle mystique de Jacob était la formule religieuse de ce secret divin et la preuve traditionnelle du fait.

Alors, il voyageait dans les espaces, entraînant les âmes passionnées sur les ailes de sa parole, faisant sentir l'infini à ses auditeurs, et les plongeant dans l'océan céleste, comme, de nos jours, Gœthe, dans *Faust*, *Manfred*, ont essayé de le faire; car les tentatives désespérées de notre moderne poésie sont nécessaires à l'intelligence des efforts bizarres de l'esprit humain en ces temps de barbarie.

Alors, il expliquait logiquement l'enfer par d'autres cercles, en ordre inverse des sphères brillantes qui aspiraient à Dieu, et où la souffrance remplaçait la lumière et l'esprit. Les tortures se comprenaient comme les délices. Les termes de comparaison se rencontraient dans les transitions de notre vie humaine, dans ses diverses atmosphères de douleur et d'intelligence. Ainsi les fabulations les plus extraordinaires de l'enfer et du purgatoire se trouvaient naturellement réalisées.

Il déduisait admirablement les raisons fondamentales de nos vertus.

L'homme pieux, cheminant dans la pauvreté, fier de sa conscience, toujours en paix avec lui-même, et persistant à ne pas se mentir dans son cœur, malgré les spectacles du vice triomphant, était un ange puni, déchu, qui se souvenant de son origine, et pressentant sa récompense, accomplissait sa tâche, obéissait à sa belle mission.

Les sublimes résignations du christianisme apparaissaient alors dans toute leur gloire. Il mettait les martyrs sur leurs bûchers ardens, et les dépouillant de leurs souffrances, montrant l'ange *intérieur* dans les cieux tandis que son écorce d'homme *extérieur* était entre les ferremens des bourreaux... Il montrait, il peignait, il faisait reconnaître à des signes célestes, à des beautés privilégiées, des anges parmi les hommes, comme il en existait au dessus des hommes...

Alors il allait arracher, dans les entrailles de l'entendement, le véritable sens du mot *chute*, qui se retrouve en tous les langages. Il revendiquait les plus futiles traditions, afin de démontrer la vérité de notre origine, expliquant avec une incroyable lucidité la passion que tous les hommes ont de s'élever, de monter, ambition instinctive, révélation perpétuelle de notre destinée.

Il faisait épouser d'un regard l'univers entier, et montrait la substance de Dieu même, coulant à pleins bords comme un fleuve immense, du centre aux extrémités, des extrémités vers le centre. La nature était une et compacte, et dans l'œuvre la plus chétive en apparence, comme dans la plus vaste, tout obéissait à cette loi. Chaque création en produisait, en petit une image exacte, soit la sève de la plante, soit le sang de l'homme ou le cours des astres.

Il entassait preuve sur preuve, configurant toujours sa pensée par un tableau plein d'harmonie, mélodieux de poésie, ravissant de grâce.

Il marchait, du reste, hardiment au devant des objections.

Ainsi lui-même foudroyait, sous une éloquente interrogation, les monumens de nos sciences et toutes les superfétations humaines, pour lesquelles les sociétés s'emparaient des élémens du monde terrestre. Il demandait si nos guerres, si nos malheurs, si nos dépravations empêchaient le grand mouvement imprimé par Dieu à tous les mondes ?... Et alors, il faisait rire de l'impuissance humaine. Il montrait nos efforts effacés partout. Il évoquait les mânes de Tyr, de Carthage, de Babylone, ordonnant à Babel, à Jérusalem de comparaître; et, il y cherchait, sans les trouver, les sillons éphémères de notre charrue... L'humanité flottait sur le monde, comme un vaisseau dont le sillage, quelque profond qu'il puisse être, disparaît sous le niveau paisible de l'Océan.

Telles étaient les idées fondamentales du discours prononcé par le docteur Sigier, idées qu'il enveloppa dans le langage mystique et le latin bizarre en usage à cette époque. Les Ecritures, dont il avait fait une étude particulière, lui fournissaient les armes sous lesquelles il apparaissait à son siècle pour en presser la marche. Il couvrait, comme d'un manteau, sa hardiesse sous un grand savoir; sa philosophie, sous la sainteté de ses mœurs.

En ce moment, après avoir mis son audience face à face avec Dieu après avoir fait tenir le monde dans une pensée, et dévoilé presque la pensée du monde, il contempla l'assemblée silencieuse, palpitante. Alors, il interrogea l'étranger par un regard; et, sans doute aiguillonné par la présence de cet être singulier, il ajouta ces paroles, que nous avons dégagées de la latinité corrompue du moyen-âge :

— Où croyez-vous que l'homme puisse prendre ces vérités fécondes, si ce n'est au sein de Dieu même. Que suis-je ? Le faible traducteur d'une seule ligne léguée par le plus puissant des apôtres, une seule ligne entre mille aussi brillantes de lumière.

Avant nous tous, saint Paul avait dit : *In Deo vivimus, movemus et sumus*. Nous vivons, nous sommes, nous agissons dans Dieu même.

Aujourd'hui, moins croyans et plus savans, ou moins instruits et plus incrédules, nous demanderions à l'apôtre à quoi bon ce mouvement perpétuel ? Où va cette vie distribuée par zones? Pourquoi cette intelligence qui commence par les perceptions confuses du marbre, et va, de sphère en sphère, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'ange, jusqu'à Dieu ? Où est la source, où est la mer ?... Si la vie, arrivée à Dieu à travers les mondes et les étoiles, à travers la matière et l'esprit, redescend vers un autre but ?... Vous voudriez voir l'univers des deux côtés. Vous adoreriez le souverain, à condition de vous asseoir sur son trône un moment. Insensés que nous sommes! Nous refusons aux animaux les plus intelligens le don de comprendre nos pensées et le but de nos actions; nous sommes sans pitié pour nos sphères inférieures; nous les chassons de notre monde; nous leur dénions la faculté de deviner la pensée humaine, et nous voudrions connaître la plus élevée de toutes les idées!... l'idée de l'idée! Eh bien! allez! partez! montez par la foi de globe en globe!... Volez dans les espaces! La pensée, l'amour et la foi en sont les clefs mystérieuses! Traversez les cercles, parvenez au trône. Dieu est plus clément que vous ne l'êtes! Il a ouvert son temple à toutes ses créations; mais n'oubliez pas l'exemple de Moïse!... Déchaussez-vous pour entrer dans le sanctuaire, dépouillez-vous de toute souillure, quittez bien complétement votre corps, car Dieu!... Dieu, — c'est la lumière!...

Au moment où le docteur Sigier, la face ardente, la main levée, prononçait cette grande parole, un rayon de soleil pénétra par un vitrail ouvert, et fit jaillir, comme par magie, une source brillante, une longue et triangulaire bande d'or, qui revêtit l'assemblée comme d'un lumineux linceul.

Aussitôt toutes les mains battirent, et les assistans acceptèrent cet effet du soleil couchant comme un miracle.

Un cri unanime s'éleva :

— *Vivat! vivat!...*

Le ciel lui-même semblait applaudir.

Godefroi, saisi de respect, regardait tour à tour le vieillard et le docteur Sigier, qui se parlaient à voix basse.

— Gloire au maître!... disait l'étranger.

— Qu'est-ce qu'une gloire passagère? répondait Sigier.

— Je voudrais éterniser ma reconnaissance, répliqua le vieillard...

— Eh bien! une ligne de vous, reprit le docteur, me sera sans doute précieuse dans l'avenir...

— Hé! peut-on donner ce qu'on n'a point... s'écria l'inconnu.

Accompagnés par la foule qui se pressait sur leurs pas, en laissant entre elle et ces trois personnages une respectueuse distance, semblable à des courtisans autour de leurs rois, Godefroi, le vieillard et Sigier marchèrent vers la rive fangeuse, où alors il n'y avait point encore de maisons, et où le passeur les attendait.

Le docteur et l'étranger ne s'entretenaient ni en latin ni en langue gauloise; ils parlaient gravement un langage inconnu; mais leurs mains s'adressaient tour à tour aux cieux et à la terre; et plus d'une fois Sigier, à qui les détours du rivage étaient familiers, guidait, avec un soin particulier, le vieillard vers les planches étroites jetées comme des ponts sur la boue. L'assemblée les épiait avec curiosité, et quelques écoliers enviaient le privilége du jeune enfant qui suivait ces deux souverains de la parole.

Enfin le docteur salua le vieillard, et vit partir la *toue* svelte et légère du passeur....

Au moment où le bateau flotta doucement au milieu de la vaste étendue de la Seine en imprimant à l'âme de délicieuses secousses, la lune qui se levait rouge et radieuse, semblable à un incendie allumé à l'horizon, jeta ses rayons à travers les crevasses de quelques nuages, versa sur les campagnes des torrens de lumière, colora de ses tons rouges, de ses reflets bruns, les cimes d'ardoise et les toits de chaume, borda de feu les tours de Philippe-Auguste, imprima sur les maisons une couche d'or, inonda les cieux, teignit les eaux, fit resplendir les herbes, réveilla les insectes à moitié endormis... Cette longue gerbe de lumière embrassa les nuages... C'était comme le premier vers de son hymne... Tout cœur devait tressaillir; car alors la nature fut sublime.

L'étranger, ayant contemplé ce spectacle, la plus faible de toutes les larmes humaines, excitée par de puissans souvenirs, humecta ses paupières.

Godefroy pleurait aussi en admirant le ciel; mais sa main palpitante ayant rencontré celle du vieillard, celui-ci se retourna et lui laissa voir son émotion. Alors, trouvant sans doute sa dignité d'homme compromise, il lui dit d'une voix profonde :

— Je pleure mon pays!...

— Je suis banni, reprit-il, banni!... Ah! jeune homme, à cette heure même j'ai quitté ma patrie..... Mais là-bas, à cette heure, les lucioles sortaient de leurs frêles demeures et se suspendaient, comme autant de

diamans, aux rameaux des glayeuls : à cette heure, la brise était douce comme la plus douce poésie ; elle s'élevait d'une vallée trempée de lumière, exhalant de suaves parfums. A l'horizon, et semblable à la *Jérusalem* céleste, je voyais une ville d'or, une ville dont je ne puis prononcer le nom !... Là serpentait aussi une rivière... Cette ville, ce fleuve, dont les monumens, dont les ravissantes perspectives, dont les nappes d'eau bleuâtres se confondaient, se mariaient, se dénouaient... lutte harmonieuse qui réjouissait ma vue, m'inspirait l'amour, où sont-ils ?... A cette heure les ondes prenaient, sous le ciel lumineux du couchant, des teintes fantastiques et figuraient de capricieux tableaux. Les étoiles distillaient une lumière caressante ; la lune tendait partout ses piéges gracieux, et donnait une autre vie aux arbres, aux couleurs, aux formes. Elle allait diversifiant les eaux brillantes, les collines muettes, animant les rochers, les édifices..... Les lueurs s'allumaient alors dans les châteaux de mon pays !... mon pays, mon amour, auxquels je disais adieu !... La ville parlait, scintillait et me rappelait Des colonnes de fumée se dressaient auprès des colonnes antiques dont les marbres étincelaient de blancheur au sein de la nuit. Les lignes de l'horizon se dessinaient encore à travers les vapeurs du soir.... Tout était harmonie, mystère. La nature ne me disait pas adieu, elle voulait me garder. Ah ! c'était ma mère et mon enfant, mon épouse et ma gloire, et les cloches elles-mêmes pleuraient alors ma proscription. O terre merveilleuse, elle est plus belle que le ciel !... Depuis cette heure, j'ai eu l'univers pour cachot... O ma patrie !... pourquoi m'as-tu proscrit !...

— Mais j'y triompherai !... s'écria-t-il en jetant ce mot avec un tel accent de conviction, un timbre si éclatant que le batelier tressaillit, croyant entendre le son d'une trompette.

Le vieillard était debout, dans une attitude prophétique, et regardait dans les airs vers le sud, en montrant sa patrie du droit à travers les régions du ciel. La pâleur ascétique de son visage avait fait place à la rougeur du triomphe, ses yeux scintillaient, et il était sublime comme un lion hérissant sa crinière.

— Et toi, pauvre enfant !... reprit-il en regardant Godefroy, dont les joues étaient bordées par un chapelet de gouttes brillantes, as-tu donc comme moi étudié la vie sur des pages sanglantes ? Pourquoi pleurer ? Que peux-tu regretter à ton âge ?...

— Hélas ! dit Godefroy, une patrie plus belle que toutes les patries de la terre, une patrie que je n'ai point vue, et dont j'ai souvenir...Oh ! si je pouvais fendre les espaces à plein vol...

L'étranger tressaillit vivement à ces paroles. Puis, arrêtant son regard lourd sur le jeune homme, il le fit taire. Alors tous deux, s'entretenant dans un fécond silence, par une inexplicable effusion d'ame, en écoutant leurs yeux, voyagèrent fraternellement, comme deux colombes qui parcourent les cieux d'une même aile, jusqu'au moment où la barque, touchant le sable du Terrain, les tira de leur profonde rêverie.

Ensevelis tous deux dans leurs pensées, ils marchèrent en silence vers la maison du sergent.

— Ainsi, disait en lui-même le grand étranger, ce pauvre petit se croit un ange banni du ciel !... Et qui, parmi nous, aurait le droit de le détromper ?... Sera-ce moi ?... Moi qui suis enlevé si souvent par un pouvoir magique loin de la terre... Moi qui appartiens à Dieu... moi qui suis pour moi-même un mystère... N'ai-je donc pas vu le plus beau des anges vivant dans cette boue ?... Cet enfant est-il donc plus ou moins insensé que moi ? A-t-il fait un pas plus hardi dans la foi ?... Il croit !... Sa royance le conduira sans doute en quelque sentier lumineux semblable à celui dans lequel je marche... Mais, s'il est beau comme un ange, il est bien faible encore pour de si rudes combats !...

Mais l'enfant, intimidé par la présence de son compagnon, dont la voix foudroyante lui exprimait ses propres pensées comme l'éclair traduit les volontés du ciel, se contentait de regarder les étoiles avec les yeux d'un amant, accablé par un luxe de sensibilité qui lui écrasait le cœur. Il était là, faible et craintif comme un moucheron inondé de soleil. Ces deux beaux êtres comprenaient, Godefroy, la force ; et le vieillard, la faiblesse. La voix céleste de Sigier leur avait déduit les mystères du monde moral ; le grand vieillard devait les revêtir de gloire, l'enfant les sentir ; et, tous trois, ils transfiguraient, par de vivantes, par de nobles images, la science, la poésie et le sentiment.

En rentrant au logis, l'étranger s'enferma dans sa chambre, alluma sa lampe inspiratrice ; et, se confiant au terrible démon du travail, il demanda des mots au silence, des idées à la nuit.

Godefroy s'assit au bord de sa fenêtre, regarda tour à tour les reflets de la lune dans les eaux, étudia les mystères du ciel ; et, livré à l'une de ces extases qui lui étaient familières, il voyagea de sphère en sphère, de visions en visions, écoutant et croyant entendre de sourds frémissemens, des voix d'anges ; voyant ou croyant voir des lueurs divines au sein desquelles il se perdait, essayant de parvenir au point éloigné, source de toute lumière, principe de toute harmonie.

Bientôt la grande clameur de Paris, portée au loin par les eaux de la Seine, s'apaisa, les lueurs s'éteignirent une à une dans les maisons. Bientôt le silence régna dans toute son étendue. La vaste cité s'endormit comme un géant fatigué, minuit sonna, et le plus léger bruit, même la chute d'une feuille ou le vol d'un *choucas* changeant de place dans les cimes de Notre-Dame, eussent rappelé l'esprit de l'étranger sur la terre, où l'âme de l'enfant des hauteurs célestes...

En ce moment, le vieillard entendit avec horreur dans la chambre voisine le gémissement sinistre d'un mourant. Ce cri funèbre se confondit avec la chute d'un corps lourd ; et, à la manière dont il tombait, l'oreille expérimentée du banni lui fit reconnaître un cadavre.

Il sortit précipitamment, entra chez Godefroy ; et là, il vit le pauvre enfant gisant comme une masse informe.

A la lueur de la lune, il aperçut au cou du jeune homme une longue corde qui serpentait à terre.

Il avait été pendu !...

III.

Le Poète.

Le grand vieillard releva lestement la créature d'amour et de grâce étendue à ses pieds ; et, quand il eut dénoué la corde qui serrait ce joli cou de femme légèrement meurtri, l'enfant ouvrit les yeux, et d'une voix douce :

— Où suis-je ?... demanda-t-il avec une expression de plaisir.

— Chez vous !... dit le vieillard en regardant, non sans une surprise mêlée de curiosité, le cou de Godefroy, la corde et le clou auquel elle avait été attachée, et qui se trouvait encore au bout.

— Dans le ciel ?... répondit l'enfant d'une voix délicieuse.

— Oh ! non... sur terre !... reprit le vieillard.

Godefroy marcha dans la ceinture de lumière fantastique tracée par la lune au travers de la chambre dont le vitrail était ouvert ; et alors il vit la Seine frémissante, les saules, les herbes du Terrain ; puis la nuageuse atmosphère qui s'élevait au dessus des eaux comme un dais de fumée blanche.

A ce spectacle, pour lui désolant, il se croisa les mains sur la poitrine, et prit une attitude de désespoir.

Le vieillard vint à lui, et, l'étonnement peint sur la figure :

— Vous avez voulu vous tuer ?.. demanda-t-il.

— Oui... répondit Goderoy, laissant avec insouciance l'étranger lui passer à plusieurs reprises les mains sur le cou, pour examiner l'endroit où avaient porté les efforts de la corde.

En s'apercevant que, sauf de légères contusions, le jeune homme n'avait dû souffrir aucun mal, le vieillard présuma que le clou, peu solide, avait promptement cédé au poids du corps, et qu'alors cette tentative de suicide s'était terminée par une chute peu dangereuse.

— Pourquoi donc, mon cher enfant, avez-vous tenté de mourir ?... dit l'étranger.

— Ah ! répondit Godefroy, retenant avec peine des larmes qui roulaient dans ses yeux, j'ai entendu la voix d'en haut !... Elle m'appelait par mon nom !... Oh ! je la connais !... Elle ne m'avait pas encore nommé ; mais, cette fois, elle me conviait au ciel !... Oh ! quelle voix douce !...

— Ne pouvant pas m'élancer dans les cieux, reprit-il avec un geste naïf, j'ai pris pour aller à Dieu la seule route que nous ayons...

— Oh ! enfant !... enfant sublime !... s'écria le vieillard en enlaçant Godefroy dans ses bras et le pressant avec enthousiasme sur son cœur ; oh ! tu es poète !... Tu sais monter intrépidement sur l'ouragan !... Ta poésie, à toi, ne sort pas de ton cœur !... Tes vives, tes ardentes pensées, tes créations, marchent et grandissent dans ton âme. Va, ne livre pas tes pensées au vulgaire !... Sois l'autel, la victime et le prêtre tout ensemble !... Tu connais les cieux, est-ce pas ?... Tu as vu ces myriades d'anges aux blanches plumes, aux sistres d'or, qui tous tendent d'un vol égal vers le trône ?... Et tu as admiré souvent leurs ailes, qui, sous la voix de Dieu, s'agitent comme les touffes harmonieuses des forêts sous la tempête... Oh ! que l'espace sans bornes est beau !... dis ?...

Et le vieillard serrait convulsivement la main de Godefroy, pendant que tous deux contemplaient le firmament, dont les étoiles semblaient leur parler...

— Oh ! voir Dieu ! s'écria doucement Godefroy.

— Enfant ! reprit tout à coup l'étranger d'une voix sévère, as-tu donc si vite oublié les enseignemens sacrés de notre bon maître le docteur Sigier ?... Pour revenir, toi dans ta *patrie céleste*, et moi dans ma *patrie terrestre*, ne devons-nous pas obéir à la voix de Dieu ?... Marchons avec résignation dans les rudes chemins où son doigt puissant a marqué notre route. Ne frémis-tu pas du danger auquel tu t'es exposé ?... Appelé sans ordre, ayant dit : *Me voilà* !... avant le temps, ne serais-tu pas retombé dans un monde inférieur à celui dans lequel ton âme voltige aujourd'hui ?... Oh ! pauvre chérubin, ne devrais-tu pas bénir Dieu de t'avoir fait vivre dans une sphère où tu n'entends que de célestes accords ?... N'es-tu pas pur comme le cristal, jeune et beau comme une fleur ?... Ah si, semblable à moi, tu ne connaissais que la cité des douleurs !... A m'y promener, je me suis usé le cœur... Oh ! fouiller dans les tombes pour leur demander d'horribles secrets ; essuyer des mains altérées de sang, les compter toutes les nuits, les contempler toutes levées vers moi, implorant un pardon que je ne puis accorder !... Oh ! étudier les convulsions de l'assassin, les derniers cris de la victime, écouter d'épouvantables bruits et d'affreux silences, le silence d'un père dévorant ses fils morts... interroger le rire des damnés, chercher quelques formes humaines parmi des masses décolorées, que le crime a roulées et tordues... apprendre des mots que les hommes vivans n'entendent pas sans mourir ; toujours évoquer les morts, pour toujours les juger, les épouser, les traduire... est-ce donc une vie ?

— Arrêtez, s'écria Godefroy, je ne saurais vous regarder, vous écouter davantage ! Ma raison s'égare, ma vue s'obscurcit... Vous allumez en moi un feu qui me dévore...

— Il faut cependant que je parle! reprit le vieillard en levant, en secouant la main par un mouvement extraordinaire, qui produisit sur le jeune homme l'effet d'un charme.

Pendant un moment, l'étranger fixa sur Godefroy ses grands yeux éteints et abattus; puis il étendit le doigt vers la terre. Alors vous eussiez cru voir un gouffre entr'ouvert tout à coup à son commandement.

Il resta debout, éclairé par les indécis et vagues reflets de la lune, qui firent resplendir son front où éclata le ciel. Une espèce de lueur s'échappait de ses traits D'abord une expression presque dédaigneuse se perdit dans les sombres plis de son visage; il paraissait rire de la terre; mais bientôt son regard contracta cette fixité qui semble indiquer la présence d'un objet invisible aux organes ordinaires de la vue; et certes ses yeux contemplaient alors les lointains tableaux que nous garde la tombe.

Jamais peut-être cet homme surprenant n'eut une apparence aussi fantastique. Une lutte prodigieuse agitait sa forme extérieure, et, toute puissante qu'elle parût être, elle pliait comme une herbe sous la brise messagère des orages...

Godefroy resta silencieux, immobile, enchanté. Une force inexplicable le clouait au plancher; et, comme lorsque notre attention nous arrache à nous-même, dans le spectacle d'un incendie ou d'une bataille, il ne sentait pas son propre corps.

— Veux-tu que je te dise la destinée au devant de laquelle tu marchais, pauvre ange d'amour?...

Ecoute.

Il m'a été donné de voir les espaces immenses, les abîmes sans fin où vont s'engloutir les créations humaines, cette mer sans rives où court notre grand fleuve d'hommes et d'anges. En parcourant les vastes régions des éternels supplices, j'étais préservé de la mort par le manteau d'un immortel, par ce vêtement de gloire et de génie que se passent les siècles... moi, chétif!...

Quand j'allai par les campagnes de lumière où se pressent les *heureux*, l'amour d'une femme, les ailes d'un ange, me soutenaient; et, porté sur son cœur, je pouvais goûter ces plaisirs ineffables dont l'étreinte est plus dangereuse pour nous mortels que les angoisses du monde mauvais...

En accomplissant mon pèlerinage à travers les sombres régions d'en bas, j'étais parvenu, de douleur en douleur, de crime en crime, de punitions en punitions, de silences atroces en cris déchirans, sur le gouffre supérieur à tous les cercles de l'enfer; et déjà je voyais, dans le lointain, la clarté du paradis brillant à une distance énorme... J'étais dans la nuit, mais sur les limites du jour. Je volais, emporté par mon guide, emporté par une puissance semblable à celle qui, dans nos rêves, nous ravit dans les sphères invisibles aux yeux du corps.

L'auréole dont nos fronts étaient ceints faisait fuir toutes les ombres sur notre passage, comme une impalpable poussière. Loin de nous, les soleils de tous les univers donnaient à peine la faible lueur des lucioles de mon pays.

J'allais atteindre les champs de l'air, où, vers le paradis, les masses de lumière se multiplient, où l'on fend facilement l'azur, où les innombrables mondes jaillissent comme des fleurs dans une prairie...

Là, sur la dernière ligne circulaire qui appartenait aux fantômes que je laissais derrière moi, semblables à des chagrins qu'on veut oublier, je vis une grande ombre...

Elle se tenait debout, dans une attitude ardente, dévorant les espaces du regard. Ses pieds restaient attachés sur le dernier point de cette ligne par le pouvoir de Dieu; et l'ombre y accomplissait sans cesse la tension pénible qui rassemble et projette nos forces. lorsque nous voulons prendre notre élan, comme des oiseaux prêts à s'envoler.

Je reconnus un homme.

Il ne nous regarda et ne nous entendit pas. Tous ses muscles tressaillaient, haletaient. Il semblait que, par chaque parcelle de temps, il éprouvât de nouveau, sans faire un seul pas, la fatigue de traverser l'Océan, par lequel il était séparé du paradis, où sa vue plongeait, où il croyait entrevoir une image chérie...

Sur la dernière porte de l'enfer comme sur la première, il y avait écrit une expression de désespoir dans l'espérance.

Le malheureux était si horriblement écrasé par je ne sais quelle force, que sa douleur passa dans mes os et me glaça. Je me réfugiai près de mon guide, dont la protection me rendit à la paix et au silence.

Semblable à la mère dont l'œil perçant voit le milan dans les airs ou l'y devine, l'ombre poussa un cri de joie.

Alors, regardant où il regardait, nous vîmes comme un saphir qui se détachait du petit cercle bleu qui flottait au dessus de nos têtes dans les abîmes de lumière. Cette éclatante étoile descendait avec la rapidité d'un rayon de soleil quand il apparaît au matin sur l'horizon et que ses premières clartés glissent furtivement sur notre terre. La *splendeur* devint distincte; elle grandit; et bientôt j'aperçus le nuage glorieux au sein duquel vont les anges, espèce de fumée brillante, de sueur lumineuse émanée de leur divine substance, et qui, çà et là pétillait en langue de feu. Une noble tête, dont il est impossible de supporter l'éclat sans avoir revêtu le manteau, le laurier, la palme, attribut des Puissances, s'élevait au dessus de cette nuée aussi blanche, aussi pure que la neige. C'était une lumière dans la lumière! Ses ailes frémissaient et semaient des éblouissemens, des ondulations dans les sphères, par lesquelles il passait comme passe le regard de Dieu à travers les mondes...

Enfin je vis le séraphin dans sa gloire!... La fleur d'éternelle beauté qui décore les anges de l'Esprit brillait en lui...

Il avait à la main une palme verte; et de l'autre un glaive flamboyant; la palme, pour décorer l'ombre pardonnée, le glaive, pour faire reculer l'enfer entier par un seul geste... Il souriait, mais tristement

A son approche, nous sentîmes les parfums du ciel qui tombèrent comme une rosée... Dans toute la région où il se tint, l'air prit la couleur d'une opale, et s'agita par des ondulations dont l'ange était le principe ..

Il arriva, regarda l'ombre, et lui dit :

— *A demain!...*

Puis il retourna vers le ciel par un mouvement gracieux, étendit ses ailes, franchit les sphères, comme un vaisseau fendant les ondes, qui, en un moment, laisse à peine voir ses blanches voiles dans la clarté du soleil aux exilés laissés au rivage.

L'ombre poussa un effroyable cri auquel tous les damnés répondirent, depuis le cercle le plus profondément enfoncé dans l'immensité des mondes de douleur jusqu'à celui plus paisible à la surface duquel nous étions... Ce fut un horrible concert. La plus poignante de toutes les angoisses avait fait un appel à toutes les autres La clameur se grossit des rugissemens d'une mer de feu qui servait comme de base à la terrible harmonie des innombrables millions d'ombres souffrantes ..

Puis tout à coup elle prit son vol à travers la *cité dolente* et descendit de sa place jusqu'au fond même de l'enfer; elle remonta subitement, revint, se replongea dans les cercles infinis, les parcourut dans tous les sens, semblable à un vautour qui, mis pour la première fois dans une volière, s'épuise en efforts superflus... L'ombre avait le droit d'errer ainsi. Elle pouvait traverser les zones de l'enfer, glaciales, fétides, brûlantes, sans participer à leurs souffrances. Elle se glissait dans cette immensité, comme un rayon de soleil sait se faire jour au sein de l'obscurité.

— Dieu ne lui a point infligé de punition, me dit le maître; mais aucune de ces âmes dont tu as successivement contemplé les tortures ne voudrait changer son supplice contre l'espérance sous laquelle cette âme succombe...

En ce moment, l'ombre revint près de nous, ramenée par une force invincible qui la condamnait à sécher sur le bord des enfers.

Mon divin guide, devinant la curiosité dont j'étais saisi, toucha de son rameau de laurier le malheureux occupé peut-être à mesurer le siècle de peine qui se trouvait entre lui et ce lendemain toujours fugitif.

Il tressaillit, et nous jeta un regard plein de toutes les larmes qu'il avait déjà versées.

— Vous voulez connaître mon infortune? dit-il d'une voix triste. Oh! j'aime à la raconter. Je suis ici, et *Thérèsa* est là-haut!... Voilà tout. Sur terre nous étions heureux, nous étions toujours unis. Quand je vis pour la première fois ma chère *Thérèsa Donati*, elle avait dix ans. Alors nous nous aimâmes, sans savoir ce que c'était que l'amour. Notre vie fut une même vie. Je pâlissais de sa pâleur; j'étais heureux de sa joie. Ensemble nous nous livrâmes au charme de penser, de sentir, et nous apprîmes l'un par l'autre l'amour. Nous fûmes mariés dans Crémone, et jamais nous ne connûmes nos lèvres que souriant, nos yeux que rayonnant; jamais nos chevelures, nos vœux ne se séparèrent. Nos deux têtes se confondaient quand nous lisions; nos pas s'unissaient quand nous marchions. La vie fut un long baiser, notre maison une vaste couche...

Un jour Thérèsa pâlit, et me dit pour la première fois :

— Je souffre!

Et je ne souffrais pas!... Elle ne se releva plus. Je vis, sans mourir, ses beaux traits s'altérer, ses cheveux d'or s'endolorir... Elle souriait pour me cacher ses douleurs; mais je les lisais dans ses yeux. J'y interprétais les moindres tremblemens de leur azur lumineux...

Elle me disait : — Honorino, je t'aime!... au moment où ses lèvres blanchirent; elle me serrait encore la main dans les siennes quand la mort les glaça...

Aussitôt je me tuai, pour qu'elle ne se couchât pas seule dans le lit froid et humide de son sépulcre, sous son drap de marbre...

Elle est là haut, Thérèsa, et je suis ici. Je voulais ne pas la quitter, Dieu nous a séparés — Pourquoi donc nous avoir unis sur la terre? — Il est jaloux... Le paradis a été sans doute bien plus beau du jour où Thérèsa y est montée... La voyez-vous?... Elle est triste dans son bonheur... Elle est sans moi. — Le paradis doit être bien désert pour elle...

— Maître, dis-je en pleurant, car je pensais à mes amours, au moment où celui-ci souhaitera le paradis pour Dieu seulement, ne sera-t-il pas délivré? ..

— Le père de la poésie inclina doucement la tête en signe d'assentiment et nous nous éloignâmes en fendant les airs, sans faire plus de bruit que les oiseaux qui passent quelquefois sur nos têtes quand nous sommes étendus à l'ombre d'une touffe d'arbres. Nous eussions vainement tenté d'empêcher l'infortuné de blasphémer ainsi; car un des malheurs des anges de ténèbres est de ne pas voir la lumière, même quand elle les environne. Il n'aurait pas compris mes paroles. . . . . . .

. . . .

En ce moment, le pas rapide de plusieurs chevaux retentit dans le silence; le chien aboya; la voix grondeuse du sergent lui répondit; des cavaliers descendirent et frappèrent à la porte. Le bruit s'éleva tout à coup avec la violence brusque d'une détonation inattendue...

Alors les deux proscrits, les deux poètes, tombèrent sur terre de toute la hauteur qui nous sépare des cieux... Et le douloureux brisement de cette chute courut, comme un autre sang, dans leurs veines, en sifflant, en roulant des pointes acérées et cuisantes. La douleur fut en quelque sorte une commotion électrique...

La lourde et sonore démarche d'un homme d'armes, dont l'épée, la cuirasse et les éperons produisaient un singulier cliquetis, se montra bientôt devant l'étranger surpris.

— Nous pouvons rentrer à Florence, dit le soldat, dont la grosse voix parut douce en prononçant des mots italiens.

— Que dis-tu?... demanda le grand homme.

— Les *blancs* triomphent!...

— Ne te trompes-tu pas?... reprit le poète.

— Non, Dante!... répondit le soldat.

Et le timbre riche de sa voix guerrière exprima les joies de la victoire et les frissonnemens des batailles.

— A Florence!..... à Florence!..... O ma Florence!..... cria vivement Dante Alighieri, dont la figure resplendit.

Il se dressa sur ses pieds, regarda dans les airs, y crut voir l'Italie; et alors—il devint gigantesque.

— A Florence, Florence!... Florence!... Italie! Béatrix!

Il était en délire.

— Et moi!... quand serai-je dans le ciel? .. dit Godefroy qui restait, un genou en terre, devant le poète immortel, comme un ange en face du sanctuaire.

— Viens à Florence!... lui dit le Dante d'un son de voix compatissant. Va! quand tu verras les amoureux paysages de *Fiesolè*, tu te croiras au paradis.

Le soldat se mit à sourire...

Pour la première, pour la seule fois peut-être, la sombre et terrible figure du Dante exprimait une joie : il avait dans ses yeux, sur le front, toutes les peintures du bonheur dont son *Paradis* est si prodigue. Il lui semblait peut-être entendre la voix de Béatrix.

En ce moment le pas léger d'une femme et le frémissement d'une robe retentirent dans le silence.

L'aurore jetait alors ses premières clartés...

Alors la belle comtesse Mahaut entra, poussa un cri, courut à Godefroy.

— Viens, mon enfant!... mon fils... Va, le paradis, ce sera le cœur de ta mère...

— Ah! je reconnais *la voix* du ciel!... cria l'enfant ravi.

Ce cri réveilla le Dante.

Il regarda le jeune homme enlacé dans les bras de la comtesse; et après avoir salué du regard et du geste son compagnon d'études, qu'il laissait au sein maternel...

— Partons!... s'écria-t-il d'une voix tonnante. Mort aux Guelfes!...

De Balzac.

POUR L'AMOUR D'ELLE!

I.

Le jour, au travail.

La journée du travail était terminée à Paris et celle du plaisir commençait. Le bruit des marchés, des magasins, des ateliers, était remplacé par le roulement des équipages, le fracas sonore des cafés, le premier coup d'archet des concerts, par tous les sons du soir, angélus du repos et de la joie. Cependant, tout était encore en activité dans une imprimerie située au pied du Pont-Neuf, sur le quai des Augustins : car on était aux jours du printemps, et l'ouvrage donnait davantage. Les presses faisaient entendre leur sourde et monotone voix; les ateliers gardaient encore les compositeurs occupés à leurs casses; les lumières, allant des unes aux autres, passaient rapidement le long du sombre escalier. Dans une imprimerie, tout est noir et laid, on dirait que l'encre qui se broie dans une partie, exhale partout ses vapeurs et vient imprégner tous les murs : tout est noir et laid dans ces enceintes, d'où sortent de grandes et belles choses, les plus grandes et les plus belles du monde : comme aux entrailles de la terre où tout est sombre et argileux, s'accomplit le travail qui produit les moissons, les forêts, l'or et la verdure des campagnes.

On travaillait donc avec activité; mais les mouvemens brusques, les cheveux rudement repoussés en arrière, les casquettes fortement enfoncées sur les sourcils, étaient des signes non équivoques de la mauvaise humeur que causait l'occupation de ce moment; car chez les ouvriers où la discussion finit communément par des secousses assez vives, enfoncer sa casquette sur la tête pour la consolider, annonce l'attente d'une lutte, et la disposition très ferme de l'engager. La prolongation de la journée qui, par son travail d'extra, empiétait sur l'heure de l'estaminet, était la cause de cette sombre effervescence; et même il paraissait que, si quelque plan de révolte se présentait en ce moment d'une manière satisfaisante, il serait vivement accueilli.

Dans l'atelier des hommes *de conscience*, se trouvaient à cette heure du soir, deux ouvriers habituellement occupés ailleurs.

C'était d'abord le père Chambart, le meilleur homme du monde sous ses cheveux gris et frisottans. Les dires de ses pères, les proverbes qu'il apprit d'eux, ces précieux axiomes qui sont à nos lois de morale ce que les médailles sont à la monnaie, avaient été tout le code de sa vie et l'avaient honnêtement conduit. Cette *Sagesse des Nations* doit pouvoir sans peine mener à bien la barque d'un pauvre ouvrier, jusqu'à ce qu'il vienne tranquillement se reposer à son dernier port. Le père Chambart conservait les vieilles traditions de l'imprimerie : il appelait encore le patron le *naïf*, le lourd pressier était désigné par lui sous le nom d'*ours*, et le compositeur aux mouvemens prestes, sous celui de *singe*. Bons mots vieillis, plaisanteries d'une saison passée, maintenant tombés sur la terre, toutes dépouillées de leurs sourires... En ce moment occupé à nettoyer et placer les lampes de l'atelier, il tâche en même temps de calmer l'irritation bouillonnante qu'il voit dans la tête des jeunes gens et toute prête à se traduire au moins en paroles impertinentes; il répète souvent que celui qui n'a pas de miel dans sa ruche, doit en avoir sur ses lèvres.

A l'autre bout de la chaîne des imprimeurs, sont deux garçons de douze ans, tout pareils, que le patron appelle ses *employés supérieurs* : tous deux bons camarades, habiles ouvriers, gagnant leur trente sous par jour. L'un d'eux surtout, celui qui se trouve dans ce moment à la *conscience*, est un hardi compagnon, un esprit fort, un *oseur* de premier ordre. Il met de travers son bonnet de papier, travaille comme quatre, fume une pipe plus haute que lui, et ne rentre jamais à l'imprimerie, en revenant de ses courses, sans apporter un œil poché ou une fraîche cicatrice, annonçant qu'il vient de faire reconnaître sa force et son autorité par ses camarades, qui, vu la petitesse de sa taille, sont très disposés à les lui contester. Cependant, pour son malheur continuel, les imprimeurs l'appellent *moutard*, par opposition aux immenses prétentions qu'il manifeste à la force et à la virilité.

Lorsque, au douze mai, une réminiscence de 1830 inspira à quelques boute-en-train mal inspirés de construire des barricades dans les rues Saint-Denis et Saint-Martin, au milieu des bourgeois et des marchands étonnés, qui ne savaient d'où venait ce vent de guerre, ce fut lui, le moutard, qui monté sur la barricade, au bruit du tambour qui amenait les troupes, le pied sur un essieu de voiture renversée, un gros pavé entre les mains, dit en parlant par-dessus son épaule : « Marchands, fermez vos boutiques et laissez-nous faire! »

Ce fut lui aussi qui, en descendant de là, communiqua à ses camarades un projet hardi et qui aurait changé la face de l'Europe, si Dieu l'eût voulu. Il s'agissait, parmi les émeutiers de douze ans, de se répandre dans les divers quartiers, de crever en courant chaque tambour de la garde nationale, qui, ne pouvant alors continuer le rappel, laisserait la révolte maîtresse de la ville. Une circonstance vint annuler ce plan, c'est que les tambours ne battaient plus, car tout était rentré dans l'ordre... Il fallut retourner à l'imprimerie! Il était triste de revenir tourner une roue, à douze ans, quand on s'était vu un instant maître de la capitale du monde. Le gamin se vengea sur le travail et fit d'excellentes journées, ne pouvant employer son ardeur à autre chose. Cependant, ce soir-là il avait flairé de loin l'odeur de la révolte, et venait rôder autour des mécontens, pour savoir s'il n'y aurait pas quelque chose à faire.

Si un regard philosophique s'arrêtait sur ce peuple de typographes, il trouverait peut-être que le père Chambart, avec sa morale populaire et traditionnelle de proverbes, représente dans cette maison l'obéissance passive, l'ouvrier du passé, qui avait pour père l'esclave, et le brave gamin, l'ouvrier actuel, c'est-à-dire l'obéissance intelligente, qui donne volontairement son travail, qui fait commerce des forces de son corps contre l'argent des possesseurs; toujours prêt à faire la loi à son tour.

En effet, de tous les ouvriers, le typographe est celui qui doit entrer le premier dans l'émancipation du travail. Le pressier employé ici dessous, appartient complétement à la classe inférieure; mais le compositeur que l'on voit occupé à sa casse, est l'intermédiaire entre deux couches sociales. Il porte la blouse, la casquette, il déjeûne chez le marchand de vins, il épouse une fille du peuple, il est tout peuple dans son ménage. Mais il lit les ouvrages qu'il met en pages, et bien d'autres encore; il les juge, il raisonne, il pense, il apprend quelque chose du globe où il vit; et souvent le dandy sur son cheval alezan, qui traverse au joli trot l'avenue des Champs-Elysées, a moins d'idées dans la tête que cet ouvrier. Il s'élève encore par ses rapports qui le mettent constamment en présence de son maître, de son prote et de l'auteur qu'il imprime. Le compositeur, comme le dauphin qui plonge sa queue de poisson dans les eaux sombres, et dresse sa tête presque humaine dans l'air doré, le compositeur a les pieds enfoncés dans les bas fonds de la société, et la tête au niveau des plus hautes régions.

— Les maîtres se croient tout permis, dit un des mécontens, même de faire arriver au mois d'avril les journées du mois de juin.

— Le patron ne se gêne pas pour ça, dit un autre, il met une allonge au soleil avec son quinquet.

— Ce quinquet allumera la discorde, dit un troisième.

— Paix! paix! messieurs, reprend le père Chambart : vous ne vous plaindrez pas d'avoir travaillé un peu plus tard en allant recevoir vos *banques*. Le moineau aime le mil, mais il ne veut pas labourer.

— Si le bourgeois est un *sauvage*, dit-on encore, il ne manque pas d'ouvrage ailleurs.

— Hélas! messieurs, reprend le brave homme, que gagnerez-vous à changer?... Où ira le bœuf, qu'on ne le mette à la charrue? ajouta-t-il en soupirant. Le poisson saute de la poêle, pan! il tombe sur le charbon.

Une place était vide à une des casses de l'atelier, et chacun des compagnons tournait de temps en temps les yeux vers cet endroit. Le compositeur qui l'occupait d'ordinaire avait un empire si assuré sur les autres, une autorité naturelle si bien reconnue, que les ouvriers s'accordaient tacitement à attendre son retour pour décider si on exprimerait hautement ses plaintes. Chacun regardait alternativement la porte et cette place, lorsqu'enfin le jeune ouvrier rentra.

Réné n'était pas grand, cinq pieds à peu près; mince et délié, sa taille était faite pour porter l'habit le plus élégant, ou donner de l'élégance à celui qu'il porterait. L'ovale de son visage, dont la nuance de chair était un brun doré, était encadré de cheveux noirs et lisses, coulant sur son front. Les lignes de sa figure nettes et purement dessinées, fines dans leur contour, hardies dans leur jet, formant des angles bien accusés et des reliefs saillans, appartenaient à la beauté primitive. Ses grands yeux noirs et longs brillaient sous ses beaux cils de toutes les lueurs de l'intelligence, de toutes les étincelles de l'âme. Ils semblaient ordinairement recevoir les impressions de sa pensée, et communiquaient peu avec ce qui était alentour. Le génie positif se montrait sur ce visage dans toute sa splendeur et aussi dans toute sa tranquillité; on y voyait la force calme et sûre d'elle-même; le réveil de la puissance ouvrière se confiant aux nouvelles mœurs, qui ouvrent les voies, dans l'absence du rang et de la fortune, à tous les êtres supérieurs. Sa peau, naturellement brune, semblait encore brunie dans l'élément de bronze et les sombres vapeurs au milieu desquelles il vivait, mais ses mains, son buste souple, ses pieds minces, étaient pleins de distinction. Son costume se montrait en harmonie avec sa personne : un bonnet grec de drap rouge brodé de velours noir, coupait carrément son front grave et presque sévère; une blouse bleue, serrée par une ceinture de cuir, était légère à la taille, et entourait son cou d'une broderie également de velours noir. Tout dans sa personne était bien arrêté, net et ferme de dessin, marqué de chaudes couleurs et de formes déterminées.

Dès qu'il rentra, les ouvriers lui énumérèrent leurs nombreux griefs contre le patron. Il les écouta avec distraction, les plaignit avec un sourire moqueur et un léger haussement d'épaules de tout ce qu'il apprit, les jugea très malheureux de gagner trop d'argent, et se remit à son ouvrage d'un air évidemment absorbé par d'autres pensées.

En même temps, le père Chambart, se sentant soutenu par l'ouvrier en faveur dans l'imprimerie, se hâta de répéter ses adages de morale antique et de résignation; par exemple, que chaque semaine a son dimanche; et qu'avec du temps et de la patience, les feuilles de mûrier deviennent du satin.

Les ouvriers, cessant de parler de leur mécontentement, cessèrent peu à peu d'y penser aussi vivement. Le travail se termina, et comme en sortant un de ces messieurs annonça que d'excellent *porter* de Londres venait d'arriver dans un estaminet voisin où on pouvait aller *à l'œil*, on perdit soudain l'envie de passer à conspirer le temps qu'on pouvait mieux employer à faire connaissance avec le nouveau venu, et l'avis de prendre patience encore quelques jours fut unanimement adopté.

II.

Le soir, à l'amour.

L'œil-de-bœuf placé au fond de l'atelier marqua neuf heures. Réné en sortant prit l'escalier qui conduisait au second étage, où se trouvait l'établissement des brocheuses. La rampe était sombre : deux jeunes filles qui descendaient en venant de finir leur journée, passèrent près de lui sans le voir; l'une d'elles dit à l'autre en riant :

— La blonde Alice n'a pas voulu sortir avec nous : elle attendait son amoureux.

Réné tressaillit de plaisir.

— Elle n'attendra pas long-temps, dit-il tout bas. Puis il tira du gousset de son gilet un objet peu volumineux qu'il garda enfermé dans sa main. Arrivé au second, il entr'ouvrit la porte de l'atelier des brocheuses, et, avant de se faire voir, contempla un instant le tableau en demi-teinte que lui offrait cet intérieur.

Une jeune fille restait seule devant la grande table couverte de feuilles et des brochures que venaient d'y laisser les ouvrières. Elle avait attiré près d'elle la seule lampe qui éclairait encore ce vaste emplacement. Sa figure blanche et légèrement rosée, était entourée de longues boucles blondes qui tombaient jusque sur son cou. Ces beaux cheveux étaient le caractère le plus saillant de sa personne, et semblaient empreindre sur tout le reste leur douce nuance, leurs mouvemens onduleux, leur suave légèreté, si bien que chacun devait être tenté d'appeler cette belle enfant *la blonde Alice*, comme ces demoiselles le faisaient tout à l'heure. Le sourire qui brillait alors sur cette charmante figure, semblait devoir y rester toujours; elle était faite pour recevoir l'empreinte du bonheur. La tête était seule frappée de la lumière, et tout le reste de la personne demeurait dans l'ombre : elle était éclairée comme une perle où nous voyons un point très lumineux et tout le reste d'une blancheur ombrée.

La jeune fille tenait, dans ses deux mains croisées l'une sur l'autre, un bijou qu'elle semblait considérer avec bonheur.

Réné s'approcha :

— Je craignais, Alice, que vous ne fussiez déjà partie.

Le présomptueux! il voulait lui faire dire : « Je vous attendais. »

— Je m'étais oubliée, dit-elle, à regarder comme un enfant un cadeau que j'ai reçu ce matin.

Réné alors jeta les yeux sur ce qu'elle tenait, et la vue de cet objet ne lui fut pas sans doute aussi agréable qu'à la jeune fille; peut-être même se trouva-t-il là une douleur réelle pour lui, car il pâlit légèrement, ses sourcils se joignirent, et ses lèvres froides se serrèrent. Il remit dans son gousset la petite boîte qu'il en avait tirée en montant l'escalier. La clarté de la lampe n'allait pas jusqu'à lui, Alice ne put remarquer son émotion.

Il regarda attentivement le bijou qu'elle lui montrait. C'était un petit saint-esprit en turquoise servant à fermer une ganse noire au cou. Réné passa la main sur son front triste et froid, et dit avec l'accent d'un homme qui prend beaucoup sur lui-même :

— Vous êtes bien satisfaite, Alice, d'avoir ce beau coulant?

— Oh oui! voyez comme il est de bon goût! regardez ces belles pierres bleues, et le fin travail de la monture... c'est de l'or émaillé... on peut porter cela autant qu'on veut, ça ne change jamais... c'est aussi solide que beau.

Pendant cet éloge, Réné avait eu le temps de se remettre. Il fit quelques pas dans la vaste pièce, et revenant auprès de la table contre laquelle il s'appuya en se croisant les bras, il dit tranquillement à Alice :

— Vous aimez bien la parure, mademoiselle?

La jeune fille était accoutumée à le voir grave et sévère, et ne remarqua pas ce degré de plus dans son sérieux habituel.

Elle releva la tête vers lui, lui fit un beau sourire; et sa gracieuse figure, en s'offrant ainsi tout entière, semblait répondre : — Je suis bien assez jolie pour cela.

— Pourquoi ne l'aimerais-je pas, dit-elle tout haut.

— Parce que cet amour-là est toujours un amour malheureux, répondit Réné. Ce qu'on aime dans la toilette, c'est surtout ce qu'on ne possède pas. Vous avez beau ajouter une broderie à votre bonnet, une dentelle à votre corsage, vous voyez toujours une femme qui a plus de dentelles à son corsage, plus de broderies à son bonnet, et vous souffrez de ne pouvoir l'atteindre.

— Réné, vous savez bien que je n'ai au monde que ce seul et innocent plaisir de quelques chiffons peu coûteux. Ces petites choses m'occupent dans les heures où je ne suis pas à l'atelier. Notre maison est si triste! Il y fait froid; j'ai beau nettoyer les vitres, il n'y vient point de jour; ma mère me dit toujours les mêmes choses; quand je descends dans cette cour du Dragon où nous demeurons, toutes les figures me semblent insupportables à voir, excepté la bouquetière, qui me parle avec amitié, et me donne parfois des violettes; tous ces vilains marchands de fer ne me regardent pas d'un autre œil qu'ils ne regardent les chaudières noires rangées devant leur porte.

— Je comprends cette situation, Alice; mais pour balancer ces petits ennuis, vous ne devriez pas choisir une distraction si frivole, qu'elle doit bientôt devenir elle-même une peine.

— Je vous ai déjà dit que cela était plus fort que moi. Vous savez que dans notre quartier on m'appelle *la demoiselle*. J'ai été élevée durement, j'ai vécu dans la pauvreté, et toujours quelque chose m'a dit que je n'étais pas faite pour demeurer dans cette condition. Je trouve pénibles mille choses auxquelles les femmes de ma classe ne prennent pas garde. Je ne sais pourquoi la nature m'a créée ainsi différente des autres. Tous les matins, je souffre en mettant un bonnet pour sortir; c'est le signe auquel on reconnaît une ouvrière; et puis, il m'est pénible de montrer ainsi mon visage découvert aux passans; je cherche à côté de moi comme si je devais trouver une capote de soie pour me garantir la figure! Je n'ai jamais pu me décider à user une paire de socques que ma mère m'avait achetée; le bruit qu'ils faisaient en marchant, m'humiliait; à chaque pas, ce son du bois qui résonnait sur le pavé, semblait me dire : *Fille du peuple!* Toutes les femmes de notre voisinage vont le matin au marché faire leurs emplettes; eh bien, moi, je ne peux en supporter l'idée! L'autre jour, par hasard, ma mère m'a envoyée à la provision, croiriez-vous que je rougissais de marchander des herbages au milieu de la rue? et folle que j'étais, j'ai dépensé deux sous pour acheter un gros bouquet de roses que j'ai mis à l'ouverture de mon cabat pour cacher que c'étaient des pommes de terre que j'apportais. Je ne sais en vérité ce qui peut me rendre ainsi... Mes parens sont bien bons, mais si communs! et nous sommes si pauvres! En vérité, je ne ressemble pas aux autres filles de ma classe; mais je ne puis comprendre si je suis au dessus ou au dessous d'elles Vous devez savoir cela, vous, monsieur Réné.

— Vous voulez un compliment, Alice; vous ne l'aurez pas aussi complet que vous le pensez. Les autres filles du peuple ne voient rien, vous, vous ne voyez qu'à demi; leur âme, à elles, et leur esprit sont en rapport avec leurs vêtemens grossiers, et ne font qu'un tout avec les habitudes vulgaires de leur état; vous, plus délicate et plus intelligente, vous sentez la bassesse de cet état populaire sans connaître ce qui le rehausse; la femme plus délicate et plus intelligente encore que vous, en comprendrait la noblesse et la grandeur, et saurait les établir. La personne commune se trouve bien dans ce cloaque; vous, vous êtes assez avancée pour vouloir en sortir; la femme plus avancée encore voudrait le purifier et l'oublier, faire reconnaître la dignité du peuple utile et producteur. Elle comprendrait que la femme ouvrière est la première de toutes, car, tous les soins qu'elle donne à son intérieur, elle exerce une profession utile, elle a une place dans la famille et dans la société. Elle voit tous les rapports humains, et sait en apprécier la chaîne.

— Et moi je n'en connais qu'un *anneau*, interrompit Alice en souriant et en regardant expressivement Réné. Mais aussi serai-je bien heureuse de le prendre!

La jeune fille ne voulait pas parler raison, ce qui était bien désolant pour le grave Réné : mais elle se sauvait de la leçon avec tant de grâce et de tendresse par cette douce allusion à leur mariage, qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir. Réné, qui était toujours debout près de la belle enfant à ces dernières paroles, reposa son regard avec douceur sur elle; il passa un bras autour de son cou, et se penchait pour baiser son front

blanc... Elle se dégagea vivement, se leva et s'éloigna de quelques pas. Il lui savait déjà gré de son mouvement de pudeur, lorsqu'il aperçut qu'elle portait furtivement les yeux à la garniture de son collet, que le mouvement de René avait froissé.

« Je ne serai jamais heureux, » dit-il en lui-même.

Il accompagna Alice jusqu'à la Cour du Dragon. Le trajet fut triste et gêné; un seul mot rompit le silence :

— Qui vous a donné ce saint-esprit de turquoise? demanda René.

— Madame Werner, répondit la petite ouvrière.

— Le mot de Wernert prononcé bien distinctement, mais celui de madame fut à peine intelligible.

III.

Le génie de la terre.

Lorsque le premier rayon du matin passait au dessus des murs de l'ancien couvent des Augustins, sur lequel est située notre imprimerie, arrivait à l'atelier, il trouvait toujours René à la casse, où le jeune compositeur occupait activement la journée.

Te voilà, mon petit René! Bel enfant du travail, combien tu es aimé de ton père! Ta noble figure reviendra poser devant le statuaire des âges futurs pour lui montrer le type de l'industrialisme consacré par le talent et la noblesse de l'âme, la légitimité de la fortune par le travail émancipé. Tu es le pouvoir de notre siècle, mais le pouvoir à sa naissance, dans toute sa force et dans toute sa pureté; le pouvoir, lorsqu'il n'est encore souillé d'aucune tache d'abus et de concussion; le pouvoir, lorsqu'il est un bienfait de plus pour la terre. Tu es bien jeune, bien fort et bien beau, mon petit René, le compositeur.

Si nous nous figurons un ange, la pure essence de la vertu spirituelle, nous nous le peignons tout rose, blond, léger, comme les régions éthérées où il baigne ses ailes, et où vont se perdre nos regards. Mais si nous cherchions à nous représenter le génie du travail, la vive essence de la vertu terrestre, nous le verrions d'une beauté plus hardie et plus sombre; brun comme s'élevant des ombres de la terre; armé de la force naturelle, comme celui qui doit repétrir le monde, refaire l'œuvre de Dieu.

Tel était René.

Sa taille mince et ses membres bien proportionnés, étaient pleins de vigueur comme les premiers jets du printemps; ses yeux, noirs comme le cratère de la montagne, avaient des feux comme lui; ses lèvres minces glissaient sur ses dents blanches comme les perles des mers; sa peau était brune comme celle du fils des hommes; les mouvemens incessans de ses membres agiles rappelaient le travail continuel de la nature.

Tel est l'ouvrier de nos jours; pouvoir réel mais ignoré jusqu'à présent, commençant à faire connaître sa valeur et à la connaître lui-même. On voit déjà qu'il sait penser. La fin de cette courte histoire apprendra qu'il sait aimer et souffrir, véritable attribution qui place l'homme au premier rang.

Ce matin-là, René était triste et préoccupé, mais également laborieux. Il pensait que nos émotions intimes n'ont pas le droit de déranger notre tâche professionnelle.

Il n'avait jamais eu que deux mobiles d'existence : autrefois c'était le désir de devenir maître imprimeur, aujourd'hui c'était le projet d'épouser Alice. Par un ordre inverse, l'amour avait remplacé l'ambition, et tout cela à vingt-deux ans.

Ce dernier dessein avait d'abord été tout de bonheur : il voyait une fortune bien acquise, une femme aimée, une vie de paix et d'amour, un sourire continuel s'épanouissant sur un berceau d'enfant. Je ne sais s'il est légitime que la vie entière d'un homme ait pour but le bonheur d'une femme; s'il vaut bien la peine que toute cette énergie, cette vigueur, ce sang des fortes veines, soient dépensés pour ce résultat. Mais lui, âme généreuse, il le croyait et s'y était voué tout entier. Il avait donc contemplé long-temps avec espérance ce doux intérieur qu'il se préparait. Mais depuis quelques jours ce mirage semblait s'obscurcir; la vanité qu'il avait découverte dans Alice, son amour effréné pour le luxe, y jetaient des doutes, des craintes, de froids pressentimens; les joies du ménage se montraient entremêlées de discussions, de soucis, et, la réaction augmentant les dangers réels, il voyait l'avenir avec un véritable effroi.

La veille surtout, ses projets de bonheur avaient reçu une cruelle atteinte. Comme il aimait la beauté d'Alice, et cherchait tout ce qui pouvait être doux à cette enfant de dix-sept ans, il lui avait acheté un saint-esprit d'or qu'elle désirait depuis long-temps; et le soir, il lui portait avec un bonheur indicible ce bijou en or uni et tout simple, lorsqu'il aperçut entre ses mains celui, bien plus luxueux, qu'on venait de lui donner. Ce fut le premier moment de douleur réelle, car alors il se dit avec déchirement :

— Un autre peut donc faire plus pour elle que moi!

Il vit tout le plaisir, tous les ravissemens de vanité qui viendraient enivrer Alice si elle était la femme d'un homme du monde, ou même, ce qui était affreux à penser, si elle n'était que sa maîtresse.

Il pouvait se dire alors :

— Un riche oisif, en lui donnant le dernier de ses sentimens, en la choisissant seulement pour lui payer à tant par mois le prix du plaisir, pourrait la rendre plus heureuse que moi avec tout mon amour, avec le sacrifice de ma vie tout entière, en satisfaisant mieux ce besoin de luxe qui la tourmente!

René avait toujours disposé de lui-même : on jugeait, au nom de baptême qu'il portait seul, que ce jeune homme était aussi isolé dans le monde que ce nom ainsi détaché de ceux de famille. Cependant une protection éclairée avait veillé sur lui; doué par elle d'une bonne éducation, et placé dans cette imprimerie, il y avait fait un rapide chemin. Depuis qu'il était arrivé à l'âge de raison, il aurait pu, dit-on, quitter le travail pour cultiver une fortune indépendante, s'il avait voulu. Mais il était resté, par raisonnement, par goût, et surtout par orgueil, dans la classe laborieuse où l'homme produit en même temps qu'il consomme.

Ce jour-là, comme il travaillait, la tête courbée par ses tristes pensées, il eut une visite qui lui était toujours désagréable, et qui vint encore plus mal à propos en ce moment. C'était celle de l'auteur à qui appartenait le livre qu'il mettait en pages.

Ovide Werner, ce jeune faiseur de vers qui apportait lui-même en ce moment le dernier bon à tirer de son recueil de poésies, Ovide Werner, portant deux noms, dont l'un était cher à la poésie du Midi, et l'autre, précieux à celle du Nord, se croyait destiné à réunir en lui, d'après l'assemblage de ses noms, les deux plus brillantes faces du génie poétique. Ayant décidé cela, il passait sa vie à faire des vers, c'est-à-dire à forcer d'innocentes phrases à entrer dans le moule du rhythme. Il ne cherchait dans les campagnes qui pouvaient s'offrir à lui que la rime d'une *branche* avec quelque *rose blanche*; dans le monde, que la strophe où... *la soie au doux bruit, passe sous le lustre à minuit*, et dans le portrait de sa mère, que le tour de force d'un sonnet... Pauvre garçon! qui se croit poète parce qu'il est amateur de rimes, cherche un grain de sable dans les magnificences de cette région : comme le fleuriste qui, au milieu des spectacles de la nature, s'absorbe dans la contemplation d'une tulipe ou d'une oreille d'ours.

Ovide était grand, blond, rose, parlait en modulant ses syllabes dans les environs du chant, souriait lentement, et blessait quelques lettres trop rudes pour sa bouche moëlleuse.

Le volume de poésie touchait à sa fin. René venait de faire tirer les titres, et Ovide demanda à voir un exemplaire en feuilles pour indiquer la place où devaient se trouver des gravures. Ils étaient déjà dans l'atelier des brocheuses; René y conduisit le poète.

Dans une vaste pièce, un grand nombre de jeunes filles étaient rangées autour d'une table ovale. Ces têtes jeunes et fraîches paraissaient toutes jolies par leur réunion. Elles ressemblaient, ainsi rangées, à ces chaînes de têtes soi-disant séraphiques, que les Rubens mettaient en guise de cadre à leurs tableaux; têtes gracieuses, jolies, mais seulement ébauchées, parées de fraîcheur et de traits, mais sans le coup de pinceau qui achève. Une seule, celle de la blonde Alice, était dans le fond plus fine, plus délicatement touchée que les autres, avec sa belle chevelure si bien soignée et si légère, que l'approche d'une haleine allait soudain la soulever, avec sa robe d'indienne bleue, bien pincée à la taille, son fichu ouvert, son joli cou où brillait au milieu le saint-esprit de turquoise.

En passant près d'elle, Ovide la salua de ces paroles gracieusement prononcées.

— Bonjour, mademoiselle Alice. Vous vous portez bien?

Alice rougit et s'inclina.

Ces mots, et le regard familier qui les avait accompagnés, venait de donner un corps aux vagues soupçons de René, qui dès ce moment devenaient de tristes pressentimens. Il pouvait avoir à supporter déjà ce qu'il n'avait craint encore que dans l'avenir, la rivalité d'un homme riche et paré des attraits du grand monde.

IV.

Devant la glace.

Alice avait une tante au service de Mme Aurélie Werner, cousine par alliance du poète Ovide Werner. Cette dame, qui connaissait la jolie petite brocheuse, l'ayant vue dans les visites que celle-ci venait faire à la femme de chambre, la faisait venir pour lui aider dans sa toilette les jours où elle allait dans le monde, et se trouvait très bien des soins de cette intelligente jeune fille, qui, sans que cela parût, l'aidait de ses conseils lumineux en même temps que de son adresse, guidée qu'elle était par le meilleur instinct de coquetterie.

L'avant-veille, Mme Werner avait appelé Alice pour une toilette très importante; elle allait à une soirée de printemps où les femmes devaient prendre des travestissemens, et elle avait choisi un costume de villageoise napolitaine.

Aurélie était devant sa toilette; ses cheveux noirs se lissaient autour de son tout petit front sous la main adroite d'Alice; ses traits s'animaient de plaisir, ses traits fins et chiffonnés, perdus dans l'ampleur de ses joues aux fraîches couleurs. L'embonpoint s'épanouissait heureusement sur toute sa personne; ses joues et son menton avaient quelque tendance à venir s'appuyer sur son cou, qui se reposait lui-même sur la poitrine, tandis que celle-ci, à son tour, s'inclinait sur sa ceinture. C'étaient des *cascatelle* de chairs blanches et rosées. La tête fine et gracieuse d'Alice se montrait au dessus de cette beauté turque. Ovide était en face tout à côté du miroir, de manière à ce que la dame pût se mirer en même temps dans la glace et dans les yeux de son cousin. Celui-ci jouait avec les sachets de patchouly, ouvrait les flacons l'un après l'autre, respirait l'*amandine*, la *rosée d'Orient*, l'*eau de beauté*; puis il prenait une jolie marguerite de porcelaine, dont le cœur en velours servait de pelote, et y piquait des épingles à tête d'or, de manière à former un A, qu'il avait soin de surmonter d'une couronne de même façon. Galanterie qui était

tout à fait à la portée de madame Aurélie, et la faisait sourire gracieusement !

Les femmes qui manquent d'esprit le montrent de suite dans leur toilette. Mme Werner avait une robe d'une étoffe raide, qui ajoutait encore à sa taille déjà trop étoffée et d'un rouge qui venait corroborer celui de sa carnation, et allait la rendre visible de tous les coins du salon, comme l'étoile polaire de tous les coins du monde. Son art de se parer était de répandre sur elle tout le contenu de ses cartons et de ses écrins, de faire de sa personne une exposition de produits de l'industrie : comme les coquettes d'un petit génie qui pensent bien plutôt à faire ressortir leurs coûteux chiffons qu'à ressortir elles-mêmes, et qui se rendent justice en se mettant d'une valeur au dessous de celle d'une aune de dentelle ou d'un rang de pierreries.

Cependant Alice avait déjà deviné que ce costume napolitain qu'elle aidait à composer avec des élémens dont elle ne connaissait pas le peu d'exactitude, n'était rien moins qu'un aveu d'amour.

Ovide, qui avait fait un voyage en Italie pour allaiter sa muse méridionale, en attendant qu'il pût aller au bord du Rhin faire prendre l'air natal à son génie hyperboréen, Ovide exprimait souvent son admiration pour l'Italie et particulièrement pour les femmes napolitaines, qui ont, comme leurs oranges, disait-il, l'écorce dorée et le cœur savoureux. Aurélie, par le choix de ce déguisement, tâchait de lui rendre quelque chose de ce qui lui avait plu dans son voyage. C'était une manière fine d'avouer que, puisqu'elle trouvait si doux de lui plaire, c'est qu'il lui plaisait beaucoup à elle-même.

En effet, tout se réunissait pour qu'elle aimât son cousin, si elle avait eu l'esprit d'aimer. Elle était d'abord parfaitement libre ; mariée à un colonel de chasseurs au service d'Alger, elle possédait le contrat de mariage, cet acte qui, comme les indulgences plénières, remet d'avance toutes les fautes, et elle n'avait pas la présence du mari, qui contrebalance quelquefois la généreuse et large tolérance de l'institution ; et puis Ovide avait tout ce qu'il fallait de beauté apparente, d'esprit superficiel, de poésie factice pour séduire les femmes que tout séduit. Mais un être médiocre ne peut arriver à la passion. Comment une femme pourra-t-elle faire une idole de son amant si elle ne le pare pas de toutes les beautés créées par sa propre imagination ? Comment sera-t-elle initiée aux grands secrets de l'âme si elle ne comprend pas le langage sublime et mystérieux des regards ? Pourra-t-elle avoir l'obstination du choix, qui est un des élémens de l'amour, si elle ne sait distinguer les qualités préférables pour elle ? Sera-t-elle grande et fière de sa position si elle ne comprend pas la dignité du rôle d'amante? Comment se dévouer si le génie du cœur n'a pas fait d'abord de l'homme, qui n'est digne de rien, un dieu digne de tout? Comment enfin se jeter la tête la première dans ce précipice, si la tempête évoquée ne vous y pousse pas, et si l'on n'a pas jonché l'ouverture de tous les prestiges nés dans les régions d'une âme féconde et créatrice !

Mais enfin, pour Mme Werner, la foi la sauvait : elle croyait aimer son jeune cousin, qui était un bien grand personnage pour elle, et une célébrité à sa toilette.

Chaque jour l'entretien commençait à peu près ainsi :

— Vous venez bien tard, Ovide?

— C'est qu'en sortant du Luxembourg, où j'étais allé finir quelques vers, je suis entré chez *gi gi* (petit nom de Jules Janin), où je ne voulais rester qu'un instant, et ce diable-là a tant d'esprit, qu'il m'a fait jaser pendant deux heures. Puis, après dîner, j'ai rencontré Hugo sur le quai Malaquais ; il aime beaucoup ma poésie, et quand il se met à en parler, il ne finit pas.... Eh mon Dieu ! je n'y pensais plus, j'ai encore un rendez-vous demain avec Alfred de Vigny, au foyer des Français : il veut me communiquer un plan de drame.

Or, le fait est que Ovide Werner n'avait jamais causé avec Jules Janin, qu'un jour où, à l'ouverture de la galerie de Versailles, celui-ci, lui ayant par hasard marché sur le pied, lui dit : « Excusez, monsieur. » A quoi il répondit : « Ce n'est rien, monsieur. » Ce n'était pas tout à fait Victor Hugo qu'il avait rencontré sur le quai Malaquais, c'était son portrait suspendu à la boutique de Delpech qu'il s'était amusé à regarder. Et quant à Alfred de Vigny, il n'avait pas même vu son ombre lorsqu'elle passe le soir sur le mur du foyer des Français.

Puis ayant assez prouvé sa belle position littéraire, il revenait à ses souvenirs de Naples, et vantait ciel, flot et verdure.

— Oui, lui répondait Mme Werner, connue et citée en tout lieu pour ses naïvetés, oui, c'est bien beau, l'Italie, c'est le jardin de la France !

— Oh ! doux climat ! reprenait Ovide, où la neige de mars est un tourbillon de fleurs blanches qui tombe du sommet des arbres pour laisser toucher au soleil le fruit vert qu'elles cachaient sur la branche... A Paris, ajoutait-il, vous ne savez pas comment viennent les oranges.

— Si fait, disait Mme Werner, elles viennent enveloppées de papier dans de grands bateaux de la Seine.

Enfin, Ovide quitta la jolie pelote en forme de marguerite dans le cœur de laquelle il formait des dessins en tête d'épingles, pour examiner une cornaline montée en Sévigné, qu'Aurélie allait placer au haut de son corsage.

— C'est, dit-elle, une antique que j'ai fait faire chez Mélio.

— Ah ! fit Ovide avec un sourire satisfait, qu'il avait toujours lorsque sa cousine disait quelque simplicité, et qu'il sentait le plaisir de la supériorité, ce qui lui arrivait rarement ailleurs. Et l'*Athénien* qui a gravé cette pierre, a pris pour modèle la tête du *Faust* de S[illegible]?

— Oui, celle qui se trouve dans le beau tableau que vous m'avez montré à l'exposition passée.

— Il a assez heureusement copié cette admirable figure, dit Ovide en examinant davantage, cette admirable figure, où, sous la jeunesse et la beauté nouvellement revêtues, on voit encore écrit *désespoir*.

— C'est singulier, dit la dame, je n'ai rien vu d'écrit du tout.

A cette seconde réflexion de sa cousine, Ovide sourit avec plus de joie, et releva davantage la tête dans sa cravate.

Elle comprit qu'elle était mal au fait ; et pour rompre avec ce petit embarras, elle montra à son cousin des billets qu'on venait de lui envoyer pour une séance à la société d'Horticulture.

— Si cela vous est agréable, dit Ovide, je vous mènerai voir une exposition de fleurs de printemps que cette société vient d'ouvrir à l'Orangerie du Louvre.

— De fleurs, dit-elle, je n'aurais pas cru qu'il y eût des fleurs, puisqu'il s'agit de la *culture des orties?*

Pour cette fois, Ovide rit de bon cœur, et Aurélie fit une petite mine humoriste. Pour se sauver de la science où elle ne brillait pas, elle chercha à entrer dans le sentiment qui devait lui être plus favorable. Tâchant d'abord d'éveiller l'intérêt de son cousin, elle lui dit qu'il devrait bien ne pas lui rompre la tête de ces choses, lorsqu'il savait qu'elle souffrait si cruellement de sa migraine.

— Vous le méritez bien, répondit-il, puisque vous vous refusez depuis si long-temps à prendre le médecin homœopathe que je vous ai conseillé !

— Je n'ai pas de confiance au système des semblables, dit-elle ; je ne comprends pas qu'on puisse se guérir par cela même qui vous rend malade.

— Pardonnez-moi, répondit Ovide, choisissons un exemple. Un homme souffre d'un amour malheureux, il va en mourir ; qu'il prenne avec celui-là un second amour aussi fort que le premier : le voilà guéri.

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est pourtant vrai, l'homœopathie !

Pendant cet entretien, la toilette s'était achevée. Mme Werner ayant promené devant toutes les glaces sa beauté napolitaine, sortit un instant pour commander la collation qui devait être servie lorsque son cousin la ramènerait du bal.

En son absence, Alice, qui mettait en ordre les bijoux restés sur la toilette, toucha un saint-esprit en turquoise, servant à fixer une ganse noire au cou ; détail de toilette fort à la mode, dont la jeune fille était amoureuse en ce moment, et à qui elle adressait ses rêves ambitieux, ses soupirs étouffés. Machinalement elle approcha le saint-esprit de son cou, et jeta un regard à la glace.

— Que cela vous irait bien, mademoiselle Alice ! dit Ovide ; jamais cette soie noire n'aurait fait ressortir tant de blancheur.

— Oh ! oui, cela m'irait bien, dit-elle absorbée dans sa contemplation. Puis elle replaça le saint-esprit sur le marbre de la toilette avec un soupir profond.

Et ce soupir très profond voulait dire :

— Oui, la nature m'a donné tout ce qu'il faut pour être belle. Il est des objets inventés par l'art pour faire ressortir cette beauté, des objets qui accomplissent chaque attrait, et achèvent de créer la femme ; et parce que je suis pauvre, je ne puis y toucher, parce que je n'ai pas cinquante francs à dépenser, je ne puis avoir la peau aussi blanche, le cou aussi gracieux qu'il le serait avec cette ganse noire et ce saint-esprit de turquoise ; parce que je n'ai pas cinquante francs à dépenser, mon Dieu ! je je ne puis être belle à mon gré !...

Mme Werner rentra. Mais le lendemain, à l'heure de sortir pour l'atelier, Alice reçut de la part d'Ovide un bijou semblable à celui qu'elle avait tant convoité la veille.

Elle l'accepta de grand cœur, car à dix-sept ans, mon Dieu, on ne connaît l'importance de rien, et elle manqua en perdre la tête de joie... ; mais elle n'oublia pas cependant de l'emporter avec elle à l'atelier, pour le contempler à la dérobée.

Et voilà pourquoi, la veille, Alice avait été si contente et Réné si malheureux.

V.

Est-on sûr d'aimer ?

Alice avait promis bien des fois à Réné qu'elle l'aimerait de tout son cœur, lorsqu'elle serait sa femme, et il s'était confié en cette douce assurance, trop loyal dans son amour, pour demander aucune avance sur le bonheur à venir. Mais cette nuit-là, ayant été agité par des doutes cruels, le jeune imprimeur se leva décidé, à sortir de cet état d'anxiété, car il se sentait assez fortement attaché pour mettre toute son existence dans ce qui allait être résolu, mais en même temps assez courageux pour accepter toute destinée. Il sortit décidé à aller demander à Alice si elle était bien sûre de pouvoir aimer un ouvrier.

Il avait bien raison de vouloir, à tout prix, éclaircir ce fait. Les jeunes filles du peuple sont si exposées à s'éprendre, sans qu'il y ait de leur faute, des hommes d'une classe supérieure !

Leur contact continuel avec le beau monde les rend presque dames, ou du moins leur donne quelques unes des délicatesses de ce rang, les empêche dès lors de fraterniser avec les ouvriers, et en même temps les attire vers les êtres d'une autre sphère. Leur joie s'éveille à la première cour qu'on leur adresse, par le plaisir de commander à ces maîtres qu'elles ont vus commander aux ouvriers, aux domestiques, aux hommes de leur

rang, et qui alors sont à leurs genoux! Cet appui qu'une femme cherche instinctivement dans l'homme qu'elle aime, semble bien mieux assuré près de celui qui peut protéger avec sa fortune et sa position, comme avec sa force naturelle. L'orgueil des jeunes filles est flatté par le sacrifice qu'on leur fait, en les recherchant, des belles dames qu'elles jalousent, par la préférence qu'on donne à leur simple beauté revêtue d'indienne, sur celle de ces femmes dont les atours les humilient, dont la fortune les tyrannise dans leur misère. Puis viennent les séductions des sens près de ces êtres d'en haut qui semblent vraiment d'une nature particulière, et créés pour se faire adorer. Avec leurs mains si blanches, que des lèvres de femme doivent les baiser! leurs cheveux d'où tombe une pluie de parfums, leur bouche où l'amour a si souvent murmuré, leur voix d'où coulent des mots qui font aimer! leurs belles apparences, leurs vêtemens qu'ils semblent parer plutôt qu'en être parés; ce velours, ce drap fin et loisant, ce linge de batiste, ce beau manteau qui se détache, ces produits des riches manufactures, ces chefs-d'œuvre d'un tailleur, ce qui tient le moins à l'homme et dont l'homme ne peut se passer, cette distinction de manières, cet organe comme il faut, ces grâces d'élégance, ces dons aristocratiques; enfin, toute cette belle mise en scène de la vie. Puis encore dans la liaison d'un homme riche, cette intimité qui vous fait participer de son existence plus large que la vôtre, qui vous donne des amis, des jours de soleil, des champs des arbres, une part du ciel à vous. Aucun des souvenirs de la vie commune, qui viennent si bien déflorer l'amour avec d'autres amans, ne sont là près de lui : ce beau seigneur, on ne l'a connu que pour l'aimer et en être aimé; ce n'est pas un homme qui s'est fait amant, c'est un amant qui a surgi soudain tout paré devant vous, tout plein de doux regards, de doux sourires, d'expressions qui donnent à rêver.

Nulle réalité de l'existence vulgaire ne peut se mêler aux nobles réalités de cet amour!!!!

C'est le paradis du cœur, rempli de toutes les surprises des sens, de de toutes les satifactions de l'orgueil.

Enfin, cet abandon qu'on fait de sa vie à un homme dont tous les obstacles de la société séparent, est un coup hasardé qui brise ou qui élève, et la jeunesse aime à jouer gros jeu.

Jeunes et belles de nos carrefours, une condition vous est faite! Toujours le travail et le besoin qui se joignent, qui s'enlacent, la trame la plus grossière de la vie. Etre jeune, être gracieuse, et s'user au service d'autres femmes qui n'ont de plus que la fortune! Vieillir, plomber ses yeux, pâlir son teint, et cela pour finir une robe, une garniture qui rendra madame une telle plus jolie, tandis qu'elle se prépare, par le repos du lit, à recevoir cette parure; gâter ses mains à la besogne qu'elle vous commande, grossir ses pieds à porter de place en place ses cartons, être vouée à ses caprices, courbée en tout sens sous le vent de son humeur, asservir son âme elle-même à cette domesticité, quelle vie!... Mais l'amour est là comme un sauveur, l'amour d'un homme du monde à genoux devant vous vous relève de votre servage, et rétablit le juste équilibre. Quelle douce manière de proclamer l'égalité!

C'était un dimanche, vers huit heures du matin, Réné se rendit au sixième étage qu'occupaient les parens d'Alice, dans la cour du Dragon. Cet endroit est une espèce de passage, habité seulement par des marchands de fer. Le pavé est noir comme la vieille ferraille qui l'encombre; les maisons trébuchent les unes sur les autres; il n'y a ni air, ni lumière ... Et pourquoi le ciel verserait-il là de l'air et de la lumière?... Les pauvres habitans n'ont pas de semblables usages! L'un est trop en peine de payer son loyer pour songer à se plaindre que l'air n'y circule pas; l'autre a trop besoin de pain pour penser que le soleil lui manque...

Le jeune homme pénétra sans obstacle dans la chambre d'Alice, car les parens qui le voyaient venir sous le titre d'épouseur, ne songeaient point à s'opposer à ses visites.

Comme il entra, Alice venait de se lever. Elle avait déjà soigneusement arrangé ses cheveux; mais elle n'était encore vêtue que d'une jupe blanche et d'un grand châle de laine; car avant de s'habiller, elle faisait quelque réparation à sa robe de toilette, sa robe de mousseline de laine à fond blanc; elle rétrécissait, et relevait un peu du bas, ces vilaines manches qui étaient encore tombantes sur le poignet, comme on les portait l'année passée.

Réné sentit un frisson d'amour en la voyant ainsi. A tout cet abandon du lever, à ce désordre de la mise et de la chambre, il crut avoir déjà dormi sous le toit d'Alice, être arrivé au moment où sa journée se nourrirait tout entière au pain de miel du jeune ménage, dans un intérieur tout parfumé encore de l'encens nuptial...

La chambre d'Alice n'était pas pauvre, elle était misérable. Ce n'étaient pas les meubles grossiers au service de l'indigent, au moins faits pour lui, n'ayant servi qu'à lui, et attestant sa présence sur la terre; c'étaient les meubles jetés au rebut par le riche, et portant l'humiliation en même temps que la pauvreté.

Au lieu de chaises de paille, c'était un fauteuil dont le lampas laissait tomber ses rosaces flétries et découvrait le canevas déchiré; c'était une commode tellement sale et démantelée, que la dorure des colonnes semblait une moquerie; puis, sur son marbre rompu, des porcelaines dépareillées, des fleurs artificielles que toute la poussière de l'air ne pouvait jaunir davantage, une Sainte Vierge décrépite, à qui nulle piété ne pouvait rendre son auréole divine...

Mais Alice était encore charmante au milieu de tout cela, et sa présence rendait cet intérieur moins hideux. La jeune fille du peuple, cette poésie de la pauvreté, cette fleur des marais, ravive et embellit tout sur cette triste plage. Réné s'assit bien près d'elle, il lui prit les mains et lui dit franchement :

— Alice, le temps approche où nous devons réaliser nos projets d'union; parlez-moi sans détour, vous êtes peut-être inquiète de cet avenir... que sais-je?... peut-être êtes-vous fâchée d'épouser un ouvrier?...

Elle le regarda avec étonnement, et se sentit émue. Elle n'avait jamais pensé que dans ce monde elle pût faire autre chose.

— Oui, ajouta-t-il, vous rêvez la fortune, les grands appartemens dorés, le roulement de l'équipage, le nom de madame... Je ne vous blâme pas, hélas! puisque ces rêves s'élèvent aussi naturellement de votre jeune esprit ambitieux, que des vapeurs montent d'un lac troublé... Ainsi, dites-le, s'il faut être riche pour vous plaire, je le serai.

— Vous pourriez être riche! s'écria la pauvre ouvrière, et vous ne le voulez pas?...

Il sourit de pitié à la pauvreté de cette question.

— Je pourrais peut-être être riche, dit il, avoir comme vos bourgeois une de ces fortunes héréditaires avec lesquelles on vient au monde, être un de ces *oisifs*, de ces êtres frappés de stérilité qui, avec du sang dans les veines, des nerfs pour agir, des membres bien constitués, ne savent tenir qu'un cigare; mais celui qui consomme sans produire vole ses semblables; quand cette escroquerie a passé deux ou trois générations, on la trouve légitime : le vol comme le vin, acquiert en vieillissant; mais quel qu'il soit, et de quelque nom qu'on l'appelle, son or me salirait les mains, le pain de l'oisiveté me ferait soulever le cœur...

— Mais enfin, dit Alice en l'interrompant, et en revenant à sa curiosité, vous pourriez donc, M. Réné, jouir d'une fortune tout acquise!

Réné ne voulait pas en avouer davantage, il badina à ce sujet, et dit en souriant :

— Est-ce qu'on n'est pas toujours assez bête pour gagner de l'argent? Les boutiquiers, les animaux de Van-Amburg et de Carter, les faiseurs de manuels et de code expliqué, les rois à bon marché, tous ces gens-là gagnent bien de l'argent...

Il avait passé un bras autour de la taille d'Alice. Le long châle qui enveloppait la petite fiancée cachait cette familiarité à leurs propres yeux; la main de Réné effleura le haut du bras de la jeune fille; il sentit ce velouté moite, cette chaleur suave, dont rien autre que la peau blanche ne peut donner la sensation. Une larme de tendresse était dans les beaux yeux de Réné, et la folie de l'amour étincelait dans son regard.

— De l'or! dit-il, ah! s'il ne fallait qu'être cousu d'or pour te plaire, je mettrais le feu à un quartier de la ville; j'irais dans la flamme, dans les murs rouges, dans les poutres en tisons, prendre des bourses, des écrins, des corbeilles pleines d'argenterie; j'en remplirais mon logement jusqu'aux combles, et je reviendrais te dire : — Vois! tout cela est à moi! — Je suis le plus riche des hommes qui te font la cour! — Aime-moi!

Puis il ajouta en souriant, et des larmes se pressaient dans ses yeux :

— Tu me crois grave et sévère; et cela est vrai quand je songe au devoir, à l'avancement... Mais en même temps je suis bien jeune et bien fou, car je t'adore.

Puis il revint à sa pensée; et comme la fin en était cruelle, il détacha brusquement son bras de la taille d'Alice, et dit en marchant dans l'étroite chambre :

— Mais, mon Dieu! j'aurais beau être riche, j'aurais toujours les mains rudes et noires; je ne ressemblerais pas à ces jeunes beaux qui te plaisent. Avec toute leur fortune, je n'aurais pas une parcelle de leurs grâces. Je n'aurais pas leurs airs façonnés, leur maintien nonchalant, leur parler lent et sonore, les belles fioritures de leur voix; ni ces aimables faussetés du monde, ces manières de prendre un lorgnon quand on y voit bien, et d'arranger ses cheveux quand nul vent ne les a mêlés... Je ne serai toujours qu'un simple et rustique ouvrier, un honnête homme, dont la raison seule pourra être éprise.

— Mon cher Réné, dit Alice, n'assombrissez pas ainsi notre avenir. C'est bien avec mon amour que je vous aime, j'en ai des preuves certaines.

— Et quelles sont ces preuves?

— Mon Dieu! mille choses du cœur.

— Par exemple?

— Je sens un mouvement de plaisir chaque fois que je vous vois entrer dans l'atelier.

— Parce qu'alors un regard va flatter votre beauté, coquette; parce qu'en ce moment votre jolie coiffure recueille le prix des soins donnés à ses gracieux artifices, et que ce n'est plus en pure perte que vous avez busqué et drapé avec tant d'art votre taille délicate

— Je saisis chaque occasion de vous faire ressortir aux yeux de ces demoiselles, dans les conversations que nous avons ensemble au sujet des jeunes gens de connaissance,

— Oh! oui, parce qu'en plaçant haut celui qui est à vos genoux, vous vous rehaussez vous même, mademoiselle.

— Je garde avec tendresse tous les dons que vous m'avez faits, et les moindres de vos lettres.

— Comme un propriétaire garde avec joie dans ses granges les fruits qu'a rapportés son domaine.

— Et folle que je suis! j'ai baisé hier avec amour le bouquet que vous m'aviez donné.

— Parce que l'approche de ces touffes de verdure contre votre figure blanche vous rendait encore plus jolie.

— Et je l'ai mis dans mon plus beau vase.

— Pour orner la boîte de travail qui est fermée le dimanche.

— Et quand je vous laisse prendre un baiser, dit-elle d'un air tendre en avançant son joli front, n'est-ce pas vous dire que je vous aime? Trouverez-vous encore là un *parce que?...*

Pour cette fois, l'argument était irrésistible; René la serra dans ses bras, et sortit convaincu. — Hélas! les amoureux sont toujours mauvais connaisseurs en amour.

VI.

Au bruit de la presse.

Il y a deux cents ans, au matin du dimanche, qui en ce temps-là ne se levait pas comme un autre jour, le couvent des Grands-Augustins, situé au pied du Pont-Neuf, se revêtait de toute sa pompe dévotieuse. Le grand cadran solaire, qui se trouve encore dessiné sur un pan de vieux mur, marquait le commencement d'une prière qui devait durer autant que la journée; la cloche donnait à l'air le mot d'ordre religieux qu'il allait répandre dans la ville; les missels ouvraient leurs feuillets aux plus longs offices; les cierges s'allumaient au miroir ardent où le feu descendait du ciel; l'église se remplissait d'encens venu d'Arabie pour le Dieu chrétien. Les hommes, dans la force de l'âge et de la pensée, courbaient leurs fronts jusque dans la poussière, sur les dalles des tombes où reposaient les ossemens des frères qui avaient vécu prosternés comme eux, et ils chantaient des psaumes où le génie chrétien disait :

« Nous ne sommes rien, nous ne savons rien; nous n'avons vécu que pour le péché; quand nous essayons de penser et de juger, mon Dieu, pardonnons-nous ce crime. »

L'air, la lumière, les fleurs, les hommes, semblaient se consacrer aux autels : la terre était tout encens. Pliés sous le poids du péché originel, les êtres n'avaient qu'une pensée, celle de demander pardon à Dieu d'exister encore après l'avoir offensé.

Maintenant, en l'année de grâce 1840, à cette même place, dans ces mêmes murs, l'imprimerie marche, travaille, s'agite et bourdonne; les immenses rouages brillent par le frottement qui les polit sans cesse, au milieu de la sombre couleur que l'usage empreint sur tout le reste. L'activité remplit l'espace, et pénètre jusque dans les moindres recoins; il n'y a de mousse que sur le haut des murailles, où se dessine encore l'arcade du vieux cloître. Le bruit est incessant dans cette vaste machine à quatre étages, à cent roues, à deux cents bras. De toutes parts l'œuvre s'accomplit; on voit s'élancer de noirs cylindres des feuilles de livres, des journaux, des affiches, des pamphlets; chaque partie de l'ensemble accomplit sa tâche hardie, lève sa voix audacieuse; c'est un concert de travaux et d'ambitions qui semble dire :

« Nous sommes tout, nous savons tout; chaque jour nous tentons de nouveaux essais pour refaire le monde, et nous ne permettons à Dieu d'exister que jugé et mesuré par nous dans sa force et dans sa grandeur! »

O souverain maître de l'univers! toi qui vois et permets toutes choses, lequel te plaît le plus dans tes créatures, ou de cette abnégation sans bornes, ou de cette audace infinie? lequel aimes-tu le mieux à regarder, du haut de ton éternité, le passé ou le présent, le couvent ou l'imprimerie?

L'imprimerie! Elle est placée là par les hommes du jour, sur le sol du vieux monastère fait avec la poussière des religieux, comme une pierre posée par les vainqueurs sur le champ de bataille où l'ennemi est tombé. Cette victoire remportée est la délivrance de l'esprit humain, l'émancipation de la pensée, la liberté de la foi. Là où l'homme des anciens temps avait fait vœu d'ignorance, l'homme d'aujourd'hui imprime, pour le répandre de toutes parts, ce qu'il sait à peine, ce que son intelligence épèle; l'écrivain de vingt ans impose ses croyances, et la plus hardie est la meilleure. Là où les vieillards, les forts, les sages, obéissaient à un ordre du supérieur donné par l'Eglise, l'employé de douze ans travaille à son compte, se bat avec ses égaux, parle effrontément à ses maîtres. — Fume ta pipe, mon brave gamin! va, tu es le type du producteur émancipé.

René entra dans le sanctuaire de ses espérances. Il venait de quitter Alice. Après cet entretien, son cœur consolé avait banni ses inquiétudes, avait retrouvé un de ces momens de fermes espérances, où il ne songeait qu'à préparer son avenir, sans douter du succès de ses vœux. Tous les nuages étaient effacés; il faisait si beau dans son ame!

Il venait trouver à son bureau le maître de l'imprimerie, avec qui il devait depuis long-temps avoir un moment d'entretien pour régler l'intérêt qu'il allait prendre dans l'établissement, avec quelques fonds facilement amassés dans ses dernières années d'exercice.

La tête pleine de ces projets d'association, il passa devant une des principales presses à vapeur; et sous l'impression du moment, il crut la voir pour la première fois. La presse marche. La machine tout entière est appliquée à son ouvrage. L'habile et prudente ouvrière prend son encre, la broie, la dispose, en enduit ses caractères en juste mesure. Trois énormes rouleaux se meuvent au sommet de l'édifice; dans le bas vont et viennent sans cesse de larges chariots. Les cylindres reçoivent la feuille de papier blanc, l'impriment d'un côté, la retournent, l'impriment de l'autre, la rendent au maître, en demandent une seconde en disant : Encore! encore! jusqu'à vingt mille par jour! — Ses pignons, ses chariots, ses roues, marchent toujours plus ardens et plus rapides; et cette immense force, qui semble aller avec l'impétuosité du vent et du nuage orageux, s'arrête au moindre accident qui pourrait rendre sa marche dangereuse, au moindre signe de l'homme, croise ses bras de fer, et attend un ordre du maître pour marcher de nouveau.

Regarde, physiologiste, n'y a-t-il pas un siége de la pensée caché dans ces énormes rouages? Esprit et discernement! Où la machine prendrait-elle ces merveilleuses qualités de l'âme sans un rayon du feu sacré?... Mais non; c'est l'intelligence humaine qui a passé en elle, et qui veille encore là!

Oh! que la matière animée par lui à ce point rehausse l'homme!

En ce moment, la presse jeta dans les mains de René une feuille sur laquelle était écrit le nom de *Guizot*.

Une imprimerie! théâtre majestueux d'un de ces événemens qui ont changé la face du monde, théâtre toujours admirable, où se rencontrent, se pressent, s'étreignent, s'égalisent, les deux parties du génie vivant. Si l'homme est beau dans ses écrits, qui vont d'un bout des sociétés à l'autre, s'il est fort dans ses moyens mécaniques qui changent la face du monde physique, quel spectacle que ces deux grandeurs réunies sur un point, entre quatre murailles noires. L'écrivain! l'industriel! ces deux êtres immenses, n'en forment plus qu'un dans une imprimerie; on voit le bras de l'homme qui jette au monde les œuvres de son cerveau.

Cependant, tandis que les écrivains restent dans la mémoire, les industriels ne vivent que leur vie. Les hommes qui, les uns après les autres, ont inventé cette succession de rouages, et sont parvenus d'âge en âge à poser cette presse, monument admirable de l'esprit positif, ces hommes sont morts, leurs cendres ignorées, leurs noms effacés, ou vivans dans la mémoire d'hommes aussi obscurs qu'eux. Tandis que l'écrivain a besoin de renommée pour avancer, l'industriel, comme la nature, travaille, nourrit, secrètement, sans récompense, par l'impulsion seule de la loi divine.

— Bonjour, René. Vous venez prendre votre action dans l'imprimerie, nous allons arranger cette affaire, et je désire que vous soyez bientôt aussi maître et seigneur que moi. Tous nos soldats ont le bâton de maréchal au fond de leur giberne.

Tels furent les premiers mots que le maître de René lui adressa, lorsque celui-ci entra dans l'étroit cabinet où une seule chaise avait place auprès de l'immense bureau et du fauteuil de cuir occupé par le patron. Ces paroles familières furent prononcées avec une politesse parfaite. Le propriétaire de l'imprimerie, parlant à un de ses ouvriers, montrait ce tact délicat des gens qui savent de suite accorder le droit de bourgeoisie au mérite, et modifient leur ton, non sur la place, mais sur la valeur de ceux à qui ils s'adressent.

Cela seul indiquait que le maître de René était au nombre des hommes de cœur et d'esprit bien rares parmi les industriels. L'invention et la spéculation, avec leur double muraille de fer et d'argent, n'avaient pas étouffé en lui les germes de délicatesse et de bonté qui pouvaient paraître à leur heure. C'était comme ces remparts fortement maçonnés, qui laissent cependant percer par leurs joints le capillaire verdoyant et la douce clématite.

Lorsqu'il eut pris les arrangemens désirés par René, et signé le traité qui les cimentait, il lui dit en lui tendant un double de cet acte.

— Vous voici, mon ami, enrôlé dans la classe des *hommes d'argent*, ce qui veut dire, dans la bouche de ceux qui nous appellent ainsi, des hommes qui n'ont ni père, ni mère, ni enfans, ni amis; des hommes qui sortent de dessous terre tout armés en guerre; corps moitié argile, moitié fer, qui coucheraient sur des sacs d'écus sans en être meurtris. Ils vous accuseront de boire les sueurs de l'ouvrier quand vous nourrirez le père et la famille. Ils diront que vous vous gorgez d'or, quand, parfois, après bien des peines, vous n'arriverez qu'au port de la faillite. Et toutes ces choses restent sans réponse, car les industriels, ne parlant guère qu'à coups de balancier et de marteau, soutiennent mal la discussion, tandis que nous pourrions si bien, comme le lion de la fable, *avoir le dessus si nos confrères savaient peindre*. Les *penseurs* ont stigmatisé, en l'appelant de notre nom, tout le siècle où nous sommes; parce que le brave industriel y a bâti son usine, ils l'ont appelé siècle de positivisme, règne de la matière.

— Le passé était-il donc si beau, dit René, qu'on ait le droit d'être en son nom si difficile pour le présent? Nos aïeux étaient-ils donc gens si désintéressés de choses positives, insoucians des biens de ce monde?

Des princes qui agrandissaient chaque jour la royauté.... en son droit de rapine! des courtisans qui volaient le prince par ruse, et le peuple par force; un peuple qui attendait en rugissant tout bas le temps de voler à son tour.

Ils étaient donc bien spiritualisés, bien pur esprit, ces jours où toutes ces richesses étaient aux mains des nobles qui ne savaient pas lire, et se noyaient dans le vice qu'ils ne payaient pas; où un pauvre savant était obligé, pour vivre, de recevoir l'aumône d'un grenier et d'un couvert dans l'hôtel de quelqu'un de ces seigneurs dorés; où les droits des écrivains, des artistes, n'étaient reconnus que dans les alcôves; où de nobles dames préludaient trop tôt à l'égalité des hommes sur terre. Et dans le renversement des choses, ils étaient donc bien grands, bien généreux, ces premiers hommes du nivellement qui appelaient liberté le carnage intérieur, et égalité, la confiscation des biens d'autrui à leur avantage.

Ah! Messieurs de l'autre monde, vous n'avez pas été d'assez grands saints pour faire tant de bruit de votre vertu, et pour nous jeter l'anathème, à nous hommes faibles mais de bonne volonté, pour maudire notre matérialisme sur ce sol où vous avez vécu.

Un beau volume des lettres de Washington, publiées par M. Guizot, et qui s'imprimait en ce moment, était sur le bureau. Le maître posa la main sur ce précieux livre, et dit à Réné :

— Aussi, dans les déclamations journalières contre l'industrialisme, il est à la mode maintenant de dénigrer le peuple dont cet homme est le second créateur, et dont la fabrique et le commerce sont la vie. On lui reproche, à ce peuple, d'être sans aïeux et sans enfance, à peu près comme cet homme que le chimiste allemand créa dans son creuset, et qui en sortit bachelier. Ce peuple est arrivé dès sa naissance au point où en sont les autres nations à leur déclin ; il a été saisi en venant au monde par la vieille civilisation. Les hommes, après avoir disputé la terre aux élémens, après s'être battus entre eux pour se la partager, se reposent maintenant en tâchant de l'embellir. Est-ce la faute du peuple américain s'il arrive à ce moment du refroidissement des passions et des nouvelles aptitudes de l'industrie? C'est un convive qui vient à la fin du banquet et fait son repas du dessert.

— Mon Dieu, répondit Réné, les discoureurs, les poètes d'aujourd'hui exaltent l'esprit dans un chant mystique, parce que leur instrument est monté sur ce ton ; ceux de demain moduleront d'autres airs. Quand ils auront trouvé quelques belles pensées sur la fécondation du monde extérieur, quand ils auront compris qu'il vaut mieux rehausser la matière, dont après tout on ne peut se détacher, que de la déprécier ; quand ils auront senti que là aussi il y a la chaleur de la vie et un rayon de l'âme universelle, et que le baiser d'un industriel ne glace pas, ils n'auront plus assez de poëmes à l'industrie, d'odes à la matière, de dithyrambes aux *nobles travailleurs*. Oui, bientôt les poètes pactiseront avec les ouvriers, et c'est à l'imprimerie que cette alliance commencera.

— Je vous jure, mon ami, dit le patron en se levant, que cela m'est bien égal. Que ces messieurs fassent bande à part autant qu'ils le voudront, je leur souhaite bon voyage parmi les nues. Nous savons assez, nous, que le soleil de la pensée luit dans notre monde comme dans le leur, que le cerveau qui fait mouvoir quatre cents bras, n'est pas vide, que chaque ouvrier est la pierre plus ou moins grossière d'une mosaïque dont l'ensemble est admirable.... Que les autres reconnaissent tout cela quand le temps sera venu, peu importe. Occupons-nous seulement de rehausser l'industrie à nos propres yeux. Pour cela, pensons bien que l'invention et le perfectionnement sont les points supérieurs de cette zône, que la spéculation et le bénéfice doivent être au second rang. Appliquons-nous aux premiers, par amour ; aux seconds, par nécessité ; et en mettant toujours auprès d'eux la probité qui les tempère. Habitans de l'usine, apportons-y le moins possible le tourment du gain, l'aiguillon de la concurrence, mais tâchons d'y vivre toujours avec la conscience de l'utilité.

En rentrant chez lui, Réné se sentait plus libre, plus léger, dans cet état de bien-être où nous mettent les conversations fortifiantes. Il parcourait sa modeste chambre, l'esprit lucide, la tête pleine de pensées saines et hautes, et de sages projets. Tout à coup il s'arrêta en se frappant le front de la main.

—En ce moment, dit-il, je me sens homme ; il me semble que de grandes choses seules peuvent m'absorber ; et dans un instant Alice aurait fait de moi un enfant, un rien, un flocon de duvet que son souffle fait aller en jouant... O misère! humiliation !

VII.

Alice ! Alice !

Dès qu'Alice fut seule, elle passa sa robe de mousseline de laine, qui alors allait à ravir, posa sur son cou une pointe d'organdi brodé, et allait achever cette toilette par un simple bonnet de tulle qui lui plaisait médiocrement, lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre. Elle ouvrit. Un commissionnaire posa sur une table un carton, une lettre, et se retira sans rien dire. La jeune fille trouva dans le carton, avidement ouvert, un chapeau de paille de riz, orné d'un bouquet de roses blanches et un châle de cachemire blanc. La lettre était une prière d'Ovide d'accepter ces légers présens ; et il lui annonçait en même temps qu'il viendrait la prendre à six heures pour la conduire à l'Opéra-Comique, où elle verrait le *Domino noir*.

Le premier mouvement d'Alice fut d'essayer le châle, le chapeau, de se poser, de se draper devant la glace.—O merveille! ce petit miroir de deux pieds, à moitié détamé, entouré d'une énorme bordure en débris, devient un de ces miroirs magiques dans lesquels, en se regardant, on voyait son image tel qu'on devait être dans l'avenir. Ainsi Anne Boleyn, en consultant sa fortune dans une de ces glaces, se vit la tête sur un billot ; ainsi Bertrade de Montfort vit son front paré de la couronne de France.

L'image que rencontre en ce moment Alice est celle d'une jeune femme du monde, élégante et radieuse. Sa tenue, sa pose, sa physionomie, ses moindres mouvemens, tout est changé, tout est ennobli, idéalisé. Les roses blanches se balancent doucement en frôlant la paille légère, le châle fait ondoyer ses plis nombreux... Alice ne se lasse pas de contempler cette charmante vision ; et lorsqu'enfin elle s'assied pour relire la lettre d'Ovide, il ne lui serait peut-être déjà plus possible de renoncer à ce bonheur inattendu, à cette parure séduisante qui la fait toucher à une nouvelle sphère, et qu'elle sent avoir régénéré son être.

Une idée cependant vint frapper la jeune fille.

— Si Réné le savait ! dit-elle.

Réné fut sa conscience ; il prit un front sévère en regardant ces vains atours, et lui fit signe de les repousser... Elle quitta le chapeau, dépouilla le grand châle, et les déposa tristement sur le lit.

—Je ne puis accepter cela, dit-elle. Il n'y aurait pas de mal, puisque ces cadeaux sont offerts poliment par un homme connu, par le cousin de Mme Werner, qui est presque mon amie ; mais n'importe, Réné me blâmerait... Il est si sévère !... il comprend si peu le besoin de plaisir!... Il faut lui faire ce sacrifice !... Il doit m'en coûter bien peu puisque je l'aime ; et lui en accomplit bien d'autres pour moi : il renonce aux avantages que pourrait lui offrir une fille de riche maison pour choisir la pauvre Alice... Je n'accepterai pas ces présens ; je n'irai pas à Feydeau.

On refusait ces parures ; mais il était bien permis de les regretter.

Il était près d'Alice un monde qu'elle ne connaissait pas ; mais quelques éclaircis des nuages qui enveloppaient ce monde lui avaient permis parfois d'y jeter un regard.— Les plumes, les fleurs, les dentelles étalées aux devantures des boutiques, lui donnaient une idée de ce qu'étaient ces parures dans leur ensemble et animées par le mouvement des fêtes et le bonheur de celle qui les portait. Tantôt les fusées élevées au dessus du jardin de Tivoli, lui disaient qu'il y avait là des danses et des jeux ; tantôt l'air qui venait de passer dans les concerts des Champs-Elysées, lui apportait quelques accords de ce lieu, qui eût été pour elle le paradis de l'harmonie. Maintenant, un moyen se présentait de pénétrer en plein dans ce monde paradisiaque, et il fallait le refuser, renoncer à vivre, même une heure, quand elle aurait si volontiers borné à cette seule soirée tout son avenir, toutes ses ambitions mondaines, et serait ensuite rentrée avec résignation dans la vie ouvrière pour le reste de ses jours.

— Pourtant si Réné l'ignorait, dit-elle, je n'aurais pas été coupable envers lui, puisque M. Ovide Werner ne m'a jamais parlé d'amour ; je ne lui causerais aucune peine, puisque rien ne serait changé pour lui, et au moins j'aurais connu une fois le bonheur! Au moins j'aurais un souvenir de ma jeunesse, et je ne porterais pas dans la condition obscure pour laquelle je suis faite, ce désir dévorant de connaître ce qu'on éprouve ailleurs, ce qui est donné aux plus heureux que nous!

Une fois qu'Alice eut dressé ce compromis avec sa conscience, il ne manquait plus que de le signer ; et, après quelques momens de soupirs et de doutes, elle le signa.

Oh! dès lors qu'elle regarda tendrement les toilettes étalées sur le lit! qu'elle jouit avec délice de la certitude de les mettre le soir! Elle ferma soigneusement les rideaux, dans la crainte d'une visite de sa mère. Puis elle attendit six heures avec un battement de cœur étouffant. Heureusement sa chambre donnait sur le pallier ; elle pouvait dire adieu à ses parens, qui lui avaient permis d'aller passer la soirée chez une de ses amies, et venir se parer du cachemire et de la capote, sans être aperçue dans ce brillant équipage.

Depuis ce moment d'initiation aux puissances de la parure, Alice était une autre femme : elle se croyait grandie et formée d'une essence plus noble. Les meubles de sa chambre paraissaient pour la première fois sales et ignobles à ses yeux ; elle craignait de les toucher en passant. Elle s'effrayait de l'heure du dîner ; elle savait déjà tout ce que sa mère allait lui dire de vulgaire sur sa toilette et sa promenade ; elle entendait ces paroles d'une ironie et d'une gaîté commune, cette brutalité si pénible à supporter parce que celle qui en souffre ne peut ni pleurer ni se plaindre.

Un grand malheur dans l'éducation de famille, c'est que, comme le peuple progresse de génération en génération, du moins quant au luxe, aux formes, aux manières, laissant derrière lui les mœurs et usages de ses pères comme les pousses vertes d'une plante, laissent au dessous d'elles les pousses mortes et séchées, les enfans se trouvent toujours d'une nature un peu supérieure à celle de leurs parens : de là résulte une lutte incessante où la révolte des besoins élevés combat contre la tenacité des habitudes vulgaires. Si dans la famille le plus fort était le plus avancé, il serait doux pour l'autre d'être conduit par lui, et tout serait bonheur. Mais le contraire arrive, c'est le vieux qui possède fortune et autorité ; c'est le jeune qui, avec des idées plus lucides, se voit réduit à la nullité, traîné dans une voie rétrograde, et tout le monde souffre. *Hier* en sait moins qu'*aujourd'hui*, et hier gouverne toujours. Cette cascade fatale, cette succession de forces appliquée en sens inverse, c'est là vraiment le péché originel qui reste toujours parmi nous.

C'est ainsi qu'Alice, sans être maltraitée par eux, était très malheureuse chez ses parens. Les instructions de sa mère ne roulaient jamais que sur la nécessité de gagner son pain ; elle sentait que sa pauvre jeune âme avait besoin d'une autre nourriture. Les plaisanteries de son père la faisaient rougir, et lui inspiraient du dédain pour lui. Au milieu de cela, l'un et l'autre lui répétaient tous les jours que « c'était là *son meilleur temps*, que les demoiselles avaient bien tort de vouloir se marier, car elles n'étaient jamais si heureuses que chez leurs parens. » Bonheur à se jeter par la fenêtre pour s'en sauver!

Alice allait et venait dans son étroite case, consultait sa montre et les battemens de son cœur pour savoir combien de minutes s'écoulaient.

La chaleur inondait sa poitrine, ses mains étaient glacées ; un poids inconnu l'étouffait. Il faut s'accoutumer au plaisir ; ses premières atteintes sont si pleines de troubles, de craintes, de sensations violentes et insolites, qu'elles ne semblent pas appartenir à la joie!

L'heure de *manger la soupe* était venue. Alice ne pouvait goûter à ce qui lui était servi. L'oppression, la fièvre, l'instinct ardent qui la poussait hors de cette chambre, les tableaux séduisans qui miroitaient devant ses yeux, tout cela lui ôtait aussi complètement l'appétit que si elle n'eût dîné de sa vie. Mais son père lui ayant dit que si elle était malade, elle ferait

bien mieux d'aller dormir que de songer à se promener, elle se mit à manger convulsivement. Alors sa mère commença à critiquer la partie de sa toilette qu'elle n'avait pu cacher; ses manches refaites à la mode, son fichu brodé, etc. Elle lui demandait pourquoi elle était ainsi *nymphée*; expression dont les femmes du peuple aiment beaucoup à se servir pour critiquer la mise trop recherchée de leurs filles : ce qui prouve que ces dames ne sont pas fortes en mythologie, car autrement elles sauraient que le costume des nymphes, au lieu d'être surchargé d'ornemens, est beaucoup trop simple, et elles frémiraient de penser que leur fille pût jamais prendre cette parure négative. Cette voix de sa mère frappait Alice sans qu'elle comprît ce qui lui était adressé, comme un bruit brutal qui vous éveille d'un rêve délicieux. Enfin cet affreux repas se termina. Elle prétendit que son amie l'attendait de bonne heure; et, rapide, quoique tremblante, se sauva dans sa chambre. Ainsi retranchée, sûre d'être tranquille jusqu'à l'arrivée de M. Werner, elle s'assit devant sa fenêtre, et attendit avec l'angoisse du bonheur le premier fiacre qui allait faire entendre son roulement.

Toutes les filles du peuple, de l'âge d'Alice, ont un fiacre qui les attend à leur porte. Si elles l'écoutent venir, si le bruit du marche-pied sonore retentit dans leur sein, si elles montent dans le fiacre, si le cocher part, il les mène au delà des boulevarts, dans un beau logement bien meublé, bien servi, où on leur *prête* une existence brillante; je dis prêter parce que tout le luxe qui les entoure, hier était à une autre, et demain ne leur appartiendra plus. Là, leur tâche est de revêtir la beauté et la grâce par dessus l'avilissement, le sourire sur les larmes cachées et les parures radieuses sur les meurtrissures laissées par la brutalité. — Si, au contraire la jeune fille renvoie le fiacre, et demeure dans la maison, il lui reste la mansarde, avec l'aiguille au mouvement perpétuel, ou la boutique de fruitière, ce reposoir de choux, de laitues, de potiron, et avec cela le *mariage*, que le père Chambart, dans son langage sentencieux, définit :

Filer, enfanter et pleurer.

Ovide avait loué à Feydeau une loge grillée, n'étant pas flatté de paraître en public avec mademoiselle Alice la brocheuse; mais ne voyant dans la salle personne de connaissance, il baissa la grille comme s'il n'eût jamais songé à s'en servir.

Alice n'a vu aucun des théâtres royaux. Il y avait beaucoup de monde ce jour-là à l'Opéra-Comique; elle put donc jouir du spectacle dans toute sa splendeur. Ayant beaucoup de goût, elle comprenait parfaitement cette musique délicieuse. Les airs qu'elle avait entendu gazouiller à ses amies, ou parodier sur les orgues des rues, elles les percevait là dans toute leur mélodie; il avaient à la fois l'attrait d'un souvenir et celui d'une beauté nouvelle. Elle jouissait d'une manière indicible; c'était la première révélation d'une nouvelle vie, et elle la goûtait dans toute sa délicieuse magnificence. Ovide était là, près d'elle, jeune, beau, empressé, l'homme des premiers momens d'amour, aimable et bon comme le soleil des premiers mois de l'année.

Avec d'heureuses dispositions et beaucoup de lecture légère, Alice pouvait parler très convenablement de tout ce qu'elle voyait; elle avait la grâce de ce qui aime, l'aisance de ce qui se sent aimé; la distinction que lui donnait sa mise passait jusqu'à son langage, elle était vraiment fort agréable, et Ovide n'avait besoin de faire aucun effort pour paraître heureux près d'elle.

L'ascendant du costume est si réel, que nous n'avons pas le même maintien aux heures du matin, dans le désordre du lever, qu'aux heures des lumières, où l'on redevient tout à fait soi dans l'élégance accoutumée. Et les acteurs connaissent si bien l'influence des vêtemens sur nous, qu'en répétant leurs rôles, ils peuvent mesurer au juste ce qu'ajoutera d'aisance et de vérité, le costume qu'ils porteront à la représentation.

Pendant l'entr'acte, on entendit dans les couloirs la voix qui crie d'ordinaire, *orgeat, limonade, glaces*. Ovide fit apporter des glaces, dont Alice connut, pour la première fois, le goût délicieux. Cette saveur particulière, cet arôme exquis, par lesquels le plaisir du goût semble en ce moment toucher à des voluptés d'un ordre plus élevé, fut encore une surprise pour la jeune ouvrière. Musique, lumière, rumeur d'une foule brillante, douce ivresse d'un breuvage pénétrant! elle se croyait transportée dans un autre monde, et c'était Ovide qui le lui avait ouvert, ce monde!.. ou plutôt qui le faisait naître autour de lui. Elle rapportait à Ovide, à lui seul, toutes ces beautés, toutes ces douceurs qu'elle connaissait en même temps que lui. Il lui semblait que partout où serait ce jeune homme, l'air serait aussi plein de clartés, la vue aussi belle, les mets aussi délicieux que cette crême savoureuse. Et elle reportait ensuite sur ces biens qu'elle recevait de lui, le charme, l'enivrement, l'indicible prestige de l'amour.

Comme, en rentrant, la voiture passait rue de Lille, devant la demeure de M. Werner, il voulut y monter un instant, pour jouir du plaisir de recevoir Alice chez lui.

Que ce lieu était différent de ce qu'elle avait imaginé d'un appartement de garçon! elle fut prête à s'arrêter sur le seuil, immobile de surprise.

C'était une antichambre élégante, puis un petit salon, tiède, embaumé, tendu de soie, plein de meubles précieux et bizarres, et où l'on marchait sur des tapis épais comme le gazon des prés. Là, c'étaient des glaces aux bordures surchargées d'amours, de colombes, de syrènes, mêlés en arabesques fantastiques; ici, des fenêtres pomponnées de rosaces, de ganses d'or, de draperies aux mille festons. Puis appendus aux murs pavoisés, des tableaux de chevalet, de charmans intérieurs de Latil, peintre du goût, de l'esprit et de la nature; des statuettes de Pradhier, des armes orientales, des poignards, ornés de pierreries, des pipes d'écume admirables, des houkas indiens, cerclés d'émeraudes et de rubis...

Ovide servit sur une petite table à chinoiseries, des biscuits et des fruits confits dans de petites coupes de vermeil. Alice avait bien assez d'esprit pour recevoir ces soins, pour jouir de ces meubles de choix, pour s'asseoir sur ces beaux coussins de velours, sans laisser voir une surprise qui lui eût donné l'air novice à cette galanterie, étrangère à ce luxe, et eût rappelé mal à propos qu'elle entrait dans ce paradis pour la première fois. Elle cachait autant que possible son trouble et son admiration sous un simple sourire. Elle revenait sans cesse au bonheur d'attacher ses regards sur Ovide; c'était toujours là, au milieu de tous les prestiges du monde opulent, ce qu'elle trouvait de plus délicieux à contempler. Lui, il sentait qu'en lui disant un mot tendre, fondu dans un gracieux sourire, en se couchant à demi sur son divan, en passant la main sur la belle tête de son chien *Milo*, qu'Alice ensuite entourait de ses bras et couvrait avidement de baisers, en faisant le moindre mouvement, il enivrait la jeune fille de sensations inconnues. Et il lui versait à plaisir ce philtre généreux : comme un soldat sous la tente s'enivre lui-même pour la joie de voir s'enivrer le jeune conscrit qu'il veut former.

Ovide était si beau! il portait en ce moment sur sa figure la satisfaction intérieure de l'être véritablement aimé, et ce laisser-aller, cette aisance hautaine, quoique tendre, de l'homme qui a déjà exercé bien des séductions sans être encore las de ce plaisir; cette expérience, mêlée de jeunesse, s'exhalait en charmantes expressions. Les jeunes hommes sont comme les faisans; chez eux le premier degré de la corruption est un arôme.

Alice, bien enfant, touchait avec délice à tous ces objets qui appartenaient à Ovide et avaient quelque chose de lui : ces jolies figurines du Japon, ces levriers de bronze qui dormaient sur du papier à côté d'un encrier siphoïde. Puis elle détachait une belle pipe, la plus belle de toutes, celle où la bataille de Navarin était sculptée en ivoire; et, pour le bonheur de poser ses lèvres où Ovide avait mis les siennes, elle essayait d'aspirer la fumée au long tube, et faisait les plus jolies grimaces enfantines du monde.

En poursuivant le tour de cette chambre, voyage curieux et instructif pour la jeune fille, en examinant les mille bijoux qui la paraient, la main d'Alice rencontrait souvent celle d'Ovide, et cette rencontre, et les longs regards qu'ils échangeaient, étaient les plus intéressans événemens du voyage.

Dans un enfoncement clos d'un côté par les rideaux du lit, de l'autre par une portière également élégante, qui formaient entre eux une niche digne du plus grand saint, était un superbe portrait en pied d'Ovide. Il était entouré d'une bordure à colonne autour de laquelle serpentaient des guirlandes de chêne, de vigne et de roses, en or de plusieurs couleurs. Le portrait, dans ce riche palais de dorure, ressortait admirablement, et offrait la ressemblance d'Ovide, infiniment idéalisée par le peintre. Quand Alice fut arrivée à cette place, elle contempla cette figure avec une extase indicible; la lampe qui en éclairait toutes les beautés, était cependant assez éloignée pour y laisser régner une pénombre mystérieuse, dans laquelle la figure semblait s'animer, regarder et sourire. Alice la fixa assez long-temps pour que l'illusion fût complète; cette image d'Ovide, qui semblait comprendre ses adorations et les recevoir avec bonté, la ravit à elle-même; elle plia les genoux sur un coussin de velours qui était au pied du portrait; elle leva devant cette chère idole ses mains jointes et ses yeux mouillés de larmes.... C'était l'extase, c'était toute l'idolâtrie de la femme pour l'homme au dessus d'elle, qui est à la fois son amant, son protecteur, son maître et son Dieu.

Alice était charmante dans cette humble et touchante attitude. Ovide, saisi lui-même d'une vive émotion, la prit dans ses bras, la posa dans un fauteuil, se mit à genoux devant elle, et couvrit ses mains de baisers.

— Alice! ma chère Alice!... Oh! si vous m'aimez, c'est moi qui serai à genoux devant vous.... et pour toujours, pour dévouer toute ma vie à vous rendre grâce du bonheur que vous m'aurez donné.

Il était vrai dans ce moment : l'amour le plus tendre pour cette jeune fille, la croyance de l'aimer ainsi toute sa vie, était dans son âme. Cet homme, qui allait l'oublier demain et chaque jour, il était franc et loyal dans cet instant... Qu'on s'étonne donc de la puissance de l'amour, puisque ses mensonges mêmes sont des vérités!

Alice rentra bien tard. Seule dans sa petite chambre, elle tremblait que le moindre bruit pût éveiller sa mère, et accuser son retour à cette heure indue. Elle n'osait marcher, elle se déshabillait en retenant son souffle : elle frémissait que la lumière jetât par dessous la porte un rayon accusateur. Une fois au lit, le peu d'instans qui restaient avant le jour, furent remplis par les visions de cette soirée, qui revenaient en foule devant les yeux de la jeune fille.

Il est des jours où l'amour naît par les sympathies de l'intelligence et la révélation des plus hautes vertus; il en est d'autres où il est enfanté par quelques beautés bien terrestres, quelques prestiges bien fragiles. Ne le blâmons pas trop quand il semble se sensualiser ainsi, ne le blâmons pas, puisqu'il est également irrésistible.

C'est toujours cet amour léger dans ses goûts, cet amour épris des objets de surface les moins importans qui unit un beau monsieur et une grisette. D'un côté, la convoitise s'allume pour de fraîches beautés de jeunesse; de l'autre, l'ambition s'éveille pour des tendresses entourées de luxe.

Et à ce propos, nous dirons que les choses nous semblent égales des

deux côtés, qu'on a eu tort, à ce qu'il nous semble, de faire tant d'élégies sur les *victimes*, et de jeter tant d'anathème sur les *séducteurs*. Ces pauvres séducteurs! si on plaint tant les douleurs qu'ils causent, pourquoi ne pas s'attendrir un peu sur celles qu'ils ressentent. Ces pauvres *heureux* qui sont blasés avant l'âge par la facilité qu'ils ont trouvée à la satisfaction de leurs désirs; qui ont 50 ans à 25, parce qu'on leur a trop laissé multiplier leurs campagnes amoureuses, où les années comptent double; ces êtres désenchantés de la croyance à l'amour, qui, par cela seul, ont perdu plus de bonheur qu'ils n'en peuvent jamais ravir ailleurs; qui sont liés à leur rôle éternel de séduction... Prêtres sans foi et piété qui, pourtant attachés à l'autel, récitent sans cesse par routine et par devoir leur messe d'amour!

On les accuse de tout sacrifier à leur plaisir!... Quand une fois seulement ils ont fait battre un cœur de véritable tendresse, quand ils ont épanché dans une lettre les émotions passionnées qu'ils ne sentent plus, quand ils ont apporté toutes les initiations de la vie dans une maison obscure, où rien que l'ennui n'avait pénétré, eux qui ne peuvent plus tressaillir de joie en passant le seuil à minuit, n'ont-ils pas donné plus de bonheur qu'ils n'en ont reçu?

Puis enfin, si au bout de tout ceci ils laissent derrière eux les larmes, les regrets, quelquefois les durables chagrins, ils emportent, par la facilité et l'ineptie de l'abandon avec lequel on leur a cédé, le froid, le dégoût, l'ennui, la mort. Le retour des choses est arrivé pour tout le monde; la balance est remontée pour chacun, légère et vide pour l'un comme pour l'autre; la loi de malheur a eu son cours.

Ne plaignons donc plus au hasard, ne maudissons plus sans raison.

VIII.

Si jeunesse savait.

Le lendemain, Alice était redevenue la petite ouvrière brochant des livres pour gagner vingt-cinq sous par jour. Elle avait repris le tablier, mais il lui restait encore beaucoup de son élégance de la veille; la métamorphose était opérée. Il y avait dans ses manières quelque chose de réservé; il y avait de l'ondulation moëlleuse dans sa taille, du vague rêveur dans ses yeux; sa démarche était plus légère; elle semblait effleurer à regret ce qui l'entourait, et touchait à peine en marchant le parquet de l'atelier. La toilette journalière même était plus soignée que de coutume, car désormais elle se devait de s'honorer elle-même; elle était la femme aimée du noble amant.

Encore pâle et tremblante de son rêve de la nuit, elle ne voyait rien nettement, sa position transitoire vacillait devant ses yeux; cependant elle sentait bien que quelque chose de décisif venait de s'accomplir dans son existence.

Comme elle descendait pour dîner, le père Chambart, qui allait dîner aussi, lui souhaita le bonjour. Il prit une rue qui l'éloignait de son restaurant pour avoir le plaisir de causer plus long-temps avec elle, et chemin faisant, il lui disait:

—Comme vous voilà belle, mademoiselle Alice!

—Je n'ai rien de plus que de coutume, monsieur Chambart.

—Ce n'est pas à moi qu'on en impose, mon enfant; et je vous dirai toujours la vérité, au risque de vous fâcher contre moi, car on n'a pas de meilleur miroir qu'un vieil ami. Vous avez plus de recherche dans votre toilette que de coutume, et tous vos jolis colifichets montrent l'intention de charmer les yeux; mais prenez-y garde, ma petite belle, c'est pour leur perdition que se fardent les femmes et les cerises.

—Les hommes de votre condition, dit Alice, sont bien heureux que les femmes se fassent un peu belles pour eux; sans cela il n'y aurait rien de joli et de gracieux dans notre pauvre classe, où l'on ne vit que pour le travail.

—*Pour eux*, non, mademoiselle Alice; ce n'est pas *pour eux* qu'on se pare, c'est *pour lui*; quand on se fait belle, c'est toujours pour quelqu'un seulement. Mais vous, mon enfant, pensez-y bien, avant de choisir celui-là, car l'homme que vous préférez sera bien heureux, il aura certainement trouvé une *bonne mise en page*. Ce n'est pas pour moi que je parle, vous êtes très aimable, mais je ne le suis plus; vous avez de gentilles beautés, mais je n'ai plus d'yeux pour les voir... Vieillard amoureux, c'est l'hiver qui fleurit. Si je parle ainsi, c'est pour quelque brave ouvrier qui, par sa bonne conduite, son bon caractère et les 2,000 francs de rente qu'il se fera, sera digne de posséder ces jolis cheveux parfumés, cette taille fine comme celle d'une mouche, et cette petite main d'ivoire qu'on cacherait tout entière sous un baiser. Mais pour obtenir bon ménage, il doit suivre jeunesse sage; autrement la coquetterie demeure à la maison. Et, ajouta le père Chambart en souriant finement pour faire sentir le double sens de sa phrase, avec les femmes coquettes les maris *ne sont pas aux noces*. Je crains déjà pour le brave ouvrier dont il s'agit, dit-il en soupirant, car je suis sûr que bien des beaux messieurs tournent autour de vous pour vous disputer à votre futur épouseur. Hélas! l'homme est de feu, la femme d'étoupe et le diable souffle!

— Et vous qui m'aimez, dit Alice en tremblant un peu, vous craindriez de me voir élever de ma position?

— Les ailes viennent à la fourmi pour qu'elle soit mangée par les oiseaux. Des mois d'avril et des grands seigneurs, dix sur douze sont trompeurs; si l'on était toujours rose et blonde, à la bonne heure, on trouverait toujours à qui parler. Mais la jeunesse, voyez-vous, c'est un déjeuner de soleil; on n'a pas plus tôt dansé quelques contredanses, et usé quelques nœuds de ruban, que c'est fini; puis la vieillesse vient vous prendre, et en voilà pour toute la vie.

—Tenez, monsieur Chambart, voilà le père Moreau qui vous salue en passant.

—Et je vous disais donc que quand l'âge est venu, il vaut mieux qu'on vous appelle bonne grand'mère en vous apportant une oie pour le jour de votre fête, et un marmot à baiser sur vos genoux, que de demeurer, les cheveux coupés, à Saint-Lazare ou à Bicêtre.

—Voyez donc, monsieur Chambart, quelle belle maison on a bâtie dans ce passage Dauphine.

—D'ailleurs, il ne faut pas croire que la misère soit dans la poche de l'ouvrière; l'argent y vient plus doucement que dans la jolie bourse brodée de perles, mais il y demeure mieux; chaque jour suffit à sa peine; peu, mais en paix, beaucoup me devient.

Le brave vieillard débitait seul ses derniers axiomes. Alice avait gravi lestement ses six étages, et déjà mise à table avec ses parens, en songeant à toute autre chose qu'à la *sagesse des nations*, à celle de sa mère et à son dîner.

Comme elle retournait à l'atelier, la portière lui remit la lettre suivante.

RÉNÉ A ALICE.

« Je suis allé pour vous voir hier vers sept heures, ma chère Alice; votre mère m'a dit que vous passiez la soirée chez une amie où on jouait des meringues; cependant il me semble que notre conversation du matin avait été assez sérieuse pour vous donner à penser. En parlant de notre mariage, nous avons dit tous deux: *A bientôt*; et ce mot ne vous a pas fait sentir le besoin de le méditer à loisir dans le recueillement! et l'idée de quitter bientôt cette maison où vous avez grandi, ne vous a pas donné le désir d'y consacrer vos dernières soirées! N'aviez-vous donc pas plus d'envie que les autres jours de causer avec vos parens? N'aviez-vous pas des choses nouvelles à leur dire à toutes les inspirations que l'approche d'un grand événement fait naître en nous, à la surabondance de sentimens que celui-ci devait appeler; des choses du cœur où commencerait à se confondre l'affection que vous avez pour eux, avec celle que vous avez pour moi?... N'aviez-vous pas surtout à écouter avec intérêt leurs paroles qui, dans ce moment, allaient toutes devenir des conseils et des adieux?

» Quelque triste et même vulgaire qu'ait paru l'intérieur de la maison paternelle pendant toute la jeunesse, le moment où on va le quitter pour toujours est si solennel, qu'il doit y rattacher toute l'affection, et y faire trouver des douceurs qu'on n'avait pas devinées jusque là. Quand on pense que le temps de jeune fille, cette première ère de l'existence, est finie, cette partie de la vie qui vient de disparaître est comme morte: tout ce qui s'y rattache prend un charme de souvenir, et quelque chose de triste et de sacré, ainsi que les objets qui ont appartenu aux personnes qui ne sont plus.

» N'y a-t-il pas une mélancolie profonde à penser qu'on ne sera plus assise sur cette chaise accoutumée, le soir, au coin de cette cheminée, et près de cette lampe qu'on a soi-même allumée tant de fois; qu'on ne dormira plus dans cette petite chambre où on a goûté de bonnes nuits d'enfance; où, petite fille, vous avez entendu murmurer ces premiers contes que votre jeune imagination vous faisait à vous-même pour vous endormir plus doucement, et connu ces larmes de la première jeunesse qu'on regrette dans les plaisirs d'un autre âge? Que vous allez quitter cette mansarde où s'ouvre cette petite fenêtre par laquelle vous attendiez venir les jours qui sont derrière la montagne, ces meubles où sont les vêtemens usés dans votre jeune vie, et qui gardent dans leurs plis l'empreinte des jours que vous avez déjà vécus; ces vêtemens parmi lesquels je remarquai hier matin, avec émotion, une petite robe que vous portez depuis que je vous connais, et qui, par la manière dont elle était jetée, semblait s'être mise à genoux et prier?... et puis la corbeille où reposent, le soir, tous vos outils de brocheuse, qui vous ont fait si jeune gagner votre vie avec bonheur et saintement?

» Puissiez-vous, près de moi, ne jamais rien regretter de tout cela! Je le désire et je le crois, car je vous aime. »

Alice répondit à la hâte avant de retourner à l'atelier.

ALICE A RÉNÉ.

« Voudriez-vous, mon cher Réné, que je fusse au monde sans vivre. La moindre toilette, la moindre distraction vous semble trop pour moi. La parure est un crime, le plaisir une superfluité pour la petite ouvrière qui ne doit songer qu'à gagner sa vie, et ne pas même s'aviser, en tournant la tête, de regarder les biens qui ne sont pas faits pour elle. Quand on ne vit que pour travailler, je ne vois pas trop qu'il vaille la peine de travailler pour vivre! Je suis sans doute une créature de bien peu de moyens, et qui n'est bonne à rien au monde qu'à plier éternellement du papier et coudre ensemble des feuilles; mais enfin, si les machines de notre imprimerie se reposent le soir dans l'inaction, il m'est bien permis, si peu de supériorité qu'on m'accorde sur elles, de me reposer dans un peu de plaisir... Tenez, mon cher Réné, il est des momens où je me sens malgré moi pleine d'aigreur contre ma position, et même contre vous qui la soutenez toujours et qui voulez que je l'aime... pardonnez-le-moi...

» Certainement je ne sais rien des choses du monde, mais il me semble que la vie ne doit pas être ainsi faite qu'après la tâche qui oppresse, il n'y

ait pas un moment pour respirer... Le plongeur de nos rivières revient parfois sur l'eau pour aspirer un souffle d'air.

» Quand j'avais de trois à quatre ans, je me trouvais satisfaite de la possession d'un petit chat noir qui était à la fois mon idole et mon martyr; pour plus grande distraction on me menait voir le perroquet de la mercière, et le dimanche enfin, mon père descendait d'un rayon les fables de La Fontaine et m'en montrait les images. On me faisait ainsi du bonheur à bon marché. Maintenant que j'ai un peu aperçu le monde, maintenant que je sais qu'il y a de belles choses à voir et à connaître au delà de la cour du Dragon, je ne pense pas qu'il faille m'en priver à tout jamais, parce que je suis pauvre, que mes parens sont marchands de fer, et que j'ai pour futur le modèle des ouvriers, et m'enfermer de corps et d'esprit entre les limites de notre triste quartier.

» Ce serait exister comme ces moines dont vous m'avez parlé qui habitaient autrefois l'emplacement de l'imprimerie que nous occupons, et qui par goût s'enterraient tout vivans. On ne fuit le monde, il me semble, que lorsqu'on est triste ou coupable. Je ne peux être bien triste puisque je suis jeune, jolie, à ce qu'on dit, et que vous m'aimez, et en vérité je n'ai rien fait d'assez mal pour m'enfermer seule avec mes regrets. »

Le soir, lorsque la jeune fille revint de l'atelier, on lui remit cette seconde lettre.

RÉNÉ A ALICE.

« Dans le compte de la vie que vous tenez si bien en règle, mademoiselle, vous oubliez la principale chose, c'est-à-dire l'amour. Il ne s'agit pas d'un intérieur plus ou moins agréable, d'un passe-temps plus ou moins facile, d'un sort plus ou moins généreux; quand on aime, aimer remplit tout! Pour moi, mon Alice, chaque instant que je vis m'approche de toi; chaque travail que je termine amène le moment de notre union, et c'est tout ce que je demande. Se fatiguer, veiller, être en contact avec des gens durs ou stupides, toutes ces choses sont les ronces du chemin à parcourir, voilà tout; et, quand on ne pense qu'au but, on marcherait sur des charbons ardens pour l'atteindre. Oh moi! je ne demande pas de distraction! ces murs noirs ou humides qui s'élèvent autour de moi, ces corridors où le jour ne pénètre jamais, ces escaliers couverts d'encre et de boue, qui vont des presses aux ateliers, des ateliers aux bureaux; tout cela est mon air vital, à moi, car c'est là où se crée l'état qui doit nous protéger tous deux. Je passe des heures à travailler à deux pas de cette machine sans l'entendre; ses roues, ses vis, ses cylindres, tout cela bruit en vain; au milieu de mes rêves, ce bruit devient murmure, comme un torrent à travers le feuillage. Le plus beau paysage du monde n'attirerait pas plus mes regards, et ne pourrait pas plus me distraire de ma pensée. L'amour élève autour de nous une muraille impénétrable; qu'importe qu'au delà l'air soit léger ou non, puisqu'on ne le sent pas? qu'importe que l'horizon soit triste ou riant, puisqu'on ne l'aperçoit pas?

» Si vous n'êtes pas ainsi que moi, Alice, vous ne m'aimez pas. »

Alice lut cette lettre une seule fois, et, avant de se mettre au lit, elle avait déjà tracé les lignes suivantes.

ALICE A RÉNÉ.

« Non, Réné, je ne suis pas dans la même disposition que vous; et j'ai trop de franchise pour ne pas vous l'avouer, même quand cet aveu pourrait signifier que je ne vous aime pas. »

Elle connaissait bien assez le caractère de son amant pour être sûre que ce doute seul, manifesté ainsi, suffisait pour l'éloigner définitivement; elle savait donc bien que ces quelques mots écrits en une minute, ces faibles traits d'encre jetés ainsi sur le papier avant de se coucher, allaient complétement bouleverser son sort, détruire son avenir, son mariage assuré, son aisance et son repos pour la vie. Mais elle était poussée là par la loyauté naturelle de son caractère, surtout par la pensée d'Ovide... L'amour est fort: une destinée entière qu'il ravit en passant, ne lui pèse pas plus que ne pèse à l'hirondelle le moucheron qu'elle emporte. Une seule chose aurait pu arrêter Alice, c'était la pensée du désespoir qu'elle allait causer, si la bonté de son cœur eût été remuée par l'idée des coups si déchirans qu'elle devait porter, si la pitié eût été éveillée dans son sein par l'image du malheureux frappé dans ce qu'il avait de plus cher, pâle, désolé, mourant d'espoir trompé... Mais non, cette lettre était un moyen qui s'offrait de rompre ses engagemens, elle ne vit rien au delà...; ni bonté, ni pitié, ne lui parlèrent. L'amour est comme ces arbres à l'ombre desquels meurt toute autre végétation.

IX.

Douleur éphémère.

Le jour suivant, la tante d'Alice vint lui dire que Mme Werner la demandait dans la soirée pour lui préparer plusieurs objets de toilette dont elle aurait besoin à un bal prochain. Il s'agissait surtout de disposer en turban une écharpe de point d'Angleterre; car ces légers réseaux forment, en y posant une rose mousseuse ou un bouquet de marabouts, une délicieuse coiffure.

Alice, près de revoir Ovide, qui serait sans doute chez sa cousine l'heure où elle devait y aller, se préparait à cette solennité avec toute la tendresse et le recueillement d'une âme éprise. A sept heures du soir, elle s'achemina vers la rue de l'Ouest, où demeurait Mme Warner. Habituée de la maison, elle entra par un cabinet qui appartenait à la chambre à coucher d'Aurélie. La portière était entr'ouverte, et naturellement elle jeta un coup d'œil dans la pièce avant d'entrer... A ce regard, elle resta fixée à sa place, pâle, froide, chancelante, n'ayant plus même assez de force pour s'enfuir...

Ses pas, trop légers, et l'ombre qui régnait dans le cabinet, n'avaient point décélé sa présence.

Au milieu de la chambre, devant la toilette déjà dressée, Aurélie était debout attachant un camée à un nœud de corsage. Ovide avait les deux bras passés autour du cou de sa belle cousine, et ses mains enlacées pardevant, étaient comme l'agrafe de ce précieux collier. Le poète, la tête penchée sur celle de la jeune femme, respirait avec douceur les jasmins naturels déjà placés dans ses cheveux noirs. Aurélie, dans ce cher enlacement, continuait à former son nœud de corsage, ce qui annonçait une longue habitude de cette douce familiarité, et Ovide mettait dans cette caresse une insouciance, une grâce d'aisance montrant bien qu'il était fait aussi à ce bonheur, et tous deux laissaient voir que leur liaison, dès long-temps établie, était bien tranquille sur ses destinées.

Alice, étonnée à cette vision comme l'ignorance même à la première découverte du mal, crut que sa vue l'abusait, frissonna, passa la main sur ses yeux, comme pour en arracher le vertige, et les rouvrit en tremblant.

Ovide déposa un baiser sur les cheveux luisans de sa cousine, et dit:

— Ils sont plus suaves encore que les jasmins.

A quoi elle répondit tranquillement:

— Ovide, prends garde! ne me décoiffe pas!

Comme un enfant qui verrait un serpent en allant cueillir une fraise au bord de la fontaine, Alice, frappée d'horreur, d'effroi, de haine, de colère, sortit en courant de cette affreuse maison, où elle jura de ne jamais rentrer. . Elle! il y a un instant encore, si pleine de foi dans l'amour que le poète lui avait juré, désirait maintenant, comme la seule grâce à obtenir, ne jamais le revoir. Ses pas tremblans et égarés prirent le jardin du Luxembourg, dont l'entrée était devant elle.

Elle espérait pouvoir marcher assez pour regagner sa cour du Dragon, qu'elle regardait alors comme un refuge adoré. Mais ses forces s'évanouirent entièrement... Elle ne songea plus même à ranimer son courage; et comme elle passait dans le sombre enclos formé par les tilleuls autour du *rosarium*, elle tomba accablée sur une chaise et cacha son front dans ses mains.

La grande douleur de ces momens où l'amour reçoit quelque vive blessure, est de regarder cet incident néfaste comme un état définitif. Que deux amans se serrent la main dans un moment d'entente charmante, ils pensent qu'ils sont unis à tout jamais, ils voient déjà le bout de la vie arrivé sans qu'aucun choc ait rompu ce doux enlacement. Mais aussi, qu'il survienne un déchirement, certes, c'est la fin de tout bonheur, c'est le terme dernier où devaient aboutir toutes ces folles espérances... Le printemps ne peut plus renaître, ni le ciel s'éclaircir jamais! et tout courage se brise devant cette éternité de douleur!

La nuit tombait, et une légère pluie avait éloigné tout le monde du jardin. L'ombre des arbres et les nuages d'un bleu noir rendaient cet endroit complétement obscur, excepté dans les rares momens où les fentes des nuages laissaient descendre quelques lueurs de la lune dans les ombres: Alice pouvait pleurer en paix. Elle pensait avec quel bonheur elle avait la veille sacrifié à cet homme tout son avenir, maintenant dénué et misérable, toute la joie, toutes les espérances de Réné qui l'aimait tant!.. à cet homme qui, pour la remercier à présent, baisait les cheveux de Mme Aurélie.

Une longue tige fine et tortueuse, échappée de la tête d'un rosier, pendait sur le front de la jeune fille, sur son épaule, et la couvrait d'humides feuilles de roses, détachées par la pluie. Elle soupirait profondément en pressant ses mains contre sa poitrine, et en levant ses beaux yeux vers ce ciel si noir que chargeaient d'épais nuages. Toute sa douce personne se dessinait blanche et silencieuse dans cette ombre de pluie, comme les figures de marbre qui laissait, dans l'immobilité, couler sur elles et ruisseler l'eau du ciel.

Une voix de vieillard qui se fit entendre près d'Alice, prononça doucement cette parole:

— Pauvre enfant!

Le vieux Chambart, en revenant de sa journée, traversait le Luxembourg malgré le mauvais temps. Ne sachant si ce qu'il apercevait dans l'ombre, appuyé contre la balustrade des rosiers, était une femme ou une statue, il s'était approché pour éclaircir ce doute, et un rayon éclairant l'atmosphère, il avait reconnu Alice. Son bon cœur de père avait été serré à cette vue.

Alice le distingua dans l'obscurité, et trouvant tout d'un coup un vieil ami au milieu de cette solitude et de cette douleur, se jeta à son cou en pleurant. C'est dans la surprise qu'on reconnaît les ames bonnes et tendres. Au lieu de repousser spontanément ceux qui se trouvent témoins involontaires de leurs peines secrètes, leur premier mouvement est un confiant abandon.

Chambart, avec une délicatesse de cœur bien commune dans le peuple, sentit qu'Alice ne pouvait lui dire ce qui l'avait plongée dans ce douloureux oubli d'elle-même. Sans lui faire aucune question, il lui donna le bras pour rentrer, et la ramena à sa mère, à qui il dit que la pluie les avait surpris tous deux au Luxembourg.

La pauvre fille eut la fièvre toute la nuit, et resta au lit la journée du lendemain, surtout pour ne pas voir Réné. Elle pensait beaucoup à lui; car ce qu'elle souffrait à cette heure était précisément le mal qu'elle lui

avait causé, cette fraternité de douleur l'attachait à lui. Cependant elle ne se repentait pas de ce qu'elle avait fait; si cela était à résoudre, elle sacrifierait encore tout le bonheur certain que le mariage de l'ouvrier lui promettait, à l'ombre de félicité qui lui était un moment apparue. Elle jouissait de son malheur à venir, de sa misère, de sa solitude, parce que c'est à Ovide qu'elle les devrait: ce seraient des reproches à lui faire; il n'y aurait plus dans son pauvre cœur que la haine pour le faire battre...

Te voilà bien à plaindre, ma bonne Alice! hier si riche, si opulente des tendresses qu'on t'adressait, des soupirs, des prières qu'on répandait à tes pieds; aujourd'hui, ruinée!... Que veux-tu? nous avons toutes la vie du joueur: on nous aime, on nous abandonne; les veines de fortune s'épuisent; les chances varient tous les jours... Si tu étais plus âgée de quelques années et de quelques déceptions, si tu étais mieux faite à la vie et à tout ce *va et vient* des affections humaines, je te dirais: « Lève-toi vite, fume un cigare de feuilles de roses allumé des lettres de ton infidèle, et la dernière étincelle n'aura pas plus tôt jeté la dernière fumée que le souvenir d'Ovide sera évanoui de ton cœur. Mais tu as dix-huit ans, c'est encore le bon temps, il faut souffrir et pleurer toutes tes larmes. »

Cette situation dura encore toute la journée du lendemain; ensuite, Alice reçut un message pressant de Mme Werner, qui l'attendait toujours pour son turban algérien, qui ne s'était point avancé l'avant-veille. Alors la jeune fille trompée sentit un besoin impérieux de revoir son enchanteur de quelques jours pour lui montrer tout le dédain et toute l'indifférence que sa fausseté lui inspirait. Elle souffrait de penser que dans ce moment-là encore il la croyait éprise de lui, et elle avait hâte de se mettre sur le pied de froideur et de division où ils devaient demeurer tous deux désormais. Elle dit à sa mère qu'elle se trouvait mieux, et qu'elle allait sortir pour contenter Mme Werner, qui rétribuait très bien les petits travaux dont elle la chargeait.

X.

Ephémère bonheur.

Comme Alice sortait de la cour du Dragon, une marchande de fleurs, à la petite boutique étalée sur une planche, lui demanda comment elle se trouvait, et si la fièvre l'avait enfin quittée. La bouquetière aimait beaucoup la jolie brocheuse, parce que, accoutumée à vivre avec ses fleurs, la bonne femme avait pris des goûts plus délicats que ses rudes voisines; et dans tout le quartier, il ne se trouvait rien qui satisfît ses yeux que la personne fraîche, épanouie, de la *blonde Alice*. Après avoir reçu de la jeune fille une réponse satisfaisante, elle lui donna un beau bouquet de violettes de Parme, pour lui dire adieu plus gracieusement.

Alice, lorsqu'elle entra, répondit au salut empressé d'Ovide, en inclinant la tête sans le regarder. Elle prépara son ouvrage, prit l'écharpe, les marabouts, et se plaça dans un coin pour travailler, comme une journalière qui doit se tenir à part des personnes comme il faut chez qui elle se trouve. Elle affecta ces manières subalternes, cherchant à plaisir ce qui pouvait le mieux la séparer d'Ovide. Le poète étonné la suivait en vain de ses regards les plus tendres; tous ces beaux rayons de ses yeux se perdaient dans l'espace, car les yeux d'Alice ne se levaient pas pour les recevoir. Ne voulant point perdre également une lettre qu'il avait préparée et portait dans son gousset depuis deux jours, il la posa devant la jeune fille, et se retira assez vite pour qu'elle ne pût la lui rendre. Mais la petite personne prit le papier tiède encore de la chaleur du cœur d'Ovide, et, traversant la chambre tranquillement, le jeta au milieu du brasier.

Comme Mme Werner, en la regardant, semblait l'interroger sur cette action, elle répondit que ce papier glacé ne pouvant servir pour les papillotes de madame, n'était bon à rien.

Ovide reconnut dans ce jeune cœur une très sérieuse réaction contre lui, et saisit tous les moyens de le ramener. A cet effet, il se promenait de long en large dans la pièce, et en passant près d'Alice, lui glissait doucement quelques paroles de miel; puis, quand madame Werner, dans ses préoccupations de toilette, tournait la tête d'un autre côté, il lui faisait les plus doux signes de prière. Un instant de liberté étant venu, il détacha le bouquet de violettes placé à la ceinture d'Alice, il le baisa, et allait le placer dans le gousset de son gilet, lorsque la jeune fille entêtée s'écria:

— Madame Werner ne voit pas que M. Ovide lui offre un bouquet!

La dame tourna la tête à cette exclamation, prit les violettes, dit gracieusement:

—Merci, Ovide!

Et plaça le bouquet à son corsage.

Le poète laissa tomber plaintivement ses deux bras, comme deux rameaux de saule pleureur, et regarda Alice d'un air de mortification douloureuse.

En ce moment, la femme de chambre vint dire qu'une visite attendait Mme Werner au salon.

— Je suis sûre que c'est la présidente, dit Aurélie. Elle vient toujours quand on s'habille, et ne sait jamais s'en aller

Elle jeta un châle sur son peignoir et sortit en murmurant. A peine la porte fut-elle fermée, qu'Ovide alla s'asseoir en face de l'ouvrière.

Elle frissonna de se voir ainsi seule avec lui. Elle rappela autour de son cœur tout son dédain et toute sa colère pour le mieux cuirasser. Elle se répéta rapidement qu'Ovide s'était joué d'elle parce qu'elle était une enfant du peuple; qu'il lui avait jeté quelques flatteries pour la railler, attendu qu'on ne pouvait courtiser autrement une fille de rien, une grisette.

— Alice, dit le pauvre amoureux d'un ton pénétré, que vous ai-je donc fait?

— Rien, monsieur, puisque nous nous connaissons à peine.

— Mais l'autre jour, mademoiselle, nous semblions nous connaître très bien; si maintenant nous devenons étrangers l'un à l'autre, ce sera vous qui l'aurez voulu.

— Il appartient à madame Aurélie de vous adresser des reproches ou des témoignages de satisfaction de votre conduite. Vos relations avec elle sont intimes, et d'égal à égal; moi, je ne suis rien qu'une petite ouvrière qu'on appelle ici pour travailler, parce qu'elle est faite pour cela.

— Alice, dit-il, vous ne m'avez pas toujours parlé ainsi.

Son regard arrêté sur elle rappelait la soirée du *Domino noir*, et disait franchement ce qu'insinuaient seulement ses paroles.

Le souvenir du bonheur a un pouvoir d'attendrissement qui ferait fondre une âme de fer. La poitrine d'Alice se souleva, et une larme vint à ses yeux.

Ovide, qui comprit tout l'avantage qu'il venait de ressaisir, voulut prendre dans ses deux mains une main de la jeune fille. Elle la sauva de ce contact comme d'un fer rouge.

— Vous prendrez la main de madame Werner! s'écria-t-elle.

— Ah! bon, dit Ovide en lui-même, ce n'est que cela!

— Quand elle a des jasmins dans ses cheveux, ajouta-t-elle, vous aimez à respirer de près l'odeur de ces fleurs!

Et tout ce qu'il peut y avoir d'amer dans le son de la voix et d'insolent dans la prononciation accompagna ces paroles.

—Si j'avais eu la folie de m'attacher à vous, dit-elle encore tandis qu'elle était si bien inspirée, j'aurais été bien malheureuse! mais je n'ai jamais éprouvé pour vous que les sentimens que je devais à un parent de madame Werner, qui est pleine de bonté pour moi; et du reste, je sens bien que vous m'êtes complètement indifférent.

Le jeune homme voyant qu'elle était bien instruite puisqu'elle parlait ainsi, ne songea point à nier.

—Et moi, je vous aime de tout mon cœur, Alice!

—Si vous m'aimez, pourquoi embrassez-vous les cheveux de madame Aurélie?

—C'est que je l'aime aussi.

—Vous avez deux amours à la fois! cela est impossible.

—Sans doute, cela serait impossible à un seul être; mais, ma chère enfant, notre nature est double. Tandis que mon âme vous appartient tout entière, vous offre le culte continuel de ses plus pures élévations, de ses ardeurs saintes, de ses mystiques pensées, à vous, simple jeune fille, chaste fleur de l'ombre, tandis que tous les esprits éthérés qui sont en moi, s'élancent vers vous, et vous forment une auréole de leurs célestes flammes, l'être matériel qui est en moi aussi, se laisse entraîner par les mille séductions des sens, par les affinités des natures humaines, par les promesses des voluptés positives, et enfin par toutes les attractions du monde terrestre, vers la beauté toute terrestre de Mme Aurélie Werner.

Alice ne comprenait pas un mot, elle dit en le regardant:

— N'importe, il faudrait être bien philosophe pour aimer deux femmes en même temps.

— Un exemple, ma chère enfant, continua le physiologiste, vous prouvera la vérité de ce que j'avance. Vous savez que les gens très dévots, tels par exemple, que votre oncle qui est sonneur à la paroisse Saint-Thomas d'Aquin, vivent tout en Dieu et pour Dieu, ils ne prisent que le bonheur de l'autre vie, et assurent que tous les biens de celle-ci sont faux et misérables; ils déclarent que notre corps est une vile poussière, dont il ne vaut pas la peine de soigner la durée. Cependant ils sont obligés, chaque matin, de prendre leur café à la crème, pour assurer les forces de la journée; ils ne dédaignent pas quelques doigts de vin de Macon pour chasser les brouillards de la Seine; le soir ils se couchent dans le lit le plus douillet qu'ils peuvent se procurer, avec la permission de dormir mollement sept ou huit heures de la nuit. Il en est ainsi de nous autres jeunes hommes, ma chère Alice. Bien que je ne prise que les joies immatérielles que mon âme puise dans la contemplation de votre pure beauté, je ne puis m'empêcher de suivre la voix impérieuse de la nature terrestre, qui me force de goûter aux alimens quotidiens du plaisir sensuel, et d'embrasser les cheveux noirs de ma cousine.

— Allez, monsieur, dit Alice, c'est une science que vous avez inventée pour être pervers sans avoir des remords.

— Je n'invente rien, je ne fais que vous révéler la misère de l'espèce humaine.

— S'il en était ainsi, observa l'incrédule Alice, moi, bien plus faible encore, je me laisserais aller aux penchans de ces deux êtres dont vous parlez, et je vous assure bien qu'il n'y a en moi qu'un seul être..... et qu'un seul penchant.

Elle rougit en ajoutant ce dernier mot.

— Ma chère Alice! c'est que...

Mais Ovide désespéra de faire jamais comprendre la dualité à la jeune fille, et se plaça sur un autre terrain.

— Dès que je vous ai connue, mon amie, dit-il tendrement, j'aurais pu, sans douleur pour moi, rompre mes engagemens avec Mme Werner, et je l'aurais même désiré; mais avec l'amour effréné et vraiment incom-

préhensible qu'elle a pour moi, j'étais sûr que mon abandon lui coûterait la vie.

(Ce grand malheur d'être aimés plus qu'ils ne le voudraient, les hommes s'en plaignent toujours devant les femmes assez folles d'eux, pour juger des autres par elles-mêmes.)

— .. Que mon abandon lui coûterait la vie, et je voulais tempérer l'ardeur de cette liaison, en finir doucement avec elle, afin que le bonheur dont nous aurions joui dans notre amour mutuel, ne fût troublé par aucun remords

Maintenant, la jeune fille comprenait parfaitement. Ovide le vit bien et continua :

— J'étais sûr, Alice, que vous étiez assez divinement bonne pour m'approuver lorsque je vous dirais : « Mon amie, je n'ai pas voulu que vous fussiez, même involontairement, et sans le savoir, la cause d'aucune souffrance ; je n'ai pas voulu que notre bonheur si grand, nos heures d'épanchemens si tendres fussent payés par les douleurs cruelles d'une autre ; que votre voile d'innocence fût mouillé des larmes, et peut-être du sang d'une femme abandonnée.

J'ai mis le temps nécessaire à la détacher de moi sans déchirement; je lui ai appris peu à peu à passer de l'amour à l'amitié, et maintenant nous pouvons goûter sans mélange cet amour innocent comme celui des esprits du ciel, qui nous enivre de ses ineffables douceurs.

Avec quel air vrai il dit cela! et que sa physionomie était touchante! la jeune fille lui avait abandonné sa main.

— Voilà ce que je pensais, Alice! mais tout cela était vain : vous avez bien étudié votre âme, vous ne m'aimez pas!

Alice jeta un cri sourd et profond, et tomba dans le sein d'Ovide, en fondant en larmes.

Tout alla bien : Mme Werner ne rentra que lorsque les baisers avaient déjà depuis long-temps essuyé les pleurs.

Cependant, le bon père Chambart qui n'avait pas suivi l'histoire d'Alice, qui en était encore à un chapitre en arrière, et qui avait vu pleurer la chère enfant à l'âge où on ne pleure que d'amour, crut devoir informer Réné de ce qui se passait et des soupçons qui s'étaient élevés dans son esprit, étant informé des projets de mariage du jeune compositeur.

A cet effet il alla le voir le surlendemain au matin.

A la manière dont le vieil imprimeur entrait dans la petite chambre de Réné, échangeait en silence un coup d'œil affectueux avec lui, s'asseyait à ses côtés, sans y être invité, on voyait qu'il y avait entre eux plus que des relations d'atelier. En effet, c'était Chambart qui avait été dépositaire des fonds affectés dans l'enfance de Réné à sa première nourriture et à son éducation. C'était Chambart aussi qui, depuis long-temps dans le métier, avait engagé les protecteurs invisibles du jeune homme à lui donner l'état d'imprimeur, le plus élevé de la classe ouvrière. Cet homme représentait donc à peu près pour Réné les parens que celui-ci n'avait pas connus.

Ne croyant pas, quelques douleurs qu'il pût lui causer, devoir laisser ignorer à Réné ce qui touchait à ses plus chers intérêts, il lui parla de la scène muette qui s'était passée entre lui et la triste Alice. Le bon homme avait bien raison de penser qu'une jeune fille ne pleure que de ses chagrins de cœur, mais comme il ne pouvait croire que tant de larmes fussent versées pour un simple mouvement de jalousie, il jugea Alice beaucoup plus malheureuse et beaucoup plus avancée dans la route de perdition qu'elle ne l'était en effet, et en rapportant sous cette impression les détails de son entrevue avec la pauvre enfant, il communiqua au jeune homme l'opinion qui le possédait lui-même.

Réné était préparé à ce cruel déchirement par la coquetterie qu'il avait toujours remarquée dans sa prétendue, par ces présens qu'il la soupçonnait d'avoir reçue naguère, et par les lettres à peu près décisives qu'il venait de recevoir d'elle; puis surtout il était préparé à toute chose par ce pressentiment de malheurs qui est toujours au fond de certaines âmes, et qui était placé dans la sienne par la nature prévoyante, pour qu'il n'y eût pas de transition trop vive entre son état et celui qui l'attendait. Parfois, le cœur se sent mourir avant la fin de la vie; quoique la jeunesse verdoie encore autour de lui, quoique les événemens n'aient pas définitivement prononcé sa condamnation, il sent qu'il n'a plus qu'à se coucher dans sa fosse glacée, silencieuse, sans demander même qu'un frère le pleure, qu'un deuil le vénère, qu'une inscription apprenne qu'il a vécu...

Cependant Réné reçut un coup violent à ces nouveaux indices du malheur qu'il redoutait; il voulut rester avec Alice dans un état d'attente complet, ne se croyait pas même par sa situation près d'elle le droit de violenter ses secrets; il résolut de s'abstenir de toute démarche et de tout reproche, jusqu'à ce qu'elle-même vînt apporter une complète décision.

Chambart, espérant arracher Réné à ses tristes pensées, lui rappela qu'il lui avait promis de venir avec lui le lendemain, qui était un dimanche, passer la journée chez ses enfans établis à Billancourt. Le petit-fils du père Chambart, enfant de six ans, était malade; et comme la famille du vieil imprimeur partageait son admiration fanatique pour Réné, qu'ils appelaient le jeune savant, ils croyaient, avec la confiance touchante et inspirée des sauvages pour les hommes d'Europe, que la présence et les conseils de celui-ci pourraient sauver leur enfant du mal qui le consumait.

C'était donc un service à rendre que d'accepter cette partie.

XI.

La nuit sur l'eau.

Le dimanche, le maçon ferme son atelier et le roi son conseil. Des vêtemens plus fins sortent des garde-robes parce que le frottement du travail ne pourra les endommager. Des milliers de regards interrogent le ciel pour savoir si le nuage qui plane sur Paris va s'éloigner complaisamment, ou fondre dans l'espace et submerger dans ses flots cette journée de plaisir. Mais le temps s'élève, la petite pluie fine commence à être percée de quelques rayons, et puis cesse entièrement. Alors un *hourra* de joie s'élève de toutes parts ; on quitte les affiches de spectacle, qu'on regardait à regret, pour courir aux petites voitures des environs, et on a déclaré qu'on passerait la journée *à la campagne :* la campagne, cet objet du plus grand luxe, vu son extrême rareté. En effet, Passy, Belleville, aux guinguettes blanches et vertes, aux façades *illustrées* par maintes enseignes, aux jardins de trois pieds de long, tiennent plus de la campagne, il faut en convenir, que les décorations de l'Ambigu-Comique et du Cirque-Olympique. Le bonheur de cette journée est donc confié aux ânes complaisans du bois de Boulogne, aux *salons de société* des pavillons pavoisés, aux bosquets des alentours destinés de temps immémorial à abriter les amours tous plus ou moins heureux du dimanche. Et les enfans de ce beau jour se tiennent si bien la promesse qu'ils se sont faite de s'amuser : ils éclatent de rire si franchement ; les femmes donnent avec tant joie leurs rubans à flétrir au soleil, les hommes leur bourse à vider aux cabarets pendant tout ce dimanche, cette lune de miel de la semaine!

Réné, n'ayant du bonheur de ce jour que la liberté de quitter Paris, était allé passer quelques heures à Billancourt dans la famille joviale du bon Chambart. Il avait caressé et gâté l'enfant malade, qui s'était ranimé par le seul plaisir de sa visite. Au milieu de ces personnes si inférieures à lui, qui se contentaient de quelques mots placés complaisamment dans leur entretien, il s'était livré à son aise aux poignantes douleurs qui le dévoraient, à cette pensée désolante qu'il n'y avait plus d'affection, plus de bonheur à attendre pour lui, plus de femme aimée à espérer dans sa vie.

Chambart restait jusqu'au lendemain chez son fils à Billancourt : Réné revint seul.

La nuit était close depuis deux heures; mais en approchant de la rivière, il vit, à la lueur d'une lanterne déposée sur le bord, un de ces jolis bateaux ronds peints en banderoles vertes et rouges qui servent aux promenades sur l'eau, et qui, dans cet endroit, transportent les Parisiens dans les deux petites îles de Billancourt, sises sur la rivière comme une paire de jolies sarcelles. Le nom du propriétaire de la barque était écrit sur le flanc; on y lisait en grosses lettres *Bois-Gentil.* Réné conduisait très-bien un bateau, aimant tous les exercices du corps qui demandent de la force et de l'adresse. Cette barque engageante lui donna le désir de rentrer à la ville par eau, espérant trouver quelque épuisement de ses peines dans la fatigue corporelle qui en résulterait.

Il appela le batelier en remuant la chaîne et en sifflant.

— Voilà, pratique, — on y est, — tout de suite.

Et un gros jeune homme en chapeau ciré et banderolé comme son bateau, en veste bleue, en ceinture rouge, roula de la boutique du marchand de vins, située au haut de la rive, jusqu'au bord de l'eau, et sauta dans sa barque avec l'allure facile d'un canard qui passe de l'un à l'autre de ses élémens.

— Voilà, pratique, répliqua-t-il. Oh! il ne sera pas dit que lorsque le bateau appelle Bois-Gentil, il puisse jamais dire *Gentil-Boit.*

— Je vous paierai le prix de votre course, dit Réné; mais je désire conduire moi-même votre barque jusqu'au quai d'Orsay.

— A votre aise, mon bourgeois, voici la rame, et tirez-vous en bien... Mais attendez donc, ajouta-t-il en reprenant l'aviron des mains de Réné, il faut avant que j'embarque cette petite pratique-là.

Le batelier vira de bord, et fit entrer deux personnes qu'il venait d'apercevoir sur le rivage.

C'était une jeune femme, accompagnée d'un monsieur élégant. Le batelier les fit asseoir le plus commodément possible ; et revenant promptement de la poupe à la proue, remit de nouveau l'aviron entre les mains de Réné, en lui disant :

— Maintenant, monsieur, dévalez, s'il vous plaît.

La voix du personnage qui venait d'entrer demanda un petit banc pour appuyer les pieds de Madame.

— Volontiers, dit Bois-Gentil, je n'ai rien à refuser aux pieds des dames.

Il prit la lanterne suspendue en dehors, ouvrit un coffre placé au milieu du bateau, en tira une escabelle, qu'il présenta à la jeune femme.

Un rayon sortant de la lanterne, Réné reconnut Alice, et sa colère devina Ovide. Il serra l'aviron entre ses mains, de manière à y faire entrer ses ongles. Un jour affreux révéla toute la vérité dans son âme. Ce moment de la certitude du malheur, ce moment où, après avoir bien meurtri votre sein par les inquiétudes, pour le rendre plus sensible, il y enfonce sa lame, qu'il ne retire plus, Réné, avec sa forte organisation, avec son pouvoir de souffrir, le sentit avec toute son horreur.

— Allons donc! mon maître.

A cette voix du batelier, il se mit à ramer violemment, ne sachant encore ce qu'il ferait.

A la poupe de cette petite embarcation, était Alice et le poète. Réné ne ne pouvait distinguer en détail le groupe amoureux, mais rien qu'à son attitude, on devinait cette entente paisible où la liaison se repose dans l'intimité de son bonheur. Il existait entre eux une douce harmonie de mouvemens; leurs corps suivaient d'une nonchalance égale les balance-

mens du bateau : rien que dans la manière dont Alice ramassa la canne d'Ovide qui venait de tomber, et la lui rendit, il y avait tout un culte de soumission, de tendresse et de dévouement exalté.

A la proue était René, conduisant avec une vélocité d'enfer, car sa rage concentrée s'exhalait sur les vagues, qu'il brisait de sa rame. Puis le batelier reposant dans la mollesse, couché de son long dans le bateau, appuyant sa tête sur la corde roulée du tirage, et bercé sur cet oreiller, chantant à demi-voix :

Ah ! qu'on est bien ! ah ! qu'on est bien !
Dans la barque ronde.
En glissant sur l'onde,
Auprès de sa blonde,
Dont l'œil dit si bien :
Ah ! qu'on est bien ! ah ! qu'on est bien !
Il ne manque rien !

René avait dans les yeux des larmes de plomb qui ne pouvaient couler; il tremblait de froid. Il semblait qu'un être infernal aspirât tout le sang de ses veines, où il sentait la vie s'épuiser et faire place au néant... Le batelier chantait toujours :

Au bord là-bas, au bord là-bas,
On voit fuir la plage,
Le champ, le village,
L'oiseau, le nuage,
Et là, dans vos bras,
L'amour tout bas, l'amour tout bas,
Dit qu'il ne fuit pas.

René entendait quelques mots de l'entretien d'Alice et du poète qu'à travers le murmure de la vague le vent lui apportait. C'était lui qui conduisait dans leur bonheur les deux amans, qui les promenait doucement sur l'eau; il était venu au monde pour les servir de son bras. A chaque mouvement que faisait la barque, il pensait que leurs corps, rapprochés sur un banc étroit, frôlaient amoureusement l'un contre l'autre; et c'était lui qui, par la cadence que sa rame imprimait au bateau, leur procurait ce délicieux mélange de leur être... Alors, il pensait aussi que d'un pas il pouvait se porter sur le poète, d'un coup d'aviron lui briser la tête d'une main le précipiter dans l'eau... et s'y jeter après lui.

L'atmosphère était d'une tiédeur délicieuse ; le chemin du bord de l'eau était devenu désert ; la foule du dimanche, cette immense poussière de Paris, avait été balayée par le vent du soir; le rivage n'offrait plus que des coteaux d'un gris sombre, mais révélant par leurs ondulations gracieuses, une terre pleine de la jeunesse et de la douceur du mois de mai; la Marne était bordée de massifs d'arbres teints d'une touche d'ombre égale, de pans de gazon qui se déroulaient jusqu'à la vague, de haies vives sur lesquelles la lanterne suspendue en dehors du bateau promenait un jet de lumière et rendait visible tour à tour chaque touffe d'aubépine. L'air était imprégné d'une odeur champêtre, une fine vapeur le remplissait ; au ciel les étoiles ne se montraient que couvertes d'un léger voile pour mieux laisser reposer la terre; les vagues de la Seine, endormies dans toute cette quiétude, n'avaient d'autres plis que ceux que faisait la rame; ses exhalaisons purifiées par les derniers froids, étaient déjà attiédies et vivifiées par le printemps ; toute la nature, veilleuse attentive et tendre, craignait de déranger le repos, et n'y mêlait qu'un léger sourire... l'âme de René était aux enfers.

Le pauvre enfant ! simple compositeur, honnête ouvrier, qui depuis qu'il était au monde n'avait jamais pensé qu'à travailler, n'avait jamais fait de sa main une blessure à aucun être vivant, n'avait fondé son ambition que sur la tâche de chaque jour saintement accomplie, n'avait demandé qu'une part de bonheur légitime et sacrée, le pauvre René, qu'avait-il donc fait pour souffrir ainsi ! Lorsqu'il tenait un peu longtemps ses regards attachés sur la voûte du ciel, il éprouvait quelque soulagement ; sa pensée se perdait dans ces routes d'étoiles, où l'immensité marche toujours sans arriver jamais; et devant ce peuple de mondes énormes, la terre, lui, son amour et son malheur même, tout lui semblait petit. Mais ensuite, il regardait cette nappe unie de la rivière où tant d'êtres, de jour en jour, tandis que la nature est aussi belle et aussi paisible que dans ce moment, viennent chercher la fin de leur désespoir ; cette glace polie qui, lorsqu'on s'y précipite, ne brise pas le front, s'entr'ouvre pacifiquement, mais pour vous dévorer d'une mort plus lente au sein de ses flots étouffans; il croyait voir dans le lit, à travers ces vagues limpides, des corps bercés au roulis du courant. Immense tombeau toujours ouvert ! gouffre dont on a horreur et où l'on vient volontairement se précipiter ! lieu qui touche à notre monde et qui a le pouvoir de terminer en un instant toute vie de ce monde!... Il sembla un moment que le feuillage et la vague se missent à frissonner sans qu'on sentît le vent...

L'influence de cette profonde douleur se répandait sans doute autour d'elle, et par un courant magnétique, allait gagner l'être le plus impressionnable, car René entendit le poète qui disait à sa compagne :

— Vous êtes triste, Alice.

— Oui, répondit-elle, je ne sais pourquoi.

Elle était triste ! et triste dans les bras d'un autre ! c'était affreux à penser. Oh! combien gaie et riante il l'eût moins enviée !... mais un autre recueillait ses soupirs et sans doute la pressait sur son cœur pour les apaiser... Il n'y a rien d'impossible à cela... ils sont si près... Mon Dieu ! mon Dieu !

En ce moment, la barque longeait un rang de saules qui, par la crue de la Seine, avaient de l'eau jusqu'à la ceinture et s'avançaient irrégulièrement dans le lit de la rivière. Les épais branchages de leurs têtes rondes couvraient l'eau de ce bord d'une nuit absolue. René pensait qu'un choc, donné à un de ces troncs sinueux, pourrait faire chavirer la frêle embarcation, et se complaisait en cette pensée de *fin*, seule espérance d'un profond désespoir..... Bois-Gentil somnolent continuait sa bonne soirée dans ses rêves et murmurait encore :

Ah ! qu'on est bien ! ah ! qu'on est bien !
Dans la barque ronde.

René, en ramant, trouvait un bonheur sauvage à heurter ces vieux arbres; il sentait que, dans le moment de ce choc, un seul coup d'aviron, donné de telle manière, pouvait faire sombrer le bateau ; le batelier, à demi endormi, à demi ivre, ne donnerait point de secours : les corps enlacés de suite dans les longues et tortueuses racines des saules, seraient retenus au fond de l'eau, et tout serait fini ; et il ne souffrirait plus, et Ovide ne tiendrait plus Alice sur son cœur ! il n'y aurait plus à résoudre le triste problème de leur destin à tous trois... La séduction était trop forte, René ne put y résister ; il n'attendit plus qu'un choc favorable pour en finir ainsi... Un seul instant va passer, et ces êtres, pleins de vie et de force, ne seront plus. Ce batelier, si calme et si joyeux dans son sommeil, ce pauvre René, l'être le plus torturé, qu'il y ait au monde, le poète et la jeune fille plongés dans leur bonheur, tous, par des situations si différentes, seront arrivés à la mort ; toutes ces impressions si diverses, seront unifiées dans l'insensibilité du néant, confondues dans la glace du tombeau... René heurta un tronc d'arbre avec rage, frappa l'eau de sa rame dans le sens où la barque inclinait, et une vague déjà envahit le bord du bateau... Alice jeta un cri : cette voix alla frapper dans le sein de René, remua ses entrailles. D'un seul coup d'aviron, si violent qu'il eût pu emporter toutes les forces de sa vie, il releva la barque entière... Il eût donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sauver Alice, pour lui ôter seulement cet effroi qu'il venait de lui causer, et qui était une douleur pour elle.

Il s'éloigna alors de l'ombre de ces saules, navigua quelque temps au milieu du courant, puis, lorsqu'il vit un endroit auquel on pouvait aborder, il y conduisit le bateau, éveilla le batelier, lui remit l'aviron, jeta une pièce d'argent sur ses genoux, et, s'élançant sur le bord, il disparut.

Je crois que les amans qui se sont décidés à mourir ensemble, ne s'aimaient pas parfaitement. Que leur ombre me pardonne si je me trompe ! Je crois que, lorsqu'on aime un autre être au point de vivre en lui seul, de ne plus éprouver de bonheur et de souffrance qu'en lui, il est impossible d'avoir sous les yeux le tableau de sa destruction, et de le supporter. Au premier signe de douleur, au premier symptôme de mort, on briserait l'instrument de supplice ; on appellerait à grands cris l'air, la lumière, la vie; on prendrait dans ses bras l'être adoré, pour le rendre au monde, pour qu'il respire encore, qu'il ne souffre plus, et qu'il vive.

XII.

Morte !

Le jeune ouvrier ne se coucha pas cette nuit-là; il passa ses heures dans une triste et profonde méditation.

Après le moment de violence où il avait été prêt à sacrifier Alice à son ressentiment, la sensibilité de son âme avait si fortement réagi, qu'il sentait un besoin extrême de s'immoler maintenant pour elle, de tout sacrifier aux désirs de cette femme. Une voix impérieuse lui disait qu'il était né pour être le martyr de la passion. Un projet, dicté par le désespoir, fermentait dans son esprit. S'il n'eût fallu condamner que lui, dans cette circonstance, l'arrêt eût été bientôt prononcé ; mais il s'agissait aussi de sacrifier un souvenir béni, de répudier un devoir sacré!... René alla ouvrir la croisée de la chambre qui, trop étroite, ne contenait pas assez d'air pour rafraîchir sa tête, sa tête exaltée par le travail d'une détermination où l'entraînement fatal de l'amour avait à combattre toute la raison de l'homme pour être vainqueur.

La belle soirée avait fait place à une nuit épaisse et noire, et, dans le cœur de l'ombre, un triste silence remplissait tout l'espace.

— La nuit du *vingt-cinq mai!* dit René. Il y a précisément un an ! à cette heure même, à trois heures du matin!... Ce même vent humide venait passer dans mes cheveux, cette même obscurité sinistre m'entourait ; on entendait, comme à présent, ce chant du coq se répandre de loin en loin dans l'atmosphère muette; comme à présent, j'étais seul éveillé au milieu du repos universel, éveillé pour pleurer une larme mortelle... et dans ce moment même je jurais... oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu !

Pour juger ce qui se passait dans l'âme de René, devant ces imposans souvenirs, unis à l'idée de sa position présente, il faut connaître ce qui était arrivé dans cette nuit qui reparaissait ainsi devant ses yeux, et dont celle-ci était le solennel anniversaire.

Le soir du vingt-cinq mai, au moment où René allait se mettre au lit, et prendre un livre pour s'endormir, Chambart frappa vivement à la porte de sa petite chambre. Le vieux père adoptif avait la figure empreinte d'une tristesse pensive bien éloignée de son expression de quiétude habituelle.

— Mon ami, dit il à René, il faut remettre bien vite votre cravate et votre redingote, et vous disposer à me suivre. Vous devez vous en rapporter assez à moi pour partir (car le temps qui nous presse), sans me

faire aucune objection, et, en chemin, je vous expliquerai le but de notre voyage nocturne.

Le fiacre qui les emmenait tous deux, eut bientôt quitté le pavé de Paris, et roula plus silencieusement sur une grande route. Chambart prit ce moment pour donner au jeune homme l'explication qu'il lui devait.

—Mon ami, vous croyez que votre enfance n'a pas eu de mère, parce que les circonstances ont forcé la vôtre à vous tenir éloigné d'elle. Cependant une femme bien tendre a guidé elle-même tous les pas de votre éducation, et m'a mis auprès de vous pour vous diriger seulement comme un instrument de sa volonté. Elle vous suivait des yeux, elle épiait le développement de votre heureux caractère en faisant venir près d'elle et en questionnant sans cesse votre vieux compagnon d'atelier; elle écoutait avec bonheur les récits minutieux qu'il ne cessait de lui faire sur votre sage et noble conduite, laquelle ne perdait rien, vous pouvez bien le croire, à passer par sa bouche. Bien souvent aussi elle est venue à Paris pour vous apercevoir. Enveloppée d'un châle et d'un voile épais, elle se tenait en secret sur le chemin qui conduit de votre demeure à l'imprimerie; elle vous regardait passer le matin, lorsqu'avec votre bonnet grec et votre petite blouse bleue, vous alliez à l'ouvrage; elle pleurait de bonheur en vous trouvant si beau; et sous son grand voile, pouvait ne laisser voir qu'à Dieu les larmes d'amour qu'elle versait pour vous.

Aujourd'hui, elle est sur le point de quitter la vie: elle n'a pas l'immense consolation de toutes les bonnes mères qui s'éloignent de leurs enfans, l'espoir d'être regrettée par eux; vous ne l'avez pas connue, elle ne demande pas l'impossible. Mais elle, elle vous regrette, elle voit tout le bonheur qu'elle a perdu en ne vous possédant pas comme son fils. Elle veut, une seule fois avant de mourir, serrer votre main sur son cœur.

Réné fut profondément ému à cette révélation. Jusque-là, il s'était absolument cru seul au monde, seul selon les affections de famille, et uniquement soutenu dans ses besoins physiques par une somme d'argent représentant, pour lui, tous les antécédens qu'il avait eus sur cette terre. A l'instant où il apprenait qu'une tendresse délicate avait été cachée sous ces secours matériels, ils lui devenaient chers et sacrés, son cœur battait vivement à l'idée de connaître un moment les liens du sang; mais c'était pour lui un bonheur passager qu'il acceptait du sort comme une grâce, et après laquelle il n'était pas effrayé de reprendre sa vie solitaire.

Dès qu'il avait pu penser, Réné s'était accoutumé à regarder la force morale comme la plus grande vertu, la parfaite direction de soi-même comme le premier point d'honneur, et la liberté qui permettait d'y atteindre, comme le plus grand bien. Il n'avait guère vu autour de lui que des enfans assez mal venus chez leurs parens, de pauvres enfans mal soignés, mal aimés, qu'on réduisait à une obéissance passive pour leur imposer des faits et gestes plus nuisibles à leur développement, plus contraires à la saine raison, que toute l'ignorance et toute l'incurie de l'enfance ne pourrait en imaginer. Il avait peu regretté les parens.

Un jour, en battant la campagne avec quelques élèves d'une petite école dans laquelle il apprenait à lire, il découvrit, dans la partie la plus élevée d'un buisson, une branche chargée de belles mûres noires, de ce fruit généreux, le seul qui, de nos jours encore, n'appartienne à personne sur la terre, et soit donné à celui qui passe et le cueille; dernier rameau de l'âge d'or! Il dit à un de ses compagnons, plus grand et plus fort que lui, d'escalader le taillis et de courber la branche jusqu'à ce qu'il pût y atteindre. Le camarade grimpa en effet, mais, fasciné par la beauté des fruits, dévalisa toute la tige à son bénéfice. Réné le regarda faire tranquillement; car il réfléchissait sur ceci; il pensait, qu'avec plus de courage, il serait monté lui-même à l'assaut du buisson, et que la cueillée eût été pour lui. Les mûres perdues nourrirent son âme de force et de résolution, il jura de se passer à l'avenir de protecteur.

C'était un être bien doué, chez qui l'origine illégitime avait heureusement tourné. Il avait pris la sensibilité d'une mère tendre jusqu'à la faiblesse, l'indépendance du libre arbitre qui avait présidé à sa naissance; il avait tiré son courage de l'isolement dans lequel il était jeté, et sa force, de la nudité qui l'avait obligé à oindre ses membres d'huile pour lutter.

Il ne voulait donc, pour subsister, ni parens ni protecteurs; mais sa poitrine palpitait de joie à l'idée de regarder un instant une mère.

Ce fut dans l'attente de tout ce que ce moment de sa vie allait avoir pour lui de doux et de fortifiant, que Réné, le bâtard, arriva dans la maison de Marly, où le fiacre les déposa.

Le jeune homme entra dans la chambre à coucher le premier, et lorsque la garde malade dit à Chambart, qui le suivait, ces mots: « Elle vient d'expirer, » Réné était déjà en face du lit. L'immobilité qui, à son approche, resta sur le visage de cette femme, qui l'avait, lui disait-on, tant aimé, apprenait assez qu'elle n'était plus. Il venait de comprendre cette cruelle vérité, lorsque Chambart lui dit en lui serrant la main:

—Hélas! mon ami, nous sommes venus trop tard.

Un prêtre était assis à quelques pas du lit, et tenait encore à la main un livre de prières, qu'il lisait un instant auparavant. La garde-malade, le dos tourné, arrangeait dans un carton les hardes provenant de la dépouille de la défunte qui lui revenaient, et guettait le moment d'y en joindre quelques autres de celles qui ne lui revenaient pas. La femme de chambre, les yeux rouges, baissait la paupière pour retenir ses larmes devant ces deux personnes froidement occupées à leurs fonctions.

Dans cette chambre mortuaire, tout annonçait qu'un ordre exact avait régné jusqu'au dernier moment; la propreté des rideaux de toile peinte, la netteté des bois d'acajou, le lustre des velours meublant cet intérieur. Celle qui n'était plus, offrait, même encore à cette heure, l'aspect de la douceur et de la retenue qui avaient régné dans toute sa vie: son bandeau de lit était soigneusement blanc, ses cheveux luisaient sur son front d'un ton d'ivoire, sa physionomie avait un air de réserve qui n'en excluait pas la douceur la plus tendre; la batiste qui couvrait son cou et un de ses bras hors du lit, était décemment arrangée; un bouton, serrant la manche au poignet, dégageait la main blanche et soignée. On voyait, dans tout cet arrangement, le sentiment de l'ordre, la soumission aux choses voulues, qui lui avait fait, malgré son cœur, cacher son enfant illégitime pour ne pas déranger les dispositions sociales. Cette pauvre femme était morte en attendant son fils: un sourire d'espérance était encore sur ses traits, ses lèvres s'entr'ouvraient...

Mais le baiser de mère s'était glacé dans la mort.

Réné était attristé jusqu'au fond de l'âme; tout ce qu'il avait rêvé depuis une heure, l'espoir de cette douce connaissance qu'il allait faire avec le bonheur filial s'évanouissait en cet instant. Hélas! il ne devait jamais y avoir une seule lueur de communication entre cette mère et lui. Quand elle l'attendait tendrement sur sa route, et le regardait passer à travers son voile, il pensait à autre chose, il ne tournait pas la tête vers elle et ne lui rendait pas un seul battement de cœur. Maintenant, c'est lui qui la contemple avec tout l'épanchement de son âme, et elle reste immobile et froide, sans un rayon d'amour pour lui dans ces yeux d'où devait s'épancher tant de tendresse, sur cette bouche qui devait si doucement lui sourire; la glace de ce corps, qui est redevenu simple matière, substance inanimée, arrête toute caresse. Ce moment de reconnaissance si désiré, c'est une lampe funèbre qui l'éclaire, c'est une odeur d'encens qui le pénètre, c'est un rameau de buis bénit qui lui sert de couronne, c'est une croix qui le surmonte et qui en fait le seuil du tombeau!... Et le moment suivant va ôter de devant les yeux de Réné même cette forme extérieure, ces traits qui lui montrent encore ce qu'était sa mère. Il est venu trop tard dans cette maison maternelle; il est venu quand il n'y avait plus qu'une chambre funèbre; il n'en emportera pas un seul souvenir de tendresse pour parfumer le reste de sa vie; il n'aura jamais eu de mère qu'une morte!

Ce n'était plus, comme pendant toute sa jeunesse, une ignorance complète sur les êtres qui lui avaient donné la vie; ce n'était plus *l'inconnu* dans lequel on peut mettre tant de choses, tant de rêves d'espérance, tant d'édifices d'imagination: c'était la certitude d'un isolement complet pour le reste de ses jours.

Réné prit en tremblant cette main qui s'avançait près de lui: en la sentant pesante et sans flexibilité, comme une main de marbre, un frisson courut dans toutes ses veines; il n'osa la baiser, tant la solennité de la mort lui imposait; il contempla long-temps ce corps immobile. Les pieds de la morte se dessinaient par le mouvement qu'ils imprimaient à la couverture; Réné appuya ses lèvres avec respect à cette place, sur ces pieds bénis.

Le prêtre, ayant pitié de lui, voulut terminer ce moment pénible. Il dit que quelques instans auparavant la mourant tenait un papier qu'elle comptait remettre au jeune homme attendu par elle. Montrant à Réné ce papier resté dans la main de la défunte, il l'engagea à le prendre et à se retirer. Réné reçut en tremblant la lettre que sa mère semblait lui tendre, et se disposa à obéir à l'ecclésiastique. Mais avant de quitter ce sanctuaire, il trempa son doigt dans le bénitier qui était là, et fit le signe de la croix. Etranger à toute pratique dévotieuse, il trouva de la douceur dans cette action. Le malheur est pieux. Il lui sembla que l'eau qui venait d'absoudre cette tendre femme de toute faute, devait le purifier aussi, et que sa mère, dans sa tendresse immortelle, n'ayant plus rien autre à lui donner, partageait avec lui la bénédiction divine.

Réné et son vieux compagnon revinrent à pied, tristement, en silence, et par une pluie fine qui se mêlait au froid du matin.

Arrivés à Paris, Chambart voulut absolument emmener chez lui son pauvre ami. Ils entrèrent dans le logis du brave homme; bicoque en bois, située au haut d'un escalier formé de quelques planches, comme celui qui dans l'*Auberge des Adrets* conduit à la chambre des voyageurs assassinés. Chambart alluma bien vite une falourde dans le petit poêle en résidence au milieu de la chambre, et servant, selon les saisons, de poêle, de table, de siége ou de garde-manger. Il fit chauffer du vin dont quelques gouttes d'eau-de-vie fortifièrent le spiritueux un peu trop affaibli dans la cave du débitant. Quand le vieux père eut pris ces soins de son enfant d'adoption, celui-ci, un peu remis des fatigues de la nuit, tira de son sein la lettre qui lui avait été donnée par sa mère, et il se disposait à la lire lorsque Chambart l'arrêta.

— Réné, avant que vous jetiez les yeux sur ce papier, et afin qu'il soit intelligible pour vous, je dois vous apprendre le secret de votre naissance... Comme il est tard! voici déjà le coq qui chante!

Il y a vingt-trois ans, la femme que vous venez de voir était depuis deux années séparée de son mari sans en avoir de nouvelles: il avait été chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission archéologique dans le midi de l'Espagne, et les troubles de cette contrée interceptaient toute communication. En ce moment, vous vîntes au monde. Votre mère ne pouvait pas vous avouer, mon pauvre Réné; elle quitta Rouen qu'elle habitait depuis le départ de son mari, elle vint s'enfermer avec vous et votre nourrice dans une petite maison solitaire auprès de Marly; et elle vécut là quelque temps tout entière à son bonheur et à son amour pour vous... Je vais toujours tenir votre vin chaud, car nous y reviendrons... Mais elle apprit tout à coup le retour de son mari; elle fut frappée d'effroi. Elle ne pouvait présenter à ses yeux qu'un enfant âgé de plus

d'un an, et non un pauvre petit être qui, par sa faiblesse, dénonçait la faute de sa mère. Le fils de votre nourrice était précisément de l'âge convenable ; cette femme, qui était très pauvre et qui chérissait sa maîtresse, se décida à lui céder son enfant, pour qu'il eût un sort plus heureux par ce changement de position ; surtout pour que sa chère dame fût sauvée du danger dans lequel elle se trouvait. Celle-ci se résigna donc à retourner à Rouen, en emmenant avec elle l'enfant de votre nourrice, qui passa pour le sien, et vous restâtes à Marly, avec toutes ses pensées et toutes ses bénédictions... Buvez encore ce demi-verre, mon bon Réné, il achèvera de vous remettre... Depuis ce moment, elle n'a cessé de veiller sur vous, mais tristement et de loin, prenant sur l'argent qui était à sa disposition, pour vous faire élever et vous donner un état qui vous a bien jeune mis au dessus du besoin. L'étranger est resté dans la maison sous le nom qu'il usurpait.

Depuis la mort de son mari, votre mère aurait pu sans doute vous rappeler près d'elle, mais le cercle de parens respectés qui l'entouraient, les convenances du monde, lui imposèrent toujours. Elle savait que vous étiez libre, content dans votre état, qu'elle ne sacrifiait qu'elle en vous tenant éloigné, et elle continua à s'y résigner. Pour se consoler, elle venait chaque année passer quelques mois à Marly, dans la même maison où elle vous avait eu enfant, c'est là qu'elle vient d'expirer... Mais comme il est tard! Voici le jour qui ouvre de grands yeux, je devrais déjà être aux fonctions de l'atelier.

Chambart ne voulait pas que Réné lût la lettre de sa mère devant lui ; il sentait dans sa délicatesse que lorsqu'on subit des émotions vives devant témoin, on en refoule toujours une partie à l'intérieur qui vous pèse et vous dévore; que lorsqu'on est seul on est bien mieux pour sentir, aimer et pleurer.

— Si j'avais un conseil à vous donner, mon cher Réné, reprit-il, ce serait d'aller vous mettre au lit. Là, ayant le corps plus reposé, vous liriez avec le recueillement qui convient, la lettre que vous avez reçue, et vous pourriez vous remettre aussi des secousses de cette nuit. Soyez sans inquiétude au sujet de l'imprimerie, je ferai faire *un bœuf* pour vous.

Quand Réné, d'après cet avis, se fut retiré chez lui et couché, il ouvrit les rideaux de son lit au soleil naissant, et lut avec recueillement les pages que voici :

A MON FILS RÉNÉ.

«Je n'ai pas eu le courage de ma faute. J'ai donné le jour à un enfant pendant une longue absence de mon mari, et je n'ai pas osé l'avouer hautement. J'avais une puissance immense pour l'aimer, je n'ai pas eu la force nécessaire pour l'aimer en face du monde, de ma famille, de l'homme qui, était mon maître. Je ne sais cependant si je suis bien coupable ; une voix secrète me disait que si Dieu m'avait fait naître sous l'empire des préjugés, c'était pour m'y soumettre, et s'il le fallait, mourir à la peine ; qu'une femme ne doit pas aller contre les lois de la société, parce qu'elle n'a pas le don d'intelligence nécessaire pour en créer de meilleures ; que faible et ignorante, en s'opposant à un abus consacré, elle en fait presque toujours naître un autre plus dangereux ; que dans les satisfactions qu'elle dérobe ainsi pour elle, il y a toujours douleurs pour un autre être. Enfin j'étais une des créatures de la foule obéissante : le flot du monde me pliait à son cours comme un roseau de son lit.

» Mais je t'ai bien aimé, mon fils, mon cher Réné. Si je n'avais pas eu la conviction que tu pouvais vivre heureux loin de moi dans la position libre et honorable où je t'avais placé, et que c'était moi seule que je sacrifiais dans notre séparation, j'aurais bravé tout ce qui me dominait pour te réunir à moi. Je te voyais de loin, satisfait par le travail et la paix de l'âme, et moi, j'avais du moins le bonheur de t'aimer en secret, car depuis vingt-trois ans, mon fils, depuis que tu existes, j'ai renoncé à tout autre amour le tien.

» Pourtant dans l'ignorance où je suis des changemens qui peuvent arriver, je ne dois pas régler ton sort pour l'avenir, pour le temps où ta mère ne sera plus près de toi ; je joins les actes qui attestent ta naissance, et qui peuvent te servir, si tu le veux, à revendiquer tes droits sur ma fortune, et à la reprendre des mains de l'étranger qui en jouit.

» J'aime mieux que nul bruit du passé n'interrompe après ma mort l'oubli qui enveloppera mon nom si obscur, qu'aucun regard du monde ne vienne scruter ma vie. Mais je dois cependant soumettre le sacrifice à ta volonté.

» Quoi que tu décides, pardonne-moi, mon enfant, car j'ai été bien punie de ma faiblesse par tous les baisers que je ne t'ai pas donnés. »

Réné mit la main sur son cœur, et jura à sa mère de garder toujours son secret.

A la lettre rapportée étaient joints les actes de sa naissance et de celle de l'enfant qui avait pris sa place et jouissait encore de ses droits, toutes les attestations nécessaires pour faire connaître la vérité, puis enfin une donation de tous les biens dont Mme Werner pouvait disposer, faite à Réné comme à un étranger, et avec laquelle il pouvait, sans autre protestation, recouvrer sa fortune.

Il enferma ces pièces avec la ferme résolution de n'en faire jamais usage. Cette nuit du 25 mai s'éloigna bientôt dans le cours du temps, qui emporta rapidement cette impression si rapide. Comme ce moment solennel n'avait rien changé dans le sort de Réné, il ne laissa pas de traces positives; il prit bientôt la couleur d'un simple tableau d'imagination, d'un songe doux et paisible.

Environ deux mois après, un jeune poète apporta à l'imprimerie des vers sur la naissance du comte de Paris, qu'il voulait faire paraître. Réné, en composant cette pièce, la vit signée du nom de *Werner*. C'était celui qu'il avait lu au bas de la lettre de sa mère.

XIII.

Plus de Rêves.

Avant de prononcer sur le sacrifice qu'il méditait, Réné essayait de juger et d'approfondir les sentimens de celle pour qui il allait se dévouer. Tantôt il la blâmait avec amertume, tantôt l'amour toujours miséricordieux tendait à l'excuser. Dans cette nuit de méditation où nous l'avons laissé, il se disait :

— C'est la vanité qui a fait tout l'amour de cette fille de dix-huit ans pour cet homme du monde. S'il eût été placé ailleurs, elle n'aurait pas pensé à l'aimer; ce qu'elle aime en lui, c'est un habit bien taillé, du linge fin, boutonné de diamans, un jonc du plus haut prix. Ce qu'elle aime surtout, c'est ce luxe rapporté sur elle-même : c'est la soie, le cachemire qui caresseront son sein, qui lui donneront l'élégante livrée de la grande dame en la faisant passer sur le corps de ses compagnes pour arriver à ce rang... Mon Dieu!... et tu permets qu'une créature intelligente qui avait pour remplir son âme la tendresse de ses parens, l'espoir de les secourir dans leur pauvreté, l'étude des bons livres que je lui donnais, et l'amour d'un honnête homme, amour qu'elle pouvait regarder sous toutes les faces sans y trouver une tache, méprise ce partage, et se prenne de passion pour des biens misérables, parce qu'elle les voit au dessus d'elle. Comprend-on qui a créé un cœur de femme pour qu'il s'attache sérieusement à la parure, c'est-à-dire à un morceau d'étoffe tourné de telle ou telle façon, à un tissu fabriqué de telle manière, qu'elle l'aime réellement, qu'elle l'aime avec tous les battemens de son cœur, qu'elle frémisse et palpite pour lui... Aimer, mon Dieu ! une plume, une gaze, un ruban, qui tomberont à la poussière, qui passeront sous un rayon de soleil, qui laisseront dans le premier brouillard, plume, gaze, ruban, vertu, bonheur et tout!...

Puis après avoir parcouru sa chambre à grands pas et frappé son front de colère, il tombait sur une chaise la tête appuyée dans ses deux mains, et disait en laissant couler des larmes :

— Mais cette pauvre fille aussi, elle voit autour d'elle toutes les richesses de la terre, et il lui est défendu d'y toucher! Elle voit dans des voitures doublées de soie, des femmes dont le pied n'a jamais senti l'humidité de la rue, elle fait ses longues routes sur le pavé où gisent la neige et la boue! Elle voit dans des salles dont la tiède température est protégée par de grands vitraux, ces mets friands, substantiels, dont se nourissent les riches, qui mettent plus de sang dans leurs veines, plus de vie dans leur être ; et, en rentrant, elle va manger toujours la même soupe dans son grenier glacé! Pauvre fille! elle voit aux boutiques des parures si instamment offertes aux passans, et si engageantes, qu'il semble qu'il n'y ait que la main à tendre pour les prendre... et on ne peut y toucher, on n'est pas riche... Pauvre enfant! qui a de jolis bras, de beaux cheveux, un long cou blanc, et qui ne peut les parer pour dire : — Regardez!... Je suis belle aussi!... Pauvre petite, que la nature a si bien commencée et qui ne peut achever d'être femme...

Cher enfant! tous ces fruits de la terre te tentent donc bien?... et tu ne peux atteindre... Attends, je vais te porter dans mes bras pour t'élever jusqu'à eux... Je te ferai parvenir là où tu veux aller, tu n'auras, toi, que l'azur à traverser, moi je marcherai sur un sol de ronces où je laisserai ma vie.

C'est ainsi. Il faut qu'un honnête homme, plein de force, de volonté, d'avenir, soit anéanti ; il faut qu'une mère malheureuse qui devrait dormir en paix [dans son tombeau, soit déshonorée après sa mort, pour qu'une petite fille ait le plaisir d'embrasser le front blanc de ce jeune homme, au lieu de mon front grave et noir! Et c'est moi, être raisonnable, qui consens à cela, qui le veux, pour que sa bouche sourie!.. Folie!... Est-ce folie puisqu'il me semble que sans ce sourire il n'est rien dans la vie?... Non, l'amour n'est pas une folie, il est un mystère.

Dans une âme aussi forte que celle de Réné, l'irrésolution ne pouvait pas durer. Il fallait qu'il y eût une victime dans ce petit drame qui se jouait tout bas, au milieu du monde, sans que le monde le vît, et comme Réné en décidait, cette victime ne pouvait être que lui.

Le lundi soir, le lendemain du retour par eau de Billancourt, Réné s'achemina vers la cour du Dragon. Il s'était juré à lui-même d'être, dans l'entretien qu'il allait avoir avec Alice, un père qui examine les dispositions de son enfant, bon sans faiblesse, ne s'attendrissant pas, et jugeant d'un front grave s'il peut accorder le bonheur. L'excès de son amour, l'excès de son désespoir, était un secret qu'il voulait garder pour lui : il n'entrait pas dans son sacrifice de prostituer sa dignité d'homme et d'amant devant cette femme.

Il était neuf heures du soir, lorsqu'il entra dans la chambre de la jeune brocheuse. La nécessiteuse ouvrière était occupée à remettre à la dimension de son petit pied des bas à jour que Mme Werner venait de lui donner. L'hiver avait été long : ses parens lui avaient pris vingt sous par jour sur les vingt-cinq qu'elle gagnait, le reste avait été employé au blanchissage et menues dépenses ; elle n'avait absolument rien pour remonter sa garderobe à ce changement de saison.

— Alice, lui dit l'imprimeur, quittez votre ouvrage, car j'ai une conversation sérieuse à avoir avec vous.

Et comme il la vit changer de couleur :

— Voyons, dit-il, point de faiblesse de femme; écoutez attentivement ce que je vais vous dire, car le sujet en vaut la peine, et répondez-moi de même. Ayez le courage du bonheur, comme j'aurai celui de la résignation. Voulez-vous épouser Ovide Werner?

Il eût été impossible à la pauvre fille de répondre. Elle crut que René venait seulement, par cette parole, l'avertir qu'il était instruit de sa conduite et lui en faire des reproches. Elle pâlit et trembla de tout son corps.

Il reprit d'un ton moins dur et tellement vrai, qu'il n'était plus possible de se méprendre sur le sens de sa demande :

— Voulez-vous épouser le poète Ovide Werner?

Elle n'eut pas l'idée de feindre.

— Ce serait le ciel de l'amour, dit-elle.

— Vous avez déjà pris son jargon, mademoiselle, le ciel et l'amour sont toujours mêlés dans la bouche des soi-disant poètes.

Et après un moment de silence :

— Non, ce ne serait pas le ciel. — Ce serait tout simplement dix à douze mille livres de rente, un appartement au second étage dans un hôtel du second ordre, deux ou trois domestiques pour vous servir, un salon éclairé une fois par semaine et rempli d'un monde bourgeois, d'amateurs en tous genres, de petite musique, de petits vers, de petites femmes..... Puis au fond de l'appartement, là où se passe la vie intérieure, ce serait pendant quelques jours les plaisirs superficiels d'un amour de jeunesse, les légers enivremens de tendresses toutes nouvelles... Car au commencement d'un ménage, on se parle par baisers, et avec ce langage-là on se comprend toujours. Puis bientôt les surprises désagréables aux découvertes qu'on fait simultanément l'un et l'autre : les dissidences continuelles amenées par la diversité d'habitudes et d'éducation, et qui paraissent si vite dans les mariages désassortis; les mots de la mansarde heurtant les mots du salon; les habitudes de la cour du Dragon celles du café de Paris; les mœurs du ménage populaire et celles du célibataire élégant, ne pouvant par aucun effort s'harmoniser ensemble. — Vous cesserez bien vite d'admirer les grâces aristocratiques qui vous ont séduite dans ce jeune homme, pour ne voir que le dédain avec lequel il vous considérera. Lui il oubliera toutes les beautés, tous les ineffables trésors de votre cœur de femme, pour ne remarquer que le vide qu'aura laissé dans votre esprit le manque de culture intellectuelle... Alors, toutes les étranges choses qu'enfante la différence des antécedens : l'irritation de n'être pas même supporté quand on s'attendait si bien à être adoré, les froideurs, les dégoûts d'une union sans fondement, qui ne se comprend pas elle-même, les tristesses d'un intérieur ruiné de toutes les joies intimes, les pesanteurs d'un toit de plomb .. Puis enfin la haine intestine, la haine du mariage, la plus cruelle de toutes, et celle qui a enfanté le plus de meurtres!... tout cela est loin du ciel, mademoiselle.

— René! René! s'écria-t-elle, vous me faites peur.

— Oh oui! une pauvre fille du peuple à qui le hasard, un caprice du sort, se plaît à offrir un mariage au dessus de sa condition, devrait se cramponner aux colonnes de son lit quand on vient la chercher pour la conduire à la mairie avec un homme riche, qui ne l'épouse un moment que pour la rendre victime toute sa vie.

— René! s'écria-t-elle encore une fois, vous me faites peur.

Et elle se jeta en pleurant le visage dans son sein.

Cette chaleur de sa tête adorée que René sentit sur sa poitrine, dans le même instant fit évanouir toutes les austères résolutions qu'il avait apportées, toute l'amertume qui s'était emparée de lui. Il entoura la taille d'Alice de ses deux bras, et la pressa bien tendrement contre lui.

— Si tu as peur, ma pauvre enfant, reviens à moi! reviens dans mes bras, je te recevrai bien! je te garderai sur mon sein pour te protéger. Si tu es restée pure pour m'être rendue, je te remercierai de tout le trésor d'innocence que tu m'auras conservé, je te remercierai par le culte entier de ma vie, par toute la reconnaissance, par toutes les larmes de joie que mon cœur pourra répandre. Je te glorifierai comme une sainte qui a pu passer si près du danger sans y tomber. Je me prosternerai devant ta jeune vertu, j'adorerai cette main qui ne se sera pas abandonnée à un autre, ces cheveux que nul souffle n'aura effleurés, ce front où les baisers flétrissans n'auront pas laissé de trace, et mille fois, mille fois je te rendrai grâce à genoux.... Mais si tu as été faible comme l'enfance sans soutien, viens toujours dans mes bras, viens, que j'aie le bonheur de te pardonner; viens, nous pleurerons tous deux ta faute, et les larmes sont la meilleure union des pauvres créatures comme nous : quand on est uni un moment par la douleur, on se comprend pour tout le reste de la vie; car la douleur est le fond de l'existence. Va, il n'y a point de honte dans les fautes de l'amour, il n'y a que des regrets!... et je t'aimerai tant, je te rendrai si heureuse, que tu ne te souviendras plus d'avoir été moins aimée et moins heureuse. Vois-tu, mon amie, il n'y a que l'amour qui console des maux de l'amour... Oh! si tu savais combien est bienfaisante la bénédiction d'un amant qui pardonne à la femme coupable d'infidélité, c'est la source de miséricorde la plus ardente et la plus pure qui se puisse épancher...

— Eh bien, oui! s'écria-t-elle exaltée, j'en ferai le sacrifice, je serai à vous, René. Et lui, je ne le verrai plus, je tâcherai de l'oublier.

— Le *sacrifice!... l'oublier!...* répéta-t-il avec l'accent d'une surprise indignée. Quels sont ces mots insultans? Vous l'aimez donc toujours?

Et ses bras se détachèrent de la ceinture de la jeune fille.

— Oh oui! je l'aime!

— Que ne le disiez-vous, je ne vous aurais pas parlé d'y renoncer.

— Un *sacrifice*, bon Dieu! et qui vous dit que je veuille accepter un sacrifice de vous? Me croyez-vous donc si peu difficile à satisfaire que je puisse me contenter de votre cœur en deuil et de votre personne désolée? Je ne suis pas fait pour recevoir des dons de pitié de personne, et moins de vous que de tout autre...

Le puissant René recueillit toute son énergie. Il se leva, s'appuya le dos contre la muraille en face d'Alice, croisa ses deux bras sur sa poitrine, et lui dit d'un son de voix ferme :

— Voyons, que tout cela se décide, parlez-moi cruellement s'il le faut, mais parlez-moi avec franchise : préférez-vous le sort dangereux d'épouser un homme plus riche et plus haut placé que vous, au sort plus humble et plus tranquille qui attend la femme d'un simple ouvrier?

— Je le préfère, répondit Alice en attachant les yeux sur terre, mais en s'élevant au moins par la franchise au niveau de la grandeur d'âme de René.

— Vous voulez épouser Ovide Werner?

— Oui, je le veux.

— Eh bien! cela sera, dit René avec une voix si sûre, avec un air si ferme, qu'il était effrayant de tranquillité.

Et il sortit sans ajouter un mot.

Il est facile à concevoir que l'ignorante Alice n'éprouvât aucun étonnement ni aucun doute, en entendant René lui parler de son union avec le poète Werner comme d'une chose simple et qui n'attendait que son consentement. Dans son ignorance des choses du monde, surtout dans son exagération des choses de l'amour, il devait lui sembler que puisque Ovide l'aimait, il suffisait qu'une voix amie l'avertît qu'ils pouvaient être unis pour qu'il le voulût ardemment. A cet âge, et dans cette innocence, on répond à toutes les objections des lois sociales : — « Mais puisqu'il m'aime! »

René rentra chez lui malheureux à faire pitié, malheureux comme s'il eût appris son sort pour la première fois. Même après la soirée de la veille, il avait eu un moment d'espérance en voyant pleurer Alice sur son sein; il avait fallu qu'une nouvelle révélation vînt le désespérer une seconde fois.

Les amoureux tiennent tant à l'espérance qu'il faut plus d'un coup pour les en détacher.

On pourrait leur appliquer ce mot qu'un de nos officiers, après l'assaut de Constantine, disait en parlant des durs Arabes :

— Il faut les tuer deux fois!

XIV.

L'oisif et l'ouvrier.

Ovide était triste ce matin-là; triste sans cause... à ce qu'il croyait du moins, car lorsque nous sommes instinctivement effrayés par l'approche d'un événement funeste, nous pensons nous affliger sans sujet; parce que le malheur qui répand sa pénible influence est devant nous au lieu d'être derrière, nous ne reconnaissons pas sa présence... mais, croyons-le bien, l'annonce du mal, toute vague et rêveuse qu'elle soit, ne trompe jamais... Le poete donc, ce matin-là, n'avait pas de goût à la poésie; l'enthousiasme traînant de l'aile, laissait sa strophe inachevée... Ovide pensa que la pesanteur du temps influait sur ses nerfs, et alla voir à sa croisée : le ciel n'avait pas un nuage... Alors c'était son cigare qui ne valait rien, il jeta là celui d'Espagne, et en prit un de la Havane, au montant plus prononcé... ou bien le thé qu'il venait de prendre n'était pas de bonne qualité : il sonna et se fit faire du thé de Tonquin, le plus Chinois du monde... mais les brouillards de l'âme, mon pauvre Ovide, ne s'éloignent pas ainsi, nul arôme allumé pour les chasser, comme le feu des bergers sur la montagne brumeuse, ne peut venir à bout de les faire évanouir.

Il vit entrer dans son cabinet de travail, René en blouse, en casquette, en tenue d'atelier, et lui dit sans se lever :

— Que m'apportez-vous, monsieur René, les dernières épreuves ou les couvertures!

— Rien de cela, monsieur, je viens avoir avec vous un moment d'entretien.

Ovide était prêt à s'étonner de ce ton de l'ouvrier, mais en levant les yeux, il vit sur son visage une gravité si sévère, une si profonde pâleur, que ce jeune homme lui imposa; il lui fit signe en silence de s'asseoir.

— Un entretien entre nous, reprit René, j'aurais dû dire un duel, car...

A ce mot, Ovide jeta un regard méprisant sur les mains noires du typographe.

— Ne vous en défendez pas, monsieur, répondit René à ce regard de hauteur, ne vous en défendez pas, car vous prenez déjà vos armes.

Ovide le regarda d'un air étonné.

— Oui, vous combattrez avec le dédain, et moi avec la force, dans ce duel où il faut qu'une de nos deux volontés périsse.

— Veuillez vous expliquer plus clairement.

— Vous avez souvent entendu murmurer autour de vous, Monsieur Ovide Werner, qu'un doute étrange avait plané sur vos premières années; des bruits ont couru que vous n'étiez point né des parens dont vous portiez le nom, qu'étranger dans la famille, vous auriez été substitué à un enfant de Mme Warner que des raisons inconnues auraient obligé à éloigner.

— Ces bruits sont absurdes, dit Werner. Ces aventures d'enfans changés au berceau ne sont plus guère dans nos mœurs, de notre temps aux passions très refroidies, aux liaisons peu mystérieuses et dont la tolérance parfaite éloigne les partis violens, suggérés par les préjugés, la peur et le

désespoir. D'ailleurs, s'il existait un héritier légitime des biens dont je jouis, il ne les laisserait pas patiemment entre mes mains, pour demeurer lui-même sans ressources.

— Et s'il avait un état avec lequel il pût subvenir à ses besoins?

— Il préférerait toujours recueillir les biens héréditaires avec lesquels il pourrait vivre honorablement sans rien faire.

— *Honorablement!* s'écria René en frappant du pied. Ah! cette habitude d'attacher ainsi la qualité d'honorable à la condition d'oisiveté, me fait perdre patience. Moi, je ne trouve d'état noble et libre que celui de l'homme produisant en même temps qu'il consomme, et ne devant rien à autrui. Pour celui qui reçoit ou prend sans donner, il y a servage ou vol, et, par conséquent, déshonneur.

— Et qui vole-t-on, monsieur, je vous prie, en jouissant de sa fortune propre?

— On vole tout le monde. Je ne sais rien des raisonnemens avec lesquels l'économie politique peut embrouiller les questions, mais le bon sens nous dit, et il crie de toute sa puissance, que celui qui vit sans rien faire vit aux dépens des autres, et qu'il est coupable de vivre : il ne mange pas un morceau de pain, il ne se repose pas un moment sous ses rideaux, il ne respire pas un peu d'air pur, qu'il ne le fasse illégalement, puisqu'il ne rend rien à la nature qui le nourrit, à la société qui le reçoit. Si c'est un don que le monde lui fait, pourquoi à lui plutôt qu'à tout autre?... Mais non, ce n'est pas un don, puisque, certes, tous les gens ne sont pas d'accord pour le lui concéder, c'est une rapine continuelle que l'aveuglement de l'habitude fait seul supporter.

—Mais encore, où verra-t-il clairement ceux qui sont frustrés par lui

— Qu'il regarde sous sa fenêtre, il verra passer des hommes que la surcharge de travail a faits des vieillards à quarante ans; il verra l'ouvrier qui travaille seize heures par jour pour soutenir sa famille; le cultivateur, qui après avoir nourri les autres toute sa vie, après avoir fait croître tant de blé, trouve le pain un aliment trop cher pour lui; il verra l'enfant dont une fatigue démesurée pâlit déjà le visage, et dessèche les pauvres membres; le vieillard, encore forcé de travailler quand il n'a plus qu'un corps bon à reposer au soleil!... il verra quels sont ceux qu'il dépouille, qu'il ruine, qu'il charge de son fardeau, à lui, de sa part de travail, pour leur prendre, en retour, leur part de bien-être et de vie légère.

— On sait, dit Ovide, que le prolétaire raisonneur de notre siècle ne manque pas de discours et d'images pour flétrir l'homme partagé par la fortune; mais puisque ces riches, ces patriciens, ces oisifs, si vous le voulez, ont toujours subsisté dans l'état de société, il faut bien qu'ils aient une raison d'être.

— Ils sont comme les essaims de sauterelles, qui ne sont bonnes à rien qu'à dévaster les prairies; d'autres animaux prennent ces insectes pour pâture dans un instinct secourable : eux, les oisifs, ils ne resteraient pas à ravager la terre, s'il y avait des animaux plus forts qu'eux pour les anéantir.

René, qui allait quitter ce monde dont les abus l'irritaient, se donnait le plaisir d'insulter l'oisiveté dans Ovide, s'abreuvait à son aise d'orgueil et d'insolence : il était à son *repas libre*, on ne pouvait rien lui refuser.

— Il paraît, dit Ovide toujours avec sang-froid qu'après avoir tant critiqué les vices des riches, la pauvreté envieuse, qui n'a plus guère, dans notre temps, ce sujet de blâme à déverser sur eux, tend à faire un crime de la fortune héréditaire elle-même.

— On a dû attaquer d'abord le mal qui se montrait au dehors, on a dû découvrir plus tard celui qui se cachait dans le fond, et qui était la source de tous les autres.

— Il reste vraiment bien des vices à signaler : il y en a dans les classes élevées, et dans les classes ouvrières beaucoup plus encore.

— Beaucoup moins. L'obligation du travail est une dîme qui enlève autant d'heures au mal; les tâches de chaque jour sont des jalons qui marquent la route de l'homme du peuple, et l'empêchent de trop errer; la charrue trace en droite ligne le sillon de sa vie... Mais, mon Dieu! s'écria René en portant la main à son front brûlant, ce n'est pas pour parler de ces choses que je suis venu ici. Je voulais vous dire, monsieur Werner, que les murmures de la voix publique arrivés jusqu'à vous, ces soupçons répandus sur votre naissance, reposent sur de justes fondemens; qu'il existe un héritier légitime de tous les biens dont vous jouissez; qu'il peut, en quelques heures, vous dépouiller de tout ce que vous possédez, et vous jeter dans un dénuement qui serait la misère pour vous, parce que vous ne sauriez y remédier par le travail.

— Et, s'il en est ainsi, pourquoi venez-vous me le dire d'avance?

— Parce que cet homme vous offre un moyen de rester paisible possesseur de votre position. Il détruira tous les actes qui attestent sa naissance, si vous voulez adhérer à une condition qu'il vous impose. Soit qu'il se trouve attaché à elle par les liens du sang ou par d'autres plus sacrés encore, cet homme prend un intérêt ardent au sort d'une jeune fille que vous avez séduite. C'est Alice, la fille de pauvres marchands de fer. Si vous consentez à l'épouser, pour que son bonheur soit assuré, et pour qu'elle partage ces biens, dont alors il se dessaisira pour elle, il consent à remettre entre vos mains les actes qui le rendent maître de votre sort est ce moment, et dont les *doubles* que voici peuvent vous apprendre l'authenticité et la valeur.

René, en disant cela, mit sur le bureau, devant les yeux d'Ovide, une copie du testament de sa mère, de la lettre qui l'accompagnait, de la donation qui, d'ailleurs, le rendait maître de sa fortune comme étranger, s'il ne voulait pas faire reconnaître ses droits.

Ovide, pâle, frémissant, glacé dans tout son sang, pouvait à peine prendre assez de hardiesse et de sang-froid pour examiner ces papiers. Il baissa la tête instinctivement sur les feuilles timbrées, pour cacher à René les mouvemens orageux de son âme, où se mêlaient la honte, le désespoir, la peur. Une existence douce et monotone, où la pensée même du malheur n'avait jamais pénétré, n'avait trempé son âme d'aucune énergie pour les momens difficiles. Il ne se sentait pas même la force de regarder ces cruels papiers, et, au même instant, l'irritation le rendait prêt à les déchirer, pour exhaler au moins une inutile colère. Cependant il les parcourut enfin; et, comme la pensée vit toujours au milieu des troubles les plus cruels de l'âme, il comprit l'extrémité où ces actes allaient le réduire, ou du moins les immenses contestations qu'ils lui donneraient à soutenir; il sentit qu'il ne devait pas, tout d'abord, témoigner du mépris pour l'offre de salut qui lui était offerte, parce qu'ensuite, s'il fallait y adhérer, l'acceptation semblerait une lâcheté.

—Je verrai, dit-il à René, celui dont ces actes m'accusent de prendre la place, et je m'expliquerai avec lui sur mes intentions.

—Monsieur, répondit l'imprimeur, je ne veux point préparer ici peu à peu une reconnaissance de vaudeville : je vous dirai tout simplement que cet homme, c'est moi.

Ovide resta frappé d'étonnement. Les personnes qui agissent fortement sur nous ou autour de nous, nous semblent toujours devoir être d'autres dimensions et d'aspect différent; le poète ne concevait pas que son sort pût être entre les mains de ce jeune homme en blouse qui était là devant lui.

— Vous! René, dit-il, c'est impossible!

A cette exclamation naïve, René sourit amèrement.

—En effet, répondit-il, il ne se peut pas que je sois né tel jour d'une femme riche, pour hériter de sa fortune... Il est plus incroyable encore que vous soyez né, vous, d'une paysanne... Cependant l'impossibilité de ces choses me semble difficile à prouver.

—Eh! bien alors, reprit Ovide durement, c'est à vous que je rendrai réponse dans quelques jours, demain si vous le voulez.

—Il ne faut pas si long-temps pour se décider, dans un cas forcé : le mal serait insupportable, le remède ne l'est pas. Vous ne pouvez exister sans fortune, vous pouvez très bien vivre encore après avoir épousé Alice. La détermination ne doit pas être longue à prendre. Relisez ces papiers, pensez-y cinq minutes, et répondez-moi.

René tourna le dos au pauvre dépossédé, et s'éloigna un peu pour le laisser réfléchir. Son cœur se serrait cruellement : il venait de hâter le moment de son supplice; chaque pas qu'il faisait l'approchait du terme affreux, et il sentait qu'il marchait vite.

Comme il parcourait le beau et vaste cabinet d'Ovide, en disant :

— C'en est fait, je viens de renoncer à tout bonheur pour moi, et à tout respect pour la mémoire de ma mère!...

Tout à coup il s'arrêta frémissant : cette mère était devant lui pâle, froide, immobile comme il l'avait vue un instant... Le portrait de Mme Werner, placé contre la muraille, était éclairé par un rayon de la croisée, qui donnait seul sur son visage entouré d'ombres : c'était bien la même figure qui s'était présentée, entourée de la solennité de la mort; la toile avait pris les tons passés dans ces chairs où la vie ne circule plus; c'était la même immobilité, le même regard sans expression; l'illusion était complète... Cette mère se plaçait devant lui, pour lui reprocher de révéler sa honte à un homme qui la maudirait, parce qu'il allait en souffrir. René n'était pas blasé avec cette vue; elle n'était apparue que deux fois, cette figure de mère : dans le moment où il avait juré de respecter son secret, et à celui où il le trahissait. Cette vision eut toute sa puissance; l'impression fut terrible. Il tomba dans un fauteuil, en face de cette image, et cacha sa tête entre ses mains, en criant dans son cœur : — Pardon! pardon! ma mère!

Si Ovide eût pu connaître la situation où il se trouvait, il en aurait obtenu, en ce moment, tout ce qu'il pouvait désirer, il lui aurait fait détruire tous les actes révélateurs, et renoncer à jamais à ses droits; mais il était trop absorbé lui-même pour voir ce qui se passait autour de lui.

— Vous pouvez, dit-il à René qui se réveilla de son attendrissement à sa voix, vous pouvez porter ma parole à Mlle Alice et me rapporter, en échange, les actes dont il s'agit.

René, debout devant celui qui le faisait souffrir et par qui il souffrait tant lui-même, revint à la vie par le sentiment de la haine.

— Eh bien, lui dit-il, si je n'ai point d'autre avertissement de vous demain matin, le premier ban sera publié, les autres achetés, huit jours après, vous serez le mari d'Alice, et les actes vous seront rendus.

(Oh! dit-il en descendant l'escalier, prends ma fiancée, garde ma mère et mon nom, jouis à la place du malheureux René de tous les biens qui lui appartiennent..... mais sois-en puni dans ce que tu auras de plus cher et qu'ils attirent sur toi toutes les malédictions!)

XV.

Pitié pour lui, Seigneur!

Depuis ce moment, la vie de René ne fut plus qu'un long et monotone *Miserere*, mêlé de loin en loin des notes sourdes du *De Profundis*.

Il fit tous les préparatifs nécessaires pour le sacrifice qui allait s'accom-

plir. Devoirs cruellement pénibles, sans aucune des effusions de tendresse qui se mêlent ordinairement à nos peines, en tempèrent l'ardeur et en font du moins des douleurs humaines! Réné déposa tous les actes relatifs à sa naissance entre les mains du maître de son imprimerie et lui découvrit de cette affaire ce qu'il était indispensable qu'il en connût. Il lui dit qu'il confiait ces pièces à sa garde, parce qu'elles devaient être remises à Ovide immédiatement après la consécration du mariage par lequel il achetait le droit de demeurer possesseur de sa fortune et de son nom, et qu'il ne pouvait les lui envoyer lui-même, devant partir à ce moment pour un voyage indispensable. Il écrivit à Ovide les dispositions qu'il venait de prendre, l'invitant à s'assurer de la vérité de ce qu'il lui avançait par la vérification des actes déposés chez un homme digne de toute confiance, actes qui lui seraient communiqués dans le moment même, et remis à sa disposition dès que l'union qu'on lui demandait de contracter aurait eu lieu à la mairie.

Il est des êtres ainsi dépouillés d'avance.

Si un fruit doré tombe devant eux, soyez sûr qu'il a un ver dans le sein; les chemins de bonne apparence les conduisent dans des précipices; quand ils croient qu'un rayon brille sur leur tête, ils lèvent les yeux et ce n'était qu'un éclair dans un ciel livide; le tonnerre gronde au fond de tous les bruits qui les entourent; s'ils conduisent leur barque sur un fleuve, l'eau se trouble; c'est une bête fauve qui a pris l'apparence de leur chien et qui lèche leur main pour la mordre un jour. Et pas une douleur poétique, pas un mal qui se pleure, mais des maux qu'on tait et qu'on abhorre. Puis quand ils ne peuvent plus vivre, quand ils n'ont plus de sève à répandre douloureusement, ils meurent seuls, dans la tristesse du suicide; ils tombent sans un bruit d'écho sur la terre.

Le vendredi soir, jour du mariage d'Alice, qui devait se consacrer à huit heures dans l'église Saint-Germain-des-Prés, Réné trop souffrant de corps et d'esprit pour juger de tout le danger qui s'y trouvait pour lui, errait dans ce quartier. Il était seul, sans un ami qui l'eût pris sur son sein et emmené bien loin de ce lieu de désolation; la fièvre brisait son corps affaibli: il y avait huit jours qu'il ne s'était couché, et il n'avait rien mangé depuis la veille au soir. Il voulut passer une dernière fois devant la maison d'Alice, dans ce moment où elle l'habitait encore, où il pouvait se dire: — Elle est encore là! elle est encore Alice! Ensuite il avait toujours l'intention, autant que son cerveau vacillant lui permettait d'arrêter quelque chose, de partir pour visiter les imprimeries anglaises, et de rattacher, s'il était possible, sa vie à son état. Du moins il avait eu ce projet lorsque, après avoir décidé son sacrifice et compté sa destinée pour rien devant le bonheur d'Alice, il avait bien fallu revenir enfin sur lui-même, et se demander ce qu'il deviendrait après l'événement accompli.

Quand il fut à la porte de cette maison qu'il avait regardée tant de fois, il pensa qu'en ce moment Alice devait être prête et habillée pour la cérémonie. Il eut un désir extrême de la voir ainsi toute blanche et couronnée de fleurs, telle qu'il l'avait si souvent rêvée.

— Ce sera au moins une minute de bonheur réalisée dans le long cour de mes espérances détruites... Mon Dieu! le passé ne nous appartient pas, l'avenir moins encore; le passé, l'avenir ne sont rien; il n'y a que le présent de réel; en la voyant ainsi, belle et parée, prête à aller à l'église, j'aurai eu une minute ma fiancée... une minute de la vie que je demandais... Qu'importe que cet instant soit précédé et suivi du désespoir!

Quand il entra si pâle, si défait, cette nuance livide de son front se refléta sur le visage d'Alice. Etonnée, tremblante, affaiblie par les violentes palpitations de son sein, elle lui prit la main, le conduisit à un siége et resta humblement debout devant lui.

Elle venait en effet de s'habiller pour la cérémonie, mais elle était encore seule. Sa mise simple, modeste, tenait le milieu entre la condition d'où elle sortait et celle où elle allait entrer; elle avait évité par sentiment des convenances une parure éclatante qui eût amené dans sa personne une transition trop brusque, et eût été une injure pour la classe dont elle sortait et dans laquelle demeurait Réné.

Dans toute la belle corbeille qu'Ovide lui avait envoyée, elle n'avait pris qu'un seul diamant qui fermait à son cou quelques rangs de perles; du reste sa toilette blanche était celle d'une jeune et simple ouvrière. Mais pour sa personne ce n'était plus la fraîche, la blonde Alice: ses yeux étaient battus et lourds de pleurs, ses joues entièrement pâles, sa bouche, inclinée vers les coins, montrait un profond désenchantement, un dégoût extrême de son bonheur acheté aux dépens de celui de Réné. Elle ne comprenait pas clairement ce qui s'était passé, et n'avait pas surtout une idée de l'étendue du sacrifice qu'il lui avait fait, mais elle était tour mentée de ce qu'il allait devenir maintenant Le sentiment profond qu'elle avait pour lui, éveillé par la pitié, débordait et remplissait toute son âme. Il ne lui manquait que le courage pour jeter là toutes ces parures et renoncer à ce mariage qui était un don de Réné et qui semblait chargé de sa malédiction. Mais à dix-sept ans, on n'a pas la force d'accomplir un acte qui bouleverse toutes choses; les événemens de la vie posent devant vos yeux dans d'immenses proportions; on a un grand respect pour ce qui existe. Alice n'aurait jamais osé contredire tout ce qu'elle avait pensé, tout ce qu'elle avait dit jusque là de son enthousiasme pour Ovide, de sa vénération pour la fortune. Elle reculait devant ses opinions passées et surtout devant les reproches violens de ses parens .. tous ces obstacles grandissaient devant son effroi.

Dans cette pauvre et triste chambre où rien n'était changé et dont l'aspect même était encore enlaidi par le désordre qui y régnait, Alice se dessinait comme une forme blanche, belle, aérienne. Dans sa délicate parure, elle semblait planer au dessus de ces pauvres débris: elle sortait du monde qu'elle avait habité pour s'élever à un monde supérieur. Mais elle en sortait comme une ombre pâle, défaite, quitte la terre, ayant laissé à ce séjour tout son corps, toute son enveloppe mortelle.

Réné était assis devant elle, des lueurs égarées sortaient de ses yeux.

— Eh bien, dit-il, le moment du mariage est venu; nous l'avons bien désiré. Vous souvenez-vous combien de fois, le dimanche soir, nous en avons parlé de longues heures: nous faisions tant de projets pour ce beau jour! nous parlions tant du voile blanc et du bouquet que vous alliez porter; nous décidions qu'il devait faire un temps superbe, et que le ciel n'aurait pas un nuage... Enfin le moment est venu: voici bien cette couronne de roses blanches comme nous l'avions placée en idée dans vos cheveux, et le soleil brille bien dans tout son éclat; ses rayons, qui entrent par votre croisée, viennent dorer toute votre parure et nous appellent au dehors..... le moment si désiré est venu..... sourions donc tous deux!

En cet instant une dernière lueur du couchant, qui en effet perçait le sombre vitrage, donna sur le diamant qu'Alice portait au cou. Il en jaillit un trait de feu qui alla frapper sur le sein de Réné; cette lame de lumière y répandit un froid mortel, comme s'il eût été percé d'une pointe d'acier...

— Oh non!... dit-il, ce n'est pas moi qui eusse donné des diamans... c'est avec la fortune qu'elle est fiancée!...

Le bouquet d'Alice, composé seulement de quelques fleurs naturelles, se détacha de sa ceinture et tomba aux pieds de Réné! ..

Il ajouta:

— Ces fleurs! ces fleurs de mariage ne sont pas épanouies pour moi!... Il n'est pas un homme, si dure, si dépouillée qu'ait été sa vie, si pierreuse et couverte d'épines qu'ait été la terre de son passage, qui n'ait vu une fois ces fleurs pousser sur son chemin et ne les ait cueillies avec espérance: et moi, rien! rien! jamais!

Et le malheureux pleura comme un enfant. Si Alice n'eût pas été pétrifiée par la peur que lui causait l'égarement de ses yeux, l'incohérence de ses paroles, elle serait tombée à ses genoux.

La cloche de Saint-Germain se fit entendre

— N'est-ce pas votre mariage qu'on annonce? dit Réné, et sa belle figure, méconnaissable en ce moment, prit les tons morbides et les lignes bleues d'un cadavre.

— Non, dit-elle, c'est pour un mort que l'on sonne.

— Alors c'est la même chose!. ... la même chose.

Il avait l'air atterré; il baissait les yeux; il fit un mouvement pour s'éloigner.

Alice, ne pouvant plus y tenir, se jeta à genoux devant lui.

— Après avoir tout fait pour moi, vous me désespérez. Si les apprêts de ce mariage vous font tant de mal, si cette robe de noces que je porte, si la joie que vous me supposez vous inspire tant d'horreur, si c'est l'idée que je suis la plus ingrate créature du monde qui met tant de traits cruels dans ce regard qui me déchire, pardonnez, pardonnez-moi, car je souffre, car en ce moment je ne vois que vous, je ne sens que la douleur, l'amertume qui vont remplir votre vie, cette vie qui commence si mal, mon Dieu! par la cruelle déception que j'y ai mise... Tous vos maux retombent déjà sur ma tête; ils m'accablent, ils me tuent... et je me sens maudite! damnée!... Pardonnez! pardonnez-moi! au nom de tout ce que je souffre!...

Réné lui tendit la main et leva au ciel un regard exalté.

— Eh bien! dit-il, relève-toi, pauvre enfant, je ne laisserai pas mon sacrifice incomplet; je te remets de tout le mal que tu m'as fait. — Je ne sais où va cet esprit que je sens par momens vaciller et abandonner mon cerveau, je ne sais où va ce corps si affaibli qu'il a peine à se soutenir... mais quoi qu'il arrive de moi, je te pardonne .. Il sera dit que je t'aurai donné tout ce qu'il m'était possible de te donner dans ce monde. Je prie Dieu de te rendre le repos; je t'absous de toutes mes douleurs; je te bénis.

Il étendit une main pâle sur le front d'Alice à genoux devant lui, et qui sembla se ranimer à ce suprême attouchement. La vie redescendit dans son sein à la mansuétude des paroles de Réné, un léger coloris revint à sa joue et des larmes dans ses yeux.

En ce moment, on distingua des pas sur l'escalier, Réné frissonna en pensant qu'Ovide venait peut-être chercher la mariée. Cette idée lui rendit la lucidité d'esprit et le sentiment de sa position, il eut le dernier courage de sortir sans regarder Alice et de s'éloigner à pas précipités de cette maison.

La nuit tomba. Quand elle fut entièrement close, Réné se trouva sur le pont des Saints-Pères, allant et revenant sur ses pas, soutenu par ces forces d'excitation, les dernières de la vie. Il pensait encore vaguement qu'il devait quitter Paris cette nuit même, s'éloigner pour long-temps: il ne voulait pas voir reparaître le jour dans cette ville où il n'avait eu qu'à le maudire, où la lumière, qu'il avait constamment glorifiée par le travail, par l'honneur, ne s'était levée que pour le rendre chaque fois plus malheureux, mais brûlé de fièvre, tremblant de faiblesse, il lui était impossible de faire la moindre chose pour accomplir son dessein. Il ne pouvait quitter la place où il se trouvait, un pouvoir surnaturel l'attirait vers le fleuve, lui faisait pencher la tête vers ce gouffre; il en aspirait l'air avec une espèce de bien-être; il écoutait cet immense et sourd grondement des vents contre les arcades au pied desquelles elles tournoient.

La ville devint silencieuse.

Tout était calme, tout dormait ou veillait pour le plaisir, tout suivait

tranquillement sa marche habituelle : il y avait un désert entier entre la foule des êtres et cet être qui mourait dans les supplices de l'âme; l'œil de Dieu même l'avait abandonné, et s'était fermé loin de lui. Il n'y avait pas un ami auprès de René, et partout où se portait sa pensée, dans tout l'espace du monde qu'elle pouvait parcourir, elle ne rencontrait pas une pensée tournée vers elle!.. A vingt-trois ans la vie est bien puissante sans doute, on peut supporter bien des atteintes sans succomber, mais on ne peut peut-être pas soutenir tant de malheur dans tant de solitude.

Cependant les forces de l'âme quelque temps anéanties, mais qui retrouvent parfois de vifs élans dans le corps qu'elles sont prêtes à abandonner, reprirent l'empire et éclairèrent le monde céleste, où se plongea enfin la pensée de René, de divines lueurs. Quand le jour commença à paraître, un regard élevé vers lui, dans une profonde résignation, se croisa avec ce premier rayon du soleil, un souffle qui n'était plus de douleur se mêla à l'air purifié du matin.

. . . .

Depuis cet instant on ne revit plus à l'atelier ni à la ville le jeune René.

S'il est allé s'oublier lui-même dans une autre contrée, que la route soit douce au pauvre fugitif! S'il a terminé son existence, pitié! pitié pour lui, mon Dieu ! il n'avait vu sa mère que morte et sa fiancée préparée à l'autel que pour un autre.

CLÉMENCE ROBERT.

LE CHASSEUR DE MARMOTTES.

I.

Au pied du grand mont Cenis, du côté de la France, on trouve le village de Lans-le-Bourg. Une petite église, surmontée d'un clocher d'ardoise, une centaine de misérables cabanes, l'auberge du Lion d'or où s'arrêtent pour changer de chevaux les diligences et les malles-postes qui se rendent à Turin, voilà Lans-le-Bourg. C'est un de ces villages comme on en trouve dans toutes les campagnes, jeté là sur votre route pour réjouir un moment les yeux, un de ces villages que l'on admire en passant, puis dont on oublie le nom. Mais ce que l'on n'oublie pas aussi facilement, c'est le magnifique paysage qui l'entoure, ce sont ces tapis de verdure sombre émaillés de troupeaux, et surtout ces immenses montagnes que l'on voit de là se dresser devant soi avec leurs crêtes échiquetées et bleuâtres et leur front de neige, s'alongeant d'un bout à l'autre de l'horizon, pressées les unes contre les autres comme des sœurs gigantesques qui se tiennent par la main pour défendre le passage; c'est surtout le Cenis, qui élève à deux pas sa tête blanche toute hérissée de glaciers et dont il semble pouvoir secouer les avalanches sur le pauvre village. Lans-le-Bourg est en effet le point de départ de cette route pénible de plus de seize lieues qui serpente aux flancs déchirés du mont, en dépasse la cime désolée et va retomber de l'autre côté, à Suse, dans un nouveau climat, sous un nouveau ciel, en Italie. C'est à Lans-le-Bourg que le voyageur qui vient de France commence à douter de la solidité de sa chaise de poste ou de la sûreté du pied de son mulet. Là, aussi, se montrent ces nuées d'enfans savoyards, demi-nus, aux joues rondes et rouges, et qui viennent dans nos villes exercer en hiver leurs petites industries; en attendant, quand une voiture traverse leur village, ils se mettent à sa poursuite et jettent par la portière des fleurs sauvages pour obtenir quelques sous de récompense. Leurs parens, aussi nus et aussi misérables qu'eux, sont assis sur le bord du chemin et profitent de l'aumône qu'ils n'ont pas demandée. Quand leur regard sinistre s'arrête sur le voyageur pour le remercier, on dirait plutôt des brigands qui menacent que des pauvres qui souffrent, si l'on ne savait que cette race malheureuse a l'instinct de la probité et qu'elle ne vit dans sa montagne stérile que du fruit des services qu'elle rend à l'étranger.

A quelque distance de ce village, sur le bord de la route, une petite cabane isolée à l'aspect misérable s'élevait il y a quelques années dans une position aride et pittoresque au milieu des rochers. On eût dit, à sa petitesse, une de ces maisons de refuge qu'habite un cantonnier et où le voyageur surpris par la tourmente trouve gratuitement du pain, du vin et un gîte pour attendre la fin de la tempête. Cependant telle n'était pas la destination de cette chaumière, toute bâtie de pierres qui semblaient avoir été ramassées au hasard sur la grand'route et de morceaux de bois arrachés aux pins du voisinage. Des pieds de chamois et des éperviers écartelés cloués sur la porte indiquaient la demeure d'un chasseur, et une planchette suspendue sur la façade laissait lire en caractères grossièrement tracés :*Gaëtan Carlotto, bon guide au mont Cenis.*

Un soir d'automne, à cette époque où la jeune génération de ces contrées émigre pour se répandre dans nos villes qu'abandonnent les hirondelles, un groupe assez nombreux de montagnards était arrêté sur la grand' route en face de la chaumière dont nous venons de faire une courte description. Quelle que fût le costume des hommes, des femmes et des enfans qui formaient ce groupe, on reconnaissait du premier coup d'œil que tous ces pauvres gens avaient pris leurs habits de fête. Les hommes avaient des souliers qu'ils ne mettent qu'aux solennités; leurs jambes, que leurs culottes de gros drap laissent nues d'ordinaire, étaient couvertes de somptueux bas de laine. Les femmes avaient orné leurs chapeaux de paille avec quelques fleurs alpestres, et les petits garçons presque tous vêtus de neuf, peut-être pour la première fois de leur vie, tenaient à la main d'énormes bouquets de ces mêmes fleurs qu'ils étaient allés recueillir au bord de ces précipices.

Tous les regards de ces braves gens étaient fixés sur la grand'route, du côté où elle s'élève en serpentant sur la croupe du Cénis, et on semblait attendre quelqu'un qui n'arrivait pas. Une épaisse vapeur couvrait l'atmosphère et enveloppait les cimes blanches des Alpes. Une brise âpre et sèche soufflait par raffales, apportant les derniers parfums de la verdure et l'arôme des sapins. Quelques bestiaux avec leurs sonnettes bruyantes descendaient en beuglant vers le village, le soleil se couchait et personne ne se montrait encore, excepté quelques rares piétons, auxquels les enfans ne manquaient pas de demander la *buono mano* en italien ou la *charité* en français, suivant la qualité présumée des voyageurs.

On attendait déjà depuis quelque temps lorsqu'un des assistans qui était grimpé sur une roche voisine au sommet de laquelle on eût pu croire qu'un chat sauvage seul pouvait parvenir, poussa un cri de joie et dit en patois savoyard à ses compagnons, assis à quelque distance :

— Le voici!

A cette nouvelle, tout le monde se leva avec empressement et fit quelques pas pour regarder dans la direction indiquée.

— Où donc, Janvier? demanda-t-on de toutes parts.

— Là bas, là bas, près du rocher rouge, reprit la sentinelle de toute la force de ses poumons; il est avec son voyageur; dans un quart d'heure ils seront ici.

Et Janvier, sans attendre de réponse, se laissa glisser sur le dos et les talons à bas de son poste d'observation, et vint rejoindre le groupe en courant.

— Qui va lui parler? demanda une voix.

— Moi, dit Janvier, qui était un des plus robustes et des plus vieux montagnards de la troupe. Attention, *piccoli*, continua-t-il en s'adressant aux enfans qui élevaient triomphalement leurs bouquets au niveau de leurs têtes blondes.

Le silence du respect s'établit dans le groupe. et tous les Savoyards restèrent debout et immobiles au milieu du chemin avec le recueillement de sujets qui attendent un roi ou plutôt d'amis qui vont voir un bienfaiteur.

A un quart de lieue environ de l'endroit où la petite troupe avait fait halte, deux hommes, cachés en ce moment par un énorme rocher qui bordait la route et qu'on appelait le rocher Rouge à cause des bruyères pourpres qui le couvraient, s'avançaient d'un pas tranquille et égal vers le village sans paraître soupçonner que personne s'occupât d'eux dans ces solitudes. Ces deux hommes, les mêmes dont Janvier venait de signaler l'approche, échangeaient quelques paroles rares et brèves, comme si chacun d'eux eût eu assez de ses propres impressions pour remplir sa pensée, ou peut-être parce que l'inégalité des conditions, attestée par l'inégalité de leurs costumes, avait inspiré à l'un ou à l'autre, et même à tous les deux, quelque sentiment d'orgueil.

L'un semblait être un véritable enfant du pays, grand, fort, à tournure mâle et énergique, un de ces types de montagnards auxquels le frottement de la civilisation a bien pu enlever quelque chose de leur relief, mais auxquels elle a laissé toute la vigueur de contours de leur forme primitive. De longs cheveux flottans encadraient sa figure brune et comme tannée par l'intempérie des saisons. Il était dans toute la vigueur de l'âge, et il y avait dans son attitude quelque chose de fier et d'imposant, résultat d'une conscience pure et d'une vie sans reproche. Un bonnet de laine rouge, un surtout grossier, des culottes de drap et des guêtres de cuir qui montaient jusqu'au genou formaient son costume; une gourde se balançait sur sa hanche et un sac de peau de bœuf, le poil en dehors, était attaché sur ses larges reins. Il portait encore sur son épaule une de ces longues carabines rayées, qui, dans des mains habiles logent une balle entre les deux cornes d'un chamois à deux cents pas de distance. Enfin de la main qui lui restait libre, il portait un piége à bascule qui semblait avoir besoin de réparation et qui ne devait pas être destiné à prendre de grands animaux, à en juger par la légèreté de ses proportions.

Les traits de cet homme, chasseur, trapeur ou guide, car chacun de ces trois dénominations semblait lui convenir également, n'avaient rien de cette expression d'avidité qui caractérise les physionomies de quelques autres Savoyards. Il devait avoir du sang italien dans les veines, et on devinait à voir son visage, noirci par le soleil du jour et le brouillard de la nuit, que la faim n'avait pu jamais le dompter assez pour le forcer à tendre la main au passant. Son regard n'était pas non plus, comme celui de ses compatriotes, terne et hébété par l'ignorance et la misère : il y avait de l'intelligence, de l'âme, du feu dans cet œil fauve comme celui d'un aigle ; ses paroles étaient simples et justes, ses manières franches et presque polies. On voyait que cette nature belle encore dans sa grossièreté avait reçu quelques coups de lime de la civilisation; le diamant saillait sous la pierre brute, l'homme de courage et de pensée sous cette lourde enveloppe de sauvage.

Le voyageur qu'il accompagnait en ce moment devait être Français, à en juger par la coupe de ses vêtemens et par le ruban qui décorait sa boutonnière. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage paisible, auquel une pâleur maladive, résultat de veilles et de fatigues de cabinet, donnait l'air d'un savant. Ses yeux, aidés par des lunettes d'écaille, étaient continuellement fixés vers la terre, même en ce moment que l'obscurité commençait à envelopper les objets, et tout en cheminant il se livrait à de minutieuses investigations. Les plantes innombrables qu'il tenait à la main, celles qui s'échappaient d'un vaste carton attaché sur ses épaules décélaient un de ces botanistes qui viennent chaque an-

née recueillir les productions de cette luxuriante flore des Alpes si riche et si brillante. Pendant que le guide restait absorbé dans ses réflexions silencieuses, il scrutait minutieusement les bords de la route, route, se penchant là pour cueillir une fleur, là pour aspirer l'odeur d'une tige, rejetant avec dépit une plante déjà connue, en cueillant avec une joie d'enfant une nouvelle, murmurant sans cesse des mots latins et des noms français scientifiques plus bizarres encore. Le montagnard l'écoutait sans lui répondre, s'arrêtant là où s'arrêtait l'étranger, calme, résigné, patient, et paraissant toujours occupé du soin d'éloigner toute gène, de rendre tout service possible à son compagnon.

Enfin le botaniste sembla fatigué de ses recherches; il se redressa péniblement par suite de sa longue position inclinée, ôta ses lunettes, qu'il replaça dans leur étui, et s'écria d'un ton de mauvaise humeur :

— Allons, il faut renoncer pour aujourd'hui à rechercher la gentiane naine, *gentiana minima!* Il ne me manque plus qu'elle pour compléter un genre, et pendant toute la journée le diable s'est fait un jeu de me la cacher!

Cette exclamation tira le guide de l'absorption dans laquelle il était plongé.

— Monsieur le docteur, dit-il tranquillement, nous ne sommes pas montés assez haut sur la montagne pour trouver la plante que vous cherchez. La gentiane naine fleurit auprès des glaciers sur la limite de la région des neiges, et vous êtes resté avec moi bien au dessous de cette hauteur, pendant que j'essayais de prendre des marmottes.

— Tu es donc botaniste, Gaëtan? demanda la Français avec étonnement et en écarquillant ses gros myopes. Est-ce que tu connais la *gentiana minima*?

L'habitude de conduire des savans à travers les montagnes m'a fait connaître quelques unes de nos plantes et de nos minéraux les plus remarquables, afin que je puisse indiquer aux voyageurs les lieux où ils doivent les trouver.

— Au fait, c'est possible, reprit le docteur en souriant et comme s'il se parlait à lui-même. Claude Anet, que cite Jean-Jacques, était excellent botaniste, sans être plus lettré que toi.

Ils se remirent en marche. La conversation étant une fois entamée, le docteur ne parut pas disposé à en rester là.

— Et toi, Gaëtan, reprit-il, as-tu été aussi heureux dans la chasse que moi dans mes recherches? Pendant que je faisais ma moisson sur les rochers de Serbench, je t'ai laissé visiter tes piéges à marmottes et poursuivre le chamois. Il me semble, ajouta-t-il en jetant un regard malin sur sur le sac vide du chasseur, que ni les piéges ni la carabine n'ont pu te donner aujourd'hui ni gibier mort ni gibier vivant.

— Non, monsieur, répondit Gaëtan, la journée n'a pas été heureuse. Je n'ai pu approcher à portée d'aucun chamois, et le meilleur de mes piéges a besoin de réparation. Il est bien dommage que je n'aie réussi à rien aujourd'hui; j'avais promis une marmotte au petit Paolo, un de ces pauvres enfans qui doivent partir demain matin; sa mère est vieille et infirme, et l'enfant ne peut avoir d'autre moyen d'existence que la marmotte que je devais lui donner; les autres partiront, et le pauvre Paolo restera encore cette année dans la montagne; toute une famille sera dans la désolation.

Ces paroles, prononcées d'un ton mélancolique, frappèrent le docteur.

— Il paraît, reprit-il en s'adressant à Gaëtan, que tu jouis d'une grande considération ici; on m'a dit que tu étais une espèce de petit souverain, parce que tu es le plus habile chasseur de marmottes qu'il y ait dans les Alpes, et je sais qu'il dépend de toi de faire la fortune de tes jeunes sujets.

— J'y trouve bien mon intérêt, répondit le guide avec un sourire; quand les enfans reviennent à la montagne, s'ils rapportent quelques économies, ils me paient une petite rétribution suivant leurs profits. Ceci, ajouté à ce que je retire de ma chasse et au salaire que me donnent les voyageurs que je guide dans la montagne, suffit pour me faire vivre honnêtement, et surtout sans mendier, car mendier me paraît être le comble du déshonneur.

Le docteur le regarda avec étonnement.

— As-tu quitté quelquefois ces montagnes?

— J'ai resté dix ans à Paris, répondit Gaëtan d'un ton mélancolique. J'étais parti à l'âge de dix ans avec un frère que j'aimais plus que moi-même, et qui est aujourd'hui un bourgeois, un Parisien...

— Il y a en toi quelque chose d'extraordinaire, reprit le docteur qui, pour la première fois depuis son arrivée au Cenis, se donnait la peine d'étudier son guide. Tu sais lire et écrire sans doute, tu sais...

— Je sais distinguer le sifflement d'un chamois de celui d'une marmotte; je sais reconnaître la veille le vent qui soufflera le lendemain sur le Cenis; je sais diriger un coup de carabine, franchir un précipice, éviter une avalanche, et tirer dans le besoin un voyageur d'un mauvais pas; je sais encore donner un bon conseil à un ami ou à un pauvre enfant qui émigre pour aller en France; mais je ne sais ni lire ni écrire.

— Et sans doute tu es heureux?

— Heureux! répéta le guide avec tristesse en haussant les épaules.

En ce moment le docteur aperçut devant lui, aux dernières lueurs du crépuscule, les montagnards qui s'étaient postés sur la route comme une rangée de spectres noirs et muets. Il se rapprocha de Gaëtan avec une sorte d'effroi.

— Qui sont ces gens-là? demanda-t-il à voix basse.

Un sourire majestueux effleura les lèvres brunes de Carlotto.

— Ne vous a-t-on pas dit que j'étais un petit souverain dans ce village? Vous allez voir ce que vaut un marmottier chez les pauvres habitans du Cenis.

Il s'avança tranquillement vers ceux qui l'attendaient. Quand il fut à quelques pas, Janvier lui dit, d'une voix forte et accentuée :

— Bonsoir, Gaëtan.

— Bonsoir, Gaëtan, répétèrent les autres.

Et tout le monde se tut à la fois, comme si ce mot seul avait épuisé l'éloquence de ces braves gens. Le guide s'arrêta, laissa tomber à terre la crosse de sa carabine, et, s'appuyant sur la pointe, il demanda d'un ton qui laissait deviner qu'il savait d'avance ce qu'on allait lui répondre.

— Bonsoir, mes amis. Eh bien! que faites-vous là à cette heure? La soirée est belle, et il n'y a pas de voyageur en danger dans la montagne.

Janvier s'avança, prit dans sa main calleuse la main plus calleuse encore de Gaëtan, et lui dit avec une simplicité cordiale :

— Il ne s'agit pas de voyageurs, *monsieur* Carlotto, mais de vous; voici la chose : Demain matin, ces enfans quittent le pays pour aller à Paris. C'est vous qui leur avez donné les moyens de gagner leur pain et peut-être de rapporter quelques écus dans six mois à leurs pauvres familles. Vous leur avez donné encore de bons conseils pour qu'ils sachent se conduire dans la grande ville. Alors les *piccoli* se sont dit : « Il faut aller dire adieu à *monsieur* Gaëtan. » Les pères et les mères sont venus avec eux, et nous voilà.

Il fit un signe de la main, et tous ensemble présentèrent leurs bouquets à Gaëtan. Celui-ci jeta un regard de triomphe sur le docteur, qui, avec l'avidité d'un botaniste, s'était emparé des fleurs champêtres que les petits Piémontais venaient d'offrir à leur bienfaiteur. Ce regard jaillit comme un éclair de la prunelle étincelante du montagnard, et répandit sur toute sa physionomie comme un reflet de majesté et de puissance; mais le feu s'éteignit au bout d'une seconde; le roi était redevenu pauvre paysan, et il dit mélancoliquement, en serrant la main de Janvier :

— Merci, camarade; merci, *piccoli;* ce n'était pas la peine... Les pauvres doivent s'entre aider. D'ailleurs, ajouta t-il avec un gros soupir, vous savez que mes services ne sont pas désintéressés. J'ai une recommandation à vous faire, j'ai une commission à vous donner à vous comme à tous ceux qui, depuis vingt ans, partent pour la grande ville et qui n'ont pu m'apporter les nouvelles que j'attends.

Il s'arrêta; une grosse larme roulait de ces yeux qui brillaient un moment auparavant d'un si vif éclat. Les montagnards échangèrent quelques mots à voix basse, comme s'ils avaient craint de troubler la douleur de leur ami. Mais ce moment d'affaissement dura peu. Gaëtan, comme honteux de lui-même, releva vivement sa carabine, la plaça sur son épaule, et dit avec une gaîté forcée :

— Allons, mes amis, suivez-moi tous; je vous conterai cela. Nous trouverons bien encore dans ma petite maison un peu de vin de Saint-Julien pour boire à la prospérité des enfans qui abandonnent pour quelque temps la montagne.

— Merci, monsieur Gaëtan, répéta la foule avec une joie respectueuse et en se préparant à suivre le montagnard.

— Carlotto se tourna vers le docteur, qui partageait son attention entre la petite scène qu'il avait sous les yeux et les fleurs dont il était surchargé.

— Monsieur le voyageur, lui dit-il, dédaignerez-vous d'entrer un moment dans ma cabane avant de retourner à l'auberge du Lion-d'Or? Vous entendrez ce que j'ai à dire à ces pauvres enfans, et peut-être pourrez-vous me donner vous-même quelques éclaircissemens sur...

— J'irai, *monsieur* Gaëtan, répondit le docteur en répétant avec une ironie bienveillante le titre de monsieur que les montagnards donnaient au guide, j'irai d'autant plus volontiers que je ne serai pas fâché de me reposer un peu avant d'arriver à Lans-le-Bourg, et que je suis impatient de voir à la lumière les plantes que ces petits drôles ont apportées. Des plantes rares et curieuses, mon brave guide! d'abord la *viola biflora*, l'*arthemisia glacialis*...

— Ce sont des plantes qui croissent sur des pics escarpés et sur le penchant des précipices, et peut-être, monsieur, ces enfans ne voudraient pour aucun prix retourner chercher les fleurs qu'ils ont recueillies au péril de leur vie pour leur ami le marmottier.

En achevant ces paroles, il se mit en marche vers sa cabane, et tout le monde le suivit.

II.

La cabane de Gaëtan était aussi pauvre et aussi misérable à l'intérieur qu'à l'extérieur. Un trou pratiqué à la toiture d'ardoise servait de cheminée; quelques poignées de paille de maïs étaient jetées sur le lit, dont une peau d'ours formait la couverture. Un vieux coffre contenait les vêtemens du montagnard. Le reste du mobilier se composait d'une petite table à demeure près du foyer, et de quelques escabeaux de bois grossièrement taillés. Un buste en plâtre de Napoléon était placé sur une planchette dans un coin obscur et représentait les pensées de la terre, comme un petit Christ sans bras suspendu au mur du côté opposé représentait les pensées du ciel, si toutefois il n'est pas vrai de dire que ces deux figurines formaient toute la religion de Gaëtan. Dans un coin quelques bâtons de cormier de sept pieds de long, quelques piéges détendus, indiquaient la profession du propriétaire de cette habitation, et enfin un long couteau de chasse, à gaine de cuir, à poignée de corne, brillait au reflet de la lampe fumeuse qu'on venait d'allumer et se balançait à côté de la carabine rayée

et de tout l'attirail de chasseur que Carlotto déposa en entrant pour recevoir ses hôtes.

Il paraissait impossible dans un si étroit espace de recevoir tant de monde; mais les convives de Gaëtan n'étaient pas difficiles. Les femmes se placèrent sur les escabeaux qui leur furent galamment réservés; les hommes s'assirent sur le lit ou par terre, au hasard; les enfans s'étaient logés dans les intervalles, et leurs petites figures rondes et rouges saillaient çà et là au milieu de cette masse compacte et serrée à travers laquelle, suivant une expression triviale, *une épingle n'aurait pu tomber par terre.* L'étranger voyageur, qui avait la place d'honneur à côté de laquelle la lampe avait été déposée, et qui s'occupait déjà avidement de classer ses richesses végétales, remplissait à lui seul plus d'espace que dix autres des assistans. Toute la troupe avait quitté sa réserve première, et chacun causait avec son voisin, sans cependant sortir des bornes d'une respectueuse attention aux paroles de Carlotto.

Celui-ci, du poste magistral qu'il occupait près de la cheminée, jeta un regard sur ses hôtes qui venaient enfin de trouver tous place à grand'peine autour de son foyer. Plus heureux que Socrate, il voyait sa petite maison pleine de vrais amis, car parmi tous ces pauvres gens il n'en était pas un qui eût refusé de donner sa vie pour le bienfaiteur commun. Gaëtan le savait sans doute quand il dit à l'oreille du voyageur, en tendant la main avec une majesté naturelle vers ses hôtes accroupis :

— Dites, monsieur, ne vaut-il pas mieux être le premier parmi ces braves gens que le dernier dans vos grandes villes?

Une espèce rare de *betonica* qui tomba sous la main du botaniste en ce moment l'empêcha de répondre. D'ailleurs, Gaëtan venait d'entrer dans une pièce voisine qui, avec sa chambre à coucher, formait toute la capacité de la maison. Il reparut bientôt tenant à la main un broc rempli de vin et deux coupes de bois qui donnèrent aux assistans une somptueuse idée de son opulence et de son hospitalité. L'une de ces coupes fut offerte à Janvier, qui devait boire le premier, au nom des jeunes émigrans; l'autre était destinée au docteur, qui accepta sans se faire prier. Quant à Carlotto, il tira de son sac une tasse de cuir qui lui servait dans ses expéditions de chasseur, la remplit de vin, et l'élevant au niveau des coupes de bois qui vinrent la toucher, il se tint debout en regardant l'assemblée, et il dit de ce ton mélancolique qui lui était habituel quand quelque douloureux souvenir affectait son esprit :

— A votre santé, mes petits, à votre santé et à celles de vos pères et de vos mères! Puissiez-vous revenir à la montagne bons et honnêtes comme vous en partez, et surtout... y revenir!

Le docteur jusqu'ici avait donné peu d'attention à cette scène, mais à ce moment l'effet en fut saisissant pour lui. La lueur vacillante de la lampe et du foyer se projetait sur cette masse compacte et silencieuse, de brunes figures ressortaient dans l'ombre, la voix vibrante de Carlotto faisait verser des larmes aux mères autour de lui, les enfans se pressaient contre elles et les pères baissaient la tête en rêvant à cette veillée qui précéda le jour où ils quittèrent tout enfans, eux aussi, la chaumière paternelle, où ils écoutèrent, eux aussi, les conseils de quelque vénérable Nestor de la montagne. Il y avait dans ce tableau quelque chose de patriarcal et de solennel, une poésie calme et pathétique qui émut profondément le cœur de cet homme simple et honnête que la science n'avait pas desséché. Il porta la coupe à ses lèvres, puis la replaça sur la table, après avoir bu quelques gorgées de la liqueur qu'elle contenait.

— Que toutes sortes de prospérités vous accompagnent, mes braves gens, répondit-il avec bienveillance. Ces enfans vont à Paris; c'est là que je demeure. Si jamais ils avaient besoin d'un appui, d'une protection, qu'ils s'adressent à moi. Je suis le docteur D..., médecin en chef d'une prison de Paris; ils verront que je me suis souvenu de votre hospitalité.

Il tendit une carte sur laquelle était son adresse au conducteur des enfans qui était dans l'assemblée. Tout le monde le remercia respectueusement. Gaëtan seul lui dit avec une nouvelle expression d'orgueil :

— Ces enfans n'auront jamais besoin de votre secours dans les prisons de Paris, monsieur le docteur! Le Savoyard est pauvre, tout le monde le sait, mais il est probe et il sait conserver l'honneur de la montagne. Jamais vos prisons n'ont enfermé un Savoyard du mont Cenis.

— Cependant, répondit le docteur, il me semble.. je crois me rappeler...

— Jamais! jamais! répéta Carlotto avec une nouvelle impétuosité, car celui qui aurait commis un crime, nous le renierions pour notre frère et nous le chasserions pour toujours de nos montagnes. N'est-ce pas, mes amis ?

— Oui! oui! répondirent tous les assistans avec énergie.

Le docteur, qui ne voulait blesser en rien la noble susceptibilité de son hôte, s'excusa sur le désir qu'il avait d'être utile aux jeunes Savoyards en dehors de ses fonctions de médecin des prisons. Puis il ajouta :

— Carlotto, tu as parlé de tes malheurs, d'une mission...

Le guide tressaillit à ce souvenir.

— Oui, monsieur le docteur, j'ai à demander à ces enfans le prix des services que je puis avoir rendus à eux et à leurs familles. C'est à mon tour d'implorer une grâce. Je les prie donc de m'écouter.

Il fit circuler encore une fois dans l'assemblée les gobelets remplis de vin, puis appuyant ses larges épaules contre la muraille avec une sorte d'abattement, il se tint debout dans une attitude noble et gracieuse, et promena un regard chargé de tristesse sur l'assemblée attentive.

— Enfans, reprit-il, il y a à peu près vingt ans aujourd'hui, je quittais aussi la montagne pour aller chercher mon pain en France. Mon frère Guillaume était avec moi, et nous pleurâmes bien tous les deux quand nous vîmes disparaître derrière nous le clocher de Lans-le-Bourg. Nous venions de quitter pour la première fois notre père et notre mère; une route de deux cents lieues s'étendait devant nous et nous n'avions pour toute fortune qu'un gros morceau de pain noir, de bons conseils et la marmotte que nous portions à tour de rôle et que nous avions prise nous-même aux Tavernettes. La chanson des Savoyards que nous chantions alors et que vous savez tous était bien vraie pour nous.

Cette allusion de Gaëtan appela sur ses lèvres un sourire qui ne manquait pas de douceur. Un léger murmure de gaîté s'éleva dans la foule.

— Oh! j'aimais bien mon frère Guillaume! continua le chasseur en s'animant; il était un peu plus jeune que moi, et ma mère m'avait bien recommandé de le protéger. Et puis Guillaume était si joli, si joyeux, si amusant! Il était toujours propre et bien rangé, parce qu'il était trop faible pour monter comme moi dans les cheminées, et d'ailleurs je ne voulais pas qu'il barbouillât de suie sa jolie petite figure rose que notre mère aimait tant à embrasser.

» Bientôt la confiance de Guillaume commença à me gagner; je me retournais bien encore quelquefois pour voir les montagnes qui s'en allaient là-bas derrière nous, je pleurais bien encore quelquefois en songeant nos pêches dans l'Arque et à nos prières du soir auprès du foyer, mais Guillaume me disait : Nous reviendrons, et je répétais avec confiance comme lui : Nous reviendrons, nous reviendrons.

» Nous marchâmes bien long-temps, mes petits, et plusieurs fois vos pieds enfleront avant que vous arriviez au terme du voyage; comme nous, vous trouverez que le monde est bien grand, et comme nous vous aurez bien à souffrir de la misère sur la route. Souvent il n'y avait pas de cheminées à ramoner dans les villages que nous traversions, et on refusait de nous donner un morceau de pain et un gîte dans la grange. Mais alors Guillaume montrait sa marmotte, dansait avec elle, faisait toutes sortes de petites mines charmantes, et les paysans les moins compatissans lui accordaient ce que nous demandions.

» Enfin nous arrivâmes à Paris, et Guillaume ouvrit de grands yeux en voyant tant de belles maisons et tant de beaux messieurs et de belles dames qui se promenaient dans les rues. Nous allâmes chez un logeur du faubourg Saint-Marceau à qui notre père nous avait adressés, et là nous trouvâmes des gens de notre pays qui nous dirent ce qu'il fallait faire pour gagner notre vie. On nous donna un peu de paille dans une grande chambre où étaient déjà beaucoup d'autres enfans. Le lendemain de notre arrivée on nous envoya par la ville pour commencer notre petite fortune.

» Oh! Guillaume était bien heureux dans le commencement! tout lui plaisait, tout l'amusait; il courait la ville toute la journée, riant, chantant et montrant sa marmotte, et le soir, quand il rentrait à la chambre, il avait toujours une provision de bon pain blanc et des gros sous que nous rassemblions dans un vieux chiffon pour les besoins de notre famille. Moi, au contraire, qui ne demandais rien que ce que j'avais gagné en ramonant les cheminées, je rentrais quelquefois sans argent et mourant de faim. Alors mon frère partageait son souper avec moi et nous nous endormions en parlant du pays.

» Cependant à peine étions-nous à Paris depuis six mois, que je remarquai que les recettes de Guillaume étaient moins abondantes. Bientôt je fus seul à mettre mes épargnes dans le vieux chiffon qui contenait notre trésor. Guillaume, en revanche, avait toujours quelque effet nouveau, tantôt un gilet, tantôt une casquette, tantôt une cravate. Un jour je lui dis :

—Mon frère, d'où te viennent ces beaux habits?

» Il me répondit :

— On me les a donnés.

— Guillaume, lui dis-je, tu sais que nous ne retournerons au pays que quand nous aurons fait fortune; tu oublies que notre pauvre mère souffre de la faim dans la montagne, et que notre père marche nu-pieds dans la neige pour gagner sa misérable vie.

» Guillaume me faisait mille promesses, mais il ne changeait pas de conduite; il m'avait dit souvent qu'il voulait devenir un *monsieur* et qu'il me laisserait retourner seul au pays quand nous aurions ramassé quelque argent pour soulager la misère de nos parens.

» Un soir, Guillaume ne rentra pas à la maison. Je m'agitai toute la nuit sur ma paille. Qu'était devenu mon frère? Que répondrai-je à ma mère qui m'avait tant recommandé de veiller sur lui? Le lendemain, il ne parut pas encore. Je n'eus pas la force d'aller dans la ville; je pleurais, je me lamentais à faire pitié à mes camarades de chambrée.

» Enfin, vers le soir du second jour, un domestique tout galonné d'or vint chez le vieux Jean, notre logeur et notre répondant à Paris, et il demanda le petit Gaëtan.

— C'est moi, lui dis-je en essuyant mes larmes.

— Suivez-moi, répondit-il, vous allez voir votre frère.

— Oh! mon frère! mon petit Guillaume, que lui est-il arrivé? Monsieur, conduisez-moi près de Guillaume!

» Nous sortîmes, et alors j'appris que mon frère avait été renversé par la voiture d'une personne très riche et qu'il avait pensé être écrasé sous les roues.

— Mais cet événement aura été heureux pour lui, continua le domestique. Mon maître, le baron de V..., dont la voiture a causé cet accident, a fait transporter votre frère à son hôtel et il se charge de sa fortune.

— Mais Guillaume est-il blessé, m'écriai-je avec effroi.

— Il n'a eu que quelques contusions; le médecin de monsieur a dit que demain il n'y paraîtrait plus.

» Cette assurance me rendit un peu de courage. Nous arrivâmes à une magnifique maison où il y avait beaucoup de domestiques comme celui qui me conduisait. On me fit entrer dans une chambre toute dorée où mon frère était couché dans un lit somptueux, et un bandeau encore taché de sang était autour de sa tête. Un monsieur vêtu de noir était assis dans un fauteuil et semblait donner des ordres pour qu'on prît soin de l'enfant. Je ne vis que Guillaume; je m'élançai vers lui, je me précipitai sur son lit en pleurant et je l'embrassai avec transport.

— Eh bien, Lafleur, dit avec aigreur en s'adressant au domestique le monsieur noir, qui était le baron de V... lui-même, à quoi pensez-vous donc de m'amener ainsi ce petit drôle tout couvert de suie?

» Je me redressai avec confusion, j'avais sali les draps et les couvertures précieuses de mon frère. Guillaume lui-même semblait mécontent de ma maladresse; cependant il me dit quelques mots d'amitié pendant que le domestique s'excusait de son mieux. Au bout d'un moment le monsieur noir, qui nous écoutait, nous interrompit brusquement.

— Allons, c'est bien, petit, me dit-il; maintenant que tu as vu ton frère, va-t-en; je ferai des démarches auprès de votre répondant pour que Guillaume me reste; il me plaît par sa gentillesse et j'aurai soin de lui. Quant à toi, tu pourras venir le voir quelquefois, mais aie soin de laver tes mains et d'être plus propre.

» Puis il dit au domestique :

— Donnez quelque chose à ce drôle!

» Le domestique me présenta un louis. Je retournai mon bonnet entre mes mains et je dis sans prendre la pièce d'or :

— Est-ce qu'il faut que je ramonne toutes les cheminées de cette maison?

» Le monsieur haussa dédaigneusement les épaules.

— Ce sera pour notre mère, dit Guillaume en me faisant signe d'accepter.

» Mais je rejetai la pièce loin de moi, en disant avec indignation :

— Frère, notre mère n'a pas besoin du prix de ton sang!

» Je sortis après l'avoir encore embrassé, et j'entendis le baron qui disait en ricanant :

— Il y a de la fierté italienne dans ce polisson-là.

» J'ai appris depuis, continua Carlotto, que ce monsieur était renommé pour sa bonté, et qu'il était un... un...

— Un philanthrope! fit le docteur en souriant. »

Gaëtan répondit par un signe de tête affirmatif et reprit :

« Dès ce moment, mes amis, je vis rarement mon frère. Le baron, tout sévère et injuste qu'il avait été envers moi, avait tenu ses promesses à l'égard de Guillaume, qui l'amusait par ses saillies et sa gaîté. Sitôt qu'il fut rétabli, on lui donna un maître qui lui apprit à lire et à écrire. Il avait été mis sous la surveillance immédiate de l'intendant, et le baron lui-même s'informait chaque jour de ses progrès. Mon frère était richement vêtu et instruit aux bonnes manières. Il avait au haut de l'hôtel une jolie petite chambre qu'on avait décorée pour lui, et quelquefois les dimanches j'endossais mon habit de fête, je me faisais beau et je me glissais dans la cour de l'hôtel. Puis je prenais mes sabots à la main, je mettais mon bonnet sous mon bras et je montais voir Guillaume, sans que personne le sût, car le baron ne me pardonnait pas ma fierté.

» Guillaume n'avait donc aucun travail à occuper ses mains; on l'élevait comme le véritable fils d'un bourgeois, et dix ans s'écoulèrent sans que la bienveillance du protecteur se fût démentie. Mon frère était devenu un beau jeune homme gai, spirituel, instruit. On n'avait pas songé à le pourvoir d'un état, mais cela ne l'inquiétait pas; le baron lui avait promis de prendre soin de lui, et il avait confiance dans la parole de son cher bienfaiteur. Aussi il allait dans les bals, dans les fêtes et passait joyeusement la vie avec l'argent qu'on lui donnait pour ses plaisirs.

» Cependant j'avais grandi aussi, moi; mais mon sort était toujours le même j'étais resté ignorant et pauvre comme autrefois. Mon métier de ramoneur étant au dessous de mon âge et de mes forces, je m'étais fait commissionnaire au coin des rues. Ce n'était pas que Guillaume ne m'eût souvent offert de l'argent, mais je ne voulais rien accepter pour moi, et j'envoyais le peu qu'il me donnait à notre famille. Il m'avait aussi proposé différentes places dans les maisons qu'il fréquentait; mais comme ces places tenaient toutes plus ou moins à la domesticité, je trouvais plus d'honneur et d'indépendance dans le métier que j'exerçais, tout misérable qu'il était.

» A cette époque je reçus du pays une lettre qui nous annonçait la mort de notre père. Ma mère restait seule et sans secours, et elle nous rappelait près d'elle pour être les soutiens de sa vieillesse. J'allai à l'hôtel de V... trouver mon frère dans sa petite chambre, je lui présentai la lettre que je m'étais fait lire par un camarade. Guillaume avait passé la nuit au bal et il était encore au lit, fatigué du plaisir.

» Après avoir pris connaissance de la lettre fatale, il la laissa tomber et dit douloureusement en se couvrant les yeux :

— Le père est donc mort, Gaëtan?

— Et notre mère nous appelle, répliquai-je en pleurant aussi.

— Tu vas retourner dans la montagne! ajouta-t-il précipitamment.

» Je compris à ce mot ce que j'avais deviné depuis long-temps, que ma présence gênait Guillaume. Quoiqu'il eût un chagrin réel de la perte que nous venions de faire, je vis pour lui une consolation dans cette pensée qu'il n'aurait plus près de lui un frère dont il rougissait.

— Je partirai demain, lui dis-je tristement.

— Déjà! fit-il avec une joie secrète.

» Nous gardâmes un moment le silence. Puis je repris :

— Que dirai-je à notre mère, Guillaume?

— Tu lui diras que je l'aime toujours et que je retournerai au pays quand je serai riche et puissant.

— Crois-tu que nous t'aimerions moins si tu y revenais pauvre et malheureux!

» Il me tendit la main, la serra avec force et me dit :

— Frère, il faut que je reste ici. La vie de la montagne ne pourrait plus me convenir; je suis habitué à l'aisance, au bien être, à l'oisiveté; d'ailleurs je suis attaché au baron par les liens de la reconnaissance.

» Cette dernière raison me parut bonne, j'embrassai Guillaume et je lui dis adieu.

— Attends, me dit-il, je veux envoyer quelque cadeau à notre mère.

» Il fouilla dans une armoire, mais alors il se souvint que la veille il avait perdu tout son argent au jeu; il me regarda d'un air consterné.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je; depuis dix ans je travaille pour amasser de quoi faire passer à notre mère ses derniers jours avec tranquillité. Je lui apporte mon petit trésor; d'ailleurs j'ai des bras vigoureux et je serai près d'elle.

» Nous nous embrassâmes et je partis. Depuis ce temps je n'ai jamais entendu parler de Guillaume. »

Gaëtan s'arrêta comme épuisé par ces souvenirs. Tous les assistans gardaient le silence par égard pour sa douleur. Le docteur seul, qui l'avait écouté avec une profonde attention, lui demanda avec intérêt :

— Quoi, vous n'avez pas même su ce qu'était devenu le baron de V..., le protecteur de votre frère?

— Le baron est mort deux ans après mon départ de Paris, reprit Carlotto; c'est là tout ce que j'ai appris. Pour moi, de retour ici, j'ai tâché de rendre notre mère aussi heureuse que possible. J'ai bâti cette maison pour elle; j'ai travaillé avec courage, et quand elle est morte, il y a quelques mois, elle m'a béni. Mais je n'ai jamais pu oublier mon frère, qui m'a oublié. Malgré son orgueil, je sais que son cœur était bon et je l'aime toujours. Aussi, quand des enfans partent pour Paris comme ceux-ci, je les réunis autour de moi et je leur dis, comme je vous le dis mes enfans : Si vous voulez faire une bonne œuvre, si vous voulez reconnaître les services que vous a rendus le marmottier, ; informez-vous de mon frère dont je vous donnerai le nom et l'adresse; sachez ce qu'il est, ce qu'il fait et où il demeure, et celui qui m'aura donné des nouvelles de Guillaume n'aura pas obligé un ingrat : son père et sa mère ne manqueront jamais de pain tant que je vivrai. Tout ce que je possède, mon temps, le travail de toute ma vie, appartiendront à celui qui me rapportera des nouvelles de Guillaume.

— Gaëtan, Gaëtan, nous vous en rapporterons! dirent tous les enfans avec enthousiasme.

— Vous serez donc plus heureux que ceux qui vous ont précédés! » reprit le guide avec tristesse.

Le docteur, qui était resté pensif, s'approcha de Carlotto et lui dit avec encouragement :

— Il n'est pas étonnant, Carlotto, que ceux que tu as chargés de ta commission n'aient pas réussi à te procurer les renseignemens que tu désires si vivement. Obscurs, sans crédit, ignorant pour la plupart nos lois et nos usages, il a dû leur être difficile d'approfondir les affaires d'une grande famille parisienne; mais moi peut-être je pourrai te servir plus efficacement. J'ai entendu vaguement parler du baron de V..., et d'ici à peu de jours je compte écrire à Paris, d'où je recevrai sans doute des nouvelles importantes pour toi.

Gaëtan secoua la tête.

— Beaucoup de voyageurs à qui j'ai conté mes chagrins m'ont fait les mêmes promesses, répondit-il.

— Eh bien, tu verras que je serai plus heureux et surtout plus zélé. Cependant il faut savoir quelles suppositions tu fais sur le sort de ton frères...

— Oh! il est heureux, sans doute, s'écria Carlotto: le baron a dû laisser quelque fortune en mourant; et Guillaume, s'abandonnant à ses goût, ne se sera pas souvenu de sa promesse. Oh! oui, sans doute, il est riche, brillant, honoré...

Quelques coups frappés discrètement à la porte de la cabane lui coupèrent la parole. Un des assistans ouvrit, et un étranger, dont l'obscurité du dehors ne permettait pas de distinguer les traits, parut sur le seuil.

—Est-ce ici que demeure Gaëtan Carlotto, le guide au mont Cénis? demanda-t-il d'une voix faible et traînante.

—C'est moi, dit Gaëtan en se redressant; que me veut-on?

— Donnez l'hospitalité à un voyageur fatigué, reprit l'étranger, et vous aurez des nouvelles de votre frère Guillaume.

Gaëtan poussa un cri de joie et s'élança vers la porte, repoussant et foulant tout ce qui se trouvait sur son passage. Il prit l'étranger dans ses bras et le porta plutôt qu'il ne l'entraîna vers la partie éclairée de la cabane.

III.

La taille de l'étranger était haute et droite, mais frêle, efflanquée, sans vigueur et sans solidité. Ses vêtemens, qui rappelaient ceux de la classe moyenne en France, étaient déchirés en plusieurs endroits autant par le long usage que par les fatigues de la route que l'hôte de Gaëtan avait dû

faire. Sa figure avait dû être belle et régulière ; mais, quoique le voyageur parût à peine avoir quarante ans, elle était déjà flétrie, sans caractère et sans expression. Ses formes grêles, son apparence chétive, son regard terne contrastaient avec la physionomie brune et rude, les membres robustes, le regard de feu de Gaëtan ; et cependant il y avait dans ces deux hommes, si différens par leur extérieur actuel, je ne sais quelle communauté d'origine qui frappait du premier coup d'œil. Tous les deux appartenaient évidemment à un même type qui chez l'un s'était conservé sans altération, saillant, fortement accusé, qui chez l'autre avait été lentement effacé par une action étrangère. Il y avait sans doute aussi autre chose entre eux qu'une ressemblance éloignée, une similitude vague de constitution, car lorsque Gaëtan eut examiné le voyageur à la lueur de lampe, il se mit à trembler comme la feuille agitée par le vent.

— Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Qu'importe mon nom si je suis pauvre et si je demande l'hospitalité.

— Tu es mon frère Guillaume ! s'écria Gaëtan en se jetant dans se bras.

— Guillaume ! répéta la foule ébahie.

— Guillaume ! pensa le docteur en examinant le nouveau-venu ; j'ai vu cette figure-là quelque part.

Il appuya la main sur son front comme pour concentrer ses souvenirs. Les deux Carlotto s'embrassaient, pleuraient et ne pouvaient parler. Gaëtan, le premier, sembla faire un effort pour s'arracher des bras qui l'étreignaient, et dit à ses hôtes en leur montrant par un geste enthousiaste le frère qu'il venait de retrouver.

— Le voilà, mes amis, le voilà celui dont je vous ai parlé si souvent le soir auprès du foyer, celui dont je prononçais le nom comme celui d'un saint au moment de mes plus grands périls, celui que j'appelais comme un ange gardien auprès du lit de mort de notre mère. Il vient enfin après s'être long-temps fait attendre ; mais il ne me quittera plus !

Guillaume répondit de sa voix faible et brisée :

— Non, je ne te quitterai plus, Gaëtan, s'il y a une place dans ta cabane pour un homme sans asile, s'il y a du travail dans le voisinage pour un malheureux qui veut vivre du travail de ses mains.

Gaëtan jeta un regard rapide sur l'équipage misérable de Guillaume.

— Frère, dit-il, la fortune a donc changé pour toi ?

Guillaume laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec une sorte de confusion.

— Ecoute, reprit Gaëtan d'un ton rude, cette cabane que j'ai bâtie moi-même, il y a quelque vingt ans, pour servir d'asile à notre mère, nous la partagerons. Cette peau d'ours que j'ai enlevée moi-même à l'animal après l'avoir abattu d'un coup de carabine, et qui me sert de lit depuis vingt ans, te servira de lit. Voici le pain sur cette planche, mes économies sont dans ce coffre ; tout est à toi.

Les deux frères confondirent leurs larmes dans un nouvel embrassement, puis le guide se tourna vers les montagnards, spectateurs bienveillans mais silencieux de cette scène touchante, et il leur dit en leur faisant signe de la main pour les congédier :

— Adieu, mes amis, adieu, nous nous reverrons ; et vous, *piccoli*, ajouta t-il joyeusement en se tournant vers les enfans, la commission que je vous donnais est maintenant inutile. Voilà ce Guillaume que j'ai tant cherché ; partez, mes enfans, et revenez comme lui.

— Revenez plus heureux que lui ! soupira Guillaume.

Un moment après, les Savoyards étaient tous sortis de la cabane, et les deux frères croyaient déjà pouvoir se livrer sans témoins à leurs épanchemens, quand le docteur, qui était resté spectateur paisible et réfléchi de cette reconnaissance, se leva du coin obscur où il s'était retiré et s'approcha de Gaëtan, tout surpris de cette brusque apparition.

— Eh bien ! mon guide, lui dit-il d'un ton embarrassé, le voilà donc retrouvé ce frère tant chéri ; mais je ne sais, en vérité, si l'on doit t'en féliciter.

— Pourquoi cela, monsieur ? dit Guillaume en relevant vivement la tête avec étonnement.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? demanda le docteur à voix basse.

Guillaume sembla frappé d'un souvenir ; il pâlit tout à coup.

— Le docteur D... ! s'écria-t-il involontairement.

— Vous, au moment où nous nous sommes vus, vous vous appeliez...

— Charlot, se hâta d'ajouter Guillaume : c'était le nom qu'on m'avait donné chez le baron de V... comme traduction de celui de Carlotto.

Le botaniste fit un mouvement de tête, comme pour indiquer que ce n'était pas ce nom-là qu'il avait entendu prononcer.

— Vous le connaissiez donc ! s'écria Gaëtan à son tour en examinant l'embarras de l'un et l'effroi de l'autre des interlocuteurs. Mais au nom du ciel ! où l'avez-vous vu, dans quel circonstance, à quelle époque ?

— Mais dans le monde, à Paris, au temps de mon opulence, dit Guillaume avec volubilité.

Le docteur sembla sur le point de faire un aveu qui était venu plusieurs fois sur ses lèvres ; mais il rencontra un regard de Guillaume si fier, si menaçant, qu'il refoula dans son cœur le secret qui voulait en sortir.

— Gaëtan, dit-il avec précipitation, il faut que je rejoigne ces braves gens qui retournent à Lans-le-Bourg. Demain, tu le sais, je traverserai le mont Cenis pour me rendre à Turin, dont je ne reviendrai que dans quinze jours ; j'aurai encore besoin de tes services. Ainsi donc, demain matin au jour je t'attendrai à l'hôtel du Lion-d'Or, et tout en marchant nous parlerons de choses importantes.

— De choses importantes, répéta le guide tout pensif.

Le botaniste jeta un nouveau coup d'œil sur Guillaume, dont le front était plissé par quelque sentiment énergique.

— Eh oui, reprit-il en riant d'un rire forcé, ne faut-il pas que tu me dises où je pourrai trouver l'*erigeron uniflorum*, la *potentilla nivea*, et surtout cette scélérate de *gentiana minima* que je commence à croire introuvable !

Il sortit et rejoignit bientôt les montagnards, qui avaient déjà pris la route du village.

Après son départ, les deux frères gardèrent un silence pénible. Guillaume paraissait avoir de la peine à se remettre du trouble que la présence inattendue du docteur D .. avait jeté dans son esprit. Gaëtan était profondément absorbé par les mystérieuses paroles échangées entre son frère et le voyageur. Cependant, plus maître de lui, il cacha sa préoccupation, s'assit à côté de son frère, et lui dit avec tristesse :

— Frère, tu ne m'as pas conté comment il se fait que toi qui avais de si belles espérances de fortune, de l'instruction, des protecteurs, tout ce qu'il faut pour réussir, tu reviennes à ton pays pauvre et obscur comme tu en es parti.

— Et toi, Gaëtan, tu ne m'as pas encore parlé de notre mère.

— Elle est morte doucement dans mes bras et sans maudire personne.

— Pauvre mère ! dit Guillaume en portant la main à ses yeux pour essuyer une larme. Gaëtan, reprit-il au bout d'un moment, tu n'as connu que le beau côté de mon histoire. Cette éducation qu'on m'a donnée et qui t'a ébloui a bien pu faire de-moi plus qu'un petit Savoyard coureur de rues, mais elle était impuissante pour me donner un rang honorable dans la société. Cette fortune dont j'avais les dehors brillans n'avait rien de fixe et de durable. Aussi quand le baron en mourant ne m'a laissé qu'un legs d'une somme très modique, croyant avoir assez fait pour moi par cela seul qu'il m'avait élevé, je me suis trouvé sans moyens d'existence, avec l'habitude de l'oisiveté et des besoins de luxe et des goûts de dépense. Tous les bienfaits que j'avais reçus se sont tournés contre moi, et j'ai eu de longues et cruelles épreuves à traverser.

— Il fallait revenir près de nous, frère.

— Tu connais mon orgueil, Gaëtan ! j'aimai mieux traîner ma misère loin de vous, au milieu d'une foule indifférente, que de donner à mes compatriotes le spectacle d'un homme élevé pour le monde et la fortune, et réduit à vivre du travail de ses mains. Après avoir dissipé ce que je devais à la générosité du baron, me trouvant sans amis, sans protecteurs, repoussé par la famille même de mon bienfaiteur, qui me reprochait les bienfaits dont j'avais été comblé par lui, je commençai à tomber de chute en chute jusqu'aux derniers rangs dont j'étais parti. Cette civilisation qui m'avait pris quand j'étais enfant montagnard, simple, joyeux, plein de force et de courage, m'a rejeté enfin à la montagne, énervé, épuisé, déshonoré !

— Déshonoré ! que veux-tu dire, frère ?

— Gaëtan, pendant que tu faisais de beaux rêves sur la haute position de ton frère, moi j'étais laquais. C'est là qu'avait abouti cette éducation bâtarde, cette opulence trompeuse qui m'avait ébloui.

Et il répéta en jetant un regard oblique et rapide sur Gaëtan :

— J'ai été laquais.

— Laquais ! répéta Gaëtan en se levant vivement, c'est une honte pour un montagnard. Mais, frère, il n'y a que le crime qui déshonore.

Guillaume garda un morne silence. Le guide se rapprocha et lui dit avec un sourire de satisfaction profonde :

— Je comprends tout ; c'était cela que voulait te reprocher le docteur quand il disait d'un ton méprisant qu'il t'avait connu dans d'autres temps et sous un autre nom. Frère, pardonne-moi ; ce médecin des prisons m'avait donné des soupçons dont je rougis. Oh ! non, un montagnard de la Savoie qui se serait perverti en France, n'oserait pas, ne voudrait pas revenir dans son pays natal pour faire honte à sa famille, pour se vois renier de ses fidèles et simples compatriotes ! Guillaume, pardonne-moi ma mauvaise pensée !

Guillaume détourna la tête et dit avec un accent d'inexprimable angoisse :

— Oh ! Gaëtan, Gaëtan, tu as été bien heureux toi qui n'as eu à souffrir que la faim, le froid et la misère !

IV.

Le lendemain matin, au lever du jour, on faisait des préparatifs de départ dans l'auberge du Lion-d'Or, à Lans-le-Bourg. C'était le moment favorable pour commencer la longue et fatigante ascension du mont Cenis. Le soleil, en se levant, faisait étinceler les uns après les autres les pics de neige et les glaciers de la chaîne des Alpes. Une brise piquante et âpre chassait du fond des gorges les brouillards qui s'y étaient assemblés pendant la nuit ; les cornets des pâtres appelaient les troupeaux aux pâturages ; des coups de fusil rares et lointains, répercutés par les échos, indiquaient que les chasseurs de chamois étaient déjà à l'affût, et les postillons et conducteurs annonçaient joyeusement aux voyageurs réunis autour d'eux que la traversée serait heureuse, parce que le mont Cenis n'avait pas à son sommet cette enveloppe de vapeurs blanches qui présage

la tourmente pour la journée et que les Savoyards appellent le *chapeau* de la montagne.

Le docteur D..., en habit de voyage, une casquette fourrée d'astracan frileusement enfoncée sur sa tête, regardait en ce moment d'une fenêtre le spectacle animé que présentait la cour de l'hôtel. Deux ou trois chaises de poste étaient près de partir, et le claquement des fouets, les hennissemens des chevaux, les cris des voyageurs, des postillons et des guides, formaient un bruyant tumulte bien capable d'exciter l'attention. Les regards du docteur se portaient plus particulièrement sur un petit mulet au pied sûr, à l'œil éveillé, sur le dos duquel un domestique de la maison était occupé à attacher solidement quelques bagages, et on eût compris facilement la cause de cet intérêt du voyageur en remarquant que la charge du vigoureux animal se composait presque uniquement de planchettes légères de l'intervalle desquelles sortaient les extrémités d'une prodigieuse quantité de plantes à demi desséchées. Le botaniste surveillait l'emballement de ses herbiers, l'avare veillait sur son trésor.

Cependant le docteur avait donné déjà plusieurs signes d'impatience, soit en frappant du pied le parquet de sa chambre, soit en s'approchant et en s'éloignant aussitôt de la fenêtre. Plusieurs fois, en le voyant paraître à son observatoire, de pauvres gens couverts de haillons qui encombraient la cour de l'hôtel, attendant que quelqu'un voulût bien les prendre pour guides, lui avaient dit poliment en ôtant leurs bonnets :

— Avez-vous besoin de nos services, monsieur le voyageur ?

Mais le docteur n'avait répondu que par quelques interjections brusques en signe de refus, et d'autres montagnards avaient dit aux premiers avec colère :

—Taisez-vous donc, vous autres ; ne reconnaissez-vous pas le voyageur de M. Gaëtan ?

Tous s'étaient éloignés à ce nom vénéré, comme indignes de remplacer celui qui était attendu.

Cependant monsieur Gaëtan, comme on appelait Carlotto, ne paraissait pas encore. Depuis long-temps les enfans qui partaient pour la France et auxquels Gaëtan avait dû faire la conduite étaient passés avec leurs pères silencieux et leurs mères éplorées ; les chaises de poste étaient parties successivement ; le petit mulet s'agitait dans la cour avec sa charge, aspirant à pleins naseaux l'air parfumé qui arrivait des montagnes et tourmentant l'anneau de fer auquel il était attaché. Tout était prêt pour le départ ; la note de l'hôte avait été acquittée, le bon docteur avait bu son petit verre de rhum et pris en main son bâton de voyage, mais le guide ne se montrait pas encore.

—Où diable peut-il être ? disait le docteur avec colère en se promenant dans sa chambre et en ramenant ses oreillettes d'astracan jusque sous son menton pour se garantir de la fraîcheur du matin ; jamais jusqu'ici il ne m'a fait éprouver un retard ! C'est ce frère sans doute qui le retient, ce mauvais garnement de frère qu'il ne connaît pas, mais que je lui ferai connaître, moi, quoique peut-être ce soit mal d'enlever à un brave homme la plus chère illusion de sa vie...

— Bonjour, monsieur le docteur, dit en ce moment quelqu'un qui entrait.

Le docteur se retourna vivement et aperçut Guillaume Carlotto couvert du manteau que Gaëtan portait d'ordinaire dans ses courses.

— Ah ! c'est toi, *le Piémontais*, dit le docteur, d'un ton familièrement méprisant ; où est ton frère ?

— Monsieur le docteur, j'ai prié mon frère d'aller avant le jour à Termignon pour chercher un petit bagage que j'avais laissé hier dans une auberge parce que je ne pouvais payer ma dépense ; ce paquet contient mes papiers, mes effets...

— Dis plutôt, s'écria le docteur avec un éclat de colère, que tu as choisi ce prétexte pour empêcher mon guide de se trouver avec moi, parce que je dois lui dire où je t'ai connu, ce que tu étais, ce que tu avais fait...

— Au nom de Dieu, parlez plus bas ! murmura Guillaume en tombant à ses genoux.

— Ah ! tu as cru par cette ruse pouvoir cacher ton ignoble secret ? reprit le docteur avec mépris ; tu t'es trompé, vois-tu. Il est bon que l'on soit ici en garde contre toi, il faut que l'on sache qu'après avoir été laquais, vagabond, tu as passé dix ans en prison, où je t'ai soigné dans plusieurs maladies Il faut que ton simple et honnête homme de frère sache combien a été salie cette main que tu lui as tendue et qu'il a pressée ; je me croirais coupable si je ne prévenais par mes aveux quelque nouveau crime de ta part ; les voleurs, m'a-t-on dit, ne sont pas bien venus chez les Savoyards.

Guillaume resta un moment comme écrasé sous le poids de ces reproches et de ces menaces ; puis, toujours agenouillé, il redressa sa taille maigre et osseuse et tendit ses mains jointes vers le docteur en lui disant d'une voix sourde et saccadée.

— Ne soyez pas trop sévère pour moi, monsieur le docteur ; il y a de la fatalité dans mon histoire. On m'a dit que vous en saviez une partie ; vous savez donc que mes fautes ne doivent pas être imputées à moi seul. J'étais né bon, comme mon frère ; si j'étais resté dans la montagne je serais peut-être ce qu'il est aujourd'hui ; mais une éducation avortée n'a développé en moi que les mauvais instincts ; on n'a rien fait pour moi, on m'a donné d'impérieux besoins qui ne pouvaient être satisfaits. La lutte a été longue, monsieur, entre la misère et le crime ; j'ai souffert long-temps, mais j'ai été vaincu. Aujourd'hui j'ai dit adieu à cette civilisation égoïste et avare qui m'a perverti ; j'ai voulu jeter un voile sur le passé et recommencer ma vie. Je reviens au village où je suis né pour me purifier par le travail, par les saintes affections de famille, par le remords. Monsieur le docteur, que le mépris ne vienne pas m'arrêter dans ces bonnes résolutions ; gardez mon secret, je vous en supplie. Songez au désespoir de mon frère, à la colère de tous ces pauvres gens, qui m'accuseront d'avoir souillé leur antique réputation de probité. Ayez pitié de mon frère, de moi-même, ce sera une bonne action.

Le docteur était un de ces hommes à principes rigoureux qui ne reculent jamais devant ce qu'ils croient être l'accomplissement d'un devoir. Il était ému, mais il ne voulait rien laisser paraître de son émotion. Il reprit donc avec un accent de dureté :

— Et qui m'assure que ton repentir est sincère ? Ne sais-je pas qu'avec notre excellent et philanthropique système, on sort de nos prisons plus corrompu encore qu'on n'y est entré ! Quelle garantie aurai-je de ton repentir ?

— Oh ! croyez-en les larmes que vous m'avez vu répandre hier à la vue de mon frère, s'écria Guillaume avec entraînement, croyez-en l'émotion que j'ai éprouvée en me retrouvant au milieu de ces gens probes et laborieux dont le souvenir ne s'est jamais effacé de mon cœur. Oh ! je le sens, la vue de cette misère si courageusement et si noblement supportée me donnera de l'ardeur au bien, comme la vue des vices de la civilisation m'avait poussé au vice. Je vous en supplie, laissez-moi essayer de cette existence humble et obscure où j'oublierai ce que j'ai été pour devenir ce que j'aurais dû être toujours !

— Il est bien tard pour changer de vie, dit le docteur avec un air de doute, et d'ailleurs, à supposer que je te garde le secret, les papiers que tu devras présenter aux autorités de ce pays...

— J'y ai pourvu, dit Guillaume à voix basse.

— Que veux-tu dire ?

— Un crime pousse à un autre crime ; tout mon avenir maintenant est dans l'amitié de mon frère et dans l'estime de mes compatriotes. Je perdais tout cela en montrant un passeport qui attestait mon infamie. Depuis que j'ai passé la frontière je montre de faux papiers que m'a procurés un ancien compagnon d'infortune...

— Et tu crois que je te garderai un semblable secret ?

Guillaume se leva et se dressa de toute sa hauteur devant son impitoyable interlocuteur.

— Pourquoi pas ? dit-il d'une voix sombre.

L'honnête bourgeois laissa tomber sa tabatière d'écaille qu'il tenait en ce moment. L'accent de Guillaume l'avait épouvanté. La prière l'avait trouvé impassible. Il recula devant la menace.

— Ecoute, lui dit-il avec une tranquillité affectée, je ne veux pas te pousser au désespoir. Tu le sais, je pars à l'instant pour Turin ; dans quinze jours je serai de retour ici : c'est tout le temps nécessaire pour recevoir une réponse à la lettre que je vais écrire à Paris. Si les renseignemens que je recueillerai sur toi sont en ta faveur, je te promets le silence, sinon...

Une sueur froide passa sur le front livide de Guillaume. Cependant il comprit son avantage sur le botaniste, et il reprit avec une fermeté menaçante :

— Il me faut votre silence dans tous les cas !

— Misérable ! s'écria le docteur.

— Qui insulte mon frère ? dit une voix grave et sonore derrière eux.

Les deux interlocuteurs se retournèrent vivement, et ils aperçurent Gaëtan les pieds poudreux et le visage tout en sueur comme s'il venait de faire une longue course. Il tenait à la main un petit paquet qu'il laissa tomber en s'approchant de Guillaume.

— Frère, lui dit-il d'un ton brusque en le regardant en face, est-ce l'usage dans les villes où tu as vécu de se laisser dire par de plus riches ou de plus puissans de semblables injures sans y répondre ?

Guillaume resta impassible.

— Si vous saviez... dit le docteur.

— Silence ! reprit Gaëtan ; eh bien, quand mon frère aurait été réduit par la misère à servir un maître, quand il se serait dégradé à prendre une livrée pour avoir du pain, est-ce à vous qu'il doit compte de son humiliation ?

Le docteur secoua la tête comme pour faire entendre que la domesticité n'était pas une dégradation à ses yeux, et il allait peut-être laisser échapper encore son secret quand un geste vif et énergique de Guillaume vint lui rendre toutes ses terreurs.

— Ce sont ses affaires ! dit-il en se préparant à partir.

Gaëtan alla ramasser le paquet et le présenta à Guillaume.

— Je suis venu en toute hâte de Termignon pour tenir ma promesse à ce voyageur Voici tes effets, ce soir nous nous reverrons.

Puis il ajouta en se tournant vers le savant :

— Je vous attends.

Le docteur prit son bâton de voyage et le suivit.

— Je vous accompagnerai, dit Guillaume.

— Frère, tu étais si fatigué ce matin que tu ne pouvais, disais-tu, faire un pas hors de notre cabane.

— Gaëtan, je veux voir encore les paysages si beaux que nous avons parcourus ensemble dans notre enfance.

— La vie est longue, et tu dois la passer désormais tout entière dans la montagne. Va, mon frère, va te reposer.

— Gaëtan, je voulais, après une si longue absence, me retrouver le plus long-temps possible auprès de toi,

— Hypocrite! murmura le docteur.

Mais Gaëtan serra vivement la main de son frère en lui disant :

— A ce soir.

En descendant l'escalier qui conduisait à la cour, Guillaume trouva une seconde pour glisser à l'oreille du docteur sans être entendu par le guide :

— Un homme sans ressource et sans espérance peut tout pour se venger.

Le voyageur tressaillit sans le regarder et se rapprocha de Gaëtan. Bientôt ils se mirent en route, précédés par le petit mulet qui avait pris seul et gaillardement le chemin de la montagne en faisant sonner les grelots suspendus à son cou. Guillaume les accompagna jusqu'à la cabane qu'il devait habiter avec son frère. Quand ils furent arrivés devant la porte, Gaëtan le congédia de nouveau par un signe amical; le docteur parut très occupé à examiner un morceau de granit qu'il ramassa sur le chemin afin de ne pas rencontrer le dernier regard de Guillaume, et les deux voyageurs continuèrent à s'avancer dans la montagne.

Mais Guillaume, au lieu de rentrer sur-le-champ dans la cabane, se mit à les suivre des yeux avec anxiété. Gaëtan semblait absorbé par ses réflexions et marchait quelques pas en avant du docteur, qui ne semblait occupé de son côté qu'à herboriser le long de la grande route. Cependant, malgré cette inattention apparente, Guillaume remarqua qu'un rayon lumineux reflété par le soleil sur les lunettes du savant jaillit plusieurs fois dans la direction où il s'était arrêté, et il conclut de là qu'on le regardait. Gaëtan se retourna aussi plusieurs fois pour lui faire des signes d'amitié.

Guillaume comprit que, bien qu'il fût éloigné de ces deux personnes, sa présence n'en devait pas moins avoir une sorte d'influence magnétique sur les idées de l'un et de l'autre; sa vue serait pour l'un une menace, tandis qu'elle serait pour l'autre un préservatif contre la funeste révélation qu'il redoutait. Il grimpa donc péniblement sur le rocher qui la veille avait servi d'observatoire à Janvier, et de là il put apercevoir une bonne partie de la montagne sur laquelle la route s'élevait en serpentant. Les voyageurs qu'il avait perdus de vue un moment, se montrèrent de nouveau à une rampe; ils étaient toujours à la même distance l'un de l'autre et ne semblaient pas disposés à se rapprocher. Enfin ils devinrent comme des points noirs dans l'éloignement, et ils disparurent tout à fait derrière un rideau de sapins. Alors Guillaume se laissa aller sur quelques touffes de gazon qui croissaient autour de lui, et dit en appuyant sa tête brûlante sur sa main meurtrie par son ascension précipitée :

— Il a eu peur; j'ai quinze jours à moi.

Le soir, quand Gaëtan épuisé de fatigue revint à la cabane, il trouva son frère assis près de la table sur laquelle il avait disposé le pain, l'eau et le morceau de chamois qui devaient composer tout le repas, car on ne buvait de vin qu'aux grandes fêtes ou dans les occasions solennelles comme celle de la veille. Gaëtan après avoir touché la main de son frère s'assit sur l'escabeau qui lui était réservé et se mit à manger en silence. Guillaume ne mangeait pas, il observait à la dérobée la figure froide et impassible de son frère.

— Eh bien! ce voyageur! dit-il enfin.

— Il est à l'hospice du mont Cénis! lui fut-il tranquillement répondu.

— Il ne t'a rien dit?

— Rien.

Il y eut là un nouveau silence. Gaëtan remarqua enfin que son frère n'avait pas touché à ce qu'il avait devant lui.

— Tu ne manges pas? lui dit-il; n'est-ce pas que ce pain est bien dur et bien noir, cette eau est bien crue et bien froide, ce repas bien pauvre et bien frugal? Comment pourras-tu supporter une semblable nourriture, toi habitué aux mets savoureux, aux boissons fortifiantes? et quand on songe, comme me le disait ce Français que je viens de quitter, que ceux qui ont commis des crimes en France sont mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés que nous.

L'autre frémit et son regard sembla aller chercher la pensée du chasseur jusqu'au fond de l'ame. Aucun sentiment ne se trahit sur la figure Gaëtan, qui reprit avec indifférence en avalant une gorgée d'eau froide dans sa coupe de bois :

— Ainsi que tu le disais hier, heureux ceux qui n'ont à souffrir que de la faim, du froid et de la misère!

— Il sait tout! pensa Guillaume; comment ne m'a-t-il pas encore tué ou chassé de cette chaumière où ma mère est morte?

V.

Guillaume Carlotto, comme on a pu le voir, n'était pas radicalement mauvais. A l'époque de son retour chez son frère, ses malheurs, ses disgrâces, ses crimes même lui avaient fait reconnaître tout le vide de cette ambition, qui, aidée par le hasard, l'avait entraîné si loin. La subjection de ses généreux instincts aux vices qui s'étaient développés en lui tenait surtout au milieu dans lequel il s'était trouvé placé. A Paris, dans une vie d'oisiveté, de luxe et d'opulence, le Savoyard perverti avait pu contracter de ces habitudes pour la satisfaction desquelles on commet à la dernière extrémité des actions mauvaises; mais à Lans-le-Bourg, dans les gorges du Cénis, au milieu de ses souvenirs d'enfance, de ces montagnards pauvres, ignorans, demi-nus, à côté de ce frère, si simple et si grand à la fois, dans ce monde nouveau, où l'on avait si peu et où ce peu suffisait encore, une révolution devait s'opérer dans ses idées et dans sa conduite. Il ne fallait donc pas désespérer de lui si un jour, dans le moment où sa nature primitive, droite et énergique livrerait bataille à ses goûts d'oisiveté, d'orgueil et de luxe, quelque terrible et brutale révélation ne venait pas le rejeter violemment dans cette vie coupable dont il voulait sortir.

C'était sans doute l'idée de la possibilité d'une telle conversion qui avait fait garder le silence à Gaëtan sur l'aveu que lui avait fait le docteur, si toutefois le docteur lui avait fait quelque aveu, car dans ses conversations brèves avec son frère il n'avait jamais prononcé un mot assez direct et assez clair pour confirmer positivement les soupçons de Guillaume. Quoi qu'il en soit, les manières de Gaëtan à l'égard du nouveau venu étaient convenables, simples, affectueuses, quoiqu'on eût pu y découvrir une réserve secrète, et le chasseur de marmottes semblait faire tous ses efforts pour plaire à son frère, pour lui épargner une fatigue, pour lui procurer un plaisir. Jamais d'aigreur dans ses paroles, rien qui fît allusion à un passé funeste. Guillaume lui tenait compte de cette discrétion; chacun semblait avoir son secret à part qu'il n'était pas disposé à communiquer à l'autre, et par un consentement tacite ils ne se questionnaient jamais sur leurs espérances ou leurs craintes. Cependant il était visible que tous les deux voyaient approcher avec un vif intérêt le jour prescrit pour le retour du docteur. Guillaume devenait de plus en plus sombre, abattu, maladif; Gaëtan était aussi plus mystérieux, plus agité, plus observateur.

Les deux Carlotto passèrent ainsi les premiers jours de leur réunion. Guillaume n'avait pas encore positivement choisi le genre d'occupation qui lui serait le plus convenable. Son frère l'avait engagé à attendre encore quelque temps afin qu'il se fût un peu fortifié à l'air vif des Alpes et que ses membres débiles fussent plus endurcis à la fatigue. Cependant il suivait Gaëtan dans ses excursions, et comme le tir au fusil avait été un des points principaux de son éducation incomplète, il chargeait d'ordinaire son épaule de la carabine et essayait de surprendre les chamois qui paissaient tranquillement dans les rochers, tandis que son frère s'occupait à tendre ses trappes auprès des tanières des marmottes.

— A quoi te sert cette arme? disait-il à Guillaume avec un sourire soupçonneux quand il le voyait revenir sans même avoir mis en joue la troupe légère des chèvres sauvages.

— A exercer mes forces! répondait Guillaume avec un calme affecté.

Puis tous les deux se regardaient sans rien dire, et Guillaume finissait par baisser les yeux.

Cependant les quinze jours fixés par le voyageur étaient passés, et il n'était pas encore revenu. Il est vrai qu'on était au commencement de novembre et que l'hiver vient vite au mont Cénis; c'étaient chaque jour des neiges, des tourmentes, des avalanches dans la montagne; le passage devenait de jour en jour plus difficile.

— Il aura pris le chemin du Simplon, disait le guide tout pensif; il m'avait pourtant bien promis de revenir de ce côté.

— Il ne reviendra pas! murmurait Guillaume, dont la joie se montrait malgré lui sur son visage.

De ce moment, il sembla qu'une barrière invisible qui existait entre les deux frères s'abaissait peu à peu. Ils commencèrent à se regarder moins et à se parler davantage; quelquefois ils se serraient la main et souriaient sans aucun motif apparent. Guillaume, qui dans les premiers jours de son arrivée avait semblé fuir la société des gens du village, s'était rapproché d'eux, et il était parvenu à se concilier rapidement leur affection par sa douceur et son affabilité, après les avoir repoussés au premier aspect par sa taciturnité et son indifférence. A mesure que le temps s'écoulait, la confiance semblait s'augmenter entre les deux Carlotto; leur sommeil dans leur petite cabane au bord de la route était plus paisible, leurs ront étaient plus sereins.

Le vingt-cinquième jour environ après le départ du docteur, un brouillard humide et froid était répandu sur le Cénis. Une neige abondante était tombée pendant la nuit, et un vent tiède et violent qui soufflait par rafales faisait craindre les avalanches. La surface blanche de la montagne et les teintes pâles du brouillard se confondaient si bien que, dans un horizon rapproché, il était impossible de reconnaître la ligne de démarcation entre la terre et le ciel. Un calme profond régnait sur toute l'étendue, excepté quand quelques troupes d'oiseaux noirs et voraces, fouettant l'air épais de leurs ailes humides, poussaient leurs cris rauques et effrayans. Çà et là, au milieu de cette mer phosphorescente de vapeurs qui noyait l'atmosphère, des vapeurs plus épaisses, poussées par le vent, se glissaient en silence comme des fantômes. Tout le tableau était sombre, solennel, menaçant.

Le matin, quand Gaëtan parut sur le seuil de la porte et quand il eut jeté autour de lui son regard exercé :

— Guillaume, dit-il d'un ton joyeux, voilà un bon temps pour la chasse aux marmottes. L'air est doux; elles sortiront aujourd'hui de leur terrier. Cependant, ajouta-t-il d'un ton de connaisseur, il y aura sûrement tempête ou avalanche dans la journée; nous ne nous écarterons pas de la maison.

Il prit le sac de cuir où il enfermait son gibier; Guillaume s'empara de la carabine, tout en riant lui-même de l'inutilité de cette précaution, attendu qu'il ne pouvait approcher les chamois de plus de cinq cents pas; puis, munis de provisions et de leur gourde d'eau-de-vie, ils s'enfoncèrent dans la montagne.

Bientôt ils arrivèrent au versant de la *Ramasse*, où pendant long-temps, de hardis voyageurs, s'abandonnant, au penchant du terrain, dans un fragile traîneau dirigé par un seul homme, parcouraient en quelques mi-

nutes l'espace qui se trouve entre la Grand'Croix, point culminant du Cénis, et Lans-le-Bourg, c'est-à-dire plusieurs lieues perpendiculaires. Cet endroit, près duquel passe la route, était bien connu de Gaëtan par les terriers dont étaient remplis les rochers voisins. A peine les deux frères s'en étaient-ils approchés qu'un sifflement aigu, rapide, se fit entendre à quelque distance.

— Allons, voilà la sentinelle des marmottes qui vient de donner l'alarme, dit Gaëtan en s'arrêtant tout à coup; je savais bien que ce temps-là les ferait sortir, les frileuses! et sûrement je vais trouver dans mes trappes de quoi contenter ce pauvre petit Paolo, qui a tant pleuré en voyant partir les autres. Je n'aime pourtant pas ce brouillard, ajouta-t-il en cherchant à percer du regard la masse de vapeurs qui l'entourait de toutes parts. Je suis sûr qu'il y a au dessus de la Ramasse quelque amas de neige qui pourra nous jouer un mauvais tour. Frère, ne me quitte pas; sûrement d'ici à une heure il y aura une avalanche de ce côté.

— Tu crois, Gaëtan? Mais alors il y a du danger pour les voyageurs qui se trouvent sur la route.

— Oh! par un temps pareil, il n'est pas probable que personne ait osé traverser la montagne, à moins qu'on n'ait consulté aucun de nous autres gens du pays, et les Français seuls sont assez téméraires...

— Eh bien! dit Guillaume, il faut que je commence mon apprentissage de guide. Je vais monter là-bas sur le rocher Rouge, et si je vois quelque danger pour les voyageurs, je leur ferai signe de loin.

Gaëtan fit un signe de tête affirmatif.

— Et d'ailleurs, ajouta Guillaume d'un ton tranquille, je pourrai, à défaut de chamois, tirer quelque lagopède ou quelque gélinotte pour notre souper; tu sais maintenant que je ne suis pas aussi maladroit que tu l'avais cru d'abord.

Gaëtan se contenta de lui montrer le versant couvert de neige dont a cime était cachée dans le nuage, en répétant :

— Veille de ce côté.

Ils se séparèrent; Guillaume descendit rapidement vers le point désigné en préparant sa carabine, et Gaëtan s'enfonça dans le dédale de rochers et de sapins qui s'étendait autour de lui.

— Pauvre Guillaume! murmurait-il, il n'aime guère à s'éloigner de la route, lui : ses pieds ne sont pas encore endurcis aux aspérités du roc et de la glace, il lui faut des chemins frayés! C'est décidément un honnête garçon; et moi qui le croyais capable... Maudit voyageur! ajouta-t-il en frappant du pied le sol glacé, qu'avais-je besoin de ses confidences!

Il se remit à marcher avec rapidité comme pour échapper à quelque pensée pénible, et il arriva bientôt à l'endroit où il avait tendu ses trappes la veille. Deux marmottes sautaient et frétillaient dans les piéges à demi couverts de mousse et de neige.

— Voilà qui est bien, dit-il en regardant sa proie avec satisfaction.

Il tira de son sac deux petites muselières et se prépara à les ajuster à ses captives.

— Deux belles bêtes, ma foi, ajouta-t-il en examinant avec admiration; elles ont déjà leurs fourrures d'hiver. Allons, Paolo sera bien heureux! Il pourra partir dans quelques jours avec la bande des enfans de Termignon qui se rendent aussi à Paris, et dans six mois Paolo rapportera trois ou quatre écus à sa pauvre mère, car il reviendra, lui; il ne restera pas dans la grande ville, il ne sera pas riche et savant, il n'ira pas en prison!

Il s'interrompit de nouveau avec impatience :

— Cette idée ne me quittera donc pas? reprit-il; eh bien, quand Guillaume aurait été en prison? n'a-t-on pas voulu m'y conduire, moi, quand j'étais petit ramoneur à Paris, une nuit que mourant de faim et de froid j'étais tombé près d'une borne sans pouvoir regagner ma demeure? Peut-être en était-il de même de Guillaume; après tout, le docteur n'a pas affirmé positivement que ce fût pour... un crime. Il paraissait avoir peur, le docteur. Il m'a dit qu'à son retour il me donnerait des renseignemens positifs, et il ne revient pas. Il s'est donc trompé; sûrement il s'est trompé.

En achevant ce monologue, il se pencha vers les piéges et il se mit à museler les deux marmottes qui résistaient de tout leur pouvoir. Gaëtan était encore occupé de ce soin quand un bruit sourd et lointain se fit entendre comme le grondement du tonnerre. Le guide tressaillit, laissa tomber ses deux captives et se blottit avec rapidité sous une roche avancée.

On ne pouvait encore rien distinguer à travers le brouillard, mais la montagne tremblait sous des coups répétés comme une immense enclume sous un marteau de géant. Le bruit se rapprochait de plus en plus au-dessus de la tête du Savoyard; l'air chassé avec violence était refoulé vers la plaine, emportant avec lui de grands lambeaux de nuages qui se déchiraient comme une voile de vaisseau au moment d'une tempête. Enfin une masse de neige roula en bondissant vers la vallée à quelque distance du chasseur, laissant après elle une longue traînée blanche qu'on pouvait voir tout entière avant que la mer de vapeurs eût eu le temps de se refermer sur elle. Puis le tremblement de terre s'arrêta, le craquement des sapins et des rhododendrons arrachés par l'avalanche, le fracas des glaçons et des rochers emportés pêle-mêle vers la plaine, cessèrent tout à coup pour faire place au silence morne du désert; le fléau était passé.

Alors Gaëtan s'élança de sa retraite et se mit à examiner la direction qu'avait suivie l'avalanche; elle était allée s'engloutir dans un abîme profond de l'autre côté de la route dans la direction qu'avait prise son frère.

Une sueur glacée couvrit tous les membres du marmottier. Il porta la main à sa bouche et fit entendre un cri de la gorge, aigu et bruyant qui se prolongea d'échos en échos à plusieurs lieues à la ronde. Personne ne répondit; une bande de chamois effrayés par la tempête passa en bondissant à quelques pas du chasseur sans qu'il regrettât sa carabine.

— Guillaume! Guillaume! s'écria-t-il de toute la puissance de sa voix.

Un coup de feu se fit entendre dans le lointain. Gaëtan tomba à genoux pour remercier Dieu. Une seule arme avait pu rendre un pareil son, et cette arme était celle qui était dans les mains de Guillaume.

— Il est sauvé! s'écria-t-il.

Puis il songea que peut-être ce coup de feu était un signe de détresse. Il se releva vivement et se dirigea vers le point d'où s'élevait encore la légère fumée bleue produite par l'explosion. Il courait sur les débris encore mobiles de l'avalanche avec la légèreté de la perdrix blanche qui fréquente ces montagnes, franchissant d'un bond les glaçons et les rochers. De temps en temps il poussait son cri d'appel ou il prononçait le nom de Guillaume; mais il ne recevait aucune réponse. Enfin il arriva à la Roche-Rouge, la gravit avec agilité, et quand il fut au sommet, il promena son regard autour de lui, en répétant avec un accent déchirant :

— Guillaume! Guillaume!

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre la route était déserte; aucune créature vivante ne se montrait sur cette surface blanche, tourmentée et déchirée par le vent. Seulement au dessous de lui, sur le chemin même traversé en cet endroit dans toute sa largeur par l'avalanche, sur le bord même du précipice où le fléau s'était englouti, le brave montagnard aperçut un petit groupe dont l'aspect le fit frissonner. Il passa sa main sur ses yeux, comme s'il était en proie à quelque terrible illusion; puis il se laissa aller sur la neige sans force pour avancer, sans voix pour se faire entendre, sans pouvoir détacher ses regards de ce qui se passait à une centaine de pieds au dessous de lui.

Guillaume était debout au milieu du chemin; sa carabine déchargée avait été jetée à quelques pas. A ses pieds gisait un voyageur assassiné, et il fouillait dans les poches du mort avec un horrible sang-froid. Un peu plus loin un mulet tout scellé et bridé se tenait immobile devant le mur de neige et de glace qui traversait la route.

— Guillaume! assassin! cria Gaëtan, toujours cloué à la même place par une force invisible.

Son frère ne se détourna pas, quoiqu'il dût l'avoir entendu. Il continua de fouiller les poches du mort et finit par en tirer une lettre qu'il examina rapidement et qu'il posa près de lui. Puis, tout à coup saisissant le cadavre, il le précipita dans la gorge profonde qui était à deux pas, comme pour faire croire qu'il avait été emporté là par l'avalanche.

« Misérable! » s'écria Gaëtan en s'agitant sur son rocher.

Il venait de reconnaître dans le voyageur assassiné le docteur D...

Guillaume ne sembla pas avoir entendu cette seconde interpellation plus que la première. Il s'approcha du mulet, le prit par la bride, le conduisit sans défiance sur le bord du précipice; puis s'emparant tout à coup d'un des pieds de derrière de l'animal, il repoussa vivement sa croupe avec l'épaule pour lui faire perdre l'équilibre et le lancer dans le gouffre. Le mulet surpris chercha à résister, se débattit un moment, mais l'élan était donné. il trébucha, poussa un long et lugubre hennissement et roula dans la crevasse profonde où son maître avait disparu. Alors Guillaume ramassa la lettre qu'il avait trouvée dans les poches du docteur, jeta un regard calme du côté de son frère, et s'assit comme pour lui dire qu'il l'attendait.

En ce moment le charme qui semblait attacher Gaëtan à la même place fut rompu : il se laissa glisser sur la pente du rocher, tomba à côté de son frère, se releva tout meurtri, tout souillé de neige et de boue, s'empara de la carabine qui était restée à terre, et revint sur Guillaume en lui disant d'une voix rauque :

— Fais ta prière, tu es jugé.

Guillaume se leva aussi et laissa voir à son frère son visage pâle, ses yeux hagards, ses vêtemens tachés de sang.

Je savais bien que tu viendrais à l'appel du coup de feu, dit-il, avec un sang-froid effrayant; avant d'achever ce qui me reste à faire, j'avais encore quelques mots à te dire.

— Et moi, je n'ai rien à entendre d'un assassin, reprit Gaëtan en levant la lourde crosse de sa carabine au dessus de la tête du meurtrier.

— Il faut pourtant que tu m'écoutes, dit Guillaume avec autorité. Frère, par le souvenir de notre mère, écoute ce que j'ai à te dire. Ne crains pas que je veuille fuir; tu vois bien que je suis tout à toi.

Le chasseur abaissa lentement sa carabine comme subjugé par un pouvoir plus grand que le sien. Son frère lui désigna une place sur une pierre et s'assit près de lui. Puis il se retourna par une sorte de mouvement convulsif et désignant le précipice :

— N'est-ce pas, frère, que l'homme qui est là t'avait tout conté?

— Oui.

— Il t'avait dit que dans les villes j'avais été emprisonné, déshonoré, flétri, et il avait raison, frère, car c'était vrai. Mais tu doutais encore, toi; tu n'avais pas voulu me condamner sans preuves, et les preuves existaient. Ces preuves, cet homme venait te les apporter. De tes mains elles auraient passé aux mains des autorités du pays, et le nom de Carlotto eût été entâché d'infamie pour toujours...

Aucun signe d'émotion ne se trahit sur le visage du chasseur; il voulut se lever en disant d'une voix sombre.

— Est-ce tout?

— Patience, frère ; comme tu l'as dit, je suis jugé et condamné, et par ma conscience avant de l'être par toi. Si je n'avais voulu mourir, t'aurais-je attendu ?

Il reprit d'une voix douce :

— S'il ne s'était agi que de moi, frère, de moi qui, après une vie criminelle, étais venu cacher ma honte dans ces solitudes, de moi qui étais venu mettre mes crimes sous la sauve-garde de ta réputation pure et sans tache, je te le jure, cet homme aurait vécu. J'ai horreur du sang, et quand j'ai vu ce malheureux au bout de ma carabine, j'ai senti dans mon cœur quelque chose qui se révoltait. Mais sais-tu ce que cet étranger allait t'apprendre, sais-tu ce qui demain aurait été la nouvelle de tous les villages d'alentour?

Il ouvrit la lettre qu'il avait trouvée dans les poches de la victime. Il s'en échappa une petite plante desséchée que le docteur y avait enfermée sans doute à défaut d'autre place. Guillaume sourit avec amertume à la vue de ce précieux dépôt confié par le botaniste à un papier qui devait lui coûter la vie.

— Cette lettre, reprit-il, est du directeur de la prison où j'ai souffert si long-temps. Elle apprend au docteur que je me suis évadé avant l'expiation de ma peine; que, depuis, au lieu d'être corrigé par les terribles châtimens de la justice humaine, j'ai été accusé de nouveaux vols, de nouveaux crimes...

Gaëtan se recula avec horreur.

— Oh! frère, pardonne-moi! s'écria Guillaume en frappant le rocher avec violence de son front brûlant; si tu savais les larmes que j'ai versées dans ma prison, les mortelles angoisses que j'ai éprouvées sur la paille de mon cachot! Frère, la pensée de mon pays, de mon enfance, de la famille s'était réveillée dans mon cœur; l'air que je respirais dans ces linceuls de pierre m'étouffait. Pour la liberté, pour le bonheur de te revoir un seul instant, j'aurais donné mon salut éternel! Quand j'eus échappé à la prison, je me trouvai de nouveau sans secours, sans appui, traqué comme une bête fauve, obligé de me cacher à tous les yeux. Il me fallait pourtant les moyens de venir jusqu'ici, d'afficher même un reste d'opulence, car je rougissais, moi qu'on croyait riche et puissant, de revenir en mendiant dans mon pays natal. Je prêtai l'oreille aux coupables conseils de quelques misérables; de faux papiers, des vols dont je ne profitai pas...

La voix de Guillaume s'éteignit dans les sanglots. Le chasseur conservait toujours sa morne impassibilité sans regarder son frère.

— Tu sais tout maintenant, reprit Guillaume; sitôt que j'ai reconnu chez toi ce voyageur, j'ai frémi; il fallait assurer mon secret à tout prix. J'ai supplié, menacé; rien n'a réussi auprès de lui, il croyait remplir un devoir d'honnête homme en m'arrachant le masque. Un moment je me puis cru sauvé; je pouvais croire que tu ignorais tout, frère, ou que tu m'avais tout pardonné; mon accusateur ne revenait pas; je me suis laissé aller à l'espérance d'une vie douce et tranquille avec toi; j'avais fait de si beaux rêves pour l'avenir! Aussi tout à l'heure juge de mon effroi quand je l'ai vu apparaître seul sur la route, se dirigeant vers le village. Je me suis approché de lui pour le supplier encore. L'imprudent! il m'a parlé des preuves qu'il apportait, de l'usage qu'il en voulait faire. Alors j'ai vu d'un coup d'œil ta douleur et ta honte, à toi que tes pauvres compatriotes appellent le roi de la montagne, je me suis dit qu'il fallait, quoi qu'il en coûtât, te conserver l'honneur. J'ai regardé le voyageur, il était sans défiance, il menaçait encore... Ma carabine était sur mon épaule, l'avalanche grondait, tout me poussait... Frère, personne ne pourra plus te faire rougir!

— As-tu tout dit? demanda Gaëtan.

— Oui.

Le chasseur se leva et regarda son frère avec des yeux étincelans.

— Misérable! et tu crois te sauver en faisant de la générosité? Tu crois exciter ma pitié en me rendant complice de l'horrible action que tu viens de faire!

— Tu ne m'as donc pas compris! dit Guillaume avec calme.

Il prit la lettre, la déchira et en avala les morceaux. Puis il s'approcha de l'abîme où le corps du docteur et celui de sa monture avaient été engloutis pêle-mêle avec les débris de l'avalanche. Il en sonda d'un œil calme les profondeurs :

— Maintenant que ton secret est assuré, c'est mon tour, reprit-il; dans quelques jours, quand on trouvera au fond du gouffre tous ces cadavres, on dira en me reconnaissant : « Voilà un véritable enfant du pays, il est mort aux côtés du voyageur qu'il guidait dans la montagne, et tous loueront Gaëtan Carlotte dans la personne du frère qu'il aura perdu.

Une lutte violente semblait avoir lieu dans l'âme de Gaëtan ; il restait debout, immobile, appuyé sur le canon de sa carabine et les yeux tournés vers la terre.

— Je ne te demande pas de me serrer la main avant de mourir, ajouta Guillaume à voix basse, je ne mérite pas cette faveur; je ne te demande même pas de prier pour moi ; mais, au nom de notre mère, ne me maudis pas quand j'aurai rejoint ma victime.

Il se rapprocha encore davantage du précipice et jeta un dernier regard sur Gaëtan. Celui-ci tressaillit tout-à-coup, son visage s'enflamma, ses yeux rayonnèrent de majesté, il franchit d'un bond l'espace qui le séparait de Guillaume, le prit dans ses bras et s'écria d'une voix solennelle :

— Frère, tu ne me vaincras pas en générosité; tu t'es fait assassin pour sauver mon nom et celui de notre père; eh bien! moi je te presserai dans mes bras tout couvert que tu es encore du sang innocent!

Ils se tinrent long-temps embrassés. Enfin Gaëtan se dégagea de ces étreintes convulsives, se couvrit les yeux avec la main et prononça d'une voix étouffée ce seul mot :

— Va!

Guillaume s'avança de nouveau vers le bord du gouffre, mais cette fois il tremblait. Cet embrassement avait éveillé en lui l'instinct de la vie; le malheureux était devenu incapable de mourir. Il portait ses regards tantôt sur son frère, tantôt sur les pointes aiguës des rocs et des glaçons qui remplissaient la gorge ténébreuse où palpitaient encore deux cadavres. Tout à coup il s'approcha vivement de Gaëtan et lui prit la main :

—Faut-il donc que je meure? murmura-t-il. Tout à l'heure mon parti était pris; maintenant..... j'ai peur. Frère, nous pourrions être si heureux!.....

Il attendit une réponse : la large poitrine du chasseur était soulevée par des sanglots. Gaëtan, sans se retourner, retira sa main et répéta ce mot fatal, qui s'échappa péniblement de ses lèvres comme un soupir :

— Va!

Guillaume s'avança de nouveau vers le précipice avec lenteur.

—Frère, dit-il, adieu! Tu nous couvriras de neige.

Il attendit encore un moment. Gaëtan ne le regardait pas; Gaëtan restait immobile et muet comme un bloc de granit. Un cri aigu se fit entendre, un bruit sourd retentit dans l'abîme.

Quand Gaëtan releva la tête, il était seul.

Il se jeta à genoux et regarda le ciel.

—Mon Dieu, s'écria-t-il, c'était un assassin, mais vous et moi pardonnons-lui, car il a bien souffert.

Peu de temps après, Gaëtan périt en s'exposant à des dangers presque inévitables pour sauver des voyageurs. En mourant, il pensa sans doute que son malheur était une expiation du crime de son frère. Leur mémoire à tous les deux est en égale vénération chez les montagnards du mont Cénis.

ÉLIE BERTHET.

ARIOLINE.

Il existe à Paris, dans la Sainte-Chapelle, un dépôt de pièces judiciaires extrêmement curieuses. Pour des raisons dont on peut contester la valeur, l'état n'en permet la lecture à personne. En général, ces dossiers touchent aux intérêts de certaines familles titrées plus ou moins compromises dans une longue ligne de procès qui commence avant Louis XIII et va jusqu'à la révolution française. En permettant des fouilles dans ce terrain si riche, on craindrait de fausser des noms que le peuple se plaît à croire d'or pur, et de salir des renommées présumées intactes.

En 1830, quand les portes, ouvertes à coups de pierre par la révolution de juillet, ne s'étaient pas encore refermées, on remua vite et audacieusement ces cadavres entassés dans la Sainte-Chapelle. Mais l'invasion fut trop courte pour produire des bénéfices nombreux. Toutes les monarchies étant solidaires, l'arche fut encore une fois sauvée. Il ne serait pas impossible que l'histoire que nous avons crayonnée ici fût, parmi quelques autres indiscrétions, dont un jour nous ferons peut-être usage, un résultat de cette visite interrompue à la Sainte-Chapelle.

I.

Peu de Parisiens connaissent le boulevart Bourdon; sans doute parce qu'il est le moins crotté de marchands, le plus peuplé de jolis arbres, le plus paisible de tous les boulevarts de Paris. On n'y voit ni boutiques, ni promeneurs, ni omnibus, ces rues superposées sur des rues ; ni diligences, ces grands chemins qui voyagent. Le canal Saint-Martin le traverse entre deux quais, qui sont deux jolies promenades les soirs d'automne. Ces deux quais, ce canal toujours limpide, ces jeunes arbres plantés à peu de distance les uns des autres, occupent l'emplacement où était la Bastille et une partie des fossés de cette terrible prison d'état. On se plaît à se promener, à la nuit tombante, le long des rues qui sont entassées à la droite du boulevart Bourdon, et qui sont restées debout malgré la démolition de la Bastille. Prodige inexplicable de conservation; car elles sont au moins aussi monarchiques que l'était la Bastille, et beaucoup plus, cela ne fait pas doute, que la Place-Royale. On y respire un air de féodalité à vieillir sur place : personne n'oserait discuter cette antiquité. La Place-Royale n'est, après tout, qu'une précieuse de l'hôtel Rambouillet; ôtez-lui Mme de Sévigné, Mlle Paulet et quelques sénéchaux, et vous la voyez disparaître dans les jardins et sous les marais des Tournelles. Mais le quartier dont je parle a une date plus respectable, et le temps ne l'a pas effacée. Lisez les noms des rues seulement : rue de Lesdiguières, rue des Lions, rue de la Cerisaie.

C'est dans la rue de la Cerisaie que l'on voyait, en 1720, et au coin de la rue de Lesdiguières, une petite maison comme il était de bon goût d'en posséder une aux faubourgs de Paris, quand on avait quarante mille livres de revenu, un nom, ce qui commençait à être déjà moins essentiel, et quand on avait, ce qui était indispensable, une maîtresse à soustraire au contrôle de l'opinion ou à un père assez hardi pour s'inquiéter de l'honneur de sa maison.

Par un commencement de mépris pour le passé, cette maison avait été pour ainsi dire volée à l'histoire, pour devenir, sous le règne de mœurs assez détendues, une petite maison de faubourg : c'était un casque de fer dont on avait fait un nid de colombe. Une érudition patiente aurait pu dire quel compagnon d'armes du roi Jean avait vécu sous ce pignon sévère, derrière ces murs en talus, et médité quelque beau coup de prouesse à la clarté lente et grise des quatre petites croisées à peine indiquées dans l'épaisseur de cette fortification. Un second étage n'avait été ménagé que pour tirer un parti quelconque de la trop grande surface du pignon. La partie vivante de la maison partait de la cour et s'arrêtait au premier étage. Cette cour était pavée à moitié; le reste était planté d'arbustes ennuyés et tristes, de pommiers nains, de cerisiers sauvages, qui avaient toujours l'air d'être trempés de pluie.

On se demanderait quelle raison on avait eue pour travestir cette construction si rébarbative au dehors en une maison de plaisirs mystérieux, si l'on oubliait que la rue de la Cerisaie, si déserte, si morte aujourd'hui, pouvait être considérée autrefois, en 1720, comme située au bout du monde : il n'y passait pas un piéton par heure; l'hiver et les jours de pluie, il n'y passait personne. Des jardins grands comme des campagnes, des marais comme il en reste encore du côté opposé, vers Reuilly, mettaient des intervalles pleins de solitude entre une rue et l'autre. L'été seulement, au coucher du soleil, le pavé de ce quartier se jonchait d'oiseaux, attirés par le silence et l'odeur des légumes et des fleurs. Aux légumes près, qui fuient toujours devant la civilisation croissante de Paris, les rues de Lesdiguières et de la Cerisaie sont encore, à certaines heures de la journée, aussi dépeuplées et tristes qu'en 1720

Une fois entré dans cette maison et introduit dans l'escalier placé sous la voûte, on ne se souvenait plus du trajet qu'on avait parcouru pour arriver jusque-là. On sentait glisser sous la main, dès la première marche, la fraîcheur de l'ébène et du palissandre, et une lumière douce, dont le foyer se cachait derrière un transparent, baignait d'une lueur dorée des murs unis comme le marbre et où courait une bande de nymphes délicieusement peintes et vous montrant toutes, de leurs doigts roses ou de leurs regards langoureux, l'entrée de l'appartement. Un rideau vert, hardiment faufilé d'or, à gros plis, tombait avec ampleur et fermait cette première entrée. Quand on l'avait franchie, on se trouvait dans une salle carrée, éclairée par une lampe d'argent et chauffée par deux cheminées. Aux quatre coins de l'appartement, le caprice du propriétaire avait placé quatre figures chinoises de grandeur naturelle, remuant continuellement la tête. Il n'y avait que des fauteuils très bas le long des murs; le fond représentait une scène des champs, et le dos une scène de carnage : contraste en vogue à l'époque d'antithèse qui pressentait déjà l'épître à Uranie. Du reste, le travail de ces fauteuils était exquis d'exécution, comme les tapisseries des murs. Elles représentaient, sur un fond azuré, toute l'histoire des campagnes d'Alexandre; c'était brodé sur les dessins de Lebrun. Le sujet ayant merveilleusement réussi aux artistes des Gobelins, il avait été demandé des tapisseries sur ce modèle pour l'ornement des riches habitations. Des châteaux, ce luxe avait gagné les maisons des faubourgs Il n'y avait qu'une glace dans ce salon d'attente, destinée à réparer l'irrégularité de la toilette des visiteurs; elle tournait sur un pivot doré, et rappelait ces détestables inventions de glaces que les tailleurs ont nommées Psyché. C'était le seul objet de mauvais goût qui déparât cette charmante pièce : encore était-il indispensable. Dès que vous étiez dans cette pièce, le valet de pied de service venait à vous avec une brosse, et vous offrait, avant de vous annoncer, de restaurer votre toilette agitée par le mouvement de la voiture. Il n'est pas besoin de rappeler que l'époque avait formé une classe de domestiques à part, dressés à ce service exceptionnel, discrets comme leurs fonctions, ayant pour ainsi dire un langage à eux; très bien payés, presque tous nés à Paris, qu'ils devaient connaître mieux qu'un préfet de police; parlant peu et poliment; un peu cuisiniers, un peu coiffeurs, un peu cochers; étant tout, excepté libres de propos ou d'observations devant leur maîtresse, se mît-elle nue sous leurs yeux. C'étaient des eunuques, à cela près qu'ils ne l'étaient pas. La révolution de 89 a rayé ce peuple de la surface du monde, et j'avoue, à mon grand regret, ne l'avoir trouvé ni dans les peintures du temps, ni dans les livres qu'on a écrits depuis sur la régence et le règne de Louis XV. Ma bonne étoile m'a fait découvrir un de ces serviteurs modèles dans la boutique d'un coiffeur de banlieue. Si cet homme-là écrivait! On parle des derniers marquis! si on connaissait leurs derniers domestiques!

II.

C'était vers la fin du mois de juin et au déclin d'une chaude journée. Dans la pièce qui faisait suite à celle que nous avons traversée, une jeune femme était assise près de la croisée ouverte, et tâchait d'appeler quelques bouffées d'air sur les mousselines dont elle était vêtue ou plutôt dont elle n'était pas vêtue. Sa tête, pensive encore plus que mélancolique, s'appuyait à son bras, porté sur l'appui de la croisée. Elle jouait de la main gauche avec la cassolette qui y était attachée par une fine tresse de cheveux d'une couleur différente des siens. L'impatience fronçait ses lèvres et se lisait dans le frémissement de son pied, qu'elle balançait sur un tabouret en velours blanc, au risque de l'érailler pour toujours. Indécise entre le bleu et le noir, la couleur de ses yeux changeans reflétait l'inquiétude de son âme de vingt ans. Elle portait ses regards tantôt sur le disque du soleil, qu'elle aurait voulu pousser, d'un coup de son éventail, sous la ligne enflammée de l'horizon, tantôt vers la porte de la chambre, qui ne tournait pas sur ses gonds dorés. Quoique plissée par l'ennui, sa figure laissait voir les lignes déliées d'un caractère ambitieux, implacable, passionné; ses sourcils noirs, ses lèvres bleuies d'une ombre de moustache, ses petites dents, qu'on aurait aperçues à chaque soupir d'attente qu'elle exhalait, ressortait singulièrement sous le nuage blanc de ses boucles poudrées. De minute en minute plus inquiète, elle avait pour chaque crise d'impatience quelque geste nouveau qui la traduisait; elle jouait de l'épinette sur son genou; elle renvoyait son tabouret et le ramenait; elle ouvrait et fermait son éventail, suivait du bout du doigt tous les angles de plomb des vitraux, ou jetait une à une, dans le jardin, les épingles de sa coiffure, d'où pleuvaient nécessairement de petits nœuds, de petits rubans et de petites roses. Enfin elle n'y tint plus; elle se leva et se promena dans la chambre, lançant dans un coin, d'abord son éventail, ensuite son mantelet de satin, enfin sa petite perruque. Elle resta nu-tête, et alors elle fut autant un jeune et joli garçon qu'une bouillante demoiselle.

Elle se jeta sur sa bergère et attendit.

Il y avait à peine six mois que Watteau avait décoré cette pièce d'ingénieuses peintures, comme il savait les faire quand il lui était permis d'allier l'épigramme au sentiment, le filet de vinaigre à la goutte de lait. Une vengeance de femme, et peut-être la femme qui était en ce moment assise sur la bergère n'était pas étrangère à cette vengeance, avait commandé à Watteau une suite de scènes visiblement empruntées à la fameuse conspiration de Cellamare. Chaque panneau de la gracieuse rotonde rappelait un petit acte de ce drame politique à l'eau de rose, commencé dans un château, poursuivi à travers des fêtes et terminé dans un château. Ici la duchesse de Maine, entourée de bergers et de nymphes comme Diane, comme Calypso ou comme tout autre sommité mythologique, exposait son projet de renverser le régent et de mettre sur le trône le roi d'Espagne Philippe V. Voilà mes armes, semblait-elle dire à ses complices, des houlettes, des rubans, des serpes d'or, des fromages à la crême et de jolis visages.

Au second panneau, le redoutable chef de la conspiration distribuait déjà des honneurs et des récompenses. La belle duchesse de Maine agrafait à la gorge à demi nue des nymphes l'ordre qu'elle avait créé à Sceaux, et qui avait pour insignes, comme chacun sait, une mouche à miel.

Le plus brillant de tous ces panneaux était celui où la duchesse célébrait, dans les jardins de Sceaux, une de ces nuits qui avaient reçu des initiés le nom féerique de *nuits blanches*. Aux rayons de la lune, les conspirateurs se livraient à tous les caprices du plaisir sous les grands marronniers, au bord des bassins, sur le gazon, dans les bosquets de roses. Ce spectacle ressemblait peu à celui d'une réunion secrète, convoquée dans l'ombre pour décider enfin quel jour on frappera le tyran au cœur. Le peintre, pourtant, avait à peine exagéré la vérité du fait qu'il avait représenté avec une verve extraordinaire de poésie champêtre et de malice. Watteau, qui n'a rien produit de médiocre, avait rarement mieux réussi. Ces paysages frais et tendres, ces bosquets pleins de mystère et de séduction, cette nature un peu artificielle, un peu poudrée, ayant des mouches au front et des talons rouges aux pieds, mais nature charmante pour le XVIIIe siècle, encadrait d'une bordure sans prix la jeune femme qui avait payé sans doute bien cher la faveur d'obtenir ce chef d'œuvre de Watteau, qui se mourait alors de langueur à Nogent-sur-Marne.

La nuit vint et aucune main ne souleva la portière en brocard de l'antichambre.

Quand le domestique se présenta pour demander à madame s'il fallait allumer les bougies, il lui fut répondu de se retirer.

Une lumière, plus douce que toutes celles qui jaillissent des lampes d'or balancées au plafond des palais, rayonnait du fond de l'horizon et arrivait sans obstacle dans l'appartement ouvert pour la recevoir. Aucun vent ne balançait les milliers de soies flottantes que la lune rattachait à tous les objets épars devant son disque. Ce soleil de la nuit éclairait, sans les détacher, les formes voilées de la jeune femme, qui aurait donné, en ce moment, toutes les lunes du monde, leurs lueurs et les descriptions qu'elles ont causées, pour entendre marcher dans l'antichambre.

Son vœu fut enfin exaucé.

Un jeune homme ouvrit la porte, la referma sur lui, et, après avoir cherché dans l'obscurité de l'appartement où pouvait être celle qu'il était sûr d'y trouver, il alla s'asseoir près d'elle sur la bergère. Devinant à cette absence de lumières, à ce silence boudeur avec lequel il était reçu, au désordre qui régnait dans la toilette de celle qui l'attendait, combien il lui importait de ménager les mauvaises nouvelles, il fut d'abord très sobre de paroles. Il prit une main qu'on ne lui céda pas tout de suite et qu'on lui retira aussitôt; il osa davantage et on lui accorda moins.

— Vous m'en voulez comme si c'était de ma faute. Je n'ai eu audience qu'à quatre heures ce soir.

La jeune femme ne répondit pas; elle cachait son visage à celui qui parlait.

— J'ai vu, d'abord, ce matin, les plus riches financiers de Paris, poursuivit-il. Aucun n'a voulu écouter mes propositions avant de connaître l'affaire sur laquelle reposaient mes espérances. Tous m'ont éconduit en riant quand je leur ai répondu que mon grand projet de fortune était un secret. Nous ne prêtons pas un million sur un secret, m'ont-ils fait comprendre. Découragé de ces refus, j'ai voulu tenter les hommes d'honneur après avoir échoué auprès des hommes de finance Le duc de Richelieu est jeune comme moi, brave, téméraire, passionné pour les aventures,

ou des périls : l'idée m'est venue de me présenter chez lui en attendant l'heure de mon audience chez le ministre.

Un vif mouvement d'impatience échappé à la jeune femme assise sur la bergère prouva qu'elle n'était pas indifférente aux paroles qu'elle entendait autant qu'elle voulait le faire paraître. Sans se tourner, elle frappa du pied sur le tapis, se leva à demi, puis elle s'assit de nouveau.

— Rassurez-vous, continua le jeune homme, j'ai été assez convenable pour convaincre M. le duc que je n'étais pas un homme tout-à-fait obscur, un intrigant, et assez prudent avec cela, pour ne pas me dévoiler entièrement à lui. Lorsqu'il m'a reçu, il était à sa toilette. Il a fait retirer son valet de chambre. Puisque vous êtes un gentilhomme, et c'est tout ce que je veux savoir, m'a-t-il dit en passant son haut-de-chausse, je puis vous parler à cœur ouvert. Ces sortes d'équipées me sourient peu. On les commence en riant et on les finit à genoux sur un échafaud. J'admire infiniment MM. de Thou et Cinq-Mars, mais je ne suis pas tenté de les imiter. Ma foi! j'aime la vie. Elle a du bon. On nous raconte de belles choses de là-haut, mais personne n'en est encore revenu pour nous dire si l'on s'y amuse autant qu'ici. Mourir sur un champ de bataille, au haut de la brèche, l'épée à la main, le visage découvert, passe encore. Mais aller à la mort entre deux prêtres, rendre l'ame sous la hache du bourreau, en place publique, un voile noir sur les yeux! J'ai de la répugnance à cela. L'enjeu est trop fort. Pardonnez-moi de ne pas risquer la partie avec vous. Je n'interrompais pas M. le duc qui, après avoir passé un gilet en satin blanc, a continué ainsi : Cependant, M. le comte, si je refuse d'entrer dans votre projet, ce n'est pas tout-à-fait par peur, daignez le croire malgré la mauvaise opinion que je vous donne ici de ma résolution; c'est un peu par expérience. Je sors d'une conspiration. Le métier n'en vaut rien. On est trop à partager. L'école ne m'a pas réussi. Je ne débutais pas avec des gens de rien toutefois : un roi d'Espagne, un prince du sang, un ambassadeur, une duchesse. Je suppose, a-t-il ajouté, en m'offrant des pastilles ambrées, que vous avez entendu parler de la conspiration de Cellamare. Une conspiration charmante! tramée à la lueur des lampions, dans des bosquets de jasmins, dans les jardins de Sceaux. L'étourderie ne nous a pas sauvés. Messieurs du Châtelet ne prennent pas ces choses aussi plaisamment. Nous avons été découverts sous nos marronniers. Je vous demande pardon, s'est interrompu le duc, de vous entretenir si longuement de moi, mais c'est pour vous souhaiter une meilleure chance. Je ne vous apprendrai pas comment cette conspiration s'est terminée. Sa Majesté d'Espagne a continué à régner, M. le duc et Mme la duchesse de Maine ont été rétablis dans les bonnes grâces du régent, moi je n'ai été que ridicule; mais de fort honnêtes gens obscurs ont été roués, qui n'étaient pas plus coupables que nous. Je vous remercie néanmoins, M. le comte, de ne m'avoir pas mis dans la nécessité, en me communiquant trop généreusement vos espérances, je n'ose pas dire vos illusions, de ne pouvoir plus vous refuser le faible appui de mon épée. — Pourquoi, a-t-il repris après avoir endossé un léger habit du matin tout brodé de perles; pourquoi, M. le comte, ne vous adresseriez-vous pas à ces nombreux officiers de fortune toujours prêts à marcher sous les ordres d'un chef déterminé?

— C'est que je n'ai pas assez d'or pour les payer, ai-je répondu. Il me faut du courage et du désintéressement maintenant. Voilà pourquoi, M. le duc, je me suis présenté chez vous.

— Tenez, M. le comte, a poursuivi le duc en me prenant les mains, faites que je ne vous afflige pas de nouveaux refus plus pénibles, plus rigoureux pour moi, de minute en minute. J'ai besoin de croire que je ne vous ai pas désobligé. Oubliez le propos, rappelez-vous l'ami. Vous êtes étranger, du moins vous me l'avez dit; car à votre accent et à vos manières, je ne l'eusse pas deviné; permettez-moi de vous offrir mon crédit auprès des personnes que je vois.

Je me suis levé pour sortir après avoir remercié, comme je le devais M. le duc, pour le gracieux accueil que j'en avais reçu.

Vous me boudez toujours, Arioline?

Arioline n'avait fait un geste d'attention que lorsque le comte, dans le récit de sa visite au duc de Richelieu, avait rappelé la conspiration de Cellamare, et nommé à cette occasion la duchesse de Maine. Sa tête s'était relevée avec fierté. Alors seulement aussi le comte s'était aperçu qu'Arioline était avec ses cheveux naturels; il avait posé sa main sur cette jolie tête toute bouclée et toute revêche.

— Enfin, acheva le comte, je suis allé chez le ministre, M. le cardinal Dubois.

Arioline écouta. Mais elle était au bout de son sang-froid.

— Croiriez-vous qu'on m'a fait traverser plusieurs cours, autant de jardins, avant d'arriver au dernier jardin, où l'on m'a prié d'attendre que monseigneur voulût bien me recevoir. C'est un jardin à l'anglaise; de moins c'en est une imitation. Autour d'un grand ovale de gazon est tracé, une allée bordée de fleurs. L'aspect est assez triste. Je prenais en idée des forces pour supporter l'ennui dont j'étais menacé en attendant le moment de ma présentation à monseigneur le cardinal ministre Dubois, quand une porte presque masquée par un groupe de tilleuls s'ouvre et laisse passer deux chevaux conduits par un domestique. Quoique je fusse très loin de cette porte et du rond-point, où les deux chevaux s'arrêtèrent, je reconnus qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à un prince. Dans l'Orient, j'en ai peu vu d'aussi beaux de taille, d'aussi fins d'encolure; un poil doux à l'œil comme la peau d'une négresse de Gambie. La porte de l'écurie s'ouvrit une seconde fois. Il en sortit un homme fort grand, fort bien fait, en costume de mousquetaire, parlant familièrement à un homme qui m'a paru être d'abord son palefrenier. De ma place, je pouvais tout voir sans être vu. Qu'ai-je vu, avec un étonnement sans égal? Prenant dans ses bras cet homme commun, mal vêtu, sale et déjà âgé, le capitaine des mousquetaires l'a placé sur un des deux chevaux, lui, est monté sur l'autre, et bientôt la leçon d'équitation a commencé. Rien de plus grotesque que cette leçon. Je ne m'ennuyais plus dans le petit coin de verdure où j'attendais l'heure de mon audience. Figurez-vous un singe répétant les gestes d'une danseuse de l'Opéra, n'en omettant aucun, mais les parodiant tous. Tantôt le cavalier perdait les étriers, tantôt il prenait le cou du cheval de peur de rouler sous son ventre. Un sac de noix aurait eu plus de grâce. J'admirais le sérieux du maître, la douceur de ses observations, sa manière respectueuse de corriger les plus bouffonnes contorsions, les plus réjouissans haut-le-corps, les plus odieux zigzags de son élève, qui, de son côté, sacrait et jurait, je n'ose pas dire comme un mousquetaire, puisque le mousquetaire était ce maître si affable dont je vous parle. Ventrebleu! la courroie de la selle est lâche, et ils me feront casser le cou! Morbleu! ces chevaux sont trop nourris; ils sont d'une impétuosité de démon. Quoique ces choses et mille autres fussent autant d'erreurs de fait et de principe, le maître souriait avec un assentiment profond et mettait pied à terre pour corriger un défaut qu'il n'y avait pas dans le harnachement du cheval. Après quelques exercices dont se tirent avec honneur les écoliers les plus maladroits en selle et que n'accomplissait pas même médiocrement le personnage que j'avais sous les yeux, le mousquetaire et son élève eurent la fantaisie de terminer la leçon par ce qu'on appelle, en terme de manége, la promenade. Je compris leur intention en les voyant pousser leurs chevaux dans l'allée ovale indiquée autour du gazon et au bord de laquelle j'étais assis. Au fond, je n'étais pas fâché de voir de près celui qui m'avait tant amusé de loin.

Un frémissement trahi par un mouvement d'épaules agita Arioline.

— Vous avez deviné, Arioline, la malheureuse témérité qu'il y avait à exprimer un tel souhait. Quand cet homme fut devant la place où j'étais assis, il me vit, il se troubla, il rougit, il tourna la tête de son cheval devant moi et me dit : Que voulez-vous? d'où venez-vous? qui êtes-vous? que faites-vous là? Je lui répondis...

Arioline se frappa le front avec dépit.

— Pouvais-je prévoir, ma chère Arioline, que cet homme, bas et commun, à la face de crocheteur, que ce mauvais cavalier était monseigneur le ministre du régent, le fameux cardinal Dubois. Sans me troubler ou plutôt sans paraître troublé, car je l'étais au fond, je déclinai mes titres à monseigneur et lui montrai ma lettre d'audience; j'ajoutai qu'un de ses valets de pied m'avait prié d'attendre au jardin le moment de mon introduction; ce que j'avais dû faire. C'est très bien, monsieur, c'est très bien, dit le ministre, veuillez passer chez moi par cette porte et entrer dans mon cabinet; je ne tarderai pas à vous y aller trouver. Derrière le visage tout à coup devenu calme de celui qui me parlait, je devinai tout ce qu'il y avait de colère, de dépit et de rage d'avoir été vu prenant des leçons d'équitation, lui, premier ministre; lui, cardinal! lui, il faut bien le dire, si détestable cavalier. En moi-même je plaignis le valet novice qui, sans doute par un malentendu dont il portera la peine, m'avait oublié au jardin, dans le manége de monseigneur.

J'ai été introduit dans le cabinet du ministre, où je n'ai pas attendu long-temps. Monseigneur n'a pas paru se souvenir de la scène du manége; il m'a écouté jusqu'au bout avec une complaisance grave et qui m'encourageait à parler. Je lui ai tout dit..... tout, excepté qui je suis. Je doute cependant qu'il m'ait pris pour un simple gentilhomme danois, ainsi que j'en ai affiché le titre. Mais comme mon titre, quoique d'un grand poids dans l'affaire, n'avait pas encore besoin d'être absolument discuté, il a tourné ses réflexions sur un autre point de ma proposition. Elle est spécieuse, m'a-t-il dit, mais il s'y mêle beaucoup trop de romanesque pour qu'une grande nation comme la France puisse sérieusement l'accepter.

En affaire, il faut voir le dernier terme des choses et les supposer accomplis pour en bien juger. La réussite est la plus terrible épreuve. J'admets que vous, monsieur le comte, et vos trois cents Danois qui vous attendent à Malte, que les deux cents aventuriers que vous fournira la France, et elle n'en manque pas, Dieu merci, et que les trois ou quatre mille patriotes que vous avez aux Indes, vous vous entendiez bien, vous ne vous trahissiez pas, et qu'enfin vous vous empariez, par la force jointe à l'habileté, des comptoirs anglais qui sont sur le Gange et qui sont la clé des Indes. J'admets encore que les chefs de la nation indienne, dépossédés, fassent cause commune avec vous et vous aident à chasser les Anglais. J'admets enfin que ces chefs, devenus rois, vous donnent en échange une couronne et que vous, monsieur le comte, reconnaissant envers la France, vous traitiez avec elle généreusement, loyalement, que vous lui ménagiez, aux dépens de l'Angleterre et de la Hollande, des traités de commerce avantageux; eh bien! parce que tout cela est possible, je dis que c'est impossible. La fin tue les moyens. Jamais un Danois de vingt-cinq ans ne sera roi des Indes.

Vous comprenez, Arioline, qu'une objection semblable à celle du ministre ne pouvait être levée sans danger pour moi.

Ainsi, monsieur le comte, rêvez, croyez-moi, a-t-il ajouté, de plus faciles destinées, ou adressez-vous à une puissance plus chevaleresque que la France pour atteindre votre but. La France n'a que des vœux à faire pour vous. Vous avez trop bien compris, monsieur le comte, la position d'un ministre de France vis-à-vis de l'Angleterre, pour avoir à craindre une indiscrétion de mon cabinet.

J'ai compris que monseigneur me congédiait. Je suis sorti pour venir ici au plus vite. Comme je traversais la place Dauphine, je me suis souvenu d'une petite surprise que je voulais vous faire. Je suis monté chez mon bijoutier, le meilleur artiste de Paris. L'ouvrage que je lui avais commandé était presque fini. Pour avoir à me faire pardonner par vous la longueur de mon absence, j'ai cédé aux instances de mon bijoutier qui ne demandait qu'une heure pour me livrer son travail, un des plus ravissans qu'on ait vus. Une heure de bijoutier, je le sais maintenant, en vaut trois. Mais enfin j'ai eu ce que j'attendais pour vous, ce que je désirais pour vous l'offrir, et le voilà.

— Ah! s'écria Arioline en se levant avec une couronne royale sur la tête. Plus de dépit, plus de colère, plus de bouderie; elle tomba dans les bras du beau jeune homme qui lui donnait une couronne en attendant le partage d'une royauté.

— Maintenant, dit Arioline en prenant la jolie couronne de diamans et en la regardant avec amour dans la demi-obscurité qui en faisait briller comme du feu les moindres perles; maintenant qu'allons-nous faire? Les financiers vous refusent de l'argent, les grands seigneurs le concours de leur épée, et les ministres des vaisseaux pour descendre aux Indes.

— Ces trois choses n'en font qu'une, Arioline : l'argent. Je me suis adressé aux gentilhommes, parce que je n'avais pas d'argent; au ministre, parce que je n'avais pas d'argent; aux financiers, parce que je n'avais pas d'argent.

— Si encore, dit Arioline en souriant, nous n'avions qu'un royaume à conquérir, mais je dois 10,000 livres à mon parfumeur, un mémoire de trois ans; 12,000 livres à ma couturière; je dois près de 50,000 livres en tout.

— Et moi autant, répondit le jeune homme; ce n'est pas énorme, mais encore faut-il avoir de quoi payer.

— Sans doute, ajouta Arioline, d'un ton d'anxiété et en jouant avec la couronne. Si vous n'étiez pas étranger, mon cher comte, vous auriez des terres en France; nous les hypothèquerions, nous les vendrions, nous paierions.

— Je ne possède rien en France. Tout l'argent que j'ai apporté à Paris a été envoyé à mes compagnons qui nous attendent à Malte.

— Nos sujets nous ruinent, mon cher comte; mon parfumeur s'est encore présenté aujourd'hui.

— Et moi, mon carrossier me harcèle.

— Comment sortirons-nous de là, mon cher comte? reprit Arioline en jouant avec la couronne sur le satin de sa bergère, comme avec un cerceau.

— Ma foi, je n'en sais rien; Arioline, avant deux mois je ne recevrai rien du Danemarck.

— Et dans deux mois?

— Je toucherai trois cents mille livres; oui, mais nous serons en hiver, et comment traverser l'Océan? l'expédition est manquée.

— Mon parfumeur attendra

— Votre parfumeur, sans doute; mais nos sujets?

Arioline et le comte ne sortaient pas du même cercle: jamais roi ne fut si embarrassé qu'eux; point d'argent!

— Point d'argent! répétait Arioline.

Après une pause méditative, le comte se leva et dit : L'ambassadeur de Suède reçoit ce soir; je me rends de ce pas à son hôtel. Je vais m'ouvrir à lui, c'est un homme ambitieux, je lui ferai une belle part, s'il consent à mettre son gouvernement dans nos intérêts.

— N'allez pas lui faire trop belle, dit naïvement Arioline, qui avait déjà peur de voir écorner ses états. Ma couronne n'est pas déjà si grande.

— Rassurez-vous, orgueilleuse. Ainsi je vous quitte : à l'aube je serai de retour, je cours à la soirée de l'ambassadeur. Adieu, Arioline! adieu, madame!

— Adieu, sa majesté!

— Je comprends, dit le comte, en revenant sur ses pas : bonne nuit! madame la reine.

III.

Quand le comte danois fut parti, Arioline fit apporter des flambeaux. Elle avait projeté de lire jusqu'à son retour; les nuits d'été sont courtes.

Celle qui s'écoulait n'était qu'une lueur entre deux soleils; plus d'une fois elle s'arrêta dans sa lecture pour contempler avec ravissement la couronne que le comte danois avait posée sur sa tête. Si tout cela n'était pas un rêve, pensait-elle, comme je serais vengée de cette impertinente duchesse qui m'a fait passer trois grands mois à la Bastille. Me compromettre ainsi! ne pas brûler mes lettres, me nommer à M. d'Argenson et à l'abbé Dubois! Je suis libre enfin, et je me vengerai; si le comte de Faab réussissait ce soir! quelle superbe vengeance! écrire à la duchesse dans six mois, mettons un an, mon avénement au trône : De la reine Arioline à la duchesse de Maine; c'est à en devenir folle d'orgueil et de joie.

En pensant à sa royauté, au comte, à ses mémoires à payer, à la duchesse de Maine, qui l'avait réellement dénoncée, dans le trouble où l'avait jetée la découverte de la conspiration de Cellamare, cette conspiration étrange ourdie par un cardinal italien, un roi catholique, un colonel, des poètes athées, des duchesses et des femmes galantes, Arioline s'assoupissait dans son fauteuil et laissait tomber sa tête sur le livre ouvert devant elle. Elle était parfois éveillée en sursaut par le bruit des heures, sonnées à l'horloge de la Bastille. Alors elle se croyait en prison par l'ordre de d'Argenson, et elle murmurait des paroles de colère contre la duchesse de Maine, l'appelant ambitieuse manquée, sotte intrigante, vanité de paon dans un corps de poule. Ses yeux se refermaient de nouveau. Vers le milieu de la nuit, le sommeil l'ayant de plus en plus gagnée, elle se trouva tout-à-fait endormie.

Il y avait environ une heure qu'elle était dans ce calme absolu quand elle fut éveillée d'une manière foudroyante. Elle crut qu'on l'avait précipitée du haut des tours Notre-Dame sur les pavés de la place du Parvis.

La sensation fut horrible; elle fut courte. Elle se termina par un évanouissement.

Arioline n'était pas morte, quoique la partie du plancher qu'elle occupait se fût abîmée sous elle et eût disparu dans le trou qui s'était ouvert. Dans sa chute, Arioline avait entraîné le tapis; mais, retenu à divers endroits du plancher, il n'avait cédé que sur le point où l'affaissement avait eu lieu. Arioline était restée suspendue au fond d'une espèce d'entonnoir, pêle-mêle avec le fauteuil et les coussins.

Elle ne rouvrit les yeux que dans un long souterrain, vivement éclairé par places, obscur, même d'une obscurité opaque, impénétrable dans beaucoup d'endroits, mais trahissant son effrayante étendue par des coups de lumière qui brillaient dans le lointain comme des éclairs, qui s'éteignaient aussitôt, reparaissaient encore, et provenaient, soit de l'agitation d'un marteau dont le bruit ne se prolongeait pas, soit de l'angle scintillant d'une enclume, tout à coup démasquée. Une chaleur particulière voilait d'un brouillard bleuâtre la perspective surbaissée du souterrain. C'était humide et chaud comme le charbon mouillé que les forgerons jettent dans la fournaise. On étouffait par momens, dans d'autres on éprouvait un froid vif et du vent au visage; mais un vent droit tel que celui qui sort d'un soufflet. Il avait à coup sûr touché l'eau, dont il avait écrêmé la surface glacée. Arioline crut voir des hommes presque nus occupés à boucher, avec des planches, le trou par lequel elle était tombée. D'abord elle fut tentée de croire qu'elle rêvait; mais, au souvenir de la commotion reçue, elle fut vite forcée de renoncer à cette illusion. D'ailleurs une voix lui parlait, la rassurait de toutes les manières, et lui expliquait comment sa chute aurait difficilement pu avoir des suites très fâcheuses, puisqu'il y avait à peine douze pieds d'intervalle entre le plancher écroulé et le fond du souterrain qu'elle n'avait pas même atteint dans sa chute. Pour l'aider à revenir encore plus promptement de son effroi, on lui montra que le souterrain, sur toute son immense étendue, était rembourré de laine.

Arioline n'avait plus qu'à se garantir de la terreur que lui inspiraient les hommes nus jusqu'à la ceinture, disséminés dans le caveau. Ils étaient très noirs, un peu velus et de mine assez sauvage.

Tombée au milieu d'eux au moment de leurs opérations mystérieuses, elle en apercevait qui forgeaient dans un coin, d'autres qui limaient, et d'autres qui, à la sueur de leurs bras, de leurs fronts et de leurs reins, faisaient tomber un balancier sur une espèce d'enclume scellée dans le sol. Chose étrange : tout cela avait lieu presque sans bruit. Le son expirait à l'instant même de sa propagation; il était, pour ainsi dire, bu, épongé, par le mur de laine dont le souterrain était revêtu.

Tandis qu'Arioline s'efforçait de comprendre le but de cette activité sourde, quatre ouvriers avaient déjà, au moyen de piliers et de fortes lattes portées par ces piliers, caché provisoirement l'ouverture faite par la chute du plancher, et le tapis avait ainsi été poussé au niveau. Sa déchirure, le désordre du fauteuil, seraient mis sur le compte d'un accident quelconque. Au reste, pour plus de sûreté, ces hommes allaient tenir conseil entre eux; il leur importait de s'entendre sur les moyens qu'il convenait d'adopter sur-le-champ, afin de n'être pas découverts à la suite de cet événement. Ils se retirèrent dans un coin. Un noir seul resta couché aux pieds d'Arioline, dont le cœur battait fort en ce moment.

Le conseil fut long. Comme il se tenait assez loin de l'endroit où était Arioline, elle ne saisissait que des phrases décousues et les exclamations qui accompagnaient chaque avis adopté avec chaleur ou repoussé à l'unanimité. Malgré le désordre de ses idées, elle remarqua que les jeunes gens montraient le plus de modération; ils parlaient sans emportement, et laissaient même voir des airs de pitié. Les vieux, au contraire, gesticulaient et frappaient la terre du pied. Un entre autres maîtrisait si peu sa colère, que sa voix arrivait clairement à l'oreille effrayée d'Arioline.

— Oui! disait-il. Oui! voilà deux ans que je le dis, ce plafond nous jouera un mauvais tour. Me suis-je trompé? Les vieux ne savent rien. C'est cela. Moquez-vous des vieux! Bafouez les vieux! Eh bien! le vieux avait raison. Qu'allez-vous faire maintenant? Quel parti prendre? Il n'y a qu'un parti; un seul; pas d'autres. Mais vous ne le suivrez pas. Tant pis! tant pis, vous dis-je! La pitié, n'est-ce pas? Vous serez tous écrasés; tous, comme le métal sous le marteau. On vous aplatira, et sans bavure encore. Aplatis comme des liards.

La voix du vieux avait été ensuite couverte par des improbations si véhémentes, qu'elle n'avait plus osé s'élever, soit excès de rage soit dédain. On ne l'entendit plus qu'une fois à la fin du conciliabule pour dire : — Soit, faites! nous verrons si le vieux se sera encore trompé.

Ces hommes se dissipèrent et reprirent leurs travaux. Et le vieux qui avait parlé, et un de ses compagnons, allèrent comme en députation vers Arioline.

Le vieux était jaune comme la lumière de la lampe qu'il tenait à la main, l'autre était dans la force de l'âge, d'une beauté sombre, grand, mais ramassé, massif, non pas d'affaissement, mais par la puissance de l'exercice. Son visage anguleux et peu rempli de chair, logeait la pensée et peut-être la souffrance, de même que son corps accusait une vigueur

continuelle, haletante, sans repos. Le vieux s'assit près d'Arioline après avoir posé la lampe à terre ; le jeune resta debout, et dit sans emphase :

— Vous avez dû le deviner, madame, nous sommes des faux-monnayeurs.

Arioline frémit.

— Si nous étions découverts, vous ne l'ignorez pas, nous serions roués vifs en place de Grève, comme cela arrive deux ou trois fois par an à ceux des nôtres, surtout nous qui faisons l'or.

— Surtout nous qui faisons l'or, répéta le vieux faux-monnayeur.

— Votre présence nous a jetés dans un étrange embarras. Nous ne sommes pas des assassins; nous n'aimons pas à verser inutilement le sang. Cependant vous avez notre secret. Dites un mot de ce que vous avez vu, nous sommes connus, nous sommes pris, nous sommes morts.

— Je vous jure, cria Arioline, que je ne dirai rien, jamais rien de ma vie!

— Des sermens! dit le vieux avec une ironie bouffonne.

— Des sermens! répéta le jeune en pinçant ses lèvres ; on n'est jamais trahi que par des sermens. Un jour on est plus confiante envers un amant; un jour on a bu un verre de champagne de plus; une nuit agitée on parle en dormant.

— Je n'ai pas d'amant.

— Vous mentez déjà, reprit le jeune homme.

— Elle ment déjà, répéta le vieux en hochant la tête.

— Ces hommes que vous voyez là-bas, reprit le premier qui parlait, voulaient qu'on vous fît mourir. C'était aussi l'avis de mon père qui est là bas. Ce n'est pas le mien.

— C'était mon avis, dit le vieux.

— Ce n'a pas été le mien, reprit le fils du vieux faux-monnayeur, parce que votre disparition serait remarquée. Vous occupez une petite maison; par conséquent, vous avez un amant. Vous l'attendiez. Cela se voit, d'ailleurs, à votre toilette. Cet amant, ne vous retrouvant pas, vous cherchera. Ces sortes de perquisitions sont toujours dangereuses. Vous ne mourrez pas; vous vivrez. Je l'ai voulu.

Arioline ne savait à quelles expressions recourir pour faire preuve de reconnaissance.

— Pas encore, madame, reprit celui qu'Arioline regardait comme son libérateur, pas encore. Avant de vous faire ramener chez vous, j'ai quelques questions bien simples à vous adresser.

— Parlez, dit Arioline, en sentant déjà la joie d'être hors de cette caverne, et prête à sauter au cou de celui qui allait l'en faire sortir; parlez.

— Avez-vous un père?

— Oui, répondit Arioline.

— Est-il à Paris?

—Il est employé à la loterie.

—Est-il riche ?

—Il a beaucoup de dettes.

—Combien doit-il à peu près?

—Quatre-vingt mille livres.

— Avez-vous un frère?

— J'en ai deux.

— Quelle est leur profession?

— Percepteurs tous deux à Melun.

— Sont-ils à leur aise?

— Ils n'ont que leurs appointemens pour vivre?

— Et vous, madame, êtes-vous riche?..

—Je passe pour l'être, mais je ne le suis pas. Je dépense beaucoup. Comme toutes les femmes, j'ai des caprices, des envies. J'aime les meubles, les chevaux...

— Ainsi, interrompit celui qui interrogeait si curieusement Arioline, on ne trouverait pas étonnant dans le monde que vous payassiez les dettes de votre père et que vous retirassiez vos frères de leur position difficile?

— Nullement.

Le jeune et le vieux faux-monoyeurs se regardèrent. Le vieux lança ensuite un grand coup de pied au nègre couché aux pieds d'Arioline, et lui dit :

— Debout, Caraïbe!

Caraïbe fut debout.

— Va chercher un sac là-bas sous la troisième voûte.

— Un gros, un petit ou un moyen?

— Un moyen.

Arioline ne comprenait rien à ce qu'elle entendait. Pourquoi ces questions sur sa famille, son père, ses frères, leurs moyens d'existence?

Caraïbe porta un sac.

Le vieux le dénoua, et en montra le contenu à Arioline avec la joie d'un artiste enchanté de la beauté de son œuvre.

— Ceci est de la fausse monnaie, reprit le jeune. Cet or est faux. Chaque pièce contient à peine un dixième d'or; le reste est de l'alliage. En voilà pour deux cent mille livres. C'est plus qu'il n'en faut pour acquitter les dettes de votre père et pour venir au secours de vos deux frères. Vous allez écrire au premier et aux deux autres que vous avez reçu en héritage d'une personne amie une somme de trois cent mille livres. En bonne sœur, vous avez dû les faire participer à votre bonne fortune.

Écrivez, madame.

Arioline écrivit cela en partie sous la dictée du jeune faux-monnayeur.

—C'est bien, madame. Demain, un de nous fera passer cent mille livres à vos frères, cent mille autres à votre père. Vous, madame, vous accepterez aussi cent mille livres, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira. Les voici.

— Ainsi, reprit froidement le vieux, s'il vous prend fantaisie de dire un jour de qui vous tenez cet or, votre père, vos deux frères et vous, madame, vous serez roués avec nous tous en place de Grève.

Au milieu de son étonnement, saisie par le bras du jeune homme qui avait parlé, Arioline fut reconduite à l'endroit de la voûte qui s'était éboulé et qui avait été réparé à la hâte; on retira deux planches, et en l'exhaussant par des marches ménagées avec différens meubles, elle passa jusqu'à son appartement. Le jeune homme monta avec elle; tandis qu'on travaillait au-dessous, il nivelait au-dessus, reclouait le tapis : ceci fait, rien ne parut; quand l'ouvrage fut achevé, il s'assit dans un fauteuil.

IV.

— Votre appartement est fort gracieux, dit-il; mais permettez-moi de vous le dire, celui de Mme de Florigny est meublé avec plus d'art; sa petite maison de la rue Grange-Batelière est un chef-d'œuvre de goût. Celle de Mlle Thénaïs est encore bien coquette; il est vrai qu'elle est à la Ville-l'Évêque, et que c'est presque la campagne. Je vous conseille les laques de Mlle Ponsard; les vôtres sont pâles. Renouvelez-les donc, madame; vous avez tant de goût et de délicatesse.

Quel est cet homme? se demanda Arioline; il connaît les femmes à la mode comme un Richelieu?

— Je suivrai vos conseils, répondit Arioline, très peu rassurée... Mais qui donc êtes vous?

— Vous l'avez vu, madame, un faux monnayeur, lui répondit celui-ci en prenant la main d'Arioline d'un ton de tendresse qui remua tout ce qu'il y avait en elle de curiosité et d'effroi. Mais adieu, madame, voici le jour, je pourrais vous être importun en restant plus long-temps; ne craignez rien, je suppose que vos domestiques sont couchés à côté ; je ne les dérangerai nullement.

Il regarda la hauteur de l'étage, se suspendit au bord extérieur de la croisée et se laissa tomber dans le jardin ; du jardin il entra dans un potager de maraîcher : il en franchit plusieurs, et disparut dans les dernières vapeurs de la nuit qui finissait.

V.

Les projets que le jeune comte de Faab avait confiés à demi au duc de Richelieu et au ministre Dubois, n'étaient pas aussi romanesques au fond qu'ils le paraissaient. Tout au plus, empruntaient-ils un semblant de chevalerie au rang, au caractère aventureux et à l'âge de celui qui s'adressait à la France pour qu'elle l'aidât à les accomplir, et pour partager avec elle les immenses avantages de la réussite. Le côté poétique et par conséquent le côté faible de la chose était celui-ci : compter sur le succès d'une conviction à Paris, au commencement du dix-huitième siècle, à une époque où le duc d'Orléans était régent de France, et Dubois le ministre favori du régent ; pourtant cette conviction était aussi sensée que profonde, l'occasion l'avait semée, la réflexion l'avait mûrie, l'enthousiasme l'avait exaltée.

Au douzième siècle, le comte de Faab fût peut-être allé en Palestine pour délivrer Jérusalem ; au dix-huitième siècle, il avait arrêté d'enlever les Indes aux Anglais malgré des obstacles dont il n'affaiblissait, dans son esprit et dans ses calculs, ni la gravité, ni le nombre. Tandis que les rois de l'Europe s'obstinaient à ne pas remarquer la prodigieuse extension que les Anglais étaient à la veille de donner à leur fortune politique et commerciale par l'asservissement des Indes ; immenses débouchés ménagés à leur industrie ; seconde patrie, faite pour recevoir l'excès de la population; tandis que parmi ces rois imprévoyans deux ou trois à peine se contentaient, pour se taire, de rares profits, mal garantis par la cession précaire de quelques points sur le littoral aussi peu dangereux à abandonner que faciles à reprendre, un gentilhomme comprenait autrement une question que la brave marine de Louis XVI et les plans gigantesques de Napoléon ne devaient pas résoudre quatre-vingts ans plus tard.

Très jeune encore, nommé par le Danemarck gouverneur des possessions danoises dans les Indes, le comte de Faab avait apprécié, sur le terrain exact de la réalité, les forces de la domination anglaise, et les ressources de la résistance locale ; les forces étaient disséminées, la résistance était partout. Auprès d'une botte anglaise, dix pieds nus de Birman se posaient ; il s'agissait d'organiser la résistance et de la donner comme auxiliaire aux terribles maladies qui emportaient quelquefois en un jour, comme on fait une moisson entre deux soleils, toute la garnison d'une place. Pour l'organiser, il ne fallait pas, ainsi qu'on le tenta plus tard, laisser entrevoir aux nations vaincues ou près de l'être, qu'on ne chasserait les Anglais que pour prendre leur place. Il importait peu aux birmans de changer la couleur de leur livrée, et d'être marqués aux fleurs de lys au lieu de l'être au léopard.

Témoin de cette lutte entre les antiques maîtres du pays et les impitoyables soldats d'une compagnie de marchands, le comte de Faab avait compris qu'en voulant sincèrement le rétablissement des premiers, et en l'obtenant, on refoulerait les autres jusqu'à la mer d'où ils étaient venus. Sincèrement adoptée, cette détermination de réintégrer les princes dépossédés, rallierait tous les peuples de l'Inde qui se croiraient forts, et

ou l'est toujours avec cette idée, quand ils auraient pour eux ce qui jusqu'alors avait été contre eux, la discipline dans le courage.

A la première place forte enlevée d'autorité aux Anglais, ceux-ci seraient démoralisés, en proportion de l'énergie que regagneraient les indigènes.

Au moment où le comte de Faab rêvait sa chevaleresque expédition, les principales places de l'Inde ne présentaient aucune résistance insurmontable; les vainqueurs méprisaient trop de misérables populations, pour songer à se prémunir contre l'éventualité impossible d'une insurrection. Le démenti donné à cette sécurité devait faire la moitié du succès de l'entreprise; il n'était pas besoin de frapper à la même heure le coup décisif sur tous les points de l'occupation anglaise; il fallait se rendre maître de quelques places regardées comme la clé d'une province ou d'un fleuve : la piqûre au cerveau entraîne la paralysie entière du corps.

Faab connaissait sur le Gange deux ou trois fortifications qu'il avait relevées pendant sa résidence aux Indes, et dont la position, formidable pour des peuples peu avancés dans l'art militaire, offrait bien des côtés faibles à une attaque conduite d'après les règles.

Sachant aussi que ce n'étaient pas les bras courageux qui manqueraient à un soulèvement national contre l'invasion anglaise, mais les intelligences Faab n'avait recruté en Danemarck et en Allemagne que des chefs pour son coup de main expéditionnaire, des ingénieurs, des officiers du génie, et quelques capitaines d'artillerie; il était venu ensuite demander à la France ce qu'elle seule tenait constamment en réserve : des nuées d'officiers de fortune, n'ayant pour toute richesse et pour tout espoir sous le soleil que la lame de leur épée. Mais il venait aussi proposer à la France de ne stipuler après la victoire qu'au profit de la France; tous les traités commerciaux passés avec les princes indiens, rétablis dans leurs droits, seraient exclusivement à l'avantage de la nation qui les aurait aidés à reprendre leur sceptre; on a vu comment le comte de Faab avait peu à s'applaudir de ses premières démarches auprès du ministre Dubois.

Comme il n'y a pas d'entreprise humaine sans la tache originelle de l'intérêt personnel, Faab avait aussi son ambition à satisfaire. Parmi tous ces petits princes de l'Inde au secours desquels il allait se sacrifier, il demandait à prendre place. Il adopterait leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion, à la condition de fonder, à côté de leurs dynasties, une dynastie dont il serait le tronc. C'était là sa récompense; elle était grande; elle avait été convenue; elle était juste. En lui commencerait à régner la civilisation, non celle du sabre, mais celle du pouvoir légitime. Les Indes civiliseraient les Indes.

Peut-être ce titre de roi ou de prince, si raisonnablement ambitionné par Faab, n'était pas seulement la conséquence d'une idée généreuse, grande, civilisatrice.

On disait, dans les cours du Nord, qu'il était plus que le fils d'un comte, plus que le fils d'un prince. Faab le croyait aussi; mais son père n'avait pas, à l'exemple de Louis XIV, songé, comme ce roi, à l'avenir de sa descendance illégitime. Faab avait son chemin à faire, son rang à conquérir. Envoyé, comme nous l'avons dit, dans les possessions danoises de l'Inde, il y avait médité à l'aise, pendant des années, le projet dont il a été question.

Afin de ne pas s'attirer la sévérité de la cour de Danemarck et de ne pas porter ombrage à celle de France, il avait adopté le titre du comte de Faab, riche seigneur du Jutland. Sous ce titre d'emprunt, il échappait aux recherches de la police de M. d'Argenson, aussi mal faite sous le régent qu'au temps du roi Dagobert.

Vivant sans faste, même assez gêné souvent, il passait une grande partie de son temps auprès d'Arioline, jeune femme à la mode qu'il avait rencontrée dans une société de plaisir. Il l'avait d'abord aimée pour sa beauté, beaucoup ensuite pour son ambition, pour sa discrétion et sa fermeté : c'était bien la femme qui convenait à un homme qui veut être roi et jusqu'au jour où il sera roi. Enfin on en fait plus qu'une reine; on la garde encore comme maîtresse. Qui donc a jamais entendu parler de la femme d'Henri IV, de celles de Louis XIV et de Louis XV, et qui ne connaît pas Gabrielle d'Estrées, Mme de Montespan et Mme de Pompadour ?

VI.

Il était près de midi lorsque le comte de Faab rentra à la petite maison de la rue de la Cerisaie. Un fauteuil était auprès du lit d'Arioline; il s'y laissa tomber. Habituée à son visage et à y lire les plus profondes comme les plus fugitives impressions de la journée, Arioline comprit que le comte s'était conduit un peu moins sobrement que de coutume chez l'ambassadeur de Suède. Ses cheveux blonds flottaient en désordre derrière sa tête, et la pâleur de son front ainsi découvert contrastait violemment avec la surexcitation d'éclat de ses yeux pleins de mobilité. Son débit était vif comme le bégaiement et ne pouvait suffire à l'émission trop rapide, trop féconde, de ses idées. C'était presque de l'ivresse, mais c'était aussi de la fièvre.

En posant sa main tremblante sur le lit d'Arioline qui avait projeté de ne se lever qu'à la nuit pour aller à l'Opéra, le comte de Faab lui dit qu'il sortait d'un déjeûner auquel il n'avait pu se dispenser d'assister.

— La fête n'a donc fini qu'à présent? demanda Arioline.

— Non, charmante amie; vous n'avez pas compris. Ce n'est pas chez l'ambassadeur que le déjeûner a eu lieu. Un déjeûner délicieux comme les Français seuls savent en donner. Je ne sais comment je le rendrai jamais.

— Mais vous ne me dites pas chez qui vous avez déjeûné.

— Si vous vouliez me le dire, Arioline, vous m'obligeriez beaucoup.

— Vous êtes gai, monsieur le comte, ce matin.

— Pas trop, répliqua Faab en soupirant; mais c'est que je ne puis répondre à votre question. Je sais seulement que l'hôtel où nous sommes allés en sortant de chez l'ambassadeur de Suède est un des plus beaux et des mieux bâtis que j'aie vus depuis que je suis à Paris. Un escalier comme celui du Louvre; une livrée d'or et de satin; des salons ravissans de peintures et d'ameublement. Et quel déjeûner !

—Vous voyez bien qu'il est impossible qu'un homme si riche soit inconnu.

— J'ai demandé aux convives qui étaient avec moi à ce déjeûner le nom de celui qui nous traitait si bien; aucun n'a su me le dire.

—Cela m'aurait intriguée, moi. Est-ce un gentilhomme ?

—On le croit.

—Est-il étranger?

—On ne le présume pas. Oh! je n'oublierai jamais un mets extraordinaire qu'il a fait servir au milieu du dîner.

—Un gâteau de perles fines? demanda ironiquement Arioline.

— Mieux que cela. Des nids d'hirondelles comme je n'en ai jamais mangé que dans l'Inde. Le plat a dû lui coûter mille livres. Il m'a fait presque oublier le refus de l'ambassadeur.

—L'ambassadeur de Suède vous a refusé?

— Il n'a pas même voulu m'entendre. Navré de tristesse j'ai accepté ce déjeûner. Quel manger que ce nid d'hirondelles! Le vin d'Aï est étourdissant par dessus.

—Je m'en aperçois, pensa Arioline.

—Après tout, continua Faab, on a renoncé à de plus certaines espérances. L'insouciance de tous ces gentilshommes m'a touché, m'a séduit. Ils m'ont converti à l'oisiveté française, au bonheur. A d'autres la gloire! C'est trop de souci. Votre main est bien blanche, entourée de cette broderie, mon Arioline. Aimons-nous, voilà le bonheur! voilà la gloire !

—Quel désenchantement! murmura Arioline; ils me l'ont détrôné cette nuit; et ma couronne!

—A propos, reprit Faab en appuyant sa tête à demi endormie sur le lit d'Arioline; à propos, puisque vous tenez tant à savoir le nom de notre hôte, ce que je ne puis vous apprendre, je vous dirai, du moins, les suppositions qu'on a faites sur son compte; car il était absent.

—Et quelles sont ces suppositions?

—On m'a dit tout bas que sa fortune provenait...

—D'un vol, peut-être?

—Oh! nous aurions déjeûné avec un voleur! non, pas cela. Mais de l'amour qu'une vieille princesse aurait pour lui.

—Il faut qu'elle soit bien vieille pour tant donner.

—Moi qui ai moins d'esprit que vous, Arioline, j'aurais dit : Il faut qu'elle soit bien riche. Mais vous êtes Française, et je ne suis qu'un Danois; vous êtes une charmante Française. Je ne vous ai jamais vue si jolie que ce matin.

—Ce sont les nids d'hirondelles qui produisent cette illusion.

Faab défit la boucle de sa culotte de velours.

—Il ne me parle plus de l'ambassadeur, plus de son projet. Il est sorti prince, il rentre roué.

— J'espère, reprit Arioline, que demain vous penserez encore aux moyens de réaliser promptement votre expédition.

Faab dénoua sa cravate, quitta son habit, ouvrit son gilet.

—J'y ai renoncé, Arioline, entièrement renoncé. Cette nuit de plaisir m'en promet d'autres, et je ne vois rien au delà.

—Et vos amis qui vous attendent à Malte?

—Ils ne seront pas plus désappointés que je l'ai été et que je le suis; ils rentreront chez eux.

Arioline bouillonnait de colère. Cet affaissement subit des plus ambitieuses espérances chez un homme en qui, il est vrai, le désordre de l'ivresse agissait en ce moment, cette renonciation la révoltait. — Mais c'est une lâcheté de parler ainsi que vous le faites, s'écria-t-elle en repoussant dans son fauteuil le comte Faab qui, probablement, avait grande envie de dormir. Vous êtes un homme! et vous reculez avant le danger! vous renoncez avant l'obstacle; les poltrons attendent au moins que le péril soit venu! Vous êtes prince, et les parfums d'une fête vous ont surpris comme un bourgeois de la rue aux Ours qui n'a jamais connu que le pot-au-feu! Le sucre et la liqueur vous ont porté à la tête. Je vous croyais l'ambition d'être roi et vous n'avez pas même celle de valoir mieux que des marquis de ruelles! C'est bien, et chacun agit comme il lui plaît. Mais laisser vos amis, ceux que vous avez compromis, les laisser dans le besoin, dans l'abandon, cela n'a pas de nom. Si ces braves-là ne sont pas vos amis, ils sont au moins vos serviteurs, et en France, quand on renvoie ses domestiques, on les paie.

Voilà pour eux, dit Arioline en jetant à poignée, au milieu de l'appartement, l'or des cent mille livres qu'elle avait cachées sous son oreiller.

—D'où vous vient cet or? demanda Faab d'un ton de voix fort lucide.

—Peut-être de votre inconnu, répondit Arioline qui aima mieux faire une plaisanterie que de rester dans l'embarras.

—Non! je veux savoir d'où vient cet or.

—Il vous a été apporté dans ce sac, ce matin.

—On m'a nommé?

—On vous a nommé.

—C'est le duc de Richelieu, j'en suis sûr, qui me l'a envoyé.

—Vous vous trompez, mon ami, c'est mieux que Richelieu.

— C'est donc le ministre. Ah! vous avez raison. C'est un avertissement de ne pas me décourager. Cet or vient de Dubois.
— Vous pourriez vous tromper encore, mon ami.
— Mais qui me l'aurait envoyé, selon vous?
— Vous ne voyez donc personne au dessus de Dubois?
— Le régent!

VII.

Chargé d'une colossale perruque à la financière, le visage assombri par le reflet d'un habit violet à grandes manches, chaussé dans des souliers taillés sur le pied d'un éléphant, mis, en un mot, comme les jansénistes du XVIIe siècle, un vieillard discourait au fond d'un appartement avec un ecclésiastique à peu près du même âge que lui. Autour d'eux régnait sur quatre ailes une bibliothèque dont l'épaisseur absorbait la moitié de l'air, du jour et du bruit; meuble triste derrière la grille duquel étaient cloîtrés des in-folios théologiques grecs, latins et français. Sur le tapis, autrefois jaune à bandes noires, de cette pièce spacieuse, volaient quelques petits carrés de papier couverts de lignes noires, qui étaient des extraits de livres pieux; et par place, on apercevait des monticules de tabac à priser, des tas de poussière de buis et des traînées de poudre à tirer. Un gros chat noir dormait sur un volume des œuvres de saint Thomas, dont le fermoir en cuivre pendait après avoir emporté des lambeaux de basane. Quelques vieux portraits de saints cachaient les rares espaces de murs laissés entre les boiseries de la bibliothèque. Malgré l'étouffement produit par cet excès de livres, de fauteuils, de rideaux épais comme du drap, accrochés à l'alcôve, aux trois croisées de l'appartement et à la porte, les rumeurs criardes du marché aux Prouvaires, placé immédiatement en face de la maison, remplissaient la pièce depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Le bon curé, car c'était celui de Saint-Eustache dont nous indiquons ici le pieux domicile, entendait, au milieu de ses méditations les plus graves et dans la lente préparation de ses sermons : *Hâ-â-â-bits! Gâ-â-lons! Carcleur eur-eur de souliers! Peau-o-o-o de la-a-a-pins! A l'eau ou-ou! Ferraille à ven-en-en-en-en-dre!* Et le prêtre assourdi invoquait son bon ange, se bouchait les oreilles, pour ne pas envoyer au diable ces misérables marchands des rues, au gosier de fer, et de fer trempé dans l'eau-de-vie.

Le jour où un de ses vieux amis séculiers était venu le visiter, le bruit était moins fort, car c'était le saint jour du dimanche, et, dans ce temps, en 1720, le sceptique, l'athée Paris observait le jour du Seigneur avec une exactitude malheureusement perdue depuis, sans être compensée. Au XVIIe siècle, le peuple, qui ne travaillait pas, s'enivrait le dimanche; maintenant il travaille le dimanche, et se grise abominablement le lundi, pour ne pas dire le lundi et le mardi. Nous n'avons pas l'ivresse de moins, et nous avons le bruit de plus. Enfin!

— Mon vieil ami, disait le curé de Saint-Eustache à son vénérable visiteur, vous êtes venu par un temps bien chaud; le zèle ne connaît pas d'obstacles, je le sais; pourtant songez à votre santé; quand vous êtes malade, mes pauvres souffrent, et si.... mais ne pensons pas à cela. Grâce au ciel, vous avez une mine excellente.

— Je vous remercie, monsieur le curé, de vos bonnes attentions, mais je venais vous remettre quelques menues aumônes dont ne souffriront pas mes épargnes.

— Encore de l'argent pour mes pauvres!

— Ne vous fâchez pas, monsieur le curé, ce n'est que cinq mille livres.

— Mais c'est trop, beaucoup trop! Bientôt je serai forcé de vous inviter à changer de paroisse; la mienne ne comptera plus de malheureux. Cinq mille livres!

— Cinq mille livres seulement, monsieur le curé. Mille pour *l'œuvre des prisonniers pour vol*, mille pour *la maison des filles perdues*, mille pour *le rachat des captifs en Alger, au Maroc et dans les petits états barbaresques*, mille pour les pauvres de la paroisse de Saint-Eustache, et mille pour acheter un tableau de sainte Cécile, que vous placerez dans la chapelle dédiée à cette miraculeuse créature.

— Soit! j'accepte encore : comment vous refuser? mais à condition que, pendant trois mois, vous ne m'apporterez pas un mince liard pour qui que ce soit au monde.

— Je ne vous le promets pas, monsieur le curé.

— Si! vous vous y engagez. Vous m'effrayez, savez-vous? avec votre inépuisable charité, surtout vous obstinant à me taire le nom et la demeure d'un homme aussi vertueux que vous. Pourquoi se cacher quand on fait le bien avec cette évangélique abondance? Excusez une question trop souvent renouvelée sans doute : vous n'avez pas d'enfans? pas d'héritiers? pas d'amis pauvres? Vos largesses ne lèsent personne?

— Personne : tous mes parens sont riches : je n'ai laissé aucun ami dans le besoin.

— Ah! vous me rassurez; mais alors pourquoi ne pas livrer votre nom à tant de gens qui vous bénissent? C'est qu'ils veulent le savoir; ils l'exigent. Quelques uns vont même jusqu'à dire...

— Que disent-ils?

— Que je suis l'auteur de tous ces bienfaits, l'unique auteur. Et Dieu sait qu'ils se trompent; c'est mal à vous, mon vertueux ami, de me laisser une gloire que je mérite si peu.

— Il m'est cruel de vous l'avouer, monsieur le curé; mais mes faibles aumônes sont au prix que j'y mets : le silence obtenu sur ma personne.

Le curé de Saint-Eustache soupira; il reprit :

— Cependant vous m'avez promis d'assister dimanche prochain à mon sermon.

— J'y serai, monsieur le curé.

— A ma musique du soir.

— J'y serai, monsieur le curé.

— Et vous m'avez laissé entrevoir que si M. Huguenin, mon marguillier, qui est au plus bas, vient à mourir, vous prendrez sa place.

— Moi! marguillier de Saint-Eustache!

— Vous le serez, et je m'en réjouirai fort.

— Je le veux bien, monsieur le curé, mais toujours à la condition que vous ne chercherez à savoir ni ma demeure, ni mon nom, ni...

— Votre résistance est inébranlable, mon ami.

— Inébranlable.

Ensuite le vieux visiteur se leva, et le curé se leva aussi pour l'accompagner.

Quand ils furent debout, le bienfaiteur mystérieux dit à M. de Saint-Eustache :

— Il m'est venu l'autre jour une inspiration.

— Et laquelle, mon digne ami?

— L'inspiration de fonder un asile pour les vieux prêtres qui n'ont plus la force ou l'intelligence de travailler au salut des fidèles. Au lieu de les laisser livrés à l'ennui de l'isolement, on leur offrirait du repos dans l'abondance de toutes choses, de la bonne nourriture, des promenades dans de grands jardins, de la musique religieuse excellente, des lectures choisies; enfin, un asile de paix, de dignité et de bonheur.

Le curé versait des larmes.

— J'ai calculé, reprit le vieil homme charitable, l'établissement—construction—entretien—n'excéderait pas un million la première année; et la seconde on ferait face à tout avec deux cent mille livres. Oh! quelle pure joie pour ma pensée, monsieur le curé, de fonder une telle maison! Si vous étiez indulgent pour moi comme vous l'êtes pour tout le monde, monsieur le curé, vous ne vous opposeriez pas à mon désir, à celui de toute ma vie. Allons! monsieur le curé.

— Mais vous êtes donc immensément riche, mon sage ami?

— Assez! comme vous voyez.

— Mais songez... Le curé de Saint-Eustache s'arrêta à la première objection qu'il aurait voulu faire, la jugeant, en vérité, trop faible. Quelle objection opposer à un millionnaire indépendant, qui aspire à mériter le ciel par des actes de charité? Nous verrons! nous verrons! répondit-il, j'y penserai.

— Les millions sont prêts! lui dit le vieux bienfaiteur.

— Ah! ils sont prêts! mais prenez bien garde aux voleurs; nous vivons dans un temps!... mon ami!

— N'ayez point de crainte, je suis prudent; j'ai des coffres de fer, des caves, des verroux. Ainsi c'est convenu, ajouta-t-il; je vous apporterai mon plan de fondation dans quelques jours.

— Que la volonté de Dieu soit faite! — Apportez!

— Adieu! monsieur le curé.

— Adieu, mon ami; ménagez-vous.

En ouvrant au pieux visiteur la porte de la chambre, le curé de Saint-Eustache lui dit :

— Je n'ai qu'un regret, mon ami, — c'est que cette porte ne s'ouvre pas sur le ciel. Adieu! Adieu!

L'ami du curé sortit, longea les pilliers des halles; il entrait dans la rue du Roule pour gagner les quais, quand il aperçut, venant vers lui dans une voiture découverte, la charmante et pomponnée Arioline.

Terrifié, le vieux faux monnayeur enfonça aussitôt son chapeau sur ses yeux, baissa la tête et se perdit, après avoir traversé la rue des Deux-Écus, dans le dédale de ruelles au milieu desquelles s'élève aujourd'hui la Halle à la farine.

VIII.

Les distributions des 300,000 livres en fausse monnaie donnée à Arioline, par les gens du caveau, avait eu lieu dans les formes arrêtées. Ses deux frères, percepteurs à Melun, son père, employé à la loterie, avaient, après quelque surprise de peu de gravité, accepté chacun la part dont ils avaient disposé selon leurs besoins; quant aux autres 100,000 livres échues à Arioline, on ne doute pas de leur placement immédiat. Elle ne paya aucune dette, en contracta de nouvelles, d'après l'habitude parisienne qui le veut ainsi, ne regardant l'argent inattendu que comme une occasion de ne pas payer ceux qui attendent; sa générosité ne fut effective qu'à l'égard du jeune comte de Faab. Il put envoyer 50,000 livres à ses compatriotes en attente depuis plusieurs mois dans l'île de Malte, sauf à lui à se créer d'autres ressources ensuite pour acheter, armer, équiper le bâtiment destiné à le conduire lui et ses amis dans l'Inde. Plus il pensa à ce premier argent tombé tout à coup dans ses mains, plus il demeura convaincu que le régent, mystérieux ennemi des Anglais, le lui avait envoyé sous le manteau; rien n'était plus simple à expliquer. Homme de plaisir et de curiosité surtout, le régent n'avait pas ignoré les allures un peu libertines du comte de Faab. Une police subtile lui avait dit dans des épanchemens fort du goût de son altesse, les amours du jeune comte avec une femme excessivement à la mode, sa retraite dorée dans une petite maison des faubourgs. Dubois avait fait le reste, sa puissante autorité sur l'esprit du duc d'Orléans avait décidé ce dernier à aider efficacement le Fernand Cortez danois à entreprendre son aventureuse expédition.

Prête à se rendre à une fête donnée dans le fabuleux jardin Soubise de la rue de Braque, au Marais, une des merveilles de la société distinguée au XVIIIe siècle, merveille oubliée de nos jours où l'on a tout oublié, Arioline attendait au bord d'un fauteuil, au bord seulement, tant elle craignait de chiffonner sa robe en magnifique brocard de Lyon, son beau cavalier danois. Déjà puni pour plus d'une inexactitude, Faab ne donna pas cette fois à sa charmante maîtresse le temps de bouleverser sa coiffure, de briser son éventail et de lancer aux amours du plafond sa petite perruque.

Faab parut; il était radieux de fierté.

— J'ai vu le régent, monseigneur le régent, s'écria-t-il en entrant. Quel génie! quel homme de génie! quel grand génie! Voilà un prince; un grand prince!

— Asseyez-vous, mon cher comte, lui dit Arioline; l'éloge académique vous fait du mal.

— Oh! ne raillez pas, mon amie.

— Permettez que je vous donne de l'air avec mon éventail. Après?

— Il m'a reçu avec une familiarité adorable; il m'a fait asseoir. Oui, il m'a fait asseoir!

— Si vous répétez chacune de vos phrases, mon ami, votre récit sera du double plus long, et nous n'irons à Soubise qu'après demain.

— Savez-vous à quoi était occupée son altesse?

— A quoi donc, à respirer?

— Vous ne le devineriez jamais, Arioline.

— Je n'aime pas les énigmes; dites vite.

— A faire de la fausse monnaie.

— Lui aussi, s'écria Arioline, en se pinçant les lèvres.

— Comment, lui aussi? mais je vous comprends: vous savez, comme tout le monde, que Paris est empesté de faux louis d'or depuis quelques semaines. Nous en avons causé avec monseigneur, qui a daigné me montrer des pièces fausses qu'il a fabriquées sur le modèle de celles qui sont en circulation.

— Ah! vraiment, mon ami.

— Et je vous jure, continua le comte, que celles du régent trompent encore mieux que les autres l'œil et le toucher. Vous n'ignorez pas que son altesse a des connaissances profondes en physique et en chimie. Oui, il s'amusait à faire de la fausse monnaie.

— Joli amusement, s'écria Arioline fort décontenancée.

— Si joli, comme vous dites, que trois faux monnayeurs seront roués demain en place de Grève; ma chère Arioline, c'est un spectacle. Désirez-vous vous y trouver!

— Nous verrons, mais il est tard, mon ami, la fête sera commencée au jardin. Partons, je vous en prie.

— Je ne vous ai pas tout raconté.

— Quoi encore?

— Examinons quelque peu l'or que vous avez sur vous, m'a fait l'honneur de me dire le prince.

— Que lui avez-vous répondu? Vous n'aviez peut-être pas d'or dans votre poche. Cela arrive quelquefois. Ensuite? Mais vous me raconterez tout cela à la fête.

— J'avais de l'or, au contraire.

Aroline quitta brusquement sa place pour regarder dans la glace si rien ne manquait à sa toilette. Elle était pâle.

— Vous êtes vraiment charmante, s'interrompit le comte Faab. Etonnement inouï! poursuivit-il. Je remets quatre pièces d'or à son altesse qui, après les avoir mordues toutes quatre, me dit en riant: Monsieur le comte, elles sont fausses, je vous arrête. J'osai rire plus fort que son altesse.

— Ah! c'est singulièrement risible, en effet, dit Arioline, blanche comme la dentelle de ses manchettes.

— Le duc a ajouté avec sa grâce infinie: Vous êtes volé, M. le comte. Méfiez-vous de l'or qui circule. Je vous conseille de ne plus accepter que des billets de la banque de Law. Qu'est-ce que ce Law, ma chère amie?

— Je n'en sais rien.

— Ne vous mettez pas en colère, ne me boudez pas, nous allons partir pour le jardin Soubise, mon Arioline. J'achève.

— Monseigneur, ai-je dit au duc d'Orléans, vous avez l'âme haute, autant que vous avez de l'esprit. Mon compliment a paru surprendre beaucoup son altesse.

— Et il me surprend aussi, interrompit Arioline.

— Vous aussi! vous ne devinez pas que je voulais faire entendre au régent que je n'ignorais pas l'incident ingénieux ajouté à sa générosité pour moi.

— Je comprends encore moins.

— Vous voilà absolument comme le duc lui-même; mais vous êtes moins excusable, car c'est vous, bien vous, uniquement vous qui m'avez appris que les cent mille livres que nous avons partagées venaient du régent.

— Grand Dieu! et vous l'en avez remercié?

— Sans doute.

— Imprudent!

— Vous vous trouvez mal, je crois, Arioline.

— Quelle extravagance! mais vous avez perdu la tête! vous vous êtes compromis!... Que va-t-il arriver?

— Rassurez-vous, il n'arrivera rien. J'ai vainement essayé d'insinuer à monseigneur qu'il avait été magnifique en me faisant cadeau de cent mille livres, et fort spirituel en glissant quelques pièces fausses de sa façon dans la somme; il n'a jamais consenti à me comprendre. C'est qu'il a trop de cœur pour avoir l'air de se souvenir d'un bienfait qu'on lui doit, et trop d'habileté pour écouter des remerciemens officiels contraires, après tout, à sa politique. Au fond, qu'importe mon erreur, s'il y a erreur. Je l'aurai remercié d'un service qu'il ne m'a pas rendu. Pourquoi votre effroi votre terreur?.... Un quiproquo de cette nature n'est pas un crime.

— Oh! sans doute! affirma Arioline, ce n'est qu'un quiproquo, j'en conviens; et j'ai eu tort de grossir le danger de votre maladresse. Je suis seule coupable de la fausse position où vous vous êtes mis un instant. Oui, c'est moi, je l'avoue, qui vous ai suggéré la pensée que c'était le régent qui vous avait fait passer ces cent mille livres. Allons à la fête, maintenant.

— Oui! allons! ma voiture nous attend à la porte. Mais à propos, dit le comte de Faab, si ce n'est pas le régent qui nous a donné cet argent, qui donc l'a envoyé?

— Qui?... Mais... c'est à coup sûr son ministre.

— Ah! c'est juste! Allons, mon Arioline.

— Comtois! dit tout bas Arioline en passant auprès de son domestique de pied, si je ne suis pas rendue ici ce soir à onze heures, brûlez toutes mes lettres, fermez tout, prenez cent louis dans mon secrétaire et allez m'attendre, avec deux chevaux et un costume d'homme, dans la forêt de Sénart, à la pyramide, route de Genève.

IX.

On ne croirait jamais que la rue de Braque au Marais, rue boueuse, sombre, dépavée la moitié de l'année, a été au XVIIIe siècle, l'endroit de Paris, où se sont données les plus belles fêtes du monde galant. Au magnifique jardin de l'hôtel Soubise, accouraient, je ne sais plus quel jour de la semaine, l'élite du Marais, les roués de la rue Culture-Sainte-Catherine, conduisant avec eux les étrangers de distinction. Pour beaucoup de raisons, les gens sérieux s'abstenaient de s'y montrer, et surtout d'y mener leurs femmes ou leurs filles. On abandonnait l'établissement aux jeunes marquis, aux belles dames qui, ne pouvant se faire admettre dans les salons de la Place-Royale, se bornaient, peu désolées de l'exclusion, à être des femmes fort gaies, fort jolies, fort spirituelles, fort décolletées et fort ruineuses à l'endroit de leurs amans. Un vrai type de cette incroyable existence, c'était Arioline, la maîtresse du comte de Faab; quoique à peine âgée de vingt ans, elle avait déjà un beau répertoire d'intrigues à classer dans sa mémoire: ducs, princes, comtes, barons, avaient traversé son appartement en y laissant une partie des revenus de leur année. Cléopâtre digéra une perle inestimable, Arioline eût digéré un collier. Ces sortes de femmes ont quelquefois d'étranges envies. Tandis qu'Arioline aurait pu continuer à manger des seigneurs avec leurs seigneuries, elle s'arrêta dans sa course triomphale, descendit de son char de nacre, et tendit la main à un aventurier. L'aventurier, il est vrai, était jeune, beau, aimable et d'assez bonne maison; à cela près cependant, plus gêné dans ses fonds qu'une femme dans des habits d'homme. Après avoir désiré des chevaux, des tapis, des domestiques, il parut piquant à Arioline de désirer une couronne. Autre trimestre, autre envie. Demain, on souhaiterait peut-être d'être la préférée d'un danseur de corde.

Au moment où le comte de Faab et Arioline entrèrent au jardin Soubise, on l'illuminait. A la lueur des flammes de couleur, ils jouirent du coup d'œil ravissant qu'offre la transition heureuse de l'obscurité au jour si doux de lumières placées sous des feuilles. Le jardin n'était que tendres senteurs d'iris, parfums suaves, toilettes licencieuses, mais d'usage, nudités tolérées par l'habitude, laisser-aller inexprimable; agaceries libertines à l'excès, mais protégées par l'esprit. On se rendait par couples dans des pavillons transparens, où l'on entendait de la musique italienne sur des paroles à faire rougir du carmin; mais on avait l'air de ne pas savoir l'italien. Soupait qui voulait, allait au bal qui voulait, payait même qui voulait. Au jardin Soubise, il y avait de la latitude pour tout faire.

Un jeune marquis frappa légèrement Faab sur l'épaule, et lui dit:

— Savez-vous quel est notre amphitryon, M. le comte?

— Non, M. le marquis.

— C'est notre hôte du déjeûner de l'autre jour, celui qui nous reçut ou plutôt qui ne nous reçut pas; car il n'était pas au déjeûner qu'il nous donna en sortant de la soirée de l'ambassadeur de Suède.

— Vraiment?

— A coup sûr. Au reste, qu'il se cache ou qu'il se montre, qu'importe au fond? Il n'en est pas moins un gentilhomme charmant, plein de goût et de riche ordonnance dans ses fêtes. Si vous le découvrez avant moi, comte, remerciez-le pour nous deux. Au plaisir, madame.

Et le marquis s'éclipsa sous les charmilles illuminées.

C'était donc le jeune seigneur chez qui Faab avait déjeûné et trop déjeûné, on s'en souvient, qui recevait ce jour-là au jardin Soubise. Sans le mystère dont il s'entourait, rien de plus simple que sa dernière galanterie de la rue de Braque. Souvent de jeunes seigneurs louaient à leurs frais le beau jardin, et appelaient leurs amis et les amies de leurs amis à de semblables fêtes. Avec quelques cinquante mille livres, on en était quitte. Quel beau titre de jeunesse à se rappeler plus tard! Nous donnâmes une soirée à Soubise!

On ose à peine rappeler ici, tant c'est trop se méfier de l'érudition du lecteur, qu'il était de rigueur alors, comme il est encore reçu dans certaines réunions issues de celles de ce temps-là, qu'une fois entré dans les salons, le cavalier abandonnait sa dame au caprice de ses pas. Celle-ci allait d'un côté, celui-là de l'autre; on se retrouvait à des momens convenus.

Après avoir parcouru, son éventail à la main, les allées, les contre-allées du jardin, reçu et renvoyé des épigrammes aux promeneurs, Arioline aperçut une figure pâle au fond d'un bosquet où sa curiosité l'avait poussée. Un jeune homme était assis sur un banc de bois et regardait, à travers les branches d'un sureau qui formait la voûte du bosquet, les mouvemens divers de la fête. Cette apparition, fort peu redoutable cependant, fit reculer Arioline. Le jeune homme se leva, et prenant la belle égarée par la main, il la pria de s'asseoir près de lui.

Cette voix causa une surprise plus réelle à Arioline, surprise changée bientôt en effroi, en terreur.

— Vous m'avez donc reconnu, madame, dit-il à Arioline. Il n'en pouvait guère être autrement. Nous devions nous rencontrer un jour. Ce jour est venu. Je vous trouve plus soucieuse que je ne l'aurais pensé. Allons, pas de frayeur! madame. Si vous tremblez pour vous, c'est une puérilité; si c'est pour moi, je vous en remercie; mais je ne cours aucun danger. Vous avez partagé avec votre amant l'or que j'eus le plaisir de vous remettre, et par là vous m'avez donné un complice, une garantie de plus. Au lieu de vous livrer à la frayeur, confiez-moi vos souhaits. La dépense aurait-elle excédé la recette?

Arioline voulut s'en aller.

— Je ne vous retiens pas, madame. Tout le monde est libre à ma fête; vous la première.

— Quoi! c'est vous! s'écria Arioline. Vous êtes donc le seigneur...

— Le faux monnayeur que vous connaissez. Je m'amuse à traiter grandement jusqu'au jour où cela finira. Comment trouvez-vous ma fête?

— Délicieuse, répondit Arioline un peu remise. Vous seul, monsieur, ne semblez pas vous y plaire beaucoup.

— Je m'y ennuie à périr. J'ai balancé si je ne mettrais pas le feu à tout ceci pour avoir une émotion nouvelle.

— Grand Dieu!

— Rassurez-vous, j'ai renoncé à mon projet. Je m'ennuierai tout simplement.

— Vous ne prenez donc du goût à rien?

— A rien. Excepté pourtant à vous voir, ajouta galamment le jeune homme.

— Vous faites tant d'heureux.

— C'est pour cela peut-être que je ne le suis pas.

— Le mystère vous plaît cependant.

— Je m'en lasse. Croiriez-vous que tous ces gens qui sont ici ne sont guère plus contens que moi; rien ne leur manque, n'est-ce pas? Le bal, la table, le jeu, le spectacle, les vins; eh bien! ils donneraient tout cela pour savoir le nom de celui qui les traite si bien. Cette pensée les tourmente; et elle suffit pour gâter leur bonheur. Il n'y a pas de bonheur.

— Si vous tâchiez d'avoir de l'orgueil.

— De l'orgueil! Tenez, madame, regardez là-bas: il y a dans ce pavillon des descendans des meilleures familles de la Bretagne. Dites-moi quel est le plus ivre d'eux tous? Autour de ces tables de jeu, j'aperçois tout ce que la Provence et le Dauphiné ont de plus fiers gentilshommes; ne dirait-on pas des pirates aux passions basses qui tiraillent leurs visages? Dans ce carrefour, savez-vous quels sont ces cavaliers indécens qui dansent avec un dévergondage à scandaliser des dragons? Des descendans d'anciens croisés, frères d'armes de Godefroy de Bouillon. Ces jeunes gens, couvées de libertins cachés dans les charmilles, gazouillant des grossièretés sur les épaules de ces femmes, ce sont des conseillers au parlement, des chevaliers de Malte. Ne voudriez-vous pas que j'eusse l'orgueil d'être autant qu'eux, celui de les imiter? D'ailleurs, je suis noble par ma naissance. Il n'est pas un d'eux à qui je ne fisse renier pour quelques poignées d'or, et je suis en mesure de les contenter, leurs aïeux et leurs titres.

— C'est vrai, dit Arioline, qui ne s'attendait pas à cette leçon de philosophie pratique, au fond d'un bosquet de sureau, en tête-à-tête avec un jeune homme.

— Vous me trouvez bien sévère, n'est-ce pas? se reprit-il. Je veux essayer de dérider votre joli front. Votre amant a-t-il un équipage?

— Hélas! non, monsieur, jusqu'ici.

— C'est donc à moi, votre meilleur ami après lui, à vous en offrir un. L'aimez-vous rose avec deux chevaux différens, à panneaux dorés et à roues à soleil?

— Vous plaisantez, monsieur.

— Il sera demain à votre petite porte du faubourg. Pensez à moi quand il vous promènera à travers Paris.

— Quel généreux seigneur vous êtes!

— L'équipage sans la livrée, c'est le diamant sans la monture. Je vous prie de vous servir de trois domestiques de mon choix, l'un Indien, l'autre noir, le troisième oriental.

— C'est un rêve. Mais, monsieur...

— Vous aimeriez sans doute avoir un petit jardin, comme but de promenade, avouez-le. C'est la mode aujourd'hui. Nous avons Auteuil, Boulogne, Vincennes, choisissez: dites votre goût.

— Vincennes! j'y ai une amie. Vous voyez, monsieur, que j'entre dans la plaisanterie.

— Et maintenant, madame, dites-moi...

— Ce que je vous donnerai en échange, n'est-ce pas, monsieur?

— Pas encore, madame. Faites-moi connaître ce qui est dans le secret le plus caché de vos désirs. Les satisfaire n'est rien, les deviner tous est impossible. Je n'ai pas assez d'esprit.

— Quel homme charmant, pensa Arioline, à qui la dernière proposition du faux-monnayeur rappela, et il était temps, et les Indes tout à fait oubliées, et le comte de Faab, un peu dans les Indes. Vraiment! mais vous êtes donc le fils d'une fée, pour obtenir, sans obstacle, sans restriction, tout ce que vous souhaitez, ou plutôt tout ce que les autres souhaitent.

— Non, madame, mais vous êtes mon associée dans la fabrication de la fausse monnaie. Je vous devrais des comptes, à la rigueur, mais vous prenez sans compter. C'est encore généreux de votre part. Voyons, mon associée, que souhaitez-vous? Seulement ne me demandez pas d'être reine.

— Et voilà précisément ce que je veux, répondit Arioline du ton de la plus parfaite conviction, racontant ensuite au faux-monnayeur les projets de conquête et les espoirs de royauté de son amant, le comte de Faab. La confidence n'offrait aucun danger; un faux-monnayeur ne compromet personne.

— Franchement, madame, si le projet n'est pas impossible à réaliser il ne promet pas, même après la réussite, d'être d'un immense avantage pour vous. Quelle royauté vaut la vôtre? La plus jolie femme de Paris, ou une des plus jolies — ne m'interrompez pas pour si peu; — la plus en vogue parmi la jeune société, la plus aimable; que trouveriez-vous sur un trône, que vous n'ayez déjà autour de vous? Des sujets? Et qui n'est pas le vôtre? Du plaisir? Quel vœu formez-vous qui ne soit aussitôt accompli? Et quitter Paris! Paris, madame! Mais il n'y a pas de royaume, d'empire, fût-ce celui du Mogol, qui vaille Paris, pour une femme jolie et jeune comme vous.

— J'ai bien pensé à ce que vous me dites là, monsieur, répondit Arioline; mais j'avais besoin d'être convaincue par les raisons d'un autre. D'ailleurs, ma position, quoi que vous en disiez, n'est pas aussi brillante que vous la dépeignez. J'ai tiré plus d'une fois le diable par la queue.

— Mais, maintenant, votre position est changée.

— Sans doute, sans doute, répondit Arioline, grâce à vous.

— Grâce à vos charmes, madame. Ainsi vous ne partirez pas. Vous nous restez.

La main d'Arioline était abandonnée à celle du faux-monnayeur.

— Ah! voilà le chapitre des conditions, monsieur. Je tremble.

— Je n'en ai qu'une à poser, madame.

— Pauvre comte de Faab, pensa Arioline. Et quelle est enfin cette condition, monsieur?

Arioline regardait les divines images de son éventail peintes par le célèbre Audran, avec les figures par Watteau.

— Vous l'accepterez, j'en suis sûr. Vous posséderez, madame, tout ce qu'il est humainement possible de se procurer sur la terre, à prix d'argent, à la condition, madame, que vous ne serez pas ma maîtresse.

Et le faux-monnayeur sortit du bosquet et disparut.

— Ah! pour le coup! dit Arioline, en se levant et ne sachant trop que penser de la condition, la chose est étrange. Quel homme extraordinaire, Mais il est plein de bizarreries! C'est qu'il est beau aussi! Quel sang-froid dans la richesse! Son esprit me plaît, m'enchante; je suis bouleversée, il m'a surprise. Je l'aime, je crois; ne pas vouloir que je sois sa maîtresse! mais c'est de l'ironie, et presque de l'impertinence; m'enrichir pour cela!... Il ne peut pas m'empêcher de le trouver bien, après tout, il est fort bien, admirablement bien. Eh! mais, j'en suis amoureuse, je le sens; cela me prend toujours ainsi; et pourquoi pas sa maîtresse? Qu'est-ce que cela veut dire? Ah! monsieur le comte de Faab, où êtes-vous? où êtes-vous?

X.

Au moment où le jeune faux-monnayeur s'était évadé du bosquet de sureau, un homme l'avait arrêté soudainement, et lui avait parlé ainsi:

— Vous êtes un infâme, un homme sans principes, un athée, un démon! Que faites-vous ici?

— Mon père, je me distrais.

— Nous ne sommes pas au monde pour nous distraire; prendriez-vous un passage d'expiation pour un théâtre? O fils coupable, vous oubliez Dieu dans votre vie, et il vous oubliera dans votre mort. Quelles sont vos bonnes œuvres? On ne vous voit jamais à l'église.

— Je ne crois pas à l'église.

— Vous ne croyez pas à l'église! et à quoi croyez-vous donc?

— A l'ennui qui est au ciel et sur la terre.

— Vous vous ennuyez, parce que vous n'essayez pas de bien faire, de soulager les pauvres, de visiter les prisonniers, de conseiller les faibles.

— Mon père, ne m'obligez pas à vous rappeler que les faux-monnayeurs ne vont pas encore en paradis.

— Faux-monnayeur! avez-vous dit, faux-monnayeur! C'est vous qui l'êtes, qui jetez l'or comme du fumier, qui en habillez des prostituées, et en enrichissez des voleurs. Cet or-là est faux; vous êtes un faux-monnayeur. Mais, moi, en quoi le suis-je? le bien que je fais est-il faux? Quand une femme a froid, quand un pauvre vieillard a faim, quand un enfant est malade, avec mon or, je réchauffe la femme, je nourris le vieillard, je guéris l'enfant. Ne sont-ils pas réellement chauffés et guéris? Faux monnayeur! O raisonneur corrompu, et si cet or-là était faux, ne vaudrait-il pas mille et mille fois mieux encore que l'or pur avec lequel on ne vient au secours de personne. Quel profit ai-je jamais tiré pour moi de cet or? Je bois de l'eau, je me nourris de légumes secs, et dors sur le sable. Faux monnayeur! Voyons, grand philosophe; Dieu me dira-t-il,

au jour du jugement : Va aux enfers, toi qui as été la providence des malheureux, et vous, qui avez été le trésorier de tous les vices, allez au paradis! J'ai plus de confiance dans mes œuvres. Une dernière fois, mon fils, renoncez à cette vie de libertin, ou je cours nous dénoncer. On nous rouera en Grève: mais moi je monterai au ciel, avec la palme du martyre, et vous, vous serez précipité dans les flammes. Savez-vous pourquoi je n'ai pas cédé à cette pensée de dénonciation? parce que, il faut l'avouer, vous êtes un habile artiste dans notre art, et qu'il m'est impossible de me passer votre adresse. Il me faut un million, et je manque de fonds. J'ai besoin d'imiter les quadruples d'Espagne : voyez si vous êtes capable d'en fabriquer trois cent mille semblables à celles-ci.

— Dans trois jours, vous en aurez dix mille exactement pareilles, mon père.

— A ce prix vous pouvez vous sauver, mon fils, et racheter aux yeux de Dieu une partie de vos énormes péchés; car j'ai destiné ce million à la fondation d'un hospice en faveur des vieux prêtres malheureux.

— Mon père, le cordon des quadruples sera difficile à imiter?

— Crois-tu, petit?

— L'or est bien ductile aussi?

— C'est mon affaire, mignon, occupe-toi de l'empreinte.

— L'exergue est presque inimitable.

— Ne dis pas cela, mon oiseau; tu me fais trembler.

— Cependant je réussirai.

— Dieu soit béni! adieu : je t'attends là-bas.

Et le vieux faux monnayeur quitta son fils, sans jeter les yeux autour de lui de peur de se damner au milieu de tant de bras nus et d'écharpes flottantes. Quand il fut dehors, il fit le signe de la croix.

Il gagna Reuilly; c'est par Reuilly que de caves en caves, qui existent encore, on s'introduisait dans le souterrain occupé par les faux monnayeurs dont l'atelier principal était en partie sous la rue de la Cerisaie.

XI.

Quoique façonné à l'indulgence des amans parisiens pour leurs maîtresses, Faab s'inquiéta beaucoup des dépenses excessives dans lesquelles se jeta tout à coup Arioline. Nul mieux que lui ne savait ses ressources. Puisque ce n'était pas lui qui lui avait fait cadeau d'un équipage, d'un jardin à Vincennes, d'un mobilier de duchesse, qui pouvait-ce être? A ne plus en douter, l'infidélité était commise ou bien près d'avoir lieu. Dure réflexion pour le comte; car il avait fini par s'attacher sérieusement à Arioline, à son caractère mutin, à ses caprices, à ses défauts même. Les mauvaises qualités ont tant de prise sur l'esprit des jeunes gens. Elle était si magnifique dans ses colères! D'ailleurs Faab avait contracté l'habitude de vivre avec elle, et, on le sait, le mariage n'est rien à côté d'un nœud serré peu à peu par l'habitude d'être en communauté d'existence avec les femmes du genre d'Arioline. Ce sont des fées. On demande, de nos jours, le divorce pour les personnes mariées; c'est quelque chose : mais le divorce en faveur de celles qui ne le sont pas, qui le proclamera?

Cependant Faab recourut à un moyen fort naturel pour sortir de la position à la fois difficile et affligeante où il se trouvait.

Un soir qu'Arioline donnait une dernière main à sa toilette pour aller à l'Opéra, Faab entra dans le boudoir, et après s'être assis dans une demi-bergère, et avoir regardé long-temps le bout de ses souliers, les pointes de son habit, et les cordons de sa culotte ainsi que font les gens embarrassés de leur personne, il dit à Arioline :

— C'est arrêté, je pars dans trois jours pour le Hâvre.

— Pour le Hâvre! comte.

Arioline se plaça une mouche au coin des lèvres.

— Je m'y embarquerai pour Malte.

— Vous allez à Malte, rejoindre vos compagnons! Mais nous sommes en hiver; et vous aviez renvoyé votre expédition au commencement du printemps, il me semble.

— J'ai modifié mes projets. La surprise de notre débarquement sera plus grande, plus effective en abordant dans une saison mauvaise.

— Mais vous ne m'aviez pas prévenue de cela, dit Arioline, les bras en l'air pour faire descendre le sang et avoir les mains pâles.

— Vous ne me dites pas tout, vous, non plus, Arioline.

— Je vous tais, mon ami, les choses indifférentes.

— Et moi aussi, Arioline.

— Votre départ ne saurait m'être indifférent, comte

La maîtresse du comte essayait, en minaudant, de fixer une rose au bord de l'oreille.

— Aussi viens-je vous demander, mon amie, si vous persistez toujours à m'accompagner.

— Vous choisissez, permettez-moi de vous le dire, un mauvais moment.

— Vous ne répondez pas à ma question.

— Vous devenez exigeant, comte.

— Je le suis moins que jamais, car je vous propose le choix de me suivre aux Indes ou de rester à Paris.

— Avez-vous bien pesé votre résolution, mon ami?

— Le doute est étrange de votre part.

— On dit, mon ami, — passez-moi ces épingles, — que le pays est malsain, qu'il est plein de tigres et insupportable à cause des mouches. On y perd vite les dents.

— Je vois que vous n'avez plus l'ambition d'être reine. C'est une coquetterie à laquelle je ne m'attendais pas.

— Savez-vous, comte, que nos sujets ne seraient pas fort beaux. Des hommes jaunes comme des coings, ne sachant pas un mot de français. Et d'ailleurs qui me ferait là-bas mes robes et mes chapeaux? On n'y trouve pas non plus de cordonniers, puisque les gens y vont pieds nus.

— Vos remarques, Arioline, arrivent tard, et si je les interprète bien, elles signifient que vous renoncez tout-à-fait à partager ma bonne ou ma mauvaise fortune.

— Non pas tout-à-fait, comte, vous me jugez mal. Agissons sensément. — Donnez-moi ce flacon. — Partez le premier. Achevez votre expédition, établissez-vous dans le pays et envoyez-moi ensuite chercher. — Tendez-moi cette boîte à poudre. — Une femme serait d'abord pour vous un embarras; vous n'avez pas compté sur mon bras pour participer à votre conquête.

— Ainsi donc, madame, je partirai seul. Soit : je vous comprends. C'est votre bon plaisir. Je n'ai aucun droit pour le contrarier. Si j'avais des droits, je n'en userais pas plus cette fois que je n'en aurais usé précédemment dans beaucoup d'autres occasions.

— De quelles occasions parlez-vous?

Faab s'était levé d'impatience. Son dépit l'empêchait de demeurer froidement en place.

— De beaucoup d'occasions, répliqua-t-il en serrant avec vivacité la poignée de son épée. J'ai trop de dignité pour vous les rappeler.

— Entre nous, comte, la dignité est un faux prétexte. Parlez! Mais parlez donc! Vous ai-je été infidèle?

— Vous le savez, madame; et cela vous regarde autant que moi. Si je vous interrogeais sur les sources où vous avez puisé pour alimenter si pompeusement votre coquetterie, vous mentiriez. Et c'est trop descendre pour si peu.

— Je ne mentirais pas, je vous assure.

— Quelle bourse désintéressée s'est donc ouverte à vos envies ruineuses? Qu'avez-vous donné en échange de ces nouveaux meubles que je rougirais d'effleurer, de votre équipage où je n'ai jamais pris place, et de cette propriété que vous possédez dans le bois de Vincennes.

— Ah! vous avez de la jalousie, vous aussi, comte?

— J'ai de la délicatesse, madame.

— C'est différent. Ce que j'ai donné? Mais, rien.

— Vous êtes trop jolie pour cela, madame.

— Ah! vous ne me croyez pas, comte! eh bien! voyez le cas que je fais de ces meubles.

Prenant l'épée de Faab, Arioline cassa, tant avec la poignée qu'avec la lame, glaces, porcelaines de Chine, carreaux; elle perça et lacéra ensuite les fauteuils, les rideaux, les tentures, le tapis et tous les tissus de son délicieux ameublement.

Rendant l'épée au comte, elle lui dit ensuite :

— Êtes-vous convaincu, monsieur?

— Déchirer n'est pas prouver, répliqua le comte. Demain vous réparerez les dégâts; un plus beau meuble remplacera celui que vous avez anéanti. Vous aurez eu une occasion charmante de le renouveler.

Puisque telle est votre opinion, comte, rompons pour jamais. Je suis chez vous, c'est vrai, mais donnez-moi une demi-heure pour en sortir. C'est le temps nécessaire pour emporter mes robes. Reprenez vos bijoux.

— C'est moi qui m'en vais, s'écria le comte bouleversé. Ici tout vous appartient. Si, comme vous l'avez dit un jour, quand on renvoie ses domestiques on les paie, quand on congédie ses amans on ne les avilit pas. Adieu, madame.

Plein d'une colère concentrée mais digne, le comte sortit en courant; il tira violemment la porte du boudoir sur lui.

Mais, au lieu de descendre dans la rue avec la même précipitation, quand le comte fut dans la dernière pièce, il se sentit si faible et si découragé qu'il tomba dans un fauteuil et y resta. La pièce n'était éclairée que par un seul flambeau qui jetait ses dernières lueurs. Il se prit à réfléchir dans l'obscurité

Il était depuis environ une heure enfoncé dans ses tristes méditations, quand il entendit la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer avec une précaution suspecte. Et que vit-il? Un homme entrer par la porte qui s'était ouverte, et à la porte opposée paraître Arioline.

Faab mit brusquement la main à son épée; puis il sortit et retomba dans son coin.

Mais dès qu'il fut sûr que l'homme introduit était enfermé avec Arioline, il alla silencieusement de pièce en pièce jusqu'au boudoir. Là, il s'arrêta, retint son haleine, et il écouta.

Il entendit ce dialogue :

— Est-il parti?

— Oui, et pour toujours!

— J'aurais dû le deviner à vos larmes, madame. Vous l'aimiez donc beaucoup?

— Et je l'aimerai toujours.

— Oui, pendant l'éternité de la semaine.

— Le fat, pensa le comte. Et je ne me vengerai pas!

— Tout bien considéré, ajouta l'interlocuteur d'Arioline, vous avez pris une sage résolution; ce jeune homme eût fini par me compromettre.

— Que dit-il? murmura Faab.

L'autre poursuivit :

— C'est que cela va mal. On nous poursuit sans relâche; il y a redoublement de surveillance.

— Quel est donc cet homme? se demanda le comte.

— En venant ici, j'ai rencontré dans le faubourg St-Antoine, reprit celui que Faab écoutait, des hommes à la démarche sinistre. La quantité de quadruples que nous avons émise a exaspéré la police. C'est mon père, avec sa dévotion, qui m'a obligé à en fabriquer en si grand nombre. Nous avons, je crois, comblé la mesure.

— Un faux monnayeur! se dit le comte, ah! voilà donc cet amant si magnifique, je le connais; je le tiens!

Le faux monnayeur continua :

— Nous serons obligés, j'en ai peur, de ne pas fabriquer pendant deux mois au moins; c'est long : mais vos dépenses, madame, n'en souffriront pas. Savez-vous que vous allez bien! cent mille livres dans un mois? en voilà encore cinquante mille en trois petits sacs. Ne les mettez pas en circulation tout de suite. Il y aurait de l'imprudence.

— Soyez sans crainte, dit Arioline, en renfermant les quadruples dans son secrétaire, et en poussant un soupir, qui attestait la douleur qu'elle éprouvait encore de sa rupture avec Faab.

— Maintenant, allons nous ennuyer à l'Opéra, dit le faux monnayeur. Vous êtes ravissante avec cette nouvelle toilette; souffrez que je vous en témoigne mon admiration.

Faab crut entendre le bruit d'un baiser.

Sa rage l'aveugla, il sortit, mais sans s'arrêter cette fois; il marcha devant lui, il courut plutôt; une heure après, il se répétait avec une satisfaction terrible : Je suis vengé!

XII.

— Savez-vous ce que vous avez fait? disait Arioline au comte, renversé de surprise dans le boudoir où la veille il avait été acteur dans une si violente scène.

— Je me suis vengé.

— Vengé! dites-vous? Vous vous êtes dénoncé vous-même à la police

— Moi!

— Oui, vous! car moi et vous sommes les complices de ces faux monnayeurs. On les arrêtera, et nous serons arrêtés; on les jugera, et nous serons jugés; on les rouera, et nous serons roués.

— Grand Dieu! je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre : tout l'or que je vous ai donné pour envoyer à vos compagnons qui vous attendent à Malte, tout l'or que nous avons dépensé, tout l'or que vous m'avez reproché hier, venait de ces faux monnayeurs. Nous sommes leurs complices, vous dis-je.

— Et vous ne m'avez pas averti!

— Je vous aimais tant, Faab! que je n'ai pas mesuré la profondeur du danger qu'il y avait à vous aider avec de tels moyens. Je voulais vous voir réussir. Qui prévoyait une dénonciation, et de vous?

— Mourir comme un faux monnayeur, moi, comte de Faab! infamie!

— Je mourrai avec vous, comte. Vous me donniez la moitié d'un trône; je veux la moitié de votre échafaud.

— Adieu la gloire! adieu l'immortalité! s'écria le comte.

— Adieu les bals cet hiver! adieu mon joli boudoir! adieu tout! s'écriait de son côté Arioline.

— Vous êtes des maladroits de vous désoler ainsi, dit une voix qui se jeta tout à coup au milieu du funèbre dialogue de Faab et d'Arioline. Nous ne sommes pas même ruinés, dit le faux monnayeur, car c'était lui qui venait de s'introduire dans le boudoir. Je vous remercie d'abord, madame, de m'avoir fait prévenir. Les écluses sont lâchées; la maréchaussée ne trouvera que de l'eau dans nos ateliers souterrains. Quant à nous tous, mes ouvriers, mon père, moi, vous, madame, et vous, monsieur le comte, on ne touchera pas à un seul de nos cheveux. Sachez quels sont nos complices. Voilà leurs noms, voilà leurs titres : des marquis, des comtes comme vous, deux ducs, un prince. Leurs têtes répondent des nôtres. On ne conduit pas encore la noblesse en Grève. C'est là mon ouvrage. Est-ce que je ne prévoyais pas que je serais trahi un jour? Mes précautions étaient bien prises.

Arioline et Faab se regardèrent comme on ne se regarde pas deux fois dans la vie.

Et ce que le faux monnayeur avait dit se réalisa.

On ne poursuivit personne; le procès fut étouffé. Qui aurait osé mettre en jugement plusieurs familles de la première noblesse de France?

Léon Gozlan

TROP DE BONHEUR.

I.

La coutume de mettre en loterie terres, châteaux et palais est plus ancienne chez nos voisins d'outre-Rhin qu'on ne le pense communément.

Un jeune baron, ruiné par de folles prodigalités, voulut tenter ce genre de spéculation. Il y engagea le seul bien qui lui restât : la terre dont il portait le nom. Amené encore enfant à la cour impériale, où, à la mort de son père, il avait hérité des hautes fonctions attribuées depuis un temps immémorial au chef de sa famille, il ne professait point le culte voué, par tout bon gentilhomme campagnard, à ses tourelles féodales. Il n'aurait pu être retenu que par la crainte d'affliger sa mère; mais, ardent et présomptueux, il comptait, sans le vouloir, sur la Providence des joueurs, et espérait rester, en définitive, le maître de son manoir. L'événement trompa son attente. A peine assez de billets furent-ils placés pour satisfaire ses créanciers, et la terre de Klaustern devint la propriété d'un obscur bourgeois de Vienne. Abîmé par ce coup, le baron rompit brusquement avec le monde, disparut, et personne n'entendit plus parler de lui.

On ne saurait peindre la stupéfaction de sa mère à l'invitation de vider les lieux que lui fit brutalement adresser le nouveau propriétaire de Klaustern. Livrer à un étranger ces murs d'où elle n'était jamais sortie depuis son mariage, ces murs où était inscrite la longue histoire de vingt nobles générations, voir effacer de la porte du donjon des armoiries devenues menteuses, étaient autant d'horribles profanations dont la seule idée faisait frissonner la vieille châtelaine. Elle poursuivit devant tous les tribunaux et auprès de l'empereur lui-même l'annulation de cette vente impie, et, partout repoussée, il ne lui resta plus qu'à aller cacher au fond d'un faubourg de la ville voisine son humiliation et celle de son fils.

Une dernière épreuve lui était réservée : elle avait tant pleuré la perte de Klaustern et l'absence du baron, qu'un matin elle se réveilla aveugle.

— Je ne verrai plus mon Ludwig!... fut la seule plainte que lui arracha cette nouvelle sévérité de la Providence.

Elle avait recueilli, peu d'années auparavant, une petite orpheline douce et jolie comme les anges. Elle s'était plu à lui prodiguer les soins et la tendresse d'une mère. Maria, aux jours du malheur, lui rendit ses bienfaits au centuple, se fit son guide, sa protectrice, à son tour, et sut trouver dans son courageux dévoûment la force de conjurer la misère. Venue au monde entre deux cercueils, Maria résumait en elle tout ce que le cœur d'une femme peut concevoir de pieux et de tendres sentimens. Elle n'avait jamais vu Ludwig, elle ne connaissait de lui que le mal qu'il avait causé; et, cependant, le voyant si cher à la baronne elle n'osait le haïr, et lorsque, plus tard, Dieu lui eut envoyé sa part d'amour, elle s'accusa presque d'ingratitude en s'apercevant qu'elle était moins attristée qu'autrefois de l'absence de Ludwig. N'avez-vous jamais rencontré de ces blondes jeunes filles qui sont toute foi, toute pureté, dont les yeux bleus, voilés par de longs cils d'or, n'éveillent en se levant sur vous que de saintes et pudiques pensées? N'avez-vous jamais admiré de ces vierges à qui l'on n'ose pas mentir, qu'on adore, qu'on craint à force de respect, avant que d'implorer d'elles une grâce qu'on désire beaucoup plus qu'on ne l'espère : telle était Maria.

La baronne avait long-temps conservé l'espérance que son fils viendrait recevoir un pardon qu'elle brûlait de lui accorder. Cette confiance entretenant en elle un reste d'indulgence pour le bonheur d'autrui, elle avait accueilli Frantz, le jeune officier, et souri aux aveux de la douce Maria. Mais quand des années se furent écoulées dans une attente inutile, un sombre chagrin s'empara d'elle; elle devint jalouse de Frantz, et pour son propre compte, et pour celui de Ludwig.

— Mon Ludwig, se disait-elle, n'a point de Maria qui le console, et moi je n'ai plus qu'une partie de la tendresse qui m'appartenait tout entière.

Sa santé s'altéra par degré; une grave maladie se déclara. Maria se multiplia, pourvut à tout, accomplit des miracles de dévoûment et arracha sa bienfaitrice à la mort. La première fois qu'elle put guider de nouveau les pas mal assurés de la convalescente vers le fauteuil qui l'attendait au soleil, celle-ci lui dit en souriant et comme pour la remercier d'un seul mot :

— Et Frantz?... Avons-nous des nouvelles de Frantz?

Maria pâlit et se sentit près de défaillir. Ce mot lui rappelait, en effet, un terrible souvenir. Une nuit, la baronne, dévorée par la fièvre et en proie au délire, l'avait fait approcher et lui avait dit, de cette voix ferme et vibrante qui fait impression sur les plus expérimentés :

— Je ne veux pas mourir. Je retrouverai mon Ludwig; j'en suis sûre à présent. Cela dépend de toi. N'est-il pas vrai, Maria, que tu me rendras mon fils? Il attend, pour revenir; il attend que je sois à Klaustern : n'est-il pas vrai, Maria, que tu me ramèneras à Klaustern?..... Frantz n'est pas assez riche pour racheter Klaustern : Dieu m'a promis pour toi un autre mari... Tu l'accepteras, n'est-il pas vrai, Maria?

— Ma mère! s'était écriée la jeune fille tremblante.

— Jure-moi, mon enfant, avait repris la malade, jure-moi que tu feras la volonté de Dieu!

Maria consternée avait gardé le silence. La baronne exaltée avait insisté, pressé, menacé, et la pauvre enfant effrayée s'était alors écriée :

— Calmez-vous! oh! calmez-vous, ma mère... J'obéirai... je le jure...

— Merci, Maria, avait doucement répondu la malade en retombant sur ses oreillers; j'embrasserai encore une fois mon fils... Je suis contente!...

Et un déluge de larmes s'étant fait jour à travers ses paupières, la fièvre tomba, le délire disparut; le sommeil revint, et depuis ce moment la baronne se sentit renaître; mais comme cela arrive toujours, cette scène de délire n'avait laissé aucune trace dans sa mémoire. Ne pouvant donc démêler le motif du trouble manifesté par Maria au nom de Frantz, elle reprit son ancienne jalousie contre le jeune officier, et se figura que Maria éprouvait quelque embarras de n'avoir à l'informer d'aucune démarche tentée par lui afin de retrouver Ludwig.

— Tu peux sans crainte me parler de lui, dit-elle non sans un peu d'amertume; je m'attends à ce qu'il n'a pas fait en ma faveur plus d'efforts que par le passé.

Elle se trompait. Frantz, dans ses nombreux voyages, n'avait rien négligé pour découvrir ce qu'était devenu le baron, et n'avait pu y parvenir. Une seule personne, le célèbre docteur Paulus Weigand, avec qui il avait contracté une étroite amitié, lui avait dit quelques mots au sujet de Ludwig; mais ce renseignement ne lui semblait guère digne de confiance. Le docteur Weigand était l'un des plus brillans adeptes d'une science compromise par les exagérations de ses inventeurs. Frantz, sceptique comme un soldat, croyait peu à la surexcitation des sens, et, par suite, à celle des facultés morales au moyen d'aucun fluide plus ou moins magnétique. Il avait donc négligé de parler de cet incident à la baronne, et celle-ci, dans son sublime égoïsme maternel, était persuadée de n'être qu'indulgente en répétant à Maria, à chaque nouvelle lettre du jeune officier : — Il serait bien plus habile s'il s'agissait de toi! Que lui importe mon fils, que lui importe ma joie? Jaloux de son ombre, il se soucie peu de t'occuper d'un autre que de lui.

Maria, dans ces momens, éprouvait une sorte de colère contre sa bienfaitrice, et lui aurait, en guise de vengeance, mille fois sacrifié Frantz; mais quand ensuite la baronne lui disait avec émotion : — Je suis injuste, mon enfant, son cœur se serrait, et elle se reprochait de sentir que Frantz lui était plus cher que tout au monde.

Un changement s'opéra pourtant, à la longue, dans les dispositions de la pauvre aveugle. Elle parla moins souvent de son fils. Elle revint, mais avec plus de calme, au même ordre d'idées qui l'avaient occupée dans son délire; elle ne pensa plus qu'à Klaustern, ne désira plus que rentrer dans le manoir où quelque chose lui disait de nouveau que viendrait la rejoindre son Ludwig. Malheureusement la fièvre n'était plus là pour lui dissimuler les impossibilités de cette réintégration, et elle comptait si peu sur Maria, que ce fut sans aucune espèce de regret qu'elle consentit à la fiancer avec Frantz.

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que l'heureux acquéreur de Klaustern était décidé à se défaire de cette terre au prix de cinquante mille florins. Les deux jeunes gens eurent beau veiller à ce que cette nouvelle ne parvînt pas à la baronne, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs efforts avaient été inutiles; car elle ne put si bien s'observer qu'elle ne violât une fois le silence qu'elle s'était imposé :

— Oh! si j'avais cinquante mille florins! dit-elle, et la jeune fille de répéter tristement et tout bas :

— Jamais Frantz n'aura cinquante mille florins!

L'amour est, dit-on, l'égoïsme élevé à sa plus haute puissance : si Frantz, aliénant en secret son mince patrimoine, sondant la bourse de ses amis, engageant enfin son avenir pour surprendre et Maria et la baronne, faisait de l'égoïsme, il faut douter de toutes les vertus. Les cinquante mille florins n'étaient, par malheur, pas aussi faciles à réunir qu'à souhaiter, et il s'en fallait de beaucoup que le jeune officier fût, après tous ses sacrifices, en mesure de racheter Klaustern.

— Parbleu, se dit-il un jour, il faut que je m'adresse à mon ami le docteur Paulus Weigand, et il partit sans rien faire connaître de son projet à Maria.

Il était absent depuis une semaine. Maria n'avait reçu qu'une seule fois de ses nouvelles et avait remarqué, aussi bien que la baronne, de la tristesse et du découragement sous les excuses qu'il leur donnait à propos de son brusque départ. La baronne n'y sut voir qu'une boutade de jalousie; mais Maria, mieux instruite à lire dans la pensée de son bien-aimé, devina une partie de la vérité et éprouva un sentiment pénible, moins de ce qu'il lui avait caché ses intentions généreuses, que de ce qu'il paraissait ne les pouvoir réaliser. Ni elle ni la baronne n'osaient toutefois se faire part de leurs suppositions, et elles vivaient ainsi l'une à côté de l'autre, chacune ayant ses inquiétudes à part et son secret à surveiller.

Un jour qu'elles étaient dans leur petit jardin, Maria aperçut de l'autre côté de la rue un inconnu qui s'éloigna aussitôt en la saluant profondément. Le lendemain, le surlendemain, pendant huit jours de suite, il reparut à la même heure, et agit de la même façon. Cette espèce d'adoration muette produisit sur Maria une si vive impression qu'elle craignit même d'en parler à la baronne. Elle chercha à découvrir quel pouvait être ce mystérieux visiteur, mais elle n'obtint que des indications tellement vagues qu'il eût été difficile d'en rien conclure. Cela ne fit que lui donner davantage à penser, et sans pouvoir s'en rendre compte, elle se prit à désirer le prompt retour de Frantz. Le souvenir de la grave et mélancolique figure de l'inconnu la poursuivait jusque dans son sommeil : il lui sembla même une fois l'entendre murmurer en répétant sa fantastique salutation : — Klaustern... Klaustern... Son imagination se monta. Le serment que la baronne lui avait arraché lui revint en mémoire, et elle frémit à l'idée que l'inconnu pouvait bien être, l'époux que Dieu lui imposait. La troisième semaine après la dernière et réelle apparition allait expirer. Maria, assise, un soir, à sa place accoutumée, écoutait avec distraction la baronne qui, pour la première fois depuis bien long-temps, reparlait de Ludwig, elle rêvait à l'inconnu qu'elle se félicitait de n'avoir pas revu, et à Frantz, de qui elle venait de recevoir une lettre bien différente de la première. Il laissait voir ses espérances au sujet du rachat de Klaustern, mais il y dévoilait, dans toute sa franchise, son caractère ombrageux. Il n'était point capable de la poétique abnégation de Werther; sensible et respectueux autant que l'amant de Charlotte, Frantz était moins que lui affranchi de la faiblesse commune. Privé de Maria, il se fût tué peut-être, mais il eût immolé ou son rival ou sa maîtresse avec lui. Il dédaignait, en fait d'amour, de trop subtiles distinctions : il aimait avec tout son être et voulait être aimé de même. Maria n'avait, sans doute, rien à se reprocher encore, et cependant elle entrevoyait déjà de gros nuages à l'horizon. Cet homme, qui pendant huit jours l'avait poursuivie de son étrange hommage; cet homme, qui avait réveillé en elle un souvenir qu'elle ne pouvait plus chasser, la troublait malgré elle : — Frantz aurait-il été instruit de ces apparitions? pensait-elle; oh! qu'il arrive! qu'il arrive vite, et il les empêchera de revenir!

Soudain, regardant en face d'elle, elle poussa un cri perçant et répéta :

— Lui!... encore lui!

L'inconnu était là, en effet, non plus triste, mais rayonnant de joie et contemplant tour-à-tour et Maria et la baronne qui, le visage tourné vers le soleil à moitié caché sous l'horizon, souriait à une réminiscence maternelle.

L'inconnu n'était pas tout-à-fait un jeune homme. Ses cheveux grisonnaient; ses épaules étaient légèrement voûtées; ses grands yeux noirs, cachés sous de mobiles sourcils profondément arqués, accusaient la fatigue de longues veilles, et son costume simple et sévère s'harmonisait avec l'ensemble solennel de sa physionomie.

Le cri de Maria l'avait effrayé; il se disposait à franchir la porte de l'enclos quand il sentit une main l'arrêter; il se retourna et laissa échapper un geste de surprise et de mécontentement en reconnaissant Frantz qui, encore en habit de voyage, l'observait depuis quelques instans.

— Vous ici, docteur! lui dit le jeune officier.

— Vous ici, capitaine! lui répondit-il avec la même froideur.

— Il était convenu qu'aujourd'hui vous m'attendriez à Klaustern, reprit Frantz.

— Moi qui sais tout, répondit en souriant le docteur Paulus Weigand, redevenu maître de lui, je ne pouvais ignorer que vous vous détourneriez de votre route, et j'ai voulu vous prendre en flagrant délit de désobéissance à mes prescriptions.

— Trève de plaisanterie, docteur, s'écria Frantz, dont la voix tremblante trahissait la jalousie et la colère, je ne crois point au magnétisme en fait de rencontres pareilles; ce n'est pas la première fois que vous venez ici : j'en ai la preuve... Pourquoi vous cacher de moi!.. Docteur, vous aimez Maria?

— Je vous le dirai à Klaustern, répondit Weigand, en dégageant sa main de celle du jeune officier; et il s'éloigna rapidement.

— On ne m'a pas trompé! c'est ici qu'il était, quand, il y a trois semaines, je le cherchais si loin! On ne m'a pas trompé; son amitié n'était qu'un mensonge et ses dernières offres un leurre! s'écria Frantz, en poussant la grille avec tant de violence que la baronne, troublée, ne s'aperçut pas que Maria s'enfuyait au même instant. Cette disparition acheva de convaincre le jeune officier de la réalité de son malheur. Il laissa la pauvre aveugle lui répéter plus de dix fois :

— Frantz, c'est vous, n'est-ce pas?

Avant que de lui répondre :

— Oui, madame, c'est moi. Je vous présente mes hommages pour la dernière fois, ajouta-t-il d'une voix étranglée.

Ces mots lui avaient coûté une peine horrible à prononcer, et il eût été difficile de décider sur lequel des deux, de lui ou de la baronne, ils avaient produit un plus puissant effet.

— Mais où donc est Maria? répondit la baronne avec inquiétude en cherchant à ses côtés.

— Elle m'évite, madame. Peu de jours... bien peu de jours se sont écoulés depuis que vous avez daigné me promettre sa main... Elle m'aimait alors que vous et moi!... Aujourd'hui, j'ai la mort dans le cœur!... Adieu, madame, adieu!... Et cependant, s'écria-t-il, ce matin encore, j'espérais que tous les trois ensemble nous retournerions à Klaustern. Tout me trahit à la fois, l'amour et l'amitié. Adieu, madame, adieu!....

Et au lieu de s'éloigner, il se laissa tomber sur le siége abandonné par Maria.

La baronne, frappée de stupeur, restait sans mouvement et sans voix, écoutant le bruit sourd des sanglots que Frantz cherchait à comprimer.

Pendant ce temps, Maria, étonnée elle-même d'avoir obéi à l'impulsion qui l'avait fait fuir à l'approche de Frantz, Maria, réfugiée à l'autre extrémité de la maison, était en proie à la plus poignante douleur. Frantz avait dû entendre le cri qu'elle avait poussé et la voir s'échapper : qu'est-ce que Frantz allait penser? mais, surtout, grand Dieu! qu'était donc et que lui voulait donc enfin, cet homme qui revenait précisément à l'heure où le nom de Ludwig était tombé des lèvres de la baronne? Elle priait avec ferveur, pour sa bienfaitrice, pour Frantz et pour elle lorsqu'une nouvelle apparition, rendue plus saisissante par l'obscurité qui commençait à se répandre dans la salle mit le comble à sa terreur. Un homme au teint hâve, au regard éteint, aux formes grêles et chétives, se dressait devant elle et lui tendait quelque chose de ressemblant à un billet. Elle se sentit inondée d'une sueur froide et sans pouvoir appeler, et sans oser avancer la main pour prendre le papier, elle considérait fixement le morne messager.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, dit celui-ci d'une voix douce et faible, lisez; le maître ne demande qu'un *oui* ou un *non* pour réponse.

Maria prit machinalement le papier, l'ouvrit et le lut. Elle le relut plusieurs fois. Une vive rougeur colora son front.

— Oh! ma mère! s'écria-t-elle, quel serment m'avez vous arraché!...

Puis elle s'agenouilla, joignit les mains et garda un instant le silence; elle se releva enfin, et serrant le billet dans son sein :

— Oui, dit-elle avec résolution au messager, qu'il vienne; je l'atten-

drai. Frantz! Frantz! s'écria-t-elle, quand elle fut seule, je t'aime! Je t'aimerai toujours.

Elle resta long-temps dans cet état d'agitation et elle ne retourna vers la baronne que lorsqu'elle eut retrouvé un peu de calme.

Frantz était encore à la même place.

— Bonjour, Frantz lui dit-elle sans le regarder.

— Ah! s'écria la baronne en lui tendant les bras; je savais bien que tu ne le fuyais pas.

Frantz, debout devant elle, la considérait, en proie à la plus violente émotion:

— Vous ne m'aimez plus.... ne vous en défendez pas!... s'écria-t-il, vous ne m'aimez plus!... Adieu.... Il aura ma vie, ou bien j'aurai la sienne.

Maria voulait parler, voulait le retenir et ne le pouvait pas. Eperdue, elle le voyait s'éloigner et ne trouvait point de voix pour le rappeler.

— Maria, mon enfant, lui dit la pauvre aveugle, au nom de Dieu, que se passe-t-il donc?

— Oh! ma mère, répondit la jeune orpheline en se jetant dans ses bras, vous serez heureuse! vous rentrerez à Klaustern!

II.

La jalousie n'agit pas sur un cerveau germanique de la même façon que sur un cerveau français. Ses progrès sont plus lents, son explosion plus terrible; mais ce premier moment passé, elle se concentre, se fait raisonneuse et froide en apparence, et reste plus ardente, plus implacable que celle qui s'use elle-même, à force de se produire au dehors. Frantz se retira chez lui, mit ordre à ses affaires, manda quatre de ses amis et attendit patiemment leur arrivée pour envoyer provoquer le docteur et accomplir les formalités du cérémonial usité en pareilles circonstances.

Le docteur avait de tout autres préoccupations. Enfermé avec Peters, son fidèle messager, il attendait, lui, que sonnât l'heure du rendez-vous accepté par Maria.

— Peters, dit-il en se tournant vers son valet qui, au lieu de s'approcher ou de répondre comme l'eût fait un autre serviteur, s'enfonça davantage dans le grand fauteuil où il était pelotonné, étendit les jambes et les bras, et regarda son maître: Peters, es-tu bien sûr de ne point te tromper?

— Très sûr.

— Elle m'attend?

— Elle vous attend.

— C'est plus que je n'osais espérer!

— Maître, quelqu'un peut-il vous résister? répondit timidement le pauvre hère en jetant à la dérobée un regard effrayé sur le docteur qui, debout devant lui, lui imposait les mains et lui touchait légèrement le front.

Peters tressaillit, ferma les yeux et s'endormit de ce sommeil étrange qui n'est ni le sommeil, ni la veille, mais tous les deux à la fois; problème insoluble pour qui l'étudie sous l'influence des vieux préjugés métaphysiques; première excursion dans les champs immenses qu'ouvrira aux philosophes à venir la découverte de l'agent qui vivifie notre intelligence, ou qui, peut-être, est à lui seul notre vie.

Le docteur observait froidement la marche d'une expérience que depuis deux ans il répétait incessamment, au risque d'en briser le docile instrument. Quand il jugea que Peters était arrivé au degré voulu pour la vision, il lui dit d'une voix douce et calme:

— Peters, mon fils, tu connais mes désirs: les verrai-je réaliser?

Peters garda le silence un instant. Sa respiration devint plus rapide, ses lèvres pâlirent et tremblèrent, une légère rougeur colora ses joues et son front, puis s'éteignit:

— Vous avez beaucoup de désirs, maître, répondit-il.

— Tu sais, mon bon Peters, celui qui me possède le plus en ce moment.

— Oui... oui, maître... de l'or, n'est-ce pas?.. Vous l'amassez si avarement!...

— Pas cela, Peters, pas cela!

— Si, si! de l'or!...

— C'est bien! s'écria le docteur, impatienté, laissons cela; parlons de Maria.

La victime se tut et frémit dans tous ses membres.

— Pourquoi me tourmentez-vous? murmura-t-elle, je souffre... oh! je souffre!

— Et maintenant, parlons de Maria, répéta paisiblement le docteur après avoir calmé Peters, toujours endormi, en lui pressant le front avec ses deux mains.

— Je suis donc tout à fait épuisé, comme vous dites, que vous cherchez un autre sujet pour vos expériences?

— Eh! non, mon bon Peters, tu sais bien ce qui m'attire vers Maria.

— Je ne sais de vous que ce que vous me permettez de savoir.

— Ne t'ai-je donc jamais dit que j'aime?

— Si, maître, la science, et rien que la science, dit Peters en ricanant, et ce rire faisait mal à entendre.

— Et autre chose encore, reprit le docteur.

— Attendez!... attendez! s'écria Peters en luttant en quelque sorte avec lui-même; je ne démêle pas bien, dit-il découragé, quel passé, quel remords vous voulez ensevelir dans le cœur d'une belle et pure jeune fille.... C'est trop tard.

— Tu crois? Peters, dit le docteur inquiet.

— A quoi bon vous efforcer de ressentir un amour auquel on ne répondrait pas?

— Tu crois, Peters! répéta le docteur et reprenant ses passes, ses attouchemens magnétiques, afin d'accroître la surexcitation qui, pourtant, menaçait déjà de détruire la frêle organisation soumise à son pouvoir.

— Pauvre Frantz... il comptait si bien sur vos promesses... Il croyait en votre générosité, maître!... A vous l'or, maître! à lui l'amour!... A vous la science! à lui le bonheur!...

— Peters! Peters! encore une fois, ce n'est pas de moi, ce n'est pas de Frantz, mais de Maria que je te parle, s'écria le docteur en s'éloignant du patient qui haletait de fatigue.

— Ah! ne vous emparez pas d'elle comme vous l'avez fait de moi.. Elle vous dirait des nouvelles du pays des anges, mais... vous la tueriez. Grace pour cette jeune fille!... Elle ne vous révélerait pas mieux que moi ce remède que vous cherchez; elle mourrait à la peine sans vous avoir aimé, sans avoir guéri cette aveugle que vous ne voulez ni me montrer, ni me dépeindre, ni me nommer.

— Nous le trouverons, ce remède, ami Peters, nous le trouverons, répondit le docteur préoccupé; ainsi, tu es bien sûr que Maria aime Frantz?

— Oui, maître... Croyez-moi, n'allez pas à ce rendez-vous.

— Pourquoi cela?

— Maître... n'y allez pas!

Dix heures sonnèrent dans le moment; le docteur exécuta précipitamment les contre-passes, et Peters se réveilla aussitôt brisé, moulu, et n'ayant d'autre souvenir de ce qui venait de se passer, que celui d'un cauchemar horrible.

— Peters, il est dix heures, lui dit froidement le docteur, je pars. Règle nos comptes avec l'hôte, et va m'attendre avec la voiture et de bons chevaux sur la route de Klaustern. Avant une heure, je t'aurai rejoint.

— Seul? dit timidement Peters.

— Je n'aime pas les questions indiscrètes, répondit le docteur, qui n'était plus le même pour Peters éveillé, que pour Peters le somnambule endormi. Et il se rendit chez Maria.

Les événemens qui s'étaient succédé, durant cette soirée, avaient produit sur la baronne une impression d'autant plus pénible, qu'elle pouvait moins s'en rendre compte. Cependant, en se rappelant la menace par laquelle le jeune officier avait fait ses adieux à Maria, et l'exclamation de celle-ci quand elle l'avait ensuite interrogée, elle parvint à pénétrer une partie du secret de Maria qui, pressée de questions, lui avoua enfin qu'elle était prête à sacrifier l'amour de Frantz pour tenir le serment qu'elle avait fait autrefois. La baronne, à qui il semblait auparavant que rien ne devait coûter à personne pour lui rendre Klaustern et son fils s'attendrit et ne put résister à l'idée de Maria résignée à la plus dure des immolations. Peu s'en fallut que, pour l'engager à apaiser Frantz, et de la faire renoncer au projet d'accueillir les offres que se proposait pour être de faire l'inconnu, elle ne la suppliât aussi ardemment que naguères elle aurait impérieusement exigé le contraire. Maria, luttant de générosité et décidée à garder sa parole, ne dit pas un mot du rendez-vous qu'elle avait accordé pour le soir même. Elle s'empressa de céder sur tous les points afin d'avoir plus tôt sa liberté. Un travail pressé et qu'il importait de terminer lui servit de prétexte pour veiller ce soir-là plus tard que de coutume.

Ce ne fut qu'après le départ de la baronne qu'elle réfléchit à l'imprudence de cette démarche et aux fâcheuses conséquences qu'elle pouvait avoir. A peine eut-elle la force de se lever au signal discret de l'inconnu; et lorsque la porte se fut refermée derrière lui, lorsqu'à la faible lueur de la lampe elle aperçut incliné devant elle cet homme qui venait sans doute lui marchander sa main, et dont le regard brillait déjà d'une joie mystérieuse, le frisson la saisit, ses genoux se dérobèrent sous elle et elle tomba en murmurant:

— Sainte mère de Dieu, ayez pitié de moi!

Cette prière alla droit au cœur du docteur:

— Rassurez-vous, Maria, répondit-il d'un ton paternel, la bonne Vierge et votre mère seront entre nous deux.

Maria, alors, voulut lui remettre le billet apporté par Peters; mais au lieu de celui-là elle lui tendit la dernière lettre de Frantz:

— J'ignore qui vous êtes, monsieur, dit-elle à longs intervalles, tant elle était oppressée, vous m'avez parlé de ma mère adoptive: Que pouvez-vous pour elle?... Qu'est-ce que Dieu attend de moi?... Arrêtez...? s'écria-t-elle en arrachant au docteur la lettre qu'il avait rapidement parcourue, je me suis trompée!... Vous savez tout, maintenant, reprit-elle tremblante; que voulez-vous de moi? Et comme si l'effort que lui avaient coûté ces dernières paroles l'eût épuisée, elle se couvrit le visage et se prit à pleurer.

Le docteur la considérait en silence; il était lui-même si fort ému qu'il ne pouvait parler. Chacun des sanglots que laissait échapper Maria lui criait le nom de Frantz; chaque larme qui se faisait jour à travers les doigts qui voilaient la face de l'ange prosterné à ses pieds lui reprochait une inutile perfidie. Un instant, un seul instant, il eut la satanique pensée de soumettre cette jeune fille à sa science et d'interroger son sommeil:

— Profanation! profanation! se dit-il honteux de lui-même, et s'inclinant vers Maria: Ne craignez rien, lui dit-il, je suis le docteur Paulus Weigand, l'ami de... Frantz, acheva-t-il en montrant la lettre que froissait Maria. Frantz m'a vu ici, reprit-il avec fermeté; les espérances qu'il avait en écrivant cette lettre sont détruites. Il sait à présent que je lui mentais en lui promettant mon aide pour racheter Klaustern.

— Oh ! monsieur...

— Vous l'aimez donc beaucoup ?

— J'ai fait serment de me dévouer pour ma bienfaitrice ; je suis prête... ne m'en demandez pas davantage.

— Eh quoi ! Si je vous disais : La baronne rentrera à Klaustern, la baronne recouvrera la vue ! Maria, aimez-moi !... Vous ne me le promettriez pas ?

— Si à tout cela vous mettez pour prix, ma main... la voilà... Encore une fois, je ne puis davantage.

— Mais Frantz ! mais Frantz ! vous l'aimerez toujours !

— Frantz sera bien malheureux, répondit doucement Maria ; il se dévouera comme moi .. Oh ! ne craignez rien, il m'aime d'amour vrai ! acheva-t-elle avec une si ardente et si magnifique expression de foi que ses yeux et son front parurent resplendir d'une clarté divine.

— Et moi, Maria, en échange du bien que je puis faire, je ne recevrai donc qu'une épouse résignée... Et pourtant !... j'ai soif d'amour ! s'écria le docteur ; savez-vous que l'Allemagne entière répète mon nom avec orgueil : la gloire mérite bien un peu d'amour !

Maria se tut ; mais à la compassion empreinte dans son regard, le docteur put comprendre qu'elle lui répondait :

— De l'amour ? je n'en ai plus à donner.

— C'est juste ! mon Dieu, c'est juste ! s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, je ne mérite pas le sort de Frantz... il a, j'en suis sûr, il a fermé religieusement les yeux de son père... Son père l'a béni en mourant... Et moi !... moi, Maria !... il s'arrêta subitement, car la jeune fille, penchée vers lui et l'interrogeant du regard, semblait provoquer l'aveu qui, aussitôt, expira sur ses lèvres. Depuis votre arrivée auprès de Mme la baronne de Klaustern, reprit-il d'une voix grave et pénétrée, je ne vous ai pas perdue de vue un seul jour, un seul instant. Je vous aime, Maria, je vous admire, non point parce que vous êtes la plus belle des jeunes filles, mais parce que vous êtes la personnification de la pitié de Dieu. Oubliez ce que je vous ai dit de mon amour. Je ne suis pas digne du sacrifice que vous m'offrez. Aimez Frantz... et que tout, excepté moi, soit par vous heureux autour de vous... Tenez, Maria, ajouta-t-il, brisé par l'émotion et en lui présentant des papiers, la terre de Klaustern est retournée à ses anciens maîtres. . Soyez tous heureux ! et pensez à moi !

Maria, muette de saisissement, Maria qui n'osait avancer la main de peur de faire évanouir ce qu'elle prenait pour une vision, regardait le docteur, lui souriait, pâlissait et rougissait tour à tour ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-elle enfin, en se jetant à genoux et en faisant le signe de la croix, que voulez-vous donc de moi ?

A ces mots, le docteur tomba à genoux à côté d'elle ; et, lui prenant les mains, les couvrant de baisers et les arrosant de larmes :

— Ma mère !.. ah ! laisse-moi voir ma mère !...

— Votre mère ! s'écria Maria en se relevant épouvantée ; vous ! Ludwig !... vous êtes Ludwig !...

— Silence ! je t'en conjure, Maria ! silence.... Ce nom ne doit être prononcé qu'à Klaustern. Tu y reconduiras ma mère ; tu commenceras mon expiation ; tu m'annonceras... J'attendrai.... j'attendrai, Maria, que tu me permettes de paraître ; mais pour que j'aie du courage jusque-là, pour que je croie que Dieu accepte mon repentir, oh ! laisse-moi voir ma mère ! Et il serrait dans ses bras Maria à demi morte de saisissement, et il cherchait à l'entraîner vers la chambre de la baronne.

Maria se dégagea et le regarda fixement. Oh ! que si le malheureux Peters avait pu voir humilié sous l'œil de cette jeune fille l'homme qui exerçait sur lui un empire si absolu, il eût été bien vengé !

— Venez, dit Maria en prenant un flambeau et en ouvrant doucement les portes devant elle, la voici ; elle dort, dit-elle en plaçant la lumière en face du lit ; et en se retournant elle vit qu'elle était seule.

Le docteur, ou plutôt Ludwig, n'avait pu aller plus loin que le seuil de la première chambre. Le cœur lui avait failli. Maria courut à lui, le soutint, et il vint tomber, sans forces, devant le lit de sa mère. Celle-ci fit un mouvement. Ludwig, rappelé à lui, mais oubliant la cécité de sa mère, fit signe à Maria pour lui dire :

— Ne la réveille pas, elle me reconnaîtrait ! Et Maria, portant sa main à ses yeux, et secouant tristement la tête, lui répondit, par signe aussi : elle ne vous verrait pas.

La baronne sortit par hasard une main de ses couvertures : Ludwig ne put se contenir, s'empara de cette main et se tournant vers Maria, il s'écria à demi-voix :

— Merci, Maria, merci !

Il achevait à peine de prononcer ces mots que Frantz, pâle, défait, égaré, se précipita dans la chambre l'épée à la main en s'écriant :

— Misérable ! défends-toi !

— Maria ! Maria ! s'écria la baronne, réveillée en sursaut.

— Malheureux ! C'est Ludwig !... c'est le baron !... s'écriait en même temps Maria en se jetant au devant de Frantz.

— Ludwig !... mon fils !... Maria, réveille-moi !... Mon fils ! ô mon fils ! répétait la baronne éperdue en étreignant Ludwig dans ses bras. Du sang... grand Dieu, du sang !... dit-elle tout bas en écartant les doigts avec horreur, et elle s'évanouit.

III.

Pendant cette sanglante reconnaissance, Peters, étonné de ne pas voir revenir le docteur et inquiet de l'avoir, en peu d'instans, entendu demander deux fois à l'hôtel par des gens à figures sinistres, était venu se placer avec la voiture dans le voisinage de la maison de la baronne, au lieu d'aller attendre sur la route de Klaustern. Une fois ce premier acte de rébellion commis, il céda à sa curiosité autant qu'à son impatience, mit pied à terre, et se glissant par la porte que Frantz avait négligé de fermer, il pénétra jusqu'à la chambre d'où le jeune officier sortait dans le moment, accablé des malédictions de la pauvre aveugle revenue à la vie.

— Peters, dit rapidement le docteur en allant à lui, je reste ; le capitaine me remplace. Je lui avais donné rendez-vous à Klaustern ; je ne tarderai pas à m'y rendre.

— Notre rendez-vous est ici maintenant, répondit Frantz, les dents serrées et les traits contractés par la rage qui lui rongeait le cœur.

— Je suis l'offensé, répliqua le docteur, en montrant l'épaule où il avait été touché, j'ai le droit de choisir le lieu du combat, et il retourna vers sa mère qui l'appelait à grands cris.

Frantz restait immobile. Il sentit une main qui cherchait et serrait timidement la sienne : il leva les yeux, vit Maria et lui tendit les bras.

— Si tout cela n'est pas un rêve affreux, dis-moi que tu me pardonnes ! dis-moi que tu m'aimes encore !...

— Adieu, Frantz !... Fuis, oh ! fuis la colère de la baronne... Adieu !... murmura la jeune fille en allant au devant du chaste baiser qu'il déposa sur son front. Un instant après, il était silencieusement assis à côté de Peters, qui répétait en vain en poussant de gros soupirs :

— Pauvre Peters !. . Pauvre monsieur Frantz !... Pauvre mademoiselle Maria !...

La blessure du docteur à qui nous rendrons désormais son véritable nom de Ludwig et son titre de baron, était plus grave qu'il ne l'avait supposé d'abord. Frantz attendit long-temps à Klaustern avant de recevoir aucune nouvelle. Une lettre lui arriva enfin, lettre écrite par Maria, sous la dictée de Ludwig, et Peters le crut fou, lorsqu'il l'entendit s'écrier avec un douloureux étonnement :

— Je n'étais pas digne d'un si généreux rival.

— Bon ! se dit tristement à part lui le pauvre valet, il les a fascinés tous les deux ; Peters, mon pauvre Peters, ton service est fini. Une seconde lettre parvint peu de jours après, et à celle-ci était jointe une liasse de papiers. Frantz ne se posséda plus de joie en recevant ce paquet et se mit à l'instant même en devoir de prendre, au nom du baron, possession du château de Klaustern et d'en faire disparaître les traces du séjour d'une famille étrangère. Peters se perdait en conjectures ; habitué à ne vivre que par son maître et se croyant définitivement supplanté auprès de lui, il dépérissait à vue d'œil ; mais quand il eut reçu, lui aussi, un billet où Ludwig lui disait : viens vite, j'ai besoin de toi, il reprit soudainement cœur à la vie, ne s'inquiéta pas même du nouveau nom que signait son maître, et l'impatience de Frantz ne fut rien comparée à la sienne.

Ludwig avait mis à profit le séjour qu'il avait été contraint de faire auprès de sa mère ; Peters, ainsi que l'avait prévu ce pauvre garçon, avait été remplacé avec succès par l'impressionnable et dévouée Maria. Jamais le magnétisme n'avait agi avec plus de puissance : encore un effort, et la nature, violée par la science, allait trahir un de ses secrets au profit de la bonne aveugle. Ludwig seul prévoyait ce prochain résultat, et il se gardait bien de l'annoncer. Si sa pieuse admiration pour Maria, si le désir de s'assurer que Frantz suffirait au bonheur de l'orpheline l'avaient amené à dépouiller l'incognito sous lequel il eût voulu se cacher encore, il était décidé à faire que, du moins pour sa mère, la cécité n'eût été que comme un sommeil pénible, et qu'en rouvrant les yeux elle retrouvât autour d'elle toutes choses dans leur ancien état. Cette dissimulation qu'il s'était imposée ajoutait aux difficultés de sa position. Il devinait l'attention de sa mère à éviter tout ce qui aurait ressemblé à l'ombre d'un reproche, et il se sentait d'autant plus honteux de la pauvreté à laquelle il l'avait condamnée, qu'il se voyait plus proche du moment où il y mettrait fin. Maria, de son côté, souffrait de plus d'une manière. Rendue solidaire par la baronne de Frantz, elle n'avait pas même la consolation de haïr cet attentat ; folle, mais ardente preuve d'amour, et fidèle dépositaire du secret du rachat de Klaustern, elle était condamnée au silence, lorsqu'il lui eût suffi peut-être d'une indiscrétion pour réconcilier son bien aimé avec sa bienfaitrice.

Ces luttes intérieures n'étaient rien en comparaison de celles que soutenait la baronne contre sa tendresse maternelle, sa reconnaissance pour Maria et son indignation contre Frantz.

Depuis plusieurs jours était partie la lettre qui rappelait Frantz et Peters. Maria épiait leur arrivée. Ludwig s'entretenait seul avec la baronne, afin de la préparer à recevoir le jeune officier. Il lui contait pour la centième fois peut-être l'histoire, hélas ! peu véridique, de ses patiens et mystérieux travaux. Comment, en effet, aurait-il osé lui montrer l'héritier des orgueilleux barons de Klaustern transformé en quelque chose de ressemblant à un chercheur du grand œuvre et exploitant, sous un nom supposé, la curiosité publique. Le désir de recevoir un pardon devenu chaque jour plus indispensable à sa vie, et aussi l'impatience d'expérimenter un traitement, au moyen duquel on lui avait promis la guérison de sa mère, tels étaient, d'ailleurs, les seuls motifs qu'il donnait de son retour ; et, quant aux temps antérieurs, il parlait beaucoup plus de Maria que de lui, et semblait ne trouver jamais d'expression assez forte pour peindre son admiration pour l'orpheline.

— Tu l'aimes, Ludwig, lui dit sa mère moitié triste, moitié joyeuse.

— Oui, ma bonne mère, j'aime Maria.

— On en jasera... mais ton bonheur, mon Ludwig, m'est plus cher que toutes les vanités : épouse Maria.

— Je ne le puis, répondit Ludwig de ce ton timide et indécis qui provoque une nouvelle question.

— Mais puisque tu l'aimes et que j'y consens.

— Cela ne suffit pas.

— Il n'est pas possible que Maria hésite entre mon fils et un homme qui ne doit plus paraître devant moi. Elle sait l'illustration de notre nom et quel honneur ce serait pour elle que d'être admise à s'en parer. Je remarque que depuis quelques jours elle est plus gaie et me parle plus souvent de toi : elle t'aime, mon Ludwig.

—Maria aime et respecte tout ce qui vous appartient, ma bonne mère, et je crois avec vous que si vous exigiez...

— Moi?... repartit la baronne étonnée et presque blessée, je suis reconnaissante autant que je le dois de la conduite de Maria, mais solliciter sa main pour mon fils... ce serait beaucoup trop.

— Aussi n'accepterais-je rien de pareil, lors même que vous auriez daigné me l'offrir.

— Explique-toi enfin, car je ne te comprends plus.

— Je vous l'ai dit, ma pensée ne s'est pas un seul instant distraite de vous. J'ai suivi, autant que je l'ai pu, vos diverses fortunes. Maria et son pieux dévouement ont été ma seule consolation. J'ai imploré tout bas l'amour de cette jeune fille, comme le pécheur repentant implore la miséricorde de Dieu ; je l'aimais, non pas comme on aime une future compagne, je ne m'inquiétais pas de savoir combien avaient pu la faire belle les ans qui me vieillissaient ; je ne la voyais qu'avec le cœur, et je me figurais, présomptueux que j'étais encore, que je devais être seul au monde pour elle, de même qu'elle y était seule pour mon amour. Un jour, je fus détrompé. Maria aimait. Je me résignai de mon mieux, mais je voulus savoir si mon rival était digne de son bonheur ; je le cherchai, je le vis.

— Frantz! s'écria la baronne, Frantz qui a voulu t'assassiner sous mes yeux; il te connaissait! Oh! pourquoi m'as-tu dit cela!

— Frantz ne me connaissait pas; il a cru ne frapper ici qu'un audacieux séducteur. Pouvait-il deviner que je n'avais ni la force ni la volonté de lui disputer sa victoire?

— Ne le justifie pas! C'est inutile! Je ne le veux pas!

— Laissez-moi achever, ma bonne mère, reprit Ludwig en faisant signe d'approcher à Maria, qui, rouge de plaisir et tremblante d'émotion, arrivait lui montrant Frantz et Peters, qui entraient doucement derrière elle ; je vis Frantz, je l'estimai, je m'attachai à lui, et encore à présent je l'estime, je l'aime et me joins à Maria pour vous supplier, ma bonne mère, de lui pardonner comme je lui pardonne.

En disant ces mots, il prit l'une des mains de la baronne; Maria s'empara de l'autre, et, la couvrant de caresses, elle murmura de sa voix la plus touchante, la plus suave :

— Frantz est à vos pieds, ma mère, pardonnez-moi!

— Frantz ! s'écria l'aveugle après un long silence pendant lequel Ludwig avait forcé le jeune officier à se relever, mon fils! Il a voulu te tuer et tu l'embrasses!...

— C'est moi, ma mère, qui lui dois des excuses; ne m'aiderez-vous pas à m'acquitter envers lui et envers Maria répondit Ludwig en réunissant les mains de Frantz et de l'orpheline dans celles de la baronne.

— Ludwig! Maria! s'écria celle-ci vaincue par son émotion et en tendant les bras à Frantz qui s'y précipita.

Cette réconciliation qui, d'abord, n'avait été qu'une concession de la baronne, fut bientôt aussi sincère de sa part qu'elle était ardemment désirée par Frantz, par Ludwig et par Maria. Le bonheur, mais un bonheur profond et vrai, remplissait la demeure de la bonne aveugle qui ne demandait plus au ciel, mais tout bas, mais bien bas, qu'une grâce, celle de la faire rentrer à Klaustern, ne fût-ce que pour un seul jour, afin d'aller dire sur la tombe de son mari le retour et le repentir de Ludwig. Jamais elle n'aurait osé trahir ce vœu maternel; elle aurait craint même, en s'informant trop curieusement de la position pécuniaire de son fils, d'obscurcir la joie qui rayonnait autour d'elle.

Il n'était pas jusqu'à Peters qui ne prît sa part dans cette commune félicité. Il était rentré dans l'exercice de ses droits étranges, et, chaque matin, son maître provoquait, comme autrefois, ses prophétiques et médicales hallucinations. La baronne, docile autant que lui aux prescriptions de Ludwig, se soumettait à tout ce que celui-ci exigeait d'elle pour sa guérison, et c'était, certes, la plus grande marque de tendresse qu'elle pût lui donner, car elle n'avait point foi dans la réussite.

Encore deux jours et Frantz allait conduire Maria à l'autel. La baronne, profitant d'un moment où elle était seule avec le jeune officier et ne pouvant résister à la pensée qui la tourmentait depuis la veille, dit à demi-voix et étonnée elle-même du fâcheux souvenir qu'elle évoquait :

— Vous aviez espéré de nous ramener à Klaustern? Ce n'était peut-être qu'un regret que vous vouliez laisser à Maria?...

Si elle avait pu voir l'embarras de Frantz à cette question, le projet de Ludwig eût été aussitôt ruiné; mais le jeune officier se remit promptement et répondit :

— Ne parlons plus de ce temps, madame...

— N'en parlons plus, Frantz, répéta la baronne en s'efforçant de sourire, j'ai eu tort; n'en parlons plus.

Peters n'eut pas un moment de repos le jour du mariage, et la baronne était trop occupée de Maria pour s'apercevoir du mouvement qu'on se donnait pour exécuter en quelques heures un déplacement de mobilier qui, dans des circonstances ordinaires, eût exigé des jours et des semaines.

Était-ce prévision, était-ce seulement reconnaissante émotion? La baronne, conduite par Frantz, s'arrêta avant de dépasser la porte du petit jardin.

— Maria, dit-elle en embrassant encore une fois la jeune fille qui s'était aussi arrêtée au bras de Ludwig silencieux et résigné, Maria, je te remercie!....

Et comme sa mante s'était accrochée à un brin de charmille :

— Frantz, ajouta-t-elle en souriant, voilà peut-être que Dieu me conseille de ne pas aller plus loin... de ne pas vous confier mon ange..

Le pasteur qui unit les jeunes époux n'eut pas besoin de recourir à de nombreux textes sacrés pour étayer sa courte allocution. Il avait été le témoin des vertus de Maria, et en bénissant l'orpheline qui cachait en vain sa pudique rougeur sous le voile de vierge qui l'abritait pour la dernière fois, il ne lui dit que ces mots: Dieu vous doit des enfans.

Une voiture de voyage attendait à la porte du temple. Frantz et Maria y prirent place, et Ludwig y fit monter sa mère.

— Un peu de folie est permise aujourd'hui, dit-elle gaîment; à quel jardin nous conduis-tu, mon fils?

Cette interrogation si simple, si naturelle, fit tressaillir Ludwig, et, sans le regard malin que lui adressa Maria, il se serait écrié : A Klaustern !

— Ce n'est pas moi, c'est Maria qui nous conduit, ma mère, répondit-il; et Frantz, déjà mari, veut être seul dans sa confidence.

La voiture emportée avec rapidité roulait depuis plusieurs heures au milieu du plus profond silence. La baronne s'était assoupie. Frantz et Maria n'avaient pas besoin de paroles pour converser entre eux. Ludwig remuait un monde de pensées et il se taisait pour ne pas livrer passage aux sourds murmures qui grondaient dans sa poitrine : Maria évitait son regard et l'ingrat l'accusait.

On n'était plus qu'à deux portées de fusil de Klaustern, quand tout-à-coup la baronne releva vivement la tête, et aspirant l'air avec une avidité extraordinaire :

— Dieu!... mon Dieu ! qu'il sent bon !... Je renais ! Oh ! je renais !... C'est Klaustern ici!... c'est Klaustern! s'écria-t-elle avec une joie délirante ; et se penchant à la portière, elle semblait saluer chaque arbre, chaque chaumière qui fuyait derrière elle : mon fils! Maria ! Frantz ! reprit-elle en se retournant, c'est Klaustern ! Un rire convulsif la saisit ; un double ruisseau de larmes s'échappa de ses paupières ; elle ne pouvait plus parler, plus respirer, mais de la main elle disait : Laissez-moi !.... laissez-moi !... C'est de plaisir !... — De l'air ! de l'air ! Arrêtez ! arrêtez ! criait Frantz au cocher qui franchissait en ce moment la porte du donjon seigneurial. Peters se précipita à la portière, et Frantz et Ludwig transportèrent la baronne sur un banc de pierre, à l'entrée de la cour.

Le retour de la châtelaine avait mis tout Klaustern en émoi. Nobles et paysans, pauvres et riches s'étaient donné rendez-vous pour la recevoir. A la vue de la pauvre femme sans connaissance, un silence profond se fit dans la foule, et tous les fronts se découvrirent; mais lorsque Maria, enveloppée de son voile, parut tremblante à la portière et en descendit, appuyée sur le bras de Frantz, toutes les mains se joignirent, et des applaudissemens éclatèrent de toute part. La baronne se ranima à ce bruit, et, tendant les bras à ses trois enfans empressés autour d'elle :

— Mes enfans, mes enfans !... par grace, ne me réveillez pas.... Oh ! que la joie fait de mal....

— Vous êtes chez vous, ma mère, dit Ludwig en s'agenouillant devant elle, vous êtes à Klaustern, vous y êtes pour toujours..... et maintenant pardonnez-moi!..

— Viens! viens, mon fils! s'écria-t-elle en lui saisissant le bras, et vous aussi, Frantz, venez!... Toi, Maria, ma fille bien-aimée, remplis encore une fois ton rôle d'ange gardien, conduis-nous au tombeau du père de Ludwig; à lui notre premier salut! à lui notre première pensée.

Les assistans émus s'ouvrirent pour les laisser passer. Un vieux serviteur résista seul à ce mouvement, et se trouvant en face de la baronne :

— C'est moi, dit-il d'une voix entrecoupée, c'est Jacques, le jardinier... salut à madame la baronne.

—Enfin, dit l'aveugle en tressaillant, voilà une voix que je reconnais... Bonjour, Jacques; et, après un moment de silence, et la petite Magdeleine? elle n'est pas avec toi? demanda-t-elle en cherchant avec la main.

— Magdeleine est à cette heure la femme de Jérôme; elle vient d'accoucher de son second.

— C'est vrai, dit tristement la baronne; il y a long-temps que je l'ai quittée. Et ta femme, mon bon Jacques?

— Elle est allée m'attendre... là-bas... mais je mourrai content, j'ai revu notre bonne maîtresse. La baronne fit quelques pas, puis elle s'arrêta un peu à écouter le bruit de la fontaine.

— C'est le même murmure, dit-elle; j'entends les mêmes chants dans les arbres; qu'importe que ce ne soient ni les mêmes oiseaux ni les mêmes gouttes d'eau.

. . . .

Le soir, Maria, Frantz et Ludwig conduisirent la baronne à la chambre qu'autrefois elle avait occupée. Elle en voulut reconnaître les meubles les uns après les autres; elle la parcourut dans tous les sens, touchant à tout, se rappelant tout et heureuse de tout. Frantz et Ludwig la quittèrent, et Maria, toujours dans ses habits d'épousée, voulut absolument s'acquitter encore de ses devoirs ordinaires. Elle fit ensuite semblant de se retirer; mais, un instant après, quand la baronne se fut doucement endormie, les nouveaux époux vinrent se placer au pied du lit, et Ludwig, secondé par Peters, changea la nature du sommeil de sa mère, enleva le dernier appareil

qu'il avait posé sur ses yeux, et, par degré, acheva de ramener la vie dans l'organe si long-temps engourdi. Maria et Frantz retenaient leur respiration : Ludwig ne ressemblait plus à un homme, mais à une ombre, tant il glissait légèrement de Peters à la baronne, et de la baronne à Peters.

Une faible lueur dissipait à peine l'obscurité de la chambre. Ludwig se plaça de manière à ce qu'elle lui frappât le visage, et à un certain moment il réveilla sa mère :

— Essayez d'ouvrir les yeux, ma mère, lui dit-il tout bas.

Elle obéit instinctivement et poussa un cri douloureux. Maria et Frantz s'approchèrent :

— Ce n'est rien, leur dit le baron pâle comme la mort ; ma mère, ma bonne mère, reprit-il, c'est moi, c'est Ludwig ; voilà Maria et voilà Frantz... ouvrez les yeux, ne craignez rien ..

La baronne entr'ouvrit de nouveau ses paupières, regarda Ludwig, Maria et Frantz. Un tremblement général s'empara d'elle, elle se leva sur son séant :

— Ah ! je vous vois... je vous vois tous ! tous ! répéta-t-elle ; c'est trop de bonheur à la fois... soupira-t-elle en s'affaissant...

Elle était morte.

Peters, devenu fou, ne voulut plus croire que le docteur Paulus Weigand, son maître, fût le même homme que le baron Ludwig qui s'était brûlé la cervelle après avoir rendu la vue à un aveugle et qui repose maintenant à côté de sa mère, dans le tombeau que leur ont fait élever Frantz et Maria, les héritiers de la baronnie de Klaustern.

JULES LA BEAUME

LE LIEUTENANT TRONCHON.

OU LES CHOUANS ET LES MARINS.

Lorsqu'en 1815, l'héroïque déserteur de l'île d'Elbe appelait à lui, contre l'Europe coalisée, tout ce qu'il pouvait encore trouver de force et de zèle dans le cœur de la nation épuisée, un décret impérial ordonna au ministre de la marine de vider immédiatement ses vaisseaux pour jeter à terre, sous le nom de *régimens de haut-bord*, les équipages qui jusque-là n'avaient été *embataillonnés* que pour le service de mer. Tout ce pêle-mêle de matelots et d'officiers agglomérés confusément sur le littoral fut divisé d'abord en compagnies, puis rassemblé en bataillons numérotés, et, en moins de deux semaines d'exercice et de manœuvre, le gouvernement des Cent-Jours, au lieu de quarante mille marins inactifs qu'il avait retrouvés sur nos rades ou dans les ports, eut quarante mille soldats d'élite à opposer aux chouans et aux Vendéens qui venaient de se soulever de nouveau dans l'ouest de la France, pour porter le dernier coup aux restes de notre nationalité révolutionnaire.

Jamais au surplus, depuis que, pour le malheur de notre pays des armées françaises furent réduites à faire contre leurs concitoyens égarés cette guerre impie qu'on a appelée la *guerre de broussailles*, on ne vit sur le sol de la Bretagne de troupes régulières plus redoutables que les régimens de marins, aux bandes insurgées qu'ils étaient chargés de harceler et de détruire. Aussi acharnés dans la poursuite, que leurs ennemis étaient opiniâtres et insidieux dans la défense et dans l'attaque, c'était presque toujours à la baïonnette ou corps à corps et rarement en lâchant leur coup de feu, que les matelots abordaient dans les haies ou taillis les paysans belliqueux, qui croyaient trouver en se blottissant derrière leurs fossés un refuge assuré contre l'inexpérience de leurs adversaires. Cet instinct du matelot qui le porte sans cesse à flairer tout ce qui l'environne et à renverser ensuite tous les obstacles qui s'opposent à l'ardeur de sa curiosité, rendait les régimens de marins admirablement propres à conduire avec avantage la guerre toute spéciale qu'on avait confiée à leur audace. L'espèce d'irrégularité qu'ils apportaient dans leurs marches et dans la manière de combattre contribuait même à les rendre terribles aux *partisans* qui croyaient les tromper en se rassemblant pour prendre l'offensive et en se divisant ensuite pour opérer leur retraite : nos gabiers-soldats plus prompts, plus infatigables encore que les chouans, allaient traquer jusque dans leurs terriers les *lapins*, qui, selon leur expression, s'étaient imaginé n'avoir affaire qu'à des *habits bleus agrafés*, invariablement habitués à ne combattre qu'en plaine ou à ne faire la fusillade qu'en rase campagne. En ligne et sous un feu régulier, nos bataillons de haut-bord, n'eussent fait qu'une médiocre infanterie. Mais dans les hâliers, les chemins creux et les embuscades du Finistère et du Morbihan, nos équipages à moitié disciplinés pour le service de terre étaient sous leurs chapeaux vernis, leurs buffleteries noires et leurs petites vestes de bord, les meilleures troupes que l'on eût encore lancées contre le monstre de l'insurrection vendéenne. Aussi les chefs de l'armée royaliste, disaient-ils, en parlant de leurs formidables harceleurs : Ces hommes-là nous ressemblent trop pour que nous puissions long-temps lutter avec eux. Ce sont des tigres qu'on envoie à la poursuite des chats. La trahison qui est inconnue parmi nous, mais qui se glissera dans leurs rangs, pourra seule nous sauver de leurs griffes. La trahison vint en effet, mais de haut et de loin, et la cause du pays et de Napoléon fut encore une fois trompée, sacrifiée et vendue.

Dans la foule d'officiers et de matelots qu'amena à Brest au même moment et pour le même but la transformation de tous nos marins en soldats, un enseigne de vaisseau, de l'espèce la plus singulière que nous eussions encore vue, vint tomber un beau jour dans une des compagnies du bataillon dont j'avais été appelé à devenir le très inexpérimenté et très jeune sous-lieutenant. Le nouvel arrivé, dont les antécédens nous étaient tout à fait inconnus encore, portait pour toute recommandation, sur un gros petit corps posé tant bien que mal sur deux courtes jambes, une figure rougeâtre et toute rondelette qui s'épanouissait à chaque mot qu'on lui adressait. Nous apprîmes d'abord que notre joyeux camarade s'appelait Tronchon, et qu'il avait depuis peu quitté l'Espagne, où, pendant trois ans, il avait fait l'amour à la castillanne et la guerre à la française dans un équipage de flottille enrégimenté dans l'armée de terre. Lui-même, au reste, pour nous épargner la peine de chercher trop long-temps les faits qui se rattachaient à son histoire, s'empressa de nous mettre au courant de sa biographie maritime et militaire.

— J'étais, nous dit-il tout franchement, simple matelot timonnier sur une canonnière de la flottille de Boulogne, lorsqu'il prit idée à l'empereur de venir visiter une à une les coques de noix qu'il avait fait éplucher par son ministre de la marine et des colonies, pour faire la descente en Angleterre en petits bateaux. En passant à bord de notre chaloupe-canonnière, le grand homme, qui, entre nous soit dit, n'a pas un demi-pouce de plus que moi, me demande, en mettant la main sur la culasse d'une espèce d'obusier : A combien crois-tu que porte ce brutal-là ? — Sire, lui répondis-je, ce brutal-là, quand il éternue, vous envoie son tabac aux yeux à dix-sept ou dix-huit cents brasses.

— A dix-huit cents brasses juste, dit le petit caporal en me regardant fixe et droit.

— Oui, sire, juste comme vous, et il me serait impossible d'en rabattre d'un pouce, même pour être agréable à votre majesté.

— Voilà un drôle, dit aussitôt l'empereur en parlant de moi et en se retournant vers un de ses aides-de-camp, qui ne sait ce qu'il dit, mais qui ne manque pas d'effronterie. — Puis, le grand homme revenant à moi, me demande : Quel vent penses-tu que nous aurons demain ?

— Vent d'est, bonne brise et belle mer, répondis-je aussitôt sec et dur à S. M. impériale et royale.

— Notez, ajouta l'empereur en regardant son même aide-de-camp, qu'il n'en sait pas plus là dessus que Mathieu Laënsberg. Mais il n'hésite sur rien. Qu'on me fasse cet ignorant éhonté enseigne de vaisseau provisoire, en attendant ses vents d'est et la portée de son obusier à dix-huit cents brasses !

L'ordre du souverain se trouva de suite exécuté sur ma personne, car il aime à être obéi promptement. Je fus donc fait enseigne de vaisseau provisoire, et plus tard, lorsque nos équipages de flottille ont quitté le camp de Boulogne pour entrer dans la Péninsule en passant par l'Allemagne, pour faire le tour des écoliers, je suis monté comme un champignon au grade d'enseigne entretenu, et c'est en cette qualité que vous avez aujourd'hui l'inappréciable avantage de me voir enrôlé comme lieutenant dans le bataillon qui va brûler une amorce ou deux avec messieurs les chouans, que je n'ai pas encore l'honneur de connaître.

— Et comment passiez-vous le temps en Andalousie, demandâmes-nous au jovial lieutenant.

— Fort mal avec les Andaloux, mais délicieusement avec les Andalouses. Oh ! quelles femmes de feu et quels hommes de fer !

— L'amour va donc toujours son train chez vous ?

— Parbleu, je voudrais bien voir qu'il s'arrêtât en route, quand je l'entraîne avec moi au plaisir et à la gloire !... Les femmes, il faut bien vous l'avouer, puisque vous m'avez mis sur ce chapitre-là, sont bien entrées pour quelque petite chose dans la rapidité avec laquelle j'ai fait mon chemin.

— Votre chemin d'Allemagne, jusque sous les murs de Cadix ? C'est qu'elles vous auront aidé à porter votre sac en route.

— Non pas ; je vous parle ici, et au *figuré*, de mon chemin dans la carrière de l'avancement. C'est à la maîtresse en titre de Decrès, entre dous soit dit pour que ça n'aille pas plus loin, que j'ai dû mon entretien dans le grade d'enseigne de vaisseau... Oui, une ancienne connaissance du camp de Boulogne, une jeune personne de famille que j'avais détournée de la ligne droite de ses devoirs, pour lui faire suivre la ligne brisée de mes caprices.

Nous regardâmes tous à ces mots notre volage *vainqueur*, sans oser encore lui rire au visage dans le premier entretien que nous avions avec lui ; et, pour mon compte, en inventoriant l'extérieur du lieutenant Tronchon, je ne pus m'empêcher de trouver étrange cette manie qu'ont beaucoup de gens, de vouloir faire croire qu'ils doivent plutôt les avantages qu'ils ont obtenus dans leur vie à la protection fort peu morale des femmes, qu'au mérite personnel qu'ils peuvent posséder. Combien faut-il que les hommes soient vains, pensais-je, pour avoir encore plus de fatuité que d'orgueil ! Ils s'estiment donc assez peu pour se glorifier de devoir aux moyens, selon moi, les moins honorables, ce qu'il leur serait si beau de ne devoir qu'à la supériorité de leur talent ou à l'excellence de leur conduite ! La petite figure empourprée et les bonnes fortunes de notre camarade Tronchon me trottèrent pendant plus de huit jours dans l'imagination ; et quelques efforts que je fisse pour ajuster son extérieur grotesque à l'idée qu'il avait voulu nous donner de ses galans succès au camp de Boulogne et en Andalousie, jamais je ne pus parvenir à voir en lui que le plus risible et le plus amusant des Faublas de tout notre régiment d'amoureux goudronnés.

L'ordre de camper avec notre bataillon à quelques lieues de Brest nous fut donné, et nous nous mîmes en marche pour aller planter nos tentes dans un pays sauvage où nous devions stationner pendant une semaine entre la mer et les confins de la chouannerie. Un de nos officiers supérieurs, prévoyant sans doute l'ennui que nous pourrions éprouver dans cette longue halte au milieu des bruyères et des landes, avait eu la précaution d'amener avec lui, sous le costume d'un jeune marin, une beauté qui depuis long-temps devait avoir appris, dans la fréquentation des guerriers, à se familiariser avec les périls du métier. Le travestissement de l'aimable Armide, qui n'était un secret pour personne, parut exciter singulièrement la convoitise amoureuse de Tronchon.

— Je viens, me dit-il un jour, de mettre le nez sur une intrigue qu'aucun de vous n'a sans doute soupçonnée, et qu'il fallait toute ma vieille routine en fait de sexe pour découvrir.

— Et quelle découverte si difficile avez-vous donc faite? lui demandâmes-nous.

— Vous saurez donc que parmi nous et à notre barbe il y a une femme, sans compter les vivandières qui ont cessé, comme de droit, d'être des femmes.

— Tiens! parbleu, il y a d'abord la maîtresse du commandant.... Et après?

— Eh! mais, c'est justement de celle-là que je voulais vous parler; et voilà que vous commencez par me dire qu'il y a d'abord elle en fait de femme!

— Ah! mon pauvre Tronchon, allez vous coucher sous votre tente, comme autrefois défunt Tityre *sub tegmine fagi*. C'est ce que pour le moment vous devez avoir de mieux à faire; car vous avez pris pour un grand secret ce que tous les tambours du bataillon ont battu à l'ordre il y a quinze jours. Allez vous coucher!

— Oui, Tronchon, répétèrent tous les camarades. Allez vous reposer un peu, mon ami, en donnant un souvenir à vos Andalouses de feu et une pensée à l'inconstante maîtresse de son excellence le ministre de la marine et des colonies.

— Que j'aille me coucher, dites-vous? Ah ça, est-ce que vous me prendriez pour un don Basile? Eh bien! oui, s'écria le lieutenant, transporté d'un noble dépit, je suivrai votre conseil : je vais aller me coucher, mais ce ne sera pas seul!

Des éclats de fou rire accueillirent cette nouvelle rodomontade de l'insatiable conquérant. Le lendemain de la scène un peu bouffonne qu'il nous avait donnée, je le rencontrai tout pensif, contre son ordinaire, et l'air un peu déconcerté pour la première fois de sa vie peut-être.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui? lui demandai-je avec le ton que je jugeai le plus propre à encourager la confiance qu'il paraissait disposé à m'accorder.

— Vexé, me répondit-il, vexé, mon ami, et au plus haut degré de la vexation.

— Vexé? et de quoi, vous qui semblez être cuirassé contre toutes les contrariétés de l'existence? Quel motif a donc pu?...

— Ce n'est pas un motif, c'est une femme.

— La maîtresse du commandant, par conséquent, puisqu'il n'y a qu'elle de femme ici.

— Justement... Oh! si cette malheureuse avait eu seulement un dixième de sang andaloux dans les veines!

— Et à quel propos encore vous a-t-elle si profondément blessé?

— A propos d'une entrevue que j'ai eue avec elle cette nuit même à l'entrée de la tente de son sultan. Voici le fait :

J'écoutai attentivement l'explication du fait.

— Je suis ardent et expansif. Je croyais l'amazone aimable et franche sous l'uniforme qu'elle a usurpé pour voiler son sexe et cacher à nos chefs supérieurs sa présence illicite parmi nous. Je la trouve seule à minuit, et je l'aborde posément en lui disant : Je suis amoureux et Français; vous êtes belle et sensible, aimons-nous donc et taisons-nous s'il est possible... Savez-vous bien ce qu'elle a répondu à cette déclaration en forme?

— Non, et je vous avouerai que je ne m'en doute même pas!

— Je vous le donne en cent, vous qui avez de l'usage déjà.

— Vous pourriez bien me le donner en mille sans que je fusse plus avancé.

— Elle m'a répondu, cette couturière raffistolée : La différence que je vois entre vous et moi, c'est que je suis Française comme vous pouvez être Français, mais que vous êtes trop laid pour m'empêcher d'avoir le droit de vous prier de me laisser tranquille!... Une marchande de cigarettes à Séville ou à Cadix m'aurait parlé dix fois mieux que cela pour me river ma pointe convenablement, dans le cas assez peu probable où il lui aurait pris fantaisie de me repousser avec perte.

— Et vous, que lui avez-vous riposté?

— Pas le mot : j'ai voulu agir selon mon habitude, et employer les grands moyens de séduction contre les grands moyens de résistance.

— Et qu'a-t-elle fait?

— La pécore, par continuation, en me criant de façon à réveiller son commandant : Vous vous flattez d'avoir été la coqueluche des Espagnoles, fi donc, pouah! Puis elle a ajouté : Si jamais vous commencez à être aimé, ce ne sera que le jour de votre mort, pour que ce soit plus drôle et que ça finisse plus vîte!... Et cela braillant, elle s'est enfournée dans sa tente, d'où elle n'aurait jamais dû sortir, la mal-apprise. Concevez-vous une telle impertinence?

— Et vous avez eu la bonté de prendre ses dernières paroles ou plutôt sa dernière injure pour une prédiction sinistre?

— Moi? allons donc; non du tout, mais pour un échec bien conditionné; et c'est toujours un peu dur, quand on n'y est pas encore habitué; car c'est le premier et le seul que j'aie essuyé depuis que j'ai atteint l'âge de plaire. Parole d'honneur. Vous riez, farceur, et de quoi?

— Mais de vous, mon cher Tronchon. Cela ne vaut-il pas mieux que de vous plaindre?

— Si, si, sans doute, cela vaut beaucoup mieux pour vous d'abord, parce que *primo* cela vous amuse, et *secundo* parce qu'en vous amusant, la chose ne me fait pas trop de peine à moi-même. Mais dites-moi, mon bon ami, vous me ferez le plaisir, n'est-ce pas, de ne rien conter de mon accident aux autres camarades?

— A cet égard je vous promets le silence le plus absolu. Mais, si vous m'en croyez, vous ferez bien de votre côté de ne pas paraître si humilié de votre défaite; car, avec la mine que vous avez, tout le monde, au premier coup d'œil, lirait sur votre visage la mésaventure que vous voulez cacher.

Le jour même de la confidence précieuse que je venais de recevoir, tout notre petit camp, y compris les tambours et les fifres, fut instruit de l'échec essuyé par notre Alcibiade, sans que j'eusse été réduit à devenir indiscret pour amuser la malignité de nos camarades. La Lucrèce du commandant avait tout raconté à son amant pour se faire un mérite de vertu de sa facile résistance; et le commandant avait ensuite tout répété à nos officiers pour leur faire concevoir l'idée qu'il était bien aise de leur donner de l'amour exclusif qu'il croyait avoir inspiré à sa chaste et farouche conquête. Tronchon fut atterré de la publicité donnée par l'amour-propre des parties intéressées à l'événement que sa vanité avait voulu tenir secret. Mais au bout de vingt-quatre heures de retentissement, le bruit qui avait alimenté la chronique scandaleuse de la veille fut oublié, et notre ami Tronchon reprit, comme auparavant, toute son audace conquérante et sa confiance présomptueuse.

Le 20 mai, il nous fallut quitter le campement que nous avions établi au milieu de nos bruyères, pour nous rendre à Carhaix où nous comptions rencontrer et surprendre un des forts détachemens de cette armée royaliste que l'on poursuivait partout et que l'on ne trouvait nulle part. Notre épais et leste bataillon, fort de mille à onze cents hommes choisis, se mit en route avec la nuit tombante, l'espoir au cœur et le bagage sur le dos.

La ville de Carhaix, à laquelle les archéologues ont fini par déterrer un nom romain, n'était guère connue de nos matelots que par l'excellence des perdrix rouges qu'elle fournit avec tant d'abondance à la sensualité des gourmands du Finistère. Mais à mes yeux, cette petite cité limitrophe de trois des cinq départemens de la Bretagne, avait une importance historique bien plus précieuse que celle que lui avait conquise la renommée gastronomique de son gibier. Carhaix est en effet la patrie de La Tour d'Auvergne, et, à ce titre, il nous tardait beaucoup moins d'arriver dans ce pays pour nous en emparer que pour lui offrir l'hommage de l'admiration que nous avions pour le grand citoyen dont le souvenir semblait planer encore sur la contrée que nous allions parcourir. Si toutes les villes qui ont été assez heureuses pour donner le jour à un grand homme savaient le prestige qui s'attache à ce genre d'illustration, ce ne seraient pas seulement des statues, mais un culte qu'elles s'empresseraient de consacrer à la mémoire de leurs plus glorieux enfans.

Le lieutenant Tronchon qui, pendant ses succès divers en Espagne, avait eu tout le temps d'apprendre à faire beaucoup mieux que nous sur nos vaisseaux le métier de tirailleur, s'était trouvé chargé par les chefs de notre colonne de commander l'arrière-garde, poste important, comme on le pense bien, dans un pays insurgé où les troupes régulières sont toujours exposées à être attaquées par la queue qu'elles traînent au milieu des taillis, des haies et des embuscades d'un sol accidenté. Quelque préoccupé que dût être notre brave lieutenant de tous les soins qu'exigeait son commandement, il songeait, tout en cheminant à une certaine distance de notre dernière compagnie, à signaler par quelque chose de neuf et d'ingénieux son entrée dans la patrie du premier grenadier de France, et, d'après ce qu'il nous rapporta plus tard, il avait déjà ruminé l'exorde d'un petit discours à la louange des vertus guerrières du Roland de l'armée républicaine, lorsqu'un coup de feu tiré d'une broussaille voisine vint l'arracher à ses méditations oratoires.

— Que viens-je d'entendre-là? s'écria au bruit de la détonation le Xénophon du camp de Boulogne?

— Lieutenant, lui répondit un de ses deux sergens, c'est un coup de fusil à balle qu'on vient de nous envoyer.

— Oui! reprit Tronchon en jetant les yeux autour de lui, eh bien! marchons par le flanc, sur une file, le dos baissé, vers ce clocher de village que j'aperçois à demi-portée de la grande route. Il doit y avoir là plutôt que dans les buissons quelques oiseaux à dénicher ou à tirer avec le plomb du gouvernement.

L'arrière-garde suit en silence son lieutenant, la tête basse, l'œil au guet et le fusil ramené horizontalement le long de la hanche droite. Chaque matelot, pour faire moins de bruit en marchant à pas de loup et pour être plus leste à la course, a défait ses souliers, retroussé son pantalon jusqu'au genou. Les sacs et la chaussure sont même jetés pour un instant à l'entrée du petit sentier où l'on s'engage dans l'obscurité. Les hommes du détachement ne soufflent plus : ils flairent le terrain, le vent, l'air et les ténèbres. — On arrive au pied du clocher, — Un pavillon pa-

rait flotter à la pointe de l'édifice pyramidal. C'est un mouchoir blanc pour nous moucher, dit tout bas le lieutenant. Silence, il y a des pigeons là dessous!... Mais au moment où il vient de donner un avertissement aux gens qui le suivent, une décharge de mousqueterie tombe à pic du haut du clocher, accueille le détachement qui s'est faufilé sinueusement dans l'ombre jusque sous le mur de l'église investie... Personne de blessé? demande Tronchon.

— Non, personne, lieutenant, répondent les matelots.

— A nous alors le coq... le coq du clocher! Et tout ce monde de bord, tous ces grimpeurs d'enflèchures, au lieu d'enfoncer les portes de l'église pour pénétrer dans le clocher, vous sautent sur les parois guillochées du clocher lui-même pour en escalader le faîte. Tronchon, le premier, s'élance dans l'escalier tortueux de ce blockaus d'un nouveau genre. A la lueur d'une torche qu'un des sous-officiers a allumée au bassinet de son fusil, le lieutenant aperçoit un gros prêtre et des paysans tapis au haut de l'escalier étroit de la flèche. Le briquet du lieutenant est levé; il va retomber sur la tête du prêtre homicide. — Grace pour eux, grace pour eux, s'écrie une jeune personne échevelée en se jetant entre les coupables et les marins furieux. — Grace, je suis une La Cour de Vernes!... A l'aspect de cette fille éperdue, au son de cette voix émue et suppliante qui vient de prononcer le nom révéré qu'il lui a semblé entendre, Tronchon s'arrête, son sabre s'abaisse. — Tapez dessus, pas de grace! lui hurlent ses soldats qui se pressent derrière lui dans l'escalier qu'ils encombrent. — Non! répond le lieutenant à ses marins indignés. Seul je suis blessé, et le premier j'ai le droit de frapper. Mais jamais ma main ne se baignera dans le sang d'une femme... Le nom de La Tour d'Auvergne vient de les sauver tous!... Puis s'adressant à ses tigres frémissant de rage, le brave officier leur commande: demi-tour à droite, vous autres, pour aller reprendre nos sacs et rejoindre la colonne!

A ces mots de clémence, les matelots de l'arrière-garde frappent de la crosse de leurs armes le pavé des escaliers qu'ils redescendent, en murmurant contre leur lieutenant: Il est mille fois trop bon pour une chouanne et des chouans, disent les uns. — Oui, mais il a été blessé au bras gauche, font remarquer les autres, et il a le droit d'être meilleur que nous. Raison de plus pour être sans miséricorde, répondent les plus cruels. — Et le détachement, en exhalant ainsi ses plaintes, s'écoule et reprend cette fois par la porte principale de l'église, le chemin qu'il a déjà fait pour enlever le clocher à l'abordage et pour arracher de son sommet le factieux drapeau qui y avait été arboré.

Notre compagnie de gauche, avertie par la décharge de mousqueterie de l'attaque qu'avait essuyée l'arrière-garde, avait fait de suite face en arrière. Elle arriva au pas de course sur la grande route au moment où le détachement de Tronchon y revenait lui-même pour reprendre les sacs et les souliers dont il s'était allégé quelques minutes auparavant pour courir plus vite à l'assaut de son clocher.

A une heure du matin, notre colonne fit son entrée silencieuse à Carhaix, où elle bivouaqua le reste de la nuit sur une grande place entourée d'arbres, adossée à la ville et faisant face aux montagnes de la Cornouaille.

Un de nos premiers soins, après avoir vaqué aux petits devoirs que venait de nous imposer la halte de nos compagnies, fut d'aller féliciter notre ami Tronchon sur la courte affaire d'arrière-garde dont nous ne connaissions encore qu'imparfaitement tous les détails. Nous trouvâmes le héros du clocher, comme on l'appelait déjà, dans un des appartemens de l'hôtel-de-ville, se laissant panser le bras gauche par le chirurgien-major du bataillon.

— Eh bien! nous cria le blessé en nous voyant arriver à lui, comment ont été les amours et la gaîté depuis notre première étape?

— Est-ce que vous songez encore à tout cela, lui répondis-je, blessé comme vous l'êtes?

— Blessé, dites-vous? Bah! une simple écorchure de plomb à perdrix. Je suis au reste le seul qui aie reçu quelque chose dans la décharge de ces tirailleurs haut-perchés.

— Une écorchure! dit d'un air assez sérieux le docteur en continuant à panser son homme. Savez-vous bien que c'est d'un fragment de plomb carré que vous avez été atteint près du coude?

— Rond ou carré, court ou long, la forme ne doit pas faire grand'chose à l'affaire, ce me semble. Tout ce que je me rappelle, c'est que je ne me suis senti ce morceau de gouttière dans l'abattis supérieur de gauche qu'après avoir fait une dixaine de pas au moins dans ce colombier à cloches. Mais, au surplus, malgré le picotement assez peu agréable que me cause cette déchirure à la manche de l'habit, et la grimace assez laide que vous m'avez fait faire, docteur, en me sondant les os du coude, je ne donnerais pas ce petit atout, quelque faible qu'il soit, pour le grade de lieutenant de vaisseau.

— Et quel bonheur si grand vous a donc procuré votre blessure? demandâmes-nous à notre collègue.

— Le bonheur, mes chers amis, de voir à mes genoux une La Tour d'Auvergne, à qui j'ai pu rendre le plus éminent service qu'un homme ait jamais accordé aux larmes d'une jolie femme!

— Une La Tour d'Auvergne? reprit le plus érudit d'entre nous. Mais, mon brave camarade, sachez donc que cette jeune personne qui, selon ce qu'on nous a déjà raconté de votre aventure dans le clocher, a imploré votre clémence au nom du héros de Carhaix, ne peut être, comme vous l'avez cru, une La Tour d'Auvergne. Les parens du grand homme qui naquit ici ne portent pas son nom, et cette jeune demoiselle leur est même complètement inconnue.

— Elle m'aurait donc trompé, à vous entendre? Mais non, c'est impossible, et puisque le nom d'un brave, dont je respecte la mémoire, a sauvé la vie à des malheureux, elle ne m'a pas trompé. Et puis quand un ange descend du ciel pour supplier à deux genoux un officier français...

— Elle était donc jolie, la suppliante?

— Une nymphe, une beauté céleste, une *sibylle* enfin, mes bons amis; tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus *vapeureux* sur la terre.

Nous comprîmes, malgré la volubilité avec laquelle notre romanesque confrère prononçait cet éloge passionné, qu'il avait employé, sans trop prendre garde et au risque de nous donner une fausse opinion des charmes de son Armide, le mot sibylle pour celui de sylphide. En nous voyant sourire de cette méprise amphibologique sans se douter du motif réel de notre hilarité, l'heureux blessé reprit avec une nouvelle énergie:

— Vous croyez rire, mes gentilshommes! eh bien, j'aurais voulu vous voir à ma place, le sabre à la main en face d'une jeune personne, me laissant admirer à la clarté d'une misérable torche les plus beaux cheveux tombant en désordre sur le satin d'une poitrine désorientée par la frayeur... O Dieu de Dieu, quelle magnifique et séduisante poitrine.. Et des yeux donc, et des larmes si belles dans ces yeux de cristal si pur! Ah! si jamais le ciel permet...

— Le ciel vous ordonne par ma voix, s'empressa d'ajouter le docteur pour calmer l'irritation toujours croissante de son malade, de vous coucher dans le lit qu'on vient de disposer ici pour vous. Rappelez-vous bien qu'après avoir reçu cette chevrotine dans le bras, vous avez fait encore cinq lieues presque en courant. Il faut maintenant à force de soins et avec du repos combattre les effets de l'inflammation qui va se manifester dans la partie lésée. Demain nous verrons à vous faire une seconde saignée, s'il y a lieu.

— Oui, oui, le docteur a raison, nous empressâmes-nous de dire. Couchez-vous, dormez bien. La conscience de votre belle action devra vous donner un doux et long sommeil. Bonsoir donc, notre ami, nous allons veiller sur vous.

— Eh bien! est-ce que la gaîté va m'abandonner avec vous, juste au moment où j'ai le plus besoin de n'être pas triste? nous dit notre camarade en nous voyant sortir de son appartement.

— Demain, lui répondîmes-nous, vous nous reverrez tous; mais pour ce soir, bonsoir!

Le lendemain de la visite d'amitié que nous avions faite au blessé, le chirurgien-major vint nous annoncer que l'état du lieutenant lui inspirait de vives inquiétudes. J'ai retiré plusieurs esquilles de la plaie, nous dit le docteur, et la fièvre de suppuration s'est établie. Mais ce diable d'homme est d'une telle exaspération morale, que je crains, en vérité, d'être obligé d'en venir avec lui à une amputation.

— A une amputation? m'écriai-je. Mais il n'y a pas cependant encore gangrène?

— Et voudriez-vous m'assurer qu'avec la chaleur excessive que nous éprouvons la gangrène ne s'y mettra pas?

Je voulus à l'instant même revoir le blessé. Un factionnaire, placé à la porte de sa chambre, me dit qu'il avait reçu la consigne de ne laisser entrer personne chez le lieutenant.

Le jour suivant, je me présentai de nouveau chez Tronchon, et cette fois il me fut permis d'entretenir un instant notre ami que la disparition momentanée de la fièvre avait rendu plus calme.

— Venez, me dit-il, en me voyant arriver avec deux de nos camarades; venez voir un homme qui se dispose à appareiller pour faire le tour de l'autre monde.

— Quelle folle et triste idée avez-vous donc là! repris-je aussitôt. En supposant même que votre blessure devînt plus dangereuse qu'elle ne l'est réellement, n'y aurait-il pas toujours pour vous sauver un moyen infaillible?

— Oui, l'amputation, n'est-ce pas? Le major y avait déjà songé. Mais aujourd'hui il craint qu'il ne soit trop tard: la gangrène s'y est mise et a déjà gagné jusque dans le fort de la place, et en moins de vingt-quatre heures, j'aurai bien, je crois, l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

Nous nous efforçâmes, mais en vain, d'éloigner de l'esprit du blessé le funeste pressentiment qu'il venait de concevoir sur lui-même.

— La mort, nous dit-il, eût été peu de chose pour moi il y a deux jours, et, après avoir vu périr presque tous mes camarades à mes côtés en Espagne, j'aurais subi le même sort qu'eux sans me plaindre plus qu'ils ne l'ont fait. Mais aujourd'hui, mes chers amis, voyez combien je dois me trouver malheureux de filer sitôt mon cable par le bout. Tenez, lisez cette lettre qui m'a été remise ce matin même, et dites-moi s'il n'y a pas un guignon cruel attaché à ma destinée?

Une lettre décachetée se trouvait jetée sur le lit du pauvre Tronchon. Je la pris et je la lus tout haut comme il m'avait invité à le faire. Elle contenait ces mots:

« Monsieur,

» Je connais maintenant votre nom: la générosité de votre conduite l'a gravé à jamais dans mon cœur. Je vous dois la vie: je suis libre, jeune et riche, et si l'admiration dont vous m'avez pénétrée peut faire excuser la singularité de la proposition que je vais vous faire, soyez assez grand pour mettre le comble à ma reconnaissance, en acceptant ma main et ma fortune. C'est au plus digne des hommes qu'appartiendra la plus heureuse et la plus fière des femmes. HERMANCE DE LA COUR DE VERNES. »

— Ce n'était pas, reprit Tronchon, ce n'était pas, comme on me l'avait déjà fait observer, une *La Tour d'Auvergne*, mais une *La Cour de Vernes*, que j'avais trouvée au haut du clocher. Mais enfin, malgré cette nouvelle mystification, la jeune héritière était riche et belle, et il y aurait eu de quoi se consoler de la méprise. C'était, comme vous le voyez, une royaliste finie dont j'aurais fait une napoléoniste enragée avec le temps, si Dieu l'avait permis.

— Et pourquoi renoncer sitôt, mon bravo Tronchon, au bonheur qui vous est promis et dont vous allez jouir?

— Pourquoi? me répondit-il en souriant avec amertume : ne vous rappelez-vous donc pas, vous à qui le premier je l'ai confiée, la prédiction de cette... de la coquine du commandant : « *Si jamais vous commencez à être aimé, ce sera le jour de votre mort, pour que ce soit plus drôle et que ça finisse plus vite!* »

— Allons, maintenant le voilà qui va se frapper l'imagination pour la sottise que lui a débitée une harpie!

— Sachez, mon bon ami, que ce sont toujours ces drôlesses-là qui vous disent la vérité dans leurs malédictions. Voyons la prédiction de celle-ci; ne va-t-elle pas bientôt s'accomplir? Ne suis-je pas aimé depuis vingt-quatre heures environ, et dans dix à douze heures ne serai-je pas mort? Eh bien, vous ne riez plus, vous autres, et vous avez même déjà presque l'air de larmoyer.... C'est donc la première fois que vous ne vous serez pas moqué de moi, de moi le vainqueur du camp de Boulogne et le Narcisse général de tous les cœurs andaloux. — Ah! je le vois bien, il me fallait mourir, rien que cela, pour vous apprendre que c'était fini de rire... pour vous et pour moi!

L'infortuné venait de tomber dans le délire le plus affreux, et le délire ne cessa de le tourmenter que lorsque la gangrène eut fait de tout son corps un livide cadavre! EDOUARD CORBIÈRE.

UN PLACEMENT AVANTAGEUX.

I.

Dans les mansardes d'une modeste maison, à Fontainebleau, logeait un jeune homme de vingt-cinq ans environ, soigneux et rangé comme une jeune fille, qui payait exactement son loyer, et qui ne fumait pas.

Sa chambre présentait des contrastes très singuliers. A côté d'un vieux lit de bois peint, où le temps avait promené son pinceau aux tons enfumés, reluisait une commode d'acajou, aux teintes pâles et rosées, qui brillait comme un cristal. Si l'on pouvait se mirer les jambes dans cette surface polie, en revanche la cheminée n'offrait rien où l'on pût se mirer la tête; un carré long de papier uni et jauni attendait une glace, et, sur ce fond terne, ressortait dans tout son éclat une pendule de palissandre à colonnes, où s'épanouissaient des rosaces et des feuillages incrustés. Du reste, les vieux meubles paraissaient aussi bien choyés et époussetés que les neufs, et si cette chambre ne brillait pas par l'harmonie, à coup sûr elle brillait par l'ordre et la propreté.

Savinien, — c'était le nom de ce jeune homme, — n'avait jamais connu sa famille; il avait, jusqu'à l'âge de six ans, demeuré chez d'honnêtes paysans, dont il s'était cru le fils; puis un beau jour, lui, le gamin coureur et maraudeur, il s'était trouvé maussadement assis à une table de bois noir où il pouvait en cachette, et par forme de distraction, faire des entailles avec son eustache. Savinien était en pension, il n'y avait pas eu de transition pour lui entre la piquette de son père nourricier et l'*abondance* de cette pension; seulement au lieu de passer ses journées à dénicher les oiseaux et à fabriquer des sifflets avec les jeunes branches élaguées des marronniers du parc, il lui fallut faire des bâtons et des ronds, plus ou moins accidentés de pâtés, ce qui ne fut pas tant de son goût.

La main mystérieuse qui avait payé les mois de nourrice paya les trimestres de la pension.

A dix huit ans, et sans qu'on le consultât le moins du monde, Savinien fut admis, comme surnuméraire, à gâter des feuilles de papier timbré chez le conservateur des hypothèques de Fontainebleau. Il se trouva possesseur indépendant de la mansarde qu'il habitait encore à l'époque où commence cette histoire. Seulement elle n'était meublée alors que d'une simple commode détraquée et ventrue où son modeste trousseau disparut comme dans un abîme.

Le profond isolement où s'était toujours trouvé ce jeune homme avait doué son ame d'une énergie merveilleuse; cœur naturellement aimant et expansif, sa sensibilité, qui peut-être se fût émoussée aux contacts flétrissans de la vie, s'était conservée fraîche et parfumée, protégée qu'elle avait été par la méfiance, comme une rose que gardent ses épines. Il n'avait trouvé dans la plupart de ses camarades de bureau que des jeunes gens désœuvrés, dégoûtés d'une existence qui n'aboutissait à rien, sans ressort comme tous ceux qui sont sans espoir, et qui passaient leurs soirées à l'estaminet.

Savinien s'était tenu loin d'eux. Son zèle le fit remarquer de M. Rousset, son patron, qui, au bout de six mois, lui fit des appointemens de douze cents francs. C'était la richesse! De ce jour, les secours envoyés par une main inconnue cessèrent complètement.

Savinien était économe et ambitieux, mais noblement ambitieux; son ambition lui venait du cœur. Honteux de n'avoir vécu jusqu'alors que grace à des secours accordés, il ne savait à quel titre, il aspirait avec ardeur à une existence indépendante, aux douceurs de la vie de famille, dont il devinait, mais dont il n'avait jamais connu les charmes. Il y eut bien un instant où des fougues insensées s'éveillèrent dans son ame, où le dégoût de sa vie monotone le prit, où le sommeil déserta sa tranquille chambrette, où il en vint à se lasser du but trop vague qu'il poursuivait... L'amour instinctif, que vous avez peut-être reconnu à ces désastres, pouvait le perdre, et pourtant ce fut l'amour qui le sauva.

Vous comprendrez facilement que sans famille et sans amis, Savinien ne se soit pas éloigné de la religion, cette mère de tous les orphelins, cette amie de tous les solitaires. Le dimanche il allait à la messe; c'est là qu'il vit parmi les demoiselles de la Vierge une charmante jeune fille, brune, avec des yeux bleus, un visage candide, un sourire qui faisait naître la joie au cœur. Qu'il en devint tout de suite éperdûment amoureux, ce n'est pas ce que nous voulons dire. Il avait toujours été trop seul, trop abandonné, trop comprimé pour avoir de ces spontanéités de passion; non, mais il éprouva d'abord un bonheur secret à la seule pensée de la revoir. Son pauvre cœur, peu habitué à l'expansion, s'approcha petit à petit de cet amour, comme un oiseau farouche et timide; il fallut bien des jours, bien des efforts de courage; il fallut même quelques regards accueillis sans défaveur pour qu'il osât aimer cette jeune fille; mais une fois qu'il l'aima, ce fut un amour vrai, le seul peut-être qu'il dût jamais éprouver.

Louise, — elle se nommait Louise, — était fille d'un honnête fermier, veuf depuis quelques années, et dont la ferme se trouvait sur la lisière de la forêt dans la plaine verte, à laquelle la route de Fontainebleau à Paris fait une ceinture de pierre, liserée d'argent par la blanche poussière du grès. M. Férand, son père, avait toujours été dévoré par une ambition avide. S'il se fût borné à suivre la voie vulgaire, sans aucun doute il eût été un des cultivateurs les plus cossus de la plaine; mais le gain lent et sûr lassait son impatience. Il avait donné dans une foule d'innovations agricoles plus hasardées les unes que les autres, non par amour du progrès, mais par désir de s'enrichir vite; et comme, au demeurant, c'était un homme fort ignare, il s'était vu gruger, dévaliser, dévorer peu à peu par une foule de novateurs qui, en définitive, n'arrivaient qu'à cultiver son incurable passion, et à lui faire fleurir, à leur profit, ces belles fleurs jaunes qu'on nomme des louis. Ses cours étaient pleines de nouveaux modèles de charrues et de herses; une foule de granges fortifiées contre les rats et les insectes granivores, quatre ou cinq pigeonniers de formes plus grotesques les unes que les autres, une demi-douzaine d'étables construites d'après des systèmes inouïs, étaient venus s'enter sur les premiers bâtimens de la ferme; mais ses terres étaient en jachères; mais on ne voyait pas dans ses greniers ces beaux coteaux aux tons dorés ou les collines d'une verdure sèche et poudreuse que forment les amas de froment et d'avoine; mais les pigeonniers n'étaient habités que par le vent qui, pour être vrai, essayait de suppléer de son mieux avec sa voix gémissante aux roucoulemens absens des colombes; si bien que M. Férand, qui aurait pu être riche et avoir les plus beaux troupeaux du canton, n'avait que des troupeaux d'instrumens et se faisait tondre lui-même par les impitoyables ciseaux des spéculateurs.

Louise ne se doutait pas même de la vérité; elle croyait de bonne foi aux rêves de fortune de son père, et ne se faisait aucun scrupule pour dépenser le plus clair du revenu paternel, en bijoux, en dentelle et en rubans, car elle était coquette! C'était son seul défaut.

Dans l'état de gêne où ne tarda pas à se trouver M. Férand, il lui fallut, pour continuer ses éternelles tentatives qui devaient l'enrichir un jour, — du moins le croyait-il, — il lui fallut disons-nous, emprunter de l'argent, et laisser grever sa ferme de lourdes hypothèques, moisson de papier timbré, la seule qu'il récoltât.

Savinien, devenu premier commis de M. Rousset, le conservateur des hypothèques, se trouva donc en relations avec le père de Louise. Il lui évita, avec une complaisance rare, la plus grande partie des voyages à Fontainebleau; le soir, après son bureau, il venait lui-même à la ferme, et, trempé par la pluie, ou brûlé par le soleil, il oubliait bien vite sa peine, quand, par hasard, il avait pu, au passage, rencontrer le regard doux et timide de Louise. Peu à peu il amena à l'état d'habitude ces visites du soir; si faut-il dire qu'il écoutait d'une façon bien bénévole tous les projets en l'air de M. Férand, enchanté de trouver un auditeur aussi patient; peu à peu aussi il écouta moins le père et regarda la fille un peu plus, si bien que, lorsqu'un beau jour Savinien endimanché demanda à M. Férand, entre une discussion sur les charrues et une démonstration sur les pigeonniers, la main de sa fille, le brave fermier put être fort étonné, mais Louise n'en éprouva aucune surprise.

Après tout Savinien était un excellent parti; il avait des appointemens de trois mille francs, que par un *travail aux pieces*, fait pendant une partie de la nuit, il portait bien à cinq mille. De plus il s'était amassé quelques économies, et Louise paraissait se faire très bien à l'idée de ce mariage. Ah! certes, M. Férand avait rêvé une tout autre union pour sa fille; mais enfin il ne pouvait se dissimuler ce fait que la fortune tardait fort à venir; grand homme méconnu, tout en ayant foi à son génie, il lui fallait bien reconnaître que sa bourse était vide; aussi finit-il, tout en gémissant, par donner son consentement à cette mésalliance. Ce n'était pas comme les nobles qui s'allient à un roturier; ce n'était pas le passé qu'il sacrifiait à son gendre, mais bien l'avenir.

Quelques mois après le jour où ce consentement s'abaissa jusqu'à Savinien, le premier ban du mariage futur était publié à la grand'messe.

Mais vers le milieu de la semaine suivante, Savinien, en rentrant le soir chez lui, reçut un petit billet laconique qui lui apprit que tout projet d'union entre lui et Mlle Louise Férand était à jamais rompu. Du reste, aucune explication.

Savinien courut à la ferme; il y apprit d'une vieille servante que M. Férand s'était rendu à Paris avec sa fille, et que son absence devait se prolonger indéfiniment. Egaré, fou, anéanti, le pauvre jeune homme erra quelque temps dans la cour de la ferme; il ne pouvait comprendre son malheur; il croyait à quelque fâcheux malentendu qu'un mot dissipe comme fait la brise pour les nuages; il s'attendait à voir paraître à chaque instant ou Louise ou son père; mais tout était bien désert, silencieux, abandonné. Seulement, en levant la tête vers la fenêtre de la chambre de Louise, petite fenêtre qui s'ouvrait au premier dans un cadre odoriférant de jasmins de Virginie aux corolles de velours rouge, il remarqua qu'un des rideaux de mousseline, bien que retenu par une torsade blanche, était encore serré par un large ruban de gaze bleue, noué avec coquetterie. Ce ruban, c'était lui qui l'avait donné... Pourquoi se trouvait-il là? Etait-ce un hasard?... un souvenir?.. Il crut que c'était un souvenir, et vous lui pardonnerez aisément, il était amoureux. Savinien, de retour chez lui, contempla avec douleur sa commode d'acajou et sa pendule de palissandre, qui faisait rayonner dans sa chambre l'espoir de son mariage, quand cet espoir s'était voilé de crêpe dans son ame.

Cependant, suivons un peu M. Férand. Ce remarquable agricole se rendait à Paris pour y toucher une soixantaine de mille francs qui lui revenaient de la succession laissée par un de ses frères, ancien négociant. A la nouvelle de cette bonne bortune, son génie d'entreprises, tout saigné à blanc qu'il était, et agonisant, se réveilla dans sa jeune vigueur; il comprit que, donner sa fille à un petit clerc de province, c'était la sacrifier, et il écrivit à Savinien cette lettre de rupture, malgré les larmes et le désespoir de Louise, qu'il compta consoler par les distractions de Paris.

Après avoir réalisé cette succession, M. Férand qui, pour le moment, n'était en proie à aucun spéculateur et se trouvait assez éclairé sur le mérite de ses anciennes tentatives, songea pourtant quelques instans à placer ses fonds tout vulgairement sur l'état; mais cette sage pensée fut bien vite oubliée. Il lut un jour dans le journal qu'on recevait à l'hôtel :

PLACEMENT EXCESSIVEMENT AVANTAGEUX!

LE DULÇUTILE

Nouvel aliment analeptique et pectoral!

pour les déjeuners.

Plus de produit des Iles! La métropole devient indépendante des colonies! Le sucre échauffant, le café, ce poison lent, le lourd chocolat, sont abolis! Le *Dulçutile*, délicieux aliment, restaure l'estomac, rend la santé aux convalescens, etc., etc.

Avis aux personnes qui désirent placer avantageusement leurs fonds. L'exploitation du *Dulçutile*, qui doit faire révolution dans les usages de tous les Européens, est mise en actions, etc., etc.

Cette réclame avait son côté agricole (l'indépendance conquise sur les colonies), qui jeta M. Ferand dans un profond enthousiasme. Il se rendit chez le directeur de la société, un M. Fromenteau de la Bussonnière, qu'il trouva rue de la Chaussée-d'Antin, dans un appartement splendide, peuplé de laquais en livrée, couvert de moelleux tapis, constellé de lustres et de candélabres. M. de la Bussonnière était un homme d'une cinquantaine d'années; habit noir, cravate blanche, bottes vernies, moustaches en croc, cheveux gris pommelés laissant à découvert un front large et puissant. Il s'empara tout d'abord de l'esprit de M. Férand, l'amena petit à petit à se prendre au piége du *Dulçutile*, l'enlaça par l'espoir de magnifiques dividendes, lui posa des chiffres rigoureux qu'il fit mouvoir sous ses yeux comme un miroir à prendre des alouettes, flatta son amour des innovations, si bien qu'après deux ou trois visites, M. Férand, affriolé, alléché, étourdi, ébloui, lui confia une bonne partie de la somme qu'il venait de recueillir. Les dividendes arrivèrent en effet. Il fallut de toute nécessité oser davantage; un mois ne s'était pas écoulé que les soixante mille francs y passèrent. M. Férand déjeunait avec du *Dulçutile* et en parlait à toutes les personnes qu'il rencontrait, étonné toujours de leur profonde ignorance à l'endroit de ce merveilleux aliment.

Cependant Savinien se rendait tous les soirs à la ferme, espérant y apprendre le retour de M. Férand et de Louise. Mais tous les soirs il revenait plus triste, plus découragé. Il finit, grace à quelques *raisonnemens pécuniaires* assez lumineux, par arracher à la vieille servante le secret de la demeure du fermier à Paris, et il songeait à s'y rendre, lorsqu'il reçut à la fois deux lettres, l'une, écrite à la hâte, trois lignes en déroute, sans ponctuation et avec peu d'orthographe, lettre de Louise, mot d'espoir, lignes qui contenaient toute une existence de bonheur. La jeune fille annonçait une lettre plus longue; elle ne craignait pas d'écrire: Savinien n'était-il pas son mari!

L'autre dépêche était anonyme, et la lecture en fut, pour le jeune homme, pleine d'éblouissement.

Voici cette lettre:

« Monsieur,

« La personne qui vous écrit est celle qui a pris soin de votre enfance, jusqu'au jour où votre travail vous a fait une position indépendante. Elle a paru vous oublier alors; mais n'en croyez rien! Seulement, elle a voulu vous laisser lutter quelque temps avec les difficultés de la vie; l'isolement instruit, l'expérience est la fleur des solitudes. Cette personne a peut-être quelques droits à votre reconnaissance; si vous pensez ainsi, obéissez-lui aveuglément.

» Votre séjour à Fontainebleau appelle de graves dangers sur elle et peut personnellement vous être nuisible.

» Vous devez donc vous rendre immédiatement à Paris; vous y descendrez hôtel des *Pavillons*, boulevart Mont-Parnasse. Ne craignez pas d'abandonner la place que vous vous êtes faite par la persévérance et l'aptitude. Si toutefois vous ne croyez pas devoir donner une confiance entière à une lettre non signée, demandez un congé; il vous sera accordé.

» Vous êtes recommandé vivement à Mme de Vernon, qui dirige l'hôtel des *Pavillons*. C'est une dame noble et à laquelle de grands égards sont dus.

» Point de préoccupations quant aux questions d'intérêt. Attendez patiemment de nouvelles instructions.

» Mais surtout il faut garder un silence absolu sur votre nouvelle demeure.

» Adieu, fiez-vous à une personne qui vous aime. »

Cette lettre s'accordait trop bien avec le désir qu'avait Savinien de revoir Louise, pour qu'il hésitât un moment à suivre la marche tracée. Seulement, comme il attendait une seconde lettre de la jeune fille, il n'eut pas le courage de cacher à son hôte de Fontainebleau sa nouvelle adresse.

Arrivé à Paris, il se présenta le cœur palpitant, le regard voilé de larmes, les mains tremblantes, à l'appartement qu'habitait M. Férand, dans un riche hôtel, au centre de la ville.

Il ne fut pas reçu.

II.

Un beau jour, M. Férand eut l'idée souriante d'aller voir où en était sa magnifique entreprise du *Dulçutile*. Louise, qui s'ennuyait fort de rester toujours seule, et qui regrettait sa ferme, ses rosiers toujours fleuris, et surtout l'amour de Savinien, demanda à accompagner son père.

Les voilà donc qui s'acheminent rue de la Chaussée-d'Antin. Arrivé au premier, M. Férand sonne, frappe, refrappe et resonne, point de réponse.

— M. de la Bussonière devrait toujours laisser quelqu'un chez lui, pour répondre à ses co-associés, se dit-il en descendant fort mécontent.

Puis, s'adressant au concierge.

— Il paraît que M. de la Bussonière est sorti.

— Déménagé, répondit laconiquement celui à qui s'adressait cette question.

— Déménagé! s'écria M. Férand. Et où demeure-t-il maintenant?

— Il n'a pas laissé d'adresse.

— C'est impossible!

Le pauvre fermier commençait à entrevoir l'horrible vérité. Enfin après bien des questions, entrecoupées par une émotion croissante, il apprit que le bureau central de l'entreprise avait été transporté rue de Choiseul, n. *.

Il y court; il monte à l'entresol dans une espèce d'antichambre, où une espèce de commis, assis à une espèce de bureau et la plume au bec, feuilletait avec acharnement des papiers épars. Outre la porte d'entrée, cette chambre avait deux portes, toutes deux ornées de magnifiques écussons de cuivre; sur l'un on lisait : *Cabinet de M. le directeur*; sur l'autre : *Caisse* :

Cet aspect rassura un peu M. Férand.

— M. Fromenteau de la Bussonière? demanda-t-il.

— Il est en affaire; on ne peut lui parler.

— Alors je vais l'attendre.

— Comme vous voudrez, monsieur.

M. Férand s'assit ainsi que Louise sur une banquette, et le commis, toujours la plume au bec, se remit à feuilleter de plus belle ses paperasses.

Une heure se passa. M. Férand étendait ses jambes, se levait, se promenait de long en large, battait la retraite sur les vitres, puis se rasseyait. Un instant après il recommençait ces différens exercices pour se rasseoir encore. Enfin il perdit patience et interpellant le commis:

— J'ai absolument besoin de parler à M. Fromenteau. Avertissez-le de ma présence.

— Monsieur a donné l'ordre de ne pas le déranger. Si monsieur veut repasser un autre jour...

— Impossible! J'attendrai encore.

Une nouvelle heure s'écoula. Aucune des deux portes ne bougeait; on n'entendait pas même le plus léger bruit de voix. L'impassible commis avait fini par porter sa plume de sa bouche à son oreille, et il continuait de feuilleter avec une patience impatientante.

M. Férand était devenu cramoisi. Quant à Louise elle paraissait se préoccuper fort peu de l'heure; elle songeait à Savinien.

— Je crois inutile, monsieur, que vous attendiez plus long-temps, dit enfin le commis, M. de la Bussonière en a bien jusqu'à ce soir. Je vous engage à revenir demain.

— Non, je reste! s'écria résolument M. Férand, qui tournait au violet.

Le commis se frappa le front comme lorsqu'on se rappelle avoir oublié quelque chose, et il descendit en courant le petit escalier de l'entresol.

M. Férand, se trouvant seul, se dit : Parbleu ! à moins que la porte ne soit verrouillée en dedans, je parlerai bien à M. de la Bussonière. Il tourna la clé, ouvrit la porte, et se trouva en face d'une armoire poudreuse qu'habitait un balai en compagnie d'un plumeau.

La stupéfaction faillit le faire tomber à la renverse. Quand il eut repris un peu de calme, il se retourna vers l'autre porte où rayonnait ce mot magique : CAISSE, l'ouvrit, et trouva un placard semblable, au fond duquel gisait une cruche remplie d'eau.

A ce spectacle, il chercha le commis pour l'assommer; mais celui-ci eut le bon esprit de ne se montrer le moins du monde.

M. Férand, exaspéré, se rappela que le laboratoire de la société était établi tout au fond du faubourg Saint-Martin; il prit une voiture, et, toujours en compagnie de Louise, qui tremblait de toutes ses forces, il s'y fit conduire.

Une magnifique enseigne en lettres d'or reluisait à la porte cochère. entra dans une vaste cour déserte et que l'herbe envahissait. Deux ou trois petites voitures à marchandises, où le nom de M. Fromenteau de la Bussonière figurait aussi en lettres d'or, à côté du nom de l'aliment analeptique, semblaient dormir fort paisiblement sur ces pavés matelassés de gazon. A droite et au fond de ladite cour s'ouvraient des hangars profondément vides. A gauche, s'étendait un corps de logis composé d'un rez-de-chaussée seulement et d'un toit mansardé. Au-dessus de la porte étaient écrits ces mots : *Bureaux de l'administration.* M. Férand se dirigea de ce côté, et entra dans une vaste salle dont une partie était prise par des bureaux garnis de grillage de cuivre et doublés de rideaux de soie verte. Dans la salle, personne. Dans les bureaux, personne. Autour de la salle régnaient des casiers où, de loin en loin, se promenaient quelques flacons étiquetés, aussi à l'aise que le seraient dix personnes dans le Champ-de-Mars. Il se retourna de tous côtés sans pouvoir parvenir à découvrir traces d'indigènes. Enfin, de je ne sais quel recoin sortit une façon de paysan, moitié commis, moitié domestique, qui s'avança vers M. Férand, et lui dit :

— Monsieur desire des flacons de *Dulcutile*. Il n'y en a pas de préparé pour le moment, mais dans une petite heure...

— M Fromenteau! s'écria M. Férand étouffant de colère.

— Ah! pardon, monsieur... c'est vous sans doute que M. de la Bussonière attendait. Il est chez lui.

Le fermier monta un petit escalier outrageusement raide, et se trouva à l'entrée d'une sorte de grenier. Sur la gauche s'étendait un corridor long et étroit, où cinq ou six portes s'échelonnaient. A celle du milieu s'étalait, non sans fierté, un vieux paillasson. M. Férand eut encore la bonhomie de frapper. — Entrez! dit une belle voix de basse-taille. Le fermier tourna la clé, et se trouva en face de M. Fromenteau, qui fit un bond de terreur.

La chambre n'avait pas de papier. Elle était isolée, sans aucune communication avec d'autres pièces; c'était à la fois une chambre et un appartement. Dans un coin s'étendait une couchette en bois peint. Le lit n'était point encore fait, en admettant qu'il dût l'être. A ses côtés se tenait une petite table de nuit, sur le marbre de laquelle on remarquait des cigarres à demi-consumés, un peigne et un *Entr'acte*. A la tête du lit, un portrait de Mlle Mars dans son extrême jeunesse. Le mur était encore orné de fleurets démouchetés en croix, de pipes démesurées, d'un habit noir et d'une redingote à paremens et collet de fourrure, accrochés à un porte-manteau. M. de la Bussonière était assis auprès d'une petite table, devant un pâté de foie gras entamé, des artichauts, un huilier et deux bouteilles; monologue substantiel qui semblait indiquer que ce digne inventeur ne pratiquait pas beaucoup pour lui-même son délicieux aliment analeptique.

Il se passa alors une scène terrible.

— Louise, descendez ! s'écria le fermier d'une voix tonnante; et la jeune fille, qui ne comprenait que trop qu'une lutte allait s'engager entre ces deux hommes, s'attachait à son père, le visage couvert de larmes et la voix suppliante.

M. de la Bussonière, pâle et déconcerté, s'était élancé sur ses fleurets, Louise poussa un cri douloureux et se plaça courageusement devant son père, lorsque la porte s'ouvrit précipitamment. Un nouveau personnage entra.

C'était Savinien.

Son arrivée inattendue arrêta la collision prête à éclater.

— Savinien ! murmurèrent à la fois le fermier et sa fille.

— Savinien ! répéta M. Fromenteau avec surprise.

— Oh ! défendez mon père, s'écria Louise en s'élançant vers son fiancé. Défendez mon père! cet homme va le tuer.

— Que se passe-t-il? demanda le jeune homme avec effroi.

— Savinien, reprit le fermier, voici ce qui se passe : L'homme que tu vois là devant toi est un infame fripon, qui m'a volé soixante mille francs! tout mon bien! Il faut que je le tue !

— Monsieur ! s'écria le jeune homme en s'avançant vers M. Fromenteau d'un air menaçant.

— Monsieur Savinien, dit celui-ci d'un ton calme, respectez votre père !

Ce mot fut un coup de foudre.

— Je vous expliquerai la chose en détail tout à l'heure, ajouta M. Fromenteau, profitant de la stupéfaction générale. Quant à vous, monsieur, continua-t-il en s'adressant avec une certaine dignité au fermier décontenancé, je pardonne à l'emportement les injures dont vous m'avez accablé et que je suis loin de mériter. Vos soixante mille francs vous seront rendus avant huit jours. Des malheurs imprévus sont venus entraver le succès de notre entreprise, mais j'en souffrirai seul. Un riche mariage,— un mariage qui ne peut manquer, — et il appuya sur ce mot, — va me mettre à même de faire honneur à mes affaires. Je vous le répète, je ne vous demande que huit jours.

—Vous, mon père, répétait Savinien, qui balbutiait comme sous l'empire d'un songe.

— Oui, Savinien. Ah! votre mère est une noble dame! Elle a jusqu'à ce jour combattu entre son amour qui l'entraînait vers vous, et les préjugés qui l'en éloignaient. Mais enfin l'amour l'emporte! Ce soir nous passerons la journée ensemble ; ce soir... elle nous attend... elle veut vous reconnaître hautement... devant ses amis. Ah! ce sera un spectacle touchant. Votre mère est riche!... la fortune va nous sourire...

Et il y avait une amère ironie dans les paroles de M. Fromenteau. — Le fermier soupçonnait encore quelque piége, et il allait exprimer brutalement son opinion à ce sujet, lorsqu'un domestique sans livrée, conduit par le paysan que nous avons vu rôder dans les magasins, remit à M. de la Bussonière un petit billet glissé sous une élégante enveloppe.

Celui-ci lut le billet et le présentant à Savinien :

— Tenez, lui dit-il, vous devez connaître cette écriture.

Il n'y avait que ces lignes :

« Encore quelques jours de silence et je ferai ce que vous désirez. »

— Oui, c'est bien cela ! s'écria Savinien, et il sortit de sa poche la lettre anonyme à laquelle il avait obéi en se rendant à Paris.

Les deux lettres étaient de la même main; une écriture de femme, fine et élégante. C'était aussi le même parfum, le même papier satiné; mais sans chiffre ni blason.

— Vous le voyez, reprit M. de la Bussonière, ce ne sera pas encore pour ce soir; mais du courage! Je vous le dis : notre fortune est faite ! A bientôt.

La ressemblance identique de l'écriture du billet et de celle de la lettre adressée à Savinien rassura quelque peu M. Férand, qui, en définitive, se retira d'une façon assez pacifique.

Seulement, avant de quitter Savinien, il lui serra la main d'une manière expressive. Il y avait de bien douces promesses dans cette pression de main, mais moins encore que dans les doux regards que les amoureux échangèrent.

Le lendemain de ce jour plein de péripéties, Mme de Vernon, qui tenait, s'il vous en souvient, l'hôtel des Pavillons, où Savinien avait reçu l'ordre de descendre à son arrivée à Paris, eut, avec son jeune pensionnaire, un entretien qu'il importe de faire connaître.

— La personne qui a pris soin de vous depuis votre enfance, lui dit cette dame, est votre mère. Quant à votre père, je n'ai pas besoin de vous en parler, puisque vous le connaissez. Votre mère appartient à une noble famille. Elle est fille d'un comte. Toute jeune.... — ce sont de pénibles révélations que j'ai à vous faire, monsieur... toute jeune, elle fut séduite par un jeune homme qui faisait une assez bonne figure dans le monde et s'annonçait sous le titre pompeux de vicomte. En réalité, ce jeune homme, né pour l'intrigue, n'avait ni noblesse ni fortune; il n'avait pas d'ame non plus! Il avait fait un odieux calcul : c'était de compromettre votre mère, pour l'épouser, ou plutôt épouser sa richesse. Le comte, père de votre mère, était un homme sage, jaloux de l'honneur de son nom. C'était de plus un homme habile; il parvint, en corrompant un valet, à se faire restituer les lettres qui accusaient sa fille; comme M. Fromenteau avait une ame vile, à prix d'argent on l'éloigna. Puis, la faute de votre mère fut enveloppée de voiles et de mystère... Un jour, seulement, un enfant nouveau-né fut confié à une bonne femme de campagne, dans un village aux environs de Fontainebleau. Cet enfant, c'était vous!

Votre mère ne pouvait se marier, les pratiques de la religion la plus austère rachetèrent saintement sa faute, et sans doute Dieu lui a pardonné; mais malgré sa piété, ses vertus, le monde où elle vit ne lui pardonnerait pas.

Il lui fallut donc se priver des douces joies maternelles. De loin et mystérieusement elle veilla sur vous; ce fut son père qui, lorsque vous arrivâtes à être appointé, ne voulut pas qu'elle continuât à vous venir en aide. De tels secours, disait-il, avilissent un homme. — Mais elle, la tendre mère, elle vous trouvait toujours trop pauvre. Il a peut-être froid, pensait-elle, quand il venait à geler.

Oh! vous serez béni sans doute, vous qui par votre sagesse, votre piété, avez jeté tant de charme dans sa vie désolée!

Cependant le comte mourut ; votre mère se trouvait maîtresse absolue de ses actions. M. Fromenteau, qui vivait à Londres où, malgré sa pension, il avait trouvé moyen de faire des dettes énormes, compta, pour épouser celle qu'il avait séduite, soit sur un reste d'amour, soit sur l'intimidation. Chevalier d'industrie, avant tout il profita de son séjour à Paris pour essayer de faire des dupes, et à l'aide de je ne sais quelle drogue, il y réussit, vous le savez. Riche appartement, laquais, tapis, cristaux, tout fut loué pour trois mois, et tout s'évanouit en un jour.

Votre mère, effrayée du retour de cet homme, et craignant que, grâce à un titre sacré, il n'allât vivre à vos dépens, et, ce qui eût été plus affreux, qu'il ne vous entraînât dans sa mauvaise voie, vous écrivit pour vous appeler à Paris, où M. Fromenteau ne vous eût jamais découvert dans cet hôtel. Vous ne gardâtes probablement pas le secret qu'on vous

avait demandé, si bien que votre père découvrit votre nouvelle demeure et apprit que la comtesse vous avait écrit.

Je ne soupçonnais rien de tout cela, sans quoi je vous eusse averti.

Cet homme eut l'adresse de vous attirer chez lui, et vous ayant en son pouvoir (car sans doute il ne vous eût pas quitté, vous étiez sa proie!) il dicta ses conditions qu'il appuya de menaces. Il devait vous apprendre le nom de votre mère, et vous persuadant qu'elle désirait vous reconnaître pour son fils, il comptait habilement sur le scandale des poursuites qu'il vous inspirerait. Puis il s'empara de la lettre que la comtesse vous a adressée et dont l'écriture est un témoignage irrécusable, et fort de cette preuve, il dévoilait la faute de votre mère.

Car une femme qui depuis l'âge où elle était jeune fille a pris soin d'un enfant dès son berceau, cela, aux yeux du monde, ne saurait passer pour de la charité.

Pour se taire, il demandait vingt mille francs, et que sa pension fût triplée. Moyennant quoi, il se laissait rembarquer pour l'Angleterre.

Vous étiez entre ses mains, avec vous la lettre accusatrice; il a bien fallu en passer par où cet homme a voulu. Un domestique, envoyé en toute hâte, a heureusement arrêté l'effet de ses menaces.

M. Fromenteau a quitté Paris hier au soir.

Votre mère, maîtresse aujourd'hui de sa fortune, vous assure cinq mille francs de rente.

Telles furent, en substance, les confidences de Mme de Vernon.

Savinien n'osa parler des soixante mille francs volés à M. Férand; seulement le soir même il se rendit chez le fermier et lui dit :

— L'homme qui vous a ruiné est mon père en effet. N'espérez rien de lui. Mais permettez-moi de réparer autant que possible la perte qu'il vous a fait éprouver. J'ai cinq mille francs de rente et ma place que j'ai conservée; accordez-moi la main de Louise. Nous retournerons à Fontainebleau et nous serons riches et heureux.

La proposition était faite avec une délicatesse exquise; M. Férand voulut bien rendre sa parole à Savinien; quant à Louise, son cœur ne la lui avait pas reprise.

Quand elle revint à la ferme, elle retrouva son ruban de gaze bleue noué autour du rideau de mousseline de la fenêtre; heureux signal! si bien compris! elle l'embrassa par trois fois. WILHEM TENINT.

LES DEUX ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE.

I.

De nombreux équipages stationnaient, à la file, le long du faubourg Poissonnière et dans les rues adjacentes. Une assemblée nombreuse s'était donné rendez-vous dans la grande salle du Conservatoire, où l'on distribuait, ce jour-là, les prix de musique instrumentale. Chérubini, le grand prêtre de ce temple harmonieux, n'avait pas encore abandonné son poste, ici bas, pour aller diriger, là haut, le concert des anges : il venait de couronner Paul Derville, jeune pianiste du plus bel espoir, et lui adressait des éloges flatteurs.

Le jeune homme retourna prendre place au piano et se mit à exécuter une sonate brillante qui souleva les applaudissemens de la salle entière.

Mais Paul n'aurait pas joui de son triomphe si, parmi toutes ces voix réunies à sa louange, une voix n'eût pas frappé son oreille, si, parmi tous ces regards pleins d'encouragement et de bienveillance, un seul regard n'eût pas rencontré le sien. Que lui font, à lui, ces bruyans témoignages d'intérêt? Que lui importe la foule? Il n'entend et ne voit que Marie.... Marie, sa douce camarade de classe, Marie son premier amour!... Elle est là, confondue dans les rangs des élèves de son sexe, belle entre toutes les roses de ce parterre fleuri de jeunes visages et d'attraits naissans. Une larme brille sous sa noire paupière, la rougeur couvre son front, sa poitrine bat avec force.... Tout cela, c'est du bonheur!

Depuis long-temps ils ont échangé ces mystérieuses paroles qui, de deux existences, n'en font qu'une. Si Paul et Marie se regardent, toute leur ame passe dans leurs yeux; leurs joies et leurs chagrins sont les mêmes; l'un n'a pas une pensée qu'il puisse dérober à l'autre.

Quand l'ivresse de l'ovation fut dissipée, quand les spectateurs furent sortis de la salle, Paul devint triste. Aussitôt le front de Marie se couvrit d'un nuage... Les pauvres jeunes gens s'étaient déjà devinés : à partir de ce jour, Paul quittait le Conservatoire, et Marie devait y rester pour achever ses études.

L'artiste s'approcha de la jeune fille et murmura d'une voix tremblante d'émotion :

— Marie, nous allons nous séparer!

— Oui, répondit-elle en poussant un soupir.

— Et vous ne m'oublierez pas, Marie?

— Vous oublier! dit la jeune fille avec un accent de tendre reproche; est-ce possible, mon Dieu! Vous savez bien que je vous aime?

— Oh! soyez bénie pour ces douces paroles!... Mais ne plus vous voir Marie! Passer tous mes instans loin de vous, travailler ailleurs que sous vos yeux, sans qu'un mot, un sourire viennent me donner du courage!...

— Mon ami, souffrirez-vous donc seul?

—J'y songe, continua timidement le jeune homme, nous pouvons nous écrire...

— Oui, dit-elle, avec une candeur charmante.

— Et vous me répondrez, Marie?

— Je vous répondrai.

— Tous les soirs, quand votre tante viendra vous chercher, au sortir des classes, je serai là, près de la porte du Conservatoire... Je vous glisserai ma lettre dans la main... et vous laisserez tomber dans la mienne la réponse de la veille?

— Je vous le promets.

En ce moment, on vint les séparer.

Les deux élèves échangèrent un dernier coup d'œil de tendresse, et Paul, le cœur plein d'espérance, regagna sa mansarde, au cinquième étage d'une maison de la rue Saint-Georges.

Le jeune homme commençait sa vie d'artiste; il entrait dans cette carrière aride, hérissée d'obstacles sans nombre, dans ce chemin périlleux où chaque pas rencontre un piége, où l'on aperçoit, en perspective, la gloire et la fortune, radieuses apparitions qui vous échappent au moment où vous croyez les saisir, feux follets menteurs qui vous égarent au milieu de sentiers arides et difficiles. Quelquefois sans doute ils se laissent atteindre; mais, pour la plupart de ceux qui les poursuivent, que de peines et de travaux perdus! Que d'ennuis, de déceptions et de déboires! La vocation de Paul le poussait impérieusement vers cette lice, dont les athlètes, pour lutter avec avantage, ont souvent besoin de recourir à la ruse et à l'intrigue. Il savait toutes les difficultés qu'il avait à vaincre, et ne se décourageait pas d'avance. Son unique ressource était dans ce ferme vouloir qui brise les entraves et marche droit au résultat.

Parmi les souvenirs de ses jeunes années, Paul en avait de nature à exciter ses regrets. Jadis, sa famille était opulente : mais, un jour la ruine vint s'asseoir au foyer paternel. Ses parens moururent de chagrin; il se trouva seul au monde, sans appui, sans protecteur, obligé de sortir du collége avant que ses études fussent complètes, et n'ayant, pour tout moyen de se préserver de la misère, qu'un faible talent sur le piano.

Paul donna des leçons pour subvenir à son existence, et réussit à se faire admettre à l'école royale de musique. Ce fut là qu'il connut Marie.

Les deux jeunes gens furent bientôt attirés l'un vers l'autre par la sympathie du malheur. Ils se confièrent leurs peines, leurs espérances, leurs projets d'avenir. Ils n'avaient, chacun de son côté, personne sur qui placer leur affection : Marie était orpheline aussi. La tante, chez laquelle elle demeurait, pouvait offrir au peintre de mœurs le véritable type de ces vieilles filles acariâtres et grondeuses, toujours à charge à elles-mêmes et aux autres, Gorgones au regard faux et louche, dont l'aspect vous pétrifie le cœur, sans cesse occupées à répandre sur leur entourage le fiel qui déborde de la coupe amère du célibat.

Mlle Aubert avait quarante ans, une figure labourée par la petite vérole et trois mille livres de rente.

Elle était loin de s'imposer le moindre sacrifice pour sa nièce. Marie était entrée gratuitement au Conservatoire, et la pauvre jeune fille se voyait obligée de prendre sur ses heures de sommeil pour gagner de faibles sommes qui suffisaient à peine à son modeste entretien. Cependant, il faut le dire, cette bonne tante surveillait Marie comme un avare surveille son trésor. Était-ce dans l'intérêt de la jeune personne? Était-ce plutôt par cette malignité d'esprit qui porte certaines gens à défendre aux autres des plaisirs dont ils sont privés eux-mêmes? Nous laissons à nos lecteurs le soin de vider cette question délicate.

Toujours est-il que Mlle Aubert descendait, le matin, les quinze marches de son entresol, pour aller conduire sa nièce aux leçons de chant. Le soir, elle se livrait au même exercice pour la ramener au logis.

Le caractère maussade de la vieille fille n'était pas de nature à captiver la confiance de Marie. Cette dernière n'avait eu garde de parler de Paul à sa tante. Elle conservait précieusement son amour au fond de son cœur Quand, après ses longues veilles, elle se retirait dans sa chambre, c'était pour dévorer les lettres du jeune artiste et relire vingt fois ces pages brûlantes, où Paul mettait son âme tout entière. Marie s'abandonnait sans crainte aux émotions qu'éveillait en elle cette éloquence passionnée. Pouvait-elle être coupable de répondre au jeune homme? N'avait-elle pas acquis la conviction de sa pure et loyale tendresse? Elle s'endormait au milieu d'adorables pensées d'amour; les rêves secouaient sur son front leurs ailes brillantes et murmuraient à son oreille des paroles célestes.

Ainsi que Paul l'avait promis, il se trouvait chaque jour à la sortie des élèves.

Deux mains palpitantes échangeaient alors les missives et se pressaient doucement avant de se séparer. Mlle Aubert ne s'apercevait point de ce manége, et, pendant un mois entier, le mode de correspondance inventé par l'artiste eut tout le succès désirable.

Mais, un soir, Paul ne vint pas!

La jeune fille interrogea vainement du regard la place où il se tenait d'habitude; elle porta les yeux vers l'angle des rues voisines, examina toutes les personnes qui la coudoyaient sur le trottoir : aucune d'elles ne ressemblait à Paul. Mille pensées diverses se heurtèrent dans l'imagination de Marie. Son amant avait-il été victime d'un accident funeste? Quelles raisons pouvaient motiver son absence? Elle espéra que, le lendemain, Paul se trouverait à son poste... Vain espoir! Marie passa cette seconde nuit dans les larmes. Elle accusa le jeune artiste d'ingratitude, se crut abandonnée sans retour, et regretta, dans toute l'amertume de son âme, ce beau rêve de bonheur qui s'évanouissait d'une manière rapide.

Enfin, le troisième jour, un brave Auvergnat se trouvait, à la place de

Paul, à la porte du Conservatoire. Il fit à la jeune fille un signe mystérieux. Bientôt Marie sentit une main qui déposait une lettre dans la poche de son tablier; puis le commissionnaire disparut.

De retour chez sa tante, Marie courut s'enfermer pour lire ce que lui écrivait Paul.

Hélas! hélas! elle accusait le malheureux jeune homme... et celui-ci gémissait, depuis trois jours, sur un lit de souffrance! Les quelques lignes qu'il avait tracées étaient à peine lisibles: on voyait qu'une fièvre ardente avait fait trembler sa main. Paul malade, grand Dieu! dangereusement malade! et personne auprès de lui pour lui prodiguer les secours que réclame son état... Personne! si ce n'est une garde, indifférente peut-être, une de ces femmes habituées au cri de la douleur, calmes et froides devant l'agonie... Oh! qui viendra conseiller la pauvre jeune fille? Qui lui dira ce qu'elle doit faire dans cette circonstance imprévue, terrible? Si Paul allait expirer loin d'elle... Non! non, la Providence ne peut lui réserver une semblable infortune. Elle ira s'asseoir au chevet du malade, comme un ange libérateur; elle saura le rappeler à la vie par ses baisers et ses caresses!

La résolution de Marie est prise; elle cache à sa tante son désespoir et ses larmes. Quand vient l'heure du repos, elle attend avec anxiété que Mlle Aubert soit endormie, traverse, en retenant son souffle, la chambre de la vieille fille, sort de l'appartement, frappe à la loge du concierge et s'élance rapidement dehors.

La voilà seule, à minuit, dans les rues de la capitale.

Des bruits inaccoutumés retentissent à son oreille; des hommes à figure sinistre la heurtent au passage.. elle n'a d'autre crainte que celle d'arriver trop tard. Elle ne marche pas, elle vole. Ces chemins lui sont inconnus... Qu'importe! son cœur la guide... Elle arrive rue Saint-Georges. C'est là que demeure Paul; mais elle ignore le numéro de la maison. Marie frappe à vingt portes... On la congédie grossièrement, on fait d'ingénieux commentaires sur sa visite nocturne... Enfin elle a trouvé le véritable domicile de Paul et bientôt elle pénètre dans sa mansarde.

— Me voici! dit-elle, en s'agenouillant près de la couche du malade

Paul fit un effort pour se mettre sur son séant; il prit la main de la jeune fille dans ses mains brûlantes, et murmura d'une voix presque éteinte:

— Marie... je vous attendais!

— Oh! oui, Paul, vous aviez raison de compter sur moi, dit-elle, en collant ses lèvres au front pâle de l'artiste.

Elle le força doucement à replacer sur l'oreiller sa tête affaiblie, puis elle essaya de sourire, malgré l'appréhension mortelle qui venait de la saisir au cœur. Le mal avait déjà fait sur l'organisation de Paul de terribles ravages. La fièvre creusait ses tempes et colorait vivement les pommettes de ses joues. Son regard offrait cette teinte vitreuse que l'on remarque presque toujours chez les malades en danger.

La jeune fille jeta les yeux autour d'elle, et Paul comprit le geste de douloureuse surprise qu'elle ne put retenir.

— Vous le voyez, Marie... si vous n'étiez pas venue, je serais mort sans être secouru de personne....

— Non, Paul!... non, vous ne mourrez pas! s'écria-t-elle avec une inspiration sublime. Je vous sauverai, moi!

Paul voulait parler encore: elle mit un doigt sur ses lèvres pour lui faire signe de garder le silence, et procéda sur-le-champ à l'examen de la mansarde.

Elle aperçut plusieurs papiers épars sur une table voisine. C'était une ordonnance de médecin avec un billet d'admission à l'Hôtel-Dieu. Rien autre chose ne prouvait qu'on se fût occupé du malade. Seule à garder sa loge, la portière de la maison n'avait pu monter près de lui; le médecin n'était pas venu faire d'autres visites et le pauvre artiste, trop faible pour descendre ses cinq étages, s'était mis le jour même à sa fenêtre, afin d'attirer par des signaux l'attention d'un commissionnaire du voisinage. Il était parvenu de la sorte à faire connaître à Marie sa pénible situation. Mais l'air extérieur devait nécessairement exercer sur ses organes une fâcheuse influence. Le mal avait aussitôt redoublé d'intensité; les jours de Paul étaient en péril.

Marie pleurait à chaudes larmes en examinant ce papier, qu'une froide philanthropie avait sans doute laissé là pour l'acquit de sa conscience. Le médecin avait, au premier coup d'œil, jugé trop médiocres les ressources du jeune artiste. En effet, celui-ci gagnait à peine de quoi suffire à ses premiers besoins, et la maladie le trouvait au dépourvu.

La jeune fille comprit la répugnance que Paul éprouvait à entrer dans un hospice.

Au point du jour, elle détacha ses boucles d'oreille, ôta de son cou la croix d'or qu'elle tenait de sa mère, et courut vendre ces bijoux pour acheter les remèdes indiqués par l'ordonnance.

Ce premier argent épuisé, Marie trouva de l'ouvrage et travailla nuit et jour au chevet du malade. Elle sacrifiait tout à Paul... tout, jusqu'à sa réputation... car pourra-t-elle jamais convaincre le monde de la pureté de son dévoûment? Qu'elle ose, aujourd'hui, se présenter chez sa tante; Mlle Aubert la chassera de chez elle comme une fille perdue! Marie se livrait parfois à de tristes et décourageantes réflexions; mais lorsqu'elle vit Paul entrer en convalescence, la joie de l'avoir arraché des bras de la mort ne laissa plus dans son cœur de place à d'autres sentimens.

L'artiste venait de se lever pour la première fois et se promenait dans sa mansarde, appuyé sur le bras de la jeune fille.

Après quelques tours, il la fit asseoir, et, se mettant à genoux devant elle, il la regarda long-temps sans pouvoir proférer une parole. Toutes les émotions réunies de la reconnaissance et de l'amour faisaient battre son cœur. Marie, calme et souriante, l'enveloppait d'un regard de tendresse. Son beau visage portait la trace de bien des nuits privées de repos... Elle allait peut-être tomber malade à son tour; mais elle était trop heureuse pour ne pas oublier, en ce moment, toutes ses fatigues.

— Marie, dit enfin le jeune homme, ma douce et bonne Marie!.. Maintenant que tu m'as sauvé... tu ne me quitteras plus!

— Y songez-vous, Paul? répondit la jeune fille tremblante, car ce peu de mots venaient de lui faire envisager le point critique de sa position.

— Ainsi tu veux m'abandonner? tu veux retourner chez ta tante?

— Chez ma tante... jamais! s'écria-t-elle avec angoisse.

— Il est également impossible que tu suives désormais les classes du Conservatoire, Marie... L'école de musique touche à la demeure de celle dont tu redoutes les reproches et la méchanceté.

— C'est vrai, mon Dieu!... Que résoudre?

— Eh bien, Marie, reste avec moi!... Tu seras ma femme... je te le jure devant Dieu!

La jeune fille joignit les mains et leva les yeux au ciel pour le prendre à témoin de la promesse de Paul... Dès ce jour elle ne quitta plus l'artiste.

II.

Un an s'était écoulé.

Dans un brillant salon de la rue de Provence, plusieurs hommes conversaient entre eux, et, comme d'habitude, la médisance se chargeait uniquement des frais de l'entretien.

— Je t'assure, mon cher vicomte, qu'Hyacinthe de Verneuil est amoureux... mais amoureux fou! La petite Stradella des Bouffes est furieuse... Non seulement on la délaisse, mais encore on ne lui donne plus, chaque mois, le billet de mille francs de rigueur. Aussi juge comme sa langue doit tourner! Hyacinthe est un maladroit... Quand on veut rompre avec ce genre de femmes, on leur tire d'une main sa révérence, et, de l'autre, on leur offre un contrat de rentes...

— Mais pour qui donc a-t-il abandonné Stradella?

— Chut, messieurs!... Ne parlez pas en mal du fils de la maison... Voilà sa mère, Mme la comtesse de Verneuil, qui vient recevoir ses invités.

— N'importe! reprit en baissant la voix le premier interlocuteur: écoutez tous.... L'anecdote est curieuse.

— Parle! dit celui qu'on avait appelé vicomte, espèce de lion débraillé, qui prenait sur le divan les poses les plus excentriques et tranchait du jeune homme, bien que ses cheveux grisonnans annonçassent qu'il était au dessus de la quarantaine.

— Voici l'histoire... Il y a huit mois environ, notre héros, en passant rue Saint-Georges, effleura de la roue de son tilbury le bras d'une jeune femme, laquelle poussa des cris aigus et finit par s'évanouir. Hyacinthe, croyant l'avoir blessée grièvement, s'empressa de descendre de voiture et de voler à son secours. Il la fit transporter chez elle.... au cinquième étage, messieurs!.... Voilà, j'espère, un trait digne de louange. Or devinez quel était le mari de la jeune femme?... Un ancien camarade de collége d'Hyacinthe, Paul Derville.

— Quoi! s'écria le vicomte, Paul Derville est marié?

— Tout ce qu'il y a de plus marié.

— C'est impossible!

Il n'avait pas achevé ces mots que la porte du salon s'ouvrit et un domestique annonça:

— Monsieur et madame Derville!

— Bon! voici qui arrive à propos pour te convaincre.

— Par le diable, ce petit pianiste me le paiera cher! je lui couperai les oreilles, aussi vrai que je suis le vicomte Ernest de Rochebrune...

— Pourquoi cela?

— C'est une histoire que je te raconterai peut-être un jour... En attendant, fais-moi le plaisir d'achever la tienne.

— L'héroïne est devant vous, messieurs, continua le narrateur, en montrant Marie que la maîtresse de la maison venait de recevoir avec une amabilité charmante. Il faut vous dire qu'elle n'avait pas, à l'époque dont je vous parle, une toilette aussi splendide: Paul Derville était loin de rouler sur l'or comme aujourd'hui. Son père, ayant spéculé sur les fonds d'Espagne...

— De grace, mon cher, point de divagation.

— Je reviens au fait. La jeune femme n'avait qu'une simple égratignure, et la peur seule avait été la cause de son évanouissement. Dans les deux camarades de classe purent se livrer sans trouble à la joie de la revoir. Frappé de la gêne qui se trahissait dans le jeune ménage, Hyacinthe résolut de prôner son ami dans le monde. Au bout de huit jours, Paul avait dix leçons à vingt francs le cachet. Plus tard, il donna de brillans concerts, qui lui valurent une réputation colossale... Enfin, tout récemment, il fit un voyage en Allemagne, et rapporta de cette mère-patrie de la musique de nombreuses couronnes, et, ce qui vaut beaucoup mieux, une très raisonnable quantité de sacs de florins. Pendant ce voyage, il avait laissé sa femme à Paris, et ce diable d'Hyacinthe faisait de fréquentes visites rue Saint-Georges... non plus au cinquième étage, mais au premier! Le pianiste, en devenant célèbre, avait quitté la mansarde. A la première de ces visites, Stradella vit déserter son boudoir; à la se-

conde, Hyacinthe perdit de vue ses amis; à la troisième, il négligea ses chevaux... S'il n'est pas amoureux de Mme Derville, je jette ma langue aux chiens.

— Silence ! firent les auditeurs, voici le mari...

Paul se montrait, en effet, à l'autre extrémité du salon. Le vicomte de Rochebrune alla lui frapper sur l'épaule et l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre.

Mais, avant d'initier nos lecteurs à la conversation qu'ils eurent ensemble, il est essentiel d'entrer dans certains détails qui doivent la rendre intelligible.

Le comte Hyacinthe de Verneuil était un jeune homme de vingt-deux ans, doué de qualités éminentes. Son extérieur offrait un mélange de noblesse origìnelle et de modestie craintive. Il avait un cœur excellent, des manières parfaites. Joignez à cela tous les avantages de la naissance et de la fortune, vous comprendrez sans peine qu'il était l'idole de tous les cercles aristocratiques. La comtesse douairière de Verneuil, sa mère, avait de bonne heure formé son âme à toutes les hautes conceptions de la pensée, à toutes les délicatesses du sentiment. Lorsque Hyacinthe retrouva Paul, son ami de collége, dans un état voisin de la misère, il ne lui offrit pas sa bourse; mais il trouva moyen de lui être utile sans lui faire sentir cette supériorité de la richesse, toujours humiliante pour le pauvre.

La médisance avait trouvé moyen de flétrir cette noble conduite. On supposait au jeune homme un intérêt caché sous le manteau du dévoûment; on lui prêtait d'indignes manœuvres de séduction qui se trouvaient à cent lieues de son caractère. Le monde avait deviné juste en disant qu'il éprouvait de l'amour pour Marie; mais, dès lors qu'elles n'étaient pas justifiées, ces insinuations se trouvaient, par là même, calomnieuses.

Jamais Hyacinthe n'avait franchi la limite des plus strictes convenances; jamais une parole, jamais un regard n'avaient fait connaître à Marie le secret de son cœur.

L'artiste lui ayant présenté comme sa femme légitime celle qui n'était encore que sa maîtresse, Hyacinthe ne voyait aucun motif de mettre en doute la sincérité de cette déclaration. Il eût cru descendre dans sa propre estime en faisant la moindre tentative pour renverser le bonheur conjugal de Paul.

L'amour de Marie pour ce dernier devenait, chaque jour, plus vif et plus tendre. Après avoir rendu son amant à la vie, la jeune fille s'était livrée sans réserve à ses caresses. Confiante en la promesse sacrée que Paul lui avait faite, en face du ciel, elle attendait qu'il lui plût de la rendre irrévocable. Marie hâtait de tous ses vœux cette heure suprême, qui la mettrait en paix avec sa conscience; mais l'artiste ne lui parlait plus de mariage... et, par cette délicatesse exquise que l'on ne trouve que dans le cœur des femmes, elle cachait le plus ardent de ses désirs, dans la crainte, en le manifestant, de faire à celui qu'elle aimait un reproche tacite d'indifférence.

Marie avait partagé les mauvais jours de Paul; elle l'avait soutenu dans les transes pénibles du découragement. Quand l'heure du triomphe eut sonné pour lui, elle trouva de délicieuses paroles et de charmans sourires pour le féliciter du succès.

Alors Paul enivré tombait aux genoux de la jeune fille, et lui jurait que ses plus belles inspirations étaient puisées dans ses regards. Pouvait-elle soupçonner ces doux élans de la tendresse? Pouvait-elle croire qu'elle serait jamais victime d'une trahison?

Cependant vint un jour où Paul trompa Marie.

A son retour d'Allemagne, il avait fait dans les salons de Bade la connaissance du vicomte de Rochebrune et de la baronne Héloïse de Châteauneuf, sa sœur. Ces deux personnages, qui portaient un nom sonore et menaient un train splendide, accablèrent Paul d'attentions et de prévenances.

Le vicomte voulut qu'il acceptât une place dans sa chaise pour revenir à Paris, et la baronne l'attira chez elle, sous prétexte de prendre des leçons de piano.

C'était une femme jeune encore, mais qui possédait au suprême degré l'art de la coquetterie. Elle était veuve, position à laquelle certains hommes trouvent des attraits irrésistibles. On l'eût prise pour une Espagnole, à sa chevelure noire et brillante comme l'aile du corbeau. Son visage avait la pureté de lignes et le noble profil d'une Romaine. Elle était Anglaise pour la flexibilité de la taille, le vaporeux de la tournure, et Parisienne pour le caractère.

Cette beauté cosmopolite fit essuyer à Paul le feu roulant de ses œillades et ne tarda pas à l'attirer à ses pieds.

Un jour, cédant au délire de la passion, l'artiste s'oublia jusqu'à faire à la baronne une déclaration brûlante... Mais tout à coup la jolie veuve s'entoura des retranchemens de la plus farouche vertu. Elle joua la grande dame outragée, et pria Paul de mettre un terme à ses visites et à ses leçons. Fort heureusement le vicomte apaisa ce bouillant courroux de sa sœur. Héloïse de Châteauneuf consentit à pardonner à l'audacieux artiste, et quelques mots adroits de M. de Rochebrune firent comprendre à celui-ci que la baronne ne donnerait son cœur qu'avec sa main.

Plus amoureux que jamais, Paul saisit avidement l'espoir qui brillait à ses yeux.

Sans doute, il n'avait pas de titres à offrir à la sœur du vicomte; mais l'illustration du talent vaut bien celle de la noblesse... D'ailleurs il marche à grands pas sur le chemin de la fortune.

L'ingrat oubliait Marie, la jeune fille, qui lui avait prodigué tant de preuves de dévoûment, Marie qu'il adorait autrefois comme l'ange du premier amour! Il maudissait intérieurement la folie qu'il avait commise en la présentant pour sa femme dans les réunions qu'il fréquentait. Doit-il aujourd'hui s'accuser de mensonge? Ne blessera-t-il pas les lois rigoureuses des convenances en rétractant ses premières déclarations? Si la haute société, dans laquelle il était reçu, revenait un jour de son erreur, elle ne lui pardonnerait jamais sa fraude, et le chasserait honteusement.

D'abord il essaya de séquestrer Marie et de la faire oublier: mais on avait pris en affection la gracieuse enfant; il fallut la produire de nouveau.

Le matin même, Hyacinthe lui annonçait que la comtesse, sa mère, comptait sur Mme Derville, comme sur le plus bel ornement de sa fête.

Paul tremblait de rencontrer Héloïse dans les salons de Mme de Verneuil. La veuve n'y était pas, mais son frère s'y trouvait. Nos lecteurs se rappellent que le vicomte vient d'entraîner Paul à l'écart.

— Je suis désolé, mon cher, dit M. de Rochebrune avec une ironie mordante, que vous n'ayez pas encore présenté votre femme à la baronne... Elle n'aurait pu qu'être infiniment flattée de voir ce joyau précieux... Peste! pourquoi donc avez-vous eu le singulier caprice de le dérober jusqu'alors à nos regards?

— Mais, dit Paul en balbutiant, je vous jure, vicomte...

— Assez, monsieur! Ne cherchez pas à justifier votre indigne conduite. Vous saviez que Mme de Châteauneuf eût refusé d'accueillir l'homme qui ne pouvait devenir son époux... et cependant vous avez continué vos poursuites! Je ne veux pas trancher ici du don Quichotte... Mais la baronne est ma sœur: c'est vous dire que l'injure que vous lui avez faite m'est personnelle... Vous devez me comprendre!

Paul jeta des yeux égarés autour de lui; son visage était couvert d'une pâleur effrayante. Il s'approcha de l'oreille du vicomte, et murmura ces mots, que l'autre entendit à peine.

— Je ne suis pas marié!

— Voulez-vous m'échapper par un subterfuge, monsieur?

— Ah! dit l'artiste en se redressant, je vous prie de croire, vicomte, que je ne suis pas un lâche! Le plus ardent de mes vœux est d'épouser la baronne. Trouvez un moyen de me sortir de la situation difficile où je me trouve, sans me perdre aux yeux du monde.... et je l'emploie sur-le-champ!

Rochebrune se frappa le front, réfléchit quelques secondes et dit à Paul:

— C'est bien! vous allez, ce soir, annoncer votre prochain départ pour l'Italie.... Faites entendre surtout que vous emmenez votre femme.........

. . . .

Un mois après, toutes les personnes chez lesquelles le pianiste avait conduit Marie recevaient une lettre, sous cachet de deuil, datée de Florence. Cette lettre annonçait la perte douloureuse que venait de faire M. Paul Derville dans la personne de Marie Aubert, femme Derville, son épouse.

III.

Hyacinthe se trouvait dans l'appartement de sa mère, lorsqu'un domestique vint présenter, sur un plateau d'argent, la lettre de faire part.

Le jeune homme la prit pour en faire la lecture à la comtesse; mais à peine eut-il jeté les yeux sur la première ligne, qu'il porta la main sur son cœur, fit entendre un gémissement sourd et perdit connaissance.

Madame de Verneuil s'empressa de sonner ses gens et parvint, avec leur secours, à rendre à son fils l'usage de ses facultés. Hyacinthe ouvrit les yeux et le premier regard qu'il jeta sur sa mère était si rempli d'égarement que la comtesse craignit pour la raison du malheureux jeune homme. Dans son trouble, elle avait oublié la lettre, qui gisait entr'ouverte sur le tapis. Elle la ramassa, voyant que ses questions n'obtenaient aucune réponse, et la parcourut, en poussant à son tour une exclamation douloureuse.

— Morte! morte! dit enfin le jeune homme, qui joignait les mains avec désespoir.

— Oui, morte! répéta la comtesse. Pauvre jeune femme! si jeune, si belle... si remplie de qualités adorables!

Hyacinthe, entendant Mme de Verneuil faire l'éloge de Marie, sentit son cœur un peu soulagé du poids énorme qui l'oppressait. Il prit la main de sa mère, la pressa convulsivement contre ses lèvres et fondit en larmes.

— Tu l'aimais! s'écria la comtesse, en jetant ses bras au cou de son fils. Oh! dis, mon enfant, tu l'aimais!

— Oui, murmura le jeune homme au milieu des sanglots qui lui déchiraient la poitrine. Mon Dieu! mon Dieu! ne plus la revoir!

— Hyacinthe, mon ami... du courage!

— Penser que la tombe s'est refermée sur elle, que son doux et beau visage est flétri par la mort!... Pitié! pitié, mon Dieu! Rendez-la-moi, ne fût-ce que pour une heure... que je puisse au moins lui dire combien elle était aimée!... Marie! pauvre Marie!... Ses yeux sont éteints, son cœur a cessé de battre... Elle est morte!

Devant une pareille douleur, toutes les consolations devaient échouer.

La comtesse pleura long-temps avec son fils. Lorsqu'elle le vit plus calme, elle ne chercha pas à le distraire brusquement de ses regrets. Elle lui parla de Mme Derville; elle évoqua la sainte et pure image de cet ange adoré. La religion seule offre un asile contre le désespoir. Mme de Verneuil rappela son fils aux divines croyances dont elle avait entouré son berceau. Hyacinthe parlait de mourir... Mais avons-nous le droit de

nous débarrasser de la vie, quand elle nous pèse? Veut-il renoncer à l'espérance de revoir, là-haut, celle qu'il aime?

Un jour, Hyacinthe dit à la comtesse :

— Allons prier sur la tombe de Marie!

Et la bonne mère fit à l'instant même les préparatifs du départ.

La santé du jeune homme était altérée. La mort de Mme Derville l'avait frappé comme un coup de foudre, et les médecins ne connaissent pas de remèdes à ces souffrances de l'ame, qui minent les organisations les plus fortes et finissent par les détruire. La comtesse de Verneuil espéra que les voyages et le doux climat de l'Italie rétabliraient son fils.

Ils coururent la poste à grandes guides et bientôt ils entrèrent dans cette ville d'où se trouvait datée la lettre de faire part.

Le premier soin du jeune homme fut de visiter les hôtels. Il s'informa de Paul Derville, pianiste distingué, parla d'une jeune Française morte récemment sur les lieux... Chacun ignorait ce qu'il voulait dire. On se rappelait, à la vérité, Paul Derville, lequel avait donné plusieurs concerts très courus, mais personne ne connaissait sa femme du nom de Marie. Les registres de l'état civil prouvaient que, depuis trois ans, aucune Française n'était morte à Florence. Hyacinthe apprit, en outre, que le pianiste ne paraissait pas éprouver le moins du monde le chagrin d'un homme qui vient de perdre une épouse chérie. Compagnon de voyage du vicomte de Rochebrune, il menait joyeuse existence et courtisait très assidument la sœur de ce dernier.

Tous ces détails firent au jeune homme un mal affreux.

D'après les renseignemens qu'il venait d'obtenir, il conclut que Mme Derville, selon toute vraisemblance, était morte dans une autre cité de l'Italie. Son coupable époux, en venant l'oublier, à Florence, près de la baronne de Châteauneuf, s'était empressé de remplir un dernier devoir, pour ne plus songer ensuite qu'à ses plaisirs.

Et lui... lui, Hyacinthe, qui seul conserve encore le souvenir de celle qui n'est plus... Il ne peut pas même trouver sa tombe!

De nouvelles recherches à Naples, à Palerme, à Rome, à Pavie, en un mot dans toutes les villes où les étrangers s'arrêtent de préférence, n'amenèrent aucun résultat.

Mme de Verneuil revint à Paris avec son fils, plus malade qu'il n'était avant le départ.

Le jeune homme, en proie à une sombre mélancolie, paraissait fuir la comtesse, et s'absentait pendant des journées entières. Où allait-il? Hyacinthe n'en savait rien lui-même. Il sortait seul, à pied .. un crêpe à son chapeau, car il portait le deuil de Marie! Parcourant les rues tumultueuses de la capitale, se heurtant à la foule, ne voyant rien, n'entendant rien, tout à sa douleur.

Au milieu de l'une de ces promenades sans but, il fut accosté par un homme dont la vue le fit tressaillir, et auquel il refusa de tendre la main.

C'était Paul.

— Tu me boudes, mon ami, dit l'artiste. Je suis coupable, en effet, de ne t'avoir pas encore rendu visite depuis mon retour d'Italie; mais des affaires sérieuses .. Tu as su le malheur qui m'a frappé?

— Oui, dit froidement Hyacinthe.

— C'était une excellente femme; poursuivit Paul. Eh! que veux-tu? mon cher! Après tout, la douleur ne peut pas être éternelle.... Je sors de la mairie du deuxième arrondissement.... Tu devines peut-être la cause de cette démarche?

— Non.

— Regarde! dit Paul.

Les deux anciens camarades de classe s'étaient rencontrés vis-à-vis de cet endroit de la rue Pinon qui fait face au boulevard. L'artiste montrait à Hyacinthe son nom et celui de la baronne de Rochebrune placardés à la porte de la mairie.

— Que penses-tu de ce mariage? demanda Paul d'un air triomphant.

— Oh! tais-toi!... tais-toi! s'écria Hyacinthe.

Il s'enfuit et rentra chez sa mère, pâle, hors de lui, presque fou. La comtesse effrayée vint à sa rencontre. Son fils lui raconta l'épisode de sa promenade, en donnant les marques du plus violent délire.

— Que veux-tu? mon pauvre enfant, dit Mme de Verneuil, en essuyant la sueur qui découlait, à gouttes pressées, sur le visage amaigri du malade; il n'y a que certaines ames d'élite qui puissent comprendre la sainteté de la douleur.

— Deux mois à peine!... il n'y a que deux mois qu'elle est morte!

— Sans doute ce nouveau mariage, si rapproché d'une tombe, est un scandale horrible... mais il est une chose qui doit adoucir tes regrets... Puisque Marie ne pouvait être à toi, Dieu n'a-t-il pas bien fait de l'enlever de ce monde, plutôt que de la laisser au pouvoir d'un homme indigne d'elle?

— Oh! oui... oui, vous avez raison, ma mère! dit le jeune homme en sanglotant avec amertume.

Les chevaux de la comtesse étaient attelés pour la conduire au bois; elle décida Hyacinthe à monter en voiture avec elle.

On était à la fin d'avril. Tous les arbres des Champs-Elysées et du bois de Boulogne étaient en fleur. La brise, en passant au travers du jeune feuillage, apportait au pauvre malade tous les parfums du printemps. L'aspect de cette belle nature rendait un peu de calme à son imagination souffrante.

Tout-à-coup Hyacinthe, qui venait de mettre la tête à la portière, jeta un cri terrible.

— Ciel!... Oh! c'est impossible!... Ma raison s'égare!

— Arrêtez! cria la comtesse avec effroi; car le jeune homme se penchait sur les roues, et la chute était imminente.

Le cocher retint la bride à ses chevaux.

Hyacinthe, sans répondre aux questions empressées de sa mère, s'élança hors de la calèche et se mit à la poursuite de deux femmes qui venaient de prendre une avenue voisine.

Dans l'une de ces deux femmes, il avait cru reconnaître Mme Derville.

IV.

En effet, c'était Marie : Hyacinthe ne se trompait pas.

Le lendemain de la fête que Mme de Verneuil avait donnée au milieu de l'hiver, le vicomte de Rochebrune, après une longue conférence avec Paul, s'était transporté, rue de l'Echiquier, au domicile de Mlle Aubert.

Entendant frapper à la porte de son entresol, celle-ci courut ouvrir et fit une profonde révérence à ce monsieur bien mis, qu'elle ne connaissait en aucune façon, mais qui se présentait avec une politesse et des manières auxquelles les hommes ne l'avaient pas habituée.

Le vicomte amena, sans préambule, la conversation sur Marie.

Mais à peine eut-il prononcé le nom de la jeune fille, que Mlle Aubert se prit à dérouler un effrayant chapelet de malédictions contre sa nièce et déclara formellement qu'elle ne la reverrait de sa vie.

Ceci n'était point l'affaire de Rochebrune.

Il laissa passer la tempête et n'essaya pas d'opposer une digue à ce violent courroux. Au contraire, il excita la rancune de la tante, blâma sévèrement la conduite de Marie, ne trouva pas de termes assez forts pour qualifier son ingratitude, enchérit, en un mot, sur les récriminations de Mlle Aubert, et lorsqu'il eut provoqué chez elle, par cette adroite manœuvre, une confiance sans réserve, il lui fit comprendre qu'une occasion se présentait de reprendre sur sa nièce une pleine et entière surveillance.

Un méchant sourire parut sur les lèvres de la vieille fille : Rochebrune avait touché le point saillant de son caractère.

Il lui prodigua les éloges les plus ridicules, et broda sur les relations de Marie avec Paul, sur les projets de ce dernier pour l'avenir une histoire pleine de vraisemblance. Comme rien ne lui coûtait pour arriver à son but, il joignit à tout ce verbiage quelques phrases d'une galanterie surannée, qui firent bondir le cœur de Mlle Aubert. Enfin, le vicomte surmonta tous les obstacles. Il fut décidé que la tante habiterait dorénavant avec sa nièce une petite maison de campagne à Passy. Derville pouvait rester assez long-temps en voyage; il voulait qu'un Argus sévère eût continuellement les yeux sur les actions de Marie. Pendant l'absence de Paul, cette dernière ne devait parler à personne, recevoir personne. Jamais d'excursions au dehors. Un petit parc attenait à la maison de campagne : tout était prévu. Ces dames n'auraient besoin d'emporter que les choses indispensables à leur toilette. Enfin, le vicomte termina sa mission diplomatique et salua gracieusement Mlle Aubert, en lui annonçant que le soir même un équipage serait à ses ordres pour la conduire à Passy.

De son côté, Paul employait, rue Saint-Georges, toutes les ressources honteuses de la ruse et du mensonge.

Il fit comprendre à Marie qu'un rapprochement, entre elle et sa tante, devenait inévitable. Il lui cita l'article du Code qui lui défendait de contracter mariage sans l'autorisation d'un conseil de famille... Mlle Aubert aura dans ce conseil la plus grande influence.

Marie, comme on peut le croire, consentit aux propositions qui lui étaient faites. N'entrevoyait-elle pas au bout de tout cela l'objet de ses vœux les plus chers, la réalisation de ses plus douces espérances, son mariage avec Paul?

Elle se laissa conduire dans la retraite qui lui était assignée, et l'artiste partit pour l'Italie.

En se retrouvant sous le même toit que sa tante, la jeune fille devait s'attendre à essuyer des reproches pleins d'aigreur, des humiliations continuelles, des avanies sans nombre. Mlle Aubert la torturait impitoyablement; mais la douce créature supportait les outrages avec une angélique patience. Jamais une plainte, jamais la moindre parole de révolte contre le despotisme odieux qui pesait sur elle.

La résignation de la victime finit par lasser le bourreau.

Trouvant Marie toujours calme, toujours respectueuse, quelles que fussent les injures dont elle l'accablait, la tante se vit enlever le plaisir de la méchanceté. Bientôt l'ennui de la solitude la gagna. Marie n'était pas seule captive, et, décidément, le séjour de l'entresol, entre les murs duquel Mlle Aubert amassait de la bile depuis vingt ans était plus agréable encore que cette campagne muette et solitaire, où toute espèce de société lui était interdite; elle avait cent fois parcouru la maison de la cave au grenier; tous les détours du parc lui étaient connus... Une grille s'ouvrait sur le bois de Boulogne : Mlle Aubert la franchit un jour et permit à sa nièce de l'accompagner dans cette excursion défendue.

Le retour de la belle saison rendait au bois tous ses promeneurs habituels, et de riches équipages sillonnaient les avenues. La vieille fille prit goût au spectacle animé qui se déroulait sous ses yeux. Les sorties devenaient de plus en plus fréquentes, lorsque le hasard jeta Hyacinthe sur les traces de Marie et de la duègne à laquelle on avait confié sa garde.

Le jeune comte venait de disparaître dans une avenue étroite et détournée où la calèche de sa mère ne pouvait le suivre. Les deux femmes avaient pris cette avenue... Quelques pas encore, il allait les atteindre.

Au bruit de sa course, Mlle Aubert se retourna brusquement, et Marie, à l'aspect d'Hyacinthe, poussa un cri de surprise joyeuse.

— Quoi! c'est vous, monsieur le comte.

— Marie!... je ne suis pas le jouet d'un rêve!... c'est elle!... c'est elle, mon Dieu!

Hyacinthe, en disant ces mots, tombait à deux genoux et soulevait vers la jeune fille des mains suppliantes, comme s'il eût craint de voir s'évanouir une apparition céleste. Son visage, si pâle, avait repris un éclat subit et ses yeux exprimaient à la fois l'angoisse et le bonheur.

— Va-t-on m'expliquer une scène aussi ridicule? s'écria la duègne, en secouant avec colère le bras de Marie.

— En vérité, je n'y comprends rien moi-même, répondit elle tout émue. De grace, revenez à vous, monsieur le comte.

— Mais c'est odieux! c'est intolérable! reprit la tante, qui voyait Hyacinthe saisir avec transport la main de Marie et la couvrir de baisers brûlans. Vous aurez à me rendre compte de votre conduite... Rentrons, mademoiselle!

Ce mot de mademoiselle fut pour Hyacinthe un trait de lumière.

Il se leva précipitamment et s'écria :

— Marie! Marie!... vous n'êtes pas la femme de Paul!

— Que vous importe, monsieur? dit la duègne furieuse.

Elle se mit en devoir d'entraîner sa nièce, et poursuivit, en se retournant vers le jeune homme :

— Si elle ne l'est pas encore, elle ne tardera pas à le devenir.

— Mensonge! indigne mensonge!... Arrêtez, il faut m'entendre... Il le faut, vous dis-je!

En même temps, Hyacinthe forçait Mlle Aubert à lâcher le bras de Marie.

— Monsieur le comte... c'est ma tante!

— Eh bien, dit Hyacinthe, si elle n'est pas d'accord avec l'infâme qui vous trompe, elle sera la première à me remercier tout à l'heure.

— Marie, continua-t-il, en tirant un papier de sa poitrine, lisez cette lettre.

Au moment où il la présentait à la jeune fille, Mlle Aubert voulut s'en emparer; mais elle recula devant le regard impérieux d'Hyacinthe.

L'avenue dans laquelle ils se trouvaient n'était pas fréquentée des promeneurs : la duègne eut beau regarder aux alentours, elle ne vit personne qu'elle pût appeler à son aide.

C'était la lettre de faire part qu'Hyacinthe venait de placer entre les mains de Marie. Cette lettre ne le quittait plus, depuis le jour où elle était arrivée de Florence.

Après avoir lu cet odieux papier, Marie jeta sur Hyacinthe un regard indéfinissable, où le doute se mêlait encore à la douleur et à l'effroi.

— Vous le voyez, je portais votre deuil, Marie... car je ressentais pour vous la sainte amitié d'un frère.... En recevant cette lettre infâme, j'ai cru que j'allais mourir!... Oh! venez, Marie, venez!... Ne devinez-vous donc pas la raison pour laquelle cet homme a fait répandre le bruit de votre mort?

— Dites-la-moi! murmura-t-elle, en le regardant en face avec ce calme qui fait peur et qui touche à la dernière limite du désespoir.

— Paul se marie avec la baronne de Châteauneuf....

— Est-ce vrai, cela?

— Je suis prêt à vous en donner la preuve.... Voulez-vous me suivre? Marie.

— Oui, je le veux.

Et Hyacinthe l'entraîna malgré les cris et la résistance de la duègne.

Un instant après, la jeune fille se jetait, éperdue, dans les bras de la comtesse. La voiture partit ventre à terre et ne s'arrêta qu'à la porte de la mairie du deuxième arrondissement.

Ce fut là que Marie acquit la certitude entière du parjure de Paul.

. . . .

Quelque temps après les événemens que nous venons de raconter, M. de Rochebrune se dirigeait, à six heures du matin, du côté de la rue Saint-Georges. Un violent coup de sonnette ne tarda pas à résonner à la porte de l'artiste.

— Je vous attendais, monsieur, dit Paul au vicomte.

— Et tu avais raison de m'attendre, mon petit musicien de malheur! s'écria Rochebrune, dont les yeux étincelaient. Je vais t'apprendre à chanter une gamme que tu ne connais pas encore.

Il s'élança, les poings serrés, vers celui que, la veille, il nommait par anticipation son beau-frère. Mais Paul, reculant d'un pas, prit sur une table voisine un pistolet de poche, qu'il arma froidement.

— Je puis écouter vos paroles injurieuses, dit-il au vicomte, car on ne doit pas s'attendre à trouver autre chose dans votre bouche... Mais, comme je n'ai pas envie de me livrer à une lutte de crocheteur, vous êtes prévenu que je vous fais sauter le crâne au moindre geste de menace...

La vue du pistolet sembla rendre un peu de calme au frère de la baronne. Il prit place sur un siége que Paul lui indiquait du doigt.

— Je serai bref, continua celui-ci. Vous venez me demander pourquoi je refuse d'épouser Mme de Châteauneuf? mes raisons sont claires et positives... D'abord, la baronne n'est pas votre sœur!

— Qui vous l'a dit? s'écria Rochebrune, dont la figure se couvrit d'une pâleur livide.

— Peu vous importe... je le sais! Depuis cinq ans, vous êtes l'amant de cette femme... Vous l'étiez avant son veuvage. Après avoir dissipé sa fortune, vous avez eu recours au jeu, pour lui conserver une apparence de luxe et la mettre à même de trouver un époux aussi riche que le premier. Les salons de Bade vous offraient, pendant la saison des eaux, des dupes en assez bon nombre et vous pouviez briller, tout l'hiver, à Paris... Comme vous le voyez, je suis au courant, monsieur le vicomte, ajouta Paul, en appuyant sur cette qualification. Mais, comme les choses les plus secrètes finissent par ne plus être un mystère, on devina bientôt l'honorable industrie que vous exerciez. Les partis devinrent de plus en plus rares..... et voilà pourquoi vous avez jeté les yeux sur ma modeste personne! je commençais à gagner de l'or et vous ne teniez pas au titre... Après tout, je pouvais suivre votre exemple et m'en fabriquer un...

— Misérable! s'écria Rochebrune, qui se leva, tout écumant de rage.

— Avez-vous donc oublié mon avertissement? dit l'artiste, en étendant la main vers la table. Vous êtes un ancien élève en droit, natif de Marseille. Les femmes aiment les beaux! vous l'étiez jadis... et vous avez déserté l'école pour exploiter le boudoir. Si le vicomte de Rochebrune se trouve blessé par quelques-unes de mes paroles, je suis prêt à donner toute satisfaction possible à M. Ernest Flicoteau...

— Sur-le-champ! sans plus de retard!

— Vos armes, vicomte?

— L'épée.

— Marchons! dit Paul, après avoir pris deux fleurets accrochés au-dessus de son piano. Nous trouverons des témoins à la caserne prochaine.

Le duel ne fut pas favorable à l'artiste.

Il reçut un coup d'épée dans la poitrine, et resta près de six semaines cloué sur un lit de douleur..... Il se félicitait d'échapper à ce prix à Mme de Châteauneuf et à son prétendu frère; il se rappelait le noble et candide amour de Marie, se demandant, avec des larmes de repentir, s'il avait pu songer à la remplacer par une femme aussi méprisable que la baronne. Oh! qu'il lui tarde de revoir la jeune fille! Pourquoi n'ose-t-il pas l'appeler près de lui, comme autrefois!... Mais non... Marie le croit en voyage; elle est sous la garde sévère de sa tante. Rien de sa fatale erreur n'a pu transpirer jusqu'à elle! Il ira bientôt se jeter à ses pieds, et si jamais elle apprend ses torts, il les rachètera par toute une vie d'amour!

Paul attendit avec anxiété que son chirurgien fixât le jour de sa première sortie.

Ce jour arriva. Mais, au moment où l'artiste allait monter dans un cabriolet de place, qui devait le conduire à la maison de campagne voisine du bois de Boulogne, sa portière lui remit une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

» Mme la comtesse Hortense de Verneuil a l'honneur de vous annoncer le mariage qui a été célébré, hier, dans l'église Notre-Dame-de-Lorette, entre Félicité-Marie Aubert et le comte Jules-Hyacinthe de Verneuil.

» Paris, 15 juin. »

EUGÈNE DE MIRECOURT.

LES TROIS BRETONS.

Dans un collége de Rennes s'élevaient, peu d'années avant la révolution, trois jeunes gens, appartenant chacun à une excellente famille bourgeoise. L'un, fils d'un avocat distingué, dirigeait ses études de manière à être bientôt en état de succéder à son père. L'autre, destiné par le sien à devenir architecte, dessinait à force, et construisait, sur papier, des monumens pompeux, des temples admirables, ce qui ne mène pas toujours à bâtir des maisons commodes. Le troisième, le plus beau, ou, pour mieux dire, le seul beau des trois, était fils d'un médecin en réputation, et voué par son père, comme on disait alors, au *culte d'Esculape*. Aucun d'eux ne se sentait de vocation pour l'état qu'il avait à professer.

Au sortir du collége, l'apprenti avocat fit son droit avec résignation et ennui; mais le jeune architecte, qui ne rêvait que voyages, aventures romanesques, imagina de s'embarquer pour l'Amérique, sous prétexte d'y faire une grande fortune. Tout à cette illusion, il s'engage un beau matin dans le corps des jeunes volontaires, dont les fonctions étaient les mêmes que celles des gardes marines; et le voilà officier et marin, en dépit de sa famille et même de sa nature, car il eut beaucoup de peine à s'*amariner*.

Pendant ce temps, le joli docteur apprenait la musique et consacrait aux airs de Gluck et de Grétry tout le temps qu'il aurait dû donner aux cours d'anotomie.

Au retour du marin que son voyage n'avait enrichi que d'idées, nos trois Bretons s'établirent dans un petit appartement à Rennes, réunissant le peu qu'ils possédaient pour le manger en commun, car leur vie turbulente les avait contraints à quitter le toit paternel. C'étaient chaque jour de nouvelles folies : tantôt des aubades nocturnes empêchaient les maris de dormir; tantôt c'étaient des mystifications dont la patrouille venait protéger les victimes. Alors l'avocat déployait une tactique, un talent fort rare chez les gens de sa profession. Il rangeait sa petite troupe en phalange inattaquable, et lui ménageait une retraite en dépit des assaillans; enfin, par l'effet de ses dispositions savantes, l'ennemi se retirait toujours sans faire de prisonniers.

Le marin se dédommageait aussi des ennuis d'une longue campagne sur mer par tous les plaisirs dont on peut jouir sur terre. Lui et ses joyeux camarades avaient persuadé aux jolies femmes de Rennes de jouer la comédie; et cela dans l'idée qu'ils tireraient un grand avantage près d'elles des dispositions dont le ciel les avait doués pour l'art dramatique. En effet, la belle voix, la tournure élégante, les grâces piquantes du plus jeu-

ne, et la sensibilité passionnée de l'autre, promettaient tant d'applaudissemens, de succès en tous genres, qu'il leur prit fantaisie de se faire acteurs.

L'avocat, dont le caractère, à la fois raisonnable et faible, s'opposait d'abord vivement aux extravagances de ses amis et les protégeait ensuite, leur fit des observations fort sages sur l'inconvenance d'un tel projet et sur le profond chagrin qu'en éprouverait leur famille. Le marin céda momentanément aux sermons de l'amitié; mais le jeune médecin déclara que tous les métiers étaient préférables à celui qui obligeait à fouiller continuellement dans des cadavres, et il partit pour Paris. A peine arrivé, il s'engage dans la troupe d'un directeur de province. Mais, au moment de son début, à La Rochelle, un ordre de l'intendant fait arrêter le fugitif; il est conduit dans une tour qui donne sur la place publique. Là, chaque soir, il chante, derrière les barreaux de sa fenêtre, des romances plaintives que toutes les belles dames de la ville viennent entendre. Celle de Richard Cœur-de-Lyon.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit, etc., etc.

excite de vifs applaudissemens, dont le médecin troubadour est ravi, et qui n'encouragent pas sa conversion. Enfin, la fausse promesse de renoncer au théâtre attendrit le père du jeune premier, qui le fait sortir de prison.

Sur ces entrefaites, la révolution éclate. Une fièvre de liberté s'empare de tout le monde, chacun se révolte, plus ou moins, contre l'autorité dont il subissait les lois. Le citoyen brave le gouvernement, le peuple insulte le roi, le fils n'obéit plus au père, le valet se moque du maître. Tous marchent sans guide, esclaves de leurs passions, et se croyant indépendans. On sait ce que ce vertige a produit; mais si le bouleversement de cette époque a servi au développement des mauvaises natures; il a aussi protégé plus d'une vocation innocente : nos trois Bretons en sont la preuve.

Au premier signal d'insurrection contre le parlement de Rennes l'avocat, déjà prévôt de droit, se sent tout à coup saisi d'une ardeur belliqueuse; il se met à la tête des attroupemens rennois et nantais contre les états de la province, et se voit bientôt nommé commandant d'un bataillon d'Ille-et-Vilaine. Ce bataillon, mêlé à ceux de l'armée du Nord, se distingue dans toutes les occasions périlleuses. Son chef ne tarde pas à signaler sa bravoure, sa prudence, son génie, et de nombreux succès le placent bientôt au rang des plus grands généraux de l'Europe.

Encouragés par les hauts faits de leur ami, le marin architecte et le médecin troubadour se rendent à Paris, riches d'espoir et très pauvres d'argent. Ils se lancent dans la société des artistes, qui les accueillent à merveille et leur donnent des conseils, mais voilà tout. Un jeune peintre nommé Perrin, les voyant à bout de leurs ressources, engagea celui qui savait dessiner à l'aider dans l'entreprise qu'il avait faite de donner au public les portraits au crayon de tous les députés de l'*Assemblée constituante*. *Massard*, le célèbre graveur, le secondait dans cette entreprise, qui s'accomplissait à l'insu des modèles, et, comme on va le voir, d'une manière très singulière.

Plusieurs jeunes élèves de l'Académie étaient réunis par l'entrepreneur dans une des salles des Capucins, voisine de la salle de l'*Assemblée*. Un agent spirituel tâchait d'attirer dans ce salon d'attente les députés, les uns après les autres, sous différens prétextes, apprenant aux ambitieux la nouvelle qui flattait leur espérance, aux envieux la chute prochaine des puissans du jour, annonçant aux vieux une victoire, aux jeunes une émeute, et réussissant quelquefois à exciter tant de curiosité pour la nouvelle, vraie ou fausse, que les députés venaient plusieurs ensemble dans la salle d'attente discourir longuement sur l'événement qui les intéressait. On devine les bonnes plaisanteries que faisait naître l'apparition d'un groupe de ces députés gobe-mouches parmi ces jeunes dessinateurs dont Gros, Gérard et Isabey faisaient partie. Ces messieurs avaient imaginé un langage qui leur permettait de suivre leurs joyeuses conversations et de plaisanter à loisir sur les têtes quelquefois burlesques de leurs originaux, sans crainte d'être compris par eux. Les plus laids appartenaient de droit à l'architecte breton, comme étant le plus faible dans l'art de la ressemblance, et les malins disaient qu'il n'y pouvait suffire.

C'est probablement à ce peu de succès en peinture physique qu'il dut ceux qu'il a obtenus depuis dans la peinture des caractères et des ridicules de son époque.

Pendant que celui-ci défigurait nos députés, le jeune médecin se faisait recevoir acteur au théâtre de l'Opéra-Comique. N'ayant joué la comédie qu'en société, on crut qu'il allait être sifflé. Mais son ignorance de façons théâtrales, de gestes convenus, le servit au lieu de lui nuire; on fut charmé de retrouver dans un amoureux d'opéra-comique les manières simples, élégantes d'un amoureux de bonne compagnie, et il devint en peu de temps l'acteur à la mode. Son ami, passionné comme lui pour l'art dramatique, et entraîné par l'exemple, débuta à la Comédie-Française, où, sans se faire siffler, ni applaudir, il apprit à conduire une pièce avec adresse, et à exciter comme auteur les larmes ou le rire de tout un public.

On pense bien qu'un de ses premiers essais fut tenté au profit du talent de son ami. La première représentation du *Prisonnier* réunit nos trois bretons : Elleviou sur la scène; Alexandre Duval, tremblant de la fièvre d'auteur, derrière les coulisses, et le général Moreau, rayonnant de gloire, entouré de son état-major, et donnant de sa loge le signal des applaudissemens.

Avant ce triomphe, Alexandre Duval avait payé son tribut au règne de la *Terreur*. Incarcéré pendant plusieurs mois aux Madelonnettes avec ses camarades, Saint-Prix, Dazincourt et beaucoup d'autres honnêtes suspects, parmi lesquels se trouvaient des gens d'un grand mérite, Duval avait dû sa liberté à Mme Talma. Cette femme, célèbre par son esprit, ne l'était pas moins alors par son courage à solliciter les révolutionnaires de sa connaissance en faveur des pauvres détenus qui encombraient les prisons, malgré le soin que prenaient les rois de la guillotine, d'en tuer chaque jour un grand nombre. L'ex-abbé Sieyes était celui qui secondait le mieux les démarches de Mme Talma; aussi lui a-t-elle conservé toute sa vie un profond attachement. Un jour que le vicomte de Ségur disait en parlant de Sieyes :

— Il faut convenir qu'il a beaucoup d'esprit; c'est dommage qu'il ait été si révolutionnaire.

— Eh! vraiment, répondit Mme Talma, vous êtes bien heureux qu'il l'ait été, sans cela il n'aurait pu sauver votre frère.

A peine sorti des Madelonnettes, M. Duval ne pensa plus qu'à mettre en activité le crédit des amis de Mme Talma pour délivrer tous ses compagnons d'infortune. Ce n'était pas une entreprise sans danger, mais, indépendamment du plaisir attaché à une bonne action, le jeune auteur récoltait une foule d'observations comiques ou dramatiques auprès des tyrans à la fois féroces et burlesques qu'il allait implorer; sorte d'étude qu'il a mise souvent à profit dans ses ouvrages.

Par exemple, en attendant un matin son audience chez un membre du comité *terrible*, Duval l'entendit demander, au maire d'un petit village des environs de Paris, combien il y avait de ***suspects*** dans sa commune. —Il y en a bien deux, répond le maire.—Deux!... ce n'est pas assez, dit le jacobin.—Eh bien! on en fera d'autres. Les riches n'y manquent pas vraiment.

On retrouve ce mot dans le petit opéra des ***Suspects***, que Duval fit de moitié avec son ami Picard.

L'époque était propice à l'étude des caractères; personne ne se donnait alors la peine de cacher le sien. Excepté les lâches qui se faisaient, par peur, terroristes, et demandaient du sang pour épargner le leur, chacun se montrait tel que le ciel l'avait fait, et il faut dire, à l'honneur de l'humanité, que ce temps a révélé encore plus de désintéressement, plus de vertus héroïques, que de bassesses et de crimes.

Cette effroyable crise passée, nos trois Bretons se réconcilièrent avec leurs parens. On pardonne toujours au succès. Ceux de Moreau rendaient sa famille très fière et ses amis fort heureux; car lorsque la guerre lui laissait quelques momens de libres, il venait les passer près d'eux; leur donnait de bons dîners où il leur racontait ses campagnes. Puis venaient les plans de comédie de Duval et le récit des amours d'Elleviou. Tout cela fournissait également à l'intérêt et à la gaîté de la conversation.

Elleviou était fort discret sur les bonnes fortunes, et on lui en savait d'autant plus de gré, que son talent, son visage plein d'expression et de tournure élégante, lui attiraient des aventures dont les héroïnes devaient flatter son amour-propre. Mais plus il évitait d'être surpris en flagrant bonheur, plus ses camarades redoublaient de ruse pour pénétrer ses secrets. Il se méfiait de tous excepté de Chenard, dont les manières franches et même un peu brusques semblaient des garanties contre toute malice. Un jour qu'ils dînaient ensemble chez leur restaurateur, on apporte à Elleviou un billet ainsi conçu :

— Puisque vous ne jouez que dans la seconde pièce, restez dans votre loge pendant qu'on jouera la première, et dites au garçon de théâtre de ne l'ouvrir qu'à la femme qui lui donnera un louis d'or. »

— C'est une plaisanterie, une mystification, dit Elleviou après avoir lu; on veut se moquer de moi.

— Je parie que non, dit Chenard; je t'assure que tu fais des passions inconcevables, et que ce billet parfumé, dont l'écriture est charmante, vient d'une femme qui veut te connaître à tout prix. Tu penses bien que si c'était une de nos dames, ou une de ces personnes qui dédaignent le mystère, elle ne s'y prendrait pas ainsi pour obtenir de toi un moment d'entretien. Non, c'est quelque belle dame très surveillée, à qui l'on permet seulement de venir au spectacle, qui n'a nulle chance de te rencontrer ailleurs, et qui veut profiter de la seule occasion qu'on lui laisse. Crois-moi, reçois-la. A ton âge, bonnes ou mauvaises, j'accepterais toutes les aventures.

— C'est fort bien, mais ma loge n'est jamais libre. Je suis sûr que mon valet de chambre y est déjà, avec le coiffeur, le costumier, à préparer ma toilette; puis viendront les amis qui s'y installent tous les soirs, et dont je ne sais aucun moyen de me débarrasser.

— Je le crois bien, vraiment, ils en diraient de belles s'ils se voyaient éconduits poliment, et devineraient sans peine que c'est un rendez-vous qui les chasse; mais ma loge est tout près de la tienne. Mon domestique n'y laisse jamais entrer personne dans mon absence. Je te la prêterais cela me portera bonheur.

L'offre est acceptée. Chenard, qui joue dans le premier opéra, s'habille de bonne heure pour livrer sa loge à Elleviou; il la range lui-même avec soin, accroche tous ses manteaux, met ses perruques sur leur planche, ses cannes à corbin dans un coin, enfin il dissimule de son mieux tout son attirail de père noble, et le garçon de théâtre, prévenu, introduit bientôt dans cette loge une fort jolie personne qui expliquait l'étrangeté de sa démarche à Elleviou, lorsqu'on frappa à coups redoublés à la porte en

criant : « Une perruque! il me faut une perruque! Je viens de brûler la mienne au quinquet de la coulisse. Une perruque, ou j'enfonce la porte! »

La menace était positive, et pas un cabinet pour se cacher. Elleviou était au supplice. Ouvrez, lui dit la dame d'un ton résolu. Et s'emparant d'une des perruques qui étaient sur la planche, elle s'en fait un masque.

Chenard entre, il reste confus du stratagème employé pour déjouer sa curiosité. Il prend une perruque à son tour et revient très désappointé sur le théâtre, où son entrée en scène le rappelait.

L'histoire a été contée par Chenard, mais la dame n'a jamais été connue; on disait seulement que celui qui se flattait de lui tourner la tête ne lui avait pas pardonné sa présence d'esprit.

Les folies d'Elleviou, très pardonnables chez un jeune et bel artiste adoré du public, étaient imitées moins gaîment par le Breton militaire. C'est le privilége des gens graves de faire des extravagances posément. Livré, sans nulle de ces considérations qui arrêtent parfois un homme déjà célèbre, au caprice d'une femme impérieuse, belle et fantasque, le général Moreau poussait la faiblesse jusqu'à lui laisser porter le nom qu'il commençait à illustrer, et permettait qu'elle passât pour sa femme auprès des officiers qu'il commandait. Cette femme, qui a fait tant de bruit depuis par des mémoires où il y a plus d'invention que de souvenirs, trompait le pauvre général à faire pitié à ses amis. Duval était souvent tenté de le désabuser; mais on le détournait de ce projet en lui disant que ce genre de service était ordinairement payé par l'ingratitude de la dupe et la haine de la perfide.

Heureusement, la guerre, cette providence des esclaves de l'amour, qui termine sans éclat les liaisons coupables, les passions épuisées, les attachemens courbaturés, la guerre rappela le général Moreau à l'armée. On prétend qu'il apprit d'une façon singulière que son absence n'était pas supportée aussi douloureusement qu'il s'en flattait.

La dame de ses pensées avait une taille fort supérieure en beauté à son visage. Elle s'en affligeait tout haut avec tant de naïveté, que Duval l'engagea à confier toutes les richesses de ses formes à un grand statuaire de l'époque, M. Lemot, lequel fit sa statuette de la manière la plus antique, c'est-à-dire sans nul vêtement. Il fut bien convenu que celui qui se croyait unique propriétaire de l'original, serait aussi l'unique possesseur de la statuette, et que le secret de tant de perfections serait gardé par le confident comme par le héros. Le bonheur le moins dissimulé a encore sa pudeur.

Aussi, loin de faire parade de son trésor, le général enferma sa jolie statuette dans une espèce de châsse sans vitraux, qui ne devait s'ouvrir que pour lui. Mais un matin qu'il était invité à déjeûner chez un des riches fournisseurs de l'armée, il aperçoit au milieu de plusieurs objets d'art recueillis dans diverses villes d'Italie, une statuette semblable à celle qu'il cache chez lui avec tant de soin. D'abord il croit s'abuser. C'est, pense-t-il, la ressemblance de la pose que l'artiste aura empruntée à quelque statue antique. Il s'approche pour s'en convaincre. Mais cette tenante, couchée nonchalamment ainsi que la belle statue de la villa Borghèse, il ne peut la méconnaître. D'ailleurs le nom du sculpteur gravé sur la base ne laisse aucun doute. Comment cette copie se trouve-t-elle là? C'est ce que n'oserait demander cet homme qui brave chaque jour la mort sans y prendre garde, tant la timidité peut s'allier au courage; heureusement pour lui, il se trouvait là un de ces gens qui prétendent tout savoir et veulent en même temps tout apprendre aux autres, qui questionnent sans cesse et n'écoutent pas ce qu'on leur répond. Enfin de ces *entendus* qui seraient insupportables, si dans le nombre des indiscrétions qu'ils commettent, il n'en était pas quelques unes dont on pût profiter.

— Ah! la ravissante créature, s'écria celui-ci en regardant la statuette. Est-ce à Rome ou à Florence que vous l'avez trouvée? Il n'y a que les anciens pour atteindre à cette grâce de formes, à cette pureté de dessin. Cela vous a-t-il coûté bien cher?

— Je ne l'ai pas achetée, dit le maître de la maison en souriant avec une sorte d'embarras qui ne manquait pas de fatuité.

— Vous prenez cela pour de l'antique, dit M. Lenoir, bon connaisseur en fait d'art, et dont l'esprit aimait à exciter la sottise de l'*entendu*. Mais c'est du moderne fait d'hier, et si notre amphitryon est de bonne foi, il nous avouera qu'il connaît beaucoup celle qui a posé pour cette statuette.

— Beaucoup? non...

— Mais assez, n'est-ce pas, pour juger de la ressemblance. Allons, pas de discrétion inutile. Nous sommes entre hommes... Parle franchement.

On se fait une idée de ce qu'éprouvait le général breton pendant ce dialogue. Enfin le fournisseur, pressé de questions, et n'attachant pas grande importance à un succès aussi vite obtenu qu'oublié, raconta qu'ayant été passer un mois chez une parente qui demeurait à Chaillot, il avait eu là une petite aventure avec une jolie recluse enfermée par un mari jaloux dans une maison voisine de celle de sa tante, et que, pour prix des soins qu'il avait consacrés à cette charmante Rosine, elle lui avait donné son portrait sculpté, en lui recommandant bien de ne pas le montrer. Mais cela ne se cache pas dans son sein comme une miniature d'Isabey, ajouta le fournisseur, et puis, à la manière dont elle est costumée, j'ai espéré qu'elle ne serait reconnue par personne.

Chacun rit de la réflexion, excepté le général; mais il fit bonne contenance, et se contenta d'écrire, en rentrant chez lui, à la dame, qu'il lui ordonnait de quitter le nom qu'elle usurpait, et dont elle se rendait si peu digne. Ce nom fut depuis donné légitimement à Mlle Hulot, très jolie créole, distinguée par ses talens et son mérite.

Il est à remarquer que nos trois Bretons ont tenu le serment qu'ils s'étaient fait dans leur jeunesse de n'épouser qu'une jolie femme. Duval fut le premier à donner l'exemple, Moreau ensuite, et le mariage d'Elleviou avec la belle Mme Jars vint confirmer le public parisien dans l'idée que la beauté et la fortune ne sauraient trop faire pour le talent. L'expérience a prouvé qu'il y avait du vrai dans ce proverbe, car on n'a pas vu de ménage plus heureux que celui de l'acteur en retraite devenu châtelain. Evitant le sort habituel des artistes qui délaissent le talent auquel ils doivent leur fortune, Elleviou n'a cessé de cultiver la musique, et ses amis savent que sa voix et sa méthode étaient parvenus à un point de perfection qui lui aurait valu des applaudissemens, même à côté de Rubini.

Les triomphes d'Alexandre Duval, dans un autre genre, ne furent pas moins éclatans que les victoires du général et les conquêtes de l'acteur. D'abord, ses petites comédies, ses opéras devinrent la proie de tous les théâtres de société, et une occasion de succès pour les reines *en herbe* qui habitaient alors la Malmaison.

Le premier consul aimait particulièrement les plaisirs dramatiques; on ne peut nier que ses conseils à Talma et la protection amicale qu'il n'a cessé de lui porter n'aient puissamment servi le talent de notre grand tragédien; j'en puis citer un exemple que je tiens de Talma lui-même : il revenait de déjeûner à la Malmaison avec Bonaparte et sa famille; il avait joué la veille dans *Britannicus*, et chacun le complimentait sur le talent qu'il avait déployé dans le rôle de Néron :

— Vous avez eu des momens admirables, dit le premier consul; mais vous manquez votre entrée....

— Comment cela? dit Talma : Je m'approche pourtant le mieux qu'il m'est possible de la manière de Lekain; car vous saurez que Dugazon, notre comique, a un tel souvenir de la diction de ce grand acteur, qu'il l'imite avec une fidélité dont nos vieux voltairiens de l'orchestre sont émerveillés.

— C'est cela, dit Bonaparte; j'aurais dû deviner que la tradition vous égarait; que ces airs *rodomont*, cette colère *braillarde* ne venaient pas de vous, qui étudiez les caractères, et qui savez bien qu'avec ces éclats de voix, ces grands gestes, on fait peur aux petits enfans, mais point aux hommes; celui qui veut être obéi ne crie pas : *Je le veux, je l'ordonne*, et les vers qui suivent prouvent assez, par la manière dont les ordres de Néron sont détaillés, que ce n'est point l'emportement qui les dicte :

Alors Bonaparte se mit à dire ces vers d'un ton ferme, absolu, mais avec tout le calme énergique d'une volonté féroce :

« Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte;
» Je le veux, je l'ordonne, et que la fin du jour
» Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma cour.
» Allez : cet ordre importe au salut de l'empire!
» Vous, Narcisse, approchez (*Aux gardes*) : Et vous, qu'on se retire.

Talma, frappé de la vérité et de la puissance des inflexions de Napoléon, convint de la supériorité de cette déclamation sur celle dont le souvenir régnait encore au Théâtre-Français, et il pria le premier consul de faire demander pour la semaine suivante une représentation de *Britannicus*, désirant être encouragé par sa présence dans l'essai qu'il allait tenter. C'était s'aventurer; car le parterre français est routinier de sa nature : on lui voit accueillir chaque jour de prétendues nouveautés dont le titre seul lui est inconnu; et lorsqu'un acteur s'est déjà fait applaudir par sa manière, bonne ou mauvaise, de dire une scène, il ne lui permet pas d'en changer; c'est une musique acceptée dont le plus grand harmoniste n'a pas le droit d'enrichir les accords.

Aussi l'émotion de Talma fut-elle grande, lorsqu'après avoir passé dix jours à étudier le rôle de Néron, selon les idées qu'avaient fait naître en lui les observations du premier consul, il l'aperçut dans sa petite loge d'avant-scène, entouré de sa cour militaire et très attentif à l'effet qu'allait produire l'entrée de l'empereur romain. Cet effet fut si complet, que la salle éclata d'applaudissemens, et je n'oublierai jamais la satisfaction glorieuse qui se peignit alors sur le visage de Napoléon, car instruite par Talma, de ce que je viens de citer, on pense bien que mon attention tout entière se porta sur l'homme de génie qui épiait le résultat de ses conseils, sur le souverain dont Talma venait d'apprendre le ton du commandement, l'attitude grave du pouvoir, et le sourire amer du despotisme.

Talma citait plusieurs autres rôles où les avis de l'empereur qui avaient été d'un grand secours, et il convenait devoir une partie de son talent à la protection que Napoléon lui portait; se savoir écouté, jugé, par le premier homme de son siècle; être par son talent un de ses plus doux loisirs, l'intérêt noble et spirituel qui le reposait des grands intérêts de sa gloire, que de motifs pour travailler avec émulation!

Cet exemple, joint à tous ceux du siècle de Louis XIV, prouve à quel point les souverains sont souvent les arbitres du génie. Sans doute, ils ne le font pas naître, mais semblables à l'horticulteur habile ou négligent, dépositaire de la plus belle plante, ils la font fleurir ou avorter.

C'est surtout aux artistes dramatiques que la protection royale est nécessaire. Mlle Contat prétendait que, jouant un soir à Versailles, un sourire approbatif de Marie-Antoinette l'avait fait actrice, alors que jusque-là elle n'avait pensé qu'à paraître jolie. Louis XV ne manquait jamais à complimenter Lekain tout le temps que celui-ci portait les flambeaux croisés en éclairant le roi jusqu'à sa loge, honneur dévolu au premier talent de la Comédie-Française. Fleury était l'acteur favori et gâté de la cour de Louis XVI, et Mlle Mars n'a jamais joué à la cour de Napoléon

sans recevoir quelques témoignages de l'admiration impériale. Peut-être faut-il attribuer à ces hommages rendus par la puissance au talent, la supériorité qu'a eue si long-temps notre théâtre sur tous ceux de l'Europe.

Alexandre Duval, n'ayant pas l'espoir d'atteindre au succès de Talma, se consacra tout entier au talent d'auteur, et l'on sait que cette résolution lui valut de glorieux, de profitables avantages et même les honneurs de l'exil. Sa pièce d'*Edouard en Ecosse*, dont il prit le sujet dans un roman de Pigault-Lebrun, que je me suis long-temps reproché de lui avoir prêté, fut le prétexte de sa disgrâce. On lui imputa à crime, d'abord l'immense succès de la première représentation, ensuite l'effet de ce mot : *Je ne bois à la mort de personne*, qui déplut, dit-on, à certain ministre, l'un des votans de la mort de Louis XVI, et puis les applaudissemens royalistes du duc de Choiseul, qui, placé en face de Napoléon, céda peut-être trop visiblement à son enthousiasme pour ses souvenirs et pour les espérances que réveillaient en lui les principales situations de ce drame historique.

Contraint à s'éloigner de Paris après avoir vu arrêter les représentations de son ouvrage, Duval alla chercher en Russie des consolations à un revers si peu mérité. La Prusse et la Russie ont été de tout temps l'asile vengeur de nos talens persécutés. C'est là qu'ils sont sûrs de trouver d'autant plus de générosité, d'indulgence, qu'ils ont éprouvé dans leur pays de sévérité et d'injustice. Duval fut accueilli à Saint-Pétersbourg par l'empereur et par l'impératrice de la manière la plus flatteuse.

Il aurait peut-être cédé aux instances de tous les grands personnages qui l'engageaient à se fixer en Russie auprès de son ami Boïeldieu, sans les souffrances que le climat lui faisait éprouver. Lorsqu'il revint à Paris, après dix mois d'absence, le ministre qui avait arrêté les représentations d'*Edouard en Ecosse*, voulant dédommager un peu l'auteur du tort qu'il lui avait fait, le nomma directeur du second Théâtre-Français, qui comprenait alors le Théâtre-Italien et était dédié à l'impératrice. Mais rien n'apaise le ressentiment d'un auteur, rien ne paie le succès qu'on lui vole, et Duval gardait encore sa rancune contre l'empereur, lorsqu'étant à Fontainebleau avec sa troupe, et le manuscrit du *Faux Stanislas* qu'il corrigeait, il fut aperçu dans cette occupation par la reine Hortense au bout d'une allée du parc. Elle lui fait dire aussitôt, par M. de Rémusat, qu'elle s'ennuie à la mort, et qu'il devrait bien lui lire l'ouvrage auquel il travaille. Il n'y avait pas moyen de refuser. Duval se hâte de mettre sa pièce en état d'être lue ; car c'est le lendemain que l'empereur doit aller à la chasse, et l'on choisit ce moment pour faire la lecture chez la reine Hortense en présence de tous les courtisans et des dames du château qui ne devaient pas suivre l'empereur.

L'heure fixée, Duval met ce qu'il appelait son habit de cour, habit qui, ayant eu l'honneur de se montrer au roi de Prusse, à l'empereur de Russie, sans compter les petits souverains de l'Allemagne, avait par cela même beaucoup perdu de sa fraîcheur. Quand Duval racontait cette lecture, il ne manquait jamais de dire : je voyais les courtisans sourire entre eux de mon costume de cour trop étroit de moitié, et dans lequel je paraissais gauche. Mais comme il est convenu, ajoutait-il, qu'un auteur lisant son ouvrage à la cour paraît toujours ridicule, j'en pris mon parti bravement.

Nous devons d'autant mieux le croire, qu'il avait là une belle occasion d'exercer son observation comique. Se retrouver parmi tant de personnes nées comme lui dans la bonne bourgeoisie, avec lesquelles il avait dîné cent fois chez ses amis, et les voir se donner des airs de grands seigneurs, feindre de ne le pas connaître, d'avoir tout oublié, jusqu'aux gens qui les avaient aidés à monter où ils se trouvaient; et cette jeune femme, à qui Duval avait appris à jouer la comédie dans le salon de la Malmaison, cette aimable Mlle de Beauharnais, dont la simplicité, la grâce inspiraient l'affection, et qu'il fallait maintenant regarder à distance, et traiter de *majesté*; et ces grands noms de France, mêlés à ces noms bourgeois nouvellement titrés; ces duchesses de Louis XIV devenues comtesses de l'empire, la haine réciproque de la vieille et de la jeune noblesse, les bonnes plaisanteries des courtisans de Versailles sur les fautes d'étiquette des courtisans des Tuileries; tout cela était de l'excellente comédie. C'est dommage que la puissance d'abord et le malheur ensuite n'aient pas permis à Duval de la mettre à la scène.

Chacun placé selon son rang, l'auteur vit s'approcher de lui le grand maître des cérémonies qui vint l'inviter au nom de la reine à commencer la lecture. Il saisit cette occasion d'adresser à Duval plusieurs choses flatteuses et amicales. M. de Ségur était le collègue de Duval à l'Académie; et il avait trop d'esprit pour ne pas rendre hommage au talent, même à la cour.

Encouragé par quelques mots gracieux de la reine Hortense, l'auteur commence; il voit ses premières scènes triompher de la préoccupation de chacune de ces personnes qu'une ambition ou un déboire de vanité tourmente. Il pressent un succès et redouble de zèle pour le mériter, lorsque les deux battans de la porte du salon s'ouvrent avec grand bruit. Un huissier annonce à haute voix : l'*Empereur!*... Tous les auditeurs se lèvent vivement.

Duval, étourdi de surprise, se lève aussi machinalement, et voit en face de lui l'empereur et tous les seigneurs qui l'avaient suivi à la chasse. Napoléon demande d'un ton brusque ce qu'on faisait là; Mme de la Rochefoucault lui explique le motif de la réunion, et veut ajouter quelques mots sur l'auteur et ses ouvrages. Mais l'empereur l'interrompt en disant : — « Oh! je le connais bien, c'est l'auteur du *Tyran domestique* et d'*Edouard* » Il affecte d'appuyer sur ce dernier titre. Puis après avoir dit que la pluie l'avait empêché de chasser, il ajoute qu'il ne serait pas fâché d'entendre la pièce qu'on lisait; et il invite, du ton le plus gracieux, M. Duval à s'asseoir.

Alors M. de Ségur, voyant les intentions de l'empereur, engagea l'auteur à recommencer sa lecture.

— Non, dit l'empereur, qu'on me fasse l'exposition de l'ouvrage, et je serai bientôt au courant.

M. de Ségur se croit obligé de commencer cette exposition ; mais soit qu'il fût intimidé par l'empereur, soit qu'il eût mal écouté le premier acte, il en fit une analyse si contraire au sujet, que le pauvre auteur, n'y pouvant tenir, lui dit avec sa franchise bretonne :

— Je vous demande pardon, monsieur le comte, mais ce n'est pas là l'exposé de ma comédie.

M. de Ségur répond, avec toute la politesse qu'il possédait, qu'il ne se trompe point, qu'il a fort bien entendu ; lorsque l'empereur s'écrie :

— Ah ! vous voulez mieux connaître la pièce que celui qui l'a faite ! Parlez, monsieur Duval.

Peu de mots suffirent pour faire comprendre à l'empereur la marche du premier acte; il parut s'intéresser aux deux autres. La lecture terminée, il en fit compliment à l'auteur, et lui demanda pourquoi il mettait toujours des rois en scène. Duval répondit naïvement que ses prédécesseurs ayant épuisé les ridicules bourgeois, il avait cru trouver dans ce nouveau choix de personnages une nouvelle mine à exploiter. A ces mots l'empereur sourit, puis se levant, il dit d'un ton sévère :

— Eh bien! que faites-vous de votre Edouard? — Mais, répondit Duval, votre majesté sait mieux que personne qu'il est aux arrêts, et qu'il ne dépend que d'elle de l'en faire sortir.

L'empereur sourit de nouveau, mais d'une manière sardonique, puis il quitta le salon suivi de toute sa cour.

Pendant ce temps, Moreau, après avoir fait retentir le monde de ses exploits militaires, après avoir inspiré au poète de l'époque ce beau vers :

La victoire étonnée a suivi sa retraite;

Après avoir reçu des mains de Bonaparte cette riche paire de pistolets, accompagnée de ces paroles : « J'aurais bien voulu y faire graver vos victoires, mais il n'y avait pas assez de place. »

Après s'être fait l'ennemi d'un rival si flatteur, et avoir subi un procès dont la postérité sera seule juge, Moreau, condamné à la déportation, était parti pour les Etats-Unis. Hélas! que n'y est-il resté jusqu'à la chute de l'empire.

La mort est sans égard pour les talens, les grandes renommées; on la dirait jalouse du bruit qu'elles font en passant sur cette terre. Elle a frappé nos trois Bretons : Alexandre Duval, après avoir subi toutes les ingratitudes des théâtres dont il avait fait la fortune, après de longues souffrances, adoucies par les soins de son adorable famille.

Elleviou, au moment de se rendre à une partie de plaisir, sans douleur, sans aucun pressentiment de cet adieu suprême, en enfant gâté de la mort, comme il l'avait été du ciel.

Moreau!... ah! que dira l'histoire de cette fin déplorable!... Moreau, ce brave Breton, le plus à plaindre des trois, guidé par la vengeance, s'abaissa à commander les ennemis de sa patrie. Dieu a eu pitié de sa honte en l'empêchant d'y survivre.... Pleurons sur ce grand capitaine, sur ce Fabius moderne, chez qui un boulet français a tué en une seconde trente ans de gloire!...

Mme SOPHIE GAY.

L'ARMERIA REAL DE MADRID.

Dans cette Espagne valeureuse, où il est question tant de fois de l'épée du Cid, c'est bien le moins que l'artiste aille visiter ces magnifiques armures, sous lesquelles palpitaient autrefois de nobles cœurs, et qui servaient aux héros de parade ou de défense. Sans compter les batailles où Charles-Quint, don Juan d'Autriche, Fernand Cortès et tant d'autres capitaines ont revêtu ces brillantes cuirasses, n'y avait-il pas, en Espagne, les *Parejas*, cette danse à cheval, imitée des jeux troyens, décrits dans le cinquième livre de l'*Enéide*, ou des tournois copiés sur le temps de chevalerie mauresque ? La trempe des lames d'épée n'y était-elle pas fabuleuse, au point que les cavaliers pouvaient les ployer et s'en faire une ceinture? Si Tolède, à cette heure, a perdu l'art de forger l'acier, si le Tage se repose, épuisé de ce qu'il a fait jadis, n'est-ce donc pas un but de curieux pèlerinage que cet antique arsenal, regardant le palais des maîtres de Madrid, et le surveillant comme un archer prêt à le défendre? Suivez-moi donc dans la salle de l'Armeria Real où je vous conduis, salle auguste qui honore plus les annales castillanes que bien des livres, immense panoplie rappelant la taille d'illustres morts, et dont notre Musée d'artillerie peut seul approcher.

Placée vis à vis le palais, cette galerie (car, à proprement parler, l'Armeria n'est qu'une longue galerie) semble peu digne d'abord de Philippe II, son fondateur, c'est un édifice fort ordinaire. Gaspard de la Vega en est l'architecte, sa collection provient en partie de la translation de l'Armeria de Valladolid opérée en 1565. Ce qui distingue avant tout cette collection unique, c'est l'ordre et le classement; par malheur et comme cela ne se voit que trop en Espagne, elle n'a aucun catalogue. Ainsi le veut l'usage, ce pays s'inquiétant peu de l'admiration des étrangers, et aimant, comme Figaro, sa paresse avec délices. Heureusement pour moi, j'avais un guide sûr dans l'aimable et spirituel M. Roca de Togores, grand d'Espagne et président du Lyceo.

Représentez-vous une galerie semée, dès l'abord, d'armures en pied exquises de finesse, au plafond de laquelle sont suspendus les rouges étendards qu'avait Charles-Quint à la bataille de Lépante, des arcs américains rapportés par Fernand-Cortès, des trophées turcs, des lances gigantesques. Au milieu sont des chevaux avec leur cavalier bardés de fer comme lui, des coches, des selles arabes,

brodées en or, en argent et en velours. Ici rien du prestige qui colore les belles collections de l'Angleterre, nul vitrail à blason dont le prisme se joue sur le fer ou sur l'acier, nulle poutrelle gothique aux caissons armoiriés qui serve de dais à la galerie et complète l'illusion des temps passés avec sa boiserie de chêne, ses bancs et ses fauteuils en forme de stalles ouvragées. L'Armeria réal n'a pour toute tenture que la chaux vive, cette tapisserie économique commune à beaucoup de palais d'Espagne; mais elle peut se passer du charlatanisme des cuirs de Cordoue, elle n'a pas besoin de mise en scène.

Le premier objet qui vous frappe est la litière même *litera* de Charles-Quint. Elle est en cuir noir; sa seule forme indique assez qu'elle était traînée par un seul mulet de devant, un autre suivait par derrière. Pour les voyages dans les montagnes, Charles-Quint se servait de cette espèce de chaise à porteur d'où il observait les batailles; c'est dans celle-ci qu'il a fait, assure-t-on, ses campagnes d'Italie.

Non loin de là est un carrosse d'un tout autre genre, celui de la reine Jeanne-la-Folle, la mère de Charles-Quint. Il est en bois noir, et dans le goût de la renaissance; on prétend qu'il fut fait d'après les dessins du Berruguete, et que ce fut le premier *coche* qu'on vit à Madrid en 1516. Le dessin m'en a paru charmant; les roues sont à fuseaux et d'une délicatesse toute gracieuse; il y a un ange qui figure sur les panneaux du milieu.

Je vous mentionne encore ici, seulement pour la forme, un autre équipage beaucoup plus moderne, mais que les bourgeois de Madrid admirent beaucoup: c'est une voiture en fer travaillée en Biscaye et donnée au roi d'Espagne dans l'année 1828. Ce compte réglé avec les litières de l'Armeria real, passons aux armures.

Celles de Charles-Quint captivent immédiatement l'attention. Il y en a ici dix-sept qui lui ont appartenu, sans compter les assiettes de fer dont il se servait pour sa vaisselle de guerre. L'armure qu'il portait à l'expédition de Tunis, et celle dont les Romains lui firent présent lors de son couronnement y figurent, vous le pensez bien, en première ligne; mais ce qu'il y a de curieux, c'est le casque de celle qui lui servit vers le dernier temps de ses campagnes.

Ce casque est doré et la barbe de la mentonnière est en or. Regardez la forme de ce casque ouvert, c'est celle du profil de Charles-Quint, on vous la fait remarquer. Ses oreillères sont en fer, la calotte du casque a une couronne de lauriers. Dans une autre armure de Charles-Quint à cheval il y a d'immenses cornes recourbées à la litière du cheval, ce qui produit l'effet de je ne sais quel ornement fabuleux que l'imagination rêverait pour l'hippogriffe de Roland. Charles-Quint est placé là à côté du cardinal Ximenès, dont l'armure porte une vierge en cuivre du côté du cœur sur sa cuirasse d'acier. Un peu plus loin c'est Philippe II et Philippe III, Ferdinand le Catholique et Isabelle sa femme, dans leurs véritables *armaduras*, celles qu'ils portaient dans les guerres; il y en a une que Louis XIV envoya à Philippe V. Dans cet innombrable amas d'épées vous touchez celle du roi Pélage et du roi *Chico* de Grenade, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, celle du Cid, celles de Bernardo del Carpio, de Garcia de Paredes, de Fernand Cortès et de vingt autres. Le Tage a rejeté plusieurs de ces glaives trempés dans ses eaux, diverses fouilles en ont amené par centaines à l'Armeria. Mais tout cela est dépassé par l'épée royale de Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine. Cette dernière, conservée à l'Armeria dans une armoire vitrée, est enrichie d'amétistes, d'agathes, de saphirs, c'est le duc de Frias qui la portait sur un coussin dans les jours de cérémonie. A côté d'elle rayonnent les boucliers semés de camées et de médaillons; mais ce qui n'est pas moins digne de remarque ce sont les boucliers de cuir de Philippe II qui servaient pour ces joûtes ou *parejas* dont je vous dois ici quelques mots d'explication d'après un ancien auteur:

« Les quatre princes qui se constituaient les guides souverains de ces *parejas* conduisaient chacun un escadron de douze jeunes gentilshommes parés d'après l'ancien costume espagnol, les divisions de chaque camp étaient marquées par la couleur particulière de leurs habits, des plumes et des harnais de chevaux. Ils se promenaient en pompe au bruit des instrumens qui les précédaient dans un lieu disposé en champ clos près du palais; puis ils se formaient en détachemens et exécutaient plusieurs évolutions embrouillées et difficiles ressemblant beaucoup aux danses de théâtre. La docilité et l'élégance des chevaux, les habillemens splendides des cavaliers, formaient un des spectacles favoris de la noblesse, la conservation des races de chevaux tenait d'ailleurs à ces sortes de divertissemens. »

Si vous aimez les armures marocaines et persanes, en voici à souhait ainsi que des fusils de chasse délicieusement travaillés pour Charles IV et Maria Luisa, quand ils devaient chasser le sanglier à Aranjuez; voici encore des garnitures de bride en fin acier, différentes armes d'argent et d'or bruni, à côté de six canons, présent des provinces basques, dont le train en bois est ouvragé admirablement. Mais vous préférez avec raison vous arrêter devant l'armure de don Juan d'Autriche et une série d'*armaduras completas* de petits princes de la maison d'Autriche. Ces armures, d'un petit modèle, vous font rêver en effet à ces enfans devenus des hommes, ils rappellent l'infant don Balthasar, ce marmot si fier peint tant de fois par Velasquez.

Près de l'épée de Gonzalve de Cordoue figurait jadis celle de François Ier, l'illustre prisonnier de Madrid, devant la tour duquel je viens de passer pour me rendre à l'Armeria, la ville de Madrid en fit un cadeau à Napoléon. C'était celle de Pavie, elle avait les armes du roi, la fameuse *Salamandre*.

Au fond d'une niche ornée comme une chapelle figure saint Ferdinand ou Ferdinand II en armure complète, ce Ferdinand, qu'on retrouve à Séville et qui la remplit de son nom. Vous savez si c'était là un rude guerrier; un jour qu'il se trouvait à Bénévent, au moment de se mettre à table on lui apprend la nouvelle d'une victoire des Espagnols, sur les Mahométans andalous. Il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour manger debout un morceau, dit son historien, « Chevaliers, cria-t-il à ceux qui l'entouraient, que celui-là qui est mon ami et sujet fidèle me suive! » Aussitôt il monte à cheval, arrive devant Cordoue et bat les Maures.

Ce même prince, devenu le maître de toutes les principales places du royaume de Séville, depuis le Guadalquivir jusqu'au détroit, mourut comme un véritable pénitent sur un lit de cendres, avec une corde au cou. L'Espagne n'en a fait qu'un roi, l'Italie l'a mis par l'organe de Clément X au nombre de ses saints.

Trois armures que portait Isabelle-la-Catholique donnent une idée de sa taille, elle devait être petite. Le casque d'un roi de Grenade ressemble par sa largeur à une cuirasse; la visière seule est une fenêtre, je n'ai jamais vu de casque si géant. Une vieille cote de maille d'Alfonse V d'Aragon, des épées dont les fourreaux ont des armes brodées sur velours, des casques de tournois, des arbalètes et des mousquetons de murailles complètent cette Armeria où l'on vous montre enfermé révérencieusement dans une cassette le *Livre de la bataille de Lépante*, qui n'est autre que le Koran, pris sur le navire amiral par Jean d'Autriche.

Un trait distinctif de cette admirable collection, c'est sa pureté et son élégance excessive. Outre que rien n'y est adultéré, elle n'a rien de massif; chaque pièce d'armure y paraît fabriquée pour des membres doués d'une souplesse presque arabe.

En quittant l'Armeria, si voisine du palais, j'ai remarqué les traces de plusieurs balles égarées dans ses murs la nuit du 7 octobre. La fraîcheur de ces vestiges contrastait singulièrement avec l'antiquité paisible du lieu. Une de ces balles avait troué la pierre au dessus de ce casque de Charles-Quint, qui reproduit si exactement sa figure et son profil; l'armure impériale a dû tressaillir, si, comme le pense Swedenborg, les morts reprennent chaque nuit leurs allures et leur visage.

Roger de Beauvoir.

POÉSIE.

CHANTS ET PENSÉES DE ERWANEC LE RHIMEUR (1).

POÉSIE BRETONNE.

I.

« Dans chaque troupeau
Il est un taureau
Plus fort que tous, qui règne,
Satisfait qu'on le craigne;
Celui-là paît
Où bon lui plaît.

Dans chaque paroisse
Il est un front haut
Qui les petits froisse
Et leur dit : Il faut!
Quelqu'un qui fait un signe
Le premier,
Et qui signe
L'ordre sur le papier.
Il est un chef, une loi pour tout être
Qui souffre et qui meurt;
Mais le Rhimeur, lui, qui n'a ni loi ni maître...
Vive le Rhimeur! »

Voilà ce que, dans leur chaîne,
Disent pâtre et moissonneur,
A le voir passer sans gêne,
Et libre comme un seigneur;
Puis, la tête sous les aulnes,
S'endormir d'un bon sommeil,
Les deux pieds sur les fleurs jaunes
Qui dorment au grand soleil.

Ah! c'est que nul n'a pu connaître
Le Maître du Rhimeur! — Voyez :
Le Rhimeur dort... voici le Maître
Qui frappe des mains et des pieds;
L'œil en feu, la face méchante,
Il tousse, il fait son embarras,
Puis se croisant les bras :
Rhimeur, chante!

Le Rhimeur veut se taire; il n'est pas en humeur;
Il a chanté la veille... et l'autre; il se recouche.
Le Maître, plus farouche,
Lui met la voix de force et les mots dans la bouche;
Allons! chante Rhimeur!
Le Rhimeur chante... il a tout chanté; le vertige
L'envahit; il a peur comme un chevreuil du cor;
Peur de quoi? peur de qui?.. peur du Maître, vous dis-je,
Du Maître toujours là, qui lui dit : Chante encor!

II.

Le Rhimeur est semblable aux oiseaux, et, comme eux,
Chante, chante sans qu'on l'écoute;
Le Rhimeur est semblable au torrent écumeux,
Il marche devant lui sans regarder la route.

---

(1) *Rhimeur* ancienne orthographe du mot *rimeur*.

Il est sûr de trouver un lit,
Car tout est bon pour qu'il y dorme :
Les ronces dont le champ s'emplit,
Les durs cailloux, le roc informe.

Mais l'oiseau, Dieu le veut, ne chante que l'été. —
Le Rhimeur doit chanter encore,
Et toujours lorsqu'il a chanté.
Mais le torrent, captif quand la moisson se dore,
Ne marche que l'hiver. — Le Rhimeur, sans souliers,
Marche, marche toujours. . il s'usera les pieds !
Puis, l'oiseau dans son lit s'ommeille;
Et le Rhimeur, il dort... ou veille,
Couché dans le lit du hasard ;
Lorsqu'il arrive quelque part,
Il faut que quelqu'un se dérange
Pour faire place à l'hôte étrange
Qui n'a sa place en aucun lieu,
Et ne converse qu'avec Dieu !

ÉMILE DESCHAMPS.
(*France littéraire.*

L'ABEILLE.

..... Petit serpent ailé.
ANACRÉON.

Avez-vous vu parfois, lorsque l'aube est vermeille,
Lorsque la brise est tiède, une folâtre abeille
Se jouer dans les champs, prendre un léger essor,
Se bercer mollement sur ses deux ailes d'or,
Teindre aux rayons du jour, en pourpre gracieuse,
Les reflets chatoyans de sa robe soyeuse,
Trembler à l'horizon quand soufflent les hivers ;
Quand tout l'été, nager dans l'océan des airs?
L'avez-vous vue errer de bocage en bocage,
Des arbres agiter le verdoyant feuillage,
Et, nourrissant ses yeux de suaves couleurs,
Baiser avec transport le calice des fleurs?
Cet insecte, penché sur la tige des roses,
Qui couve tendrement leurs corolles mi-closes,
Qui caresse en son vol leur sein riant et pur
Où brille la rosée en doux sillon d'azur
Qui les fait s'entr'ouvrir sous sa bouche enflammée,
Qui savoure à longs traits leur haleine embaumée,
Qui recueille leurs sucs, qui dépouille leur miel,
Qui roule son fardeau sur les vagues du ciel,
Qui sans cesse s'abat et sans cesse s'élance,
Qui, dans le cours heureux d'une vague existence,
S'enivre de parfums, d'harmonie, et de jour,
Fils des airs, roi des champs, dieu des fleurs, — c'est l'Amour !

PHILIBERT AUDEBRAND.

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— Le visage de M. de Talleyrand était d'une impassibilité telle qu'elle fit dire à Murat : «Si, quand cet homme vous parle, son derrière recevait un coup de pied, sa figure ne vous en dirait rien. »

— Un lord disait à Chamfort, à propos des ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent. « Ce sont des chiens dans un tourne-broche ; il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne, et le souper sera toujours à peu près bon »

— M.... herborisait, cherchant du *pas d'âne*. Quelqu'un lui dit : « Reprenez la route que vous avez tenue et vous ne manquerez pas d'en trouver. »

—Un Gascon, qui avait perdu son argent au jeu, coucha avec celui qui le lui avait gagné. La nuit, il glissa la main sous le chevet de son compagnon pour reprendre son argent. L'autre le surprit, et lui demanda ce qu'il faisait. « Mon ami, répondit le Gascon, je prends ma revanche. »

— Le vicomte de Ségur aborda un jour M. de Vaines en ces termes : Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais point? — Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, répondit M. de Vaines, je n'ai jamais été dans aucune maison où l'on vous trouvât de l'esprit.»

— Un monsieur venant du faubourg Saint-Germain se présente il y a quelques jours au jardin des Tuileries par l'entrée du côté du Pont-Royal. Ce monsieur, craignant de ne trouver ni banc ni chaise dans ce jardin (c'était un vendredi et par un temps douteux), était muni d'une de ces énormes cannes dans lesquelles est renfermé un siége pliant. Il portait en outre un coussin destiné à compléter son meuble rustique. Le factionnaire, qui ne plaisante pas (le factionnaire de la ligne; car celui de la garde nationale était ce bon Raulin, qui aurait laissé entrer un *omnibus* sans se déranger), le factionnaire donc arrête le quidam, non à cause de la canne, qui avait pourtant l'air très suspect, mais à cause du coussin. Discussion entre le factionnaire et le maniaque : « Vous n'entrerez pas. — J'entrerai. — Vous n'entrerez pas ». Notre homme met le coussin sous sa large redingote et se boutonne ; la consigne n'avait plus rien à dire, et le voilà qui passe en murmurant. « C'est absurde, dit-il, je passe ici toute l'année quatre fois par jour, et le factionnaire ne me reconnaît jamais. »

— Un homme de lettres, qui a une épaule plus haute que l'autre, obtint il y a quelques jours une audience d'un ministre qui a une épaule plus basse que l'autre. Nous en avons plusieurs de cette forme incorrecte. L'homme de lettres, voulant faire sa cour au ministre, et profiter de l'occasion pour se faire plaisir à lui-même, s'efforçait d'être gai, et terminait une conversation qui visait à la saillie en disant : « Nous autres bossus, nous avons de l'esprit. — Mais, monsieur, lui dit le ministre, vous n'êtes pas bossu, vous êtes seulement un peu contrefait. »

— Henri IV et Marie de Médicis sa femme, allant en voiture à St-Germain, versèrent, et la voiture roula avec eux dans la Seine. Henri se sauva, mais, sans La Châtaigneraie, Marie se fût noyée. Quand la marquise de Verneuil apprit cet accident, elle se mit à dire : « Le roi étant sauvé, j'aurais crié de bon cœur : *La reine boit !* »

— Un pauvre comédien de l'Odéon, qui a plusieurs enfans et peu de ressources, a imaginé un moyen très économique pour nourrir ces petits malheureux. Le soir, à l'heure du souper, il les rassemble et leur dit : « Celui qui voudra se passer de souper aura un sou. » Les enfans acceptent le marché et vont se coucher sans souper. Le lendemain matin, autre marché : « Celui, dit-il, qui voudra du lait pour son déjeuner donnera un sou. »

— Christine de Suède fit à Inspruck l'abjuration publique de la religion luthérienne, et l'on donna la comédie l'après-dîner. « Messieurs, dit-elle à ceux qui avaient assisté à son changement de religion, il est bien juste que vous me donniez la comédie après que je vous ai donné la farce »

— M. Rocca épousa Mme de Staël, à la perte de laquelle il ne put se résigner, dit-on. Son père ne fut pas époux aussi tendre, ou du moins fut-il mari plus distrait; car le jour où il venait de conduire au cimetière le corps de sa femme, quelqu'un prenant le ton de circonstance, lui demanda comment il allait : « Pas mal, répondit-il; cette petite promenade m'a remis : il n'y a rien de tel que l'air de la campagne. »

— Un soir qu'il y avait cercle aux Tuileries, la maréchale Lefebvre entre, et M. de Beaumont annonce Mme la maréchale Lefebvre. L'empereur, qui avait pour elle une considération méritée, s'avance et dit : « Bonjour, madame la maréchale, duchesse de Dantzick ». Celle-ci, se retournant précipitamment du côté de M. de Beaumont, lui crie à tue-tête : « Ah! ça te la coupe, cadet ! »

— Dans la campagne de Gand, Boileau et Racine eurent ordre de suivre le roi. S. M. s'y exposa beaucoup, et plusieurs courtisans lui remontrèrent qu'il devait un peu plus ménager sa personne. Son historien lui vint faire sa cour en le priant de ne lui pas donner sitôt occasion de finir son histoire, puisqu'il ne s'en était fallu que de sept pas qu'un boulet de canon ne l'eût atteint. « Et à combien de pas étiez-vous du canon ? dit le roi à Despréaux.—A cent pas, répondit le satirique.—Mais n'aviez-vous point peur? repartit le roi. — Oui, sire, je tremblais beaucoup pour votre majesté, et encore plus pour moi. »

— Après la mort de Racine, Boileau vint à la cour proposer au roi M. de Valincour pour être son associé à l'Histoire. Du plus loin que le roi eut aperçu le satirique, il lui cria : « Despréaux, nous avons beaucoup perdu vous et moi à la mort de Racine. — Tout ce qui me console, sire, repartit Boileau, c'est que mon ami a fait une fin très chrétienne et très courageuse, quoiqu'il craignît extrêmement la mort. — Oui, oui, répliqua le roi, je m'en souviens; c'était vous qui étiez le brave au siége de Gand. »

— Une bonne femme achetant un jour des Heures chez un libraire de la rue Saint-Jacques, les demanda latines. Un ecclésiastique, qui était présent, lui dit : « Mais, ma bonne femme, vous devriez plutôt les prendre françaises ; car vous n'entendez rien au latin. — C'est pour cela, dit cette femme, que je les prends latines, parce que, s'il y a du mal, il ne roulera point sur moi, mais sur vous autres qui les avez faites. »

— Voici des origines qu'il ne faut pas laisser perdre. Dans cent ans on se demandera pourquoi le peuple de Paris appelle les perruquiers des merlans. Les Saumaises de ce temps-là ne sauront que répondre. Il faut donc leur apprendre que ce nom a été donné aux perruquiers dans le siècle dernier, lorsque l'usage était de porter de la poudre dans les cheveux. Les coiffeurs en étaient tout couverts, et ressemblaient à des merlans qu'on a roulés dans la farine pour les jeter dans la friture.

— Chérubini, Dieu veuille avoir son âme et trouver du plaisir à entendre sa musique savante! gouvernait despotiquement le Conservatoire. Les professeurs tremblaient devant ce vieillard vénérable et têtu, qui les menaçait de mourir à l'instant si on insistait pour obtenir de lui la chose la plus juste et la plus légitime. Quelquefois cependant il prenait la peine de discuter, et voici un de ses raisonnemens ! « Tu veux, disait-il à G....., que je donne une classe à ce jeune homme; tu sais bien que les classes sont de huit élèves, et que je n'en reçois jamais que sept, afin d'avoir toujours une place pour une occasion. — Eh bien, répond G....., voici l'occasion : donnez une huitième place à celui que je vous recommande. — Mais, si je la donne, je n'en aurai plus. »

— Un pauvre, qui savait sans doute qu'il a été écrit : « N'avons-nous pas tous un seul Dieu pour père? » demandant l'aumône à l'empereur Maximilien Ier, le traita de frère. L'empereur, sans avoir égard à sa hardiesse, commanda qu'on lui donnât quelque chose. Le mendiant, n'étant pas satisfait de cette aumône, lui dit que c'était bien peu pour un empereur. Maximilien lui répondit fort civilement : « Allez, allez ; si chacun de vos frères vous en donne autant, vous serez plus riche que moi. »

— Delphidius, orateur fort aigre et fort véhément: accusait un homme devant l'empereur Julien. Voyant qu'il n'avait pas d'assez fortes preuves pour le convaincre, il s'écria en jetant les yeux sur Julien : « Si l'on en est quitte pour nier, qui peut être jamais déclaré coupable ? » Julien lui repartit : « Et s'il ne faut aussi qu'accuser, qui peut être déclaré innocent ? »

— Un chirurgien-accoucheur dans le village d'Oullins, dont l'archevêque de Lyon était seigneur et où il avait une superbe maison de campagne, avait quelquefois été appelé par le prélat lorsqu'il y avait quelque domestique malade. Fier de cette pratique, le digne praticien avait fait mettre au dessus de sa porte un tableau où était écrit : « Claude Poncet, chirurgien-accoucheur de monseigneur » l'archevêque. »

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Mars 1843. DOUZE FRANCS PAR AN. 2e année.—N° 21.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.

Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an .... 12 f. » c.
Six mois...... 6 50
Trois mois.... 3 50
Un mois...... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

(AFFRANCHIR.)

SOMMAIRE.

L'ARBRE DE SCIENCE.

Vers la fin du carnaval de 1835, une longue file de voitures armoriées pour la plupart, assiégeait l'entrée d'un des plus respectables hôtels de la rue de l'Université; les portes de ce logis aristocratique étaient closes et les fenêtres ouvertes, quoique le bon sens eût exigé le contraire, car l'air intérieur diminuant à mesure qu'augmentait le nombre des invités, la réunion tout entière se trouvait menacée d'une suffocation imminente. Cependant, à l'exception d'une Anglaise asphyxiée dès le vestibule (la délicatesse des filles d'Albion est proverbiale), les patiens de la mode, hommes, femmes surtout, supportaient avec un admirable courage cette atmosphère de raoût, qui eût fait souffrir un nègre. Les mieux avisés cherchaient à tirer de leur plaisir le parti le plus tolérable. C'est ainsi que dans un angle du premier salon à droite de la porte d'entrée, plusieurs hommes s'étaient abrités contre le flot tantôt envahissant, tantôt stationnaire, des derniers venus; fleuve superbe roulant de l'or et des diamans plus authentiques que ceux du Tage. Ce groupe était composé de quatre personnages de vingt-cinq à quarante ans, dont l'indépendance sociale se manifestait par plusieurs symptômes auxquels un observateur ne se trompe jamais; indifférens à la magnificence déployée par le maître de la maison, ils semblaient fort résignés à ne pas pénétrer plus avant dans l'appartement, à la différence des provinciaux, qui ne sont contens d'une fête que lorsqu'ils ont fourré le nez jusqu'au fond des cabinets de toilette; sans s'occuper de leurs voisins, ils causaient entre eux, ne prévenaient personne, entendaient avec une orgueilleuse distraction les plus beaux noms de France proclamés à leurs oreilles, par le valet chargé d'annoncer, et ne tournaient la tête ni pour un duc ni pour un ambassadeur; seulement, lorsqu'une femme très à la mode venait à faire son entrée, ils daignaient parfois la regarder, mais aussitôt quelque remarque satirique corrigeait la déférence de ce regard, afin qu'on ne pût l'attribuer à un empressement d'écolier où à une curiosité de bourgeois.

Trois de ces lions (ils avaient droit à ce titre) se tenaient debout en face du quatrième, qui s'était emparé d'un fauteuil dans lequel il posait, les jambes croisées l'une sur l'autre, les bras négligemment entrelacés, et la tête appuyée contre une fenêtre dont les rideaux de damas rouge lui servaient d'encadrement pittoresque. Ce dernier, le plus remarquable des quatre, était un homme d'une quarantaine d'années, qui, au premier coup d'œil, paraissait un peu plus jeune et au second un peu plus vieux, comme cela arrive souvent aux gens du monde; il était grand, fort beau de visage, et si bien pris dans sa taille, qu'en l'étudiant, un tailleur eût soupçonné l'existence d'un corset destiné à contenir un embonpoint naissant dans les limites de l'élégance. Mis avec une simplicité recherchée, seul luxe que comporte le costume moderne, il avait à la fois l'air noble, riche et spirituel, trois qualités rarement unies. Dans la rue, le peuple lui pardonnait ses gants jaunes en faveur de sa bonne mine; dans un salon, les femmes le trouvaient distingué. Tel était enfin le prestige de son heureuse physionomie, qu'on était tenté d'attribuer au foyer d'une âme supérieure le rayonnement intelligent de son regard, et peut-être à sa vue Diogène eût-il éteint sa lanterne en pensant qu'il avait rencontré un homme.

En ce moment, ce favori de la nature servait de thème à la conversation. Il accueillait les propos railleurs de ses amis avec l'indulgent sourire d'un homme assez sûr de sa dignité pour permettre la moquerie, et persuadé que pour réprimer toute familiarité déplacée, il n'a qu'à dire, à l'imitation de Louis XV : Silence, messieurs; voici le roi!

— Puisque nous sommes sur le chapitre de Choisy, dit un des interlocuteurs, je vais vous apprendre la chose la plus étonnante, la plus inouie, la plus extraordinaire, la plus incroyable...

— Nous avons tous lu les lettres de Mme de Sévigné, interrompit le roi-lion; ainsi donc, au fait.

— Voici le fait, reprit le jeune homme, qui, pour suivre une métaphore admise alors dans l'idiome fashionable, n'avait droit, en raison de son âge, qu'au titre de lionceau. — ce matin, en passant devant Tortoni, j'ai aperçu... d'horreur encor j'en ai l'âme saisie! j'ai aperçu Rébecca, la jument favorite de notre ami Choisy; Rébecca, fille de Raimbow et d'Alésia, montée, devinez par qui ? je vous le donne en mille.

—Vous vous êtes trompé, Marcenay, répondit un assez joli garçon qui, par une fantaisie rare aujourd'hui, portait à sa boutonnière le ruban noir de l'ordre de Malte; Choisy a pour principe de ne prêter ses chevaux à personne.

—Montée, reprit le jeune homme, par un bipède à moi inconnu qui doit descendre de Goliath en droite ligne, une espèce de tambour-major, dont les pieds fraternisaient avec les sabots de Rébecca tandis que sa tête menaçait les lanternes du boulevart. La latitude à l'avenant de la longitude! Si bien qu'en les voyant passer, le peuple refaisait sans s'en douter la fable de La Fontaine, et disait d'une voix unanime : Pauvre bête! De fait, si le ciel eût été juste, c'était au cavalier de porter le che-

— Cela est-il vrai, Choisy? dit un petit homme blond et mince qui n'avait pas encore parlé; tu m'as refusé Rebecca pour aller à Chantilly, et, si l'on en croit Marcenay, tu la laisses éreinter par un éléphant.

— Éreinter est le mot juste, sinon le mot élégant, répondit en souriant le vicomte de Choisy; Rébecca est rentrée à l'écurie dans un état si piteux, que de désespoir Pistol s'est allé griser. En ce moment la jument est sur la litière et le jockey ivre-mort.

— Comment appelez-vous le Patagon qui vous a joué un pareil tour? demanda le jeune Marcenay.

— M. de Beaupré. C'est un de mes voisins de campagne dans le Nivernais. Depuis six semaines qu'il est à Paris, voilà le troisième cheval qu'il m'arrange ainsi. Orson boîte et Wallace est couronné des deux jambes.

— Beaupré! reprit le petit homme blond; ce nom me rappelle une autre histoire. Lundi dernier, Randeuil, du Bellay, quelques autres et moi, fûmes chasser dans les bois de Choisy. Au bout de quatre heures, nous n'avions pas aperçu l'ombre d'un lièvre ou d'un lapin. Nous nous plaignîmes de cette disette inaccoutumée.

— Il ne faut pas que cela vous étonne, nous dit le garde pour nous consoler; depuis que M. le vicomte a donné une permission à un gros M. de Beaupré qui chasse presque tous les jours, il n'y a plus moyen de tirer un coup de fusil. Chaque fois qu'il vient, il remplit son cabriolet de gibier; car il tue tout et emporte tout. — Ce Nemrod ne serait-il point le Goliath dont parle Marcenay?

— Lui-même, répondit le vicomte.

— Et tu lui permets de dépeupler tes bois, toi qui, la semaine dernière, as refusé au duc de Boisbriant l'autorisation d'y chasser; ce dont, entre nous, il se plaint amèrement.

— Qu'il se plaigne. Quant à M. de Beaupré, il est très vrai que je lui ai donné droit de vie et de mort sur mes lapins.

— Et sur tes chevaux aussi, à ce qu'il paraît, observa le chevalier de Malte. Une pareille conduite doit avoir un motif. Si tu avais des dettes, je penserais que cet homme est un créancier dont tu veux attendrir le cœur.

— Si tu étais un ambitieux, ajouta le blond aux formes grêles, je croirais que tu fais la cour à quelque fabricant d'élections.

— Et moi, dit à son tour le plus jeune, je parie que le bourreau de Rébecca, d'Orson et de Wallace, est tout simplement un mari; auquel cas je donne à Choisy mon absolution.

— Pas mal, Marcenay, répondit le vicomte. Vous seriez plus près de la vérité que ces messieurs, si par malheur M. de Beaupré n'était pas veuf depuis quinze ans.

— Assez sur le Beaupré, dit le chevalier de Malte; j'ai un autre grief contre Choisy et je vous en fais juges. Hier, l'histoire n'est pas vieille, il m'invite à dîner.

— Jusqu'ici le tort est pardonnable, observa Marcenay.

— Oui, pardieu! si nous n'avions été que deux, ou bien si nous avions été quatre. Mais savez-vous qui j'ai trouvé pour troisième et dernier convive? un séminariste tout frais émoulu de Saint-Sulpice, tenant les yeux baissés sur son assiette, rougissant à chaque propos et en l'honneur de qui, c'était hier vendredi, nous avons fait maigre comme trois pères de l'église; maigre impitoyablement, depuis le turbot jusqu'aux épinards.

— Tu as trouvé mon dîner mauvais? demanda Choisy.

— C'est le jésuite que j'ai trouvé mauvais. Je ne savais ce qu'il marmottait en se mettant à table, je suis sûr maintenant que c'était son *Benedicite*.

— Je te ferai observer, d'abord, reprit le vicomte, que de jésuite à chevalier de Malte, il ne devrait y avoir que la main; ensuite, M. de Luscourt n'est pas plus séminariste que toi. C'est un jeune homme bien né, qui a reçu, grâce à sa mère, une éducation aussi religieuse que la nôtre l'est peu. Il n'y a pas là de quoi rire à ses dépens. D'ailleurs les plaisanteries voltairiennes sont devenues de bien mauvais goût.

— Ma foi, mon cher, dit Marcenay, vous parlez d'une manière si édifiante, que je ne désespère pas de vous voir un de ces jours endosser la robe noire et nous donner le second tome de frère Ange de Joieuse.

— En attendant le froc, Choisy apprend le boston, interrompit le petit homme maigre; à la dernière soirée de Mme de Candeille, on l'a vu servant de partner, le plus gravement du monde, à une vieille dame inconnue, mais baptisée généralement du nom de comtesse d'Escarbagnas, en raison de la toilette la plus ébouriffante qui ait jamais pu faire les délices de Brives-la-Gaillarde ou de Castelnaudary.

— Marcenay, vous ferez votre chemin, répondit Choisy, qui sourit à son tour; vos aînés, que voici, devraient rougir en vous écoutant. Oui, mes chers, il existe une quatrième personne nullement antédiluvienne, je vous le jure.

Les quatre amis se mirent à rire, Choisy comme les autres

— Maintenant, dit-il quand cette hilarité fut calmée, je vais réunir en faisceau tous les traits plus ou moins piquans que vous venez de me lancer. Sachez donc que la comtesse d'Escarbagnas, dont vous parle Bertier, se nomme en réalité la marquise de Gardagne; qu'elle est la mère du vertueux M. de Luscourt, avec qui Villaret a dîné hier chez moi, et qu'enfin ce même Luscourt est le gendre de M. de Beaupré, la bête noire de mes palefreniers et de mes garde-chasses; vous êtes trois garçons d'esprit, devinez.

— Quoi? demanda M. de Bertier.

Le vicomte haussa les épaules, et interrogea la figure des deux autres.

— Je devine que tu as organisé un complot de séduction contre toute cette famille antédiluvienne, dit le chevalier de Malte; mais dans quel but? J'avoue que je ne comprends pas mieux que Bertier.

— Et vous, Marcenay? demanda le prince de la mode en se tournant vers l'aspirant lion.

A cet appel fait à sa perspicacité, le jeune homme réfléchit un instant.

— N'y a-t-il pas, dans cette famille, une quatrième personne dont il n'a pas encore été question? dit-il ensuite avec un sourire intelligent.

En ce moment, la voix du domestique, placé à la porte, domina le murmure confus de l'assemblée, et deux noms retentirent l'un après l'autre.

— Mme la marquise de Gardane.

— Mme la comtesse de Luscourt.

Un même mouvement de curiosité fit retourner les amis du vicomte; lui-même se leva, et tous quatre restèrent les yeux fixés sur la porte du salon.

La première personne qui se présenta fut un gros vieillard au sourire jovial, dont la tête, moitié chauve, moitié grise, dépassait de six pouces toutes les autres, comme le front d'Ajax, dans l'Iliade; usant de la massive puissance dont l'avait doué la nature, il fendait la foule en ligne droite sans éprouver de résistance, car il eût été aussi imprudent de lui barrer le chemin que d'affronter un cheval au galop; ce bastion ambulant conduisait galamment une vieille dame vêtue d'une robe feuille morte à brandebourgs, et coiffée d'une de ces toques de douairière qui semblent l'œuvre des sorcières de Macbeth, tant il est impossible de leur assigner un nom exact; sous la passe de velours noir, capricieusement recroquevillée et empanachée de maigres plumes rougeâtres, on distinguait deux yeux fort vifs, un nez aspirant à la trompe comme celui du père Aubri, des cheveux dont les boucles argentées avaient dédaigné tout menteur rajeunissement, une figure, en un mot, que la beauté n'habitait plus, mais où l'esprit était resté.

Derrière ce couple, un autre s'avançait, non moins remarquable quoique d'une manière toute différente. Un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure distinguée, mais dont l'expression se trouvait éteinte par un air placide et presque béat, donnait le bras à l'une des plus charmantes femmes qui fût entrée jusqu'alors dans le salon. Pour la peindre, il serait permis peut-être d'emprunter aux romanciers de l'ancienne école leur palette flatteuse où le blanc et le rose, le noir d'ébène et le blond doré, le rouge vif et le bleu céleste étaient seuls admis. En parlant de notre héroïne, nous aurions le droit de dire comme ils n'y eussent pas manqué à notre place: ses yeux étaient deux diamans couronnés d'un double arc de jais; ses cheveux, qui encadraient son front par un large et luisant bandeau, semblaient deux ailes de corbeau symétriquement collées à une coupe d'albâtre; sur ses joues le lys livrait à la rose une guerre qui appelait l'intervention du baiser; fermée, sa bouche était un rubis; ouverte, elle devenait une perle; et ainsi de suite. Pour abréger, et après avoir remis dans son étui musqué le pinceau de Dorat, nous dirons que la jeune femme sur qui s'était concentrée l'attention des amis de Choisy, était au total une des brunes les plus ravissantes qu'il fût possible d'imaginer: une éblouissante robe de velours cerise faisait ressortir d'une manière théâtrale sa taille aussi imposante que souple; et si les diamans dont elle était couverte eussent été réunis en couronne sur sa tête, personne n'eût critiqué ce caprice, tant il y avait déjà sur son front de jeune et charmante royauté. Ainsi belle et fière, elle marchait avec une grâce si libre et si assurée, que son timide cavalier semblait lui donner le bras au lieu de la conduire.

— Eh bien! dit le vicomte en se tournant vers ses amis, le sourire sur les lèvres.

— Fort jolie, répondit Bertier; mais mise avec mauvais goût; portant la tête trop haut, occupant trop de place; je lui trouve un peu de la tournure de son papa le tambour-major.

— Voilà précisément ce qui me plaît en elle, dit à son tour le chevalier de Malte; elle a vingt ans au plus; elle est provinciale; cela se devine à cette mirifique robe rouge et à ces diamans de famille dont la monture date de Louis XVI; eh bien! malgré ce double brevet de gaucherie, elle a fait une entrée superbe; j'ai cru voir la reine de Saba venant saluer le roi Salomon.

— Si elle avait moins de couleurs, je la déclarerais irréprochable, observa Marcenay qui, en séide de la mode, était voué pour le moment au culte des femmes pâles.

Le vicomte de Choisy regarda ses trois amis d'un air de supériorité moqueuse.

— Vous avez tous raison, dit-il ensuite; elle se met mal; elle marche mal; elle a bien d'autres défauts encore qui ne peuvent se découvrir au premier coup d'œil. C'est une éducation à faire; mais rassurez-vous, on la fera.

— Et c'est vous qui vous en chargez, répondit Marcenay; recevez mes complimens, mon cher; je vous disputerais l'emploi si je n'étais pas occupé moi-même. Surtout, je vous en prie, pâlissez-la; rien n'est bourgeois comme le rose.

— Où en es-tu? demanda le chevalier de Malte; avant, ou après moisson?

Choisy laissa échapper entre ses lèvres une sorte de sifflement.

— Je voudrais te voir à pareille œuvre, dit-il. Après moisson! peste!

Pendant ce temps la trouée victorieusement opérée par le ventre omnipotent de M. de Beaupré, avait eu pour résultat d'établir au fond du second

salon la marquise de Gardagne et sa belle-fille, qui s'assirent l'une près de l'autre; M. de Luscourt prit position derrière le siége de sa femme, à laquelle il semblait attaché par quelque amarre invisible; assiduité généralement attribuée à la jalousie, et provenant en réalité de la timidité du jeune mari. De son côté, poussé par le besoin de locomotion qui tourmente les personnes obèses, M. de Beaupré commença une pérégrination à travers l'appartement, cherchant des figures de connaissance, et ouvrant les groupes les plus serrés, sans s'inquiéter des gilets de velours froissés par lui, ni des souliers vernis qu'il écrasait au passage. Une des premières personnes qui se rencontrèrent sur son chemin, fut le vicomte de Choisy, dont il s'empara aussitôt en le harponant par un bouton.

— Mon cher, il faut que je vous remercie, lui dit-il d'une voix de basse-contre qui eût agacé les nerfs à une petite maîtresse; grâce à vous, j'ai fait une promenade charmante. Sans compliment, Rébecca est une des bêtes les plus agréables que j'aie montées depuis long-temps. Je doute, par exemple, qu'elle soit aussi contente de moi; je crois que je l'ai un peu fatiguée.

— Elle se délassera, répondit le vicomte avec un sourire forcé.

— En la reconduisant, reprit le vieillard, j'ai trouvé dans votre écurie un cheval que je n'avais pas encore vu; bête superbe, ma foi; bai brun, courte-queue, tête normande; j'aime ça. Vos anglais, avec leur encolure horizontale, ont l'air de perchoirs à lessive. La tête du cheval doit couvrir le cavalier; à l'armée cela a son avantage. Comment s'appelle-t-il, le bai brun?

— Mario, répondit le vicomte en comprimant un soupir.

— Eh bien, si vous le permettez, je ferai demain connaissance avec Mario; à moins pourtant que cela ne vous contrarie.

— Vous savez bien que toute mon écurie est à vos ordres, répondit Choisy, qui ne put s'empêcher de dire :—Allons, il faut en prendre mon parti. Tous mes pauvres chevaux y passeront l'un après l'autre. En vérité, je mériterais d'être expulsé du jockey-club; cette petite provinciale m'a donc ensorcelé.

— Avez-vous dit bonsoir à ces dames? demanda M. de Beaupré.

— Je les cherchais.

— Vous les trouverez à l'autre bout du salon. Tâchez donc de dégourdir un peu mon gendre; ce garçon-là fait mon désespoir, avec ses vertus chrétiennes et sa physionomie de quaker. Où joue-t-on la bouillotte?

— Dans cette salle à droite.

— J'ai vu hier, chez Lepage, un fusil! si je gagnais seulement un billet de cinq cents francs à ajouter à ce que je peux y mettre, vos lapins de Choisy vous en diraient demain des nouvelles.

Resté seul, le vicomte commença par défriper le revers de son frac outrageusement déformé par la main du gros gentilhomme, qui, entre autres aimables habitudes, avait celle de prendre au collet ses interlocuteurs. Il traversa ensuite le salon, mais s'arrêta en route, à la vue de Mme de Luscourt, flanquée à droite par sa belle-mère, et à gauche par son mari: malgré l'air doux et inoffensif de ce dernier, Choisy le compara mentalement au dragon du jardin des Hespérides; quant à la vieille marquise, depuis long-temps il avait épuisé à son égard le vocabulaire de malédictions dont une duègne incommode peut être l'objet.

L'amoureux de quarante ans était resté immobile, le front pensif, la lèvre inférieure serrée entre les dents; en ce moment, la comtesse d'Agost, chez qui se passait la soirée, s'arrêta devant lui, et lui jetant ce sourire confidentiel dont les femmes encore jeunes gratifient volontiers les hommes à la mode :

— Tirez-moi donc de peine, lui dit-elle; la vieille duchesse de Rieux vient d'arriver; si je ne parviens pas à arranger sa partie de boston, elle m'en voudra mortellement, et je ne vois que M. de Martonie qui consente à se dévouer.

— J'aperçois là, près du divan, la marquise de Gardagne pour qui une pareille partie sera un plaisir, et non un acte de dévoûment, répondit prestement le vicomte.

— Et vous serez le quatrième? demanda madame d'Agost d'un air un peu moqueur; il paraît que chez madame de Candeille vous avez edifié tout le monde.

— Je vous en supplie, soyez généreuse; et permettez-moi de jouir des plaisirs de votre soirée.

— A condition que vous trouverez un remplaçant, dit la comtesse.

Choisy jeta autour de lui un regard rapide, avisa le jeune Marcenay qui se caressait la moustache à deux pas de là, lui prit le bras, et l'amena en face de la maîtresse de la maison.

— Remerciez madame la comtesse, lui dit-il alors d'un ton solennel; elle vient de vous désigner pour faire la partie de madame la duchesse de Rieux.

Machinalement le jeune homme s'inclina; mais lorsqu'il releva la tête, sa physionomie offrait une expression d'ébahissement qui arracha à Mme d'Agost un éclat de rire, difficilement comprimé.

— Allons, venez, dit-elle au joueur malgré lui; je vais vous présenter à un de vos partners que vous regarderez, j'espère, comme une compensation de la duchesse douairière.

Sans lui laisser le temps de faire une objection, elle se dirigea vers Mme de Gardagne, à qui Marcenay se vit contraint d'offrir le bras pour passer dans la salle de jeu, ce qu'il fit avec la grâce d'un patient qu'on mène pendre, et après avoir jeté à son ami un regard furibond.

La duègne écartée, restait le dragon marital.

Sans perdre de temps, Choisy se dirigea vers le chevalier de Malte, qui errait d'un salon à l'autre, d'un air ennuyé.

— Il faut que tu me paies mon dîner d'hier, dit-il en l'abordant.

Villaret mit la main à sa poche.

— Pour 20 francs j'aurais mieux dîné au café de Paris, répondit il en riant; mais nous n'aurons pas de discussion, quel est ton prix?

— Une demi-heure de conversation avec M. de Luscourt.

— C'est cher. Que diantre veux-tu que je lui dise, à moins de lui parler du concile de Trente ou de la pragmatique sanction?

— Parle-lui du dernier ouvrage de l'abbé de La Mennais, ou bien profite de l'occasion pour apprendre l'histoire de ton ordre; il est de première force sur tous les sujets qui ne servent à rien.

— C'est bien, je me dévoue; je n'ai pas oublié les parties de billard que tu as gagnées au gros Darieul dans l'intérêt de sa femme et de moi. Reste là; avant trois minutes j'aurai enlevé le mari.

Le chevalier de Villaret fit le tour du salon avec une insouciance affectée; un moment après, il se trouva comme par hasard à côté de M. de Luscourt, et l'aborda d'un air gracieux; le jeune provincial accueillit cette prévenance avec l'empressement d'un homme embarrassé de son maintien au milieu d'un monde dont il n'a pas l'habitude. Un domestique, chargé d'un plateau, étant survenu, Villaret tira par le bras son interlocuteur pour laisser passer les rafraîchissemens; puis par une progression insensible, et comme si lui-même eût cédé aux ondulations de la foule, il le poussa jusque dans l'embrasure d'une fenêtre où il s'établit de manière à ne lui laisser pour perspective que les rideaux; cette manœuvre achevée, le chevalier chercha son ami du regard, mais il ne l'aperçut plus à la place où il l'avait quitté; depuis un instant, Choisy était assis à côté de la jeune femme, désormais sans gardien.

En voyant le vicomte s'approcher le sourire sur les lèvres, Mme de Luscourt éprouva une satisfaction qu'une coquette eût dissimulée, et dans laquelle il entrait peut-être plus de vanité que de sympathie; un nuage fixé sur son front depuis quelques instans se dissipa comme par enchantement. Laissant à peine à son adorateur de quarante ans le temps d'achever la phrase spirituelle qu'il lui adressait :

— Vous n'avez donc pas peur de vous compromettre en saluant une femme qu'on ne voit nulle part? lui dit-elle; et tandis qu'elle accentuait ces derniers mots comme si elle eût voulu les souligner, ses beaux yeux en complétèrent le sens par un regard vindicatif qui alla transpercer un groupe féminin assis à quelques pas de là.

Choisy suivit du coin de l'œil cette pantomine à la fois dédaigneuse et courroucée; il devina que la jeune provinciale venait de subir une de ces petites humiliations auxquelles sont journellement exposés les nouveaux-venus dans la haute société parisienne; car, pour le dire en passant, l'urbanité française a l'air d'une antiphrase; à mesure que l'aristocratie est bannie des lois, elle se réfugie dans les mœurs et s'y retranche dans un esprit d'exclusion plus intraitable à chaque nouvelle défaite politique. A Paris, ce qu'on appelle le monde se compose d'une enfilade de salons qui se font mutuellement antichambres. Passer de l'un à l'autre est une promotion sociale qui est sûre de rencontrer une double opposition, en bas l'envie, en haut le dédain. Appartenant à la province par son père et par son mari, Mme de Luscourt se voyait traitée en étrangère dans la société dont quelques anciennes relations de sa belle-mère lui avaient ouvert l'accès; l'admiration des hommes, facilement conquise par sa rare beauté, n'avait pas contribué à lui rendre son sexe plus bienveillant. Insignifiante, elle eût été tolérée; remarquable, on la critiquait. En ce moment même le groupe assis près d'elle, et dont chaque membre avait ses raisons particulières pour déclarer la guerre aux jolis visages, lui faisait subir un de ces examens impitoyables qui dépècent une femme, comme un botaniste dissèque une fleur, et, après l'avoir dépouillée feuille à feuille, la trouvent, pour conclusion, sans parfum et décolorée.

D'un seul regard, Choisy comprit cet état d'hostilité; il s'en réjouit, car les gens habiles tirent parti de tout. Au lieu de répondre directement à la question qui lui était adressée, il employa lui-même la forme interrogative.

—Ma prédiction est donc accomplie? demanda-t-il en souriant.

—Quelle prédiction? reprit Mme de Luscourt avec un étonnement peut-être affecté.

— Voilà une question humiliante pour moi, car elle me prouve combien peu d'attention vous accordez à mes paroles. Ne vous ai-je pas dit, à votre arrivée à Paris, qu'il vous fallait renoncer à plaire aux autres femmes?

— Cela est vrai; je ne vous compris pas alors, et maintenant encore j'hésite à vous croire. Comment admettre que je puisse inspirer des antipathies sans motif, moi qui apporte dans le monde une bienveillance universelle? Que peuvent me reprocher ces dames que je ne connais pas et qui ont l'air de s'occuper de moi plus que je ne le mérite assurément?

—Bien des crimes dont vous ne vous doutez peut-être pas, répondit le vicomte avec finesse. Comment, par exemple, pourriez-vous plaire à Mme de la Chatenède, qui passait hier pour avoir les plus beaux yeux du monde?

— Ai-je médit de ses yeux? Je les admire au contraire, et je n'en vois pas ici qui puissent leur être comparés.

— Mais cette comparaison, qui nécessairement vous échappe, tout le monde la fait, et voilà ce qui ne vous sera jamais pardonné.

Quelque entortillé que fût ce compliment, Mme de Luscourt le trouva trop direct.

— Je crois plutôt, dit-elle, que ce sont mes diamans gothiques et ma pauvre robe de velours qui m'attirent l'attention dont je me vois l'objet. Je suis donc bien ridicule?

— Vous mettriez à la mode le ridicule même, répondit M. de Choisy avec la galanterie imperturbable et un peu fade qu'adoptent les amoureux sur le retour: mais puisque vous faites un appel à ma franchise, pourquoi, dans des questions aussi graves que celles de la toilette, ne consultez-vous pas votre goût à l'exclusion de tout autre?

— Que voulez-vous? repartit la jeune femme; ma robe est un cadeau de M. de Luscourt, mes diamans m'ont été donnés par ma belle-mère; ce sont, pour moi, des choses sacrées, dussé-je, en les portant, avoir l'air d'une bourgeoise de la rue Saint-Denis.

A cette confidence, empreinte d'une ironie involontaire, le vicomte inclina la tête en affectant une vénération que démentait sa physionomie railleuse.

— Je me tais, dit-il, car je comprends que le goût de M. de Luscourt soit, pour vous, une loi. Mais permettez-moi d'insister sur un autre grief que le monde a contre vous et dont, plus que personne, j'éprouve le besoin de vous parler. Pourquoi donner raison à vos ennemies en n'allant, pour ainsi dire, nulle part? Avant-hier j'espérais vous voir chez Mme de Laurencin.

—Mon mari était souffrant, interrompit Mme de Luscourt d'un ton bref.

—Mais demain, vous viendrez chez Mme d'Albenay, n'est-il pas vrai?

—Demain, ma belle-mère aura la migraine, c'est son jour, répondit la jeune femme avec un sourire forcé.

— Quel ennui! dit le confident d'un air pénétré; lundi, du moins n'irez-vous pas à l'Opéra? On jouera *les Huguenots*, et j'aurai la loge que vous avez désirée.

Mme de Luscourt hésita un instant avant de répondre.

— Je suis désolée de la peine que vous avez prise, dit-elle enfin, non sans un certain embarras; j'espère que vous me pardonnerez de n'en pas profiter. Pour des raisons de piété dignes de tout mon respect, M. de Luscourt refuse d'aller au spectacle, et, quoiqu'il me laisse libre, il me paraîtrait peu convenable de me montrer moins rigide pour moi qu'il ne l'est pour lui-même; je vous jure, continua-t-elle en essayant de sourire, que c'est là un sacrifice dont il faut me savoir gré. Pour une pauvre provinciale, l'Opéra est une tentation si puissante! Mais quel mérite aurais-je si je renonçais à ce plaisir sans regrets?

— M. de Luscourt me paraît peu disposé à admettre la maxime qui veut que le mari règne et ne gouverne pas, reprit le vicomte d'un ton persiffleur; son administration vigilante s'étend aux moindres détails; il vous a déjà interdit la walse et les romans; aujourd'hui c'est le théâtre qu'il proscrit, demain ce sera la danse, après-demain l'équitation; je suis fort surpris qu'il tolère aussi long-temps la broderie et le piano; mais patience, leur tour viendra. D'autres appelleraient cela tyrannie, j'y vois, moi, un système de gouvernement fort logique et surtout mis en pratique avec une persévérance merveilleuse. Oui, M. de Luscourt a conquis, je ne vous dirai pas mon affection, vous ne me croiriez pas, mais ma considération. C'est un profond politique, sous un aspect débonnaire. S'il avait prétendu vous imposer d'un seul coup toutes ses volontés, peut-être eût-il éprouvé quelque résistance; prévoyant cela, il a procédé par gradations si bien bien calculées que l'obéissance passive est dès à présent, de votre part, un fait accompli. Ce résultat est d'autant plus admirable, qu'à vous voir tous deux, on croirait au pouvoir d'une reine beaucoup plus qu'au despotisme d'un roi.

Mme de Luscourt écouta cette tirade satirique avec un demi-sourire dans lequel se trahissait une sorte de complicité; mais bientôt elle reprit la gravité d'une femme qui comprend que sa propre dignité est inséparable de celle de son mari.

— Je ne peux rien voir de ridicule dans l'accomplissement d'un devoir, dit-elle d'un air sérieux; d'ailleurs M. de Luscourt me donne des conseils et non des ordres.

— C'est plus poli et plus habile, reprit sans se déconcerter l'amoureux de quarante ans.

La jeune femme ouvrit et ferma son éventail à plusieurs reprises avec une sorte d'impatience nerveuse; en remarquant ce symptôme orageux, le vicomte imprima sur tous ses traits une expression de tendresse soumise et résignée.

— Pardonnez-moi, dit-il d'une voix veloutée: en vous parlant de lui, je viens encore de vous désobéir; mais si vous saviez combien me fait souffrir l'isolement, tranchons le mot, l'esclavage auquel je vous vois condamnée, vous me témoigneriez plus d'indulgence. Songez que votre belle-mère a transformé votre maison en une véritable forteresse dont je dois faire le siége en règle, pour avoir le bonheur de vous voir une fois sur dix que je me présente; faut-il donc renoncer encore à l'espoir de vous rencontrer dans le monde?

— Il le faut, répondit Mme de Luscourt avec un accent de tristesse.

— Expliquez-vous.

— Paris ne plaît ni à ma belle-mère, ni à mon mari; et comme il n'est pas jusqu'à la minorité fasse la loi, nous partons dans deux jours pour la campagne d'une de mes tantes, Mme de Selve. La connaissez-vous?

— Vous partez! s'écria le vicomte avec la vivacité d'un amoureux de vingt ans; mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car en ce moment, au-dessus de la tête de la charmante provinciale, apparut la figure cléricale de M. Luscourt, qui s'était enfin dérobé aux insidieuses politesses du chevalier de Malte. Selon l'usage, l'amant voua le mari aux divinités infernales; puis, après avoir soutenu pendant quelque temps une conversation désormais insignifiante, il salua et sortit du salon.

— Si elle quitte Paris, se dit-il alors, la campagne est perdue, et peut-être la partie, car retrouverai-je jamais l'occasion de réparer un pareil échec. A tout prix il faut empêcher ce départ. C'est assez temporiser, il est temps de frapper un coup décisif: d'ailleurs l'attendrissement de sa voix et la douceur de son regard ne me disent-ils pas que l'heure est venue?

Choisy s'approcha d'un homme entre deux âges qui passait la soirée à voyager d'un salon à l'autre, en semant son passage de saluts, de sourires, de mots aimables et de poignées de main.

—D'Agost, lui dit-il, j'ai une lettre à écrire; où trouverai-je ce qu'il me faut?

— Dans mon cabinet, répondit le maître de la maison, on va t'y conduire; il y a sur mon bureau du petit papier fort galant et qui, plié convenablement, ne tient pas plus de place qu'une feuille de rose; est-ce là ce que tu veux?

— Précisément.

Les deux hommes échangèrent un sourire d'intelligence, et M. d'Agost reprit le cours de ses civilités, tandis que le vicomte, précédé d'un domestique, montait au second étage; Choisy descendit au bout d'une demi-heure, rentra dans les salons, et y trouva les jeunes époux dans l'attitude où il les avait laissés; immobile et sérieux comme un lévite près de l'autel, M. de Luscourt avait pris racine derrière la chaise de sa femme qui, sans faire attention à lui, jouait avec son bouquet d'un air rêveur.

— Décidément, il est insurmontable, se dit l'amant à cette vue; mais, il se trompe, s'il croit m'empêcher de faire parvenir mon épître à son adresse.

Remettre une lettre à une femme en présence de son mari, lorsqu'elle consent à la recevoir, est une œuvre dans laquelle réussit le plus gauche écolier; la lui faire accepter en dépit d'elle-même n'offre pas non plus des difficultés insurmontables. Le vicomte, en ce genre, avait accompli des tours de force auprès desquels le coup de main qu'il méditait n'était qu'un véritable enfantillage; en deux secondes son plan fut fait, et un instant après il reprit sa place à côté de Mme Luscourt.

— Si l'envie que l'on inspire doit passer pour un succès, votre triomphe est complet, lui dit-il avec un sourire insinuant; il n'est pas jusqu'à votre bouquet qui n'excite des jalousies.

A ces mots, le vicomte prit l'objet dont il parlait, le regarda, l'admira, en respira le parfum, en caressa les fleurs l'une après l'autre; puis tout à coup, avec une dextérité digne d'un prestidigitateur, il l'éventra du petit doigt, et dans le vide insinua un billet roulé au lieu d'être plié, que couvrirent aussitôt les pétales d'un camélia. Le tour achevé, il rendit le bouquet à madame de Luscourt, qui le présenta gracieusement à son mari, comme si elle eût voulu punir par cette coquetterie conjugale la familiarité de son adorateur.

—Maxime, dit-elle, c'est à vous que reviennent ces complimens; vous voyez qu'on admire votre bon goût.

Le jeune homme mit le nez sur la touffe de camélias et la flaira d'un air grave, sans discerner, au milieu du parfum végétal, l'imperceptible senteur d'ambre qui trahissait l'existence d'un serpent sous les fleurs. Malgré son assurance, M. de Choisy eut peur en voyant son billet à la merci du mari; il se pencha rapidement vers l'innocente provinciale, et d'une voix basse mais singulièrement expressive:

—Reprenez votre bouquet, lui dit-il.

Mme de Luscourt l'interrogea d'un regard surpris.

—Ouvrez-le dès que vous serez seule; vous me comprendrez alors, reprit le vicomte.

Troublée par ces paroles mystérieuses, dont l'absence lui imposa une obéissance involontaire, la jeune femme étendit sa main vers son mari; mais au moment où celui-ci obéissait à son tour à cette muette demande, l'intervention d'un quatrième personnage amena une nouvelle péripétie. Semblable à ces fées malveillantes qui, dans les *Contes bleus*, arrivent toujours lorsqu'elles sont le moins attendues, la vieille marquise de Gardagne se trouva inopinément derrière le fauteuil de sa belle-fille; par un geste incroyablement vif pour son âge, elle s'empara du bouquet criminel avant que cette dernière eût pu le saisir, et lança au vicomte un regard si perçant, que l'homme du monde resta un instant interdit et presque décontenancé.

— D'où diantre sort-elle? dit-il en lui-même, il est impossible qu'elle m'ait vu; mais il y a chez ces vieilles femmes un instinct diabolique qui équivaut à un sixième sens.

Recouvrant alors son aplomb ordinaire, il offrit son fauteuil à la marquise avec une politesse empressée. Mme de Gardane le remercia d'un air glacial, et, au lieu de s'asseoir, s'adressant à sa bru:

— Votre voiture est là, lui dit-elle; voulez-vous que nous partions?

La jeune femme se leva sans répondre, et regarda tour à tour avec une inquiète curiosité, la gerbe de fleurs qu'elle n'osait reprendre et le vicomte qu'elle n'osait interroger. Un coup d'œil expressif de celui-ci éveilla soudainement en elle, par une sorte de choc électrique, cette merveilleuse présence d'esprit qui, dans les dangers de la guerre amoureuse, donne aux femmes une si admirable supériorité. La nouvelle Agnès posa la main sur le dos de son fauteuil, et, par une maladresse affectée, fit tomber le boa qu'elle y avait placé. Ravi de l'intelligence de celle qu'il regardait comme son écolière, M. de Choisy ramassa prestement le long collier de

martre, et, pour le lui offrir, se pencha vers elle plus que cela n'était strictement nécessaire, sans s'inquiéter du mécontentement que trahissait le visage de la vieille marquise.

—Qu'avez-vous donc fait? lui demanda très vite et tout bas Mme de Luscourt.

—J'ai écrit ce que je n'osais dire, répondit-il du même ton.

—Comment... Une lettre?..

—Dans le bouquet.

Il se redressa aussitôt pour couper court à une explication que rendait dangereuse l'inexpérience de son interlocutrice, et prit officiellement congé de la famille provinciale que venait de compléter l'arrivée de M. de Beaupré. Par une capitulation de conscience que comprendront toutes les femmes, Mme de Luscourt oublia son adorateur dès qu'il se fut éloigné, et ne songea plus qu'à rentrer en possession de son bouquet; elle y réussit plutôt qu'elle ne l'avait espéré, et sans avoir besoin de le demander à sa belle-mère, qui le lui remit lorsqu'elles se furent assises l'une à côté de l'autre dans la voiture; mais ce fut en vain que la jeune femme, profitant de l'obscurité, fouilla en tous sens la touffe de fleurs, elle n'y trouva rien, et resta aussi désappointée qu'un avare qui espère découvrir une veine d'or dans une mine vulgaire. En voyant l'inutilité de ses recherches, Mme de Luscourt passa en un instant par toutes les angoisses que peut causer la perte d'une lettre confidentielle; puis elle chercha des raisons pour se rassurer.

— Il a voulu me faire peur, se dit-elle, et je suis bien folle d'avoir pris au sérieux une pareille plaisanterie. Il n'a rien à m'écrire, et il doit savoir que je ne suis pas femme à lire ce que je refuserais d'écouter.

Ce soir, ou plutôt cette nuit-là, dès qu'elle fut seule dans sa chambre Mme de Gardagne vida les poches de sa robe, gouffres immenses qu'habitaient d'ordinaire quelques dossiers de procédure et où la douairière eût au besoin logé son carlin. Cette fois, à l'exception de sa tabatière et de sa bourse, meubles inamovibles, elle n'en tira qu'un imperceptible rouleau de papier, fort étonné de se trouver en pareil gîte. D'une main sèche, qui semblait écorcher la soie du vélin, elle ouvrit ce billet, et mit ses lunettes pour le lire, humiliation que l'élégant vicomte n'avait sans doute pas prévue.

Après avoir déchiffré l'épître amoureuse avec une attention propre à faire croire que cette lecture avait pour elle un intérêt personnel et la rajeunissait de quarante ans, la marquise tomba dans une méditation trop nécessaire à l'intelligence de ce récit pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

Mme de Gardagne était une de ces femmes dont les manières froides, sérieuses, et parfois même revêches, ont pour cause une triste expérience de la vie et non l'austérité naturelle du caractère. Mariée deux fois, deux fois elle avait vidé jusqu'à la lie un calice où la lune de miel avait à peine versé quelques rayons décevans. Son premier mari, le comte de Luscourt, gentilhomme de la vieille roche, chasseur infatigable, beau buveur, dissipateur royal, légèrement brouillé avec la syntaxe des participes, galant pour toutes les femmes, même pour la sienne, avait terminé par un duel, à plus de cinquante ans, une de ces existences noblement inutiles qui réduisent le travail des généalogistes à l'inscription d'un nom et de deux dates. Enchérissant encore sur les défauts de race de son prédécesseur, M. de Gardagne avait mangé sa fortune au jeu, et, fort heureusement pour sa femme, la mort l'avait frappé au moment où le rateau de la roulette commençait à se promener sur le fonds dotal. Une amère incrédulité à l'égard des félicités terrestres, un mépris des hommes justifié par une double épreuve, tel fut le douaire dont la marquise prit possession en restant veuve pour la seconde fois.

Par compensation, l'arbre du malheur avait porté pour elle des fruits salutaires. Poussée vers la religion par l'instinct éploré des cœurs souffrans, Mme de Gardagne avait acquis, dans les rudes chemins qu'elle venait de parcourir, une pratique des intérêts matériels qui échappe aux femmes heureuses, dont l'existence se déroule sur un chemin plane et fleuri. Deux sentimens presque inconciliables chez un homme, la dévotion et l'intelligence des affaires, se développèrent simultanément en elle.

Sans perdre de vue le ciel, ce consolateur suprême, elle s'engagea d'un pas assuré dans le dédale ouvert par son double veuvage et par la tutelle de l'unique fils que lui avait laissé son premier mari. Renonçant aux rêves de bonheur personnel, elle avait concentré sur cet enfant tout son amour, toute sa sollicitude, toute son espérance. En quelques années une de ces administrations féminines, que plus d'un économiste pourrait prendre pour modèle ferma les brèches qu'avaient faites dans l'héritage du jeune de Luscourt les prodigalités paternelles. Le rétablissement de la fortune de son fils parut à la marquise le moindre des devoirs qu'elle eût à remplir envers lui; un soin plus élevé que celui des intérêts positifs s'empara de toutes les facultés de son âme.

Faire de Maxime un être différent des deux maris que le sort lui avait donnés dans sa colère, devint pour Mme de Gardagne une de ces préoccupations absorbantes qu'interrompt à peine le sommeil. Les défauts des hommes dont elle portait le deuil avaient toujours été attribués par elle à l'éducation frivole que recevait, avant la révolution, la noblesse française. En voulant éviter cet écueil, la marquise tomba peu à peu dans les exagérations d'un rigorisme systématique. Elevé jusqu'à l'âge de vingt ans dans une campagne isolée, au milieu des bois du Nivernais, Maxime vit sa première jeunesse abritée contre la corruption du siècle par l'aile maternelle, renforcée de la noire soutane d'un vieux prêtre austère autant qu'instruit. Lorsque les progrès de l'âge ne permirent plus d'éluder le mode d'éducation qu'impose aux jeunes gens le despotisme universitaire, Mme de Gardagne conduisit son fils à Paris, où elle ne le perdit pas de vue un seul instant pendant la période critique des études transcendantes. Chaque jour, au sortir du collége Henri IV, et plus tard de l'Ecole de Droit, l'agneau toujours sans tache rentrait docilement au bercail que sa mère lui avait choisi dans une rue solitaire, à l'ombre religieuse des tours de Saint-Sulpice. A vingt-trois ans, époque à laquelle il reçut le diplôme de licencié, Maxime ne connaissait que de nom les cafés et les théâtres; quant aux sanctuaires plus profanes encore où les étudians apportent d'ordinaire une dévotion si fervente, il n'avait aucun mérite à les éviter, car il les ignorait. La marquise avait donc réussi, peut-être au-delà de ses espérances. En retour d'un dévoûment dont la gravité fortifiait la tendresse en la modérant, elle avait obtenu de son élève une reconnaissance profonde, une soumission sans bornes, un respect digne des temps antiques.

Après avoir heureusement surmonté les écueils de cet archipel parisien où naufragent tant de jeunes existences, la mère de Maxime voulut compléter son œuvre en introduisant elle-même le nouveau Télémaque dans le port salutaire du mariage; d'ailleurs, en contemplant l'innocente vie de son fils, elle éprouvait parfois une secrète compassion, sentiment tout féminin que n'avaient pu éteindre dans son cœur les austérités de la vie dévote. Il lui parut juste autant que prudent d'abréger une épreuve qui, pour être supportée sans murmure, n'en était pas moins pénible. Jusqu'alors la jeunesse de Maxime avait été un jardin sans fleurs; elle chercha une chaste rose dont le parfum pût embaumer et réjouir cette vertueuse stérilité. Son choix se fixa sur Mlle de Beaupré qui, aux dons de la fortune et de la naissance, unissait une beauté remarquable, attrait auquel une belle-mère attache toujours beaucoup de prix, et possédait surtout l'avantage d'avoir été élevée à la campagne. Cette considération séduisit Mme de Gardagne, qui nourrissait un préjugé provincial contre les demoiselles de Paris. Maxime montra dans cette occasion la passive docilité dont il ne s'était jamais départi depuis son enfance; et, comme la femme à laquelle il se vit uni était charmante, en réalité, l'accomplissement d'un devoir devint pour lui la source d'un plaisir véritable.

Le mariage émancipe les femmes. Elevé en demoiselle, Maxime de Luscourt avait droit à ce bénéfice de la loi, et dans son équité, sa mère avait résolu de ne pas le lui contester, mais l'événement démontra bientôt l'imprudence d'une pareille concession. Dès les premières semaines, Mme de Gardagne fut convaincue que déposer le pouvoir qu'elle avait exercé jusqu'alors, ce serait livrer son fils à l'influence d'une autre volonté fort disposée à recueillir l'héritage gouvernemental. La mère eût abdiqué, sans regrets, la belle-mère se rassit plus absolue que jamais sur son trône de famille. Un homme, formé à l'école de l'obéissance passive, réussit difficilement à établir dans son ménage le système salique; cette vérité banale admise un peu tard par la marquise, recevait en ce moment un relief nouveau de certaines circonstances particulières et imprévues.

Par un hasard auquel, si ce récit était un roman, on pourrait reprocher l'affectation du contraste, l'éducation de Mme de Luscourt offrait, dans presque tous ses détails, le contre-pied exact de celle qu'avait reçue son mari. Privée de sa mère dès le berceau, la jeune femme avait toujours habité la campagne avec M. de Beaupré. Cette intimité continuelle et exclusive eut des conséquences inévitables. Les habitudes cavalières du gros gentilhomme finirent par projeter sur les manières de sa fille une sorte de reflet viril, qui paraissait à beaucoup de gens une grâce de plus. Jusqu'à son mariage, Flavie de Beaupré avait montré peu de goût pour les talens par où triomphent ordinairement les jeunes filles; elle brodait assez mal, dessinait moins bien et professait pour le piano une indifférence dont nous sommes loin de lui faire un crime. En revanche, elle montait à cheval avec une hardiesse qui rappelait la fable des amazones, abattait un pigeon au vol, et, grâce aux leçons de son père, maniait le fleuret comme eût pu le faire une nouvelle Bradamante; en un mot, elle excellait dans tous les exercices que Mme de Gardagne avait interdits à son fils par un sentiment exagéré de sollicitude maternelle.

En se trouvant subitement en face l'un de l'autre, lui si timide, elle si pleine d'assurance, les nouveaux époux ressentirent d'abord un embarras mutuel; ils s'étudièrent pendant quelque temps avec une curiosité mêlée d'inquiétude. Dans les écarts les plus audacieux de son imagination, Maxime avait toujours rêvé, pour femme, quelque blonde sœur des anges; Flavie, de son côté, n'avait guère songé à son mari futur sans lui ceindre aux flancs une épée; tous deux éprouvaient donc une déception. Maxime s'habitua bientôt à la sienne et reconnut avec un naïf enthousiasme l'empire que devait prendre nécessairement, sur son ame virginale, une aussi charmante créature, mais Mme de Luscourt fut moins prompte à modifier ses opinions de jeune fille. Les qualités rares de son mari, son obéissance filiale, l'élévation de son caractère, la sévérité de ses pratiques religieuses, lui inspirèrent d'abord, il est vrai, un respect involontaire; mais en même temps elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il montait fort mal à cheval et que la timidité de ses manières dégénérait parfois en gaucherie; de cette observation en partie double résulta un sentiment plus voisin de l'estime que de la tendresse et auquel se mêlèrent insensiblement quelques nuances d'ironie; car l'admiration pèse à ceux qui l'éprouvent, et tôt ou tard les pousse à la critique. En peu de temps, Flavie conçut une indéfinissable antipathie pour les vertus qui lui avaient imposé dans le principe une sorte de vénération. La rigidité presque monacale de M. de Luscourt lui parut un blâme implicite de la piété réelle mais moins austère dont elle avait l'habitude. Chaque soir, le jeune mari s'agenouillait dans un coin de la chambre nuptiale et y priait longuement, comme

autrefois le fils de Tobie ; priant elle-même avec modération, elle finit par trouver démesurées les oraisons conjugales. Le dimanche enfin, la grand'-messe, dont se contentait la jeune femme, ne suffisait pas à la dévotion de Maxime, qui retournait entendre les vêpres ; ce dernier fait si innocent, pour ne pas dire si louable, se transforma peu à peu, dans l'esprit de Mme de Luscourt, en un grief d'autant plus sérieux qu'il était moins motivé.

— En vérité, se disait-elle, je ne comprends pas qu'il ne se soit point fait prêtre au lieu de m'épouser.

Les poètes ont souvent affirmé que les femmes sont des anges visibles, intermédiaires, providentiels, entre l'homme et la divinité; et par un acquiescement assez naturel, la plus belle moitié du genre humain a pris au sérieux cette galanterie. En conséquence, une femme pardonne à son amant toute espèce de supériorité, à l'exception de celle qui prétendait empiéter dans le domaine éthéré dont elle se regarde comme la légitime suzeraine.

La dévote la moins tolérante s'accommode mieux en ménage d'un pécheur qu'elle puisse convertir, que d'un saint qui la sermone elle-même; car l'amour-propre trouve son compte à donner l'exemple plus qu'à le recevoir. Mme de Luscourt obéit à cette faiblesse du cœur en se révoltant peu à peu contre la suprématie de vertu qu'elle était obligée de reconnaître dans son mari ; les raffinemens ascétiques de celui-ci, la minutieuse perfection qu'il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, lui parurent autant de plumes arrachées à ses propres ailes d'ange; un jour vint, enfin, où elle trouva Maxime un peu trop vertueux, et cette pensée, au lieu de lui inspirer une rivalité généreuse, lui fit éprouver un de ces dépits bizarres qui tôt ou tard réagissent sur la conduite.

Malgré la franchise et la vivacité naturelle de son caractère, la jeune femme s'efforça de cacher l'instinct dénigrant qui se développait en elle sous une affectation d'humilité personnelle et d'admiration pour son mari, dont ce dernier fut naïvement la dupe, mais qui n'abusa pas Mme de Gardagne, car, ainsi que le dit un vieil opéra-comique : « On ne trompe jamais les yeux ni le cœur d'une mère. » A la vue du nuage étrange qui commençait à poindre à l'horizon conjugal, la marquise éprouva une inquiétude qu'absorba bientôt un sujet d'alarmes plus positif et plus effrayant.

Il est dans le monde des individus qui, par une fatuité féroce, adoptent, à l'égard des femmes, le rôle que jouent, au préjudice des oiseaux timides, les faucons et les éperviers. Comme nous l'avons dit, le vicomte de Choisy était un de ces hommes de proie, toujours en quête d'une innocence à dépraver ou d'une vertu à mettre en lambeaux. Obéissant malgré lui aux mœurs de notre époque, il épargnait les demoiselles dans la guerre qu'il avait déclarée au beau sexe ; mais, selon l'occasion, sa longanimité faisait ses réserves. C'est ainsi que, voisin de campagne de M. de Beaupré, il n'avait accordé à Flavie, jusqu'à ce qu'elle se mariât, qu'une attention désintéressée; mais la jeune fille, métamorphosée en femme, prit soudainement à ses yeux la valeur qu'un lapidaire reconnaît au diamant qui vient d'être taillé. Pour le vicomte, Mme de Luscourt devint une conquête d'autant plus désirable, qu'elle réunissait toutes les qualités capables de satisfaire l'amour-propre, ce mobile suprême des séducteurs. D'un coup d'œil le moderne don Juan apprécia les difficultés d'une pareille entreprise, et il jura de les surmonter. Son plan fut arrêté en quelques instans; une occasion favorable lui manquait seule : le voyage que firent à Paris les nouveaux époux la lui offrit, et, sans perdre de temps, il se mit à l'œuvre.

A quarante ans un homme a peu de chances pour plaire s'il s'adresse à la passion, cette large et noble porte du cœur, exclusivement ouverte à la jeunesse ; mais les détours multipliés de la vanité féminine lui offrent un accès non moins praticable, quoique plus modeste. Le vicomte se soumit spirituellement aux conseils de sa propre expérience. Laissant aux amoureux de vingt ans les orageuses extravagances, il adopta un système de galanterie pénétrante, bien qu'en apparence tempérée, qui, pour aller au but par une marche oblique, n'en gagnait pas moins du terrain et surtout n'en perdait jamais. Il procéda ainsi par insinuation et non par agression. D'autant plus habile dans ses démarches qu'il ne se trouvait point empêtré par l'orgueil, comme l'est celui qui a déployé son drapeau, il ne recula pas devant un surnumérariat dont se fût indignée une ame plus chaudement éprise que la sienne. En un mot, aspirant au rôle d'amant, il se résigna provisoirement à celui de confident, emploi subalterne en apparence, mais qui mène loin ceux qui savent en exploiter les innombrables ressources.

Peu à peu, malgré la surveillance de sa belle-mère et le puritanisme de son mari, Mme de Luscourt avait accédé à une intimité, bornée d'abord à l'échange de sentimens frivoles dont se composent les conversations du monde, mais qui de jour en jour prenait un caractère plus grave et désertait les jeux futiles de l'esprit pour les sérieux épanchemens du cœur. L'âge presque presque rassurant de M. de Choisy, la souplesse de son esprit, la distinction caressante de ses manières, et plus que tout cela, les études profondes qu'il avait consacrées aux femmes depuis sa jeunesse, lui permirent de s'établir solidement sur une pente glissante où eût trébuché mille fois un champion moins habile. Sous prétexte de faire les honneurs de Paris à la famille provinciale, il s'était impatronisé chez elle, et nous avons vu par quelle suite non interrompue de sacrifices, chevaux estropiés, massacre de gibier, dîners maigres, parties de boston, il avait acheté l'emploi d'ami de la maison.

Appliquant au siége qu'il entreprenait les principes de l'art militaire, le vicomte avait commencé par miner les trois fâcheux bastions dont était flanquée Mme de Luscourt: la belle-mère se trouva démantelée presque sans coup férir, grâce à l'esprit de révolte naturel aux belles-filles, et dans lequel l'assaillant avait rencontré un puissant auxiliaire. Le mari tenait encore bon, du moins la jeune femme ne voulait pas avouer qu'il fût endommagé, mais l'habitude qu'elle avait de préconiser à tout propos le mérite de Maxime avait un caractère d'affectation toujours étranger aux sentimens profonds et vrais. Quant à M. de Beaupré, la précaution prise à son égard était superflue, car le gros gentilhomme appartenait à la classe des chefs de famille qui, lorsqu'ils ont marié leurs filles, avec ou sans dot, croient avoir accompli l'universalité des devoirs paternels, et se disent, dans la sérénité de leur cœur : maintenant c'est l'affaire de mon gendre.

A l'époque où commence ce récit, M. de Choisy avait si parfaitement dirigé ses manœuvres préliminaires, que l'aveu retenu à ses lèvres par une réserve toute politique, était devenu inutile. A défaut de paroles, ses regards avaient un langage si peu dissimulé, sa conduite recevait, de la tolérance de celle qui en était le but, une légitimation si incontestable, qu'en s'abstenant de prononcer le mot d'amour, il semblait renoncer à un droit et non se soumettre à une défense. Appréciant avec un merveilleux sang-froid le terrain déjà conquis, il éprouvait un secret plaisir à n'avancer que pas à pas, comme un voyageur ralentit sa marche pour jouir des moindres points de vue d'un beau paysage. L'annonce imprévue du départ de Mme de Luscourt modifia subitement ce système de temporisation galante; le vicomte comprit la nécessité d'une démarche qui parât le coup dont il était menacé; et le résultat de sa décision fut la lettre, qui, au moment où nous sommes arrivés, plongeait la mère de Maxime dans un abîme de réflexions et d'inquiétudes.

Mme de Gardagne étudia long-temps le billet du vicomte avec une attention minutieuse; la lecture achevée, elle fit un geste pour jeter le papier au feu, mais elle se retint et l'enferma précieusement, tout comme une femme de vingt ans eût pu le faire.

C'est le premier, se dit-elle alors, et maintenant il n'est plus à craindre; mais réussirai-je aussi bien à intercepter le second? et si j'y parviens encore, ma surveillance ne doit-elle pas se trouver en défaut tôt ou tard? Cet homme est d'une persévérance impitoyable. Un échec comme celui-ci n'est pas capable de l'arrêter, car j'ai remarqué que les obstacles l'irritent, loin de le décourager. Que faire? mon Dieu! et comment détourner le malheur qui menace l'existence de mon fils? Il est homme, malgré sa piété, et s'il avait le moindre soupçon, j'en suis sûre, il provoquerait ce séducteur sans âme : un duel alors, un duel peut-être semblable à celui dans lequel périt son père. Je ne survivrais pas à cette seconde épreuve; on ne porte pas le deuil d'un fils comme celui d'un mari; mais on meurt après lui, je le sens. Tous ces suborneurs sont des spadassins; M. de Beaupré m'a vanté l'adresse de ce Choisy, et mon pauvre Maxime n'a jamais mis le pied dans une salle d'armes. Ah! qu'il ne sache rien! une pareille lutte n'est pas faite pour son ame noble et innocente. C'est à moi, qui l'ai élevé, de combattre pour lui. Jusqu'à présent Flavie n'a été que coquette; il est temps encore d'arrêter le mal avant qu'il ait passé de son esprit dans son cœur ; mais il n'y a plus un seul instant à perdre; dans quelques jours, peut-être, il serait trop tard.

Rallumer dans l'âme de sa belle-fille, à défaut d'amour conjugal, le sentiment du devoir de jour en jour plus près de s'éteindre; éconduire le vicomte sans attirer par un éclat les reptiles venimeux de la médisance; appesantir sur les yeux de son fils le voile d'ignorance qui les avait couverts jusqu'alors, et dont la moindre déchirure eût pu faire éclore une catastrophe; tel fut le triple but que se proposa la marquise. Elle chercha autour d'elle des appuis qui l'aidassent à l'atteindre, et sa pensée s'arrêta d'abord sur M. de Beaupré, son auxiliaire naturel, puisqu'il s'agissait d'un intérêt de famille.

— Entre nous, que pensez-vous de M. de Choisy ? demanda-t-elle sans préambule au vieux gentilhomme en le prenant à part après le déjeûner.

— Choisy! Un charmant garçon, répondit le campagnard ; un peu fat, mais bon vivant. On lui reproche de faire le grand seigneur : pour moi, je n'ai qu'à me louer de lui, car il a les plus beaux chevaux de Paris, et il les met à ma disposition avec une obligeance parfaite.

— Son caractère vous inspire-t-il de l'estime ?

— Parbleu ! je l'estime infiniment. Un homme qui prête ses chevaux. Je voudrais que vous vissiez son écurie; c'est un vrai boudoir : des mangeoires de marbre, des stalles brillantes comme l'acajou de cette table ; ses chevaux sont un peu petits; mais c'est peut-être moi qui suis un peu grand pour eux.

— Je vous demande votre opinion sur son caractère et non sur ses chevaux, interrompit madame de Gardagne.

— Charmant garçon, vous dis-je; il doit m'envoyer ce matin Mario, un bai brun, courte-queue, que je n'ai pas encore monté; je suis même étonné qu'il ne soit pas déjà venu.

La marquise ne put retenir un signe d'impatience.

— Ne pourriez-vous me répondre sérieusement ainsi que je vous parle? dit-elle ensuite, la question que je vous adresse m'est dictée par un sentiment d'inquiétude auquel vous devriez, ce me semble, vous associer. Il est impossible que vous n'ayez jamais soupçonné le but des assiduités de M. de Choisy.

— Ses assiduités! Il vient à peine ici, répondit le père de Flavie.

La douairière sourit avec ironie.

— Quand il vous a envoyé promener ses chevaux ou tuer ses lapins

dit-elle, il est bien sûr de ne pas vous rencontrer; mais je vous dis, moi, qu'il vient ici souvent, trop souvent, et que ses visites ont déjà excité dans le monde plus d'un commentaire. Flavie est trop jeune et trop belle pour que les attentions d'un homme tel que M. de Choisy ne finissent point par être mal interprétées; hier au soir, encore, chez Mme d'Agost, elles ont donné lieu à certaines remarques peu bienveillantes.

— Propos de bégueules, interrompit le gros gentilhomme; on en veut à Choisy, parce qu'il a des succès dans le monde.

— Qu'il en ait tant qu'il voudra; mais partout ailleurs que dans notre maison, répondit sévèrement la marquise. En un mot, la conduite de M. de Choisy me paraît de nature, je ne dirai pas à compromettre Flavie, mais à l'embarrasser, et cela suffit pour que je désire éloigner mes enfans tout désagrément à ce sujet. Nous partons après-demain pour la campagne de Mme de S..ve; il est inutile de rien faire jusque-là; mais à notre retour à Paris, j'espère que vous ferez comprendre poliment au vicomte que ses visites nous seraient plus agréables si elles devenaient un peu moins fréquentes.

— Voilà qui se trouve bien, répondit M. de Beaupré; moi qui ai invité hier Choisy à venir passer quinze jours avec nous chez ma belle-sœur?

— Vous l'avez invité! s'écria Mme de Gardagne; je vous reconnais! Dans ce cas, nous ne partons plus.

— Allons, ma chère marquise, reprit M. de Beaupré d'un air de bonhomie; ne montez pas ainsi sur vos grands chevaux. Pourquoi en vouloir à ce pauvre Choisy plus qu'à tous les autres hommes qui trouvent Flavie de leur goût? Je vous jure qu'il est à mille lieues des intentions que vous lui supposez; il a bien d'autres choses en tête, vraiment! Je puis parler de cela pertinemment, car il m'a fait ses confidences; d'abord il se marie; sans parler d'une petite danseuse de l'Opéra, fort jolie ma foi!... mais chut... je sais que vous n'entendez pas ces sortes de plaisanteries. Comment voulez-vous qu'il s'occupe de Flavie, lui qui l'a vue pas plus grande que cela; il est aimable près d'elle, comme il l'est près de toutes les femmes; et, entre nous, sur ce chapitre-là, votre fils ne ferait pas mal de le prendre pour modèle; car le pauvre garçon n'est pas de première force en fait d'amabilité. Quel soldat du pape vous en avez fait! Flavie me disait hier...

— Elle vous disait. .

— Rien... des enfantillages; mais, après tout, quand même elle trouverait Choisy un peu plus amusant que mon vertueux gendre, on ne pourrait guère lui faire de cela un grand crime; au reste, je réponds d'elle comme de moi; ainsi donc quelques sots propos ne me feront pas fermer ma porte à un ami que je connais depuis vingt ans.

— Et qui a les plus beaux chevaux de Paris, dit la marquise d'un ton ironique.

— En voici un échantillon, répondit M. de Beaupré en s'approchant subitement d'une fenêtre, et il contempla d'un œil réjoui un cheval de race qui venait d'entrer dans la cour, conduit par un domestique à la livrée du vicomte de Choisy. Sans perdre de temps, le vieil écuyer prit son chapeau, ses gants, et sa cravache qu'il avait posés par précaution sur une chaise.

— Vous permettez, dit-il alors: j'ai pour principe de ne pas faire attendre les chevaux. Si vous voulez m'en croire, ma chère marquise, vous ne vous mettrez pas martel en tête pour des chimères. A notre âge, voyez-vous, il faut songer à soi, et laisser les jeunes gens se tirer d'affaire comme ils l'entendent. J'ai remis mes pleins pouvoirs à Maxime; qu'il s'arrange. On dit qu'il ne faut pas insinuer le doigt entre l'arbre et l'écorce, et j'ai juré de ne jamais intervenir entre mon gendre et ma fille.

— Égoïste, se dit madame de Gardagne lorsqu'il fut sorti, pourvu qu'il satisfasse ses goûts de chasseur et de palefrenier, que lui importe le reste?

En voyant qu'il ne fallait attendre aucun appui de la part de M. de Beaupré, la marquise resta pendant quelque temps pensive et irrésolue; à la fin elle prit son parti et entra dans un petit salon où elle espérait trouver sa belle-fille: Mme de Luscourt y était en effet. Elle parcourait, d'un air distrait, la *Gazette de France*. A la vue de sa belle-mère, la jeune femme se leva pour lui céder la bergère où elle était assise à l'angle de la cheminée; madame de Gardagne acceptait d'ordinaire cette place d'honneur avec une dignité qu'apporte une douairière dans le maintien de ses préséances; mais cette fois elle la refusa.

— Restez, mon enfant, dit-elle gracieusement en prenant un fauteuil. Mais comment faites-vous pour garder la chambre par un temps si magnifique? Je vous croyais sortie avec Maxime, je suis sûre que les boulevarts sont couverts d'équipages.

— N'est-ce pas aujourd'hui dimanche? répondit Flavie d'un ton froid; Maxime est sans doute allé à vêpres, et moi je passe ma journée à l'anglaise. Seulement, au lieu de Bible je lis la *Gazette;* c'est encore bien mondain, je le sais; aussi, quand vous avez ouvert la porte, je m'apprêtais à cacher ce journal, car je craignais que ce ne fût mon mari qui entrât.

— Vous faites ce pauvre Maxime plus méchant qu'il ne l'est réellement; je ne crois pas qu'il vous interdise la lecture.

— Je vous demande pardon, répartit sèchement la jeune femme; hier j'avais fait prendre *Lélia* dans un cabinet de lecture; ce matin Maxime l'a trouvée sur la table de ma chambre, et l'a renvoyée.

— C'est agir en monarque absolu, dit la marquise en essayant de sourire; mais, à votre place, je verrais dans ce petit coup d'état une marque d'attachement plutôt qu'un acte de despotisme. Après tout, ma chère Flavie, il y a d'autres livres que *Lélia*. En cherchant à introduire un choix, bien sévère, dans vos lectures, Maxime vous donne une preuve de respect. Est-ce que vous ne comprenez pas cela?

— Oh! je comprends tout, j'apprécie tout, je me soumets à tout, répondit Flavie; pour peu qu'on l'exige, je reviendrai à la Bibliothèque bleue, et je ferai mes délices des *Contes à ma Fille*.

— Je voulais vous consulter au sujet de notre départ, reprit la marquise en mettant dans son accent autant de douceur que celui de sa bru trahissait de mauvaise humeur.

— Je ne vois pas qu'il soit fort nécessaire d'avoir mon avis sur une chose décidée, répondit Mme de Luscourt d'un ton glacial.

— Cela veut dire que ce voyage n'est pas de votre goût?

— Comment donc! je m'en fais une fête, au contraire. La campagne, au mois de mars, c'est délicieux! Il est vrai que les arbres n'ont pas de feuilles; mais, en revanche, il y a de la neige. On jouit des plaisirs champêtres au coin du feu. Je ne conçois pas que tout le monde ne sente pas ce bonheur-là, et que certaines gens s'obstinent à passer à Paris la fin du carnaval.

Depuis qu'elle connaissait l'invitation adressée au vicomte par M. de Beaupré, Mme de Gardagne avait pris elle-même en souveraine déplaisir le voyage projeté. Malgré sa dévotion, elle ne crut pas trop charger sa conscience en cachant le motif qui l'avait fait changer d'avis, et en attribuant à son fils le mérite d'une décision qu'elle croyait devoir être agréable à la jeune femme :

— Voilà un amour de la campagne qui vous prend un peu à contre-temps, reprit-elle en souriant; comment vous arrangerez-vous avec Maxime, qui désire rester à Paris, et croit en cela ne pas trop vous contrarier?

— Mon devoir n'est-il pas d'obéir? répondit Flavie, qui sourit à son tour, car sa mauvaise humeur fut dissipée soudainement par cette conclusion inattendue.

Après avoir ramené la sérénité sur le visage de la jeune femme, préambule qu'un habile diplomate ne doit jamais négliger, la marquise se trouva un peu plus embarrassée qu'au commencement de la conversation; mais son hésitation fut courte, car les gens d'esprit se décident promptement, sauf à se repentir. Jusqu'alors, en causant avec sa belle-fille, elle avait soigneusement évité toutes les discussions dont le vicomte eût pu devenir le sujet, sachant bien que parler d'un homme, même pour en médire, c'est lui donner de l'importance, et que la contradiction irrite les sentimens au lieu de les déraciner. Mais, en ce moment, la mère de Maxime comprit la nécessité de sortir de sa réserve systématique et d'éprouver le cœur qu'effleurait le dard d'un serpent, avant qu'une morsure sans remède eût livré passage au poison.

— C'est donc une chose arrangée, reprit-elle: nous restons à Paris. Dans le cours de l'été, nous retrouverons l'occasion de rendre visite à votre tante. C'eût été réellement dommage de ne pas être ici pour le mariage de Mlle de Chenonceaux.

— Ce sera superbe, à ce qu'il paraît, répondit Flavie avec vivacité; on ne parlait que de cela chez Mme d'Agost.

— Le printemps est décidément la saison des mariages, répartit Mme de Gardagne d'un air indifférent; hier, on m'en a appris une demi-douzaine, que j'ai tous oubliés, à l'exception de celui de notre ami, M. de Choisy. En avez-vous entendu parler?

La jeune femme répondit à cette interrogation par un regard défiant, et sur ses lèvres une contraction nerveuse remplaça le sourire.

— M. de Choisy se marie? dit-elle ensuite d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir. Qui épouse-t-il?

— Je l'ignore, répondit la douairière sans avoir l'air de remarquer l'émotion de sa bru; mais la chose est sûre. M. de Choisy en a déjà fait part à votre père.

— Ah! oui, répartit Flavie en souriant de nouveau, mais cette fois avec une certaine ironie; son mariage avec Mlle de Villemars! c'est une vieille histoire.

— Vieille ou jeune, dit la marquise, elle paraît certaine, et tout le monde approuve M. de Choisy de quitter enfin le roman pour l'histoire.

— Il fait donc des romans? demanda Mme de Luscourt d'un air dont la naïveté laissait percer un secret persiflage.

— J'oubliais que vous aimez ces sortes d'ouvrages; sans cela, je ne me serais pas servie de ce mot pour caractériser une chose fort peu romanesque. Les dames ou demoiselles de l'Opéra passent en général pour préférer le positif à l'idéal.

— Ainsi, M. de Choisy est convaincu d'éprouver une passion pour une actrice! dit la jeune provinciale, dont le dépit se trahit par une rougeur de plus en plus prononcée.

— Chanteuse ou danseuse, je ne sais lequel; c'est votre père qui raconte ces petites histoires. Mais le mot dont vous vous servez tombe encore dans l'exagération. Lorsqu'on a autant vécu que l'a fait M. de Choisy, on n'éprouve plus de passions.

— Il est des hommes qui n'ont jamais vécu et qui n'en sont pas plus passionnés pour cela, répondit Flavie d'un ton bref.

La marquise reçut sans sourciller ce trait lancé par ricochet contre son fils.

— Vous avouerez du moins, dit-elle, qu'avec un cœur pur et jeune il y a plus de ressources qu'avec une âme vieillie prématurément. Ce qui n'empêche pas que M. de Choisy, un peu mûr désormais pour le métier de séducteur, ne puisse devenir, en s'amendant, un très bon mari. A

quarante-cinq ans, il est temps de faire une fin, comme disent sans façon ces messieurs.

— Vous voulez dire trente-cinq ans? observa Mme de Luscourt, contenant avec peine sa mauvaise humeur.

— Quarante-cinq, mon enfant, si même il n'a pas plus. Songez que M. de Choisy emploie, pour sa conservation, autant d'art que la coquette la plus raffinée. Mme d'Agost me disait encore l'autre jour qu'il met un corset. Vous en êtes-vous aperçue?

— Il est des hommes d'une tournure si gauche, qu'ils feraient bien de suivre cet exemple.

Mme de Gardagne laissa passer ce second javelot à l'adresse de Maxime, et reprit avec un sang-froid imperturbable :

— Malheureusement, on ne répare pas *des ans l'irréparable outrage*, comme dit Racine. Le vicomte a beau faire, il vieillit. Hier, je le regardais attentivement; j'ai été frappée de signes de maturité que je n'avais pas encore remarqués en lui. Décidément il a des cheveux gris.

Flavie se leva par un mouvement d'impatience.

— Qui n'a pas de cheveux gris? dit-elle en portant la main à sa chevelure noire et brillante comme le plumage du corbeau. M. de Choisy est fort spirituel, fort distingué, fort aimable, et si j'étais un homme, je ne choisirais pas un autre modèle.

Puis, changeant brusquement de conversation :

— Puisque nous n'allons plus à Selve, continua-t-elle, il est convenable, je pense, de prévenir ma tante qui nous attend. Si vous le permettez, je vais lui écrire.

Sans attendre que sa belle-mère lui eût répondu, Mme de Luscourt sortit du salon, dont elle ferma la porte avec une vivacité puérile.

Une femme défend ses fantaisies bien plus que ses sentimens, en cela soumise à l'opinion sociale, qui proscrit la passion, mais tolère le caprice. Initiée par le souvenir aux mystères subtils de l'organisation féminine, la marquise éprouva une satisfaction inespérée en remarquant le dépit assez franchement manifesté par sa belle-fille.

— Si elle l'aimait, pensa-t-elle, quand on parle de lui, elle garderait le silence; si elle avait quelque chose à se reprocher, ses manières seraient plus aimables et son langage moins provoquant. Elle est maussade, donc elle est vertueuse.

Au moment où la vieille dame formulait mentalement cette sentence, qu'une dévote seule pouvait admettre sans montrer de l'impolitesse à l'égard de la vertu, la porte du salon s'ouvrit, et un domestique annonça le vicomte de Choisy.

L'homme à la mode s'avança d'un air gracieusement empressé sans laisser percer sur sa physionomie le désappointement que lui causait la perspective d'un tête-à-tête qu'il avait espéré tout différent. De son côté, à la vue de l'être qu'elle regardait comme un loup ravisseur, la marquise prit une de ces déterminations énergiques devant lesquelles recule la prudence habituelle, mais que dicte parfois l'inspiration ou la nécessité du moment.

— Il n'y a rien à attendre de M. de Beaupré, se dit-elle tandis qu'elle accueillait par un sourire ambigu les complimens du vicomte. — Il vendrait sa fille pour un cheval, et son âme pour un chevreuil. Parler raison à Flavie, ce serait le meilleur moyen de la pousser à quelque imprudence. Mon fils ne doit rien savoir, car, avec l'éducation qu'il a reçue, et peut-être y ai-je mis de l'exagération, son intervention ne pourrait être que maladroite ou dangereuse. Il n'y a donc que cet homme à qui je puisse m'adresser : et pourquoi ne le ferais-je pas?

La question ainsi posée fut à l'instant même résolue par la mère de Maxime.

— Monsieur de Choisy, dit-elle en coupant court aux cajoleries hypocrites de son interlocuteur, je suis bien aise de trouver l'occasion de vous parler à cœur ouvert. Je désirerais avoir votre avis sur une chose qu'en ma qualité de provinciale, de dévote, de femme à préjugés, je crains de juger trop sévèrement. L'opinion d'un homme tel que vous, dont le défaut n'est pas, je crois, le rigorisme, me tranquilliserait beaucoup, si elle se trouvait d'accord avec la mienne.

— Peste soit de la vieille folle! se dit le vicomte; me prend-elle pour un casuiste? Que diantre veut-elle que je fasse de sa confession? — Je vous écoute, madame, dit-il ensuite d'un ton respectueux; mais, en vérité, je crains bien qu'en me consultant, vous ne fassiez trop d'honneur à mes faibles lumières.

— Que penseriez-vous, reprit gravement la marquise, d'un homme qui, après s'être introduit dans une famille sous les dehors de l'amitié, abuserait de la confiance qu'il inspire, et paierait l'hospitalité qu'on lui accorde par une trahison d'autant plus indigne, qu'elle est plus froidement combinée?

— Touché! pensa Choisy, dont la contenance toutefois ne laissa voir aucun embarras. — Madame, répondit-il, le fait dont vous parlez se renouvelle si fréquemment dans le monde, que, pour avoir le droit de le juger, il faut être soi-même irréprochable. Or, malheureusement, telle n'est pas ma position; ainsi que vous me l'avez fait comprendre vous-même, le rigorisme me siérait mal. Permettez-moi donc de me récuser. J'ai assez de mon propre examen de conscience, sans prétendre encore apprécier les péchés des autres.

— Je ne vous ai pas dit de sortir de votre examen de conscience, reprit Mme de Gardagne avec un sang-froid imperturbable; je souhaite que nous le fassions ensemble, au contraire. Supposons un instant que l'homme dont je parle, ce soit vous.

— Moi, madame!

— Vous-même, monsieur; ne niez pas, ce serait me donner inutilement mauvaise opinion de votre esprit, et c'est assez, c'est trop déjà, de m'avoir autorisée à mettre en doute la délicatesse de votre cœur. Je vais aller au fait par le chemin le plus direct. Depuis six mois vous cherchez à plaire à madame de Luscourt.

— Pouvez-vous croire...

— Ecoutez! je suis une vieille femme fort étrangère aux intrigues du monde; vous êtes, vous, un homme excessivement habile et d'une adresse consommée; entre nous, l'avantage est donc de votre côté; toutefois ne vous fiez pas trop à cette supériorité. Sur certains chapitres, les femmes ne vieillissent pas et manquent rarement d'intelligence. Je vous le répète, depuis six mois votre conduite a un but dont vous ne vous êtes pas écarté un seul jour. Vous ai-je deviné? Oserez-vous me dire que je me trompe?

Devant cette interrogation précise à laquelle un regard fixe et perçant donnait une véritable autorité, le vicomte comprit que toute dénégation serait gauche et inutile; son amour-propre d'ailleurs ne lui permit pas d'adopter, en face d'une petite et maigre douairière, le rôle d'un écolier qui se retranche dans le mensonge, pour échapper à la férule de son pédagogue.

— Puisque vous l'exigez, madame, dit-il d'une voix assurée, quelque étrange que puisse paraître un pareil propos, je vous avouerai que j'aime Mme de Luscourt.

— Elle ne peut vous entendre; votre accent passionné est donc superflu, reprit la marquise; maintenant permettez-moi d'interroger de nouveau votre franchise : oseriez-vous me répéter, la main sur la conscience, que vous aimez réellement ma belle-fille?

— Il me semble, madame, que la confession est assez extraordinaire pour qu'on puisse y croire.

— J'admettrai donc que vous êtes de bonne foi; ce que, entre nous, j'étais peu disposée à reconnaître : dans ce cas, je dois vous apprendre à lire dans votre cœur mieux que vous ne l'avez fait jusqu'à ce jour. Oubliez un moment que je suis la belle-mère de Mme de Luscourt; et causons de cette affaire comme si nous n'y avions intérêt ni l'un ni l'autre. Je comprendrais une passion qui aurait pour excuse l'extrême jeunesse, l'inexpérience ou le manque de discernement; mais à votre âge, monsieur de Choisy, avec votre usage du monde et votre esprit supérieur, comment croire que vous puissiez être dupe à ce point de vos propres sentimens? Vous n'aimez pas, c'est moi qui vous le dis; dans tout ceci, c'est votre vanité qui se trouve en jeu et non votre cœur. Si je dois en croire certains bruits assez accrédités, vous avez plus d'une raison pour être blasé sur les succès parisiens : dans cet état de choses, Mme de Luscourt très jeune et très belle, faisant son entrée dans le monde au sortir de son village, vous a paru digne de figurer dans une sorte d'intermède provincial, qui rompît la monotonie de vos triomphes ordinaires.

— Ah! madame la marquise, s'écria le séducteur de quarante ans, quel rôle odieux vous m'attribuez là!

— Je le trouve odieux, en effet, répondit froidement madame de Gardagne, et mon désir le plus vif est de vous faire partager mon opinion. Résumons-nous. Vous voyez que j'ai deviné vos projets; je n'ai pas besoin, je pense, de vous expliquer les miens. Vous trouverez toujours en moi un adversaire vigilant et infatigable. En ce moment, je ne suis pas une femme pieuse qui, par un amour désintéressé pour la vertu, prend le parti de la morale outragée; je suis une mère veillant sur l'honneur de son enfant, c'est-à-dire une chose mille fois plus précieuse que sa propre vie. Voilà donc la question nettement posée. En ce moment, je vous regarde comme un ennemi, et je vous préviens que je suis sur mes gardes. Maintenant, soyez franc à votre tour, qu'espérez-vous?

— Je respecte trop Mme de Luscourt pour avoir jamais espéré, dit le vicomte d'un ton moins dégagé que d'habitude.

— Voilà une bonne parole, et j'en prends acte, répondit vivement la mère de Maxime. Ainsi vous reconnaissez que de votre part l'espérance serait un outrage. Mais alors que prétendez-vous donc? car je ne vous crois pas homme à pratiquer la tendresse désintéressée des chevaliers d'autrefois.

Au lieu de répondre, M. de Choisy sourit avec une affectation qui ne dissimulait qu'à demi son embarras.

— Voyez combien votre cause est mauvaise, reprit Mme de Gardagne en serrant de plus en plus le nœud coulant de sa dialectique; — vous ne pouvez pas dire un mot qui ne tourne aussitôt contre vous. Toutefois, je vous sais gré de l'opinion que vous avez de ma belle-fille. A son égard, je ne vous aurais jamais pardonné une pensée injurieuse. Mme de Luscourt est une femme d'esprit, d'âme et d'honneur; pleine de jugement malgré sa grande jeunesse, et dont la raison exquise saura toujours suppléer l'expérience qui peut lui manquer encore. Je n'ai jamais douté d'elle; n'attribuez donc pas à des craintes dont elle aurait le droit d'être offensée, une démarche que me dicte un sentiment de convenance. Vous le savez mieux que moi, les jugemens du monde sont parfois si inconsidérés qu'on ne saurait apporter trop de prudence pour les prévenir; ce n'est pas assez que la réalité soit irréprochable, il faut encore mettre les apparences à l'abri de toute critique; en un mot, si je ne craignais d'être accusée de pédantisme, je vous répéterais que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée.

— Bon! nous voici maintenant dans l'histoire ancienne, pensa le vi-

comte ; à quoi bon argumenter contre cette vertueuse matrone qui prend son imbécile de fils pour un César ?

La marquise fit une pause, comme pour donner à son interlocuteur le temps de répondre ; voyant qu'il gardait le silence, elle reprit, d'un ton plus doux et avec un sourire dont l'âge n'avait pas entièrement détruit le charme :

— Voilà un sermon bien long, n'est-il pas vrai? et je comprends qu'il vous ennuie : vous avez si peu l'habitude d'en entendre de pareils ! Avouez qu'en ce moment je suis la personne que vous haïssez le plus au monde. Je ne voudrais pas vous laisser cette impression-là ; car, en dépit de la vieillesse, j'ai encore ma coquetterie, et je tiens à ce que vous ne me détestiez pas trop. Voyons, mon cher monsieur de Choisy, est-il donc impossible que nous restions amis? Si j'ai cru pouvoir nier la réalité de votre passion, en revanche je n'ai jamais mis en doute votre honneur. Un mot de vous suffirait pour me rassurer et mettre fin à ce débat pénible : ce mot, je vous le demande avec instance. Manque-t-il donc, à Paris, de femmes qui seraient fières d'inspirer les attentions que vous prodiguez dans un but stérile? Voyez à quels raisonnemens égoïstes et mondains vous me forcez d'avoir recours: c'est un péché que Dieu me pardonnera, je l'espère, à cause du motif qui me fait agir. Allons, montrez-moi qu'en vous croyant une âme accessible aux sentimens nobles, je ne me suis pas trompée. L'estime d'une femme de mon âge n'est pas, je le sais, un bien assez précieux pour payer la généreuse conduite que j'attends de vous; mais songez que vous n'avez pas d'espoir, vous l'avez dit vous-même ; alors pourquoi préféreriez-vous l'humiliation d'un échec au mérite d'un sacrifice ?

Pendant cette péroraison, prononcée par la marquise avec une sorte d'attendrissement, Choisy avait mis en fort mauvais état un des boutons de son gilet.

— Il est écrit que les vieilles femmes seront toujours fatales aux victorieux, se dit-il avec une fureur concentrée. Chaque propos de cette vénérable sexagénaire me tombe perpendiculairement sur le chef, comme la tuile qui trancha les jours de Pyrrhus. Il est clair que je suis outrageusement battu. Une retraite honorable, voilà ce que je puis espérer de mieux.

—Madame, dit-il alors, d'une voix artificiellement émue, ce n'est pas en vain que vous aurez fait un appel à mon honneur. Vous m'avez jugé d'une manière bien sévère en attribuant ma conduite à un froid calcul et non à l'entraînement de la passion; mais, comme mes torts n'en sont pas pour cela moins réels, je n'ai pas le droit de me plaindre. Avouer ma faute, c'est vous dire que je suis prêt à la réparer. Si j'ai manqué de raison en me défendant mal contre un sentiment plus sérieux que vous ne voulez le croire, j'aurai du moins le courage de me vaincre, et d'empêcher qu'il vous inquiète plus long-temps. Parlez, madame; quoi que vous exigiez de moi, je jure de vous obéir.

— Très bien, monsieur de Choisy, répondit la marquise, en accentuant avec énergie ses paroles, voilà parler en galant homme. Je suis heureuse de voir que je vous ai bien jugé.

— Que me prescrivez-vous? demanda le vicomte, qui affectait de cacher sous un sourire de résignation, une tristesse réelle. Est-ce à l'exil que vous me condamnez? fixez-m'en le lieu, et je m'y rendrai ; j'irai où il vous plaira de m'envoyer, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Exigez-vous que je tombe malade, pour avoir le prétexte d'aller mourir d'ennui à Hières?

— Je ne doute pas de votre talent pour jouer toute espèce de rôles, répondit la marquise en riant ; mais en vérité, vous avez trop bonne mine pour pouvoir faire illusion dans celui de poitrinaire. D'ailleurs je ne veux apporter aucun dérangement dans vos affaires ni dans vos projets : j'ai votre parole, à laquelle je crois, et qui me suffit. Je ne vous impose donc rien ; je ne vous demande même pas de nous voir moins souvent : un changement trop brusque dans vos rapports avec nous pourrait être remarqué et avoir des inconvéniens. Il est une prudence de conduite, un tempérament discret dans la manière d'être, que vous trouverez facilement si vous y mettez de la volonté, sans que j'aie besoin de rien vous prescrire de particulier. Soyez-en sûr, mon cher monsieur de Choisy, ce qui vous semble aujourd'hui pénible à accomplir, sera pour vous, un jour, un sujet de satisfaction pure et sans mélange : vous me remercierez alors. En attendant, je vous permets de me garder un peu rancune : car, enfin, je ne dois pas prétendre opérer votre conversion d'un seul coup.

L'homme de quarante ans se leva.

— Madame la marquise, dit-il, d'un air de vénération, si jamais je me marie, c'est vous que je supplierai de me choisir une femme.

— Vous trouvez que j'ai la main heureuse? répondit la belle-mère de Flavie, avec la malice qu'inspire souvent le succès.

— Oh ! madame! ai-je mérité cette raillerie ?

— J'ai tort à mon tour. Vous vous conduisez si bien, que je serais cruelle de vous blesser, même par un mot; mais vous devez me pardonner ma gaîté ; car c'est à vous que je la dois. Ainsi, indulgence mutuelle, et quittons-nous amis.

M. de Choisy se courba pour prendre la main qui lui était présentée, et il la pressa sur ses lèvres avec une galanterie respectueuse à laquelle, malgré la double glace de l'âge et de la dévotion, la douairière ne resta pas insensible.

— Au revoir, dit-elle d'une voix douce, et pour ainsi dire rajeunie. Allez en paix, et ne péchez plus!

Après s'être incliné une dernière fois en mettant dans son salut une grâce digne des hommes de l'ancienne cour, le vicomte sortit du salon; au moment où il en ouvrait la porte, il aperçut au milieu de la salle à manger Mme de Luscourt, immobile, mais depuis peu de temps sans doute, car sa robe offrait encore l'ondulation qu'imprime un mouvement rapide. A cette vue, le nouveau converti referma la porte et s'avança rapidement vers la jeune femme, qui se tenait debout devant lui, les joues couvertes d'un coloris éclatant. Par un geste dont la vivacité ne permettait aucune résistance, il lui prit la main, l'ouvrit, et y glissa un billet. En homme expérimenté, Choisy professait fort peu d'estime pour le système épistolaire, si cher aux apprentis séducteurs ; mais il savait qu'une fois entré dans cette voie, il est imprudent de s'y arrêter, car en amour les lettres réussissent par la quantité un peu plus que par la qualité.

Mme de Luscourt resta un instant interdite, puis la rougeur de ses joues prit une teinte plus ardente ; et sans dire un mot, mais avec une pantomime qui exprimait énergiquement le dépit et la colère, elle jeta le papier sur le parquet. Le vicomte ne fit pas même le simulacre de se baisser; contraint à la retraite par l'entrée subite d'un domestique, il s'éloigna avec une aisance incomparable, se retourna lorsqu'il eut ouvert la porte, et disparut enfin, le sourire sur les lèvres, après avoir remarqué que la comtesse venait de poser le pied sur la lettre.

L'homme de quarante ans sorti, Flavie renvoya le domestique, ramassa le billet et entra dans le salon avec un emportement irrésistible.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda aussitôt Mme de Gardagne; vous m'éblouissez avec vos belles couleurs et vos yeux étincelans.

— Je viens vous avouer une faute que vous me pardonnerez, je l'espère, répondit la jeune femme d'une voix rapide et entrecoupée. J'étais là, continua-t-elle en montrant la porte, et j'ai tout entendu.

La marquise accueillit cette complication imprévue sans témoigner aucun embarras.

— Et vous avez sans doute entendu des choses peu faites pour vous plaire, répondit-elle; cela vous empêchera d'écouter aux portes une autre fois.

— J'ai appris que j'avais en vous la meilleure et la plus indulgente des mères, reprit Mme de Luscourt, entraînée par l'émotion du moment.

— Qu'il ne soit plus question de cela, mon enfant, interrompit Mme de Gardagne avec le tendre accent d'une mère véritable. Grâce à Dieu, nous ne nous sommes écartées ni l'une ni l'autre de notre devoir; et j'espère que LUI maintenant remplira le sien, car je le crois de bonne foi.

— Voici une preuve de cette bonne foi, s'écria Flavie d'une voix vibrante; et, par un geste plein de noblesse et de résolution, elle offrit à sa belle-mère la lettre du vicomte.

La vieille marquise s'élança de son fauteuil, et ses yeux, allumés soudainement, exprimèrent presqu'au même instant la colère et la joie.

— Ainsi donc il me trompait, dit-elle avec énergie ; c'est notre bon ange qui lui a inspiré cette indigne conduite, car maintenant il est impossible que vous ne le jugiez pas, que vous ne le méprisiez pas.

— Je le hais, répondit la comtesse de plus en plus exaltée : j'ai pu être irréfléchie, légère, coquette même, mais je ne lui ai jamais donné le droit de m'outrager ainsi; car c'est par violence qu'il m'a forcée de prendre cette lettre ; c'est la première qu'il m'écrit, je vous le jure, et vous voyez que je ne l'ai pas lue.

— C'est la seconde, reprit gravement Mme de Gardagne, qui tira de sa poche le billet de la veille ; et je dois avouer que j'ai été moins discrète que vous.

En trouvant sa belle-mère si merveilleusement instruite, Flavie ne put s'empêcher de baisser les yeux, et elle remercia le ciel qui lui avait envoyé si à propos un redoublement de vertu.

La marquise prit entre le pouce et l'index les deux épîtres criminelles et fit un mouvement pour les jeter au feu.

— Si vous les brûlez, il croira que je les ai lues et que je les garde, s'écria la jeune femme en lui saisissant le bras.

— Vous avez raison ; mais vous ne pouvez les lui rendre vous-même ; c'est moi que ce soin regarde.

A ces mots, Mme de Gardagne mit les deux lettres dans sa poche; puis elle fit asseoir sa belle-fille à ses côtés, lui prit les mains, et lui prodigua les paroles les plus douces, les conseils les plus affectueux; elle parla long-temps ainsi avec l'éloquence pénétrante que les femmes trouvent toujours pour exprimer les sentimens du cœur; et, succès vainement cherché jusqu'alors, elle obtint en retour de son épanchement maternel, une réponse qui lui réjouit le cœur, tant elle était inattendue et raisonnable.

— Ma mère, partons pour Lascourt, lui dit Flavie en cédant à son entraînement. Paris me déplaît; la vie qu'on y mène est pleine de dissipations et de perfidies. J'ai besoin de repos et de solitude; il me semble que je serais si bien là-bas, loin de ce tourbillon qui porte à la tête un vertige dangereux ; près de mon père, de vous, si bonne pour moi, de Maxime qui m'aime si réellement! Partons, je vous le demande comme une grâce.

—Oui, ma fille, nous partirons, puisque vous l'exigez, répondit la marquise trop habile pour ne pas accueillir avec empressement cette proposition, que la prudence seule avait retenue jusqu'alors sur ses lèvres.

Ce jour-là, par infraction à ses habitudes régulières, Maxime de Luscourt se fit attendre à l'heure du dîner, il arriva enfin, le corps à jeun, mais l'âme nourrie d'un fort beau sermon que venait de prêcher à Notre-Dame l'abbé Lacordaire. Selon l'usage des esprits exclusifs, qui imposent volontiers aux autres leurs propres émotions, le pieux jeune homme n'imagina rien de plus à propos que de faire profiter sa famille de la

leçon dont il avait été charmé. La serviette à peine déployée, il se mit, d'une ardeur impitoyable, à battre en brèche l'école philosophique du dix-huitième siècle ; comme le sermon avait eu trois points et que le dîner n'avait pas trois services, le dessert était arrivé à sa fin avant que Maxime eût fini de pulvériser Voltaire et Rousseau, ces deux éternelles cibles des prédicateurs modernes. M. de Beaupré écoutait l'homélie de son gendre avec la facile résignation de l'homme qui mange; Flavie, le front immobile et baissé, était fort attentive, à moins qu'elle ne fût fort distraite; Mme de Gardagne enfin, pour la première fois peut-être, observait son fils d'un regard plus scrutateur que complaisant.

Insensiblement subjuguée par les idées mondaines qu'avaient fait éclore parmi les austérités de son esprit les événemens accomplis depuis deux jours, la marquise sentit tomber de ses yeux les écailles qu'y avaient collées jusqu'alors la dévotion et la maternité. Malgré sa tendresse, elle ne put s'empêcher de remarquer que Maxime, avec sa grande redingote noire, sa cravate blanche, ses cheveux longs et plats qui semblaient attendre la tonsure, avait une physionomie scolastique, plus convenable à un religieux qu'à un homme du monde, et sur laquelle la suprême élégance de M. Choisy projetait par comparaison une sorte de ridicule. Passant des manières aux paroles, et en dépit de sa piété personnelle, il lui parut aussi que son fils se montrait excellent théologien, beaucoup plus que ne l'exigeait la circonstance.

— Il n'en finira pas avec Voltaire, se dit-elle sans pouvoir résister à sa mauvaise humeur. Je ne lui ai jamais vu cette fureur d'argumentation. A qui en veut-il? Personne ici ne songe à le contredire. Il serait si nécessaire pourtant qu'il fût aimable pour Flavie, et il ne voit pas qu'il l'ennuie à mourir. Car je suis forcée d'en convenir, il est réellement ennuyeux. Sa voix si agréable, quand il parle doucement, le devient moins à mesure qu'il s'échauffe, et ses gestes, qu'il prodigue, manquent d'aisance et de grâce. On a raison de le dire, les mères sont aveugles; je n'avais jamais remarqué aussi bien qu'en ce moment tout ce qui manque encore à mon pauvre Maxime. Son esprit est élevé, son cœur excellent, son caractère plein de loyauté; ses principes religieux sont, grâce au ciel, inébranlables; en un mot, le fond chez lui est tout ce qu'on peut désirer de noble et d'honnête; mais la forme... la forme est quelque chose après tout; elle est même beaucoup aux yeux des gens frivoles; et la frivolité n'est-elle pas l'essence de nous autres femmes? Si pour parer ses excellentes qualités, Maxime possédait le quart des agrémens mondains dont M. de Choisy fait un si déplorable usage, il serait un cavalier accompli, et Flavie l'adorerait... Allons! le voilà qui revient au Contrat social! Décidément il a juré d'être insupportable!

Mme de Gardagne se leva par un mouvement d'impatience et mit ainsi fin à l'interminable sermon de son fils. Rentrée dans son appartement, elle passa la soirée et presque la nuit dans une méditation dont les impulsions contraires ébranlèrent des idées implantées dans son esprit par la misanthropie, et qui depuis vingt années y avaient poussé des racines indestructibles en apparence. Peu à peu l'humanité primitive du caractère perça la couche artificielle dont l'avaient couverte les pratiques d'une vie rigide jusqu'à l'intolérance, et sous la dévote, la femme reparut. La marquise reconnut alors que, si la vertu est toujours nécessaire, elle est dans certains cas insuffisante, et que l'éducation de Maxime, exclusivement consacrée à l'apprentissage du bien, se trouvait incomplète dans une société où le mal existe à l'état de puissance, sinon souveraine, au moins militante. Elle comprit que la piété, jointe à l'ignorance, peut devenir une perfection dans la solitude, mais que dans le monde l'union de ces deux choses entraîne après elle mille dangers; car le monde est un combat où les méchans ont le choix des armes; et bien que cette loi soit injuste, il faut s'y soumettre ou renoncer à la lutte. Le droit le meilleur est assuré de sa défaite s'il tend sa gorge nue au fer de l'iniquité; pour combattre les esprits maudits, les anges, si l'on en croit Raphaël et Milton, ne prirent-ils pas, à l'exemple de leurs adversaires, la lance et l'épée? Ainsi la religion même, du moment qu'elle met le pied dans l'arène terrestre, doit accepter pour arme la science, sauf à briser ce glaive un jour, lorsqu'elle déploie ses ailes immortelles pour remonter au ciel d'où elle est descendue.

La marquise ne recula pas devant la conséquence des idées nouvelles que lui imposait en ce moment l'expérience.

— J'ai eu tort, se dit-elle, de trop écouter mes sentimens personnels; je me suis conduite comme le ferait une mère qui enverrait son fils dans un bois plein de voleurs, en lui défendant de prendre un fusil de crainte qu'il ne se blessât. Pour un mari, Paris est un véritable coupe-gorge; et tel que je l'ai élevé, mon pauvre Maxime se trouve sans défense contre les larrons d'honneur qui s'y rencontrent à chaque pas. Qu'a-t-il à leur opposer? Son innocence! Avec cela, je l'espère, on fait son salut dans l'autre monde, mais dans celui-ci l'on succombe; et moi je veux qu'il triomphe partout; je veux qu'il arrive au royaume céleste par un chemin moins douloureux que ne l'a été le mien; je veux qu'il soit heureux enfin. Le bonheur, il ne peut le trouver en dehors de l'amour de Flavie, et cet amour qu'il n'a pas su obtenir jusqu'à présent, il le lui faut à tout prix, dût-il, pour plaire, contracter quelques-uns des défauts qui font le succès des jeunes gens à la mode. Il faut qu'il devienne, comme eux, aimable, élégant, séduisant; dût il... Je ne veux pas songer aux conséquences; je redoublerai d'austérités pour moi-même, je prierai nuit et jour; s'il le faut, je ferai pénitence pour lui; et Dieu nous pardonnera. Car enfin je suis mère! Et quel péché ne commettrait pas une mère pour assurer le bonheur de son enfant.

Le lendemain, Mme de Gardagne fit appeler Maxime, qui se hâta de se rendre à cette invitation.

— J'ai tenu hier un conseil d'état avec ta femme, lui dit-elle; nous avons décidé qu'au lieu d'aller chez Mme de Selve, nous retournerions directement chez nous. Les derniers bals ont un peu fatigué Flavie, moi-même je sens que la vie de Paris ne convient guère à ma santé; ainsi donc nous partirons ces jours-ci, peut-être demain.

— Je vote pour que ce soit aujourd'hui, répondit Maxime d'un ton joyeux; il me tarde d'être à Lus-court et d'y reprendre notre vie simple et tranquille. Le tourbillon du monde parisien convient si peu à mes goûts et à mes habitudes, que chaque jour j'éprouve un désir plus vif d'en sortir.

— Il faut pourtant te résigner à y rester encore quelque temps.

— Comment cela! est-ce que je ne pars pas avec vous?

— Tu oublies notre procès.

— Il ne doit être appelé en cour de cassation que dans six semaines, deux mois peut-être.

— Oui, mais d'ici là ne faut il pas conférer avec ton avocat, voir tes juges, enfin te tenir au courant de mille incidens qui peuvent survenir d'un moment à l'autre? Les affaires avant tout, Maxime; songe que tu es un homme maintenant, et que tu es responsable de la bonne administration de notre fortune. Ainsi donc, que cela te contrarie ou non, il est nécessaire que tu demeures à Paris, jusqu'à l'arrêt de la cour de cassation.

— Puisque vous le voulez, je resterai, répondit le fils obéissant; mais, je vous le jure, c'est pour moi un véritable sacrifice. Que vais-je faire ici, lorsque vous serez parties toutes deux?

— N'as-tu pas mille manières d'employer tes journées et de mettre le temps à profit?

— Sans doute. L'étude d'abord; je vous promets que la Bibliothèque royale recevra plus souvent ma visite que ne le feront les salons du beau monde.

— L'étude! Écoute, Maxime, dit Mme de Gardagne d'un air réfléchi; tu es bien savant déjà, et je crains parfois que tu ne le deviennes trop. Tu vas me trouver un peu frivole pour mon âge; tu vas croire que je n'ai pas su éviter l'influence de la société brillante dans laquelle nous avons vécu cet hiver; mais n'importe, il faut que je te fasse part d'un plan d'études, probablement un peu différent du tien, et auquel j'avais pensé que tu ferais bien de t'appliquer pendant notre absence.

— Parlez, ma mère, répondit Lus-court en riant. N'êtes-vous pas mon guide et mon oracle? Que voulez-vous que j'apprenne, l'hébreu ou le sanscrit?

— Tout ce qu'il y a de plus français, au contraire. Je désirerais te voir perfectionner quelques parties de ton éducation trop négligées peut-être jusqu'à ce jour, et, je dois en convenir, négligées par ma faute. L'équitation, par exemple, la musique, l'escrime même, la danse...

— L'escrime! la danse! s'écria Maxime d'un air ébahi.

— Tu comprends bien qu'il ne s'agit ni de te battre, ni de figurer dans un bal. Mais tous ces exercices, très innocens en eux-mêmes, fortifient la santé, développent le corps, et contribuent à donner au maintien une liberté, une bonne grâce qu'il ne faut jamais dédaigner.

— Vous me trouvez donc une bien mauvaise tournure? dit le jeune homme, qui se mordit les lèvres malgré sa vertu.

— Entre une mauvaise tournure et des manières accomplies, il y a bien des nuances, mon enfant, et je l'avouerai, excuse ma petite vanité maternelle, que je serais heureuse de te voir tirer de tes avantages personnels le meilleur parti possible.

— Que les autres me jugent gauche et rustique, je vous jure que cela m'est fort égal; mais vous, ma mère, vous savez bien que vos moindres désirs sont des lois pour moi. Ainsi donc, pour peu que cela puisse vous plaire, je ferai des armes, je danserai, je valserai au besoin.

— C'est comme pour ta toilette, reprit la marquise, satisfaite d'avoir gagné ce premier point; je ne sais en vérité où tu es allé chercher un tailleur; on dirait que, pour faire tes habits, il ait pris ses mesures sur M. de Beaupré.

— Mon Dieu! ma mère, je ne vous ai jamais vu cette coquetterie pour ce qui me regarde. Depuis quand vous occupez-vous de la coupe de mes habits? répondit Maxime, qui ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur sa redingote, dans laquelle il se trouvait, en effet, un peu plus à son aise que ne l'eût voulu l'élégance.

— Pour qui aurais-je de la coquetterie, sinon pour toi, qui réellement n'en as pas assez?

— Je ne vois pas qu'il soit fort nécessaire que je devienne un fat, s'écria le jeune homme avec une sorte de pruderie.

— Il n'est pas question de devenir un fat, mais d'acquérir certaines qualités, superficielles si tu veux, et pourtant nécessaires dans ta position. Tes principes sont trop solidement arrêtés pour que le vernis de la mode les puisse altérer en rien. Après tout, la vertu n'exclut pas l'élégance, et l'on peut mener une conduite irréprochable en portant des habits bien faits. Autrefois, lorsqu'un jeune homme faisait son entrée dans le monde, il prenait volontiers pour modèle quelque cavalier réputé pour l'excellence de ses manières, et acquérait ainsi par une imitation intelligente les dehors brillans et gracieux que la société a le droit d'exiger de ceux qui la fréquentent. Pourquoi ne suivrais-tu pas cet exemple? Parmi les hommes de ta connaissance, il en est trois ou quatre capables de te donner, à cet égard, de très bonnes leçons; M. de Choisy, par exemple. Il est bien en-

tendu que je ne parle ici que de ses manières, et non de son caractère, que j'apprécie un peu moins.

— Je vous assure que Choisy est mal jugé, répondit Maxime avec bonhomie. Pour moi, je l'ai toujours trouvé plein d'honnêteté et de délicatesse. Il connaît mes principes, et, s'il ne les partage pas entièrement, du moins il les respecte. Vendredi, par exemple, je dînais chez lui; eh bien! il n'y avait pas un seul plat de gras. C'est une bien petite chose, j'en conviens; mais enfin, de la part d'un homme peu religieux, c'est une attention, une marque de déférence dont je lui ai su beaucoup de gré.

En entendant cet éloge du vautour prononcé par la colombe, la marquise éprouva une violente tentation de dessiller les yeux de son fils, mais la prudence la retint.

— C'est précisément, dit-elle, ce bon goût, cette science des choses convenables, ce savoir-vivre enfin, que je voudrais te voir acquérir; et dans ce sens la connaissance de M. Choisy ne peut que t'être utile. Je désire en général que pendant notre absence tu voies les hommes de ton âge plus que tu ne l'as fait jusqu'à présent. Sans t'entraîner à l'oubli d'aucun devoir, cette fréquentation modifiera, je l'espère, une certaine rigidité de manières que tu pousses quelquefois jusqu'à l'exagération. Songe que je veux que tu nous surprennes à ton retour à Luscourt; et sois sûr que Flavie ne verra pas non plus de trop mauvais œil cette métamorphose.

— Je dois conclure de ceci que vous me trouvez toutes deux excessivement peu aimable, répondit Maxime, qui ne put comprimer un secret dépit. Au reste, comme je ne demande qu'à vous plaire, je n'épargnerai rien pour me corriger. Après tout, conquérir le mérite auquel tant de jeunes gens doivent leurs succès dans le monde ne me paraît pas une chose beaucoup plus difficile que d'apprendre le grec ou l'algèbre.

La marquise remarqua le mécontentement de son fils avec un mélange de joie et d'inquiétude.

Il est piqué au vif, se dit-elle, et déjà il ne demande plus qu'à voler de ses propres ailes. Mon Dieu! que l'éducation la plus sage se trouve faible aussitôt que s'éveille la vanité. Maintenant, pourvu qu'il n'aille pas trop loin!

Le lendemain Mme de Gardagne et sa belle-fille, accompagnées de M. de Beaupré, quittèrent Paris; car la marquise avait pour habitude de ne jamais différer l'accomplissement d'une résolution, et en cette circonstance il lui parut prudent de ne pas laisser refroidir la fièvre de vertu de la jeune femme. Quelques heures après, Maxime se présenta chez M. de Choisy.

— Vous voyez un homme veuf et orphelin, lui dit-il d'un ton plus dégagé que de coutume, car les conseils de sa mère avaient ouvert à ses idées un nouvel horizon.

En apprenant le départ précipité des deux femmes, le vicomte éprouva une surprise qui, pendant un instant, lui coupa la parole.

— Ah! vieux Tartufe en jupon, se dit-il ensuite, voilà comme tu exécutes les traités. Ton homélie d'avant-hier n'était donc qu'un piége! Heureusement je suis un trop vieux renard pour m'y être laissé prendre. A trompeur, trompeur et demi! Flavie n'a sans doute pas osé résister aux ordres de sa duègne, mais du moins elle emporte un talisman qui ne lui permettra pas de m'oublier, et qu'elle contemplera, j'en suis sûr, plus d'une fois.

Décidément je n'ai fait aucune faute: en toute autre circonstance, écrire eût été un trait d'écolier; mais le cas de séparation échéant, mes deux épîtres deviennent fort utiles. Pendant l'absence on oublie les paroles, tandis qu'on relit les lettres. Où aura-t-elle caché les miennes? Près de son cœur sans doute; c'est là le portefeuille ordinaire des correspondances secrètes.

— Voilà des papiers relatifs à l'affaire des bois de La Chesnaie, que ma mère m'a chargé de vous remettre, reprit Luscourt en tirant de sa poche un paquet soigneusement cacheté, aux armes de la marquise de Gardagne.

Le vicomte déchira l'enveloppe avec négligence. Au milieu d'une demi-douzaine de contrats et de pièces de procédure, il aperçut un second paquet beaucoup plus petit, sur lequel une main un peu tremblante avait écrit les mots suivans: « Lettres lues par Mme de Gardagne seule, et renvoyées par elle à M. le vicomte de Choisy, qui comprendra sans doute le ridicule et l'inutilité d'une correspondance dont le seul résultat serait de divertir une vieille femme. »

L'amoureux de quarante ans lut deux fois cette suscription d'un air ébahi.

— Permettez que j'aille mettre ces papiers dans mon bureau, dit-il à Maxime en essayant de reprendre son sang-froid, et il entra dans sa chambre à coucher. Avec une sorte de frénésie, il brisa le cachet de cette enveloppe railleuse, qui, en s'ouvrant, lui laissa dans la main les deux lettres écrites par lui-même à Mme de Luscourt. A cette vue le vicomte resta pétrifié. Au milieu de sa stupéfaction, ses yeux s'étant portés machinalement sur une glace, sa propre figure lui apparut si lamentablement consternée qu'après un instant de contemplation il partit d'un éclat de rire immodéré.

— Délicieux, sur mon âme! se dit-il alors. J'écris à la femme, c'est la belle-mère qui lit mes lettres, et c'est le mari qui me les rapporte, sans se douter, le vertueux qu'il est, de la singulière mission dont on l'a chargé. Cette vieille marquise est réellement une femme d'esprit! Mais comment mes pauvres billets ont-ils pu tomber entre ses mains? Il faut donc que cette petite provinciale les lui ait remis. Je ne l'aurais jamais crue capable d'un trait pareil. Si ce n'est pas niaiserie, c'est noirceur, car enfin on ne se conduit pas ainsi. Livrer un écrit aussi confidentiel, c'est trahir le secret de la confession! Elle m'avait donné si bonne opinion d'elle l'autre jour, par la prestesse avec laquelle son pied s'était posé sur ma lettre! C'est l'approche de Pâques qui m'attire cet échec, et je mérite ce qui m'arrive; ne sais-je pas par expérience qu'en carême un amant est toujours battu. Ainsi donc me voilà en pleine déroute, repoussé, démasqué, et, qui plus est, bafoué par une vieille femme. Je suis sûr qu'elle rit en ce moment de la sotte figure que je viens de faire et qu'elle a sans doute devinée, car elle a la malice d'un démon. Mais patience! je ne suis pas homme à amener si vite mon pavillon, et j'ai gagné plus d'une bataille aussi désespérée que celle-ci.

Choisy avait recouvré son aplomb ordinaire lorsqu'il rentra au salon. Après quelques instans de conversation, Maxime lui fit part de la nécessité où il se trouvait de rester à Paris pendant un ou deux mois. Cette ouverture sema dans l'esprit du vicomte une de ces idées machiavéliques, dont le germe, accueilli par une imagination ardente au mal, se développe avec la rapidité de croissance qu'un proverbe vulgaire attribue aux herbes malfaisantes.

— Cette vieille belle-mère est mon mauvais génie, se dit, après le départ de Luscourt, l'imitateur de Lovelace; elle voit tout, elle devine tout, et elle possède l'ouïe de la fée Fine Oreille, qui entendait pousser les plantes. Tant que Flavie se trouvera sous sa surveillance diabolique, tous mes frais de séduction seront perdus comme ils l'ont été jusqu'à ce jour. Il faut en finir avec cette reine douairière, qui, après tout, prolonge de la manière la plus illégale l'exercice de son autorité. La petite femme est fort disposée à une révolte, dont elle est sûre de recueillir les bénéfices; il s'agit donc uniquement d'y faire participer le mari, et jamais l'occasion n'a été plus favorable. L'obéissance passive de ce Luscourt résulte de l'éducation qu'il a reçue; modifions les principes, la conduite se modifiera à son tour. Deux ou trois mois qu'il va passer ici, loin du giron maternel, doivent suffire, et au delà, pour l'affriander au lait enivrant de la liberté. Le joug de sa mère brisé, l'honnête jeune homme se range immédiatement sous celui de sa femme: c'est là le sort de toutes les révolutions. Flavie, qui aime Paris, voudra venir l'habiter, tandis que la douairière restera confinée dans son château, comme il convient aux puissances détrônées. Alors se ranime mon étoile, en ce moment éclipsée. Le jour où je me trouverai en tiers avec cet intéressant ménage, n'ayant plus pour adversaires que la vertu de la femme et l'esprit du mari, ce jour-là je serai bien près de la victoire. L'émancipation du trop vertueux Luscourt, tel est donc le but qu'il faut atteindre avant tout.

Le lendemain, après avoir combiné les moindres détails de son projet, afin de rendre plus efficace l'espèce de propagande révolutionnaire dont il voulait faire usage, le vicomte demanda son cabriolet et se fit conduire chez Maxime.

— Mon cher, lui dit-il, depuis hier j'ai fait une réflexion assez sage que je viens vous soumettre. Maintenant que ces dames sont parties, pourquoi conserveriez-vous un appartement, qui vous coûte fort cher, et où vous vous ennuierez nécessairement; car rien n'est triste comme les lieux qu'ont habités les personnes qui nous sont chères. Vous savez que je suis logé grandement; venez dresser votre tente chez moi, sans façon. Loin de me gêner vous me ferez plaisir; et vous trouverez à cet arrangement l'avantage de ne pas être seul, ce qui serait plus désagréable pour vous que pour tout autre, puisque vous avez toujours vécu en famille. Vous verrez là, tous les jours, Villaret, Marcenay, et d'autres aimables garçons qui n'engendrent pas la tristesse. C'est une société un peu mondaine, j'en conviens, mais, avec la meilleure volonté du monde, je ne peux vous en offrir une autre. D'ailleurs, votre conscience doit être tranquille: chez moi vous serez chez vous, et toutes vos habitudes seront scrupuleusement respectées. Est-ce une chose arrangée?

— Il semble que ma mère lui ait donné le mot, pensa Maxime; et je ne serais pas étonné que ce fût une chose concertée entre eux. Dans tous les cas, pourquoi refuserais-je?

Le provincial accepta donc la proposition de son déloyal ami, chez lequel il s'établit le soir même. Il arrive souvent qu'un loup s'introduit dans une bergerie; cette fois l'agneau acceptait l'hospitalité du loup. Par une coïncidence bizarre, la vieille marquise et le vicomte, ces deux irréconciliables ennemis, avaient choisi le même chemin, quoique le but de l'un fût diamétralement opposé à celui de l'autre. Maxime obéit presque sans résistance à la double impulsion qui lui était donnée; car les dernières paroles de Mme de Gardagne avaient produit sur son esprit un effet que l'absence accrut, loin de l'affaiblir. Blessé dans sa vanité, ce mal universel, contre lequel la piété même ne sert pas toujours de préservatif, le jeune homme trop bien élevé se dit que, puisque sa mère elle-même lui trouvait des imperfections, il était probable que ces imperfections étaient des défauts véritables; et il éprouva une mortification mêlée d'une sorte de crainte, en pensant qu'à cet égard Flavie était peut-être non moins clairvoyante que la marquise.

— Je suis réellement fort mal habillé, se dit-il, un soir qu'il se trouvait avec les élégans amis du vicomte, en se contemplant dans une glace plus attentivement qu'il ne l'avait fait pendant toute sa vie.

Le lendemain, à déjeûner, il dit à Choisy, d'un air d'indifférence: — Donnez-moi, je vous prie, l'adresse de votre tailleur; j'ai quelques emplettes à faire, et je suis peu content du mien.

— Je vous mènerai moi-même chez Blin, répondit l'homme à la mode,

qui ne put retenir un sourire en se disant tout bas : Le premier pas est fait.

— Puisque vous avez cette complaisance, reprit Luscourt, serez-vous, en même temps, assez bon pour m'indiquer un manége où je puisse prendre quelques leçons d'équitation, qui me sont fort nécessaires? Hier, sur le boulevart, j'avais honte d'être à cheval à côté de vous.

— Alors, nous passerons par la rue Cadet.

— Grisier n'est-il pas le meilleur maître d'armes de Paris? demanda Maxime, quelques instans après.

A cette question, plus inattendue que les autres, Choisy resta un moment sans répondre.

— J'aime mieux cela, pensa-t-il enfin ; il est bon qu'il sache manier l'épée : de la sorte je n'aurai pas l'air d'un de ces prudens séducteurs qui, avant d'aimer une femme, consultent la faiblesse ou la lâcheté du mari.

L'émancipation dont la marquise et le vicomte espéraient des résultats si contraires, était de fait commencée. Poussé dans cette voie nouvelle par l'amour-propre, Maxime y fut retenu par un attrait qu'il avait pendant bien long-temps jugé frivole et méprisable. Insensiblement il éprouva une satisfaction involontaire en remarquant le changement avantageux qu'apportaient dans ses manières une mise recherchée et l'étude de modèles élégans; il finit par regarder avec une certaine complaisance les avantages personnels auxquels son rigorisme n'avait accordé jusqu'alors qu'une attention distraite et parfois dédaigneuse. La culture du corps, il est vrai, ne nuisit en rien d'abord à celle de l'esprit; et la décoration un peu païenne de la forme n'altéra pas l'innocence de l'âme. En dépit de ses gants jaunes et de ses éperons désormais inamovibles, Maxime allait à la messe le dimanche, faisait maigre le vendredi, et disait chaque jour ses prières; mais à côté de l'observance des devoirs auxquels il était accoutumé, s'introduisit peu à peu un insidieux relâchement dans les habitudes moins strictement prescrites par la loi divine. Sa prédilection pour les méditations pieuses et pour les discussions théologiques s'affaiblit faute d'aliment, et la conversation spirituelle, sarcastique, intempérante, des amis de son hôte, le jeta dans un ordre d'idées de plus en plus étrangères aux choses de la religion. Un soir, Maxime se trouva dans une loge à l'Opéra, sans trop voir sur quel démon il devait rejeter l'inspiration de ce péché véniel, pour tout autre, mais grave à ses yeux, car c'était le premier de ce genre qu'il commettait.

— Que trouvez-vous de plus extraordinaire à l'Opéra? lui demanda le vicomte.

— C'est de m'y voir, répondit Luscourt en parodiant avec contrition le mot du doge de Venise.

Quelques jours plus tard, dans un bal, donné par Villaret, et où il était allé en toute innocence, il fut présenté par le maître de la maison à une fort jolie femme qui lui demanda s'il valsait — Non, répondit la piété; oui, dit de son côté l'amour-propre ; mais cette dernière réponse fut la seule qui parvint aux oreilles de l'interrogatrice : Maxime valsa donc avec elle, fort mal, selon l'usage des hommes vertueux. Si la valseuse eut lieu d'être mécontente, en revanche il fut tellement ravi de son nouveau péché, que sa conscience ne s'en alarma que le lendemain. Alors il pensa à sa femme si jeune, si charmante, et il lui écrivit la lettre la plus tendre qu'elle eût jamais reçue de lui. Pendant toute la journée, il ne rêva qu'aux beaux yeux noirs de Flavie, et au bonheur qu'il éprouverait à les revoir. Mais le lendemain, en dépit de lui-même, il se rappela les langoureux yeux bleus de sa valseuse, et finit par se souvenir, quelque nouveau démon aidant, qu'elle lui avait permis d'aller la voir. Si cette visite eut lieu, si elle fut réitérée, si elle devint de quelque utilité pour la complète émancipation du sage de vingt-cinq ans, voilà ce que nous ignorons absolument et ce qu'il nous est impossible de dire.

Depuis trois mois, Maxime demeurait chez le vicomte avec lequel il vivait dans une familiarité de plus en plus intime et confidentielle; la cour de cassation avait rendu un arrêt favorable, il y avait déjà trois semaines, sans qu'il eût l'air de songer à son départ; dans la correspondance qu'il entretenait fort exactement avec sa femme et sa mère, il trouvait insensiblement de nouveaux prétextes pour prolonger son séjour à Paris. Un jour Mme de Gardagne reçut une lettre qu'elle porta aussitôt à son nez avant de l'ouvrir.

— Du papier ambré ! s'écria-t-elle avec anxiété ; mon Dieu ! l'enfant prodigue n'en eût pas fait d'autres!

Le soir même une épître de la marquise enjoignit à Maxime de revenir dans sa terre, où des affaires impérieuses réclamaient sa présence.

Par une belle matinée du mois de juillet, une chaise de poste entra, au grand trot des chevaux, dans la cour du château que traversaient par hasard en ce moment Mme de Gardagne et sa belle-fille. A la vue du vicomte de Choisy, qui descendit le premier de la voiture, les deux femmes restèrent immobiles; mais leur étonnement changea d'objet dès qu'elles eurent aperçu le second voyageur, qu'elles ne reconnurent pas d'abord. C'était Maxime cependant, mais Maxime changé au point d'être en effet presque méconnaissable. Une courte redingote de voyage faisait valoir sa tournure élancée; sa cravate noire était mise avec un goût irréprochable; ses cheveux blonds, bouclés selon le type à la mode, encadraient gracieusement le haut de ses joues ; de fines moustaches se dessinaient sur sa lèvre supérieure en relevant l'expression de sa physionomie; ses yeux enfin, jadis si endormis, brillaient comme ceux de l'aigle et comme eux semblaient prêts à braver le soleil. L'élégant jeune homme sauta lestement à terre, eut l'air d'hésiter un instant, et se jeta dans les bras de sa mère qu'il embrassa tendrement. Quand vint le tour de Flavie, il la pressa sur sa poitrine avec une expression si vive, qu'au sortir de cette étreinte inaccoutumée, la jeune femme recula d'un pas, les yeux baissés et les joues couvertes d'une rougeur soudaine.

Mme de Gardagne avait oublié la présence du vicomte; elle ne voyait plus que son fils, qu'elle contemplait avidement de la tête aux pieds, et devant qui elle restait plongée dans une extase mêlée d'un certain effroi. A la fin, la vanité de la mère l'emporta sur les scrupules de la dévote.

— Mauvais sujet, dit-elle en accentuant ce mot avec une involontaire complaisance; quelle excuse allez-vous nous donner pour justifier votre absence ?

— Ma mère, répondit Luscourt en souriant ; n'est-ce pas vous qui m'aviez exilé ? j'attendais qu'il vous plût de me rappeler ?

— Et tu attendais patiemment, à ce qu'il me semble, dit la douairière à l'oreille de son fils qui venait de lui offrir le bras pour entrer au château.

— Allez-vous me gronder parce que je vous ai obéi? reprit Maxime d'un ton assez léger.

— Je crains que tu n'aies outrepassé mes instructions.

— En ce cas, je compte sur votre indulgence, car l'excès de la soumission ne peut pas, je crois, être considéré comme un crime.

Pendant le reste de la journée, Maxime déploya une liberté d'esprit, une aisance de manières dont sa famille fut étrangement surprise; il raconta les nouvelles de Paris ; parla politique, littérature, courses de chevaux, modes même, avec un aplomb dont eût pu s'enorgueillir un habitué du boulevart de Gand. Sa mère, en l'écoutant, devenait de plus en plus pensive ; peut-être songeait-elle aux dévotions expiatoires que semblait lui prescrire d'avance l'essor mondain pris par son élève au delà de toute prévision ; Flavie regardait son mari à la dérobée et prêtait à ses paroles une attention qu'elle lui avait rarement accordée jusqu'alors ; à chaque mot piquant de son gendre, M. de Beaupré riait avec épanouissement et se frottait les mains; le vicomte enfin contemplait avec un sourire sournois les différens acteurs de cette scène, qu'il espérait faire agir bientôt, comme de dociles marionnettes, au gré de ses projets immuables.

Après dîner une pluie soudaine rendit toute promenade impraticable ; le gros gentilhomme, à qui le repos absolu était insupportable, proposa une partie de billard au vicomte.

— Nous pourrions jouer la poule, dit-il, si monsieur mon gendre n'était pas lui-même une poule mouillée qui ne sait pas distinguer un bloqué d'un doublé.

Maxime répondit à ce dédaigneux calembour par un sourire.

— Si vous voulez jouer la partie ordinaire et non la poule, répondit-il, je ferai la chouette à vous et à Choisy.

Le combat s'engagea sans plus tarder, et le jeune mari gagna deux parties de suite avec une habileté dont son beau-père fut émerveillé.

— Maxime, s'écria ce dernier en s'avouant vaincu, je vois que vous n'avez pas perdu votre temps à Paris, et je commence à vous rendre mon estime : si vous saviez manier un fleuret aussi bien qu'une queue de billard, je ne mettrais pas de restriction dans mes complimens.

— Essayons, répondit froidement Luscourt.

Le beau-père et le gendre passèrent dans le vestibule et prirent chacun un masque, un gant et un fleuret. Cette fois le jeune homme fut vaincu par le vieil athlète, qui, malgré son obésité, eût au besoin ferraillé avec Saint-George, mais vaincu d'une manière si honorable qu'à la fin de la lutte M. de Beaupré ôta vivement son masque et s'avança vers son adversaire :

— Après un assaut on s'embrasse, lui dit-il en joignant l'action à la parole. Corbleu ! mon garçon, comme vous y allez, pour trois mois de leçons ! Vous avez bien quelques petits défauts, vos parades sont encore molles et indécises, vous manquez de vitesse dans les dégagemens et les coups droits; mais nous rectifierons cela. C'est mon estime tout entière que je vous rends, entendez-vous ; car je suppose que dans les études nouvelles auxquelles vous paraissiez vous être livré, vous n'avez pas tout-à-fait négligé l'équitation. C'est là une chose essentielle, pour vous surtout, qui, sans compliment, montez à cheval comme une paire de pincettes.

— J'espère que demain vous ne serez pas trop mécontent de moi, répondit M. de Luscourt avec une modeste assurance.

— Ne trouves-tu pas que ton mari est devenu charmant ? demanda M. de Beaupré à Flavie qui contemplait avec un intérêt de plus en plus vif l'agréable figure de Maxime, chaudement colorée par le double exercice qu'il venait de prendre.

Depuis son arrivée, M. de Choisy s'était conduit à l'égard de la marquise et de la comtesse avec l'aisance imperturbable d'un homme du monde, qui prescrit aux autres l'oubli qu'il s'impose à lui-même

Le soir il se départit de cette réserve diplomatique, et ses yeux, en cherchant ceux de Flavie, reprirent le langage expressif dont ils semblaient avoir conquis le droit trois mois auparavant. La jeune femme mit à éviter ce regard autant d'obstination que le vicomte en mettait lui-même à y persister. De ce désaccord résulta une scène muette et significative que Maxime remarqua bientôt et qu'il observa pendant le reste de la soirée sans avoir l'air d'y accorder la moindre attention, ni faire une seule observation à ce sujet. Mais le lendemain, la même pantomime s'étant renouvelée, le jeune mari prit à l'écart l'amoureux de quarante ans.

— Mon cher ami, lui dit-il avec un sourire sérieux, depuis trois mois j'ai reçu de vous tant d'excellentes leçons que je ne sais en vérité comment m'acquitter. Ma reconnaissance me pèse, et je voudrais trouver un moyen de vous la témoigner.

— Vous vous moquez de moi, répondit Choisy ; que me devez-vous ?
— Beaucoup de choses dont vous ne vous doutez peut-être pas, reprit Maxime; entre autres le don de la vue.
— Bah ! je ne me savais pas oculiste, dit le vicomte en riant.
— Vous l'êtes cependant: car, grâce à vos bons enseignemens, j'ai vu hier au soir, et ce matin encore, que vous regardiez ma femme un peu plus que ne l'autorise l'usage de la bonne compagnie.
— Serpent que j'ai réchauffé dans mon sein, se dit Choisy stupéfait d'un pareil résultat.
— Ecoutez, mon cher, continua Luscourt avec sang-froid ; je reconnais que j'ai contracté une dette envers vous, mais je vous préviens que le mode de paiement que vous paraissiez désirer ne me convient nullement. Ma femme m'a appris depuis hier certaines choses sur lesquelles il est inutile de revenir et que je ne vous répéterai pas. Je souhaite que nous restions amis, mais pour cela il faut que vous ayez la bonté de diriger dans un autre sens l'artillerie de vos séductions.

Honteux et confus comme le renard de la fable, le vicomte fit une réponse assez embarrassée dont le jeune mari parut se contenter; en le quittant, il tomba presque immédiatement entre les mains de la marquise, qui venait d'avoir une longue conversation avec sa belle-fille, et semblait rajeunie de vingt ans.

— Monsieur de Choisy, dit-elle en barrant le passage au séducteur désappointé qui faisait mine de la saluer sans s'arrêter, j'ai quelques commissions pour Paris, aurez-vous la complaisance de vous en charger ?

A ce congé positif l'homme de quarante ans sourit d'un air contraint.

— Ces commissions sont sans doute très pressantes? demanda-t-il d'un ton sec.
— Un peu; et je serai très reconnaissante si vous en acceptez l'ennui ; j'ai déjà des remercîmens à vous faire...
— Des remercîmens, madame?
— Cela vous étonne, et c'est pourtant la vérité, reprit Mme de Gardagne avec une affectation de bonhomie ; vous vous êtiez vanté dans le monde, m'a-t-on dit, de faire l'éducation de Mme de Luscourt. Le propos était léger, l'action eût été grave. Vous avez reconnu sans doute l'inconvenance de l'un et de l'autre, et, pour la réparer, vous avez bien voulu donner des leçons à mon fils. J'espère que vous êtes content de ses progrès; quant à nous, notre opinion est unanime comme notre gratitude; l'avis de M. de Beaupré, le mien, celui de Mme de Luscourt surtout, et c'est le plus important, c'est que vous avez droit d'être fier d'un pareil élève.

Le vicomte de Choisy était un homme réellement spirituel et trop habitué à la victoire pour ne pas savoir accepter une défaite.

— Vos commissions seront faites après-demain, madame, répondit-il d'un air calme, puisque je compte partir ce soir pour Paris. Quant à vos remercîmens, sincères ou non, je les accepte, car je les mérite peut-être plus que vous n'avez l'air de le croire.
— Expliquez-moi votre pensée, elle doit être curieuse, repartit la douairière en aspirant lentement une prise de tabac.

Le vicomte hésita un instant.

— Je suis sûr que vous me comprendrez fort bien, dit-il ensuite. Le bonheur de plaire à Mme de Luscourt est une prétention à laquelle j'ai dû renoncer depuis long-temps: mais je n'ai pas voulu qu'aucun autre pût nourrir un espoir dont je reconnaissais la folie. L'expérience que votre fils a acquise avec moi vous garantit qu'il saura désormais prendre près de sa femme une attitude intelligente et protectrice, capable d'imposer aux adorateurs malavisés, comme j'ai pu l'être un jour.
— *Se non è vero, è ben trovato*, dit la marquise avec un malicieux sourire; vous vous tirez fort bien d'un mauvais pas. Et pour mettre tout de suite un baume sur votre blessure, je vais rendre hommage à votre esprit. Je vous l'avouerai donc, depuis hier je suis en partie convertie à vos doctrines, et je reconnais que l'expérience de la vie n'est pas inutile à un mari. N'est-ce pas là votre avis?
— Mon avis, madame, répondit le vicomte, le voici, et vous l'allez trouver bien peu orthodoxe : — Lorsque Eve eut goûté du fruit de l'arbre de science, ce qu'Adam eut de mieux à faire, humainement parlant, ce fut d'y mordre à son tour.

CHARLES DE BERNARD.

LA FILLE DE DAMIENS.

I.

Au milieu de la nuit, quel silence et quel néant dans le sein d'une église, seul édifice d'où la vie soit absente. Ses habitans, ses arbres, ses feuillages sont de marbre; l'ombre y descend par les ogives, parcourt lentement l'étendue et s'éloigne sans que nul regard ait vu l'absence de la lumière ; le temps y passe sans que rien le sente passer; la marche des heures n'y éveille pas un seul mouvement ; le souffle du vent ne fait pas soulever un coin des dentelles de pierre. On ne peut se figurer cette grandeur de la solitude, ce monde d'immobilité, cette immensité de ténèbres uniformes et glacées !...

Une figure de femme est agenouillée sur les dalles dans la belle église du couvent des *Annonciades*; elle est semblable aux statues qui accompagnent l'autel et décorent les tombeaux; cependant ce n'est point un symbole de marbre, car les soupirs de la prière soulèvent son sein, et les pleurs limpides qui coulent de ses yeux vont mouiller les pavés du temple.

Le 16 mars 1757, au point du jour, et un instant après que l'église des *Annonciades* ou *Filles bleues* fut ouverte, une jeune fille descendit la rue Culture-Ste-Catherine, où ce monastère était situé. Un homme qui errait depuis quelque temps dans les environs s'approcha d'elle dès qu'il la vit, passa un bras autour de sa taille pour soutenir sa marche défaillante, prit sa main, la pressa contre son cœur, et, penchant la tête vers le visage de la pauvre enfant, considéra sa pâleur, son abattement avec tant de pitié et de tendresse qu'elle répondit à ce regard :

— Pouvez-vous bien m'aimer encore, moi, la fille d'un condamné, bientôt livré au dernier supplice et que toute la France maudit.
— Mon Elisabeth, n'es-tu pas toujours la même!
— Oui, et pourtant couverte d'infamie par la faute de mon père.
— Je t'aimais pour ta beauté, pour tes douces vertus, à présent je t'aime pour ton malheur.
— Dieu a mis en vous sa justice et sa bonté pour que vous vinssiez me soutenir quand tout le monde m'abandonnait.
— Non, il n'est besoin pour cela ni de la justice ni de la bonté de Dieu, il n'est besoin que de l'amour.
— Mais pour me le donner, cet amour, combien il vous a fallu être au-dessus des préjugés de votre classe ! Comment m'avez-vous connue? j'étais la fille de votre domestique; vous me rencontriez parfois dans votre antichambre, lorsque je venais chez vous voir mon père; vous me reteniez avec une généreuse bonté; vous vouliez connaître les détails de ma vie pauvre et laborieuse; vous m'entreteniez longuement, comme si les paroles que vous me prodiguiez n'eussent pas été celles d'un haut et puissant seigneur à une simple fille du peuple... Il faut que ma sainte patrone se soit bien activement occupée de toucher votre âme en ma faveur.
— Cette âme est à toi tout entière; mais, à vrai dire, je crois que ta beauté a fait plus en cela que ta patrone.
— En ce moment du moins je ne méritais pas votre mépris. Mais depuis, mon père...
— S'est enfui de chez moi en m'emportant deux cents louis d'or.
— Et vous ne m'avez pas abandonnée pour cela; vous êtes resté l'ami, le soutien de la fille du voleur... Le malheureux qui avait déshonoré son nom par cette lâcheté vient de se souiller d'un crime plus grand encore, et vous êtes resté l'ami, le soutien de la fille du régicide.
— Ne me rends point de grâces pour cette constance, ma pauvre enfant, elle n'est pas aussi méritoire que tu le penses. Je t'aime pour tes charmantes perfections ; mais aussi parce que je n'ai trouvé avant toi aucune femme digne d'être sincèrement aimée. J'étais las de cette cour où le libertinage n'est plus une exception, une tache hideuse ; mais le fond de la vie, où l'homme infâme dans ses mœurs est aussi l'homme vulgaire... J'en étais bien las! Car dans les rares momens où nous ne sommes pas ivres, nous sentons l'ennui de la débauche autant que ses remords, et la monotonie du vice est la plus insupportable de toutes... Oh! si tu savais combien il est cruel d'avoir en soi la source ardente d'un véritable amour et de ne savoir où l'épancher, de porter dans son sein le feu sacré, et de ne pouvoir en embraser aucun autre être, de sentir dans ses yeux une larme de passion, et de ne savoir aux pieds de qui la répandre, de chercher partout un sentiment énergique et profond, et de ne trouver autour de soi que l'amour qui rit, qui s'enivre, qui se réduit au rôle de bouffon, et vient ajouter ses plaisirs à ceux d'un banquet libertin! Oh! si tu savais combien ce veuvage du cœur est affreux, tu ne serais plus étonnée, ma douce et sainte amie, qu'en te connaissant je me sois donné tout à toi.

La jeune fille affaiblie, brisée par d'incessantes douleurs, avait peine à continuer son chemin. Celui qui l'accompagnait, et qui était le comte d'Uzès, colonel dans les gardes françaises, la fit asseoir sur un banc de pierre séché par la gelée.

Ce banc se trouvait placé devant la petite maison ou lieu de plaisirs d'un grand seigneur du temps. La rue, où le jour pointait à peine, était entièrement déserte. A l'intérieur de la petite maison, dans la pièce du rez-de-chaussée, dont la croisée donnait sur le banc de pierre, quelques bougies, reste de l'illumination qui avait régné pendant la nuit, brûlaient encore; elles éclairaient des flacons vides, des draperies froissées, des fleurs foulées aux pieds, dans une atmosphère d'une chaleur pesante. Un homme était assis devant la fenêtre. Son visage fatigué et flétri par cette nuit d'orgie et par cinquante ans d'une vie semblable, portait l'empreinte de cette tristesse qui se traîne péniblement au milieu des plaisirs et en sort plus sombre encore.

Il aspirait à la fenêtre un courant d'air glacé, et son regard glissait machinalement par la fente de la jalousie fermée.

Sur le banc placé au dessous, le comte d'Uzès était assis auprès de la jeune fille. Il l'avait enveloppée dans son manteau pour la garantir du froid de la pierre, et il tenait la tête de la douce créature appuyée sur sa poitrine. Elle restait là accablée, mais heureuse.

— Comme votre cœur bat! dit-elle.
— Ecoute bien sa voix, répondit-il; c'est une voix naturelle, elle te dira la vérité. Elle te dira que nous sommes égaux, toi et moi, parce que tu es une pure et sainte jeune fille élevée à gagner honnêtement ta vie, et moi un homme de bonne volonté, n'ayant jamais pris de mon temps et de mon pays, que les désordres qui ne vont pas jusqu'au vice. Quand

mérite réel est semblable, la différence des rangs est illusoire. Va, mon enfant, les différens habits que nous portons en ce monde n'ont guère plus d'importance que ceux qu'on prend au bal masqué où les hommes, vêtus en princes ou en paysans, se trouvent tous égaux au moment où l'on sort.

— Hélas! d'Uzès, il peut se trouver à notre bonheur d'autres obstacles que ceux que vous renversez si généreusement.

— Il n'y en a pas. Je suis riche, heureusement; je jouis de toute la fortune de ma mère; elle est facile à réaliser, et je puis emporter dans un portefeuille ce qu'il nous faudra pour passer doucement la vie où il nous plaira de porter notre amour. Nous laisserons derrière nous toutes les impuretés de cette ville de fange qui ont souillé ma jeunesse, toutes les misères qui ont désolé la tienne, tous les anathèmes dont on a couvert ton nom, pauvre fille d'un condamné; et dans les nouvelles contrées où nous irons aborder, nous en perdrons le souvenir, comme les oiseaux de passage oublient l'hiver qu'ils ont quitté, dès qu'ils n'en sentent plus la glace sur leurs ailes.

— D'Uzès, j'ai eu hier dix-huit ans.

— C'est le bel âge pour l'amour.

— C'est aussi l'âge fixé pour prendre le voile.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Elisabeth?

— Hier j'ai appris que mon père est menacé de se voir refuser la seule grâce qu'il puisse encore espérer en ce monde, celle d'avoir un confesseur à ses derniers instans. D'abord il déteste les prêtres et ne fera rien pour obtenir cette faveur. De plus, on dit que de grands personnages, craignant d'être compromis par les révélations qu'il pourrait faire à un prêtre, portent les juges à lui refuser ce bienfait, offert à tous les condamnés. S'ils poussent leur rigueur jusqu'au bout... Justice divine! le malheureux mourra sans sacrement, et son ame sera plongée à jamais dans les flammes de l'enfer...

Elisabeth se jeta de nouveau dans le sein de son amant et fondit en larmes.

La jalousie placée derrière eux s'était alors faiblement entr'ouverte, et si les jeunes gens eussent été moins absorbés dans eux-mêmes, ils auraient pu distinguer près d'eux les battemens d'une poitrine agitée, et sentir un souffle brûlant et entrecoupé...

D'Uzès regarda la jeune fille avec la plus tendre pitié.

— Je suis désolé qu'on refuse un confesseur à ton père, puisque cela te chagrine, pauvre enfant; mais que pouvons-nous faire à cela?

— Je puis faire pénitence à sa place et racheter son âme par le dévoûment de la mienne. Ecoutez. Hier, à l'instant même où je recevais cette cruelle information, où j'apprenais que le malheureux qui m'a donné l'existence était perdu dans la vie future comme dans celle-ci, l'Evangile du jour, lu à haute voix dans la chambre voisine par ma pieuse hôtesse, m'a rappelé que c'était précisément l'anniversaire de ma naissance, et que ce jour même je prenais dix-huit ans. N'était-ce pas un avertissement du ciel qui m'ouvrait les portes du cloître à l'instant même où les vœux que je pourrais y prononcer accompliraient la pénitence de mon père, s'il ne lui était pas permis de la faire lui-même.

—Quelle folie!

—Je me suis rendue à l'église du couvent des Annonciades pour implorer de Dieu de plus grandes lumières. Absorbée dans mes prières, j'ai oublié les heures, et les portes de l'église se sont fermées sur moi. Au cœur de la nuit, engourdie de froid et de douleur, les genoux brisés par la dalle où j'étais prosternée depuis le soir, j'allais, je crois, succomber à tant de fatigue, lorsque tout-à-coup, sans aucun bruit, le rideau du chœur s'entr'ouvrit doucement, l'enceinte s'éclaira d'une faible lueur, et je me vis distinctement moi-même assise dans une des stalles, parmi les vierges du Seigneur, et vêtue comme elles du costume des *filles bleues*. Mes mains jointes et mes regards levés vers le ciel annonçaient le repentir auquel j'étais consacrée. A cette vue, un calme, un bien-être que je ne puis exprimer se répandit tout à coup en moi, et je sentis toutes mes forces renaître. Puis la clarté s'éteignit et la vision disparut. Pour reconnaître comme il le fallait cet avertissement de Dieu, je me suis agenouillée devant l'autel, et j'ai fait vœu de prendre le voile dans ce monastère même où sa volonté venait de se révéler à moi si le salut éternel de mon père exigeait ce sacrifice.

— Et vous n'avez pas songé à moi, dit d'Uzès avec amertume; il paraît que je compte pour peu de chose dans vos arrangemens avec le ciel.

— Mon père est le plus malheureux de nous.

— Vous n'avez pas pensé que cette résolution allait me mettre au désespoir.

—Je pense à mon père et veux le sauver.

— Et moi, vous me faites damner!

— D'Uzès vous me connaissez, vous savez que mes déterminations sont irrévocables: je suis à vous si mon père obtient un confesseur et reçoit l'absolution de ses péchés, mais je suis à Dieu, offerte en expiation, s'il meurt dans l'impénitence finale.

— Eh bien! s'écria le colonel, votre père aura un confesseur dès demain: il en aura dix s'il le faut, je le jure sur mon épée!

Alors ils reprirent leur route. D'Uzès conduisit Elisabeth jusque sous le porche du cloître Saint-Etienne-des-Grès, qu'elle habitait, et la quitta promptement.

Après quelques heures de sommeil, Elisabeth reprit son travail accoutumé. Logée au dernier étage de la maison de la dame Caillet, elle coloriait des gravures et vivait de ce faible travail. Cet art facile, par les objets qu'il mettait constamment sous ses yeux, entretenait son intelligence naturelle, élevait son esprit à la contemplation de la nature idéalisée, et la berçait souvent de douces admirations et de poétiques rêveries.

Elle était si belle dans sa mansarde aux murailles nues, aux meubles grossiers, aux étroites fenêtres; elle était si belle avec sa petite coiffe d'organdi, sa robe de siamoise rayée lilas et blanc, son tablier de toile de coton, ses dix-huit ans, sa figure d'une expression mélancolique et tendre, qu'elle semblait un ornement étranger jeté par hasard au milieu de cette pauvre population de Saint-Etienne-des-Grès (1).

Au sein des plus tristes préoccupations, ses pinceaux ne devaient jamais se reposer, parce que le pain du lendemain exigeait impérieusement le travail du jour. C'était ordinairement des images de saints qui lui étaient confiées. La vue de ces bienheureux portant l'auréole sur leurs fronts, l'inspiration céleste sur leurs traits et entourés de symboles mystiques, entretenait la foi aveugle de la simple enfant. Accablée dès qu'elle sortait, par la malveillance publique, blessée, endolorie par le choc d'hommes grossiers, qui l'étaient plus encore avec la fille du régicide, elle venait se réfugier auprès de ses saints protecteurs.

Elle s'approcha de son pupitre, chargea sa palette et se mit à l'ouvrage. Après avoir donné quelques coups de pinceaux, elle s'aperçut que le jour tombait moins clair sur son vélin; elle leva les yeux et vit qu'on avait remplacé le mouchoir d'indienne qu'elle suspendait ordinairement à sa fenêtre par de beaux rideaux de soie rouge. Regardant alors avec plus d'attention sa chambrette, elle vit une jolie petite horloge sur le mur où elle avait tracé quelques lignes qui lui indiquaient les heures quand le soleil passait en cet endroit; puis au dessous, sur son prie-Dieu, à la place du rosaire à grains de bois dont elle se servait la veille, un chapelet de perles à croix de rubis, beau comme un collier de grande dame. Elle était trop douloureusement absorbée pour se réjouir de semblables frivolités, et elle ne sembla pas s'étonner de leur apparition. Elle éloigna donc les rideaux et se remit à son travail.

Elle regardait avec amour les bienheureux dont elle allait peindre les traits.

— Saints du ciel, leur disait-elle dans sa pensée, vous avez été les seuls protecteurs de votre humble servante: la pauvre fille était abandonnée ici-bas, vous avez mis plus de bonté à veiller sur elle. Mon père, sur terre, qui devait me guider, s'est perdu lui-même; il a chargé sa femme et son enfant de toutes les fautes de sa vie. Je n'ai jamais reçu de lui la nourriture spirituelle, et, quant aux nécessités de la terre, il m'a laissée seule au monde, ayant pour toute fortune le peu de clarté qui tombait par ma fenêtre et la journée à remplir de mon travail, le bien qu'on ne peut ravir à aucun être: le jour et temps.

Et lui aussi! d'Uzès, lui, dont la présence dans ma vie devait être une bénédiction, puisqu'il m'a donné si généreusement son amour, lui aussi, me fait sentir qu'il est un enfant de la terre par les gouttes de fiel mêlées aux douceurs qu'il me verse! Hélas! il en est ainsi des affections humaines! Parfois, au milieu de leurs félicités, un mot dur vous fait pressentir ces unions malheureuses où l'un des deux souffre dans l'esclavage; un mot violent vous fait penser qu'il est des tempêtes de l'âme qui rompent soudain les nœuds les plus solides; les mouvemens de jalousie qui passent dans le sein rappellent à toute minute que l'infidélité existe, que d'un moment à l'autre on peut renier ses sermens et s'engager ailleurs... O mes bienheureux patrons, ces terreurs n'existent pas pour celle qui vous aime à genoux. L'amour est divisé en deux parts: le bonheur avec vous, les douleurs avec les fils des hommes. Hélas oui! tout ce qu'on peut espérer en aimant un habitant de ce monde, ce sont les peines de l'amour...

Comme elle réfléchissait ainsi, un homme entra, posa son chapeau et son épée sur une escabelle, arrangea ses cheveux dont la poudre dissimulait la teinte grise, et vint s'asseoir près de la jeune fille.

Elle le salua avec respect et continua son travail.

— Elisabeth, lui dit cet étranger, avez-vous confiance en moi?

— Monseigneur, je vous dois la vie. Lorsque l'emprisonnement de mon père nous laissait, ma mère et moi, dans la plus cruelle détresse et repoussées de tout le monde, vous qui m'êtes inconnu, vous dont j'ignore même le nom, vous avez placé ma mère dans une condition honnête, et moi, vous m'avez donné les moyens de m'établir ici pour m'y soutenir par mon travail. J'y ai reçu souvent de nouveaux bienfaits de vous, et, ce matin encore, en rentrant, j'ai trouvé dans ma pauvre demeure des objets de luxe que vous seul avez pu y faire placer.

— Vous serez donc disposée à suivre mes conseils?

— En toutes choses, monseigneur.

— Eh bien! Elisabeth, vous devez quitter cette habitation située dans le quartier le plus mal peuplé, où vous ne pouvez faire un pas sans être sujette à d'odieuses invectives. Le procès de votre père prend les couleurs les plus effrayantes; au jour du dénoûment, vous seriez exposée en restant ici aux plus cruels outrages. J'ai dans la rue Culture Ste-Catherine une maison éloignée du bruit de la ville; venez dès ce moment vous y cacher à tous les regards. Vous y serez soustraite à la lois

(1) La fille de Damiens, nommée Elisabeth, âgée de 18 ans et d'une grande beauté, exerçant la profession d'enlumineuse de gravures, demeurant chez la dame Caillet, cloître Saint-Etienne-des-Grès, fut décrétée de prise de corps le 13 janvier, conduite aux prisons de la Conciergerie, subit plusieurs interrogatoires, et fut mise en liberté trois semaines après.

(Pièces du procès de Damiens.

aux poursuites dangereuses qu'appelle votre beauté, et aux indignes traitemens qu'attire votre nom.

— Monseigneur, je vous rends grâce de ce que vous voulez bien faire pour moi. Mais loin de me cacher en ce moment, je dois, quelques efforts qu'il m'en coûte, me présenter aux juges de mon père pour implorer d'eux une grace.

— Et que pensez-vous leur demander? dit l'étranger d'une voix altérée.

— Qu'ils laissent à mon père la prérogative que la loi accorde aux derniers criminels, qu'ils lui donnent un confesseur à son heure suprême, afin qu'il puisse satisfaire à la justice humaine en déclarant le nom de ses complices, à la justice divine en confessant ses fautes.

Une rapide pâleur couvrit le visage de celui à qui elle s'adressait.

— Oh! je suis bien faible, bien timide, mais je sens là, continua-t-elle en mettant la main sur son cœur, que je trouverai des paroles pour les toucher.

— Puisque l'assassin a mérité la damnation éternelle, pourquoi vouloir l'y arracher!

— Pourquoi vouloir sauver l'âme de mon père! répéta Elisabeth avec stupeur.

— Vous seriez responsable des crimes que ferait commettre dans l'avenir cette coupable indulgence.

— Eh bien, j'accepte cet épouvantable fardeau, dit la jeune fille avec exaltation, mais j'irai où la voix de ma conscience me guide.

— Malheureuse!

Un éclair de colère passa sur le front de l'étranger : mais il changea subitement de ton et de visage; il employa la douceur des plus tendres paroles pour engager la jeune fille à le suivre... Sa voiture était à l'entrée du cloître; Elisabeth y serait amenée en secret; la maison qui l'attendait lui offrait le plus sûr asile et toutes les douceurs de la vie; la musique, les festins, les parures lui seraient prodigués pour la distraire de ses peines, et le maître du lieu ne lui demanderait, pour toute récompense, que d'accepter avec une complaisante bonté ce qu'il ferait pour elle.

Un instant, au milieu de la décence mielleuse de ses paroles, cet homme darda sur la belle jeune fille un regard révélateur... Cette lueur trouble et fiévreuse qui jaillit alors de ses yeux éclaira pour elle tout le caractère de son bienfaiteur et tout le secret de la conduite qu'il avait tenue envers elle... Elle ne l'avait jamais soupçonné. Elle avait reçu ses bienfaits, parce qu'une grande pauvreté l'avait accoutumée dès l'enfance aux dons de la pitié.

D'ailleurs, l'âge du donateur la rassurait, et elle ne s'était point aperçue qu'il passait par une gradation insensible de l'aumône aux présens, de la charité à la séduction. Cependant cet homme, malgré sa bonté apparente, lui avait toujours inspiré une espèce de répulsion; en ce moment, c'était de la haine qu'elle éprouvait pour lui.

Elle lui dit avec fermeté de s'épargner toutes vaines instances parce qu'elle jurait sur l'honneur qu'elle ne le suivrait point. En même temps elle se leva comme pour lui enjoindre de sortir.

Il obéit à cet ordre muet, mais son front couvert d'épais nuages, son regard brillant d'un feu sombre, ses traits contractés, indiquaient les plus violentes agitations de l'âme.

Un instinct de femme éclairait Elisabeth sur une partie des motifs qui engageaient cet homme à l'entraîner chez lui; mais, si elle avait eu une plus grande connaissance du cœur humain, elle aurait vu qu'il y avait sur ce front sombre et pâle plus que la douleur de perdre une femme.

II.

Un prisonnier était couché dans une des chambres de la conciergerie, sur un lit élevé seulement de six pouces, placé à trois pieds de la muraille, avec des bourrelets de toute part. La pièce qui le renfermait était ronde, de douze pieds en tous sens, appartenant à la tour dite de *Montgommeri*. Elle n'avait d'autres fenêtres que deux meurtrières garnies de doubles grilles; des lampes l'éclairaient jour et nuit, et on n'y respirait que cet air malsain et comprimé qui semble fait pour les prisons. Un médecin et deux soldats veillaient dans l'intérieur; à la porte et sur l'escalier étaient de nombreuses sentinelles, dont la ligne se terminait au dehors par un régiment de gardes françaises.

Le détenu était un homme de quarante-deux ans, taille de cinq pieds six pouces, œil petit et perçant, nez recourbé en forme de bec d'oiseau de proie, visage long, couleurs vives, cheveux noirs et crépus (1). Des courroies passées en tous sens sur son corps, et scellées au plancher, le retenaient sur sa couche, et, sous ces innombrables liens, il semblait un animal féroce pris dans un énorme filet. Il ne paraissait occupé qu'à réfléchir sur sa situation et se parlait sans cesse à lui-même.

— *Brûlé vif!.. les cendres jetées au vent...* voilà ce qu'on m'avait prédit autrefois, et il fallait que la prédiction s'accomplît.

— Parle tout seul, mon pauvre Damiens, puisque tu ne peux t'en empêcher, lui dit un des soldats, mais tâche de parler moins haut : autrement tu réveilleras mon camarade qui dort sur le carreau et les sentinelles qui ronflent à la porte, et ils resserreront tes liens, craignant qu'un prisonnier retenu sur son lit par la fièvre, les plaies de la torture, cent courroies bien scellées, les murailles de la geôle et deux ou trois régimens alentour, ne vienne par hasard à leur échapper.

— *Je mourrai et le plus grand de la terre mourra aussi* (2). J'ai passé ma vie sous l'obsession de cette idée, disait encore le captif. Etre toujours tourmenté par la même pensée! aller dans les pays étrangers pour qu'elle *s'évade* de votre tête et la rapporter en France avec soi! prendre de l'arsenic, arracher les ligatures de son bras pour faire couler son sang, aller jusqu'au bord de la mer pour s'y précipiter et ne pouvoir mourir comme un autre, parce qu'on est réservé pour le crime, parce que *le sort en est jeté sur vous!*... Je mourrai et le plus grand de la terre mourra aussi... Si le roi avait seulement voulu faire pendre quatre évêques, cela ne serait pas arrivé... Mais la vue de ces robes noires me bourrelait le cœur; mon sang bouillonnait, il m'entraînait là où était Louis XV, ce roi sourd à la voix de son peuple, qui souffre de la tyrannie du clergé, qui se plaint de toute part, qui crie de faim et de colère. Et rien ne pouvait empêcher ce que j'ai fait de se faire, puisque je l'ai bien entendu : *Brûlé vif, les cendres jetées au vent.*

— Alors, si tout est bien, ne t'agite donc pas ainsi, reprit le soldat.

— Je veux aller à Arras... m'embarquer... passer aux îles.

— Tu aurais dû accomplir ce projet avant de venir à Versailles, voir le roi.

— Voir le roi! je n'ai jamais été curieux de voir la figure d'un roi que sur une pièce de six francs.

— Cependant, notre bien-aimé Louis XV, hein? tu l'as regardé de près.

— Ah oui! je sais que ce que j'ai fait est mal; mais aussi pourquoi ne veut-il pas envoyer au gibet les évêques molinistes, qui refusent les sacremens aux pauvres gens en danger de mort quand ils n'ont pas de billet de confession?

— Et parce que le roi n'a pas voulu se défaire d'eux, tu as voulu te défaire de lui.

— C'était une justice à accomplir.

— Non, c'était une vengeance. Tu as souffert toute ta vie de n'être qu'un subalterne, vois-tu, et tu as pris en horreur tout ce qui s'élevait au dessus de toi. Ecoute, ami Damiens, je te dirai ton histoire en deux mots : enfant, tu te révoltais contre tes parens et tu étais le plus mauvais petit chien du village. Ecolier, tu te révoltais contre le *magister* et tu ne voulais rien apprendre. Soldat, tu as déserté pour te soustraire à l'obéissance envers l'officier. Domestique à Paris, tu as changé plus de soixante fois de maîtres; les uns t'imposaient et tu les quittais pour ne pas te soumettre à eux; les autres, que tu craignais moins, te chassaient pour ton impertinence. Tu as volé l'un deux (1), afin de devenir aussi grand que lui, et tu t'es fait plus petit encore. Tu détestes par dessus tout les prêtres parce que ce sont les *dominateurs* par excellence, qu'ils veulent gouverner les âmes et que leur pouvoir est immortel. En résumé, tu exècres les *maîtres*, qu'ils commandent avec la férule, l'épaulette, les gages ou la soutane, et tu as voulu tuer le roi pour t'en prendre au plus grand de tous.

— C'est si dur! naître subalterne, et dire qu'en voilà pour la vie! Obéir toujours, sans savoir pourquoi c'est vous qui obéissez plutôt que les autres, et sans que votre tour vienne jamais d'être au dessus et de les voir au dessous!... C'est si lourd, un maître qui pèse sur votre tête!

— Simple que tu es! est-ce qu'il y a pour nous d'autres maîtres que nous-mêmes? Raisonnons un peu. Qu'est-ce que c'est que la vie? C'est boire du vin de Bourgogne sous la tonnelle de l'*Ile d'Amour*, tandis que les oiseaux sautillent autour de vous et que le soleil dore l'horizon; c'est laisser aller son esprit à toutes les folies où le vin le mène, et voir le rire s'épanouir sur le front des amis, tandis que la jolie petite main de la voisine presse la vôtre sous la table. Eh bien! y a-t-il un homme au monde, portant épaulette, mitre, ou couronne, qui ait le pouvoir de rendre le soleil moins chaud, le vin de Bourgogne moins généreux, le toucher d'une jolie main moins suave. Si nul ne peut rien sur la vie, il n'y a pas de maîtres. Ils nous prennent quelques heures par jour. Et bon Dieu! si ce n'étaient eux, ce seraient nos affaires, notre profession, le soin de notre fortune qui nous retrancheraient ces momens; ou mieux que ça, l'ennui, la satiété, notre propre faiblesse, qui nous empêche de prolonger sans cesse le cours de la jouissance.

— Je crois que tu as raison, et, à l'avenir, je me conduirai plus sagement.

— A ça, je ne pense pas que ce soit sérieusement que tu parles de l'avenir?

Et le soldat, à ces mots, regarda fixement le prisonnier.

— Pourquoi donc, dit celui-ci en pâlissant affreusement, puisque le roi a recommandé qu'on ne me fît plus de mal.

— Bah! c'est afin de te garder sain et dispos pour le jour du jugement.

— Oh! ce serait horrible, s'écria le malheureux, et ses traits se contractèrent davantage.

Le soldat l'envisagea avec plus d'attention.

— Il est vrai, lui dit-il, que la reine s'intéresse à toi.

Mille lueurs d'espérance illuminèrent la figure du prisonnier.

— Mais elle n'a pas plus d'influence au conseil que la petite m[illegible]tre

(1) Signalement de Damiens.

(2) Paroles et superstitions de Damiens.

(1) Damiens étant au service du sieur d'Uzès, colonel des gardes françaises, logeant rue des Bourdonnais, ouvrit son secrétaire en son absence, le 6 juillet 1756, et y prit deux cents quarante louis d'or. Il fut toujours en fuite depuis ce moment jusqu'au mercredi 5 janvier, cinq heures trois quarts, moment de l'assassinat du roi, après lequel il fut immédiatement arrêté.

que voici, ajouta l'interlocuteur, en suivant d'un œil avide les mille contractions et les frémissemens qui passaient sur le visage du condamné.

— Misérable! s'écria Damiens, qui es-tu pour venir ainsi me tourmenter, comme si je n'avais pas assez de tout le royaume contre moi ?

— Ton ami, puisque je te parle encore quand nul n'ose plus te regarder.

— Mon plus cruel ennemi, puisque tes paroles ressemblent aux grincemens des fers des bourreaux.

— De quoi te plains-tu ? tu as si souvent demandé de mourir ainsi pour la bonne cause.

— Oui, si la leçon que j'ai donnée au roi pouvait lui apprendre ce que le peuple souffre d'injures du clergé, et le décider à faire couper la tête à trois ou quatre évêques.

— Ah! voilà ton idée fixe.

— Souviens-toi de ce que je dis, mon crime retombera sur la tête de ceux qui me l'ont inspiré par le spectacle de leur débauche et de leur impiété (1). Dans dix ans, les jésuites ne seront plus en France.

— Cependant, mon ami, soyons conséquens. L'accusation que tu portes surtout contre les prêtres, est celle d'avoir refusé l'administration des sacremens à quelques pauvres diables qui n'avaient pas de billets de confession, et toi qui pouvais en user largement, tu ne mettais pas les pieds à l'église, tu ne voulais pas goûter miette du pain sacré ; si bien que tu désolais par là toute ta sainte famille, oncles, tantes, cousins et cousines, et la petite Elisabeth qui passe maintenant le jour et la nuit à prier pour toi.

— Oh! ne me parle pas de ma fille, tu me déchires le cœur! Si je souffre tant de la crainte du supplice, c'est à cause du déshonneur qui en rejaillira sur la tête de cette enfant... La fille d'un supplicié! nul ne voudra d'elle; elle n'aura plus qu'à couper ses beaux cheveux blonds et à entrer dans un couvent. Pitié! messieurs les juges! pitié pour ma pauvre fille!...

Le soldat, qui tenait toujours ses regards attentivement fixés sur Damiens, eut à ce moment-là une larme dans les yeux, ce qui pouvait faire penser qu'il n'était pas aussi méchant qu'on devait le croire.

— Pourquoi avec de pareils sentimens, dit-il, as-tu commis cette coupable action?

— Tu ne sais pas ce que c'est que de porter en soi une prédestination maîtresse, irrésistible, plus forte que la volonté, qui annulle totalement tous les actes qui ne sont pas dans son sens, et, par tous les chemins, vous pousse au même but. Et puis, il m'en souvient, une nuit... une nuit bien sombre... on m'a conduit devant une maison isolée... aux confins de la ville .... Un banc de pierre était à la porte ; on m'a fait attendre là quelques minutes; puis on m'a conduit dans une chambre au rez-de-chaussée... dans une chambre toute parée d'or et de soie comme celle d'un prince... et, en effet..... là on m'a dit que le ciel voulait la mort du tyran... on m'a donné de l'or...

— Qui t'a dit cela? qui t'a donné cet or? sur ton âme, tu dois l'avouer.

— Oh! non, non : on m'a fait jurer devant le Christ de me taire; on m'a dit que si je parlais, ma langue s'enflammerait et dévorerait mon corps... et je me suis tu au milieu des horreurs de la question...

— Pauvre insensé!... mais n'importe, tu dois nommer ce corrupteur.

— Non, car vois-tu, tout cela ne m'aurait pas séduit ; j'aurais repoussé toute cette fortune, toutes ces promesses, sans cette voix qui répétait sans cesse à mon oreille : « Tu mourras, mais le plus grand de la terre mourra aussi » Et s'il n'avait pas été écrit dans mon horoscope que j'étais destiné à donner un grand exemple au monde (2).

La matinée finissait; une compagnie des gardes françaises vint détacher le prisonnier pour le conduire à la grand'chambre, où ses interrogatoires continuaient en présence des princes et des pairs du royaume, ainsi que des maîtres des requêtes, des présidens et conseillers.

Autour de la prison de Damiens le mouvement était continuel, et une rumeur éclatante se faisait entendre sans cesse. Plusieurs régimens étaient sur pied pour s'assurer de la personne d'un malheureux demi-fou et demi-mort ; et même il est dit dans le recueil des pièces du procès, qu'on avait *choisi ces régimens parmi les plus sûrs et les plus dévoués*. Les princes du sang, les pairs de France, la cour entière, séant à la grand'chambre, s'occupait depuis près de trois mois à instruire, commenter et méditer l'action d'un pauvre diable fanatisé par les plaintes du peuple, et qui, dans un moment où le sang lui montait à la tête, s'était porté à un acte de violence qu'une mort simple et prompte eût suffisamment puni.

Pour décider son supplice, les fortes têtes du royaume, aidées des lumières de la faculté de médecine, cherchaient ensemble ce que la nature physique peut supporter de plus atroces souffrances avant de succomber. Le génie de la France se réduisait en ce moment à perfectionner l'art du bourreau.

Avide du spectacle qu'offrait ce déploiement intérieur de force armée, ce va et vient des conseillers en robes rouges, des princes, des pairs en manteaux d'hermine, une foule oisive, béante, hurlante, battait à toute heure du jour les murs de la conciergerie.

Le comte d'Uzès, errant à travers cette cohue, incertain encore de ce qu'il devait tenter pour satisfaire le désir d'Elisabeth, rencontra, aux portes de la prison, le soldat, ami inconnu de Damiens, qui venait d'être relevé de sa garde.

— Ah! c'est vous! dit d'Uzès en lui tendant la main d'un air de familiarité peu naturel entre un jeune seigneur et un simple soldat. Eh bien! vous venez de là-haut, le procès touche-t-il à sa fin?

— C'est aujourd'hui le dernier interrogatoire; le jugement sera prononcé demain 27, le jour suivant la question sera appliquée et l'exécution suivra de près.

— Et quel genre de mort choisira-t-on ?

— Le supplice réservé au *crime de lèse-majesté au premier chef*.

D'Uzès fit un geste d'horreur en songeant à cet amas de cruautés.

— Oui, ajouta le soldat, voici bientôt trois mois que la cour amasse toutes les paroles d'exécration que lui fournit sa mémoire et projette tous les tourmens inventés contre un misérable valet qui a blessé le roi de manière à ce que sa majesté très gracieuse et très sainte a dit, en portant la main à son côté : « on m'a poussé bien rudement, ou une épingle m'a piqué. » Que pensez-vous qu'on eût fait au roi, si d'un coup mieux asséné que celui-là il eût tué un homme?

—On lui aurait demandé si, en frappant, il ne s'était point fait mal à la main.

—Précisément. C'est digne d'horreur et de pitié de voir une nation qui admet tant de vices, qui a ses crimes de tous les jours comme son pain quotidien, et qui s'acharne sur un malheureux en démence, pour faire croire qu'elle a conservé de la justice et punit encore quelque chose.

—Damiens est-il un fou ou bien un scélérat? Qu'en pensez-vous, vous qui le voyez de près ?

— L'un et l'autre. Ses inclinations sont mauvaises : il s'est toujours éloigné de sa famille simple et honnête pour vivre avec des gens de mauvais lieu; il vous a volé, comte d'Uzès, quand il était à votre service, sans que rien dût le porter à cette bassesse. Il y a une guerre continuelle entre sa nature et sa position. Il possède assez de développement d'intelligence pour souffrir de se voir à un rang inférieur et pas assez pour en forcer les limites et s'élever au-dessus. Il joint à cela une vanité dévorante : l'amour-propre s'est emparé de son âme avec une violence extrême ; il est devenu l'égoïsme incarné, égoïsme fanatique, arrivant au degré de vice social, de vice privé qu'il était. L'insensé a pris en horreur profonde tout ce qui s'élevait au dessus de lui, tout ce qui florissait à côté ; il n'a pas compris ce sacrifice d'une partie de leur liberté que les individus doivent faire à la masse pour vivre en société; il n'a pas su voir que, de même qu'on paie un impôt d'argent sur ses biens dont on retrouve quelque chose en participant aux améliorations publiques, on paie un impôt de bonheur particulier dont on retrouve une partie dans la paix et l'harmonie générale.

Cet amour enragé de lui-même l'a perdu. Il est sorti des voies communes sans s'élever ailleurs ; trop exalté pour rester en paix, et pas assez habile pour réussir.

—Il était ainsi fatalement entraîné au mal.

— Joignez à cela les influences physiques : une force d'Hercule pour imposer, et nulle grâce pour se faire bien venir, ce qui lui donne une humeur taciturne et morose, qui concentre toutes ses impressions en lui-même, où elles ont le temps de bouillonner, de fermenter et de s'aigrir ; un éloignement pour les hommes et un besoin d'expansion qui le portent à parler seul sans cesse, à se raconter mille choses à toute heure du jour et de la nuit (1), si bien qu'il en a conservé un tic nerveux dans la bouche qu'il remue sans cesse; et plus que tout le reste, un sang âcre et impétueux qui, se portant à la tête, dérange son cerveau, lui fait prendre pour une *inspiration surnaturelle*, ce qui n'est qu'une simple pensée, pour une voix secrète le simple désir qui passe dans son esprit, et par cette superstition, le porte à exécuter des actes dont l'idée naîtrait en lui parce qu'ils découlent de sa nature, mais dont la raison, s'il la possédait, repousserait l'accomplissement.

— Et pourquoi, mon ami, restes-tu aussi constamment attaché au chevet de cet homme, puisqu'il te semble si peu digne d'intérêt.

— D'Uzès, vous connaissez ma vocation?

— Oui, comédien dans l'âme, mon cher Banières. Je reconnais en toi l'espoir du Théâtre-Français, y ayant déjà paru d'une manière brillante, et attendant avec impatience ton congé pour te livrer tout entier aux honneurs de la scène.

— Eh bien! devant jouer bientôt Polyeucte, Œdipe, Bernadille, j'étudie sur nature les angoisses d'un condamné à mort.

— Banières, c'est atroce!

— Non, si je pouvais changer le sort de Damiens, je le ferais ; mais, comme il doit souffrir et mourir, ça ne lui fait pas plus de mal que je profite de ses souffrances et de sa mort.

— C'est un outrage envers l'humanité.

— J'aime l'humanité, mais j'aime encore mieux mon art.

—Oui, messieurs les comédiens, vous êtes maintenant au niveau de tous.

— Nous sommes au dessus. Dans cette société où toutes les professions sortent de leurs attributs pour n'être plus que d'ignobles sources de fortune, des *moyens* portant la toque, l'hermine ou la soutane, la nôtre seule suit encore sa destination, porte son intérêt, son but, sa récom-

(1) Damiens avait servi deux ans au collége des Jésuites; il était employé au réfectoire et dans les chambres particulières.

(2) La dame Saintreuse, rue d'Enfer, chez qui Damiens avait été domestique. Elle avait le don de tirer des horoscopes.

(1) Il remuait constamment les lèvres ayant l'habitude de parler seul, le jour et la nuit. (Notice sur Damiens.)

pense en elle-même. Aussi vos gens du monde le sentent bien!... Cette belle Comédie-Française, comme ils lui rendent hommage! Messieurs les gentilshommes de la chambre sont fiers d'être les chefs du Théâtre-Français; nos querelles occupent les rois, les princes, les prêtres, les jolies femmes; nos représentations sont les plus grandes nouvelles de la cour et de la ville. Chacun dans cette société factice, ayant un rôle à jouer, et consacrant sa vie à ce rôle, sait apprécier le mérite de notre art; et tout le monde juge que, dans ce siècle où tout est grimace, ce qu'il y a de meilleur est la bonne comédie.

— Banières, mon frère vient d'être nommé directeur du Théâtre-Français, je te promets un ordre de début très prochain, et avant l'expiration de ton congé.

— J'allais vous le demander et je comptais sur vous.

— Mais revenons à ce malheureux. Penses-tu qu'on lui donne un confesseur s'il le demande?

— Non, il paraît qu'une volonté mystérieuse mais puissante s'y oppose, dans la crainte des révélations qu'il pourrait faire; et on lui refusera ces générosités de l'église dont la matière première coûte si peu.

— Il faut cependant l'obtenir; sa famille le demande à grands cris.

— Bah! les âmes de ses frères et sœurs n'ont pas donné de cautionnement pour la sienne.

— Sa fille en mourrait de chagrin.

— Oh! sa fille, à la bonne heure, je conçois qu'on fasse tout pour elle. On dit que c'est une charmante créature, une vraie sainte vierge de beauté, de grâce, de vertu.

— Elle est tout ce que tu dis là et bien plus encore. Elle est semblable pour la forme, la blancheur et le regard inspiré aux plus belles saintes dont elle passe sa vie à colorier les images: mais elle joint à cela quelque chose d'humain qui porte à l'aimer en sœur. Cette chère enfant demande de toutes les forces de son âme et de sa piété les secours de la religion pour son père.

— Eh! bien, on y songera.

— Mais le temps presse, après demain tout sera fini. J'allais en ce moment supplier mon père d'employer tout son pouvoir pour obtenir cette grâce.

— Votre père est trop honnête homme pour avoir de l'influence; on ne fera rien pour lui, parce qu'on ne le craint pas.

— Mais à qui faut-il donc que je m'adresse?... parle, je t'en conjure... parle comme si ma vie en dépendait.

— N'avez-vous point quelque maîtresse qui soit bien, très bien avec quelque évêque?

D'Uzès fit un geste de dégoût.

—Vraiment si! continua le comédien en réfléchissant, vous avez été intimement lié, l'été passé, avec Mme Corentin, jolie dévote vouée à Dieu et à l'amour, point prude, point raisonneuse, point trop fidèle; maîtresse modèle, à conserver dans un cabinet d'histoire naturelle pour y représenter la femme du dix-huitième siècle.

— Comment connais-tu si bien les richesses que je possédais?

— Par droit de succession. Mme Corentin a eu l'insigne folie de faire passer les trésors de bonté et de grâce qu'elle vous prodiguait sur la tête d'un pauvre militaire, d'un pauvre artiste. Quoi qu'il en soit de cette fantaisie, servez-vous-en pour exploiter son influence. Mme Corentin est femme d'un président, amie de l'archevêque; elle peut beaucoup pour ce que désire la famille de Damiens. Réveillez de doux souvenirs; surtout promettez-lui de me faire débuter au Théâtre-Français. Cet amour aîné, berçant un plus jeune amour, aura des charmes irrésistibles.. Vous le voyez, je consens à être trahi pour vous... je vous donne la préférence.

— Mon ami, rien n'est si difficile que de plaire à une femme qui vous a aimé. Quelques instans après (malgré cette réflexion très judicieuse), d'Uzès, tout en rêvant, s'était acheminé vers la maison de la belle présidente. Un peu avant d'y arriver, il passa devant la demeure d'Elisabeth. Il vit au dernier étage une petite fenêtre ornée de rideaux rouges, et, au dessous de leur draperie, une jeune tête blonde, d'une fraîcheur d'ange, d'une pureté de vierge, gracieusement penchée sur une petite table, et demeurant dans l'immobilité de l'attention et du labeur. En s'arrachant à sa douce contemplation et en reportant ses regards dans la rue, il remarqua deux hommes en costume d'ouvrier, mais qui paraissaient porter le sarreau de toile bleue, moins pour se vêtir que pour cacher un autre vêtement. Ils erraient dans la rue sans occupation visible, et regardaient la maison d'Elisabeth avec une attention singulière. Cette observation l'agita vivement; mais le temps était précieux; le service qu'il rendrait à Elisabeth en restant autour de sa demeure était incertain; le secours qu'il pouvait lui porter ailleurs était plus assuré. Il continua donc sa route; et un instant après on l'annonçait chez Mme Corentin.

III

La belle présidente était assise devant un pupitre de vermeil; elle répondait en prose pomponnée à un madrigal, une épître ou peut-être même à une héroïde de Dorat qui venait de lui envoyer des vers. Elle flattait l'auteur de *Régulus* et de la *Feinte par amour*, voulant qu'il fît un rôle pour son acteur chéri, pour le jeune Banières, vers qui se tournaient toutes ses pensées du jour, et qu'elle voulait, à tout prix, voir sortir des théâtres inférieurs pour briller sur une plus large scène.

Mille couleurs bigarraient le boudoir; un prétentieux chiffonnage grimait de mille manières ses nombreuses draperies: des girandoles se croisaient en tous sens comme les lianes des forêts; des lustres de toute forme pendaient du plafond comme les stalactites d'une grotte. La personne de la maîtresse du logis était également chargée d'ornemens; des bouquets de fleurs, de plumes, se dressaient de ses cheveux poudrés, du haut de son corsage et de tous les pans de sa jupe. On voyait de toute part les extravagances de la mode devenue folle, se torturant de mille manières, sans choix et sans idées. La seule chose qui fût identique dans tous les objets, était un air d'impudeur et de licence: chacun d'eux avait l'air de tenir un propos lascif en minaudant. Partout l'absence de spiritualités et l'aberration des sens livrés à eux-mêmes; chaque boudoir de la ville était un reflet de ce terrible boudoir de Louis XV, qui coûtait au peuple cent millions par an et l'honneur de cent familles.

Les chiffons régnaient à la place du vrai beau, comme la galanterie à la place de l'amour, comme les pratiques dévotieuses à la place de la religion. Le dix-huitième siècle était la saison des fleurs artificielles.

Le comte d'Uzès, dès le commencement de sa visite, eut soin d'annoncer la nomination de son frère à la direction du Théâtre-Français, et de manifester une complaisance parfaite pour tout ce qu'on pouvait lui demander de ce côté, afin d'obtenir protection pour ce qu'il désirait lui-même d'autre part. Puis il tâcha, en dirigeant la pensée de la belle présidente, de la ramener au temps peu éloigné où elle était pour lui dans les dispositions les plus favorables.

— Je vous demande pardon de vous retenir, madame, dit-il; vous alliez sans doute aux Trianons.

— Aux Trianons, dans ce temps-ci, bon Dieu! il faudrait porter son foyer avec soi dans les jardins!

— Ah! il est vrai que nous sommes au mois de mars. En vous revoyant, l'hiver s'efface de ma mémoire; je ne pouvais croire que nous fussions déjà si loin des *beaux jours*.

Elle tourna la tête d'un autre côté.

— J'écrivais à Dorat, dit-elle.

D'Uzès toucha avec distraction les divers colifichets qui couvraient le guéridon, et regardant avec un air de réflexion mélancolique un coffret garni d'émaux où madame Corentin enfermait ses lettres d'amour, et où les siennes gisaient depuis cinq ou six mois:

— Il faudrait, dit-il, donner à ces coffrets la forme de tombeaux; ce qu'ils contiennent se réduit si vite en cendre.

— Il n'est pas nécessaire d'augmenter la tristesse des amours éteints, il est des instans où on la sent si bien! répondit-elle en cherchant de son côté à captiver d'Uzès par le charme des souvenirs.

— Non, répondit-il, un amour passé n'est jamais une pensée douloureuse; quand on s'attriste de le voir terminé, il subsiste encore; quand il a cessé d'être, on ne le regrette plus; on a oublié son existence.

— Pourtant, entre personnes qui se sont aimées, quelque oubli qui puisse régner, l'indifférence est plus cruelle qu'ailleurs.

— Deux personnes qui se sont aimées ne peuvent guère se retrouver sans que les scènes du passé ne surgissent en même temps dans leurs esprits; elles pensent ensemble aux mêmes choses; elles y pensent avec douceur, ce n'est déjà plus de l'indifférence, c'est une harmonie particulière entre elles.

— Elle est bien froide, cette union, c'est le pas des deux étrangers qui suivent ensemble le même chemin.

— Parfois, loin d'un pays où l'on a vécu, un air chanté à côté de vous, la senteur de telle plante apportée par le vent vous reporte soudain aux lieux, aux temps où vous avez entendu cette musique, respiré ce parfum. Ainsi, auprès de la personne autrefois aimée, on retrouve soudain tel geste, telle pose, telle inflexion de voix, telle manière particulière de porter la main à ses cheveux ou de soutenir sa tête, qui vous ramène mystérieusement au temps où vous viviez de son amour. Alors la distance qui vous sépare de ce temps est effacée; il n'y a plus de différence entre l'heure qui sonne et celle qui a sonné dans des jours plus heureux...

— C'est comme un fruit de la belle récolte qu'on aurait mis en réserve pour ce moment-là.

— Et qu'on goûterait avec d'autant plus de douceur, que l'hiver, plein de privations, a passé depuis, et qu'on en a senti la rigueur.

Le *bonheur du jour* sur lequel la présidente écrivait l'instant d'auparavant à Dorat, se trouvait couvert par hasard de plusieurs objets que d'Uzès lui avait offerts l'été précédent. C'était un bracelet qui portait à l'intérieur leurs chiffres réunis, une statuette en albâtre de l'Amour enfant, tel qu'on le figurait alors, un livre d'heures richement relié, et portant à la première page quelques vers galans de la main du colonel... enfin, tous ces objets appelés *souvenirs*, et qui n'en sont plus au bout de quelques mois... Le petit chien de la présidente sauta sur ses genoux et, secouant la tête, fit tomber sur sa robe un collier que d'Uzès lui avait donné, et sur lequel il avait fait graver:

Tous deux nous vous serons fidèles. Serment qui du moins avait été tenu par *Médor*.

En ce moment la pendule sonna *deux heures*, que le jeune colonel et Julie, avaient long-temps appelée leur *heure aimée*, parce que c'était celle où ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Un souffle du vent souleva doucement la portière de damas, et laissa voir la porte dérobée que d'Uzès avait tant de fois fait tourner sourdement sur ses gonds...

En même temps, la main du jeune homme, s'avançant pour caresser Médor, rencontra celle de Julie, et ces deux mains accoutumées à s'étreindre ne se quittèrent plus... L'illusion était complète; la saison passée était revenue avec ses plaisirs faciles et rapides.

Ils en goûtèrent quelques instans les éphémères douceurs, et ils paraissaient tous deux bien loin de songer aux demandes intéressées qu'ils avaient à se faire...

Cependant, après ce raccommodement, ou plutôt ce moment de souvenir, d'Uzès monta dans la voiture de la présidente et ils allèrent ensemble chez le frère du colonel, qui promit positivement de délivrer un ordre de début au jeune comédien Banières. Ensuite ils se rendirent chez l'archevêque, auquel Mme Corentin parla avec la douce autorité d'une femme qui ne peut rien se voir refuser. Le prélat consentit à envoyer un des membres de son clergé dans la prison du condamné. Mais, comme le parlement pourrait s'opposer à cette détermination si elle était connue d'avance, d'Uzès viendrait à l'archevêché le lendemain soir, qui était la veille de l'exécution, et il emmènerait avec lui un prêtre qu'il conduirait avec le plus de mystère possible à la prison de la Conciergerie.

Tout semblait marcher à la réalisation des désirs d'Elisabeth. Pour que son père reçût les sacremens avant l'heure suprême, il fallait d'abord que cet homme orgueilleux et incrédule y voulût bien consentir, et puis ensuite arriver à tromper là-dessus les desseins de l'autorité. Or, c'était précisément le lendemain que la jeune fille, par les soins d'Uzès, devait voir le prisonnier encore une fois. Dans cet entretien, elle aurait sans doute le pouvoir de le faire céder aux désirs de sa famille, et, dès le soir même, grâce au bon vouloir du prélat, la visite du saint ministre au condamné précéderait la décision du parlement.

Impatient d'apprendre ces heureuses nouvelles à Elisabeth, d'Uzès se rendit en toute hâte chez elle. Il franchit précipitamment l'escalier qui conduisait à sa chambre élevée... mais en y arrivant, il trouva la porte ouverte et la chambre vide. Un frisson mortel le saisit en se rappelant les indices qui, quelques heures auparavant, lui avaient fait craindre un malheur pour la pauvre abandonnée. Il chercha la dame Caillot, qui habitait seule avec elle cet étroit logement : elle était sortie depuis le matin. Le cœur navré, palpitant d'inquiétude, il revint dans la chambre de la jeune fille. Tout y était dans l'état habituel ; sa palette, ses peintures commencées étaient sur le pupitre ; la mante dont elle s'enveloppait au dehors n'avait point été prise ; la porte était demeurée ouverte ; tout annonçait qu'Elisabeth avait dû sortir subitement et sans préparation. Le jeune homme errait dans cette pièce, interrogeant tous les objets, cherchant partout une lettre, un adieu, parcourant ce lieu en tous sens, comme s'il eût dû lui rendre son Elisabeth... Ses regards tombèrent sur un livre d'évangiles ouvert sur le prie-Dieu... Son cœur battit d'espérance : il venait d'y voir quelques mots tracés au crayon. Il lut : *Dans la rue Culture-Ste-Catherine... la maison isolée.* Ces mots avaient peut-être été écrits le matin en souvenir des instans qu'ils avaient passés tous deux sur le banc placé devant cette demeure... mais n'importe, c'était un faible motif de diriger ses recherches de ce côté, un but où porter son ardente inquiétude... Il s'achemina à pas pressés vers cet endroit. La nuit commençait à tomber.

Elisabeth, dans l'après-midi de ce jour, tandis qu'elle travaillait, absorbée dans ses pensées, avait soudain vu entrer dans sa chambre deux hommes dont le sarreau de toile laissait apercevoir une livrée de laquais. Ils lui avaient enjoint de les suivre à l'instant dans une voiture qui l'attendait à la porte... La malheureuse enfant jeta un cri de frayeur et se précipita dans la chambre de son hôtesse... Mais personne ne répondit à son cri, elle ne trouva personne à côté d'elle!... Elle s'aperçut que ces hommes, au mouvement qu'elle fit pour approcher de la croisée et appeler du secours, se disposèrent à lui fermer la bouche d'un mouchoir et à l'emporter dans leurs bras... Elle était seule, sans aucun moyen de leur résister... Frémissant à l'idée de sentir leur main ignoble sur elle, elle leur dit de ne point l'approcher, de lui donner un instant pour recommander son âme à Dieu, et qu'elle jurait de les suivre ensuite sans résistance.

Elisabeth, d'après les propositions qui lui avaient été faites le matin même par son mystérieux visiteur, ne doutait point qu'il ne voulût obtenir par la force ce qu'elle lui avait constamment refusé. Elle pria avec ferveur, et, tandis que les laquais se penchaient à la fenêtre pour faire signe au cocher d'avancer la voiture le plus près de la porte possible, elle traça rapidement sur le livre saint le peu de mots qui pourraient éclairer sur son sort le regard de l'ami qui viendrait la chercher dans sa retraite.

Dans un carrosse hermétiquement fermé, et accompagné de deux domestiques qui eussent fait taire à l'instant ses moindres cris, elle fut conduite dans la petite maison de la rue Culture-Sainte-Catherine. Là, le respect fit place à la violence. On la fit entrer dans un jardin délicieux, où on lui dit d'attendre quelques instans celui qui l'avait fait venir.

Elle se laissa tomber sur un banc, au fond d'un bosquet encore dépouillé de verdure, mais déjà tout parfumé de ces arbustes de printemps dont les touffes de fleurs blanches et roses précèdent le feuillage. L'air frais et suave calma un peu ses sens et lui rendit quelques forces. Bientôt le maître du lieu arriva. Il essaya par la douceur des plus affectueuses paroles de lui faire perdre le souvenir de la violence dont il avait usé envers elle. Il lui dit qu'il avait été poussé à cette extrémité par son obstination à refuser de venir dans cette demeure, la seule où elle pouvait être en sûreté ; il lui jura que désormais il n'aurait plus pour elle que les plus tendres égards. Au bout de quelques instans, il voulut l'emmener dans le salon voisin, craignant pour elle la fraîcheur du soir. Mais elle avait horreur de pénétrer dans cette maison dont elle devinait instinctivement l'usage impur ; il lui semblait que l'air y était empoisonné, que des images impudiques blesseraient ses yeux, qu'une atmosphère de plomb pèserait sur sa poitrine. Dans ce jardin, du moins, elle était sous la voûte du ciel, au milieu des plantes pures et innocentes comme elle. Long-temps le seigneur du lieu, pour ne pas renouveler de violence envers elle, se conforma à ce caprice absolu. Mais Elisabeth était tête nue et légèrement habillée ; il s'impatienta, à la fin, de la voir demeurer ainsi à l'air froid de la nuit ; il mêla des ordres à ses prières, et voulut à tout prix l'arracher de cet endroit.

Comme il s'approchait d'elle pour l'entraîner, elle se précipita au pied d'un saule, et l'enlaça fortement de ses bras ; il lui semblait que cet arbre, cet enfant de la nature si pur et si beau, devait la protéger ; et en effet, en se pressant de toutes ses forces contre lui, elle y trouvait un point d'appui. Elle était à genoux, les cheveux dénoués, blanche et douce figure, légèrement éclairée par la lune, au milieu de ce jardin blanchi par les derniers froids et par les masses de fleurs naissantes... Le ravisseur la trouva si belle ainsi, qu'il s'arrêta d'admiration au moment de la saisir... Mais enfin il allait l'emporter malgré ses pleurs... quand un homme, élancé du haut du mur, fondit devant lui l'épée au poing et la rage dans les yeux.

Elisabeth se jeta dans les bras de ce sauveur en s'écriant : d'Uzès!

Le ravisseur fit entendre un sourd rugissement de colère.

D'Uzès, d'un bras tenait Elisabeth pressée contre lui, de l'autre il faisait flamboyer son épée aux yeux de l'ennemi inconnu qui lui barrait le chemin.

— Misérable! s'écria-t-il, livre-moi passage, ou tu es mort.

Au premier mouvement que fit l'inconnu pour se mettre en défense, son manteau et son chapeau tombèrent en arrière, mais, à la demi-lueur de la lune voilée, on ne distinguait que des ombres. Cependant, les deux hommes croisèrent leurs fers avec une fureur égale ; les coups se précipitaient de manière à en finir promptement avec la vie de l'un d'eux... A l'instant, au cri d'effroi poussé par Elisabeth, des domestiques accourent de l'intérieur, apportant des flambeaux... La clarté frappe sur le visage du seigneur... D'Uzès reste immobile, accablé de stupeur... son épée tombe de sa main, et ce cri sort de sa poitrine.

— Ah! qu'ai-je fait!

Puis il enlève Elisabeth dans ses bras, s'élance comme un trait à travers le jardin, avant que le maître du lieu, revenu de son trouble, ait le temps de le faire arrêter. Il gagne la porte d'entrée qui n'est point fermée en dedans, il arrive dans la rue, il se jette dans une voiture de place qu'il fait partir au grand galop, et, au bout de quelques minutes, il se trouve avec son Elisabeth hors de toutes les poursuites.

Le lendemain était le jour où Elisabeth devait voir son père encore un instant, et pour la dernière fois. Brisée des terreurs de la veille, et dévorée d'inquiétude sur cette entrevue que d'Uzès pensait lui ménager, prenant pour cela le moment où Banières serait de garde dans l'intérieur, elle ne s'était point couchée ; elle avait passé la nuit en prières. Vers neuf heures du matin, le colonel des gardes françaises vint la prendre pour l'accompagner à la Conciergerie. Il croyait pouvoir, grâce aux libéralités qu'il répandrait entre les mains des gardes, parvenir jusqu'aux portes de la prison, et là, son ami posté dans la chambre de Damiens, lui en ouvrirait l'entrée.

IV.

La jeune fille et son conducteur partirent pour la conciergerie. Une ample thérèse, dont elle serra la coulisse, cacha la touchante figure d'Elisabeth qui, sans cette précaution, aurait vu la populace s'ameuter sur ses pas ; car elle était bien connue dans la ville depuis qu'elle avait paru dans plusieurs interrogatoires où son admirable beauté avait vivement occupé l'assistance, et on ne pouvait parvenir qu'à pied dans les avenues de la prison, gardées par des piquets de cavalerie.

Ils arrivèrent au premier étage de la tour de Montgommeri. D'Uzès resta en dehors pour veiller à la sûreté d'Elisabeth, et Banières vint la prendre et l'introduisit dans l'intérieur.

Lorsque la jeune fille pénétra dans la chambre du condamné, on était au milieu de la journée, mais il n'y avait point de journée dans cette prison. Son aspect était terrible et funeste. Les lampes qui depuis trois mois brûlaient jour et nuit sous son étroite voûte l'avaient entièrement noircie ; l'air était chargé de leur fumée ; les murs épais et sans fenêtres semblaient faire sentir leur pesanteur ; l'horloge de bois accentuait ses secondes d'un ton sourd et lugubre ; aux parois humides étaient suspendus les vêtemens que portait Damiens le jour de l'arrestation, le sac qui avait contenu l'or volé par lui, le couteau dont il s'était servi pour l'assassinat, tous les insignes du criminel. Les gardes fatigués de la longueur du procès avaient pris aussi une figure plus rembrunie ; ils ne jouaient plus aux cartes, ils ne sifflaient plus de longs airs ; l'un était accablé de sommeil, l'autre se plaignait d'un rhume pris dans cet air humide ; l'un avait cassé sa pipe, l'autre trouvait le vin aigre... Ils se plaignaient de semblables malheurs devant ce misérable qui allait connaître pour mourir toute l'habileté du fer et du feu à torturer la chair humaine.

Depuis trois mois, Elisabeth n'avait vu son père que dans les confrontations des séances, devant un appareil effrayant pour une pauvre fille, devant ces robes rouges qui lui semblaient réfléchir les flammes de la justice, devant ces hommes dont chaque question était une torture morale pour elle, qui ignorait si sa réponse n'allait point avancer d'un pas la condamnation de son père.

Damiens était toujours étendu sur son lit, couvert d'innombrables courroies. Ses cheveux, défaits de la bourse qui les retenait ordinairement, se

dressaient noirs et crépus sur son front; ses yeux étaient devenus plus hagards, et, des couleurs habituelles de ses longues joues, il ne restait plus que des taches violettes sur un fond livide.

Elisabeth s'agenouilla devant ce reste du crime et du malheur. C'était son père! son père condamné à mort! Elle baisa sa main, garrottée de liens, jusqu'au poignet.

Il arrêta les yeux sur elle avec un air de regret indicible. Ce regard contenait le repentir de toute sa vie, qui s'exprima par ces mots :

— Mon enfant, tu n'as jamais pu m'aimer.

— Je vous aime en ce moment plus qu'aucune fille n'aime son père, parce que nul père n'est aussi malheureux que vous.

— Si je conservais la vie par une clémence extraordinaire du roi, ma conduite à l'avenir me rendrait digne de toi, mon enfant, je te l'assure.

— Je le crois. Mais si vous n'êtes pas destiné à rester plus long-temps dans ce monde, vous allez entrer dans un autre où vous n'aurez rien à regretter de cette vie. Seulement pour y pénétrer, il faut recevoir le saint pasteur qui vous en ouvrira l'entrée et qu'on vous fait la grâce de vous envoyer.

— J'avoue que c'est bien la grâce dont je me soucie le moins.

— Oh n'importe! La foi entrera dans votre âme avec ses paroles, et en même temps, je prierai tous les saints protecteurs de vous toucher et de vous préparer une place dans le ciel.

— Les saints sont les prêtres de l'autre monde; je ne les aime pas mieux que les prêtres de celui-ci.

— Mon père, dit-elle en frémissant, vous insultez ces divins seigneurs parce que vous savez bien qu'en ce moment vous êtes trop à plaindre pour qu'ils veuillent s'armer de leur colère contre vous.

— Ils ne peuvent rien pour me sauver ou me perdre. Dans ma position, que puis-je attendre de Dieu même?

— La seule chose dont vous ayez besoin; le courage. — Voyez, mon père, je ne suis rien qu'une pauvre fille, sans force et sans savoir; hier encore un enfant Regardez la faiblesse de ces bras plus frêles que des roseaux; mon esprit est plus faible encore. Eh bien! si ma tâche était de mourir, je la remplirais avec fermeté; je ne reculerais devant aucune souffrance, parce que je saurais qu'au delà Dieu m'attend; le supplice serait le seuil qu'il faudrait franchir pour arriver à lui, je m'y jetterais avec joie... Oh! oui, la foi donne tout, force, grandeur, puissance...

Elle dit encore en joignant les mains et en levant les yeux vers le ciel.

— Mon Dieu! Dieu des malheureux! regardez avec pitié cet homme, le plus à plaindre de tous!... mon Dieu! un rayon de votre lumière sur lui!

— Ma fille, répondit Damiens avec une triste ironie, il est un peu trop tard maintenant pour que je change de vie. Je ne verrai de prêtre que sur l'échafaud. Là, un confesseur sera près de moi comme partie de l'appareil, comme acteur indispensable du spectacle : il relevera le tableau des tortures assemblées par les hommes par le contraste de la *miséricorde* divine... Affreuse moquerie! un ministre de Dieu au milieu des bourreaux! Comme si la bonté céleste pouvait être présente à cet amas de souffrances sans en adoucir une seule!

Elisabeth essuya de grosses gouttes de sueur qui tombaient du front de son père, et le malheureux continua :

— J'aurai donc un prêtre à mes côtés sur la charrette du dernier voyage et près du bûcher où mes os seront consumés, mais je ne le verrai pas avant ce moment, car je ne crois pas en lui.

— Eh bien, mon père, dit Elisabeth désolée, puisque vous êtes si éloignée de recevoir ses secours pour votre propre soulagement, daignez y consentir par bonté pour votre famille tout entière, qui est à genoux avec moi pour vous en prier; faites ce sacrifice à votre femme, à votre enfant... Mon père! mon père! il est doux pour celui qui meurt de laisser aux siens un héritage sacré; c'est se survivre à soi-même par le bien qu'on fait, c'est laisser près de ses descendans une voix qui parle de vous sans cesse, c'est un lien entre les deux mondes... Mon père, laissez-nous pour héritage l'exemple d'un pieux repentir, d'un saint adieu à cette terre.

— Pauvre enfant, c'est bien peu!

— C'est tout pour moi! Je vous en bénirai toute ma vie. Pour l'obtenir de vous, il n'est rien que je ne fasse. Dites, mon père, exigez ce que vous voudrez, et vous verrez si je marchande cette grâce, si je compte les sacrifices; faut-il renoncer à d'Uzès? dites, je le ferai; faut-il entrer dans un couvent? tenez, voilà mes cheveux, coupez-les vous-même pour gage de ma foi.

Et la pauvre enfant laissait tomber ses longues tresses blondes sur ce lit de douleur, sous les yeux de son père.

Damiens fit un mouvement pour toucher à ces douces nattes; ses liens l'en empêchèrent; mais une larme de pitié et d'amour était dans ses yeux, larmes douces à répandre, dernier bien que cette divine enfant lui faisait encore éprouver dans ce monde.

— Eh bien, ma fille chérie, dit-il, je le ferai pour toi; je te le promets... Elisabeth allait couvrir les mains de son père de baisers et de pleurs pour le remercier mille fois, lorsque d'Uzès entra précipitamment dans la prison, prit la légère jeune fille dans ses bras, l'enveloppa de son manteau, et rapide comme le vent qui emporte une feuille, descendit en courant l'escalier. Depuis l'entrée d'Elisabeth, près du détenu d'Uzès veillait à la porte du cachot, et comptait avec anxiété les minutes. Une grande rumeur s'était fait entendre à l'étage supérieur: des lueurs répandues de ce point dans le sombre escalier, précédaient les gens de *robe-courte*, qui venaient, la veille du jugement, prendre possession du prisonnier en remplacement des gardes françaises.

Lorsqu'ils furent un peu sortis de la foule, la tremblante Elisabeth, appuyée sur le bras de son noble amant, murmura bien bas à son oreille : — D'Uzès, mon père sera sauvé; il m'a promis de demander la rémission de ses péchés au pasteur qu'on lui enverrait. Je suis déchargée maintenant de cette terrible responsabilité... Je puis être à toi.

Elisabeth n'avait que cette pensée : *l'âme de son père*, le salut de l'autre monde; pour celui-ci, elle savait qu'il n'y avait rien à espérer pour le criminel. Et d'ailleurs, l'éloignement dans lequel elle avait toujours vécu de cet homme corrompu, ne lui avait pas laissé prendre des habitudes de tendresse qui auraient rendu sa position plus douloureuse.

D'Uzès emmena la jeune fille chez elle. Ils s'occupèrent activement des préparatifs de leur départ qui devait avoir lieu le plus tôt possible pour enlever Elisabeth à ses cruels souvenirs. A l'entrée de la nuit, Banières vint rejoindre le colonel au cloître Saint-Etienne-des-Grès pour se diriger avec lui à l'archevêché, où ils devaient trouver le prêtre chargé par son supérieur de revenir avec eux à la prison de Damiens. Elisabeth ne connaissait point ce généreux ami de d'Uzès qui la secourait ainsi dans toutes ses peines; mais elle le bénit du fond de son âme.

A neuf heures du soir, le colonel d'Uzès et Banières sortaient de l'archevêché emmenant le curé de l'église Saint-Paul, que le prélat avait choisi pour porter les derniers sacremens à Damiens. Il n'avaient avec eux ni domestiques ni flambeaux. Les gardes de la conciergerie laisseraient certainement pénétrer auprès du prisonnier un ecclésiastique porteur d'un mandat de l'archevêque, si rien n'éveillait leur attention sur ce fait; mais si le peuple soupçonnait ce bienfait de l'église, et cherchait à s'y opposer par ses féroces clameurs, les officiers de la prison voudraient sûrement attendre là-dessus la décision du parlement. Tous trois marchaient donc à petit bruit et cherchant à éviter les regards des passans; le prêtre au milieu, d'Uzès et le soldat de chaque côté de lui. La nuit était assez claire. Un homme à cheval et enveloppé d'un long manteau passa à leur côté sans paraître leur donner aucune attention, et les larges bords de son chapeau empêchèrent de voir si son regard était tombé sur eux... Dès qu'il se fut éloigné, d'Uzès s'approcha de son compagnon et lui dit tout bas :

— Si cet homme nous a vus, nous sommes morts.

— N'importe! marchons toujours, dit le comédien.

— J'use bien largement de ta vie, mon pauvre Banières.

— A votre service, monseigneur.

— Surtout, gardons bien notre prêtre, car c'est chose précieuse pour nous, et je ne sais guère où nous pourrions en prendre un autre... Ainsi, quoi qu'il arrive, le plus profond silence!

— Je vous promets de n'avoir d'autre conversation que celle des balles et du poignard, si l'occasion s'en présente.

— Dans celle-là, nous pourrions bien ne pas avoir le dernier mot.

— Alors, on baissera la toile.

— O ma chère Elisabeth! tu ne sais pas à quoi ta sainte fantaisie nous expose!...

Ils reprirent leur place de chaque côté de l'ecclésiastique et marchèrent en silence et lentement, pour se conformer au pas pesant du vieux prêtre.

Ils traversèrent les quais sans encombre; mais arrivés au pied du Pont-au-Change, à l'endroit où le vaste bâtiment du Palais-de-Justice jetait une ombre épaisse, ils se trouvèrent en face de quatre individus qui se tenaient de front, de manière à leur fermer le chemin. D'Uzès se jeta devant le prêtre, et voulut forcer cette barrière qui venait les arrêter; ces hommes se serrèrent davantage, tenant ferme comme des rocs; le jeune colonel tira son épée; deux des adversaires tentèrent de le désarmer, et, dans une lutte inégale, l'entraînèrent à quelques pas. Banières ne voyant que le danger de son chef, de son ami, se précipita de ce côté. Il y eût là un combat étrange, où quatre hommes, luttant au milieu de la nuit, joignaient à son ombre le plus profond silence; d'Uzès et Banières pour ne pas rompre le mystère dont ils avaient besoin, les assaillans pour ne pas appeler sur ce point le poste voisin, qui eût porté assistance au colonel. La violence du choc, qui ne pouvait s'exhaler par aucun regard et aucun cri, se concentrait sur les coups que les combattans portaient avec plus d'ardeur : ils eussent voulu retenir jusqu'à leur souffle, faire taire les éclats de l'acier, et pourtant en finir avec la vie les uns des autres le plus rapidement possible... Un seul bruit termina ce meurtrier silence, ce fut celui de deux corps qui tombaient à la rivière... Puis les flots eux-mêmes se turent de nouveau.

D'Uzès et son ami se dirent en même temps, la voix encore haletante de fatigue :

— Nous en avons fini avec ceux-ci, aux autres maintenant!

Mais en retournant à la place où ils avaient été arrêtés, ils ne trouvèrent que le corps du vieux prêtre gisant sans vie sur le pavé.

Le matin du vingt-huit mars, le jugement de Damiens qui la veille avait été sonné à son de trompe dans tous les quartiers de la ville (1) fut

(1) L'arrêt de nosseigneurs du parlement a été lu et publié à son de trompe et cri public par moi, Ambezas, juré-crieur ordinaire du roi et quatre jurés-trompettes de sa majesté, dans toutes les rues et tous les carrefours de la ville, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf du soir, sans discontinuation, à l'exception des heures de repos, tant pour les hommes que pour les chevaux. (*Extrait du procès-verbal*

signifié au condamné. Il en entendit la lecture à genoux dans la chambre de la question. Il écouta l'énumération de ces longues et atroces tortures qui allaient lui être appliquées avec une fermeté sombre, et dit seulement en se relevant :

— *La journée sera rude.*

Quelques heures après, il subit la question ordinaire et extraordinaire, qui fut accompagnée d'un dernier interrogatoire dans lequel il répéta ce qu'il avait dit soixante fois : « Qu'il n'avait point de complices; qu'on » pouvait chercher jusqu'au fond de la terre, qu'on n'en trouverait point. » Puis la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée dans la chapelle de la Conciergerie, et le cortége se mit en marche.

Elisabeth n'avait aucune nouvelle de ce qui s'était passé la veille au soir. Le colonel d'Uzès n'avait point voulu la voir, ne se sentant pas le courage de lui apprendre, après les espérances dont elle s'était bercée, le funeste résultat de la tentative qu'il avait faite pour amener un ministre de la religion au chevet du condamné. Il eût donné tout au monde pour pouvoir emmener la malheureuse enfant loin de Paris avant le jour d'horreur qui venait de se lever; mais il devait se trouver sur le lieu du supplice, à la tête de son régiment de gardes françaises, et sa disparition un jour de service extraordinaire portait atteinte à son honneur dans la susceptibilité des lois militaires. Il fallut donc se résigner à demeurer éloigné d'Elisabeth cette journée encore. Il fit recommander à la dame Caillet de veiller sur cette malheureuse enfant, de ne point la laisser sortir dans ce jour plein d'effroi et de dangers pour elle, et se rendit où le devoir l'appelait.

Mais dès le point du jour, quand sa bonne hôtesse entra dans sa chambre. Elisabeth n'y était plus. L'inquiétude qu'elle conservait encore sur les actes religieux de son père, l'idée des tourmens que le malheureux allait endurer lui avaient donné une fièvre ardente. S'échappant de chez elle avant le lever du soleil, elle était allé errer aux alentours de la prison, enveloppée dans une mante qui la cachait aux regards; tantôt repoussée en arrière et brisée par la foule, tantôt rompant cette barrière par les forces passagères d'une extrême exaltation.

Enfin, lasse de marcher en tout sens sans pouvoir rien découvrir ni rencontrer un être ami à qui elle osât s'adresser, elle s'abrita du tumulte sous la voûte encore debout de l'ancienne fontaine du Châtelet.

Comme elle était là depuis un instant, elle sentit une main s'appuyer sur la sienne. Avant qu'elle pût savoir d'où venait ce contact, un frisson mortel parcourut tout son corps... elle leva les yeux, et vit devant elle son faux protecteur, son ravisseur odieux; non plus couvert de ce manteau qui l'avait toujours enveloppé à ses yeux, mais vêtu d'un habit somptueux, décoré de ces signes de cour qui inscrivent le rang d'un homme sur sa poitrine, et de cette moire bleue que les princes seuls peuvent porter.

— Elisabeth, dit-il à la pauvre enfant, avant qu'elle ait eu la force de faire un mouvement pour s'éloigner; par une obstination insensée, vous avez voulu appeler les secours de la religion auprès de l'indigne régicide; le ciel a puni ce zèle impie; vous êtes restée loin de votre but, et vous avez amené un crime et un malheur de plus....

— Oh! monseigneur, s'écrie-t-elle en joignant les mains, vous savez quel a été le sort de mon père... Vous dites qu'il n'a pas eu la dernière bénédiction de l'église!... Mais c'est impossible!... Dieu n'est pas cruel!

Le seigneur fit un mouvement pour s'éloigner.

Ce fut alors Elisabeth qui le retint. Elle se prosterna devant lui, se traîna à ses genoux, tendant les bras, implorant un mot, un seul mot de réponse.

— Ah! monseigneur!... Eh bien, mon père!... mon père! .. dites! par grâce... par pitié!...

Sa mante s'était rejetée en arrière, et cet homme, sans avoir compassion des horribles angoisses qui se peignaient sur sa figure, lui répondit :

— Priez pour lui toute votre vie, car il n'a pas prié dans les dernières heures qui lui restaient; il n'a pas confessé ses crimes dans cette nuit qui précédait le jour de son supplice; il n'a pas demandé le pardon du ciel avant de monter sur cet échafaud qui se dresse pour lui.

— O désespoir! s'écria-t-elle. Et le malheureux va finir sa triste vie sans secours, sans consolation!

— Sans secours, sans consolation! répéta son persécuteur.

D'Uzès, qui avait aperçu Elisabeth et accourait vers elle, entendit ces derniers mots... Il pâlit en voyant celui qui les prononçait; mais il s'écria avec force :

— Il n'en est pas ainsi, sur l'honneur; ne le croyez pas, Elisabeth, notre ami n'a pas quitté le malheureux condamné; Banières restera près de lui jusqu'à son dernier souffle.

— Est-il vrai? demanda-t-elle avec l'expression d'un triste soulagement.

— Oui, répondit le seigneur en s'adressant à la jeune fille; Banières est près de lui; votre père aura pour l'assister à ses derniers momens.... *un comédien!*

Et il s'éloigna à grands pas.

— Un comédien! répéta Elisabeth avec l'exaltation du désespoir; celui qui nous a conduits près de mon père et l'accompagne dans ces affreux instans, est un comédien!

Et en demandant cela, son regard attaché sur d'Uzès, avec une ardeur dévorante, semblait vouloir lui arracher la réponse du fond de l'âme.

Il fit un signe affirmatif.

Les bras d'Elisabeth qui étaient suspendus au cou de son amant se détachèrent; elle pâlit, son corps défaillit et plia... En ce moment on découvrait dans la partie la plus élevée du pont Notre-Dame le tombereau qui amenait le criminel. La malheureuse enfant y porta un regard et tomba évanouie.

D'Uzès la transporta promptement à sa voiture qui était à quelques pas, donna ordre qu'on la conduisît au cloître Saint-Etienne, et retourna prendre son poste au milieu du cortége.

Alors s'avança la charrette qui amenait Damiens, nu en chemise, ayant une corde au cou, une torche de cire jaune du poids de deux livres à la main, et à côté de lui, l'abbé de Marcilly, docteur de Sorbonne, et placé là seulement pour accompagner le patient, comme faisant partie indispensable de la cérémonie.

Arrivé au parvis Notre-Dame, le condamné, à genoux, fit amende honorable dans les termes qu'on lui dicta, d'avoir commis le très méchant, très détestable, très abominable crime de porter des mains sanguinaires et parricides sur l'oint du Seigneur, le meilleur des rois et le plus grand des hommes. De là il fut conduit sur la place de Grève, et, l'avertissement en ayant été fait par l'exécuteur de la haute justice, le greffier lui lut de nouveau son arrêt, et lui fit observer que les affreux supplices dont il voyait l'appareil suffisaient à peine pour venger la justice humaine et la justice divine.

Un échafaud était élevé au milieu de la place.

Là, se passa la plus belle fête qui ait jamais été donnée à la cruauté, à la bassesse, à la superstition. Aussi la foule était grande pour y assister. Chaque fenêtre de la Grève était louée un louis d'or; des places étaient réservées pour l'élite de la population; la plèbe couvrait l'étendue de la place et en inondait les abords. Les lieutenans de robe-courte et leurs gens, les soldats du guet à pied et à cheval, les corps de gardes françaises étaient placés dans les alentours, et leurs postes s'étendaient dans un rayon immense jusqu'aux plus lointains faubourgs.

Les pairs du royaume, les magistrats, les généraux, les hommes de cour, passèrent une heure trois quarts à voir les dents du fer mordre et dépecer la chair humaine, tandis que l'huile bouillante, le plomb fondu, la résine enflammée coulaient dans les plaies sanguinolentes. Une heure et trois quarts ils regardèrent, sans qu'un seul d'entre eux criât une fois : *C'est assez!* Le peuple, enivré de la vue du sang, joignait ses injures, ses imprécations, ses hurlemens aux tortures du patient, et saluait de ses *vivat!* la puissance féroce qui ordonnait le supplice. La dévotion, aussi invitée à la solennité, mêlait ses litanies, ses oraisons, ses bénédictions à ces horreurs, et confirmait dans les stupides esprits la croyance que toutes ces choses étaient légitimes et saintes.

Je ne dirai rien de ce qui se passa dans ces heures de damnation; le procès-verbal de cette boucherie donne la fièvre. Ce qu'on ordonnait froidement dans ces temps-là, ce qu'on exécutait ponctuellement, ce qu'on enregistrait par routine, nous ne pouvons pas même le voir en imagination, pas même en entendre la lecture : les hommes d'aujourd'hui ne peuvent penser à de semblables choses sans frémir d'horreur dans leurs entrailles humaines... Et on exalte le passé! et on ose parler de la *méchanceté* de notre siècle! Mais si on pesait le mal qui règne aujourd'hui et celui qui existait autrefois, le fer seul de la torture suffirait pour faire pencher la balance du côté du passé.

Damiens, dans les momens d'intervalle où des cris affreux ne sortaient pas de sa poitrine, regardait avec une attention curieuse les entailles qui se faisaient dans ses chairs (1).

On eût dit que cet homme, consacré par la souffrance, éclairé par l'approche de la mort, cherchait, comme le prêtre des temps antiques, à lire l'avenir dans des entrailles fumantes. A la fois prêtre et victime, il observait son propre corps entr'ouvert; il lisait dans ses plaies l'annonce des déchiremens qui se préparaient pour les hommes qui le faisaient torturer ainsi, et dans les gouttes de son sang il voyait couler les flots de sang de cette nation qui assistait à son supplice (2).

Au bout d'une heure trois quarts, ces restes d'homme avaient encore des fibres palpitantes. Comme la nuit approchait, et que *tout le monde était fatigué* (3), les commissaires de la cour décidèrent que quelques coups de hache devaient en finir et opérer le démembrement.

— *Enfin!* prononça sourdement un des seigneurs placés sur une estrade.

Quelques jours après l'exécution de Damiens, le voile fut donné dans le couvent des Annonciades à une novice de dix-huit ans, la plus belle qui eût jamais porté la guimpe et le bandeau des *Filles-Bleues*. Long-temps le monde fut attiré dans la belle église de ce monastère par un chant d'une suavité et d'une mélancolie admirables, qu'on entendait dans le chœur des religieuses aux heures des offices. Cette hymne, d'où semblaient s'élever le repentir gémissant et l'onction avec toutes ses grâces mélodieuses, était appelé *la Prière de la Fille de Damiens*.

Le colonel d'Uzès mourut jeune. Il avait d'avance consacré une partie

(1) « A chaque tenaillement, on l'entendit hurler; ensuite, il regarda ses plaies et les examina à chaque reprise avec une curiosité singulière. » (*Pièces originales du procès.*)

(2) Damiens avait à Arras deux frères nommés Robert et Pierre. Après la mort du régicide, ses deux frères quittèrent le nom de Damiens, et réunirent leurs noms de baptême pour s'appeler Robert-Pierre, dont on fit bientôt *Robespierre*. Le fils de l'aîné fut Maximilien Robespierre.

(3) Procès-verbal.

de sa fortune à se faire construire un magnifique mausolée dans l'église des Annonciades. On voit encore des vestiges de ce remarquable morceau d'architecture, avec quelques restes du cloître où il s'élevait, au bas de la rue Culture-Ste-Catherine, à la place qu'occupait avant la révolution le couvent des Annonciades.

CLÉMENCE ROBERT.

FRERE ANGEL.

PROLOGUE.

I.

Les deux cours.

Robert d'Anjou était mort et le fardeau de son héritage, dépôt sacré qui eût demandé un gardien sévère et fidèle, était passé aux mains de sa petite fille Jeanne, belle enfant de quinze ans à peine et mariée, en vertu d'une clause spéciale du testament de son aïeul, à André de Hongrie, prince d'un âge presque aussi peu avancé et par conséquent aussi incapable qu'elle de contenir les passions turbulentes et les ambitions tumultueuses qui font ordinairement du commencement d'un règne un temps d'épreuve et de convulsion.

Le repos est impossible dans un état où les instincts populaires ne sont point maîtrisés par une main vigoureuse et hardie. Naples en donnait alors un exemple cruel. Jeanne et André, unis malgré eux et à leur insu, portaient le nom d'époux sans en accepter les devoirs, et vivaient ensemble quoique séparés par l'abîme profond que creusaient entre eux une antipathie secrète et la diversité de leurs caractères. Jeanne était vive, légère, expansive. André, calme et taciturne, renfermait en lui toutes ses émotions. Tout occupés de leurs divisions intérieures, ni l'un ni l'autre n'était à la hauteur du rang où la destinée l'avait placé et le maniement des affaires, abandonné pour ainsi dire au hasard, était devenu le partage exclusif de quelques favoris; aussi peu d'accord entre eux d'ailleurs que les deux maîtres inhabiles dont ils usurpaient le pouvoir. On devine aisément quel pouvait être l'aspect d'une cour ainsi livrée au désordre et à la confusion. La division bien tranchée qui s'était établie entre le roi et la reine, avait déterminé tout d'abord la division de la cour en deux partis distincts. Les deux camps étaient en présence et si les ennemis n'en étaient encore qu'à la menace, il était aisé de prévoir qu'il suffirait d'une étincelle pour allumer la guerre, et que le vainqueur ne ferait pas grâce au vaincu.

Les champions de la reine et ceux du roi affichaient les mêmes prétentions, arboraient le même drapeau. Grâce à une obscurité de détail, le testament du roi Robert avait pu être interprété diversement, et chacun des partisans de Jeanne et d'André réclamait, non seulement la royauté titulaire, mais la royauté de fait pour son client. Le parti hongrois ne reconnaissait que le roi André; le parti napolitain prétendait n'obéir qu'à la reine Jeanne.

Or, la lutte engagée à l'intérieur du Château-Neuf n'était pas sans écho au dehors, et le peuple de Naples, jaloux du droit de sa nation, avait pris parti pour la reine, uniquement parce que la reine était la petite fille du bon roi Robert, et tenait à cette maison d'Anjou qui avait marié sa gloire à celle de l'Italie, tandis que André, venu du fond de la Hongrie pour ceindre son front d'une des plus belles couronnes de l'univers, avait amené à sa suite des milliers de soldats grossiers dont le costume étranger et les habitudes brutales paraissaient, à la majorité des Napolitains, une insulte permanente et un continuel défi.

Cependant le temps fuyait, et ce frêle échafaudage résistait encore aux mille principes de destruction qu'il portait avec lui. La défiance était dans tous les cœurs et se peignait sur tous les visages; mais rien ne faisait encore entrevoir le terme de ce combat mystérieux. André, concentré dans sa noire mélancolie, gémissait en silence de la neutralité honteuse à laquelle il se voyait condamné. Jeanne, influencée par des conseillers perfides, qui pensaient que le meilleur moyen de régner sur elle était de corrompre son cœur et d'en chasser tout sentiment de pudeur et de retenue, commençait déjà à chercher dans des plaisirs coupables les distractions dont sa haine pour André lui faisait une nécessité impérieuse. La rumeur publique désignait les heureux élus sur lesquels la jeune souveraine avait fixé sa faveur. On nommait tout haut Robert de Cabane, jeune homme d'une beauté remarquable, mais d'une noblesse douteuse, qui devait son élévation aux basses intrigues de sa mère, Philippa la Catanaise. Un autre bruit signalait Bertrand d'Artois, comme ayant, depuis peu, succédé à Robert dans les bonnes grâces de Jeanne. On pardonnait à cette dernière ses écarts, peut-être parce qu'André en était la première victime. Les partisans du roi, au contraire, se plaignaient aussi hautement des déportemens de la reine, que de ses prétentions à signer seule et sans contrôle les édits et ordonnances de chaque jour. Mais toutes ces hostilités, nous le répétons, ne se formulaient encore qu'en vains murmures, et si déjà des éclairs précurseurs avaient rougi au loin l'horizon, la foudre n'avait pas encore donné le signal de la tempête.

C'était par une belle et calme soirée du mois d'août 1344. Il se faisait au Château-Neuf un de ces terribles et lugubres silences pendant lesquels Jeanne songeait à sa jeunesse sacrifiée, André, aux ennuis de sa dépendance, et chacun des seigneurs de la cour aux moyens de faire triompher la cause dont il s'était constitué le champion.

Le temps était magnifique, et une brise odorante effleurait de ses baisers rapides les flots transparens de la mer de Caprée. Après le repas du soir, durant lequel pas un mot n'avait été échangé entre les deux époux, Jeanne se retira dans ses appartemens, laissant au roi un soupir d'impatience pour adieu. Peu à peu, les grands officiers de la maison suivirent la reine, et André demeura seul. Mais alors, une voix affectueuse vint retentir à son oreille.

— Sire, dit le nouveau venu, l'air est excellent ce soir et les eaux du golfe sont aussi paisibles que celles de nos plus beaux lacs de Hongrie. Plairait-il à votre majesté de faire une promenade en mer? Vous avez des chagrins, mon cher élève, et quelques instans d'entretiens avec votre vieux précepteur réussiront peut-être à ramener le sourire sur vos lèvres et le calme dans votre cœur.

L'homme qui parlait ainsi portait la robe des dominicains. Depuis qu'il était à Naples, il avait suivi au sein même du château royal la règle sévère de l'ordre dont il faisait partie, et jamais, en aucun lieu et sous quelque prétexte que ce fût, il n'avait relevé en public le capuce qui dérobait son visage. Personne donc ne le connaissait et ne désirait le connaître; car il ne témoignait de bienveillance à personne, si ce n'est au roi, et cela s'explique aisément. L'éducation du jeune André avait été confiée par Elisabeth de Pologne, sa mère, à cet homme qui voyait toujours dans le roi l'enfant formé par ses conseils, et s'était habitué à le considérer comme son fils selon l'esprit de Dieu.

André n'était point ingrat. Le malheur sait distinguer le vrai dévoûment des vaines obsessions de la flatterie, et il se sentait plus fort quand le dominicain était près de lui. Une satisfaction bien visible vint s'épanouir sur le front du jeune prince à l'appel de cette voix aimée, et il répondit, en levant lentement la tête :

— Ah! c'est vous, frère Angel; je vous reconnais à ce tendre empressement. Vous seul comprenez ma souffrance et avez pitié de moi. Oh! oui, vous avez raison de le dire, j'ai besoin de distraction, car l'ennui me dévore; j'ai besoin d'air, car les murailles de ce château m'étouffent comme feraient les voûtes d'une prison!

Le moine prit en silence la main d'André et descendit avec lui les degrés du palais. Il avait tout disposé pour l'excursion projetée; une barque à six rameurs les attendait. Le roi et le dominicain prirent place l'un près de l'autre, et bientôt ils furent loin du bord.

Il y eut d'abord entre le maître et l'élève un assez long silence. Frère Angel murmura enfin :

— Sire, vous êtes malheureux!

— Oh! dit le roi, il y a long-temps que je vous sais gré, frère Angel, de vous en être aperçu.

— Eh! qui donc vous plaindrait, grand Dieu, s'écria le moine avec une douleur inspirée, qui donc essaierait de vous consoler, si ce n'était moi, votre précepteur, votre père spirituel, votre ami; moi, qui vous ai reçu tout enfant des mains de votre mère, Elisabeth de Pologne, et qui ne vous ai suivi dans cette cour maudite que pour vous préserver des périls sans nombre auxquels je devinais que vous seriez exposé! J'ai commencé ma mission, monseigneur; nulle force humaine ne saurait m'empêcher de la finir. Jusqu'ici, j'ai sondé le terrain, étudié le passé, interrogé l'avenir. Maintenant, l'heure de l'action est venue; tout est prêt pour l'événement que j'ai si long-temps préparé, et bientôt je compte, avec l'aide de Dieu...

—Faire de moi autre chose qu'un esclave, n'est-ce pas?... interrompit André, me donner enfin le titre officiel et la puissance d'un roi? Est-ce là ce que vous voulez dire?

— Oui, répondit tranquillement le moine. Cette reine, à laquelle une folle alliance vous a livré, ne saurait pousser jusqu'au bout son triomphe impie... Toute sa force lui vient de l'enfer, car elle a toute la beauté flamboyante de l'ange du mal. Vous, sire... vous tenez votre droit de Dieu lui-même, et ce serait commettre un sacrilége de ne pas espérer.

— Espérer, répéta le roi avec tristesse, espérer! Mais vous ne voyez donc pas que je suis seul dans cette cour où pas un cœur ne bat pour moi, pas une âme ne vient au devant de la mienne. Excepté vous, qui donc m'aime ici! La reine me hait, et je découvre cette haine jusque dans la douceur affectée de son sourire. Les personnages les plus hauts, les princes de Tarente, l'impératrice leur mère, les comtes de Terlizzi, de Morcone, Charles et Bertrand d'Artois, vont au lever de Jeanne, l'attendent pour la saluer et viennent chaque soir déposer à ses genoux leurs hommages avant l'heure du repos!... En voyez-vous un seul qui le matin se tienne debout à ma porte, un seul qui me salue, un seul qui me rende hommage? Sait-on seulement que j'existe, à Naples? Mon nom est exclu des délibérations du conseil suprême et celui de Jeanne est seul dans la bouche du peuple! Si je sors, l'indifférence est partout sur mon passage; si je rentre, c'est pour rencontrer dans mon palais même des fronts dédaigneux, des regards insolens! Le croiriez-vous, frère Angel? cette Philippa, entre autres, qui, ramassée à Catane dans les degrés les plus bas de la populace, s'est élevée par je ne sais quels secrets maléfices, jusque sur les marches du trône, et est parvenue, grâce à l'inconcevable protection de la reine, à obtenir pour son fils, Robert de Cabane, misérable rejeton d'un esclave affranchi, une place au conseil et le titre de comte, cette Philippa ose passer devant moi tête haute, sans s'incliner, sans pâlir, et pourtant...

— Et pourtant vous êtes le roi, acheva vivement frère Angel. Mais ras-

surez-vous, sire, continua-t-il avec mystère, le règne de l'injustice n'est jamais de longue durée, et bien plus tôt que vous ne le pensez, vous recueillerez le fruit de mes longs efforts...

— Que dites-vous?

— Je dis, monseigneur, que depuis votre arrivée dans ce pays, je n'ai eu qu'une ambition, qu'un vœu, qu'une pensée : maintenir dans vos mains le sceptre qu'on voulait vous ravir, et vous délivrer de vos oppresseurs, et pour y parvenir je n'ai reculé devant aucune nécessité.... Je ne pouvais vous trouver d'amis... je vous ai recruté des partisans parmi les ennemis de Jeanne. Au nombre des défections qui ont porté les plus graves atteintes à son parti, il faut compter celle du duc Charles de Duras.

— Oh! fit le roi avec un geste d'effroi.

— Je sais que vous vous défiez de lui, reprit frère Angel ; malgré les prévenances dont il vous accable, vous le craignez et vous avez raison, car, il convoitait le trône de Naples et c'est vous qui l'en avez exclu. Mais, en politique, il faut user de tout, et les pires qualités, la lâcheté même et l'hypocrisie, peuvent être exploitées utilement. Avant d'épouser Marie, la sœur de la reine, Charles de Duras avait aimé sa cousine et se proclamait son plus fougueux partisan. Repoussé par elle, il s'est tourné vers nous. Dès ce jour, soit ambition, soit dépit, son influence nous fut acquise; j'en ai profité, sire, mais sans me compromettre par une confiance aveugle, car j'ai le mot de son dévoûment : il sert le roi parce qu'il veut perdre la reine; en un mot, il est à nous parce qu'il a cessé d'être à Jeanne. Ce n'est point un ami, c'est un instrument dont je me sers. Il nous fallait trouver un appui en dehors de nos bons serviteurs hongrois, et Charles de Duras réunissait toutes les conditions de l'alliance dont nous avions besoin. C'est à mon intervention qu'il est redevable d'avoir reçu du pape Clément les dispenses nécessaires à son mariage avec Marie d'Anjou. Ce service en valait un autre... C'est pour gagner vos bonnes grâces et les miennes qu'il a quitté Naples depuis un mois...

— Pour se rendre?...

— A la cour d'Avignon.

— Auprès du pape Clément?

— Oui, sire, j'ai chargé le duc de Duras d'une mission...

— Qui a pour objet?

— Permettez-moi, sire, de vous le cacher encore. Je me repens même d'en avoir trop dit, car je ne voudrais pas vous donner un espoir... qui, plus tard... mais prenez patience, et bientôt...

En ce moment, une rumeur prolongée s'éleva dans la direction du Château-Neuf et l'on vit une nuée de poussière tourbillonner aux abords du Pont-Louis. Le moine ordonna aux rameurs de retourner en grande hâte au palais.

— Ou je me trompe fort, dit-il à André, ou voici le duc de Duras qui nous rapporte d'Avignon la réponse que j'attendais.

André était plongé dans une profonde rêverie, et n'exigea pas de son maître une plus ample explication. En peu de temps ils eurent regagné le rivage.

Un cortége nombreux avait envahi les vastes cours du Château-Neuf, et les clairons retentissans annonçaient l'arrivée d'un haut et puissant seigneur. Le duc de Duras et Marie d'Anjou, sa femme, venaient effectivement d'arriver.

Charles de Duras exprima d'abord le désir d'avoir une conférence secrète avec frère Angel. Dans cette entrevue, qui dura tout au plus un quart d'heure, il fut convenu que, vu l'importance de la nouvelle apportée par le duc, on procéderait immédiatement à une réunion de toute la cour, afin que cette nouvelle fût proclamée devant le plus de monde et avec le plus d'éclat possible.

Aussitôt après avoir quitté Charles de Duras, le dominicain s'empressa d'organiser l'assemblée. Son habileté put se déployer encore en cette occasion. Il eut soin de ne faire avertir qu'un petit nombre de partisans de Jeanne, tandis que les amis du roi furent tous religieusement convoqués.

Au bout d'une heure environ, tout fut prêt. D'un côté de la salle choisie pour cette réception se tenait la reine Jeanne, n'ayant à ses côtés qu'un petit nombre de serviteurs fidèles; de l'autre était le roi André, entouré de tous ses courtisans. On remarqua généralement l'absence de la duchesse Marie, épouse du duc et sœur de la reine, qui pourtant, était arrivée en même temps que son époux.

Ce fut alors qu'à un signal convenu, Charles de Duras entra.

Il parut affecter de m'adresser au groupe qui se pressait autour de la reine qu'un salut hautain et collectif. Puis il alla droit à André et posant un genou en terre, il dit d'un ton solennel :

— Dieu soit béni, sire, pour l'insigne faveur qu'il m'accorde aujourd'hui, en permettant que je vous apporte de la part de notre saint-père le pape Clément VI, la bienheureuse bulle qui vous confère le titre de roi de Sicile et de Jérusalem et fixe à huit jours l'époque de votre couronnement.

L'expression manque pour décrire l'émotion terrible et prolongée qui s'empara soudainement de l'assemblée entière. Du côté du roi, un tonnerre d'applaudissemens frénétiques. De l'autre, le silence du doute et de l'étonnement.

Puis toute la foule s'écoula. Jeanne, moins émue que surprise, fit signe qu'elle voulait être seule. Mais au moment même où elle allait se retirer, une de ses camérières lui glissa dans la main un billet, qu'elle ouvrit avec un frémissement dont elle ne fut point maîtresse. Alors, le léger voile de tristesse qui s'était un moment répandue sur son front se dissipa; elle lut avec avidité cette lettre dont chaque ligne répondait sans doute à un élan secret de son cœur, et oubliant dans l'ivresse d'une pensée nouvelle l'amertume des sensations qui venaient de se disputer son âme, elle rentra dans ses appartemens, pressant dans sa main le talisman précieux qui, au milieu même d'un échec aussi imprévu, venait de relever son courage et de sécher ses pleurs.

Ce billet était un billet d'amour. Celui qui l'avait tracé, était l'un des seigneurs les plus accomplis de la cour de Naples et se nommait Bertrand d'Artois.

Jeanne s'était placée devant sa fenêtre, d'où elle contemplait le noble spectacle d'un ciel semé de nuages et d'étoiles. Elle parcourut encore une fois le billet bienheureux et elle murmura :

— Oh! que m'importent les efforts acharnés de ce roi débile et de ses impuissans conseillers. Je suis belle... je suis aimée... un signe de moi... et dès demain, Naples tombe à mes genoux!

La première pensée de Jeanne fut pour Bertrand d'Artois. La seconde fut pour sa sœur. Le bruit s'était promptement répandu que Marie de Duras accompagnait le duc son époux, et elle s'étonnait qu'après l'amitié si tendre qui les avait unies, et surtout après une si longue absence, sa sœur ne mît pas plus d'empressement à la venir embrasser.

Tout à coup, elle entendit un léger bruit de pas et se retourna vivement.

— Marie! s'écria-t-elle, en lui ouvrant ses bras.

— Oh! tais-toi, dit Marie avec un geste qui exprimait la crainte d'une surprise.

— Qu'y a-t-il, reprit la reine effrayée, et pourquoi ne t'ai-je pas vue tout-à-l'heure à cette réunion solennelle?...

— On m'avait défendu d'y assister, répondit la duchesse à voix basse.

— Défendu! et qui donc?

— Charles de Duras.

— Et pourquoi?

— Parce que je t'aime et qu'il sait bien qu'en te voyant malheureuse et humiliée, je l'eusse maudit peut-être!...

— Sœur chérie!

— Oh! si tu savais, dit la duchesse de Duras, combien je désirais entendre ces deux mots témoins de ton fidèle souvenir! mais hâtons-nous de jouir de cet instant de bonheur, Jeanne, car si j'ai pu parvenir jusqu'à toi, c'est à l'insu de Charles, qui se fait une cruelle joie de me séparer de tout ce que j'aime au monde. Heureusement, Dieu n'a pas permis que je vinsse à Naples sans revoir ma sœur et m'a ménagé quelques minutes de liberté! Tout à l'heure, le duc, enveloppé d'un long manteau, est sorti mystérieusement du Château-Neuf sans me dire où il allait, ni quand il reviendrait... Aussi vais-je te quitter bientôt, car s'il me savait près de toi...

— C'est étrange! Ainsi le duc de Duras...

— Me défend d'aimer ma sœur.

— Pourtant, il t'a ramenée ici...

— Oui... Pour m'en arracher aussitôt... dès demain, nous retournons en Provence...

— Et quel motif impérieux?...

— Je le connais. A tout prix, il veut m'éloigner de toi.

La reine regarda Marie avec anxiété et lui dit :

— Tu m'effraies, sœur. Je savais bien déjà que mon cousin de Duras était impétueux dans sa colère et aveugle dans sa haine. Il fut même un temps où il tenta de m'envelopper dans le projet le plus affreux, le plus abominable... Oh! alors, je te le jure, il n'était point l'ami d'André! ! — Mais laissons cela. — Je savais qu'il y avait au moins imprudence à compter sur son appui et il m'avait donné la preuve de son inconstance politique, en reportant sur mon époux tout le dévoûment qu'il avait d'abord mis à mes pieds... Mais j'avoue qu'aujourd'hui ses brusques changemens, ses intrigues clandestines, toute sa conduite en un mot, sont autant de mystères...

— Que je commence à pénétrer, moi, interrompit la duchesse avec l'accent de la conviction. Ecoute, Charles de Duras est le plus ambitieux de tous les princes à qui la mort de Robert d'Anjou, notre aïeul, ait donné des droits au royaume de Naples. Repoussé dans ses projets d'alliance avec la reine, il a tout fait pour épouser sa sœur. Trop jeunes toutes deux, nous n'avons pas compris la grandeur de ses vues. Il te voulait, toi, pour le diadème que tu avais au front; il m'a prise, moi, pour celui qu'un avenir inconnu peut réserver à ma naissance. Il a pris parti pour André, mais il le hait plus que toi peut-être. Il l'élève pour préparer ta ruine, sauf ensuite à le ruiner lui-même, pour jeter, sur les débris de vos deux fortunes, les premiers fondemens de la sienne. Jeanne lui eût donné un sceptre... Marie le rapproche du trône. C'est dans cet espoir qu'il me surveille, m'entoure et m'isole. Il voudrait m'apprendre à te haïr, toi, ma bonne sœur, ma seule amie sur la terre. Pas un jour ne se passe sans qu'il cherche à exciter en moi l'envie, l'ambition, la haine .. Mais il aura beau faire, rien ne pourra jamais nous désunir... n'est-il pas vrai, Jeanne?

— Oh! jamais, répéta la reine.

— Mais hélas! dit tristement Marie, je m'oublie près de toi... et si Charles revenait! adieu. Jeanne, adieu pour long temps peut-être... car demain, dès le point du jour, le vaisseau qui nous a conduits des côtes de Provence à celles de Naples, nous attendra dans les eaux du golfe...

— Et qui commande ce vaisseau? demanda la reine.

— L'amiral Raynaud de Baux, assisté de son fils Robert, répondit Marie.

— Raynaud! Robert! reprit Jeanne avec un mouvement de joie. Oh! tant mieux, ce sont de bons et loyaux serviteurs de la maison d'Anjou, et je suis plus tranquille de te savoir sous leur protection.

De tendres adieux se renouvelèrent entre Jeanne et Marie. Un instant après, Marie regagna par de longs corridors l'appartement où elle devait passer la nuit. Charles de Duras, par un heureux hasard, n'était pas encore rentré.

Jeanne, ainsi qu'on a pu le voir, chérissait tendrement Marie, et cette courte entrevue avait encore contribué à répandre un baume consolateur sur les blessures qui, une heure auparavant, avaient dû déchirer son orgueil de reine. Plongée dans un monde entier de souvenirs, elle se prit à regretter l'heureux temps où cette amitié fraternelle, répondant à tous les besoins de son cœur, lui servait de bouclier contre les tourmens d'une vie ambitieuse et agitée. Elle se livrait tout entière à ce beau rêve quand une femme, dont les traits portaient l'empreinte d'une violente émotion, parut devant elle, le regard fixe, les bras croisés et lui dit ces mots d'une voix creuse.

— Reine de Naples, à quoi pensez-vous ?

La femme qui parlait ainsi n'était plus jeune, mais conservait encore les traces d'une beauté remarquable ; grande, brune et d'une noblesse de maintien peu ordinaire, il eût été difficile de deviner, sous cette glorieuse apparence, l'humilité de son extraction. Lors de la naissance du duc de Calabre, père de Jeanne et de Marie, on avait jeté les yeux sur elle pour nourrir et élever le royal enfant qui devait mourir avant de régner sur la Sicile.

Enlevée à sa chétive existence de village, l'heureuse élue quitta avec joie la pauvre cabane de pêcheur de son mari, et se vit splendidement installée au Château-Neuf. Cette haute fortune s'accordait avec certaines prévisions mystérieuses qui souvent avaient troublé son audacieuse imagination de jeune fille, et substituant dans sa pensée l'action de la Providence à un simple effet du hasard, elle se persuada aisément que son avenir réaliserait de point en point l'étrange prophétie d'une vieille gitana qui, jadis, par une belle soirée de mai, lui avait prédit, sur la foi des astres, sa future élévation aux plus hautes charges de l'état. Cette confiance superstitieuse avait doublé les chances de succès que l'ambitieuse Sicilienne pouvait déjà trouver dans sa précoce intelligence et dans un esprit merveilleusement formé pour l'intrigue, cette ame de la vie des cours. Après la mort du duc de Calabre, on lui avait confié la surveillance des jeunes princesses ses filles. Devenue, grâce à son caractère insinuant, maîtresse absolue de l'esprit de Jeanne, elle ne tarda pas à obtenir d'elle, en récompense de ses services, des lettres de noblesse et la dignité de grande sénéchale du palais. On a déjà dû reconnaître à ce portrait, sans que nous ayons eu besoin de la nommer, Filippa de Trapani, si célèbre sous le nom de Philippa la Catanaise.

— Qu'as-tu donc, s'écria reine en voyant le visage bouleversé de Philippa, te serait-il arrivé quelque grand malheur?

— Non pas à moi, madame, répondit la sénéchale, mais il en est un qui vous menace, et c'est de quoi je viens vous avertir.

— Explique-toi, continua Jeanne, sans s'émouvoir. Le Château-Neuf serait-il assiégé? mais je ne vois d'ici ni lance ennemie, ni panache hongrois. La vieille tour est-elle sur le point de s'écrouler? mais en vérité, tout me paraît si calme!...

— Hélas! madame, reprit vivement la Catanaise, j'ai peine à vous comprendre. Pouvez-vous bien montrer cette légèreté insouciante, cette tranquillité d'esprit, en face de l'événement de ce soir?...

— Eh! ne devais-je pas m'y attendre, répliqua la reine d'un ton plus grave. Le testament de Robert d'Anjou ne porte-t-il pas qu'André devra être le roi, aussi bien que Jeanne sera la reine? Jusqu'à présent, en vérité, vous avez trop conspiré pour me donner ce titre exclusivement, sans partage, et à l'exclusion d'André, et c'est peut-être l'excès de votre zèle qui nous a mal servis. Crois-moi, ma bonne Philippa, André est un esprit trop faible pour que j'aie rien à redouter de sa puissance. Qu'il ait le titre de roi, j'y consens! l'important pour nous est qu'il ne le soit pas. Comment résister à la volonté de l'Eglise, dont le caprice aujourd'hui est de lui poser un cercle d'or au front? Subissons cette nécessité, Philippa. Dans huit jours, on couronnera André, mais Jeanne la reine sera près de lui, et son front, à elle aussi, sera ceint d'une couronne... Reste donc à savoir à qui le peuple accordera dans sa pensée cette royauté qu'on me dispute... Me ferais-tu l'injure de redouter la concurrence d'André? va, crois-moi, Philippa, ne nous créons pas de terreurs imaginaires, et laissons s'accomplir cette vaine formalité dont le résultat infaillible...

— Sera de vous arracher par lambeau la part de puissance qui vous a été léguée dans l'état, interrompit la Catanaise avec véhémence. Oh! ne vous faites pas illusion, madame! méfiez-vous de frère Angel et croyez-en votre gouvernante, qui vous chérit, vous respecte, souffre de vous voir ainsi traitée dans le palais même de vos aïeux. Il y a déjà long-temps que cette conspiration s'ourdit contre vous... Vos amis ont essayé de vous ouvrir les yeux et n'y ont pas réussi... Mon fils, Robert de Cabane, auquel vous daigniez accorder quelque confiance, vous a offert des services que vous avez toujours repoussés...

— Oh! tais-toi, murmura Jeanne en pâlissant.

— Bertrand d'Artois, continua la Catanaise dont la voix s'altéra légèrement, Bertrand d'Artois, dont le dévoûment pour vous est sans bornes, vous a engagée plus d'une fois à braver de vains scrupules, et si vous l'aviez voulu... sur un mot, sur un signe...

— Assez, fit la jeune reine épouvantée, assez, te dis-je...

— Ils ont tous mis à vos pieds leurs épées et leurs poignards, continua impitoyablement la Catanaise... et vous, imprudente et téméraire, trop confiante dans le présent, vous avez aventuré l'avenir... enfin, vous avez arrêté l'élan de tous ces nobles courages....

— Ah! peux-tu qualifier ainsi, Philippa, le courage des assassins?

— Eh! madame, ces hommes se seraient faits vos vengeurs, non pas dans votre intérêt seul, mais dans l'intérêt de la patrie. Qu'est-ce que la vie d'un seul, quand parle le salut de l'état? ne faut-il pas savoir brûler une ville pour sauver un royaume? Il est parfois, sachez-le bien, des forfaits pardonnables, des crimes nécessaires...

— Oh! ne dis pas cela! s'écria la reine en pressant de ses mains son front couvert d'une sueur froide... ne dis pas que la couronne puisse devenir plus belle au reflet de l'incendie, ni que les pieds d'un trône doivent jamais tremper dans le sang! Ne m'habitue pas à ces tableaux de violence et d'horreur! rassure-moi plutôt par de douces images... Vois-tu, ma chère Philippa, ma tête bouillonne quelquefois au point de m'effrayer moi-même... J'ai de la bienveillance dans le cœur, mais à certains mouvemens impétueux, au trouble de mes nuits solitaires, à je ne sais quelles tentations affreuses qu'un rêve, toujours le même, m'a souvent apportées, j'ai senti que ce cœur était comme le Vésuve, dont le repos est un mensonge et le sommeil une menace. Peut-être y a-t-il au fond de cette âme un foyer d'éruption plus menaçant que tu ne le penses... Ah! au lieu de l'alimenter, cherche plutôt à l'éteindre..... Ecoute, je viens de voir ma sœur, et sa vue m'a donné du bonheur pour long-temps; cet entretien de quelques minutes, dérobé à l'ombrageuse surveillance de son époux, a versé en moi comme un baume d'ivresse et d'amour! Entretiens-moi plutôt dans ces dispositions clémentes, laisse-moi croire à la possibilité de conserver ma grandeur sans crime et sans remords. Je le répète, je suis la véritable reine de Naples, et c'est un titre que nul ici, pas même André, n'oserait me contester sérieusement! Rappelle-toi bien ce que je te dis aujourd'hui, et sois sûre, Philippa, que ce prince, faible et lâche, dont on veut faire un roi, n'en sera jamais que le fantôme!

— Et que diriez-vous, répartit Philippa qui s'était fait violence pour écouter Jeanne jusqu'au bout... que diriez-vous si ce fantôme agissait déjà...

— C'est impossible.

— Lui, peut-être... mais son conseiller, son maître, frère Angel.

— Eh bien!

— Deux heures lui ont suffi pour anéantir l'ouvrage de votre règne... Plusieurs résolutions importantes ont été prises, et si vous n'engagez pas la lutte contre frère Angel et le roi, c'en est fait de vous!

— Mais encore, quelles sont ces dispositions si graves?

— Votre nom sera désormais exclu des actes publics... André les signera lui-même...

— Mon Dieu! Philippa, c'est m'épargner bien des ennuis...

— Ils veulent substituer aux couleurs du drapeau napolitain celles de la maison de Hongrie...

— Naples entier s'y opposera, dit la reine, dont le front s'assombrit peu à peu.

— Ils veulent renvoyer tous vos serviteurs dévoués afin de les remplacer par les créatures que frère Angel traînait à sa suite en arrivant ici.

— Ils ne l'oseront pas.

— Ils oseront tout, puisqu'en deux heures ils ont organisé une révolution complète...

— Qui ne dépassera point, Philippa, l'enceinte du Château-Neuf.

— Ils oseront tout, car ils ont fait plus encore.

— Achève!

— Vous le voulez?

— Oui!

— Eh! bien, ils ont dressé une liste de proscrits, en tête de laquelle se trouve...

— Qui donc?

— Bertrand d'Artois!!!

Ce ne fut point de la pâleur qui couvrit alors les traits de Jeanne, mais une sorte de masque blême et livide, au milieu duquel ses yeux, tout-à-l'heure si doux, si affectueux, flamboyèrent soudain comme deux torches ardentes. La Catanaise vit avec joie les signes extérieurs de l'horrible émotion qui dominait la reine.

— Eh! bien, madame, reprit-elle en cherchant à pressentir sa réponse, en est-ce assez? et, à votre tour, saurez-vous agir maintenant?

—Peut-être, répondit Jeanne, dont le visage s'illumina d'un sinistre éclat.

II.

Réconciliation.

Dès le point du jour, un vaisseau commandé par l'amiral Raynaud de Baux, et poussé par le vent le plus favorable, s'éloigna des côtes d'Italie. Seule, assise sur le tillac, la triste Marie de Duras regardait fuir devant elle les sombres murailles du Château-Neuf, et cet aspect en rappelant à sa mémoire tant d'heures charmantes passées près de sa sœur et la cruelle nécessité qui les séparait, navra son cœur et tira des pleurs abondans de ses yeux. Sans doute des plaisirs variés, de grands honneurs attendaient la duchesse en Provence, et déjà Aix avait été pour elle un splendide et joyeux séjour. Mais la sympathie qui unissait les deux sœurs était telle que leur existence avait long-temps paru se confondre et que

Marie surtout, depuis son mariage avec le duc Charles, ne supportait qu'à grand'peine l'éloignement qui lui était imposé et ne vivait plus qu'à demi.

Le duc avait annoncé publiquement qu'après avoir remis au roi la bulle pontificale dont il était porteur, il remonterait avec sa femme sur le navire qui l'avait amené et regagnerait immédiatement la Provence: aussi quel ne fut pas l'étonnement de l'équipage, quand on vit Marie s'embarquer sans son époux et Raynaud donner l'ordre du départ sans l'attendre. Mille conjectures diverses circulèrent à ce sujet, mais personne n'osa demander à l'amiral une explication qui certes eût été durement refusée. Chacun connaissait la haute prudence et la discrétion à toute épreuve du vieux Raynaud. Un seul, parmi tous les marins de l'équipage, pouvait battre en brèche le silence de l'amiral et obtenir le renseignement tant désiré; c'était son fils, Robert de Baux, qui, en effet, le prit à part et le supplia de lui donner le mot de l'énigme.

— Le duc de Duras est resté à Naples, dit l'amiral à son fils, mais nul à Naples n'y doit soupçonner sa présence... Quant à nous, notre devoir est de ne pas même nous apercevoir qu'il soit absent d'ici.

Et comme Robert faisait un geste de surprise, Raynaud ouvrit le registre du vaisseau et lui montra ces mots inscrits sur le dernier feuillet : « Aujourd'hui, le haut et puissant seigneur Charles, duc de Duras, s'est embarqué avec son épouse Marie d'Anjou dans la baie de Naples, pour se diriger de là sur Marseille.

— Maintenant, acheva Raynaud en fermant le registre, tu en sais autant que moi. Apprends, comme moi, à bien garder un secret

Robert promit d'être muet, car il n'eut pas de peine à comprendre qu'il s'agissait d'un mystère politique dont il n'avait du reste aucun désir d'être instruit. Mais cet incident, si futile en apparence, fut pour Robert la cause d'une soudaine révélation, et lui fit découvrir dans son propre cœur les signes jusqu'alors confus d'un sentiment qu'il avait toujours craint de s'avouer à lui-même ; en songeant que le duc resterait à Naples, et que la traversée se ferait tout entière sans lui, le jeune homme frissonna d'une joie étrange. Marie allait être seule pendant tout ce temps, livrée à ses regards enthousiastes, à sa respectueuse adoration ! et nul œil jaloux n'essaierait de lui disputer ce bonheur! A cette pensée, Robert respira plus vite et son cœur se serra...

Mais, laissons le vaisseau qui emporte Marie disparaître comme un blanc fantôme dans les brouillards de la mer de Caprée. L'importance des événemens nous rappelle à Naples. Plus tard nous apprendrons les projets de Charles de Duras et le motif de son départ simulé. Plus tard aussi, nous retrouverons les divers personnages qui accompagnent Marie, et leur profil, que nous ne faisons qu'indiquer ici en passant, pourra revêtir alors des proportions plus grandes et se dessiner de manière à prendre place à côté des principaux portraits de cette histoire.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'aucun fait ostensible vînt traduire aux yeux du peuple la révolution de palais rapportée plus haut. Un matin cependant, on annonça, et le son des cloches en confirma la nouvelle, qu'une messe d'actions de grâces allait être célébrée à l'église de Sainte-Claire, en reconnaissance de la haute protection accordée à André de Hongrie par le pape Clément. Le roi s'y devait rendre, entouré de tous les grands officiers de sa maison, et une rumeur vague attribuait à Jeanne la résolution formelle d'assister à la cérémonie. Mais ceux-là même qui colportaient ce bruit assez peu vraisemblable, n'osaient l'affirmer contre leur propre conviction, que sur des assurances très positives, émanées, disaient-ils, de l'intérieur même du Château-Neuf. La majorité, malgré ce témoignage imposant, n'en resta pas moins aux incrédules. On connaissait partout l'antipathie mutuelle des deux époux, et véritablement on ne pouvait s'attendre à les voir se réunir au moment où la bulle du saint père paraissait plutôt devoir jeter entre eux le germe de nouvelles défiances et d'interminables divisions.

Cependant Jeanne avait réuni dans sa toilette les couleurs les plus riantes, les étoffes les plus somptueuses, les contrastes les plus brillans. Sa camérière, sur son ordre exprès, avait choisi pour l'habiller, tout ce qu'un costume de reine peut étaler de riche, de joyeux et de triomphant. André devait aller à Sainte-Claire, monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné, couvert de pourpre et ferré d'or; elle ordonna que son cheval fût tout pareil à celui d'André, et quant à l'ordre dans lequel le cortége se rendrait à sa destination, Jeanne fit bien remarquer au grand sénéchal que le haut bout appartenait au roi de Sicile, et que sa place serait par conséquent à la gauche d'André.

Lorsque Jeanne, prête à se rendre à la cathédrale, passa au milieu de ses courtisans, il y eut un premier, un irrésistible mouvement de surprise orgueilleuse et d'admiration. Elle était si belle ainsi! Cette noble attitude, ce port majestueux commandaient si bien l'obéissance et le dévoûment! Cette manifestation naïve fut comprise par la reine, qui y répondit par un sourire bienveillant. Mais presque aussitôt, cette admiration changea en inquiétude. Les regards effarés s'entrecroisèrent et l'on commença à se demander tout bas quelles étaient les intentions secrètes de Jeanne et quelle circonstance solennelle avait pu nécessiter un si grand apparat. Il y avait bien un soupçon au fond de tous les cœurs, et ce soupçon était le même; mais nul n'osait le formuler. La Catanaise eut du courage pour tous.

— Cette parure est admirable, madame, dit-elle en s'approchant de Jeanne, et de plus elle vous sied à merveille. Mais c'est une parure de fête, et votre altesse ne s'étonnera pas que, dans les tristes circonstances où nous sommes, nous ayons peine à comprendre qu'un pareil costume...

— Ait été l'objet de mes préférences, n'est-ce pas? Que voulez-vous? répondit Jeanne, je n'ai pas, comme vous, ma chère Philippa, la prescience du malheur et ne sais point lire, dans des rêves prématurés, la prophétie de ma chute ou de mon futur abaissement. Aujourd'hui comme hier, je me crois forte de mes propres ressources et de l'amour de mes sujets. Des craintes puériles ne m'empêcheront donc pas de remplir mon devoir. Une messe solennelle va être dite à Sainte-Claire en l'honneur et à l'intention d'André. Je m'y rends avec lui. La place de la reine est au côté du roi!

— A son côté! répéta la Catanaise dont rien ne saurait peindre l'étonnement.

Jeanne parut n'en vouloir pas dire davantage et se disposa à sortir.

— Arrêtez, s'écria la Catanaise hors d'elle-même... Oh! madame, un instant, de grâce! voulez-vous donc vous perdre aux yeux de toute la cour? Aller à Ste-Claire où vos ennemis se disposent à célébrer la victoire d'André, c'est consacrer les prétentions du Hongrois, c'est vous abdiquer vous-même! Ne vous souvient-il plus de l'entretien qu'il y a huit jours...

— Huit jours, interrompit la reine, mais c'est tout un siècle, ma pauvre Philippa, et je ne me pique pas de tant de mémoire! Cependant, je me rappelle... oui... j'avais d'abord écouté vos conseils.., j'étais décidée à la résistance, mais depuis, j'ai réfléchi, Philippa. La voix de l'Eglise est toute puissante dans les questions qui touchent aux trônes, et je dois croire que l'interprétation qu'elle a faite du testament de mon aïeul, est la seule vraie, la seule juste : à André le premier rang, à moi le second.

Jeanne avait élevé la voix à ces derniers mots. Un long murmure les accueillit de toutes parts. Elle ajouta :

— Ce soir, nous aurons cercle et jeu pour nos fidèles. Le roi a promis de m'honorer de sa visite. Je compte sur vous tous, messeigneurs.

— Ainsi, reprit la grande sénéchale qui n'en pouvait croire ses oreilles, ainsi vous cédez le terrain à vos adversaires?

— Sans regret, dit froidement la reine.

— Vous renoncez à vos droits?

— Est-ce donc y renoncer que les partager avec mon époux?

— Non, non! ce que vous dites-là ne peut être, répartit chaleureusement Philippa, et votre projet ne saurait être sérieux. Non! vous n'irez point à la cathédrale sanctionner par votre présence la spoliation dont vous êtes victime... Reine de Naples, vous n'irez point à la cathédrale pour vous en revenir sujette du roi de Hongrie.

— J'irai, interrompit Jeanne d'une voix brève.

Cette fois, le ton de la reine ne souffrait point de réplique. L'audacieuse Catanaise voulut néanmoins tenter un dernier effort, et se penchant à son oreille, elle lui dit :

— Et ceux que vous aimez, madame, vous les abandonnerez donc? Si les proscriptions que vous connaissez n'ont point encore été proclamées, craignez que demain, aujourd'hui peut-être...

— Sois tranquille, dit doucement la reine en regardant Bertrand d'Artois pendant tout le temps que dura sa réponse. Je n'oublie pas ceux que j'aime et je saurai pourvoir à leur sûreté. André nourrit contre certains seigneurs de ma cour des antipathies que l'on dit profondes. Rassure-toi, la persuasion sauvera certainement ce que la violence eût compromis sans doute...

Et appelant du geste Bertrand d'Artois :

— Comte, dit-elle, votre main!

Et au même instant, elle sortit. Une compagnie de hallebardiers qui l'attendait à la porte l'escorta jusqu'au bas de l'escalier. Il était temps. André, de son côté, venait d'arriver dans la cour et se préparait à monter à cheval. Quelques minutes après, le cortége prenait à pas lents le chemin de Sainte-Claire.

Alors, les partisans de Jeanne se jetèrent simultanément le même regard pâle, inanimé, stupéfait. Etait-ce bien la reine qui avait parlé ainsi? Etait-ce bien la petite-fille de Robert d'Anjou qui se livrait en même temps qu'elle livrait Naples et le trône, à la merci d'un étranger?

— Quelle métamorphose! s'écria le premier, comte de Morcone en joignant les mains. Ne dirait-on pas que notre gracieuse souveraine s'est confessée hier à frère Angel, et qu'elle s'empresse de mettre ses leçons à profit?

— Quelle que soit la cause de ce changement, continua le comte de Terlizzi, l'effet en sera toujours le même. Une fois la reine dans le camp ennemi, que ferons-nous à Naples? Jamais le parti hongrois ne nous pardonnera d'avoir soulevé contre lui les répugnances populaires, et une prompte retraite nous sauvera seule des dangers des représailles.

— Céder la partie à André, s'écria vivement la Catanaise! En vérité, comte de Terlizzi, la peur vous suggère des expédiens admirables; malheureusement, je ne les crois pas opportuns. Revenez à vous, faibles combattans qui reculez au premier choc, et ayez quelque foi dans une femme dont l'expérience vous a si souvent conduits à bon port. Ecoutez; ou je me trompe fort, ou rien de tout ceci ne doit tourner contre nous. J'ai assez étudié le naturel de Jeanne pour la bien connaître. Elle est jeune, elle est femme, pardonnons-lui sa faiblesse, et continuons de lui faire un bouclier de notre force et de nos dévouemens. Il lui plaît d'oublier aujourd'hui sa vengeance... Ayons de la mémoire pour elle et pour nous. Sauvons-la d'abord... plus tard elle nous remerciera.

Les paroles de la Catanaise eurent bientôt rallié toutes les opinions. La conférence, ainsi ouverte spontanément par Philippa, dura environ une heure, et il fut décidé d'un avis unanime que l'heure de la vengeance était

venue, et qu'il ne fallait point, pour assouvir les justes répulsions du peuple, attendre l'heure du couronnement qui serait, sans aucun doute, le signal de tous les empiétemens de frère Angel et d'une réaction terrible.

Depuis quelques jours déjà, il était question d'une partie de chasse qui devait avoir lieu le lendemain dans une immense forêt située à peu de distance de Naples. André, au retour, devait s'installer pour la nuit au monastère d'Aversa. Les conjurés n'eurent pas besoin d'en dire davantage pour se comprendre, et bien qu'un accord tacite fût le seul engagement qui les unît entre eux, on peut dire que dans cette réunion improvisée, les conventions du crime furent définitivement arrêtées.

La délibération durait encore, lorsque les cloches qui étaient restées muettes pendant la célébration de la messe recommencèrent à sonner à toutes volées. C'était le signal du retour au Château-Neuf. Les partisans de Jeanne se dispersèrent immédiatement, en se disant adieu jusqu'au soir.

Une population immense accompagna les deux époux, de l'église de Sainte-Claire à la résidence royale. Le peuple voyait dans la réconciliation publique d'André et de Jeanne, un gage assuré de paix et d'union pour l'avenir, et le peuble battait des mains.

Le soir vint et les grandes fractions qui divisaient la cour se trouvèrent, pour la première fois, en présence. Cependant, rien au dehors, ne trahit cette dissidence profonde, mais cachée; et il s'opéra même entre les Napolitains et les Hongrois une sorte de fusion spontanée que les observateurs naïfs interprétèrent dans un sens favorable à l'avenir d'André. Sur la proposition de Jeanne, les jeux commencèrent, et l'on introduisit une troupe de musiciens, choisis parmi les plus renommés de la ville, dont les voix admirables firent aisément diversion aux conversations partielles qui s'établissaient sur divers points de l'assemblée. Des tables de jeu avaient été dressées aux quatre angles de la salle. André voulut tenter le sort, et s'armant d'un cornet à dés appela pour tenir sa partie le comte Rostang de Léonella, l'un des amis les plus dévoués de la reine.

Pendant ce temps, frère Angel, blotti dans une encognure, examinait dans l'ombre de son capuce comme du fond d'un sanctuaire impénétrable, tous ces personnages dont la contenance était inquiète, embarrassée; et Jeanne, soit pour se distraire, soit qu'elle voulût éviter les regards obstinés du Dominicain, avait tiré d'un magnifique meuble à ouvrage divers pelotons de soie et de fils d'or, et s'était mise à l'ouvrage avec une singulière application.

La chance fut contre André, et comme il était mauvais joueur, il jeta son cornet sur la table avec une exclamation d'impatience, et laissa le comte de Léonella tout surpris de l'étrange procédé de son adversaire. Mais cet adversaire était le roi, et Rostang se contenta de s'incliner avec les marques d'un profond regret. Cependant, un nuage de tristesse se répandit sur le front d'André, et, en s'éloignant du comte, il lui lança un regard effaré, comme s'il eût craint que l'issue de sa lutte au jeu de dés ne fût d'un sinistre augure. Bientôt aussi il secoua une émotion aussi indigne de lui, et s'adressant à tous :

— Je crois, messieurs, dit-il, que nous ferons bien de nous séparer. C'est demain, vous le savez, que nous exécutons cette chasse dont le plan gigantesque nous occupe depuis plus de quinze jours. Soyez tous exacts ! Quant aux dames de la reine, j'espère que nous les rencontrerons le soir au château d'Aversa, où nous comptons passer la nuit.

— Tous! au château d'Aversa, répéta la foule d'une même voix.

— Bien, dit André. Et vous, frere Angel, si vos devoirs pieux ne vous en empêchent, je désire que vous nous y précédiez de quelques heures... L'excursion projetée est trop grande pour que nous vous proposions d'y prendre part... A votre âge, le repos est nécessaire...

—Si vous le permettez, sire, interrompit le moine, je ne vous quitterai pas un instant.

—Quoi, mon père, s'écria le monarque, vous auriez le courage de nous suivre à travers les monts escarpés, les précipices, les torrens?...

—Qu'importent les périls, quand le devoir commande? Je veillerai sur vous, ajouta le Dominicain d'un ton solennel, et Dieu veillera sur moi.

André jeta au moine un regard plein de reconnaissance et d'amour. La réponse de frère Angel lui avait rendu toute sa sécurité insoucieuse, toute sa confiance en l'avenir. Alors, s'approchant tout joyeux de Jeanne qui, pendant cet échange de répliques, n'avait point levé la tête, il dit avec un accent de courtoisie qui contrastait avec la sauvage rudesse dont ses manières étaient naturellement empreintes :

— Madame, vous verrai-je demain soir au monastère d'Aversa?

— Comptez sur moi, sire, j'y serai la première.

Et Jeanne, dont l'aiguille s'était un instant arrêtée, reprit tranquillement son travail.

— Vous paraissez, dit le roi, impatiente de terminer cette tresse; mais savez-vous, madame, que vous êtes fort habile et que ce cordon, merveilleusement tissé de soie et d'or, est d'un effet délicieux! Jamais couleurs plus éclatantes ne m'ont paru mieux assorties ... Mais que voulez-vous faire de ce riche et charmant cordon? Une ceinture? Un nœud d'épée?.. A quel usage le destinez-vous?

Jeanne garda un instant le silence; puis, regardant fixement le roi et accompagnant ses paroles d'un indéfinissable sourire, elle lui répondit :

— Ce cordon!... C'est pour vous étrangler, monseigneur.

III.

La Chasse royale.

Plusieurs heures s'étaient déjà écoulées depuis le lever du soleil, quand les portes de Naples s'ouvrirent pour laisser passer les magnifiques équipages de chasse du roi André. Des centaines de pages et de valets maintenaient les longues meutes et tenaient par la bride les chevaux sellés, tandis que leurs cavaliers faisaient à pied la conduite au roi jusqu'au rendez-vous indiqué pour le grand départ, à l'entrée de la forêt d'Aversa. Une fois arrivé au rond point, le cortége s'arrêta, et deux barons, fendant la foule, amenèrent au roi et à la reine deux montures fraîches et richement enharnachées. André s'empressa de mettre pied à terre, et sauta légèrement sur le nouveau cheval, qui secouait sa crinière d'un air belliqueux. Déjà les traînantes intonations des trompettes étaient allées se répercuter aux flancs des montagnes voisines, et le cri rauque des faucons chaperonnés annonçait qu'ils avaient hâte de déployer leurs ailes, et que leur impatience égalait au moins celle du souverain.

La reine, cependant, semblait ne point participer au mouvement qui se faisait autour d'elle, et rêvait tristement. André se pencha vers elle en lui disant :

— Etes-vous prête, ma belle Jeanne, et vous plairait-il donner le signal du départ?

Jeanne parut s'arracher à un songe pénible; puis elle sourit avec effort, et se laissa glisser de son palefroi jusqu'à terre. Son cheval de chasse était devant elle, fier et cambré sous sa housse d'écarlate et d'or. Alors, se tournant vers les courtisans qui l'entouraient :

— Comte Bertrand d'Artois, dit-elle, votre main.

Bertrand courut à elle, et un éclair d'orgueil et de bonheur se fit jour à travers les sombres nuages amoncelés sur son front. Jeanne posa le pied sur l'étrier, et saisit le pommeau d'or de la selle, mais avec une lenteur si visiblement calculée, que chacun y crut voir une faveur ménagée au jeune Bertrand d'Artois. Quant à ce dernier, il ne se sentit pas seulement ivre de joie; un frisson de surprise le parcourut de la tête aux pieds. Un billet venait de passer des doigts de Jeanne dans les siens.

En ce moment, elle se tourna vers André en lui disant :

—Je suis à vos ordres, sire. Partons, messieurs.

Mais pendant cette halte, quelques gens du peuple avaient trompé la vigilance des sentinelles et s'étaient approchés du cheval de la reine. Un mendiant, surtout, affublé malgré la saison, d'une grande cape grise, poussait la hardiesse jusqu'à frôler de son épaule l'étrier de Jeanne.

— Faites l'aumône à cet homme, dit la reine.

Bertrand d'Artois lui jeta sa bourse et le mendiant s'éloigna, en emportant précieusement son butin.

Bientôt les sons prolongés du cor, les aboiemens des lévriers et le pas des chevaux remplirent la forêt d'un bourdonnement sourd et lointain, et l'écho répondit de toutes parts aux cris des piqueurs et au galop des coursiers lancés à toute bride. On eût dit une voix composée de mille voix diverses, exprimant tour à tour la crainte, l'espérance, la joie et franchissant d'un seul bond la forêt de l'une à l'autre extrémité. Le roi André chassait, et à vrai dire, c'était là son seul passe-temps, son seul bonheur. Beau, jeune et puissant, le pauvre enfant royal ne connaissait aucune des jouissances attachées à la jeunesse, à la puissance, à la beauté. Doué d'un esprit contemplatif et d'une imagination ardente, il pensait beaucoup, parlait peu et ne se livrait parfois à quelques épanchemens intimes qu'avec son bien-aimé frère Angel, dont la parole consolante et douce guérissait les blessures de son âme, et qui savait seul lui faire supporter avec résignation son triste isolement.

Mais laissons la chasse royale ébranler de ses fanfares les profondeurs sonores des vallées, laissons les amis du roi et les partisans de la reine se mêler en échangeant des sourires, pour suivre des yeux Bertrand d'Artois, dont l'air inquiet trahit une étrange préoccupation. Emporté par le tourbillon des chasseurs, il a d'abord chevauché près de Jeanne, mais, sur un signe d'elle, — un signe charmant tout rempli de prudence, de crainte et d'amour.—il s'est éloigné et a cédé sa place à Philippa la Catanaise qui, montée sur un superbe cheval blanc, n'a pas plus voulu quitter la reine que frère Angel n'a voulu quitter le roi.

Bertrand d'Artois, séparé de Jeanne par la Catanaise, ne tarda pas, à force de serrer le frein, à se trouver au dernier rang de l'escorte et même à la perdre de vue. C'était là son souhait le plus ardent. Le billet de la reine, caché dans sa poitrine, était comme une flamme qui le brûlait et dont le parfum concentré, évoquait dans son cerveau des visions étranges et insensées. Il lui tardait d'en briser le cachet, de le lire, d'en approfondir les moindres détails, car depuis huit jours, sa jalousie n'avait pas eu de trêve; depuis huit jours, regards, douces paroles, loisirs de Jeanne, tout ce qui faisait en un mot le bonheur de Bertrand, était devenu le partage d'André. Or, ce billet était sans doute le talisman qui devait rompre le charme cruel sous lequel il se sentait mourir. Si Jeanne eût cessé de l'aimer, pourquoi cette communication mystérieuse, à quoi bon ce nouveau secret entre elle et lui? Oh! certes, Bertrand allait trouver dans ces lignes, écrites de la main de Jeanne, l'explication de son apparente infidélité. Dans tous les cas, cette explication ne pouvait manquer d'être décisive; elle devait contenir ou son bonheur ou son malheur éternel... Ce dernier doute, au fond duquel dominait l'espérance, modéra, pendant plusieurs minutes, l'impatiente curiosité de Bertrand. Il allait tout savoir et, comme il arrive souvent dans cette situation d'esprit, il hésitait, il différait cette joie tant souhaitée; il avait peur d'une de ces cruelles certitudes qui élèvent d'insurmontables barrières entre l'avenir et le passé.

Cependant, il était seul, tout à fait seul; son cheval, livré, pour ainsi dire, à lui-même, l'avait entraîné, à travers une allée sombre et fraîche, jusqu'au bord d'un torrent dont les eaux, brisées çà et là par le roc rou-

laient avec de sourds mugissemens. Ce bruit rappela Bertrand à lui-même. L'endroit était merveilleusement propre aux écarts d'une tendre rêverie. Il mit lestement pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et, s'asseyant sur le tapis d'herbes épaisses qui s'épandait à l'un des côtés du torrent, il déplia la lettre et y plongea un regard avide...

Tout à coup il la froissa convulsivement dans sa main, la glissa, pour la seconde fois, dans les plis mal ajustés de son pourpoint, et demeura sans mouvement, l'œil hagard, les cheveux mouillés d'une sueur froide, comme si la vue de quelque objet affreux fût venue le frapper d'horreur et d'anéantissement.

Ce n'était plus l'homme de tout-à-l'heure. Les angles de son visage, plus nettement accusés, lui prêtaient l'expression d'une effrayante dureté. Une sorte de tressaillement nerveux agitait ses paupières et leur imprimait un mouvement vif et irrégulier.

— C'est elle qui le veut! murmura-t-il d'une voix faible.

Et, à ces mots, sa tête tomba lourdement sur sa poitrine. Mais bientôt il releva le front avec énergie, et bien qu'une souffrance aiguë se révélât sur tout son être, il ajouta d'un ton triomphant :

— Jeanne, Jeanne! te voilà vraiment reine, et je serai digne de toi.

A partir de ce moment, l'affreuse tempête qui avait bouleversé l'âme de Bertrand s'apaisa peu à peu. L'incarnat revint sur ses joues, le sourire sur ses lèvres. De temps à autre, il répétait le nom de Jeanne, et cet hommage rendu à son amour semblait renouveler en lui les sources de la vie. Par une succession bizarre d'émotions entièrement opposées, on eût dit, à voir le magnifique rayonnement de ses traits, que sa joie présente empruntait tout son éclat de sa tristesse passée, et que la nuit qui avait un instant obscurci son front n'était qu'une ombre destinée à précéder une nouvelle et brillante aurore d'espérance et d'amour.

La brise courait alors par le feuillage qu'elle battait doucement de ses ailes invisibles, et les mélèzes, chaudement colorés à l'extérieur par le soleil, faisaient entendre, sous l'immense berceau formé par l'enlacement de leurs branches, un de ces bruissemens continus qui se marient si bien avec les murmures du cœur. Bertrand d'Artois, dont la jeune imagination reflétait avec une mobilité merveilleuse les divers aspects de la nature, se laissa ravir par ce charme tout puissant. Assis au pied d'un arbre qui secouait sur sa tête les enivrantes émanations de ses rameaux en fleurs, il commença par passer de la rêverie à l'extase, de l'extase à l'oubli de tout ce qui n'était pas Jeanne, de tout ce qui n'était point son amour. La méditation ne lui donnait encore qu'un sentiment de joie mêlé d'amertume, d'épouvante et de remords; le sommeil lui donna le bonheur pur et sans mélange, le bonheur qui fait deviner le ciel : il s'endormit.

Aussitôt, les buissons d'une charmille située à quelques pas de Bertrand s'écartèrent en cédant aux efforts d'une main vigoureuse, et le mendiant à la cape grise reparut. Il s'approcha du comte avec de grandes précautions, se pencha presque entièrement sur lui comme pour écouter sa respiration, ou compter les battemens de son cœur, puis, d'une main s'armant d'un poignard, qu'il tint suspendu droit sur sa poitrine, il se mit en devoir de dégrafer de l'autre le haut de son pourpoint, pour en arracher le précieux papier et y replacer la bourse qu'il avait reçue.

Tout allait être fini, lorsque Bertrand d'Artois fit un léger mouvement. La pointe du fer lui effleura le cœur. Heureusement c'était une fausse alerte; s'il se fût réveillé, il était mort. Son sommeil lui sauva la vie.

Le mendiant n'avait plus qu'à fuir. Il n'en voulait pas aux jours de Bertrand d'Artois; la lettre de Jeanne lui suffisait.

Cependant, le temps s'écoulait et Bertrand accablé par la chaleur et bercé peut-être par les vapeurs d'un songe enivrant, était toujours assoupi; seulement, il était aisé de voir, à l'agitation qui parcourait ses membres, que l'instant de son réveil approchait. En effet, une bouffée de vent qui vint se briser sur son front excita en lui un frisson qui dissipa son sommeil. Saisi d'une émotion qu'il comprenait à peine, effrayé de son oubli et tout troublé encore des fumées de son rêve, il se leva brusquement, chercha à classer avec ordre les idées confuses qui obstruaient sa mémoire et courut droit à son cheval. Il s'élança sur son dos avec une sorte de délire qui ne lui laissa le temps d'aucune réflexion et après s'être orienté tant bien que mal, il prit au grand galop le chemin du monastère. En moins d'un quart d'heure, il en aperçut la façade dont les vitres brillaient au soleil couchant.

Il était temps. Le cortége du roi et l'escorte de la reine y arrivaient au même instant que lui, par deux côtés opposés.

Un festin splendide avait été préparé dans l'une des salles basses du couvent. C'est là que s'opéra sans trop de mauvaise grâce, en apparence du moins, le rapprochement des deux cours ennemies. On ne tarda pas à se mettre à table, et comme la chasse avait été brillante et que d'une commune voix, l'assistance en attribuait tout l'honneur à André, la gaîté du roi devint en quelques minutes si bruyante et si communicative que la reine elle-même parut s'y associer et qu'on put croire un instant à la plus solide comme à la plus sincère des réconciliations. Après le souper, André exprima le désir de profiter des dernières lueurs du jour pour faire une promenade sous les beaux ombrages du monastère. Jeanne y consentit de grand cœur et donna à entendre qu'elle s'appuierait avec plaisir sur le bras de son époux. C'étaient là beaucoup de faveurs en un jour. André fit ce soir-là plus de projets d'avenir qu'il n'en avait encore fait depuis son arrivée à Naples. Jamais il ne s'était senti si heureux. Jamais aussi frère Angel n'avait été plus silencieux ni plus rêveur.

— Que pensez-vous, murmura Rostang de Leonella à l'oreille de Pietro de Morcone, de cette belle humeur de notre roi bien-aimé?

— Il faut, dit Morcone, qu'il ait oublié la partie de dès que vous avez eu l'irrévérence de lui gagner hier.

— Ou que son confesseur invisible, reprit Rostang, lui ait accordé la remise pleine et entière de quelque énorme péché...

— Vous supposez le roi trop enfant, interrompit le comte de Terlizzi avec un haussement d'épaules fort significatif. Cette joie, que vous expliquez par des motifs si futiles, est à mes yeux la conséquence toute naturelle des événemens de ces derniers jours. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'André paraisse heureux et triomphant. Savez-vous, sur toute la terre, un roi plus puissant, plus aimé, mieux obéi? Peut-il se plaindre quand tout lui réussit, quand l'heure de son couronnement approche, quand toutes nos ambitions vont s'abdiquer devant la sienne et que Naples, pour glorifier ce beau jour, donnera une fête magnifique dont nous paierons tous les frais? Que peut-il souhaiter encore? Il ne nous manque plus que de faire fondre l'or et l'airain de nos armures pour lui forger un diadème et un sceptre digne de sa grandeur et de notre soumission.

— Et pour mettre le comble à nos généreux sacrifices, ajouta Bertrand d'Artois avec un sourire amer, nous ferions peut-être aussi bien de jeter dans la même fournaise nos épées et nos poignards.....

— Sans aucun doute, dit le comte Morcone, car notre dévoûment serait, je crois, bien mal récompensé...

— Quoi! s'écria vivement Rostang de Leonella, vous supposez la reine capable d'abandonner ceux qui, pour la sauver...

— Regardez-la en ce moment, ce sera ma meilleure réponse, dit Morcone en désignant Jeanne. Voyez son bras! comme il s'appuie sur celui d'André... Voyez ses yeux! comme ils cherchent ceux d'André!... Saints du ciel ! on dirait de l'amour dans ce regard.

— De l'amour, répéta Bertrand d'Artois en pâlissant de colère. Elle! de l'amour pour André!.. Oh! je réponds du contraire.

Et en disant ces mots il avait involontairement porté la main à son cœur. Tout à coup un masque de pourpre enflamma son visage et il lui sembla qu'un globe de feu roulait dans son cerveau bouleversé. Il venait de s'apercevoir à la fois de la disparition de la lettre de Jeanne et du retour inexplicable de la bourse qu'il avait donnée au mendiant à l'entrée du bois.

— Et d'où vous vient cette certitude, demanda Morcone, qui ne put comprendre les secrètes angoisses de Bertrand d'Artois.

— Silence! interrompit la Catanaise qui avait entendu ce colloque sans y vouloir prendre part. Ne voyez-vous pas que nous sommes entourés d'espions, et que la moindre imprudence...

— Vous avez raison, dit Bertrand d'Artois en s'efforçant de cacher son trouble. Mais dans deux heures, réunissez-vous tous dans la grande salle dont vous apercevez d'ici le vieux balcon de fer, et là, je vous communiquerai un projet...

— Que nous adoptons d'avance, car nous l'avons deviné, acheva la grande sénéchale dont les prunelles étincelèrent d'un feu ardent. Mais encore une fois, de la prudence! car Jeanne et André viennent de rebrousser chemin, et tous deux vont passer devant nous pour retourner au couvent.

Les époux royaux se disposèrent en effet à gagner l'appartement qui avait été préparé pour les recevoir. André adressa aux seigneurs qui faisaient la haie sur son passage, un adieu plein de grâce et de dignité. Quant à Jeanne, elle chercha dans la foule Bertrand d'Artois, confondit le plus long-temps possible son regard avec celui du jeune comte, et chacun put s'apercevoir d'un frémissement nerveux qui agita tous ses membres à la fois lorsque le roi, plus clairvoyant, sans doute qu'il ne semblait l'être, lui offrit la main pour gravir avec elle les marches de granit du grand perron.

Deux heures après, tout semblait reposer dans le monastère; mais il n'en était rien. Les conjurés veillaient et s'entretenaient à voix basse dans la salle que Bertrand leur avait indiquée. Une résolution formelle, — celle de tuer le roi, — animait tous les esprits. Mais les avis différaient quant à l'époque et aux moyens d'exécution. Philippa la Catanaise fit ressortir en quelques mots le péril de ces hésitations sans cesse renaissantes.

— Non! non! s'écria-t-elle, plus de délais, plus de retards! n'êtes-vous point las d'être esclaves? Qu'André meure, et aujourd'hui même nous reprenons tous nos droits.

— Qu'il meure! répétèrent les comtes de Terlizzi, de Léonella et de Morcone.

— Sommes-nous tous enfin d'accord? demanda Bertrand avec impatience.

— Tous! répondit une commune voix.

Alors on se mit en devoir d'exécuter le plan proposé par Bertrand d'Artois. Un des conjurés se dirigea en courant vers la chambre d'André. Arrivé là, il frappa rudement à la porte; et, comme le roi, réveillé en sursaut, demandait ce qu'on lui pouvait vouloir à pareille heure, on lui répondit qu'un messager venant de Naples et apportant des nouvelles de la plus haute importance, sollicitait la faveur de lui parler sans témoins. Soit qu'elle feignît de dormir ou qu'elle fût réellement assoupie, Jeanne demeura étrangère à cet échange de paroles. André se leva, et après s'être vêtu à la hâte d'un long manteau, il vint sans défiance trouver le prétendu messager dans la salle où ses assassins l'attendaient. Il en avait à peine franchi le seuil qu'il se sentit saisir au milieu du corps et garotter les poignets. Pendant ce temps, la Catanaise le bâillonnait pour l'empêcher de crier. Il essaya de résister et parvint même à briser le lien qui joignait ses mains ensemble. La lutte devint un instant vive et acharnée.

Mais Bertrand d'Artois qui, placé derrière lui, observait tous ses mouvemens, lui passa autour du cou un cordon de soie et d'or et le renversa sans connaissance sur le carreau. Alors les meurtriers se jetèrent sur ce corps palpitant comme des oiseaux de proie sur un cadavre, et, le soulevant par la tête et par les pieds, le précipitèrent du haut du balcon sur le sol.

Une stupeur mortelle s'empara alors de tous ces hommes, effrayés peut-être d'avoir commis un crime aussi énorme et de s'être fourni mutuellement, l'un contre l'autre, des armes si terribles, et, sans oser dire un mot, sans même jeter les yeux sur leur victime, ils se retirèrent en désordre et allèrent s'enfermer chacun dans la chambre qui lui était destinée. Tout rentra dans un silence de mort.

Le cadavre d'André demeura seul et abandonné jusqu'au lever du soleil. Seulement, à une heure environ de distance, deux apparitions mystérieuses vinrent troubler le premier moment de son repos éternel. La première fut celle du mendiant d'Aversa. Sans doute il avait tout vu, car il s'approcha du cadavre sans manifester aucune surprise, posa lentement la main sur ce cœur qui ne battait plus, et lui ôta du cou le cordon de soie et d'or en murmurant :

— Naples est à moi!

Une heure plus tard, un blanc fantôme parut sur le balcon de fer.

C'était la reine Jeanne qui venait, tremblante, échevelée, contempler une dernière fois les restes sanglans de celui qu'elle avait nommé son époux. Il y avait de la haine dans ce regard, mais nulle puissance humaine n'eût alors osé l'interpréter à coup sûr. Était-ce un lâche défi porté à l'ennemi vaincu? Maudissait-elle en secret les assassins d'André? Dieu le savait.

Au point du jour, la nouvelle de la mort du roi éclata comme un coup de foudre et souleva un cri général de réprobation et d'horreur. Le peuple ameuté massacra quelques innocens, pendant que Bertrand d'Artois, Philippa la Catanaise et leurs complices reconduisaient la reine en grand deuil au Château-Neuf. Les coupables se croyaient sauvés. Ils avaient oublié frère Angel.

A l'heure même où le bruit du meurtre répandait l'épouvante aux environs d'Aversa, le mendiant, qui n'avait pas interrompu sa marche un seul instant, se trouva en vue de la baie de Naples. Un vaisseau pareil à celui qui, huit jours auparavant, avait emmené la duchesse de Duras, se disposait à appareiller pour les côtes de Provence. L'équipage était complet, sauf un passager que le capitaine attendait, en proie à une vive anxiété. Ce passager arriva enfin. C'était le mendiant de la forêt. Cette fois on inscrivit sur le registre de la traversée un nom obscur, pris sans doute au hasard, pour dépister les curieux. Le capitaine savait seul qu'il avait à son bord le duc Charles de Duras, haut et puissant seigneur qui, voulant rejoindre secrètement à Aix la duchesse Marie sa femme, lui avait, avant de partir, largement payé sa discrétion.

Huit jours après, la reine, entourée de sa cour et accablée d'hommages, penchait languissamment la tête et semblait plier sous le fardeau pesant de quelque affreuse pensée. En effet, au milieu de ce luxe éblouissant, au sein de ces parfums enivrans que distille si habilement la flatterie, un sentiment bizarre, étrange, s'emparait peu à peu de son esprit et finissait par y régner en maître. Ces courtisans dont elle avait fait la fortune, et qui lui avaient témoigné leur reconnaissance par un assassinat, ces courtisans excitaient sa colère, son mépris, son dégoût. Leur humilité la blessait, leurs protestations de dévoûment lui paraissaient autant d'injures, et elle se demandait avec terreur si elle ne pourrait jamais sortir de ce cercle de feu dans lequel ces amitiés farouches l'avaient enfermée comme dans l'inexorable enceinte d'une prison. Plus d'amitié, plus de confiance, plus d'amour. Elle avait peur de la Catanaise qu'elle avait chérie jadis à l'égal d'une mère; peur de Bertrand d'Artois, dont l'image ne lui apparaissait plus qu'à travers l'ombre sinistre de la nuit d'Aversa, et tout en écoutant les paroles de dévoûment de ces serviteurs douteux qui, presque tous, joignaient l'insolence du maître à la bassesse et à la soumission de l'esclave, elle murmurait intérieurement :

— Mon Dieu! suis-je donc condamnée à voir éternellement devant moi ces fronts que la honte ne fait plus rougir et ces mains teintes de sang?

Telle était la sombre idée qui dominait Jeanne, quand un de ses officiers vint lui annoncer que les seigneurs hongrois, qui s'étaient spontanément éloignés de la cour à la mort du roi André, venaient de rentrer à Château-Neuf et réclamaient la faveur d'être entendus. Frère Angel était à leur tête. Philippa, assise à peu de distance de Jeanne, lui lança un regard d'intelligence, et son sourire mal comprimé indiqua suffisamment qu'elle s'attendait à un refus. Mais la reine qu'un vertige inexplicable entraînait vers un système arrêté de lutte et de contradiction, dit à l'officier :

— Introduisez frère Angel et les nobles seigneurs qui l'accompagnent.

Le dominicain avait, comme toujours, la tête entièrement cachée par son capuce. Les Hongrois, au nombre d'une vingtaine, lui accordèrent d'un consentement unanime les honneurs du pas et se rangèrent en cercle autour de lui.

— Que demandez-vous? dit la reine avec un geste bienveillant.

— Justice, répondit le moine, justice pour André contre ceux qui l'ont trahi; justice pour le roi contre ses meurtriers.

— Vous ne pouviez, répartit Jeanne, rien exiger de moi qui me fût plus agréable et plus doux. Mon intention, d'ailleurs, était de me concerter avec vous à ce sujet.

— Madame, reprit frère Angel d'un ton qui trahissait sa surprise, j'avoue que je ne me présentais devant vous qu'en tremblant, j'osais à peine espérer...

— C'est me dire, interrompit la reine avec l'accent du reproche, que vous avez douté de moi...

— Mes craintes se comprennent facilement, fit observer frère Angel en rappelant tout son sang-froid; car ceux que désigne la voix publique sont honorés dans ce château d'une faveur...

— Qui ne saurait leur assurer l'impunité, acheva la reine en promenant sur ses courtisans un regard qui les fit frémir.

— Dieu soit loué! dit le moine, en tirant de sa robe un volumineux rouleau de parchemins. Votre majesté, en se joignant à nous, acquerra de nouveaux droits à l'amour de son peuple, et grâce à elle, nous aurons justice prompte et ferme. Des recherches ont été faites, des dépositions recueillies; on est parvenu à découvrir des correspondances secrètes; quelques obscurs conspirateurs nous ont livré les noms de leurs chefs... Le travail que j'apporte est l'œuvre de huit jours et d'autant de nuits. Le procès peut commencer dès demain... Il ne me manquait plus, madame, que votre autorisation pour livrer les accusés à monseigneur Bertram de Baux, grand-justicier du royaume. Votre accueil me prouve qu'elle ne se fera pas attendre.

Et frère Angel déploya les parchemins l'un après l'autre.

Le premier concernait le comte et la comtesse de Terlizzi. Les charges étaient accablantes.

La reine signa.

Le second désignait, entre autres conjurés, Robert de Cabane, le comte et la comtesse de Morcone, Rostang de Léonella et Philippa la Catanaise.

Jeanne signa encore.

Sur le troisième, se trouvait le nom de Bertrand d'Artois. Et comme frère Angel, en le lui présentant, paraissait hésiter et lui adressait un regard interrogateur, elle dit froidement :

— Celui-là est le plus coupable de tous.

Et elle signa.

— Que cette partie du Château-Neuf, reprit-elle avec calme, leur serve à tous de prison jusqu'à demain.

Ce fut de toutes parts un silence de torpeur et d'anéantissement. Ces victimes envoyées au bourreau par celle qui, seule au monde peut-être les devait épargner, ne voyaient et n'entendaient plus. Le coup était si imprévu, si fatal, qu'on eût jugé qu'il avait frappé des cadavres.

Jeanne profita de ce moment de stupeur pour se retirer avec ses gardes d'honneur. Frère Angel sortit en même temps, suivi des barons hongrois. Une surveillance active fut organisée sur-le-champ aux abords du palais. Les conjurés, pris au piége, se regardèrent d'un air morne. Ils comprenaient que tout était fini pour eux; mais une fois la première émotion passée, ils donnèrent un libre essor à leurs pensées.

— Infamie! s'écria Morcone.

— Lâcheté! fit la Catanaise, en saisissant machinalement le bras de son fils, Robert de Cabane.

— N'est-ce pas tout simplement ingratitude? ajouta Rostang de Leonella, avec un sourire amer.

— Je ne dirai, moi, comme aucun de vous, s'écria Bertrand d'Artois, dont l'œil brillait d'une espérance nouvelle. Ne brisons pas si vite, messeigneurs, l'idole que nos mains ont élevée. Il me semble qu'après avoir si long-temps défendu la reine, vous l'accusez bien promptement. Qui sait si cette décision dont s'émeut votre colère, ne cache pas un stratagème destiné à tromper et à perdre frère Angel? Croyez-moi, Jeanne fait cause commune avec nous; elle attire ses ennemis dans un piége que nous ne pouvons comprendre, et je jurerais qu'elle nous sauvera tous.

— Dieu le veuille, murmura la Catanaise en pressant son fils dans ses bras. — En attendant, dit tristement Morcone, et de peur de nous tromper, mettons ordre à nos affaires et faisons notre paix avec le ciel.

Bertrand d'Artois se trompait; pas un d'eux ne fut sauvé. Jamais arrêt n'avait été si promptement rendu; jamais aussi Naples ne frémit au spectacle d'une exécution plus barbare. Les bourreaux rivalisèrent de zèle et d'habileté. Les corps palpitans des condamnés furent successivement frappés de lanières armées de pointes, déchirés par des tenailles ardentes et consumés par la flamme des bûchers. On vit ensuite le peuple se ruer sur le peu qui restait de ces cadavres et s'en partager les morceaux.

Le soir même de cette horrible exécution, Jeanne reçut les grands du royaume et les nouveaux ministres qu'elle avait investis de sa confiance. La présence des Hongrois à Naples étant désormais inutile, ils vinrent, sous la conduite de frère Angel, prendre congé de la reine avant de s'éloigner d'une terre où ils laissaient leur sang le plus noble et leurs espérances les plus chères.

— Puisque vous retournez à Bude, dit Jeanne au dominicain lorsqu'il lui eut annoncé son départ, faites part à Louis de Hongrie de la vengeance terrible que j'ai tirée des meurtriers du roi son frère. Dites-lui surtout que je n'ai reculé devant aucune considération personnelle, et que tous ont été punis.

— Tous! Dieu seul pourrait le dire, répondit gravement frère Angel.

— Quoi! vous penseriez!..

— Reine de Naples, reprit le moine en baissant la voix, l'agonie est indiscrète et les imprécations des mourans ne sont pas inintelligibles pour les oreilles attentives... J'ai assisté les condamnés à l'heure du supplice; j'étais près d'eux quand on brisait leurs membres, quand le sang s'échap-

pait à flots de leurs flancs ouverts... J'ai recueilli les murmures sourds qui tremblaient encore aux lèvres des assassins...

— Et vous avez entendu?

— Un nom que leur arrachait la souffrance.

— Ce nom? demanda froidement la reine.

— Je ne puis le dire, répondit le religieux.

— Quoi! s'écria Jeanne avec un geste d'étonnement, vous connaîtriez un nouveau coupable et vous le déroberiez à ma justice!...

— Oh! soyez tranquille, reine de Naples, ce nom que je ne veux pas prononcer en ce moment, je le proclamerai plus tard dans un lieu où ma voix, moins étouffée qu'ici, aura pour échos toutes les voix de l'univers. Ce jour-là, ce jour-là seulement, madame, André de Hongrie sera vraiment vengé!

Et frère Angel se retira lentement, escorté des gentilshommes hongrois, fiers compagnons de sa retraite.

L'impassibilité de Jeanne résista aux violentes attaques du dominicain. On eût juré, à la voir si calme et si froide, qu'elle ne l'avait pas même entendu.

Cependant elle attendit que le dernier des Hongrois fût sorti, et s'adressant à toute la cour, elle dit d'un ton solennel :

— Messeigneurs, je suis seule, puis-je compter sur vous? J'ai des ennemis puissans, jurez-vous de me défendre contre eux?

— Nous le jurons! s'écrièrent les seigneurs napolitains en agitant leurs épées.

Puis tous, l'un après l'autre, vinrent rendre hommage à la reine au pied de son trône. On remarqua que le premier qui donna l'exemple de cet acte de soumission fut Louis de Tarente, cousin de Jeanne, et l'un des princes les plus braves et les plus accomplis de la cour de Naples Or, l'amour de ce jeune homme pour la reine n'était un mystère pour personne, et bien qu'elle ne lui eût jamais témoigné qu'une indifférence marquée, on pensa généralement qu'il profiterait de la mort du roi pour renouveler d'anciennes prétentions. Jeanne devina aussi l'intention secrète de Louis de Tarente, mais elle se dit intérieurement :

— Non! non! plus d'esclavage! plus de chaîne!.... Donner mon cœur ce serait aventurer ma couronne. Je suis reine avant d'être femme... toute ma force est dans ma liberté!

Et comme cette réflexion avait amené sur ses lèvres un sourire inspiré, des cris d'enthousiasme éclatèrent de toutes parts, et peu d'instans après la grande voix populaire de Naples répondit avec fracas à l'impérieux signal du Château-Neuf.

FIN DU PROLOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

Le palais des Papes.

— Par grâce, messieurs, un peu de silence, je vous prie.

A cette invitation, formulée d'un ton d'impatience que tempérait néanmoins une intention non équivoque de bienveillante courtoisie, la salle d'attente du consistoire d'Avignon, tout à l'heure si bruyante et si animée, changea soudainement d'aspect, et offrit le spectacle d'une foule immobile, muette, attentive et comme frappée de stupeur sous le coup prochain de quelque terrible événement. Profitant de ces bonnes dispositions, l'homme qui avait réclamé le silence, se dirigea d'un pas mesuré, sans dépasser toutefois une certaine limite, défendue par les sentinelles, vers la grande porte du fond, au dessus de laquelle brillaient les insignes vénérés du pouvoir pontifical, et là, le corps en avant, l'oreille tendue, sembla recueillir, à grand peine, quelques bruits lointains qui s'élevaient de l'intérieur du consistoire, inintelligibles et confus.

— Eh bien! messires, s'écria un jeune seigneur, après quelques minutes d'attente, eh bien! qu'avez-vous entendu? rien, sans doute.

— Vous vous trompez, dit vivement l'écouteur; j'ai entendu un bourdonnement fort significatif, suivi d'un silence profond : puis, au milieu de ce silence, une voix de femme, douce et vibrante à la fois... C'est la reine Jeanne qui vient de prendre la parole, messieurs!

— Ce moment est solennel, dit un nouvel interlocuteur, qu'à son manteau noir et à la croix blanche qu'il portait au côté gauche, il était aisé de reconnaître pour un chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.—Et puisque la reine s'efforce de faire passer dans l'âme de ses juges la conviction de son innocence, unissons-nous à elle d'intention et de cœur pour prier le ciel d'éclairer notre saint père d'un rayon de sa grâce; car, d'un seul mot, messieurs, sa sainteté va déclarer une femme coupable d'un des plus grands crimes dont ait jamais frémi le monde, ou rendre une reine à l'amour de ses sujets!

— Vous avez raison, seigneur chevalier, continua un diacre au visage inspiré. Nous aimons la reine, et la reine triomphera. Si elle a eu quelque tort, il ne faut les attribuer qu'à l'influence de la magie et de l'esprit malin... Et d'ailleurs, le saint-père peut-il se montrer impitoyable pour une femme qui vient tout récemment d'acquérir de si grands droits à la reconnaissance de l'église... Jeanne a vendu au pape sa bonne ville d'Avignon, pour 80,000 florins d'or, et cette concession doit peser dans la balance divine...

— Oui, oui, répondit-on de toutes parts.

— Et voilà justement où est le mal, interrompit une voix ferme, qui s'éleva d'un groupe assez éloigné et parut glacer de surprise tous les assistans. Il ne s'agit ici ni d'esprit malin, ni de magie! il s'agit d'une femme qui a commis un crime odieux, — de Jeanne de Naples, qui a fait égorger sous ses yeux son époux, André de Hongrie et qui à peine délivrée de son deuil, lui a donné un successeur, le prince Louis de Tarente,—d'une reine qui, ayant le droit de châtier au moins les coupables, non seulement ne les a pas poursuivis, mais leur eût garanti, si on le lui eût permis, une scandaleuse impunité! Voilà ce dont il s'agit réellement, messeigneurs, —et c'est une honte de supposer seulement que Clément VI soit indulgent pour un pareil forfait, et de penser que la justice divine soit une denrée qu'on puisse acheter... pour quatre-vingt mille florins d'or!...

A peine l'audacieux inconnu eut-il fini de parler, qu'un tumulte effroyable éclata dans l'assemblée entière. Une grêle de défis et de provocations alla s'abattre vers le point où avait retenti le terrible anathème, et les épées s'élancèrent hors des fourreaux. Mais, soit que les gardes du consistoire eussent protégé la fuite de l'accusateur de Jeanne, soit qu'il fût entouré de témoins assez discrets pour ne pas le livrer aux ressentimens d'une majorité furieuse, il fut impossible de savoir à qui, dans toute cette foule, demander raison d'une aussi étrange témérité. La voix s'était éteinte, l'homme avait disparu. Nul ne put donner le secret de ce silence, le mot de cette fuite. Malgré tous leurs efforts, les champions de la reine ne réussirent point à trouver la trace de l'ennemi.

— Il n'en faut pas douter, dit à voix haute le chevalier, il y a ici, au milieu de nous, quelques partisans de Louis de Hongrie, le beau-frère et l'ennemi le plus acharné de Jeanne... Ce ne peut être qu'un complice de ce prince sans foi, qui ait osé outrager notre reine!

— Mais où est-il? demanda-t-on de toutes parts. Qu'il se montre donc et qu'il soutienne son dire avec son épée!

— Vous voyez bien que c'est un lâche, s'écria une voix dans la foule.

— A moins que ce ne soit le diable en personne, murmura le plus grand nombre des assistans dont plusieurs se signèrent avec dévotion.

Pendant que cette scène tumultueuse se passait à l'intérieur du palais des papes, le dehors offrait un tableau non moins curieux à observer. Un soleil éclatant se jouait dans les gigantesques arcades de la résidence de Clément V, dont douze ans plus tôt, Benoît XII avait jeté les premiers fondemens et qui, à l'instant où cette histoire se passe, n'était pas encore complétement achevée. Vis-à-vis de la façade occidendale, couronnée dans toute sa longueur par un diadème de créneaux qui prêtait à la sainte demeure l'aspect d'une construction de guerre, se tenait un certain nombre de gens d'armes, les uns portant l'uniforme pontifical, les autres balançant de hautes bannières aux couleurs de la maison d'Anjou, souverain du royaume de Naples et du comté de Provence. Un peu plus loin, bourdonnait une foule immense, avide, attentive, réunie, elle aussi, par un vif sentiment de curiosité, et dévorant du regard le bâtiment redoutable, aux ogives hardies, aux meurtrières menaçantes, la basilique avignonaise, en un mot, rivale alors triomphante de la basilique romaine et où la puissance des papes devait se maintenir soixante-dix années, malgré les plaintes et les réclamations de l'Italie, qui, plus tard, par une allusion aux saintes écritures, décora l'émigration papale du titre ambitieux de captivité de l'Eglise.

C'est qu'en effet, ce jour-là, derrière les sombres murs du palais d'Avignon, se préparait l'un des plus graves événemens qui aient jamais occupé le monde. Une reine, expression vivante du pouvoir temporel, comparaissait devant le pape en suppliante, en accusée, donnant ainsi l'exemple d'une soumission sans bornes aux décisions de l'autorité spirituelle. En ce moment, Jeanne Ire, reine de Naples et comtesse de Provence, était debout dans le consistoire, au milieu du grand collége des cardinaux, plaidant elle-même sa cause et environnée d'un auditoire tantôt calme, tantôt tumultueux, où elle eût pu compter autant d'ennemis déclarés que de partisans enthousiastes Vis à vis d'elle, assis sur un trône d'or, le pape Clément VI écoutait sa justification. Plongé lui-même dans un muet recueillement, et assez maître de ses émotions pour ne laisser éclater sur son visage ni pitié ni colère, il réalisait dignement l'idée qu'on pouvait se faire d'un juge impartial, inaccessible à toute influence favorable ou mauvaise, et chargé de tenir en ses mains redoutables la balance du tribunal divin.

La séance avait commencé vers midi, et depuis plus de deux heures, rien de ce qui s'y passait ne s'était encore répandu au dehors. Déjà l'impatience se formulait dans l'intérieur du palais par un murmure sourd et presque séditieux, quand l'audiencier de la cour parut.

—La reine Jeanne, dit-il assez haut pour être entendu de tout le monde, a supplié le Saint-Père de donner à sa défense le plus d'auditeurs possible, et le Saint-Père a ordonné que les portes du consistoire fussent ouvertes à qui voudrait entrer.

— Tous! tous! répondit-on de toutes parts.

— Hâtez-vous donc, dit l'audiencier.

Les deux battans du consistoire ne tardèrent pas effectivement à s'ouvrir et à se refermer.

La salle d'attente demeura un instant vide et silencieuse : mais tout à coup, un jeune homme revêtu de l'élégant costume des officiers de la marine napolitaine, entra avec toutes sortes de précautions, fureta avec soin derrière chaque pilier de marbre et promena ses regards de tous côtés pour s'assurer s'il était bien seul.

Personne ne pouvait le surprendre. Il retourna rapidement vers la porte latérale par laquelle il venait de s'introduire, et joignant le geste à la parole :

— Madame la duchesse, dit-il, venez... venez vite, vous n'avez plus rien à craindre.

Alors, une femme tremblante, appuyée sur le bras du capitaine, s'avança avec mille précautions qui trahissaient sa frayeur d'être aperçue.

Cette femme, seule, fugitive, livrée à l'unique protection d'un capitaine de vaisseau napolitain, était la petite-fille de Robert d'Anjou, la sœur de la reine Jeanne, la duchesse Marie de Duras.

Elle était encore plus que tout cela : elle était belle comme les vierges que Raphaël devait peindre plus tard sur les fresques du Vatican.

CHAPITRE II.

L'Amour en songe.

La duchesse commença par jeter un regard morne et presque éteint sur ces murailles de pierre nue qui semblaient l'environner d'une atmosphère vaporeuse et humide, pareille à celle qu'exhalent les voûtes d'un tombeau. Malgré ses titres qui lui donnaient libre entrée à toutes les cours d'Europe, malgré sa naissance qui la faisait l'égale des rois les plus puissans, Marie de Duras se sentait faible et tremblante au milieu de cette vaste enceinte où rayonnait le pouvoir du pape, et l'on devinait, à l'humilité de sa démarche, aux contractions rapides qui plissaient, par momens son visage, qu'elle était sous le coup de quelque grande infortune, et qu'elle attendait, dans les terreurs d'une anxiété profonde, le secours qui pouvait la sauver de l'abîme ou le vertige qui devait l'y précipiter.

— Ainsi, messire Robert, dit-elle après quelques minutes consacrées à ce triste retour sur sa destinée; ainsi, c'est dans ce palais que l'on juge ma pauvre sœur?

— Oui, madame, et avant la fin du jour...

— La sentence sera rendue... Elle sera condamnée peut-être?

— Condamnée! reprit Robert, qui ne put se défendre d'un mouvement de surprise. Condamnée! N'avez-vous donc pas foi, madame, dans l'innocence de la reine?

— Eh! que peut l'innocence d'une femme, reprit la duchesse, contre la haine d'un ennemi puissant? Jeanne n'est plus reine que de nom! Son beau-frère Louis de Hongrie, en la traînant comme une criminelle devant un tribunal dont sans doute il connaissait d'avance les dispositions hostiles, a détruit en elle le prestige du rang, l'éclat du diadème... On lui a bien fait subir la honte du soupçon... pourquoi lui épargnerait-on l'infamie du châtiment!

— Rassurez-vous, madame, répondit Robert d'un ton mystérieux. Vous vous exagérez les périls de cette lutte dont j'ai lieu d'espérer que Jeanne sortira victorieuse.

— Quoi! vous auriez appris?...

— Ce matin, en arrivant à Avignon, j'ai eu une conférence avec mon père qui, vous le savez, nous y avait précédés de quelques heures...

— Eh bien?

— Eh bien, Madame, il a recueilli les bruits de la ville... ils sont tous favorables à la reine. On parle d'un marché secret par lequel Jeanne aurait cédé au pape Clément VI sa bonne ville d'Avignon pour une somme d'or, et on ajoute que cette cession aurait entraîné dans son parti le petit nombre de cardinaux qui tenaient encore pour Louis de Hongrie. Innocente devant Dieu, la reine pouvait devenir la victime de son adversaire... Mais elle s'est servie des mêmes armes que lui, et c'est peut-être, non seulement à son bon droit, mais à l'habileté de sa politique, qu'elle devra son salut... Quant à moi, madame, continua Robert en fixant sur la princesse un œil enthousiaste, j'attends sans inquiétude le résultat de cette grande journée. Depuis six mois que vous êtes venue vous mettre sous la protection des vaisseaux de mon père, Dieu vous a visiblement protégée... Il sait que, frapper votre sœur, ce serait vous frapper vous-même. Dieu la sauvera, madame, parce que le crime qu'on lui reproche est un mensonge; il la sauvera, vous dis-je, parce que vous avez prié pour elle, et que toute prière de vous doit être suivie d'une grâce du ciel.

— Puisse Dieu vous entendre et justifier votre espoir, dit Marie dont le visage attristé s'éclaircit légèrement. Oh! vous nous êtes bien dévoué, vous!

Et en disant ces mots, la duchesse tendit la main au jeune capitaine. Celui-ci la saisit avec ferveur et s'inclinant respectueusement, osa l'effleurer de ses lèvres brûlantes. Marie ne parut pas s'émouvoir de cette témérité, et elle continua avec l'accent d'une reconnaissance profondément sentie :

—Si vous saviez, messire Robert, comme cela fait du bien de trouver des amis dans le malheur. Mais, reprit-elle après une courte rêverie, d'un instant à l'autre on peut venir... on nous surprendrait... et ma présence ici...

— Mon père a tout prévu, répondit Robert de Baux. Vous voyez cette longue galerie, madame, elle conduit à la tour du sud. C'est là qu'une salle abandonnée a été préparée par ses soins pour vous recevoir.

— C'est bien, dit Marie redevenue pensive, je vous quitte, Robert; mais au nom du ciel ne me faites pas trop attendre le résultat de cette fatale séance.... Aussitôt le jugement rendu, venez m'avertir..... que je sois du moins la première à la plaindre ou à la féliciter.

— Vous serez obéie, madame.

Et la duchesse Marie de Duras, lui jetant pour adieu un regard de douce intelligence, disparut sous les voûtes sonores de la sombre galerie.

En présence de la duchesse, Robert de Baux avait fait tous ses efforts pour conserver, au moins en apparence, son sang-froid et sa raison. Et si, malgré ses efforts, les émotions de son âme avaient, à diverses reprises, débordé de son cœur, du moins il avait été assez maître de lui pour se renfermer dans les limites de la convenance et du respect. Mais quand elle se fut éloignée, une flamme rapide sembla parcourir tout son être, son visage rougit et pâlit tour à tour, et se dirigeant vers la porte par laquelle Marie avait disparu, il plongea son regard qui lançait du feu jusqu'au fond de la galerie de pierre comme s'il en eût voulu percer l'obscurité; puis il prêta l'oreille en retenant son haleine, sans doute pour surprendre au loin, comme un bonheur suprême, le frôlement de sa robe ou le bruit de ses pas.

Bientôt le silence se rétablit complétement, et Robert put revenir par la pensée sur l'entretien qui venait d'avoir lieu entre la duchesse de Duras et lui. Depuis que la reine Jeanne, impitoyablement poursuivie par son beau-frère Louis de Hongrie, avait été livrée à la juridiction du pape, la duchesse Marie, sa sœur, était allée demander aide et assistance à Raynaud de Baux qui s'était empressé de la recevoir à bord de sa flotte et l'avait garantie de toutes les persécutions de ses ennemis. Pendant tout ce temps, Robert avait vu Marie chaque jour, et chaque jour aussi, son dévoûment avait pris par degrés les proportions d'un tendre et profond amour. Mais, placé par son origine à une si grande distance de la sœur de Jeanne, jamais il n'avait osé trahir le secret de son cœur. S'il tremblait rien qu'à la sentir près de lui, cette émotion, du moins, ne s'exprimait point sur son visage.

Toujours près d'elle, il composait son maintien, étouffait ses soupirs; et si, un an auparavant, à cette cour de Provence où tant de princes se disputaient son amour, il avait souffert tous les maux de la jalousie en la voyant encourager les vœux du prince Jacques d'Aragon, il avait renfermé cette douleur en lui-même, il s'était fait une loi d'affecter l'indifférence, de sourire au milieu de ses plus cruelles angoisses et de dévorer les larmes de colère que lui arrachait le bonheur de son rival. Mais aujourd'hui, un espoir subit venait de luire sur sa destinée. Pour la première fois, le regard de la duchesse s'était posé sur lui avec une expression de bonté qui avait glacé son cœur, comme si on en eût retiré le sang et la vie... pour la première fois, elle n'avait point essayé de dégager sa main qu'il pressait avec ardeur, et ses lèvres avaient prononcé des paroles si douces qu'elles produisaient sur les blessures de son âme l'effet d'un baume angélique et divin. D'où venait ce changement? pourquoi cet encouragement à ses espérances, cet appel à une passion qui se cachait dans l'ombre? que croire... que supposer? était-ce à l'insu de Marie que sa voix avait été si séduisante, contre sa volonté que ses yeux s'étaient montrés si éloquens?... ou bien encore, avait-elle découvert son secret!... mais alors, si la duchesse avait découvert le secret du jeune homme sans l'accabler de son mépris, sans le foudroyer de sa colère, elle l'aimait donc, elle, la petite fille de Robert d'Anjou, la sœur de la reine de Naples... Oh! il y avait dans cette seule pensée, si elle n'eût pas été combattue par le doute, de quoi tuer un homme dont l'âme eût été plus fortement trempée que celle de Robert de Baux. Mais une salutaire méfiance de lui-même apaisa dans la poitrine de Robert la tempête que venait d'y soulever l'espérance. Il ne conserva bientôt de cet instant d'ivresse qu'une sorte de lassitude morale qui s'empara de tout son être et le plongea peu à peu dans un abîme de pensées confuses. Puis enfin il tomba dans un de ces engourdissemens qui suivent d'ordinaire une sensation trop vive; alors la joie qui tout à l'heure avait inondé son âme, prit dans sa tête la forme du souvenir... il ne lui resta plus de son entretien avec la belle et noble Marie, qu'un écho qui résonnait mollement à son oreille. Il se crut un instant enveloppé dans les gazes transparentes d'un rêve prêt à se dissiper. Jaloux de cette pure jouissance, heureux de cette hallucination passagère qui lui donnait un bonheur auquel il n'eût osé prétendre, Robert, l'œil fixé sur la dalle qu'avait foulée le pied de Marie, demeura long-temps immobile à la place où il avait reçu son adieu.

Mais Robert de Baux ne put se livrer long-temps à cette douce rêverie. Quelques barons siciliens et provençaux, qui n'avaient pu trouver place dans l'intérieur du consistoire, rentrèrent par la porte du fond.

— Je vous avais bien dit, messire, dit l'un des seigneurs au chevalier de Saint-Jean, que nous avons vu au commencement de cette scène, — je vous avais bien dit que nous arriverions trop tard.

— C'est vrai, la parole même de l'évangile n'a pu nous sauver. Nous étions les derniers et nous sommes restés les derniers.

— Fatal retard, ajouta le diacre avec un soupir, moi qui comptais entendre la voix de notre reine bien-aimée et être témoin de son triomphe!

— Vous voulez dire de sa condamnation, ajouta à voix haute un nouveau venu.

— Dieu me protége, dit le Dominicain en se signant... C'est la voix de tout-à-l'heure!

— Oui, mon révérend, répondit un homme de haute stature vêtu de l'uniforme hongrois. Tout-à-l'heure vous avez entendu la voix... maintenant, vous voyez l'homme...

— Persistez-vous à accuser Jeanne? dit un jeune seigneur en faisant un pas vers lui.

— Plus que jamais.

— Et qui donc êtes-vous, s'écria Robert, qui, jusqu'alors, s'était tenu à l'écart, pour vous poser en champion des ennemis de la reine?

— Mon costume vous le dit assez.

— Vous êtes au service de Louis de Hongrie?

— Capitaine de ses armées.

— Et, quand il le faut, messire capitaine, continua Robert, êtes-vous aussi hardi en action qu'en paroles, et soutenez-vous votre dire avec votre épée?

— A toute heure, en tout lieu!

— A l'instant même, dit Robert en tirant son épée.

Cette querelle, allumée par un mot, se fût terminée sans doute par un dénoûment tragique sans l'arrivée d'un vieillard à la chevelure grisonnante, aux traits mâles, à l'expression énergique, qui s'était avancé lentement et frappa sur l'épaule de Robert en lui disant :

— Que fais-tu :

— Mon père! s'écria le jeune homme.

— Ne sais-tu pas, continua Raynaud, que cette résidence est celle du pape, et qu'il y aurait sacrilége...

— Eh bien! sortons, dit Robert en s'adressant au Hongrois.

— Non point, car j'ai à te parler, et sur-le-champ.

— A ce soir donc, s'il vous plaît, messire... derrière le couvent des Célestins.

— Désolé de vous refuser, mon gentilhomme, répondit le Hongrois. Mais je quitte tout à l'heure Avignon pour aller rejoindre le roi mon maître. Après tout, ce n'est que partie remise. Si la reine gagne sa cause devant le saint tribunal, elle peut la perdre sur le champ de bataille, et c'est là, si vous daignez accepter mon défi, que je vous donne rendez-vous.

— Soit, sur le champ de bataille! dit Robert.

— Alors, pensa le partisan du roi de Hongrie, il est probable que nous ne nous rencontrerons jamais. Puis il ajouta tout haut, en se retirant avec une lenteur affectée :

— Dieu vous garde, messeigneurs!

Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles on s'entretint de la manière de ce soldat inconnu qui, seul, au milieu d'une majorité dévouée à Jeanne, osait se proclamer tout haut son accusateur et son ennemi. Mais bientôt après, l'issue du procès de la reine redevint, comme d'abord, l'unique préoccupation des esprits, et la troupe assez nombreuse des seigneurs qui n'avaient pu se placer dans le consistoire, alla se grouper à la porte de la galerie du fond.

Quand Raynaud de Baux jugea que personne ne pouvait plus l'entendre, il s'approcha de son fils, lui posa la main sur le bras et lui dit, en accompagnant ses paroles d'un regard où brillaient à la fois la sévérité et l'ironie :

— Tu fais des vœux pour la reine? Tu portes donc un bien vif intérêt à sa sœur?

— Quelle singulière demande! répliqua vivement Robert. Mais vous-même, mon père, n'êtes-vous pas tout dévoué à Jeanne et n'espérez-vous pas son triomphe? N'avez-vous pas arraché la belle Marie de Duras aux dangers dont Louis de Hongrie la menaçait à Naples, et ne désirez-vous pas son bonheur?

— Je n'espère et ne désire rien, mon fils. J'observe et j'attends.

Robert regarda son père avec un étonnement mêlé d'effroi. Plusieurs fois déjà, il avait tremblé à l'accent de cette voix dure et retentissante qui ressemblait moins à un son humain qu'à la vibration d'une poitrine de fer. Souvent il s'était dit que cette âme était un composé de mystères étranges et la force lui avait manqué pour chercher à les définir. Cette fois pourtant il se préparait à répondre; mais Raynaud ne lui en laissa point le temps.

— As-tu conduit ici la duchesse de Duras?

— Elle est là, mon père, dans l'appartement que vous m'aviez indiqué.

— C'est bien, dit Raynaud.

En ce moment, une rumeur nouvelle éclata aux abords de la porte dont les battans obstrués s'ouvraient à grand'peine.

— Qui vient là, demanda l'amiral?

— Vous le voyez, messire, répondit le chevalier de Saint-Jean : c'est l'infant de Mayorque, monseigneur le prince Jacques d'Aragon, qui sort de la salle d'audience... sans doute, il pourra nous dire.

— Le prince Jacques! murmura Robert. Que vient-il faire ici?...

— Allons à sa rencontre, dit Raynaud, en engageant son fils à le suivre.

Mais Robert ne parut pas même avoir entendu l'invitation de Raynaud. Les genoux tremblans, la poitrine haletante, le front pâle, il dirigeait du côté de la porte un regard mal assuré, comme s'il eût craint d'y voir surgir quelque apparition terrible.

Tout à coup, le prince Jacques entra.

— Et moi qui doutais encore! reprit Robert d'une voix étouffée en se pressant le front de ses deux mains. C'est lui! c'est bien lui! — Mais pour qui vient-il, mon Dieu! Est-ce pour Jeanne? est-ce pour Marie?... Oh! je le saurai.

CHAPITRE III.

Jalousie.

Une vive émotion se lisait sur les traits de l'infant de Mayorque dont l'éclatant costume et la beauté régulière se confondaient avec un merveilleux accord. Le chevalier de Saint-Jean fut le premier à lui adresser la parole.

— O monseigneur, lui dit-il, satisfaites à notre impatience. Où en est le jugement? comment s'est montrée la reine?

— Belle et calme comme l'innocence...

— Son discours?

— Simple et vrai comme l'expression de la vertu.

— Et vous espérez que l'issue du procès lui sera favorable?

— J'en ai l'intime conviction, répondit le prince. Après avoir vu Jeanne comme je viens de la voir, plaidant elle-même sa cause, les mains jointes, pâle comme la Madeleine aux pieds du Christ, on ne doit plus avoir ni doute ni effroi. Pour résister à une pareille éloquence, pour ne pas se sentir ému de pitié en présence de ce front qui s'incline, de ce regard qui pénètre, de cette voix qui supplie, il faudrait que les juges ne fussent pas des hommes, il faudrait que leur âme fût fermée à toutes les séductions du malheur et de la beauté. Oser flétrir Jeanne, ce serait accuser Dieu, car ce serait supposer que tant de charmes et de perfections ont servi d'enveloppe à l'âme la plus vile, la plus barbare, la plus dépravée. Non, non, c'est impossible... et c'est cette conviction, messire, qui m'a fait quitter le consistoire avant la fin de la séance; car, quel que fût le jugement qui allait être rendu, je sentais que la force me manquerait pour étouffer dans ma poitrine le cri de la joie... ou celui de l'indignation!

Un murmure approbateur accueillit les paroles du prince, qui ayant aperçu l'amiral à quelque distance, se dégagea du cercle d'auditeurs qui s'était formé autour de lui, et s'adressant directement au vieillard :

— Mes yeux ne me trompent pas, dit-il, c'est bien vous! messire Raynaud de Baux... ne reconnaissez-vous pas le prince Jacques d'Aragon?

— Pardonnez-moi, monseigneur, répondit l'amiral. Je me souviens de notre rencontre à la cour de Provence, séjour délicieux qui m'a laissé trop de souvenirs agréables pour que je ne me le rappelle pas avec joie.

— Et à moi, ajouta l'infant avec un soupir, trop de regrets amers pour que j'aie pu l'oublier.

Raynaud fit semblant de ne pas comprendre le sens de ces derniers mots, et son regard en parut solliciter l'explication. Le prince d'Aragon reprit d'un ton confidentiel.

— Vous vous rappelez, messire, sous l'empire de quels tristes événemens se forma à Aix ma liaison avec la duchesse de Duras. Elle me confiait ses craintes au sujet de sa sœur et quand Louis de Hongrie reprocha publiquement à Jeanne d'avoir été la complice des assassins d'André, j'ai pleuré avec elle sur la destinée de cette femme attaquée par des rivaux ambitieux dans sa puissance et son honneur... c'est alors que le duc de Duras, qui voulait faire de sa femme l'instrument de ses projets d'insurrection, vint la chercher à Aix pour la ramener à Naples... c'est alors également, messire Raynaud, que Jeanne vous écrivit secrètement pour vous recommander l'objet de ses plus chères affections en ce monde, sa sœur, la belle Marie...

— Il l'aime encore, murmura Robert.

— Pauvre femme, continua Jacques sans prendre garde à l'interruption de Robert, séparée de tout ce qu'elle aimait, entraînée à Naples par un époux qui la courbait sous un joug de fer, elle n'avait d'espoir qu'en vous... Depuis son départ, aucune nouvelle n'est venue rassurer ses amis... Serais-je indiscret, messire, en vous demandant quel a été son sort... et dans quelle retraite.

— Excusez-moi, monseigneur, interrompit Raynaud. Vous l'avez dit vous même, c'est la reine qui m'a recommandé ce précieux dépôt et c'est à elle que j'en dois rendre compte. Vous comprenez que nulle oreille avant la sienne...

— J'approuve votre silence, reprit Jacques en dissimulant de son mieux le chagrin que lui causait la discrétion de l'amiral, et j'attendrai patiemment que vous ayez instruit Jeanne.

— Votre patience, dit vivement Raynaud, ne sera point mise à une longue épreuve. L'arrivée de ces hommes d'armes nous annonce que la séance est terminée et j'ai lieu de croire que la reine, quel que soit son sort, accordera à son fidèle amiral la faveur de lui être présenté le premier.

Raynaud avait dit vrai. Déjà les cloches sonnaient, une double haie de hallebardes et de lances garnissait l'intérieur des salles et des galeries, et le bourdonnement confus qui roulait dans la foule indiquait assez que la sentence prononcée sous les voûtes du consistoire, était sur le point d'être proclamée au dehors pour aller ensuite se répandre dans tout l'univers. L'attente, l'anxiété, étaient au fond de tous les cœurs.

Enfin, les phalanges du cortége, échelonnées dans l'ordre prescrit par la hiérarchie de l'église se déroulèrent aux yeux des assistans comme les anneaux d'un serpent qui s'avance avec lenteur dans la plaine et dont les écailles reluisent diversement au soleil. La robe noire du prêtre, la chape violette des évêques et la pourpre des cardinaux formaient successivement des groupes de nuances variées.

En tête du collége sacré, marchait le cardinal Aiméric de Saint-Martin des Monts, vieillard au front calme et pensif, mais dont la physionomie douce offrait cependant une légère expression de ruse et de malignité.

Le prince Jacques d'Aragon, incapable de résister plus long-temps à son incertitude, se précipita vers le cardinal Aiméric, et s'inclinant avec les signes d'un profond respect.

— Mon père, dit-il, un seul mot.... la reine?

— Absoute aux yeux de toute la chrétienté, répondit le cardinal...

Ces paroles étaient à peine prononcées qu'il se fit partout une explosion de cris de joie.

— Vive Jeanne! criait-on de toutes parts.

Mais ce n'était rien encore. Bientôt l'huissier de la cour annonça à voix haute :

— La reine!

Alors, les acclamations redoublèrent, le bruit des pieds qui trépignaient se mêla à celui des hallebardes qui frappaient la dalle ; tous ces retentissemens réunis rappelèrent le fracas d'une tempête en pleine mer, et l'on put croire un instant que le vieux palais des papes allait crouler.

CHAPITRE IV.

La reine Jeanne.

Jeanne parut. C'était une femme d'une noble et majestueuse beauté. Une robe de velours noir et un voile rejeté en arrière prêtaient à la blancheur de sa peau un éclat transparent dont le marbre seul peut donner une juste idée ; ses magnifiques yeux noirs, entourés par une ombre pâle, respiraient à la fois l'émotion de la terreur passée et l'orgueil présent du triomphe.

Quand elle entendit tant de voix s'élever pour elle, sans que pas une songeât à l'outrager, quand elle vit que sa victoire était complète et qu'en deux heures un sceptre venait de lui être rendu, à elle, pauvre reine sans couronne qui, la veille encore, ne savait où reposer sa tête ni où porter ses pas, quand elle comprit enfin que cet immense cri d'enthousiasme était la voix de Dieu qui lui redonnait le droit de fouler à ses pieds comme siennes la terre du royaume de Naples et celle du comté de Provence, elle rappela tout son courage et toute son énergie, sachant bien que son âme, déjà grandie par le malheur, avait besoin d'une force nouvelle pour supporter le poids d'une fortune aussi inespérée. L'unanime spontanéité de cette joie populaire fut peut-être, de tous les faits immenses qui signalèrent cette journée, celui qui frappa Jeanne de l'émotion la plus vive. Elle mesura d'un jet de sa pensée, rapide comme l'éclair, l'étendue des devoirs sacrés que lui imposait cet accueil, et elle en demeura intérieurement effrayée. Mais ce sentiment fut bientôt dissipé par le merveilleux spectacle de cette multitude empressée, au dessus de laquelle s'agitaient en signe d'allégresse, des chapeaux empanachés, des oriflammes aux couleurs napolitaines et des épées nues. Le calme ne tarda pas à rentrer dans son âme, sa figure s'épanouit comme un beau lis, et indiquant d'un geste qu'elle voulait parler :

— Merci, messeigneurs, merci, dit-elle. Ce jour est le plus beau de ma vie. Depuis deux ans, je pliais sous le fardeau d'un soupçon terrible. Louis de Hongrie, en m'accusant de la mort de son frère André, mon époux, m'avait mise au ban de la chrétienté. Privée de mes états, errante, fugitive, j'avais cru trouver dans ce riche et noble comté de Provence un asile contre sa colère. Vain espoir... Louis de Hongrie, non content de m'avoir réduite à l'exil, m'a poursuivie jusque sur cette terre, un des fiefs de l'illustre maison d'Anjou. Il a osé demander que je fusse mise en jugement! Je l'avoue, cette dernière injure m'avait blessée au cœur.... Humiliée dans ma gloire, attaquée dans ma fierté, je voulus, dans le premier moment, échapper par la mort à cette ignominie... mais Dieu m'a soutenue, et Louis de Hongrie n'a retiré de sa machination infernale que honte et confusion. Tout est fini... un seul mot de notre saint-père, et le soupçon est devenu outrage ; l'accusation, calomnie. Dieu a prononcé. Quant à vous tous qui m'entourez, messeigneurs, vos acclamations viennent de confirmer sa sentence... Merci, encore une fois, merci !

Les cris recommencèrent avec plus de force, et Jeanne, se tournant successivement de chaque côté de l'assemblée, paya cette grande manifestation politique d'un sourire et d'un mouvement de tête qui lui gagnèrent tous les cœurs.

Quand le silence se fut peu à peu rétabli, les grands dignitaires de l'état, les envoyés des cours étrangères et tous ceux que leurs fonctions investissaient du droit officiel de féliciter la reine, s'approchèrent l'un après l'autre, s'inclinant jusqu'à terre et sollicitant comme une grâce l'honneur de toucher son gant, ou même d'attirer son regard. Jeanne, au sein même de cette ovation étourdissante, conserva son calme et son sang froid. Il lui vint même une réflexion qui colora pour un instant son visage d'une expression d'amertume et de mépris.

— Que ces hommes sont lâches, pensa-t-elle. Parce que Clément VI a prononcé l'absolution sur moi, les voilà tous à mes pieds, humbles et rampans comme des esclaves. Si j'eusse été condamnée, ils auraient battu des mains à ma perte, comme ils battent des mains à mon triomphe. Qui sait? Si on eût mis ma tête à prix, il n'est pas un d'eux, peut-être, qui n'eût brigué l'honneur de me vendre à mes bourreaux!... Ah! il fait bon être puissante avec les courtisans... Forte et radieuse, ils s'agenouillent autour de moi... Faible, souffrante et déchue, ils m'écraseraient sans pitié!!!

Mais Jeanne fut bientôt distraite de ces tristes réflexions par tout le mouvement qui se renouvelait sans cesse autour d'elle. L'ambassadeur de France lui adressa directement des félicitations pompeuses auxquelles elle répondit par un compliment qui exprimait ses vives sympathies pour la maison de Valois. Pétrarque vint ensuite, et, dans une allocution où la verve du poète sut flatter en même temps la beauté de la femme et les mérites de la reine, exprima avec éloquence le souhait de voir Jeanne remplir en Provence et en Italie le rôle d'un ange pacificateur et mettre un terme à ces guerres éternelles qui effarouchaient les muses et semblaient vouloir reléguer la poésie dans l'exil. Toutes les réponses de Jeanne furent simples, abondantes et empreintes de noblesse. Seulement une sorte d'inquiétude vague se lisait sur son front.

Mais, tout-à-coup, cette inquiétude se changea en une agitation d'un caractère bien différent. Son œil, directement fixé sur un vieillard qu'elle venait d'apercevoir à quelques pas d'elle, semblait vouloir l'attirer vers elle, et comme, sans doute, il ne s'approchait pas assez vite au gré de ses vœux :

— Messire Reynaud, dit-elle, pourquoi vous dérober ainsi à notre impatience? Ne savez-vous pas que votre hommage est un de ceux auxquels nous attachons le plus de prix? Ne devinez-vous pas aussi que c'est de vous seul que nous attendons la fin de nos inquiétudes? Parlez, messire, parlez! Vous venez de Naples...oh! n'oubliez rien de tout ce qui m'intéresse... Ma sœur, Louis de Tarente, mes amis, quel est leur sort à tous.

— Madame, répondit Raynaud de Baux en s'inclinant, je veux au moins que les premières paroles portent la joie dans votre âme. Ne tremblez point pour Marie de Duras, votre sœur. Depuis deux ans, il est vrai, Louis de Hongrie n'a cessé de la poursuivre, et sa haine ingénieuse ne s'est point endormie un instant. Mais, secondé par mon fils Robert, j'ai veillé sur elle, et j'ai réussi à la préserver de tout danger... Tout à l'heure elle sera dans vos bras.

Un sourire angélique erra sur les lèvres de Jeanne. Il existait, en effet, entre ces deux sœurs une affection profonde, sainte et dévouée, qu'avaient encore cimentée la conformité de leur âge et une bizarre communauté de malheurs.

Le prince Jacques ne put se défendre d'un léger frisonnement de bonheur en entendant prononcer le nom de Marie. Au même instant, Robert lui lança un regard où sa haine se peignit tout entière. Raynaud, qui l'observait, lui dit à voix basse :

— Jeune! toujours trop jeune! A quoi songes-tu, Robert? tu oublies donc que je t'ai réservé le plus grand honneur de cette journée. N'est-ce pas toi qui dois aller chercher la duchesse Marie pour la remettre entre les mains de sa sœur?

Robert parut sortir d'un rêve accablant.

— Vous avez raison, mon père, et je ne sais quelle préoccupation fatale... Dans quelques minutes, je serai ici avec elle.

Et il s'éloigna rapidement.

La reine avait gardé un instant le silence pour bénir Dieu tacitement de l'heureuse nouvelle qu'il lui transmettait par la bouche de l'amiral. Elle reprit d'une voix émue :

—Et Charles de Duras, messire Raynaud, et Louis de Tarente, les avez-vous vus? vous ont-ils chargé de quelque mission près de nous ?

— Votre époux Louis de Tarente, madame, continue à défendre votre royaume pas à pas. Il proclame, l'épée en main, les droits que vous tenez de Robert d'Anjou et que le frère d'André vous dénie... Quant à Charles de Duras, le mari de votre sœur, il a cessé d'exister.

La reine se rejeta en arrière et laissa échapper de sa poitrine une exclamation qui, d'ailleurs, exprima moins une douleur vive et sincère, que le simple émoi d'un étonnement soudain. De son côté, Jacques d'Aragon pâlit et murmura si bas qu'il ne put être entendu de personne :

— Libre! Marie est libre ; et je vais la revoir, ô mon Dieu!

Jeanne revenue des premières agitations d'une surprise que plus d'un assistant dut prendre pour de la douleur, reprit le cours de ses questions et demanda à Raynaud comment Charles de Duras avait péri.

— Dans un piége infâme, répondit l'amiral. Charles de Duras avait été invité à se rendre au château d'Aversa. Il y vint sans défiance, et là, sur un signe du roi de Hongrie, il fut garotté, étranglé et précipité par ce balcon dont la sinistre renommée...

— Assez! assez! dit Jeanne, suffoquée par une émotion terrible.

— Les courtisans de Louis, reprit Raynaud sans avoir l'air de remarquer le trouble de Jeanne, prétendent que Charles de Duras, sans avoir contribué à la mort d'André, n'avait pourtant rien fait pour l'empêcher, et que c'est justice. Nous tous qui vous sommes dévoués, madame, nous appelons cette action un meurtre, et le peuple, qui ne pardonne jamais le crime...

— Oh! le peuple, amiral, que fait-il?

— Il regrette sa reine, il pleure Jeanne de Naples et la redemande à grands cris.

— Est-il vrai?

— En voici la preuve, dit l'amiral en remettant à la reine un parchemin dont elle brisa immédiatement le cachet. —Cette lettre, continua-t-il pendant que Jeanne la parcourait d'un œil avide, est de votre époux, le prince de Tarente... Vous le voyez, il vous engage à seconder ses efforts, à vous joindre à lui pour frapper d'un dernier coup le pouvoir chancelant de Louis. Il attend votre réponse avec anxiété...

— J'irai la lui porter moi-même, s'écria Jeanne avec enthousiasme, et fière de l'appui de mon époux qui n'a jamais douté de mon innocence, je me présenterai à mes ennemis, non plus dans l'attitude d'une accusée, mais dans toute la force de mon droit reconnu ; non plus la honte, non plus la rougeur, mais l'orgueil et la couronne au front! C'est d'aujourd'hui seulement que je comprends le bonheur d'être reine. Que dans une heure, la flotte soit prête à mettre à la voile.— Louis de Hongrie est encore à Naples... Il faut que dans huit jours sa fuite soit, pour le peuple étonné, le signal de notre entrée victorieuse!... A Naples donc! — Mais d'abord, continua-t-elle d'un son de voix plus doux et en s'adressant à Raynaud, ne verrai-je pas ma sœur, amiral ; ne me conduirez-vous pas près de ma chère Marie?

— Vos vœux sont satisfaits, madame, répondit Raynaud ; car j'aperçois la duchesse de Duras. La voici ; c'est mon fils qui vous l'amène.

La duchesse venait effectivement d'arriver.

— Jeanne! s'écria-t-elle en s'arrêtant tout à coup, comme si la force fût au moment de l'abandonner.

— Marie! murmura la reine en tendant les bras à sa sœur.

Alors il y eut entre ces deux femmes, depuis si long-temps séparée par une inflexible fatalité, un échange touchant de paroles du cœur et d'embrassemens prolongés. La foule regardait d'un œil attendri ce spectacle étrange de deux princesses oubliant les lois sévères de l'étiquette pour se livrer tout entières à l'entraînement d'une véritable affection.

Cependant Raynaud fit un signe qui fut compris par toute l'assemblée. Un louable intinct de discrétion avait déjà averti les assistans que la reine et sa sœur, avaient besoin d'être seules et qu'il est des joies pures et délicates auxquelles il faut un entier recueillement.

Alors, un ébranlement général s'opéra parmi cette multitude composée de tant d'élémens divers, et la retraite commença dans un ordre parfait. Chacun, en passant devant Jeanne et Marie, leur adressait un salut respectueux qu'elles récompensaient d'un sourire de reconnaissance ou d'un geste affectueux.

Enfin, ce fut le tour de l'infant Jacques d'Aragon et de Robert de Baux.

Marie, en apercevant Jacques, devint aussi pâle que lui et ne put retenir une légère exclamation.

— Ah! s'écria-t-elle en s'appuyant sur le bras de sa sœur.

Personne d'ailleurs ne l'avait entendue, personne, excepté Jacques, qui la recueillit précieusement dans son cœur, — et Robert qui, voyant sa dernière espérance lui échapper, murmura en regardant la duchesse :

— Elle aussi!

V.

Deux Sœurs.

Jeanne et Marie se retrouvaient donc seules après un éloignement de deux années... deux années, c'est-à-dire toute une histoire de chagrins amers et de déceptions terribles, souffrances d'autant plus vives qu'elles n'avaient pu être partagées, et que leur poids s'était appesanti sur chacune d'elles, sans qu'il leur fût permis de se soulager mutuellement par un mot de sympathie ou par l'échange d'une consolante pitié! Certes, après une aussi longue absence, leurs cœurs devaient déborder, et les confidences venir en foule sur leurs lèvres, et cependant il n'en fut rien d'abord. Marie surtout, distraite par une préoccupation profonde, pressait les mains de sa sœur dans une douce étreinte, mais sans parler... On eût dit qu'un violent sanglot, péniblement renfermé dans sa poitrine, était prêt à éclater. Enfin une larme roula sur ses joues, et Jeanne s'écria d'une voix douloureuse :

— Miséricorde divine! Marie serait-elle changée à ce point que ma présence lui fût devenue pénible... Marie, ne puis-je plus compter sur ton cœur?

— Il est toujours le même...

— Mais alors, dis-moi donc que tu es heureuse de me voir...

— En douterais-tu?

— Oh! non, car ce doute me ferait trop de mal, dit Jeanne; mais que veux-tu, plus on aime et plus on craint de n'être pas aimé... et la préoccupation où je te vois... cette tristesse qu'une larme a trahie...

— Pardonne, interrompit la duchesse de Duras, si une autre pensée que celle de ton bonheur a pu pénétrer en ce moment dans mon âme... mais tout-à-l'heure, si tu savais...

— Achève, achève donc!

— Une rencontre si imprévue! oh! je ne me suis pas trompée... c'était lui, c'était bien lui!

— Mais de qui veux-tu parler?

— Du prince Jacques d'Aragon, dont une fatalité cruelle m'avait séparée et que je viens de retrouver ici, répondit Marie en baissant les yeux.

— Jacques d'Aragon, dit la reine en recueillant ses souvenirs. Ce prince exilé dont les malheurs ont retenti dans l'Europe entière... Il n'est jamais venu à ma cour, mais j'ai souvent entendu parler de lui. Où donc l'as-tu connu?

— En Provence, à Aix, répondit Marie, lorsque j'y accompagnai mon époux. Long-temps, nous renfermâmes notre amour au fond de nous-mêmes, car nous comprenions bien que nous étions bercés par un rêve impossible et que nous n'avions de refuge que la résignation. Mais plus tard, nos saintes résolutions s'affaiblirent et nos bouches échangèrent le secret de nos cœurs. J'en eus regret d'abord, car Charles de Duras était mon maître, et rien que la pensée d'un crime me paraissait aussi odieuse que le crime lui-même. Mais peu à peu, je sentis se dissiper mes scrupules... la force de Jacques me préserva d'une faiblesse coupable, et, le voyant si dévoué, si généreux, si loyal, je mis sans hésiter mon honneur sous la protection du sien, et je promis de l'aimer à condition qu'il ne me parlerait jamais de son amour.

— Et aujourd'hui? dit Jeanne.

— Aujourd'hui, je suis veuve, je suis libre. Un seul de ses regards m'a dit qu'il est toujours à moi!... Comprends-tu maintenant, ma sœur, qu'au milieu des souvenirs que ta vue me rappelle, un autre sentiment...

— Oui, je te comprends, Marie, et bien que l'amour ait fui de mon âme, bien que le soin de ma puissance soit désormais le seul qui m'occupe, je sais toute la place que peut tenir dans la vie une passion profonde, et je te pardonne...

— Oh! merci... mais pourquoi me dis-tu que tu as renoncé à l'amour... ton exemple même ne prouve-t-il pas que l'ambition ne saurait suffire à vingt ans... et ton mariage récent avec le prince de Tarente...

— Que parles-tu de Louis de Tarente, interrompit Jeanne d'un air sombre. Penses-tu que je puisse l'aimer?..

— Explique-toi, dit Marie, cette union...

— Est le résultat d'une politique inflexible, acheva Jeanne dont le visage s'assombrit subitement. N'est-ce pas en vertu de ce pouvoir occulte, impitoyable, inhumain, que j'ai toujours été sacrifiée? Est-ce qu'on n'a pas toujours disposé de ma vie, sans moi, malgré moi, contre moi? A dix ans, je fus promise à André de Hongrie, à quinze, je lui appartenais... oh! ce fut un triste jour que celui qui riva notre chaîne, ce fut une triste union que la nôtre! cependant, je n'avais que de l'indifférence pour André... mais lui!... lui me haïssait parce que j'étais vraiment la reine et qu'il n'était qu'un fantôme de roi. C'est alors que commença entre moi et ceux qui m'entouraient une lutte sourde et ténébreuse; c'est alors que s'ouvrit devant mes pas ce dédale affreux d'intrigues, d'insinuations perfides, de suggestions infernales dont je devais sortir souillée d'un crime que je désavouais, couverte d'un sang que je n'avais pas versé. Parmi les seigneurs de ma cour, c'était à qui deviendrait le successeur d'André près de sa veuve, c'était à qui me persuaderait que mon propre salut ne se pouvait acheter que par un meurtre. Je fuyais ces amis dangereux, je fermais les oreilles à ces voix de l'enfer, je détournais les yeux de cet avenir terrible, et cependant ils parvinrent, je ne sais comment, à m'envelopper dans leur pacte odieux, et à me faire partager la malédiction qu'ils avaient seuls méritée. André de Hongrie fut égorgé sous mes yeux, par mes amis, mes conseillers, mes parens... oui... sous mes yeux! et depuis ce jour, un long cri s'élève dans toute l'Italie pour appeler sur ma tête la vengeance du ciel. Louis de Hongrie est l'instrument de cette vengeance. Seul, le prince de Tarente m'a défendue... pouvais-je refuser d'être à lui? as-tu cru que ses services fussent désintéressés? qui donc m'a approchée sans un but secret, sans quelque passion à satisfaire? La haine, l'ambition, la cupidité forment autour de moi un cercle sans issue, et comme il faut une victime à toutes ces violences, cette victime, c'est moi, toujours moi!

— Pauvre sœur, dit Marie. Et moi qui viens aigrir tes douleurs par le récit de mes folles espérances...

— Oh! ne dis pas cela. Ton bonheur et le mien ne sont-ils pas une seule et même chose?... Ta confidence m'a rappelé l'heureux temps où, vivant dans la même cour, nous n'avions qu'une âme, qu'une pensée, qu'une espérance à deux, et, puisque tu as été franche, je veux l'être autant que toi. Moi aussi, j'ai une confidence à te faire... Le croirais-tu? tout à l'heure, au milieu de l'enivrement de ma victoire, une douce, une dernière émotion a ranimé ce cœur que je croyais à jamais éteint; je me rappelle que, dans cette foule, parmi tous ces visages qui frissonnaient, il y en avait un, pâle, immobile, tourné vers moi, mais plein d'une expression que je ne puis te rendre... Son regard échauffait mon âme comme eût fait un rayon du ciel; je le pris pour l'étoile qui me montrait le chemin du salut!... Etait-ce l'amour, la crainte, l'enthousiasme qui brillaient sur ce front inspiré? je ne saurais le dire... peut-être était-ce tout cela ensemble... Au moment où j'allais cesser de parler, ce jeune homme se leva... alors je ne sais si ce fut la justice de ma cause ou l'éclat de ce regard qui me soutint, mais je trouvai pour prononcer mes dernières paroles une force nouvelle, une éloquence inconnue! je voyais, j'entendais sortir de ses lèvres ce mot mille fois répété : Courage! courage! et bien avant qu'on eût proclamé mon triomphe, Marie, j'en avais lu la prédiction dans ses yeux!

— Et ce jeune homme, dit Marie, en proie à la plus vive agitation, c'était?...

— Que sais-je, répondit la reine avec un morne sourire. Une apparition sans doute... car, un instant après, quand je le cherchai à la place où j'avais cru le voir, il n'y était déjà plus...

— C'est étrange, dit Marie à voix basse.

— Mais non, reprit Jeanne avec un geste de résignation, les rêves finissent toujours ainsi, et c'est un rêve, sœur, que je viens de te raconter...

— Un rêve!... cependant, au portrait que tu m'as tracé... ô Jeanne, si tu le revois, promets-moi de me le dire...

— Je te le jure, dit la reine, mais en vérité, je ne l'espère pas.

Un silence de plusieurs minutes s'établit alors entre les deux sœurs. Un vague sentiment d'effroi s'était glissé dans l'âme de Marie.

En ce moment un officier vint annoncer que le prince Jacques d'Aragon sollicitait l'honneur d'être admis près de la reine Jeanne.

Un frisson glacé parcourut tous les membres de la duchesse de Duras. Elle fixa un regard scrutateur sur la reine qui répondit à l'officier avec une tranquillité parfaite :

— Le prince Jacques! — qu'il entre.

Puis se tournant vers sa sœur, elle ajouta du ton le plus bienveillant :

— Tu l'entends, Marie, c'est à moi qu'il veut parler... sans doute il vient m'entretenir de son amour pour toi et solliciter mon consentement..

Mais Marie n'entendait plus sa sœur.

— Oh! pensait-elle, à tout prix, il faut que je sache...

Tout à coup, Jacques parut.

Jeanne, à sa vue, ne put retenir un cri de surprise qui alla retentir comme un glas funèbre au fond du cœur de Marie.

— Etait-ce lui? demanda-t-elle à sa sœur?

— Non, ce n'était pas lui, répondit Jeanne qui avait repris tout son sang-froid.

— Madame, dit l'infant de Mayorque après avoir salué les deux sœurs

et en s'adressant tout d'abord à la reine, pardonnez l'impatience d'un de vos partisans les plus dévoués. Perdu tout-à-l'heure dans la foule, je ne pouvais exprimer tout haut la conviction profonde que Dieu me donnait de votre innocence, mais maintenant que son vicaire a prononcé, maintenant que vos peuples repentans vous appellent, j'ai pensé que vous aviez besoin de défenseurs, et le premier de tous, madame, j'ai voulu vous offrir l'appui de mon épée!

— Je l'accepte, prince, et à cette offre sincère je veux répondre par un témoignage éclatant d'estime et de faveur. Il me faut aujourd'hui même un ambassadeur habile à qui je puisse confier une mission délicate pour mon beau frère, Louis de Hongrie. C'est vous que nous choisirons, prince, si toutefois...

— Oh! madame, interrompit Jacques, tant de confiance en moi qui, à vrai dire, ne suis encore pour vous qu'un inconnu...

— Un inconnu, répartit Jeanne en regardant et désignant la duchesse; détrompez-vous, monseigneur; il n'y a qu'un instant, on me parlait de vous.

Et la reine alla s'asseoir près d'une table voisine et traça quelques lignes à la hâte. Pendant ce temps, l'infant put se rapprocher de Marie, et lui dire d'un accent passionné :

— Est-il vrai que tout à l'heure mon nom soit sorti de votre bouche? ah! madame, merci de votre souvenir?

— Etais-je donc seule à me rappeler le passé, monseigneur?

— Pouvez-vous le supposer? dit vivement Jacques, oh! non, Marie, vous n'avez pas une telle pensée, et vous devinez déjà que l'espoir de vous retrouver ici...

Mais le retour de Jeanne mit fin à cet échange de douces paroles.

— Prince d'Aragon, dit-elle, prenez ce parchemin avec ces lignes, expression de ma volonté royale, vous me précéderez à Naples. Là, vous irez droit à Louis de Hongrie, tenant d'une main cette lettre, de l'autre une épée, et selon sa réponse, vous négocierez une paix honorable, ou vous déclarerez une guerre sans merci.

Jacques reçut le parchemin des mains de Jeanne avec les marques d'une vive reconnaissance. Depuis long-temps, la cause de la jeune reine avait enflammé son courage, et il prit l'engagement solennel de sacrifier jusqu'à ses jours pour en assurer le succès.

— Et fasse Dieu, ajouta Marie, que ce succès soit enfin le signal du repos. Car enfin, toi-même, sœur, ne te lasses-tu pas de ces luttes continuelles, de ces triomphes même qui satisfont l'orgueil sans remplir jamais le cœur?...

— Tu as raison, Marie, répondit Jeanne, et je le sens bien... pas de pouvoir sans esclavage... au front une couronne d'or, au cœur une chaîne de fer... ah! si je le pouvais, je dirais comme toi; le repos! le repos!

— Le repos, dit Jacques, n'appartient à personne... Comment se réfugier dans la paix, quand la guerre envahit le monde? Il faut être oppresseur ou opprimé... le meurtre, le pillage, l'incendie, voilà les rois de l'univers! et croyez-moi, madame, il en sera long-temps sinon toujours ainsi!

— Eh quoi! monseigneur, si jeune et manquer de confiance en la justice du ciel! remarqua doucement la reine.

— Le prince Jacques, répliqua Marie, a été si malheureux!

En effet, reprit Jeanne avec un intérêt marqué; c'est vous, monseigneur qui, dépouillé de vos droits à la royauté de Mayorque, avez été soumis tout enfant à une captivité. .

— Qui a duré treize ans, répondit Jacques.

— Treize ans! mon Dieu, quelle souffrance!

— Oh! moins cruelle, pourtant, interrompit Jacques, que toutes celles que j'ai éprouvées depuis ma délivrance. Mon père avait fait bien des heureux, pas un de leurs fils n'a songé à me défendre... Le sang des Jacques d'Aragon avait coulé à flots sur le sol du royaume; pas un de mes sujets, au jour du péril n'a voulu me donner une goutte du sien. Depuis ce temps, exilé, fugitif, l'âme froissée par cette fatalité constante qui semble attachée à ma vie, j'ai traîné des jours misérables et obscurs. Moi, qui devais marcher l'égal des princes de la terre, moi qui avais hérité de mes aïeux le droit de porter une couronne, j'ai dû me soumettre à la destinée que m'avaient faite le parjure et la trahison... En temps de paix, les rois m'ont refusé leur appui; entraîné à la guerre par mon désespoir, j'ai été accablé par le nombre. Il n'est pas d'épreuves que je n'aie souffertes, pas d'humiliations que je n'aie subies... Et ce n'est qu'abattu par tant de revers que je suis parvenu à étouffer les nobles ambitions de mon âme, et qu'impuissant à maîtriser le sort, j'ai fini par courber la tête devant lui!

Le souvenir de ses malheurs avait répandu sur le front du jeune prince une sorte de nuage pâle à travers lequel le feu de ses prunelles était devenu plus vif et plus pénétrant.

— Pauvre jeune homme, murmura Jeanne avec un soupir, il était malheureux!

— Monseigneur, dit lentement Marie au prince d'Aragon, mais sans cesser d'observer Jeanne, — la reine a daigné vous écouter avec un vif intérêt... efforcez-vous de mériter sa bienveillance!

— N'en doutez pas, Marie, répondit Jacques avec entraînement, me dévouer à votre sœur, c'est encore vous aimer! Mais qu'avez-vous?... il semble qu'une tristesse subite...

— Moi triste! Et pourquoi? dit Marie.

Puis elle détourna les yeux. Jeanne, devenue pensive, paraissait être sous le coup d'une stupeur dont peut-être elle ne s'avouait pas encore le vrai motif.

— Oh! pensa Marie en regardant la reine, cette crainte est une injure pour elle et je dois la rejeter bien loin!

— Hélas, mon Dieu! pensa de son côté la reine en regardant le prince Jacques, que se passe-t il donc en moi?

Sur ces entrefaites, une grande affluence de hauts personnages et de grandes dames de la ville d'Avignon envahit la salle où se trouvaient Jeanne et sa sœur. A la tête de cette députation, marchait l'amiral Raynaud de Baux.

— Madame, dit-il à la reine, excusez notre importunité. Mais le peuple d'Avignon demande à vous saluer de ses cris de joie... Un balcon vient d'être préparé...

— J'y prendrai place avec vous, amiral, et ce ne sera pas pour moi l'une des moindres jouissances de cette journée... Je suis prête à vous suivre .. Conduisez-moi...

— Pardon, madame, dit Raynaud; mais j'ai d'abord à m'acquitter d'une mission près de vous. Monseigneur Aimeric de Saint-Martin-des-Monts, qui vient d'être nommé légat à votre cour, réclame l'honneur de vous être présenté.

— Qu'il vienne, répondit la reine d'un ton calme et solennel.

— Mais sous cette apparence de froideur et de modération, un observateur judicieux eût deviné le sentiment d'amertume qui remplissait le cœur de Jeanne. Si sa réponse d'ailleurs n'avait point trahi sa colère, son visage avait été moins discret. Au seul nom du cardinal Aimeric, une sueur froide avait mouillé son front, un gémissement sourd était sorti de sa poitrine, et ses beaux sourcils noirs s'étaient convulsivement rapprochés.

CHAPITRE VI.

Le père et le fils.

Le cardinal Aimeric de Saint-Martin-des-Monts, dont l'origine était entourée d'une obscurité presque inexplicable chez un prince de l'église, était un vieillard chez qui l'âge n'avait endormi aucune des passions dont se compose la vie politique, qui alors s'identifiait communément avec la vie religieuse. Doué d'une intelligence dont la subtilité avait souvent tiré le saint-siége de difficultés sérieuses, le cardinal Aimeric était surtout l'homme des voies mystérieuses, des négociations délicates et des rouages clandestins. Sa ruse lui tenait lieu de force, et la patience était tout son génie. On savait à la cour d'Avignon, pour l'avoir éprouvé, que sa persévérance était de celles qui, dans ces temps d'intrigues obscures, accomplissaient plus de résultats et triomphaient de plus d'obstacles que l'épée du plus glorieux conquérant. Nous saurons plus tard pourquoi Aimeric avait sollicité du pape la faveur de le représenter à Naples. Le fait seul de son introduction à la cour de Jeanne n'était déjà que trop significatif pour elle. La prudence eût exigé peut-être qu'elle ne laissât rien entrevoir de sa prévention contre l'envoyé du saint-père. Mais la vérité l'emporta, et elle lui dit d'une voix ferme :

— Eh quoi, mon père! Vous qui tout à l'heure encore avez fulminé contre moi l'anathème!... comment se fait-il que Clément VI vous ait choisi?

— Ce matin, interrompit le cardinal avec humilité, le saint-père m'a ordonné de porter l'accusation contre vous... et j'ai obéi... à regret; maintenant il me confie un message de paix et d'union, et j'obéis... avec joie. Voilà, madame, tout le secret de ma mission près de vous.

— Vous la justifiez en l'expliquant, mon père.

Et la reine, s'éloignant du cardinal dont on eût dit qu'elle craignait instinctivement le contact, alla se mêler aux groupes, au milieu desquels sa sœur et le prince Jacques recevaient des félicitations nombreuses.

Le cardinal profita de ce que Raynaud était demeuré à l'écart, pour s'avancer vers lui et lui dire, d'un ton mystérieux :

— Eh bien, messire amiral, vous voilà donc des nôtres?

— Comme vous voyez, monseigneur, répondit Raynaud qui, se méfiant d'Aimeric, ressemblait à un lutteur qui se tient prudemment sur la défensive.

— On dit pourtant, continua le cardinal en baissant encore la voix, que Louis de Hongrie comptait sur votre dévoûment...

— Que ne dit-on pas, monseigneur? On m'avait affirmé que Louis de Hongrie était certain du vôtre.

— Il est vrai que long-temps j'ai soupçonné la culpabilité de Jeanne.

— Comme moi, monseigneur.

— Mais sa sainteté vient de l'absoudre, et tous mes doutes sont dissipés...

— Absolument comme les miens.

Le cardinal comprit aux réponses de Raynaud, que cet homme était capable de lutter avec lui d'adresse et de ruse, et qu'il ne pourrait jamais lui servir d'aveugle instrument pour ses desseins. Il reprit avec un ton d'indifférence qui en eût imposé à tout autre qu'à l'amiral :

— Si bien donc que vous êtes maintenant un bon serviteur de la reine?

— Comme vous l'êtes vous-même depuis un instant, monseigneur, répliqua Raynaud en accentuant chaque syllabe avec une intention marquée

Les deux vieillards s'éloignèrent l'un et l'autre en se laissant pour adieu un regard de doute et de méfiance. Tous deux s'étaient sans doute devinés.

Alors, sur un signe de la reine, tout le cortége se disposa à la suivre jusqu'au balcon pavoisé, d'où elle allait se montrer au peuple enthousias-

mé. Le cardinal Aimeric, jaloux d'effacer l'impression mauvaise que son rôle d'accusateur paraissait avoir gravé dans l'esprit de Jeanne, sut saisir avec tant d'adresse l'occasion de lui offrir sa main, qu'il fut impossible à cette dernière de la lui refuser. L'infant de Mayorque, qui n'avait pas cessé un instant de s'entretenir avec la duchesse Marie, fut tout naturellement son cavalier. Raynaud, lui, se plaça au dernier rang, peut-être afin d'observer plus à l'aise la position respective des personnages qui figuraient dans cette mémorable journée, et de régler l'action de sa conduite sur la nature et la marche des événemens.

Robert de Baux seul ne trouva point de force pour accompagner la reine. Il demeura une seconde fois immobile et pâle au milieu de cette vaste salle où le silence avait promptement succédé au tumulte de la joie populaire.

Et, en effet, que lui importaient les clameurs des partis, le bouleversement des trônes, la défaite de Louis de Hongrie et la victoire de Jeanne? Que lui importaient ce bruit, ces intrigues, tout ce mouvement de la vie humaine au fond duquel il ne voyait, avec ses yeux de vingt ans, que misère, orgueil et vanité? Etranger aux instincts d'une politique dont son cœur de jeune homme eût déserté les voies tortueuses, savait-il quelque chose de ce qui se passait autour de lui, comprenait-il l'agitation de ce sol qui tremblait sous ses pieds, les mugissemens de cet orage qui bourdonnait à son oreille? Non... il aimait Marie, et cet amour remplissait pour lui l'univers. Long-temps il avait considéré cet amour comme un rêve, long-temps il s'était résigné à ne voir dans la duchesse de Duras qu'une ombre insaisissable qu'il se plaisait à poursuivre sans même espérer l'atteindre, et peut-être eût-il eu la force de condamner son cœur à un silence éternel et de mourir avant qu'une parole eût trahi son secret... Mais le matin même, Marie avait semblé autoriser par une bienveillance inaccoutumée la hardiesse de ses prétentions. On eût dit qu'elle avait pénétré ses souhaits et qu'elle ne s'en trouvait pas offensée. Un regard plus doux, une effusion plus vive, sa blanche main oubliée dans la sienne, en fallait-il davantage pour le rendre insensé? Robert avait entrevu le bonheur, il s'était cru aimé! puis, soudain, tout s'était évanoui... Un homme avait paru, un homme dont le souvenir vivait dans sa mémoire malgré l'éloignement et l'absence, comme une blessure continue à torturer sa victime malgré l'apparente guérison, et, à sa vue, tout l'échafaudage de ce bonheur imaginaire avait croulé. Depuis son arrivée, Marie, préoccupée, distraite ou plutôt absorbée dans une pensée unique, n'avait plus trouvé pour lui ni un sourire ni un regard. Elle était toute à un autre, et Robert qui, tout à l'heure encore, songeait avec ivresse aux six mois entiers que la duchesse avait passés sur les vaisseaux de son père, s'efforça d'exiler ce souvenir bien loin de lui, car il commençait à comprendre qu'elle n'avait reçu ses hommages que comme ceux d'un vassal et que le dévouement de l'obscur capitaine, accepté tant qu'il se renfermait dans les bornes du devoir, lui eût valu la colère ou même le dédain de Marie, s'il eût tenté de se transformer en amour.

Ces idées lugubres courbaient le front du jeune homme, lorsque Raynaud, revenu derrière lui sans qu'il s'en aperçût, posa la main sur son épaule et lui dit d'une voix grave :

— Tu souffres, Robert.

— J'ai l'enfer dans le cœur.

— Après avoir rêvé le paradis, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, j'étais fou !

— Pourquoi? dit froidement Raynaud. Est-ce parce que tu aimais Marie de Duras?...

— Oui, répondit Robert avec désespoir, parce que je l'aimais sans songer que son amour était trop haut placé pour qu'il me fût permis d'y atteindre... Parce que j'aurais dû mesurer la distance qui nous sépare, et que je me serais épargné ainsi bien des humiliations, bien des tortures... Oh! depuis notre arrivée dans ce palais maudit, chaque instant m'a ravi une de mes illusions. Et pourtant, tout à l'heure, en acquérant la certitude que Marie n'avait jamais eu pour moi que de l'indifférence et du mépris, j'ai voulu la haïr, l'oublier... mais non... c'est impossible... Cet amour est mon sang... cet amour est ma vie! Ah! vous le voyez, mon père... à pareille douleur il n'est point de soulagement possible, et je n'ai plus qu'à mourir!

L'amiral fronça le sourcil et répliqua brusquement :

— Mourir! c'est la ressource des lâches.

— Mais quand c'est le désespoir qui nous tue?

— L'homme fort espère toujours.

— Oh! c'est que vous ne savez pas, mon père, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai compris. Si Marie de Duras n'avait fait que repousser mon hommage, vous me verriez triste mais non désespéré. Mais le malheur qui me frappe est irréparable.. Marie est aimée mon père, et elle aime! Celui qu'elle a choisi est beau... il est jeune... il est prince... Que suis-je, moi? Un simple gentilhomme, un enfant de l'épée! Vouloir lutter serait chercher une défaite... Non, mon père, non, je ne me bercerai pas de vaines chimères, je n'entraverai pas le bonheur de Marie. Pour son repos et le mien, pour le mien surtout, je dois la fuir... Dans un instant je partirai.

Raynaud resta quelques minutes sans répondre. Il voulait laisser à cette naïve douleur le temps de s'exhaler. Il reprit ensuite du ton le plus froid.

— Allons, tu es un enfant. Quel est ton rival?

— Le prince Jacques d'Aragon.

— Je l'avais deviné. Son amour pour la duchesse est-il plus vrai que le tien?

— Personne au monde ne peut aimer Marie plus que moi.

— Alors personne au monde ne la possèdera que toi.

— Que dites-vous, mon père, cette union...

— Réaliserait une espérance que je poursuis depuis bien des années. La veuve de Charles de Duras apporte à son époux une couronne ducale, de riches seigneuries, peut-être des droits à la couronne de Naples...

— Oh! vous vous riez de ma douleur, s'écria Robert, est-il possible que Marie veuille jamais s'abaisser jusqu'à moi?

— Qui l'empêche, dit Raynaud, de t'élever jusqu'à elle?

— Ne me raillez pas ainsi, mon père! Ne semblerait-il pas à vous entendre, que je puisse réellement aspirer à la main de la duchesse de Duras!

— Pourquoi non? s'écria le vieillard, mais cette fois avec une chaleur juvénile, à qui la jeunesse, à qui la beauté, à qui la puissance, si ce n'est à l'audace qui saura s'en emparer? Où sont les limites imposées à l'intelligence, à l'ambition, au génie? Rappelle-toi l'Angleterre conquise par Guillaume, la Sicile par Guiscard! N'as-tu pas sous les yeux Rienzi à Rome, Visconti à Milan? Chacun est le maître de sa fortune, et qui le veut, la fait! Tu prétends à la duchesse de Duras... pourquoi n'est-ce pas à Jeanne, reine de Naples? Crois-tu qu'il y ait en France et en Italie un seul valeureux capitaine qui ne couve d'un regard avide leur richesse et leur royauté, et qui ne se dise : tout cela, femme et couronne, peut être un jour à moi! et tu crois qu'un Jacques d'Aragon leur ferait obstacle. Pourquoi? parce qu'il l'aime d'amour? parce qu'ils ont échangé de doux regards? Va demander aux villes réduites en cendres, aux populations massacrées, aux révolutions qui bouleversent le monde, va demander à tous les démons de la violence et du crime déchaînés sur cette terre, pour combien comptent dans la balance les vœux, les regards et les doux sourires d'amour!

— Grâce, murmura Robert, grâce, mon père! vous voulez donc me rendre fou?

— On vient... tais-toi, dit tout bas Raynaud.

Le cortége royal venait effectivement de reparaître à l'extrémité de la salle, et se disposait à la traverser dans toute sa largeur. La reine était, toujours conduite par le cardinal, et Jacques, dont la main n'avait pas quitté celle de Marie, semblait continuer un entretien auquel la jeune duchesse prêtait toute son attention. La foule, du reste, ne fit que passer sans s'arrêter.

— Vous l'avez vu, mon père, s'écria Robert dont les yeux suivirent l'infant et Marie jusqu'à ce qu'ils fussent hors de portée, toujours — près d'elle!

— Eh! que t'importe, dit Raynaud en saisissant avec force le bras de Robert; tu l'as dit tout à l'heure, cet homme a la noblesse, la beauté, l'amour... eh bien! mon fils, il est une force que tu peux avoir et devant laquelle toute force plie et s'incline.

— Laquelle?

— Une puissance plus grande à elle seule que toutes ces puissances réunies...

— Laquelle, mon père?

— La volonté.

CHAPITRE VII.

Naples.

Six mois s'étaient écoulés.

La reine de Naples, absoute du crime de meurtre sur la personne du roi André, avait rejoint son second époux Louis de Tarente, à Villeneuve, et c'était là que des nouvelles d'Italie étaient venues lui apprendre qu'au moment même où le pape lui rendait ses titres et ses droits à la couronne de Sicile, Louis de Hongrie, effrayé par l'apparition d'un fléau destructeur, la peste noire qui avait envahi tout à coup Naples et ses environs, s'était retiré en toute hâte dans ses états. Le ciel lui-même semblait prendre parti pour Jeanne, et aplanir la route qui se rouvrait comme par magie devant ses pas. Les Napolitains eux-mêmes, délivrés du joug de fer de Louis et de la présence des Hongrois, n'aspiraient qu'au retour de la reine. Le bruit de ces acclamations spontanées vont jusque sur la terre de Provence remuer les fibres de son cœur. Les trésors donnés par Clément VI pour l'achat d'Avignon servirent à équiper une flotte dont l'aspect brillant exprimait plutôt l'espoir d'une joyeuse traversée que la prévision de la guerre. Raynaud de Baux joignit son escadre à celle de Louis de Tarente, et en peu de temps la flotte royale fut en vue de l'antique Parthenope. Par une heureuse fatalité, à l'arrivée de la reine, comme à celle d'un ange protecteur, le fléau avait disparu. Cette coïncidence frappa vivement l'esprit du peuple qui ne sépara plus la cause de Jeanne de celle de son bonheur. Sa rentrée à Naples fut un triomphe.

Pendant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes, réjouissances et tournois. Les rues de Naples présentaient le tableau le plus joyeux et le plus animé. De nombreuses distributions d'argent avaient doublé de moitié la paresse déjà proverbiale du peuple, l'un de ceux d'Italie qui aiment le plus à vivre par l'oreille et les yeux. Les places publiques regorgeaient d'oisifs et de curieux. La reine ayant à ses côtés sa sœur, la duchesse de Duras, se montrait souvent aux fenêtres de son palais, et l'enthousiasme qui montait vers elle en signe d'allégresse et en bénédictions sincères devait lui persuader aisément qu'il n'était pas de puissance au monde capable

de renverser un trône assis sur deux bases aussi respectables que la légitimité de la naissance et l'amour de toute une population.

Peu à peu cependant, la joie se calma, et des idées plus sérieuses envahirent les esprits, quand on apprit au bout de quelque temps que Louis de Hongrie n'avait point renoncé à ses prétentions et qu'il avait résolu d'en appeler à ses armes du jugement rendu par la cour d'Avignon. On le savait rancunier, tenace, entêté dans ses projets, et le prince Jacques d'Aragon, au retour de sa mission près de lui, avait engagé Jeanne à se tenir sur ses gardes et à augmenter le nombre de ses voiles afin de mettre sa puissance à l'abri d'un coup de main. La méfiance et une certaine crainte de l'avenir, avaient donc passé du cœur de la reine dans l'esprit de peuple, et il en était résulté une sourde inquiétude qui avait paralysé en quelque sorte l'expansion de l'une et les élans affectueux de l'autre. Jeanne se montrait bien encore quelquefois à son balcon, entourée de Jacques, de Raynaud et du cardinal Aimeric, mais son front ne rayonnait plus comme jadis: sa tête semblait se pencher sous le poids d'une pensée lugubre et le sourire avait fui de ses lèvres On remarquait aussi que la duchesse Marie de Duras n'accompagnait plus la reine. Quel motif inexplicable avait donc pu diviser deux sœurs dont l'affection mutuelle avait paru jusque-là si profonde, si inaltérable? Une jalousie de cœur, une rivalité politique avait-elle pu briser un lien qui semblait devoir être éternel? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Au jour donc où nous reprenons le cours de cette histoire, le sceptre tremblait pour la seconde fois dans les mains de Jeanne et la profonde tristesse où elle se renfermait souvent, prouvait que ses appréhensions de reine n'étaient pas la seule cause de son accablement et qu'une autre blessure inconnue, secrète, ignorée de tous, dévorait cette ame altière et indomptée.

Un jour enfin, le bruit se répandit par la ville que les troupes hongroises, enhardies par la disparition du fleau, venaient de mettre le siége devant Aversa, cette ville encore palpitante du souvenir de la mort d'André. A cette nouvelle, Louis de Tarente se disposa à sortir de la ville, suivi d'un corps d'armée, bien décidé à choisir entre la victoire et la mort. L'attitude martiale et déterminée de ces hommes rendit même en quelques heures, à la population une confiance qui se manifesta par des cris de joie et des chants belliqueux. Puis, le mari de Jeanne partit, puis le silence recommença dans Naples, inquiet, lugubre et profond. L'espérance n'était que sur les lèvres du peuple; au fond des cœurs, germaient déjà le découragement et l'effroi. Deux jours se passèrent au milieu de ces anxiétés cruelles, deux jours au bout desquels les plus tristes pressentimens ne trouvèrent réalisés. Un soldat napolitain vint en courant annoncer la mort de Louis de Tarente. C'était dire en un mot qu'Aversa avait capitulé, que le roi de Hongrie était vainqueur, et qu'il ne restait plus à Jeanne qu'à rallier autour d'elle ses partisans les plus dévoués afin de soutenir dans sa capitale le dernier choc de son inexorable ennemi.

Jeanne cependant demeurait inactive dans son palais, les heures s'écoulaient et nulle résolution vigoureuse ne venait soutenir le courage défaillant de ses serviteurs. Retirée au fond de son appartement, et s'obstinant à ne plus s'entourer de sa cour, elle avait chargé Raynaud de Baux et Robert son fils de pourvoir aux nécessités du moment et surtout de veiller à ce que personne ne vînt troubler sa solitude.

Robert s'était chargé d'organiser aux remparts un simulacre de défense tandis que Raynaud s'était réservé la garde supérieure du château royal; c'est là que nous le retrouvons en ce moment à peu de distance de l'oratoire de la reine.

La gravité des événemens semblait avoir augmenté encore l'expression de malignité farouche qui était le caractère distinctif de la physionomie de Raynaud. Plongé dans une méditation dont les secrets mouvemens se trahissaient dans la mobile expression de son visage, il prêtait une oreille attentive, tantôt aux sourdes clameurs de la ville, tantôt aux conversations indiscrètes qu'engageaient entre eux les hallebardiers du palais, lesquels étaient loin de se douter que l'ambition vigilante d'un prétendant obscur se préparât à exploiter, au profit d'une cause nouvelle, leurs griefs et leurs mécontentemens. De temps à autre, Raynaud se retirait de cette fenêtre qui lui apportait les nombreux murmures du dehors, pour s'isoler un instant avec ses pensées. Alors un léger frémissement agitait ses lèvres entr'ouvertes et l'on eût dit que son regard d'aigle, fixé sur les battans de la porte de l'oratoire qui était devant lui, en traversait l'épaisseur pour pénétrer jusqu'à la reine, précieux dépôt que la fortune semblait lui avoir donné en otage pour lui faciliter l'exécution de l'immense projet auquel il avait voué sa vie.

Raynaud se livrait donc à ces graves pensées, lorsqu'un officier du palais vint lui dire que la duchesse de Duras était sur ses pas et allait entrer.

— As-tu donc oublié mes ordres, ceux de la reine? demanda Raynaud avec colère.

— Non, messire, mais la duchesse m'a menacé de sa disgrâce, et j'ai craint qu'en résistant à la sœur de la reine...

— Imprudent, murmura Raynaud. Mais la voici, laisse-nous.

Marie de Duras venait effectivement de paraître à l'extrémité de la galerie. L'indignation la plus vive se lisait sur ses traits bouleversés.

— Est-ce bien vrai, dit-elle en regardant fixement l'amiral? Se peut-il que l'entrée de cet appartement me soit interdite?

— Pardon, madame, dit Raynaud, mais personne ne peut voir la reine.

— Personne! mais moi, amiral, moi, la duchesse Marie, moi sa sœur!

— La reine est en prières avec son chapelain, madame, et nul ne doit troubler son pieux recueillement.

— Et les périls qui nous menacent! reprit Marie avec véhémence, elle n'y songe donc pas? Son époux, Louis de Tarente, est mort! Naples est menacé de toutes parts.. Elle sait que Louis de Hongrie a juré de ne nous faire ni grâce ni merci! A l'heure où je vous parle, amiral, les phalanges hongroises se répandent dans nos campagnes, se pressant une seconde fois autour du même drapeau noir où se balance l'image sanglante de la tête d'André, qui déjà conduisait leurs pas lors de leur première invasion. C'est une lutte à mort dont la reine sera la principale victime... Attend-elle pour fuir que l'ennemi soit dans la ville, que le sang coule à flots?... En cet instant même où les cris de mort retentissent si près de nous, que peut faire la reine, amiral, que fait-elle, le savez-vous?

— Sans doute, répondit Raynaud dont l'accent flegmatique ne se démentit pas un moment, sans doute elle prie le ciel d'écarter de la ville tant d'affreuses calamités...

—Prier! prier quand il faudrait agir! prier quand c'est à la fuite seule que nous pourrions demander notre salut! Et puis, elle a donc oublié qu'aujourd'hui doit se célébrer mon mariage avec le prince d'Aragon? Avant de ceindre l'épée pour aller prendre à la tête de l'armée la place de Louis de Tarente, il devait me conduire à l'autel, me nommer son épouse! Vous voyez bien, amiral, qu'il faut rappeler tout cela à la reine!... Laissez-moi pénétrer jusqu'à elle, ou bien allez vous-même, allez la supplier, l'implorer! Il faut la sauver d'elle-même, amiral!

Cette fois, l'amiral ne répondit pas. On eût dit que la voix de Marie de Duras n'arrivait pas même à son oreille. Désespérée, mais trop profondément émue pour songer à ce qu'une pareille insouciance avait d'insultant pour elle, la duchesse allait se retirer, quand la vue de Jacques d'Aragon vint subitement ranimer dans son cœur la vie prête à défaillir.

— Secourez-moi! s'écria-t-elle en se précipitant vers lui.

— Revenez à vous, Marie, dit l'infant effrayé de sa pâleur, et dites-moi, oh! dites-moi sur-le-champ où est la reine!

— Là, dans cet oratoire, répondit Marie; mais elle ne peut voir personne... pas même sa sœur.

— Madame la duchesse oublie de vous dire, ajouta Raynaud en s'avançant, que la reine Jeanne, tout entière à sa douleur, est en prières sur le tombeau de son époux.

—Oui, je comprends, dit Jacques, la reine pleure la perte de Louis de Tarente et son désespoir l'égare. Mais n'importe, Marie, nous sauverons la reine malgré elle, nous la sauverons en même temps que nous délivrerons Naples des horreurs d'un siége qui, dans les circonstances où nous sommes, attirerait sur nous d'irréparables malheurs. Mais d'abord, continua-t-il en saisissant avec amour la main de Marie, avant d'aller offrir cette poitrine aux coups des sabres hongrois, il faut enfin que je réalise votre rêve et le mien... car vous m'aimez, Marie, n'est-ce pas que vous m'aimez?

— Si je vous aime!

— Ainsi, point de retard. J'ai promis d'être aujourd'hui votre époux et de faire triompher la cause de Jeanne... Je tiendrai ces deux sermens. Venez, Marie, venez; qu'un prêtre bénisse à la hâte notre union, et de l'autel je volerai aux remparts... Le temps presse, Marie, suivez-moi.

Mais à peine l'infant avait-il prononcé ces paroles, qu'une voix étrangement émue retentit à la porte de l'oratoire. C'était la reine elle-même qui n'avait dit qu'un seul mot:

— Restez!

Jacques s'inclina respectueusement, pendant que Marie, saisie d'un tremblement involontaire, cherchait à deviner la pensée secrète de sa sœur. Jeanne la mesura d'un regard impérieux. Quant à Raynaud, son front s'éclaircit d'une satisfaction qu'il voulut en vain dissimuler, et malgré la froideur habituelle dont il savait masquer ses impressions les plus vives, il ne put réprimer un sourire qui glissa rapidement sur ses lèvres et disparut.

CHAPITRE VIII.

Rivalité.

La reine était vêtue de noir. Son œil, ordinairement plein d'une fierté mêlée de douceur et dont la paupière bordée de longs cils, abritait un rayon presque toujours clair et limpide, était ce jour-là sombre, chargé de feux sinistres comme un ciel orageux, et entouré de ce cercle profond et bleuâtre qui décèle parfois le travail intérieur d'une grande souffrance. Son arrivée avait produit sur Jacques et Marie une impression d'épouvante, dont la jeune duchesse se rendit compte plus promptement et avec plus de justesse que le prince d'Aragon. Marie avait déjà deviné la cause de la conduite de Jeanne à son égard. Un funeste pressentiment venait de lui apprendre que le moment approchait où cette tempête, trop longtemps contenue, allait enfin éclater.

— Je vous ai entendus, dit la reine, après quelques secondes d'une pantomime muette et cependant expressive. Mais, en vérité, qui donc est maître ici? Ne suis-je plus la reine, et ma volonté compte-t-elle pour rien dans ce palais? Eh quoi! monseigneur, vous vous attribuez de votre autorité privée une mission que, seule, j'ai le droit de vous conférer? Eh quoi! ma sœur, sans me consulter, en mon absence, vous alliez contracter des liens indissolubles! Prince d'Aragon, duchesse de Duras, vous avez méconnu vos devoirs et mes droits.

En ce moment, une clameur sourde s'éleva des faubourgs de la ville.

— Croyez-vous donc, continua Jeanne, que la reine soit seule à ne pas entendre ces mugissemens lugubres? Détrompez-vous; vos yeux ne voient que le présent : les miens pénètrent l'avenir. Vous nourrissez sans doute le fol espoir d'une lutte, d'une défense, qui soit, d'une victoire peut-être!.. Voulez-vous que je vous dise toute la vérité? Dans deux heures, Naples aura fait sa soumission, Naples, envahi par les sicaires de Louis de Hongrie, ne sera plus qu'un fleuve de sang... Et c'est dans un pareil moment que vous osez songer à votre union, à vos rêves d'amour! Renoncez à ces pensées frivoles... Il le faut... Je le veux.

Puis se tournant vers Raynaud :

— Amiral, dit-elle, la mort de mon époux le prince de Tarente est une catastrophe contre laquelle il nous est impossible de lutter. Vouloir nous heurter aux obstacles qui nous environnent, ce serait chercher de gaîté de cœur à nous y briser. Allez tout préparer pour notre fuite.

Raynaud se disposa aussitôt à obéir, mais Jacques voulut l'arrêter. Un geste de la reine mit fin à cette tentative. L'amiral se retira d'un pas rapide.

— Tout est-il donc désespéré ? demanda l'infant.

— Tout, répondit Jeanne, du moins pour l'instant. Je cède cette fois la place au roi de Hongrie, parce que les secours que devait m'envoyer la France ne sont point arrivés à temps. Mais je ne fais qu'ajourner le combat. Monseigneur, courez aux remparts... Retardez de deux heures seulement la marche de l'ennemi, et comptez sur notre royale gratitude ! Messeigneurs, ajouta-t-elle, en s'adressant aux personnes de sa suite, n'oubliez pas qu'à compter de ce jour vous devez obéir au prince d'Aragon, comme vous obéissiez à Louis de Tarente. Allez, allez tous!

— Pendant deux heures, madame, je réponds de tout.

Et Jacques sortit suivi de toute la cour. Marie voulut aussi accompagner l'infant des pas et du regard jusqu'à sa sortie du palais. Mais elle se sentit étreindre le bras avec force par Jeanne de Naples, qui lui dit tout bas :

— Demeurez, duchesse de Duras! nous vous l'ordonnons.

Un silence pénible succéda à cette injonction de Jeanne. Marie murmura à demi-voix :

— Ma sœur... pourquoi cette sévérité, cette colère?

— Tu le demandes... au fond du cœur tu le sais cependant.

— Non, ma sœur, je ne sais rien... et à moins d'attribuer un changement aussi étrange à la douleur que vous cause la mort de Louis de Tarente...

— Ah! cessons, Marie, une feinte devenue désormais inutile. Tu fais semblant de croire que la perte de mon époux a versé en moi cette sombre mélancolie dans laquelle je me débats, je souffre et je meurs. Louis de Tarente, je te l'ai dit il y a six mois à Avignon, était l'époux imposé par l'intérêt de ma couronne et non l'élu de mon cœur. Je suis lasse de cette comédie que nous jouons toutes deux depuis trop long-temps... Je suis lasse de porter au front le calme et l'indifférence quand mon âme est livrée à tous les tourmens de la passion. Oui, j'ai pu dire autrefois, j'ai pu croire même que j'avais renoncé à l'amour... mais il m'est apparu, lui! Ah! tu avais raison, il est supérieur à tous et jusqu'à ce jour, je n'avais jamais aimé.

— Je te le répète, Jeanne, dit Marie en détournant la tête, je ne sais pas de qui tu veux parler!

— Si... tu le sais! reprit la reine avec violence et comme agitée par une fièvre ardente, tu sais que j'aime ton fiancé, Jacques d'Aragon!

— Tais-toi, tais-toi, je ne veux pas t'entendre!

— Et moi, s'écria Jeanne, je veux que tu m'entendes! Depuis six mois, tu sais que je l'aime, tu as deviné mes regrets, mes tortures, et tu ne m'as rien épargné, ni le récit de tes espérances, ni le tableau de ton bonheur. Sous mes yeux, tu lui prodiguais tes sourires, tes regards... cent fois tu m'as peint ton ivresse... insensée! tu as même osé être jalouse de moi... Jalouse! toi aimée, toi fiancée!! C'est ton imprudence même qui m'a fait entrevoir la possibilité d'un nouvel avenir; c'est en assistant au spectacle de ta joie, que j'en suis venue à penser aussi que j'étais belle, que j'étais jeune, en un mot, digne aussi d'être aimée! Tu n'avais que du bonheur à lui promettre; j'avais, moi, une couronne à lui donner... Mais Louis de Tarente était alors mon maître, et cette dépendance cruelle m'empêchait de donner un libre essor à ce sentiment qui me tue... Lui seul était l'obstacle contre lequel mes souhaits venaient se briser... Et le jour où j'apprends qu'il est mort sur le champ de bataille, le jour où comme toi je suis enfin veuve et libre, tu es assez folle pour vouloir accomplir ton union avec Jacques! et tu as pu croire que j'y consentirais, que j'y serais présente, et que je dévorerais en silence mes larmes et ma jalousie... Oh! ne l'espère pas!

—Jeanne! quel vertige s'est emparé de vous? Le prince d'Aragon n'a-t-il pas ma foi? n'ai-je pas la sienne?

—Oh! le prêtre ne vous a pas unis...

—Mais nos sermens!

—Que m'importent les vôtres, s'il oublie les siens, lui.

— Mais je l'aimais avant vous... pourquoi vous jeter à la traverse de mon bonheur?

— Pourquoi, reprit Jeanne avec force, ton bonheur est-il sur la route du mien ?

Marie s'arrêta, atterée, sans souffle et sans voix. Elle ne pouvait croire à ce qu'elle entendait, et si elle avait déjà pénétré les intentions secrètes de Jeanne, elle n'avait jamais supposé qu'elle pût se résoudre à jeter le masque aussitôt.

— Ainsi, nous l'aimons toutes deux, reprit-elle d'une voix tremblante.

— Toutes deux, dit Jeanne, et entre ces deux amours ce sera une lutte sans merci...

— Lutte inégale, répliqua vivement Marie, car vous êtes la reine, et vous ordonnez...

— Tu es la belle Marie, et on t'aime !

— Lutte inégale, répéta la duchesse, car j'ignore l'art des séductions où vous excellez, vous, ma sœur!

— Marie!

— Je n'ai pas, comme vous, compté pour esclaves Robert de Cabane Bertrand d'Artois, Louis de Tarente...

— Oh! Marie...

—Lutte inégale, vous dis-je, car pendant que je portais, sans me plaindre, la lourde chaîne de mon hymen avec Charles de Duras, vous échappiez, par l'adultère, aux ennuis de votre union avec André de Hongrie. . car pendant que je souffrais avec résignation ma destinée, vous songiez à changer la vôtre par un assassinat.

— Marie! vous mentez!

— Ah! que Dieu qui nous entend décide de quel côté est le mensonge!.. Madame! vous dites que je mens... vous me dites cela, à moi, qui ai vécu ant de jours avec Charles de Duras, votre complice d'abord, votre ennemi plus tard; à moi, qui cent fois me suis jetée à ses genoux pour le supplier de ne pas vous perdre; à moi, qui ai arrêté sur sa bouche mourante le mot fatal qui vous eût livrée au bourreau! Ah! direz-vous que je mens quand je rappellerai à votre esprit oublieux la nuit sanglante du château d'Aversa ; quand je vous raconterai cette partie de chasse imaginée par vous pour attirer André de Hongrie dans un piége infâme ; quand je retracerai devant vos yeux cette horrible image des assassins réunis à votre voix, de la victime étranglée par un cordon de soie que vous aviez tressé vous-même et du cadavre précipité du haut de votre propre balcon ?...

— Calomnie ! s'écria la reine.

— Vérité, répliqua Marie.

— Mais il faudrait des preuves, et vous n'en avez pas!

— Peut-être, dit lentement la duchesse de Duras. Mais va, ce n'est pas la reine criminelle que je veux démasquer à la face du monde... c'est la sœur déloyale que j'accuserai aux yeux de Jacques... Tu veux que nous soyons rivales, j'y consens... tu veux la guerre! Ah! prends garde, Jeanne! le cœur de Marie n'a encore connu que l'amour... qui sait ce que la haine pourra lui inspirer!

— Des menaces, dit Jeanne, duchesse de Duras, tout est rompu entre nous.

Cette scène violente fut interrompue par le retour de Raynaud, qui venait rendre compte à Jeanne de l'exécution de ses ordres. Il tenait un papier à la main et paraissait fort agité.

— Quelles nouvelles? demanda Jeanne.

— Mauvaises, répondit l'amiral.

— Cependant, la ville...

— Est encore libre, acheva Raynaud. Mais le message que je viens de recevoir du prince d'Aragon, ne laisse plus de doute sur l'issue funeste du combat d'aujourd'hui. L'armée hongroise est trop nombreuse pour que Naples puisse résister long-temps... et peut-être serait-il prudent...

— Vous avez raison. Il faut fuir, mais comment?

—Mes vaisseaux sont dans le port, madame, et déjà l'un de mes capitaines a reçu l'ordre de vous attendre et de vous conduire à Gaëte...

— C'est bien, amiral... je reconnais là votre zèle toujours vigilant... Venez... une porte dérobée cachera au peuple le secret de notre sortie du palais... Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers la duchesse de Duras, suivez-moi.

— Je demeure, répondit Marie d'un ton résolu.

— Que prétendez-vous faire?

— Attendre ici mon fiancé.

— Votre fiancé! répéta la reine avec une fureur étouffée. Suivez-moi... je le veux!

— Quittez ce ton d'autorité, madame; il n'y a point de reine ici, il n'y a point de sujette. Il n'y a plus que deux femmes égales devant la mort. Je ne vous empêche pas de chercher votre salut dans la fuite. Mais il me plaît, à moi, de ne devoir la vie qu'à Jacques d'Aragon, mon époux...

— Restez donc, dit la reine dont la colère perçait à travers la modération qu'elle s'imposait; mais sachez que votre rebellion n'aura point le résultat que vous en espérez... Amiral! puis-je compter sur vous?

—Ordonnez.

—Allez en toute hâte trouver le prince d'Aragon. Dites lui que je quitte Naples à l'instant même et que je l'attends sur vos vaisseaux. Dites-lui surtout que la duchesse de Duras est avec nous. Et maintenant, si elle est victime des vengeances du vainqueur, elle ne devra s'en prendre qu'à elle. Dieu est témoin que nous lui avons offert et qu'elle a refusé son salut!

Et Jeanne s'éloigna. Raynaud, après avoir fait quelques pas derrière elle, revint rapidement vers Marie, et lui dit :

— La reine veut votre perte, madame, mais je vous préserverai des effets de sa vengeance...

— Vous! amiral.

—Rentrez dans votre appartement, et, quoi qu'il arrive, ayez confiance dans la parole que je vous donne de vous conduire hors de Naples, saine et sauve...

— Et de me réunir à Jacques?

— Prendre cet engagement n'est pas en mon pouvoir, répondit l'amiral avec une expression étrange. Je jure de vous sauver la vie, madame la duchesse... rien de moins, rien de plus.

Marie ne se rendit pas bien compte du sens caché que pouvait présenter le langage de Raynaud. Mais subjuguée par l'influence de cet homme dont la promesse était d'ailleurs de nature à la rassurer, elle se retira, selon son conseil, au fond de son appartement.

CHAPITRE IX.

Le Mariage.

Raynaud, demeuré seul, parut se préparer à quelque action gigantesque. Son front large et rayonnant semblait s'épanouir sous l'aile d'une pensée hardie, et le feu de l'espérance étincela dans son regard. Il se dirigea d'abord vers la porte de l'oratoire qu'il poussa avec précaution, afin de s'assurer si le chapelain de la reine y était toujours en prières. Le prêtre agenouillé devant l'autel tendu de noir ne s'aperçut même pas qu'il fût épié par l'amiral.

Ce dernier sourit en voyant que son espoir n'était pas trompé, et ses traits brunis s'éclairèrent d'un reflet de joie encore plus visible lorsqu'une sourde rumeur, répétée par les échos de la ville, vint lui annoncer que Naples était sur le point de succomber.

—C'est bien, murmura-t-il, Jacques d'Aragon ne connaît pas l'ordre de la reine; il est brave comme doit l'être un prince de sa race, il se fera tuer sur les remparts.

Puis, allant droit à l'une des fenêtres, il continua :

— Mais Robert! Robert qui devrait être ici, où est-il? que fait-il? ce retard peut tout perdre... Ah! ce serait une malédiction! car jamais occasion plus belle...

Puis s'arrêtant tout à coup, comme frappé d'une réflexion subite, il reprit plus lentement :

— Et s'il hésite, s'il refuse? Robert est jeune et sa passion, tout ardente qu'elle soit, pourrait reculer devant une résolution si hardie... alors, adieu toutes mes espérances... adieu tout le fruit de mes efforts... Non! non! ne livrons pas le succès de notre œuvre aux dangereux scrupules d'un jeune homme, ne mettons pas la pureté de son amour en lutte ouverte avec l'intérêt de son avenir ... Il faut qu'il soit mon complice sans le savoir, qu'il serve mon projet sans le connaître... oui, c'est cela... et un mensonge seul... Le voici... ah! enfin!

En voyant arriver son fils, l'amiral parut respirer plus librement. En moins d'une minute, il composa dans sa tête l'entretien qu'il allait avoir avec lui. Questions, surprises, hésitations, refus même, tout fut prévu d'avance, et d'avance aussi Raynaud se disposa à ne laisser sans réponse aucune objection.

—Que se passe-t-il? mon père, demanda le jeune capitaine en entrant. Je viens de voir la reine Jeanne se diriger vers le port où l'attendent nos vaisseaux... Elle était accompagnée de ses serviteurs et de ses courtisans... mais la duchesse de Duras n'était point à ses côtés...

— En effet, elle est ici, dit Raynaud.

— Ici! mais c'est donc pour y braver la mort. . car dans quelques minutes, le meurtre et l'incendie envahiront ce palais..... Ne le savez-vous pas, mon père?

— Je le sais.

— Qui donc la sauvera?

— Toi.

Raynaud prononçait ce dernier mot quand une rumeur lointaine, grossissant par degrés comme la voix de l'ouragan, vint retentir à son oreille. Robert, par un mouvement généreux d'épouvante, porta les yeux du côté de l'appartement de Marie. L'amiral reprit d'un ton solennel :

— Écoute! ce château qui tout à l'heure sera le tombeau de la puissance de Jeanne, va devenir le berceau de la nôtre.

— Expliquez-vous!

— Aimes-tu toujours Marie?

— Si je l'aime!

— La veux-tu pour épouse?

— Mon Dieu!

— Eh bien! entre dans cet oratoire, et là, Marie viendra tout à l'heure t'apporter elle-même ce bonheur que tu n'osais rêver, et auquel, moi je t'avais dit de prétendre.

— Mais, mon père, il faut que je la voie, que je me jette à ses pieds, que je la persuade...

— Et pourquoi la voir? pourquoi la supplier? pourquoi la persuader? Ne comprends-tu pas que pendant que t'épuisais en rêves stériles, je poursuivais en ton nom le but que tu n'osais toucher et que j'ai demandé pour toi à la duchesse Marie...

— Achevez...

— Sa main!

— Et elle vous a entendu sans colère... et elle a consenti?

— Sans hésiter.

— Mais Jacques d'Aragon?...

— Perdu pour elle, te dis-je! mais silence.... elle revient... pénètre au fond de cette chapelle....

— Un seul mot, mon père. ....

— Obéis!

— Que ferai-je?

— Attends.

Robert entra dans l'oratoire, et saisi d'un vertige au fond duquel il cherchait avec effort à distinguer le vrai du faux et le probable de l'impossible, alla s'agenouiller devant l'autel où brûlait une lampe funéraire en l'honneur de l'époux défunt de Jeanne, Louis de Tarente.

Le chapelain leva la tête, et voyant un homme prier comme lui, ne crut pas devoir exiger de lui l'explication de sa venue. Il reprit sans rien dire sa position première, et continua de tourner silencieusement les feuillets de son missel qui était ouvert, ainsi que Robert s'en assura par un coup d'œil furtif, à l'office des morts. Ce rapprochement bizarre serra le cœur du jeune homme. Il s'imagina qu'au moment où son audace embrassait un horizon hors de sa portée et aspirait à un bonheur au dessus de sa naissance et de ses droits, Dieu avait voulu mettre sous ses yeux l'image saisissante de la mort et du néant. La confiance de Robert fut profondément ébranlée par ce qui lui semblait un défavorable augure, et dans la prière qu'il adressa au ciel, il demanda à l'inspiration divine de descendre sur lui et de ne lui rien laisser accomplir qui ne fût conforme à l'esprit de sa religion et aux rigoureuses lois de l'honneur.

Pendant ce temps, Raynaud, caché derrière un pilier, observait avec une attention mêlée d'inquiétude la duchesse Marie de Duras, qui, pâle d'épouvante, s'était précipitée hors de son appartement en se retournant à plusieurs reprises comme si elle eût fui la poursuite d'un ennemi furieux. Naples venait évidemment de se rendre, et l'armée de Louis de Hongrie se ruait à travers les faubourgs, bruyante et désordonnée comme le torrent qui a rompu sa digue.

Marie, tremblante et les cheveux épars, écoutait ce long cri sauvage pareil à celui de la bête fauve altérée de sang, et le sentiment d'une profonde terreur se dessinait sur son beau visage. Des gémissemens de tristesse commençaient à s'élever sous les murs même du palais, et Marie vit ses femmes échevelées passer en courant devant elle et l'abandonner en criant :

— Les Hongrois! madame, les Hongrois! Tout est perdu! Fuyons!

Et elle seule ne fuyait pas. Elle seule, blanche et froide comme une statue, les pieds cloués au sol, demeurait au sein de ce palais, qui était, à n'en pas douter, la proie sur laquelle l'ennemi allait tout d'abord se précipiter.

—Mon Dieu! s'écria-t-elle enfin, que devenir? que faire? La ville est au pouvoir de l'ennemi!... Malheureux Jacques! ils l'ont vaincu... égorgé peut-être! et moi, seule, livrée à la colère du roi!... Raynaud de Baux m'aurait-il donc oubliée?

—Non, madame, répondit l'amiral en s'avançant.

Marie poussa un cri de joie, et courant vers l'amiral avec l'empressement d'une fille qui se fût réfugiée près de son père :

— Vous voici, amiral, oh! je vous attendais comme le condamné attend sa grâce... déjà même, je perdais l'espérance... mais je vous vois et toute crainte a fui de mon cœur... vous me sauverez, amiral, n'est-ce pas que vous allez me sauver?

— A une condition, duchesse de Duras.

Marie recula d'un pas.

— Une condition de vous à moi, dit-elle. . que signifie...?

— Vous voyez cet oratoire, madame, reprit Raynaud d'une voix brève; c'est l'autel où ce matin même vous deviez être unie à un protecteur, à un homme sûr et dévoué. Eh bien! madame, avant de partir, il faut qu'il soit fait ainsi qu'il a été résolu... Il faut que devant cet autel vous accordiez votre main au seul homme qui puisse vous protéger...

— Vos paroles sont une énigme, votre regard est étrange. Expliquez-vous amiral... Je ne sais si je devine... Oh! mais ce serait un bonheur si grand, si imprévu! Jacques d'Aragon serait-il ici?

— Non, madame la duchesse, car c'est un autre que lui qui vous attend à l'autel.

— Un autre? et qui donc, grand Dieu!

— Robert de Baux, mon fils!

A ce nom, Marie resta d'abord étourdie, inanimée, sans voix. Il lui sembla qu'un voile épais venait de se déchirer devant elle, et elle frémit de terreur à l'aspect de l'avenir menaçant qui surgissait à ses yeux. Mais bientôt, retrouvant l'énergie dans le sentiment de sa noblesse outragée, elle s'écria, en mesurant Raynaud d'un regard dédaigneux :

— Votre fils! amiral, prenez garde; vous m'insultez dans le palais de ma sœur.

— Il n'y a point là d'insulte, madame, et ce palais n'est pas plus celui de votre sœur que le mien. Mon fils ne sera pas le premier chevalier qu'une alliance aura fait prince, et je n'exige que la récompense de mes services. Avez-vous donc oublié tout ce que vous me devez, Madame? Deux fois déjà n'ai-je pas favorisé votre fuite? Mon sang n'a-t-il pas coulé pour vous?

—C'est vrai, dit Marie toute tremblante, oh! je ne veux pas nier vos services, amiral... Je ne suis pas ingrate... Jeanne ne le sera pas non plus... Voulez-vous de l'or?

— Mes vaisseaux en regorgent.

— Voulez-vous des titres, des honneurs?

— Les Montescaglioso n'en ont pas besoin. Ainsi, pas de retards inutiles... Prenez un parti, mais sur-le-champ, sur l'heure! et n'oubliez pas que c'est moi qui ordonne!

—Et de quel droit!

—Du droit de vie et de mort que j'ai sur vous, madame!

La grande voix de Naples, voix lamentable et sombre, vint prêter une

nouvelle force à celle de Raynaud. Ce n'étaient plus les murmures précurseurs de la tempête, c'était la tempête elle-même, dans toute sa puissance destructive, dans tout son éclat retentissant. Les soupirs étouffés des mourans, les cliquetis des armes, les hurlemens prolongés des hordes à demi barbares que conduisait Louis de Hongrie, tout cela se confondre dans une harmonie sauvage et semblait à l'oreille de Marie une sorte de concert infernal présidé par l'ange de la destruction. Raynaud profita de la terreur qui déjà se peignait en traits livides sur son visage, pour le saisir par le bras avec violence et l'entraîner jusqu'à une fenêtre entr'ouverte d'où le regard plongeait sur la ville entière.

— Regardez, s'écria-t-il.

Marie répondit à ce mot par un gémissement sorti du fond de ses entrailles.

— Vous le voyez, continua Raynaud, l'ennemi gagne du terrain, la flamme dévore les faubourgs, Louis de Hongrie approche...

— Grâce ! cria Marie.

— Dans un instant les soldats auront envahi le palais, et, vous le savez, ce n'est pas la captivité qui vous attend, c'est le dernier supplice! Hâtez-vous, il en est temps encore... un mot et vous êtes sauvée!...

— Pitié, amiral, pitié!

— Point de pitié, vous dis-je, vous ne sortirez d'ici, madame, que mariée ou morte... Choisissez!

Marie fut atterée par cette menace à laquelle l'attitude de Raynaud prêtait une apparence d'effroyable vérité. La main sur son poignard, l'œil en feu, il guettait sur les lèvres de la duchesse la parole qui allait l'absoudre ou la condamner... Cependant, le tumulte augmentait, les voix se rapprochaient... les constructions de la ville se teignaient çà et là des lueurs rougeâtres de l'incendie... Un affreux tableau, reflet de celui qu'elle avait sous les yeux, s'offrit alors à l'imagination de la duchesse de Duras. Il lui sembla qu'elle voyait tout à coup surgir autour d'elle des milliers de soldats, dont l'enivrement de la victoire devait avoir fait des bourreaux; elle crut voir au milieu d'eux Louis de Hongrie lui-même, qui, avec prétexte de venger la mort d'André, n'avait jamais manqué d'assouvir les haines particulières, et qui saisirait sans aucun doute l'occasion de le châtier de ses anciens mépris ; car Louis de Hongrie avait bonne mémoire, et ne pouvait avoir oublié que jadis la belle Marie lui avait été laissée par le testament de Robert d'Anjou, et qu'il avait été sacrifié aux passions du duc de Charles de Duras. En proie à cette hallucination terrible, il murmura :

— Ils vont me tuer ; je vais mourir! mourir sans avoir le temps de dire une prière... Oh ! non, c'est trop affreux... je ne veux pas mourir... Sauvez-moi, amiral, sauvez-moi!

— Vous consentez donc? dit Raynaud d'une voix terrible.

— Non ! répondit Marie, en lançant à l'amiral un regard où se dessinèrent à la fois les deux sentimens de révolte et de soumission forcée qui étaient au fond de son âme : J'obéis!

Elle avait à peine prononcé ce mot, que déjà Raynaud l'avait entraînée jusqu'à la porte de l'Oratoire. Il l'y précéda de quelques pas, donna au chapelain les instructions nécessaires, mais de telle sorte que ce dernier dut croire qu'il ne faisait que se conformer aux volontés de la duchesse. Puis, ce préliminaire achevé, il retourna prendre Marie par la main, la conduisit vers l'autel où il la fit agenouiller près de son fils, et lui dit :

— Tout est disposé, madame. Ce prêtre connaît vos intentions et va nous prêter son saint ministère. Mon fils, vous le voyez, est à vos ordres, et demeurera pour vous, malgré la haute faveur dont vous l'honorez, bien moins un époux qu'un esclave... Et maintenant, ne craignez plus rien, madame, car je vais me placer à l'entrée de cette chapelle, et de là, visière baissée et l'épée au poing, je veillerai sur vous!

Et l'amiral, tirant son épée, fit un signe au chapelain, qui se mit en devoir d'accomplir sa mission. La duchesse était pâle et sans mouvement. Robert, ne pouvant deviner le vrai motif d'une émotion si poignante, l'attribua tout entière à la frayeur dont il était si naturel que Marie fût accablée.

C'est alors que le prêtre demanda à Robert s'il consentait à prendre Marie pour épouse.

— Oui, dit Robert.

Puis, ce fut au tour de la duchesse à répondre.

Rien.

Le prêtre réitéra sa question.

Rien encore...

Mais soudain les alentours du palais se couvrirent d'une multitude furieuse dont les cris ébranlèrent les vitres du palais. Au même instant Raynaud fit un double mouvement pour remettre son épée au fourreau et reprendre son poignard.

Le prêtre recommença la formule pour la troisième fois.

— Oui, murmura la duchesse d'une voix qui n'était plus de ce monde.

— Allez donc, dit le chapelain en étendant ses mains sur la tête des deux époux, vous êtes unis sur la terre et dans le ciel.

Mais quand les derniers accens du prêtre eurent frappé l'oreille de Marie, quand elle comprit que la consécration religieuse venait de sceller cette chaîne sacrilége et de donner force de sentiment légitime à ce simulacre d'union, quand elle parvint à démêler à travers le désordre de ses idées qu'une seule minute de faiblesse avait engagé sa vie entière, elle se leva avec une énergie dont son abattement l'eût tout à l'heure fait supposer incapable ; et dégageant sa main de l'étreinte de Robert elle s'échappa de l'oratoire comme une insensée et dans un état de bouleversement et de pâleur tel qu'on eût pu la prendre pour une ombre sortant de son tombeau.

Raynaud voulut l'arrêter.

— Laissez-moi, dit-elle, laissez-moi!

Puis, fixant un œil hagard sur Robert et le désignant du doigt :

— Non ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, il est impossible que cet homme soit mon maître!

— Qu'entends-je, dit Robert en regardant son père avec indignation.

— Cet homme est votre époux, madame, répondit Raynaud, las de maîtriser sa violence. Allons, il faut fuir... Venez.

— Oui, fuyons, dit Marie, fuyons!

Il était trop tard, une foule innombrable venait de se répandre en flots pressés dans le Château-Neuf. La salle où se trouvaient nos personnages fut en ce moment envahie par une troupe d'hommes armés.

Marie tourna la tête, décidée à recevoir au moins ses ennemis en face.

Mais hélas! ces soldats n'étaient pas des Hongrois, mais bien des serviteurs fidèles de la reine Jeanne.

Raynaud frémit de tout son corps.

Le chef qui les commandait n'était pas Louis de Hongrie. C'était le prince Jacques d'Aragon.

CHAPITRE X.

Trop tard!

On devine l'effet que dut produire l'apparition de Jacques sur Marie de Duras. Depuis une heure, brisée par les mille angoisses d'un songe odieux, elle était loin de s'attendre à un semblable réveil. Pauvre femme! elle avait craint la mort, et certes la mort lui eût été cent fois moins cruelle. En effet, la présence de Jacques était pour elle la réunion de tous les supplices les plus affreux. Espérances évanouies, amour brisé, bonheur perdu, toutes ces souffrances éclatèrent à l'aspect de l'amant chéri qu'un vertige inexplicable, qu'une terreur au dessus de toutes les forces humaines avaient pu seul lui faire oublier. Cependant, comme dans sa conscience elle n'était pas coupable envers Jacques, le premier sentiment qui se fit jour dans son âme ne fut ni le repentir ni le remords, mais un regret poignant, infini, qui devait, s'il ne la tuait à l'instant même, peser misérablement sur le reste des jours que Dieu lui avait comptés. Mais tout en mesurant son malheur, Marie retrouva quelque énergie pour demander justice ou vengeance. Jacques ne refuserait pas d'être son défenseur. Elle courut vivement à lui, et l'entourant de ses deux bras, elle s'écria :

— Jacques ! Jacques ! c'est Dieu qui t'envoie à mon secours !

— Oui, Marie, répondit l'infant. Mais rassure-toi ; contre toute prévision, la victoire a couronné nos efforts. Louis de Hongrie est en fuite.

— En fuite, répéta Marie atterée.

— Le peuple lui-même s'est porté à la défense de nos murs... L'ennemi se retire en désordre... Naples est sauvé...

— Sauvé! dit la duchesse en se parlant à elle-même. Ainsi, ces fureurs que je redoutais, cette mort que je croyais si près de moi, tous ces affreux dangers n'existent plus ?

— Tu le vois, Marie ; mais pourquoi cette émotion, cette pâleur ? Je ne vois autour de toi que des serviteurs dévoués, des amis fidèles...

— Des amis! s'écria Marie en joignant les mains, des amis! Jacques d'Aragon, continua-t-elle d'une voix forte et en se dressant de toute sa hauteur comme l'esclave qui vient de briser ses fers, Jacques d'Aragon, je te demande justice de Raynaud et Robert de Baux, comme coupables de haute trahison.

— Misérables! dit l'infant ; qu'on les saisisse.

Mais avant que les soldats napolitains eussent exécuté l'ordre du prince d'Aragon, Raynaud s'était écrié :

— A moi, mes braves!...

Et en un instant, ses marins dévoués avaient formé autour de lui un impénétrable rempart. La lutte devenait trop inégale. Jacques comprit qu'il était imprudent d'employer la force contre un rebelle comme l'amiral, et qu'il ne fallait pas aventurer le sort de cette journée dans une collision dont les résultats pouvaient être douteux. Sur un signe de leur chef, les Napolitains s'arrêtèrent.

— Prince d'Aragon, dit alors Raynaud, je me retire sur mes vaisseaux en attendant que je réclame dans Marie, duchesse de Duras, la femme de mon fils Robert de Baux, qu'elle vient d'accepter pour époux.

— Que dit-il ?

— Oh! venge moi, s'écria Marie, venge-moi!

— Viens, Robert, dit l'amiral à son fils.

Mais le jeune homme demeura sourd à la voix de son père. Ecartant d'une main assurée les rangs de soldats qui le protégeaient, il s'approcha doucement de Marie.

— Suis-moi, reprit impatiemment l'amiral.

— Non, mon père, répondit Robert de Baux. Je me livre à la duchesse de Duras. Qu'elle me fasse mourir ou qu'elle reconnaisse mes droits.

— Imprudent! murmura Raynaud.

— Tes droits, s'écria Jacques, incapable désormais de contenir sa fureur, tes droits sur Marie ! Soldats, qu'on le charge de fers!

Robert ne fit aucune résistance et empêcha même l'amiral de rien tenter pour l'arracher aux gardes qui s'étaient emparés de sa personne. Raynaud commanda à sa troupe de le suivre, et dit à Jacques, avant de s'éloigner :

— Je pars, monseigneur, mais pour revenir bientôt.

— En attendant votre retour, répondit l'infant, nous gardons votre fils comme ôtage, et la reine décidera de son sort.

— La reine, répéta tout bas Marie épouvantée, la reine! Ah! je suis perdue!

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XI.

Le Couvent de Sainte-Marthe.

La destinée de Jeanne porta constamment le cachet d'une étrange singularité. Toujours en lutte pour ressaisir un pouvoir que tant d'ennemis secrets ou déclarés cherchaient à lui ravir, sa royauté, au lieu d'être pour elle un sanctuaire inviolable, ne fut jamais qu'un prétexte de troubles, d'agitations et de combats sans cesse renouvelés. Il est à remarquer, surtout qu'autant le peuple plaignait Jeanne accusée, proscrite, exilée, autant il la poursuivait de ses malédictions lorsqu'un succès inespéré venait relever sa cause et humilier ses ennemis. Femme, on avait pitié d'elle ; reine, on lui demandait un compte sévère de son passé et de son présent.

La vie de Jeanne se passa donc presque entière dans ces violentes alternatives de désespoir et de joie, d'abattement et d'orgueil. Après avoir courbé la tête sous le poids d'une défaite, elle la relevait fière et rayonnante au milieu des acclamations d'un triomphe, de sorte que, sous son règne, l'éclat d'une fête à Naples se ressentait toujours des noirs souvenirs d'un désastre récent.

Ce fut ainsi qu'après la dernière tentative de Louis de Hongrie, tentative qui échoua, ainsi que nous l'avons vu précédemment, il se fit une sorte de réaction d'enthousiasme et de dévoûment en faveur de la reine Jeanne. Le roi, chassé de la ville après en avoir forcé les remparts, était retourné si précipitamment dans ses états, que l'on s'imagina dans les diverses cours de l'Europe, que l'inexorable vengeur d'André allait enfin renoncer à une guerre dont les premiers résultats avaient été d'épuiser une grande partie de ses ressources en argent, en hommes et en crédit.

La cour de Naples, revenue d'une alerte aussi chaude, devint plus brillante et plus insoucieuse que jamais. Jeanne, dont la beauté semblait avoir doublé depuis que les derniers événemens de Naples lui avaient rendu le calme et la sécurité, avait également partagé l'emploi de ses jours entre les graves intérêts de sa politique et les tendres préoccupations d'un amour qui n'était plus un secret pour personne.

L'infant de Mayorque était aux yeux de tous le successeur désigné de Louis de Tarente, et il faut dire que cette opinion était fort vraisemblable, car si l'église n'avait pas encore consacré les droits du jeune prince; il n'en était pas moins l'arbitre des conseils et l'âme de toutes les réjouissances du palais.

Pendant que de mélodieux concerts retentissaient aux voûtes des galeries royales, pendant que la voix empressée des courtisans formait autour de Jeanne et de l'élu de son cœur une sorte d'harmonie divine, qui les emportait tous deux bien loin des réalités de la terre et leur ôtait jusqu'à la mémoire de leurs douleurs passées, une femme, condamnée à un isolement cruel, brutalement déshéritée de toutes ces joies mondaines qui avaient été jadis l'élément de sa vie, gémissait derrière les grilles d'un couvent que la reine lui avait assigné pour asile, mais dont la règle sévère ne lui était pas rigoureusement imposée, parce qu'on avait bien compris que cette pauvre créature, frappée à la fois dans toutes ses croyances, dans tous ses amours, n'avait plus la foi nécessaire pour prier Dieu, et que c'était tout au plus s'il lui restait la force de mourir.

Cette femme, c'était Marie de Duras.

La reine, craignant de se retrouver face à face avec elle, après la scène violente qui les avait désunies, s'était soustraite à ce péril, en enjoignant à la duchesse de se rendre immédiatement au couvent de Sainte-Marthe, avec exhortation formelle d'y attendre l'expression souveraine de sa volonté.

C'était la reine qui parlait, Marie dut obéir.

D'ailleurs elle ne comprit pas d'abord toute la portée de cette détermination de Jeanne. Elle n'avait pu encore se déshabituer d'aimer sa sœur, et confiante à son tour dans une amitié qu'elle croyait inaltérable, elle supposa que cette mesure était commandée à la reine par la force des événemens.

En effet, sa position n'était elle pas tout exceptionnelle? L'exécrable violence dont elle avait été victime ne renfermait-elle pas une raison suffisante de retraite et d'isolement, et ne semblait-il pas naturel qu'elle se tînt éloignée de la cour jusqu'au moment où elle pourrait y reparaître sans avoir à rougir d'une union disproportionnée, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où la punition du coupable devait la réintégrer dans tous les droits de sa noblesse outragée et de son rang méconnu.

Ces idées consolantes soutinrent Marie dans les premiers jours de sa retraite. Alors, si, parfois, au milieu de ses heures de silence et d'ennui, elle se surprenait à accuser Jeanne de mauvais vouloir envers elle un remords soudain arrêtait l'essor de ses soupçons, et elle se reprochait de supposer à sa sœur des intentions ennemies dont, après tout, la réalité ne lui était encore démontrée par aucun fait positif.

Cependant, le temps s'écoulait et les verroux de sa cellule ne s'ouvraient point. Etrangère à tout ce qui se passait à Naples, bien que le couvent de Sainte-Marthe fût situé dans l'intérieur de la ville, la duchesse adressait à la supérieure mille questions sur les choses de la cour; mais à chacune de ses questions, répétées chaque jour, on opposait un mutisme obstiné, ou bien quand l'insistance de Marie devenait telle qu'on ne pût se dispenser de répondre, on le faisait si vaguement, avec tant de réserve et surtout de si mauvaise grâce, qu'il lui était impossible, au milieu de toutes ces réticences et de ces hésitations, de distinguer le faux du vrai et de connaître le sort qui lui était réservé.

Ce fut cette ignorance même qui l'éclaira. Quand elle fut bien convaincue que Jeanne avait résolu de lui cacher sa conduite, elle commença à comprendre que l'on avait voulu, en l'éloignant de la cour, se délivrer d'un témoin importun et que ce couvent était bien réellement pour elle une prison.

Elle fit porter une humble supplique aux pieds de sa sœur, et ce fut à peine si la reine y daigna jeter les yeux. Rien ne changea dans sa position, sinon que sa captivité devint plus étroite encore, et qu'elle crut s'apercevoir que la surveillance occulte dont elle était l'objet, avait redoublé de sévérité.

Or, déjà deux mois s'étaient passés, pendant lesquels Marie avait eu à supporter les tourmens aigus d'une inquiétude pire que la mort, lorsqu'un événement que l'on peut, à volonté, prendre pour le résultat d'un calcul humain ou pour un simple effet du hasard, vint changer tout à coup la face des choses et ranimer d'un jet de flamme le cœur engourdi de la duchesse de Duras.

Un nouveau pape, Urbain VI, avait pris possession du trône pontifical, et le couvent de Sainte-Marthe reçut l'ordre de se tenir prêt à recevoir la visite du légat de sa sainteté, qui devait venir, en son nom suprême, donner la bénédiction aux récluses de la sainte maison.

Le jour et l'heure de cette visite solennelle furent marqués d'avance, et le légat tint religieusement sa parole.

Marie, en l'apercevant, jeta une exclamation de surprise et d'espoir.

Ce prêtre n'était autre que le cardinal Aimeric de Saint-Martin-des-Monts, qui avait eu l'habileté de conserver, sous le pape Urbain, la dignité que lui avait conférée le pape Clément.

Quand la cérémonie de la bénédiction fut achevée, la duchesse alla vers le cardinal et lui demanda, à titre de faveur, de vouloir bien entendre sa confessioo. C'était le seul moyen de s'entretenir avec lui sans témoins.

Le cardinal y consentit.

— Mon père, dit Marie, quand tout le monde se fut retiré de manière à ne pas troubler la communication du prêtre avec la pénitente, je vois en vous deux hommes différens : vous êtes l'interprète du ciel près de la reine et l'interprète de la reine près du peuple. Or, pardonnez-moi si j'ai choisi ce sanctuaire inviolable pour vous entretenir d'intérêts autres que ceux de mon âme, car, en ce moment, ce n'est point la pécheresse qui s'adresse au ministre de Dieu, c'est la duchesse de Duras qui demande au conseiller de Jeanne de Naples ses bons offices et sa protection.

—Ce lieu, ma fille, est mal choisi.....

—Etais-je libre d'en choisir un autre?

—Expliquez-vous plus clairement, ma fille.

—Mon père, écoutez-moi. Jeanne, et je ne sais encore si je dois la plaindre ou la maudire, Jeanne, aveuglée par je ne sais quelle passion profane, a banni sa sœur du cercle de ses affections. Elle m'a enseveli vivante dans cette tombe; une tombe, moins le repos et l'oubli, mon père, où mes yeux ne voient plus un rayon de soleil, où mes oreilles n'entendent plus aucun bruit de ce monde. Qu'ai-je fait pour mériter ce châtiment? Je l'ignore. Où est mon crime? qu'on me le dise... et je ferai toot pour l'expier. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire à l'injustice volontaire de Jeanne... Sans doute elle cèderait à mes supplications, et si vous vouliez.....

— Quoi ? ma fille....

— Intercéder pour l'infortunée Marie...

— Vous vous exagérez mon pouvoir...

— Ou plutôt, reprit vivement la duchesse, s'il vous était possible d'obtenir seulement que la reine daignât me recevoir...

— Il serait inutile d'y songer, répondit le cardinal. Sans connaître précisément le fond de la pensée de Jeanne à votre égard, je sais, à n'en pas douter, qu'elle vous refuserait cette faveur.

— Ainsi, ma sœur me condamne...

— Je n'ai point dit cela, interrompit le cardinal...

— Ainsi, son amour pour Jacques...

— Silence, de grâce, dit le cardinal d'un ton d'autorité. Rappelez-vous le lieu où nous sommes, et ne me faites pas repentir d'avoir consenti à vous entendre. La mission que je remplis est toute religieuse, et il est de certaines intrigues auxquelles un prêtre peut, il est vrai, se trouver mêlé par hasard, mais qu'il doit toujours dominer de toute la hauteur de son saint caractère. Les sujets de discorde qui se sont élevés entre la reine et vous, ma fille, peuvent bien servir de texte aux entretiens d'une cour vaniteuse et mondaine; la simple raison vous dit que des intérêts de cette nature ne sauraient occuper le cardinal Aimeric.

— Je vous comprends, mon père, dit tristement Marie. J'ai été aussi inconsidérée dans ma démarche, qu'imprudente dans mes paroles, et je vois trop maintenant qu'il m'est défendu de compter sur votre appui.

— Au contraire, comptez-y, ma fille, mais pour ce qui est juste et pur aux yeux de la religion. Je ne chercherai pas à découvrir le fond de votre pensée, je n'irai pas fouiller dans votre cœur, afin d'y trouver ce qu'il peut contenir de désirs humains et de passions terrestres. Je ne veux me

rappeler que l'inaltérable affection que vous portez à Jeanne. Puis-je employer mes efforts à un plus noble but que celui que je vais poursuivre? Réunir deux sœurs qui s'aimaient de cette amitié fraternelle dont Dieu fait une loi aux hommes! Etre l'ouvrier plein de zèle, qui soudera, de manière à ce qu'elle ne se brise plus, la chaîne de cette union si parfaite! Est-ce que ce n'est pas là, ma fille, une tâche admirable et sainte? Est-ce que vous avez pu croire un instant que je refuserais de l'accomplir?

— Oh! vous me rendez la vie, mon père... Ainsi, je pourrai me jeter aux pieds de Jeanne! Mais par quel moyen... Les grilles de ce couvent ne s'ouvriront devant moi que sur l'ordre formel de la reine, et alors...

La réponse de Marie avait donné au cardinal le temps de réfléchir, et cette fois, comme toujours, sa réflexion avait rapidement franchi toutes les difficultés de détail pour arriver à une solution victorieuse.

—Soyez sans crainte, lui dit-il. Ce soir, vous serez hors de ce couvent. Demain, vous verrez la reine.

—Dans son palais?

—Dans son palais.

—Sans témoins?

—Sans témoins.

—Et il vous sera possible de m'arracher de ce cloître?

—Ce soir même.

—Oh! ma reconnaissance...

—Oui, vous me la devrez tout entière, interrompit le cardinal, car pour vous servir, ma fille, je vais compromettre mon crédit à la cour de Naples, je vais peut-être me faire de Jeanne une irréconciliable ennemie....

—Que voulez-vous dire?

—Je veux dire, ma fille, que sans moi, on vous eût peut-être laissé mourir dans les murs de ce couvent, et que par moi vous allez reprendre à la cour le rang qui vous appartient.

— Et m'expliquerez-vous au moins?...

—Rien de plus. Avant la fin de cette journée, la réalisation de ma promesse sera pour vous le gage le plus certain de ma sincérité. Adieu, ma fille, prenez confiance en l'avenir, et priez Dieu de m'assister dans l'exécution de mon projet.

Marie recueillit les paroles du cardinal avec l'avide satisfaction du malade à qui l'on présente le baume dont il attend la guérison. Elle ne chercha point à deviner si l'offre qu'il lui faisait était bien désintéressée ou bien s'il n'y avait pas, sous l'apparence de ce vertueux dévoûment quelqu'une de ces ramifications mystérieuses qui, dans les arcanes de la politique, enchaînent l'une à l'autre les intrigues les plus viles et les actions les plus belles. Le malheureux, privé dans sa captivité de la lumière du jour, ne demande pas d'où lui vient le rayon du soleil qui lui rend pour un moment la chaleur et la vie. La duchesse se voyait réduite à un tel état de découragement que toute démarche qui paraissait avoir pour mobile la sympathie où la compassion devait nécessairement ranimer chez elle le sentiment d'un espoir presque éteint.

Le cardinal reconduisit Marie jusqu'à sa cellule, puis, lui ayant fait ses adieux, il manda près de lui la supérieure du couvent de Ste-Marthe et lui dit en la regardant fixement :

— Mère Agnèse, êtes-vous dévouée à l'église de corps, d'âme et de volonté, comme il convient à la gardienne élue d'une maison de Dieu?

— Faites-en l'épreuve, mon père, répondit l'abbesse en s'inclinant.

— Il faut que ce soir même la duchesse Marie de Duras sorte de ce couvent pour n'y plus rentrer.

— La duchesse Marie! mon père! Si vous saviez les défenses expresses?...

— Je les connais et vous autorise à les braver.

— C'est au nom de la reine Jeanne que Marie m'a été confiée.

— C'est au nom du Saint-Père que je vous la reprends.

— Mais si la reine me reproche de lui avoir désobéi?

— Vous lui direz que Dieu l'a voulu.

La supérieure baissa la tête en signe de soumission. Quelle que fût la puissance de Jeanne, la voix de la reine résonnait moins haut sous les saintes voûtes du couvent de Ste-Marthe, que celle du pape Urbain. D'ailleurs, la mère Agnèse, au point de vue de la hiérarchie religieuse, dépendait moins de l'autorité laïque que de la juridiction de l'église, et elle se fût exposée plus volontiers aux ressentimens du trône qu'elle n'eût osé affronter les foudres de la cour d'Avignon.

Le soir même de ce jour, quand les derniers tintemens de la cloche qui sonnait la retraite se furent évanouis, une députation de moines vénérables se présenta aux grilles du couvent au nom du cardinal Aimeric, et réclama la remise immédiate de la duchesse de Duras.

Un instant après, Marie était libre.

Où la conduisait-on? Elle-même l'ignorait, car ses libérateurs avaient reçu l'ordre de ne lui laisser entrevoir ni par un signe ni par un mot, quelles pouvaient être les intentions du cardinal.

Mais qu'importait à Marie ce silence volontaire ou cette discrétion commandée? Échappée aux lourds ennuis de sa prison, elle allait désormais respirer l'air du ciel, vivre de la vie de tous, peut-être même se rapprocher de Jacques!

Que lui fallait-il de plus pour se sentir heureuse, croire à l'avenir et remercier Dieu?

CHAPITRE XII.

Ben-Jannar.

Midi venait de sonner. La reine, renfermée dans la salle ordinaire de son conseil, en la seule compagnie du cardinal Aimeric, devenu depuis quelque temps son conseiller intime et le ministre de toutes ses volontés, la reine, disons-nous, semblait en proie à une préoccupation visible, qui la rendait incapable de prêter une attention sérieuse à aucun travail important, à aucune question d'intérêt public. Cette disposition de Jeanne ne put échapper à l'œil exercé du cardinal; mais toujours impassible, toujours habile à dissimuler sa pensée, et trop prudent surtout pour s'écarter sans profit, par une demande ou une remarque indiscrètes, du système d'observation muette et infatigable, dont il s'était fait une loi, il continua de déployer successivement les actes divers qui remplissaient son portefeuille et formaient le travail du jour, passant légèrement sur les uns, appuyant plus spécialement sur les autres, et mettant un soin scrupuleux à ne rien résoudre sans l'assentiment de Jeanne, bien que sa distraction vraiment exagérée pût être d'un fort mauvais effet sur la décision d'affaires qui touchaient sans doute de près aux plus graves intérêts de l'état.

De temps en temps, un sourire errait sur la bouche de Jeanne, et il n'eût tenu qu'à Aimeric d'en solliciter l'explication et d'en connaître le motif; mais cette curiosité puérile n'entrait point dans les plans du cardinal. Plus d'une fois il s'aperçut qu'elle brûlait de lui parler, de lui ouvrir son cœur. C'était justement ce qu'il voulait éviter à tout prix. Il avait ses raisons pour se tenir en dehors de l'intimité de Jeanne, et il n'avait nul besoin d'apprendre par une confidence le secret que son regard avait déjà pénétré. Une esquisse rapide de l'entretien de la reine avec le légat suffira pour donner une idée de la situation de ces deux personnages, dont l'un s'abandonnait sans réserve à la vivacité de ses impressions, tandis que l'autre n'articulait pas une syllabe qu'elle n'eût été longuement calculée, ne disait pas un mot qui n'eût sa raison politique, et ne tendît secrètement à quelque important résultat.

— Madame, dit le cardinal après avoir fait signer à Jeanne plusieurs décrets d'une gravité secondaire, j'ai à vous entretenir maintenant de sujets plus sérieux. Le dernier impôt perçu par votre ordre suprême sur tout le littoral de Caprée, n'a point produit ce que nous en attendions. De sourdes résistances se sont manifestées, et peu s'en est fallu qu'une rébellion ouverte...

— C'est bien, interrompit la reine avec un geste d'insouciant dédain; avant peu, nous étourdirons ces bonnes gens par des fêtes, ils oublieront dans l'ivresse leurs velléités belliqueuses, et les coffres de l'état se rempliront encore une fois.

— A moins que les fêtes dont vous parlez, madame, n'achèvent complétement de les vider...

— Et quand cela serait, répliqua vivement la reine, n'ai-je pas des amis en France? La maison d'Anjou est-elle au bout de ses ressources? Ne savez-vous pas, monseigneur, que le roi d'Angleterre m'accorde une bienveillance qui, certes, ne demeurerait point stérile si jamais j'y avais recours et que ses trésors même...

— Hâtez-vous donc d'y puiser à pleines mains, madame, afin d'envoyer dans le plus court délai possible à votre beau-frère le roi de Hongrie les trois cent mille florins que le dernier traité de paix vous oblige à lui rembourser pour les frais d'une guerre soutenue contre vous.

Il y avait une légère intention d'ironie dans l'accent de ces dernières paroles. Jeanne ne s'en aperçut même pas, et répondit étourdiment.

—Mon Dieu, mon père, à vous entendre aujourd'hui, on dirait que les choses sont désespérées et l'on se tromperait fort.

—Mon Dieu, ma fille, dit le cardinal, à vous voir en ce moment, on dirait que les choses vont le mieux du monde et l'on se tromperait également.

— Avouez au moins, monseigneur, reprit Jeanne en souriant, que vous vous voyez tout en mal?

— Et vous, tout en bien! C'est vrai, acheva promptement Aimeric. L'un de nous deux a tort. Fasse le ciel, madame, que ce soit moi!

Jeanne allait répondre; mais le vieillard qui redoutait les suites de cet entretien le rompit brusquement. La reine était plus gaie que de coutume et il ne voulut pas lui laisser le temps de devenir expansive. Il se hâta d'en finir et de prendre congé. Il put le faire d'autant plus facilement que Jeanne, tout entière à l'idée de la fête qui se préparait, appelait de ses vœux le moment où il lui serait permis de rêver seule à l'heureuse destinée que lui promettait son union prochaine avec le prince d'Aragon.

Rentré dans l'appartement qu'il occupait au palais de la reine de Naples, le cardinal Aimeric demeura quelques instans pensif et plongé dans une rêverie remarquable par ses alternatives de calme et d'agitation. De temps en temps, le nom de Jeanne bondissait sur ses lèvres, et alors un sombre éclair jaillissait de ses yeux. L'astucieux politique ne pouvait se défendre d'un mouvement de colère, quand il songeait que depuis si long-temps déjà toute sa prudence, toute son habileté étaient venues échouer contre l'inerte résistance d'une femme dont la beauté faisait toute la force, et qui plus d'une fois avait déjoué, par un sourire, ses plus savantes combinaisons. On s'étonnera peut-être qu'Aimeric, dévoré en apparence d'une ambition insatiable, n'ait pas songé, en voyant la fortune de la reine atteindre un si merveilleux éclat, à s'y rattacher franchement

et sans arrière-pensée, et à l'établir sur des bases si solides et si durables que Louis de Hongrie lui-même eût été impuissant à les ébranler. Mais Aimeric, dont le caractère, même au sein des intrigues les plus ténébreuses, paraissait toujours revêtu d'une certaine apparence de noblesse et de grandeur, n'était nullement fait pour cette guerre d'embuscades et d'escarmouches qui permet à un chef ambitieux de passer, selon l'événement, d'un camp dans un autre et d'abandonner le vaincu pour le vainqueur. Ce système de trahison mesquine eût répugné à son esprit, naturellement porté vers l'accomplissement des grandes choses. Il avait voué toute son existence à la poursuite d'un intérêt mystérieux qui n'était pas positivement celui de Louis de Hongrie, mais qui s'y rattachait par de nombreux liens. Il voulait perdre Jeanne, non pas pour s'emparer de sa puissance, mais pour accomplir un acte de justice, dont il se croyai l'exécuteur providentiel.

Quel devait être le résultat de cette lutte sourde, où tous les avantages étaient restés jusqu'à présent du côté de Jeanne? Aimeric l'ignorait. Pourtant, plus la reine paraissait confiante en l'avenir, plus le front du cardinal resplendissait des lueurs d'espoir qu'y répandait de jour en jour l'éclat imminent de son triomphe. Déjà les fêtes se préparaient pour le mariage de Jeanne, et une bruyante allégresse donnait le signal des fêtes qui allaient bercer Naples dans un long souffle d'ivresse et d'harmonie; mais des frémissemens sinistres se mêlaient aux hymnes sacrés qui montaient sous la voûte des temples et aux chansons joyeuses qui animaient le rivage. Le ciel embrasait de ses feux les plus blancs les crêtes mouvantes de la mer dont chaque flot étincelait au soleil comme une perle ou un diamant: et cependant un malaise inexplicable annonçait qu'il y avait de l'orage dans l'air. La cour, cet autre ciel terrestre, se peuplait de ses plus nobles seigneurs comme d'autant d'astres rayonnans, de ses plus belles femmes comme d'autant d'étoiles charmantes; mais, au dessus de ce paradis enchanté planait le cardinal Aimeric, semblable à l'oiseau de proie dont la serre s'aiguise en silence et dont l'œil a déjà compté ses victimes.

Après les quelques minutes de réflexion pendant lesquelles il avait passé par toutes les phases d'une méditation tumultueuse, le légat d'Urbain se dirigea vers une porte à deux battans, creusée assez profondément dans la muraille pour tromper les regards les plus curieux. Déjà il avait tiré de sa soutanelle une petite clé destinée sans doute à l'ouvrir, lorsqu'un bruit de pas l'arrêta tout-à-coup. Il se retourna et à la vue de l'homme qui survenait, l'expression d'un contentement soudain se dessina sur tous ses traits.

Ben-Jannar! s'écria-t-il, c'est bien. Tu ne pouvais arriver plus à propos.

Celui auquel s'adressaient ces mots paraissait appartenir à la classe du peuple. Ses vêtemens couverts de poussière, et son front inondé de sueur, indiquaient suffisamment qu'il venait de terminer une longue course à travers les laves enflammées de la route de Naples. Avec un peu d'attention, on eût reconnu dans cet homme, qui avait toute l'apparence d'un courrier, l'audacieux inconnu qui, un an auparavant, le jour du jugement de la reine à Avignon, avait osé remplir, sous un autre costume, le rôle périlleux de capitaine des armées de Louis de Hongrie.

— Où est le roi? demanda le cardinal.

— Tout près de Naples, monseigneur, au château même d'Aversa, où il est arrivé sans être reconnu de personne, sans exciter aucun soupçon, et où il se meurt d'impatience et d'ennui en attendant des nouvelles de votre excellence.

— As-tu des dépêches ?

— Aucune. Le roi m'a dit de demeurer ici le moins possible, et de retourner au plus tôt vers lui. J'attends vos ordres.

— Tu vas les recevoir. Mais tu ne peux repartir sous ce costume. Partout, à Naples, on commence à se défier de Ben-Jannar le renégat, comme ils t'appellent tous, et il est nécessaire...

— De me rendre méconnaissable, n'est-ce pas, monseigneur? Rien de plus aisé. Je suis arrivé à cheval, je repartirai à pied. Veuillez seulement prendre patience une minute ou deux; j'ai laissé ma valise ici près. Dans un instant je serai devant vous.

Et Ben-Jannar disparut. Aimeric sourit en le regardant sortir. Cet homme, dont la sinistre figure révélait une âme durement trempée, avait été élevé jusqu'à vingt ans à Smyrne dans la foi mahométane. Alors il quitta la Natolie où il était né, pour chercher aventure en pays étranger. Étant à Bude, il se rendit coupable de meurtre sur un homme contre lequel il n'avait aucun motif de haine personnelle. Interrogé sur les causes de son crime, il répondit que le jeune seigneur tué par lui était le rival préféré d'un riche usurier qui lui avait payé cette mort la somme de cinq cents ducats. Aux reproches que lui faisaient ses juges, il répondit sans cesse :

— J'avais reçu l'argent, je devais m'acquitter. Si j'ai mal agi, condamnez-moi.

Et on le condamna effectivement à mourir sous le bâton. Mais au jour marqué pour l'exécution, le cardinal Aimeric, qui, en assistant à son jugement, avait vaguement entrevu le parti qu'on pouvait tirer d'un tel homme, se transporta sur la place publique de Bude pour offrir au condamné sa grâce à condition qu'il se ferait chrétien. Le marché était trop beau pour être refusé. Ben-Jannar racheta sa vie par une abjuration. A dater de ce jour aussi, sa vie appartint tout entière au cardinal qui, peu à peu, lui laissa pénétrer les secrets de sa politique. Ben-Jannar avait même réussi, au moment où nous le retrouvons, à conquérir une place digne d'envie dans l'estime et la faveur de son maître. L'esclave était presque devenu confident.

Le Natolien ne se fit pas long-temps attendre. A son aspect, Aimeric ne fut point maître d'un mouvement de surprise. Il était impossible d'être plus complétement métamorphosé que ne l'était alors Ben-Jannar: une robe de bure pendait jusque sur ses pieds, et une corde grossièrement nattée l'assujétissait autour de sa taille. Sandales jaunes, chapelet noir, barbe grise : rien ne manquait à l'accoutrement du moine.

— Bien trouvé, dit Aimeric en exprimant au Natolien sa satisfaction par un mouvement de tête bienveillant. Et tu es sûr qu'on ne te reconnaîtra pas sous ce froc de moine dominicain?

— Pas plus, monseigneur, qu'on ne m'a reconnu à Avignon, lorsqu'en plein palais du pape et sous le pourpoint d'un capitaine j'ai osé, d'après vos instructions, prendre fait et cause pour monseigneur Louis de Hongrie contre la reine Jeanne de Naples.

— C'est bien. Songe que la mission dont je vais te charger est des plus importantes et que si l'on pouvait soupçonner...

— Soyez sans inquiétude, monseigneur, cette robe est un porte-respect qui éloignera de moi les indiscrets et les espions. Vous pouvez en toute sûreté me confier vos dépêches.

—Non, dit le cardinal, comme le roi Louis, je n'aime pas à confier au papier ce que les oreilles seules doivent recueillir. Ecoute et retiens.

— Je vous écoute, monseigneur.

— Tu viens du château d'Aversa?

— Oui, monseigneur.

— Tu vas y retourner sur-le-champ.

— Oui, monseigneur.

— Dis au roi de Hongrie que bientôt sans doute j'aurai les preuves de la culpabilité de Jeanne.

— Mais, monseigneur, hasarda Ben-Jannar, puisqu'elle a été absoute par le pape Clément?...

— Dis au roi de Hongrie, continua Aimeric sans l'écouter, que j'ai tout lieu de croire que ces preuves sont entre les mains de Marie de Duras.

— Jamais Marie n'accusera sa sœur. Elle l'aime trop pour cela.

— Dis au roi de Hongrie, reprit imperturbablement le cardinal, que je l'engage à ne pas s'éloigner des environs de Naples et que, d'ici à peu de jours, les portes de la ville qu'il n'a pu franchir de vive force pourraient bien s'ouvrir d'elles-mêmes devant lui.

— Le roi Louis m'a surtout recommandé, monseigneur, dit Ben-Jannar, après une pause assez longue, de vous interroger au sujet de l'union projetée entre la reine et le prince d'Aragon...

— Dis-lui que cette union ne s'accomplira pas.

— On assure pourtant, monseigneur, que ce matin même Jeanne en a fait part à toute sa cour.

— Dis au roi de Hongrie que cette union ne peut avoir lieu. Va, et n'oublie rien de tout ce que je t'ai dit.

Le cardinal accompagna ces dernières paroles d'un geste impérieux que connaissait et comprenait facilement Ben-Jannar. Il s'éloigna.

Au même instant un officier de la garde du palais vint annoncer au cardinal qu'un vieillard qui refusait de dire son nom, demandait à pénétrer jusqu'à lui. Une légère sensation d'impatience agita les traits ordinairement si calmes d'Aimeric.

— Un vieillard, dit-il...-Que peut-il me vouloir?

Mais presque aussitôt cette apparence de contrariété se dissipa, et comme s'il eût été frappé d'un souvenir soudain, il reprit en faisant signe à l'officier d'introduire le nouveau venu :

— Oui... oui... je sais... je l'avais oublié... faites entrer ce vieillard.

Puis se voyant seul :

— Tout marche au gré de mes désirs, continua-t-il à demi-voix. Duchesse de Duras, Raynaud de Baux, Jeanne de Naples! vous êtes des instrumens dociles qui vous laissez conduire où je veux, qui ferez, tous tant que vous êtes, ce qu'il me plaira de vous ordonner... L'amiral... l'amiral lui-même ose reparaître à Naples!... Ah! c'est plus que je n'avais espéré!

CHAPITRE XIII.

La Moitié du Secret.

Raynaud s'avança lentement, l'air inquiet, la visière baissée.

— Levez votre visière, lui dit d'un ton affable le cardinal, nous sommes seuls.

— Monseigneur, dit l'amiral, sur votre foi, sur la foi de Louis de Hongrie aux pieds duquel je suis allé me jeter, j'ai osé revenir à Naples d'où je suis proscrit, j'ai osé rentrer dans ce palais au risque d'y trouver la mort. Mais que me fait la proscription! que me fait la mort! Loin de Naples, j'étais loin de mon fils et c'était là le supplice le plus cruel qui pût m'atteindre, supplice si horrible que mes mains ont désappris à tenir l'épée pour se joindre et prier Dieu, supplice si grand, si nouveau pour moi, mon père, que la peur s'est emparée de ce cœur naguère intrépide, et que des larmes brûlantes ont coulé de ces yeux qui n'avaient jamais pleuré! Oh! ayez pitié de mon inquiétude, de ma frayeur! dites-moi, oh! dites-moi quel est le sort de mon pauvre fils?

—Votre fils languit dans un cachot où il attend son arrêt.

—Celui de sa mort, peut-être?

—Tout le fait craindre.

—Et la duchesse ne lui pardonnera pas?

—Elle moins que tout autre.

—Ainsi il est perdu!

—Peut-être.

—Est-il un moyen de le sauver?

—Un seul.

— Oh! parlez, s'écria Raynaud avec une angoisse mêlée de joie.

— Si, par mes soins, dit le cardinal, votre fils obtient non seulement sa grâce, mais la reconnaissance de son rang à la cour comme époux de Marie de Duras, Louis de Hongrie pourra-t-il compter sur vous?

— Oh! tout, monseigneur; tout pour sauver mon fils!

— Vos soldats, vos vaisseaux...

— Seront à lui le jour où Robert me sera rendu!

— Espérez donc... Une question encore, cependant... Il serait possible qu'en faisant grâce à votre fils, Jeanne vous pardonnât comme à lui et vous conservât la charge de grand amiral, le roi n'aurait-il pas lieu de s'effrayer...

— Ne craignez rien, monseigneur, si cette faveur et ce pardon me sont accordés, je ne serai pas assez aveugle pour en méconnaître la source. Je me dirai que Jeanne n'aura pu être en cette occasion que l'instrument d'une volonté secrète,—de la vôtre, mon père,—et ma gratitude appartiendra tout entière à ceux qui l'auront vraiment méritée.

— Vous m'avez parfaitement compris, dit le cardinal en reconduisant Raynaud vers la porte. Maintenant j'ai besoin d'être seul. Montez par cet escalier de marbre jusqu'à une chambre que vous trouverez ouverte, et où nul ne saurait pénétrer sans un ordre exprès de moi. Personne ne vous y pourra découvrir. Seulement, quand l'heure de votre entrevue avec la reine sera venue, l'officier qui vous a introduit ira vous chercher de ma part. Jusque-là, priez Dieu pour qu'il m'inspire... priez-le surtout pour que Jeanne soit clémente... A bientôt.

L'amiral se conforma exactement aux instructions d'Aimeric qui, pour la deuxième fois, se retrouvant seul, alla droit à la porte dont nous avons parlé plus haut, se perdit pendant quelque temps dans les profondeurs d'une obscure galerie, et reparut un instant après tenant par la main Marie de Duras, plus pâle, plus faible et plus souffrante que jamais.

La duchesse promena involontairement autour d'elle un regard terne, inquiet, étonné. L'aspect de ces voûtes lui rappelait tant d'images oubliées! L'air qui glissait sur elle devait en effet rouvrir tant de blessures encore vives! Une larme brilla au bord de sa paupière, au souvenir de tous les beaux jours qu'elle avait passés dans ce palais, où elle était jadis presque reine et où elle s'introduisait aujourd'hui d'un pas furtif, la tête inclinée, les genoux tremblans, comme une criminelle, ou tout au moins comme la mendiante que le désespoir et la faim rendent audacieuse, et qui franchit le seuil interdit au risque de recevoir le châtiment honteux de sa témérité. Mais ces émotions se dissipèrent par degrés et s'adressant au cardinal :

— Mon père, dit-elle, il est donc vrai que mon sort vous a touché? Hélas! ma sortie du couvent de Ste-Marthe est un rêve auquel je crois à peine... Merci d'avoir tenu votre promesse... Mais vous achèverez votre œuvre, n'est-il pas vrai? ici encore je suis prisonnière, puisque j'y suis venue à l'insu de tous et qu'au premier moment peut-être...

— Rassurez-vous, rien ne s'opposera plus, je l'espère, à votre séjour en ce palais.

— Ai-je bien compris? auriez-vous dit à Jeanne?...

— Rien encore, ma fille. Mais au risque d'encourir sa disgrâce, je vous ménagerai aujourd'hui même une entrevue avec elle.

— Oh! que vous êtes bon, s'écria Marie.

— Tout à l'heure elle se rendra sur la terrasse du parc pour donner le signal d'une fête à laquelle la ville tout entière doit s'associer. Vous profiterez de ce moment pour la supplier de vous accorder justice...

— Et elle me l'accordera, n'est-ce pas, mon père, dit Marie? Je dois y compter, car cela doit être! N'est-ce pas que l'homme qui a usurpé le nom de mon époux est coupable de haute trahison? N'est-ce pas qu'il est impossible qu'on lui fasse grâce et qu'à un tel outrage il n'est qu'une réparation possible : la mort!

Marie avait parlé avec enthousiasme. Aimeric répondit du ton le plus calme :

— Duchesse de Duras, malgré l'intérêt que vous m'inspirez, je ne puis engager d'avance les intentions de la reine, et c'est à la reine seule...

— Mon Dieu, mon père, interrompit Marie, pardonnez-moi, mais ce nom de reine m'épouvante... Pourquoi n'appelez-vous pas Jeanne ma sœur? Est-ce qu'elle ne l'est plus? Est-ce que je n'ai plus le droit de la nommer ainsi? Pourtant, rien que cette pensée me console et me rassure! Oh! si vous saviez, Jeanne m'a tant aimée, j'ai tant aimé Jeanne! Nous avons grandi, pleuré, souffert ensemble... Elle sait tous mes secrets comme je sais tous les siens... Jusqu'à ce jour, jamais un nuage, jamais une querelle entre nous! J'ai vu sa beauté éclipser la mienne sans en être jalouse, je l'ai vue monter sur le trône sans lui porter envie... Heureuse dans mon obscurité, je vivais de sa vie, je jouissais de son bonheur, je m'enivrais de ses triomphes... Et elle sait tout cela, mon père, elle sait que mon âme est un souffle, un rayon de la sienne, et elle ne voudra pas, non, elle ne voudra pas faire grâce au bourreau de sa sœur!...

— Sans doute, reprit Aimeric avec une douceur calculée,—sans doute la voix du sang parlera au cœur de Jeanne... Craignez cependant de vous livrer trop vite à un espoir...

— Expliquez-vous!

— On n'est pas sûr du présent... Qui oserait répondre de l'avenir?

—Eh! quels plus grands malheurs peut-il donc me réserver, répliqua la duchesse d'un ton solennel! Eloignée de la cour par ordre de Jeanne, presque prisonnière dans la retraite qu'on m'avait choisie, je n'apprenais que par des bruits vagues ce qui se passe dans ce palais. Seule avec ma tristesse et mon désespoir, voilà bien des jours que j'attends vainement mon fiancé Jacques d'Aragon! J'ai fait demander à Jeanne pourquoi il ne venait pas, pourquoi il m'oubliait... On m'a répondu qu'il avait quitté Naples ..

— On vous a trompée, dit vivement le cardinal.

— Trompée! et pourquoi, grand Dieu!

— Ma fille, la passion est mauvaise conseillère...

— Et la passion domine Jeanne... Oui! c'est là ce que vous avez voulu dire... Il est donc vrai! Eh bien, mon père!... Je l'avais soupçonné et pourtant je luttais, je résistais... Je ne voulais pas croire à une trahison aussi infâme... Je savais que Jeanne aimait le prince d'Aragon, mais si je la jugeais assez emportée dans sa passion pour me déclarer guerre ouverte et combattre à armes égales, je ne la supposais pas impudente et vile à ce point de profiter de mon malheur pour me perdre et de mon agonie pour m'achever! Je croyais que ma retraite dans ce couvent était une obligation qu'imposait à ma sœur l'honneur outragé de notre famille; je croyais qu'il était de ces circonstances où l'on voit ceux que l'on aime si accablés, si misérables, si désespérés qu'on ne pouvait plus conserver contre eux ni rancune, ni jalousie, ni haine! Que vous dirai-je, mon père, j'ai cru qu'après tout Jeanne était toujours ma sœur et je me suis lâchement, je me suis honteusement trompée... Oh! mais, je comprends tout, maintenant En disant que Jacques était loin de Naples, elle a menti. Jacques est toujours près d'elle... Elle exerce sur lui une influence de tous les jours, de tous les instans... Elle lui a fait l'aveu de cet amour qui me tue!!! Elle me trahit, elle, ma sœur!... Mais lui, monseigneur, lui?

— Pauvre enfant, dit le cardinal en observant attentivement Marie, comme s'il eût voulu suivre dans ses plus secrets frémissemens l'effet qu'allaient produire sur elles ses paroles. Vous êtes peut-être dans Naples la seule personne à ignorer le prochain mariage du prince Jacques d'Aragon avec la reine Jeanne.

Marie recula d'un pas. Son œil devint hagard, et elle s'écria avec violence, en étendant les bras vers Aimeric :

— Cela est faux!

Mais elle se reprit aussitôt et acheva plus lentement :

— Cela est impossible.

— Ce mariage est inévitable, reprit le cardinal, dont le sang-froid ne se démentit pas un instant, rien ne saurait l'empêcher désormais.

— Rien, dites-vous, répliqua la duchesse avec une sauvage énergie... Rien ne saurait empêcher ce mariage? C'est-à-dire qu'il n'y aurait plus sur terre ni loyauté, ni foi, ni honneur? Rien ne saurait l'empêcher!... C'est-à-dire que pendant que je souffre et que je pleure, ils riraient de ma douleur et de mes larmes, et qu'armée de son double titre de reine et de sœur, une femme pourrait interdire à une autre jusqu'au droit de se plaindre et de crier vengeance!... Oh! je prouverais le contraire, monseigneur, et alors, malheur à Jeanne, car je suivrais son exemple et comme elle, j'appellerais à mon aide le meurtre et la trahison.

Un rayon rapide s'élança des paupières du cardinal, comme pour envelopper Marie d'un cercle infranchissable.

— Prenez garde, dit-il, le pape Clément a déclaré Jeanne innocente et, sans preuves, nul n'a le droit...

— Mais si ces preuves existaient! continua Marie d'une voix creuse.

— Mais .. elles n'existent pas?... dit Aimeric,

— Et si une main vengeresse les agitait à la face du monde! s'écria la duchesse, dont la colère allait jusqu'à la frénésie.

—Oh! alors, répondit le cardinal, plus de fêtes, plus de bonheur, plus de mariage! Au lieu de l'avenir d'ivresse et de joie qui lui sourit en ce moment, Jeanne n'aurait plus en perspective que la perte de sa couronne, la spoliation de ses biens, l'exil...

— Et peut-être l'échafaud! interrompit Marie épouvantée.

Puis elle demeura sans voix, immobile, cherchant à rassembler ses pensées et faisant d'immenses efforts pour se rappeler ce qu'elle venait de dire. Dans la confusion de ses souvenirs, elle s'exagéra la portée même de ses paroles, et se figura avoir livré le secret de sa sœur. Alors elle eut horreur d'elle-même, et saisissant avec force la main du cardinal :

—Qu'ai-je fait? murmura-t-elle, qu'ai-je osé dire? Mon père, ne faites pas attention à des mots insensés que m'arrache la douleur. Vous le voyez, je suis hors de moi. La souffrance m'égare et je n'ai conscience ni de mes paroles, ni de mes actions!... Moi, menacer ma sœur! moi, vouloir la perdre! oh! jamais. Si ma bouche a proféré des injures, mon cœur les désavoue... Oh! dites-moi que vous ne vous souvenez de rien, dites-moi que vous ne m'avez pas entendue...

Et elle se roula à ses pieds.

—Relevez-vous, ma fille, dit le cardinal, dont le visage ne portait la trace visible d'aucune émotion; essuyez vos larmes et demandez au ciel la force nécessaire pour profiter de l'occasion qu'il vous envoie. La reine passera tout à l'heure par la grande galerie. Je ferai en sorte qu'elle s'y arrête un instant... Alors ce sera à vous de choisir le moment favorable pour l'aborder. Suivez-moi.

La duchesse se laissa conduire par le prêtre, qui l'installa dans une pièce contiguë à la grande galerie, et qui n'en était d'ailleurs séparée que par une longue portière de velours rouge orné de riches crépines d'or.

De là, en effet, il lui était facile de tout entendre et même de tout voir.

— L'heure me presse, dit Aimeric à Marie. Je vais de ce pas rejoindre la reine. En attendant le moment suprême d'où va dépendre peut-être votre destinée tout entière, ma fille, priez, fortifiez-vous par l'idée de Dieu...

—Vous ne me dites pas d'espérer, mon père, articula faiblement Marie.

— C'est que l'espérance et le désespoir, ma fille, sont aux seules mains de celui que je vous conseille d'implorer.

Et le cardinal s'éloigna.

Un prie-Dieu était adossé à la fenêtre; Marie s'y précipita, tomba à deux genoux, et se mit à prier ardemment.

CHAPITRE XIV.

L'Amour de Jacques.

Deux heures après midi venaient de sonner. Les rayons d'un soleil brûlant enveloppaient les hautes murailles du Château-Neuf, et pas un souffle de vent n'agitait l'étendard qui flottait au dessus de la tour Bibirella, dont les pieds se baignaient dans la mer. Les rues de Naples, malgré la fête qui allait y être célébrée, étaient à peine semées çà et là de quelques rares promeneurs, et ce peu d'empressement sera facile à concevoir quand on saura que deux jours auparavant des signes funestes avaient effrayé les habitans de la ville. Le Vésuve, cet éternel ennemi de Naples, cet enfer terrestre aux flancs duquel l'insouciant Italien se couche comme pour le braver de plus près, le Vésuve avait laissé échapper de ses entrailles le mugissement sourd qui précède l'éclat de ses grandes colères, plusieurs éboulemens partiels s'étaient formés pendant la nuit et le sol avait tremblé. L'excessive chaleur ne contribuait pas peu à augmenter les craintes du peuple, craintes non raisonnées auxquelles se mêle presque toujours un vague sentiment de superstition.

Bien que le trône de Jeanne parût alors à l'abri des tentatives du roi de Hongrie, bien que de nombreux ambassadeurs des pays étrangers vinssent à l'envi lui offrir l'appui de leurs souverains, et que Pétrarque célébrât dans d'admirables vers la gloire de l'héritière de Robert d'Anjou, la mémoire des accusations dont la reine avait été flétrie n'en restait pas moins au fond du cœur de ce peuple si prompt à s'impressionner, et aussi inexorable dans ses défiances, qu'aveugle et emporté dans ses adorations. Ajoutons à cela que la trahison organisée qui veillait sans cesse à l'intérieur du palais, ne négligeait aucune occasion de faire des prosélytes au dehors et que toute circonstance, même la plus étrangère aux influences humaines, qui offrait un caractère quelconque d'étrangeté, devait nécessairement être exploitée par les adversaires de Jeanne au profit de son infatigable rival.

Quoi qu'il en fût, les Napolitains, avertis par le bruit public et par certains préparatifs qui ne le trompaient jamais, que la reine allait se montrer au peuple et donner elle-même le signal de la fête annoncée, se portèrent par petits groupes autour de la résidence royale. Justement la croisée à laquelle Jeanne avait coutume de paraître regardait le levant, de sorte qu'à cette heure du jour cette partie du bâtiment projetait devant elle une ombre fraîche d'une assez large étendue. En moins d'une heure la foule devint si épaisse et si turbulente qu'une compagnie de hallebardiers sortit d'une des cours du château et put seule, quoiqu'à grand'peine, comprimer le désordre et contenir l'impatience des curieux.

Marie, agenouillée sur le prie-Dieu et perdue dans les profondeurs d'une pensé eunique, ne s'était même point aperçue de ce rassemblement de la multitude et du bourdonnement sourd qui s'élevait le long des murs du Château-Neuf. Son oreille était comme insensible à tous ces bruits qui n'avaient, il est vrai, aucune affinité réelle avec les gémissemens de son cœur. Mais quand les battans de la grande galerie roulèrent en criant sur leurs gonds, quand elle eut deviné, à la gravité lente et mesurée de leur démarche, l'approche des courtisans et l'arrivée de Jeanne elle-même, elle se leva d'un bond rapide comme si on l'eût réveillée en sursaut; puis, se dirigeant vers le rideau qui devait la cacher à tous les regards, elle saisit d'une main tremblante l'un des coins de cette lourde draperie, prête à profiter d'un moment favorable pour la soulever et se présenter, suppliante ou impérieuse, selon l'inspiration qui lui viendrait d'en haut, aux yeux étonnés de sa sœur.

Jamais assemblée plus imposante n'avait entouré Jeanne, jamais, costumes plus éblouissans ne s'étaient réunis pour former de plus admirables contrastes, de plus éblouissans tableaux. L'or ruisselait sur les costumes des grands officiers de la cour, les diamans et les perles serpentaient en longues rivières sur les épaules découvertes des dames d'honneur. Et cependant, brillante et belle entre toutes, Jeanne n'avait rien à craindre de tant d'effrayantes rivalités. Plus simplement vêtue que ses femmes, elle les dominait toutes par cette sorte de prisme surhumain qu'on pourrait appeler avec justesse le rayonnement de la majesté royale.

Tout près de la reine marchait l'infant Jacques d'Aragon. Son front, jadis fier et relevé, se courbait aujourd'hui sous le nuage d'une sombre mélancolie, et une révolution profonde semblait avoir creusé des rides précoces sur son visage. Sa beauté subsistait encore, vive et pénétrante, mais cette beauté était un masque qui réussissait mal à dérober les plaies cuisantes dont elle était secrètement dévorée.

—Ne trouvez-vous pas que la chaleur est accablante? dit en s'arrêtant la reine au grand sénéchal du palais. On assure que Naples s'effraie depuis deux jours des menaces du Vésuve. Je vous avoue, messire, que je ne partage pas cet effroi, et que je serais heureuse d'assister au sublime spectacle d'une éruption, fallût-il, pour la bien voir, me rendre seule au pied de la montagne.

—Nous vous y suivrions tous, répondit le sénéchal humblement.

En même temps, Jacques se pencha vers l'oreille de Jeanne, et y glissa ces mots :

—Un moment d'entretien, je vous en supplie.

La reine fit à Jacques un signe d'assentiment affectueux, et se tournant vers sa suite :

—Je désire demeurer seule ici un instant, dit-elle. Duchesse de Cosenza, faites les honneurs de ma cour en mon absence. Allez.

—Mon père, continua-t-elle en apercevant le cardinal Aimeric, je veux que vous donniez à la célébration de mon mariage avec le prince d'Aragon, toute la grandeur, toute la solennité possibles.

Et, tendant la main à Jacques qui était tout pensif, elle ajouta en lui montrant le cardinal :

—C'est monseigneur qui demain bénira notre union.

Pour toute réponse, le cardinal s'inclina respectueusement, et sortit. Tout le monde s'empressa de l'imiter.

Toute la cour s'était à peine éloignée, lorsque Jeanne, revenant vivement vers le prince, lui dit de sa voix la plus douce :

—Tu voulais être seul avec moi... Tu avais donc deviné mon désir..... Oh ! moi aussi, Jacques, je voulais te parler, je voulais t'entendre..... car tu es triste... tu souffres... Oh! tu souffres, n'est-ce pas ?

— Oui, Jeanne, et j'ai une grâce à réclamer de vous.

—Une grâce! Que puis-je refuser au maître de ma destinée?... Parle, parle vite... Que veux-tu?

— Il faut d'abord, répondit Jacques avec un sourire amer, que je vous dise ce que je ne veux pas... Je ne veux pas qu'on puisse jamais dire de Jacques d'Aragon qu'il a commis une lâcheté... Je ne veux pas que la voix de l'amour m'empêche d'écouter celle de l'honneur..... Je ne veux pas que le bonheur me fasse oublier ceux à qui j'ai promis aide et protection.

Marie tressaillit jusqu'au fond de l'âme. Mais il n'était pas encore temps de se montrer. Elle retint sa respiration et étouffa ses soupirs. La reine regarda Jacques avec une expression étrange, et lui dit :

— Que demandes-tu donc?

— La mise en liberté de Robert de Baux.

— Et pourquoi? dit Jeanne, qui ne comprit pas bien clairement l'intention qui pouvait guider l'infant.

— Pourquoi? s'écria ce dernier... Mais... pour que je puisse le défier au combat, pour que je délivre Marie, pour que je venge votre sœur...

— La venger! répéta Jeanne avec une explosion terrible.

Elle en voulut dire davantage, mais les paroles vinrent mourir sur ses lèvres. On eût dit qu'une souffrance aiguë crispait les muscles de sa poitrine et que la respiration fût prête à lui manquer. Haletante, incapable de résister aux atteintes d'une émotion aussi imprévue, elle s'appuya sur l'angle d'un meuble qui se trouvait à sa portée et s'efforça de rappeler son courage et son sang-froid.

Quant à l'infant, il avait détourné de Jeanne son regard éteint, et sa tête s'était penchée tristement. Jusqu'alors il ne s'était pas représenté, dans toute son horreur, l'affreuse conséquence de sa trahison. Entraîné malgré lui par les savantes séductions de la reine, il savait bien que l'abandon de Marie était un crime pour lequel il n'était point de pardon. Mais il avait cédé à une sorte de vertige, et s'il avait confondu sa destinée avec celle de Jeanne, c'était moins en amant dévoué, qu'en esclave subjugué par une main de fer... et puis une pensée d'ambition, l'espoir d'un avenir splendide, s'étaient tout à coup réveillés dans son âme. Le souvenir de ses aïeux outragés dans sa personne, l'idée de son père chassé de ses états, la mémoire de ses propres humiliations, tant de motifs réunis avaient conspiré en faveur de Jeanne et lui avaient enfin assuré la victoire. Epouser la reine de Naples, c'était en effet gagner une armée, retrouver une flotte et reconquérir le titre de roi. Le rang de Jeanne, autant que sa beauté, avaient ébloui le prince d'Aragon. Cependant, et bien que le triomphe de la reine fût complet, un remords, un reste de pitié luttaient encore dans l'esprit de l'infant, pour la pauvre Marie. Doué d'une faiblesse de caractère qui devait être fatale à tous ceux qui l'aimaient, il ne savait prendre en mal ni en bien aucune résolution solide, et, chose étrange, au moment même où il se préparait à épouser la reine, il n'eût reculé devant aucun péril, et eût exposé sa vie pour arracher la duchesse de Duras au malheur qui l'accablait.

Jeanne s'était donc soudainement arrêtée dans l'expression de sa douleur. Mais au bout de quelques instans, elle reprit en regardant Jacques fixement :

— Venger Marie! La venger... voilà ce que tu as dit, Jacques! et tu ne vois pas que, dans ce mot seul, il y a tout un affreux avenir ! Et par quel moyen, mon Dieu, prétends-tu venger Marie? En abandonnant au sort des armes les chances de victoire et de défaite? Oh! Jacques! tu n'y as point pensé. Un combat entre Robert et toi! mais s'il te tue, ma vie est attachée à la tienne et je meurs... si c'est toi qui le tue, Marie redevient libre et peut-être diras-tu alors que l'honneur exige que tu lui rendes ta foi! Oh! je ne sais si je te comprends... Je n'ose pénétrer ta pensée .. Jacques, Jacques! tes regrets se trahissent malgré toi... tu l'aimes encore... tu l'aimes toujours!

Et Jeanne tendit violemment le bras vers lui. Elle était grande et sublime dans son émoi. Jacques répondit avec un sourire amer :

— Cette pensée, Jeanne, n'est point, ne peut être dans ton cœur. Si tu m'accuses d'indifférence, c'est que tu te plais à m'entendre répéter que Marie, que j'aimais tant, n'est plus pour moi qu'un souvenir... Tu as peur, dis-tu... et pourtant au fond de toi-même, tu es sûre de ton triom-

phe... Tu te dis jalouse, et tu sais trop qu'il n'est pas avec toi de rivalité possible... Tu me reproches d'aimer Marie, et tu sais bien que, grâce à tes efforts pour arracher de mon cœur cette affection qui le remplissait comme le sang remplit les veines, je suis devenu assez oublieux, assez ingrat, assez infâme pour m'applaudir du sort qui nous sépare. Enfin, Jeanne, tu doutes de moi, et cependant tu sais que, hors de ta présence, la vie m'échappe, l'air me manque... Oh! rassure-toi, Jeanne... Avec cette voix qui attire, ce regard qui fascine, quel homme ne rendrais-tu pas cruel et parjure? Infernale ou divine, c'est une irrésistible puissance que tu exerces sur moi. Qu'importe la lutte, qu'importent les remords? Il faut te suivre où ta voix nous l'ordonne et le cœur qui t'a une fois appartenu, Jeanne, ne bat plus, ne sent plus, n'existe plus que par toi!

— Tu m'aimes, soupira tendrement Jeanne.

—Ah! quel que soit le nom de l'ivresse qui m'entraîne vers toi, tu dois être fière de ta victoire, puisque j'avais au cœur un amour qui me faisait vivre et que j'ai pu te le sacrifier... sans mourir!...

— Tes paroles me font du bien, reprit Jeanne d'un accent pénétré. Oui, je crois à ta tendresse. Mais, si tu as quelque pitié de moi, fais trève à ces sombres pensées. Ne dirait-on pas que c'est la fatalité qui nous pousse, fatalité heureuse, Jacques, qui nous a conduits l'un vers l'autre et a renversé un à un tous les obstacles qui s'élevaient entre vous. Quant à Marie, il n'y faut plus penser... Et d'ailleurs est-elle bien à l'abri de tout reproche?

— Que dis-tu?

— Et ce mariage si imprudemment contracté ..

— Oh! Jeanne!....

— Et quand tu la vengerais, l'injure serait-elle pour cela réparée? Quelle force humaine peut l'emporter sur les secrets de la providence? l'église n'a-t-elle pas sanctifié l'union de Robert et de Marie? Et quelle main oserait délier des nœuds qu'un prêtre a consacrés?

Ainsi qu'il arrivait chaque fois que Jacques avait un entretien particulier avec la reine, ses résolutions s'évanouirent, toutes ses nobles résistances firent place à l'entraînement de cet amour, qui, pareil à un incendie, détruisait, en les brûlant, les meilleurs instincts de son cœur. La voix de Jeanne finissait toujours par l'emporter sur la voix du remords. Enivré par la douce mélodie de ce chant de syrène, attiré par la puissance inexplicable de ce regard aux reflets veloutés, aux rayons de feu, Jacques perdait auprès de la reine la mémoire de ses engagemens passés et le sentiment de son hésitation présente. Inexorable envers lui quand il était loin d'elle, il retrouvait à ses genoux la force de s'excuser et d'étouffer le cri douloureux de sa conscience. Cette fois encore, Jeanne lui parut si belle, son accent surtout fut si persuasif, qu'il ne songea plus à lutter et qu'il lui répondit en inclinant la tête.

—Oui, tu as raison. Il est de ces obstacles contre lesquels les efforts les plus courageux s'épuiseraient vainement. Marie est condamnée et son malheur...

—Est irréparable, acheva promptement la reine. Ainsi, plus de regrets inutiles, plus de ces retours vers le passé, Jacques, qui me feraient douter de ton cœur et nous seraient funestes à tous deux... Marie est une âme faible qui se plie à tous les jougs. A nous de la plaindre, à elle de se résigner.

—Jeanne, dit l'infant de Mayorque après une courte pause, te plaindras-tu encore de n'avoir sur moi ni influence ni pouvoir? Tu m'appelles et je viens me prosterner à tes pieds, tu m'ordonnes d'oublier toute la terre, d'oublier le ciel, d'oublier Marie... et aussitôt tout regret s'efface de mon âme et je ne me souviens plus que de toi!... Es-tu contente, Jeanne, es-tu certaine enfin de ton triomphe?...

— Oui! car j'ai foi dans ton amour. Et maintenant, Jacques, soyons tout à notre bonheur. Déjà l'on sait à Naples ou plutôt l'on soupçonne le grand événement qui se prépare et dont la certitude va tromper l'attente de tant de souverains et humilier l'orgueil de tant de prétendans. Je veux te présenter ce soir à ma cour comme l'élu de mon cœur, comme mon époux bien-aimé...

A ce mot, les deux pans de la portière s'écartèrent doucement et la duchesse de Duras s'introduisit dans la galerie sans être aperçue de la reine ni de l'infant. Ses yeux gonflés, ne versaient point de larmes, mais une souffrance d'autant plus aiguë, qu'elle était concentrée, avait tacheté le haut de ses joues de nuances jaunâtres et bistrées. Ses deux mains, croisées sur sa poitrine, suivaient le mouvement que leur imprimait une palpitation violente et irrégulière. A peine capable de se soutenir, elle fit quelques pas en chancelant, puis elle s'arrêta tout à coup en étouffant un cri d'angoisse, qui eût trahi sa présence, mais dont l'écho fortement comprimé, dut certainement briser quelques fibres de son âme. Jusqu'alors ses oreilles seules avaient souffert... maintenant, ses yeux contemplaient un spectacle qui pouvait achever de lui donner la mort.

Jeanne venait de s'asseoir et Jacques s'était placé devant elle, sur un tabouret brodé d'or et de soie. La reine saisit avec transport la main de celui qu'elle nommait déjà son époux et continua d'un accent de plus en plus passionné :

— Ce soir, Naples répètera ton nom avec enthousiasme; demain, la nouvelle de ton élévation au trône remplira l'Italie entière, et pour appeler la bénédiction du ciel sur notre règne, Jacques, nous répandrons nos bienfaits sur ceux qui souffrent et qui pleurent... En un mot, nous ferons des heureux...

Marie était à bout de résistance. Le désespoir la suffoquait. Elle s'agenouilla en s'écriant :

— Commence donc par ta sœur, Jeanne, car elle te demande justice et pitié!

Jacques et la reine se levèrent simultanément en poussant un cri dont la signification était bien loin d'être la même.

La reine regarda sa sœur avec une surprise mêlée d'épouvante. L'infant s'était éloigné d'un pas et paraissait détourner les yeux de peur de rencontrer ceux de Marie.

Pendant qu'une pitié profonde s'était emparée du cœur du jeune prince, la colère et l'indignation débordaient de celui de Jeanne.

Marie, craintive et résignée, attendait à genoux l'arrêt suprême qui allait décider de son sort et fixer son avenir.

CHAPITRE XV.

Sans pitié.

Jacques et la reine demeurèrent un instant immobiles, anéantis. Jeanne fut la première à surmonter son émotion et d'un ton qu'elle cherchait à raffermir.

— Duchesse de Duras, dit-elle, j'ai lieu de m'étonner de cette apparition inattendue... Je vous croyais paisible et résignée au fond du couvent de Sainte-Marthe, où l'étrangeté de votre position aussi bien que le sentiment de votre dignité vous avaient ordonné de chercher asile. D'ailleurs, le temps et le lieu sont mal choisis pour nous entretenir de vos réclamations .. Demain nous vous accorderons audience ..

— Demain! mais il sera trop tard, dit Marie suppliante, et vous ne pouvez me refuser.

Sur ces entrefaites, la suite de Jeanne rentra.

— Comtesse de Cassella, dit la reine en interpellant une de ses femmes, reconduisez la duchesse Marie jusqu'à la sainte maison qu'elle a choisie pour retraite.

La comtesse fit un pas du côté de Marie.

— Messeigneurs, continua Jeanne en s'adressant cette fois à toute sa cour, le peuple attend que la reine donne elle-même le signal des réjouissances par lesquelles Naples va célébrer l'anniversaire de notre heureux avénement... Ne nous arrêtons pas davantage...

Et déjà elle se disposait à sortir, quand Marie l'arrêta.

— Ah! je comprends, dit-elle. Il s'agit de réjouissances, et l'aspect du malheur vous importune Il s'agit de fêtes et vous me renvoyez à demain. Mais il n'en peut être ainsi, madame! Si nous ne sommes pas égales par le rang, nous le sommes par la naissance... Jeanne, au nom de ton aïeul qui fut le mien, au nom de Robert d'Anjou, je te somme de m'entendre, et tu m'entendras!

— Parlez donc, dit la reine en dévorant sa fureur.

Un saisissement profond se dessinait sur tous les visages. Marie reprit plus lentement :

— Un grand crime a été commis, je demande qu'un tribunal s'assemble pour en faire justice... Un homme m'a indignement outragée et je demande sa mort.

— Y pensez-vous? interrompit Jeanne. La mort de ce malheureux! La mort de celui auquel un lien sacré vous engage. Mais cela ne se peut, Marie. Le vrai coupable d'ailleurs, vous le savez, c'est l'amiral, c'est Raynaud de Baux.... Et il est en fuite...

Jeanne se crut sauvée. En effet, l'éloignement de Rayaud rendait toute solution impossible, et la justice devait demeurer impuissante en l'absence du principal accusé. Mais le cardinal Aimeric n'avait point voulu laisser à Jeanne une issue si facile et s'avançant avec respect, il lui dit assez haut pour être entendu de tous :

— Non, madame, l'amiral n'est pas en fuite.

— Quoi, monseigneur!

— Dans un instant il sera devant vous, prêt à subir le sort que lui réserve votre clémence... ou votre sévérité.

La reine ne trouva pas un mot à dire. Aimeric reprit avec assurance, comme s'il eût été convaincu qu'il ne faisait qu'interpréter le silence de la reine :

— Qu'on introduise l'amiral.

Raynaud ne tarda pas à paraître. La foule entière l'enveloppa d'un immense et curieux regard. Chacun contemplait, avec une sombre émotion, ce vaillant et fier aventurier qui résumait en lui une des faces les plus mémorables de cette époque de guerre et de confusion, où la force tenait si souvent lieu de droit, et où les plus merveilleuses conquêtes, en noblesse comme en fortune, se faisaient si souvent à la pointe de l'épée. Raynaud s'avança au milieu de cette foule attentive sans basse humilité comme sans morgue insolente, et dans une attitude qui exprimait plutôt la confiance d'un soldat que l'effroi d'un coupable. Mais quand il aperçut la reine, son assurance sembla faillir, et s'inclinant profondément :

— Grâce, dit-il, grâce pour mon fils, madame! S'il vous reste un souvenir de mes anciens services, ne frappez pas l'innocent pour le coupable. J'atteste Dieu que j'ai forcé sa volonté C'est sur moi seul que doit s'appesantir votre colère!

Jeanne était prise au piége. Il fallait à tout prix franchir le cercle étroit et brûlant qu'on venait de tracer autour d'elle. C'était surtout dans les circonstances décisives qu'éclatait sa force et rayonnait son génie. La résolution qu'elle prit sur-le-champ lui fut sans doute suggérée par l'enfer. Mais qu'importe? cette résolution attaquait le mal dans ses racines les

plus profondes et mettait son amour à l'abri de toute rivalité redoutable.

La parole fut chez elle presque aussi rapide que la pensée, et elle répondit à Raynaud :

— Reposez-vous sur notre équité, amiral ; sans doute vos services passés devront peser dans la balance ; mais aussi votre faute est grande.

— Une faute ! interrompit Marie en levant ses yeux étonnés sur sa sœur. Quoi ! déjà ce n'est plus un crime ! Mais la présence même de cet homme est pour moi une nouvelle injure... Pourquoi n'est-il pas arrêté, chargé de fers, conduit au supplice ? Ah ! je vous prends tous à témoins, messeigneurs; c'est la sœur de la reine que cet homme a outragée, et la reine ne trouve rien à dire, rien à faire pour consoler et venger sa sœur !

— Duchesse de Duras, reprit Jeanne d'un ton hautain, cet homme prie et vous menacez. Il demande pitié, vous demandez vengeance... mieux que vous il a compris son rôle... il n'oublie pas, lui, que ma volonté règne seule ici.

— Alors, dit Marie avec résignation, que cette volonté prononce.

L'assistance demeura tout entière immobile et muette. On épiait avec anxiété les paroles que Jeanne allait prononcer. Le cardinal, toujours armé de son flegme impitoyable, observait alternativement les deux sœurs. Marie attendait, les paupières baissées, que son sort fût enfin fixé ! Quant à l'infant, accablé par ses remords, il détournait la tête comme si le regard de ces deux femmes eût recélé la mort.

Jeanne se recueillit un instant, puis elle dit d'une voix lente et mesurée :

— Ma volonté est de faire grâce à l'amiral en faveur de son ancien dévoûment. Louis de Hongrie n'a pas renoncé encore à ses prétentions insensées, et plus que jamais nous avons besoin de braves défenseurs.... Voici notre main, amiral.

Raynaud se précipita sur la main de Jeanne qui continua avec un geste de protection :

— Songez à vous rendre digne du pardon de votre reine.

Les sanglots gonflaient la poitrine de Marie... elle voulait parler... mais quelle expression eût rendu toute l'horrible amertume de ses pensées ? Quelle prière d'ailleurs eût été assez touchante, quel accent assez douloureux pour ranimer d'un éclair de pitié cette pâle et impassible figure de Jeanne, dont la beauté admirable, subitement transformée, avait revêtu le caractère sombre et froid d'une blanche statue de marbre? Un doute sublime se glissa cependant encore dans l'âme de Marie. Elle voulut se persuader que c'était une épreuve à laquelle la reine soumettait l'amiral... Elle attendit...

— Mais mon fils, madame, reprit Raynaud. Vous ne me dites rien de mon fils

— Je ne l'oublie pas, répondit Jeanne dont la voix s'altéra légèrement. Robert de Baux sera solennellement reconnu pour l'époux de notre sœur bien-aimée. Nous voulons qu'il marche d'égal à égal avec les premiers seigneurs du royaume. Portez-lui, amiral, l'assurance de notre royale faveur...

— Est-ce un rêve ? soupira douloureusement Marie.

— Cette rigueur est affreuse, dit tout bas Jacques d'Aragon à la reine.

— Cette rigueur est nécessaire, répondit Jeanne du même ton.

Puis, s'adressant au cardinal :

— Mon père, faites-lui comprendre que Dieu exige ce sacrifice...Enseignez-lui la résignation.

Et la reine se retira lentement.

Jacques avait ralenti le pas de manière à laisser le cortége défiler devant lui. Quand tout le monde se fut éloigné il revint précipitamment vers la duchesse et lui dit :

— Marie, cette vengeance qu'on vous refuse, la voulez-vous de moi ?

Marie de Duras attacha sur lui un regard qui alla fouiller jusque dans le fond de son cœur.

— Vous aimez cette femme! lui dit-elle, vous l'aimez!

— Marie... c'est votre sœur!..

— Vous l'aimez !...

— C'est la reine....

— Vous l'aimez! répondrez-vous enfin? s'écria Marie avec un emportement sauvage.

— Marie... murmura l'infant.

Puis il s'arrêta et inclina le front d'un air découragé. Ce silence n'était que trop facile à comprendre...

— Assez! dit Marie en faisant signe à Jacques de sortir. Plus un mot laissez-moi... Je le veux.

Le cardinal qui, depuis un moment s'était tenu à l'écart, s'approcha du prince d'Aragon et le reconduisit jusqu'à la porte du fond qui communiquait avec la galerie où se trouvait la reine. Pendant ce temps, Marie de Duras, plus blanche que sa blanche robe de religieuse, les yeux hagards, la bouche béante, avait paru suivre dans les détours d'un rêve affreux une pensée de désespoir et de mort... Elle se tenait droite et sans mouvement, comme si elle eût été frappée de la foudre; mais, par degrés, cette immobilité s'anima, le sang, qui paraissait refroidi dans ses veines, circula de nouveau, et sa vie, surexcitée par la plus poignante des douleurs, se révéla dans un tremblement convulsif qui s'empara à la fois de tous ses membres ; alors elle éclata en sanglots et se couvrit la face de ses deux mains.

Aimeric laissa à cette vive douleur le temps de s'exhaler. Au bout de quelques minutes, il pressa d'une étreinte paternelle la main de la duchesse, en lui disant :

— Ma fille, à celui que la terre abandonne, il reste le ciel pour refuge. De rudes épreuves vous attendent ici-bas... Mais Dieu peut vous donner la force de les supporter. Croyez-moi, n'offensez pas la reine par une trop longue résistance... Soumettez-vous...

— Me soumettre!

— C'est votre devoir... et d'ailleurs, Robert de Baux n'est-il pas un noble chevalier ?

— C'est vrai, répondit la duchesse avec un léger accent d'ironie.

— Ne peut-il, à force de repentir et d'amour, mériter l'oubli de sa faute...

— Vous avez raison, mon père.

— La reine est bien jeune, continua le cardinal, et le salut du royaume exige qu'elle se donne l'appui d'un époux. Voudriez vous lui créer des embarras nouveaux en empêchant son mariage avec le prince d'Aragon...

— Oh! répondit la duchesse avec une vivacité toujours mêlée d'ironie ; cette dernière considération est toute puissante... En effet, il ne m'est point permis, à moi simple duchesse de Duras, d'entraver les intérêts de l'état ou de faire ombre au bonheur de la reine. Qu'importe ma honte, si elle doit servir à la gloire de Jeanne? Qu'importe mon esclavage, s'il lui garantit la liberté? Tout cela est juste, tout cela devait être ainsi, mon père; elle use de son droit, et il ne me reste qu'à remplir mon devoir. Je me soumets.

Le cardinal chercha à démêler quelles pouvaient être les réelles intentions de Marie et il lui adressa presque immédiatement cette question:

— Votre résolution, ma fille, est-elle bien sincère.

— Elle est irrévocable, dit Marie avec fermeté, c'est Dieu qui me l'inspire!

Aimeric alla s'asseoir devant une table voisine sur laquelle se trouvaient un écritoire et un parchemin. Il se disposa à prendre acte des volontés de Marie et se tournant vers elle :

— Puis-je faire part à la reine, dit-il, des dispositions où je vous vois, ma fille?

— Sur-le-champ, mon père. Seulement, j'exige que mon union avec Robert soit de nouveau consacrée par un prêtre et que cette cérémonie ait lieu demain en même temps que celle du mariage de Jeanne avec le prince d'Aragon.

— Je me fais garant, ma fille, du consentement de la reine.

— Ce n'est pas tout, poursuivit la duchesse, j'exige encore que Robert soit amené devant moi, enchaîné, entouré de tous les attributs d'un coupable, et que ce soit de moi seule qu'il obtienne sa grâce...

— Vous serez satisfaite, répondit le cardinal en achevant d'écrire.

— A ces conditions, j'obéirai.

Et après avoir prononcé ces mots, Marie s'éloigna à pas irréguliers, comme si quelque pensée infernale eût porté le désordre et le bouleversement dans tout son être.

— Quel est son dessein ? murmura le cardinal en la suivant des yeux.

CHAPITRE XVI.

La Confession.

Le jour se leva radieux et brillant; on eût dit que le soleil voulût éclairer de ses plus magnifiques flots de lumière le bonheur de la reine Jeanne et la gloire du prince d'Aragon.

Déjà, depuis deux heures environ, les rayons du matin se jouaient dans les vitraux de la cathédrale, que l'on avait parée de ses plus riches bannières et de ses plus beaux ornemens; d'innombrables cierges formaient à chacun des arceaux des guirlandes enflammées; les parfums brûlaient dans des trépieds d'argent, et mille roses effeuillées jonchaient les tapis de la nef. Du reste, les portes étaient soigneusement closes et nul n'y devait pénétrer avant l'heure solennelle qui allait unir les illustres fiancés.

Cependant, l'une des chapelles de la cathédrale était demeurée obscure. Là, pas un cierge, pas une fleur; là, pas un tableau religieux ne pendait au mur humide et spongieux. La pierre était nue, et à l'un des angles les plus noirs, s'ouvrait une porte de fer qui, selon toute apparence, devait conduire à des caveaux souterrains. En effet, à mesure qu'on avançait sous les voûtes de cette sombre galerie, une faible lueur, assez semblable à celle du crépuscule, en blanchissait les parois. Alors on arrivait à une immense salle dont les piliers étaient autant de blocs de marbre admirablement travaillés et où des ombres blanches, agenouillées ou couchées sur des tombes, paraissaient vouées à la prière incessante ou au repos éternel. Cette galerie, où brûlaient continuellement des lampes funéraires, servait depuis longues années à la sépulture des membres de la maison de Duras.

C'est à l'entrée de ce caveau que nous retrouvons le cardinal Aimeric, au moment où, surpris de ne point recevoir de réponse, il appelle pour la cinquième ou sixième fois son fidèle Natolien, Ben-Jannar.

Le cardinal allait perdre patience, lorsqu'enfin Ben-Jannar parut à l'entrée du caveau.

— Ne m'entends-tu pas ? dit durement Aimeric.

— Pardon, monseigneur... mais la fatigue... toute une nuit passée sans sommeil...

— La duchesse de Duras n'a donc pas reposé?

— Pas un instant, répondit le renégat.

— N'as-tu rien oublié de ce que je t'ai recommandé hier?

— Non, monseigneur. Vous m'avez dit de ne pas perdre de vue la duchesse et voilà cinq minutes à peine que je me suis assoupi... Vous m'avez enjoint d'obéir à toutes ses volontés, de satisfaire à ses moindres caprices... J'ai rempli toutes ces conditions.

La voix de Ben-Jannar se troubla légèrement à ces derniers mots. Le prêtre n'y fit aucune attention et reprit :

— Comment a-t-elle passé la nuit?

— Dans la plus grande agitation, tantôt faisant retentir cette voûte du bruit de ses pas, tantôt s'asseyant triste et silencieuse sur les tombeaux.

— N'est-ce pas elle qui vient vers nous?

— Oui, monseigneur.

— Laisse-moi seul avec elle, va.

Ben-Jannar obéit. Marie s'avança d'un pas traînant vers le cardinal.

— Ma fille, lui dit ce dernier, vous paraissez souffrir?

— Oui, répondit gravement Marie. Cette veille a été pénible et douloureuse... Mais, dans la lutte, mon âme s'est raffermie, et vous pouvez annoncer à la reine que je suis prête...

— A recevoir Robert de Baux? dit vivement le cardinal.

— Je l'attends.

— A le reconnaître pour époux?

— Ne m'y suis-je pas engagée?

— Et sa vue, dit le cardinal, la vue de l'offenseur ne réveillera pas dans votre âme quelques hésitations.

— Sa vue, répliqua vivement la duchesse, les fera cesser toutes.

— Ma fille, continua le cardinal d'un ton affectueusement paternel, vous le voyez, à ma sollicitation, tous vos ordres ont été fidèlement exécutés, tous vos souhaits ont été prévenus. Vous avez désiré passer cette nuit sur la tombe du duc de Duras, et les portes de ce souterrain vous ont été ouvertes. Vous avez désiré être seule, et la reine a défendu que personne vînt troubler votre pieux recueillement...

— Oh! interrompit Marie avec un accent plein d'amertume, je sais que la reine est bonne...

— Marie! vous ne dites pas ce que vous pensez... et vos sentimens à l'égard de Jeanne...

— S'en défie-t-elle? et vous a-t-elle chargé de les approfondir?

— La reine, tout entière aux joies de son mariage, ne s'occupe que de son fiancé!...

— Ah! cela se comprend... Et lui, mon père?

— Jacques! répondit le cardinal, il paraît triste, préoccupé... Ce matin même, on prétend qu'au lever de la reine, quelques larmes furtives...

— Assez! assez... dit Marie avec une joie qu'elle réprima aussitôt. Robert de Baux peut venir maintenant!

Aimeric observa silencieusement Marie, et lui dit avec une grande douceur :

— Au moment de vous engager pour la vie, ma fille, ne voulez-vous pas vous sanctifier par la pénitence?

— J'allais vous le demander, mon père.

Le cardinal alla s'asseoir sur un banc de chêne qui régnait tout autour des assises de la chapelle, et la duchesse prit place à ses genoux dans la posture d'une pécheresse repentante, et elle commença ainsi :

— Oh! que mes souvenirs sont rians quand ils remontent au temps de mon enfance... On disait de moi, mon père, que j'étais une douce et bonne créature... Et pouvais-je ne pas l'être, bon Dieu! la vie est si facile quand on est heureux.

— Encore aujourd'hui, ma fille, dit le cardinal, on vous nomme partout la bonne, la douce Marie...

— A peine sortie de ces beaux jours, continua la duchesse, alors que je ne savais encore haïr ni aimer, un mariage, qui faisait de moi l'instrument d'une ambition personnelle, me livra au duc Charles de Duras.

— A cette époque, ma fille, tout le monde a plaint votre sort.

— Et moi, je m'y suis résignée. Cet homme était injuste, violent et cruel ; j'ai courbé la tête, décidée à tout subir et à chercher ma seule consolation dans le bien que Dieu me permettrait de faire.

— Oui, dit le cardinal, vous défendiez sans cesse la cause des opprimés...

— Celle de ma sœur surtout, ajouta Marie avec force. Vingt fois j'ai retenu le bras prêt à la frapper!...

C'était là qu'Aimeric attendait Marie. Il lui saisit vivement le bras et lui demanda d'un ton pressant :

— Charles de Duras avait donc des preuves?

Mais Marie, qui avait cédé à un instant de colère, retomba presqu'aussitôt dans cet état d'immobilité calme qui désespérait le cardinal, et elle reprit sans paraître même s'apercevoir de son désappointement :

— Mon père, laissez-moi achever ma confession. Jamais l'amour n'avait fait battre mon cœur. Pendant mon séjour en Provence, je vis le prince d'Aragon, je l'aimai de toute la puissance de mon âme. Il m'aimait aussi, lui! Nous nous voyions chaque jour sous un ciel brûlant, dans une atmosphère enivrante, au milieu d'une cour adonnée au luxe, aux plaisirs... tout me parlait de bonheur et d'amour, tout m'attirait vers lui.

— Vous avez succombé, ma fille?

— J'ai résisté, mon père.

Le cardinal se rejeta en arrière, et son regard perçant plongea dans les yeux de Marie.

— Mais c'est la vie d'une sainte, dit-il, que vous me racontez là!

— C'est la mienne jusqu'à ce jour.

— Et aujourd'hui, ma fille?

— Ici, ma confession s'arrête.

— Mais vous ne m'avez dit que de belles actions, vous ne m'avez révélé que des vertus...

— Cela est vrai, mon père, et je viens vous demander humblement si une vie semblable, exempte de fautes dans le passé, ne pourrait point racheter un crime dans l'avenir.

— Etrange question! murmura le cardinal.

— Pardonnez-moi, mon père, dit la duchesse; mais j'ai entendu dire que l'Eglise accordait des indulgences pour les fautes à commettre aussi bien que pour celles déjà commises...

— Non, non, interrompit sévèrement Aimeric, je n'ai pas ce pouvoir. L'Eglise n'accorde point de pareilles indulgences. Je ne puis même absoudre votre passé, si vous me dérobez un seul de vos sentimens.

Alors Marie se leva et dit :

— Faites donc venir Robert, monseigneur. Après cette entrevue, je me prosternerai une seconde fois devant vous pour réclamer une entière absolution.

Le cardinal, avant de s'éloigner, considéra d'un œil surpris le costume de Marie. Au même instant, des clameurs lointaines vinrent retentir aux voûtes de la cathédrale.

— Vous entendez ces rumeurs, dit Aimeric, c'est la voix du peuple qui se presse aux abords du Château-Neuf pour voir passer en grande pompe la reine et son fiancé. D'ici à quelques minutes, tous deux seront dans cette église. Ne quitterez-vous pas, ma fille, ces vêtemens de deuil? Ne craignez-vous pas que la reine s'étonne?

Un sourire effrayant entr'ouvrit la bouche de Marie.

— Oh! dit-elle, la reine ne s'émeut point de mon malheur... Peut-elle s'inquiéter de ma parure? Allez, mon père, allez! Il me tarde de voir mon nouveau maître, Robert de Baux. Qu'on me l'amène, je l'attends.

La duchesse de Duras avait affecté, pendant tout le temps de son entretien avec Aimeric, une tranquillité qui n'était point dans son cœur. Quand il fut parti, ses joues s'animèrent d'un feu insolite, une sorte d'excitation fébrile s'empara de tout son être et elle appela d'une voix mal assurée :

— Ben-Jannar! Ben-Jannar!

Le Natolien ne se fit pas attendre.

— Bien que tu sois attaché au service du cardinal, dit Marie, j'ai mis toute ma confiance en toi.

— Elle ne sera point trompée, répondit Ben-Jannar. La somme est touchée, continua-t-il en frappant de la main contre une sacoche qui pendait à sa ceinture et qui rendit un son métallique très-prononcé; — et je m'acquitterai de mon mieux. Je sers également bien tous ceux qui me paient et ne trahis jamais l'un au profit de l'autre.

— C'est bien; ta main est ferme?

— Voyez si je tremble.

— Tu es seul.

— Oh! les témoins sont toujours gênans.

— Te souviens-tu du signal!

— Parfaitement. J'aurai l'oreille au guet. Vous direz à voix haute : Jacques d'Aragon!

— Et tu entreras?

— Aussitôt. Et j'engagerai messire Robert à me suivre, sous prétexte de lui ôter ses fers et de le rendre à la liberté.

— C'est cela. Mais point de pitié, surtout!

— Soyez tranquille.

— Va-t-en!

Et Ben-Jannar rentra dans les caveaux.

Marie se retrouva donc seule sous les arceaux de la chapelle funèbre. Une sueur glacée couvrit son front; il se fit dans sa tête un de ces immenses bouleversemens qui doivent précéder les grands désastres, et elle se dit à elle-même, en tordant ses mains avec désespoir.

— Elle va donc sonner, cette heure terrible, elle va sonner..... et la terre ne s'entr'ouve point sous mes pieds, et les battemens de mon cœur ne brisent pas ma poitrine, et je vis encore! ô mon Dieu! voilà pourtant ce qu'ils ont fait de moi! Du désespoir ils m'ont conduite à la vengeance, au meurtre!

Dans ce cri, proféré d'une voix déchirante, il y avait encore un reste d'hésitation, l'ombre d'un remords. Mais ce mouvement fut prompt à se dissiper, et, réunissant toutes ses forces, la duchesse ajouta d'une voix creuse :

— Il le faut... il le faut!

CHAPITRE XVII.

La Victime.

Robert parut. Le visage du prisonnier n'avait plus cette mâle fierté qui révélait jadis en lui la confiance et l'espoir. Il se sentait coupable, et il courbait la tête en signe de repentir. Il s'était follement élevé sur les ailes d'un rêve impossible, et des hauteurs immenses où il avait tenté d'atteindre, il était retombé dans les profondeurs d'une affreuse réalité. Cependant, sous les ombres pâles qui voilaient son front incliné, respirait encore la trace vivante d'une passion mal combattue. Le fers rivés à ses mains ne les empêchaient pas de trembler d'une émotion dont la source était évidemment dans son cœur, et ses yeux supplians semblaient implorer bien moins la grâce d'un crime que le pardon d'un amour insensé.

Marie ne s'était point retournée. Robert s'approcha lentement, et étendant vers elle ses deux mains que réunissait une lourde chaîne :

—Madame, lui dit-il, vous m'avez fait demander... Vous avez permis au coupable d'espérer son pardon.... Ah ! c'est à vos genoux....

La duchesse de Duras l'arrêta d'un geste. Il reprit d'un accent pénétré :

—Oh ! je connais toute l'étendue de ma faute... En usurpant, même à mon insu, le nom de votre époux, en me rendant, sans le savoir, complice d'une indigne violence, j'étais devenu, à mes yeux comme aux vôtres, un objet d'horreur et de mépris. Si vous pouviez connaître ma douleur et mon repentir!..... Vous le dirai-je? il me semblait que vous me traitiez avec trop d'indulgence... J'aurais voulu expier mon crime par des supplices; je trouvais ma captivité trop douce, en un mot, je voulais mourir... quand, tout à coup, les portes de mon cachot s'ouvrent, je revois la lumière du ciel, et une voix amie vient prononcer sur ma tête ces paroles de paix : « Lève-toi, Marie t'appelle; elle a pitié de toi, elle veut te faire grâce ! » Oh! ne m'a-t-on pas trompé? Est-il vrai que telle soit votre volonté, madame?

— En doutez-vous, Robert? dit la duchesse en jetant sur lui un regard plein de sévérité.

— J'en ai douté d'abord, répondit vivement le jeune homme, car mon crime était si grand, cette grâce si peu méritée, que je ne pouvais croire à tant de bonheur... Mais bientôt, Madame, je me suis rappelé ce qu'était Marie de Duras, alors que, réfugiée sur les vaisseaux de mon père, elle avait daigné accepter le secours de mon bras... je me suis rappelé qu'elle était l'appui du faible et la providence du malheureux... je me suis dit que la beauté de son visage était un reflet de la beauté de son âme, et j'ai pensé, madame, que s'il vous était impossible d'aimer l'homme qui vous avait si cruellement offensée, vous aviez du moins cessé de le haïr.

Une émotion croissante agitait la poitrine de Marie. La voix de cet homme vibrait étrangement dans son cœur. Elle recula d'un pas comme si elle eût redouté de sa part l'influence de quelque pouvoir surhumain : et s'appliquant surtout à détourner de lui les yeux, elle reprit avec l'accent de l'orgueil blessé :

— Que dis-tu, Robert? Je ne puis te haïr ni t'aimer; tu ne m'es rien... je ne te connais pas... Tu me parles de tes souffrances, de tes remords, de ton repentir! Eh ! que m'importe à moi?... je ne vois en toi ni un coupable ni un ennemi... je n'ai donc ni à te condamner ni à t'absoudre. Tu n'es pour moi, Robert, qu'une barrière qu'il faut que je renverse, qu'un obstacle que je dois fouler à mes pieds !

Une profonde horreur saisit tout à coup Robert, et il s'écria avec angoisse :

— Marie ! je n'ose vous comprendre... mais, si ma mort est nécessaire à votre bonheur, faites un signe, ordonnez, qu'on me rende mon poignard, et là, sous vos yeux, sur-le-champ, je me frapperai moi-même, je mourrai! Mais d'abord, Marie, laissez tomber de votre bouche un mot, un seul mot de pardon !

— Et quand je prononcerais ce mot, répliqua la duchesse avec véhémence, crois-tu que le souvenir de ton outrage ne vivrait pas éternellement au fond de son âme?...

— Marie!

— Ne m'as-tu pas lâchement ravi ma liberté, mon honneur?

— Vous m'accablez, s'écria le fils de l'amiral. Oh! pourquoi n'ai-je pas deviné les projets de mon père !

— Ton père ! répartit énergiquement Marie , ton père ! il fut moins coupable que toi !

— Moins coupable !

— Oui.... moins coupable ! Oui, du moins, l'ambition l'aveuglait...... Mais toi!... toi, tu n'as pas d'excuse...

— Oh! j'en avais une, Marie; une bien grande. Si tu savais!

— Laquelle donc?

Robert crut qu'il allait mourir. Un instant, il hésita; car jamais il n'avait tant osé. Il voulait parler, et il était sans voix. Enfin pourtant, il fit un suprême effort, espérant peut-être que la vie s'exhalerait de sa poitrine, en même temps que ce terrible aveu, et d'une voix qui alla toucher les fibres les plus secrètes de l'âme de Marie de Duras, il lui répondit :

— Je t'aimais!

Un long silence succéda à ce cri téméraire.

— Tu m'aimais! reprit enfin la duchesse, dont le regard, tout à l'heure si dur, s'était peu à peu transporté.

— Et je t'aime encore, dit Robert avec étonnement; et cet amour est tel qu'il me fait comprendre ta haine et deviner tes tortures... Eh bien ! tu ne saurais croire quelle joie profonde s'empare en ce moment de mon cœur! Cette vie que, loin de toi, le désespoir m'eût arrachée; cette vie, que ta colère et ton mépris eussent fini par glacer dans mes veines, je viens te l'offrir pour garantir ton bonheur, pour assurer ton repos! Accepte-la, elle est à toi; je te la donne! Mais, en échange de cette mort, Marie, abaisse sur moi un regard moins sévère, laisse-moi toucher ta main, et dis-moi, oh ! dis-moi que plus tard tu oublieras le crime pour ne plus te souvenir que de l'expiation !

Et Robert, exalté par la grandeur du sacrifice qu'il se sentait prêt à accomplir, avait osé prendre la main de Marie;

— Tais-toi, oh ! tais-toi, fit Marie en se dégageant de l'étreinte de Robert.

Une révolution étrange s'opérait dans la pensée de la duchesse, et ses traits bouleversés en trahissaient successivement les phases terribles. La prière de cet homme lui faisait mal... Elle s'était attendue à de la rébellion, à des menaces, ou du moins à des supplications indignes d'un noble chevalier, et tout au contraire, Robert se montrait repentant sans bassesse, et suppliant sans peur. Bien plus, il était généreux; car il lui proposait d'échanger, par un pacte loyal, son sang contre un pardon. Elle avait traîtreusement résolu sa mort; et c'était lui... lui, qui venait lui offrir sa vie. Cette épouvantable idée étouffa, pendant quelques minutes, la voix dans sa poitrine, et elle porta convulsivement une main sur ses yeux :

— Des larmes, s'écria Robert enivré d'une joie céleste. Elle pleure, elle pleure! oh ? encore une inspiration de vous, mon Dieu, elle va me pardonner!

Mais Marie ne l'entendait plus. Une musique religieuse qui s'élevait doucement dans le lointain, venait d'absorber toute son attention. Les chants d'abord imperceptibles devinrent bientôt plus distincts, et Marie, pareille à une ombre qui eût cédé à une attraction surnaturelle, se dirigea silencieusement vers une fenêtre latérale dont l'un des panneaux était entr'ouvert, et à laquelle on parvenait en montant six marches de mosaïque. De là, son regard embrassait un large horizon, et elle ne conserva pas de longs doutes sur le véritable sens de ce bruit solennel. Des étendards flottaient à toutes les croisées de la ville, les cris des hérauts d'armes se mariaient aux vibrations des cloches, et tout le chemin qui conduisait du Château-Neuf à la cathédrale présentait l'aspect fluctueux de la mer, quand elle est soulevée par la simple brise. Marie avait presque oublié le malheur qui l'attendait... ce souvenir se réveilla tout à coup menaçant et terrible! Cette fête était celle du mariage de Jeanne! ce cortége était celui de la reine et de l'infant, marchant à l'autel sur le tapis de fleurs dont l'enthousiasme populaire avait jonché les rues au milieu des parfums enivrans brûlés sur leur passage, et au son des cantiques sacrés qui allaient demander pour eux au ciel l'auréole de la bénédiction

— Oui, murmura d'une voix étouffée Marie qui ne se rappelait plus que Robert était là... oui! voilà bien toute la pompe de la royauté et le symbole certain du bonheur. Ils sont tous heureux... tous, exceptez-moi. Fuyons... ou plutôt, non ! contemplons jusqu'au bout cet horrible spectacle... peut-être souffrirai-je tant que j'en mourrai!.. et pour moi la mort en ce moment, ce serait aussi le bonheur! Ciel! les voici... ils viennent... je les vois... cet homme, c'est le cardinal... la reine le suit.. Jacques d'Aragon!... ô mon Dieu ! où donc est votre justice? où est votre pitié? vous permettez qu'ils s'aiment, vous permettez que leurs mains se touchent, que leurs sourires se confondent, et vous ne me tuez pas!

La duchesse de Duras, demeura quelque temps dans l'attitude d'une douloureuse contemplation. Cependant, au nom de Jacques d'Aragon prononcé par elle à voix haute, la porte des caveaux souterrains s'était ouverte et Ben-Jannar, qui avait pris cette exclamation pour le signal convenu, était allé droit à Robert en lui disant :

— Monseigneur, veuillez me suivre.

— Vous suivre !.. et pourquoi? demanda Robert tout surpris.

— J'ai ordre, dit Ben-Jannar, de vous ôter vos fers et de vous rendre à la liberté.

Robert n'avait aucune raison pour mettre en doute la sincérité du Natolien. Ne l'avait-on pas d'ailleurs tiré de sa prison pour lui faire recevoir des mains de la duchesse elle-même l'insigne faveur de son pardon Il suivit Ben-Jannar sans répliquer et un instant après, les lourds battans de la porte de fer s'étaient refermés sur ses pas.

Le bruit de cette porte vint retentir comme un glas funèbre à l'oreille de Marie. Arrachée à une affreuse hallucination, elle se retourna et devina d'un seul coup d'œil une vérité plus affreuse encore. Robert n'était plus là. Ben-Jannar allait remplir sa mission de bourreau. Plus rapide qu'une flèche, elle traversa la chapelle et se cramponnant aux barreaux de la porte qui résistait à ses efforts désespérés, elle s'écria :

— Arrêtez, arrêtez! pas de meurtre! pas de crime! moi, commettre un crime! oh! cela est trop horrible... Ben-Jannar! ne le frappez point!

Mais la sombre voûte ne lui répondit que par un sourd gémissement.

— Mort! s'écria-t-elle d'une voix déchirante et en élevant vers le ciel ses deux mains jointes... Mais c'est plus qu'un meurtre, mon Dieu, c'est une lâche trahison! oh! à mon tour, grâce pour moi, seigneur!

A ce moment même, le cortége pénétra dans la cathédrale. Cette entrée se fit d'abord assez régulièrement et sans trop de désordre. Mais quand la reine et le prince Jacques eurent franchi le grand portail, les hommes d'armes furent impuissans à contenir la multitude qui se répandit aux deux côtés de la nef avec l'impétuosité bruyante d'un torrent déchaîné.

CHAPITRE XVIII.

L'Excommunication.

Les yeux de Jeanne, du cardinal Aimeric et de Raynaud de Baux s'élancèrent tout d'abord dans la direction du grand autel. Il était désert. Alors la colère se glissa dans le cœur de la reine et la crainte dans celui de l'amiral. L'une crut deviner que les résistances de la duchesse étaient loin d'être vaincues; l'autre, qu'un nouveau refus de Marie allait encore une fois compromettre les secrets travaux de son ambition. Le cardinal seul, qui poursuivait inexorablement son but, et qui espérait faire jaillir la vérité du choc de ces passions opposées l'une à l'autre, vit avec satisfaction que Marie n'avait pas tenu parole. Il ne craignait qu'une chose au monde, c'était que la duchesse se résignât ou fît grâce à la reine de ses rancunes et de son inimitié.

Jeanne avait déjà parcouru la moitié de la cathédrale quand elle aper-

çut Marie debout au milieu de l'hémicycle qui formait comme un vestibule à l'entrée de la galerie des tombeaux. Alors elle s'arrêta, la pâleur au front et la menace prête à s'exhaler de ses lèvres. Son attitude semblait provoquer une explication prompte et décisive. Mais Marie ne paraissait ni la voir ni l'entendre. La reine, dont l'admirable costume de mariée contrastait étrangement avec les vêtemens de deuil de sa sœur, ne put qu'à grand peine demeurer maîtresse d'elle-même et c'est là, en se faisant visiblement violence, qu'elle lui dit avec un calme apparent :

— Duchesse de Duras, nous pensions vous trouver ici avec votre époux, Robert de Baux, et prête à nous accompagner à l'autel. Où est Robert et pourquoi ce costume?

— Reine de Naples, répondit Marie avec l'énergie du désespoir, ce costume est celui d'une veuve.

Veuve! Ce mot bondit sur l'assemblée comme un projectile de mort... Veuve!... Jeanne avait bien entendu, mais elle se refusait à comprendre. Raynaud, le premier, averti par l'instinct paternel, soupçonna le crime et devina la vérité.

— Mon fils, s'écria-t-il d'une voix lamentable, où est mon fils?

— Là, répondit, en désignant les caveaux, Marie dont l'œil était fixe et vitreux comme celui d'une folle.

L'amiral courut à l'entrée de la voûte, poussa fortement la porte et tomba près du cadavre de son fils.

— Mort! murmura le cardinal.

— Oh! Je me vengerai, pensa Raynaud.

La stupeur était si universelle, si accablante que toutes les bouches demeuraient muettes et tous les bras impuissans. Marie reprit en relevant la tête :

— Oui, pour la deuxième fois veuve et libre, je viens, ma sœur, te redemander mon fiancé, Jacques d'Aragon!

— N'approchez pas, s'écria l'infant saisi d'horreur. Le sang de la victime a rejailli sur vous! Malheureuse! je vous avais offert mon épée... Vous avez préféré le poignard!

Ces mots produisirent sur la duchesse un effet terrible, et comme si elle eût entendu une de ces voix magiques qui retentissent dans les rêves, elle se demanda :

—Que dit-il?

—Ne l'as-tu pas entendu? dit la reine à son tour. Il te reproche ton crime, Marie!

— Mon crime!

— N'en comprends-tu pas, poursuivit Jeanne, toute l'énormité? Attenter aux jours d'un époux! répandre le sang sur le sol de l'église! Tu es meurtrière et sacrilége, Marie! repens-toi, si tu ne veux que le ciel...

— Meurtrière et sacrilége! répéta Marie d'un ton lugubre.

— Oui, dit Jacques d'Aragon, en détournant les yeux, oui, meurtrière et sacrilége!

—Et toi aussi, reprit la duchesse, tu m'appelles meutrière et sacrilège? Et toi aussi, tu me repousses avec horreur! Et c'est cette femme qui, la première, m'a jeté ces deux noms au visage, elle qui ose m'accuser, elle qui se réjouit au fond du cœur de m'entendre appeler meurtrière et sacrilége!

Et guidée par sa fureur, Marie gravit les marches de l'autel et s'écria :

— Vous tous, ici présens, écoutez! Moi, duchesse de Duras, je dénonce et livre à la justice humaine et divine, Jeanne, reine de Naples!

Jeanne poussa un grand cri. Le cardinal, sans perdre un instant, demanda d'une voix éclatante :

— De quel crime accusez-vous la reine?

— Du meurtre d'André son époux, dit Marie.

— Qu'on emmène cette femme! reprit Jeanne avec un geste d'autorité, elle oublie sans doute que mon innocence a été proclamée par le pape Clément...

— Le pape Clément n'avait point de preuves!

— Mon père, dit Jeanne à Aimeric, imposez-lui donc silence.

— Elle parlera, répondit froidement le cardinal.

Jeanne fut sur le point de supplier Marie, mais un regard de l'infant l'arrêta, regard froid et sévère qui semblait contenir un soupçon et lui demander compte de son passé.

Alors, les accens de Marie retentirent de nouveau plus imposans et plus terribles.

— Jeanne, dit-elle en agitant un papier ouvert, reconnais-tu cette lettre? C'est celle que tu écrivais à Bertrand d'Artois, le jour même où commença ton premier veuvage!... Bertrand d'Artois t'aimait comme un insensé... Tu lui ordonnas d'assassiner son maître et le tien, et il obéit! Le malheureux! il ne devait pas même trouver grâce près de toi.. car tu fus la première à le dénoncer. Tu croyais alors que cette preuve était perdue... Mais non! Charles de Duras avait su se la procurer, ainsi que ce cordon de soie et d'or, que sa mort a fait passer dans mes mains!

Et elle jeta le cordon aux pieds de Jeanne, tandis que le cardinal se saisissait de la lettre qu'elle tenait encore à la main.

—Oh! le sens de cette lettre est précis, continua-t-elle plus véhémente que jamais, et l'interprétation n'en saurait être douteuse. Ainsi donc, je ne suis pas seule meurtrière et sacrilége! Jacques d'Aragon, épouse donc cette femme, si tu crois encore à son sourire, à son amour! Et toi, Jeanne, que dis-tu de ma vengeance? Elle est affreuse, n'est-ce pas? Et cependant, elle est moins affreuse que juste! Ah! je sais bien que pour te perdre, je me suis perdue moi-même; mais que m'importe de tomber dans l'abîme, pourvu que je t'y entraîne avec moi!

L'assemblée entière était glacée d'épouvante. Pas un murmure, pas un cri ne s'éleva de cette foule atterée.

Jacques seul dit bas à la reine :

— C'était donc vrai!

Jeanne ne répondit pas.

C'est alors que, profitant du silence qui régnait de toutes parts, le cardinal prononça les paroles suivantes en s'appliquant à leur donner, par la lenteur de son débit, un effrayant caractère de solennité :

— Après l'accusation, le châtiment. Au nom du pape Urbain, dont je suis le légat, attendu que la reine Jeanne a usurpé l'absolution suprême par un odieux mensonge, je la déclare déchue de ses droits au trône et séparée de l'Eglise. J'ordonne encore à tous les fidèles de se tenir éloignés de son contact, de lui refuser le pain et l'eau, de ne pas lui accorder asile, et de la bannir de tous lieux comme excommuniée et maudite!

Si l'on se reporte à l'époque où se passe cette histoire, on comprendra aisément quelle sensation immense circula parmi tous les assistans. Mille échos affaiblis répétèrent en même temps ce cri lugubre :

— Excommuniée et maudite!

—Mon père, rétractez cet arrêt, s'écria Jeanne suppliante.

Le cardinal s'éloigna.

— Jacques, ta main!

Et Jacques s'éloigna comme le cardinal.

— Et vous tous, mes fidèles serviteurs, articula faiblement la reine en s'adressant aux femmes et aux soldats de sa suite, me fuirez-vous aussi?

Et tous s'éloignèrent avec effroi, comme avaient fait le cardinal Aimeric et le prince d'Aragon.

Alors, ce fut un spectacle tout empreint d'une religieuse horreur. Cette femme, tout à l'heure si fière et maintenant si accablée, ces courtisans qui, dans l'espace d'une minute, avaient passé de la soumission à la révolte, le peuple entier reculant d'épouvante devant cette reine frappée, au milieu de son triomphe, de la colère céleste, et qui restait seule, abandonnée de tous, comme si son approche eût été contagieuse, comme si son regard eût donné la mort; toute cette scène offrait un aspect à la fois si grand et si misérable, si horrible et si saisissant, que pas un de ceux qui en furent les témoins ne se retira sans être persuadé qu'une volonté humaine eût été impuissante à enfanter seule un pareil résultat et qu'un acte de justice aussi imposant ne devait être attribué qu'à une divine et providentielle intervention.

Marie, toujours debout sur les degrés de l'autel, contemplait dans une immobilité effrayante les incidens de cette scène affreuse, comme l'incendiaire observe avec une muette horreur les progrès du feu que ses mains ont allumé. Ses lèvres tremblantes purent cependant bégayer ces mots que lui arrachait déjà le repentir :

— Qu'ai-je fait! qu'ai-je fait!

Presque au même instant, la reine, dont la couronne venait de rouler à terre, comprit sans doute par l'éclair d'une révélation subite que tout était fini pour elle en ce monde. Elle sentit un voile funèbre s'étendre sur ses yeux et tombant à deux genoux, elle s'écria :

—Mon Dieu! mon Dieu, prenez pitié de moi!

CHAPITRE XIX.

Transition.

Pendant deux jours, Naples fut livré à la plus effroyable anarchie; mais les Hongrois, toujours à la piste des mouvemens qui pouvaient tourner à leur avantage, ne tardèrent point à relever la tête, et les principaux représentans du parti s'emparèrent sans beaucoup d'efforts d'un pouvoir qui devait évidemment devenir la proie du plus audacieux.

Toute opposition de la part du peuple était d'ailleurs matériellement impossible. L'excommunication prononcée au nom du pape contre la reine Jeanne, l'avait privée à jamais du prestige divin qui, à cette époque surtout, entourait d'une seconde auréole les fronts couronnés. On rencontrait dans les rues de Naples des gens qui se signaient dévotement en entendant le nom de celle qui avait été la reine, et une vaste solitude s'était établie spontanément aux environs de la cathédrale où l'anathème avait été fulminé.

Cependant, le lendemain de l'événement, quelques hardis visiteurs avaient osé parcourir l'église abandonnée, et leurs rapports n'avaient fait qu'augmenter les terreurs superstitieuses qui germaient au fond de tous les esprits. Jeanne s'était enfuie sans être vue de personne. Marie de Duras avait également disparu. Le cadavre même de Robert de Baux, de ce martyr innocent dont la louange était dans toutes les bouches, ce cadavre même ne gisait plus dans la galerie des tombeaux souterrains. On l'y avait cherché vainement pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

Cette circonstance fut, parmi plusieurs autres non moins étranges, celle qui frappa le plus vivement l'imagination des Napolitains. On attribua généralement à une puissance surnaturelle l'enlèvement de ce corps, pendant la nuit qui avait suivi le crime, et on crut que Dieu avait voulu soustraire ainsi l'âme d'un juste à l'influence du lieu maudit.

Quant à Raynaud, il subissait les conséquences du serment qu'il avait prononcé entre les mains du cardinal Aimeric; ce dernier avait tenu sa parole, car Jeanne avait bien effectivement maintenu le père dans ses charges publiques, et confirmé le titre du fils comme allié de la maison d'Anjou et mari de la duchesse de Duras. Si, plus tard, les choses avaient tourné contre toute prévision, si Robert était demeuré victime du choc de deux passions contraires, Raynaud n'en pouvait accuser le cardinal, et rien

ne devait le délier d'une parole donnée sous des conditions qui, par le fait, s'étaient trouvées fidèlement remplies. L'amiral se vit donc obligé à une obéissance passive, quand Aimeric, au sortir de l'église, lui enjoignit de monter à cheval et d'aller porter à Louis de Hongrie, alors en observation à dix lieues environ de Naples, la nouvelle de la chute de Jeanne. En vain exprima-t-il le vœu de revoir une dernière fois son fils, de présider lui-même à ses funérailles, Aimeric fut inexorable. En promettant au roi son maître l'appui du chef de la flotte napolitaine,il s'était engagé à le lui envoyer immédiatement après la solennité de Sainte-Claire. Il fallait que l'amiral partît.

En effet, une heure après l'excommunication prononcée, l'amiral était loin de Naples. Une seule consolation lui restait, un seul espoir précipitait les battemens de son cœur. Venger son fils!... Ce serait désormais là toute sa vie.

A compter de ce jour, la mission du cardinal Aimeric fut sinon terminée, du moins singulièrement avancée. Evidemment, l'habile prélat avait été guidé dans ses recherches pénibles sur le meurtre de l'ancien roi de Naples, par un mobile bien puissant. Cette persévérance si patiente, cet acharnement si soutenu, devaient prendre leur source dans un sentiment de haine personnelle dont sans doute il s'était appliqué à bien garder le secret.

Quoi qu'il en fût, son but n'était pas encore atteint. La reine avait vu rouler à terre sa couronne brisée; maudite, excommuniée, livrée sans défense aux passions vengeresses des hommes et à la colère de Dieu, elle était destinée à traîner dans l'exil une vie misérable et souillée, et certes elle devait envier le sort du dernier de ses sujets... et pourtant le croirait-on? Tant d'humiliations, tant de douleurs ne suffisaient point encore à l'insatiable vengeance du cardinal. Il lui fallait sa mort.

Le pape Urbain n'était pas, à beaucoup près un ami de la reine déchue. Cependant elle tenait, par son origine, à tant de nobles personnages, sa destinée se liait à tant d'illustres destinées, que le Saint-Père craignait de s'attirer, en l'accablant, certaines inimitiés puissantes.

Il eût fallu pour perdre Jeanne quelqu'un de ces prétextes spécieux, dont on fait aisément une raison triomphante, à l'aide de laquelle on peut étouffer des scrupules importuns et justifier un recours aux suprêmes rigueurs.

Ce précieux moyen, Aimeric le trouva après toute une journée de réflexion. Mais pour l'exercer, il avait besoin d'un instrument passif, d'un confident discret.

Au bout de quelques minutes, Ben-Jannar partait du Château-Neuf au grand galop de son cheval pour aller à la rencontre de Raynaud et lui enjoindre de revenir le plus tôt possible à Naples, où il était impatiemment attendu.

ÉPILOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Refuge.

Jeanne, excommuniée, n'avait trouvé dans sa fuite ni asile ni abri. Elle suppliait, elle détournait la tête; on frappait, on n'ouvrait pas. Ne sachant où elle allait, elle arriva comme une folle à Aversa. Là, elle put entrer; car, aussitôt après la mort d'André, on avait brisé les portes du couvent qui, depuis, était resté abandonné. Pendant deux jours entiers, elle n'aperçut pas un visage ami; elle n'entendit pas un mot de consolation. Sa misère ne lui avait laissé ni flatteurs, ni courtisans, ni aucun de ces ardens défenseurs, dont la fortune est un reflet de celle du souverain, et dont l'étoile disparaît le jour où s'éteint le foyer auquel elle empruntait sa lumière. Deux femmes seulement, de celles qui n'avaient jamais franchi le seuil des appartemens de la reine au Château-Neuf, s'étaient constituées les compagnes volontaires de son infortune et de son exil. Pour ces deux êtres à l'âme privilégiée, Jeanne était encore la reine, et ce leur fut un grand bonheur de pouvoir approcher de si près celle qu'elles étaient habituées à n'apercevoir que de loin, à la dérobée, les genoux tremblans et la tête inclinée. Elles avaient admiré la reine au milieu de son entourage de pourpre et d'or; peut-être l'aimaient-elles maintenant qu'elle portait une longue robe noire, symbole éloquent de ses douleurs et de son repentir. Ces deux femmes, nées du peuple, et généreuses comme lui, ces deux femmes, qui avaient osé s'attacher à l'avenir de la reine déchue, et aux pas de la femme maudite, l'histoire n'a jamais dit leurs noms, Jeanne elle-même ne les a peut-être jamais sus. Hélas! la postérité distribue ainsi sa justice. Aux vices éclatans, la renommée; aux vertus modestes, l'oubli.

La matinée était brumeuse et sombre, et les sifflemens prolongés du vent retentissaient comme des soupirs lugubres au sein des forêts épaisses qui avoisinaient le monastère d'Aversa.

Jeanne, accoudée sur l'entablement de pierre d'une croisée, dont les vitraux brisés attestaient l'abandon dans lequel on avait laissé le couvent depuis la mort du roi, Jeanne parcourait d'un seul élan de sa pensée les diverses phases de son existence si remplie de tristesses et d'agitations. Sa mémoire se reportait involontairement vers l'époque où le sceptre de la Sicile lui servait de talisman pour conquérir l'admiration de tous; puis, soudain, après ce souvenir donné au passé,le présent se dressait devant elle comme un fantôme inexorable et vengeur. En comparant ces deux époques de sa vie, en songeant à la destinée cruelle qui, de si haut, l'avait précipitée si bas, son esprit s'égarait,et sa tête devenait brûlante. La reine, au moment où nous la retrouvons, était en proie à une de ces hallucinations terribles qui ne lui laissaient, depuis le jour de sa fuite, ni trêve ni repos. Son désespoir, long-temps concentré dans sa poitrine, finit par éclater sur ses lèvres, et elle s'écria :

— Seule! toujours seule! Ils m'ont tous abandonnée! tous, ils ont refusé de me suivre... et sans la pitié de deux pauvres femmes qui n'ont pas craint de me faire le sacrifice de leur âme, je serais morte... morte de misère et de faim! Ah! la malédiction est comme la peste. Elle creuse un abîme sous nos pas, elle fait un vaste désert autour de nous!... Oui, oui, ils devaient tous me fuir, et je ne saurais m'en plaindre, car si la reine de Naples avait droit au respect du peuple, Jeanne la maudite ne mérite plus que le mépris...

Un accablement profond succéda à cette expression spontanée des souffrances de Jeanne. Elle s'assit. Quelques minutes se passèrent, et elle murmura dans un soupir :

— Jacques!... lui aussi!

Et elle retomba accablée. Mais tout à coup son œil brilla, elle se leva avec une énergie dont elle ne semblait plus capable, et, comme si elle poursuivait un précieux souvenir, elle s'écria :

— Mais elle! mais Marie! m'abandonner, elle, ma sœur!

Son regard demeura un instant fixe et sans larmes. Bientôt après, ses cils se mouillèrent, ses mains se joignirent, et elle reprit en sanglottant :

— Ma pauvre Marie! oh! je l'aimais pourtant bien!...

A peine avait-elle dit ces mots, qu'elle s'arrêta, frappée sans doute d'une idée sombre. Elle promena lentement ses regards sur les murs délabrés du couvent, sur les fenêtres que le vent avait brisées, sur les vêtemens de deuil qu'elle portait elle-même, en un mot sur tout ce qui lui représentait, sous une forme visible et animée, cette ruine irréparable, ce malheur sans retour qui était l'œuvre infernale de Marie de Duras. Sa physionomie exprima alors un indicible sentiment de terreur, de trouble et d'hésitation. Mais ce mouvement passa plus vite et laissa moins de traces que l'éclair.

— Loin de moi, dit-elle, loin de moi, pensées de haine et de vengeance! Que puis-je reprocher à Marie? ses crimes ne sont-ils pas mon ouvrage? ne les ai-je pas provoqués! Oh! qu'elle vienne, mon Dieu! qu'elle vienne! ne me laissez pas mourir sans revoir ma sœur!

Et aussitôt se précipitant vers la fenêtre, Jeanne laissa échapper un cri que répétèrent les échos d'Aversa et qui dut sortir des replis les plus secrets de son cœur. Elle essaya de parler encore, mais sa bouche était muette ou n'articulait que des sons confus. Dans sa faiblesse, elle ne pouvait que regarder et sourire. Enfin, le poids qui étouffait sa poitrine parut s'alléger peu à peu et elle continua avec tous les dehors d'une joie insensée :

— Oh! je savais bien, moi, qu'elle ne m'avait pas oubliée! je savais bien qu'elle viendrait!

La duchesse de Duras ne tarda pas en effet à paraître au seuil de la porte d'entrée. Mais, comme Jeanne, immobile d'émotion, ne tournait point les yeux de son côté, Marie, croyant deviner que sa présence lui était importune, courba tristement le front et lui dit :

— Jeanne, je vous fais horreur, n'est-ce pas? Oh! écoutez-moi sans colère et pardonnez-moi d'être venue... Je ne voulais que vous voir, vous demander grâce et partir!

— Partir, répéta Jeanne avec effroi. Oh! non, restez, je le veux... je vous en supplie.

— Vous me suppliez de rester?

— Oui... approchez... plus près... plus près encore...

— Alors, permettez donc, Jeanne, que j'embrasse vos genoux...

— Que faites-vous? dit la reine en essayant vainement de relever sa sœur.

— Je vous demande pardon, Jeanne, de vous avoir dépouillée de votre sceptre et vouée à l'exil. Je vous demande pardon de tout le mal que je vous ai fait.

— Juste ciel! c'est toi qui t'accuses!

— Mes crimes ne sont-ils pas assez nombreux?

— Tes crimes! Oh! je les ai comparés à celui dont je me suis rendue coupable envers toi, et je me suis dit qu'à lui seul il les valait tous... Tu n'as reçu de moi qu'un seul coup, Marie, mais je t'ai frappée au cœur!

— Oh! quoi que tu dises, reprit la duchesse, c'est moi que Dieu condamne!

— Eh bien! répondit la reine, je le prierai tant qu'il aura pitié de toi.

— De moi? tu ne me maudis donc pas?

— Tu le vois bien.

En même temps, Jeanne ouvrit ses bras, et Marie s'y jeta en pleurant. Cette étreinte fut longue et silencieuse. Il est en effet des mouvemens de l'âme que la parole étoufferait en les voulant exprimer, il est des repentirs qui n'ont besoin pour s'épancher que d'une volonté bien sentie et et d'un échange loyal accompli de cœur à cœur sous le regard seul de Dieu.

Marie cependant avait tellement redouté cette entrevue, et l'accueil de Jeanne l'avait saisie d'une stupéfaction si profonde, qu'elle craignit d'avoir trop vite espéré. Aussi murmura-t-elle en tenant les deux mains de sa sœur :

— Il est donc possible que tu me pardonnes tout ce passé terrible!

— Il faut en détourner nos regards, répondit vivement la reine, car il nous effraierait toutes deux. Dieu nous a réunies... jouissons sans arrière-pensée de ce moment de bonheur. Est-ce qu'il ne te semble pas comme

à moi que tu respires plus librement, que tu reviens à la vie? Rester éloignées l'une de l'autre, penser, agir, pleurer l'une sans l'autre, est-ce que cela se devait, est-ce que cela se pouvait? mon Dieu! nous haïr, après nous être tant aimées, ah! c'était mourir tous les jours... Et pourtant, il n'est que trop vrai, long-temps nos regards se sont évités; long-temps, à la cour de Naples, on s'est entretenu des dissensions de la reine et de la duchesse de Duras!... mais ces deux femmes, ce n'était plus Marie, ce n'était plus Jeanne. Quand nous nous sommes fait tant de mal, nos cœurs ne battaient plus, notre raison n'était plus en nous... c'était de la fièvre, de la maladie, du délire... et depuis, quel affreux remords! avoir blessé un cœur ami, avoir déchiré l'âme de sa sœur... rien que cette idée vous tue! on se dit que c'est impossible, on ne croit pas à son propre crime... Oh! n'est-ce pas, Marie, que c'est là une souffrance dont nous serions mortes toutes deux, si nous n'eussions gardé au fond de nous-mêmes le sentiment de notre amitié sainte et l'espérance du pardon?

— Ainsi, j'ai retrouvé ma sœur! dit la duchesse.

— Comme je devais retrouver Marie, répartit la reine.

L'entretien qui suivit entre les deux sœurs fut touchant et solennel. Marie, malgré toutes les épreuves qui avaient bouleversé son âme, était redevenue ce qu'elle avait été jadis la bonne, la douce Marie. Elle sentait renaître, à la vue de cette misère infinie, la sympathie si puissante qui l'entraînait autrefois vers sa sœur bien-aimée Elle prit l'engagement à la face du ciel, puisque son amitié était l'unique ressource de Jeanne, de consacrer toute sa vie, sinon à lui rendre le bonheur, c'était désormais impossible, du moins à adoucir l'amertume de ses maux. En un mot, elle lui promit un dévoûment qu'on pourrait appeler expiatoire.

A cette promesse, Jeanne répondit par un soupir.

—C'est cela, dit-elle, toujours toi qui te dévoues, qui te sacrifies.... mais est-ce ma faute, à moi, si je suis l'esclave de mon cœur, en dépit de mes résolutions et de ma volonté... Tiens, Marie, dans ce moment même, brisée par tant d'émotions à la fois, mon âme s'élance encore vers un passé que je déteste, je pense encore à ce fatal amour qui nous a désunies, et je sens bondir sur mes lèvres un nom qui, pourtant, ne devrait jamais être prononcé entre nous...

— Prononce-le, ce nom, répondit Marie avec douceur, car je ne sais point pardonner à demi...

— Ah! tu vaux mieux que moi, dit Jeanne avec tendresse.

— Ne parlons que de Jacques, reprit Marie en souriant tristement.

— Où est-il? qu'est-il devenu? s'écria Jeanne d'un accent atterré qui prouvait que ce nom agissait encore sur elle au point de lui faire tout oublier.

Marie hésita.

—Juste ciel, reprit Jeanne, aurait-il quitté l'Italie? serait-il mort?

—Non, répondit la duchesse dont les traits exprimèrent une sorte d'inquiétude. Rassure-toi... il connaît ta retraite... il viendra plus tôt que tu ne l'espères.

—Oh! merci, dit la reine trop préoccupée de ce nouveau bonheur pour chercher à lire dans la physionomie de la duchesse. Il viendra et c'est par toi que j'apprends son arrivée! Oh! mais vois donc, Marie, quelle heureuse journée! tu es là, nous avons échangé le pardon... la haine s'est retirée de nos cœurs... Oh! Marie, j'allais mourir et tu m'as rendu la vie!

Marie allait répondre quand un bruit de pas retentit dans l'escalier. Jeanne alla vers la porte et revenant pâle d'effroi.

—Marie, dit-elle, il faut te cacher.

—Qui donc vient là?

—Celui dont la haine te poursuivra désormais sans cesse, l'amiral Raynaud de Baux!

—L'amiral! que peut-il te vouloir?

—Je ne sais, mais au nom de notre amitié, sœur, cache-toi, cache-toi! Et elle entraîna Marie vers une salle voisine.

La duchesse venait à peine de sortir quand l'amiral entra.

CHAPITRE II.

Derniers Rêves.

A la vue de l'amiral, Jeanne eut un sinistre pressentiment. Bien que personnellement elle n'eût rien à lui reprocher, elle ne l'avait jamais amnistié complètement; et si, dans l'aveuglement d'une folle passion, elle avait paru prendre partie pour lui contre sa sœur, elle ne lui avait jamais pardonné devant sa conscience un outrage dont la souillure avait rejailli sur son blason.

— Amiral, s'écria-t-elle en étendant les mains vers lui, venez-vous ici pour m'accabler, pour me perdre?

— Je viens vous sauver, répondit Raynaud.

— Me sauver! répondit la reine avec égarement.

— Etes-vous donc résignée à votre sort? dit l'amiral en l'examinant avec attention, et n'espérez-vous plus dans l'avenir?

— Et que puis-je prétendre, sans ressources, sans amis?

— Les amis! dit Raynaud, un revers les chasse, un succès les ramène.

— Mais l'anathème qui m'a frappée!

— On peut le frapper d'impuissance!

— Mais je ne vois nul moyen...

— Il en est un.

— Lequel?

Raynaud fit attendre quelques minutes sa réponse; puis, pesant longuement sur chacune de ses paroles, et enveloppant Jeanne d'un profond regard, afin d'épier l'effet que sa proposition produirait sur elle, il lui dit:

— Qui vous a détrônée? le saint-père. Qui a lancé sur vous l'excommunication? le saint-père; car il a confirmé tout ce qu'a fait le cardinal Aimeric. Eh bien! contestez au saint-père ce titre, qui est toute sa puissance, et sa décision n'existe plus.

— Oh! que me confessez-vous là? répliqua Jeanne, toute tremblante. Le pape, c'est l'élu de Dieu... Le braver en face, ce serait renoncer à mon salut éternel... Non, amiral, non! je ne le ferai pas...

—Vous vous effrayez à tort, madame, et le conseil que je vous donne...

— Est d'attenter à notre sainte mère l'Eglise!

— Non, mais de lui reconnaître un autre chef. Et ce chef serait Clément VII, que treize cardinaux viennent d'élire pape au consistoire d'Anagni. Il y a lutte; profitez-en. Appuyez les prétentions de Clément contre celles d'Urbain, et, pour la seconde fois, ma flotte est à vous!

Jeanne était incrédule. Le coup qui l'avait abattue lui avait retiré toute foi dans l'avenir. Un léger mouvement de tête traduisit le sentiment de défiance qui remplissait son cœur.

— Dites un mot, reprit l'amiral avec assurance, et, sur-le-champ, j'écris cette protestation, vous n'aurez plus qu'à signer.

— Mon Dieu! s'écria la reine, suis-je bien éveillée? Est-ce bien vous, amiral, qui êtes là, qui me parlez d'espérance et d'avenir? Ah! ce sont des mots que je n'osais plus prononcer. Eh bien! peut-être suivrai-je vos conseils, peut-être trouverai-je encore la force de lutter. Allez donc, allez tracer ce manifeste qui doit me relever de ma déchéance à la face de l'Europe, et tout à l'heure...

—Vous signerez? demanda Raynaud.

—Peut-être!... Une minute seulement! le temps de me recueillir.

En finissant de parler, Jeanne conduisit l'amiral vers la porte opposée à celle par où Marie s'était retirée. Une double émotion jetait alors la reine dans une étrange perplexité. En effet, l'arrivée de Raynaud lui inspirait à la fois l'espoir le plus brillant et les appréhensions les plus tristes. Elle voulait bien croire à la sincérité de Raynaud, qui venait, contre toute prévision, d'ailleurs, lui fournir les moyens de disputer aux foudres de l'Eglise une vie frappée par l'anathème. Mais elle craignait que l'aspect de sa sœur Marie n'excitât en lui de nouveaux et terribles ressentimens. Eblouie cependant par le langage plein d'assurance dont s'était servi l'amiral, et trop profondément accablée pour dédaigner l'appui qu'on lui offrait, quel qu'il pût être, elle résolut en elle-même de résister à un sentiment de méfiance qui pouvait être injuste, et de ne point refuser un secours que lui envoyait peut-être la pitié du ciel.

Ces diverses réflexions passèrent, du reste, rapidement dans son esprit, et s'empressant de rappeler sa sœur:

— Tu l'as entendu? lui dit-elle.

— Oui... et j'en frémis encore! répondit Marie.

— Quoi! tu redouterais?

Tout de la part de cet homme dont l'âme est un mystère inexplicable et qui n'a jamais reculé ni devant la mort dans un combat, ni devant une trahison, quand elle a dû servir à ses projets de vengeance ou d'ambition!

Jeanne fut un instant ébranlée. Cependant, l'avenir prédit par l'amiral était si beau, qu'elle ne put se résoudre à y renoncer.

— Eh bien, reprit-elle avec un triste soupir, qu'importe quand je serais encore une fois trahie? N'ai-je pas descendu jusqu'à son dernier degré l'échelle des misères et du désespoir? Va! je serais trop coupable de reculer devant cette tentative suprême. Humiliée et vaincue, qu'il me reste au moins la gloire de ne point accepter ma défaite! Raynaud est là; demeure ici, car, il ne faut pas qu'il te voie, et je saurai l'éloigner sans que ta présence ait réveillé sa haine... Adieu! Je vais le rejoindre. Il écrit une protestation contre les droits du pape qui me persécute, contre les droits de Louis de Hongrie qui se pare de mes dépouilles...

— Prends garde, dit Marie, si c'était un piége!

— Ne crains rien. Une voix secrète me dit d'espérer, et de marcher droit au but, si je veux l'atteindre. Je vais signer cette protestation, Marie, la signer d'un titre que je n'osais plus me donner, d'un nom que je croyais perdu pour toujours: Jeanne Ire, reine de Naples et de Jérusalem!

A la vue de cette joie impétueuse, de cet enthousiasme irréfléchi, Marie fut saisie d'une pitié profonde. Cette femme, accablée en apparence, avait encore en elle toutes les exaltations secrètes attachées au titre de reine. Elle mêlait encore ses projets d'ambition à ses rêves d'amour!.... Pauvre insensée! qui ne voyait pas que le passé et l'avenir étaient pour elle deux abîmes également prêts à l'engloutir! Pauvre aveuglée dont tous les maux avaient été causés par l'ambition et l'amour, et qui ne craignait pas de demander à son génie de nouvelles forces, à son cœur de nouvelles inspirations!

Marie avait d'autant plus de raison de plaindre sa sœur, qu'elle venait de rencontrer aux portes du monastère d'Aversa, le prince Jacques d'Aragon lui-même et qu'elle avait cru découvrir que son amour pour la reine s'était subitement transformé en une insurmontable aversion. Ils n'avaient échangé que peu de mots, et cependant, Marie en avait assez entendu pour comprendre que la révélation des crimes de Jeanne et du

sa longue hypocrisie élevait entre elle et lui une barrière désormais impossible à franchir.

Cependant, pressée de pénétrer dans le monastère, elle lui avait promis de lui accorder quelques instans d'entrevue aussitôt que Jeanne l'aurait quittée.

Or, la reine s'était éloignée et la duchesse de Duras, impatiente de connaître enfin toute la pensée de Jacques, courut à la porte du fond qui donnait sur une salle basse où il attendait son retour. Elle l'appela d'une voix tremblante, et comme il hésitait à monter, elle ajouta :

— Jeanne n'est plus là, venez, monseigneur.

Cette fois, l'infant obéit, et, entrant non sans jeter autour de lui un regard de méfiance :

— Etes-vous bien seule, madame? demanda-t-il.

— Mais pourquoi cette question, dit Marie en observant attentivement le prince; craindriez-vous que la reine?..

— Oh! je ne puis... je ne veux pas la voir.

— Quel langage! s'écria la duchesse. Avez-vous donc oublié...

— Non, non! je me souviens au contraire.

— N'a-t-elle pas, dit Marie avec effort, été la fiancée de votre cœur?

— Dites le démon de ma vie!...

— Mais alors, que venez-vous chercher dans ce monastère, où vous deviez savoir que Jeanne s'est réfugiée.

— Ce n'est point Jeanne que j'y viens chercher, madame...Une autre femme est venue à Aversa, et c'est elle que j'y ai suivie...

— Une autre que la reine!... Et qui donc?

— Sa sœur!

— Jacques, s'écria Marie qui ne pouvait plus contenir son émotion.... Jacques, qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, répondit l'infant, que j'ai trop souffert et qu'il est temps que cette douleur éclate. Cela veut dire que je me suis tu trop long temps et qu'il faut que je parle! Peu d'heures nous séparent, Marie, de la scène affreuse qui fut le signal de votre départ de Naples, et pourtant que d'orages ont bouleversé l'état, que de révolutions se sont accomplies dans nos âmes!

Depuis ce jour, il m'a semblé que chaque minute dissipait autour de moi le plus merveilleux comme le plus épouvantable des rêves! A la seule image, au seul nom de Jeanne, je sentais encore mes yeux se mouiller, mon cœur battre avec violence...; mais ces émotions, bien différentes de celles que j'éprouvais jadis, étaient pour moi-même un mystère. J'avais beau m'interroger, je ne trouvais en moi que doute et contradiction!... Je voyais la reine malheureuse, et je ne la plaignais pas; je la croyais fugitive et je ne la suivais pas! D'où venait ce changement? Etait-ce le meurtre de son époux; était-ce le châtiment dont venait de la frapper l'Eglise, qui ôtaient à Jeanne le prestige qui m'avait séduit? Non, cela ne pouvait être, car qui dit amour dit en même temps miséricorde infinie! Alors, c'est à mon cœur que j'ai demandé le secret de cette indifférence, de cet éloignement, de cette haine; et mon cœur m'a répondu : Marie, en remettant sous mes yeux une image trop méconnue, en rappelant sur mes lèvres un nom trop oublié! Oui, Marie, c'est ton souvenir qui a perdu Jeanne dans mon esprit. J'aurais trouvé peut-être une excuse à toutes ses fautes, un pardon pour tous ses crimes!... mais t'avoir réduite à cette profonde infortune, t'avoir conduite, toi si douce, toi si bonne, de l'innocence à l'idée du crime, du désespoir à l'assassinat!... voilà ce qui était odieux, irrémissible, infâme! Et j'ai fini par comprendre, Marie, que je ne haïssais dans la reine ni l'épouse meurtrière, ni la femme maudite, mais la cause de ma trahison, la complice de mon ingratitude envers toi!

— Jacques, s'écria douloureusement la duchesse, votre amour n'est plus à Marie!

— Mon amour! oh! je le sens maintenant, répliqua-t-il avec enthousiasme, il n'a jamais cessé de t'appartenir.

— Que dit-il? murmura Marie, dont l'œil devenait hagard.

— Marie! écoutez-moi...

— Non, répondit la duchesse, dont la lutte intérieure se trahissait sur son visage; vous écouter, ce serait me livrer une seconde fois aux tortures de la jalousie! Si j'ouvrais l'oreille au son de cette voix, je n'aurais plus le courage d'être généreuse; je reprendrais à Jeanne le pardon que je lui ai donné... Ce serait fait de moi... Retirez-vous, retirez-vous... il est trop tard.

— Trop tard pour rendre la vie à un mourant, reprit Jacques. Oh! non, Marie! c'est toi, c'est toi seule que j'aime!!!

Cette fois, ce ne fut pas la duchesse qui répondit, mais une voix mâle, éclatante, terrible, qui fit résonner à l'oreille de Jacques ces deux mots :

— Vous mentez!!!

L'homme qui avait parlé ainsi était entré sans que l'infant ni Marie s'en fussent aperçus.

C'était Robert de Baux.

CHAPITRE III.

L'époux de Marie.

L'instant qui suivit l'apparition de Robert fut effrayant de silence et d'immobilité. Cette victime arrachée à la mort, et pour ainsi dire, sortie de son tombeau, semblait personnifier Dieu lui-même, et son retour prit, aux yeux de Jacques et de Marie, une sorte de prestige providentiel.

—Robert! s'écria l'infant, blanc de colère.

— Robert vivant! ajouta Marie en croisant ses mains.

— Oui, vous mentez! continua Robert en faisant un pas vers le prince d'Aragon. Vous mentez... à elle et à vous-même!.. Eh quoi! vous osez dire à cette femme, monseigneur, que vous l'aimez? Aimer! Savez-vous seulement le sens de ce mot sublime? Aimer Marie! vous!... Mais vous avez toujours été son plus impitoyable, son plus cruel ennemi! Vous venez lui parler d'amour, vous qui avez sacrifié l'amour à l'ambition. . vous que l'espoir d'un diadème a fait lâche et parjure... Si vous l'eussiez aimée, est-ce que vous auriez vu la beauté de Jeanne? est-ce que vous auriez follement rêvé de dynastie à fonder, de royaume à conquérir? Si vous l'eussiez aimée, vous auriez détourné vos yeux de cette belle couronne de Naples, de peur d'en être séduit; vous l'auriez brisée plutôt que de vous la laisser mettre au front, et surtout, oh! surtout, vous m'auriez tué, moi, votre audacieux rival, moi qui ne devais mourir que de votre main, moi que l'impunité a fait votre égal, et à qui vous avez donné le droit de venir vous dire en face : Cessez de troubler cette femme, monseigneur! car vous ne l'aimez pas!

— Misérable! s'écria le prince avec force.

— Ah! plus bas, monseigneur, reprit d'un ton d'autorité le fils de l'amiral. Vous êtes devant la duchesse de Duras, et je suis son époux!

— Son époux!

—L'homme qui a aimé Marie, reprit Robert, est celui qui, pendant six mois l'a entourée de dévoûment et de respect, qui, chaque jour, seul avec elle, maître de sa destinée, n'a point laissé échapper l'aveu qui brûlait ses lèvres et qui après avoir accompli, sans le savoir et contre sa volonté, l'acte de violence le plus inique et le plus hardi, a compté sur la profondeur de sa tendresse pour obtenir son pardon. L'homme qui a aimé Marie est celui qui, frappé par son ordre, a béni la main qui le frappait, celui enfin qui, jeté mourant sur les marches d'une tombe, ne s'est efforcé de retenir le sang qui s'échappait de sa blessure que pour lui épargner tout un sombre avenir d'angoisses et de remords... Car je connais ton cœur, Marie! tu as été égarée, mais non criminelle... Oublie désormais ce terrible souvenir... ton innocence t'est rendue, j'en suis la preuve vivante, irrécusable! relève donc ta tête, duchesse de Duras, moi seul pourrais être ton juge.— et ton juge vient tomber à tes genoux!

Et Robert tomba en effet aux genoux de Marie, qui, le front incliné, les bras tendus vers lui, semblait aussi lui demander grâce.

—Lui, murmura-t-elle, lui à mes genoux!

Mais le prince d'Aragon le frappa de la main sur l'épaule en lui disant :

—Debout, messire, debout! Avant d'implorer la clémence d'une femme, il est du devoir d'un chevalier de régler tout ses comptes d'honneur, trève à d'inutiles reproches! Nous avons derrière nous tous un passé de larmes, de parjure et de désespoir... C'est le passé dont il faut effacer les vestiges, c'est ce passé qu'il faut noyer dans le sang!

— Un duel! s'écria Robert. Eh! que n'avez-vous parlé plus tôt! A demain.

— Pourquoi remettre à demain, dit l'infant; sur l'heure... à l'instant même!

— Ah! reprit Robert avec amertume, je vous ai bien attendu vainement dans ma prison. Vous ne me refuserez pas ce délai.. il m'est nécessaire pour sauver Marie, pour sauver Jeanne!

— La sauver! et de quel péril? demanda Marie.

— Du plus grand, dit Robert, qu'elle ait jamais eu à redouter. Attiré vers ce château par l'espoir de vous rencontrer, Marie, depuis le point du jour, je me suis mêlé aux hommes d'armes qui gardent la citadelle. Je suis parvenu à leur arracher un secret terrible. Ce monastère doit devenir la tombe de Jeanne.

— Ciel! fit Marie.

— Il faut donc qu'elle quitte aujourd'hui même l'Italie, ou elle est perdue!

— Mais pourtant, répliqua la duchesse avec un embarras visible, tout à l'heure, on a fait à la reine des offres de service...

— Elle doit les repousser...

— Un homme, qui se dit son ami, l'a engagée à signer une protestation contre les droits du saint-siége.

— Cet ami prétendu est un traître, répondit Robert. Cette protestation est son arrêt de mort!

— Se peut-il?

— Comment la reine n'a-t-elle pas vu le piége? Comment n'a-t-elle pas compris que ce témoignage éclatant de sa rébellion serait porté, non pas à l'anti-pape Clément, mais à Urbain lui-même.

— Qui sera impitoyable cette fois, acheva la duchesse d'un ton douloureux. Juste ciel! si vous saviez... Cet homme, instrument des vengeances de Louis de Hongrie; cet homme, envoyé sans doute par le cardinal...

— Eh bien?

— C'est votre père!

— Mon père! Ah! que Dieu me pardonne; mais j'ai dit la vérité. Cependant, rassurez-vous, Marie; peut-être en est-il temps encore... Je vais courir sur les traces de mon père. Moi, qui ai si souvent plié devant lui, je relèverai la tête enfin, je trouverai une nouvelle énergie dans le sentiment de ses torts et celui de mon droit. Si Dieu est juste, le fils aujourd'hui fera trembler le père. Attendez-moi, je reviens dans un instant.... A bientôt, Marie!

— A demain, monseigneur!

Un abattement profond se peignait sur les visages de Jacques et de Marie, et la sortie de Robert les laissa seuls, livrés à une stupeur également terrible. Tous deux, d'ailleurs, muets et séparés l'un de l'autre par un espace de quelques pas, paraissaient vouloir concentrer en eux les réflexions poignantes qui se pressaient en foule dans leur esprit. Cependant, Marie, tournant les yeux vers le seuil que venait de franchir Robert en se retirant, murmura avec l'accent d'une compassion ardente :

— Noble cœur!

Ce cri vint jusqu'à l'oreille de Jacques, qui reprit aussitôt :

— Qu'ai-je entendu ? Marie, ces deux mots...

— Ont trahi ma pensée.

— Vous êtes impitoyable?

— Comme vous l'avez été...

— Vous préférez cet homme, continua Jacques avec un emportement qu'il ne put maîtriser... Vous l'aimez... peut-être !

— J'ai comparé, monseigneur, répondit froidement la duchesse.

L'infant demeura atterré. Puis, par degrés, l'expression de violence qui avait un moment durci ses traits fit place à une expression plus douce de repentir et d'humilité, et il reprit avec résignation :

— Ah ! vous m'accablez, Marie, et vous avez raison. Aveuglé par un fol orgueil, égaré par une ambition dévorante, partout j'ai semé la souffrance, partout je recueille la haine... Il faut me soustraire à ce supplice... Adieu, Marie, je pars.

— Partir! répéta vivement la duchesse. Partir au moment où la vie de Jeanne est menacée, sans lui adresser une parole de consolation... La reine est coupable envers moi, monseigneur; mais envers vous quels sont ses crimes? Voulez-vous donc vous joindre à ses bourreaux? Non, vous ne le voudrez pas.... Je cours lui dire que vous êtes là, que vous l'attendez....

— Marie, fit Jacques en essayant de la retenir.

— Oh ! restez, reprit Marie suppliante, prouvez du moins à Jeanne qu'il lui reste un ami... Il vaut encore mieux, monseigneur, tromper une femme, que la tuer... Dans un instant, elle sera près de vous.

— Attendez, s'écria Jacques en arrêtant Marie par le bras et en proie à un effroyable délire; moi, revoir la reine! me retrouver en face de cette femme pour qui j'ai renoncé à ton amour, Marie ! La revoir! Entendre encore une fois ces accens qui ont porté le désordre dans mon esprit et la mort dans mon cœur!... Non ! c'est impossible! ta générosité, ton abnégation, ce conseil que tu me donnes de feindre un amour que je ne ressens pas, viennent d'arracher à Jeanne ce qu'il pouvait lui rester encore de prestige et de séduction... Et d'ailleurs, est-ce que j'ai aimé Jeanne, moi? Est-ce qu'il faut donner le nom d'amour à cet égarement inexplicable qui enfante le parjure et la trahison! Non, non. L'enivrement d'une cour brillante, cette sorte de magie attachée au rang suprême, je ne sais quel vague espoir de reconquérir le trône de mes pères, voilà ce qui m'a jeté aux pieds de cette femme, voilà ce qui m'a rendu insensé. Et aujourd'hui que cette sourde colère gronde au fond de moi-même, aujourd'hui que je sens déborder de mon âme ce ressentiment implacable, je consentirais à dissimuler ma haine et à lui tendre la main!.. Oh! jamais! Ce serait une lâcheté... Laisse-moi fuir, Marie; car, elle que je hais, — toi que j'aime, je dois vous quitter toutes deux!!!

Marie avait la tête en feu, elle ne savait que répondre.

Tout à coup, une des portes latérales s'ouvrit, et Jeanne se montra. Marie courut à elle et Jacques baissa les yeux.

— J'ai tout entendu, dit lentement la reine.

— Mon Dieu ! s'écria l'infant.

— Oui, tout! reprit Jeanne, et je ne t'en veux pas, Jacques. Ton mépris, je le comprends... ta haine, je l'ai méritée... le doigt de Dieu est dans tout ceci, monseigneur. J'ai trahi; je suis trahie à mon tour. J'ai brisé sans pitié le cœur des autres... on devait briser le mien sans pitié.. c'est justice!

Une clameur sourde, continue, grossissante, qui s'éleva alors à l'extérieur du monastère d'Aversa, interrompit soudainement la reine. Marie se précipita vers une des fenêtres du fond pour s'informer d'où venait ce bruit. L'infant lui-même l'y accompagna. Un coup d'œil suffit à la duchesse pour mesurer le péril et elle revint vers Jeanne en criant :

— Nous sommes perdues!

— Que veux-tu dire?

— Robert a trop tardé. Le cardinal Aimeric se dirige vers le monastère... Des soldats gardent déjà la plupart des issues...

— Il faut résister, dit Jacques en mettant l'épée à la main.

— Résister, fit Marie avec angoisse. Mais c'est une armée entière.

— Une armée! eh bien donc, répartit l'infant saisi d'un saint enthousiasme, je serai seul contre tous. Jeanne, Marie, adieu, adieu pour toujours! Puissé-je mourir en vous défendant!

Jeanne perdait visiblement ses forces. L'anathème de l'église ne pesait plus seul sur son front découronné. Le dédain de l'homme qu'elle avait aimé la tuait dans son illusion dernière, dans son dernier espoir. Maintenant, que lui importaient ces titres, ces grandeurs et toutes ces vanités superbes dont elle avait aimé à se parer, tant qu'un désir vivace, tant qu'une passion active avaient entretenu dans son âme le foyer divin des grandes choses et des grandes pensées. Jeanne avait vécu par l'amour. Il ne lui restait plus qu'à mourir.

— Marie, Marie! dit-elle d'une voix défaillante. Ah! tu es bien vengée!

Cependant, le bruit augmentait, les pas devenaient plus distincts, le bourdonnement plus intelligible. Les vieux escaliers du monastère retentissaient du son des hallebardes qui battaient les murailles et des épées qui tremblaient dans leurs fourreaux de métal. La duchesse de Duras abandonna sa sœur pour se précipiter vers la porte principale et en fermer les verroux. Mais au même instant, cette porte céda sous l'action de coups redoublés, et Marie recula comme devant l'apparition d'un fantôme en s'écriant :

— Ciel! l'amiral!

Raynaud de Baux, en voyant la duchesse, jeta un cri de joie.

— Marie! dit-il. Enfin je la retrouve !

Et tirant aussitôt son poignard, il alla droit à elle.

— Oh! messire, dit la duchesse en l'implorant, grâce, pour la reine.

— Ni pour elle, ni pour toi! répondit l'amiral en la frappant, et la renversant pâle et sanglante à ses pieds.

Jeanne poussa un cri terrible, et puisant de nouvelles forces dans le spectacle des douleurs de Marie, elle s'agenouilla, la saisit dans ses bras, et parvint, après de grands efforts, à l'étendre sur un siége. Là, couvrant son front de baisers et lui faisant un rempart de son corps, elle se tourna vers l'amiral et lui dit d'une voix déchirante :

— Infâme! qu'as-tu fait?

— J'ai vengé mon fils, répondit Raynaud toujours impassible et froid.

— Votre fils! murmura la duchesse en levant faiblement la tête... alors vous avez commis un crime inutile... car Robert existe.

— Que dis-tu? s'écria Raynaud dont les yeux parurent s'enflammer.

— Je dis, continua Marie dont la voix s'éteignait, je dis que Robert était là tout à l'heure, qu'il va revenir... et que je lui avais pardonné.

— Pardonné, répéta l'amiral en reculant d'horreur. Pardonné! qu'ai-je osé faire? Ainsi, l'avenir brillant que j'avais rêvé pour lui pouvait se réaliser!... Marie allait reconnaître ses droits!... mais non... tu mens... c'est impossible... mon fils est mort... mort assassiné... et son sang criait vengeance!

Et tout à coup, Robert parut au bout d'une galerie latérale où plongeait l'œil de Jeanne.

— Regarde, dit celle-ci à Raynaud.. tes yeux sont-ils donc obscurcis comme ta raison... ne reconnais-tu pas ton fils?

— Justice de Dieu ! s'écria l'amiral en se retirant à l'écart comme s'il eût craint d'être aperçu de Robert, c'est lui ! c'est bien lui!

Alors, le jeune homme entra, et sans voir d'abord ni Raynaud ni Marie, il dit en grande hâte à la reine :

— Tout est perdu, madame, le prince Jacques d'Aragon est tombé, frappé d'un coup mortel..... Toutes les avenues sont interceptées par les troupes hongroises, et je me suis assuré que la résistance serait au dessus de tout courage humain.

Jeanne se trouvait alors devant Marie et la dérobait ainsi aux regards de Robert. Mais un léger mouvement la lui fit apercevoir.

— Marie ! cria-t-il en la contemplant d'un œil hagard, Marie !

— Mourante, dit la reine, et voici l'assassin.

Et elle étendit le bras pour dénoncer le père à son fils. Il y eut alors un moment d'épouvante silencieuse et glacée, pendant lequel on n'entendit plus que la respiration inégale de Jeanne, de Raynaud et de Robert, mêlée au râle saccadé de la duchesse de Duras.

— Mon père! mon père ! s'écria Robert de Baux en allant saisir une des mains de Marie et la baignant de larmes. Ah! vous avez tué votre fils!!

Bientôt ce tableau funèbre eut des témoins plus nombreux. La salle fut en peu de minutes envahie par des chevaliers hongrois armés de toutes pièces, des prélats de tous les rangs, et des soldats portant chacun à la main une torche allumée. Jeanne, à cette vue, fut saisie d'un tremblement convulsif; mais presqu'au même temps, elle parvint à se rendre maîtresse d'une vaine frayeur et attendit avec une grande tranquillité que l'on décidât de son sort. Elle voulait être reine jusqu'au bout.

Aimeric sortit du groupe des cardinaux et s'avança. Jeanne lui lança un regard foudroyant. Le cardinal y répondit par un sourire funèbre qui ne fut vu et compris que d'elle seule. Elle baissa les yeux.

Alors le cardinal déroula un parchemin et dit :

— Jeanne, vous aviez menti à l'église, et l'église, en mère indulgente, s'était bornée à vous punir dans votre orgueil, dans votre puissance, dans votre grandeur. Mais un nouveau crime est venu aujourd'hui terrifier le monde et consterner la religion. Non contente d'avoir offensé l'église, vous l'attaquez dans la personne de son chef suprême. Votre impunité serait désormais un outrage à Dieu. Les cardinaux l'ont ainsi pensé, et réunis en concile extraordinaire, ils viennent de vous condamner au dernier supplice. Préparez-vous à la mort.

— Oh! pardon, mon Dieu! pardon, dit la voix éteinte de Marie.

C'était son dernier soupir.

Le cardinal reprit, après une pause assez longue :

— Jeanne de Naples, à cette heure suprême, vos moindres volontés sont des ordres. Que demandez-vous?

Elle répondit sans se troubler :

— Une heure pour prier Dieu.

CHAPITRE IV.

Le balcon de fer.

Cette heure lui fut effectivement accordée.

Mais on ne lui permit point de la passer, comme elle en exprimait le

désir, près du cadavre de sa sœur. Deux barons hongrois lui ordonnèrent de les suivre. Elle obéit.

On lui fit traverser de vastes et sonores galeries, des escaliers obscurs, de longs corridors. Ni elle ni ses deux guides ne prononcèrent un seul mot pendant ce trajet, seulement, quand ils furent arrivés à la salle désignée par les juges, l'un des barons lui dit, en lui désignant un prie-Dieu :

— C'est là.

Cependant, avant de réciter ses prières, Jeanne se demanda tout bas où elle était et parut évoquer ses souvenirs. La chambre où l'on venait de la conduire ne lui était pas inconnue, ces murailles nues et délabrées portaient des caractères sans doute invisibles pour tous, mais qui flamboyaient à ses yeux, comme autrefois brillèrent aux yeux du dernier roi de Babylone trois mots inconnus tracés avec le feu du ciel. Les colonnes vacillaient sur leurs bases, la voûte menaçait ruine, des gémissemens plaintifs s'échappaient du fond des lambris; elle crut à la fois sentir la terre trembler sous elle, un écho lamentable déchirer son oreille en allant tomber sur son cœur. Tout cela pourtant n'était encore qu'une scène inintelligible, qu'un tableau confus; mais tout à coup, son regard rencontra le balcon de fer...

Alors, un éblouissement rapide passa sur son front, ses genoux plièrent et elle tomba, pâle et brisée, sur le prie-Dieu...

L'exactitude est le devoir des bourreaux. Quand l'heure de grâce fut passée, ses deux gardiens la firent lever et la menèrent sur le balcon. Alors, la faiblesse réelle de la femme l'emporta sur la fermeté factice de la reine. Elle leur cria : — Pitié !

Ces hommes n'avaient sans doute ni oreilles, ni cœur, ils sourirent comme doivent faire les damnés, et soulevant la reine de leurs bras vigoureux, la lancèrent, malgré ses efforts désespérés, du haut du balcon de fer sur le sol.

Jeanne ne mourut point sur le coup ; son châtiment devait durer quelques minutes encore. Ses soupirs allaient cependant s'éteindre et ses yeux se fermer, quand elle aperçut, en soulevant péniblement sa tête ensanglantée, un moine dominicain debout tout près d'elle, immobile, les bras croisés, le front caché sous son capuce, et si calme, si insensible qu'on eût dit, à voir tant d'indifférence et de dureté, que c'était l'ange du mal observant avec sa joie muette une scène de douleur et de destruction.

Jeanne était mourante. Elle retrouva une lueur de vie pour se révolter contre ce spectateur barbare de ses derniers tourmens.

— Qui es-tu donc, lui dit-elle, toi qui sembles te plaire au spectacle de mes souffrances?

— Qui je suis? Je suis un homme de Dieu, qui aimait la retraite et qu'un devoir impérieux a jeté dans le tourbillon du monde, un homme qui voulait mourir dans le silence du cloître et que l'accomplissement d'un grand acte de justice a arraché au service de Dieu.

— Qui es-tu? répéta la reine dont l'œil étincela comme un éclair.

— Jeanne, ne reconnais-tu pas ce costume? dit le moine.

— Miséricorde !

— N'as-tu pas vu quelquefois surgir dans tes rêves un juge inexorable qui te demandait compte du sang versé?

— Qui es-tu? dit encore une fois la reine.

— Je suis frère Angel, répondit le dominicain d'une voix tonnante, en relevant son capuce.

— Ah ! fit Jeanne en se roulant dans les convulsions de l'agonie.

Elle avait reconnu le cardinal Aimeric.

— J'avais juré de venger André de Hongrie, reprit le moine avec calme. J'ai tenu mon serment.

MOLÉ-GENTILHOMME.

L'art de s'établir dans le monde.

Larochefoucauld a dit, avec la vérité habituelle de son esprit observateur : « Pour s'établir dans le monde, on doit faire tout ce que l'on peut pour y paraître établi. »

En pareil cas, sans doute, l'on emprunte ce que l'on ne possède pas encore : à un tailleur, des habits splendides; à un bottier, des bottes vernies : à un propriétaire, un appartement confortable; à un carrossier, une voiture de louage ; à une bouquetière, des fleurs ; aux usuriers, de l'argent; aux maris qui ont de l'influence, la recommandation et la beauté de leurs femmes ; à tout le monde, quelque chose que l'on ne rendra jamais ou que l'on rendra le plus tard possible; pour un cultivateur audacieux et habile c'est là une manière admirable de fertiliser le champ de la pauvreté, un moyen souvent infaillible de recueillir, à bon marché, le bien-être, les honneurs et la richesse.

Ce n'est pas, précisément, dans cette profonde théorie d'un philosophe que le petit héros de cette petite histoire a puisé le courage, l'inspiration et le génie dont il avait besoin pour défricher les landes de son indigente jeunesse; Gaspard Martin est une curieuse variété de cette famille de spéculateurs avisés, d'industriels ingénieux, qui réalisent chaque jour, en étudiant les faiblesses humaines, le grand art de s'établir dans le monde; Gaspard a toujours été un homme nécessaire, un homme indispensable ; voila tout le mystère de sa présente grandeur : voilà peut-être, aussi, le secret de sa future décadence.

A vingt ans, Gaspard Martin avait déjà renoncé à tous les charmans bénéfices de la jeunesse : il dédaignait l'esprit qui le lui rendait à merveille ; il méprisait ces amours romanesques, ces belles passions qui sont la folie raisonnable de toutes les âmes bien nées ; il avait horreur du dévoûment qui ne rapporte pas quelque chose, et de l'amitié qui ne rapporte rien ; il me plaît de croire que Gaspard n'a jamais trompé personne, mais, à coup sûr, personne n'a eu le talent de le tromper : méfiez-vous d'un pareil homme qui n'a pas été, une seule fois, dupé par un ami, volé par un fripon ou trahi par une maîtresse; non, à vingt ans, Gaspard Martin n'avait plus rien de jeune : si les rides de la vieillesse n'avaient pas encore gâté sa figure, elles avaient déjà gâté son cœur, son esprit et sa conscience; je m'en souviens, c'était un petit vieillard insupportable.

Comme il ennuyait tout le monde dans la ville de Quimper-Corentin, Gaspard commença bientôt à s'ennuyer horriblement ; que devenir quand on s'ennuie, quand on ne s'attache à rien, ni à personne, quand on n'aime ni une jolie maîtresse, ni d'honnêtes amis, ni les fleurs, ni la musique, ni la comédie, ni la chasse, aucun plaisir de l'imagination, de la santé et de la jeunesse? .. A la fin, pourtant, Gaspard Martin essaya de faire de la poésie ; mais qu'est-ce donc qu'un poète qui n'a point de cœur? Il essaya de faire de la littérature; mais qu'est-ce donc qu'un écrivain qui ne vit pas maritalement avec la folle du logis? Il essaya de faire de la critique; mais qu'est-ce donc qu'un juge littéraire sans goût et sans conscience ! Il essaya de faire de l'éloquence au barreau ; mais qu'est-ce donc qu'un avocat sans distinction, sans enthousiasme et sans parole? Il essaya de faire de la politique : mais qu'est-ce donc qu'un publiciste imberbe qui n'entend rien ni au droit, ni au devoir, ni au progrès public, ni à la liberté?

Gaspard Martin se mit en route pour Paris, et il eut raison. A Paris, il y a toujours de la place pour les petits grands hommes de son espèce, qui ont plus de bile que d'esprit, et plus de jambes que de talent. Une fois à Paris, notre héros devint ambitieux, et il n'eut pas tort, ce me semble : aujourd'hui l'ambition est un état ; c'est presque une position dans le monde ; le titre d'ambitieux est une affiche, une véritable enseigne : la marchandise est à prendre ou à laisser... mais, enfin, elle est à vendre, et bien souvent on vous l'achète, pourvu que vous la vendiez au rabais.

Gaspard Martin, qui n'avait jamais eu la sotte manie de secourir, de protéger, de recommander un malheureux, un camarade ou un ami, trouva tout de suite, dans Paris, des secours, des recommandations et des protecteurs; près de toucher au seuil des maisons hospitalières qui s'ouvraient devant lui, il chercha long-temps, dans les misérables calculs de son esprit égoïste, un moyen certain, une façon ingénieuse d'exploiter le nouveau monde qu'il allait visiter, en spéculant sur la vanité, sur la faiblesse et sur la sottise. Le mode de spéculation imaginé par Gaspard Martin était bien simple : il résolut de se rendre nécessaire, indispensable, en habituant les gens heureux dont il avait besoin à le voir chaque jour, à le maltraiter, à se moquer de lui, à l'interroger et à l'entendre ; il avait compté, pour réussir, pour s'établir dans le monde, sur l'influence de cette maladie incurable que l'on appelle l'habitude.

Gaspard-l'Avisé se résigna, par prudence, à débuter le plus modestement qu'il lui serait possible, dans l'emploi de l'homme nécessaire. Le théâtre de notre comédien était bien choisi pour la réussite d'un pareil rôle : la scène devait se passer, en se renouvelant tous les jours, dans le salon d'un honorable député du centre, un des esprits les plus distingués d'une grande ville méridionale ; je n'ai pas besoin de vous apprendre que ce député, homme d'esprit, n'avait rien de spirituel.

Le personnage politique dont je parle est encore aujourd'hui le plus amusant acteur du spectacle parlementaire. Il paraît très content de lui, et très content de tout le monde; du reste, dans l'exercice de ses fonctions publiques, il a le sentiment de ses droits et de ses devoirs; il parle de tout, et de mille autres choses encore; il se dévoue, de la meilleure grâce, aux intérêts du monopole industriel; il s'érige aristocratiquement en baron féodal de l'industrie, et le parlement le récompense selon son mérite; quand il pénètre au sein de la chambre, on rit; quand il salue, on rit ; quand il se lève, quand il s'assied, quand il discute, on rit encore, on rit toujours : il est assurément le comédien sérieux le plus risible du Théâtre-Bourbon.

Gaspard s'en allait chaque matin, à la même heure, frapper à la porte du plaisant député, que je nommerai tout simplement M. Muller. Gaspard s'asseyait en silence dans le salon de son protecteur; il répondait ensuite à toutes les questions : il lisait, à haute voix, les journaux et les brochures ; il donnait son avis sur la discussion de la veille, et sur la majorité du lendemain ; il écrivait, sous la dictée de M. Muller, des lettres officieuses et des demandes officielles, à l'adresse des électeurs et des ministres ; en un mot, il lui servait gratuitement de secrétaire intime ; plus d'une fois, Gaspard regretta de ne pouvoir habituer son patron à user de son complaisant secrétaire comme d'un véritable valet de chambre.

La mauvaise habitude était prise, et Gaspard ne songea plus qu'à se faire regretter : pendant trois jours, il devint invisible pour M. Muller, on appela bien vite le visiteur empressé, le lecteur assidu, le porte-plume de chaque matin; il justifia son absence, en prétextant les besoins matériels de la vie réelle; le protecteur, qui avait besoin de Gaspard, consentit à payer le temps, le zèle et l'intelligence de son protégé; le tour était fait !

Une lettre de recommandation introduisit Gaspard Martin dans l'hôtel d'un financier presque célèbre, qui savait faire un noble usage de son salon, de sa table, de son crédit et de son argent. Le second début de l'homme nécessaire ne fut pas heureux : le banquier avait des habitudes de travail, de distraction ou de plaisir, pour toutes les heures de la journée ; impossible de trouver, dans l'emploi de sa vie active et brillante, un peu de temps, un peu de place pour une habitude nouvelle! Inhabile,

impuissant contre l'esprit et le caractère du financier, Gaspard Martin essaya de s'en prendre à l'innocente activité des jolis enfans de la maison : chaque jour, il venait à eux, dans le salon, dans l'antichambre ou dans le jardin; il avait, au service de leur espiègle jeunesse, des sourires, des friandises, des contes ou des jeux nouveaux; il empiétait sur les devoirs d'un précepteur; il s'efforçait d'instruire ses petits amis, en les amusant, si bien que les élèves gâtés de cette école gratuite se mirent à pleurer, un soir, l'absence de leur maître adoré; les regrets et les larmes de ces pauvres innocens réussirent à merveille, dans l'intérêt de Gaspard Martin; le financier le supplia d'accepter une pension considérable, d'habiter un riche appartement de son hôtel, et de se charger de l'éducation particulière de ses trois enfans. Gaspard accepta de bon cœur, c'est-à-dire de bon appétit, tout ce que l'on daignait lui offrir, et il ramassa les miettes d'or qui tombaient d'une table splendide.

Se charger d'instruire des marmots millionnaires, qui ont le droit de ne rien apprendre, n'est-ce pas, au profit du pédagogue, une excellente et délicieuse sinécure?... Grâce aux loisirs qu'il dérobait à ce facile enseignement, Gaspard Martin continua de jouer, de plus belle, la comédie de l'homme nécessaire: sans renoncer aux avantages de sa place de précepteur, il voulut prendre sa petite part des honneurs lucratifs de la politique; la protection du financier le fit admettre, en qualité de marmiton, dans la cuisine ministérielle d'un grand homme d'état, qui est allé rendre compte à Dieu de ses discours, de ses projets de lois, de ses erreurs et de ses accès de colère.

Le ministre dont je parle était un homme d'une violence de caractère proverbiale; parfois, son éloquence ressemblait à un pugilat ou à un duel; souvent aussi, dans les emportemens de ses discussions orageuses, il écrasait la tête de ses meilleurs amis, à grands coups d'un pavé qu'il empruntait à l'ours de la fable.

L'homme indispensable ne craignit point de s'attaquer à un pareil adversaire; voici comment : tous les soirs, à l'heure habituelle du rendez-vous des principaux collaborateurs du ministre, dans le cabinet particulier du ministère, Gaspard Martin s'avisait de discuter, de combattre les idées politiques de son maître, qui subissait impatiemment la moindre discussion, le moindre examen de ses doctrines; Jupiter homme d'état avait beau froncer le sourcil; il avait beau commander, à grands cris et à grands gestes, une persuasion admirative à son jeune auditoire, à son école de diplomatie et de gouvernement, l'obstiné Gaspard lui répondait quand même, en faisant une guerre impitoyable aux mots et aux pensées, au fond et à la forme d'un discours, d'un projet de loi, d'une théorie; l'audacieux élève bourdonnait autour du ministre, comme ce moucheron qui se moquait, en volant, de la rage de son terrible ennemi; qu'il eût tort ou raison, Gaspard s'ingéniait à le contredire, à le harceler sans cesse, à l'irriter enfin, — et presque toujours la discussion avait un dénoûment à peu près dramatique : d'ordinaire, l'homme d'état fatigué, épuisé par la lutte, furieux à force de dépit, prenait un gros livre sur la table et le lançait, en guise d'argument, à la figure de son adversaire!... Gaspard se baissait aussitôt pour ramasser le livre; il le posait sur un meuble; il saluait tout le monde avec une politesse extrême; il sortait de la salle, en disant au fougueux polémiste qui raisonnait de la sorte :

— Monseigneur, votre projectile in-8° est une mauvaise raison!

Un soir, après une scène oratoire de ce genre, Gaspard Martin jura ses grands dieux de ne plus paraître dans les bureaux du ministère : il lui importait de tenir sa parole, et son absence calculée dura toute une semaine.

Le ministre s'écriait chaque jour, en parlant à ses disciples autour de lui rangés :

— Où est Gaspard? Que fait Gaspard? Que l'on me l'amène... Il me le faut absolument!... J'ai besoin de lui, messieurs : il m'échauffe, il me pique, il me titille, il me fouette le sang, et il m'inspire; je veux encore lui parler, le provoquer et l'entendre; je veux qu'il me contredise, qu'il se moque de mes idées, qu'il attaque mon système politique... Enfin, je veux qu'il se moque de moi!... D'ailleurs, que voulez-vous que je fasse désormais de cet argument relié en veau, s'il m'est impossible de le jeter à la figure de Gaspard? Je me suis habitué à cette façon d'argumenter *ad hominem*, avec mon petit adversaire, et je tiens à mes habitudes!...

Gaspard Martin ne tarda pas à reprendre sa chaîne ministérielle; il ramassa bien souvent le livre du ministre... Mais, en revanche, il devint l'homme nécessaire, l'homme indispensable de Son Excellence, et il finit par recevoir, un beau jour, une écritoire sur la tête et une croix d'honneur sur la poitrine.

Après avoir été tour à tour, par la grâce de son esprit avisé, secrétaire, précepteur et souffre-douleur politique, Gaspard Martin imagina de sonner à la grille d'un théâtre, un joyeux chef-d'œuvre à la main : le bruit des grelots du vaudeville l'empêchait de dormir! Il commença par séduire un auteur dramatique, en lui disant un peu de mal de ses confrères, et il réussit à le conquérir tout à fait, en lui disant beaucoup de bien de ses ouvrages : le pauvre vaudevilliste ne se sentait pas de joie; il était aux anges, dans le septième ciel : il entendait, pour la première fois, l'éloge de son nom, de son génie et de ses couplets de facture! Le malheureux se laissa prendre au charme d'une flatterie dont il n'avait jamais connu la perfide habitude; il s'habitua tout doucement à être flatté par la parole d'un ami intime, et, sans le savoir, il travaillait chaque matin à une plaisante comédie, sur la sottise d'un homme d'esprit en collaboration avec un flatteur.

Gaspard Martin avait ensemencé le petit coin de terre de la vanité dramatique, et la récolte ne se fit pas attendre; dès ce moment, il fut impossible à notre crédule auteur, à ce Français malin qui avait créé tant de vaudevilles, de vivre un seul jour, sans écouter la louange de ses joyeux enfans, qu'il avait baptisés sans orthographe sur les genoux de la folie. Cette nouvelle habitude, cette nouvelle amitié lui valut un collaborateur de plus et des sifflets nouveaux; Gaspard Martin se dégoûta du théâtre, qui ne lui avait rapporté que le bénéfice de cette vieille formule: Un homme d'esprit qui ne prendra point sa revanche.

Gaspard joua de bonheur, à chaque nouvel essai de son ingénieuse et fertile spéculation : Il sut gagner les bonnes grâces d'une grande dame blonde, qui avait l'oreille et le cœur d'un vieux diplomate, en l'habituant à recevoir, tous les matins, des violettes de Parme dont elle parfumait son petit lever de coquette, cette charmante habitude d'une jolie femme, de ne vouloir se réveiller qu'au doux parfum d'une fleur, devait servir de trait-d'union entre l'ami aux violettes et l'amoureux aux bouquets.

Gaspard Martin se glissa dans l'intimité d'un ménage littéraire, dont il avait besoin pour écrire un roman de mœurs, intitulé : *le Chemin de l'Académie*; il corrigeait volontiers les solécismes du mari et les barbarismes de la femme; il fournissait à l'un des sujets de vaudevilles graveleux, à l'autre des scénarios de comédies sentimentales, qu'il avait empruntés lui-même à la vie intime d'un écrivain de la restauration et d'un bas-bleu de l'empire; dans les occasions solennelles, Gaspard envoyait du tabac de la civette à Monsieur, et un chapeau rose de la rue Vivienne à Madame; les mauvaises habitudes qu'on nous fait prendre nous plaisent, comme les mauvais conseils que l'on nous donne : le ménage littéraire s'habitua trop aisément à ces petits cadeaux qui entretiennent, dit-on, l'amitié, et Gaspard devint tout naturellement l'homme nécessaire, l'homme indispensable de la maison; à compter de ce jour, c'était bien le moins que le mari et la femme consentissent à poser en déshabillé, en robe de chambre, devant un peintre *à la plume* qui songeait à retracer le tableau du *Chemin de l'Académie*; cette complaisante faiblesse, née d'une dangereuse habitude, nous vaudra tôt ou tard la plaisante histoire des visites académiques... un des plus grands mystères de Paris!

Rien ne manquait au bonheur... — Je me trompe, — quelque chose manquait à l'insolent bonheur de Gaspard Martin : bien peu de chose, à vrai dire, un enfantillage, le trésor le plus vulgaire, le bien le plus facile, le plus commun qui soit au monde; ce qu'il voulait tout simplement, c'était une femme riche, spirituelle et jolie; une compagne, une associée qui eût à la fois de la beauté, de l'influence et du dévoûment; une mystérieuse Égérie, tout-à-fait digne et tout-à-fait capable d'inspirer une petite ambition constitutionnelle. Il avait besoin d'un piédestal pour y placer la statue d'argent de son avenir; il avait besoin d'un marche-pied qui lui servît à monter dans une voiture de maître.

Gaspard se mit à la recherche d'une semblable merveille, de salon en salon, de boudoir en boudoir; il découvrit, à la fin, une jeune veuve, coquette et ambitieuse, une femme à la mode qu'il ne put s'empêcher d'admirer et de choisir à la première vue : Mme de Saint-Ange-Fleury était une très originale, très élégante et très capricieuse personne; elle dépensait beaucoup d'esprit et beaucoup d'argent; elle ne vivait que dans le monde qui sait vivre: elle était assez jeune pour avoir des espérances, et assez vieille pour mettre à profit ses souvenirs équivoques; elle entendait quelque chose à la politique des hommes, et j'imagine qu'elle savait, sur le bout de ses jolis doigts, toute la politique des femmes; elle avait du crédit à l'hôtel-St-Florentin, chez M. de Talleyrand; elle était dame de charité pour ces réunions où l'on s'amuse à la santé des pauvres, dame patronesse pour tous les bals de bienfaisance, où l'on saute dans l'intérêt des infirmes.

S'attaquer amoureusement à la coquetterie d'une pareille idole semblait à Gaspard Martin une tâche ridicule et impossible : au lieu d'exploiter, dans le salon de Mme de St-Ange-Fleury, la niaise mélancolie des longs regards et des grandes phrases, Gaspard exploita les frivolités banales du goût, du plaisir et de la mode; au lieu de chercher à plaire, en soupirant, il s'efforça d'amuser, d'éblouir au feu d'artifice de son prétentieux badinage. Dans la justice distributive d'une veuve, la galanterie, qui a toujours un sourire au bout de ses lèvres, doit l'emporter sur la passion, qui a toujours une larme au bord de ses yeux.

Gaspard n'eut rien de plus pressé que d'appeler à son aide cette méthode favorite qui lui avait tant de fois réussi. Il habitua Mme de St-Ange à le voir, à le railler et à lui commander; il habitua l'orgueilleuse coquette à se promener avec lui, lorsqu'elle n'avait rien de mieux à faire; il habitua la femme élégante, la femme à la mode, à lui donner une voix délibérative au chapitre des chiffons, des épingles et des fantaisies; enfin, Mme de St-Ange adopta la mauvaise coutume de consulter Gaspard Martin, qui était de bon conseil, sur la direction de ses intérêts et de ses plaisirs, sur le placement de son argent et sur le choix d'un spectacle, sur la nuance d'une étoffe et sur la couleur d'une opinion, sur l'emplette d'un bijou et sur la vente d'une conscience, sur la forme d'une robe de bal et sur la tournure d'une intrigue diplomatique.

Le moment venu, Gaspard Martin feignit adroitement de vouloir disparaître, pour toujours, des salons de Mme de St-Ange; on lui demanda la cause, le motif secret de cette résolution, de ce caprice, de cette folie, et Gaspard répondit à voix basse, en essuyant des larmes absentes, qu'il y allait du bonheur, du repos, de la vie d'un homme amoureux!...

Une habitude est une espèce de ride qui plisse le caractère et que rien ne peut effacer; Mme de St-Ange ne trouva plus, dans son indifférence,

le courage d'éloigner un courtisan dévoué, un conseiller fidèle, un serviteur à l'épreuve : elle se souvint de l'intendant amoureux qui épouse une belle dame, dans les *Fausses Confidences*; ne pouvant effacer la vilaine ride dont je parlais tout-à-l'heure, elle épousa Gaspard Martin, dont le zèle, le dévoûment et l'amour lui promettaient un factotum admirable.— La réussite de la comédie fut complète.

Si Gaspard a jamais besoin d'un ministre, il saura l'habituer à se croire un homme d'état; s'il a besoin de l'empereur de Russie, il l'habituera sans doute à se croire un nouveau Pierre-le-Grand; s'il a besoin du Saint-Père, il l'habituera, j'en suis sûr, à croire à l'infaillibilité du pape; soyez tranquille: de toutes les singulières habitudes qu'il aura fait naître, il lui reviendra quelque chose.

Aujourd'hui, Gaspard Martin est un personnage grave, profond, ennuyeux, un vrai masque du grand monde; autrefois, il écrivait à merveille, aussi bien que le plus habile calligraphe; maintenant il écrit d'une façon illisible, à la manière déplorable des grands hommes et des écoliers; c'est un petit moyen qu'il emploie pour donner de la profondeur à son écriture. LOUIS LURINE.

UN LIT ET UN ÉCHIQUIER [1].

CONTE INDIEN.

A Tchina-Patnam vivait un Indien, nommé Arzeb, qui était renommé pour sa vertu. Il oubliait quelquefois de compter les grains de son *poitah*, mais il ne manquait jamais de secourir un malheureux.

Sur son lit de mort il eut une faiblesse; il regretta la vie, quoiqu'il fût convaincu qu'une bonne place l'attendait dans le jardin Mandana, qui est visité chaque jour par Indra, le Dieu du firmament.

Il invoqua la déesse Sursutée, la seconde épouse de Witchnou, et Sursutée lui apparut à cheval sur son tigre favori, et un rameau de manguier à la main.

« Divine épouse de Dieu bleu! s'écria Arzeb, accorde une grâce au plus fervent adorateur des dix incarnations!

— Quelle grâce? dit la déesse.

— Prolonge ma vie de dix ans.

— Impossible! mon fils, dit Sursutée. Tes jours sont comptés depuis ta naissance. Tu dois mourir quand le premier rayon du soleil luira sur la pagode de Williakarnia, et l'aube a déjà blanchi le ciel.

— Accorde-moi dix jours! dit Arzeb les mains jointes.

— Je ne puis t'accorder qu'un jour, dit la déesse: celui-ci, parce que l'univers ne sera pas bouleversé pour cette faveur. Je t'accorde un jour, car tu as été sage et bon. A la fin de ce jour, souviens-toi qu'il faut que tu viennes mourir ici; » et Sursutée disparut.

Arzeb, qui se sentait mourir, se leva lentement, s'habilla, fit ses ablutions, et dit: « Voici une nouvelle vie qui commence pour moi, profitons-en et ne la prodiguons pas. »

Il rencontra un brame qui lui dit: « Arzeb, si tu veux écrire l'histoire d'Aureng, le glorieux fondateur de l'empire Marate, je te donnerai un champ de bétel, un chatiram avec un bois de palmiers et six onces d'or. —La vie est courte, répondit Arzeb, je n'ai pas le temps d'écrire des histoires; il faut que je vive, laisse-moi passer. »

Un homme de guerre, qui recrutait les soldats, lui dit: « Arzeb, notre victorieux empereur va se battre contre un petit roi d'Eléphrata; veux-tu prendre l'arc et le carquois?—Quelle folie! répondit Arzeb, aller tuer des gens qui doivent mourir! Je ne veux pas être le valet de la mort. »

Un père de famille, qui avait neuf filles de la plus belle taille et du bronze le plus doré, dit à Arzeb: « Je te donne ma fille cadette en mariage avec deux éléphans. — Je n'ai pas le temps de me marier, dit Arzeb, il faut que je prie le Dieu bleu. Quant à tes deux éléphans, ils m'embarrasseraient beaucoup: le fardeau de ma vie est déjà assez lourd à porter, sans y ajouter encore deux éléphans. »

Le père de famille, outré de ce refus, mit le pouce de sa main droite sur son nez, en agitant les quatre doigts, ce qui, dans l'Inde, est un affront sanglant. Arzeb dit: « La vie est courte, je n'ai pas le temps de me venger. »

Un brame lettré dit à Arzeb: « Mon savant Arzeb, tu es invité, par les brames de Tchina-Patnam, à passer quinze jours enfermé avec eux dans la salle noire, pour découvrir la cause des éclipses et faire un livre. » — Arzeb répondit: « Les éclipses auront la cause qu'elles voudront, cela m'est bien égal; je ne veux pas m'enfermer. J'aurai, quand je serai mort, du temps de reste à m'enfermer entre quatre murailles. Laisse-moi respirer l'air de la montagne et voir le ciel indigo du céleste Indra. —Mais, ajouta le brame, tu seras ignorant toute ta vie! — Ce ne sera pas long, reprit Arzeb, je meurs demain; toi et les autres, après-demain. »

Arzeb avait perdu un quart d'heure à faire ces réponses, et il ne s'en consolait pas. « Combien le temps est précieux! disait-il en lui-même. Chaque instant est comme une perle sans prix, qui tombe de ma main au fond du fleuve Triplicam, et j'ai bien des perles encore à dépenser. »

Et il marchait précipitamment dans la plaine de Tchoultry, qui s'étend depuis le pont des Arméniens au faubourg de Tchina-Patnam, jusqu'aux temples souterrains d'Eloza. Arzeb courait comme un homme qui a une idée d'affaires ou de plaisir, mais il n'avait point d'idée; il cherchait un moyen de dépenser les perles de sa courte vie, et ne savait à qui les donner.

Il s'assit pour méditer entre deux buissons de tulipiers jaunes, et il ne tarda pas à regretter le temps qu'il avait consacré à sa méditation: « Grand Siva! s'écria-t-il en se frappant le front sur la raie blanche qui distingue les sectateurs de ce Dieu; grand Siva, qui as connu l'humanité dans ton incarnation en nain, donne-moi une bonne inspiration sur l'emploi de mon temps? »

Arzeb se leva, et vit, de l'autre côté du fleuve, une délicieuse *chatticam*, à colonades de sandal, et toute retentissante des voix de sept brahmanesses qui chantaient le combat de Ravana et de Rama, en s'accompagnant du *Bin*. Ces jeunes femmes l'appelèrent par son nom et lui firent signe de traverser le fleuve. Arzeb se dit: Je perdrai beaucoup de temps à traverser le fleuve, et après je serai obligé de finir ma vie avec sept brahmanesses qui promettent beaucoup et ne donnent rien, même lorsqu'elles donnent, comme toutes les femmes de Tchina-Patnam, et Arzeb abandonna les brahmanesses. Il rencontra un Jedimar qui lui dit: « Arzeb, si tu as faim et soif, viens à ma cabane là-bas, devant la Cascade d'Elora, je te servirai un plat de promérops et de troupiales rouges, du jambon d'ours de Labiala, et tu boiras du Wampi délicieux.

— Me prends-tu pour un fou? dit Arzeb; crois-tu que je vais perdre mon temps à charger ma tête et mon estomac? Voilà un pauvre *Beraidje* qui passe et qui a faim, fais-le boire et manger à ma place, et reçois cette once d'or. »

Deux bayadères et un chanteur ambulant, un *sarada-caren*, avec sa longue mandoline, voyant la générosité d'Arzeb, s'approchèrent de lui et lui demandèrent une once d'or, en lui offrant de danser et de chanter la célèbre idylle *Guita-Govindâ*, sur les amours de Krichnâ, l'Apollon indien, et de Radhâ.

Arzeb donna l'once d'or, et dit aux bayadères que les amours de Krichnâ avaient fécondé l'Inde, et qu'ils étaient trop longs pour être écoutés par un agonisant.

Cependant Arzeb s'aperçut qu'en refusant tout ce qu'on lui offrait, il perdait beaucoup plus de temps qu'en acceptant quelque plaisir; mais, dans cette perspective de mort prochaine qui dominait toutes ses autres idées, il ne se sentait au cœur aucun penchant.

Arzeb, à la deuxième heure de sa seconde vie, s'ennuyait à la mort. « Brama! s'écria-t-il dans un bâillement prolongé, ô Brama! que la vie est longue et lourde! Je ne suis point étonné que tu te sois incarné dix fois pour tuer le temps! »

Après cette exclamation, il était arrivé devant le temple *Ten-Tauli*, qui a deux portiques et qui est cité comme merveille parmi les merveilles d'Elora. Il s'assit sur la queue d'un singe, à l'ombre du bœuf Nandy, taillé tout d'un bloc dans une carrière de granit, et mangea nonchalamment et sans appétit quelques noix de bétel. Ses regards, lancés obliquement vers le ciel, lui révélèrent une chose pénible: Arzeb avait encore vingt heures à passer sur cette terre avant d'être frappé au front par le noir Yama, le dieu des funérailles.

Alors il adopta la ressource de ceux que l'ennui tue; il s'étendit horizontalement sur le sable et il s'endormit.

Arzeb fit un rêve magnifique. Il crut voir, ou pour mieux dire il vit Roudra, le dieu de la mort, qui lui ouvrait la porte bleue du beau palais nommé Kailaça, dont les portiques de pierreries conduisent au jardin Mandana, tout peuplé de bayadères. Siva, le plus puissant des dieux, lui disait: « Arzeb, tu as été juste, et je vais te récompenser. Je te nomme roi des Maldives; il y en a douze mille à l'entrée du golfe Arabique; elles ont toutes des grottes de perles et de corail, et dans chaque grotte il y a une reine belle comme Latchmi, la déesse du plaisir. Ces douze mille reines seront tes épouses, et tu auras un harem flottant plus beau que celui du grand Sevadjy, le fondateur de l'empire Mahratte. » Arzeb, dans son rêve, descendit du firmament par un escalier d'or et d'indigo, et quand il fut arrivé au dessus de la région des nuages, il découvrit son royaume qui ressemblait à douze mille conques marines flottantes sous des aigrettes de palmiers. En abordant aux Maldives, il lui sembla que l'Océan lui chantait une symphonie céleste en se divisant douze mille fois en petits ruisseaux d'azur vif et joyeux qui découpaient les Maldives. Avec cette agilité de mouvemens que les rêves donnent, Arzeb sauta légèrement d'une île à l'autre, et à chaque élan il voyait luire entre des feuilles de palmier, deux yeux noirs, sous des boucles ondoyantes de cheveux d'ébène, et sur un visage doux et doré comme celui de la belle Radhâ. Les rêves, entre autres secrets mystérieux qui leur appartiennent, nous font perdre le sentiment des heures, du temps et de l'espace; aussi Arzeb, en se réveillant, avait dans ses souvenirs plusieurs années de bonheur écoulées au milieu de ses douze mille reines dans le golfe Arabique, sur des couches de perles, d'ambre et de corail.

Arzeb revint pourtant bientôt au sentiment de sa réalité misérable en se retrouvant, à l'ombre du bœuf Nandy, devant le temple d'Elora. D'après ses calculs astronomiques, il avait dormi huit heures; et, sans une maudite couleuvre qui l'avait piqué au talon, il aurait prolongé de quelques années encore son bonheur fantastique des îles Maldives. Arzeb se dit en soupirant: J'ai douze heures à vivre maintenant, et je jure, par Poudha-Coura, que je suis fort embarrassé de mon existence. J'ai douze siècles devant moi, et si je n'étais un bon et fervent sectateur de Siva, j'irais me précipiter du haut de ce *Viranda* sur ce rocher, pour me soulager du fardeau de ces douze heures qui me tuent sous leur poids: au moins, ajouta-t-il, au moins si je pouvais me rendormir jusqu'à la fin de

(1) Extrait du *Palamède*, Revue des Echecs.

mes jours, qui arrivera dans douze heures, je reverrais mon beau royaume perdu, mon harem de reines, et le teint uni et frais de ma jeunesse dans le miroir du golfe; mais, hélas! lorsque le besoin naturel du sommeil me reviendra sous les paupières, je serai mort! Oh! c'est bien maintenant que j'ai compris le mystère de la vie! Nous n'avons que des plaisirs d'un instant qui peuvent être contestés, et des ennuis ou des douleurs incontestables. La meilleure part de notre vie est celle du sommeil! Si le dieu bleu! si le céleste Indra m'accordait une troisième vie, je ne l'accepterais qu'à la condition de dormir toujours.

Comme il achevait ce monologue, en ayant soin de le prolonger syllabe par syllabe, avec une lenteur affectée, pour gagner quelques minutes sur les éternelles douze heures de son solde d'existence, il vit passer le bonze de la grande pagode de Nagpour, qui venait de descendre d'un éléphant pour s'agenouiller devant le temple de Dès-Avantara ou des dix incarnations.

Le bonze de Nagpour se nommait Dhéaly; il avait quitté la riche capitale du Bherâr avec sa suite de Jemidars des deux sexes, pour visiter la presqu'île du Bengale, et vaincre les plus fameux joueurs d'échecs de l'Indoustan.

Arzeb se prosterna devant le bonze Dhéaly, et lui dit : « Rayon de la septième tête de Siva, toi qui assistes aux conseils d'Indra, et qui as désarmé avec une parole la colère du serpent Arnanta, le serpent éternel, enseigne-moi le secret de passer dix heures sans être dévoré par l'ennui?

— Tu me demandes l'aumône d'une distraction ? dit le bonze.

— Je te la demande à genoux; étoile de Nagpour, dit Arseb.

— Shegmadid, le glorieux architecte des temples d'Elora, qui a été mis au rang des dieux, et qui parcourt le firmament bleu sur le char du douriah, a toujours conseillé aux bonzes de faire l'aumône aux malheureux, dit Dhéaly; je vais te donner dix heures de volupté à faire envie à la chaste Sita; je consens à faire cinq parties d'échecs avec toi.

Arzeb ouvrit de grands yeux, de l'air d'un homme qui redoute plus le remède que le mal, et balbutia quelques paroles inintelligibles que le bonze interpréta dans le sens du remercîment le plus profond, celui qui ne trouve pas d'expressions pour se formuler.

Arzeb était peut-être le seul Indien de ce siècle lettré qui ne connaissait pas les échecs; mais il avait oublié dans son rêve des Maldives, que la déesse Sursutée, en lui accordant un jour de vie supplémentaire, lui avait implicitement donné une science universelle qu'il pouvait appliquer à tout. Ce ne fut que devant l'échiquier qu'Arzeb sentit naître en lui l'intelligence d'un joueur d'échecs, et la révélation spontanée des hautes combinaisons.

Un Jémidar avait retiré l'échiquier du bonze de l'étui de laque suspendu au col de l'éléphant comme une décoration d'honneur.

C'était un merveilleux échiquier; le meilleur ouvrier chinois du Penjab avait mis, dit-on, sept années à faire ce chef-d'œuvre d'ivoire, de nacre, de perles et d'ébène. Le Roi-Blanc était l'image parlante du monarque alors régnant à Lahore, et qui se nommait Goala-Sing, le lion-berger, emblématique désignation qui désignait le courage et la bonté personnifiés en un seul homme. Le Roi-Noir faisait reconnaître à tous les fils du Céleste-Empire leur empereur vénéré, le magnanime Fo-Hi, ce monarque agriculteur qui inventa deux arbustes et trois fleurs, par un travail merveilleux de greffe et d'accouplement. Les seize pions d'ivoire et d'ébène étaient ciselés avec un goût exquis; leurs petits yeux luisaient comme deux escarboucles; ils tendaient un pied en avant et ajustaient une flèche de nacre sur un arc de filigrane d'or.

Le bonze Dhéaly avait gagné cet échiquier dans un défi avec le petit-fils du grand Kosroû; il en était fier, comme le temple de Nagpour est fier de sa porte de bronze, chef-d'œuvre du sculpteur El-Manoussi.

Les deux joueurs s'étaient assis sur le sable, devant le bas-relief qui représente Iriarte, l'éléphant chéri d'Indra.

Les premières pièces étaient à peine jouées que le bonze s'aperçut qu'il avait à combattre le plus redoutable joueur de l'Asie; mais il ne désespéra pas de le vaincre, en lui faisant la proposition d'intéresser le jeu. Généralement, en effet, les joueurs qui compromettent quelque chose de leur fortune, commettent souvent des fautes grossières, et perdent par timidité.

— Je vous joue toute ma fortune, dit Arzeb en souriant.

— Est-ce peu? est-ce beaucoup? dit le bonze.

— Un champ de riz, une habitation sur la Tiplicane, une maison à Tchina-Patnam, et un kattamaram qui fait les voyages de Taragambour, la ville des ondes de la mer, la reine du Coromandel. Voici mes titres de propriété dans cette boîte de sandal; ils sont tous revêtus du sceau de notre grand prévôt.

— Prends garde! dit le bonze : ne te réserves-tu rien? Songe qu'en perdant tu es obligé d'atteler les bœufs au Tandigel pour vivre; songe que tu seras plus pauvre qu'un beraidje ou qu'un batteur de riz.

— Soleil de Nagpour, dit Arzeb en souriant, j'ai songé à tout.

— Eh bien! moi, dit le bonze, je joue contre ta fortune un enjeu bien plus précieux pour toi. Ecoute : l'architecte des temples d'Elora fut mordu par un serpent, ici, à cette même place; le plus illustre de mes ancêtres desservait le temple de de Wiliiakarmâ; il accourut au cri de l'architecte, et pilant sur un caillou sept feuilles de Tody, l'arbre du bienfait, il les appliqua sur la blessure mortelle et la guérit. Quand l'architecte fut dieu, il apparut à mon ancêtre et lui dit : J'ai reçu de Siva le pouvoir d'accorder à toi et à tes descendans la grâce qu'ils demanderont une fois dans leur vie, soit pour eux, soit pour les autres; cette grâce serait-elle de transporter au milieu de la plaine de Tchoultry la cascade voisine, formée d'une larme de la chaste Sita. Je n'ai rien encore demandé, moi, au glorieux architecte; je suis avare de la faveur qu'il me réserve, et je la mets pour enjeu sur cet échiquier.

— Accepté, dit Arzeb; continuons.

A ces mots, l'éléphant Iriarte agita sa tête énorme, secoua ses oreilles, et balança majestueusement sa trompe de granit sur la tête du bonze; puis il reprit sa pose monumentale et son éternelle immobilité.

— Vous le voyez, dit le bonze, l'architecte-dieu vient d'animer un instant son œuvre pour justifier mes paroles.

— Continuons notre partie, dit Arzeb en s'inclinant; rayon du Bherâr, j'accepte votre enjeu.

Les domestiques s'étaient retirés à l'écart par respect. Ainsi, aucun regard humain ne vit ce combat sans égal, qui n'eut pour témoins que les dieux de l'Inde. Arzeb, par la grâce de Sursutée, s'était initié du premier coup aux mystères du jeu. Sa tête, échauffée au soleil de l'Inde, s'embrasa encore au feu des combinaisons victorieuses qui éclatent dans le cerveau et font ruisseler la joie dans le cœur. A mesure qu'il poussait en avant ses pièces d'ivoire, il lui semblait que l'échiquier prenait des dimensions colossales et qu'un souffle infernal ou divin animait toutes ces figures, en leur donnant la taille et les passions des êtres humains qu'elles représentaient. Dans ce délire d'une passion ardente, il croyait assister à cette bataille de Rama et de Ravana, immortalisée dans un poëme qui semble avoir été écrit par le soleil, en lettres de perles, entre l'île de Ceylan et le cap Coromandel, splendide théâtre de la guerre des monstres de l'Indoustan. Le joueur d'échecs se vit grandir, à ses propres yeux, de toute la taille d'Aureng-Zeb; il luttait pour un empire; il poussait du bout de son doigt une armée de géans; il ébranlait la terre sous le choc d'une mêlée immense, et il croyait entendre autour de lui les applaudissemens de tous les dieux de marbre sculptés sur les bas-reliefs des dix temples d'Elora.

Le bonze, habitué à vaincre tous ses adversaires, le bonze qui avait même *mate* son illustre confrère de la pagode de Djagrenat, frémissait de colère et d'étonnement à chacune de ses défaites; et quelquefois, saisi d'un saint respect, il s'imaginait que son merveilleux adversaire était Wischnou lui-même, transformé en joueur d'échecs, dans une onzième incarnation. Cette idée plaisait à son amour-propre et l'empêchait de se briser le front de désespoir sur la croupe de l'éléphant de granit.

Le soleil tombait dans le golfe de Bengale et la vie d'Arzeb s'éteignait avec le soleil au moment où un *mat* décisif assurait sa victoire.

Le bonze, vaincu fit sa prière à Siva, et l'architecte-dieu descendit dans une auréole d'azur et d'or.

« Bonze Dhéaly, dit l'architecte, quelle faveur demandes-tu au dieu-bleu ?

Le bonze interrogea son vainqueur Arzeb, qui lui dit : demande pour moi la faveur de rester encore cinquante ans sur cette terre de délices?

— Accordé, dit l'architecte-dieu, et il remonta vers le ciel pour reprendre sa place sous les palmiers du jardin Mandana.

Arzeb sentit au même instant que la vie rentrait dans son corps, et qu'un nouveau sang circulait dans ses veines; il baisa les pieds du bonze Dhéaly, et fit une prière de remercîment à l'architecte et à Siva.

— Tu es donc bien amoureux de la vie, dit le bonze à Arzeb, et que feras-tu de ton demi-siècle ?

— Je dormirai pour vivre en rêve, et je me réveillerai pour jouer aux échecs, répondit Arzeb.

— Tu as raison, dit le bonze, je crois que la vie n'a été faite que pour cela. Il ne faut à l'homme ennuyé que deux choses : un lit et un échiquier.

MÉRY.

LES INCONVENIENS D'UNE FAUTE D'IMPRESSION.

« Puisse-t-il (le typographe détestable!) tomber de l'abomination dans la désolation, et de la désolation des désolations dans l'éternelle damnation!... »

Mais cette formule d'imprécation, qui pouvait suffire au docteur Sloop, dans sa colère contre Obadiah, serait trop vulgaire pour l'indignation d'un auteur offensé dans ce qu'il a de plus sensible! J'aime mieux en emprunter un autre à Belzébut lui-même, quoique celle-ci ne soit pas consacrée par le rituel.

Tout le monde sait que les innocentes victimes de l'indigne prêtre Gaufridy, brûlé comme Urbain Grandier, quelque soixante ans avant Urbain Grandier, et coupable comme lui, furent exorcisées par le révérend père Sébastien Michaëlis, inquisiteur pour la foi dans le pays de Provence; tout le monde sait qu'en cette occasion solennelle, Belzébut, ou Béelzébub qui vaut mieux, quoi qu'en disent les jésuites de Trévoux, fut vaincu à outrance par le bon dominicain, et réduit à évacuer honteusement son dernier fort retranché, lequel était une certaine Verrine, la plus jolie brune du diocèse. Ce que tout le monde ne sait pas, et qui peut tout savoir? c'est que la force de l'exorcisme contraignit Béelzébub à confesser en partant le principal secret de son empire, et à l'exécrer lui-même. C'est à cette dernière imprécation que je m'en tiens, comme je le disais, avant d'entrer dans cette longue parenthèse.

« Maudit soit celuy qui premier commença d'escrire! Maudit soit l'imprimeur qui premier l'imprima! Maudits soient les docteurs qui exami-

nèrent le contenu du premier livre imprimé! Maudits ceux qui le mirent en œuvre! Maudit qui inventa l'art détestable d'imprimer! Maudit le pape qui l'approuva! Maudits les cardinaux, archevesques et évesques qui l'assistèrent, jamais n'est arrivé ni n'arrivera chose plus abominable! »

Ceci se lit dans l'*Histoire admirable de la possession et de la conversion d'une pénitente*, imprimée à Paris, 1614, in-8°, page 81, et ce sont les propres paroles de Béelzébub qui ne montra jamais plus de bon sens et plus d'esprit. Je pose en fait que le révérend père Sébastien Michaëlis était incapable de les inventer.

De tels préliminaires semblent annoncer un acte d'accusation complet contre l'imprimerie, et je me réserve bien de le dresser un jour, si j'en ai le temps. Je ne parlerai aujourd'hui que de la plus innocente de ses peccadilles, *la faute d'impression*, cette élucubration n'ayant point d'autre fin que de prouver, par des exemples, combien la funeste industrie dont les moindres erreurs ont de pareilles conséquences, est digne de l'animadversion des hommes. Je m'en tiendrai même à la faute d'impression pure et simple, qui prouve seulement dans le compositeur barbare une profonde ignorance de la valeur des noms et des mots, et qui mérite à la vérité plus de pitié que d'horreur. *La faute d'impression intelligente*, dont Dieu veuille vous préserver, est celle du compositeur narquois qui raffine à dessein sur le texte de sa copie, et qui prête malignement à son auteur les grâces mystérieuses du non-sens et l'audace romantique du barbarisme. Vous avez tous connu cette fameuse Mme Saqui, citoyenne énergique et fière qui, pendant quinze ans, avait sauté pour la branche aînée sur la corde périlleuse des acrobates, mais en faisant des vœux secrets pour la chute de la monarchie, dont l'équilibre constitutionnel l'empêchait souvent de dormir. La monarchie tomba en essayant un tour de force, et son heureuse rivale s'associa sans balancer aux triomphes du peuple (je prie l'imprimeur de ne pas mettre, *sans balancier*.) Elle dédia sa première affiche *aux journées mémorables de juillet*. L'intention était bonne, sans doute, et Mme Saqui doit en être louée mais elle avait malheureusement affaire à un compositeur d'imprimerie plus zélé qu'elle-même, et aussi habile qu'homme qui vive à forger un néologisme. Il trouva *mémorable* trop mesquin pour le sujet, et avisa, dans sa prudente cervelle, de le pousser au superlatif par quelque paragogisme ingénieux, si bien qu'on lut le lendemain, à la porte du théâtre, en lettres cyclopéennes ou atlantiques, cette belle inscription : AUX JOURNÉES IMMÉMORABLES, etc., épithète saugrenue qui leur restera peut-être. Voilà ce que j'appelle une *faute d'impression intelligente*.

Je reviens maintenant à l'autre. Il n'est personne, parmi les innombrables faiseurs de riens, qui parcourent à leurs risques et périls la scabreuse carrière des lettres, dont la réputation et la fortune n'aient failli trébucher cent fois contre une faute d'impression. A quel homme d'esprit, grand Dieu, l'imprimerie n'a-t-elle pas prêté une bêtise? Je n'en veux pour témoin que ma brochure philosophique publiée à Pont-Sainte-Maxence.

J'avais jugé à propos de rappeler à mon lecteur (je mets toujours *lecteur* au singulier pour être plus sûr de mon fait), j'avais trouvé convenable, dis-je, de lui remettre en mémoire que Virgile et Horace étaient, de leur temps, bien accueillis de Mécène; et j'aurais, en vérité, aussi bien fait de m'en taire, car cette particularité d'histoire littéraire n'offre pas, à beaucoup près, le mérite de la nouveauté; mais enfin cela était écrit, *quod scriptum, scriptum*, et il fallait que cela fût imprimé. Savez-vous ce que fit mon Elzévir? Le traître lut *Horace*, car j'écris fort lisiblement, mais il imprima *Homère*.

Voyez-vous d'ici Mecenas, le *presidium* et le *dulce decus* d'Homère ce qu'Homère ressuscité aurait tout au plus dit, en grec, de Pisistrate ou d'Alexandre! Cependant, je suis de bonne composition, de meilleure composition, grâce au ciel, que les feuilles de mon typographe, et je cherchai un motif de consolation jusque dans l'énormité de sa balourdise. « Passe encore pour Homère! m'écriai-je, on ne s'y méprendra pas; mais si le bourreau s'était pris à Stace ou à Lucain, comment me serais-je lavé d'un anachronisme d'un demi-siècle, dans ce temps de belle érudition et de graves études historiques, où Pradon serait inexcusable d'ignorer la chronologie? »

Je commençais donc à me rassurer, sur la foi de mon impeccabilité, et il n'y a pas un grimaud des petites écoles qui n'eût fait comme moi, quand un journal doucereux, qui va, furetant par circonstance dans les chiffons de la littérature infime, ramena ma triste brochure au bout de son crochet, y promena la lanterne délatrice, et parvint à y épeler la faute fatale. Elle ne lui échappa point, car on peut poser en fait qu'elle n'échapperait à personne. A cet aspect, un zèle tout nouveau pour les belles études, enflamma subitement le critique patriote, et il se hâta de soumettre à qui de droit l'importante question de savoir si les intérêts d'une partie notable de l'enseignement pouvaient être confiés sans danger au malencontreux écrivain qui prend Homère pour un poète latin du siècle d'Auguste. Sa dénonciation héroïque éveilla la pâle envie qui ne dort jamais qu'à demi. L'Université en frissonna dans ses fourrures, et maintenant, *sub judice lis est*. J'attends ma destitution d'un jour à l'autre.

N'est-ce pas une destinée bien fâcheuse pour un homme qui a pâli quarante ans sur les difficultés les plus ardues de l'histoire littéraire, que de se voir mis à la porte des colléges pour s'être mépris sur la langue que parlait Homère? C'est cependant le produit net d'une faute d'impression.

Je n'y perdrai toutefois que les avantages très bornés d'une doctrine de peu de valeur, dont j'aurais fait bon marché d'avance à la postérité. Il faillit en coûter davantage à Rabelais; et nous avons peine à comprendre, aujourd'hui, la délicatesse des casuistes qui, parmi tant d'impiétés, allèrent se prendre à celle-ci. C'est dans les plaisans chapitres où Panurge s'indigne avec tant de verve contre le poète Raminagrobis : « Son âme, dit-il, s'en va à trente mille panerées de diables... Au moins, s'il perd le corps et la vie, qu'il ne damne son âme. » L'imprimeur écrivit *son asne*; pure ânerie typographique, qui passa pour un sacrilége en Sorbonne.

La censure ecclésiastique, trop indulgente jusqu'alors pour les bouffonneries libertines de l'épopée pantagruélique, ne crut pas devoir tolérer une équivoque indécente en matière si sérieuse. Elle jeta feu et flammes, et, en ce temps-là, cette expression figurée se traduisait par le sens propre. Les bûchers allaient s'allumer, quand le bon roi François Ier conçut l'heureuse idée d'appeler la cause devant lui, en sa qualité de grand justicier du royaume, et de se faire lire les pièces du procès « par un docte et fidèle anagnoste, » messire Pierre Chastelain, évêque d'Orléans, homme consommé aux bonnes études, et notamment aux arcanes exquis du pantagruélisme.

François Ier n'était vraiment pas dégoûté; il s'amusa comme roi et renvoya l'accusation au terme que Panurge assignait à ses créanciers, c'est-à-dire aux calendes grecques. Bien en prit à Rabelais et à nous mêmes, car, sans cet équitable appointement, nous n'aurions ni Dindenaut et ses moutons, ni Grippeminaud et ses chats fourrés, ni Papefiguière et ses diableteaux; et je vous demande, en conscience, mes amis, si nous pourrions nous en passer?

L'incroyable maladresse d'un typographe étourdi faillit être plus fatale encore au gracieux poète Jean Bonefons. Tout son crime était cependant d'avoir apostrophé, en termes trop véhémens, une de ses propres dents qui avait offensé le beau sein de sa Pancharis :

> O Dens improbe, dire, ter sceleste,
> Dens sacerrime, Dens inauspicate,
> Tun' tantum scelus ausus, ut papillas
> Illas Pancharidis meæ papillas,
> Quas Venus veneratur et Cupido,
> Feris morsibus ipse vulnerares?

Ce passage, un peu vif, à la vérité, n'a rien toutefois qui sente l'hérésie; et si quelqu'un avait droit d'y mordre, ce n'était certainement pas la Sorbonne. Cependant l'honnête M. Jean Vogt, érudit fort distingué du dix-huitième siècle, n'hésite pas à dire, en le citant : *Blasphemæ, et plus quam blasphemæ, hæc dicta sunt.* Je vous laisse à juger de l'effet qu'il dut produire deux siècles auparavant : et si le sens impie qu'il présente à la pensée ne vous a pas frappé encore, je vous expliquerai l'énigme en deux mots. L'imprimeur, que le ciel confonde, avait lu *Deus* où Bonefons avait mis *Dens*, et c'était le nom sacré du Seigneur qui se trouvait accolé à ces abominables épithètes : *inauspicatus, sacerrimus, ter scelestus, dirus, improbus*, auxquelles on peut déjà trouver, dans leur application à une dent amoureuse, tout le luxe de l'hyperbole. Bonnefons s'était enfui à la première nouvelle du scandale qu'excitait son crime involontaire; il avait délaissé son siége de lieutenant-général du bailliage de Bar-sur-Seine, car l'élégant rival de Catulle sacrifiait à Thémis comme aux Grâces. Nos gens de robe sont moins aimables. Heureusement pour lui, son manuscrit n'était pas perdu. Il fut soumis, par les soins du président Achille de Harlay, à la faculté de théologie, qui le lut, sans doute *cum summâ voluptate*, et le censeur pour la foi daigna écrire sur la dernière page ce judicieux *erratum* :

> Deus, *leg.* Dens : idque rectissime juxta contextum.

Si le feuillet incriminé ne se fût pas retrouvé dans ce chaos de papier, monstrueux *caput mortuum* des imprimeries, le lieutenant-général du baillage de Bar-sur-Seine était brûlé en Grève.

Le pauvre abbé Martini, doyen d'Asello en Calabre, joua moins gros jeu que Bonefons à la loterie des erreurs typographiques, mais il y perdit davantage. C'était, en son temps, un poète qui savait l'orthographe et la ponctuation, genre d'érudition que la plupart des poètes modernes ont jugé surabondant; mais il faut avouer que cette science lui avait nui en quelque chose, et que le bon homme qui avait foi dans le point et dans la virgule, leur confia trop aveuglément la destinée de sa poésie et de sa logique. Une virgule causa sa ruine. Parmi ses vers léonins, imprimés je ne sais où, se trouvait celui-ci qu'il avait composé pour servir d'inscription à la porte de son abbatiale :

> Porta patens esto, nulli claudatur honesto.

Ce vers n'est pas fort remarquable sous le rapport de l'invention et du style; mais on conviendra du moins qu'il serait irréprochable sous le rapport de la morale, si la morale la plus pure était à l'abri d'une faute d'impression. Le compositeur et le prote en décidèrent autrement, et il ne leur fallut pour cela qu'un des *sbagli* les plus communs de leur industrie infernale, le déplacement de cette virgule vertueuse et hospitalière qui était, en son lieu, un titre incontestable au prix Monthyon; de sorte que la pieuse inscription de l'abbaye d'Asello, fut changée, sans y modifier d'ailleurs un seul mot, en cette boutade impertinente et grossière :

> Porta patens esto nulli, claudatur honesto.

Le sens était complet et horrible; la virgule le voulait ainsi, virgule scélérate que l'abbé Martini ne put effacer avec ses larmes. Que dirai-je, hélas! le pape qui était alors de loisir, tomba par malheur sur le monosti-

que fatal, et, indigné contre l'égoïsme cynique du poète, il le dépouilla de son abbaye d'Asello. Martini se consolait de tout avec des monostiques. Il improvisa celui-ci qui est plus célèbre que l'autre :

Pro solo puncto, caruit Martinus Asello.

C'est ce que nous avons fort élégamment traduit en français par ce proverbe qui enrichit depuis tous les trésors de la sagesse des nations : *Faute d'un point Martin perdit son âne*; *Asellus* et *Asello* ayant la même signification qu'*âne* ou *ânon* dans leurs langues respectives.

De notre temps, on ne compte plus les fautes d'impression dans les livres. Un honnête libraire déclarait dernièrement à la barre d'un grave tribunal, qu'il ne savait pas lire; j'y attends un compositeur à la presse qui avoue qu'il ne sait pas signer. Quelques uns de ces non-sens typographiques dont les ouvrages modernes sont remplis, décèlent le mécanisme aveugle d'une main illitérée. On ne serait pas étonné de voir éclore des phrases pareilles du simple caprice d'une combinaison fortuite. C'est de la littérature aléatoire. Quand on reproche aux imprimeurs une de ces effroyables bévues, ils ne manquent pas de s'en prendre aux auteurs eux-mêmes, et d'accuser la mode qui le veut ainsi. C'est étrange, mais il ne faut jurer de rien.

La plus innocente des erreurs de composition, c'est ce qu'on appelle la *coquille*, c'est-à-dire le faux emploi de certaines lettres qu'une *distribution* étourdie a mal placées dans le casselin, et dont un prote, plus étourdi encore que le *distributeur*, n'a pas reconnu l'usurpation. Cette complication de maladresse a quelquefois des conséquences incalculables : heureux et mille fois heureux quand encore elle ne dénature pas complétement l'idée en substituant un sens apparent au sens de l'écrivain. *Ame* pour *ane*, *Deus* pour *Dens*, pourraient n'être que des *coquilles* involontaires; il ne faudrait pour cela qu'un *m* ou un *u* égaré dans le cassetin de l'*n*. Voltaire mit sur la scène sous le nom de *Frélon*, un journaliste de son temps qui s'appelait *Fréron*. C'est une *coquille* intelligente.

Qui se souvient aujourd'hui de mon ancien ami Joseph Despaze, poète toulousain? C'était cependant le Juvénal du directoire. *Sic transit gloria mundi.* Joseph Despaze était un jeune homme de talent, le compatriote et l'émule de Lormian, son maître et le nôtre; il eut le malheur de critiquer dans ses *Cinq Satires* des écrivains et des artistes d'un mérite supérieur; il eut le malheur de louer dans ses *Cinq hommes* des méchans et des sots, et ses *satires*, d'abord, bien accueillies des lecteurs, furent tuées par ses panégyriques. Je citerai quelques vers de la *Satire des Arts*, non parce qu'ils sont les meilleurs, il s'en faut de beaucoup, mais parce qu'ils se rapportent à mon sujet. Le poète parle du salon de peinture :

En effet, j'oubliais qu'un ordre d'Apollon
Vient d'ouvrir au public les portes du salon.
M'y voilà. Dieu des arts! Quel horrible mélange!
Quoi! l'on vénère ici l'ombre de Michel-Ange!
Et l'on y laisse entrer Laurent, Le Doux, Mirvaut,
Petit, Lucas, Gensoul, Colas, Dobos, Ravault,
Absurdes écoliers, sans goût sans élégance,
Débiles en talens, mais forts en arrogance,
Qui, pressés, entassés dans le même chemin,
Se disputent la palme, une croûte à la main!

Il faut savoir, pour l'éclaircissement de cette historiette, que Paris possédait alors deux peintres presque homonymes, le bon Dabos, peintre renommé de *trompe-l'œil* qui faisaient l'ornement des salles à manger, et le brillant Dubos, petit-maître français perfectionné à l'école des *fashions* anglaises, célèbre en ce temps-là par le bon goût de sa toilette, par la beauté de ses chevaux, par sa petite maison des Champs-Elysées, par ses bonnes fortunes et par ses duels. Dubos était absorbé par la peinture *équestre*, et les excellentes manières dont il faisait profession ne lui auraient pas permis d'exposer au salon le portrait de ses maîtresses. Il n'y avait exposé que le portrait de ses jumens, qui réunissait les suffrages de tous les amateurs de l'équitation: Despaze ne pensa pas à lui. Je suis caution qu'il écrivit *Dabos*, mais un démon ennemi avait fait tomber un u dans le cassetin de l'A, et tout Paris fut dupe de cette *coquille* fatale dont il était trop facile de prévoir les résultats, car Dubos n'était pas homme à perdre l'occasion d'une rencontre meurtrière, et Despaze était Gascon. Le poète a raconté le dénoûment de cette affaire dans la *Satire de Sicard :*

.... Dubos voulut punir l'audace
D'un u qui, dans mes vers, d'un A surprit la place,
Et, pour ce grand forfait, atteint d'un plomb brûlant,
Sur un lit de douleur je fus jeté sanglant.

On voit par là que l'imprimerie vend quelquefois bien cher ses *coquilles*.

Ce qu'il y a de prodigieux dans cette erreur typographique, c'est qu'elle s'est perpétuée dans toutes les éditions postérieures, nonobstant les réclamations de l'auteur, deux ou trois fois répétées dans les *notes*. Il semble qu'un *erratum* contresigné par une balle de pistolet devait tenir avertie l'attention du compositeur; mais on peut dire de la plupart de ces gens-là ce que disait de son secrétaire un habile diplomate : « L'homme dont je me sers est si bête qu'il ne comprend pas même ce que je lui dicte maintenant. »

Il n'en était probablement pas ainsi du temps où Lascaris, Erasme, Badius, Turnèbe, Henri Estienne, Casaubon, daignaient donner leurs soins à la correction d'un texte, comme de simples ouvriers; cependant, dès le premier âge de l'imprimerie, elle a porté dans son sein, comme la boîte de Pandore, le germe de tous les vices honteux qui devaient en faire un fléau pour le genre humain, et la faute typographique n'y manquait pas. Croirait-on qu'il y a jusqu'à trois volumes connus qui démentent, par l'antériorité de leur date, les notions établies sur l'époque de son invention ?

Ces dates anticipées sont des fautes d'impression, sans doute; mais les livres empreints, par la fourberie ou par la sottise, de ce faux matériel, subsistent encore ; mais je me flatte, dans ma colère, qu'ils survivront peut-être à toutes nos fastidieuses recherches *De Originibus et incunabulis typographiæ* ; mais j'espère qu'ils iront convaincre de mensonge, devant la postérité, les apothéoses et les monumens de Guttemberg, et qu'il ne restera pas même à sa mémoire la hideuse célébrité d'Erostrate. *Deus omen non avertat.*

Je n'ai pas besoin de dire que cette dissertation, écrite *ab irato*, pouvait devenir un ouvrage énorme ; il ne fallait que feuilleter quelques volumes pour la grossir indéfiniment, et j'y serais facilement parvenu si j'avais tiré à la page, comme cela se pratique dans la littérature marchande. Tout réfléchi pourtant, j'imagine qu'elle doit paraître assez longue pour un *errata*.

CH. NODIER.
(*Revue de Paris*.

HISTOIRE DU PONT-NEUF.

Que demandait d'abord un étranger, en arrivant à Paris, dans les deux derniers siècles ? Le Pont-Neuf. C'était toujours au Pont-Neuf qu'il se faisait conduire, encore couvert de la poussière du voyage: c'était le Pont-Neuf qu'il voulait voir avant le Louvre, avant Notre-Dame, et, après l'avoir vu, il pouvait se vanter de connaître presque tout Paris. On parlait alors du Pont-Neuf, avec admiration, jusqu'aux extrémités du monde.

Le czar Pierre-le-Grand, qui vint étudier la civilisation française sous la régence du duc d'Orléans, déclara qu'il n'avait rien trouvé de plus curieux à Paris que le Pont-Neuf; et, soixante ans après, le philosophe Franklin écrivait à ses amis d'Amérique qu'il n'avait compris le caractère parisien qu'en traversant le Pont-Neuf, et que ce célèbre pont méritait bien qu'on fît deux mille lieues pour le rencontrer.

C'est qu'à cette époque, le Pont-Neuf, qui ressemble aujourd'hui à la plupart des autres ponts, se distinguait entre tous par une foule de détails de mœurs particuliers qu'on n'eût pas observés ailleurs. Il a complétement changé d'aspect depuis la Révolution, et pourtant il n'a pas subi la moindre métamorphose dans son architecture; il n'est ni moins long ni moins large qu'en son beau temps, et s'il a perdu la Samaritaine qui partageait sa célébrité, il a retrouvé une statue équestre d'Henri IV, aussi lourde, aussi triviale que l'ancienne, que le nom fameux de son auteur, Jean Boulogne, ne préserva pas d'être fondue en gros sous à l'effigie de la Liberté de 91.

Le Pont-Neuf du siècle de Louis XIV, quoique plus jeune de cent quatre-vingts ans qu'il ne l'est à présent, avait déjà été refait, restauré, consolidé, de telle sorte qu'on l'accusait d'être vieux et de menacer ruine, à chaque crue des eaux, à chaque débâcle de glaces; on ne lui promettait pas une plus durable existence qu'aux ponts, ses voisins, qui, chargés de maisons en pierre ou en bois, devaient infailliblement, un jour ou l'autre, prendre feu ou s'écrouler dans la rivière. Mais cependant on s'accordait à lui trouver des mérites que n'avaient pas tous les ponts anciens et modernes : on vantait son plan général, dû à Androuet Ducerceau, qui toucha 50 livres pour en avoir fourni les premiers dessins; on vantait sa construction *à la romaine*, due à Guillaume Marchand et à François Petit; on vantait surtout sa corniche extérieure, supportée par de grandes consoles et de bizarres mascarons dus au ciseau de Germain Pilon; on vantait tout ce que nous remarquons à peine aujourd'hui, et, de plus, les Parisiens étaient fiers du magnifique panorama qu'on découvre du haut de leur pont favori et qui n'a d'égal au monde, disaient-ils, que l'entrée du port de Goa et celle du port de Constantinople. Heureux Parisiens, qui ne songeaient guère à y aller voir!

Et néanmoins, en dépit du respect et de l'admiration qu'il inspirait sous le règne de Louis XIV, le Pont-Neuf avait encouru les critiques de certains esprits chagrins qui, à coup sûr, n'étaient pas nés à Paris. Le poète Claude le Petit, né à Poitiers, signala son entrée dans ce Paris, qu'il eut l'audace de traiter de *ridicule* en vers, par cette épigramme hardie, contre le Pont-Neuf, épigramme qui alluma sans doute le bûcher de son auteur, brûlé en place de Grève comme athée. Claude le Petit ne croyait pas plus à l'infaillibilité du Pont-Neuf qu'à celle du pape.

Faisons ici renfort de pointes :
Ce chemin nous mène au Pont-Neuf.
D'un bon régal de nerfs de bœuf
Saluons ces voûtes mal jointes.
Vraiment! Pont-Neuf, il fait beau voir
Que vous ne vous daigniez mouvoir,
Quand les étrangers vous font fête.
Savez-vous bien, nid de filous,
Qu'il passe de plus grosses bêtes
Par dessus vous que par dessous ?
Pourquoi nous faites-vous la morgue
Avecque votre nouveauté ?

Pont en cent endroits rajusté,
Tout ainsi qu'un vieux soufflet d'orgue
Vous qui faites compassion
A la moindre inondation,
D'où vous vient cette humeur altière?
Est-ce à cause que vous avez
Cent égouts dans votre rivière?...
Quoiqu'entre tous les ponts des eaux,
Grands ou petits, vieux ou nouveaux
Vous passiez pour un patriarche,
Dites-moi, Pont-Neuf, mon mignon,
Si vous aviez encore une arche,
Seriez-vous pas un peu plus long?

La physionomie du Pont-Neuf, à cette époque, était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Si nous empruntons quelques faits à un tableau qui n'a pas moins de vérité que s'il eût été fait d'après nature, la statue de Henri IV, qu'on appelait le *Cheval de bronze*, par un étrange oubli du *seul roi dont le peuple a gardé la mémoire*, attirait autour d'elle, sur le terre-plain où elle était érigée, malgré les amas d'immondices qui la déshonoraient, une foule compacte et tumultueuse qui se renouvelait sans cesse. Là étaient établis les tréteaux des joueurs de gobelets, des chanteurs, des vendeurs d'orviétan et de thériaque, des bateleurs et des charlatans de toute espèce, que la police ne molestait pas encore dans l'exercice de leur industrie. Vis-à-vis du Cheval de bronze, la place Dauphine, qui n'avait encore de rivale à Paris que la place Royale, recevait une pareille affluence de curieux, de promeneurs et de désœuvrés : là était encore dressé plus d'un théâtre en plein vent, chargé de baladins, de farceurs, d'opérateurs et de toute la joyeuse descendance de Tabarin, qui avait, pendant vingt ou trente ans, donné la comédie au peuple sur le Pont-Neuf.

La nuit, le Pont-Neuf était aussi désert et redouté qu'il était peuplé et fréquenté le jour : quand on cherchait à rencontrer quelqu'un, on n'avait qu'à se planter en sentinelle à l'entrée du pont, et l'on voyait bientôt venir la personne à qui l'on avait affaire. Cette hyperbole, imaginée pour représenter la circulation active et incessante des passans sur ce pont, avait été prise à la lettre par les mouchards, qui restaient postés deux ou trois jours à la même place, attendant leur homme, et qui affirmaient ensuite, s'ils ne l'avaient point aperçu, que le quidam ne pouvait pas être à Paris.

Les farceurs ou *plaisans* du Pont-Neuf ne contribuèrent pas peu à mettre ce pont en honneur et à y attirer sans cesse de tous les points de la ville, cité et université, une multitude d'allans, de venans et de séjournans. Ces farceurs eurent l'un après l'autre une vogue et une réputation dont hérita le Pont-Neuf. Le premier de tous, celui qui n'attendit pas que le pont fût achevé pour y jouer son personnage, fut l'illustre Tabarin, auteur des chansons qu'il chantait et des *Coq-à-l'âne, rencontres, fantaisies* et gaillardises qu'il débitait avec une verve et une joyeuseté intarissables : Tabarin narrait à ses auditeurs les aventures du capitaine Rodomont et les amours d'Isabelle; il leur confiait ses querelles de ménage et souhaitait *bon jour, bon an à MM. les cornards de Paris*; il s'adressait de préférence aux *artisans de la gueule et suppôts de Bacchus*, et il n'avait jamais la voix plus claire qu'après avoir bu au cabaret avec son élève, le baron de Grattelard, qui l'assistait dans ses farces, revêtu de sa livrée de toile de matelas. Tabarin sur ses tréteaux balança la renommée des comédiens ordinaires du roi, Turlupin, Gros-Guillaume et Gauthier-Garguille, tellement que l'Hôtel de Bourgogne porta envie au Pont-Neuf.

A Tabarin succéda le Savoyard, qui devait ce sobriquet à sa naissance et à son patois fortement accentué; sorte de rhapsode vagabond, aveugle comme Homère, remarquable par sa haute taille et sa grande barbe; il composait aussi lui-même des chansons burlesques en vers baroques, les répétait d'une voix de stentor, en pinçant du luth, et les distribuait imprimées par feuilles volantes. Son contemporain, Fagottini, avait alors l'exploitation du petit théâtre de Brioché, qui importa d'Italie en France les marionnettes et qui fit fortune sur le Pont-Neuf; en outre, Fagottini, que la mode appela depuis dans les *assemblées* avec ses marionnettes, vendait des parfums, des drogues et des affiquets d'Italie, avant et après les représentations de ses acteurs de bois; mais lorsqu'il se fut enrichi et qu'il se vit recherché par les ruelles des *précieuses*, il abandonna le Pont-Neuf à ses valets et ne se montra plus que dans les *cercles* de la bourgeoisie, où l'on disait, en se promettant beaucoup de plaisir :

Vous aurez Fagottin et les marionnettes.

Les bas-côtés de ce pont, élevés de plusieurs marches au dessus de la chaussée destinée aux carrosses, aux charrois et aux chaises à porteurs, n'étaient pas uniquement réservés aux piétons : les marchands de toute espèce, notamment les merciers, les confiseurs, les revendeurs et les bouquinistes s'emparaient du parapet, qui leur servait d'étal pour leur marchandise, et usurpaient même une large part du pavé au profit de leur commerce, que ne gênait aucune patente. En outre, chacun des espaces vides semi-circulaires, qui couronnaient les piles des arches et qui ont été remplis depuis par des guérites en pierre transformées en boutiques, se trouvait occupé par la tente ou la baraque de quelque industriel émérite qui gagnait sa pauvre vie en arrachant des dents, en vendant des onguens et des spécifiques, en montrant des serpens ou des reliques de saints, en chantant au son de la viole ou de la guitare ces refrains populaires auxquels est resté le nom générique de *pont-neuf*, en racontant des légendes miraculeuses, en faisant des tours de passe-passe ou des exercices d'adresse, et en tirant des horoscopes suivant les conjonctions des planètes, les concordances des nombres, les lignes des mains et les hasards des cartes ou des tarots. Le pont, d'une extrémité à l'autre, retentissait du concert éclatant des trompes, des fifres, des tambours, des luths, accompagnés de chants, de cris, de rires, de huées et d'applaudissemens qui se mêlaient aux aboiemens des chiens, aux jurons des charretiers, au bruit sourd et confus des voitures et des chevaux.

Parmi la population ordinaire du Pont-Neuf, les badauds et les filous étaient toujours en majorité. Les badauds s'arrêtaient en extase devant les boutiques et les théâtres, la bouche béante, l'oreille tendue et l'œil fixe pour ne rien laisser échapper de ce qui pouvait être vu et entendu; les filous s'arrêtaient aussi avec eux et faisaient à la ronde une exacte visite des poches, sans jamais être troublés dans cette agréable occupation : on savait, d'ailleurs, qu'en traversant ce pont, moins sûr en plein jour que la forêt de Bondi en pleine nuit, on devait tenir à deux mains sa bourse et sa montre pour les empêcher de disparaître. Combien de gens, qui étaient allés régler leur montre sur l'horloge de la Samaritaine, horloge souvent détraquée et rarement fidèle, revenaient chez eux le gousset vide, et ne retournaient plus chercher l'heure au Pont-Neuf?

Sous Louis XIII et Louis XIV, en dépit du guet, du lieutenant de police et des lanternes du Cheval de bronze, les voleurs, à main armée, s'emparaient du pont dès le coucher du soleil, et rançonnaient quiconque s'aventurait dans ce coupe-gorge : il ne faisait pas bon se défendre contre ces malfaiteurs qui poignardaient leur victime et la jetaient à l'eau, morte ou vive. Les jeunes seigneurs de la cour, Gaston d'Orléans, frère du roi, leur donnant l'exemple, s'étaient quelquefois divertis à dévaliser les passans et à se faire les *tireurs de laine* du Pont-Neuf. Ce proverbe courait alors les rues : « On vole plus de manteaux sur le Pont-Neuf qu'on n'en taille chez les drapiers des piliers des Halles. »

La gloire du Pont-Neuf allait s'éclipsant, lorsque les génies de la farce furent remplacés par le coryphée des opérateurs, ce *gros Thomas*, qui réunit long-temps autour de sa science universelle une nombreuse et crédule clientèle : « Il était reconnaissable de loin par sa taille gigantesque, disent les mémoires du temps, et par l'ampleur de ses habits; monté sur un char d'acier, sa tête élevée et coiffée d'un panache éclatant figurait assez la tête royale de Henri IV; sa voix mâle se faisait entendre aux deux extrémités du pont, aux deux bords de la Seine. La confiance publique l'environnait, et la rage de dents semblait venir expirer à ses pieds; des mains sans cesse élevées imploraient ses remèdes, et l'on voyait fuir le long des trottoirs les médecins consternés et jaloux de ses succès. Enfin, pour achever le dernier trait de l'éloge de ce grand homme, il est mort sans avoir reconnu la Faculté. »

Sous le règne de Louis XV, il y eut encore sur le Pont-Neuf et des opérateurs et des bateleurs; mais leurs devanciers avaient épuisé la confiance et l'admiration publiques. Le peuple devenait moins badaud, moins paresseux, moins dupe : la révolution se préparait dans les basses classes comme dans les sommités sociales. Le Pont-Neuf fut alors envahi par les *vendeurs de chair humaine* ou recruteurs, qui avaient mission d'alimenter l'armée du roi, où le métier de héros n'était plus fait pour tenter personne. Les philosophes avaient si bien décrié l'art de la guerre, que, sans les recruteurs, cet art-là eût bientôt fini, faute de combattans. Les recruteurs plantèrent donc leurs drapeaux à chaque bout du pont afin de mieux happer au passage les paysans qui débarquaient à Paris, les mauvais sujets qui comptaient, pour dîner, sur la bourse du prochain, les fils de famille qui sortaient des tripots, et, en général, tous ceux qui ne savaient pas résister à l'appât d'un sac d'écus.

Ces racoleurs tirent d'abord leurs affaires à la descente du Pont-Neuf, où la boutique d'un d'eux offrait pour enseigne le roi Salomon sur son trône, avec cette inscription tirée du théâtre de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Là, les recruteurs se promenaient, la tête haute, l'épée sur la hanche, appelant tout haut les jeunes gens qui passaient, leur frappant sur l'épaule, les prenant sous le bras et les invitant, d'un ton câlin ou matamore, à les suivre au cabaret pour y écouter entre deux pintes le récit de la bataille de Fontenoy. Mais le Pont-Neuf fut enfin délivré de ce commerce honteux, qui s'exerçait avec autant de violences que la vente des nègres au Congo : le Pont-Neuf, d'ailleurs, ne produisait presque plus de soldats, et les piéges grossiers qu'on tendait aux passans étaient connus des moins fins, qui ne s'y laissaient pas prendre comme autrefois. Un Anglais paria qu'il se promènerait deux heures durant le long de ce pont, en offrant de céder des écus neufs de six livres à 24 sols la pièce, et qu'il ne trouverait pas à vider ainsi un sac de douze cents francs. En effet, il eut beau crier : *A 24 sols les écus de six livres!* on ne s'approchait de lui que pour le regarder avec défiance, pour palper ses écus et les lui rendre en haussant les épaules et en disant : *Ils sont faux*. Le Pont-Neuf n'était déjà plus la terre promise des charlatans : on y semait en vain la ruse et la fourberie, sans produire des dupes. Le règne du Pont-Neuf se termina par la démolition de la Samaritaine, qui, depuis long-temps, avait perdu le jet de sa fontaine et le carillon de son horloge.

Maintenant le Pont-Neuf, débarrassé des tréteaux, des théâtres, des chars d'acier et des étalages qui obstruaient la voie publique, ne se distingue des autres ponts que par sa longueur et par le nombre des piétons et des voitures qui le traversent à toute heure de jour et de nuit. Les décrotteurs et les tondeurs de chiens ont pris la place des opérateurs et arracheurs de dents; les sergens de ville, des recruteurs; et un faction-

naire l'arme au bras, veille à la défense de la statue de Henri IV, qui n'a plus à ses pieds une cour burlesque de chanteurs, de paillasses et de marionnettes. Jadis le Pont-Neuf était une foire perpétuelle; à présent ce n'est plus qu'un pont où l'on passe sans s'arrêter.

Paul L. Jacob, bibliophile.
(*France littéraire.*)

MÉMOIRES SECRETS SUR LA RESTAURATION.

Talleyrand et le prétendant.

Un jour que le comte de Lille s'était couché à Hartwel, dans le Buckinghamshire, en Angleterre, sur le bruit faussement répandu que Napoléon avait traité à Châtillon avec les puissances coalisées, M. de Blacas entra de grand matin dans sa chambre, à la lueur d'une petite lampe de nuit, le réveilla malgré l'étiquette et lui dit :

— Sire, Votre Majesté est attendue dans son palais des Tuileries.

Cette nouvelle ne surprit pas Louis XVIII. Il y avait toujours eu dans le chef des Bourbons un esprit de suite, une certaine habileté pour saisir les circonstances et préparer la fortune. Le prétendant allait s'embarquer pour Bordeaux quand lui vint cette nouvelle, plus décisive que l'accueil fait à son neveu par la troisième cité du royaume.

Effectivement, dès son entrée à Bordeaux, le duc d'Angoulême ayant chargé le baron de Labarthe de porter des dépêches à Hartwel, le corps municipal de cette ville arrêta qu'un habitant, M. de Tauzia, lui serait adjoint. Les deux envoyés, par les soins du commandant de la croisière anglaise, s'embarquèrent à la baie du Passage, et, le 22 mars, le télégraphe de Falmouth signala leur apparition sur les côtes britanniques.

Le prétendant et sa nièce assistaient à la messe dans la chapelle d'Hartwel, lorsque la duchesse aperçut de son banc une voiture dont le postillon et les chevaux étaient parés de cocardes blanches. Le duc de Grammont et M. de Blacas sortirent de l'église précipitamment, et à l'issue de la messe on présentait au roi futur les premiers députés de l'opinion royaliste.

Louis XVIII était assis dans le salon; il avait à ses côtés la duchesse, Mmes de Damas et de Choisy, le duc de Lorges, le duc d'Havré, M. de Rivière. Il se fit d'abord un silence assez expressif. M. de Tauzia remit au prince une lettre de M. Lynch, le maire de Bordeaux.

— Je suis si ému, dit le roi en la prenant, qu'il m'est impossible de parler.

On comprend à ces préliminaires ce que fut, quinze jours plus tard, la sensation produite par l'annonce positive d'une couronne. Louis XVIII fit son entrée à Londres le 20 avril avec une grande solennité. Peu de caractères sympathisaient mieux que ceux du prétendant et du régent d'Angleterre. Cette sympathie perça dans l'expression maladroitement affectueuse de la gratitude du proscrit envers le souverain de la Grande-Bretagne.

— ... C'est aux conseils de votre altesse royale, dit Louis XVIII en répondant à la harangue du régent, à ce glorieux pays et à la confiance de ses habitans que j'attribuerai toujours, après la divine Providence, le rétablissement de notre maison sur le trône de ses ancêtres, et cet heureux état des choses qui promet de fermer les plaies, de calmer les passions et de rendre la paix, le bonheur, le repos, à tous les peuples.

Pas un mot de l'Europe, d'Alexandre, du sénat, de Paris! le régent détacha son ordre de la Jarretière et le ceignit au genou du prince, qui, à son tour, lui conféra le Saint-Esprit. Lors même que le *Royal-Sovereing*, porteur de l'héritier de saint Louis, mit à la voile de Douvres, escorté par le *Jason*, où était le duc de Clarence, et par huit vaisseaux de ligne, on vit le régent se tenir sur la jetée et suivre des yeux cette flotte, autant que possible, jusqu'en vue de la rade de Calais.

Au débarquement, on reconnut Louis XVIII à cette circonstance singulière qu'il fut le seul, au milieu de ce cortége étranger, qui ôta son chapeau et salua la terre de France. Le régent avait noué la Jarretière au genou du prince; une ample rosette brillait au-dessus de sa guêtre de velours cramoisi. En descendant de voiture, au retour de l'église, l'épée du roi s'engagea dans cette rosette. Fauche-Borel, qui plus tard se suicida par misère après avoir mangé sa fortune pour la cause des Bourbons, se précipita vers le marche-pied et dégagea l'épée des ambages du ruban. M. de Blacas fronça le sourcil: l'étiquette semblait violée.

— Laissez faire, dit le roi : c'est encore Fauche qui me rend un service.

La renommée de cet accident, portée par le télégraphe, fit une certaine l'impression sur les trois abbés du gouvernement provisoire, qui avait le droit d'être superstitieux.

Le roi arriva le 29 à Compiègne, où les maréchaux le complimentèrent par l'organe de Berthier, qui fut convenable.

— Je suis heureux de me trouver au milieu de vous, messieurs, répondit le prétendant; heureux et fier.

L'intention de ce dernier mot était de bon goût : Elle réussit. A la vue du duc de Trévise, Louis ajouta :

— Maréchal, quand nous n'étions pas amis, vous avez eu pour la reine des égards que je n'ai point oubliés.

On se mit à table. Appuyé sur le bras de deux chambellans, Louis XVIII se leva, prit un verre et s'écria :

— Messieurs, je vous envoie du vermouth. Buvons à l'armée française. Ce sera boire à l'honneur de la France.

Louis XIV et Napoléon auraient bu tout bonnement du médoc ou peut-être du vieux pomard. Le prétendant buvait du vermouth. C'était une gaucherie à côté d'un mouvement simple et noble.

Cependant on se remuait à Paris. Je vous ai dit, mon enfant, que M. Pozzo di Borgo avait porté à Londres l'expression des sentimens libéraux de l'empereur de Russie. Le comte d'Artois et les royalistes avaient député vers le prétendant M. de Bruges, pour la défense des principes contraires. Louis XVIII était donc flanqué de deux négociateurs, lorsque le 30 avril, après l'ivresse de la réception, on s'occupa enfin de l'établissement politique.

Le corps-législatif s'était seul rendu à Compiègne. Son président, M. Bruys de Charly, fit lecture au prétendant d'une adresse où il n'était pas question de la constitution du 6 avril. Quant au sénat, il refusait de paraître au devant du prince qui ne l'avait pas officiellement accepté. M. de Talleyrand eut d'abord l'habileté de choisir, pour lui arracher des concessions, l'homme qui parlait d'en faire avec le plus de regret, M. de Montesquiou. Mais cela ne pouvait suffire. Les sénateurs, inquiets pour leur constitution, demandaient des secours à tout le monde, même au comte d'Artois. Fouché lui écrivit fort sagement dans une lettre dont les exemplaires sont devenus bien rares :

« ... Le ciel et la terre retentissent d'acclamations; mais, monseigneur, en jouissant du présent, il faut s'assurer de l'avenir. »

On adressait de tous côtés les plus vifs reproches à la faiblesse de M. de Talleyrand. Il faut néanmoins lui rendre cette justice que, jusqu'au dernier moment, Charles-Maurice persista dans l'idée d'une constitution émanée des deux chambres. Plusieurs projets étaient sur le tapis. Une contrepartie fut offerte par les sénateurs libéraux, mais officieusement, sans caractère politique. Elle proposait implicitement l'approbation des principes révolutionnaires qui formaient l'existence des deux chambres et les droits si chèrement acquis depuis 25 ans par la nation. Il y avait même cette phrase tout à fait positive :

« ..... Pénétré de la nécessité de conserver auteur de nous ce sénat aux lumières duquel nous reconnaissons devoir en partie notre retour dans notre royaume, etc. »

Louis raya la phrase de sa propre main. D'ailleurs, l'acte entier fut repoussé comme attentatoire aux droits de la couronne.

— Si j'acceptais, monsieur, dit le prétendant à Charles-Maurice, vous seriez assis et moi debout.

— La constitution du 6 avril n'est pas absolument mauvaise, répétait toujours gravement M. de Montesquiou, mais je demande qu'elle soit précédée, comme sous les parlemens, d'un *édit du roi*.

Cependant la parole donnée au sénat par le comte d'Artois, en qualité de lieutenant-général, liait un peu les mains au roi sur la nécessité d'une transaction. Le gouvernement provisoire crut le moment venu de frapper le grand coup, et l'empereur de Russie lui-même parut à Compiègne.

Ce fut le 1er mai, à quatre heures de l'après-midi, qu'il arriva de Paris au château pour continuer la tentative récemment faite à Londres par M. Pozzo di Borgo et contreminée par l'envoyé royaliste. Le roi de Prusse accompagnait le czar, mais Frédéric-Guillaume fut moins un interlocuteur gênant qu'un officieux témoin dans cette mémorable entrevue. Louis XVIII reçut les deux monarques en Bourbon, c'est-à-dire en héritier d'une race qui remontait beaucoup plus haut dans la nuit des temps que les héritiers des Romanow et d'une petite famille de la Franconie. Il était assis sur un fauteuil très élevé, tandis qu'Alexandre et le roi de Prusse furent obligés de prendre deux chaises. Cette distinction dans le choix des siéges jeta sur-le-champ de la froideur dans l'entretien politique.

— J'ai promis pour votre majesté une constitution libre, dit Alexandre, et je crois qu'elle est nécessaire à son règne. Il faut à la France deux chambres, la presse libre. C'est ce que je me propose de faire pour la Pologne. Les lumières de votre majesté me répondent que ma promesse sera remplie.

— Votre majesté, répondit le prétendant avec assez de justesse, reconnaîtra que l'analogie n'est pas complète. La Pologne est une conquête de la Russie : le conquérant ne saurait trop faire pour qu'on y oublie l'origine de son droit. Mais, en France, le droit appelé divin par l'esprit religieux de l'ancienne monarchie, ce droit n'est qu'une conséquence naturelle de la loi du pays. En vertu de cette loi, qui a donné naguère à la monarchie huit cents ans d'existance, la royauté se perpétue dans une famille comme un dépôt sacré, et cette famille, sire, c'est la mienne, c'est la maison de Bourbon. Si mon droit au trône n'était pas tout entier dans cette loi, quel serait mon titre pour y prétendre? Que suis-je hors de ce droit? un vieillard infirme, un malheureux proscrit, réduit à mendier loin de sa patrie un asile et du pain. Tel j'étais encore il y a peu de jours. Mais ce vieillard, ce proscrit, était le roi de France. Ce seul titre a suffi pour que la nation, éclairée sur ses véritables intérêts, la rappelât au trône de ses pères. Je reviens à sa voix, mais je reviens roi de France.

— Le droit n'est pas contesté, assurément, reprit Alexandre un peu ému; c'est même l'antiquité de ce droit qui, en constituant votre royauté, sire, fait aussi naître les embarras de la situation. Depuis que ce

droit s'est constitué, les siècles en ont formé, sinon de plus divins, au demeurant de plus modernes. A ne parler que des vingt-cinq dernières années, il y a eu des législations en vigueur, des idées en circulation, des gouvernemens de fait, en un mot, qu'on ne peut pas rayer de l'histoire, et qui, à tort ou à raison, constituent chaque jour de nouveaux droits. Comment ne pas reconnaître ces droits, puisqu'ils existent? Il y a eu, pardonnez-moi de vous le dire, une assemblée constituante, un directoire, un consulat; il y a eu Napoléon. C'est donc une transaction que je propose à votre majesté, une transaction qui rattache l'antique monarchie à la société actuelle, qui reconnaisse vos droits anciens tout en consacrant les nouveaux droits. Dans ce but, le sénat s'est prévalu de l'héritage de vos ancêtres pour vous offrir la couronne, et il vous reste, sire, à vous prévaloir de la civilisation pour offrir au sénat la sanction des libertés récemment acquises par la France.

— Un moment! dit Louis XVIII avec un sourire: le sénat me choisit, mais il ne me reconnaît pas; c'est une préférence, mais ce n'est pas une soumission. Nous ne pouvons plus nous entendre. Mon droit ne relève que de moi seul. Je suis aujourd'hui parce que j'étais naguère: passez-moi cette expression métaphysique: cela est tellement vrai, sire, qu'en me préférant pour la royauté, le sénat avoue implicitement qu'elle m'appartient déjà.

—Au moins votre majesté n'oubliera-t-elle pas que c'est aux sénateurs qu'elle est redevable de la déchéance de Bonaparte et du rappel de la maison de Bourbon.

—C'est encore une erreur, sire. Je ne dois rien au sénat; dans quelques jours, il me devra tout. Pour qu'une transaction fût possible, il faudrait que le roi de France et le sénat existassent en vertu de droits égaux. Or, le sénat ne tire son origine et ses pouvoirs que de l'anarchie; le sénat n'a donc rien à me demander. Si j'accorde à mon peuple des libertés en harmonie avec le progrès des temps, ce sera par l'exercice de ma volonté, mais ce ne peut être l'objet d'un contrat.

— Votre majesté enfin se souviendra que je suis moi-même engagé vis-à-vis de la nation française, et que le comte d'Artois, en recevant le sénat, le 14 avril, a reconnu que ce corps politique avait eu part à la rentrée de la maison de Bourbon.

—Je suis étonné, répondit le prétendant avec une dignité royale, d'avoir à défendre mes principes contre votre majesté. Je ne flétrirai point par une lâcheté le nom que je porte et le peu de jours que j'ai encore à vivre. Je sais que je dois à vos armes triomphantes la délivrance de mon peuple; mais si cet important service devait mettre à votre discrétion l'honneur de ma couronne, j'en appellerais à la France ou je retournerais en exil.

L'entretien, mon ami, se prolongea sur ce ton. Je vous l'ai reproduit aussi bien que le permettent les documens contemporains pour le fond et pour la forme. C'était là une doctrine essentiellement fausse au point de vue de la souveraineté nationale, mais elle ne manquait pas d'une certaine dignité dans la bouche du prétendant vis-à-vis des étrangers. L'idée fixe inspirait alors toutes ses actions. Quand Louis XVIII accordait aux monarques triomphans l'honneur de dîner à sa table, il passait sans façon le premier devant ces princes dont les soldats campaient dans la cour du Louvre.

Après l'entrevue, l'empereur d'Autriche étant arrivé au château dans la soirée, il y eut grand dîner officiel. On ne parla ni du sénat ni de la constitution. Ce fut pourtant à ce dîner qu'un prince parvenu osa dire à Louis XVIII:

— Les Français ont toujours le mot de liberté à la bouche, mais rien de plus facile que de les plier au pouvoir absolu. Faites-vous craindre, sire, et ils vous aimeront. Ayez une main de fer dans un gant de velours.

Une main de fer dans un gant de velours! Le prétendant ne retint par malheur que trop bien ce conseil. Alexandre partit pour Paris fort mécontent. Les opposans, c'est-à-dire le duc d'Otrante et le *côté gauche* du sénat, tonnèrent justement contre les préjugés de Louis XVIII. L'activité de la police de Fouché dans l'affaire Maubreuil avait pour le moment placé cet homme d'état assez haut dans l'estime russe.

— Aussi, pourquoi arrivez-vous si tard? lui dit Alexandre; vous nous auriez été fort utile.

— Tout chemin jadis conduisait à Rome, répondit le duc d'Otrante, qui n'était de retour en France de l'Illyrie que depuis l'installation du gouvernement provisoire; mais il n'y en avait plus qu'un aujourd'hui pour conduire à Paris, et M. de Talleyrand l'occupait à lui seul.

— Je n'ai pas de sympathie pour les Bourbons. Ils ont passé en Russie. Ces gens-là ne comprennent pas.

L'effet réalisa bientôt ces paroles. Le prétendant, appelé par le mouvement de l'opinion royaliste dans les murs de la capitale, pour contrecarrer mieux les projets libéraux d'Alexandre, avait transporté de Compiègne à Saint-Ouen, dès le 2 mai au matin, le théâtre de la discussion politique. Il sentait, en rusé disciple de Voltaire, qu'une fois rendu à Saint-Ouen, et comme à la barrière de Clichy, *l'héritier du trône* rencontrerait plus de politesse dans les corps de l'état, que les résistances diminueraient proportionnellement au charme de son voisinage, et que les sénateurs opposans seraient alors forcément trop civils pour ne pas complimenter en personne, au château, ce proscrit avec lequel on négociait par correspondance télégraphique, à vingt lieues des Tuileries, sur un ton parfaitement révolutionnaire. Mais Alexandre prévit le coup. Louis XVIII, à son entrée dans Saint-Ouen, trouva un courrier porteur de dépêches où le czar insistait pour la transaction débattue le 29 à Compiègne. Evidemment le souverain russe avait encore sur le cœur la choquante inégalité des deux chaises et du fauteuil.

— A quoi tiennent les constitutions! s'écriait dans les salons de Paris M. Beugnot; si les monarques avaient causé debout, le sénat obtenait l'équilibre des trois pouvoirs de l'état. Mais on a voulu s'asseoir; voilà tout par terre.

Cependant, le voisinage de Paris exerça aussi quelque influence sur l'esprit du prince. Il était parti de Compiègne Bourbon inflexible, il arriva dans le château mystérieux de St-Ouen tout-à-fait diplomate. L'idée d'une constitution était même descendue, depuis vingt-quatre heures, dans cette intelligence hautaine peut-être, mais assurément d'élite. Henri IV avait dit: « Paris vaut bien une messe ». Louis XVIII, qui le parodiait sans cesse avec plus de respect que de goût, replia la dépêche du czar, et s'adressant à M. de Blacas:

— Il faut délibérer. *Paris vaut bien une charte.*

Ce fut au milieu de la première explosion de ce bon mot que le sénat, suivant l'adroit calcul du monarque, parut enfin à Saint-Ouen. Le voyage ne s'était pas effectué sans peine. Fouché, après le départ du courrier, criait partout avec feu:

— Je défie l'Europe de restaurer sans garanties.

Alexandre était au supplice. Il allait comme une âme en peine de l'Elysée à l'Infantado, de l'Infantado aux Tuileries, des Tuileries chez le roi de Prusse, de la rue de Lille chez la princesse de Vaudémont, et de l'amie de Talleyrand à l'auteur de *Corinne*. On lit dans le *Congrès de Vérone*:

« .... L'empereur de Russie avait dans ces jours de crise quelque chose de triste. On le voyait se promener dans Paris, à cheval ou à pied, sans suite et sans affectation. Il avait l'air étonné de son triomphe. Ses regards presque attendris se promenaient sur une population qu'il semblait considérer comme supérieure à lui. On eût dit qu'il se trouvait un barbare au milieu de nous, ainsi qu'un Romain se sentait honteux dans Athènes.»

A un compliment de Mme de Staël, qui cherchait à le distraire des soucis de Compiègne, en lui rappelant qu'il régnait sur un peuple content de vivre sous un roi absolu, il répondait avec mélancolie:

— Je ne suis qu'un accident heureux.

On devine l'embarras de M. de Talleyrand. Mais, comme il n'était pas sans littérature, Charles-Maurice se rappela fort à propos une scène de l'*Avare* de Molière, où maître Jacques réconcilie si plaisamment un père et un fils en leur supposant tour à tour un esprit de concession qu'ils n'ont jamais eu. Le chef du gouvernement provisoire, à la vue du sénat récalcitrant et d'Alexandre contrarié, prit à part les royalistes et leur dit:

— Alexandre et le sénat ne demandent pas mieux que de vous rendre les armes. Ce qu'ils en font n'est que pour sauver l'honneur du couvent. Obligez-moi seulement de tirer du roi une promesse de charte quelconque, Sa Majesté entrera demain dans Paris comme dans un moulin.

Talleyrand prit ensuite à part Alexandre et le sénat, et leur dit:

— Les royalistes, en vérité, feront ce qu'on voudra. Il faudrait aussi un peu se mettre à leur place. Comment ne tiendraient-ils pas officiellement jusqu'à demain à des idées qu'ils défendent depuis vingt-cinq ans! N'est-ce donc plus au moyen de la sauce que l'on fait manger le poisson? Vous, sire, expédiez une seconde dépêche en réservant la question de la charte entière, et nous, messieurs, allons rendre hommage au prétendant, comme si jamais cette charte ne devait exister.

A ces mots, nouvel emprunt à Molière, autre souvenir du rôle de maître Jacques; effectivement Charles-Maurice, en qualité de président du sénat, harangua Louis XVIII dans St-Ouen à midi par un discours où furent généralement remarquées ces paroles pleine d'ambiguïté:

« .. .. Le sénat *désire* que la France soit libre pour que le roi soit puissant. »

Louis XVIII ne se prit pas du tout à cette sensibilité; mais le second courrier arrivait à l'instant même de Paris: Alexandre montrait plus d'énergie. Les royalistes comptaient sur l'entrée du *roi de Navarre* pour le lendemain 3 mai. On ne pouvait désormais ni reculer ni avancer. La réponse du prétendant fut un chef-d'œuvre de laconisme et d'insignifiance diplomatique:

— Je suis très sensible à l'expression des *vœux* du sénat.

Aussitôt Louis XVIII ouvrit le conseil. On y reprit la délibération de Compiègne, mais sous le point de vue libéral. Charles-Maurice, rentrant dans son emploi de gouvernement, mit sur la table, assure-t-on, le projet pur et simple de la déclaration appelée, depuis cette époque, *de Saint-Ouen*. C'était un passedroit à la contrepartie offerte d'abord par le sénat à Compiègne; mais qu'y faire? Chacun avait hâte d'en finir. Louis changea quelques mots à ce texte fameux qui repartit incontinent pour Paris, d'où il revint dans l'après-midi, porté par un troisième courrier d'Alexandre, avec une apostille qui signifiait à peu près: « Maintenant, on peut entrer. »

Convenez-en, mon bon ami, la déclaration de Saint-Ouen était rédigée avec une habileté funeste qui se révélait non-seulement par ce qu'elle renfermait, mais encore et surtout par ce qu'elle ne renfermait pas. Tout le monde céda à la fin, sénateurs, gouvernement provisoire, futurs ministres particulièrement. L'esprit du prétendant et la souplesse de M. de Talleyrand prévalurent sur les plus grandes comme sur les plus petites passions. En promettant des libertés aussi larges, des garanties aussi désirables que les garanties et que les libertés promises dans la

constitution sénatoriale, cet acte préjugeait cependant des questions politiques. La déclaration allait au devant de toutes les consciences en reconnaissant que la constitution sénatoriale était imparfaite et qu'elle se ressentait de la rapidité d'une délibération ouverte sous le feu des Russes. Elle ne disait point que la charte attendue émanerait uniquement de la puissance royale : au contraire, le roi s'engageait à mettre sous les yeux du sénat et du corps législatif le travail qu'il devait rédiger avec une commission choisie dans le sein de ces deux corps. C'était un moyen d'ajourner les difficultés.

Quoique M. de Talleyrand passât pour le collaborateur de cet acte célèbre, il ne s'aveuglait pas sur les suites qu'aurait nécessairement dans l'avenir l'élasticité de la rédaction. Et puis, la lutte sans exemple soutenue depuis le 29 avril jusqu'au 2 mai, au nom de principes que le gouvernement nouveau devait heurter chaque jour davantage, lutte qu'il n'avait d'ailleurs terminée qu'en se trahissant lui-même, jeta dans l'esprit supérieur du prince de Bénévent le premier germe de cette raillerie qui ne fut interrompue dans son développement agressif que par un divorce éclatant avec les erreurs de la restauration. N'ayant plus rien à faire à Saint-Ouen, Charles-Maurice revint à Paris faire un mot.

— Eh bien ! lui demanda M. de Montrond, que dit enfin le prétendant?

— Ce qu'il dit? murmura le chef du gouvernement provisoire d'un ton ironique : il dit qu'il est bientôt temps que j'abdique en faveur des Bourbons. C'est un bon exemple que je leur donnerai bientôt.

ANDRÉ DELRIEU. — (*Siècle.*)

LES INCROYABLES ET LES MERVEILLEUSES.

Les incroyables et les merveilleuses représentaient deux principes, deux partis en lutte. A cela vous me répondrez que jamais ni principes, ni partis ne furent représentés d'une manière plus bouffonne. J'en tombe d'accord; aussi faut-il dire qu'ils n'avaient pour arme que le ridicule.

Personne n'ignore que le pédantisme et la manie d'imiter l'antiquité a dominé toute la révolution, de telle sorte qu'il a fallu qu'elle fût bien sanglante pour n'être, avant tout, que grotesque et folle.

Or, le parti des Gracque et des Mutius-Scævola fut continué bien innocemment par les Merveilleuses, le parti des Français fut inauguré par les Incroyables. Du reste, point de lutte terrible, tranquillisez-vous : les deux ennemis se donnaient courtoisement le bras.

Il semble que les femmes, après le 9 thermidor, eussent dû reprendre au plus vite les talons rouges, les paniers, la poudre, les mouches, par forme de protestation contre un régime odieux ; il semble qu'elles eussent dû fuir avec dégoût une parité quelconque de costume avec tous ces grands hommes du forum, vulgairement de la halle, coiffés du bonnet phrygien, dont on avait défendu l'usage dans les bagnes, avec tous ces héros tragico-comiques, vêtus ou plutôt non vêtus de la tunique laconienne et d'une clamyde à méandres en laine rouge, qui, tête nue, bras nus et jambes nues, promenaient leur sotte prétention à l'*antique*, grillés par le soleil, ébouriffés par le vent et trempés par la pluie, tout cela pour la plus grande gloire des Romains. Mais non; les femmes les plus délicates jouèrent avec ces affreux souvenirs, elles en firent une affaire de mode; ce fut chez elles, non pas, grand Dieu ! sympathie d'opinion, mais légèreté d'esprit, non pas indifférence, mais tout simplement folle étourderie. Et puis ce fut surtout la mise en pratique des prétentions pédantes du dix-huitième siècle; il faut se rappeler que Voltaire avait comparé les Parisiens aux Athéniens; il faut surtout se rappeler tous les romans athéniens qui inondèrent les boudoirs, à commencer par l'*Alcibiade* de Crébillon fils. Aux gens qui nient l'influence des littératures sur les mœurs d'une nation, on peut poser cette question :

La révolution n'aurait-elle pas été moins sanglante si chacun de ses personnages n'avait pas été possédé de la manie d'imiter la brutalité héroïque des grands hommes de l'antiquité ; grands hommes présentés, par une littérature fausse, dans des proportions colossales, en dehors de l'humanité, et dont on n'eût pas cherché ainsi à atteindre la fabuleuse vertu, si une littérature vraie avait fait connaître en même temps que leurs mérites comme héros, leurs faiblesses comme hommes.

Mais nous n'avons à nous occuper que de l'influence de cette littérature antique sur le costume.

Les Incroyables, qui le croirait! cette dégénérescence de la *jeunesse dorée* (surnom de l'ancien régime, du siècle des habits brodés, pailletés, canetillés, et qui n'étaient plus déjà qu'une vaine métaphore), les Incroyables étaient plus sensés; ils protestaient contre l'antique, non par haine de l'antique, ni par crainte des rhumes de cerveau, mais par haine de la carmagnole et du bonnet rouge, et des Cicérons de la borne, et des Brutus armés de piques, et des Cornélies du marché.

Ainsi, sous ces accoutremens frivoles, deux systèmes en présence, et que dis-je, deux systèmes? deux civilisations, s'il vous plaît, l'antiquité et l'ère moderne.

Le 9 thermidor mit en liberté de jeunes prisonnières dont les cheveux avaient été coupés ras, opération qui, comme on le sait, fait partie de ce qu'on appelle la *toilette du condamné*. Or, elles étaient toutes condamnées!..

Cette singularité des cheveux écourtés fut trouvée originale, et toutes les femmes de sacrifier leur chevelure pour se faire coiffer *à la victime*. Cela parut très plaisant; il y eut même un bal dit *bal des victimes*, où ne furent reçues que les parentes des exécutés, les cheveux ras, bien entendu, et les épaules couvertes d'un châle rouge. Ajoutez à cela des colliers rouges, ce qui est plus *victime* encore que tout le reste, et vous aurez l'idée d'une toilette vraiment émouvante.

Vers ce temps, ce fut encore la mode, chez les femmes mariées, de paraître en public dans ce que les Anglais, infiniment pudibonds, appellent un état intéressant et délicat, ce que nous appelons tout simplement état de grossesse. Il était de bon ton de se montrer mère de famille avec ce qu'on nommait un *demi-terme*. On ne pouvait raisonnablement pas sortir sans être dans son *demi-terme*.

Mais laissons de côté ces fantaisies insensées, et revenons aux merveilleuses proprement dites.

Ici nouvelle subdivision encore, deux partis acharnés l'un contre l'autre, les Athéniennes et les Romaine. Ces dernières furent plus particulièrement les merveilleuses.

Les Athéniennes n'avaient pas précisément un costume bien compliqué; elles portaient, comme de raison, les cheveux courts, cerclés de deux ou trois petites couronnes en galon de laine rouge. Sur une chemise étroite de simple percale, grimaçait une robe à l'antique, plus étroite encore, s'il est possible, où les femmes étaient strictement emprisonnées. Cette robe, aussi décolletée qu'une robe peut l'être, et qui n'avait point de manches, était serrée sous la poitrine par un étroit ruban de laine rouge également, que fermait un simple bouton, ou bien encore une toute petite boucle en or uni. Les jambes, comme vous le pensez bien, étaient nues, et le pied était chaussé d'un cothurne retenu par cet éternel galon de laine rouge qui se croisait au dessus du coude-pied. A cette toilette exiguë s'ajoutaient de petits sacs nommés *ridicules*, qui n'étaient autres que les *réticules* ou sacs de filet des Romains.

Au Luxembourg où les cinq directeurs s'affublaient d'un manteau rouge brodé en or (le *paludamentum* des triomphateurs), de poignards enrichis de pierreries, et — voyez le joli mélange, — de chapeaux à la Henri IV ornés de panaches tricolores, cette simplicité étriquée des Grecques fut trouvée beaucoup trop primitive; le costume des Romaines qui admettait plus de luxe fut donc adopté. Il y eut protestation contre les cheveux *à la victime*; les pierreries reparurent dans les tresses parfumées d'huile antique; on n'alla pourtant pas jusqu'à reprendre l'usage de la poudre d'or. Les robes plus amples et gracieusement drapées furent en tissu teint de pourpre et brodé de palmes d'or. Luxe inouï ! ces élégantes patriciennes allèrent jusqu'à porter des bagues de diamant aux doigts du pied, qui était laissé à nu dans les bals et dans les soirées, et pour la ville couvert d'un bas couleur de chair où les doigts étaient marqués.

Un jour, deux de ces courageuses Cornélies se promenèrent aux Tuileries vêtues d'une simple robe de gaze. Les passans s'ameutaient à leur suite, les enfans les poursuivaient de folles huées, ce fut une véritable émeute. Qu'y avait-il donc de si étrange dans leur toilette? Rien que ceci; elles avaient oublié la chemise de percale. Peut-être auraient-elles pu répondre à ceux qui les poursuivaient ce que répondit jadis une jeune Indienne à son père, qui lui reprochait d'être trop légèrement vêtue : Voyez, j'ai sept robes l'une sur l'autre. Et cela était vrai, mais la mousseline en était si légère... si diaphane!... ô perfectionnement de l'industrie! Quoi qu'il en soit, cette tentative quelque peu hasardée et fort mal accueillie ne se reproduisit pas. Voyez cependant comme le germe du bien est fort et résiste à la destruction. Après tant de fureurs qui ont passé sur le peuple, après tant de ravages et de crimes commis, subsiste en lui ce qu'il y a de plus délicat et de plus frêle au monde, — la pudeur.

Quant aux Incroyables, c'était un costume d'un tout autre style, et nous ne devrions pas dire les Incroyables, mais bien les *incoyables*. Pourquoi, à toutes les époques et maintenant encore, tous ces étourneaux impertinens et niais, pour la plupart, qui sont les jeunes gens à la mode, ont-ils cru et croient-ils s'élever aux sommités du grand genre et des bonnes manières en supprimant les *r* dans tous les mots qui en sont pourvus. C'est un de ces arcanes de la sottise qui n'ont jamais été approfondis et qui, pour être juste, n'en valent guère la peine. Nous constaterons nous-mêmes le fait sans chercher à l'expliquer le moins du monde. Il est donc entendu que la suppression des *r* est un parchemin d'élégance, un des titres de cette noblesse que confèrent les chapeliers et les tailleurs. Remarquons pourtant en passant que ne pas prononcer les *r* c'est éviter d'ouvrir la bouche en parlant, c'est par conséquent dire les mots du bout des lèvres avec un petit air dédaigneux et supérieur; pas moyen de pincer la bouche et de se rengorger dans sa cravate si vous faites sonner les *r* comme un élève du Conservatoire. C'est peut-être là une des raisons de cette ridicule et fort inoffensive manie.

Donc, ils s'écriaient à tout propos, en témoignage d'admiration ou de mépris, *en vérité c'est incoyable*; on n'entendait que ce mot dans les promenades publiques; ajoutez à cela que leur costume lui-même était *incroyable* ou plutôt *invraisemblable* à force d'extravagance, si bien que le nom leur en resta. Tous les mots condamnés subissaient impitoyablement la mutilation. On disait *ma petite paole d'honeu! ma paole d'honeu panachée!*

Nous avouons n'avoir jamais compris, à notre honte, *ma petite paole d'honeu panachée!* Cela doit être fort spirituel, nous n'en doutons pas. Et que dites-vous de « paole supême? » « Paole supême » était de bon style; nous trouvons dans un imprimé du temps cette phrase tout entière : « Zai une zolie petite zœur... sarmante... délicieuse, en péùque blonde, lutine comme anze, en péùque bune... et... et la petite zœur, elle m'aime tant que tout s'est arranzé; mais entons au

café, nous pendons le punch... Z'ai mal à l'estomac, pâle verte. » Et encore : « Il a raison, paole d'honneu! ze crois, meyeur avis, mon ser sevalier, que nous ferions beaucoup mieux de laisser les intigans se noyer sans nous; allons à Cassy, manzer un pizon, » etc.

C'est à rendre jalouse une petite fille de six ans qui zézaie.

Mais le ridicule ne se bornait pas là pour eux.

Ils portaient de longues tresses de cheveux pendantes, des sortes de cadenettes relevées derrière seulement par un peigne d'écaille, et dont toute la partie vagabonde et éployée s'appelait des oreilles de chiens. Un chapeau claque enfoui dans des bords monstrueux, et qui ne ressemblait pas mal à l'arche de Noé au milieu de son bateau, surmontait cette coiffure qui faisait tomber de chaque côté des joues quelque chose comme deux bouts de cordes à puits détressées. Le cou et tout le menton s'engloutissaient dans un système de cravate inouï, excavation empesée d'où sortaient tous ces jolis mots sans *r*. Sur la cravate retombaient d'énormes boucles d'oreilles ornées de camées, grâces auxquels on pouvaient encore se faire une idée de ce que c'est qu'un visage complet avec sa bouche et son menton. Sur la poitrine s'étalait tout un attirail bruyant et reluisant dont on ne pouvait prétendre faire l'analyse au premier coup d'œil. Après une exploration persévérante on parvenait à y distinguer un collier d'abord, puis un médaillon, puis un lorgnon; je vous fais grâce de la chaîne de montre et des autres pendeloques qui pouvaient s'y trouver amalgamés. En parlant des cheveux, nous avons oublié un détail. Les ciseaux ne devaient plus y toucher. Le bon ton exigeait qu'ils fussent tranchés avec un rasoir, ce qui a un goût *victime* que vous ne sauriez trop apprécier. Jetez par dessus tout cela une redingote allant à mi-cuisses, redingote couleur noisette-jaune ou bleu verdâtre avec d'immenses revers, des poches à un pied au-dessous de la hanche et un collet se terminant par une bizarre dentelure, un recroquevillage exorbitant; ou, si vous l'aimez mieux affublez notre personnage d'un habit à larges basques à taille carrée, faites briller sur cet habit des boutons de nacre, larges comme des pleines lunes, imaginez encore des culottes courtes de velours noir ou vert, et d'immenses bottes à revers se relevant au bout du pied en une pointe énorme et menaçante, ou mieux encore, des chausses rayées en travers, aux couleurs tranchées, aux cercles alternativement jaunes blancs et rouges et des souliers également à la poulaine, et vous aurez une idée fort incomplète encore du costume des incroyables, car vous vous figurez mal tout ce que les tailleurs du temps savaient mettre de laides grimaces, de fronces et de rides sur le dos de leurs cliens.

Dans le monde, c'était surtout au Luxembourg, chez Barras, dans les salons romains de Mme Tallien, au lycée bal-Thélusson qu'on pouvait admirer les incroyables. A propos de ce lycée bal-Thélusson, ceci nous rappelle que le jeune Thélusson se présenta un jour chez Mme de Staël dans toute l'extravagance du costume que nous venons de décrire, et portant à la main, — c'était la mode encore — un petit bâton de cep de vigne.

« Vous portez le sceptre du ridicule, lui dit avec aigreur Mme de Staël, costumée elle-même d'une façon fort extraordinaire : elle avait une mise orientale.

—Madame l'ambassadrice, ou plutôt, citoyenne baonne, répondit finement Thélusson, c'est à vous qu'il appatient de le décener. »

Mme de Staël faillit tomber en pamoison (1). Elle était piquée au vif par le trait acéré qu'elle-même avait décoché.

Ce serait faire beaucoup d'honneur aux incroyables que de leur attribuer des projets sérieux de contre-révolution : ils n'étaient que l'enseigne burlesque de ces projets, voilà tout. Ils avaient, disait-on, quelques accointances avec les membres du club de Clichy, ce qui faisait penser qu'ils professaient les opinions royalistes. Mais les *Clichiens* étaient presque tous députés, et avaient une valeur politique quelconque. Les incroyables n'étaient qu'extravagans. S'ils se disaient « hommes de Clichy », c'était par genre ; s'ils allaient au club, c'était par curiosité, par désœuvrement, ou pour s'y faire voir. A d'autres, de désirer le rétablissement de la religion des principes de subordination, de l'ordre et de la vertu, ce rocher qu'il faut que le flot populaire ne puisse pas même ébranler; ce qu'ils voulaient eux, c'était le rétablissement des jeux et des fêtes, des joyeux soupers et des nuits de plaisirs.

Ils eurent certainement une grande signification; ils représentèrent d'abord le parti des *honnêtes gens*, le plus nombreux de tous, le parti réactionnaire, et toute la jeunesse amoureuse de plaisirs, et, ce qui est plus singulier, quelques vieux philosophes qui avaient bien voulu faire du désordre moral, mais haïssaient fort le désordre matériel se traduisant en émeute, de ces vieux fous intraitables qui semaient le mal, et se trouvaient des plus surpris de récolter le pire, comme l'un d'eux, par exemple, qui se mit à chanter devant deux jeunes mariés :

Pourquoi nous marier,
Quand les femmes des autres
Pour être aussi les nôtres
Se font si peu prier ?
Pourquoi nous marier ?

Et ces messieurs ne voulaient pas entendre parler de terroristes!

Du reste, vous le savez, le mauvais goût des merveilleuses et des incroyables, les grecques (lisez méandres), les tuniques, les bottes à revers, les habits grimaçans et contournés, ont régné ensemble jusqu'à la fin de l'Empire. La lutte entre le Romain et le Français, tous deux dans leur expression grotesque, a été longue; il n'y a que quelques années encore que les femmes, renonçant au pédantisme de leur toilette, ont emprunté les modes magnifiques du grand siècle de Louis XIV. Quant à nous, nous sommes restés de notre époque, tantôt Russes, tantôt Anglais, tantôt Français, mais toujours mal mis.

C'est l'Incroyable qui a remporté la victoire, et c'est la Merveilleuse qui en a profité.

W. T.

(*France littéraire.*)

(1) J'extrais cette conversation du neuvième volume des *Souvenirs de la marquise de Créquy*.

SOUVENIRS DE LA POLOGNE EN 1825.

Varsovie. — Les mines de sel de Wieliczka.

A peine êtes-vous entré dans une ville de Pologne, que votre voiture est entourée d'une multitude de juifs, qui s'annoncent en différentes langues jusqu'à ce qu'ils sachent celle que vous parlez; alors ils vous harcèlent, comme les cochers des classiques coucous de Paris.

Si vous ne faites que changer de chevaux, ils se dispersent jusqu'à l'arrivée d'un nouvel équipage. Si vous restez dans la ville, ils vous conduisent dans une auberge, où vous en trouverez un plus grand nombre rassemblé à la porte de l'hôtel. Là, on vous apprendra qu'il est indispensable de choisir un de ces juifs pour se débarrasser des autres ; mais vous aurez bientôt lieu de vous en féliciter, car, en nulle autre contrée, on ne trouve des agens plus actifs et plus au courant de toute espèce d'affaires.

Voulez-vous des chevaux, des voitures, un valet ou une femme de chambre, du vin, des liqueurs ? Faites entrer Samuël, ou tout autre nom (celui-là est le plus en usage).

— Que veut milord ? si vous êtes Anglais ; prince, si vous êtes Russe; marquis, si vous êtes Italien ; mais toujours excellence, de quelque nation que vous soyez.

Voulez-vous trouver de l'argent (sur des effets solides), votre juif vous le procurera dans la journée ou le lendemain. Voulez-vous un médecin, des étoffes, des dentelles, des rubans, des fleurs, des bijoux ? Vous aurez tout cela avec une promptitude inconcevable; le juif est là, dans votre antichambre, ou sur votre palier, si vous n'avez pas un grand appartement (il n'est pas fier), toujours prêt à partir au premier signal, sans distinction de rang, de fortune, de nation ; il suffit que vous puissiez lui payer un modique salaire, pour qu'il soit à vos ordres.

J'arrivai à Varsovie avec mes filles, au mois d'octobre 1825. Nous y étions depuis peu de temps, lorsque la nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre vint jeter la consternation dans cette ville, car il y était fort aimé. Le deuil général devait se prolonger une année.

Le convoi de l'empereur fut aussi imposant et aussi triste que si son corps eût été renfermé dans le magnifique catafalque, porté par l'élite de la haute noblesse polonaise, vêtue du costume national des anciens *schlaxis* (dignité qui répond à celle de boyard). Sur le cercueil étaient placés la couronne, le sceptre et le glaive.

Tout le Conservatoire et les chanteurs au service du grand-duc Constantin exécutèrent ces chants funèbres particuliers à l'église grecque, si imposans par leur simplicité, et qui portent dans l'âme une mélancolie religieuse.

La cathédrale tendue de noir, resplendissante de bougies faisant ressortir l'éclat des riches images couvertes d'or et de pierreries, était d'un très bel effet.

Des tapis en drap rouge devaient être donnés au peuple après la cérémonie suivant l'antique usage. L'empressement qu'il mit à s'en saisir, amena une confusion qui faillit devenir une catastrophe.

La couleur rouge est celle qui a toujours semblé la plus magnifique aux Russes. Lorsqu'on veut exprimer son admiration, on se sert de cette exclamation : *ô pecrace*! Pecrace veut dire rouge.

Toutes les personnes attachées à la musique du grand-duc Constantin, reçurent une de ces bagues de deuil où se trouvent tracés une urne funéraire et ces mots : « Notre ange est au ciel. » C'était la phrase par laquelle l'impératrice Elisabeth avait annoncé la mort de son époux à l'impératrice mère. (Je conserve précieusement la bague qui rappelle cette époque.)

Une particularité qui fut remarquée, prouve qu'il règne encore beaucoup d'idées superstitieuses dans ce pays, c'est celle du courrier expédié par l'empereur avec une lettre qu'il finissait par ces mots : « Ce cosaque ne me précédera que de quelques jours. »

Le Cosaque n'arriva pas, et mourut sur la route.

Varsovie nous sembla peu remarquable, après les capitales du Nord que nous avions vues, telles que Pétersbourg, Berlin et Munich. Il y a cependant de belles promenades, quelques beaux monumens très modernes.

Cela me rappelle un mot de la comtesse Zamoïska, femme d'esprit et zélée Polonaise. Quelqu'un observait que Varsovie s'était beaucoup embelli depuis le séjour des Russes.

— Oui, dit-elle. C'est le cadavre de la Pologne, auquel on a mis du rouge.

Le comte Graborski, dont quelques personnes se souviennent encore à Paris, homme aimable et fort instruit, nous avait fait promettre de ne point quitter la Pologne, sans venir à Cracovie, ville si intéressante par

l'indépendance qu'elle a toujours conservée, et curieuse par les souvenirs dont elle est remplie, et surtout par ses mines de sel.

Il était d'autant plus important pour nous d'en connaître les détails que le comte avait promis de nous donner, que ma fille aînée avait une extrême envie de descendre dans cet empire des gnômes, et j'espérais que ce récit la ferait renoncer à ce dangereux voyage.

Le comte, avec sa grâce ordinaire, s'empressa de nous satisfaire.

— Avant de commencer cette excursion, nous dit-il, on inscrit chaque personne sur un registre, précaution peu rassurante; on lui fait mettre sur ses vêtemens une chemise en toile, préparée pour préserver de l'impression du sel et de l'humidité.

Deux conducteurs, tenant des torches et un bâton ferré, devancent les visiteurs, au dessous desquels ils sont placés; on est tout près les uns des autres, et positivement en face, comme dans une contredanse, une très grosse corde est au dessus de ce puits dont on n'aperçoit pas le fond. On vous fait asseoir sur une sangle; il y en a deux de chaque côté pour retenir les mains. A mesure qu'une personne est assujétie sur cette balançoire d'une nouvelle espèce, on la passe avec un croc, au-dessus du gouffre, jusqu'à ce que quatre voyageurs soient réunis. Un cheval tourne autour d'une meule, avec la plus grosse corde, qui attache les sellettes. Les conducteurs, placés sur des siéges semblables, se servent de leur bâton ferré pour maintenir l'équilibre.

On éprouve une sensation pénible lorsqu'on se sent ainsi lancé au-dessus de cet abîme; mais une fois arrivé dans les mines, c'est un palais merveilleux et digne d'un conte des Mille et une Nuits. Les conducteurs, en plaçant leurs flambeaux derrière eux, font scintiller la lumière sur les murs de sel, et leur donnent l'aspect du diamant. Les colonnes, les arceaux, les chapiteaux, semblent être de rubis, d'émeraudes et de saphirs; c'est un coup d'œil ravissant.

On rencontre souvent des gouffres au milieu des mines; si l'on y jette un caillou, on peu compter jusqu'à dix avant de l'entendre tomber dans l'eau.

Une chose miraculeuse et dont rien ne peut donner une idée, c'est un lac d'eau douce qui se trouve au milieu de ces salines. On le traverse sur un radeau, conduit par des mineurs. Ces hommes pâles, tenant un flambeau sur le lac, dont l'eau semble entièrement noire, rappellent la fiction du fleuve de l'Achéron.

Une fête fut donnée aux empereurs de Russie et d'Autriche dans ces mines, qui ont 900 pieds de profondeur. C'est sur le lac que fut placé le feu d'artifice. Les fusées les plus élevées n'atteignaient pas le haut de la mine.

La salle du bal était disposée sur une immense rotonde, dont les ornemens en sel, éclairés par des verres de couleurs et des lustres, offraient l'aspect d'un palais de fées. Rien ne peut donner une idée de cette fête, de cette réunion de femmes couvertes de diamans, de fleurs, au milieu d'un salon qui semblait, par ses cristallisations, être décoré des plus riches pierreries : c'était un conte des fées. Ces dames auraient sans doute cru qu'un enchanteur les y avait conduites, si l'on eût pu leur épargner les frayeurs du voyage.

Il faut souvent descendre des escaliers qui se rencontrent si fréquemment dans les salines; car elles sont d'une immense étendue, et vont jusque sous la ville de Cracovie.

La température change, à chaque allée que l'on traverse : ici, un grand froid; plus loin, un air humide. On rencontre des ruisseaux limpides; mais il est impossible de s'y désaltérer; ils ont un goût horrible. L'air qu'on respire en marchant excite une toux qui irrite la poitrine; on en ressent l'influence long-temps encore après être remonté sur la terre; et les lèvres sont tellement salées, les yeux éprouvent une cuisson si vive, que l'eau douce peut à peine détruire cette sensation désagréable. Une chapelle est placée à l'entrée. A gauche se trouve l'autel surmonté de la statue de saint Stanislas; devant cet autel sont le prêtre et ses deux acolytes. Ces objets, taillés dans un bloc de sel, sont d'un effet fort pittoresque.

Les mineurs confectionnent des objets qu'ils vendent aux visiteurs. Ce sont de petits canons ou des chapelets assez adroitement faits. Ces mineurs sont pâles, maladifs, et n'atteignent jamais un âge avancé; ils retournent cependant chaque jour dans leur demeure; mais les exhalaisons qu'ils respirent ne peuvent manquer d'abréger leur existence.

Mme Fusil, auteur des *Souvenirs d'une Actrice.*

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

—Un homme entrait dans un salon. M. *** dit au maître de la maison : « Voilà un homme qui a l'air bien bête, si on peut en juger par sa figure. — Sa figure est bien trompeuse, répond l'amphytrion, car il est bien plus bête qu'il n'en a l'air. »

— Un militaire venait d'être désigné pour le corps des spahis en Afrique ; il l'annonce à ses camarades en disant : « Je passe aux espahis.—Allons donc !— Est-ce qu'on ne dit pas les Espagnols ? Je dis les espahis. »

— Le comte Louis de Narbonne, l'un de ceux que M. de Talleyrand aima le mieux, s'il aima quelqu'un, se promenait avec lui récitant des vers de sa façon. M. de Talleyrand aperçut un promeneur qui bâillait : « Regarde donc, Narbonne, dit-il à son ami, tu parles toujours trop haut. »

— Ce ne fut qu'en 1663, et aux premières couches de Mme de La Vallière, qu'on commença à la cour à se servir d'accoucheur. On craignit que la présence d'une sage-femme dans le palais, où le soupçon régnait déjà, ne tournît un aliment nouveau à la maligne curiosité des courtisans. On eut recours, pour leu donner le change, à un chirurgien que son ministère attachait à la cour.

— Au siége de Landrecies, en 1655, M. de La Feuillade fut blessé d'un coup de mousquet à la tête. Les chirurgiens dirent que la blessure était dangereuse et qu'on voyait la cervelle. « Eh bien ! messieurs, dit La Feuillade, faites-moi le plaisir d'en prendre un peu tout proprement, et, que je vive ou meure, de l'envoyer au cardinal Mazarin, qui a coutume de répéter que je n'en ai pas. »

— Un homme étant tombé du haut d'une échelle sans se blesser, quelqu'un lui dit : « Dieu vous a fait une belle grâce. — Comment ! dit-il, il m'a fait une belle grâce ! Il ne m'a pas fait grâce d'un échelon ! »

— Un ami de La Mothe donna en présence de ce poète des coups de canne à un particulier. Il survint un procès, et La Mothe fut assigné. Il affirma par serment qu'il n'avait pas vu donner les coups de bâton. « J'ai la vue basse, disait-il pour s'excuser, je n'ai fait que les entendre. »

— Un gentilhomme parlant très haut à M. le prince de Guéménée contre le cardinal de Richelieu. « Parlez plus bas, lui dit ce prince, voilà de ses créatures qui pourraient bien vous entendre. » C'étaient des pauvres qui venaient demander l'aumône.

— Le successeur de M. le duc de Vendôme dans un gouvernement de province accepta la bourse de mille louis qui lui fut présentée, selon l'usage et pour la forme à son entrée. « Mais, lui dirent les magistrats, votre prédécesseur l'avait refusée. — Oh ! répliqua le nouveau gouverneur, ce monsieur de Vendôme était un homme inimitable. »

— Un moine italien dénonçait un étranger parce qu'il soutenait que la terre tournait autour du soleil. « Vous ne songez donc plus, lui disait le moine, que Josué arrêta le soleil ? — Eh ! c'est aussi depuis ce temps, reprit l'étranger, que le soleil est immobile. »

— On demandait à un curé de campagne ce qu'était le patron de sa paroisse. « Je ne sais pas trop, répondit-il, je ne le connais que de vue. »

— Charles XII dictait une lettre à un de ses secrétaires. Une bombe tombe sur la tente et éclate près du secrétaire, qui s'arrête. « Qu'y a-t-il? lui demande le roi. — Mais, sire, la bombe ! — Et qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? Continuez. »

— Un Anglais débarque à Calais et demande un perruquier. Il arrive. « Mon cher, moi être délicat beaucoup pour le barbe. Voilà une guinée si vous rasez moi sans couper. Voici deux pistolets ; si vous coupez moi, moi ferai sauter cervelle à vous tout de suite. — Ne craignez rien, milord » Le perruquier le rase avec la plus grande légèreté. « Comment donc, dit l'Anglais enchanté, les pistolets n'ont pas fait peur ? — Non, milord. — Et pourquoi ? — Si j'avais entamé, j'aurais achevé de vous couper le cou. »

— La Fontaine reçut un billet pour assister à l'enterrement d'une personne de sa connaissance. Quelque temps après, il arrive pour dîner chez cette même personne. Le portier lui dit que son maître était mort depuis huit jours. « Ah ! répondit La Fontaine, je ne croyais pas qu'il y eût si long-temps. »

— Un homme qui ne se fiait point à sa mémoire mit un jour sur ses tablettes : « Mémoire à moi pour me marier en passant à Tours. »

— M. de Brancas ne fit point de même; car le soir du jour de ses noces, il serait allé coucher chez un baigneur, à son ordinaire, si son valet de chambre ne l'eût fait souvenir qu'il s'était marié le matin.

— Un seigneur fort riche fit, dans son testament, des legs à tous ses officiers, excepté à son intendant. « Je ne lui donne rien, dit-il, parce qu'il me sert depuis plus de vingt ans. »

— On demandait à un grand seigneur s'il ne songeait pas à faire quelque chose pour un homme de mérite qui avait tout sacrifié en s'attachant à lui. « Comment donc ! répondit-il, je le vois tous les jours et je lui fais accueil. »

— Un homme dit un jour à quelqu'un : « Prêtez-moi vingt francs, s'il vous plaît. — Mais, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — c'est précisément pour cela que je m'adresse à vous ; car tous ceux qui me connaissent ne veulent pas me prêter. »

—Quelqu'un, en présence de Dufresny, se servit de cette expression proverbiale : « Pauvreté n'est pas vice.—C'est encore pis, » répondit Dufresny.

—Un Provençal venant à Paris annonçait à son voisin qu'il s'y ferait peindre. « De quelle manière ? demanda le voisin.—A l'huile, répondit l'autre.—Ah bien! je te conseille d'en emporter d'ici, reprit le voisin, car dans ce diable du pays ils font tout au beurre. »

— Pacuvius se plaignant un jour à son voisin Arius d'avoir un arbre où trois de ses femmes s'étaient pendues ; Arius, qui n'était peut-être pas heureux dans son ménage, le pria de lui donner une greffe de cet arbre pour l'enter chez lui. Timon le misanthrope, ayant vu deux femmes pendues à un figuier, s'écria : « Plût aux dieux que tous les arbres fussent chargés d'un semblable fruit ! »

— Sixte V disait, en parlant de la négligence de Henri III pour l'administration de son état et de sa dévotion mal réglée : « Il n'y a rien que ce roi n'ait fait pour être moine, et il n'y a rien que je n'aie fait pour ne l'être point. »

— Le vicomte de Ségur aborda un jour M. de Vaines en ces termes : Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais point ? — Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, répondit M. de Vaines, je n'ai jamais été dans aucune maison où l'on vous trouvât de l'esprit.»

Boulé et Cie, r. Coq-Héron, 3.

Avril 1843. DOUZE FRANCS PAR AN. 3e année.—N° 22.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an .... 12 f. » c.
Six mois...... 6 50
Trois mois ... 3 50
Un mois...... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.
On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.
(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

SOMMAIRE.

JERVAS LE BIOGRAPHE.

L'autre jour, en remontant le quai de Conti, de l'Institut au Pont-Neuf, je marquais mon passage par de studieuses stations devant les vieux livres étalés sur le dos des parapets. Cet innocent plaisir est celui de bien des gens qui, comme moi, se bercent du doux espoir de lire un soir d'hiver, auprès de leur foyer, tous les livres qu'ils sont tentés d'acheter sur la foi d'un titre piquant ou de toute autre séduction dont les bibliophiles seuls connaissent le vrai prix. Les bibliophiles et moi nous trompons. Acheter n'est pas lire. Une fois en notre possession, ces livres si ardemment désirés tombent de leur propre poids dans l'armoire de l'oubli et pour toujours. Si les poètes anciens ont fait de l'oubli un fleuve, c'est qu'ils ne connaissaient pas les armoires.

J'avais déjà passé en revue deux ou trois rayons ténébreux d'histoire romaine, sans oser dégager le moindre volume de son purgatoire, quand je ne sais quel sentiment de faible curiosité me fit sortir paresseusement la main de la poche, tirant mon gant, et porter mes doigts sur une mince brochure d'un gris de lézard, jetée là comme un petit poisson au milieu de la mêlée d'une grande pêche. J'écartai les premières pages et je lus un titre anglais. Que vaut ceci? demandai-je au marchand, qui ne se dérangea même pas pour traiter avec moi d'une si mesquine affaire. — Huit sous, me répondit-il avec dédain — Voilà, lui dis-je. Il murmura en ricanant : — C'est huit fois plus que cela ne vaut.

Puisque je dois prendre le thé ce soir chez M. Templeson, je lui montrerai mon emplète, me dis-je, en relisant avec un doute naïf, sur le sens réel qu'il présentait, le titre de la brochure : *List of Covent-Garden Ladies, containing the histories, and some curious anecdotes of the most celebrated ladies now on the town, or in keeping and also of many of their keepers.* « Liste des Dames de Covent-Garden, contenant l'histoire des plus célèbres ladies maintenant en circulation ou en puissance de protecteurs; celle de plusieurs de ces protecteurs; le tout suivi de quelques anecdotes curieuses. »

Ainsi que je me l'étais promis, je ne manquai pas de me rendre dans la soirée auprès de M. Templeson, qui vit depuis de longues années retiré au fond du Marais, et tout au haut d'une vieille maison de la rue Saintonge, maison branlante, façonnée en colimaçon, bardée d'une rampe en bois. Comme M. Templeson ne sort qu'une ou deux fois par an pour aller entendre, au temple de la rue des Billettes, quelque fameux administrateur de sanction, je montai tout d'un trait à son troisième étage, pour m'informer s'il était ou non chez lui. — Ne vous dérangez pas, c'est votre ami! lui criai-je en traversant dans l'obscurité les deux pièces qui précèdent son cabinet, charmant petit appartement meublé avec l'égoïsme d'un vieux célibataire, revêtu d'un double tapis élastique, étoffé si adroitement aux encognures, ouatté à toutes les fentes avec tant de sollicitude que le bruit du dehors, quand il y parvient, s'y résout en un bourdonnement cotonneux, et que le jour n'y passe par aucune de ces altérations affligeantes auxquelles les personnes nerveuses attribuent avec raison leurs heures de tristesse et de mélancolie.

— J'aurais presque parié que vous viendriez me voir, dit-il en me tendant sa belle main blanche de vieillard. J'ai mis deux pincées de thé de plus dans ma théière.

— Du thé vert?

— Rassurez-vous, trembleur; du thé noir et du meilleur, de ma vieille provision. Nous avons encore quelques amis dans la compagnie des Indes, si nous n'en sommes plus actionnaire. Vous permettez que je termine ma lecture.

— Je vous en prie, M. Templeson.

Tandis que M. Templeson achevait de lire un chapitre de la Bible, j'eus le loisir et la joie de remarquer que rien, depuis un an, n'avait été dérangé dans sa jolie retraite. Il n'y avait de plus qu'un meuble d'hiver, caché dans son fourreau le mois précédent. C'était le beau paravent de laque qu'il avait rapporté autrefois de Canton avec les admirables colifichets de ses cheminées. Autour de lui était rassemblée la collection de ces objets d'une frivolité ruineuse qu'aiment tant les gens du monde blasés. Le marbre de son secrétaire était chargé de délicieuses monstruosités ramassées dans les comptoirs de la Chine, grimaces candides qui font rire à force d'être terribles. Dans un coin s'élevait un énorme parquet à la transparence d'écaille trop grand pour être porté par un seul individu, trop petit pour mettre à couvert tout un quartier. Quoiqu'il eût conservé ses riches zones de pourpre et d'orangé, il semblait, tant il était sec et raccorni, devoir tomber en poussière au moindre effort tenté pour l'ouvrir. Fo-Hi s'en était assurément servi le jour de son couronnement. De beaux coquillages roses, évidés en fuseaux; d'autres plissés avec la coquetterie d'une manchette hollandaise; d'autres d'un prix excessif, à cause de leur rang élevé dans les classifications conchyologiques, se voyaient sur des étagères soigneusement entretenues, non par des mains dangereuses des domestiques, mais par celles d'un maître, amoureux à la fois de ces richesses et instruit de leur valeur. On sentait encore que là ces porcelaines contournées, ces vases bleuâtres d'une dimension cyclopéenne, terminés en bec de grue, ces sièges d'ivoire, chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, étaient le témoignage d'une vie voyageuse et d'une nature particulière de fortune. C'étaient autant d'échantillons d'existence. Il est probable que M. Templeson n'aurait pas pu dire comment il s'était procuré, selon les positions diverses où il s'était trouvé, tant de

riches petits trésors, pas plus que nous ne pourrions dire, au bout d'un certain temps, comment et pourquoi nous avons deux montres, l'une qui ne va jamais, l'autre qui va quelquefois, tel tableau de maître, telle pendule surmontée d'un coq en cuivre doré. Il arrive un moment dans la vie, pour peu qu'elle se prolonge, où le mobilier c'est nous, ce que nous avons été, et tout ce que nous avons pu être. Nous appellerions volontiers cousins et cousines nos fauteuils et nos pincettes.

— Maintenant, je suis tout à vous, mon ami. Voulez-vous que nous prenions d'abord une bonne tasse de thé?

— Comme il vous plaira, M. Templeson ; et si vous manquez ensuite de feu pour faire chauffer l'eau, je vous prie d'user de ce vieux livre que voilà, comme vous feriez d'un nouveau.

— Montrez-moi donc cette perle. Un livre anglais! et où avez-vous pêché cela?

— Sur les quais.

— Voyons mieux le titre.

Après l'avoir attentivement lu, M. Templeson se mit à rire avec tant d'abandon et de continuité, que je craignis que ses pieds, en se détendant sous l'hilarité, n'allassent renverser la théière, les tasses japonaises et les pyramides de pain beurré. Ce rire cessa tout-à-coup chez lui, et je vis sa figure passer de la gaîté à la tristesse, de la tristesse à la douleur, de la douleur à l'attendrissement. Il se leva.

— Vous avez cru, me dit-il en me remettant un livre qu'il était allé prendre au fond d'un coffre d'ébène recouvert d'un tapis à franges d'argent, que vous étiez l'unique possesseur de cet étrange ouvrage, vous vous êtes trompé : voici le pareil. C'est l'exemplaire d'une autre édition seulement; une édition ravissante, comme vous voyez; une édition diamant. Pope, mon divin poète, et Shakspeare n'ont jamais été si splendidement illustrés. Est-ce vrai.

— Très-vrai, monsieur Templeson. Mais vous m'avez prêté un orgueil de bibliophile que je n'ai pas eu un seul instant dans cette occasion. Je n'ai pas cru acheter un exemplaire rare, unique.

— Vous auriez pu avoir cette vanité en tout cas, car si l'édition à laquelle mon exemplaire appartient n'est pas rare, l'édition du vôtre l'est beaucoup, et si je ne craignais de vous faire faire un marché de dupe, je vous proposerais d'échanger votre mauvaise brochure contre mon bel exemplaire, qui m'a coûté deux cents francs.

— Il n'y aura aucun échange entre nous, M. Templeson. Faites une chose qui me sera agréable : acceptez mon exemplaire.

— Ne vous repentirez-vous pas?

Je mis la brochure sur les genoux de M. Templeson, qui me dit : — Je vous dois un cadeau à mon tour; mais prenons le thé.

M. Templeson posa sur le manteau de la cheminée sa tasse qu'il n'avait qu'à demi vidée, et il me dit :

— L'auteur de votre brochure et de mon livre fut, pendant ma jeunesse, au nombre de mes amis; il se nommait Jervas. Son père mourut à la Guyane anglaise, où il avait été, pendant dix-sept ans, à la tête d'une compagnie pour la pêche des perles. Je n'ai jamais connu sa mère, qui descendait, disait-on, d'une excellente famille du Westmoreland. Jervas était encore au collége avec moi, son aîné de quelques années, lorsqu'il perdit son père et sa mère, qui ne lui laissèrent, en mourant, qu'un mince revenu de trois mille francs. Afin de fatiguer le moins possible votre attention, je réduis ici en monnaie française le chiffre de la fortune de mon ami. J'en userai ainsi, dans le cours de cette histoire, chaque fois qu'il sera question d'argent. Mais vous laissez refroidir votre thé, et je ne sais rien de plus détestable que du thé froid.

— Vous disiez que Jervas était au collége avec vous.

— C'était un assez bon écolier; mais il n'y avait pas de caractère plus irrésolu que le sien. Dans les petits comités d'hiver où se réunissaient tous les écoliers, et où ils ne se faisaient pas faute de colorer de pourpre leur avenir, se promettant les uns d'être capitaines de guerre et de battre à outrance les Français; les autres, d'ajouter leurs noms à ceux de Forster et de Van Diemen, en récompense de quelque découverte hardie au delà de cercle polaire; ceux-ci, de s'enrichir dans le commerce d'épicerie à Tonkin ou à Macao; ceux-là, de s'illustrer par la science des nombres, comme Newton, dont le buste décorait notre salle; dans ces petits conciliabules, et parmi tous ces grands hommes futurs, Jervas était le seul qui n'osait pas voir si clairement à travers les ténèbres de son avenir. Sa tête pensive et fort belle n'était émue par aucune de ces vanités fougueuses allumées autour de lui. S'il eût été poète, j'aurais expliqué son indifférence par la lenteur d'idées qui caractérise d'ordinaire ceux dont la rêverie domine les facultés. Jervas aimait assez la poésie, mais en jeune homme, plutôt par l'entraînement de l'âge que par vocation. Au reste, je n'ai jamais lu de lui la moindre pièce de vers, et pourtant ce ne sont pas les occasions de rimer qui manquent dans nos universités. Plus tard, quand j'ai eu occasion de revenir sur le passé de cet homme que ses malheurs m'ont forcé d'étudier comme singularité, j'ai supposé, avec quelque raison, qu'une doctrine métaphysique avait déterminé en lui ce caractère d'apathie. Oui, en recueillant à distance le souvenir de mes conversations avec lui, je me suis démontré que Jervas était fataliste par conviction, et cette conviction s'était raffermie en lui de tout ce qu'il avait appris sur sa famille. Son aïeul, son père, presque tous ses parens avaient été heureux ou malheureux soudainement, sans le concours logique des événemens, ce qui arrive à beaucoup de personnes, mais ce que peu remarquent. Jervas avait été conduit sans doute à considérer comme un privilége accordé à sa famille ce fait providentiel, sous la protection duquel il avait mis son inaction musulmane. J'ai d'autant plus lieu de croire qu'il pensait ainsi, qu'en philosophie il soutint avec ardeur une thèse où il essayait de prouver que l'abnégation des Orientaux était la plus raisonnable des croyances. J'ai eu tort, je m'en aperçois un peu tard, d'avoir tant insisté sur les causes plus ou moins probables des opinions de mon ami, qui, avec une toute autre manière de voir, aurait pu subir pareillement les accidens dont sa vie fut semée. Cependant, pour me faire pardonner ma prolixité, je dois dire que, si le fatalisme ne fut pas la source immédiate de ses malheurs, il lui servit du moins à les lui faire supporter pendant de longues années.

Quand Jervas fut sorti de l'université, il voulut goûter de tous les plaisirs qu'offre Londres, qui est la capitale des plaisirs, après Paris, où Jervas n'alla jamais. Sa fortune fut rudement entamée. L'intérêt et le principal furent dévorés en peu de mois; les propriétés furent converties en guinées, les guinées en shellings, les shellings en misère; il ne lui resta bientôt plus que sa fraîche figure de provincial, sa taille de demoiselle et un immense désir de renouveler les jouissances qu'il n'avait goûtées encore que du bout des lèvres. Que faire? se demanda-t-il. Du commerce? Mais je n'ai pas une once de marchandise à vendre ou à troquer. De la science? Mais je sais de physique et de mathématiques tout juste ce qu'on en apprend dans les universités. De la poésie? On n'en lit plus. Pourtant il faut vivre : j'ai à payer mon aubergiste, homme intraitable; mon tailleur, persécuteur infâme; mon bottier, muet terrible qui m'attend tous les matins à ma porte. Je dois à tout le monde. En récapitulant ainsi ses misères, Jervas passa par hasard ou par la force de l'habitude, dans une des rues populeuses et assez mal famées qui avoisinent Covent-Garden : ces rues étaient presque exclusivement occupées alors par les actrices du fameux théâtre de ce nom. Une superbe femme qui était à la croisée, l'ayant reconnu pour un joyeux compagnon de l'an passé, lui sourit comme font les anges; Jervas lui sourit; une plus belle femme encore lui jeta une rose blanche de ses cheveux; Jervas prit la rose blanche comme il avait pris le sourire; plus loin une autre femme, blonde comme la lune à son premier quartier, lui adressa deux vers de Pope, sur sa chevelure; Jervas répondit au compliment; enfin d'un bout de la rue à l'autre bout, Jervas fut assailli d'une pluie de jolies choses, de fins sourires, de fleurs expressives; il était enivré comme une bayadère qui a long-temps dansé devant des spectateurs électrisés. Malheureusement pour Jervas, il eut la ridicule pensée de revenir sur ses pas et de se montrer de nouveau à ces dames, qui avaient perdu leur temps et leurs frais de coquetterie à l'encontre d'un homme qui n'avait pas un penny sur lui.

En le voyant passer, la danseuse, qui lui avait lancé un compliment, le railla sur son habit, lui demandant si le modèle en avait été conservé dans l'arche; la choriste, qui lui avait envoyé une rose blanche, lui fit un geste de mépris; la soubrette, dont le sourire d'ange l'avait ravi, le gratifia d'une grimace semblable à celle que ferait un buveur qui avalerait un verre d'eau, croyant boire un verre de champagne; il n'était pas de croisée, de balcon doré, de lucarne si élevée, d'où ne partît, contre lui, un mot blessant, une remarque injurieuse sur sa chaussure, sa coiffure et sur quelque pièce de son costume. Il avait beau doubler, tripler le pas, il entendait toujours retentir à ses oreilles : Va-t-en, échappé de collége! Va te faire habiller, petit saint Jean! Quel est ton fournisseur de poudre? Marquis, donne-moi l'adresse de ton coiffeur!

Enfin l'infortuné Jervas gagna sa pauvre demeure, la honte dans le cœur, la faim dans l'estomac, la rage dans le cerveau; si un poignard lui fût tombé sous la main, il se serait tué; il ne se trouva qu'une plume à sa portée. Il la plongea dans l'écritoire, la suspendit un instant sur un cahier de papier blanc, et après s'être frappé le front avec violence, il s'écria en la laissant tomber : Je serai vengé!

— Mettons encore une bûche au feu et renouvelons le thé. Voulez-vous?

— Soit, monsieur Templeson. Mais j'ai hâte de savoir comment se vengea votre ami Jervas.

— Il connaissait parfaitement chacune de ces femmes dont il venait d'éprouver les sanglantes moqueries; il savait l'origine de leurs écarts, la cause qui les avait chassées du foyer honnête de leurs familles, pour suivre le chemin tortueux de perdition, pour se faire actrices au pandémonium de Covent-Garden; il savait par quels échelons elles étaient descendues d'une passion extravagante, mais désintéressée, à une passion moins excusable, et de là à une intrigue nouée par l'or; il avait tenu un compte fidèle des glissades innocentes, des pas téméraires, des affections criminelles; c'était son érudition, elle était complète. Il possédait en outre l'âge exact, l'âge rigoureux, de toutes ces femmes, leur temps de service sous les drapeaux du plaisir; mieux que leurs peintres, mieux que leurs amans, il pouvait indiscrètement révéler les taches cachées dans l'éclat de leurs beautés et par quel art consommé elles dissimulaient ces défauts; une hanche hasardée, une épaule inégale, une jambe de proportions ingrates, une main déparant un beau bras, quelques constellations de rousseur sur un satin charmant, un pied trop peu voûté pour être risqué sur un carreau de velours, un œil trompant par sa vivacité sur ses dimensions réelles, une haleine plus virginale à midi que le soir après le bal; une voix retenue captive derrière des lèvres amoureuses, de peur de rompre le charme inspiré par la bouche; un esprit trop nu pour assortir un beau corps; une origine trop basse pour se taire pardonner tant de pierreries aux cheveux. Oui, Jervas savait sur ces

femmes tout ce qu'en savaient isolément leurs couturières, leurs coiffeurs, leurs amans, leurs médecins, leurs fournisseurs et toute leur mystérieuse domesticité.

Que fit Jervas? Avec cette plume que le hasard avait livrée à sa colère et à sa faim, il se mit à écrire, rue par rue, maison par maison, étage par étage, appartement par appartement, alcôve par alcôve, l'histoire patiente, scandaleuse, analytique, détaillée, étrange, de chacune de ces actrices de Covent-Garden, dont il avait été si bien traité tant qu'il avait eu de l'argent, et si ignominieusement vilipendé quand il était arrivé au dernier sou de son patrimoine.

Il écrivit toute la nuit sans trève ni repos. Exaltée par le désespoir, sa mémoire ne le trahit pas une seule fois dans toutes les évocations de quartiers, de places, de numéros, dont il eut besoin pour marquer son livre au coin de l'histoire. Il eut une autre idée : Je suis bien bon, se dit-il, de ne condamner au poteau que des femmes qui y sont déjà ou à peu près ; il en est d'autres, et en aussi grand nombre, et en plus grand nombre même, qui figureraient merveilleusement dans mon cadre. Haine à toutes! s'écria-t-il ; que toutes y soient, et les demi-vertus et les quarts de vertu, et toutes les fractions de vertu ! Mon livre sera parfait : ce sera le plus beau livre des livres. Londres en rira, Londres en frémira : arrachons tous les voiles! Et quel service je rendrai aux mœurs, aux familles, au monde! Emporté par ce chaleureux mouvement, Jervas entremêla à ses biographies de femmes notoirement dignes d'être décriées, les biographies de celles dont la moralité n'était pas suspecte au même titre. Il comprit que, plus il donnerait à de simples doutes le caractère d'une certitude, et plus il attirerait sur son livre l'infaillible intérêt de la curiosité. Jervas parcourut comme un cheval indompté tout le cercle des accusations, s'arrêtant à peine aux limites. En un instant son livre s'éleva à l'effrayante hauteur d'une satire sociale. La hache et le flambeau à la main, il pénétra dans chaque ménage pour le détruire et l'incendier. Quand le jour vint, son livre infernal était presque fini. Pâle, effaré, mourant de faim, il frappa à la porte d'un libraire, qui, en flairant seulement la marchandise, en devina la haute et friande qualité.— C'est de l'or ou Botany-Bay ! dit-il à l'auteur.—Que ce soit l'un et l'autre, mais que j'aie de l'or avant tout !—Vous en aurez beaucoup; en voilà un peu pour vous faire patienter. Remontez-vous le corps, et reposez-vous l'esprit. Il faut dix jours pour imprimer votre livre. Dans dix jours, revenez, nous règlerons.

Au bout de dix jours, quand Jervas se montra de nouveau à la boutique du libraire, celui-ci lui dit en lui serrant la main : — Je suis effrayé de notre succès! votre livre a été vendu en vingt-quatre heures!—Quinze cents exemplaires!—Je mets sous presse la seconde édition. Combien voulez-vous d'argent? Jervas croyait rêver. Il demanda une somme énorme. Le libraire la doubla. Décidément Jervas se crut un grand écrivain, un Juvénal, un poète fameux, un philosophe incomparable. La vérité est que son livre est écrit avec un balai : on n'y trouve ni style, ni goût, ni pudeur; mais si quand on dit du mal de quelqu'un, on a toujours de l'esprit, quand on médit de tout le monde, on a nécessairement du génie.

Le retentissement de ce livre fut immense. Tout le monde courut boire une gorgée à cette fontaine de scandale. Les victimes de Jervas en furent malades, plusieurs en devinrent folles, beaucoup en moururent. C'était là, j'espère, réussir. Le bonheur suit la gloire. Jervas reprit son ancienne vie de dissipations. Chevaux, dîners, fêtes, il ne se fit faute de rien. Il crut plus que jamais à la fatalité ; car, malgré l'orgueil de son succès, il lui répugnait de croire qu'il le devait uniquement au mérite de son livre.

Il était au milieu de son triomphe, quand j'arrivai à Londres, après un voyage en Chine où je n'avais pas été aussi favorisé que lui par la fortune. Ma pauvreté ne m'éloigna pas de son souvenir. Son bon cœur lui rappela le camarade de classe, l'ami de ses heures de récréation. Il courut à bord du navire sur lequel j'avais fait la traversée, prit mes malles, les emporta chez lui, me força de le suivre, et malgré ma résistance, je fus logé dans sa maison et je m'assis chaque jour à sa table. Que d'amis il avait alors! Comme ils lui trouvaient de l'esprit, de l'élégance, de la noblesse. La littérature, à les entendre, n'était pour lui qu'un pont qui le conduirait aux distinctions politiques. Tous les grands hommes d'état commencent presque toujours par déposer les gages de leur supériorité dans quelque livre fameux. Jervas avait suivi d'instinct leur exemple.

— Tes amis sont charmans, lui dis-je un jour, et je serais le dernier à douter du mérite qu'ils louent en toi; mais permets-moi de te demander seulement le nom de l'ouvrage qui t'attire tant de complimens de leur part. Mon ignorance ne te blessera pas. Je reviens de la Chine où Milton et Pope ne sont pas encore connus. Ajoute même à cette complaisance, pour en finir avec ma curiosité, celle de m'apprendre d'où t'est venue cette rosée de prospérité qui a fécondé tant d'amis autour de toi.

Il me montra la fameuse brochure, et il me raconta la cause qui la lui avait inspirée, les résultats de publicité qu'elle avait eus, ceux qu'elle ne manquerait pas de produire encore. Etranger au mouvement des livres, à ce que vous appelez aujourd'hui les effets de la presse, je ne pouvais qu'admirer ce que me disait Jervas, sans approuver cependant le fond ni la forme de son livre. J'étais étonné, mais ma surprise n'était pas de l'édification. Cette surprise fut encore plus grande quand il m'ouvrit un buffet chargé de vaisselle plate, de services en vermeil, de couverts d'argent ciselés par les meilleurs ouvriers de Londres, de timbales niellées, et d'une foule d'objets de prix. Jervas se hâta de me dire en souriant :

— Tu ne supposes pas que ces cadeaux proviennent de la générosité de ceux qui ont une page dans nos biographies. L'humanité n'est pas encore assez parfaite pour récompenser qui la dévoile et la corrige. Ces vases et ces coupes m'ont été envoyés par ceux qui ont peur de tomber un jour dans mon filet. Sous le prétexte honorable de m'encourager dans ma tâche, ils s'assurent de ma discrétion. Cette soupière, gravée à Paris, m'a été donnée par un lord qui est marié secrètement avec une danseuse du dernier ordre. Le lord m'a envoyé la soupière. Ce surtout magnifique te représente un adultère; ces candélabres, un inceste. Je suis meublé de scandales.

— Quel métier! quel métier! m'écriai-je, quel métier, Jervas, tu fais là!

— Le plus honorable de tous, le plus utile aux mœurs, me répondit-il. En obligeant ces gens-là à acheter si cher mon silence, je décourage ceux qui seraient tentés de les imiter. Depuis l'apparition de ma brochure, on s'observe avec effroi. Dans six mois, je veux que l'adultère coûte cinquante mille francs à Londres.

Malgré le vernis moral dont mon ami Jervas décorait sa nouvelle profession, je ne jugeai pas prudent de demeurer plus long-temps avec lui. D'ailleurs je m'ennuyais en Angleterre; mon esprit actif s'accommodait mal de la vie désœuvrée de Londres. J'étais jeune, j'avais besoin de faire ma fortune; je m'embarquai de nouveau pour Canton, laissant Jervas sous le charme de son étoile.

Au moment de mon départ, on mettait sous presse la huitième édition de son livre.

Prenons-en ensemble une idée, mon ami, afin de ne rien ignorer de l'histoire de cet homme, et surtout pour nous expliquer les événemens qui en signalèrent le cours.

Comme vous le voyez, Jervas a divisé son livre par chapitres, ayant soin d'écrire en tête de chacun l'adresse de ses victimes. S'il n'a pas mis toutes les lettres de leurs noms, il en a si peu retranché, que les suppressions sont dérisoires. Ainsi qui ne lirait pas miss Thompson dans le même nom ainsi orthographié :

Miss Th-mps-n, 19, *Berners-Street.*

« Cette dame s'est montrée l'été dernier à Brighton ; elle a chanté avec grand succès sur le théâtre de cette ville. Elle a un corps imposant, — *commanding figure.* — Son teint est beau, mais marqué de roussures ; elle a une jolie petite bouche, de belles dents et un nez aquilin charmant ; ses cheveux sont presque bruns. Seulement elle est trop grasse et sa poitrine excède toute dimension. Elle s'habille très-élégamment, et consomme un grand luxe de queues traînantes, répétant cet adage, qu'elle tient de ses protecteurs pris dans la marine : que le vaisseau muni de bonnes voiles arrive toujours à bon port. »

« She dresses very elegantly, and always wears a great profusion of » lappets, always repeating the adage she learned from her boatswain » keepers, that the ship, with good sails, will always reach a good port.»

— Jusqu'ici, à la rigueur, je ne vois guère d'outragé que la langue anglaise, m'écriai-je.

— Continuons, me dit M. Templeson.

Harriet B-rn-by, Little-Castle-Street, Oxford-Market.

« Elle a un beau teint, une taille charmante; et, quoiqu'elle n'ait encore que vingt-deux ans, il y en a déjà six qu'elle s'est vouée au culte de Vénus. »

— Ceci devient plus explicite. Etait-ce une de celles que Jervas avait vues dans le voisinage de Covent-Garden?

— Du tout ; et nous entrons, vous semblez le deviner, dans l'odieuse supercherie de Jervas. Il donne ici la figure, l'adresse et la biographie d'une actrice, qui n'était peut-être qu'excessivement compromise par sa légèreté. Il faut en dire autant de celle-ci, que n'oublia pas non plus notre biographe.

Mistriss Sm-th, 7, *Burleigh-Rouw-, near Portman-Square.*

« Son mari est employé à la Banque, où il est depuis dix heures du matin jusqu'à trois. Pendant ces cinq heures d'absence, mistriss Sm-th reçoit les hommages de deux officiers, l'un de la marine royale, l'autre employé dans le service de terre. Comme ils appartiennent à deux armes qui se jalousent ; elle a soin de ne pas les faire trouver ensemble

— Ensuite :

Miss Arnold, Church-Street, 17.

« C'est une charmante actrice ; elle chante bien, mais elle médit encore mieux. Pourquoi n'a-t-elle pas les cheveux aussi longs que la langue ? »

Miss Baudy, Marybone-Street.

« La danseuse d'Angleterre la plus naïve dans ses propos. C'est elle qui dit un jour en plein foyer de théâtre : « Ce que c'est que les préjugés ! on se lave les mains, jamais les pieds. »

Miss Gilbert Clement'-Lane.

« Elle est restée pendant quinze jours absente du théâtre de Covent-Garden par suite du malheur dont elle fut frappée. Un voleur s'étant introduit chez elle pendant la nuit, lui vola, devinez quoi ? Son talent ? Non. Son amant ? Non.—Son ratelier! »

Mistriss Clifton, King-Street.

« Un astre ! une planète ! Mais comme toutes les planètes, mistriss

Clifton a ses constellations ; ce soleil de Covent-Garden a d'innombrables taches sur les épaules. »

Miss Kendall, Hart-Street, 4.

« Les plus jolies jambes que jamais chanteuse ait laissé voir. Qu'il est fâcheux que ces charmantes jambes montent trois ou quatre fois plus haut que la voix de miss Kendall! »

— J'avoue, dis-je en interrompant M. Templeson, que toutes ces reines de théâtre devaient étrangement souffrir de se voir ainsi mettre à nu aux yeux du public.

— La moins blessée ne fut pas, poursuivit M. Templeson, miss Perdita, ainsi nommée de son vrai nom ou de son nom de coulisse. C'était une délicieuse créature, il m'en souvient. Elle avait à peine dix-huit ans quand elle parut sur le théâtre de Covent-Garden, qui fut émerveillé de tant de jeunesse jointe à tant de beauté. Ce qui ne contribua pas peu à la mettre en vogue, c'est le voile mystérieux jeté sur sa vie. On ne savait d'où elle venait, quel était son pays, quels étaient ses parens. Personne ne l'accompagnait au théâtre, personne ne la ramenait chez elle. On broda de l'or sur cette toile obscure. Perdita fut une fille d'un prince royal ; on lui donnait une duchesse pour mère. Jugez si la curiosité fut éveillée !

Chaque jour on inventait une histoire, un roman pour augmenter l'attrait répandu autour d'elle. Des princes lui avaient offert leur main qu'elle avait refusée parce qu'elle avait le projet de se vouer entièrement à la religion dès qu'elle aurait atteint l'âge de dix-neuf ans. Perdita se plaisait au milieu de ces propos enivrans. Un maladroit vint briser cette glace diaphane, sans autre but que celui d'ajouter une page de plus à de scandaleuses révélations. Ce maladroit fut Jervas.

Tenez, lisez avec moi ce qu'il écrivit sur Perdita.

« Perdita, ton nuage d'encens s'est évanoui ; ta divinité est remontée au ciel avec la ceinture de Vénus, le voile de Diane et tous les attributs de la mythologie. Perdita, tu n'es qu'une obscure mortelle; ton père n'était ni Jupiter, ni Enée, il n'était pas même duc; c'était tout simplement un garde de nuit de Dublin, et le watchman avait pour femme une marchande de poisson. Comme nous ne voulons pas laisser croire que tu es logée dans l'Olympe, où les flatteurs t'ont souvent placée, nous dirons que tu as un logis plus que modeste à Newman-Street, en attendant mieux. »

Vous comprenez de quelle douleur fut saisie Perdita, quand elle sut ce que Jervas avait publié d'elle dans sa *List of Covent-Garden ladies* ; Perdita, qu'il n'avait jamais vue! Elle en fut dangereusement malade. La pitié publique essaya de la consoler, mais la pitié du monde est peut-être plus redoutable encore que son ironie. Perdita reparut au théâtre, mais dépouillée de son auréole. Elle tomba au rang des actrices ordinaires de Covent Garden. Sa chute fut le signal d'une nouvelle existence pour elle ; elle eut des amans, elle en eut beaucoup, et dès ce moment sa vie se confondit avec celle de tant d'autres femmes de sa profession. La goutte d'eau avait d'abord été une perle ; la perle redevint une goutte d'eau.

N'ayant pas signé de son véritable nom sa trop fameuse brochure, Jervas jouit pendant plus de six mois des avantages précieux de l'anonyme. Du fond de la boutique de son libraire, il entendait tenir les propos les plus étranges sur celui qu'on présumait en être l'auteur. C'était un comédien qui, pour se venger d'avoir échoué à Covent-Garden, avait écrit tant d'odieuses pages contre ses camarades. C'était une puissante lady dont l'amant avait été enlevé par une danseuse ; le théâtre entier expiait la faute de la danseuse coupable ; on nommait la lady, on désignait la danseuse ; rien n'était plus avéré, rien, jusqu'au jour où un fat, entrant dans la boutique du libraire, s'écriait : — Marchand, demain je t'apporterai des nouvelles de ton auteur favori; si tu tiens à éditer sa peau, tu l'auras, sur mon âme !

Je lui ferai l'honneur de le tuer demain avant midi. Je daigne me battre avec lui ; nous l'avons enfin découvert. J'écrirai sa biographie, et tu la mettras en tête de ses œuvres complètes. Il se nomme James Crown ; c'est un petit maigre et noir; il était écrivain à bord d'un vaisseau de la marine royale ; son père est à Newgate; sa mère fit, l'an passé, un voyage d'agrément à Botany-Bay. Assez sur son compte. Marchand, vends-moi douze exemplaires de la dernière édition de son livre. Le libraire souriait, échangeait les douze exemplaires contre de belles guinées, et il courait ensuite prendre les mains du glorieux Jervas. Une autre fois, c'était un journal des comédiens qui contenait le récit circonstancié de la fin tragique de l'auteur de la *List of Covent-Garden ladies*. « Hier, vers onze heures de la nuit, au moment où de riches équipages couraient vers le palais du duc de Sommerset, tout illuminé pour le bal, l'infâme folliculaire, dont le nom ne s'écrit pas, était précipité du haut du pont de Londres dans la Tamise, par de courageuses mains. Justice est faite! »

Jervas était régulièrement tué en duel ou assassiné une fois par semaine.

Quant on sut qu'il était l'auteur de ce livre si souvent attribué à d'autres, il arriva qu'il fut beaucoup moins menacé qu'auparavant, soit qu'on lui attribuât une bravoure dont il était loin, sans être lâche pourtant, soit qu'il fallût de toute nécessité s'avouer le protecteur d'une de ces belles outragées en prenant en main leur défense. Les rangs des champions s'éclaircirent.

Enfin on savait son nom, sa demeure, sa position.

Un matin qu'il songeait sur son oreiller à la perspective dorée qui s'ouvrait devant lui et au bout de laquelle son regard intérieur découvrait des mondes de félicité et des éditions sans fin de son livre, on cogna à sa porte tout discrètement, et on demanda d'une voix douce si M. Jervas voulait être assez complaisant pour ouvrir à un domestique de milady Jackson.

Jervas sauta à bas du lit, s'habilla à la hâte et courut ouvrir à un petit domestique noir qui lui remit en s'inclinant un billet armorié comme l'écusson des trois royaumes. Après en avoir pris connaissance, non sans rougir de fierté et de contentement, il dit au petit noir :

— Veuillez dire à milady Jackson , votre noble maîtresse , que je serai chez elle dans une heure.

Le page noir s'inclina de nouveau et partit.

Que peut me vouloir une si grande dame ? se demandait Jervas, en endossant son plus bel habit, en se couvrant de son linge le plus fin, en allant acheter des gants blancs chez le parfumeur voisin. Je pressens quelque radieuse surprise ; je suis en trop beau chemin de prospérité pour craindre de me tromper. Il y a du bonheur dans l'air. Bonne chance, Jervas!

Un cabriolet de place le descendit à la porte d'un hôtel situé à l'extrémité de Londres, dans un quartier d'une tranquillité somptueuse. L'impression de respect qui frappa Jervas en traversant une cour de marbre noir rabattit la fumée de vanité qui l'aurait peut-être compromis devant la reine de ce palais. De chambre en chambre, il se sentit graduellement plus disposé au respect ; enfin, quand il fut introduit dans l'appartement où on le pria d'attendre et de s'asseoir, il avait complétement changé d'avis sur la cause probable de l'invitation qu'il avait reçue. Toute idée de galanterie s'évanouit dans son esprit, quand il fut en présence d'immenses tableaux de Rubens, représentant des descentes de croix, et qu'il se vit dominé par un plafond de Philippe de Champagne, qui figurait une assomption de la Vierge, portée par des anges. Pour achever la transformation de ses idées, il découvrit, quelques pas plus loin, un bénitier d'argent massif et une bibliothèque toute composée d'ouvrages de religion. Il se serait presque agenouillé, quand il vit venir vers lui une jeune et grande dame, vêtue de noir, marchant à petits pas, et dont le visage, d'une blancheur celeste, était caché par un voile sombre.

— Monsieur Jervas, dit-elle à mon ami, en soulevant son voile et en le faisant asseoir près d'elle, vous avez écrit un livre dont l'Angleterre vertueuse vous aura une éternelle reconnaissance.

— Milady...

— Un livre hardi peut-être par le choix du sujet, mais qui fera plus de bien aux bonnes mœurs que les sermons de tous nos évêques.

— Milady...

— Vous avez arraché le masque au vice, et vous en avez montré la laideur. Quel beau livre que le vôtre! Aussi l'ai-je fait relier en or et monter en pierres fines.

— Milady, je suis plus fier que le roi d'Angleterre s'il venait de conquérir la France.

— Avez-vous arrêté quelque projet d'existence? demanda lady Jackson avec un ton de douceur qui faisait pardonner l'indiscrétion de la demande.

— Aucun, milady.

— Vous n'avez pas de goût pour les armes?

— Fort peu, je vous l'avoue.

— Vous préférez la carrière studieuse des lettres, je le vois, et d'ailleurs un succès décidé, celui que vous avez obtenu, vous impose l'obligation d'écrire.

— Si tout le monde avait votre indulgence, milady, j'hésiterais moins à suivre votre conseil.

— J'espère, continua lady Jackson, que vous apporterez, dans le noble exercice de cette profession, la décence et l'honnêteté du sage, du moraliste et du philosophe. On attend beaucoup de vous.

— Vous avez une trop haute opinion de mon talent, milady.

— Je présume, poursuivit lady Jackson, que vous avez en tête quelque grand ouvrage sur lequel vous comptez beaucoup, un poëme dans le goût de celui de Milton, par exemple; vous avez le front religieux, poétique.

— Je n'ai point tant de vanité, répliqua Jervas qui n'en avait jamais eu tant dans sa vie.

— J'ai besoin de vous mettre vite au courant, M. Jervas, du motif qui m'a inspiré la résolution un peu hardie de vous faire venir chez moi, si je ne veux pas vous laisser croire que ce que je vous ai dit jusqu'ici ne m'est pas dicté par une stérile admiration pour votre beau talent. Ecoutez-moi, M. Jervas : — Il est d'usage dans notre illustre famille que nous ayons toujours à notre charge un écrivain célèbre qui nous dédie ses livres. Voulez-vous être cet écrivain? Vos honoraires seront dix mille livres par an. Ce sera à vous de mériter cet emploi s'il vous convient de le remplir auprès de nous.

— Votre proposition me comble d'honneur et de joie, milady; mais quel livre vous dédierai-je?

J'y ai pensé. Parmi mes aïeules il est une sainte peu connue, qu'on nommait Nancy. Mon grand désir serait que vous fissiez ressortir dans votre beau style les mérites innombrables de cette sainte ; je vous fournirai tous les détails de sa pieuse vie ; venez chaque jour ici, je faciliterai votre travail; ma voiture est à vos ordres; elle sera à votre porte quand vous le désirerez. Cela vous convient-il, monsieur Jervas?

Jervas était porté au troisième ciel. Il promit d'écrire la vie de sainte

Nancy et s'engage à la délier à milady Jackson, dont il prit congé en lui baisant respectueusement la main.

La renommée avait pris Jervas sous son aile : son livre, dont la forme était réellement alors une étrange nouveauté, avait mis en feu toute la haute société de Londres. Les uns, comme je vous l'ai déjà dit, voulaient faire une pension viagère à l'auteur, les autres l'assassiner aux premières brumes d'hiver ; les moins irrités parlaient de le bâtonner en pleine rue. Ceux dont Jervas avait le plus à craindre étaient les protecteurs immédiats de toutes ces femmes de théâtre, immolées par lui. Jusqu'ici cependant, ces vengeances sourdes ne s'étaient manifestées que par les menaces anonymes dont il a déjà été question ; lady Jackson l'engageait beaucoup à les mépriser. Son livre se vendait toujours par centaines d'exemplaires.

Il avait déjà touché une assez forte somme de sa généreuse protectrice, et son *Histoire de sainte Nancy* était achevée.

Quand ce merveilleux livre fut imprimé, milady Jakson, pour honorer son historien, donna, à son intention, une fête long-temps méditée. C'était pendant la dernière semaine du carnaval. On n'était reçu que déguisé et masqué : on souperait à minuit. Jervas seul et milady Jackson avaient le visage découvert. Toutefois, milady était costumée en vestale et Jervas en moine, travestissemens tout à fait dans les goûts mystiques de la maîtresse de la maison. Quand Jervas entra dans le salon, chaque invité alla le saluer et le complimenter : tous les regards étaient pour lui. On dansa ensuite ; on prit des rafraîchissemens, c'est-à-dire des liqueurs brûlantes, du rhum et du genièvre sous toutes les formes. La réunion s'échauffait. Parfois Jervas croyait entendre des rires ironiques courir autour de sa robe de moine. La liberté du bal autorise ces délicieuses impertinences. Il fut entraîné cependant par un joli petit domino gris-perle, qui lui dit tout bas : Chevalier Jervas, méfiez-vous! vous êtes perdu. Voyez, on ferme les portes ; entendez-vous celle de la rue qu'on verrouille? Vous êtes pris au piége, chevalier Jervas. Je ne vous en dis pas d'avantage ; on nous observe.

Jervas pâlit ; il ne put pas douter du terrible avertissement du domino gris-perle ; il pâlit davantage quand, vers minuit, la moitié des masques tombèrent, et qu'il crut reconnaître dans tous ces visages découverts les femmes dont il avait écrit les épouvantables biographies ; redoutables euménides accompagnées de leurs amans, des hercules dont le bras d'un seul aurait suffi pour l'envoyer au plafond, parmi les anges de l'assomption de Philippe de Champagne. Il fut sans voix pour répondre à lady Jackson, quand celle-ci, en passant, lui demanda : comment vous trouvez-vous, chevalier Jervas?

Le domino gris-perle revint une seconde fois auprès de Jervas et lui dit : Au milieu de souper je me lèverai pour aller prendre l'air sur le balcon. Vous me suivrez, entendez-vous? Si vous ne m'obéissez pas, vous êtes perdu.

—Vous êtes mon ange sauveur, lui répondit Jervas en répandant des larmes d'effroi. Ces gens-là veulent donc m'assassiner ?

— Oui.

— Ils ne craignent donc pas la justice?

— Ils sont au-dessus de la justice.

— Mais qui êtes-vous, madame, pour me porter tant d'intérêt?

— Une femme dont vous avez mis, en toutes lettres, le nom du mari dans votre livre ; par vous j'ai su son infâme conduite. j'ai connu la femme qui m'a ravi son cœur. Elle est ici, je me vengerai d'elle ; il est ici, je me vengerai de lui. N'oubliez pas le balcon. Le moment fatal approche.

Jervas ne s'était pas trompé. Ces femmes étaient toutes ses victimes ; celles dont il avait révélé les hanches inégales, les yeux imparfaits, les pieds trop gros, les bras trop maigres, la vie licencieuse, dont il avait donné l'adresse à l'Europe. Et comme il envisageait avec terreur leurs amans! Des hommes de six pieds qui avaient des yeux noirs de charbon, des mains de fer! — Ils me tueront dix fois au moins, pensait-il.

—A table! à table! crièrent les domestiques. Jervas n'avait pas faim. Il s'assit pourtant. Toute l'assemblée était démasquée. Lady Jackson était assise en face de Jervas.

A la fin du premier service, elle prit ainsi la parole :

— Mesdames, cette fête est donnée en l'honneur de mon poète, et voici le livre qu'il m'a dédié : *Vie miraculeuse de sainte Nancy*. Sainte Nancy, c'est moi, actrice de Covent-Garden, votre maîtresse, milord duc ; la vôtre autrefois aussi, colonel, la vôtre autrefois aussi, amiral des flottes britanniques : pour cinq mille livres, mon poète a fait de moi une sainte, car je m'appelle Nancy!

L'infernale plaisanterie de Nancy, l'actrice de Covent-Garden, bouleversa Jervas bien moins encore que les titres qu'elle donna aux figures de scélérats qui ornaient la table. Ces brigands décorés du titre de duc et d'amiral glacèrent Jervas, dont les regards ne quittaient pas le domino gris-perle, fort peu empressé de se lever de table pour aller au balcon.

Le signal de l'attaque avait été donné : Mesdames, à votre tour, s'écria Nancy, remerciez aussi votre historien.

Jervas se jeta sur un énorme couteau à découper, voulant au moins se venger avant de mourir. Un des ducs qui étaient auprès de lui, un homme terrible, aux cheveux rouges, un bœuf par les épaules, cassa le couteau dans sa main comme on le ferait d'une aiguille à tricoter, et lui dit : Monsieur, les pièces froides ne sont pas encore servies ; que prétendez-vous faire de ce couteau!

Jervas baissa la tête et se résigna à mourir sans vengeance.

— Relève la tête, beau moine, vint lui dire une jeune femme, en lui donnant un léger coup sous le menton. Je suis miss Arnold. Tu as dit de moi que j'avais la langue plus longue que les cheveux. Vois mes cheveux. — Et miss Arnold laissa tomber sa belle chevelure sur les mains de l'effrayé Jervas. — Es-tu convaincu de ton mensonge?

— Oui, répondit Jervas, qui dans ce moment aurait trouvé à un chauve la crinière d'un lion.

— Je suis miss Baudy, moi, vint lui dire une autre femme ; tu as prétendu que j'avais dit un jour en plein foyer de théâtre : Ce que c'est que le préjugé! on se lave les mains, jamais les pieds. Milords et miladies, voilà mon pied.

— C'est de l'albâtre! crièrent toutes ces dames. Que Jervas le baise! Belle vengeance! répondirent les hommes.

Jervas baisa le pied et jeta les yeux sur le domino gris-perle, comme pour lui dire : Comment tout ceci finira-t-il?

— Je suis miss Gilbert, moi ; tu as dit que mes dents étaient fausses : vois! Et ce démon de femme prit une pièce d'or, la mordit si fort qu'elle la faussa ; elle jeta ensuite la pièce au visage de Jervas, en lui disant : C'est pour toi, biographe.

— Moi, je suis mistress Clifton ; pour te prouver que mes épaules ne sont tachés par aucune rousseur, comme tu l'as faussement prétendu, regarde si jamais tes maîtresses t'en ont offert d'aussi blanches et d'aussi pures. Regarde!

Mistress Clifton jeta sa mantille en l'air et laissa voir ses épaules nues à toute la compagnie, qui battit des mains.

— Moi, je suis miss Kendall, logée Hart-Street, n. 4. Tu as osé écrire que mes jambes montaient plus, lorsque je me rendais chez moi, que ma voix lorsque je chantais à Covent-Garden. Vous savez tous que je suis logée au second étage, dans l'un des plus élégans appartemens de Londres, et que ma voix atteint sans effort les notes les plus élevées. Ecoute, chevalier Jervas! Et miss Kendall se mit à chanter un morceau d'un grand opéra avec une supériorité de voix dont le chevalier Jervas fut épouvanté. Il crut entendre les sauvages du Canada hurlant autour de lui son chant de mort.

On ne fit grâce au pauvre Jervas d'aucune réfutation en règle. Après les pieds, les jambes, les épaules, dont il avait médit, vinrent une foule d'autres pièces de conviction à charge contre lui. Qu'aurait-il dit pour sa défense? L'accusation était finie ; les débats étaient clos ; restait le jugement. On allait le prononcer, séance tenante, quand le domino gris feignit de se trouver mal à cause de la trop grande chaleur de la pièce ; il se leva et pria le chevalier Jervas de l'accompagner sur le balcon. Jervas suivit le domino gris.

— Vous n'avez pas de temps à perdre, dit à Jervas le domino gris ; il va vous arriver mal. Il n'y a qu'un moyen de vous arracher d'ici, de vous sauver de leurs mains.

— Et quel est ce moyen? Oh! mon Dieu! parlez!

— Ce moyen, c'est la fuite.

— Fuir! et comment? Me précipiter du haut de ce balcon dans la rue? Je serai écrasé.

— Prenez ce domino gris, et donnez-moi votre habit de moine ; pas d'explication. — Bien. Maintenant prenez mon masque. — Bien. Vous allez traverser la salle ; on vous prendra pour moi. Vous sortirez ; mais une fois dans la rue, n'allez pas chez vous. Des hommes vous attendent au coin de votre rue pour vous poignarder. Allez tout droit à Grafton-Street ; voilà la clé de mon appartement : entrez-y ; couchez-vous ; tirez les rideaux de l'alcôve et attendez-moi. Avant le jour, j'irai vous trouver. Partez!

En traversant la salle, Jervas croyait à chaque pas être reconnu ; quand il fut à la porte, il entendit porter cette sentence contre lui : « Arrêt qui condamne le chevalier Jervas à être pendu dans un mois, pour avoir diffamé les plus jolies, les plus belles, les plus aimables femmes de Londres. »

Allons se dit Jervas, quand il respira l'air libre de la nuit en pleine rue ; allons, tout ceci n'était qu'une plaisanterie. La fin le prouve. Une jeune femme, jolie sans doute, me livre la clé de son appartement, où elle va se rendre, tandis que de jeunes fous me condamnent à être pendu dans un mois. C'est une délicieuse mystification de carnaval, poussée un peu loin, c'est vrai ; mais, après tout, je n'ai pas trop le droit de m'en plaindre du moment où je reconnais que les terreurs que j'ai ressenties étaient toutes imaginaires. Je suis quitte à bon marché des mille vengeances dont on me menaçait. Je n'ai plus rien à craindre ; bien joué! de leur part. Admirablement joué! Ne songeons plus qu'à la précieuse aventure qui est venue se jeter à travers la fête. Cette femme qui affecte de me sauver d'un danger que je ne courais pas, son dévoûment, son charmant costume qu'elle me prête, sa parole tremblante en me disant adieu! Cette char! Jervas! Jervas! crois à la fatalité comme ton père. Et comment n'y aurais-je pas foi? J'imagine aller chez une femme dévote, c'est chez une actrice de Covent-Garden que je me trouve ; et au moment d'être tué, une jolie femme me donne un rendez-vous chez elle. Je n'ai pas cessé une minute d'être heureux. Courons à Grafton-Street.

Arrivé à Grafton-Street, Jervas pénétra dans une maison de belle apparence, et fut conduit par un domestique jusqu'à la porte de l'appartement dont il avait la clé. Tout semblait attendre l'heureux Jervas ; le fauteuil à bras près de la cheminée ; le thé, les pantoufles, et la lampe de nuit sur un guéridon de granit. La chambre était celle d'une actrice ; des bustes antiques blanchissaient sous des rideaux roses au fond de niches creu-

sées dans le velours de la tapisserie; une glace colossale occupait tout le mur du fond, et à hauteur de regard se déroulait une bande de tableaux représentant les grandes actrices de l'Angleterre et de la France, dans le costume de leurs principaux rôles.

— C'est cela, dit Jervas; je ne me suis pas trompé, mon gracieux domino gris est aussi une actrice de Covent-Garden dont je n'aurai pas parlé dans ma biographie.

Après quelques autres réflexions un peu mêlées de trouble cependant, car on ne se remet pas tout de suite de la secousse qu'il avait reçue, Jervas se déshabilla, ploya délicatement ses habits qu'il posa sur un fauteuil, accrocha sa petite épée près du lit et se coucha. Jervas aimait le mystère comme tous les jeunes gens; il se plaisait à croire qu'une fée avait dressé pour lui cet immense lit à colonnes dorées, lac de toile et de satin, où il ne manquait plus qu'un cygne.

En attendant le cygne, Jervas savourait la douce élasticité de l'édredon qui effleurait ses genoux; il fermait amoureusement ses yeux à la lueur de la lampe dont il avait adouci le rayonnement blanc, rose et doré, car tout était rose et doré autour de lui. Des flèches d'or, des tentures roses; des sofas d'or, des oreillers roses; des portes d'or, un tapis rose. J'attends l'aurore, murmurait-il sur son char d'or. Il sommeillait déjà : il rêvait rose, il était couronné de roses, il buvait de l'or dans des coupes transparentes.

Tout à coup Jervas étend les bras. Il sent un corps froid sous sa main. Serait-elle déjà venue? s'écria-t-il en se levant à demi; est-ce vous? Pas de réponse. Il touche encore; même sensation de froid. Il se lève, hausse la mèche de la lampe, et retourne au lit. Et que voit-il du côté de la ruelle? Une jeune femme! Il appelle. — Rien. — Il la pousse. — Rien. — Il la soulève. — Elle ploie, s'affaisse, et tombe en deux doubles sur son bras. C'est une femme morte! Grand Dieu! une femme assassinée; elle a une blessure près du cœur!

Il se jette sur ses habits, les revêt avec une peine infinie, tant il tremble; il veut appeler, la voix lui manque; il veut sortir, il ne sait plus par où. Et ce cadavre dans ce lit!

Enfin, il a repris le domino, le masque, son épée; il saisit la lampe, ouvre brutalement la porte, et il pousse sur l'escalier un cri affreux qui va retentir dans les profondeurs des cours et de la rue. Il descend toutes les marches en chancelant, agitant la lampe, accrochant son épée; il arrive à la porte de la rue. Là, il est arrêté par les troupes de nuit, qui reculent un instant d'effroi à l'aspect d'un homme bouleversé par la terreur, armé, masqué et cherchant à fuir. C'est un meurtrier! s'écrie-t-on, c'est un assassin! On s'en empare, on monte dans l'appartement qu'il a quitté, on trouve un cadavre, la blessure indique le genre de mort. Jervas est précipité dans un cachot, et un procès criminel de plus va s'instruire aux assises.

Le malheureux Jervas n'avait aucun témoignage à présenter pour prouver qu'il était innocent du crime dont on l'accusait. Une femme est trouvée poignardée au cœur dans un lit, dans ce lit il y a un homme; cet homme est forcément le meurtrier. Quel roman n'aurait-il pas eu besoin de bâtir, s'il avait essayé de se défendre en racontant la longue suite d'événemens par lesquels il était passé pour tomber sur le dernier, le plus tragique de tous? Il n'aurait pas été cru. D'ailleurs, quelle garantie morale aurait-il offerte, lui qu'on avait arrêté dans une maison extraordinairement équivoque aux yeux de la loi? Il essaya cependant de convaincre son avocat qu'il avait été engagé à aller à un bal dans tel quartier de Londres, et que là il avait été bafoué, menacé, enfin mis à la porte. Il désigna la rue, la maison. L'avocat alla aux enquêtes, et il apprit que cette maison appartenait à un riche lord écossais, retiré dans ses terres. L'hôtel était presque toujours vide. Jervas avait rêvé, à coup sûr, le bal, les scènes qui s'y étaient passées, son rendez-vous avec le domino gris-perle dans la petite maison de Grafton-Street. Il n'y avait de vrai que son arrestation dans cette maison fatale.

— Mais comment y suis-je entré? demandait à ses juges l'infortuné Jervas avec le peu de sang-froid qui lui restait encore. — C'est à vous de le dire, et non à nous, répondaient les juges. — Mais je suis un honnête homme! s'écriait Jervas. — Les juges lui répondaient : — On est honnête homme jusqu'au moment où l'on cesse de l'être. Prouvez-nous que vous n'avez pas cessé de l'être; nous ne demandons pas mieux. — Puisqu'on ne me croit pas, dit Jervas, qu'on fasse paraître devant moi telles ou telles actrices de Covent-Garden; je les confondrai.

— Accusé Jervas, lui répondit le président, votre demande est illusoire; ou ces actrices jureront qu'elles ne vous ont pas vu le soir de l'assassinat, et alors vous en serez pour les avoir dérangées inutilement, ou bien elles conviendront qu'elles se rappellent vous avoir remarqué dans leur compagnie; et, dans ce dernier cas, vous n'en tirerez pas pour conclusion que vous n'en avez pas tué la femme avec laquelle vous étiez couché dans la maison de *Grafton Street*. Quel avantage retirerez-vous de cette déclaration? Accusé Jervas, rentrez plutôt dans votre conscience, épurez-la par le repentir, et disposez-vous à une belle mort.

Le président débita encore une foule de phrases aussi belles, et l'on passa ensuite aux voix. A l'unanimité, Jervas fut condamné à être pendu le lendemain à onze heures. Ce qui désolait le triste Jervas autant que l'idée de la mort, c'était de penser à la ponctuelle réalisation de la menace qui lui avait été faite au bal, quand il avait été sur le point d'en sortir.

— Ou mes juges étaient de ce bal, se disait-il, ou celui qui m'a prédit mon genre de mort au milieu de cette horrible fête était la voix de la fatalité. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il mentalement, c'est toujours cette maudite histoire que j'ai écrite, qui m'a valu cela. Voilà donc où conduisent les biographies! Comme les femmes savent se venger! Être pendu pour avoir écrit qu'elles avaient la peau éraillée, le pied trop dodu, les doigts trop maigres. Mon livre a eu pourtant un bien beau succès. Triste chose que la littérature! On ne réussit presque jamais; réussissez une fois entre mille, on vous perd.

Dès neuf heures, les rues qui aboutissent à la place d'exécution étaient pleines de curieux, avides de voir lancer un homme dans l'éternité; et que d'histoires on imaginait! La femme assassinée était tantôt la sœur du coupable, tantôt sa cousine; de plus hardis disaient qu'elle était sa mère. Vous savez tout ce que le peuple invente au pied d'une potence.

Enfin le condamné sortit de sa prison, et s'achemina vers le lieu du supplice. Il n'était qu'à quelques pas de l'échafaud, lorsqu'une femme dont le visage était voilé, s'approcha de lui et lui dit : « Demandez à voir le roi, dites que vous avez à lui faire une révélation dont sa vie dépend. » Cette femme se perdit dans la foule. Jervas répéta au bourreau ce qu'on venait de lui conseiller, et le bourreau n'osa prendre sur lui de passer outre. L'homme de loi, chargé d'enregistrer le fait de l'exécution, hésita un instant; il se décida enfin à conduire Jervas devant sa majesté.

Comme Jervas pénétrait dans la salle du trône, que vit-il, à son prodigieux étonnement? l'homme aux cheveux rouges qui lui avait cassé, dans la main, le couteau avec lequel il avait cherché à se défendre pendant le repas du bal, et qui se faisait si insolemment appeler milord-duc par toutes les actrices de Covent-Garden.

Cet homme était splendidement vêtu; il avait le manteau, l'ordre de la Jarretière et tous les insignes portés par les plus intimes alliés du roi d'Angleterre. Ce prince alla vers le roi, lui parla en souriant, et revint ensuite vers Jervas. Il frappa sur l'épaule du condamné, et lui dit :

— Le roi vous fait grâce, monsieur Jervas; vous êtes libre.

Après les secousses qu'il avait éprouvées, Jervas résolut de se retirer du monde, et surtout de ne plus écrire une ligne contre qui que ce fût. Cette opinion sensée fut raffermie en lui par les conseils d'une personne que le hasard lui avait donnée d'abord pour voisine de campagne, car Jervas avait quitté la ville, et que l'effet du voisinage ne tarda pas à accréditer auprès de lui à d'autres titres. Cette charmante voisine se nommait Nicholson. Pieuse, ayant des goûts tranquilles, adorant les scènes champêtres, elle prit un heureux ascendant sur le cœur si agité de Jervas; sa présence, sa conversation, ses avis dictés par la sagesse lui furent bientôt indispensables. Le calme était plus doux auprès d'elle, l'air plus pur, l'eau du lac plus belle à contempler. Ils s'aimèrent. On aime si vite quand on a été malheureux!

— Mon ami, lui dit-elle un jour, je ne serai contente que lorsque le souvenir de tous vos maux sera complètement effacé sous l'action du temps. Ce sera long, car, tant que votre livre aura du succès dans le monde, on parlera de vous. — Que faire à cela? demanda Jervas. — Pourquoi ne tenteriez-vous pas de détruire cet éternel témoin de votre faute! — Que voulez-vous dire? miss Nicholson. — N'existe-t-il aucun moyen de reprendre tous les exemplaires de ce livre des mains de ceux qui les ont? Songez-y! Comme vous vivriez en paix ensuite! On vous ignorerait; rien ne vous rappellerait à la mémoire de tant de gens dont le suffrage a failli vous coûter la vie. La tâche est rude, difficile, mais elle n'est pas impossible; essayez : oui, essayez, mon ami, faites cela pour moi. Si vous m'aimez, Jervas, ne me dites pas non.

L'indomptable amour-propre d'auteur fut durement froissé dans Jervas quand il s'entendit proposer de s'annuler ainsi. Il lutta avec cette proposition tant qu'il put; mais celle qui la faisait était si jolie, si persuasive, elle avait si bien promis d'être sa femme, qu'il étouffa son orgueil, déploya tout son courage, et entreprit d'aller à la quête de son livre.

Avec raison il s'adressa d'abord à son libraire; les libraires ont pendant dix ans, on le sait, du livre qu'ils ont épuisé. Celui-ci ne se fit pas prier. Il céda pour quelques mille francs les ballots qu'il avait en magasin. Riche de cette conquête, Jervas retourna auprès de miss Nicholson, qui lui dit, en se laissant embrasser : — Vous voyez, mon ami, que la Providence seconde mes bonnes intentions. Hâtons-nous de rayer de la terre ces exécrables accusateurs de votre vie passée; brûlons ces livres. Jervas comprimait ses sanglots; chaque exemplaire consumé lui arrachait une larme. — Est-ce ainsi que devaient s'épuiser les dernières éditions de mon livre? — Mais les beaux yeux de miss Nicholson rencontraient les siens, et il se calmait.

— Ne laissons pas notre œuvre en chemin, mon ami. Faites annoncer dans les journaux que, pour chaque exemplaire qu'on rapportera à votre libraire, il sera donné une somme double de celle qu'aura coûtée primitivement votre livre.

Jervas obéit encore, et les exemplaires plurent chez le libraire, qui disait à Jervas : — Vous machinez quelque affaire d'or. Envoyez-vous votre livre en Perse, où il est demandé? — Ne vous occupez pas de mes projets, répondait Jervas; vous les saurez plus tard.

Au bout de six mois de peines assez grandes, Jervas réunit et brûla huit éditions de sa biographie, à cent exemplaires près cependant. Mais quelles douleurs pour ravoir ces cent derniers exemplaires! ils étaient chez des princes, ou avaient passé la Manche. Jervas corrompait à force d'or les domestiques des princes, écrivait en France, en Allemagne, partout. Miracle unique! il les eut, ces exemplaires, à douze près!

— Et vous en avez un! ou plutôt j'en ai un, s'écria M. Templeson en

levant l'exemplaire que j'avais acheté sur le quai de l'Institut. Comprenez-vous maintenant le prix de cet exemplaire?

— Je ne suis que plus heureux de vous l'avoir cédé; mais il est tard, excellent monsieur Templeson, permettez-moi de me retirer : je prévois la fin de cette histoire; Jervas se maria avec miss Nicholson; ils n'eurent pas d'enfans et vécurent heureux.

— Asseyez-vous, mon ami, je ne vous raconte pas un roman; vous n'avez pas prévu la fin de cette histoire. Vous savez que je ne dors que le jour; mettez cette bûche au feu, fumez si cela vous est agréable, voilà des cigares de Manille; quant à moi, je vais me verser une troisième ou une quatrième tasse de thé, et achever un récit que je ne redirai plus de ma vie, j'ai lieu de le croire.

Vous n'avez deviné juste qu'une seule chose, reprit M. Templeson, enveloppé de la fumée du délicieux cigare qu'il m'avait donné et de la chaude atmosphère de sa tonique boisson, c'est que Jervas se maria avec miss Nicholson.

Un soir d'hiver qu'ils étaient assis près du feu, la femme dit au mari : Maintenant que nous voilà mariés, je suis sûre que vous n'iriez pas même à Londres retirer un des douze exemplaires égarés de votre livre.

— Laissons ce sujet, répondit Jervas, et ne doutez jamais de mon dévoûment pour vous.

— Vous avez tort, pourtant, de ne plus songer à ces douze exemplaires; avec un seul de ces exemplaires, un ennemi peut faire une réimpression malgré vous.

— Ne prévoyons pas ce malheur; aujourd'hui d'ailleurs le sujet est épuisé; la curiosité est tarie; la plupart des femmes dont j'ai parlé dans mon livre, ne sont plus en Angleterre; beaucoup ont quitté le théâtre, quelques unes sont mortes. Ma biographie est un livre mort.

— Sans doute; mais parmi ces femmes, Jervas, s'il en était une que vous eussiez plus outragée que toutes les autres, que vous eussiez entraînée par vos diffamations à changer sa vie pure en une vie débauchée; si cette femme ressentait au cœur l'outrage comme au moment où il fut lancé; si elle avait à redouter que ce livre ne reparût un jour pour lui rappeler tous ses malheurs!

— Cette supposition est trop romanesque, mon amie, pour être combattue. Eh bien! si elle existait, cette femme, j'irais tout simplement lui demander pardon, et lui offrir de déclarer publiquement que j'ai menti. Je lui donnerais l'occasion d'une belle vengeance.

— Je suis Perdita, et ma vengeance est plus terrible; tu m'as déshonorée, Jervas; je t'ai laissé faire; je me suis tu; au bal c'est moi qui t'ai parlé, qui t'ai donné mon costume, la clé d'un appartement; et c'est moi, qui avais mis d'avance dans le lit où tu t'es couché, un cadavre, qu'un de mes amans, étudiant en médecine, était allé me chercher dans un amphithéâtre. Cela ne m'a pas suffi. Après avoir été la maîtresse de qui m'a voulu, j'ai voulu à mon tour être ta femme; et me voilà ta femme, je suis ta femme, Perdita Jervas! Qu'as-tu à répondre?

Jervas ne répondit rien; il était devenu fou.

Le lendemain on le conduisit à Bedlam. C'est à Bedlam qu'il a travaillé pendant dix ans à l'édition nouvelle de sa *List of Covent-Garden Ladies*. Dans sa folie, il résolut de revenir sur sa première détermination, qui avait été, comme vous l'avez vu, de retirer un à un de la circulation tous les exemplaires de son livre; il sacrifia, au contraire, tout ce qu'il possédait, à la publication de cette édition nouvelle, qui est un chef-d'œuvre de la typographie et de la gravure anglaises. Tous les portraits sont extrêmement ressemblans; mais je le répète, l'exemplaire que je vous montre, malgré sa rare beauté, ne vaut pas pour moi cette brochure grise. Je vous ai raconté pourquoi.

LÉON GOZLAN.

UN EXILÉ.

Au mois de mars, à l'approche du carême, Florence est une vaste salle de bal; on y danse partout, et il est de bon ton de courir les palais et de faire une apparition au domicile de tous les Guelphes et de tous les Gibelins; car vous êtes invité à cinquante soirées le même jour, et vous êtes tenu de figurer dans cinquante salons, comme danseur, ou du moins comme comparse. Florence vous impose l'ubiquité de ses bals. Les femmes se soumettent à cette loi avec une héroïque résignation; les hommes, toujours moins complaisans, murmurent après la vingtième contredanse, les insensés! et abdiquent souvent les plaisirs du quadrille, en faveur du sommeil. Par une de ces nuits d'*en avant deux* universel, nous traversions, au nombre de trois, la place du Palais-Vieux, sortant d'un dixième bal et nous dirigeant vers le onzième. Le chiffre rouge 10 marquait l'heure au sommet de la tour féodale, qui ressemblait alors à un noir cyclope, avec un œil sanglant au front; les autres géans de marbre et de bronze, peuple muet de ce Forum, prêchaient, dans un silence tumulaire, la vanité des plaisirs mondains et de la gloire, et paraissaient insulter, du haut de leur ironie monumentale, à notre folie de nains dégénérés.

C'est inouï, l'effet produit par ces grands Florentins, fils de Michel-Ange, de Jean de Bologne, de Benvenuto-Cellini, lorsqu'on a les oreilles pleines de contredanses de *Zampa* et du *Pré-aux-Clercs*, quadrilles de 1834; on s'arrête alors, on médite vaguement, on regarde les étoiles, on écoute le souffle mystérieux qui passe dans l'air, on se détache des frivolités de l'heure; on sent qu'il faut à l'âme d'austères sensations en harmonie avec cette cité qui fut l'épouse adorée de tous les artistes immortels dont elle conserve le lit nuptial et le tombeau. Et nous, obscurs pèlerins qui passions humblement sur cette noble terre, creusée par le pied des hommes forts, nous oubliâmes le bal qui bruissait derrière la statue équestre de Cosme de Médicis; nous nous acheminâmes vers l'Arno, par la noire colonnade des *offices*, nous suivîmes la rive silencieuse et sombre du fleuve jusqu'au pont gardé par l'Hercule Jean de Bologne, à l'entrée d'un faubourg triste, où rien, dans le calme des rues et sur les vitres éteintes, n'annonçait la joie, les fêtes et les furies du bal.

Nous venions de nous inviter mutuellement à visiter un palais solitaire tout rempli de deuil, un vaste et beau palais qui s'est réfugié au bout de la ville pour donner la paix et la solitude à ses locataires. Là vivait autrefois M. D***, qui avait des fontaines d'or fluide, et qui réalisait Aladin des Mille et une Nuits. Ce noble seigneur, Pérou incarné, s'était fait, dans ce palais, un peu de bruit avec un cliquetis de millions; puis l'ennui, le vengeur du pauvre, avait saisi le Lucullus moderne; on l'avait vu passer, à Florence, de palais en palais, demandant du plaisir, et promettant une mine d'or en échange. Ne trouvant rien dans la vie que l'opulence, il mourut pour se distraire, et Florence lui donna six pieds de terre comme au plus pauvre de ses enfans. Le palais du faubourg, abandonné par M. D***, était, au moment de notre visite, habité par Mme la comtesse de Survilliers, l'ex-reine d'Espagne et la princesse Charlotte, veuve à vingt ans.

Nous sonnâmes à la grille de fer, et le concierge, non habitué aux visites, mit peu d'empressement à nous ouvrir. Une lampe moribonde assombrissait l'escalier de sa lueur sépulcrale. Pas un valet dans les corridors et les galeries, pas une livrée, pas un hérault d'annonce, pas un signe vivant ou mort de distinction royale. Nous traversions les salles d'un labyrinthe désert, où luisait, par intervalle, quelque grand panneau doré témoin de l'opulence des anciens maîtres. C'était pour nous comme la pagode de Jagrenat, où l'on ne trouve le dieu qu'après avoir traversé un monde de portiques et de salles abandonnées au néant. La dernière porte qui s'ouvrit devant nous découvrit un vaste et magnifique salon qui nous parut désert à la première vue. Deux dames y faisaient pourtant leur mélancolique veillée. La première, devant laquelle nous nous inclinâmes, paraissait malade et fort souffrante; c'était une reine; c'était Mme la comtesse de Survilliers, la femme de Joseph Napoléon. Elle était à demi étendue sur une chaise longue; sa noble figure empreinte d'une pâleur fiévreuse, ses yeux enflammés par l'insomnie, attestaient ces douleurs physiques et morales qui s'interdisent la plainte par un sentiment de noble résignation et de fierté. Sa fille, la princesse Charlotte, nous parut dévorée de cette mélancolie incurable qui devait, quelques années plus tard, la conduire au tombeau, dernier rendez-vous de son jeune et malheureux époux.

Nous vîmes ensuite un autre rejeton de la famille impériale, un délicieux enfant de onze ans, le prince Napoléon, le fils cadet de Jérôme, ex-roi de Westphalie. Pour ne parler ici que de mes sensations individuelles, la physionomie de ce prince enfant me frappa. Cette apparition me fit l'effet d'un rêve, ou d'un vivant tableau d'histoire rétrospective. Il me sembla voir Bonaparte arrivant de l'école de Brienne au sein de sa famille. On aurait dit que l'Empereur était sorti de sa tombe pour ciseler lui-même la tête de son neveu au berceau. Cette idée me préoccupa tellement que je la développai dans une pièce de vers sur l'album du prince; je regardais comme chose fort naturelle, dans mes nuits fabuleuses de Florence, que Napoléon mort eût été le sculpteur du fils de son frère bien-aimé.

Quelques mois après, me trouvant à Rome, au palais Rinuccini, devant le lit d'agonie de la mère de l'Empereur, l'auguste femme me demanda des nouvelles de toute sa famille, m'ordonnant d'entrer dans les plus minutieux détails. Je me hâtai de satisfaire cette noble et touchante curiosité maternelle, et lorsque j'arrivai au jeune prince de Montfort, je parlai à son aïeule de cette ressemblance merveilleuse qui m'avait paru l'œuvre d'un pouvoir surhumain. Un triste et dernier sourire anima le visage de la femme forte; ses yeux éteints par la cécité semblèrent se rallumer un instant au feu de leurs dernières larmes, et elle me dit : « Je donnerais les heures de vie qui me restent pour avoir le bonheur de toucher le visage de mon petit-neveu. »

Puis, les années s'écoulèrent, emportant avec elles quelques nobles locataires des palais italiens de l'exil. Cinq femmes du sang impérial moururent, depuis l'aïeule que la mort semblait avoir oubliée à Rome, où elle était confondue avec tant d'augustes ruines, jusqu'à cette malheureuse princesse Charlotte, qui ne connut dans la vie que les larmes, le deuil et l'exil. Les grands hommes ont, de tout temps, enfermé dans leurs tombeaux le bonheur de leurs familles. Quand une illustre gloire s'éteint, elle ne laisse que des douleurs à ses héritiers naturels.

Un de ces jours derniers, je fus invité à me rendre dans un appartement de l'hôtel de Paradis, à Marseille. Cet incident est pour moi très ordinaire dans une ville où l'univers passe en détail. J'ouvris la porte du salon qui me fut désigné par mon introducteur, et cette fois, je fus frappé d'un autre genre de surprise. Au lieu du jeune Bonaparte de l'école de Brienne, je crus voir Napoléon à trente ans, mais Napoléon avec une stature de héros antique, et un visage plein de douceur et de bonté. L'exil vieillit les adolescens comme les hommes. Le jeune prince de dix-neuf ans avait déjà l'apparence de l'âge mûr. Huit ans opéraient ce prodige de transformation. Il était tout radieux de la joie de marcher quelques instans sur la terre de France, et de traverser une

ville toute pleine de compatriotes : ces heures françaises qui sonnaient à ses oreilles avaient un accent de gaîté inconnu pour lui jusqu'à ce jour : il les savourait, minute à minute, à mesure qu'elles s'écoulaient sur la pendule de son salon.

Le prince eut la bonté de mettre la conversation sur un ton d'égalité tout amicale. Nous parlâmes de Florence, de ses théâtres et de ses tombeaux, de ses fêtes et de ses douleurs ; de Rome, où j'avais recueilli tant de nobles confidences de la bouche de son aïeule, et que j'étais heureux de transmettre au petit-fils ; de la France, où la mémoire de l'Empereur est et sera toujours chère, comme grande histoire et pieux souvenir. Le prince me raconta, dans les termes les plus nobles et les plus touchans, quel douloureux effet la nouvelle de la mort du duc d'Orléans avait produit dans la famille de son auguste père ; et à ce propos, il me cita ces belles pages qu'Alexandre Dumas a écrites sur cette catastrophe, avec tant d'éloquence simple, avec tant d'esprit et de cœur : mais ce qui me frappa davantage dans cet entretien, ce fut ce sentiment exquis des convenances, cette expérience de la parole, ce tact de juste appréciation des choses et des hommes, ces vieilles facultés de l'homme réfléchi qui se révélaient chez un jeune voyageur de dix-neuf ans. Pas une plainte ne sortit de sa bouche; pas un mot d'amertume, pas une récrimination, pas une pensée de mélancolique ironie contre cette loi qui ne donnait qu'une heure d'hospitalité au neveu de Napoléon.

Le soir, j'eus l'honneur d'être appelé dans sa loge au théâtre. On jouait *Lucie*. Il y avait foule, tous les regards étaient fixés sur cette médaille animée qui rappelle si bien le plus populaire et le plus connu de tous les visages humains. De son côté, le prince ne cessait pas de regarder le public, surtout celui du parterre et des loges supérieures; et il me disait avec cette agitation nerveuse des lèvres produites par une vive émotion intérieure : « Je sens que j'aurais du bonheur à descendre dans ce parterre, et à monter à ces loges, pour serrer les mains à tous ces braves gens. » Puis il prenait à l'opéra un intérêt si vif que je ne pouvais me l'expliquer, car l'œuvre de Donizetti était en ce moment si mal jouée, qu'on ne reconnaissait les airs qu'aux paroles. D'ailleurs la rigueur de la saison excusait les artistes. Le prince appartient à une famille qui a toujours aimé la musique ; je l'avais vu lorsqu'il était enfant tressaillir de bonheur au théâtre de la *Pergola*, quand Mme Persiani chantait sa fameuse cavatine de *Rosmonda*; ou quand Tacchinardi, Duprez, la princesse Poniatowski, accompagnés par le chevalier Sampieri, exécutaient quelques grands morceaux de Meyerbeer ou de Rossini, aux magnifiques concerts du prince Montfort.

Je rappelai au jeune voyageur impérial ces belles fêtes du palais Orlandini et de la Pergola, et j'aurais désiré, avec mes amis, qu'il retrouvât sur notre théâtre indigent quelques unes de ces émotions que la musique donne à Florence et à Paris. Mais le noble jeune homme était trop bon Français pour garder son esprit de connaisseur. J'ai vu bien souvent *Lucia*, me dit-il; mais je n'ai jamais écouté cette partition avec plus de plaisir que ce soir. Je m'inclinai, comme pour reconnaître une politesse. En voici la raison, ajouta-t-il en souriant ; c'est que l'on chante *Lucia* sur des paroles françaises.

Le vif éclat que le lustre au gaz donne à la salle de spectacle avait frappé le prince. Il me témoigna le désir de visiter l'usine qui éclaire la ville : en sortant du théâtre, nous montâmes en voiture, et je le conduisis à ce vaste foyer de lumière, beaucoup plus intéressant la nuit que le jour. Les jeunes ingénieurs, chefs de ce bel établissement, ne s'attendaient pas à pareille visite ; on peut juger du bonheur qu'elle leur fit éprouver, et de l'empressement qu'ils mirent à satisfaire la curiosité du voyageur. L'usine fut explorée pièce à pièce.

Le prince entra dans les plus minutieux détails, et il ne posait une question nouvelle qu'après avoir éclairci la précédente. Cette leçon industrielle, donnée et reçue à la clarté des étoiles, dura trois heures. Sans flatterie, il est bien peu de jeunes hommes de dix-neuf ans qui se résigneraient, par amour de l'instruction, à faire un cours de gaz hydrogène, dans une usine, pendant la moitié d'une nuit d'hiver. Quant à moi, j'avoue qu'il ne fallait rien moins que le neveu de Napoléon, pour m'associer à une pareille promenade nocturne, au mois de janvier. La passion des nouvelles découvertes ne m'aurait jamais entraîné à cette leçon, surtout à l'âge de dix-neuf ans. Dans cette nuit, dont je garderai toujours le souvenir, j'eus un moment de rêve que la fantaisie du sommeil n'aurait jamais pu me donner.

Nous étions dans la salle des fourneaux, une véritable miniature de l'enfer. Une mine entière roulait en fusion ardente autour de nous. Des groupes noirs d'ouvriers demi-nus attisaient la flamme avec des contorsions furieuses et faisaient jaillir par les soupiraux des tourbillons d'étincelles. Malgré l'éblouissant éclat d'une double rangée de feux vifs, le milieu de la galerie était dans une obscurité profonde et brumeuse Par une ouverture supérieure on distinguait les étoiles d'Orion, luisantes comme dans les plus belles nuits d'été. Le jeune prince donnait une oreille attentive à l'ingénieur son guide, et son profil napoléonien, mis dans un relief merveilleux sur un fond obscur, gardait une immobilité de statue. Ainsi posé entre les flammes et les ténèbres, le prince me parut vieilli de trente ans, et rien ne pourra exprimer l'étrange illusion dont je fus saisi. Il me sembla que j'assistais, comme une ombre errante, à ces descentes aux enfers en usage dans les épopées antiques, et dont cette fois, après Enée, Thésée, Hercule, Pyrithoüs, Télémaque, notre empereur Napoléon était le héros.

Le lendemain de cette nuit, j'avais à cœur de conduire le jeune prince sur une autre scène, éclairée par le grand soleil, et sanctifiée par les premiers pas de l'Empereur.

On a déjà bientôt écrit tout ce qu'on savait sur la jeunesse de Napoléon; mais jamais un de mes nombreux compatriotes et amis qui sèment chaque jour tant d'esprit méridional dans les revues et les journaux parisiens, n'a songé à donner un souvenir à cette bastide Clari de Montredon, où Bonaparte enfant fit tous ses rêves d'avenir, entre les montagnes et la mer. Ce vieux domaine de la famille impériale est à deux lieues de Marseille.

Au pied de ces montagnes grises et bouleversées qui s'allongent en promontoire, on rencontre un site africain, plus beau que tous les paysages poursuivis par les peintres à travers les archipels et les déserts. On ne trouve là ni vertes prairies, ni bocages humides, ni blés jaunes, ni pommiers modestes, ni chênes orgueilleux. C'est une nature intelligente qui n'a pas perdu son temps à faire des choses utiles et à se rendre aimable aux agriculteurs. C'est partout, sur la montagne, sur la rive, dans la vallée, un solennel dédain de toute végétation banale ; c'est un échantillon du globe avant la charrue et l'arrosoir. Des pins énormes fendent çà et là les rochers et se penchent sur les abîmes, comme des géans au désespoir; des plantes sauvages, des fleurs sans nom, des nappes d'immortelles jaunes, des touffes de genêts d'or, s'y détachent par intervalle sur d'immenses plateaux de granit, comme des corbeilles isolées sur des tables de festin. La mer borde, enchante, parfume ce paysage des anciens jours de la création.

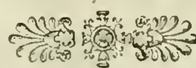
Singulier hasard ! c'est dans ce site que la famille Clari avait sa maison de retraite ; là Bonaparte a rêvé le trône de l'Orient que le canon de St-Jean-d'Acre fit écrouler. Il était dans la destinée de Napoléon de se trouver toujours en face de quelque montagne à pic, depuis son berceau volcanique d'Ajaccio jusqu'à Sainte-Hélène, en passant par la montagne de Marseille, les gorges d'Ollioules, les Alpes, le Saint-Bernard, le Simplon, l'île d'Elbe, toute une longue voie pavée de volcans éteints. Le grand homme fit sa première étape de soldat sous les pins de la bastide Clari, et l'on conviendra que ce petit coin de France méritait bien d'être visité par le noble voyageur, son neveu.

A peu de distance de la maison de campagne, et, du milieu de quelques pins vulgaires, s'élève le plus noble des arbres inutiles que la terre ait créés. C'est un morven ou cèdre de Phénicie. Impossible d'assigner une date d'extrait de naissance à cet arbre, même en risquant l'erreur de quelques siècles. C'est un cèdre à cheveux blancs. On s'effraie en supputant le nombre des révolutions solaires qui peuvent argenter la tête d'un cèdre. Ce doyen du monde végétal a été embaumé de son vivant par les aromates de la colline et l'air salin du golfe : il se survit à lui-même, et joue comme un autre son rôle de mélodie dans l'orchestre de la forêt voisine. La sève ne coule plus dans ses veines; ses racines ne l'attachent plus au sol ; ses rameaux sont creux et peuplés d'insectes, et pourtant il est debout, il sourit au soleil, il lutine avec le vent, il regarde la mer, il reçoit les hommages du pèlerin. Sur une pierre voisine on a gravé ces vers :

Monument végétal, antiquité vivante,
Vieillard de la forêt, ton âge m'épouvante !
Sur combien de sueurs, de plaisirs et de maux
Vieux cèdre as-tu versé l'ombre de tes rameaux ?
Quel siècle t'a vu naître ? As-tu l'âge qu'on donne
A l'arbre druidique, au chêne de Dodone ?
Aurais-tu vu passer vers le coteau voisin
Où fleurissaient alors l'olive et le raisin,
Avec des lyres d'or et des chants d'allégresse,
La sainte Théorie et les fils de la Grèce
Qui venaient vers le temple, aux bords du flot grondant,
Pour adorer Neptune et baiser son trident,
Quand, aux jours de Protis, Marseille, notre mère
Disait les hymnes saints de la langue d'Homère ?
Oh ! garde tes secrets !... un seul nous est connu !
Quelquefois, descendant du roc aride et nu,
Un soldat lumineux, un enfant de la Corse
Avec son doigt de fer égraina ton écorce,
Et demanda, pensif, à tes rameaux puissans,
L'oracle sibyllin, entendu des passans.
Ce géant, au berceau, qui s'assit sous ton ombre,
Te donna ta vieillesse avec des jours sans nombre;
Les siècles, en mourant, debout, viendront te voir,
Car tu reçus de lui le céleste pouvoir
De survivre toujours, toi, vieillard de la plaine,
Au saule impérial qui pleure à Sainte-Hélène !

Le même jour, le jeune prince abandonnait la France, qu'il avait à peine effleurée du pied, et voguait sur cette Méditerranée qui a vu passer tous les grands noms historiques la veille avec leur auréole de triomphateur, le lendemain avec leur crêpe d'exilé.

MÉRY. — (*La Presse*.)



Souvenirs intimes du temps de l'empire.

ABDICATION DE LOUIS BONAPARTE.

Louis Bonaparte était un véritable homme de bien, et qui eut assez de supériorité dans l'âme pour abandonner un sceptre dès qu'il ne fut plus indépendant. Il avait reçu de son frère Napoléon la Hollande, érigée en royaume : cette terre classique de la liberté n'aurait pu tomber en de plus dignes mains. Les goûts de Louis étaient simples comme sa personne; son caractère des plus faciles. Homme d'esprit et de savoir, il chercha dans les lettres cette distraction que les soins de son gouvernement ne lui procurèrent pas; il voulut tout à la fois le bonheur de son peuple et son repos particulier, sans pouvoir obtenir ni l'un ni l'autre. Sa santé délicate, ses manières douces, la bonhomie de ses formes et de son langage, le firent aimer de tous ceux qui l'approchèrent ou le servirent. Il est vrai de dire que jamais serviteurs ne trouvèrent un maître plus bienveillant : cette bienveillance naturelle à Louis dégénérait quelquefois même en faiblesse, si toutefois on peut reprocher à un souverain d'avoir trop de bonté. Celle du roi de Hollande était sous ce rapport devenue proverbiale. Citons quelques exemples entre mille.

Son premier valet de chambre, appelé Rochard, jouissait d'une sorte de considération auprès de lui, lorsqu'il vint à la perdre tout à coup, on ne sut jamais pourquoi: mais le roi ne le suspendit pas moins de ses fonctions, et un de ses valets de chambre ordinaires, nommé Laforce, le remplaça. Ce Laforce était un garçon qui, bien que ne manquant pas d'esprit, ne parut cependant pas très flatté de l'honneur qui lui était réservé ; mais comme il fallait obéir, il endossa l'habit de velours de sa nouvelle charge, sans oublier l'épée qui faisait partie obligée de son costume. Cependant Rochard, supposant, à tort ou à raison, que le roi n'avait eu à son égard qu'un mouvement d'humeur, et ne se croyant pas complétement disgracié, s'opposa, par esprit de jalousie, à ce que son remplaçant portât l'épée en présence de sa majesté. De son côté, le grand-maréchal du palais, M. de Broc, ne voyant pas de quelle utilité pouvait être une épée pour le service d'un valet de chambre, dispensa Laforce de la porter. On plaisanta celui-ci, qui, en homme habile, essuya les brocards des officiers du palais, en attendant patiemment l'occasion de prendre sa revanche sur ceux qui riaient à ses dépens. Le roi, informé de cette querelle d'anti-chambre, s'en amusa tout le premier.

Rochard, tout disgracié qu'il était, se tenait d'ordinaire dans le petit salon qui précédait le cabinet du roi. Un jour que Laforce se disposait à y entrer, l'épée au côté, Rochard vent la lui faire ôter. Celui-ci résiste ; une discussion s'engage, et les deux rivaux, oubliant le respect qu'ils devaient à leur maître et au lieu dans lequel ils se trouvaient, se disputent si chaudement, que Louis entendant ce colloque veut en savoir la cause. Il sonne, la querelle cesse, et Laforce, ouvrant la porte du cabinet royal, demande respectueusement :

— Que souhaite sa majesté?

— Laforce! répond Louis.

— Mais, sire, réplique celui-ci, est-ce la force armée ou non?

— Oui, répond le roi que l'à-propos de son valet de chambre fit rire.

Dès ce jour, Laforce ne quitta plus son épée, et cette présence d'esprit d'un rival acheva la disgrâce de Rochard.

Dans une autre circonstance, de vifs reproches avaient été adressés à un nommé Barras qui n'avait de commun avec le célèbre directeur que la conformité du nom. Ce Barras, espèce d'original, quoique déjà d'un âge mûr, était premier chef de cuisine du roi. Le grand-maître de la maison, M. de Semgra, l'accusait de négliger gravement ses devoirs. Barras, se croyant blessé dans son honneur, et fort de la bienveillance que lui accordait le roi, ne chercha même pas à se disculper, voulant en appeler à la justice du roi lui-même. En effet, il parvient un matin jusque dans le petit salon où Louis avait coutume de déjeûner, et, s'approchant avec toutes les marques du respect dû aux têtes couronnées :

— Sire, dit-il en fléchissant le genou, on a mal parlé de moi à votre majesté, je le sais; mais ma conscience ne me reproche rien ; cependant, puisque j'ai eu le malheur de démériter dans l'esprit de mon souverain maître, puisqu'il ne daigne plus m'honorer de sa confiance, je viens déposer à ses augustes pieds, avec l'expression de ma cuisante douleur, les insignes de ma charge ; puis je vais m'exiler pour aller mourir loin de ses états

En disant ces mots, le bonhomme Barras, que les officiers du palais appelaient en riant *le général Desfourneaux*, dépose sur un guéridon le tablier blanc et le couteau à longue gaîne, marques distinctives de l'office qu'il exerçait, avec la dignité d'un ministre qui se démet de son portefeuille.

Non seulement le roi ne se fâcha pas, mais encore il pardonna au bonhomme Barras, en disant aux personnes qui l'entouraient que la franchise avec laquelle son chef de cuisine était venu plaider sa cause près de lui devait faire excuser l'inconvenance de sa démarche, et il engagea le scrupuleux et sensible Barras à reprendre son tablier. Barras retourna donc à ses fourneaux en disant au roi d'une voix brisée par l'émotion de la reconnaissance :

— Ah! sire, je n'ai rien à refuser à votre majesté. Ma vie lui appartient; mais mon honneur est un immeuble insaisissable.

Lorsque Louis voulait se défaire d'un officier de sa maison, craignant de l'affliger, il lui faisait donner, ou le chargeait lui-même d'une mission que l'expérience autorisait à considérer comme un renvoi. Parmi ces derniers, un seul, M. Dautavoine, son sommelier en chef, ne craignit pas de refuser net d'aller à Bordeaux pour y acheter des vins. Le roi, étonné ou plutôt honteux d'avoir laissé deviner son intention, fait appeler M. Dautavoine et lui demande d'un ton qu'il essaie de rendre sévère le motif de son refus.

— Sire, lui répond respectueusement M. Dautavoine, pour le service de votre majesté, j'irais...., en enfer. Mais si je quitte son palais pour aller à Bordeaux, une fois en chemin je recevrai l'avis que, n'ayant plus l'honneur d'être à son service, il est inutile que j'aille plus loin, et même que je revienne à Amsterdam. Or, sire, comme je veux vivre et mourir près de votre auguste personne, ce ne sera pas moi qui irai à Bordeaux acheter les vins dont votre majesté a envie.

— Mais, monsieur, ajoute Louis d'un ton plus doux, des plaintes sur votre compte sont parvenues jusqu'à moi.

— Sire, j'ai toujours fait mon devoir; votre majesté le sait mieux que personne.

— Monsieur, je sais que vous buvez le meilleur vin de mes caves; l'avouerez-vous, au moins?

— Certainement, Sire. Et si je n'en voulais pas convenir, personne ne me croirait, pas même votre majesté; mais ce dont elle m'accuse rentre essentiellement dans les devoirs de ma charge.

Cette naïveté désarma le roi. M. Dautavoine n'alla pas à Bordeaux, et n'en resta pas moins sommelier en chef. Mais revenons à l'abdication du roi de Hollande.

Dès son arrivée à Paris, où Napoléon l'avait mandé, Louis n'avait pas douté que son frère ne voulût réunir son royaume à l'empire français. Après avoir consulté son ministre des relations extérieures et les officiers de sa maison les plus dévoués, le roi de Hollande, qui habitait l'hôtel de sa mère, s'était décidé à retourner dans ses états, afin d'y prendre les mesures nécessaires pour s'opposer, s'il était possible, à ce qu'il appelait les « sourdes menées de M. de Talleyrand. » Mais lorsqu'il fut sur le point d'effectuer son départ, il crut s'apercevoir que toutes ses démarches étaient surveillées, et qu'en un mot il était *gardé à vue*. Il acquit bientôt cette certitude de son grand maréchal du palais, auquel un gendarme d'élite avoua sa mission. Ce gendarme, appelé Bridoux, avait été brigadier au 5e régiment de dragons lorsque Louis en était colonel. Quoi qu'il en soit, le roi feignit d'ignorer cet espionnage pour mieux tromper ses surveillans.

Déjà un moyen d'échapper aux gardes du ministre de la police, alors le duc de Rovigo, avait été proposé au roi : c'était de se déguiser, de sortir de l'hôtel de Madame mère par la porte de l'orangerie qui n'était pas gardée (parce qu'elle était condamnée depuis long-temps, mais facile à ouvrir), de gagner la barrière de Flandre, et, à l'aide de bons chevaux, de se trouver, vingt-quatre heures après, sur le territoire hollandais.

Malheureusement Louis, quoique jeune encore, n'était plus ingambe ; il marchait difficilement depuis la chute de cheval qu'il avait faite au camp de Boulogne ; en outre, il avait le bras droit presque paralysé par suite d'une affection rhumatismale. Il ne pouvait donc entreprendre une échappée de cette nature.

A la suite d'une entrevue assez vive qu'il avait eue avec l'empereur son frère, l'intention du roi avait été de quitter Paris, n'importe par quel moyen, et de se rendre immédiatement en Hollande; mais Napoléon qui, lui aussi, l'avait deviné, le fit surveiller avec plus de sévérité encore, et les gendarmes d'élite qui s'étaient établis dans les environs de l'hôtel de sa mère, n'ayant plus mission de garder l'incognito, déclarèrent à M. de Broc qu'ils étaient placés là par ordre de l'Empereur lui-même pour escorter le roi de Hollande partout où il plairait à sa majesté d'aller se promener.

Pendant cette espèce de captivité, et sans que Louis en fût prévenu autrement que par le décret impérial qui réunissait à la France tout le pays situé entre la Meuse, l'Escaut et l'Océan, le duc de Reggio prit possession des places de Bergopzoom et de Breda.

On comprendra facilement que tant de tribulations essuyées coup sur coup durent affecter la santé du roi qui déjà n'était rien moins que satisfaisante. Aussi se trouva-t-il bientôt sérieusement malade et forcé de garder le lit.

En Hollande, où tout se rapportait avec exagération, le bruit courut que le roi était mort et qu'en sa qualité de régente du royaume, la reine Hortense allait incessamment arriver à Amsterdam avec le prince royal son fils. Cependant Louis triompha de sa maladie, qui n'était qu'une vive affection nerveuse, pendant laquelle un grand nombre de personnes de la famille impériale avaient été le visiter. Napoléon seul n'était pas venu le voir une seule fois. Cependant un matin sa voiture entre tout-à-coup dans la cour de l'hôtel de sa mère, où il ne venait que rarement, elle n'avait été précédée que de quelques secondes par un piqueur. Aussitôt les officiers du roi de Hollande, quoique ignorant si l'Empereur va chez sa mère ou chez son frère, s'empressent de venir à sa rencontre, et, en montant lestement le grand escalier, selon sa coutume, Napoléon leur demande :

— Comment va donc ce pauvre Louis? est-ce qu'il est encore couché?

On introduit l'Empereur dans l'appartement du roi.

— Eh bien! dit Napoléon à son frère, en s'approchant du lit dans lequel il était couché, tu es malade et tu boudes, cela ne vaut rien.

— Sire, je me porte mieux, répond Louis, qui s'était redressé aussitôt.

— J'en suis bien aise ; mais je t'engage à te purger. L'humeur est la source de toutes nos indispositions.

Louis, qui sentit tout le piquant de l'apostrophe, jugea prudent de ne parler absolument que de sa santé. La conversation fut donc insignifiante; il ne fut pas dit un mot qui eût rapport aux débats qui existaient entre eux. En quittant son frère, Napoléon, affectant une sorte de gaîté, lui dit encore :

— Il faut aussi chercher à t'égayer, à t'amuser un peu.

— C'est à quoi je songe, sire, répondit le roi en baissant tristement la tête.

— Fais comme moi, ajouta Napoléon, va à la chasse, au spectacle, sors... enfin remue-toi.

— Sire, c'est mon intention; mais il faut que mon état le permette.

— Et tu feras bien. Allons! adieu; je vais voir ma mère un instant. Quand tu te porteras bien, viens me voir, viens me demander à dîner, nous causerons.

Et après avoir serré affectueusement la main de Louis, Napoléon descendit chez sa mère chez laquelle il resta encore moins de temps que chez son frère, c'est à dire dix minutes environ; car les visites que faisait l'Empereur n'étaient jamais plus longues.

Une fois en pleine convalescence, le roi de Hollande voulut s'assurer par lui-même s'il était toujours aux arrêts et alla jusqu'à Neuilly voir sa sœur Elisa. Il lui sembla n'apercevoir autour de sa voiture que des gens à lui. Le lendemain il poussa jusqu'à Saint-Leu; mais à certaine distance, il distingua parfaitement des gendarmes d'élite qui lui firent préjuger qu'il ne devait point étendre plus loin ses promenades. Enfin, ayant à peu près consenti à tout ce que l'Empereur exigeait de lui et de la Hollande, les arrêts d'honneur imposés sur sa personne royale furent levés.

Sur-le-champ, le roi fit donner l'ordre à toute sa maison de se rendre à Compiègne où Marie-Louise devait passer quelques semaines. Ce château, quoique vaste, ne put suffire qu'à loger la cour impériale. Des pied-à-terre furent seulement offerts aux souverains étrangers conviés aux fêtes de Compiègne, sans que ceux-ci pussent avoir à coucher auprès d'eux plus de deux officiers de leur maison; les autres durent se loger dans la ville.

On avait donné à Mme Louis, dans ce château, un petit appartement attenant à celui occupé par son mari: une seule porte de communication les séparait, circonstance assez extraordinaire et qui bien certainement n'était pas l'effet du hasard; mais cette louable intention ne servit à rien : les époux ne s'adressèrent même pas la parole le peu de temps qu'ils habitèrent sous le même toit.

Un soir à minuit, en revenant de chez l'impératrice où il y avait eu ce qu'on appelait *grand cercle*, Louis fait appeler son grand maréchal et lui dit qu'il veut partir à l'instant même pour Paris. M. de Broc, sans se permettre de demander au roi le motif d'un départ si précipité et à pareille heure, commande la voiture du roi, et à une heure du matin elle était au pied du grand vestibule, quand tout à coup le feu éclate dans les combles du château; les flammes qui s'échappaient par les lucarnes ayant jeté l'alarme dans le palais ainsi que dans la ville, Louis ne put se mettre en route qu'à trois heures du matin et lorsqu'on se fut rendu maître du feu.

Mais pour quelle raison ce prince voulait-il fuir si précipitamment et au milieu de la nuit? On crut que ce départ avait pour motif l'incendie qui avait éclaté. Mais l'ordre de partir avait été donné auparavant ... On ne connut la véritable cause de cette fuite que long-temps après. Le prince avait voulu échapper à une réconciliation avec la reine sa femme, réconciliation qui, selon la volonté de l'Empereur, devait être tentée le lendemain matin par Madame mère, secondée par le prince Eugène.

Après une dernière entrevue avec Napoléon, Louis retourna enfin en Hollande, mais il y retourna seul. La reine Hortense et ses enfans demeurèrent à Paris. L'arrivée du roi à Amsterdam y produisit une sensation d'autant plus grande que, d'après ce qui venait de se passer en Hollande, on ne s'attendait plus à le revoir. Toutefois, sa présence dans cette capitale causa une grande joie, surtout lorsqu'il annonça l'arrivée prochaine de la reine et du prince royal son fils; mais cette joie fut courte. Les goûts de Louis pour la solitude ne purent long-temps s'accorder avec les agitations inséparables des circonstances. Bientôt effrayé lui-même des désordres qu'il regardait comme inévitables et ne se sentant pas l'énergie nécessaire pour y faire face, Louis se laissa aller à ses inclinations ou, pour mieux dire, à son caractère naturel, et se détermina à abdiquer en nommant sa femme régente. Mais ce n'était pas dans une monarchie d'aussi fraîche date que celle de la Hollande qu'une reine en quelque sorte étrangère, pouvait exercer une semblable souveraineté; d'autant que, moins encore que son mari, Hortense était en état de porter remède aux maux dont la triste perspective l'avait déjà déterminé à se retirer.

A peine le roi eut-il signé son abdication, qu'il partit d'Amsterdam incognito, passa par les états de son frère Jérôme, qui régnait fort tranquillement et très joyeusement en Westphalie, traversa la Saxe, et se rendit d'abord aux eaux de Tœplitz, en Bohême; puis enfin alla s'établir à Gratz, en Styrie, où il commença de vivre selon son goût, en simple particulier.

En apprenant la nouvelle de l'abdication du roi de Hollande sans que rien l'y eût préparé, Napoléon entra dans une véritable colère; ignorant même ce que Louis était devenu, il crut un moment qu'il avait passé en Angleterre, et assuma d'avance sur sa tête la responsabilité de tout ce qu'un pareil éclat pouvait amener de malheurs sur la Hollande et sur la France, et, en cette circonstance, il dit à Cambacérès :

— Vous verrez qu'après avoir comblé de biens ma famille entière, elle m'abandonnera, sans même me savoir le moindre gré de tout ce que j'ai fait pour elle.

Et le soir à son coucher, voyant entrer dans sa chambre son grand maréchal :

— A propos! Duroc, lui dit-il avec un de ces gestes intraduisibles, c'est une affaire finie avec Louis : il a déserté.

Le grand-maréchal n'ayant répondu que par un signe de tête qui semblait dire : « Que voulez-vous que j'y fasse, » Napoléon ajouta :

— J'avais bien prévu que Louis finirait par faire quelque coup de tête; mais je ne l'aurais jamais cru capable d'une pareille bêtise.

Le grand-maréchal ayant encore gardé le silence, Napoléon reprit avec une inflexion de voix toute particulière :

— Duroc, savez-vous quelles sont maintenant les trois grandes capitales de l'empire? ..

Et cette fois sans donner le temps à son grand maréchal de répondre

— C'est, lui dit-il, Paris, Rome et Amsterdam : cela ne fera-t-il pas un bel effet sur la carte d'Europe?

LA CONTREBANDE SOUS L'EMPIRE.

Un des chapitres sur lesquels Napoléon n'entendit jamais raillerie fut celui des douanes. Pour tout ce qui était contrebande, il se montrait d'une sévérité inflexible, et c'était à un tel point qu'un jour M. Soyris, directeur des douanes à Verceil en Piémont, ayant fait saisir un ballot de cachemires, expédiés de Constantinople à l'impératrice Joséphine, Napoléon ordonna le maintien de la saisie, et les cachemires furent vendus au profit de l'état. En pareille circonstance, il disait :

— Comment un souverain fera-t-il respecter les lois s'il ne les respecte pas lui-même?

C'est ici le cas de dire un mot sur M. Soyris.

Il y a des gens qui deviennent douaniers; M. Soyris, lui, était la douane incarnée. Sa ligne d'observation s'étendait sur les limites de l'empire français, du côté du royaume d'Italie, et il fallait que les contrebandiers fussent bien fins pour l'attraper.

Pour M. Soyris, saisir était vivre; et c'étaient de bien beaux momens pour lui que de présider aux auto-da-fé de marchandises prohibées qu'il avait l'ordre de faire impitoyablement brûler. Cette mesure était sans doute un acte de haute politique; mais elle n'était nullement appréciée par les groupes de malheureux qui regardaient, les jambes nues, la flamme dévorer des milliers de bas de fabrique anglaise, et qui ne craignaient pas de dire hautement qu'on aurait mieux fait de les leur distribuer, ce qui était assez juste. Quant à M. Soyris, il regardait cela comme je suppose que Néron dut regarder l'incendie de Rome. Au surplus, sa rigidité n'admettait aucune préférence; cependant, lorsqu'il s'agissait de saisies d'objets destinés à quelques membres de la famille impériale, il jugeait quelquefois y avoir lieu à consulter l'Empereur et il lui écrivait à ce sujet; mais la réponse de Napoléon était toujours que la saisie avait été bien faite, et qu'il ne devait y avoir exception pour personne. En effet, sa rigidité sur cette matière n'admettait aucune préférence.

Une fois, entre autres, M. Soyris écrit à l'Empereur pour un objet qui, étant personnel à son beau-frère, le prince Borghèse, le mettait dans un cruel embarras. La princesse Pauline, ayant voulu, étant à Turin, que l'on remît à neuf son hôtel de Paris (1), le prince avait fait venir des tableaux de Raphaël, de l'Albane, du Corrège et des plus grands maîtres de sa galerie de Rome, pour orner celle de son hôtel. Ces objets étaient arrivés à la douane de Verceil, et ferme sur ses principes, M. Soyris avait commencé par mettre la main sur ces chefs-d'œuvre pour leur infliger un droit d'entrée; mais il fut bien embarrassé. Quel article du tarif fallait-il appliquer à ces tableaux? Napoléon lui fit réponse qu'il pouvait faire payer au prince Borghèse tel droit qu'il jugerait convenable. Alors la sagacité naturelle de M. Soyris lui inspira l'idée de frapper cet envoi d'un droit de quinze pour cent pesant, et l'article de cette recette fut ainsi formulé : « Pour un quintal et demi de tableaux des sieurs Raphaël, Albane, Corrège, etc.» Nous revenons à l'Empereur.

Il aurait voulu que les femmes adoptassent, à sa cour, les cachemires français; mais sa nouvelle noblesse se trouvant, cette fois, d'accord avec l'ancienne, il fut impossible à Napoléon de rien gagner sur l'esprit des élégantes qui embellissaient le cercle des jeudis. Très souvent il se fâcha quand les dames du palais s'offrirent à ses yeux vêtues d'étoffes étrangères; il fronça le sourcil et témoigna un certain mécontentement; d'un autre côté, il ne cessait de tourmenter l'impératrice Joséphine, afin de savoir le juste prix des étoffes qu'elle employait pour ses grandes toilettes d'hiver. Pour le satisfaire, celle-ci lui répondait :

— C'est fait à Lyon; — ou bien : — cela sort des manufactures de Saint-Quentin.

— Ah! ah! répondait Napoléon en riant et en se frottant les mains, cela prouve la supériorité de nos manufactures sur celles *des autres* (2).

Et Joséphine s'amusait des questions de l'Empereur, et le trompait de la meilleure grâce du monde, car la plupart de ses robes blanches d'été n'étaient autres que de la mousseline des Indes du plus beau choix.

---

(1) L'ancien hôtel de *Choiseul-Charost*, aujourd'hui l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre, que le gouvernement britannique acheta du prince *un million* après la première restauration, bien qu'il en valût *trois*. Il est estimé aujourd'hui plus de *huit millions*.

(2) C'était ainsi que Napoléon désignait presque toujours les Anglais.

Cependant, un jour, au déjeûner, Napoléon entra dans une vive colère, sans cependant en laisser deviner le motif. Il venait d'être instruit que diverses marchandises, que l'impératrice avait reçues le même matin, avaient été passées en fraude sur la frontière de Hollande; et, depuis la saisie des cachemires à Verceil, il avait fait donner des ordres positifs à M. Helsew, directeur des droits d'entrée et de sortie à Mons, pour que main basse fût faite impitoyablement sur tout ce qui paraîtrait suspect. D'après cet ordre, des marchandises anglaises, parmi lesquelles se trouvaient des percales magnifiques destinées à l'impératrice elle-même, avaient été brûlées. En apprenant ce résultat, Napoléon parut fort satisfait d'avoir pu jouer ce tour à sa femme.

Ce jour-là donc, la voyant se tourmenter de ne recevoir aucune nouvelle des commandes qu'elle avait faites, disait-elle, à Lyon et à Saint-Quentin, il lui dit :

— Ma chère amie, le plus grand chagrin qu'un mari puisse faire à sa femme, c'est d'enfermer ses chapeaux, ses robes et ses chiffons. Je veux bien te pardonner cette fois. Je te ferai rendre quelques unes des caisses qui ont échappé à la destruction; car tu sauras que c'est moi qui ai fait faire un auto-da-fé de ce que tu appelles *les commandes*; mais à une condition, c'est que, si cela t'arrive encore, je te donne ma parole d'honneur que je fais arrêter et juger ceux qui se rendront coupables d'un semblable délit pour ton bon plaisir : point de pitié pour les contrebandiers. Toute impératrice que tu es, tu n'es pas au dessus des lois; au contraire, je veux que ce soit toi qui donnes l'exemple.

Joséphine ne répliqua pas un mot; seulement elle se promit de mieux prendre ses précautions à l'avenir.

Dans une circonstance à peu près semblable, le duc Decrès, ayant fait un voyage en Hollande, avait rapporté en fraude des dentelles qu'il destinait à une fort jolie gouvernante qu'il avait à son service. Les douaniers n'avaient pas cru pouvoir visiter la voiture du ministre de la marine. Napoléon le sut, et dans un conseil où se trouvaient tous les ministres, il adressa au duc Decrès les plus vifs reproches, lui commandant impérieusement de faire reporter les dentelles à la douane pour y être confisquées, et de verser immédiatement au trésor le montant de l'amende à laquelle la loi condamnait le contrebandier.

Il y eut cependant une occasion, et peut-être ce fut la seule, où il passa condamnation sur une infraction aux droits de la douane, et pourtant cette fois il ne s'agissait pas d'un acte de contrebande ordinaire.

Les grenadiers de la vieille garde, sous les ordres du général Soulès, revenaient en France après la paix de Tilsitt. Arrivés à Mayence, les douaniers veulent faire leur devoir, et par conséquent visiter les fourgons de la garde et ceux du général. Toutefois le directeur des douanes cherche à mettre des procédés à sa mission, et va prévenir ce chef de corps de la nécessité qui le contraint à faire exécuter les décrets bien explicites de l'Empereur à ce sujet.

La réponse de Soulès à cette ouverture courtoise fut énergique et simple :

— Si un seul de vos *gabelous*, dit-il au directeur, ose porter la main sur les caissons de mes lapins, je les fais tous f..... dans le Rhin, comme des petits chats.

Le directeur hésite, les douaniers sont en grand nombre et résolus de procéder à la visite, quand le général fait former son régiment en carré, la baïonnette croisée et les fourgons au milieu. Le directeur, n'osant alors passer outre, se retire et adresse à la direction générale des douanes, à Paris, un rapport qui est mis sous les yeux de l'Empereur avant même l'arrivée de la garde à Courbevoie, sa garnison ordinaire.

En toute autre circonstance le cas eût été grave; mais Napoléon, à son retour dans sa capitale, avait été plus que jamais salué par les acclamations de tout un peuple enivré de sa puissance; mais cette vieille garde revenait resplendissante de gloire : elle avait été si belle à Austerlitz, à Iéna, à Eylau!... son commandant y avait cueilli tant de lauriers!... Tout cela se réunit pour faire tomber la colère de l'Empereur; et, ne voulant pas punir, dès lors il n'avait qu'à récompenser; il ne prit pas au sérieux l'infraction faite, par menace, à ses lois de douanes; et Soulès, qu'il aimait beaucoup, fut mandé à son lever aussitôt son arrivée à Courbevoie.

Le général arrive, Napoléon le reçoit très bien. Puis, après quelques propos relatifs à la comptabilité et à la discipline de la garde, il ajoute :

— A propos, dis-moi donc, Soulès, tu en fais de belles là-bas, à Mayence?... Comment! tu voulais jeter mes douaniers dans le Rhin!... Franchement, est-ce que tu l'aurais fait?

— Oui, sire! répond Soulès avec son accent allemand.

— Allons donc, tu n'aurais pas osé.

— C'était une insulte à mes vieux grenadiers que de vouloir visiter leurs caissons. Sire, je l'aurais fait, je vous en donne ma parole d'officier général de la garde.

— Bah! tu plaisantes, ajoute Napoléon avec beaucoup de gaîté. Je vois ce que c'est; tu as fait la contrebande.

— Moi? Sire

— Oui, toi! tu as acheté du linge en Hanovre pour monter ta maison, parce que tu as pensé que je te ferais sénateur.

— Sire....

— Tu ne t'es pas trompé; mais ne recommence pas la même plaisanterie une autre fois; car je te donne aussi ma parole d'honneur d'empereur, moi, que je te ferais fusiller.... Allons, va commander ton costume de sénateur.

Et Napoléon avait prononcé ces derniers mots avec un accent et un regard qui firent passer au général toute idée de contrebande pour l'avenir.

Ceci nous rappelle que peu de temps après que Napoléon eut rendu le décret qui ordonnait qu'on brûlât dans les ports de mer toutes les marchandises anglaises ainsi que toutes les denrées coloniales saisies, se promenant à cheval dans les environs de Fontainebleau, il vient à passer devant le presbytère d'un petit village et entend non seulement le bruit distinct que fait un petit moulin à café que l'on fait fonctionner, mais encore il sent une odeur de café brûlé très prononcée.

— Oh! oh! dit Napoléon en riant, il y a quelqu'un ici qui est en contravention flagrante avec mon décret. Je parie que c'est le curé!

Et piqué par la curiosité, il descend de cheval et entre dans la cour du presbytère.

En effet, c'était le curé lui-même qui, aussitôt qu'il aperçoit l'Empereur qu'il connaissait du reste, abandonne son moulin, se lève et salue l'Empereur.

— Que diable faites-vous donc là? monsieur l'abbé, lui demande Napoléon en souriant.

— Ma foi, sire, lui répond le bon curé sans se déconcerter, votre majesté le voit : je fais comme elle, je brûle les denrées coloniales.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LA TERREUR.

MŒURS LITTÉRAIRES.

Un soir, au Théâtre-Français, à la première représentation de *Hernani*, un des furieux du drame moderne, homme de mœurs douces et polies et de commerce aimable et facile, s'écriait dans un beau transport : « *Aux fureurs littéraires qui m'agitent*, je comprends les *fureurs politiques de quatre-vingt-treize!* » Ce n'était point une boutade de colère et de haine insensées; ce n'était pas l'expression d'un vœu, c'était une menace, c'était la révélation d'un projet adopté.

Depuis quelques années, tous les efforts d'une certaine littérature ont été dirigés vers ce but d'oppression; dans le désespoir de leur faiblesse, ne pouvant ni séduire ni surprendre, ni étonner l'opinion publique, les adeptes de cette école se sont appliqués à la réduire par la violence; ce qu'ils ne pouvaient conquérir par le talent, ils ont voulu l'arracher par la force; tous les faits ont été accomplis dans ce sens. Les actes qui viennent d'exciter à un si haut degré l'indignation publique, ne sont peut-être pas encore le dernier terme de cette machination.

Nous n'avons plus à révéler et à flétrir les moyens employés pour usurper sur les lettres, sur les arts, sur le théâtre et sur toute la production intellectuelle cette domination brutale et ce pouvoir absolu, si contraires à l'indépendance de la pensée. Nous ne redirons pas comment, au nom de la liberté, on a essayé de changer la république des lettres en un pays de bon plaisir. On a eu recours aux intrigues, aux basses manœuvres, aux mesquines et implacables persécutions, à l'arrogance, aux mensonges, à l'impudence, aux injures, à l'outrage et à la rage des attaques; tout ce que les passions mauvaises peuvent inspirer a été mis en usage.

Sur ces indignités, nous nous tairons. Nous ne voulons parler ici que du système de terreur par lequel on a espéré pouvoir faire du théâtre un fief du drame moderne, et du public des serfs voués à une approbation muette des œuvres contre lesquelles se révoltaient le goût et la raison. C'est, du reste, une amusante histoire.

On sait les joyeuses annales du parterre de notre théâtre, au temps où florissait chez nous l'heureuse liberté du jugement et du propos, les saillies, les mots, les traits fins, imprévus et spirituels jaillissaient de tous les coins du parterre. Tantôt l'esprit public répondait à celui de l'auteur; tantôt les spectateurs prêtaient généreusement à l'ouvrage ce qui lui manquait.

Le parterre était juge suprême; ses sentences étaient souveraines; ses arrêts étaient sans appel; mais à la façon de certains juges, il avait le mot pour rire, et s'il savait faire respecter ses droits, qu'on ne violait jamais impunément, il savait aussi se montrer bon et indulgent; il avait une gaîté qui tempérait la sévérité du châtiment; sa justice n'était pas diablesse.

Ces prérogatives du parterre, en France, étaient inviolables; le sentiment de ces franchises avait pénétré si avant dans les mœurs du public, qu'il ne souffrait pas qu'il y fût porté la moindre atteinte; on ne pouvait y toucher, sans soulever de terribles tempêtes, la noblesse, qui garnissait les banquettes de la scène, se retira toujours froissée et meurtrie des luttes qu'elle entreprit contre la puissance plébéienne du parterre; il y avait même certains égards dont celui-ci se montrait fort jaloux; il ne voulait pas qu'on lui tournât le dos, et, dans ses exigences, il était sans pitié; il maintenait les acteurs dans une ligne de respect dont il ne permettait pas qu'on s'écartât jamais; c'était avec cette vigilance, méticuleuse peut-être, qu'il avait conservé ses privilèges intacts.

Il les a perdus, ou plutôt on les lui a volés; dès ce moment, l'art et le goût ont été livrés sans défense aux envahissemens les plus monstrueux; les plus hideux excès n'ont plus rencontré d'obstacles; l'invasion des barbares a profané la scène, et, à la place des admirables chefs-d'œuvre qui l'avaient glorifiée, nous n'avons plus trouvé que des compositions informes et l'horrible extravagance qui épouvantent, affligent et abaissent tout ce

que le cœur a de droiture et tout ce qu'il y a de noble et d'élevé dans l'intelligence humaine.

Le parterre dans lequel le clerc de Boileau achetait pour quinze sous le droit de siffler *Attila*, n'avait pas de banquettes; on s'y tenait debout; la foule, pressée, y était dans une agitation continuelle, les émotions y étaient plus vives et plus soudaines; il y avait dans ce public sans cesse en mouvement une aptitude singulière à saisir ce que la scène lui adressait, et il n'était pas nécessaire de réveiller son indifférence et de stimuler ses impressions. Des changemens favorables au bien-être des spectateurs se sont opérés dans la condition du parterre; on s'y est assis; dès lors cette sensibilité exquise, ce tact si prompt, se sont subitement émoussés, et il a fallu songer à secouer cet engourdissement et à aiguillonner une attention toujours prête à s'endormir et à se plonger dans la torpeur. Telle est, selon quelques uns, l'origine des *claqueurs*.

Vraiment, pour raconter de pareilles choses sans rire à la face de ceux qui les écoutent, il faut avoir en soi-même une singulière confiance et une bien pauvre idée de l'esprit des gens. Ne semble-t-il pas que la réforme ait tout à coup introduit dans les habitudes du parterre une mollesse, des délices et un sybaritisme auxquels il était impossible de résister, et que les fortunés habitans de cette contrée, doucement et douillettement bercés aient été ravis par des extases célestes, tandis qu'un sommeil charmant et des rêves divins les enlevaient aux choses de la terre, comme les mangeurs d'opium de Stamboul? Quant à nous, qui avons long-temps payé à la porte l'accès de ces lieux enchantés, nous n'avons souvenance que des rudes aspérités des siéges et du contact plus rude encore de tout ce qui nous entourait; il existe dans le parterre de quelques salles de spectacle des banquettes primitives, et que la civilisation n'a point altérées; elles témoignent de nos assertions. Malgré le luxe et les raffinemens d'élégance que l'on a apportés dans la construction de quelques théâtres, nous comprenons mal, en France, les jouissances matérielles du spectacle, et l'on n'est pas encore parvenu à rendre agréable et commode le séjour de nos théâtres; presque partout la gêne et le malaise « d'un divertissement nous font une fatigue. »

La *claque*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a donc une tout autre origine que celle qu'on lui assigne si naïvement.

Elle est née de l'amour-propre des auteurs, de la vanité des acteurs et de la cupidité des directeurs. Nous allons le prouver.

Les premiers billets que les auteurs des pièces jouées sur les théâtres ont reçus ont introduit dans la salle des spectateurs complaisans; plus tard, on a multiplié les organes d'une bienveillance propice au succès; les acteurs, à leur tour, ont demandé des billets; il ne s'agissait d'abord que d'obliger des amis et des proches; mais bientôt on sut les employer plus utilement; ils représentèrent des applaudissemens. On a tant répété que le public n'était composé que de moutons de Panurge, on a fait une telle fortune à ce mot : « *Combien faut-il de sots, pour former un public?* » que les auteurs, les acteurs et les directeurs ont pris au sérieux ces aphorismes et ont traité le public comme une masse stupide et dépourvue de la faculté de juger et à laquelle il fallait faire adopter des opinions toutes faites. Rien n'était plus favorable que ces arrangemens à la quiétude et aux loisirs des entreprises dramatiques; on se débarrassait ainsi de la criaillerie. Autrefois, au temps où le public jugeait, les premières représentations avaient le caractère redoutable de soirées décisives; la physionomie de ces fêtes du théâtre était animée et significative; alors on craignait les arrêts de la salle, et l'on n'eût pas osé, comme cela se fait aujourd'hui, lui imposer les ouvrages qu'elle avait condamnés; il parut donc important de faire, à ces occasions solennelles, l'application des forces nouvelles dont on disposait. On n'en usa d'abord qu'avec modération; malgré sa prétendue mansuétude, le public n'était pas patient sur ce chapitre; il avait infligé de sévères corrections à des applaudissemens pris en flagrant délit de dévouement; les claqueurs, que l'on appelait les *romains* ou *les chevaliers du lustre*, n'avaient pas, comme aujourd'hui, l'audace du geste, l'insolence du propos, la menace et les coups à leur service; s'il arrivait qu'on voulût leur assurer l'impunité, le parterre les châtiait lui même; ils faisaient donc leur besogne avec modestie et toujours un peu confus des rires qui accueillaient leurs démonstrations.

Nous n'avons que la renaissance des *claqueurs*; ils sont nés dans le cirque de Rome : on les voit dans ces vers de *Britannicus* :

> « A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
> A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
> A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
> Tandis que des soldats, de momens en momens,
> Vont arracher pour lui les applaudissemens. »

Le drame moderne n'a rien inventé, c'est une justice que nous aimons à lui rendre.

Les premières représentations devinrent partout si fréquentes, que le besoin d'une *claque*, en permanence, se fit généralement sentir; ces fonctions furent érigées en emploi; chaque théâtre eut son chef de *claque*; plus tard, ce fut une charge, un office vénal qu'on achetait de la direction, et que l'on transmettait moyennant finance; il y a eu des marchés publics, dont le scandale a retenti devant les tribunaux. Sous les ordres d'un chef, les claqueurs formèrent une milice presque régulière; elle avait ses brigades et ses officiers; chaque soir, dans des cadres formés à l'avance, on enrôlait tout ce que l'oisiveté d'une grande ville jette sur le pavé; pour être admis, il en coûtait une cotisation de dix centimes, consommée en vin; cette *presse* du théâtre se fait ostensiblement sur la voie publique. Les chefs de *claque* tinrent à honneur de mériter la confiance dont on les honorait; ils étaient admis dans l'intimité du théâtre; ils recevaient l'ordre de chaque jour; ils travaillaient avec les directeurs. Nous les avons vus assister aux répétitions générales et prendre des notes, pour les beaux endroits; ils donnaient le signal à leurs bandes, et tous les passages indiqués étaient *chauffés* à outrance.

Nous avons vu un directeur, du fond d'une baignoire, commander lui-même cette ignoble manœuvre; nous avons vu au balcon d'un théâtre un agent conduire ces mouvemens; il avait une main gantée de blanc et l'autre de noir; le gant blanc faisait éclater les applaudissemens, le gant noir les faisait cesser. On introduisit d'ingénieux perfectionnemens; il y eut des rieurs, des pleureurs et des *trépigneurs;* les claqueurs pénétrèrent dans toutes les parties de la salle; il y en eut de toutes les conditions.

Quelquefois on conduisit ces hordes contre les pièces des théâtres rivaux.

Ici commence l'organisation d'un système de terreur.

La tourbe des claqueurs était introduite à l'avance dans la salle par l'entrée du théâtre et loin des portes ouvertes au public; quelques-uns se trouvaient près des bureaux et formaient la *queue*, et, après quelques minutes de cette comédie du dehors, on déclarait qu'il n'y avait plus de billets. Ce simulacre était au moins un hommage rendu aux droits du public; on les éludait, mais on ne les niait pas. Le parterre de presque toutes les salles de spectacle devint inaccessible les jours de premières représentations; pour les autres jours il devint insupportable; le voisinage des êtres qui le peuplaient en interdit l'entrée à toute personne qui tenait aux convenances, les moins délicats s'enfuyaient, effrayés par ce contact. Une fois maîtres de cette position, les *claqueurs* renoncèrent à toute réserve; de là, ils se dressèrent superbes et menaçans, ils injurièrent tout haut les spectateurs, non pas seulement ceux qui témoignaient leur improbation, mais ceux qui ne partageaient pas leur admiration; la violence fut à son comble : des femmes insultées, des défis jetés, des coups, des rixes affreuses et des hurlemens furibonds, tout leur semble permis. Pour éviter ces abominables conflits, il fallut se taire, courber la tête sous les mauvais ouvrages. Les directions des théâtres soutinrent ces déplorables excès; la police leur prêta son appui, il y eut des loges mises en état de siége, des spectateurs empoignés et jetés toute la nuit en prison; au théâtre, la liberté individuelle, qui, ailleurs, avait au moins les apparences d'un droit, n'était plus qu'une chimère. Les plus mauvais ouvrages s'installèrent ainsi de vive force sur l'affiche, il n'y eut plus de chutes; le public, toujours trompé, ne crut plus à rien, il n'allait au spectacle qu'avec défiance, et souvent il en sortait indigné par les graves atteintes qu'il avait vu porter au goût et à l'honnêteté. Un père de famille ne pouvait plus conduire sa femme et ses enfans à une représentation avant de s'être assuré par lui-même que l'ouvrage ne contenait rien d'immoral.

Dans ces ridicules violences on avait cru trouver une source de succès, on n'y rencontra que la ruine des entreprises et le déshonneur de la scène.

Les directeurs s'étaient mis à la tête de ces brutalités, ils imputaient leurs revers à la nonchalance des chefs de claque; un de ceux ci, réprimandé un jour pour la mollesse avec laquelle il avait agi, s'écriait dans son dépit : « Il n'y a pas de succès possible tant que vous aurez dans votre salle un *gredin* de payant. »

Le drame moderne renchérit sur tout cela; il poussa toutes les choses à l'extrême; les plus fameux de ces auteurs, bien loin de dédaigner de se servir de ces moyens, en créèrent de nouveaux; ils s'emparèrent de la salle tout entière. Ils prétendaient qu'il fallait établir entre l'œuvre et le public des liens de sympathie, pour échapper, disaient-ils, à la froideur et à l'indifférence, et, afin de mettre cette maxime en pratique, ils prirent le parti de ne pas admettre le public et de lui présenter des succès façonnés à plaisir et qu'il n'avait plus à réviser. Il ne se trouva pas un seul théâtre pour résister à ces envahissemens; la nouvelle école avait sa royauté; elle prétendait régner sur la jeunesse, disposer de l'avenir et tenir dans ses mains les volontés et la force de toute la génération future. On crut à cette forfanterie, on craignait de mécontenter ces puissances, et voilà le secret des inconcevables concessions qui ont été faites aux plus absurdes exigences; c'est aussi le secret d'une influence et d'une autorité que rien ne justifie, et c'est ainsi qu'à la place d'un mérite réel, on a mis d'impudens mensonges.

Il n'est donc pas vrai que le parterre ait donné sa démission ou qu'il ait abdiqué; le parterre a été chassé du théâtre; à l'impartialité de ses jugemens, on a substitué le tumulte de la rue; à ses saillies si joyeuses, aux finesses malicieuses de son esprit, on a substitué les cris, l'injure, les coups.

Dans les soirées qui ont cherché l'éclat par le bruit et par le désordre, n'a-t-on pas sévi contre ceux qui avaient le front de ne pas trouver beau ce qu'on leur offrait comme un prodige de l'esprit humain? N'a-t-on pas fait, dans le parterre, de la controverse dramatique à coups de poing? Il y a eu des sergens de ville mêlés au public! Nous voilà bien loin du temps où un garde-suisse, sommé d'arrêter un homme qui sifflait, répondit : « S'il était seul, oui; mais quand c'est tout un public! »

Lorsque Talma, Duchesnois, Fleury ou Mars appelaient tout Paris au Théâtre-Français, à ces courageux jeunes gens, dont la patience allait jusqu'à l'héroïsme, à ces élèves de nos écoles qui passaient debout et dans

la foule une journée de privations pour jouir d'un spectacle désiré, eût-on osé opposer cette hautaine et dédaigneuse formule : *Les bureaux ne sont pas ouverts !* Leur légitime indignation en eût fait justice.

On nous a réduits à supporter patiemment des abus que le pouvoir semble soutenir par son silence et par son immobilité !

Et ce n'est pas seulement dans les grands théâtres que les choses se passent ainsi ; dans les salles du boulevart, le parterre s'est vu obligé de monter au paradis !

Un seul asile reste au jugement libre du public ; c'est le parterre de l'Odéon, le Second-Théâtre-Français. Les claqueurs ont toujours été mal à l'aise dans ces contrées de jeune indépendance. Ils n'ont pas oublié qu'un soir, les spectateurs, irrités de l'effronterie de leurs applaudissemens, voulurent reconnaître ceux qui avaient payé et ceux qui usurpaient le droit de louer et de blâmer. Un cri formidable retentit : « *Les contremarques au chapeau !* » Les claqueurs, pris au dépourvu, furent expulsés. Ces souvenirs les incommodent ; ils ont encore une fois abandonné le terrain. Honneur à ces dignes jeunes gens qui, sans trouble, savent si bien faire respecter leurs droits, les reconquérir, et faire preuve de goût et de lumière contre le laid et l'absurde ! Ils ont bien mérité de la dignité des lettres, de l'honneur du théâtre, et de la considération du public, si cruellement humiliée par la tyrannie des claqueurs. Cette jeunesse est notre espoir ; devant les chefs d'œuvre immortels, elle a repris une attitude calme et attentive. C'est elle, qui, plus tard, répandue dans nos provinces et dans tous les rangs de la société, y portera le goût et le culte du beau ; elle conserve le feu sacré.

Quelle gloire peut-on attendre d'un succès obtenu par de tels moyens, la violence et l'artifice ! N'est-ce pas ressembler au *Malade imaginaire*, qui se croit médecin parce qu'il a été reçu docteur par une faculté de ses amis ?

Il est temps que ces abus et ces périls ne viennent plus ainsi infester les plaisirs du public ; ce qui s'est passé dernièrement a comblé la mesure de la patience des spectateurs ; il ne faut pas que l'on ne puisse aller au spectacle qu'avec la crainte d'une arrestation et sans la certitude de coucher chez soi ; il ne faut pas que l'on ne puisse se rendre à la comédie que comme à un duel, avec un chirurgien !

EUGÈNE BRIFFAULT.
(*Constitutionnel.*)

POÉSIE.

Les oiseaux.

A MADAME LA MARQUISE DE SALVO.

Orchestre du Très-Haut, bardes de ses louanges,
Ils chantent à l'été des notes de bonheur,
Ils parcourent les airs avec des ailes d'anges
Echappés tout joyeux des jardins du Seigneur.

Tant que durent les fleurs, tant que l'épi qu'on coupe
Laisse tomber un grain sur les sillons jaunis ;
Tant que le dur hiver n'a pas gelé la coupe,
Où leurs pieds vont poser comme au bord de leurs nids,

Ils remplissent le ciel de musique et de joie,
La jeune fille embaume et verdit leur prison,
L'enfant passe la main sur leur duvet de soie,
Le vieillard les nourrit au seuil de sa maison.

Mais dans les mois d'hiver, quand la neige et le givre
Ont remplacé la feuille et le fruit, où vont-ils ?
Ont-ils cessé d'aimer ? ont-ils cessé de vivre ?
Nul ne sait le secret de leurs lointains exils.

On trouve au pied de l'arbre une plume souillée
Comme une feuille morte enlevée à la fleur,
Que la brume des nuits a jaunie et mouillée,
Et qui n'a plus, hélas ! ni parfum ni couleur.

On voit pendre à la branche un nid rempli d'écaille
Dont le vent pluvieux balance un noir débris ;
Pauvre maison en deuil, et vieux pan de muraille
Que les petits hier réjouissaient de cris.

O mes charmans oiseaux ! vous, si joyeux d'éclore,
La vie est donc un piége où le bon Dieu vous prend ?
Hélas ! c'est comme nous ; et nous chantons encore !
Que Dieu serait cruel s'il n'était pas si grand !

ALPHONSE DE LAMARTINE.



VASILIKI DE LUSIGNAN,

OU

LA DERNIÈRE MÉLUSINE.

PROLOGUE.

La fuite du Giaour.

Tout dormait dans Constantinople. La voix des Muetzins avait annoncé la première heure du jour du haut de la grande mosquée. Aucun bruit ne s'élevait à l'horizon. Les canons du rivage restaient muets sur leurs affûts de bronze ; le chant des matelots expirait dans les sabords des galères que berçait le flot. On n'entendait le long des murs du sérail que le murmure de la vague, qui venait en laver les trottoirs de granit.

La lune descendait à l'occident vers les dernières croupes du mont Olympe, et colorait d'un bleu pâle leurs glaces éternelles. Au nord s'allongeait la côte d'Europe, traçant un vaste demi-cercle, sous ses mamelons faiblement empreints de blanches lueurs. On eût dit qu'au fond du golfe la main des génies soutenait dans l'espace les édifices de Gallipoli, dont on n'apercevait que les cimes capricieuses et brillantées. Mais c'était merveille de découvrir au midi, toute baignée de lumière, la côte d'Asie avec ses collines frangées de bois, ses anfractuosités taillées à pic, ses cavernes, ses cimetières étendus entre deux mondes, comme un souvenir de la mort qui veille entre le temps et l'éternité.

Et pour que rien ne manquât à ce magnifique panorama, se montraient au loin, enveloppées d'ombre, les masses énormes des deux premiers châteaux du Bosphore ; constructions grises et sévères du moyen-âge, jetées par les révolutions humaines, avec leurs créneaux menaçans, leurs tours massives, au milieu de cette nature luxuriante, endormie sous la main de Dieu dans les parfums et dans les fleurs. Entre elles glissait sur le cristal mobile de la mer de Marmara, une longue zône de lumière, que faisait chatoyer, comme un miroir d'argent, le moindre souffle de la brise. Par delà les jardins silencieux du sérail, pyramidait la vieille Stamboul, versant la réverbération par torrens, de chacune de ses fenêtres, portant vers le ciel ses cyprès séculaires, les longs fûts effilés de ses minarets, et les dômes en porcelaine de ses innombrables mosquées.

Au pied d'un élégant kiosque, qui de la pointe la plus méridionale des murs du harem se penche sur le détroit, comme une sentinelle curieuse, et dont les fenêtres regardent les tombeaux de Scutari ou enfilent, de chaque côté, l'alignement des montagnes du Bosphore, un caïque cache, sous le feuillage d'un sycomore, sa carène effilée et les douze vigoureux rameurs qui le montent. Une des persiennes du pavillon ne tarde pas à se lever, et laisse voir un jeune Turc merveilleusement beau, au teint blanc, aux yeux noirs, au nez aquilin, dont une fine moustache surmonte les lèvres fraîches et rosées. Il se penche et appelle à voix basse ;

— Scallistiras !...

Les larges feuilles du platane bruirent ; un homme coiffé d'un bonnet grec passa la tête à travers les branches, dirigea son regard vers le kiosque, et reconnaissant un ami dans celui qui l'appelait :

— Je suis au poste, répliqua-t-il, ma barque et douze compagnons sûrs vous attendent ; la nuit s'avance, la brise est bonne, descendez vite et partons.

La persienne se referma sans bruit. Après un instant, trois personnes sortirent par une des portes découpées à jour, qui s'ouvraient de distance en distance, des jardins du sérail, sur les quais du détroit.

C'était d'abord une jeune fille, dans toute la pompe du costume oriental, coiffée d'un turban de cachemire, et drapée d'étoffes splendides, qui s'appuyait, souffrante et résignée, au bras d'un vieillard. On eût dit à la voir marcher, que la dalle offensait ses pieds délicats, et qu'elle souffrait dans les babouches de velours brodé d'or, qui en dessinaient les formes arrondies et mignonnes. Elle n'avait point cette pâle beauté de nos femmes d'occident, que le premier souffle de l'amour semble devoir flétrir. Sa peau colorée par le soleil brun du midi, enveloppait de circonvolutions fraîches et robustes le dessin suave de sa figure ; sous de longs cils d'ébène son regard bleu glissait avec une expression de volupté indicible ; elle souriait aux rayons mourans de la lune qui éclairaient les premiers instans de sa liberté, mais d'un sourire mélancolique, et souvent elle se retournait pour voir derrière elle, le noble et gracieux émir, dont elle serrait convulsivement la main.

Quant à ce dernier, il était facile de reconnaître en lui un de ces descendans d'Othman, que la peine n'a jamais courbés, dont les magnifiques proportions se sont développées à l'aise, sous les plis larges et soyeux du caftan ; qui, toujours plongés dans une atmosphère tiède et odorante, ont absorbé par tous leurs pores les délices et les jouissances de la vie. Etres faibles et fougueux à la fois ; lancés dans le tourbillon des choses de ce monde, ils briseraient contre le premier obstacle leurs ailes brillantes de papillons, si au milieu des joies qui les énervent sur les divans où ils s'étirent, un soldat ivre ne devait venir un jour pour les pendre ou les couronner. Prisonniers parmi des muets et des femmes, perdus dans cette monstrueuse agglomération d'esclaves qu'on nomme le sérail, où le plus dégradé rive la chaîne au cou de l'autre, où le muet tremble devant la sultane, le bourreau devant sa victime, ils attendent la destinée, que personne ne peut fléchir, dans leurs solitudes ombreuses et tranquilles. L'éventail d'une odalisque rafraîchit leur tête, qui

bravait jadis la hache d'armes des chevaliers de l'occident. Hélas! pourquoi fuir à cette heure, noble enfant de Sélim? Dans cette Europe vers laquelle volent tes désirs, le vent glacé du nord flétrira les roses si tendres, si artistement nuancées de ton teint, les chagrins creuseront le marbre poli de ton front; l'on emprisonnera tes membres dans un juste-aucorps de buffle, sous une dure cuirasse de fer; la tempête y soulèvera la noire chevelure dans les flots de laquelle la Circassienne voluptueuse aimait tant à baigner ses mains. Osman, c'est un bien dont il est difficile de jouir, quand on est faible, que la liberté!

Le vieillard appartenait sans doute à ce petit nombre de prisonniers de distinction, que les Turcs avaient transportés trois ans auparavant, en 1570, de Chypre conquise à Constantinople, et qui attendaient dans les larmes, l'intervention charitable des religieux de la rédemption. Sa robe de laine brune laissait voir les chausses mi-parties de rouge et de blanc et le juste-aucorps de soie dont il était vêtu. Une toque de velours couvrait sa tête soucieuse. Sa figure largement dessinée, rugueuse, fatiguée de veilles, ressemblait à celle des moines, qu'ont peints Zurbaran et Murillo. On devinait une force de volonté indomptable à l'impassibilité de son regard, aux formes raides de son front et de son crâne osseux, chenu, dépouillé. Une barbe touffue se divisait sur sa poitrine en deux pointes. Quand il posa le pied sur le dernier escalier de marbre qui conduisait du sérail à la mer, il se retourna, et montrant du doigt au jeune Turc le séjour enchanté qu'ils fuyaient :

— Fils de Sélim, dit-il, ici vous possédez encore un père, le plus puissant des princes de ce monde, qui vous aime, des trésors, des palais, de voluptueuses esclaves, dont l'œil cherche à deviner dans votre œil le moindre de vos désirs... Et demain, pouvoir, fortune et plaisirs, tout sera perdu sans retour. Votre père deviendra pour vous un juge implacable, votre mère se tordra de douleur, quand elle trouvera votre couche déserte, et qu'à sa tendre voix qui vous appelle votre voix ne répondra plus. Vous touchez à un de ces momens solennels, qui décident de la vie entière. D'un côté de cette porte sont la vie et le bonheur, de l'autre la lutte, la proscription et peut-être la mort. Avant de choisir, réfléchissez une dernière fois.

— Je suivrai Fatmé, mon père, répliqua l'émir. Je serai pauvre, errant et persécuté comme elle; mon choix est fait depuis long-temps.

Et il caressait de son regard d'ange la belle esclave, qui souriait et laissait échapper de douces larmes en l'entraînant vers le bateau.

Le vieillard reprit :

— Osman, ma nièce vous appartient encore à titre de conquête; Dieu l'a ainsi voulu; mais quand son pied aura touché les planches de ce caïque, quand elle sera redevenue libre, alors elle quittera le honteux surnom de l'esclavage, elle se nommera Visiliki de Lusignan Paléologue, héritière légitime des rois de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, des derniers empereurs de Constantinople, dont vos ancêtres ont profané la couronne et répandu le sang. Jeune homme, cet amour que tu pouvais exiger en maître, il te faudra désormais le conquérir, et surtout le mériter.

Les graves paroles du vieux Lusignan, les souvenirs amers qu'évoquait son indomptable orgueil de roi vaincu, glissèrent, sans y laisser de trace, sur l'âme inexpérimentée d'Osman. Là, pourtant, se trouvait l'avenir entier avec ses mystérieuses infortunes, ses déceptions et ses désespoirs. Mais l'œil sait-il plonger dans l'abîme dont un mot a soulevé le voile, quand on aime et qu'on n'a pas vingt ans?

— Ma bien-aimée, disait avec effusion le fils de Sélim, tu m'es témoin que, dans ce palais, c'était moi qui me faisais esclave, et toi qui commandais. Eh bien! deviens libre aujourd'hui, sois la fille honorée de tant d'empereurs et de tant de rois, pour qu'Osman, pauvre et proscrit recouvre uniquement par l'amour, ces droits si chers de maître, dont tu n'as jamais senti la gêne, et qu'il te sacrifie sans regrets. Tu me tiendras lieu de mon père, de ma mère, si bonne et si tendre, des honneurs qui m'attendaient, de ces voluptés tranquilles dans lesquelles s'écoulaient mes jours et mes nuits. Va, je me sens heureux d'être riche, puissant, ma Fatmé, et de tout mépriser pour te plaire, pour te suivre et t'aimer.

Il remonta rapidement les degrés du trottoir, baisa la terre du harem qu'il abandonnait, et que demain peut-être on rejetterait lourde et froide sur son cadavre, tira doucement à lui la porte du jardin, la ferma, en jeta la clé par dessus la muraille, redescendit vers le vieillard, et se précipitant dans ses bras :

— Tout est consommé, s'écria-t-il, partons.

Ils s'assirent ensemble au fond du caïque sur des peaux de lions. Scallistiras, le forban, prit en main la barre. Un instant ses hommes le regardèrent, les bras tendus sur la rame, puis au signal donné tous se rejetèrent en arrière. Les avirons se levèrent et retombèrent ensemble, semblables à l'aile pesante d'un oiseau de mer, et la barque partit comme un trait, rasant les caps et les anfractuosités du détroit.

— Console-toi, noble enfant, disait le vieil Hercule, en appliquant ses lèvres tremblantes sur le front d'Osman qui pleurait; car si le Dieu des chrétiens leur impose de pénibles sacrifices, il les comble aussi d'ineffables consolations. Il te donnera une famille au lieu de celle que tu abandonnes, pour père le vieil Hercule de Lusignan, pour épouse, cette femme dont tu protégeas l'honneur, que tu as rendue libre pour l'obtenir, quand tu pouvais la posséder esclave. Son nom sera le tien au jour de ton baptême; tu t'appelleras alors Hugues-le-Brun de Lusignan. Va, mon fils, ce titre, les monarques les plus puissans de l'Occident te l'envieront, et il t'ira bien, âme généreuse, puisque, avant toi, tant de hauts barons, de princes puissans et de guerriers sans reproche l'ont porté.

Le caïque effleurait de son élégante carène le pied du château des Sept-Tours. Des sentinelles turques se montraient çà et là, encadrées dans leurs guérites ogivales. Mais aucune d'elles ne donna de sa voix rauque dans l'espace, et ne troubla le repos de son mousquet damasquiné. Hercule contemplait Vasiliki se pencher vers son amant, inquiète et silencieuse, tenant sa main dans ses mains, confondant avec lui sa respiration, ses espérances et ses craintes.

— Dieu bon, Dieu juste, priait le vieillard du fond de son cœur, veille sur ces restes de tant de puissance et de gloire, sur ces enfans pleins d'innocence et d'amour, qui s'enfuient comme un crime à travers les ténèbres, quittant la terre où règne le père de l'un, et que les ancêtres de l'autre ont si long-temps possédée!...

PREMIÈRE SCÈNE.

Le Souterrain.

Au temps dont nous parlons, 1574, la féodalité n'était déjà plus qu'un nom. Louis XI avait ébranlé sa puissance : les Valois, successeurs de ce despote, l'avaient tuée. Il existait encore des manoirs, mais plus de suzerains. De lugubres souvenirs peuplaient seuls ces vastes tombeaux de pierre, sur lesquels flottait jadis la bannière blanche ou rouge d'un *Armagnac* ou d'un *Bourguignon*.

Parmi ces antiques géans, sortis tout armés de leurs tours, de leurs meurtrières, de leurs ponts-levis, des flancs de la société monstrueuse que gouvernèrent les assises féodales, se faisait surtout remarquer, dans la province de Poitou, l'ancien domaine des comtes d'Angoulême et de La Marche, le vieux château de Lusignan. On l'apercevait en descendant le petit chemin qui conduisait de Jazeneuil à la rivière de Vonne, coupant les grandes lignes bleues et monotones de l'horizon, couronnant les steppes de genêts et de bruyères qui s'accrochaient aux fleurs des coteaux. Il se composait de quatre corps de logis, appuyés à autant de tours, et environnés d'une double enceinte, derrière laquelle s'abritait, tremblante et peureuse, la cité de Lusignan. Au sommet de ce vaste ensemble de fortifications, des créneaux s'alongeaient en cordon tantôt d'azur, tantôt d'ébène, et des canons penchaient entre eux sur l'abîme leur regard fascinateur. On reconnaissait la tour de Mélusine à la corde funèbre des justices de la comté, suspendue au sommet du donjon. L'homme sentait sa faiblesse devant cette œuvre gigantesque, au pied de laquelle tant de générations avaient passé sans pouvoir en arracher une pierre, qui bravait la fureur des élémens depuis six siècles, qui brisait le vent dans sa course furibonde à travers l'horizon. Il semblait que sa masse ferrugineuse dérobât la lumière au paysage. Tout autour d'elle paraissait en deuil, voilé de tristesse. Il y avait des gémissemens inouis dans l'eau qui baignait ses murailles, pas de verdure au fond de la vallée qu'elle dominait. Les arbres semblaient rabougris, les prairies sans verdure, et sur le village de Lusignan, elle se penchait comme un cauchemar dont les dents menacent, dont le poids accable et dont la griffe étreint.

Depuis trois cents ans, aucun descendant des Mélusine ne s'était assis sous le porche blasonné de sa grand'tour pour presser de ses mains souveraines les mains jointes de ses vassaux. Menacé de mort et de confiscation par Philippe-le-Bel, qui marchandait en même temps sa succession de la Marche et de l'Angoumois, Guy, le dernier d'entre eux, avait parfaitement compris la nature des conditions que lui faisait le roi de France, et pour sauver sa tête il avait *librement* abandonné ses biens. Après lui, Lusignan devint l'apanage du fils de Philippe, Charles, qui, à son avénement au trône en dota le duc de Bourbon. Louis Ier. Peu à peu cependant la race des seigneurs d'Angoulême et de la Marche s'éteignit. Leurs premiers collatéraux, barons d'Issoudun ou de St-Gelais, comtes de Larochefoucault, emportés vers la sphère d'attraction de la royauté par le mouvement universel de centralisation qui révolutionnait la France, possédant charge à la cour, ne songèrent plus à disputer à la couronne une possession que le temps avait consacrée. L'usurpation de Philippe-le-Bel fut donc, pour ainsi dire, légitimée.

Toutefois, la puissance matérielle qui, depuis Mélusine, souche de leur famille, avait toujours protégé les Lusignan, ne les abandonna point La fée continua d'apparaître sur les créneaux de leur manoir, et de pleurer lorsqu'un d'entre eux devait mourir. De plus, le château de Lusignan porta malheur à ses nouveaux maîtres. Louis XI le trouva dans la dépouille sanglante de Bernard d'Armagnac; François Ier le confisqua sur le grand connétable de Bourbon, et, l'attachant irrevocablement au domaine royal, l'érigea en capitainerie. Messire de Vigan, dont la famille posséda ce gouvernement pendant un siècle, s'y laissa surprendre et tuer en 1519, par le brave Téligny. Cette place forte appartenait enfin, depuis la pacification de 1560, à M. de Sainte-Soline, un des mignons les plus galans d'Henri III. Mais comme ce seigneur passait son temps à la cour de dame Catherine, où il faisait excellente figure dans les carrousels et les sarabandes, il entretenait, dans sa capitainerie, le vieux chevalier de Jazeneuil en *morte-paie*. On appelait alors morte-paie une opération toute commerciale, par laquelle un individu prenait à ferme une châtellerie à la charge de payer au titulaire une redevance invariable, et de défendre sa jouissance en temps de guerre comme en temps de paix. Ainsi les officiers du roi se mettaient à l'abri des mauvaises chances et régularisaient la recette et le coût de leur dévoûment. Aujourd'hui c'est la maçonnerie, alors c'était la guerre civile que les spéculateurs entreprenaient au rabais.

Le couvre-feu venait de sonner au beffroi de la forteresse, et le tam-

bour avait battu la retraite depuis long-temps autour de ses remparts. La nuit finissait de tomber du flanc des montagnes. Aucun pâtre ne ramenait plus sur le sentier qui serpente ses troupeaux à la corne effilée; aucune voiture ne faisait bruire dans le lointain son carillon de cloches. Les hameaux dormaient derrière leurs redoutes de terre; les herses des châteaux avaient glissé dans leurs rainures criardes; les ponts-levis laissaient à découvert l'eau profonde et sans reflets de leurs fossés. C'est que la terreur planait sur cette contrée du Poitou que les religionnaires disputaient au duc Louis II de Montpensier, lieutenant du roi. Le creux des vallées semblait cacher des bataillons sous ses brouillards. On eût dit que le silence de l'horizon allait enfanter des cris de mort. Puis du tronc noueux des chênes commençaient à sortir sans doute ces génies malfaisans, ces lutins moqueurs, ces fées en deuil, qu'apercevait souvent dans la campagne l'œil superstitieux des manans poitevins. Malheur au voyageur attardé dont le bâton s'abaissait et se relevait encore sur la poudre du chemin!...

Sur la pente d'un ravin, semé de châtaigniers gigantesques, hérissé de longs prismes de basalte erraient en ce moment le vieillard que nous avons vu s'échapper du sérail et sa nièce Vasiliki.

Une lanterne sourde à la main, le comte de Lusignan examinait les accidens du terrain, la forme des rochers, comme s'il y cherchait un indice dont il eût besoin pour accomplir quelque projet.

Nul doute qu'un berger n'eût pris la lumière qu'il promenait dans les ténèbres pour l'œil d'un sorcier bohémien, évoquant les esprits élémentaires, et regardant parmi les sylphes rapides qui tombent d'un monde inconnu.

Cependant, sous le varech qui recouvrait un bloc de silex coupé à pic, sire Hercule aperçut bientôt une incision profonde en forme de croix *potencée*. Au pied du roc se creusait un fossé encombré d'herbes et de broussailles. Il se retourna vers sa nièce, et dirigeant son doigt vers la terre :

— C'est ici, lui dit-il.

Il s'agenouilla, écarta les ronces avec son poignard, fouilla la terre un instant, et mit à nu le fer rouillé d'une porte secrète, dont il sonda toutes les parties. Puis, il pressa fortement un ressort. La trappe céda et laissa voir les marches d'un souterrain.

Le vieillard regarda sa nièce tremblante avec une orgueilleuse joie.

— Du courage, Vasiliki, reprit-il, notre victoire est certaine : descendons.

— Oh! non, non, mon père, répondit la jeune fille avec un effroi d'enfant. Où me conduisez-vous? où est sire Hugues? J'ai peur, bien peur.

— Tu as peur... sur le sol qui nous appartient, à l'heure de le reconquérir?... quand les chasseurs ont poussé la lionne hors de son antre, et qu'ils veillent à l'entrée, la carabine à l'épaule, que fait-elle?... Elle se glisse sur le ventre par un chemin inconnu, aiguisant ses crocs, crispant ses griffes. Et tout à coup elle rugit et s'élance. Alors la terreur pour ses ennemis, pour elle du sang, des chairs palpitantes, la victoire, la vengeance... En disant ces mots, il entraînait la jeune fille après lui dans l'escalier.

Ils marchaient entre deux murailles parallèles, sous une voûte cintrée, lui dans une exaltation fébrile, elle silencieuse et près de défaillir. Les pierres fuyantes répercutaient le son mat de leurs pas, et le frôlement de leurs habits. De larges gouttes de pluie brillaient comme une épée qui passe en tombant devant la lanterne. Sur ces deux fantômes de vieillard et de jeune fille, qui s'avançaient précédés d'une pâle lumière, traînant derrière eux des lambeaux de ténèbres, des chauves-souris suspendaient leurs ailes tremblottantes. Après quelques minutes, l'étroit chemin qu'ils suivaient s'arrondit de part et d'autre. Ils sentirent l'air frais tomber sur leurs têtes. Hercule leva les yeux, et par une ouverture circulaire il montra à sa nièce des étoiles qui perçaient les nuages et qui scintillaient au firmament.

— Les traditions des Lusignan ne sont pas trompeuses, murmura-t-il, ce soupirail s'ouvre au fond du puits desséché de Melusine, et ce mur soutient le haut donjon d'où relevaient les nombreux vassaux de nos ancêtres. A genoux, ma fille, et baisons cette terre sacrée que nous venons reconquérir.

Hercule posa sa lanterne à terre. Sa grande ombre décrivit un cercle sur les parois du caveau, ses mains s'appuyèrent sur la dalle et il y colla ses lèvres amaigries.

— Que sommes-nous, répondait Vasiliki debout, regardant tristement ce vieillard fanatique, que sommes-nous, pauvres pèlerins vagabonds dans ce pays étranger de France, pour lutter contre les rois qui ont dépossédé notre maison?

— L'aîné des Lusignan, reprit Hercule en se relevant avec dignité, quand son successeur vint pleurer près de son lit de mort, lui révéla le secret de ce caveau pour qu'il s'en serve quand viendra le jour de la justice, et ce jour, c'est demain peut-être qu'il luira. Nous sommes Lusignan, ma fille. Oh! mais, tu dis vrai, poursuivait-il en hochant la tête, vieillard et femme contre cette multitude belliqueuse et dorée dont s'environnent les heureux Valois; riche blason que le lion de Saint-Marc a déchiré de sa griffe, qu'a barbouillé le Turc pour y peindre un croissant, qu'on foule aux pieds devant le trône, où sont richement écartelées les fleurs de lys dans l'hermine et l'azur... Tremblez pourtant, usurpateurs de nos titres, soldats ivres qui dormez là-haut! Car c'est un nom qui vaut des armées que le nôtre, car la voix d'un vieillard sonne quelquefois comme l'airain de la trompette, et ses mains débiles peuvent lancer au travers des combats des escadrons bardés de fer!

Le vieux comte poussa la porte basse d'un cachot et y fit entrer sa nièce. Aucune ouverture ne donnait passage à l'air extérieur dans cette effrayante prison. D'un côté s'ouvrait une large cheminée, dont le tuyau communiquait à celle où se chauffaient en soupant, comme nous l'avons déjà dit, messire de Jazeneuil et deux convives d'excellent appétit. Des traces récentes d'habitation jonchaient le sol. Il y avait des restes de bois carbonisé dans l'âtre; çà et là des chaises boiteuses, et dans un angle obscur un grabat de paille rongée des vers; à la voûte pendait un bout de chaîne. On recueillait des soupirs le long de ces murailles sombres; on trouvait des bribes d'existence morte accrochées aux angles vermoulus de ces meubles. Chaque pierre semblait redire quelque douleur mystérieuse qu'on lui avait confiée jadis. On eût dit que des ombres échevelées surgissaient de toutes parts, et représentaient en muettes pantomimes des drames déchirans.

Hercule jeta sur la cendre humide un peu de sarment dont il s'était pourvu, y mit le feu, souffla en haletant. La flamme enlumina sa figure blanche et ridée, courut en pétillant de branche en branche, et teignit cette affreuse solitude d'un reflet sanglant, puis le vieillard dépouilla sa robe, l'étendit à terre auprès du feu, fit asseoir Vasiliki dessus, et, se penchant vers elle, il lui dit de sa voix la plus caressante :

— Reste ici seule un instant, ma fille, et ne crains rien. Personne ne connaît cette route secrète, creusée par nos aïeux pour les jours du malheur. Réchauffe tes membres glacés par le froid de la nuit, tandis que j'irai chercher pour toi de la gloire et de la fortune, parmi ces hommes qui nous injurient et nous méprisent. Dans un quart d'heure au plus, ton oncle, ton vieil oncle qui t'aime reviendra; et alors, nous commanderons dans ce château où nous cherchons l'ombre maintenant comme des parias ou des voleurs.

Vasiliki le vit s'éloigner sans lui répondre, et disparaître derrière la porte entrebâillée qui communiquait au souterrain. Il la laissa, affaissée sur ces guenilles déchirées, qui avaient remplacé pour elle les tapis moëlleux de l'Orient. Nonchalamment appuyée à la pierre de l'âtre, pâle et sans force, elle ressemblait à ces anges condamnés, qu'un moment d'erreur surprit dans l'isolement du cloître, et que l'inquisition enterrait vivans, avec un peu d'eau et de pain, pour leur faire mieux savourer goutte à goutte, miette à miette, les douleurs de la faim et le désespoir de l'agonie.

Après avoir franchi l'entrée du souterrain, Hercule courut d'un pas rapide sur la pente du ravin, descendit jusqu'au torrent qui roulait ses eaux gémissantes au fond de cette gorge stérile, suivit un instant le cours tortueux de l'eau et vint frapper trois petits coups mystérieux à la porte d'une cabane abandonnée.

— Est-ce vous, comte Hercule? demanda-t-on de l'intérieur.

— Oui, fit le vieillard.

La porte s'ouvrit, et laissa voir à Lusignan une foule de panaches flottans, de casques d'acier brunis, que hérissaient de longues rapières aiguës et brillantées.

— Nous vous attendions avec impatience, fit le baron de Fontenay en introduisant dans la hutte l'héritier des rois de Jérusalem. Tenez, messire, je vous présente un de vos parens, M. de Sainte-Marthe Châteauneuf, qui veut bien partager avec ces vingt-cinq braves gentilshommes les dangers de notre expédition.

Le comte s'inclina gravement et serra la main au jeune chevalier de Sainte-Marthe.

— Vos hommes sont-ils prêts? reprit-il en s'adressant à messire de Frontenay.

— Six cents arquebusiers se tiennent cachés à quelques pas d'ici, répondit ce dernier. Courez les avertir, Chaillou.

— Et vous promettez, disait le comte au baron en l'attirant hors de la cabane, que les protestans, une fois maîtres de Lusignan, le rendront à ses propriétaires légitimes?

— Le roi de Navarre vous en a donné sa parole écrite, il me semble, messire Hercule, répliqua le baron...

— Et c'est à moi, fit le vieillard à moi, le descendant de la maison de Chypre, que vous remettrez la place, non pas aux Larochefoucault, ni aux Partheney, ni aux Couhé, ni aux Châteauneuf, ni à aucun de ces Lusignan dégénérés, qui ont méconnu leur origine et abandonné volontairement leur nom.

— Messire, demanda Frontenay, croyez-vous à l'honneur d'un gentilhomme et à la promesse d'un roi?

— Sans doute, sans doute, conclut le vieux Lusignan. Mais voici vos hommes, avançons sans bruit, et que Dieu nous protége. Puisse le lion couronné d'or de notre famille flotter demain sur ces tourelles, d'où il a été renversé depuis dix ans!

Bientôt une troupe nombreuse, portant l'arquebuse basse, cachant l'acier de ses armes sous des manteaux à capuchons, se glissa sans bruit sous le feuillage épais des châtaigniers. Arrivée à un endroit que désigna sire Hercule, elle s'arrêta. Puis se détachaient deux à deux de la colonne des ombres drapées de larges plis, qui s'enfonçaient dans le sol. La dernière disparut enfin; sa main ramena soigneusement l'herbe et les broussailles devant la porte du souterrain, qui tourna sur ses ais grinçans. — Aucun bruit ne troubla plus le repos de la vallée.

—

DEUXIÈME SCÈNE.

La surprise.

Arrêtons-nous un peu à considérer les trois convives, qui, dans l'appartement du gouverneur de Lusignan, faisaient en ce moment joyeuse tête à deux énormes dames-jeannes, à trois perdrix rôties à point, dorées, juteuses, appétissantes, et à un confortable pâté de venaison.

Le chevalier de Jazeneuil était un vieillard encore vert, aux petits yeux de satyre, à la bouche énorme, aux lèvres humides, sous lesquelles se montraient deux canines en tapinois. Un bonnet de coton couvrait sa face large et rosée, qui changeait avec une mobilité extrême au moindre incident de la conversation.

Près de cette existence de soldat si franchement viveur, s'alongeait l'étroite personne du capucin Babelot. Sa peau ridée, son nez maigre et long, son regard paresseux et terne, en faisaient le type complet de toutes les passions hypocrites, de tous les appétits sournois. Suivant un usage louable de l'époque, don Babelot remplissait plusieurs fonctions importantes auprès du gouverneur. Pendant les soirées d'hiver, il lui racontait de longues histoires, de saintes légendes, et des farces graveleuses, quand il se sentait en pointe de vin. Rien, dans ces occasions, n'arrêtait sa faconde. Il fallait, pour lui imposer silence, que M. de Jazeneuil, glissant sur le parquet, lui dît en bégayant :

— Tais-toi, Babelot, appelle François et garde le reste pour demain. De plus, quand on surprenait par-ci par-là un huguenot en temps de guerre, Babelot l'interrogeait avec douceur, le condamnait sans colère, le confessait avec onction et l'envoyait à la potence. C'était lui qui tenait les comptes de la capitainerie, et veillait de son œil de moine cupide aux intérêts matériels du chevalier.

Un pélerin, que le hasard avait conduit ce jour-là même, devant la herse du château, jouissait avec le capucin de l'honorable hospitalité de Jazeneuil. Malgré sa chappe de bure, surchargée de coquillages et de médailles, on apercevait en lui des signes de haute distinction. Sa figure, merveilleusement bien dessinée, encadrée dans une barbe épaisse et noire, rappelait ces têtes de Christ, que l'école italienne aime à incliner, toutes douloureuses, sur l'arbre de la croix. Ses mains étaient blanches et rosées comme des mains de femme, son attitude noble et dégagée, et l'expression de son œil noir ne manquait pas de fierté. On soupait dans la grande salle de la tour de Mélusine. Deux portes s'ouvraient à chaque extrémité, l'une sur les plates-formes de la place, l'autre sur l'escalier du donjon. Les lueurs ardentes du foyer, faisaient s'alonger démesurément sur le plancher les pieds des chaises, les jambes du chevalier et la robe de Babelot, dont elles collaient au mur les ombres gigantesques. Mais dans la partie supérieure de l'appartement, la lumière étincelante d'une chandelle enluminait par soubresauts les riches moulures des panneaux, les fleurs de lys dessinées à la voûte, dont la courbure indécise s'enfonçait indéfiniment dans son azur. Dans cette chambre s'était reposé Charles-Quint, ce maître des deux mondes que sa puissance ennuya, et qui s'en fut au cloître, laissant dans sa défroque de quoi tailler dix manteaux de rois.

Jamais messire de Jazeneuil n'avait passé de meilleure soirée, excepté peut-être au Louvre, dans les appartemens de Mme Catherine, où ne manquaient ni les belles demoiselles de France, ni les rafraîchissemens délicieux d'Italie. La bise soufflait violemment aux cimes élevées de la forteresse; la terreur tenait les manans éveillés sous leurs toits de chaume; il était bon de savourer un souper succulent, de s'arroser la bouche d'un vin léger de Marigny, au coin d'un feu clair et réjouissant, derrière les créneaux d'une triple enceinte de fortifications imprenables, où de pauvres diables transis de froid, veillaient pour vous défendre et pour vous protéger. Aussi le vieux militaire se sentait d'une gaîté folle, et plus que jamais disposé à tourmenter Babelot, son compagnon, son confesseur, son aumônier, son souffre-douleur et son bourreau.

— Révérend père, lui disait il, malgré les réglemens du saint ordre des Capucins, qui leur défendent de manger de la viande le mercredi, accepteriez-vous bien un quart de cette perdrix?

— Un quart de perdrix, répondit le moine avec une imperturbable gravité? Oui... car saint Augustin, saint Jérôme, des docteurs forts sur la physique, je vous le jure, démontrent dans leurs traités de la création, que les oiseaux sont d'une nature semblable à celle des poissons, dont l'usage ne nous est défendu en aucun temps, et que pour cette raison Dieu les créa le même jour. Partant de là, entre ces deux ouvrages du Seigneur je ne fais aucune distinction.

— Et la tranche de lard, don Babelot, tombe-t-elle aussi dans le cas de votre argument? demanda le pélerin. Et du doigt il désignait en souriant l'enveloppe dorée de la perdrix, que le capucin transperçait courageusement de sa fourchette.

— Oui, oui, fit Babelot en croquant le fait litigieux. Je l'absorbe par concomitance avec toute cette vile matière, que les misères de notre nature me condamnent à manger.

— A nous deux, maintenant que l'église a prélevé sa dîme, mon vénérable pélerin, reprit le chevalier. Tirez vos mains des manches de votre souquenille; approchez votre assiette; remplissez votre verre, et attaquons la venaison et la bouteille franchement. Je me sens au mieux, foi de gentilhomme. Peut-on glisser à terre, ce soir, excellent Babelot?

— L'ivrognerie, répliqua Babelot, est sans doute un plaisir. Je me trompe, un acte défendu, et le plus damnable des péchés capitaux. Il nous prive de la raison et nous assimile à la bête. Mais un bon catholique ne pèche pas quand il se laisse surprendre par cette vile boisson dont les misères de notre nature nous condamnent à nous servir. Buvez avec prudence, messire : ça vous est permis, très permis.

Et Babelot vida son verre d'un seul coup.

— Allons, pélerin mon confrère, reprit le gouverneur, parle-nous un peu de tes voyages. Et d'abord y a-t-il de jolies filles dans la ville sainte de Jérusalem?

— Je pourrais vous en parler d'une façon très pertinente, chevalier, répondit l'inconnu, si je ne craignais d'offenser les chastes oreilles de votre confesseur, monseigneur!

— Comment, interrompit vivement le capucin? Vous voulez qu'un discours bienveillant sur les vierges de la cité sainte, qui accompagnèrent le Christ en pleurant, offense mes oreilles? Mais ce sera une conversation édifiante, jeune homme, à laquelle je m'intéresserai, et qui certainement amusera mon ami le capitaine. Parlez des filles de Jérusalem, ça vous est permis!...

— Et des autres, demanda l'étranger. Il me semble qu'elle sont de nature semblable, au moins autant que les oiseaux et les poissons.

— Des autres, répéta le moine avec embarras!... Votre raisonnement me paraît juste. Mais ça vous est permis, messeigneurs, très permis.

Et le moine eut un petit accès de toux sèche, après lequel il tourna son œil fauve en coulisse sur l'étranger.

— Bravo, bravo, maître pélerin, criait messire de Jazeneuil avec enthousiasme; un coup de plus pour la remarque. Tu ne trouveras pas ici la table du grand prieur de France, mais, morbleu! le pâté me semble respectable et le vin ne manque pas à Lusignan. Bien qu'on ne gagne guères, sur l'honneur, par ce temps de trouble au métier de morte-paie, et qu'il faille entretenir sur pieds des compagnies de lansquenets, qui dévorent le meilleur de votre revenu.

— C'est vrai, interrompit le moine. Depuis bientôt quinze ans que ces damnés parpaillots infestent la campagne, on meurt de faim à tenir garnison. — De la pointe du couteau il dissequait le dernier os de sa volaille. — Aussi travaillons-nous activement à les détruire, et pendons-nous sans miséricorde tous ceux qui nous tombent sous la main. A propos, bon pélerin, êtes-vous franc catholique au moins?

La détonation d'une arquebuse bondit sur les créneaux et les plates-formes de la vieille forteresse. L'inconnu tressaillit; le capucin suspendit l'activité toujours croissante de ses dents, de son couteau et de sa fourchette, le capitaine se redressa sur sa chaise, et tendit l'oreille en promenant autour de lui ses regards épouvantés.

Le bruit s'éloigna, roulant d'échos en échos, et mourut au fond des vallées. La nuit fit de nouveau son grand silence.

Le gouverneur respira.

— Ce n'est rien, dit-il, quelques disputes entre mes Allemands et mes Français..... Falhembery arrangera tout... Encore une tête de moins au râtelier.

— Et un élu de plus au ciel, ajouta le capucin. Parlez-moi d'entretenir un aumônier dans une forteresse. Ça sauve une multitude d'âmes. Les gens de messire sont toujours dûment confessés.

En même temps Babelot distrait, approchait son assiette du pâté, dont messire de Jazeneuil venait de découvrir la viande parfumée.

Le gouverneur connaissait parfaitement les allures du compère, et la gaîté des convives. Le chevalier montra en riant à son aumônier, une large tranche de filet de daim, environnée de gelée, qui s'agitait sur la cuiller, transparente et dorée, un morceau à séduire un roi, à damner un ange, et penchant vers lui sa figure moqueuse.

— Révérend père, répéta-t-il, d'une voix qui commençait à bégayer, malgré les réglemens du saint ordre des capucins qui leur défendent de manger de la viande le mercredi, accepteriez-vous bien ce léger morceau de venaison?

Alors partit un second coup d'arquebuse. Le gouverneur repoussa vivement sa chaise, porta la main à son poignard.

— Qu'est-ce donc, s'écria-t-il?

Il écouta. On entendait comme des cris de gens de guerre. Puis le tumulte grandit, se répandit de tourelle en tourelle, d'enceinte en enceinte, se rapprocha du donjon comme un orage que la prière du laboureur cherche en vain à conjurer.

— Serions-nous surpris, cria le gouverneur effaré! Il jeta son bonnet de coton, prit un casque, suspendit sa rapière à son épaule et courut vers la porte des plates-formes, quand tout à coup le pélerin dépouilla sa souquenille, découvrit aux yeux de ses convives l'habit de soie pailleté d'un élégant gentilhomme, tira un long yatagan turc, et se dressant devant le gouverneur :

— Celui qui remue est mort, fit-il d'une voix tonnante... Messire votre épée.

Babelot laissa tomber la cuiller et le corps du délit moral, la tranche de daim, dont il s'était saisi :

— Mon épée, mon épée, répétait le gouverneur en se mettant en garde sur ses jambes avinées, que je rende mon épée!... quand on égorge mes hommes... moi, la meilleure lame de la compagnie d'Anjou, premier mestre-de-camp du maréchal de Tavannes à la journée de Moncontour... Défends-toi, misérable, défends-toi.

Et il dirigeait follement sa rapière contre Osman (car ce pélerin n'était autre que le fils de Sélim), qui la rejetait de droite à gauche, avec mépris, de la pointe de son yatagan.

Le bras du vieillard se lassait à l'attaque. Alors se faisaient entendre

partout le feu roulant des arquebusades, les pas précipités des fuyards, les hourras des assaillans courant l'épée haute à la charge, au cri de Fontenay et de Lusignan. Puis c'était la trompette au son criard, qui chantait, en débouchant d'une tourelle, la charge et son pas guerrier qui retentissait de divers côtés au flanc sonore des murailles, les décharges des pelotons savamment disciplinés des reistres, qui semblaient s'aligner à l'oreille, et le canon, réveillé dans son sommeil, qui couvrait de son grand cri d'alarme cet effroyable tumulte. Le danger avait dissipé l'ivresse du gouverneur. Il jeta son épée avec désespoir, et se frappant le front de ses poings fermés :

— Maudit sois-tu, criait-il en s'adressant à Osman, vagabond sans foi, qui es venu t'asseoir à ma table pour me trahir. Du moins, si je pouvais mourir avec mes pauvres soldats, que ces brigands assassinent. Mais non, non... J'ai été surpris après boire, dira-t-on demain. J'étais ivre quand on les égorgeait... Et ma fortune perdue n'est rien ; mais mon nom, mon blason, qui lavera la tache dont je les ai souillés!

Cependant une troupe nombreuse se pressait dans l'escalier du donjon; cent pieds se crispaient sur ses dalles; cent voix, cent glaives ébranlaient, menaçaient sa voûte fuyant en spirales. En même temps, s'ébranla la porte des plates-formes; des corps lourds s'y appuyèrent, refoulés, pressés comme pour soutenir une dernière lutte. Le combat se ruait au cœur de la forteresse. Par deux issues opposées, ouvertes l'une par Osman, l'autre par Jazeneuil, se précipitèrent dans la salle, se choquèrent, tournoyèrent, se séparèrent haletans de peur, ivres de carnage, catholiques et protestans, lansquenets et reistres, deux troupes furibondes, se mesurant de l'œil et prêtes à s'égorger.

Les mains serraient les poignards; elles agitaient le fer qui se levait, se baissait comme la langue d'une vipère altérée de sang; les arquebuses allongeaient hors des rangs leurs canons menaçans. Le fanatisme, le désir de la vengeance poussaient, ramenaient ces deux masses vivantes, dont le choc devait faire jaillir la mort. Alors, une pâle figure de vieillard s'avança au milieu d'elles; et, les bras étendus, la tête baissée, dit ces graves paroles :

— Verser encore du sang est inutile. Baron de Fontenay, merci pour les vaincus; et vous, messire de Jazeneuil, cédez aux vainqueurs. Ecoutez! Le dernier cri de résistance s'est perdu dans la nuit; les corps de vos braves gisent étendus au pied des murailles, et sur la plupart d'entre eux a passé le souffle du trépas. Quittez ce manoir, et allez annoncer au roi de France que l'héritier des comtes d'Angoulême et de La Marche est rentré en son castel de Lusignan.

Le vieux Jazeneuil serra la main d'Hercule.

—Vieillard, dit-il, tu triomphes aujourd'hui : notre revanche à demain!

De la pointe de son épée il montra la route à ses gens ; ils sortirent le front soucieux, la rage à la poitrine, lui après eux, défiant ses ennemis du regard.

TROISIÈME SCÈNE.

Un transfuge.

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'expulsion du chevalier de Jazeneuil de sa capitainerie de Lusignan. L'hiver commençait à se faire vivement sentir dans les steppes incultes au milieu desquelles s'élevait le vieux manoir. Le vent d'ouest avait secoué sur la carrure immense du géant son manteau de frimas, enveloppé de blanc chacune des pierres dentelées qui en couronnaient le faîte, parfilé d'argent mat les lignes capricieuses de ses corniches, de ses ogives, des cintres qu'une vaine fantaisie d'artiste avait sculptés aux flancs de ce bloc ferrugineux de granit. Sur les plantes sauvages accrochées en aigrettes aux éraillures de ses murailles, scintillaient des cristallisations, comme des pierreries dans les barbes d'une plume de héron. Au loin se cachaient sous les vagues éblouissantes d'un océan de neige les ravins profonds, les bois, les coteaux arrondis. Il faisait nuit, et quelquefois la lune, à travers les nuages gris, jetait des lambeaux mouvans d'ombre et de lumière sur ce paysage en deuil.

Il faisait nuit, et pourtant le sommeil n'était pas descendu sur les yeux de bien des hommes De nombreuses sentinelles erraient sur les plates-formes de Lusignan : leurs grandes formes, portant des baudriers blancs en écharpe, au bras des arquebuses sur lesquelles miroitaient les rayons de la lune, sur la tête des morions aux longues crinières, passaient et repassaient derrière les canons immobiles. Le pont-levis de la première enceinte du fort était détruit, renversé dans son fossé sec, avec le mur qui en soutenait jadis la herse. Au bout de la chaussée formée par ces décombres, s'ouvrait la porte de la *Vacherie*, comme une profonde blessure dont le chirurgien a levé l'appareil et que va fouiller son scalpel.

Tous les quarts d'heure, une batterie, à couvert dans une tranchée pratiquée vis-à-vis cette brèche, tirait sur elle à mitraille, de peur que les assiégés ne travaillassent à la rendre impraticable, et ne retardassent ainsi l'assaut du lendemain.

Devant la place se tenait campée et fortifiée depuis deux mois, l'armée de Mgr Louis II de Montpellier, lieutenant du roi, ès-provinces de Poitou, Saintonge et Angoulmois, chargé de préparer pour le printemps suivant les abords de la Rochelle, et de raser toutes les citadelles huguenotes, qui servaient d'avant-poste à ce dernier refuge du parti réformé.

On pouvait distinguer parmi les tentes du camp, alignées comme les maisons d'une grande cité, entre les deux lignes d'ouvrages parallèles qui les défendaient, celle du duc, élégante, spacieuse; et, par ce temps d'hiver, confortablement lambrissée. Moins vastes, moins luxurieux, mais cependant commodes et clos avec soin, se montraient sur d'autres points, les logemens des trois mestres de camp de sa petite armée, MM. de Sarrion, de Lussé, et le galant Bussy d'Amboise, aussi favorisé des dames que renommé par sa valeur. Les parcs de la cavalerie catholique occupaient le fond des vallées, sous les ordres de MM. de Chavigny, de Puy-Gaillard et de Lude, ce dernier, gouverneur pour le roi des Marches du Poitou; plus près du château, des groupes nombreux, fantastiquement enluminés par la flamme, se dressaient immobiles autour de grands feux, les uns ressortant vivement de la nuit, avec leurs mains transparentes, leurs cuirasses polies, leurs figures empourprées; les autres, dessinés sur un rideau de feu, sur de blancs tourbillons de fumée, alongeant par terre en éventail leurs ombres divergentes; c'étaient les gardes avancées du camp, installées çà et là suivant l'occasion, tantôt dans un cimetière, tantôt dans une ferme abandonnée, qui charmaient les ennuis du bivouac et les inquiétudes de leurs longues et dangereuses fonctions.

Dans un petit appartement contigu à celui de monseigneur de Montpensier, au coin d'un bon feu, vers une heure du matin, messire Louis de Saint-Gelais, gouverneur du feu roi Charles IX, ambassadeur de France près le saint concile œcuménique de Trente, le favori et le confident de madame Catherine, rédigeait secrètement son courrier. C'était un petit homme maigre, à la figure anguleuse, aux lèvres minces, au sourire sardonique, à l'œil terne et vitrifié : véritable disciple de Machiavel, accoutumé à cacher sa pensée sous les formes arrondies de sa parole, digne antagoniste des cardinaux de la sainte église romaine, dont il avait déconcerté plus d'une fois la diplomatie. Agent secret du pape et de Philippe II, il n'en possédait pas moins la confiance de la reine-mère, l'amitié du roi, celle de Mme Marguerite et du duc d'Alençon. La cour l'avait adjoint comme conseil à monseigneur de Montpensier, avec ordre exprès de modérer le zèle de ce prince et de bander le bras à la réforme, quand la veine qu'on allait lui ouvrir aurait suffisamment saigné.

Une sentinelle annonça un transfuge qui désirait entretenir monseigneur un instant. Saint-Gelais ordonna de l'introduire. Hercule de Lusignan entra. Le baron sans cesser d'écrire dirigea vers lui à la dérobée son regard soupçonneux : Le vieillard s'assit sans gêne au coin du feu.

— Qui es-tu, demanda le diplomate?

— Vous allez le savoir, M. de Lansac, répondit le comte. Mon nom vaut le vôtre : je vous prie de ne pas l'oublier.

— C'est possible. Mais alors que désirez-vous de moi, messire? Parlez vite, car les dépêches auxquelles je travaille sont pressées.

— L'armée du roi a reçu des renforts?

— Aujourd'hui même. Quatre mille hommes de pied, six cents chevaux et vingt pièces d'artillerie. Vous pouvez l'annoncer au baron de Fontenay.

— Et M. de St-Gelais voudrait-il me dire les intentions actuelles de monseigneur de Montpensier?

— Sans difficulté. Nous forcerons la place à capituler ou bien nous y entrerons par la brèche. Et dans tous les cas nous raserons ce repaire, cette caverne de traîtres et de huguenots.

— Vous raserez Lusignan, fit Hercule indigné! Mais quel est l'audacieux qui oserait toucher à ces murailles, au manoir de tant de héros, au berceau de tant de rois?

— Ah! tout passe, vieillard, les nobles maisons et les châteaux imprenables, répliqua Saint-Gelais en quittant son travail.

— Vous dites bien, messire, les nobles maisons et les châteaux imprenables; car sous ces murailles s'enseveliront les derniers Lusignan qui méritent de porter ce nom.

— Y aurait il des Lusignan parmi les seigneurs de la garnison, demanda vivement l'ambassadeur?

— Oui, oui, sans doute; des Lusignan pour attaquer la place, des Lusignan pour la défendre : n'est-ce pas le sort des guerres civiles?

Le diplomate sourit avec dédain.

— Quels sont-ils donc? reprit-il. Ah! je devine; quelques nobles Larochefoucault, sans doute, de Couhé, de Parthenay ou de Châteauneuf! De misérables gentillâtres campagnards, qui s'enorgueillissent, du haut de leurs nids à corbeaux, de faire partie des soixante-sept nobles maisons descendues de Merovée?

— Tu railles les descendans de Mélusine, je crois, fit le comte Hercule en fronçant le sourcil. Mais n'es-tu pas Lusignan, toi aussi, baron de St-Gelais?

—Moi, répliqua Louis... oh! non... je n'aspire point à l'illustration d'une semblable origine. Quand la vengeance du roi menace le berceau de leurs familles, et qu'ils ont besoin de moi pour le défendre, le préserver de sa ruine, ils me reconnaissent Lusignan, ces hauts barons que j'ai nommés. Vois plutôt, poursuivait-il en étalant aux yeux du vieillard un paquet de lettres : ils m'ont tous écrit depuis huit jours, ils me conjurent d'employer mon crédit à la cour en faveur du manoir de *nos* ancêtres ; ils se plaisent à énumérer mes titres. A messire Louis de Lusignan, disent-ils, sieur de Saint-Gelais et de Lansac, baron de la Mothe-Saint-Héraye, ambassadeur ordinaire de sa majesté très chrétienne, et conseiller en son conseil privé... Mais lorsqu'on m'offrit après la journée de Montcontour le commandement de la compagnie des cent gentilshommes, et qu'il me fallut pour l'accepter prouver six générations d'ancêtres nobles, oh! ce fut bien autre chose. Ils renièrent ma parenté. Ils osèrent me dire en face que les premiers chefs de mon nom et de mes armes étaient Lusignan, il est vrai, mais qu'issu de bâtards sans doute, d'usurpateurs félons

ou de vils roturiers, je ne pouvais me justifier le descendant de ces premiers fils de Mélusine, parce qu'il existe dans ma généalogie une lacune d'un siècle et demi entre Charles de Saint-Gelais, le plus vieux de mes ancêtres reconnus, et Hugues, le dernier des barons de mon titre certainement issu de la maison de Lusignan. Et si j'obtins ma compagnie, je la dus à l'amitié de mon auguste élève, messire, lequel me fit grâce d'une génération. Le plus ancien de mon humble famille, c'est donc Charles Ier, parvenu l'on ne sait comment à la baronnie de Saint-Gelais, et mort en 1340, vassal du duc de Guyenne et comte de Poitou. J'ai accepté ma généalogie ainsi restreinte. C'est tout ce que le juge d'armes de l'ordre a pu faire en ma faveur, sans offenser l'orgueil de nos modernes Mérovingiens.

La respiration du baron sifflait entre ses lèvres pâles et tremblantes; il froissait dans ses doigts sa fraise de dentelle. Hercule, la tête soucieuse et penchée, le menton serré entre le pouce et l'index de sa main droite, semblait réfléchir profondément. Il se rapprocha de l'agent de Catherine, et d'un ton confidentiel:

— Ainsi donc, lui dit-il, monsieur de Lansac, votre crédit suffirait à sauver Lusignan?

— Peut-être, répliqua Saint-Gelais. Mais j'aurai raison de l'orgueilleuse famille qui m'a repoussé; je renverserai ces tours dont elle est si fière; son blason pourrira sous l'herbe, et le pâtre foulera de son pied de manant la pierre d'où pendaient les justices de ce noble donjon.

— Ecoutez, messire, reprit le vieillard, ce sera une triste vengeance que la vôtre, s'il vous faut l'acheter par la destruction du manoir de vos aïeux. Je vous en indiquerai une plus noble, et cette vengeance la voici: De toutes les branches de Lusignan, vous appartenez à la plus ancienne depuis l'extinction des barons d'Issoudun. En vous justifiant son représentant légitime, vous succéderiez aux titres de la famille avant les Foucault, les Couhé, les Parthenay, qui devraient se reconnaître vos puînés. Eh bien, je sais un homme dont l'alliance serait une reconnaissance de vos droits si solennelle, que personne n'oserait plus les contester; un homme qui pourrait, au moyen d'un mariage, faire de votre fils l'héritier des derniers Paléologue, des rois de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie, des princes de Galilée, des seigneurs de Lapithes et de Chity. Vous croiriez-vous vengé, baron, par l'illustration d'une semblable alliance, vous qu'on trouvait à peine assez noble en 1568 pour commander une compagnie de bec-de-corbin? et plutôt que d'abattre le manoir de vos pères, n'aimeriez-vous pas mieux en solliciter la restitution de Madame Catherine et écarteler sur l'ogive de sa porte votre quadruple blason de souverain?

— Et quel est cet homme, demanda messire de Saint-Gelais en se dandinant avec un air tout diplomatique d'ironie et d'incrédulité!

— Avez-vous entendu parler du comte Hercule de Lusignan, fit le vieillard?

— Du comte Hercule de Lusignan, répéta Guy de Lansac en cherchant à rappeler ses souvenirs!... Ah! vous voulez parler je pense d'un vieux fou, qui a introduit dans la capitainerie du roi les gens du baron de Fontenay?

— Précisément, messire. Ce vieux fou rendra, si vous le voulez, votre maison plus noble que la noble maison de France... ce vieux fou, en un mot, c'est moi.

Le vieillard se pencha en avant, appuya ses coudes sur les bras de sa chaise; son front se rida; sa voix devint grave et profonde.

— Quand le Turc vint en Chypre, reprit-il, nous étions au *casal* de Silicie, neuf enfans de Jason de Galilée, gouverneur de Lémisso, plus ma nièce, Virginie, fille orpheline de notre mère commune, Hélène II, et de Démétrie Paléologue. Démétrie représentait à lui seul, du chef de sa mère Cléopâtre, la succession des empereurs de Constantinople, des rois de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie; mais, contraint par la misère, il avait accepté du service dans les armées de la république: il commandait à sa mort cinquante vaisseaux vénitiens. Le sénat promettait de doter sa fille. Il nous avait tous dépouillés, Lusignan de Chypre, Lusignan de Galilée; toutefois il nous laissait respirer le grand air de la patrie, boire à l'eau du torrent, fouler en paix la terre où régnaient nos ancêtres. Nous étions si faibles que le lion de Saint-Marc dédaignait de nous écraser.

Mais quand la ville infortunée de Famagouste tomba au pouvoir de Mustapha, tout ce qui portait le nom des conquérans chrétiens de la Palestine périt sous le sabre des vainqueurs. Mes sœurs, mes frères, on les massacra sous mes yeux. Je vis transpercer leurs chairs palpitantes, et leurs cheveux collés aux mains rouges d'horribles soldats. Et moi, parce que j'étais blanchi comme le tronc d'un vieux trophée, et ma nièce, parce qu'on la vit jeune et belle, on nous épargna; on nous réserva l'un pour le triomphe, l'autre pour la prostitution. Nous partîmes pour Constantinople. Là, j'eus une cage de fer pour prison, et de graves Osmanlis venaient se promener devant moi pour apprendre, sans doute, comment était fait un Lusignan derrière des barreaux. On introduisit Vasiliki dans le sérail d'Osman, le dernier fils de Sélim, afin que, sur cette gazelle captive, le jeune lionceau pût, en se jouant, exercer sa griffe. Mais elle lui apparut si belle, si résignée, si noble, qu'à la contempler il baissa sa crinière et posa son oreille fauve à terre en signe de soumission. C'est vraiment une nature généreuse qu'Osman. Il respecta son esclave; il l'aima; il voulut obtenir d'elle, par l'amour, ce qu'il pouvait lui arracher par la force, et devenir son époux. Un soir, mes chaînes tombèrent; nous montâmes sur un caïque de pirates, Osman, Vasiliki et moi, nous atteignîmes bientôt une galère vénitienne, et nous fîmes voile pour l'Europe, où Osman, à son baptême, prit le nom de Hugues-le-Brun de Lusignan.

— Vasiliki est la femme que je destine à Guy, ton fils.

— Et qu'as-tu fait d'Osman? demanda le baron.

— Ah! répondit le vieillard d'une voix triste et profonde, j'espérais autrefois reconquérir Lusignan à la faveur des troubles et le donner avec Vasiliki au fils de Sélim, grâce à l'oubli dans lequel les Lusignan de France ont laissé le nom et les traditions de nos communs ancêtres.

Mais aujourd'hui le roi nous assiége; quand bien même je parviendrais à défendre contre lui ma conquête, je trouverais dans les Foucault, les Couhé, les Parthenay de fiers aînés, prêts à me la disputer... C'est un Saint-Gelais, messire, c'est ton fils qu'il faut à ma nièce, pour réunir sur une seule tête toutes nos splendeurs d'autrefois.

— Mais enfin, où est cet homme? reprit M. de Lansac. Il peut devenir un obstacle à nos projets.

Hercule se leva, serra la main du baron dans la sienne en signe d'adieu, et le magnétisant du regard:

— Es-tu brave, Saint-Gelais? fit-il.

— Qui oserait en douter! répondit le baron. Je suis Lusignan.

— Bien! Demain tu rencontreras sur la brèche un gentilhomme dont le guidon ressemble au tien. Vous aurez des épées, chacun votre part de champ et de soleil... Dieu le prenne en sa sainte garde, mon frère... Ce gentilhomme, c'est Osman.

Et il regagna d'un pas rapide la porte du souterrain.

QUATRIÈME SCÈNE.

Le Bal de Mélusine.

Le jour commençait à poindre. Le tambour avait battu pour la première fois autour des murailles de la forteresse et dans les divers quartiers du camp, lorsque Louis de Saint-Gelais se couvrit de sa houppelande fourrée de loup-cervier, et s'en vint au logement où dormait Bussy d'Amboise, comme un brave et insoucieux cavalier qu'il était, en attendant l'heure de conduire à la brèche ses quatre compagnies. Le baron réveilla le mestre-de-camp, et s'asseyant familièrement:

— Dieu vous préserve de malheur aujourd'hui, beau mestre-de-camp, lui dit-il. Je désirerais vous entretenir un instant.

— Parlez, répliqua Bussy en s'accoudant à son chevet.

— Savez-vous, poursuivit l'agent de Catherine, que Mme Marguerite de Navarre a donné déjà un successeur à ce pauvre La Mole, qui se recommandait si ardemment à ses bonnes grâces sous le coutelas du bourreau?

— C'est, ma foi, bien à elle, d'en agir de la sorte, répliqua le galant gentilhomme. Je trouverais inconvenant qu'une personne aussi parfaite demeurât long-temps dans la viduité. Voyons, y a-t-il bien véritablement succession, messire? Ne serait-ce pas plutôt un simple survivant qui entrerait en pleine jouissance au défaut du premier emploi?

— J'allais vous demander ce petit renseignement, ô le plus grave des cavaliers et le plus heureux des séducteurs?

— A moi, baron? Parole d'honneur, vous vous adressez mal, car Dieu me damne, j'ai perdu de vue les belles de la cour, depuis tantôt deux mois que nous enfermons dans leur tannière ces enragés parpaillots.

— Ne jurons pas trop haut, de peur que Dieu ne nous entende, fit St-Gelais en tirant de la poche de son justaucorps un pli coquet et parfumé. Connaissez-vous cette écriture, messire de Bussy?

Le mestre-de-camp pâlit.

— M. de Lansac, reprit-il en se redressant avec vivacité sur son lit, vous me direz comment cette lettre vous est tombée dans les mains.

— Tout beau, fortuné gentilhomme, tout beau, répondit le diplomate, mettant à profit les avantages de sa position, Mme Catherine m'a chargé d'intercepter et de lui envoyer directement toute la correspondance des seigneurs de l'armée avec le roi de Navarre, sa femme et M. d'Alençon. Il m'a semblé reconnaître votre écriture dans ce poulet, et je viens vous demander si vous désirez absolument qu'avant d'arriver à Mme Marguerite il passe sous les yeux de la reine-mère et du *Béarnais*?

— Je ne m'en sens pas précisément jaloux, fit Bussy en radoucissant sa voix. Puis il appuya familièrement une de ses mains sur l'épaule du baron, et d'un ton conciliateur il poursuivit:

— Voyons, Saint-Gelais, ceci est une affaire absolument en dehors de vos fonctions d'ambassadeur du roi très chrétien près du saint concile de Trente. J'ai fait une étourderie. Je vous crois trop gentilhomme pour vouloir me perdre; rendez-moi ma lettre et soyons bons amis.

— Je vous la rendrai, messire, mais à une condition!

— Laquelle?

— Vous allez me jurer sur l'honneur de suspendre toute correspondance avec Mme Marguerite, tant que nous demeurerons ensemble devant Lusignan.

— Foi de Bussy d'Amboise, je le jure, fit le beau mestre de camp. Et il tendait la main pour saisir sa lettre. Le baron la remit discrètement dans sa poche, se leva, se plaça d'aplomb sur ses jambes, la tête haute, le ventre en avant, et reprit:

— Savez-vous ce qu'on a dit à la cour? Bussy.

— Quoi! voyons.

— D'abord, auriez-vous rencontré quelquefois parmi les protestans, un jeune cavalier d'excellente mine, qui porte un guidon semblable au mien?

— Je le connais, répliqua Bussy. C'est un grand jeune homme brun et

pâle, batailleur en diable, qui jamais ne baisse la visière de son casque et de son grand yatagan ciselé, coupe la tête à nos hommes avec un savoir-faire tout musulman. J'ai tâché plusieurs fois de le joindre à travers la mêlée, pour échanger avec lui deux ou trois passes; mais, morbleu! le flot nous a toujours séparés. Eh bien! M. de Saint-Gelais, est-ce que notre très redouté seigneur et maître Henri III lui aurait envoyé un brevet de capitaine dans sa sainte confrérie des pénitens d'Avignon?

— Non; mais les dames désirent vivement le retour de la paix, pour voir ce jeune homme; car on prétend qu'aucun des seigneurs de l'armé catholique ne serait de force à se mesurer avec lui.

— Et j'espère, messire, que l'on admet une exception en faveur de Bussy, observa le mestre-de-camp?

— On n'admet aucune exception, mon cher, répliqua M. de Saint-Gelais.

A ce mot, M. de Bussy n'écouta que la violence de son caractère. Il bondit sur sa couchette, frappa son genou du poing, et lançant au baron des regards foudroyans, il s'écria :

—Messire de Lansac, ceux qui disent cela et ceux qui le répètent en ont menti. Bussy le jure, et Bussy le prouvera, aujourd'hui même, mort de Dieu, s'il a du cœur au ventre, ce beau mignon là.

—Allons, reprit le diplomate, toujours de l'emportement. Vous ne ferez jamais votre chemin en cour, mon pauvre ami. A ma place, un autre vous perdrait. Aurais-je mieux agi, dites-moi, en ne vous répétant pas à vous le plus brave soldat de l'armée catholique, les bruits désobligeans qui circulent au sujet des gentilshommes de M. de Montpensier? Je vous remets le soin de les venger. Tâchez de joindre aujourd'hui même le cavalier en question; qu'il apprenne à connaître Bussy d'Amboise, et quand vous reviendrez vainqueur, je vous rendrai pour récompense le petit billet que vous savez.

En même temps, M. de Saint-Gelais de Lansac, agitant légèrement la lettre de dame Marguerite de Navarre, comme pour amorcer le mestre-de-camp, sourit de son rire le plus gracieux et sortit.

Deux heures après, par un temps blafard, par un vent d'ouest si froid et si piquant, que les soldats avaient peine à tenir en main leurs armes, au milieu d'un épais brouillard, qui ne laissait passer le jour qu'en reflets lourds et jaunâtres, à la place du pont détruit, et en avant de la longue voûte sombre par laquelle on pénétrait dans la première enceinte du château, se livrait un de ces combats sanglans, où se rencontraient les ennemis corps à corps, l'épée et le pistolet au poing, la dague aux dents, pour assouvir leurs vieilles haines, ou rafraîchir leur fanatisme altéré de sang. Le canon restait muet, car l'œil même des arquebusiers avait peine à distinguer l'assiégeant de l'assiégé, à choisir sa victime dans cette masse compacte, agitée, furieuse, qui roulait de côté et d'autre ses flots de panaches, d'armes et de guidons. Pour se faire une idée complète de cette cohue de chevaux, de mourans, de cavaliers à ceintures de buffles, morionnés, cuirassés sur leurs justaucorps rouges ou bleus, grossièrement partilés, il faut voir une de ces petites batailles que peignait Courtois sur des proportions microscopiques, un de ces fouillis profonds imités de l'école allemande, d'où l'attention du spectateur fait jaillir mille chaleureuses beautés.

Les machicoulis des deux tours *Poiterine* et de la *Vacherie*, la balustrade cintrée qui les unissait en s'arrondissant en voûte sur la porte, se montraient hérissés d'armes. De rapides éclairs sillonnaient incessamment le brouillard, répandaient leurs feux en couronne au sommet des tours, ou bondissaient au milieu de la foule, accompagnés de menaces, de blasphèmes et de sourds gémissemens. C'était partout un cliquetis d'armes, un bruit roulant d'arquebusades à glacer d'effroi, de la fumée qui se déchirait au souffle des vents le long des sombres murailles, des détonations qui fuyaient sur son aile : le plomb seul et les cadavres restaient. A la voix des chefs se dressaient du fossé contre les tours de longues échelles d'où les hommes pendaient en grappes, et vraiment l'on frissonnait à voir, sous le choc d'une lourde pierre, se renverser, s'écraser, se tordre pêle-mêle ces filets de généreux soldats. De cette multitude confuse il se relevait à peine quelques hommes pâles et sanglans.

Pendant ce temps, se passait dans une tour de la seconde enceinte une scène bien différente, comme aimait à en décrire le Tasse dans son élégante poésie, toute d'amour dévoué, de craintes poignantes, d'héroïsme et presque de désespoir. Près d'une étroite fenêtre, par où le jour pénétrait à regret, Osman s'armait pour le combat. Debout devant lui, pensive et roulant dans ses yeux de grosses larmes, Vasiliki de ses mains délicates, agrafait les dures attaches de sa cuirasse, plaçait un morion d'acier de Milan sur sa tête bien-aimée, jetait sur ses épaules le baudrier de sa longue épée sarrazine. Osman souriait avec tristesse. Elle orna son casque d'un petit nœud de rubans, symbole de fidélité, que les cavaliers d'alors aimaient à porter, des boudoirs au milieu de la mêlée tumultueuse et sanglante. Puis, tournant son regard douloureux vers cet enfoncement humide dans lequel la peur et la victoire poussaient et ramenaient sans cesse des flots d'êtres vivans, entendant les carabines tonner toujours dans l'enceinte du manoir, elle plaça ses deux mains sur les bras de son fiancé, appuya sa figure d'ange sur sa froide cuirasse et se prit à pleurer amèrement.

— Hugues, Hugues, disait-elle, oh! ne me quitte pas!

Dans un angle de l'appartement, muet, le regard fixé au sol, Hercule contemplait pleurer ses deux enfans avec une apparente impassibilité. Il savait pourtant quel malheur les menaçait. Cette existence chérie, que l'amour prenait tant de soin de protéger, il l'avait vendue par un marché infâme. Ce corps voluptueux, où la passion, la jeunesse débordaient par tous les sens, il désirait le voir revenir cadavre avec du sang sur cette peau d'une blancheur si pure, une large blessure entrebâillée au milieu de ces formes suaves, la bouche agonisante, les lèvres décolorées, la paupière fermée par le sommeil de la mort. Mais pour sauver de la colère du roi, de la vengeance de monseigneur de Montpensier, pour rappeler dans leur splendeur d'autrefois les souvenirs des comtes d'Angoulême et de la Marche, il fallait ce sacrifice, et Hercule s'y était soumis. A force de malheurs et d'années, le fanatisme avait pénétré sous le crâne de cet homme par chacune de ses rides avec toute la puissance de son immobile résignation. Qu'était-ce, mon Dieu, qu'une douleur isolée, qui se cache et meure dans un coin de notre pauvre terre, comparée à la mémoire de ces rois, de ces hauts barons, qui avaient rempli l'univers entier de leur nom? Qu'était-ce qu'une vie de moins, même une vie à laquelle tout souriait, et le passé, le présent et l'avenir, qui se trouvait bonne, qui s'aimait parce qu'elle se reflétait dans une autre vie belle, aimante, adorée, au regard séduisant, au gracieux sourire; qu'était-ce que tout cela contre six cents ans de noblesse et de grandeurs?

Hercule se leva quand il vit Osman immobile écouter les sanglots de sa fiancée, et ceux qui y répondaient dans sa poitrine et lui tombaient brûlans sur le cœur, il sépara les amans, et conduisant vers l'escalier le courageux cavalier :

— Va, mon fils, dit-il, c'est une mauvaise préparation au combat que les caresses d'une femme. Elles affaiblissent les bras et énervent le courage. Descends à la brèche et oublie cet amour d'enfant, cette douleur de vieillard, qui prie ici Dieu pour toi.

Osman serra vivement la main de sa maîtresse et s'enfonça dans l'abîme ténébreux de la tour, comme dans un tombeau dont il ne devait plus sortir.

Vasiliki demeura la figure collée aux barreaux de la meurtrière. Elle vit son amant s'arrêter sur le pont-levis, immédiatement au dessous d'elle, saluer amicalement messire de Châteauneuf, réunir sa troupe à celle de ce seigneur et descendre bravement avec lui la rampe, sillonnée par les balles, qui joignait les deux enceintes du château. Arrivés au bas, ils rangèrent leurs hommes. Tous mirent l'épée à la main. Osman se retourna, salua son amie pour la dernière fois et se précipita à corps perdu dans la mêlée.

Vasiliki semblait avoir perdu le sentiment de son existence. Affaissée sur l'appui de la fenêtre, elle écoutait si, parmi ces hourras qui ébranlaient la voûte, une voix chérie ne se ferait pas entendre, un cri de détresse qui devait lui transpercer l'âme, lui verser du froid dans la poitrine, comme l'acier de mille poignards. Mais l'effroyable concert de voix humaines, d'épées vibrantes, d'arquebusades tantôt se répondant l'une à l'autre, tantôt hurlant ensemble, grondait toujours, sans que l'oreille pût saisir aucun bruit distinct dans cette infernale mélodie.

Hercule releva doucement sa nièce, l'arracha à ces préoccupations cruelles, la fit asseoir auprès de lui, et, se penchant vers elle, il lui disait :

— Courage, ma fille, c'est la destinée d'un Lusignan d'affronter le péril. Dieu réserve de dures épreuves aux enfans des rois; mais il leur donne aussi le courage de les supporter.

— Hélas! répondait Vasiliki, je ne sais quel douloureux pressentiment j'éprouve. Mais, de ces coups pressés que nous entendons là bas retentir, un d'eux bien sûr atteindra mon fiancé.

— Enfant, reprit le comte, quand l'événement ne justifie pas nos craintes, nous les oublions, et quand il les réalise, nous les nommons pressentimens. Quoi qu'il arrive, résignons-nous comme ces Lusignan, ces Paléologue, qui tombèrent en héros sous le yatagan des Turcs; comme leurs femmes et leurs filles, qui leur promettaient la victoire quand ils allaient mourir

— Mais je veux qu'il vive, répétait Vasiliki avec angoisse, quand bien même ces tours devraient tomber et la race de Lusignan s'éteindre. Oh! je ne me vante pas de descendre des femmes dont vous parlez, messire; je suis une pauvre fille aimante et faible, et pour moi il n'est qu'un but dans la vie : l'adorer, l'adorer toujours, partager son bonheur; et s'il mourait, mourir.

— Vasiliki, répartit sévèrement le comte, vous êtes trop noble pour faire ainsi bon marché de votre existence. Avant d'appartenir à sir Hugues, ne l'oubliez jamais, vous appartenez au nom que vous portez.

Et comme elle demeurait silencieuse, le front penché sur la main :

— Il est dans notre famille, reprit le vieillard, des traditions sacrées dont ses derniers descendans doivent procurer l'accomplissement. Je vais te les rappeler, fille des Lusignan, car elles renferment peut-être le mot fatal de ta destinée.

Mélusine, disent les trouvères et les romanciers, née d'un roi d'Ecosse, était une fée puissante en œuvres et en paroles. A son ordre, les génies accouraient en foule, les démons s'abattaient à califourchon sur les nuages la nuit tombait en secouant ses voiles, les villes sortaient de terre, perçant la nue de leurs couronnes de murailles, foulant sous leurs pieds le granit édenté. Ainsi fut construit ce château pendant une nuit d'orage. La manant poitevin recula d'effroi le lendemain à contempler cette œuvre immense d'un pouvoir inconnu. Les premières lueurs du jour blanchissaient à peine l'Orient, qu'au faîte le plus élevé de son castel la fée présidait un sabbat infernal. Là elle unit par un serment terrible ces murs périssables à son immortelle destinée; elle jura d'environner ces tours d'une protection mystérieuse, d'élever à l'égal des empereurs et des rois les barons dont elles deviendraient le titre, et quand le temps et les révolutions étendraient le bras sur elles pour les renverser au flanc de la colline, de sî-

gnaler leur ruine par un signe plus merveilleux encore que ceux de leur construction. Depuis ce temps, souvent dans les chemins écartés des bois, sur la pente des ravins, autour de la fontaine qu'elle aimait, on rencontre encore Mélusine. Elle monte à pas lents l'escalier découvert de sa tour, quand pour l'un de nous l'heure de mourir s'approche, et vient pleurer pendant trois nuits le deuil de ses enfans; et au moment où le fer brutal d'un vainqueur sapera le ciment de son donjon, où cette masse sourcilleuse tremblera sous le vent, la fée montera encore à son sommet, tout échevelée et toute plaintive, et elle chantera sa douleur jusqu'à ce que sous ses pieds la pierre manque, jusqu'à ce que s'abîme et périsse l'œuvre puissante des génies. Alors elle rentrera pour jamais sous la dalle humide de son tombeau du Croisic, ou bien, comme une vapeur légère, elle ira s'asseoir sur le nuage qui passe et s'envoler avec lui vers un monde inconnu.

Voici les traditions qu'a consacrées le *Lai de Mélusine*. Prends courage, Vasiliki, et sache maintenant de quelle manière cette vieille poésie peut revenir pour toi l'arrêt de la fatalité.

— Parlez, messire... Oh! vous allez me révéler quelque secret horrible, dit Vasiliki tremblante.

Le comte prit cette pose sévère d'un saint Jérôme en méditation, qui toujours annonçait en lui de graves préoccupations, de douloureux souvenirs évoqués du passé par sa mémoire, et poursuivit :

CINQUIÈME SCÈNE.

Un coup d'épée en l'honneur des dames.

La nuit que nous pénétrâmes ici, ce n'était pas la première fois qu'un Lusignan se glissait à plat-ventre par la porte basse du ravin, et qu'une femme penchait si sur l'âtre du cachot où tu m'attendis. Tu vis... le long des murailles des débris de meubles, çà et là des chaises vermoulues, une lampe encore huileuse sur la table, dans un coin un grabat pour s'étendre, si quelquefois des murailles le sommeil pouvait tomber sur l'habitant de ce noir cabanon. Là, durant l'espace de trois cents ans, sont venus pleurer de bien amers désespoirs, et souvent se coucher et se tordre de douloureuses agonies; car ce spectre de Mélusine, à la démarche solennelle, aux cris lamentables, que tout vieillard a vu dans sa vie promener sa forme blanche dans les sentiers des bois, derrière les créneaux de ce manoir, Vasiliki, c'est bien pour nous une horrible réalité. Une jeune fille dans chaque génération des Lusignan, est destinée à simuler ces apparitions; et le cachot souterrain que nous avons visité sert de retraite à la victime, qu'une autre remplace quand la mort l'a frappée.

— C'est un épouvantable secret, celui que vous venez de me révéler, fit Vasiliki tremblante.

— Tu dis vrai, mon enfant, répondit le vieillard, et notre malheur à tous, est d'autant plus affreux que nous sommes décimés en vertu d'un serment de nos ancêtres, dont les Lusignan se lèguent les obligations, comme ils se lèguent leur nom, leur noblesse, comme ils se transmettent leur sang.

Les premiers comtes de Lusignan, afin de populariser la loi de Mélusine, avaient eu soin de faire souvent apparaître l'épouse de Raymondin aux environs de leur manoir. Procurer ces apparitions leur fut facile, tant qu'ils en restèrent les maîtres. Mais quand Guy, forcé d'instituer Philippe-le-Bel, son héritier, voulut, pour l'honneur de sa race et la honte de l'usurpateur, perpétuer cette supercherie, il rassembla autour de son lit de mort, en sa bonne ville de Poitiers, les chefs des diverses branches de sa maison, leur révéla l'existence du souterrain que je t'ai fait parcourir, et les força de jurer qu'ils fourniraient toujours, même quand son fief serait tombé au pouvoir du roi, une nouvelle fée au cachot des Mélusines. Ce rôle devait appartenir de droit à l'orpheline, la plus jeune de la famille, et à défaut d'orpheline, à la fille non mariée que le sort désignerait. Ce tribut du sang, en moins de trois siècles, nous a dévoré quinze héroïnes sublimes de résignation, nobles, jeunes comme toi, à qui l'amour souriait sans doute, que le mariage et le bonheur attendaient. Ce que vaut un nom, ce qu'il a fallu de sacrifices pour l'élever au dessus de tous les autres, tu le sais maintenant, Vasiliki.

— Dites plutôt ce qu'il a fallu de crimes, répliqua la pauvre fille, pâle de terreur. — Et les Lusignan, reprit-elle, se sont courbés pendant trois cents ans sous cette loi horrible sans chercher à s'en affranchir.

— Comme c'était le nom même de Lusignan que frappait le tribut des Mélusines, reprit Hercule, les Issoudun, les La Rochefoucault, les Couhé, les Parthenay, refusèrent bientôt de les fournir. Mais nous, race élevée jusqu'au trône, pouvions-nous échanger contre celui de quelque terre inconnue le nom royal que nous portions? En le conservant, nous demeurâmes seuls liés par notre serment. Lusignan de Chypre, d'Arménie, de Galilée, nous dûmes en remplir seuls les obligations. Aussitôt donc qu'une lettre arrivée de France annonçait la mort de la dernière fée, tous vêtus de deuil nous nous assemblions pour en choisir une nouvelle. On séquestrait la condamnée; on lui dévoilait toute sa mystérieuse infortune; un de nous la conduisait en Occident et l'introduisait dans sa prison qu'elle jurait de ne plus quitter.

La saisissante histoire de ces Mélusines, je la possède écrite de leur main, arrosée de leurs larmes; affreux monument, vrai Dieu! trophée de chairs jeunes et vivantes, qui s'entassent sur des ossemens blanchis comme ceux des vieilles catacombes; livre toujours inachevé, auquel il faudra toujours ajouter des pages nouvelles, jusqu'à ce que se brise le pacte infernal qui unit notre manoir à notre famille, par l'extinction de la seconde ou par la ruine violente du premier.

— Pourquoi les défendre alors, ces tours fatales, s'écria Vasiliki, et sacrifier maintenant pour elles tant d'intrépides chevaliers? Que la vengeance du ciel les écrase, et que leurs ruines couvrent à jamais la terre où régna notre race abhorrée!

A ces mots, un éclair de fureur jaillit de l'œil fauve du vieillard. Il contint toutefois son indignation, et maîtrisant sa voix :

— Crois-tu, femme, reprit-il, qu'un pacte semblable peut se conclure sans catastrophe? Tu connais la fin du lai de Mélusine. — Quand le fer brutal d'un vainqueur sapera le ciment pétrifié de sa tour; quand cette masse sourcilleuse tremblera sous le vent, la fée se montrera au sommet pour la dernière fois, tout échevelée et toute plaintive; et elle chantera sa douleur jusqu'à ce que sous ses pieds la pierre manque, jusqu'à ce que s'abîme et périsse l'œuvre puissante des génies. — Or, si Lusignan tombe, cette partie du lai fatal doit également s'accomplir. Nous ne serons alors affranchis de notre serment, ma fille, que par le sacrifice volontaire de la dernière Mélusine, s'ensevelissant sous les ruines de son donjon.

— Et si la victime désignée refusait de mourir, que feriez-vous, messire? demanda Vasiliki.

— Nous aurions des moyens de la forcer à l'obéissance, répondit le vieillard, des moyens auxquels nulle volonté humaine ne pourrait résister. Mais sur les Mélusines, sur ces pauvres anges voués au malheur, nous n'avons jamais étendu les mains que pour les bénir, jamais penché notre bouche que pour imprimer sur leur front un triste baiser d'adieu.

Il se fit un instant de silence. La tête du comte se penchait de plus en plus sur sa poitrine; son regard glissait brillant et farouche à travers ses sourcils blanchis par l'âge. De profondes rides se creusaient sur son front. La jeune fille muette attendait le dernier mot de sa lugubre légende, dont elle commençait à comprendre la portée. Il reprit d'une voix rauque :

— Tu as vu le cachot des Mélusines, Vasiliki?

— Oui, répondit la jeune fille!

— N'était-il pas désert?

Vasiliki se tut.

— La Mélusine est morte, ajouta Lusignan, et c'est toi, malheureuse enfant, qui dois la remplacer.

Le vieillard s'était levé et se promenait à grands pas comme s'il eût voulu se distraire par l'agitation de sa marche, de tout sentiment de pitié, de tout remords importun. Il aimait Vasiliki pourtant; mais ses malheurs, en paralysant ses facultés sensibles, avaient donné à son orgueil de roi déchu, à sa volonté, une indomptable énergie. Peut-être les traditions qu'il venait de rappeler n'avaient-elles aucune réalité; peut-être désirait-il seulement placer devant sa nièce, d'un côté la mort, de l'autre Guy de Saint-Gelais, dont l'alliance pouvait sauver Lusignan et la contraindre ainsi à trahir son fiancé. Mais quel que fût le but qu'il se proposait d'atteindre, il ne devait reculer devant aucun obstacle, pas même devant un crime, pour y parvenir. Il revenait lentement du fond de l'appartement. Vasiliki se leva, se tint debout devant lui, pâle, haletante de peur, et lui dit avec un accent de tendre reproche :

— Et c'est vous sans doute, messire, vous mon défenseur, vous mon père, que les traditions des Lusignan obligent à procurer jusqu'à la fin l'accomplissement du lai de Mélusine.

A son tour le vieillard resta muet.

— Pardon, pardon! s'écria Vasiliki en laissant s'échapper un torrent de larmes.

— Enfant, répondit Hercule avec un amer sourire, est-ce que la fatalité pardonne? J'eus pitié de toi avant de t'introduire dans le cachot des Mélusines. J'appelai les Huguenots pour reconquérir notre manoir. Dieu nous a abandonnés, ma fille. En voulant te sauver, je n'ai fait qu'aggraver ton malheur. Ton dernier jour approche; l'armée du roi nous presse de toutes parts, et Lusignan va tomber.

— Sire Hercule, répétait Vasiliki à travers ses sanglots, pitié au nom de ma mère, pitié pour moi! pour Osman... par reconnaissance des biens qu'il nous a conservés, la vie, l'honneur et la liberté...

— Eh! que puis-je, moi, répliqua le comte, pauvre vieillard, contre un serment fait au lit d'un mourant, et que trois cents ans de sacrifices, de souffrances, de crimes, si tu veux, mais que trois cents ans et quinze victimes ont consacré.

Vasiliki tomba à genoux, et là, dans l'attitude de la prière la plus fervente, les mains jointes comme un ange au pied du Christ, son noble front humblement incliné en signe de soumission, elle répéta :

— Fuyons, fuyons, mon père. Que me fait le nom de Lusignan à moi, que me fait la gloire de mes aïeux? Il faut si peu de place, tant d'isolement, d'oubli pour vivre heureux quand on s'aime. Arrachez-nous à cette prison qui m'étouffe. Comte Hercule, nous vous aimerons comme un père, comme un ange de délivrance et de salut.

Le vieillard saisit le bras de la jeune fille, et le lui pressant de sa main tremblante de fièvre :

— Tu connais ta destinée, interrompit-il, tu vas jurer de l'accomplir.

Vasiliki hésita un instant. Puis, se relevant :

— C'est donc ma mort qu'il te faut, vieillard! répondit-elle, pour en ajouter le récit à cette histoire des Mélusines, que tu conserves comme un trophée sanglant... Oh! je t'ai demandé grâce à deux genoux, les mains jointes, par le souvenir de ma mère, au nom d'Osman, en invoquant l'amour, la famille et la reconnaissance! Eh bien... maintenant... puis-

que je n'ai pu te fléchir... cette existence que je lui ai donnée, qui est son bien, je la défendrai, entends-tu... devrais-je te l'arracher année par année et lambeau par lambeau.

Il y avait tant de passion, d'énergie fougueuse dans la manière dont Vasiliki prononça ces paroles, que le vieillard craignit de pousser à bout son désespoir.

— Je suis encore votre père, Vasiliki, fit-il avec dignité. Songez que je puis devenir votre juge.

— Et mon bourreau, n'est-ce pas, poursuivit la malheureuse enfant, car tu es bien un digne Lusignan... toi... Mais comme père, je te renie, vois-tu, sire Hercule, comme juge, je te brave, et comme bourreau je te méprise et je t'attends.

— Malheureuse!... oh! ne blasphème pas ton nom!...

— Mon nom!... il dégoûte de sang.... je le repousse.... je pourrais en invoquer un plus pur et un plus noble, celui de Paléologue, mais qu'en ai-je besoin... je suis la fiancée d'un proscrit, je ne veux pas d'autre titre.

— Mon Dieu! mon Dieu! hurlait sourdement Hercule, et de sa main il tourmentait son poignard.

Vasiliki devina sa pensée. Elle sourit avec dédain et d'un ton d'ironie amère :

— Patience, patience, reprit-elle, noble descendant de Mérovée... car si tu écoutais ta colère, le lai de Mélusine ne pourrait plus s'accomplir.

Le vieillard retomba sur sa chaise, atterré.

— Toi qui lui sacrifies tout, dit-il, et lui qui t'a séduite, tous deux je vous maudis!...

En ce moment il se fit sur le champ de bataille un effroyable tumulte. Des cris de victoire retentissaient partout le long des murailles, et les canons leur répondaient à coups pressés. Il y avait des intervalles de silence au milieu desquels s'agitaient, comme la vague, des gémissemens, des menaces d'hommes et des bruits d'armes entrechoquées. Puis les hourras s'élevaient de nouveau, grandissaient, couvraient l'horizon comme un grand voile que déchirait la mitraille. Vasiliki colla de nouveau aux barreaux de la meurtrière sa figure tremblante d'émotion, enluminée par la fièvre, et levant les mains au ciel :

—Merci, merci, Dieu juste, Dieu bon, disait-elle, et sa bouche souriait avec une indicible expression de bonheur. Avez-vous bien pu le maudire, sire Hercule, mon Osman si dévoué, si généreux et si brave? voyez et jugez vous-même si je pourrais l'abandonner.

Le vieux Lusignan se leva, se rapprocha de sa nièce, et se penchant vers la meurtrière, il vit la brèche abandonnée, l'armée royale en désordre opérer sa retraite protégée par Bussy d'Amboise et par ses batteries de brèche, qu'il avait à grand peine retirées de la tranchée. Au premier rang des vainqueurs se montraient MM. de Châteauneuf et Hugues-le-Brun de Lusignan.

Une larme courut dans les yeux du vieillard et tomba sur sa joue bistrée.

— Oh! messire, fit l'héritière des Paléologue en lui pressant doucement la main, en plongeant dans le sien son regard d'ange, pardonnez-nous, soyez encore notre père. Il y a tant de peine à se haïr et tant de bonheur à s'aimer!

— Qu'il nous sauve, répondit Hercule! et il retomba sur sa chaise, épuisé d'émotions.

— Mais que se passe-t-il donc, reprit Vasiliki, dont l'œil ne quittait plus son amant. Le feu a cessé de part et d'autre; ils sont deux contre deux sur le bord du fossé. Leurs compagnies les entourent; ils quittent leurs cuirasses et leurs casques, leurs épées brillent...

La fiancée d'Osman se tut; ses lèvres restaient béantes, sa respiration frappait sa poitrine à coups redoublés, ses mains se brisaient à serrer le fer de la croisée. Elle poussa un cri déchirant et tomba sans mouvement sur le carreau.

— Tout est dit. Saint-Gelais est vainqueur sans doute, murmura le farouche Lusignan.

L'assaut repoussé, Bussy d'Amboise, à l'arrière-garde de l'armée catholique, avait reconnu Osman, qui la poursuivait avec ardeur. Il baissa devant lui son épée; le jeune Turc l'imita, et le premier dit à l'autre avec un ton de parfaite courtoisie :

— Seigneur cavalier, vous êtes un trop beau et trop aimable gentilhomme pour n'avoir pas une dame de vos pensées, et j'aperçois d'ailleurs à la visière de votre casque un ruban vert qu'une jolie main peut seule y avoir attaché.

— J'aime en effet une noble demoiselle, répondit Osman, mais j'aperçois aussi au bout de votre écharpe, messire, un chiffre de canetille qu'une riche et belle héritière a certainement brodé.

— Peut-être avez-vous raison, répliqua Bussy. Si donc cela ne vous déplaît point, mon gentilhomme, nous, nous écarterons un instant et nous ferons quelques passes en l'honneur de nos dames avant de nous séparer. Vous ne compromettrez pas votre épée, en la croisant avec la mienne, seigneur Hugues de Lusignan. Je m'appelle Bussy d'Amboise, premier mestre-de-camp de monseigneur de Montpensier.

— J'accepte, répondit le fils de Sélim. Nous battrons nous à outrance, la poitrine nue, l'épée d'une main et le poignard de l'autre, ou bien à armes courtoises, avec la cuirasse et le morion.

— A outrance, la poitrine nue, l'épée d'une main et la dague de l'autre, comme cela se pratique entre cavaliers qui s'estiment, fit le valeureux Bussy. Et comme vous avez auprès de vous un compagnon que je reconnais parfaitement, monsieur de Châteauneuf, lequel n'a pas coutume de rester coi lorsqu'auprès de lui l'on joue des rapières...

Châteauneuf interpellé se rapprocha et salua le mestre-de-camp, qui poursuivit :

— Je lui propose mon ami Lussé pour adversaire. Nous ferons partie carrée?

Les quatre cavaliers s'avancèrent vers le bord du fossé et se dépouillèrent de leurs armes. Leurs compagnies s'alignèrent autour d'eux afin que personne ne vînt les interrompre. Lussé demanda :

— Donnera-t-on le coup de *miséricorde*, Bussy?

— Au vouloir du vainqueur, répliqua ce dernier.

— *A donc*, prions Dieu, reprit l'autre en fichant à terre sa dague et son épée en croix.

Tous s'agenouillèrent un instant.

Puis ils commencèrent un de ces duels affreux comme Paris en voyait alors chaque jour au Pré-aux-Clercs, au parc des Tournelles, ou dans ces îlots de la Seine que le Pont-Neuf a réunis à la Cité. L'insouciense étourderie du caractère français s'y montrait tout entière dans la provocation, mais au moment de l'action les combattans semblaient emprunter leur cruauté froide aux hidalgos espagnols, aux Italiens l'héroïque désespoir de leurs vengeances. Dès le premier choc Châteauneuf et Lussé tombèrent, mortellement atteints à la poitrine de deux coups de pointe qu'ils ne cherchèrent pas même à détourner. La lutte se prolongea davantage entre Osman et son adversaire. La façon nouvelle dont le fils de Sélim maniait son yatagan déconcertait la science du spadassin français. Ils échangèrent inutilement plusieurs passes. Enfin le mestre de camp fut frappé au côté droit. Il fit deux pas comme un homme ivre, plongea son poignard tout entier, du haut en bas, dans la poitrine du vainqueur, et tous deux roulèrent l'un sur l'autre, à côté de leurs amis.

Vasiliki ne reprit connaissance qu'au moment où l'on apporta dans la tour le corps inanimé d'Osman. Le chirurgien de la garnison découvrit son épaule : un sang noir bavait par l'étroite blessure qu'y avait ouverte le fer de Bussy. Debout devant le blessé, la jeune fille le contemplait avec stupeur. Hercule s'agenouilla près de lui, lui posa la main sur le cœur, et relevant vers sa nièce son regard impassible :

— Il est mort, dit-il, Dieu t'a punie.

Elle se pencha vers ces tristes restes; elle cherchait à réchauffer les mains froides du mourant; elle couvrait de baisers et de larmes ses lèvres décolorées; on eût dit qu'elle voulait s'identifier avec son fiancé pour lui rendre une part de l'existence qui lui avait si généreusement sacrifiée. On chercha à l'éloigner de lui; mais la courageuse fille étendit sur le fils de Sélim sa main tremblante, et tournant vers son oncle ses yeux ardens :

— Tu demandais un serment, vieillard, dit-elle. Eh! bien, je jure de verser mon sang sur cette terre qui a bu le sang de mon Osman.

— Tu le jures par l'âme de ton père?

— Oui, sur l'honneur de Déméria Paléologue. J'accomplirai ma destinée.

On l'entraîna hors de la tour.

— Voici donc mon œuvre, murmurait le vieux comte Hercule, les bras serrés sur sa poitrine. Hugues mort!... Je l'ai voulu... C'était mon fils... Vasiliki mourra peut-être... Je l'aurai voulu... C'était ma fille, ma fille bien aimée... Dieu cruel!... de ses ongles il se déchirait la poitrine... es-tu content?

SIXIÈME SCÈNE.

La lettre confidentielle de madame Catherine

Un silence lugubre régnait sur Lusignan, naguère l'arène de tant de haines furieuses et de passions désespérées. Le vieux géant de pierre montrait partout ses flancs ouverts par de profondes blessures, et le pied du passant pouvait, en liberté, fouler ses larges brèches. Le village était désert. Ses huttes sans leurs toits de chaume bâillaient à l'air; le jour triste éclairait à regret leurs pignons déchirés, l'intérieur de leurs murailles noircies de feu. Plus de jours paisibles pour le manant, plus de luttes acharnées pour l'homme de guerre, près de ces murs abandonnés; plus de jeunes filles rieuses, qui portent l'eau sur la hanche, de pâtres fatigués qui poussent vers le soir leurs troupeaux devant eux : manans, cavaliers, bergers et jeunes filles, tout est parti, tout a fui le château vaincu, le château condamné. Quelques soldats traînent en chœur, derrière une meurtrière, leurs voix avinées, et des sentinelles catholiques veillent çà et là le long des plates-formes. L'étendard de monseigneur de Montpensier flotte sur le donjon; mais son armée victorieuse n'a pas quitté ses logemens. Elle reste toujours retranchée dans ses lignes; comme une foule de nains affairés, elle entoure, elle garde son immobile et gigantesque prisonnier. Car lui se tient encore debout; peu de temps suffirait à cicatriser ses plaies; et alors il pourrait abriter de nouveau des protestans sous sa cuirasse épaisse, lancer la mort par ses batteries aux mille gueules de bronze, écraser à ses pieds ces êtres d'un jour dont la main écorne en passant une pierre de cette œuvre éternelle de cent générations.

Depuis le 27 janvier 1575, réduit aux abois, accablé d'une grêle de mousquetades, de tourbillons et de grenades, ne trouvant plus d'abri pour ses troupes, pressé par les mineurs de l'armée royale qui sapaient bravement le roc, et glissaient sous les murs leurs attaques dangereuses,

sollicité d'ailleurs par la cour, séduit par les promesses amoureuses de sa maîtresse, la dame de la Garnache, le baron de Fontenay, malgré les prières d'Hercule et les sollicitations des bourgeois de Lusignan, avait rendu la forteresse par une honorable composition. On atteignait la fin de février. La cour échangeait de fréquens messages avec M. de Montpensier. Ce prince voulait raser Lusignan; messieurs du conseil au contraire désiraient conserver ce *bâtiment, le plus célèbre du domaine du roi pour les superbes et riches édifices qui se voyaient dans son enceinte.* Mais les négociations traînaient en longueur, car le très redouté sire Henri III, après avoir passé bien du temps en Avignon, à célébrer des processions, à réciter de pieuses patenôtres, à couvrir de capuchons de pénitens les fraises goudronnées de ses mignons, venait de recevoir le sacre à Reims, et d'épouser Mme Louise de Vaudemont; et de retour dans sa capitale, il s'occupait activement d'historier la collerette de sa femme, de friser ses beaux cheveux, de courir les rues dans son coche, enlevant les petits chiens des dames, et riant de ces *femmelettes, qui aimaient mieux leurs* TOUTOUS *que leurs enfans.*

De toute la garnison, trois personnes seules étaient restées à Lusignan, trois douleurs sans écho, sans consolation et presque sans espérances, qui fuyaient la lumière du ciel et pleuraient, ignorées dans les cachots du souterrain.

Là s'écoulaient de tristes nuits, de monotones journées. C'était incessamment le même spectacle, faiblement éclairé par la lueur rouge d'une lampe, ou par un rayon de jour qui tombait tout bleu, tout blafard de l'ouverture du puits de la fée, et mourait au seuil de la prison de Mélusine.

C'était.... mon Dieu.... dans un coin obscur, couché sur la paille, un malade privé de sentiment, entre les lèvres duquel il fallait introduire goutte à goutte quelques cuillerées de boisson rafraîchissante, dont l'œil ne s'ouvrait jamais, dont les membres livides semblaient écrasés sous des couvertures en lambeaux.

Et près de lui, toujours attentive à son sommeil, toujours aspirant le peu d'air qui sortait de sa bouche, versant sur cet être bien aimé sa vie, sa jeunesse en veilles inquiètes, en soins assidus, une femme qu'aux reflets incertains de la lampe on eût prise pour une de ces vignettes délicates, aux formes pures et vaporeuses, qu'aiment à dessiner les artistes anglais.

Elle ne dormait plus depuis long-temps; elle avait pleuré bien des heures sans savoir quand Dieu donnait le jour, quand il faisait la nuit. Ses yeux étaient rouges de fatigues et de larmes; sa figure pâle, sa taille brisée. On eût dit qu'au premier souffle de l'air cette existence, fragile comme un rêve, allait allonger en se penchant sa molle enveloppe blanche et se dissiper.

Une de ses mains serrait la main du malade pardessus les haillons de sa couche; l'autre reposait abandonnée sur ses genoux, la paume renversée, les doigts recourbés en l'air; immobile, elle se taisait.

La femme se nommait Vasiliki de Lusignan, et le malade Osman, le vainqueur du redoutable Bussy.

Non loin de là s'agitait, se pressait quelquefois dans l'ombre, où il était assis, le dernier des Lusignan, ce vieillard au front de glace, au cœur de feu. Son ombre crochue se promenait sur les murailles humides, se perdait dans le noir du fond, ou venait exposer aux rayons de la lampe sa tête osseuse et ses cheveux de neige. Dans ce lieu d'angoisses, il ressemblait au fantôme de l'antique fatalité.

Puis il retombait dans sa lourde méditation.

Souvent un pas rapide retentissait dans les profondeurs du souterrain. Hercule se penchait pour l'entendre et quittait immédiatement le cachot. Puis bruissait le murmure d'une conversation animée. De ces entrevues secrètes, le vieillard revenait toujours plus soucieux et plus préoccupé.

Le vingt-cinq février dans l'après-midi il recevait une de ces visites mystérieuses. Debout devant lui se tenait un homme de taille moyenne, soigneusement enveloppé d'un manteau, le chapeau rabattu sur les yeux. Il semblait que les deux interlocuteurs craignissent la lumière incertaine qui tombait de la voûte et s'étalait par terre en rosace dans le rond-point des caveaux. Ils s'étaient abrités dans l'ombre, près de la muraille, Hercule portant la lumière en écharpe, messire Louis de Saint-Gelais absolument perdu dans l'obscurité.

—Comte de Lusignan, disait ce dernier, ce matin la réponse définitive de la cour est arrivée.

—Le vieillard tressaillit. Sa moustache blanche se dressa sur ses lèvres, ses yeux se renfoncèrent dans ses sourcils. Il se rapprocha du baron, lui appuya la main sur l'épaule et d'une voix émue :

— Eh bien, demanda-t-il, le château sera-t-il sauvé?

— Il sera détruit.

— Malédiction! fit le comte en se frappant le front de ses poings fermés. Il laissa retomber ses bras. Un souffle convulsif s'échappa de ses lèvres.

— Oh! pauvres vieilles tours, reprit-il après un instant de silence, il fallait bien qu'on vous ruinât puisque la gloire de vos maîtres s'est éclipsée; il fallait ce dernier affront à l'écu des Lusignan, gravé sur l'ogive de votre porte, aujourd'hui que les rois de la terre, les puissantes républiques en ont arraché les armoiries pièce à pièce, que le Turc a massacré nos fils et traîné nos filles par les cheveux dans l'ignominie du sérail! Saint-Gelais, tu le vois, entre nous tout est fini. Quand on renverse le manoir, que reste-t-il à faire aux châtelains? à se rouler sous ses décombres comme dans un linceul et à mourir.

— Vous ne dormiriez pas long-temps en paix sous la pierre de Lusignan, messire. Le roi l'a donné au sieur de Chémerault, son favori, pour en bâtir à deux lieues d'ici sa jolie maison de Marigny.

— A Chémerault, dit le vieillard? je ne connais point cet homme.

— Hum, c'est un financier, un homme sans nom. Mais le roi l'aime, parce qu'il lui a apporté en Pologne la première nouvelle de son avènement, et surtout parce que notre seigneur et maître vide souvent son épargne, et que Chémerault peut y verser cent mille écus.

Hercule cherchait des mots dont l'énergie pût contenter sa rage.

—Quand le colosse est tombé, ils mettent ses chairs au crochet, les bouchers de la cour pimpans et musqués, et ils en jettent un quartier au premier manant qui montre une pièce d'or dans sa main. O mes aïeux, faisait le vieillard en frappant la terre du pied, réveillez-vous sous la terre froide de vos tombeaux; écrasez le roturier qui va se coudre les lambeaux de votre gloire sur sa poitrine sans courage; balayez du souffle cette vermine, qui souillera bientôt la pourpre de vos manteaux de rois! — Saint-Gelais, exécutera-t-on bientôt la sentence?

—Demain.

—Adieu donc. Demain sera un grand jour dans notre histoire. Un Lusignan doit s'y préparer.

De sa main osseuse et froide il serrait les doigts parfumés du courtisan. Ce dernier l'attira vers lui.

—Ecoutez, comte Hercule, dit-il. J'ai remède au mal.

—Toi?

—Oui. A ses ordres avoués, Mme Catherine en joint quelquefois de secrets pour contrebalancer l'effet des autres... Et j'ai reçu, ce matin, par le courrier même de M. de Montpensier, une lettre confidentielle ainsi conçue :

« Soit autorisé notre amé et féal sujet, messire Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, à faire surseoir à la démolition de notre capitainerie de Lusignan, s'il le juge convenable, et ce nonobstant toute décision contraire, émanée précédemment de nous ou de notre conseil.

» HENRY. »

— Ne me trompes-tu pas? mon Dieu, s'écria le comte en saisissant le papier, en l'exposant au jour qui tombait de la voûte, en le parcourant avidement du regard, tandis qu'il le penchait à droite, à gauche entre ses mains tremblantes. Oui, oui, poursuivit-il, je reconnais la signature du roi, le sceau du cabinet. Oh! mais c'est notre espérance, le bonheur, la vie de nous tous, Louis, que tu as en ton pouvoir.

— Sans doute, mon cher comte; mais vous savez nos conditions.

— Au sujet de Vasiliki, n'est-ce pas?

— Lui avez-vous proposé mon fils?

— Oui, oui, répétait le vieillard dans l'ivresse d'une joie folle. Elle l'acceptera, foi de gentilhomme.

— J'ai mandé Guy au camp, messire, fit M. de Saint-Gelais, et il désirerait recevoir aujourd'hui même, de la bouche de sa future, la tendre promesse de leur union.

—Aujourd'hui même! oh! c'est impossible, cher baron. Franchement, ma nièce ne sait rien encore de nos projets; mais elle consentira, elle consentira, je le jure sur l'honneur. Seulement, Louis, mon frère, sauvez Lusignan.

L'infortuné accentuait si vivement ses paroles, y mêlait tour à tour tant de persuasion, de caresses et de larmes, qu'il fallait avoir un cœur de reître ou de diplomate pour ne pas se laisser attendrir. Louis répliqua :

— Tout au rebours, comte Hercule. Assurons-nous d'abord du consentement, et puis nous sauverons la citadelle. Cette façon de procéder me plaît mieux.

— Mais, près de Vasiliki gît sur la paille un pauvre agonisant, notre victime à tous deux, baron... et entre son amant qui meurt et ton fils... on ne peut la forcer de choisir... tu sais pourquoi?

—Comment! sire Hugues vit encore?

— Oh! pour quelques heures seulement...! Entends ce bruit : c'est lui qui râle. Mais puisque la mort lui brise la poitrine, attends pour le dépouiller, attends au moins qu'elle ait frappé son dernier coup.

— Maintenant, dit Saint-Gelais d'une voix brève en serrant sa lettre, la promesse ce soir, ou la démolition demain.

— Tu ne le permettras pas, ce serait infâme! s'écria le comte avec désespoir.

— Par mon blason, vieillard, nous aurons ce soir la parole de ta pupille, ou demain Lusignan tombera.

Saint-Gelais rejeta sur son épaule le coin de son manteau.

—Que faire? que faire, inspirez-moi, mon Dieu, disait Hercule en se frappant le front.

Le baron se rapprocha et lui montrant le cachot :

— Tu as là un moribond en ton pouvoir, demanda-t-il.

Hercule le regarda stupéfait.

— Et ce moribond te gêne?...

Une ironie affreuse courut sur les lèvres du diplomate.

A voir cet infernal sourire, le vieillard sentit une pensée d'homicide lui traverser le cœur comme un frisson. Il se tint debout, éperdu, le crâne entre les doigts écartés. L'odeur du sang lui montait au cerveau; il devenait ivre; il chancelait. Puis, comme s'il eût chassé un lourd cauchemar, il raidit ses bras en les dirigeant vers la terre, et s'écria d'une voix sourde, qui frôla sa gorge :

— Jamais!

— C'est bien, fit le baron, et il se dirigeait vers le couloir du souterrain.

Le comte lui barra le passage, la foudre dans le regard, l'insulte aux lèvres :

— Arrête encore, lui dit-il. Misérable, tu n'es pas de mon sang. Ils t'avaient compris, ces nobles seigneurs qui te renient ; ils avaient reconnu en toi le rebut d'une race impure qui ramassa de notre dépouille quelque oripeau tombé dans la fange. Sans cela tu ne me proposerais pas d'assassiner un moribond sans défense, d'arracher sa fiancée à son chevet pour la jeter dans le lit d'un autre... tu ne me le proposerais pas en face, quand il fait assez jour pour qu'un homme aperçoive rougir le front d'un autre homme... Maintenant, va. Le dernier des Lusignan doit périr puisqu'il s'est sali au contact d'un manant, d'un lâche, d'un infâme tel que toi.

— Un manant tel que moi, vieillard, assez bien vu de notre saint-père le pape et de sa majesté Philippe II, roi d'Espagne, n'intervient pas en faveur d'une forteresse de Huguenots sans un intérêt bien liquide et bien sûr, entends-tu?... Adieu. Je reste dans ma tente jusqu'à demain. Viens m'y trouver si la nuit te porte conseil.

Et le mignon disparut.

Hercule l'écouta s'éloigner comme si le bruit de ses pas soutenait en lui une espérance qu'il ne pouvait se résoudre à quitter. Enfin, quand ils se furent perdus peu à peu dans l'enfoncement de la voûte, quand le bruit de la porte basse du souterrain annonça que le baron laissait au Romain sa dernière parole, le vieillard se tordit dans une de ces pandiculations affreuses qu'éprouve le condamné à entendre s'approcher ses bourreaux. Il s'avança vers la porte du cachot, la contempla en silence, laissa retomber et releva plusieurs fois sa tête chargée de lourdes pensées. Enfin, comme un homme dont la détermination est prise, il poussa lentement la porte et marcha droit au lit du mourant.

Il attira sa nièce près de l'âtre, la fit asseoir, se mit auprès d'elle. La flamme jetait ses lueurs par intervalles, semblable à une tenture de pourpre qui s'agite au vent. On n'entendait que le murmure irrégulier de la respiration d'Osman, et le vent qui tombait par le puits de Mélusine en tourbillonnant.

— Vasiliki, fit le comte, j'ai une triste nouvelle à vous apprendre.

— Parlez, messire, répondit la pâle jeune fille d'une voix douce et résignée. Je suis disposée à tout entendre, et capable de tout souffrir.

— Prépare ton âme cependant, ma fille. Car c'est une vérité accablante, celle que je dois te révéler.

— J'ai du courage, allez. Et si ce n'était un blasphème, je défierais Dieu de me frapper d'un malheur égal à celui qui m'accable.

Elle se tourna vers le blessé.

— Regardez, il se meurt. Et je ne tiens plus à rien sur cette terre, car je n'aimais que lui. Mais lui!... oh! oui, je l'aimais bien.

— Ne mettons jamais la colère du ciel à l'épreuve. Dieu connaît la fibre de la douleur dans la poitrine humaine, et son doigt sait l'y faire vibrer. Il est un mal plus épouvantable encore, plus poignant, plus fécond en angoisses déchirantes que l'état d'Osman...

— Vous parlez pour vous, messire.

— Je parle pour moi, oui... mais pour toi surtout, pauvre enfant. S'il te fallait le laisser sur ce grabat, seul, luttant contre l'agonie et mourir ?

— Oh! ne craignez rien, cela n'arrivera jamais. J'ai trop d'amour pour exister sans lui ; mais je me sens assez forte encore pour l'aider à vivre tant que dans son cœur il coulera une goutte de sang, que je puisse réchauffer du mien.

Le vieillard ne répondit qu'un mot simple en apparence, mais plein de vérités horribles :

— On détruit Lusignan demain !

— On détruit Lusignan demain ! reprit Vasiliki. Et qu'ai-je juré, malheureuse !... Elle cacha sa figure dans ses mains : les sanglots étouffaient sa voix.

— Mon père, reprit-elle, ce serment de mort que vous m'avez arraché, ce serment abominable, je l'abhorre, je le rétracte. Soyez-m'en témoin.

— Hélas! ma fille, avant tout c'est moi qui l'ai reçu.

— Mais penché sur lui tu disais : Il est mort ! Tu disais cela, vieillard, et tu mentais... et je jurai, moi, pauvre femme abusée...

— Tu juras sans condition, par l'âme de ton père.

— Eh bien ! fit la sainte enfant, par le souvenir de ce père si bon, si compatissant pour moi, par le souvenir de ta sœur, noble Hercule, rends-moi mon serment.

— Dieu seul remet la foi jurée.

— Que faire donc?... Séjour paisible du sérail, esclavage adoré, jours de honte qui pour moi s'écoulaient si purs et si fortunés, qu'êtes-vous devenus? Hercule, pourquoi m'as-tu arraché comme un voleur le bonheur de ma captivité? Alors je voyais le ciel bleu sur ma tête, je respirais l'air frais du Bosphore, je pouvais dormir à l'ombre des cyprès que froissait le vent. Mais tu me voulais libre, toi, libre entre quatre murailles, libre pour voir s'exhaler minute à minute, sous mes baisers, à travers mes larmes la vie de mon Osman bien aimé, libre pour souffrir, libre pour mourir n'est-ce pas. Oh! sois maudit.

— Vasiliki, répondit le comte, tu accables ton vieil oncle. Et pourtant, bien des nuits viennent de s'écouler où le sommeil n'a pas fermé ses paupières. Il chercha t le moyen de préserver la forteresse, de te sauver, et ce moyen, je l'ai trouvé. Écoute : si Lusignan tombe, tu meurs, et sir Hugues est perdu pour toi. De ces trois biens également précieux, l'amour, la vie, le manoir de nos pères, sacrifies-en un seul, celui qu'un jour nous donne et qu'un jour nous ravit, et les deux autres seront sauvés. Sacrifie-le, par respect pour le nom que tu portes, par attachement pour moi ; car, dans ce grand vide que la guerre et l'exil ont fait autour de nous, chère enfant, j'ai besoin de toi pour soutenir ma vieillesse et pour la consoler.

— Messire, j'ai peine à vous comprendre, répliqua Vasiliki.

— Je m'explique. Un gentilhomme de notre famille, grand ami de Mme Catherine, possède une lettre confidentielle du roi, qui l'autorise à suspendre la destruction de Lusignan. J'ai vu ce seigneur. Il offre de conserver le château, de rétablir notre maison dans sa splendeur d'autrefois, moyennant une condition bien facile à remplir et qui dépend de toi.

— Dites, dites cette condition bien vite. Oh! je m'y soumettrai avec bonheur pour vous plaire, pour écarter de moi cette nécessité de mourir qui m'accable, pour tirer Osman de ce cachot, lui procurer un médecin, l'air, la lumière, le bien être, le guérir et le sauver.

— Le fils de ce seigneur, il faut l'épouser.

— L'épouser ?

— Oui, toi, l'héritière des rois de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, des princes de Galilée, des empereurs de Constantinople, tu seras unie à l'aîné des Lusignan, au baron Guy de Saint-Gelais, chef des armes des comtes d'Angoulême et de La Marche. On vous rendra le domaine de vos aïeux, poursuivait le vieillard avec exaltation ...

— Nous deviendrons riches, honorés, répondait sa nièce non moins exaltée que lui.

— Vous posséderez de la terre, de la terre féodale pour asseoir vos titres, fille des Paléologue et des Lusignan.

— Sur notre blason une couronne fermée...

— Une forteresse imprenable pour assurer votre indépendance et des vassaux pour la défendre.

— Là, nous oublierons tout exil et traditions de sang, massacre et captivité, n'est-ce pas, messire?

— Oh! le passé ne sera plus qu'un songe, mon enfant.

— Et nous vivrons heureux tous les trois, loin de ceux qui souffrent, sourds à leurs gémissemens, indifférens à leurs larmes...

— Et nous serons encore assis sous la pourpre des rois. Cela vaut mieux qu'un amour stérile, qu'en dis-tu Vasiliki ?

— Je dis que vous êtes un infâme, comte Hercule de Lusignan.

Tous deux se levèrent. La jeune fille se tint debout devant le lit d'Osman, comme si elle venait chercher là du courage et de la protection dans ce moment de lutte suprême ; le courroux dans les yeux, les joues blanches, les lèvres en convulsion. Hercule croisait les bras sur sa poitrine et sous ses cils gris, son regard fauve s'allongeait vers la terre. C'étaient bien deux rejetons de la même race qui se trouvaient en présence, deux natures également fortes, également implacables aux nécessités de la vie, l'une fanatisée par l'orgueil de sa naissance, l'autre jeune, indigente, et se dressant pour défendre son amour de toute la grandeur de son désespoir. Ils s'attendaient par l...r.

— Ainsi, dit Hercule, ce n'était qu'une ironie sanglante...

— Oui. D'un côté les projets de trahison, les séductions ignobles, et de l'autre le sarcasme.

— Je te proposais la vie.

— La mort plutôt, mille et mille fois la mort !...

— La mort donc, puisque tu l'as choisie.

— Oh! mais maintenant ce trépas hideux que tu me préparais, je le repousse... J'ai promis le suicide, et le suicide est un crime ; que Lusignan tombe. Mon serment, Dieu me défend de l'accomplir.

— Ah! tu attends, que la santé revienne à ce cadavre pour le serrer dans tes bras, pour réaliser un hymen que tu rêves depuis si long-temps. Malédiction !... Oh ! la douleur m'égare... Que je souffre, juste ciel, faisait Lusignan en se tordant les bras.

Il se laissa tomber à genoux ; il joignit ses mains suppliantes :

— Fille des Paléologue, criait-il, pitié pour un vieillard. Je sens en moi rugir le crime...

Son œil devenu louche restait fixé sur le mourant.

— Si tu l'aimes, sauve-le, disait-il, sauve-le de moi.

La voix d'Hercule semblait déchirer sa poitrine.

— Malheureux! fit Vasiliki, tu tuerais ton fils.

— L'homme pour qui tu foules aux pieds serment, honneur, famille, de par Satan ! cet homme-là doit mourir !... Oui, s'il est mon fils, s'il est Lusignan, qu'il périsse! car demain, sous les ruines de notre manoir, s'ensevelira tout ce qui porte ce nom maudit. Et s'il n'est pas mon fils, c'est l'ennemi qui léchait notre sang chaud, dégoûtant du sabre de son père, c'est l'infidèle qui séduisit une noble fille, le tyran qu'on assassine, le serpent qu'on écrase quand il vous a mordu.

Comme un démon qui plonge dans l'abîme, le vieillard s'élança dans les ténèbres du souterrain et disparut.

Il allait tenter un dernier effort pour fléchir Saint-Gelais.

SEPTIÈME SCÈNE.

Triple apparition.

Le 1er mars 1565, vers neuf heures du matin, dans cette dépouille froide qui gisait à l'angle du cachot des Mélusines, la vie se glissa de nouveau par une de ces crises muettes, qui travaillent et ressuscitent quelquefois les mourans. Il sembla à Osman que le sentiment, la force, renais-

saient peu à peu dans ses membres à chaque pulsation du cœur, qu'on arrachait de ses yeux un voile funèbre, qu'autour de lui tout prenait du corps, tout se dessinait et sortait des ténèbres. Pauvre Osman! mieux eût valu pour toi dormir ton sommeil éternel; ne jamais plus sentir l'existence si amère et si douloureuse. Tu l'avais éprouvé cet atroce déchirement qui se fait dans l'homme au moment de la séparation solennelle des deux parties qui constituent son être. Pourquoi revenir par delà les limites de ce monde?... Pour vider un calice de fiel, pour jeter un cri d'angoisse, et te replonger encore dans la nuit du tombeau.

Son épaule droite demeurait seule engourdie, tandis que tout le reste de son corps se ranimait : c'était là, que le poignard de Bussy s'était plongé.

Il y porta la main. Alors il sentit un spasme vibrant traverser ses chairs brûlantes; alors la mémoire lui revint, le souvenir de son duel, du château, du siége, et surtout le souvenir d'Hercule de Lusignan, son vieux père adoptif, et plus encore le souvenir de Vasiliki, sa bonne, sa belle fiancée.

Souvenir de bonheur, espérance suave, fantôme caressant qui lui souriait à sa rentrée dans cet univers des réalités périssables! Quand on aime et qu'on est aimé, c'est une si bonne chose que la vie.

Il se souleva péniblement sur sa couche; il chercha à se reconnaître, à ressaisir après sa longue agonie un lieu jadis connu, un objet qui rattachât pour lui le présent au passé, qui laissât deviner autour de lui la trace d'un être bien aimé. Mais en vain : partout le silence, des lueurs à demi voilées de nuit, et cette grande solitude qui semble s'étendre, immense comme une catacombe, entre quatre murailles où le soleil ne pénètre pas, où n'arrive aucun bruit.

Que s'est-il passé pendant qu'il ne vivait plus? Il ne sait. Mais des profondeurs de son sommeil s'élancent d'affreux pressentimens pour le saisir et le torturer.

Pourtant, quelqu'un a veillé sur lui pendant sa maladie. Çà et là se montrent des signes d'habitation récente. Des charbons mourans rougissent l'âtre sous une blanche enveloppe de cendres, une lampe brûle encore dans un coin. Sa blessure vient d'être pansée; les haillons de ses couvertures sont disposés autour de lui avec des soins minutieux. Une main intelligente, amie, celle de Vasiliki sans doute, a passé par là.

Cette pensée ranima le malade. Il se mit sur son séant. Ses yeux noirs aux longs regards ternes parcoururent lentement la voûte, le plancher, les murailles. A ses pieds brillent ses armes, appendues en trophées. Autour de lui sont dispersés des vêtemens de femme; il se rappelle le souterrain où pour la première fois le vieil Hercule introduisit sa fiancée. Les mains appuyées à la paille de son chevet, l'oreille tendue, il écoute..

Rien... que le murmure de sa respiration qui tombe, que les coups pressés de ses artères qui battent... il reprend haleine, il presse sur les parois de sa bouche sa langue desséchée... Il écoute encore.

Sur sa tête on dirait un roulement sourd, semblable au vent qui courbe la cime des forêts ou qui bondit sur les flammes. Il lui semble ouïr des sifflemens lointains, de tumultueuses avalanches qui s'écrasent. Il penche la tête... Cette lutte de l'âme pour ressaisir le présent double ses forces. Et tout à coup la voûte de granit tremble, la terre s'émeut, tout bondit autour d'Osman dans un soubresaut convulsif... et un effroyable brouhaha retentit dans les profondeurs du caveau; un hurlement prolongé comme celui d'un édifice qui s'abîme, et dont chaque pierre d'un de ses angles laisse échapper un gémissement : choc confus de huit siècles, amoncelés sur un monument, jour par jour, année par année, qui s'ébranlent, se lézardent, se heurtent, roulent les uns sur les autres, et se froissent, se brisent en hurlant.

—Qu'est-ce? fit Osman. Il s'accomplit là-haut quelque œuvre terrible de vengeance. Montpensier aurait-il pris Lusignan? le détruirait-il?—Oui, oui, il n'y a que ces vieilles tours qui puissent mugir ainsi quand elles tombent. Et moi, poursuivait l'infortuné, enterré vivant sous des ruines! Cent pieds de décombres amoncelées sur les issues de ces noires catacombes, et dessous un homme aux prises, avec la faim, la mort, la rage! ..

Il se roula au bord du lit. Mais quand il eut posé à terre ses jambes amaigries, et qu'il voulut s'appuyer sur elles, il retomba. Un vertige affreux le saisit ; sa vue se troubla. Il eut soif, il sentit une défaillance mortelle. Comme dans le sommeil du cauchemar, il voyait s'avancer la mort, la craignait et ne pouvait la fuir.

—Que faire?

Il se tordait sur son grabat. Entendre l'incendie rugir, les voûtes s'abattre, le granit s'amonceler sur vous, être dans la bière et comprendre le menuisier qui la cloue, le fossoyeur qui l'enterre, le fossoyeur qui vous jette le désespoir, l'agonie pelletée à pelletée.., et ne pas pouvoir soulever, déchirer ce lourd linceul de faiblesse, d'impuissance qui vous étreint!... Horreur... Oh! fuyons, fuyons... Juste ciel, un peu de force pour me traîner sur le ventre jusqu'à l'escalier du château, jusqu'à la porte du ravin.

Il se recueillit pour tenter un dernier effort. Il saisit de sa main droite, si maigre, si jaune, si frêle qu'elle paraissait prête à se briser, le coin d'une mauvaise table, qui supportait près de lui quelques médicamens dans des tasses écornées. Sous ses doigts un papier frôla; il le prit : c'était une lettre. A la lueur de la lampe, il lut :

— Pour messire Hercule de Lusignan,

Et l'écriture était de Vasiliki.

Le ciel s'ouvrit devant Osman. Il lui sembla que l'ange de la délivrance descendait du ciel pour le consoler, le soutenir, le conduire sur la voie du salut. Il ramena sous lui ses jambes défaillantes, s'agenouilla, descendit sur la dalle, se traîna jusqu'à la lampe et la poussa devant lui. Puis, quand il eut réussi à la poser sur la table, il s'assit, tendit les organes de sa vue et parcourut avec effroi ces mots couchés là rapidement dans la fièvre d'une résolution désespérée.

— « Messire.

» J'ai réfléchi toute cette nuit; j'ai soulevé une à une les nécessités funestes qui tiraillent en ce moment ma pauvre existence; j'ai compris que la mort était la moins pesante, et je me suis résignée à mourir.

» Oui, à mourir... afin d'éviter une union détestée, de vous épargner un crime, de sauver mon Osman, s'il est possible; hélas! quoique pour lui sans doute n'être plus vaudrait mieux.

» Puis, comme ces nobles filles dont vous m'avez raconté l'histoire, victime réservée depuis long-temps au sacrifice, ne fallait-il pas accomplir ma destinée?

» Et cependant l'avenir me promettait tant de bonheur... Je me sentais au cœur tant de douces espérances, tant d'amour!.. Oh! plus que je ne pourrais le raconter, plus que n'en rêvent les anges, comme toi seul, Osman, mon fiancé, mon frère, comme toi seul pouvais en inspirer.

» Adieu, adieu, pauvre dépouille inanimée. J'ai donné tout mon sang pour ces quelques gouttes qui réchauffent encore ta poitrine, et je ne le regrette pas, car ces quelques gouttes valaient mieux.

» A te voir, je sens ma résolution défaillir; des sanglots me prennent à la gorge; des larmes inondent ma paupière... Cette vie que je rachète, sans moi, si tu la trouvais bonne, je sortirais de l'abîme pour demander grâce et réclamer à genoux ton souvenir.

» Sire Hercule, un jour viendra bientôt où votre dernière heure sonnera. Et alors vous apparaîtra cette longue suite d'aïeux auxquels vous sacrifiez tout ce qui vous aimait, tout ce qui doit vous être cher... Elle vous apparaîtra comme un peu de poussière froide, ainsi que des bribes d'ossemens blanchis. Et vous vous étonnerez que les restes de tant de rois tiennent si peu de place; et si, par hasard, l'image de votre fille passe alors devant vous, courbée sous le poids de son agonie dernière, bien sûr vous vous repentirez.

» Dieu me pardonnera mon suicide; car il sait l'amour, lui qui l'a mis au cœur de sa créature avec son dévoûment immense, ses déchirantes péripéties. Ineffable espérance du ciel, du repos au sein de Dieu après tant de souffrances, j'aurais peine maintenant à vous abandonner. Demain je serai une de ces ombres errantes qui pleurent dans les souterrains de Lusignan, mais sans amertume, qui gémissent et ne souffrent plus. Je verrai s'agiter ici-bas les passions humaines, je soutiendrai ceux qui luttent, je prierai pour ceux qui s'aiment et que le sort a séparés.

» Encore un regard sur ce monde qui passe; sire Hercule, voici mes dernières volontés.

» Lorsque le château sera détruit et mon sacrifice achevé, tirez votre fils du caveau, qu'il respire l'air bienfaisant de la liberté, qu'il revoie la lumière; guérissez-le, sauvez-le, par pitié pour moi!

» Confiez-le aux soins d'un médecin habile. Pauvre ami, quelque habile qu'il puisse être, va, tu perdras au change. Quand je veillais auprès de toi, nous nous aimions tant que ma vie semblait s'unir à la tienne, que tu paraissais te ranimer, près de rendre l'âme, au feu de mes embrassemens.

» Et lorsqu'il reprendra connaissance, lorsque, penché au chevet de son lit, vous serez assez heureux pour voir ses yeux se rouvrir, dites-lui bien que Vasiliki est morte pour le sauver, et que sa dernière pensée, son dernier souffle ont été pour lui.

» Et s'il mourait, qu'un même tombeau... Oh! mais c'est impossible... Juste ciel! que de tourmens par un seul être, que d'angoisses dans une seule mort. Hercule, adieu, je vous pardonne; Osman, adieu, je t'aime toujours, toujours par-delà la vie... »

Des larmes, versées à larges gouttes, avaient presque effacé ces derniers mots.

Le fils de Sélim ne chercha pas à deviner le drame dont cette lettre indiquait la pensée mystérieuse. Il n'eut qu'une pensée, c'est qu'au-dessus de lui s'accomplissait une séparation qu'il fallait empêcher, qu'un être se mourait dont la présence charmait la douleur, dont l'absence empoisonnait le plaisir, dans lequel il sentait son cœur battre, son existence vivre. Alors vous l'eussiez vu revêtir ses chausses que sa main supporte à peine, draper un linceul sur son corps blême, et, comme un spectre, se traîner sur la dalle jusqu'à la porte du cachot. Était-ce illusion, vertige, transfiguration de la lumière qui pénétrait dans son œil à travers du sang troublé... Les parois du souterrain lui parurent enduites de teintes flamboyantes. Il releva la tête, et, par l'ouverture du puits de Mélusine, il vit un voile immense de feu s'alonger, se rouler, se déchirer en lambeaux, tantôt jaunes, tantôt pourpres. Au milieu passaient des étincelles pétillant comme des diables qui blasphèment. Il entendait les élémens confondre leurs voix dans un infernal concert, le vent siffler, les flammes se froisser en tumulte, les murs craquer, les pierres mugir en se broyant dans leur chute. Et sa fiancée, faible et timide enfant, balancée par ces masses qui tremblent, prise dans le choc de cette nature en convulsion qui se rue!... il se sent fort maintenant : il ira la secourir, faut-il user pouce à pouce du coude et des genoux l'espace qui le sépare d'elle, briser ses dents, user ses ongles aux marches dures de l'escalier du château. Le bruit qui lui vient d'en haut avec ses pauses effrayantes, ses reprises, ses *crescendos* foudroyans le ranime. Il se lève, tombe, se relève et retombe encore, en-

fin, il suit à tâtons, mais debout, mais à longs pas sa voie ténébreuse. Il rampe sur la vis comme un reptile au flanc d'un roc. Et déjà il aperçoit poindre sur sa tête le lugubre crépuscule qui annonce la lumière sanglante de l'incendie.

Vainement Hercule avait tenté les derniers efforts pendant la nuit pour fléchir le baron de Saint Gelais à force de supplications et de promesses. Suivant la menace de celui-ci, l'armée de monseigneur de Montpensier avait commencé dès le lendemain, sur le château des vieux comtes d'Angoulême, un de ces actes de vengeance solennelle, que le pouvoir royal étendit plus tard à tous les repaires où la féodalité cachait ses crimes. Le mamelon de Lusignan offrait, vers dix heures du matin, un coup d'œil à la fois terrifiant et magnifique. La double enceinte qui défendait les approches de la forteresse n'était plus qu'un amas de décombres informes, d'où surgissaient d'espace en espace des pans de murs bizarrement coupés, ou des restes de bastions que la victoire aux mille bras infatigables, aux mille leviers de fer avait taillés en écharpe. Là on trouvait déjà la vieille ruine, sur laquelle les années laissent en passant leur couche brune, que le vent bat en sifflant, que la pluie ronge, que va recouvrir le deuil d'une végétation tristement luxuriante. Mais, au sommet de la montagne, derrière les longues et hautes courtines qui formaient le corps même du château, s'agitait l'incendie encore prisonnier sous des voûtes solides. Sapés à leur base, les quatre donjons ne s'appuyaient plus qu'à des étais de bois, entremêlés de sarmens secs, dans lesquels pétillait le feu. Après ces intelligens préparatifs, la destruction devait s'accomplir d'elle-même, et l'armée catholique, en armes sur les collines environnantes, se donnait un plaisir de roi à en suivre les progrès.

D'abord les rares fenêtres dont la muraille était percée vomirent la fumée par torrens. Puis les flammes percèrent ces ondulations floconneuses de leurs dards vivement enluminés. Elles s'élancèrent bientôt ardentes, vigoureuses, se redressant vers les créneaux comme des torses d'athlètes sculptés au fronton d'un temple grec. Elles dévoraient sourdement les richesses amassées par dix générations de puissans seigneurs, le mobilier luxueux qu'avait acquis François I[er] pour honorer Charles-Quint son hôte et son rival. Peu à peu le ciment s'échauffa, se lézarda ; la chaleur se glissa dans ces crevasses en pointes subtiles et dévorantes ; les voûtes se trouèrent comme des drapeaux sous la mitraille, et par leurs blessures qu'agrandissait sans relâche son action infatigable, l'incendie s'avança en tourbillons d'éclairs, en gerbes d'étincelles, en brandons qui voyageaient à travers l'espace, traînant derrière eux l'élément acharné qui piquait leurs flancs. Le tumulte grandissait : le géant près de tomber faisait rage. Sa masse si inerte auparavant, si lourde, déployait une effroyable énergie, agitait sous le vent toute convulsive et toute palpitante, sa crinière de flammes échevelées. Ce n'était plus qu'un immense mortier quadrangulaire, pointé contre le ciel, percé de distance en distance dans sa forme noire de crevées lumineuses, dans lequel dansait une explosion continue, qui chassait au loin sa fumée sous le nuage, et en teignait à moitié de pourpre les mouvantes ellipses... quand deux tours à la fois s'ébranlèrent, glissèrent sous leur propre poids, tonnèrent comme la foudre, et sous une nuée de poussière s'étendirent en démolitions inertes au flanc du coteau.

Il sembla que le génie du mal avait donné de sa grande voix dans l'espace ; l'armée lui répondit par un hourra sauvage. Une troisième tour s'ébranla et disparut dans l'abîme; la terre sentit frémir ses entrailles; l'horizon retentit, les échos des vallées se réveillèrent et gémirent, le démon des ruines froissa toutes les poitrines de sa main puissante, et les fit hurler de joie du haut en bas des amphithéâtres, où le vainqueur regardait l'orgueil de Lusignan mourir. Le donjon seul de Mélusine resta debout. Ses créneaux enfumés couronnaient toujours le feu qui s'alongeait de sa base en fanons de *gueules*. Périra-t-il comme les autres ou bien ces pygmées qui viennent de saper ses assises verront-ils se renouveler les effrayantes merveilles de sa fondation, la terre s'ouvrir, le tonnerre briller, le soleil pâlir et les esprits élémentaires descendre pour le soutenir sur ses chevaux à l'œil de rubis, aux naseaux rayonnans, à la crinière phosphorescente?.. Un sourire de doute peureux errait aux lèvres des incrédules, la multitude attendait, d'inexplicables pressentimens la suspendaient haletante au dénoûment de ce grand drame, quand tout-à-coup, épouvantable prodige, moment de terreur merveilleuse, la fée, la fée parut!..

Une femme vêtue de blanc, jeune, belle de pâleur et de souffrance, dont le corps fatigué se mouvait avec un abandon plein de grâce, montait l'escalier découvert qui se contournait en spirale au flanc de la tour. Ses bras nus s'appuyaient à chaque marche, le vent soulevait ses cheveux, collait ses vêtemens sur ses formes aériennes. Parvenue au sommet du donjon, elle se tint debout ; elle promena lentement ses regards sur l'horizon teint d'azur et de pourpre, sur la fournaise ardente qui se consumait à ses pieds, laissa retomber sa tête sur sa poitrine et parut s'abîmer dans sa lugubre contemplation.

La rampe qu'elle venait de parcourir se détacha ; ses pierres se séparèrent les unes des autres comme un éventail qu'on déploie et bondirent en tournoyant sur le roc. La fée ne parut pas s'émouvoir. Avait-elle résolu de mourir? conjurait-elle, par des formules cabalistiques la chute du donjon? ou bien, quand il s'ébranlerait, inclinerait-elle sous la brise son corps de sylphide, et s'enfuirait-elle vers un monde inconnu?.. L'armée demeurait frappée de stupeur ; elle se préparait aux émotions d'une scène déchirante, ou bien au spectacle non moins saisissant de quelque événement miraculeux.

Vasiliki disait adieu aux nuées du ciel, à l'horizon ceint de lointains bleuâtres, à ces immenses tentures jetées par la main du Créateur sur les campagnes comme un rideau d'or, d'argent ou de sinople, qui s'arrondissent sur la croupe des montagnes, s'inclinent au fond des vallées au regard si harmonieuses, hélas! et qu'elle ne devait plus revoir. Du fond de son cœur elle adressait à son fiancé un dernier souvenir d'amour, à Dieu une fervente prière ; elle lui demandait de rendre son Osman reconnaissant et fidèle ; elle se recommandait à sa justice, à sa miséricorde ; elle appelait ses parens défunts, la foule des jeunes victimes immolées avant elles, pour la recevoir dans un monde meilleur, unir leurs larmes aux siennes, leur malheur à son malheur, partager ses regrets et les adoucir. Parmi cette foule superstitieuse qui festonnait les cimes environnantes, un seul homme, accroupi comme Satan au penchant d'un roc, savait cette existence désolée qui s'en allait mourir.

Mais quel est cet autre spectre voilé d'un suaire, hâve, décharné, qui s'avance de créneau en créneau, bravant le feu, trébuchant sur des ruines? A ce nouvel incident, l'effroi court sur la multitude comme un bruit de feuilles qui se froissent ; Hercule étend sa main en visière sur son œil de lynx ; et lui, le spectre, venait au pied de la tour où la fée attendait la mort, s'agenouillait et tendait vers elle ses mains suppliantes avec une ineffable expression de regret et d'amour. Elle l'aperçut ; elle voulut écarter de ses yeux cette vision désespérante ; mais bientôt l'indomptable désir de vivre secoua de ses émotions furibondes cette frêle enveloppe de jeune fille auparavant si résignée. Elle courut le long des créneaux, cherchant un passage à travers le gouffre qui s'ouvrait béant à ses pieds; mais rien, rien au-dessous d'elle, que deux cents pieds de dalles glissantes superposées à pic, et le basalte qui dresse au bas ses arêtes tranchantes, ses prismes écornés; rien, pas même une aspérité pour s'y accrocher, s'y suspendre, fuir cette horrible prison, qu'enferment l'air, l'espace et la peur. Une secousse rapide et accompagnée de craquemens profonds et sourds ébranla le donjon du sommet à sa base ; la destruction l'enveloppa d'un réseau de lézardes qui glissèrent, bruirent entre les pierres comme des serpens ; une force invisible sembla balancer dans l'espace cette masse dont la colline attendait le choc avec effroi. Vasiliki se laissa tomber à genoux. La tête rejetée en arrière, les bras tendus, les poings serrés d'épouvante, elle regardait le ciel et semblait dire :

— Je veux vivre, mon Dieu, sauve-moi.

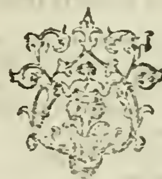
Elle se pencha vers Osman, lui sourit, mais avec une expression effrayante d'idiotisme et de regret. Et la tour inclina sa masse sourcilleuse qui depuis sept cents ans gênait l'horizon. A la sentir manquer sous ses pas, à voir se pencher cette dernière couronne d'assises immobiles, la fée étend les bras pour saisir l'air insaisissable, la fumée qui cède et s'envole le créneau solide qui va s'abattre de tout son poids. Alors le donjon se fondit comme un torrent de lave. On put ouïr un instant les cris lamentables que la victime laissait dans l'espace après elle; mais ils se confondirent bientôt avec, le tumulte des ruines qui grandit, s'enfla, se dilata sous les nuées en détonnations sourdes, d'où se détachèrent mille fantastiques gémissemens. Les décombres palpitantes comme un cadavre encore chaud, s'apaisèrent... et tout fut dit.

Tout fut dit. Non pourtant, car Osman, sur la dernière pierre de la courtine que la tour n'avait pas entraînée, contempla le tombeau où gisait sa fiancée, se voila les yeux, étendit les bras au-dessus de sa tête, se dressa, s'élança et vint s'abattre au pied du roc sous son linceul flottant.

Le lendemain des soldats le relevèrent et le portèrent au camp. Bussy, dont la blessure commençait à se fermer, reconnut son adversaire et obtint son corps de monseigneur de Montpensier. Des parfumeurs italiens, chargés de l'ensevelir par le généreux mestre-de-camp, trouvèrent dans la main froide d'Osman la lettre de Vasiliki. Alors s'expliqua en partie l'apparition de Mélusine. On fit des fouilles à l'endroit où elle avait dû périr. On y retrouva Vasiliki sous les décombres, mais sanglante, mais horriblement défigurée. Elle obtint, grâce à Bussy, le bonheur inespéré d'être réunie à son amant dans un même tombeau. Aujourd'hui les jeunes filles de Lusignan dansent sur l'emplacement de la tour de Mélusine, et sur la sépulture de Vasiliki Paléologue et d'Osman.

L'armée catholique était partie. Un berger faisait paître ses moutons sur la pente d'un ravin, que les débris de la deuxième enceinte du château n'avaient pas entièrement recouvert. Près de lui, sous un roc tapissé de plantes grimpantes, un bruit se fit entendre, une porte s'ouvrit, et, penchée sur un escalier humide, se montra une face de vieillard, presque décomposée par la mort. L'enfant tressaillit. L'apparition demanda de l'eau. Il courut en chercher au torrent, mais à son retour il trouva le spectre étendu sans mouvement, le front appuyé à terre. Le comte Hercule de Lusignan venait de rendre l'âme : l'impression de l'air extérieur l'avait tué.

FÉLIX DERIÈGE.



LE LAZARE DE L'AMOUR.

CONTE.

I.

Espoir et Désespoir.

Il y avait à Paris, en 18..., une belle dame très mariée, qui s'appelait la marquise d'Oppède, et un ardent jeune homme fort célibataire qui se nommait le chevalier de Saint-Contest.

Peut-être, à ce début quasi-fringant, soupçonnez-vous de persifflage et de galante rouerie la forme et le fond de cette histoire. Détrompez-vous. De la galanterie! c'est tout le contraire. Franchement, c'est presque de la bergerie. Vous abordez les aventures d'une passion vraie. Il n'est point ici question d'un aimable et passager caprice à fleur d'âme; il s'agit d'un amour sérieux, durable et profond. — Eh bien, alors, me direz-vous peut-être, pourquoi un chevalier? Pourquoi une marquise? Pourquoi le dix-neuvième siècle? Pourquoi un temps et des gens qui ont avec les Amadis et l'âge d'Astrée une incompatibilité d'humeur manifeste? — Mais non; vous ne me la ferez pas cette objection. Vous avez assez de lecture et d'expérience pour savoir comme moi que, au dix-neuvième siècle, même dans notre monde positif et incrédule, même parmi nos aristocrates de naissance, de pouvoir, d'argent, d'industrie et de pensée, même parmi ceux d'entre eux qui se sont le plus gorgés des fruits sensuels et intellectuels de la civilisation, — il existe, — et en nombre, — des êtres capables et coupables d'aimer primitivement. Oui, il y a encore de la tendre naïveté, il y a encore de la bergerie sous notre ciel! et il y en a jusque dans le cœur des gens que nous nommons chevaliers et marquises. Je parle tant de ceux et de celles qui sont marquises et chevaliers par droit d'excellence purement et simplement, que de celles et de ceux qui le sont à la fois par droit d'excellence et par droit d'origine; et il est bien reconnu que souvent les moqueurs et moqueuses de profession qui brillent le plus sur la scène de la société parisienne ne sont pas en réalité les moins romanesques et les moins sensibles. Ce vers de Victor Hugo,

> *C'est* l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure,

est d'une application plus générale qu'on ne le supposerait de prime-abord.

Si je commence d'un air cavalier et d'un ton railleur une histoire que cependant j'annonce devoir être, quant au fond, et même aussi quant à la forme, véritablement sérieuse, naïve et idéale, — et s'il m'arrive encore le long de mon récit de prendre parfois ce même air et ce même ton, — croyez-le, ce n'est point tout à fait par lubie et par boutade; c'est à dessein et avec une lucide préméditation. — Je suis du tempérament de ces jaloux et prudens châtelains du moyen-âge, qui, toutes les fois que leurs chastes filles et leurs nobles femmes sortaient du manoir pour se mettre en voyage, pour s'aventurer parmi des chemins et des bois quotidiennement infestés de routiers pillards et immondes, ne manquaient pas de mêler à l'escorte de vassaux et de serviteurs armés ayant fonction d'encadrer les timides litières et les blanches haquenées de ces chères colombes, et de leurs discrètes camérières, — un certain nombre de farouches soudarts à l'œil de faucon, au teint de bronze, précisément choisis et recrutés dans les bandes des routiers susdits, — et par cela seul, défenseurs d'autant plus sûrs, protecteurs d'autant plus efficaces, — en premier lieu, parce qu'ils étaient familiers avec les façons d'agir de ceux qu'ils devaient réprimer, — et en second lieu, parce que ces derniers, les connaissant pour d'anciens frères et amis momentanément chargés d'une mission honnête, y appréciaient de la bonne grâce et de la complaisance, et les gênaient beaucoup moins qu'ils n'auraient gêné des sbires et des gardiens de profession, des soldats réguliers naturellement et constamment leurs adversaires et leurs ennemis. — Moi, je ne veux laisser ma chère fable intime, ma douce fantaisie d'amour se risquer à travers les scabreux labyrinthes et carrefours de la publicité, où sont embusquées les railleries et les mécréances du siècle et du monde, qu'après avoir adjoint — à la phalange de grands et purs sentimens, et d'impressions graves et fermes qui escortent déjà militairement son char de passion mystique et son nuage d'émotions rêveuses, — un rang ou deux d'auxiliaires suburbains pris dans la légion des ironies mondaines et des malignités sceptiques. Spéculant comme mes châtelains des anciens jours, je me flatte que ces êtres-là vaudront mieux que leurs camarades les élans de chevalerie pour tenir en respect la race de bandouliers et de détrousseurs dont ils émanent.

O fâcheux démon du préambule! que t'avais-je donc fait? Dans quelles broussailles m'as-tu empêtré? Quelle montée m'as-tu fait gravir? Dégageons-nous et respirons.

Un jour du mois de mai, notre chevalier passa la soirée seul à seul avec notre marquise dans l'hôtel de celle-ci. Quand il la quitta, il avait l'air tout rêveur et plein de mélancolie, et cependant je ne sais quoi d'animé et de lumineux rayonnait à travers cette vapeur et cette ombre. Obéissant à une singulière envie de locomotion, à un impérieux besoin d'espace, il renvoya devant lui sa voiture et ses gens, et se mit à regagner à pied sa demeure. Il prit le plus long, il arpenta les quais, il fit plusieurs tours dans le jardin du Palais-Royal, et se plut à errer surtout par les boulevarts à demi déserts. Tantôt, il allait à grands pas, la tête haute, le maintien fier et souriant, comme un paladin marchant à une conquête magique avec la certitude de sa force et l'ivresse de l'espérance. Tantôt son allure s'alanguissait, comme celle d'un homme qui s'interroge, qui s'étudie, et qui semble douter volontiers de soi, ou tout au moins du degré de faveur où il peut être à la cour de ce roi suprême que le grand Frédéric appelait sa sacrée Majesté le Hasard. Par intervalle, il pensait tout haut; quelques atomes de son bouillonnement intérieur débordaient; il murmurait au vent quelque parole expressive; par exemple, dans ses niomens d'heureuse animation, il lui arrivait de s'écrier: — Elle m'aimera!.. oui! elle m'aimera!.. — Et il disait cela, non pas d'un ton de frivole et vulgaire fatuité, d'insolente présomption, mais d'un accent de naïf et tendre enthousiasme, mais en homme qui puise cette conviction de pouvoir se faire aimer, bien plutôt dans la conscience de la souveraine faculté qu'il a de savoir lui-même profondément aimer, que dans le sentiment vaniteux de ses mérites matériels et personnels, que dans sa fortune, son esprit, ses avantages de cavalier. D'autre part, sous l'influence de ses hésitations, il lui échappait de dire en soupirant: — Son émotion était-elle aussi intime qu'il m'a semblé? Signifiait-elle bien tout ce que j'en ai interprété?... Ah! je n'ai point parlé assez net!... Ah! maudits soient ma crainte et ce misérable goût parisien qui ne m'ont permis que de faire un demi-aveu!... — Mais les transports de l'espoir ressaisissaient bientôt le gouvernement de son âme, qu'ils gardaient plus long-temps que les impressions du doute, et qu'ils finirent par conserver d'une manière absolue sans le moindre partage. Aussi, rentré dans sa demeure, passa-t-il une nuit semée de visions et d'agitations charmantes, une de ces nuits qui, en fait de poétiques merveilles, laissent bien au-dessous d'elles les recueils de vers les plus originaux, les pages de roman les plus étincelantes d'imagination.

Le lendemain, il employa la matinée à continuer tout éveillé les précieux rêves de son beau sommeil, et il se disposa même à les parer de quelque rime; car il va sans dire qu'il était un peu poète. Où est l'amoureux de fabrique éthérée qui ne le soit pas? Une folie en entraîne une autre *Abyssus abyssum*.. Déjà son crayon avait tracé le début suivant:

> Amans orientaux, que vos sélams de fleurs
> Me rendent donc jaloux! l'accent de leurs couleurs,
> La voix de leurs parfums, que je vous les envie!
> Et que je donnerais de mon sang, de ma vie,
> Pour savoir aux genoux de l'ange que je sers,
> Comme parlent vos fleurs, faire parler mes vers!..

Déjà il avait commencé ainsi, et, se croyant en verve, il allait poursuivre, — lorsqu'il reçut une lettre. — Elle était de la marquise. — Avant d'en avoir achevé la lecture, un déplorable changement s'était opéré dans l'état de son âme. Des hauteurs d'une espérance qui lui avait paru avoisiner le paradis, il se trouvait maintenant précipité dans les profondeurs d'un désespoir qui lui paraissait contigu à l'enfer.

Voici ce que disait cette lettre:

« — Ne nous revoyons plus, mon cher chevalier. Il le faut. Ou du » moins ne nous revoyons que quand nous serons tous deux de la der- » nière vieillesse. C'est le seul moyen de vous guérir de la maladie mo- » rale dont vous souffrez, et d'empêcher qu'à la fin elle ne devienne con- » tagieuse pour moi. Après notre conversation d'hier, il ne m'est plus » possible d'ignorer comment et combien vous êtes malade. Vous ne vous » êtes pas, il est vrai, jeté à mes genoux comme aux anciens jours; vous » ne m'avez pas dit textuellement: — Madame, j'ai cessé de vous aimer » d'amitié pour vous aimer d'amour. Madame, qu'ordonnez-vous de » mon sort? — Mais vous m'avez fait voir et entendre cela d'une fa- » çon bien plus passionnée et bien plus dangereuse, en le produisant » sous le voile des spéculations mystiques de votre âme enthousiaste et » à travers les tremblemens d'un noble et touchant respect. Je l'avoue » tant que vous avez été présent, tant que vous avez parlé, tant que » vous m'avez fait entrevoir en termes si discrets et si élevés quel bon- » heur inouï et divin c'est pour deux êtres qui sentent et pensent d'une » manière absolument semblable et avec le même degré de puissance, de » se rencontrer, puis, de se reconnaître, puis, enfin, d'échanger un éter- » nel amour, ah! oui, je l'avoue, je me suis vaguement abandonnée; » je ne sais quel charme endormeur qui m'isolait des réalités accomplies » qui me faisait oublier que la destinée de mon cœur est déterminée à » jamais. Ma raison s'est réveillée à temps, et mon loyal orgueil saura » bien aviser à ce que dorénavant elle ne sommeille plus. — Tâchez de » vous séparer un moment des intérêts de votre passion; forcez-vous » à voir vrai; et dites-moi, vous qui ne me le cédez pas en fierté et en » fatuité, dites-moi si le comble de l'infamie ne résulterait point pour » celle que vous aimez de vous aimer à son tour et surtout d'obéir aux » loyales exigences de ce criminel sentiment. Les plus zélés défenseurs » de l'indépendance et des droits de la femme, les plus audacieux criti- » ques du mariage, s'ils prennent à tâche d'excuser, de justifier même » ce manque de foi de l'épouse, c'est seulement lorsque l'union a eu lieu » contre son gré ou bien lorsque l'époux est un bas et lâche tyran, » ou lorsqu'il se déshonore dans sa vie publique, ou lorsqu'il est infidèle » avec de révoltans procédés, ou enfin lorsqu'il y a entre elle et lui dis- » proportion, désharmonie trop marquée, soit sous le rapport de l'âge, » soit sous le rapport de l'intelligence et de l'éducation. Mais, parmi les » raisonneurs que je cite, nul, à ma connaissance, n'a encore osé ad- » mettre comme possible la justification d'une femme en état d'hostilités

» ouvertes ou cachées à l'égard d'un mari tolérable, dans un ménage où » il n'existerait aucune des incompatibilités signalées. Or, vous le savez, » mon cher Saint-Contest : M. d'Oppède ne se contente pas d'être exempt des » trop communs défauts qui font les mauvais maris ; il est de plus pourvu » des rares qualités qui font les bons, si ce n'est les excellens. Vous le sa- » vez : il est encore assez jeune ; je l'ai épousé très volontiers, quoique » sans grande exaltation ; il est d'aussi bon lieu que vous et moi : il jouit » de la plus durable considération personnelle ; il est brave et aimable, digne » et bienveillant ; ensuite, on le trouve généralement assez bien de sa » personne. Sans doute il est loin de vous valoir quant aux grâces mys- » térieuses du cœur et aux célestes élévations de l'entendement. Sans doute » il ne ressent pas et n'inspire pas l'enthousiasme ; il ne comprend rien à » l'idéalité ; il est parfois, tranchons le mot, d'un *terre-à-terre* vraiment » désespérant. Mais s'il a peu ou point de luxe, en revanche il a beaucoup, » il a prodigieusement de solidité. De ce côté-là, il se relève. Pour ce qui » est de la grandeur d'âme, de la franchise, de la générosité, de l'équité, » de la bonté parfaite, pour tout cela, chevalier, il est votre égal ! Et à ce » propos, permettez moi de vous rappeler une de vos assertions favorites, « une de celles que vous répétez et motivez avec le plus de complaisan- » ce : à savoir qu'un homme souverainement bon et généreux est un » trésor cent fois, mille fois plus rare qu'un homme souverainement in- » telligent, et qu'il faut l'estimer et l'admirer en raison directe de » cette rareté excessive. — Combien M. d'Oppède les exerce libé- » ralement envers moi ces qualités sans prix dont il est si entièrement » possesseur ! De quels soins délicats il m'entoure ! Quelle respectueuse » et religieuse part de liberté il m'a faite ! Quelle confiance et quelle » croyance en moi ! Ah ! il n'y a pas de dévot qui croie plus à son Dieu » qu'il ne croit à sa femme, lui ! et vous pourriez ne pas repousser le » dessein, l'espoir.... Non, je suis sûre que, malgré votre délire, l'idée » de me voir trahir un tel homme vous fait ainsi que moi palpiter d'hor- » reur ! Vous n'êtes pas, je le sais, au nombre des admirateurs de l'ins- » titution du mariage ; et je crois que vous m'auriez vue, sans me juger » trop coupable, me soustraire à ses lois, s'il ne se fût agi en cela que de » braver la société, de forfaire à une institution. Mais, en même temps » que vous avez une indulgence de sophiste pour la trahison qui s'atta- » que aux institutions, vous pensez en sage que l'on doit vigoureusement » détester la trahison qui immole les personnes. C'est encore là une de » vos opinions favorites.

« Assurément, je ne vous alléguerai point la franche et vive amitié » dont M. d'Oppède fait profession pour vous. Je conviens qu'elle ne » saurait vous engager réellement, puisque n'ayant rien fait d'abord pour » l'exciter, vous avez encore essayé de la calmer en lui opposant » une froideur et une réserve inexpugnables, puisque jamais, — ce qui » est à la louange de votre cœur, — vous n'avez rêvé au coupable profit » que vous en pourriez tirer. Toutefois, ne serait-il pas bien affreux de » préméditer le déshonneur d'un homme qui n'a d'autre tort envers vous » que celui de vous aimer malgré vous, de vous rendre justice, de vous » regarder comme un modèle d'honneur et de se complaire à le dire en » tous lieux ?

» Ne croyez pas qu'il ne m'en coûte rien d'appliquer ainsi la raison » aux douleurs de sentiment que vous éprouvez. Ne croyez pas que je » sois calme, libre et ferme en écrivant tout ceci. Oh ! que j'en suis loin ! » Je ne puis, hélas ! me décider à finir cette lettre, à la quitter, parce que je » vous y donne un adieu éternel, parce qu'en la quittant, c'est vous que je » vais quitter pour toujours. Moi qui long-temps avais voulu espérer que » notre sage commerce d'amitié ne serait jamais menacé d'une exagération » dangereuse ! Moi qui m'étais flattée qu'il nous aurait été possible à tous » deux de passer notre vie presque ensemble ! Pourquoi avez-vous dans » l'âme des richesses qui font que vous ne sauriez vous contenter des » modestes bonheurs de la sévère amitié ! Ah ! c'est de la passion qu'il » faut à votre âme insatiable ! Allez, celle qui pourra vous aimer sans » crime vous aimera avec passion, je vous le prédis. Vous la rencontre- » rez celle-là, mon ami ; vous la trouverez. Si parfaite que me suppose » votre illusion, persuadez-vous bien que je ne suis pas unique au monde.

» Vous le voyez, l'orgueilleuse ne craint pas de lever à vos yeux un » coin du voile de son faible cœur. C'est que j'ai l'assurance profonde » que vous ne chercherez nullement à m'en faire repentir ; c'est que je » suis certaine qu'une semblable sincérité de ma part ne réveillera pas » en vous un espoir insensé, indigne, ne vous poussera pas à enfreindre » le silence et l'absence que je vous impose. Votre stoïcisme d'honneur » m'en répond.

» Adieu ; je me souviendrai de vous jusqu'à mon dernier jour. Guéris- » sez, c'est mon vœu le plus cher ; mais, tout en guérissant, mon noble » ami, ne m'oubliez pas. Hélas ! que j'ai d'ambition relativement à la ma- » nière dont je voudrais être honorée dans votre mémoire ! Ce serait » comme une femme tendre et pure possédant à la fois assez de sensibilité » pour n'avoir point de raideur et de sécheresse dans la vertu, et assez » de vertu pour n'être point victime des égaremens de la sensibilité. — » Adieu, adieu. VANNINA.

» *P. S.* — Pour m'avertir, — ce dont je ne doute point, — que vous » me comprenez, et que vous vous soumettez aux commandemens de no- » tre devoir mutuel, ne m'écrivez pas à moi directement. Ecrivez à mon » mari. Annoncez-lui que vous allez entreprendre un voyage de plusieurs » années. Excusez-vous, tant bien que mal, de ne pas nous venir faire » vos adieux en personne. Ce grand et long voyage, faites-le en effet, je » vous en prie. Si, à votre retour, votre guérison se trouvait inébranla- » blement fondée, peut-être alors... Non ! il vaut mieux ne nous revoir » jamais !

» Brûlez ce papier sur-le-champ. »

Un roué seul, après la lecture de cette vertueuse épître, aurait pu avoir la sotte impertinence de soupçonner la véracité complète de ce qu'elle intimait, d'en nier l'irrévocable décision, de conserver encore de l'espérance. Notre chevalier qui, on le sait déjà, était le contraire d'un roué, qui, s'il était susceptible d'illusions, ne l'était pas des illusions du vice, n'eut garde de s'y méprendre, se sentit déchiré d'admiration, et, ainsi que nous l'avons marqué tout d'abord, s'abîma dans un désespoir véritablement dantesque. Outre le tourment moral, il eut, en lisant cette lettre et en la relisant, quelque chose des sensations physiques d'un malheureux qui se noie, il en eut les intolérables étouffemens de poitrine et les formidables bourdonnemens de cerveau. Les perturbations que la douleur jeta dans son âme furent de celles qui réduisent le corps au dernier terme de l'inaction ; il demeura tout le reste de la journée et toute la nuit suivante assis à la même place, immobile, le dos voûté, les mains sur les genoux, le col allongé, le visage livide et morne, l'œil sec et mat, la bouche hébétée de souffrance. Les seuls actes de mouvement qu'il accomplit pendant tout ce long temps furent un geste et un regard de foudroyante colère, accompagnant une injonction verbale de se retirer, adressée à son valet de chambre qui était venu lui demander ses ordres, et qui, dûment terrifié, ne se hasarda plus à reparaître.

Enfin, d'un bond farouche, il s'arracha à cette inertie désastreuse, il ressaisit la fatale lettre, la relut encore, et la couvrit convulsivement de baisers pleins d'amertume, où le rire et les pleurs se croisaient. Puis, allumant un réchaud de parfums, il la brûla dans une cassolette, et il en recueillit fanatiquement les cendres qu'il serra dans une boîte d'acier. Après quoi, il écrivit au marquis d'Oppède un billet rédigé selon les recommandations du *post-scriptum* de la marquise. Cela fait, il tira d'un meuble une magnifique pipe orientale, il la bourra d'un tabac épicé, et s'établissant devant une glace pour se faire honte à soi-même de sa mine peu vaillante, il se mit à fumer stoïquement. Il fit plus. Au milieu des flocons de vapeur dont il fut bientôt environné, il eut assez de courage et de lucidité pour composer le sonnet suivant :

L'amour, c'est le soleil, — le soleil d'Orient.
— Tantôt, de ses rayons l'aménité sereine
Engendre une oasis, un éden souriant,
Où tout le peuple-fée accourt avec sa reine.

Tantôt sa cruauté de torride sultan
Crée un désert tout fauve, un océan d'arène
Que, de l'affreux simoun, second Léviathan,
Bouleverse à plaisir la rage souveraine.

Oui, voilà bien l'amour ! le dur, le tendre amour !
Oromaze, Arimane !... Heur, malheur tour à tour !
Calice de poison !... coupe d'électuaire !..

Qu'il faut d'enthousiasme et de témérité
Pour soulever tes plis, voile du sanctuaire
Où luit fatalement cette dualité !

II.

Caractères et portraits.

Le marquis, en montrant le billet de Saint-Contest à sa femme, déplora du meilleur de son cœur qu'un si estimable gentilhomme eût la bizarrerie sauvage d'aller perdre une grande partie de sa jeunesse hors de France. (Le chevalier annonçait qu'il allait voyager dans toutes les parties du monde connu pendant douze ans.) Il le trouva tout-à-fait blâmable de se dispenser de venir prendre congé en personne ; et il se plaignit beaucoup de l'insuccès des nombreux efforts qu'il avait faits pour se mettre en rapport d'intimité absolue avec un original obstinément affublé de flegme britannique, vers lequel néanmoins l'entraînait toujours, il le confessait, une remarquable sympathie.

Quant à la belle Vannina, qu'il aimait, — quoique vertueuse et orgueilleuse, — elle rendit tout bas de ferventes actions de grâces à la soumission du chevalier. Elle voyait là un tel gage de sécurité pour sa vertu et un si éloquent témoignage de respect et de foi ! naturellement elle ne pouvait manquer d'en concevoir la plus vive reconnaissance.

Désormais rassurée sur les dangers de leur amour, elle ne se défendit plus contre les secrets entraînemens d'imagination et de sensibilité qui y ramenaient sa pensée ; elle finit même par s'y livrer, par s'y absorber tout entière. Se croyant certaine de ne plus rencontrer le chevalier dans notre monde impur, elle lui voua au fond de son cœur une sorte de culte platonique et idéal, comme à un type de perfections irréalisables, comme à un sublime héros de roman qu'on ne verra jamais, qui n'existe pas, qu'on a seulement rêvé.

Ainsi, d'une part, elle ne laissa nulle tiédeur se mêler à l'exercice de ses devoirs d'épouse intègre et dévouée ; elle y apporta même plus de conscience et d'ardeur ; elle s'étudia à rendre encore plus douces et plus dignes ses relations d'amitié — un peu trop raisonnable — avec son excellent mari : mais, d'autre part, en même temps qu'elle se consacrait toute à lui dans le monde visible et naturel, elle s'adressait non moins exclusivement à la pensée du chevalier dans le monde invisible et imaginaire.

Sa jurisprudence de femme fidèle et vertueuse ne l'embarrassait d'aucun scrupule au sujet de ce *quiétisme* profane. Elle s'appuyait, pour lé-

gitimer, d'un raisonnement, du reste assez plausible, dont se servent en pareil cas nombre de belles dames fières et honnêtes. Elle se disait que son mari étant dépourvu des facultés de rêverie et de poésie sans lesquelles on ne peut comprendre l'existence ni éprouver le besoin de la vie intérieure et spirituelle, elle ne lui devait rigoureusement que sa vie extérieure, sa vie positive. Pourvu donc qu'elle fût toute à lui sur le terrain de la réalité où il valait beaucoup, où il brillait uniquement, elle prétendait redevenir maîtresse de soi, ne plus appartenir qu'à soi dans les régions de l'idéalité où il ne pouvait la suivre puisqu'il était à leur endroit frappé d'ignorance et d'impuissance. — Argumentation fort spécieuse, je le répète, mais constituant selon moi, l'un des graves motifs qui encouragent le plus les célibataires à persévérer dans leur voie d'unité. — (J'ouvre ici une parenthèse pour dire en passant à mesdames les dévotes qu'il leur sied mal d'être si promptes à condamner sur ce point leurs humbles sœurs les mondaines, vu qu'elles-mêmes ne raisonnent pas et n'agissent pas autrement. Fermer à un mari peu dévôt l'intime sanctuaire de son âme dans un intérêt d'amour divin, cela revient au même que de le fermer à un mari prosaïque dans un intérêt d'amour humain. C'est toujours lui dérober la meilleure part du bien qu'il avait pensé acquérir intégralement. Qu'importe que cela soit plus honorable d'avoir Dieu pour rival préféré? On n'en est pas moins frustré, dépossédé, volé. Que reste-t-il à un mari dont la femme aime Dieu avec l'exclusive ardeur d'une sainte Thérèse? On ne lui concède guère plus d'attention qu'un couvent de religieuses n'en accorde à son jardinier. Quand un honnête garçon épouse et qu'il y va d'inclination, il veut avoir tout; et, abstraction faite du ridicule point d'honneur marital, il lui répugne autant de partager avec un Dieu qu'avec un homme. Il s'estime également lésé dans l'un et dans l'autre cas. A mon sens, il n'a que trop raison.)

Quelle navrante désolation se serait emparée du généreux marquis, s'il fût venu à soupçonner cet occulte démembrement de son royaume, cette scission impalpable, ce partage immatériel que certains procureurs-généraux qualifient résolument d'adultère moral, et qui cependant ne causait pas le moindre remords à l'innocente marquise! Quels poisons les vipères de la jalousie auraient insinués dans ses veines, s'il eût eu révélation de cette seconde existence superposée à celle qu'il croyait seule et unique, de cette existence mystérieuse et infinie, où il n'était rien et où un autre était tout!

Il est juste de l'observer pourtant : l'équité relative de Vannina était vigilante à empêcher que le domaine attribué à celui qu'il faut bien, pour être logique, appeler un peu son amant! — usurpât rien sur le domaine dévolu à son mari. Elle y réussissait toujours; mais cela exigeait parfois de grands labeurs.

Car, en vérité, l'image, la mémoire du chevalier dominait sa seconde nature avec un étrange absolutisme. La présence de ce fantôme était là aussi réelle que son invisibilité. Il la suivait, il l'accompagnait partout. La rêveuse Vannina n'éprouvait pas un sentiment, ne subissait pas une impression, ne concevait pas une idée, qu'elle ne l'y trouvât mêlée, associée, confondue.

Par exemple : — assistait-elle aux réunions du monde? elle le sentait s'animer, se monter avec elle aux différens modes de la conversation, sourire de plaisir aux traits fins et aux délicatesses du ressort de l'esprit et du bon goût, honorer d'une attention de penseur les imposantes échappées de vue pratiquées sur les vastes sphères des lettres, de la philosophie et de la chose publique, saluer d'une pieuse admiration tout ce qui avait rapport aux actes et aux principes qui sont la gloire de l'humanité, détester d'une haine vigoureuse tout ce qui se rapportait à ceux qui en sont l'opprobre. — Lisait-elle? il était là, lisant avec elle, et partageant ses méditations ou ses palpitations, selon que le livre était de ceux que font méditer ou palpiter. — Allait-elle aux champs? il se promenait avec elle, il s'enivrait avec elle des charmes de la création; il lui apparaissait, dans la magnificence des forêts, sous la figure d'un paladin fidèle tout brillant de renommée et d'amour; il contemplait à ses côtés la grandiose et sereine mélancolie des soleils couchans, et, devant ce profond spectacle, son âme avec la sienne s'épuisait en aspirations vers l'immortalité, vers l'avenir des cieux. — Enfin, l'on ne tarirait pas, l'on s'imposerait d'interminables énumérations, d'innombrables analyses, si l'on voulait mentionner et détailler chacune des phases de cet hymen éthéré dans chaque région de l'ordre romanesque et intellectuel, surtout dans celle des arts, particulièrement dans la musique!

Une chose du dehors, assez bizarre, ne renforçait pas médiocrement le travail qu'au dedans de son être faisait la passion pour l'enlacer et l'asservir de plus en plus. Par un singulier caprice du hasard, — je n'oserais dire par un dessein arrêté de la Providence, — elle se trouvait avoir chez elle presque le portrait du chevalier. Au nombre des tableaux qui décoraient son salon, il y en avait un qui représentait la plus curieuse circonstance de la vie de don Ignacio de Loyola, ce candide fondateur d'une société qui n'a guère péché par excès de candeur. C'était la *veille d'armes* qu'il fit dans une chapelle dédiée à Marie, lorsqu'à moitié fou, il se fut proclamé le chevalier de la sainte Vierge, qu'il eut pris ses couleurs et l'eut choisie pour sa *dame* de mystique adoration. Or, la figure et l'allure que le peintre avait données au personnage de Loyola rappelaient la personne de Saint-Contest; faiblement peut-être quant à la figure, mais fortement quant à l'allure; car, ce qui prédominait dans l'être apparent de Saint-Contest, c'étaient une ampleur et une nerveur qui lui imprimait à la fois l'air militaire et monacal, d'autant mieux qu'il affectionnait, pour le négligé de son habillement, un genre de mode qui tenait un vague milieu entre le style du froc et celui de l'uniforme. — Cette ressemblance, déjà presque saisissable à l'œil des indifférens, était, on le présume bien, devenue parfaite aux yeux de Vannina. Sa préoccupation idéale s'assimilait volontiers le platonique sujet de ce tableau. Si elle n'osait se mettre positivement à la place de la reine des anges, elle mettait délibérément — et avec justesse d'ailleurs — Saint-Contest à la place de Loyola, et elle se plaisait à considérer cette scène dévote et chevaleresque comme un symbole merveilleux des ineffables puretés de l'amour qu'elle inspirait et qu'elle ressentait.

On se tromperait en inférant de ces développemens progressifs de sa tendre folie, que le chevalier aurait eu beau jeu à reparaître, qu'il aurait obtenu facilement la défaite d'une âme aux trois quarts domptée par son propre délire. Non, il n'aurait rien obtenu, il n'aurait rien conquis; bien plus, il aurait perdu sans retour ce qu'il tenait déjà; — car, affirmons-le, c'était, avant tout, son respect, sa vénération, sa religion pour Vannina qui basait, couronnait et consolidait l'amour qu'elle avait pour lui; c'était cela qui en composait spécialement la clé de voûte; et, si fortes, si prépondérantes que fussent les autres parties de l'édifice, celle-là venant à manquer, tout s'ébranlait, chancelait et s'écroulait.

La raison suprême de cette divine fierté, de ce sentiment exquis de dignité morale, c'est que l'amour de Vannina ne se proposait aucune fin terrestre; c'est que, — bonne spiritualiste, sinon bonne chrétienne, — elle ne plaçait qu'au delà de cette terre, que par delà cette vie, dans l'éternité des élus, le complément, la réalisation de ses rêves de sympathique bonheur avec le chevalier.

Ne riez pas. N'affectez pas une mine incrédule. Je vous dis, moi, que tant de vertu et de pureté au sein de la passion est chose possible; je vous dis que cela se voit. Prenez garde à vous : la mécréance aveugle est une bien pire infirmité que l'aveugle créance. Nous avions autrefois les niais de bergerie; nous avons aujourd'hui les niais de rouerie. Ces derniers ne se contentent pas d'être sots et ridicules; ils sont de plus méchans et détestables. Prenez garde d'en être.

Mais, — demandera-t-on, — qu'est-ce que Vannina faisait de son mari dans ses arrangemens d'avenir céleste? Ce qu'elle en faisait? rien du tout. Elle n'y pensait seulement pas. Elle ne le menait pas si loin. Au reste, la plupart des femmes qui espèrent un paradis quelconque — en sont là. Sans se l'avouer à elles-mêmes, la première condition de la félicité qu'elles s'y promettent est de n'y jamais retrouver leurs maris, ou du moins de n'y plus être leurs compagnes. Elles ne désirent pas précisément pour cela qu'ils soient relégués en enfer; à la rigueur, elles consentent bien à leur admission dans la cité de Dieu; mais elles entendent qu'ils y élisent domicile dans un quartier éloigné du leur.

Tout en s'élevant au dessus des considérations de la nature humaine, tout en ne cherchant sa conclusion que dans la nature divine, l'amour de Vannina se rattachait cependant un peu à la terre par deux liens fort difficiles à rompre, par deux intérêts très puissans, par deux sentimens fertiles en troubles. Le premier était la pitié, la noble, la sainte pitié; le second, la jalousie, qui ne saurait jamais être ni sainte, ni noble. Parfois, il lui prenait d'immenses compassions, d'incroyables attendrissemens à l'égard de ce que devait souffrir le cœur du chevalier, ce cœur d'élite qui peut-être se mourait de l'aimer, d'aimer sans espoir. Elle souhaitait alors, — non pas qu'il la désaimât, — mais que le feu qui le rongeait perdît de sa cuisante âpreté, mais que sa dure tristesse fût mélangée de douceur, et que, — sans être infidèle, — il se procurât d'efficaces consolations. Parfois, ensuite, elle venait tout à coup à trembler qu'il ne se consolât trop : elle se débattait saignante sous la pointe acérée de cette réflexion, que peut-être il recouvrerait, qu'il avait déjà recouvré sa liberté entière, qu'il aimerait, qu'il adorait déjà une autre femme, une femme de grande beauté et de grand esprit, pouvant répondre sans honte et sans entrave à sa passion.... Elle avait de mortelles amertumes en pensant qu'elle était peut-être sur le point de recevoir l'annonce de leur mariage. La simple vue, — tant chez autrui que chez elle, — de toute lettre ayant dans son pli l'apparence d'un billet de *faire part*, lui donnait froid.

Après avoir essayé de décrire l'état spirituel de notre belle marquise, il est à propos, ce me semble, de dessiner quelque chose de son être corporel. Faisons-le en quelques traits rapides et généraux. — Le principal caractère de son admirable beauté, de sa perfection de forme, était l'alliance, la fusion, à la fois si rare et si harmonieuse, de la sveltesse et de la plénitude, de la ligne droite et de la ligne courbe, reliées, mariées l'une à l'autre par l'adorable ligne serpentine. — Ceci est à remarquer, que toute fille d'Eve, pour être parfaitement belle, est dans l'obligation, — si angélique, si colombe qu'elle soit, — de posséder la grâce du serpent. — Sa voix était aussi d'un charme double, d'un beau achevé, complet : richesse et douceur, vibrations de métal et sons de cristal, trempés et fondus ensemble dans la plus onctueuse harmonie. Sa tête s'élevait délicate, fine et fière, sur un col aux flexions de cygne et à la blancheur d'hermine : une tête et un col d'impératrice et de fée. Son charmant visage, quoique ami de la gravité et du calme, était d'une mobilité féconde en séductions : deux expressions toutefois y dominaient d'habitude exclusivement pour le commun des intimes, c'étaient un grand air de réserve bienveillante dans la conversation, et une sorte de sérénité austère et pensive dans le silence. On subissait à la première vue l'ascendant magique de sa grâce innée, où l'aristocratie des anges le disputait à celle des grands de la terre. On restait ébloui de lui voir dans sa carnation autant de blancheur lactée qu'aux filles de l'extrême Nord, et autant de soleil qu'aux filles de l'extrême Midi. — Elle n'était pas seulement belle à charmer un

poète et un artiste, elle l'était encore relativement à la science merveilleuse de la *physionomie*. Un adepte de Lavater lui aurait trouvé un front spiritualiste, ingénieux et plein d'éloquence; des yeux francs et purs, d'une splendeur aussi apte à lancer l'éclair de la colère que le rayon de la bonté; des narines généreuses, faites pour se gonfler de dédain comme pour se dilater d'exaltation; des lèvres loyales et amères, sans préjudice de la faculté d'être au besoin finement et vaillamment moqueuses; enfin, tous les symptômes, tous les signes révélateurs d'un naturel juste et fort, d'une âme de premier degré. — Au résumé, il était notoire que Dieu, quand il avait pris la peine de la créer, n'avait pas accepté pour son œuvre la collaboration du Diable: condescendance qui ne lui est que trop ordinaire, surtout en matière de femme; soit dit sans blasphème et sans impolitesse.

Pour qu'on ne s'ingère point de critiquer son nom de Vannina, de le signaler comme hétéroclite, sous prétexte que les noms rares, précieux et luxueux, principalement ceux qui riment en *a*, ont cessé depuis longtemps d'être de mise dans la bonne compagnie, et commencent même à n'être plus tolérés chez les petites gens, — je dirai qu'elle descendait collatéralement de l'illustre Vannina d'Ornano, et que, dans sa famille, il avait toujours été d'usage et de grand goût de faire porter aux femmes le nom de cette stoïque et malheureuse épouse de Corse Sampierro.

Plaçons ici, n'est-ce pas, un mot sur le mari. — Il méritait véritablement, sous le rapport des qualités du cœur, l'éloge que Vannina avait fait de lui dans sa longue lettre: sous celui des avantages physiques, il méritait plus encore. C'était à un degré tout à fait irréprochable qu'il était beau. Chacun de ses membres avait la précision, le modelé et le fini de l'antique. Sa taille, haute et dégagée, n'avait d'embonpoint que juste ce qu'il lui en fallait pour être noble sans rien perdre de sa native élégance. Dans ses manières d'une distinction achevée, et sur sa face d'une correction classique, résidait avec puissance l'éclat de sa forte bonté, de sa mâle franchise et de son superbe honneur. Nous savons qu'il était moins accompli à l'endroit de l'esprit. Sans doute il en avait; mais en monnaie courante, mais seulement assez pour être d'une politesse et d'une amabilité convenables, pour savoir son monde. Il aimait grandement la chasse et les chevaux, fort peu les arts, et point du tout les livres. Cette façon d'être s'accommodait on ne peut mieux avec le métier des armes qu'il professait depuis son adolescence. — N'omettons pas de glorifier en lui une chose extraordinairement méritoire de la part d'un homme qui avait été à bon titre la *fleur des pois* de vingt salons. Il marchait toujours à mille lieues des sentiers ridicules de la vanité et de la fatuité; et si, quelquefois, malgré lui, ses attractions de cavalier à la mode lui imposaient le rôle d'*homme à bonnes fortunes*, il savait toujours le remplir en le dégageant de tout ce qu'il peut avoir de méprisable et d'odieux.

Probablement taxera-t-on de donnée invraisemblable cette rencontre et cette réunion de trois créatures également bonnes et distinguées dans le cadre usuel de la trinité sociale qui se compose — d'une femme, — d'un mari — et d'un amoureux plus ou moins amusant. En effet, selon le train ordinaire des choses, il y a toujours quelqu'un des trois qui est nul, ou bête, ou laid, ou méchant, et souvent tout cela à la fois. J'en tombe d'accord. Je n'ai rien à dire pour excuser ma combinaison. Que voulez-vous? Je suis de ceux qui aiment et recherchent curieusement le *vrai invraisemblable*, le *vrai* côtoyant l'*impossible*. Je suis de ceux qui, à une époque où tant de grandes plumes ont parachevé tant de grands romans historiques, tant de grandes histoires romanesques, se croient permis de risquer tout doucement quelques frivoles pages de roman romanesque.

III.

Un billet de faire part.

Trois ou quatre mois avaient vu la marquise dans la situation psychologique et *passionnelle* qui vient d'être exposée.

Par un bel avant-midi des premiers jours de septembre, à l'un de ses retours de la campagne, elle se tenait, songeuse et paresseuse, à l'abri des stores d'un kiosque-belvéder qui formait le centre d'une terrasse établie tout en haut des bâtimens intermédiaires de son hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Cette plate-forme, garnie de terre à une grande profondeur, nourrissait une vingtaine de magnifiques orangers, ainsi que plusieurs autres arbres et arbustes méridionaux. Quand c'était l'hiver, on préservait du froid destructeur ce petit jardin à la Sémiramis, en le remparant et en le recouvrant d'un immense vitrail dont les pièces et fragmens s'ajustaient et adhéraient avec la sûreté la plus hermétique. Ce bocage aérien devenait alors quelque chose de très analogue aux serres dispendieuses des palais princiers de la moderne Russie, après avoir eu d'abord tant de similitude avec les jardins suspendus de l'antique Babylone.

La structure du belvédère était légère et agréable, quoique assez historiée. Elle avait de solides colonnettes *renaissance*, de longues ogives *moyen-âge* et de gracieuses dentelles sarrazines. Elle était, — sans que cela fût trop heurté, — pour deux tiers selon l'art catholique, et pour un tiers selon l'art oriental; mélange dont le caractère se reproduisait dans la disposition, dans l'ornementation et dans l'ameublement de l'intérieur, où l'on pouvait se demander, indécis et charmé, si l'on se trouvait dans un oratoire ou dans un boudoir.

C'était posée avec un mol abandon sur les coussins d'un vaste fauteuil en velours violet, que Vannina se livrait aux songes favoris de son tendre cœur. Quelques volumes de ses poètes ordinaires gisaient fermés à ses côtés. Elle ne s'inquiétait pas de les ouvrir. Son ardente imagination n'avait guère besoin d'eux pour se lancer à tire-d'ailes parmi les sites attrayans du doux pays des chimères.

Le marquis entra. Il avait à la main une grande lettre à demi déployée, dont la forme révélait un billet de *faire-part* de mariage ou de mort.

Malgré soi, elle se sentit pâlir à cet aspect. Toutes ses craintes jalouses se réveillèrent et envenimèrent son sang. Son anxiété fut si violente, ses artères battirent si précipitamment, qu'elle fut heureuse d'être assise: elle aurait eu de la peine à se tenir debout. Elle avait beau appeler sa raison à son secours; sa folle jalousie lui criait plus fort que jamais:—Il est marié! Il est marié!

Le marquis lui tendit la lettre en poussant un soupir qu'elle ne remarqua pas.

Elle la reçut d'un air laborieusement tranquille, et la déploya tout à fait en s'efforçant de ne pas trembler.

Eh bien! elle avait eu un demi-pressentiment. C'était en effet du chevalier qu'il s'agissait.

On lisait:

« Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de monsieur le chevalier Adrien de Saint-Contest, etc., etc..... »

Suivait, comme de coutume, la nomenclature du parentage.

Un homme qui tombe de la cime d'une montagne ou du faîte d'un haut monument, pendant le temps qu'il met à tomber, ne peut guère, grâce à l'étourdissant vertige causé par l'excès de la hauteur et de l'étendue, avoir conscience de l'horreur de sa chute. Ce n'est qu'au moment où il en touche le terme, où il se brise contre la terre, contre la pierre, qu'il en perçoit tout l'effroyable supplice. — Ainsi de Vannina. — Elle fut longue à tomber; et l'étourdissement qui l'enivra, tant que dura sa descente à travers le vide, lui procura les bénéfices d'un calme extérieur auquel n'aurait jamais atteint le plus savant effort de dissimulation.

Il lui fut possible de regarder son mari d'un œil modérément chagrin, de le consoler doucement triste, et de murmurer d'un ton de banale commisération: de—

— Pauvre jeune homme!

Le marquis semblait très affecté de cette mort. Il en parla quelques minutes avec beaucoup d'émotion. Puis, il quitta sa femme pour se rendre à la cérémonie funèbre.

Bientôt Vannina sentit tout l'horrible coup de sa chute. Le retentissement du choc sillonna son âme et ses nerfs de mille angoisses. Il y eut des cris étouffés, des sanglots affreux. Elle en fut secouée, énervée des pieds à la tête.

Elle pleura le chevalier de toutes les plus saintes larmes de son cœur.

Le remords vint s'abattre sur elle comme un oiseau de proie...

Oui, le remords. Elle se repentit de sa vertu. Elle s'accusa de meurtre. Elle s'écria: — C'est moi qui l'ai tué! — Elle s'adressa véhémentement le singulier reproche d'avoir apporté au soin de son honneur un monstrueux égoïsme et un barbare orgueil. Elle se dit qu'elle n'aurait dû interrompre ses relations avec le malheureux chevalier qu'après s'être bien assurée qu'il pouvait surmonter son désespoir, qu'après l'avoir fait entrer en voie de guérison. Elle affirma que son honneur, à elle, n'aurait encouru aucun dommage dans l'accomplissement de cette œuvre de pitié: d'ailleurs, elle déclara que, quand bien même il y aurait eu pour lui péril et perd inévitable, mieux valait alors le perdre, cet honneur, que de le conserver en faisant un sacrifice humain sur son autel!

Maintenant une étrange révolution de sentimens s'opérait en elle. Elle finissait d'aimer son mari; elle arrivait presque à le détester. Elle envisageait comme le mauvais génie qui lui avait fait commettre l'assassinat de Saint-Contest. Par conséquent, son amour pour le chevalier s'accroissait de moitié, devenait un amour complet: c'est-à-dire que le domaine réel qu'elle était au marquis, elle le donnait tout entier au chevalier qui avait déjà le domaine idéal: c'est-à-dire que, cessant de dédoubler et de partager sa nature, elle aimait le mort non seulement avec son âme d'ange, avec son principe éthéré, mais encore avec son principe terrestre, avec son cœur de femme, avec son sang de femme, et que s'il eût été possible qu'Adrien ressuscitât, elle eût bravé la terre, le ciel et l'enfer pour s'abandonner à lui. — Démence incompréhensible de la passion! Vivant, elle avait pu lui résister, traiter avec lui de puissance à puissance; mort, elle était sa conquête, son esclave; elle le saluait roi, elle le reconnaissait Dieu!

Parmi la foule de ses regrets acérés, l'un de ceux qui avaient l'aiguillon le plus perçant, c'était celui de n'avoir pas eu divination de la maladie du pauvre Adrien, et de n'avoir pu ainsi venir au moins consoler ses derniers momens, recevoir son dernier adieu, le faire sourire de reconnaissance à son dernier soupir. Elle se le représentait sur son lit d'agonie, égaré de douleur suprême et d'amour sinistre, s'attendant à chaque minute à voir apparaître sa bien-aimée, l'appelant tout bas sans relâche, et l'appelant toujours vainement, et mourant enfin dans l'horreur et dans les ténèbres de l'âme,—en la maudissant peut-être! Elle se disait que sa présence venue à temps, aurait fait mieux que de le consoler. Elle pensait que certainement elle aurait été pour lui un médecin d'une magie triomphante.—Ah! mes baisers l'auraient ranimé! s'écriait-elle.—Elle en était là.

Le bruit du pas militaire de son mari qui revenait et qui foulait la vole dallée de la terrasse, l'avertit qu'il fallait se remettre.

Elle le fit brusquement, avec peur et courage tout ensemble, dans un trouble pareil à celui d'une femme qui fait cacher un amant.

Il lui fut d'autant plus facile de se composer une figure normale et un maintien naturel et ferme, qu'elle y était spécialement aidée par l'énergie de son parti pris d'hostilité occulte envers son mari.

D'un certain côté d'ailleurs, elle n'était pas fâchée du retour du marquis. Elle espérait qu'à la maison mortuaire il aurait appris quelques détails sur la fin du chevalier; elle brûlait de les recueillir et de s'en repaître.

Le marquis parut, élégant et simple, noble et beau comme à son ordinaire, plus beau encore en ce moment sous le léger voile de tristesse qui ombrait son heureuse physionomie.

Eh bien! elle le regarda,—et elle le trouva laid.

Elle le compara, lui plein de vie et de santé, lui riche de beauté, à la pâle et froide image du mort que son sens intuitif contemplait, à cette image en preinte de la raideur et de la laideur du trépas, — et ce fut le mort qu'elle trouva beau, ce fut lui qu'elle trouva laid. La force et la santé dont il rayonnait, la révoltèrent comme une insolence, la choquèrent comme une vulgarité.

Ce mort séducteur la fascinait outre mesure, faisait agenouiller son âme en extase, armé qu'il était de ses décevans attributs de martyr. Elle lui prêtait, dans sa libérale et dévote imagination, une sublime tête de Christ expiré.

Et rien, rien ne transpirait cependant du drame turbulent et enflammé qui remplissait de ses transports le théâtre de son âme. Il se jouait rideau baissé, à huis clos, ténébreusement et silencieusement.

Le front penché en arrière, les bras indolens, le regard distrait, elle semblait suivre dans l'espace une rêverie molle et confuse; elle était ainsi revêtue d'une majesté nonchalante et d'une mélancolie pleine de douceur.

— Est ce que la cérémonie est déjà terminée? demanda-t-elle avec la voix discrètement suave et perlée que Mlle Mars prêtait à la sage et correcte Elmire.

— Pas entièrement, mon amie. Elle n'est terminée qu'à l'église. Le convoi est maintenant en route pour le cimetière. Ma foi, je me suis dispensé de l'y accompagner. J'avais assez du *de profundis*, du *Dies iræ*, des cierges, des tentures funèbres, et de l'aspect de la bière pendant une grande heure. Cette mort de jeune homme m'abat singulièrement. Un garçon si digne, si spirituel, si bien posé pour arriver à tout! Et dire que c'est d'amour qu'il meurt! d'amour malheureux! pour une inhumaine, pour une insensible! Ce pauvre enfant!

— En vérité!... Et... sait-on le nom de la dame?

— Deux personnes seulement me paraissent le savoir, qui ne le disent pas. Ce sont MM. d'Orbe et Falmouth, amis intimes du mort, qui l'ont soigné durant toute sa maladie. Tantôt, comme j'étais assis non loin de ces jeunes gens, dans le salon de Saint-Contest, je les entendis déplorer à l'unisson qu'une misérable folie amoureuse ait entraîné la perte de leur ami. Je leur demandai la permission de les interroger à ce sujet, m'excusant d'avoir saisi involontairement quelque chose de leur conversation. Ils me satisfirent de fort bonne grâce sur plusieurs points; mais ils prétendirent, quand je m'informai du nom de la dame, qu'ils l'ignoraient, que le chevalier le leur avait toujours caché. Je n'en crus rien; car, en m'attestant cela, ils s'entreregardèrent d'une certaine manière qui semblait signifier: — Taisons-nous devant lui; il la connaît. — Morbleu! je suis encore à concevoir le motif de leur discrétion. Hé, quand je la connaîtrais! qu'y a-t-il là-dedans autre chose que d'infiniment honorable pour cette belle héroïne! Laisser par vertu ce rigueur mourir d'amour un preux de l'excellence de Saint-Contest! mais voilà une sainte! Je suis sûr que son mari..

— Ah! elle est mariée?

— Oui,—fut-il répondu le plus naturellement et le plus innocemment du monde. Le lecteur est prévenu que M. d'Oppède y va de franc jeu, qu'il ne sait rien, qu'il n'est inquiet de rien, qu'il n'entend malice à rien. — Je suis sûr que son mari apprendrait ce bel acte de fidélité avec des transports d'orgueil et de bonheur. N'est-ce pas, chère?

— Sans doute. Et la maladie? qu'était ce? Une langueur, une consomption?

— Précisément. Cela le prit au milieu des préparatifs du voyage qu'il nous avait annoncé. — A propos, ce voyage, il lui avait été ordonné par sa chaste Diane; et il se disposait à obéir sérieusement, consciencieusement, sans l'arrière-pensée (sa mort le prouve de reste) d'aviser à rompre son ban! Pardieu, la dame et l'amoureux ne sont guère de leur siècle!— Une fâcheuse manie qu'il avait naguère contractée aggrava beaucoup son mal. Il s'amusait à fumer immodérément de l'opium, ou toute autre substance semblablement pernicieuse. On tenta en vain de l'en déshabituer; d'où il arriva que, tantôt il subissait de longues et profondes léthargies, tantôt des névralgies violentes et dévorantes. Il gagna ainsi le sommeil sans réveil. Il paraît qu'il persévéra jusqu'au bout dans les pieuses tendresses de sa passion désintéressée: on dit qu'à sa dernière heure, il se ranima pour bénir sa dame et pour sourire à sa pensée.

Vannina, en écoutant ce compte-rendu, était loin de sentir s'atténuer la tempête de son désespoir. La considération de ce genre de maladie, et de cette mort qui avait tant de ressemblance avec un suicide, lui rendait encore plus noire la nuit de sa sphère intérieure. Toutefois, une petite lueur angélique étoilait un coin de ce désolant chaos. Le Dieu de son cœur ne l'avait pas maudite! Il lui avait pardonné! Il l'avait bénie!

Et toujours sa ferme économie de contenance persistait. Sa force morale pouvait cela. Que diable en a-t-on à pérorer sur la faiblesse d'esprit du sexe féminin? Comme un peu d'observation prouve bien vite qu'il est plaisant de déclarer cet esprit-là incapable des affaires politiques!

Elle fit à son mari une question où l'amère jalousie et la douce pitié parlaient toutes deux ensemble, chacune avec un vœu contraire; l'une, souhaitant que l'on répondît négativement; l'autre, affirmativement. Elle dit à son mari:

— Il y a, je crois, des femmes dans sa famille? Quelqu'une l'a-t-elle assisté?

— Oui; une bonne vieille tante qui s'est empressée d'accourir du fond de sa province aussitôt la nouvelle de la maladie, qui lui est parvenue assez tard. C'est une bizarre créature, restée fille par excès de dévotion. Aussi, son premier soin a-t-il été d'entourer Saint-Contest des robes noires de l'église. Le neveu,—chose inattendue.—n'a presque point manifesté de répugnance philosophique. Il s'est laissé faire; soit que la dépérissement de ses organes lui ait enlevé la force de résister, soit plutôt que l'abus des ardeurs profanes ait d'avance amolli son cœur de manière à y faciliter l'invasion des ardeurs divines. Au surplus, il est probable que, s'il a tourné ses regards vers Dieu, il ne l'a vu et adoré qu'à travers son idole d'amour.—Je te dirai que j'en veux à la brave tante; non pas pour s'être inquiétée du salut de son neveu, mais pour avoir exigé dans le cérémonial des funérailles une chose ridicule qui a failli en compromettre la solennité. Croirait-on qu'elle a voulu absolument que les tentures de la maison mortuaire et du porche de l'église, — que le corbillard et les draps du cercueil.—que tout l'appareil du deuil enfin,—fût en blanc, sous le prétexte risible du célibat de son neveu qui trépasse à plus de vingt ans!.. Quelle mauvaise plaisanterie!... Mon Dieu! moi et bien d'autres, nous n'avons pu nous retenir d'en rire! Ah! c'est le pauvre chevalier qui aurait ri, s'il se fût réveillé tout à coup et qu'il eût pu voir ça!... Assurément, il n'était pas libertin; sa déplorable mort ne le témoigne que trop, hélas! mais il aimait à entendre et à dire de bons contes, de vives drôleries: il était charmant dans un dîner d'hommes, et il est certain qu'il a dû prendre sa petite part des criminelles joies de ce bas monde.

Un geste de déplaisir échappé à la marquise, arrêta court le marquis dans la verve de son propos... Or, ce qu'elle éprouvait au fond n'était pas qu'un simple et modéré déplaisir, c'était bien un véritable et terrible ressentiment. Oser, devant elle, prétendre qu'il y avait matière à rire dans le deuil touchant de son mort vénéré! Oser coudre une pareille de ridicule au bord du séraphique manteau de son héros! voilà qui allumait sa colère! voilà qui excitait sa haine! Si elle eût eu sa raison, le gros mauvais goût du commentaire de son mari n'aurait fait que la froisser légèrement et pas-agréablement, elle aurait vite pardonné cela à un colonel de cavalerie qui avait mené long-temps la vie de garnison; mais, dans le paroxisme de sa farouche douleur, elle fut sans miséricorde. Elle eut, dans son for intérieur, d'énormes soulèvemens d'indignation et de dégoût. Elle se figura qu'un bandeau lui tombait des yeux, qu'elle voyait maintenant à nu le vrai naturel du marquis, que cet homme n'était que nullité et infirmité morale! qu'il ne méritait que son mépris!..

Le marquis, à l'instant même où on le jugeait si mal, eut la délicatesse de changer doucement de discours, sans la moindre affectation. Il se mit à entretenir sa femme de travaux d'accroissement relatifs à leurs terres, notamment d'une nouvelle construction que l'on exécutait dans un de leurs châteaux situé aux environs de Paris. Il exprima le dessein d'y aller le soir même, et il dit qu'il y resterait volontiers cinq ou six jours pour donner à l'achèvement de l'ouvrage l'indispensable coup d'œil du maître. Elle s'empressa de le confirmer dans sa résolution: — et ils se quittèrent bons amis, — en pleine réalité d'un côté, en simple apparence de l'autre.

Avouez, messieurs du mariage et de la vertu, que l'attitude respective de ce couple est bien faite pour épouvanter. Comment! le plus funeste orage gronde ainsi contre le mari dans la tête et dans le cœur de la femme, — et il peut se faire que lui, bien qu'il soit près d'elle, bien qu'il ne soit pas déshérité de clairvoyance et de sagacité, — il peut se faire que lui ne s'en doute pas, qu'il n'en devine rien, et qu'il demeure là souverainement tranquille et serein, sans être même visité par quelque pressentiment confus, sans même éprouver quelque malaise magnétique! Comment! cette femme est née avec toutes les pures libertés de l'âme; elle a un grand caractère, elle est un modèle de sincérité et de franchise, — et tout d'un coup la passion l'investit du talent de cacher ses impressions mieux que le diplomate le plus consommé! — O terreur! — Et à qui, bon Dieu! à quel mari s'adressent la rumeur d'inimitié et les élans du mépris qu'elle assourdit et dérobe si bien? A la perle des maris, au plus aimable des hommes. Et, pour comble d'effrayant mystère, c'est qu'elle n'est pas du tout un monstre, cette femme étrange! c'est qu'il est impossible de lui en vouloir beaucoup! Vous-mêmes, vous tous les premiers, mes chers maîtres, je vous défie d'être bien intrépidement en colère contre elle! je vous défie de ne pas la plaindre un peu, de ne pas être un peu émus de son chagrin féroce et des ravages qu'il fait en elle! je vous défie de ne pas discerner en ceci la part de la misère humaine et de la malignité du sort!

Sur l'honneur, le sacrement du mariage n'est pas moins formidable que celui de l'ordination. Un bon mari, dans la position morale de M. d'Oppède, me semble tout aussi gravement malheureux qu'un bon prêtre qui, sans le savoir, est à la veille de devenir incrédule, de sentir son Dieu se retirer de lui.

IV. — Fièvre.

Dès que le marquis fut parti, Vannina respira avec véhémence, délivrée qu'elle était de la plus insupportable contrainte. Elle pouvait enfin se replonger à loisir au fort de son affliction. De plus, elle pouvait satisfaire une âpre envie qui la dévorait depuis quelques momens, l'envie de regarder — si, du haut de son belvédère, dans l'une des rues spacieuses qu'il dominait au midi, elle ne verrait point passer le convoi de son Adrien. Elle présumait que le chevalier, ayant au cimetière du Sud une sépulture de famille, devait y être conduit, bien qu'il demeurât à la Chaussée-d'Antin. — Elle voulait s'enivrer à outrance de son malheur.

Penchée avidement au balustre de sa terrasse, elle sillonne de ses regards fougueux la portion de cité qui se déroule à ses pieds. Tout-à-coup un tressaillement de sombre joie l'agite... Elle est exaucée. — Dans une rue prochaine, le convoi du chevalier passe lentement. — Oh! c'est bien lui. — Voici le corbillard drapé de blanc. — Ce qui d'ailleurs ne permet pas le doute, c'est un nombreux détachement de soldats qui lui fait cortége : honneur concédé au noble défunt à cause des différens *ordres* dont il était revêtu. — Il résulte, n'est-ce pas, un contraste plein d'émotion et d'originalité de cette pompe mâle et guerrière encadrant cette couleur, cet insigne d'adolescence et de paix; de ce symbole de force donnant la main à ce symbole de naïveté!

Elle considère cette décoration blanche avec une satisfaction orgueilleuse et jalouse, fondée sur une hypothèse des plus gratuites. Elle se flatte — le croiriez-vous? — que peut-être ces marques de sagesse claustrale ont été décernées à propos! Elle se dit : — « Qui sait? Il m'a peut » être connue et aimée bien plus tôt que je ne m'en suis aperçue; peut- » être sa passion s'est-elle emparée de lui dès l'époque où se déclarent les » premières fougues de la jeunesse; et alors... Oui! pourquoi pas?... » Alors elle l'aura aidé à s'en rendre maître; elle aura été pour ses » mœurs une sauve-garde; il aura, grâce à elle, dédaigné les plaisirs fa- » ciles, les voluptés grossières; et il sera mort n'ayant jamais étreint que » mon fantôme dans ses rêves brûlans! et il aura mieux aimé mourir » sans avoir jamais apaisé l'embrasement de son sang, que d'emporter » en mourant le dépit honteux de s'être résigné dans sa faiblesse à goû- » ter des délices incomparablement moindres que celles qu'ambitionnaient » en vain ses désirs!..... » — Nous sourions, lecteur, nous qui sommes de sang-froid; mais je vous jure que Vannina était d'un sérieux solennel, d'un sérieux qui frisait la conviction. — Se trompait-elle? — Demandez-le à l'ombre du véridique Saint-Contest.

Un éclatant soleil darde d'aplomb sur la blancheur du deuil. On dirait, à l'y voir ruisseler ainsi, qu'il est joyeux de rencontrer, — au lieu de la sinistre couleur noire qui déroberait et absorberait ses rayons, qui les insulterait de sa nuit victorieuse, — l'attrayante couleur blanche qui envoie au-devant de lui des reflets amis, qui a elle-même des rayons à mêler aux siens, qui l'honore et le fête, qui le renforce de son jour fraternel. Au lieu de lumière contre ténèbres, cela fait lumière sur lumière. Cela enfante comme un vaste et calme sourire qui semble défier le néant. Cela érige comme un pont de salut sur le gouffre de la mort. Cela parle d'immortalité. — Louange aux nations où le deuil se porte toujours en blanc!

En même temps que ce torrent de soleil, — de compagnie avec lui, — un torrent d'amour, élancé du sein de Vannina, roule et se précipite à larges ondées sur le cercueil. — Quoi! chevalier, ne sens-tu rien? Quoi! n'as-tu donc nulle perception de cette double flamme qui fond sur toi, inépuisable? Quoi, ce serait vainement que la flamme de la vie, vainement que la flamme du bonheur, t'enveloppent ensemble, te sollicitent de concert? N'entends-tu rien, chevalier? N'entends-tu pas, dans ces tourbillons de feux, pleurer et chanter, comme un essaim d'esprits, les regrets insensés, les lamentations, les soupirs, les promesses, les supplications, les tendres appels, les appels contre toute raison, contre toute espérance, qui jaillissent sans fin de cette grande âme en peine?...

Ah! réveille-toi, lève-toi, Adrien! regarde, écoute. Cette femme, belle et noble entre les nobles et les belles, dont tu étais si amoureux qu'au seul bruit de sa robe tu palpitais à chanceler, — que tu adorais au point d'envier, comme un sort d'élu, le négatif privilége de jouir de sa vue et de sa parole dans la même mesure que les indifférens admis à sa banale familiarité; — cette femme dont l'inexorable vertu t'a brisé le courage, à toi jeune homme au cœur si hardi, — cette femme qui t'a tué, — maintenant, Adrien, maintenant cette femme-là t'aime autant que tu l'aimais... Lève-toi, et elle sera à toi de toute pensée et de toute sensation, à toi comme jamais amante n'a été à un amant!... Et sois tranquille; elle ne souffrira pas que ta félicité se heurte et se morcèle à travers des obstacles, que l'absence y ouvre de sombres interrègnes, que les lois du monde prononcent et exécutent sa déchéance! Elle saura la mettre soudainement en sûreté, quant à l'action des hommes, par une fuite audacieuse avec toi, vers des terres hospitalières, où la trace de vos pas sera perdue, effacée! Oui, vois-tu? elle fuira avec toi; elle jettera pour toi son gant d'amazone au terrible géant social! Et en agissant ainsi, elle te rendra doublement fier et heureux; car, en outre de sa libre possession, ce sera te gratifier, n'est-ce pas? d'une confiance absolue, illimitée, universelle, que, dans ton ravissement de voir ta loyauté si bien comprise, tu envisageras comme le plus glorieux joyau du trésor d'amour qu'elle t'aura apporté!... Dès lors, au sein de la liberté, du loisir et de l'élégance, elle te prouvera combien elle a le génie de la passion. Elle t'étonnera par sa supériorité dans la science de régir, d'épurer, d'éterniser le bonheur.

Tu seras confondu de surprise par sa faculté de divination à l'égard des plus cachés d'entre les rêves de ton passé d'amant, et par sa miraculeuse aptitude à les réaliser. Elle saura occuper à elle seule toutes les diverses et inquiètes sensibilités de ton âme; car, c'est d'un amour et d'une amitié complexes qu'elle t'environnera, d'une affection qui participera à la fois de la tendresse filiale, de l'amour maternel et de l'amitié fraternelle; car elle t'aimera de tous les amours et de toutes les amitiés! Jalouse de s'embellir encore, de grandir encore à tes yeux, elle aura soin de gagner du champ dans les quelques arts où elle a déjà fait des pas si brillans; elle en abordera même de nouveaux, et tant par ses acquisitions nouvelles que par la conservation de ses gloires premières, elle alimentera toujours chez toi le généreux besoin d'admirer ce qu'on aime. De là, en toi, une émulation qu'elle s'inquiétera de féconder; elle travaillera à faire de toi un homme hors de pair; sa puissance d'esprit sera l'alliée vigilante et libérale de la tienne. Elle te décidera à expérimenter par toi-même ces aventureuses pérégrinations morales, ces luttes de la pensée, dont le spectacle a tant de charmes pour toi. Elle t'y suivra; elle y partagera tes dangers; elle t'y protégera avec l'intrépidité et le dévoûment d'un frère d'armes!... — Allons, Adrien, réveille-toi! lève-toi.

Silence! A quoi bon ce débordement d'évocations? Taisons-nous tous deux, ô Vannina! Voulons-nous donc railler ce cadavre? L'imperturbabilité de la mort ne se dément pas plus que la patience de Dieu. Hélas! pauvre désolée, si, à ce moment, l'intérieur du cercueil devenait perceptible à ton regard, tu verrais le trépassé, les pieds joints, les bras collés le long du corps, continuer non moins profondément son sommeil. L'amour, ce sentiment suprême qui, dans l'orgueil de sa souveraineté, se vante d'avoir, à l'instar de la foi, le don de déplacer les montagnes, n'a pas même ici le mince pouvoir d'arrêter une seconde la marche de ce corbillard.

Elle paie cher sa curiosité et son courage, la douloureuse amante! Oh! comme elle souffre! Comme ce qu'elle voit la déchire! Et pourtant, elle ne se ressasie pas de voir. Elle trouve là je ne sais quelle sauvage ivresse. Et ce qui la fait souffrir le plus, c'est d'être impuissante à retenir encore sous sa vue l'objet qui nourrit sa souffrance, c'est de vouloir en vain retarder l'éloignement du convoi. A chaque pas des chevaux, à chaque tour des roues, elle se sent défaillir, il lui semble qu'on lui arrache une portion de son âme.....

Si lentement qu'il aille, ce convoi, il lui paraît rapide, tant il va d'un mouvement continu...... Il roule, il roule...... Il s'éloigne, il s'éloigne. ... Il est tout près de disparaître...... il a disparu.

— Ah! vous tous qui savez prier, priez pour elle autant que pour lui!

Quand les cent replis du labyrinthe des rues méridionales lui ont bien complètement dérobé l'aspect du corbillard, quand elle est bien certaine que pas un seul des indéfinissables points noirs qui vacillent à l'horizon lointain ne peut être réputé pour le convoi, — alors la force de projection qui chargeait son regard n'ayant plus à s'exercer, revient sur elle avec la violence d'une trombe, et l'accable. Toute sa fougueuse énergie se défait et s'en va; les ressorts de son être se détendent, se brisent; sa vue se trouble; son cerveau s'emplit de désordre et de confusion; elle n'a presque plus le sentiment de ce qu'elle est, de ce qu'elle voit et de ce qu'elle fait. Dans cet affaissement désorganisateur, elle quitte le balustre de la terrasse, et, ployée sur elle-même, elle se traîne d'un pas machinal vers le belvédère; elle y rentre épuisée, et elle tombe à demi évanouie sur le moëlleux tapis qui recouvre le parquet.

Revenue un peu à soi au bout de quelques instans, elle a encore néanmoins trop de faiblesse physique pour se relever, — et trop de faiblesse morale pour se reconnaître. Sa mémoire est dans une phase de ténébreux oubli. Elle se voit et se sent bien toujours souffrante et malheureuse; mais elle ne sait plus au juste pourquoi. Elle a bien vaguement conscience qu'il y a quelque chose, et quelque chose de lamentable; mais elle ne peut plus démêler nettement ce que c'est.

Tandis qu'elle s'efforce de rappeler son souvenir absent, tandis qu'elle cherche à tâtons dans la nuit de son âme, ses doigts que la fièvre agite rencontrent sur le tapis où elle est gisante, un papier qui crie sous leur pression. Elle l'attire lentement et indolemment sous ses yeux. — C'est le fatal *billet de faire part* qui d'aventure a roulé par terre. — Elle ne le reconnaît pas d'abord; le trouble de sa vue et de son esprit l'en empêchent. Elle discerne seulement que, dans ce papier, il est question de son Adrien. Et elle en éprouve un égarement joyeux; — car, il est superflu de le dire, une seule chose a lutté victorieusement dans sa mémoire contre les ténèbres de l'oubli; c'est la notion de son amour pour Adrien, et de l'amour d'Adrien pour elle. Elle ne se souvient absolument que de cela. Elle se dit en souriant d'un air vague et placide, à la manière des tout petits enfans et des bons fous, que c'est bien beau de s'aimer si tendrement, et que lui et elle ils sont bien heureux l'un par l'autre, bien heureux comme les justes du paradis chrétien.

Ce papier qu'elle froisse et qu'elle retourne dans ses mains, c'est selon son délire, une lettre de son amant chéri; elle en est sûre... Une lettre de lui! quel gage doux et sacré! une lettre où sans doute il a mis le meilleur feu de son âme, où elle va savourer une confirmation nouvelle de la durée de leur félicité. Elle se recueille avant de l'ouvrir, comme on fait avant de goûter à un mets délicieux; car, elle promet à son âme et à ses sens une part égale dans la jouissance qu'elle croit lui être échue.

Elle l'ouvre enfin... et elle est d'abord toute surprise d'apercevoir des caractères imprimés au lieu de caractères écrits.

Elle ne peut encore les déchiffrer, sa vue continuant d'être nébuleuse... Tout à coup, elle se remémore le grand exil auquel sa vertu alarmée a condamné son Adrien. Pensant qu'il s'y est soumis de fait aussi bien que d'intention, elle se figure, dans sa démence enfantine, qu'en allant par les cours souveraines d'Allemagne, il y a rencontré quelque brillant honneur, et qu'il envoie à sa *dame* son nouveau parchemin d'aristocratie, comme un hommage de vassal à suzeraine.

Mais bientôt sa vue s'éclaircit tout à fait, et elle peut lire. Oh! alors la mémoire lui revient d'un trait, et le sentiment de la cruelle réalité détruit d'un souffle le riant mirage qui charmait l'horreur du noir désert où elle vague moralement. Tout se retrace, tout se reproduit, tout se représente à son esprit.. tout, — la réception de la nouvelle de la mort, — puis, ses angoisses forcenées, — puis, la narration de son mari, puis, ses rages d'amour en voyant défiler le convoi.....

Cependant l'aberration et la divagation ne la tiennent pas quitte encore. Ce ne sont point là démons à lâcher si vite leur proie. Au bruit vertigineux de leurs ailes de chimères, sa raison se rendort, malgré le tenace retentissement de la secousse qui l'a si rudement réveillée. D'après cette loi d'équilibre surhumain qui veut que la réaction succède invariablement à l'action, la folle espérance protite de l'anarchie qui désole son entendement, pour essayer de réagir contre sa trop raisonnable désespérance, pour enfanter le jeu charmant d'un nouveau mirage sur les sables de son affreux désert moral.

Une idée singulière vient donc leurrer son imagination. Elle pense que la mort du chevalier est peut-être une fable, une fiction habilement inventée par son mari qui aura conçu des soupçons sur l'état de son cœur, et qui aura voulu s'assurer de leur degré de vérité en examinant l'effet que l'annonce d'un tel événement produirait sur elle. Cette supposition l'enchante. Elle s'ingénie à se la prouver, à se la rendre visible et palpable. Elle l'embrasse, elle l'étreint comme une ancre de salut.

— Non, non, dit son amour, il n'est pas mort; c'est impossible. Quand on aime ainsi, quand on est aimé ainsi, on ne meurt pas! Du moins l'on ne meurt qu'après avoir accompli sa mission de bonheur mutuel. Il vit, il vit! Il va venir peut-être! Oh! calme-toi, mon cœur! prends garde d'éclater! prends garde de te rompre!

Mais hélas! l'inexorable raison se réveille encore, et cette fois, c'est pour ne plus se rendormir. Elle parle cette raison, et ce qu'elle dit est sans réplique. — L'âme franche du marquis, dit-elle, est incapable d'être descendue aux misères de la dissimulation et de la feinte. Il a d'ailleurs trop de goût pour avoir pu songer à cet ignoble tour de faire fabriquer de fausses lettres mortuaires. Il n'est pas de nature à tendre des piéges, à prendre des détours, quand même il soupçonnerait; dans un cas semblable, il irait droit au but, il se déclarerait. Mais il est notoire qu'il ne soupçonne pas, qu'il ne bouge pas de sa tranquillité, de sa sécurité. On peut avec lui être assuré que la confiance qu'il a sur le visage, il l'a aussi dans le cœur; car, il est de ces hommes chez qui l'apparence est toujours d'accord avec la réalité. Le chevalier est bien mort. Encore un peu de temps, et il ne sera plus que cendre et poussière.

Çà, lecteur, je vous examine et vous me paraissez moins sensé que Vannina. Vous vous êtes mis à douter comme elle que mon chevalier soit mort; mais vous n'avez pas comme elle la sagesse finale et conclusive de renoncer à ce doute. Vous y persistez opiniâtrement, sous le prétexte bourgeois que si Adrien était vraiment défunt, je serais fort embarrassé de mener à terminaison ce petit conte.

Voyons donc si j'aurai l'heur de vous convaincre dans le paragraphe suivant.

V. — Un service d'amis.

Cependant, voici la grande porte du cimetière avec sa glaçante devise : — *Hodie mihi, cras tibi!*

Les voitures et le détachement font halte devers le seuil. Les soldats *portent armes*. Tout le monde descend.

Le silence et le recueillement s'établissent dès lors au milieu de ces hommes, qui, à l'exception des deux amis intimes du chevalier, n'ont cessé, pendant le trajet, de converser mondainement, avec insouciance et légèreté, n'ont fait que parler bourse, opéra, question d'Orient, gouvernement personnel ou parlementaire : — tous sujets d'entretien et de méditation d'une portée bien autre que ces thèmes usés de religion et de philosophie qu'on nomme Dieu, le Destin, le Temps, le Hasard, le Néant, l'Eternité, l'Immortalité...

On fait une station dans l'une des larges allées qui longent le mur d'enceinte, pour exécuter la première des deux salves de mousqueterie qui sont dues aux titres et qualités du défunt.

Un beau feu de peloton éclate avec une électrisante précision.

Ceux des assistans qui ont le tempérament belliqueux, en frémissent d'un plaisir involontaire, et la narine tendue à l'odeur de la poudre, l'œil enivré, regardent sympathiquement le corbillard, semblant se dire à eux-mêmes : — Ha! il dort bien, puisque ce bruit généreux ne le réveille pas!

La bière est retirée du carrosse des morts, et, sur quatre bras robustes, elle se dirige vers le lieu de la sépulture des Saint-Contest. L'assistance la suit à pas inégaux, par des sentiers inégalement tracés, à travers le pêle-mêle des tombes, des arbres et des arbustes.

On est arrivé. — On se groupe autour de la fosse béante. — La bière y plonge. Elle en atteint le fond. Les cordes, sur lesquelles elle a glissé, remontent, — et, en remontant, forment une espèce de sifflement et de râle qui a prise même sur les entrailles des plus sots et des plus matériels d'entre les spectateurs.

Un prêtre s'avance pour murmurer de saints versets, et pour jeter un peu de terre bénite. — Si trop souvent le prêtre se manifeste sans grandeur et sans noblesse dans l'alcôve d'un moribond, en revanche,il figure toujours d'une façon très imposante sur le bord d'un sépulcre ouvert, quelles que soient d'ailleurs comme homme son insignifiance et sa nullité.

Au prêtre succèdent les soldats pour la seconde salve. Cette fois, c'est un feu de file qu'ils exécutent. Ils passent un à un devant la fosse, — lentement, — et ils tirent, — l'arme basse. Cette manière de multiplier les adieux, de les prolonger, est solennelle et touchante.

Pendant ces décharges, dans l'intervalle de deux coups de fusil, M. d'Orbe, l'un des intimes confidens du chevalier, se penche à l'oreille de M. Falmouth, qui est l'autre, et lui dit d'un ton effaré :

— N'entendez-vous rien?

Et de l'index il lui montre la fosse.

Falmouth hoche la tête, et avec un triste sourire :

— Absolument rien, dit-il. Laissez donc là, mon cher ami, vos doutes et vos craintes. Allez, tout est bien fini.

Or, il faut savoir que d'Orbe, après qu'à sa grande surprise, il eût vu le malade expirer, s'était ressouvenu avec un juste effroi de certaines histoires d'inhumations erronées, et qu'il n'avait pu se débarrasser encore de toute vision analogue, bien qu'à sa prière on eût ajouté à la constatation officielle du décès un examen officieux qui l'avait corroborée. Ce qu'il venait d'entendre—ou de croire entendre — le terrifiait secrètement; et l'assurance négative de Falmouth ne le décidait pas à rejeter cela sur le compte des illusions de son idée fixe.

On ferme le caveau sépulcral d'un couvercle de pierre que l'on n'ajuste pas, que l'on ne scelle pas, parce que des travaux de maçonnerie et de sculpture restent encore à terminer au monument.

L'assemblée se disperse, et prend le large, non sans quelque hâte. Il est évident qu'il tarde à chacun de se retrouver dans le cercle bruyant et animé des choses de la vie, pour s'y délivrer d'images et de réflexions importunes.

D'Orbe ne bouge pas.

— Venez-vous? dit Falmouth en lui saisissant la main.

— Non; je reste.

Cette réponse est faite d'un accent et d'un visage qui dénotent la plus cruelle appréhension. Falmouth en est ému, ébranlé. Il hésite, il rêve, il s'interroge. Enfin, il subit la contagion de l'idée fixe de son ami.

— Eh! bien, dit-il, moi aussi, je reste.

Dans une immobilité pleine d'impatience, ils attendent que tout soit redevenu parfaitement solitaire et silencieux à l'entour. Puis, d'un accord tacite, ils se mettent simultanément à genoux de chaque côté du caveau. Ils appliquent leur oreille à ce que présente d'interstices la pierre tumulaire provisoirement posée, et ils écoutent, retenant leur haleine.

Soudain, ils se relèvent, d'un seul et même élan. Un indicible mélange d'épouvante et de joie les bouleverse tout entiers. L'émotion leur serre la gorge au point de leur ôter la faculté de parler...

Ils viennent de distinguer, d'ouïr à ne pas s'y méprendre, des cris gutturaux que la triple compression du suaire, du cercueil et du caveau a pu seule empêcher de frapper les airs et de retentir au loin avec force et puissance.

Falmouth, éperdu, ne sait comment discipliner ses transports. Il voudrait courir chercher des secours, et il ne voudrait pas cependant s'écarter du lieu. Mais d'Orbe, qui doit à sa priorité de soupçons l'avantage de s'être mieux préparé au caractère de l'événement, conserve plus de présence d'esprit, plus de liberté de voir et de faire. Il a d'avance remarqué dans l'herbe, sous un arbre voisin, un amas d'outils de maçons et de fossoyeurs, des cordes, et un vieux manteau de laine grossière. D'un geste significatif, il indique ces objets à son compagnon. Tous deux vont s'en emparer, font en même temps provision d'adresse et de sang-froid, et revolent au monument.

La dalle tumulaire est bientôt enlevée. — D'Orbe descend pour passer les cordes dans les solides anneaux du cercueil de chêne. Il remonte, — et les deux amis, rassemblant leur vigueur de vingt-cinq ans, réussissent promptement à effectuer l'ascension du lourd cercueil.

Avec non moins de célérité, ils l'ouvrent. — Sous les plis du suaire qui l'enveloppe, le ressuscité remue comme un serpent. — On coupe, on défait le linge. — La victime peut enfin respirer. — Une expression d'allégeance inouïe apparaît sur son visage. Aux bouffées d'air vivifiant et pur qui l'inondent, sa poitrine se dilate délicieusement. — L'air et le soleil redoublent tellement la résurrection de ce nouveau Lazare, que tout d'un coup il se dresse debout entre les bras émus de ses libérateurs.

Ceux-ci lui font endosser un de leurs habits, l'asseoient sur la mousse, et achèvent de le vêtir hygiéniquement en lui entourant les jambes des pans du grossier manteau de manœuvre dont on a vu la trouvaille.

Falmouth part comme un trait pour aller déclarer l'aventure au bureau des gardiens, pour en ramener un supplément de secours et pour y réclamer l'intervention immédiate d'un médecin.

Quant à d'Orbe, pendant que son compagnon choisit ainsi le rôle positif de sœur Marthe, il s'acquitte, lui, du rôle tout aussi nécessaire, mais plus saintement affectueux de sœur Marie. Il s'assied sur l'herbe tout près

du chevalier; il le soutient d'un bras circonspect, et tâche de puiser dans sa sollicitude quelques inspirations d'éloquence salutaire et consolatrice. Il s'efforce d'arracher Saint-Contest,—qui a repris toute sa connaissance, à l'appréciation si dangereuse de l'épouvantable malheur auquel on vient de le soustraire. Il lui répète, il lui assure mille fois, de mille manières, qu'il est sauvé, entièrement, irrévocablement sauvé; que cette crise emporte à jamais sa maladie; qu'elle révèle en lui d'admirables ressources de vitalité; qu'elle l'investit d'une santé désormais à toute épreuve. Il l'exhorte à s'enivrer de la nature si belle et si riche autour d'eux, à goûter les splendeurs du ciel et du soleil qui semblent participer au triomphe de sa résurrection. Il fait mieux encore pour le préserver de tout funèbre retour : il a recours à un *charme* irrésistible... il prononce le nom de Vannina...

A ce nom, l'amoureux Adrien se transfigure... Un souffle de régénération a dissipé ce qui pouvait lui rester des empreintes et des vestiges du tombeau. L'horizon du trépas s'est fait lointain derrière lui. Il est relancé au plein milieu de la flamboyante carrière de la jeunesse et de la vie. Il s'exalte, il s'écrie :

— Ah! j'irai la revoir! je l'oserai! J'ai le droit de la revoir, n'est-ce pas? Ce ne sera point lui désobéir, ni me parjurer. Son ordre et ma promesse ne me liaient rigoureusement que jusqu'à la mort; mais, au delà, n'est-ce pas, j'en suis libéré!

— Oui, certes, mon brave ami, répond d'Orbe, qui rit joyeusement de cette innocente escobarderie. Sans nul doute, cela n'a rien de contraire à la plus stricte loyauté. Les sermens faits dans votre première existence ne sauraient vous enchaîner dans la seconde. Rien n'est plus logique. — Et d'ailleurs, voyons : en supposant qu'il y ait là une légère capitulation de conscience, est-ce que le succès qui vous attend ne saura pas vous absoudre avec éclat? Eh! morbleu, mon bon ami, soyez donc un peu de votre époque! croyez au droit d'absolution du succès!

— Vous espérez donc? dit Saint-Contest, dans un radieux entraînement qui prouve combien il espère lui-même, et combien il est enchanté que l'on flatte son espérance.

— Si j'ai de l'espoir! Mais j'ai bien plus encore! j'ai de la certitude! Votre Vannina, sous l'airain de sa cuirasse de vertu, ne loge-t-elle pas, de votre aveu, un cœur pétri de sensibilité?

— Oh! oui, mon cher d'Orbe! Elle est aussi angéliquement bonne qu'elle est belle et spirituelle.

— Eh! bien, à l'heure qu'il est, n'en doutez pas, vos affaires sont très avancées. Votre mort chevaleresque aura rallié toutes les commisérations de son bon cœur, et les aura insurgées contre sa formidable vertu, cette Némésis d'où vient tout le mal. Je vous le dis, je vous le dis, à votre première apparition, elle vous livrera elle-même pieds et poings liés le spectre homicide de cette criminelle vertu. Allez, allez, votre mort l'a séduite. Grâce à la perfection de sa bonté, elle vous aime à présent; elle se rendra, elle est déjà rendue. Elle est de celles qui sont destinées à confirmer la vérité de ce galant axiome : — Que volontiers le diable tente et fait succomber les femmes par leurs meilleures qualités.

— Ah! d'Orbe! ah! mon ami! que la vie est belle! Quel bonheur d'être jeune et d'aimer!... Vrai Dieu, j'irai demain!...

— Demain!... Doucement, s'il vous plaît! Puisque la vie vous si belle, commencez d'abord par vous en assurer la possession d'une manière durable.—Demain!... Quel volcan!...

Le dialogue est interrompu par Falmouth qui revient avec des aides et des moyens de transport. Le chevalier est conduit mollement et rapidement à une voiture qui l'attend au seuil de la funeste villa. Il y trouve un docteur muni de cordiaux et d'élixirs : lequel docteur, on s'en doute bien, n'est pas un de ceux dont l'incomparable génie a si habilement soigné la maladie et si judicieusement certifié la mort. Peut-être ce nouveau médecin, à la place de ses infortunés confrères, n'aurait-il ni mieux vu, ni mieux jugé : quoi qu'il en soit, il s'épuise en indignation et en sarcasme à l'adresse de leur ânerie; il se frotte les mains avec une jovialité sournoise; et l'on pressent qu'il se promet tout bas de se bâtir une honnête réputation sur les ruines de la leur.

Les chevaux, bien qu'étant de rencontre, sont agiles et vigoureux. On roule, on court d'un train véloce, comme il sied à des gens qui ont grand souci de pratiquer le mouvement et l'action, de regagner les ruches de la vie. Jamais l'aspect, jamais les bruits de la cité, de cette cité qui est si ardente à vivre et semble si savante à bien vivre, n'ont su charmer autant nos trois amis, n'ont exercé sur leur âme autant d'heureuse influence. Toutefois, d'Orbe et Falmouth ne peuvent se défendre par moment de fébriles réminiscences d'effroi. Ils revoient, malgré eux, quelque chose de l'horreur du destin auquel a échappé Saint-Contest; de cette chance monstrueuse d'être enterré vivant, que l'on souhaiterait à peine à son plus mortel ennemi, fût-il le dernier des méchans et des traîtres!

VI. — Transition.

Quoique l'incident fût du genre miraculeux et d'une rareté heureusement inouïe, la nouvelle ne s'en propagea ni avec promptitude, ni avec exactitude. Il y eut bien quelques journaux qui en parlèrent dès le lendemain : mais leur version fut tellement fautive quant aux détails, qu'elle réussit plutôt à prêter au fait un air de fable qu'à établir son authenticité. On y disait d'abord que la personne, faussement crue morte, s'étant réveillée avec de grands cris au bruit de la fusillade, avait été délivrée en présence de tout le monde venu à l'enterrement. Ensuite, on y dénaturait le titre et le nom de Saint-Contest; on l'y appelait le *senor Montès, grand d'Espagne.* MM. d'Orbe et Falmouth auraient pu facilement rectifier ce récit; mais ils se gardèrent d'en rien faire. Bien plus, ils obtinrent des autorités près desquelles ils durent se mettre en règle relativement à l'illégalité de l'exhumation, et provoquer l'annulation de l'acte de décès, que l'initiative du soin de publier l'événement dans toute sa vérité serait réservée comme récompense au nouveau docteur; et ils convinrent avec ce digne personnage qu'il attendrait, pour rompre le silence, que le chevalier fût en état de sortir. Ils avaient leurs raisons. Ils voulaient que Mme d'Oppède n'apprît la résurrection de Saint-Contest qu'en le voyant surgir lui-même à l'improviste dans sa demeure. Ils basaient particulièrement sur ce coup de théâtre l'espoir du succès de leur ami. — C'était peu moral, direz-vous. — Hélas! tel est le siècle : tel il est dans sa nature plus encore que dans sa littérature.

Le matin du troisième jour, Saint-Contest, en se levant, vibra d'allégresse; car il s'aperçut que sa validité était enfin revenue, qu'il ne chancelait plus sur ses jambes, qu'un sang vigoureux circulait dans ses veines qu'en un mot, populairement parlant, il avait *bon pied, bon œil.*

Il trembla un instant que la marquise fût à la campagne. Mais les informations qu'il se hâta de faire prendre lui restituèrent sa joie au centuple en l'assurant du contraire et en lui apprenant de plus l'absence du marquis.

Vers le soir, il prit un bain vivifiant et balsamique, et se fit habiller. On pense bien qu'il ne commit pas la sottise de se parer, de mettre un habit de gala, de se diamanter, de s'adoniser. Il revêtit un simple habillement bleu et noir, d'une sévère tournure, et imperceptiblement passementé de soie. Il fut tout aussi modéré à l'égard des parfums qu'il aimait beaucoup; il n'imprégna son linge que de quelques gouttes d'eau de verveine.

Il partit, — ne s'intimidant guère du peu de fascination de sa mine et de son costume, parce qu'il sentait d'une manière indéfinie, instinctive, sans avoir la fatuité de se le dire clairement à soi-même, que les magnificences de la passion résidaient en lui et le douaient du seul prestige véritablement efficace sur une femme de la trempe de Vannina.

D'Orbe et Falmouth, qui le virent, sans en être vus, traverser le boulevart où ils étaient en train de se promener, ne jugèrent pas à propos d'aller à lui, de peur de troubler les saintes et ferventes rêveries d'un pèlerinage dont ils devinaient joyeusement le but. Ils se contentèrent de faire entre eux des vœux sincères pour la bienvenue du pèlerin auprès de sa Notre-Dame. Et comme il faut toujours, quand on est Parisien, assaisonner d'un grain de moquerie les choses de sentiment, d'Orbe dit à Falmouth, en lui faisant remarquer l'habit de Saint-Contest :

— Voyez-vous? bleu et noir! couleur d'oiseau de proie! Oh! il n'y a pas mis d'intention, le grave enfant! Mais n'importe, c'est de bon augure... La victoire est à nous.

A mesure que le chevalier avançait dans sa route, sa sérénité passionnée tendait à s'amoindrir. La volonté ferme et le loyal orgueil de Vannina lui revenaient en mémoire; et il soupirait, et il secouait la tête, et des fermens de vague inquiétude s'insinuaient en lui. Il comparait la force de son amour à la force du caractère de la marquise; et précisément parce qu'il reconnaissait l'une et l'autre d'égale taille, il était réduit à l'impossibilité de prévoir comment se terminerait leur antagonisme. De là des frémissemens de craintive et de souffrante adoration qui abondaient dans le sens exalté de ces trois beaux hémistiches d'André le martyr :

. . . . Elle est fière, inflexible !
Comme les immortels, elle est belle et terrible!

Lesquels vers il était d'ailleurs bien capable de se remémorer textuellement, et de s'appliquer lui-même. Nous avons vu qu'il se piquait de poésie.

Mais dès qu'il eut fait un pas dans la rue où était le temple, mais sitôt qu'il eut découvert le temple où était l'idole, de bouillantes vapeurs d'enthousiasme l'assaillirent, et ses intermittences de crainte disparurent. Non pas que sa fantaisie fût illuminée tout à coup par de somptueuses révélations de victoire. Sa joie s'enfermait dans un cercle plus modeste. — Il cessait un moment de se préoccuper de la chance douteuse réservée à l'audace de son retour, pour ne songer qu'au bonheur pur de revoir sa dame chérie, après son cruel bannissement et son étrange voyage d'outre-tombe. Il n'avait plus que cette naïve pensée : — il allait la revoir! Il allait se retrouver dans l'air de sa beauté, frémir aux sons pénétrans de sa voix, étudier rêveusement les harmonies de sa grâce aérienne et royale! Le souvenir des maux du passé, — du passé d'hier, — la spéculation des maux de l'avenir, — d'un avenir si proche, — tout cela s'effaçait devant ce qu'allait lui octroyer de bon l'heure présente, devant cet unique bien : — La revoir! — Il estimait qu'il y avait là de quoi le consoler de tout, de quoi lui tout payer d'avance. — La revoir!—Tout éclat d'ici-bas et de là-haut disparaissait pour lui devant l'éclat d'une pareille félicité. Il en avait le corps et l'âme tout allègres et dansans. Des larmes d'extase lui en montaient du cœur aux yeux. Il marchait électrisé aux accens des hymnes que lui chantait son amour, comme on marche aux accords d'une fanfare éclatante, qui glorifie les nerfs et divinise le cœur!

En posant le pied sur le seuil de l'hôtel d'Oppède, il eut encore un retour de réflexion. Il se demanda, — et pardieu, il était temps de se le demander. — s'il ne n'allait pas risquer un coup fatal, un coup de nature à mettre en péril la santé, la raison, et même la vie d'une femme délicatement organisée, que de lui montrer vivant, — sans avertissement préalable, — un homme tenu pour mort. Il trancha bien vite la question en

se disant qu'une semblable crainte ne serait plausible que dans deux conditions extrêmes : dans le cas où la femme, à force d'indifférence, ne penserait plus du tout à l'homme; et dans celui où, à force d'amour, elle y penserait trop : alternative qui entraînerait — d'une part les accès d'une frayeur monstrueuse et dangereuse, — et d'autre part un délire de joie également au-dessus de l'être humain, également fait pour en bouleverser l'économie. Or, il présumait que la marquise ne pensait à lui ni trop, ni trop peu; — et cela tranquillisait sa sensibilité, tout en alarmant son espérance.

Il concéda néanmoins une sorte de tribut à sa velléité de circonspection : car, à son entrée, ayant observé que ceux des gens de l'hôtel qui s'enquéraient de son nom, afin d'annoncer sa visite, étaient nouveaux parmi les serviteurs de monsieur et madame d'Oppède, et ne devaient pas le connaître; il en profita pour leur répondre :

— Mon nom? Madame la marquise pourrait ignorer mon nom. Annoncez tout simplement un gentilhomme très proche parent du chevalier de Saint-Contest.

VII. — La chute d'un ange.

Cependant Vannina, comme une châtelaine au fond de sa tour, était retirée dans son belvéder, sur sa terrasse aux orangers; — asile interdit aux profanes, qu'elle n'avait presque point quitté depuis le jour que la nouvelle de la mort de son preux était venue l'y surprendre, et que, de là, ses yeux et son âme en détresse avaient salué si lamentablement le convoi. Ce lieu, qu'auparavant elle avait toujours préféré, lui était devenu plus cher que jamais : il lui semblait avoir acquis — à être le témoin de sa douleur — comme une mystérieuse consécration. Elle n'était bien que là pour aimer, souffrir, gémir et rêver.

De paroxisme en paroxisme, excédée, accablée, brisée, elle était parvenue à cet état de mélancolie somnolente et crépusculaire qui est aux ombres du désespoir ce que la clarté de la lune est à l'obscurité de la nuit. Quelque chose lui rendait bien chers les fréquens demi-sommeils que sa prostration nerveuse engendrait : c'était une vision à la fois consolante et décevante qui, sous leur empire, avait coutume de se former à ses côtés. Dans une confuse et bleuâtre nuée s'élevait et flottait l'image amoureuse d'Adrien... Elle le voyait... C'était lui... Il se penchait sur elle; il lui parlait d'une voix douce et chaude comme un souffle d'été; il lui contait sa peine charmante; il la priait d'amour... Et insensiblement, un magnétisme de feu la gagnait; et elle languissait; et, prête à mourir, elle murmurait : — Je suis à toi. ...

Ce soir-là, à l'heure même où le chevalier se présentait dans sa maison, elle se trouvait sous le joug de l'une de ces hallucinations séductrices. Mais, bien que d'habitude leur influence lui ôtât la faculté de percevoir promptement les choses extérieures, et la privât, pour ainsi dire de ses sens matériels, — elle ne laissa pas néanmoins de recouvrer tout de suite le sens de l'ouïe dans sa plénitude, lorsqu'un de ses gens, soulevant la portière de son boudoir, la prévint de l'arrivée d'un visiteur se disant proche parent de monsieur de Saint-Contest.

— Madame la marquise veut-elle recevoir ce monsieur?

— Oui. Qu'il monte.

— Est-ce que c'est ici qu'elle veut le recevoir?

— Oui, oui. Introduisez-le ici.

Les quelques minutes nécessaires au visiteur pour franchir les escaliers, longer les galeries, et arpenter la terrasse, pesèrent à Vanina comme de longues heures. La fièvre de l'attente agita jusqu'au dernier atôme de son être. Mon Dieu! mon Dieu! quelle impatience! Comme les flèches de son regard s'enfonçaient dans la porte! Comme il lui tardait d'aviser, d'explorer les traits de cet homme qui était du même sang qu'Adrien! Comme elle souhaitait d'y retrouver quelques uns des traits ardens de celui-ci! Combien surtout elle aspirait à voir, à toucher, à saisir, à posséder le message, le gage, dont elle supposait qu'on allait lui faire la remise de la part du mort! Que de piété son amour apprêtait pour vénérer cette relique!

Le chevalier parut...

Il s'appuya de la main contre une colonnette, à une coudée en deçà de la porte. Il chancelait; il était bien pâle...

La blanche Vannina, vêtue d'une robe noire qui rehaussait encore la splendeur lactée de son col et de ses bras demi-nus, était assise, au milieu d'une pénombre transparente, dans son haut et large fauteuil gothique en velours violet, qui l'exhaussait comme un autel et l'encadrait comme une châsse.

En elle régnait et charmait, dans un radieux hyménée, la grâce superbe des déesses du paganisme et la grâce souffrante des saintes du christianisme.

Au premier regard, elle se lève. Au second, elle reste immobile et pétrifiée. On la prendrait pour la statue de l'Etonnement.

Elle ne peut croire à une telle ressemblance...

— Hélas! ne me pardonnerez-vous pas? balbutie le chevalier d'une voix éteinte.

A cet accent, elle reconnaît que c'est mieux qu'une ressemblance... Dans le vertige que lui cause cette transition si peu ménagée des ténèbres à la lumière, dans la joie qui l'envahit, elle ne s'arrête pas à réfléchir sur le miracle; elle ne s'inquiète pas de savoir si elle est en présence d'un être qui revient de chez les morts, ou d'un homme qui jamais n'y est allé. Elle n'a qu'une idée, elle ne voit qu'une chose : — Il est là... c'est lui! — Elle ne songe pas à pénétrer comment cela est; il lui suffit que cela soit. Elle aime, elle est aimée, elle est heureuse; voilà tout. Si bien qu'entraînée par la frénésie de ses sensations jusqu'à oublier le monde, la société, ses liens, ses devoirs, son orgueil, jusqu'à ne recevoir plus d'impulsions que de la naïve et primitive nature, — elle fait deux pas avec le mouvement non équivoque de s'élancer dans les bras d'Adrien.

Mais le sentiment de sa dignité de femme civilisée se jette à la traverse et la repousse. Elle recule effrayée de soi-même, et elle retombe honteuse sur les coussins de son fauteuil. La pourpre de ses joues et de son front le dispute à celle du soleil couchant dont un riche reflet drape un des panneaux de la chambre. Elle baisse sa tête dans son sein et clôt ses yeux à moitié. Elle voudrait se cacher.

Le chevalier s'est précipité à ses genoux. Il ne respire plus, tant le bonheur l'oppresse.

Il lui prend, — timidement encore, — ses belles mains brûlantes qu'il serre, qu'il baise, qu'il admire, et qu'on n'a ni la volonté, ni la force de retirer.

Les teintes foncées du soir s'emparent insensiblement du kiosque. La journée a été africaine : aussi l'air, sans être positivement orageux, est-il chargé d'électricité. Toutefois, par intervalle, une brise molle et lente, se glissant à travers les stores, après s'être imbue du parfum des orangers, embaume et rafraîchit l'atmosphère de nos amans.

Cependant Vannina s'acclimate peu à peu aux philtres aériens qui la circonviennent, et qui sont produits et entretenus tant par l'exubérance de ses propres émotions que par la ferveur de celles d'Adrien et par les délices irritantes de la soirée. Son embarras s'est presque évanoui; elle n'évite plus les yeux du chevalier; bientôt même elle leur livre les siens. Son front s'éclaire d'un enivrement candide; ses traits nagent dans un sourire céleste.

Long-temps l'un et l'autre se contemplent et s'éblouissent dans un silence religieux; un courant d'émanations magnétiques va incessamment de lui à elle. L'échange est égal entre eux; elle domine et elle est dominée; il subjugue et il est subjugué. Chacun de son côté s'étonne et s'applaudit de l'immense amour qu'on lui découvre, et n'a pas peur un seul instant d'en être indigne.

Adrien exprime enfin par des paroles ce qui brûle en lui; autant du moins que peut le lui permettre une suite non interrompue d'oppressions et de dilatations. Ses phrases troublées, flottantes, entrecoupées, inachevées, mais pleines de spontanéité, mais saisissantes de passion, mais dites sur un mode voilé, fébrile et mystérieux, empruntent leur plus grand charme à la vérité de leur désordre, au naturel de leur exagération, et réussissent bien plus triomphalement que si la logique et le bon sens les réglementaient.

Vannina les écoute en extase. Elle les reconnaît toutes. Ce sont les mêmes qu'elle a entendues idéalement dans ses visions périodiques. Elle en est fascinée dans la réalité comme elle l'a été dans le rêve; et, de même qu'alors elle finit par y répondre avec élan, par jeter à son tour un ardent aveu.

A peine en a-t-elle proféré les termes sacrés, elle faiblit. Son âme semble se fondre et s'anéantir. Elle laisse tomber sa tête langoureuse sur l'épaule d'Adrien.

L'avénement de la nuit s'est complété. Le ciel est jonché d'étoiles riantes, mais impuissantes à le rendre moins sombre. La lune n'est pas levée encore. L'ombre enveloppe et emplit le belvéder. Rien ne rayonne plus dans la chambre, — si ce n'est la séraphique blancheur de Vannina et le regard enflammé des amans.

O nuit, je n'ai pas assez de l'épaisseur de tes voiles pour les dérober! O solitude, je n'ai pas assez de ton parfait recueillement pour les honorer! Je voudrais pouvoir les rendre encore plus invisibles! Je voudrais leur créer un sanctuaire encore plus merveilleux! Que n'ai-je à leur mettre au doigt l'anneau de Gygès! Que ne puis-je condenser autour d'eux la nuée d'Homère!

Grands poètes du genre sacré, chefs illustres de nos bardes chrétiens, de nos chantres orthodoxes, — lorsque, dans vos fables épiques, l'enchaînement des choses contraint votre muse austère de peindre un délire d'amour pareil à celui-ci, — vous frémissez de détresse et de honte; vous vous couvrez la tête de cendres, vous parlez de damnation; vous lancez l'anathème, vous nous représentez les deux anges gardiens des deux coupables se recusant d'auprès de leur âme, déployant sombrement leurs ailes, et remontant désolés vers les cieux. Moi qui vous admire plus que personne, je ne saurais vous imiter en cela. D'abord, moi, je ne suis pas *sans péché*. Ensuite, je ne pourrai jamais me décider à croire qu'il n'y ait pas là-haut d'intarissables sources de miséricorde pour les faiblesses et les folies du cœur, même pour les moins légitimes. Non, si le ciel s'occupe de nous, veille sur nous, ce n'est pas pour nous condamner sans pitié quand nous sommes heureux par l'amour exagéré du prochain, quand notre faute, notre chute a son principe dans le plus entier dévouement. Non, si des génies, de bons génies sont préposés à la garde des âmes humaines, ce n'est pas pour les abandonner méchamment, lorsque, comme Prométhée, s'enivrant d'un feu illicite, hélas! autant que céleste, elles sont plus heureuses du bonheur qu'elles donnent, que de celui qu'elles reçoivent. — Lecteur, bien que vous n'aimiez pas les vers, je souhaiterais que la muse vînt à moi en ce moment : je chanterais, j'essaierais d'envoyer des strophes vivantes et nombreuses vers les chœurs des esprits et des étoiles; je les appelerais, je les inviterais à descendre, à s'incliner sur mon couple amoureux, à fraterniser avec lui, et à lui montrer d'avance la place qui l'attend parmi les Trônes, les Ardeurs et les Dominations!

VIII. — Au clair de la lune.

Une heure s'est écoulée. La lune se lève. Elle voit nos amans sortir à pas lents du kiosque en se tenant par la main. Ils vont s'asseoir sur un banc de la terrasse, à l'abri du plus touffu des orangers.

Là, reprenant quelques accoutumances du monde que d'ordinaire ils habitent, sans toutefois rien quitter de l'exaltation qui les a ravis à des régions plus élevées, ils se servent, pour penser et pour parler, de la parole et de la pensée humaine. Vannina se fait longuement raconter la *Passion divine* du Seigneur de son cœur, et les phases de sa résurrection d'entre les morts. A chaque détail, elle se récrie; tantôt de frayeur, tantôt de bonheur. Elle se croit obligée de reconnaître, dans le prodigieux événement qui les réunit, qui les lie tous deux pour toujours lors qu'ils semblaient séparés à jamais, un caractère décidé de prédestination évangélique, une empreinte immédiate du souffle de Dieu. Elle serait tentée de proférer le populaire axiome du fatalisme oriental : — C'était écrit!

Puis, à son tour, elle dit la légende de ses douleurs à elle, de son désespoir étrange et audacieux. Elle retrace les bouleversemens de son âme et de sa raison; les orages de son repentir, l'enfer de ses regrets. Elle se montre surtout planant comme une insensée au dessus du convoi funèbre, et s'arrachant le cœur pour le jeter tout palpitant sur la bière. Elle peint le chaos des incantations fanatiques dont sa démence a poursuivi le mort.....

A ce tableau, à cette confession, Adrien, dans sa joie progressive, est comme frappé d'un trait de lumière... Renchérissant sur l'élan superstitieux de sa fataliste bien-aimée, il prétend qu'il était bien mort, que ce n'était nullement une léthargie temporaire, et que c'est Vanina elle seule, Vannina avec sa magie d'amour, Vannina épanchant sur la bière l'immense flot de ses regrets et de ses désirs, qui a restitué la chaleur vitale à ses veines glacées, qui a ramené son âme déjà enfuie, qui en un mot l'a ressuscité. Il prétend que l'influence du miracle dure encore, continue d'agir. Il dit qu'il a dans sa seconde existence plus de force et de feu que dans les meilleurs temps de la première. Il proclame que jamais le sein d'un homme n'a été inondé d'une vie plus intense et plus durable.

Vannina veut bien partager sa brillante illusion quant au genre de puissance qui l'a tiré du tombeau ; elle veut bien se laisser aller à croire qu'elle a joué envers lui le rôle du Christ envers Lazare; mais elle ne s'illusionne pas de même quant à la question de santé et de longévité, quant à la continuation de l'influence du miracle. Elle considère avec une certaine inquiétude les émotions dévorantes par lesquelles son ami vient de passer; celles non moins fortes où il se trouve encore; et elle tremble, car elle se prend à concevoir les plus vives alarmes sur l'avenir de sa santé à ce sujet, elle se met à le questionner sans fin, à le chapitrer, à le gourmander avec une persécution charmante. Elle couve d'une sollicitude de mère l'intérêt de cette chère santé. Adrien recueille avidement ces profusions de tendresse; il en savoure la flamme à longs traits, et il promet, il jure d'obéir aussi long-temps que l'amour de son ange devra régner.

— J'espère bien, dit Vannina, que vous ne le jugez pas accessible à la tentation d'abdiquer.

Tenez, mon ami, continue-t-elle en se faisant plus sérieuse et d'un accent profond, que je vous révèle donc ce que c'est que mon amour, combien il a d'étendue, combien il absorbe tout en moi, combien il a de quoi satisfaire à l'adorable exigence du vôtre! Vous savez si j'étais attachée aux lois du devoir et aux rigidités de la vertu, si je plaçais là mon orgueil et ma gloire, si la seule pensée de trahir un homme comme M. d'Oppède me révoltait et m'épouvantait.... Eh bien! voilà que je vous aime, et que je vous aime assez pour faire tout cela sans remords, sans repentir, sans avoir horreur de moi, sans me trouver malheureuse... mieux encore! en m'estimant très heureuse, mille fois heureuse de réaliser ainsi vos rêves de bonheur, en me sentant orgueilleuse et glorieuse d'être adorée de vous, d'être tout pour vous! Oui, je vous aime tant, que le remords n'ose pas m'approcher! Vous remplissez tellement mon cœur qu'il n'y a plus en lui de place pour une autre puissance!... Me repentir de vous aimer! Ah! je ne le pourrais que si jamais l'idée d'une autre femme... Allons, mon ami, ne vous récriez pas; pardonnez-moi. Hélas! ce n'est pas de ce soir que je suis jalouse de vous!

— Jalouse?... Eh! quoi, vous l'étiez même avant.. .

— Oui, mon Adrien, oui, même avant qu'il me fût tout à fait permis de l'être. Vous jugez bien que maintenant cela est monté au comble. Oh! maintenant, voyez-vous, il me semble que vous êtes ma propriété inviolable; il me semble que je devrais avoir droit de vie et de mort sur quiconque aurait la moindre prétention sur vous!

— Chère Vannina, que vous me ravissez! Quel ange êtes-vous donc pour m'ouvrir ainsi à chaque instant un ciel nouveau!

— Que dites-vous, mon ami? Comment! vous voilà tout joyeux d'apprendre que j'ai la douloureuse faiblesse d'être jalouse? Vous vous réjouissez d'un mal qui peut entraîner pour moi les plus affreux tourmens?

— Mais moi, je suis sûr de ne jamais vous causer le plus mince tourment de ce genre. Et puis, moi aussi, je suis né jaloux, violemment jaloux. Or, je n'ai plus peur que vous hésitiez à me pardonner cette infirmité fâcheuse, puisque j'apprends que vous la partagez. Donc, vous le comprenez, j'ai doublement raison d'être joyeux.

— Vous aussi, vous êtes né jaloux?—Tant mieux!—Et le seriez-vous bien fort?—Jusques à quel point? Voyons, dites.

— Je le serais au point de souffrir mort et passion si vous aviez avec un autre homme que moi, je ne dis pas une coupable liaison d'amour infidèle, mais seulement un vertueux commerce de calme et pure amitié. Et vous, est-ce que vous pourriez me voir sans ombrage m'engager dans des relations de simple amitié avec une autre femme?

— Non, non! Car c'est d'abord, car c'est avant tout de l'âme de ce qu'on aime, de son âme immortelle, qu'il est légitime et raisonnable de se sentir, de se montrer exclusivement jaloux. Félicitons-nous, mon ami : vous et moi, nous pensons bien. — Mais revenons. — Vous avez prétendu que je vous pardonnerais, sans me faire prier, votre jalousie. C'est une question. Ne dois-je pas m'en offenser un peu ? Ma dignité...

— Vous ne le devez pas. Il y a deux espèces de jalousie; il y a celle des méchans, il y a celle des bons. La mienne est, sans vanité, je crois, de la seconde espèce. Elle n'a rien d'injurieux pour vous. Elle est de la meilleure intelligence avec ma foi en vous, avec mon saint respect envers vous. Elle n'a sa source que dans le sentiment de mon infériorité.

— Votre infériorité! Est-ce qu'à votre compte, je suis malhabile à démêler si une âme est supérieure? Aurais-je pu, avec l'orgueil et la pureté que vous me savez, prendre de l'amour pour vous, si d'avance je n'avais deviné que vous êtes une âme d'élite? Noble esprit, cœur loyal, grand caractère, ah! selon ma pensée, vous ne serez jamais au dessous de votre destinée, si haute qu'elle puisse devenir!

— Comme vous me couronnez, mon Dieu! Au reste, je l'avouerai : je puis en effet valoir beaucoup; mais c'est uniquement par le zèle et la constance de mon amour. — A mon tour, maintenant, de me demander si je vous pardonnerai facilement votre jalousie. Je l'accuse de naître d'un manque de confiance en moi. Certainement, elle ne peut provenir d'une défiance de vous-même.

— Hélas! Pourquoi non?

— Vous? vous défier de vous-même? de la sûreté de votre empire? Allons, c'est impossible. Avec votre pénétration d'ange, vous ne pouvez vous empêcher de vous bien connaître. Vous qui parliez de grandeurs morales, nommez donc celles que vous n'avez pas!

— Mon ami, est-ce que c'est assez qu'une femme soit grande moralement pour ne jamais perdre sa royauté d'amour?

— Mais votre beauté, juste ciel!

— Ma beauté! Est-elle si extraordinaire? Et puis, d'ailleurs, quoi de si fragile?

—Mais il y a même dans votre beauté visible quelque chose qui tient du principe immatériel, et qui est, par conséquent, impérissable! Il y a un charme, une magie, qui est comme le reflet, comme l'écho des harmonies et des rayons de votre âme, et que vous conserverez toujours, dussiez-vous vivre mille ans! Non, vous ne connaissez pas tout ce que vous possédez de merveille et d'éclat. Je ne le connais pas encore moi-même; et je crains bien de n'en savoir jamais le dernier mot. Chaque fois que votre vue m'a été accordée, ç'a été toujours pour mon amour un étonnement profond de découvrir en vous de nouvelles grâces, des attractions imprévues. Votre personne, sans jamais s'écarter du plus vrai naturel, a le don de s'enrichir toujours d'un attrait nouveau. Plusieurs fois, en vous quittant, j'ai cru vous bien connaître, j'ai cru savoir au complet le poème de vos perfections, de votre chère beauté; eh! bien, non! en vous revoyant, je vous ai toujours découvert des mouvemens, des gestes, des regards, des accens, des aspects, des flexions, des poses que je ne vous connaissais pas, que sans doute vous n'aviez pas eus jusqu'alors. A l'enchantement inouï de rester pour moi la même, vous joignez le prestige de vous renouveler incessamment, comme une fée qui réunit en soi les séductions de toutes les femmes, de toutes les fées séduisantes. Votre beauté est l'égale du génie : elle a, comme lui, la variété infinie dans l'unité absolue! Ce qui fait, ma tendre reine, que l'adoration où je suis à cette heure ne m'est pas seulement inspirée par le présent; ce qui fait que je vous adore en outre de souvenir et d'avenir!

— Poursuivez, mon Adrien : courage! Avec tant d'éloquence, vous ne pouvez manquer de me guérir du penchant que j'ai à me défier de moi.

— Vous raillez, mauvaise! Mais vous comptez en vain me donner le change. Si vous êtes jalouse, c'est bien moins parce que vous vous défiez de vous, que parce que vous n'avez pas assez de confiance en moi.

— J'ai toute confiance en vous : gardez-vous d'en douter. — Cependant j'ai peur. — Vous êtes homme, vous êtes d'un sexe égoïste et grossier qui a la conscience étonnamment large à l'égard de ses méfaits en amour, aussi large qu'il l'a étroite à l'égard des nôtres. Les hommes, tout en commettant des infidélités qui, peut-être passagères et uniquement sensuelles, n'en sont pas moins réelles, ont la prétention de n'être pas coupables envers nous. Ils disent que ce qui doit seul nous importer, c'est que leur cœur ne cesse pas d'être à nous. Ils déclarent que nous devons fermer les yeux sur le reste.

— Quoi! Vannina, vous qui me grandissiez tout à l'heure au delà des proportions humaines, vous vous plaisez maintenant à me rabaisser au niveau des âmes communes? Souvenez-vous donc que, maintefois, dans nos premières causeries intimes, je vous ai exprimé, autant que je pouvais le faire dans ce temps-là, une grande pitié et un grand mépris pour les insensés et les faibles qui font deux parts de leur amour, qui au lieu d'ennoblir les sens en les rendant les ministres et les interprètes du cœur, les dégradent en les séparant de lui, les souillent en ne leur laissant d'autre objet qu'eux-mêmes. Vous paraissiez alors me complimenter tout bas de ce mépris, de cette pitié, et me croire incapable d'imiter la foule infime que je flétrissais. Et c'est ce jourd'hui, ce soir, ce moment que vous

attendiez pour ne plus avoir de moi cette noble et juste opinion? Vous l'abjurez? vous ne l'avez plus?

— Oh! si, si! je l'ai toujours! Mais j'ai besoin de m'y asseoir, de m'y affermir. Parlez, parlez; prêchez-moi, quitte à ne plus prêcher qu'une convertie.

— Eh! bien, que je vous le redise d'une manière plus explicite que par le passé : je suis ainsi fait qu'il m'est littéralement impossible de séparer les sens du cœur. Dans les adorations de mes yeux, il y a la flamme de mon cœur; dans les dilections de ma pensée, il y a le feu de mes sens. — Je n'ai aucun mérite à cela, aucun mérite chevaleresque : je suis ainsi fait, c'est ma nature. — Vous êtes la seule; vous avez été, vous serez la seule. — L'idée d'un simple et furtif serrement de main avec vous fera toujours pâlir celle des plus entières et des plus longues voluptés en dehors de notre passion. Il n'y a que votre présence réelle ou idéale, que votre souvenir, que votre image, qui me puisse émouvoir, qui puisse me faire éprouver, non seulement le plus grand embrasement, mais même la plus vague rêverie. — Je frissonne de dégoût rien qu'à songer au malêtre moral, aux remords qui me saisiraient, si j'étais capable de chercher une seule fois un apaisement infidèle pour mes folles effervescences de jeune homme! Ah! j'enterrerais là mon bonheur plus encore que le vôtre!...

— Adrien, Adrien! Désormais, j'aurai en vous une foi aveugle. Désormais, je croirai à vous comme à Dieu. — Oh! que j'aurai toujours besoin de vous voir là, tout contre moi, de vous entendre à voix vibrante et voilée m'expliquer ainsi votre passion! Oh! vous sentir ainsi appuyé sur moi avec béatitude, et oublier la terre ensemble!... — Comme j'adore votre regard trempé d'amour et si pénétrant! Comme j'aime le fluide électrique qui s'échappe de vos cheveux, quand ma main y plonge ainsi!— Puissances du ciel! c'est vous seules qui savez combien je l'idolâtre! combien je le déifie! comme tout mon être idéal se prosterne devant le sien! et combien pour lui mon cœur ose dérober de feu céleste!...

Des demi-silences dont je ne saurais traduire la poésie, entrecoupaient ces jeunes, ces fougueux, ces égarans discours. La lumière de la lune qui ressemble tant à la lumière que l'on voit dans les rêves propices, redoublait de sérénité vaporeuse et fantastique. Les orangers continuaient de prodiguer leurs parfums. — La bonne et douce chose de délirer d'amour dans des parfums d'orangers!

— Vienne maintenant le malheur! dit le chevalier, le front haut, d'un ton à la fois mélancolique et vaillant ; — il ne me saisira plus désarmé. Je suis fort, j'ai de quoi lui résister. S'il me renverse encore, du moins il ne me tuera plus. J'ai des talismans réparateurs qui m'aideront à me relever et à reprendre des forces contre lui... j'ai à moi tout l'amour, toute la confiance, toute la volonté de Vannina! Qu'il vienne s'attaquer à ma fortune d'amant; qu'il me contraigne à traverser les plus longs, les plus arides déserts de l'absence... Ah! sans doute, je saignerai, je pleurerai, j'endurerai mille tortures! Mais il ne me réduira pas! Mais, à défaut d'être invulnérable, je serai invincible! Mais je le brave, parce que s'il a toujours le pouvoir de me faire horriblement souffrir, il ne peut plus cependant m'infliger la souffrance qui m'a déjà écrasé, la seule qui m'écraserait encore : celle de n'être pas aimé de vous! Je le brave, je le défie, parce que je suis sûr à présent de ne pas mourir sans avoir été aimé de vous!... Que la destinée s'acharne donc après mon avenir, qu'elle soit avare envers lui de heures fortunées, qu'elle le dépouille de toutes celles auxquelles nous avons droit... Mais qu'elle le sache : elle est à jamais impuissante à me frustrer du bonheur de cette soirée; elle ne pourra pas faire que cette soirée n'ait pas été ; que, durant son cours, je n'aie pas été surhumainement heureux! Non, ce bien on ne me l'ôtera pas!...

— Ami chéri, ayez bon espoir, dit Vannina. Assurément, le malheur nous guette. Oh! il doit nous destiner de funestes atteintes. Mais nous les détournerons; nous ferons en sorte qu'elles soient sans portée. — Je vous prouverai que mon amour n'est pas plus étranger à l'action qu'à la contemplation. — Dès demain, j'abandonnerai cette maison pour la vôtre, et tous deux nous nous hâterons de quitter Paris et la France. Notre cœur dira, avec un poète que vous goûtez :

Que m'importent la France et son faste inutile?
Ma patrie est aux lieux où j'aimerai tranquille.

Je n'hésiterai pas une seconde à risquer l'éclat de cette démarche hardie et criminelle. La passion a ses devoirs comme la froide vertu. Je vous aime : donc, je dois être à vous; donc, je dois me conduire entièrement selon vos vœux. Je ne serais excusable de ne pas fuir que si une mission de mère me le défendait; que si un obstacle matériel me barrait invinciblement le chemin. — Hélas! qu'il est heureux que je n'aie point d'enfant! et qu'il est à propos que vous et moi soyons si loin de la pauvreté! — Rester dorénavant sous le toit de M. d'Oppède serait indigne de moi, de vous et de lui. Ce serait nous trahir tous les trois. C'est bien assez de ne trahir que lui. Mon Dieu, mon Dieu! une trahison de moi à lui! qui l'aurait prévu! Je veux au moins tâcher de ne pas le trahir trop bassement. C'est un homme franc et ouvert : il mérite qu'on lui fasse une guerre ouverte et franche. Mais ai-je le droit de lui déclarer la guerre? Est-ce qu'il y aura là de la franchise? Non, il n'y aura que de l'audace. Il me méprisera, et il fera bien. Pourquoi, pourquoi n'ai-je pas affaire à un fourbe et à un indigne? Alors, je n'userais que de représailles! Alors, j'aurais l'infinie satisfaction de n'être point traître!

— Ma chère Vannina, je vous en conjure, taisez-vous! ne dites pas des choses qui tendraient à vous déprécier. Notre union plus que toute autre a sa pureté et sa grandeur qu'il faut éviter de profaner.

— Mon Dieu! ami, pardonnez-moi; et surtout veuillez ne vous méprendre en rien sur le sens de mes paroles. Ce que j'éprouve, ce que j'exprime, ce n'est pas du remords, ce n'est pas de la repentance : je vous l'ai dit, je vous aime trop pour en avoir. C'est simplement de la tristesse, une tristesse un peu sombre; c'est un noble regret que vous ne blâmerez pas, j'ose le croire. Ah! laissez-le moi répéter : « Pourquoi monsieur d'Oppède est-il le meilleur des hommes? Pourquoi n'est-il pas né lâche et méchant? »

— C'est moi, ma grande amie, qui dois prier que l'on me pardonne. C'est moi qui vous ai provoquée à l'amertume et aux pensers noirs. Qu'avais-je besoin de susciter l'idée du malheur, juste au moment où vous étiez si heureuse de mon bonheur! J'ai eu tort, j'ai eu tort. Comment des mauvais présages ont-ils bien pu venir rôder autour des gloires d'une telle soirée?... Puisque vous m'aimez, tout doit nous réussir. Puisque je tiens enfin ma pierre philosophale, mon grand œuvre, tout nous obéira, tout se pliera à l'impulsion de nos souhaits. Ce vaste et divin sourire du firmament et des étoiles sur nos têtes, ne vous semble-t-il pas plus spécialement pour nous que pour les autres créatures? Ne vous dit-il pas que nous sommes des êtres privilégiés? Mon ange, mon ange, nous dominons notre destinée. Nous sommes providentiellement, fatalement heureux là.

Ici Vannina, retirant avec précipitation ses mains d'entre celles du chevalier, se recule en sursaut d'auprès de lui. Un râle sourd frémit dans sa gorge. Elle tremble de peur....

IX. — La chute d'un homme.

— Qu'avez-vous donc, chère âme?

— J'ai, — répond-elle d'une voix étranglée, — j'ai que M. le marquis d'Oppède va nous apparaître dans une minute. Une voiture vient d'entrer dans la cour. Entendez-vous piaffer les chevaux? — On monte les escaliers. — C'est son pas. — Et cependant il m'avait fait prévenir qu'il ne reviendrait que demain soir. — Oh! vous avez raison : il y a de la fatalité dans notre amour; mais de la fatalité atroce et railleuse. Que va-t-il penser? que va-t-il dire et faire? Comment oserai-je soutenir ses regards? Il me semble déjà qu'il sait tout, qu'il a tout deviné. Dieux! j'ai honte. — Et pourtant quelle femme à ma place n'aurait pas succombé! — Mon ami, oh! comme j'ai peur!... Je vous en supplie, cachez-vous.

— Me cacher? Mais ce serait le comble de la démence. Revenez à vous, au nom du ciel. Qu'y a-t-il d'étrange à ce que je sois chez vous? Le marquis n'a jamais été ombragé de m'y voir. Allons, bonne ange, prenez une contenance calme, un air tranquille.... Il ne soupçonne et ne soupçonnera rien, croyez-m'en.

— Moi, moi! de la dissimulation!

— Pour ce soir seulement, mon amie, puisque nous partons demain.— Vous remettez-vous un peu?

— Non : je frissonne toujours. Cher Adrien, tenez : c'est vous qui l'aborderez, qui lui parlerez. Moi, je ne pourrais pas, j'ai trop de honte. Je suis trop égarée.—Surtout, mon Adrien, soyez prudent. Ne l'irritez pas, ne vous exposez pas.

— Mon amie, votre trouble seul est à craindre. Si vous vous calmez, tout ira bien.

En effet, le marquis monte...

Et, s'il est loin d'être agité par des soupçons positifs, comme le redoute Vannina, il n'est pas non plus dans la complète sécurité d'esprit que lui suppose Adrien. Ses gens viennent de lui dire, quand il a demandé la marquise, qu'elle était à son belvéder en compagnie d'un inconnu; et il a remarqué, en levant les yeux vers l'endroit désigné, qu'aucune lumière n'y brillait, malgré la nuit close. Cette singularité l'offusque et l'intrigue fâcheusement : d'autant plus que c'est la première fois que sa quiétude maritale s'imagine avoir sujet de s'altérer. Néanmoins, il combat de tout son pouvoir les vagues inductions de sa subtile méfiance. Il les accuse de sotte calomnie. Il se flatte qu'au lieu de trouver scandaleusement blottis dans le kiosque sombre sa femme et le quidam suspect, il va les voir se promenant tous deux à découvert sur la terrasse.

Cependant le chevalier, qui a si bien recommandé à la marquise d'être calme, ne l'est pas lui-même aussi intégralement qu'il le voudrait. Il est bien vrai qu'il n'entrevoit en réalité aucun sujet d'alarme sérieuse; mais il éprouve quelque chose de semblable à ce malaise instinctif, indéfini, qui, aux approches d'un danger encore inconnu, avertit toujours les gens de complexion fine de se tenir sur leurs gardes. Et cela se comprend : si brave de cœur et de sang que l'on soit, — lorsqu'on est quasi surpris dans un entretien anti-marital par la survenue à peu près inopinée du mari, — quand même on serait persuadé que le fâcheux survient innocemment, sans préméditation, sans songer à mal, — il est difficile de ne pas sentir naître en soi une attention inquiète, une soucieuse vigilance, parfois même un léger frisson.

Il est bien entendu que ce n'est pas l'*homme*, que ce n'est pas la *personne* qui impose ainsi, mais l'ordre moral dont tout mari est le représentant, mais la société vengeresse qui se tient derrière lui, invisible et menaçante. Un mari vulgaire et ridicule produit cet effet tout autant qu'un mari respectable et redoutable. — Il en est de même lorsque l'on conspire : si, en cheminant avec un complice, on se trouve tout à coup nez à nez avec un honnête gendarme, lequel ne pense pas à vous, on ne soutient guère, sans pâlir, l'aspect inattendu de ce représentant du gou-

vernement établi, du pouvoir exécutif, si incongru qu'il soit dans sa personne, si habitué qu'on soit à se gausser des bons gendarmes.

Le marquis met le pied sur la terrasse, et son généreux cœur se soulage, en y voyant à découvert sa femme et l'inconnu dans une attitude normale.

Le chevalier marche au devant lui, et, du ton le plus aisé du monde, lui souhaite le bonsoir et s'informe de sa santé.

Vannina ne cesse pas de trembler. Dans sa frayeur, elle se figure qu'Adrien perd la raison d'aller ainsi faible et malade encore, affronter un homme qui regorge de vigueur. Elle se représente son amant attaqué, meurtri, mis en lambeaux, et précipité du haut de la terrasse par son mari...

A la voix du chevalier le marquis s'est arrêté, investi de stupéfaction.— Entendre et reconnaître la voix de celui dont il a vu trois jours auparavant le service mortuaire! — Récusant le témoignage de ses oreilles, il tire brusquement Saint-Contest par le bras, et l'entraîne à une place où le feuillage des orangers n'intercepte rien des splendides rayons de la pleine lune. Là, front contre front, souffle contre souffle il le dévisage....

Il pâlit affreusement. Il lâche d'une main flasque et glacée le bras de Saint-Contest. Ses dents claquent. Il essaie de crier; mais ses cris, à peine formés, avortent dans sa poitrine. Ses jarrets fléchissent. Assailli, environné, abîmé d'épouvantemens, il fuit à reculons, — mais avec une lourde lenteur,—mais les jambes plombées, paralysées,—comme dans un songe morbide. Il va ainsi en arrière jusqu'à l'ouverture de l'escalier. Alors, le sol lui manquant, il trébuche,et tombe à la renverse de tout son poids. Sa tête bondit sur les marches de pierre, et se fend à leurs angles aigus.Adrien et Vannina, que leur trop grande occupation d'eux-mêmes n'avait pas laissés en état de prévoir la catastrophe, sortent enfin de la profonde stupeur qu'elle leur a causée, et s'élancent vers le marquis en appelant du secours.

On se hâte... on relève, on emporte, on étend sur son lit M. d'Oppède qui ne donne aucun signe de vie.

Une heure après, il n'avait pas encore repris connaissance... Et un médecin, debout à son chevet, ne paraissait point admettre la possibilité d'une guérison.

X. — Dénoûment très moral.

Le pauvre marquis mourut au bout de huit jours. L'action simultanée de son épouvante et de ses meurtrissures avait déterminé d'inapaisables perturbations dans ses organes cérébraux.

Durant toute sa maladie, la marquise le soigna elle-même avec un zèle expiatoire, avec un empressement et un dévoûment stimulés par les alarmes de sa conscience, qui lui criait de ne pas se faire la complice — au moins dans ses actes—du criminel espoir dont elle était l'esclave dans sa pensée, et dont elle ne pouvait s'empêcher d'ouïr la voix charmeresse, malgré tous les efforts qu'elle faisait pour ne la point écouter.

M. d'Oppède, au milieu de ses souffrances et de ses démences, eut des intervalles de trève et de lucidité, pendant lesquels il put distinguer les soins touchans que lui prodiguait sa femme, et y répondre par des regards d'affectueuse admiration, par des signes, et quelquefois même des mots de bonté reconnaissante.

Dans un de ces momens-là, il lui dit :

— Hélas! ma chère enfant, il me vient une idée qui me fait déplorer plus que jamais la perte de l'excellent chevalier. Tu es encore bien jeune et bien belle; tu as encore long-temps à l'être; il est donc présumable... Oh! je te jure que je dis cela sans aucune amertume et sans nul dépit vaniteux!... Il est très présumable qu'après avoir consacré des semaines, des mois (des années, si tu veux), à me pleurer, — tu ne seras pas éloignée de prendre un second mari. Ah! quel dommage que le digne chevalier ne soit plus de ce monde! Tu aurais de la peine à me donner un successeur qui vaille ce garçon-là. Il t'aurait rendue incessamment heureuse, j'en ai l'intime persuasion. Nuls ne sont susceptibles de faire de bons maris comme ces fous chevaleresques et tendres capables de mourir d'amour. —Ne me dis pas que sa passion pour sa cruelle inconnue l'aurait empêché de s'occuper de toi, de se ranger parmi les prétendans à ta main. Non, non : te sachant libre, il t'aurait vue sous un nouveau jour, avec d'autres yeux, et ton image aurait aisément détrôné dans son cœur celle de sa superbe Diane.

Pleine de trouble à ces paroles, Vannina eut à peine la force de lui rappeler que le médecin lui avait expressément recommandé le silence. Elle se hâta d'écarter la lampe nocturne, afin qu'il ne s'aperçût pas de sa brûlante rougeur.

Ainsi, M. d'Oppède emporta au tombeau l'intégrité de sa sereine croyance à son bonheur d'époux. Il expira sans que le plus léger doute empoisonnât sa fin. Ce qui ne fut pas un médiocre motif de consolation pour Vannina.

Le chevalier, — cela n'étonnera personne, — s'exempta d'assister aux funérailles du marquis. Il n'aurait pas été assez certain de contenir dans une décente neutralité les secrets mouvemens de son âme, et de ne point surprendre en soi quelque étincelle de joie impie. Il était trop religieux de la tombe pour se résoudre facilement à se mêler à des obsèques, lorsqu'il avait au cœur l'appréhension de pouvoir y être une seule minute sans honorer le mort.

Le soir du jour de l'enterrement, il alla visiter son ami d'Orbe, qui en l'apercevant, lui dit à brûle-pourpoint :

— Ah! ah! vous venez me demander des nouvelles du convoi. Vous voulez savoir à quoi vous en tenir sur l'accomplissement de toutes les formalités de la cérémonie. Vous êtes un peu inquiet, n'est ce pas? Rassurez-vous. Votre aventure ne s'est nullement reproduite. M. d'Oppède ne s'est point réveillé et ne se réveillera point.

Justement confus, car son ami avait poussé droit à une idée qu'il essayait de se cacher à soi-même, Saint-Contest rougit beaucoup.

— Brisons là, dit-il. Je ne suis pas homme à me réjouir de la mort d'un autre; surtout quand cet autre laisse une mémoire noble et pure. Je regrette M. d'Oppède.

D'Orbe sourit, et déclama, avec une ironie bienveillante, ces deux vers de Corneille que tout le monde cite volontiers, même les gens qui n'ont jamais lu Corneille :

> O soupirs! O respect! oh! qu'il est doux de plaindre
> Le sort d'un ennemi, quand il n'est plus à craindre!

Adrien et Vannina n'osèrent se revoir qu'un mois après. Mais ils s'écrivirent dès les premiers jours, et d'un style qui les aida à patienter. Quel fut le contentement de Vannina, lorsqu'Adrien, dans la plus longue de ses lettres, lui parla mariage, et le lui ardemment, naïvement, comme un candide jouvenceau! Quel triomphe! Ainsi, elle n'avait rien perdu de son auréole de dignité aux yeux d'un amant aimé sans mesure. Elle était toujours sa sainte. Il ne demandait pas conseil aux lâches opinions du monde pour savoir s'il devait persévérer dans sa vénération et dans sa foi! Ainsi, elle était adorée au point de pouvoir amener, par la seule force de la passion, un adversaire déclaré du mariage à envisager désormais comme le comble du bonheur une chaîne conjugale avec elle!

Quand ils se revirent, Adrien réitéra ses instances. Elle les accueillit avec une joyeuse effusion; mais elle ajourna le sacrement à l'issue de son deuil qu'elle annonça vouloir faire complet. Elle en donna une raison à laquelle souscrivit le chevalier, quoiqu'en soupirant : elle dit que, ne pouvant accorder aux mânes du marquis un deuil intérieur proportionné à ses mérites, c'était bien le moins qu'elle observât rigoureusement les conditions du deuil extérieur.

Ce délai écoulé, — une belle soirée de septembre vit madame la marquise d'Oppède et monsieur le chevalier de Saint Contest recevoir la bénédiction nuptiale dans la chapelle gothique du vieux château de Saint-Contest.

Th. Dondey de Santeny.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

I. — Un Conseil d'Amie.

Les derniers rayons du soleil de décembre empourpraient les fenêtres et les rideaux d'une chambre située au premier étage d'un petit hôtel dont la vue s'étendait sur un vaste jardin. Malgré la demi-obscurité qui commençait à confondre les objets, il était facile de s'apercevoir tout d'abord, à l'air que l'on respirait dans ce lieu, aux élégantes proportions des meubles qui y étaient réunis sans encombrement, à je ne sais quoi de doux et de voilé, qu'on venait de mettre le pied dans un de ces sanctuaires mondains qu'on appelle la chambre d'une jeune—un observateur exercé aurait pu ajouter—et jolie femme. — Il y a, en effet, entre l'appartement d'une femme laide et celui d'une jolie femme, — en prenant ce dernier mot avec ses accessoires obligés de délicatesse et d'élégance, — la même différence qu'entre le costume et la tournure particulière à chacune de ces deux espèces. L'appartement d'une jolie femme ressemble à sa toilette; rien n'y est compassé, guindé, étriqué. Il est décent sans fausse pudeur; il ne trahit aucune préoccupation fâcheuse; il est facile, abandonné; tout y respire l'aisance et le contentement de soi même. Il n'est pas destiné à dissimuler, mais à assortir et à parer.

Si la chambre où nous venons de pénétrer est bien, en effet, celle d'une jolie femme, à en juger par l'aspect général, cette vérité devient plus évidente encore quand on arrive jusqu'aux détails. Le lit, les rideaux de soie bleu-tendre, les tentures rose-clair, les éclatantes arabesques du tapis, les délicieuses figures de femmes souriant dans chacun des tableaux qui ornent les murs, tout, jusqu'à la fraîcheur et aux nuances délicates des fleurs étalées dans les jardinières, indiquent la femme naïvement confiante dans sa propre beauté, habituée à ne redouter ni la perfidie d'un rapprochement, ni l'effet disgracieux d'un contraste heurté. Connaissez-vous beaucoup de femmes, mêmes des plus jolies, qui s'entourent volontiers des portraits de leurs rivales? et croyez-vous que la couleur des fleurs qui décorent leur appartement soit une de ces futilités qu'on abandonne du hasard? Il n'y a qu'une jeune fille innocente qui soit capable d'une telle inadvertance, ou qu'une femme parfaitement belle qui soit susceptible d'une si merveilleuse tranquillité.

Au moment où nous soulevons la portière en velours bleu de cette chambre, deux jeunes femmes sont assises près de la cheminée, les pieds devant un bon feu, la main dans la main. L'une tourne le dos à la fenêtre, et le frais chapeau de satin bleu qui recouvre sa tête nous dérobe entièrement les traits de son visage. L'autre est la maîtresse du logis. Le rayon de soleil qui baigne en ce moment sa figure, dessine avec netteté un profil d'une admirable pureté. La candeur de son front explique, aussi bien que le caractère angélique de sa beauté, les circonstances particulières que nous cherchions à faire comprendre tout-à-l'heure.

Le tête-à-tête durait depuis long-temps, et l'entretien avait pris peu à peu une tournure plus familière et confidentielle. L'influence d'une journée pâle et froide, la mélancolie du crépuscule, le feu qui s'éteignait graduellement, le silence et l'obscurité qui commençaient à envahir la chambre, tout cela joint peut-être à une disposition particulière avait jeté l'âme des deux amies dans cette sorte de rêverie sentimentale favorable aux épanchemens.

—En vérité, ma chère belle, je ne vous comprends pas, dit Mme de Bornes avec l'air de la plus parfaite ingénuité,—vous obstiner à rester enfermée en l'absence de votre mari, c'est tout à la fois lui donner un ridicule qu'il ne mérite pas et vous compromettre volontairement aux yeux des esprits les moins soupçonneux. Eh! mon Dieu, n'est-ce pas assez des méchancetés gratuites dont pas une femme n'est exempte? et faut-il que nous prenions à tâche de prêter l'apparence de la vérité aux interprétations malveillantes?

— Je croyais que le plus sûr moyen de les empêcher — répondit timidement Mme de Noirmont, — était une conduite irréprochable?

— Enfant!... Ne voyez-vous pas que vous autorisez tous les soupçons par une défiance trop naïve de vous-même! Comme dit mon oncle le président : le monde ressemble au ministère public, il accuse toujours. N'est-ce pas encore pour nous particulièrement qu'un oracle de la politique a dit : Ce serait plus qu'un crime, ce serait une faute?

— Cet oracle-là, ma chère,—répondit Mme de Noirmont en rougissant, — n'était pas assurément celui de la saine morale, et si ses maximes peuvent servir à former un habile politique, je doute qu'elles contribuent jamais à faire une femme .. telle que nous voulons être vous et moi. D'ailleurs, je ne vois pas, je l'avoue, quel rapport existe entre les règles élastiques de la politique et les lois sévères qui régissent la conduite d'une femme.

Cette réponse, faite d'un air de pruderie offensée, déconcerta Mme de Bornes. Elle comprit qu'elle était allée trop vite et trop loin, et que, pour arriver à son but, il lui faudrait prendre les chemins détournés. Changeant aussitôt son plan d'attaque, elle reprit en souriant :

— C'est là, belle prêcheuse, sinon une observation qui fait l'éloge de votre sagacité, du moins une naïveté qui vous honore. Croyez-moi, cependant, il y a plus de rapports que vous ne le supposez entre les allures tortueuses du diplomate et les nécessités de notre condition de femme. Pour nous, il n'est pas vrai de dire que le chemin le plus court soit aussi le plus droit et le plus sûr, et il y a, dans votre opinion, la cause de bien des naufrages dont l'exemple ne doit pas être perdu pour nous..... Mais laissons-là, je vous prie les comparaisons qui ne sont jamais complétement justes, et ce langage froid qui ne convient pas entre deux amies... J'allais presque dire deux *sœurs*, si celle qui me donnait autrefois ce nom ne paraissait l'avoir complétement oublié...

En parlant ainsi, la voix de Mme de Bornes s'était émue graduellement, et elle tourna vers son amie un regard humide où perçait un reproche affectueux.

— Caroline... ma sœur?... s'écria Mme de Noirmont, rendue à toute sa sensibilité naturelle par l'évocation subite de ses souvenirs d'enfance.

Un instant les deux amies se tinrent embrassées, mêlant leurs larmes et les boucles brillantes et serrées de leurs chevelures pareilles à deux grappes de raisin d'or et d'ébène. La sensible Louise fut la première à reprendre la parole.

— Pardonne-moi, ma bonne Caroline, — dit-elle en retrouvant tout à coup, comme par enchantement, le tutoiement familier de la pension, — je n'ai rien oublié. Notre amitié, nos jeux, nos projets, nos joies et nos chagrins partagés, tout ce bonheur intime et profond, comme le sommeil de ces nuits d'enfance qu'on essaie en vain de rappeler, tout cela vit encore dans mon souvenir. Mais que veux-tu? tu quittas la pension un an avant moi... c'était un siècle! Quand je te revis, tu étais mariée. Cela me fit peur de t'entendre appeler madame; et quand j'eus acquis moi-même ce titre, objet de toutes les ambitions de jeunes filles, nous étions depuis long-temps séparées par les flots du monde qui nous a enfin rapprochées.

— Et cette fois ce sera pour toujours, n'est-ce pas, ma Louise? Il est si rare de retrouver une amie qui nous aime, et cela fait tant de bien de tout dire à qui nous connaît et nous plaint!... Mais d'abord, si tu veux m'en croire, tu viendras à ce bal.

— Impossible! Ne m'as-tu pas dit qu'*il* y serait?

— C'est précisément pour cela que tu dois y paraître aussi... Ne me regarde pas avec cet air de doute ; je parle sérieusement. En refusant de te montrer dans une réunion où il se trouvera, à laquelle chacun sait, et lui-même principalement, que tu as dû être invitée, tu ouvres la porte à toutes les conjectures. La passion imprudente de M. de Pons n'est un mystère pour personne ; on le croit peu jusqu'à présent, mais ton absence sera remarquée et interprétée certainement à ton préjudice. Le monde est ainsi fait, il écrase les timides et respecte les forts. Montre-toi forte pour qu'on te croie irréprochable. Surtout, garde-toi de donner publiquement gain de cause, par cet indiscret aveu de ta faiblesse, aux prétentions d'Henri de Pons.

— Il me semble que l'absence de mon mari pourrait suffire à expliquer la mienne.

— Allons donc! tu raisonnes comme une pensionnaire.

— Mais enfin, une indisposition...

— Elle arriverait trop à propos; le moyen est usé. D'ailleurs, c'est presque chez une sœur que tu viendras, puisque c'est chez moi. Le monde sait cela; ta présence lui imposera ; ma responsabilité te couvrira... Car je suis votre aînée, madame, et vous devez, sous ce rapport, confiance à mon amitié et déférence à mes avis. Enfin, ma chère, ce que tu redoutes, je le désire; parce que tu trouveras peut-être dans cette rencontre en public l'occasion de faire sans danger à M. de Pons une déclaration de principes qui, dans un tête-à-tête, pourrait bien amener une réplique victorieuse. Car, enfin, ce moment doit arriver un jour. Il faut le prévenir. Et qui peut t'assurer que demain, après demain, aujourd'hui peut-être l'apparition subite de Henri...

— J'ai pris mes précautions. Excepté toi et quelques personnes que j'ai désignées, ma porte est fermée pour toutes les autres.

— Tu feras bien alors, dans ta haute sagesse, de ranger nominativement M. de Pons parmi les proscrits, si tu ne veux pas que tes domestiques se croient autorisés à admettre parmi les élus l'ami intime de ton mari.

— Tu me fais trembler.

— Compte sur mon dévoûment, comme je compte sur le tien. Au reste, il n'est pas probable que tu aies à redouter aucune tentative prochaine. Mais, quoi qu'il arrive, souviens-toi de moi... Adieu, je n'espère plus te voir que chez moi, lundi.

— Lundi, — répéta Mme de Noirmont avec une hésitation que trahissait malgré elle le tremblement de sa voix...

Je la tiens, — murmura Mme de Bornes en montant sur le marche-pied de sa voiture. — Et maintenant, à nous deux, monsieur de Noirmont!

— J'ai donc une amie — dit Mme de Noirmont en se rejetant sur sa causeuse — je ne suis plus seule et il me semble déjà que je souffre moins. Mais *lui !*

Ici, la raison de Louise se cabra tout à coup sous une pensée effrayante. Il lui semblait, assurée comme elle l'était de l'amour de Henri, qu'elle ne pouvait marcher dans la voie qui devait seule la sauver sans passer sur le corps de son amant. Fortifiée contre sa propre douleur, sa résolution faiblit devant le désespoir dont elle allait être la cause. Mme de Noirmont prenait, pour éluder la difficulté, mille détours qui la ramenaient sans cesse au même point. Alors pressée par l'ennemi, c'est-à-dire par le temps, et arrêtée par ce qu'elle prenait pour de la pitié et qui n'était que de l'amour déguisé, elle tournait dans le cercle éternel des mêmes perplexités. Une voix intérieure lui criait incessamment *lundi!* A ce cri menaçant, sa raison se troublait, sa fermeté défaillait et sa vertu sonnait le tocsin.

L'irrésolution et la faiblesse formaient le fond du caractère de Louise. Sous ce rapport, elle présentait un contraste non moins frappant avec son amie que pour l'expression des traits de son visage. Mme de Bornes avait vingt-cinq ans, elle était blonde, bien faite et plus séduisante que belle. Par un admirable contraste, ses yeux noirs et pleins de feu tranchaient sur la blancheur de sa peau et la nuance délicate de ses cheveux. Cela donnait à sa physionomie un caractère particulier qui frappait tout d'abord et fixait l'attention. Ces yeux d'ailleurs grands et fendus en amande se distinguaient encore par une incroyable mobilité d'expression. On aurait dit, dans les perpétuelles variations opérées à leur surface transparente, qu'ils obéissaient à une volonté secrète et toute puissante. Cette volonté leur faisait exécuter parfois de ces incroyables évolutions dont les bayadères nous ont montré naguère la possibilité. Mme de Bornes avait-elle été dérober aux filles du Gange cet art plus merveilleux encore et plus enivrant que celui de leurs danses, ou en avait-elle trouvé le secret en elle-même? Je ne sais, mais je suis disposé à croire que cette langue encore dans l'enfance pour le vulgaire, et qui est peut-être la plus haute expression des civilisations avancées, comme des intelligences supérieures, avait été portée par Mme de Bornes à ses dernières limites. Les idiomes articulés ne sont, à côté de ce langage mystique, qu'un jargon borné. C'était quelque chose de délicat, de profond, d'infini de nuances et d'expressions. Quand ces admirables yeux vous faisaient l'honneur d'entrer avec vous en communication directe, vous vous sentiez frappé tout à coup d'une lumière inconnue, comme si le miracle des langues venait de se renouveler pour vous sous l'inspiration d'un regard de femme. Au reste, ce trait de sa physionomie était à peu près, je dois le dire, la seule séduction de Mme de Bornes. Sa bouche était trop grande; mais ses lèvres étaient minces, roses, et ses dents fort blanches et bien rangées. Son nez manquait de finesse et de régularité; son port avait de la noblesse, et l'ensemble de sa figure était plus gracieux que beau. Sa voix avait de ces cordes métalliques qui font vibrer le cœur; mais l'absence de souplesse et des sons harmonieux s'y faisait toujours sentir. Sa peau se distinguait par une fraîcheur et un velouté virginals.

Au contraire de son amie, Mme de Bornes était une de ces natures hardies, envahissantes qui dominent irrésistiblement tout ce qui les approche. Encore enfant, elle avait fait sur Louise le premier essai de cette puissance de domination qui devait bientôt se développer sur une plus vaste échelle. Séparées momentanément, les deux amies avaient repris, à la première rencontre, leur rôle respectif, et Mme de Bornes avait reconquis son ancienne autorité. Cet ascendant irrésistible et qu'elle ne pouvait expliquer, Louise le subissait comme une condition de sa nature. C'était l'empire naturel de la force sur la faiblesse. Mme de Noirmont obéissait et cédait par la même loi instinctive qui avait assigné à Mme de Bornes la supériorité et le commandement. Quelle pensée secrète avait porté celle-ci à renouer une liaison oubliée depuis long-temps? et de quelle si grande importance était donc la présence de Mme de Noirmont à ce bal?

Pourquoi enfin Mme de Bornes avait-elle, avec tant d'instances et de séduction, sollicité une rencontre qui, dans ses prévisions, pouvait et devait peut-être amener la perte de son amie? A défaut d'autre raison, il ne serait pas impossible de trouver dans son caractère même une explication suffisante à sa conduite. Il est des âmes à qui la vertu porte ombrage, et des femmes qui font de l'ostracisme envers les autres, comme certains Athéniens à l'égard d'Aristide, parce qu'elles sont lasses de les entendre appeler vertueuses. Quoi qu'il en soit, Mme de Noirmont, sans soupçonner le piége qui lui était tendu, céda encore plus dans cette circonstance à la voix de son cœur qu'aux séductions de l'amitié et de la ruse. Bien qu'elle ne comprît pas, de la même manière que Mme de Bornes, la nécessité de la rencontre dont son amie semblait attendre de si heureux résultats, elle se promettait néanmoins de faire comprendre à Henri qu'elle était bien déterminée à étouffer un sentiment qui empoisonnait son existence, comptant d'ailleurs que la foule dont elle serait entourée lui donnerait la force et le courage nécessaires pour une pareille déclaration.

Quand le moment fut arrivé, elle partit avec résolution. Le mouvement de la voiture qui l'entraînait, le bruit qui se faisait autour d'elle donnèrent à son imagination excitée depuis deux jours une sorte d'exaltation qu'elle prit pour de la fermeté. Cette erreur dura tout juste le temps qu'elle mit à se rendre chez Mme de Bornes. A peine eut-elle posé le pied sur le seuil de cette maison, qu'elle sentit sa résolution l'abandonner, et ce fut avec une terreur indomptable, et presque sans oser lever les yeux, qu'elle traversa la foule qui encombrait déjà les salons.

Louise se retira de bonne heure. Elle était pâle et agitée, et pour quiconque aurait connu le motif qui l'avait amenée au bal, il eût été évident que cette démarche n'avait pas eu le résultat qu'elle s'en était promis.

En rentrant dans son hôtel, Mme de Noirmont rencontra plusieurs de ses domestiques allant et venant, quoiqu'elle leur eût recommandé de ne point attendre son retour. Elle monta précipitamment dans son appartement où elle s'enferma, après avoir refusé les soins de sa femme de chambre. Une lampe de nuit brûlant sur la cheminée projetait sa lumière pâle sur les tentures de la chambre, dont les angles restaient dans l'obscurité. Un silence profond régna bientôt dans tout l'hôtel et n'était interrompu, autour de Mme de Noirmont, que par le bruit monotone de la pendule. Préoccupée, distraite, la jeune femme alla de la cheminée à sa psyché, de sa psyché à sa toilette, détachant une à une toutes les pièces de sa parure. Ses gestes étaient saccadés, tout son corps trahissait un tremblement nerveux, et elle prononçait tout haut des mots sans suite.....

A demi caché derrière le rideau de la fenêtre, immobile, et retenant son haleine, un homme suivait d'un œil attentif tous les mouvemens de Mme de Noirmont. Il paraissait avoir un peu plus de trente ans. Sa figure pâle était contractée, en ce moment, par une anxiété douloureuse. Mme de Noirmont, qui ne l'avait point aperçu, s'étant avancée pour s'assurer que l'on n'avait point oublié de fermer la fenêtre, se trouva tout à coup en face du mystérieux observateur. Elle poussa un cri étouffé par la surprise ou l'effroi... Celui-ci, sortant gravement de sa retraite, fit quelques pas dans la chambre et présenta un siége à Mme de Noirmont, qui semblait prête à défaillir.

— Vous êtes rentrée bien tard, Louise, aujourd'hui, lui dit-il avec une douceur affectée, il y a long-temps que je vous attends... Vous ne m'attendiez pas, vous, sitôt, il me semble... J'avais voulu vous surprendre... J'ai réussi, je le vois, au delà de toute espérance.

— Jules, mon ami, pardonnez-moi; j'avais pensé que je pourrais sans crime...

En disant cela, Mme de Noirmont fit un mouvement pour s'avancer vers son mari. Un geste froid de celui-ci la fit retomber sur sa chaise.

— Vous êtes prompte à vous disculper, madame; je ne vous accusais pas. Comme vous le disiez vous-même, ce n'est pas un crime à une jeune femme éloignée de son mari de chercher des distractions à sa douleur. Et quelle distraction plus naturelle pour une femme... digne de tous les hommages, que l'ivresse d'une fête ou d'un bal? Vous n'avez pas d'égale pour la valse, madame: c'est un des mille talens que le monde connaît, et dont, croyez-le bien, je suis tout glorieux. Vous avez dû, ce soir, faire bien des envieux, et, par conséquent, bien des heureux... La liste de ces derniers doit être ici... permettez-moi...

M. de Noirmont allongea le bras et prit sur la cheminée un de ces élégans *souvenirs* à l'usage des danseuses de salon.

— Dois-je en croire mes yeux, madame?.. Un excès de modestie vous aurait-il fait effacer cette brillante nomenclature d'élus?

— Je n'ai pas dansé, monsieur, répondit sèchement Mme de Noirmont, dont cette sorte d'interrogatoire commençait à réveiller la fierté.

— J'ai le don de me persuader, dit-il moins, que mon souvenir ne fut pour rien dans cette retenue que je désapprouve et que je ne comprends pas... Je n'ai jamais. — vous ne pouvez me refuser cette justice. — fait obstacle à vos plaisirs, et permettez-moi de vous demander quel motif impérieux, si ce n'est le desir de satisfaire un goût bien excusable, a pu déterminer une personne si réservée et si scrupuleuse d'ailleurs... — vous voyez, Louise, que je suis sans prévention, — à profiter de l'absence de son mari...

— J'avais pensé... je me trompais, sans doute, — pouvoir accepter l'invitation pressante d'une ancienne amie.

— Encore une fois, madame, je n'accuse pas, j'interroge.

— Je n'ai plus rien à vous apprendre, répondit la jeune femme avec fermeté.

— Moi, madame, — répliqua M. de Noirmont avec un sourire forcé, — j'ai un conseil à vous donner: c'est qu'il est des choses qu'une femme ne doit pas même confier aux murs de son appartement, et que les monologues sont en général fort dangereux.

— Je ne vous comprends pas, — reprit naïvement Mme de Noirmont à qui le saisissement de cette scène imprévue avait enlevé la mémoire des paroles imprudentes qui lui étaient échappées quelques instans auparavant.

— Soit, madame. Vous jouez l'étonnement avec une perfection à faire envie à une comédienne.

— Arrêtez, Jules, — s'écria Mme de Noirmont en tombant aux genoux de son mari — la défiance vous rend injuste... Je ne suis point coupable; je suis digne...

— D'admiration, madame, — répliqua M. de Noirmont en se levant avec vivacité, — car vous excellez dans tous les genres; je le vois et je suis vaincu; relevez-vous, madame; ce serait à moi à me prosterner.

— Oh! c'est trop d'outrage, murmura Mme de Noirmont se raidissant, à son tour, sous le contre-coup de cette implacable ironie.

Debout, le visage pâle et sillonné par deux grosses larmes, mais le front haut et le regard assuré, elle semblait commander le respect. M. de Noirmont sentit le doute pénétrer dans son âme; mais appelant au secours de son orgueil ébranlé, les paroles fatales qu'il avait recueillies tout à l'heure, alors que Louise se croyait seule, il lui lança un regard plein de mépris et se retira.

A peine avait-il fermé la porte, qu'un bruit sourd se fit entendre dans la chambre de sa femme. Il rouvrit précipitamment... Louise venait de tomber sans connaissance. M. de Noirmont la prit dans ses bras et la portant sur son lit, lui prodigua les plus tendres soins. Son ressentiment ne put tenir contre cette nouvelle épreuve. Hors de lui, il se reprochait intérieurement cette cruelle fermeté, et appelait tout haut, des plus doux noms, celle qu'il venait de traiter avec tant de mépris. Après lui avoir fait respirer quelques sels, il sonna avec force pour appeler du secours. Soutenant d'une main la tête renversée de Mme de Noirmont, de l'autre il écartait en tremblant les vêtemens qui embarrassaient sa respiration; à la vue de ce beau corps, dont son orgueil farouche venait de briser la frêle organisation, il laissa échapper une larme qui tomba sur le sein de Louise. Mme de Noirmont fit un mouvement... Des pas s'étant fait entendre derrière la porte, M. de Noirmont se pencha sur le visage pâle de sa femme, et colla ses lèvres brûlantes sur les lèvres décolorées de la malade... Elle ouvrit les yeux... La femme de chambre venait d'entrer. M. de Noirmont s'éloigna aussitôt en lui recommandant de veiller sur sa maîtresse.

II. — Un Foyer paisible.

S'il est vrai que l'ordre puisse naître du désordre même, il n'est pas moins incontestable que, dans le monde moral, l'harmonie générale peut résulter du désaccord de certaines parties. C'est surtout dans ces bizarres accouplemens décorés du titre d'unions légales, que ce phénomène se produit dans toute son évidence. On parle beaucoup, à propos du mariage, de *sympathies* de *rapports* moraux, sans comprendre le véritable sens de ces mots, et cette erreur en amène journellement d'autres bien plus graves et dont les conséquences sont irréparables: *sympathie* ne veut pas dire *identité* de penchans et d'idées, et *rapports* ne signifie pas *similitude*. Une infinie variété de rapports inaperçus lient, dans la nature, les choses les plus opposées en apparence; de là, ces affinités surprenantes, ces contradictions du cœur et des sens; de là, ces alliances inexplicables de la force avec la faiblesse, de la beauté avec la laideur, de ce qui est violent avec ce qui est doux, de ce qui est honnête et bon avec ce qui est vil et mauvais. Les habitudes, les goûts mêmes d'une personne ne tiennent pas toujours au fond de son caractère et en sont souvent indépendans. On se recherche et on s'aime, non parce qu'on se ressemble, mais parce que l'on ne se ressemble pas; c'est-à-dire parce que, sous de notables dissidences extérieures, se cachent quelques points de contact, quelques mystérieuses analogies. Deux surfaces planes ou hérissées d'aspérités parallèles n'adhèreront pas d'elles-mêmes; mais raboteuses et pourvues d'aspérités divergentes, elles s'adapteront l'une à l'autre et se retiendront réciproquement. Dans le premier cas, il y a *antipathie*, c'est-à-dire éloignement; dans le second cas, il y a *sympathie*, c'est-à-dire attachement. — Telle est la loi qui régit les rapports des âmes et des sexes.

Telle était aussi la position respective de M. et de Mme de Bornes. Les contrastes les avaient unis, et, par surcroît de contradiction, la plus grande puissance d'assimilation était échue à Mme de Bornes. Son mari, homme d'esprit, mais de caractère facile, avait rapidement subi l'influence de cette nature d'acier trempé. Ses idées, ses sentimens en avaient été profondément altérés. C'étaient la cire et le cachet. On disait de lui qu'il était marqué aux armes de sa femme. Leur union avait été fort tendre et leur affection réciproque. Mais bientôt le temps ayant rendu à chacun, comme il arrive toujours en pareille occurrence, la position que la nature lui avait assignée en dépit des droits écrits dans les lois humaines, M. de Bornes fut à jamais vaincu, désemparé, hors de lutte, tandis que Mme de Bornes s'avançait ou plutôt s'éloignait fièrement plus puissante que jamais. M. de Bornes devint, dès lors, l'ombre et l'écho de sa femme. Ce phénomène en produisit un autre qui peut sembler, au premier coup d'œil, contradictoire avec le premier. A mesure qu'il la comprenait mieux

et se modifiait davantage sous l'action de cette puissance supérieure, M. de Bornes sentait se détacher un à un les anneaux de sa chaîne. Il n'aimait plus sa femme; mais il l'admirait. Elle était parvenue non seulement à lui faire accepter cette position nouvelle, mais encore à la lui rendre chère par la compensation d'une liberté illimitée et d'un repos parfait, les deux élémens du seul bonheur possible, selon Mme de Bornes, entre gens d'esprit et de sens.

L'intérieur de M. et de Mme de Bornes était donc le type de ces associations libres, quoique très légales, dont la société parisienne offre aujourd'hui de si nombreux exemples. Il y régnait une inaltérable harmonie, parce qu'il n'y avait entre eux ni haine, ni amour. C'était un ménage au beau fixe, avec une température à zéro.

Le lendemain de la soirée à laquelle Louise avait assisté chez son amie, Mme de Bornes était assise au coin de la cheminée de son salon. L'élégante simplicité de sa toilette s'harmonisait parfaitement à la pâleur de ses traits. Elle paraissait pensive, préoccupée, et ses yeux, fixés sur le foyer dont elle fouillait machinalement la cendre, y poursuivaient évidemment une pensée secrète. En face d'elle, plongé dans un vaste fauteuil, son mari observait en silence les reflets changeans de la flamme sur ce front rêveur. C'était ce qu'on appelle un joli homme, d'une quarantaine d'années, petit et mince. Sa mise était d'un goût irréprochable, et toute sa personne trahissait le dandysme le plus raffiné. Sa physionomie avait de la finesse; il s'exprimait avec élégance et passait pour fort brave.

Ce silencieux tête-à-tête conjugal durait depuis quelques minutes, lorsqu'un domestique entra et remit un billet à Mme de Bornes.

— Ah! fit-elle en lisant les premiers mots, — la lettre ne contenait que quelques lignes. — L'affaire s'est engagée plus vite et plus chaudement que je ne l'avais prévu, — ajouta-t-elle en déposant la missive sur le marbre de la cheminée.

— Qu'y a-t-il donc? demanda M. de Bornes avec indifférence.

— Rien ou beaucoup, — répondit Mme de Bornes sur le même ton. — M. de Noirmont est arrivé. Du reste, tenez; voyez vous-même. Je n'ai pas de secret pour vous...

En disant cela, Mme de Bornes présenta la lettre décachetée à son mari qui la prit en souriant.

— Voilà un mari bien mal appris, — dit-il après l'avoir parcourue, — revenir sans se faire annoncer; cela sent son cuistre ou son jaloux.

— Vous le condamnez donc?

— Assurément... Et il n'a sans doute... je veux dire, il n'aura que ce qu'il mérite...

— Vous croyez? — répondit malignement Mme de Bornes en attachant sur son mari un regard qui le fit rentrer en lui-même.

Il comprit qu'il venait de s'enferrer et riposta d'un ton à faire croire qu'il n'était pas dupe.

— Je désire toujours, madame, ce qui vous plaît.

Mme de Bornes se mit à attiser le feu, comme si elle n'eût pas compris ce qu'il pouvait y avoir de perfide dans cette réponse, ou qu'elle n'y attachât aucune importance.

— Je vous trouve un peu pâle aujourd'hui, — reprit M. de Bornes avec intérêt; — mais cela vous va toujours bien, et ce petit bonnet vous sied à ravir.

— Vous êtes aimable.

— Savez-vous, Caroline, que votre amie est charmante?

— Charmante... Et son mari, comment le trouvez-vous?

— Mais... je ne le connais pas...

— Ah! c'est vrai. Voulez-vous faire connaissance avec lui?

— De tout mon cœur... Comment est-il?

— Fort bien.

Ici, M. et Mme de Bornes échangèrent un regard et un sourire équivalant à peu près à la poignée de main sacramentelle qui tient lieu de signature dans un contrat.

— Je vous avertis, — poursuivit Mme de Bornes, — que si vous avez quelque arrière-pensée, vous en serez pour vos projets de séduction. Mme de Noirmont a des engagemens.

— C'est-à-dire qu'elle est entre deux tyrans... Il y en a un du moins dont elle peut s'affranchir.

— C'est pour cela sans doute qu'elle ne le veut pas.

M. de Bornes parut réfléchir.

— Et cet engagement-là est le plus récent des deux? demanda-t-il ensuite.

— La liaison est ancienne; mais l'engagement est tout nouveau.

— En ce cas je suis perdu, reprit M. de Bornes qui venait de sentir se briser la dernière branche à laquelle il s'était attaché.

— Qui sait?

Ce mot, jeté à dessein, comme une planche sur l'Océan, réveilla l'intérêt de M. de Bornes. Il fit un mouvement pour se rapprocher de sa femme.

— Puisque vous ne voulez pas me désespérer, dit-il en riant, et pour que je sois prêt à tout événement, nommez le traître dont je postule la survivance.

— Vous promettez d'être discret et patient?

— Aveugle même, si cela peut être agréable à M. de Noirmont et à vous...

En ce moment, un domestique annonça le comte Henri de Pons. Mme de Bornes fit un signe imperceptible à son mari, qui salua amicalement son rival et sortit.

— Eh bien? — fit Mme de Bornes, par manière d'interrogation, au nouveau venu.

— Vous êtes un ange, — lui dit le jeune comte en baisant la main qu'elle lui tendait.

— Si vous débutez par des flatteries, je vais croire que vous venez en solliciteur.

— Je viens vous remercier, au contraire, et vous assurer que je n'oublierai jamais...

— Oh! oh! vous êtes donc bien heureux!

— J'ai beaucoup d'espoir.

— Vous avez vu Mme de Noirmont?

— Oui...

— Contez-moi cela bien vite et sans rien oublier. Tout est intéressant pour moi dans ce qui touche mes amis.

Le comte s'assit sur une chaise basse presque aux genoux de Mme de Bornes, de manière que tout en l'écoutant elle pouvait toucher du bout de son pied l'un des angles de la chaise.

Voici — fit le comte, en se posant sur son siége comme un acteur qui s'apprête à reciter son rôle. — Quand j'entrai dans sa chambre... Mais, d'abord, il faut vous dire que déjà, grâce au tête-à-tête que vous nous aviez si habilement ménagé dans cet adoré petit salon qui m'a toujours porté bonheur....

— La prospérité vous fait perdre la tête, mon cher ami, et vous avez déjà toute l'impertinence d'un parvenu... Continuez; je savais d'avance le résultat de l'entrevue.

— Donc, en entrant dans sa chambre, remarquez que je ne dis pas dans son salon, je trouvai Mme de Noirmont étendue sur sa causeuse. Elle était malade... Je vous dirai tout à l'heure la cause de sa maladie.

— Je la connais.

— Soit, je poursuis. Louise! m'écriai-je en m'élançant vers elle de l'air le plus effrayé qu'il me fut possible, — vous souffrez? — Oui, dit-elle en me présentant sa main qui était brûlante, je souffre beaucoup.. Puis elle ajouta naïvement : Mon mari est revenu. — C'était là, en effet, dans la circonstance présente, un mal cruel pour elle et pour moi. Le malheureux était tombé chez sa femme comme un véritable obus, juste pour la recevoir au sortir du bal. J'aurais deviné, sans qu'elle me la racontât, la scène qui s'ensuivit et dont le résultat le plus déplorable avait été d'enlever à ma belle éplorée cette fraîcheur et cette sérénité d'ange qui la distinguent. Même en ce moment elle avait encore un petit air de sainte qui redoublait mon admiration... Je couvrais de baisers ses mains qu'elle m'abandonnait, comme si elle n'eût pas eu la force de les retirer... En réalité, elle était si faible, si abattue... j'étais presque à ses genoux... Elle me repoussa doucement. Louise! m'écriai-je, vous êtes malheureuse par moi; c'est à moi de veiller sur vous! Oh! si toute une vie d'amour pouvait réparer le mal que je vous cause! Et que nous importe le monde? que nous importent de vains devoirs? Votre véritable époux, c'est celui que votre cœur a choisi, le compagnon de votre enfance, celui qui mourra plutôt que de renoncer à vous. — J'étais en veine, et je me sentais assez d'haleine pour parler long-temps sur ce ton, si l'arrivée du mari n'eût tari subitement le torrent d'éloquence amoureuse prêt à sortir de mes lèvres... Il ne parut ni surpris, ni embarrassé de ma présence, et vraiment, je lui dois cette justice, que s'il manque d'à-propos dans sa conduite, il ne manque jamais de convenance dans ses manières et ses discours. D'ailleurs, j'aurais mauvaise grâce à lui en vouloir. Son retour inattendu et la petite scène d'intérieur qui en a été la suite ont plus avancé mes affaires que n'auraient pu le faire les plus savantes manœuvres. Encore une petite fièvre comme celle-là, et Mme de Noirmont, je l'espère, sera pour toujours guérie de cette affection incommode et heureusement fort rare qu'on appelle la vertu.

— Il n'y a tel que les maris pour guérir de ces sortes de maladies... mais le vôtre, je veux dire celui de Mme de Noirmont, pourra-t-il bien être moins habile ou moins maladroit — comme vous l'entendrez — que le commun de ses confrères. Il est homme d'esprit et il aime sa femme. Il importerait de prévoir, autant que possible, les moyens dont il se servira, afin de l'aider ou de le combattre, selon qu'il sera besoin. On le dit fier et susceptible?

— Comme un hidalgo.

— En ce cas, il n'y a qu'une seule route à prendre pour arriver au but : le scandale. Il faut compromettre la jeune femme de telle sorte que toute voie de retour lui soit interdite. Quant au mari, il arrivera de deux choses l'une : ou il se conduira en homme d'esprit et se taira, ou il voudra sacrifier à l'opinion et recherchera le *traître*... Je vous sais brave, Henri, et en vérité, Mme de Noirmont mérite bien la chance d'un coup d'épée.

— Dites, madame, de plusieurs coups d'épée.

— Du reste, je n'ai pas besoin de vous persuader d'agir en galant homme et d'éviter de vous rendre odieux par un acte de brutalité inutile. Quelques gouttes de sang suffiront pour laver ce que le vulgaire appelle une tache... Il serait même tout à fait convenable que vous fissiez, de bonne grâce, à cet effet, les honneurs de votre personne. Cela vous ferait une belle position, et l'honneur du mari étant ainsi vengé, je vous réponds que vous aurez bon marché de celui de la femme... Le moyen est infaillible.

— Sans doute, sans doute; mais il est fâcheux qu'un coup d'épée ne soit pas précisément aussi sûr qu'un coup de lancette.

— Cela vous regarde; je n'entends rien à ces matières; c'est ici une question de tierce et de quarte. Voyez, à cet égard, votre maître d'es-

crime... Vous avez le droit de vous défendre : mais, retenez bien ceci ; vous n'avez pas le droit de tuer. Il faut vous décider à perdre en première manche, si vous voulez gagner la revanche.

— Vous défendez chaudement la vie de M. Noirmont. Aurait-il le bonheur de vous intéresser?

— Pourquoi non? Les femmes aiment les malheureux. C'est leur véritable vocation.

Cela fut dit d'un ton et avec un air de sœur de charité qui fit sourire le comte.

— J'ai peur d'être amoureux — se dit-il à lui-même — puisque je n'avais pas encore aperçu cette montagne-là. De cette manière — reprit-il tout haut — c'est comme dans le paradis, les *derniers* sont les *premiers*.

— Avec cette différence, qui est tout-à-fait à l'avantage des femmes, qu'il y a beaucoup d'appelés et... *beaucoup* d'élus.

Cette saillie que n'eût pas désavouée Ninon, dont Mme de Bornes aimait à ressusciter, dans la familiarité du boudoir, l'esprit tout à la fois naïf et narquois, fit beaucoup rire les deux conspirateurs.

— Une seule chose m'embarrasse — reprit le comte. — Par quel moyen compromettrai-je si bien ma farouche maîtresse?...

— Cela me regarde ; songez seulement à gagner du terrain et à ne pas perdre votre temps.

— Je gagnerai toujours tant que vous serez avec moi, — répondit le comte en prenant congé de Mme de Bornes.

Le comte Henri de Pons avait vingt-six ans et avait été émancipé par le fait d'une faiblesse coupable, long-temps avant de l'être par le droit de l'âge. Son père, ancien familier du comte d'Artois et devenu, à ce titre, le favori du nouveau roi, l'avait élevé avec toute la tendresse due, selon son cœur, à l'héritier présomptif d'un grand nom, d'une fortune brillante et d'une position enviée. — Le jeune comte s'était développé sous la double influence des complaisances paternelles et des souvenirs fort peu édifians de la petite cour de l'ex-prince royal. A dix-huit ans, c'était un jeune homme accompli, c'est-à-dire un parfait modèle de corruption élégante et de politesse musquée, rehaussée d'une charmante figure de page et d'une impertinence du meilleur ton. A l'âge où il apparaît au seuil de cette histoire, une vieillesse anticipée a soufflé sur son front et accumulé les rides sur son cœur, car la vie est rude pour ceux que la fortune prend au berceau, et le plaisir est un maître généreux qui compte double les années qu'on lui donne. Henri avait, au fond, une véritable vocation pour l'existence à laquelle son père le destinait. Il était né avec l'instinct du vice et de la dissimulation. Le vieux courtisan n'y avait mis que la dorure.

L'*événement de juillet* renversa les espérances et une partie de la fortune du favori, sans altérer sa vieille fidélité, non plus que son incorrigible frivolité qui avait alarmé souvent les récens scrupules de son royal maître. Henri, de son côté, appliqua à la diplomatie des boudoirs les talens naturels dont il avait fait le premier essai à la cour. Le plaisir fut chargé de réparer les torts de la révolution. Les femmes votèrent l'indemnité à une grande majorité. Henri, cependant, n'était supérieur ni par l'esprit, ni par le cœur. Ces qualités-là ne sont pas plus nécessaires en amour qu'en affaires. Son lot était plus modeste et plus sûr. Il se trouvait, à cet égard, dans ce bienheureux juste-milieu tout uni et tout rond qui mène droit au succès sans secousses et sans efforts. Il n'avait en réalité qu'un don précieux ; mais celui-là les vaut tous, parce qu'il supplée à tous : c'est celui qui fait les grands rois, les grands orateurs, les grands politiques et les parfaits valets de comédie.

Élevé, pour ainsi dire, avec sa cousine Mlle de Neille, aujourd'hui Mme de Noirmont, Henri avait oublié rapidement, dans les mille agitations d'une jeunesse précoce, une amitié d'enfance qui n'avait fait qu'effleurer son âme. Louise, au contraire, orpheline presque à sa naissance, et disposée par sa nature aux affections douces et aux sentimens honnêtes, s'était habituée à considérer son jeune parent comme le seul être qu'elle dût aimer et sur le dévoûment duquel il lui fût permis de compter. Son cœur fut bientôt la dupe de sa naïve inexpérience. Son erreur était entretenue par les lettres dans lesquelles le sceptique jeune homme se plaisait à jouer, à ses heures perdues, avec cette pure affection qui s'était développée dans les rêveries solitaires du couvent. Mais, long-temps avant sa sortie, les lettres avaient cessé, et le comte avait désappris le chemin du parloir. Louise quitta le couvent pour épouser M. de Noirmont.

Henri, en voyant, au retour d'un long voyage, Mme de Noirmont belle, heureuse, se rappela involontairement Mlle de Nielle, la naïve jeune fille qui l'avait aimé. Il se ressouvint tout à coup, comme d'un trésor oublié ou d'un diamant dont on ignorait la valeur, de cet amour qui avait long-temps rayonné dans l'ombre à ses côtés. L'amour-propre, la curiosité, l'envie, à défaut de la jalousie, mordillait ce cœur usé et froid. Il sut réveiller habilement des souvenirs mal éteints et faire accepter, comme une apparence trompeuse, un oubli qui n'était que trop réel. Réengagée peu à peu sur cette pente glissante et fleurie, Louise se laissait entraîner, sans avoir ni la faculté de réfléchir, ni la force de résister. Trop sincère pour douter, trop ignorante pour se défier, elle fut traînée à la fois par les deux seules affections qu'elle eût ressenties.

Mme de Bornes, jeune pensionnaire, confidente de Louise, avait inspiré et favorisé souvent l'amour naissant de son amie. Femme du monde, coquette, rompue à toutes les intrigues et à tous les rôles, elle avait, par désœuvrement peut-être, recommencé sa médiation perfide et reconquis son funeste ascendant. Henri était devenu son élève de prédilection par la même volonté corruptrice qui avait fait de son mari son confident. L'apprenti diplomate avait reçu d'elle ses dernières instructions, et elle prenait un intérêt tout particulier à la réussite de ce qu'ils appelaient une mission de confiance et un poste d'honneur. C'était deux natures homogènes, mais sans lien sympathique, se comprenant mutuellement, ayant la conscience de leurs vices et incapables, par cela même, d'aucun sentiment d'attraction ou de répulsion réciproque. Mme de Bornes avait distingué vainement M. de Noirmont avant de connaître le lien qui l'unissait à Mlle de Neille. Un mot de Henri lui ayant révélé cette circonstance, elle résolut de la faire servir à la satisfaction de son insatiable coquetterie, ou au moins à la vengeance de sa vanité blessée. Sans s'expliquer absolument sur ses projets personnels, elle n'avait pas craint de les laisser deviner au comte de Pons, et nous avons vu de quelle manière avait été concertée entre eux cette effrontée partie à double jeu, où l'honneur d'un homme et le bonheur d'une femme devaient être la proie du plus hideux compérage.

III. — Un Intermède.

Vers huit heures du soir, la porte d'un petit hôtel de la rue du Bac livra passage à un élégant coupé où M. et Mme de Noirmont étaient assis en face l'un de l'autre. C'était la première fois que le comte n'occupait point, à côté de sa femme, sa place accoutumée. Cette circonstance futile, et qui n'était peut-être que l'effet du hasard, n'échappa point à la jeune femme qui avait jeté à son mari un regard furtif au moment où celui-ci s'installait sur la banquette de devant d'un air d'indifférence affectée. M. de Noirmont sentit, sans le voir, ce coup d'œil de femme perçant et rapide l'envelopper comme un réseau lumineux, et il détourna involontairement la tête pour se soustraire à cette sorte d'inquisition muette. Ce simulacre de séparation, cet éloignement volontaire serra le cœur de Louise. Pour la première fois elle comprit l'isolement à deux, la plus triste des solitudes, et elle éprouva comme une sensation de froid par la perception intime du vide qui venait de se faire autour d'elle. Sa jolie tête se courba sous une pensée douloureuse, et ses joues se couvrirent d'une pâleur mate pareille à la couronne de perles qui chargeait son front. Ses yeux, en parcourant tristement l'ensemble de sa toilette, semblaient dire : Pourquoi suis-je ainsi? et qu'ai-je à faire, moi, de parures et de fêtes? La pauvre femme, en effet, était parée pour une fête. Le monde élégant et riche se ruait ce soir-là à la représentation d'un ballet nouveau, et la triste Louise suivait *par ordre* cette multitude indiscrète et vaine qu'elle aurait voulu fuir.

Depuis son retour, M. de Noirmont, cédant à une pensée secrète, évitait de se trouver seul avec sa femme ; mais, en revanche, il se faisait une loi de l'emmener avec lui partout où il y avait de la foule, des regards à surprendre, des physionomies à observer, des propos à recueillir. Il chassait à la médisance, flairait l'intrigue et le demi-mot avec l'ardeur d'un nouvelliste ou d'un jaloux. Ce jour-là, il s'était dit : Encore une occasion de découvrir la vérité, de m'éclairer sur mon propre sort, et de connaître l'homme qui a pour toujours empoisonné ma vie et détruit mon bonheur. Et Louise, heureuse de ne plus se séparer de son mari, depuis qu'elle se sentait en danger, avait cédé avec empressement à un désir si conforme à ses propres dispositions.

En descendant de voiture, M. et Mme de Noirmont rencontrèrent, sous le péristyle de l'Opéra, le marquis et la marquise de Bornes. Celle-ci accourut au devant d'eux avec la plus aimable familiarité, et leur proposa aussitôt deux places dans sa loge. M. de Noirmont, qui connaissait la réputation de légèreté de la marquise, ne fut pas médiocrement surpris de cette invitation. Cette circonstance donna une nouvelle force à ses soupçons, et il se promit bientôt de la faire servir à ses desseins. Il accueillit donc avec de vifs remercimens la proposition de la marquise, à qui il offrit son bras, tandis que M. de Bornes offrait le sien à Mme de Noirmont.

La salle était déjà remplie jusqu'aux combles, le rideau venait de tomber sur un acte de *Moïse*. Le parterre recommençait son murmure sourd. Les conversations interrompues se renouaient. Des groupes se formaient dans les galeries. Un air rafraîchissant circulait dans toute la salle. Les hommes s'essuyaient le front, se saluaient de la main et promenaient, d'étage en étage, leurs binocles indiscrets, sur les trois rangées superposées de têtes de femmes parées, coquettes, souriantes et secouant déjà, en même temps que les senteurs de leurs bouquets, les émotions fugitives qui se lisaient encore sur leurs figures épanouies.

Au moment où Mme de Bornes parut sur le devant de la loge, un voluptueux frémissement parcourut toute la salle. La masse entière du parterre oscilla sous l'impression magnétique de ce regard qui semblait prendre possession de l'admiration générale. Des têtes d'homme se montrèrent de toutes parts avides, respirant l'enthousiasme. Averties de la présence d'une rivale par je ne sais quel subtil instinct de jalousie féroce, les femmes jetèrent, à la dérobée, un coup d'œil haineux vers la loge. Mme de Bornes y répondit par un sourire de dédaigneux triomphe.

Quoique aussi jolie que Mme de Bornes, la sensation que produisit Mme de Noirmont fut toute différente. Sa beauté suave et rêveuse attirait la sympathie, en même temps que sa timidité et sa toilette blanche et simple formaient un contraste qui les embellissait peut-être toutes les deux, en rendant plus saillant le caractère particulier de la beauté de chacune. Les deux maris présens à ce triomphe en jouissaient différemment aussi ; M. de Bornes avec une fatuité insouciante et M. de Noirmont avec un sentiment d'ivresse intime mêlé de jalousie contre cette foule avide qui dévorait des yeux, la pâle et chaste beauté de Louise. Puis il sentait son cœur se serrer douloureusement en pensant que ces succès, il les avait

partagés, quand sa femme l'aimait. Cette triste réflexion le rappelant à son rôle d'observateur, il lança autour de lui ce coup d'œil du tigre qui cherche son ennemi; mais ce fut en vain, et dans toutes ces figures béantes, il ne put découvrir le moindre signe d'hostilité.

Lorsque Mme de Bornes se sentit en possession de l'attention générale et sûre de la garder aussi long-temps qu'il lui plairait de laisser tomber un de ses regards tout puissans sur cette multitude éblouie, elle se retourna et se pencha avec une grâce coquette vers M. de Noirmont. En ce moment, son épaule nue effleura la main gantée du mari de Louise et les boucles d'une chevelure soyeuse et parfumée touchèrent les cheveux noirs du comte.

— Voyez donc! monsieur, dit Mme de Bornes en agitant son bouquet dont le parfum glissa jusqu'à M. de Noirmont, occupé à considérer Louise qui tourmentait son mouchoir d'un air de préoccupation inquiète. Cette sensation parut réveiller M. de Noirmont.

— Voyez donc! — répéta Mme de Bornes, qui comprit qu'elle n'avait pas été écoutée.

En disant cela, elle indiquait d'un mouvement de tête les galeries et les loges toutes remplies de spectateurs. — Je n'ai jamais vu, poursuivit-elle, pareil air de fête sur toutes les figures. Evidemment il y a là-dessous quelque ovation ou tout au moins une pluie de bouquets à l'adresse de la première danseuse. Seriez-vous du nombre des conjurés, monsieur?

— J'ai pour habitude, en pareil cas, de n'épouser que le succès et le talent.

— Cela est bien sage. Pour moi, je me sens en veine d'admiration et pour que, comme je le crains bien, les jambes de Mlle Leone n'accaparent point tous les suffrages, je prends dès ce moment le parti du compositeur. J'abandonne la danseuse à qui de droit.

— Si vos yeux, madame, daignent apprendre votre opinion au public, c'en est fait de la cause de la danse.

Cependant la première idée émise par Mme de Bornes parut faire une impression extraordinaire sur M. de Noirmont. Il regarda de nouveau Louise qui semblait embarrassée des complimens de M. de Bornes.

Mme de Bornes reprit:

— Louise, vous a-t-elle dit, monsieur, que j'étais une amie de pension?

— J'ignorais, madame, toute l'affection que vous lui portez; j'en suis bien fier pour elle et pour moi.

— Ce rapprochement m'a été bien doux, et je n'avais jamais rêvé, depuis notre séparation, de plus grand bonheur que celui que j'espère en ce moment.

Depuis qu'elle parlait, Mme de Bornes n'avait cessé d'attacher sur M. de Noirmont des yeux bien plus expressifs que ses paroles. Le regard passionné dont elle accompagna sa dernière phrase en aurait révélé le sens véritable à l'homme le plus désintéressé. M. de Noirmont, cependant, semblait n'écouter que par complaisance, occupé qu'il était à regarder dans la salle.

Après un long silence, Mme de Bornes, un peu déconcertée, reprit du ton d'un joueur qui fait son va-tout:

— Je vous préviens, Monsieur, que je vous disputerai Louise le plus que je pourrai; il me serait bien pénible de ne pas la voir souvent, maintenant que je l'ai retrouvée!!! à moins que vous ne préfériez me l'amener vous-même.

— Mes affaires, madame, me feront renoncer habituellement à ce plaisir.

Louise, qui avait entendu la réponse de son mari, le regarda avec surprise; Mme de Bornes essaya en vain un de ces sourires qui suppléent à tout, parce qu'ils signifient tout ce qu'on veut. En même temps une pointe brillante comme un éclair jaillit de sa noire prunelle. Les deux femmes se rapprochèrent. Une longue dissertation de modes accompagnée de sermens de mains mystérieux s'établit entre elles, tandis que M. de Bornes et M. de Noirmont, retirés au fond de la loge, engageaient une discussion politique.

En ce moment, le silence se rétablit, l'orchestre s'ébranla, l'harmonie courut bondissante et folle du plafond au parterre, remuant çà et là quelque fibre secrète au cœur de cette multitude distraite et blasée. Louise, qu'une âme neuve et une organisation nerveuse disposaient merveilleusement aux impressions de l'harmonie, essaya de comprimer sa poitrine haletante en y appuyant ses deux mains. Subjuguée par une puissance invisible, et tournant vers son mari des yeux nageant dans un fluide voluptueux, elle semblait lui dire: Cette sensibilité dont je ne suis pas maîtresse, elle t'appartient; je puis t'aimer encore, tu le vois; ne me condamne donc pas.

Mais M. de Noirmont s'était avancé entre les deux jeunes femmes et, à demi penché au dessus d'elles, suivait avec une attention passionnée tous les mouvemens de la danseuse qui venait d'entrer en scène. Comme M. de Noirmont était fort bel homme, sa vue causa dans les rangs les plus avancés des loges et des galeries, des distractions très flatteuses pour sa vanité, mais dont il ne jouit pas. Il semblait ne plus exister que pour la charmante créature qu'il voyait devant lui. En effet, elle était blanche, souple, jolie, svelte avec des mouvemens de chatte, un sourire enivrant et de grands yeux tout pétillans de malice. Soit hasard, soit coquetterie, elle eut bientôt distingué M. de Noirmont dont la loge était une des plus rapprochées de la scène; alors sa prunelle devint plus brillante et son œil ayant rencontré celui de M. de Noirmont, une étincelle sympathique parut s'échapper du choc de leurs regards. Louise tressaillit comme si elle en eût ressenti le contre-coup; un frémissement nerveux courut dans tous ses membres; sa poitrine se resserra sous une étreinte douloureuse et elle s'éloigna de son mari par un mouvement brusque et involontaire.

C'était la première fois, depuis son mariage, que M. de Noirmont paraissait éprouver une sensation de plaisir en regardant une autre femme que Louise... Elle sentit, parce qu'elle souffrait en ce moment, combien il lui était encore cher; mais, comme la femme la moins coquette peut être blessée mortellement dans son orgueil, elle se garda bien de s'avouer à elle-même la douleur qu'elle éprouvait et, par une autre contradiction de l'amour, chercha en même temps dans son dépit une vengeance égale à l'outrage. Elle songea à Henri de Pons qu'elle avait presque oublié jusque là, et le hasard, qui est rarement du parti de la vertu, le lui montra bientôt à peu de distance de la loge. Il souriait péniblement en la regardant, comme pour lui reprocher son oubli.

Cependant M. de Noirmont, comme s'il eût cédé tout-à-coup à l'entraînement, saisit le bouquet que Louise venait de poser, pour un instant, sur ses genoux, et le lança aux pieds de la danseuse... Un sourire douloureux adressé à son mari fut la seule manifestation que laissa échapper la pauvre femme.

Monsieur et Mme de Bornes, témoins de cette scène muette, en jouirent intérieurement. La victoire n'avait pas encore sonné pour eux; mais les hostilités commençaient et un observateur prudent pourrait facilement faire tourner la révolte à son profit. M. et Mme de Bornes s'entendirent sans se parler et celle-ci cherchait déjà en elle-même l'occasion d'être utile à Henri, lorsqu'elle se présenta naturellement.

Quelques observations malignes parties des loges voisines se répétèrent bientôt dans la salle; les hommes blâmaient hautement M. de Noirmont de ce crime de lèse-galanterie conjugale. Quelques uns, cependant, firent remarquer que les conséquences n'en étaient peut-être pas si funestes qu'on le supposait, et que Mme de Noirmont, qui souffrait assez patiemment l'absence de son mari pour aller au bal sans lui, quand elle était assurée d'y rencontrer son ami intime, supporterait sans doute avec la même résignation l'injure qui venait de lui être faite. De ricochets en ricochets, d'une médisance à un bon mot, on grossit l'événement et, en peu de temps, il ne fut question de rien moins que de la séparation prochaine de M. et de Mme de Noirmont.

Le rideau, en tombant, venait d'arrêter la pluie de bouquets dont M. de Noirmont avait donné le signal. Le comte s'était approché de Mme de Bornes et causait avec elle d'un air dégagé, tandis que Louise écoutait, d'un air contraint, les galanteries de M. de Bornes; la marquise elle-même paraissait exclusivement occupée de la présence d'un groupe de jeunes gens qui venait de se former au-dessous de la loge. Henri de Pons en occupait le centre, ainsi que le jeune de Stival. Une altercation semblait s'être engagée entre eux et exciter vivement l'intérêt des curieux dont le nombre allait croissant.

A un signe, parti de la loge de Mme de Bornes, Henri de Pons feignit d'entrer dans une grande colère. Son ami voyant qu'il désirait faire du scandale, éleva la voix à son tour.

M. de Stival était grand, blond, d'une figure insignifiante et d'une fatuité extrême. Ses allures cavalières, ses manières dégagées, quelques affaires d'honneur menées avec éclat, quelques indiscrétions et beaucoup de médisances lui avaient valu une certaine réputation d'homme à la mode. Il faisait, avec les hommes, des théories de séduction et parlait de duel aux femmes.

En homme d'esprit, il eut bientôt deviné, sous la feinte colère et les grands mots de son ami, l'envie de se poser en protecteur. Cette découverte lui donnait sur son adversaire un avantage dont il profita en persifflant son courage, comme il avait persifflé la vertu de Mme de Noirmont.

En ce moment, Mme de Bornes, gesticulant avec vivacité, atteignit du bout de son éventail la figure de M. de Noirmont. Aussitôt, sur un mot plus piquant lancé par son imprudent interlocuteur, la main d'Henri retomba avec bruit sur la joue de M. de Stival... Avertie tout à coup, par l'instinct du danger, de la véritable signification de ce qui venait de se passer sous ses yeux, Louise se rejeta en arrière toute pâle d'effroi.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Mme de Bornes à M. de Noirmont avec une surprise mêlée de trouble.

M. de Noirmont se leva pour aller s'informer de l'événement.

— Pour l'amour de moi, monsieur, restez! — s'écria Louise épouvantée. — Vous voyez bien que je suis près de m'évanouir, — ajouta-t-elle aussitôt.

Mais, soit qu'il n'eût pas entendu cette dernière observation, soit qu'il n'eût pas voulu l'entendre, M. de Noirmont sortit précipitamment.

Quand il reparut, la première émotion causée dans toute la salle par l'éclat de cet incident, s'était calmée par la disparition de ceux qui l'avaient causée. Tous les regards étaient tournés vers la loge où M. et Mme de Bornes s'empressaient auprès de Mme de Noirmont... M. de Noirmont était pâle, mais calme. Il offrit la main à sa femme, qui se laissa emmener sans proférer une parole...

L'orchestre couvrit de nouveau le bruit des conversations. Le rideau venait de se lever pour le second acte.

Le lendemain, le jour n'avait pas encore pénétré sous les doubles rideaux qui entouraient le lit où dormait d'un sommeil héroïque le trop prompt Henri de Pons, lorsque M. de Noirmont vint sonner à sa porte. Le domestique qui l'ouvrit, après s'être convaincu, par un examen attentif, que le diligent visiteur n'était ni un solliciteur, ni un créancier, se décida, non sans beaucoup d'hésitation, à aller prendre les ordres de son

maître. Ce ne fut qu'au bout d'un temps assez long qu'il revint dire au comte que son maître l'attendait. Le nom de M. de Noirmont fit sur le jeune homme l'effet d'un coup de pistolet tiré à son oreille. Il entrevit un instant la possibilité de deux duels, et il trouvait que c'était trop de moitié. Cependant, comme dans la position qu'il s'était faite il croyait pouvoir naturellement en esquiver un, il songea à tenir ferme devant l'ennemi; il ordonna donc d'allumer du feu dans un élégant petit cabinet attenant à sa chambre à coucher, et pria M. de Noirmont de l'y attendre quelques instans. Cette pièce était de celle que les garçons appellent leur salon, et pour laquelle la langue n'a pas d'expression exacte. Elle prend tour à tour, selon sa destination habituelle et le caractère de celui à qui elle appartient, le nom de cabinet, salon, atelier, boudoir, divan... Le plus souvent elle a quelque chose de la physionomie particulière à chacune de ces espèces. Le cabinet de Henri de Pons appartenait précisément à ce genre hybride.

D'épaisses ténèbres y amortissaient le bruit, et le jour n'y pénétrait qu'à travers les vitraux coloriés d'une étroite fenêtre qui, pour se conformer sans doute à la bizarrerie de l'ensemble, présentait à la fois les formes de l'ogive et du plein ceintre. Des divans régnaient tout autour de la chambre. Ici, un piano ouvert, là, un chevalet avec sa toile commencée; partout, sur les chaises, sur les divans, sur le piano, des livres, des albums enrichis de dessins où l'artiste n'avait respecté d'autres règles que celles de l'art... Tout autour de la chambre, appendus aux tapisseries, des paysages de Gudin, des scènes de Gavarni, des charges de Bellangé, entremêlés de tableaux de l'école flamande, de portraits de femmes, d'épées en croix, de poignards, de chibouks et de sabres turcs. Aux quatre angles, sur des tablettes de bois, des plâtres, des grotesques, des statuettes de danseuses et d'artistes. Sur la cheminée, entre deux énormes vases chinois, une Vénus callypige souriait à un satyre de bronze réfléchi dans une glace. De même qu'elle présentait l'assemblage de tous les styles, la réunion de tous les goûts, cette chambre offrait le mélange de toutes les odeurs, et l'on ne savait, en y entrant, ce qui dominait, dans l'air qu'on y respirait, du havanne, du madère ou du patchouli.

Après avoir revêtu une élégante robe de chambre, s'être improvisé une toilette du matin la plus convenable possible, et composé un visage de circonstance, Henri de Pons passa dans son cabinet.

M. de Noirmont s'avança aussitôt vers la porte, la ferma avec précaution et en retira la clef.

— Je regrette, monsieur, dit-il en se tournant vers Henri avec une politesse froide, la nécessité qui m'a forcé à me présenter chez vous à une pareille heure...

— A toute heure, dit Henri déconcerté et tremblant, vous pouvez compter sur mon dévoûment.

— Il y a des services qui équivalent à un outrage. Ecoutez, monsieur; j'étais hier à l'Opéra, et j'ai appris la véritable cause de votre querelle avec M. de Stival. Vous vous êtes fait le champion de mon honneur et et de la vertu de Mme de Noirmont. Quant à mon honneur, je n'en confie le soin qu'à moi-même...; quant à la protection éclatante dont vous honorez Mme de Noirmont, cela prouve que vous êtes son amant... ou plutôt que vous voulez le paraître.

— Cette dernière supposition, monsieur...

— Est une insulte, n'est-ce pas? soit. Préférez-vous la première? Décidez-vous. Vous avez le choix entre un manque de foi et une calomnie. Entre celui qui séduit une femme et celui qui la flétrit publiquement, il y a tout juste la différence du voleur à l'assassin...

— Si c'est une réparation que vous demandez, monsieur; vous n'avez pas besoin de recourir à l'injure.

— Oui, monsieur. C'est un duel qu'il me faut; mais un duel à mort; car je ne veux pas survivre à ma honte et il ne me convient pas de vous réhabiliter par un coup d'épée.

M. de Noirmont prononça ces paroles avec un visage froid et un accent de fermeté qui ne permettaient pas le moindre doute sur ses intentions. Henri réfléchit que l'affaire avait pris une tournure beaucoup plus sérieuse qu'il ne le désirait, et que Mme de Bernes ne l'avait prévu:

M. de Noirmont poursuivit:

— J'aime, en matière grave, les positions tranchées et les questions nettement posées... Si vous aviez séduit ma femme, mon devoir se bornerait à exécuter ponctuellement ce que je vous disais tout à l'heure; mais elle n'est point encore perdue, je le crois, je veux le croire. Ma tâche, dès lors, se complique, et j'ai deux obligations à remplir; l'une dans mon intérêt, l'autre dans celui de ma femme: prévenir sa perte, et assurer son bonheur après ma mort. Je ne puis réussir dans mon premier projet qu'en vous tuant, et je ne puis, si je succombe, faire rien de mieux pour son bonheur et pour le vôtre, je suppose, que de vous forcer à l'épouser... si elle le désire.

Cette bizarre déclaration fit sur le jeune homme une impression impossible à décrire. Il regarda M. de Noirmont de l'air d'un homme qu'on vient d'éveiller en sursaut. Celui-ci ajouta:

— Avant que vous soyez investi d'une telle mission, permettez-moi de vous apprendre comment j'ai rempli la mienne... Vous le savez, monsieur, quand j'épousai Mlle de Neille, elle était orpheline. Je n'ai reculé devant aucun des devoirs que sa position m'imposait. J'ai compris qu'en héritant de toutes ses affections, je devais aussi m'efforcer de lui tenir lieu de tout ce qu'elle avait perdu. Père, mère, frère, époux, j'ai voulu être tout pour elle et je l'ai aimée de tous les amours. Depuis deux ans, monsieur, je l'aime ainsi... C'est mon enfant, c'est ma vie; j'ai mis toute mon âme dans la sienne... Je n'ai pas cessé de marcher à ses côtés ... J'aurais donné tout mon sang pour lui épargner un chagrin. Je n'ai pas eu une seule pensée qui ne fût pour elle... Ah! ne souriez pas ainsi, monsieur... Je vous comprends. L'odieuse brutalité de ma conduite envers elle, hier, à l'Opéra, ne prouve qu'une chose, vous pouvez me croire.... c'est que le démon de la jalousie avait troublé ma raison... Oui, j'étais fou.... Quand le soupçon entra pour la première fois dans mon cœur, j'ai voulu mourir. Puis, je me suis dit que je ne pouvais plus mourir seul... Voilà pourquoi je suis venu vous trouver... Vous devez comprendre cela, vous, monsieur, puisque vous l'aimez...

Tandis qu'il parlait ainsi, la figure de M. de Noirmont était contractée par une douleur concentrée; ses lèvres pâles tremblaient, et, en dépit de tous ses efforts pour dissimuler l'affreux déchirement de son âme, une larme roula un instant sous sa paupière et vint tomber sur sa main... M. de Noirmont tressaillit... Henri détourna la tête.

— Je dois vous paraître bien misérable en ce moment, — ajouta-t-il en souriant. — Et pourtant, je vous l'assure, cette larme est la première que j'aie versée depuis vingt ans. Ce sera aussi la dernière, je le jure... Maintenant, monsieur, finissons-en avec cet horrible débat... Vous connaissez ce que j'attends, ce que je veux de vous... Aimez-vous assez ma femme pour la jouer avec moi contre votre existence et pour l'épouser si je succombe?

En prononçant ces paroles, M. de Noirmont tira d'une des poches de son habit deux pistolets qu'il déposa sur le guéridon qui se trouvait devant lui.

— Monsieur, s'écria Henri en reculant, ceci est un guet-apens.

— Non, monsieur, reprit tranquillement M. de Noirmont, c'est un arrangement que je vous propose, c'est une partie à deux, un jeu de hasard, un coup de dé, si vous voulez... choisissez... Au reste, je vois que j'aurais pu me dispenser de cette précaution, et qu'il y a ici tout ce qu'il nous faut... Si vous préférez vous servir de vos propres armes, j'y consens volontiers.

— Mes pistolets ne sont pas chargés, murmura Henri de Pons en promenant autour de lui un regard effaré.

— Eh bien, acceptez les miens...

Henri ne répondit pas.

— Si ce sont les conséquences qui vous préoccupent, rassurez-vous; j'y ai pourvu en laissant chez moi un écrit qui attestera que j'ai été tué loyalement.... Je vous prie d'user en ma faveur des mêmes précautions.. Voici précisément de l'encre et du papier...

M. de Noirmont se leva pour prendre sur la cheminée les objets qu'il venait d'indiquer. Au même instant, Henri saisit un des pistolets et en dirigea le canon sur M. de Noirmont. Le chien s'abattit... l'amorce s'enflamma... le canon resta muet.

— J'avais oublié de vous prévenir qu'un seul pistolet était chargé, dit tranquillement M. de Noirmont en se retournant et saisissant le second pistolet. — A mon tour, maintenant.

— Ne me tuez pas, monsieur, s'écria Henri hors de lui.

— Non, pardieu; pas avant que tu n'aies aussi mis mon honneur à l'abri du soupçon... ceci...

— Je suis sans armes, monsieur; c'est un assassinat.

— Et comment appelles-tu ce que tu viens de tenter sur moi à l'instant? Henri baissa la tête sans répondre.

— Aussi lâche que perfide, murmura M. de Noirmont. — Tu as raison, la vie ne vaut pas la peine qu'on la prenne, et tu ne peux être dangereux pour qui te connaît. Ecoute, poursuivit-il, en s'avançant vers le jeune homme qui se tenait debout, pâle et frémissant à l'un des angles de la chambre... j'ai pitié de toi, et je te fais grâce à une condition...

— Laquelle?

— Que t'importe, puisque je n'en veux pas d'autre? Ecris ce que je vais te dicter.

Le jeune homme s'approcha du guéridon et saisit la plume.

M. de Noirmont dicta:

« Je déclare, sur la foi de mon honneur, volontairement et pour le repos de ma conscience, m'être arrogé publiquement, sans y être autorisé par aucun gage et par pure vanité, le droit de défendre contre la calomnie Mme la comtesse Louise de Noirmont. »

Henri laissa tomber la plume avec désespoir.

— Signez, — ajouta M. de Noirmont.

— Jamais!

M. de Noirmont fit un pas en arrière en armant son pistolet.

Henri signa.

— Ce n'est pas tout, — poursuivit M. Noirmont, — votre duel avec M. de Stival détruirait l'effet de nos conventions, je ne veux pas qu'il ait lieu, vous vous arrangerez en conséquence. Les motifs plausibles ne vous manqueront pas... Consentez-vous?

— Oui, monsieur.

— En revanche, je m'engage à ne faire usage de cet écrit que dans le cas où j'y serais forcé par votre conduite ultérieure, et à ne dire à personne que le comte Henri de Pons est un lâche et un assassin.

A ces mots, M. de Noirmont prit le papier ainsi que ses pistolets, et se retira. Henri referma vivement la porte derrière lui, et, se laissant tomber sur un divan:

— Diable d'homme! — murmura-t-il au bout de quelques instans en passant la main sur ses yeux, comme un homme qui cherche à écarter une image pénible, — c'est comme un chien enragé; il ne lâche qu'en

emportant le morceau. Qui diantre aussi l'aurait pensé?... *Mort ou marié!* Ma foi! Mme de Bornes en pensera ce qu'elle voudra. On a vu des gens fort braves avoir peur pour moins que cela.

IV. — Le moment décisif.

Cependant, Mme de Noirmont, qui avait passé, dans une cruelle insomnie, la nuit qui suivit le scandaleux incident dont elle avait été l'objet, sentit, le matin, se changer ses inquiétudes en terreur, en apprenant la sortie de M. de Noirmont à une heure inaccoutumée. Hors d'elle-même et n'ayant personne à ses côtés à qui confier un pareil secret, elle écrivit à Mme de Bornes:

« Mon mari vient de sortir... Je tremble de deviner la cause et le but » de son absence à une pareille heure, ou plutôt je n'en puis douter... » Mon Dieu! sauvez-le... Caroline, ma sœur, veille sur lui, protége-le, » puisque j'ai perdu moi-même le droit de le défendre... Et Henri, l'imprudent! dis-lui bien que je lui pardonne, mais que je lui demande à » genoux de ne pas me perdre sans retour... Je vois un malheur et du » sang de quelque côté que je tourne les yeux. Ma tête s'égare... Il est sept » heures du matin... j'ai pleuré toutes mes larmes... Si, du moins, je » pouvais mourir! »

Mme de Bornes répondit aussitôt ces deux lignes:

« Ton malheur, ma toute belle, m'affecte beaucoup. Je te promets de » ne pas perdre ton mari de vue. »

Cette froideur et ce laconisme étonnèrent Louise. Mais elle réfléchit que c'était peut-être, de la part de Caroline, une manière indirecte de lui faire comprendre qu'elle consentait à fermer les yeux sur ce qu'il y avait de blâmable dans sa conduite et d'inconvenant dans sa lettre. Et Louise ne put se défendre de savoir gré intérieurement à la délicate générosité de son amie de lui avoir épargné des conseils tardifs ou des reproches humilians.

Dans la matinée, Henri de Pons se présenta chez Mme de Bornes qui rit beaucoup en apprenant le singulier expédient imaginé par M. de Noirmont. Bien que le dénoûment de l'aventure contrariât visiblement ses projets, les naïves terreurs d'Henri de Pons retinrent sur ses lèvres les expressions de son mépris et le terrible *mort ou marié* lui aurait paru d'un excellent comique, si le caractère de M. de Noirmont n'eût repoussé la supposition d'une mystification. Elle ignorait, d'ailleurs, entièrement la déclaration peu honorable arrachée à la pusillanimité de son protégé, circonstance prudemment omise par le narrateur. La lettre de Louise fut regardée par tous deux comme une fortune dont chacun devait profiter, selon ses vues personnelles. De plus, Henri de Pons se promit intérieurement de s'en servir, comme d'une arme redoutable pour combattre, dans l'occasion, l'effet de la fâcheuse déclaration dont M. de Noirmont était possesseur.

Du reste, quoique rassuré par la parole de ce dernier sur l'usage qu'il pourrait faire de ce témoignage accablant, Henri connaissait trop bien la fermeté de M. de Noirmont, pour ne pas tenir scrupuleusement tout ce qu'il lui avait promis. C'est pourquoi il épuisa toutes les ressources de son esprit, pour faire comprendre au malencontreux Stival, qu'en bonne chevalerie, la réputation d'une dame devait passer avant toute autre considération; que le duel qui aurait lieu entre eux, perdrait infailliblement Mme de Noirmont; que, quant à lui-même, il ne se sentait pas le courage de vouer pour jamais au ridicule un homme honorable et de ses amis; que, du reste, il regrettait sincèrement un mouvement de vivacité dont il n'avait pas été le maître et dont il n'hésitait pas, dans le calme de la réflexion, à solliciter l'oubli au nom d'un intérêt qui lui était plus cher que celui de sa propre dignité... Stival étonné de ce brusque changement de langage, crut à une intervention de Mme de Noirmont, et Henri combattit cette supposition tout juste assez faiblement, pour lui donner la force d'une conviction. L'offensé, qui n'avait d'autre intérêt à une rencontre avec Henri, que la réparation de l'insulte qu'il avait reçue, voulut bien accepter, à ce titre, les explications suspectes de son agresseur.

Ainsi, en dépit des plaisanteries de Mme de Bornes, la fermeté de M. de Noirmont avait triomphé d'une odieuse machination. Cette victoire, cependant, lui coûtait cher; car elle avait porté un coup mortel peut-être à son bonheur. S'il avait réussi, en effet, à étouffer une affaire dont l'éclat devait être fatal à son honneur, il avait, en revanche, acquis la certitude, sinon d'une intelligence coupable entre Henri et Louise, au moins d'un secret penchant de la part de cette dernière. Cette découverte bouleversa son âme. Cependant, il était moins que tout autre peut-être disposé, par son caractère, à renoncer, sur un premier échec, à un bonheur longtemps caressé. La froide sévérité qu'il avait déployée d'abord vis-à-vis de Louise, provenait d'une indomptable fierté qui lui interdisait toute explication où il aurait eu à rougir en présence de sa femme. Entendre des aveux, les surprendre même lui semblait un supplice et une honte au dessus de ses forces; le doute qui torture, le soupçon qui ronge étaient moins redoutables pour lui que les chances d'un éclaircissement. Louise réduite à ruser, à mentir peut-être, pour se défendre, lui semblait un spectacle odieux, plus pénible pour lui que le mal qu'il cachait dans sa poitrine. Et comment, avec les tristes lueurs qu'il avait recueillies, supposer que l'infortunée ne serait pas obligée de transiger avec la vérité?

Cependant M. de Noirmont, dans ses plus mortelles appréhensions, n'allait pas jusqu'à la pensée de l'entière culpabilité de Louise. Son amour était d'une nature trop élevée pour résister à un pareil soupçon. Il ne la regrettait que parce qu'il la croyait encore digne de regrets. Sa foi en elle n'avait pas été atteinte, et il résolut de la disputer par tous les moyens au danger qui la menaçait. Il savait Louise naturellement jalouse. La scène du bouquet, — la première fausseté qu'il se fût jamais permise, — lui avait réussi à souhait. Louise en avait été vivement affectée. Cette remarque lui suggéra la pensée d'exploiter à son profit cette disposition de Louise, et de réveiller ainsi dans cette âme tendre l'amour que la séduction pouvait en arracher.

M. de Noirmont, dans la conception de ce projet, obéissait, peut-être à son insu, au désir d'échapper à cette sorte de ridicule qui frappe le mari *malheureux* sans compensation. Le monde, en effet, ce législateur qui corrompt ou qui tue en riant, prescrit la vengeance sous peine de sarcasmes et fait une loi des représailles. Il plaisante agréablement à ce sujet et appelle cela porter dignement son malheur. Quoique d'une grande fermeté de principes, M. de Noirmont était trop fier pour accepter volontairement un rôle ridicule. Il résolut donc d'avoir une maîtresse, et, se souvenant alors de la danseuse qu'il avait distinguée récemment, il alla droit à elle en homme qui sait son monde, c'est-à-dire les mains chargées de présens. Il était naturellement généreux; il s'attendait aux plus exorbitantes exigences et s'était d'avance imposé la loi de satisfaire tous les caprices. Il entrait dans son plan de se faire remarquer, et la prodigalité lui parut le moyen le plus convenable. Ne voulant pas, cependant, que sa femme eût à souffrir de ce surcroît de dépenses, il eut soin de l'imputer sur son *budget* personnel. Ses économies épuisées, il vendit deux de ses chevaux, renvoya deux laquais et diminua le luxe de sa toilette. Louise crut à une perte d'argent, à la faillite d'un débiteur ou d'un notaire, et voulut, de son côté, retrancher aussi quelque chose de sa manière de vivre habituelle; mais elle éprouva une si forte et si impérieuse résistance de la part de son mari, qu'elle dut céder.

Bientôt Mme de Noirmont s'aperçut du changement survenu dans l'existence de son mari. Il ne paraissait plus que rarement chez lui et rentrait souvent fort avant dans la nuit.

Pendant ce temps Louise restait seule. Elle ignorait absolument l'entrevue qui avait eu lieu entre M. de Noirmont et Henri de Pons; mais elle avait appris par Mme de Bornes que la querelle dont elle avait été l'objet n'avait pas eu de suite, grâce à la générosité de Henri, qui, touché de son désespoir, avait reculé devant l'idée de la compromettre, et qui, offrant ainsi le sacrifice de son honneur en expiation de la faute qu'il avait commise par un excès de zèle, s'était abaissé jusqu'à faire des excuses à son adversaire. Louise fut vivement émue d'un pareil dévoûment, et pria son amie de témoigner à Henri toute sa reconnaissance. Sur l'observation qu'Henri avait bien mérité un témoignage plus flatteur, et qu'il n'y avait d'ailleurs aucun inconvénient à le lui faire parvenir, Mme de Noirmont n'hésita pas à écrire quelques lignes dont Mme de Bornes se chargea avec empressement.

Quoique l'intention de ce billet fût parfaitement innocente, les expressions étaient vives et la reconnaissance de Mme de Noirmont lui avait fait parler à son insu, un langage très passionné. Cette circonstance même entrait dans les prévisions de son amie. Henri aurait voulu répondre; mais la marquise l'en dissuada, et lui-même se ressouvint à propos des recommandations de M. de Noirmont.

Cependant Mme de Noirmont passait ses journées dans la solitude. Mme de Bornes ne venait plus la voir que fort rarement, et la complète disparition d'Henri lui semblait le témoignage le plus assuré de la délicatesse de son amour.

Un soir, Louise était tristement assise devant sa cheminée. La nuit était froide et humide; la pluie battait les vitres et le vent tourmentait les deux marronniers plantés devant la fenêtre. Louise écoutait avec une crainte puérile et une douloureuse volupté ces bruits confus de la nuit, cette harmonie sauvage et discordante qui agissait fortement sur ses nerfs en frappant son imagination, lorsque des pas résonnèrent dans la pièce voisine. M. de Noirmont, depuis long-temps, avait cessé de venir à une pareille heure dans l'appartement de sa femme. Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, cette visite devait changer infailliblement sa situation vis-à-vis de son mari, et Louise remercia tout bas la Providence qui le lui ramenait peut-être indulgent et plus juste. Il y a ainsi, dans la vie de toute femme, un moment décisif où ses deux anges se disputent sa destinée dans une lutte suprême. Le résultat est le secret de sa vertu ou de sa honte... En entendant ouvrir la porte de sa chambre, l'infortunée se rejeta en arrière par un mouvement d'effroi... Le mauvais ange triomphait... Ce fut Henri qui se présenta.

— Fuyez! — s'écria Louise d'une voix serrée par la crainte, — fuyez! mon mari peut vous surprendre... Il peut, il doit venir... je l'attends.

La pauvre femme mentait pour donner plus d'autorité à ses paroles. Henri sourit d'un air d'incrédulité et de pitié.

— Votre mari, chère Louise, — dit-il en lui prenant la main avec tendresse, — votre mari! Oh! ne craignez rien de lui dans ce moment... Il se trouve trop heureux où il est pour en revenir sitôt.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Je veux dire que, tandis que vous êtes ici seule, triste, l'attendant peut-être dans les larmes; tandis que, pauvre femme, vous détournez la tête de peur de lui faire voir dans vos yeux que vous ne l'aimez plus, comme s'il était encore digne d'être aimé de vous, lui, beaucoup moins scrupuleux et plus heureux, il en aime une autre... une danseuse.

— Oh! vous mentez... cela n'est pas... cela ne peut pas être... Oh! mon Dieu!

— Avez-vous donc oublié la piquante danseuse de l'Opéra et l'affront

qui fut fait, en son honneur, à la plus pure et la plus belle de toutes les femmes?

Mme de Noirmont écoutait Henri avec une stupeur qui n'indiquait que trop qu'en dépit de ses efforts, la conviction pénétrait peu à peu dans son esprit. Comment, en effet, expliquer plus favorablement les absences de M. de Noirmont, son refus obstiné, cruel, de l'entendre et de lui pardonner?... Et puis, à côté de ce froid dédain, de cet injurieux oubli, la pauvre femme plaçait dans son âme cette passion noble et ardente qui venait de nouveau se révéler à elle par un de ces actes de témérité compromettante dont les femmes sont toujours reconnaissantes au fond du cœur.... De la basse dénonciation d'Henri, Mme de Noirmont n'en apercevait que ce qui pouvait la justifier et l'ennoblir à ses yeux. Et puis, le sentiment de l'injure, la colère succède peu à peu à la douleur la plus sincère, et parle quelquefois bien haut au cœur d'une femme, quand la vengeance se présente sous les traits de celui que l'on a aimé le premier et que l'on aime encore!... Henri était à genoux, la tête renversée, le regard suppliant et passionné... Louise embrassa d'un œil troublé la figure charmante du jeune homme, sa chevelure noire et brillante, son cou blanc et ses mains effilées comme celles d'une femme.

Pendant ce temps, Henri couvrait de baisers la main que Louise oubliait de retirer... Il lui parlait avec transport, il était égaré, tremblant, et lui prodiguait ces mille noms enfantins et charmans qui ont tant de séduction sur la femme qui les inspire... Louise rougissait; mais Henri savait également supplier et flatter... Il se montrait si heureux de presser dans ses bras la taille souple de Louise, qu'elle essaya en vain de se dégager de cette étreinte, et lui ordonna faiblement de se lever... Henri obéit; mais dans ce mouvement, ses lèvres effleurèrent la bouche de la jeune femme... Louise le repoussa avec colère... Henri parut surpris; mais, en même temps, il fut frappé de la pâleur de Louise et de la froideur répandue sur ses traits. Il voulut se rapprocher et demander pardon... mais elle était devenue insensible et distraite. Henri comprit qu'un monde les séparait. Il se demandait en vain ce qui avait pu lui attirer une pareille disgrâce. Louise elle-même n'eût peut-être pas pu le lui apprendre, tant ce qui se passait en elle était inaccoutumé, inattendu... La jeune femme venait de comprendre, pour la première fois, qu'Henri ne l'aimait point comme elle croyait, comme elle voulait être aimée... Son âme honnête et douce avait rêvé, dans l'isolement un amour puissant, indomptable, mais pur. Un moment plus tôt, elle eût sacrifié son repos, sa réputation, sa vie même pour se sentir aimer de la sorte... En vain Henri essaya-t-il de ressaisir cette âme délicate qu'il avait froissée et qu'il sentait lui échapper. Louise ne lui répondait plus... A la fin, sentant tout le ridicule de la position qu'il s'était faite, il salua tristement Mme de Noirmont.

— Arrêtez, monsieur, lui dit-elle, ce chemin n'est pas sûr pour vous, ni pour moi. La chambre de mon mari communique à cette pièce...

— Je vous comprends, madame; mais rassurez-vous, la fenêtre qui m'a servi pour arriver secrètement jusqu'à vous me fournira une issue pour m'éloigner sans vous compromettre... Ma vie m'importe peu désormais...

En disant ces mots d'un air presque tragique, Henri s'élança dans la chambre voisine. Il avait compté sur l'effet de cette dernière phrase pour toucher Mme de Noirmont; mais elle le regarda s'éloigner avec indifférence. Il comprit que la bataille était perdue, et ce fut avec les précautions les plus contraires à la déclaration héroïque qu'il venait de faire qu'il effectua sa retraite à travers le jardin et, de là, dans la rue à l'aide d'une fausse clef.

Louise, restée seule, pleura son amour méconnu... Puis, s'approchant lentement d'un élégant bureau d'acajou incrusté d'écaille et d'ivoire, elle y prit une petite boîte dont elle tira successivement plusieurs lettres. Après les avoir long-temps contemplées en silence, elle les relut attentivement, l'une après l'autre, comme si elle eût voulu découvrir dans leurs plis quelques mots cachés jusqu'alors à ses regards prévenus, ou arracher au sens apparent des mots une révélation tardive. Et, à mesure qu'elle avançait dans ce douloureux et suprême examen, un sourire amer entr'ouvrait ses lèvres pâles, une larme furtive tombait, comme un dernier adieu, sur la feuille vainement explorée, et le message menteur était livré à la flamme du foyer. Et quand la pauvre femme eut versé sa dernière larme et vu s'anéantir sa dernière illusion, il lui sembla qu'elle venait d'en finir avec la vie. Elle cacha sa tête dans ses mains et pria Dieu de la faire mourir.

En ce moment, la pendule sonna minuit. Louise releva la tête et, recouvrant tout à coup le sentiment de sa situation, elle songea qu'elle n'avait point entendu rentrer M. de Noirmont. Cette réflexion changea peu à peu le cours de ses idées. Elle comprit qu'il lui restait encore une épreuve à subir, un effort à tenter, et, fortifiée par la pensée de l'imminence de la lutte, elle résolut d'attendre le retour de son mari.

Henri n'avait été que lâche dans sa dénonciation. M. de Noirmont était, en effet, ce soir-là chez la danseuse dont il avait fait sa maîtresse. Cette liaison, qu'il affectait de rendre publique, n'était ignorée que de Louise, et Mme de Bornes n'attendait, pour la lui révéler, que d'en avoir acquis une preuve irrécusable.

Leone, ce jour-là, appartenait tout entière à M. de Noirmont, qui venait régulièrement passer près d'elle les soirées qu'elle ne donnait pas au public. A demi couché sur une riche ottomane, la tête appuyée sur sa main, le coude enfoncé dans les coussins moelleux, les jambes croisées, M. de Noirmont regardait d'un air distrait sa maîtresse, qui *répétait* pour lui un des pas les plus gracieux du nouveau ballet.

La chambre où ils étaient réunis offrait d'abord aux regards deux traits qui lui donnaient une physionomie tout exceptionnelle. Malgré l'exquise élégance qui la caractérisait, le parquet dépourvu de tapis, n'en était pas même *ciré*, et les murs, dans toute leur hauteur, étaient recouverts de glaces. Des guirlandes de fleurs toutes fraîches, des couronnes renouvelées chaque jour, dessinaient les encadremens et festonnaient la paroi resplendissante de la chambre. Au fond, en face d'une fenêtre dont les châssis étaient remplis par deux glaces, s'élevait l'ottomane sur laquelle était placé M. de Noirmont. Elle était de satin blanc crépiné d'or et assez basse pour que la personne qui s'y trouvait, ne pût nuire à l'effet du trumeau, placé derrière. Le chambranle de la cheminée portait, pour tout ornement, le buste en marbre de la danseuse. Du reste, aucun meuble n'embarrassait cette chambre où tout semblait avoir été combiné pour le plus libre exercice des mouvemens du corps et la multiplicité des effets de l'optique.

C'était l'atelier de la danseuse.

Leone avait, ce soir-là, revêtu, à la demande de M. de Noirmont, un riche costume espagnol dont il lui avait fait présent. Il consistait en un corsage de velours noir orné de points d'argent et qui laissait à découvert une partie de ses épaules et de sa poitrine. La jupe terminée par une dentelle fort large, était de satin blanc semé de paillettes d'or; ses brodequins rose clair faisaient croire à la nudité de son pied dont un large diamant indiquait la finesse et la cambrure; ses cheveux noirs tombaient en deux longues tresses terminées par des glands d'or; à ses bras entièrement nus, brillaient les émeraudes de deux larges bracelets. Elle s'accompagnait en jouant des castagnettes. Sa danse était tour-à-tour vive, agaçante, lente et voluptueuse.

Leone était Espagnole, et, cette fois, elle ne *jouait* pas; elle traduisait ses sensations dans sa langue favorite. Elle aimait et trouvait, pour peindre sa passion, des *expressions* souvent hardies, toujours heureuses. La danseuse avait du génie et de l'inspiration à sa manière. Elle passait et repassait devant M. de Noirmont, rapide, bondissante, enivrée et enivrante; et, chaque fois, sa robe soulevée effleurait les genoux du comte et ses cheveux répandaient un parfum plus pénétrant. Puis, elle se posait devant lui dans les attitudes les plus glorieuses, tour à tour suppliante, abattue ou triomphante et fière. M. de Noirmont suivait tous ses mouvemens et applaudissait quelquefois, à un pas bien exécuté, à une *pose* élégante. Mais son œil restait froid et sa physionomie ne trahissait que cette admiration banale que provoquent un talent incontestable et la vue d'une grande difficulté habilement vaincue.

A la fin, la danseuse, emportée par le sentiment de l'art ou par la passion, vint tomber aux pieds du comte, un genou en terre, les bras mollement étendus, le corps penché langnissamment, la tête coquettement renversée en arrière. Sa noire prunelle était humide, son sein haletait et sa bouche, souriant avec amour, laissait voir la double rangée de ses dents fines et brillantes... Ce mouvement final était tout à fait imprévu. Leone venait de l'improviser. Ainsi posée, cette charmante créature était irrésistible.

— Bravo! — dit M. de Noirmont se soulevant faiblement, — cela est des plus gracieux, et je vous engage à en faire l'essai à la première représentation.

A ces mots, Leone bondit sur elle-même avec l'agilité d'un tigre.

— Ah! vraiment, s'écria-t-elle, laissant échapper naïvement toute sa pensée, c'est ainsi que vous daignez m'encourager, monsieur? Et voilà le prix dont vous payez mes efforts pour vous plaire. Un bravo! Suis-je donc devant le public, en ce moment, pour qu'on me crie bravo! bravo! oh! en vérité, c'est trop ou trop peu, Monsieur le comte, et je ne veux plus de vos éloges.

En disant cela, Leone était pâle de dépit, et deux larmes brillaient au bord de ses longs cils. C'était la première fois que M. de Noirmont la voyait montrer une sensibilité qu'il ne lui soupçonnait pas. Il en fut touché sans en deviner la véritable cause.

— Eh bien! qu'est-ce à dire? demanda-t-il avec un étonnement qui n'avait rien d'affecté. Qu'avez-vous, Leone? parlez.

— Ce que j'ai? reprit Leone avec colère; me croyez-vous aveugle ou stupide? Ce que j'ai, voulez-vous que je vous le dise?

— Je vous en prie pour la seconde fois.

— Eh bien! j'ai... j'ai une rivale, monsieur!

— C'est vrai, dit le comte en soupirant. — Ensuite, qu'avez-vous à me reprocher? Ai-je manqué d'égards envers vous, Leone? Votre appartement n'est-il pas convenable? Manque-t-il quelque chose à la collection de vos costumes ou à votre toilette de ville. J'ai vu hier, chez Mombro, une chiffonnière en bois de rose, qui vous plaira, j'espère... Est-ce que la parure en turquoise que j'ai commandée à Janisset vous semble de mauvais goût?

— Ah! m'y voilà enfin, s'écria la danseuse avec un rire forcé. — C'est à mon tour à crier : Bravo! monsieur le comte..... Je suis payée, n'est-ce pas? Qu'ai-je à prétendre après cela! Qu'importe que, depuis quatre mois, vous veniez régulièrement chez moi pour lire et pour rêver, pourvu que le public me croie votre maîtresse, pourvu que je sois belle et enviée; pourvu que celle que vous aimez soit jalouse et vous rappelle?.. .. Ah! vous ne riez plus? Oh! je sais tout...

— Malheureuse! — s'écria M. de Noirmont, véritablement alarmé, et qui t'a dit?...

— Oh! je l'ai deviné.

M. de Noirmont parut rassuré.

— Vous êtes folle, Leone... laissons cela, je vous prie. Vous savez que j'estime particulièrement la sincérité et le naturel.

— Et si je vous aime, moi!

Cette fois, M. de Noirmont regarda la danseuse de l'air d'un homme qui croit avoir mal entendu. Leone avait dit cela avec cette voix partie du cœur qui ne ressemble en rien au faux accent de la passion théâtrale. Par malheur, dans ce moment, ses doigts crispés et frémissans firent résonner en cadence les castagnettes qu'ils n'avaient pas quittées. M. de Noirmont ne put réprimer un sourire.... Leone furieuse lança avec force le malencontreux instrument contre un des panneaux de verre de la chambre... Une étoile formée de mille rayons minces et brillans se dessina, ou plutôt se grava, au milieu de la glace.

M. de Noirmont se leva tranquillement, prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Leone, — dit-il, vous n'êtes pas raisonnable, et la colère rend fort laide... J'enverrai demain mon fournisseur pour remplacer cette glace...

— Il a raison, — murmura Leone fondant en larmes, — je ne suis qu'une misérable saltimbanque, et mon amour est de trop bas lieu pour s'élever jusqu'à lui...

Leone avait vingt ans. Il y en avait dix qu'elle n'avait versé de véritables larmes... La danseuse était redevenue femme.

V. — Un Mentor.

M. de Noirmont rentra chez lui mécontent, soucieux. L'amour vrai ou feint de Leone compromettait le succès qu'il s'était promis de cette liaison, et le caractère emporté de la danseuse ne justifiait que trop ses appréhensions. L'indifférence ou un oubli passager pouvait ramener Louise; mais un éclat l'éloignerait sans doute pour toujours. Peut-être même connaissait-elle déjà la conduite de son mari. Dans ce cas, le moyen auquel il avait eu recours l'avait conduit à un résultat tout contraire à celui qu'il se proposait. Car Louise, depuis quelques jours, montrait un calme et une résignation qui défiaient le regard inquisiteur de son mari, et déjouaient tous ses calculs. M. de Noirmont eut peur. Les voies tortueuses ne convenaient pas à son allure naturelle. Il s'arrêta résolu à en finir avec ces cruelles incertitudes et ce dangereux système de diplomatie conjugale.

Louise n'entendit pas rentrer son mari. La fatigue et le sommeil avaient triomphé de sa résolution et des déchiremens de son âme. Quand elle s'éveilla, le jour avait paru depuis long-temps. Elle était pâle, abattue; sa tête était brûlante, et un demi-cercle brun se dessinait au dessous de ses paupières alourdies. En la voyant ainsi, les inquiétudes de M. de Noirmont changèrent d'objet; il craignit que la santé de Louise n'eût trop à souffrir d'une plus longue épreuve. Jugeant, d'ailleurs, prudent d'enlever à Leone la possibilité d'une démonstration fâcheuse, il proposa à Louise de partir avec lui pour la campagne. Cette proposition allait au devant de tous les vœux de Mme de Noirmont. Elle y souscrivit avec empressement, et écrivit à Mme de Bornes pour l'informer de ce départ précipité et l'engager à venir passer quelque temps à Saint-Yves.

Deux heures plus tard, une chaise de poste emportait, sur la route de la Normandie, Louise plus tranquille, sinon heureuse, à côté de son mari.

On était à la fin d'avril; l'hiver, qui avait été rude, semblait quitter à regret les plaines humides de l'Ile de-France, son séjour de prédilection. Le ciel parisien avait conservé ces teintes grises qui lui sont naturelles; Paris s'enveloppait encore de son manteau de brumes, et la Seine courait éperdue et bruyante à travers la campagne, comme pour redemander à ses bords les plus favorisés leurs verdures accoutumées et les ombrages de chaque printemps.

Mme de Noirmont souriait tristement à ces images d'un bonheur effacé dont elle retrouvait, dans son âme, les regrets mélancoliques, à côté d'une vague espérance; Mme de Noirmont paraissait livrée à de plus sombres préoccupations.

Cependant, à mesure que le terme du voyage se rapprochait, le ciel se colorait de tons plus chauds, l'atmosphère devenait plus limpide, la campagne plus riante. Déjà les aubépines en fleur dessinaient au loin les sinuosités des haies. Çà et là un pommier dressait sa tête neigeuse et parfumée, avant-coureur d'une nature plus précoce.. Bientôt la Normandie apparut, développant dans sa vaste ceinture d'horizons bleus, ses vergers semés de maisons blanches, et balançant au vent, comme une tente aux mille couleurs, leurs sommets ondoyans et fleuris... Le printemps avait fait là sa dernière halte avant de souffler sur Paris.

Tout à coup, tandis que Louise et M. de Noirmont promenaient autour d'eux des regards ravis, les chevaux quittèrent la grande route et la voiture s'engagea peu à peu dans un labyrinthe de chemins étroits, bordés d'arbres à fruits et de haies vives. De minces filets de fumée s'échappèrent de quelques massifs d'arbres; des toits couverts de tuile apparurent de chaque côté. Les chiens aboyaient, des vaches de haute stature avançaient curieusement leurs têtes pacifiques au-dessus des parcs; des enfans accouraient sur le seuil des fermes...

Peu d'instans après, les chevaux entraient au galop dans une longue avenue de peupliers où les coups de fouet du postillon faisaient envoler, de chaque côté, des troupes d'oiseaux effrayés... Louise ne put retenir un cri de joie. Le château de St-Yves était devant ses yeux. En rentrant dans cette tranquille demeure, où elle avait passé avec M. de Noirmont les premiers, les plus heureux temps de leur union, il lui semblait qu'elle reprenait possession de ce passé tant regretté. Chaque écho éveillé par le fouet du postillon rappelait dans son âme une joie sans mélange, un bonheur partagé... Son sein se gonfla et elle sentit ses paupières se mouiller... M. de Noirmont détourna la tête... Mais, quand il lui tendit la main pour l'aider à descendre, Louise sentit cette main trembler dans la sienne.

Le château de Saint-Yves, ancienne propriété de la famille de Nelle, constituait toute la fortune personnelle de Mme de Noirmont; elle l'avait reçu de seconde main, et après dix ans d'une administration ruineuse, du baron de Vanvres, son oncle et son tuteur. Le baron, ex-capitaine dans le régiment de Conti et *viveur* émérite, — comme on dirait aujourd'hui, — avait, à grand'peine, rendu intact, mais en fort mauvais rapport, le domaine dont il avait régulièrement absorbé les revenus. M. de Noirmont avait, depuis deux ans, renouvelé les terres en friches et restauré les bâtimens lézardés et décrépits. Louise lui savait un gré infini de ce soin. C'est là, qu'elle était née et elle retrouvait aujourd'hui cette habitation de sa famille, telle, à peu près, que les souvenirs de son enfance la lui avaient souvent représentée.

Situé sur la rive droite de la Seine, le château de St-Yves est comme perdu au milieu d'un parc immense dont les hautes futaies laissent poindre au-dessus de leurs branches les flèches qui surmontent ses deux tourelles. De l'extrémité de l'avenue on aperçoit les barreaux d'une grille de fer armoriée. La partie inférieure de sa façade est ornée d'un perron en pierre et précédée d'une cour d'honneur. A gauche sont les bâtimens de service, à droite s'étend une plantation de marronniers en quinconce d'où partent, dans différentes directions, les allées du parc. La plus large le partage par une ligne droite au milieu de laquelle s'élève une corbeille de joncs et de plantes aquatiques entourant une pièce d'eau à demi desséchée. De chaque côté de la grille s'allonge, en demi-cercle, un fossé profond à revêtement solide. La vue, au midi, embrasse le bassin de la Seine par une large échappée. Un mur épais, relevé en partie par M. de Noirmont, enferme dans sa vaste enceinte le parc et le château.

Louise avait cru voir, dans la proposition inattendue d'un séjour à la campagne, et surtout dans la préférence donnée par M. de Noirmont au château de Saint-Yves, une intention de rapprochement. Et elle comptait bien que les tête-à-tête, inévitables dans un pareil isolement, et les longues causeries, amèneraient tout naturellement le résultat désiré peut-être par tous les deux. Louise était, depuis long-temps, habituée à épancher son âme devant son mari, et si M. de Noirmont n'avait pas autant d'abandon dans le caractère, il n'avait pas moins de loyauté et de confiance, mais tous deux étaient également fiers, et il y avait maintenant entre eux un secret que chacun désirait et redoutait d'apprendre. A présent que le moment de parler était venu, ils attendaient un aveu et s'adressaient réciproquement une question. Mme de Noirmont songeait à l'injure qu'elle avait reçue publiquement à la dénonciation si précise de Henri, et elle se renfermait dans une dignité pénible. M. de Noirmont doutait, et il ne demandait qu'à recouvrer ses croyances. Tous deux souffraient et s'efforçaient de cacher leurs souffrances. Et pourtant tout les sollicitait à la confiance et les poussait en quelque sorte dans les bras l'un de l'autre. Il n'y avait pas un endroit, pas un objet qui ne leur rappelât un rêve à peine effacé, une émotion toute récente. Souvent ils sortaient ensemble pour visiter les travaux exécutés par M. de Noirmont et discuter les embellissemens projetés. Alors la circonstance la plus futile, le son de la cloche, le frémissement d'un arbre, le vol d'un oiseau les remplissait de la même émotion; une voix mystérieuse et douce murmurait incessamment au fond de leurs cœurs et y ranimait mille sensations oubliées. Louise alors cherchait des paroles pour implorer ou pour pardonner; mais M. de Noirmont affectait de ne rien comprendre; plusieurs fois même, Louise, en se retournant, ne l'aperçut plus à son côté. Alors ses incertitudes renaissaient, et elle ne trouvait d'adoucissement à ses douleurs que dans l'intimité confidentielle de sa correspondance avec Mme de Bornes.

Aussitôt après le départ de Louise, la marquise avait songé à instruire Henri de ce nouvel incident. Celui-ci ne cacha ni son expédition nocturne, ni sa défaite. Mme de Bornes l'écouta sans l'interrompre avec une attention soutenue, se contentant de secouer quelquefois la tête d'un air d'incrédulité et de froncer légèrement le sourcil en signe de désapprobation. Pendant ce temps, elle jouait machinalement avec une élégante cassolette attachée à sa ceinture par une chaîne d'or; et levait de temps en temps, vers l'un des angles du plafond ses grands yeux rêveurs, comme pour y chercher l'explication d'un mystère du cœur, ou l'inspiration d'un conseil utile. Il y avait dans sa pose et dans toute sa personne, la fatuité d'un jeune savant et l'aplomb d'un docteur émérite. On eût dit un avocat écoutant avec une condescendance étudiée les explications embarrassées d'un plaideur innocent. Quand son protégé eut cessé de parler, Mme de Bornes se recueillit quelque temps dans une gravité comique. Puis, fixant sur le héros infortuné deux yeux tout pétillans de malice:

— Mon Dieu! — dit-elle d'un air de bonhomie, — la femme sera-t-elle donc toujours une énigme pour l'homme? Cette énigme nous semble, à nous, si simple et si transparente, que nous nous étonnons toujours de cette réputation d'habileté dont on nous gratifie. Pour moi, je croirais vraiment que ce n'est, au fond, de votre part, messieurs, qu'une galanterie de convention passée en habitude. L'esprit de la femme a moins de force et d'élévation que celui de l'homme, voilà ce qui ne peut être contesté. S'il en était autrement, son corps aurait aussi moins de grâces, et ce qui est contraire au but évident de la nature. — Mais on a tort de conclure de la faiblesse à la ruse et de la petitesse à la subtilité. Autant vaudrait dire que l'éléphant a moins d'intelli-

gence que l'oiseau, parce qu'il est plus gros, et que le jaguar est moins rusé que le chat, parce qu'il est plus fort. Je ne connais pas de femme, depuis Elisabeth d'Angleterre et Catherine de Médicis, jusqu'à Mme de Maintenon,—la plus artificieuse des honnêtes femmes,—et jusqu'à Ninon, la plus naïve des coquettes, qui offre seulement l'étoffe du plus mince diplomate. Toutes les fois qu'un homme qui ne sera ni un quinze-vingts, ni un Quasimodo, consentira à suivre une femme pour la combattre sur son terrain naturel—la coquetterie,—il aura encore sur elle la supériorité de l'araignée sur le moucheron. Les héros du genre n'étaient pas, que je sache, des esprits éminens, même par cette faculté de perception microscopique et de combinaisons diaboliques dont un préjugé flatteur a doté notre sexe.

Après cette petite dissertation en forme d'avant-propos, la marquise s'arrêta d'un air de satisfaction, comme un orateur qui tout de reprendre haleine après une tirade à effet.

— Vous avez de l'esprit comme un homme... d'esprit, — s'écria Henri en lui baisant la main, —et de la grâce comme toutes les femmes ensemble.

— Et vous me traitez comme une coquette, répliqua Mme de Bornes en riant; et vous avez raison, mon cher comte. La coquetterie... voilà le véritable caractère et tout l'esprit de la femme! Plaire, être admirée, toute la femme est là! c'est sa vie, son essence, sa mission, le premier instinct qui s'éveille en elle, le dernier qui meurt avec elle. Le reste n'est qu'accessoire et passager. Ce sentiment, ce besoin universel se modifie par mille circonstances physiologiques et se manifeste selon les occasions! Telle femme digne des respects de tous est un abîme de coquetterie. Telle jeune fille fait de la coquetterie, comme M. Jourdain de la prose. Telle autre cherche et fuit les hommages; ce sont les Agnès et les Galathée du genre. Celle-ci tient sa coquetterie sous le boisseau; celle-là s'en fait une parure. Il y a les sentimentales, les prudes, les évaporées, les ambitieuses et les mystiques. Ces dernières veulent être respectées. Les ambitieuses ne désirent et ne couronnent que les grands sacrifices et les dévoûmens éclatans. Ces deux espèces, qui semblent opposées, se confondent quelquefois... Louise, par exemple, réunit ces deux caractères si tranchés.

— Ah! pour le coup, aimable docteur, votre science est en défaut, — interrompit vivement Henri. Voyez plutôt ce que j'ai fait pour une ingrate et le prix que j'ai reçu!... Un scandale des plus flatteurs, et — je puis le dire—assez habilement conduit... Une affaire d'honneur engagée publiquement et puis honteusement déclinée à la première sommation... Une visite nocturne, avec escalade au domicile conjugal... et pour prix, un congé en bonnes formes... En vérité, c'est à faire douter de la certitude historique et de l'infaillibilité des calculs algébriques...

— Vous êtes un enfant,—reprit Mme de Bornes avec dédain. — Dites-moi, avez-vous des créanciers?

— Infiniment plus que de créances.

— Permettez-moi encore une question qui est toute dans votre intérêt.. malgré l'autorité du proverbe, êtes-vous toujours, à toute heure, disposé à compter à qui de droit et, sur première représentation, l'argent tenu en réserve pour vos plaisirs?

— Mais, cela dépend...

— De votre humeur, d'un caprice, du ton et des manières de l'homme à la créance, du temps qu'il fait, de l'heure qu'il est... Il y a l'heure du berger pour le créancier comme pour l'amoureux... Savez-vous, Henri, dans laquelle des vingt-quatre divisions du jour tombe précisément cette heure bénie entre toutes les autres?

— Non.

— C'est là, en effet, une des choses dont tout le monde parle et que chacun interprète et définit au gré de ses désirs. Les uns assurent qu'elle sonne quelques instans avant que le jour paraisse; d'autres la placent à cet instant douteux où l'obscurité commence à confondre les objets...

— Mais, enfin, à quel signe reconnaître ou entendre cette heure mystérieuse?

— Elle ne se voit, ni ne s'entend... elle se devine.

La marquise appuya sur le dernier mot avec une intention d'ironie qui déconcerta le jeune comte.

— Ainsi, — demanda-t-il avec embarras, — vous croyez?...

— Que vous avez été mal avisé... vous avez gravement compromis l'affaire; mais je ne la regarde pas comme perdue... Votre cause est la mienne .. Il faut lever le camp et suivre l'ennemi dans ses nouveaux retranchemens.

— A Saint-Yves!—s'écria Henri presque effrayé.—Mais comment?...

— J'aviserai. Tenez-vous prêt, je partirai dans quelques jours et je vous enverrai mes instructions.

En disant cela, Mme de Bornes congédia le jeune comte... Elle voulait réfléchir, avant son départ, au nouveau plan de conduite qu'elle allait suivre. Et en réalité, elle avait encore plus besoin qu'elle ne le supposait de toutes les ressources de son esprit. Un ennemi qu'elle ne soupçonnait pas, conspirait pour déjouer ses projets.—C'était Stival.

Stival, en effet, depuis le départ de M. de Noirmont, aspirait publiquement à lui succéder, ou au moins à le suppléer dans le cœur de la danseuse. Il n'eut de l'héritage que les honneurs et les charges. Spirituelle et rusée, Leone vit le parti qu'elle pouvait tirer d'un pareil homme dans l'intérêt de la passion véritable qu'elle avait conçue pour M. de Noirmont. Sans engager ni le présent, ni l'avenir, elle sut allécher sa vanité par les apparences d'une position enviée. Ses assiduités dans les salons de Mme de Bornes le rendaient possesseur de renseignemens précieux pour la danseuse. C'est de lui qu'elle connut la mésintelligence de M. de Noirmont avec sa femme et la relation officielle des amours de la comtesse avec Henri de Pons.

En apprenant que le comte de Noirmont, depuis sa mésaventure, avait été vu souvent chez Mme de Bornes qui ne faisait pas mystère de l'intérêt qu'elle prenait à sa disgrâce, Leone ne douta plus qu'elle n'eût une rivale préférée dans la marquise. Elle mit alors sur le compte d'une passion naissante, les distractions et les dédains humilians de M. de Noirmont et n'en persista que davantage dans la pensée qu'elle n'avait été pour lui qu'un moyen de décider ou de ramener une coquette. La réputation de la marquise avait pénétré jusque dans les coulisses et autorisait toutes les suppositions. Leone l'avait aperçue plusieurs fois, et elle savait que son esprit ne lui attirait pas moins d'hommages que sa beauté. La danseuse comprit qu'elle allait être sacrifiée à la grande dame, et, résolue à défendre son bonheur par tous les moyens, elle se ressouvint, pour la première fois peut-être, qu'elle était Espagnole.

Leone était Espagnole en effet, de tous points, par la figure et le caractère, autant que par la naissance. C'était une brune enfant, vive, alerte, fantasque et impérieuse, sa physionomie piquante, la ligne fine et droite de son nez castillan, l'ardeur mutine qui pétillait entre ses longues paupières, son teint chaud et bistré, sa taille souple et cambrée, son pied mignon et coquet lui avaient valu bien des hommages. Le boléro et les castagnettes aidant, elle était rapidement montée sur ce trône de fleurs, de billets parfumés et de bank-notes où s'asseient tour à tour les reines du ballet. Leone applaudie, admirée et aimée presque avant d'avoir pu le désirer, n'avait rien laissé de son cœur dans les liens qu'elle avait subis jusqu'alors. On lui avait dit qu'elle était belle et elle l'avait cru. On lui avait dit je t'aime... Et elle avait ri dans son âme. M. de Noirmont ne lui dit rien... Il la couvrit d'or, de pierreries et de riches étoffes. Puis il la regarda d'un œil indifférent et distrait... Leone surprise pleura... Elle aimait pour la première fois, elle aimait avec rage, avec désespoir, car elle comprenait qu'il y avait une passion profonde dans le cœur de l'homme dont elle n'avait pu ni dissiper la tristesse, ni fondre l'indifférence.

Le départ de Mme de Bornes pour Saint-Yves donna une nouvelle force aux soupçons de la danseuse. La jalousie la tourmentait. Elle avait conçu pour Mme de Bornes une de ces haines de femme,—et de femme libre,—qui ne se rebutent, ni ne pardonnent, impatientes, sans scrupules, et qui vont droit au but. Une circonstance inattendue vint cependant modifier ses projets de vengeance.

Stival, stimulé par Leone, était en quête perpétuelle de renseignemens sur les rapports de M. de Noirmont avec Mme de Bornes. Soit que le désir de plaire lui eût donné la perspicacité que la nature lui avait refusée, soit que la vérité vînt d'elle-même au devant de lui, il parvint à savoir par un domestique qui avait écouté à la porte du boudoir de la marquise, l'infâme conspiration qu'elle avait formée avec Henri de Pons. Cette nouvelle ne fit qu'ajouter le mépris à la haine instinctive de la danseuse pour Mme de Bornes. Sa loyauté naturelle s'indigna de cette basse combinaison.

La danseuse se sentit cette fois supérieure à sa rivale, et se réjouit de l'avantage que cette découverte lui donnait sur elle. En même temps, elle ne put s'empêcher de plaindre la femme confiante et pure peut-être qui devait succomber dans ce double guet-apens. La vengeance et la pitié lui criaient tout à la fois qu'il fallait sauver Mme de Noirmont en démasquant Mme de Bornes; mais devait-elle, en même temps, s'immoler au bonheur d'une autre? Flétrir ainsi Mme de Bornes aux yeux de M. Noirmont, n'était-ce pas le rejeter dans les bras de sa femme? Leone pesa long-temps dans son âme de bohémienne sa vengeance et son amour... Ce fut la vengeance qui l'emporta. Le résultat de cet examen n'était pourtant pas son dernier mot, et elle se promit bien de tout tenter pour concilier les deux passions qui se disputaient son cœur. En dernier résultat, elle aimait encore mieux perdre M. de Noirmont que de le céder à sa rivale. Et puis, par hasard, le devoir se trouvait ici du parti de la violence; c'était trop du premier.

Stival plaida vivement la cause du sacrifice: c'était aussi la sienne. Il aimait assez Leone pour ne rejeter aucun moyen de la posséder, et il ne l'aimait pas encore assez pour prétendre ne l'obtenir que d'elle-même. De son côté, Leone n'hésita plus à s'engager avec lui, à la condition qu'il l'aiderait dans l'exécution de ses projets. Quels étaient ces projets? de quels moyens se servirait-elle pour les accomplir? Leone n'avait encore rien arrêté. Elle s'inspirerait de la circonstance et se confiait dans son génie. Stival souscrivit à tout, escomptant d'avance, au profit de sa passion vaniteuse, les bénéfices de la colère de Leone.

VI.

Une contremine.

Mme de Bornes n'avait pas prévenu Louise de son départ pour Saint-Yves; elle voulait surprendre M. et Mme de Noirmont, et les surprit en effet. Bien que les lettres de son amie ne lui eussent rien laissé ignorer de l'état de son cœur et de sa situation vis-à-vis de son mari, elle tenait à constater elle-même l'impression que son arrivée inattendue produirait sur M. de Noirmont. Le hasard la servit selon ses désirs. M. de Noirmont parcourait seul, à cheval, les environs de Saint-Yves, lorsqu'il rencontra la voiture de la marquise. Il voulait la devancer au château pour porter à Louise la *bonne nouvelle*; mais la marquise s'y opposa, et prétextant la beauté du chemin et le besoin de mouvement, elle témoigna le désir de se rendre à pied au château. M. de Noirmont mit pied à terre, et

confiant son cheval à un domestique, ordonna à celui-ci d'aller annoncer l'arrivée de la marquise. Le domestique partit au galop, la voiture le suivit, et M. de Noirmont offrant son bras à la belle voyageuse, s'achemina vers Saint-Yves. Mme de Bornes marchait lentement, s'arrêtant souvent pour admirer les moindres accidens de la route. La vue de la campagne l'avait disposée tout à coup aux impressions tendres et poétiques; elle appelait Louise sa sœur chérie, la compagne de son enfance, et entremêlait les protestations de son amitié pour M. et Mme de Noirmont, de phrases sentimentales et d'exclamations à tout propos sur la pureté de l'air et les délices de la vie des champs.

M. de Noirmont écoutait avec surprise cette églogue débitée d'un ton faux et accompagnée de demi soupirs en point d'orgue. Ce clinquant poétique, complaisamment étalé par une femme spirituelle, lui faisait pitié. Il voyait le contre-sens sans en deviner la cause. Les gens d'esprit dépourvus d'imagination ou de sensibilité sont sujets à ces sortes d'erreurs. L'air sceptique de M. de Noirmont avertit Mme de Bornes du fâcheux résultat de son excursion dans le domaine pastoral, et elle se hâta de rentrer dans la réalité de sa nature, en demandant à son intelligence subtile et positive le succès de ses combinaisons.

La voiture et les gens de la marquise étaient arrivés depuis long-temps, lorsque Louise, accourue à la rencontre de son amie, l'aperçut enfin appuyée sur le bras de M. de Noirmont qui l'écoutait en souriant. Cette circonstance, futile en apparence, fit sur Louise une impression pénible. Mme de Bornes s'en aperçut, et eut bientôt dissipé ce nuage par sa gaîté et les vives démonstrations de son amitié.

La présence de Mme de Bornes détruisit la contrainte que des rapports obligés et continuels faisaient régner entre M. et Mme de Noirmont. Contre leur attente, ils se sentirent plus à l'aise vis à vis l'un de l'autre du moment qu'un tiers s'interposa dans leur tête-à-tête. Cette circonstance mit aussi plus de mouvement et de variété dans leur existence. Le vieux château sembla se ranimer et prit un air de fête continuelle. Mme de Bornes, ayant toujours le cœur vide et dans un repos parfait, avait aussi une grande liberté d'esprit et une inaltérable égalité d'humeur. Elle était enjouée, aimait le plaisir, et sa frivolité apparente étonnait ceux qui connaissaient la portée de son intelligence, comme l'abandon irrésistible de ses manières et la parfaite ingénuité de son langage renversaient toutes les prévisions du petit nombre de ceux qui avaient éprouvé la duplicité de son caractère. M. et Mme Noirmont se prêtaient avec plaisir à toutes les exigences de sa gaîté expansive et bruyante. C'était chaque jour une nouvelle partie de plaisir improvisée et menée avec fracas. Les invitations allaient incessamment, dans les campagnes environnantes, ressusciter les relations oubliées ou créer des amitiés nouvelles. Les amis et les *voisins* accouraient à Saint-Yves de tous les points de la circonférence départementale. Mme de Bornes était l'âme de toutes les fêtes, et comme elle affectait de mettre toujours à contribution le *génie* soi-disant créateur de M. de Noirmont, l'attention générale se fixait ordinairement sur tous deux. Louise, ainsi renfermée forcément dans les limites du département de l'intérieur, comme disait Mme Bornes, se trouvait souvent exclue des réunions, et ne prenait aux plaisirs communs que la part qui lui était faite. Cette position donnait lieu, parmi les conviés, à des suppositions ignorées de Louise et dont elle n'aurait pu vérifier l'exactitude.

Un jour, cependant, Mme de Noirmont revenait, entourée de quelques dames à cheval et de plusieurs cavaliers, d'une excursion organisée et dirigée par Mme de Bornes. On avait fait une descente et une station plus ou moins prolongée chez chacun des hôtes actuels de St-Yves qui, prévenus quelques jours auparavant avaient secrètement, et chacun en particulier, donné des ordres à leurs gens, pour préparer aux aimables habitans du château une réception digne de l'hospitalité qu'ils en avaient reçue. A chaque station, il y eut une surprise pour la joyeuse compagnie. Mme de Bornes, comme auteur du premier projet, recueillit d'unanimes éloges, et appelait gaîment cette promenade en commun sa *marche triomphale*.

Quand la folle cavalcade eut achevé sa tournée, le soleil se couchait derrière un bouquet de bois peu éloigné du parc de Saint-Yves. Mme de Bornes était en avant avec M. de Noirmont. A l'angle du bois, un chien accouru d'une ferme voisine, se jeta furieux dans les jambes de la monture de Mme de Bornes. Le cheval, effrayé, s'emporta, et Mme de Bornes fit de vains efforts pour le retenir. M. de Noirmont s'élança à son secours, et tous deux disparurent rapidement derrière le bois. On s'attendait à les voir bientôt revenir par le côté opposé. Quelques cavaliers se portèrent même à leur rencontre par le chemin du village. Mais ils revinrent sans les avoir aperçus.

Louise inquiète fit plusieurs fois le tour du bois, interrogeant toutes les personnes qui s'offraient à elle. Cependant, la nuit approchait. Les dames et la plupart des cavaliers étaient rentrés au château, tandis que quelques uns battaient la campagne. Louise livrée à toutes les angoisses de la crainte, était revenue après mille détours à l'endroit où avaient disparu Mme de Bornes et M. de Noirmont. Pour la première fois, un soupçon horrible et qu'elle s'efforçait en vain de repousser pénétra dans son âme comme une lueur mortelle. Le dépit, la colère, le désespoir et la honte l'assaillirent à la fois... D'amères pensées l'oppressaient... Elle laissa échapper les rênes de son cheval et se mit à pleurer. Tout à coup un cavalier passa rapidement à son côté.

— Madame, dit-il en se penchant vers elle comme pour la reconnaître, ce n'est pas le moment de pleurer. Suivez ce sentier qui entre dans le bois, et vous ne tarderez pas à retrouver ceux que vous cherchez.

Louise releva vivement la tête; mais le cavalier avait disparu avant qu'elle eût le temps de le regarder. A son tour, elle s'élança dans la direction indiquée et ne tarda pas à se trouver en face de M. de Noirmont et Mme de Bornes. La marquise riait beaucoup de l'aventure romanesque, disait-elle, dont elle avait été l'héroïne. M. de Noirmont paraissait embarrassé de son personnage. Louise affecta une tranquillité qui était loin de son âme. L'apparition du cavalier mystérieux, l'émotion de sa voix, quand il lui avait parlé, l'intérêt qu'il semblait prendre à cette aventure, avaient fait sur elle une profonde impression. A peine échappée aux tourmens du doute, elle retombait dans les angoisses fiévreuses de la jalousie. Trompée dans une affection sainte, rejetée sans pitié par son mari, trahie par la seule amie qu'elle possédât, par la dépositaire de tous ses secrets, et, pour comble de misères, ridiculisée ou avilie aux yeux du monde!... c'en était trop pour la pauvre Louise, son cœur fut près de se briser... Les conviés s'éloignèrent. Le calme et la tristesse reprirent possession de l'habitation de St-Yves. Louise, cependant, trouva dans son désespoir même la force de cacher le mal qui la dévorait. Elle garda le plus profond silence sur la rencontre de l'*inconnu*; mais, en même temps, la pensée d'un homme qui semblait veiller sur elle et protéger mystérieusement son repos, relevait son courage. Le malheur la rendit assez maîtresse d'elle-même pour dissimuler avec son amie et attendre, pour faire éclater ses sentimens, une occasion favorable et une preuve irrécusable. Elle n'attendit pas long-temps.

Mme de Bornes avait amené avec elle une femme de chambre, dont la discrétion lui était connue. Presque tous les jours, cette fille allait porter à la poste voisine les lettres de sa maîtresse pour Paris. En réalité, ces missives ne dépassaient guère les limites de la commune, et s'arrêtaient le plus souvent à Saint-Yves où elles étaient fidèlement remises à un homme récemment arrivé et qui rôdait souvent autour du château..... Cet homme, on l'a deviné, c'était Henri de Pons. Déjà même, il avait eu, la nuit, plusieurs entrevues avec la marquise derrière les murs du parc. Un jour, Louise trouva sur sa cheminée une lettre sans adresse, ni signature. Elle était ainsi conçue :

« Une personne qui ne veut se fier qu'à votre discrétion et qui vous » porte un vif intérêt, désire vous confier un secret qui importe à votre » bonheur. Elle vous attendra, ce soir, à la nuit close; à l'entrée du petit bois. »

Louise ne douta point que cette lettre ne fût de l'inconnu, à qui elle devait déjà un avis important et elle résolut d'aller au rendez-vous qui lui était donné.

Ce jour-là même, comme M. de Noirmont descendait l'avenue pour rentrer au château, il fut accosté par un jeune homme qui lui demanda un instant d'entretien. En l'examinant, M. de Noirmont jeta un cri de surprise.

— Vous ici, Leone, — s'écria-t-il, — et dans un pareil costume! que me voulez-vous ?

— Vous sauver, vous et Mme la comtesse d'un infâme guet-apens, et démasquer sous vos yeux la vile créature à laquelle vous avez accordé votre confiance.... votre amour...

— Quelle est cette nouvelle folie, Leone? Et que prétendez-vous dire?

— Je veux dire que Mme la marquise de Bornes se joue de votre crédulité, de l'amitié de Mme de Noirmont; qu'elle a formé, depuis longtemps, avec le comte Henri de Pons, un horrible complot dont votre honneur et la vertu de Mme de Noirmont doivent être le prix...

— Tu mens! — s'écria M. de Noirmont hors de lui. — C'est impossible!

— Ecoutez-moi d'abord, — reprit froidement Leone, — vous me calomnierez ensuite si vous voulez. Vous m'avez fait bien du mal; mais je vous ai pardonné. Vous ne pouviez pas soupçonner que je vous aimais... Vous m'avez cruellement punie de mon audace par votre mépris... J'en ai appris la véritable cause.... Ne m'interrogez pas encore. Je vous répondrai plus tard. Aujourd'hui je suis pressée... Je veux me venger.... Ce soir, à la nuit tombante, cachez-vous dans le petit bois. J'y serai et, foi de Leone, je vous mettrai à portée de voir et d'entendre les deux misérables qui trament votre perte.... Au revoir, M. le comte, il ne faut pas qu'on nous aperçoive ensemble...

En disant cela, Leone s'élança à travers la campagne, tandis que M. de Noirmont reprenait le chemin du château dans un trouble inexprimable.

Leone n'avait rien avancé qui ne fût vrai et sincère. Arrivée à Saint-Yves en compagnie de Stival, trois jours après la marquise, elle s'y était tenue cachée, ainsi que son compagnon, sous un déguisement. Elle avait ainsi aperçu et observé Henri de Pons rôdant, la nuit, aux environs de Saint-Yves. Plus d'une fois aussi, elle avait vu la marquise sortir, à une heure avancée, par la petite porte du parc. L'Espagnole hésita, si elle n'assurerait pas elle-même sa vengeance, au lieu d'en remettre l'exécution peut-être au hasard. Le désir de la rendre plus éclatante et plus entière la détermina seul à différer.

Stival rivalisa de zèle. Ce fut lui qui découvrit le moyen de communication employé pendant le jour, entre la marquise et Henri de Pons. Une forte somme offerte par Leone décida la femme de chambre à livrer le secret de la correspondance de sa maîtresse, et la dernière lettre dans laquelle la marquise assignait un rendez-vous pour la nuit suivante à l'entrée du petit bois. Leone, après l'avoir lue, la fit remettre à son adresse. Elle jugea que le moment de la vengeance était arrivé et, après s'être concertée avec Stival pour en assurer le succès, elle courut prévenir M. de Noirmont.

Le comte avait pesé en lui-même la valeur de la déclaration de Leone et délibéré long-temps s'il déférerait à son avis. Il avait passé une partie de la journée entre Louise et son amie. La marquise était parfaitement calme, rieuse, aimable et bonne, comme à l'ordinaire. Louise, souffrante depuis plusieurs jours, s'efforçait de secouer sa mélancolie habituelle et de sourire aux saillies joyeuses de la marquise. La vue de ces deux femmes, si unies en apparence et séparées peut-être par une haine secrète, contristait M. de Noirmont. Une voix qu'il ne pouvait étouffer lui disait que Louise ne savait pas mentir, qu'un danger ignoré la menaçait. Il voulait parler; mais la crainte de perdre l'occasion d'en finir avec cet horrible supplice du doute, le forçait au silence. Les intentions de la danseuse ne laissaient pas aussi de lui causer quelques appréhensions personnelles. La jalousie qui semblait la dominer, pouvait l'égarer et la rendre coupable.

A l'approche de la nuit, M. de Noirmont, après s'être muni, à tout hasard, d'un pistolet, sortit du château en franchissant le mur du parc, pour n'être pas aperçu. Tournant ensuite l'enceinte du petit bois, pour s'assurer qu'il n'était point épié, il y pénétra, à la nuit close, par le côté opposé au château. A peine avait-il fait quelques pas dans le sentier déjà sombre, que Leone sortit de derrière un arbre, suivie d'un homme portant le costume des paysans normands. M. de Noirmont arma son pistolet.

— Monsieur le comte, dit l'inconnu en lui tendant la main, vous allez vous tromper d'adresse et tuer votre ami le plus dévoué... J'ai du moins la prétention de croire que ma démarche...

— M. le chevalier de Stival, interrompit Leone en désignant au comte le faux paysan.

— En vérité, monsieur, dit M. de Noirmont, je ne sais si je dois vous remercier, et quel genre de service vous venez me rendre...

— J'avais un tort grave à réparer... il vous fallait un témoin, un second peut-être... remerciez cette charmante et digne femme qui m'a tracé mon devoir.

M. de Noirmont serra la main de Leone, qui se dégagea vivement et s'avança avec précaution vers le centre du bois, en faisant signe à ses deux compagnons de l'imiter.

La lune s'était levée et commençait à darder, à travers le bois, ses rayons d'argent; de rapides nuages couraient dans le ciel; un vent frais faisait frissonner les feuilles des arbres... M. de Noirmont sentait son cœur battre avec force contre sa poitrine... il lui semblait qu'il allait au devant d'un malheur qui devait peser sur toute sa vie.

Arrivée au bord du bois, Leone s'arrêta. Une ombre venait de passer devant elle... Quelques minutes après, la petite porte du parc s'ouvrit lentement. Une femme en sortit, et, après avoir hésité quelque temps, s'avança d'un pas précipité vers le bois..... Au même instant, un homme placé un peu plus bas sur la lisière, marcha à sa rencontre... Une conversation animée s'engagea entre eux, couverte par les gémissemens du vent et le bruissement des feuilles. M. de Noirmont et Stival restés en arrière ne recueillaient que des paroles confuses, sans pouvoir distinguer autre chose des deux interlocuteurs que leurs ombres dessinées sur le gazon par les rayons de la lune. Leone se glissa tout-à-coup entre les arbres, en rampant avec la souplesse et l'agilité d'un tigre prêt à s'élancer sur sa proie. Parvenue derrière son ennemie elle bondit, et arrachant le voile qui couvrait sa figure:

— A moi,—s'écria-t-elle,—M. de Noirmont!

A ce nom, un cri terrible se fit entendre. Le comte pâle et tremblant accourut suivi de Stival. L'infortunée qui venait d'être ainsi surprise et trahie était évanouie. M. de Noirmont s'approcha et reconnut Louise... Henri de Pons, épouvanté, semblait chercher inutilement en lui-même la force de fuir. Le comte, égaré par la fureur, s'approcha de lui et le saisissant d'une main de fer, il appuya de l'autre son pistolet sur sa poitrine... Le coup partit... Henri tomba... Se penchant alors vers Louise, étendue sans mouvement, M. de Noirmont, fou de désespoir, l'enleva dans ses bras et se mit à courir vers la petite porte du parc. L'infortunée en tenait encore la clé entre ses doigts crispés. Le comte ouvrit... Des domestiques, attirés par la détonation, accouraient avec des flambeaux...

Louise fut portée dans sa chambre où elle ne tarda pas à reprendre connaissance... On chercha vainement Mme de Bernes. Elle avait disparu au milieu du tumulte causé par l'événement qui avait mis en émoi le château et le village de Saint-Yves.

Au moment de se rendre au rendez-vous qu'elle avait assigné à Henri de Pons, elle avait été arrêtée subitement par le coup de feu entendu dans la direction du bois. A la première nouvelle du malheur qui en avait été le résultat, elle avait quitté furtivement le château et gagné le village. Là, ayant appris que M. de Pons n'avait pas survécu à sa blessure, elle se fit conduire dans la chambre où le corps avait été déposé. Saisissant alors un moment où elle n'était point observée, elle chercha adroitement dans les habits du mort les lettres qui pouvaient la compromettre... Ce fut en vain... Une autre main avait enlevé les papiers du malheureux Henri de Pons...; c'était celle de Leone... Sur quelques renseignemens recueillis à la hâte, la marquise comprit qu'elle avait été trahie. Sa femme de chambre ayant refusé de la suivre, elle ne douta plus que cette fille n'eût livré au comte de Noirmont le secret de ses relations avec Henri de Pons, et jugea prudent de se soustraire, par la fuite, à la honte de se voir démasquée.

A peine en possession des preuves irrécusables de la culpabilité de son ennemie, Leone accourut au château. Quand elle entra dans la chambre de la comtesse, Louise était étendue sur son lit, le visage couvert d'une pâleur mortelle. L'étonnement, la terreur, un découragement amer et profond se peignaient tour à tour sur ses traits bouleversés. Assis en silence dans un angle de la chambre, l'œil fixe, le corps ployé, la figure immobile et contractée, le comte semblait personnifier le désespoir... A cette vue, Leone sentit ses jambes fléchir, et tomba à genoux sur le seuil de la porte, en étendant la main pour présenter les lettres qu'elle apportait. Le comte se leva froidement et marcha vers la danseuse, comme pour l'écraser sous ses pieds. Puis, comme si un éclair de raison eût traversé tout à coup son cerveau, il lui arracha les lettres et se mit à les parcourir avidement. A mesure que la vérité apparaissait plus frappante à ses regards, sa physionomie se dilatait, des larmes s'échappaient de ses yeux. A la fin, un cri sortit du fond de sa poitrine, comme s'il eût été soulagé d'un poids accablant... Leone embrassait ses genoux... Le comte voulut la relever...

— Non, non, — dit Leone, — à vos pieds jusqu'à ce que vous m'ayez obtenu mon pardon de celle qui nous entend et qui doit me maudire.

Le comte l'entraîna près du lit de Mme de Noirmont. Louise s'était soulevée et souriait avec étonnement au comte qui couvrait ses mains de baisers et de larmes... Puis considérant attentivement la figure de la danseuse et son vêtement d'emprunt, elle parut faire un effort pour rappeler un souvenir fugitif...

— Ah! je vous reconnais, — dit-elle en l'attirant doucement, — vous m'êtes apparue hier pour m'éclairer et vous m'apparaissez aujourd'hui pour me rendre la vie... Vous êtes mon ange dans le ciel et mon sauveur sur la terre...

— Maudissez-moi, s'écria Leone, c'est moi qui vous ai trahie...; mais en même temps pardonnez-moi; car ce n'est pas vous que je voulais perdre... Ah! je suis trop punie...

En disant cela, Leone porta la main à sa tête par un mouvement de violente douleur... ses cheveux noirs se dénouèrent et tombèrent en longues tresses sur ses épaules!..

— Qui êtes-vous donc? — demanda Mme de Noirmont en la repoussant par un geste irréfléchi.

—Madame, — répondit Leone en relevant fièrement la tête, — je suis Leone, la danseuse.

Elle était belle ainsi. Il y avait tant de dignité et de modestie dans l'expression de sa figure que Louise la regarda avec admiration.

— Madame, — poursuivit Leone avec l'accent de la vérité, — vous avez le droit de me mépriser et de me chasser de votre présence. Me croirez-vous, cependant, si je vous dis, à vous, que j'avais voulu sauver aux dépens de mon propre bonheur, en présence de M. le comte qui m'entend, devant Dieu qui me jugera... que je puis vous regarder sans honte et sans remords?

Madame de Noirmont ouvrit ses bras à la danseuse... Mais tant d'émotions avaient brisé ses forces... Elle s'évanouit de nouveau.

M. de Noirmont eut un instant la pensée qu'un amour coupable était resté dans l'âme de sa femme. Il se souvint de la lâche déclaration qu'il avait arrachée à Henri, et profitant d'un moment où Louise semblait l'inviter à s'approcher, il lui présenta comme un remède suprême ce témoignage de la bassesse de son rival. Louise le parcourut des yeux en souriant tristement, puis se tournant vers son mari et posant ses lèvres sur les siennes avec une ardeur fiévreuse, elle y exhala son dernier souffle. . . . .

M. de Noirmont fut facilement absous du meurtre du comte. Leone, dotée par celui à qui son amour avait fait tant de mal, tint plus qu'elle n'avait promis... Elle épousa Stival qui trouva dans cette union une heureuse compensation au dérangement de sa fortune.

AUGUSTE DE LACROIX.

L'IDIOT DE DORBRECHT.

La Hollande est un pays qu'un touriste ne doit visiter qu'aux mois de juin, juillet et août. C'est alors seulement qu'il y trouvera de la verdure et des routes praticables. Pendant tout le reste de l'année, les voitures y sont supprimées de par la neige et les inondations. On ne voit devant soi qu'une immense plaine couverte d'eau, sans solution de continuité, et les voyageurs sont obligés de monter dans des barques et de gagner, par ce moyen de transport, les villes qu'ils veulent visiter.

Nous n'étions encore qu'au mois d'avril. Cependant, grâce aux chemins de fer qui sillonnent la Belgique en tout sens, en étant à Bruxelles je me trouvai presque en Hollande. Je brûlais aussi d'aller visiter, dans leur patrie, les chefs-d'œuvre de cette école hollandaise dont je n'avais vu encore que de pâles copies; et qui sait si une nouvelle occasion se présenterait pour moi; si, une fois rentré dans notre belle France, je songerais jamais à en franchir de nouveau les frontières?

Ces argumens me parurent péremptoires. Après avoir employé la dernière heure, que je passai à Antwerpen (Anvers) à faire mes adieux à la *Descente de Croix* de Rubens, lui promettant bien de revenir l'admirer bientôt, je montai sur *le Concordia*, délicieusement bercé dans mes rêves par le mélancolique carillon des cloches.

Nous voilà donc en route pour le pays des grands maîtres, des fromages, du curaçao et des tulipes. Le steamer file rapidement sur l'Escaut; il entre bientôt dans la mer et il fend enfin les flots sombres de la Meuse.

Parmi les passagers se trouvait un jeune homme paraissant avoir de 28 à 30 ans, dont le visage pâle et les allures singulières frappèrent mon

attention. Toujours seul, et levant fréquemment les yeux vers le ciel, il allait et venait sur le pont du *Concordia*, sans chercher à lier conversation avec aucun de ses compagnons de voyage. Je me sentais entraîné vers ce jeune homme par le penchant irrésistible qui pousse vers le malheureux celui qui a déjà souffert. Je remarquai que chacun le saluait d'un regard affectueux, et qu'il inspirait à tous, même aux simples matelots, un intérêt mêlé de respect. Tout cela devait agir nécessairement sur l'imagination enthousiasme d'un touriste. Aussi, après une heure d'observation, je m'approchai du capitaine et le questionnai sur le compte de ce jeune passager.

— C'est, me répondit le capitaine, un brave garçon, bien doux, bien inoffensif, quoiqu'il ne desserre jamais les dents. Chacun dans ce pays, le respecte. Il est idiot.

— Idiot! répétai-je, en reportant mes regards sur le passager, dont les yeux, remplis d'une tristesse sombre, ne réflétaient pas cette abnégation complète de volonté que l'on remarque chez les êtres privés de raison: mais ce n'est pas possible, ajoutai-je, en interrogeant de nouveau le capitaine. Voyez le feu qui jaillit parfois de sa prunelle, son front vaste et puissant, sa démarche saccadée par des mouvemens nerveux.

Je parlais tout seul; le capitaine m'avait tourné le dos en haussant les épaules, et s'était dirigé vers deux hommes de son équipage auxquels il donnait des ordres pour un changement de manœuvre. Sa réponse me laissait plus intrigué que jamais. Au sentiment affectueux qui me portait vers le jeune passager, se joignait un autre sentiment plus égoïste, mais tout aussi puissant, la curiosité. Cependant je n'osais l'aborder. Je respectais, non son état inintelligent, comme tous les hommes qui m'entouraient, mais le désespoir dont je voyais l'empreinte sur toute sa personne. Je passai plusieurs fois devant lui, espérant que le hasard ferait naître une occasion de pouvoir lui adresser la parole; mais j'espérai en vain. Il avait interrompu son va-et-vient monotone, et s'était assis, toujours taciturne, toujours muet, derrière la rampe du bateau. Ses grands yeux noirs paraissaient chercher quelque chose dans le ciel; ils suivaient avec une expression étrange, les nuages qui voyageaient dans l'espace, puis ils s'abaissaient dans la Meuse; ils considéraient alors attentivement les vagues qui se heurtaient contre le flanc du *Concordia*. Jamais recueillement ne fut plus profond. Jamais homme ne fut plus isolé au milieu de cent voyageurs qui passaient et repassaient sans cesse devant lui.

Dans ce moment la cloche du bateau se fit entendre et le *Concordia* s'approcha du rivage pour prendre d'autres passagers. Parmi ces nouveaux-venus, était un homme d'une quarantaine d'années environ qui s'avança vivement vers l'idiot. Il lui prit la main sans proférer un seul mot, la serra avec cordialité et parut l'interroger du regard.

Un soupir étouffé fut la réponse qu'il obtint.

Je n'avais rien perdu de cette scène extraordinaire. Ce que je venais de voir me confirma dans la pensée que le mutisme volontaire du jeune Hollandais cachait un secret inconnu de tous. Aussi je me promis bien de ne rien négliger pour pénétrer ce mystère.

Je m'assis à côté de l'homme de quarante ans, et sous prétexte de lui demander du feu pour allumer mon cigare, j'essayai d'entamer la conversation.

Aux premières paroles que je prononçai, l'idiot leva vivement la tête, cloura sur moi ses deux yeux avec une expression de douleur mêlée de rage qui me fit tressaillir et s'écria d'une voix sourde :

— Vous êtes Français, monsieur?

Au ton dont cette question était faite, je crus effectivement qu'il y avait quelque chose de dérangé dans le cerveau du jeune passager. Peut-être nourrissait-il une antipathie bizarre contre ceux de notre nation, et ma qualité de Français allait-elle provoquer une explosion de fureur de sa part? J'hésitai donc un instant, craignant de fournir un aliment à son irritabilité maladive, et je regardai son compagnon pour lui demander ce qu'il me convenait de faire.

— Vous êtes Français? répéta l'idiot en me prenant le bras.

Je crus l'honneur du pays intéressé par cette manière de m'interroger, et levant fièrement la tête à mon tour, je répondis affirmativement.

— Vous habitez Paris peut-être? reprit-il en s'animant davantage à mesure qu'il parlait.

— Oui, mais je trouve assez singulier...

Le regard que m'adressa l'homme de quarante ans, arrêta la fin de la phrase sur mes lèvres.

— N'avez-vous jamais eu l'occasion, continua l'idiot, en se levant debout, de rencontrer dans le monde, un Hollandais, nommé Carle Jorrhnis?

— Non, jamais.

— Jamais! répéta-t-il, en serrant les dents. Puis il se laissa tomber sur son siége, croisa les bras sur sa poitrine, et ses yeux, naguère menaçans, recommencèrent mélancoliquement leur pèlerinage dans le ciel.

En le voyant ainsi absorbé, son compagnon me fit signe de le suivre sur l'avant du bateau.

— Vous devez être bien surpris de ce qui vient de vous arriver, me dit le Hollandais, en essuyant une larme qui roulait sur sa joue.— Hélas! si vous saviez tout ce qu'a souffert, tout ce que souffre encore cet infortuné qui passe pour un insensé aux yeux de tous ceux qui le connaissent, vous lui pardonneriez, j'en suis sûr, l'inconvenance de ses paroles et la bizarrerie de sa conduite.

— Je ne me suis donc pas trompé? répondis-je d'une voix émue. Il n'a pas perdu la raison?

— Plût à Dieu que cela fût!

Vivement impressionné par ce que je venais de voir et d'entendre, je pressai de questions le Hollandais qui s'appelait M. Van der Maken, il était l'oncle de l'idiot. mon expansion provoqua la sienne, et après quelques hésitations, il me dévoila enfin ce fatal mystère. Voici la substance du récit de M. Van der Maker :

I.

Qu'est-ce?

A trois portées de fusil de Dordrecht, sur le bord de la Meuse, est la charmante habitation occupée, il n'y a pas trois ans encore, par le couple le mieux assorti et le plus heureux, peut-être, de toute la Hollande. Philippe Vijdaal avait vingt-six ans; Erina, sa femme, dix-neuf. Ils étaient riches tous les deux, également beaux, également épris l'un de l'autre, et ils possédaient encore ces délicieuses illusions de la jeunesse, cette ardeur de penser et de sentir qui double le prix de l'existence. Tous les désirs des nouveaux époux se concentraient en eux. Toutes les prières qu'ils adressaient à Dieu se bornaient à lui demander pour l'avenir la continuation de leur bonheur.

Parmi les personnes qui visitaient les hôtes de Vijdaal Rust, se trouvaient un ami du maître de la maison nommé Carle Jorrhnis et la sœur de Philippe, belle créature de 24 ans, appelée Erina, comme sa femme (1), pour laquelle Mme Vijdaal nourrissait un tendre attachement. Mme Maas avait pour mari un riche négociant de Dordrecht : elle était blonde et svelte; sa physionomie fine et délicate, ses yeux bleus et rêveurs, sa conversation vaporeuse et romanesque, la faisaient plutôt ressembler à une noble lady de Londres qu'à la compagne d'un lourd commerçant. A voir l'attitude abandonnée qu'elle conservait en marchant, l'air de résignation concentrée qui se peignait sur son visage, on pouvait la prendre pour une de ces créatures incomprises que blesse le contact du monde et dont toutes les aspirations s'envolent vers le ciel.

Apparences trompeuses bien souvent!

Car, en général, les femmes qui affectent du dédain pour les exigences de notre malheureuse humanité, qui veulent faire croire qu'elles ne vivent que de rêveries, de soupirs platoniques et de poésie, sont celles précisément qui mettent le plus de prose dans leur existence. Nous verrons bientôt si Mme Maas faisait exception à la règle que nous établissons.

Carle Jorrhnis, l'ami de Philippe, avait quelques années de plus que lui. Son esprit, sérieux et grave, tranchait fortement à côté du caractère franc, expansif et léger de M. Vijdaal; mais les contrastes plaisent à la nature. C'était justement cette différence d'organisation qui avait développé dans leurs cœurs le sentiment profond et solide qui les unissait depuis l'enfance, et même lorsqu'ils suivaient tous les deux les cours de l'université de Leyden; ils avaient toujours marché dans la vie comme deux frères dévoués, le plus jeune s'appuyant sur l'expérience de l'autre, et déridant par sa gaîté communicative le front soucieux de son aîné. Depuis le mariage de Philippe, les idées de Jorrhnis avaient paru s'assombrir encore. Il fuyait la société, passait des semaines entières sans quitter l'appartement qu'il occupait à Dordrecht, dans la maison de Mme Maas. Quelquefois il sortait le soir. Il se promenait alors silencieusement sur les bords du fleuve, s'arrêtait devant l'habitation de son ami, et passait une partie de la nuit, les yeux cloués sur les fenêtres de Vijdaal-Rust. C'est en vain que Philippe lui adressait de tendres reproches, qu'il se plaignait de son indifférence, qu'il le priait de mettre moins d'intervalle entre ses visites; Carle alléguait des travaux importans, affaires qui absorbaient toutes ses journées. mais il ne changeait rien à sa manière d'agir. Ceux qui le connaissaient le taxaient de misanthropie.

Un jour que Mme Vijdaal avait accompagné son mari à Dordrecht, elle ne manqua pas d'aller visiter Mme Maas, son amie. Profitant de la circonstance, Philippe se présenta chez Carle, qu'il n'avait pas vu depuis plus d'un mois; mais le domestique du misanthrope lui dit que son maître était absent de Dordrecht, et qu'il l'attendait dans quelques jours seulement. Il retourna donc chez le négociant où il avait laissé Erina. Les deux jeunes femmes l'interrogèrent du regard lorsqu'il entra.

— Depuis le commencement de la semaine, Carle n'est pas à Dordrecht, dit Philippe.

— Comment! il n'est pas à Dordrecht? répondit Mme Maas. Il est vrai que voilà plus d'un mois que je ne l'ai pas aperçu; mais il n'est pas de jour qu'il ne manifeste sa présence dans la maison par ses allures singulières. Hier encore, j'étais retirée dans mon boudoir, qui touche à son cabinet de travail, et je l'entendais très distinctement soupirer et gémir. Il marchait à grands pas, murmurait des phrases incomplètes, et il ne m'était pas difficile de comprendre qu'il était en proie à une violente agitation. La conduite de cet homme cache quelque mystère, et je me tromperais fort si je n'en avais pas deviné la moitié.

— Vraiment! s'écrièrent à la fois son mari, Philippe et Erina.

(1) Erina est un des plus jolis noms de femme, en Hollande; autrefois il n'était guère porté que par des filles nobles; mais, depuis une vingtaine d'années, il est devenu aussi commun qu'en France celui de Marie, si rare aussi chez nous jusqu'au siècle dernier. On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'en Hollande, sur quatre jeunes filles, il y en a une au moins, qui s'appelle Erina. Cette remarque est très importante ici, car sans cette identité de nom, on peut croire que les événemens racontés par M. Van der Maker, n'auraient pas eu lieu.

— Un mystère! continua la jeune femme, et ta pénétration t'en a fait deviner la moitié?

— Oui, reprit la sentimentale Mme Maas, je crois connaître le motif de ces veilles douloureuses, de cette vie retirée, de cette misanthropie qui isole M. Jorrhnis de ses semblables. A coup sûr, ses souffrances lui viennent du cœur. Notre misanthrope est tout simplement, tout naturellement amoureux.

— Lui, amoureux? s'écria Philippe en éclatant de rire.

— Amoureux! répéta son beau-frère; mais alors pourquoi s'enfermer chez lui au lieu de se rapprocher de celle qu'il aime? Pourquoi soupirer et gémir au lieu d'essayer de faire partager le sentiment qu'il éprouve à celle qui en est l'objet?

— Et si la femme qui fait battre son cœur n'était plus libre? reprit la sentimentale Hollandaise; s'il cherchait dans un travail incessant le moyen d'étouffer la passion que la fatalité a jetée dans son âme? Oh! si je comprends bien l'amour, cet homme doit horriblement souffrir.

— Je ne sais si je le comprends bien à mon tour, dit le négociant; mais je ne reconnais pas dans ton récit le caractère du sentiment que je nourrissais pour toi avant notre mariage, et cependant tu sais, Erina, si j'étais vivement épris.

— Est-ce que vous avez jamais aimé! répondit la femme incomprise en levant les yeux au plafond.

Pendant que M. Maas, étourdi par les paroles de sa romanesque compagne, attachait sur elle des regards étonnés, celle-ci passa le bras sous celui de son amie, et se tournant avec grâce vers M. Vijdaal :

— Je vous l'enlève pour un quart d'heure, mon frère, dit-elle en souriant; surtout ne soyez pas jaloux : vous n'avez ici d'autre rival que moi.

— Deux jeunes femmes ont toujours quelque confidence à se faire, dit Philippe aussitôt qu'elles eurent disparu, en s'adressant au négociant, qui n'avait pas encore retrouvé l'usage de la parole.

II.

Est-ce de l'amour?

Carle Jorrhnis n'était pas absent de Dordrecht, comme son domestique, fidèle à la consigne qu'il lui avait donnée, venait de le dire à M. Vijdaal; mais depuis un mois environ, il avait cessé ses promenades solitaires et nocturnes. Retiré chez lui et comme muré dans son cabinet, il ne voulait voir personne, pas même le plus ancien de ses amis. Le reproche qu'on lui adressait était-il fondé? Cet isolement provenait-il de la haine qu'il nourrissait contre l'humanité tout entière? Carle était-il devenu, en effet, misanthrope? ou bien, comme nous le dit Mme Maas, une passion fatale, irrésistible, s'était-elle emparée de son âme et cherchait-elle à comprimer les battemens de son cœur, par les fatigues et les exigences d'un travail absorbant? Croyait-il que les enivremens de la science seraient assez puissans pour chasser les souvenirs de celle qu'il aimait? Nous ne savons. La suite de ce récit éclaircira peut-être le mystère de sa conduite.

Il était assis dans le cabinet qui touche au boudoir de Mme Maas, la tête dans ses deux mains, les coudes appuyés sur une table, lorsqu'une voix qui retentit derrière la cloison, le fit soudain tressaillir.

— Il me semble, disait Mme Vijdaal à sa belle-sœur, que tu es bien sévère envers M. Maas. S'il n'a pas pour toi ces délicatesses de procédés, ces attentions, ces prévenances exquises qu'on ne doit véritablement pas exiger d'un homme de commerce, il t'entoure du moins d'une affection sincère, il t'aime sans apprêts, sans étude, sans détour, simplement et raisonnablement, suivant sa nature inculte, mais dévouée. Tu n'as pas trouvé en lui un bel esprit, ni un faiseur de phrases, c'est vrai, mais un homme aimé et estimé de tous ceux qui le connaissent, mais un mari qui met tous ses soins à te rendre la vie douce et facile. Tu dois lui savoir gré des efforts qu'il fait pour te plaire, et lui tenir compte de ses intentions, s'il n'atteint pas toujours son but.

— Hélas! ma chère, répondit la femme incomprise, tout cela, sans doute, est beau en théorie : mais, dans la pratique, ce n'est pas la même chose; ces égards, qu'une éducation éclairée inspire, et qui sont le charme d'une double existence; cet échange attrayant d'élégantes manières, de procédés délicats, qui fait oublier souvent les ennuis d'une union mal assortie, je ne trouve rien de tout cela chez mon mari. Je ne parle pas de cette douce sympathie qui rapproche souvent deux jeunes cœurs que la société tenait éloignés l'un de l'autre, de cet amour partagé qui jette des roses jusques sur le seuil ingrat du ménage. Avec lui, rien pour le cœur, rien pour l'esprit. Oh! ma chère, qu'une femme est à plaindre lorsqu'elle a reçu du ciel, avec une vive imagination, une exquise sensibilité; lorsque l'éducation a agrandi le cercle de ses idées, que sa jeunesse lui fait sentir le besoin, le bonheur de verser son affection sur un être préféré, et que les lois humaines ont rivé son avenir à celui d'un homme grossier qui n'a rien de commun avec elle par l'âme!

— Allons, je vois que tu es incorrigible, ma belle sentimentale, et que tu chercheras toujours le bonheur dans les nuages, lorsque tu pourrais le trouver sur la terre, à tes côtés. Je ne suis pas aussi exigeante que toi, et je m'en trouve bien, vraiment. Mais, Philippe ne serait-il pas aussi distingué, aurait-il moins d'esprit, moins d'élégance dans les manières, moins de savoir-vivre enfin, que je ne m'en croirais pas plus malheureuse pour cela. Il m'aime, cela me suffit, et je braverais volontiers tous les coups du destin, tant que son cœur m'appartiendra tout entier.

Pendant qu'Erina parlait, Mme Maas fouillait dans une élégante petite boîte, composée de plusieurs coquillages réunis par une main habile, comme excellent à en fabriquer les ouvriers de Dordrecht; elle tirait d'un sachet odorant plusieurs lettres liées ensemble par une faveur bleue, couleur d'espérance amoureuse.

— Erina, dit-elle en poussant un soupir, je t'ai dit que mon mari était appelé à Londres par ses affaires, mais ce que tu ignores c'est qu'il exige que je l'accompagne dans ce voyage. Victime résignée, j'ai dû obéir et nous partons sous quelques jours. Or, voici ce que j'exige de ton amitié. J'ai le plus grand intérêt à ce que ces lettres ne restent pas à Dordrecht, dans une maison abandonnée à des étrangers et à des servantes. Je ne veux pas les emporter avec moi, de crainte de les égarer en route, car elles sont pour moi bien précieuses. Mon intention est de te les confier pendant mon absence; tu les enfermeras dans la boîte en coquillages, semblable à la mienne, double cadeau de M. Jorrhnis, qui est dans ton boudoir, et dont seule tu as la clé; tu me rendras ainsi un service important.

— Mais, répondit Erina, en considérant le petit paquet parfumé, M. Maas ignore donc l'existence de ces lettres? car sans cela il me semble qu'il serait plus naturel de les lui remettre à lui-même, et alors je ne sais vraiment pas si je dois obtempérer à ta demande.

— Rassure-toi, leur contenu ne touche que moi et ne peut compromettre personne. Mon mari ignore en effet leur existence, mais elles ne renferment rien qui puisse l'alarmer. Moi seule suis intéressée à leur conservation, et comme je connais la discrétion de mon frère, je sais qu'elles seront en sûreté chez toi autant que si elles restaient entre mes mains. Tout ce que je te demande, c'est le secret le plus absolu sur ce dépôt que je te réclamerai à mon retour. Tu consens à t'en charger, n'est-ce pas?

— Il faut vraiment que je t'aime beaucoup pour ne pas te refuser, car il me semble que je fais mal, en recevant tes lettres, et que cette condescendance me portera malheur.

— Bannis toute inquiétude de ton esprit, dit Mme Maas, en remettant le sachet et ce qu'il contenait à sa belle-sœur. Plus tard tu connaîtras le motif qui me fait agir ainsi. Allons rejoindre ces messieurs.

III.

Oui!

Pendant toute cette conversation, Carle, dont on ne soupçonnait pas la présence dans le cabinet voisin, avait collé son oreille à la cloison, et ne perdait pas un mot de ce que disaient les deux jeunes femmes. Plusieurs fois il avait appuyé la main sur son cœur, comme pour en arrêter les battemens impétueux; plusieurs fois un sourire étrange s'était épanoui sur ses lèvres, amené par une pensée de l'enfer qui traversait alors son âme. Lorsque les deux amies se furent éloignées, il se laissa tomber sur un fauteuil et resta plongé jusqu'au soir dans une sombre rêverie.

Huit jours se passèrent ainsi.

Le négociant de Dordrecht et sa femme étaient partis pour l'Angleterre.

Un matin Philippe et Erina étaient assis à côté l'un de l'autre sur un banc de leur jardin; les jeunes époux considéraient attentivement une cigogne qui avait posé son nid sur le toit de la métairie. L'oiseau allait et venait, rapportant à chaque voyage la nourriture de sa famille nouvellement éclose. Ce tableau rempli de charmes amenait des pleurs bien doux dans les yeux de la jeune femme qui allait bientôt devenir mère.

— Cet oiseau est béni de Dieu, dit Philippe, en serrant tendrement Erina sur son cœur; sa présence est de bon augure, elle portera bonheur à notre enfant (1).

Erina, délicieusement émue, n'eut pas la force de répondre; elle cacha dans les bras de son mari la rougeur virginale qui venait d'envahir son visage.

Dans ce moment des pas crièrent sur le sable des allées et un homme s'avança au-devant des deux époux. C'était Carle Jorrhnis. En apercevant cette scène d'amour, les traits de Carle se contractèrent horriblement; son cœur battit avec force, ses lèvres tremblèrent. Bientôt cependant il eut maîtrisé le sentiment qui venait de bouleverser son âme tout entière. Après s'être incliné devant la jeune femme, il tendit, en souriant, la main à Philippe.

Quel changement s'était opéré en lui, mon Dieu, depuis deux mois que Vijdaal ne l'avait vu! Sa figure pâle et amaigrie, ses yeux caves et enfoncés sous leurs noirs sourcils, son front sillonné par des rides, sa tête dégarnie, le faisaient plutôt ressembler à un spectre qu'à un homme. Au milieu de l'épanchement des jeunes époux, l'arrivée soudaine de Carle, son aspect étrange, devenait un contraste frappant. Erina, fatalement impressionnée, ne put retenir un cri de frayeur. Vijdaal la rassura par un baiser et, serrant la main qui lui tendait Jorrhnis, il l'interrogea avec une tendre sollicitude.

— Ce n'est rien, répondit Carle, depuis que je ne t'ai vu, j'ai beaucoup travaillé. Ce sont les veilles, les ennuis et aussi quelques peines qui m'ont ainsi changé. Après deux mois de retraite absolue, j'ai senti que j'avais besoin d'air, de soleil, et du spectacle de votre bonheur. Ce matin, j'ai quitté Dordrecht et me voici.

Vijdaal ne croyait pas un mot de la confidence de Mme Maas. Il con-

(1) Tout le monde connaît la vénération des Hollandais pour les cigognes. Elles bâtissent leur nid sur le faîte des maisons et l'on croit que leur présence porte bonheur. Il est défendu par une loi de leur faire le moindre mal.

naissait Carle trop sérieux, trop grave, trop prosaïque, pour ne pas le croire à l'abri du ravage des passions. Il lui supposait donc des chagrins réels. Mais c'est en vain qu'il insista amicalement pour les connaître, qu'il réclama pour lui la moitié de ce fardeau ; il ne put en apprendre davantage, et il finit par croire, lui aussi, que Jorrhnis était devenu misanthrope.

— Je te laisse avec Erina, dit-il en souriant, car il faut que je visite mes tulipes. Elle réussira sans doute mieux que moi à calmer tes inquiétudes; les femmes, tu le sais, ont, pour cicatriser les blessures de l'âme, des ressources qui nous sont inconnues, à nous autres hommes, et qu'elles emploient souvent avec succès. A tantôt!

Resté seul avec la jeune femme, Carle sentit un nuage passer devant ses yeux. Sont front brûlant paraissait vouloir se fendre; il tremblait comme un malfaiteur devant son juge; sa contenance embarrassée témoignait du désordre de ses idées.

Erina, qui connaissait depuis long-temps le caractère singulier de Jorrhnis, le crut plongé dans un de ses accès de misanthropie. Oubliant ce que son silence pouvait avoir d'impoli pour elle, la jeune Hollandaise chercha à le distraire de la pensée qui l'obsédait, par sa conversation légère et quelque peu railleuse.

— C'est bien mal à vous, M. Carle, dit-elle d'un ton compatissant et dégagé tout à la fois, de ne pas vouloir confier vos peines au plus ancien de vos amis; assurément c'est très mal; d'autant plus que le mystère dont vous entourez votre conduite a été pénétré, et que mon mari n'ignore rien du motif de votre isolement obstiné.

— Que dites-vous? s'écria Carle; Philippe connaît mon secret!

— Je savais bien que je vous rendrais l'usage de la parole, reprit Erina. Nous sommes donc bien informés? continua-t-elle en attachant sur Jorrhnis son regard malin. Il est donc vrai qu'au lieu de vous perdre, comme nous l'avons supposé un moment, dans les hautes régions de la philosophie, vous payez aussi, comme le dernier des mortels, votre tribut aux faiblesses humaines, et que vous êtes réellement amoureux.

— Amoureux, répéta Jorrhnis... qui vous a dit, qui a pu...

— Eh! mon Dieu! pourquoi vous émouvoir de ce qu'on a deviné juste? pourquoi trembler comme si l'on vous accusait d'un crime? mais il n'y a là qu'une chose des plus naturelles. Votre cœur, froid et glacé jusqu'ici, n'était pas mort aux délicieux enivremens de l'amour. Le moment pour lui n'était pas encore arrivé. Voilà tout. Il n'avait pas encore rencontré cette seconde partie de lui-même, nécessaire à son bonheur. Aujourd'hui le regard d'une femme a été assez puissant pour vous distraire de vos arides travaux. La science et ses découvertes sublimes ne suffisent plus pour combler le vide de votre âme ; vous avez cessé de planer au dessus de vos semblables dans une sphère supérieure, et vos espérances se rattachent aux espérances des autres mortels ; d'aujourd'hui seulement vous appartenez véritablement à l'humanité; il n'y a là ni de quoi rougir ni de quoi vous désoler. Vous l'apprenez à votre tour : un philosophe est aussi perméable, aussi vulnérable que le reste des hommes. Et, ajouta-t-elle avec un sourire rempli de coquetterie, puisque j'ai deviné la moitié de votre secret, ne vous inspiré-je pas assez de confiance pour me dire ce que j'ignore encore, le nom de l'objet préféré.

Jorrhnis, pendant qu'Erina parlait, était en proie à une agitation extraordinaire. Il pâlissait et rougissait tour à tour. Il se sentait heureux et si désespéré tout à la fois, qu'il eût voulu être à cent lieues, et cependant il n'aurait pas renoncé à cet entretien pour tout au monde. A la question si simple pourtant de la jeune femme, il s'efforça de répondre; mais les paroles expirèrent sur ses lèvres. Une sueur froide coulait sur son visage; Erina en eut pitié.

— Je vois, dit-elle, que j'ai été indiscrète; pardonnez-moi, M. Carle, en faveur du motif qui m'a fait vous interroger. Un philosophe doit être embarrassé lorsqu'il aime; peu habitué à ces causeries légères, à ces prévenances qui plaisent aux femmes, à cet art qui consiste à débiter à propos des complimens et des flatteries, art futile que possèdent à fond tous les hommes du monde, et auquel nous sommes toutes sensibles, je voulais vous aider de mes conseils, et vous donner peut-être le moyen d'attendrir le cœur de celle qui vous a séduit. Mais je vous ai offensé en vous demandant son nom, pardonnez-moi et parlons d'autres choses. — Que dites-vous de ce carré de tulipes?

— Madame, répondit Jorrhnis, en attachant sur Erina un regard égaré, je ne sais ce que je dois croire de ce que je vois et j'entends; si tout ceci est un jeu railleur, ou si réellement il vous reste encore quelque chose à apprendre. — Philippe et vous connaissez une partie de mon secret, dites-vous, mais vous savez alors que la femme que j'aime n'est plus libre; vous savez alors que mon amour est un crime; que cette femme est la compagne de mon meilleur ami; que j'ai lutté et souffert horriblement depuis deux ans qu'ils sont unis; et qu'enfin, vaincu par la passion immense qui me brûle l'âme, je suis venu ici pour lui en faire l'aveu.

— Qu'entends-je! s'écria Erina en se levant.

— Vous l'ignoriez donc? continua Jorrhnis en joignant les deux mains. —Oui, Erina, c'est vous que j'aime, vous que j'ai voulu fuir, sans le pouvoir jamais. — Vous, la femme de Philippe, de mon frère; vous voyez bien qu'il y a de la fatalité, une horrible fatalité dans ce penchant irrésistible qui me pousse à vos pieds.

— Pas un mot de plus, dit l'épouse indignée en faisant un pas pour s'éloigner.

— De grâce, reprit Carle en l'implorant du regard, ne me laissez pas ainsi sans me dire que vous me pardonnez.

— Je vous méprise, s'écria la jeune femme en abaissant sur Carle ses yeux qui reflétaient le sentiment de dégoût qui lui remplissait le cœur. Et elle disparut.

Jusqu'au moment de passer à table, Erina resta enfermée dans son appartement. Elle réfléchissait sur le parti qui lui restait à prendre. Devait-elle instruire son mari? Ou bien était-il plus prudent de se taire? Lorsqu'elle descendit, son visage était pâle, mais calme. Sa démarche assurée, son regard ne trahissiat rien du violent combat qui s'était livré dans son âme.

— Eh bien! dit M. Vijdaal en s'adressant à sa femme, as-tu été plus heureuse que moi? Et Carle t'a-t-il expliqué le secret de ses peines?

— Oui, mon ami, je sais tout, répondit Erina. Tu l'as avoué tout-à-l'heure ; nous autres femmes, nous inspirons plus de confiance que vous autres, et M. Jorrhnis m'a tout dit : mais j'ai promis de me taire, et je ne manquerai pas à mon serment, à condition toutefois qu'il tiendra le sien.

— A quoi s'est-il donc engagé?

— Le cas soumis à ma raison m'a paru grave. Il est nécessaire que M. Carle s'éloigne pour quelque temps de la Hollande, qu'il voyage à l'étranger ; il a reconnu la justesse de mes conseils, et il m'a promis de partir. Demain il quittera Vijdaal-Rust, pour aller faire ses préparatifs.

— Demain, s'écria Philippe au comble de l'étonnement! Eh quoi! un départ si subit après une si longue absence! et je ne peux pas en connaître le motif?

— C'est impossible, reprit Erina : M. Carle a porté sa cause devant mon tribunal, il doit se soumettre au jugement que j'ai rendu.

— J'obéirai, dit Jorrhnis en s'inclinant.

— Allons, reprit Philippe, puisque je ne puis pas être de moitié dans vos confidences, m'est-il permis du moins de boire à ton heureux et prompt retour? Quand nous reviendras-tu?

Carle tourna son regard vers Erina, et répondit :

— Bientôt ou jamais.

— Alors, jamais, dit Erina.

IV.

Est-ce de la haine?

Quelque grande que fût l'indignation que l'aveu de Jorrhnis eût soulevée dans son âme, Erina avait compris qu'elle ne devait pas instruire son mari de ce qui s'était passé entre elle et lui; d'un autre côté, la vue de cet homme lui devenait odieuse ; il ne fallait plus qu'il se présentât à ses yeux, si elle ne voulait pas trahir le dégoût profond qu'il lui inspirait. L'ancienne amitié qui le liait à Philippe lui donnait un libre accès à Vijdaal-Rust; il était plus que probable que ses visites seraient longues et fréquentes, maintenant qu'il avait dévoilé son secret, et alors son devoir d'épouse offensée était nettement tracé; le seul moyen d'éviter une explication fâcheuse, de prévenir une catastrophe peut-être, était de forcer à la retraite l'ami perfide et déloyal de Philippe. Son mari ne devait rien soupçonner, et cependant il était nécessaire que Jorrhnis quittât le pays. La prudence, d'accord en cela avec sa dignité d'épouse, lui indiquait ce parti comme le plus sûr et le seul qu'elle pût prendre. Elle l'accueillit avec empressement. En agissant ainsi, Erina se comportait en femme sage et vertueuse. Mais, hélas! que tous les calculs de la froide raison sont impuissans lorsque la fatalité a désigné sa proie! C'est au moment où elle croyait avoir éloigné le danger, que le danger s'était rapproché d'elle, plus terrible, plus inévitable que jamais

Jorrhnis, comme nous l'avons dit au commencement de ce récit, était un homme grave et sévère ; or, lorsque l'amour a réussi à s'emparer du cœur d'un être ainsi organisé, les ravages qu'il y fait sont affreux, et son expulsion en devient bien difficile. Sa violence, son aveuglement, sa durée, sont en rapport des difficultés, des obstacles qu'il lui a fallu surmonter. Plus ses efforts ont été vains, plus son action a été méconnue dans le principe, plus aussi, lorsque l'homme est devenu son esclave, il règne en despote sur son âme. C'est la fatale histoire du diacre de Notre-Dame de Paris, de ce Claude Frollo, si érudit, si pieux, si simple, si modeste autrefois, et que sa passion insensée pour la Esméralda, a rendu tout à coup, cruel et blasphémateur, charnel et sanguinaire. Le mépris que lui a témoigné Erina a changé la direction des pensées de Jorrhnis; il l'aime toujours avec frénésie, mais dans cet amour s'est fondu un autre sentiment qui ne ressemble au premier que par la tempête qu'il soulève dans son cœur; c'est de la jalousie mêlée à de la rage, de la tendresse et de la haine, un besoin étrange d'adoration et de vengeance. Puisqu'Erina a repoussé ses vœux, puisqu'elle le dédaigne et le méprise, il détruira son bonheur et éloignera d'elle celui qui seul est nécessaire à son existence. Il a oublié que Philippe est son ami depuis l'enfance ; pour lui, ce n'est plus qu'un rival préféré, et ce rival lui devient odieux. Il ne comprend pas qu'un faussaire, un assassin, seront moins lâches, moins vils, moins coupables que lui. La passion qui l'agite obstrue toutes les issues de son cerveau, intercepte au passage toutes les pensées nobles et généreuses. Vijdaal, le monde entier, Dieu lui-même, se sont évanouis. Il reste seul avec une femme sur la terre; à cette femme il fera verser des larmes de sang, il empoisonnera ses joies et ses plaisirs; pure et vertueuse, il prouvera qu'elle a violé la foi promise; son mari, trompé par lui, la méprisera à son tour ; et ainsi abandonnée, repoussée de partout, réduite au désespoir, elle deviendra la proie de celui qui aura creusé l'abîme sous ses pas.

Tel est le plan infernal que conçut Jorrhnis et dont il résolut de poursuivre la réalisation par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Ces moyens étaient puissans, comme nous le verrons bientôt; ils devaient assurer le triomphe de sa criminelle tentative.

Le soleil dorait déjà la cime des arbres, et Jorrhnis était encore accoudé à sa fenêtre. C'était à cette place qu'il avait passé la nuit. Son front brûlant naguère, son cœur serré et comme étreint par une main de fer, avaient retrouvé du calme et du repos, depuis que sa résolution était irrévocablement arrêtée. Ainsi qu'aurait pu le faire un honnête bourgeois, il respirait voluptueusement les émanations que la brise matinale semait dans les airs; il écoutait le chant harmonieux des oiseaux, et son regard se portait avec une sorte de complaisance sur un carré de tulipes qui s'étalait amoureusement devant lui.

Dans ce moment, la porte du jardin s'ouvrit, et une jeune fille revêtue du costume traditionnel des Frisonnes parut sur le seuil.

Nous ne pouvons résister au désir de dépeindre brièvement ce costume pittoresque. La Hollande est un pays que de tout temps ont négligé, à tort assurément, les voyageurs, et si nous coupons notre récit par quelques lignes descriptives, les lecteurs nous le pardonneront sans doute; nous puisons notre excuse dans l'absence complète de documens, en ce qui concerne les mœurs et les usages de la Frise, et il nous serait bien difficile de ne pas céder à la tentation de remplir cette lacune.

Depuis la ceinture jusqu'aux pieds, rien de distinctif dans la mise des Frisonnes. Leur robe ressemble à toutes les robes, et n'était la coupe tant soit peu disgracieuse de ce vêtement, n'était la taille écourtée que leur font leurs couturières, et qui rappelle malencontreusement celle de nos grand'mères, elles pourraient rivaliser à bon droit, par le goût et l'élégance, avec les plus coquettes de nos Parisiennes. Suivant la coutume des dames grecques et romaines, qui serraient leur front d'un bandeau soyeux, les femmes de la Frise se ceignent la tête avec deux plaques d'or ou d'argent qui leur forment comme une couronne éclatante. Un bonnet de dentelle, taillé sur le modèle des chapeaux en cuir bouilli des pêcheurs de Scheveningen, et imitant parfaitement le casque des fantassins romains, leur couvre le front et descend, comme une visière festonnée, jusque sur leurs épaules. Il est attaché de chaque côté, à la hauteur des tempes, par deux papillons d'or ou d'argent qui donnent à leur physionomie vive et piquante une expression bien dangereuse. Les jeunes filles portent en argent les papillons et les plaques qui brillent sous leur bonnet; les femmes mariées ont seules le droit de les porter en or. Ainsi l'ordonne l'usage du pays.

Nous ne craignons pas d'affirmer que les Frisonnes sont en Hollande ce que sont en France les Arlésiennes; même finesse dans les traits, même blancheur de carnation, même humeur enjouée, même langueur perfide dans le regard; mais aussi, il faut bien en convenir, même légèreté dans la conduite, même penchant vers le plaisir et les folles parures.

Pour compléter notre digression, nous relaterons volontiers ici une remarque que nous avons faite pendant notre séjour dans le royaume des Pays-Bas : c'est qu'on retrouve en Hollande, dans les variations atmosphériques, dans certaines parties du costume traditionnel, une ressemblance parfaite avec ce que l'on voit dans le midi de la France.

La coiffure des Frisonnes ne peut mieux se comparer qu'à celle des *artisannes* de Salon ou d'Arles. Ainsi qu'en Provence, le luxe des dorures, à Bergum, est porté à l'extrême. Plus coquettes cependant que les jeunes filles de la Frise, les Arlésiennes n'ont pas voulu renoncer à la plus belle des parures que Dieu ait données à la femme. Les Frisonnes emprisonnent sous leur casque de dentelles, la chevelure blonde qui ornerait si bien leur tête mutine et éveillée; cette absence absolue de boucles soyeuses leur donnerait un faux air de religieuses, si le regard mondain qui s'échappe de leur pétillante prunelle, ne détruisait complètement toute illusion de ce genre. Ce n'est que par là, hâtons-nous de le dire, qu'elles ressemblent aux chastes vierges cloîtrées. Leur démarche, leurs allures, leurs habitudes, ne révèlent rien moins que le mépris des joies de la terre, qu'une béatitude purement spirituelle.

Le bonnet en dentelles, fortement évasé par le haut, des ouvrières de Gravenague (La Haye), a servi de patron assurément à celui des jeunes filles du département des Basses-Alpes. On dirait une coiffure de Barcelonnette.

Le mantelet en étoffe grossière qu'on porte dans la basse classe en Hollande, représente, à s'y méprendre, les *Enveloppes* d'indienne de nos grisettes méridionales.

Il n'est pas jusqu'au vent du nord-ouest, nommé *sirocco* sur les bords de la rivière de Gênes, et *mistral*, en Provence, qui ne fasse sentir sa funeste influence autour des canaux hollandais. A notre arrivée à Gravenague, nous fûmes assaillis par des tourbillons de poussière, qui couvraient d'un épais rideau les rues de la Versailles néerlandaise. Le vent poussait dans les yeux le sable des allées et des promenades, d'une façon fort désagréable. On pouvait se croire dans la rue de Rome, à Marseille, ou sur le cours d'Aix, n'étaient les briques des maisons, les sons étranglés qui sortaient des gosiers indigènes, n'était surtout cet aspect merveilleux de propreté particulier aux villes des Pays-Bas et qu'on est loin de retrouver dans les cités provençales.

Mais rappelons à l'ordre notre plume vagabonde. Retournons à Vijdaal-Rust, où nous avons laissé Jorrhnis à la fenêtre, et au-dessous de lui la jolie servante sur le seuil de la porte.

Après avoir un moment interrogé l'horizon, notre Frisonne se dirigea vers la métairie. Elle allait chercher les provisions du matin.

Jorrhnis avait considéré attentivement la jeune fille. Lorsqu'elle se fut éloignée, un sourire de démon s'épanouit sur les lèvres du misanthrope, et il murmura entre ses dents :

— Je ne m'étais pas trompé; c'est bien elle.

Tirant avec précaution la porte de sa chambre, il descendit à son tour dans le jardin.

La Frisonne se montra bientôt à travers le taillis, tenant à la main un de ces petits vases brillans, en cuivre étamé, qui servent à contenir le lait en Hollande.

— Te voilà en course de bonne heure, Frédérique, dit Jorrhnis, en attachant sur elle son regard observateur.

La jeune fille avait souri en apercevant de loin le promeneur matinal qui s'avançait de son côté. Comme toutes les Frisonnes, elle était coquette et jolie; elle possédait des mains bien blanches pour une fille de sa condition, et des yeux aussi provocateurs, aussi hardis que ceux d'une Espagnole. Joignez à ces dons naturels un grand fonds de sensibilité, des papillons d'argent de chaque côté de la tête, une envie démesurée de plaire, et vous comprendrez alors la pensée qui traversa soudain l'esprit de la Frisonne, aux premières paroles que lui adressa Jorrhnis.

— Je suis cependant en retard, répondit-elle en prenant une pose gracieuse et en élargissant ses lèvres avec une grâce savante, afin de laisser voir ses dents qu'elle savait être d'une blancheur, d'une finesse et d'une perfection admirables.

— Pourtant, je crois, que tu n'aimes guère à te lever avec le soleil? Tu n'étais pas aussi matinale à Bergum, lorsque tu étais au service de M. Keyser, ce vieux garçon à qui tu ne manquais jamais de donner chaque soir son lait de poule et son bonnet de nuit.

— Comment! vous m'avez vue chez M. Keyser? s'écria la servante dont le visage s'assombrit tout à coup, et en déposant son vase au pied d'un arbre.

— Assurément..... chacun ne sait-il pas à Bergum que le joyeux célibataire avait mis à la tête de sa maison la plus jolie de toutes les filles de la Frise, la plus rusée et la plus adroite aussi, sans contredit? Ne jasait-on pas dans toute la ville, au sujet de l'empire que la jeune servante avait su prendre sur le cœur du vieux garçon? Ne disait-on pas généralement qu'elle abusait de sa position, pour se faire remettre des dons considérables, et qu'enfin, en dépit des héritiers naturels que pouvait savoir M. Keyser, elle manœuvrait avec tant d'habileté, que la fortune du maître devait lui revenir un jour?

— Miséricorde! mais qui êtes-vous donc, monsieur? qui vous a si bien enseigné? s'écria Frédérique, en faisant un geste d'effroi.

— Oh! je n'ai pas tout dit, reprit Jorrhnis, en jouissant de la terreur de la Frisonne. Je suis très bien renseigné; tu vas en juger par ce qui me reste à t'apprendre. Je sais aussi, poursuivit-il d'une voix lente, et en appuyant sur chacune de ses paroles, que la coquette servante se jouait de M. Keyser, c'est l'usage; qu'elle avait un amant nommé Simon, que cet amant recevait d'elle, en la leurrant de l'espoir de l'épouser un jour, effets et bijoux dérobés à la maison du maître. La Frisonne, qui savait tant de choses, ignorait cependant que Simon était paresseux et libertin, qu'il faisait argent de tout ce qu'on lui apportait, et qu'il le dépensait ensuite dans les rydecks, en menant joyeuse vie.

— Oh! assez, monsieur!

— Silence! je n'ai pas fini. Je sais encore que M. Keyser est décédé sans avoir pu, malgré les instances et les prières de la Frisonne, se résoudre à faire un testament, qu'elle a vu ainsi ses espérances s'en aller en fumée, et que les héritiers du vieux garçon ne trouvèrent pas chez lui, le jour de sa mort, une somme de 500 florins, qu'un de ses fermiers lui avait apportée la veille.

— Oh! assez, de grâce, s'écria Frédérique, en joignant les deux mains.

— Il ne me reste que deux mots à dire : Les héritiers soupçonnèrent la jeune servante d'avoir volé ces 500 florins. On connaissait son intrigue avec Simon; la justice fit une descente chez ce dernier, et, en effet, on retrouva les pièces de conviction; mais la principale coupable avait disparu, et toutes les recherches, pour découvrir le lieu de sa retraite, furent infructueuses. Comprends-tu maintenant que tu es à ma discrétion à moi, qui suis un des héritiers de M. Keyser, et que je n'ai qu'un mot à dire pour te priver de la liberté, et te faire jeter dans une sombre prison?

La Frisonne baissa la tête et ne répondit pas. Les pensées qui s'élevaient alors dans son esprit étaient bien différentes assurément de celles qui le traversaient naguère. De grosses larmes roulaient dans ses yeux; elle n'avait pas la force de parler.

— Ecoute-moi, reprit Jorrhnis : Il n'y a pas plus de deux mois, sans doute, que tu es dans cette maison, car, depuis ce temps-là seulement, j'ai cessé d'y venir et je ne t'y avais pas vue auparavant; sans cela j'aurais pu édifier déjà M. Vijdaal sur ta moralité; ce n'est que d'hier que ta présence ici m'a été révélée, et depuis hier mon silence t'est acquis, car j'ai besoin de tes services. Ton secret, que je possède, me répond de ton zèle et de ton empressement à m'obéir. Voici ce que j'exige de toi :

— Dans le boudoir de Mme Vijdaal se trouve un petit coffre en coquillages dont la clé ne la quitte jamais. Dans ce coffre, elle a renfermé des lettres liées ensemble par une faveur bleue, ces lettres, il me les faut.

Un poids énorme venait d'être enlevé de dessus la poitrine de Frédérique. Elle put respirer librement et retrouver l'usage de la parole.

— Mais, monsieur, répondit-elle, puisque madame porte toujours la clé sur elle, comment parviendrai-je à ouvrir cette boîte, qui est, en effet, sur la console?

— C'est ton affaire. Je sais que tu es assez habile pour tourner la

difficulté, lorsque tu ne peux la surmonter. Ainsi, prends tes mesures, que j'aie, avant trois jours, ce que je te demande. Sinon...

Il était facile de deviner le reste de la phrase. Frédérique, sous l'impression de ce qu'elle venait d'entendre, promit à Jorrhnis tout ce qu'il voulait.

Après le déjeûner, le haineux adorateur d'Erina prit congé des hôtes de Vijdaal-Rust, et retourna à Dordrecht, sous prétexte de faire ses préparatifs de départ.

V.

Oui.

Jorrhnis, comme les lecteurs ne l'ont pas oublié, avait prêté une oreille attentive à la conversation de Mme Maas et de la femme de Philippe. Abrité derrière la mince cloison qui le séparait d'elles, il avait entendu la prière que la femme incomprise adressait à sa belle-sœur, le refus et enfin le consentement de celle-ci à devenir la dépositaire des lettres de Mme Maas. Ces lettres, dont la naïve Erina ne soupçonnait pas le contenu, il croyait le deviner lui, Jorrhnis. Quelque chose lui avait révélé qu'elles renfermaient une correspondance coupable, et alors elles devaient servir ses projets et en assurer la réussite. Le désir de se venger de l'épouse vertueuse, qui avait répondu par le mépris à l'aveu de son amour, était si violent, qu'il n'avait pas reculé devant la honte du moyen, pour atteindre plus sûrement son but; il avait fait sa complice d'un être dégradé, qu'un hasard fatal avait amené dans la maison de M. Vijdaal, d'une vile créature que réclamait la justice et qui devait payer le silence de l'héritier de M. Keyser, en lui fournissant les titres exigés par lui pour perdre sa maîtresse.

Fidèle à sa promesse, Frédérique se présenta le troisième jour chez le misanthrope; elle apportait les lettres qu'elle était parvenue à soustraire de la boîte en coquillages, en dérobant la clé de Mme Vijdaal. Carle s'empara avidement du paquet parfumé, délia avec précaution la faveur bleue, et brisa le cachet de l'enveloppe. L'infâme avait bien pris toutes ses mesures pour mettre en défaut la clairvoyance la plus ombrageuse; le chiffre de Mme Maas qu'il avait su se procurer, grâce au voisinage des appartemens, lui permettait de violer impunément le secret du dépôt, sans laisser des traces de ce dépouillement odieux.

Un sourire de l'enfer s'épanouit bientôt sur ses lèvres, et il murmura entre ses dents :

— J'avais deviné juste.

Ces lettres, en effet, que Mme Maas avait un intérêt si grand à cacher à son mari, renfermaient la preuve irrécusable d'une liaison adultère. En les lisant l'une après l'autre, d'après la date de leur réception, on pouvait suivre, dans ses moindres détails, la marche progressive du roman. Le style des premières se montrait innocent, en apparence; c'était l'amour vaporeux, idéal, insaisissable, qui, se dégageant des entraves terrestres, se fondait dans les espaces et allait se perdre dans les nuages; c'était l'amour tel que le rêvait la femme incomprise, tel qu'elle le ressentait elle-même, tel enfin qu'elle aurait voulu l'inspirer, *disait-elle*. On se contentait alors, d'un regard mélancolique, d'un sourire ineffable, d'une parole timide; celles qui suivaient étaient plus tendres, plus expansives, plus pressantes aussi. Il semblait qu'on avait oublié déjà que toutes les pensées, tous les soupirs, toutes les aspirations devaient s'envoler vers le ciel; on y parlait moins de la *vallée*, des *étoiles*, du *bocage* et de *l'azur du firmament;* les dernières reçues, montraient la ro- manesque Hollandaise sous les proportions les plus vulgaires. La blanche, transfuge du ciel, n'était plus qu'une simple mortelle, qu'une fragile créature, exposée aux mêmes erreurs, aux mêmes faiblesses, aux mêmes fautes, que toutes les filles de la terre qui placent leur force dans leur orgueil : elles peignaient les désirs, les inquiétudes, la folle ivresse et les tourmens qui accompagnent toujours une intrigue coupable. On y gémissait de la contrainte qu'impose le monde; on y maudissait les curieux, les importuns et les jaloux; on s'y jurait une constance à toute épreuve, une adoration éternelle. Le roman en restait là; il lui manquait évidemment un chapitre, le plus intéressant, le plus dramatique, le plus émouvant, le plus prosaïque et le plus naturel aussi. — Celui des déceptions. Jorrhnis le chercha sans parvenir à le trouver. Existait-il, en effet? L'heure des enivremens, des fausses joies, des plaisirs mensongers, était-elle passée? et celle du désenchantement, des larmes, des regrets, des remords, peut-être, était-elle sonnée pour Mme Maas? Le misanthrope consulta les dates et secoua la tête d'une façon singulière, puis tout-à coup, il se prit à pousser un bruyant éclat de rire, sans paraître se rappeler qu'il n'était pas seul dans son cabinet et que Frédérique suivait tous ses mouvemens d'un regard inquiet; il venait de parcourir une seconde fois, avec un redoublement d'attention, la dernière page écrite de cette correspondance amoureuse. Voici ce qu'elle contenait :

« Erina, un événement aussi fatal qu'imprévu, me force de partir sur-le-champ pour l'Angleterre. Une lettre que je viens de recevoir de Londres, m'annonce que la santé de mon père est sérieusement compromise; il m'appelle auprès de lui, il veut me voir encore une fois avant de mourir. Vous comprenez; demain, je serai loin de Dordrecht, mais je vous laisse mon cœur rempli de votre image chérie; adieu, bientôt, je l'espère, vous me verrez de retour. »

Point de signature, mais un post-scriptum conçu en ces termes :

« Avant de fermer ce billet, je crois utile à votre repos de renouveler le conseil que je vous ai donné hier. Erina, écoutez ma prière; brûlez toutes les lettres que vous avez reçues de moi et que vous gardez dans la boîte en coquillage de votre boudoir. Une imprudence peut les faire tomber sous les yeux de votre mari et vous perdre pour toujours. Adieu, j'emporte avec moi votre portrait, il est sur mon cœur, il en compte les battemens. Ce sera une consolation dans mon exil. »

— C'est parfait! parfait! s'écria Jorrhnis. Tout m'est expliqué, maintenant, et ces soupirs que j'entendais il y a huit jours dans le boudoir de Mme Maas, et ce départ subit pour Londres. Le roman durait depuis huit mois. Ce billet en est le dernier chapitre. Elle a obéi à son mari, disait-elle à Mme Vijdaal, en le suivant en Angleterre. L'honnête négociant ne se doute guère que le motif unique de ce voyage de l'autre côté du détroit, était le désir qu'éprouvait son épouse coupable de voler sur les traces de son infidèle. Oh! femme incomprise, je te comprends à présent!

Après cette bruyante sortie, le misanthrope s'affaissa dans son fauteuil, il redevint sombre et taciturne; ses pensées l'absorbaient. Avant d'agir, il faisait encore un retour sur lui-même, il se consultait une dernière fois.

En restera-t-il là? ne donnera-t-il pas suite à ses projets de vengeance? Il en est temps encore; la paix, la tranquillité, le bonheur peuvent renaître pour lui. Il n'aura pas à se reprocher le déshonneur, la mort, peut-être, d'une innocente créature. S'il souffre maintenant, du moins la voix de sa conscience, cette voix terrible et menaçante pour les criminels, ne le poursuivra pas sans cesse du récit de sa lâcheté; et plus tard, l'oubli viendra rendre à son cœur le calme d'autrefois.

Mais cette femme! cette Erina, il l'aime comme un insensé, et elle appartient à un autre, et elle lui a craché son mépris au visage. Après son départ, elle vivra heureuse, avec celui qu'elle lui préfère; elle lui racontera la scène du jardin; ils railleront impitoyablement son amour; ils le tourneront en ridicule; il servira de texte à leurs cruelles moqueries!

Oh! non, non, il se vengera; il punira cette femme de ses dédains; il la punira de tout le bonheur qu'elle éprouve, de tout le désespoir qu'elle lui laisse. Le sort en est jeté. La misère, la flétrissure, la honte, peuvent seules lui livrer l'épouse aimante et fidèle. Par sa ruse, Philippe la croira criminelle, et sa honte sera rendue publique, et elle finira par devenir sa proie. Son calcul est certain. Il sait qu'un mot prononcé par elle à Vijdaal pourrait la sauver. Mais ce mot déshonorerait sa belle-sœur, son amie, elle ne le dira pas. Dans son dévoûment sublime, elle préférera se perdre, plutôt que de trahir celle qui se nomme Erina comme elle. Jorrhnis, qui connaît le noble caractère de la femme de Philippe, s'applaudit déjà du succès de son crime.

Il pose sur la table le billet qu'il tenait encore dans ses mains et renferme les autres lettres dans une nouvelle enveloppe semblable en tous points à celle qu'il vient de déchirer.

— Mais vous oubliez un papier, se hasarda de dire la Frisonne.

— Celui-là, je le garde, répondit Jorrhnis d'un ton glacé.

Et liant la faveur bleue avec le même soin, il en cache les extrémités sous le chiffre de Mme Maas; puis il rend à sa complice le sachet odorant.

— Tu le remettras fidèlement où tu l'a pris, dit-il, et demain tu trouveras un prétexte pour venir à Dordrecht. Tu as remarqué, sans doute, le portrait de Mme Vijdaal qui est suspendu au chambranle de sa cheminée?

La Frisonne s'inclina affirmativement.

— Eh bien! continue le misanthrope, ce portrait, j'en ai besoin, je le veux.

— Ce portrait! s'écria Frédérique, mais vous ne pensez pas...

— Un portrait est-il plus difficile à dérober que 500 florins? dit Jorrhnis en l'interrompant.

— J'obéirai, répondit la servante en baissant la tête.

Le lendemain, Carle Jorrhnis eut le portrait de Mme Vijdaal, et Frédérique reçut ses dernières instructions.

VI.

Donc, l'amour c'est la haine

Chacun sait que la Hollande est le pays des fleurs, en général, et des tulipes, en particulier. Nul autre peuple n'a poussé si loin l'art, car c'en est un, de varier à l'infini les espèces, de croiser les couleurs, de les marier, et d'obtenir, à force d'études, de soins, de tentatives intelligentes, les nuances les plus diverses et les plus rares, les produits les plus beaux et les plus recherchés. Les femmes seules, chez nous, et les artistes, aiment les fleurs; en Hollande, tous les recherchent, les affectionnent, les chérissent, tous, depuis le grand seigneur jusqu'au dernier des paysans; mais la plante de Cappadoce y est l'objet d'une prédilection toute particulière, comme nous venons de le dire. Elle règne sans rivale dans les vastes plaines de l'antique Batavie : palais et cabanes, boudoirs et boutiques, sont réjouis par sa présence, et lui réservent la plus belle place du logis. La petite maîtresse, dans son jardin environné de murs, le fermier, dans la prairie que lui dispute sans cesse l'Océan, ont consacré chacun un coin de terre pour la culture de l'oignon préféré.

Dans le mois de mai, le voyageur qui va de Gravenague à Amsterdam aspire voluptueusement les émanations parfumées que la bise sème dans les airs. Au moment où il maudissait un pays dont les habitans, sans égard pour les dames et les étrangers à qui répugne la vapeur du cigare, changent les voitures publiques en estaminets et en tabagies, une odeur composée de mille odeurs suaves, vient flatter son sens olfactif et le distraire agréablement de sa mauvaise humeur. Bientôt il reconnaît la cause de ce parfum atmosphérique. Son œil intrigué vient d'a-

percevoir de chaque côté de la route des parterres innombrables, dont la physionomie omnicolore ressort avantageusement au milieu de l'immensité uniforme du terrain. Ce sont des tulipes blanches, rouges, jaunes, panachées, rangées avec art, suivant leurs espèces, ou semées à dessein dans un désordre gracieux. Le vent qui s'est joué dans leur calice s'est imprégné de leur parfum, qu'il secoue ensuite capricieusement dans l'espace. Harlem est renommé, entre toutes les villes de la Hollande pour son amour exclusif des tulipes. C'est là seulement qu'un amateur pourra trouver ces collections admirables qui font le désespoir des horticulteurs étrangers, et surtout cette variété qui n'a pu encore s'acclimater dans aucun autre pays, ces magnifiques Louis XIV, qui se paient quelquefois jusqu'à 200 florins.

Philippe Vijdaal, en véritable Hollandais qu'il était, avait consacré, comme nous l'avons vu plus haut, un carré de son jardin à la fleur aux six pétales. Chaque matin, il se levait avec l'aube, et se dirigeait vers ses chères tulipes, il les arrosait lui-même, il s'ingéniait à les préserver de la pluie, à les garantir des rayons ardents du soleil. Pour lui, c'était plus qu'un passe-temps, plus qu'une agricole distraction pour occuper ses loisirs, c'était, si nous osons nous exprimer ainsi, un nouvel amour qui vivait dans son âme, rival de celui qu'il nourrissait pour Erina; c'était une passion véritable qui absorbait toutes les heures qu'il passait séparé de sa jeune épouse.

Quand le bouton venait à s'entr'ouvrir, il suivait les progrès de la floraison avec une tendre sollicitude; il multipliait ses visites, et jamais on ne put voir son zèle se ralentir un seul instant.

Le jour où les cloches étaient parfaitement formées, les fleurs changeaient de maître. Il en coupait la tige avec des précautions infinies, et non sans hésiter long-temps, puis il pénétrait dans le boudoir d'Emma sur la pointe du pied, et il en garnissait les vases de sa femme pendant qu'elle dormait encore.

Le soir où Frédérique, sous un prétexte quelconque, s'était rendu à Dordrecht pour remettre à Carle le portrait de Mme Vijdaal, Philippe et Erina parcouraient ensemble le carré de tulipes; la jeune femme cherchait, et comptait, avec une joie enfantine, les cloches qui lui appartenaient, pendant que son mari élevait en riant mille objections pour combattre des prétentions qu'il trouvait exagérées. Ce débat charmant durait encore, lorsque la Frisonne fut de retour à Vijdaal-Rust. Elle prêta l'oreille. Au milieu des douces prières d'Erina, des tendres refus plus ou moins motivés de Philippe, des éclats de rire de tous deux, Frédérique eut vite compris la nature de la discussion qui s'était élevée entre les jeunes époux. Elle écouta toujours cependant. Après maint argument péremptoire, les parties belligérantes s'entendirent enfin. On arrêta le nombre des malheureuses tulipes dévouées à l'impitoyable ciseau; il s'élevait au chiffre énorme de vingt. M. Vijdaal céda à son épouse triomphante les droits qu'il avait eus sur elles jusqu'alors, et promit que le lendemain à son lever Erina pourrait les contempler dans les vases du boudoir.

— A demain donc, murmura la Frisonne, quand les deux époux furent rentrés au logis, et en se dirigeant à son tour vers le carré des tulipes.

Fidèle exécuteur des traités, M. Vijdaal ouvrait la porte du jardin, lorsque la cigogne et sa jeune famille saluaient à peine de leurs cris joyeux les premiers rayons du soleil levant. Le ciel était pur et sans nuages; une brise légère qui venait de la Meuse agitait capricieusement la cime des arbres. Tout annonçait une de ces belles journées du printemps, pendant lesquelles l'homme le plus heureux, pénétré tout à coup d'un saint ravissement, sent son bonheur grandir encore en présence des admirables trésors que la nature étale devant lui.

Philippe porte ses pas vers ses tulipes bien aimées, tenant à la main l'instrument fatal inventé par les Parques, qui va trancher leur tige glabre et élancée.

L'œuvre de destruction commence.

— Encore une victime! dit-il en soupirant, à chaque coup de ciseau.

Déjà dix cadavres de tulipes sont étendues sur la terre; Philippe est arrivé à l'angle du carré qu'Erina a exploré avec le plus de soin, lorsqu'un papier frappe soudain ses regards. Il le prend — il l'examine avant de l'ouvrir. — Chose étrange! Le tissu, la forme de ce billet, le parfum qu'il exhale, trahit quelque secret amoureux.

— Frédérique, sans doute! dit-il en souriant.

Mais, doit-il le lire, ou le remettre à sa place, sans plus s'occuper de ce qu'il soupçonne être une intrigue vulgaire?

La curiosité est plus forte; le billet est ouvert, il y porte les yeux.

— Erina! s'écrie-t-il, dès qu'il en a lu le premier mot, oh! non, je me suis trompé, c'est impossible; elle m'aime!

— Erina! répète-t-il, et cette fois il froisse le papier avec rage dans ses doigts; il y a bien Erina! Oh! quel est cet affreux mystère?

Ses mains tremblent, son cœur bat à lui briser la poitrine. Il a de la peine à se tenir debout. Le billet maudit est là cependant; les caractères flamboient devant lui, ils le brûlent.

— N'accusons pas encore, dit-il, en levant les yeux vers le ciel; ayons la force de continuer.

Cette lecture dura une heure, c'est-à-dire, pendant une heure, il lut ce billet plus de vingt fois.

— Oh! je suis trahi, dit-il enfin d'une voix sourde; trahi! répéta-t-il en grinçant des dents; trahi par elle, par Erina, par une femme à qui j'aurais donné mon sang, jusqu'à la dernière goutte, si elle me l'avait demandé. Horrible découverte! Elle était là, hier au soir, à cette même place, aimable et souriante, comme la plus fidèle des épouses! c'est hier qu'elle a perdu cette page adultère. Mais ce portrait qu'elle a donné, ces lettres enfermées dans la boîte en coquillages, ces lettres qui doivent me fournir une preuve plus complète encore de sa perfidie, et me révéler le nom de son complice... oh! la vengeance! je la veux, j'en ai besoin.

En parlant ainsi, le malheureux Philippe traversait à grands pas le jardin et montait précipitamment l'escalier qui conduit aux appartemens d'Erina. Sa figure était bouleversée, et ses yeux lançaient des éclairs, tous ses traits grimaçaient horriblement. Frédérique le vit passer; et toute la personne de son maître, son air, sa démarche, ses gestes brisés, annonçaient un désespoir si grand, que la Frisonne se prit à regretter d'avoir obéi à Jorrhuis.

En arrivant dans la chambre à coucher d'Erina, Vijdaal porta aussitôt ses yeux sur le chambranle de la cheminée. Le portrait avait disparu.

VII.

Donc, l'Amour c'est la Haine.

La jeune épouse elle-même avait été, ce jour-là, plus matinale que de coutume. Elle était déjà dans son boudoir, préparant les vases qui devaient contenir ses précieuses tulipes, lorsque Philippe pénétra chez elle. Au bruit qu'il fit en entrant, Erina poussa un cri de douce surprise, et se précipita à la rencontre de son mari, le sourire sur les lèvres.

— Madame, s'écria M. Vijdaal en la repoussant avec dédain, assez de dissimulation, assez de perfidies! je sais tout; ce billet, égaré hier par vous, m'a tout appris.

A cette réception étrange, la jeune femme regarda son mari avec effroi, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

— Ce billet? répondit-elle avec douceur; je ne vous comprends pas.

— Ah! vous ne me comprenez pas! me direz-vous alors ce qu'est devenu votre portrait, ce portrait que vous avez fait faire pour moi dans les premiers mois de notre mariage et qui depuis deux ans n'a pas quitté la place que vous lui aviez assignée?

Erina fit un pas vers sa chambre à coucher, et n'apercevant pas l'objet que réclamait M. Vijdaal, elle répondit d'une voix que l'émotion rendait tremblante:

— Je ne sais; d'aujourd'hui seulement je remarque l'absence de ce portrait; mais, mon ami, pourquoi toutes ces questions?

— Vous ne savez? répéta Philippe en la dévorant du regard. Ignorez-vous aussi ce que contient cette boîte en coquillages? ajouta-il en faisant un pas vers le meuble sur lequel elle était placée.

A ces paroles, un frisson glacial parcourut le corps de la jeune femme. Elle n'eut pas la force de répondre; mais au mouvement que fit son mari, elle se jeta au devant de lui en joignant les deux mains, et en l'implorant du regard.

— Vous comprenez, enfin, reprit-il d'une voix éclatante. Il y a des lettres dans cette boîte, des lettres semblables à celle-ci, écrites par un homme, par votre amant, madame; ces lettres, témoins irrécusables de votre honte et de mon déshonneur, il me les faut. Ouvrez cette boîte ou j'en brise la serrure.

Il devenait évident pour Erina qu'une erreur fatale, provoquée par le hasard sans doute, excitait la jalousie de Philippe. Bien qu'elle ne pût se rendre compte de la disparition du portrait, de la manière dont son mari avait appris l'existence des lettres, elle était forcée de s'avouer que les apparences l'accusaient fortement. Ce dépôt, qu'elle avait accepté, elle en devinait maintenant la nature. C'est un secret de vie et de mort qui lui a été confié, mais quelque coupable que soit Mme Maas, elle ne la trahira pas. Elle ne révélera pas sa honte, à Philippe surtout, à Philippe, son frère! Elle aura la force de résister aux ordres de son mari, il y va de l'honneur de deux familles.

— Ouvrez ce meuble, répéta M. Vijdaal, en saisissant la boîte en coquillages, je vous l'ordonne

— Philippe, répondit Erina d'une voix digne et solennelle, vous êtes bien informé, je le reconnais; il est vrai qu'il y a là des lettres qui peuvent compromettre une femme, mais cette femme, je vous jure que ce n'est pas moi; bien plus, j'ignore le contenu de ces papiers. Ainsi, ayez confiance en mes protestations, et n'exigez plus que je vous en donne la clé; dans cette circonstance, je ne puis pas vous obéir, je ne le dois pas.

Ces paroles, le ton dont elles furent prononcées, ne réussirent pas à calmer M. Vijdaal, comme on peut bien le penser. Aussi, repoussant la jeune épouse qui était tombée à genoux devant lui, et qui le priait en sanglotant, il commença à enfoncer dans la serrure les ciseaux qu'il avait pris pour couper les tulipes.

A ce geste, qui lui prouvait et la volonté inébranlable de son mari, et combien sa résistance devenait inutile, Erina tira la clé de son sein.

— Philippe, dit-elle, en la lui présentant, puissiez-vous ne pas éprouver des regrets de ce que vous allez faire!

Mais Philippe ne répondit pas. En un instant la boîte fut ouverte. Le paquet parfumé était en son pouvoir.

Nous n'essaierons pas d'analyser les sensations terribles qui bouleversaient l'âme du mari en parcourant ces lettres brûlantes qu'il croyait écrites à sa femme. Il les dévorait plutôt qu'il ne les lisait, cherchant partout, mais en vain, une signature qui lui désignât l'objet de sa vengeance.

Erina, toujours à ses genoux, versait des larmes abondantes.

— Le nom de cet homme, de votre complice! s'écria Philippe dès qu'il eut fini son dépouillement, et en saisissant sa femme par le bras; je le veux, il me le faut!

Erina tressaillit. Son mari l'accusait toujours: il n'avait pas deviné que sa sœur était la coupable.

— Je vous jure, Philippe, que je suis innocente. répondit-elle; que ces lettres ne m'ont pas été adressées; que je n'ai jamais violé mes sermens. Philippe, croyez-moi, je vous ai toujours aimé, je vous aime toujours.

— Son nom! son nom! le nom du père de votre enfant, reprit M. Vijdaal d'une voix étouffée.

A ce dernier outrage, l'épouse vertueuse se releva soudain et ouvrit la bouche pour parler. Certes, elle avait fait preuve jusque là d'une abnégation bien rare. Le sacrifice ne pouvait pas être plus grand. Elle se laissait accuser par l'homme qu'elle aimait, elle paraissait coupable à ses yeux, et elle acceptait de lui sans se plaindre les reproches les plus sanglans, les paroles les plus amères, plutôt que de compromettre sa sœur. Il lui était bien facile pourtant de prouver son innocence. Ce nom d'Erina. répété si souvent dans les lettres, Mme Maas le portait comme elle. Un mot aurait suffi pour désabuser son mari et la justifier complétement; mais ce mot dévoilait la honte de sa belle-sœur. Jorrhnis avait calculé juste. elle ne voulut pas le prononcer.

Assurément, la noble femme se trompait sur l'étendue et la nature des devoirs qu'exigeait d'elle la fausse position de Mme Maas; elle se trompait. en persistant dans ce mutisme dont les conséquences devaient être si fâcheuses pour elle; mais sa conduite n'en renfermait pas moins un dévoûment sublime.

— Je ne puis pas parler encore, répondit-elle; attendez, plus tard, bientôt, vous saurez tout.

— Pour la dernière fois, voulez-vous me dire son nom?

— L'honneur me défend de rien ajouter à ce que je viens de dire.

— L'honneur! répéta Philippe avec un geste de mépris. Eh bien! poursuivit-il d'une voix concentrée, puisque vous refusez de désigner à une juste vengeance le misérable qui a jeté une horrible flétrissure dans ma maison, je saurai bien le deviner, moi, à son retour de l'Angleterre; la haine me le fera reconnaître entre tous. Quant à vous, madame, vous devez comprendre que tout est fini d'aujourd'hui entre nous; j'aurais pu pardonner à l'épouse égarée et repentante; mais à la femme qui place son honneur à garder un secret de honte et d'infamie — jamais. Demain, je quitterai Vijdaal-Rust; je vous laisserai le temps de tout disposer pour vous rendre auprès de votre mère. Vous resterez auprès d'elle jusqu'à ce que les tribunaux aient brisé des liens que j'ai pu, sans le vouloir, vous rendre aussi odieux.

Après cette déclaration, Philippe fit quelques pas vers la porte. Erina se traîna à ses genoux.

— Au nom de Dieu, rétractez ces horribles paroles, dit-elle en cherchant à lui barrer le passage, je vous aime, Philippe!... je n'aime que vous!

Mais Vijdaal, que rien ne saurait attendrir, la repousse avec violence, et, jetant un dernier regard de mépris sur son épouse éplorée, il tire la porte sur lui, et disparaît sans lui répondre.

La malheureuse femme pousse un cri déchirant et tombe sans faire un mouvement, sur le parquet.

VIII.

Donc aussi, la haine, c'est l'amour.

L'infâme Jorrhnis, dont les combinaisons infernales venaient d'obtenir un aussi déplorable succès. ne s'était pas trompé non plus sur le compte de Mme Maas. La lettre jetée. d'après ses ordres, par Frédérique, dans le carré de tulipes. avait été bien interprétée par lui : l'épouse coupable s'était vue délaissée, abandonnée par celui qui lui avait fait oublier ses devoirs. Tout entière à sa douleur, elle ne connaissait pas le remords encore, elle réussit à démontrer à son mari, homme crédule, comme tous ceux qui sont honnêtes, la nécessité de passer en Angleterre pour surveiller de près les intérêts qu'il avait dans ce pays. Elle savait, par sa dernière lettre, que l'infidèle se rendait à Londres, et elle espérait, par ses plaintes et ses prières, ramener un cœur qui cessait de battre pour elle, un cœur, sans lequel, disait-elle, dans son style prétentieux, la vie pour elle était terne et décolorée : c'était Hélène poursuivant Pâris, l'histoire prise au rebours.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des moyens qu'employa la sœur de Philippe pour atteindre son but. Ce qui la regarde personnellement ne touche à l'action principale que d'une manière fort indirecte, et n'étaient les lettres qui forment la clé de voûte du récit de M. Van der Maker, ces lettres qui lient Mme Maas à toutes les péripéties du drame, l'intervention de ce personnage secondaire serait ici plutôt embarrassante qu'utile. Nous nous contenterons de faire la remarque que, deux semaines s'étaient à peine écoulées depuis son arrivée à Londres, et déjà la blonde Hélène ne poussait plus de ces soupirs élégiaques qui traversaient naguère la mince cloison de son boudoir et pénétraient dans le cabinet de Jorrhnis. Le séjour de l'Angleterre paraissait lui être fort agréable; bien loin de parler de retourner en Hollande, elle trouvait chaque matin mille prétextes pour différer encore leur départ.

Un soir, elle revenait de Covent-Garden donnant le bras à un robuste gentleman, que M. Maas avait reçu quelquefois dans sa maison à Dordrecht, et qu'ils avaient retrouvé *par hasard* à Londres, où l'appelait, disait-il, la maladie de son père. Le négociant marchait derrière eux, s'entretenant avec un de ses correspondans, ami du jeune Anglais, chez lequel ils avaient tous dîné et qui les avait accompagnés au théâtre.

La conversation entre Mme Maas et son cavalier devait être fort attachante, à en juger par les gestes précipités et les nombreuses exclamations de ce dernier. Toutefois, ils parlaient si bas, que leur voix n'arrivait pas jusqu'aux deux interlocuteurs qui les suivaient.

Ils s'arrêtèrent enfin devant l'hôtel où le négociant hollandais était descendu. Maas et son correspondant les rejoignirent bientôt.

— A demain, donc, dit tout haut Mme Maas au gentleman; n'oubliez pas que vous m'avez promis de me conduire à la tour de Londres; je compte sur vous.

— Demain, je serai à vos ordres, répondit l'Anglais, et il s'éloigna avec son ami.

En entrant dans l'hôtel, les deux époux ne furent pas peu étonnés d'apprendre qu'un étranger les attendait depuis plus de trois heures. prétendant avoir des nouvelles fort importantes à leur communiquer. Leur surprise redoubla encore lorsqu'ils reconnurent dans cet étranger M. Carle Jorrhnis.

—Madame, dit le misanthrope à la sœur de Philippe, avez-vous un moment d'audience à m'accorder? J'ai à vous entretenir de la part de votre frère, de la part de Mme Vijdaal aussi. Et tout bas il ajouta : il s'agit des lettres que vous avez confiées à votre belle-sœur.

Cette dernière phrase fit tressaillir la femme du négociant. M. Maas, qui, dans la droiture de son cœur, ne soupçonnait pas qu'il pût exister un secret de honte entre sa femme et l'ami de Philippe, se retira sans chercher à connaître le motif de cet entretien mystérieux.

Une demi-heure après, pendant que Jorrhnis montait dans une chaise de poste et s'éloignait de toute la vitesse de quatre vigoureux chevaux, Mme Maas entrait, la figure pâle, la démarche tremblante, les yeux hagards, dans l'appartement de son mari.

— Erina se meurt, dit-elle d'une voix entrecoupée. Il nous faut quitter Londres demain à la pointe du jour, si nous voulons la voir encore une fois.

Hélas! il n'était que trop vrai! la noble femme, qui se sacrifiait pour elle, expiait cruellement son dévoûment sublime. Délaissée par Philippe qui la croyait coupable, accusée par la rumeur publique, qui trouvait dans une faute, l'explication de cet abandon terrible, elle attendait, en mettant sa confiance en Dieu, le moment où son innocence pourrait être reconnue. Mais, hélas! ce moment, quand arrivera-t-il? Mme Maas, qui a écrit trois fois déjà. depuis son départ de Dordrecht, ne parle pas encore d'y revenir. Elle seule pourtant doit se charger de sa justification; elle seule doit, en assumant sur sa tête la responsabilité des lettres, faire tomber le bandeau qui couvre les yeux de son frère. Mais, si elle prolonge encore son séjour en Angleterre, Erina, lorsqu'elle débarquera à Dordrecht, ne sera plus de ce monde. Le désespoir violent que ressentait la malheureuse femme de ne pouvoir désabuser son mari, sans déshonorer la sœur de Philippe, joint à l'état avancé de sa grossesse, qui rendait excessivement dangereuse toute émotion forte, ces deux causes réunies entraînaient lentement Erina vers la tombe. Philippe, comme il le lui avait déclaré le jour de cette terrible explication, avait quitté Vijdaal-Rust; toutes les prières de la malheureuse victime pour le retenir, avaient été inutiles. Depuis lors, l'affaiblissement d'Erina était allé toujours en augmentant; elle dépérissait à vue d'œil loin de son mari, loin de l'homme qu'elle aimait et qui lui avait jeté son mépris dans ses dernières paroles.

Le médecin apprenait à Jorrhnis, qui le consultait plusieurs fois par tour, la marche fatale de la maladie. Bientôt il perdit tout espoir de sauver Mme Vijdaal. Il le déclara au misanthrope, qu'il savait être l'ami d'enfance de Philippe. Le matin où Carle connut l'arrêt du docteur, bourrelé de remords, il monta sur un navire qui partait pour l'Angleterre. Son plan infernal avait dépassé le but qu'il s'était proposé. Il voulait bien désunir les deux époux, faire croire à une intrigue coupable, déshonorer la femme de son ami, mais il n'avait jamais pensé qu'en semant la haine il récolterait la mort. Cette éventualité n'était pas dans ses prévisions. Après avoir long-temps hésité s'il n'irait pas trouver Philippe pour lui faire l'aveu de son crime, il s'était décidé à se rendre à Londres pour avertir Mme Maas de ce qui se passait à Dordrecht. Dans l'entretien qu'il lui demanda, il cacha à la femme du négociant le rôle infâme qu'il avait joué lui-même, son horrible trahison envers Vijdaal, le moyen honteux qu'il avait employé pour révéler à Philippe l'existence du dépôt; il se borna à lui apprendre la rupture des jeunes époux, l'éclat qu'elle avait produit à Dordrecht, le motif qui l'avait provoqué et l'état désespéré de Mme Vijdaal.

Puis il s'était éloigné à la hâte. Son intention était de parcourir le monde, espérant trouver, dans ses excursions aventureuses et lointaines, dans les agitations incessantes d'une existence déréglée, dans le tourbillon des plaisirs, l'oubli de cette fatale catastrophe. Il ignorait donc, lui qui avait passé une partie de sa vie à commenter les écrits des philosophes et des poètes, à approfondir les secrets de la science, il ignorait donc qu'on ne peut pas laisser derrière soi un souvenir criminel ainsi qu'un bagage incommode, et que toujours, quelle que soit la rapidité de la course, le noir souci monte en croupe et galope avec le méchant?

Aussitôt que Mme Maas eut posé le pied sur la terre de Hollande, elle vola à Vijdaal-Rust. Erina ne put pas la reconnaître. C'est en vain que l'épouse coupable, la voix étouffée par les sanglots, à genoux au pied du

lit, prenait dans les siennes la main de la malade, et lui demandait de tourner vers elle un regard de pitié.

Erina n'entendait rien.

Ses yeux hagards conservaient une fixité effrayante.

Nous ne dirons pas toutes les réflexions que put faire Mme Maas sur la légèreté de sa conduite. Elle s'accusait d'être la cause de la mort de cette noble femme ; elle maudissait ses rêves impossibles de bonheur, les fausses joies que donne un amour coupable, les terribles conséquences qu'il entraîne.

— Erina! Erina! disait-elle en se meurtrissant le sein, ne me laisse pas ainsi; dis que tu me pardonnes! Oh ! j'ai besoin de ton pardon, Erina, amie sublime, Erina, ma sœur, réponds-moi !

Mais la malade ne répondait pas. Si ses lèvres s'ouvraient par intervalles, c'était pour prononcer des phrases décousues et sans liaison entre elles, Erina délirait.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la sœur de Philippe, en levant les bras au ciel, exaucez ma prière ! qu'elle vive du moins jusqu'à mon retour ! qu'il me soit permis de lui rendre l'honneur, si je ne puis pas lui conserver la vie! qu'en descendant dans la tombe, elle sache que la coupable a avoué son crime, que Philippe a reconnu son innocence.

Et, sans perdre un instant, elle se fit conduire à la demeure qu'occupait son frère depuis son départ de Vijdaal-Rust.

Philippe avait refusé obstinément de se rendre auprès de sa femme mourante. Quelques instances qu'on eût employées pour le vaincre, il avait persisté dans la résolution prise par lui ; c'est en vain que la mère d'Erina elle-même s'était jetée à ses pieds, protestant aussi de l'innocence de sa fille, le suppliant de repousser les apparences.

—Les apparences, les voilà ! avait répondu Philippe, en lui montrant les lettres adultères. A dater de ce jour, il avait donné l'ordre de ne plus laisser pénétrer personne dans son habitation. Il avait expressément défendu de prononcer devant lui le nom d'Erina. C'est qu'il l'aimait encore, cette épouse infidèle, cette femme qui l'avait trahi ; c'est qu'il y avait des heures pendant lesquelles il l'appelait à grands cris, versant des larmes de rage et se frappant la tête contre les murs de son appartement ; c'est qu'il ne voulait pas être surpris dans ces momens de faiblesse : qu'il rougissait, qu'il avait honte de ce désespoir ; c'est qu'il lui arrivait de douter quelquefois de la perfidie d'Erina, et qu'il ne fallait rien moins que les preuves écrites qu'il possédait, pour ne pas céder à la voix d'une indigne pitié qui l'appelait auprès d'elle.

Il les tenait dans les mains, ces lettres maudites, lorsque Mme Maas, que la défense du maître ne regardait pas, se précipita dans la chambre de son frère. Ses cheveux en désordre, son air égaré, l'expression désolée de toute sa personne, impressionnèrent vivement Philippe. L'immensité de la douleur qu'il devinait chez elle, lui annonçait une épreuve plus terrible encore à traverser, un malheur plus épouvantable à apprendre.

— Mon frère ! mon frère ! murmura Mme Maas en tombant à genoux et en se couvrant le visage de ses deux mains, pourrez-vous me pardonner jamais ?

—Te pardonner! répliqua M. Vijdaal en s'efforçant de relever sa sœur. Mais qu'as-tu fait? quel est ton crime ?

— Elle est innocente.

— Innocente, qui ? Erina ? Mais tu ne sais donc pas que j'ai là des preuves irrécusables, que j'ai surpris des lettres? Oh! mon malheur est complet.

— Elle est innocente, mon frère... Ces lettres... votre femme les avait reçues en dépôt... Elle en ignorait le contenu... La coupable, la seule coupable...

— Eh bien! la coupable...

— Votre sœur s'appelle aussi Erina, murmura la malheureuse femme d'une voix brisée.

— Qu'entends-je ? c'est vous, s'écria Philippe en se reculant avec effroi. Oh ! non! non ! c'est impossible, reprit-il après un moment d'un horrible silence, vous vous sacrifiez inutilement.

— Est-ce qu'une femme fait un aveu qui la déshonore, à son frère surtout, quand elle n'est pas criminelle?

— Fatale vérité! dit Philippe, frappé de la justesse de cette exclamation. Mais pourtant, reprit-il, comme s'il cherchait à s'abuser encore, cette boîte en coquillages dont parle le billet?

— J'en ai une en tout semblable à celle de votre femme; c'est M. Jorrhnis qui nous les avait données.

— En effet... Et le portrait?

— J'ai donné le mien à celui pour lequel j'ai oublié mes devoirs; le voyage que je viens de faire à Londres n'avait d'autre but que de me rapprocher de mon complice. Est-ce assez de preuves? Méprisez-moi ! maudissez-moi! je le mérite. Vos reproches ne seront jamais aussi terribles que les remords qui me dévorent.

— Mais cette lettre que j'ai trouvée dans le carré de tulipes? demanda Vijdaal en plongeant son regard dans celui de sa sœur. Le portrait qui a disparu de la chambre d'Erina! Oh! il y a là-dessous quelque mystère qui m'échapppe.

— Au nom de Dieu ! croyez-en une femme qui avoue sa honte... Erina est innocente... elle se meurt !... N'avez-vous pas aussi un pardon à lui demander?

— Elle se meurt ! eh quoi ! déjà... oh! sois donc maudite, toi qui fus ma sœur, s'écria Philippe en étendant la main sur la tête de Mme Maas.

Et, s'élançant aussitôt hors du logis, il se mit à courir à travers champs, comme un insensé, dans la direction de Vijdaal-Rust.

Un tableau de désolation l'y attendait.

En pénétrant dans la chambre de celle qu'il avait punie de la faute d'un autre, il aperçut auprès d'un lit tendu de blanc, une femme, ce ne pouvait être qu'une mère, qui poussait des cris déchirans, en demandant à Dieu de prendre sa vie, en échange de celle qui allait s'éteindre. Dans un angle obscur, se tenait prosternée dans la poussière, une pâle créature, qui, les mains jointes ensemble, l'œil morne et abattu, murmurait des phrases inintelligibles.

C'était Frédérique, la Frisonne.

La justice de Dieu commençait déjà pour elle.

Philippe se précipite vers le lit tendu de blanc. Il ne peut formuler une parole, tant son cœur est brisé; mais il s'empare avec une douloureuse avidité d'une des mains de son épouse infortunée qu'il serre contre sa poitrine; et les yeux attachés sur le visage livide d'Erina, il suit, avec un sombre désespoir, la marche de cette horrible agonie.

A cette pression de main, la mourante a tressailli.

Il semble qu'elle ait attendu cette réparation tardive pour sortir de ce monde, car elle tourne ses yeux vers ceux de Philippe; ses lèvres s'entr'ouvrent par un effort suprême; puis on entend un dernier soupir, puis plus rien.

Une âme venait de s'envoler vers le ciel !

— Morte! morte! murmura Vijdaal d'une voix sombre; qui m'expliquera maintenant la disparition mystérieuse du portrait?

— Moi! répondit d'une voix derrière lui.

C'était celle de la Frisonne. . . . .

. . . .

— Peu de mots me restent à ajouter, dit M. Vander-Maker, que nous allons laisser parler à son tour.

Philippe, depuis la mort d'Erina, avait changé entièrement son caractère ; il était devenu sombre, morose, taciturne. Le jour, il errait sur le bord de la Meuse, n'ouvrant jamais la bouche devant personne, n'entamant jamais une conversation. Il semblait craindre que la fréquentation des hommes pût le distraire de sa douleur. C'est ce mutisme obstiné, cette espèce de sauvagerie, qui lui a donné dans le pays la réputation d'un idiot. Quel idiot, grand Dieu ! Le soir, il se rendait à l'extrémité du parc de Vijdaal-Rust, qui donne sur le fleuve; c'est là qu'il a fait construire un monument simple et modeste pour l'infortunée Erina. Il apportait des fleurs qu'il effeuillait sur la pierre tumulaire, des roses et des bluets, mais surtout des tulipes. Erina les aimait tant!..... Craignant qu'il ne succombât à cette douleur concentrée, j'ai tout fait pour le distraire, moi qui suis son oncle, moi qu'il a toujours aimé d'une tendre affection. Mais tous les moyens que j'ai employés ont été inutiles. Tout ce que j'ai pu obtenir de lui, ça été de venir habiter ma maison. Il est moins seul, et puis ma femme et moi nous pouvons l'entourer de plus de soins.

Mme Maas, la femme incomprise, a profité de cette terrible leçon ; elle a mis son intelligence au service de son mari, et satisfaite du lot qui lui a été départi, elle ne cherche plus hors de son intérieur, un bonheur impossible : elle se contente des attentions affectueuses dont l'entoure l'honnête négociant, sans lui demander ces *procédés délicats, ces élégantes manières, ces prévenances exquises qui font le charme d'une double existence ;* elle n'a pu cependant obtenir grâce devant son frère. Philippe refuse obstinément de la voir.

Quant à la Frisonne, elle a expié cruellement aussi la part qu'elle a prise à cet odieux complot. Un mois après la mort d'Erina, la justice a découvert sa retraite, et elle a été condamnée à deux ans de prison pour le vol des 500 florins fait au préjudice des héritiers de M. Keyser.

Il y a trois mois environ, Philippe a entendu dire dans le voisinage qu'un jeune homme de Dordrecht a rencontré Jorrhnis à Paris. Le lendemain, il m'a annoncé son intention de partir pour la France. Il lui faut venger dans le sang du misérable la trame perfide qu'il a ourdie pour perdre Erina. Ses recherches ont été infructueuses ; il revient sans avoir rencontré le bourreau de celle qu'il aimait. Je suis allé au devant de lui et nous retournons ensemble à Dordrecht, où sa seule occupation sera, comme avant son voyage, d'effeuiller des tulipes sur le tombeau d'Erina.

Le récit de M. Van der Maker me fit verser des larmes abondantes, je désirais vivement connaître les événemens ultérieurs qui pourraient bouleverser encore l'existence de Philippe; je prévoyais un dénoûment providentiel qui devait faire ressortir la justice de Dieu Ce dénoûment est arrivé quatre ans après mon premier voyage en Hollande. Les lecteurs, qui sont pressés de savoir la fin de cette histoire, me sauront gré de franchir cet espace de quatre années et de les ramener encore une fois à Dordrecht où languit toujours le malheureux Philippe.

Reprenant ses anciennes habitudes, celui qu'on appelait partout l'idiot, venait chaque soir, à l'entrée de la nuit, déposer son tribut de fleurs sur le modeste monument du parc de Vijdaal-Rust. Dans une de ses visites solitaires, il aperçut sur le marbre du tombeau des couronnes de roses et de bluets, faites par une main étrangère. Cette remarque le surprit. Le lendemain, les couronnes funèbres étaient plus nombreuses encore. Philippe s'indigna de ces offrandes, comme d'une profanation. Quel autre que lui avait le droit de s'agenouiller devant les restes mortels de celle qui fut son épouse, de joncher de fleurs la pierre de sa tombe? Il résolut d'épier l'auteur de ce double sacrilége.

Le lendemain, il rôda jusqu'au soir aux alentours du parc de Vijdaal-Rust. A la tombée de la nuit, il était caché derrière un massif de peupliers, lorsqu'il vit s'avancer péniblement dans la direction du monument, un homme dont la barbe vénérable, la démarche pesante, le bâton noueux qui soutenait ses pas tremblans, annonçaient le grand âge. Cet homme s'assit sur le marbre tumulaire, et se mit à effeuiller, en murmurant des phrases inintelligibles, des roses et des bluets qu'il avait apportés avec lui.

C'était là le profanateur.

S'élançant aussitôt vers le vieillard, Philippe lui demande d'un ton où parlait l'indignation qui bouillonnait dans son âme, de quel droit il vient mêler ses offrandes aux siennes, et quelles sont les étranges paroles qu'il prononce sur la tombe d'une femme qu'il n'a pas connue?

— Philippe, répond cet homme, j'ai plus de droit que toi, peut-être, de venir chaque nuit laver ce marbre de mes larmes. Ma présence ici est une expiation.

— Suis-je le jouet d'une vaine ressemblance? s'écrie l'époux d'Erina, qui a cru reconnaître la voix de l'étranger. Serais-tu?...

— Carle Jorrhnis, acheva l'homme.

— Oh! béni soit Dieu qui te livre enfin à ma juste vengeance, reprend Philippe, en se penchant vers lui. Lâche calomniateur! perfide ami! toi qui as voué ma vie au désespoir, tu vas payer enfin de ton sang l'odieux assassinat dont tu t'es rendu coupable. C'est la seule offrande qui puisse réjouir l'ombre de celle que je pleure depuis sept ans.

Et, saisissant le bâton noueux que tenait la main tremblante de Jorrhnis, il le levait sur la tête de l'infâme, lorsque celui-ci reprit d'une voix faible :

— Arrête, Philippe! et ne te souille pas d'un meurtre inutile. Bientôt la justice divine sera satisfaite... Ta vengeance n'attendra pas long-temps.

Ces paroles, le ton dont elles furent prononcées, l'attitude résignée de Jorrhnis, suspendirent le châtiment qu'il reconnaissait avoir mérité. Il continua lentement :

— Depuis sept ans tu la pleures, Philippe! Depuis sept ans, moi, je souffre comme un damné! Vois ce front chauve, ces rides qui le couvrent, ces joues maigres et décharnées; vois ce corps chancelant et courbé avant l'âge, cette barbe blanche à trente-neuf ans, ces yeux qui peuvent à peine me conduire... C'est le souvenir d'Erina qui m'a fait ce que je suis!

J'ai demandé à la science l'oubli de mon crime. La science n'a pas des retraites assez profondes pour y cacher la mémoire.

Je me suis adressé à la débauche; la débauche m'a bercé de nombreuses promesses, sans chasser de mon cœur la pensée qui le torturait.

Le jeu, avec ses épouvantables vicissitudes, avec ses émotions enivrantes, m'a procuré quelques heures de répit; mais l'oubli, l'oubli, je ne l'ai pas trouvé.

Fatigué de l'existence, usé déjà par d'innombrables excès, j'ai voulu mourir. La tombe seule devait être le terme de mes souffrances.

Je suis devenu duelliste, j'ai vu vingt fois le canon d'un pistolet braqué sur ma poitrine, la pointe d'un fleuret chercher la place de mon cœur, mais toujours la balle trouait mon chapeau, sifflait à mes oreilles, ou s'enterrait à quelques pouces de ma botte; toujours le fleuret entamait mon épiderme, passait sous mon bras, ou se brisait devant le mien. La mort n'a pas voulu de moi; et, le dirai-je, le suicide me faisait horreur. J'ai dû souffrir encore; j'ai souffert ainsi pendant sept ans.

Comprenant enfin que le terme de ma vie approchait, j'ai voulu revoir encore les lieux où s'est écoulée mon enfance, ces lieux témoins de mon crime; j'ai touché enfin cette terre de Hollande, et mes tortures ont redoublé. Depuis trois jours, je suis parvenu, à grand'peine, à me traîner jusqu'ici. C'est en présence de ma victime, que je dois expirer, c'est en demandant pardon à Erina que je dois quitter la terre.

La voix de Jorrhnis devenait plus faible, à mesure qu'il parlait; à peine si Philippe pouvait entendre les paroles qui sortaient de ses lèvres.

— Son portrait! reprit Carle, après un moment de silence, il est là sur mon cœur, il n'a jamais quitté cette place, il me brûlait, mais je ne l'aurais pas échangé contre tous les trésors de la terre, il m'avait coûté assez cher... tu le prendras quand je ne serai plus.

Ici la voix de Jorrhnis s'affaiblit encore davantage, ses lèvres remuaient toujours cependant, mais les sons qui s'échappaient de son gosier ressemblaient plutôt à une plainte étouffée qu'à un langage humain.

Philippe, saisi d'horreur, laissa tomber le bâton qu'il lui avait enlevé et le considéra quelque temps en silence.

Enfin, Carle se souleva avec peine et s'adossa à la colonne du monument; il tourna alors ses yeux abattus du côté de Vijdaal, le regarda fixement pendant une minute, et, par un effort suprême, il parvint à murmurer encore quelques mots :

— Philippe, dit-il, il y a sur la terre quelque chose qui fait plus souffrir que les flammes de l'enfer, qui est plus poignant que la douleur, plus cruel que le tigre, plus profond que l'abîme, plus impitoyable que le vautour, plus terrible que la mort; ce quelque chose, Philippe, qui poursuit le méchant jusqu'à sa dernière heure, apprends-le de moi aujourd'hui, c'est le remords!

En prononçant ce dernier mot, Jorrhnis pencha la tête sur ses épaules et tout fut dit. Il avait eu le bonheur d'expirer.

— Dieu est juste! dit Philippe, en levant les mains au ciel.

Après être resté une heure agenouillé sur la pierre du tombeau, il s'empara du portrait d'Erina dérobé par Jorrhnis, et le considéra un instant avec une tendre émotion. Mais il crut y voir encore, sans doute, la trace des baisers brûlans que Carle y avait imprimés, car au moment où il approchait le portrait de ses lèvres, son bras se raidit tout à coup; il détourna la tête avec un sentiment invincible de dégoût, et poussant un soupir, il lança le portrait dans la Meuse.

Puis il reprit silencieusement le chemin de Dordrecht.

CH. EXPILLY.

(*Constitutionnel.*)

UNE CURE EN AFRIQUE.

Durant l'hiver de 1834, le hasard mit en présence, dans les salons de Mme de D***, deux camarades de collége qui, depuis cinq ou six ans, s'étaient perdus de vue :

— Monsieur, pardon, dit le premier, qui crut reconnaître un ami dans un petit jeune homme maigre placé devant lui, ne seriez-vous pas.. .. n'es-tu pas Dulac?— Et toi Saint-Charles? répondit le second.

Les deux amis se serrèrent la main, et heureux de se retrouver, ils se retirèrent dans un coin du salon pour se faire part de leurs aventures depuis leur sortie du collége. Saint-Charles n'avait pas grand chose à apprendre à son ancien condisciple : né de parens riches, et possesseur à venir d'une belle fortune, son odyssée se bornait à quelques courses aux environs de Paris, à quelques parties de chasse, à ces succès de boudoir sans éclat ; pour Dulac c'était différent, il avait quitté le collége pauvre comme il y était entré, et après quelques études chirurgicales avait abandonné la France et pris le chemin d'Alger avec le projet de faire fortune aux dépens de qui il appartiendrait. L'Algérie est un pays neuf; les arts de l'Europe n'y ont pas pénétré, et les Arabes du désert, les Turcs, les Maures, les Kabyles, doivent avoir besoin, sinon de nos médecins, car la vie nomade entretient la santé, du moins de nos chirurgiens. Dulac le pensait ainsi, il passa deux ans à Alger, et il en était revenu depuis six mois lorsqu'il rencontra son ami Saint-Charles chez Mme de D***.

— Nous sommes mal placés ici, lui dit-il, pour que je te raconte mes aventures en Afrique; sache seulement que j'ai trouvé la fortune sur le seuil de ma porte, tandis que j'avais été la chercher bien loin... Je suis riche, Saint-Charles.

— Tu es riche? lui dit Saint-Charles, et tu ne dois pas ta fortune à Abd-el-Kader ou à ses lieutenans?

— Ils ne m'ont pas donné un sequin, répondit Dulac; cependant, reprit-il, il faut être exact : je tiens de l'un d'eux une cuisinière.... Viens dîner chez moi demain, et je te ferai faire un dîner arabe.

Saint-Charles promit qu'il n'y manquerait pas, et les deux amis se séparèrent.

Le lendemain Saint-Charles se présenta vers les six heures du soir à la porte d'un petit hôtel nouvellement bâti au bout du Faubourg-Saint-Honoré : on lui fit traverser une cour, un vestibule pavé de marbre, diverses pièces meublées avec un goût exquis et qui déposaient de la richesse du propriétaire et enfin on le conduisit dans un jardin au fond duquel il trouva son ami Dulac, dans un pavillon élégant, et prodiguant ses soins à un palmier nain, souvenir de l'Afrique, qui végétait resserré entre les parois d'une caisse de bois peint en vert.

— Cet hôtel est à toi? lui demanda Saint-Charles.

— Sans doute, mon ami, je l'ai acheté d'un agent de change, qui a beaucoup regretté de ne pouvoir pas l'habiter; mais des circonstances impérieuses l'appelaient par delà la frontière, et...

— J'entends, et tu lui as donné en échange de ces choses qui peuvent se mettre dans une valise.

— Dans un portefeuille, mon ami; je lui ai donné des billets de banque.

Le chirurgien Dulac expliqua alors à son ami qu'il luttait à Alger contre une position voisine du besoin, lorsqu'une lettre de France vint lui apprendre qu'il était légataire universel d'un oncle millionnaire. Saint-Charles lui faisait encore ses complimens, au moment où un domestique parut à la porte du pavillon et annonça que le dîner était servi. C'était bien un dîner arabe ou plutôt un dîner turc, un de ces dîners comme ceux que raconte la sultane Scheherazade à sa sœur Dinarzade et au sultan Schahriar. Au milieu de la table fumait un énorme pilau au safran, flanqué d'une oie grasse accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches et des figues sèches, et d'un gigot cuit dans l'orge mondée. Plus tard on apporta une queue de mouton farcie de gingembre, de clous de girofle, de muscades, d'ambre, de poivre et d'herbes odoriférantes, et enfin un carré d'agneau rôti, auquel les pistaches dont on l'avait nourri avaient communiqué leur saveur parfumée.

— Parbleu! dit Saint-Charles à son hôte, je parie qu'à Paris personne ne fait aujourd'hui un dîner pareil au nôtre. Je le donnerais en cent au cuisinier de Véry; si feu Carême vivait encore, mon cher Dulac, il viendrait prendre des leçons de ta cuisinière.

— Tu te moques, Saint-Charles!

—Non; sans parler de ton gingembre, de ta muscade et de ton ambre, qui étonnent un peu mon palais européen, je t'avoue que je n'ai jamais rien mangé d'aussi délicat que cet agneau nourri de pistaches. Tu as dans ta cuisine le premier cordon-bleu d'Afrique... Tu as enlevé à l'Algérie son plus beau fleuron. A quel dey, à quel pacha as-tu ravi ce diamant?

— A un Turc, l'ami intime du cheikh de Bélida; mais ceci tient à une

aventure dont j'ai été le héros et dont peu s'en est fallu que je ne fusse le martyr et qu'il faut que je te raconte.

On couvrit la table de fruits et surtout de friandises en usage à Alger, de compotes d'abricots et de grenades, de gelées à l'essence de rose et à l'essence de jasmin; on plaça devant les deux convives des bouteilles de ce vin de Chypre qui, selon l'expression de Béranger, *a créé tous les Dieux*, et les domestiques se retirèrent.

— En avril 1833, dit Dulac, j'étais seul dans les rues d'Alger, méditant sur ma position qui ne s'améliorait pas, lorsque je fus abordé par un Juif. Quand nous nous rendîmes maîtres de la régence sous la restauration, nous la trouvâmes habitée par quatre peuples très différens : les Turcs, les Arabes, les Maures et les Juifs; c'est encore à peu près la même chose aujourd'hui, si ce n'est que les Turcs, autrefois dominateurs, se sont retirés devant nous et qu'ils ont, ou quitté l'Algérie, ou bien qu'ils y vivent comme des particuliers. Les Turcs méprisent les Arabes, les Arabes les Maures, et tous ont en horreur les Juifs qui, profitant de la nonchalance et de l'inaptitude des Maures pour toute espèce de commerce, se mêlent de toutes les spéculations, sont souples, insinuans, trafiquent de tout : véritables courtiers tout à fait semblables à leurs coreligionnaires du moyen-âge; la même oppression porte les mêmes fruits. Entassés dans les quartiers les plus infects de la ville d'Alger, leur présence y est un sujet d'inquiétude perpétuel pour l'hygiène publique, et ce n'est pas sans raison que nous y redoutons leur contact. En voyant celui dont je te parle s'approcher de moi, je fis involontairement un pas en arrière.

— Un mot, s'il vous plaît, signor, me dit-il en mauvais italien, n'êtes-vous pas médecin ?

— Sans doute, répondis-je.

— Signor, il s'agit d'une cure qui, si vous la menez à bien, vous procurera plus de sequins qu'il n'en peut entrer dans le chapeau qui couvre votre tête.

J'avoue, poursuivit Dulac, que moi, qui étais venu pour faire ma fortune à Alger, je sentis à ce mot de sequins une certaine émotion : De quoi s'agit-il? demandai-je au juif courbé devant moi.

— De vous rendre à la porte d'Alger où un cheval et deux guides vous attendent et d'aller au château d'Abou-Abdallah, qui réclame les soins d'un médecin français.

— Allons, lui dis-je.

Et le Juif me suivit. Je passai chez moi, où je pris mes lancettes et une petite boîte où étaient renfermés quelques médicamens indispensables en Afrique à un chirurgien et qu'on s'y procure difficilement ; je me rendis ensuite à la porte d'Alger, où je trouvai deux domestiques turcs bien montés, dont l'un tenait par la bride le cheval qui m'était destiné, un bel étalon arabe sur lequel je m'élançai. Nous nous dirigeâmes vers Douera, situé à huit lieues d'Alger, et dont nos troupes s'étaient emparé. L'ardeur infatigable de nos chevaux nous fit franchir cet espace dans peu de temps. Nous entrâmes alors en pays ennemi, et laissant à droite un chemin qui conduit à Belida, nous trouvâmes une forêt de chênes, puis vint une plaine sablonneuse au bout de laquelle je vis bientôt poindre un bouquet d'arbres verdoyans, véritable oasis au milieu des sables qui m'environnaient. C'était là, au milieu d'une végétation fraîche et embaumée, que demeurait Abou-Abdallah.

— Mais, dit Saint-Charles, en avalant un verre de vin de Chypre, je ne vois point encore là ta cuisinière.

— Attends, nous n'y sommes pas encore. Quoique je fusse en pays ennemi, j'étais tranquille sous la sauvegarde de mes deux guides, et si ma qualité de médecin ne m'eût pas garanti de tout danger, j'aurais pu encore me fier à la bonne foi d'Abou-Abdallah, dont j'allais partager le pain et manger le sel. Nous arrivâmes enfin au terme de notre voyage. Je mis pied à terre devant une porte massive qui s'ouvrit devant moi, et, pour arriver jusqu'à la demeure du riche Turc qui m'avait fait appeler, je traversai des allées d'orangers et des berceaux de jasmins, mes deux guides me confièrent à des eunuques qui me mirent au bain ; on me revêtit ensuite d'un costume turc, on cacha mes cheveux sous un turban de mousseline, et enveloppé dans un burnous, les pieds dans des babouches, on me conduisit dans une salle pavée en marbre, où une table était servie.

— Tu trouvas un dîner pareil à celui que nous venons de manger? demanda Saint-Charles.

— Du tout, des fruits, des figues sèches, des amandes, des gâteaux parsemés de clous de girofle, et dans un flacon de cristal une liqueur extraite de la datte et qui ne vaut pas notre plus médiocre eau-de-vie. Je bus, je mangeai, on m'apporta ensuite du café, véritable moka qu'il me fallut boire sans sucre, et quand j'en eus savouré l'arôme un peu âcre, il me fut permis de m'étendre sur un sofa et de fumer le tabac de Tatakié dans une longue pipe à bout d'ambre.

— Et dans ce temps-là, dit Saint-Charles, le malade pouvait bravement mourir faute de secours.

— Sans doute, répondit Dulac ; mais les Turcs sont ainsi : ils prennent la lenteur pour la dignité, et d'ailleurs ce qui est écrit est écrit et *Allah al kerim*, Dieu est grand et miséricordieux. La fatigue, la mollesse des coussins où j'étais assis, m'assoupirent d'abord ; le bout d'ambre s'échappa de mes lèvres et je m'endormis profondément. Quand je me réveillai, la nuit était venue, et un esclave noir tenant à la main une lampe d'argent était debout devant moi ; il me fit signe de le suivre. Je me levai, traversai une suite d'appartemens magnifiques, et pénétrant enfin dans une pièce reculée, je me trouvai en présence d'Abou-Abdallah. C'était un homme magnifique, et dont les vêtemens amples et majestueux, en usage en Orient, augmentaient encore la bonne mine. Dans sa ceinture, tissue d'or, étaient passés un petit poignard à manche d'ivoire et un cimeterre recourbé dont le fourreau de chagrin ressortait sur sa robe blanche: il était debout, et sur une espèce de prie-Dieu placé à sa gauche, je vis un livre ouvert ; c'était le Coran, ce qui me fit juger que j'étais en présence d'un musulman instruit et dévot ; il pouvait avoir trente ans, et sa figure était si intelligente que rien ne m'étonna plus tard comme les préjugés grossiers dont il était imbu.

— Giaour, me dit-il en turc.

Je l'arrêtai et lui dis en italien que s'il ne parlait que le turc ou l'arabe, il faudrait renoncer à nous entendre. Heureusement qu'Abou-Abdallah parlait italien.

— Infidèle, me dit-il, le Juif Isaac m'a dit que tu étais un grand magicien français, que tu portais au doigt un anneau qui te donnait un pouvoir souverain sur les génies, et te permettait d'éloigner à ton gré l'ange de la mort. Dois-je croire ce que m'a dit ce Juif?

Je souris à ces paroles : Abou-Abdallah se méprit sans doute à ce sourire qu'il prit pour un assentiment, et, sans me donner le temps de répondre, il continua :

— Fais tes conjurations, me dit-il, évoque le plus puissant de tes génies, et force-le de rendre à la santé Ayouba, ma gazelle, ma sultane, qu'Eblis, le démon du mal, a touchée de son doigt impur, et qui languit depuis un mois. Si, par la force de tes enchantemens, Ayouba revient à la santé, demande à Abou-Abdallah ce que tu souhaites le plus, et il te donnera au-delà de tes souhaits.

— Le Juif Isaac t'a trompé, lui répondis-je; il n'y a point de magiciens, et ceux qui se donnent pour tels croient moins que d'autres à leur pouvoir. Je ne suis point un magicien; je ne me donne point pour tel; je ne crois pas aux génies et je n'ai point de pouvoir surnaturel; seulement j'ai étudié l'art de guérir les hommes et d'éloigner les maladies, non par des enchantemens, mais par la vertu des plantes et des drogues qui apaisent et purifient le sang.

Je lui montrai alors mes mains que jusque-là j'avais tenues cachées sous mon burnous, et le hasard ayant voulu que ce jour-là je ne portasse aucune bague à mes doigts :

— Voyez, Abou-Abdallah, lui dis-je, je n'ai aucun anneau ni aucun talisman.

— Je sais, me répondit-il avec un geste d'incrédulité, que vous autres chrétiens, vous mettez de l'amour-propre à prétendre que vous tirez votre pouvoir de vous-mêmes... Au fond, cela m'importe peu; guéris Ayouba et je ne rétracte aucune de mes promesses.

Je voulus alors me servir contre lui-même de ce dogme de la fatalité qui fait le fond de la religion de Mahomet.

— Je ferai tout ce que je pourrai, lui dis-je pour guérir Ayouba ; je me rappellerai exactement les leçons de mes professeurs et toute la science que j'ai trouvée dans les livres, mais je ne réponds de rien. Il y a des maladies qui sont plus fortes que tous les remèdes et qui résistent à tout l'art des médecins.... Ce qui est écrit est écrit.

Abou-Abdallah se pencha vers le Coran ouvert devant lui ; il en lut quelques versets :

— Agis comme tu le voudras, me dit-il.

— Eh bien! Abou-Abdallah, fais-moi conduire vers la malade.

— La malade! que dis-tu, chrétien?

— Je demande à voir Ayouba.

— Voir Ayouba! s'écria Abou-Abdallah en portant la main sur son poignard, chien d'infidèle, toi voir cette perle du désert, ce diamant de Visapour, cette rose du paradis de Mahomet!

— Vous êtes parfaitement le maître, Abou-Abdallah, lui dis-je, de ne pas me montrer la malade; mais il m'est impossible d'ordonner le moindre remède si je ne la vois pas.

— Tu la verras, me dit Abou-Abdallah, après s'être consulté un moment; un de mes eunuques va te conduire dans une galerie qui règne autour de l'appartement de mes femmes; il soulèvera un rideau et tu verras cette sultane de mon cœur puisque ce n'est qu'à ce prix que tu veux la guérir.

Alors je compris qu'il me fallait renoncer à toute médication.

— Abou-Abdallah, lui dis-je, faites préparer des chevaux et qu'on me reconduise à Alger ; nous ne pouvons pas nous entendre.

— Comment, ce que je t'offre ne te suffit pas?

— Non ; comme je vous l'ai dit, nous autres médecins d'Europe, nous ne sommes pas des magiciens, nous n'avons point de génie à nos ordres, il nous faut étudier les maladies, reconnaître leurs symptômes, suivre leurs phases pour parvenir à les guérir, et quelquefois encore nous n'y réussissons pas. Il faut donc que je sois introduit auprès de la malade, que je tâte son pouls, que j'examine ses yeux, sa langue, et qu'aidé de vous-même, qui me traduirez ses paroles, je lui fasse les questions nécessaires pour connaître son état.

A cette proposition, Abou-Abdallah fit un pas en arrière et déclara qu'il n'en ferait rien.

— Alors, lui dis-je, faites-moi reconduire à Alger.

Je crus qu'il allait prendre ce parti, lorsqu'un eunuque se précipitant dans la pièce où nous étions se prosterna aux pieds d'Abdallah, et lui dit quelques mots en turc. La conversation s'engagea ; l'un priait, l'autre résistait ; le nom d'Ayouba revenait sans cesse, et je crus comprendre que la jeune femme pressée par le mal exigeait ma présence. Pour moi, je

donnais au diable le Juif Isaac qui m'avait mis aux prises avec un musulman entêté.

— Ainsi, quand une femme turque est malade, demanda Saint-Charles, le médecin la guérit ou la tue sans la voir?

— Le peuple n'y fait pas tant de difficultés, répondit Dulac ; mais les grands seigneurs répugnent extrêmement à admettre un médecin dans leur sérail, surtout s'il est jeune et d'une autre religion que la leur ; alors les malades sont livrés aux remèdes empiriques d'un eunuque favori, ou aux recettes magiques de vieilles femmes qui se donnent pour sorcières ; la malade meurt, et c'est Eblis, le démon du mal, qui a forcé l'ange de la vie à se retirer. La conversation dura quelque temps ; enfin, Abou-Abdallah, apparemment vaincu par les prières de son eunuque, prit son parti :

— Chrétien, me dit-il, viens, suis-moi, je t'accorde ce que tu me demandes.

Et nous prîmes le chemin de l'appartement des femmes.

Nous nous faisons une très fausse idée des sérails turcs, poursuivit Dulac, nous nous les représentons comme ornés de colonnes de marbre et de porphyre, incrustés d'or et de rubis, c'est une grande erreur ; sauf le sérail du grand seigneur dont je ne puis rien te dire, le luxe des appartemens des femmes en Orient est bien modeste, si j'en juge par le sérail d'Abou-Abdallah dont la fortune est très considérable. Les Orientaux ont peu de meubles, les murailles de leurs appartemens sont blanchies à la chaux, méthode hygiénique parfaitement adaptée au climat. Quelques sophas, des coussins, des nattes et des toiles peintes qui forment souvent toute la séparation d'une pièce à l'autre : voilà ce qu'on rencontre dans leurs sérails. Les cassolettes d'or, les diamans éparpillés sur les troncs de bois de sandal et les rubis à mesurer au boisseau ne se rencontrent que dans les récits des Arabes du désert et dans les contes des *Mille et une Nuits*. Ce qui rend la possession d'un sérail une charge très onéreuse, c'est que les sultanes, les odalisques, les géorgiennes, ne font rien ; elles vivent inoccupées sur leurs sophas ; il faut des femmes pour les servir, des eunuques pour les garder. Quatre ou cinq femmes demandent un troupeau de serviteurs. Abou-Abdallah en avait quinze, et le nombre de ses esclaves était très considérable. Je marchai sur ses pas et nous entrâmes dans ce lieu redoutable, où ce qu'il y avait de plus remarquable, c'était moi. Le riche Turc ne manqua pas de me le faire observer.

— Infidèle, me dit-il, tu es le premier étranger qui pénètre dans ce sérail, asile mystérieux des délices de mon cœur ; que Mahomet et le prophète Ali me pardonnent.

Nous passâmes devant plusieurs portes fermées. Un eunuque, le sabre nu sur l'épaule, nous fit enfin entrer dans une pièce infectée par l'odeur du musc. La belle Ayouba, couchée sur un sopha, enveloppée de cachemires et entourée des femmes qui se roulaient sur des nattes, la belle Ayouba se mourait et n'avait plus d'espérance que dans le pouvoir du médecin français, dont on lui avait annoncé la venue ; elle aussi croyait aux génies.

— Tu as vu, s'écria Saint-Charles, cette perle de Circassie, cette rose du désert, cette houri?

— Tout comme je te vois ; mais calme ton imagination, Ayouba n'était pas une de ces Géorgiennes blanches et roses qui font l'orgueil des sérails de Stamboul, ni une de ces Grecques au teint pâle et aux cheveux noirs ; ce n'était pas une Haidée, objet des amours de don Juan et digne de le fixer, Ayouba avait vu le jour sur les côtes du Malabar.

— C'était une négresse?

— Non, mais une femme cuivrée, ce qu'on appelle une femme jaune ; jeune et fort belle, quoique déjà elle fût attaquée d'une maladie particulière aux sérails, dont les Orientaux favorisent par tous les moyens le développement, parce qu'ils la regardent comme une beauté : l'obésité.

— Elle était énorme, c'était une tour ? dit Saint-Charles.

— Du tout, reprit Dulac ; seulement la délicatesse de ses formes commençait à se perdre et à s'altérer ; les pâtes, les pilaux, les couscoussous et tout le régime alimentaire du sérail ne lui convenaient pas ; il lui fallait les salaisons et les viandes noires. Ses beaux cheveux noirs épars autour d'elle, ses grands yeux brillant du double éclat de la jeunesse et de la fièvre, et sa petite bouche qui en s'ouvrant laissait voir deux rangs de perles, justifiaient jusqu'à un certain point la passion d'Abou-Abdallah. Je commençai par faire ouvrir la porte, les jalousies, et par chasser un air imprégné d'odeurs pénétrantes qui asphyxiait Ayouba et aggravait le mal ; j'exigeai que de toutes les femmes qui l'entouraient une seule demeurât, et m'approchant de la patiente, j'examinai sa langue, je tâtai son pouls : j'ouvris après une boîte aux médicamens et j'y pris quelques grains d'émétique que je fis avaler à Ayouba ; je mesurai la quantité d'eau qu'on devait lui faire boire, et je voulus me retirer. Abou-Abdallah ne s'y opposa pas ; il me conduisit lui-même dans une pièce voisine, et là il me donna une preuve de ce que peuvent l'orgueil offensé, les préjugés méconnus et la religion même blessée.

— Chrétien, me dit-il, j'ai fait tout ce que tu as voulu. Tu as demandé à voir Ayouba, tu l'as vue ; tu as voulu la toucher, et tes mains impures ont serré son bras. Puisse le prophète me pardonner ma lâche complaisance ! Mais maintenant que je t'ai tout accordé, tu vas à ton tour subir ma loi : si tu guéris Ayouba, je tiendrai toutes mes promesses ; si, au contraire, elle succombe malgré tes remèdes, ta tête roulera sous mon cimeterre et ton corps ensanglantera mon sérail.

A ces mots, il tira ce cimeterre dont il me menaçait, il en fit tournoyer la lame autour de mon cou et, après cette démonstration peu rassurante, s'éloigna et me laissa dans son sérail.

— Comment, s'écria Saint-Charles, tu étais condamné sous peine de mort à guérir ta malade?

— Sous peine de mort, mon ami.

— Méthode turque qui a son bon côté.

— Tu plaisantes, Saint-Charles ; mais je t'assure que lorsque je me vis seul dans le sérail, à la merci d'eunuques brutaux et qui croient faire une bonne action en tuant un chrétien, je ne trouvai rien de plaisant dans mon aventure. Abou-Abdallah d'ailleurs ne me paraissait pas homme à menacer impunément : j'étais dans ses mains. Quoiqu'à huit ou dix lieues seulement d'un poste français, je n'en étais pas moins en pays ennemi. Je n'avais pas d'amis à Alger ; personne n'y avait un intérêt pressant, ou vif ou tendre à me réclamer. On pouvait n'avoir pas remarqué mon départ : je n'avais dit à personne où j'allais, et ceux qui me connaissaient et qui se souviendraient de moi s'expliqueraient ma disparition en pensant que j'avais été tué par les Arabes ou dévoré par quelque lion, et tout serait dit. Je voulus courir après Abdallah pour m'expliquer avec lui ; je rencontrai un eunuque qui m'appliqua la pointe de son poignard sur la poitrine. J'étais condamné à guérir Ayouba ; le fil de notre vie se filait sur le même écheveau, et pour parler comme ce maudit Turc, l'ange de la mort devait s'éloigner de nous deux en même temps ou nous frapper du même coup.

— Mais quel mal avait-elle, cette Ayouba? demanda Saint-Charles : si ce n'était ni la fièvre jaune, ni le typhus, ni la peste, ni la fièvre typhoïde, ni aucune de ces maladies qui n'ont pas encore dit leur dernier mot à la médecine, tu pouvais avoir confiance en ton art.

— Mon cher ami, répondit modestement Saint-Clair, la médecine est une science conjecturale ; les plus habiles praticiens ne l'exercent qu'en tâtonnant, et ce n'est pas quand on est dans l'alternative où m'avait mis Abou-Abdallah qu'on a foi en son art ou en soi-même. D'ailleurs, je ne suis point médecin ; je ne suis que chirurgien, chirurgien indigne, et je t'avoue même qu'il y a fort loin de moi à feu Dupuytren. Songe ensuite qu'Abdallah m'avait laissé au milieu de gens qui parlaient turc ou arabe, et que je ne pouvais échanger un seul mot avec aucun d'eux ni avec la malade. J'eus regret alors d'avoir administré aussi légèrement que je l'avais fait des grains d'émétique, et en effet ce remède violent ne tarda pas à agir. Ayouba se crut empoisonnée ; elle remplit le sérail de ses cris, et moi, rien qu'à voir la mine farouche des eunuques, je me crus à ma dernière heure. Enfin, les douleurs s'apaisèrent, la crise finit et Ayouba tomba dans un sommeil réparateur.

— Elle était guérie? dit encore Saint-Charles.

— Du tout.

— Mais encore une fois quel mal avait-elle ?

— Franchement, je n'en ai jamais rien su.

— Et tu l'as guérie ?

— Sans doute, puisque je suis ici ; et je ne suis pas le premier à qui pareille chose soit arrivée. Le soir, un esclave parut qui m'apporta une maigre pitance composée de figues, de dattes et des gâteaux safranés dont je t'ai déjà parlé.

— La cuisine d'Abou-Abdallah était bien mesquine, fit observer Saint-Charles.

— Hélas ! non, mon ami, mais je ne devinais que trop le motif de l'abstinence qu'il m'imposait. Les Turcs et les Arabes observent scrupuleusement les lois de l'hospitalité. Un homme qui a partagé leur sel devient sacré pour eux, et comme Abou-Abdallah avait sérieusement le projet de me couper le cou si je ne guérissais pas sa favorite, il ne me faisait rien servir qui pût me donner le titre de son hôte ; c'était une interprétation judaïque de la loi, c'était s'attacher à la lettre qui tue et laisser de côté l'esprit qui vivifie. Suivi d'un eunuque, mon garde-du-corps inséparable, il m'était permis d'entrer dans l'appartement d'Ayouba, je passai la nuit presque entière auprès d'elle ; la jeune femme n'allait pas mieux. Entièrement dépourvue du courage moral, ne se fiant qu'à demi à un étranger tel que moi, elle était en proie aux idées les plus ridicules : ainsi, tandis que j'étais sous la serre d'Abou-Abdallah, elle s'obstinait à me croire un pouvoir magique. Il y avait des momens où il lui semblait que j'allais m'élancer sur elle et lui tordre le cou, pensant qu'après rien ne me serait plus facile que de me rendre invisible et d'échapper ainsi à la vengeance de son amant. Nous nous interrogions tous deux et nous nous répondions sans nous comprendre. Manquant des choses les plus nécessaires pour la soulager, car ma boîte de médicamens était loin d'être complète, je me bornai à la noyer d'eau chaude ; je mis ensuite en réquisition tous les cachemires du sérail ; je l'ensevelis sous un monceau de schals et je parvins à la faire transpirer. Je commençais à respirer lorsque la tête s'embarrassa et que le délire vint s'ajouter aux symptômes les plus fâcheux. Elle se débattait contre le mal ; elle s'agitait sur le sopha qui lui servait de lit, et quoique je ne comprisse pas ses paroles, j'entendais parfaitement qu'elle invoquait Mahomet, Aly, Fatime, et qu'elle parlait de la Mecque et de Médine. Alors, j'ordonnai à la femme qui la servait de s'emparer de son bras et je préparai ma lancette. A la vue de ce que j'allais faire, l'eunuque poussa d'abord des cris perçans, puis il se jeta sur moi et voulut m'empêcher, moi infidèle, de répandre le sang d'une musulmane. Il me fallut avoir recours à la pantomime pour faire comprendre à l'eunuque qu'une saignée était absolument nécessaire et que je ne répondais de rien si je n'étais pas libre d'agir comme je l'entendais. On alla consulter Abou-Abdallah, qui eut la justice de me laisser le maî-

tre de ma médication, et je fis largement couler le sang musulman. Je regagnai ensuite mon lit où je tombai épuisé de lassitude et de soucis, bien décidé à saigner et à purger Ayouba jusqu'à ce que j'eusse raison ou d'elle ou de sa maladie, et je m'endormis sans savoir si je me réveillerais pour recevoir les félicitations d'Abou-Abdallah ou pour tendre le cou la son cimeterre. Mon sommeil fut long, et quand j'allai revoir Ayouba, elle était mieux : plus de délire, presque plus de fièvre, et dans les yeux un je ne sais quoi qui annonce le retour à la vie et à la santé. Gloire à la saignée! honneur à l'émétique! l'une et l'autre m'ont sauvé la vie. Ayouba reprit des forces et au bout de peu de jours, le danger s'était éloigné. Alors tout changea pour moi : Abou-Abdallah vint me chercher lui-même pour me conduire à sa table; il rompit son pain avec moi, il me fit partager son sel; j'étais un infidèle, il est vrai, mais un protégé de Jésus, grand prophète pour les musulmans et dont Mahomet parle avec vénération. Cependant quelque chose paraissait inquiéter le grand seigneur turc; il était ravi de ce que l'ange de la mort s'était éloigné d'Ayouba, et néanmoins il ne parlait plus avec amour de la fille du Malabar; il ne vantait plus sa beauté, ses dents d'ivoire, ni ses cheveux d'ébène; c'était sur moi seul que tombaient ses louanges; il s'étonnait d'une science que je tirais de moi seul, sans la tenir d'un pouvoir divin. Quelques jours se passèrent ainsi, et tout d'un coup Abou-Abdallah parut avoir secoué le chagrin qui l'obsédait.

— Chrétien, me dit-il en me passant au cou une chaîne d'or enrichie de rubis, as-tu entendu parler du célèbre Ibn-Sina, que vous nommez, je crois, Avicène?

— Oui, lui répondis-je, il était de Schiraz et dans un temps où l'Europe était encore plongée dans l'ignorance, ce fut une des lumières de l'Orient.

— Dans ce temps-là, reprit Abou-Abdallah, la fille de l'émir du Georgian tomba dangereusement malade; Ibn-Sina ou Avicène, comme tu voudras l'appeler, la guérit, et le généreux émir lui donna celle qu'il avait sauvée en mariage; je ne veux pas être moins magnifique que cet émir; tu as guéri Ayouba, Ayouba est à toi, je te la donne, je veux qu'elle soit ta femme... Je sais bien que tu es un chrétien, un giaour, mais n'importe, Mahomet a dit que l'ingratitude est plus odieuse aux yeux d'Allah que ne le sont les portes de l'enfer... Sois heureux, épouse mon odalisque chérie.

Quoique le riche Turc, poursuivit Dulac, crût me faire un cadeau précieux, et qu'il eût un amour très vif pour Ayouba, ce n'était point la reconnaissance qui le faisait agir ainsi; c'était l'orgueil blessé : un ennemi, un Français, un infidèle, avait pénétré dans son sérail, avait vu son esclave favorite, l'avait touchée, avait passé la nuit auprès d'elle! Cette femme était souillée à ses yeux; il fallait donc éloigner un objet dont la vue ne pouvait que lui rappeler un souvenir blessant et humilier son amour jaloux. Il ne m'abandonnait pas moins une femme qu'il aurait refusée peut-être à l'amitié de son propre frère et aux ordres de son sultan. Je voyais la lutte qu'il soutenait avec lui-même, je voyais sur les muscles de son visage les angoisses de son cœur.

— Seigneur Abdallah, gardez Ayouba; je ne mérite pas un joyau si précieux. C'est, il est vrai, la sultane de votre cœur, la perle de votre sérail, mais je n'ai point d'amour pour elle; de son côté, cette jeune femme ne m'aime pas, et en me l'abandonnant vous la rendrez malheureuse... Vous êtes riche et je suis pauvre, elle regrettera toujours, non seulement votre amour, mais encore votre richesse et votre puissance; car ici, avec la considération dont vous jouissez et entouré de vos trésors et de vos esclaves, vous êtes puissant.

Mais Abdallah ne m'écoutait pas, c'était à lui-même qu'il faisait le sacrifice de celle qu'il aimait et une fois cette résolution prise, elle ne pouvait pas être exécutée trop rapidement. Au lieu de me répondre, il frappa dans ses mains : deux esclaves accoururent, il leur donna quelques ordres et les guides qui m'avaient amené parurent accompagnés d'un troisième serviteur, qui, à cheval comme les deux premiers, tenait en croupe Ayouba... Nous reprîmes le chemin d'Alger...

— Tu as eu Ayouba en ta puissance? dit Saint-Charles.

— Je l'ai encore, répondit Dulac, mais laisse-moi achever. Ayouba ne paraissait pas triste de quitter le sérail d'Abou-Abdallah; non qu'elle eût la moindre inclination pour moi, la suite l'a prouvé; mais parce qu'habituée à l'esclavage, élevée à subir tous les caprices d'un maître, c'était un être passif et rien de plus. Elle allait changer de lieu, se dérober à la surveillance toujours sinistre et quelquefois sanglante des eunuques, cela lui suffisait, ses pensées n'allaient pas au-delà. Aux portes d'Alger je mis pied à terre, Ayouba fut descendue de cheval et mes guides, sans pénétrer même pour un moment dans la ville, reprirent le chemin du désert.

— La première personne qui s'offrit à ma vue, poursuivit Dulac, fut le juif Isaac; il guettait sans doute mon arrivée et venait me demander son droit de courtage. Quoique l'aventure dans laquelle il m'avait jeté eût pensé me coûter cher, je lui devais une récompense. Dans la position où je me trouvais, et réellement aussi pauvre que je l'avais dit à Abou-Abdallah, il me vint dans la pensée de me débarrasser d'une femme qui était pour moi une charge pesante, et de me montrer en même temps aussi magnifique qu'un émir du Georgian. Mes regards allèrent du juif à Ayouba... Tous deux me comprirent, et le désespoir de la jeune femme fut extrême : elle frémit d'horreur, elle s'éloigna du juif avec dégoût, se prosterna à mes pieds et baisa le pan de mon bernous d'une façon suppliante.

— Venez chez moi demain, dis-je au juif, je vous donnerai vingt sequins.

— Comment! s'écria Saint-Charles, tu aurais donné cette gazelle aux doux regards, cette perle du désert?

— Ma foi oui, je n'avais point de sérail pour la renfermer, point d'eunuques pour la garder, et je me croyais trop pauvre, même pour la nourrir.... En rentrant chez moi, je trouvai des nouvelles et des lettres de France... et quelles lettres, grand Dieu! un mien oncle était mort, vieux garçon très riche, dont j'étais le seul neveu, et qui de son vivant ne m'aurait pas donné un écu!... J'avais cinquante mille livres de rente! je quittai Alger dès le lendemain et j'emmenai avec moi Ayouba..

— J'entends, dit Saint-Charles, tu voulais venir à Paris te mettre en possession de la fortune du cher oncle, et comme lorsqu'on a voyagé en Orient ou du moins en Afrique, on a pris les mœurs des climats qu'on a parcourus, tu réservais Ayouba....

— Je ne sais : mais, mon ami, en France il n'y a point d'esclave, Ayouba était libre de fait, et l'air de la liberté ouvre l'intelligence et fait épanouir le cœur; elle comprit bien vite qu'elle était maîtresse d'elle-même, et que personne, pas même moi, n'avait de droits sur elle. Un jour que je lui rappelai ce qui s'était passé entre Abou-Abdallah et moi :

— Ah! alors, me dit-elle dans le mauvais français qu'elle emploie, j'étais esclave et je n'avais pas vu Joseph.

Joseph, c'est un beau garçon de vingt-six ans que tu as pu rencontrer dans ma cour étrillant mes chevaux. Joseph est mon cocher. Ayouba, libre de son choix, l'aimait avec passion; moi je suis petit, chétif et laid : elle a préféré l'écurie au salon. Certes, je ne l'aurais pas épousée, mais elle a pu le croire et rien ne l'a arrêtée. Joseph, de son côté, ne voyait pas avec indifférence l'ex-favorite d'Abou-Abdallah. Je les ai mariés, et à l'heure qu'il est, celle dont ma vie a répondu pendant quelques jours, celle qui a commandé dans un sérail est non seulement la femme de mon cocher, mais encore ma cuisinière.

Comment! c'est Ayouba...

— Qui farcit des oies à l'ambre et aux clous de girofle, et qui confectionne mes pilaux au safran.

Saint-Charles ne quitta pas son ami sans voir cette beauté qu'un riche Turc regrettait peut-être encore; il trouva que, malgré sa couleur, elle était digne, en effet, de régner dans un sérail, et que le cocher Joseph pouvait à bon droit être fier de la beauté de sa femme; puis songeant à la nouvelle condition d'Ayouba :

— Ce qui est écrit est écrit, dit-il à son ami, Allah seul est grand.

MARIE AYCARD.

Origine de la rue des Marmousets.

I.

A voir le Paris moderne avec ses rues larges, alignées, ouvertes à tout air et à tout rayon de soleil, et leur double rangée de maisons si propres, si blanches, si riches, si coquettes qu'on les prendrait pour autant de palais, il serait difficile de se faire une idée du Paris d'autrefois, de se représenter cet inextricable labyrinthe de rues tortueuses sans nom et sans fin, sentiers bourbeux et infects tracés au pied de maisons grimpées les unes sur les autres et dont le ventre affaissé menace d'écraser le passant, mares pestilentielles qui recèlent souvent des cadavres et où vivent des troupes immondes de pourceaux affamés et féroces à qui l'on est obligé de disputer sa vie; carrefours maudits, routes impraticables où le bourgeois isolé, aussi bien que les gens du guet et les hommes d'armes du roi, deviennent la proie des truands, des malandrins, des mauvais garçons et autres bandits, à qui il servent de repaires. L'imagination recule épouvantée devant cet horrible spectacle d'abîmes fangeux, de cimetières, d'égoûts, de voiries, de charniers et de gibets avec leur exhibition permanente de cadavres tombant en lambeaux et de squelettes hideux, balancés au gré des vents. Cette cité boueuse, noire, empestée, avec sa population de mendians, d'estropiés, de lépreux, de scrofuleux et d'assassins, semble une création fantastique, un cauchemar qui tourmente un esprit malade; et pourtant ce n'est qu'un tableau exact et au-dessous encore de la réalité.

Cependant ce Paris si vieux, si sale, si laid, a son aspect curieux aussi, pittoresque, attachant même : plus ces populations nous apparaissent sauvages et abruties, plus on regrette cette bienfaisante influence de la foi, loi unique qui pût les moraliser; plus ces soudards, ces gueux sans nom et sans nombre, ces habitans de la fabuleuse cour des Miracles, ces farouches truands, ce hideux gibier de toutes les prévôtés, sont redoutables, menaçans, plus on a lieu d'admirer, de bénir la puissance, la seule qu'ils reconnussent, de cette religion qui, plus forte que les rois, leurs gardes et leurs bourreaux, muselait, à la voix d'un prêtre, ces bêtes fauves et les transformait en dociles agneaux.

Puis parmi ces noms ridicules ou effrayans de rues du *Sabot*, de la *Femme-Sans-Tête*, du *Chat-qui-Pêche*, du *Pet-au-Diable*, du *Grand-Hurleur*, *Trousse-Vache*, *Tire-Chappe*, on rencontre avec satisfaction ceux toujours frais et sourians de la *Cerisaie*, des *Lilas*, du *Champ-de-l'alouette*, des *Acacias*, des *Amandiers*, qui vous parlent encore, au sein de la cité, d'air frais, de beau soleil, de riche verdure, ou de ceux qui racontent d'une façon comique les mœurs et usages du temps, comme les rues *Brise-Miche*, *Taille-Pain*, *Vide-Gousset*, ou bien en-

core qui rappellent en termes non équivoques de dramatiques souvenirs, comme la rue de l'*Echelle*, où l'on pendait les condamnés; la rue *Guillorg*, où on leur coupait les oreilles; la rue du *Bouloi*, où on les faisait bouillir, et la rue de la *Croix du Trahoir*, où on les écartelait.

De tous les points du Paris qui nous reste, la Cité, qui fut le berceau de la grande ville, la fameuse Lutèce d'autrefois, a encore conservé le plus fidèlement son caractère primitif. Cependant, sans remonter aux dates reculées du moyen âge, nous trouverions encore une différence inimaginable entre les rues d'aujourd'hui et celles de l'avant-dernier siècle seulement et sans aller plus loin, sous Louis XIV lui-même, ce monarque surnommé le grand, le magnifique, et dont le goût est passé en proverbe, on regardait comme une chose miraculeuse d'avoir découvert un moyen d'échapper à l'action délétère et empestée de l'air qu'on respirait à Paris.

Une sorte d'agent voyer écrivait à la louange du roi dans un rapport de police : « Ceux d'entre nous qui ont vu le commencement du règne » de sa majesté se souviennent encore que les rues de Paris étaient si » remplies de fange que la nécessité avait introduit l'usage de ne sortir » qu'en bottes ; et, quant à l'infection que cela causait dans l'air, le sieur » Courtois, médecin, qui demeurait rue des Marmousets, a fait cette petite expérience, par laquelle on jugera du reste : il avait dans sa salle » sur la rue, des gros chenets à pommes de cuivre, et il a dit » plusieurs fois aux magistrats et à ses amis que tous les matins il » les trouvait couverts d'une teinture de vert de gris assez épaisse, qu'il » faisait nettoyer pour faire l'expérience le jour suivant ; et que, depuis » 1663, que la police du nettoiement des rues a été établie, ces taches » n'avaient plus reparu. »

Ainsi, au dix-septième siècle on citait à la gloire du grand roi un acte d'assainissement pratiqué aujourd'hui dans le dernier de nos hameaux sans que le moindre procès-verbal transmette à la postérité reconnaissante le nom du maire ou du garde-champêtre ordonnateur de la mesure.

Pourtant, dès le douzième siècle, quelques rues de Paris commencèrent, il faut le dire, à devenir presque praticables. Philippe-Auguste ordonna qu'on y posât des pavés de grès *gros et forts*; mais pour avoir des dénominations officielles et certaines, car jusque-là chaque rue n'avait dû son nom qu'au hasard, qu'au caprice ou au souvenir des individus, il fallut attendre encore jusqu'au 16 janvier 1728, jour où l'on plaça les premières inscriptions au coin des rues.

Maintenant ces légers aperçus fournis en forme d'avant-propos, nous n'avons plus qu'à jeter un coup d'œil d'ensemble sur le théâtre où doit se dénouer le drame que nous voulons raconter, pour reconnaître les lieux et nous assurer des tenans et des aboutissans par où doivent paraître et disparaître nos personnages. Quelques mots vont nous suffire. Le lieu de la scène où se déroule notre action est cet espace étroit compris entre Notre-Dame d'une part, le Palais-de-Justice de l'autre, le pont Saint-Michel d'un côté, de l'autre côté celui des Changeurs, qu'on appelle aujourd'hui le pont au Change.

Le Palais-de-Justice n'etait pas, comme à cette heure, un monument superbe, défendu par un riche grillage en fer, et pourtant alors il était la demeure de nos rois. Ce n'était qu'un grand, lourd et noir bâtiment, portant à sa ceinture un sale cordon de barrages, triste guirlande, qui était l'ornement obligé de tous les monumens de Paris à cette époque. Il n'avait d'issue que sur une rue étroite et boueuse appelée la rue de la Barillerie, à cause des échoppes des fabricans de tonnes et barils qui la peuplaient. Cette rue se trouvait coupée par le milieu et juste en face du palais, par la rue de la Vieille-Draperie, laquelle rue aboutissait en faisant double coude à celle des *Marmousets* qui fait l'objet de ce récit.

II.

Le long des murs de la cathédrale et sur l'emplacement même occupé aujourd'hui par la rue du Cloître, s'élevaient jadis de grands bâtimens qu'on appelait le cloître Notre-Dame et qui servaient à loger les chanoines. L'espace étroit compris entre l'église et le cloître avait été envahi par une foule d'échoppes en bois, en terre, en maçonnerie grossière, où moyennant quelques sous parisis de redevance annuelle, demeurait un grand nombre de pauvres familles. D'ordinaire ces baraques étaient habitées par de bas employés de l'église, des aides-sonneurs, des porteurs de torches ou de chaises, ou bien encore des enlumineurs d'images de piété, des fabricans de chapelets, rosaires et saintes médailles, toutes industries enfin relevant plus ou moins canoniquement du culte, et sinon protégées, du moins tolérées par monseigneur l'évêque et messire le curé de Notre-Dame; aussi quand un membre du clergé, de quelque ordre qu'il fût, longeait la petite ruelle du cloître, il était sûr de n'y recueillir que des temoignages de respect et d'affectueuse obédience, et si quelque jeune gars, ouvrier sans vergogne, se permettait d'entonner un noël par trop profane, la vue seule de la cape cléricale suffisait pour faire rentrer dans la gorge de l'imprudent le chant qui accusait une inspiration de messire Satanas. Ce qui n'empêchait point, une fois le respectable personnage passé, de reprendre les posies malavisées; car en historien véridique nous devons constater que, sur toute la ligne des échoppes que le voisinage du temple aurait dû sanctifier, il se chantait moins d'hymnes et de cantiques pieux que de vers mal sonnant aux morales et chrétiennes oreilles.

Or, il se trouva un jour où la douleur et les larmes qui avaient jusque-là passé sur la ruelle du Cloître sans y laisser de traces, s'y abattirent tout à coup; la maladie traînant après elle la mort, son odieuse fille, vint frapper à la porte de l'une des plus pauvres boutiques, celle d'un graveur de médailles, un brave et honnête ouvrier qui vivait heureux avec sa femme et son Eveline, un joli petit ange aux yeux bleus et à la chevelure blonde, que Dieu lui avait donné depuis cinq années pour doubler son trésor de bonheur et d'amour.

En vain un physicien habile s'empressa, sur la recommandation de l'évêque, qui aimait Christian (c'est le nom du jeune graveur), de donner au malade des soins que son talent en grande renommée rendait inestimables; en vain sa pauvre femme, pour acquérir un moyen de guérison ou de simple soulagement, ne recula devant aucun sacrifice, devant le dénuement le plus complet; en vain après l'épuisement de toutes les ressources terrestres elle fatigua le ciel de ses incessantes supplications, l'ange de la mort vint toucher du bout de son aile le pauvre Christian sous les yeux de sa jeune épouse, qui priait à genoux près du lit du moribond, afin que Dieu le prît en pitié et soulageât ses souffrances extrêmes: quand elle se releva, sa prière était exaucée... Christian avait cessé de souffrir.

Ce fut une nuit de misère profonde et d'affreux désespoir, et nul ne sait, s'il ne l'a éprouvé, combien est lourde la main de Dieu quand elle apporte la mort, ce que renferment de malheur sublime, d'angoisses déchirantes, d'elans surhumains, de folie sans nom, les heures passées près des restes insensibles, glacés, d'un objet qui a eu tout notre amour.

Et comme sur la terre toute douleur ainsi que toute joie a son contraste, tandis que la pauvre veuve cherchait en insensée à réchauffer dans ses bras et sous ses baisers le cadavre de Christian, à deux pas d'elle sa petite Eveline, bercée par de doux songes, dormait calme et souriante dans son berceau.

Le matin venu, un rayon de soleil perdu dans la ruelle traversa l'étroite lucarne qui était censée éclairer l'échoppe, et vint se jouer sur le lit de l'enfant, qu'il éveilla.

A peine sortie de son sommeil, l'orpheline, comme continuant ses aimables rêves, se prit à appeler son père par les noms les plus doux restés dans la mémoire de son cœur; mais à cet appel auquel nulle voix désormais ne devait plus répondre, la pauvre mère égarée, l'œil en feu, s'arracha de la couche de la mort et se précipita sur sa fille, qu'elle pressait à l'étouffer sur son cœur, en lui criant d'une voix éteinte dans les sanglots : « Tais-toi, tais-toi, enfant, ne dis jamais cela, entends-tu, n'appelle plus jamais ton père! »

Il est dans les grandes et suprêmes douleurs des accens d'une puissance à laquelle la brute même ne saurait résister, des cris si éloquens que le cœur de l'enfance les comprend et y obéit. Un secret instinct éveillé à la vue de cette douleur désespérée avertit l'enfant qu'à cette ardente supplication elle ne devait point répondre; elle cacha sa blonde tête dans le sein de sa mère, sans plus oser prononcer une parole; seulement à chaque larme de la veuve qui venait lui brûler le front, elle répondait par de tendres étreintes et de doux baisers.

Peu après, des voisines secourables pénétrèrent dans cet asile de la douleur; une parente emmena l'enfant pour la soustraire au lugubre spectacle qu'offrait cette maison désolée, et on essaya d'emmener sa mère avec elle. Mais la pauvre veuve ne voulut jamais consentir à se séparer de restes encore tant aimés, à qui des mains étrangères ne devaient point rendre les tristes mais pieux et saints devoirs, et quand elle donna avec larmes et sanglots à son Eveline le baiser d'adieu, elle tira de son sein une petite médaille d'argent, à l'effigie de la Vierge ; cette médaille avait été bénie de l'évêque et donnée par Christian le jour de leur union, et elle la passa au cou de sa fille, en la recommandant à la mère des orphelins et de ceux qui souffrent et pleurent ici-bas.

Quant à Eveline, privilégiée du ciel comme l'est l'enfance, un instant après elle avait oublié tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre, et elle bénissait le hasard, n'importe lequel, qui lui procurait une promenade inattendue sous un ciel bleu et par un beau soleil de mai.

III.

Nous avons dit plus haut, en traçant la topographie de notre scène, que la rue de la Vieille-Draperie aboutissait à la rue des Marmousets : il eût été plus exact d'écrire qu'elle aboutissait à la rue qui prit plus tard le nom de rue des Marmousets, puisqu'elle reçut cette appellation de l'événement qui compose notre petit drame.

Après l'avoir appelée rue qui mène à celle de la Vieille-Draperie, rue qui conduit au Palais, on dit la rue où est la maison aux Marmousets.

Or, l'intérêt ici n'étant pas dans l'étymologie même, ou dans l'origine prosaïque du nom, mais dans le fait historique ou traditionnel qui a rendu ce nom célèbre, nous nous contenterons de dire tout simplement pour les amateurs d'étymologie que la maison en question portait à sa façade, entre autres ornemens, douze énormes têtes en bois sculpté, vulgairement appelées Marmousets.

Pareilles sculptures étaient à cette époque une curiosité en architecture, et comme Paris eut ses badauds dans tous les temps et à tous les siècles, il ne fut bruit, pendant huit grands jours que de la maison aux Marmousets.

Maintenant il nous reste à dire comment ce nom devint si célèbre et demeura à la rue qu'il illustra.

Un pâtissier, spéculateur habile et qui savait son monde, Paris a toujours eu aussi ses spéculateurs, songea à exploiter la vogue de la maison aux Marmousets; il la loua tout entière et au prix qu'en voulut celui

l'avait fait bâtir en vue sans doute d'y loger un homme de haut lieu, y disposa une boutique spacieuse et deux vastes salles, et, du soir au matin, du matin au soir, on s'écrasait chez lui pour dévorer ses délicats et succulens produits : le feu de son four était, comme celui de l'enfer, éternel. Ses petits pâtés surtout étaient en grande renommée; les gourmands, et ils étaient nombreux, ne pouvaient s'en rassasier : Dieu sait de quels milliers d'indigestions la maison aux Marmousets fut cause; c'était si appétissant, si délicat, cela renfermait une saveur si exquise, il s'en exhalait un parfum si excitant! jamais, jusque-là, pâtisserie n'avait approché d'une pareille perfection. Aussi de tous les points de la ville on se ruait dans la maison aux Marmousets; les petites maîtresses du temps ne craignaient point d'y faire froisser leurs beaux surtouts en brocart, les gens de robe y risquaient leur gravité, les écoliers les derniers angelots de leur bourse : c'était le Félix du temps; en un mot, Paris n'était plus dans Paris, mais dans la maison aux Marmousets. Etonnez-vous donc après cela, et alors qu'une des plus exigeantes passions de l'espèce humaine, la gourmandise, était si délicieusement caressée, que cette maison ait donné son nom à une rue!

IV.

Tandis que dans la ruelle du Cloître la pauvre veuve de Christian rendait les derniers devoirs à son époux, sa petite Eveline s'ébattait dans la rue de la Barillerie, chez la parente qui l'avait emmenée le matin.

Habituée à la solitude silencieuse de sa rue natale, elle ne pouvait rassasier ses yeux de tout ce qu'elle voyait de nouveau, d'étrange; le bruit et le mouvement qui se faisaient en cet endroit à l'entour du palais la rendaient stupéfaite d'étonnement et presque de peur. Elle ne se lassait point d'admirer cette foule bigarrée et sans cesse renaissante : les femmes dans leurs brillans atours, les troupes de sergens et d'archers et surtout les gens de la suite du roi qui couraient de toute la vitesse de leurs chevaux, brisant leurs hallebardes sur le dos des vilains qu'ils n'écrasaient pas.

Long-temps ce spectacle si nouveau pour elle la cloua au seuil de la maison de sa parente; mais un bohémien et un venu à passer avec son cortège accoutumé d'enfans, d'écoliers et de gens de toutes classes avides des tours d'adresse de ces païens, elle suivit quelque temps le bouffon ou plutôt se laissa emporter par le flot populaire.

Quand elle s'aperçut qu'elle n'était plus près de la maison qu'elle avait promis de ne pas quitter, elle était fort loin déjà, dans un quartier inconnu. La pauvre enfant, se voyant ainsi seule, se prit à avoir peur, et n'osant réclamer l'aide d'un charitable passant, elle s'accroupit dans l'angle obscur d'un mur et y pleura en silence, tandis que la nuit qui descendait sur Paris augmentait les dangers de sa situation.

Cependant la veuve avait accompli son pieux office, la terre venait de recueillir la dépouille mortelle de Christian, qui, par une faveur insigne, preuve nouvelle de la protection de l'évêque, avait eu l'honneur d'être enseveli dans le cimetière du cloître, au chevet de Notre-Dame.

Après avoir prié et pleuré jusqu'à la nuit sur cette fosse avare qui garde si bien les trésors de tendresse qu'elle engloutit, la mère se ressouvint qu'il lui restait une mission sainte à remplir, que son Christian lui avait laissé un souvenir vivant et précieux de leur amour, et, déjà calme et forte, sinon consolée, elle se leva après avoir fait serment à son époux de se consacrer tout entière à leur enfant chérie, et elle s'achemina à pas précipités vers la rue de la Barillerie : elle avait tant besoin d'embrasser son Eveline... elle n'avait plus qu'elle à aimer sur la terre!

Quand elle arriva chez sa parente, il ne s'y trouvait plus d'enfant, plus personne qui osât lui en rendre compte, tous s'étaient enfuis devant le désespoir de la mère! son enfant était perdue! on lui avait volé son enfant!

Oh! comment décrire de pareilles scènes, dans quelle langue, de quels mots peindre le désespoir de cette mère, ses cris, ses regards enflammés, sa fureur, son délire? Etendez en ce moment à ses pieds le cadavre de son Christian qu'elle a tant aimé, elle le contemplera d'un œil sec, d'un visage impassible... c'est sa fille, son Eveline qu'il lui faut! Dites-lui même, tant le cœur d'une mère recèle de transports jaloux, dites-lui que cette enfant est morte, montrez-la-lui écrasée sous la roue d'un chariot, et vous la consolerez, croyez-le. Car une mère, cela préfère cent fois céder son enfant à la tombe qu'aux caresses d'une autre femme qui lui vole son orgueil, son titre et ses ineffables voluptés de mère.

Tant que la nuit dura, elle parcourut la ville comme une insensée, cherchant, appelant partout son enfant, fouillant les carrefours les plus dangereux, les porches les plus infâmes : (est-ce qu'une mère à la recherche de son enfant connaît la peur?) et la réclamant aux passans effrayés, aux monumens silencieux, à la Seine murmurante, à la nuit ténébreuse.

Au matin, la foule s'assemblait sur la place du parvis de Notre-Dame, autour d'une pauvre femme qui venait de tomber sur le pavé de la rue, épuisée de fatigue et à demi morte d'inanition... c'était la mère d'Eveline, la veuve de Christian.

Et à l'heure même où la malheureuse femme quittait le cimetière pour rejoindre son enfant, un homme couvert d'un ample manteau et qui avait rencontré Eveline où nous l'avons laissée assise et fondant en larmes, l'avait prise dans ses bras et l'avait emportée... dans la maison aux Marmousets.

V.

Trois jours après celui où s'accomplissaient les tristes événemens que nous venons de raconter, un personnage mystérieux, la figure cachée sous sa cape rabattue, entrait dans l'hôtel du grand prévôt, lequel, disait-il, il avait à entretenir d'une affaire de la plus haute importance et qui ne pouvait souffrir aucun retard.

Après qu'il eut levé toutes les difficultés faites par les huissiers, au moyen de quelques signes d'intelligence qui attestaient suffisamment qu'il était un homme de la maison, c'est-à-dire un espion à la solde de la prévôté, on prévint le grand prévôt, qui donna l'ordre de l'introduire à l'instant.

Le grand prévôt était, comme l'on sait, à cette époque un homme redoutable; sa charge était une sorte de royauté d'autant plus formidable que ses moyens d'action étaient latens et par conséquent plus sûrs. Une lutte entre le roi de France et ce roi rival, le grand prévôt, n'eût peut-être abouti qu'à conduire le roi de France au gibet.

C'était bien à coup sûr le véritable maître de Paris; tous les hommes d'armes, archers, francs-archers, sergens, arquebusiers, et les cent mille corps de milice en apparence chargés de protéger les bourgeois, qu'en réalité elle ne servait qu'à vexer, ne reconnaissaient que ses ordres; Paris était à lui, mieux que la France au roi. Il avait pour ministre fidèle, et dont il ne changeait jamais, l'homme rouge, le bourreau. Aussi n'arrivait point facilement jusqu'à lui qui avait besoin de l'implorer; il fallait du crédit, des recommandations puissantes; ce fut à lui pourtant que s'adressa la veuve de Christian pour retrouver son Eveline. Munie d'une supplique de l'évêque, qu'elle était allée invoquer, elle avait vu toutes les portes s'ouvrir au nom de monseigneur le chef de l'église, et le grand prévôt, touché de ses larmes, de sa douleur extrême, et voulant donner à l'évêque une preuve éclatante de sa déférence, avait, par son épée de grand prévôt, juré à la mère de lui rendre son enfant.

Mais en vain les espions inondèrent la ville, en vain ils pénétrèrent jusqu'aux retraites les plus secrètes, les plus inaccessibles.... nulle trace nul indice révélateur n'avaient pu les éclairer sur le sort d'Eveline; et depuis trois jours, pour une mère, trois siècles! la veuve de Christian venait s'asseoir dans la grande salle de la prévôté, attendant qu'on lui dît si elle devait vivre ou mourir.

Au passage du personnage mystérieux que nous venons d'introduire, un instinct, auquel répondit son cœur, avertit la mère que cet homme savait ce qu'était devenue son enfant, et, au moment où celui-ci entrait dans la pièce sombre qui servait de cabinet de travail au grand prévôt, elle se glissa derrière lui et y resta agenouillée, garantie par l'obscurité et les vêtemens du visiteur.

A peine l'homme avait-il paru aux yeux du maître, que celui-ci se leva par un mouvement de curiosité impatiente en lui criant :

« Eh bien! l'as-tu trouvée?

— Oui! » fit celui qu'on interrogeait.

A ce mot un cri parti du fond des entrailles de la mère allait s'échapper, lorsque la pensée du salut de son enfant vint étouffer ce cri; elle écouta :

« Où?

— Oh! monseigneur! c'est une longue et horrible histoire, et dont le récit va vous faire pâlir.

— Parle, parle! reprit le grand prévôt avec rudesse; mon devoir est de faire justice, comme le tien de me dénoncer les criminels. »

Alors celui qu'on interrogeait s'étant rapproché de son chef, fit avec une rapidité que le prévôt hâtait encore du geste, le rapport de ce qu'il avait découvert.

De l'endroit où elle se trouvait, la pauvre mère ne pouvait suivre ce récit, qui devait être bien horrible!... par momens des mots monstrueusement accouplés arrivaient à son oreille épouvantée, elle se croyait le jouet d'un songe rempli de sanglantes apparitions, lorsqu'un mot, un seul, cette fois nettement prononcé, lui révéla la vérité affreuse.

« Oh! merci mon Dieu, s'écria-t-elle en se dressant tout à coup et en s'élançant comme un fantôme; merci, messeigneurs; à présent je n'ai plus besoin de votre aide, allez! seule je saurai bien reprendre mon enfant. »

Et avant qu'on eût le temps de lui répondre, elle avait disparu.

VI.

C'était jour de fête à Paris, et bien que continuellement remplie, la maison aux Marmousets regorgeait encore à cette occasion d'une foule plus compacte de visiteurs.

Assis sur une estrade, en véritable roi, l'heureux pâtissier dominait d'un air fier et protecteur cette foule avide qui payait si généreusement. Le sourire insolent qui donnait une singulière expression à sa figure pouvait être la traduction d'une double pensée; la première, inspiration de l'orgueil, eût été celle-ci : « Que deviendraient-ils tous sans moi? » La seconde, fille de l'astuce, eût été celle-ci : « Les niais! s'ils connaissaient mon secret! » Toujours est-il que sa fortune, au train dont les choses allaient, s'arrondissait dans des proportions effrayantes; dix ans seulement d'un pareil produit lui auraient permis d'acheter Paris au roi, pour peu qu'il en eût la fantaisie.

Au moment où la foule des gourmands était le plus serrée et où de toutes parts s'échappaient les exclamations admiratives et enthousiastes

de : « Parfait! délicieux! ravissant! c'est du nectar! c'est de l'ambroisie; » car à cette époque le langage mythologique était fort à la mode, un cri, un seul cri poussé du sein de la masse commanda comme par miracle le silence le plus profond... et aussitôt on vit, fendant la foule, les vêtemens en lambeaux, les cheveux épars, l'œil sanglant, une femme qui, s'adressant à tout ce peuple que sa fureur épouvantait, s'écria : « Malheur et crime! Savez-vous donc, vous tous, misérables esclaves du démon de la gourmandise, quels mets impies vous dévorez ici?... Profanation qui appelle les foudres célestes! C'est de chair humaine que vous venez vous repaître; c'est le sang humain qui sert à ces produits sans nom; c'est la graisse humaine qui leur donne cette saveur infernale qui vous a damnés tous! »

A cette apostrophe étrange, imprévue, incroyable, un murmure d'horreur est la seule réponse, et la femme continuant :

« Vous vous refusez à le croire, n'est-ce pas? Oh! c'est la vérité pourtant. Savez-vous ce que deviennent ces milliers d'enfans qui disparaissent sans qu'on ait pu jamais en retrouver de traces? Eh bien, ils servent à vos banquets maudits. Y a-t-il parmi vous des mères qui aient perdu leur enfant? elles me croiront, celles-là! car moi aussi, je suis une mère qui ai perdu mon enfant. Mais Dieu a eu pitié de mes larmes; sa mère, la Vierge bien aimée, n'a point trompé la confiance que j'avais mise en elle; tous deux n'ont pas voulu m'enlever à la fois et mon époux et ma fille! Oh! ma fille, il me faut ma fille, il me faut mon enfant!... » et en poussant ce cri terrible, répété par mille autres voix de mères, elle s'élança dans l'intérieur de la maison, suivie d'une foule de femmes qui se précipitaient sur ses pas.

Et en effet le crime monstrueux dénoncé par la mère d'Eveline s'accomplissait ainsi qu'elle l'avait proclamé. Chaque soir, pourvoyeurs sans nom dans la langue des hommes, des misérables parcouraient les rues et s'emparaient de tous les enfans qu'ils pouvaient trouver ou faire tomber dans leurs piéges meurtriers.

Amenés à la maison aux Marmousets, ces innocentes créatures étaient gardées dans des réduits, muets pour leurs cris et leurs touchantes supplications; elles y restaient souvent long-temps, souvent nombreuses, suivant les besoins de l'abominable industrie.

A cette foudroyante dénonciation de la mère, l'infâme inventeur de ces crimes monstrueux était resté d'abord interdit, frappé de stupeur; mais, sûr de son secret, et de l'impossibilité de découvrir aucune preuve contre lui, il reprit bientôt son audace et tenta un moyen d'échapper au danger. Ce moyen était perfide, mais sûr; c'était de faire passer la pauvre mère pour folle, et déjà il avait tourné les esprits en sa faveur, lorsqu'un bruit du dehors se répandit à l'intérieur, annonçant que la maison était entourée par les milices de la prévôté.

Une dernière ressource, une lueur d'espoir restait encore au pâtissier maudit; c'était de gagner une des cachettes introuvables qu'il avait fait construire et dont seul il possédait le secret; au moment où d'un bond désespéré il s'était élancé du haut de son estrade vers l'issue qui conduisait à ses retraites souterraines, il se trouva tout à coup arrêté par la mère, qui, lionne en furie, lui enfonçait ses ongles dans la chair et le clouait à sa place, immobile et glacé d'effroi.

La veuve Christian ne s'était point trompée dans son espoir; elle avait retrouvé son Eveline, que les femmes rapportaient en triomphe.

A cette vue un transport de juste colère s'empara de la multitude; un seul cri s'échappa au même instant de toutes les bouches : A mort, à mort l'infâme! et sans l'intervention des soldats du grand prévôt, qui avaient pénétré dans la maison, le misérable eût été mis en pièces par ce peuple en furie.

Cependant si le coupable fut réservé pour la justice plus lente, mais plus digne des lois, on abandonna ce repaire maudit à la vindicte du populaire, qui détruisit la maison aux Marmousets au point de n'en pas laisser une pierre sur l'emplacement qu'elle avait occupé. On éleva au lieu où fut commis ce crime, dont la fable antique fournit seule des exemples, une pyramide qui en rappelait le souvenir, ainsi que celui de son expiation. Ce ne fut que sous François Ier que l'on abattit cette pyramide et qu'il fut permis, par lettres patentes, à Pierre Belet, conseiller au parlement, de faire rebâtir sur cette place rasée et restée nue jusque-là. L'avis du législateur à cette époque était que, quand des crimes sont si épouvantables, il faut en faire disparaître tous les vestiges pour rendre ces crimes incroyables.

Comme on avait cru politique et moral de donner prompte satisfaction au peuple de Paris qui avait élevé un cri universel de réprobation contre ce scélérat, dès le jour même son procès fut instruit, son arrêt prononcé, sa sentence exécutée; il fut mis à la torture ordinaire et extraordinaire lui et ses trois complices; roué, puis brûlé vif avec sa femme et ses deux enfans.

Le soir de ce jour, tandis qu'une populace ivre de vin et de sang dansait en hurlant des malédictions autour du bûcher de ces misérables, la veuve de Christian, portant son Eveline sur son cœur, priait avec ferveur et amour, dans un coin retiré de la silencieuse cathédrale, et, comme gage de sa foi reconnaissante, déposait sur l'autel de la Vierge la médaille qu'elle avait mise au cou de son enfant, en souvenir de la protection qu'elle lui avait obtenue.

VICTOR HERBIN.

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

— L'empereur voulant appeler près de sa personne M. d'Aligre, ancien membre du parlement et alors chambellan de Mme Murat, grande duchesse de Berg, celui-ci préféra garder son poste. L'empereur le trouva mauvais, mais M. de Talleyrand calma le mécontentement impérial en disant : « Ce que fait d'Aligre est tout simple; ancien président, son père président, son grand-père président, il faut bien qu'il soit le chambellan d'une femme... Il a à soutenir l'honneur de la robe. »

— Un ami de M. de Talleyrand lui racontait qu'il venait d'avoir une altercation avec Mme de Genlis, qui l'avait comblé de sottises. « Qu'avez-vous fait? demanda l'ex-évêque d'Autun. — Je lui ai répondu. — Vous avez eu tort. Il y a deux sortes de personnes dont on peut recevoir un soufflet sans jamais se fâcher : les femmes et les évêques. »

— On demandait à M. de Talleyrand ce qui s'était passé dans une séance où la discussion s'était passé entre M. d'Hermopolis et M. Pasquier. « Le ministre des affaires ecclésiastiques, répondit M. de Talleyrand, a été comme le trois pour cent, toujours au dessous dupair. »

— On sait que Napoléon tenait beaucoup à l'estime du faubourg Saint-Germain; il se préoccupait sans cesse de ce qu'on pensait de lui dans le noble quartier. Après la victoire d'Austerlitz, s'adressant à M. de Narbonne, un de ses aides-de-camp, dont la mère était connue par son antipathie contre l'empereur, il lui dit : « Eh bien! votre mère commence-t-elle à m'aimer enfin? » M. de Talleyrand, voyant que M. de Narbonne hésitait à répondre, prit la parole et dit à Napoléon : « Sire, Mme de Narbonne n'en est encore qu'à l'admiration.

— Le prince de Talleyrand et notre célèbre Potier, l'inimitable ***père Sournois des Petites Danaïdes***, sont morts à la même époque. Il y avait déjà eu un rapprochement d'un autre genre entre eux. Le comte de Rostopschine, de retour à Moscou, expliquait de la manière suivante le motif de son voyage en France, en disant : « J'ai été à Paris pour voir les deux plus grands comédiens de notre époque : Potier et Talleyrand. »

— L'ex-évêque d'Autun montant sur l'autel de la Patrie, au Champ-de-Mars, le jour de la Fédération, pour célébrer la messe, passa auprès du général La Fayette. « Ah! ça, je vous en prie, lui dit-il, n'allez pas me faire rire. »

— Un homme qui estropiait de la façon la plus burlesque les mots les plus usités, disait un jour entre autres balourdises : « Le pape et sa papeterie ne sont pas de saison. »

— Un honnête bourgeois qui avait passé une notable partie de sa tranquille vie à dire des facéties plus ou moins fines, était moribond. Sa sœur, qui l'assistait dans ces tristes momens, lui ayant demandé s'il ne se sentait pas un poids sur l'estomac : « Non, ma sœur, dit-il, je ne sens ni pois ni fève. »

— Dans le mois d'août 1830, un provincial qui se trouvait à Paris se faisait indiquer un chemin : « Arrivé à tel endroit, lui disait-on, vous prendrez le Louvre. — En vérité, s'écria-t-il, c'est que j'ai déja vu tant de gens qui l'ont pris, que je croyais bien qu'il n'en restait plus. »

— Un homme voulant donner une haute idée de la fortune d'une famille, apportait comme preuve qu'il y avait eu dans cette famille plusieurs évêques qui s'étaient succédé de père en fils.

— Un petit sacristain de l'église cathédrale de Berlin écrivit un jour à Frédéric-le-Grand la lettre suivante :

« Sire, j'avertis Votre Majesté : 1° qu'il manque des livres de cantiques pour la famille royale; j'avertis Votre Majesté 2° qu'il manque du bois pour chauffer comme il faut la tribune royale; j'avertis Votre Majesté 3° que la balustrade qui est sur la rivière, derrière l'église, menace ruine.

» SCHMIDT, sacristain de la cathédrale. »

A cette épître le roi répondit :

« J'avertis M. le sacristain Schmidt : 1° que ceux qui veulent chanter peuvent acheter des livres; j'avertis M. le sacristain Schmidt 2° que ceux qui veulent se chauffer peuvent acheter du bois; j'avertis M. le sacristain Schmidt 3° que la balustrade qui est sur la rivière ne le regarde point; enfin j'avertis M. le sacristain Schmidt 4° que je ne veux plus avoir de correspondance avec lui. »

— M. Leféburc de Fourcy interrogeait un jour un jeune homme, à un examen de baccalauréat, sur la physique; il lui fit une question fort simple; mais le jeune homme se troubla et ne sut rien répondre. M. Leféburc impatienté dit à un huissier qui se trouvait là : « Apportez une botte de foin à monsieur, pour son déjeuner. » Le jeune homme, qui n'était plus aussi troublé qu'en commençant et outré avec raison de l'affront public que venait de lui faire Leféburc, reprit aussitôt : « Apportez-en deux, nous déjeunerons ensemble. »

— Dioclès, législateur des Syracusains, avait porté une loi qui défendait, sous peine de mort, de paraître avec des armes dans la place publique. Quelque temps après, l'ennemi ayant fait une irruption aux environs de Syracuse, Dioclès sort de chez lui, l'épée à la main, pour aller le combattre. Il apprend au même instant qu'il s'est élevé une émeute dans la place; il y court; un particulier s'écrie : « Vous venez d'abroger votre loi! — Dites plutôt que je l'ai confirmée, » s'écrie à son tour Dioclès : et à l'instant il se plonge l'épée dans le sein.

— Nourshivan-le-Juste étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avait tué, mais il n'avait point de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans le payer. « Quel mal arriverait-il, dit un des courtisans, si le roi ne payait pas un peu de sel? » Nourshivan répondit : « Si un roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets, le lendemain les courtisans couperont les arbres. »

— Un petit garçon voulait caresser un perroquet : « N'y touchez pas, mon petit ami, lui dit une personne, il vous pincerait. — Pourquoi donc? — Parce qu'il ne vous connaît pas. — Eh bien! dites-lui que je me nomme Charles. »

— Albert! — Monsieur! — Ayez bien soin de me réveiller demain matin, à quatre heures, je pars à cinq heures. — Monsieur aura la bonté de me sonner, n'est-ce pas?

— Le cardinal Ximenès, pour n'être pas troublé dans l'exercice du bien qu'il voulait faire, n'accordait jamais rien de ce qu'on lui demandait.

BOULÉ et Cie, imprimeurs rue Coq-Héron 3.

Mai 1843. *DOUZE FRANCS PAR AN.* 3e année.—N° 23.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.

Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :

Un an .... 12 f. » c.
Six mois....... 6 50
Trois mois.... 3 50
Un mois 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Études d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ÉLIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

SOMMAIRE.

LES FÊTES DE LA SAINT-JEAN A FLORENCE.

Pendant notre séjour à Florence, nous nous aperçûmes un soir, en ouvrant notre fenêtre, que le Dôme et le Campanile étaient illuminés; cette illumination annonçait pour le lendemain le commencement des fêtes de la Saint-Jean. Nous ne voulions perdre aucun détail de ces fêtes qu'on nous avait fort vantées d'avance à Gênes et à Livourne, et nous sortîmes aussitôt. Quoique nous fussions logés à une extrémité de la ville, nous nous trouvâmes, en mettant le pied dans la rue, au milieu d'une foule qui devenait de plus en plus compacte, à mesure que nous nous approchions du cœur de la cité. Cette foule s'écoulait avec une sagesse et une convenance telles, que le silence de notre *palazzino*, situé, il est vrai, entre cour et jardin, n'avait pas été troublé; et si l'illumination du Dôme ne nous avait annoncé la fête, nous aurions pu passer toute notre soirée sans nous douter un instant que Florence était tout entière dans ses rues. C'est là un trait caractéristique des Italiens de la Toscane; les dinividus sont parfois bruyans, mais la foule est presque toujours silencieuse.

Florence est magnifique à voir la nuit, par un beau clair de lune, alors ses colonnes, ses églises, ses monumens, prennent un caractère grandiose qui efface et rejette dans l'ombre tous ces pauvres édifices modernes qu'on dirait faits pour des voyageurs d'un jour. Nous suivîmes la foule, la foule nous mena place du Dôme; il me sembla que je voyais l'église pour la première fois, tant ses proportions avaient grandi; le Campanile surtout paraissait gigantesque, et ses illuminations semblaient mêlées aux étoiles. Le baptistère de San-Giovanni était ouvert, et la châsse du saint exposée; l'église semblait pleine, et cependant on y entrait facilement; car à Florence, au lieu de réagir sans cesse contre les autres, comme on fait chez nous, chacun s'aide, chacun se presse, chacun se place, et on finit par être à l'aise là où l'on aurait cru d'abord devoir être infailliblement étouffé.

La religion me parut empreinte de ce même caractère de douceur que j'avais déjà remarqué dans tous les actes extérieurs du peuple. Dieu est traité à Florence avec une certaine familiarité respectueuse qui n'est point sans charmes, à peu près comme on traite le grand-duc, c'est-à-dire qu'on lui ôte son chapeau, et qu'on lui sourit. Je ne sais, au reste, si on croit le premier beaucoup plus puissant que le second, mais, à coup sûr, on n'a pas l'air de le croire meilleur.

Le Baptistère était magnifiquement illuminé; aussi pûmes-nous distinguer beaucoup de détails qui nous avaient échappé lors de notre première visite. Dans les églises d'Italie, on y voit en général beaucoup moins clair le jour que la nuit. Nous remarquâmes particulièrement une statue, l'Espérance de Donatello, une Madeleine un peu maigre, d'une vérité un peu anatomique, du même auteur, mais pleine de repentir et d'humiliation, et enfin le tombeau de Jean XXIII, toujours de Donatello, dont l'épitaphe : *Quondam papa*, souleva si fort la colère de Martin V, qu'il en écrivit au prieur, le marbre censuré ne devant, selon lui, conserver au défunt que le titre de cardinal avec lequel il était mort.

C'est qu'aussi, il faut le dire, Balthazar Cozza fut un singulier pape; gentilhomme napolitain, sans fortune, il tenta d'en acquérir une en se faisant corsaire; un vœu fait au milieu d'une tempête le jeta dans les ordres où, grâce à l'appui, aux recommandations, et surtout à l'argent de Côme l'ancien, son ami, il fut nommé cardinal diacre. Alors l'ancien corsaire se fit marchand d'indulgences, et il paraît qu'il réussit mieux dans cette seconde spéculation que dans la première; car, à la mort d'Alexandre V, qu'il fut soupçonné d'avoir fait assassiner, il se trouva assez riche pour acheter le conclave. Cependant Balthazar ne fut pas nommé, comme il s'y attendait, au premier tour de scrutin; alors il se revêtit lui-même de la toge pontificale, en s'écriant, comme par inspiration : *Ego sum papa.* Le concile, intimidé de son audace, confirma l'élection, sans même recourir à un second tour de scrutin, et Balthazar Cozza fut exalté sous le nom de Jean XXIII. Cela faisait le troisième pape vivant : les deux autres étaient Grégoire XII et Benoît XIII.

Au reste, le dernier venu ne donna point un meilleur exemple que les autres; étant cardinal, il avait fait des vers dans lesquels il niait l'immortalité de l'âme, l'enfer et le paradis; devenu pape, le premier acte de son pouvoir fut d'enlever à son mari une femme dont il était amoureux depuis long-temps, et avec laquelle il vécut publiquement; cela ne l'empêcha point de censurer les mœurs de Ladislas, roi de Naples. Ladislas n'aimait

point les censures; il répondit fort brutalement à son ancien sujet, que lorsqu'on menait une vie pareille à la sienne, on avait mauvaise grâce à reprendre les autres sur leur manière de vivre. Jean XXIII, qui, en sa qualité d'ex-corsaire, n'était pas pour les demi-mesures, excommunia Ladislas; Ladislas leva une armée et marcha contre le pape; mais, à son tour, le pape prêcha une croisade et marcha contre le roi. Ladislas fut battu, et détrôné par un bref; Ladislas alors fit ce qu'avait fait Jean XXIII, il racheta sa couronne, comme Jean XXIII avait acheté la tiare; la paix se fit, mais ne fut pas de longue durée. Grégoire XII, tout exilé qu'il était et vivant des aumônes d'un petit tyran de Rimini, foudroyait rois et papes; ces excommunications perpétuelles tourmentaient Jean XXIII, qui voyait l'église s'émouvoir de tous ces scandales. Il demanda à Ladislas de lui livrer Grégoire XII. Ladislas demanda Grégoire au seigneur de Rimini, qui répondit que c'était son pape à lui, le seul qu'il reconnût, le seul infaillible à ses yeux, et que, par conséquent, au lieu de le livrer à ses ennemis, il le défendrait contre quiconque voudrait le lui prendre. Jean XXIII crut qu'il y avait de la faute de Ladislas dans le refus, et, au lieu de se fâcher contre le seigneur de Rimini, se fâcha contre Ladislas; la guerre recommença donc, mais cette fois Ladislas fut vainqueur; Jean XXIII quitta Rome et s'enfuit; Ladislas s'empara sans résistance de la ville éternelle: c'était la troisième fois depuis qu'il était roi qu'il pillait le Vatican. Il poursuivit alors Jean XXIII jusqu'à Peyrouse, où il fut empoisonné par le père de sa maîtresse d'une si étrange façon, qu'elle peut à peine se raconter. Le père était apothicaire; gagné, on devine par qui, il cherchait une occasion d'empoisonner le roi de Naples, lorsque sa fille vint se plaindre à lui de ne plus trouver d'amour chez Ladislas. Le père alors lui donna une certaine pommade avec laquelle il lui recommanda de se frotter, lui promettant que cette pommade aurait la vertu de ramener son infidèle. La pauvre fille crut son père, et suivit de point en point ses instructions. Le lendemain du jour où elle avait eu l'occasion de faire cet essai, elle était morte. Quant à Ladislas, il ne lui survécut que huit jours.

Tout cela est fort immonde, comme on le voit. Enfin, un concile s'assembla qui déposa les trois papes d'un coup, et en nomma un quatrième, Martin V. Grégoire XII envoya de Rimini son acte d'abdication volontaire; Benoît XIII était en Espagne et continua de résister. Enfin Jean XXIII, d'abord président de l'assemblée, puis en lutte avec Sigismond, puis fugitif, puis prisonnier, puis déposé, finit par se réfugier près de son ami Côme, à Florence, où il mourut. Côme, fidèle jusqu'après la mort de Jean à l'amitié qu'il lui portait, chargea Donatello de lui élever un tombeau, fit l'épitaphe lui-même, et lorsque Martin V tenta de la faire gratter, se contenta d'adresser au pape légitime cette réponse à laquelle son laconisme n'ôtait rien de sa précision: *Quod scripsi, scripsi*. Plus heureux après sa mort que pendant sa vie, Jean XXIII, qui était redevenu cardinal par jugement du concile, resta pape par l'épitaphe de son tombeau.

Nous continuâmes de suivre la foule qui s'écoulait, toujours pressée et silencieuse, par la *via dei Cerretani*; puis, comme elle se séparait en deux flots, nous prîmes à gauche, et, au bout d'un instant, nous nous trouvâmes en face du magnifique palais Strozzi, qui, à plus juste titre que beaucoup d'autres monumens, éveillait la verve laudative de Vasari.

En effet, le palais Strozzi n'est pas seulement grandiose et magnifique c'est prodigieux; ce ne sont point des pierres jointes par la chaux et le ciment, c'est une masse taillée dans le roc; aucune chronique, si élégante, si détaillée, si pittoresque qu'elle soit, ne fera comprendre comme ce livre de pierre les habitudes, les mœurs, les costumes, les jalousies, les amours et les haines du quinzième siècle. La féodalité tout entière, avec sa puissance individuelle, est là; lorsqu'une fois un homme était assez riche pour se faire bâtir une pareille forteresse, rien ne l'empêchait plus de déclarer la guerre à son roi.

Ce fut Benoît de Majano qui, sur l'ordre de Philippe Strozzi le vieux, fit le plan et jeta les fondations de ce beau palais; mais il ne conduisit les travaux que jusqu'au second étage. Il en était là lorsqu'il fut forcé de partir pour Rome; heureusement, à cette époque même, arriva à Florence un cousin de Paul Lajolo, que l'on avait surnommé Cronaca, ou la Chronique, à cause de l'habitude qu'il avait prise de raconter à tout venant et à tout propos son voyage de Rome. Ce voyage, quelque ridicule qu'il eût jeté sur l'homme, n'avait cependant point été inutile à l'artiste. Cronaca avait profondément étudié les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et il en donna une preuve en faisant le magnifique entablement interrompu à la moitié de son exécution par les troubles de Florence et par l'exil des Strozzi.

Tout est remarquable dans ce beau palais, tout, jusqu'aux anneaux de fer où les cavaliers attachaient leurs chevaux, jusqu'aux lanternes que, suivant le privilége de la noblesse, ses puissans maîtres allumaient les jours de solennité. Il est vrai que ces anneaux et ces lanternes sont l'ouvrage de Nicolas Grosso, que Laurent le magnifique avait surnommé Nicolas des Arrhes (1), nom qui lui resta, parce qu'il ne voulait rien faire qu'il n'eût reçu des *arrhes*, ni rien livrer, qu'il n'eût touché la totalité du paiement. Il faut dire aussi que jamais sobriquet ne fut plus mérité. Nicolas des Arrhes avait fait peindre une enseigne qu'il avait mise au devant de sa boutique, et qui représentait des livres de compte au milieu des flammes. Chaque fois qu'on lui demandait crédit, ne fût-ce que pour une heure, il conduisait l'indiscrète pratique sur le pas de sa porte, lui montrait son enseigne, et lui disait: — Vous voyez bien que je ne puis pas vous faire crédit, mes registres brûlent.

Il va sans dire que cette rigidité de principes s'appliquait à toute personne indistinctement. Un jour, la seigneurie lui avait commandé une paire de chenets, et, selon la règle posée par Nicolas, lui avait donné à titre d'arrhes la moitié du prix. Les chenets terminés, Nicolas fit prévenir la seigneurie qu'elle pouvait envoyer le reste de l'argent, attendu que les chenets étaient prêts. On vint alors dire à Nicolas, de la part du provéditeur, qu'il apportât les chenets, qu'on lui réglerait son compte; ce à quoi Nicolas répondit que les chenets ne sortiraient pas de sa boutique que leur prix ne fût encaissé. Le provéditeur furieux envoya un de ses sergens avec ordre de dire à Nicolas que son refus était étrange, attendu que sa fourniture était déjà à moitié payée: — C'est juste, dit Nicolas, et il donna au sergent un des deux chenets. Ne pouvant tirer de lui autre chose, le sergent porta son échantillon au provéditeur, et celui-ci en trouva le travail si merveilleux, qu'il envoya aussitôt le reste de l'argent pour avoir l'autre; il était temps, le malheureux chenet était entre l'enclume et le marteau, et le féroce Nicolas des Arrhes levait déjà le bras pour le briser.

Quelle époque admirable que celle où tout le monde aimait les arts, même les seigneuries, et où tout le monde était artiste, même les serruriers! Aussi voyait-on s'élever des palais dont toute une ville était fière, que, lorsque Charles VIII fit son entrée à Florence, la seigneurie, malgré la préoccupation du prince, voulut lui faire admirer sa merveille, et dirigea sa marche vers le chef-d'œuvre de Benoît de Majano. Mais le rustique roi de France était encore tant soit peu barbare, de sorte qu'il se contenta de jeter un coup d'œil sur le splendide édifice, et se retournant vers Pierre Capponi qui l'accompagnait: — C'est la *maison* de Strozzi, n'est-ce pas? lui dit-il. — Oui, *monsieur*, lui répondit Pierre Capponi, commettant à l'égard du roi la même insolence que le roi, à son avis, commettait à l'égard du palais.

Ce palais appartient en effet à cette grande famille des Strozzi, qui existe encore aujourd'hui, et qui donna un maréchal à la France. Jusqu'à l'abolition de la pairie héréditaire, nous avons eu un pair de ce nom, et le chef de la famille des Strozzi, se regardant toujours comme Français, écrivait au roi de France au jour de l'an et au jour de sa fête.

Il y a quelque temps que les enfans du duc actuel, en jouant dans des chambres abandonnées depuis long-temps, trouvèrent un appartement composé d'une douzaine de pièces et parfaitement inconnu au propriétaire de cet immense hôtel. La porte avait été murée il y a quelques deux ou trois cents ans, et personne ne s'était jamais aperçu, tant ce palais est vaste, qu'il y manquât le quart d'un étage.

Ce fut le fils du fondateur de ce beau palais, le fameux Philippe Strozzi, qui accueillit l'assassin d'Alexandre de Médicis, Lorenzino, à son arrivée à Venise, en l'appelant le Brutus de Florence, et en lui demandant la main de ses deux sœurs pour ses deux fils. C'est que, tout marié qu'il était à une fille de Pierre de Médicis, Philippe Strozzi n'en était pas moins resté un des plus fermes défenseurs de la république. Aussi, lorsque la liberté florentine tomba, le jour où Alexandre fit son entrée dans la capitale de son duché, Philippe Strozzi, inhabile à la servitude, se retira à Venise, où bientôt il apprit que le bâtard de Laurent l'avait mis au ban de l'état. L'accueil qu'il fit à Lorenzino avait donc un double motif; non seulement Lorenzino venait de délivrer Florence de son oppresseur, mais encore il rouvrait au proscrit (du moins il le croyait ainsi) le chemin de sa patrie. Mais pendant que les bannis joyeux se réunissaient et discutaient le moyen le plus prompt et le plus sûr de rentrer dans Florence, ils apprirent que Côme avait été nommé chef et gouverneur de la république, et qu'une des quatre conditions auxquelles il avait été élu était de venger la mort d'Alexandre. Ils comprirent dès lors que leur rentrée dans la patrie ne serait pas aussi facile qu'ils l'avaient espéré; cependant, songeant que le nouveau gouverneur n'avait que dix-huit ans, ils espérèrent tout de l'ignorance et de la légèreté que semblait annoncer son âge. Mais l'enfant joua les barbes grises au jeu de la politique et au jeu de la guerre. Toutes les conspirations furent découvertes et déjouées, et comme enfin les proscrits s'étaient réunis et avaient décidé de risquer une bataille, après onze ans d'attente et de tentatives infructueuses, Alexandre Vitelli, lieutenant de Côme, remporta sur eux, à Montemurlo, une victoire complète. Pierre Strozzi n'échappa à la mort qu'en se couchant parmi les cadavres, et Philippe, pris sur le champ de bataille qu'il ne voulut point abandonner, fut ramené à Florence et enfermé dans la citadelle.

Par un étrange jeu de fortune, cette citadelle était la même que, dans une discussion secrète tenue devant le pape Clément VII, Philippe Strozzi avait conseillé à ce pontife de faire bâtir, et cela, contre l'avis du cardinal Jacopo Salviati. Ce dernier, surpris de cette obstination singulière qui semblait avoir un caractère providentiel et fatal, ne put s'empêcher de dire à Philippe: « Plaise à Dieu, Strozzi, qu'en faisant bâtir cette forteresse, tu ne te sois pas fait bâtir ton tombeau! » Aussi, à peine Strozzi fut-il enfermé entre ces murs, qui étaient sortis de terre à sa voix, que la prophétie de Salviati lui revint en mémoire, et qu'à compter de ce moment il regarda le terme de sa vie comme arrivé.

Mais à cette époque on ne mourait pas ainsi; il fallait avant tout passer par la torture. Philippe Strozzi, à qui on voulait faire avouer qu'il avait eu part à l'assassinat du duc Alexandre, fut mis plusieurs fois à la question; mais, au milieu des tourmens les plus terribles, son courage ne se démentit pas un instant, et il dit constamment à ses bourreaux qu'il ne pouvait confesser une chose qui n'était pas vraie. Mais si, ajouta-t-il, l'a-

(1) Capara.

veu de l'intention leur suffisait. il était mille fois plus coupable que celui qui avait tué Alexandre, car il aurait voulu le tuer mille fois. Enfin, les bourreaux lassés allaient peut-être obtenir de Côme de cesser sur Strozzi des tortures inutiles, lorsqu'un jour un des soldats qui avaient accompagné le geôlier déposa, soit par hasard soit à dessein, son épée sur une chaise, et sortit sans la reprendre. La résolution de Strozzi fut prompte; il n'espérait plus de liberté ni pour lui ni pour sa patrie : il alla droit à l'épée, la tira du fourreau, s'assura de la pointe et du tranchant, revint à une table où étaient du papier et de l'encre qu'on lui avait laissés dans le cas où il se déciderait à faire des aveux, écrivit quelques lignes d'une main aussi ferme et aussi assurée que si ce n'étaient point les dernières qu'il dût tracer; puis, appuyant la poignée de l'épée au mur et la pointe à sa poitrine, il se laissa tomber dessus. Cependant, quoique l'épée lui eût traversé le corps, il ne mourut pas sur le coup, car on trouva tracé sur le mur, avec son sang, ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Quant aux quelques lignes écrites sur le papier, en voici la traduction littérale :

« Au Dieu libérateur.

« Pour ne pas demeurer plus long-temps au pouvoir de mes ennemis, et pour ne point davantage être tourmenté par des tortures dont la violence me ferait peut-être dire ou faire des choses préjudiciables à mon honneur, et aux intérêts de parens et d'amis innocens, chose qui est arrivée ces jours derniers au malheureux Giuliano Gondi, moi, Philippe Strozzi, je me suis décidé, quelque répugnance que j'éprouve pour un suicide, à finir mes jours par ma propre main.

« Je recommande mon âme au Dieu de toute miséricorde, le priant humblement, s'il ne veut pas lui accorder d'autre bonheur, de permettre au moins qu'elle habite le même lieu qu'habitent Caton d'Utique et les autres hommes vertueux qui sont morts comme lui et comme moi. »

A quelques pas du palais du vaincu, est la colonne élevée par le vainqueur : cette colonne avait été donnée à Côme par le pape Pie IV; il la fit dresser à la place même où il apprit le résultat de la bataille de Montemurlo; elle est surmontée d'une statue de la Justice. Peut-être Côme eût-il mieux fait de la placer autre part, ou de la garder pour une meilleure occasion

Derrière la colonne est l'emplacement de l'ancien palais de ce Buondelmonte dont le nom se rattache aux premiers troubles qui agitèrent les deux factions guelfes et gibelines de Florence ; en face de la colonne est la sombre et magnifique forteresse des comtes Acciajoli, derniers ducs d'Athènes. Il y a certains quartiers de Florence dans lesquels on ne peut faire un pas sans heurter un souvenir; seulement le passé y est tant soit peu dépoétisé par le présent; le palais Buondelmonte, par exemple, est devenu un cabinet littéraire, et la forteresse des ducs d'Athènes s'est métamorphosée en auberge.

Cette forteresse, au reste, était on ne peut plus judicieusement placée; elle commandait l'ancien pont de la Trinité bâti en 1252, et qui, ayant été ruiné en 1557 par une crue de l'Arno, fut relevé par l'Ammanato sur un dessin de Michel-Ange. C'est peut-être un des ponts les plus gracieux et les plus légers qui existent.

En cet endroit, la foule se divisait, laissant ce beau pont de la Trinité presque vide, comme si ce n'était point fête de l'autre côté de l'Arno ; elle remontait vers le Ponte Vecchio et le Ponte alla Caraja. Nous suivîmes le flot qui descendait avec le fleuve, et nous passâmes successivement devant les fenêtres du casino de la noblesse, devant la maison où Alfieri, après avoir passé les dix dernières années de sa vie, mourut en 1803, devant le palais Gianfigliazzi, occupé aujourd'hui par le comte de Saint-Leu, ex-roi de Hollande, et devant le palais Corsini, magnifique édifice du temps de Louis XIV, qui occupe à lui seul la moitié du quai, et qui préparait alors dans le silence et dans l'obscurité la royale hospitalité qu'il devait donner le surlendemain à la moitié de Florence.

Il commençait à se faire tard, et nous étions tant soit peu fatigués de nos courses de la journée. Notre course du soir ne nous promettait pas d'autre variété qu'une promenade plus ou moins longue; nous nous acheminâmes vers notre palazzo, de plus en plus émerveillés de la joyeuse humeur de ce bon peuple toscan, qui se met en fête dès la veille, sur la promesse d'une fête pour le lendemain.

La nuit fut terrible : les cloches qui, ordinairement, n'allaient que les unes après les autres, s'étaient mises en fête à leur tour et sonnaient toutes en même temps. Il n'y avait pas le plus petit couvent, pas la plus chétive église qui ne jouât sa partie dans ce concert aérien, si bien que je doute fort qu'il y ait une personne qui ait fermé l'œil à Florence dans la nuit du 22 au 23 juin. Quant à nous, nous la passâmes à peu près tout entière à regarder les illuminations du Dôme et du Campanile, qui ne s'effacèrent qu'avec les étoiles dans les premiers rayons du jour; il en résulta pour notre collection un magnifique dessin que Jadin fit au clair de lune.

Toutes les heures de la journée étaient prises d'avance; il y avait à dix heures grand déjeûner chez le marquis Torrigiani, à midi concert à la philharmonique, à trois heures Corso, et à huit heures théâtre avec grand gala.

Nous n'avions point encore été présentés au marquis Torrigiani, et par conséquent nous ne pouvions être de son déjeûner, ce que nous regrettions fort, non point, comme on pourrait le croire, pour son cuisinier, mais pour le marquis lui-même. En effet, le marquis Torrigiani, dont la noblesse remonte aux premiers jours de la république, a l'une des maisons les plus aristocratiques de Florence. Une invitation au palais Torrigiani l'hiver, et au casino Torrigiani l'été, est la considération obligée d'un mérite supérieur; quand ce mérite soit légué par les ancêtres ou acquis personnellement : quand on a été invité chez le marquis de Torrigiani, il n'y a plus d'informations à prendre sur vous; on peut être, on doit même être invité partout : vous avez vos preuves signées par d'Hozier.

En revanche, nous étions invités au concert de la philharmonique. Que nos lecteurs nous permettent de mettre textuellement le programme sous leurs yeux, et ils jugeront eux-mêmes si les billets devaient être recherchés.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Florimo. — L'*Ave Maria*, prière à quatre voix, exécutée par la princesse Elise Poniatowski, Mme Laty et les princes Charles et Joseph Poniatowski.

II. Rossini. — *Semiramide*, duo exécuté par Mme Laty et le prince Charles Poniatowski.

III. Donizetti. — *Lucia de Lammermoor*, air final, exécuté par le prince Joseph Poniatowski.

IV. Mercadante. — *Giuramento*, quartetto exécuté par la princesse Poniatowski, Mme Laty et les princes Charles et Joseph Poniatowski.

SECONDE PARTIE.

V. Hérold. — Ouverture de *Zampa*.

VI. Bellini. — *Puritani*, duo exécuté par la princesse Elise et le prince Joseph Poniatowski.

VII. Georgetti. — Variations sur un thème de *la Sonnambula*, exécuté sur le violon par M. Giovacchino Giovacchini.

VIII. Bellini. *La Sonnambula*, air final exécuté par la princesse Elise Poniatowski.

Comme on le voit, à part la coopération donnée par Mme Laty et par M. Giovacchino Giovacchini, la matinée musicale était défrayée entièrement par les princes Poniatowski ; il était donc, on en conviendra, difficile de voir un concert plus aristocratique; les exécutans descendaient en droite ligne d'un prince régnant il y a à peine un demi-siècle. Il est vrai qu'ils avaient dans leur auditoire trois ou quatre rois détrônés. Cependant, comme une matinée musicale ne tire pas son principal charme du parfum d'aristocratie qu'elle répand autour d'elle, nous n'étions pas, il faut l'avouer, sans quelque crainte à l'endroit de l'exécution. Pour mon compte, j'avais en mémoire certains concerts d'amateurs auxquels, à mon corps défendant, j'avais assisté en France, et qui m'avaient laissé d'assez tristes souvenirs. La seule différence que je voyais entre ceux que j'avais entendus et celui que j'allais entendre était dans la qualité des artistes, et je ne croyais pas que le titre de prince fût une garantie suffisante pour la tranquillité des oreilles. Je ne m'en rendis pas moins à l'heure indiquée à la salle de concert située sur l'emplacement des *Stinche*, qui sont les anciennes prisons de la ville. Telle est la progression des choses dans cette bonne et belle Florence. Si Dante y revenait, il trouverait probablement son enfer changé en salle de bal.

La salle, si grande qu'elle fût, était comble; cependant, grâce à l'attention des commissaires auxquels nous étions recommandés, nous parvînmes à trouver place. Bientôt, la princesse Elise entra, conduite par le prince Joseph; Mme Laty suivait, conduite par le prince Charles; à leur vue, la salle tout entière éclata en applaudissemens. Cela ne prouvait rien; dans tous les pays du monde, on applaudit une jolie femme, et la princesse Elise est une des personnes les plus gracieuses et les plus distinguées qui se puissent voir.

Nos amateurs étaient visiblement émus ; en effet, dès que l'on veut monter au rang d'artiste, il faut que le talent réponde à la prétention ; un parterre, fût-il composé individuellement de grands seigneurs, devient un corps essentiellement démocratique, par le fait même qu'il est un parterre. Au reste, cette crainte fut d'avance pour moi une preuve de supériorité : des chanteurs médiocres eussent eu plus d'aplomb.

Dès les premières notes, notre étonnement fut grand : ce n'étaient point des amateurs que nous entendions, c'étaient d'admirables artistes ; il serait peut-être impossible de trouver, même sur les meilleurs théâtres de France et d'Italie, trois voix qui se mariassent plus harmonieusement que celles de la princesse Elise, du prince Joseph et du prince Charles; en fermant les yeux, on pouvait se croire aux Bouffes, et parier pour Persiani, Rubini et Tamburini. En rouvrant les yeux seulement, on se retrouvait en face de gens du monde. Tout le concert fut chanté avec cette supériorité d'exécution qui m'avait si prodigieusement étonné au premier morceau, et qui se soutint jusqu'au dernier. La séance finit, comme elle s'était ouverte, par des tonnerres d'applaudissemens; les illustres exécutans, rappelés dix fois, revinrent dix fois saluer leur bénévole auditoire. C'est que les princes Poniatowski appartiennent à une famille privilégiée, et que, s'ils perdaient leur fortune comme ils ont perdu leur trône, ils pourraient s'en refaire de leurs propres mains une aussi belle, et peut-être bien aussi illustre que celle que leur père leur a léguée. En effet, on ne peut être à la fois plus grand seigneur et plus artiste que le prince Charles et le prince Joseph; le dernier en outre est poète et musicien; il a donné, pendant notre séjour à Florence, deux opéras de premier ordre, l'un sérieux, l'autre bouffe; le premier intitulé : *Procida;* le second, *Don Desiderio;* tous deux ont obtenu un succès de fanatisme. Mais aussi il faut dire que le prince Joseph a un grand avantage sur la plupart des compositeurs; son opéra fini, il appelle son frère et sa belle-sœur, leur distribue à chacun leur partie, et garde la sienne. Tous trois se mettent à l'étude; un mois après, toute la société floren-

tine est invitée à la salle Steindich, qui est le théâtre Castellane de Florence. Là, l'opéra est joué et chanté devant un public parfaitement mélomane, dont toutes les impressions sont étudiées par le maestro auquel elles arrivent d'autant plus complètes, qu'il est à la fois auteur et acteur. Il est vrai qu'il y a un point sur lequel on ne peut se tromper : c'est que, dans ces représentations préparatoires, l'opéra est souvent infiniment mieux exécuté, qu'il ne le sera à la représentation définitive.

Lorsque nous partîmes de Florence, le prince Joseph, déjà salué par toute l'Italie du nom de maestro, composait un troisième opéra pour le théâtre de la Fenice à Venise.

Le concert avait fini à trois heures; nous avions juste le temps de rentrer chez nous, de dîner et d'aller prendre la file au Corso. Le Corso, comme l'indique son nom, est une promenade dont le lieu varie selon les circonstances. Cette fois elle s'étendait de la porte al Prato au palais Pitti, passant d'une rive à l'autre de l'Arno et traversant le pont de la Trinité. Le Corso est, comme la Pergola, la réunion de toutes les élégances indigènes et exotiques. C'est le Longchamps avec un beau ciel et vingt degrés de chaleur au lieu d'un ciel brumeux, au lieu de trois degrés de froid. Là, tout ce qui a un nom, que ce nom soit en *i* ou en *o* en *off* ou en *ieff*, en *ka* ou en *ki*, vient rivaliser de luxe. Il en résulte que Florence, proportion gardée, est peut-être la ville du monde où il y a non seulement les équipages les plus nombreux, mais aussi les équipages les plus magnifiques. Là encore nous retrouvâmes toute la famille Poniatowski ; seulement les artistes étaient redevenus princes.

Pendant deux heures chacun se promène, non pas pour se promener, mais pour montrer sa voiture et ses livrées. Les équipages les plus riches et les plus élégans sont ceux des princes Poniatowski, du comte Griffeo et du baron de la Gherardesca. Disons en passant que ce dernier est le seul descendant d'Ugolin, ce qui prouve, quoi qu'en dise Dante, que son aïeul n'a pas mangé tous ses fils.

Le Corso fini, chacun rentre en toute hâte pour faire toilette ; le Corso n'est qu'une espèce d'escarmouche, une affaire d'avant-garde; on s'est donné en passant rendez-vous à la Pergola, pour le combat général. C'est que, contre son habitude, la Pergola, ce soir-là, doit être parfaitement éclairée. C'est, nous l'avons dit, jour de gala. Or, le gala consiste à ajouter à l'illumination ordinaire un faisceau de huit ou dix bougies pour chaque loge. Mais les loges s'entêtent, et plus la salle s'éclaire, plus elles restent obscures. C'est beaucoup plus commode pour être chez soi, c'est vrai, mais c'est beaucoup moins avantageux pour les femmes que nos loges découvertes.

Ce qu'il y avait ce soir-là de diamans et de dentelles à la Pergola est incalculable. Toutes les vieilles richesses de ces vieilles familles étaient sorties de leurs écrins et de leurs bahuts. La salle ruisselait de pierreries; cependant les victorieuses étaient la princesse Corsini, la princesse Elise Poniatowski et la duchesse de Casigliano.

Je ne sais pas pourquoi on chante dans les salles d'Italie, à moins que ce ne soit par un de ces restes d'habitudes qu'on ne peut déraciner. Il n'y a pas, pendant les trois heures que dure le spectacle, une personne qui regarde ou qui écoute ce qui se passe sur la scène, à moins, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'y ait ballet. Chacun cause ou lorgne, et la musique, on le comprend, ne peut que nuire à la conversation. Voilà le secret de la préférence que les Italiens ont pour les accompagnemens peu instrumentés : ils ne pouvaient pardonner à Meyerbeer d'être obligés de l'écouter.

Les jour de gala, le grand-duc assiste régulièrement à la représentation avec sa famille. Aussitôt qu'il arrive dans sa loge, chacun se retourne, salue et applaudit ; puis chacun se remet en place, se recouvre, et il n'en est plus question. Sa présence au reste, n'influe ni sur les chutes, ni sur les sifflets, ni sur les applaudissemens. En Toscane, on ne sent la présence du souverain que comme on sent celle du soleil, par la chaleur et le bien-être qu'il répand. Partout où il est, la joie est plus grande, voilà tout.

A onze heures et demie en général, le spectacle finit. Ce n'est qu'en Allemagne qu'on se couche à dix heures, et que l'on quitte la salle à huit heures et demie pour aller souper. En Italie, on mange peu, et on ne soupe que dans le carnaval ; les gourmands sont des exceptions, on les montre au doigt, et on les vénère.

Après la Pergola, il y a un second spectacle, c'est le foyer : au foyer il y a raout ; au lieu de sortir en presse, comme on fait chez nous, et d'attendre sa voiture dans le vestibule ou dans les escaliers, on entre dans une grande salle attenante au théâtre, bien fraîche l'été, bien chaude l'hiver, et l'on organise la journée du lendemain.

Il y a là quelque chose de curieux, non seulement à voir, mais à écouter; ce sont les noms qu'on appelle : en dix minutes vous passez en revue les Corsini, les Pazzi, les Gherardesca, les Albizzi, les Capponi, les Guicciardini, tous noms splendidement historiques qui, depuis le XIIe et le XIIIe siècles, retentissent dans l'histoire ; vous vous croiriez encore au beau temps du gonfalonnat, et vous vous attendez à chaque instant à voir entrer ou sortir Laurent-le-Magnifique.

A une heure à peu près, nous rentrâmes chez nous. Les cloches faisaient leur vacarme, mais cette fois je me bourrai les oreilles de coton, et dormis comme un sourd; ce fut le soleil qui me réveilla.

Il y avait, ce jour-là, course en char, Corso, illumination sur l'Arno, et bal au casino de la noblesse Ce temps n'était pas encore trop mal employé. Les courses en char étaient fixées pour une heure; elles ont lieu sur la place Sainte-Marie-Nouvelle, dont toutes les fenêtres deviennent l'objet de l'ambition générale. Heureux ou plutôt malheureux ceux qui demeurent sur cette place : il faut qu'ils trouvent place chez eux pour toutes leurs connaissances : quinze jours à l'avance, c'est un travail à en perdre la tête.

Nous n'avions eu à nous occuper de rien; l'étranger est l'élu de Florence. Pourvu qu'il soit bien recommandé, il peut vivre dégagé de tout soin. On le prend chez lui, on le mène en voiture, on lui fait voir les fêtes, ensuite on le ramène à la maison. C'est un devoir presque national de l'amuser, et on fait tout ce qu'on peut pour cela. Malheureusement, l'étranger a en général le caractère morose et ingrat; s'il s'amuse, il ne veut pas en convenir, et une fois qu'il a quitté la ville, il remercie ceux qui l'ont amusé, en disant du mal d'eux. Par bonheur encore, les Florentins ne se découragent pas pour si peu ; ce qu'ils font, sans doute ils le font parce qu'ils doivent le faire, et ils pensent que l'hospitalité, comme toutes les vertus, a sa récompense en elle-même.

Le prince Joseph Poniatowski nous donnait un gage de cette obligeance convenue, et cependant si mal récompensée : le prince s'était chargé de nous, et devait nous conduire chez M. Finzi, dont les fenêtres donnent sur la place Sainte-Marie-Nouvelle ; il vint nous chercher, non pas à l'heure dite, mais une demi-heure avant. Ce n'était pas trop tôt pour être sûrs d'avoir des places sur le balcon.

La place Sainte-Marie-Nouvelle est une des plus gracieuses de Florence; c'est là, que s'élève cette charmante église que Michel-Ange appelait femme. Là aussi, Boccace a placé la rencontre des sept jeunes Florentines qui, après la peste de 1348, forment le projet de se retirer à la campagne pour y raconter ces fameuses nouvelles qui donneraient une singulière idée des mœurs des dames de cette époque, s'il fallait en croire le poète sur parole.

L'église de Sainte-Marie-Nouvelle tient au dedans tout ce qu'elle promet au dehors · on y entre par une porte d'Alberti, comparable à tout ce qui a été fait de plus beau en ce genre, et une fois entré, on y trouve une galerie de fresques et de tableaux d'autant plus curieuse, qu'elle s'étend des maîtres grecs aux auteurs contemporains.

Le moment était bon pour voir ce qui reste des premiers · leurs peintures sont ensevelies dans une chapelle souterraine où restent en dépôt, pendant trois cent cinquante jours de l'année, les estrades et gradins qu'on en tire tous les six mois pour en faire des amphithéâtres publics lors des courses des Barberi. Or, comme les courses devaient avoir lieu le lendemain, la chapelle était parfaitement vide; il est vrai que je n'en fus guère plus avancé pour cela : le temps et l'humidité ont fait chacun son office, et il ne reste que bien peu de traces de ces pinceaux bysantins auxquels Florence dut son Cimabue.

En revanche, si les fresques des maîtres sont à peu près perdues, le tableau de l'élève est parfaitement conservé : c'est cette fameuse madone entourée d'anges que Charles d'Anjou ne dédaigna point d'aller visiter à l'atelier même de l'artiste, et qui fut portée à l'église, précédée des trompettes de la république, et suivie de toute la seigneurie de Florence; on comprendra cet enthousiasme, en faisant ce que j'ai fait, c'est-à-dire en passant des peintures bysantines à la peinture nationale. Autrement il serait difficile de se placer au point de vue des enthousiastes du treizième siècle. Puis, si l'on veut suivre les progrès de l'art, de la madone de Cimabue, on passera à la chapelle des Strozzi, où André et Bernard Orgagna, ces deux géans de poésie, ont peint l'enfer et le paradis. Dans l'enfer, les chercheurs d'anecdotes reconnaîtront, au papier qui décore son bonnet, l'huissier qui, le jour même où André reçut la commande de Strozzi le vieux, avait saisi les meubles de l'artiste; de là ils iront chercher les fresques peintes en l'honneur des apôtres Philippe et Jean, par frère Lippi, puis ils passeront derrière l'autel et trouveront dans le chœur le chef-d'œuvre de Guirlandajo, cette chapelle où Michel-Ange rêva la chapelle Sixtine; ils termineront leurs investigations par le *saint Laurent* de Marchetti, par le *Martyre de sainte Catherine* de Bugeardi, dont Michel-Ange a dessiné les soldats. Enfin, ils s'inclineront devant les crucifix de Giotto et de Brunelleschi, ces deux chefs-d'œuvre, l'un de naïve résignation et l'autre de patiente souffrance; ce fut ce dernier qui fit dire à Donatello : « C'est à toi, Brunelleschi, de faire des Christs, et à moi de faire des paysans. »

Ce n'est pas tout : après l'église viennent les cloîtres ; après les fresques d'Orgagna, les grisailles de Paul Uccello; après la chapelle Strozzi, la chapelle Espagnole ; après frère Lippi, le peintre naturaliste et charnel, Simon Memmi, le peintre idéaliste et religieux ; tout cela, église, chapelles, cloîtres, peintres, est renfermé dans un circuit de cinq cents pas, avec cette profusion qui distingue l'Italie, et qui fait de chaque édifice religieux une histoire de l'art.

J'achevais ma visite, lorsque j'entendis de grands cris de joie sur la place : à Florence, on ne crie jamais qu'en signe de plaisir. Je présumai qu'il se passait quelque chose de nouveau, et je courus à la porte qui donne sur la place. En effet, une ligne de soldats faisait évacuer aux spectateurs le cercle destiné à la course des chars; mais le curieux de la chose, était la façon dont les soldats s'y prenaient pour obtenir ce résultat. En Toscane, nous l'avons dit, le peuple est le maître : c'est lui qu'il faudrait appeler monseigneur, si l'on voulait remettre réellement chaque chose à sa place ; aussi les soldats ne lui parlent-ils en général que le chapeau à la main.

On le prie de s'écarter; on lui promet que c'est pour son plaisir qu'on le dérange; on lui assure qu'il s'amusera bien s'il veut obéir; et alors ce bon peuple, qu'on repousse en riant, recule en riant, échangeant avec les soldats mille lazzi de facétieuse hilarité. Là jamais de coups de crosse sur les pieds, jamais de bourrades dans la poitrine ; un soldat qui donnerait une

chiquenaude à un bourgeois irait à la salle de police pour huit jours. Il y a une école de gendarmerie à fonder là, comme nous avons fondé à Rome une école de peinture.

Je me hâtai d'aller prendre ma place au balcon de M. Finzi : un instant après, le grand-duc et toute la cour parurent à la loge de San-Paolo, élégant portique élevé en face de l'église de Sainte-Marie-Nouvelle par Brunelleschi ; puis une vingtaine de cavaliers, débouchant par Borgo-Ognisanti, annoncèrent l'arrivée des concurrens. Presque aussitôt quatre *cocchi*, montés sur leurs chars, s'avancèrent au grand trot sur la place : les cocchi étaient vêtus à la romaine, et les chars taillés à l'antique. Les quatre factions du cirque y étaient représentées; il y avait les rouges, les verts, les jaunes et les bleus. Rien n'empêchait de croire, en se rajeunissant de dix-huit cents ans, que l'on assistait à une fête donnée par Néron.

Malheureusement la police florentine, qui tient avant tout à ce que les fêtes ne changent jamais de caractère, et à ce que ceux qui sont venus pour rire ne s'en aillent pas en pleurant, décide à l'avance quel sera le vainqueur. En conséquence, les autres cocchi doivent laisser prendre les devans au privilégié du buon-governo, qui remporte tout doucement sa victoire et qui console immédiatement ses rivaux de leur défaite en les emmenant avec lui au cabaret. Cela est d'autant plus facile à organiser à l'avance, que les chars et les chevaux appartiennent à la poste, et que les chefs des factions rouge, bleue, verte, jaune, sont tout bonnement des postillons. Cette fois il avait été décidé que ce serait le cocher rouge qui remporterait le prix : c'était son tour, il n'y avait rien à dire, le tour de chacun se représentant ainsi tous les cinq ans.

Mais un bruit aussi étrange que celui qui venait de parvenir à Achille lorsqu'il rencontra Agamemnon commençait à circuler dans la foule : on disait que le cocher rouge et le cocher bleu s'étaient pris la veille de dispute, et que le cocher bleu avait menacé tout haut le cocher rouge de ne pas lui laisser remporter sa victoire avec la facilité ordinaire. Le cocher rouge, qui savait d'avance que les deux meilleurs chevaux de la poste lui appartenaient de droit, s'était moqué de son compagnon ; ce qui fait que celui-ci, s'étant promis une seconde fois tout bas ce qu'il avait promis une première fois tout haut, avait préludé à cette concurrence en donnant à ses chevaux double ration d'avoine et en leur faisant boire le fiasco de Montepulciano qu'on lui avait donné pour lui-même. Aussi les chevaux du cocher bleu montraient-ils une ardeur inaccoutumée ; et, si certain qu'il fût de la supériorité des siens, le cocher rouge ne laissait pas de jeter de temps en temps sur eux un regard assez inquiet.

Enfin, le signal fut donné par une fanfare de trompettes et par le déploiement du vieux drapeau de la république : aussitôt les quatre concurrens, qui devaient faire trois fois le tour de la place en passant chaque fois derrière les deux obélisques placés à ses deux extrémités, s'élancèrent avec une rapidité qui fait honneur à la manière dont les postes de la Toscane sont servis.

Mais du premier coup il fut facile de voir que la question principale se viderait entre le cocher rouge et le cocher bleu : les chevaux du second, excités par leur double mesure d'avoine, par leur bouteille de vin, et plus encore par la haine de leur conducteur, qui était passée dans son fouet, avaient retrouvé leur vigueur première. Forcé par la disposition des chars réglée à l'avance par la police de laisser à son adversaire la meilleure place, c'est-à-dire celle qui lui permettait de raser de plus près les deux obélisques, il essaya dès le premier tour d'enlever cet avantage au cocher rouge. Les juges du camp commençaient bien à s'apercevoir de cette rivalité à laquelle ils ne s'étaient pas attendus, mais il était trop tard pour y remédier. Vers le milieu du second tour, le cocher bleu essaya de couper le cocher rouge; de son côté, le cocher rouge se trompa: un coup de fouet destiné à ses chevaux arriva droit sur la figure de son adversaire ; celui-ci riposta; à partir de ce moment, les deux concurrens frappèrent l'un sur l'autre, à la grande satisfaction de leurs chevaux qui, partageant la rivalité de leurs maîtres, ne continuèrent pas moins de galoper de leur mieux. Mais un double accident résulta de ce changement : les deux cochers, trop occupés de frapper l'un sur l'autre pour conduire leurs chevaux, se trouvèrent lancés de telle manière, qu'en arrivant à l'obélisque le cocher bleu accrocha la borne, et le cocher rouge accrocha le cocher bleu : le choc fut si violent que les quatre chevaux s'abattirent : le cocher bleu tomba comme Hippolyte embarrassé dans les rênes de ses chevaux ; le cocher rouge fut jeté à dix pas par-dessus son char. Le cocher vert, qui voulut passer entre les degrés de l'église et le cocher rouge, monta sur les deux premières marches et versa. Quant au cocher jaune, qui, suivant le programme, devait arriver le dernier, et qui par conséquent se tenait à une distance respectueuse, il put s'arrêter à temps, et demeura sain et sauf, lui et son attelage.

Moins on s'attendait à ce spectacle, mieux il fut reçu par les spectateurs. Depuis les courses de Néron on n'avait rien vu de pareil. Toute la place battit des mains. Ce bruit électrique rendit des forces au cocher rouge, qui n'avait fait, au reste, que toucher la terre, et qui, se relevant aussitôt, était remonté dans sa carriole ; quelques efforts lui suffirent pour la dégager, et il repartit au galop. Le cocher bleu se remit à son tour sur ses jambes, et le suivit avec l'opiniâtreté du désespoir, mais cette fois sans pouvoir l'atteindre ; ses chevaux étaient dégrisés. Le cocher jaune passa entre son camarade versé et l'obélisque, et au lieu d'être le quatrième, se trouva le troisième ; il n'y eut que le malheureux cocher vert qui demeura en place, quelques efforts qu'il fît pour relever son char et mettre ses chevaux sur pied : pendant ce temps, le cocher rouge acheva sa carrière et arriva triomphalement au but.

Aussitôt la trompette sonna, et le porte-étendard monta dans le char du vainqueur, qui s'en alla recevoir je ne sais où le prix de sa victoire, suivi par les trois quarts de la foule ; l'autre quart resta pour consoler les vaincus. Il n'y eut, au reste, rien d'interverti dans les intentions du buon-governo : le cocher rouge eut la couronne que la main paternelle du gonfalonier avait tressée pour lui, et s'il y eut quelques changemens dans le programme, ils furent, comme on le voit, tout à l'avantage du public.

Cependant le grand-duc et les jeunes archiduchesses avaient eu grand'peur. On vint s'informer de leur part s'il n'était arrivé aucun accident sérieux ; tout s'était borné heureusement à quelques égratignures. La foule s'écoula aussitôt ; c'était l'heure du dîner, et Florence tout entière avait rendez-vous de huit heures du soir à deux heures du matin, sur les quais qui bordent l'Arno.

Nous étions invités, comme nous l'avons dit, à voir les fêtes nocturnes des fenêtres du palais Corsini. La duchesse de Casigliano, belle-fille du prince, l'une des femmes les plus artistes et les plus spirituelles de Florence, avait bien voulu nous faire inviter au nom de son beau-père. Nous nous étions étonnés de cette invitation, car nous savions le prince à Rome. Mais la première personne à qui nous en parlâmes nous répondit que, sans aucun doute, le prince reviendrait de Rome pour faire les honneurs de son palais, non seulement à ses compatriotes, mais encore aux étrangers attirés à Florence par la solennité des fêtes patronymiques de saint Jean. En effet, nous apprîmes chez M. Finzi que le prince venait d'arriver.

Le prince Corsini est de nom et de façons un des plus grands seigneurs qui existent au monde : il descend, je crois, d'un frère ou d'un neveu de Clément XII, auquel les Romains, reconnaissans élevèrent, après un pontificat de neuf ans, une statue de bronze qui fut placée au Capitole. De ce pontificat date pour les Corsini le titre de prince, mais l'illustration historique de la famille remonte aux premiers temps de la république. C'était une Corsini, cette femme si fière qu'avait épousée Machiavel, et qui lui inspira son joli conte de *Belphégor*.

Napoléon, qui se connaissait en hommes, et qui accaparait à son profit toutes les capacités, remarqua le prince Corsini. Il l'attira en France, le fit conseiller d'état et officier de la Légion-d'Honneur. Sous Napoléon, ce n'était point assez d'être quelque chose, pour avoir droit à de pareilles faveurs, il fallait encore être quelqu'un ; le prince Corsini était à la fois quelqu'un et quelque chose. Aussi ce fut à lui que Napoléon *recommanda* la princesse Elisa lorsqu'elle partit pour Florence, où l'attendait la couronne de grande-duchesse.

Napoléon tomba et entraîna toute sa famille dans sa chute. Le prince Corsini, que l'on avait fait Français, redevint Italien. Rome alors le nomma sénateur, comme la France l'avait nommé conseiller d'état. Le prince Corsini fit son entrée à Rome ; c'était une occasion offerte au prince de faire honneur à son nom, à son rang : il la saisit comme il saisit toujours les occasions de ce genre. Pendant trois jours les fontaines du Capitole versèrent du vin ; pendant trois jours des tables publiques furent dressées sur le vieux Forum. On n'avait pas vu pareille chose depuis César. 45,000 écus y passèrent : 45,000 écus font environ 270,000 francs de notre monnaie.

Aussi, lorsque le grand-duc de Toscane songea à faire demander en mariage la sœur du roi de Naples, ce fut le prince Corsini qu'il chargea des négociations. Le prince Corsini accepta l'ambassade à la condition qu'il en ferait seul tous les frais. Le grand-duc comprit ce qu'il y avait de princier dans une pareille exigence : il laissa carte blanche au prince Corsini, qui parut à la cour du roi de Naples comme l'envoyé d'un empereur. Seulement le mariage conclu, le grand-duc donna au prince Corsini la plaque de Saint-Joseph en diamans.

Tous les deux ou trois ans, le prince Corsini donne un bal : ce bal lui coûte de 40 à 50,000 fr. Quelques jours avant mon départ de Florence, j'ai assisté à une de ces fêtes : nous étions quinze cents invités ; il y eut pendant toute la nuit souper constamment servi pour tout le monde, et pas un valet, pas une pièce d'argenterie, pas un candélabre, pas une banquette, qui ne ne fût à la livrée ou aux armes des Corsini. Le vieux palais pouvait, disait-on, fournir encore toutes choses à cinq cents personnes de plus.

Maintenant, on ne s'étonnera pas que le prince fût revenu tout exprès de Rome, pour faire à Florence les honneurs de ces fêtes, qui, se passant sous son balcon, semblent être données bien plus encore en son honneur qu'en celui de saint Jean.

L'entrée du palais Corsini est magnifique; en montant l'escalier que domine la statue de Clément XII, on pourrait se croire à Versailles : mille personnes tiendraient et danseraient à l'aise dans l'antichambre. A peine fûmes-nous entrés, que le prince Corsini, que nous ne connaissions point encore, vint droit à nous avec une affabilité et une grâce toutes françaises. La princesse Corsini est Russe : elle a quitté l'Italie d'Asie pour l'Italie d'Europe, la Crimée pour la Toscane, Odessa pour Florence ; c'est une jeune et belle femme de grand air, à qui ses robes de brocard d'or et ses rivières de diamans donnent l'aspect d'une châtelaine du moyen-âge. Aussi, je ne sais rien de plus en harmonie avec ce beau palais, tout tapissé de Titiens, de Raphaels et de Van-Dicks, que la maîtresse, qui semble s'être détachée d'une de leurs toiles pour en faire les honneurs.

Je me rappellerai toute ma vie l'impression que je ressentis lorsque, du milieu de ces salons, tout resplendissans de lumière, je jetai les yeux

sur l'Arno, tout flamboyant d'illuminations. Les Italiens ont un art particulier pour disposer les flambeaux qui éclairent leurs fêtes. Le fleuve, tout chargé de gondoles pavoisées glissant au son des instrumens, et portant de joyeux convives qui se renvoyaient des santés d'une barque à l'autre, était littéralement entre deux murs de flamme. Partout où on apercevait l'eau, l'eau réfléchissait le feu : l'Arno comme le Pactole semblait rouler des flots d'or.

Le feu d'artifice tiré, chacun prit congé du prince. A neuf heures et demie, il y avait bal au Casino, et, comme la cour venait à ce bal, il était convenable que l'aristocratie florentine fût là pour la recevoir. Je pris à mon grand regret congé, non pas du prince et de la princesse que j'allais retrouver, mais de leur palais, que je me promis bien de revoir. Au reste, la séparation ne devait pas être longue ; nous y dînions le lendemain.

Comme on était venu chez le prince Corsini en toilette de cour, on n'eut que cent pas à faire pour se trouver au Casino. J'entends par toilette de cour, cravate blanche, croix, crachats et cordons. Quant à l'uniforme, le duc ne l'exige pas, même pour les bals au palais Pitti. Il n'est de rigueur qu'aux réceptions du premier jour de l'an et aux concerts du carême.

Il était impossible de trouver un contraste plus parfait que celui qui nous attendait. Rien de plus riche que le palais Corsini, rien de plus simple que le casino. C'est un appartement donnant d'un côté sur le quai, de l'autre sur la place de la Trinité, et composé de quatre ou cinq chambres peintes simplement à la détrempe. Une de ces chambres est consacrée au bal, les autres au billard et au whist.

Lorsque nous entrâmes, la cour venait d'arriver. Les différens ambassadeurs attendaient leurs compatriotes respectifs dans la première pièce, et les présentaient successivement au chambellan de service. C'était tout le cérémonial. Cette formalité accomplie, ils pouvaient entrer dans la salle du bal. Rien, au reste, ne distingue le grand-duc et sa famille de ceux qui les entourent : toute la différence qu'il y a entre eux et les autres invités, c'est que des fauteuils sont réservés aux archiduchesses, et qu'au lieu d'attendre les invitations, elles choisissent elles-mêmes et font inviter par leurs chambellans les cavaliers avec lesquels elles désirent danser. Ces invitations ne sortent pas d'un très petit cercle, et s'adressent ordinairement aux personnages qui occupent des charges au palais Pitti Les privilégiés sont donc, en général, les fils du prince Corsini, les fils du comte Martelli, le marquis Torrigiani, et le comte Cellani. Il va sans dire, que, s'il y a dans la salle quelque prince étranger, les invitations vont à lui de préférence.

A trois heures, la cour quitta le bal, ce qui n'empêcha point les acharnés de continuer de danser. Comme nous n'étions point de ceux-là, nous nous retirâmes immédiatement, et regagnâmes notre palazzo.

La journée du 25 était un peu moins chargée que celle du 24, il n'y avait que Corso, cour de Barberi, et Pergola. Nous étions, en outre, invités comme nous l'avons dit, à dîner chez le prince Corsini. Il y avait donc moyen de faire face à tout.

Le Corso était le même que les deux jours précédens. Je n'ai plus rien à en dire à mes lecteurs. A trois heures, nous étions chez le prince Corsini ; le dîner avait été avancé d'une heure ou deux, afin que nous puissions assister à la course de Barberi.

Une des choses les plus rares à rencontrer à l'étranger est, pour un Français, cette bonne et franche causerie parisienne, dont on ne sent le prix que lorsqu'on l'a perdue et qu'on la cherche vainement. Je me rappelle qu'un jour une provinciale demandait devant moi à Mme Nodier, qui lui parlait de nos soirées de l'Arsenal : « Madame, faites-moi le plaisir de me dire qui mène la conversation chez vous. — Oh ! mon Dieu, répondit Mme Nodier, personne ne la mène, ma chère amie; elle va toute seule. » Cela étonna beaucoup la provinciale, qui croyait que la conversation, comme une fille honnête, a besoin d'être dirigée par une gouvernante.

Eh bien, cette conversation insoucieuse, frivole, profonde, colorée, légère, poétique, Protée aux mille formes, fée insaisissable, ondine bondissante, qui naît d'un rien, s'attache à un caprice, s'élève par l'enthousiasme, retombe avec une plaisanterie, se prolonge par l'intimité, meurt par l'insouciance, se rallume à une étincelle, brille de nouveau comme un incendie, s'éteint tout à coup comme un météore pour renaître, sans que l'on sache pourquoi ni comment; cette conversation dont notre esprit altéré était plus avide que l'estomac le plus exigeant ne le sera jamais d'un bon dîner, nous la retrouvâmes chez le prince Corsini. Le prince se rappelait Paris, la duchesse de Casigliano le devinait; quant à la princesse, elle est Russe, et l'on sait la difficulté que nous avons nous-mêmes à distinguer une Russe d'une Française. On parla de tout et de rien, de bal, de politique, de jockey-club, de toilette, de poésie, de théâtre, de métaphysique, et on se leva de table après avoir, sans qu'aucun de nous pût dire de quoi il avait été question, échangé assez d'idées pour défrayer pendant une année une petite ville de province.

Le dîner avait duré jusqu'à quatre heures et demie ; à cinq heures avaient lieu les courses. Le prince Corsini avait mis à notre disposition le casino de son second fils, le marquis de Layatico, gouverneur de Livourne. Comme les courses partaient de la porte al Prato, les chevaux passaient justement sous ses fenêtres : nous ne quittions donc une hospitalité que pour en recevoir une autre.

Le casino du prince Corsini serait en France un palais. Nous entrâmes par la porte du milieu, ce qui n'est pas un détail de mœurs indifférent, car la porte du milieu ne s'ouvre que pour le grand-duc, les archiducs et le prince Corsini. Ce jour-là il y avait double raison pour que la porte d'honneur fût ouverte. C'est du balcon du casino du prince Corsini que les archiducs *doivent* voir la course. Je dis *doivent*; car je crois que c'est entre le palais Pitti et le palais Corsini une vieille convention de prince à prince; le petit-fils du prince Corsini, qui est un bel enfant de cinq ou six ans, en faisait les honneurs aux jeunes archiducs, qui sont à peu près de son âge.

L'heure de la course approchait ; nous nous plaçâmes aux fenêtres et aux balcons latéraux, la fenêtre et le balcon du milieu étant réservés aux archiducs ; la rue présentait un aspect dont on ne peut se faire une idée. De chaque côté était dressé un amphithéâtre de gradins qui s'élevaient à la hauteur des premiers étages, dont les fenêtres semblaient faire le dernier degré. Il en résultait que, comme les fenêtres du second succédaient aux fenêtres du premier, le toit aux fenêtres du second, et que degrés, fenêtres et toits, étaient tous chargés d'hommes, de femmes et d'enfans; il n'y avait aucune interruption de spectateurs sur un espace de plus de cinquante pieds de haut. Ajoutez à ce tableau vivant, inquiet et bariolé, les longs rideaux flottans de damas de mille couleurs que dans toutes les fêtes publiques les Italiens ont l'habitude de laisser pendre de leurs balcons, et vous aurez une idée du spectacle qui s'offrait à nous aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Bientôt notre regard se fixa sur les concurrens : c'étaient cinq jolis chevaux de petite taille, nés en Toscane, car les chevaux toscans seuls peuvent concourir pour le prix, dont partie est un don du grand-duc et partie le résultat d'une poule. Chacun d'eux portait sur la cuisse le numéro sous lequel il était inscrit, tandis que sur le dos et le long de leurs flancs flottaient des espèces de châtaignes de fer, dont les pointes aiguës comme des aiguilles étaient destinées à activer leur course. Ils s'avançaient conduits par leurs maîtres respectifs, qui les firent ranger derrière une corde; à un signal donné, cette corde devait tomber et leur livrer passage.

La distance à parcourir était à peu près de deux milles. Le point de départ était, comme nous l'avons dit, la porte al Prato, et le but la porte alla Croce. Un, deux, trois, quatre ou cinq coups de canon devaient annoncer la victoire et indiquer le vainqueur, le nombre des coups correspondant toujours à son numéro.

Au signal donné, la corde tomba; les cinq chevaux partirent au galop et disparurent dans Borgo-Ognisanti. Cinq ou six minutes après on entendit deux coups de canon; c'était le nº 2 qui avait gagné. Aussitôt tout le peuple se dispersa, et cela sans bruit, sans rumeur, s'écoulant, non pas comme l'eau d'un torrent, mais comme l'eau d'un lac, joyeux cependant, mais joyeux de cette joie intérieure qui n'a pas besoin pour se compléter ou plutôt s'étourdir d'une bruyante expression. Tout peuple qui s'amuse à grand bruit est un peuple qui souffre.

Le spectacle en lui-même n'avait pas duré cinq secondes, et cependant la ville s'était mise sur pied pour y assister. C'est que, comme nous l'avons déjà dit, tout est prétexte à spectacle à Florence. On s'y amuse plus du plaisir que l'on aura, ou du plaisir que l'on a eu, que du plaisir que l'on a.

La journée se termina par Pergola pour l'aristocratie, par le Cocomero pour les bourgeois, et par le théâtre de Borgo-Ognisanti et de la Piazza Vecchia pour le peuple.

Il y eut bien le lendemain et le surlendemain quelques restes de fête, comme après les tremblemens de terre le sol est quelque temps encore à frémir; mais bientôt tout rentra dans son état ordinaire; enfin les grandes chaleurs de juillet arrivèrent, et chacun partit pour les eaux de Lucques, de Via-Reggio ou de Monte-Catini.

ALEX. DUMAS.

(*Revue de Paris.*)



UN AMOUR AU SERAIL.

Un peintre de paysage qui se serait fait un nom, si une passion lui en eût donné le temps, Daniel de Gersain, cherchait un jour, entre Athènes et Sunium, le tombeau superbe qu'on avait érigé à Cranaüs. Pausanias avait vu ce monument, et l'avait admiré; le jeune Daniel, plein de foi dans Pausanias, se livrait à de laborieuses investigations. Hélas! Cranaüs n'a jamais eu de tombeau. Pour avoir un tombeau, il faut nécessairement avoir existé, et Cranaüs a été inventé par Pausanias l'historien.

Daniel, toujours cherchant, avait visité les hautes herbes et les massifs d'oliviers qui couvrent les cendres des villes célèbres de la contrée: Œxone, Alœ, Alimus, Anagyrus, Thorœ, Lampra, Œgilia, Anaphlystus, Azenia; point de tombeau de Cranaüs. Le jeune peintre s'apprêtait à rentrer à Athènes, lorsqu'il vit passer un groupe de jeunes filles grecques, qui entraient dans le sentier du cap Zoster, promontoire sacré où Latone délia pour la première fois sa ceinture, en se rendant à la flottante Delos.

Ces jeunes filles marchaient sous la garde d'un Albanais colossal. Daniel supposa qu'elles demeuraient dans quelque maison rustique du voisinage, et qu'elles ne s'étaient écartées un instant que pour aller cueillir le cytise, le serpolet et le pourpier. La guerre désolait le Péloponèse à cette époque; et, quoique ce rivage fût tranquille, un débarquement de Turcs était dans les éventualités de chaque jour, l'année 1822 venait de commencer.

Daniel avait raisonné juste; au détour d'un tumulus, il aperçut une jolie ferme abritée du vent de la mer par un coteau garni d'oliviers; un joli jardin entourait la maison; une touffe de sycomores montait en rideau devant les persiennes; c'était une de ces douces résidences qui ont un air de bonheur et de sérénité à faire envie aux voyageurs. Un molosse, que l'artiste reconnut à son aboiement pour un chien de Laconie, accourut joyeusement au devant des jeunes filles, et renversa la plus jeune sur le gazon par luxe d'amitié. Les autres enchantèrent les échos de Sunium de longs éclats de rire, harmonieux comme une gerbe de dactyles, dans une idylle du grand poète syracusain.

Daniel avait oublié Cranaüs et Pausanias.

Le molosse de la ferme ne manqua pas, selon l'usage invariable des chiens de tous les pays, de courir sur l'étranger qui entrait dans ses domaines pour le mordre ou le dévorer. Le chien est l'ami de l'homme, c'est convenu; mais il nous faut payer cher son amitié de logis. Le tigre est notre ennemi, mais il reste dans ses bois, et il est fort rare qu'il nous morde en passant.

Daniel, malgré son admiration classique pour les chiens de Laconie et pour les jeunes filles grecques, se mit en position de légitime défense, et présenta au molosse deux pistolets turcs, ornés de rubis. L'animal recula, mais avec une telle éruption gutturale d'aboiemens, que les gens de la ferme accoururent au secours de l'artiste, enchaînèrent le molosse, et prièrent Daniel de se reposer un instant à l'ombre du laurier domestique.

Daniel parlait supérieurement le grec vulgaire; il remercia, dans une phrase pleine d'un doux parfum antique, et suivit les gens de la ferme. Il fut présenté au maître de la maison; c'était un Grec de cinquante ans, d'une figure majestueuse; il s'occupait en ce moment, comme Laërte, à émonder les treize poiriers de son jardin.

Le molosse aboyait dans la cour, mais enchaîné.

Une douce cordialité s'établit tout de suite entre le Grec et le jeune Français. On parla de la guerre de l'indépendance et des héros qui renouvelaient les vieilles gloires du Péloponèse. Daniel traduisit à son hôte tous les vers français que ses compatriotes avaient faits en honneur des Hellènes. La famille ne tarda pas de descendre au jardin pour écouter le jeune étranger.

Daniel se retourna au bruit des pas légers des jeunes filles; en ce moment, le soleil dorait de belles choses: une ruine blanche du cap Sunium et un visage, oh! un visage, comme il ne sera plus donné aux fils des Hellènes d'en voir, si le sang bavarois continue à se mêler au sang d'Alcibiade et de Périclès.

— Rodokina, dit le maître, fais mettre le couvert sous la treille; le printemps approche, nous pouvons dîner à l'air; notre ami le Français nous fait l'honneur d'être notre convive aujourd'hui.

Daniel n'écouta qu'à peine; il regardait Rodokina, et un pressentiment qui traversa son cerveau comme l'éclair, semblait lui dire que toute sa vie était désormais attachée à cette figure céleste qui venait de disparaître en souriant.

On continua de parler des hauts faits d'armes de Marcos Botzaris; mais Daniel était assailli de distractions.

Les jeunes filles mettaient le couvert en folâtrant, et faisaient assaut de gracieuse étourderie, afin d'attirer l'attention du galant Français que la Providence leur envoyait dans leur solitude, pour charmer la vie monotone de la maison. Rodokina éclipsait, par ses charmes, ses deux sœurs aînées, Elle portait une robe rouge, et un manteau carré de satin jaune, agrafé par derrière. Ses cheveux d'un noir de jais étaient retenus par un ruban d'or, en bandeaux, et tout semé de fleurs agrestes cueillies, le matin, au bord des petits torrens. La volupté de l'innocence l'environnait, comme une parure angélique; au contour pur et délié de sa figure sans tache, à la pudeur de son regard, à l'incomparable grâce de ses poses, à la sérénité de son front, on n'aurait pu dire si elle appartenait au gynécée, à l'olympe ou au paradis: Praxitèle en aurait fait sa Vénus pudique, Raphaël une sainte; il fallait la prier en chrétien ou l'adorer en amant.

Daniel prit ce dernier parti.

Dimitry Zaccaroüs, c'était le nom du père de famille, comprit tout de suite, en se mettant à table, que le jeune peintre avait été vivement frappé de la beauté de Rodokina. En d'autres circonstances, il aurait pris, en sage père, ses précautions; il aurait même regretté d'avoir ainsi offert à un inconnu une hospitalité qui pouvait devenir importune ou dangereuse; mais il se trouvait dans un pays et dans un temps où la désolation qui entourait le foyer domestique, écartait la pensée de ces considérations qui n'appartiennent qu'aux jours de calme. On vivait alors dans une atmosphère de deuil et de sang; le soir n'avait qu'un bien douteux lendemain. La vie de la Grèce semblait devoir s'éteindre à chaque soleil. En présence de ces grandes calamités nationales, Dimitry oubliait presque qu'il était le père de Rodokina, et ne s'en remettait plus qu'à Dieu du soin de ses enfans.

— Argus! où est Argus? dit Zaccaroüs, il faut que je vous réconcilie avec mon chien, monsieur Daniel.

Le molosse arriva tout pantelant de joie, il embrassa son maître, ses jeunes maîtresses, surtout Rodokina; puis il regarda fixement Daniel, et le voyant à table, amicalement assis auprès de Rodokina et de Dimitry, il comprit qu'il avait fait tantôt une grande faute, et, dans un langage inarticulé, mais caressant, il demanda pardon au jeune Français d'avoir outrepassé, par un zèle aveugle, ses devoirs de gardien. Daniel voulut lui témoigner à son tour qu'il n'avait aucune rancune; il caressa l'animal et le baisa sur le front. Dans l'excès de sa joie, Argus courut dans le jardin, aboyant aux arbres et déracinant les fleurs; il était fou.

L'intimité s'établit promptement dans les temps malheureux. A la fin du repas, Dimitry et Daniel se traitaient en vieilles connaissances. A cette table, d'ailleurs, le jeune Daniel représentait la nation puissante et généreuse qui protégeait la sainte cause des Grecs, de son or, de son épée, de ses vœux; c'était assez pour éveiller toutes les sympathies de Dimitry en faveur de l'étranger, son convive. Lorsque vint l'heure de la séparation, la tristesse fut si grande, qu'on aurait cru assister à de déchirans adieux, donnés et reçus après une longue et fraternelle intimité.

Daniel promit à Dimitry et à sa charmante famille de revenir à la ferme au premier jour, et il reprit le chemin de la ville, emportant avec lui une de ses passions qui arrivent à leur paroxisme en naissant.

Huit jours après, une nouvelle désolante se répandit dans Athènes; on apprit que les Turcs avaient débarqué au cap Zoster, qu'ils s'étaient répandus comme des bêtes fauves dans la campagne, incendiant les villages, massacrant les populations, ravageant les blés en herbe, détruisant tout. Le jeune Daniel fut saisi d'un pressentiment horrible à l'annonce de cette nouvelle. Le débarquement avait eu lieu dans le voisinage de la ferme de Dimitry. Oh! quelle épouvantable pensée fit bouillonner son sang!

Il monta à cheval, et, sans se soucier des dangers auxquels son nom de Français n'aurait pu le soustraire peut-être, il courut, sans débrider, à la ferme de Dimitry: son cœur battait avec violence; à chaque échappée d'horizon, il regardait avec des yeux brûlans la petite colline où s'adossait la ferme; il tâchait de saisir, de loin, dans les accidens de terrain, quelques indices d'un grand malheur soupçonné. Il lui semblait parfois qu'il apercevait des traces de dévastation, et des bois d'oliviers incendiés, des bois bien connus de lui. Bientôt il eut le malheur de ne plus douter. Le sentier du jardin de Dimitry conduisait, cette fois, à des ruines récentes. La ferme était en cendres: plus de verger, plus de treille, plus de fleurs, plus de berceaux de rosiers; l'incendie avait passé par là. Daniel, saisi d'une terrible émotion, s'assit sur le gazon et pleura devant ce triste tableau.

La nuit tombait, et Daniel ne songeait point à regagner la ville; il ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle de désolation, qui prenait encore une plus lugubre physionomie à l'approche des ténèbres; enfin il se leva, épuisé par le désespoir, et salua, pour la dernière fois, le domaine de Dimitry, en lui jetant le nom adoré de Rodokina.

L'écho du cap Zoster avait à peine répété ce nom, qu'un murmure sourd sembla sortir d'une touffe d'aubépines qui couvrait l'entrée d'une grotte. Daniel regarda fixement de ce côté, n'osant pas répéter le nom, de peur de perdre trop tôt son illusion dernière, ombre d'un espoir à jamais éteint.

Le buisson s'agita de lui-même, comme pour donner passage à un corps; des gémissemens lugubres se mêlèrent au frôlement des feuilles, une tête blanche se montra et deux yeux étincelèrent dans l'ombre. L'intrépide Daniel marcha vers le buisson; Argus! c'est Argus! s'écria-t-il, et il dégagea l'animal qui n'avait pas la force de briser le feuillage, et il l'embrassa comme le dernier ami survivant à toute une famille; Argus lui rendait ses caresses en pleurant.

La pauvre bête était bien souffrante; il était facile de voir, à ses blessures, qu'elle avait soutenu de courageuses luttes contre les ennemis de son maître: et que peut-être elle avait disputé Rodokina contre de lâches ravisseurs. Cette pensée désolante acheva d'accabler Daniel.

L'homme et le chien eurent ensemble un long et muet entretien. Daniel se fit suivre sans peine par Argus. Désormais ces deux existences étaient inséparables, marchant côte à côte et silencieux comme deux amis qui ont épuisé la langue du désespoir et qui se sont résignés à se taire, n'ayant plus rien à se dire sur un malheur consommé.

Trois semaines environ après cette scène, Daniel dévoré de mélancolie, et ne pouvant plus vivre dans ces tristes lieux qui lui rendaient des souvenirs mortels, s'embarqua sur un brick anglais qui faisait voile vers Constantinople. Il arriva dans la capitale de l'empire ottoman, après seize jours de traversée ; Argus ne l'avait pas quitté.

Daniel, résolu de se livrer exclusivement à l'étude de son art, loua une petite maison de campagne à Tarapia, pour y faire un album complet des vues du Bosphore; il dessinait tout le jour et n'avait d'autre témoin de ses travaux, et d'autre compagnon de ses courses que son fidèle Argus. Un jour, comme ils cheminaient tous deux sur la pelouse qui mène à Buyuckdéré, des litières couvertes, escortées par des cavaliers, passèrent dans leur voisinage. Argus donna des signes d'inquiétude, et flaira l'air avec une sorte de fureur; puis il courut à travers les cavaliers du côté des litières, poussa, dans la foule, des hurlemens lugubres, et revint à grands pas auprès de Daniel; il était couvert de poussière et de sang, et son œil s'éteignait.

Daniel se précipita sur son fidèle ami et l'examina rapidement. Argus avait reçu une blessure mortelle, dans sa courageuse exploration aux litières du sérail. Il n'avait plus que quelques instans de vie ; il se roula convulsif aux pieds de son maître, et dans un suprême et merveilleux effort d'intelligence, il parvint à articuler, avec des sons gutturaux, ce nom de Rodokina qu'il avait entendu tant de fois. Il est possible aussi que Daniel se trompa lui-même, et qu'il ait cru entendre ce nom qui vibrait continuellement à ses oreilles; quoi qu'il en soit, Daniel resta dans son illusion, si c'en était une. Argus expira, les yeux tournés vers le nuage de poussière qui couvrait l'escorte du grand seigneur.

Ici commence une histoire que je traiterais volontiers de fable avant le lecteur, si elle ne m'avait été attestée par Daniel lui-même, au foyer de l'Opéra, le soir de la retraite de Nourrit. Je prie le lecteur de n'être pas plus exigeant que moi. L'invraisemblable est souvent le père de la vérité.

Rodokina est au sérail du grand seigneur! voilà les seules paroles que Daniel prononçait tous les jours et à chaque instant, depuis la rencontre de Buyuckdéré : il ne se permettait aucun doute sur ce point; c'était une terrible révélation que lui avait faite, en mourant, le chien de Laconie. Impossible d'exprimer ce que cette pensée jetait d'incessant désespoir au cœur de Daniel. La femme qu'on adore au sérail de Mahmoud!!! Il y avait de quoi inventer la jalousie, si elle n'eût pas existé.

Daniel s'embarquait quelquefois sur un canot devant Tophana, et il longeait, à distance permise, la longue file de persiennes qui courent en promontoire sur les eaux calmes et bleues de la rade; il tâchait de saisir, dans les kiosques de la pointe du sérail, quelque indice révélateur de l'existence de la jeune Grecque; rien ne parlait clairement à son intelligence; les persiennes gardaient leurs mystères, le kiosque restait muet; le silence et la mort semblaient habiter seuls cette galerie maritime des voluptés orientales. Les palmiers et les acacias flottaient comme des panaches sur les petits dômes du jardin; la mer chantait au pied du harem; le vent faisait frissonner les banderolles des navires à l'ancre; rien dans l'air, sur l'onde et la terre, ne prenait intérêt à l'inconsolable tristesse de Daniel ; il restait sombre au milieu de tant d'azur et de soleil.

La nuit, il faisait des rêves affreux ; c'était toujours de poignantes visions, où se déroulaient des turbans, des cachemires, des danses de bayadères, entremêlés d'eunuques noirs et blancs; il se réveillait en sursaut, poignardant Mahmoud. Le jour venu, il allait rôder devant la sublime porte du palais de sa hautesse, tâchant d'épier les mystères de l'intérieur. Il accostait quelquefois les plus humbles serviteurs de la maison du sultan, et leur faisait des questions qui provoquaient la méfiance et ne lui amenaient aucune réponse qui le satisfît. En se couchant, il priait Dieu d'anéantir les sérails, au moins dans les songes. Jamais amant ne fut plus malheureux que Daniel.

Il vécut, ou pour mieux dire, il mourut quatre mois dans ces angoisses, ne prévoyant aucune issue favorable à sa passion. Il attendait une révolte des janissaires; mais les janissaires ne se révoltaient pas : pour arriver au bonheur, il lui fallait une révolution dans l'empire ottoman. Il comptait aussi sur les Russes ou les Grecs. Triste chose en amour de compter sur des révolutions! elles arrivent tard quand elles arrrivent; les maîtresses vieillissent et les amans aussi. Daniel se trouvait souvent sur la colline de Sainte-Sophie, au passage du grand seigneur; il contemplait son puissant rival, et voulait deviner sur sa figure quel degré de bonheur pouvait donner à un homme la possession de Rodokina. Le grand-seigneur avait une attitude qui se prêtait mal aux conjectures de Daniel; il étalait, sous son turban négligé, un visage ravagé par des passions faciles et des soucis impériaux; il avait une tristesse cuivrée sur les joues, et un grand symptôme de désenchantement dans ses yeux. Les souvenirs du sérail paraissaient l'occuper fort peu ; il causait politique avec le capitaine-pacha. Daniel regardait le peuple, et cherchait des signes de mécontentement; le peuple se prosternait et balayait la terre avec dix mille turbans mal roulés.

Daniel sortait un soir de la maison de M. Constantin, négociant français à Galata, et il se dirigeait vers Péra, lorsqu'il avisa un homme qu'il avait connu à Marseille, et qui se nommait tout simplement Pascal. La profession de ce Pascal était assez étrange, et rarement un Français l'embrasse. Pascal, encore enfant, fut pris par les Algériens et consacré à la garde des femmes d'Hussein-Bey. A l'âge de vingt ans, il s'était échappé d'Alger et avait couru le littoral, offrant ses services aux deys et aux pachas qui avaient des harems et qui étaient plus généreux que l'avare Hussein. Pascal connaissait à fond toutes les langues de la Barbarie; il parlait le français comme le fils d'un corsaire; il possédait une jolie voix de soprano et pinçait de la mandoline à ravir. En 1820, il vint à Paris pour acheter des Françaises à elles-mêmes, pour le compte de l'empereur de Maroc, qui s'était fait représenter la *Caravane* de Grétry, par des acteurs du théâtre de Fréjus, et qui demandait des Françaises piquantes à tout prix.

Daniel, qui avait une idée fixe, passa par dessus toutes les idées intermédiaires pour arriver au but qu'il avait subitememenl entrevu, en rencontrant Pascal. Ta fortune est faite, lui dit-il ; demande à parler au bostangi, au chef des eunuques, au visir, à qui tu pourras enfin, et offre tes services au grand-seigneur; tu diras que tu viens de France, que tu as étudié les mœurs, la politique, l'esprit public, tout ce que tu voudras, et que tu peux cumuler les fonctions d'eunuque et du conseiller du divan. Mahmoud paierait 100,000 piastres un eunuque français; il en demande partout; il n'y en a pas; vingt fois j'ai songé à moi... mais je suis arrêté par une considération puissante. Viens chez moi, je te peindrai les cheveux et la figure; je te donnerai des lunettes vertes; je te mettrai une cravate française qui te cachera le menton ; je ne te laisserai pas un pouce de chair visible sur la face. Tu es intelligent, tu sais ce que je veux faire de toi : sers-moi bien, et je te paierai largement.

Pascal avait un grand flegme, comme ceux de sa profession. Il répondit avec nonchalance qu'il était prêt à tout faire pour de l'argent. Daniel l'embrassa, et lui donna de magnifiques arrhes du marché conclu. Pascal, nourri dans les sérails, en connaissait les détours; il savait parfaitement à qui s'adresser pour faire ses offres de service ; il parla de lui à la domesticité impériale avec tant d'assurance; il fit sonner si haut ses voyages à Paris, ses liaisons avec les ministres français, dont il prétendait avoir appris les secrets, en gardant leurs femmes; il fit tant de bruit de paroles sur les Russes et les Grecs, que d'échelon en échelon il arriva jusqu'au visir.

En présence de ce haut dignitaire, Pascal prit une attitude diplomatique; il s'inventa une vie qui, disait-il, avait été toujours consacrée à la sainte cause des Turcs. Jamais rôle de comédien ne fut mieux joué ; ceux qui ont connu Pascal au service du célèbre docteur Clariond ne seront pas étonnés d'apprendre qu'à la fin de cette entrevue, il était admis aux fonctions du sérail, sous la condition de faire constater par le bostangi et le capidgi-baji, la validité de ses titres; épreuve que Pascal ne redoutait pas, et dont il sortit avec honneur.

Pascal avait quelques affaires à régler en ville, disait-il; il demanda son firman d'admission, et quitta le palais pour y rentrer le lendemain. Comme on le pense bien, le lendemain, ce fut Daniel qui rentra, ingénieusement affublé du déguisement complet de Pascal. La domesticité d'antichambre s'inclina devant le firman de Daniel.

Voilà donc notre jeune artiste français mêlé aux eunuques blancs du grand-seigneur. Malheureusement son impatience subit les cruelles épreuves du noviciat; il n'était pas arrivé à ce haut degré de confiance qui ouvre le sanctuaire de Mahmoud. On lui confia d'abord la garde de six vénérables odalisques, qui n'étaient gardées que pour la forme; car le sultan, avec cette galanterie qu'il veut naturaliser à Stamboul, croirait humilier une sultane douairière en lui refusant un gardien de sa vertu. Daniel conduisait au bain son fragment de sérail séculaire, et il fermait les yeux sous ses lunettes vertes. Il servait ces dames à table, les conduisait à la campagne, les déshabillait le soir avec le plus grand respect, et disait à l'oreille, à chacune d'elles, que c'était probablement par oubli qu'elles n'avaient pas reçu le mouchoir impérial. Cette attention délicate, renouvelée tous les soirs, fit un grand bien à Daniel.

La plus octogénaire de ces dames avait quelquefois des entretiens d'amitié avec Mahmoud, dont elle prétendait être la mère illégitime ; elle vanta fort l'esprit et l'urbanité parisienne de l'eunuque Daniel. Le sultan, qui a la manie de la France, et qui d'ailleurs connaissait déjà son nouveau serviteur, par le rapport du visir, mit un terme aux ennuis du surnumérariat, et nomma Daniel chef des eunuques blancs et inspecteur du harem des favorites. Daniel exprima sa reconnaissance en bosselant son front sur le tapis.

Le soir même, Daniel entra en fonctions. Son prédécesseur destitué lui donna le poignard damasquiné, emblème de sa puissance, et lui montra du doigt, tête inclinée, le rideau de velours écarlate qui fermait aux profanes le harem des favorites. Daniel ému, non de peur, mais d'amour, souleva le pesant rideau, et pénétra dans le plus gracieux salon que Galand ait inventé dans ses *Nuits*. Mille flammes ruisselaient sur les lampes et les girandoles d'or ; les pastilles à l'essence de rose fumaient dans les cassolettes; une couronne d'orangers en fleurs bordait le mur circulaire; des piles de coussins de velours à crépines d'émeraudes s'élevaient partout, comme des trônes d'odalisques; une gerbe d'eau safranée bondissait sur un bassin avec une agilité joyeuse, et embaumait l'air d'un parfum irritant; le salon était désert, mais tout y respirait la femme; c'étaient partout des bracelets oubliés sur les divans, des châles flottant au balcon des croisées ouvertes, des mandolines tièdes encore du doigt qui les anima, des sandales d'enfans tombées du pied nonchalant de l'odalisque, des bouquets de fleurs ravagés par des doigts distraits sous quelque pensée de mélancolie et d'amour : l'atmosphère de ce ginécée oriental était brûlante à respirer ; elle était pleine d'émanations enivrantes ; elle agissait sur les sens, comme le voluptueux démon de midi, au mois des blés jaunes, à

l'ombre des palmiers qui conseillent les désirs. Daniel étouffait de bonheur.

Des voix enfantines et mélodieuses retentirent sur le perron du jardin, et vingt jeunes femmes entrèrent en folâtrant dans le salon embaumé : la vue de Daniel, grotesquement habillé, provoqua de longs éclats de rire, qui déconcertèrent un peu le fier et jeune Français. Une seule n'avait pas ri ; elle était restée sur le seuil de la porte du jardin, et regardait le ciel étoilé, la tête mélancoliquement penchée sur l'épaule. Daniel ne voyait pas le visage de l'odalisque; mais une gerbe de lumière éclairait un cou et des bras d'une pure et incomparable blancheur qui était restée dans le souvenir du peintre et de l'amant. Elle fit un mouvement pour se retourner; Daniel tressaillit ; un visage lumineux se leva dans l'ombre comme un soleil de nuit ; c'était Rodokina.

Tous les sentimens qu'une passion de femme peut créer éclatèrent à la fois, comme un volcan, dans le cœur de Daniel ; il ne savait auquel de ces cris intérieurs donner audience; il sentait une double flamme en lui, celle qui le perçait comme un poignard de soufre et celle qui le ravissait au ciel comme une extase de volupté. Jusqu'à ce jour il avait douté, mais à présent le malheur était vivant à ses yeux. Rodokina au sérail du sultan! Ah! sans doute, elle était la favorite entre les favorites! Si jeune, si gracieusement sculptée, avec sa beauté souveraine, sa blancheur vive, sa taille de statue grecque, ses divines ondulations, elle devait avoir inspiré au sultan, son maître, une de ces intraitables passions comme le soleil et la mer en font naître sur ce rivage d'Orient. Oh! qu'il allait payer cher, l'amoureux Daniel, ce suave instant d'apparition! La nuit s'avançait menaçante d'amour; le mouchoir du sultan était suspendu sur la tête de l'artiste comme l'épée de Damoclès, et encore Damoclès n'avait qu'à porter un casque de fer; mais rien ne pouvait garantir Daniel du mouchoir fatal! Autour de lui les femmes causaient, chantaient, s'embrassaient, dansaient, faisaient toutes ces choses à la fois avec une étourderie charmante; Rodokina seule tenait le sérail à distance ; elle avait l'air d'attendre un événement, le mouchoir peut-être, se disait Daniel. Oh! si elle était amoureuse du sultan ! Ciel ! olympe! tartare! enfer ! Cependant le mouchoir n'arrivait pas.

Dans un angle du salon , montait du tapis au plancher une pendule à caisse de bois de sycomore , avec un cadran de mauvaise mine ; c'était le seul meuble qui déparât ce gracieux salon. Du fond de cette caisse sortit une tempête de sons qui suspendit les jeux, les rires, les chants. C'était le carillon du coucher. Ces dames chaussèrent leurs sandales et prirent leurs châles. Un eunuque noir entra; il n'avait pas de mouchoir. Il dit à Daniel qu'il venait se joindre à lui pour conduire les odalisques dans leurs appartemens. L'eunuque s'exprimait en langue franque ; mais Daniel lui ayant fait observer qu'il comprenait fort bien le turc, la conversation s'engagea bientôt entre eux, pendant que les femmes faisaient leur toilette de nuit.

— Il paraît, dit Daniel avec un accent prononcé d'indifférence, il paraît que le commandeur des croyans a besoin de repos?

— Oui d'un grand repos, dit l'eunuque. Il a passé la journée à cheval ; il a été à Tarapia ; il a cassé vingt œufs d'autruche, à deux cents pas, avec son fusil français, il a tenu son divan, il a passé en revue dix mille guerriers, il a visité sa flotte, qui part demain pour Corinthe, et ses batteries de campagne à Tophana ; aussi notre maître, le commandeur des croyans, dort-il d'un profond sommeil depuis deux heures.

— Seul?

— Eh oui! seul; on n'a besoin de personne pour dormir.

— Et le commandeur des croyans a-t-il l'habitude de se réveiller avant le jour?

— Quelquefois.

— Et alors?...

— Alors, il se rendort.

— Ah!... Pardonnez-moi, je ne suis pas encore fait aux habitudes du palais; c'est par la faveur du fils du prophète que je suis ici.

— Je le sais. Qu'Allah vous y maintienne long-temps; notre gracieux sultan est un si bon maître!

— Oui, c'est ce qu'on dit partout... Il est encore fort jeune, n'est-ce pas?

— Le fils du prophète est jeune jusqu'à sa mort.

— C'est juste. Cependant il arrive un âge où... Ainsi, j'ai remarqué ce soir qu'on n'avait jeté le mouchoir à personne.

— Quel mouchoir?

— Le mouchoir du sultan.

— Je ne comprends pas.

— Comment donc! dans tous les sérails où j'ai servi, le maître jetait tous les soirs le mouchoir à la favorite...

— J'ai quarante ans de sérail, moi; je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Comment vous appelez-vous ?

— Ali

— Et moi Danieli. Ecoutez, Ali, je brûle de faire plus que mon devoir et de répondre dignement à l'auguste confiance dont je suis honoré; voilà pourquoi je vous fais ces questions. Croyez qu'en m'accordant votre amitié et les conseils de votre expérience vous n'obligerez pas un ingrat. Je me suis enrichi à Paris, au service d'un bey français qui avait un nombreux sérail et qui me payait royalement, parce que les gens comme nous sont rares à Paris, notre profession y devenant de jour en jour plus dédaignée par les jeunes gens, à cause de la corruption des mœurs. Mes économies sont placées à Galata, chez un banquier franc; elles sont à vous comme à moi.

Ali s'inclina et baisa un pan de la robe de Daniel. Celui-ci continua :

— Vous vieillissez, Ali, et vous avez besoin de repos; lorsque vous voudrez quitter le sérail et vivre votre maître, dites-le-moi, et je vous fais un sort.

— Frère, répondit Ali, la reconnaissance, dit le Koran, doit s'attacher au bienfait promis comme au bienfait reçu. Ali vous remercie avec son cœur. Croyez bien que c'est sans jalousie que je vous ai vu entrer au sérail, vous le premier eunuque blanc qui ait eu le privilége d'être introduit dans les appartemens secrets. Le sultan vous a nommé son secrétaire privé (seir-kiatib) et son eunuque favori ; il a de hauts desseins sur vous. Jamais eunuque blanc n'a joui de pareils avantages, pas même le capiaga, qui est blanc comme vous, quoiqu'un peu cuivré. C'est que depuis quelque temps le sultan se relâche des vieux et saints usages; il ne veut plus camper en Europe; il veut changer sa tente du Bosphore contre un palais franc. Que le prophète soit béni! Danieli, vous êtes appelé à de hautes destinées; quand votre esprit sera entré dans l'esprit de l'invincible Mahmoud, souvenez-vous de moi. Bien loin de songer à quitter le sérail où je suis né, j'aspire à la charge de kislar-agassi (chef des eunuques noirs) ; cette charge donne le titre de pacha à trois queues.

— Avant huit jours, Ali, vous serez nommé kislar-agassi.

Ali baisa la main de Daniel et l'essuya avec son front. Daniel poursuivit.

— Maintenant, dites-moi quelle est de toutes ces odalisques, la bien-aimée du grand-seigneur ?

— Je serais fort embarrassé de vous le dire , Danieli ; le sultan ne s'occupe pas beaucoup d'elles; les soins de la guerre l'absorbent jour et nuit. Il a un sérail parce qu'un sultan doit avoir un sérail ; il s'entoure de femmes comme on s'entoure de fleurs, pour les respirer, voilà tout.

— Y a-t-il beaucoup de Grecques au sérail?

— On en a amené beaucoup depuis un an ; mais le kislar-agassi les a renvoyées à cause de leur laideur. Il n'en a gardé qu'une : Mouna.

— Mouna ! c'est, je crois, celle qui vient d'entrer là, dans cette chambre ?

— Oui, une belle fille, Mouna.

— Elle se nomme Mouna...

— Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Oh ! pour rien... En la voyant, j'ai pensé qu'elle était la favorite du sultan, et, en bon esclave, je voulais lui témoigner plus de respect qu'aux autres.

— Il est vrai que le sultan l'a remarquée quelquefois...

— Il l'a remarquée !.. voilà tout... n'est-ce pas ?

— Attendez, je crois que le kislar-agassi m'appelle.... oui... je vais prendre ses ordres

Ali courut à la pièce voisine, et Daniel resta dans le corridor où les femmes se déshabillaient. Son agitation était extrême ; il n'osait approcher du rideau qui fermait la chambre de Rodokina ; il tenait les yeux fixés dans cette direction, et son cœur battait avec tant de violence, qu'il lui semblait que la vie allait lui échapper.

Ali rentra, et prenant un ton officiellement respectueux, il dit à Daniel :

— L'invincible sultan a parlé à ses esclaves; Danieli, vous aurez l'honneur de baiser la poussière des sandales de nuit du glorieux fils du prophète ; allez vous prosterner devant la rose de Zoster, l'étoile de Sétiniah, la perle des Houris, et annoncez-lui que le commandeur des croyans a jeté sur elle une escarboucle de son regard sacré. Vous aurez l'insigne félicité de conduire la divine Mouna aux pieds du sublime sultan.

Daniel ne donnait pas signe de vie; il était comme un esclave debout.

Ali répéta gravement sa période, sans faire grâce d'une parole à Daniel.

Daniel ne remua pas davantage; Ali se préparait à recommencer, lorsque le jeune Français se secoua vivement, dans une énergique résolution, et dit, avec un sang-froid qu'il venait de se composer :

— Excusez mon émotion, Ali; c'est la première fois que je reçois les ordres de l'auguste commandeur des croyans; je tremble comme le saule au vent de la mer, sur la bruyère d'Hellé.

Ali désigna la chambre de Rodokina et se retira.

Daniel entra chez la jeune Grecque; deux femmes l'habillaient avec magnificence et l'inondaient de parfums. Rodokina s'abandonnait à leurs soins avec insouciance et résignation, comme une fille qui subit un hyménée impérieux, et baisse la tête devant la nécessité. Daniel ne cessait de se prosterner, en attendant que tout fût prêt pour la cérémonie.

Enfin, après la toilette solennelle des heureuses nuits du sérail, le moment terrible arriva. Daniel tenait son poignard et le regardait avec des idées de meurtre et de suicide. Oh! que Rodokina était belle en costume d'odalisque! Ses cheveux coulaient au naturel sur son dos nu, blanc et rose ; elle portait une couronne d'épis d'or et une aigrette iris; sa robe, feuille morte de soie de Naples, laissait à découvert les épaules et le sein, et se renflait sur un large pantalon de foulard bleu, étreint à la cheville par une agrafe de rubis. Elle était vêtue à la dernière mode du sérail, mode inventée par la sultane Validé. Jamais plus ravissante épouse ne fut amenée au lit nuptial; Hélène était moins femme, lorsque Ménélas attendait ses lèvres, vierges encore, sur la couche d'ivoire de son palais d'Argos. Daniel, qui était plus Grec que Français, chercha dans la mythologie et l'Iliade une comparaison, et ne trouva rien. Il se prosterna pour la vingtième fois ; et puis, en proie à toutes les incertitudes d'un rêve,

et s'abandonnant au hasard, par lassitude de désespoir, il dit à Rodokina:

— Perle d'Orient, votre gracieux maître vous attend pour vous suspendre à son cou.

Rodokina s'inclina, et suivit son conducteur.

Trente eunuques noirs, le damas à la main, bordaient la haie sur le passage de Rodokina; Daniel et la jeune Grecque traversèrent un corridor illuminé, bordé de fleurs, embaumé de pastilles fumantes. Le kislaragassi les attendait à la porte de l'appartement de Mahmoud, et souleva lui-même de sa main le pesant rideau pour laisser passer Rodokina. Daniel se précipita aux pieds du sultan, dans une éclaircie d'inspiration courageuse, et lui dit :

— Lumière d'Orient, astre de Stamboul, pilier du ciel du prophète, soleil...

— C'est bien, c'est bien, dit Mahmoud avec un sourire philosophique; prends ce coussin et assieds-toi à mon côté.

Rodokina baisa la main du sultan, et sur l'invitation polie qui lui fut faite, elle se coucha sur un sopha, devant lequel on avait étalé une collation de fruits, de confitures, de limonades et de sorbets.

— J'ai besoin d'un *tchoator* (premier valet de chambre), dit le sultan à Daniel, et je t'ai choisi malgré l'usage; je me moque de l'usage, moi. Ecoute, Danieli, fais-moi le plaisir de supprimer les perles et les soleils dans tes complimens; cela m'ennuie et m'endort. Je t'ai appelé à mon service particulier, parce que je connais ton zèle et ton savoir; tu as beaucoup voyagé; tu as vu Paris, cette noble capitale de la civilisation; tu parles bien la langue française, voilà tes titres à ma confiance et à ma protection suprême. Nous aurons ensemble de nombreux entretiens.

— Quand il plaira à votre hautesse, ô étoile...

— Le voilà qui recommence!... Appelle-moi simplement Mahmoud; je ne suis pas fier...

— Quand il vous plaira, sublime Mahmoud; je suis prêt; à cette heure même...

— A cette heure, non, Danieli; demain. Je m'aperçois depuis quelques jours que je suis amoureux; oui, amoureux de toi, belle Grecque de Setiniah!...

Le sultan lança, par dessus les bougies, à Rodokina un regard d'amour, qui courut, comme une traînée de feu, sur le sein de l'esclave. Daniel pâlit sous son fard, et ses yeux s'éteignirent sous ses lunettes vertes de Paris.

— Que tu es heureux, Danieli; tu ne connais pas l'amour! bénis la main de ton père qui t'a donné, au berceau, une profession calme, qu'on peut exercer sans oublier ses devoirs. Ah! que ne suis-je comme toi, Danieli; j'aurais soumis les Grecs en trois jours! les femmes efféminent le guerrier! Tu peux te retirer, Danieli; qu'Allah te garde des embûches de la nuit!

Le sultan déposa sa chibouque sur un coussin, et regarda Rodokina avec des yeux humides d'un avenir de volupté. Daniel porta négligemment sa main droite à son poignard.

— Tu m'as entendu, Danieli, dit le sultan.

— Oui, mon souverain maître, répondit Daniel; que le prophète veille sur vous, et vous protége contre les séductions de la femme! Je connais vos ennemis, ils sont puissans; je connais vos amis, ils sont plus dangereux encore.

— De quels amis veux-tu parler? Danieli.

— Des ministres de France, sublime seigneur; méfiez-vous d'eux; ils vous perdront en vous caressant. J'ai dit. Que la nuit vous soit voluptueuse et l'oreiller doux! Je baise la poussière de vos pieds.

Daniel fit un mouvement pour sortir; le sultan le rappela.

— Que veux-tu dire, Danieli? parle-moi avec toute sincérité; qu'ai-je à craindre de mes amis de France?

— Vos amis! gracieux seigneur; oh! que vous connaissez peu le génie français et le gouvernement représentatif!

— Comment! je serais trompé par le visir Villèle!

— Par Villèle et par Corbière! ce sont deux ministres rusés, qui font les Turcs, mais qui sont Grecs dans le cœur.

— Villèle et Corbière sont Grecs!

— Grecs comme l'Iliade et l'Odyssée; Grecs comme les Russes.

— Les Russes sont Grecs aussi!

— En doutez-vous, radieux sultan? Croyez-vous que le colosse du nord ne soit pas désireux de fondre la limite de ses glaçons sous le soleil de vos états?

— Oui, cela me fait réfléchir...

— Réfléchissez...

— J'y réfléchirai demain... La belle Mouna languit d'amour sur son divan...

— Réfléchissez, ô Mahmoud! sur votre position; les Grecs sont trop faibles pour vous inspirer des craintes sérieuses; tournez vos yeux vers le colosse du nord; là est le danger. Le colosse du nord profitera de vos dissensions intérieures pour franchir les Balkans et vous dicter des lois dures. Le colosse du nord est le plus formidable et le plus secret allié des Grecs..

— Que je te remercie, Danieli, de tes excellens avis! Oui, tu as raison; mon ennemie naturelle, c'est la Russie; j'aurais dû le deviner plus tôt... Hélas! pourquoi faut-il consumer les douces heures de la nuit dans ces questions arides, lorsque la volupté...

— Le colosse du Nord vous menace donc de toute l'envergure de ses ailes rapaces, ô sublime sultan! J'ai vu Saint-Pétersbourg; je connais les boyards; ils regardent le Bosphore avec des yeux de convoitise; ce climat leur sourit; les Russes aiment le soleil et ils maudissent Pierre Ier, qui leur a bâti une ville inhabitable, et les a condamnés aux prisons de la fourrure et de la glace. Le czar actuel comprend la justice de ces plaintes, et il a dit un mot profond : Je veux donner la Turquie pour sérail à mes boyards.

— Le czar a dit cela?

— Il l'a dit, magnifique Mahmoud....

— Oh! Danieli! que de tourmens vont m'assaillir demain à mon réveil! Faisons trève un instant à ces cruels entretiens qui me donnent l'insomnie et glacent le désir; je crois que ma belle Mouna s'endort...

— Le colosse du Nord attise secrètement le feu de la rébellion en Morée....

— Crois-tu cela, Danieli?

— J'en suis certain, splendide sultan; j'en ai les preuves; j'ai vu les Tartares du Don déguisés en Albanais et en Palicares.

— Allah!

— J'ai vu deux vaisseaux russes aborder à Napoli de Romanie, et débarquer des munitions de bouche et de guerre....

— Et la France, la France mon alliée!... Je crois que la blanche Mouna....

— La France, ô invincible fils du prophète! la France conspire secrètement. Le ministre laisse organiser des comités hellènes. Benjamin Constant a prononcé un discours en faveur de la croix; les poëtes publient des poëmes sur les descendans de Thémistocle et d'Epaminondas; Béranger a fait cette ode contre vous.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux.

Permettez-vous que je chante...

— Non, cela réveillerait la belle Mouna...

— C'est juste, je vous la chanterai demain. O magnanime sultan! l'horizon se rembrunit; le château des Sept-Tours tremble sur sa base. Vous aimez la franchise, n'est-ce pas?... Eh bien! souffrez que je vous parle le langage d'un ami dévoué; faites un noble appel à vos puissantes facultés viriles; levez-vous, fils du grand Sélim, répétez avec le superbe Orosmane, un de vos aïeux, ces vers de Voltaire que je vais vous traduire en turc :

> Et lorsque la trompette et la voix de la guerre
> Du Nil au Pont Euxin font retentir la terre,
> Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
> Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.

— Mon aïeul Orosmane a dit cela!

— Il l'a dit comme je vous le dis; Voltaire ne l'a point inventé; et après l'avoir dit, il cessa d'abandonner ses jours aux langueurs d'un sérail, il ne voulut plus être en proie à des amours lâches; il prêta l'oreille à la voix de la guerre et à la trompette qui faisaient retentir la terre du Nil à la mer Noire; il tira son poignard, et tua la vertueuse Zaïre, comme Mahomet II tua Irène, afin de n'avoir plus de prétexte...

— Vous voulez que je tue la belle Mouna!

— Non, non, cela n'est plus dans nos mœurs! Verser le sang d'une femme! Ah! si vous saviez quels remords ont assailli votre aïeul Orosmane! Tuer la divine Rodokina!.. la divine Mouna! Oh! l'Europe chrétienne se liguerait contre vous demain; il y aurait une dixième croisade. Soyez à la hauteur de la civilisation européenne; dites à cette femme qui dort : Eveille-toi, et pars; tu es libre. C'est ainsi que se conduisit Scipion l'Africain; ce héros avait quelques millions de jeunes femmes à sa disposition, et au fond il ne les aimait pas trop; il n'en aimait qu'une, la guerre, cette maîtresse éternelle de tous les héros. Or, un mari vint lui réclamer sa femme; Scipion fit appeler cette épouse infortunée, perdue dans le nombre des prisonnières, et la rendit généreusement. Ce trait a été gravé sur bronze; voilà deux mille ans passés qu'on le célèbre en vers, en prose, en tableaux, en statues; il n'est pas un écolier européen qui n'ait fait un rêve amoureux sur la continence de Scipion. Vous êtes destiné à effacer Scipion; vous l'effacerez; vous chasserez du sérail cette Mouna qui rouille le glaive *zuphalgar*, qui retient dans son fourreau le saint étendard du prophète; vous la chasserez, et vous serez grand, honoré, vainqueur. Tremble! tremble! O Grèce rebelle! le sultan se réveille, il foule aux pieds les roses du harem; à lui l'harmonie du canon! à lui les caresses des balles! à lui les voluptés du sang! O Grèce, que tu fus mal inspirée, le premier jour de ta rébellion! Capitan-pacha, déroule tes voiles; artilleur des Dardanelles, polis tes boulets de marbre! Sang! guerre! vengeance! mort! Sultan, je baise vos genoux sacrés.

Daniel, épuisé d'enthousiasme, tomba aux pieds du sultan.

Mahmoud était foudroyé; des larmes coulaient dans sa barbe; il releva Daniel avec bonté, lui serra la main, et secouant la tête mélancoliquement, il lui dit :

— Danieli, c'est le prophète qui t'a conduit dans mon palais; ta voix m'enseigne mon devoir; laisse-moi passer dans le recueillement l'heure de nuit qui me reste; retire-toi, tu dois avoir besoin de repos; demain sera le jour des grandes résolutions.

— Non, non, je ne vous quitte pas, mon gracieux maître. Je suis l'ange des bonnes pensées; dormez, je garderai votre sommeil; veillez, j'entretiendrai votre veille; au lever du jour, vous me trouverez debout, et le doigt levé vers l'occident.

— A demain.

Le sultan prononça ce mot d'une voix sourde, il laissa mollement tomber sa tête sur une pile de coussins et s'endormit.

Rodokina était toujours endormie sur son divan, le visage inondé de lumière. Daniel contemplait avec délices cette céleste fille qu'il venait d'enlever miraculeusement aux dangers de la nuit : il jouissait de ce sommeil angélique qui le calmait; rien n'est doux aux yeux et au cœur comme de suivre le sommeil de la femme aimée, de compter les molles agitations de son sein, les soupirs de son haleine, les murmures mystérieux qui semblent trahir les confidences d'un rêve, les pensées d'une autre vie, dont elle seule a le secret, et qui assombrissent son visage ou le rendent serein comme une aube de printemps. Daniel était si absorbé dans ce spectacle, qu'il n'avait point songé encore à jeter un coup d'œil autour de lui : un rayon du matin lui fit lever les yeux, et il aperçut l'image de Rodokina mille fois répétée dans de hautes glaces qui tapissaient la chambre et se courbaient en dôme sur sa tête. Daniel se trouvait dans l'appartement qu'Achmet III meubla de ces magnifiques glaces que le sénat de Venise lui envoya après le traité de Passarowitz. Jamais la volupté orientale n'avait été plus intelligente dans ses dispositions de boudoir : Daniel frémit en songeant à quelles fantaisies de sultan désœuvré la jeune fille avait été exposée, et il rougit pour elle autant de fois qu'il y avait de glaces vénitiennes se renvoyant l'une à l'autre les girandoles et les divans. Cette pensée rendit Daniel imprudent, lui si contraint jusqu'à cette heure; il s'approcha de Rodokina, et lui serra doucement la main pour la réveiller.

La jeune fille ouvrit les yeux, et vit le sultan endormi et Daniel assis à deux pas d'elle. Daniel mit un doigt en croix sur ses lèvres, dans l'attitude du silence, et resta quelque temps dans cette position, pour bien s'assurer que Rodokina l'avait compris. L'air mystérieux et le signe de Daniel frappèrent la belle Grecque; elle se leva sur son séant et fit un geste qui signifiait : Parlez, je suis prête à tout écouter. Alors Daniel ôta son turban et ses lunettes, releva vivement ses boucles de cheveux, et fit luire sur Rodokina deux yeux noirs, comme la chambre d'Achmet III n'en avait jamais vus sous un front d'eunuque; avec la même vivacité il replaça ses lunettes et son turban. Ce fut comme une apparition. La jeune fille porta les mains à son front, et regarda au lambris de glaces, comme pour y chercher un souvenir confus d'une histoire oubliée, puis elle regardait l'eunuque sous sa première forme; il avait replacé son doigt sur ses lèvres, et montrait de l'autre main à Rodokina le jour naissant, qui s'épanchait en rayons d'argent à travers les jalousies des balcons.

— Est-ce un rêve? dit Rodokina d'une voix basse, mais claire.

— Daniel fit le signe : Non.

Le sultan s'agita convulsivement sur sa colline de coussins, et se réveilla en portant la main au trophée de sabres suspendu au chevet. Rodokina reprit la pose du sommeil. Daniel s'était levé, le poignard à la main, dans l'attitude d'un dévoué serviteur qui garde son maître. On n'entendait, au dehors, que la voix lente et solennelle des muezzins qui annonçaient la prière de l'aurore du haut des minarets.

Le sultan tendit la main à Daniel, et regarda Rodokina :

— Comme elle dort dans son innocence! dit-il; les rêves de mon sommeil m'ont bien conseillé; le prophète a parlé à son fils à travers les gazes des visions nocturnes; Danieli, je serai grand comme un Français. Hier, j'ai passé la revue de mes troupes; elles marchent comme des régimens de Napoléon; je veux me mettre à leur tête, et l'on parlera de moi comme de lui.

Daniel essuyait ses larmes, car il pleurait de joie, la plaisanterie tournait au sérieux.

— Danieli, continua Mahmoud, soulève la persienne du kiosque d'Achmet... Bien... Que vois-tu devant Tophana?

— Une corvette avec pavillon blanc, à misaine.

— C'est *la Perle* qui part, dans deux heures, pour la France. Ouvre ce cabinet, maintenant; tu y trouveras des costumes francs; j'en fais acheter de tous côtés, parce que je veux m'en servir un jour, car je veux tout révolutionner ici. Choisis deux vêtemens complets pour toi et pour... pour Mouna. Va réveiller mon seïr-kiatib, qui dort là, en sortant à gauche, dans le corridor. Tu lui demanderas un firman de sortie et un ordre d'embarquement scellés du sceau impérial. Tu expliqueras tout au commandant de la corvette la *Perle*; le généreux Français te comprendra. Je te confie Mouna : tu la conduiras en France, auprès de sa famille...

— Sa famille existe! s'écria involontairement Daniel.

— Elle existe; c'est moi qui l'ai protégée, à la prière de Mouna. Que pouvais-je lui refuser, à l'adorable enfant?

Daniel fondait en larmes.

— Cette famille est à Marseille, et mon hasnadar lui a envoyé sur la maison Rodokanaki une lettre de change de cent mille francs.

— Oh! vous êtes plus grand que Scipion, qu'Orosmane, que Sélim II, que Mahomet, le vainqueur de Constantinople!

— Danieli, les instans sont précieux; je me retire dans le kiosque de la Pointe, je te laisse seul avec Mouna; habillez-vous et partez. Si tu rencontres quelques obstacles, viens à moi, et je les lèverai.

Le sultan salua de la main Daniel et disparut derrière une tenture de velours.

Une heure après, deux jeunes passagers montaient l'échelle de la corvette la *Perle*; l'un, le plus petit, suivait l'autre, avec une figure où se mêlaient des expressions de joie, d'étonnement, d'hésitation, d'inquiétude. C'étaient Daniel et Rodokina. Daniel avait gardé son secret; il servait respectueusement la jeune fille comme un esclave, et ne s'était point révélé à elle. Pendant toute la traversée, il montra cette délicatesse héroïque. Le trentième jour, ils arrivèrent à Marseille, et, après une quarantaine de dix jours, on les débarqua.

Daniel conduisit Rodokina dans sa famille. C'était le soir; Dimitry Zacaroüs habitait une petite maison de campagne, à Montolivet; elle rappelait exactement la ferme du cap Zoster; il n'y manquait que Rodokina et Argus.

— Voilà votre fille, dit Daniel à Dimitry; je vous la rends pure et digne de vous.

Dimitry et ses filles inondèrent de baisers et de larmes la vierge du sérail; dans l'excès de cette joie, le sauveur de Rodokina fut long-temps oublié.

— Et qui êtes-vous, dit enfin Dimitry à Daniel, vous qui me rendez la vie?

Daniel ôta le demi-masque de soie verte et de foulard qui cachait sa figure, et dit : — Je suis votre beau-fils, Daniel de Gersaint.

Rodokina le reconnut cette fois; elle poussa un cri de bonheur et perdit connaissance.

Ils furent mariés le lendemain à la chapelle du rit grec.

MÉRY.

VOYAGE EN BULGARIE.

BELGRADE. — VISITE AU PRINCE MICHEL. — A LA PRINCESSE LIOUBITZA. — VISITE A KHIAMIL-PACHA. — CURIEUSE CONVERSATION AVEC LUI.

Nos bateliers avaient raison : il y a toute la largeur de l'Océan entre Semlin et Belgrade, entre la Hongrie et la Turquie, quoique ces deux villes et ces deux pays ne soient séparés que par le cours de la Save. Et encore ne sommes-nous pas réellement en Turquie, car la Servie n'est plus qu'une dépendance à moitié détachée de l'empire ottoman; aux termes des traités, il ne peut y avoir de Turcs en Servie que dans les places fortes. Les *bourgeois* musulmans ont dû évacuer le pays; mais en le quittant, ils y ont laissé les traces habituelles de leur passage, la peste, la dévastation et la misère. Le peuple serbe n'a pas encore eu le temps de se reconnaître et de cicatriser ses plaies. Aussi, dès qu'on approche de Belgrade, à part quelques maisons blanches à volets verts, bâties dans le goût européen, tout ce qui apparaît aux regards est de physionomie turque : les murs de la forteresse en ruines, les longs minarets blancs entremêlés de cyprès, les grillages de mille couleurs aux fenêtres, le pavé défoncé, les ordures amoncelées dans les rues. Cependant, placée au confluent du Danube et de la Save, la ville paraît attrayante de loin, comme la plupart des villes de l'Orient, et de plus, sa situation, autour d'un rocher défendu par la vieille citadelle du prince Eugène, lui donne un certain air de grandeur; mais la scène change d'aspect aussitôt qu'on aborde.

Les gardes de la santé nous avaient littéralement jetés sur le rivage où deux soldats vinrent nous reconnaître, afin de nous conduire au bureau de la douane. La visite fut courte et polie, surtout quand j'eus fait connaître ma qualité de Français et demandé l'adresse du consul de France.

Le consulat était géré en ce moment par M. Alfred Marey, petit-fils de notre illustre Monge, jeune homme plein de sens et de cœur, qui avait su se concilier, par une conduite digne et prudente, la bienveillance du gouvernement serbe et l'estime des chancelleries étrangères. Je le trouvai atteint d'une de ces mauvaises fièvres intermittentes si communes dans le pays, et dont il est très difficile de se guérir. M. Marey fit trêve à ses souffrances pour nous accueillir de son mieux et pour me faciliter l'accès des chefs serbes et turcs, avec lesquels j'avais besoin de conférer. Sa connaissance de la langue serbe lui donnait un avantage dont il avait profité pour étudier et voir par lui-même tout ce qui méritait quelque attention dans la principauté. Il eut la bonté de me donner ses avis, qui m'ont été fort utiles, et de présider à tous les arrangemens que je devais prendre avant de me mettre en campagne.

Aussitôt que mes préparatifs furent terminés, je commençai à parcourir la ville de Belgrade et à prendre une idée exacte de sa topographie. Je ne fus point frappé, comme je m'y attendais, de son air de désolation et de sa solitude. J'avais fait connaissance en Afrique avec la barbarie musulmane, et je la reconnus à ses œuvres dans Belgrade. Je retrouvais dans le faubourg de cette ville, habitée par les Turcs, la même hideuse physionomie que j'avais déjà observée à Koleah, à Bidah et à Constantine. Les costumes de l'Orient ne m'apparaissaient plus que comme la livrée de la misère et du fanatisme. La chaleur était accablante. Nous rencontrions à peine dans les rues quelques rares passans, et quelles rues! Ici, des maisons en ruines; plus loin, de vastes espaces découverts; des boutiques sales et obscures; des croisées sans vitres; des habitans déguenillés, et pourtant, sous ces tristes dehors, il était facile de voir que nous n'étions pas encore tout à fait en Turquie.

Plusieurs nouvelles maisons de construction moderne s'élèvent dans la partie de la ville habitée par les chrétiens; ces maisons diffèrent peu de celles de l'Allemagne. Beaucoup de Serbes ont adopté le costume européen. La garde du prince et toutes ses troupes portent un uniforme russe. Les femmes ne sont pas voilées. Quelques voitures consulaires, construites à Vienne, circulent dans les rues. Quelques casernes, un hôpital, une prison bâtie sur le modèle des nôtres, annoncent la présence d'une civilisation naissante.

Je m'empressai d'aller faire une visite au prince Michel, alors régnant

en vertu d'une révolution, aujourd'hui précipité du trône par une autre. La voiture qui me transporta à son *Konak* (c'est le nom qu'on donne au palais) eut beaucoup de peine à tourner dans la cour d'honneur où l'herbe poussait entre les pavés mal unis. Je trouvai deux factionnaires au pied d'une large échelle de bois décorée du nom d'escalier, et après avoir franchi quelques marches, je fus admis dans l'appartement du prince. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, grand, pâle, timide, dont la contenance trahissait à un très haut degré l'embarras et l'ennui. Il sait assez bien le français, et il eut l'obligeance de s'entretenir avec moi dans cette langue, qu'il parlait, au reste, lentement et par monosyllabes. Etait-ce défiance de lui-même ou contrainte? je l'ignore. L'entretien ne fut pas long, et je m'aperçus bientôt que le véritable souverain du pays n'était pas devant moi; mais il n'était pas loin.

Au moment où j'entrais dans le salon du prince, j'avais vu s'ouvrir et se refermer mystérieusement la porte d'un appartement contigu au sien, c'était celui de sa mère, la princesse Lioubitza, femme de Milosch. Je demandai et j'obtins aussitôt la faveur de lui être présenté. Cette femme héroïque, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de la Servie, me reçut avec une sorte d'effusion pleine de dignité, d'empressement et de curiosité. Elle savait que j'avais pour mission de venir constater la situation des chrétiens de la Bulgarie, et son horreur des Turcs lui faisait supposer qu'un chrétien comme elle ne pouvait pas avoir moins de haine pour eux.

Qu'on se figure une femme de cinquante ans, d'une physionomie martiale, rêveuse et austère, aux traits fortement prononcés, au regard sombre et fier, la tête nue et couronnée par une natte de cheveux gris tressés de petits rubans noirs; telle était la princesse serbe. Ses bras vigoureux étaient découverts jusqu'aux coudes, d'où flottaient, pour tout ornement, des manchettes de dentelle de couleur noire, comme le reste de son costume, plutôt d'une religieuse que d'une princesse régnante; car c'est elle qui régnait en effet ou qui essayait de régner, au milieu des périls, sous le nom de son fils. Elle me fit un salut plein de grâce et de noblesse, et me pria de m'asseoir auprès d'elle.

« Je sais, monsieur, me dit-elle, que vous êtes un Français chargé par votre gouvernement de venir voir ce que les Turcs font ici des chrétiens. *Pas ici*, reprit-elle, car nous sommes chez nous *et nous ne nous laisserions pas faire*. Je suis bien aise de vous voir. Vous allez juger de ce que ces barbares ont fait en Bulgarie. Vous ne saurez pas tout; mais vous en verrez assez pour que l'Europe apprenne la vérité. Ah! *si tous ces hommes* n'étaient pas des femmes, *ou s'ils étaient des femmes comme moi*, notre religion serait bientôt débarrassée de ses oppresseurs. Vos femmes sont bien heureuses en Europe! On ne les insulte pas, on ne les outrage pas impunément. Mais, est-ce qu'on ne leur parle jamais de ce que souffrent les femmes chrétiennes de l'Orient? Est-ce que les Serbes ne sont pas vos frères? » Il est impossible de rendre l'expression des traits de cette noble femme, et surtout le son de sa voix pendant cette allocution saisissante, qu'elle avait la délicatesse d'interrompre à chaque phrase pour donner à l'interprète le temps de me la traduire exactement.

Quand elle avait lu dans mes yeux que j'avais tout compris, elle me confirmait par un geste muet et significatif ce qu'elle venait de me dire, et puis elle poussait un profond soupir. La conversation continua sur ce ton pendant près d'une heure, et sa ferveur était si vive, que je craignis de l'exciter jusqu'à l'exaltation, en demeurant plus long-temps. Je lui donnai des nouvelles du prince Milosch, que j'avais vu à Vienne: *De mon maître*, dit-elle tristement, *il doit bien s'ennuyer!* Et elle me congédia avec la majesté bienveillante et naturelle d'une reine.

C'était elle, en effet, comme je l'exposerai bientôt, qui contribuait activement à exciter parmi les populations chrétiennes l'esprit de résistance d'où était née la dernière insurrection de Bulgarie. Soit qu'elle espérât créer des chances politiques à son époux, à la faveur d'un mouvement religieux, soit qu'elle eût seulement pour but de satisfaire sa vengeance contre les musulmans, il est certain qu'elle n'était pas étrangère aux événemens qui venaient d'ensanglanter la ville de Nissa et tous les villages dévastés par les Albanais. Elle avait tout conduit en dépit des ministres de son fils, qui craignaient de se compromettre envers les puissances et d'encourir la colère du sultan s'ils prêtaient leur appui aux Bulgares insurgés. La princesse Lioubitza invoquait le sentiment religieux, le ministère serbe faisait valoir le droit des gens, et les choses eurent un tel éclat que le prince Michel se vit sur le point de faire arrêter sa mère pour crime de haute trahison. La princesse Lioubitza n'était pas femme à reculer. On l'avait vue, durant les guerres de l'indépendance, lutter avec un courage admirable contre la mauvaise fortune, ramener son mari au combat où elle figurait elle-même, à cheval, au plus fort de la mêlée. On savait que, malgré le caractère impétueux de Milosch, elle avait tué de sa main une maîtresse de ce prince et bravé son courroux après la mort de sa rivale. Ces menées n'étaient ignorées de personne, et surtout des Turcs, dont le représentant était alors Khiamil-Pacha, gouverneur de la forteresse de Belgrade.

Khiamil avait été ambassadeur de la Porte à Berlin, et il y avait acquis une connaissance assez étendue des grands intérêts de la politique européenne. Je crus devoir lui faire une visite de politesse, et je me rendis à la citadelle après l'avoir fait prévenir de mon arrivée. Je n'ai pas besoin de dire dans quel déplorable état se trouvait cet antique boulevart de la Servie. C'est à peine si nous pûmes arriver en voiture jusqu'au pavillon occupé par le pacha, et qu'il avait dû faire réparer à ses frais pour le rendre habitable. Tous les murs étaient délabrés et écornés, ruinés, ou en voie d'écroulement. Les ouvrages extérieurs semblaient dévastés par un bombardement. Il me fallut passer par dessus plus d'un tas de décombres pour arriver jusqu'aux appartemens du palais. Sa garde était rangée le long des corridors, à l'entrée desquels il vint me recevoir de la manière la plus gracieuse et la plus empressée. Khiamil n'a pas plus de quarante-cinq ans. Sa figure fine et spirituelle, ses manières élégantes et distinguées feraient honneur au diplomate européen le plus raffiné. Comme la plupart des Orientaux d'origine aristocratique, il est déjà atteint d'une obésité assez incommode pour rendre sa démarche lourde et vacillante. Il me jeta et se jeta familièrement lui-même sur un vaste divan, dont il me fit occuper l'angle d'honneur, après quoi vinrent les sorbets, les pipes et le café, accompagnemens inévitables de la politesse orientale.

Je n'ai jamais été plus embarrassé de ma contenance qu'à la vue de ces énormes pipes turques, longues de près de deux mètres, qu'un esclave plaça respectueusement entre mes mains. Que faire de cet attirail dont j'ignorais l'usage? Je saisis hardiment la pipe de la main gauche, comme un fumeur de profession, et je la portai à la bouche avec une négligence affectée.

Malheureusement, le feu ne tarda point à s'éteindre, et le pacha, s'apercevant que je n'en tirais pas de fumée, demanda une autre pipe. Je vis avec effroi le morceau de charbon qu'on y plaçait, et je faisais de vains efforts pour me tirer d'affaire, lorsque, fort à propos, le café vint à son secours, et la conversation s'engagea. Khiamil me fit d'abord longuement expliquer ce que signifiait le titre de membre de l'Institut qu'il avait vu sur ma carte, et il prit note sur son carnet de ma définition. Il écrivit aussi mon nom en turc, et il me demanda quel était le but de mon voyage. Je lui répondis franchement que les derniers événemens de Bulgarie ayant excité un intérêt très vif en Europe, la France désirait savoir à quoi s'en tenir sur le caractère de ces événemens, et connaître la vérité tout entière. Il parut trouver cette sollicitude très naturelle, et il me raconta avec les plus grands détails ce qui s'était passé, froidement, simplement, sans préoccupation politique ou religieuse. Il roulait en ce moment entre ses mains un chapelet ambré, dont il se séparait par intervalles pour demander des rafraîchissemens.

La conversation une fois engagée sans réticence sur ce terrain, je fis observer au pacha que l'insurrection de Bulgarie, avait dû rendre sa position très délicate à Belgrade. « Assurément, dit-il ces événemens ont été embarrassans pour nous. Mais quel gouvernement n'a pas ses embarras aujourd'hui? *N'avez-vous pas Toulouse?* L'Autriche a l'Italie, la Russie a les Polonais, l'Angleterre a les chartistes, et l'archevêque de Londres n'est pas en meilleurs termes avec M. O'Connell, que le roi de Prusse et l'archevêque de Cologne. Vous savez comment les Anglais en usent avec les Irlandais, qui sont leurs frères.

» Puisque les chrétiens qui sont civilisés se traitent ainsi entre eux, il n'est pas étonnant que nous, qui sommes des musulmans et des barbares, nous ayons quelque chose à démêler avec les chrétiens de Bulgarie. » Je ne change pas un seul mot aux paroles de Khiamil, et l'on conviendra qu'il était difficile de répondre à de tels argumens. J'insistai toutefois sur l'intérêt qu'avait la Turquie à faire cesser des massacres et des dévastations indignes d'elle et de notre temps: « Monsieur, reprit alors Khiamil il ne dépend pas toujours d'un gouvernement d'empêcher des maux dont il est le premier a souffrir. *Sa Majesté Louis-Philippe* (il prononça lentement ces mots en français) est assurément un prince courageux et qui cherche à faire le bien de son pays. La France est une grande nation où l'assassinat n'est pas en honneur, et cependant combien de fois n'a-t-on pas tenté d'assassiner *Sa Majesté Louis-Philippe?* Et il ajouta avec un sourire plein de malice: « Les poules et les canards sont des oiseaux; mais tous les oiseaux ne savent pas nager. Il n'y a pas un peuple qu'il n'ait ses poules et ses canards; la question est de savoir quel est le meilleur gouvernement, celui des canards ou celui des poules, et c'est justement ce que dans aucun pays du monde les poules et les canards n'ont encore pu décider. » Que dites-vous de l'apologue du pacha de Belgrade? Je le rapporte textuellement, comme il me l'a raconté, et je le livre aux méditations de nos hommes politiques.

Khiamil me fit ensuite les honneurs de sa bibliothèque, ornée de plusieurs belles cartes que le général Guilleminot lui avait données pendant son ambassade à Constantinople. « C'était mon ami, ajouta-t-il, un brave homme et que j'ai bien regretté. » Khiamil avait marqué sur la carte de Turquie, qui était celle du colonel Lapie, les stations principales de l'empire et leurs distances en mesures du pays. Le reste de l'ameublement scientifique du local se composait de dessins assez médiocres, représentant les manœuvres élémentaires de l'école de peloton, et quelques lithographies de batailles. Il me demanda beaucoup de détails sur les armes à percussion, et m'offrit des lettres de recommandation pour le pacha de Vidin et pour celui de Nissa. Au moment de nous séparer, il me serra la main et me pria de ne pas l'oublier. Le lendemain, je fus fort surpris de recevoir sa carte, gravée en caractère français, sur carton-porcelaine, comme celle d'un élégant de la Chaussée-d'Antin.

En sortant de la citadelle de Belgrade, je rencontrai sur l'esplanade le ministre des affaires étrangères serbe, M. Protitch, auquel je m'adressai sans périphrase, en lui annonçant que je me rendais chez lui. Il me proposa de m'y accompagner à pied, et mon étonnement fut grand, lorsque je le vis tirer de sa poche une énorme clé du poids de deux ou trois kilogrammes, qu'il introduisit dans la serrure qui fermait son hôtel et

ses bureaux. Sa chancellerie, établie dans une pièce basse, tout en bois, se composait de quatre ou cinq rayons d'étagères grossièrement taillées, et de quelques liasses de lettres numérotées. Il n'avait qu'un seul commis expéditionnaire, qui paraissait suffire aux exigences des affaires. Je ne pus rien apprendre ni du commis, ni du ministre, aussi peu eclairés l'un que l'autre; ils ne savaient pas même approximativement quelle était la population de la Servie, ni quels rapports commerciaux elle entretenait avec les puissances étrangères, ni ses ressources financières, ni ses cultures. M. Protitch abrégea l'entretien en me donnant des lettres qui devaient faciliter mes excursions en Servie; mais, en dépit de sa bonne volonté, ces lettres devinrent plus tard pour moi la source de quelques embarras, parce que j'oublai d'y faire désigner et recommander le Tartare turc chargé de me conduire jusqu'à Constantinople.

Je fis visite aussi au consul-général russe, M. de Vatschenko, homme d'esprit et de talent, qui joue exactement à la cour de Belgrade le rôle des résidens anglais chez les princes indiens. M. de Vatschenko ne me dissimula pas plus que la princesse Lioubitza, l'opinion qu'il avait des Turcs, mais il se montra réservé sur ce qui touchait les Serbes. Aimable, spirituel, délié, il avait l'air de tenir dans sa main les destinées de ce pays, dont il parlait d'un ton de pitié railleuse, malgré sa réserve diplomatique. A la suite de ces divers entretiens avec le consul russe, le prince Michel, la princesse-mère, le ministre des affaires étrangères et le gouverneur turc, il m'était aisé de deviner de quel côté penchait la balance. La situation de la Servie était devenue pour moi aussi claire que le jour. Tout est si simple, en Orient, que personne ne peut embrouiller les choses sans trahir à l'instant son secret. Il est donc évident que les Serbes n'étaient pas étrangers aux intrigues de la Bulgarie, et que la Russie n'était pas étrangère aux intrigues des Serbes. Les Turcs, qui savaient tout, se tenaient sur leurs gardes, et quoique surpris au premier moment, ils avaient étouffé l'insurrection, sans rompre avec la Servie, en attendant l'occasion de se venger. L'expulsion de la famille Obrenovitch est le triomphe de leur politique. La Servie est retombée, pour un temps du moins, sous leur joug.

LE SÉRAIL ET SES JARDINS. — LE GRAND BAZAR. — LE MARCHÉ AUX ESCLAVES. — LA CITERNE DES MILLE COLONNES. — LE TOMBEAU DE MAHMOUD. — LE SULTAN ABDUL-MEDJID.

Le sérail est aujourd'hui à peu près désert, Mahmoud, s'étant choisi une autre résidence sur le Bosphore, a transformé ce palais en une espèce de Versailles où les curiosités de l'ancien islamisme sont conservées comme dans un musée mal entretenu. Le sérail est devenu l'hôtel des invalides pour les eunuques, pour les odalisques, pour tous les employés de la maison impériale. Je ne décrirai point son enceinte tant de fois décrite, ni les salles d'attente où l'on humiliait les ambassadeurs des puissances chrétiennes, ni la cour où se rangeaient les gardes armés de haches, ni les pavillons des muets, ni la demeure des femmes. Tous ces lieux, embellis par l'imagination des voyageurs, m'ont paru communs et prosaïques au plus haut degré.

La bibliothèque du sultan occupe moins d'espace que la mienne et se compose de quelques vieilles armoires à grillages de cuivre, où les vers et la poussière dévorent des rouleaux de papier et de parchemin liés avec de vieux rubans, et deux ou trois mille volumes reliés en basane avec des fermoirs en argent comme nos livres de prières. On ne m'a pas permis d'en ouvrir un seul; mais j'ai appris qu'ils étaient en langue turque et relatifs à la religion ou aux affaires privées des sultans. En sortant de la bibliothèque, nous sommes descendus par un bel escalier dans les jardins situés sous les appartemens des femmes, après avoir traversé plusieurs cours, toutes fermées par des portes. Dans l'une de ces cours, le pavillon des eunuques nous fut signalé, et bientôt nous vîmes errer autour de nous, comme des âmes en peines, une vingtaine de ces infortunés émérites, au teint blafard, à la peau flasque, au regard profondément désespéré. Ils avaient l'air doux et ennuyé, et ils ne se doutaient point du vif intérêt qu'ils nous inspiraient. Quelle histoire dramatique ces hommes-là pourraient écrire, s'ils écrivaient tout simplement ce qu'ils ont vu?

L'un d'eux nous accompagna jusqu'aux jardins de femmes dont les avenues étaient bordées de figuiers, de jujubiers et de cognassiers en très grand nombre, fichés dans de vieux murs et chargés de fruits. Ce qu'on appelle les jardins, ce sont des plates-bandes de 25 à 30 mètres de côté, garnies de buis comme les anciens carrés des Tuileries ou de Versailles, avec des géraniums et des jasmins de Perse dans des vases de marbre, et de petits jets d'eau pour l'arrosage. Quelques uns de ces carrés sont séparés par de courtes allées d'orangers et de citronniers taillés en quenouille à la manière de nos poiriers, la cime attachée à des fils de fer qui les maintiennent alignés et les protégent contre l'action du vent. Les allées sont sablées avec de petits coquillages blancs très friables fournis par le Bosphore, et j'y ai trouvé beaucoup moins d'ombre que dans les cours communes du sérail. Jusque là, comme on voit, tout était assez ordinaire, et nous avons en France vingt châteaux dont les jardins l'emportent sur ceux du palais impérial; mais les appartemens des femmes et les salons d'apparat du sultan m'ont rappelé les magnificences de Versailles. Je n'ai rien vu en Europe, dans aucune demeure souveraine, qui puisse être comparé à ces kiosques admirables dont les plafonds, rehaussés d'or et d'azur, parsemés de fleurs, de paysages, de devises, dépassent en variété, en richesse et en élégance, tous les dessins de l'Alhambra et du Généralife. Presque tout le mobilier en a été enlevé pour garnir les nouvelles résidences de la famille du sultan, et nous n'y avons trouvé que quelques mauvaises pendules de pacotille avec de vieilles commodes à la française, qui témoignent du peu de goût des Turcs, depuis qu'ils ont cessé d'être eux-mêmes et qu'ils ont voulu imiter nos usages.

Les appartemens des femmes étaient également vides. On n'y voyait plus que des monceaux de matelas entassés sur des nattes, comme dans un jour de déménagement; mais les décorations en relief de ces élégans dortoirs, leurs jolies fenêtres gracieusement évidées, le demi-jour voluptueux qui les éclaire, les cheminées *mignonnes* qu'on y a prodiguées, les jets d'eau habilement disposés dans des cabinets chauffés à la vapeur, annoncent que là, du moins, on avait épuisé toutes les ressources des arts pour embellir le harem. On n'a pas craint de nous montrer le kiosque de prédilection où Mahmoud assistait à la toilette de ses femmes.

Après une visite approfondie des curiosités du sérail, nous sortîmes par une de ces petites portes de fer qui donnent sur le rivage; et nous primes le chemin du grand bazar. On a déjà pu juger par le tableau rapide que j'ai tracé du bazar d'Andrinople, de ce que sont les marchés de l'Orient et du mouvement qui y règne. Le grand bazar de Constantinople est un *tunnel* semblable à ceux de nos chemins de fer, un vrai souterrain à fleur de terre, avec embranchemens, croisemens et dégagemens dans toutes les directions. Les marchandises y sont assez généralement disposées par spécialités, surtout les drogues, les tissus, les armes de luxe; mais il faut se défier du demi-jour, et vérifier l'aunage souvent irrégulier quand il s'agit d'étoffes. En somme, le grand bazar ne vaut pas le Palais-Royal de Paris, ni *Régent's street* de Londres, ni même la rue de Tolède à Naples; mais sa grandeur et son *universalité* frappent l'étranger d'un étonnement qui n'a rien de commun avec l'admiration. Le vrai bazar de Constantinople, le bazar scandaleux, celui qui mérite l'attention des philosophes, c'est le bazar aux esclaves. Il n'y a pas long-temps que les Européens y sont admis, et je n'ai pas manqué de m'y rendre.

Lamentable et hideux spectacle! Dans une étroite cour garnie de plusieurs rangs de loges, et accroupies derrière les grilles comme les animaux de nos ménageries, trois ou quatre cents malheureuses, les lèvres brûlées par la soif, et les vêtemens en désordre, attendaient le dernier mot des acheteurs. Plusieurs d'entre elles étaient atteintes de maladies cutanées de l'aspect le plus repoussant; quelques-unes pleuraient, d'autres étaient plongées dans un morne silence l'œil fixé contre terre et comme épuisé par les larmes. Les courtiers de cet odieux bazar, armés d'un fouet et d'un poignard, se promenaient en riant sous les ombrages de la place, où gisaient pêle-mêle des Abyssiniennes aux traits réguliers, des négresses de la Nubie, de jeunes filles et de vieilles femmes assises ou couchées sur des nattes. Je n'ai pu me défendre des plus pénibles émotions à l'aspect de ce lieu de désolation et d'infamie. A quelques pas de là, pourtant, de l'autre côté du port, dans le faubourg de Pera, je venais d'entendre le chant des églises chrétiennes, et j'avais vu marcher, tête haute, des femmes françaises à l'ombre de notre pavillon. Non, l'Europe ne permettra bientôt plus, je l'espère, qu'on brave ainsi face à face la sainteté de ses croyances: ce n'est pas l'*intégrité* de ce système qu'elle entend protéger par des traités conclus au nom du Dieu des chrétiens.

Non loin de l'Atmeïdan, nous avons visité une des anciennes citernes construites par les empereurs grecs avec un luxe inutile, et connue sous le nom de réservoir des Mille Colonnes. C'est un temple souterrain dans lequel, au lieu de mille colonnes, on n'en compte guère plus de deux cents, et qui ressemble un peu aux caves des *docks* de Londres. Ces vastes catacombes sont abandonnées aujourd'hui à des cordiers, à des fileurs de soie, ou, pour mieux dire, au premier occupant. On assure qu'elles pouvaient contenir douze cents mille pieds cubes d'eau. Mais Constantinople est approvisionnée sous ce rapport d'une manière suffisante au moyen de la prise d'eau de la forêt de Belgrade, qui lui verse, par des conduits ingénieux et des réservoirs convenablement échelonnés, la masse liquide nécessaire à sa consommation. C'est peut-être le seul service public organisé d'une manière intelligente et régulière dans la capitale; car, comme nous l'avons dit, il n'y a ni pavage, ni éclairage, ni désignation des rues, ni numérotage des maisons, ni poste aux lettres, ni balayage quotidien, ni réglemens pour la voirie, ni état civil, ni police des inhumations, ni secours officiels en cas d'accident, même contre les incendies, si fréquens que la durée moyenne d'une maison à Constantinople est évaluée à cinq ans, et le prix des loyers payé en conséquence. Ce qu'on appelle secours contre l'incendie ne mérite pas ce nom. Les habitans le savent si bien qu'il existe dans plusieurs maisons une sorte de sanctuaire bâti en briques ou en pierre, où l'on dépose les objets les plus précieux, dont la perte serait infaillible sans cette précaution.

Le palais de Beschicktasch, habité par le sultan, est presque entièrement bâti en bois comme les autres édifices. Il a l'aspect d'une décoration de théâtre, et si ce n'était sa belle situation sur le Bosphore, on le prendrait pour une caserne ou pour un hôpital; la caserne de cavalerie, qui n'en est pas éloignée, lui ressemble beaucoup.

C'est de ce palais que le sultan se rend habituellement à la mosquée pour y faire ses dévotions tous les vendredis, et il désigne alternativement chacune des mosquées de la ville; il s'y rend à cheval ou en caïque, selon le quartier qu'elles occupent. J'ai rencontré une fois le cortége de ce jeune prince; la police avait fait occuper les avenues du palais par un détachement d'infanterie, et les curieux se tenaient sur le seuil des maisons voisines ou aux fenêtres des cafés. Quand le sultan parut, la musique de sa garde à cheval *jouait la Marseillaise*, et c'est au bruit de cette marche que je vis s'avancer d'abord une foule de domestiques en livrée, tenant en main des chevaux caparaçonnés de la manière la plus brillante,

puis de nombreux pachas tourbillonnant à pied dans la poussière, puis, après un assez long intervalle, le sultan lui-même à cheval suivi du kislar-aga, le chef des eunuques noirs. Abdul-Medjid est un jeune homme de vingt ans, de taille assez élevée et d'une tournure plus martiale que je ne l'aurais cru d'après les bruits qui avaient couru en Europe sur sa décrépitude précoce. Il est marqué de la petite vérole, très brun, et ses traits annoncent la bienveillance. Son regard paraît incertain et d'une fixité maladive. Il saluait d'un léger signe de tête les officiers qui s'inclinaient devant lui, et il paraissait accueillir avec bonté les pétitions nombreuses qui lui étaient présentées. Quant au kislar-aga, c'est le personnage le plus sérieusement grotesque qu'on puisse imaginer. Il était à cheval derrière le sultan, et revêtu de la disgracieuse redingote que Mahmoud a substituée aux vêtemens si élégans des Orientaux. Son embonpoint démesuré, son teint de nègre enluminé d'huile, ses lèvres pendantes et baveuses lui donnaient un air ignoble et repoussant. Voilà donc le premier dignitaire de l'empire! voilà celui qui marche le premier à la suite de l'empereur!

Le jeune sultan est plein, assure-t-on, de bonnes intentions, et il manifeste publiquement, dans toutes les circonstances, le vif désir dont il est animé de travailler au bonheur de son peuple. Dans une grande revue qu'il venait de passer de ses troupes, et à laquelle il avait convié le corps diplomatique, il s'adressa successivement à tous les ambassadeurs, et protesta avec effusion devant eux de sa ferme résolution *de faire le bien*. Il sait que son père lui a légué une tâche immense, et il paraît décidé à la mener à bonne fin. Dieu le veuille!

Mahmoud était déjà bien oublié peu de temps après sa mort. Personne n'en parlait plus dans Constantinople, sinon pour déblatérer contre ses réformes qui avaient choqué les préjugés les plus irritables des Turcs. Son tombeau, que j'allai visiter, était dénué de toute espèce d'honneurs. C'est une petite chapelle hexagonale, qui pourrait passer pour un salon élégant à la campagne, et qui est décoré d'un lustre de bronze doré, comme ceux de nos cafés à la mode. Le corps du sultan y est déposé dans un cercueil couvert de châles de cachemire et surmonté du fez à aigrette de diamans que portait le défunt. Sa sœur, morte depuis peu, venait d'être enterrée près de lui, et n'avait pas même encore de monument, car la terre était encore fraîchement remuée dans l'intérieur du kiosque où ils reposent tous deux, quand nous y fûmes introduits. Cette indifférence pour le grand réformateur s'explique par la réaction qui a suivi sa mort et qui menace même aujourd'hui, sur toute la surface de l'empire, de remettre en honneur ce que Mahmoud avait aboli. Mais les abus qu'il a frappés d'une main vigoureuse ne pourront jamais renaître tels qu'ils existaient quand il en entreprit la suppression.

L'armée turque, malgré son insuffisance actuelle, a reçu le baptême de la discipline. Les soldats du Nizam ne sont pas très bons; mais ils valent mieux que les janissaires, et ils sont plus honnêtes que les Albanais. Ils commencent à manœuvrer passablement; ils connaissent assez bien le maniement des armes. C'est dans leur tenue extérieure, dans leur organisation administrative que les troupes turques laissent le plus à désirer. Leur constitution physique n'est pas meilleure que leur constitution morale; mais elle est supérieure à ce qu'elle fut sous le règne des prédécesseurs de Mahmoud et sous Mahmoud lui-même. Les officiers ont une tendance prononcée à imiter nos officiers d'Europe, et plusieurs d'entre eux ont pris au sérieux le respect du point d'honneur qui distingue la profession militaire dans les pays civilisés.

Le résultat capital de la réforme militaire de Mahmoud a été de soustraire la force armée turque à l'influence exclusive et fédéraliste des pachas, pour lui donner un caractère plus militaire et plus national. Aujourd'hui les officiers de l'armée sont réellement sous la dépendance du ministre de la guerre, tandis qu'auparavant ils dépendaient des gouverneurs de provinces. C'est un progrès immense, qui a créé l'esprit de corps et qui entretient une émulation salutaire entre les diverses armes. Le recrutement seul est vicieux et rappelle assez exactement la *presse* des matelots en Angleterre. Les racoleurs prennent sans distinction tout ce qui leur tombe sous la main, jeunes et vieux, faibles et forts, les gens malingres et les éclopés; de sorte qu'il n'est pas rare de trouver dans le même peloton de véritables vieillards et des adolescens imberbes, des célibataires à côté de soldats mariés.

C'est en vain que ces faits incontestables, que j'ai signalés ailleurs, ont été mis en doute par des personnes mal informées: il ne faut pas confondre avec l'armée turque tout entière quelques corps d'élite tels que les canonniers ou *topchis* de la garde impériale, qui diffèrent du reste des troupes par leur bonne composition et leur belle tenue. J'ai pu observer les uns et les autres, et j'y ai trouvé une grande différence. La cavalerie est très supérieure à l'infanterie, au dire des hommes spéciaux.

Depuis la catastrophe de Navarin, la marine du sultan ne s'est pas relevée; cependant, après la restitution de la flotte par le pacha d'Égypte, elle s'élevait encore à douze vaisseaux de ligne que j'ai vus rangés dans les eaux du Bosphore et qui m'ont paru dans un état de conservation remarquable. C'est une des erreurs de la Porte de se croire obligée à l'entretien d'un matériel naval aussi considérable et aussi dispendieux. Sa sûreté est mieux défendue par les détroits et par les traités que par cinquante vaisseaux; par les traités surtout, car sans être militaire, il est facile de juger, à la simple inspection des lieux, qu'à l'aide des moyens de destruction dont les puissances maritimes disposent de nos jours, les Dardanelles ne tiendraient pas plus que le Bosphore devant une attaque sérieuse. Le temps n'est plus où ces barrières naturelles eussent effrayé l'audace de nos marins, et je les ai vus sourire à l'aspect de ces fameux *châteaux* derrière lesquels la Turquie se croit invulnérable.

Les vrais châteaux qui protégent aujourd'hui l'empire ottoman sont les hôtels des ambassadeurs étrangers. C'est là que siégent les arbitres souverains sans l'agrément desquels la Porte est désormais incapable de se mouvoir. Ils ont été bien inspirés de *prendre enfin en main* la direction des affaires de l'Orient et de faire entrer dans la famille européenne ce gouvernement, trop long-temps étranger aux premiers élémens du droit des gens.

A. BLANQUI, membre de l'Institut.

LE BOULEVART DU CRIME.

D'où vient qu'une partie de cette belle promenade, que l'Europe nous envie, de cette avenue splendide, qui court de la Bastille à la Madeleine, soit baptisée de ce nom de fâcheux augure?

La vie du passant se trouve-t-elle menacée, lorsqu'il se hasarde, le soir, sur l'asphalte solitaire, alors que les becs de gaz ne jettent plus qu'une clarté mourante, que les magasins ont fermé leur devanture lumineuse et que les rayons de la lune se trouvent interceptés par les hautes hautes maisons du voisinage ou les rameaux des vieux tilleuls? Un assassin se cache-t-il dans l'ombre, derrière ce tronc d'arbre, ou va-t-il débusquer de cette rue déserte?

Le boulevart du Crime.... Miséricorde! Il doit y avoir là tout un recueil de sombres histoires, toute une série de coups de poignard, de meurtres ténébreux, de vols, de trahisons et d'embûches?

Tout cela s'y trouve, et plus encore.

Vous voyez passer devant vous des fantômes sanglans. L'adultère, le viol, l'inceste, le parricide, se présentent effrontément sous vos regards; vous pouvez les entendre discuter leurs hideux projets; ils déroulent, en votre présence, avec un cynisme qui vous glace d'effroi, leurs trames infernales et leurs machinations impures. Les pleurs, les gémissemens, les cris de désespoir de la victime, sa lutte avec le bourreau, son dernier combat, sa dernière prière, les angoisses inouïes de la torture, le râle de l'agonie, rien ne manque à ce spectacle de sang et de mort. Et, si la pitié vous prend au cœur, si vous voulez sauver l'innocence, si vous essayez de fléchir le misérable qui se porte à de pareils excès, vous vous exposez vous-même aux traitemens les plus rigoureux. Il vous est défendu d'interpeller le meurtrier, de vous opposer à ses coupables manœuvres. Un mot peut-être éveillerait ses remords, un geste l'empêcherait de frapper. Mais le moindre mot, le moindre geste, souleveraient contre vous des clameurs unanimes; on se moquerait de votre humanité; vos tentatives auraient pour résultat d'attirer sur votre tête un effrayant orage. On vous accablerait d'injures et de projectiles de toute espèce, et, pour en finir avec ce scandale, un sergent de ville, vous prenant aussitôt au collet, se mettrait en devoir de vous conduire à la préfecture, et vous entraînerait aux applaudissemens de la salle entière.

Car nous supposons que, tout en vous promenant sur le boulevart du Crime, vous êtes entrés dans l'un des nombreux théâtres de mélodrame, auquel il a donné refuge. Prendre votre billet au contrôle, c'était acheter le droit de gémir et de pleurer tout à votre aise sur les désordres commis, mais on ne vous avait pas autorisés le moins du monde à troubler la représentation.

Boulevart du Crime! vous devinez maintenant pourquoi le peuple l'appelle ainsi.

Depuis la fin du dernier siècle jusqu'à nos jours, il s'est commis en cet endroit, tant d'atrocités et tant de forfaits, on a tant abusé du meurtre et du poison, du sacrilége et du blasphème, que ce nom, tout noir qu'il est, n'a rien que de juste et de mérite.

Le mélodrame est un genre qui a pris naissance au milieu de la grande orgie de 93: il n'est pas étonnant qu'il porte le cachet de son origine. A cette époque, où la lie de la société montait à la surface, où tout se corrompait, mœurs, institutions, langage, on devait s'attendre à ce que l'art lui-même fût atteint de la fièvre chaude et s'affranchît de ses règles austères. La muse tragique vit déserter son temple; elle se voila la face à l'aspect du monstre couvert de haillons, qui lui prenait sa coupe et son poignard pour courir hurler en prose sur des tréteaux obscurs. Comme elle, le mélodrame arrachait des pleurs, et tout fut dit: Melpomène dut se résigner à partager les applaudissemens avec son hideux rival.

Voyez un peu comme tout change en ce bas monde! La joie fait place à la tristesse et le rire est chassé par les larmes.

Autrefois le boulevart du Temple était un lieu de gaîté folle et de récréation charmante. La foule avide assaillait, du matin au soir, les tréteaux dressés en plein vent; le paillasse gambadait, exécutant ses tours, débitant ses saillies et dilatant les poumons des spectateurs. Bobèche et Galimafré rivalisaient de grimaces, et souvent la police fut obligée d'intervenir, afin d'empêcher la plaisanterie de parler politique. Là pétillait tout l'esprit du Caveau: Collé, Piron, Favart, Sainte-Foix et Vadé rimaient à l'envi, pour de gentilles actrices au frais minois, qui se faisaient applaudir en chantant au soleil, comme chante l'oiseau, en frétillant sous mille regards, avec le ciel bleu sur leur tête et sans crainte aucune d'être écrasées par la chute des décors.

Puis ces rires, ces trépignemens, ces chansons et ces bravos, tout cela se tut un beau jour.

Le boulevart du Crime commence à la porte Saint-Martin et finit à la hauteur du café Turc et de la rue d'Angoulême. Il a huit théâtres sous sa dépendance; c'est de ces théâtres que nous devons nous occuper d'abord.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. Un architecte habile construisit cette salle en quarante jours, au moment où l'incendie venait de jeter sur le pavé la troupe de l'Opéra. Chanteurs, choristes et danseurs acceptèrent avec empressement l'hospitalité du boulevart. Marie-Antoinette, avec toute sa cour, voulut assister à l'ouverture de la nouvelle salle. Pauvre jeune reine, que chaque spectateur saluait alors par un cri d'allégresse, pouvait-elle prévoir que, trois ans plus tard et à pareil jour, l'échafaud se dresserait pour elle, et que, le soir de sa mort, le même public forcerait les acteurs du même théâtre à mettre un genou en terre et à chanter la Marseillaise?

En 1794, l'Opéra quitta la Porte Saint-Martin pour la rue Richelieu. Le théâtre délaissé tomba dans le marasme; il eut vingt années d'agonie, pendant lesquelles il fut alternativement fermé et ouvert.

Enfin, au commencement de la restauration, plusieurs succès consécutifs mirent un terme à l'indifférence du public. *Richard d'Arlington*, *Trente ans, ou la Vie d'un joueur*, rappellent les plus beaux jours de ce théâtre. Il fut le premier à donner asile au drame, cet autre enfant de l'école moderne, aussi farouche, aussi sombre que le mélodrame, son frère, mais plus orgueilleux, affichant des manières aristocratiques et se drapant dans un manteau de velours, au lieu de s'entourer de guenilles.

Alors apparaissent les grands noms, les chefs-d'œuvre sont applaudis et les célébrités prennent naissance.

Victor Hugo, Casimir Delavigne, Alexandre Dumas travaillent pour Mlle Georges, Mme Dorval, Frédéric Lemaître et Bocage, sublimes artistes, nobles bohémiens de l'art, toujours victimes d'une lâche cabale, d'une médiocrité jalouse, mais que le public récompense des persécutions par des bravos et des couronnes.

La Porte Saint-Martin compte parmi ses plus beaux succès, *Antony*, *Lucrèce Borgia*, *l'Incendiaire* et *la Tour de Nesle*, ce drame-colosse, dont les tribunaux furent appelés à nommer l'auteur.

Mais la phase la plus étonnante de l'existence de ce théâtre est sans contredit la direction Harel.

Pendant des années entières, ce Napoléon des directeurs resta debout sur des ruines. Pilote intrépide, il dirigeait sa barque sur une mer orageuse, luttant avec énergie contre les courans rapides qui l'entraînaient vers le gouffre de la faillite. Il dut céder enfin, car la caisse du théâtre était vide, les munitions manquaient, et vingt prises de corps le cernaient de leurs troupes brutales; mais il succomba comme l'Empereur à Waterloo : sa défaite fut plus glorieuse que la victoire de ses créanciers. L'empereur se dirigea vers Sainte-Hélène, M. Harel partit pour Constantinople.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. Nous trouvons au berceau de l'Ambigu le célèbre Nicolas-Médard Audinot, son fondateur.

Audinot se borna d'abord à faire jouer de modestes marionnettes; mais laissez faire le rusé directeur : il a son plan, dont il ne s'écartera pas d'une ligne et qu'il saura conduire à bonne fin. Bientôt un miracle s'opère. Les marionnettes n'ont pas grandi d'un pouce, mais elles parlent sans emprunter la voix du maître; elles se meuvent, elles agissent sans le secours d'un ressort caché. Ce sont de véritables acteurs, des acteurs vivans, des acteurs de trois pieds... Tranchons le mot, ce sont des enfans, que le directeur vient de substituer à ses automates.

L'usurpation était flagrante. Audinot empiétait évidemment sur son privilége et les grands théâtres crièrent. Mais l'Ambigu laissa passer l'orage, et décora son frontispice de cette inscription latine : *Sicut infantes audi nos.*

Le peuple traduisait naïvement : *C'est ici les enfans d'Audinot.*

Or, on devine ce qui advint ensuite. Le directeur nourrissait parfaitement ses jeunes élèves, et les enfans atteignirent petit à petit, et sans en avoir l'air, la taille de l'homme. Dès lors le privilége fut conquis. Le mélodrame remplaça les comédies puériles, on effaça l'inscription de la porte, l'ancien rideau changea ses attributs contre ceux d'une toile de perspective, et l'on envoya jouer aux' billes ceux des acteurs qui n'avaient pas acquis le degré de développement de leurs camarades.

Audinot mourut, et ses successeurs recueillirent tous les avantages qu'il avait obtenus par son adresse. L'affiche annonça tour à tour *Calas*, *le Songe*, *Cardillac*, *le Fils banni*, *Thérèse*, *la Bataille de Pultava* et *l'Auberge des Adrets.*

A mesure que nous avançons sur le boulevart du Crime, le mélodrame devient de plus en plus noir.

En 1827, l'incendie, ce fléau des théâtres, dévore l'Ambigu. Sans se déconcerter, il transporte aussitôt ses pénates dans le voisinage de la rue de Bondy.

Frédéric Lemaître et Mme Dorval n'avaient pas encore conquis la scène voisine, et nous les voyons paraître à la tête de la nouvelle troupe; mais, après le départ de ces deux artistes, commence pour l'Ambigu une ère de décadence. En vain *le Curé Mérino*, *le Festin de Balthazar* et *les Sergens de La Rochelle* font luire de temps à autre quelques éclairs de prospérité : les faillites se succèdent avec une rapidité effrayante. On vit tout récemment l'Ambigu donner au monde dramatique le singulier spectacle d'une administration fermant ses portes au milieu d'un succès.

Aujourd'hui, la direction éclairée de MM. Antony Béraud et Alphonse Brot rend à ce théâtre sa première et brillante fortune.

CIRQUE-OLYMPIQUE. Franconi fut long-temps nomade. On le trouve d'abord, en 1807, dans le théâtre de la Cité, rue de la Barillerie, puis sur l'emplacement de l'ancien monastère des Capucines, puis au faubourg du Temple. Enfin il est venu se fixer au boulevart du Crime, où le génie de la guerre et de l'extermination lui souffle ses fureurs, où il mitraille, où il tue tout à son aise.

Le Cirque n'a pas toujours eu cette humeur martiale. On l'a vu donner asile aux jongleurs indiens, aux sauteurs chinois, aux acrobates italiennes qui pirouettaient, ma foi, les sylphides qu'elles étaient, sur un simple fil d'archal! Puis arrivèrent le nain Harvy-Leack et le fameux cerf *Coco*, dont les dames se plaisaient à caresser les bois rameux, au grand scandale de leurs maris, qui prenaient ce caprice pour une personnalité; puis la chèvre acrobate, le cheval gastronome et le fameux Kiouny, cet acteur monstre, dont la trompe donna plus d'une fois des inquiétudes au crâne du chef d'orchestre, et qui faisait trembler les planches et vaciller les décors, lorsqu'il entrait en scène pour jouer son rôle dans l'*Éléphant du roi de Siam.*

En 1830, la fièvre des conquêtes s'empara du Cirque.

Depuis cette époque, on n'y voit que des batailles. A peine si, par intervalles, on permet aux singes de venir gambader sur la scène et aux lions de Numidie de lécher les pieds de leur dompteur.

Arrière les animaux savans! vivent les évolutions militaires, les feux de file et le roulement des caissons! Vive l'Empereur! vive l'*Homme du siècle!*

Et voilà que le héros s'avance, entouré de sa vieille garde et de ses grognards intrépides. C'est bien lui, vrai Dieu! c'est bien son large front et son regard d'aigle. — Grenadiers, en avant! — Le cliquetis des armes et le fracas de l'artillerie se font entendre. Ecoutez la marche pesante des bataillons, le galop des chevaux, le bruit des tambours, le son belliqueux des fanfares. Au travers de la fumée de la poudre, reconnaissez-vous le petit chapeau du roi des batailles? C'est lui! toujours lui! Ce tourbillon doré, qu'il entraîne à sa suite, est son état-major; ces plumes flottantes vous annoncent la présence de Murat; voici Lannes, voici Berthier, voici Lobau, les voici tous! Ils conduisent au feu leurs bouillans escadrons : Prussiens, Autrichiens, Russes, l'Europe entière est en fuite!

Quand le combat est fini, quand tout l'Empire a passé sous vos regards, reposez vous un instant avec les vainqueurs. Asseyez-vous au foyer du bivouac; lorgnez les agaçantes vivandières, au pied leste, à l'œil mutin, aux jupons si courts. Prêtez l'oreille au langage original du grognard, aux saillies des camps, aux quolibets de la caserne... Et, quand le Cirque n'aura plus rien à dire, il fera de nouveau parler le canon.

Franconi est un grand seigneur qui a sa maison de ville et sa maison de campagne. Quand les arbres fleurissent, quand la brise est tiède, le directeur fait un signe et la troupe entière, sautant, gambadant, caracolant, vient s'ébattre sous l'ombrage des Champs-Elysées.

THÉATRE DE LA GAITÉ. J.-B. Nicolet fut son fondateur en 1770. Deux ans après l'ouverture, il mena sa troupe jouer à Choisy, chez la Dubarry; Louis XV fut tellement émerveillé des sauts et gambades des acteurs, qu'il leur donna l'autorisation de s'intituler : *Grands danseurs du roi.*

Le principal acteur de Nicolet était un singe, qui s'acquit une réputation colossale; voici à quel propos :

Molé, de la Comédie-Française, tomba malade, et l'on eut la singulière fantaisie de le remplacer par le singe. En conséquence, on fit asseoir l'animal sur un fauteuil, on lui mit une robe de chambre à ramage, on le coiffa d'un bonnet de coton, noué par un ruban rose, et tout Paris courut à ce singulier spectacle. Le chevalier de Boufflers chanta cette aventure :

> Quel est ce gentil animal
> Qui, dans les jours de carnaval,
> Tourne à Paris toutes les têtes,
> Et pour qui l'on donne des fêtes?
> Ce ne peut être que Molet
> Ou le singe de Nicolet.

Molet se trouve ici pour *Molé*. Partisan de la richesse de la rime, Boufflers crut pouvoir se permettre cette licence poétique.

Ce fameux singe mourut, et son maître ne tarda pas à le suivre dans la tombe.

> L'animal, un peu libertin,
> Tombe mal d'un beau matin;
> Voilà tout Paris dans la peine,
> On crut voir la mort de Turenne :
> Ce n'était pourtant que Molet
> Ou le singe de Nicolet.

Sommé un soir au café des Aveugles, de chanter une chanson républicaine, Martainville improvisa le couplet suivant :

> Embrassons-nous, chers jacobins,
> Long-temps je vous crus des mutins
> Et de faux patriotes :
> Oublions tout, et désormais
> Donnons-nous le baiser de paix...
> J ôterai mes culottes!

Le rédacteur en chef du *Drapeau blanc* composa pour la Gaîté plusieurs autres pièces féeries; mais le mélodrame avait envahi le théâtre. On y joua successivement la *Tête de bronze*, l'*Homme de la Forêt Noire*, les *Ruines de Babylone*, la *Femme à deux Maris*. Si le boulevart du Temple

est surnommé le boulevart du Crime, c'est à la Gaîté qu'il doit s'en prendre, et surtout à M. Bouchardy, le plus sombre fabricant de forfaits et de noirceurs, qui ait paru, de temps immémorial, à l'horizon de la scène.

On était alors au règne de la terreur, et la nouvelle administration s'empressa de changer le titre de *Grands danseurs du roi* pour celui de *Gaîté*. Certes, un pareil titre, à cette époque de deuil public et d'angoisse universelle, nous fait l'effet d'une ironie sanglante, surtout si l'on considère les pièces que le théâtre jouait alors : *Brutus, Fénélon, les Victimes cloîtrées*. A quelque temps de là, le successeur de Nicolet se voyait menacé d'une chute prochaine, lorsque le célèbre Martainville le releva par son *Pied de mouton*.

C'est le même Martainville qui, cité un jour devant le tribunal révolutionnaire, s'entendit appeler *de* Martainville par le président. — « Citoyen, » s'écria-t-il, mon nom n'a jamais eu les honneurs de la particule, et je » te rappelle à l'ordre; tu es ici pour me raccourcir et non pour me ral» longer ! »

Cependant quelques hommes de sens donnèrent parfois à ce théâtre de jolis drames à l'eau de rose et dégagés des atrocités d'usage. La *Belle Ecaillère* de M. Gabriel, l'aimable auteur de tant de vaudevilles pleins d'esprit, eut un succès foudroyant à la Gaîté.

Ce théâtre, en 1835, devint la proie des flammes, au milieu des représentations de *Latude*. Il rouvrit neuf mois après, l'incorrigible! par la *Tache de sang*. Chacun se rappelle avec quel délire la foule courut pleurer au *Sonneur de Saint-Paul* et à la *Grâce de Dieu*. Le plagiat paraît tout simple au boulevart du Crime, et si vous demandez à MM. Meyer et Montigny le chiffre des représentations que vient d'obtenir la seconde *Fanchon la Vielleuse*, ils vous répondront après avoir compté leurs billets de banque.

FUNAMBULES, DÉLASSEMENS-COMIQUES, LAZARI. Trois théâtres exclusivement populaires, et dans lesquels il est imprudent de s'aventurer, si l'on n'a pas la blouse du titi, le tablier du maçon, la robe souillée de fange de la balayeuse ou la coiffure désordonnée de la poissarde : pour y pénétrer, nous avons choisi la blouse, de préférence aux trois autres costumes. Les *Funambules* ou danseurs de corde possèdent le grand Deburcau, paillasse incomparable, que M. Jules Janin se mit un jour à louer sans restriction. Ce noble désintéressement prouve que le feuilletoniste des *Débats* est au-dessus des petitesses de la concurrence. Les *Délassemens-Comiques* n'ont de commun que le titre avec l'ancien théâtre où Potier débuta dans le rôle du cocher des *Visitandines*. D'évêque devenu meunier, M. Ferdinand Laloue est tombé de la direction du Cirque à l'ex-théâtre de Mme Saqui, lorsque cette reine de la voltige eut quitté la capitale pour aller faire des sauts de carpe en province. Quand au théâtre Lazari, il doit son nom au pauvre diable d'Italien dont les arlequinades étaient assez appréciées vers 1777, et qui se brûla quelque chose d'analogue à la cervelle, en voyant l'incendie réduire en cendres la salle dont il était directeur. Lazari, qui possédait autrefois quelques acteurs de mérite, est descendu de nos jours jusqu'à l'extrême base de l'échelle théâtrale.

Trois ou quatre heures doivent s'écouler encore avant l'ouverture des spectacles, et déjà le boulevart du Crime voit arriver son public.

La *queue*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, prend naissance à la porte même de la salle, se déroule graduellement sous le péristyle, occupe l'étroit labyrinthe formé par les balustrades, saute en dehors, s'étale sur le trottoir et court bientôt jusqu'à la chaussée. C'est un aspect curieux que celui de cette foule qui se heurte et s'entasse, se pousse et se renverse, qui murmure, qui se plaint, qui hurle à la moindre usurpation de ses droits, au moindre pouce de terrain qu'elle s'imagine avoir perdu.

Quand les perturbateurs sont mis à l'ordre, quand le calme est rétabli, tout ce peuple cherche naturellement à tromper les heures d'attente.

Ceux-ci tirent leur dîner de leur poche et le dévorent en plein vent; ceux-là se posent en orateurs, singent les mimes du théâtre et font l'analyse grotesque de la pièce nouvelle. L'un se permet d'humilians commentaires sur le nez de son voisin, sur les hanches de sa voisine; l'autre donne sournoisement un croc-en-jambes au sergent de ville qui se hasarde dans les environs de la queue, ou lance des trognons de pommes sur le casque des gardes municipaux. Le voisin se fâche, la voisine crie qu'on la viole, le sergent de ville empoigne, et les gardes municipaux jurent...

Le désordre recommence de plus belle.

On se heurte, on se pousse de nouveau. Les hommes se prennent à la gorge, les femmes glapissent et perdent leur coiffure dans la bagarre; le gamin se glisse entre les jambes, mord, pince, égratigne, finit par conquérir un poste plus avantageux et célèbre sa victoire en imitant le cri de vingt animaux divers. La main du filou profite de la circonstance pour s'égarer à droite et à gauche. Des montres, des foulards disparaissent; les cris, Au voleur! se font entendre. C'est un épouvantable concert de grognemens, de sifflemens, de hurlemens de toute nature. Enfin les bureaux s'ouvrent. La foule assiége le contrôle, se précipite dans les couloirs, envahit le parterre, l'amphithéâtre, le paradis, roule sur les degrés et s'entasse sur les banquettes... Il y a bien çà et là, des foulures, des meurtrissures, des écorchures... n'importe, on est placé.

La queue, telle que nous venons de la dépeindre, appartient surtout aux derniers théâtres dont nous avons fait l'histoire : elle est exclusivement peuple. Les queues du Cirque, de l'Ambigu-Comique et de la Porte Saint-Martin sont moins bruyantes et moins séditieuses. Le bourgeois du Marais ou de la rue Saint-Denis peut se permettre d'y introduire sa femme et sa fille, ce qu'il n'oserait jamais faire à la porte de Lazari, des Funambules ou des Délassemens.

Après tout, il faut bien en convenir, le véritable public des théâtres de mélodrames est le public en manches de chemises et en blouse. Celui-là seul, n'en déplaise aux avant-scènes et aux loges, prend au sérieux les fictions dramatiques : témoin ces deux hommes qui se placèrent un soir en embuscade à la sortie des acteurs, attendant le traître qui pendant cinq actes, avait excité leur colère, et se promettant de l'assommer au passage.

Vous discutez, vous jugez la pièce, vous êtes en garde contre vos émotions : le peuple frémit et se passionne; il absorbe le drame par les yeux, par les oreilles, par tous les pores. Pour lui, les souffrances de l'acteur sont réelles, c'est du sang véritable qui coule sur la scène.

Achevons d'esquisser la physionomie du boulevart du Crime : physionomie du trottoir pendant l'entr'acte, physionomie de la salle pendant la représentation.

Si vous n'avez pas entendu les bruits étranges qui s'élèvent, de cinq heures à minuit, dans le voisinage des théâtres en question, je déclare que vous n'avez pas la moindre idée de ce que peut être un charivari.

Deux actes sont joués. Vous quittez l'atmosphère étouffante de la salle, afin d'aller respirer au dehors un peu d'air pur. Soudain vous êtes assailli par cinq ou six industriels qui vous crient à tue-tête : « La vendez-vous, bourgeois? » L'un vous tire par le bras, l'autre vous arrache un pan de votre redingote; une douzaine de gamins se mêlent de la partie : « La vendez-vous? la donnez-vous ? » Il s'agit de votre contremarque, et comme vous n'êtes dans l'intention ni de la donner ni de la vendre, vous avez toutes les peines du monde à sortir de ce guêpier. Mais ce n'est là qu'une faible partie des tribulations qui vous attendent. Vingt marchandes d'oranges vous assiégent; une fleuriste met entre vos mains ses bouquets fanés et vous en réclame le paiement; le décroteur veut cirer vos bottes, le marchand de coco vous assourdit du tintement de sa sonnette et vous présente un verre de sa tisane. Vous vous heurtez d'étalage en étalage. Chacune des mille industries qui pullulent aux alentours, vous accapare, vous tiraille, vous presse, vous obsède. Elles vous regardent comme leur bien, comme leur propriété, vous faites partie de leur fonds de commerce; elles vous accablent d'oranges et de pommes cuites, de gâteaux suspects et de bâtons de sucre d'orge; elles vous offrent de l'orgeat, de la limonade et jusqu'à des glaces... Oui, pardieu! de véritables glaces, des glaces à la vanille et au citron, des glaces à cinq centimes!

Tortoni a sur le boulevart du Crime une redoutable concurrence.

Vous essayez de vous réfugier dans le café voisin : toutes les places sont prises. Cent consommateurs veulent être servis à la fois. Le maître de l'établissement perd la tête, la dame du comptoir a le vertige, les garçons trébuchent au milieu des tabourets, cassent les bouteilles et renversent les plateaux.

Effrayé de ce *coup de feu*, vous rentrez dans la salle.

L'entr'acte dure encore. L'amphithéâtre, les troisièmes galeries et le poulailler se reposent des émotions du drame, en se livrant à leurs facéties habituelles.

Rien n'est poli, rien n'est gracieux comme le peuple qui s'amuse. Écoutez ces charmans dialogues, qui s'établissent d'un bout de la salle à l'autre, ces interpellations de bon goût, que l'esprit français a tout récemment inventées : « Ah! c'te balle! Ohé, mufle! Voyez donc c'te tête! Eh! titi, ton voisin possède un pif chicandard! etc. » Vous croyez que ces aimables spectateurs s'en tiennent aux paroles ? Non vraiment, ils ont la galanterie de faire pleuvoir sur vous les débris de leur repas aérien. Vous essuyez une grêle de projectiles, vous recevez sur le crâne une pomme plus ou moins cuite, des gâteaux à demi rongés et des épluchures d'orange. Enfin, les trois coups retentissent, et vous êtes en sûreté jusqu'à l'entr'acte suivant; car le peuple se livre corps et âme à l'attrait du spectacle : il suit avec anxiété l'intrigue qui se déroule. Vous le voyez, le cou tendu, l'œil fixe, la bouche béante. Il ne perd pas un mot, pas une syllabe; il frissonne aux péripéties et pleure au dénouement. Il prend tout à la lettre avec une naïveté qui fait frémir, et c'est pour lui qu'on invente chaque jour des mélodrames plus noirs, qu'on fabrique des vaudevilles plus licencieux... C'est devant lui qu'on a joué *Robert Macaire*.

Maintenant, nos chers lecteurs, vous pouvez à très bas prix vous assurer de l'exactitude rigoureuse des détails que nous vous donnons dans cet article.

Le boulevart du Temple vous offrira des avant-scènes, des loges de face et des deuxièmes galeries à soixante-dix, quarante et quinze centimes. Pour une somme plus légère encore, il vous introduira dans un établissement qui, seul, lui vaudrait le terrible surnom de boulevart du crime. Pénétrez donc au *salon de figures*, ne reculez pas d'épouvante à la vue de l'assassin qui aiguise son couteau, du traître qui vous couve de son œil farouche : ce sont les bagatelles de la porte, et vous allez faire connaissance avec Mme Lafarge, Louvel, Papavoine et Fualdès. (1)

EUGÈNE DE MIRECOURT.

(1) Extrait de *la Grande Ville, nouveau tableau de Paris*. Cette piquante publication se vend au bureau central, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, 11. Elle est arrivée aujourd'hui à la 50e livraison.

L'ABBÉ OLIVIER.

I.

Les premiers rayons du jour éclairaient le ciel, et en même temps des cierges s'allumaient dans l'église d'un petit village des bords du Rhône. La rustique chapelle, fort pauvre dans sa toilette journalière, se parait ce matin-là de ses flambeaux, de ses vases de fleurs et de ses saints du dimanche; les paysans d'alentour, y apportant tous les bouquets de leurs jardins, se joignaient aux sacristains pour la décorer de ses plus beaux atours.

Cependant on ne voyait dans les habitations situées à l'ombre du clocher aucun air de noces, aucun préparatif de baptême; seulement, au rez-de-chaussée d'une des maisons les moins pauvres du village, une femme en cheveux blancs s'occupait, avec une attention qui avait quelque chose de respectueux et de solennel, à relever les plis de dentelle d'un surplis de fine mousseline blanche; elle s'arrêtait parfois et contemplait son ouvrage avec une larme dans les yeux, et cependant avec une larme de joie et d'orgueil.

Dans la chambre située au dessus, était un jeune homme debout devant la fenêtre. A côté de lui se trouvait une table chargée de gros livres, et il tenait encore les doigts entre les feuillets entr'ouverts d'une bible. Mais sa tête était tournée vers un chemin de la campagne qu'il regardait d'un œil d'envie, et semblait parcourir en imagination. Au bout de quelques instans, paraissant céder à un entraînement irrésistible, il descendit sans bruit et sortit par une petite porte de jardin.

En marchant, ses traits étaient pâles et altérés; il mettait quelquefois la main sur son cœur comme pour en comprimer les battemens. Aux premiers pas qu'il fit dans des champs déserts, un corbeau se leva devant lui, et jeta ce long croassement regardé comme un sinistre présage qui frappe péniblement ceux qui ont quelques terreurs dans l'âme, et que les heureux n'entendent pas. Le jeune homme tressaillit légèrement à ce funeste augure, et regarda l'oiseau s'envoler avec le plus triste sourire.

Les lueurs obliques du soleil naissant frappaient le clocher, le haut des collines et s'épandaient sur la cime d'un bois de chêne jeté au bord sauvage du Rhône, laissant encore les taillis et les gazons plongés dans une ombre humide. C'est dans cette demi-obscurité que se glissait le jeune homme d'un pas furtif et rapide, comme lorsqu'on dérobe un instant au devoir pour le plaisir.

Il arrivait sur la lisière du bois, lorsque les broussailles s'ouvrant subitement devant lui laissèrent voir un jeune officier en uniforme de marine.

— Julien !

— Olivier !

Ces deux noms furent échangés avec le même accent du cœur.

— Je me suis enfui un moment de la maison, dit le jeune homme qui venait du hameau, tandis qu'on faisait les préparatifs de la cérémonie qui me concerne, et j'allais chez toi, Julien, pour te voir encore une fois, te dire encore un adieu, et te demander de me laisser en partant cet album dans lequel tu écris tes pensées depuis une année... J'ai besoin d'avoir un souvenir de toi, un objet dans lequel je puisse te retrouver sous mes yeux.

— Je te l'apportais; tiens, le voici, dit le nouveau venu en tirant l'album de dessous son manteau. J'ai pensé à te le donner, Olivier, parce que c'est la seule chose que je possède au monde maintenant. Un militaire n'a rien à lui; il porte les vêtemens, les armes de l'état qui l'emploie; ses pensées mêmes ne lui appartiennent plus; elles doivent être tout entières au service dont il est chargé. Je me suis dérobé un instant à ma famille tandis qu'on transportait mes valises sur ce bateau à vapeur qui va m'emmener à Marseille, pour accourir auprès de toi.

Les deux jeunes gens se prirent sous le bras, sortirent du bois, et gagnèrent une colline de laquelle en découvrait un large horizon.

— Tu sais, dit Olivier à son ami, que c'est aujourd'hui, que c'est ce matin même que je vais recevoir les ordres. Ils ne devaient m'être donnés qu'à Lyon, où j'ai fait mes années de séminaire. Mais l'évêque était en tournée dans le diocèse, avec quelques-uns des principaux membres de son clergé, et, par une condescendance extrême envers mes parens, il a consenti à célébrer dans l'église du village la cérémonie dans laquelle je vais devenir prêtre, afin que mon aïeul, qui est presque centenaire, pût y assister... Tu vois d'ici les vitraux de la chapelle qui se dorent de lumières intérieures et les rameaux de verdure qui s'amoncèlent à l'entrée; ce sont les fleurs dont on pare mon chemin, ce sont les flambeaux de l'autel devant lequel je vais prononcer des vœux irrévocables.

— Et de l'autre côté de nous, sur le bord du fleuve, dit Julien, ce paquebot qui développe ses agrès, lève son pavillon, s'agite sous le mouvement, et sème déjà les eaux des étincelles de son feu qui s'allume, est celui qui va m'emmener sur les mers où doit se passer ma vie... O mon ami, quel grand jour pour nous que celui-ci !

— Dis donc quel triste jour, puisqu'il nous sépare.

— Notre vie d'enfant est finie, mais notre vie d'homme commence. Elles sont représentées l'une et l'autre par ces deux monumens qui vont les renfermer tout entières. La tienne se passera dans cette église antique, immuable, où ne viennent pas des hommes mais des âmes, où tout est calme dans la prière, où le jour qui se lève ne peut apporter aucun changement puisque les siècles n'en amènent pas. La mienne, attachée à ce bâtiment voyageur, sera emportée par tous les vents, jetée à toutes les mers, à toutes les guerres allumées... Songe donc, ami, que de grands devoirs nous allons avoir à remplir. Je vais commander aux troupes qui me sont confiées, toi gouverner les âmes mises sous ta tutelle; je vais servir mon pays à grands coups de sabre et de canon; toi, tu auras à servir Dieu dans ses enfans... Mais dis-moi, mon cher Olivier, es-tu bien sûr de ta vocation ?

— Je n'en suis pas sûr le moins du monde. J'ai toujours vu mes parens si fiers et si heureux de faire de leur fils un prêtre, que je me suis accoutumé à regarder cet événement comme un bonheur, sans y réfléchir par moi-même. Je m'occupais fort agréablement à poursuivre les alouettes dans les blés et les jolies filles dans le village, lorsqu'on m'a envoyé tout à coup au séminaire de Lyon.

— C'est absolument comme moi : je ne songeais qu'à dévorer nuit et jour de beaux livres d'éloquence et de poésie, quand on m'a mis dans une école royale pour apprendre les mathématiques et faire l'exercice.

— Oh! toi, tu es doué d'une grande force d'âme qui te soutiendra toujours, d'un esprit supérieur qui te fera réussir dans toutes les carrières. Mais, tu le sais, il n'en est pas de même de ton pauvre Olivier! Faible, craintif, irrésolu, je n'ai pu ni prendre entière confiance en l'avenir qu'on me préparait, ni le repousser résolument, et je ne sais vraiment ce qu'il adviendra de moi !

— Cependant tu préfères l'état ecclésiastique à tout autre.

— Mon Dieu! je n'en sais rien. Je n'ai jamais vu bien clairement dans mon âme que mon amitié pour toi. Dans ma tendresse pour mes parens, le respect et la crainte dominent; l'amour du pays ne me possède pas non plus; le clocher natal ne me dit rien du tout, si ce n'est l'heure que je cherche à son cadran. Cette église me rappelle seulement que nous y avons fait notre première communion ensemble. Cette colline jaunâtre, sur laquelle grimpent de maigres oliviers, me plaît beaucoup, parce qu'un jour nous nous y sommes battus pour des pêches que nous avions volées; tu étais le plus fort, et en deux coups de temps tu m'avais fait mordre la poussière; mais comme tu pleurais ensuite, tu craignais de m'avoir fait mal en me battant... Et ce beau fleuve, quand je le regarde, je n'ai qu'une pensée; je me souviens qu'un jour nous avions vu passer sur le coche une si jolie demoiselle, que nous voulûmes la suivre avec une barque détachée du rivage; nous prétendions aller aussi vite que le bâtiment, et, au premier coup de rame, nous tombâmes comme deux canards dans les joncs du rivage; nous y serions encore si, mieux avisé et plus courageux que moi, tu n'avais su en sortir et m'emporter au péril de ta vie... Ainsi, partout, dans le lieu natal, dans les légendes de mon enfance, je ne trouve que toi.

— Cher Olivier! Et quand nous nous sommes séparés, notre amitié n'en a pas été moins vive. Du séminaire de Lyon tu pensais à moi et tu m'écrivais, comme de l'Ecole royale et des ports de mer que j'ai habités mon souvenir s'adressait toujours à toi.

— Oh! maintenant, la séparation sera bien plus grande, sans borne et sans fin : car, moi, je vais être enterré dans le fond de je ne sais quelle église, et toi jeté à je ne sais quel bout du monde.

— Maintenant, ami, il faut moins penser au bonheur qu'au devoir. Songe que le sort de bien des hommes va nous être confié, songe que tu vas être prêtre et moi capitaine de vaisseau...

— *L'homme propose et Dieu dispose*,

dit une voix qui se fit entendre près d'eux.

— Qui a prononcé ces paroles? demanda Olivier avec un léger tressaillement; elles m'ont fait une singulière impression.

— C'est le vieux berger de la vallée, répondit Julien, tu sais qu'il a l'habitude de se promener en répétant parfois des maximes à voix haute. Il va maintenant s'asseoir à l'ombre de sa cabane roulante pour prendre son déjeûner.

— Allons lui demander de nous dire la bonne fortune.

— Oh ! sans doute, nous en avons bien le temps!

— Je t'en prie, Julien! ce sera fait dans quelques minutes. Il prédit l'avenir avec de petites branches de chêne qu'il coupe à la lune nouvelle. Depuis soixante ans de sa vie, hiver comme été, sous la voûte du ciel, il connaît des secrets divins. Et comme dans cette vallée sauvage il passe des mois entiers sans voir de figures humaines, il n'est point blasé avec leurs traits et, au premier regard, il explique les destinées.

— Eh bien! tant mieux pour les destinées qui sont parfois très peu claires : mais n'en parlons plus... Vois, Olivier, tout s'agite autour de l'église, et, de ce côté, une fumée épaisse s'élève déjà du bâtiment.

— Oh! ce sera fini dans quelques minutes... Tiens, voici le prophète à quelques pas de nous, au bord de cette source. Viens! viens! sois encore une fois trop bon pour ton Olivier.

Le berger était assis au bord du bassin, les jambes croisées dans les joncs. Il était vieux à ne plus savoir son âge ; sa peau ressemblait à l'écorce des arbres séculaires, grossie et desséchée par le temps. Occupé depuis qu'il était au monde à conduire et garder d'innocens troupeaux qui ne songeaient point à faire mal et n'avaient aucune raison pour s'éloigner de la bergerie, sa tâche était une oisiveté perpétuelle, et son immobilité, de pose et de visage, avait quelque chose de la mort.

En voyant venir les deux jeunes gens, il connut de suite ce qu'ils voulaient de lui, et commença par les regarder fixement.

Olivier avait l'air bien plus jeune qu'il ne l'était en effet. Avec une âme où les passions violentes sommeillaient, où la rêverie habitait plus que la pensée, le cours de la vie n'avait encore laissé aucune empreinte sur son visage : la pâleur de son teint, la longueur de ses cheveux blonds,

la délicatesse de sa taille et de ses traits contribuaient à cette douce apparence.

Plus richement doué sous le rapport moral, Julien semblait avoir puisé dans la force de son âme celle de son corps. Sa figure, couronnée de beaux cheveux noirs, était radieuse surtout de franchise et de majesté; on voyait que sa taille devait à un sang pur et généreux, à des mœurs dignes, à des occupations actives, ce jet élancé, cette empreinte de vigueur et de grâce.

Tous deux offraient l'expression d'une extrême tendresse de cœur; mêlée, chez Olivier, à la mélancolie, chez Julien, à l'intelligence et au courage. S'ils avaient passé tous deux sur un champ dévasté par l'orage, Olivier eût relevé une fleur sur sa tige, Julien eût pensé à ensemencer la terre de nouveau.

Le berger coupa deux branches à un chêne qui s'étendait en voûte sur le bassin, et, après y avoir gravé en quelques coups de pointe de couteau des croix, des flammes, des cœurs, des têtes de mort, les jeta dans la source, et observa les mouvemens de leurs feuilles frémissantes sur l'eau.

— Il y a ici un prêtre, dit-il.

— Cela n'est pas difficile à savoir, observa Olivier, continuez.

— Un prêtre, espoir de l'avenir! colonne du temple de Salomon!

Les deux jeunes gens se mirent à rire; Olivier avait si peu l'air d'une colonne!

— Son bras vigoureux soutiendra l'autel, sa tête aux cheveux noirs sera ceinte de l'auréole divine, continua le veillard sans regarder les deux amis.

— Mais, c'est de toi dont il s'agit, dit Olivier à Julien, en riant de nouveau.

— Lequel de nous deux doit être ce glorieux ministre, demanda Julien.

Le berger leva pesamment sa main osseuse vers lui et répondit :

— C'est vous.

— Vous vous trompez, dit le jeune officier.

— Non, car ce n'est pas moi qui parle, c'est le chêne, et le chêne ne se trompe pas; il connaît les secrets de Dieu... Regardez ce rameau qui est le vôtre, la croix et les flammes surnagent, et les feuilles frémissent de joie.

— Mais, voyez mon uniforme.

— Je ne connais pas votre habit, tous les habits du beau monde sont les mêmes pour moi... D'ailleurs, peu importe, l'oiseau ne change ni de chant ni de plumage, mais l'homme change de couleur et de langage.

— Et moi, demanda Olivier, ne serai-je donc pas prêtre?

Le berger se pencha sur le bassin, regarda quelques instans le second rameau de chêne, et laissa lentement tomber ces mots :

— Non, jamais.

— Alors, reprit Olivier, annoncez-moi l'avenir.

Il regarda de nouveau et dit plus mélancoliquement :

— Je ne peux rien dire de cette vie,il n'y a rien de tracé pour le cours des temps; la tête de mort seule se présente, et les feuilles demeurent immobiles.

Olivier sentit un léger frisson dans ses veines; s'appuyant contre le tronc de l'arbre, il regarda aussi flotter le faible rameau qui portait son destin.

Cette scène si futile prenait quelque chose de saisissant de la foi empreinte sur le front du vieux berger, du silence et du désert de la campagne : il semblait que cette croyance au pouvoir prophétique du chêne, qui a régné avec tant de force dans les temps primitifs, reparût dans cette solitude de la nature.

La branche qui portait le signe d'Olivier cheminait lentement sur le bassin, tantôt se cachant sous une légère ondulation, tantôt reparaissant à la surface; elle vacillait souvent dans son cours, semblait prête à présenter une autre face, mais toujours elle revenait à sa première position, et présentait immuablement cette tête de mort... se balançant ainsi elle arriva peu à peu au rivage, s'agita comme dans un tressaillement convulsif et s'abîma dans les touffes de jonc.

Julien, qui observait tendrement Olivier, vit une larme dans ses yeux.

— Enfant! s'écria-t-il en l'attirant à lui, après avoir eu la folie de te livrer à ce jeu, aurais-tu encore celle d'y croire?... Va, nous ne sommes plus aux temps barbares; Dieu a cessé de se révéler aux feuilles des bois depuis que les hommes savent le comprendre; il y a dix-huit cents ans que le chêne n'est plus qu'un ombrage et n'a d'autre voix que celle des oiseaux qui chantent dans ses branches.

— Si je crois aux prophéties du chêne, dit Olivier, en mettant la main sur sa poitrine, c'est qu'il parle comme la voix de tristesse qui se fait entendre là.

— Pauvre ami! les pressentimens sont une autre superstition; et, crois-moi, tu ne dois point en avoir de funestes. La preuve que Dieu nous est favorable, c'est qu'il nous a fait connaître et aimer dès l'enfance. Ce bonheur si grand doit nous être un garant de tous les autres.

Olivier était déjà souriant et rassuré, appuyé sur l'épaule de son ami... En ce moment un son de cloche retentit dans l'air.

— Dieu! s'écria le jeune diacre, je n'ai plus un instant à perdre, voici le premier coup de la messe qui sonne.

Les jeunes gens tendirent une pièce d'argent au berger.

— Que voulez-vous que j'en fasse, dit-il en la repoussant, dans notre vallée déserte, le chêne et moi, nous n'avons besoin que de soleil.

— Adieu! adieu, dirent les deux jeunes gens en se pressant dans le bras l'un de l'autre.

— Du courage... A mon église

— A mon vaisseau!

— Mais toujours à l'amitié.

II.

Tout en haut d'une maison de la place Saint-Sulpice, un jeune homme veille silencieusement; assis devant une table de bois noir, il écrit à la faible clarté d'une lampe de fer, qui seule a remplacé pour lui la lumière du jour. Autant qu'on peut le distinguer, dans cette demi-lueur, il est âgé de vingt-quatre ans, ses traits sont peu martials, mais beaux, de cette beauté délicate, fine, blanche, aérienne, que les jeunes filles qui n'ont encore joué qu'avec leurs fraîches compagnes, caressé que leur mère, admiré que les images des belles saintes, rêvent pour celui qu'elles attendent et pressentent dans leur vie.

Tandis qu'il est tout attentif à ses pensées, lisons, par-dessus l'épaule du solitaire, les lignes que trace rapidement sa main; nous verrons dans les pages qu'il écrit ainsi chaque soir les secrets d'une vie à part, assez féconde en douleurs pour attirer les regards.

Olivier à son ami Julien.

Oh! pourquoi mes parens ne m'ont-ils pas laissé cultiver la terre avec eux! Pauvres bonnes gens, nés pour vivre et mourir sur le même horizon, ils n'en sortirent jamais, même par la pensée, ils ne savent aucune nouvelle de ce qui se passe dans le monde. Persuadés que l'état ecclésiastique brille encore de tout son éclat, ils ont mis leur bonheur et leur gloire à placer leur fils dans ce haut rang. Ils m'ont fait prêtre.

J'habite, sur la place Saint-Sulpice, une étroite chambre avec deux petites fenêtres, regardant le séminaire dont je suis sorti, et l'église où aboutissent mes pas; j'ai autour de moi des livres de théologie—un crucifix—un rameau—de l'eau bénite dans du cristal, objets qui donnent à cet intérieur, sa physionomie de convenance, lui composent l'air édifiant qui sied à la chambre d'un prêtre. Mais les livres sont muets, l'eau bénite n'est plus la source vive épanchée dans la vie, la laine de la soutane, si elle est la tonsure laissée par l'agneau sans tache, est devenue bien sombre et bien rude, et ne réchauffe guère le sein qui la porte. La cellule est bien froide, le symbole bien dépouillé · le symbole, comme un sol moissonné deux fois dans la saison, a perdu sa sainteté et puis sa poésie.

En sortant, je peux aller, si je veux, me promener au jardin du Luxembourg, voir jouer les enfans des autres, et regarder pousser les feuilles et les fleurs, qui ne naissent pas non plus pour moi, car elles viennent parler d'espérance et d'amour; hors de là nulle porte ne m'est ouverte. . Vais-je, par un midi de printemps, parcourir les quartiers habités, je passe au Carrousel, et je vois les hommes du pouvoir se porter au château, pour y former leur conseil d'état, où nulle voix ne m'appelle. Je m'éloigne par le jardin, et je rencontre les représentans de la nation, allant se réunir dans un palais où je n'ai pas mes entrées. Au retour, je rencontre le monument de la Bourse, qui attire et fait fourmiller autour de lui, les membres de la finance, mais je n'ai nul intérêt, je ne possède pas un denier dans les rentes qui vont orageusement y balloter leur cours. Plus loin, devant le Palais de Justice, une autre foule active passe sans me regarder, ma place n'est point dans les rangs de ses magistrats, ma parole n'a point à se mêler à leur parole. Le soir les cafés s'illuminent, les concerts font entendre leurs préludes, les spectacles s'ouvrent..... mais nul de tous ne s'ouvre pour moi; mon pied ne doit pas en toucher le seuil. Le prêtre de la religion de l'état est étranger partout, la ville est composée de grilles d'or qui lui sont fermées.

Tu ne seras donc pas étonné, Julien, qu'après des années je revienne à toi, que je t'écrive, que je te cherche sans cesse, toi, le seul compagnon de mon cœur, toi que j'aime parce que, dans ta supériorité, tu trouves des élémens de bonté et d'indulgence, parce que tu sais, dans les petites choses de la vie comme dans l'ensemble de cette vie même, voir ce qu'il y a de consolant et de providentiel,et n'attacher tes regards qu'à cette face lumineuse; parce que le calme élevé de ton âme répand sur tes traits une douce mansuétude qui me fit toujours du bien à contempler; enfin, parce que tu es l'homme le plus différent de moi qui se puisse trouver au monde.

Non, Julien, ne le crois pas, le mal qui consume ma vie n'est pas causé par ce combat perpétuel que le prêtre doit soutenir contre la nature humaine. Sans doute, le cénobite des premiers âges, dans son austérité profonde, avait un douloureux labeur à repousser ces images ravissantes, ces fantômes de femmes, qui passaient sur les murs de sa cellule, se plaçaient sur l'autel pour dérober à Dieu son encens et ses prières, et voltigeaient même sur le gazon où il était courbé pour creuser sa tombe. Mais cette lutte éternelle, ce combat déchirant, c'était encore la vie; à chaque victoire qu'il remportait sur lui-même, il croyait voir conquis une feuille de la palme du martyr. Maintenant le fanatisme ne tourmente plus nos âmes dans ces cruelles agitations; nous savons que si l'homme, en prenant possession de la nature animée, ose s'arrêter un instant à la fleur du plaisir, la terre n'en est pas bouleversée, le ciel ne voile pas son front de colère que le premier coup de vent enlève cette feuille de rose de la trace de ses pas; et, avec l'excès de la terreur, a passé l'excès du désir.

Je renonce sans peine, ami, à ces plaisirs faciles et vulgaires qui furent

de tous temps le partage du prêtre oublieux de ses devoirs. Ce que je perds avec regret dans cette société à laquelle je ne puis appartenir, c'est l'amour, l'amour pur, que je vois dans tout ce qui m'environne, et dont je suis privé comme un arbre flétri qui, seul, au milieu du printemps, ne peut avoir sa verdure et ses fruits.

Il est dans ma modeste chambre, où la piété nécessiteuse d'un pauvre desservant n'a qu'un Christ de bois et un bénitier de verre, il est cependant un symbole précieux et des plus considérés par moi.

C'est une gravure de la Vierge de Mignard, que j'ai placée, par un soin particulier, dans une bordure ovale, sculptée en guirlande de roses, que je tiens toujours voilée d'une gaze, afin de ne jamais laisser tomber sur elle un regard distrait, et que je découvre dans les momens de bonnes dispositions où mon âme, pleine de ferveur, semble, en la regardant animer cette figure, la fait sortir de son cadre, pour la placer en apparition charmante devant mes yeux, et sait contempler, avec l'admiration qui convient, cette beauté radieuse, cette divinité femme, cette vierge divine, cette fleur au calice d'or, cette étoile qui touche à nous par les grâces humaines.

Eh bien! Julien, ce que je regrette, c'est celle dont voilà le modèle, c'est cette Vierge passée dans notre vie; la femme mère du Sauveur, c'est-à-dire *du bien*, celle qui nous guide par sa sagesse, fait éclore notre sens moral, nous impose sa douce supériorité, celle qui nous caresse, nous console... douce berceuse des âmes.

Et je me plais à répandre ces perfections sur toutes les filles d'Eve.

Un cercle de jeunes femmes!... que j'aime à parcourir du regard les anneaux de cette chaîne enchantée, à comparer leurs beautés variées, ou bien à les respirer toutes ensemble comme une corbeille embaumée!... que j'aime à les voir broder, faire de la tapisserie, passer et repasser ces longues aiguillées comme pour tendre leurs jolies mains à nos baisers. Je voulais savoir quelles pensées peuvent germer sous ces fronts de neige aux lignes si pures, sous ces cheveux soyeux et parfumés. Oh! oui, je suis sûr que toutes ces femmes pensent. Elles vont vous parler politique avec un mouvement de tête si joli et un regard si tendre; vous parler philosophie en brodant une marguerite; proclamer la marche de l'humanité en s'étendant si mollement sur un sopha... mais l'amour est au fond de tout cela, toutes ces paroles, qui semblent si loin de lui, le pressentent et l'appellent. Les femmes n'ont tant de science que pour parler au cœur... Et laquelle de toutes voudrait de l'amour d'un prêtre?... Ah! ma chimère est évanouie.

III.

Marie-Rose, ne trouves-tu pas, Julien, dans ce simple nom un charme ravissant? Il semble que rien qu'à l'entendre prononcer on se peigne une belle et douce créature. Marie-Rose est plus que cela: elle appartient à cette élite de femmes merveilleusement douées et choisies par Dieu pour signifier sur la terre la puissance de l'amour et de la beauté.

Maintenant il serait à propos de te dire d'où je viens pour rapporter avec moi cette gracieuse image.

Un de mes amis, remarquant l'ennui qui me dévorait, a voulu, il y a quelques jours, me présenter dans une maison dont les mœurs douces lui semblaient propres à reposer mon âme, et où ont lieu, toutes les semaines, d'agréables réunions.

M. de Bellefond, le maître du logis, est un vénérable vieillard, gentilhomme de naissance, noble de cœur, républicain d'opinion.

Je n'ai jamais vu d'aussi belle tête blanche. Cet homme n'a point cette fraîcheur triste et forcée des fruits gardés pour l'hiver; il se pare hardiment de la beauté de ses soixante ans.

Ruiné dans les bouleversemens du siècle dernier, et n'ayant profité d'aucun avantage de la restauration, M. Bellefond possède maintenant pour toute subsistance une modique pension, et pour tout luxe et richesse une fille charmante, adorée de tout ce qui peut la voir.

Je t'ai prononcé tout à l'heure son nom avec enthousiasme, cependant ne le crois point, Marie-Rose n'est pas un rêve, une vision du matin: sa taille est modelée de riches contours, les couleurs de son teint sont celles de la jeunesse humaine, et ses yeux s'animent à tous les intérêts de l'existence journalière. Elle médite sur sa toilette, s'occupe de celle de son père, soigne le nœud de sa cravate, commande le dîner, arrange les pêches et les prunes confites dans leurs coquilles de porcelaines; elle cause toute la soirée avec ses amies, fortune et mariage. Mais elle prête à tout cela le charme de sa suave jeunesse. C'est la vie réelle, mais qui passe à travers les arômes du printemps, les lueurs du premier soleil.

Je ne sais si c'est un effet de mon imagination, mais il me semble que Marie-Rose ressemble infiniment à ma belle vierge de Mignard. J'y retrouve les mêmes traits, la même nature un peu terrestre, mais parée de tant de charmes.

Ce sont des touffes de cheveux bruns, composés d'anneaux qui, en tombant sur les joues de la jeune fille, semblent légers, jouans et gracieux comme elle; c'est un regard incertain qui met long-temps à se lever de ses grands yeux bruns, flottant entre la timidité et le désir; c'est un langage encore enfant qui se module en fraîches notes entrecoupées; c'est une petite taille aux formes menues et arrondies, comme celle d'une fauvette engraissée de l'air des champs.

Le jour où je fus présenté chez M. de Bellefond, il y avait du monde lorsque nous entrâmes, et mon ami, dans l'empressement de saluer quelques personnes de sa connaissance, me nomma au maître de la maison, sans rien dire de l'état auquel j'appartiens, et comme il partit le lendemain pour la province, je me trouve maintenant reçu dans cette élégante société sans y être connu comme attaché aux ordres ecclésiastiques. Cette circonstance, je te l'avoue, ajoute au charme que j'éprouve à me trouver dans ces réunions.

Je ne sais si la mélancolie habituelle de mon âme se peint sur mon visage, si en m'abordant, on est saisi à la fois de la pitié qu'inspirent mes peines pressenties, et de la crainte de tomber sous une influence funeste; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au premier coup d'œil jeté sur moi, les traits de Marie-Rose ont pris une expression d'intérêt, et de quelque chose qui ressemblait à de la terreur ..Qu'elle se rassure, ce n'est pas moi qui suis dangereux pour une femme; hélas! ce n'est pas moi qui mettrai la pâleur sur son front, et la rêverie dans son regard, qui remplirai ses nuits de soupirs, qui la rendrai indifférente à ses douces occupations, oublieuse de ses amis, et, dans le monde même, retirée de tous, au milieu de ses enivrantes pensées... Ne suis-je pas prêtre!

IV.

Je ne t'ai pas écrit depuis long-temps, Julien; un sentiment unique absorbe toutes mes journées.

Dès le matin, je suis obligé de passer deux ou trois heures à songer à Marie-Rose pour m'identifier avec tous les intérêts qui se succèdent pour elle. Au moment de son lever, je la vois surveiller le déjeûner, faire passer dans ses jolis doigts les feuilles de thé que son père trouve si bon quand c'est elle qui le prépare. — Puis, elle dispose sa toilette de l'après-midi, décide de la robe qu'elle veut mettre, choisit avec attention la ceinture, les bijoux qui doivent s'y joindre, et les mille jolis choses dont j'ignore le nom. — Plus tard (je sais l'emploi de toutes ses heures), plus tard elle prend sa leçon d'anglais, et pendant ce moment, je lis vingt fois les pages de Moor qu'elle traduit. — Un moment après, elle dessine, et possédant toujours une gravure pareille à celle qu'elle copie, je demeure les yeux fixés sur cette image qui occupe les siens.

Ensuite, il me reste à peine assez de temps pour préparer le prétexte qui doit me conduire chez elle: les livres, la musique, les fleurs nouvelles, tous ces innocens introducteurs qui me ménagent de bien fréquentes visites. — Puis, le soir, en rentrant, il me faut encore veiller bien tard pour lui écrire tout ce que j'ai senti près d'elle... minutieuses confidences de l'âme, épanchemens pleins de tristesse et de douceur, lettres brûlantes et douloureuses qu'elle ne lira jamais...

Il est donc bien vrai, je vais peut-être l'aimer! et de toutes les puissances de mon âme! Cet aveu que je te fais, Julien, est celui du tourment le plus affreux qui puisse déchirer le cœur. Si elle reste toujours indifférente à cet amour qu'elle verra se développer et grandir en silence, tu conçois l'horreur de ma situation; si elle vient à prendre pitié de moi... à m'aimer... alors, juste ciel, c'est cent fois plus affreux encore; alors c'est un secret à dire, un mot à prononcer qui nous sépare pour la vie, et j'ai à souffrir de ses douleurs et des miennes.

Conçois-tu le supplice d'un homme qui aime et qui redoute d'être aimé? attendre avec espérance, épier l'amour qui vient voilé et silencieux, observer un rayon de plaisir à votre arrivée, une voix qui devient plus douce quand elle s'adresse à vous, une marque spontanée d'intérêt qu'on se hâte de cacher, ou qu'on motive maladroitement, une envie déguisée de savoir tout ce que vous taites, tout ce que vous aimez, une mémoire qui montre indiscrètement que chacune de vos paroles a laissé son empreinte, enfin, l'*aveu* sous toutes ses formes, sous tous ses voiles qui le couvrent pour le rendre plus enchanteur; ne faut-il pas qu'il y ait bien du venin dans une destinée, pour empoisonner tout cela?

Et la Providence, cependant, je ne puis m'empêcher de le croire, avait prédestiné le cœur du pauvre prêtre à ce tourment.

L'autre jour, en entrant dans la chambre à coucher de M. de Bellefond, je vis une gravure de la Vierge de Mignard; je montrais une surprise émue comme on le ferait à la rencontre d'un être aimé, et fus frappé de sa présence en cette maison.

— Vous m'avez touché, mon jeune ami, me dit M. de Bellefond; votre regard expressif et tendre en se reposant sur cette tête de Vierge, m'a rappelé la mère de Marie-Rose, lorqu'au moment de donner le jour à notre enfant, elle fixait si doucement cette image préférée. Elle la regardait de longues heures; et, depuis la naissance de Marie-Rose, on a trouvé beaucoup de ressemblance entre elle et cette belle création du peintre français.

Tu le vois, Julien, je ne me trompais pas... cette image si pieuse était venue dans ma cellule pour ouvrir mon âme à de dangereuses ardeurs... Et cependant, je te bénis, doux prophète d'amour!... O mon ami, le vieux berger de notre vallée sauvage avait bien raison, je ne serai jamais prêtre! Qu'est-ce que l'habit sans le cœur? Et le mien était fait pour vivre et mourir à l'adoration d'une créature, pour épancher vers cette parcelle tombée des mains de Dieu, toute la tendresse qu'on devrait lui adresser à lui-même, comme le moucheron va se brûler au flambeau, le moindre des rayons du soleil.

Outre l'attrait irrésistible de voir chaque jour une créature aussi accomplie que mademoiselle de Bellefond, et de chercher avec crainte et délice à obtenir une légère part de ses affections, un autre charme m'attire dans la petite société dont elle est le centre. Là, je peux me fuir moi-même, là, ma profession étant inconnue, je suis réellement soustrait pour quelques heures à sa chaîne; je parle tête levée, je suis homme du mon-

de, je me livre à toutes les fantaisies de la pensée, sans que personne puisse reprocher à son audace de contraster avec mon état.

Mais ici, mes tristes réflexions me poursuivent sans cesse : je me vois entouré de jeunes hommes comme moi, et chacun d'eux a un état dont il peut se glorifier, un titre devant l'humanité.

Le médecin voit le monde plein de souffrans qui l'implorent. L'avocat, à la ville et à la campagne, est entouré de plaideurs; il n'y a que cela sur la terre. L'ingénieur ne foule que des mines à exploiter, des routes à frayer, partout la terre l'attend. Chacun, entouré de ce qui s'adresse à lui, se croit au premier rôle. Il semble que la terre soit taillée à facette, afin que chacun s'empare de ce qui lui convient... Mais moi, par quel côté puis-je me prendre à mes semblables : la face chrétienne a disparu!

Deux hommes se rendent plus assiduement que tous autres aux soirées de M. de Bellefond.

L'un est un journaliste nommé Ramure ; esprit fin, caustique, acerbe ; le plus acharné de ces écrivains qui, en haine de la poésie qui grandit et embellit tout, portent l'amour cynique du dénigrement et de l'incrédulité jusqu'à se rapetisser et se nier eux-mêmes. Religion, amour, honneur, ils traitent tout cela de contes d'enfans: pour la gloire, ils l'appellent *renommée* afin de pouvoir l'attaquer et la détruire aussi... Je crois que ces messieurs sont si amoureux de la pipe parce que, semblable à eux, elle travaille sans cesse à réduire toutes les feuilles odorantes en fumée.

Le second des habitués de cette maison, M. Dubeaupré, est un riche manufacturier. Il dirige avec succès une des plus fortes fabriques d'étoffes de laine du faubourg Saint-Antoine, et nourrit les flots du commerce de ses abondans produits.

C'est un homme de trente-huit ans, rond et droit comme un marronnier, la tête grosse, plate et chevelue, arrogamment rejetée en arrière. Il est connu dans toute la sphère industrielle par les belles teintures de ses lainages. La popularité l'environne. Il procure aux femmes et aux élégans des étoffes plus moelleuses, il donne des places dans ses vastes ateliers, il prête de l'argent, il arrête la faillite imminente, il soutient l'honneur du commerce, il est la force par excellence.

Dans la société élégante de M. de Bellefond, dans cette atmosphère delicate et choisie, je ne sais ce que vient faire un tel personnage, à moins qu'il ne soit tout simplement, comme un autre, amoureux de la beauté de Marie-Rose.

Voilà donc l'homme du jour. Il nage dans l'abondance et la considération ; il est gonflé de succès; sans savoir, il juge de tout ; sans esprit, il s'admire sans cesse; sans cœur, il s'avise d'aimer la belle jeune fille.

V.

Ce que je supposais ironiquement l'autre jour n'était que trop vrai : l'homme d'argent, le matériel Dubeaupré, par un miracle de malheur est épris de la beauté de Marie-Rose. Il a demandé sa main, et M. de Bellefond n'a pu résister à l'ambition paternelle de marier sa fille à la fortune de l'industriel.

Tandis que la nuit, encore peu avancée, me permet de veiller dans ma sombre cellule, où je sers de pendant au hibou dans son clocher de St-Sulpice, je vais te raconter comment cette triste certitude m'est arrivée peu à peu et en distillant pour moi toute son amertume. Il y a quelques jours, en entrant chez M. de Bellefond, je trouvai Marie-Rose sur une terrasse qui règne devant le salon. Elle était occupée à transplanter des muguets des bois, les premiers de l'année, et choisissait pour eux un beau vase dont les fleurs en relief et nuancées, semblaient vouloir disputer de naturel et de fraîcheur avec celles qu'on y placerait.

— Mon Dieu, mademoiselle, lui dis-je, il n'est pas besoin de luxe pour ces pauvres plantes qui s'épanouissent avec tant de contentement sur l'humble mousse, aux pieds de tous, et versent leur encens dans l'obscurité des bois.

— N'importe, répondit-elle, je trouve mon lait meilleur dans une jatte de Sèvres, je me repose mieux dans une délassante de damas ; je pense que mes muguets trouveront leur terrain meilleur et s'épanouiront mieux dans cette jolie urne de porcelaine.

J'allais lui répondre pour la contredire, lorsque M. de Bellefond intervint.

— Vous avez raison tous deux, dit-il. Vous, Olivier, de prétendre que cette fleur des champs doit se contenter de son asile rustique, et se trouver bien dans un vase de terre; toi, Marie-Rose, de demander un peu de faste pour rehausser ton existence. Car toi, ma fille, tu n'es pas un muguet des bois, les habitudes opulentes de tes ancêtres ont mis dans ton sang un léger amour de luxe, dans ta nature beaucoup de mollesse aristocratique. Tu as le goût exquis, les mains blanches et fines, et les pieds délicats de tes aïeules, qui foulaient les fleurs de leurs moelleux tapis, tandis que leurs époux, par un plus grand abus de priviléges, foulaient souvent les têtes des hommes. C'est une tache originelle, à laquelle il faut bien se soumettre.

— S'il en est ainsi, observa Marie-Rose, la Providence a été injuste envers moi en me formant d'une nature qui a besoin des lieux élevés pour vivre, et en me plaçant dans la sphère obscure d'une humble médiocrité.

—Paix! mon enfant, ne condamne pas si vite ses desseins. La Providence qui a expulsé les anciens nobles de la place où sont les biens de ce monde, dont ils s'étaient trop long-temps rassasiés, afin que des hommes venus d'ailleurs pussent jouir de ces biens à leur tour, permet quelquefois que les filles de ces anciennes familles, du fond de leur retraite austère, attirent un regard d'amour des nouveaux possesseurs, qui viennent les y prendre par la main, pour les faire jouir de nouveau de la fortune qu'elles n'ont pas démérité de posséder : et ainsi ces jeunes filles, innocentes des fautes de leur race, retrouvent dans leurs époux l'opulence qu'elles ont perdue dans leurs pères.

Je frémis à ces dernières paroles, je crus y lire le contrat de mariage de Marie-Rose et de Dubeaupré.

Et, en effet, peu de jours après le mariage de Mlle de Bellefond était arrêté et connu des amis de la famille; moi seul je ne pouvais y croire encore.

Un soir, j'arrivais de bonne heure parce que Marie-Rose donnait une soirée et m'avait prié de venir l'aider dans quelques soins. J'étais heureux de cet ordre, car c'était un moyen de rester souvent seul avec elle, d'avoir sa confiance dans les petites choses de la vie, d'être plus qu'un étranger, de goûter un instant le pain du ménage avec elle.

J'arrivai à sept heures, comme elle n'avait pas encore achevé sa toilette.

Ses cheveux bruns coupés pendant une maladie sont maintenant assez longs pour boucler en larges anneaux sur son cou ; elle ressemble à une de ces têtes angéliques que Ary Scheffer va chercher au ciel pour nous les montrer.

Elle avait en ce moment une robe d'organdi brodé qui dégageait son cou, le haut de ses épaules et ses bras. C'était la première fois que je la voyais ainsi dévoilée ; j'éprouvai d'abord un élan d'admiration et de joie, mais bientôt, en pensant que tous les regards allaient, ainsi que les miens, l'étreindre et l'embrasser, j'aurais voulu la cacher dans mon sein, la voiler au prix de ma vie.

Quelles mœurs ridicules que les nôtres! murmurai-je tous bas. Tandis que les hommes sont hermétiquement fermés jusqu'au menton, c'est l'être délicat et pudique, c'est la femme qui devrait frémir sous un souffle de bise et sous un regard de désir, qui se montre ainsi demi-nue au dehors.

Tout en grondant, je trouvai Marie-Rose si charmante ainsi, que je tremblais de lui voir rien ajouter à sa parure. Mais elle, allant sans cesse à son écrin, à son chiffonnier, à sa toilette, en rapportait chaque fois quelque objet nouveau : comme la moucherette rapporte sans cesse quelque brin d'étamine pour composer son miel. Quand elle eût bien mis les réseaux d'or dans ses cheveux, les rangs de pierreries à son cou, les fleurs aux plis de son corsage, et tout ce qu'elle voulut, je fus forcé d'avouer que la parure l'embellissait encore, et tous ces objets s'identifiaient si bien avec elle, que je me résignai à aimer un morceau d'or et un nœud de ruban.

Elle m'arracha à mes profondes méditations en m'emmenant goûter des glaces qu'elle s'était plu à faire apprêter elle-même; puis, elle me chargea de choisir dans la musique, les morceaux qu'elle voulait chanter et de les disposer sur le piano, prétendant que son père n'était bon à rien, qu'à lui dire si elle était bien coiffée. Enfin, elle songea qu'elle avait oublié de préparer les bouquets à distribuer aux dames, et m'envoya chez une fleuriste du boulevart en commander une vingtaine, en me donnant les instructions convenables.

Lorsque je rentrai, Marie-Rose était au milieu de son salon, attentive aux soins de sa gracieuse royauté. La présence de son prétendant l'animait davantage ; elle se faisait charmante, non avec lui, mais avec les autres devant lui. C'est de la séduction de réfraction que les femmes connaissent si bien.

Je la vis se diriger dans la salle des rafraîchissemens, et je l'y suivis. J'entrai comme elle venait de mettre le feu à un bol de punch, et relevait devant la glace une boucle de ses cheveux.

— Voulez-vous bien, me dit-elle, veiller à ce que le feu ne s'éteigne pas trop tôt, et je vais rejoindre mon monde.

— Vous avez hâte, mademoiselle, lui répondis-je, de retourner éblouir votre prétendant.

Elle me regarda et rougit prodigieusement.

— Soins inutiles, repris-je, tous ces projets, tous ces jours arrangés d'avance, vont passer comme cette flamme qui s'évapore tandis que vous l'agitez. Ce mariage ne s'accomplira pas.

— Et si mon père le voulait?

— Si votre père ordonnait à cette orange, goutte embaumée du soleil, de s'attacher à la tige d'un froid sapin, cette orange obéirait-elle?

— Chez les créatures humaines, qui ont reçu la raison en partage, l'obéissance peut faire plier même la nature.

— Non, Marie-Rose, si vous aviez dû être de moitié dans la vie de cet industriel, de cet être de somme, Dieu, pour signe de cette prédestination, eût courbé votre front charmant vers la terre, alourdi vos formes aériennes. Non, vous devez appartenir à je ne sais quel autre plus heureux.

— Et vous avez reçu, dit-elle en riant, le don de prophétie pour me l'annoncer?

— Autrefois il était donné à la victime de révéler, en expirant, les jours à venir de la terre qu'elle quittait, peut-être aussi m'est-il permis d'entrevoir le bonheur qui va luire quand je dois mourir à lui pour jamais.

— Je ne sais, dit elle, mais il me semble qu'un mystère enveloppe votre existence. Votre position est celle de beaucoup de jeunes gens de province que leur famille aisée envoie faire un séjour à Paris, et pourtant il

y a en vous quelque chose de voilé, de silencieux; hors les momens que vous passez près de nous, nous ne savons rien de votre vie.

— C'est que, hors d'ici, elle n'est rien.

— Vous parlez toujours de nous et des choses qui nous occupent et jamais de vous-même.

— Ceci ne doit point exciter le sentiment de la curiosité, mais celui de la compassion : avec votre âme tendre, Marie-Rose, vous devez être portée naturellement à plaindre celui dont le plus grand bonheur est de s'oublier.

Il fallait que le sourire dont j'accompagnai ces paroles exhalât bien de la douleur, car l'émotion de Marie-Rose, en me regardant, fit pâlir ses traits, et amena une larme tremblante au bord de sa paupière.

Elle me quitta; lorsque je retournai la joindre au salon, elle était plus sérieuse, plus posée, plus femme. Un rayon de l'amour l'avait frappée. Ce soleil mesure plus de vie, mûrit plus l'âme en un instant que l'autre dans une longue partie de son cours.

Et moi, placé à l'écart, je la regardais et je disais dans mon âme.

—Marie-Rose! tu ressembles à ton nom : douce vierge du ciel, belle fleur de la terre.

Va, je voudrais être le prêtre croyant, le prêtre fanatique, pour te dire : « Coupable comme homme et comme prêtre, je me perds deux fois; mais qu'importent, mon corps et mon âme, qu'importe une vie de honte et une éternité de supplice, qu'importe si ce baiser qui me perd, t'apporte un peu de bonheur! Je ne suis rien devant toi, rien qu'un brin de paille à fouler aux pieds. — C'est toi, toi seule qu'il faut regarder, toi qui remplis le jour de ta divine beauté. »

VI.

Hier, M. de Bellefond et sa fille dînaient à la manufacture de Dubeaupré. Comme j'étais invité à les accompagner, j'allai dans l'après-midi prendre les conviés pour faire le trajet avec eux

En entrant, je trouvai Marie-Rose encore seule. Je lui apportai un bouquet de roses de Bourgogne qu'elle aime particulièrement, et d'ordinaire reçoit volontiers de ma main. Elle les prit avec distraction, et les posa sur ses genoux. Elle paraissait triste en dépit d'elle-même et vivement préoccupée.

Je reconnus à l'instant l'inopportunité de mon modeste présent. On venait d'apporter la corbeille que Dubeaupré envoyait à sa fiancée. Sur une table ronde au milieu de la chambre, étaient étalés les présens de noces! ces brillans messagers de la cité de luxe et d'opulence qui viennent au devant de la jeune fille prête à y pénétrer.

Ils étaient contenus dans un de ces coffrets en palissandre sculpté qui ont remplacé les corbeilles de soie.

Marie-Rose prit, par contenance, les fleurs que je lui avais données, et penchant sa tête, sembla se plaire à les respirer.

— La senteur de ce bouquet vous fera mal à la tête, mademoiselle, elle n'exhale que des sensations en désaccord avec les vôtres. Cette âme des lieux déserts, pieuse, contemplative, espérante avec paix, ardente avec innocence, serait peu en harmonie avec la vôtre, si pleine en ce moment d'ambition et d'attentes orgueilleuses.

— Voudriez-vous, dit-elle, que je vécusse de la vie végétale au milieu de Paris ?

— Oui, si la vie végétale est la direction simple et naturelle de l'âme. Et qu'avez vous fait autre jusqu'à ce jour? — Quand vous ne faisiez de la musique que pour bercer le souci au front de votre père; quand, le cœur et les mains pleines d'aumônes consolantes, vous alliez à la demeure du pauvre, comme au but naturel où tendaient vos pas; quand, dans vos naïves causeries avec vos compagnes, vous arrangiez à souhait le long avenir et n'y mettiez que l'amour pur et l'amitié; et quand, le soir, après votre journée d'ange, vous veniez vous agenouiller et demander pardon à Dieu de vos péchés, n'y avait-il pas là autant de simplicité pieuse, d'innocente quiétude, de doux encens, que dans les scènes de la nature, dont ce parfum fait surgir l'image... Mais ces jours sont passés, que ce bouquet qui les rappelle disparaisse avec eux, que le vent l'emporte, là où ils sont allés.

En disant cela, je pris les fleurs et les lançai éparpillées à travers la fenêtre entr'ouverte.

Ce mouvement si léger, si futile, fit saigner deux cœurs d'un pénible déchirement.

L'arrivée de M. de Bellefond, qui entra radieux et en grande tenue, nous rappela que nous allions dîner à la manufacture. Nous sortîmes. Je donnai le bras à Marie-Rose; et bientôt le beau temps, les rayons brillans de l'espace, qui riaient de mes folles angoisses, me rendirent la sérénité. L'image des cadeaux de noces s'évanouit; j'avais encore tout un jour de bonheur devant moi.

A quatre heures précises, nous entrâmes dans l'hôtel manufacturier du haut et puissant seigneur Dubeaupré,

Cette importante fabrique domine le faubourg Saint-Antoine de toute son imposante grandeur. C'est le château féodal du temps moderne : il couvre les toits voisins de son ombre hautaine; le bruit de ses usines remplit les quartiers d'alentours ; ses étendages de couleurs variées lui servent de bannière; les tuyaux de ses pompes énormes s'élèvent en tourelles, et la noire fumée qui s'en exhale, dessine au front de la demeure seigneuriale l'écusson orgueilleux du travail parvenu.

Dubeaupré nous fit parcourir toutes les parties de son domaine industriel. Attentif auprès de Marie-Rose, il lui expliquait comme chose fort agréable à savoir, les diverses qualités de lainage, les différentes races de moutons importées en France. Il lui montrait toutes ces pompes *aspirantes* et *foulantes*, tous ces métiers bruyans, affairés, appliqués à leur tâche, et faisant leur partie dans le concert universel.

Parmi ces machines en pleine activité, j'en remarquai une qui semblait frappée de mort; ses cordes tombaient détendues, la rouille ternissait ses ferrures, ses roues étaient couvertes de poussière, elle gardait un morne silence. Le fils de Dubeaupré, le petit Salomon, voyant que je considérais ce triste objet, dit comme pour répondre à ma pensée :

— Ce métier-là, monsieur, c'est celui de mon frère Ernest.

Son père l'interrompit d'un regard sévère, il se tut, en baissant la tête.

De là, nous arrivâmes dans l'endroit où les laines, en longs écheveaux, se plongent, par un continuel mouvement, dans les cuves de teintures, et se relèvent sur le colossal dévidoir. Toutes ces machines s'agitent et grondent : la vapeur, comme l'âme tourmentée d'ambition, imprime à leurs longs bras de fer des mouvemens impétueux, et embrase l'air d'une ardeur dévorante. Je regardai Marie-Rose qui, ennuyée tout le long de la promenade industrielle, était alors tout-à-fait au supplice. La chaleur humide de cet endroit était mortelle pour son chapeau de soie blanche. Figurez-vous cette fraîche et diaphane capote, avec ses roses blanches et sa ruche de tulle, au milieu de cet air chargé des miasmes de la teinture, et suintant une eau noire. Cependant la flétrissure du chapeau n'était rien encore, mais cette atmosphère détendante allait faire tomber les boucles de ses cheveux en lourdes mèches sur ses joues. La pauvre enfant ne voyait rien, n'entendait rien. Sa douleur morne s'exhalait seulement de temps en temps par ces paroles : « Il fait bien chaud ici. » Et elle regardait la porte avec anxiété. Elle aurait anéanti toutes les machines du monde pour sauver sa capote et les boucles de ses cheveux. Je sentais tous ces vifs chagrins comme si je les eusse éprouvés moi-même, et je m'y complaisais, car tous les ennuis de ce moment nuisaient infiniment à Dubeaupré dans l'esprit de la jeune fille. Lui, corps de fer, n'avait pas la moindre perception de ce qui se passait. Le pied sur un socle d'airain, et la main sur un rouage, il parlait, vantait, exaltait, s'animait lui-même sous le feu de ses paroles. Il nous peignait les efforts et les succès de l'art; nous voyions au-dessous de lui tous ces mécanismes hardis, s'enorgueillissant chacun d'un rouage ou d'un ressort de plus, d'un élan vers la perfection; nous voyions, montant sans cesse l'un au-dessus de l'autre, ces métiers admirables qui se disputent la couronne du génie mécanique; et, sur toutes ces machines de plus en plus merveilleuses, il trônait, lui, l'industriel, la machine à pomper de l'or!...

Au moment le plus entraînant de son discours, je cherchai Marie-Rose du regard. Elle avait gagné la porte et s'enfuyait à tire d'aile vers son père, qui était resté au jardin. J'eus comme un pressentiment que, malgré les choses avancées, elle ne serait jamais Mme Dubeaupré.

On se mit à table.

Mlle de Bellefond mangeait admirablement, signe d'ennui chez une jeune femme, signe non équivoque; et moi, voyant les choses aller ainsi, j'étais plus rieur, plus parleur que nos hôtes; même la joie m'inspirant, je devins presque aussi bête qu'eux.

Pendant mon accès de gaîté, le petit Salomon tenait les yeux fixés sur moi avec la liberté d'un enfant. M. de Bellefond lui ayant demandé ce qu'il avait à me tant regarder.

— C'est que je trouve, répondit-il, que ce monsieur, s'il était brun, ressemblerait si bien à mon frère Ernest...

M. Dubeaupré fronça le sourcil de nouveau à ces paroles de son fils, et le fit taire d'un coup d'œil.

Marié très jeune en premières noces, il a eu sans doute un fils aîné qu'il a perdu, et dont le souvenir l'affecte péniblement. Cependant, ce que sa figure exprimait en ce moment, était plutôt de l'irritation qu'une affectueuse tristesse.

Mlle de Bellefond, ayant fini de dîner, bâillait à faire pitié. Je voyais que notre prétendant s'enfonçait à chaque minute davantage. Il ne fallait plus qu'une lame pour le submerger tout à fait, elle arriva au dessert.

On vint dire au maître de la maison qu'un de ses ouvriers, Joseph le cardeur, demandait douze francs d'avance sur ses journées, pour acheter un cierge et un drap à sa mère qui venait de mourir.

— Allez lui dire, répondit M. Dubeaupré, en tournant la tête fièrement et en se redressant d'un pied, que s'il n'avait pas fait le lundi toute l'année, il aurait de quoi payer le cierge, le drap de sa mère et même l'enterrement.

Le mandataire sortit.

Il faut connaître les hommes et savoir gouverner son monde, ajouta-t-il d'un air satisfait; là-dessus, il sabla son dernier verre de champagne, jeta sa serviette roulée sur le bord de la table, et présenta son bras à la belle Marie-Rose pour retourner au salon.

Jusque là, la pauvre enfant n'avait eu l'air qu'ennuyée, depuis ce moment, et pendant tout le reste de la soirée, elle prit un front soucieux et attristé.

Le soir, comme nous revenions à pied par une ombre claire, elle paraissait encore songer péniblement. Il lui semblait sans doute que, dans cette atmosphère de fabrique, l'air était bien lourd, la vie bien vulgaire, l'esprit bien niais, l'orgueil bien misérable; mais, si elle voulait s'y soustraire, elle ne savait comment annoncer un changement de résolution. Il

faudrait expliquer des répugnances, des éloignemens inexplicables, des antipathies si profondes et d'apparences si légères, qu'elles pouvaient ne rencontrer que l'incrédulité. Et puis l'ambition paternelle est là : M. de Bellefond a été élevé dans l'opulence, il se rappelle avec plaisir ce bien-être, parce que c'est un souvenir d'enfance, il voudrait le retrouver, le goûter bien plus doucement encore, en en jouissant dans sa fille chérie...

O destinées, qui, dans vos coups de vent orageux, abattez les grands arbres sur la mousse, ne renversez pas la violette qui tient par un fil à la terre!

VII.

Depuis quinze jours que je ne t'ai écrit, Julien, mon existence est bien changée; car il me semble que les événemens qui gouvernent la destinée de Marie-Rose, disposent de la mienne et elle a été bouleversée dans ces derniers temps. Voici par quelle circonstance.

Le fils aîné de M. Dubeaupré, le jeune homme dont le petit Salomon a deux fois rappelé le souvenir dans notre visite à la manufacture, n'était point mort, seulement il avait quitté depuis un an la maison de son père.

Dès son enfance, Ernest Dubeaupré témoigna de l'éloignement pour les travaux mécaniques auxquels son père voulait l'assujétir. Il se livra aux plaisirs, parce qu'on trouve toujours le temps de mal faire, et il devint un des plus mauvais drôles qui aient jamais cassé les verres après les avoir vidés.

Il avait dix-huit ans, lorsqu'un jour son père l'ayant trouvé à lire, tandis que le piston, qui ne fonctionnait plus dans le cylindre, menaçait d'une prompte explosion, le prit par les épaules, et le mit à la porte de la maison.

Le jeune homme ne fut point embarrassé de son sort; il lui sembla qu'il n'avait qu'à choisir entre tous les états. Grâce à son ancienne prédilection pour les Grecs et les Romains, il entra comme figurant aux Français, où il put à son aise s'entretenir avec César, et fréquenter Agamemnon.

Mais Ernest Dubeaupré, trop mauvais sujet, même pour des Césars de théâtre, au bout d'un an, fut renvoyé de la scène comme il l'avait été de l'atelier.

Il était dans un petit septième d'hôtel garni, occupé à manger son dernier quartier d'appointement, lorsqu'un ami lui proposa de le conduire à une fête donnée chez un banquier, et où le besoin d'un grand nombre de jolis danseurs, empêchait d'être trop difficile sur le choix.

Avec le bon ton qu'il avait pris sur la scène, et l'habit qu'il avait plus littéralement pris au théâtre, Ernest pouvait se présenter en tout lieu.

La soirée commençait, les femmes, enfans à cette heure, et les hommes à leurs genoux, ne savaient que faire pour rendre le commencement de la soirée plus animé, on imagina de revenir à l'ancien jeu des charades, la troupe se divisa en deux bandes... deux lourrés de fleurs, de plumes, de pierreries. On arrêta le mot gageure. Pour le *premier*, un page devait recevoir un gage d'amour d'une belle châtelaine sa marraine. Ernest fut choisi pour jouer cette scène avec la maîtresse de la maison. Il était à genoux sur un coussin de velours, aux pieds de la femme du seigneur, et tenait un catéchisme colorié, dans lequel elle lui apprenait à lire. Il avait toujours joué ses rôles d'amour au naturel, dans cet âge heureux où l'on aime à volonté. En ce moment il regardait si bien son catéchisme et sa châtelaine, il avait si bien l'air d'apprendre Dieu dans l'amour, que la dame satisfaite détacha de son cou un collier de diamans, en ceignit le front de son jeune ami, comme *gage* de sa tendresse; et le *premier* fut joué.

— Vous vous souvenez de Chérubin recevant le baiser de la comtesse et disant : *J'emporte là du bonheur pour toute ma vie.* Ernest, en sentant sur son front le contact du diamant, le baiser brûlant de la fortune, crut pouvoir dire aussi : J'emporte là du bonheur pour toute ma vie. Il gagna l'antichambre, jeta un manteau sur sa parure, et disparut en un clin d'œil.

Tandis qu'on s'agitait pour finir la charade, il fit, lui, la *gageure* de devenir en un instant, grâce au prix de son collier, riche et seigneur, comme ce monde avec il venait d'engager la partie.

Vain défi! c'était un combattant en pourpoint de velours, contre un combattant bardé de fer; un enfant contre le vieux monde social.

Un sergent-de-ville, qui est l'expression de ce monde en sa mauvaise humeur, arrêta dès le lendemain Dubeaupré.

Son procès dura quelques semaines, où pendant ses nuits de prison, il rêvait de fer rouge, d'infamie, de galère; si bien qu'un jour en sortant de la préfecture de police, il se dégagea des mains du gendarme qui le retenait, et se précipita dans les flots de la Seine en leur criant : *Asile!*

Ayant connaissance de cette affaire, je me rendis en toute hâte chez M. de Bellefond. Après avoir entendu de ma bouche les détails de cet événement, qui, sans moi, ne fussent peut-être pas parvenus jusqu'à eux, monsieur de Bellefond, sans balancer une minute, écrivit une lettre de rupture à Dubeaupré.

Ensuite il resta profondément affligé. Il était assis en silence. Sur son front, les soucis creusaient plus avant leurs sillons, et cette noble taille était courbée pour la première fois. Pour Marie-Rose, elle paraissait affectée de la tristesse de son père, mais on voyait en même temps que, dans l'insouci candide de l'avenir, elle s'inquiétait peu, pour son compte, de la fortune qu'elle perdait.

La corbeille de noces fut reléguée au coin le plus obscur de la chambre, et recouverte d'un grand taffetas noir, semblait se voiler de tristesse.

Dans l'après-midi, arriva M. Dubeaupré.

Il me heurta en entrant; sachant bien qu'il allait recevoir son arrêt, je le laissai passer sans rien dire. Il venait, fier, hautain, et de l'œil seulement décélant sa colère, demander raison d'un congé qui lui était adressé sans explications. Il pensait que l'affaire de son fils n'était point connue, et que son nom, passant rapidement à travers le tourbillon des procédures, n'avait point retenti jusque dans ce quartier éloigné.

— Avez-vous bien songé, monsieur, dit-il en s'adressant à M. de Bellefond, à tout ce que fera dire dans la société, où vos petites dames iront en porter la nouvelle, la rupture d'un mariage aussi avancé? En pareil cas, c'est toujours la femme qu'on plaint, et vous savez ce que c'est que la pitié du monde.

— Je connais toute l'importance de l'opinion publique, répondit monsieur de Bellefond, je suis prêt à lui faire toutes les concessions possibles dans les petites choses de la vie, mais je ne veux pas, pour conjurer sa puissance d'un jour, lui sacrifier une existence tout entière.

— Il est d'autres considérations plus pressantes, reprit Dubeaupré, qui pouvaient vous engager à maintenir votre parole. Quand vous m'avez accordé la main de votre fille, la franchise de vos aveux m'a laissé voir que vous seriez satisfait de la placer dans une position qui fît revivre en elle l'opulence de vos aïeux, si ce n'est leur noblesse.

Pour vous, mademoiselle, dit-il en se tournant vers Marie-Rose, je sais qu'à votre âge les considérations de fortune n'ont point de part aux projets d'avenir; au contraire, on croit héroïque de les braver; on se plaît à dépouiller gratuitement l'homme riche de toute qualité, de toute vertu, sans songer qu'en vous choisissant, vous, jeune fille sans dot, pour partager ses richesses, cet homme montre au moins la vertu du désintéressement, et vous fait le sacrifice de ces avantages matériels dont vous vous plaisiez à le croire brutalement occupé... Mais vous, mademoiselle, vous devez accepter un sort brillant dans la crainte d'un avenir trop opposé. La fortune de votre père consiste en pensions qui mourront avec lui. Que ferez-vous avec vos trésors de grâces et de beautés, exaltés dans les contes d'enfans qu'on vous adresse? Vous languirez de besoin, vous en mourrez peut-être : car vous êtes belle, vous êtes sage, il se trouvera peu d'hommes assez riches pour vous acheter...

M. de Bellefond, blessé de ces paroles qui portaient l'embarras et la honte après elles, interrompit vivement :

— Vous êtes à cent lieues de la vérité, monsieur, les idées romanesques ne sont point venues déranger subitement la tête de ma fille; hier encore, elle était décidée à tenir ses engagemens; elle voulait accepter l'éclat du sort que vous alliez lui faire, espérant vous le rendre en bonheur. Hier, elle avait un motif de plus pour entrer dans votre maison, l'espérance de renouer les liens de la nature, qui avaient été brisés, l'espérance de ramener dans un centre d'amour et de pitié, un fils qui s'en était éloigné par ses folies, d'être la mère d'un enfant qui avait plus besoin d'amour, parce qu'il était plus égaré. Aujourd'hui que le mal est irréparable, que tout est fini, elle ne veut pas avoir pour fils un fantôme menaçant, qui a le droit de revenir à la demeure paternelle se plaindre qu'on ne l'ait mis sur la terre que pour y passer quelques jours faux et troublés, et puis en sortir tragiquement.

Le visage de M. Dubeaupré se couvrit d'une teinte pâle aux lignes violettes. Il ne put répondre, mais il était petit comme tout homme à qui on reproche un manque de cœur.

Il balbutia seulement :

— Il suffit, monsieur, je ne voulais que connaître vos intentions, j'y souscris avec autant d'empressement, que vous en mettez à me les énoncer.

Il sortit, mais l'homme d'affaires était toujours là; en se retirant, il fit signe à un domestique, qui l'attendait dans l'antichambre, d'emporter la corbeille de noces.

Marie-Rose est donc libre; je suis heureux de la voir revenue à sa fraîche et innocente destinée, mais c'est un bonheur plein d'inquiétude. Lorsqu'un obstacle existait entre nous, j'étais tranquillement triste; maintenant que je me vois en face de cette jeune fille, j'ai peur de notre liberté; je me demande ce que je suis pour elle. Cette nuit, comme je méditais triste et seul, il m'a semblé la voir à quelques pas de moi, qui me tendait les bras; mais en vain je voulais franchir ce court espace, des obstacles invisibles arrêtaient mes pas, me barraient le chemin. Enfin, comme j'allais l'atteindre, elle avait disparu dans une plaine herbeuse, et plus loin, je trouvai son corps sans vie, là, où des joncs bercés par l'air plaignaient mélodieusement.

Voici quelques jours de repos pour mon âme; nous sommes à Saint-Maur, dans une jolie maison garnie, au bord de la Marne. La santé de M. de Bellefond exigeait qu'il prît l'air de la campagne, et il a voulu nous amener ici, sa fille et moi.

Hier, comme je revenais de me promener seul, je passais sur l'ancien emplacement du couvent des Chartreux. Le terrain est nu sur ce bord de la Marne. Je m'appuyai contre le seul arbre qu'il y eût, et je considérai, sur la place occupée par l'ancien monastère, une maisonnette adossée à un vieux pan de muraille, avec son petit champ de blé devant sa porte, et son habitant qui coupait les épis dans l'enclos.

Bien des sacrifices ont été accomplis ici, me disais-je, des hommes l'ont labouré ce sol. Le sillon qu'ils y creusaient était leur fosse; la

semence qu'ils y jetaient, leur chair et leurs os. Et qu'ont obtenu toutes les offrandes expiatoires ? cette terre n'est pas plus rachetée ; le laboureur qui s'y trouve attaché n'obtient rien du sol qu'en le mouillant de sa sueur, l'hirondelle ne reste pas plus long-temps sous son toit, le nuage orageux ne se détourne pas pour aller fondre ailleurs ; l'homme toujours achète cher sa vie, tandis qu'auprès de lui, ce beau pigeon sans soucis becquette son grain tout venu. Elles n'ont donc servi à rien ces austères pénitences : c'est inutilement que tant d'hommes ont été usés à cette tâche ; ils étaient donc sur une fausse route, et moi, j'y suis encore jeté deux cents ans après eux. O mon Dieu ! qui me dira le secret de tout ceci ?

Triste et méditant sur ces choses, je fixai long-temps, pour lui en demander le mystère, le ciel jeté sur les branches de mon saule. Le feuillage qui me le cachait à moitié, rendait plus lumineux et plus splendides les espaces qu'il laissait dévoilés.

En ramenant mes regards vers la terre, je vis Marie-Rose et M. de Bellefond qui me regardaient depuis quelques instans.

— Nous ne voulions pas troubler votre contemplation, mon ami, me dit le père en me tendant la main.

Les yeux de Marie-Rose demeuraient fixés sur moi avec une tendresse charmante. Je sentis qu'elle m'aimait, comme vous sentez au printemps une douce vapeur du midi pénétrer par votre fenêtre entr'ouverte.

Nous rentrâmes ensemble et presque silencieusement à la maison.

Le lendemain, je me retrouvai en cet endroit, attiré par un charme douloureux et puissant.

Comme j'approchai sans bruit, je vis Marie-Rose qui, assise sur un tertre, tenait sur ses genoux un album que je lui ai donné, et dessinait l'arbre sur lequel j'étais appuyé la veille, l'habitation rustique, le pan de mur, le cultivateur, et jusqu'au pigeon qui becquetait sur la terre son grain tout venu.

Elle tourna vers moi sa tête doucement épanouie de plaisir, et ne parut ni étonnée ni mécontente d'être surprise dans son occupation.

Je m'assis près d'elle.

— Pourriez-vous, mon amie, lui dis-je, m'expliquer la fantaisie qui vous a fait choisir cet endroit si pauvre, si nu, pour exercer vos crayons ?

Elle me répondit :

— Si vous saviez, Olivier, combien votre aspect était saisissant hier, sous cet arbre au milieu de cette rêverie pleine de solennité et de grandeur, avec vos yeux hardiment attachés sur le ciel, et vos bras fortement croisés sur votre poitrine ; combien il y avait d'ardeur, d'intelligence et d'activité d'âme dans cette immobilité, comme votre tête pâle et régulière ressortait bien avec cette couronne naturelle de branches de saule sur vos cheveux bruns. Au milieu de cet entourage rustique, c'était un tableau ravissant, et j'ai voulu le conserver devant mes yeux.

— Cependant, Marie-Rose, lui dis-je bien ému, vous ne dessinez ici que l'arbre, le mur et le sol ; que le fond du tableau.

— C'est qu'il n'y avait que cela, répondit-elle, que je puisse oublier.

Ah ! pour ce mot si cher mon âme déborda de reconnaissance ! je joignis les mains dans une tendre ferveur qui lui disait : merci ! merci ! Je m'assis sur la motte de gazon où reposaient ses pieds, j'appuyai mon front sur ses genoux, je tins long-temps sa main, je la mouillai de mes larmes et je l'essuyai de mes baisers.

Je venais de recevoir la parole sublime d'un involontaire aveu.

Ce moment devait évoquer les plus douces apparitions de la volupté ; et j'étais triste ! triste jusqu'à mourir ! Oh ! c'est que cette même lumière régnait, ce même vent de sud passait, le jour où je me suis fait prêtre !

VIII.

Nous comptions, la semaine passée, rester encore quelques jours à Saint-Maur, lorsque M. de Bellefond reçut une lettre qui le força à revenir subitement. Il partit de suite ; mais Marie-Rose, maîtresse de maison, fut obligée de rester quelques heures de plus, pour régler les comptes dans l'hôtel où nous étions logés. Je demeurai avec elle, chargé de la ramener vers la fin de la journée.

Le soir, nous avions quitté la voiture à la barrière du Trône, et nous revenions à pas pressés à travers la Cité, car un orage violent se préparait ; un de ces premiers orages de la saison, qui viennent nous montrer les déplaisirs attachés à ces jours chauds, que nous avions eu hâte de recevoir du ciel.

Il était plus de huit heures, la nuit commençait à tomber, un vent des plus impétueux de nos climats, venait par larges lames, balayait la pierre du quai, qu'il laissait nette et blanche, et déposait toute la poussière, comme un ample manteau, sur les épaules des passans. De temps en temps des éclairs, partis de dessus nos têtes, allaient fendre le plus profond lointain, et nous montraient, par ce jet prolongé, que le nuage orageux était immense, et que le ciel avait d'interminables torrens de pluie à répandre sur nous.

Deux enfans, éloignés de leur demeure, furent en passant près de nous renversés par le vent ; ils se relevèrent et se mirent à courir, en blottissant leur tête dans leur poitrine, pour donner moins de prise à l'orage.

Il n'y avait aucune voiture dans tous les environs, et il fallait continuer notre route. Comme nous passions dans la rue du Cloître-Notre-Dame, des gouttes de pluie commençaient à tomber lourdes et pressées. Tremblant pour ma faible compagne, je lui proposai d'entrer dans la cathédrale pour sauver le premier instant de l'averse.

Nous trouvâmes là un abri. Des masses de graviers frappaient les vitraux, le tonnerre, qui roulait sur le grand comble, semblait avoir juré de l'enfoncer ; un souffle aigu, en tournoyant dans l'airain des cloches, en tirait des vibrations, comme si le vent eût voulu sonner lui-même le tocsin de l'orage.

Marie-Rose était bien mal dans cette enceinte. Je voyais qu'elle y souffrait d'une vague terreur. Cependant on ne pouvait songer à en sortir. J'aurais voulu l'emporter dans mes bras, enveloppée dans mon manteau, comme un enfant en danger, et, penchant ma tête sur elle, lui épargner toute goutte de pluie, lui dérober toute lueur livide. Elle aurait pu traverser ainsi sans crainte l'ouragan, et moi, le pied ferme sous mon précieux fardeaux, je l'eusse bravé avec joie. Je voulus du moins l'emmener loin des portes, où l'air devenait trop perçant, et suivant la ceinture de chapelles, nous arrivâmes derrière le chœur où de vieux saints mutilés, droits et plaqués contre la muraille, habitent la solitude.

Nous étions perdus dans ce désert de pierre, où l'homme s'aperçoit comme un point noir. La nuit était close ; mais je ne pouvais songer à exposer Mlle de Bellefond au dehors, la raffale courait toujours. Le peu de personnes que nous avions vues en entrant, agenouillées à leurs prières, s'étaient retirées avec le jour, et l'obscurité seule nous entourait.

Au milieu de ce silence, qui n'était interrompu que par les craquemens de l'orage, retentirent au loin quelques pas isolés ; puis un long grincement de fer se fit entendre du côté par lequel nous étions entrés. Marie-Rose me regarda, et je sentis son bras trembler sous le mien.

— Je crains, me dit-elle, qu'on ne ferme l'église.

— Oh ! pas encore, répondis-je, et en disant cela je paraissais bien rassuré ; mais en même temps, je quittai son bras, et je marchai rapidement vers la porte latérale où avait résonné le bruit : elle était déjà fermée. Je courus vers le grand portail pour être assuré d'une retraite ; comme je me trouvai à moitié chemin, le même grincement, cruel à entendre, fut répété. En vain, je me précipitai de ce côté, il fallait parcourir le reste de la longue nef, et, lorsque j'arrivai à ses portes de fer, je frappai inutilement à déchirer mes poings obstinés, nul ne pouvait plus m'entendre.

Alors, je revins près de Marie-Rose, et nous cherchâmes dans notre esprit, tous les moyens d'appeler à notre secours.

Ma première idée fut d'ébranler les cloches, et j'aurais agité le gros bourdon Emmanuel lui-même, qui a le pouvoir de mettre toute la ville en émoi, si j'avais pu trouver la corde qui répond au clocher. Puis je voulus faire vibrer l'orgue saint, je voulus que, réveillé à cette heure insolite, par une main profane, il allât porter notre angoisse au dehors sur ses notes gémissantes. Mais la voie qui conduit à cet instrument sacré m'était défendue. Je n'eus pas honte dans ma recherche inquiète de songer à enlever aux autels leurs vases, leurs flambeaux, pour les lancer contre les rosaces des vitraux, afin d'éveiller l'attention des passans. Mais à cette heure, par ce temps, les rues étaient désertes et le sacrilége eût été inutile.

Il fallut bien commencer à arrêter sa pensée sur une nuit à passer dans cette prison solennelle.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait Marie-Rose désolée, que va penser mon père, quelles inquiétudes vont le dévorer jusqu'à demain !

Je la rassurai à cet égard, en lui faisant observer que son père, à la vue de l'orage qui venait d'éclater, avait dû penser que cet obstacle nous retenait un jour de plus à Saint-Maur.

Nous nous assîmes tristement, fatigués et sans courage : la mélancolie du silence nous entourait. Seuls, petits et perdus que nous étions dans cette vaste enceinte. La voûte régnait si haut dans les ténèbres, que nul toit ne semblait nous protéger ; les murs étaient si loin, qu'ils semblaient ne plus nous servir d'asile. C'était l'étendue, mais l'étendue sans l'aspect du ciel et de l'horizon, pleine d'ombre uniforme et de néant. Inquiet de Marie-Rose, que l'humidité froide pénétrait, j'aurais voulu la réchauffer dans mes bras, lui faire une retraite sur mon sein.

Ma pauvre compagne était triste aussi, elle tournait sans cesse la tête, et de légers frissons parcouraient son corps ; elle m'avoua qu'elle avait peur, que cette immense nuit au dessus de laquelle elle ne voyait point d'étoile l'affligeait, surtout en songeant que les cavités prolongées sous ces dalles étaient pleines de morts.

— Je vous avouerai ma faiblesse, dit-elle, il me semble parfois que la croyance à l'apparition des âmes, n'est pas une superstition folle. Pourquoi tant de peuples enfans, tant d'habitans des campagnes, n'imaginant rien au delà de ce qui les touche, auraient-ils eu foi au retour des morts en ce monde ? Peut-être cette substance céleste que Dieu envoie dans l'être humain, lorsqu'elle est encore assez imprégnée de matière pour paraître quelque peu aux regards, vient-elle avec son voile morbide, promener ses adieux sur la terre qu'elle a habitée, et l'idée d'apercevoir cet être de l'autre monde m'inspire des terreurs inexprimables.

Je lui donnai le conseil de me regarder afin de voir un être bien vivant, car, lui dis-je, plus on aime plus on existe, et que, si pendant ce temps un abbé de cinq siècles, à la forme blanche et noire, passait dans la profondeur du sanctuaire en faisant sa génuflexion devant l'autel qu'il avait desservi, elle ne l'apercevrait pas.

Elle tourna son visage vers moi en riant : ses yeux bleus et l'émail de ses dents au fond de ses lèvres entr'ouvertes brillaient seuls dans l'ombre. J'eus envie de prendre cette tête charmante qui s'approchait ainsi, et de la couvrir de baisers et de pleurs. Effrayé de moi-même à ce mouvement, je songeai à conduire Marie-Rose dans la chapelle de la Vierge pour mettre la chaste créature à l'abri de l'audace mentale de la passion. Admire

cette inconséquence, Julien, vois une fois de plus combien nous sommes insensés quoique tu n'en doutes pas. Il m'arrive souvent de nier la Vierge mère de Dieu, lorsqu'en roulant mon bréviaire entre mes doigts, du haut de ma cellule, je regarde la ville impure et pervertie, et cependant, à cette heure, je compris que ce serait une sauve-garde infaillible de placer Marie-Rose dans le sanctuaire de sa douce patrone.

Nous passâmes devant la porte de la sacristie, où se conservent, dans de magnifiques reliquaires, des morceaux de la couronne d'épines et du bois de la vraie croix; nous entrâmes dans la grande chapelle de la Vierge, sur laquelle est écrit *Autel privilégié*. Six flambeaux alternés de six vases de fleurs accompagnent la statue de Marie. Il y avait eu un service dans la journée, la balustrade de l'autel était restée ouverte; je descendis la lampe qui veillait un peu plus loin et je rallumai les cierges. En se retrouvant dans une atmosphère éclairée, ma jeune fille reprit peu à peu, son humeur accoutumée. L'orage avait cessé; elle s'agenouilla, fit une courte prière, et, fatiguée, revint s'asseoir sur les marches de l'autel. Je cherchai vainement des paillassons pour lui faire un lit moins dur, c'est un luxe inconnu dans la cathédrale. Oh! qu'alors je regrettai les herbes odoriférantes dont on jonchait jadis les dalles des églises! Je brisai quelques chaises, je dispersai leurs pailles et la recouvris de mon manteau. Marie-Rose vint s'étendre sur cette couche ainsi amollie, ses cheveux bruns se reposèrent sur le collet de velours noir de mon vêtement, elle enveloppa modestement ses deux petits pieds d'un pan de drap, et, fatiguée, s'endormit doucement.

Je veillai près d'elle.

Déjà la nuit s'avançait, et je pensai à tous les êtres qui avaient ainsi passé deux à deux devant ce tabernacle pour s'unir à jamais. Peu à peu, il me sembla, en voyant aussi en ce moment un jeune homme et une douce vierge au pied de l'autel, qu'une cérémonie de mariage allait s'accomplir... Eh bien oui! n'y avait-il pas là, un prêtre, un amant, une jeune fille? Je sentais en moi dans ce moment, la puissance du ministre qui invoque les faveurs du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, du Dieu fondateur des familles, et l'amour immense de l'homme qui attend d'en haut la considération de cet amour humain. Profane, j'allai prendre une petite branche où étaient cinq boutons d'oranger, dans un des vases de l'autel, et je posai cette étoile blanche sur les cheveux de ma fiancée. J'étais à genoux près d'elle, et j'avais pris la main de Marie-Rose endormie. Alors, insensiblement, la chaîne de paroles onctueuses, qui composent la messe du mariage, vinrent sur mes lèvres. Dans la nuit facile aux illusions, je crus réellement que je m'unissais à Marie; je sentis une confiance immense et une certitude sans mélange que nul ne devait être exclu de la communion du mariage en prononçant ces paroles solennelles :

« Que l'homme abandonne son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et de deux qu'ils étaient, ils deviendront une même chair. »

En ajoutant ces mots comme une ardente prière :

« Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni. »

Oh! non, m'écriai-je, que l'homme ne nous sépare pas de sa main de fer! l'homme plus coupable quand il brise un cœur et foule aux pieds cet arôme d'amour qui en découle, que, lorsqu'il renverse un vase de l'autel, et que, pour cette action, on l'appelle sacrilége...

« Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. »

Et je fondis en larmes, et je tendis les bras avec angoisse, comme pour implorer la pitié universelle.

En ce moment, Marie-Rose sentit ma main que j'avais remise dans la sienne, et tout endormi l'enfant la pressa sur son cœur. Ainsi cet être charmant s'unissait à ma prière; c'était à la fois un consentement aux vœux que je formais et une demande à Dieu de les consacrer.

Mais les vitraux venaient de se teindre de blanc, le jour se levait derrière eux pâle et austère. Je cachai ma tête dans mes mains et j'eusse voulu ne plus rien voir sur la terre.

Un instant plus tard, Marie-Rose s'éveilla, et je repris avec elle le chemin de sa demeure. Je sentais que quelque chose était changé entre nous. Elle me semblait plus imposante, plus sainte. Cette cérémonie fantastique du mariage que j'avais consacré dans l'ombre n'était guère plus qu'un rêve, pourtant je ne pouvais m'empêcher de croire que depuis ce moment nous étions fatalement liés l'un à l'autre.

J'avais détaché la branche d'oranger, prise sur l'autel, des cheveux de Marie-Rose, et je l'emportais serrée sur mon cœur, son éternel asile.

IX.

J'ai rarement senti le besoin de t'écrire, Julien, pendant ces jours qui ont signalé le retour de Marie-Rose à la liberté, jours de bonheur négatif, où je pouvais la contempler avec cette tristesse recueillie qui vient de la certitude d'être à jamais séparé d'elle, non plus avec cette douleur poignante qu'inspire l'idée de la voir à un autre. Maintenant de nouvelles inquiétudes me ramènent à toi, et il me faudra de nouveau te confier les angoisses de chaque jour. Je ne m'excuse pas de ce retour intéressé; hélas! nous ne savons bien aimer que lorsque nous souffrons; Dieu et les amis ne nous voient venir à eux que lorsque nous avons des consolations à demander.

Comme je sortais de chez M. de Bellefond, hier soir vers onze heures, je me souvins que j'avais laissé un livre dans l'endroit où nous étions réunis, et je remontai pour le prendre.

Devant l'appartement de M. de Bellefond, règne une terrasse qui donne, de là, sur de grands jardins, et on peut s'y reposer, y respirer l'air de la nuit en liberté, sans qu'aucune fenêtre vous obsède de ses regards. C'était là que nous étions assis; j'y entrai. Tout le monde s'était déjà retiré. J'entendis parler dans la chambre à coucher de Marie-Rose, et, la terrasse s'étendant devant toutes les croisées, je m'avançai devant celle-ci. Je m'appuyai contre la muraille; la jalousie fermée et la vitre ouverte me permettaient de voir dans ce doux intérieur. Marie-Rose et sa cousine Paula s'entretenaient dans le laisser-aller du déshabillé... Invisible auprès des jeunes femmes, j'avais la douceur d'être avec elles et de les voir lorsqu'elles se croyaient seules dans toute la naïveté de leur intime tête-à-tête.

Elles étaient là les cheveux dénoués, les ceintures des peignoirs défaites, s'arrangeant sur les coussins de la causeuse, et entremêlant souvent leur conversation des tasses d'un thé généreux.

La physionomie de Marie-Rose révélait l'agitation au milieu de sa pose nonchalante : on voyait que son cœur battait vite sous les mousselines tranquilles. Paula reposait, comme toujours, calme et froide... Ce n'est pas cependant le froid du sommeil ni celui de la mort, c'est l'absence de sensation, par l'impuissance de tout intérêt vulgaire à s'emparer d'elle, comme si son âme habitait une région élevée, non atteinte par les vents, qui ne roulent qu'autour de la terre... Soudain j'écoutai plus attentivement, Marie-Rose confiait à sa cousine l'histoire de notre retour de Saint-Maur et de la nuit passée à Notre-Dame.

Après lui avoir expliqué comment nous étions demeurés enfermés là, elle lui dit :

— Je m'étendis au pied de l'autel, sur un lit qu'il m'avait fait avec son manteau... Je rêvai... il me sembla que la fête du mariage s'allumait autour de nous, que j'étais à genoux auprès d'Olivier, et qu'un prêtre invisible nous unissait à jamais.

— Enfant! tu l'aimes donc bien, dit sa cousine.

— Je ne sais, répondit-elle, mais j'en ai peur.

— Et lui, es-tu bien sûre qu'il t'aime?

— Oh oui! dit-elle encore, je le sens là! Elle pressait ses mains sur son cœur.

— Songes-tu, Julien, que c'était moi! moi, heureux, palpitant, qui entendais cela?

— Et cependant, reprit Paula, tu avais consenti à épouser Dubeaupré.

—Pour obéir à mon père, pour le voir toujours souriant et tranquille... Et puis aussi, je l'avoue, parce que cette fortune me tentait.

— Et maintenant tu consens à te marier avec Ramure.

Je tressaillis à ces paroles.

— Que veux-tu, mon amie, répondit-elle, nous sommes sans fortune, mon avenir est effrayant... je dois accepter le soutien qui se présente pour rassurer mon père....

— Et puis aussi parce qu'un nom célèbre te tente.

— Peut-être, je n'ai jamais bien songé à cela.

— Ainsi, ma chère, je te vois disposée, en deux mois, de t'éprendre de la fortune, de la renommée et de l'amour.

J'étais frappé d'étonnement, de trouble et de colère. Cependant j'avais le courage de retenir mon attention et de suspendre, pour ainsi dire, mon désespoir, tant j'avais besoin d'écouter pour m'instruire de mon sort.

Marie-Rose répondit.

— Que sais-je, en effet?... Je suis attirée vers tout ce qui est beau, je me sens à tout moment comme un besoin de vivre, d'être heureuse; faible que je suis, je me laisse entraîner vers tout ce qui promet des jouissances.... Tu ne comprends pas cela toi, si raisonnable, si fière, si dédaigneuse.

— Dédaigneuse, répéta tristement Paula, hélas! ai-je jamais eu de si grands biens pour savoir si je les eusse dédaignées.

Elles se turent un moment, et je me retirai. J'étais abattu et consterné en descendant de cette terrasse. J'avais appris à la fois d'une manière certaine que Marie-Rose m'aimait, et qu'elle était sur le point d'épouser Ramure. Joie, douleur, lumières de toute sorte, tourbillonnaient dans mon esprit : je ne savais si j'étais heureux ou souffrant, car le bonheur et la souffrance redoublaient d'intensité à me rendre fou...

Je n'avais point d'aversion pour Dubeaupré : ce n'était pas un mari pour Mlle de Bellefond, c'était une position, une fortune achetée aux dépens des jouissances du cœur; un héritage de l'amour qui, en mourant pour elle, lui laissait l'opulence pour consolation. Mais Ramure peut être plus qu'un nom et une fortune, il peut être plus qu'un mari, il peut être un homme aimé! Et puis, lorsque l'industriel avait demandé Marie-Rose, elle était libre, je ne la connaissais pas encore; mais Ramure me l'enlève, quand un lien sacré est tissu, quand, au pied de l'autel, une ardente invocation a fait descendre sur nos têtes inclinées l'ombre du sacrement nuptial. Mon Dieu! que cet homme si bien placé dans le monde, y prenne la renommée, la puissance, la popularité, la faveur, l'argent, tout ce qu'il voudra, mais qu'il me laisse Marie-Rose!

X.

Si jamais mon habit de prêtre m'a lié les bras et étreint la poitrine dans un cercle de fer, c'est bien lorsque je regarde Ramure et que je pense que, sans cette maudite chaîne, je pourrai l'appeler en duel, le tuer ou mourir et en tout cas, n'être plus jaloux.

Hier, il a pris assez lestement une rose qui était à la ceinture de Mlle de Bellefond, et, lorsqu'il tenait cette fleur, cette fleur que j'aurais voulu adorer à genoux :

— C'est pour bourrer ma pipe, a-t-il dit en regardant cavalièrement Marie-Rose, elle en sera doublement suave et parfumée.

J'aurais eu tant de plaisir à le caresser, d'une autre fumée, sortie d'une autre pipe!

A minuit.

Quelques jours de crainte et d'espérance s'écoulaient; tantôt en voyant Marie-Rose avec son père, toujours naïve et bonne, et s'occupant toujours de ses fleurs et de sa maison; je ne pouvais croire que tout cela dût soudain changer, que le cours de vie pieuse pût se transformer en intrigue d'argent, que la misérable spéculation du mariage fût au seuil de cette habitation si pudique et si sainte. Tantôt le souvenir de Marie-Rose, cette prévoyance, cette raison hâtive des jeunes filles, qui se mêlent de faire du positif, et qui s'exposent aux chances d'une union mal assortie, pour l'amour des places ou de la propriété, tout cela m'éclairait tristement et je pressentais ce qui allait arriver.

Lorsqu'aujourd'hui toutes ces incertitudes ont cessé, j'ai reçu, tu ne croirais jamais cette politesse extrême, j'ai reçu une lettre de faire part du mariage de Mlle Bellefond et de l'homme de lettres Adrien Ramure.

Sans savoir pourquoi je sortais, ni dans quelle intention j'allais chez M. de Bellefond, je m'y rendis à l'instant. J'entrai dans la chambre de Marie-Rose, elle avait le dos tourné à la porte, et la tête penchée sur une petite table, elle écrivait attentivement.

Depuis un instant, je restais sur le seuil, la regardant en silence... un sanglot sortit de sa poitrine; elle cacha son visage dans ses deux mains. Je m'approchai; alors, au bruit que je fis, elle tourna la tête, et je la vis baignée de pleurs. Ces larmes, qui me rappelaient toute sa faiblesse, m'indignèrent davantage; je leur répondis par un sourire insolent.

— J'ai reçu de vos nouvelles, mademoiselle, et je n'ai pas voulu différer ma visite de félicitation. Je jetai ma lettre de faire part sur la table.

Elle fit un mouvement de surprise; elle ne croyait pas qu'on les eût déjà distribuées, mais en me voyant prendre ce ton, elle essuya ses yeux, et répondit froidement :

— Ce n'est pas nous qui avons donné la liste des adresses... celle-ci a été mise par mégarde..... mon père comptait aller vous annoncer lui-même...

Je l'interrompis en souriant toujours :

— En effet, c'est une manière étrange, pour moi, d'apprendre cet événement : le seul titre d'ami de la maison aurait dû empêcher qu'on me le fît savoir ainsi, par ces annonces vulgaires, ces *lettres de faire part*, qui du reste sont, pour la pudeur des femmes, ce que les deux lettres du bourreau sont pour l'honneur des hommes.

Elle me regarda avec hauteur.

— Je vous comprends très bien, mademoiselle, ajoutai-je, vous voulez prétendre que je n'avais *pas de droits*, c'est-à-dire, que notre liaison n'avait pas été constatée par des paroles positives, des aveux formels, et enregistrée dans ces lettres d'amour, papier timbré des liaisons vulgaires, qui appuie la probité du cœur. Ce sont bien plutôt ces billets de quatre pages qui n'engagent à rien, ces circulaires de galanterie où s'entassent des sermens usés aux pieds de vingt maîtresses, ces placards affichés dans tous les boudoirs, ces déclarations complètes qui exposent au grand jour et déflorent les secrets les plus intimes de l'amour. Le don du cœur est plus secret : le caractère de sa solennité est dans le signe le plus fugitif. Par mes timides visites, par le retour continuel de mes pas au seuil de votre porte, par ce regard ardent et voilé qui vous cherchait chaque fois que, devant nous, on soulevait une des grandes questions de la destinée, chaque fois qu'il y avait à sentir une belle ou une grande pensée, par les tourmens que cet homme me causait lorsqu'il approchait de vous, par la fièvre qui m'a lié huit jours à un lit de douleur, quand une fois, j'ai cru que son souffle vous avait touchée, par tous les instans de ma vie, par tous les pores de mon être, j'ai écrit avec mon sang que j'étais à vous, vous m'avez répondu que vous étiez à moi.

Effrayée de cette effervescence, et tremblante comme si ces droits que je revendiquais eussent été ceux d'un père, et qu'il y eût crime à les braver, étourdie de cette culpabilité inattendue, et ne trouvant pas une parole pour se justifier, Marie-Rose restait dans la plus complète immobilité. Plus irrité encore par cette résistance passive, dans une contradiction nerveuse, j'enfonçai si fortement un cachet que je tenais dans le cuir du bureau, que le manche de cristal se brisa entre mes doigts, vint enfoncer dans ma main sa pointe dentelée, et la couvrit de gouttes de sang. A cette vue, Marie-Rose sentit son cœur qui se fondait : plus de crainte, plus de colère, elle se laissa pencher vers moi, et ses lèvres s'appuyèrent sur ma main déchirée.

— Oh! femmes, enfans! m'écriai-je, qui ne plaignez pas un homme pour le sacrifice inutile de sa vie, et qui vous attendrissez sur lui pour une faible déchirure de sa chair, qu'il ne sent pas .. Oh! mille pointes de verre dans ma poitrine me feraient moins de mal que...

Elle m'interrompit :

— Injuste! s'écria-t-elle, ces droits que vous prétendez avoir sur moi, ces droits sacrés, je les reconnaissais ainsi que vous, quand vous ne les réclamiez pas si durement.—Tenez, monsieur, voici la lettre de faire part que je vous adressais, moi.

Elle me tendit le papier écrit qui était sur le bureau, et ses yeux retombèrent sur ma main qu'elle avait gardée entre les siennes, et dont elle essuyait le sang avec son mouchoir.

Je pris la lettre, et je la lus en tremblant :

« Au moment de contracter une autre union, je sens plus vivement les liens qui m'attachaient à vous. Ces liens sont peut-être imaginaires. Peu accoutumée au langage du monde et des hommes, j'ai peut-être donné une trop grande valeur aux paroles usitées envers les femmes; peut-être aussi, ce que je croyais voir d'affectueux en vous, n'était-il que le reflet de mon cœur. En effet, tandis que vos yeux et quelquefois votre bouche, avaient l'expression de la plus vive tendresse, jamais cette tendresse ne s'est appuyée sur une parole précise, jamais votre confiance n'est venue la sceller. Je ne sais rien de votre vie, hélas! j'ignore même s'il vous est permis de la consacrer : ainsi, je risque en parlant la première d'être prise pour une enfant présomptueuse et ignorante des formes convenues.... mais qu'importe cette fierté de jeune fille et cette petite vanité compromise; sans rien demander, sans rien attendre, je vous rends l'arbitre de ma destinée. Si ce mariage vous fait souffrir, il ne s'accomplira pas...

Je me jetai à ses genoux en fondant en larmes.

— Marie-Rose, lui dis-je, je te jure que je ne suis lié à aucune femme, que jamais nulle créature humaine n'a reçu mes sermens.

— Et cependant?...

— Et cependant... ô pitié! aie pitié de moi! ne m'en demande pas davantage.

— Nous ne serons donc jamais unis?

— Jamais... mais nous avons l'amour. Oh! si tu savais ce que c'est que d'aimer et d'être aimé, dans le moment où on le dit et où ce mot devient le lien de deux existences.

— Faut-il donc sacrifier toute sa vie à ce moment ?

— Il paierait des années d'enfer. Parle-moi, femme bien-aimée; crois-tu qu'il n'y a pas plus de délices dans ce constant regard de deux âmes qui s'aiment, au milieu du désert des hommes, que dans le luxe, les bijoux, les cachemires que tu refuses : va, crois-moi, laisse ce train d'équipage, de domestiques, de salons à ces femmes qui ne peuvent plus rien sentir et rien inspirer : c'est le bonheur de celles qui n'en ont plus.

— Olivier... nous pourrons donc toujours nous voir?

— Toujours; comme à présent; heureux et purs sous les yeux de ton père. Si quelque chose peut donner une idée du ciel, c'est la tendresse et l'innocence réunis. Aimerais-tu mieux, toi, céleste amie, toi, faite pour être la sainte de l'amour, ces sentimens mal faits, informes, qui n'ayant en eux nulle partie complète pour assurer leur constance, se font river sur le cou la chaîne du mariage, qui, pour trouver du bonheur dans l'être choisi, ont besoin d'y joindre les charmes d'un domaine, d'une rente, d'un hôtel.

— Oh non!... mais comment aujourd'hui dénouer avec Ramure?

— Vous m'offriez dans votre lettre de rompre cet engagement.

— Je croyais qu'à cette confiance vous répondriez par la vôtre; que vous m'apprendriez enfin la position où nous sommes l'un vis-à-vis de l'autre, et qu'en déclarant à mon père que je refusais définitivement l'union de Ramure, je pourrais lui annoncer que c'était pour celle d'un homme plus aimé; ou lui dire au moins quel motif me séparait de lui... heureuse pour son seul amour de renoncer à toute autre félicité.

Comme je me taisais d'un air sombre, elle ajouta :

— Je regarde de tous côtés et je ne sais où trouver un moyen de rompre cet engagement. Entre nous deux, nous n'avons pas une idée. Je suis une pauvre aveugle, et je ne trouve pour me conduire qu'un aveugle comme moi... Et les lettres sont envoyées... et les annonces vont se faire... et dans quelques jours... mon Dieu! mon Dieu! faites que les jours ne viennent pas... Oh! si je pouvais parler à mon père! Mais hélas! il voudra savoir le secret de tout ceci; il me demandera quel est celui pour qui je renonce à tout le reste, et quelle cause nous sépare? que pourrai-je répondre alors? si ce n'est qu'il ne m'estimait pas assez pour me le dire...

J'étais toujours à genoux, ou plutôt couché devant elle; ma poitrine se fendait de douleur; mon secret venait sur mes lèvres, et mes larmes l'arrêtaient. Lorsqu'elle prononça ces derniers mots, je levai le visage vers elle, dans une angoisse inexprimable en murmurant :

— Eh bien! tu lui diras...

Alors nous entendîmes de loin les pas de M. de Bellefond, je m'éloignai précipitamment.

XI.

Oh! les cloches! les cloches! j'entendrai donc toujours rouler autour de moi ce son funeste! Plus que toute autre influence du dehors, celle-ci m'apporte de poignantes douleurs. Il me semble que c'est le malheur même de ma destinée qui prend une manifestation, et devient saisissant aux sens.—Ce que j'éprouve à l'entendre, est la sensation que doit causer la voix de son maître sur l'esclave qui reposait à l'ombre d'un arbre... Et quel maître! et quelle voix! Elle se fait entendre tout à coup, dans quelque moment de mansuétude et d'oubli; elle vient comme un ordre d'en haut, invisible et surhumain, auquel on ne peut avoir la pensée de résister; elle vient me chercher dans quelque lieu que je me trouve; elle pénétrerait dans la retraite la plus profonde où je serais allé m'ensevelir, dans les bras même de l'amitié, et sur le cœur le plus tendre qui m'aurait offert un asile, pour me ramener où la chaîne m'attend.

Depuis une heure, ce son de cloche résonne dans ma poitrine, et il me semble plus formidable que jamais : il me paraît aujourd'hui chargé de funestes présages, et comme le tonnerre rapproché du monde de douleurs...

Deux heures du matin.

Julien, je suis un misérable, un maudit. L'assassin qui poignarde cou-

rageusement son homme à visage découvert, est plus approuvable que moi. Je ne sais ce qu'il arrivera de ma mauvaise action, mais il faut que je te la confesse, car jusqu'à présent, Dieu seul la connaît, et cette situation m'effraie; je frémis de me trouver ainsi tête à tête avec le juge.

Marie-Rose a retardé de quelques jours la célébration de son mariage, mais elle consentira peut-être de nouveau à son accomplissement, parce qu'elle est faible, parce qu'elle obéit à son père, parce qu'elle n'a point de motifs plausibles pour résister, et point d'espérance ailleurs; parce que, tout en m'aimant, elle ne hait pas le spirituel écrivain.

Ce soir, je sortis pour fuir ce son de cloches qui m'accablait de sa puissance, et me poursuivait de ses présages de mort; j'entrai dans un cabinet de lecture, et je pris machinalement un numéro de la *Presse*. J'y vis, dans un des premiers paragraphes, des injures dirigées contre un de mes amis, et signées des initiales de Ramure. C'était encore une manière qui lui avait été donnée de m'être hostile: il attaquait un homme que j'estime et que j'aime. Le jeune Morand, dont je t'ai quelquefois parlé, a fait avec moi une année de séminaire; au bout de ce temps, il nous a quittés pour se livrer entièrement à l'étude des langues orientales, et rentrer dans le monde dont il avait peine à se détacher. Ses connaissances réelles ont fait désirer sa collaboration dans un journal légitimiste, où il rend compte de tous les livres de linguistique. C'est lui dont Ramure, dans ce numéro de la *Presse*, dénigrait le savoir et les prétentions.

Eprouvant le besoin de faire partager ma haine à quelqu'un, je pris la feuille provocatrice et j'allai, vers huit heures, trouver mon docte orientaliste. Il mettait de l'essence de rose à ses favoris, et partait pour aller au bal. Je lui lus l'article, en appuyant sur les mots les plus offensans.

— Mon cher, me dit-il, tu devais venir il y a une heure, tu aurais trouvé le savant, et la calomnie portée contre son érudition l'eût sans doute rendu furieux; maintenant tu ne trouves que le dandy, qui a bien l'honneur de te saluer, car la comtesse l'attend.

— Elle attendra un quart d'heure de plus, lis au moins cet article.

— Il faut encore que je passe chez Prévost pour acheter son bouquet.

— Tant que tu voudras, mais lis donc.

Il parcourut les impertinentes lignes, et je le vis ébranlé.

— Voyons, ajoutai-je, réponds quelques mots.

— Eh bien, oui, dit-il, demain.

— Non, pas demain, ce soir, car dans deux jours on aura oublié ce dont il s'agit.

— Et puis, reprit-il, quand j'aurai écrit, il faudra aller porter cela aux presses du journal, rue du Croissant, et perdre la cire vierge de mes bottes, je te remercie de tout mon cœur.

— Morand, ton caractère est attaqué; on t'accuse de vendre du savoir hasardé, quand l'autre vient à te manquer; songe à ton honneur.

— Eh bien! dit-il, je sauverai mon honneur, si tu veux sauver mes bottes. Je vais répondre quelques mots, les signer, et tu les porteras à l'imprimerie.

J'y consentis, et, après avoir revu l'article, il fit une courte réponse, qu'il me donna à lire. Je la trouvai faible. Moi, je l'aurais écrite avec du fiel.

— Je pense, dis-je en la lui rendant, que cela ne signifie rien du tout, qu'il vaut mieux se taire que de répondre ainsi.

— Alors voici la plume, ajoute ce que tu voudras; ma signature est au bas, on imprimera sans examen. Discute, attaque, riposte, fais de l'escrime littéraire, scientifique, etc., moi, je vais danser.

Il sortit, l'enfant, et toute sa douce gaîté avec lui. Je restai pensif dans cette petite chambre, qui me sembla devenue soudain sombre et froide. je restai seul avec ma haine et mes tourmens. J'appuyai ma tête dans ma main, et m'abîmai dans ce regret de la vie, qui nous saisit dans les momens les plus accablans d'une destinée perdue. L'image de Ramure était avec moi; elle me saturait de toutes les douleurs; elle flamboyait comme une machine à torturer; j'avais son nom sous les yeux; il me semblait voir rire ce nom sardonique et grimaçant, rire de ce que, d'aucune manière, je ne pouvais l'atteindre... Après une heure de couchemar, je ressautai sous le coup d'une idée atroce qui venait de frapper mon cerveau; mon cœur battait à m'étouffer; il se passa des minutes avant que j'eusse le courage de fixer de nouveau cette idée, et de savoir ce qu'elle était... Je la sentais là, dans ma tête et n'osais la soumettre à l'examen, de peur d'en avoir horreur, ou de la sentir s'évanouir comme une chimère.

Enfin, j'osai envisager cette idée: c'était l'infernale inspiration d'ajouter à cette froide réponse de Morand, quelques mots pleins d'outrages qui demandassent du sang; et une voix intérieure ajoutait: *il y aura un duel, Ramure sera tué.* O lumière fatale! ô révélation d'un génie féroce! *Ramure sera tué*; ce mot me rendait ivre comme un animal à la vue du sang. Je savourais à pleins flots cet infernal bonheur; sa possession me fit perdre l'esprit. Je pris la réponse écrite par Morand, et j'y intercallai, en me livrant à mes inspirations, des paroles à souffleter un homme, à lui verser du plomb fondu dans les veines, à le déchirer jusqu'à lui faire crier: Vengeance!

Et puis, fou de joie et de colère, je pris le papier provocateur et je courus à l'imprimerie du journal; je jetai la note de Morand. Signée de son nom, elle fut de suite donnée au compositeur.

XII.

Maintenant, en me retrouvant chez moi, en revoyant toute chose semblable, et dans l'état où je l'avais laissée, il me semble ne pas être sorti d'ici: je ne crois plus avoir fait cette action; je me regarde, je me touche, et ne puis me croire un assassin: et cependant, Julien, un pressentiment me le dit, le crime est consommé.

Et Morand est au bal! .. danse pauvre enfant.... la danse des funérailles. Va choisir un bouquet dans les vastes corbeilles, prends-le des fleurs les plus belles et les plus fragiles. il durera encore plus longtemps que toi... offre-le à ta comtesse, et vois autant de jours de bonheur, qu'il y a de tiges dans son groupe parfumé; fais de rians projets; accepte des invitations de fêtes; souscris à des banquets; amasse bien des lendemains, et tu es condamné à mort pour le jour qui vient; un ami a signé ton arrêt... il ne s'effacera pas.

A midi.

Le mots intercallés dans la note de Morand, ont porté leurs fruits: le moment du combat est fixé; les témoins, les armes sont choisis. Le sort commence à traduire en faits les paroles que j'ai entendues dans la chambre de Morand: « Il y aura un duel; Ramure sera tué. »

Dans la nuit.

C'était ce soir, vendredi, à six heures, qu'on devait se rencontrer au bois de Vincennes. J'étais repoussé, par ma profession, de cette scène solennelle; mais en ce moment il m'eût été impossible de rester dans une place où j'eusse eu l'air de goûter le repos. Dès cinq heures, j'allai errer autour de la demeure de Morand, pour apprendre plus tôt son retour... s'il revenait. Sa rue des Minimes est assez déserte, et pleine de vieux bâtimens et de maisons en construction. Je m'assis sur un tas de pierres. Un ciel resplendissant m'oppressait de sa paisible magnificence; un rossignol de muraille chantait au dessus de ma tête... Je laissai aller mon front dans mes mains, et je tombai dans des tourmens de cœur, dans des angoisses dignes d'expier mon action, si elle avait pu être expiée...

Tuer un homme ainsi de loin! en se cachant! Oh! qu'il est heureux celui qui peut se battre! Seul, sans bruit, de par sa simple autorité, sous un toit de verdure, dans l'ombre d'un bois. il se venge d'une injure. Il lui plaît d'exposer sa vie pour sa fantaisie d'honneur; et son avenir, ses espérances, ses lendemains les plus précieux, il va tout offrir à son idole. Il est tranquille, sans remords; s'il attaque une vie, c'est en mettant la sienne en avant. Oh! qu'il est noble et beau le duelliste auprès de l'assassin!

Mais l'assassin approche encore de sa victime; il s'expose à ses coups; il s'expose à ceux de la justice; l'empoisonneur même, la lie des meurtriers, agit encore, commet le crime de sa main. Mais moi, qui me cache ainsi dans l'ombre pour tuer! assassin plus lâche que l'assassin, plus lâche que l'empoisonneur, misérable prêtre!

Parfois je m'inquiétais de ma figure au milieu de cette rue; je souffrais de me montrer ainsi attendant, pâle, défait, à tous ceux qui passaient; mais soudain l'idée du combat me revenait dans l'esprit; le tourmentateur reprenait son instrument de supplice, et je ne sentais plus rien que son fer rouge. Quatre heures se passèrent ainsi; l'ombre vint griser l'espace, et rien ne changea dans ma position. J'errai entre les inquiétudes que m'inspirait le danger de Morand, et le pressentiment de la mort de son adversaire qui ne m'inspirait plus de haine ni de soif de sang; j'avais goûté à ce breuvage, et il m'avait fait soulever le cœur de dégoût; je n'en voulais plus.

Vers neuf heures, le vif roulement d'une voiture m'arracha à ma stupeur. Morand, sans me voir, sauta du cabriolet, et monta chez lui précipitamment; je le suivis avec peine, mes jambes tremblaient, et les lourds battemens de mon cœur venaient encore appesantir mes pas. Morand s'était jeté dans un fauteuil; sa pâleur était affreuse; ses yeux ternes n'avaient plus de regards; ses membres pendaient brisés; ont eût dit qu'il avait laissé toute sa vie en expiation sur un tombeau creusé par lui.

Je savais déjà ce qui était arrivé.

Il me regarda:

— Blessé... dit-il.

— Blessé! répétai-je avec un accent de joie.

Il comprit cet éclair d'espérance et cet ardent désir: il répondit par un mouvement de tête négatif.

— Blessé mortellement, ajouta-t-il avec une tristesse pénétrante... la balle est entrée sous la clavicule, on n'a pu l'extraire.

Nous gardâmes un bien long silence; puis, Morand se leva et dit dans une exaltation déchirante:

— Mon Dieu, comment cela s'est-il fait! pourquoi l'ai-je tué? Je ne le haïssais pas, cet homme, il ne m'avait jamais fait de mal... ces lignes! c'était si peu de choses; comment ai-je pu répondre à des épigrammes par un coup mortel...

— Il le demandait, lui, le faible enfant, l'arme innocente dont on s'était servi.

— Oh! conçois-tu combien c'est affreux, l'homicide!... J'ai peur; il me semble que j'ai contredit les décrets de l'Eternel... si tu savais ce que je souffre...

— Si je le savais! moi! grand Dieu!

Après un moment de silence, il reprit:

— Olivier, est-ce qu'elle serait vraie, cette fraternité dont on parle entre les hommes? Je sens que Ramure expire en ce moment, et je souffre comme s'il était mon frère. Je le connaissais à peine, et il me semble qu'une partie se détache de moi-même, il me semble que je devrais prendre le deuil et pleurer... Oh! si mes larmes pouvaient le ranimer!

Je n'aurais pas cru qu'elles fussent si affreuses les suites d'un duel; je

pensais qu'après avoir tué un adversaire, on allait tranquillement à ses affaires et à son dîner. Mais cette odeur de mort me poursuit. — Peut-être ce Ramure, ce jeune écrivain était-il appelé à quelque chose de bien; peut-être fournissait-il une sainte journée, marchait-il à un but utile, quand je l'ai arrêté dans sa route. Cet homme avait des idées, si ce n'est des vertus : mon âme est pleine du regret de ce bien qu'il aurait pu faire; il me semble que je prive quelque infortune humaine du secours qui lui était envoyé. Oh! si j'avais pensé à cela avant le combat! fatalité! ne pouvais-je avoir un tremblement dans la main? cette balle ne pouvait-elle entrer dans l'épaule, effleurer la chair, se perdre dans le feuillage! mais non, là, là où elle donne la mort. Cette vie, ce bel organisme, cet ouvrage de Dieu dans toute sa vigueur, défait en un instant par la main d'un homme. Oh! que c'est affreux d'être l'instrument du pouvoir le plus hideux, de la mort. . Mon Dieu, comme je me reproche de vivre; il me semble que je respire trop d'air, que j'élargis ma place de la place d'un autre, qu'il y aurait de l'insolence à jouir; il me semble que je n'oserai plus embrasser ma mère, plus travailler, réussir, presser la main d'un ami, goûter la vie à des lèvres aimées, sans penser que je lui ai ôté tout cela, que j'ai jeté cet homme, immobile, dans une fosse... Oh! une lueur d'amour ou de joie me ferait frémir! il me semblerait que j'insulte par ce luxe de vie, au silence, au néant du tombeau... Oui, cette odeur de mort me poursuivra toujours.

Je ne pouvais plus y tenir, je sortis en pressant ma tête de mes mains, et je disais sur ce seuil désolé :

—Ainsi j'ai perdu deux existences: la mort au sein de l'un, le remords au sein de l'autre.

Au lever du jour.

Je ne puis garder ce fardeau sur ma tête... la solitude et le mystère me tuent... ô Julien! Julien, si tu étais près de moi!.. Mais, dans tes courses immenses, je ne saurais même mesurer l'éloignement où tu te trouves; mes lettres ne peuvent aller t'y rejoindre.

Je me souviens qu'un jour Ramure... Ramure dont je ne peux maintenant prononcer le nom sans désespoir nous parlait d'un prêtre de l'église Saint-Germain-des-Prés, modèle des pasteurs, perle évangélique encore cachée dans l'obscurité.

Ce qu'il y eut de bien remarquable pour moi, c'est que le portrait que Ramure nous fit de ce jeune abbé Victorien avait absolument tes traits : c'était ta taille élevée, ta forte carrure, tes beaux yeux bleus si expressifs, ton front haut, ton teint brun, et jusqu'à cette indéfinissable expression de bonté et de grandeur réunies qui n'est qu'en toi.

Eh bien! j'irai chercher ce bienfaiteur des âmes et déposer mes misères à ses pieds... C'est Ramure qui me l'a nommé!.. Une loi mystérieuse a voulu que l'homme sur qui j'allais accomplir un crime m'indiquât d'avance où j'en trouverais la rédemption.

XIII.

Ouvre-moi encore ton sein, mon ami, mon père; reçois encore un aveu, le plus pénible de tous.

J'appelle ton regard dans ma vie; qu'il vienne m'éclairer et m'en faire voir à moi-même les profondes cavités.

Le lendemain de l'événement funèbre, je m'abstins toute la journée de voir Marie-Rose. Ses engagemens avec Ramure étaient assez connus pour qu'elle dût, en cette circonstance, garder la retraite, qu'après l'union consacrée, eussent imposée les convenances. Mais le jour suivant, vers neuf heures du soir, j'étais si agité, si malade, le remords me bourrelait si cruellement dans cet instant où j'avais sous les yeux toute l'image du crime, sans avoir pu jouir encore du bien pour lequel je l'avais commis, et dont la vue devait peut-être me faire comprendre que j'avais pu l'acheter si chèrement, que je me laissai entraîner à revoir Mlle de Bellefond.

Je montai à son appartement : toutes les portes étaient ouvertes. Ne trouvant personne au salon, j'entrai dans la chambre à coucher. Tout paraissait disposé pour la nuit : les fenêtres étaient voilées de leurs longs rideaux, une veilleuse, placée près d'une alcôve, éclairait seule la chambre silencieuse. Ce fut à la lueur de cette lampe nocturne que je vis Marie-Rose dans son lit. Un frisson de crainte passa dans mon sein.

Je m'approchai d'elle vivement.

A ma vue, elle exhala un léger cri de bonheur et d'attente satisfaite. Puis elle ne dit rien, et me tendit les bras... mais, s'apercevant qu'elle n'était pas vêtue, elle se replia dans son lit, en disant avec trouble, et un peu de reproche :

— Olivier... monsieur!...

— Pardon, mademoiselle, pardon; les portes de votre chambre étaient ouvertes; je suis entré jusqu'ici, vous croyant levée.

— Jeannette est allée me commander une potion; elle devait rentrer dans l'instant; c'est elle qui aura laissé tout ouvert.

— Marie-Rose!... mon Dieu! vous êtes donc malade! par grâce, par pitié, dites-moi ce qu vous avez.

— Je ne sais, la nouvelle que nous avons apprise hier, le changement si subit de mon sort, tout cela m'a bouleversée. En vain je me dis que le ciel a pris pitié de moi, et m'a délivrée d'un engagement pénible, j'ai l'âme pleine de douleur; cette liberté que la mort m'a faite, est effrayante à envisager. Il me semble follement que je suis la cause de ce combat; ma poitrine s'oppresse, mes nerfs sont ébranlés. On m'a dit que j'avais la fièvre; qu'il fallait me reposer, et prendre des gouttes de laudanum.

En effet, elle avait les yeux brillans, et penché vers elle, je sentais, en l'effleurant, la chaleur de ses joues enflammées.

Elle m'expliqua encore qu'elle s'était mise au lit volontiers pour se soustraire aux visites de condoléances, et surtout de curiosité, qui seraient venues regarder de près la fiancée veuve. En effet, dès qu'un grand événement est tombé sur une tête, la foule avide de l'étonnant, de l'extraordinaire, vient examiner la place où il a passé, croyant encore voir la trace de la foudre.

—Marie-Rose, lui dis-je, j'aurais tant besoin de vous voir, de vous parler quelques instans, ne puis-je donc rester?

— Oh non! je suis seule et couchée; Jeannette trouverait votre présence étrange... Et si mon père venait... je le sais, lui qui ne m'a jamais soupçonnée, il me semble qu'il me croirait coupable... Ah! c'est que je ne suis peut-être pas tout à fait innocente, en effet.

En disant cela, elle se tendit à moi dans un mouvement si tendre et si naïf, elle était si belle et si pure, je l'aimais tant à cette heure! je pris la résolution subite de lui révéler toute la vérité, de lui avouer les obstacles qui nous séparaient, de me rendre digne d'elle par un aveu qui allait rompre tous nos liens, par le plus déchirant sacrifice.

— Il faut que je reste un instant, lui dis-je, il faut que nous parlions de l'avenir.

— Mon avenir est fixé maintenant, répondit-elle; tout est fini; j'ai pris le voile de religieuse et je suis entrée dans un monastère.

— De quel rêve parlez-vous?

— C'est la vérité. Hier, quand j'appris que le ciel m'avait délivrée de nœuds malheureusement contractés, bien résolue à ne jamais échanger ainsi ma liberté contre de misérables convenances, jurant de ne plus me livrer à une union que le cœur ne ratifierait pas, et sachant bien qu'une autre ne me serait jamais permise (elle me regardait tristement en disant cela), j'ai prononcé mes vœux, je suis allée me joindre aux servantes du seigneur.

— Marie! vous me faites souffrir, que voulez-vous dire, par là?

—Oui, je me suis mise à genoux, et, recueillie devant Dieu, je l'ai prié de m'éclairer sur ma destinée. En regardant au fond de ma position et de mon cœur, j'ai vu que l'heureuse union du devoir et de l'amour, que j'aurais si bien goûtée, n'était pas faite pour moi; j'ai compris que vouée à une existence pleine de privations, il fallait au moins la rendre utile aux autres autant qu'il m'est donné de le faire. Je me suis attachée par serment à l'un de nos couvens d'hospitalières; je resterai près de mon père tant qu'il vivra; je porterai le voile en secret; mes vœux demeureront cachés au fond de mon cœur; mais quand j'aurai perdu celui pour qui je dois vivre encore, j'irai trouver mes sœurs dans le cloître qui m'attend.

Je frémis en entendant Marie-Rose parler de ce vœu. Elle aussi, attachée aux autels; elle aussi gémissante sous cette auréole factice du sacrifice obligé. Elle aussi, n'obtenant de la vie où elle est éclose qu'un regret et une robe noire.

—Marie-Rose, ma fille chérie, vous passerez donc toute votre existence dans cette ombre de glace, dans cette morne journée, sans le soleil de l'amour à son milieu?

—Puisque le sort le veut ainsi... Elle s'interrompit effrayée: Mon Dieu, dit-elle, voici Jeannette.

Elle n'avait pas achevé, que rapide et insensé, je m'étais jeté derrière la draperie qui tombait du cintre de l'alcôve, entre le chevet du lit et la muraille. A peine étais-je là, que je compris toute ma faute; ma présence avouée dans la chambre de Mlle de Bellefond, était tout au plus inconvenante, et le moindre prétexte suffisait pour la motiver; mais si j'étais aperçu, dérobé sous ce rideau, et m'entourant de mystère, je compromettais horriblement l'innocente Marie-Rose; je frissonnais à la voix de Jeannette; j'étais glacé chaque fois qu'entre la frange de la draperie et le lambris de l'alcôve, paraissait le tablier blanc de la jeune bonne..... Mais au milieu de cela, l'atmosphère où je me trouvais alors m'enivrait.

O le lit de la jeune vierge! avec ses flots de soie et de mousseline, riche comme les trésors de la luxuriante jeunesse, diaphane comme l'enveloppe transparente de son âme, avec cette flamme de la veilleuse, qui jette dans l'ombre des lames argentées, et cette chaleur qui se révèle en tons plus vifs sur le teint.

Oh! le lit de la jeune fille, cette aile amoureuse qui prend chaque soir sous son duvet sa naissante beauté, pour y couver quelque charme nouveau, qui éclora au rayon du lendemain...

Pour Marie-Rose, ignorante de toute dissimulation, avec les naïves terreurs qu'inspire un premier danger, elle tremblait comme une feuille, ne voulait plus prendre la potion que Jeannette lui apportait, se fâchait, grondait, et demandait impérieusement à rester seule.

Jeannette s'éloigna enfin, et j'allais sortir de l'alcôve, baiser les mains de ma tremblante amie, et m'éloigner en toute hâte, ayant vu le danger... En ce moment, sans doute, j'en aurais eu le courage... Soudain, M. de Bellefond entra... Je restai raide, incrusté à ma place.

Une autre espèce de terreur s'empara de Marie-Rose; une terreur froide, haletante, muette devant le danger solennel de désoler son père, d'exposer à la honte et à la douleur une tête sacrée. La jeune fille demeura pâle, immobile, mourante.

M. de Bellefond prit sa main qui pendait le long du drap, et la trouva moite et glacée.

— Tu es donc bien souffrante, mon enfant, lui dit-il. Il faut que le docteur revienne te voir ce soir, ma fille chérie.

— Oh non! non! balbutia-t-elle; je suis bien, très bien; seulement

accablée de fatigue et de sommeil. Je n'ai besoin que de repos, mon père.

Il fit un mouvement ; je pensai qu'il allait se baisser sur le chevet pour embrasser sa fille et qu'il pourrait m'apercevoir. Je frémissais, je me haïssais d'être là ; je songeai, s'il me découvrait, à me tuer à ses yeux pour le rassurer sur l'avenir de sa fille ; je voulais rendre ce moment tragique et teint de sang, afin qu'il ne pût être humiliant pour Marie-Rose.

En effet, M. de Bellefond se pencha sur la tête de sa fille ; mais son corps, interceptant les rayons de la veilleuse, plongeait l'alcôve dans la plus complète obscurité ; il ne me vit pas.

Il embrassa sa fille sur son front de marbre :

— Tiens, mon enfant, dit-il, reçois ainsi la bénédiction de ton père. Elle est si tendre qu'elle ne peut s'épancher que dans un baiser.

Enfin, il se retira, et je sortis de ma prison cruelle et délicieuse.

Alors nous étions seuls, et si tranquilles dans cette chambre livrée pour douze heures à la paix et au silence! dans une nuit à peine interrompue par les pâles rayons de la lampe, qui servait seulement à montrer sa mélancolique volupté. Alors je ne voulus plus sortir : je mourais d'envie de passer la nuit à genoux devant Marie-Rose à la contempler, à baiser le drap de lin qui la couvrait, à le presser contre ma poitrine. J'aurais donné pour cela ma vie et mon âme.

Je m'appuyai sur ce lit : tout mon corps frémissait ; je pressai mon visage sur sa couverture, et répandais d'abondantes larmes, comme les faibles enfans, qui n'osent dire ce qu'ils veulent et qui pleurent. Elle me demanda avec anxiété ce que j'avais, ce qui me faisait ainsi souffrir...... doux prétexte pour avoir à me consoler, car au fond elle comprenait bien mes angoisses et mon bonheur. Pour toute réponse, je la pressai sur mon sein, dans ses tièdes et moites mousselines. Eperdue elle-même, elle leva sa tête de l'oreiller, et attirant ma tête sur sa poitrine, approcha ses lèvres de ma bouche. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait, je m'évanouis.

O mort passagère, heureuse mort, où j'étais dans le sein de l'amour sans effroi et sans remords, où l'approche délicieuse se faisait sentir, où la pensée désolante était anéantie, pourquoi n'as-tu pu demeurer toujours? Je ne sais ce que je devins dans cet instant, ni dans ceux qui le suivirent... Je rouvris les yeux, l'air était de feu, et nous l'aspirions avec rage : cette heure et l'espace où elle s'écoulait, ne ressemblait plus aux heures de la terre, au séjour des hommes. Le mot : mon Dieu! sortait à chaque instant de nos lèvres sans crainte et sans douleur, ce n'étaient que des cris de gratitude... J'étreignis enfin Marie-Rose sur mon cœur.

4 juillet.

Maintenant que je me trouve seul chez moi, entre ces murs accoutumés, devant cette table de travail, ce crucifix, ces objets austères qui me disent l'âpreté de ma condition, les ivresses de l'alcôve blanche, le délire de la nuit se dissipent ; je veux en vain détourner les yeux et me rejeter dans ce moment d'oubli, le seul bonheur qui m'ait été donné, la réalité est inflexible.

J'ai lâchement employé la ruse pour faire tuer un homme qui ne m'avait rien fait, et je me suis emparé effrontément de son héritage. Encore taché de son sang, j'ai saisi, pour en faire ma proie, la femme qui lui était destinée. A deux pas de son cercueil, et quand il était encore dehors de la terre pour que je pusse l'insulter, je me suis rassasié devant lui de la coupe d'élection que Dieu lui avait versée...

Mais elle, sa fiancée, la fille du noble vieillard, mon amie, mon idole, mon unique divinité, celle devant qui j'aurais voulu prosterner tout mon être, je l'ai souillée, deshonorée, jetée au dernier rang des femmes pour un moment de je ne sais quelle folie, que j'ai appelée bonheur. Je l'ai prise au milieu de sa vie de sainte fille, lorsqu'elle venait de prononcer des vœux sacrés ; je l'ai prise toute parfumée encore de la bénédiction de son père, toute sanctifiée du baiser du soir, que ce saint protecteur avait déposé sur son front, et je l'ai perdue! perdue!

Ah! que ma vie soit mise au jour! que le corps auquel j'appartiens, après m'avoir dégradé, me repousse de ses rangs, et que nul autre ne me reçoive; que je parcourre sans état, misérable, et en tendant la main, ce trajet qui me sépare encore du tombeau ; qu'après une mort infâme, Dieu me maudisse, j'y consens; tout est juste, j'accepte tout ; mais toi! toi, Marie-Rose! pardonne! oh! pardonne-moi!

Je viens de tirer de mon sein les boutons d'oranger qui ont reposé à Notre-Dame, sur l'autel de la Vierge et sur la tête de Marie-Rose ; j'ai long-temps pleuré à genoux devant eux, et je suis soulagé.

XIV.

C'est la dernière fois que je t'écris, Julien, car je n'aurai jamais plus rien à te dire, car ma vie est finie. Je ne sais même pourquoi ce matin je rouvre les yeux, puisque je ne dois plus revoir Marie-Rose.

Après la nuit du 13 juillet, je passai les premières heures de la matinée chez moi, je t'écrivis quelques lignes, puis je commençai à réfléchir à ma situation. Tout sentiment de vertu m'ordonnait de m'éloigner de Marie-Rose, mais je sentis qu'elle souffrait qu'elle m'attendait tremblante, et je sortis.

J'eus peine à arriver à la chambre de Mlle de Bellefond; mes jambes ne pouvaient me soutenir, tout mon sang avait quitté mes membres affaiblis, et, retiré vers mon cœur, le faisait battre à coups pressés.

Comme j'entrais, elle était assise dans le fond de la pièce à peine éclairée. Elle était pâle, elle ordinairement si colorée, et ses cheveux débouclés, s'étendaient en tristes bandeaux. Elle avait pris dix années dans cette nuit. A ma vue, soudain couverte de rougeur, elle jeta son visage contre le coussin du canapé et se mit à fondre en larmes. Mais après ce mouvement, vint celui de l'amour, ayant ainsi dérobé à mes regards, son front humilié, elle me tendit la main. Je me précipitai à genoux devant elle, et je pressai cette main sur mon front, sur mes yeux, sur ma poitrine haletante. —A sa vue, à l'amour qui s'exhalait de toute sa personne silencieuse, le bien délicieux pour lequel j'avais commis tant de fautes, en se montrant dans tous ses charmes, sembla m'absoudre de l'avoir acquis à tout prix ; et puis je crus que j'avais assez souffert pour expier ces crimes, que j'étais purifié par l'excès de la passion et du malheur.... Soudain l'air qui me manquait depuis si long-temps entra à pleins bords dans ma poitrine; je crus que je pouvais enfin oublier, aimer, être heureux. Tout ce qui s'était amassé dans mon sein de tendresses contenues fut jeté avec une ardente impétuosité, et sans doute avec l'éloquence des paroles vraies, car lorsque j'appelai Marie-Rose, elle releva sa tête du coussin, elle me regarda, et je sentis qu'elle était consolée... quelle femme aimante pourrait continuer à se repentir en voyant le bonheur qu'elle a fait? Je me levai de ses genoux, en lui tendant les bras. Mais alors mes forces, minées depuis si long-temps, par tant de coups, ne purent soutenir cette sensation nouvelle; mon être n'était pas fait aux émotions de bonheur, je tombai sur le canapé, ébloui, n'y voyant plus, et comme frappé de vertige.

Je revins à la lumière et aux paroles de Marie-Rose qui me pressait sur son cœur.

—Et moi aussi, disait-elle, je t'aime. Pourquoi voulais-tu mourir? pourquoi t'es-tu si long-temps en silence, abreuvé de douleurs? Hélas! je sais que tu m'as toujours caché un secret douloureux qui dévorait ton âme. J'ai épié tes angoisses : j'ai vu cent fois le chagrin peser sur tes sourcils, pâlir ton front, et flétrir tout l'épanouissement de ta jeunesse, qui chaque jour devenait plus languissante...

Je lui montrai par mille baisers que mon malheur était fini.

—O toi, dit-elle, mon Dieu, mon unique objet d'adoration, si tu avais pu voir dans mon cœur, si tu savais combien je t'aimais, tu n'aurais jamais craint que nul aveu pût nous séparer...

Elle avait appuyé ma tête sur sa poitrine, et disait, en effleurant mon front de ses lèvres.

— Qu'importe ce qu'il y a eu en arrière dans ta vie, qu'importe qu'un mystère coupable préside à ta naissance, que l'opprobre ait été à ton berceau, qu'une tache que j'ignore ait marqué ton nom, qu'importe! c'est toi que j'aime, c'est ton front que je touche, tes yeux où je m'enivre, ton haleine que je bois, ta main que je presse de mes lèvres, ta poitrine, que je veux sentir battre sur la mienne... qu'importe tout le reste... Je te le jure, ami, il n'y a pas une douleur que l'amour ne puisse calmer... Reste, oh! reste sur mon cœur, c'est ta place, je défie le malheur de t'atteindre là!

Julien, conçois-tu ce moment? Oh! rien ne pourrait le rendre...

Je ne sais si j'aurai la force de continuer ce qu'il me reste à dire.

Le bonheur, le bonheur entier et réel se montrait à moi pour la première fois, et tandis que j'entendais ces délicieuses paroles : reste, oh! reste sur mon cœur, je défie le malheur de t'atteindre là, tout à coup un son terrible vint battre dans ma poitrine... le son d'une cloche... c'était l'heure de remplir le devoir de chaque jour; c'était la messe qui m'appelait. Eperdu, glacé, frémissant de haine, d'effroi, entraîné par une invincible fatalité, je m'arrachai des bras de Marie-Rose... En sortant, je lui jetai un dernier regard... Elle restait immobile, frappée de stupeur, sur ce canapé où nous avions été tous deux. Elle voyait cet homme, qui lui avait juré tant d'amour, au moment où elle venait de lui répondre : et moi aussi je t'aime, se lever pâlissant de ses bras, et s'éloigner comme un fantôme irrité.

Un seul instant de bonheur! un seul! pour toute une vie de désespoir et je n'ai pu le goûter! Oh! non, Dieu ne nous regarde pas...

J'allai à l'église, et je remplis les cérémonies du culte avec une machinale insensibilité. La messe finissait... Comme je me retournai vers l'assistance pour la dernière fois, une femme, à genoux devant la grille, leva les yeux, jeta un cri, et s'évanouit.

Julien, je suis resté à cet autel, j'ai laissé sa tête frapper sur ce pavé de marbre, et le tacher de sang, au lieu de voler et de la soutenir dans mes bras... Oh! c'est avoir assez fait pour le monde et pour ce qu'on appelle mes devoirs ; ce moment acquitte tout ce que je leur devais de sacrifices; c'en est fait, je puis les maudire sans remords.

Maintenant, elle sait tout, je ne la reverrai jamais.

Ici, se terminent les confidences du jeune Olivier, et ses plaintes contre son sort : comme s'il sentait qu'il doit cesser ses murmures, parce qu'il n'a plus long-temps maintenant à rester dans l'église et sur la terre.

XV.

Qu'il est beau, l'abbé Victorien, dans cette chaire de l'église Saint-Germain-des-Prés! ses cheveux de la plus riche teinte noire tombaient jusque sur l'étroit collet où ils étaient coupés carrément; son front large avait la plus belle, la plus pure des formes sphériques que Dieu, dans l'univers, a données à ses mondes et au front de l'homme, qui est aussi un monde. Son teint brun prêtait plus de majesté à ses traits, comme s'il

les eût voilés de tristesse; ses grands yeux bleus bordés de cils noirs, son nez, sa bouche admirablement modelés, avaient tous les charmes de la beauté humaine, mais on eût dit, au rayon qui les éclairait, que cette fois l'esprit divin avait pris en amour cette beauté mortelle, et se plaisait à se fondre avec elle. Tantôt le prédicateur étendait sa grande et belle main sur le front de la foule inclinée, tantôt il l'élevait vers le ciel; mais quand il l'abandonnait à elle-même, elle revenait s'appuyer sur son cœur; comme nous touchons naturellement la partie de notre corps qui nous fait souffrir, cette main se portait à son cœur palpitant et épuisé des flots d'amour et d'éloquence qui s'en épanchaient

Sa parole retentissant sous les arceaux de l'église séculaire la réjouissait dans ses entrailles fidèles : ses argumens étaient des éclairs jetés dans les ténèbres du doute, et la forme dont il se servait, cette parole si belle, si suave, venue des hautes régions de la science théologique et d'une intuition mystérieuse, empruntait les formes les plus modestes du langage des hommes pour arriver à eux : noble reine, elle prenait le voile de sœur de charité pour pénétrer dans l'hospice où sont les pauvres et les souffrans.

Le soir, après une longue course dans les champs les plus solitaires qu'on puisse trouver dans les environs de Paris, l'abbé Victorien rentra dans sa demeure isolée, espèce de tourelle moderne, élevée sur une maison élevée dominant les alentours déserts du Val-de-Grâce, et, de sa petite lampe allumée à toute heure de la nuit, servant de fanal à l'habitant de ces quartiers attardé dans son chemin. Il monta par une longue suite de degrés, s'assit sur une chaise de paille, devant une table de sapin noir, dans une chambre qui n'avait pour luxe et parure que le vaste rideau du ciel bleu magnifiquement étoilé qui se déroulait le long de la croisée.

En rentrant dans sa cellule, Victorien prit comme à l'ordinaire les saintes écritures; ce soir-là, ce furent les épîtres de saint Paul. Mais tandis que ses yeux restaient attachés sur les pages du sublime converti, sa main, qui tenait un crayon, et reposait sur un feuillet blanc, y laissait tomber les pensées qui traversaient son esprit.

Soudain, au milieu du silence, le jeune prêtre entendit bien distinctement passer dans l'air ce mot : *l'abbé Victorien.*—C'était un accent triste et doux que son cœur reconnaissait, sans que sa mémoire pût le discerner; cet accent avait résonné dans l'atmosphère du jeune âge; c'était comme un rayon de ce temps enseveli, qui glissait dans l'espace. Il éprouva une émotion mêlée de trouble et de douceur : cette voix était pleine de charmes, mais elle le rappelait à la terre dans le moment où il voulait la quitter, et changeait la direction qu'il était venu à bout d'imprimer à son âme.

On frappa dans l'instant à la porte de sa chambre, et un homme entra.

La lampe, vacillante sous le vent de la porte entr'ouverte, éclairait mal la figure de celui qui s'avançait : on ne distinguait que la forme, que l'ombre incertaine d'un pâle et beau jeune homme. Cet inconnu s'inclina d'abord respectueusement; mais, en levant la tête, il jeta un cri, dans lequel se trouvait le nom de Julien, et se précipita dans les bras de l'abbé Victorien. Ce ne fut qu'en le retrouvant ainsi pressé sur son cœur, que celui-ci reconnut un ami d'enfance, qu'il put nommer son cher Olivier.

Le jeune homme, pour mieux voir Victorien, se détacha de son cou, et, le contemplant avec une surprise ineffable, dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Julien... mon ami... ou l'abbé Victorien?... qui vois-je ici?... tous deux peut-être... tous deux réunis... Oh! c'est un rêve de mon cœur qui confond ainsi en un seul être les deux hommes que je pouvais appeler à mon secours?

En disant cela, il hésitait à embrasser de nouveau son ami, craignant de trop s'enhardir avec le prêtre.

Mais Victorien fit bien vite cesser son trouble.

— Oui, Olivier, dit-il, ton ami Julien, l'officier de marine, est devenu le prêtre Victorien, et tous deux sont près de toi maintenant pour t'aimer et te bénir.

— Tu étais là, à côté de ma demeure, dit en soupirant Olivier, et je l'ignorais.

— Mon ami! mon frère! hier encore je ne savais pas non plus quel lieu tu habitais.

—J'avais adressé à Marseille un récit... Il se reprit en frémissant : ou une confession de ma triste vie.

— Il s'est trouvé qu'au moment où l'homme prend l'âge philosophique, si on peut faire comprendre par cette expression, le temps où il est saisi du désir de connaître et de bien faire, où sa vertu est comme une belle âme en peine, qui ne sait où s'arrêter, une voix a résonné à mon oreille, qui me disait : « Ne cherche pas en toi, ni autour de toi, ce » qui n'est ni en toi, ni autour de toi. J'ai renoncé aux philosophies humaines, j'ai étudié le christianisme, j'ai cru en lui, et loyalement, j'ai dû inscrire ma foi sur ma poitrine : j'ai pris l'habit de prêtre.

— Insensé! dans un moment, où le clergé est tombé si bas.

— C'est pour cela surtout que j'ai voulu y prendre place. Crois-tu donc, ami, que ce soit lorsqu'une légion triomphe, qu'il faille se réunir à elle, et l'abandonner quand elle se replie sur elle-même? Non, qu'il meure ou qu'il fuie, c'est au vaincu qu'il faut porter le secours de son bras.

— Mais tes parens, ton nom, ta fortune.

— Mes parens n'étaient plus. J'ai quitté mon nom, avec toutes les dépouilles de l'homme usé que je laissais tomber; un nom nouveau et chrétien m'a convenu pour cette vie nouvelle. Pour ma médiocre fortune, je m'en suis séparé, voulant vivre de mon traitement comme le plus pauvre prêtre : elle, je l'ai placée chez un banquier; elle en sort peu à peu pour aller au secours des malheureux que l'argent peut sauver. Je l'ai laissée sur la terre que j'ai quittée; c'est une épitaphe dorée qui parle encore de moi dans ce monde où je suis mort.

— Oh! mon ami, s'écria Olivier, j'ai donc été bien coupable!

— Non, répondit Victorien, tu as suivi la pente du siècle; sans doute ton âme tendre et sympathique jusqu'à l'exaltation n'avait pas reçu la force de résistance qu'il faut pour rompre le courant des choses, et l'élan nécessaire à une hardie et dangereuse initiative.

Olivier se recueillit un instant dans le triste souvenir de son passé, et dit rêveusement :

—Pour moi, il importe peu qu'à cette heure je finisse, satisfait de mes jours, ou brisé et plein de remords; une douleur de plus ne compte pas sur la terre. Mais elle! grand Dieu! elle! qu'avait-elle fait pour qu'un être maudit se trouvât sur son chemin, et vînt détruire sa fraîche destinée, la plus pure, la plus belle que le ciel ait jamais créée en souriant!

Ce retour au sujet direct qui appelait Olivier auprès du saint consolateur, ouvrit la voix à l'épanchement qui devait s'établir entre eux. Victorien avait lu dans la matinée le journal du jeune prêtre que nous venons de rapporter. Ils restèrent plongés dans les minutieuses confidences qui tombaient une à une avec les minutes paisibles de la nuit, et le jour les surprit dans ces doux soulagemens de la douleur.

Victorien offrit à son ami de se présenter chez M. de Bellefond, afin de connaître quelle révolution avait produit chez Marie-Rose le secret qu'elle avait découvert. L'état le plus cruel, le trouble de l'âme, la folie, pouvait être la suite de ce coup. Victorien lui porterait, s'il en était temps encore, les consolations de son cœur et de sa pitié. Olivier accepta avec ardeur. Il dit à Victorien que, comme il avait pu le voir par une page du journal, son nom et sa réputation, à lui jeune prêtre de St-Germain-des-Prés, avait pénétré dans la maison de M. de Bellefond, sous les auspices les plus favorables. Ramure avait fait connaître le caractère exceptionnel du noble ecclésiastique; Paula avait manifesté le désir le plus ardent d'entendre sa parole; et, lui-même, dès ce moment, avait conçu le dessein d'aller trouver le saint consolateur des âmes... inspiration qui avait disparu trop vite hélas! et l'avait laissé livré à tous les désordres de la passion, mais qu'il avait enfin suivie cette nuit même, et qui lui avait fait retrouver à la fois le prêtre de Dieu, et l'ami adoré de son cœur.

Lorsqu'ils furent arrivés à la cellule de la place Saint-Sulpice, Olivier donna à Victorien une lettre pour le père de Marie-Rose, dans laquelle il annonçait que, retenu dans sa chambre par une maladie grave, il adressait à M. de Bellefond son ami le plus intime, pour se réunir encore, autant qu'il dépendait de lui, à une famille qui lui était si chère.

XVI.

Ce n'était plus l'alcôve de la belle et noble demoiselle, ornée de luxe et de mystère; reposoir élevé à la douce pudeur, et, loin de tous les yeux, paré pour elle seule. Les rideaux étaient rudement ouverts par les agens de la médecine, docteur et garde-malade. Le délire avait froissé le lit sous des mouvemens convulsifs. Depuis cinq jours, depuis la messe où elle avait découvert le funeste secret de la destinée d'Olivier, Marie-Rose gisait sur cette couche, en proie à une fièvre qui, à défaut de la raison, lui retraçait les affreuses impressions de ce moment, et se chargeait d'en perpétuer la douleur.

Près de là était assis M. de Bellefond : la figure du vieillard portait l'empreinte d'une profonde tristesse, semblable à une couronne d'épines sur son front majestueux.

L'abbé Victorien le fit appeler et lui remit la lettre d'Olivier.

En lisant, à la première ligne, le nom de celui qui l'apportait, M. de Bellefond s'interrompit, salua Victorien avec respect, puis, lorsqu'il eut fini :

— La maladie de ma chère enfant, dit-il, m'a empêché de remarquer autant que je l'aurais fait en d'autres circonstances l'absence de notre ami. J'étais absorbé tout entier par l'état de ma fille. Je sens d'autant plus vivement à cette heure le chagrin que m'inspiraient depuis long-temps la langueur et les souffrances de notre cher Olivier. Je le remercie du bienfait qu'il exerce envers nous, en honorant notre demeure de la présence de l'abbé Victorien. Votre réputation, monsieur, avait heureusement pénétré jusqu'ici, et on admirait dans cette maison le prêtre digne ce nom, avant d'avoir le bonheur de l'y recevoir.

Alors Victorien, introduit par M. de Bellefond, alla se placer au chevet du lit de Marie-Rose.

Celle-ci avait l'œil errant, sans regard et sans pensée. Elle balbutiait les phrases discordantes du délire. C'étaient des souvenirs d'autrefois qui se faisaient connaître par des chants et des rondes enfantines... C'était un mot qui rappelait ses premières parures, un motif de ses premières contredanses; c'était l'aile d'un papillon mort qui tournoyait encore dans cette nuit d'automne... Puis, venaient les plaintes vagues, où passaient tour à tour les soupirs, les pleurs, les secousses douloureuses de ces derniers temps, de ces temps d'amour et de malheurs.

Victorien regardait avec toute la piété de son cœur cette touchante créature. Il retrouvait ces grâces de jeune fille, dont Olivier lui avait tant parlé dans le récit de sa vie, sous la figure défleurie qu'il avait devant lui; il suivait les contours homogènes de ses grands yeux bruns, de ses lèvres

aux douces ondulations, de ses joues d'une courbe si gracieuse; il voyait la beauté de la veille sous les ravages du jour; il s'attendrissait jusqu'au fond de l'âme sur ce malheur si grand, caché sous des apparences si sereines..... Pauvre jeune fille!..... c'était bien la plante coupée à la racine par un ver; on ne voyait pas un nuage au ciel, on ne pouvait pas dire qu'un vent funeste eût soufflé par là, et cependant il fallait mourir; qu'avait-elle donc fait pour être ainsi punie?... Mais soudain il pensait que la Providence a une réponse à toutes nos plaintes, quoiqu'elle ne daigne pas toujours nous la faire entendre.

Au milieu des égaremens d'une âme malade, le regard agité de Marie-Rose, rencontra le regard de Victorien. Alors ce qu'il y avait d'étrange et de délirant sur sa figure, disparut. Le ciel, la raison, la vie, redescendirent avec ce rayon dans son sein. Son visage reprit l'expression qui lui était naturelle; elle appela son père et voulut l'embrasser.

M. de Bellefond, pleurant de joie d'être enfin reconnu, lui nomma l'abbé Victorien, et lui dit comment le digne prêtre, ami d'Olivier, venait les visiter. Marie-Rose n'avait pas encore repris toute sa raison, mais ce qu'elle devina de la connaissance que le jeune ecclésiastique pouvait avoir de ses peines, et le nom d'Olivier qui résonna dans son cœur, firent passer un éclair ardent au milieu de la pâleur de son teint. Peu à peu le souvenir lucide revint à la place des tableaux prestigieux. Il avait, lui, de trop accablantes douleurs pour ces fragiles organes. Marie-Rose, qui s'était soulevée de son oreiller par un élan magnétique, y retomba sans connaissance.

Cette faiblesse commença la convalescence de la jeune fille.

Victorien, qui avait présidé à ce réveil de la vie, revint le lendemain voir la malade, et hâter, par ses soins, le retour d'un état paisible, où les paroles de la religion et de l'amitié, pussent au moins rencontrer la raison pour s'adresser à elle.

Connaissant le mal de Marie-Rose, il sut, dans une longue conversation, toucher doucement toutes les plaies de la pauvre âme souffrante qui était devant lui.

Les jours suivans, lorsque Mlle de Bellefond put se lever, le digne prêtre se trouva souvent seul auprès de son fauteuil de malade. Il lui fut bien facile, après lui avoir rappelé les liens d'amitié qui l'unissait à Olivier, d'obtenir de la bouche de la jeune fille toutes les confidences de ses douleurs naïves et tendres. Par la puissance de consolation qui était en lui, il mit à la place des cruels déchiremens, une tristesse paisible et résignée; il fit naître, au lieu de la vie toute hérissée de remords, d'effroi, de cuisans souvenirs, une vie nouvelle toute de pitié, de patiente abnégation et d'élan au-delà de ce monde. Peu à peu, la pauvre tige reprit racine dans cette terre, et vint y puiser une sève nouvelle.

Il lui disait souvent, et elle se sentait renaître à cette parole, qu'elle n'avait pu devenir méprisable pour un moment d'oubli, pour un moment coupable, dépareillé dans le reste de sa vie: que la vertu ne tient pas à un fil si délié, que la véritable pureté d'une femme consiste à mettre toute sa vie les biens de l'âme au-dessus de ceux du corps.

Une pensée acheva de guérir, de consoler autant qu'elle pouvait l'être la pauvre âme blessée; elle se rappela qu'après la mort qui rompit ses engagemens avec Ramure, sachant qu'elle ne pouvait être unie à l'homme qu'elle aimait, sans connaître encore l'obstacle qui la séparait de lui, elle avait formé le projet de prendre le voile dans un couvent, et avait même prononcé mentalement des vœux qui la liaient à la profession religieuse. Elle pensa que maintenant, brisée, anéantie, elle n'avait plus rien à attendre de mieux que le repos dans ce sanctuaire. Elle en avait terminé brusquement avec toutes les magnificences des rêves du jeune âge, et, dans toutes les corbeilles de la vie où elle avait voulu puiser à pleines mains, elle ne prenait plus maintenant qu'un pain de pénitence et un voile de bure. Elle résolut d'entrer dans le cloître. Sans doute il eût été plus généreux et plus digne de vivre pour son père, de cacher ses remords sous une apparente sérénité, de s'imposer la feinte cruelle pour punition.

Quelques femmes auraient eu ce magnifique courage, mais les âmes de cette trempe sont rares, et je parle d'une simple et jeune créature, faible et fautive, même dans un vertueux sentiment.

Marie-Rose, comme presque toutes les jeunes filles de nos temps, n'a pas été *élevée*, son père ne l'a nourrie que de caresses.

L'abbé Victorien se chargea de préparer M. de Bellefond à la séparation qui devait avoir lieu entre lui et sa fille unique: il montra à cet homme généreux et résigné, que sans exposer la vie ou la raison de Marie Rose, il ne pouvait s'opposer au dessein qu'elle avait formé. La langueur de la jeune fille venait à l'appui de cette assertion, M. de Bellefond se laissa persuader. Il est des événemens tellement arrêtés dans notre destinée, que la tendresse même, avec toutes ses forces sublimes, ne peut les arrêter.

XVII.

Le couvent des Hospitalières de Mâcon est le plus bel édifice de la Bourgogne méridionale. Il s'élève, large et imposant, sur une place de la ville et le sommet de la riante commune de Bel-Air, qui règne derrière lui, montant au-dessus de ses combles, semble former une couronne de verdure sur son vaste front de pierre. A droite est la maison de la noble famille où naquit Lamartine; à gauche, une belle allée de marronniers descendant à la Saône; en face, l'église de Saint-Pierre, qui termine richement la place de ce quatrième côté.

C'est dans cette église que le jeune Alphonse, conduit par sa mère, venait puiser les impressions du culte qui, plus tard, répandues dans le monde en arc-en-ciel de poésie, ont fait des chrétiens de plus, et l'ont fait *Lamartine*.

Une large et belle grille de fer, un quinconce de tilleuls, précèdent l'hôpital, desservi par des religieuses.

C'est un monument destiné au soulagement de l'humanité, où la philanthropie, vêtue à l'ancienne mode, porte encore sa robe de cloître.

Ce fut là que M. de Bellefond et l'abbé Victorien déposèrent Marie-Rose.

Victorien en passant en Bourgogne, lorsqu'il allait de Marseille à Paris pour embrasser les ordres ecclésiastiques, avait visité cet établissement; il y avait trouvé la douceur et la pureté de mœurs; il avait aimé cette enceinte, qui est à la fois un hospice pour les corps malades et un refuge pour les âmes souffrantes; qui, tout en donnant un repos réparateur à ces âmes qui ont besoin de la voûte du cloître pour s'abriter, utilisait ce repos pour le service de l'humanité.

Dans ces dernières circonstances, il choisit donc ces murs pour leur confier le bonheur de Marie-Rose.

Mlle de Bellefond demeura enfermée dans cette enceinte religieuse, n'ayant plus de famille que les sœurs données par les liens immatériels de l'union en Jésus-Christ. Quelques jours après son installation, la supérieure voulut bien lui accorder l'habit de novice, le voile blanc, précurseur de la profession qui est célébrée plus tard par la prise du voile noir.

La nuit qui précéda cette journée solennelle, Marie-Rose ne put reposer; elle était sous l'obsession de ce trouble qu'exhalent toujours au devant d'eux les grands événemens. Tremblante, à l'idée de ce coup mortel qui allait la séparer du monde, du monde qui renfermait ce que son cœur aimait et ce que toutes les femmes aiment; et, en même temps, transportée de la gloire du sacrifice qu'elle s'imposait et de la grandeur de l'acte qui allait s'accomplir, elle passa ainsi ces heures nocturnes si agitées quand elles veillent.

Brisée de tant d'émotions diverses, elle sortit au lever du jour de son lit brûlant.

Elle regarda sa cellule avec cette pensée: C'est pour toujours!

Les murs de l'étroite enceinte étaient blancs sans aucune tenture, il y avait un crucifix jaune, un prie-Dieu, un sablier, horloge silencieuse du cloître, où le temps passe sans aucun bruit. La lumière du matin n'étant tempérée que par un seul rideau de toile blanche, frappait ces objets et découvrait toute leur nudité; on ne pouvait pas même avoir ici ce luxe d'un demi-jour que les femmes aiment tant.

Descendant le grand escalier, Marie-Rose alla au jardin rasséréner son front aux blanches lueurs de l'aube qui naissait.

Elle parcourait la longue allée de sable qui est dominée au delà du mur d'enceinte par la colline de Bel-Air: cette allée, vierge du pied des hommes, et que ne foula jamais le pas qui allait s'égarer; elle suivait du regard une plate-bande de beaux lis blancs, qui doivent surtout prospérer dans le jardin des vierges du Seigneur et de marguerites-reines de mille nuances diverses, comme la bande des saintes filles enfermées en ce lieu, mais pâles, et toutes cherchant à se ranimer en tournant leur corolle vers l'astre céleste... Comme elle les examinait machinalement, une petite feuille de papier, une feuille blanche qui avait l'air d'une marguerite de plus, tomba au milieu d'elles. Marie-Rose la prit, et leva les yeux vers la colline, pour savoir si quelqu'un avait pu la jeter là; elle n'aperçut personne; mais en ouvrant la feuille un frisson de surprise et de joie courut dans ses veines, car elle avait reconnu les caractères... Dans l'instant, une des sœurs qui la cherchait pour les préparatifs de la cérémonie, parut au haut de l'allée, elle cacha la lettre dans sa ceinture, tremblante, pouvant à peine se soutenir, mais transportée d'un élan de joie involontaire, en apprenant que celui pour qui devait s'accomplir le sacrifice errait autour d'elle, allait y assister au delà de ces murs; tout le courage qui lui manquait encore pénétra dans son âme avec ce bonheur d'être soutenue par l'être aimé, dont les femmes ont besoin dans toutes les circonstances de la vie, et jusque dans l'action la plus sainte.

Les cierges de l'église s'allumèrent, un parfum d'encens se répandit dans les longs corridors, que les sœurs, en grande tenue, les scapulaires déroulés, parcouraient plus rapidement et avec une expression moins posément recueillie que dans les jours accoutumés.

Dans la cérémonie de la prise d'habit, l'individualité disparaît, la femme perd ses cheveux et son nom; elle n'est plus qu'une sœur, elle quitte le *moi* pour le *nous*.

D'abord la postulante est au pied de l'autel: elle porte une toilette splendide. On distribue dans l'assistance des fiançailles annonçant le mariage qui va s'accomplir avec l'époux céleste; l'office est célébré; l'aumônier du couvent adresse une simple exhortation à la nouvelle venue sur ses devoirs et sa vie de réclusion. Puis elle sort un instant. La jeune fille, la noble demoiselle, est dépouillée de sa parure: on coupe ses cheveux; on lui met la robe de laine et le voile blanc, et la novice rentre dans le chœur. Ensuite, aux chants de l'office qui continue, elle passe devant la file des religieuses, rangées devant les stalles, et chacune lui donne un baiser de sœur. Pendant cette ronde, une petite fille de sept à huit ans, emblème de la simplicité de cœur qu'elle va reprendre, la suit en portant à la main un cierge garni de fleurs.

Née à quelques pas du couvent des Hospitalières de Mâcon, j'ai souvent, dans mon enfance, été choisie pour porter auprès de la jeune fiancée du seigneur, ce cierge, cette flamme, pure lumière de vérité, étoile de la bonne route... que ne suis-je demeurée sur la voie où brillait sa clarté!.. mais j'ai repassé le seuil, et le vent du dehors a bien vite soufflé sur le cierge, éteint sa flamme blanche...

Marie-Rose avait un sentiment trop exquis de toutes les délicatesses du cœur, et connaissait trop bien le caractère d'Olivier, pour craindre de garder la lettre qu'elle avait reçue de lui pendant la solennité qui s'accomplissait. Elle était sûre que cette lettre ne contenait que des adieux purifiés par le malheur, et des sentimens assez chastes pour ne pas profaner le sanctuaire de Dieu même où elle se trouvait. Elle conserva donc la lettre pendant toute cette journée, cachée sur son cœur. Et le soir, enfin seule dans sa cellule, brisée des émotions de la journée, son premier mouvement fut de tomber aux genoux du Christ, et de prendre la lettre d'Olivier.

OLIVIER A MARIE-ROSE.

« Fille du ciel, souffre encore un instant l'approche de celui qui fut si indigne de toi. Ne frémis pas en voyant ces caractères et ce nom; tu pourras lire cette lettre sans rougeur, même dans le sein de Dieu où tu vas entrer. Il fallait venir à toi en rampant sur mes genoux, mais il fallait venir encore une fois pour te demander le pardon de tous les maux que je t'ai causés, et surtout, ô mon amie, de la douleur que je donne aujourd'hui à ton père!

» Je devrais être atterré de honte dans ce moment où je parais pour la première fois sans voile devant tes yeux, où tu arrêtes ta pensée sur moi en sachant qui je suis, et cependant, il est là une douceur ineffable que je n'avais jamais éprouvée. Je te parle enfin sans déguisement : le secret si lourd à porter, la feinte glaciale, le hideux mensonge ne sont plus entre nous et lorsque j'étais près de toi, hélas! dans tes bras, ce secret terrible nous séparait toujours, je ne t'ai jamais approchée, tu ne m'as jamais connu.

» Dans ce jour de terreur, où tu prononces des vœux éternels, j'ai voulu me trouver aussi près de toi qu'il m'était permis de l'être; je suis venu de Paris m'asseoir sur la colline qui s'élève auprès de ton couvent, et, couché sur la terre qui va se dérouler au pied de ses murs, il me semble qu'un rapport magnétique s'établit; mon âme pénètre dans ce cloître : je respire l'air qui court sous ses voûtes, je rêve le bruit des pas qui s'y font entendre, je recueille les sons aériens des chants mystiques, je suis enveloppé de l'encens du sacrifice...

» Le jour où je t'ai vue pour la première fois, il y a cinq mois, tu portais une robe rose et des perles dans tes cheveux; car c'était le jour de ta naissance; tu venais de prendre dix-huit ans, et ton père, heureux de ce doux anniversaire, voulait le fêter. Si peu de temps s'est écoulé, qu'en songeant à cette soirée, il me semble que c'était hier, et maintenant tu portes un vêtement de cendre, et ce voile qui, semblable à la dalle du sépulcre, ensevelit toutes les espérances en tombant sur la tête d'une femme. Un nuage terrible a plané sur ta vie qui venait de s'éclore : c'était le reflet de ce vêtement noir dont il m'était ordonné de ceindre mon corps, de ce deuil éternel que je devais porter... pauvre fleur, Dieu a voulu que cette ombre te cachât bien vite le soleil.

» Toi malheureuse! moi criminel! Et cependant, mon Dieu qu'avons-nous donc fait? nous étions jeunes, vivans, épanouis, prêts à aspirer l'existence, nous avons aimé, nous avons fait comme l'oiseau qui, altéré sur une terre de feu, verrait une goutte de rosée dans une fleur et la boirait.

» Nous avons aimé. Et que font dans le ciel les bienheureux, que fait Dieu lui-même si ce n'est d'aimer?

» Oh! si le jour où je fus amené au temple par une aveugle volonté, pour y recevoir les ordres sacerdotaux, je n'eusse pas fait ce *pas en avant*, qui me liait pour la vie, qui coupait la route derrière moi, quelque temps après, en te rencontrant dans le monde quelle destinée de bonheur eût commencé pour nous! Ce cri de joie qui s'élève mystérieusement du fond du cœur à la vue de l'être qu'on doit aimer, oh! qu'il eût été profond et sincère pour tous deux! Nous aurions été unis : ma sœur, ma femme, mon amie, tous ces noms eussent été les tiens. Alors, et que Dieu punisse mon orgueil, s'il n'en est pas ainsi, j'aurais été digne de toi : fortifié par le bonheur, enhardi par une position légale, soutenu par le rapport qui eût existé entre ma nature et ma destinée, j'aurais obtenu tous les biens de cette terre, je les aurais arrachés à force de courage pour les mettre à tes genoux; chaque jour, chaque heure, j'aurais pu te les donner : l'éclat, les honneurs, la fortune, les splendeurs qu'une femme aime, je les aurais ravis; je t'aurais nourrie de tous les miels qu'on recueille sur la terre : ma vie, mon sang, mon âme, chaque battement de mon cœur, chaque souffle de mon être eût été à toi.

» Mon Dieu! mon Dieu! n'est-ce pas là le pain céleste, la véritable communion que le pasteur doit à la vierge adorée.

» Et cependant tu as vécu ta vie, mais elle a été resserrée dans un étroit espace; tu as connu l'amour, le bonheur, le désespoir, toute l'existence d'une femme concentrée en un jour, au lieu d'être répandue dans de longues années. Moi, j'ai été moins heureux, je n'ai jamais eu un moment de jouissance pure; je trahissais mes sermens, je te trompais, je ne recevais pas un seul regard de toi qui ne fût payé de mes larmes.

» J'ai été bien coupable, mais j'ai tant souffert, que je sens que Dieu m'a pardonné. Je crois à la vie éternelle et je pense que j'y entrerai par la porte du repentir, en même temps que toi par celle de l'innocence.

» Résignons-nous. Te voilà dans une retraite où tu passeras tes derniers jours dans l'ombre et le silence; moi je vais t'attendre dans un autre asile plus sombre et plus silencieux encore. Pardonne-moi, je me pardonne à moi-même, parce que je vais mourir. »

Monsieur de Bellefond ne put s'éloigner des lieux où respirait sa fille. Après le jour de la cérémonie, il loua, dans la commune de Fiacée lui n'est séparé du couvent des Hospitalières que par le petit terrain de Bel-Air, une maison qui, placée au milieu des espaliers de vignes, comme elles sont toutes dans ce pays, a du moins de beaux noyers pour l'ombrager, un buisson de fleurs autour de son rez-de-chaussée, et une vue d'une étendue considérable. Mais ce qui en fait le plus grand charme à ses yeux, ce qui est du plus doux aspect et du plus bel ornement, c'est un sentier tracé dans l'herbe, qui, du seuil de la demeure, descend à la grille du couvent. M. de Bellefond peut frayer ce sentier une fois par semaine; c'est ce que les statuts du monastère lui accordent pour voir son enfant. Avec le voisinage de sa fille, une belle campagne, un vaste horizon qui lui donne la liberté de promener au large ses pensées, il n'est pas aussi à plaindre qu'il l'avait pensé d'abord, en apprenant que Marie-Rose allait s'éloigner de lui; il ne souffre que de cette douleur noble et résignée des êtres supérieurs, qui savent comprendre toutes les destinées.

XVIII.

Le mal d'Olivier, d'abord brûlant à l'intérieur, s'était peu à peu étendu jusqu'à la surface, avait envahi cette beauté de jeune homme, délicate et mâle, qui, par cette opposition, paraissait si touchante.

Mais depuis le retour de son voyage au bord de la Saône, il était calme et d'une douleur qui parfois sommeillait en lui et le laissait sourire. C'est qu'il avait pu dire un dernier adieu à celle pour qui il avait vécu, c'est surtout qu'il sentait que la maladie dont il était atteint touchait à sa dernière période, et lui donnait à lire une date peu éloignée de délivrance éternelle.

Victorien vint prendre place auprès du lit dont Olivier ne sortait plus qu'à de rares intervalles. Penché sur le sein de cet ami, où il n'avait plus que de tardives douceurs à faire éclore, comme de douces veilleuses qui s'épanouissent à la nuit, il prenait seulement son caractère d'ami; s'il se servait parfois de son autorité de vertu et de lumière, c'était pour relever du découragement le prêtre faible dans sa foi, surtout dans ses espérances en la bonté de Dieu, et lui montrer qu'il avait été plus malheureux encore que coupable.

Souvent aussi, il expliquait à Olivier, pour remplir ses derniers jours des pensées les plus fortifiantes, l'esprit de la loi que celui-ci avait mal comprise; et Olivier l'écoutait avec une douceur sereine. Aux portes du tombeau, il était bien aise qu'une lumière de ce monde accoutumât son œil au grand jour de la vérité suprême, et que la voix de son ami, qui faisait vibrer son âme, fût le prélude des révélations divines.

Cependant, Victorien, qui voyait le mal physique avancer à grands pas, pressait chaque jour Olivier d'essayer si la médecine n'aurait pas quelques secours à opposer à ses souffrances. Celui-ci repoussait cette proposition, éloignait cette image de docteur d'un geste de refus, détournait la tête sans rien dire : mais, dans ce silence, était une fermeté qui ne laissait point d'espoir.

Enfin, un jour que, assis près de son chevet, Victorien réunissait toutes ses sollicitations pour le presser d'appeler un médecin dont le talent lui était connu, et le priait avec larmes, Olivier lui dit :

— Oh! cher, bénis, bénis plutôt ce mal qui me consume, il me sauve d'un crime de plus, il me sauve du suicide.

Victorien baissa la tête et n'espéra plus.

En voyant sa morne douleur, le malade eut pitié de lui. Prenant sa main, il lui dit :

— Console-toi, ami, tu n'as pu empêcher le malheur de terminer son ouvrage, mais tu adoucis la mort qu'il me donne... Oh! oui, sans toi je serais dévoré de remords. Tu te places entre moi et mes souvenirs pour les empêcher de m'accabler : je sens que cette sainte figure ne pourrait apparaître auprès d'un criminel sans retour; ta présence ici m'est un gage de pardon.

Victorien mit la main sur sa bouche pour l'engager au silence, il baisa cette main et reprit avec plus de ferveur :

— Ah! tu m'as bien consolé aussi en emmenant Marie-Rose à l'abri de cette voûte. Tous les adoucissemens qui pouvaient exister dans ma position sont venus de là. Désormais je peux envisager son existence d'un coup d'œil, et je ne tremble pas en la quittant. Si en m'éloignant de la terre, je la laissais dans la société où elle vivait dernièrement, je la verrais livrée à toutes les angoisses de la douleur, cachée sous une apparence sereine; à ces larmes si brûlantes, quand il faut les promener dans des fêtes; à ces soupirs si dévorans, quand il faut cacher sous des parures le cœur brisé qui les exhale... Malheureux! je me mens à moi-même, ce que j'aurais craint, ce n'est pas sa douleur, c'eût été plutôt de la voir consolée, de voir l'oubli pénétrant dans son cœur, et ouvrant la voie à un autre amour... Non, non, qu'elle reste scellée sous cette grille...

L'air que respirait Olivier hâtait les progrès de la maladie; le voisinage de l'église lui était funeste. Victorien s'aperçut que le son des cloches le frappait chaque fois d'une manière plus douloureuse, ce bruit, comme s'il eût pris un corps pour peser sur sa poitrine, y comprimait le souffle et le rendait douloureux à sortir.

Chaque fois que ce bruit se faisait entendre, il éprouvait des redoublemens de fièvre, souvent accompagnés de délire. Il se plaignait alors des chaînes qu'on avait mises à ses bras, demandait qu'on lui ôtât les fers qui retenaient ses pieds; il parlait des belles routes, pleines d'air et de soleil, qu'il voyait devant lui, et dans lesquelles il ne pouvait marcher; il disait qu'on l'avait enfermé dans une prison, où il étouffait; il se débattait longtemps, puis, accablé de fatigue, il s'endormait un instant. Au réveil des

yeux et de la raison, il était plus faible, et avait descendu un degré de plus vers la tombe.

Une fois Victorien se leva au premier tintement de la cloche, et alla fermer la croisée pour assourdir la vibration; le malade sourit tristement de ce soin.

— Tu ne peux empêcher ce bruit de pénétrer dans mon oreille, lui dit-il. C'est la voix du colosse qui m'a terrassé, et qui tient toujours le genou appuyé sur ma poitrine...

Ses yeux, fixés sur l'espace du ciel qui se découvrait de sa chambre, eurent long-temps un regard de reproches et de douleur irrité.

— Je me demande : Pourquoi ai-je vécu ? et je regarde dans ma carrière. Ma mère, qui m'embrassait en me disant que j'étais beau, une vieille fermière qui me racontait le moine aux pieds fourchus, un petit voisin qui me prêtait son cerf-volant, voilà tous les souvenirs agréables que j'ai conservés; l'ère du bonheur finit là... Ensuite, j'oublie les jours de collége et de séminaire, et de fugitive exaltation religieuse, et je ne me souviens que des derniers temps. L'heure de la mort ronge la chaîne des souvenirs et ne laisse subsister que les deux extrémités.

Et dans ces derniers temps, hélas! je ne trouve que crime et misère. Pauvre vie, tu me fais pitié! il est impossible de comprendre pourquoi je suis venu au monde pour y tracer cette route, et comment Dieu a pu pétrir une créature humaine pour une œuvre si misérable.

A ces paroles, comme à tous les sanglots qui s'exhalaient de ce sein déchiré, Victorien répondit par des réflexions tristes, mais puissantes. Tout ce qui découlait de ses lèvres était balsamique; sa présence seule était un bienfait; on sentait errer autour de lui comme des âmes d'espérance, d'amour, de quiétude.

Olivier le pressa, dans ce moment, comme il le faisait tous les jours, de le laisser seul et d'aller vaquer à des devoirs qui étaient, pour ce prêtre, si sacrés et si chers.

Victorien, pour toute réponse, vint s'asseoir sur son lit, et une larme y coula doucement.

L'air qui circule aux derniers jours du mois d'août, le plus suave de l'année, pénétrait par la jalousie, Olivier dit à son ami :

— Victorien, tu veux me consacrer tes soins aussi long-temps que... je pourrai les recevoir ?

Son ami baissa la tête en signe d'affirmation.

— Eh! bien, emmène-moi d'ici, épargne-moi la tristesse des derniers jours, délivre-moi de ce bruit de fers qui sonne partout dans cette ville. Vincennes est près de nous, son sol a des trésors de feuillage qui purifient les airs. Donne-moi la douceur de mourir là. Il semble qu'il y ait moins loin de la campagne au ciel; ils se confondent à l'horizon; que j'expire sur un de ces champs éthérés, qui semble le premier degré de la région céleste et me fasse croire que je vais y monter.

Deux heures après, une voiture, aussi commode que possible, garnie des coussins qui pouvaient amortir les secousses, et rendre le transport moins pénible au malade, était à la porte d'Olivier. Victorien le porta dans ses bras jusqu'à cette voiture, s'y plaça à ses côtés, et les chevaux prirent la route de Vincennes.

XIX.

Le prêtre mourant et son inséparable ami étaient établis à Vincennes. La chambre que Victorien avait trouvée dans un petit hôtel meublé, était située tout à l'entrée de la forêt, et avait une terrasse qui allait se mêler aux premiers rameaux des chênes. De l'autre côté était un champ encore plein de moisson, où Olivier descendait quelquefois aspirer les derniers rayons de soleil.

Un jour il regardait de vieilles femmes qui arrachaient des bluets qui se mêlaient aux épis mûrs.

— Combien la place où nous sommes, dit-il, influe sur notre valeur. Dans un jardin, on trouve cette fleur belle, on la cultive; ici, on la rejette comme l'ivraie, parce qu'elle croît sur la terre qui ne doit produire que d'utiles et précieux épis. C'est comme l'amour qui est une vertu dans le cœur des hommes, et une tache dans le cœur du prêtre, qui ne doit porter que des sentimens d'un ordre supérieur et complètement détachés...

Il regarda encore et ajouta en soupirant :

C'est rendre le champ bien triste que d'en arracher le bluet.

Victorien répondit au sens de cette observation.

— Dans tous les dévoûmens, résonne la corde de la mélancolie. C'est elle qui rend susceptible d'abnégation; si elle a fait les solitaires d'Orient, qui fuyaient la pompe du monde romain, elle préside tous les jours aux renoncemens des êtres dévoués dans la vie intérieure. L'homme est faible dans la joie : il est heureux, il craint la mort, et tout sacrifice est une mort; ce n'est que dans la tristesse et dans le calme qu'il est grand.

Il y avait quinze jours qu'ils étaient à Vincennes, Olivier avait passé une nuit pleine de cette agitation qui, bouillonnant dans un être trop faible pour la contenir, brise en quelques instans les flancs de ce vase trop fragile. Dans la matinée, comme Victorien ne quittait pas sa chambre, un domestique lui apporta une lettre près du lit du malade, Olivier en jetant les yeux sur la suscription qui était d'une écriture étrangère, la vit accompagnée du timbre de Mâcon. Le faible amant tressaillit, et tendit avec passion les bras vers cette lettre, comme s'il eût voulu la presser sur son cœur. Victorien tremblait de la lui livrer; il lui demanda en grâce la permission de la lire le premier. Il voulait bien lui apprendre sans déguisement ce qu'elle contenait, mais il espérait tempérer la force de l'émotion par la raison grave de sa parole.

La supérieure du couvent des hospitalières annonçait que Mlle de Belfond allait prochainement prendre le voile noir et prononcer ses vœux. Victorien aurait voulu taire le jour du sacrifice, mais Olivier le demanda avec instance.

Il lut en hésitant la date du 13 septembre.

Le 13 septembre, dit Olivier, c'est demain. Il leva ses regards vers le ciel, des larmes se formaient dans ses yeux et roulaient lentement sur ses joues.

—Tu savais, lui dit Victorien, ce qui allait se consommer : je croyais que tu avais accoutumé ton âme à ce sacrifice.

— Oui, mais j'aurais voulu ne pas vivre jusque là ; ne pas voir lever le jour qui allait, là-bas, au bord de la Saône, éclairer cette triste solennité. Le jour où un prêtre devait river Marie-Rose à cette chaîne qui m'a tant fait souffrir, où des femmes allaient l'ensevelir sous l'éternel linceul... Il est trop affreux de se dire : c'est moi, moi seul qui l'enferme dans ce tombeau; tandis que d'autres semblent agir, ils ne sont que les instrumens de ma cruauté... Comme, il y a deux mois, Ramure a été tué par moi, non loin d'ici, par moi qui me cachais dans l'ombre, tandis qu'un autre lançait cette balle dans sa poitrine...

Olivier était trop faible pour des pensées si accablantes, il s'évanouit. Victorien le prit dans ses bras, et le ranima sur son sein par sa chaleur et sa douce tendresse. Quand le malade eut rouvert les yeux, Victorien alla lui chercher le lait, dont quelques gouttes, prises chaque matin, le soutenaient seules depuis plusieurs jours.

Olivier ne put les avaler : le lait s'arrêtait sur ses lèvres brûlantes; cet accident fit frémir Victorien jusqu'à la moelle des os; son ami lui rendit tranquillement la tasse : il sentait qu'il n'avait plus besoin de renouveler ses forces pour des instans qui ne devaient pas se lever.

Vers le soir, Oliver voulut sortir de son lit, et aller encore une fois voir le ciel et la forêt. Victorien l'emmena doucement sur la terrasse; il aurait désiré l'asseoir plus mollement que sur une chaise de paille qui se trouvait là ; il voulut aller chercher le fauteuil qui garnissait la mauvaise chambre où ils avaient trouvé à se loger.

— Non, lui dit Olivier, j'ai passé ainsi toute ma vie dans la pauvreté.

Il ajouta en souriant :

— Il ne vaut pas la peine de changer; élevé dans une cabane, grandi dans un séminaire, je n'ai jamais touché à tout ce que la terre offre dans des coupes dorées à ses enfans chéris... Mais jamais cette condition ne m'a fait souffrir; ce dénûment extérieur n'est rien; on s'accoutume à voir ces biens passer devant vous, et aller en d'autres mains; on se persuade que ce doit être ainsi, et le murmure s'éteint. Mais ce qu'il y a d'affreux, c'est la misère de cœur qui vous glace; hélas! et j'en ai vécu; moi, pauvre prêtre, sans foi et sans ami... En ce moment, j'ai ton sein pour reposer ma tête; va, cher Victorien, je me trouve plus riche que je ne l'ai jamais été.

En disant cela, il appuya son front sur la poitrine de son ami. Victorien était debout, auprès de lui; son bras gauche passait sous l'épaule d'Olivier, et sa main revenait sur le cœur du malade, en compter les derniers battemens. Le jour baissait, un vent frais, arrivant de la cîme des arbres, soulevait les cheveux bruns d'Olivier, grandis pendant la maladie, et refroidissait la sueur de son front; Victorien lui demanda de rentrer pour se remettre au lit.

— Non, dit-il, rien ne peut plus me faire mal.

Il ajouta avec un accent profondément douloureux :

— Il faut que je reste ici; c'est ma place. Je t'ai trompé, Victorien, ce n'est pas le désir d'exhaler plus doucement mon dernier soupir, au milieu d'un beau site, qui m'a fait désirer de venir à Vincennes, je n'étais pas digne d'une douce mort; c'était un vœu que je voulais accomplir; c'était l'ombre d'un devoir qui m'attirait ici. Hélas! c'est dans le bois de Vincennes que Ramure a été tué par moi; c'est là que réside son âme, rendue trop tôt à la nature. J'ai voulu venir expirer devant cette place.

La pâle lueur du couchant brumeux planait sur les bois; les arbres, vus d'en haut, présentaient une plaine épaisse de feuillage, mais dans une clairière, la vague lueur nocturne éclairait l'espace dégagé d'arbres, et tombait jusque sur le gazon.

— C'est là, sans doute, reprit Olivier que le coup mortel a été frappé. Ombre! pardonne : j'ai voulu venir expirer devant toi; te faire offrande de ma mort, pour que tu la reçusses en expiation; j'ai voulu te venger moi-même, afin d'obtenir quelque pardon...

Victorien employa toutes les forces de sa tendresse pour l'arracher à ce spectacle et à ces pensées.

— Laisse-moi, laisse-moi souffrir, dit-il, chaque secousse qui précipite le terme, est un bienfait... C'est ici que je dois apporter mon dernier soupir. C'est dans la nuit aussi que je dois l'exhaler... Ma vie a été courte, sombre et muette; qu'elle se termine dans l'ombre, morne et silencieuse comme elle; que l'adieu éternel s'adresse à cette ombre sans étoiles, seule image de ma destinée.

Victorien ne pouvait répondre que par ses larmes; il prit la main d'Olivier, et la sentant déjà froide et humide, fut saisi lui-même d'un frisson de mort.

— Ami, dit encore le mourant, on s'occupe de soi, jusqu'au dernier instant; je voudrais bien savoir où reposera mon cercueil...

Mais mon Dieu! ajouta-t-il avec un cri déchirant, est-ce que j'ai besoin d'une tombe ? La pierre funèbre marque votre fosse pour guider les amis qui se souviennent, et enseigner la place des larmes. Et moi! homme sans famille, prêtre sans foi, sans apostolat, qui attendrais-je sur

cette pierre? ce ne sera pas une femme vêtue de crêpes noirs, de jeunes enfans naïvement pieux, et les mains pleines de douces couronnes; ce ne sera pas, non plus, des fidèles assistés leur vie durant par leur pasteur, et venant lui donner, par reconnaissance, un souvenir et une prière.... Mon Dieu, qui viendrait prier sur ma tombe?.... une terre sèche et dépouillée, connue du grillon seul qui l'habite, voilà tout ce qui doit couvrir mes os; une feuille détachée avant l'hiver, jetée sans soutien dans l'espace, et qui roule morte sur le sable, voilà l'épitaphe qui me convient...

Olivier s'arrêta tout à coup, il venait de sentir une larme de Victorien tomber sur son front; leva le visage vers lui, avec une grande tendresse.

— Pardonne! pardonne, mon ami, lui dit-il, tu viendras y pleurer, une larme de toi est un trésor d'amour et de pitié.

Cette terre aussi sera solennelle pour toi; tu diras en la montrant : Ici est tombé l'homme trop faible pour marcher dans cette carrière si difficile du prêtre d'aujourd'hui, du prêtre qui trouve le dédain, l'indifférence au dehors de sa route, et le doute au dedans; il a été sans volonté, sans courage pour tremper son âme aux difficultés mêmes; il s'est brisé, comme une frêle colonne que le hasard insensé place pour soutenir une voûte pesante, et qui est écrasée par elle. C'est de cette poussière même du prêtre du passé, que doit s'élever le prêtre de l'avenir, celui que l'église attend pour l'illuminer de nouveau, celui que le peuple attend pour le conduire à l'église. Saint, deux fois saint, deux fois adoré, âme du monde nouveau, feu sacré descendu du ciel, qui va refaire un être vivant du cadavre qui couvre maintenant la surface de la terre.

Ces pensées, exprimées avec une force convulsive, emportèrent les derniers souffles de cette poitrine déchirée. Lorsque Olivier voulut parler encore, il n'en sortit que quelques sons inarticulés; il fut obligé de fermer la bouche. Il sentit, en se pressant sur le sein de Victorien, tout ce que son ami souffrait; il releva encore son visage vers lui, et commença de sourire, mais la force lui manqua. C'est la plus triste image de la vie qui ne peut plus continuer que ce sourire interrompu.

Au bout d'un certain temps, Victorien, tremblant et désolé, crut distinguer quelques mots, il baissa l'oreille près de la bouche de son ami pour les recueillir.

— Je crois, disait-il, voir des tableaux des bords du Rhône..... ma cabane..... mon champ de maïs..... J'entends passer dans l'air un accent de la voix de Marie-Rose.

Il fit signe à Victorien de bien l'écouter, et lui dit d'aller dans sa chambre, et d'apporter ce qui était dans un coffret, placé à la tête de son lit. Victorien courut accomplir ses ordres, et trouva dans la boîte des boutons d'oranger, que, dans la nuit passée à Notre-Dame, Olivier avait détachés de l'autel de la vierge Marie, pour en couronner sa douce fiancée, et qu'il avait ensuite cachés dans son sein. Il les apporta au mourant. Olivier avait la tête renversée, et ses yeux s'ouvraient à peine; cependant, en apercevant les boutons d'oranger, il fit un mouvement; l'infortuné voulait se mettre à genoux pour les recevoir. Il ne le put pas, il prit les fleurs, les porta à ses lèvres, comme il aurait fait de l'image sainte du Christ, et nulle des saintes images de Dieu ne pouvait exciter plus de tendresse et de repentir, que la vue de ces fleurs flétries. Il les mit sur son cœur, et prononça encore une parole pour que Victorien les laissât avec lui dans le tombeau.

— *Toujours là*, dit-il en regardant son ami...

Et il ne dit plus rien... et sa bouche se ferma, ses yeux se fermèrent, son cœur se retira de ce monde, pour ne s'ouvrir qu'aux sensations nouvelles du monde où elle ne sont plus des douleurs.

Clémence Robert.

COMME ON JOUE SA VIE.

L'Angelus.

Vue du Mont-Blanc et de la vallée de Chamouni, prise de la Croix de Flégères. Ainsi disait une description tracée en noir sous le cadre doré d'un délicieux paysage qui ornait le cabinet du comte d'Orvilliers, en son hôtel du faubourg Saint-Germain.

Ce tableau représentait un panorama d'une grande magnificence, où se fondaient, se mariaient, s'harmonisaient toutes les teintes, depuis le vert sombre des sapins jusqu'au rose étincelant des glaciers.

Dans le fond s'élevait le Mont-Blanc avec ses dômes d'opale et d'or, ses aiguilles taillées en arêtes tremblantes, et ses larges précipices que l'avalanche a creusés. Autour de ce roi des Alpes, d'innombrables cîmes découpaient le bleu du firmament en festons capricieux : — trônes éblouissans où les vierges et les héros d'Ossian aiment à s'asseoir; — marchepieds aériens, que touche en passant le génie des orages, quand il court mugissant de montagne en montagne et d'échos en échos; — ou plutôt, majestueuse cohorte de lévites et de prêtres, qui élèvent incessamment vers Dieu leurs têtes couronnées de feux, pour lui redire les prières et la dernière pensée des mortels. L'aurore couvre leurs tuniques neigeuses d'une riche broderie de pourpre. Quelques-uns, plus humbles, semblent se cacher sous leur manteau d'azur. Tous vivent dans ce monde enchanté des nuages, où le soleil verse ses trésors de lumière par torrens, et que les fées parcouraient jadis sur le souffle amoureux du vent.

Et sous les glaces qui brillent et se renouvellent, le peintre avait largement esquissé une longue couche de roches schisteuses : indestructible amas de ces colonnes sveltes, de ces ogives périlleuses, que la nature façonne et courbe en se jouant. Là se penchaient sur l'espace des roches informes, comme des monstres qui viennent respirer à l'air, étouffés qu'ils sont sous des montagnes. Ici des masses incalculables se laissaient mollement bercer par la brise sur le socle étroit qui leur servait de base; on eût dit des ruines de cent palais bizarres, restes antédiluviens d'un âge de géans.

Sur ce fouillis d'ardoises et de granit entassés pêle-mêle, se dressaient de hardis sapins, cramponnés par les serres vigoureuses de leurs racines. Guerriers intrépides, ils semblaient défier la tempête et balancer dans l'air leurs panaches échevelés; de leurs pieds jaillissaient et se précipitaient des torrens. Il ne manquait, pour couronner ces rocs bruns, ces monts abruptes, qu'une silhouette de chamois, de chèvre ou de démon méditant sur l'éternité.

Tout paraissait heureux, frais, riant dans la vallée charmante, qui déroulait au bas de ces hauteurs le velours chatoyant de sa verdure. Une rivière d'argent, si rapide à l'œil qu'on croyait l'entendre se briser aux angles des rochers courait à travers les prairies, et s'inclinaient à droite et à gauche pour recueillir l'eau, qui se ruait des glaciers.

De jolis villages se montraient sur ses rives; elle embrassait de ses bras d'albâtre des îles fortunées, et se perdait parmi des fleurs. Partout des troupeaux aux riches toisons, à la lourde encolure, étaient couchés dans de gras pâturages; partout de tortueux sentiers serpentaient comme un ruban jaune-paille sur l'émail des prés. Au premier plan, des pins largement esquissés servaient de cadre aux teintes violettes des lointains. Enfin, sur ce paysage enchanteur s'étendait un beau ciel bleu, parsemé de vapeurs brillantes, dont quelques unes voyageaient et caressaient en se jouant les crêtes immobiles des glaciers.

Le comte d'Orvilliers, amateur éclairé des arts, avait peint cette vue d'après nature, en traversant la Savoie pour se rendre dans ses terres de Lombardie.

Petit-Pierre, le ramoneur, aux joues roses et joufflues, descendait en chantant de la dernière cheminée d'Orvilliers. Le soleil brillait sur les tentures de soie, sur les meubles en laque, les cristaux et les bronzes, qui décoraient l'appartement où il se trouvait. L'enfant ébloui promenait avec stupéfaction ses regards sur ces merveilles, quand tout à coup un spectacle du plus haut intérêt vint captiver son attention, et le cloua à sa place dans une complète immobilité.

Debout, les mains jointes devant lui, la tête penchée en arrière, la bouche ouverte, il est le jouet d'une hallucination miraculeuse qui le reporte au milieu des montagnes glacées de son pays.

Il revoit le hameau des Bois, ce joli village où se passa son enfance, la chapelle où l'on baptisa sa sœur, et le cimetière où dorment Jacques Mantéli, son père, et ses oncles François et Marcel. Il cherche des yeux sa cabane. Ses murs de terre étaient là! Une avalanche l'aurait-elle écrasée? Et sa mère? et sa sœur? sont-elles mortes, ou bien vivent-elles paisibles dans une de ces huttes d'où s'échappe une noire fumée? Pauvre petit! Son enfance, ses malheurs, son Dieu, sa mère, tout est dans la riante peinture qu'il contemple avec ravissement.

Puis passant de la mélancolie à la joie la plus folle, il bondit comme un chevreau sur le tapis velouté. Il danse, il saute au milieu du nuage de poussière, qui s'échappe de ses habits et de ses cheveux. Il couvre de suie la riche moquette étalée sous ses pieds, bat des mains et rit aux éclats. Puis il revient au tableau. Qu'il y a long-temps qu'il n'a plus joué sous la campanile du clocher, qu'il ne s'est pas roulé sur l'herbe, qu'il n'a plus épelé ses lettres... Bon Jésus! qu'il n'a plus dit sa prière du soir et du matin. O prodige! un son métallique, dont les vibrations vont à l'âme, a frappé l'oreille de Pierre. Il frissonne. Il arrache son bonnet de laine; il cherche d'où peut venir le bruit qui l'a si fort ému... D'autres coups se succèdent, plus distincts, plus pressés...

— L'angélus, l'angélus! s'écrie le pauvre montagnard; et il tombe à genoux.

C'est la cloche de son village, la cloche du hameau des Bois qu'il entend, c'est la voix de sa mère, la voix de sa sœur, la voix des morts, le récit du bonheur de ses premières années... Il suffoque, il baise la poussière du tapis; il prie; il se frappe la poitrine; il se traîne vers le clocher aérien, d'où descend l'angélus; vers ces sapins qui dressent devant lui leurs vertes pyramides, vers ces glaciers, qui font onduler leurs îlots d'azur et de pourpre sur les longues montagnes bleues. Puis il retombe sans force... La cloche ne sonne plus...

Quand le timbre cessa de bourdonner, le petit Savoyard perdit connaissance, ses genoux se dérobèrent sous lui; son front heurta la baguette de cuivre doré qui courait le long des tentures. Il était évanoui.

En ce moment entra le comte d'Orvilliers.

Pierre, en revenant à lui, se trouva vis-à-vis d'une dame âgée qui lui donnait des soins. Derrière cette dame une petite fille, appuyée à une commode, regardait attentivement le ramoneur. Certes, il y avait entre ces deux enfans, leurs figures, leurs habits et leurs manières, un contraste parfait. L'un représentait tout ce que la pauvreté fait de plus sale, de plus déguenillé, de plus honteux; l'autre, ce que la société façonne de mignon et de plus coquet. Mlle Estella d'Orvilliers avait de beaux cheveux blonds, peignés et nattés avec soin, le nez bien fait, le regard spiri-

tuel, une bouche fine, la taille svelte et dégagée. A travers sa peau blanche et transparente, on apercevait le réseau bleu de ses veines; son teint quoique un peu pâle ne manquait pas de fraîcheur, et l'élégante exiguité de sa personne n'excluait pas la vigueur et la santé. Une robe de laine grise, à fleurs bleues, lui descendait jusqu'aux genoux. Sous cette robe elle portait des pantalons de même couleur, et son pied fluet et bien cambré se cachait dans des souliers de prunelle. Tout cela formait un ensemble correctement dessiné, planté d'aplomb, agile comme un sylphe, provoquant comme un lutin. Il y avait de quoi faire désirer d'être père, même à qui s'ennuie d'être époux.

Puis Mlle Estella commençait à se trouver jolie et prévoyait qu'elle serait belle un jour. Elle aimait éperdument sa figure chiffonnée et ses mains roses, s'étudiait à danser devant son miroir, et obtenait des succès fous dans les bals d'enfans. Dernièrement encore, chez une comtesse russe, elle avait inscrit sur son carnet vingt danseurs, qui n'avaient pas fait leur première communion. Elle savait se tenir à table et se posait bien en calèche. C'était un petit singe aristocratique déjà parfaitement dressé.

Que si Mlle d'Orvilliers oubliait sa vanité, elle devenait une fille aimable, vive et folle au milieu des plaisirs. Elle sautait à la corde avec une rare gentillesse, connaissait toutes les ruses de la cligne-musette, faisait parler sa poupée d'une façon très pertinente, et passait un cerceau devant elle on ne peut plus adroitement. Peut-être ce mélange de franchise et de coquetterie, de naturel et d'étude, de gaîté enfantine et de raison prématurée, qu'on remarquait dans la jolie petite fille de huit ans dont nous parlons, n'était pas un de ses charmes les moins séduisans.

Petit-Pierre était gras comme un moine. Sa bouche fraîche, ses dents blanches, ses yeux noirs et fendus en amande, voilà tout ce qu'il était possible de distinguer dans sa figure. Une épaisse couche de suie cachait tout le reste. Une veste grise, des sabots, un pantalon dont le fond lui pendait jusqu'au jarret, formaient son costume ordinaire et extraordinaire, des fêtes et des jours ouvrables, d'hiver et d'été. Ses membres étaient robustes, ses mouvemens rapides et sa voix rauque; maître Antoine, qui lui avait appris à crier les peaux de lapins le long des rues, ayant été son unique professeur.

L'âme des enfans est prompte à recevoir l'impression des objets extérieurs, et à établir des jugemens sur les observations qu'elle peut recueillir. Ceux que leur naissance et leurs habitudes isolent de tout contact avec le peuple se forment quelquefois, au sujet des individus des classes inférieures, de singulières idées. Les ramoneurs, surtout, deviennent à leurs yeux de monstrueuses exceptions. Les voient-ils grands et forts, ils redoutent leur parole brusque, leurs façons d'agir grossières, et le masque hideux qui leur couvre le visage. Sont-ils, au contraire, jeunes et souffrans comme Petit-Pierre, ils ne les placent dans aucune des catégories, qui divisent l'espèce humaine. Mais ils les regardent comme une classe d'êtres à part, aux pieds agiles, à la voix perçante, qui savent se hisser le long des murs, et vivent facilement sans air dans un tuyau de cheminée. Voici pourquoi la petite Estella observait Pierre, comme M. Geoffroy-Saint-Hilaire, le monstre célèbre, il y a quelques années, de Prunay-sous-Ablis.

Quand le ramoneur grimaça en respirant des sels propres à guérir sa défaillance, Mlle d'Orvilliers rapprocha ses deux mains de ses bras, comme si elle eût craint l'attouchement de ce petit reptile si sale et si laid. La vieille Louise, ancienne domestique de la maison d'Orvilliers, qui avait pris soin de l'enfance d'Estella après la mort de la comtesse, remplissait en ce moment les fonctions de garde-malade auprès du Savoyard. Elle lui présenta un verre d'eau sucrée à boire. Petit-Pierre sourit et prit le verre à deux mains. Estella quitta la chambre, et descendit rapidement au cabinet de son père pour lui raconter comment le vilain ramoneur buvait. Mais la jolie demoiselle, de retour à son poste d'observation, fut bien plus surprise encore de voir le Savoyard ôter gauchement son bonnet, suivant le conseil de Louise, et de l'entendre prononcer un

— Bonjour, mam'selle !

parfaitement articulé. Cet acte de galanterie lui fit autant de plaisir que les gestes de Gulliver aux géans qui l'avaient pris. Elle courut de nouveau vers le comte, et joignant les mains :

— Qu'il est gentil, papa, si vous saviez, dit-elle, le petit bonhomme noir. Il a tiré son bonnet tout seul et m'a dit bonjour. Voulez-vous que je le ramène ici?

Et remontant vers Petit-Pierre, sans attendre de réponse, elle le prit sans façon par la main, comme une fille bien élevée qu'elle était, sachant qu'il faut être bon avec tout le monde, ce que Mme de Genlis et le *Journal des enfans* lui avaient appris. Puis elle le traîna bon gré malgré jusqu'à l'appartement où il s'était évanoui. Le Savoyard savait mieux gravir un rocher que marcher sur un parquet. Aussi ne suivait-il son guide qu'à son corps défendant. Mais Estella, s'imaginant qu'il y mettait de la timidité, le remorquait sans miséricorde en répétant :

— Allons, allons, pauvre petit, n'aie pas peur. Papa le veut.

Elle plaça son protégé debout devant M. d'Orvilliers, prit elle-même une chaise et s'assit vis-à-vis du comte à côté de Pierre, afin de servir de truchement à ce dernier si la parole lui manquait.

— Es-tu bien guéri, petit bonhomme, demanda M. d'Orvilliers au ramoneur, en lui renversant la tête en arrière, afin de mieux voir la moue qu'il faisait ?

Pierre tourna vers le comte ses grands yeux de nacre et d'ébène, les abaissa vers le plancher, et se couvrit gauchement la figure de son bras.

— De quel pays es-tu, petiot, reprit M. d'Orvilliers ?

Estella regardait attentivement Petit-Pierre, dans l'espérance qu'il finirait par desserrer les dents. Son silence obstiné l'impatienta, et, contrefaisant les petites colères de son institutrice, elle se tourmenta sur sa chaise, agita ses jupes, et dit :

— Petit sot, va! est-ce que tu n'as pas de langue? Comment t'appelles-tu ?

— Pierre, murmura le Savoyard.

— Où demeure ta mère?

— Au village des Bois?

En même temps le ramoneur tourna ses yeux tout humides de larmes du côté du paysage qui lui avait donné de si touchantes émotions.

— Ah ! tu reconnais ton pays, fit le comte, flatté dans son amour-propre d'artiste... En même temps il se leva, se dirigea vers le tableau, tira un cordon de soie verte, qui pendait sous le cadre, et fit retentir de nouveau aux oreilles du Savoyard la cloche du hameau des Bois.

Le plaisir ranima Petit-Pierre. Il prêta l'oreille, sourit, pleura et fit le signe de la croix.

Estella, émue, lui prit les joues de ses deux mains et le baisa au front.

— Pauvre petit Savoyard, reprit le comte non moins attendri, tu l'aimes donc bien ta belle vallée de Chamouni?

— Oh ! dites-moi, monsieur, faisait Petit-Pierre dans son patois, vous qui connaissez si bien la Savoie, dites-moi, qu'est devenue notre cabane, et ma mère? ma pauvre mère! et ma petite sœur Marguerite, qui m'embrassa si tendrement quand je quittai le pays! Seraient-elles mortes, bon Dieu, comme mon père qu'une avalanche a écrasé? Notre maison était là, sur le bord de l'eau, défendue de la bise par le rocher sur lequel notre chèvre venait se reposer.

— Sois sans inquiétude, mon enfant, répliqua M. d'Orvilliers, le bon Dieu aura conservé ta mère et ta sœur. Tu les reverras bientôt. Ton père est mort, veux-tu que je prenne sa place?

— Dis oui, et bien vite, interrompit Estella. Tu ne monteras plus dans les cheminées, tu seras gentil, bien habillé, bien débarbouillé, et nous jouerons tout le jour ensemble dans le jardin.

— Ou demeures-tu, petit? reprit le comte.

— Rue aux Fèves, monsieur, dans la Cité.

— Eh bien ! dis à ton maître que j'irai le voir demain, et lui payer moi-même le travail d'aujourd'hui. Adieu, petit. Estella, aie soin qu'on le fasse déjeûner.

Petit-Pierre s'assit à la table où mangeait Estella avant d'être grande fille, eut d'excellentes confitures, prit son sac, sa raclette, tira sa révérence à tout le monde, et s'en alla.

Mais quelle ne fut pas la satisfaction de la petite demoiselle d'Orvilliers, quand, le lendemain, vers quatre heures du soir, elle vit arriver son Petit-Pierre, baigné, étuvé, blanchi à neuf, tout brillant de fraîcheur et de santé. Une collerette à petits plis encadrait à merveille sa figure joufflue; une cravate de satin était roulée autour de son cou avec une négligence qui n'était pas sans intention. Sa veste noire, le gilet de piqué, le pantalon gris qu'avait achetés pour lui M. d'Orvilliers, tout cela était d'un goût exquis. Il manquait seulement à la parfaite élégance du costume un peu moins de raideur dans celui qui le portait; car Petit-Pierre, guindé par l'exactitude rigoureuse du tailleur parisien, étendait les bras et arrondissait les épaules comme s'il eût voulu prendre son vol. Estelle passa le reste du jour avec lui, et jugez si elle fit le soir des rêves délicieux. Elle torturait par avance son nouveau compagnon, le battait, l'embrassait, le pinçait sans qu'il osât réclamer. C'était une poupée d'un nouveau genre qu'on lui avait donnée.

II.

L'amour d'une sœur.

Après avoir quitté ses habits de ramoneur, Pierre, puisqu'il faut encore une fois l'appeler par son nom véritable, avait été confié aux soins de Mme Louise. L'excellente femme devait lui apprendre à lire, former ses manières, le préparer en un mot à s'asseoir à la table de son protecteur. Généreux et intelligent dans sa bienfaisance, M. d'Orvilliers avait parfaitement compris qu'elle ne devait pas simplement aboutir à transformer un ramoneur en valet, et qu'un cœur de laquais ne battait pas sous les haillons du montagnard, évanoui au souvenir de son pays. Mais l'innocente simplicité du pauvre enfant ne tarda pas à provoquer les railleries de l'office. Le comte s'en aperçut et le fit partir aussitôt pour son château de Lagarde près d'Issoire en Auvergne. Un prêtre du voisinage devint le premier précepteur du Savoyard.

Le noble comte aima cet enfant de la charité presque à l'égal d'Estella, le seul gage d'amour qu'il eût d'une épouse adorée. L'ex-apprenti de maître Antoine, passait avec son bienfaiteur et sa fille au château de Lagarde les six mois de la saison, partageait alors leur table, leurs plaisirs, et plusieurs fois il accompagna M. d'Orvilliers dans ses voyages en Lombardie. Ce dernier surveillait lui-même les études de son pupille, encourageait ses progrès, préparait en un mot ses facultés incultes à recevoir l'instruction dont la société moderne a fait la distinction réelle de sa nouvelle aristocratie. Car, malgré ses préjugés de caste, le comte savait qu'une particule aujourd'hui, de l'argent et un léger badigeon ne suffisent plus à former l'homme ; et que le siècle, venant frapper tôt ou tard à l'intelligence de l'individu, le repousse, si les parois de son crâne sonnent creux.

Et pour que son protégé ne fût pas un jour confondu parmi cette plèbe

indigente, recrutée dans nos colléges et nos séminaires, à qui le travail des mains répugne, et dont les talens ne trouvent pas à s'employer, le comte d'Orvillers résolut de lui assurer une existence honorable sans frustrer néanmoins Estella. En conséquence, il économisa chaque année sur ses autres plaisirs les fonds destinés à cet acte de bienfaisance. Il acheta de cet argent la belle terre de Beauregard, en Touraine, s'occupa incessamment de l'accroître, la destina à son pupille, et voulut qu'il en ajoutât le nom à celui d'Alphonse, que le ramoneur avait reçu en entrant dans sa maison. Mais pourquoi ce père si tendre laissa-t-il neuf ans entiers l'objet de ses affections comme enseveli au fond de l'Auvergne, pendant qu'il venait, lui, se perdre chaque hiver avec sa fille dans le calme des salons parisiens ? Parce qu'il savait le monde, son orgueil stupide, ses immobiles préjugés. Alphonse avait été ramoneur. Il fallait qu'il eût de l'or, de l'or à lui, entendez bien, pour faire oublier son sac et sa râclette ; un cabriolet rapide, qui jetât sur autrui de la boue dont on l'avait tiré, et une femme belle, sage et bien née, dont l'alliance justifiât le nom qu'il avait usurpé.

Paris, en un mot, ne devait connaître Alphonse de Beauregard qu'au moment où il n'aurait plus besoin ni de bienveillance ni de protection.

Conformément aux calculs de Mlle Estella, Alphonse fut d'abord l'esclave docile de ses moindres volontés. Pendant le premier été qu'ils passèrent ensemble à Lagarde, après un voyage de deux mois à la vallée de Chamouni, il lui procura par son obéissance, sa naïveté et son bon caractère, mille plaisirs jusqu'alors inconnus. Auparavant il était rare que la petite fille pût courir poste à grandes guides dans les avenues du parc, les enfans du garde et du fermier ne se trouvant jamais en nombre suffisant pour compléter l'attelage nécessaire. Alphonse vint à propos former une réserve certaine, et assurer ainsi à Estella, nonobstant toute chance défavorable, un effectif de quatre excellens coureurs. La demoiselle voulait-elle une rose, Alphonse se piquait les doigts pour l'arracher ; témoignait-elle le désir d'avoir des oiseaux, il grimpait aux arbres pour en prendre au risque de se casser le cou. Au goûter elle lui volait ses confitures et ses gâteaux ; dans ses accès de dépit elle le battait, le piquait et finissait par l'embrasser quand il se fâchait trop fort. Plus d'une fois elle oublia son chapeau, son mouchoir, sa poupée pour envoyer le Savoyard les chercher au fond du parc. S'il s'acquittait de sa commission avec intelligence, il lui était attribué un tout petit morceau de sucre d'orge ou la moitié d'une pastille de chocolat ; sinon il recommençait le voyage. A raconter toutes les malices de la belle demoiselle contre l'ex-ramoneur, un volume ne suffirait pas.

Mais qui peut se vanter de conserver toujours le pouvoir sur le terrain glissant des révolutions humaines où nous marchons. A la saison suivante il fut démontré qu'Alphonse savait mieux conduire la voiture que sa sœur adoptive, et celle-ci de postillon devint cheval. Bientôt le petit garçon se dégoûta des jeux trop sédentaires de sa compagne. Il préférait pêcher des écrevisses, élever des lapins, bâtir des maisons, ménager des chutes d'eau, sous lesquelles il faisait tourner des moulins ; car la sévérité d'un gouverneur venu de Paris lui avait appris à profiter de ses récréations. Estella fut forcée d'adopter ces nouvelles façons de s'amuser. Mais il lui fallut subir les conséquences de sa faiblesse et obéir malgré le plaisir qu'elle trouvait à commander. Elle prépara les matières premières, qu'Alphonse voulait mettre en œuvre, chercha de ses mains blanches et mignonnes les vers cachés dans les engrais, gâcha le plâtre et fit la cour au valet d'écurie pour avoir un marteau et des clous. Dès lors, le petit garçon devint le centre autour duquel se mut toute l'existence d'Estella. Sans lui plus de récréations, de plaisirs véritables. Etait-il puni, elle prenait le rôle de la prière, qui suit le crime en pleurant ; s'était-il blessé, elle se faisait médecin, le pansait et gardait le silence, de peur qu'on interdît les jeux. Elle s'ennuyait au jardin quand il était obligé de prolonger sa classe ; elle se hâtait d'apprendre, s'il venait à frapper deux petits coups à sa porte en descendant l'escalier. A chaque automne ils se quittaient en pleurant pour se revoir avec bonheur à tous les printemps. Une seule fois ils se brouillèrent. Je ne sais lequel des deux avait tort ; mais ce devait être Estella, car son frère le premier voulut l'embrasser. Elle le repoussa. Celui-ci la serra sur sa poitrine avec tant de force, qu'il faillit l'étouffer. L'avenir tout entier s'était révélé peut-être dans ce fougueux embrassement.

Une sainte et fervente amitié avait uni leur enfance ; les inclinations différentes de leur sexe les séparèrent quand Alphonse eut atteint l'âge de quatorze ans. Pour obtenir cette séparation, qu'il jugeait convenable, mais en apparence pour récompenser le travail de son fils, M. d'Orvilliers lui donna, vers cette époque, un fusil et un chien d'arrêt. L'attouchement d'une arme à feu changea tout à coup les inclinations du jeune homme. Il n'aima plus que le grand air des montagnes, les cris des chasseurs, les longues journées de course à travers champs, à la fin desquelles on tombe sur son lit accablé de lassitude et de sommeil. Estella, abandonnée, se replia en elle-même. Ses douze ans éveillèrent dans son âme l'instinct de la pudeur, ce premier indice du désir. Elle rechercha le mystère, employa ses journées à cultiver les mille petits talens qui font oublier si doucement les heures, rougit des libres allures de son enfance, à mesure qu'elle fuyait dans les profondeurs du passé. Alphonse dissipait, étourdissait sa jeunesse : Estella en méditait les révélations chaleureuses. Elle comprit peut-être la première qu'un frère d'adoption peut devenir cher à bien des titres, et souvent l'amour réunir de nouveau ceux que l'adolescence a séparés.

Qu'elle revint belle de Paris au printemps de sa seizième année ! Comme six mois d'absence avaient mûri ses charmes, animé son regard, donné à sa parole une touchante mélodie ! C'était toujours, il est vrai, la blonde et délicate Estella. Mais l'adolescence avait développé ses formes trop grêles, arrondi, façonné son cou, sa gorge, ses épaules aux contours veloutés. Mille petites boucles s'étageaient en spirales transparentes autour de sa figure. Un peintre se fût extasié à voir comme le bleu de ses yeux, les roses et les lis de ses joues se mariaient richement aux touffes soyeuses de sa chevelure. On reconnaissait vraiment en elle une de ces beautés aériennes que Paris ne montre qu'à travers les glaces d'un riche équipage, ou qu'aux lumières étincelantes des salons.

Pour Alphonse, grand et robuste, doué d'un courage à toute épreuve, il eût figuré avec avantage parmi nos héros les plus renommés du boulevard. On sentait que le cœur, que les poumons devaient se dilater à l'aise dans sa large poitrine, et les organes de la pensée vibrer avec énergie sous l'angle énorme de son front. Ses yeux noirs dardaient du feu sous les cils de ses paupières ; son nez long, effilé eût séduit l'œil exercé d'une courtisane ; le sourire de sa bouche était plein d'irrésistibles séductions. Sept années de travaux assidus avaient suffisamment complété son éducation scientifique en littérature. La fréquentation des hôtes illustres que recevait son père à Lagarde avait jeté sur ses manières, naturellement libres et dégagées, ce vernis de politesse dont un certain monde conserve le secret. Son chapeau se posait sur ses cheveux avec grâce. Ses habits s'ajustaient à souhait sur ses formes souples et résistantes. C'était un de ces jeunes gens par lesquels certaines femmes s'honorent d'être compromises et dont les hommes recherchent vivement l'amitié.

Quelqu'un d'expérimenté (mais peut-on l'être à dix-huit ans), se serait soustrait à cette horrible tentation, qui se présentait à Alphonse armée de toutes les séductions de l'enfer. Il aurait fui l'amour d'Estella, amour impur, criminel comme l'inceste, qui pouvait rouler l'existence de l'ex-ramoneur de voluptés en voluptés, de douleurs en douleurs, de la souffrance au bonheur, du bonheur au désespoir, ainsi que le vent du midi passe et fait tourbillonner la poudre mouvante des chemins. Pauvre enfant ! Jamais destinée plus cruelle apparut-elle sous des traits plus charmans ! Comment repousser ce poison qui s'inoculait à ton sang, à ta pensée, à ton être, quand l'haleine parfumée d'Estella te le soufflait à la poitrine, quand son regard, son sourire te le versaient au cœur par délicieuses effluves. Pars, pars ! il en est temps encore. Va revoir ta belle Savoie, ta mère, ta sœur, ta véritable sœur aux innocentes caresses, et le vieux prêtre du village, qui prêche la paix de l'âme et la résignation.

L'amour, cette religion des âmes jeunes, est devenu presque toujours impossible à l'homme, quand il pourrait le raconter. Certes, si l'on devenait à vingt ans un écrivain raisonnable, si l'on avait poli convenablement à cet âge ce diamant aux mille facettes, que l'on nomme un talent d'artiste, quels charmans récits l'on ferait, ce me semble, du bonheur, des tourmens, par lesquels l'amour nous initie aux choses de cette vie. Comme on trouverait d'éloquentes paroles pour décrire ses découvertes dans cette région enchantée, brillante, tout inondée de poésie, de plaisirs, de lumières, d'une première passion. L'on serait sans efforts, sans étude, passionné comme un drame et simple comme une idylle antique. On résumerait avec une vérité charmante ses jalousies dans un bouquet, sa tristesse dans un orage, ses jouissances les plus profondes, dans une fête, dans une soirée d'automne, dans une matinée de printemps, où la brise était fraîche, le ciel bleu, les nuages dorés, et le chemin du hameau tout embaumé des fleurs de l'aubépine. Mais il faut vieillir pour apprendre à tenir la plume ; et l'homme s'instruit si tristement, il s'instruit si vite à courir le monde ! Quand il saurait traduire sa pensée, le poète s'est fatigué à marcher, sur cette route de la vie, aux lointains trompeurs, aux écarts funestes, dont la fin s'égare dans les douleurs de la vieillesse et les ténèbres de la mort. Déjà courbé sous le poids des années et des infortunes, il sourit de pitié à voir les pauvres objets qui l'ont séduit. Il trouve ridicules ses croyances les plus saintes d'autrefois. Espérance, désirs, amour, ces prismes trompeurs que lui donna la nature pour amuser ses premiers ans, il les a rejetés ; et rencontrant l'expérience, accroupie sur son chemin, comme la débauche sur la porte d'un *lupanar*, il lui a tendu la main, et n'emprunte plus qu'à elle ses jugemens sur le passé. Allez réveiller de chastes et fervens souvenirs dans son âme, quand son oreille se penche incessamment aux lèvres pleines de fiel de la vieille édentée qui le guide, quand il jure toujours sur sa parole : parole si horriblement vraie, si justement sceptique, qu'à l'entendre on condamne la vertu et l'on aime à blasphémer Dieu.

Pendant les premiers jours qui suivirent l'arrivée de Mlle Estella d'Orvilliers au château de Lagarde en 1828, la maison du comte reprit ses habitudes de chaque saison. M. d'Orvilliers commença à s'ennuyer comme à l'ordinaire depuis le matin jusqu'au déjeûner, et depuis le déjeûner jusqu'à quatre heures, fortuné moment où les journaux de Paris lui arrivaient. Alphonse partait au point du jour pour la chasse ; Estella vivait retirée chez elle, et son appartement comme celui de sa gouvernante formait au milieu de la famille une solitude à part, dont personne ne pénétrait le secret. On se réunissait à six heures pour dîner. Une promenade en calèche suivait le repas, et vers dix heures tout le monde était couché.

J'ai décrit la manière de vivre de la plupart de ces fiers châtelains du 19e siècle, qui abandonnent Paris à chaque printemps pour aller dans leurs terres économiser la moitié de leur revenu, et singer les suzerains. L'aristocratie de notre âge, celle qui est demeurée fidèle aux traditions antiques, à la légitimité et aux ailes de pigeon, trop pauvre pour s'entourer de flatteurs ou d'artistes, trop orgueilleuse pour se compromettre avec les

hobereaux de la province, s'ennuie nécessairement à mourir, dès qu'elle n'a plus le faubourg sous sa main Alors le docteur et le curé de village, gens sans conséquence, jouissent exclusivement du privilége de l'approcher. J'avoue qu'on est malheureux de dater de quatorze ans. Je préférerais pour mon compte m'amuser un peu plus, suivre la généalogie commune, et me croire descendu tout simplement du premier homme, sans rechercher comment.

En retrouvant ses parens d'adoption après une séparation de six mois, Alphonse éprouva une vive satisfaction; il rentrait plus joyeux de la chasse, dînait gaîment et se couchait heureux. Il était pour long-temps en famille, avec deux êtres bien chers, dont la société faisait diversion au bavardage éternel de l'intendant Binard, et aux fanfares que le forestier, son compagnon de chasse, sifflait toujours entre ses dents en mettant ses chiens en quête. Il aimait à s'habiller le soir, quand sonnait la cloche du dîner, à venir s'asseoir entre le comte et sa fille, à recevoir d'Estella ces petits soins de maîtresse de maison qu'elle entendait si parfaitement. Les visiteurs de Paris viendraient au mois de septembre; il reverrait ses amis, ses connaissances de l'année précédente. Tout cela établissait des distances convenables entre lui et les domestiques avec lesquels il passait sa vie; il rentrait pour un temps dans le monde où l'appelaient ses goûts et sa fortune, et se façonnait aux exigences de la position que lui préparait la bienfaisance paternelle de M. d'Orvilliers. Peu à peu l'humeur voyageuse, qui le poussait chaque matin hors du château avant le lever du soleil, diminua; s'entretenir avec son père, se promener dans le parc avec Estella, visiter avec eux les fermes des environs, partager l'intimité de leur vie, lui parut agréable. Il se surprenait souvent à contempler avec admiration cette beauté si pure, si fraîche, si harmonieusement développée de la jeune fille, beauté qu'il avait vue naître et grandir. Il aimait à suivre de l'œil les lignes et les contours qui servaient d'enveloppe à cette création divine : formes aériennes, dont une main de fée semblait avoir adouci les angles, arrondi le modelé. Jamais le regard des jeunes gens ne se rencontrait sans qu'ils échangeassent un sourire; mais l'un ou l'autre racontait aussitôt quelque anecdote insignifiante, faisait une plaisanterie, comme pour éviter la réflexion qui devait suivre ce regard. Alphonse, le meilleur cavalier, le chasseur le plus déterminé des environs, qui ne rêvait auparavant que courses à travers champs, gîtes de lièvres, remises de perdrix, fanfares, aboiemens de chiens, s'initia bientôt à la connaissance de ces mille riens, dont se compose l'existence de la femme. Il savait les robes d'Estella, ses écharpes, ses bijoux et ses dentelles; et depuis qu'il laissait inoccupés chez lui ses ustensiles d'armurier, il maniait immensément de boîtes d'ébène, d'écheveaux de soie, de ciseaux dorés, de satin et de cannetille. D'Orvilliers se félicitait de le voir devenir homme du monde.

L'institutrice d'Estella jugeait peut-être moins favorablement ses assiduités; mais la discrète personne se taisait.

Cependant le jeune homme n'abandonnait pas absolument ses amusemens d'autrefois. Mais pourquoi ces ennuis, cette lassitude invincible, qu'il éprouvait au milieu de ses parties de chasse, quand la meute hurlait, quand retentissaient les cris des piqueurs et que les coups de feu réveillaient les échos des bois? que regardait-il alors à l'horizon, nonchalamment appuyé sur son fusil pendant des heures entières? Le ciel, les montagnes bleues, les profondeurs de l'air, vagues et insaisissables comme la peine qui le torturait. Evidemment une révolution s'était opérée dans son être moral. Une passion se développait en lui, dont l'énergie paralysait toutes les autres. Elle se révéla aux deux enfans le jour de la fête de mademoiselle d'Orvilliers.

Alphonse devait la souhaiter suivant la coutume, accompagné des familiers du château, le comte n'intervenant jamais que *par hasard* en ces occasions.

Estella s'était assise après le dîner au piano du salon. Elle exécutait une fantaisie de Herz très difficile, et apportait à la bien jouer la plus grande attention. Pourtant elle se sentait un malaise indéfinissable. Sa respiration était courte et sa poitrine horriblement oppressée. Une des portes du salon s'ouvrit. Alphonse entra et s'avança vers la jeune fille d'un pas ferme et décidé, comme s'il eût voulu dissimuler son trouble. Tel un duelliste marche et va occuper son poste à l'instant du combat. La vieille et bonne Louise l'accompagnait, portant une corbeille de fleurs, ayant à ses côtés l'institutrice et le régisseur du château.

— Estella, dit le jeune homme d'une voix faible et si mal articulée qu'on avait peine à l'entendre, nous venons vous souhaiter votre fête. Voulez-vous accepter ceci de ma part, poursuivit-il en prenant dans la corbeille un charmant petit meuble de bureau?

— Eh bien! qu'est ceci, interrompit M. d'Orvilliers paraissant à l'autre extrémité du salon? Comment, c'est ta fête, mon enfant?.. Vraiment, je l'avais oublié... Alphonse aurait dû m'avertir... J'aurais fait venir quelque chose de Paris. Attends un peu, que je te fasse aussi mon cadeau.

Et le bonhomme mit dans les mains de sa fille une bourse de soie qui contenait vingt-cinq louis, la même somme que les années précédentes, juste ce que recevait Alphonse à pareille occasion... Toujours *par hasard*, bien entendu.

Chacune des personnes présentes vint à son tour saluer la jolie châtelaine Puis M. d'Orvilliers se ravisant et se tournant vers Alphonse :

— Je suis sûr que tu n'as pas embrassé ta sœur, lui dit-il.

Un coup de foudre n'eût pas jeté plus de lumière et de feu sur la figure d'Alphonse que ces paroles de son père. Une vive rougeur colora ses joues, qui se couvrirent ensuite d'une teinte bilieuse et livide. Il se pencha vers Estella. Celle-ci voulut sourire; mais ses lèvres tremblaient; mais son regard cherchait un objet sur lequel il pût s'arrêter. Le jeune homme effleura de sa bouche le front de sa sœur, pâle comme celui d'une morte. — Il aimait, il était aimé.

Chacun d'eux emporta l'impression de ce baiser fatal, et se prit à en méditer les sensations dans ses promenades solitaires et ses longues insomnies. Alors ils comprirent que deux noms, — Alphonse, — Estella, dominaient respectivement leur être, et résumaient pour eux tout ce qu'on rêve à dix-huit ans de grâces touchantes, de dévoûment généreux, d'amour sans bornes, sans partage et sans fin. Alors se multiplièrent dans leur âme ces alternatives cruelles de bonheur, de souffrances, que produit un mot, un coup d'œil, et qui passent comme elles sont nées. Car, lorsqu'on ne vit que pour s'aimer, s'appartenir, on trouve des motifs de joie, d'espérance ou de désespoir dans la moindre de ces nuances par lesquelles nous modifions l'expression de notre pensée. Rien n'est futile dans l'histoire d'une passion, parce que tout y a fait pressentir en un avenir entier de douleurs ou d'inénarrables félicités.

Bientôt Estella reprit ses habitudes de retraite qu'elle avait abandonnées. Innocente jeune fille! pensait-elle se guérir elle-même par ce moyen, ou contenir le caractère fougueux d'Alphonse, arrêter cette volonté inflexible sur la pente qu'elle descendait à pas de géant? Elle le rencontra partout dès qu'elle parut le fuir. Partout la poursuivait la parole vibrante de son frère d'autrefois; partout il la tenait sous son regard étincelant et fiévreux comme celui d'un aigle. Tout lui parlait d'Alphonse, son piano, ses crayons, ses livres, les draperies de sa chambre et les blanches tentures de son lit. Il chantait ses romances avec elle; il se penchait sur sa bouche pour écouter les prières qu'elle adressait à Dieu. Elle aspirait par tous ses pores les émanations de son amour. L'air en était saturé.

III.

Le voyage à la vallée de Chamouni.

Est-ce à la nature que nous devons cette répugnance invincible que nous avons tous dans le cœur à devenir l'amant de celle dont la vie est une part de la vie qui nous anime? Ou bien ce noble sentiment qui nous porte à respecter notre sœur, nous serait-il inspiré par la société, qui seule nous apprend à penser, à croire, puisque seule elle nous apprend à parler? L'Ecriture-Sainte elle-même semble avoir résolu cette question dans le dernier sens que nous venons d'indiquer, en donnant une commune origine à toute la race humaine. Car, suivant son récit, les enfans d'Adam s'unirent entre eux : et, je le demande, comment le créateur aurait-il rendu nécessaires à la propagation de notre espèce, des unions contraires à tous nos penchans innés? Mais quand le monde social se fut constitué, quand des mariages purent se former entre personnes étrangères, l'homme repoussa bientôt ceux qu'il contractait jadis sans scrupule à l'ombre du foyer domestique. Il comprit ce qui fait les nobles amours. Il en trouva le principe dans les craintes, les espérances que produit la recherche d'un cœur inexploré, dans la poursuite d'un être charmant qui se dérobe et fuit les embrassemens. Aimer la femme qui a grandi avec nous, réchauffée sur le même sein, qui se plaît à s'abriter sous l'égide fraternelle, lui parut un crime; parce qu'il apprit que la passion d'un être trop connu est une nudité honteuse et sans prestige devant laquelle il faut baisser les yeux; parce qu'il entrevit, à côté des voluptés sensibles, d'autres plaisirs plus purs, ceux de la famille, et que l'inceste détruit la famille en déshonorant ses titres les plus sacrés. L'horreur que nous inspire cette violation de tous les principes de la morale est donc un de ces sentimens maintenant imprescriptibles, que l'enseignement social mit dans notre intelligence avec le langage, avec la pensée : sentimens tellement identifiés avec nous-mêmes, que le monde les crut long-temps *innés* sur la foi des platoniciens.

Eh bien! cette voix qui parle à travers les siècles à toute intelligence racontait aux jeunes gens leur simple et naïve amitié d'autrefois. Elle luttait en eux contre ces idées funestes que l'ardeur du sang nous fait monter au cerveau, qui dilatent le cœur et provoquent les mauvais désirs. N'étaient-ils pas frère et sœur, enfans du même père, l'un par la charité, l'autre par la nature? Pourquoi vouloir s'appartenir à d'autres titres? L'amour d'une sœur est quelque chose de si charmant! C'est un bonheur sans mélange et sans remords, parce que c'est un bonheur sans égoïsme et sans péché. Alphonse, Estella, aimez-vous ainsi de l'affection de la famille, la seule vraie, noble et durable qui soit ici-bas. Il faut se garder le cœur libre de toute affection terrestre, quand on veut s'aimer long-temps, quand on veut s'aimer toujours.

Et d'autres fois ces titres de frère et de sœur qu'ils portaient ne devenaient plus à leurs yeux que de pieux mensonges, détruits par leur amour. Cet amour, en effet, ne les avait-il pas séparés pour confondre ensuite leurs pensées en une même pensée, leurs jouissances, leurs larmes en une même existence tout inondée de délices et de félicités? Se réveiller chaque matin, s'endormir tous les soirs dans les bras l'un de l'autre, achever le lendemain le baiser interrompu la veille, porter le même nom, se réjouir à deux, souffrir ensemble, oh! oui, pour eux désormais, il n'était pas d'autre vie possible. La séparation devait les tuer ou bien la bénédiction du prêtre les réunir.

Or, ces combats de la raison contre la nature, de la raison contre la raison, dont leur âme était le théâtre, ne se livraient pas sans d'affreux déchiremens. Il était rare qu'ils retrouvassent en se levant leurs espé-

rances de la veille, ou que leur résolution de se fuir tînt contre les peines que leur causait une seule journée d'absence. Ainsi se passait le temps : ainsi se fortifiait et de ses défaites éphémères et de ses victoires une passion nourrie par tant de craintes et d'attraits. D'heureuses circonstances vinrent tout à coup arracher les amans à leurs préoccupations. Le comte d'Orvilliers n'avait pas visité depuis deux ans ses terres de Lombardie. Il partit sur ses entrefaites, emmenant avec lui ses deux enfans.

Il devait passer par Genève et Sallanche, et se détourner quelques jours de sa route pour visiter la vieille mère d'Alphonse ; puis, laissant ce dernier au hameau des Bois, il poursuivrait son voyage avec Estella à travers le Simplon et ne reprendrait son protégé qu'à son retour.

Nous sommes tous nés voyageurs ; nous aimons promener sur les chemins notre humeur vagabonde, éparpillant çà et là notre bonheur aussi bien que nos ennuis. On trouve du plaisir à s'éloigner même des lieux où l'on vit heureux et tranquille, lorsqu'on est sûr de les revoir, d'y retrouver ses affections, ses habitudes, cette inexplicable sympathie de l'homme et de son foyer, qui fait le bien-être du corps et la joie de l'esprit. Et si l'hospitalité d'une bonne mère nous attend au bout de notre voyage ; si, penché sur notre épaule, un être bien-aimé nous accompagne, souriant à notre sourire, admirant avec nous les bois étendus au flanc des coteaux comme une riche tenture, les lointains diaprés, les moissons ondoyantes, toute cette incomparable poésie de l'œuvre divine, qui confond et l'imagination des artistes et la science des philosophes ; si le Dieu des touristes enfin nous a pourvus d'une quantité suffisante de pièces d'or, pour que nous trouvions tous les hôteliers respectueux, tous les postillons honnêtes, et les chevaux rapides... oh ! le plaisir alors ne nous quitte pas une minute en route. Pour me servir d'une expression classique, il s'assied derrière notre chaise ; il galope, dîne et flâne avec nous.

Qu'on juge d'après les réflexions précédentes, et le récit qui va suivre des charmes qu'eut cette année-là pour Alphonse, son excursion à Chamouni.

Ils allaient à petites journées, tous trois heureux de leur affection mutuelle, de leur solitude et de l'oubli où le monde les laissait, le comte entre ses deux enfans, Estella près de son amant et de son père, Alphonse, s'unissant tour-à-tour par la pensée à l'amour de son bienfaiteur, et à cet autre amour, entrevu déjà malgré sa pudeur mystérieuse, qu'il désirait inspirer. Cinq chevaux, conduits par deux postillons, emportaient rapidement à travers monts et vallées la vaste et confortable berline dans laquelle ils se trouvaient. Les gens du comte suivaient dans une calèche, et bien loin, devant les voitures, un piqueur courait la poste, en culotte de daim, jaquette bleue, bottes à retroussis, le couteau de chasse à la ceinture et le fouet à manche d'ivoire à la main. Les voyageurs s'entretenaient de Paris, de la Savoie, de l'avenir. Mademoiselle d'Orvilliers chantait quelquefois un nocturne qu'Alphonse accompagnait. Puis il se faisait des momens de silence, pendant lesquels le jeune homme, accoté aux coussins de la berline, promenait ses regards avec ravissement sur cette blanche et séduisante créature, qui reposait devant lui, s'abandonnant, avec une paresse voluptueuse au roulis de la voiture, au demi sommeil qui la gagnait. C'était lui qui calculait le prix des relais et des pourboires, qui payait, et jetait aux petits mendians le sou de la charité. Que les journées passaient vite dans cette oisiveté si douce ! Les minutes fuyaient comme les arbres du chemin. On eût dit qu'un rêve de volupté, brillant et rapide, séparait seul les ténèbres du soir du crépuscule du matin.

Les voyageurs arrivèrent en trois jours à Genève, car M. d'Orvilliers, maître de son temps et sachant jouir de sa fortune, aimait dormir la nuit, comme tout honnête homme doit le faire, sauf à marcher mieux pendant la journée. Mais de Genève à Sallenche ils ralentirent encore leur course. Les vallées et les montagnes commençaient à se succéder, de plus en plus pittoresques, de plus en plus riches de couleurs et d'accidens. Ils virent d'abord Cluses, assise entre deux rochers comme un nid d'alcyon plié dans une vague, traversèrent sur un pont aérien l'Arve jaune et tourbillonnante, et s'avancèrent sur un chemin tout enveloppé de fraîcheur et d'ombre, que le fleuve rongeait d'un côté, tandis que des masses énormes de roches calcaires le surplombaient de l'autre et menaçaient de l'engloutir. Des îles sortaient des eaux, couvertes d'une végétation luxuriante, semblables à des corbeilles de fleurs charriées par les flots. A travers les basaltes taillés en créneaux, se montraient de temps en temps avec leurs villages aux toits de chaume, leurs pâturages en amphithéâtre, leurs massifs de pierre déchirés, leurs glaciers et leurs aiguilles, de délicieux vallons, et des cimes incommensurables, couvertes de pins sombres à leur base, à leur sommet taillés en arêtes anguleuses et capricieusement brillantées. Bientôt les voyageurs quittèrent leurs voitures. Les chemins se faisaient difficiles ; de vastes plaines de sables s'ouvraient devant eux, coupées de lacs frais comme des oasis, arrosées de distance en distance par des cascades sur lesquelles se penchait l'arc-en-ciel. Enfin, les mules de la petite caravane dont M. d'Orvilliers était le chef, commencèrent à gravir le mont Lacha. L'Arve roulait à leurs pieds ses vagues bruyantes ; à l'horizon, le Mont-Blanc montait peu à peu vers le ciel. Entre des sapins noirs et de sombres rochers apparut aux yeux enchantés d'Alphonse le terme de son voyage, la charmante vallée de Chamouni.

Isolé du monde entier, pour ainsi dire, caché parmi des hauteurs inaccessibles, ce petit coin de terre demeura long-temps inconnu. Au commencement du dix-huitième siècle, le Mont-Blanc et ses aiguilles étaient réputés des régions maudites, peuplées d'hommes féroces, de bêtes fauves et de génies malfaisans. Pococke le premier y fit une excursion en 1741 ; Saussure les illustra plus tard par ses expériences, et maintenant un touriste de quelque mérite doit les visiter au moins une fois avant d'entreprendre le *tour* fatal qu'on commence mais qu'on ne finit pas.

La famille de M. d'Orvilliers cheminait lentement, muette et recueillie. Maîtres, valets et guides, tous semblaient partager l'émotion d'Alphonse. Comme tous les habitans des montagnes, le jeune homme aimait sa patrie. L'air lui en semblait bon à respirer, les bruits harmonieux, le paysage d'une beauté incomparable, et les souvenirs doux à la pensée. Jamais, toutefois, dans ses précédens voyages, il n'avait été si vivement ému qu'au moment où, doublant la base arrondie du Lacha, il aperçut tout voilé de vapeurs, tout empâté de lumière, le magnifique panorama de prairies, de villages, de montagnes violettes, de neiges étincelantes et de bois vert foncé, qui était la vallée de Chamouni. C'est que les plaisirs des jours précédens avaient exalté au dernier point ses facultés sensibles. Il avait respiré si largement près d'Estella le bonheur, l'amour que sa tête s'était comme perdue dans l'ivresse extatique, qui amenait à chaque instant le sourire sur les lèvres et des larmes à ses yeux. Le comte se rapprocha de lui, et lui prenant la main :

— Eh bien, Alphonse, dit-il, es-tu content ?

— Oh ! oui, mon père, répondit le jeune homme, je vais revoir ma bonne mère, ma petite Marguerite. Tous ceux que j'aime seront réunis.

Cependant à l'autre bout de la vallée deux femmes s'étaient assises au au bord du chemin qui conduit du Prieuré aux sources de l'Arveiron. Elles passaient là leurs soirées depuis huit jours, attentives à chaque promeneur, recueillant le moindre bruit avec inquiétude. La plus âgée de ces deux femmes conservait encore, empreintes sur sa figure, les traces d'une beauté parfaite. Sa parole était grave, sa pose digne et sévère, et sa voix d'une étonnante fraîcheur. A son épaule s'appuyait nonchalamment une jolie paysanne de quatorze ou quinze ans, vive et brune, au front poli, à l'œil bleu. Le profil de sa tête était pur comme le dessin d'un marbre antique. Elle portait un large chapeau de paille, sous lequel ses cheveux tombaient en boucles d'ébène, un corsage de velours, serré par des lacets sur sa taille ronde et svelte, et sous la jupe écourtée de sa robe, se montrait une jambe un peu grêle encore, mais d'une forme divine, que le ciseau d'un artiste semblait avoir sculptée. Elle tressaillait dès qu'elle entendait des pas sur la route ; elle se redressait prête à bondir de joie, quand une mule agitait au loin ses grelots argentins. Puis, se rapprochant de nouveau de sa compagne :

— Il ne viendra donc pas, bonne mère, lui disait-elle avec une petite moue d'enfant gâté ?

Tout à coup une troupe nombreuse se montra au sortir d'un petit bois de mélèzes que traversait la route du Prieuré. Un cavalier s'en détacha courant à toute bride :

— Lui, lui ! sécria la jeune fille en s'élançant de sa place. Alphonse avait sauté à bas de sa monture. Il tenait embrassées sa mère et Marguerite ; il partageait ses caresses entre ces deux êtres bien-aimés. Le comte et sa fille l'avaient suivi de près. L'un serrait avec effusion les mains de la vieille femme ; l'autre lui présentait son front à baiser ; Marguerite pleurait et sautait au cou de tout le monde, d'Estella, de son frère, de sa mère et de M. d'Orvilliers. Tous gagnèrent à pied le hameau. Et quand les pauvres bergers du Montanvert les virent passer du seuil de leurs cabanes, ils murmurèrent en se découvrant :

— Voici, M. le comte, sa demoiselle et le fils de la bonne mère Mantéli. Nous serons heureux cette année. Tous les malades seront secourus et tous les pauvres auront du pain.

A son premier voyage en Savoie après l'adoption d'Alphonse, M. d'Orvilliers avait fait réparer et agrandir le châlet de Jeanne Manteli. Il était devenu l'habitation la plus commode et la plus propre du pays. En même temps le comte avait élevé sur l'emplacement du jardin de la veuve, un élégant pavillon à deux étages qu'il avait donné à Marguerite, se réservant le droit d'y loger quand il viendrait au hameau des Bois. Jeanne avait accepté avec reconnaissance cette donation pour sa fille ; mais elle demeurait toujours dans son châlet, dans la pauvre hutte qui avait vu naître et mourir son mari. D'ailleurs la bonne vieille avait compris que M. d'Orvilliers devait habiter seul le logement qu'il s'était bâti. Les jalousies vertes en demeuraient fermées pendant son absence, et ne s'ouvraient que pour fêter sa bienvenue. Les voyageurs s'y installèrent, et les deux familles dont Alphonse était le lien, montagnards et grands seigneurs, retrouvèrent dès le lendemain ce qu'ils appelaient leurs bons jours de réunion, c'est-à-dire leurs causeries intimes, leurs promenades et leurs visites aux malheureux, que l'excellente mère d'Alphonse leur recommandait.

Dans d'autres circonstances, le séjour du hameau des Bois eût pu faire à la passion du jeune homme une heureuse diversion. Placé vis à vis des réalités de sa naissance, de sa position, de sa fortune, il eût compris la distance qui le séparait d'Estella, distance qu'en égard aux exigences du monde, l'amitié même de M. d'Orvilliers ne pouvait pas raisonnablement combler. Il eût renoncé dès-lors à poursuivre cet enfant sans expérience, dont la séduction ne pouvait qu'accuser sa reconnaissance et flétrir son honneur. L'affection de sa mère et de sa sœur auraient trompé d'abord et plus tard soulagé les peines de son cœur. L'air bienfaisant des montagnes pouvait éteindre dans sa poitrine les ardeurs qui la brûlaient. Enfin, cette pauvre âme convalescente se fût complétement guérie peut-être au départ d'Estella pour l'Italie.

Mais Alphonse était trop jeune et d'un caractère trop ardent pour recher-

cher ainsi les moyens de se vaincre. Le séjour du hameau des Bois, bien loin de lui inspirer de sages réflexions, acheva de dissiper ses derniers scrupules. Près de Marguerite, sa sœur véritable, il comprit qu'il pouvait aimer Estella d'amour. Il ne pensa plus au monde, à ses préjugés inflexibles, au fond de cette vallée solitaire, où devant les magnificences de la nature tous les hommes sont égaux. L'intimité où il vivait avec M. d'Orvilliers et sa fille le trompa. Il était leur protégé, leur ami : il se crut leur égal. Il ne pensa pas que, pour l'être un jour, il ne fallait pas tenter de le devenir.

Alors son regard chercha hardiment celui d'Estella. Il osa serrer sa main de sa main tremblante; environner d'une obsession continuelle la pauvre fille, qui fuyait ses soins parce qu'elle en comprenait la muette éloquence, parce qu'elle partageait peut-être la passion coupable qui les inspirait. Peu à peu, revinrent les vagues inquiétudes, les tristesses, les tourmens sans cause réelle qu'on avait éprouvés à Lagarde, et que les distractions du voyage avaient quelque temps dissipés. Les accès de mélancolie des deux jeunes gens se multiplièrent avec rapidité, en raison directe de l'intensité toujours croissante de leur amour. L'agitation factice de leur vie, leurs promenades continuelles tantôt aux glaciers des Bois, tantôt aux rochers du Couvercle ou bien aux pâturages du Montanvert, ne donnaient qu'à demi le change à la cruelle préoccupation de leurs désirs. La santé d'Estella dépérissait. Une fièvre énervante dévorait Alphonse, jetait des feux brûlans sur ses joues et troublait son sommeil par d'horribles cauchemars. Il résolut enfin de se déclarer et d'en finir d'un seul coup soit avec ses espérances, soit avec ses appréhensions.

Mais il demeura long-temps, bien long-temps encore, jusqu'au départ de M. d'Orvilliers pour l'Italie, sans oser accomplir sa résolution. Loin d'Estella, il lui semblait que rien n'était simple comme de lui avouer son amour. La rencontrait-il au salon, au milieu de la famille, il faisait disparaître par la pensée tous ces importuns qui les environnaient, il tombait à ses genoux, et lui dévoilait son cœur entier, avec ses joies, ses peines et ses brûlantes aspirations. Mais si le hasard le plaçait seul vis-à-vis d'elle, le respect de cette femme innocente, son maintien réservé, et le sentiment du bien ou du mal irréparable qu'elle pouvait lui causer d'un mot, fermaient ses lèvres, et paralysaient ses facultés. Il demeurait auprès d'elle absorbé dans une contemplation muette. L'opportunité du moment le poussait au bord de l'abîme qu'il désirait franchir; mais prêt à s'élancer, il sentait qu'un effort prodigieux de sa volonté pouvait seul atteindre le bord opposé, qu'il était incapable de cet effort; et la crainte d'une horrible chute le rejetait en arrière, éperdu, brisé.

C'était devant le tableau de la vue du Mont-Blanc et de ses glaciers que s'étaient rencontrés pour la première fois les amans, et ce fut après une excursion à la croix de Flégères, au pied de laquelle le comte s'était assis pour esquisser ce paysage, qu'ils se communiquèrent le secret de leur affection mutuelle, qu'ils cessèrent d'être frère et sœur pour embrasser à deux l'inexorable passion, qui allait devenir le dernier mot de leur destinée.

Ils étaient rentrés vers le soir au hameau des Bois avec le comte d'Orvilliers, et Marguerite, dans un état d'exaltation indicible, inévitable résultat d'une journée passée ensemble à respirer les parfums de l'air, les exhalaisons enivrantes des fleurs, à mêler la poésie de leur amour à cette autre poésie, accessible à toute intelligence, que Dieu répandit par torrens du sommet des montagnes jusque sur la moindre fleur des champs. Chacun s'était retiré un instant dans sa chambre pour changer d'habits avant l'heure du diner. L'appartement qu'habitait Mlle d'Orvilliers s'ouvrait au fond d'un corridor, vis à vis celui de son père. La nuit se faisait noire, et Estella marchait rapidement vers l'escalier qui conduisait à la salle à manger, lorsqu'une main dans l'ombre saisit la sienne; des lèvres s'y collèrent en même temps, frémissantes et murmurant ces paroles :

— C'est moi, Estella, ma bien-aimée. Ne craignez rien.

— Vous, Alphonse? répondit la jeune fille. Et pourquoi me parler ici, mon Dieu! Si mon père ou Marguerite nous apercevait...

— C'est que personne au monde ne doit entendre ce que je veux vous dire; Estella, répliqua le jeune homme haletant. Oui... Cette amitié de sœur que vous avez pour moi, ne me suffit plus... Il faut m'appartenir à d'autres titres, et, faisait-il dans l'attitude de la prière la plus humble, répondre par un peu d'amour à cette passion désespérée que je ressens pour vous.

Estella recula d'un pas.

— Qu'avez-vous dit, frère, demanda-t-elle suffoquée d'émotion?

— Eh bien! je vous aime, fit le jeune homme avec un geste forcené.

Sa figure était en convulsion, et les lueurs rouges du crépuscule teignaient son œil comme d'un reflet de feu.

Estella courut effrayée vers sa chambre. Le jeune homme l'y suivit.

— Laissez-moi, laissez-moi, disait-elle. Vous, mon amant?... Oh! jamais! jamais!

— Estella, reprit Alphonse, pourquoi me repousser? Nos âmes ne sont-elles pas unies depuis le jour où je vous vis pour la première fois? Ne sont-elles pas fiancées l'une à l'autre par toutes ces promesses saintes qu'on se fait du regard, du geste, du sourire, quand on s'aime dans le secret de sa pensée? Un mot, un mot de vous pour me consoler! Si vous saviez, amie : j'ai lutté long-temps contre moi avant de me trahir. J'ai tant souffert, Estella, tant pleuré!...

Estella ne répondait plus. Elle s'était appuyée au marbre de la cheminée. Sa raison s'égarait. Une fascination irrésistible pesait sur elle. On eût dit une de ces métamorphoses subites, qu'aiment à dépeindre les ingénieux conteurs de l'antiquité.

— J'ai pleuré, poursuivait Alphonse de sa parole la plus tendre, la plus persuasive, mais j'aimais mes larmes... J'ai souffert, mais j'embrassais mes souffrances avec délices, parce que votre nom se mêlait à ces larmes, Estella; et votre pensée à ces douleurs.

Il s'était agenouillé de nouveau.

— Fils, frère coupable, répondit la jeune fille avec un accent de tristesse profonde, notre bonheur à tous, ce soir, vous l'avez détruit.

Alphonse se releva, et debout au milieu de la chambre, les bras pendans et les doigts crispés et serrés les uns dans les autres, il disait :

— Ainsi devait finir cette vie d'illusions où je me donnais à vous comme se donne un esclave, où je liais mon existence à la vôtre, de façon que la mort seule pourra briser ce nœud terrible... Et vous serez heureuse encore sans doute de vous savoir si belle qu'un homme n'ait pu vivre sans vous. Adieu donc. Ma dernière pensée ne sera pas pour ma sœur, elle ne sera pas pour ma mère, elle sera pour vous... pour vous bénir encore, Estella, et vous adorer.

Puis il s'enfuit rapidement vers le corridor. Estella se jeta devant lui.

— Malheur à nous! fit-elle en le saisissant au bras. Car cet amour coupable que vous avez conçu pour votre sœur, Alphonse, Dieu, pour nous punir sans doute, a permis que je l'aie partagé.

La passion d'Alphonse n'était donc plus un rêve isolé. Elle avait trouvé une autre passion qui la complétait pour ainsi dire, et ces deux forces combinées, mues par la même pensée, par le même vouloir, allaient réagir l'une sur l'autre avec une effroyable activité. Or, si l'on réfléchit au caractère fougueux d'Alphonse, si l'on considère que tous les prestiges qui peuvent diviniser une femme aux yeux d'un jeune homme sans expérience, beauté, fortune, éducation, naissance, Estella les possédait; on comprendra que pour s'unir à elle il devait affronter tous les obstacles, abandonner, s'il était nécessaire amis, famille, tout jusqu'à la position qu'il occupait dans la maison du comte d'Orvilliers. L'amour d'Estella lui était précieux parce qu'il répondait à toutes ses sympathies, parce qu'il réalisait toutes ses ambitions; que serait-ce si jamais, dans sa justice inexorable, la Providence permettait qu'il se fît ami parjure, fils dénaturé, paria sans asile, par affection pour cette femme, sur laquelle il aurait dû ne jamais arrêter ses yeux, certes, la posséder deviendrait alors pour lui un de ces besoins qui tuent lorsqu'ils demeurent en souffrances. Joueur sans calcul et sans remords, il affrontait sans y penser une partie effrayante. Contre le monde, contre les mille chances de la vie, d'un seul coup et sur la parole d'un enfant, il jetait son existence de vingt ans comme enjeu

IV.

Les Gentilshommes français au 19e siècle.

Un type unique dans l'histoire, et le plus curieux sans contredit de ceux qui constituent notre individualité nationale, est le gentilhomme français. Il apparaît pour la première fois avec sa forme complète sous les traits de François 1er, mélange heureux de nos mœurs fières et chevaleresques, et des penchans voluptueux contractés sous le ciel de l'Italie. Les combats, la galanterie, l'intrigue deviennent son unique occupation; la prodigalité, l'inconstance, ses péchés mignons : il adopte pour règle de conduite un charmant épicuréisme, qui résume admirablement la vie entre le moment qui va suivre et le moment qui s'enfuit. Mais ce qui le distingue d'une façon vraiment piquante, ce qui l'empêche de ressembler à l'*hidalgo* de la Péninsule, au patricien de Venise, au baron du Saint-Empire, labourant sa rapière au côté, c'est sa vanité proverbiale : vanité qui se rit des passions de la foule, qui cherche dans les caprices du jour les motifs de son amour et de sa haine, déclare la guerre à tous les maris, et joue avec l'honneur et la réputation des femmes : vanité féroce, du reste, quand elle se sent blessée, et courant au champ du duel pour se gorger de sang. Quel que fût l'habit dont son siècle voulût l'affubler le gentilhomme, quelle que fût la conviction que lui imposait la mode; qu'il se montrât dévôt pénitent sous Henri III, fringant cavalier sous Louis XIII, plus tard admirateur du *fin*, du *délicat*, du *tendre*, aimable roué au salon de la Parabère, et sous Louis XV adorable petit-maître, pimpant et musqué, jamais rien n'altéra sa gracieuse originalité. Sous le niveau sanglant de la république, il courba la tête et s'éclipsa; mais trop éminemment Français pour mourir parmi nous, il se transforma en *victime* à la longue chevelure quand vint la réaction, et reparut toujours brave, toujours sceptique, toujour bavard, plus libertin, plus vaniteux que jamais. Alors il se nommait *jeunesse dorée*, *muscadin à collet noir*, *à collet vert*, *à cadenettes*, et prêchait d'admirables thèmes de tolérance et de liberté. Vous allez voir quelle allure singulière il affecte aujourd'hui.

Vers les premiers jours de novembre 1828, un jeune homme, nonchalamment étendu sur un fauteuil à la Voltaire, s'abandonnait aux charmes d'un *far niente* délicieux. A voir la somptueuse recherche de son négligé, on aurait pu croire qu'il attendait une de ces visites galantes auxquelles les femmes à maris jaloux consacrent ordinairement leur matinée. Une robe de chambre de velours brodé d'or s'étalait magnifiquement autour de lui; son pantalon, de flanelle rouge, garni dans toute sa longueur de boutons, de boutonnières et de lizerés violets, allait se perdre dans de

coquettes pantoufles de cachemire, et la fine écarlate de son gilet laissait voir les plis menus d'un jabot du matin, dont la manière rappelait les bonnes traditions du siècle passé. Or, le comte Louis de Varins n'attendait personne, et chaque matin se faisait *adorable* pour sa propre satisfaction. Il se jugeait assez grand seigneur pour cela. Si quelque cœur vaincu venait par hasard faire ses soumissions, il profitait de ce splendide ordinaire, auquel on n'ajoutait rien pour lui.

Midi sonnait, M. de Varins avait pris sa tasse de chocolat, et se reposait, les pieds sur ses chenets, des fatigues de la nuit. Il donnait audience à ses idées : c'est le passe-temps de tout homme du monde qui n'a rien à faire. Vous saurez que l'idée et le créancier sont deux êtres que le dandy maltraite fort : le premier, parce qu'il se fait rare et souvent inopportun ; le second, parce qu'il se présente trop fréquemment, et qu'il cherche le moment favorable avec un ridicule empressement.

Bref, le comte bâillait, se chauffait, et pour tuer le temps s'amusait à réfléchir, quand un tout petit groom, de deux pieds et demi, ouvrit, et, d'une voie flûtée annonça le baron de Laporte. En même temps un beau dandy de taille moyenne, mais parfaitement élégant et svelte, en chaude redingote d'hiver, entra sans façon et vint prendre sa part du garde-feu de M. Varins, où il plaça ses deux bottes vernies.

Ce n'est pas petite chose que d'essayer de rendre la *causerie intime* de deux fashionables de nos jours. On se lasse à croquer l'inimitable pantomime dont ils l'accompagnent, le jeu des muscles de leur visage, leurs regards dédaigneux, moqueurs, jetés au hasard dans le vague de l'air, toutes ces mille modifications des gestes dont ils accompagnent l'expression de leur pensée. Le dandy du dix-neuvième siècle, quand il parle, joue à la fois sept rôles différens. Il pose en séducteur, en publiciste, en homme à la mode, en artiste, en étourdi, en grand seigneur , en philosophe , en tout ce que vous voudrez, excepté en être raisonnable. Il ne montre jamais plus d'esprit que lorsqu'il n'a pas le sens commun.

— Où étiez-vous, hier, Henri, dit le nouveau venu?

— Au jeu, et vous, Louis?

— En visites, répliqua le séduisant baron de Laporte. Vous savez : je sollicite toujours une place d'attaché près l'ambassadeur de Saint-Pétersbourg. J'avais huit soirées. J'ai fait acte de présence partout, chez MM. de Vilmont, de Cassel, de Vîmes; j'ai baisé les mains à la charmante Elisa, à la naïve Hermance de Rupel, à la mélancolique Ludovica...

— Et comment avez-vous fini? Par le club , les Italiens ou le café de Paris?

—Par rien de tout cela. J'ai fini comme j'avais commencé, par un bal... par un bal délirant... Imaginez-vous un orchestre tonnant, une collation de rois, un jeu infernal, et des femmes, Henri, des femmes.., Des femmes, quoi !

— Des sylphides ?...

— Des anges.

Le baron étendit les bras, leva les yeux au ciel, et branlant la tête :

— Des houris, poursuivit-il. C'est à se faire musulman et pacha à triple queue.

Les deux amis se regardèrent un instant et partirent simultanément d'un éclat de rire homérique. Louis de Laporte reprit, en fermant les yeux et en faisant courir ses pouces l'un après l'autre dans le creux de sa main :

— Je suis amoureux, Henri.

— Ah! fit M. de Varins sans le moindre étonnement, comme si les paroles du baron eussent voulu dire simplement : Je change de femme.—On vous quitte ?

— Non, je quitte.

— Et quel est le nouvel objet?

— Oh! c'est sérieux.

— Parbleu ! mais c'est ainsi que je l'entends.

— Henri, reprit le baron, le dos à la cheminée et regardant d'un air pensif la corniche du plafond, nous vous ferons notre confidence en temps opportun... Mon cher, une enfant de seize ans, noble, riche, bonne, belle, et pas coquette du tout.

— Oh! oh! répondit Varins, les coudes appuyés sur ses genoux, en faisant osciller sa pincette entre ses jambes, — une enfant de seize ans, noble, riche, bonne, belle , et pas coquette du tout ! Le signalement est trop caractéristique et les signes particuliers trop bien déterminés pour que je ne devine pas. La connaissais-je?

— Ce ne peut être que Mlle Estella d'Orvilliers, répondit le comte.

— Eh bien, fit le baron, qu'en pensez-vous?

— Je la trouve fort bien. Elle possède, à quelque menu détail près, toutes les qualités que vous lui donnez; mais je vous avertis, baron... je vous avertis... que la place est prise.

Le baron bondit au milieu du salon comme un homme dont la crédulité s'avoue vaincue, mit les poings dans ses poches, se pencha en avant, pour voir si le *diminuendo* artistique de sa redingote, de ses pantalons et de ses bottes n'était pas dérangé, se redressa comme une gravure du *Journal des Modes*, et d'une voix sentimentale :

— Dans ces régions bienheureuses, qu'on appelle cœurs de jeunes fille, reprit-il, ne trouverai-je donc jamais un pays vierge, un petit coin de terre inexploré... Bah ! vous me trompez.

— Où allez-vous, interrompit M. de Varins pour changer de conversation ?

— Où vous voudrez, répondit M. de Laporte; ma voiture est en bas.

— Avez-vous déjeûné?

— Pas encore.

— Je m'habille en cinq minutes, nous faisons un tour au café de Paris, et nous passons la journée ensemble. Ça vous va-t-il?

— Mais parfaitement, fit le baron.

M. de Varins sonna pour son groom et s'habilla.

Et pendant qu'il se livrait à cette importante occupation, M. de Laporte, en se rasseyant, signala, inclinée au verre de la pendule, une petite lettre sans adresse, une de ces lettres blanches, effilées, quelque peu honteuses, qui semblent faites pour se glisser furtivement des mains d'une adroite soubrette sous la couverture d'une Agnès endormie. Notre élégant la lorgna, en pinça un angle du pouce et de l'index, et l'élevant au dessus de sa tête :

— A une belle inconnue, dit-il... A Mlle Estella d'Orvilliers.

— Parole d'honneur, fit Varins, je commence à vous croire épris.

— Pourquoi donc, demanda le baron?

— Parce que vous avez deviné.... Sortons-nous?

Ils étaient arrivés à la porte de la chambre, M. de Laporte se retourna vers le comte :

— Permettez-moi, M. de Varins, lui dit-il avec une ironie légère, de vous céder le pas?

— Monsieur le baron, répondit Louis en riant, passez le premier. Que ce ne soit pas moi qui vous gêne. Je suis chez moi, et d'ailleurs je n'ai pas de prétentions.

— Comment, demanda M. de Laporte, le billet n'est pas de vous ?

— Non, fit Varins.

— Vous m'étonnez! Voyons donc un peu ce poulet. Parfaitement plié, d'un parfum exquis... Cependant, quelque habile que soit l'auteur dans le choix et l'emploi du matériel, vous lui observerez de ma part qu'un cachet armorié et une devise sont de rigueur en pareille circonstance. En l'omettant, il ferait presque soupçonner la roture, accusation que, du reste, je suis loin de porter contre lui.

— Mais s'il n'a point d'armes, très cher?

— Ah ! c'est différent... Famille de parvenus, n'est-ce pas ? militaires ou traitans enrichis?...

— La voiture de M. le baron de Laporte est avancée, interrompit Varins.

Les deux jeunes gens sortirent , et le coupé du baron les emporta rapidement vers le boulevard Italien.

Or, les deux amis que nous venons de mettre en scène pouvaient passer à juste titre pour des modèles accomplis de tout ce qui constitue au dix-neuvième siècle le gentilhomme français. Chanteurs recherchés de la romance expressive, valseurs intrépides, inépuisables trésors des complimens les plus enchanteurs, et surtout esclaves fanatiques de la mode et du préjugé, ils avaient cherché à réunir en eux toutes les séductions qui correspondent aux faiblesses de la femme, tous ces talens qui sont, dans une autre sphère l'apanage des héros de salles d'armes et des dominateurs d'estaminet. Aussi, avoir été victimée par MM. de Varins ou de Laporte , était chose commune parmi les femmes d'un certain monde, et peu de maîtres se montraient assez mal appris pour s'en formaliser. Deux cents personnes jeunes et jolies s'intéressaient à leur santé. A part eux et pour les amis qui partageaient leurs débauches , les dandys étaient joueurs , gourmands, débauchés , fort agréables et grands bourreaux d'argent. Henri se disait encore affligé de ses parens. M. de Laporte les avait perdus en bas âge, habitait Paris depuis sa majorité , et réduit à cent mille francs de capital par ses prodigalités, menacé d'une ruine prochaine, de perdre son bel appartement de la rue du Helder, ses maîtresses et son coupé, il cherchait à arracher pour *en garnir ses bottes* quelques poignées de foin au ratelier de l'état.

Parmi les étrangers, qui venaient chaque année vers l'automne récréer de leur présence le château de Lagarde, Alphonse de Beauregard avait surtout distingué le comte de Varins. L'affection dont les honorait tous deux M. d'Orvilliers, peut-être l'étrange opposition de leur caractère, furent les causes de cette liaison. M. de Varins, pendant son dernier séjour en Auvergne, après le voyage d'Alphonse à Chamouni, devina l'amour de Beauregard, en reçut la confidence officielle, et plus tard, quand Mlle d'Orvilliers partit pour Paris, vers le mois d'octobre, il consentit à servir d'intermédiaire à la correspondance secrète, qui devait adoucir pour les amans les peines d'une séparation de six mois. C'était un bon diable au fond que ce Varins ; mais un grand sot et un incroyable étourdi.

Les froides journées étaient revenues. Le monde élégant accourait à Paris, comme une nuée d'oiseaux voyageurs, s'abriter dans les profondeurs de ses rues, sur ses divans de soie, dans ses salons à la chaude atmosphère. MM. de Laporte et de Varins commençaient leur déjeûner au café de Paris, quand Léon de Mareuilles entra. Ce dernier, jeune lion de dix-huit ans, arrivait d'Allemagne. Il salua les deux amis, et vint leur serrer amicalement la main.

Ils échangèrent avec une franche cordialité quelques bonnes paroles. Henri ménagea près de son couvert une place pour celui de M. de Mareuilles. Peu à peu le plaisir de le revoir , les plaisanteries, le vin, la bonne chère, quelques silhouettes de femmes, assez voluptueusement découpées, qui passèrent, portèrent la bonne humeur des dandys à son comble. Ils se racontèrent les aventures de la saison, leurs amours, leurs voyages et finirent par attaquer une affaire d'intérêt excessivement délicate dans laquelle Mareuilles et Varins se disputaient un héritage d'un million.

— Parbleu, mes bons amis, dit le baron de Laporte en plongeant son

couteau dans la cuirasse dorée d'un poulet, ce que je trouve de curieux à votre procès; c'est que vingt robins tout noirs d'encre se fassent en votre nom une guerre acharnée, tandis que vous partagez si bien à l'amiable le déjeûner de votre succulent restaurateur.

— Ne me parlez pas de cette affaire, Louis, répondit Léon de Mareuilles, c'est à en mourir d'ennui. Je ne vois chez moi qu'avoués, avocats, notaires, des gaillards qui ont une moitié des mâchoires tapissées d'articles du Code, et l'autre de droit romain. Ce sont de fameuses griffes que celles de la chicane par *Pussort raccourcies*, soyez-en sûrs; et quand le monstre se cramponne par les quatre pattes au milieu de notre foyer, il n'est pas de force humaine qui le saisisse à l'échine et le jette à la rue.

— Buvez ça, mon pauvre Léon, réplique M. de Varins : le bon vin rend philosophe. J'ai un arrangement à vous proposer.

— Je vous écoute, fit M. de Mareuilles.

— Nous filons le sentiment avec une rouerie à peu près égale, avec des succès qui se balancent au bout du compte; vous le savez?

Léon hocha la tête en signe d'assentiment.

— A la fin de chaque année, nous nous trouvons avoir successivement aimé, un peu plus tôt ou un peu plus tard, les mêmes créatures célestes : c'est entre nous jusqu'ici un admirable équilibre de puissance, une parfaite égalité de triomphes. Des revers il n'en faut point parler.

— Voici un blanc de volaille comme je n'en ai mangé de six mois, interrompit M. de Laporte. Vive Paris pour la bonne chère! on se gorge en province; mais foi de gentilhomme on ne dîne pas. Reprenez votre raisonnement, Varins.

— Or, celui de nous deux qui gagnera les louis de cette excellente madame de Vauvernet, poursuivit le comte, se trouvera plus aimable qu'auparavant de toute la valeur de la terre des Bosserons, et de tous les charmes d'une rente bien liquide de vingt-cinq mille francs sur l'état.

— Mon avoué ne calcule pas mieux, fit M. de Mareuilles en s'accoudant sur la table pour suivre plus à l'aise le raisonnement de Varins.

— Ce qui lui donnera un avantage immense et rendra ses moyens de séduction à ceux de l'autre comme cinquante mille livres de rente sont à rien.

— D'où l'on tirerait l'équation suivante... Ah! ma foi, à tous les diables l'équation.

— Donc, reprit le comte Henri, voici ce que je propose: afin que chacun de nous deux puisse continuer, malgré la sentence de nosseigneurs les robins, à capter, au prorata de ses facultés personnelles, le casuel des bonnes fortunes et les cœurs en disponibilité, celui auquel appartiendra la succession ne pourra courir la même aventure que l'autre, ni le troubler en aucune circonstance dans la possession de l'objet aimé.

— Ça me va, fit M. de Mareuilles.

— Je voudrais pouvoir conclure avec vous un marché pareil, Varins, s'écria le baron de Laporte.

— Pourquoi ça? demanda le comte.

— Imaginez-vous, reprit M. de Laporte, en s'adressant au petit Mareuilles, que nous nous rencontrons aujourd'hui même, Varins et moi, sur la piste du même gibier... d'un gibier rare, sur l'honneur... de mademoiselle Estella d'Orvilliers.

— Diable! s'écria Léon, en faisant passer ses lèvres l'une sur l'autre, de l'air d'un gourmand affriandé.

— Que vous êtes imprudent, Louis, fit M. de Varins avec une outrecuidance vraiment sublime. Je vous jure, très cher, que le billet n'est pas de moi.

— L'entendez-vous, reprit M. de Laporte. J'ai trouvé ce matin une lettre sans adresse sur sa cheminée, une de ces lettres qui se donnent de la main à la main. Il convient qu'elle s'adresse à la personne en question; mais il ne veut pas l'avoir *commise*. Le moyen d'y croire... Allons donc, Varins... se cacher de ses amis!... par de si pitoyables ruses... Ah! vous me faites de la peine, vrai.

— Attendez un an, fit le comte. Le mariage se fera, et vous verrez si j'ai dit vrai.

— Parbleu, nommez l'heureux mortel, et n'en parlons plus, fit M. de Laporte.

— Je ne puis pas, là, sans mentir. C'est une confidence d'amis.

— Je parie, reprit le baron, qu'il y a un cousin sous jeu.

— Pas du tout.

— Ne serait-ce pas plutôt le maître d'anglais, de dessin, de piano? demanda Léon de Mareuilles. Ça commence toujours comme ça.

— Ou bien un vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin, ajouta M. de Laporte? Ah! la petite s'accorde le vicaire.

— Je gage vingt-cinq louis pour un chanteur des Italiens, ou quelque bel écuyer de Franconi poursuivit M. de Mareuilles. Allons, Varins, que diable! déboutonnez-vous.

— Vous êtes fous, répondit le jeune comte. Me croiriez-vous capable, par hasard, de devenir le confident d'un prêtre, d'un sauteur ou d'un rapin! Je vous trouve excellens. C'est un homme superbe : chevelure noire, figure pâle et bien dessinée, taille puissante, regard d'aigle, âme de poëte, et le reste à l'avenant.

— Il n'habite point Paris.

— Jamais?

— Est-il noble?

— Oui et non. Il descend de très haut.

— D'où descend-il? fit M. de Laporte.

— De la cheminée, répliqua Louis en éclatant de rire.

— Tu es pyramidal, dit le baron hors de lui. Et c'est un jeune homme qu'on peut recevoir?

— C'est mon intime ami.

— Ce pauvre Laporte se meurt d'envie de le connaître, reprit Léon de Mareuilles. Voyons, Louis, nous sommes gens d'honneur. Nommez-le. Ce sera un secret à nous trois au lieu d'être un secret à vous seul.

— Puisque vous le prenez ainsi, répondit le comte, l'amant heureux de la dame des pensées de Louis, l'auteur fortuné du billet doux se nomme... Alphonse de Beauregard.

— Tiens, tiens, tiens, Alphonse de Beauregard, répliqua Louis de Laporte! Le petit Savoyard que M. d'Orvilliers a recueilli. Ah! ah! ah! ah! vous aviez raison de dire qu'il descendait de la cheminée. Ils ont été élevés ensemble. Amour d'enfant, mon cher; ça ne durera pas.

— Mais jusqu'au mariage, comme tous les amours, fit M. de Varins.

— Croyez-vous? Est-ce que M. d'Orvilliers serait assez fou pour donner sa fille à un pareil garnement?

— Alphonse est fort bien, cher baron, répondit le jeune comte un peu piqué. C'est une des personnes dont j'aime le mieux la société, quoique vous me rendiez difficile sur le choix. Quand il se produira dans le monde, les femmes n'en voudront plus qu'à lui.

— Mais encore, la famille...

— On a beaucoup fait pour ce jeune homme. Moi, je tiens le succès assuré.

— Le duc de Belmar ne souffrira jamais cette union, reprit M. de Laporte, et vous savez, Henri, quelle influence il exerce sur son beau-frère. Si j'étais à votre place, je refuserais l'office d'entremetteur dans une pareille affaire. Il vous en adviendra mal.

— Ceci me regarde, conclut le jeune comte en se levant.

La conversation n'alla pas plus loin. Une heure après, les trois dandys couraient en voiture dans les avenues du Bois.

V.

Sans témoins!

Quelque temps après la visite de M. de Laporte chez le comte Henri de Varins, Estella s'amusait à dessiner dans sa chambre, quand se présenta M. d'Orvilliers. Il s'assit près de la demoiselle, la regarda travailler un instant, et après quelques propos décousus, attaquant le sujet de sa visite :

— Estella, dit-il, j'ai une explication à te demander. M'avoueras-tu la vérité?

Estella laissa tomber tout gracieusement ses deux petites mains blanches sur ses genoux, et répliqua avec une parfaite sécurité :

— Oui, papa. Croyez-vous que j'aie des secrets pour vous?

— Est-il vrai, ma fille, qu'outre les lettres qu'Alphonse t'écrit ostensiblement, et qui passent par mes mains, tu en reçois d'autres plus secrètes, plus intimes, et qui t'arrivent par une voie inconnue?

Une vive rougeur colora les joues d'Estella. Mais si son front de seize ans la trahit, son intelligence de femme la servit à souhait. Elle joignit les mains, pencha la tête avec un air de naïveté angélique, et regardant son père avec grand' pitié :

— Peut-on, répondit-elle, inventer de pareilles calomnies? D'où tenez-vous cela, cher papa.

— Ecoutez, Estella, reprit M. d'Orvilliers: Votre nom et celui d'Alphonse ont été jetés d'une manière fort inconvenante au milieu d'un déjeûner de jeunes gens, au café de Paris. M. de Laporte, le protégé de votre oncle de Belmar, était présent. Une personne s'est prétendue l'intermédiaire d'une correspondance établie à jours fixes entre vous et Beauregard. Vous pensez bien que cette parole a dû se répandre et parvenir à mes oreilles. J'ai questionné M. de Laporte à ce sujet; mais il m'a répondu, sans néanmoins se rétracter, que propos de gens ivres étaient paroles de Gascons. Vous, Estella, vous allez me remettre immédiatement les lettres d'Alphonse, toutes, entendez-vous, et me désigner l'entremetteur.

— Je vous jure, papa, répliqua la demoiselle, que je ne sais rien de tous ces bruits. Puisque M. de Laporte est maintenant parti pour Saint-Pétersbourg, vous en chercheriez vainement la source. Voici mes clés. Visitez mes coffrets, mon secrétaire, et assurez-vous que votre fille est digne de son nom.

M. d'Orvilliers procéda en effet à une exacte perquisition des papiers d'Estella. Mais, ne parvenant pas à découvrir ceux qu'il voulait :

— C'est inutile, reprit le vieillard. Si lettres il y a, elles ne sont pas ici. D'ailleurs, je vais prendre un excellent parti pour couper court à toute inquiétude. Je marierai Alphonse, et la calomnie se taira.

— Tant mieux, fit Estella! Au moins ce pauvre ami aura un nom et une existence assurés. Allons, cher papa, continua-t-elle en se penchant vers son père, faites-lui une jolie noce, que l'on danse, que l'on s'amuse un peu. Si vous saviez; je commence à aimer le bal à la folie.

M. d'Orvilliers regarda sa fille d'un air moitié soupçonneux, moitié satisfait.

— Je ne suis pas content de toi, dit-il.

— Je vous assure que ce sont des mensonges, répondit Estella. N'est-ce pas que vous n'y croyez plus.

Le comte se débarrassa de sa belle Agnès sans répondre et s'éloigna.

La parole des gens du monde est prompte : heureusement leur mémoire est courte. Deux grands mois s'étaient écoulés depuis la fin du car-

naval de l'année 1829. L'aristocratie parisienne commençait à ressentir les premières atteintes de ce mal inquiet, qui la disperse à chaque saison sur toutes les routes de l'ancien et du nouveau continent. M. de Laporte, le convive indiscret du café de Paris, occupait une place importante auprès de l'ambassadeur de Russie. M. de Varins projetait de son côté un voyage en Asie. La chronique scandaleuse se mourait faute d'événemens. L'histoire des amours et des lettres d'Estella semblait complétement oubliée.

Une seule personne conservait contre M. de Varins un profond ressentiment. C'était Alphonse. Non qu'il fût poussé par ce mauvais désir de la vengeance, qui la veut pour elle, pour le plaisir infernal qu'elle procure; mais il y avait un homme à Paris dont un mot pouvait le perdre. Cet homme avait déjà commis une indiscrétion. La mort devait anéantir ce témoin redoutable, ou l'amour contre lequel il pouvait témoigner.

Il faisait frais ce jour-là. Le vent du nord-ouest charriait des nuages gris. Quoiqu'on fût au mois de mai, les vrais amis du confortable n'abandonnaient pas le coin de la cheminée. Varins, comme à son ordinaire, tuait la matinée, son feu entre ses jambes, et calculait à part lui comment il emploierait les cinquante louis que lui avait rapportés une heureuse nuit. Chérubin, le petit groom que vous savez, entra, et annonça une personne, qui désirait entretenir M. le comte.

Une *personne*, pensa le jeune homme? Il n'y a qu'un protégé ou un fripon de créancier qui s'annonce de cette manière. Il jette les yeux sur son secrétaire, et le voyant convenablement fermé, il prononça, d'une voix claire et sonore, les mots sacramentels :

— Faites entrer.

Alphonse de Beauregard se présenta.

— Vous à Paris, cher Alphonse, s'écria le comte! Vous êtes aimable de nous surprendre ainsi.

En même temps il approcha un fauteuil du feu, et le désignant du geste au nouvel arrivé :

— Asseyez-vous. Toujours une santé d'Auvergnat. Ce serait vous faire injure que de demander de vos nouvelles.

— Monsieur le comte de Varins se porte bien aussi?

— Dieu merci, mon cher, répliqua Louis, je ne suis pas malade; mais décidément il me faut quitter Paris. La vie que j'y mène est une vie d'enfer. Les spectacles, les soirées, les dîners, et le reste, tout cela me tue. Au premier soleil un peu brillant, je pars pour l'Asie. Mais parlons de vous. Depuis quand arrivé?

— De ce matin.

— A l'hôtel d'Orvilliers?

— Point du tout.

— Mais on a vu la bien-aimée.

— Pas encore.

— Ah! la bien-aimée, fit M. de Varins en branlant la tête comme un romantique, qui rassemble ses souvenirs de jeunesse, toujours la même, Alphonse. Toujours belle et folle d'amour pour vous. Elle se plaint seulement de ne plus recevoir de vos lettres. Partez-vous bientôt?

— Peut-être ce soir, peut-être jamais.

— Quel homme paradoxal vous êtes, Alphonse. Vous verrez le comte d'Orvilliers?

— Ce n'est pas mon intention.

— Et pourrait-on savoir le motif de ce mystérieux voyage, continua Henri en souriant d'un air d'intelligence?

— M. de Varins, reprit Alphonse froidement, vous avez eu la bonté de recevoir quelques unes de mes lettres et de les remettre à leur adresse...

— C'était un service d'ami, mon cher. Il fallait en user sans façon.

— Vous êtes plein d'obligeance. Merci. Mais comment s'est-il fait, dites-moi, que le secret de ma correspondance avec Mlle d'Orvillers a été divulgué pendant un déjeûner de jeunes gens au café de Paris, et que celle-ci s'est trouvée gravement compromise vis-à-vis de sa famille et de la société?

— Allons! voilà les amans! toujours amplifier, aggraver, envenimer les choses. Très cher, si vous m'en croyez, vous laisserez dormir cette sotte affaire, à laquelle personne aujourd'hui ne songe, et nous irons nous-même déjeûner.

— Ah! monsieur, reprit Alphonse avec une rage concentrée, vous compromettrez donc les femmes, les affections de vos amis, leurs espérances les plus chères, et vous vous en tirerez par une gasconnade? — Ou bien je ne suis qu'un lâche ou ce ne sera pas vrai!

— J'ai eu tort. Voyons, calmez-vous, mauvaise tête, répondit M. de Varins. Ce Laporte a le vin questionneur en diable.

— Et vous, monsieur, vous l'avez bavard en diable, et votre bavardage, je vous le renforcerai dans la gorge, entendez-vous?

— C'est-à-dire, que le sieur Alphonse a une envie démesurée de se battre, reprit Varins. Eh bien.... il se battra seul. Je n'ai pas mes pistolets, et pour aller s'escrimer sur le terrain en manches de chemise, ma foi, mon cher, il fait trop froid.

— M. le comte, vous possédez un secret qui demande votre sang; nous nous battrons, je vous le jure, et sans témoins. Ce qui m'étonne, c'est qu'il faille vous tirer si rudement l'oreille pour vous amener à une réparation. Je commence à suspecter votre courage.

— Tout beau, mon petit bonhomme, ceci n'est point parlementaire, et nous avons établi nos preuves. Je vous ai accordé mon amitié sans trop y réfléchir; mais c'est tout au plus si je vous crois digne de ma colère, entendez-vous. Vous vous montrez bien chatouilleux après tout... pour une bien légère offense. Que feriez-vous donc si vous aviez essuyé le mécompte qu'éprouve en ce moment un homme respectable de ma connaissance. Il avait ramassé au coin de la borne un misérable Savoyard...

Alphonse s'élança vers le comte, les poings levés, comme pour l'écraser contre terre. Henri se leva; sa figure ne manifesta pas la moindre motion :

— A bon clerc il ne faut que demi mot, murmura-t-il en s'interrompant. J'ai touché juste. Il sonna, fit atteler son cabriolet, prit deux épées, et partit avec Alphonse, en recommandant à son groom de le venir chercher au bois de Vincennes, à trois heures, si par hasard il n'était pas rentré.

Ils s'étaient mis en garde dans une clairière du bois. Ils posaient si bien sous les armes que c'était mal à eux de vouloir se brutaliser. Chacun avait pris sa part de vent et de pluie, car il faisait un temps détestable. Comme l'avait voulu Alphonse, le combat se passait sans témoins.

— A vous, dit le comte, et dépêchons : je suis transi.

— Je ne porte jamais le premier coup, répondit Beauregard.

— Attention, alors!

Henri dégagea avec élégance, et alongea la première botte, qu'Alphonse para en duelliste consommé.

On échangea rapidement plusieurs passes. Chacun gardait son sang-froid et songeait, non pas à attaquer, mais à se bien défendre. Le premier qu'emporterait sa colère devait inévitablement succomber dans la lutte. Mais Varins, par un sentiment de vanité puérile, voulut désarmer son adversaire au moment même où celui-ci le forçait à reculer. Alphonse rougit vivement en voyant son arme à terre.

— Reprenez-la, lui dit le comte avec une insultante supériorité. Je veux vous corriger, monsieur, mais non pas vous tuer.

Un dangereux coup de pointe répondit à cette insulte. Varins, découvert, n'évita la mort qu'en s'élançant en arrière. Alphonse se prit à rire, et, pendant que le comte se replaçait :

— Allons, noble comte, fit-il, vous parlez sans raison quelquefois, mais vous rompez à propos.

Or, le comte se rapprocha, mais l'œil ardent, les lèvres tremblantes, non plus se dessinant fièrement comme un athlète, mais rasant la terre du corps, effacé, embusqué, pour ainsi dire, derrière son épée. Il avait fallu long-temps pour allumer le feu des passions mauvaises sur cette figure, que la fréquentation du monde avait cuirassée d'impassibilité. Mais il y flamboyait alors. Alphonse, de son côté, soutint bravement l'effort de sa colère. Il se replia également sur lui-même. Tous deux croisèrent de nouveau leurs armes, qui frémissaient l'une sur l'autre, et se tinrent courbés comme deux bêtes féroces, prêtes à s'élancer sur leur proie.

Tout-à-coup Alphonse, par une de ces feintes cruelles dont l'esprit du mal a enrichi l'art du spadassin, se fendit vivement sur son rival. A en juger par l'inclinaison de son corps, le comte prévit un coup si prompt, si raide, que toute sa force suffirait à peine à le parer. Calculant par un instinct de conservation irrésistible le chemin que l'épée de son ennemi devait parcourir, il abaissa rapidement la sienne à l'encontre; mais il frappa dans le vide. Sa lame décrivit une courbe jusqu'à terre et ne se releva plus; car Alphonse, un instant suspendu sur le coup qu'il méditait, l'alongea avec énergie et précision, dès que le comte eut paré à faux, frappa son homme à la poitrine et l'étendit mourant sur le sol.

M. de Varins, atteint au sein droit, étouffait. Sa poitrine se remplissait de sang.

— Alphonse, dit-il, je vous pardonne ma mort. Elle est juste : j'ai eu tort envers vous et envers Mlle d'Orvilliers. Mais quelle que soit l'issue de vos amours avec elle, rappelez-vous ce qu'elles vous coûtent, l'estime de vous-même et le meurtre de votre meilleur ami.

Le comte tendit la main à Beauregard, et expira.

Vers quatre heures du soir, le corps de l'infortuné fut retrouvé par son domestique sur le lieu du combat. Les indices du duel étaient irrécusables : la justice informa peu, afin de ne pas dévoiler par ses recherches quelque mystère de galanterie compromettant pour de nobles familles. Vingt maris pâles, bruns, d'une taille élevée, tels en un mot que Chérubin avait dépeint Alphonse, furent tenus auteurs du fait, et ne s'en défendirent pas trop, afin de ne pas affaiblir l'exemple. Mais personne ne songea à rattacher la mort tragique de M. de Varins aux propos indiscrets qu'il avait tenus six mois auparavant au café de Paris sur le compte de Mlle d'Orvilliers.

Le meurtre de Varins fut le premier des crimes qui lièrent comme par un pacte infernal la destinée de Beauregard à la fidélité d'Estella.

Elle était vraiment ravissante, cette femme qui se promenait parmi les arbustes et les fleurs d'une serre-chaude aux dernières lueurs du jour. Son négligé voluptueux était en harmonie parfaite avec la verdure molle et languissante qui pendait çà et là autour d'elle, avec le silence, le recueillement de ce lieu de mystère, les ténèbres qui commençaient à en couvrir les vitrages ruisselans d'humidité. On voyait à l'abandon de chacune de ses poses, qu'elle obéissait à l'influence magnétique d'une atmosphère saturée de chaudes vapeurs; qu'elle écoutait parler en elle le bruit rêveur d'un jet d'eau qui s'élevait, se courbait près d'elle et retombait dans un bassin de marbre : bruit fécond en pensée d'amour, en dangereuses tentations.

Faible et pâle comme un rayon de la lune, qui glisse sous l'arceau d'une chapelle ruinée, une lumière, partie d'une chambre attenante, venait brillanter les gouttelettes du jet d'eau; elles les faisait res-

sembler à un collier de diamans qui se serait déroulé au milieu de l'air. Puis vous suiviez ses teintes rampantes jusqu'au merveilleux boudoir d'où elles s'échappaient : kiosque enchanteur et féerique comme un conte de l'Orient. Là, de moëlleux tapis s'étalent sous vos pieds; sur votre tête, un dôme de cristal laisse voir les étoiles, et la couronne découpée en arabesques, qui l'environne à l'extérieur. Tout à l'entour, le mur est recouvert de larges divans, de glaces qui vous répètent de cent façons diverses, et sur lesquelles peuvent s'abaisser de longues et soyeuses tentures de soie.

Là était attendu un des deux hommes qui venaient de se livrer un combat si funeste. La vie a de ces révolutions saisissantes qui vous jettent du boudoir au champ du duel, et des étreintes de la mort aux bras d'un être bien-aimé. Etait-ce le meurtrier, était-ce le cadavre, qu'on désirait sur ces coussins parfumés? Au moment où s'était discuté cet épouvantable problème, celle qu'il intéressait le plus s'abandonnait peut-être sans défiance aux promesses d'un rendez-vous ardemment désiré. Moi, qui ai tracé ces lignes, vous, qui les lisez, pauvres insensés que nous sommes, nous comptons paisiblement sur l'avenir, au bord du précipice qui peut nous engloutir à chaque instant. Un léger bruit se fit entendre aux vitres de la serre. On ouvrit, et Alphonse courut se jeter dans les bras d'Estella.

Elle l'entraîna vers le boudoir. La lumière fut renfermée crainte de surprise. Un crépuscule blafard tombait de la voûte sur les amans. Il y avait assez de jour pour se voir, pas assez pour rougir. Ils étaient seuls, seuls avec leur amour, leur conscience et celui qui juge tout.

— Qu'avez-vous, Alphonse, fit Estella? Votre front est inondé de sueur; vous tremblez.

Le jeune homme serra sa bien-aimée plus fort, et étouffa sa voix sous ses baisers.

— Mon Dieu, qu'est-ce enfin, reprit Estella? Pourquoi ce voyage, ce rendez-vous, cette émotion, ces larmes? Vous me faites peur.

— Estella, dites-moi que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours. J'ai besoin d'être consolé, défendu par l'espérance...

— Défendu? et contre quoi? Contre le doute, n'est-ce pas, répondit la demoiselle, avec un accent de tendre reproche?

— Contre le doute, oui, fit Alphonse d'une voix sourde... contre le doute et contre le remords.

Il regardait ses mains.

— Elles sont teintes de sang, reprit-il, de sang versé pour vous, Estella.

La jeune fille la contemplait avec stupeur. Puis recueillant ses souvenirs :

— Où est M. de Varins, demanda-t-elle en frémissant?

— Mort!...

— Vous l'avez tué?

— En duel, ce matin...

— Allez, malheureux, fit Estella. Plus rien de commun entre nous.....

Et elle le repoussa avec horreur.

— Vous m'avez perdue, déshonorée, reprit ensuite mademoiselle d'Orvilliers. Tout Paris saura demain que vous vous êtes battu pour moi.

— Oh! répondit Alphonse, c'est un égoïsme cruellement logique, Estella, de n'envisager que sa réputation dans une affaire, où votre amant et l'ami de votre père ont joué leur vie. Mais soyez tranquille, poursuivit le jeune homme avec une ironie amère, nul ne sait mon voyage et le combat s'est passé sans témoins.

Il s'assit sur le divan.

— Pauvre Henri, disait-il! Toi si bon, si généreux, si brave! Faut-il que tu te sois rencontré sur cette route de crimes qu'une irrésistible passion me force à parcourir... Il s'était levé gai, content ce matin, plein de projets de voyage et de plaisirs, et ce soir...

Des larmes s'échappèrent des yeux d'Alphonse. Il resta muet, la figure cachée dans ses mains.

Estella se pencha vers lui :

— Imprudent, reprit-elle!... Et si la fortune eût tourné contre vous?

— Mieux eût valu, répliqua-t-il. Je serais mort heureux, innocent, regretté... Dieu m'a préservé pour me punir...

Et quand, exténué de peine, anéanti par les convulsions d'une âme toujours en lutte, Estella, je viens vous demander une parole d'amour pour me consoler, une caresse qui endorme ma douleur, un de vos baisers pour rafraîchir mes lèvres desséchées par la fièvre... vous me repoussez.... Va, le sang de Varins demandera vengeance, et notre amour est maudit.

Un rayon de lumière qui s'échappait par l'étroite fente d'une boiserie éclairait à demi la figure du jeune homme dont la pâleur ressortait des ombres de la nuit. Estella l'observait en silence; mais ce silence cachait un orage, car la passion lui montait du cœur à la tête, une passion délirante, ivre, folle, excitée par la solitude, une longue absence, et par la pensée des périls que Beauregard venait d'affronter.

— Vous regrettez donc de m'avoir aimée, demanda-t-elle?

— Non... je regrette de n'être pas en ce moment à la place de Varins, étendu sur un lit sans mouvement, sans désirs et sans remords.

— Je t'aime toujours et pour toujours, malgré le monde, malgré ton crime, et, si le faut, malgré la honte et le déshonneur.

Et la jeune fille jeta ses bras autour du cou de son amant et s'abandonna à ses embrassemens comme un roseau que fait plier le vent.

— Ah! faisait Alphonse tremblant d'émotion, c'est ainsi que je te veux, mon Estella. L'amour, vois-tu, c'est un sanglot qui frappe à grands coups la poitrine, c'est un cri déchirant qui brise le cœur, un désespoir qui insulte aux hommes, se rit de Dieu et marche sur un cadavre au bonheur ou bien à l'échafaud.

. . . .

La lumière était de nouveau placée sur le guéridon du boudoir. Estella baissait les yeux et s'appuyait au bras d'Alphonse. Elle le poussait doucement vers la porte de la serre, car dix heures avaient sonné : il s'en allait temps de partir.

— Alphonse, dit-elle, nous sommes aujourd'hui le 15 mai. N'oubliez jamais ce jour, que vous avez marqué par le meurtre d'un homme et le déshonneur de celle que vous dites aimer.

— Oui, c'est un jour heureux, fit Beauregard, un jour où j'ai échappé au fer d'un ennemi, puni un traître, où j'ai uni à ma destinée par des liens indestructibles celle d'un être adoré.

Une porte basse s'ouvrit, et le jeune homme disparut.

VI.

L'épidémie.

La mort est un bourreau qui ne frappe jamais en vain. Debout au milieu de l'espace, les yeux bandés, il appesantit son bras indistinctement sur tous les êtres que la terre, dans sa révolution journalière, fait passer tour à tour devant lui. Jamais son effroyable activité ne s'endort. Il est rare que le même homme passe soixante années sous son glaive sans être moissonné.

Mais il est des temps où cette coupe régulière, à laquelle le monstre a soumis les animaux et les hommes, ne peut suffire à ses fureurs. Alors il étend ses grandes ailes noires, prend son vol, et s'en vient descendre au milieu des populations épouvantées. Et là, parcourant les villes et les campagnes, il se repaît de meurtres et s'enivre de sang.

Plus les agglomérations d'hommes sont grandes, plus ses coups sont terribles. Car lorsqu'il a posé sur le sol d'un peuple ses longues jambes de squelette, il promène du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident sa faux inexorable, et tout tombe, tout se flétrit, tout meurt, beauté, jeunesse, amour, dans ces vastes horizons de deuil qu'il décrit autour de lui.

Et cependant ce n'est pas dans les cités populeuses, où les intérêts luttent, où les passions s'agitent, qu'il faut étudier les tristes résultats de sa rage. Car l'homme y succède à l'homme sans révolution apparente. Une famille ignorée pleure entre quatre murailles : une autre à quelque distance bondit de joie sur des dépouilles : le fossoyeur jette une bière de plus dans la fosse commune et tout est dit.

Mais bien dans ces pauvres hameaux où l'espèce humaine est si rare, que l'individu fait partie sensible de la vie sociale, et que l'unité manque à la somme quand elle en est soustraite irrégulièrement.

C'était un pauvre vieillard à la tête chauve, aux jambes arquées et tremblantes, qui venait s'asseoir chaque jour, au coucher du soleil, sur le banc de pierre de sa maison. Il est mort. Sa place sera long-temps vide, et sa voix amie ne saluera plus le laboureur rentrant le soir de son travail des champs. — La couronne du mariage était prête. Une simple et naïve enfant allait revêtir bientôt la robe des noces, cette parure si désirée des jeunes filles. Sur elle s'est étendu le linceul pâle de la tombe. On ne la verra plus aux fêtes s'appuyer au bras de son fiancé ; sa mère ne traversera plus la place avec elle : la pauvre vieille ira s'asseoir désormais, seule et courbée par ses regrets, sur la chaise qu'elle occupe dans l'assemblée des enfans de Dieu. — Voyez ces petits mendians errer çà et là sur les chemins, couverts de haillons, mourant de faim, grelottant de froid. Leur père est mort pendant l'épidémie qui peupla le cimetière. Chaque jour la charité du village distrait pour eux quelques hardes de celles de la famille, une veste, une chemise éraillée, et laisse tomber de la table du cultivateur quelque noir morceau de pain qui leur est destiné. Le pasteur se fatigue le dimanche à lire la fatale liste de ceux pour lesquels on doit prier.

Après un froid des plus rigoureux, au moment où le beau village des Bois commençait ordinairement à montrer le bout anguleux de ses toits de chaume au-dessus de l'océan de neige, dont chaque hiver l'environne, il s'opéra dans toute la Savoie, en cette année 1829, un changement extraordinaire de température. On touchait à la fin d'avril. Le soleil devint tout à coup brûlant, l'air embrasé. Il semblait que l'été de la Provence dardât ses rayons de feu sur les pentes abritées des montagnes, et dans les profondeurs des vallons. Aussi une mortalité épouvantable se déclara-t-elle aussitôt dans toute la vallée de Chamouni. C'était pitié de voir ce joli hameau des Bois, désert et lugubre au milieu de sa campagne luxuriante, d'entendre le son funèbre des cloches répondre aux voix harmonieuses de la nature, au murmure lointain des cascades, au gazouillement des oiseaux. Ici tout renaissait à la vie; là tout retournait au néant.

Pénétrons sous le toit incliné vers la terre du châlet du hameau le plus vaste et le plus apparent. Dans une chambre où tout respire l'aisance et la propreté, sont couchées, sous des rideaux de serge bleue, deux femmes d'âge différent. L'une a vécu soixante-dix années; l'autre, pâle et faible comme une rose qui se fane, ne compte pas encore seize ans. Mais, hélas! Dieu nous appelle à tout âge. Gens de la vallée, priez pour les mourans!...

— Que désirez-vous me demander encore? disait à la plus âgée des malades le prêtre qui consolait ses derniers momens.

— Hélas, répondit-elle, une peine horrible me pèse sur le cœur. Mon fils, mon pauvre fils, je ne le verrai donc pas une dernière fois!...

A ce souvenir d'amour maternel, Marguerite, car c'était la sœur d'Alphonse, qui se mourait comme sa mère dans le lit voisin, répondit par un douloureux gémissement.

— Il y a de l'espoir encore, répliqua le prêtre. Je vais lui écrire. Vous le verrez, bonne mère, et vous vivrez pour vos enfans.

— Combien faut-il de temps pour venir en poste de l'Auvergne, demanda la mère?

— Deux jours et une nuit, murmura Marguerite en sanglotant; il n'arrivera qu'à la fin de la semaine.

— Je serai morte, morte sans l'avoir embrassé, fit la vieille avec angoisse. Marguerite, quelle offense avons-nous faite à Dieu pour qu'il nous punisse ainsi?

— Par le caractère sacré dont vous êtes revêtu, et par la foi de N. S. J.-C., s'écria Marguerite, en soulevant ses couvertures de ses mains amaigries et brûlantes, je vous en conjure, mon père, écrivez ce soir à Alphonse que nous nous mourons, et qu'il vienne nous consoler et nous dire adieu.

La malheureuse fille demeura un instant immobile, les mains jointes et les yeux au ciel. Des larmes inondaient ses tempes. Son corps se mourait de souffrances, et son âme d'isolement et de regrets.

Pauvre ange de quinze ans! Alphonse partait d'Auvergne en ce moment, mais pour aller tuer Varins en duel et séduire Estella.

Il est des jours d'été qui pèsent sur la nature comme un couvercle de plomb. Les sources tarissent, les prés se dessèchent; tout ce qui a vie se cache et s'abrite. Partout à l'horizon, sur un sol torréfié, se mire le ciel en feu. Et il est aussi des époques de notre existence où s'anéantissent en nous tous les sentimens qui font l'homme: crainte de Dieu, attachement à la famille, respect des lois qu'impose la société. Une seule passion domine et consume tout par son influence funeste: l'amour, la soif de l'or ou bien la soif du sang.

Et de même qu'au soir de ces jours dont je parle, des nuages chargés de tempêtes se rassemblent quelquefois, s'épaississent et s'élancent à travers le ciel, lançant la foudre, les éclairs, la pluie sur leur passage; de même les événemens de ce monde crient souvent des vérités terribles à l'intelligence de l'homme abruti par ses désirs, le replacent vis-à-vis de lui-même, et suscitent au milieu de ses folles jouissances des remords déchirans.

Alphonse quitta Paris immédiatement après son entrevue avec Estella. Le bruit de sa chaise, les coups répétés dont les pieds des chevaux qui l'entraînaient frappaient le sol, ces mille résonnances qui bourdonnent entre les panneaux d'une voiture, assoupirent peu à peu le jeune homme, encore ému de joie, de pitié, de terreur, sommeillant tantôt à côté du cadavre de sa victime, tantôt sur le sein palpitant de sa bien-aimée. Il arriva le surlendemain à Clermont avant le jour, se coucha, dormit quelques heures, rendit la chaise qu'il tenait seulement à loyer, et revint à Lagarde dans la soirée même, huit jours après son départ.

La première personne qu'il rencontra dans la grande avenue fut M. Binard, le régisseur du château, qui se promenait pour activer la digestion de son dîner. Le gros Auvergnat venait de manger l'aile d'un excellent dindon, et se passait voluptueusement la langue autour des mandibules.

— Diable, fit-il en voyant Alphonse; vous ne vous ennuyez pas à Clermont. Je vous attendais plus tôt.

— J'ai été retenu par des amis, répondit le jeune homme. Il n'y a rien de nouveau ici?

— Des choses excellentes, au contraire: deux lettres de Savoie. La première est venue trois jours après votre départ; la seconde tout bêtement ce matin. Je crois même en avoir une dans mon portefeuille.Tenez, si je ne me trompe, c'est la plus ancienne.

Beauregard prit la lettre. Une plume inconnue en avait tracé l'adresse. Il se sentit à la poitrine un frisson indicible, brisa le cachet et lut ces mots:

« Monsieur,

« Je m'empresse de vous prévenir que votre mère est dangereusement attaquée d'une épidémie qui ravage la vallée. Votre sœur également atteinte n'a pu vous écrire. Il est inutile de vous cacher le malheur qui vous menace. Partez vite, et venez fermer les yeux à deux saintes qui, avant de s'envoler au sein de Dieu, n'aspirent qu'au bonheur de vous embrasser une dernière fois.

J. C. B., prêtre desservant des Bois.

— L'autre, l'autre lettre, reprit Alphonse, les lèvres pâles et l'œil égaré?

— Ma foi, vous la trouverez au château, répondit l'intendant; mais qu'y a-t-il donc? Vous serait-il advenu un malheur, M. Alphonse?

Ce dernier, sans répondre, frappe violemment son cheval. Une minute après il entrait haletant, l'air effaré, dans le vestibule. Un jeune domestique sortait en ce moment de la salle à manger, chargé des restes du dîner du régisseur, et pour ne pas salir sa livrée, il marchait avec la précaution d'un avare qui tient d'aplomb sa chandelle.

— Ah, voici monsieur, fit-il d'un air flatteur en reconnaissant son maître. Mais celui-ci sans répondre:

— La lettre de ce matin, s'écria-t-il.

— Elle est dans la chambre de monsieur, répliqua le laquais; monsieur la trouvera sur sa cheminée.

Alphonse avait enjambé rapidement l'escalier, saisi la lettre, contemplé l'indice de mort, le cachet noir qui la fermait, et il était tombé à genoux.

— Chassons-nous le chevreuil demain matin, faisait l'intendant du haut de la montée?

Puis quand en ouvrant la porte il vit son chasseur prosterné:

— Tiens! qu'y a-t-il donc? Si vous éprouvez de la peine, dites-le moi, que diable, M. Alphonse.

Ma mère morte! répondit le jeune homme.

— Sacristie! quel malheur!

L'Auvergnat se passa le bout d'une plume entre les dents et vint cracher à la fenêtre.

— Lisez, monsieur, reprit Alphonse en lui passant la lettre, car je n'en ai pas la force.

Beauregard s'assit, appuya sa tête sur sa main et se tint immobile. L'auvergnat ouvrit la dépêche avec ce calme profond et cette méthode qui lui réussissaient si bien dans ses additions, et récita ce qui suit clairement et sans inflexions:

— Mon pauvre enfant.

La mort approche. Dans deux heures je ne serai plus. Tu n'as donc pas pu venir? Oh, non! sans cela tu aurais voulu dire adieu à celle qui t'aimait tant. Sois le père de Marguerite... Mon Dieu que je souffre de vous quitter! Adieu, mes enfans. Alphonse, je t'envoie ma bénédiction... Il eût mieux valu que tu fusses ici pour la recevoir. Je me sens défaillir. La dernière prière de ta mère a été pour toi, et sa dernière pensée pour Dieu.

La personne qui avait tracé ces lignes sous la dictée de la mourante, ajoutait en forme de *post-scriptum*.

— Monsieur,

Votre mère est morte...

— Assez, assez, s'écria Alphonse avec un éclat de douleur inexprimable. Mais l'intendant ne savait pas s'interrompre. Une fois qu'il avait enfilé sa phrase, bien ou mal il la conduisait à bout.

— Est morte aujourd'hui, reprit-il. En partant à l'heure où ma lettre vous parviendra, vous pourrez assister peut-être aux derniers momens de Marguerite votre sœur.

— Et Marguerite aussi! Oh! mon Dieu! mon Dieu! hurla Alphonse.

Il promenait autour de lui ses yeux hagards, comme s'il eût aperçu grimaçant aux murailles quelque lugubre apparition de l'enfer. Pas une larme ne coulait sur ses joues; pas un soupir ne s'échappait de sa poitrine: d'affreuses pandiculations secouaient ses membres. Il était ivre; il était fou.

Ce fut en revenant à lui, quand l'intendant l'eut un instant quitté, que l'orphelin trouva des regrets et de touchantes paroles, et des larmes qui le suffoquaient.

— Ma mère, ma pauvre mère, disait-il, je ne te reverrai donc jamais! Où étais-je quand quand tu priais pour moi avant de mourir, quand tu me cherchais au chevet de ton lit? Le ciel m'a donné du sang pour du sang! Bonne et sainte mère! il me semble que ton souffle aurait purifié ma poitrine, qu'il aurait éteint le feu impur qui la brûle, lavé le crime dont je suis souillé!... — Ma mère pour Henri... pour Estella Marguerite, oh! c'est une affreuse compensation que celle-là. — Tous les crimes ensemble, toutes les peines et tous les remords!

Encore un coup, justice inexorable! Frappe et brise les liens qui m'unissent à Estella, ces liens cimentés par l'inceste, l'ingratitude et l'homicide... et je t'immolerai le coupable: je le placerai sous ta vengeance, moi qui n'aurai plus de mère, de sœur, d'ami pour pleurer dans leur sein.

— Allons, monsieur Alphonse, dit l'intendant en rentrant dans la chambre du jeune homme les mains dans les goussets de ses pantalons, il faut avoir du courage... On meurt à tout âge... Ce sont des *accidens* auxquels tout le monde est sujet... Votre mère heureusement ne vous faisait pas faute, et vous avez du pain sur la planche chez M. le comte pour le reste de vos jours... Et puis Mlle Marguerite vous reste encore... Il y a de l'espoir. — Je vous ai fait préparer à dîner... un excellent petit dindon... On reviendrait de l'autre monde pour en manger, parole d'honneur. Vous prendrez un morceau et vous partirez pour la Savoie, où vous trouverez votre sœur bien portante, il faut l'espérer.

Un convoi traversait la place du hameau. Le peuple fidèle ne se pressait pas autour, allez. Un enfant de chœur avec la croix et l'eau bénite, le curé récitant de distance en distance un verset des psaumes, deux hommes qui portent un cercueuil, c'était là tout. En temps ordinaire une double rangée de blanches jeune filles eût précédé au lieu de son repos la chaste vierge, qui partait pour le ciel; derrière le corps un père, une mère éplorés eussent fait retentir l'air de leurs cris; le peuple eût bourdonné çà et là, remuant les lèvres et égrenant son chapelet; car l'enterrement du village a aussi sa lugubre solennité. Mais c'était l'épidémie! Il ne fallait pas sortir de chez soi pour voir le passage de la mort: on la trouvait partout dans les maisons.

Tout à coup une mule poudreuse accourut à toute bride sur la route du Prieuré. Un jeune homme descendit de la mule, et demanda comment on nommait la victime que la mort venait de frapper. Le curé tressaillit.

— Marguerite Mantéli, murmura-t-il...

Le frère et la sœur s'étaient rencontrés.

Alphonse ne répondit pas. Mais il fit retirer ceux qui portaient le cercueil, le chargea sur ses épaules et suivit le prêtre. Puis il déposa son précieux fardeau sur la dalle de l'église, s'agenouilla auprès, les mains

jointes et le corps incliné. Le dernier chant des morts se fit entendre. Alphonse restait immobile. Le curé lui frappa sur l'épaule. Il comprit, souleva de nouveau la bière et la suspendit sur la fosse qui devait l'engloutir.

L'officiant ajouta quelques mots. Le cadavre glissa jusqu'au fond de sa demeure suprême. Les planches rendirent un bruit lugubre sous la terre dont on les couvrait, et tout fut dit.

VII.

Le laquais Benjamin.

Les événemens que nous venons de raconter dans les chapitres précédens, le meurtre de Varins, la séduction d'Estella, la mort de Jeanne et de Marguerite Mantéli, avaient entraîné si rapidement Alphonse d'Auvergne à Paris, de Paris à Lagarde et de Lagarde en Savoie, qu'il en avait subi les émotions déchirantes sans pouvoir en calculer les suites. Mais de retour au château de M. d'Orvilliers, il se renferma dans sa chambre, et là, dans l'isolement et le silence, il se prit à réfléchir... Il vit que l'avenir était pour lui sans issue, après l'abus étrange qu'il avait fait du passé.

On dit que la destinée des hommes est aveugle; mais certes elle avait été pour lui une loi intelligente; elle avait dirigé avec une logique inflexible contre ses affections les plus chères, contre ses intérêts les plus positifs, cette force brutale dont le principe était l'amour d'Estella. La possession de cette femme n'était plus seulement un bonheur qu'il appelait de tous ses vœux : c'était une nécessité depuis qu'il avait pour elle tué son meilleur ami, déshonoré le nom de son bienfaiteur, et laissé mourir sans consolations, sans secours, les deux saintes qui l'avaient si tendrement aimé. Après tant de trésors joués avec fureur contre une espérance, et perdus à jamais, pouvait-il s'arrêter? Ne devait-il pas pousser jusqu'au bout sa martingale, et puisqu'il ne possédait plus rien, rien que sa position dans la maison du comte d'Orvilliers, ne fallait-il pas la ponter encore pour gagner Estella, et s'il succombait, mourir?

D'ailleurs cette partie suprême était engagée déjà et ne pouvait plus se rompre. Mlle d'Orvilliers avait succombé. Il n'y avait plus de milieu possible : son séducteur devait la fuir ou l'épouser. Oh! pensait Alphonse, une épouvantable journée s'approche, celle où le comte apprendra que moi, pauvre mendiant ramassé dans la rue, quand je mourais de faim, quand je grelottais de froid, je me suis assis à son foyer que pour tromper sa fille et traîner son blason dans la boue. Se résoudra-t-il à couronner mes vœux criminels, ou bien sera-ce la faute d'Estelle qu'il voudra punir? moi qu'il présentera à la bénédiction du prêtre, ou elle que sa justice maudira! Malheureuse enfant! sœur aimante et chaste qu'il m'avait donnée! Mon Dieu, dans quel abîme sommes-nous donc tombés! qui de nous osera jamais lui dire notre faute? Non : un semblable aveu est impossible; car celui qui le tenterait mourrait de honte et de remords avant d'avoir parlé.

Ainsi Alphonse jugeait inextricables les combinaisons du drame au milieu duquel il s'était volontairement jeté. Mais il oubliait la providence. Elle y trouva un dénoûment vraiment digne de l'action.

Par un étroit sentier des Alpes, taillé sur la pente d'une montagne à pic, deux cavaliers cheminaient à l'aube naissante vers les premiers jours de juillet. La route qu'ils suivaient était périlleuse. Suspendus aux flancs d'une roche volcanique, sur un étroit chemin de terre friable, encombré de cailloux, ils devaient se tenir continuellement en équilibre entre la vie et la mort. A leur droite s'élevaient des roches abruptes et menaçantes : la vue glissait péniblement sur leur pente jusqu'aux nuages qui les couronnaient; à gauche un gouffre ténébreux attendait, la gueule ouverte, la première imprudence d'un cavalier, ou le premier écart de sa bête pour tout engloutir. Le bruit fantastique, aux inflexions bizarres d'un torrent montait des profondeurs de l'abîme, sur lequel l'hirondelle se plaisait à courber son vol.

A quelques lieues plus loin, l'eau de ce torrent formait une cascade magnifique, dont nous parlerons bientôt. Autant que le regard pouvait plonger à l'horizon, il apercevait toujours la même gorge affreuse. L'œil se fatiguait à en suivre les replis et la ligne noire qu'ils traçaient sur le bleu des lointains tumultueusement groupés. C'était pour le site un de ces paysages désolés que Milton aime à dépeindre, et pour l'immensité, la réalisation de ces visions gigantesque, que le cauchemar présente à notre âme éperdue.

Les mules, la bride sur le cou, semblaient attentives et les voyageurs préoccupés. Pas une parole ne s'échappait de la bouche de ces derniers. Seulement quelques interjections sifflaient entre leurs lèvres, si le pied de leur monture trébuchait sur une pierre, laquelle roulait aussitôt, sautant de roc en roc, jusqu'au fond du ravin.

Des deux étrangers que la longueur monotone d'une grand'route avait peut-être décidés à braver les périls de ce sentier de traverse, l'un, celui qui marchait le premier, était un homme de soixante ans environ, dans un élégant costume de voyage. Ses habits, son chapeau, ses gants, sa cravache, tout ce qu'il portait en un mot, devait sortir des meilleures maisons de la capitale : pour me servir d'une vulgaire, mais pittoresque expression d'artiste, tout cela avait un *chique* éminemment parisien. Quant au second, un mince cordon de soie, disposé suivant deux lignes parallèles aux extrémités du collet de sa redingote, trahissait son état de domesticité. Ce devait être un de ces valets de premier ordre, que la faveur du maître dispense des humiliations de la livrée, qui tripotent avec lui l'argent du jeu à l'insu de la famille, et sont honnêtes sous la condition d'être toujours adroits. Celui-ci portait en croupe une valise qui contenait des valeurs considérables. Comme son maître, il était armé jusqu'aux dents, et disposé à une défense désespérée en cas d'attaque. Des croix plantées de distance en distance rappelaient à chaque minute aux voyageurs de sinistres événemens.

Deux démons aussi se trouvaient de la partie, celui de la cupidité et celui de l'homicide, cramponnés derrière la mule du laquais.

— N'es-tu pas lassé, disait le premier, de cette condition de paria que la société t'a faite; d'être attaché tout le long du jour comme un vil animal à la suite d'un homme, de trembler à sa parole, de t'humilier devant son orgueil... pour un peu d'or que sa main avare te donne chaque année?...

A cette première idée du crime, que le génie du mal soufflait à l'âme de Benjamin, le valet frissonna. Son regard plongea dans la nuit du ravin. Il se redressa sur sa mule, car la tentation l'avait ployé en deux comme un brin d'herbe sous son souffle haletant.

Le démon de la cupidité poursuivit :

— Quelle est ta vie? Celle d'un damné, qui aurait toujours devant ses yeux le bonheur du ciel. Tu vois de somptueuses fêtes, mais c'est du fond d'une antichambre froide, humide, où un quinquet enfume une troupe de laquais accablés de fatigue et de sommeil. Et quand la porte des salons vient à s'ouvrir, la lumière de mille bougies, de mille diamans, l'éclat diapré de mille parures t'arrivent avec les fanfares d'une musique ravissante; et les parfums d'une atmosphère embaumée. Oh! il vaudrait mieux travailler la terre aux brûlantes ardeurs du soleil que de vivre ainsi!

Benjamin cette fois s'écoutait penser. Alors passa devant lui une table chargée de mets exquis, environnée de femmes riantes, lascives, presque nues, sous leurs robes de gaze légère. Sur une nappe blanche comme une couche de neige, parmi des cristaux resplendissans, trois services alignèrent successivement à ses yeux leurs entrées succulentes, leurs crèmes, leurs rôtis dorés, leurs bonbons odorans. C'était une infernale vision, capable de vaincre les solitaires de la Thébaïde, ces géans de la foi. Le malheureux domestique sentait sa tête se perdre, comme si les fumées du vin eussent obscurci sa raison, comme si l'orgie l'eût roulé dans les bras de vingt courtisanes affamées de plaisir.

— Misérable, lui criait la tentation, pour toi toujours la séduction et le bonheur jamais; — la salle à manger pour spectacle, pour réalité l'office... Quand tout cela aura été défloré, sali, disséqué, tu seras trop heureux encore d'en recueillir les restes, et la main calleuse d'un *cordon-bleu* te les présentera. Et ces gorges palpitantes, dans lesquelles ton regard plonge parmi les dentelles, et ces épaules dont ta main sent la douce chaleur, paria, ne t'arrête pas à les contempler : le maître demande à boire, hâte-toi de le servir.

Le front de Benjamin était devenu soucieux et sombre, son corps restait abandonné au pas de sa mule, et son intelligence se fatiguait à contempler la fantasmagorie qui grandissait devant lui. Alors la voix de l'homicide commença à tinter à son oreille comme un glas funèbre: — Que le monde te serait différent, disait-elle, si tu possédais un peu de cet or que le riche échange contre tous les biens, avec lequel il achète les honneurs, les délices de la table, le sang d'un ennemi, aux femmes leur vertu, à l'homme sa dignité. Si tu pouvais dire en contemplant une cassette pleine de louis :—ceci m'appartient... comme ton âme, brisée par la servitude se relèverait heureuse et fière de la boue qui l'étouffe... et toi aussi tu aurais des valets que le froncement de ton sourcil ferait trembler, et des chevaux fringans et de fringantes voitures, et de séduisantes femmes qui s'enivreraient avec toi, te recevraient dans leurs bras pendant de longues et délicieuses nuits!... L'or! l'or! ici-bas il faut en posséder ou mourir... Il est tant d'êtres au monde, pétris du même limon que toi, qui le manient à poignée. La valise que tu portes contient cent mille écus : elle appartient à cet homme... Toi, pourquoi donc n'as-tu rien?

Alors il arriva que Benjamin voulut se délivrer de ces réflexions poignantes. Mais en vain. On eût dit que son tentateur, à genoux derrière lui, avait jeté ses bras osseux autour de son cou, penché à son oreille sa bouche de satyre, et que sous le poids de chacune ses paroles, il faisait retomber la volonté du laquais.

— Vois ce gouffre, faisait le démon.

— Eh bien!

— Et l'homme sans défiance qui marche devant toi.

— Oh! c'est horrible cette pensée-là.

— Tu es seul.

— Et lui et moi, répliqua Benjamin, n'osant prononcer le nom de Dieu.

— C'est autant qu'il en faut, lui, toi, la valise et l'abîme... La fortune ne se présente qu'une fois.

Les voyageurs avaient fait trois lieues, qui n'avaient duré qu'une minute pour Benjamin. Ils approchaient de la cascade qui alimentait le torrent du ravin. Ils l'aperçurent au détour d'un vaste rocher. C'était un spectacle saisissant et magnifique. Elle descendait, unie comme une glace, le long d'une roche noire et polie. A vingt pieds au-dessus du chemin que nos voyageurs devaient suivre, elle se heurtait à une énorme saillie de pierre, bondissait en flots d'écume, s'élançait et se courbait sur le sentier comme un pont de cristal aux mille couleurs de feu. Plusieurs toises d'un étroit passage, couvert de graviers mobiles, dégradé par des atterrisse-

mens continuels, unissaient, au-dessous d'elle, la route qu'avaient déjà faite nos étrangers à celle qu'il leur restait à parcourir. Le maître s'arrêta et dit :

— Voici la chute d'eau la plus belle que j'aie vue de ma vie.

Son valet de chambre ne répondit que par une petite toux sèche. Le crime l'avait saisi à la gorge et lui comprimait le larynx.

—Descendons-nous, fit le maître?

— Comme voudra monsieur le comte ; mais les pieds de nos mules sont plus sûrs que les nôtres.

— Tu as peut-être raison, répliqua l'autre ; et il commença bravement à passer.

Benjamin le suivait de près. Ils étaient arrivés sous la cascade. Des profondeurs incalculables s'ouvraient à leurs pieds, entre deux murailles de granit circulaires, qu'un mince filet de lumière éclairait à travers une fente ouverte sur toute la hauteur du précipice. Cette lueur blafarde guidait le regard sur la pente rocailleuse, tapissée d'herbes grasses et ruisselantes où tombait, se relevait et retombait encore le torrent. On le distinguait comme un large ruban de neige au milieu d'un nuage de vapeurs que le vent saisissait à la surface du gouffre et chassait devant lui en légers tourbillons. A cinq cents pieds au-dessous du sentier, hurlait la dernière chute dans sa noire prison ; son bruit, en montant de caverne en caverne, portait jusqu'aux oreilles des voyageurs de fantastiques gémissemens.

Tout-à-coup à l'endroit du passage le plus périlleux, le valet piqua vivement sa mule. Celle-ci se jeta entre le comte et le mur de pierre taillé à pic, qu'il côtoyait en tremblant ; elle vint heurter brusquement du poitrail la monture du maître :

— Qu'as-tu fait, misérable! cria le comte épouvanté.

Sa mule, prise au dépourvu, recule. En vain il l'excite de l'éperon. Trois fois les pieds de derrière de l'animal frappent la dernière pierre verte et glissante qui borde le gouffre, et trois fois il s'incline davantage sur sa pente. Le cavalier se rejette en avant, étend les bras... sa figure, ses mains, ses pieds se crispent. Rien, rien autour de lui que l'espace, l'air insaisissable... au dessus les nuages voyagent légers dans l'espace, et lui font peur à voir... au dessous l'abîme mugit.

Alors, par un dernier effort de désespoir, au moment où son traître valet poussait obstinément sa mule vers l'endroit que son maître venait d'abandonner, celui-ci s'élança et saisit au cou son meurtrier. La mule du comte roula au fond du précipice. Benjamin perdit l'équilibre, abandonna la bride, et appliquant ses deux mains sur la poitrine de son maître, le repoussa en grimaçant comme un damné.

Bientôt s'engage au dessus du torrent une de ces luttes désespérées, où deux existences s'embrassent, s'étreignent, se déchirent,se versent goutte à goutte la mort qu'elles voudraient éviter. Oh! c'est un instinct courageusement atroce, allez, que l'amour de la vie, qui donne à l'intelligence une infernale activité, à la volonté une énergie qui s'attaquerait même à Dieu. Le comte a saisi un objet qui résiste : il s'y attache, il s'y cramponne,il voudrait identifier son être à cet appui conservateur, qu'il a rencontré au milieu de l'espace, quand ses bras tournoyaient vainement dans l'air élastique et vaporeux. Et Benjamin comprend qu'il cède à cet effort violent qui l'entraîne ; qu'il n'y a point place pour deux sur ce roc où se ruent l'un sur l'autre deux êtres épouvantés. Sa respiration le brûle, son œil darde du feu, son front, ses joues se rident et grimacent, ses dents se serrent et se brisent. Il ne cherche pas à se maintenir en selle, car ses forces n'y suffiraient pas ; mais il repousse, il repousse avec rage sa victime, et plus il se penche, plus elle s'effraie ; plus elle se raidit, plus ses embrassemens de mort sont acharnés. Un craquement sourd se fait entendre sous Benjamin ; il sent que son étrier lui manque, saisit le comte à la gorge... A son tour il voudrait se cramponner à lui. — Ce groupe de têtes hideuses, de membres entrelacés qui étaient le comte et son bourreau, décrivit une courbe rapide, implora la miséricorde divine, maudit le ciel et disparut.

Le dernier appui auquel Benjamin chercha à s'accrocher fut la valise qui l'avait tenté.

Le comte d'Avilliers ne revit jamais ni Alphonse, ni Estella, ni ses terres de Lombardie qu'il allait visiter dans ce voyage.

Un berger des Alpes, témoin du crime de Benjamin, le raconta comme nous l'avons décrit.

VIII.

Maître et valet.

Quelque temps après l'assassinat de M. d'Orvilliers, M. de Belmar, oncle et tuteur d'Estelle, enveloppé d'une robe de chambre de flanelle, coiffé à l'oiseau royal, déjeûnait seul dans son appartement du château de Lagarde, quand un visiteur mystérieux vint frapper deux petits coups à la porte. Le vieillard replaça sur un guéridon sa gazette de la veille, et Jean Binard, le gros intendant que vous savez, se présenta, demandant un moment d'entretien,

— Entrez, entrez, monsieur l'intendant, fit le duc en se versant un coup de vin de Jurançon. Qu'y a-t-il de nouveau?

Binard prit un fauteuil, s'assit, saisit de ses deux mains les rotules de ses genoux et humant l'air, pour se donner de l'importance :

— Monsieur le duc, dit-il, a-t-il bien passé la nuit?

— Mais assez bien, maître Binard.

— Le froid de ce matin ne l'a pas incommodé?

— Point du tout. Je me porte à merveille : Merci, répliqua le grand seigneur.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Bénard eut un petit accès de toux sèche. Puis il reprit avec embarras :

— Monsieur le duc me croit, j'ose l'espérer, un fidèle serviteur de son frère et de sa pupille, Mlle Estelle d'Orvilliers.

— Certainement, monsieur Binard. Je ne pense pas avoir sujet d'en douter.

— C'est pour ne pas faiblir à la confiance dont il m'honore, reprit l'Auvergnat, que je viens aujourd'hui, malgré ma répugnance, lui donner certains renseignemens dont il pourra du reste se servir comme il l'entendra.

— Et quels sont ces renseignemens, demanda M. de Belmar en reprenant son journal?... Voyons, M. Binard, contez-nous ça.

— Monsieur le duc, les choses que j'ai à vous révéler sont très graves. Je ne me dissimule pas qu'en vous les faisant connaître je m'expose à une disgrâce, à la haine de M. Alphonse et à la colère de Mlle Estella.

M. de Belmar ne quittait pas des yeux sa gazette.

— Que je mets le doigt, comme on dit, entre le marteau et l'enclume. Mais je serais indigne de votre estime, si je ne vous avertissais pas de certains rapports, peut-être trop intimes, qui existent entre...

Le duc regarda fixement Binard. Celui-ci se retourna vers la porte, comme pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre et poursuivit à voix basse :

— Entre M. de Beauregard et Mlle d'Orvilliers.

— Vous avez des preuves irrécusables...

Les paroles de Binard parvenaient à peine à l'oreille de son interlocuteur.

Je me promenais hier soir dans le petit bois *des Chênes*, quand M. Alphonse et mademoiselle votre nièce sont venus s'asseoir au bord du fossé qui le traverse. Vous connaissez l'histoire du malheureux comte de Varins, tué en duel il y a six mois par un inconnu?

— Eh bien!

— M. Alphonse s'est avoué coupable de ce meurtre. Il regrettait d'avoir été forcé de venger ainsi certains propos déshonorans, tenus au café de Paris, sur le comte de Mlle d'Orvilliers, pendant un déjeûner de jeunes gens.

— Ainsi, vous pensez que le comte a été victime de la vengeance de M. de Beauregard.

— Oui, s'il faut en croire M. de Beauregard lui-même. D'ailleurs, je me souviens parfaitement qu'il a été absent pendant quinze jours de Lagarde à l'époque de ce déplorable événement. Des lettres de Savoie lui sont arrivées pendant son voyage, et ces lettres lui annonçaient la maladie de sa mère et de sa sœur, mortes au commencement de cette année.

— Est-ce là, monsieur, tout ce que vous avez entendu de l'entretien de ma nièce et de M. Alphonse.

— Oh! ils ont causé long-temps. Je ne puis vous rapporter tout ce qu'ils ont dit ; mais soyez persuadé que M. Alphonse *ose aimer* Mlle d'Orvilliers, que son amour est accepté, et que tous deux n'attendent que la majorité de Mlle Estelle pour se marier.

Binard se tut. Il regardait son maître d'un air de triomphe, pensant que celui-ci louerait son zèle, et s'emporterait véhémentement contre Alphonse. Le vieillard se leva, s'appuya à sa cheminée et dit :

— Mon cher, foi de gentilhomme, vous êtes fou.

— Comme il plaira à monsieur le duc, répondit l'intendant. Mais je crois au moins pouvoir affirmer que je ne suis pas sourd.

— Alors, maître Binard, fit le duc avec hauteur, vous aurez mal entendu. Ce que vous racontez est impossible. Ma nièce est incapable de s'avilir à ce point. J'excuse l'injure que vous lui avez faite vis à vis de moi par considération pour vos anciens services. Sans cela vous ne coucheriez pas ici ce soir, comprenez-le bien. Une d'Orvilliers s'avilir jusque-là! Allons donc, vous radotez.

— Pourtant, reprit l'Auvergnat...

— Rompons là-dessus, interrompit M. de Belmar. D'ailleurs M. Alphonse doit nous quitter bientôt ; le conseil de famille le veut, et votre récit, par conséquent, ne peut être qu'un bavardage sans portée. Adieu, maître Binard... A propos, tâchez que Jeanneton soigne mieux sa volaille et qu'elle nous engraisse pour cet hiver quelques dindons.

Huit jours plus tard, tandis que Mlle d'Orvilliers s'habillait dans sa chambre pour aller en visite dans le voisinage, Alphonse et le tuteur de l'orpheline se trouvèrent en présence dans le même cabinet où avait eu lieu la précédente explication.

M. de Belmar posait en contrôleur de l'ancien régime devant une longue et large table, recouverte d'un tapis vert, encombrée de livres et de papiers. Ses formes anguleuses se dessinaient convenablement au milieu de l'appareil bureaucratique dont il était environné. Alphonse, à demi-renversé dans un fauteuil, une jambe portant l'autre, regardait la campagne d'un air insoucieux. On l'eût pris pour un dissipateur auquel son vieil oncle prépare un sermon.

Le vieillard toussait, retournait des dossiers poudreux, paraissait chercher beaucoup et ne rien vouloir trouver... qu'une exorde aux graves considérations qu'il allait proposer. Enfin il prit sur son fauteuil une assiette convenable ; son regard vitreux se baissa, et il attaqua son discours comme il suit :

— Monsieur, il est inutile de vous rappeler l'affreux événement qui m'a

privé d'un beau-frère que j'aimais tendrement, et vous a enlevé un protecteur bien attaché.

— Dites plutôt un père, monsieur le duc, répondit Alphonse.

— Vous avez raison. D'Orvilliers se montra vraiment, pendant sa vie, le père des orphelins, la providence des malheureux..... — Vous connaissez aussi, monsieur, les pouvoirs que j'ai reçus en cette triste circonstance sur la personne et les biens de la fille du défunt, ma nièce par sa mère....

— Je les connais.

— Par sa mère qui était de Belmar...

— Je sais tout cela, monsieur le duc, reprit Alphonse. Venez de suite aux choses *importantes* que vous désirez me communiquer.

— Ah! nous y sommes, fit le vieillard. Après la levée des scellés, je me suis empressé, comme mon devoir de tuteur m'y obligeait, à procéder à un inventaire exact des papiers du défunt. J'espérais y trouver un testament conforme aux intentions toutes bienveillantes de mon beau-frère à votre égard, et je me réjouissais de vous mettre en possession de la belle terre de Beauregard dont vous portez le nom. Mon espérance a été trompée, et je me trouve forcé de vous déclarer, mon *cher* monsieur, qu'aucune pièce semblable n'existe en votre faveur.

Le vieillard s'arrêta pour observer l'effet de sa harangue.

— Continuez, je vous écoute religieusement, monsieur le duc, répondit Alphonse avec le calme digne qu'un homme bien appris sait opposer au malheur.

— Eh bien! vous êtes jeune, M. Alphonse, poursuivit le duc en balançant sa tabatière d'or enrichie de diamans entre le pouce et l'index de sa main gauche; vous êtes instruit, bien fait, courageux : il faudra travailler à acquérir la fortune qui vous fait défaut. Vous arriverez, j'en suis sûr, et vous en éprouverez une double satisfaction.

— Et dans ses recherches, monsieur le duc de Belmar n'aurait-il pas trouvé une note concernant les fonds provenus de la succession de ma pauvre mère, demanda le jeune homme?

— J'allais vous parler de cette note, répondit le duc en aspirant d'une façon toute sensuelle une prise de Porto-Rico.

En même temps il prit parmi ses paperasses une liasse énorme de pièces, sur lesquelles l'héritage de l'orphelin, aminci, étiré, alongé par les dents et les griffes de la justice, se trouvait horriblement distendu, et le présentant à Alphonse :

— Six mille quatre cent soixante et dix-huit francs huit centimes, reprit-il, provenant de la vente autorisée des biens meubles et immeubles de veuve Jeanne Montely... L'emploi de ces fonds n'ayant pas été fait immédiatement, j'en acquitterai le capital et les intérêts au curateur qui vous sera donné pour remplacer M. d'Orvilliers. — De plus, le conseil de famille dont je ne suis que le mandataire, appréciant sur mon rapport le dommage que vous a causé la vente de vos biens de Savoie, demandée par mon frère dans des intentions éminemment paternelles, vous alloue pour le réparer une indemnité de deux mille cinq cents francs. D'après mon compte je vous dois neuf mille cinquante-huit francs, y compris les intérêts du mois de septembre non encore échus. Veuillez vérifier mes calculs.

— Vraiment, M. le duc de Belmar, fit Alphonse en se levant, et d'un ton d'ironie amère, votre conduite ne dément pas le noble titre que vous portez. Deux mille cinq cents francs d'indemnités et les intérêts d'un mois non encore échu!... Votre générosité m'étonne. Je vous en sais gré : je la refuse. Je ne voudrais pas vous exposer aux reproches du conseil de famille dont vous n'êtes que le *mandataire*, et nuire aux intérêts de Mlle Estella d'Orvilliers.

— Comme il vous plaira, répondit le vieillard. Je voudrais pouvoir quelque chose pour vous; mais en m'allouant les sommes nécessaires pour l'entretien et l'éducation de la mineure, on n'a rien voté pour vous.

Un éclair d'indignation jaillit des yeux d'Alphonse. Il froissa dans ses mains les inventaires, les procès-verbaux de la succession de sa mère, et prenant un ton de voix qui faisait mal à entendre, tant il était profond, tant il y avait d'éloquence d'ailleurs dans chacune des paroles qu'il laissait tomber :

— Monsieur le duc, reprit-il, la misère déprime l'âme. Elle est la mère de toutes les infamies et de toutes les lâchetés; mais, pour Dieu, attendez qu'elle ait déformé l'être, que façonna votre frère par l'exemple de ses nobles vertus, avant de lui mettre l'aumône au creux de la main.

Il parcourait l'appartement à grands pas. Un spasme nerveux agitait ses membres. Ses yeux, d'une effrayante fixité, trahissaient les violentes secousses que le sang, fouetté par la passion, donnait incessamment à son cerveau. Ils magnétisaient cette pâle existence de vieillard, qui s'affaissait insensible, inanimé sur son fauteuil.

C'était bien l'homme, tel que Dieu l'a fait, sentant dans chacune de ses fibres dont la vie circule partout à fleur de peau; et M. de Belmar, c'était le tissu à trous, à travers lequel les vices de la civilisation les jouissances du monde, les déceptions de l'expérience ont passé.

— Votre peine me touche profondément, mon cher monsieur, balbutia-t-il. J'aurais désiré vous garder près de nous. Mais vous comprenez que Mlle Estella se trouve aujourd'hui d'un âge... qui demande... vis-à-vis du monde... l'observation la plus stricte des convenances... Votre absence fera certainement un grand vide ici... J'ai lutté long-temps contre mon cœur avant de prendre la détermination de nous séparer... Mais enfin, que voulez vous, j'en ai compris toute la nécessité.

Alphonse s'était assis de nouveau, pendant que M. de Belmar plaçait des phrases, tant bien que mal, les unes au bout des autres. Honteux de sa douleur, l'orphelin cherchait à maîtriser les sanglots qui bondissaient dans sa poitrine comme des coursiers sans frein, à dominer par sa volonté les puissances sensibles de son âme. Il se posait en homme qui méprise l'injure et regrette de l'avoir repoussée trop vivement.

— Vous garderez donc vos indemnités, monsieur le duc, reprit-il. Ce que fit M. d'Orvilliers pour moi ne demande aucune réparation, mais seulement de ma part une juste reconnaissance et d'éternels regrets. Je ferai en sorte que mes parens de Savoie me nomment un curateur qui décharge votre responsabilité et apprécie, comme elle le mérite, l'exactitude de vos additions. Puis-je considérer comme miens les petits meubles et les habits de luxe que me donna M. votre frère?

— Sans doute, monsieur Alphonse; mais cela vous appartient.

— Très bien. Je garderai dans ma garde-robe, mon équipage de chasse, ma trousse de voyage et mon cheval. De cette façon je n'aurai pas même besoin de votre chaise pour aller ce soir à Clermont.

Le jeune homme se leva, s'inclina légèrement et sortit.

— Un mauvais quart d'heure de plus passé, pense M. de Belmar s'applaudissant de l'exécution de ses projets. Peu à peu les affaires de cette damnée succession se débrouillent. Il y avait de vilains comptes à régler. Mais du courage, de la patience et nous en viendrons à bout. Voyons si ma voiture est avancée.

Il regarda par une fenêtre qui donnait sur la cour du château, et se grattant l'oreille :

— Peste soit des adoptés, des protégés, des obligés, de toute cette orgueilleuse *gueuserie* que ce pauvre d'Orvilliers rassemblait autour de lui. Aujourd'hui, pour le coup, j'achève de m'en délivrer.

Il sonne.

— Faites monter M. Binard, reprit-il, et avertissez mademoiselle qu'elle hâte sa toilette et qu'elle m'attende dans sa chambre. J'irai la prendre dans un instant. — Il faut qu'elle voie ce drôle avant son départ... Supporter les galanteries d'un pareil misérable, d'un homme sans naissance, sans fortune! Une d'Orvilliers!... Vraiment, je ne comprends rien aux femmes...

Deux petits coups tout modestes ne tardèrent pas à se faire entendre à la porte.

— Voici M. Binard, murmura le duc. Faut-il que l'intérieur de nos maisons soit toujours ouvert à des yeux étrangers. Jamais chez soi, jamais en famille!... Une pareille existence ferait abhorrer la fortune... On est malheureux d'avoir des gens.

— Entrez, reprit tout haut M. de Belmar.

Le gros intendant se glissa sur la pointe du pied jusqu'auprès du duc, le dos courbé, rasant presque le parquet des genoux.

— Monsieur, lui dit le vieillard, je suis content de vos services; j'en suis extrêmement content.

— Monsieur le duc me flatte, répondit l'intendant d'un air calme.

— Et je vous accorde une gratification de vingt-cinq louis, dont vous pouvez vous créditer dès aujourd'hui...

— Ah! monsieur le duc, interrompit le valet, c'est trop de bonté de votre part.

— Nous allons, poursuivit M. de Belmar, avec Mlle d'Orvilliers rendre visite à quelques voisins. M. Alphonse partira probablement pour Clermont pendant notre absence. Vous lui remettrez, de ma part, ces mille francs, à déduire sur son compte, et vous suivrez absolument ses ordres pour le transport de ses effets le plus commode et le plus prompt.

L'œil du valet semblait demander une confidence; l'œil du maître disait : — J'ai profité de vos observations et je les ai oubliées; tâchez d'en faire autant. — L'Auvergnat comprit, se prosterna, et dans la révolution demi circulaire que sa grotesque personne opéra en pivotant sur un talon, il faillit renverser Estella, qui venait, pimpante et gracieuse, chercher son oncle pour partir.

— C'est vous, mon enfant, reprit ce dernier avec une courtoisie qui sentait son gentilhomme. Il fallait m'attendre. Vous n'avez rencontré personne dans l'escalier?

— Mais non, personne, répondit Estella. Pourquoi donc cette question?

— C'est bien. Vous serez une femme charmante, toujours mise avec goût et toujours prête au moment du départ. Montons en voiture. M. Alphonse ne viendra pas avec nous.

Le duc et sa pupille sortirent. Le cœur du vieillard s'épanouissait, tandis que sa calèche s'éloignait du château, en songeant aux pénibles adieux qu'il s'évitait. La misère ennuie à voir. Elle va au riche comme la potence au fils d'un pendu.

IX.

L'exil.

Je comparerais volontiers certaines âmes à ces puissantes natures que brise la moindre maladie. L'énergie des organes, l'ardeur du sang, principes de longévité à l'état normal, deviennent des causes de dissolution difficiles à combattre, quand se rompt l'équilibre des mille forces que balance l'admirable économie du corps humain. De même l'être moral éprouve, dans certains hommes, des maladies qui l'usent rapidement. Il est des circonstances où leurs facultés aimantes, leur imagination, leur volonté, leur conscience, se livrent des combats acharnés. Alors, pour que l'âme retrouve la paix, il faut qu'elle dépouille la grossière enveloppe qui dénature ses attributs divins, qui l'enchaîne à cette terre où tout est douleurs,

déception, et qu'elle aille se reposer au sein du Dieu bon qui l'a créée.

Un moment l'indignation soutint Alphonse, quand il eut quitté M. de Belmar. Il monta dans sa chambre, ouvrit ses placards, en tira ses effets, dont il encombra son lit, sa commode et ses fauteuils. Il lui fallait une occupation manuelle pour détourner son attention de l'abîme qu'on venait de creuser sous ses pas; car dans ce gouffre, où les secrets de son avenir étaient cachés, s'agitaient, se dressaient d'horribles fantômes, des remords poignans, des réalités si désespérantes qu'il frissonnait, le noble jeune homme, qu'il avait peur, se sentant poussé sur sa pente par ses réflexions et ses regrets. Mais quand ces tristes vérités, l'isolement, l'abandon de sa fiancée, la misère, qui résumaient le peu de temps qui lui restait à vivre, quand, semblables à des hydres, elles allongèrent vers Alphonse leurs griffes tranchantes, menacèrent de l'atteindre et de l'entraîner; oh! alors il prit son parti en brave, s'élança au milieu d'elles tête baissée, et explora toutes les ténébreuses profondeurs de sa destinée.

Ce ne fut pas une méditation méthodique et lente que la sienne, où la pensée amène la pensée, la douleur la douleur. Le passé, le présent, l'avenir, ses souvenirs, ses souffrances et ses craintes s'agitaient ensemble. Chacun d'eux lui envoyait un remords, un sarcasme, une sanglante prédiction. Il ne pleurait pas, il ne poussait ni plaintes, ni gémissemens. Un sourire de damné sur les lèvres, il laissait tranquillement ses désespoirs le mordre, et cherchait à apprécier avec un calme horrible combien chaque morsure avait pénétré profond.

Il se vit d'abord seul, sans parens, sans amis, traînant ses regrets et ses souvenirs dans cette ville d'or et de boue, où la vertu n'est qu'un problème, la pauvreté qu'un ridicule, le vice heureux qu'une royauté de quelques jours, devant laquelle chacun s'incline, dont on exploite à force de complaisance et de bassesses les ruineuses fantaisies. Comme il comprenait en ce moment le bonheur de la famille, du toit paternel, de cet abri protecteur, où l'enfant trouve pour son corps le bien-être, pour son âme la quiétude et pour son cœur l'amour. Un seul jour lui ravissait tout cela. Que fera-t-il désormais, étranger en ce monde comme une créature sans Providence, comme une étoile sans orbite et sans attraction? Il avait parcouru, en quelques heures d'une horrible chute, toute la distance qui sépare le grand seigneur environné de luxe et de plaisirs, du prolétaire forcé de vivre de son travail, sans asile et quelquefois sans pain.

Alors, semblable à un damné dont un rayon des flammes éternelles illumine tout à coup le lit de mort, il vit qu'il marchait à sa perte à grands pas. La péripétie du drame de sa vie était arrivée: il ne s'agissait plus que d'en attendre les dernières scènes, que dominerait sans doute jusqu'au bout l'amour d'Estella; car cet amour lui avait trop coûté pour qu'il l'oubliât jamais. Il ne se sentait plus capable de concevoir une pensée qui ne fût pas la sienne, une ambition, une espérance que cette femme ne dût pas réaliser. Sa vie, c'était la pièce d'or qu'on a laissée tomber de sa main, moite de fièvre, sur le tapis vert d'un tripot. La roue tourne, la roulette court sur ses bords avec un bruit strident. Il faut perdre ou gagner. On n'a plus la force de retirer son enjeu.

Un bruit de voiture se fit entendre au dessous de lui. Il s'approcha de la fenêtre de sa chambre, et vit Estella, légère, délicieusement parée, heureuse du petit voyage qu'elle allait faire, descendre le perron du château, et prendre place dans sa calèche auprès de M. de Belmar. La jeune fille l'aperçut et lui sourit en penchant sa tête gracieuse. Mais lui se tint immobile, et, les bras croisés sur sa poitrine, il la contemplait lui souhaiter une journée heureuse, tandis que c'était pour toujours qu'elle aurait dû lui dire adieu. Cette caresse du regard, que venait de lui adresser sa maîtresse, fut pour les plaies saignantes d'Alphonse comme un attouchement de feu. Sa pensée, haineuse et furibonde, se reporta sur l'homme, qui se tenait, à demi renversé auprès d'Estella sur les coussins de la calèche, une main appuyée sur sa canne. Ah! s'il avait pu briser ce masque de vieillard impassible, écraser cet homme, si orgueilleux dans sa faiblesse, qui le tuait, lui, l'être courageux et fort, sans crainte et sans pitié! Le petit groom, qui servait jadis de coureur à M. d'Orvilliers, agita en l'air son fouet de poste. Son cheval partit au galop, la voiture après lui. Alphonse comprit qu'il n'était plus qu'un étranger incommode au château de Lagarde, dont le maître l'avait traité comme un fils pendant tant d'années.

Long-temps il suivit du regard à travers les arbres la capote bleue d'Estella. Enfin jockei, chevaux et calèche, tout s'abaissa derrière les inégalités de la route; tout disparut.

En ce moment maître Binard vint s'acquitter de la commission que M. de Belmar lui avait confiée.

— Monsieur, dit-il, en plaçant un sac d'écus sur la commode d'Alphonse, je vous apporte mille francs que M. le duc m'a donné l'ordre de vous remettre.

— Je vous remercie, maître Binard, fit le jeune homme.

— Voulez-vous avoir la complaisance de les compter? demanda l'intendant.

— Cela n'est pas nécessaire, répondit Alphonse, en traçant à la hâte quelques lignes sur un chiffon de papier. Voici mon reçu.

— Mon cher, reprit l'Auvergnat, on voit bien que vous êtes jeune. L'argent se prend les yeux ouverts, et les femmes les yeux fermés: c'est un proverbe du pays. Dites-moi, partez-vous bientôt?

Il y avait dans la manière dont furent prononcées ces dernières paroles une intention si évidente d'insulter à la douleur d'Alphonse, que celui-ci ne put s'y tromper.

— Laissez-moi seul, monsieur l'intendant, répliqua-t-il avec dignité. Robert va faire mes paquets, et je n'ai besoin pour partir ni de vous ni des chevaux de M. de Belmar.

— Comme il vous plaira, fit Binard. Mais vous avez tort de vous fâcher, mon cher. Je comprends parfaitement votre peine, et je suis loin de vouloir l'augmenter.

— Je le crois, reprit l'orphelin. D'ailleurs, maître Binard, vous savez parfaitement qu'une impertinence de votre part n'irait pas jusqu'à moi. Veuillez vous retirer, je vous prie.

Le gros bonhomme avait bien envie d'ajouter quelques réflexions sur la triste circonstance où se trouvait le fils déchu du comte d'Orvilliers; de lui adresser de ces paroles de consolation, qui, dans la bouche de certaines gens, sont plus offensantes que des injures. Mais il songea que Beauregard était prompt et l'escalier du château rapide: il sortit.

Demeuré seul au milieu du désordre de sa chambre, le jeune homme s'assit. Ses larmes, long-temps contenues, s'échappèrent de ses yeux par torrens.

— Ma mère, ma sœur, Jeanne Mantéli, Marguerite, où êtes-vous maintenant. Pauvres mortes! partagez-vous ma peine, au sein de Dieu qui vous a voulues près de lui.... C'est horrible de souffrir ce que je souffre.

Il se recueillit, comme pour écouter une voix qui parlait en lui, qui lui conseillait un remède à ses maux.

Puis ses yeux hagards se fixèrent sur son fusil de chasse appuyé à la muraille, près de lui.

— Non, non, pas encore, murmura-t-il: quand elle m'aura oublié, trahi.

Il se leva et appela Robert, le petit valet de chambre, qui le servait.

— Tiens, mon garçon, dit-il en lui jetant une pièce d'or, voici quarante francs d'adieu; fais ma valise au plus vite: moi, je n'en ai pas la force. Tu m'enverras mes malles dans quelques jours à Paris.

— Monsieur part donc? demanda le jeune homme.

— Oui, mon pauvre enfant. Hâte-toi, car la terre où je m'appuie me brûle les pieds.

— Oh! que vous devez souffrir, monsieur Alphonse! ajouta Robert.

— Non, je suis tranquille. Il le fallait d'ailleurs; je n'ai plus de père maintenant, vois-tu, et je ne pouvais vivre de charités.

Les deux jeunes gens se regardèrent un instant, et il sembla à l'un et à l'autre que le nom d'Estella était écrit dans leurs regards. Alphonse reprit.

— Tu lui porteras le petit rosier du Bengale que je cultivais pour elle, et tu lui diras de le garder dans sa chambre comme un souvenir de moi. Tu le feras, Robert?

— Oh! oui, bien sûr, mon bon maître, répondit Robert en sanglotant.

Alphonse, en quittant Lagarde courut cacher son désespoir à Paris, ce centre vers lequel gravitent toutes les naïves espérances qui doivent devenir misère, tous les êtres que le crime ou le malheur a déjà flétris. Pauvre enfant, que n'allait-il se retremper au souvenir de ses premières années, racheter le châlet du hameau des Bois, où mourut sa mère, d'où s'envola au ciel un ange de quinze ans, en lui donnant une dernière pensée d'amour. L'azur du ciel, le chant des oiseaux, la brise parfumée des champs, cette harmonie douce et solennelle que la nature verse à flots par tous nos sens, qui chante Dieu dans ses accords, auraient calmé ses passions, effacé ses regrets, lui auraient rappelé que l'être vivant n'est jamais seul ici-bas. Mais, non; il aima mieux maudire sa destinée dans ce monde de la vie parisienne, où le plaisir fatigue, où le malheur blasphème; dans ce monde qui oublie le ciel sous les tentures des salons, comme sous les lambris désolés d'une mansarde; qui oublie le soleil, accroupi tristement aux lueurs d'une lampe infecte, comme en dansant aux clartés de vingt lustres étincelans. Il préféra confondre les hurlemens de sa rage avec ces cris de joie, de détresse, dont pas un n'invoque Dieu, mais qui tous également appellent le néant.

S'il n'eût pas perdu ses affections de famille, peut-être l'eussent-elles sauvé. Il se serait réfugié sous l'aile de sa mère, à l'abri du toit paternel. Mais de tous ces liens qui l'attiraient jadis par l'amour, par la reconnaissance vers la Savoie, vers le château qu'habitaient son bienfaiteur et sa fiancée, un seul subsistait encore, celui qu'avait tissu, en badinant, la main légère d'Estella. Et cette force que rien ne contrebalançait, l'entraîna. Elle dut le conduire là où sa bien-aimée habiterait bientôt, là où il reverrait son visage charmant, son doux sourire, où ses yeux, il l'espérait encore, laisseraient tomber sur lui..., d'une calèche dans la boue, un regard qui dirait: « Amour et fidélité! » Car ce lien, autrefois tressé de plaisirs et de fleurs, la mort de Varins, la mort d'une mère, d'une sœur; la séduction d'Estella, l'exil enfin l'avaient converti en une lourde chaîne, en un joug d'acier, qui comprimait le crâne d'Alphonse, qui pesait sur lui comme sur un musulman le dogme de la fatalité. Ce pacte infernal qui l'unissait à sa maîtresse, scellé par la mort, le crime et la séparation, devait s'exécuter à l'amphithéâtre de la morgue ou sur les marches de l'autel.

Alphonse ayant donc obtenu de sa famille une allocation de quinze cents francs par année, à prendre pendant trois ans consécutifs sur les sommes payées par M. de Belmar, acheta quelques meubles, loua une chambre au faubourg Saint-Germain, du haut de laquelle son œil plongeait dans la cour de l'hôtel d'Orvilliers, et attendit que l'hiver ramenât à Paris l'arbitre unique de sa destinée. Long-temps il espéra qu'une lettre de la jeune fille viendrait le consoler. Après tant d'intimité, d'heures fortunées passées avec elle, il ne pouvait croire qu'elle l'oubliât; qu'ils devinssent jamais étrangers l'un à l'autre, ces deux noms — Alphonse, Estella, — con-

fondus si souvent dans de tendres embrassemens. Mais en vain son œil suppliant demandait aux gens de sa maison ce gage de constance, ce témoignage de pitié; en vain il l'attendit le matin à son réveil, le soir en rentrant chez lui: Mlle d'Orvilliers n'écrivit point. Elle commençait peut-être à comprendre l'importance d'une lettre ; hélas ! et dans ce cas, elle avait cessé d'aimer.

Alors, l'isolement, l'inoccupation, ces deux plaies nécessaires d'une existence subitement bouleversée, causèrent à Alphonse d'insupportables douleurs. Il redouta son imagination, il voulut se fuir ; mais que faire entre les quatre murailles de sa chambre, nues comme la pauvreté, au milieu de cette atmosphère saturée de pleurs qu'il y respirait? Demeurer toujours en face de la même pensée désespérante, embrasser le jour les fantômes gracieux, sanglans, qui lui pesaient sur la poitrine au milieu des horreurs de la nuit. Il ne pouvait revoir ses amis d'autrefois. Comment paraître banni, souffrant, désolé, devant les témoins de son bonheur? Et, d'ailleurs, se souviendraient-ils de lui? N'était-il pas devenu pour eux le pauvre ramoneur de la vallée de Chamouni ? Il voulut user, le long des rues , en courses fatigantes, cette énergie démesurée qui le tuait. Les musées, les monumens, les promenades, ce que le *provincial* appelle les curiosités, il visita tout. Mais, juste ciel ! ce luxe en haillons, cette misère en oripaux, cette souffrance élégante et musquée, ces orgies de la fortune qu'il rencontrait partout, c'était son passé, son présent, son avenir, qui se coudoyaient, s'éclaboussaient, se maudissaient autour de lui. Il rentrait chaque soir, accablé de fatigues, plus triste, plus désolé. le cœur plus malade qu'au moment où il était parti. Rien ne pouvait le rattacher à ce monde. Il semblait qu'il fût tombé, dans un désert aride, des nuages d'or où s'élèvent les palais des fées.

— Eh bien ! s'écria-t-il un jour, du vin, des femmes, du libertinage; du libertinage à en mourir, mais au moins de l'oubli....

Le Paris du soir se couvrait de sa robe de crêpe , parsemée de blanches lumières. Il commençait sa ronde infernale, dévergondé comme une bacchante, chantant ses orgies de sa grande voix qui bourdonne. L'orphelin quitta sa chambre dans je ne sais quelle fièvre de désirs impurs. Il parcourut les boulevarts. Il choisit une femme dans cette foule de malheureuses qui passaient en dansant le long des murailles , et s'arrêtaient pour lui dire :—Monte chez moi... tu y trouveras des rires bruyans, des danses lascives, des flots de vin, de jeunes filles de seize ans à l'œil bleu, au front pur, qui font de la débauche en artistes. Puis il frissonna quand une main crochue lui demanda de l'or..... Il s'enfuit , rentra chez lui, et quand il fut couché :

— Un obstacle à briser, dit-il, un coup de désespoir à tenter, faudrait-il y périr pour la voir, pour lui répéter que je l'aime, et lui demander compte de l'attachement inaltérable qu'elle m'avait juré...

Le lendemain, il quitta Paris, et vint s'établir à Clermont.

X.

Mademoiselle Estella d'Orvilliers à Madame la marquise de Maiville.

Milan, 20 septembre 1829.

Chère amie,

J'ai reçu en Italie, à Milan, la lettre que tu m'avais adressée au château de Lagarde. De cruels événemens ont rendu mon départ nécessaire. Tu sauras tout, Henriette; car je ne dois point avoir de secret pour toi.

C'était un lundi. Nous avions déjeûné à dix heures et demie, suivant notre ordinaire. Celui que tu sais, jouait au billard, et je dessinais avec ma gouvernante, quand M. de Belmar entre au salon :

— Estella, me dit-il à voix basse, habillez-vous et faites un peu de toilette. Nous rendrons aujourd'hui la visite de M. de Lustrac, et, suivant toute apparence, nous dînerons chez lui. Attendez-moi dans votre chambre; quand les chevaux seront mis, je vous avertirai.

Je me rendis au cabinet de mon oncle aussitôt que je fus prête à partir. M. Delarue en sortait. J'ai toujours méprisé souverainement cet homme. Il a le sourire faux, la mine envieuse, le regard méchant. A son attitude humblement impertinente, j'aurais dû deviner un malheur, soupçonner une trahison. M. de Belmar sembla lui-même contrarié que j'eusse quitté ma chambre. Il me demanda si personne ne m'avait parlé pendant que je montais auprès de lui. Les façons d'agir de ces deux hommes me parurent extraordinaires. Mais je n'y attachai aucune importance : je ne conçus aucun soupçon. Il est des infortunes si grandes dans la vie, que notre aveugle confiance aux choses de ce monde n'en suppose point la possibilité.

M. de Lustrac se trouvait absent quand nous arrivâmes à son château. Nous revînmes donc vers cinq heures dîner à Lagarde. La table n'avait que quatre couverts. J'éprouvai d'abord cette légère peine que cause même la séparation d'un moment. Je pris néanmoins ma place sans rien dire, car, bon Dieu! depuis six mois je n'osais parler de lui. Chacun s'assit. J'attendais que M. Delarue nous donnât des nouvelles du convive absent. Mais la soupe fut servie dans un morne silence. Chacun se tenait immobile et préoccupé.

— Chère Henriette, qu'elles imposent souvent une pénible contrainte les convenances de notre sexe et de notre rang! L'amour est-il donc un sentiment si contraire à la nature, qu'il faille le cacher comme une pensée mauvaise! Combien je souffris pendant ce cruel repas! Que lui était-il arrivé? quel était ce mystère que tous connaissaient autour de moi, maîtres et laquais, et que j'ignorais seule? Avait-on découvert nos relations? étions-nous, lui banni pour toujours, moi déshonorée aux yeux de cette valetaille, dont le respect, en certaines occasions, vous outrage plus que l'affront le plus sanglant? Que de fois les larmes me vinrent aux yeux! quelle chaleur j'avais à la tête, quel feu brûlant à la figure! Il me semblait que tous les regards se fixaient sur moi, qu'ils voyaient les angoisses de mon âme, et malgré ma tranquillité apparente les élans furieux de ma curiosité. Dans une circonstance pareille, une femme plus habile aurait dominé son émotion, et demandé d'une voix sûre où était Alphonse. Je le pouvais, je le devais. Mon silence devenait une accusation contre moi. Ne vivait-il pas avec nous depuis douze ans? n'était-il pas mon frère? Je n'osai prononcer son nom...

Car il était aussi mon amant!

A peine M. de Belmar eut-il posé sa serviette, et dirigé son œil sans chaleur pour m'inviter à quitter la table, que je courus m'enfermer dans ma chambre, pour y réfléchir à mon aise et dévorer seule l'inquiétude qui me tuait.

Le soleil se couchait. Ses derniers rayons coloraient d'une teinte de pourpre les troncs alongés des vieux chênes et venaient mourir en se jouant dans les sombres profondeurs du parc. Je ne sais par quelle faculté secrète notre âme associe à mille accidens extérieurs son bonheur et ses peines. Mais je vivrais cent ans qu'au même instant de la journée, à l'aspect des mêmes lieux, des mêmes effets de lumière et d'ombre, je me rappellerais la sombre tristesse qui pesait en ce moment sur moi. Le bras posé sur la grille de ma fenêtre, la tête appuyée sur ma main, je laissais errer mes yeux sur la campagne, quand j'entendis frapper doucement à ma porte. Je crus reconnaître la manière de s'annoncer de ma gouvernante, et ne voulant pas qu'elle me crût enfermée, je courus sur la pointe du pied faire tourner en même temps ma clé dans la serrure et tirer le verrou. Robert, le petit valet de chambre qui servait Alphonse, entra, portant un rosier du Bengale, qu'on cultivait pour moi depuis long-temps.

Il le plaça dans ma jardinière. Mais au soin minutieux qu'il prenait à l'y ajuster, à l'entourer de mousse, je devinai qu'il avait à s'acquitter envers moi de quelque commission secrète et délicate, je demeurais immobile à le regarder faire. Il se tourna de mon côté; le pauvre enfant tremblait. :

— Il m'a prié, dit-il, avant de quitter le château, de remettre ceci à mademoiselle, et de lui promettre de sa part...

Robert n'osa poursuivre. Mon cœur battait à me briser la poitrine.

— Il ne reviendra donc plus? demandai-je d'une voix sourde.'

— Oh! non, jamais plus, fit le jeune homme prêt à fondre en larmes. Il vous aimait bien, mademoiselle : ne l'oubliez pas.

Je remerciai Robert d'un sourire, et il s'en fut.

Alors j'eus peur de ce témoignage muet qu'il venait de laisser dans ma chambre, et des conséquences que ma gouvernante pourrait en tirer. Je rappelai Robert.

— Emportez ce pot de fleurs bien vite, lui dis-je. Cachez-le chez vous jusqu'à la nuit, et que demain il se retrouve à sa place ordinaire dans le jardin.

Le petit domestique parut obéir à regret. Il me lança un coup d'œil rapide, où perçait le mécontentement et presque le reproche. Dès qu'il fut sorti, M. de Belmar vint me prendre pour notre promenade ordinaire de l'après-dîner.

Personne ne nous accompagna.

Jamais tête-à-tête ne fut plus triste et plus embarrassé que le nôtre. Parmi les hommes du grand monde que j'ai connus, M. de Belmar sait le mieux distraire une idée importune par les banalités agréables de sa conversation. Son attitude est parfaite en ces occasions, pourvu qu'un tiers non intéressé puisse lui donner la réplique. Mais, placé seul vis-à-vis de moi, il se montra vraiment inférieur à lui-même. N'osant m'entretenir de généralités au milieu des graves circonstances où nous nous trouvions, il perdit contenance, et tomba dans une morne rêverie.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'à un coteau qui domine une étroite et fertile vallée. Des faucheurs y recueillaient les derniers foins de l'automne. nous nous assîmes, et nous regardâmes nos ouvriers que la présence du maître semblait encourager au travail.

Cependant je vis cet homme, que je croyais mort à toutes les affections de ce monde, ce vieillard blasé, que je regardais comme le type le plus absolu des mœurs de l'aristocratie parisienne, je le vis, Henriette, me regarder avec une indicible expression d'amour paternel. Sa main froide et ridée pressa la mienne et sa bouche murmura :

— Tu souffres, n'est-ce pas, pauvre enfant? Je l'ai compris. Mais cette séparation m'était nécessaire. Cette peine te ramènera aux réalités de la vie des abstractions d'un amour qui n'était pas fait pour toi...

Je ne répondis rien, chère amie, mais je cachai ma figure dans mes mains et je pleurai.

Ses lèvres effleurèrent mon front.

— Tu as perdu ton père, Estella, reprit M. de Belmar. Je le remplacerai dignement, si Dieu m'accorde la vieillesse. Je n'ai pas voulu te laisser ici long-temps, ma fille. Trop de souvenirs t'environnent. Dans trois jours nous partons pour l'Italie.

Ces simples paroles, le croirais-tu, Henriette, furent comme un baume salutaire qui endormit pour un instant les souffrances de mon pauvre cœur. Il me sembla qu'en moi s'opérait une de ces révolutions subites qui brisent d'un seul coup les liens de cette captivité, si dure et pourtant si chère, qu'on appelle amour Le soir, quand je fus couchée, on eût dit que l'ange de la consolation parlait à mon oreille. Oui, la paix de la conscience, l'estime des hommes, la perspective d'un avenir tranquille, sans déchire-

mens, sans luttes, me parurent d'inappréciables biens qu'il fallait conquérir à force de courage. Mais lui!... que fera-t-il, sans position, sans famille, sans pain et surtout .. sans amour? Oh! devant cette pensée je me sentis défaillir. Oserais-je jamais me présenter à lui, unie à un autre homme au mépris de mes sermens! Le verrais-je avec indifférence, pauvre, souffrant, celui que.... Epargne-moi le reste. Henriette. Aujourd'hui, je l'aime plus que jamais; je veux vivre pour lui, au mépris de mon tuteur, au mépris de la société. Lui rester fidèle est un bonheur aussi... C'est un devoir, c'est peut-être une nécessité.

Adieu. Donne-moi dans ta réponse l'adresse d'une personne sûre, à aquelle je puisse envoyer notre correspondance. Adresse tes lettres à mademoiselle de ***, qui veut bien se charger de les recevoir. Plains-moi, aime-moi toujours comme une sœur.

Ton amie bien sincère,

ESTELLA.

Deuxième lettre de mademoiselle Estella d'Orvilliers à madame la marquise de Maiville.

Milan, 15 octobre 1839.

Ma bonne Henriette,

Je comprends aujourd'hui quelle étude ce doit être pour les romanciers, celle de notre être moral. La littérature moderne a produit d'excellens peintres de nos passions, des physiologistes qui savent à merveille les aberrations de l'intelligence humaine, nos découragemens, nos combats intérieurs, les maladies de notre volonté; mais pas un d'entre eux ne nous apprend à guérir ces misères. Ils ont tous fini leur travail là où leur mission commençait.

Entreprendrai-je, chère Henriette, de te dépeindre mes tourmens. Oh! il faudrait pour l'oser une autre âme que la mienne, une de ces âmes fortes qui s'observent souffrir, et s'instruisent à sonder leurs propres blessures. Il faudrait une plume exercée pour décrire tant d'angoisses: mais la femme qui aurait assez d'esprit pour raconter dignement mes peines, n'aurait pas assez de cœur sans doute pour les éprouver.

Tu te rappelles ces commencemens de la belle saison, où les vents luttent contre les premières influences du printemps. Comme tout est triste alors, morne, désolé! La campagne a perdu sa neige éclatante de l'hiver, et n'a pas repris encore sa robe de verdure, brillantée d'azur et d'or. Tantôt ce sont des nuées qui font passer l'ouragan sur elle par tourbillons furieux, et tantôt de pâles rayons, qui tombent à sa surface, plus lourds, plus jaunes, que les lueurs funéraires qui veillent au chevet d'un moribond.

Eh bien, Henriette, je suis dans un état semblable d'incertitude fatigante, dans un état qui n'est pas le désespoir, qui n'est pas le bonheur, mais dont l'avenir sortira tout entier; dans un état qui prépare les sacrifices d'une inviolable fidélité peut-être; peut-être l'oubli, et après les jours d'erreur les temps heureux du repentir.

Que n'ai-je auprès de moi un de ces vieux maîtres de la vie spirituelle, comme on en trouvait au moyen-âge, un de ces hommes qui avaient étudié la vie entre les quatre planches d'un confessionnal, à peu près comme un médecin la physiologie parmi les cadavres des amphithéâtres. Il me dirait lui, à observer les perplexités de mon âme, lequel des deux s'en rendra maître de l'amour ou du remords. Il m'aiderait à former une de ces résolutions fortes qui vous rendent le calme de l'immobilité et de la résignation.

Car je te l'avouerai, chère Henriette, mon attachement pour l'homme que tu sais n'a plus ce caractère exclusif qui n'admettait pas une réflexion, pas un doute sur notre position mutuelle, sur la manière dont il abusa de son caractère, de son âge, des bienfaits de mon père et de ma propre inexpérience pour me déshonorer. Depuis que sa parole est absente, depuis que son œil ne me fascine plus, mon amour m'apparaît quelquefois comme un rêve monstrueux, enfanté par la fièvre sous les voiles étouffans du cauchemar et de la nuit.

Dieu sait, Henriette, que ce n'est point là un de ces retours vulgaires, une de ces lâchetés égoïstes, qui oublient, abandonnent dès qu'elles rencontrent un obstacle, ou bien quelque passion nouvelle, meilleure par cela seul qu'elle est inexplorée. Je l'aimais encore sans arrière-pensée, j'espérais uniquement en lui quand je quittai la France. Les difficultés que nous pourrions éprouver à nous unir, ne me causaient aucune incertitude, aucun doute, et si je consentais à l'oublier maintenant, personne sois en sûre, ne serait appelé à recueillir ce que vous appelez sa *succession* en langage élégant. Je ne chercherais plus dans le mariage l'amour dont je ne suis pas digne; mais bien ce qui purifie la femme, ce qui l'ennoblit malgré ses crimes, la paix de la famille et le bonheur de la maternité.

Ce désir de séparation du reste peut-être n'est-il qu'une révolte impuissante de ma raison contre ma destinée Peut-être passera-t-il, chassé par le retour de cette passion folle, immense, indestructible, qui gronde quelquefois sourdement dans les profondeurs de ma pensée. Alors, il me semble que ce nom: *Alphonse!* résume pour moi tout ce qu'il est bon d'espérer, d'avoir, de se rappeler, les délices de l'enfance, les affections de la jeunesse et le repos de nos vieux ans; qu'aujourd'hui comme autrefois à Lagarde, je n'aurai de bonheur véritable qu'en revoyant ses traits bien-aimés, qu'en écoutant les tendres promesses qu'il me faisait, penché sur mon fauteuil, à genoux, les mains jointes, pendant que ses regards plongeaient dans les miens, et que mon souffle, sa bouche haletante le dévorait. Parens, honneur, fortune, en ces momens, je lui sacrifierais tout; mon âme s'élance vers lui avec une indicible énergie; mais, pauvre volonté de femme, arrêtée par les liens des convenances sociales, si légers en apparence, en réalité si forts, que mon oncle a placés autour de moi comme un réseau inextricable, comme une prison qui ne me retient pas, mais qui me suit... je retombe, toute pleurante et toute brisée.

Le monde, Henriette, qui pèse toutes choses dans sa balance d'usurier, et qui me fait l'honneur de me regarder comme un assez bon parti, jugerait M. de Beauregard bien heureux sans doute, si, ma majorité venue, je m'unissais à lui. Il ne verrait en cela qu'un ramoneur épousant une riche héritière, et ne manquerait pas de comparer la raclette et le sac de bure du mari, le seul bien qu'il eut jadis, aux actions industrielles, aux coupons de rente, aux propriétés que le contrat mettrait en son pouvoir. Et cependant, à le bien prendre, je serais encore avec lui en reste de générosité. Car il eut des amis, des parens bien chers, un avenir, une fortune que mon père lui promettait, et ces biens, Henriette, sans autre garantie que mon amour, ne les a-t-il pas perdus, sacrifiés? Ses passions, depuis que nous sommes séparés, m'épouvantent. Je suis sûre qu'il ne les renierait pas au pied de l'échafaud. Qu'ils doivent être rares les hommes qui aiment comme lui savait aimer!

Ecoute, chère amie, une vérité accablante, contre laquelle une femme cherche vainement à se débattre, quand une fois elle a failli. C'est un pacte irrévocable celui qu'on a fait avec le premier être auquel on donne son cœur, le pacte qu'on scella de son honneur. Si la promiscuité des sexes est contre nature, une femme est la propriété de celui qui la conquit sur l'enfance au pouvoir de l'amour...

Et à ce titre, Henriette, tu sais à qui j'appartiens.

Je te dirai encore une faiblesse incroyable. que tu trouveras dans ta conscience, Henriette, comme je la sens dans la mienne. Pourquoi n'a-t-il fait aucune démarche pour arriver jusqu'à moi? Depuis son départ il me semble que j'erre dans les ténèbres, ne sachant où la moitié de mon existence a passé. L'incertitude me tue. Oh! je me croirais heureuse de retrouver encore prosternée devant moi, fidèle, suppliante, cette passion contre laquelle ma raison pourtant commence à se révolter. Conçois-tu cela? souffrir d'être oubliée, quand soi-même on voudrait jeter sur ses jours d'autrefois un éternel oubli; souffrir d'être délaissée, quand on se surprend à maudire l'amour de celui qui vous abandonne; souffrir... de cette seule pensée.... qu'il aurait consommé lui-même la séparation dont je voulais le frapper. Oui, s'il ne revenait pas, s'il acceptait par dédain cette vie d'exil éternel, à laquelle je voudrais me résigner, moi, par nécessité, par expiation, mon amour pour lui, je sens qu'il se réveillerait avec une indomptable énergie, et que j'irais le chercher jusqu'au sein des plaisirs qu'il m'aurait préférés.

Qu'attends-je pour bannir sa mémoire? Qu'il se souvienne sans doute... ou pour m'attacher irrévocablement à lui, qu'il me traite avec cette indifférence superbe, qui martyrise à Paris tant de cœurs au profit de nos modernes dons Juans.

Et qu'est-ce que l'amour à ce compte? Un orgueil brutal qui insulte aux tourmens qu'il cause et s'humilie quand il est méprisé.

Juge combien je souffre, excellente amie, tiraillée que je suis par tant de pensées, de résolutions contradictoires, de désirs et de remords. Tout cela aura bientôt un terme. L'aimerai-je encore, l'oublierai-je bientôt? Je ne sais. Je mourrai peut-être et je le voudrais. Mais la douleur réfléchie, la douleur lente, hélas! celle-là ne fait pas mourir.

Il y a au couvent des Bénédictins de Florence un vieux moine, en grande réputation de savoir et de piété. J'allai le voir hier, et je lui racontai ma vie. Après m'avoir entendue, il me donna à lire un livre, dont tu connais sans doute le titre, et qu'on appelle les *Confessions de Saint-Augustin*. C'est une lecture convenable pour une âme repentante, cloîtrée, pour ainsi dire, dans le vieux palais lombard que nous habitons. Le livre et la maison datent de la même époque, d'une époque féconde en dévoûmens héroïques, en révolutions effrayantes, en sublimes vertus. Puissent ces pages, dictées de si loin à travers les siècles, éclairer mes doutes, confirmer mon repentir, ou me donner le courage de tirer les dernières conséquences de mes fautes passées.

Les affaires de Lombardie se terminent. Envoie-moi ta réponse à Florence. Adieu, prie pour moi,

Ton amie bien attachée,

ESTELLA.

P. S. M. de Belmar m'annonce à l'instant l'arrivée prochaine de M. le vicomte de Laporte, récemment nommé secrétaire de l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. Je viens remercier mon oncle, dont la recommandation lui a valu cette place, et le prier en même temps, je pense, de hâter l'expédition de ses pouvoirs. Tu connais ce jeune homme. C'est un des cavaliers les plus brillans du faubourg Saint-Germain, vaniteux du reste, léger, complimenteur très importun, et sous des dehors aristocratiques, un peu sans gêne, comme tous nos adorables d'à-présent. J'ai besoin de solitude, de silence. La visite du protégé de M. de Belmar me déplaît souverainement.

Troisième lettre de mademoiselle d'Orvilliers à madame la marquise de Maiville.

Florence, 1er novembre 1829.

Bonne amie,

Ta lettre a été un grand sujet de consolation pour moi. Tu as mis une réserve charmante dans tes encouragemens et tes conseils. Chère Henriette, tu es trop bonne pour ne pas avoir souffert, et peut-être sais-tu

par expérience que certaines blessures sont si douloureuses et si profondes, qu'il faut à peine les effleurer en travaillant à les guérir.

J'ai lu le livre du vieux bénédictin de Milan, et je les trouve mesquins, misérables aujourd'hui ces calculs de respect humain, de vanité féminine qui ont suscité toutes mes incertitudes, et motivé tour-à-tour chacune de mes résolutions! Comme tu as dû sourire de pitié en lisant ma dernière lettre. Quand Dieu donne à sa créature intelligente et libre tant de nobles motifs pour diriger sa volonté, pour former sa conscience, se peut-il qu'elle préfère se soumettre en esclave à toutes ces passions ignobles, la volupté, l'orgueil qui fermentent au sein de sa corruption.

Mes doutes sont résolus. L'homme qui abusa de ma faiblesse ne sera plus rien pour moi. Qu'il revienne un jour réclamer l'exécution de mes promesses la prière ou la menace aux lèvres; qu'il m'oublie, entraîné par le tourbillon des affaires ou des plaisirs: rien, ni le dépit, ni l'amour, ni la peur ne me ramènera vers lui. Parce que la pensée qui m'a dicté ce sacrifice est immuable comme celui qui l'a inspirée, comme celui dans l'infinie perfection duquel elle retourne se perdre... Henriette, cette pensée est la pensée de Dieu...

Le grand malheur de notre époque et le premier résultat de son incrédulité, c'est qu'elle s'est soustrait à toute influence religieuse, et qu'elle ne voit rien au-delà des combinaisons actuelles qui se meuvent autour d'elle. Aucune loi morale ne la domine. Elle prend ses notions du bien et du mal du juste et de l'injuste dans la société même, à laquelle elle emprunte ses modes et les habitudes les plus minutieuses de sa vie. La Providence n'est qu'une abstraction pour elle, un principe de transformation régulière, un mouvement aveugle et nécessaire, tel que les vieilles écoles matérialistes l'avaient inventé.

Aussi quand du millieu de ce monde athée, qui fait mouvoir ses intérêts les plus chers à travers les rues, comme un joueur ses bons hommes d'ivoire sur les cases d'un échiquier, quand du milieu de ce monde, veux-je dire, on vient à jeter un regard en arrière sur les temps passés, on comprend qu'il manque aujourd'hui quelque chose à l'existence humaine, un principe qui dirige nos actions, console nos revers et sanctifie nos succès.... Et quand c'est le malheur, Henriette, qui nous conduit à remonter ainsi les âges, pour y trouver la foi.... oh! comme on embrasse avec ardeur ses enseignemens divins! Comme on se soumet humblement, amoureusement, au joug qu'elle impose! Pauvre âme errante, vous ne saviez où reposer votre peine, et voilà que ce fardeau si lourd, vous le déposez comme une agréable offrande, comme un gage de communion céleste, aux pieds sanglans d'un Dieu crucifié.

L'amour, Henriette, n'est pas un sentiment défendu par le christianisme. La religion, enseignée par Jésus-Christ, est au contraire la religion par excellence de l'amour et de la charité. Mais l'amour chrétien n'est pas cette bacchante échevelée, que notre libertinage inquiet semble avoir transportée nue parmi nous, après l'avoir volée aux antiques saturnales. C'est une affection paisible, que l'approbation d'un père, d'une mère sanctionne, que le prêtre doit bénir, et qui confondra pour toujours deux existences créées l'une pour l'autre dans une communauté sainte d'intérêts, de dévoûmens et de chastes voluptés. Or, mon attachement pour celui que tu sais n'eut aucun de ces caractères. Ce fut une passion indomptable, jalouse, conçue dans le mystère, nourrie d'iniquités, de sang... du sang de Varins; — tu ne l'as jamais su, Henriette, — et cette passion, je la repousse et je la maudis.

Certes, si je te connaissais moins, je me garderais de te soumettre cette appréciation naïve de mes devoirs de jeune fille, qu'une femme élégante jugerait digne d'une pensionnaire, récemment exhumée des profondeurs de son couvent. Mais je ne tiens pas à passer pour une fille extraordinaire à tes yeux. Crois-moi seulement humiliée et repentante: voilà mon seul désir. Si l'on abandonne son devoir par les voies détournées, c'est par la grande route des vérités vulgaires qu'on doit y rentrer.

Les réflexions qui précèdent, chère amie, je les ai déduites des *Confessions de saint Augustin.* Ou bien l'esprit de Dieu lui-même a dicté ce ce livre, ou bien il fut l'ouvrage de quelque ange, tombé par hasard du ciel dans la fange d'ici-bas. Quel auteur a jamais raconté mieux que le saint évêque d'Hippone, avec une éloquence plus simple et plus sublime à la fois, l'histoire de la raison humaine, de cette fatigue immense qu'elle éprouve à se traîner d'erreur en erreur, de débauche en débauche, loin du bonheur éternel dont le désir la poursuit. Le jeune professeur des écoles de Milan, adoptant tour à tour chacune des erreurs en vogue de son temps, se plongeant dans l'ivresse des bacchanales, dans la boue des orgies, c'est notre siècle, Henriette, curieux de chaque doctrine nouvelle, crédule à force de scepticisme, dévergondé dans ses plaisirs, parce que la joie véritable, la joie du cœur lui fait défaut. Et suivant une appréciation moins générale, Augustin, poussé au crime du lendemain par le crime de la veille, reculant devant les difficultés de la pénitence, c'est l'âme égarée, vulgaire ou sublime, que ses appétits, son orgueil, courbent sous un dur esclavage; qui suit la loi de notre imperfection native, à quelque degré de l'échelle sociale qu'elle se trouve placée... Ce sont tous les coupables dont les bonnes intentions peupleront l'enfer... Il y a peu de jours, Henriette, c'était encore Estella.

Notre époque, je le sais, ne croit plus aux victoires remportées d'assaut sur soi-même, par la seule énergie de la foi. Ma lettre, soumise à l'appréciation sceptique de nos métaphysiciens en gants jaunes, les ferait sourire de pitié. Ils diraient que j'ai lutté contre mon amour parce qu'il n'était déjà plus qu'un caprice usé. Ce jugement trop absolu et d'ailleurs brutal dans son expression, pourrait avoir un fonds de vérité sans que l'influence de la foi sur ma détermination fût pour cela moins réelle. Le coup frappé sur la chaîne flétrissante qui m'attachait à mon séducteur, m'en a fait comprendre la honte. J'ai voulu la briser. Mais, pour la soulever, pour la rompre, comme le forçat brise ses fers aux murs de sa prison, je sentais mes mains trop faibles. Les considérations du monde, celles de l'honneur, de la famille ne suffisaient pas à me soutenir dans cet acte d'énergie désespérée. J'ai appelé Dieu à mon secours et Dieu m'a faite libre. Je ne crois pas que ma conduite puisse prêter à rire, même à ces philosophes impertinens, qui n'ont étudié la femme qu'à l'ombre des ruelles, ou sur les coussins d'un divan.

Quand je méditais, pendant de longues nuits, seule, tristement penchée sur ma table, n'ayant pour témoin de mes larmes que le livre du saint évêque d'Hippone, ce prédicateur muet dont la parole soutenait mes défaillances et me relevait à chaque chute, veux-tu savoir, bonne amie, quelle considération luttait avec le plus d'avantage en faveur de la pensée que je voulais bannir ? Cette considération, je l'ai touchée déjà dans ma précédente lettre, et la voici :

Que signifie, me disai-je, cette expression si souvent répétée et jamais définie : — Une femme honnête. Devient-on courtisane pour avoir une fois succombé, et combien pouvons-nous bien faillir sans tomber dans la prostitution? Envisagée de cette manière la définition que je cherche me paraît impossible à établir; mais peut-être la moralité d'une femme devient-elle plus facilement appréciable, si on la mesure par son attachement pour l'homme qui l'a possédée. Héroïque, irrésistible dans une jeune fille, cet attachement s'use à mesure que les complices de ses fantaisies se multiplient. Ce n'est que lorsqu'elle s'est accoutumée à prodiguer ça et là ses faveurs, qu'elle vient à n'en plus sentir le prix. De manière que la propension à se donner à tous indistinctement est, à proprement parler, le caractère distinctif de la courtisane, et qu'entre elle et certaines dames du grand monde, il n'existe souvent que des différences de fortune et de position. L'une cherche ses amans dans les carrefours, les autres dans les salons; celle-ci leur permet de se coudoyer à sa porte, celles-là les échelonnent dans leur journée suivant un ordre de succession habilement calculé. La première porte le vice sur le front, les autres le cachent sous la soie de leur mantille, à force de roueries, de parjures et de lâchetés. Chez toutes, du reste, l'amour n'est jamais qu'un caprice, quelquefois une curiosité maladive et le plus souvent un marché!

Eh bien! je me demandais, Henriette, si j'étais assez malheureusement née pour avoir acquis, après une seule faute, cette expérience qui enseigne à rechercher, non pas le bonheur qui coûte des inquiétudes et des larmes, mais le plaisir facile et passager. Je m'effrayais de l'abîme qu'allait ouvrir sous mes pieds l'oubli de tant de promesses, par lesquelles je m'étais vouée entièrement, irrévocablement à *lui;* je me reprochais même d'entrevoir comme possible la *trahison* que je méditais. Devait-elle en préparer certainement une seconde, et me conduire un jour de chute en chute jusqu'au dernier degré de l'infamie? Combien de femmes galantes n'ont pas autrement commencé!

J'espère te prouver, chère amie, en te racontant comme je le fais toutes les péripéties du drame moral dont mon cœur a été le théâtre, que j'ai sérieusement apprécié ma position, et qu'une résolution inébranlable a dû sortir de mes douloureuses rêveries. Les prévisions menaçantes que pouvait faire naître contre moi l'abandon d'Alphonse, je les ai comprises, et je ne cherche pas à te les dissimuler. Mais je suis certaine aussi qu'elles sont fausses dans leurs données premières, car l'homme qui m'a séduite, je ne l'ai jamais aimé.

C'est une époque dangereuse pour les jeunes filles, celle où commencent à se manifester à elles, comme une aurore doucement trompeuse, le désir, l'amour, toutes les révélations de l'adolescence qu'elles avaient jusqu'alors ignorées. L'âge ouvre à leur imagination, à la fougue de leurs sens, une immense carrière, où tout est beau, riant, inexploré. Incapables d'appréciation raisonnable, elles le sont également d'un amour vrai, fondé sur l'estime, d'une affection qui résiste au temps, aux persécutions, et surtout à cette lassitude que laisse après elle la satisfaction du désir. Elles rêveront du premier être inconnu qu'elles rencontreront; il les captivera par la distinction de ses manières, la coupe de son gilet, ou seulement par l'attrait qui attire l'un vers l'autre les sexes différens Rien n'est beau pour elles comme un amour à deux, avec son mystère, ses douleurs et ses dangers. Leur attitude réservée, timide, est une étude continuelle de coquetterie. Elles cachent les brûlans désirs d'un moine espagnol sous les dehors angéliques d'une madone du Guide ou de Raphaël.

Du reste, ces illusions des sens naissent, se dissipent, renaissent inconstantes et rapides comme des fantômes dans leur imagination de quinze ans. Aussi, pour peu qu'un homme ait vécu, il ne s'aperçoit pas de ces fantaisies enfantines dont une petite fille de cet âge a pu le rendre l'objet. Il comprend qu'elle se trompe elle-même, et rougirait de lui apprendre l'expérience au prix de son honneur et de sa réputation.

Oh oui! malheur aux pauvres créatures qui rencontrèrent à cette époque d'erreurs un être assez jeune pour partager leur faiblesse; je ne veux pas dire assez lâche pour en abuser...

Et cet homme, Henriette, moi je l'ai rencontré.

Je m'attachai facilement à lui, d'abord par une affection sans trouble, sans remords, qui ne chercha pas à se dissimuler. N'était-il pas le protégé de mon père, le compagnon de mon enfance, n'était-il pas mon frère?... mon frère au plus sacré des titres, celui de l'adoption et de la reconnaissance que les bienfaits du comte auraient dû lui inspirer? Comment une pareille

amitié devint-elle, par une transformation dont je n'ai pu suivre le progrès, un amour trompeur, dévorant, insensé? Je ne sais, mais cette passion irréfléchie d'un enfant, qui n'avait connu que lui dans sa solitude, cette passion d'une sœur devant laquelle il aurait dû rougir, il l'embrassa, lui, de toutes les forces de son âme énergique, il lui communiqua toute l'ardeur de son imagination fiévreuse et sans frein. Fut-il coupable? fut-il seulement malheureux? Dieu seul peut en juger. Dans tous les cas, son malheur ou sa faute, je l'ai partagé. Qu'il partage à présent mon repentir, puisque l'heure de se repentir est arrivée.

Eh bien! après une année d'erreurs, séparée violemment de lui, arrachée aux illusions funestes au milieu desquelles sa parole toujours excessive me berçait, j'ai compris que je n'aimais pas véritablement cet homme; que ma passion pour lui n'était qu'une épouvantable hallucination de mes sens; qu'il fallait, en un mot, briser des liens qu'avait si fort relâchés un premier malheur, et que les sacrifices de l'avenir devaient nécessairement changer en une chaîne difficile à supporter. Ces liens, je les ai rompus avec courage... qui pourrait m'en blâmer? Le crime est-il donc une loi à laquelle nul ne peut se soustraire? Parce qu'on a succombé une fois aux suggestions d'un amour trompeur, révolté contre le monde et contre Dieu, n'est-il plus possible de le repousser, de le maudire, cet amour? Une femme, enfin, se place-t-elle sur la pente du vice quand elle revient à la raison, à la foi? Non, non; Jésus-Christ, le Dieu des miséricordes, a préparé au pécheur une seconde innocence, l'innocence du repentir et des larmes. Je puis encore prétendre à celle-là, et je ferai tout pour l'obtenir.

Te souviens-tu, Henriette, de cette allégorie si vraie des anciens poètes, qui représente la peine marchant derrière le coupable d'un pas inégal et lent. En vain il fuit rapidement devant elle : rien ne peut la détourner de sa poursuite. Un jour vient où le coupable tombe, épuisé de fatigue, et le châtiment l'atteint alors et le frappe suivant qu'il l'a mérité. Je suis tombée maintenant, chère amie, écrasée par le remords, sur la voie criminelle où je m'étais engagée. La punition viendra bientôt peut-être, comme une juste réaction de mes désordres passés. M. de Beauregard m'oubliera-t-il jamais? Après avoir tant sacrifié pour une seule espérance, y renoncera-t-il sans lutter pour la ressaisir, sans trahir sa douleur par une de ces tentatives insensées, qui perdent une femme, et dont les âmes les plus généreuses, quand la passion les domine, se justifient toujours à elles-mêmes la brutale inutilité? Je n'ose le croire. L'exaltation de son caractère le rend capable des résolutions les plus extrêmes; et s'il vient un jour réclamer ses droits, me rappeler à la face du monde nos sermens mutuels, et les faiblesses par lesquelles je les ai consacrés, quel avenir me restera-t-il, à moi perdue, déshonorée? Est-il donc vrai, Henriette, que je me sois tellement avilie qu'un nom honorable ne puisse pas s'allier au nom jadis si pur des d'Orvilliers; qu'une affection légitime, approuvée par ma famille, par la religion, la société, que le mariage et ses jouissances tranquilles, que la maternité, cette transfiguration d'une faible créature en un être sublime et fort, soient des biens auxquels je ne doive plus aspirer? Plains-moi, prie Dieu que ma honte reste au fond de mon cœur, et que jamais les hommes ne puissent la lire sur mon front. Mais, quoi qu'il arrive, je suis résignée à tout souffrir, à expier mes fautes comme la divine providence l'ordonnera. Adieu, bonne Henriette, j'attends de toi quelques conseils utiles.

Ton amie bien confiante et bien dévouée,

ESTELLA.

M. de Laporte est arrivé depuis deux jours. Mon oncle l'a reçu à bras ouverts. Ce jeune homme a beaucoup gagné dans ses voyages; ses manières sont distinguées, sa conversation est spirituelle et fort convenable. Il m'a fait concevoir une haute idée de la société de Saint-Pétersbourg, qu'il a beaucoup fréquentée. Nous devrons à cette fréquentation un des cavaliers les plus accomplis que je connaisse. Décidément nous ne séjournerons pas à Rome. C'est à Naples que nous passerons l'hiver. Notre départ de Florence est fixé au quinze novembre. Si tu ne m'écris pas avant cette époque, tu m'adresseras ta réponse à Naples, toujours sous le couvert de Mlle***, comme précédemment.

XI.

Nota. Ici se trouve une lacune de six mois dans les documens authentiques de la présente histoire, recueillis par nous avec un soin persévérant. La lettre que nous donnons aujourd'hui suffisant néanmoins à mettre le lecteur au courant des événemens que nous sommes forcés d'omettre, nous croyons devoir la transcrire sans commentaire aucun.

Quatrième lettre de Mlle Estella d'Orvilliers à Mme la marquise de Maiville.

Naples, le 15 avril 1830.

Chère Henriette,

Enfin, je me trouve heureuse. J'éprouve une joie parfaite, une plénitude absolue de mes désirs : J'aime, je suis aimée, et mon tuteur, et mon Henriette, et le monde, et ma conscience approuvent ma nouvelle inclination.

Le passé s'éloigne de moi comme ces ombres mobiles, que nous montre la fantasmagorie sur le noir rideau de la nuit. Partout, partout d'indicibles jouissances, sur ma tête un ciel bleu, autour de moi une atmosphère voluptueuse, un paysage qui fait rêver; à mes côtés mon tuteur pour me défendre, et pour me consoler un homme vraiment digne d'être aimé.

Nous quittâmes, il y a huit jours, l'hôtel de ce noble Napolitain, qui n'occupait chez lui qu'une mansarde, et courait aux approches de la nuit acheter pour sa nourriture quelque peu de macaroni. Nous voici maintenant installés dans la plus jolie petite habitation d'été qu'il soit possible d'imaginer. Elle est bâtie sur la pente du Pausilippe, au milieu d'une plate-forme que soutiennent de gros murs, percés d'arcades et appuyés sur des contreforts. A l'entresol, un élégant vestibule conduit au salon, à la salle à manger, à des chambres de domestiques et à une cuisine spacieuse et habilement dissimulée. Un seul étage s'élève au dessus, mais si coquet dans sa simplicité, si commode dans ses étroites proportions, qu'il ne laisse rien à désirer aux exigences les plus hyperboliques du confort. Cet étage présente à l'extérieur douze fenêtres alignées sur une triple façade, dont six dominent l'entrée principale. A l'intérieur, huit chambres, huit amours de chambres, fraîches et mignonnes comme un nécessaire des magasins de Giroux, s'ouvrent sur un corridor magnifiquement éclairé. Enfin tout au haut, sur une voûte de pouzzolane imperméable, est suspendu un jardin odorant, rafraîchi par une fontaine, ombragé d'une vigne artistement courbée en forme de berceau. Là, pas un souffle du soir ne vous échappe, si léger qu'il soit, quand la brise vient le long des côtes rafraîchir la ville des ardeurs du jour. A notre gauche s'élève le tombeau de Virgile; à droite, se déroule un long amphithéâtre de verdure, parsemé de maisons semblables à la nôtre, et sous nos pieds se dessinent le couvent de la Mergellina, et l'église de Santa-Maria-del-Porto, dont l'œil saisit à merveille l'ensemble majestueux. Au loin, la mer aux vagues d'argent, aux voiles blanches, mollement inclinées sous le vent, la mer, nuancée d'azur et d'or, et richement encadrée dans un horizon de feu!

Notre vie est toute de solitude et de contemplation. Nous voyons peu le monde : qu'avons-nous besoin de lui, puisque notre existence à trois suffit à occuper notre cœur, à embellir nos journées? Dès que le soleil vient glisser ses rayons à travers celle des fenêtres de ma chambre, qui regarde l'orient, je me lève, et je monte sur notre terrasse pour y jouir de la fraîcheur, pour assister au ravissant spectacle de la nature, sortant, joyeuse et parée, des ombres de la nuit. Je suis seule en ce moment, car M. de Laporte a surtout ce tact exquis des convenances qui sait respecter le mystère dont s'entoure une femme aux premiers instans de la journée. Alors je pense à toi, chère marquise, à la France, à mon père si bon et si malheureux, aux jours de mon adolescence, jours mauvais que je n'ai pas encore expiés, et dont la punition se prépare peut-être à la surface de cette terre, où s'agitent tant d'infâmes complots. Mais cette apparition du passé, si elle suscite en moi des regrets, n'ébranle pas ma résignation. Mon cœur est pur aujourd'hui; et forte du témoignage de ma conscience, soutenue par une affection légitime, par cette protection de la famille, dans laquelle je me suis réfugiée, j'attends la destinée que me prépare la miséricordieuse justice de Dieu.

A sept heures, quand la brise tombe, quand le ciel commence à s'enflammer, je redescends dans ma chambre pour écrire, dessiner, faire un peu de musique et me préparer au déjeûner. Nous nous réunissons au salon vers dix heures; M. de Laporte n'oublie jamais de m'y attendre; mais avec une exactitude si facile, qu'elle n'embarrasse ni celui qui rend ce petit hommage, ni celle qui le reçoit. Ainsi de chacune de ses actions. Il remplit merveilleusement les devoirs de l'amant le plus tendre, en se bornant en apparence à l'observation stricte des usages de la bonne société. Près de lui, jamais je n'éprouvai de ces émotions qui torturent; sa parole me berce doucement et pénètre dans mon âme comme une suave mélodie. Je ne commence véritablement à compter mes jours que du moment où il vient s'asseoir et prendre son repas à mes côtés. Nous nous séparons ensuite, pour nous retrouver à six heures, quand la chaleur du jour baisse, et que le vent de mer commence à souffler.

M. de Belmar prend plaisir à nous laisser tête à tête, et souvent nous invite à faire une promenade à deux dans les environs. Nous nous embarquâmes il y a huit jours, aussitôt après le dîner. Quelles heures charmantes nous passâmes, bonne Henriette, à voir finir le jour, blanchir le crépuscule, et s'étendre insensiblement les ténèbres de la nuit! Nous quittions rapidement le port, glissant et nous balançant sur la vague, entraînés par quatre vigoureux rameurs. Le soleil s'abaissait derrière le tombeau de Virgile, et ses rayons faisaient glisser leurs gerbes lumineuses à travers les arbres et les laves abruptes du Pausilippe, et dans les découpures des balustres mauresques, dont ses maisons sont couronnées. Il disparut; mais en dépassant le promontoire de Misène, nous aperçûmes encore son disque étincelant lancer sur les flots de longs jets de lumière. Les sombres ruines de Pouzzoles accusaient vigoureusement leurs contours gigantesques sur un ciel de feu, et bien loin, derrière nous, les cimes de l'Anacapri gardèrent long-temps encore leurs couronnes d'or et de diamans.

— N'est-il pas vrai, mademoiselle, disait M. de Laporte, que la fortune est un grand moyen de connaître Dieu, et d'admirer les merveilles qu'a laissées tomber sa main puissante sur le sol où nous vivons?

— Oui, sans doute, répondis-je; mais il faut surtout, pour comprendre ses œuvres, posséder la paix de la conscience et le contentement du cœur.

— Vous avez raison, répliqua M. de Laporte en se penchant à mon oreille; mais où trouver cela mieux qu'auprès d'une femme vertueuse et belle, qu'on aime d'un amour véritable et respectueux?

— Croyez-vous, lui demandai-je, que la famille, la société d'un père,

d'une mère chéris, ou de celui qui en remplit dignement la place, n'a pas aussi ses jouissances, qui calment l'action tourmentante des passions mauvaises, et donnent à l'âme une complète satisfaction?

Et, si tout cela venait à se rencontrer dans une même existence, reprit M. de Laporte, si une personne était assez heureuse pour trouver à la fois, dans une maison qui voudrait bien l'adopter, un protecteur vénéré comme un père, un amour délicieux et autorisé, la présence de l'objet aimé tous les jours et à chaque moment du jour, et le spectacle du ciel le plus pur, du paysage le plus enchanteur que Dieu ait déployé aux regards de l'homme?...

— Oh! m'écriai-je en l'interrompant, cette personne jouirait du bonheur le plus parfait qu'une créature mortelle puisse imaginer.

Nous restâmes un moment silencieux. Cependant le port fuyait derrière nous, les édifices, les arbres, les rochers de la côte se mêlaient, se confondaient de plus en plus. Des profondeurs de l'espace, le crépuscule répandait sur l'horizon ses couleurs, qui vont en dégradant leurs teintes d'une manière insensible du violet au blanc pâle, brillanté de légers feux. Nous pensions l'un et l'autre aux paroles que nous venions de prononcer et d'entendre. Après quelques instans, M. de Laporte reprit d'une voix tranquille :

— Il y a un an à peu près, mademoiselle, que j'eus l'honneur de vous voir en soirée pour la première fois. Je vous distinguai facilement des personnes qui vous entouraient, bien qu'elles fussent toutes belles et séduisantes, et mon pauvre ami, le comte de Varins, pourrait vous rendre témoignage de mes sentimens d'alors, si une mort malheureuse ne l'avait inopinément enlevé à l'affection de ses amis...

A ce souvenir de sang, Henriette, qui se mêlait comme un glas funèbre à la douce mélodie d'un aveu d'amour, je sentis une sueur froide se répandre sur ma figure et le frisson me parcourir le corps comme un torrent d'eau glacée. M. de Laporte, heureusement, ne vit point ma pâleur, ne devina rien au trouble de mes yeux, au tremblement convulsif de mes lèvres. Il poursuivit :

— Mais je n'osai concevoir aucune espérance. Vous étiez si belle, si environnée d'adorateurs! Néanmoins je résolus de pousser ma fortune, et de la rendre digne de vous, pour vous en présenter l'hommage, si un rival plus heureux ne me devançait pas. Aujourd'hui, grâce à la protection de M. de Belmar, une brillante carrière s'ouvre devant moi. Rien ne manque à mes désirs, si ce n'est d'être autorisé à mettre à vos genoux les modestes biens du présent et les espérances de l'avenir.

—Monsieur de Laporte, répliquai-je d'une voix émue mais grave, je vous estime assez pour croire que je ne suis pas la première à connaître vos sentimens, et que mon oncle, votre bienfaiteur et le mien les a préalablement approuvés.

— Vous ne vous trompez pas, mademoiselle; il connaît mon amour, et il désire le voir partagé.

— Eh bien, à vous pour toujours, Auguste, répondis-je en lui abandonnant ma main qu'il pressa dans les siennes. Je n'ai personne au monde que je croie plus digne de devenir mon maître et de régler ma destinée.

— Merci, merci, faisait M. de Laporte dans un ravissement impossible à décrire. Je le jure par celui qui nous contemple du haut du ciel, par cette nature qui nous charme, par l'ivresse de cette belle soirée, tous les jours de ma vie, toutes les heures de mes journées, bonne et charmante fiancée, seront consacrés à vous rendre heureuse, à faire de vous la femme la plus honorée, la plus chérie qui fut jamais, comme vous êtes la plus angélique des jeunes filles que j'aie connues.—Allons, les rameurs, poursuivit-il, l'air devient froid, la nuit s'avance, et nous sommes loin de la ville. Virons de bord, et par la sainte Madone, rentrons à Naples plus vite encore que nous n'en sommes sortis.

Jamais sa figure ne m'avait paru si noble. Il était beau de jeunesse et d'enthousiasme. Nos mains restaient unies, et nous courions sur le golfe dire à mon oncle les heureux qu'il avait faits.

Et moi, que j'éprouvais de ravissement près de lui! Oui, bonne Henriette, comme je te l'ai dit dans une de mes lettres, le repentir est véritablement pour le pécheur une seconde innocence, que lui accorde l'inépuisable bonté de Dieu. Je me sentais digne encore d'inspirer un amour si pur, si tendre, si parfait. Notre union ne tardera pas à s'accomplir. Alors, chère amie, ton Estella aura un nom, ses fautes seront réparées; ton Estella, tu l'auras sauvée.

Le vent tombait peu à peu. La mer se calmait et devenait unie comme une glace. Le rivage se dessinait au loin comme une ligne blanche et circulaire, et seul au ciel, l'astre de Vénus se mirait dans l'eau. Nous nous trouvions à la hauteur de Procita. Le sommet anguleux du Gargano et le prolongement des croupes du Vésuve nous dérobaient la lune, qui montait pourtant à l'horizon, radieuse et triomphante comme une âme de jeune fille qui a reçu de son amant l'aveu qu'elle attendait. Ses rayons glissaient sur l'eau bien loin à notre gauche, y dessinaient l'ombre du vaste promontoire qui sépare les golfes de Salerne et de Naples, et s'allaient reposer, comme une couche de neige, sur la côte orientale de Capri. Ils se jouaient parmi les vapeurs épaisses qui restent incessamment suspendues sur le Vésuve et bordaient les déchirures du volcan d'un mince filet d'argent. Nous voguions dans les ténèbres, et nous approchions de plus en plus du bord. J'étais attentive. Les bruits de la ville nous arrivaient en sourds bourdonnemens; la mer gémissait et clapotait sous des anfractuosités. Mille lumières lointaines, immobiles ou vagabondes, faisaient scintiller sur les flots leurs longues lignes convergentes et dorées.

Tout à coup, du haut des masses noires des montagnes s'élancent en faisceaux de rapides traits de lumière. Le disque de la lune se montre à l'horizon. Ses rayons viennent frapper obliquement les édifices de la ville, se brisent et s'éparpillent sur le Château-Neuf, le Môle et le cap de Sainte-Lucie, courent d'arbre en arbre, de façade en façade, des hauteurs du fort St-Elme à celles de Pausilippe, de la Chartreuse à la Mergellina. Je sens la main de M. de Laporte serrer plus fort la mienne : rien n'égale la beauté du spectacle dont nous jouissons. De ce fond barbouillé, où semblait dormir la ville sont sortis, comme par enchantement, des édifices gigantesques, de poétiques constructions, sur lesquelles semblent pleurer les ombres des artistes qui les ont créées, des arbres, des fabriques, de blanches maisons aux vitraux étincelans. Derrière les points culminans de cet immense panorama de grandes lignes grisâtres courent encore de l'orient à l'occident. Le golfe de Pouzzoles se perd dans l'éloignement. Naples se mire dans le cristal de ses eaux comme une coquette beauté. Nous débarquons et nous trouvons sur le rivage M. de Belmar, inquiet, qui nous attend. — Je t'ai dit, chère Henriette, la plus belle journée de ma vie.

Ton amie sincèrement attachée,

ESTELLA.

16 avril.

J'ai relu ma lettre, bonne amie, et si je n'avais compté sur ton indulgence, je l'aurais déchirée. Combien tu vas me gronder de l'exaltation de mes sentimens, toi qui m'avais recommandé si fort de ne pas m'engager imprudemment dans un projet d'union, que le moindre événement pourrait déranger. Pardonne-moi. Dès aujourd'hui je vais songer, comme tu l'exiges, moins à mon inclination présente qu'à mes fautes passées. Je ne suis pas compromise encore vis-à-vis M. de Laporte. Un peu de froideur atténuera facilement les quelques paroles trop explicites que j'ai prononcées hier. Mais il m'en coûte de dissimuler ainsi, chère Henriette. La société devrait être constituée de manière qu'il n'y eût jamais de péril à manifester nettement sa pensée.

Décidément je suis en voie de rébellion ouverte contre le charmant précepteur que je me suis donné. L'aveu que tu me conseillais de faire à M. de Belmar n'a pu sortir de ma bouche. Vingt fois j'ai amené notre conversation jusqu'aux limites de cette confidence fatale, et vingt fois elle a expiré sur mes lèvres. Il n'en eût pas été de même à l'égard du père bien-aimé, dont une catastrophe à jamais déplorable m'a privée. Car j'aurais été certaine qu'il m'eût écoutée sans colère, pardonnée, consolée. Mais à moins que des circonstances extrêmes m'y forcent, jamais M. de Belmar ne saura mes tristes faiblesses. Je mourrais de honte à ses pieds. Je comprends néanmoins comme toi que mes lettres à la personne que tu sais ne peuvent rester dans ses mains, qu'il faut les ravoir à tout prix; mais, chère marquise, invente, si tu le peux, un autre moyen de me soustraire au péril qui me menace. La démarche dont tu m'as parlé est au dessus de mes forces. Mon oncle est trop de ma famille et n'en est pas assez pour devenir le dépositaire d'un pareil secret.

Et surtout confions-nous, Henriette, à la Providence, qui ne voudra pas accabler une âme qui se repent. Elle m'a pardonné, elle veille sur moi. Les pleurs que j'ai versés, les promesses de mon vieux confesseur de Milan, le calme parfait de ma conscience m'en donnent la certitude. Je suis oubliée. L'énergie que je redoute se sera tournée ailleurs, vers l'ambition, l'étude ou le plaisir. Te le dirai-je, le bonheur que je goûte maintenant me semble trop parfait pour être jamais troublé.

XIII.

Cinquième lettre de Mlle Estella d'Orvilliers à Mme la marquise de Maiville.

Venise, 4 mai 1830.

Ma chère marquise,

Pardonne à mon désespoir le désordre de mes idées. Du sein de la paix, du bonheur, une soirée, une soirée affreuse m'a précipitée dans un abîme de maux. Au milieu de mes espérances, le souvenir du passé vient de tomber comme la foudre et les a brisées.—Il est fidèle!... Infernale dérision de ma destinée! Tu comprends le sens de ces paroles. Il revient prêt à tout oser, redoutable comme un homme qui veut mourir. Tu vas en juger.

Je te disais dans ma dernière lettre une de ces journées délicieuses que nous passions. Celle que signala mon malheur ne fut pas moins fortunée. Nous partîmes de Naples, M. de Laporte et moi dans le *calesso* d'un conducteur napolitain. La ville sortait des vapeurs du sommeil; la fraîcheur et la vie circulaient dans ses rues. Nous nous dirigeâmes vers le Pausilippe; nous allions visiter les ruines de Pouzzoles, savourer à deux le bonheur d'être et d'aimer sur les tombeaux des générations passées.

L'Italie, si tu savais, chère Henriette, c'est la terre des amours par excellence; c'est la région des ruines, des mélancoliques et nonchalantes rêveries.

Quel plaisir j'éprouvais! L'homme dont la chaste parole a su relever mon courage, me rendre l'estime de moi-même, je le sentais près de moi. Nous roulions ensemble, avec une même pensée, une même joie dans l'âme. L'aurore nous promettait un temps admirable, la solitude un entretien charmant. Mon cœur se dilatait à l'aspect de ce ciel pur, à respirer l'air parfumé, à contempler les mille accidens de la route. Debout der-

rière sa voiture, notre cocher dirigea sa bête vers la grotte de Pausilippe, et nous nous perdîmes bientôt dans les flancs ténébreux du rocher.

Nous parcourions un immense souterrain, qu'ouvrit, dit-on, par les enchantemens de sa lyre, Virgile, le plus grand poète des temps anciens. Les voitures y circulent et s'y croisent au milieu de ténèbres épaisses. Seulement, à égale distance de ses deux entrées, une lampe brille devant l'autel de Marie. Le voyageur fixe de loin sur cette lampe ses yeux égarés, et se signe avec respect lorsqu'il voit tourner son ombre sous ses rayons tremblans. A l'angle de la grille, chargée de couronnes et de lumières votives, qui sépare de la route le pieux autel de la Madone, un homme m'apparut, grand, pâle comme celui que tu sais. Je frissonnai. Il ne pouvait m'apercevoir. Je me pris à l'observer, car un embarras de voitures nous avait arrêtés. De la main droite il tenait un cierge allumé, qu'il posa sur le candelabre aux cent pointes, où chaque douleur, chaque ambition vient au point du jour déposer son ardente et muette prière. Puis, il s'agenouilla. Ses mains se joignirent ; il demeura immobile, le front appuyé sur les barreaux de fer. Le fouet du cocher s'alongea sur notre tête : nous partîmes sans qu'il eût pu nous voir.

C'était bien l'être que je redoute, cet amour honteux, sanglant, coupable auquel mon existence est à jamais liée. J'aurais dû le reconnaître ; mais la lumière qui tombait sur lui, de la voûte, éclairait mal les ténèbres ; les chagrins ont profondément ridé son front ; une barbe épaisse descend sur sa poitrine, et ses épaules se sont courbées sous le poids de ses lourdes passions. Je crus donc m'être abusée. Je combattis mes craintes, je les rejetai en revoyant le ciel, en retrouvant le sourire paisible de mon fiancé, à l'aspect du paysage délicieux de la *Campania felice*, couverte de pampres qui pendent en festons, environnée de sa mer bleue, de ses collines parsemées de villages blancs. L'inquiétude est incommode lorsqu'on a bien des merveilles à comprendre, bien des plaisirs à goûter.

Nous parcourûmes les ruines de la vieille Pouzzoles, étagées sur un monticule, au pied duquel s'étend la moderne cité. Nous vîmes la *solfatara*, volcan souterrain qui toujours gronde et jamais ne s'allume. Ses feux minent peut-être cette région voluptueuse, où viennent tour-à-tour sommeiller tous les sybarites de l'univers. A sentir sous mes pieds cette terre brûlante, à voir ses longues crevasses, jaunies par le soufre, noircies par le feu, d'où s'échappe en spirales une épaisse fumée, à entendre mugir au loin les flancs caverneux de cette montagne, que le feu consume, et que la nature a cependant revêtue d'une robe toute luxuriante de verdure, chère Henriette, je pensais à mon existence de dix-huit ans, si bonne, si brillante en apparence, et qu'une passion oubliée, mais peut-être encore vivante, mais peut-être cachée sous mes pas, peut dévorer à chaque instant. Encore une fois le plaisir chassa de mon esprit cette réflexion pleine de doute et d'amertume. J'oubliai tout en m'asseyant sur les bords fleuris du lac d'Agnano, pour prendre auprès de mon Auguste un frugal et joyeux repas.

Le jour baissait. Nous étions de retour à Naples. Appuyée sur ma fenêtre, je regardais l'horizon s'assombrir, et je repassais en moi-même les émotions de la journée. Alors je voulus prier Dieu. Je sentais qu'il me serait bon d'adresser au Créateur une oraison fervente, après l'avoir oublié tout un jour pour une de ses faibles et suaves créatures. Je demandai ma voiture et je me dirigeai vers l'église voisine de Santa-Maria-del-Parto.

L'office venait de finir. Il y avait de la fumée d'encens sous l'abside, des chants harmonieux que l'âme saisissait sans le secours des sens, des lumières que ne voyaient pas les yeux, mais qui semblaient briller encore au milieu des parfums de la solennité. Je me retirai dans l'enfoncement d'une chapelle, et j'écoutai parler en moi cette voix du recueillement, qui dit tant de révélations mystérieuses au chrétien ami de la contemplation. Près de moi une autre pensée montait vers le ciel bien suppliante et bien douloureuse. Je reconnus le langage bien aimé de la France, et j'écoutai.

— Quand me la rendras-tu, disait-on ! mon Dieu ! l'ai-je assez cherchée ; l'ai-je appelée par assez de regrets ! Mes crimes égalent-ils donc l'horreur de cette longue séparation ?...

Il me sembla ouïr des sanglots étouffés et de grosses larmes tomber sur le marche-pied retentissant d'un autel.

— Aujourd'hui je devais la retrouver. La sainte madone de la grotte me l'avait promis. Mais en vain je me suis assis tout le jour près du cierge, qui se consumait en priant pour moi. Il fait nuit, et sa figure adorée aujourd'hui encore je ne la reverrai pas.

Henriette, j'étais immobile comme une statue. Je ne soufflais pas. A entendre bruire ma respiration, il m'aurait reconnue.

— Dieu bon, poursuivit-il, je t'ai blasphémé, je t'ai dit cruel et tu n'es que juste. Mais aies pitié de moi. Prends ma vie pour apaiser l'ombre de ma mère, l'ombre de ma sœur, mortes délaissées par un fils, par un frère ingrat... Ma vie pour celle de Varins, ma vie pour Estella que j'ai déshonorée ! mais fais que je meure vite, car je souffre toutes les tortures de l'enfer. Dieu bon, je me soumets, je me résigne... Pitié, pitié pour moi !

Alors je respirais un air si chaud qu'il me desséchait la bouche et me brûlait la poitrine. La dalle me coupait les genoux : le poids de mon corps se triplait de minute en minute ; je me soutenais machinalement, mais je me sentais fondre sur les froides et dures pierres qui me supportaient. Un léger mouvement, un accès de toux spasmodique, que je ne pus contenir, me firent reconnaître. Affreux instant, souvenir hideux, que ne puis-je vous oublier ! Détestables caresses, que n'ai-je le courage d'arracher par lambeaux la chair sur laquelle vous restez imprimées comme des stigmates brûlans. Cette ombre inarticulée, que j'apercevais à peine, elle s'agita, se redressa, me saisit, et je vis un masque pâle et diabolique s'approcher de ma figure, des yeux flamboyans interroger mes yeux aux clartés qui se mouraient çà et là le long des murailles. Puis le fantôme murmura en me soulevant, en me serrant convulsivement contre lui :

— Estella, Estella, c'est toi ! merci, merci, mon Dieu !

Et je sentis sa bouche frémir sur ma bouche, sur mes yeux, sur mon front, et des larmes de feu ruisseler sur mes joues.—Et moi j'étais immobile, sans force pour repousser cette apparition de l'enfer. Conçois-tu, Henriette, un cadavre qu'on tourmente, qui voit, qui sent et qui ne remue pas. Ce cadavre c'était moi.

Enfin le dégoût, l'horreur, me donnèrent une énergie surhumaine. Je repoussai le monstre qui m'étouffait ; je m'arrachai à ses étreintes, je courus à ma voiture, et, ouvrant moi-même la portière, je m'y élançai à corps perdu. Il me poursuivit, Henriette ; il alongeait vers moi ses mains tremblantes. Il y avait de l'idiotisme dans son regard ; sa bouche restait béante, il faisait peur à voir.

— A moi, à moi, m'écriai-je ! Eloignez cet homme.

Je me collais à m'étouffer au fond de la calèche. Le valet de pied le repoussait ; mais lui ne cherchait pas à lutter, à renverser l'obstacle qui s'interposait entre nous. Il se précipitait vers moi avec l'acharnement d'un homme ivre. Je tirai violemment le cordon, le cocher fouetta ses chevaux et nous nous éloignâmes sans donner même à mon laquais le temps de remonter.

Le malheureux enfant du comte d'Orvilliers ne songea pas à nous suivre. Il s'appuya aux murailles de l'église, les yeux fixés sur la place que ma voiture avait occupée.

Le lendemain, nous quittâmes notre maison du Pausilippe. Trois jours plus tard, nous nous embarquions pour Venise, sur un navire anglais.

Considère, Henriette, dans quelles craintes a dû me replonger la scène saisissante que je t'ai racontée. Jamais d'oubli de sa part, jamais de pardon ; mais la haine, la persécution, le déshonneur, quand il me faut l'estime de l'époux que j'ai choisi, une réputation sans tache pour devenir un jour ce que doit être une mère au milieu de sa famille, l'apôtre des doctrines évangéliques et le modèle de toutes les vertus. Que ne suis-je morte dans cette soirée fatale où, pour la première fois, il manqua la table du château, morte fidèle à mes premières promesses, à un attachement qui se révèle aujourd'hui dans tous les mystères de ses souffrances et de sa douloureuse vérité ; ou plutôt pourquoi l'avoir abandonné, cet homme dont la passion a vaincu le bonheur, la séparation, l'outrage, toutes les épreuves auxquelles une âme vulgaire a l'habitude de succomber ? Il est des instans où je ressens pour lui une pitié profonde, où j'excuse ses fautes. Il ne vivait que pour moi. Le blâmerai-je d'avoir tout osé, puisqu'il a tout obtenu ? Puis, à celle qui a failli une fois, quelle ressource reste-t-il que la mort ou la fidélité ? Eh bien ! plutôt mourir mille fois que de revenir par la crainte à celui dont la religion m'a séparée. La femme est sans pitié quand son cœur est sans amour. Que la couronne de mariée dont mon oncle veut parer ma tête s'effeuille et se dessèche sur la froide pierre de mon tombeau.

Je deviens folle. La responsabilité des événemens futurs m'accable. Henriette, j'ai résolu de tout avouer à mon tuteur, de confier ainsi les données de l'avenir à celui qui peut seul me protéger. Prie Dieu qu'il m'en accorde la force. Prochainement je te raconterai comment l'explication terrible, qui est devenue nécessaire entre M. de Belmar et moi, s'est passée.

Ton amie, bien triste et bien affligée,

ESTELLA.

Sixième et dernière lettre de Mlle Estella d'Orvilliers à Mme la marquise de Maiville

Venise, le 10 mai 1830.

L'insupportable responsabilité des périls actuels ne pèse plus sur moi. J'ai tout avoué. Le calme de mon oncle, l'assurance parfaite de son attitude m'a rendu la paix dont j'avais si grand besoin. Il sait mes fautes et cependant il espère. Tout n'est donc pas perdu. Les sacrifices que cette confidence m'a coûtés, me sont payés au centuple en contentement de moi-même, en résignation tranquille, en sécurité. Chère Henriette, la voie que tu m'avais indiquée était la bonne ; merci de tes conseils.

Mais de quel coup le mot fatal qu'il m'a fallu prononcer a frappé mon tuteur ! Quelle faute est donc la mienne, pour soulever dans ce cœur de vieillard une pareille indignation ? Lis cette lettre, médites-en chaque ligne, et tu jugeras si le ciel m'a créée pour souffrir...

Tu as vu à l'Opéra-Italien une de ces représentations d'Othello où toutes les femmes frissonnent, où tous les yeux se mouillent de larmes, où les dilettanti, fous d'enthousiasme, font pleuvoir sur les artistes les couronnes de fleurs et les bravos. La décoration de la scène aide merveilleusement à l'effet dramatique. C'est au dernier acte, la chambre de Desdemona, dont une immense alcôve, fermée de rideaux de velours noir, occupe à moitié le fond. A côté de cette alcôve, aussi long qu'elle est large, se creuse un enfoncement, percé d'une fenêtre à vitrail gothique, richement colorié. A travers cette fenêtre la vue s'étend sur une ligne fuyante de façades, le regard aperçoit les lagunes aux brillantes et soudaines clartés de la foudre, qui gronde dans le lointain.

Le vent fait gémir d'une façon bizarre le lourd châssis de la fenêtre ; la grêle, la pluie produisent en le frappant ce *crescendo* et ce *decrescendo* de l'orage, dont rien n'égale la monotone tristesse, et parfois mugit la

grande voix du tonnerre, qui tombe et retombe en hurlant sur les flots. La chambre de l'amante infortunée du Maure ressemblait à celle où nous passions la soirée. Nous étions à Venise, et le ciel se fondait en eau, le vent se déchaînait avec rage, quand je tombai aux pieds de mon tuteur pour tout lui raconter.

M. de Belmar faisait son courrier. Je travaillais auprès de lui à broder un col, que tu verras à mon retour, et qui doit être charmant. Dix heures sonnaient; je voulais parler, la résolution en était prise, mais j'attendais ce moment d'inoccupation et de silence où l'on peut amener, à l'aide du dialogue, l'opportunité d'une révélation. Enfin, le dernier coup de plume cria sur la dernière lettre que M. de Belmar devait écrire, et il ne tarda pas à me mettre lui-même sur la voie où je désirais me placer, en commençant la conversation comme il suit :

— Vous voyez, petite nièce, que je travaille à vous contenter. La réponse à ces lettres réglera notre retour en France. Ne reverrez-vous pas avec bonheur le château de Lagarde, et votre bel hôtel du faubourg St-Germain. Quel plaisir de se retrouver enfin chez soi. J'ai assez de voyages au moins pour quatre ans.

— Dans combien de temps, cher oncle, espérez-vous partir?

— Tout dépendra des circonstances, répondit M. de Belmar d'un air soucieux. Je voudrais avant tout que la nomination du vicomte fût expédiée.

—Vous avez la parole du prince, répliquai-je; que vous importe un retard de quelques mois?

— Le prince ne nous donnera satisfaction qu'à la dernière extrémité. Rien qu'il aime comme les postes vacans : c'est le gage de la fidélité de ses amis. Nous réussirons s'il reste; mais dans l'état actuel des choses, attaqué par la presse et par la chambre, d'un moment à l'autre il peut tomber.

— Nos affaires iraient meilleur train peut-être si nous habitions Paris?

— Je le pense. Mais, Estella, si demain nous touchons au sol de la France, huit jours après vous devez être mariée. Et il me faut un homme qui ait une position dans le monde, à défaut de fortune, pour la fille du comte d'Orvilliers.

En disant cela, M. de Belmar se leva, se mit à se promener dans l'appartement, la tête penchée sur la poitrine et les bras croisés. Ensuite il poursuivit :

— Il serait urgent de partir : il est sage de rester : je me perds en projets. Point d'amis capables de recevoir la confidence d'une pareille situation; point de parens assez inconnus pour qu'on puisse espérer chez eux repos et sécurité... Que faire?... Estella, j'ai une question à vous adresser. Auriez-vous promis votre main à l'homme qui vous poursuit?

A ces mots je rougis vivement. Mon regard rencontra celui de mon tuteur et se baissa. Lui, avec cette courtoisie parfaite du gentilhomme, qui ne sait pas se démentir, vint s'asseoir près de moi, et continua d'un ton plein de douceur :

— C'est donc la vérité ?

Il y eut un moment de silence. Je paraissais fort occupée de ma broderie, mais dans le fond de mon cœur je sentais un grand trouble et des larmes à mes yeux. Il me releva doucement la tête, et me regarda en souriant. Alors je me pris à pleurer de toutes mes forces ; j'appuyai ma main à son épaule, et ma figure se pencha sur sa poitrine.

— Enfant, disait-il, c'est une folie depuis long-temps pardonnée. Allons, console-toi.

Et mes sanglots se pressaient de plus en plus; mes larmes redoublaient. Je me soulevai, je me tordis les mains de désespoir et me jetai à ses genoux.

— Estella, reprit le vieillard, voyons, du calme... nous réparerons tout.

— Ah ! mon oncle, mon protecteur, mon père, si vous saviez tout, vous me maudiriez. Le nom de ma famille, je ne mérite plus de le porter.

— Que dis-tu? fit M. de Belmar avec épouvante.

— Je suis malheureuse, mon Dieu, mais aussi je suis bien coupable. Oh! tous mes malheurs, je les ai mérités.

— Mais qu'avez-vous donc, Estella, répétait le vieillard avec angoisse. Que signifient ces paroles : coupable, malheureuse, dites-vous?...

— Et deshonorée...

— Dieu soit maudit...

Ce blasphème siffla entre les lèvres de M. de Belmar. Je sentis ses mains me repousser, et je restai tremblante, éperdue à genoux près du divan où nous nous étions assis.

Chère Henriette, mon oncle marchait à grands pas... Il se plaça devant la fenêtre, et je voyais frémir sa figure aux lugubres clartés de l'orage. Il se rapprocha de moi, me saisit au bras, me rejeta sur le divan, et d'une voix étouffée :

— Malheureuse, dit-il, il fallait donc l'épouser.

Le vent secoua violemment les vitraux qui frissonnèrent; la pluie les frappa à coups redoublés, la foudre étincelante déchira le ciel, éclata, se roula d'échos en échos, et mourut sur les lagunes comme un gémissement. . . . .

XIV.

La rencontre.

Le jour qui suivit la scène, racontée par Mlle d'Orvilliers à Mme la marquise Henriette de Maiville dans la dernière de ses lettres qui nous soit parvenue, M. de Belmar, lorsqu'il descendit déjeûner, avait repris son calme habituel Après le repas, il offrit poliment le bras à sa nièce, la conduisit sous l'arcade, baignée par la mer où sa gondole était amarrée, l'y fit monter, se plaça près d'elle, et quand l'élégante embarcation eut quitté les rues de la ville :

—Pardonnez, Estella, dit-il, à mon emportement d'hier soir. J'ai travaillé toute ma vie à vaincre ces mouvemens premiers de notre nature, dont la promptitude fait commettre bien des fautes, et compromet toujours aux yeux du monde les personnes d'un certain rang. Je croyais y avoir réussi Mais vos révélations de cette nuit ont été si graves qu'il m'a été impossible de contenir mon émotion. Vous avez dû bien souffrir?

— Oh ! répondit la pauvre jeune fille, cette souffrance-là n'est rien, mon oncle. Je m'estimerai heureuse si vous me pardonnez.

— Je ne t'en veux pas, mon enfant, poursuivit le vieillard. D'ailleurs, que signifierait ma colère au milieu des périls dans lesquels tu t'es jetée? Tu dois être assez raisonnable pour les comprendre, sans que ma sévérité vienne en aide à ta raison. Je ne veux plus me rappeler tes fautes que pour y porter remède. Tu vas me donner aujourd'hui quelques renseignemens dont j'ai besoin pour éclairer ma conduite, et désormais nous ne reviendrons plus sur ce triste sujet.

— Je répondrai à vos questions comme je l'aurais fait à celles de mon père, fit Estella.

Or, voici les résolutions qu'adopta M. de Belmar. D'après les développemens que Mlle d'Orvilliers donna à sa confidence de la veille, il signala immédiatement Alphonse à l'ambassadeur de France à Naples, priant cette excellence de l'avertir, lui, M. de Belmar, du départ de ce jeune homme, aussitôt qu'il demanderait son passeport. En même temps, il hâta le retour d'Estella en France, résolut de la marier dans le plus bref délai possible, de l'envoyer ensuite en Russie avec M. de Laporte, et de rester seul à Paris pour négocier ainsi, en toute liberté, avec Beauregard la remise des papiers qu'il possédait. Il calculait que ce dernier se résignerait facilement à ce sacrifice, quand il n'aurait plus aucune espérance, et qu'en définitive une forte somme d'argent l'y déciderait. Que si l'exramoneur se montrait par trop rétif, on le contraindrait à la soumission au moyen d'un mandat d'amener, d'une visite domiciliaire, ou bien on le jetterait dans un cul de basse-fosse, moyen infaillible de rendre un homme à la raison. Ce plan de conduite arrêté, la famille de M. de Belmar quitta aussitôt Venise, arriva à Paris le 21 mai, et de là vint se fixer à Lagarde, M. de Laporte excepté. Ce dernier prolongea son séjour auprès des ministres, pour hâter l'expédition officielle de sa nomination.

Peut-être le lecteur se demande-t-il avec curiosité si M. le vicomte de Laporte aimait véritablement Estella, et si son affection pour elle était aussi profonde qu'elle se montrait respectueuse. A vrai dire, il trouvait sa fiancée jolie, gracieuse et spirituelle; mais peut-être l'argent de la demoiselle lui faisait-il grand tort. L'amant se sentait beaucoup de besoins, peu de fortune : comment, en pareille circonstance, s'attacher uniquement à la femme, quand sa suivante est une incomparable dot, bien nette et bien liquide, de trois cent mille francs de revenu? C'est peu raisonnable aux dames d'avoir à leur suite un être aussi capable de charmer.

Depuis long-temps M. le duc de Belmar voulait du bien au jeune vicomte. L'esprit de M. de Laporte, ses grâces, son désir de bien faire l'avaient charmé. Menacé d'une ruine prochaine, l'ambitieux dandy n'avait eu garde de négliger une semblable protection. Il avait confié au vieillard, à des intervalles de temps convenables, d'abord son inclination pour mademoiselle d'Orvilliers, puis l'état de ses affaires, puis enfin le projet qu'il avait formé d'embrasser la carrière diplomatique, et de s'y faire une position. M. de Belmar comprit admirablement le sens caché des confidences de son protégé. Il lui obtint d'abord une place d'attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Puis il le présenta au ministre comme un sujet digne de remplacer le secrétaire même de l'ambassade, qu'on se proposait d'appeler à d'autres fonctions. Et pour couronner tous ces bienfaits, il manda l'heureux vicomte en Italie, pour y recueillir la succession d'Alphonse auprès d'Estella.

Jusqu'ici comme on le voit, M. de Belmar avait joué le rôle de bienfaiteur, M. de Laporte celui d'obligé. Le vieux duc avait donc usé de son droit en exigeant du vicomte que l'ordonnance de sa nomination fût expédiée, avant de lui accorder la main d'Estella. Mais la position respective du tuteur et de l'amant changea après la scène de Santa-Maria-del-Parto, que nous avons racontée. M. de Laporte n'avait pas étudié vainement l'histoire des traités d'alliance et le code de la diplomatie. Il commença à temporiser en raison directe de l'empressement que montra M. de Belmar à devenir son oncle devant les hommes et devant Dieu. On lui offrit la main de sa belle maîtresse presque sans conditions; au moins parut-on disposé à l'accorder à sa prière : il se crut recherché, et rêva d'une clause à insérer au contrat, qui assurerait à l'époux survivant la moitié des biens du prédécédé, et la moitié de la jouissance de ces mêmes biens s'il survenait des enfans. Il fit quelques ouvertures à cet égard, qu'on parut ne pas comprendre, et continua du reste de soupirer, d'adorer, jusqu'à la demande en forme... exclusivement. Demeuré seul à Paris, après le départ de sa fiancée pour l'Auvergne, il attendit quinze jours sa nomination sans l'obtenir, commença à se croire dupe, à soupçonner des choses fort graves, et résolut enfin d'aller trouver M. le duc de Belmar à la campagne, pour se plaindre et demander une explication.

Quant à Mlle d'Orvilliers, pour cette fois ses sens ne l'avaient pas abusée. Le malheur enseigne la prudence. Elle avait étudié son cœur; elle

en avait scrupuleusement observé les sentimens et les avait jugés saints, nobles, en harmonie parfaite avec sa position sociale, ses croyances et ses devoirs. L'amour de M. de Laporte avec ses désirs timides, sa pénible contrainte, ses formes aristocratiques et réservées, lui avait paru comme une expiation de cet autre amour, qui avait vécu de jouissances à défaut de sentimens. Mais qu'il devenait facile d'abuser cette pauvre jeune fille, qui demandait une affection si pudique, des paroles si décentes, si parfaitement respectueuses, que jamais elles ne pussent réveiller en elle la mémoire de ses erreurs d'autrefois. A Estella désormais deux espèces d'attachemens pouvaient seuls convenir, tous deux en opposition parfaite avec celui d'Alphonse : un amour de poète, silencieux et timide à force de vérité ; ou bien, une frivole inclination d'homme du monde, polie, prudente, toujours prête à renouveler ses complimens, ses hommages, avec des variations plus ou moins spirituelles ; et je crois que c'était là tout ce qu'Estella pouvait espérer de son fiancé.

Le vent d'ouest roulait en tourbillons autour de Lagarde une pluie froide et pénétrante, sifflait dans le branchage des bois, et poussait violemment devant lui les eaux d'un étang voisin du château, qui se tordaient en longues spirales et lèchaient la grève en gémissant. Le temps avait détruit le bonheur d'Alphonse, et un brouillard épais, descendu des montagnes voisines, voilait le charmant paysage qui en fut le témoin. Il était nuit. On ne voyait plus comme jadis, pendant de délicieuses soirées d'amour et de solitude, se dessiner aux blanches clartés de la lune, sur le penchant d'une colline, au milieu d'un massif immense de verdure, le manoir presque féodal de Lagarde, avec son vieux donjon couronné de créneaux, et son pont hardiment jeté sur l'eau profonde d'un large fossé. Le parc n'avait pas encore repris son feuillage; hélas! et depuis bien long-temps il n'avait plus de rendez-vous à cacher. On eût dit que chaque avenue, chaque arbre, chaque bosquet solitaire portait le deuil de son ancien maître, l'excellent et infortuné comte d'Orvilliers.

Pâle, exténué de fatigues et de larmes, Alphonse errait non loin du château, non loin de cette habitation tranquille où vivait sans remords celle qui l'avait oublié. Tantôt il marche à grands pas pour user l'inutile énergie que le désespoir lui communique; tantôt il s'arrête, la tête penchée, les bras croisés sur la poitrine, l'œil tristement baissé vers la terre, devant un banc de gazon, devant un kiosque environné d'arbustes, témoins muets qui lui rappellent de tendres embrassemens, des promesses aujourd'hui méconnues. Puis il se retourne, et contemple en silence les rares lumières de Lagarde, s'arrondissant à travers le brouillard en cercles blanchissans. De sourds gémissemens s'échappent de sa poitrine; des pleurs brûlans sillonnent ses joues. Qu'attend-il de ces visites, qu'il renouvelle chaque soir, malgré le froid, la pluie, le vent, en dépit de la surveillance active qu'exerce secrètement M. de Belmar autour du château ? Il ne sait. Mais une force invincible l'attire vers ce parc désert, vers ces murailles immobiles, qui cachent sa bien-aimée... Et il vient les visiter, quand les maîtres dorment et laissent libre cette terre, jadis hospitalière, au pauvre enfant abandonné.

Après avoir cherché quelques jours Estella dans les promenades et les théâtres de Naples, persuadé qu'elle avait fui ses poursuites, lassé de voyages, Alphonse était reparti pour la France. A son retour à Paris, il s'était installé de nouveau dans sa petite chambre du faubourg St-Germain, vis-à-vis l'hôtel d'Orvilliers. Là, dans un examen douloureux, il avait interrogé sa vie, et s'était convaincu lui-même de l'abandon d'Estella. Ses ressources s'épuisaient; la misère menaçait de l'atteindre; ses parens de Savoie lui avaient écrit par l'intermédiaire de leur curé une lettre pleine de témoignages d'affection et de sages conseils. Il résolut donc d'abord de renoncer à de trompeuses espérances, et de reconquérir par l'étude la position qu'il avait perdue. Mais il oublia bientôt ses projets. Une nuit, vers deux heures du matin, le bruit d'une chaise de poste le réveilla. Robert, son ancien valet de chambre, qu'il voyait encore, lui apprit dès le lendemain l'arrivée d'Estella, et son union prochaine avec le vicomte de Laporte.

Le jeune domestique voulait, par ces confidences, décider son ancien maître à renoncer à des prétentions désormais impossibles à réaliser. Bien loin de là : cette pensée qu'un mariage allait lui ravir sa maîtresse sous ses yeux, au mépris des vengeances dont il pouvait s'armer, exalta au dernier point l'imagination malade d'Alphonse. Estella demeurait près de lui. Il pouvait la rencontrer facilement. Il voulut tenter auprès d'elle un dernier effort, ressaisir par une démarche hardie le bien qu'il allait perdre. Après s'être reposée trois jours à Paris, Mlle d'Orvilliers repartit pour l'Auvergne, et pour la seconde fois le jeune homme l'y suivit.

Peut-être serait-il difficile de définir précisément les intentions d'Alphonse au moment de ce second voyage. Trop généreux pour former contre Estella un plan de persécution habilement calculé, pour la diffamer, pour la perdre, il sentait d'un autre côté qu'il avait attaché trop d'espérances à sa possession, qu'il l'avait achetée par trop de sacrifices, pour vivre d'une existence qu'elle n'aurait point partagée. Souvent, il est vrai, pendant ses longues insomnies, au souvenir de Varins, de sa mère, de sa sœur, de son séjour à Lagarde, de ses voyages fortunés de Chamouni, des amis, des parens, en un mot des biens immenses qu'elle lui avait coûtés, il se surprenait à la haïr, à vouloir diriger contre elle toute la puissance qu'elle avait mise entre ses mains, puissance d'autant plus terrible, qu'il n'avait plus rien à perdre, rien à redouter. Mais ces noires suggestions de l'enfer passaient vite. L'infortuné retombait bientôt sous l'empire du charme qui l'obsédait. Alors venaient les regrets touchans qui mouillent la paupière de larmes, les pensées de résignation à la volonté de celle qui l'oubliait, le désir d'expier seul, par une mort volontaire, les joies coupables du passé, en lui disant qu'il mourait pour elle, puisqu'elle ne voulait plus vivre avec lui. C'était pourtant une passion dangereuse que celle d'Alphonse, car une fois déchaînée, elle devait ne pas reculer même devant un crime. M. de Belmar le savait; et sa confiance apparente, depuis que l'ambassadeur de Naples lui avait appris, suivant son désir, le départ d'Alphonse pour la France, n'était sans doute que le résultat d'une combinaison savante. Le vieillard cachait ses craintes, pour que Beauregard connût moins ses forces. C'était habilement calculé.

Dans un petit salon d'hiver, décoré de riches tentures, de meubles Pompadour, artistement travaillés, Estella et le duc de Belmar, pendant qu'Alphonse errait dans les ténèbres, occupaient leur veillée, l'un à parcourir ses gazettes, l'autre à établir des fleurs artificielles sur de légers fils de laiton. Bien qu'on fût au commencement de juin, un feu brillant pétillait dans la cheminée de marbre, car un vent glacial soufflait des montagnes. Certes, le poids de ses soixante-dix années de débauches, d'exil et de courses lointaines semblait accabler le vieux seigneur à ce moment avancé de la nuit. Grâce aux soins excessifs qu'il prenait de sa toilette, aux précautions dont il s'entourait pour dissimuler ses infirmités, il passait à Paris pour le type du vieux gentilhomme, toujours leste et galant, dont l'âge est un problème; mais là, dans le secret de son intérieur, il étalait à son aise tout le luxe de sa décrépitude, loin des viveurs qu'il fréquentait encore et des ingénues auxquelles il racontait ses fadeurs. Ses épaules étaient courbées, sa figure abattue, somnolente; de rares cheveux s'éparpillaient sur ses tempes. Les petits soupers de Versailles avaient gravé leur souvenir sur son front par des rides profondes, qu'avaient aussi creusées et les terreurs, et les combats, et les souffrances d'une longue émigration.

Le sommeil commençait à le gagner. Parfois il soulevait son regard jusque vers la pendule avec des signes évidens d'impatience, bâillait, se renversait de nouveau sur le large et moëlleux dossier de sa bergère et s'endormait un instant. Enfin, quand l'horloge de la chapelle eut sonné onze heures, il se leva en s'appuyant sur les bras de son fauteuil, prit son mouchoir, sa tabatière, alluma une bougie, et appuyant ses lèvres minces et sèches sur le front d'Estella :

— Bonsoir, petite, dit-il. Puisque M. de Laporte se fait désirer si long-temps, je vais me mettre au lit. Tu peux te retirer aussi. Je donnerai mes ordres à M. Delarue pour que notre voyageur soit convenablement traité. Mais il n'arrivera sans doute que demain. Je le crois trop bien élevé pour venir déranger les gens au milieu de leur sommeil.

— Attendez encore un peu, cher tuteur, répondit la demoiselle. Il n'est pas tard : il viendra peut-être, et trouverait mal qu'à une heure aussi peu avancée de la nuit nous ayons laissé à nos gens le soin de le recevoir.

—Soit, puisque tu le veux, répliqua le vieillard en se rasseyant. Je suis depuis quelques jours dans un état d'accablement qui m'inquiète. A Paris, je veillerais des nuits entières : ici, je m'endors à neuf heures comme un bourgeois du Marais. M. de Belmar dit, laissa retomber sa tête sur sa poitrine et s'assoupit.

Cependant une chaise de poste parcourait rapidement une des avenues de Lagarde, qui aboutit à la route de Clermont. Couché sur d'excellens coussins, garanti de la fraîcheur du soir par un vasistas hermétiquement fermé, le beau vicomte de Laporte allait signifier ses conditions au tuteur de sa maîtresse adorée, et lui demander son dernier mot. Avant huit jours, il devait être le plus fortuné des amans, riche à millions, et secrétaire d'ambassade auprès de l'empereur de toutes les Russies, ou libre de voler à d'autres conquêtes, et de diriger vers un objet nouveau les soupirs de sa sentimentale ambition.

La situation du château de Lagarde sur une colline élevée, empêchait les voitures d'y aborder du côté du parc. Pour descendre sous l'auvent aux grandes lignes bleues, dessinées sur un fond jaune-paille, qui prêtait son abri aux équipages des visiteurs, il fallait aller rejoindre la grande avenue en contournant le parc. Alors une grille étincelante de dorures s'ouvrait pour vous recevoir, et les gracieux habitans du lieu paraissaient sous la porte cintrée de leur vestibule, et vous souhaitaient la bien-venue. Mais le vicomte de Laporte, depuis long-temps rompu au savoir-vivre diplomatique, connaissait trop bien les convenances pour ne pas sacrifier quelque chose de la parfaite économie de sa toilette à l'*empressement* de revoir sa fiancée. Il fit arrêter ses chevaux devant la petite porte du parc, donna ses ordres au postillon, et commença à gravir une allée sinueuse, en historiant son jabot.

Mais il ne tarda pas, cet heureux du siècle, au front blanc, aux cheveux parfumés, aux séduisantes manières à voir se dessiner dans l'ombre une grande forme humaine, qui faisait crier le sable tour à tour sous l'un et l'autre de ses pas. Soit pressentiment, soit que les ténèbres n'eussent pas absolument confondu les objets, le vicomte devina son rival. Il passait pour brave aux yeux de ses amis. Il avait même fait ses preuves en enlevant quatre filles de condition, et en s'alignant autant de fois sur le terrain du combat singulier. Néanmoins, s'il affrontait le danger sans trop de répugnance, c'était peut-être avec certaines conditions, quand il se présentait à la face du soleil, sous une forme prévue, tel enfin qu'avec un peu d'adresse et de sang-froid on fût certain de s'en tirer. Or, comme il faisait une nuit très sombre, et qu'Alphonse pouvait avoir fantaisie d'oublier à son égard, s'il venait à le reconnaître, ces lois bonnes en elles-mêmes qui obligent les personnes d'une certaine éducation à se battre à

distance, le vicomte se cacha provisoirement derrière un arbre et observa.

Arrivé près de lui, Alphonse s'arrêta et parut écouter comme pour ressaisir un bruit qui lui échappait. De sa retraite M. de Laporte put admirer à son aise le large développement de cette nature, venue au grand air des montagnes, loin des cités où les hommes se pressent et s'étouffent. Il n'avait en ce moment d'autre alternative que de se laisser découvrir, lâchement accroupi dans des broussailles, ou de marcher droit à celui qui paraissait l'attendre. La crainte de donner peut-être à quelque habitué du château, mauvaise opinion de son courage (car il n'était pas absolument certain d'avoir reconnu son rival), l'emporta chez lui sur tout autre sentiment; il prit son parti en brave, et continua sa route, non sans serrer fortement sous son manteau le manche d'un couteau-poignard.

— Ah! c'est vous, noble vicomte de Laporte, fit Alphonse en l'apercevant. Eh bien! vous allez en vainqueur prendre possession de votre conquête?

— Débarrassez le chemin, monsieur, répondit le vicomte, et gardez vos impertinentes réflexions pour vous.

— J'interromps les vôtres, qui sont beaucoup plus convenables à la circonstance, répliqua Beauregard. J'en suis fâché, vrai. Mais savez-vous, fortuné gentilhomme, que je m'intéresse vivement à l'union que vous êtes sur le point de contracter?

— Monsieur, reprit résolument le futur secrétaire d'ambassade, je vous prie, pour la seconde fois, de me laisser passer.

— Pardon de mon importunité, poursuivit Alphonse avec une ironie amère. Ce soir, voyez-vous, je suis en veine de causer. Connaîtriez-vous, par hasard, un certain Alphonse de Beauregard, l'enfant d'adoption de l'infortuné comte d'Orvilliers.

—Ma foi, pas le moins du monde, je vous assure, et je suis peu disposé à faire la connaissance du personnage dont vous me parlez. Mais vous m'avez compris, je pense; et... qui que vous soyez, monsieur, j'espère que vous ne m'obligerez pas à vous châtier comme un malfaiteur, qui vient vous surprendre en guet-apens au milieu de la nuit.

— Vraiment, vous seriez assez bon pour vous intéresser ainsi à mon éducation, excellent jeune homme. Alors, comme je ne veux pas demeurer en reste de politesse avec vous, je pourrai vous donner aussi ma petite leçon. Espérons que celle-ci vous réussira. Je suis Alphonse de Beauregard, l'homme que vous ne connaissez pas et que vous rappelez fort bien.

—Enfin, s'écria vivement le vicomte, M. de Beauregard, que me voulez-vous?

La figure d'Alphonse prit une affreuse expression de rage; son regard devint flamboyant, ses gestes désespérés. Il se grandit comme un géant aux yeux de son rival pétrifié d'effroi.

— Là, là, criait-il, en montrant le château de Lagarde, j'ai vécu dix ans comme un fils dans la maison du meilleur des pères. Un épouvantable malheur m'en a chassé. Mais en le quittant j'y laissai une pensée, un amour, qui devait m'y rendre toujours présent, la pensée, l'amour d'une sœur, d'une fiancée, contre la possession de laquelle j'ai joué ma vie. Parens, amis, fortune, j'ai tout sacrifié, tout perdu pour elle; ma destinée est unie à la sienne par le crime et par le sang. Et il s'est trouvé un homme, un de ces êtres favorisés de la fortune, pour qui le monde a tout fait, que les baisers des courtisanes, les spectacles, les orgies des petits-soupers avaient ennuyé sans doute; un de ces séducteurs habiles qui savent glisser furtivement leurs paroles entre deux cœurs qui s'aiment comme un glaive tranchant; un lâche, enfin, qui m'a arraché cette femme, ce dernier bien auquel je tenais par toutes les fibres de mon cœur... Et cet homme, ce séducteur hypocrite, poursuivit Alphonse en posant sa main crispée sur l'épaule de son rival, vicomte de Laporte, ce lâche, entends-tu bien, c'est toi!...

Le vicomte eut peur. Il recula de quelques pas, et fit briller le couteau dont il était armé. A cette vue, Alphonse le saisit, le désarme, le renverse, et déjà il levait sur lui le fer acéré du poignard. . . . .

La chaise du vicomte était arrivée dans la cour du château. M. de Belmar et sa belle pupille avaient quitté le salon, et s'étaient présentés pour recevoir leur hôte. Mais quand le postillon leur eût dit qu'il était descendu à la petite entrée, ils comprirent la haute convenance de cette arrivée mystérieuse, et se préparèrent de leur mieux à se laisser surprendre. Le chemin qu'avait à parcourir le vicomte était à peine de quelques minutes. Cependant les deux petits coups mystérieux qu'on attendait tardèrent long-temps à se faire entendre à la porte. Le duc se leva, craignant sans doute quelque péril pour son neveu futur, et prêta l'oreille aux bruits du dehors. Il lui sembla ouir deux voix fortement accentuées se répondre, et aussitôt Estella, pâle d'effroi, s'écria:

—Lui, lui, toujours cet homme! O mon père, sauvez M. de Laporte!

Alors le vieillard courut au vestibule, appela ses gens. Tout fut en émoi dans le château. On s'arme, on court vers le parc. M. de Belmar a mis l'épée à la main, et ne peut se lasser d'admirer comme cela sied bien à un gentilhomme en manchettes. Son intervention sépara les combattans.

Grand fut l'étonnement des laquais et des cultivateurs de Lagarde, quand ils aperçurent, tremblant, souillé de fange, le vicomte de Laporte, et près de lui Alphonse qui le menaçait encore du regard. La troupe entière comprit qu'elle ne devait pas se mêler au drame qui se jouait en ce moment. Elle se rangea derrière M. de Belmar. Alphonse jeta son arme aux pieds du secrétaire d'ambassade et lui dit:

—Reprenez votre poignard, noble vicomte, et apprenez à vous en servir... Adieu... nous nous retrouverons.

Et il s'éloigna.

— Voici un drôle qui a singulièrement avancé mes affaires, pensa M. de Laporte, en montant le perron du château.

XV.

Désarmé!

Un des reproches le plus souvent répétés que l'on fasse à la littérature moderne, c'est de ne peindre que des caractères de convention et de se plaire à réunir dans une même âme, contrairement à toutes les lois morales, les penchans les plus opposés. Ainsi, l'on nous demandera raison peut-être d'avoir peint à la fois dans M. de Belmar, le digne tuteur, affectueux et tendre comme un père, qui défend courageusement sa pupille, et le Metternich au petit pied, sceptique, égoïste, adroit, dont chaque action reste soumise au calcul, et jamais au sentiment. Il nous semble facile de répondre à un pareil reproche.

D'abord les données de ce livre sont vraies. Nous n'en réclamons ni les personnages ni l'intrigue. Ils ne nous appartiennent pas. Nous dirons en second lieu, et ceci touche au fond même de la difficulté, que le vieux duc, comme toutes les personnes dont les malheurs ne furent que relatifs à leurs préjugés, à leur orgueil, s'inquiétait peu des autres, s'aimait lui-même, et aimait ses parens pour lui. Il avait maintes fois reproché à son beau-frère, le comte d'Orvilliers, ses inclinations généreuses, de s'entourer d'intrigans, de canaille, dont l'insolente familiarité compromettait sa maison, et devait, tôt ou tard, lui procurer des désagrémens. Le généreux seigneur n'avait voulu tenir aucun compte de ses conseils. Il avait continué d'en faire à sa tête. Mais quand il fut mort, M. de Belmar regarda l'obligation d'éconduire tous les protégés du défunt comme le plus sacré de ses devoirs, et peut-être s'en acquitta-t-il avec un secret plaisir. Par conséquent, tous les motifs les plus puissans qui peuvent mouvoir la volonté d'un homme, le poussaient à excuser la faute d'Estella, à l'attribuer exclusivement à l'imprudence d'un père trop compatissant, trop faible, à prendre hautement la défense de sa pupille, et à la conduire au port du mariage avec sagesse et fermeté. Il combattait pour l'honneur de sa race; il punissait par son ingratitude même, par son outrecuidance, le fils adoptif de M. d'Orvilliers, et se ménageait dans la maison future d'Estella une influence que rien ne pourrait ébranler. Après l'échauffourée d'Alphonse, il se prépara à une lutte sérieuse. Il fallait mettre au plus vite l'ennemi hors d'état de nuire, et M. de Laporte dans la nécessité de prendre une décision. Il écrivit donc aussitôt une lettre confidentielle au prince de Polignac, où il lui expliquait sa situation, et donna ordre à M. Delarue de découvrir à tout prix la retraite que Beauregard avait choisie dans les environs.

Inutile de dire que le gros Auvergnat se trouva dès ce moment parfaitement posé à Lagarde. Lorsqu'il annonça à son maître qu'Alphonse habitait à deux lieues du château, dans une auberge isolée, il reçut une gratification de cent louis, et on lui serra affectueusement la main comme à un vieux serviteur de la famille, intelligent et dévoué.

La rencontre qu'avait faite M. de Laporte dans la petite allée du parc n'avait pas porté, comme on se l'imagine, à un haut degré d'enthousiasme sa passion déjà fort modérée pour l'incomparable Estella. La fièvre qui retint la pauvre jeune fille dans sa chambre pendant la première semaine du séjour du vicomte à la campagne, le délivra fort à propos des embarras d'une cour obligée. Il employa son temps en méditations fort graves. Cette aventure nocturne qu'il avait envisagée d'abord comme un excellent moyen de mener à bien ses affaires, finit par l'effrayer. Quel secret existait entre Alphonse et la femme qu'il devait épouser? Quel avait été le degré de leur intimité? Ces relations secrètes dont Varins s'était fait jadis le confident indiscret, avaient-elles été irréprochables, et quel dénoûment amènerait enfin une pareille intrigue? M. de Laporte se perdait à conjecturer, à calculer, et trouvait quelquefois Mlle Estella beaucoup trop riche, trop belle et de trop bonne famille pour un pauvre gentilhomme comme lui. Mais... trois cent mille livres de rente... c'était bien limpide et bien attrayant.

De tous les personnages qui jouent un rôle dans cette histoire, le plus intéressant et le plus à plaindre était sans contredit Estella. Plus étourdie que coupable dans sa faute, elle n'avait pris conseil, en abandonnant Alphonse, que de sa raison et de cette religion morale, qui nous rend soumis à la société, à la famille, aux justes exigences de notre condition. Ses intérêts les plus graves se débattaient entre trois personnes, dont l'une était chère à son cœur, et dans ce conflit, d'où son déshonneur pouvait sortir, elle devait rester passive; seule, elle n'avait aucune liberté d'action. Où s'arrêterait Alphonse dans le rôle menaçant qu'il avait entrepris? Oserait-il parcourir sans pitié toute cette effrayante série de crimes par lesquels on arrive à la vengeance, en insultant aux hommes et en bravant la justice de Dieu? Comment ce frère, cet ami d'enfance, cet amant si dévoué jadis, s'était-il transformé en un persécuteur implacable. Pouvait-il trouver du plaisir à perdre la femme dont il eût racheté auparavant une larme aux dépens de sa vie? Oh! s'il lui était possible de le voir, elle le fléchirait certainement. Il lui pardonnerait tout. Il sacrifierait ses ressentimens pour rendre heureuse celle qu'il avait si parfaitement aimée. Mais une pareille démarche lui était défendue. Faible

femme, elle devait attendre, en priant, en courbant la tête, le coup qui pouvait à chaque instant la frapper...

La pente du mal est rapide. On glisse facilement sur elle, quand une fois on s'y est placé. Rentré, après sa rencontre avec M. de Laporte, dans le triste réduit qu'il habitait, tremblant de colère, altéré de vengeance, Alphonse ne songea plus qu'à poursuivre avec acharnement la famille dont il était devenu sans retour l'ennemi juré. Il le sentit : sa passion et les circonstances le dominaient. Vainement il avait voulu se vaincre, il ne lui appartenait plus de briser le pacte qui liait sa vie à la vie d'Estella. Un abîme s'ouvrait béant devant lui. Reculer lui était impossible. Il fallait qu'il s'y précipitât, dût la fille de son père adoptif y périr avec lui.

Mille pensées de rapt, de meurtre, de suicide, se disputaient son cerveau malade. Un matin, comme il se levait, il vit la voiture d'Estella s'arrêter devant sa misérable auberge. Le marchepied se baissa et le duc de Belmar en descendit.

Le vieillard entra dans la chambre du jeune homme et salua par une légère inclination de tête. Alphonse le regardait avec stupeur ; était-ce de la honte qu'il ressentait, de la fureur exaltée jusqu'à l'idiotisme? Nous ne chercherons pas à le définir. M. de Belmar prit un siége, en secoua soigneusement la poussière et s'assit. Le jeune homme se laissa retomber sur le bord de sa couchette et attendit.

— Monsieur, dit avec hauteur le tuteur d'Estella, ma visite doit vous étonner. Elle était nécessaire cependant. Je viens vous demander quand cessera l'espèce de guet-apens que ma nièce, mes amis les plus intimes, rencontrent à chaque instant sur leurs pas. Savez-vous, monsieur de Beauregard, que vous jouez contre nous une partie dangereuse?...

Alphonse ne répondit pas.

— Quels sont vos projets? reprit M. de Belmar? Le souvenir de votre père d'adoption, du comte d'Orvilliers, vous a-t-il donc passé si vite que vous vous acharniez aujourd'hui à déshonorer son nom?

Ces paroles tirèrent le jeune homme de sa léthargie.

—Monsieur le duc, répondit-il, j'aurais désiré qu'une explication entre nous n'eût pas lieu. Puisqu'elle est arrivée, je l'accepte. Entre nous désormais il y a guerre à mort. Vous semblez ignorer pourquoi? Le voici :

M. d'Orvilliers, dont je révère la mémoire, m'a sauvé de la misère pour me placer dans sa famille. Il m'a élevé, nourri, aimé comme un fils ; il me préparait un avenir honorable : voilà le bienfait. Et vous, monsieur de Belmar, vous m'avez arraché de sa maison, vous m'avez séparé d'une femme sans laquelle je ne puis vivre, parce qu'elle résume pour moi tout ce qui est l'existence morale de l'homme, amis, parens, fortune, en un mot tout ce que je lui ai sacrifié... Puis vous m'avez rejeté dans la boue dont votre frère m'avait tiré : voilà l'outrage ; et cet outrage je le vengerai tant qu'il me restera un souffle à la bouche, et dans le cœur une goutte de sang.

— Voyons, mon cher monsieur, fit le vieillard en frappant tranquillement sur sa tabatière d'or, expliquons-nous sans amertume et tâchons de nous entendre...

—Et d'abord, interrompit Alphonse, quittez vos airs diplomatiques, monsieur le duc de Belmar. Nous ne sommes pas ici au congrès de Vérone. Sachez que l'homme sur lequel vous avez appuyé, sans y prendre garde, votre pantoufle de gentilhomme, que cet homme étouffe, et qu'il est à craindre comme une vipère qui défend sa vie.

—Soit alors. Posons franchement la question, monsieur de Beauregard, reprit le tuteur d'Estella, puisqu'il vous plaît ainsi. Vous avez assassiné le comte de Varins?

— Supposons-le pour un instant, monsieur le duc. Après?

— Le fait est certain. Le domestique de la victime vous reconnaîtra. En deux mots : — Laissez ma nièce en paix où je vous fais arrêter.

Un éclat de rire strident siffla entre les lèvres d'Alphonse.

— Parbleu! mon cher monsieur, reprit-il, je vous croyais plus fort en négociations. Je parie que vous n'oseriez pas ce que vous dites?

— Vous paraissez bien sûr de votre fait, jeune homme. Et si je l'osais?

— Si vous l'osiez, comprenez bien... il y aurait deux noms flétris à la fois par une enquête infamante ; l'un noble, honoré, environné de tous les prestiges de la fortune et de la grandeur ; l'autre obscur, enterré pour ainsi dire dans un petit coin de la Savoie. Ce dernier serait le mieu, et l'autre...

— Assez, assez, misérable, fit le duc de Belmar avec indignation.

— Vous voyez donc bien, monsieur, que vous ne l'oseriez pas

Il se fit un moment de silence. Le vieillard reprit :

— Nous allons trop loin tous deux, mon cher M. Alphonse. Je ne voudrais pas agir juridiquement contre un ami de mon frère ; et j'aime à vous croire trop généreux pour profiter dans un intérêt de vengeance inutile de l'imprudence de Mlle d'Orvilliers. Jeune homme, vous êtes bien fait, spirituel, courageux ; oubliez des illusions dangereuses ; si vous craignez les écarts de votre imagination, mettez-vous dans l'impossibilité de nuire. Voilà le devoir d'un homme d'honneur, et vous serez satisfait de l'avoir rempli. Rendez-moi la correspondance de ma nièce. C'est un dépôt sacré, qui lui appartient, puisqu'elle vous l'a volontairement confié. Replacez-vous par votre travail, par vos talens, par une conduite sage dans la position qui vous appartient. Je serai là pour vous soutenir, vous aider de ma protection, de mes conseils, par des avances d'argent, s'il le faut. Je n'épargnerai rien pour continuer à votre égard l'œuvre de bienfaisance de notre excellent d'Orvilliers.

— Veuillez, monsieur, répondit Alphonse, résumer en termes aussi clairs que possible la longue tirade que vous venez de débiter.

— Mais, mon cher enfant, la chose est simple. Vous vous êtes sans doute ruiné en voyages pour courir après une chimère. Des fonds vous sont probablement nécessaires pour entreprendre quelque chose. Je vous en offre : Acceptez-vous?

— Sans périphrase, c'est une question d'argent que me pose monsieur le duc de Belmar? demanda le jeune homme.

— Eh bien! oui, allons. Je ne marchanderai pas. Quelles sont vos prétentions? Dix mille francs vous suffiraient-ils.

— Bah! dix mille francs, répliqua Beauregard d'un ton railleur... pour quarante autographes... bien authentiques... d'une nature extrêmement compromettante... Quand on a trois cent mille livres de rente, et dans sa manche un futur ambassadeur qui veut épouser... Monsieur le duc, vous pourriez faire beaucoup mieux.

—Avez-vous les lettres ici? fit le tuteur.

— On pourrait les trouver.

— Bien. J'ai apporté vingt mille francs dans le coffre de ma voiture : Je vais vous les remettre... Préparez-moi ce petit portefeuille... bien complet surtout..... C'est une affaire d'honneur, monsieur Alphonse; vous comprenez. Et tout sera dit.

— Vous appelez cela une affaire d'honneur, monsieur le duc? reprit Alphonse en se plaçant à l'encontre du vieillard ; et moi je dis que c'est un marché infâme, aussi déshonorant pour celui qui le propose que pour le malheureux, mourût-il de faim, qui serait assez vil pour l'accepter.

— Bah! bah! bah! répliqua le duc. Vous avez trouvé là de nobles paroles, mon cher ami. Mais, croyez-moi, c'est un joli pécule vingt mille francs! Je cours vous les chercher.

M. de Belmar s'avança vers la porte. Alphonse le saisit au bras, et le repoussa avec mépris.

— Votre cynisme me dégoûte, dit-il. Ce que me coûtent ces lettres ne se vend pas à prix d'argent, monsieur. Vous devriez avoir assez de cœur pour le savoir,

— Je mets dix mille francs de plus.

— Que vos écus périssent avec vous, infâme! murmura le jeune homme en tremblant. Vous me prenez pour un marchandeur d'argent peut-être. Ah! cessez de m'insulter, ou malgré votre âge je vous jette à la porte... Pas un mot de plus, je vous prie.

La position de M. de Belmar était grave. Il avait entamé une négociation délicate, dans laquelle il ne fallait pas échouer. Fécond en ressources, habile, tenace, connaissant à fond le cœur des hommes, sachant exploiter également les nobles et les sales passions de l'espèce humaine, malgré les deux échecs qu'il venait de recevoir, il ne désespéra point du succès. Il se mit à se promener à grands pas dans un état d'agitation menteuse, dont il employa les instans à dresser contre l'inexpérience d'Adolphe une nouvelle batterie, dont tous les coups devaient porter.

— Je vous laisse, monsieur, reprit-il. Vous venez de donner à ma vieille expérience des hommes une leçon que je me rappellerai longtemps Se peut-il qu'on rencontre dans le même être, d'un côté tant de généreux mépris des biens de ce monde, et de l'autre tant d'acharnement à déshonorer une femme, que sa famille a ramenée avec beaucoup de peine au devoir, des égaremens où vous l'aviez entraînée?

Et comme Alphonse, fatigué de cette longue entrevue, ne répondait pas :

—Ainsi donc, poursuivit le vieillard, vous, monsieur de Beauregard, qui avez eu le bonheur de vivre auprès de mon beau-frère, de connaître et de pouvoir admirer ses vertus, vous êtes décidé à vous servir contre sa fille de la correspondance que vous tenez d'elle?

— Non, répondit Alphonse. Cette correspondance est un dépôt que je garde, mais dont je n'userai point. Ne craignez rien, monsieur. Je n'imiterai point vos Richelieus des salons parisiens. Je n'irai pas divulguer comme eux ma bonne fortune dans un misérable intérêt de vanité. J'ai voué ma vie à l'amour de Mlle Estella. S'il le faut, je l'y sacrifierai sans hésitation et sans calcul. Après cela, malheur peut-être à ceux dont je deviendrai la victime! Entre eux et moi Dieu jugera.

— Vous n'userez pas de ces lettres, dites-vous, répliqua M. de Belmar avec amertume? Oh! si, si! Vous les enverrez aux parens, aux amis, aux connaissances de ma nièce, et vous la diffamerez comme cela se pratique en pareille occasion. Mais vous serez infâme aux yeux de tous les gens honnêtes, sachez-le bien, monsieur.

— Je ne veux être infâme aux yeux de personne, pas même aux vôtres, quoique j'aie quelques raisons de ne pas tenir beaucoup à votre estime. Vous croyez donc, noble gentilhomme, que je considère les lettres de votre nièce comme absolument nécessaires à l'accomplissement de mes projets?

— Mais nous l'entendons ainsi l'un et l'autre, ce me semble, fit le vieillard.

— Et si je vous les remettais toutes et sans conditions?

Un sourire de doute effleura les lèvres de M. de Belmar.

— A mon tour, reprit-il, je vous dirai monsieur Alphonse, que vous ne l'oseriez pas.

— Les voici, répliqua le jeune homme, en jetant un portefeuille aux pieds de son interlocuteur. A nous deux maintenant.

Le tuteur d'Estella s'empara vivement de la proie qu'on lui abandonnait.

— Prenez garde, fit-il alors en se redressant de toute sa hauteur, lâche

vaurien, calomniateur impudent. A la première démarche équivoque, je vous fais jeter dans un cul-de-basse-fosse. Tâchez de vous faire oublier.

M. de Belmar avait prononcé cette dernière menace sur le seuil de la porte. Il s'esquiva, rejoignit sa voiture, et quand il s'y fut assis :

— Au château, cria-t-il, et brûlez le pavé !...

Le rusé vieillard avait réussi au-delà de ses espérances. Il rapportait les lettres d'Estella, et ses trente billets de mille francs. M. de Talleyrand lui-même n'eût pas dédaigné la gloire d'un pareil succès.

XVI.

Fin contre fin.

Ce soir-là, M. le duc de Belmar rentra bien satisfait de lui-même en son château de Lagarde. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, au moment où il quittait sa calèche, un domestique lui remit un pli du prince de Polignac. Ce pli contenait deux lettres : l'une émanée des bureaux du ministère, dans laquelle on annonçait au vieillard que sa majesté signerait en même temps le contrat de Mlle d'Orvilliers et la nomination de son mari aux fonctions de secrétaire d'ambassade près le cabinet de St-Pétersbourg; l'autre, tout à fait confidentielle, où le prince de Polignac témoignait à M. de Belmar qu'il partageait ses chagrins domestiques, et ne négligerait rien pour les adoucir. Le ministre invitait son *ami* à se rendre à Paris, où l'on pourvoirait plus facilement à la sûreté de sa famille. Muni de ces papiers et de ceux qu'il avait heureusement retirés des mains d'Alphonse, le tuteur d'Estella se rendit à la chambre de sa pupille. Il la trouva seule et souffrante. Il ferma soigneusement la porte, et prenant les mains de la pauvre jeune fille dans les siennes :

— Courage, petite nièce, lui dit-il. Tout est sauvé.

Et comme Estella semblait l'interroger du regard :

— Oui, reprit-il en plaçant sur ses genoux le dépêches de Paris. Voici d'abord une lettre de cet excellent prince qui nous prend sous sa protection spéciale. Ceci est avis du cabinet, par lequel on nous annonce que le roi signera en même temps votre contrat de mariage et l'ordonnance de M. le vicomte de Laporte. Enfin, chère enfant, dans ce petit portefeuille se trouve renfermé... quelque chose de bien précieux, dont vous apprendrez désormais, je l'espère, à connaître la valeur. Regardez plutôt.

Estella ouvrit le carnet, et devint pâle comme une morte.

— Mes lettres à cet homme. Oh ! mon père, s'écria-t-elle en tombant aux genoux du vieillard, Dieu vous bénisse! vous me rendez la vie.

M. de Belmar la releva doucement et reprit :

— Ainsi donc plus d'inquiétudes, Estella, plus de larmes. Nous retournerons à Paris bientôt pour célébrer votre mariage. Ce bonheur, par votre sagesse et votre confiance en moi, vous l'avez mérité.

— Comment reconnaître tant de bienfaits ? Hélas ! vous avez dû rougir pour moi en parcourant ces tristes preuves de mes égaremens d'autrefois.

— Je n'ai pas violé un secret qui n'appartient qu'à vous, Estella. Allons ! faites un peu de toilette. Vous dînerez avec nous aujourd'hui. Et le front haut, la démarche assurée maintenant, ma fille, comme il convient à une d'Orvilliers.

— Et il vous les a rendues, reprit Estella après une pause!

— Hum ! fit le duc.

— Oui, c'est un noble cœur qu'Alphonse. Pauvre infortuné! Comme il a dû souffrir!

— Il ne me les a pas données, répondit le vieillard.

Et, baissant la voix, d'un ton indigné il répondit :

— Il me les a vendues!

Or, pendant que le duc de Belmar achevait ainsi de briser dans Estella le dernier souvenir qu'elle eût pu conserver d'Alphonse, que faisait ce dernier? Il rugissait comme un lion qui s'est pris aux lacs des chasseurs, et qui se fatigue inutilement à vouloir les déchirer de ses griffes puissantes. C'en était fait : le dernier moyen qu'il possédât de se rapprocher d'Estella lui échappait. La fatalité le poussait infailliblement au crime. Désormais plus que deux partis à prendre, dont l'un était impossible, impossible à son courage, à son orgueil, à son amour, reculer — ou bien finir par une catastrophe cette intrigue monstrueuse, moitié vaudeville, moitié drame sanglant. Il embrassa le dernier. Malgré son habileté, peut-être M. de Belmar, dans ses calculs, ne tenait-il pas assez compte du caractère d'Alphonse. Il avait presque raison de croire tous les hommes aussi corrompus que lâches. Le sort voulut qu'il trouvât une exception. Le sacrifice que lui fit Alphonse des lettres de sa maîtresse fut le dernier, peut-être le plus fort stimulant de ce désespoir, dont rien ne put dès lors contenir la dévorante énergie.

Estella parut donc au dîner du château, suivant le désir de son oncle. M. Delarue mangea seul sans préoccupation, de manière à ne pas perdre un coup de dent. Les autres convives parurent s'observer. Placé près de sa fiancée, M. de Laporte fut presque embarrassé de sa contenance. M. de Belmar riait en tapinois de sa galanterie de mauvais aloi. Il le conduisit au salon au sortir de table, résolu à le corriger durement de sa fatuité. Un duel de paroles avec lui n'était pas aussi dangereux, à beaucoup près, qu'avec Alphonse. Le spadassin de profession se fait tuer souvent par un novice; mais contre un demi-savant, il est certain de triompher.

— Vous vous rappelez sans doute, monsieur de Laporte, dit le vieillard à son futur neveu quand ils furent seuls, le tendre intérêt que je vous ai toujours porté.

— Oui, mon cher oncle.

— Laissez de côté ce titre pour un instant. Causons d'affaires et pas de sentiment.

— Comme le voudra M. le duc de Belmar.

— Ma nièce possède un nom honorable, une fortune brillante, des avantages extérieurs, des qualités morales, que vous avez sans doute appréciés.

— Je sais tout le mérite de Mlle Estella. Il n'est pas nécessaire de me le rappeler.

— Eh bien! monsieur, son nom j'ai voulu l'unir au vôtre ; j'ai désiré vous enrichir de sa fortune, vous rendre heureux de ses charmes; j'ai tout fait pour vous attacher à moi par la reconnaissance, par la parenté, par les liens les plus étroits et les plus sacrés...

M. de Laporte, déconcerté par la vivacité de l'apostrophe, s'inclinait gauchement à chaque mot de son interlocuteur, et le regardait arpenter la chambre dans un grand état d'agitation.

— Je suis étonné, indigné, monsieur, que vous profitiez des embarras où nous jette la sotte colère d'un ingrat, pour nous imposer des conditions, pour marchander une alliance que je vous estime fort heureux de contracter purement et simplement. Trois cent mille écus de rente et Mlle Estella d'Orvilliers, est-ce donc si peu de chose pour un cadet de famille, qu'il faille surenchérir tous les jours pour vous avoir? monsieur le vicomte, vous vous déciderez et promptement.

— Monsieur le duc de Belmar, répondit Auguste de Laporte d'une voix extrêmement conciliatrice, envisage les choses d'une façon qui m'offense. Le mariage est, il me semble, une action assez importante pour qu'on réfléchisse mûrement avant de la faire. Car il s'agit du bonheur de la vie non seulement pour soi-même, mais encore pour un être quelquefois bien tendrement aimé.

— Quand on est à votre âge et qu'on aime *bien tendrement*, vicomte, on ne sépare point le mariage du bonheur.

— Mais, monsieur, ne doit-on pas au moins mettre ses sentimens à l'épreuve? Qui peut répondre de la vérité, de la durée de l'amour, même le plus exalté?

— Celui-là n'est pas toujours le plus profond, monsieur le futur ambassadeur; heureusement le vôtre ne me semble pas pécher par trop d'exaltation. Vous avez pu le méditer tout à votre aise depuis que nous voyageons ensemble. Le temps des réflexions est passé. Vos tergiversations me fatiguent. Les folles vengeances d'un *autre* peuvent compromettre ma nièce. Je lui veux un défenseur : sera-ce vous, oui ou non?

— Enfin, monsieur de Belmar, nous appartenons à une classe où l'on ne s'unit pas sans se connaître. Il est des comptes à faire, des conditions à régler.

— Nullement pour nous. Je vous connais ; je sais votre fortune et je vous accepte, parce qu'Estella le désire, entendez-vous bien ? Sans cela, depuis long-temps vous seriez un étranger pour elle. Voici sa dot :

La terre de Lagarde, — un million;

L'hôtel d'Orvilliers, — quinze cent mille francs ;

Les domaines de Lombardie, — douze cent mille francs;

La terre de Beauregard, — cent mille écus;

Quatre millions.

Plus trois millions en portefeuille :

— Total : sept millions. Tel est le patrimoine assez respectable dont le contrat vous rendra possesseur. Point de ces clauses que vous cherchez à arracher à notre faiblesse et dont le monde parlerait. La loi commune pour ma nièce et pour vous. Je pose la question clairement, répondez de même. Acceptez-vous?

— Huit jours pour réfléchir?

— A demain votre dernier mot.

M. de Belmar sortait. Il se retourna sur le seuil de la porte, tira une lettre de sa poche, et ajoutant en la montrant à son futur gendre :

— M. le prince de Polignac me fait assurer qu'en signant votre contrat de mariage, sa majesté daignera signer en même temps l'ordonnance de votre nomination.

Le vieillard s'inclina et disparut.

Le lendemain, M. de Laporte se sentit plus amoureux que jamais.

— Eh bien, c'est donc ce soir, Robert?

— Hélas oui, monsieur Alphonse.

— L'as-tu vue ?

— Oui, monsieur.

— Elle paraît bien heureuse.

Le petit domestique ne répondit pas.

— Vous souffrez, monsieur, demanda-t-il ?

— Non! Je suis résigné. La fête sera brillante sans doute?

— Je le pense. Toute la maison forme un vaste salon, magnifiquement éclairé, orné de glaces, de jardinières et de magnifiques tapis empruntés au garde-meuble. On circulera dans les salons du rez-de-chaussée.

— Et la chambre nuptiale?

— Au second, au dessus de l'ancien appartement de monsieur.

— Merci, mon pauvre Robert. Voudrais-tu me rendre un dernier service ?

— Si je le puis ?...

— Je voudrais voir la fête.

— Quelle fête ?

— Celle de ce soir.

— Vous? Et pourquoi faire, mon Dieu !

— Pour me dégoûter d'elle, la haïr et l'oublier.

Le petit domestique regarda son ancien maître d'un air soupçonneux. La figure de celui-ci ne trahit aucune autre pensée que celle d'une profonde douleur.

— Crois-tu la chose possible? demanda Alphonse.

— Non. Même avec un billet vous ne pourriez entrer. On se défie. Ceux de la maison qui vous connaissent recevront les lettres d'invitation.

— Mais n'illuminera-t-on pas le jardin par cette belle soirée de juillet?

— Si. Eh bien?

— Une fois caché dans un massif, quand la fête aura commencé, je pourrai tout voir.

— Que vous souffririez, monsieur. Et dans quel but? vous feriez bien mieux d'aller vous distraire cette nuit, au jeu, avec quelques amis, et demain de prendre un logement bien loin, bien loin d'elle, afin de l'oublier.

— Tu devines mon intention, mon enfant. Demain j'entreprends un grand voyage, et je ne reverrai plus Paris. Mais, mon Dieu, ce serait un soulagement à ma douleur si je la voyais dans les bras d'un autre, ma peine se calmerait, car à mon amour la haine, le mépris succéderait.

— Que faire, enfin?

— Peux-tu me procurer la clé de la petite porte du jardin?

— Robert, réfléchissant. — Je verrai. Ce soir, si je la trouve à sa place, je vous la porterai. Mais vous ne resterez qu'un instant, M. Alphonse, et vous serez bien sage : vous me le promettez?

— A quelle heure reviendras-tu?

—Jusqu'à neuf heures attendez-moi. Surtout pas de scandale. Je compte sur votre raison. Mon Dieu, c'est mal de vous obéir. Mais je ne puis rien vous refuser. En effet, le petit domestique tint sa promesse. Le bruit de l'orchestre commençait à peine à se faire entendre, qu'Alphonse, en grande toilette, parfaitement déguisé au moyen de lunettes, d'une fausse barbe et d'une perruque, se promenait déjà dans les allées du jardin. Le nombre énorme des invitations faites par M. de Belmar, non seulement à des personnes connues, mais encore à des étrangers de distinction, favorisait singulièrement les projets du jeune homme. Il mesure de l'œil la haute muraille qui séparait le jardin de l'hôtel d'Orvilliers de la maison voisine, et qui venait s'appuyer à l'angle des bâtimens, immédiatement au-dessous de la chambre des époux. Une haie vive et de hauts tilleuls dérobaient ce mur aux regards. Le jeune homme dressa vite son plan d'escalade :

— De cet arbre sur le mur, se dit-il à lui-même, et du mur dans l'appartement!

La fête.

Les équipages encombraient la rue Saint-Dominique. Un nombreux détachement de gendarmes à cheval faisait prendre la file aux voitures. Toute la haute aristocratie parisienne, ministres, ambassadeurs, pairs de France, députés, grands dignitaires de l'état accourait à cette fête, préparée par M. le duc de Belmar, où le luxe héréditaire d'une puissante famille devait se déployer dans toute sa splendeur. Ce jour-là Mlle Marie-Constance-Estella d'Orvilliers, fille unique du comte Prosper d'Orvilliers, pair de France, lieutenant-général et gentilhomme de la chambre du roi, épousait le vicomte de Laporte, secrétaire d'ambassade auprès de l'empereur de toutes les Russies.

Au premier étage, sous des milliers de bougies flamboyantes, aux bruyantes symphonies d'un orchestre de soixante musiciens, d innombrables quadrilles mêlaient, séparaient, confondaient encore leurs flots bariolés de toilettes pimpantes, de fleurs, d'étoffes légères et d'habits chamarrés d'or. Quatre pièces avaient été converties en salles de danse. Plus loin, une triple galerie de parieurs couronnait le billard, où deux individus de mine assez problématique exerçaient leur industrie. Plus loin encore, dans un salon écarté, dont l'obscurité et le silence contrastaient étrangement avec l'éclat et le bruit des autres appartemens, des joueurs attentendaient avec impatience les arrêts de cette divinité capricieuse que l'on nomme le hasard. Par deux rampes couvertes de précieux tapis, embaumées de fleurs, qui tournaient autour d'un double vestibule de l'effet le plus grandiose, on descendait au rez-de-chaussée que rafraîchissait l'air du soir. Ses fenêtres et ses portes restaient ouvertes. Une nuit délicieuse s'y trouvait ménagée aux yeux des invités, que le bruit et le jour pouvaient avoir fatigués. De là le jardin anglais se montrait en perspective, avec ses massifs artistement distribués, ses allées agréablement trompeuses, sa molle verdure et ses ponts suspendus entre des rochers. Des feux solitaires dormaient au milieu du feuillage, et leur tranquille lumière, glissant en gerbes diaprées à travers les ténèbres, venait mourir sur les divans, sur les sombres tapisseries des murailles, invitait au repos et répandait partout je ne sais quel parfum d'orientale poésie..

Puis au milieu de cette fête, où le plaisir vous saisissait à chaque pas, nulle part si ce n'est dans le salon de réception, vous n'eussiez aperçu M. de Belmar; et c'est à peine si la figure radieuse des mariés vint se mêler trois ou quatre fois parmi les danseurs. Point de politesses monotones, d'invitations fatigantes. Le vieux duc, semblable à la Providence, avait dépensé quarante mille francs ce soir-là, avait rassemblé dans son hôtel toutes les jouissances que réserve Paris aux enfans gâtés de la fortune, et s'éclipsait, comme s'il eût voulu dire à ses invités :

Aimez-vous le jeu, la bonne chère, la danse ou la solitude? Autour de cette table encombrée d'or les désirs s'allument, l'attente se confond, les poitrines palpitent de crainte, de colère ou de joie. Mêlez votre enjeu à ces enjeux qu'entasse une ambitieuse prodigalité. Alignez votre tête parmi ces têtes silencieuses, affairées. Fatiguez, poursuivez la fortune. Elle a pour tous d'heureux retours, des revers imprévus.—Des mets délicieux sont cachés sous les fleurs de ce surtout admirable. Les vins de Grèce, de Hongrie, d'Espagne et de France brillent, transparens et limpides, dans ces cristaux à facettes : mangez, buvez, enivrez-vous.— J'ai rassemblé des femmes séduisantes : lancez-vous parmi leur foule joyeuse; soutenez dans vos mains leurs tailles de sylphides, roulez avec elles dans le même tourbillon de fleurs, d'ivresse et d'harmonie. —Et si l'amour vient à vous sourire, vous avez mes jardins pour en cacher les mystères.—Fatiguez mes musiciens; fatiguez mes laquais : que l'attrait seul vous invite; que pas un de vos caprices ne reste sans être satisfait.

Avec un hôte aussi généreux, chacun en usait largement et se mettait à l'aise. Les joueurs s'acharnaient au gain ou à la perte; les femmes étaient ravissantes, les danseurs infatigables, l'orchestre étourdissant, le buffet encombré. Parmi tout ce monde qui se damnait en sautant, en buvant, en s'amusant beaucoup, je vous assure, comme cela se fait ordinairement, une figure seule, une figure inconnue à tous, demeurait impassible, comme Satan méditant sa révolte au milieu des joies du ciel. Du fond d'un boudoir gothique, qu'une lampe éclairait à peine, Alphonse regarda un instant s'agiter cette foule, sur laquelle il allait jeter un grand souvenir de deuil. Quelques femmes égarées s'approchèrent de lui, considérèrent sa figure et coururent promptement se perdre au milieu du bal. — Quittez ces toilettes fringantes, ces diamans, ces bijoux, ces robes qui couvrent vos attraits sans les cacher, ces habits sur lesquels s'est courbé si long-temps le front de l'ouvrier, jeunes filles sémillantes, insoucieux cavaliers, qui cherchez une main pour y placer la vôtre, un pied pignon pour le guider à la danse!... tremblez!... La mort est à la porte : et quand l'heure sera venue, elle franchira la montée de ses jambes décharnées. Elle aime les bals, la coquette, les fleurs, les fêtes, le bruit des verres, les symphonies de l'orchestre et l'enivrement des quadrilles. Voyez, elle cherche des yeux sa victime, le plus heureux d'entre vous, le plus ivre peut-être. Elle le saisit, le traîne sur le riche tapis en faisant claquer l'une contre l'autre ses mâchoires osseuses, à travers une double haie d'hommes et de femmes épouvantés. Puis, au lieu de ces voitures armoriées qui ont pris la file dans la rue pour vous attendre, de leurs chevaux impatiens, de leurs cochers vêtus de redingotes soyeuses, dont ils étalent sur leurs siéges les deux basques d'hermine, demain, demain viendront à la file les lourdes voitures de deuil, les chevaux couverts de tentures funèbres, et l'infâme corbillard autour duquel on suspend, pour un peu d'or, quelques lambeaux de soie.

Il était deux heures du matin. La soirée brillait de tout son éclat. Les femmes inquiètes, les hommes ardens, stimulés par les séductions qui les entouraient, se ruaient à la danse avec ivresse, tournaient, valsaient à en mourir sous l'archet vibrant de l'orchestre. Les joueurs qui gagnaient, les joueurs qui perdaient ne lâchaient plus l'espérance et la poursuivaient avec acharnement quand elle venait à les tromper. La nature, poussée à bout, commençait à se montrer sur ces figures, que la fréquentation du monde a cuirassée d'ordinaire de mensonge et d'impassibilité. On pouvait jeter le masque. Il n'y avait plus de sages pour observer les fous.

Le vicomte de Laporte et sa jeune épouse avaient disparu depuis long-temps. Ils montèrent à la chambre nuptiale, par un escalier dérobé, sans que personne songeât à les suivre, ou prononçât sur leur absence une seule parole inconvenante. Le tact exquis de la haute société parisienne peut servir de modèle en ces occasions. Elle ne connaît pas les toilettes nocturnes, encore usitées dans la province, où de jeunes enfans vont salir leur imagination à voir des préparatifs, dont de vieilles femmes ont pu seules inventer le cérémonial indécent. Estella était assise auprès de son mari : celui-ci l'attira doucement vers lui.

— Chère amie, lui dit-il, ne sentiez-vous pas le besoin de la solitude et de jouir en paix de notre bonheur? Quand redeviendront-ils déserts et paisibles, ces salons de l'hôtel que nous devons sanctifier désormais par notre amour? Remercions la société en ce moment fortuné. Combien d'amans elle sépare! combien d'existences faites pour s'unir elle rejette bien loin l'une de l'autre, meurtries, désespérées! Pour nous, ma bien-aimée, elle a souri à chacun de nos vœux. Elle n'a eu que d'immortelles couronnes pour en parer tous nos désirs.

— Oui, oui, bénissons la Providence, répondit Estella, en appuyant sa tête sur la poitrine du jeune vicomte. J'ai long-temps redouté ce jour. Auguste; mais il s'est passé heureux et brillant, comme tous ceux qui le suivront; n'est-ce pas, mon ami?

— Enfant, répliqua M. de Laporte, de comparer au bonheur que nous promet l'avenir cette journée de trouble et d'ennui. Il faut être seul quand on aime. Le bonheur alors c'est l'oubli au fond d'une vallée solitaire, c'est une joie inaperçue qui court sur les routes, qui voit tout le monde et qui n'est vue de personne; c'est une existence à deux dans une maison commode et solitaire, à l'air de la montagne, au milieu d'un horizon large, sous un ciel d'azur. Demain nous partons pour Constantinople, et au printemps seulement pour la Russie.

— Vous avez compté sans moi, monsieur le vicomte de Laporte, fit une voix grave et solennelle, et Alphonse sortit de l'embrasure d'une fenêtre où il se tenait caché derrière un rideau.

Il croisa les bras et se prit à regarder les époux. Il y avait tant de fureur dans ses yeux, une soif de vengeance si amère dans le mouvement de ses lèvres, et dans la contraction des muscles de sa figure, qu'Estella tomba à ses pieds éperdue, et levant les mains vers lui pour demander merci :

— Grâce, grâce, fit-elle avec angoisse. Alphonse, pitié pour lui, pitié pour moi!

L'orchestre ébranlait l'hôtel de ses fanfares. Les danseurs s'étaient réunis dans une ronde, qu'on eût prise pour une saturnale. Echevelés, pâlissans aux premières lueurs du matin, aux reflets rouges des bougies. qui se mouraient dans leurs bobèches de cristal, ils achevaient de friper leurs toilettes, de s'exténuer de cette fatigue énervante, dont les ravages font horreur aux premiers rayons du jour.

— Entendez-vous, disait Alphonse, cette foule ivre qui boit le dernier coup du festin, cette musique qui peu à peu se ralentit et s'endort? Voyez-vous la nuit s'enfuir? Ainsi tout passe et tout finit. Adieu, jouissances de la vie, jeux, banquets. danses voluptueuses ; adieu, veilles délicieuses de la nuit, douces teintes de l'aurore, montagnes, vallées, torrens, nature admirable; adieu pour la dernière fois. Vicomte de Laporte, l'heure a sonné : il faut mourir!..

— Oh! pardonnez-nous, répétait la jeune femme en se tordant les mains. Au nom de votre mère, au nom de mon père, qui fut aussi le vôtre, laissez-nous vivre. Mon Dieu, sauvez-nous. Non! non! je ne veux pas mourir.

— Malheureuse femme, reprit Alphonse, je t'épargnerai malgré ta lâche trahison, car l'ombre du comte d'Orvilliers veille encore sur toi. Mais c'est ainsi que je voulais te voir, à genoux et suppliante. Où sont-ils ces jours de triomphe, ces jours de dédain superbe, où tu me faisais repousser par tes laquais, moi qui avais tant couru, tant souffert, tant pleuré pour te suivre... de l'Auvergne ici, d'ici à Milan, à Florence, à Naples, sur toutes les routes de l'Italie ; ces jours où tu passais devant moi comme une apparition, emportée par un équipage rapide, tandis que misérable, pauvre, souffrant, dans la boue des rues, je mendiais un de tes regards au prix de mon dernier morceau de pain? Dis-moi combien alors tu étais heureuse de mes souffrances, enorgueillie de mon désespoir? Et moi je te dirai qu'elle joie horrible je me sens au cœur, en pensant que je tiens sous mon poignard celui que tu m'as préféré, que je vais mêler son sang à mon sang, mon dernier souffle à son dernier souffre, confondre dans le même trépas et mon infortune et son bonheur, et ma misère et son orgueil.

A ces mots, Alphonse montra à la clarté des bougies un long poignard brillant et acéré. Estella cacha sa figure dans ses mains, poussa un cri, et se renversa sans mouvement sur son fauteuil. Son mari court à la porte. Beauregard lui barre le passage.

— Vil assassin, s'écrie le vicomte, tu n'auras pas ma vie sans combat. Nous ne sommes plus au parc de Lagarde, ici.

En même temps, devenu féroce à force de peur, il saisit une masse d'armes, appendue à la muraille parmi les autres pièces d'une armure, se pose en face de l'ennemi, et, brandissant le terrible instrument de mort dont le hasard l'a pourvu, il l'attend et le délie.

Alors s'engage dans cette chambre toute préparée pour l'amour un combat désespéré. Trois fois la masse d'armes retombe sur la tête d'Alphonse, et trois fois le poignard de celui-ci s'enfonce dans la poitrine du vicomte. Celui-ci chancelle, il tombe, se relève; mais Beauregard le pousse, le rejette sur le lit, sur le canapé, sur le piano, que le malheureux arrose, inonde de son sang. M. de Laporte vient rouler aux pieds d'Estella.

Quand au milieu du bal qui tournoie, qui se cabre et qui court, fougueux comme un cheval blessé, la voix de M. de Belmar se fit entendre :

— Au secours! à la chambre nuptiale, criait-il, on assassine Mme de Laporte!

Ce cri termina la fête. La mort est artiste, je vous assure. L'émotion s'usait; elle la ranima. Les muscles du rire étaient fatigués, distendus; elle tira fortement ceux de la terreur et fit grimacer les figures. Elles étaient pâles et flétries; elle les barbouilla de sang.

L'orchestre fit silence : la ronde s'arrêta et se tint immobile comme une troupe de satyres et de nymphes que la foudre a frappés au milieu de leurs jeux. Les femmes se pâmaient, les hommes demandaient où il fallait porter secours. M. de Belmar montra le chemin, véritable type de cette foule usée que venait de ranimer la terreur. On courut à la chambre des époux; on entendit des trépignemens de pieds, des cris de douleur, des prières, des menaces : on voulut s'ouvrir un passage. Les coups que l'on frappait sur la porte retentirent comme la foudre dans les vastes appartemens de l'hôtel.

— Estella, criait Alphonse, en essuyant de la main le sang qui lui voilait la figure, tu vois où tu m'as conduit? Encore un instant à vivre. Pardonne à mon désespoir comme je pardonne en ce moment suprême à ton infidélité. Une parole de pitié de ta bouche et je mourrai content.

— Monstre! répondit la jeune femme... je ne te crains plus, car moi aussi je veux mourir. Le seul homme que j'aimais, tu l'as assassiné.

A ces mots, elle embrassa le vicomte qui respirait encore.

— Cette femme que tu as épousée, reprit l'implacable Beauregard en se penchant à l'oreille de son rival, je l'ai possédée.

Le vicomte de Laporte serra convulsivement la main d'Estella de sa main défaillante et expira. En même temps un coup de pistolet partit et Alphonse, frappé au cœur, tomba auprès de sa victime. La porte s'ouvrit avec fracas, et l'on ne trouva plus dans le chambre qu'Estella, le corps sanglant du vicomte et son rival expirant.

— Il manque encore ici le cadavre de l'infortuné comte de Varins pour accompagner les nôtres, murmura Alphonse. Mlle d'Orvilliers doit être contente. — Et il mourut.

Le canon de juillet couvrit bientôt de sa grande voix le scandale de cette soirée. Mme de Laporte partit pour l'Angleterre et ne revint à Paris qu'après deux ans. Comme on la trouva toujours jolie, toujours spirituelle et avenante, on lui pardonna facilement le passé. Pouvait-elle, après tout, répondre d'un insensé qui était venu se tuer dans sa maison? Six mois après son retour, elle contracta un nouveau mariage. C'est aujourd'hui une maîtresse de maison très à la mode; les bals au profit des pauvres et les sermons de charité n'ont point de patronesse, pas de quêteuse plus zélée.

FÉLIX DERIÈGE.

POÉSIE.

LES ESCLAVES, fragment d'une tragédie (1).

TOUSSAINT.

Avancez,
Mes enfans, mes amis, frères d'ignominie!
Vous que hait la nature et que l'homme renie;
A qui le lait d'un sein par les chaînes meurtri
N'a fait qu'un cœur de fiel dans un corps amaigri;
Vous, semblables en tout à ce qui fait la bête;
Reptiles, dont je suis et la main et la tête!
Le moment est venu de piquer aux talons
La race d'oppresseurs qui nous écrase... Allons!
Ils s'avancent : ils vont, dans leur dédain superbe,
Poser imprudemment leurs pieds blancs sur notre herbe,
Le jour du jugement s'élève entre eux et nous!
Entassez tous les maux qu'ils ont versés sur vous :
Les haines, les mépris, les hontes, les injures,
La nudité, la faim, les sueurs, les tortures,
Le fouet et le bambou marqués sur votre peau,
Les alimens souillés, vils rebuts du troupeau;
Vos enfans nus suçant des mamelles séchées,
Aux mères, aux époux, les vierges arrachées,
Comme pour assouvir ses brutaux appétits
Le tigre à la mamelle arrache les petits :
Vos membres, dévorés par d'immondes insectes,
Pourrissant au cachot sur des pailles infectes;
Sans épouse et sans fils vos vils accouplemens,
Et le sol refusé même à vos ossemens,
Pour que le noir, partout proscrit et solitaire,
Fût sans frère au soleil et sans dieu sur la terre.
Rappelez tous les noms dont ils vous ont flétris,
Titres d'abjection, de dégoût, de mépris;
Comptez-les! dites-les! et dans notre mémoire,
De ces affronts de blanc faisons-nous notre gloire!
C'est l'aiguillon saignant qui, planté dans la peau,
Fait contre le bouvier regimber le taureau;
Il détourne à la fin son front stupide et morne,
Et frappe le tyran au ventre avec sa corne.
Vous avez vu piler la poussière à canon,
Avec le sel de pierre et le noir de charbon;
Sur une pierre creuse on les pétrit ensemble;
On charge, on bourre, et feu! le coup part, le sol tremble.
Avec ces vils rebuts de la terre et du feu,
On a pour se tuer le tonnerre de Dieu.
Eh bien! bourrez vos cœurs comme on fait cette poudre,
Vous êtes le charbon, le salpêtre et la foudre.
Moi, je serai le feu, les blancs seront le but.
De la terre et du ciel méprisable rebut,
Montrez en éclatant, race à la fin vengée!
De quelle explosion le temps vous a chargée!

(Il se penche et écoute un moment à terre.)

Ils sont là! là, tout près, — vos lâches oppresseurs!
Du pauvre gibier noir exécrables chasseurs,
Vers le piége caché que ma main va leur tendre
Ils montent à pas sourds et pensent nous surprendre.
Mais j'ai l'oreille fine, et bien qu'ils parlent bas
Depuis le bord des mers j'entends monter leurs pas.
Chut! .. Leurs chevaux déjà boivent l'eau des cascades,
Ils séparent leur troupe en fortes embuscades,
Ils montent un à un nos âpres escaliers.
Ils les redescendront avant peu par milliers!
Que de temps pour monter ce rocher sur la butte!
Pour le rouler en bas combien? Une minute!

. . . .

Avez-vous peur des blancs? Vous, peur d'eux! Et pourquoi?
J'en eus moi-même aussi peur; mais écoutez-moi.
Au temps où m'enfuyant chez les marrons de l'île,
Il n'était pas pour moi d'assez obscur asile,
Je me réfugiai, pour m'endormir, un soir,
Dans le champ où la mort met le blanc près du noir,
Cimetière éloigné des cases du village,
Où la lune en tremblant glissait dans le feuillage.
Sous les rameaux d'un cèdre au long bras étendu,
A peine mon hamac était-il suspendu,
Qu'un grand tigre, aiguisant ses dents dont il nous broie,
De fosse en fosse errant vint flairer une proie.

---

(1) M. de Lamartine a communiqué à la *Revue des deux Mondes*, à laquelle nous l'empruntons, le fragment qu'on va lire d'une tragédie intitulée *les Esclaves*, composée il y a quelques années, et que sa position politique ne lui a pas permis de donner encore au Théâtre-Français. C'est le discours de Toussaint-Louverture aux noirs de Saint-Domingue pour les encourager à reconquérir leur liberté.

De sa griffe acérée ouvrant le lit des morts,
Deux cadavres humains m'apparurent dehors ;
L'un était un esclave et l'autre était un maître ;
Mon oreille des deux l'entendit se repaître,
Et quand il eut fini ce lugubre repas,
En se léchant la lèvre il sortit à longs pas.
Plus tremblant que la feuille et plus froid que le marbre,
Quand l'aurore blanchit, je descendis de l'arbre,
Je voulus recouvrir d'un peu du sol pieux
Ces os de notre frère exhumés sous mes yeux.
Vain désir ! vains efforts ! de l'un, l'autre squelette
Le tigre avait laissé la charpente complète,
Et rongeant les deux corps de la tête aux orteils,
En leur ôtant la peau les avait fait pareils.
Surmontant mon horreur, voyons, dis-je en moi-même,
Où Dieu mit entre eux deux la limite suprême ?
Par quel organe à part, par quel faisceau de nerfs
La nature les fit semblables et divers ?
D'où vient entre leur sort la discorde si grande ?
Pourquoi l'un obéit, pourquoi l'autre commande ?...
A loisir, je plongeai dans ce mystère humain,
De la plante des pieds jusqu'aux doigts de la main ;
En vain je comparai membrane par membrane :
C'étaient les mêmes jours perçant les murs du crâne ;
Mêmes os, mêmes sens, tout pareil, tout égal
Me disais-je ; et le tigre en fait même régal,
Et le ver du sépulcre et de la pourriture
Avec même mépris en fait sa nourriture !
Où donc la différence entre eux deux ? — Dans la peur ;
Le plus lâche des deux est l'être inférieur?
Lâches ? Sera-ce nous ? et craindrez-vous encore
Celui qu'un ver dissèque et qu'un chacal dévore ?
Alors tendez les mains et marchez à genoux,
Brutes et vermisseaux sont plus hommes que nous !
Ou si du cœur du blanc Dieu nous a fait les fibres,
Conquérez aujourd'hui le ciel des hommes libres ;
L'arme est dans votre main ; égalisez les sorts !

LES NOIRS, avec acclamation.

Liberté pour nos fils et pour nous mille morts !

TOUSSAINT.

Mille morts pour les blancs et pour nous mille vies !...
Les voici ; je les tiens. Leurs cohortes impies
Sur nos postes cachés vont surgir tout à coup.
Silence jusque là, puis d'un seul bond debout !
Qu'au signal attendu du premier cri de guerre
Un peuple sous leurs pieds semble sortir de terre !
Chargez bien vos fusils, enfans, et visez bien :
Chacun tient aujourd'hui son sort au bout du sien.
A vos postes Allez !
(Ils s'éloignent. Toussaint rappelle les principaux chefs, et leur serre la main tour à tour.)
A revoir ; demain. frères,
Ou martyrs dans le ciel, ou libres sur la terre !

DE LAMARTINE.

Le carnaval des animaux.

FABLE.

Un certain jour, dans un certain pays,
De je ne sais quelle folie
Tous les animaux furent pris.
Chacun, en liberté, suivant sa fantaisie,
Montrait pour sa nature un souverain mépris.
Les quadrupèdes, les reptiles,
Les poissons et les volatiles,
Tout s'en mêlait. C'était un désordre, un fracas,
Un véritable Mardi-Gras.
La grenouille essayait les airs de Philomèle ;
L'abeille avait cédé ses ruches aux frêlons ;
Devant les étourneaux fuyaient à tire-d'aile
Les éperviers et les faucons.
Les lièvres pourchassaient chiens courans et levrettes ;
Les renards en gloussant menaient les dindonneaux ;
Les écrevisses, les blaireaux
Défiaient à la course et lapins et belettes.
L'ours gardait les chevreuils, et le loup les agneaux ;
Les chiens miaulaient sur la gouttière ;
Le singe à la charrue attelait les pourceaux ;
Les taupes, les hiboux expliquaient la lumière ;
Et, pour jouer dans la poussière,
La parce et le brochet s'élançaient hors des eaux.
Surpris de cette extravagance,
Un corbeau voyageur avise un perroquet
Dont l'intarissable caquet
De ces *renversemens* célébrait l'excellence :
Et déjà du bavard le corbeau se moquait,
Quand une vieille pie, ambulante gazette,
Lui cria : « Sifflez donc le drôle et sa recette :
» Vous voyez les effets de nos nouvelles lois !
» C'est notre roi Lion qui, dans un beau délire,
» A dit : Tout citoyen sera, dans mon empire,
» Admissible à tous les emplois. —
» Chacun depuis ce temps se croit propre à tout faire,
» Les perroquets surtout ; ils sont pis que des rois.
» Ce bavard est ministre, et dit que tout prospère ;
» Mais nul ne veut, comme autrefois,
» Faire le métier de son père. »
« — Oui ! répond le corbeau ; la paix soit avec vous
» Je vais poursuivre mon voyage.
» La loi de ce pays est fort juste et fort sage,
» Mais les habitans sont des fous. »

VIENNET.

LA BIBLE DU DIABLE. (1)

La bibliothèque de Stockholm, où je me promenai long-temps, a des manuscrits assez rares. Un d'eux captiva mon attention : il était d'une dimension gigantesque ; il avait deux pieds et demi de long, et pesait beaucoup plus d'un quintal. Le manuscrit renfermait, outre la Bible, une quantité de prières, des formules d'exorcisme, et le portrait en pied de Satan. Je fis des questions sur ce livre, qu'on appelle la *Bible du diable*, et j'eus une légende à écrire.

Il florissait au XIII[e] siècle, dans un des monastères de *Prague*, un ancien soldat qui, après avoir perdu son bras gauche à l'armée, s'était voué à l'état religieux. Le moine Ignace, encore assez jeune, n'était pas précisément un saint homme ; car, loin de tendre à la maigreur et aux rudes austérités, il tournait à la graisse et aux gais penchans. Les regards de la beauté, bien qu'il cherchât à leur résister, le perçaient de part en part, à le clouer contre les murs de son cloître, où il tenait pourtant à vivre confiné. On remarquait qu'il soignait sa personne avec coquetterie, et qu'il s'était fait faire un faux bras qui simulait parfaitement le véritable. Bref, une de ces femmes qui ne sont nullement disposées à cacher les charmes dont la nature les a douées, lui tourna la tête un beau jour. Il se laissa aller, le malheureux, à essayer avec elle ce grand duo de l'amour qu'il est si triste de chanter tout seul ; et, de fil en aiguille, ou de fièvre en chaud mal, il en arriva, l'insensé ! à violer les lois de son ordre.

Grande rumeur au monastère. Ignace est traduit et jugé au tribunal de ses frères. Il n'était pas précisément coupable d'un crime ; mais le crime, dit-on, est moins opposé à la vertu que le vice. Ignace est condamné à mort.

Néanmoins, la pitié plaidait pour lui dans le cœur des plus inflexibles moines ; Ignace avait toujours été si bon garçon ! trop bon vivant, sans contredit. mais si naïf dans ses erreurs ! Puis ce n'était pas un de ces esprits lourds et bouchés dont il faut frapper la tête avec un marteau d'airain pour en faire jaillir une étincelle ; il y avait au contraire en lui excès d'imagination et d'ardeur ; il était donc plus excusable qu'une autre. En outre, il revenait des camps où il avait été façonné à des habitudes anti-apostoliques. Finalement, le supérieur du couvent se mit dans la pensée que Dieu pourrait l'autoriser à gracier le coupable en faisant un miracle en sa faveur. Il va trouver le père Ignace.

Sa révérence, humiliée et repentante, était prosternée à l'autel, devant une des plus précieuses reliques du cloître. Cette relique était le bras de sainte Gertrude, enchâssé dans un étui d'argent. Ignace priait avec ferveur.

« — Tu peux obtenir ton pardon, lui dit l'abbé d'un ton solennel, mais à une condition expresse : c'est que, renfermé dans ta cellule, et pendant l'espace d'une seule nuit, tu écriras la Sainte-Bible, avec riches enluminures. Le livre, tout entier de ta main, devra être d'un format beaucoup plus qu'in-folio, et contenir au moins trois cents pages.

» — Vous nommez cela *un pardon !* réplique Ignace avec une physionomie demi railleuse et demi consternée. Grand merci ! je ne regrette en ce moment mon bras perdu, que parce que, sans lui, devant vous, je ne saurais battre des mains.

« — Taisez-vous ! interrompit l'abbé.

« — Un mot encore : reprend le coupable après quelques momens de réflexion. Promettez-moi, si je parviens à accomplir le prodige en question, que vous mettrez à ma disposition, dès que je vous le demanderai, quelque saint objet du couvent : ne fût-ce que pendant un jour.

» — Volontiers, je te le promets.

» — Préparez-moi plumes et encre. Fournissez-vous le parchemin ?

» — Nous n'en aurions pas d'assez grand.

» — Et où voulez-vous que j'en prenne ?

» — Je ne sais. Dieu te soit en aide ! »

Et le supérieur se retire.

« — Il est clair, dans tout ceci, se dit le père Ignace en remontant tristement à sa cellule, qu'on me donne à faire en une nuit un travail de plus de deux ans. On est évidemment sans clémence et sans pitié. La bénigne proposition n'est qu'une impitoyable ironie. Brouillé pour le quart d'heure avec *Dieu*, je ne vois en vérité que *le diable* qui soit *homme* à me tirer d'affaire : il a de si malignes ressources ! Malheureusement il faut payer cher ses services. N'importe, nous marchanderons. Il est fin, mais je suis rusé. »

Ici, la légende ne dit pas comment le révérend moine évoqua sa majesté diabolique. Au surplus, ce détail accessoire est peu à regretter, je suppose. Passons à la scène importante.

Ignace et Satan sont en présence.

« Troupier devenu calotin ! dit gaillardement le diable avec un sourire

(1) Cette Bible fut prise par les Suédois dans la guerre de trente ans, et apportée de Prague comme un trophée.

malhonnête, et portant la main à ses cornes comme pour un salut militaire : je te tire ma révérence. Or ça, qu'y a-t-il pour ton service ? donne tes ordres, camarade ! »

J'ai oublié de dire que le père Ignace tenait singulièrement au langage de la bonne compagnie et aux habitudes de l'extrême politesse. De là aussi la bienveillance générale qu'il s'attirait. Le style cavalier et le *sans façon* vulgaire du diable, l'ont, en conséquence, indigné. Il croit, néanmoins, devoir se contraindre; et, se découvrant le front, en clerc parfaitement éduqué, il réplique avec l'urbanité la plus exquise :

«—J'ai trop de *savoir vivre*, monseigneur, pour me permettre de vous intimer *des ordres*. Veuillez vous donner la peine de vous asseoir.

» — C'est inutile, saint farceur ! Au fait, et point de périphrases. Je connais ta pensée secrète. Tu veux que cette nuit je t'écrive une longue bible en son entier? Mais ne sais-tu donc pas, mon grivois tonsuré ! que les plumes saintes et les phrases sacrées ne sont ni de mon ressort ni de mes attributions. Cela me brûlerait les doigts.

» — Monseigneur peut mettre des gants. D'ailleurs, chez lui, depuis long-temps, on est accoutumé au bon ton.

» — Ah ! ah ! tu railles, mon compère. Passons outre : que te faut-il ?

» — Pour commencer, trois cents peaux d'âne.

» — Quelle boucherie ! mon doux prêtre.

» — Il n'en faut pas moins, monseigneur, pour confectionner les trois ou quatre cents pages en parchemin de mon volumineux manuscrit.

» — Va ! pour trois cents ânes. Après?

« — Du noir, du vert, du rouge et du bleu pour les caractères : des feuilles d'or et d'argent pour les enluminures...

» — Tu auras tout cela, moinillon !

» — Puis, monseigneur ! que votre altesse !...

» — *Altesse*, dis donc *majesté*. Pas de *monseigneur* ; je veux *Sire*. Il me semble que, pour un *homme poli*, tu es peu au fait des *usages courtois*; c'est égal, ribaud ! continue. Sitôt que j'aurai pris la plume...

» — Vous écrirez librement.

» — J'écrirai aussi bien que sifflait le grand serpent de *Midgard* sous les rameaux du frêne *idrasil*.

» — Votre majesté me fait là de l'érudition, sire. C'est trop d'honneur assurément. Je ne suis pas à sa hauteur.

» — On n'arrive à ma hauteur qu'à force de descendre ; et, mon gaillard ! tu es en route. Allons ! explique-moi maintenant d'une manière claire et précise. Si je fais ce que tu me demandes, que me donneras-tu pour ma peine?

» — Sire ! je ferai le portrait de Votre Majesté aussi ressemblant que possible, et je le mettrai dans ma bible. Je tâcherai qu'il n'ait rien de repoussant pour les gens à préjugés ; et, afin d'y ajouter plus de prix, je dorerai sa queue et ses cornes.

» — Jolie pensée, mon égrillard ; mais cela ne saurait me suffire. Il me faut beaucoup plus, beaucoup mieux.

» — Quoi donc?

» — Il me faut ta personne.

» — C'est me flatter infiniment. Cependant cela mérite réflexion. Comment votre majesté entend-elle la chose?

» — D'une façon fort simple. Aussitôt que ton impudique révérence aura remis la sainte bible aux mains des frocards de céans, tu reviendras dans cette cellule où tu auras soin de ne pas trop me faire *bâiller aux corneilles* à t'attendre; et, m'emparant de toi à l'instant, j'aurai le droit de te conduire où bon me semblera.

»—Je comprends votre majesté. Voici mes conditions à mon tour. Sire ! vous n'aurez le droit de me saisir et de m'emmener que *seulement* pendant la journée qui suivra la confection de la Bible. Puis, rentré dans ma cellule pour me mettre à votre disposition, je ne serai tenu de vous suivre que si vous me prenez poliment par ma main gauche pour me conduire vous-même avec courtoisie au lieu de ma destination. Votre majesté sait combien j'attache d'importance aux coutumes de l'extrême civilité; ceci est mon *ultimatum*.

» — Jobard ! s'écrie le diable ravi, je ne discuterai pas sur de pareilles minuties. On te fera *patte de velours* : on te tirera même ton feutre, si on en a. Sur ce, présentement, signons !

Et voilà le marché conclu.

Peu d'heures après, dans la nuit, les trois cents ânes étaient tués, et leurs peaux tannées à ravir.

L'immense Bible fut écrite. Il y resplendissait d'admirables enluminures. Le portrait du seigneur Satan, d'une ressemblance inouïe (et œuvre du révérend père) figurait aux dernières pages ; le volume, en sa contexture, avait marché un train... *du diable*.

L'aube du jour pointait. Le supérieur mande le moine.

« — Eh bien !

— Mon ouvrage est fini. »

Et le condamné à mort dépose aux pieds de son juge l'incommensurable travail. Il y avait là un miracle patent, un incontestable miracle.

» — Te voilà sauvé ! dit l'abbé. L'Eternel t'aura secouru ?

» — Oui ! *l'Eternel !* répond Ignace. Mon père ! à votre tour, maintenant !

» — C'est juste ! que demandes-tu ?

» — Le bras de sainte Gertrude, toute la journée.

» — Tu l'auras. »

La précieuse relique est remise au père Ignace. Ce dernier, après un long et secret travail sur sa personne, retourne à sa cellule sans crainte. L'esprit des ténèbres l'attendait ; il ricanait d'un air triomphant.

» — Tu m'appartiens, dit le démon, et pour *l'éternité*.

» — Prends ma main gauche ! répond Ignace avec un sourire ironique ; je ne dois te suivre qu'à cette condition ; et cela *aujourd'hui seulement.* »

Le diable, sans répliquer, veut saisir la main que lui tendait le moine. Oh ! qui peindrait l'excès de sa rage ! la main qui le touche le repousse ; elle le brûle et le dévore ; impossible à lui de la prendre ; il recule terrifié. C'était la main de sainte Gertrude.

« — Misérable ! je suis joué ! s'écrie le démon avec rage ; il me faut fuir, la foudre est là. »

Et l'enfer a repris sa proie.

Ignace, la journée entière, garda, à la place du sien, le bras sauveur de sainte Gertrude. Satan ne put rien contre lui ; et depuis, selon la légende, Ignace vécut en saint homme.

LE VICOMTE D'ARLINCOURT (1).

LES ÉCHASSES DE NAMUR.

> Il fallait bien que Philippe II fût moins absolu qu'on le dit, puisqu'il aimait beaucoup son fou, qui lui répétait sans cesse : — Que feriez-vous, Philippe, si tout le monde disait non, quand vous dites oui ? — et autres choses semblables. (*Histoire anonyme de Philippe II.*)

Je plains les princes, gens qu'on abuse et qu'on trompe. On leur dit que le peuple rit, quand la nation grogne ; et ils le croient. On leur dit que leurs sujets sont heureux d'obéir ; ils donnent des ordres, et ils ne conçoivent pas la résistance. Une jeune princesse, mangeant une bonne croûte de pâté, disait ingénument dans des jours de famine : « Mais si le peuple manque de pain, que ne lui donne-t-on des croûtes de pâté ? »

L'histoire que nous allons rapporter est d'un prince qui savait et ne savait pas ; exigeant sur un point, tolérant sur un autre : mauvais mélange. Un prince est trop en vue pour être variable impunément ; on ne règne estimé que lorsqu'on est constant. Le prince dont nous parlons était Jean Ier, comte de Namur, de la maison de Dampierre. Il avait épousé Marie d'Artois, bonne princesse sans doute, mais qui avait le malheur d'être née aussi en dehors de l'espèce humaine. C'était du reste un heureux ménage, quoiqu'un peu dans les hauteurs.

Jean et Marie tenaient à Namur une cour assez brillante. Ils avaient le sire de Gosnes pour chambellan, le sire de Marbois pour grand-maître, le sire d'Atrive pour grand-maréchal, le sire de Fumal pour maître-d'hôtel, le sire de Balâtre pour panetier, le sire de Dave pour grand-veneur, le sire d'Oultremont pour grand-guidon ou gardien de la bannière. Ils avaient un grand-écuyer, ou conservateur des forêts, un gouverneur de la ville, un grand-aumônier, qui était le prévôt de Saint-Pierre, un archi-confesseur, qui était l'abbé de Florette, un grand-bailli et d'autres dignitaires.

Ils vivaient des revenus de leurs domaines particuliers et des impôts qui déjà alors frappaient les villes et le commerce : droit de tol ou de barrière, de thonlieu ou d'étape, de foire et de marché, droits d'entrée aux portes de Namur, droits de navigation sur la Sambre, droit de justice, haute, moyenne et basse ; droits de cens, dîmes, épaves, aubaine. Toutes ces petites redevances, malgré leur modération, faisaient au bout de l'an un capital que le comte de Namur dépensait joyeusement, aidé de sa femme et de sa cour, ne songeant pas que quelquefois ils dissipaient en choses vaines les sueurs du pauvre.

Quand ils manquaient d'argent, sans mauvaise intention et sans malice, mais élevés à regarder la masse des bonnes gens comme une machine à produire, ils établissaient un nouvel impôt. Toute la peine était de l'imaginer, d'en supporter les résultats, et de l'affermer ou d'en vendre l'exercice. Ces choses se passaient au commencement du quatorzième siècle, époque de fermentation, aurore de la renaissance, moment où les nations partout rompaient leurs langes.

Jean de Namur avait accompagné en Italie l'empereur Henry VII, son suzerain dans son expédition contre les Guelphes. En son absence, Marie d'Artois avait gouverné le comté de Namur, elle avait chargé ses sujets d'impôts récens et de petites vexations toutes nouvelles. Mais comme ils n'avaient pas encore dit non lorsqu'elle disait oui, elle suivait sa marche.

Cependant, en l'année 1313, pendant que Jean de Namur était à Paris, occupé à négocier un traité d'alliance entre le roi Philippe-le-Bel et l'empereur, Marie d'Artois ayant inventé de nouvelles taxes, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Entourés de voisins qui regimbaient contre le joug, ayant sous les yeux l'exemple des Brabançons, des Liégeois et des Flamands, qui venaient tout fraîchement de se révolter avec profit pour leurs franchises, les Namurois, las de trop de patience, s'agitèrent ; et un beau matin la foule tumultueuse s'amassa avec confusion, en groupes mécontens, à la place Saint-Aubin, au Marché-St-Pierre, à la Piconnette.

---

(1) Extrait de l'*Etoile polaire*. Cette nouvelle production de M. le vicomte d'Arlincourt obtient en ce moment un grand succès, tant en France qu'à l'étranger. L'auteur a mis en scène dans ce livre éminemment curieux toutes les puissances de l'Europe ; cela devait faire sensation.

Rapidement les murmures devinrent des plaintes vives, les plaintes des grondemens, les grondemens des cris, les cris des hurlemens; des hommes armés parurent, et dans cette ville appauvrie, l'émeute devint en quelques heures une pleine insurrection. La souveraine, étonnée de voir ce peuple d'un autre avis que le sien, voulut d'abord s'opposer au torrent; mais on lui rappela qu'en 1255 (il n'y avait pas encore soixante ans), le peuple de Namur, opprimé par sa comtesse Marie de Brienne, l'avait chassée de la ville, quoiqu'elle fût impératrice. Marie d'Artois ne put croire un tel récit; ce qu'on lui disait lui paraissait tout nouveau et par conséquent impossible. Le peuple murmurait contre un impôt onéreux; elle crut l'apaiser en improvisant un autre impôt et le faisant proclamer sur-le-champ. Son bailli fut poursuivi; la colère du peuple redoubla; on criait auparavant et contre la comtesse qui inventait des taxes, et contre les collecteurs qui les levaient, et contre les privilégiés qui en étaient exempts; on ne hurla plus que contre Marie d'Artois; toute la fureur publique se concentra sur elle. Le flot populaire se lança contre le palais; la comtesse se réfugia au château avec ses enfans; elle y fut immédiatement assiégée.

Le peuple, maître de la ville, supprima, abolit, mit au néant tout ce qui lui était hostile, se choisit des magistrats et s'organisa en république provisoire.

Après qu'elle eut été quelques jours étroitement bloquée, assez mal à son aise, la comtesse de Namur, reconnaissant enfin qu'elle pourrait bien s'être trompée, parla de capituler. On demanda la suppression des impôts, le rétablissement de certaines franchises altérées, le changement des magistrats odieux, le maintien des fonctionnaires élus par les masses. Les princes croyaient que céder était une faiblesse, et Marie rejeta les pourparlers. Elle fut assiégée plus vivement; mais elle savait que son mari arrivait de France.

Jean de Namur parut en effet le lendemain aux portes de sa capitale. Il les trouva fermées. Il n'avait en ce moment ni armée, ni alliés, ni trésors; il se montra modéré. Mais quand il sut à quelles conditions les Namurois consentaient à le recevoir (c'étaient les mêmes qu'on avait faites à sa femme), il ne crut pas devoir les accepter. Il fit un appel à tous ses fidèles vassaux et rassembla quelques hommes d'armes. Il lui fallait des machines pour livrer l'assaut et faire brèche aux murs de la ville insurgée; il s'en fut à Huy, cité avec laquelle il avait toujours vécu en bon voisinage, et pria les bourgeois de lui prêter leurs engins et machines de siége. Les Hutois, aussi honnêtement qu'ils le purent, firent réponse qu'ils tenaient encore un peu plus à l'amitié des bourgeois de Namur qu'à celle de leur comte, et ils lui refusèrent tout secours.

Le comte Jean se voyait dans un grand embarras, lorsque enfin il trouva de l'aide dans un petit prince du pays, Arnold, comte de Loez lequel vint avec des troupes, des machines de guerre, des vivres et des armes. Namur fut investi et le peuple qui assiégeait sa princesse, se vit assiégé par son prince. Une escalade fut tentée de nuit, aux remparts, du côté de Saint-Aubain; le tocsin sonna: le peuple accourut en masse; les assiégeans furent repoussés. Les Namurois, fiers de cet avantage, vains de leur nombre, prirent l'air triomphant, air qui ne va long-temps à personne. Ils étaient bloqués étroitement; leurs vivres s'épuisaient, et, pendant que leur comtesse pouvait prendre patience avec une bonne table, ils reconnurent qu'ils allaient mourir de faim. Toute communication leur était coupée; les approvisionnemens n'arrivaient plus de nulle part; la faim, qui ne donne pas de joyeux conseils, leur fit entendre qu'il fallait capituler.

Plaignez le peuple dans les anciens; car il fit bien des sottises et comprit rarement ses vrais intérêts.

On leva le siége du château; on ouvrit les portes de la ville; chaque citoyen de Namur rentra chez soi, inquiet du lendemain et craignant les poursuites qu'allait exercer la justice du comte.

Le comte de Loez avait mis à chaque porte des détachemens d'hommes d'armes. Les chefs de l'insurrection, rassemblés à l'Hôtel-de-Ville, discutaient avec agitation sur l'ordre qu'on suivrait en allant au devant du comte pour lui crier merci, sans pourtant abandonner les griefs dont on sollicitait le redressement, lorsque vint un héraut qui annonça pour le jour suivant la solennelle entrée du seigneur comte dans sa ville. Mais ayant à punir, il défendait à tout Namurois de sortir à sa rencontre, ordonnait que toutes les portes des maisons fussent fermées sur son passage, et interdisait sans réserve aux habitans de la ville coupable d'aller au devant de lui, ni à pied, ni à cheval, ni en charrette. C'étaient les termes.

Une telle mesure jeta la consternation dans l'assemblée des bourgeois.

— Le comte, dit un vieux marchand, est un homme qui entend encore la raison; nous aurions pu l'empêcher de nous mal faire en lui exposant convenablement notre cause. Tout est perdu si nous ne pouvons lui parler. Les gens qui l'entourent lui persuaderont de sévir.

— Il faut braver l'ordre, dit un maître chaudronnier, et l'aller trouver dans son camp.

— Nous l'irriterons ainsi, répliqua un échevin; cherchons quelque moyen plus ingénieux.

On en proposa plusieurs; on parla d'écrire, d'envoyer les bons religieux, toujours prêts à se dévouer; on mit en avant d'autres idées qui ne rassurèrent personne. Enfin un jeune garçon des Prés-Fleuris, qui était l'espiègle de son quartier, avisa une ressource puisée au cœur de la question.

— Il nous est défendu, dit-il d'un air déterminé, d'aller au devant du seigneur comte à pied, à cheval ou en voiture. Nous irons sur des échasses.

Ce mot ne fut pas plus tôt dit qu'il circula dans la ville, couvert des applaudissemens universels. Le reste de la journée fut employé à construire des échasses. Ceux qui ne pouvaient s'affermir sur la traverse à trois pieds, à six pieds, à dix pieds de hauteur, se soutenaient avec des perches aiguës ou de longues béquilles, et le lendemain matin, cinq cents Namurois sortirent ainsi à la rencontre de leur seigneur.

Le comte Jean, prévenu du mouvement qu'on apercevait au loin, sortit pour voir cette troupe élevée, qu'il prit pour un détachement de géans. Il trouva le stratagème original, rit un peu du spectacle de ces hommes qui se disposèrent en amphithéâtre sur quatre lignes, s'approcha pour les écouter, entendit leurs raisons et voulut bien entrer au milieu d'eux.

Ou Jean de Namur était bon prince, ou il sentait qu'il faut que l'autorité sache quelquefois s'arrêter dans de certaines limites. Il ramena le calme dans Namur en pardonnant. Il se contenta d'une légère amende, supprima les impôts vexatoires, et borna toute sa vengeance à de pieux pèlerinages qu'il ordonna aux chefs des troubles.

Ces bons résultats, qu'il était permis d'attribuer à l'heureuse pensée des échasses, les rendirent chères aux Namurois. Une fête annuelle en conserva le souvenir. Tous les ans encore, les jeunes gens de la Vieille et de la Nouvelle-Ville se réunissent à certaines époques, hissés sur des échasses; ils se forment en bataillons et se mettent en marche au son de la musique militaire, se dirigeant vers la place Saint-Aubin. Là il se fait une joûte. Les Mélans et les Abresses (tels sont les noms que prennent les deux partis, les premiers représentant la Ville-Vieille, et les seconds la Ville-Neuve) emploient toute leur agilité à se repousser mutuellement. Ils n'ont d'autres armes que leurs coudes; les mères et les sœurs sont à pied dans les rangs et les encouragent; les dames de la ville, rangées des deux côtés de la place Saint-Aubin, animent chaque parti du geste et de la voix. La lutte dure souvent tout le jour sans qu'aucun des partis soit vaincu.

L'origine de cet usage est du reste contestée. Quelques uns ne le font remonter qu'à un passage de Charles-Quint. Mais on le voit établi dans les chroniques bien long-temps avant ce règne; Galiot, qui a fait en six gros volumes l'histoire de Namur, cherche la trace de ce jeu dans les temps de la domination romaine, et s'efforce de prouver, ce que tout le monde sait, que les Grecs connaissaient les échasses. D'autres voient leur origine dans les inondations de la Meuse, qui a parfois envahi les rues de Namur. Nous avons rapporté la tradition la plus répandue: elle est aussi la plus piquante.

J. COLLIN DE PLANCY.

(*Univers.*)

Quelques détails sur la bataille de Waterloo.

Jean-Baptiste Lacoste, agriculteur des environs de Waterloo, qui le jour de cette bataille servit de guide à Napoléon, et fut placé près de lui pour l'instruire des localités, racontait ainsi dernièrement les faits dont il avait été témoin oculaire en 1815.

Waterloo est à trois lieues de Bruxelles. — On y arrive en traversant le bois de Soignes. En avant de Waterloo, se trouve la petite élévation de Mont-Saint-Jean; la vallée qui la longe de l'est à l'ouest, en pente douce, a 450 pas de largeur et 40 pieds de profondeur. Ce fut là le champ de bataille, Napoléon était au midi, Wellington au nord.

C'était le 18 juin au matin. Le temps était sombre. Les soldats, inondés de pluie, dormaient en attendant le jour qui devait être le dernier pour un si grand nombre d'entre eux. Quelques *qui vive* de loin en loin, et le bruit du tonnerre qui grondait sans cesse, interrompaient seuls le silence. On aurait pu se parler de l'une à l'autre armée tant elles étaient rapprochées.

Conduit vers Napoléon, je le trouvai près d'une espèce de tour d'observation bâtie en bois, visible de fort loin dans la campagne.

Près de là était le château de Gomond, également distant des deux armées française et anglaise, et contre lequel venait d'être dirigée une attaque très vive de la part des Français qui voulaient s'en emparer et en chasser 3,000 Anglais qui l'occupaient. Ce fut là le commencement de la bataille. Il se fit en cet endroit un grand carnage, le château fût brûlé.— L'Empereur, qui s'était placé sur une petite éminence auprès de la ferme de la Belle-Alliance, reprit sa première position. Cent pièces de canon tiraient alors de la droite française sur la gauche anglaise.

L'Empereur paraissait de fort bonne humeur et plein de confiance. Il parlait beaucoup aux prisonniers de marque qui lui étaient amenés, et prenait souvent du tabac.

La canonnade dura jusqu'à quatre heures et le combat ne cessa pas d'être meurtrier; enfin l'on vit l'armée anglaise faire un mouvement pour se porter sur la chaussée de Bruxelles, comme pour prendre le devant en cas de retraite.

Bientôt l'attention de Napoléon se porta vers sa droite, d'où il recevait des avis secrets qui le rendaient soucieux.

A six heures les Prussiens arrivent et débordent nos lignes.

L'Empereur les repousse, et il était temps; car leur canon envoyait des balles jusqu'à la ferme de la Belle-Alliance, près de laquelle il se trouvait. — Il changea de position à six heures.

A sept heures les Prussiens, qui s'étaient de nouveau avancés, rétrogradèrent encore. De tous côtés l'infanterie et la cavalerie françaises se

battaient contre eux et les Anglais avec acharnement; le bruit dominant était alors comme celui qu'aurait fait un grand nombre de chaudronniers à l'ouvrage; c'étaient les coups de sabres tombant sur les casques et cuirasses.

La maison dite de la Haie-Sainte, située dans le creux du vallon, fut prise et reprise plusieurs fois sous les yeux de Napoléon, avec grand courage de part et d'autre. Enfin, après trois heures de mêlée, elle resta aux Français, ceux qui la défendaient n'ayant plus de munitions.

L'intérieur de cette maison était jonché de cadavres et tous les murs rouges de sang.

L'Empereur dit alors que la victoire était assurée.

Mais bientôt un corps de cuirassiers français rétrograda en confusion sans qu'on sût pourquoi.

L'Empereur le fit remplacer par 1,500 hommes de sa vieille garde.— Il leur parla, mais ne les accompagna pas. — Leur charge fut terrible. Mais bientôt je les vis redescendre en désordre comme mêlés avec l'ennemi, dont toute la ligne parut s'ébranler en même temps et marcher en avant. C'était au coucher du soleil; j'entendis alors l'Empereur dire au général Bertrand: *Il faut s'en aller*. Il partit en effet, suivi par environ cinquante personnes, et je marchais en avant pour leur montrer le chemin. On s'éloigna ainsi au galop à travers champs, la chaussée étant encombrée. Il était près de onze heures lorsqu'on atteignit Genappe, et le désordre était à son comble; de là on me renvoya. En revenant chez moi, on me prit mon cheval, et je faillis plusieurs fois être tué. Enfin, accablé de fatigue et mourant de faim, je regagnai ma maison, où il ne restait plus ni poutres ni fenêtres. Mes récoltes étaient perdues; un voisin m'apprit que ma famille était cachée dans le bois de Soignes, où je fus la rejoindre.

Le lendemain je parcourus le champ de bataille et visitai le petit château de Gomond, qui était criblé de mitraille et rempli de morts. Sur les débris des murs du jardin et de la cour, on voyait en plusieurs endroits les empreintes de mains sanglantes. C'étaient des blessés qui, avant d'expirer, taient venus s'appuyer contre ces murs. On voyait au dessous des traînées de sang, jusqu'aux endroits où ils étaient allés tomber.

On a depuis enterré dans ce jardin 6,000 cadavres que l'on essaya inutilement de brûler.

Dans un petit bois de chêne qui ombrageait le château et qui fut pris et repris par les Anglais et les Français alternativement, je vis un arbre dont le tronc, n'ayant pas un pied de diamètre, portait l'empreinte de quatre-vingts balles.

Tout le champ de bataille de Waterloo, trempé de pluie et de sang, pétri avec la moisson de seigle et de maïs, par les pieds des chevaux, ressemblait à une espèce de pâte.

Il présentait alors à l'œil 25,000 morts et blessés au moins, et un plus grand nombre de chevaux dans le même état. La terre était jonchée d'armes, de selles, de brides, de sacs, de vêtemens divers, de débris de cartouches, de livrets militaires, etc.

Le lendemain on consuma sur des bûchers dressés à la hâte, et l'on enterra dans des espèces de tranchées qui traversent le champ de bataille, les corps qui semblaient ne plus respirer, sans s'informer bien strictement s'ils n'auraient pas pu être ramenés à la vie.

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

On lit dans le *Correspondant de Nuremberg*, sous la date de Vienne le 20 février :

« Le carnaval vient de donner naissance chez nous à un genre d'exploitation dont l'industrie parisienne sera jalouse. Il vient de s'établir un bureau qui, moyennant le prix fixe de 3 à 5 florins, pourvoit les dames qui ont le goût de la danse, de danseurs pour toute la nuit; les conditions sont que le monsieur, objet de ce marché d'un nouveau genre, sera vêtu élégamment et donnera son adresse pour que la dame puisse prendre au préalable quelques informations sur son compte. »

Voilà des Allemands bien fiers de cette découverte! L'industrie parisienne n'en est point jalouse; elle a mieux que cela : elle fournit des danseurs gratis, et les Parisiennes les acceptent sans prendre d'informations. Les dames de Vienne, comme celles de Paris, veulent bien danser avec leurs coiffeurs; les unes veulent le savoir, les autres s'en soucient fort peu.

— Un marchand de truffes, dit le *Journal de la Corrèze*, vient d'imaginer une fraude à signaler aux gastronomes. Cet industriel introduit dans la truffe une balle de plomb, couvre l'ouverture avec de la terre et vend le tout au poids. Un savant du pays a découvert l'artifice, et a prouvé à ses concitoyens que la truffe ne vient pas au monde avec une balle dans le ventre. Son mémoire a été envoyé à l'académie de Tulle. Quant au délinquant, il a été envoyé en prison, d'où il sortira, il faut l'espérer pour lui, avant qu'on ait pu digérer ses truffes.

— Un Lyonnais, passant sur le pont d'Orléans, rencontre un embarras de charrettes où il risque d'être broyé ainsi que sa femme, qu'il accompagnait. Que faire? Notre homme, excellent nageur, prend sa femme, la jette dans le Rhône et se précipite après elle pour la sauver des flots. Il la sauve en effet, et la ramène à bord avec une jambe cassée.

— Un Anglais vient d'être condamné à Blois à deux ans de prison pour avoir triché au jeu. Ses compatriotes, fort nombreux dans ce pays, assistaient aux débats et protégeaient de leur présence et de leur zèle empressé un compatriote malheureux. Après avoir entendu prononcer le jugement qui flétrit le coupable, on entendit ces dignes insulaires s'engager à quitter un pays qui comprend si mal l'hospitalité. Les vieux retourneront en Angleterre; les jeunes s'embarqueront sur les vaisseaux qui croisent à la côte d'Afrique, et prendront leur revanche en exerçant le droit de visite. Voilà ce qu'on disait à Blois la semaine dernière.

— Un petit jeune homme très ridicule, dont le père est une sorte de paillasse qui a été assez spirituel et qui n'a jamais songé à trancher du gentilhomme, son nom autant que ses mœurs s'opposant à cette prétention, cherche à établir qu'un de ses ancêtres a été à la croisade. « N'est-il pas vrai, disait ce jeune *baron*, qu'un de mes aïeux s'est croisé au temps de saint Louis? — Oui, deux fois, lui dit son père : la première fois il s'est croisé avec ton aïeule; la seconde fois il s'est croisé les jambes. »

— En 1777, tous les curieux allèrent voir à Versailles un modèle de reposoir élevé dans la rue de la Paroisse. Il devait être exécuté à perpétuité, et conserver à la postérité le souvenir de la piété de Louis XV et de son zèle pour les augustes cérémonies de la religion. Ce reposoir devait coûter 150,000 livres. On s'en tint au modèle. — Les reposoirs étaient une des cent mille folies religieuses qui passèrent par la tête du marquis de Brunoi, et qui contribuèrent à la ruine de cet insensé dissipateur.

— Un petit-maître, admis pour la première fois dans une des meilleures maisons de Paris, fut invité à faire un piquet avec la maîtresse du logis. Déjà il lui gagnait une somme assez considérable, quand la dame, surprise d'un bonheur aussi constant, lui dit : « Quoi! monsieur, vous reprenez, je crois, dans votre écart?—Oui, madame; est-ce que vous ne reprenez pas dans le vôtre? » La partie fut abandonnée, et le petit monsieur écarté.

— L'empereur de la Chine Chun, qui régnait avant Confucius, avait permis à tous les Chinois d'écrire, sur une table exposée en public, ce qui leur paraîtrait répréhensible dans sa conduite. Cette permission avait été solennellement proclamée par ordre de Chun lui-même.

— Destouches, dégoûté du monde, s'était retiré à Port-Oiseau proche Melun, dont il avait acheté la terre, et où il cultivait en paix les muses et la philosophie. Ce fut dans cette solitude qu'il composa toutes les pièces qu'il a données depuis *le Philosophe marié*. C'est de là qu'il venait les apporter aux comédiens. Il repartait toujours pour sa campagne la veille de la représentation.

— Aristomène, gouverneur du roi Ptolémée, ayant réveillé ce prince, qui s'endormait en donnant audience à des ambassadeurs, et l'en ayant réprimandé, les flatteurs en prirent occasion de le perdre. Ils affectèrent la plus vive indignation contre la hardiesse du gouverneur, et dirent au roi : « Si, accablé de veilles et de travaux, vous vous laissez quelquefois surprendre au sommeil, votre gouverneur devait vous avertir en particulier d'y faire attention, et non vous éveiller publiquement et vous faire rougir devant une si nombreuse assemblée. » Aristomène ne tarda pas à devenir la victime de ces vils flatteurs, et la réprimande fut payée du poison que le roi humilié lui envoya pour terminer ses jours.

(Plutarque.)

— Personne ne portait dans un cœur français une âme plus républicaine que l'abbé de Mably. Quelqu'un disait un jour devant lui qu'il voudrait être César : « Et moi Brutus, » répondit fièrement l'auteur des *Observations sur la décadence des Romains*.

— Louis XIV, qui certes était un grand maître dans l'art d'asservir les peuples, avait soin de faire raser les donjons des grands vassaux en même temps qu'il faisait construire ou réparer les citadelles des villes conquises, pour contenir les habitans révoltés contre le joug qu'il leur imposait. On lisait, sur la principale porte du fort de Saint-Jean de Marseille, ces mots qu'on a fait disparaître au commencement de la révolution : « Louis XIV a fait réparer le fort de Saint-Jean pour contenir les habitans de la ville de Marseille, dont l'esprit est trop républicain. « (*Révol. de Paris.*)

— Le fils du président de Montesquieu étant pensionnaire au collége des jésuites, avait un laquais qui apprit un peu de latin. Ce domestique tourna ses vues du côté de l'église. Protégé par une grande dame, il parvint à la prêtrise. Quelque temps après, il fit un voyage à Paris, et demanda à M. de Montesquieu sa protection auprès du comte de Maurepas pour un excellent prieuré qui était vacant. Il le pria, en effet, de se charger d'une requête qui commençait par ces mots: « Pierre***, prêtre du diocèse de Bayonne, ci-devant employé, par feu M. l'évêque, à découvrir les jansénistes, ces perfides qui ne connaissaient ni pape, ni roi... etc. » Le président, ayant lu ce début, plia la requête, la rendit au suppliant, et lui dit : « Allez, monsieur, la présenter vous-même, elle vous fera honneur et aura plus d'effet; mais auparavant passez dans ma cuisine pour déjeûner. »

— Se confessant de maint enfantillage,
Un vieux tailleur n'avait articulé
Aucun point grave. « Allons, allons, courage,
Dit le Pater; pécheur dissimulé
N'aima jamais le céleste héritage.
Dites le gros : par exemple, on sait bien
Dans votre état que le vol est d'usage,
Du drap d'autrui vous seul n'auriez-vous rien!
— Mon père, non; que le ciel me préserve
D'être à vos pieds chargé d'un poids si grand!
Lorsque je veux me confesser, j'observe
En bon chrétien de vendre auparavant
Ce que j'ai mis de morceaux en réserve.

— Les oracles, chez les anciens, étaient un moyen de plus pour persuader le peuple, toujours attaché à ce qui lui paraissait plus merveilleux. Mais Périclès, César, Alexandre, et d'autres personnages illustres, savaient les faire parler, ou les interpréter en leur faveur, lorsqu'il le fallait. Alexandre était à Delphes pour consulter le dieu et la prêtresse. Celle-ci, prétendant qu'il n'était pas alors permis de l'interroger, refuse d'entrer dans le temple. Alexandre, qui était brusque, la prend aussitôt par le bras pour la faire entrer de force. Alors elle s'écrie : « Ah! mon fils, qui peut te résister? — Je n'en veux pas davantage, dit Alexandre, cet oracle me suffit. »

— Cabade, roi de Perse, ayant déclaré la guerre à l'empereur Anastase, ravagea l'Arménie, la Mésopotamie, prit Amide et la livra au pillage. Un vieillard représentant au vainqueur combien le sac de cette ville était indigne d'un roi, Cabade répondit : « C'est pour vous punir de votre résistance. — Plus notre résistance a été grande, reprit le vieillard, plus votre victoire a été glorieuse. » Cette réponse désarma Cabade, et le pillage cessa.

(Encyclopédiana.)

Paris. — Imprimerie de BOULE et comp. rue Coq-Héron, 3.

Juin 1843. DOUZE FRANCS PAR AN. 3e année.—N° 24.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.

Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an........ 12 f. » c.
Six mois...... 6 50
Trois mois.... 3 50
Un mois...... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

(AFFRANCHIR.)

Le Magasin Littéraire se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Études d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le Magasin Littéraire, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. Victor Hugo, Charles Nodier, de Balzac, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Charles de Bernard, Méry, Eugène Sue, Léon Gozlan, Roger de Beauvoir, Élie Berthet, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

AVIS.

La plupart de nos abonnemens expirant avec le numéro de ce mois, qui forme le complément de la deuxième année de notre publication, nous prions ceux de nos abonnés, qui se trouvent dans ce cas, de nous faire parvenir immédiatement leur renouvellement, s'ils veulent n'éprouver aucune interruption ni retard dans l'envoi du numéro de juillet.

SOMMAIRE.

UN MALHEUR COMPLET.

Préambule.

Sur la grande route de Mayenne à Alençon, et à quelque distance de Ribay, l'on rencontre à droite un petit chemin devant lequel on ne passe guère sans le remarquer. Deux énormes noyers s'élèvent de chaque côté de ce chemin fort étroit, et en marquent l'entrée, au dessus de laquelle ils forment une épaisse voûte de feuillage. Une croix de pierre est posée sous chaque noyer; il en résulte une espèce de décoration théâtrale qui arrête tout d'abord les regards des passans. On appelle cette entrée la Porte des Pendus. Son arrangement, qui ne manque pas d'une certaine grâce agreste, et le nom qu'elle porte, ont une origine trop singulière pour que je ne la raconte pas, quoiqu'elle ne tienne en rien au fond de ce récit; mais j'espère qu'on me pardonnera ces détails et quelques autres, que je crois devoir mettre ici en forme de préambule, à cause de leur exacte vérité, et peut-être aussi à cause de l'impression qu'ils firent sur moi. En effet, il est possible que l'histoire qui me fut dite alors ne m'ait paru si intéressante que par le cadre dans lequel le hasard me la fit voir, et je voudrais faire partager à mes lecteurs un peu de cette surprise que j'éprouvai en rencontrant, dans une lande du Maine, le secret d'une existence qui avait long-temps occupé les salons de Paris.

Or, voici l'origine de ces noyers et de ces croix. Les deux champs qui bordent l'étroit chemin dont j'ai parlé plus haut appartenaient il y a bien des années au même propriétaire, riche closier du département de la Mayenne. Deux fils jumeaux lui étant nés, il fit planter deux noyers à la limite de chacun de ces champs. «Je veux, disait-il, que ces arbres croissent comme mes fils, et que leurs branches entrelacées soient l'image de l'affection qui unira éternellement mes enfans.» Tels étaient les vœux de ce bon père. Ses enfans les exaucèrent assez mal. Les deux petits garçons marchaient à peine, que c'était pour se poursuivre l'un l'autre et se battre à coups de poing. A douze ans, ils s'étaient réciproquement cassé deux ou trois dents, et à vingt ans, l'un d'eux avait brisé un bras à son frère qui lui avait rompu une jambe. L'autorité du père avait empêché les choses d'aller plus loin, et l'âge étant venu, avait calmé, sinon la haine que se portaient les deux jumeaux, du moins les actes de violence qu'elle leur avait inspirés. Ils avaient près de quarante ans lorsque leur père mourut, après avoir partagé ses biens entre eux par un testament d'une équité parfaite et qui devait prévenir toute contestation. Mais l'antipathie des frères fut plus forte que la prévoyance du père, et à peine fut-il mort qu'elle reprit son cours. Le temps des coups de poing et des coups de bâton étant passé, ils eurent recours au papier timbré, et tous deux d'un commun accord de haine attaquèrent le testament de leur père. Le procès dura tout ce que peut durer un procès. Mais toute chose a une fin, même un procès manceau, et le testament fut maintenu. Le soir même où les deux frères apprirent cette nouvelle, ils quittèrent chacun sa maison, et on les retrouva tous les deux le lendemain matin pendus chacun à son noyer. Que l'un eût pendu l'autre par vengeance et se fût pendu après par remords, que chacun se fût pendu à part soi, de désespoir de ne pouvoir plus faire de mal à son ennemi, c'est ce qu'on n'a jamais pu découvrir, quoique les bonnes gens du pays prétendent qu'ils s'étaient pendus l'un l'autre, ce qui m'a paru toujours très difficile à expliquer. Toujours est-il que dans l'ignorance où on était de la cause de leur mort, on ne les enterra point en terre sainte, et qu'ils furent tout deux inhumés chacun au pied de son arbre. Plus tard la famille fit élever une croix de pierre sur la tombe de chaque frère, et voilà pourquoi l'entrée de ce chemin est si pittoresquement disposée et pourquoi elle s'appelle la Porte des Pendus.

Si l'on entre dans ce chemin, on marche pendant une demi-lieue à peu près entre deux hauts remparts de haies vives. Ce terrain fortement ondulé sur lequel serpente ce sentier couvert, amène une foule d'accidens pittoresques, étroits paysages aux horizons bornés, semés dans cette route dont on ne voit pas le but, pour l'animer et la rendre facile, comme seraient des images gracieuses et des mots heureux dans un récit où l'on avance sans savoir où l'on va. Cependant, à mesure que l'on s'engage en avant, les murailles vertes entre lesquelles on est enfermé s'interrompent. La stérilité de la terre y a fait de larges brèches. Ce ne sont plus ces champs fertiles coupés de haies touffues, mais contigus, et régulièrement serrés l'un contre l'autre. De longues bandes de bruyères ou de genets les divisent, les étendent peu à peu, les champs s'éparpillent et n'arrivent plus au bord du chemin qui marche isolé sur un sol de sable. Comme le voyageur qui parcourt les frontières de la grande Amérique et qui ne rencontre plus que çà et là de rares habitations, s'aperçoit qu'il arrive aux confins de la civilisation, de même on sent qu'on touche dans cet étroit pays aux limites de la culture. Mais là ce sont les hommes qui ont manqué à la terre, tandis qu'ici c'est la terre qui a manqué aux hommes. Enfin lorsqu'on a dépassé quelques maigres enclos, semblables aux traînards de cette armée de moissons qu'on vient de traverser, on arrive dans une vaste lande complétement dépeuplée de végétation. Ce n'est à vrai dire ni la savane illimitée du nouveau monde, ni le désert immense de l'Afrique. Mais ne suffit-il pas qu'après une heure de marche dans cette plaine, on puisse se tourner à l'orient ou à l'occident, au nord ou au midi, sans voir un arbre où s'abriter du soleil, une maison où s'abriter de la pluie, pour se laisser aller facilement à l'idée qu'on est bien loin de cette civilisation splendide, active, turbulente, qui, à l'approche des grandes villes, hérisse la terre de vergers, de moissons, de villas fleuries et d'usines enfumées.

Or, c'était pendant une brûlante journée d'août 1823 que je traversais cette lande. Le but de mon voyage n'avait rien de bien poétique. J'allais, pauvre surnuméraire des contributions directes, exécuteur infime d'une loi de finances, compter les portes et les fenêtres d'un village perdu dans ce désert, et imposer l'air et la lumière de ses misérables habitans. La nécessité d'avoir ce qu'on appelle un état m'avait arraché depuis quelques mois à mes vers rêveurs de jeune homme et à ma vie joyeuse de Paris : au lieu des touchantes élégies où je me sentais mourir, de ces gais soupers où je m'amusais à vivre, j'écrivais des états de recensement, et je partageais les durs légumes et la galette sans beurre des paysans de la Mayenne. Et cependant je m'étais d'abord facilement résigné à cette occupation. Si petite qu'elle fût, elle avait son autorité. Je rendais une espèce de justice souveraine et presque sans contrôle. Lorsque j'abordais quelque riche habitation, je ne laissais pas échapper une barrière de bois ni une lucarne : l'agent fiscal était impitoyable ; lorsque j'entrais dans quelque misérable cabane, j'oubliais toujours quelques fenêtres : le receveur était très humain. Je trichais le gouvernement au profit de la pauvreté. Etait-ce de l'opposition au pouvoir ou bien un abus de pouvoir que je faisais? Je laisse à juger la question aux plus graves publicistes.

Toutefois, malgré cette manière assez poétique de distribuer l'impôt, je me trouvais à bout de courage. Depuis trois mois que j'exerçais ce dur métier, c'était toujours la même scène. C'était toujours un travail matériel qui me tenait en marche chaque jour pendant douze ou quinze heures, et cela n'était guère sympathique aux goûts d'un homme qui avait déjà en portefeuille dix actes de tragédie écrits avec toute la paresse d'un faiseur de vers. Je marchais donc péniblement à travers cette lande, sous un soleil de trente degrés, et une tristesse sérieuse me prit ; tristesse tellement sérieuse, en vérité, que malgré la solitude où je me trouvais, je ne pensais pas à la traduire en stances élégiaques. Je m'apitoyai insensiblement sur le sort des pauvres paysans qui habitaient cette rude contrée et bientôt après sur la nécessité qui me forçait à leur aller demander une part de leurs maigres revenus. Peu à peu, et comme cela doit arriver à tout homme qui est né pour faire bien ou mal des romans, je m'engageai si avant dans mon désespoir imaginaire, que je parvins à me prouver que j'étais le plus misérable des hommes. Je m'assis sur une butte de terre. J'oubliai mon devoir, j'oubliai plus encore, j'oubliai l'heure qu'il était, la route qui me restait à faire, et je me trouvai à la nuit tombante au milieu de cette lande. Je me remis en marche. Un autre que moi ne se fût point égaré, en suivant assidûment le sentier battu où j'étais engagé. Mais alors j'étais jeune et superbe, et le sentier battu, ce qu'on appelle vulgairement routine, me paraissait très méprisable; je voulus m'orienter, et me rappelant que le village où je me rendais était au sud-est de celui que je venais de quitter, je tentai une pointe dans cette direction, oubliant tous les détours que j'avais faits pour arriver au point où j'étais. L'élève de Rousseau se retrouve dans les bois de Montmorency, grâce à l'astronomie et à la position du soleil. Je m'égarai dans les landes de Villaines, grâce à l'étoile polaire, ce qui prouve que j'étais un bien mauvais écolier, ou que Rousseau n'était pas un excellent professeur. Depuis deux heures que je marchais, je ne sais où je serais arrivé si une lumière que je vis poindre à l'horizon ne m'eût fait descendre de ma science, pour me montrer un asile que ma fatigue réclamait instamment. J'étais seul ; je n'avais à rougir devant personne de ma bévue, et cette fois passant des hautes leçons de Delambre aux contes de ma nourrice, je marchai droit à la lumière comme le petit Poucet, le petit Poucet, le plus grand héros de la poésie moderne après Roland. Comme le petit Poucet, j'arrivai à une maison, mais ce ne fut point à celle où brillait la lumière; je rencontrai bien avant un ramassis de misérables petites cabanes de terre, la plupart sans porte ni fenêtre. Je soulevai le misérable lambeau de tapis qui fermait l'entrée de l'une d'elles et je demandai si je n'étais pas à Villaines.

— A Villaines? me répondit une voix de femme, vous en êtes à plus d'une lieue et demie.

— Quel est donc cet endroit ?

— Ce sont les Huttes.

— Est-ce le nom du village?

— Hé! ce n'est pas un village, me répondit une voix plus rude, ce sont les Huttes.

— Pourriez-vous m'enseigner où je trouverai une auberge dans ce pays ?

— Une auberge? Est-ce qu'il y a des auberges ici ?

— Mais n'y a-t-il pas une maison où je puisse passer la nuit ?

— Il y a celle-ci et beaucoup d'autres si cela vous convient.

L'aspect misérable de cette demeure que la clarté des étoiles m'avait montrée à l'extérieur, et la puanteur nauséabonde qui s'en exhalait, me déterminèrent à ne pas accepter une pareille hospitalité, et je continuai ma route. Je rencontrai quelques cabanes de la même apparence. J'aperçus dans l'une d'elles une faible clarté, j'y entrai. Je venais de parcourir et de visiter des hameaux bien pauvres, mais jamais pareille misère ne s'était montrée à moi. Toute une famille de dix personnes entassées dans une hutte de douze pieds de diamètre ; pour tout meuble une table, deux bancs et un vieux bahut délabré ; pour toute couche des bruyères sèches jetées le long des murs ; couchés pêle-mêle des hommes, des femmes, des enfans et encore là le même air méphitique, la même odeur nauséabonde. Une femme veillait encore et filait à la clarté d'une lampe. Elle se leva au moment où j'entrai, je lui fis les mêmes questions que j'avais déjà faites et j'obtins les mêmes réponses ; seulement je pus remarquer le visage de celle qui me les adressa. C'était une figure hâve, d'où la vie semblait retirée, des yeux incertains sans lueur d'intelligence, un corps décharné couvert de lambeaux hideux, et à la naissance du cou de profondes cicatrices de scrophules. « Vous pouvez dormir là, me dit-elle en me montrant la terre. » Je ne pus retenir l'impression de mon dégoût. Cette femme ne s'en aperçut point. Je lui demandai alors si, à défaut d'auberge, je ne trouverais pas une maison, une ferme où passer la nuit.

— Il y a le château, me répondit-elle.

— Eh bien ! si quelqu'un veut m'y conduire, je le paierai bien.

— Avec de l'argent ? me dit-elle.

— Oui.

Elle sourit alors et alla éveiller un des hommes qui dormaient. Elle lui parla tout bas et il se leva. C'était la même misère, la même décrépitude, les mêmes plaies. Il sortit de la cabane et marcha devant moi sans prononcer une parole. Ce qu'on appelait le château était encore fort éloigné, et bientôt je me trouvai engagé dans un sentier, seul avec un homme qui avait jeté un singulier regard de convoitise sur la pièce de monnaie que j'avais donnée à la femme de la Hutte! Cependant, comme il marchait devant moi, je me rassurai sur la possibilité d'une attaque imprévue de sa part. Après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes à la porte de la cour d'une maison d'assez bonne apparence; à peine avait-il frappé qu'on ouvrit et qu'une servante dit en voyant quelqu'un :

— Est-ce vous, monsieur Benoît... arrivez vite, madame est au plus mal, madame se meurt?

— Hélas! dis-je à cette femme, je suis bien mal venu; je me suis égaré dans cette lande, et je comptais demander un asile à la maîtresse de cette maison.

— Est-ce vrai, Pierre? dit cette femme, en s'adressant à mon guide, et en lui mettant la lumière sous le nez.

L'habitant des Huttes n'avait pas eu le temps de répondre, que je m'écriai :

— Que se passe-t-il donc là-haut?

En effet, je venais de voir briller une clarté extraordinaire à l'une des fenêtres du premier étage. La servante y jeta les yeux et courut vers la maison en criant :

— C'est quelque malheur encore! le feu aura pris aux rideaux!

Je courus sur les traces de la servante et j'entrai presque aussitôt qu'elle dans une chambre d'une élégance parfaite. Au coin d'une cheminée de marbre blanc, était assise une femme enveloppée d'un peignoir blanc et qui regardait brûler une grande quantité de papiers entassés dans la cheminée. C'était là la cause de la vive clarté qui nous avait frappés.

— Mon Dieu, mon Dieu, madame, lui dit la servante, comment vous êtes-vous levée ! Quelle imprudence !

Cette femme ne lui répondit pas, mais elle leva vers moi sa main décharnée, et, me montrant du doigt, elle lui dit :

— Quel est ce monsieur?

La servante lui expliqua en quelques mots le sujet de ma venue : la malade me fit une légère inclination de tête et avec un geste faible, qui m'invitait à me retirer, elle me dit :

— On va vous donner une chambre, monsieur.

Je repris l'escalier que j'avais monté et j'entrai dans une cuisine où l'homme qui m'avait servi de guide s'était installé ; il tenait un morceau de pain et le dévorait avec une avidité farouche.

— Comment osez-vous prendre quelque chose dans cette maison ? lui dis-je.

Il me regarda de travers comme un dogue à qui on veut arracher l'os qu'il ronge. Et à la lueur plus brillante de quelques chandelles allumées

dans cette cuisine, je pus mieux voir que le caractère d'idiotisme qui m'avait frappé dans la femme de la Hutte était encore plus marqué dans cet homme. Je le laissai faire et je m'assis dans un coin. J'avais été frappé de l'élégance de la chambre où le hasard m'avait conduit. Je remarquai l'ordre et la nette propreté de la cuisine où je me trouvais. Cela ne ressemblait en rien ni aux entassemens mal rangés de cuivres et de poteries que j'avais eu occasion de voir dans les vastes et nombreux offices de certains châteaux et des riches maisons qui faisaient état de bonne cuisine; cela n'avait pas non plus la mesquinerie des ménages des petits propriétaires du pays. C'était le confortable complet et bien ordonné que le petit nombre et l'exiguité des pièces consacrées au service domestique ont enseigné aux Parisiens.

Il est possible que mes lecteurs trouvent l'observation déplacée, ou tout au moins singulière; mais ce qui est inaperçu en certains endroits devient saillant en d'autres lieux. Dans les sales hameaux de la Basse-Bretagne, la rencontre d'un homme en chemise blanche est un fait remarquable et auquel il faut prendre grande attention; car cela dénote pour le moins la présence d'un fonctionnaire d'un rang assez élevé. Qu'on ne s'étonne donc pas si le contraste de la pièce où je me trouvais avec celles que j'avais été forcé de visiter depuis quelque temps me frappa malgré la gravité de la circonstance qui avait marqué mon arrivée. Je jetai un regard curieux sur tout ce qui m'entourait, et je demandai au misérable qui m'avait servi de guide, quelle était la personne chez qui nous étions.

— C'est chez Mme Dorbern, me répondit-il.

— Quelle est cette dame ?

— Eh ! pardieu c'est une dame.

— Mais qui est-elle, que fait-elle ?

— Elle est riche.

— Ah ! demeure-t-elle seule dans cette maison ?

— Vous avez bien vu qu'il y a quelqu'un avec elle.

En demandant si Mme Dorbern était seule, j'entendais m'informer si elle n'avait près d'elle que des domestiques. Le pauvre habitant des Huttes n'avait pas compris que dans le monde on ne compte les serviteurs pour personne, Je lui précisai ma question, et il me répondit :

— Il y a encore Joseph, le jardinier.

— C'est tout ?

— Tout.

Cependant j'entendais marcher activement au dessus de ma tête. J'étais fort gêné de ma présence dans cette maison. Je craignais d'y être un embarras, et je redoutais en même temps de manquer à toute convenance en restant l'hôte oisif de cette femme qui se mourait... Je m'étais décidé à monter pour offrir au moins mes services à la servante qui m'avait introduit, lorsqu'elle entra dans la cuisine :

— Madame désire vous parler, me dit-elle aussitôt.

Je la suivis et j'arrivai dans la chambre de la malade. Elle était dans une grande bergère ; elle me fit signe d'approcher et de m'asseoir auprès d'elle. Sa voix était si faible que, malgré le silence absolu de cette demeure, j'avais peine à l'entendre.

— Pourriez-vous me dire, monsieur, qui vous êtes, et quel est le hasard qui vous a amené chez moi ?

Je l'informai de mon état et de ma maladresse.

— Ainsi, reprit-elle, vous êtes tout à fait étranger à ce pays?

— Tout à fait.

— Vous n'y connaissez personne?

— Personne.

— Voulez-vous me rendre un service ?

— Quel qu'il soit, je m'y engage.

— Voici une lettre... Je voudrais qu'elle fût remise dans les mains mêmes de la personne à qui elle est adressée.

— Je la lui remettrai, madame.

— Ou vous la lui ferez remettre, car c'est à Paris que cette personne demeure,

— J'ai long-temps habité Paris ; quoique employé du gouvernement, j'y fais de courts mais nombreux voyages. Je remettrai cette lettre moi-même.

A peine avais-je fini cette phrase que la malade me regarda avec crainte et tendit la main pour reprendre sa lettre.

— Ah ! vous avez long-temps habité Paris...

Et comme je jetais les yeux sur la suscription de la lettre qu'elle m'avait remise, elle s'écria vivement :

— Ne lisez pas ce nom...

Je lui rendis la lettre qu'elle regarda avec une vive expression de désespoir, puis elle murmura doucement :

— Allons, encore ce sacrifice à son repos.

J'arrêtai la malade au moment où elle allait jeter sa lettre au feu :

—Si la remise de cette lettre est pour vous de quelque importance, si elle doit satisfaire le moindre désir de votre cœur, croyez, madame, qu'à l'exception de ce nom qu'il faudra bien que je sache, je m'engage à ne point chercher à connaître aucune des choses qui peuvent vous concerner. Je prendrai cet écrit, j'irai chez la personne à qui il est adressé, et, s'il le faut, je le lui remettrai sans lui expliquer comment je l'ai reçu de vous.

Elle me rendit la lettre, et me répondit :

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne dire à qui que ce soit au monde que je vous ai remis cette lettre. Du reste agissez comme il vous plaira, pourvu qu'il ait cette lettre. Dieu me pardonnera cette faiblesse après tant d'épreuves.

A peine elle achevait qu'on frappa de nouveau à la porte extérieure de la cour. C'était le médecin, un homme petit, trapu, crépu, le front bas, le teint rouge. En entrant il s'écria assez brusquement :

— Joseph m'a dit que vous étiez descendue dans le jardin, malgré mon ordonnance, et voilà que je vous trouve encore levée : vous aidez la maladie à vous tuer.

— Elle y a pourtant mis beaucoup de temps, dit la malade, avec une froide amertume.

— Ce n'est pas ma faute, dit le docteur, si mes soins n'ont pas été plus efficaces.

— Je ne vous en remercie pas moins, et j'espère que vous les trouverez aussi bien récompensés que ma misère peut me le permettre... Voilà un mot pour M. P..... Je suis charmée qu'on ne l'ait pas averti de mon état et qu'on ne l'ait pas dérangé.

— Cela lui eût été difficile; et nous allions nous mettre à table, quand Joseph est entré comme un fou dans le salon.

Je ne puis dire l'expression de désespoir qui se peignit sur le visage de la malheureuse femme.

— L'on vous attend sans doute avec impatience, répondit-elle. Allez, docteur... allez, je n'ai plus besoin de personne... Je ne veux troubler les plaisirs de personne.

Le docteur insista pour rester.

— Laissez-moi seule un moment avec monsieur. Je vous rappellerai quand il sera temps

Le médecin sortit.

— Oh non! s'écria Mme Dorbern, avec des sanglots qui éclatèrent alors avec force, je ne veux troubler le repos de personne... pas même le sien, à lui... rendez-moi cette lettre...

Et comme je voulais la lui refuser, elle se leva avec énergie.

— Rendez-la-moi, vous dis-je, rendez-la-moi...

Elle me la prit des mains et allait la déchirer, lorsque la force lui manquant tout à coup, elle retomba sur son fauteuil en s'écriant :

— Mon Dieu, mon Dieu! secourez-moi, tuez-moi!

Presque aussitôt elle fut prise de vives convulsions pendant lesquelles la lettre qu'elle tenait lui échappa. Je la ramassai pour que personne ne la vît et j'appelai le médecin. Les convulsions de la malade diminuèrent peu à peu ; elles s'affaiblirent avec ses forces, et le dernier souffle de sa vie s'échappa avec le tressaillement de son cœur.

Le désespoir des deux domestiques fut violent et vrai; le médecin examina froidement ce corps décharné par la maladie

— Nous n'avons plus rien à faire ici, me dit-il; je vous offre de vous mener à Villaines; vous monterez sur mon cheval en croupe derrière moi. C'est une bonne bête qui m'a coûté huit cents francs, et qui nous portera au bourg en vingt minutes ; car d'après ce que m'a dit la servante, vous devez être M.....

— D'où savez-vous mon nom?

— N'avez-vous pas annoncé à M. P......, le maire de la commune de Villaines, votre arrivée pour aujourd'hui ; il vous a attendu toute la journée, votre chambre est prête... Allons, partons vite, et nous pourrons arriver avant la fin du souper.

Je n'avais rien de mieux à faire, et j'acceptai, malgré le dégoût que m'inspirait l'insensibilité de cet homme. Nous partîmes. Chemin faisant, il m'apprit que ce M. P....., chez qui nous nous rendions, était un ami de Mme Dorbern.

— Il l'a sans doute connue à Paris, me dit-il, et sans doute aussi il sait son histoire; car l'histoire de qui M. P .... ne sait-il pas?

— C'était donc un homme très répandu dans le monde?

—C'était mieux que cela, il était chef de division de la police sous l'empire; quand la restauration est venue, il s'est retiré dans son village, d'où il était parti pauvre et où il est rentré riche. Comme il sait plus de choses qu'il ne voudrait lui-même, il tâche de se faire oublier; il flatte le curé, il achète des portraits du roi pour les donner aux paysans, il protége les ignorantins, et comme il est le seul propriétaire du pays qui s'entende un peu aux affaires, on l'a nommé maire. Du reste, il mourra d'apoplexie, car maintenant, pourvu qu'il mange et qu'il boive, il est content. Il a fait venir une cuisinière de Paris. Il boit du vin de Bordeaux à son ordinaire. C'est une table de prince. La seule chose que je n'aime pas, c'est qu'il fait faire des fritures à l'huile.

Le docteur continua sur ce ton durant toute la route, qui, du reste, ne fut pas longue, grâce à la vigueur de son cheval. Cependant j'eus le temps d'apprendre qu'il devait encore quatre cents francs du prix de sa monture, et que la somme que Mme Dorbern lui avait sans doute laissée arriverait fort à propos pour satisfaire au paiement d'un billet qu'il avait souscrit à cette occasion. Il termina cette confidence en disant :

— Ma foi! si elle n'était pas morte aujourd'hui, j'aurais été obligé de lui demander demain le réglement de mes honoraires. Heureusement, je n'y ai pas été forcé.....

Heureusement nous arrivions dans la cour de M. P......, au moment où le médecin achevait cette abominable phrase, car je me serais jeté à bas de son cheval, comme je le fis, eussions-nous été au milieu de la lande et m'eût-il fallu y passer la nuit.

Il ne s'aperçut que de ma vivacité, et s'écria en descendant lentement de la selle :

— Hé! hé! vous êtes leste, monsieur..., mais vous êtes jeune..., l'âge ne vous a pas rendu les membres raides et les mouvemens difficiles.

Comme je me demandais si ce n'était pas l'âge qui avait aussi rendu

si sec et si froid le cœur de cet homme, un domestique qui avait repris les rênes du cheval lui répondit en ricanant :

— Pardine! vous n'avez jamais été bien ingambe, monsieur le docteur. J'en conclus qu'il se pouvait fort bien qu'il n'eût jamais été sensible.

Aussitôt on nous introduisit dans la salle à manger ; elle était meublée avec un grand luxe, éclairée par une lampe pendue au plafond. La table était admirablement servie en cristaux et en argenterie. C'était encore une anomalie avec le pays.

Il y avait dix personnes, dont trois femmes, assises à ce riche couvert, se servant avec des mains rouges de cuillers de vermeil d'un travail exquis, et essuyant des trognes hâlées avec du linge de Flandre de la dernière richesse. Le maître de la maison, on le reconnaissait rien qu'à ses ongles propres, se leva dès que nous entrâmes, et dit à mon compagnon :

— Eh bien! docteur?

— Eh bien! elle est morte, répondit celui-ci en prenant place à la table et en enfonçant son couteau jusqu'au manche dans un jambon posé devant lui.

— Morte! s'écria M. P....., en se rasseyant et en frappant son verre sur la table avec tant de violence qu'il le brisa. Puis il s'accouda, cacha sa tête dans ses mains et resta un moment immobile. J'étais assez embarrassé de ma personne; car chacun se regardait en chuchottant. M. P..... sortit tout à coup de sa méditation, en s'écriant :

— Elle est morte..., tant mieux, car il vaudrait mieux pour elle qu'elle ne fût pas née.

En parlant ainsi, il m'aperçut et me dit :

— Vous devez être M.....?

— C'est vrai.

— Je n'aurais pas su que vous deviez venir, que je vous aurais reconnu au portrait qu'on m'a fait de vous.

— Qui donc?

— Monsieur que voilà, me répondit M. P..... en me montrant un homme qui dévorait.

Je reconnus le percepteur que j'avais vu dans nos bureaux, et M. P... continua en me faisant asseoir à la table et en me servant :

— Mais comment se fait-il que vous soyiez arrivé si tard?

Je lui en dis la raison ; je lui racontai comment je m'étais égaré. Il se toucha le front et agita sa main au dessus de sa tête.

— Cerveau de poète! on ne marche pas droit avec cela.

Puis il se mit à réfléchir, et reprit :

— Ainsi, vous avez vu mourir cette malheureuse Félicie?

— Hélas! oui, monsieur!

— Eh bien! maintenant qu'elle est morte, dit une femme assez jolie qui était près de moi, nous direz-vous qui elle est? son secret ne la compromettra pas maintenant.

— Demain, dit M. P...., il faudra que j'écrive son véritable nom sur le registre de l'état civil, et son nom c'est tout son secret.

— Et comment s'appelait-elle ? reprit une des dames présentes.

— Elle s'appelait Mme de Norbert, dit M. P... en me regardant.

Ce nom m'était parfaitement inconnu, et ne l'était pas moins, à ce qu'il paraît, aux autres auditeurs de M. P...

— Son nom ne nous apprend rien, dit la jolie femme qui avait parlé la première. Que savons nous de plus? qu'elle s'appelle Mme de Norbert et non pas Mme Dorbern, voilà tout. C'est ce qu'elle a été autrefois qui nous intéresse.

M. P..... jeta un regard légèrement dédaigneux sur les personnes qui étaient à table.

— Je crois, reprit-il, que cela vous intéresserait peu. Il y a des douleurs trop hautes pour certaines intelligences.

— Eh bien! vous nous faites là un joli compliment, repartit la dame ; puis elle ajouta d'un ton piqué : vous avez beaucoup connu Mme Dorbern ou de Norbert autrefois. Je vous sais trop galant homme pour m'étonner de votre discrétion sur son compte.

M. P... haussa les épaules.

— Ta, ta, ta, fit la dame, il s'en est passé entre vous plus que vous n'en voulez dire, et votre intimité m'a bien l'air de s'être renouée dans ce que vous appeliez l'un et l'autre votre exil.

— Ecoutez, madame, reprit M. P..... sérieusement ; ce n'est pas la première fois que vous portez cette accusation. Si elle devait rester enfermée dans ce village, je n'y répondrais pas ; mais vous n'êtes que pour quelques mois dans ce pays... Bientôt vous retournerez à Paris ; je ne veux pas, je ne dois pas permettre qu'un bruit injurieux, si invraisemblable qu'il soit, s'élève sur la tombe de cette femme. Je vais vous dire son histoire.

— Ah ! enfin, dit la dame.

— C'est pour vous que je parle, dit M. P... en adressant à cette dame une moue assez significative pour que je comprisse qu'il comptait les autres auditeurs pour autant d'automates insensibles.

Je me levai pour me retirer.

— Restez, me dit M. P.... Il ne sera pas dit que vous aurez assisté au dénoûment de cette vie de douleur sans savoir ce qui l'a précédé. Mon exclusion ne vous regardait pas.

Je demeurai, oubliant que j'avais promis de ne pas chercher à savoir quelle était cette femme, et voici ce que M. P... nous raconta :

Récit.

Félicie de Lafarnie s'était mariée en 1806 à M. de Norbert. Elle avait alors vingt ans, M. de Norbert en avait trente-cinq. Le père de Félicie était un ancien conseiller au parlement de Bordeaux. Pendant les mauvais jours de la révolution il s'était retiré dans une maison de campagne aux environs de la ville. Là il avait élevé sa fille dans des sentimens de saine religion et dans la soumission à tous les devoirs. Il lui avait enseigné le respect de la famille, sentiment vénérable et conservateur des bonnes mœurs, lien puissant qui, en rendant chacun des membres d'une maison solidaire des fautes des autres, impose souvent un frein salutaire à ces esprits ardens, qui ne reculent pas devant le mal quand il ne peut compromettre qu'eux-mêmes, mais à qui souvent la conscience même de leur force interdit généreusement d'entraîner quelqu'un dans leur chute. M. de Lafarnie fut rappelé à Bordeaux lors de la formation des cours impériales pour y remplir l'une des plus hautes fonctions de la magistrature ; il fut nommé président de chambre. Ce fut à cette époque qu'il produisit Félicie dans le monde et qu'elle y rencontra M. de Norbert.

Tout au contraire de cette jeune fille, M. de Norbert était un homme qui devait à son éducation et aux événemens de sa vie, des sentimens d'individualisme très prononcés. Cinquième fils d'un petit propriétaire de Toulouse qui avait sept enfans, il devait l'instruction qu'il avait reçue dans le collége de cette ville, à la bienfaisance d'un parent assez éloigné : M. de Norbert le père n'ayant pas une fortune suffisante pour pourvoir à l'établissement de toute sa famille, chacun de ses membres avait dû se charger du soin de parvenir par lui-même. M. de Norbert le père mourut en 1789, et la révolution dispersa entièrement ses enfans; les uns prirent parti pour la royauté, les autres pour la révolution. Parmi ceux-ci, qui furent les plus nombreux, deux des sept frères se firent soldats, un autre entra dans l'administration des armées, un autre encore embrassa la carrière du commerce et alla s'établir à Marseille.

Ainsi chacun après avoir reçu la part assez exiguë de l'héritage paternel, ne se confia qu'en lui-même pour faire son chemin ; tous réussirent assez bien, mais aucun ne demanda ni ne reçut le moindre secours de l'un de ses frères. Lucien de Norbert seul demeura à Toulouse et se livra au barreau ; la nature l'avait doué d'une rare facilité d'élocution, et de la qualité encore plus rare pour un avocat, de feindre les plus vives émotions de la parole ; il savait épouvanter et attendrir ses auditeurs ; mais à l'instant même où il s'asseyait, au milieu des larmes ou du saisissement des juges, il jetait dans l'oreille de ses voisins une plaisanterie dédaigneuse sur l'effet qu'il venait de produire. Esprit sceptique et railleur, imbu de la philosophie matérialiste de quelques tristes esprits du dix-huitième siècle, devant à son talent seul une brillante réputation et une fortune honorable, Lucien de Norbert était ce qu'on pourrait appeler un honnête homme social, mais il était complétement étranger à tous les sentimens qui prennent leur source dans une foi quelconque. Cette sublime institution de la charité chrétienne, qui ramasse, pour les nourrir, les vieillards infirmes et les enfans abandonnés, lui semblait être seulement un sage réglement de police, et s'il avait fallu aller chercher les élémens de sa probité dans leurs intimes profondeurs, on eût pu découvrir que cette vertu n'était pas en lui le résultat d'un sentiment moral inhérent à sa nature, mais qu'elle était basée sur le respect des droits et des obligations nécessaires au maintien de l'ordre social.

Du reste, il n'est pas facile de faire comprendre ce caractère, bien que de nos jours il soit devenu très commun. Tout n'est pas calcul matériel dans la conduite de pareils hommes; ils ne sont pas ce qu'ils sont par l'effort de leur seule volonté; et le plus souvent au moment où ils vantent leur indépendance de tout préjugé, ils sont les esclaves obéissans de certaines idées qui ne leur appartiennent pas en propre, et que l'habitude leur a inculquées à leur insu. Ce ne sont pas là les faux prophètes qui les premiers ont semé sur la terre les maximes arides de l'irreligion et de l'individualisme, mais ce sont les adeptes nourris de ces maximes, qui les mettent en pratique sans en prévoir les conséquences.

Tel était du moins Lucien de Norbert. L'éclat de son talent et la bonne position où il se trouvait le firent appeler d'abord au parquet de la cour impériale de Toulouse, et en 1805, il passa comme premier avocat-général à la cour de Bordeaux. Les relations que les affaires établirent de prime-abord entre M. de Lafarnie et de Norbert, devinrent bientôt plus suivies. Madame de Lafarnie était morte depuis quelques années, et M. de Lafarnie était d'une santé assez faible pour qu'il désirât assurer le sort de sa fille. Trop de convenances se réunissaient en faveur d'une alliance entre Mlle de Lafarnie et M. de Norbert pour que le projet de les marier n'entrât pas facilement dans l'esprit de quelques entremetteurs officieux, et pour qu'il ne fût pas accueilli avec facilité par le vieux président. Peut-être que si ce mariage eût tardé à s'accomplir, M. de Lafarnie l'eût repoussé. Le temps lui eût sans doute appris à mieux connaître le fond du cœur et de l'esprit de Lucien, et il eût jugé probablement que ce cœur égoïste et cet esprit sans foi ne pourraient convenir à une âme toute de dévoûment et à une pensée qui portait de la piété dans tous ses rêves. Mais M. de Lafarnie n'eut pas le loisir d'apprécier l'homme intime ; il ne jugea que l'avocat-général ; et en l'entendant plaider chaque jour avec la plus chaleureuse exaltation, les intérêts les plus élevés de la morale et de la vertu, il s'imagina que le magistrat obéissait à une conviction profonde et vraie, et non pas à un devoir habilement rempli.

Ce qui avait échappé à l'expérience d'un vieillard habitué à juger les hommes, devait à plus juste titre rester un secret pour une jeune fille dont rien n'avait jusque là alarmé la confiance, cette sœur de la foi. D'ailleurs, aux brillantes qualités de son esprit, M. de Norbert joignait une rare distinction personnelle : son visage comme sa voix se passionnait lorsqu'il parlait, et Félicie put croire à un amour qui lui fut exprimé avec une chaleur entraînante. Il faut dire aussi qu'à part toutes les bonnes raisons de fortune et de position qui poussaient M. de Norbert à ce mariage, il n'était pas resté indifférent aux grâces naïves, à la douceur calme et virginale de Mlle de Lafarnie, et qu'il aima Félicie.

Ce ne fut pas assurément de cet amour profond qui rend notre existence dépendante de celle d'une femme, qui fait vivre notre âme dans la sienne et nous soumet à ses joies et à ses douleurs, comme si le principe de notre vie n'était plus en nous, mais en elle ; il l'aima de cet amour raisonnable ou plutôt raisonné, fondé sur l'estime qu'on éprouve pour les plus pures qualités et sur l'attrait qu'inspire aisément une beauté jeune, éclatante et modeste. Félicie était pour M. de Norbert une femme dont il pouvait être fier de toutes façons et dont il ne devait avoir rien à redouter. Ce mariage s'accomplit donc, et quelque temps après sa célébration, M. de Lafarnie mourut, bien persuadé qu'il avait assuré le bonheur de sa fille. A cette époque, elle-même n'eût pu le dissuader ; car elle n'était pas femme à se dire malheureuse parce qu'elle se sentait manquer d'un bonheur qu'elle n'eût pu définir. D'ailleurs, l'éducation sérieuse qu'elle avait reçue ne lui eût pas permis d'élever une accusation qui n'aurait eu pour base qu'un sentiment pénible de gêne et de crainte en présence de son mari. Rien de ce qu'elle pouvait connaître de la félicité humaine ne lui manquait. Elle portait un nom honorable et honoré. Les soins de Lucien pour elle étaient toujours également attentifs ; les plaisirs que peut donner une fortune considérable, sagement mais généreusement dépensée, abondaient autour d'elle ; et cependant elle était triste. Mme de Norbert était la femme de M. de Norbert, mais à vrai dire elle n'était pas sa compagne. Il riait d'elle quand elle s'intéressait avec trop d'ardeur à ses succès ; jamais il ne lui en rapportait la moindre part. Si quelquefois il laissait échapper devant elle le secret de ses espérances ambitieuses, il la raillait de la voir s'élancer avec fougue dans une carrière de rêves glorieux qu'elle faisait pour lui. Si elle le félicitait sur le noble emploi qu'il avait fait de son talent en faveur d'une juste cause, il ne s'unissait pas à l'émotion de joie qu'elle éprouvait pour les infortunes qu'il avait protégées ; mais il lui répondait avec ardeur : « Oh ! j'arriverai ! j'arriverai ! »

M. de Norbert n'était pas homme à reprocher à sa femme son assiduité à remplir ses devoirs religieux ; mais elle comprenait aisément que c'était plutôt chez lui une tolérance indifférente qu'une approbation sympathique de ses sentimens. Il ne discutait pas contre elle les vérités de la religion, mais il les discutait devant elle avec un dédain et une ironie qui la blessaient profondément. Dans le petit nombre d'occasions où elle essaya d'opposer la sincérité de sa croyance aux arguties de son mari, il lui représenta avec douceur que ce n'était pas à elle qu'il s'adressait ; qu'il ne voulait en rien altérer une foi qu'il regardait comme un bonheur pour ceux qui la possédaient, mais que laissant à chacun la liberté de ses opinions, il demandait l'indépendance des siennes.

Tout cela fut dit avec l'accent benin d'une condescendance souveraine pour les erreurs d'un esprit ignorant. Il semblait qu'en pareille circonstance Lucien en agît avec sa femme comme un père indulgent envers un enfant importun qui vient se mêler à un grave entretien et qu'on écarte doucement de la main en lui disant : Allons, mon ami, va jouer ailleurs.

Félicie n'était pas humiliée de ce dédain, mais elle en était alarmée. Si sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres il s'était établi des discussions réelles entre M. de Norbert et sa femme, peut-être celle-ci, comme il arrive souvent, eût-elle trouvé dans les besoins de l'argumentation des raisons qui, impuissantes à persuader son mari, lui fussent cependant venues en aide à elle-même pour la rassurer dans sa foi. Mais il n'en fut pas ainsi ; on lui laissait ses croyances, ainsi que je l'ai dit, comme un jouet à un enfant, et elle en était arrivée à se demander si ce n'était pas véritablement un jouet. Il y a des esprits timides et complaisans, et surtout parmi les femmes douces, qui acceptent sans murmurer cette distinction qui prétend qu'il y a des opinions bonnes pour certaines personnes, et insuffisantes pour d'autres, et c'est à celles-là qu'on dit sans qu'elles s'en étonnent : — il est bon que les femmes et les enfans aient de la religion et croient à quelque chose, mais nous autres hommes nous devons nous affranchir de ces préjugés.

Malheureusement pour elle, Félicie avait une raison trop droite et trop ferme pour admettre ces grossières transactions si communes dans notre époque ; il lui semblait, ou que ce qui était la vérité pour elle devait être aussi la vérité pour son mari, ou qu'elle ne devait pas rester plus long-temps dans une ignorance dont il s'était affranchi. Les mauvais principes prêchés par de malhonnêtes gens, ne sont pas les plus dangereux ; ce sont ceux surtout que prônent les hommes égarés dans leur cœur, mais irréprochables dans leur conduite qui ont les résultats les plus pernicieux. Aussi Félicie n'osait reprocher à son mari les opinions qu'il professait quand il n'y avait pas un seul acte de sa vie qui méritât le blâme. Elle en vint donc à douter d'elle-même plutôt que de lui. Elle essaya d'entrer dans son incrédulité ; mais celle de M. de Norbert était trop large pour que l'âme de Félicie ne reculât pas avant de s'engager dans ce vaste désert. En outre de l'origine céleste des sentimens religieux, l'avocat-général niait l'origine intime de tous les sentimens affectueux ; ils étaient tous, selon lui, le résultat d'un besoin personnel ou d'une satisfaction propre.

En face de ce philosophisme désolant, Félicie ferma les yeux et se retira en elle-même. Dès ce moment elle fut moralement séparée de son mari. Leur vie apparente était la même qu'aux premiers jours de leur mariage, mais ils ne se sentaient plus ensemble. La vie extérieure leur était encore agréable à tous deux, mais ils n'avaient plus de vie intime. A part les affaires matérielles de leur maison, ils n'avaient plus rien à se dire quand ils étaient seuls. Leur âme ne parlait pas la même langue.

M. de Norbert ne sentait pas cette séparation : espérant tout de lui seul, rapportant tout à lui seul, rien ne l'avertissait que quelqu'un s'était retiré de lui. Il n'en était pas de même de Félicie : habituée à vivre appuyée sur les genoux de sa mère, sur le bras de son père, elle se trouva soudainement isolée, sans soutien et sans guide. Les sains principes de morale cultivés en elle l'empêchèrent de s'égarer, mais ne purent lui cacher qu'elle marchait seule dans sa route. Persuadée qu'elle aimait son mari, parce qu'elle s'intéressait à tout ce qui lui arrivait de bon ou de mauvais, elle avait cependant quelquefois de vagues instincts d'un autre amour qu'elle n'éprouvait pas, mais quelle eût pu éprouver.

Plusieurs années se passèrent avant qu'elle arrivât à ce résultat caché ; aux yeux du monde elle était toujours la femme la plus affectionnée et la plus vertueuse : personne n'eût osé supposer que ce cœur si calme pouvait être facilement troublé, que cette existence si sereine était rongée par une lente déception.

On était déjà en 1812, lorsqu'arriva à Bordeaux le véritable héros de cette histoire, le jeune Georges de Labardès.

A ce nom si connu, nous nous récriâmes tous, excepté le docteur qui ronflait dans un coin. M. P... imposa silence à nos observations d'un signe de main, et continua ainsi :

— C'était, comme Félicie, le fils d'un ancien magistrat du parlement ; mais M. de Labardès, le père, n'avait point fait comme M. de Lafarnie, il avait refusé toutes les avances du pouvoir impérial et était demeuré fidèle à son amour pour les Bourbons exilés. Ce qu'il avait fait pour lui, il le fit pour son fils, et à une époque où la carrière administrative et la carrière des armes conduisaient si rapidement à une haute position, M. de Labardès destina son fils au barreau et l'envoya faire son droit à Paris. Celui-ci y fut d'abord, de la part de l'autorité, l'objet d'une surveillance particulière, à cause de ses relations avec toutes les personnes un peu considérables qui partageaient ses opinions. Mais au bout de quelque temps cette surveillance fut jugée inutile. Georges était tout simplement un jeune homme très dissipé, très amoureux du plaisir, le cherchant avec la même ardeur dans les salons, où il était admis, et dans les réunions de bas étage, où les étudians vont trop souvent chercher des distractions à des études qu'ils ne font pas. Georges se rendit célèbre dans l'école par le nombre de ses maîtresses et par quelques duels particulièrement soutenus avec avantage contre plusieurs spadassins de régiment. Doué de cette faculté assez rare d'être facilement l'homme du monde dans lequel il se trouvait, il eut aussi quelques succès dans les élégans salons où il était reçu ; et le dernier de ses succès compromit assez gravement une femme d'un nom très distingué pour que monsieur de Labardès se décidât à rappeler son fils près de lui. Son arrivée à Bordeaux fut marquée par des esclandres assez nombreuses. Sa réputation de mauvais sujet et de duelliste l'y avait précédé. C'en fut assez pour que quelques mauvaises têtes du régiment qui tenait garnison au château Trompette, voulussent lui donner une leçon. La première fois que Georges parut au spectacle, on lui disputa sa place, sans autre raison que de la lui disputer ; il était trop bien appris à ce sot métier, pour n'avoir pas deviné tout de suite où on voulait en venir ; mais il voulut que l'affaire qu'on lui suscitait eût plus d'éclat que ne comptaient en faire ses adversaires. Il céda à la première impertinence, et se retira de la place qu'il avait d'abord prise. Le succès enhardit les jeunes écervelés qui s'étaient promis de tâter le beau Labardès, comme on l'appelait. On recommença et on le chassa encore de la place où il s'était réfugié. Cette facile réussite calma l'ardeur des premiers arrivans ; mais lorsque quelques autres officiers parurent, on leur raconta tout haut la couardise de Georges ; et ceux-ci, pour s'en assurer, recommencèrent le jeu deux fois encore. Georges se retira ainsi devant les impertinentes exigences de quatre officiers. Une grande partie de la salle était attentive à ces petites scènes qui se passaient au balcon des premières loges, et la longanimité de Georges était déjà le sujet de commentaires très fâcheux, lorsqu'un grand lieutenant de grenadiers, espèce de fier-à-bras, qui se vantait d'avoir tué une douzaine de pékins, entra en disant :

— Qu'est-ce qui se bat ici ?

— Personne, lui répondit-on... Il n'y a pas eu moyen.

— Bah ! fit le lieutenant en se retournant vers Georges ; il ne veut pas ?

— Non.

— C'est que vous ne lui avez pas bien demandé. Vous allez voir...

Tous les officiers se levèrent, on se retourna de tous côtés ; le lieutenant s'approcha de Georges et lui dit, après une profonde salutation :

— Monsieur, je dois vous prévenir que nous ne permettons qu'aux gens qui nous conviennent de venir s'asseoir aux mêmes places que nous : en conséquence, je dois vous dire que votre figure me déplaisant souverainement, je vous prie de vouloir bien *décamper* tout de suite.

Georges se leva et, saluant ce monsieur, il répondit froidement :

— Il n'y a pas moyen de reculer plus long-temps. J'espérais pouvoir faire ma semaine, mais je compte que vous et vos amis serez assez obligeans pour la compléter.

— Que veut dire monsieur, dit l'officier en levant la main comme pour donner une chiquenaude à Georges.

Le regard que celui-ci lui lança, l'arrêta. Georges mit lentement son chapeau, boutonna son habit jusqu'au menton, retroussa ses manches, ôta son gant, et passant devant le grand officier en lui disant poliment :

— Pardon, je suis à vous tout à l'heure.

Il s'avança vers celui des officiers qui avait commencé la scène :

— N'est-ce pas vous, monsieur, lui dit-il, qui m'avez le premier chassé de ma place?

— Oui, c'est moi.

— Très-bien! dit Georges.

Et en prononçant ce mot, il donna un vigoureux soufflet à l'officier.

— Monsieur, vous me rendrez raison, s'écria celui-ci.

— C'est mon intention, dit Georges en l'interrompant, ce sera pour demain. Pardon, je n'ai pas fini.

Puis il se tourna vers un autre officier, et lui dit encore :

— N'est-ce pas vous qui, le second...

— Celui-ci ne lui laissa pas le temps de continuer, il lui dit :

— Quand vous voudrez.

Georges le frappa encore au visage, et lui dit :

— Ce sera pour après-demain...

Et il se tourna froidement vers le troisième.

—Prenez garde à ce que vous allez faire, dit celui-ci ; si vous me touchez, je vous passe mon épée au travers du corps.

— Vrai? lui dit Georges, vous insultez les gens et vous menacez de les assassiner..... vous êtes un triste officier..... l'épaulette ne vous va pas.

Et il lui arracha son épaulette et la jeta dans le parterre.

Tout à coup ce fut un horrible tumulte dans la loge, des épées brillèrent, mais des cris partis de tous les coins de la salle, et disant : — A bas les assassins! à bas les assassins! arrêtèrent les officiers. Ils se tournèrent vers le parterre qui bondissait et y jetèrent leurs gants; Georges était demeuré impassible. Plusieurs jeunes gens des plus turbulens de Bordeaux, de ceux qui eussent insulté Georges, si les officiers n'eussent commencé, se précipitèrent dans la loge en criant :

— Nous serons vos seconds!

Le reste des officiers répandus dans la salle, même les plus paisibles, se levèrent à cette provocation. Mais Georges se contenta de répondre à ses nouveaux amis :

— Après moi s'il en reste, messieurs.

Le commissaire de police parut alors, et tous les jeunes gens et officiers quittèrent la salle ; et les rendez-vous furent pris pour le lendemain.

Mme de Norbert assistait à cette représentation, et de sa loge, située à quelques pas de l'endroit où la scène s'était passée, elle avait pu l'observer avec curiosité jusqu'au moment où elle fut épouvantée de la tournure qu'elle prit. Souvent elle avait entendu parler dans le monde qu'elle voyait de M. Georges de Labardès comme d'un fou livré à tous les vices et à toutes les mauvaises passions, quoique doué des plus heureuses dispositions pour faire un homme distingué. L'entretien des deux personnes placées près d'elle, l'avait instruite par avance des dispositions des officiers à l'égard de Georges, de façon qu'elle avait suivi avec plus d'anxiété qu'un autre tout le commencement de cette scène où Georges s'était montré si plein de longanimité. En le voyant reculer si paisiblement devant une insulte si persévérante, le cœur de Félicie s'était pris de pitié pour ce jeune homme qui souffrait si patiemment une conduite si brutale à son égard ; et plusieurs fois elle avait dit à son mari :

— Est-ce qu'il ne se trouvera pas un homme d'honneur qui mette un terme à cette ignoble provocation.

— Laissez, laissez, dit M. de Norbert, c'est un petit monsieur plus rodomont que brave qui a besoin d'une leçon.

Cette indifférence parut cruelle à madame de Norbert, et un sentiment bien inouï dans une âme si pieuse s'éleva en elle lorsqu'elle vit Georges se relever et venger avec une si grande énergie l'injure publique qui lui avait été faite. Ce sentiment s'effaça rapidement devant l'épouvante que causèrent à Félicie les actes violens de cette vengeance, mais il fit un moment tressaillir son cœur; un moment il intéressa Mme de Norbert, la femme douce, pieuse et sans tache, à la cause d'un homme renommé par ses excès et presque par ses vices.

Deux des rencontres qui avaient été arrangées la veille eurent lieu ; elles furent toutes deux fatales aux officiers qui les soutinrent, et qui furent assez grièvement blessés. L'autorité militaire et l'autorité administrative crurent devoir mettre un terme à des affaires qui menaçaient de devenir plus générales. Les officiers furent mis aux arrêts, et Georges fut averti qu'à la moindre tentative de duel il serait arrêté et provisoirement détenu. Celui-ci répondit qu'il se trouvait entièrement satisfait, et que, quant à lui, il ne désirait nullement aller plus loin. Mais celui des officiers à qui il avait arraché son épaulette ne pouvait penser de même, et quelques jours après il fit prévenir Georges qu'il avait envoyé sa démission au général, et qu'il l'attendait le lendemain sur les grèves de Cubzac. Mais la surveillance exercée sur les deux antagonistes prévint une nouvelle catastrophe, et tous deux furent arrêtés et amenés devant le préfet et le général commandant la division. Si les témoins choisis par les deux antagonistes avaient laissé l'affaire dans les bornes d'une querelle de spectacle, probablement un arrangement eût pu intervenir. Dès l'abord Georges y était fort disposé. Il comprenait que le succès de ses deux premiers duels pouvait donner à croire qu'il faisait plus de fond sur son adresse à manier les armes qu'il ne convient à un homme de cœur. Aussi lorsqu'il fut introduit dans un des salons de la préfecture, où se trouvait déjà son adversaire, accompagné de deux de ses camarades, il s'avança vers lui.

— Monsieur, lui dit-il, l'insulte que vous m'avez faite a été suffisamment effacée par deux rencontres malheureuses. Je pense que vous n'avez plus à douter de mon courage. Celle que je vous ai faite est un malheur que je déplore, puisqu'elle vous a forcé à une démarche qui prouve à tout le monde que vous préférez votre honneur à votre fortune. Si des excuses formelles et publiques peuvent vous satisfaire, je vous les offre bien sincèrement, mais à vous et à vous seul ; je les offre enfin à l'officier qui abandonne sa carrière pour venger une épaulette qu'il ne porte plus.

L'officier garda un moment le silence, puis il répondit :

—Ecoutez-moi, monsieur, et croyez-moi aussi sincère que vous l'êtes ; je m'honorerai toute ma vie de la déclaration que vous me faites; elle me suffit à moi, mais elle suffit à moi seul ; je dois autre chose à l'uniforme que j'ai porté ; que je le reprenne ou le quitte pour jamais, je ne puis pas lui laisser la souillure que vous lui avez faite ; quoi qu'il doive en arriver, nous nous battrons.

Ce jeune homme avait bien jugé l'esprit militaire auquel il était soumis, car ses deux témoins s'étaient regardés avec indignation en l'entendant accepter pour lui les témoignages d'estime de son ennemi, et leur opinion à ce sujet ne fut pas douteuse lorsqu'ils se hâtèrent d'ajouter après la réponse de leur camarade :

— Vous avez raison, cette affaire n'est pas arrangeable; car c'est celle de tous les officiers du régiment.

Et ils trouveront à qui parler, répondit un des témoins de Georges.

C'en était assez pour que des deux côtés on se crût engagé à ne pas faire la moindre concession, et ce fut dans cet esprit que les ennemis parurent devant le général et le préfet. La scène qui eut lieu à cette occasion montra une fois encore cette singulière disposition du caractère français, qui, chez un peuple où la gloire militaire a toujours été le plus admirée, met cependant en hostilité permanente ceux qui suivent la carrière des armes et ceux qui sont restés dans la vie civile.

Le préfet prit la parole le premier ; et s'appuyant sur les devoirs d'administrateur et de magistrat, il déclara qu'il ne pouvait permettre que la fureur de quelques jeunes gens portât le désordre dans la ville, allumât des querelles qui plongeaient les plus honorables familles dans de perpétuelles anxiétés; et qu'au nom des lois et du bon ordre il saurait faire cesser des combats contre lesquels s'élevaient les réclamations de tous les habitans honorables de Bordeaux.

Cette allocution, dite avec mesure et dignité, parut faire quelque impression sur Georges et ses témoins, enfans de la ville de Bordeaux, et qui n'avaient pas abjuré tout amour de la cité et de la famille ; mais les jeunes militaires l'écoutèrent dans un silence dédaigneux, comme s'ils étaient en dehors de l'autorité qui parlait au nom de la morale et de l'ordre public. Alors le général prit la parole à son tour, et s'adressant à ses subordonnés, il leur déclara que l'Empereur faisait très peu d'estime de ces officiers qui se faisaient une renommée de bravoure par le duel ; que lui-même il savait par expérience que les plus terribles sur le terrain d'un combat singulier n'étaient pas les plus braves sur un champ de bataille. Puis il ajouta qu'il disait cela pour les spadassins civils comme pour les spadassins militaires, et que le gouvernement de l'Empereur saurait bien réduire à la raison ces petits messieurs qui, après avoir tout fait pour se soustraire à une carrière de gloire et de dangers, se croyaient des héros pour avoir passé leur jeunesse dans des tirs et dans des salles d'armes.

Cette seconde allocution abattit un peu la morgue des militaires, obligés de reconnaître que le général exprimait la véritable opinion de l'Empereur sur les duellistes; mais elle rendit aux jeunes gens de Bordeaux leur ressentiment contre cette autorité militaire qu'il détestaient et se plaisaient à braver. Cette dissidence entre le civil et le militaire était si profonde qu'elle gagna pour ainsi dire les médiateurs. Ainsi Georges répondit que lui et ses amis eussent pu se rendre aux sages remontrances de M. le préfet, dans l'intérêt du repos de leur ville natale, mais qu'ils n'acceptaient pas les menaces ni les leçons de courage de M. le général. A cette déclaration, celui-ci repartit : — Qu'il se souciait de la ville de Bordeaux et de ses habitans comme d'une vieille tige de botte, mais qu'il saurait bien faire respecter l'autorité souveraine de l'Empereur, dont il était le représentant, et qu'il ne laisserait pas égorger ses officiers par des batteurs de semelle.

— Et moi, s'écria le préfet indigné, je ne laisserai pas imposer à la population de Bordeaux l'insultante tyrannie des officiers de la garnison ; car il faut bien reconnaître que ce sont eux qui ont eu les premiers torts.

A cette déclaration, le général demeura stupéfait et s'écria dans un accès d'étonnement indicible :

— Comment! monsieur le préfet, vous prenez parti pour des bourgeois contre les officiers de l'Empereur?

— Général, l'Empereur est le souverain de tous les Français, et sa protection les couvre tous également, bourgeois ou militaires.

Cette théorie gouvernementale dépassait de beaucoup l'intelligence du général, et heureusement il en fut assez surpris pour supposer que le préfet avait un moment perdu la tête en présence d'une lutte sanglante, à laquelle se trouvaient mêlés des militaires; il le quitta donc en lui disant que de son côté il saurait prévenir toute rencontre, parce que telle était sa volonté ; mais qu'il le priait lui, préfet, de réfléchir un peu à la diffé-

rence qu'il y avait entre des gens qui ne tenaient à rien et auxquels il accordait sa protection, et des officiers au service de l'Empereur.

A cette époque, ne pas être dans les fonctions publiques, c'était n'être rien, et c'était même n'être que peu de chose qu'être dans les fonctions civiles. Georges, menacé d'être arrêté à la moindre tentative de duel, rentra paisiblement chez lui, et le général qui avait consigné les officiers déclara que le préfet se mettait en hostilité ouverte contre le gouvernement. L'affaire, amenée à ce point prenait une telle gravité, que les personnes le plus haut placées à Bordeaux s'en alarmèrent, et se résolurent à intervenir, non pas entre Georges et les officiers, mais entre les médiateurs eux-mêmes. Le premier président de la cour impériale, sollicité de faire cesser une pareille discussion, crut devoir délaisser une mission où il sentait que son autorité de juge serait aussi mal venue que celle de l'administrateur à l'encontre de la prétention militaire; et l'on fut obligé d'avoir recours à l'évêque, représentant d'une puissance assez haut placée, ou plutôt assez étrangère aux prétentions des deux partis, pour que le préfet et le général voulussent bien s'y soumettre ou l'écouter sans prévention.

Cette intervention fut efficace. Elle rapprocha des fonctionnaires qui cachèrent, sous la crainte de Dieu, la crainte du maître qui pourrait fort bien donner tort au préfet et au général pour n'avoir pas à donner raison à l'un ou à l'autre. Puis il fallut en arriver aux jeunes gens. L'évêque demanda le droit de se charger de cette seconde mission, et il y réussit. Les hommes en général ne sont pas irréligieux parce qu'ils ne *comprennent* pas les grands principes de la morale divine, mais ils le sont parce qu'ils ne les *entendent* pas. Il en est de certains athées comme de certains cœurs, si fermes contre les passions tendres; ils n'échappent au pouvoir de la religion ou des femmes qu'en les évitant. C'est souvent parce qu'on n'est jamais entré dans une église ou dans un boudoir, qu'on reste incrédule à Dieu ou à l'amour.

Il n'en fut pas ainsi pour les jeunes gens qui se trouvèrent forcément soumis à l'influence directe d'une parole sacrée. Armés les uns et les autres dans leur cœur contre tous les argumens qui pouvaient s'appuyer sur des intérêts matériels, ils se trouvèrent sans répliques contre une morale qui planait d'assez haut sur ces intérêts pour qu'ils ne fussent pas humiliés de paraître égaux devant elle. La réconciliation fut noble et franche comme l'esprit qui l'avait inspirée, et les ennemis s'embrassèrent sincèrement. Par une prévoyance qui montrait combien l'évêque appréciait à sa juste valeur la victoire qu'il venait de remporter, il exigea de tous deux la parole d'honneur qu'ils renonçaient à tout combat, quoi qu'on pût leur dire de part et d'autre sur leur condescendance; et tel était, à vrai dire, le peu de force morale de l'impulsion à laquelle les jeunes gens venaient d'obéir, que les officiers déclarèrent qu'ils se battraient plutôt contre tous leur camarades que de recommencer la querelle avec les habitans de Bordeaux. Le prélat avait sans doute prévu cette réponse, car il se contenta de sourire et de faire observer à celui qui avait parlé, que ce n'était pas là le but qu'il s'était proposé. Chacun rit de cet enthousiasme, qui n'allait pas moins qu'à accepter une nouvelle guerre en preuve d'un sincère désir de paix, et l'on se sépara après avoir accepté en commun une invitation à dîner chez l'évêque à quelques jours de là.

Cette invitation s'étendit à la plupart des fonctionnaires civils et militaires, et le soir trente jeunes gens et trente officiers allèrent ensemble au spectacle et se montrèrent les uns près des autres. Ils furent accueillis par les applaudissemens du parterre et des loges, et Mme de Norbert, qui voyait dans cette réconciliation le triomphe sincère de ses idées religieuses, trouva de très mauvais goût les plaisanteries de son mari lorsqu'il dit en ricanant :

— Je voudrais bien connaître le confesseur de ces messieurs et particulièrement celui de M. Georges de Labardès.

Ce fut au point qu'elle lui dit avec un ton de reproche :

— Vous ne croyez à la sincérité de la foi de personne.

— Je crois à la sincérité de la vôtre, dit M. de Norbert en souriant; mais je ne crois pas être injuste en doutant de celle de militaires, beaucoup plus occupés d'exercices à feu que d'exercices de dévotion, et en doutant surtout de la sincérité d'un homme qui n'est renommé jusqu'à présent que par ses désordres et son immoralité; et je ne crois pas qu'on soit un très bon chrétien avec des dettes, des maîtresses et des duels.

M. de Norbert avait cruellement raison; Félicie le comprit et s'en voulut d'avoir attribué un sentiment véritable de religion à des hommes dont la conduite était si contraire à tous ses préceptes; elle ne douta pas de son efficacité en pareil cas, mais elle dut croire qu'il y avait au monde un pouvoir qui la remplaçait aisément, et elle dit à son mari :

— Et à quoi attribuez-vous donc cette réconciliation ?

— A un retour calme vers la prudence et la raison; ces messieurs auront senti les uns et les autres que le repos de la société ne peut pas être le jouet de quelques écervelés; ils auront compris que l'intérêt public est plus fort que toutes leurs haines, et ils se seront tenus pour avertis de ne pas appeler sur eux la sévérité des magistrats.

Félicie reconnut que cela pouvait être vrai; mais elle le reconnut à regret; elle fut fâchée de ne pouvoir attribuer qu'à un froid calcul de raison une si noble détermination. Etait-ce la cause de la religion qu'elle déplorait de voir perdre des adeptes si peu recommandables? Etait-ce l'esprit enthousiaste qui dormait en elle qui avait rêvé à son insu une chimère qu'il lui fallait abandonner, qui souffrait de cette déception? C'est ce qu'il eût été difficile de deviner dans un caractère qui jusque-là n'avait eu aucune occasion de se montrer.

Malheureusement pour Félicie, elle avait l'habitude de se rendre compte de toutes les sensations qu'elle éprouvait. S'il y a du danger à marcher à l'étourdie dans sa vie, il y en a aussi beaucoup à vouloir mesurer trop exactement les pas qu'on y fait. Entre l'imprudent qui va rapidement sur la crête d'un précipice sans regarder à ses pieds, et l'homme précautionné qui n'avance qu'avec mesure, la chance est souvent pour l'imprudent. Il y a bien plus de femmes sauvées d'une faute par leur frivolité que par leur vertu, et il vaut mieux oublier certaines pensées que de les combattre. Ainsi Félicie, rentrée chez elle, se demanda la cause de l'intérêt qu'elle avait éprouvé pour ces jeunes gens, et pourquoi parmi tous ces hommes qui lui étaient inconnus, elle s'était intéressée davantage au plus coupable. Elle se répondit à la vérité que le triomphe du sentiment religieux lui eût semblé d'autant plus précieux, qu'il se serait exercé sur un cœur plus corrompu; mais elle ne fit pas attention, ou plutôt elle ne savait pas alors que cette ambition qu'elle éprouvait comme chrétienne, les femmes l'éprouvent aisément pour leur compte dès qu'elles ont de l'enthousiasme dans l'âme, et que le désir ambitieux de ramener ou de soumettre un homme qui a échappé à tous les liens, en a plus égaré que ce qu'on veut bien appeler leur faiblesse. Toujours est-il que Félicie, après s'être long-temps occupée du sentiment de confiance et de déception qu'elle avait éprouvé, s'occupa beaucoup plus de l'homme qui l'avait fait naître; car, à vrai dire, elle ne pensait qu'à Georges, bien que d'autres fussent en cause. La première scène du théâtre le lui avait d'abord montré seul, et avait fixé son attention sur lui; et, d'autre part, il avait toujours été distingué des autres dans le mal qu'on avait dit de tous. Il était le plus dépravé, le plus turbulent, le plus impitoyable. Il était, selon l'expression du grand vicaire, le Satan de cette troupe de démons que la parole du prélat avait dominés.

L'examen qu'une femme comme Félicie pouvait faire d'un homme comme Georges ne pouvait pas avoir des résultats bien particuliers, et il n'en résulta pour elle qu'une contradiction qui l'étonna : c'est que, forcée d'admettre tout le mal qu'on disait de Georges, elle éprouvait une conviction secrète qu'il valait mieux que sa réputation. Et cet instinct irraisonné était si fort, qu'elle souffrait à entendre tous les mauvais propos qu'on tenait sur son compte, lorsque lui-même détruisit tout d'un coup cet intérêt qu'il était bien loin de soupçonner.

Parmi les actrices du théâtre de Bordeaux, il y avait une certaine Mlle Florise, objet des désirs de toute la jeunesse bordelaise, à qui la sottise de l'idolâtrie dont elle était entourée avait inspiré une sottise de vanité qui lui faisait traiter avec le dernier dédain tous les hommes qui la recherchaient. Maîtresse avouée du général, elle avait la réputation de lui être fidèle, non pas à cause de l'amour qu'elle lui portait, mais parce qu'elle avait trop de calcul et de vanité pour vouloir jouer la position qu'il lui avait faite contre une passion sérieuse ou une intrigue amusante. Cette femme n'avait, à vrai dire, ni cœur, ni esprit. Ayant le vice de se vendre, elle n'avait pas la bonne qualité de se donner.

Soit parti pris de la part de Georges, soit que véritablement elle lui déplût, il s'écarta avec un dédain marqué de cette femme, tandis qu'il allait jetant sa fortune et son temps aux plus inconnues de ses compagnes, pourvu qu'elles fussent bonnes filles de joie et de plaisir. Georges de Labardès avait un trop beau nom, il possédait une trop grande opulence, et son arrivée à Bordeaux avait trop d'éclat, pour que ce dédain ne fût pas remarqué par celle qui en était l'objet. Elle en fut vivement blessée; et, trop maladroite pour comprendre que la plus complète indifférence pouvait seule la venger, elle voulut lutter d'impertinence avec Georges. Un jour qu'il se trouvait près d'elle, causant avec une figurante d'assez pauvre apparence, elle tenta de lui lancer quelques épigrammes; et comme il semblait ne pas les comprendre, elle appuya sur ses allusions aux basses inclinations de certaines gens. Georges s'éloigna sans avoir l'air de rien. La colère de Florise redoubla; et comme dans le courant de la soirée, elle eut occasion de se retrouver près de lui, elle poussa ce qu'elle appelait le persifflage jusqu'à la brutalité. On avait eu un si terrible exemple de l'éclat qui avait suivi cet effort de patience, que plusieurs amis de Florise craignirent que Georges ne méditât contre elle une vengeance qu'ils ne pourraient deviner, mais qui serait sans doute cruelle : l'un d'eux fit un effort pour amortir le coup qui se préparait, s'écria et gaîment :

— Qu'as-tu donc, Labardès? Tu te laisses cribler et percer à jour sans répondre un mot?

— Moi! fit Georges d'un air bien naturellement étonné; moi! et par qui?

— Par Florise, qui frappe, ce me semble, assez droit, assez fort!

— Par madame, dit Georges en la saluant avec grâce; madame ne s'occupe pas de moi, et je ne pense pas avoir l'honneur d'être connu d'elle.

Cela fut dit d'un ton si naturel et si respectueux en même temps, que Florise dut croire qu'il parlait sérieusement, et elle resta fort embarrassée, non seulement de sa propre impertinence, mais encore du ton respectueux avec lequel on lui parlait; et quoiqu'elle ne manquât pas d'esprit, malgré sa sottise, elle ne sut que répondre.

C'est que de tous les esprits le plus difficile c'est l'esprit convenant. Souvent, quand l'esprit se débraille, relève sa robe et fait parade de grosses nudités brutales, il arrive à faire effet à certaines intelligences échauffées, comme dans une orgie le déshabillé effronté de quelques femmes les rend belles à des yeux animés. D'autrefois l'assemblage bien entortillé de quelques mots à antithèses subtiles, de petites réticences adroites, fait croire à l'esprit, comme la toilette empesée, gommée, épin-

glée de certaines femmes, fait croire à la beauté. Mais le véritable esprit, comme la véritable beauté, sans effronterie comme sans apprêt, sont chose assez rare pour que Florise se trouvât tout-à-coup déroutée lorsque les bonnes façons de Georges la ramenèrent sur ce terrain. Son embarras fut évident à tous les yeux; et pour nous servir d'un des bons mots des assistans, elle en sortit par une fausse entrée. Elle était si troublée, et si piquée d'être troublée, qu'elle entra étourdiment en scène avant la réplique, et fut brutalement avertie de son erreur. C'en était plus qu'il ne fallait pour porter sa colère au dernier degré.

Tout le monde dut en souffrir, adorateurs, directeur, camarades, excepté Georges qui avait disparu et auquel elle en voulait mortellement, mais auquel elle ne pouvait dire d'injures dans la loge d'avant-scène où il était paisiblement assis, lisant un journal. Il ne nous convient pas de suivre dans tous ses détours ce manége vulgaire d'une fille coquette et de ce qu'on appelait autrefois un roué. Toujours est-il que la froide et vaniteuse Florise s'empêtra si bien dans les filets où elle voulut prendre Georges, qu'au bout de quelques semaines elle était véritablement éprise de cet homme, au point d'être devenue moins impertinente avec les autres. Quand une femme vaine commence à avoir pitié de l'amour qu'elle inspire, c'est qu'elle souffre cruellement de l'amour qu'elle ressent.

Georges avait deviné Florise; Georges n'était pas un homme tellement supérieur, qu'il ne fût ravi d'être l'amant de la plus belle femme de Bordeaux, de celle que tout le monde enviait aux cachemires (c'était en 1812) et aux diamans du général, et bientôt le beau Labardès fut à son tour l'objet de l'envie universelle.

Pendant que cela se passait dans les coulisses du grand théâtre, Georges était bien loin de soupçonner qu'une intrigue comme la sienne pouvait occuper autre chose que les caquets de salon et troubler la solitude d'une femme dont il savait à peine le nom, et qu'il n'avait jamais vue. Mais la rupture entre Florise et le général fit un éclat trop scandaleux pour que Félicie ne fût pas avertie de ce qui l'avait amené, et le nom de Georges de Labardès lui revint cette fois avec un concert d'épigrammes envieuses. Félicie ne partageait ni l'indignation de quelques femmes de fonctionnaires qui trouvaient honteux qu'un jeune homme eût, avec une fille de théâtre, une liaison qu'elles avaient fort bien acceptée de M. le général, ni l'enthousiasme de quelques bas-bleus en fait de galanterie, qui trouvèrent que la conquête de Georges était le complément de sa victoire sur les militaires. Félicie, à qui toutes ces opinions devaient être fort indifférentes, ne se rangea d'aucun côté; mais elle se sentit prise d'un froid mépris pour cet homme sur qui, à son insu, elle avait laissé planer une vague espérance. Ce n'était plus la déception que lui avait donnée son mari sur les sentimens religieux de Georges, c'était le dégoût d'une âme qui crut apercevoir une noble et forte nature égarée, et qui reconnaît qu'elle n'a arrêté ses regards que sur une âme vulgaire. Voilà du moins comment Félicie traduisit le dépit qu'elle éprouva à cette nouvelle. Mais s'il était permis de chercher dans le germe le plus inaperçu les passions qui se montrent plus tard dans tous leurs développemens, on pourrait dire que ce dépit fut le premier symptôme du trouble d'un cœur que tourmentait un besoin d'amour. Il y avait de la jalousie dans ce dépit, comme il y a une fleur large et brillante dans chaque grain imperceptible de la semence du pavot.

Cependant Georges était à mille lieues de supposer qu'il fût l'objet des moindres réflexions pour Mme de Norbert; et certes, lorsqu'il la rencontra pour la première fois, il n'eut pas lieu de croire que ses réflexions allassent au delà de ce que tout le monde pouvait penser de lui. Quelque temps après son arrivée, Georges s'était fait inscrire sur la liste des avocats à la cour royale de Bordeaux, et en cette qualité il avait été faire des visites à tous les membres de la cour et du parquet. Lorsqu'il se présenta chez M. de Norbert il fut reçu et trouva Félicie dans le salon avec son mari. L'accueil de M. de Norbert fut cérémonieux et glacé; celui de Mme de Norbert fut plus que réservé; elle lui parut gênée et troublée; il était facile à Georges de traduire la retenue de M. de Norbert par le peu d'estime que devait faire d'un homme de dissipation un magistrat aussi sévère. Mais la gêne de Mme de Norbert ne s'expliquait pas aussi facilement; ce n'était pas la sécheresse guindée d'une bégueule, ni l'austère dignité d'une femme sévère, c'était l'embarras contraint d'une femme timide; il sembla à Georges que Mme de Norbert l'avait reçu, non pas comme un homme de mauvaises mœurs dont l'aspect répugne, mais comme un homme de mauvaise compagnie dont on redoute une grossièreté.

De toutes les opinions qu'on pouvait avoir de Georges, celle-ci lui était la plus désobligeante, et il ne voulut pas la laisser à une femme distinguée, et qui, loin de lui montrer ses préventions, s'était efforcée de les cacher. Dans le peu d'occasions où les réunions solennelles de l'hiver le firent trouver avec madame de Norbert, il tâcha de lui montrer que la bonne vie et le savoir-vivre sont deux choses tout-à-fait différentes. Et Félicie en était à s'étonner de voir une conduite si brutalement licencieuse recouverte de l'esprit le plus élégant, des formes les plus polies, du respect le plus empressé pour les femmes et la vieillesse, lorsqu'arriva la petite aventure suivante :

La catastrophe de la guerre de Russie avait eu lieu. Ce vaste désastre détruisit plus que l'armée qui en fut victime, il fit évanouir le prestige d'invincible dont Napoléon était entouré. On osa regarder plus en face cette haute fortune couronnée de tant de victoires éclatantes, que leurs glorieux rayonnemens troublaient la vue des plus sages et faisaient baisser les yeux aux plus hardis. La défaite du maître fit réfléchir les habiles; la sévérité de cette leçon providentielle réveilla le patriotisme des honnêtes gens, et le désespoir des mères commença la désaffection des masses. A ces divers sentimens qui agitèrent la France dans toutes ses parties se joignait pour la ville de Bordeaux le regret de sa splendeur éteinte et de son commerce anéanti. Le soulèvement de l'opinion fut général; le murmure sourd et profond qui en fut d'abord l'expression avertit les magistrats du mécontentement populaire, sans leur désigner la place précise où ils pourraient l'attaquer pour le maintenir. Mais bientôt il arriva de cette émeute de plaintes et de réclamations ce qui arrive dans les émeutes qui courent les rues; les plus exaspérés ou les plus hardis montent sur les bornes et brandissent des armes; de même il y eut, dans ce grand gémissement de toute une ville, des voix qui s'élevèrent au dessus des autres, jetant des malédictions directes au pouvoir, articulant des menaces violentes contre lui. Quelques matelots du port et des femmes du peuple furent arrêtés et emprisonnés. Il en résulta une action judiciaire qui ne fit qu'augmenter l'indignation publique. Les magistrats cherchèrent à en atténuer l'effet en renvoyant les accusés en police correctionnelle comme tapageurs et perturbateurs de l'ordre public; mais une fois l'affaire appelée, elle grandit devant les juges par les plaidoiries des défenseurs; les prévenus furent acquittés, et leur absolution fut regardée comme un triomphe de l'opinion publique et une condamnation du pouvoir. On eut la maladresse de ne pas laisser cette satisfaction aux opposans; on appela de l'arrêt des premiers juges, et le procès arriva devant la cour impériale. Le choix qu'on fit de M. de Norbert pour soutenir l'accusation, montra plus qu'il ne fallait l'importance que le pouvoir attachait à son succès. Quelques jeunes avocats qui avaient plaidé devant le tribunal de première instance, acceptèrent l'offre faite par les plus célèbres praticiens de Bordeaux de se charger de la défense des prévenus. Il ne fallait pas moins que la toute-puissance de l'esprit de parti pour déterminer de jeunes avocats à céder la place à des anciens, et des prétentions naissantes à se retirer devant des réputations faites. Labardès seul garda la défense de sa cliente, marchande de marée, dont deux fils avaient disparu dans ce vaste naufrage de nos armées. Cet acte de volonté et de confiance en lui-même fut l'objet de nombreuses négociations. On trouva que c'était plus que de la suffisance de la part de Georges, qui n'avait encore plaidé qu'une cause, de ne pas imiter l'exemple de jeunes gens dont la plupart avaient trois ou quatre ans de pratique. Ceux-ci se trouvaient humiliés de leur retraite, si Georges ne les suivait pas; les maîtres du barreau ne répondaient plus de rien, si on leur laissait un auxiliaire inexpérimenté, et avec lequel il serait difficile de combiner une défense qui ne devait être au fond qu'une attaque. Le jour de l'appel de la cause approchait, et rien n'était décidé. Pour la première fois depuis le retour de Georges à Bordeaux, son père sembla s'occuper de sa conduite. Il approuva sa résolution, et se chargea de la faire agréer par tous les intéressés. Il invita chez lui les avocats jeunes et vieux qui s'étaient mêlés à cette affaire, et dans un petit discours auquel le nom vénéré de M. de Labardès et son grand âge prêtèrent toute l'autorité nécessaire, il leur demanda de permettre à son fils de prendre part au grand acte de courage qu'ils allaient faire. Ce n'était pas le jeune avocat sans talent pour lequel il les sollicitait, c'était le nom de Labardès qu'il demandait à unir à celui des illustres du barreau de Bordeaux. Ce nom, dit-il, dont l'absence a été une protestation silencieuse, tant qu'il n'y en a pas eu d'autre possible, doit être présent lorsqu'il y a une protestation active à faire. D'ailleurs, ajouta-t-il, ce sera l'ex-président de l'ancien parlement de notre ville qui s'associera à vous dans la personne de son fils; j'irai m'asseoir près de lui, revêtu de la robe d'avocat, de cette robe plus honorable aujourd'hui que la toge rouge du magistrat, que j'ai refusé de porter.

Ce petit brin de mouvement oratoire dans la bouche d'un vieillard et d'un homme si haut placé détermina les plus récalcitrans, et il fut décidé que Georges plaiderait. Ce fut donc une rare solennité que l'appel de cette misérable cause, et toute la ville s'y porta: les femmes y étaient en grand nombre. La présence du vieux M. de Labardès produisit un grand effet, c'était tout un acte d'opposition, et l'on pensa qu'après les longues et vives plaidoiries des autres avocats, son fils ne dirait que le peu de mots nécessaires pour constater pour ainsi dire cet acte. Mais Georges n'avait pas été si obstiné dans la résolution de plaider pour accepter un rôle si secondaire, et il sut prendre hautement ce qui lui convenait. Il se couvrit d'abord avec une noble fierté du patronage de sa noblesse parlementaire, il exprima sans fausse sensibilité, mais avec une pieuse conviction, la reconnaissance qu'un fils doit à son père pour le patrimoine d'honneur qu'il lui donne avec son nom, et l'étonnement de tout le monde fut grand à cet appel inusité à d'antiques sentimens, et ils surprirent d'autant plus que la conduite de celui qui les exprimait avait dû faire croire qu'il y était complétement étranger. Ce contraste, qui eût peut-être fait hausser les épaules s'il s'était rencontré dans tout autre personnage que Georges, saisit puissamment les auditeurs. On ne pensa ni à ricaner ni à sourire, en écoutant l'expression nette, forte et lucide de ces sentimens; et la voix vibrante et sonore, la tenue digne et respectueuse avec lesquelles ils furent débités domina dès l'abord tout l'auditoire. Parmi les faits que l'acte d'accusation reprochait à la cliente de Georges, on avait laissé entrevoir que cette femme, qui ne quittait guère les églises, avait cédé aux insinuations de quelques prêtres dans les malédictions qu'elle avait fait entendre contre le pouvoir. Georges s'empara de cette insinuation, et en faisant un titre à l'accusée, il demanda ce qu'on prétendait laisser à une mère si, après lui avoir enlevé

ses fils, on venait lui faire un crime de sa piété. « Oh! souhaitez, dit-il aux juges, souhaitez que ceux qui ont le désespoir dans le cœur aillent puiser, dans les conseils des prêtres, la résignation nécessaire pour porter leurs peines! Ne raillez pas et n'accusez pas cette piété et cette espérance d'un meilleur monde où se réfugie la douleur d'une mère ; si vous lui fermez cet asile, c'est alors que le cri de son désespoir se répandra avec violence, et Dieu seul peut savoir où s'attachera alors l'espérance qu'elle ne mettra plus en lui ! »

Je ne prétends pas rapporter ici le plaidoyer de Georges; mais il faut vous apprendre qu'il aborda un ordre d'idées qu'on évoquait rarement à cette époque, et qui ne semblait pas devoir être mis en jeu par le duelliste libertin Georges de Labardès. Sur la réponse de M. de Norbert, les accusés furent condamnés. L'accusateur public fut aussi habile que l'avocat avait été éloquent; il le suivit sur le terrain où il avait porté la cause ; il déplora avec lui la douleur de la mère, il partagea son enthousiasme pour la religion qni devait la consoler ; mais il la trouva d'autant plus coupable qu'elle avait méconnu sa voix et n'avait fait preuve que d'une détestable hypocrisie.

Madame de Norbert, sur les sollicitations de quelques dames curieuses d'assister à ces débats, leur avait prêté l'appui de sa présence pour leur obtenir de bonnes places; elle fut singulièrement émue du discours de Georges et peut-être plus encore de la joie étonnée du vieux président qui semblait retrouver son fils qu'il avait cru perdu ; mais elle demeura confondue en entendant M. de Norbert aborder avec une conviction si chaude la défense d'une religion qu'il raillait si froidement en particulier. L'enthousiasme de son mari ruina à ses yeux la sincérité de Georges, et un mot de M. de Norbert porta dans son âme un doute nouveau. Elle l'avait suivi dans son cabinet où il quittait sa robe pour rentrer ensemble à leur hôtel. Quelques personnes étaient venues complimenter M. de Norbert sur son succès; l'une d'elles, plus intime que les autres, le félicitait surtout de sa victoire personnelle sur M. de Labardès, qui avait montré un grand et véritable talent.

— Allons donc! fit M. de Norbert en rajustant son jabot, ce monsieur s'est imaginé me prendre en défaut avec ses homélies : je lui en ferai tant qu'il voudra.

—C'est que vous l'avez battu avec ses propres armes, répondit le complimenteur.

—Ah! s'écria M. de Norbert, voilà où était l'adresse. A cafard, cafard et demi.

Et il offrit le bras à sa femme, qui se dit tout bas avec une déception de plus dans le cœur :

— Mon Dieu, la justice humaine n'est-elle donc qu'une comédie!

Pendant ce temps M. de Norbert continuait la conversation, et il finit par dire à son interlocuteur :

— Après tout, je suis un vainqueur généreux, et je reconnais que ce jeune homme *manie* bien la parole. Ce talent semble inné chez les Bordelais, et je ne serais pas fâché de lui en faire mon compliment. Nous avons ce soir quelques personnes, amenez-nous-le.

Félicie tressaillit.

— Cela vous déplaît-il? lui dit son mari.

—Nous ne connaissons pas M. de Labardès; d'ailleurs c'est un homme dont la vie...

— Vous avez raison, reprit M. de Norbert, et je vais dire à...

Mais l'ami avec qui il causait en marchant s'était éloigné et se trouvait déjà assez loin d'eux.

—Rappelez-le...

—Bah! fit M. de Norbert; je lui ai dit cela très en l'air. Il est probable qu'il ne verra pas M. de Labardès qui, après un début si éclatant, doit avoir autre chose à faire que de venir passer une soirée cérémonieuse chez nous. Ces jours-là appartiennent de droit à la famille, quand les gens comme M. Labardès ne les donnent pas à leurs maîtresses.

— C'est vrai, c'est vrai, dit vivement Mme de Norbert ; et j'espère qu'il ne nous en gratifiera pas.

Le soir venu, la personne que M. de Norbert avait chargée de son invitation arriva seule. Félicie fut affranchie d'un singulier embarras; mais en même temps elle éprouva une sorte de dépit. Un moment après, cette personne s'approcha d'elle et lui annonça la visite de M. Labardès.

— Comment, il vient ! dit-elle avec étonnement.

— Vous avez l'air aussi surpris de sa venue que lui de votre invitation.

— Ce n'est pas moi qui l'ai invité, reprit Félicie avec quelque dédain.

— Il le sait bien.

— Et comment le sait-il?

C'est qu'au moment où je lui ai dit le désir qu'on avait de le complimenter, il m'a demandé si, au moment de cette invitation, vous étiez avec votre mari. Je lui ai répondu que vous y étiez.—Et elle n'a rien dit contre ce désir? m'a-t-il dit? — Rien, lui ai-je répondu. — C'est que je soupçonne qu'elle a de moi une assez fâcheuse opinion, et que je n'ai aucune envie de lui causer le moindre déplaisir en me présentant chez elle. Je l'ai rassuré, et, après un moment de réflexion, il m'a répondu qu'il viendrait bien certainement en sortant de chez son père.

Ces riens inaperçus firent pour Félicie un événement de l'arrivée de Georges. D'où savait-il qu'elle avait une mauvaise opinion de lui; et, s'il le supposait, pourquoi venait-il? Si Félicie avait bien pu se rappeler tout ce qu'elle avait éprouvé dans la journée, elle l'aurait deviné. Elle se serait rappelé que, dans le plaidoyer de Georges qu'elle avait écouté si attentivement, celui-ci ne s'était pas borné à représenter la religion comme le refuge de ces douleurs puissantes qui ont pour cause des désastres passés, et que dans quelques considérations générales il l'avait présentée comme l'asile des nobles cœurs méconnus, des souffrances secrètes, des pensées solitaires. Georges semblait avoir prononcé cette partie de son plaidoyer avec un accent plus ému. Peut-être parlait-il pour lui; mais que ce langage fût sincère ou non, il trouva un écho dans le cœur de Félicie, elle se troubla comme s'il eût parlé pour elle; des larmes lui vinrent aux yeux, et Georges les aperçut tandis qu'elle les essuyait furtivement.

Voilà ce qui amenait Georges chez Mme de Norbert. Son arrivée fit éclat. Félicie en fut blessée; elle trouva que ce monsieur, habitué des coulisses, aurait bien pu y aller triompher à son aise. Cependant la conversation revint sur la grande cause du jour, et l'on félicita vivement Georges d'avoir un moment disputé la victoire à M. de Norbert.

—Véritablement, dit quelqu'un, vous avez ému, j'en appelle à Mme de Norbert, qui pleurait pendant que vous parliez.

—C'est vrai, dit-elle avec vivacité, mais je pleure aussi très facilement au spectacle, et l'on sait que les avocats sont de très habiles comédiens.

— Oh non! madame, s'écria Georges avec chaleur, ne les jugez pas ainsi; il y a des hommes dont le talent a assez d'habileté et de puissance pour parler avec supériorité sur tous les sujets, et pour les traiter mieux que personne par la seule force de leur esprit : ceux-là, ajouta-t-il, en adressant sa phrase à M. de Norbert, sont nos maîtres passés en fait d'éloquence, mais je n'ai pas la prétention de me croire doué d'un si haut talent. S'il est vrai que j'ai ému quelqu'un, c'est parce que je l'étais moi-même, madame; si j'ai parlé avec quelque vérité des consolations que donne la religion, c'est que j'ai cette foi dans le cœur, c'est que je crois, c'est que j'espère en elle. Hélas! voilà tout mon succès; il tenait à ma conviction et non pas à mon talent; et peut-être serais-je demain un bien pauvre avocat s'il me venait une cause qui ne me touchât pas, et s'il fallait trouver des raisons ailleurs que dans mon cœur.

Ces paroles eurent deux effets bien particuliers. La vanité de M. de Norbert accepta cette distinction entre l'orateur expert et l'homme consciencieux, et il sut gré à Georges d'avoir reconnu et proclamé la souplesse et la supériorité d'un talent auquel n'étaient étrangères aucunes ressources de l'art oratoire. Quant à Félicie, elle s'étonna de la chaleur avec laquelle ce jeune homme défendait la sincérité de son langage au prix d'une habileté dont son mari était si fier. Cependant, la vivacité de Georges ayant excité les plaisanteries de quelques personnes, il garda le silence. La conversation languit, et peu à peu il demeura seul auprès de Mme de Norbert; et Félicie, qui croyait n'être que curieuse, lui dit en souriant :

— Vous avez trop vite abandonné votre cause, monsieur, et le succès vous a échappé.

— C'est qu'il importe peu, madame, qu'on croie à la vérité des sentimens que j'éprouve.

— Vous ne pensiez pas cela, sans doute, devant le tribunal ?

— C'est que j'étais avocat dans ce moment.

— Je comprends, dit Félicie, vous plaidiez, vous remplissiez un rôle.

— Non, madame, non ; c'est que la robe de l'avocat, en l'investissant du ministère sacré de défenseur de l'opprimé donne à ses paroles une autorité que ne leur prêterait pas souvent l'homme lui-même qui les prononce. J'étais, il y a quelques heures, l'organe d'une grande infortune, et on m'écoutait à ce titre. Que suis-je ici ?...

Il s'arrêta, et reprit en souriant avec plus d'effort que de gaîté :

— Je suis, et je vous demande pardon de vous le dire je suis ici l'étourdi, le fou, Georges Labardès, le frivole avocat d'une grande cause, que je rendais peut-être mauvaise aux yeux de certaines gens en en faisant la mienne, je vous avoue que je ne me crois pas obligé de la défendre pour moi qui n'ai pas ces sentimens pour en faire parade, et je crois que je fais bien de ne pas la défendre pour elle à qui son défenseur ne ferait pas honneur.

Cela fut dit avec un ton qui avait plus de gravité que Georges ne voulait peut être. Lorsqu'il avait prononcé sur lui-même les mots de fou et d'étourdi, l'expression de son visage semblait dire qu'il n'ignorait pas qu'on devait souvent le qualifier en termes plus sévères. Mais que ce n'était que par respect pour Félicie qu'il ne les prononçait pas. Tout cela étonna fort madame de Norbert. Elle ne comprenait pas qu'un homme jugeât si bien ce qu'il était, et l'opinion qu'on avait de lui, et qu'il ne changeât pas de conduite. Elle ignorait qu'à côté de cette droiture de cœur et d'esprit, il peut se rencontrer des passions si fortes ou des faiblesses si grandes, qu'elles peuvent entraîner celui qui les éprouve hors du chemin qu'il reconnaît le meilleur. D'une autre part, elle fut embarrassée de ces paroles qui semblaient une confidence entre elle et un homme qu'elle connaissait si peu ; aussi ne répondit-elle rien, et bientôt après Georges quitta le salon de Mme de Norbert. La préoccupation qui suivit cette conversation dans l'esprit de Félicie errait plutôt sur des considérations générales qu'elle ne s'attachait à celui qui l'avait fait naître, lorsqu'un mot de M. de Norbert lui donna une application personnelle et une direction bien étrange. Demeuré seul avec sa femme, il laissa percer avec plus de liberté la joie qu'il éprouvait de son triomphe; et la conversation était revenue sur ce qu'avait dit M. de Labardès, Félicie se hasarda à demander à son mari ce qu'il pensait de la conviction religieuse de Georges.

—Bon ! dit celui-ci, la dévotion est une des conditions du parti auquel veut se réunir ce jeune homme. Cela est d'uniforme, voilà tout.

—Comment! vous croyez que l'esprit de parti peut le pousser à mentir à sa conscience !

—Je vous avoue que je ne vois pas d'autre raison à cette hypocrisie, à moins, ajouta Lucien en riant, que ce ne soit pour vous faire la cour.

M. de Norbert laissa tomber ces mots comme une plaisanterie à laquelle il n'attacha pas le moindre sens réel. Il le dit à sa femme comme il l'eût dit à tout autre, comme il l'eût dit à un homme dévot. Mais cette parole fut trop grave pour Félicie; elle l'alarma, elle ouvrit un champ nouveau à ses réflexions; elle l'empêcha de dormir. Félicie s'indigna de la supposition même de pouvoir être en butte aux poursuites d'un homme si débauché et qui oserait prendre, pour arriver jusqu'à son cœur, les faux-semblans de la piété et de la religion. Sa colère fut grande, et elle se promit bien de ne plus revoir cet audacieux, ou de l'avertir sévèrement de l'impuissance de sa fourberie, si jamais elle le rencontrait par hasard. Pauvre femme ! contre qui se défendait-elle donc si imprudemment et si violemment ? Qu'avait fait Georges de si démonstratif d'un projet de séduction ? Qu'avait dit son mari de si alarmant sur un pareil projet ? Où étaient, d'une part, les tentatives téméraires, et, de l'autre, les avertissemens certains? Pourquoi se sentait-elle donc en un si grand danger ? Etait-ce un instinct secret du cœur qui l'avertissait des résolutions secrètes de cet homme, ou plutôt n'était-ce pas elle-même qui sentant sa force défaillir, son cœur se troubler, croyait sentir une force étrangère l'accabler et un désir ennemi la poursuivre? Le cœur a ses grossières ignorances comme l'esprit. Les paysans des montagnes croient fermement qu'il y a au fond des abîmes une fée qui les attire, et ne peuvent croire qu'ils portent en eux le vertige qui les y précipite. Félicie n'éprouvait-elle pas ce vertige du cœur qu'aucune raison ne peut dominer, et l'effet moral devait-il être le même que l'effet physique, c'est-à-dire que plus la chute menace d'être profonde, plus le vertige est invincible? Pour tout dire, en un mot : aimait-elle Georges? Elle l'aimait... Elle l'aimait comme elle en avait été jalouse lorsqu'elle avait appris son intrigue avec Florise. C'était un germe d'amour auquel pouvaient manquer le temps et le soleil pour le faire éclore; mais elle s'occupait de cet homme plus qu'il ne fallait, plus qu'elle n'eût voulu peut-être, si elle avait pu donner son véritable nom au trouble qu'elle éprouvait.

De son côté, Georges s'était-il aperçu de la préoccupation qu'il inspirait? Il n'avait pas assez de fatuité pour la deviner. Toutefois avait-il un dessein arrêté de séduire cette femme? Il était à mille lieues de cette pensée. Il éprouvait en face d'elle un besoin de mériter son estime et son approbation, qui naissait sans doute du respect que lui inspirait sa vertu; et il ne semblait pas à Georges que l'hommage rendu à la vertu pût être un commencement d'amour. Car ce n'était pas ainsi qu'il avait senti cette passion jusqu'à ce jour. Des désirs ardens auxquels se mêlaient toujours un besoin actif de plaisir et de tumulte, et quelquefois des sentimens de vanité, voilà tout ce qu'il avait éprouvé. Aussi était-il bien loin de croire qu'il pût aimer une femme qu'il regardait comme un juge. Mais pourquoi lui si impérieux, si raide d'ordinaire vis-à-vis de ceux qui voulaient le juger, flattait-il l'opinion de cette femme? Pourquoi avait-il consenti à reconnaître devant elle, comme coupable, une conduite qu'il portait haut le front vis-à-vis tant d'autres? C'est qu'il y avait aussi en lui une semence d'amour. Amour aussi nouveau sur ce terrain pourri, où n'avaient encore germé que les folles passions, que sur la terre vierge où aucune n'avait été fécondée. Georges était si ignorant de ce qu'il éprouvait, qu'il ne respecta pas ce sentiment; et à peine était-il sorti de chez madame de Norbert, qu'il se rendit chez Florise, où une longue orgie célébra le début oratoire de M. de Labardès. Ce début avait été trop éclatant pour que l'on ne s'en occupât point, et par conséquent de tout ce qui en avait été la suite. Le festin nocturne où l'on avait couronné Georges après mille folies extravagantes, fut bientôt connu de toute la ville. L'indignation que Félicie en éprouva fut si grande, qu'elle ne put la cacher, et qu'elle se laissa aller à parler de Georges en termes d'une aigreur qui était tout à fait en dehors de ses habitudes. Son mari, devant qui elle prononçait ce blâme méprisant, riait beaucoup de sa colère, et lui disait :

— C'est que ma femme s'y est laissé prendre; quelques paroles toutes boursoufflées de religion lui avaient fait croire que M. Georges de Labardès était destiné à devenir un nouveau saint Augustin. C'est la première leçon d'hypocrisie qu'elle reçoit, et elle s'irrite d'avoir été si fortement dupe.

— Mais cela doit vous indigner comme moi, monsieur! dit Félicie.

— Moi! fit Norbert, je vous avoue que je ne prends pas cette peine ; j'aurais trop à faire. D'ailleurs, pourquoi en voudrai-je plus à M. de Labardès qu'à un autre? Chacun couvre ses vices du meilleur manteau possible ; il en a choisi un dont la couleur vous plaisait, voilà tout; c'est ce qui a fait que vous y avez regardé et que vous avez reconnu que ce n'est qu'un manteau.

— Il importe peu, ajouta un magistrat, que les sentimens dont il se pare soient vrais ou faux; toujours est-il déplorable qu'un jeune homme d'un si beau nom perde, dans l'oisiveté et les déréglemens, un talent véritable et une incontestable supériorité d'esprit.

— C'est qu'il n'y a pas de talent respectable, s'écria vivement Félicie, c'est qu'il n'y a pas de noble supériorité d'esprit sans conscience, sans foi sincère!

— Vous avez raison, dit monsieur de Norbert; sans honneur, sans bonne conduite, il n'y a pas de véritable talent.

Il s'imagina avoir exprimé la même pensée que sa femme, et il ne fit autre chose que de lui faire remarquer qu'elle venait de le condamner selon son cœur en déclarant qu'il n'y avait point de noble talent sans foi et sans conscience.

Lorsque Félicie put réfléchir sur l'espèce d'emportement auquel elle s'était laissé aller, elle s'accusa sincèrement de la faute qu'elle avait commise vis-à-vis de son mari, quoiqu'il ne l'eût pas comprise; elle s'inquiéta d'avoir été amenée à se prononcer d'une manière si absolue sur le compte des hommes qui savaient faire parade de sentimens qu'ils n'avaient pas, et elle se demanda si son mari n'était pas précisément un de ces hommes, moins les passions de Georges, plus un juste calcul de ce que rapporte une bonne vie. Lorsque cette pensée entra dans son cœur comme un éclair, elle secoua la tête avec violence en s'écriant :

— Ah! c'est odieux!

Elle se sentit encore plus coupable ; elle se détourna de cette funeste idée ; elle détesta l'homme qui troublait sa tranquillité, sans paraître même s'en apercevoir. Et peut-être même lui en voulut-elle de l'empire qu'il prenait si aisément. Peut-être eût-elle été moins courroucée contre lui s'il avait fait naître ce trouble par des poursuites obstinées et pressantes.

Si je vous raconte avec tant de détails les moindres émotions de Mme de Norbert, c'est que je ne veux pas que vous restiez stupéfaits, comme le fut toute la ville de Bordeaux, lorsque je vous raconterai le dénouement éclatant et inopiné de cette passion si cachée que personne ne l'avait encore soupçonnée, lorsqu'elle perdit tout-à-coup la vie de Mme de Norbert. Cependant, si secrète qu'elle fût pour tout le monde, elle ne tarda pas à être comprise par ceux qui l'éprouvaient, jusqu'à ce qu'elle fût devinée par cette Florise, dont la jalousie et le désespoir amenèrent la catastrophe que je vais vous dire.

A cet endroit de son récit, M. P... s'était arrêté. De tous ses auditeurs il n'y avait plus que la jolie dame et moi qui l'écoutassions pour l'entendre ; le reste de la table l'écoutait pour le laisser parler. Toute l'ardente curiosité que peut renfermer un bourg de quatre cents habitans avait failli devant cette explication tant soit peu prétentieuse de sentimens qui s'agitaient obscurément, sans qu'il s'élevât de leur conflit aucun événement dramatique. Mais il paraît que l'ancien chef de la police impériale tenait beaucoup à faire preuve devant ma belle voisine de sa connaissance exacte des secrets du cœur; car il reprit après un moment de silence:

— Il faut que je vous arrête encore sur quelques petits nouveaux incidens de cette passion qui a été si grande; car ce serait accuser Mme de Norbert que de raconter ce que le monde a vu de sa vie, si je taisais ce qui en est resté caché. Ce monde a le droit impitoyable de juger seulement sur ce qu'il voit; l'amitié doit avoir celui de rectifier ce jugement d'après ce qu'elle sait.

Après cette phrase préparatoire, notre hôte continua en ces termes :

— Si dans une ville comme Paris les propos de salon se répètent de manière à être connus de tout le monde, il n'est pas étonnant qu'à Bordeaux le bruit de la conversation qui avait eu lieu chez M. de Norbert n'arrivât bientôt aux oreilles de Georges. Un soir qu'il était dans la loge de Florise, ce bruit lui arriva, mêlé à beaucoup d'autres où il était encore plus maltraité, et ce fut cependant le seul auquel il fit quelque attention. Il en devint assez soucieux pour que les étourdis qui lui rapportaient les jugemens peu flatteurs qu'on portait de lui pensassent devoir l'en distraire, et l'un d'eux s'écria :

— Par ma foi, Georges, tu es bien bon de t'occuper de ce que peut dire de toi une bégueule comme Mme de Norbert!

Ce mot le blessa si vivement qu'il en tressaillit, et cependant il ne le releva point. Défendre Mme de Norbert contre une épithète grossière, c'était la mettre en cause dans une assemblée de jeunes fous qui ajouteraient sans doute de nouvelles injures à la première. Georges se contint, quoique sa nature violente se révoltât à l'idée de n'avoir pas fait taire la voix qui avait prononcé un mot qui lui avait déplu, et il fit au respect que lui inspirait Félicie le sacrifice de ne pas la défendre. Mais il ne fut pas le maître de rester dans cette impassibilité ; et les caquets ayant continué, Florise qui avait, comme toutes les femmes sans valeur, une haine instinctive contre toutes les femmes qui valent quelque chose, Florise, dis-je, se répandit en sottes plaisanteries sur le compte de *l'avocate-générale*. A ce moment Georges, ne pouvant supporter plus long-temps de si indignes propos, lui ordonna durement de se taire.

— Quel intérêt prenez-vous donc à cette belle dame? lui dit Florise.

Ce reproche avertit Georges du soupçon que pouvait faire naître son humeur, et irrité d'avoir lui-même excité une discussion qui eût sans cela fini par s'éteindre, il donna à sa réponse une tournure dont la hauteur surprit ses amis, et humilia profondément Florise.

—C'est que cette belle dame, comme toute autre, est trop au-dessus de vous pour que vous ayez le droit de la juger.

— Plaît-il? dit Florise stupéfaite.

— Gardez vos épigrammes pour vos camarades, continua Georges avec violence; mais soyez bien avertie qu'il ne me convient pas, et qu'il ne convient pas davantage à ces messieurs, du moins je l'espère, que les femmes de notre monde soient l'objet des insolences d'une fille de théâtre!

— Une fille de théâtre ! répéta Florise exaspérée ; la fille de théâtre est chez elle ici, et...

Avant qu'elle eût achevé, Georges était sorti de la loge dans un état de fureur dont il ne pouvait se rendre compte, irrité contre tout le mon-

de, irrité surtout contre lui-même qui avait laissé psser sans la relever, l'injure prononcée par un homme, et qui avait si brutalement puni une femme de ce qu'elle avait imité l'exemple qu'on lui avait donné. Il errait depuis un quart d'heure dans les couloirs de la salle, plus mécontent de lui qu'il ne l'avait jamais été, désolé de ce que le nom de Mme de Norbert pourrait se trouver mêlé à tous les récits qu'on allait faire de cette scène, honteux de sa brutalité envers Florise, tout prêt à chercher une querelle au premier maladroit qui le regarderait de travers, lorsque tout a coup un grand tumulte s'éleva dans la salle; puis il y eut des cris, des appels, un mouvement général. Au moment où Georges allait regarder par une lucarne pour voir ce qui se passait, une loge s'ouvrit, et un homme en sortit.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? dit Georges, sans regarder précisément à qui il parlait.

— C'est Mlle Florise qui se trouve mal, M. de Labardès! lui répondit une voix railleuse.

Georges leva des yeux courroucés sur celui qui lui répondait ainsi; il reconnut M. de Norbert et vit Félicie à son bras. Elle le regardait avec une vive expression de curiosité; mais à peine Georges l'eut-il aperçue, qu'elle baissa les yeux, et c'est à peine si elle lui rendit le profond salut qu'il lui adressa. Georges surpris, dérouté par le hasard qui l'avait mis en présence de Mme de Norbert au moment où son nom venait d'être pour lui l'objet d'une scène si fâcheuse, Georges oublia Florise et regarda machinalement Félicie s'éloigner. Il était resté sans le vouloir, et peut-être sans s'en apercevoir, lorsqu'au bout du corridor il vit Mme de Norbert retourner la tête. Etait-ce le hasard ou la curiosité qui avait dicté ce mouvement? Georges n'eût pu le dire; mais la vivacité avec laquelle Félicie s'éloigna aussitôt lui prouva qu'elle avait été blessée que ce mouvement eût été remarqué par lui.

De tout cela, Georges ne tira aucune conséquence formelle, ni à propos des sentimens qu'il inspirait à Félicie, ni à propos de ceux qu'il ressentait pour elle; mais il s'étonna de ce conflit de circonstances inaperçues qui mêlait la pensée et le nom d'une femme comme Mme de Norbert à sa vie dissipée et à des habitudes si éloignées d'elle. Georges ne s'apercevait pas que c'était lui et non les circonstances qui amenaient ces étranges rencontres. Le nom de beaucoup d'autres femmes avait été souvent prononcé dans la loge de Florise, accompagné de réflexions plus qu'inconvenantes, et jamais il n'y avait pris garde. Cependant ce petit incident changea son humeur en tristesse; par un sentiment tout nouveau en lui, il se trouva malheureux de son existence, et il rentra chez lui à l'heure où il avait coutume de ramener Florise chez elle.

Il y était à peine depuis une demi-heure, lorsque la femme de chambre de Florise arriva. Georges la reçut avec un reste d'impatience; et probablement il l'eût renvoyée avec une réponse fort dure, si elle s'était présentée de la part de sa maîtresse. Mais cette fille était venue en son propre nom. Elle raconta à Georges ce qui s'était passé depuis son départ de la loge de Florise. Blessée cruellement dans sa vanité, elle avait voulu le cacher et avait répondu aux doléances de ses flatteurs: « Eh, mon Dieu! M. de Labardès est probablement dans la salle; je veux lui montrer combien ses injures me touchent peu. » Elle était donc rentrée en scène en affectant une gaîté extraordinaire, et il est probable que si elle eût vu Georges dans sa loge, elle eût joué admirablement les deux rôles, dont l'un s'adressait au public et l'autre à son amant. Mais l'absence de Georges enlevant à ses efforts leur but principal, elle ne se trouva plus, pour remplir son devoir d'actrice, la force que son dépit de femme lui eût sans doute donnée; et après avoir lutté un moment, elle éclata en larmes et s'échappa de la scène en chancelant. Le régisseur mit cela sur le compte d'un indisposition subite, et le public s'alarma sérieusement pour la santé de la première cantatrice. Ramenée chez elle par son directeur, qui était très inquiet de la tournure que prendrait cette querelle amoureuse, Florise affirma que ce n'était qu'une petite attaque de nerfs qui n'aurait pas de suite, et que, cette première émotion passée, elle se trouverait aussi tranquille que si elle n'avait jamais connu M. de Labardès.

— Eh bien! dit Georges en interrompant la femme de chambre, voilà qui est très bien.

— Sans doute, repartit cette fille, elle a du courage devant le monde; mais aussitôt qu'elle a été seule, tout a bien changé; elle s'est mise à pleurer, en poussant des cris, en s'arrachant les cheveux. Elle est dans un affreux délire; elle vous appelle, elle vous demande pardon, elle est à moitié folle. J'ai été tellement effrayée de son état, que je l'ai laissée un moment avec sa mère pour vous dire de venir près d'elle, si ce n'est par amour du moins par pitié.

L'excellente femme de chambre que celle-là! Répétait-elle admirablement la leçon qu'on lui avait faite, ou parlait-elle d'inspiration? je ne puis vous le dire; mais je sais que Georges fut touché de son discours. D'ailleurs, il avait trop de justice dans le cœur pour ne pas en être à se reprocher une brutalité que Florise n'avait pas méritée, à vrai dire; car il avait souffert mille fois ce qu'il avait défendu ce jour-là. D'un autre côté, ce n'était point Florise qui le faisait mander, et son retour près d'elle restait l'acte d'un homme qui reconnaît volontairement ses torts avant qu'on les lui ait reprochés. Ce tut là surtout ce qui le détermina; car il est probable que sa liaison avec Florise eût été rompue à l'instant même, s'il lui avait fallu faire la plus petite concession à la moindre exigence. Mais il se trouva disposé à tout donner, du moment qu'on ne lui demandait rien. La manière dont la réconciliation s'acheva doit me faire croire que la femme de chambre avait dit la vérité. Labardès trouva Florise couchée et dans cet état de langueur et d'affaissement qui suit les crises violentes.

Elle pleura abondamment en le voyant, mais elle ne lui fit aucun reproche; et comme il s'excusait avec embarras, elle lui dit:

— Oh! je comprends que vous ayez été irrité de tous ces propos dont on vous harcèle; je sens qu'il est odieux de vivre sans pouvoir faire un mouvement, dire une parole qui ne soit indignement jugée et critiquée; j'ai vu le déplaisir que vous ont causé tous ces officieux rapporteurs de mauvais propos, qui se disent vos amis, et j'ai maladroitement essayé de rendre à d'autres le mal qu'on vous faisait. Je n'ai réussi qu'à faire éclater votre colère. Et bien! Georges, j'aime mieux encore en avoir été victime que de l'avoir vue s'adresser à un autre pour engendrer encore une querelle qui vous eût nui dans l'opinion publique.

— Et qui eût encore plus nui à Mme de Norbert, pensa Georges.

Il fallait que la pensée de cette femme l'occupât bien, pour que ce fût la première conclusion qu'il tirât des paroles de sa maîtresse. En effet, il ne s'attendait pas à trouver dans l'impertinente et leste Florise une abnégation si complète et une appréciation si résignée des motifs de la conduite de son amant. Cette première pensée ayant été donnée à Mme de Norbert, Georges remercia Florise d'avoir si bien compris ce qu'il avait dû éprouver. Que ce fût son intérêt bien entendu ou une passion véritable qui avait si bien inspiré Florise, il en résulta un sincère retour de la part de Georges, qui crut découvrir du sens et du cœur dans cette femme à qui il n'avait soupçonné jusque-là que de la frivolité et de la coquetterie. Toutefois, il semblait qu'un hasard complice fît pour Félicie et pour Georges un événement des paroles de l'un ou de l'autre, et trois jours ne s'étaient point passés, que Mme de Norbert savait qu'elle avait été à peu près la cause de l'évanouissement de Mlle Florise. Il est assez difficile de rendre le sentiment que cette découverte fit naître dans le cœur de Félicie; d'abord elle fut étonnée et satisfaite de l'emportement de Georges et de la manière dont il avait réprimé la méchanceté dont elle était l'objet; elle se rappela sa rencontre avec lui et le regard dont il l'avait suivie; elle lui sut bon gré du sacrifice muet qu'il lui avait fait en ne courant pas près de la femme qu'il avait offensée pour elle, mais elle se trouva blessée d'être mêlée aux propos d'un pareil monde; elle s'indigna d'avoir pu y être accusée et défendue, et puis enfin elle fit comme Georges, elle appela hasard, hasard cruel et fatal, ce qui n'était que la préoccupation de son cœur; elle oublia que cent fois on lui avait rappelé mille petits caquets où son nom avait été prononcé, et que jamais elle n'y avait pris garde; elle crut que la voix de Georges la poursuivait, parce qu'elle l'écoutait plus ardemment qu'une autre; et comme il arrive trop souvent, au lieu de s'armer contre elle-même, elle résolut de se garantir de ce qu'elle considérait comme une espèce de fatalité, elle décida que jamais elle n'émettrait une opinion sur le compte de M. de Labardès, que jamais elle ne prononcerait son nom. Mais à quoi lui servaient des précautions qui ne la protégeaient ni contre elle-même, ni contre des atteintes étrangères? Et cependant pouvait-elle prévoir que le silence qu'elle garderait dans une circonstance bien légère en apparence deviendrait le prétexte d'une sorte d'explication entre elle et Georges?

Ce fut une de ces scènes de femme dans l'adroite méchanceté se croit sans importance, parce qu'elle ne blesse que le cœur et ne lèse point les intérêts; elle se passa dans une de ces soirées où le petit nombre des personnes présentes ne permet ni de fuir une conversation qui vous déplaît, ni même de paraître ne pas l'entendre. Ainsi à peine Félicie était-elle au milieu d'un cercle de quatre ou cinq femmes des plus élégantes de Bordeaux, qu'elle se trouva pour ainsi dire mêlée à un complot contre M. de Labardès, complot peut-être préparé d'avance, peut-être aussi né du hasard, mais auquel chacun prit part avec cette rare intelligence du mal qu'on appelle l'esprit du monde. Au moment où Georges s'était approché de ce groupe de femmes, pour y saluer Mme de Norbert, l'une des plus belles dames s'écria en s'adressant à Félicie:

— Avez-vous entendu madame R..?

— La cantatrice de Paris qui est venue donner des représentations à Bordeaux?

— Elle-même, madame R..

— Oui, je l'ai entendu hier.

— Eh bien! qu'en pensez-vous?

Comme Félicie allait répondre, elle leva les yeux et rencontra ceux de Georges sur elle. Par une soudaine illumination, elle devina que son opinion sur cette femme serait commentée par celui qui semblait l'attendre si ardemment, et elle crut éviter de donner prise à toute réflexion en répondant:

— J'étais fort malade hier, et je n'ai pas prêté une grande attention au spectacle.

Personne ne comprit sans doute le motif de la retenue de Félicie; mais le lièvre étant levé, chacun se mit à le traquer en règle sans plus penser à Mme de Norbert.

— Ah! je vous plains, reprit une de ces dames, et je m'étonne, car elle a merveilleusement chanté.

L'élan était donné, et les phrases les plus significatives arrivèrent au galop. En voici quelques-unes: — Enfin, voilà ce que j'appelle une cantatrice! — Et en même temps une jolie femme! — Jusqu'à présent nous n'avions pas pu juger véritablement de la musique de *la Vestale*. — C'est si différent d'écouter de la musique, quelque belle qu'elle soit, dite sans intelligence ou sans cœur, ou de l'entendre exprimer avec passion! — Ce qu'il y a surtout de précieux dans madame R..., c'est la justesse cons-

tante de sa voix. — Pas une intonation fausse! Et comme elle a été belle au second acte, dans le grand duo! — Et particulièrement dans ce passage : *A l'amour mon âme se livre!*— C'était véritablement de l'amour! on comprend que Julia aima véritablement. — On comprend surtout qu'on puisse aimer une pareille femme!

Georges, le dos appuyé à la cheminée, entouré d'un cercle de quatre ou cinq femmes qui lançaient à sa vanité ces éloges outrés qui étaient autant d'épigrammes contre Florise, Georges ne dit pas un mot; il était comme un fort bombardé sans pitié et sans relâche, qui ne répond point aux attaques de l'ennemi, soit qu'il s'assure en sa force, soit qu'il manque de moyens de défense. Ainsi l'on put penser que Georges fut assez pris à l'improviste pour perdre toute présence d'esprit, ou qu'il eut assez d'empire sur lui, assez de bon goût pour ne pas avoir l'air de comprendre. L'impassibilité apparente de Georges mit fin à ces propos. Je ne puis dire que ce fut générosité vis-à-vis d'un ennemi désarmé qui arrêta cette pluie d'épigrammes; ce fut dépit de n'arracher aucun signe de douleur et d'impatience à celui qu'on croyait si vivement blesser. Les plus acharnées quittèrent le champ de bataille, et piquées de leur défaite, elles emportèrent dans un coin du salon leur mauvaise humeur; et ce fut alors qu'elles remarquèrent ce qu'on eût pu appeler la désertion de Mme de Norbert, d'autant plus qu'elle était demeurée seule à sa place, tandis que Georges s'était approché d'elle. Il lui dit alors :

— Je savais, madame, combien vous étiez belle; je viens d'apprendre combien vous êtes bonne.

— En quoi donc? répondit Félicie, qui essaya de cacher sous un air d'étonnement le trouble que lui causa ce brusque compliment.

— Ai-je mal compris votre silence, madame? reprit Georges d'un air suppliant.

Madame de Norbert, irritée de cette investigation audacieuse de ses sentimens, crut l'arrêter en répliquant seulement :

— Mon silence ne vient que du peu de cas que je fais de pareilles discussions et des personnes qu'elles concernent.

A cette dernière parole, Georges pâlit; Mme de Norbert s'en aperçut; au même instant, elle comprit que la phrase qu'elle venait de prononcer pourrait avoir un autre sens que celui qu'elle voulait lui donner. En effet, d'après ce que M. de Labardès venait de lui dire, il n'était pas douteux qu'il n'eût pris pour lui tout ce qui s'était passé; et dès lors Félicie, en parlant du peu de cas qu'elle faisait des personnes que concernait une pareille discussion, avait adressé à Georges un dédain qui ne lui était pas destiné. La pâleur subite de Georges et cette réflexion la dominèrent si soudainement, qu'elle reprit avec l'imprudence d'une honnête femme :

— Oh! ce n'est pas de vous que je voulais parler.

Ce mot fut comme un trait de lumière pour Georges, et éclaira l'âme de Mme de Norbert. Il lui fit deviner la dignité de son dépit et la noblesse de la réparation, et il lui repartit en se levant et en la saluant :

— Je vous remercie, madame; au désespoir que m'a fait sentir l'idée de votre mépris, je commence à comprendre le bonheur qu'il doit y avoir à mériter l'estime d'une femme comme vous.

Les pensées que Félicie emporta de cet entretien furent plus tumultueuses que vous ne pourriez le croire. Elle s'en voulut de sa conduite; elle s'en voulut de n'avoir pas fait comme les autres, de ne pas s'être mêlée à ce caquetage qui lui avait paru de si mauvais goût; elle s'en voulut surtout de ce qu'elle avait dit à Georges et de ce qu'elle avait rétracté; plus que jamais elle s'irrita de cette préoccupation incessante qui prêtait une importance étrange à tout ce qui se disait entre elle et cet homme. Puis, quand le cœur se fut bien épuisé à s'indigner, elle revint non plus sur sa conduite, mais sur celle de Georges; elle se rappela ce qu'elle avait dit, et surtout l'adieu qu'il lui avait fait. Alors elle commença en imagination un beau roman innocent et pur qu'elle ne pensait pas devoir accomplir un jour après une faute irréparable et avec un remords cruel. Elle se dit que ce serait un noble rôle à jouer pour une femme, que d'être la divinité cachée d'un homme comme Georges, que de le ramener à l'honneur et de le pousser à la gloire par la seule espérance d'une approbation tacite. Vous devez vous rappeler que d'abord elle avait attendu de la religion ce triomphe; maintenant elle le rêvait en elle. Vous voyez qu'elle avait grandement avancé dans sa passion pour cet homme. Il faut avoir beaucoup à donner à un sentiment pour lui demander un empire si absolu. Cependant il semblait que Félicie dût être protégée contre elle-même par la conduite de Georges. Huit jours ne s'étaient point passés qu'on entendit parler d'une scène scandaleuse entre Florise et Mme R.., la cantatrice de Paris. On prétendait que Florise lui avait reproché en plein théâtre de ne pas s'être bornée à lui avoir enlevé ses rôles; on prétendit que M. de Labardès n'avait pas nié son infidélité. Tout cela fut un texte à plaisanteries assez déplacées, et se termina par un mot de M. de Norbert adressé à l'une des femmes qui avaient accablé Georges.

— Allons, il ne faut pas lui en vouloir, il devait cette réponse à vos épigrammes.

Était-ce là ce que semblaient promettre ses dernières paroles? se dit Félicie; et pour la seconde fois elle subit une cruelle déception sur le compte de M. de Labardès. Ce fut le seul moment où elle eût pu étouffer le murmure secret de son cœur, qui jusque-là lui avait parlé en faveur de Georges. Elle ne le détesta pas pour l'hypocrisie qu'il semblait avoir montrée vis-à-vis d'elle; mais elle le dédaigna pour sa légèreté. Georges lui parut un homme sans portée, disant le bien et faisant le mal, selon l'impression du moment; enfin elle le trouva vulgaire : c'est le seul vice que l'amour ne pardonne pas. Malheureusement pour Félicie, M. de Labardès était un homme de son monde, et elle l'y rencontrait trop souvent pour ne pas chercher à s'expliquer cette opinion. Aux yeux de personne, Georges n'était un homme vulgaire; il avait un sentiment trop noble des grandes choses, il exprimait ce sentiment d'une façon trop élevée pour que chacun ne reconnût pas en lui une incontestable supériorité. Cependant jamais il n'avait paru plus ordinaire à Félicie; et dans un de ces momens où une femme cherche à se rendre raison de ce qu'elle éprouve, elle se dit que Georges était tout simplement un homme supérieur comme était son mari; un homme d'un esprit capable, mais qui n'avait rien de saint et de vrai dans le cœur, et elle se détourna froidement de lui. Cependant un jour vint où elle crut s'être trompée, un jour où elle lui entendit raconter ce roman qu'elle avait fait dans la solitude de son cœur, un jour où il disait :

— Oui, je comprends l'ambition, mais l'ambition qu'on dédie, celle qui n'est pas égoïste et qui ne rapporte pas tout à soi, celle dont le succès fait la joie et le bonheur d'un autre. Oui, je comprends que ce qu'on refuse à l'opinion du monde, on l'accorde à l'opinion d'une seule personne; qu'on devienne pour elle tout ce qu'elle aime ou seulement tout ce qu'elle estime; qu'on rompe avec les mauvais sentimens, et, ce qui est plus encore, avec les mauvaises habitudes.

Félicie écoutait parler Georges, stupéfaite de lui voir dire un rêve qui avait été le sien. Il fut interrompu par M. de Norbert, qui repartit en riant :

— Voilà un admirable mobile; je m'étonne seulement que vous ne l'ayez pas mis en pratique!

— C'est que pour le mettre en pratique il faut le posséder; c'est qu'il faut avoir rencontré celle pour qui on ferait tout cela; c'est qu'à supposer qu'on l'eût rencontrée, il faudrait qu'elle sût que c'est à elle qu'on donne sa vie.

— On le lui dit.

— Et si l'on n'ose pas, si on la respecte assez pour craindre sa colère autant que son mépris.

— On essaie pour voir si elle comprendra, répondit M. de Norbert.

— Eh bien! j'essaierai!

A cette brusque parole prononcée par Georges au milieu d'un cercle de femmes, la surprise fut grande.

Presque toutes baissèrent les yeux; il paraissait peu douteux que cette déclaration publique s'adressait à l'une de celles qui étaient présentes. Je ne puis vous dire s'il y en eut plusieurs qui prirent le mot pour elles; mais je puis vous assurer que Félicie ne s'y trompa point. Elle en fut si vivement troublée qu'elle rougit, tandis que son mari répondit en riant plus fort :

— Eh! comment saurez-vous qu'elle vous a compris?

— Je la devinerai comme elle me devinera, sans qu'elle me parle plus que je ne lui ai parlé.

A partir de ce jour, on eut beaucoup moins à s'occuper de lui; il suivit le barreau avec plus de suite; il était plus assidu dans le monde, et il s'établit entre lui et Mme de Norbert une de ces intelligences tacites que rien ne décèle aux yeux des meilleurs observateurs. Il n'était ni plus empressé ni plus attentif près de Mme de Norbert, et cependant elle sentait qu'il ne disait rien que pour elle. Toutefois Georges était loin d'avoir la certitude qu'avait Félicie; après avoir cru à sa complicité dans une pensée commune, il était forcé de reconnaître que rien ne l'avait averti de cette complicité. Cependant, heureux encore de son doute, il n'osait tenter de l'éclaircir, lorsqu'un hasard qui semblait devoir lui tenir à jamais cachés les sentimens de Félicie, lui en apporta un aveu plus complet qu'il n'eût osé l'espérer.

Sans doute Georges avait amendé sa vie, mais non pas au point de renoncer à sa première existence; seulement il fuyait le scandale, lorsqu'autrefois il le provoquait; il courbait la tête devant l'opinion publique après l'avoir long-temps bravée. Sa liaison avec Florise continuait; et un jour qu'il faisait un de ces épais brouillards dont la Garonne enveloppe souvent la ville de Bordeaux, il sortit avec elle, se croyant protégé par ce voile humide contre toute rencontre. En passant rapidement sur les allées de Tournay, il fut tout-à-coup tiré d'une assez profonde rêverie par ces mots de Florise :

— Quelle est donc cette dame qui vient de passer avec un monsieur? ils ont chuchoté tout bas en nous voyant.

Georges se retourna; mais la brume était si épaisse, qu'il ne put distinguer les personnes que Florise avait remarquées. L'idée que Mme de Norbert pouvait être sortie par un temps si mauvais ne se présenta pas à lui. Il devait dîner ce jour-là avec elle chez un des conseillers de la cour. Lorsqu'il la salua, il ne remarqua rien qui pût lui faire soupçonner qu'elle l'avait vu; mais au moment de passer dans la salle à manger, comme il lui offrait le bras pour la conduire, elle s'arrêta; une expression de dégoût se peignit sur son visage, et elle prit le bras d'une autre personne.

Il faut être amant pour comprendre tout ce qu'il y avait dans ce refus. En effet, Félicie avait été indignée d'avoir rencontré Georges avec Florise; mais elle n'eût pas voulu pour rien au monde le lui montrer, et quand il l'avait saluée elle lui avait répondu avec sa grâce ordinaire. Mais au moment où il lui offrait le bras, elle n'eut plus ce courage. En effet, c'était occuper un moment la place qu'avait occupée cette misérable

Florise. Cette idée la révolta, et elle ne fut pas maîtresse de la dominer.

Quelques heures après, Georges savait par M. de Norbert qu'il avait été rencontré le matin par lui et Félicie; il crut comprendre sa colère, et huit jours après il avait rompu avec Florise; mais huit jours après aussi, ayant encore offert son bras à Mme de Norbert, elle l'accepta. A ce moment ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient. Ce fut donc ce refus d'accepter le bras de Georges qui trahit Mme de Norbet; ce fut ce refus qui amena cette rupture; ce fut cette rupture qui amena la perte de Félicie. L'instant où une femme se perd est quelquefois bien insaisissable. L'amour puissant est comme ces roues implacables qui attirent à elles et brisent jusqu'aux os le malheureux qui a laissé prendre un fil de son vêtement à leur aveugle mouvement. Quand il touche à une existence, il la dévore.

Pour la seconde fois M. P... s'était arrêté. Arrivé à ce qu'il appelait la perte de Mme de Norbert, il semblait reculer devant son récit. C'était un passage difficile à franchir à ce qu'il semblait, ou peut-être allions-nous arriver à quelque chose de si nouveau et de si soudain, que notre hôte nous en faisait soigneusement explorer les abords comme pour nous y préparer. On eût dit d'un guide qui mène des voyageurs à une haute et large cataracte, et qui prend mille détours pour montrer en passant les nombreuses sources cachées qui l'alimentent. A ce moment M. P... avait excité en nous une vive curiosité; mais la curiosité est, à vrai dire, l'appétit de l'esprit; et comme celui du corps, cet appétit arrive à un degré où il faut le satisfaire, sous peine de le voir se rebuter et ne plus trouver de goût à ce qu'on lui sert. Nous le priâmes donc instamment de continuer. Alors M. P... sembla prendra un grand parti, et s'accoudant sur la table, il lança d'une voix formidable les premiers mots de son récit.

Or donc ils s'aimaient...

Puis, il reprit après un gros soupir :

Ils s'aimaient et ils le savaient, et cependant cet amour resta innocent. Vous imaginez-vous un homme comme Georges, heureux de penser qu'il y avait au monde un cœur qui s'occupait de lui, ne demandant rien au delà, satisfait d'un regard, d'un signe, d'un sourire; c'est que le cœur est comme certaines plantes : il leur faut un printemps bien dur et une jeunesse bien dépravée pour détruire entièrement les fleurs qu'ils portent en eux. Elles peuvent y dormir long-temps sous l'influence des jours de pluie et de vent et des nuits de jeu et d'orgie; mais qu'un soleil arrive et qu'un amour se lève, et tout aussitôt on les voit éclore aussi jeunes, aussi fraîches, aussi printannières dans une saison plus avancée que dans le temps où elles ont coutume de briller. Sans doute c'est un doux bonheur quand on commence la vie, que d'aimer avec l'ardeur et la timidité d'un cœur qui désire et qui craint à la fois. Oui, c'est un bonheur, que cet ignorant amour, pareil au sentiment de l'enfant long-temps captif à qui l'on ouvre la porte, et qui court devant lui tout joyeux de se sentir libre, et puis s'arrête en tremblant de s'égarer. Mais c'est une félicité que je ne saurais vous exprimer que celle d'un homme qui, après avoir expérimenté les plus ardentes passions, se trouve tout-à-coup le cœur arrêté dans un de ces amours sans combats fougueux, sans desseins violens, où son âme se baigne et se rafraîchit. Avoir ri des femmes, s'être donné pour but de tromper celle-ci ou de posséder celle-là; avoir éprouvé la force de sa séduction et de sa volonté, et puis tout-à-coup se laisser séduire et se laisser soumettre; éprouver à l'aspect lointain de celle qu'on aime plus de trouble qu'aucun désir ne vous en a donné; la respecter assez pour ne pas s'irriter de son empire; ne l'aimer que parce qu'on l'aime et non parce qu'on la dispute au monde ou à la vertu; après avoir promené aux yeux de tous des amours éclatans et éhontés, cacher soigneusement son nouvel amour, l'abriter dans le sanctuaire de son cœur comme un ange céleste, qu'un regard mortel souillerait; goûter l'ivresse ineffable où la pureté de cette atmosphère transparente jette notre âme, après avoir épuisé l'ivresse turbulente que donne à nos sens l'air épais et embrasé des orgies; rêver en silence quand on délirait à grands cris, aimer quand on n'avait fait que jouir, voilà, vous dis-je, une félicité admirable, car celui qui l'éprouve l'apprécie; le jeune homme de vingt ans fait de son amour ce qu'il fait de son patrimoine; s'il est né riche, il les gaspille niaisement l'un et l'autre sans en connaître le prix. L'homme de trente ans qui se croit blasé et qui devient amoureux, c'est le pauvre qui fait fortune; tout lui est beau, tout lui est doux, tout lui est bon. Quant à Félicie, elle marchait en aveugle dans la nouvelle voie qu'elle s'était faite; elle savait bien qu'elle faisait mal; mais son cœur parlait à un cœur, sa vie occupait une autre vie et en était occupée; une espérance s'asseyait tous les jours au bord de sa route; c'était de le rencontrer le soir dans un salon où tous deux étaient admis, d'échanger un mot avec lui, ou de l'apercevoir de loin au spectacle, ou bien encore d'être sûre qu'il serait sur son passage si elle allait dans un endroit où il ne pût venir; ou si elle ne sortait pas, elle savait bien qu'à neuf heures elle n'avait qu'à écarter le bord de son rideau pour voir qu'un homme, enveloppé de son manteau, passait juste à cette heure sous sa fenêtre. Cet homme, c'était Georges, et Georges vivait ainsi, n'ayant aucune espérance, lorsqu'il fut tout à coup arraché à cette quiétude par une lettre de Florise, lettre assez cavalière, et qui le priait de passer chez elle pour affaires. Il n'y répondit point, et n'alla point au rendez-vous. Le surlendemain il reçut le matin un nouveau message, et celui-ci remit en mouvement toutes les violences endormies au fond du cœur de Georges. Ce message était ainsi conçu :

« M. Georges de Labardès,

» Faudra-t-il que j'écrive à Mme de Norbert pour la prier de vouloir bien vous permettre de venir chez moi, »

A la lecture de cette lettre, Georges resta comme anéanti. On savait son secret, et qui le savait? une fille perdue qui le menaçait de traiter Mme de Norbert comme une rivale de sa sorte. Sa vie et celle de Félicie étaient dans les mains d'une femme pour qui le scandale n'était qu'un attrait de plus ajouté à la vengeance. Le coup que Florise venait de lui porter était si soudain et si juste, qu'il lui semblait qu'une voix toute puissante avait crié la vérité à son oreille, et il frémissait comme si cette voix avait pu être entendue au loin. Alors il voulut courir chez Florise pour l'interroger et savoir d'elle qui l'avait instruite; puis il s'arrêta indigné à l'idée d'obéir à cette fille et d'aller chez elle; c'était avouer qu'elle avait deviné juste; c'était lui dire qu'il avait peur, c'était s'exposer à aller entendre profaner par une bouche impure le nom qui lui était sacré; c'était s'exposer à voir railler et insulter la femme noble et sainte qui s'appelait Mme de Norbert, par la fille qui s'appelait Florise, sans pouvoir la faire taire. En effet, la courtisane reste femme, et parce qu'elle est femme et qu'elle n'a plus rien à perdre de son honneur, elle peut impunément calomnier et outrager l'honneur d'une autre femme, et rien ne peut la réduire au silence : elle est femme, et dans nos mœurs il n'est pas permis de la souffleter comme un homme pour rendre sa vie responsable de ses paroles, ni de la frapper comme un esclave pour obtenir de sa douleur ce qu'on ne peut espérer de son honnêteté. Et comme Georges pensait à tout cela en contenant mal les tourmens tumultueux de rage qu'il éprouvait, la chambrière qui lui avait remis le billet lui dit avec effronterie :

— Eh bien ! monsieur, dirai-je à madame que vous viendrez ?

— Non ! s'écria Georges avec empressement, je n'irai pas... je la briserais sous mes pieds; je la tuerais si j'y allais.

La femme de chambre se retira, et Georges demeura seul en proie à la plus violente agitation qu'il eût encore éprouvée. Pour la première fois de sa vie, il se trouvait impuissant devant une menace. Pour la première fois il demeura indécis devant un parti à prendre. Irait-il chez Florise? Et s'il y allait, qu'irait-il y faire? La prier : la prier d'épargner Mme de Norbert, implorer la clémence du vice pour la vertu? La menacer : la menacer de quoi? Quelle arme un homme a-t-il contre l'infamie d'une femme? Mais s'il n'y allait pas, Florise était capable d'écrire véritablement à Mme de Norbert; et pouvait-il, lui, laisser arriver cette injure à Félicie, et ne devait-il pas la garantir de cette humiliation au prix de toutes les humiliations qu'il pourrait avoir à subir? Parce qu'elle avait jeté un regard d'amour sur lui, et que ce rayon de flamme pure avait été le chercher et l'éclairer dans le désordre de sa vie, fallait-il qu'il souffrît que la fange où il avait trempé vînt salir la robe intacte de l'ange qu'il suivait? Cela était impossible; il le sentait, il se résignait, il était prêt à courir chez Florise. Puis son orgueil l'arrêtait tout-à-coup, ses perplexités le reprenaient; céder, c'était avouer et donner à Florise une certitude qu'elle n'avait peut-être pas. Enfin il se calma et il se demanda ce qu'il eût fait si Florise, au lieu de parler de Mme de Norbert dans sa lettre, eût nommé tout autre femme. Il eût été chez cette femme, et après beaucoup d'excuses bien humbles, il lui eût dit en riant qu'il l'avait exposée à une impertinence dont il venait l'avertir pour qu'elle ne l'en crût pas complice. Il eût entouré cet aveu de tous les respects sincères et de toutes les galanteries banales. Il lui eût appris comment on avait supposé qu'il éprouvait pour elle un amour qu'elle était si bien faite pour inspirer, mais que sa haute vertu avait dû prévenir. Il se serait soumis franchement à tous les reproches ou à toutes les railleries; puis, au bout de tout cela, si cette femme n'avait pas eu la bonne grâce de rire de l'aventure et avait fait de l'indignation, il se serait retiré fort peu soucieux de sa colère et l'eût volontiers acceptée pour ennemie. Mais il ne pouvait pas tenir ce langage léger à Félicie, et sa colère ne pouvait le trouver insouciant. Et puis serait-ce donc de la colère qu'elle éprouverait? Quand la menace d'un tel outrage le torturait si violemment parce qu'elle avait frappé juste, l'outrage lui-même ne jetterait-il pas la honte et le désespoir dans une âme qu'elle atteindrait avec non moins de vérité? De quelle surprise, de quel effroi, de quelle douleur serait saisie cette femme si noble et si naïve, qui se verrait enlever par une main grossière et impudique le voile dont elle était enveloppée! Et en présence de tout cela, que faire, que décider? Jamais Georges n'avait été si malheureux. Il exposait une femme à un danger sans pouvoir la défendre; et pour comble de rage, c'était un danger, un danger honteux, résultat de la honte de son passé dont elle n'était pas complice. Jamais homme ne fut plus rudement châtié de ses folies.

Ce fut alors qu'après bien des hésitations, Georges se résolut à agir franchement vis-à-vis Mme de Norbert, en la prévenant de l'insulte dont on la menaçait, décidé, s'il le fallait, à la voir se détourner de lui qui traînait à sa suite les ignobles conséquences d'une vie de débauche, mais ne voulant pas du moins qu'elle pût lui reprocher de ne pas avoir avoué qu'il était indigne d'elle.

Il devait la rencontrer précisément ce soir-là; il remit à cette heure le moment d'une explication. Il était huit heures quand M. de Labardès entra dans le salon du préfet, où se trouvait déjà Mme de Norbert. A partir de cet instant, les événemens de cette soirée furent si rapides qu'il est bon de préciser chaque minute. Georges devina de l'extrémité d'un salon à l'autre qu'il avait attendu trop tard. Mme de Norbert, appuyée et penchée sur le bras d'un fauteuil, écoutait avec une complaisance éclatante une petite oraison de son mari. Elle ne le quitta point des yeux, elle ne rencontra pas le regard de Georges, elle ne joua pas avec les légères boucles de ses cheveux pour lui dire sans le regarder : Je sais que vous êtes

là. Le cercle se rompit, M. de Norbert s'éloigna; mais Georges ne put approcher. Quelques femmes allaient et venaient d'un salon à l'autre; mais Félicie, immobile à sa place, retenant auprès d'elle un groupe d'hommes avec une coquetterie qui semblait lui être née tout à coup, Félicie restait inabordable. Labardès, fixé à la porte du salon par où elle devait sortir, la regardait sans pouvoir atteindre un de ses regards. Il supporta une heure entière ce supplice; enfin il se décida, il approcha de Félicie, il la salua et lui dit audacieusement en lui offrant son bras :

— Monsieur de Norbert, qui est à une bouillotte dans le petit salon, m'a prié de vous dire qu'il désirait vous parler.

Evidemment c'était un mensonge, Georges n'avait pas été dans le petit salon.

Mme de Norbert lui répondit gracieusement :

— Veuillez donc être assez bon pour aller lui dire que je vais me rendre près de lui.

Puis elle se détourna comme pour reprendre la conversation avec une autre personne.

Mais avant qu'elle eût parlé, Georges lui dit rapidement et à voix basse :

— Il faut que vous me permettiez de vous écrire :

Félicie ne bougea pas, mais elle repartit en regardant indifféremment le bout de ses ongles rosés :

— Pour que je vous fasse une réponse que vous enverrez à mademoiselle Florise?

— Moi! repartit Georges avec effroi, moi! et vous avez pu croire...

— Je crois que vous êtes un infâme, dit madame de Norbert en se levant et en regardant Georges pour la première fois, mais avec une si haute expression de mépris et de dégoût, qu'il en fut terrassé. Puis elle chercha son mari et demeura près de lui silencieuse et abattue; car elle avait épuisé tout son courage dans ce dernier effort, et un étrange effroi l'avait prise à son tour au moment où Georges avait relevé sa tête pâle et contractée par la rage, pour lui dire :

— Adieu donc, madame.

Et il était sorti, et il n'était plus dans le salon. Et elle se demanda où il était allé et si elle n'avait pas été bien imprudente en lançant une si mortelle injure au cœur d'un homme si rempli de violences. N'avait-elle pas été plus qu'imprudente? n'avait-elle pas été cruelle? Puis, lorsque n'écoutant que l'amour invincible qu'elle avait pour Georges, elle en arrivait à ce mot : toute sa fierté se révoltant, elle se rappelait un à un chaque mot de la lettre insolente que Florise lui avait écrite; car Florise lui avait écrit. En vous citant les premières phrases de cette lettre, je vous ferai juger suffisamment ce qu'elle avait dû causer d'indignation à Mme de Norbert : elle commençait ainsi :

« Madame,

» Il est permis d'enlever un amant à une rivale; c'est un métier auquel les honnêtes femmes comme vous sont fort habiles; mais lui défendre d'être poli pour une ancienne amie serait de trop mauvais goût pour que je vous en croie capable, surtout vis-à-vis de moi qui ai gardé jusqu'à présent le secret d'une liaison aussi charmante que la vôtre; dites-lui qu'il me vienne voir, etc... »

Au souvenir de cette lettre, Félicie reprenait toute sa colère, tout son désespoir, tout son mépris pour Georges; elle ne tremblait plus pour lui; elle craignait même de n'avoir pas humilié assez cet orgueil débauché qu'elle avait laissé approcher d'elle; elle pensait n'avoir pas assez fait sentir son mépris pour la lâcheté de cet homme, qui sans doute avait raconté en termes formels cette intelligence ineffable de deux âmes, et qui avait donné un nom sur la terre à un amour demeuré jusque-là dans le ciel. Et c'est alors que Félicie souffrait le plus; car c'était alors qu'elle se disait qu'elle ne pouvait plus aimer Georges, et c'était là son plus puissant désespoir. Ce fut ainsi qu'elle passa cette soirée, qu'elle abrégea sous prétexte d'indisposition; et vers onze heures, deux heures après le départ de Georges, elle rentrait chez elle.

Comme elle montait l'escalier, elle entendit une espèce de discussion à l'étage supérieur, et reconnut la voix d'un de ses domestiques disant avec impatience :

— Je vous dis que monsieur n'y est pas : d'ailleurs, ce n'est pas ici qu'il faut venir; allez chez le commissaire de police.

— Qu'y a-t-il? dit M. de Norbert qui était monté rapidement au bruit de cette discussion.

— Il y a, répondit une voix de femme, que ma maîtresse vient d'être assassinée!

— Assassinée! s'écria M. de Norbert; quelle est donc votre maîtresse?

— Mademoiselle Florise du Grand-Théâtre.

— Assassinée! et par qui?

— Par M. Georges de Labardès.

A ce moment, Félicie arrivait sur le palier. Son mari la regarda avec un air de stupéfaction, et répéta lentement :

— Comprenez-vous quelque chose à cela? Florise assassinée par M. de Labardès! C'est impossible; il était ce soir chez le préfet; il vous a parlé, ce me semble.

— C'est à l'instant, dit la femme de chambre; c'est il y a une demi-heure qu'il l'a jetée par la fenêtre.

— Jetée par la fenêtre! reprit M. de Norbert; et elle est morte?

— Pas encore, mais elle ne peut plus parler; elle est sans connaissance.

— Mais c'est incompréhensible, reprit M. de Norbert; entrez, mademoiselle, et tâchez d'être plus calme.

En disant cela, M. de Norbert entra dans son appartement en ordonnant au domestique de l'éclairer jusque dans son cabinet, où la femme de chambre le suivit. Quant à Félicie, elle était restée immobile, sans force, sans intelligence précise de ce qu'elle venait d'entendre. Son mari avait pensé, sans doute, qu'elle allait entrer dans son appartement, ou plutôt, dans la surprise que lui causait une telle révélation, il avait oublié de s'occuper d'elle. Le domestique lui-même avait suivi son maître sans regarder si sa maîtresse le suivait. Elle était donc restée dans l'obscurité. Elle me l'a cent fois conté : il se passa en ce moment en elle une de ces sensations pareilles à celles qu'occasionnent une lourde chute ou un coup violent frappé à la tête. C'était une douleur confuse qui tenait du vertige. Ses idées tournaient autour d'elle, comme autour de l'homme tombé les objets qu'il n'aperçoit qu'à peine, qu'il croit à la portée de sa main, et auxquels il cherche à s'accrocher sans pouvoir les atteindre. Elle fut arrachée à cette atonie douloureuse par la voix de sa femme de chambre qui passait dans l'antichambre en disant au domestique :

— Est-ce que madame est dans le cabinet de monsieur?

A ce moment, cette fille aperçut la porte de l'appartement restée ouverte; elle vit sa maîtresse et courut vers elle, et presque aussitôt, épouvantée de sa pâleur, elle se mit à crier :

— Ah! mon Dieu, madame qui se trouve mal!

— Non, dit Félicie en se relevant; non!

Et elle entra, sa femme de chambre la suivit; Félicie, revenue de cet état de torpeur immobile, fut prise d'un violent tremblement nerveux; ses dents claquaient, ses yeux étaient égarés.

— Au fait, dit la femme de chambre, il y a de quoi renverser d'apprendre une nouvelle comme ça. Un si beau jeune homme! il est vrai qu'il n'a pas une bien bonne réputation.

Et en parlant ainsi, elle déshabilla sa maîtresse; et Félicie, ressaisissant quelques pensées, commençait à se rendre compte de l'affreuse nouvelle qu'elle venait d'apprendre, lorsque la femme de chambre reprit tout-à-coup :

— Ce qu'il y a de drôle, madame, c'est que le domestique m'a dit que cette femme, qui est maintenant dans le cabinet de monsieur, est la même qui est venue ce matin apporter la lettre que j'ai remise à madame.

Cette nouvelle, qui n'avait rien de bien surprenant pour Félicie elle-même, sembla la frapper d'une clarté soudaine. Elle rallia pour ainsi dire à un point commun toutes les pensées éparses qui allaient et venaient dans sa tête. Et il en résulta ce raisonnement qui se formula tout d'un coup depuis son principe jusqu'à sa dernière conséquence.

Georges a abandonné Florise pour moi; elle a voulu se venger de son abandon, elle m'a écrit pour m'outrager; c'est lui que j'en ai rendu responsable; il a voulu la punir de cette infamie, et égaré par sa douleur et sa rage, il l'a tuée; il l'a tuée pour moi.

Ce raisonnement, comme je vous l'ai dit, traversa sa tête, lumineux et rapide comme un éclair, et elle fut si persuadée qu'elle s'écria involontairement :

— Oh! c'est cela!

— Quoi donc? fit la femme de chambre.

Madame de Norbert, incapable de cacher son trouble, allait peut-être laisser échapper quelques paroles imprudentes, lorsque son mari parut. Il s'approcha d'elle, fort ému lui-même, et lui dit :

— Il me semble impossible de douter de la réalité de ce crime. Il paraîtrait que M. de Labardès, après une violente querelle avec Florise, l'aurait précipitée par la fenêtre, car la servante est entrée dans la chambre presque aussitôt que M. de Labardès en a été sorti; elle a trouvé la fenêtre ouverte, la chambre déserte; alors elle a regardé par la croisée, et a vu sa maîtresse gisant sur le pavé. Du reste, elle m'a dit une chose assez extraordinaire : c'est que votre nom avait été prononcé dans cette querelle.

— Mon nom, reprit Félicie.

— Le vôtre ou le mien, le nom de Norbert enfin, reprit son mari sans s'émouvoir. C'est une sotte affaire et qui m'ennuie plus que vous ne sauriez croire.

En disant cela, M. de Norbert mit ses gants et son chapeau.

— Et où allez-vous maintenant? lui dit Félicie, si dominée par sa stupéfaction, qu'elle semblait calme.

— Interroger cette malheureuse, si c'est possible, répondit M. de Norbert en sortant de la chambre.

A l'instant un domestique parut.

— Pardon, dit-il, si j'entre chez madame, mais je viens avertir monsieur que son secrétaire est levé.

— C'est bien, fit M. de Norbert; allez porter de suite cette lettre au commissaire de police, et dites-lui de se faire accompagner.

— Et pourquoi faire? demanda encore Félicie.

— Pour arrêter M. de Labardès si on le trouve encore chez lui.

Et il sortit.

— L'arrêter! répéta Mme de Norbert en elle-même, en tombant sur une chaise; et sa pensée, partant de ce nouveau mot, en suivit encore les conséquences nécessaires, et elle arriva pour conclusion à l'échafaud où Georges expierait le crime de l'avoir aimée.

Voilà ce que fut un moment pour Félicie l'histoire de cet amour qui n'avait pas été pour ainsi dire, et qui cependant avait déjà fait une victime, et qui allait en sacrifier deux autres.

Si ceux qui ont passé par de telles angoisses, ont peine à retrouver plus

tard les pensées qui les ont dominés, les raisons qui les ont fait agir, il m'est sans doute bien impossible de vous dire tout ce qui s'agita dans le cœur de Félicie, dans la minute qui s'écoula entre la sortie de M. de Norbert et celle de sa femme; car Felicie avait quitté sa maison une minute après son mari, et dix minutes après elle frappait à la porte cochère de l'hôtel de M. de Labardès père, où demeurait Georges.

Lorsque Félicie frappa à la porte de M. de Labardès, elle n'avait encore vu qu'un sens de l'action inouïe qu'elle faisait. Elle avait supposé que Georges s'était rendu coupable pour elle, et en retour elle lui apportait le salut, ou du moins un avertissement qui devait le faire échapper au châtiment en déterminant sa fuite. Elle demanda donc M. Georges de Labardès; le concierge lui indiqua une des ailes de l'hôtel, et elle y entra, toujours dominée par la même pensée. Mais lorsqu'elle s'adressa au valet de chambre et que celui-ci lui demanda son nom, elle fut tout-à-coup éveillée de sa préoccupation; car la réponse directe à une pareille question eût dit que Mme de Norbert venait au milieu de la nuit chez M. de Labardès. L'impression que Félicie reçut de ce petit incident fut si vive, qu'elle fut sur le point de se retirer; mais alors il fallait laisser périr Georges, et au compte de Félicie, encore une minute et elle le sauvait. D'ailleurs, se dit-elle, cette minute n'ajoutait rien à l'imprudence de sa démarche. Comme si cette minute n'apportait pas à Georges un éclatant aveu de l'amour qu'il inspirait, comme si cette minute ne pouvait pas aussi donner au malheur le temps d'arriver! Que de fois un boulet passe à l'endroit qu'un général a quitté deux secondes avant! Cet instant fut encore un de ceux où se décide le destin de toute une vie. Félicie, emportée par son remords qui n'était que de l'amour, car c'était cet amour qui causait son remords en lui faisant croire à sa complicité dans le crime de Georges, Félicie répondit :

— Dites-lui que c'est une dame qui veut lui parler à instant et seulement une minute.

Le domestique la laissa pour entrer dans une pièce où elle entendit sa voix, et bientôt celle de Georges répondant avec emportement :

— Je ne veux pas... je ne veux recevoir personne.

Félicie n'était pas une de ces âmes qui font de faciles transactions avec elles-mêmes. Beaucoup de femmes emportées comme elle par un premier mouvement de passion, puis averties comme elle de leur folie, se seraient retirées en se disant : J'ai tout fait pour le sauver; ce n'est pas ma faute si je n'ai pas réussi. Au contraire de cette lâcheté, Félicie trouva un nouveau courage dans un danger qui semblait devenir plus pressant, et ouvrant rapidement la porte de la chambre où elle avait entendu la voix de Georges, elle entra en disant :

— C'est moi!

— Vous! s'écria Georges, si stupéfait de la présence de Mme de Norbert, qu'il n'en éprouva ni joie ni terreur; aucun sentiment n'eût pu trouver place dans son cœur à côté d'une si grande surprise. Mme de Norbert chez lui était un événement qui dépassait le possible. Cependant Félicie lui montrant le valet qui les considérait d'un air ébahi, Georges lui fit signe de se retirer, et s'avançant vers Félicie, il lui dit d'un ton où se montra quelque inquiétude :

— Qui vous amène chez moi, madame?

Félicie ne répondit pas d'abord; elle sembla écouter si le valet était éloigné, puis elle repartit à voix basse :

— Ecoutez: Je n'ai qu'un mot à vous dire; votre crime est découvert; fuyez, vous n'avez pas un instant à perdre, l'ordre de vous arrêter vient d'être donné à l'instant même.

— De m'arrêter, moi, et pourquoi? Quel est ce crime dont vous parlez?

Une vive rougeur succéda à la pâleur répandue sur son visage; et la honte, l'indignation d'avoir été mêlée à l'intrigue de Georges et de Florise la prenant au cœur, elle reprit :

— Ah! ne me forcez pas à vous le dire, car je ne sais si je ne me repentirais pas d'avoir voulu vous sauver; mais j'ai fait ce que ma conscience m'a ordonné, c'est à vous de prendre un parti.

En disant ces paroles, elle se dirigea vers la porte; mais Georges la devança, et l'arrêtant avec une autorité que son respect contenait mal, il lui dit :

— Pardon, madame, ou quelque affreux événement vous trompe, ou moi-même j'ai perdu la raison.

Félicie le regarda alors avec colère, et lui dit :

— Avez-vous donc oublié d'où vous sortez?

A ce mot, Georges pâlit, et Mme de Norbert se méprenant sur le sentiment qui le dominait, fit encore un pas pour sortir; mais Georges l'arrêtant encore, lui dit :

— Lorsque je vous aurai expliqué ce qui est arrivé, vous me pardonnerez.

Félicie se recula avec dégoût, et s'écria :

— Prenez garde, monsieur, ce n'est pas de mon pardon que vous avez besoin, c'est de celui de vos juges.

— Je n'en veux qu'un, madame, et c'est de vous! lui dit Georges avec impétuosité. Ecoutez, écoutez-moi, ajouta-t-il avec une force qui épouvanta Mme de Norbert. Florise m'a écrit ce matin d'aller la voir, en me menaçant de vous écrire si je n'y allais pas. J'ai méprisé cette menace, et elle l'a accomplie; l'accueil que vous m'avez fait ce soir me l'a appris. C'est alors qu'exaspéré par la colère et par la douleur, je suis allé chez Florise; c'est alors...

— Et c'est alors, malheureux, s'écria Mme de Norbert, que vous l'avez assassinée!

— Assassinée! s'écria Georges. Moi j'ai assassiné Florise!

— N'est-ce pas vrai? reprit Félicie. Et cependant voilà ce qui est arrivé ce soir.

Et elle lui raconta la venue de la femme de chambre, le récit qu'elle avait fait et qui lui avait été rapporté par son mari; puis comment M. de Norbert était parti pour aller interroger Florise, puis comment il avait donné l'ordre de faire arrêter M. de Labardès.

Vous dire ce que ces révélations firent passer de pensées tumultueuses dans la tête de Georges, me serait impossible; mais son premier mot, après un moment d'anéantissement fut celui-ci :

— Oh! nous sommes perdus! Si elle n'est pas morte, nous sommes perdus, elle dira tout!

Depuis le commencement de cette scène, chacun des interlocuteurs répondait plutôt au sens que ses préoccupations prêtaient aux paroles de l'autre, qu'à ce qu'elles signifiaient véritablement. Et à ce mot: elle dira tout, Mme de Norbert reprit :

— Vous êtes donc coupable?

— Coupable! reprit Georges en se relevant avec une noble fierté; coupable envers vous, je le suis, non de ce que j'ai fait, car je vous ai aimée saintement, mais de ce que j'ai été, car mon amour vous a salie. Mais envers cette femme, je vous le jure, madame, je ne suis point coupable, je n'ai pas touché son corps du bout de mon doigt, quoique j'aie peut-être assez brisé son orgueil et son amour pour la pousser à un suicide.

— A un suicide, répliqua lentement Félicie; est-ce la vérité?

— En doutez-vous? s'écria Georges.

— Oh! reprit-elle avec exaltation, que sais-je? Dieu m'est témoin que je voudrais qu'il en fût ainsi, et cependant le récit de cette femme... Il vous faudra d'autres preuves devant les tribunaux.

— Dites-moi qu'elles vous suffisent, c'est tout ce que je souhaite.

A l'idée de Georges innocent, la passion de Félicie s'était fait jour, et son amour avait parlé dans cet appel au témoignage de Dieu; mais lorsque Georges lui demanda de reconnaître cette innocence, elle comprit que c'était un aveu qu'elle allait faire, et reprenant sa dignité, elle répliqua :

— Les hommes sont justes, leur jugement dictera le mien.

— Oh! madame, repartit Georges amèrement, voilà tout ce que vous avez à me dire?

— Tout.

Et Félicie fit encore un pas pour se retirer; mais Georges, dominé par une pensée soudaine et violente, s'écria en se plaçant devant la porte en poussant le verrou :

— Les hommes sont justes, dites-vous? Eh bien! madame, je vais vous dire ce que c'est que la justice des hommes : madame de Norbert, une femme noble, pure, sainte, vertueuse, innocente; madame de Norbert, poussée par la commisération, est venue chez M. Georges de Labardès, le libertin, le joueur, le duelliste. Je suppose qu'il prenne fantaisie à M. de Labardès de fermer sa porte et d'empêcher madame de Norbert de sortir de chez lui, et que les magistrats qui vont venir pour arrêter le coupable la trouvent dans cette chambre, ils diront que madame de Norbert n'a que l'hypocrisie de la vertu et qu'elle est venue pour sauver son amant.

— Son amant! reprit Félicie avec effroi.

— A quel autre titre croyez-vous donc, madame, que ces hommes si justes penseront que j'ai mérité le sentiment qui vous a amenée ici.

— Je vous estime encore assez pour croire que vous les détromperiez.

— Vous ne m'estimez pas assez pour me croire, vous, incapable du meurtre d'une femme!

— Eh bien! soit, monsieur, je veux croire que vous êtes innocent, reprit Félicie, nous n'avons plus rien à nous dire.

— Plus rien?

— Plus rien, repartit froidement madame de Norbert, et je vous ferais observer, monsieur, que retarder un moment de plus ma sortie, après le danger que vous m'avez montré, serait un crime plus lâche que l'assassinat: il ne vous resterait plus, après avoir tué la vie d'une femme, que de tuer l'honneur d'une autre.

— Ah! s'écria Georges avec rage, vous croyez donc que je l'ai tuée?

— Non, monsieur, je crois ce que vous m'avez dit, que vous l'avez poussée au suicide. A quoi voulez-vous me pousser moi, en me retenant ici?

— Félicie, dit Georges avec désespoir, pardonnez-moi avant de partir.

— Il y a une femme qui n'a pas survécu à votre amour; je vous avertis qu'il en est une qui ne survivra pas à son honneur. Voulez-vous commettre deux suicides en un jour?

Georges appuya avec force sa main sur son front comme pour contenir la violence qui lui était en lui, et, ouvrant la porte, il dit d'une voix étouffée :

— Adieu donc, madame.

Au moment où la porte s'ouvrait, Georges et Félicie se trouvaient en face de deux personnes; c'étaient M. de Norbert et M. de Labardès le père.

A cet aspect, Félicie poussa un cri effrayant, et, saisie d'une terreur et d'un vertige inouïs, elle se précipita hors de l'appartement, traversa la cour, passa la porte qui était ouverte et s'élança dans la rue. Georges, demeuré sous l'impression des dernières paroles de Félicie, la poursuivit aussitôt, après avoir crié à M. de Norbert :

— Elle est innocente, monsieur; vous saurez tout.

Cela fut si rapide, que M. de Norbert ni M. de Labardès le père ne pu-

rent faire un mouvement pour prévenir cette fuite. Demeurés seuls, ils se regardèrent un moment en silence, et M. de Labardès dit gravement à M. de Norbert :

— Je ne sais, monsieur, ce que j'avais à faire ici, et je ne sais pourquoi vous m'y avez amené.

M. de Norbert lui répondit, avec le même ton de gravité, quoique sa voix fût altérée et que son visage fût couvert d'une mortelle pâleur.

— C'est que c'était le magistrat et non le mari qui était venu chez M. de Labardès, et il y a une explication que je vous dois d'abord.

— Et vous m'obligerez de me la donner ; car lorsqu'on est venu me dire que ma maison était envahie par des gens de la police qui demandaient mon fils, je suis descendu pour savoir quel crime on avait à lui reprocher.

— Aucun, monsieur, reprit froidement M. de Norbert, aucun devant la loi humaine du moins; voici ce qui a amené cet événement.

Alors il raconta à M. de Labardès le père ce que nous avons déjà dit de la dénonciation de la femme de chambre, et des ordres qu'il avait cru devoir donner en vertu de cette dénonciation ; puis il ajouta :

— Arrivé chez Florise, qui avait repris connaissance, j'appris de sa bouche que c'était elle-même qui, dans un premier transport de désespoir, s'était précipitée par la fenêtre. Je n'ai pu lui arracher d'autre aveu. Cependant, on allait procéder à l'arrestation de M. Georges de Labardès; j'ai compris tout ce qu'un pareil acte pouvait avoir d'odieux et d'outrageant pour un homme de son nom, et je suis accouru moi-même pour en arrêter l'exécution. C'est alors, monsieur, que je vous ai rencontré dans la cour; c'est alors que je vous ai prié de vouloir bien passer avec moi chez monsieur votre fils, pour vous expliquer ma conduite à tous deux, et vous offrir mes excuses d'une esclandre bien involontaire; c'est alors...

Ici M. de Norbert s'arrêta, et M. de Labardès, qui l'avait regardé avec attention jusqu'à ce moment, baissa les yeux et garda le silence ; puis, après un moment d'hésitation, il dit :

— Vous avez fait votre devoir de magistrat.

— Et je ferai mon devoir de mari, reprit M. de Norbert. Il salua froidement M. de Labardès et se retira.

M. P... s'arrêta à ce moment comme un homme qui a déchargé son cœur d'un lourd fardeau, et alors il se mit à nous regarder, puis il nous dit :

— N'est-ce pas là ce qu'on peut appeler une fatalité inouïe, une femme innocente qu'un hasard déplorable vient perdre, lorsqu'il y a tant de hasards qui couvrent les fautes des plus coupables !

— Sans doute, sans doute, reprit ma jolie voisine, mais qu'était devenue Mme de Norbert pendant ce temps?

— Elle était devenue folle, folle en ce sens qu'elle oublia un moment les principes de religion qu'elle portait en son cœur, et qu'elle voulut accomplir à son tour la menace qu'elle avait faite à Georges. En effet, celui-ci, arrivé à la porte de son hôtel, aperçut Félicie au bout de la rue, courant avec rapidité. Cette rue aboutit à la place de la Bourse, et la place de la Bourse borde la Garonne ; il s'élança de tout son essor en appelant avec désespoir, mais il parut que ses cris ne firent qu'accroître la violence de la résolution de Félicie, car elle sembla fuir avec plus de rapidité. Georges la vit traverser la place, et il arrivait à peine à une extrémité, qu'il vit disparaître Félicie de l'autre côté derrière le quai qui plonge dans le fleuve.

Lorsque Georges fut parvenu au bord du quai, il regarda avec épouvante devant lui. Le fleuve était calme et uni; refermé sur sa proie engloutie, il ne montrait pas où il l'avait entraînée. Georges allait se précipiter au hasard dans la Garonne pour parcourir l'abîme, lorsqu'il vit un léger bouillonnement à une assez grande distance. Il s'élança aussitôt et nagea avec rapidité vers cet endroit; mais le fleuve marchait, tout était redevenu calme; il regarda encore, mais il n'avait plus rien pour se guider.

Cependant il suivit le courant, plongeant de temps à autre, mais toujours sans succès. Le désespoir s'emparait de lui, il s'arrêta ; perdu sur cette immense nappe d'eau où chaque instant de retard pouvait donner la mort à celle qu'il voulait sauver, il se demandait déjà s'il ne devait pas expier le mal qu'il avait fait en s'abandonnant à ces ondes qui l'emporteraient aussi, et qui lui épargneraient la honte d'une vie qui avait coûté celle de deux femmes. Mais Georges ne pouvait avoir long-temps de telles pensées; il avait une confiance puissante dans l'avenir et la force de sa destinée qui ne lui laissait pas croire qu'il dût périr ainsi misérablement et qui lui persuada qu'il sauverait Félicie, puisqu'il lui fallait sa vie pour qu'il osât vivre. Ce fut cet instant d'hésitation qui décida du salut de l'infortunée. En effet, Georges l'avait dépassée, et s'il eût continué à nager avec la même vitesse, il eût perdu tout-à-fait sa trace. Au moment où il allait reprendre sa course, il sentit un corps frotter ses pieds, et plongeant aussitôt, il saisit un vêtement et ramena Félicie à la surface de l'eau. Il l'avait enfin trouvée, mais il fallait la conduire au rivage, et elle était inanimée. Il cherchait du regard de quel côté le trajet était le plus court, lorsqu'il aperçut un bateau qui descendait le fleuve; il poussa quelques cris qui furent entendus et auxquels on répondit; et quelques minutes après, il avait déposé Félicie dans cette petite embarcation. Pendant qu'il lui donnait les premiers soins, le bateau continua à descendre la Garonne, et ils étaient déjà à quelque distance de la ville, lorsque les pêcheurs qui étaient venus à son aide lui demandèrent la cause de cet accident et le lieu où il voulait être déposé.

Au lieu de répondre, Labardès demanda à ces hommes où ils allaient, et ils lui dirent le nom d'un petit village près duquel se trouvait une ferme appartenant à son père. Georges réfléchit long-temps. Devait-il ramener Félicie à Bordeaux? Mais où la déposer? Chez lui, c'était la perdre tout-à-fait. Chez son mari? voudrait-il la recevoir? Et d'ailleurs Georges laisserait-il au pouvoir d'un autre la femme qui lui appartenait bien plus parce qu'il l'avait perdue d'honneur que parce qu'il lui avait sauvé la vie? Il se détermina donc à la mener dans la ferme de son père, et ayant fait taire les questions des pêcheurs en leur abandonnant quelques pièces d'or qu'il trouva sur lui, il aborda à quelque distance de la Viguerie. Ainsi s'appelait la ferme où il voulait se cacher.

Cependant Félicie, qui avait donné des signes certains de son retour à la vie, n'avait encore repris le sentiment ni de son existence, ni de ce qui se passait auprès d'elle. On la transporta dans la ferme, et ce ne fut que quelques heures après, et lorsque le jour commençait à poindre, qu'elle revint à elle. Georges en voyant la pensée, cette vie de l'âme, renaître dans ses yeux éteints, avait fait éloigner tout le monde; lui-même s'était caché derrière les rideaux du lit, pour ne pas la rejeter trop soudainement dans le désespoir. Il voulut lui laisser le temps de reprendre peu à peu la conscience de son malheur que son aspect lui eût dit trop vite, et il attendit.

Félicie promena ses regards autour d'elle, et comme si la pensée de son suicide fût la seule qui lui revînt à ce moment, elle dit d'une voix de prière :

— Qui m'a sauvée?

— C'est moi, murmura Georges.

— Oh ! qui que vous soyez, merci! répondit Félicie en tendant la main vers l'endroit où elle avait entendu la voix. Mais Georges s'étant montré, elle se recula violemment et elle s'écria avec horreur :

— Vous! vous! O mon Dieu! ajouta-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, vous me deviez ce châtiment!

— Et vous remerciez cependant un inconnu.

— Oh! oui! repartit Félicie; oui! un inconnu, le dernier des misérables qui m'eût sauvée, je lui eusse dit : Merci! merci, non pas de m'avoir épargné un crime; car ce que j'ai fait était un crime : le seul crime que j'aie commis, vous le savez, monsieur. Oh! oui! je l'aurais remercié de m'avoir gardé des jours pour me repentir d'avoir voulu disposer de ma vie. Mais vous, vous, monsieur, mais je vous hais .. mais je vous méprise, mais l'idée que c'est vous qui m'avez sauvée me pousserait à me tuer encore.

— Félicie! Félicie ! s'écria Georges, écoutez-moi !

— Laissez-moi!... laissez-moi!... ou je me brise la tête contre les murs! Oh ! vous ne me sauverez pas toujours, monsieur.

Georges courba la tête, et s'éloigna en disant :

— Je vous obéis.

Presque aussitôt une femme entra et s'assit auprès du lit. Félicie la regarda, et, comme cette femme ne paraissait pas vouloir lui parler, elle lui dit :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis la mère Madel, je suis la nourrice de M. Georges.

— Où suis-je donc?

— A la Viguerie, à la ferme de M. de Labardès.

— Qui m'y a transportée?

— C'est M. Georges avec les mariniers qui vous ont trouvés tous deux au milieu de la rivière.

Félicie ne poussa pas plus loin ses questions, elle s'assit sur son séant et se mit à réfléchir. Alors elle reprit un à un tous ses souvenirs, elle retrouva tous les événemens de cette fatale soirée, sans pouvoir toutefois s'expliquer ce qui avait amené son mari chez M. de Labardès. La seule raison qu'elle en put trouver, c'est que Florise l'avait instruit de ce qu'elle supposait, et qu'il était venu en demander raison à Georges. Cependant, au milieu de tout ce chaos d'incertitudes et de pensées, elle se résolut à accomplir le projet qu'elle avait formé du premier moment qu'elle avait pu raisonner. Elle s'adressa donc à la femme qui était près d'elle, et lui dit :

— Mes habits doivent être secs?

— Oui, madame.

— Vous allez me les donner.

Cette femme la regarda comme on ferait d'une folle, et sortit. Georges qui était demeuré à la porte reparut aussitôt.

— Encore vous! s'écria l'infortunée.

— Félicie, il faut m'écouter.

— Je m'appelle Mme de Norbert, monsieur; je ne vous ai pas donné le droit de l'oublier.

— Eh bien! madame, daignez m'écouter; il le faut, je le veux : songez que vous ne sortirez pas d'ici sans que je sache où vous voulez aller, sans que je vous y accompagne.

— Puisque je ne suis libre qu'à cette condition, je vais vous le dire : je veux aller chez mon mari.

— Chez votre mari?

— Voulez-vous m'y accompagner?

— Mais, madame, songez aux excès auxquels il peut se livrer.

— Mon mari est un homme qui n'insulte pas les femmes et qui ne les tue pas; et, d'ailleurs, s'il m'insultait, je l'ai mérité à ses yeux ; s'il me tuait, je l'en remercierais peut-être.

— Mais, moi, pensez-vous que je le souffrirais!

— Et que m'importe vous, monsieur! Vous vivrez avec un remords

de plus ou peut-être avec le renom d'une conquête de plus; vous êtes accoutumé à tout cela.

— Oh! madame! vous êtes implacable!

— Je veux partir!

— Vous vous perdez!

— Je veux partir!

— Je vous le demande à genoux : écoutez-moi!

— Je veux partir, monsieur, je veux retourner chez mon mari, m'entendez-vous?

— Eh bien! soit, madame; mais permettez que je fasse venir une voiture, que je prenne les précautions nécessaires.

— Je n'ai besoin de rien.

Georges s'arrêta avant de quitter la chambre, et, regardant Félicie, il lui dit :

— Ecoutez, Félicie, pour vous je souffrirai tout, de vous je souffrirai tout : mais dites bien à M. de Norbert que s'il ne vous honore pas et s'il ne vous respecte pas comme il le doit, il me paiera de sa vie la moindre menace, la moindre injure.

Comme il achevait cette phrase, la fermière entra en disant, assez haut pour que Félicie l'entendît :

— Monsieur Georges, voilà monsieur votre père.

— Oh! c'est un protecteur que le ciel m'envoie, s'écria Félicie.

— Attendez-le donc, madame, dit Georges, et il laissa Félicie avec la fermière après avoir donné à celle-ci un ordre auquel elle promit d'obéir ponctuellement. Presqu'aussitôt Mme de Norbert entendit dans la chambre voisine la voix de M. de Labardès le père.

Si quelqu'un se fût trouvé dans la chambre où Georges et son père se rencontrèrent, il lui eût été facile de deviner qu'il allait se passer une scène décisive. M. de Labardès avait ce calme impérieux venant d'un résolution prise à laquelle on s'est donné parole de ne pas faillir. Sans doute Georges le devina, car l'empressement avec lequel il s'était avancé vers son père se changea soudainement en un respect froid et presque hautain. M. de Labardès fit signe à Georges de s'asseoir, et après s'être assis lui-même, il commença le discours qu'il avait préparé. Le moment de silence qu'il garda avant de prendre la parole, et pendant lequel il sembla recueillir ses idées, montra suffisamment qu'il avait arrêté d'avance tout ce qu'il voulait de son fils.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite il y a quelques heures, et par laquelle vous rassurez ma tendresse paternelle sur l'issue d'un événement qui pouvait me faire croire à votre mort. Vous êtes vivant, Dieu en soit loué! vous avez arraché à la mort une femme dont je ne veux pas me faire le juge; Dieu veuille qu'elle ait à s'en féliciter.

Dès les premières paroles, Georges avait compris la solennité de l'explication qui allait avoir lieu; de son côté, il se résolut à contenir les transports habituellement inconsidérés de son âme; cependant à cette première phrase, il devina qu'il ne resterait peut-être pas le maître de se modérer complétement, et il interrompit M. de Labardès en lui disant :

— Mon père, avant d'aller plus loin, je dois vous dire une chose, c'est qu'un fatal concours de circonstances a donné à Mme de Norbert l'apparence d'une faute dont elle est innocente. Je l'atteste sur l'honneur. Toute accusation contre elle serait une injustice; s'il y a un coupable ici, c'est moi.

M. de Labardès ne cacha pas l'expression du doute que cette déclaration fit naître en lui, et répondit d'un ton de dédain :

— Comme il vous plaira, monsieur; je veux bien croire à votre parole, quoique je puisse vous faire observer que de ma part, c'est y mettre plus que de la condescendance.

— Mon père, je ne sais point mentir, vous le savez.

— Mais je sais aussi qu'il est des positions qui font du mensonge un point d'honneur pour les gens d'honneur; c'est le résultat inévitable d'une mauvaise vie, que sa plus noble défense doive être une mauvaise action, vous parlez comme un amant, je parlerai comme un père. Ecoutez-moi, monsieur; ce que j'ai à vous dire est grave, et le parti que vous allez avoir à prendre ne l'est pas moins.

L'autorité avec laquelle M. de Labardès prononça ces dernières paroles força Georges au silence, et le vieillard reprit :

— J'ai été pour vous un père indulgent, trop indulgent sans doute. Depuis long-temps j'ai fermé les yeux sur votre conduite. Forcé de la punir sévèrement si j'en avais paru instruit, j'ai feint de l'ignorer. Ça été une transaction honteuse entre mes devoirs de père et ma faiblesse pour vous. Mais je dois vous expliquer pourquoi j'ai fait cette transaction avec moi-même : c'est parce que je n'ai pas voulu exposer mon autorité de père à être méconnue, tant que les passions de votre jeunesse auraient assez de violence pour vous exposer à la méconnaître; c'est parce que j'ai décidé que le jour où elle parlera elle devra être obéie. Ce jour est venu, monsieur. Ce n'est pas moi qui l'ai hâté.

Je vous ai dit que j'avais été un père indulgent, et je l'eusse été peut-être encore long-temps sans ce qui s'est passé cette nuit. Tant que vos débordemens sont restés bien loin de moi, j'ai pu, j'ai voulu ne pas les savoir. Le monde a dû me croire aveugle; peu m'importe! Aujourd'hui ils ont franchi le seuil de ma maison; ils ont éclaté chez moi par un double et honteux scandale. L'hôtel de l'ancien chef de la justice a été envahi par les agens de la force publique comme la retraite d'un assassin; cette chambre, qui était la mienne quand, bien jeune encore, j'épousai votre mère avant d'être le chef de ma famille; cette chambre, où elle vous donna le jour, a été forcée aujourd'hui par l'adultère : vous avez introduit votre maîtresse sous le toit de votre père; vous avez déshonoré ma maison!

— Mon père! s'écria Georges.

— Vous l'avez déshonorée, et il me faut une réparation à moi et au monde. Cette réparation, vous me la donnerez, ou tout sera fini entre nous.

Georges se tut; mais le tremblement nerveux de ses dents, ses poings serrés, son front contracté, laissaient voir assez par quel effort violent il se contenait. Son père le regarda avec dédain, et ajouta :

— Il vous semble fâcheux, n'est-ce pas, de ne pouvoir vous lever fièrement à ce mot de réparation, et de ne pouvoir dire insolemment à votre père : Je vous laisse le choix des armes, du lieu et de l'heure?

Ce reproche sembla toucher Georges, et il répondit avec dignité :

— Mon père, dites-moi quelle réparation vous exigez de moi?

— La voici, et vous la trouverez facile à accomplir, je le pense. Vous romprez franchement les habitudes vicieuses que vous avez contractées. Vous avez été cause d'un accident fâcheux, vous assurerez une pension à cette malheureuse qui s'est précipitée par une croisée. Cet accident peut l'avoir privée du talent qui la faisait vivre, et le dernier degré de la honte pour un homme, c'est que son amour ait légué la misère à celle qu'il a aimée.

— Je vous remercie de ces dispositions, mon père, dit Georges. Je ferai ce qu'il est convenable; mais je puis vous assurer que ces relations sont rompues depuis long-temps.

— Ce ne sont pas les seules auxquelles il faut renoncer : vous ne verrez plus Mme de Norbert.

Georges tressaillit, mais il comprit qu'il devait ce sacrifice à Félicie encore plus qu'à son père, et il baissa la tête en signe d'assentiment. M. de Labardès ajouta :

— Et s'il arrivait, ce qui est probable, que celle-là perdît aussi sa fortune et sa position, nous lui assurerons comme à l'autre une existence convenable.

A cette parole, Georges se sentit comme frappé au cœur d'un coup terrible. Il se leva de son siége, pâle, épouvanté de ce qu'il venait d'entendre, et murmura d'une voix tremblante :

— Moi! offrir à Félicie...

Il s'arrêta devant le mot qu'il lui fallait prononcer.

— Moi! offrir à Mme de Norbert..., reprit-il, tandis que ses yeux se mouillaient de larmes.

Il s'arrêta encore, et enfin il ajouta avec un accent éclatant :

— Moi! offrir de l'argent à cet ange de vertu!... Eh! mon père, il eût mieux valu la laisser mourir!

M. de Labardès resta impassible, et répondit froidement :

— Puisque vous consentez à l'abandonner, vous ne le pouvez sans prendre soin de son avenir.

— Mais c'est que je ne l'abandonne pas, mon père; mais c'est qu'elle est innocente; c'est qu'un fatal concours de circonstances, je vous l'ai dit, l'a menée chez moi. Instruite de l'accusation qui pesait sur moi, elle a voulu m'en sauver; poussée par une sainte pitié, elle est venue, l'imprudente, la malheureuse, elle est venue...

— Pour sauver son amant!...

— Mon père!...

— Voilà, monsieur, ce que dit la plainte que M. de Norbert a déposée immédiatement au parquet de la cour.

— Oh! mon Dieu! s'écria Georges en retombant sur son siége, accablé et brisé par cette nouvelle.

Son père ajouta :

— Le reste est un secret entre elle et vous; mais le jugement des tribunaux est facile à prévoir.

— Ils la condamneront, s'écria Georges; ils la condamneront, elle qui n'a pas une pensée à se reprocher; elle, c'est impossible!

— Ils prononceront du moins le divorce que demande M. de Norbert.

— Un divorce! reprit Georges avec impétuosité; oh! qu'ils le fassent, et Mme de Norbert aura la seule réparation que je doive à quelqu'un : je l'épouserai, mon père.

— Vous! repartit avec éclat M. de Labardès, en se levant soudainement.

— Oui, je l'épouserai!

M. de Labardès reprit tout son calme, et faisant signe à son fils de se rasseoir, il continua froidement :

— Je ne vous ai pas tout dit, monsieur; après ce que je viens de vous prescrire, il est encore autre chose que je vous demande.

— Dites, répondit froidement Georges.

— Je ne veux plus que ce qui est arrivé puisse se renouveler; vous ne rentrerez pas dans ma maison pour y apporter de nouveaux scandales; votre mariage avec une personne dont la fortune et le nom égalent les vôtres est arrêté par moi. Ce mariage s'accomplira sitôt que les convenances le permettront, et j'aime à croire que vous respecterez assez le titre d'époux qui mène à celui de père, pour ne pas vous exposer à avoir à rougir un jour devant vos enfans.

Georges se tut.

— J'attends votre réponse, monsieur, et j'ajouterai, puisque vous m'en laissez le temps, que ce que je viens de vous demander est l'expression d'une résolution inébranlable.

— Je le crois, mon père, et soyez bien persuadé que ce que je vais

vous répondre est aussi l'expression d'une résolution également inébranlable.

Georges s'arrêta un moment comme pour donner plus de solennité à ses paroles, puis il ajouta en élevant la voix :

— Si Mme de Norbert avait dû reprendre sa vie honorée comme elle lui appartient, je vous aurais obéi : aujourd'hui, je ne puis l'abandonner sans commettre la plus basse des lâchetés.

— Aussi mon fils, n'est-ce pas ce que je vous ai conseillé. Je vous ai dit qu'on lui assurerait une existence.

— Comme je ferai à une autre, n'est-ce pas? répartit Georges avec mépris; comme je ferai à une fille perdue?

— Moi qui ne suis pas amoureux, monsieur, je ne sais pas les différences qu'il y a entre une fille perdue et une femme perdue.

— Monsieur! .. monsieur! s'écria Georges, en s'avançant sur son père qui le regarda froidement. Georges recula, puis continua à paroles brèves et entrecoupées :

— Vous avez raison, vous êtes mon père ; je n'ai rien à dire, et vous avez le droit d'insulte : mais il me reste celui d'agir. Ecoutez-moi bien aussi. Tant que je vivrai, il n'y aura pas une heure de ma vie, pas une minute qui ne soit consacrée au salut, au repos, à l'honneur de madame de Norbert. Je ne sais si elle acceptera ma main, dans le cas où un divorce me permettrait de la lui offrir; mais ma main ne sera à personne parce qu'elle lui appartient. Si elle veut ma fortune, elle l'aura.

— Votre fortune, dit monsieur de Labardès; oubliez-vous que vous avez dévoré celle de votre mère, et que si je vous retire la mienne vous n'aurez plus que la misère à lui offrir ?

— Eh bien! je lui offrirai ma misère, monsieur, et vous venez de me donner une bien grande espérance; ma misère, elle l'acceptera plutôt que ma fortune.

— Vous êtes fou !

— Je puis le devenir si elle me refuse, mais je ne le suis pas maintenant.

— Songez que c'est une séparation éternelle entre nous, mon fils.

— Une séparation éternelle soit!

— Songez qu'à ce que vous venez de me dire, un père n'a qu'une réponse à faire.

— Faites-la donc, monsieur, je l'attends!

— Cette réponse, monsieur, s'écria le vieux magistrat, en se levant de toute sa hauteur, c'est la malédiction de votre père!

— Soit, je serai un fils maudit!

— Allez donc, reprit monsieur de Labardès; vous pouvez maintenant être un vil débauché, un misérable joueur, un infâme perdu de mœurs, et vous serez tout cela, car vous l'avez été, peu importe; vous ne m'êtes plus de rien. Je ne suis plus votre père, je ne vous reconnais plus pour mon fils.

— Soit, soit, monsieur, je serai tout cela, mais je ne serai pas un lâche, car je ne l'ai jamais été.

— Adieu, monsieur!

M. de Labardès s'arrêta un moment sur la porte; il y avait en lui un violent combat, il se retourna et dit d'une voix émue où pour la première fois parla la tendresse paternelle :

— Georges n'avez-vous rien à me dire?

A son tour, Georges se sentit ému de cet appel à son cœur; il se tut d'abord, puis il reprit en mettant un genou en terre :

— Mon père, pardonnez-moi ma désobéissance, mais elle est inflexible comme votre volonté.

— Sois donc maudit, toi qui préfère l'amour d'une femme perdue à l'honneur de ton père! s'écria le vieillard; et il sortit aussitôt.

A cette époque, on n'avait pas encore ri des mélodrames sérieux où l'on a abusé de la malédiction paternelle. D'ailleurs, Georges, au milieu de sa vie dissipée et de sa révolte contre son père, avait une idée sérieuse des devoirs de famille; et cette malédiction, bien qu'il l'eût bravée jusqu'au bout avec emportement, le frappa d'un coup terrible; il était resté à genoux, lorsqu'il entendit un léger bruit derrière lui; il se retourna, et vit Félicie qui venait d'ouvrir la porte; il se releva et courut vers elle. Elle était pâle et tremblante, mais une exaltation fiévreuse brillait dans ses yeux égarés. Georges s'arrêta avec épouvante ; elle lui tendit la main, il n'osa la prendre. Elle approcha encore, et lui dit d'une voix qui vibrait sourdement :

— Fils maudit, femme perdue, nous sommes dignes l'un de l'autre!

Et lui parlant avec une vive anxiété, il répondit doucement :

— Oh! non, vous n'êtes pas une femme perdue ! il n'y a que moi qui suis un infâme.

— Non, Georges, reprit-elle avec le même calme effrayant, j'ai tout entendu, votre père a raison, vous êtes un fils maudit pour m'avoir aimée, et moi une femme perdue pour vous avoir aimé.

— Félicie!... s'écria Georges.

— Oui, c'est parce que je vous aimais que j'ai voulu vous sauver. J'étais adultère dans mon cœur quand je suis sortie de la maison de mon mari.

— Oh! reprit Georges, vous m'avez donc pardonné?

— Tout à l'heure, Georges, je viens de vous pardonner, quand vous avez répondu à votre père que j'accepterais votre misère et non pas votre fortune.

— Et vous accepteriez aussi mon nom, n'est-ce pas? dit Georges.

— Non, car le jour où je pourrai l'accepter il y aura un arrêt qui m'aura déshonorée.

En prononçant ces dernières paroles, la force qui avait soutenu Félicie jusqu'à ce moment lui faillit tout-à-coup; et elle fut saisie d'une violente attaque de nerfs et bientôt d'une fièvre et d'un délire qui firent craindre que le choc incessant de tant d'émotions rapides et cruelles n'eût brisé à la fois son âme et son corps : elle fut, durant trois jours, faible et mourante.

Pendant ce temps Labardès se fit instruire de ce qui se passait à Bordeaux. Il apprit que le jour même de son explication avec son père, celui-ci avait quitté son hôtel de Bordeaux et s'était retiré dans un château qu'il possédait près d'Agen.

Ce départ avait donné une grande consistance au bruit qui avait couru dès l'abord, que lui et Mme de Norbert avaient péri dans la Garonne. D'autres disaient que Mme de Norbert seule s'était noyée, et que M. de Labardès avait emmené son fils avec lui. Mais tout cela ne partait que de suppositions qui n'avaient aucune base fixe. Cependant la santé de Félicie parut devoir se rétablir au bout de quelques jours, et Georges fut averti que l'on parlait déjà de pêcheurs qui avaient sauvé un homme et une femme, et qu'on les disait cachés dans les environs de Bordeaux. Une descente judiciaire pouvait y atteindre Félicie. M. de Norbert avait à sa disposition tous les moyens possibles de les découvrir. Georges voulut prévenir ce nouvel éclat et résolut de partir avec Mme de Norbert et de l'emmener à Paris, où ils se pourraient cacher mieux et laisser les esprits dans l'incertitude de leur sort.

Ils partirent donc.

Je vous ai dit que c'était en 1812 que Georges arriva à Bordeaux. Lorsque ce dernier événement se passa, on était déjà aux premiers jours de 1814, et bientôt le bruit des grands événemens politiques de cette année, fit oublier la disparition de Georges et de Mme de Norbert.

Arrivés à Paris, ils y prirent tous deux le nom de M. et Mme de Dorbern. C'est alors que je les connus tous deux. Un homme comme M. de Labardès, arrivant à Paris sous un faux nom, devait éveiller les soupçons de la police impériale, surtout quand cet homme venait d'une ville comme Bordeaux, dont les sentimens étaient connus pour être hostiles au gouvernement, surtout quand cet homme appartenait à un parti qui ne cachait plus ses espérances et qui avait à Paris des représentans jusque dans le corps législatif.

M. de Labardès, mandé à mon bureau, me raconta que ce que je croyais une intrigue politique n'était qu'une aventure d'amour. Il m'était permis de suspecter sa bonne foi, et j'écrivis à Bordeaux pour savoir la vérité, après avoir fait arrêter préalablement M. de Labardès. La réponse que je reçus me confirma la vérité de ses aveux, et je le fis rendre à la liberté. Durant sa détention, j'avais eu l'occasion de voir plusieurs fois Mme de Norbert et d'apprécier toute la sainteté, toute la hauteur de son âme. Je lui demandai la permission d'être son ami, et l'amitié que je lui vouai alors ne fut point stérile. Ce fut par mon entremise que se négocia la séparation amiable de M. de Norbert et de sa femme. Je lui écrivis qu'un procès serait un scandale qui déplairait à l'Empereur; que j'étais autorisé à lui dire que Mme de Norbert quitterait son nom, et que, grâce à l'ignorance où on était de son sort, il serait facile de faire croire qu'elle était morte. Félicie m'avait dit :

— Ah! s'il voulait m'épargner la honte d'un jugement, je paierais cette générosité de toute ma fortune.

En parlant ainsi, elle n'avait pas pensé qu'on pût faire une pareille proposition à son mari. Moi qui n'ai pas des hommes une opinion très poétique, je pensai que ce serait un grand argument en notre faveur.

— Quelle horreur! s'écria ma voisine. Vous avez osé proposer cela à un homme d'honneur?

— Et l'homme d'honneur l'a accepté : seulement j'entourai la proposition de toutes les formes possibles. Je fis observer à M. de Norbert qu'un jugement entraînerait des débats scandaleux et des relations bien pénibles; car à supposer que le divorce fût prononcé, il faudrait que les deux époux disjoints s'entendissent pour régler les intérêts de leur fortune, tandis que Mme de Norbert était toute prête à abandonner ses droits quels qu'ils fussent, si son mari voulait abandonner sa plainte. Je ne dis pas à M. de Norbert le profit pécuniaire qu'il y trouverait; mais les ennuis, les chagrins, les récriminations auxquels il pouvait ainsi se soustraire, et sans doute il fut touché de mon intérêt pour lui, car il me répondit en acceptant mes propositions. Alors M. de Labardès reprit son nom, et Félicie garda celui de Mme Dorbern.

— Et ils restèrent dans la misère, grâce à votre intervention, dit ma voisine.

— C'est-à-dire, reprit M. P..., qu'ils y tombèrent malgré tous mes efforts. J'avais obtenu la promesse d'un emploi convenable pour M. de Labardès, lorsqu'arriva la Restauration. En emportant mon crédit, elle emporta les espérances de Georges, et lorsqu'un ordre ministériel m'obligea à quitter Paris, ils n'avaient pour toute ressource qu'une assez faible somme d'argent que je forçai Félicie à accepter à titre d'emprunt.

— Et que devinrent-ils alors, dis-je à M. P... ?

— Vous savez quelle fortune a faite M. de Labardès.

— Oui, lui, mais Mme de Norbert.

— Mme de Norbert, repartit M. P....; elle eut à souffrir bien des douleurs.

— Georges se montra donc infâme pour elle aussi ?

— Non, fit M. P... en rêvant.

— Mais il l'a abandonnée il y a deux ans, reprit sa voisine, lorsqu'elle vint se fixer ici.

— Non, fit M. P... avec un gros soupir.

— Quel a donc été le motif de leur séparation ?

— Quelque chose qui fait que cette femme a été la plus noble et la plus malheureuse des femmes de ce monde; écoutez-moi :

Et M. P... reprit ainsi :

— Vous me demandez ce que devint Félicie, c'est ce que je pourrais vous dire en un mot, et ce que je ne pourrais vous raconter que bien longuement si je voulais être vrai. C'est une histoire qui peut se resserrer en quelques lignes et qui ferait la matière de vingt volumes de roman. Vue à la distance du monde et de l'indifférence, c'est un nombre d'années assez calmes passées dans une position honteuse; vue de près et avec les yeux de l'amitié, c'est une torture qui a fait vibrer douloureusement chaque jour, chaque heure de ses longues années; ça été un dévoûment infatigable et immense; il en est de cela comme de certains monumens de l'Egypte : à cent pas c'est un monceau de pierre d'une forme nette et précise, et qui ne demande qu'un coup d'œil pour être saisi; c'est une pyramide : à deux pas, lorsqu'on découvre les milliers de figures qu'on y a creusées; c'est l'histoire de tout un peuple; histoire mystérieuse, qu'il faut des siècles d'études et de labeur pour lire dans son vrai sens, c'est un livre colossal! Si au lieu de me faire cette question, vous l'eussiez faite à tout autre qui eût moins connu les deux héros de cette histoire, il vous eût répondu : Mme de Norbert fut depuis 1814 jusqu'en 1819 la maîtresse de M. de Labardès. Mais puisque c'est à moi qu'elle s'adresse, je dois dire que Félicie fut l'ange gardien, le guide, l'honneur et le bonheur de Georges.

Comme je vous l'ai dit, ils étaient demeurés à Paris sans ressources. Il y a peu d'esprits en ce monde qui aient la puissance de se mettre franchement en face de leur position, de la considérer d'un œil calme, de la mesurer exactement, et de calculer par quels moyens honnêtes, justes, et raisonnables ils en peuvent sortir. Cette puissance manque aux hommes supérieurs peut-être plus encore qu'aux esprits bornés.

En effet, les premiers ont en eux une conscience de ce qu'ils valent qui ne leur laisse pas facilement admettre qu'ils puissent rester dans la misère et l'obscurité. D'une autre part, lorsqu'ils voient les hautes fortunes acquises par des médiocrités patientes et laborieuses, ils se disent qu'une telle fortune ne peut leur manquer; comptant leur valeur comme un droit à être aussi bien partagés que la médiocrité, oubliant que celle-ci a pour auxiliaires le temps et le travail, deux forces qui valent presque celle du génie. Si l'on pouvait bien enseigner aux jeunes gens de notre époque la fable du Lièvre et de la Tortue, il y aurait moins de révolte entre eux contre certaines hautes positions. En effet, la plupart de ceux qui, selon leur expression, se sentent des ailes d'aigle, s'indignent de voir occupés par des hommes vulgaires les sommets sociaux où ils peuvent arriver de plein vol, et ils accusent sans cesse la société de ses injustes préférences. C'est qu'au jour où ils pensent à arriver, ils ne tiennent pas compte de tout le temps qu'ils ont perdu en vaines espérances, en fausses routes, en élans sans but; temps que d'autres ont employé à gravir lentement, mais incessamment la rude montée d'une haute fortune. Enfin, pour parler sans métaphore, ils prétendent qu'on reconnaisse immédiatement en eux un mérite qui n'a pas fait ses preuves, une puissance qui ne s'est exercée qu'en eux-mêmes. Parvenus à un âge où il est honteux d'être peu de chose, ils préfèrent n'être rien par orgueil. Alors beaucoup se perdent tout-à-fait. Ils se détournent du chemin battu qui est ouvert à tout le monde, et où ils marcheraient vite s'ils voulaient le prendre à son entrée, et s'en vont tenter des voies impossibles qui le plus souvent mènent à la ruine et au déshonneur.

Ainsi fit Georges durant quelque temps.

Après mon départ, plusieurs positions lui furent offertes, des places de commis dans des maisons de commerce, celle de secrétaire chez un célèbre avocat. Un député de son département lui obtint du gouvernement un emploi de substitut de procureur du roi. Il refusa tout cela; il ne comprenait pas que lui, Georges de Labardès, avec son nom et ce qu'il se sentait de capacité, fût mis au rang des gens qu'il méprisait souverainement. Cependant il fallait vivre, et Georges, abusant de son nom et de son ancienne position à Paris, suffit largement à toutes les exigences d'une vie convenable par des emprunts faits à d'anciens amis, puis à des usuriers. Mais le terme de tous ces engagemens arriva, et Félicie dut s'alarmer des mystérieuses entrevues qui avaient lieu entre Georges et des inconnus, des fréquentes sorties de celui-ci, de sa tristesse, de ses sombres distractions. Félicie ignorait complétement les affaires; elle n'y chercha point l'explication de la conduite de Georges : elle crut que cet amour sur lequel elle avait compté n'avait été, comme tant d'autres, que le résultat d'une exaltation passagère, et que Georges déjà fatigué d'une chaîne qu'il s'était imprudemment imposée, n'osait la rompre, mais la portait avec dégoût.

— « Lorsque cette pensée m'entra dans le cœur, m'a-t-elle dit souvent, je ne vis qu'une issue à cette horrible position. Cette issue, c'était la mort. L'idée du crime qu'il me faudrait commettre ne m'arrêta pas un seul instant. Je n'étais déjà plus la femme qui, injustement flétrie par le monde, avait voulu garder devant Dieu ma pureté tout entière. Ne pouvant plus paraître à son tribunal qu'avec une faute sur le front, je ne frémis pas d'y ajouter un crime. Hélas! je n'avais plus de refuge en moi-même où me purifier dans mon innocence du contact des mauvaises pensées. Peut-être pour une femme qui a gardé la considération, un amour perdu n'est-il pas le suprême malheur; mais lorsque l'amour est votre dernier abri, le seul rempart qui vous défende contre le désespoir, lorsqu'il est la seule considération qu'on puisse obtenir, car être aimée est aussi une considération, si cet amour est noble et grand; quand cet amour s'en va, la vie le suit : elle disparaît avec lui comme le naufragé avec la dernière planche du radeau auquel il s'est accroché. Toutefois, je ne voulus pas garder un doute en présence d'une nouvelle résolution de suicide, et ce fut parce que cette résolution était inébranlable que je voulus me la justifier à moi-même. Voilà ce qui me poussa à une action qui en toute autre circonstance et avec l'espérance d'un autre résultat m'eût paru honteuse et déshonnête. Un soir que Georges était sorti, je m'introduisis dans son cabinet, j'ouvris son bureau, je fouillai ses papiers. Je les avais tous remués sans y trouver un seul indice de ce que j'y cherchais; pas une lettre de femme, quelques billets équivoques où on lui donnait des rendez-vous, mais toujours pour des affaires. J'en lisais les premiers mots et la signature, et j'allais plus loin. Enfin je rencontrai une lettre timbrée de Bordeaux : elle était d'une écriture de femme. J'hésitais long-temps à la lire; il me sembla que c'était ma condamnation que je tenais en mes mains. C'était une condamnation, en effet, mais non pas comme je le pensais. Cette lettre était d'une tante de Georges. Dès les premières lignes je reconnus qu'il s'était adressé à elle pour le tirer des embarras d'argent où il se trouvait. Ces premières lignes m'expliquèrent aussi ce que signifiait tout cet amas de papier timbré que j'avais repoussé comme inutile, puis ces entrevues mystérieuses, ces sorties fréquentes, ces alarmes perpétuelles de Georges. Je fus sur le point de m'arrêter et de ne plus continuer la lecture d'une correspondance qui, dans le premier moment, sembla devoir me rester étrangère. Mais mon nom écrit au milieu de cette lettre, m'engagea à poursuivre. Ce fut alors que je vis clair dans ma position. La tante de Georges, après lui avoir transmis ses propres refus et ceux de M. Labardès père, finissait par dire à Georges qu'il n'avait rien à espérer de sa famille tant qu'il resterait la proie (c'était l'expression) d'une femme sans mœurs qui, pour satisfaire à des habitudes de luxe et de plaisir, le poussait à des dépenses ruineuses. Tout cela se concluait par cette phrase : « Après avoir vu dévorer la fortune de votre mère avec des filles de toute sorte, votre père ni moi n'avons envie de faire servir la nôtre à l'entretien insolent d'une femme perdue. » Un moment j'avais retrouvé ma foi, mon espérance en l'amour de Georges; mais presque aussitôt la consolation que j'en avais éprouvée s'était enfuie devant la connaissance que je venais d'acquérir des embarras où il était plongé; puis enfin un nouveau désespoir m'entra dans le cœur lorsque je découvris que c'était moi qu'on rendait responsable de ces embarras, responsable du déhonneur auquel il courait. Encore une fois, une idée de suicide me traversa la pensée; l'idée de détruire toutes ces accusations par la mort de celle qui y donnait lieu s'empara un moment de mon cœur. Mais elle n'y put trouver place; la certitude de l'amour de Georges y était rentrée et l'occupait tout entier. Je ne sais toutefois ce qui fût arrivé si j'avais été long-temps abandonnée à moi-même; mais Georges rentra en ce moment et me surprit dans cette horrible anxiété, assise devant son bureau, tous ses papiers etalés sous mes yeux.

Le premier regard qu'il me lança fut sévère, c'était celui de l'homme dont on a audacieusement forcé le secret; je le supportai sans baisser les yeux : une pensée puissante, grande, salutaire m'inspira tout à coup. Le second regard qu'il m'adressa fut triste et désespéré, et il me dit, avec autant de honte que de douleur :

— Oh! Félicie, qu'avez-vous fait!

— M'aimez-vous, Georges? lui répondis-je.

— Oh! s'écria-t-il en tombant à genoux devant moi, si je vous aime!.. Hélas, mon Dieu; mais tout ce que vous venez de découvrir, cette honte à laquelle je me suis exposé en sont une preuve. Félicie, c'est l'horreur de vous voir livrée au besoin, à la misère, qui m'a poussé à tant d'imprudences. J'ai marché comme un aveugle sans prévoir qu'elles auraient pour horrible résultat de vous faire sentir plus cruellement cette misère.

— Et ce n'est pas le plus horrible résultat que vous n'avez pas prévu; le plus horrible, c'est de m'avoir rendue aux yeux de tous la complice de toutes ces imprudences, la cause de tous ces égaremens.

— Félicie! s'écria-t-il.

— J'ai tout lu, voilà la lettre de votre tante.

Il courba la tête, et je repris avec une fermeté que donne seule une noble résolution :

— Georges, m'aimez-vous?

— Oui, et d'un amour sacré.

— Eh bien! lui dis-je, il faut sortir de cette fange.

— Veux-tu mourir ensemble? s'écria-t-il en m'attirant à lui.

— Non, lui dis-je, en le repoussant tristement. Au point où nous en sommes venus, cette issue est la plus honteuse de toutes. Laisser derrière nous, vous, la réputation d'un malhonnête homme; moi, la réputation d'une malhonnête femme, je ne le veux pas. Il est une considération que je ne puis reconquérir, mais il est un déshonneur que je ne veux pas accepter. Je ne puis pas ne pas avoir été la femme adultère de M. de Norbert, mais je ne veux pas être la maîtresse qui a ruiné M. de Labardès. Il faut sortir de cette position, Georges, mais non pas en y succombant; c'est en en triomphant qu'il faut en sortir.

— Oh! tu as raison, me dit-il, et j'espère que bientôt ce sera avec éclat.

Il faut que ce soit d'abord avec honneur, et pour cela il faut quitter

cette maison, ce luxe, cette vie fausse et honteuse ; il faut payer nos dettes.

— Hélas! c'est impossible.

— Aujourd'hui peut-être, mais non pas un jour à venir.

— Mais je n'ai pas de temps.

— Vous en obtiendrez. J'ai lu toutes ces lettres, ce qui indigne vos amis et vos créanciers, c'est un luxe basé sur vos emprunts. Ce qui les alarme sur la valeur de leurs créances, c'est l'oisiveté de votre vie. Enlevez ce luxe, ils se calmeront; travaillez, leur intérêt sera de vous en laisser le pouvoir.

A ce moment, reprit M. P..., Félicie qui m'a souvent raconté cette scène, Félicie n'avait obtenu que la plus facile partie de la victoire qu'elle voulait remporter. Elle parlait honneur, devoir, à un homme chez qui tous ces mots avaient un puissant retentissement, malgré sa fâcheuse conduite. Elle me persuada. Mais lorsqu'il lui fallut discuter les moyens d'arriver au but proposé, c'était l'orgueil de Georges qu'il fallait vaincre. Il fallait lui persuader d'accepter un prix misérable de son travail; il fallait le forcer à s'estimer devant le monde, et ce qui le révoltait le plus à s'estimer bien bas devant elle. Ce fut alors que cette femme éclairée soudainement sur les plus graves vérités de notre ordre social, lui fit comprendre comment il devait commencer par être peu de chose, pour arriver à devenir beaucoup. C'est alors qu'ingénieuse à le flatter, elle lui montra que dans le commis qui se vendait pour quelques centaines de francs, elle verrait l'homme destiné à être un jour le chef des plus hautes administrations; que dans l'écrivain qui recevrait un salaire misérable de son travail, elle était sûre qu'il y avait déjà tout entier l'homme dont la vaste capacité devait parvenir à la plus noble illustration. C'est alors enfin, qu'après lui avoir restitué l'estime des autres en le faisant rentrer dans la voie des honnêtes gens, elle en fit un homme distingué en le soutenant long-temps par le témoignage de sa seule estime. En effet, les commencemens de cette réforme furent pénibles. Georges, employé dans les derniers rangs d'une administration publique, attaché comme rédacteur très secondaire à un journal qui s'était donné pour mission le triomphe des opinions ultra-royalistes, Georges ne gagna pendant quelque temps que ce qui suffisait à peine aux besoins d'une vie bien médiocre.

Et cependant ce fut le seul moment de leur vie où il y eut pour tous deux quelques heures d'oubli, de joie pure. C'est que la noble femme perdue et le noble esprit ignoré étaient tous deux dans le même malheur. C'est que le monde, en les confondant dans son dédain, ne les séparait pas encore l'un et l'autre. Alors ils eurent ensemble des bonheurs d'enfant, des heures de plaisirs prises sur leurs frêles économies, où tous deux s'en allaient, inconnus, abrités par leur obscurité, jouir d'une longue soirée de spectacle, d'une chaude journée de printemps, sans que rien vînt les heurter et les montrer du doigt.

— Il me semble, reprit ma voisine en interrompant M. P..., que les succès de Georges ont dû accroître ce bonheur.

— Hélas! dit M. P..., ses succès furent à la fois la justification et l'incessante torture de Félicie. Comme elle l'avait prévu, l'heure ne se fit pas attendre où l'on jugea l'homme à son œuvre lorsqu'il se fut décidé à la commencer. Il marcha vite dans la double carrière qu'il parcourait, mais il marcha seul. Georges, devenu maître des requêtes et l'un des écrivains les plus influens de la cause qu'il défendait, Georges amortissant une à une les dettes qu'il avait faites, Georges fut bientôt aux yeux de tous un homme distingué, estimé, recherché, tandis que celle qui le poussait dans cette voie n'en restait pas moins sa maîtresse, femme déshonorée aux yeux du monde. Autrefois, abandonnés tous deux dans leur solitude, ils n'avaient pas compris qu'un jour viendrait où, sans cesser de s'aimer de l'amour le plus absolu, le monde leur ferait une vie différente. En effet, les invitations venaient chercher Georges dans sa retraite, et elles y laissaient Félicie. Il refusait toutes celles qui étaient plaisir, mais elle le forçait d'accepter toutes celles qui étaient devoir : elle se montrait à ses yeux, fière, heureuse de l'estime qu'il conquérait, jusqu'au moment où la porte était fermée derrière lui; alors elle restait seule, et ce fut cette solitude qui fut l'enfer où elle expia sa faute, car rien ne venait y consoler son âme, pas même une espérance. Clouée au déshonneur de sa position perdue, elle suivait de l'œil Georges dans le noble sentier d'une bonne réputation, où elle ne pouvait pas le suivre. Le courage lui faillit quelquefois; quelquefois elle pleura et cria anathème contre le monde, mais ce n'était que lorsqu'elle était bien seule avec elle-même, lorsque Georges ne pouvait pas l'entendre. Elle lui cachait son désespoir qui eût pu le décourager; et tant qu'il était à la portée de sa voix, Félicie lui criait du poteau d'infamie où le monde la laissait : « Courage, marche, arrive, deviens grand, c'est mon espérance, c'est ma joie : » et pourtant elle avait la conscience que chaque pas qui le portait vers la haute fortune où il est arrivé, était un pas qui le séparait d'elle. Et cela arriva comme elle l'avait prévu.

Je viens de vous dire ce que je pourrais appeler le sens général de ce malheur incessant qui pesa durant cinq ans sur Félicie; mais je ne vous ai pas dit tous les horribles petits détails de ce long supplice. Il y a tant de femmes effrontées ou de femmes insouciantes qui portent légèrement une pareille vie, que peu de gens soupçonnent ce qu'elle peut avoir d'infiniment douloureux pour une âme noble. Ils en voient l'extérieur brillant, l'aisance, les plaisirs, les distractions. Il y en a même qui l'envient. Mais moi j'ai pénétré derrière ce voile doré, et je puis vous attester qu'il recouvre d'atroces douleurs, des douleurs de toutes les heures, et cependant toujours la même douleur. C'est l'avertissement incessant du mépris du monde, car ce mépris force la porte de votre maison, si bien close qu'elle soit, arrive par l'insolence d'un valet qui ne croit rien devoir à la femme qui ne porte pas le nom de son maître: il arrive par la question d'un étranger qui, en refusant de dire le motif de sa visite, vous avertit que vous n'avez aucun droit à le savoir. Il arrive par les flatteries mêmes qui, en se vantant de l'amitié d'un homme d'un grand nom, disent à un autre qu'elle n'est pas admise dans la considération que cette amitié procure. Vous ne savez pas, vous dis-je, ce qu'est une pareille vie; et ceux qui la bafouent légèrement auraient remords de leurs paroles s'ils connaissaient la centième partie du mal qu'ils font à qui ne leur en a point fait.

— Quoi! reprit ma voisine, et Félicie demeura ainsi toujours seule, sans un témoignage d'intérêt, sans que quelqu'un prît sa défense, sans que quelqu'un lui tendît une main protectrice.

— Non, reprit M. P..., elle ne fut pas si complétement méconnue que vous le pensez; une main lui fut tendue; la seule qui eût pu la consoler et qui la consola, la seule aussi qui pût combler son malheur, et qui le combla.

Lorsque Georges, grâce à Félicie, se fut résolu à donner un démenti aux accusations de sa famille, il ne voulut pas laisser sans réponse la lettre de sa tante; il lui écrivit pour lui dire ses nouvelles déterminations, et il lui apprit à quelle inspiration il les devait. Cette lettre, communiquée à M. de Labardès, fut considérée par lui comme une jactance de jeune homme. Mais bientôt les effets, répondant aux promesses, la famille de Georges se félicita tout haut de sa bonne conduite en lui en attribuant cependant tout l'honneur. M. de Labardès le père fut plus juste, et dans une solennelle occasion où Georges, arrivé à une position déjà éclatante, en fit part à son père, d'après les instigations de Félicie, ce ne fut point à son fils que répondit M. de Labardès, ce fut à Mme de Norbert; ce fut elle qu'il remercia de l'honneur et de la gloire que venait d'acquérir son nom. Il y eut pour cette femme un saint et véritable transport de joie à la lecture de cette lettre. Ah! que de fois elle me l'a dit : « C'était l'heure où j'aurais dû mourir. Le témoignage d'estime de ce vieillard si sévère compensa un moment dans mon cœur toutes les marques de mépris que je recevais du monde; long-temps il me fut un bouclier contre tout ce qui me blessait auparavant : j'étais si peu accoutumée à un respect, que celui-là m'enivra ; je me crus invulnérable. »

Cependant les événemens marchaient; les hommes au parti duquel Georges s'était rattaché, sans être encore au pouvoir, avaient pris une place considérable dans le monde politique. Georges, porté par eux, était entré au conseil d'état, on le désignait pour un emploi de sous-secrétaire dans un ministère. D'après tout ce que je vous ai dit, vous devez comprendre ce qu'était devenue Félicie près de cette haute fortune. Ce n'est pas que Georges eût changé pour elle; Félicie était toujours la seule femme qu'il aimait. Mais elle n'était plus sa seule passion. Il ne pouvait plus la trahir pour une rivale, mais il l'oubliait pour l'ambition. Il lui jetait l'or, le luxe, les fêtes, mais il ne pleurait plus avec elle. Il était trop loin déjà pour voir ses larmes; il était trop riche en honneur pour comprendre la misère où elle restait; il était trop heureux pour sentir son désespoir. Ce fut alors, il y a deux ans à peu près, que M. Labardès le père, qui avait repris en 1815 sa place à la cour royale de Bordeaux, arriva à Paris. Il ne descendit pas chez son fils, qui demeurait toujours avec Mme de Norbert, mais il s'y rendit presque aussitôt. Il fut pour elle ce qu'il devait être pour une femme qu'il estimait hautement. Et cependant Félicie, un moment encore heureuse de cette absolution que la présence de M. de Labardès lui apportait, s'aperçut bientôt qu'elle avait amené un changement notable dans la conduite de Georges. Il donnait moins de temps à ses affaires; il ne la quittait plus si souvent; il lui renouvelait avec toute l'ardeur des premiers jours l'assurance d'une affection que rien ne pourrait briser. Il semblait se serrer contre elle comme pour lui dire : Rassure-toi, je suis là. D'abord ce fut un doux étonnement pour Félicie que ce retour à leurs premières habitudes, à leur vie intérieure et cachée. Mais bientôt, en remarquant la sombre préoccupation de M. de Labardès le père, elle s'alarma des sermens du fils. Elle sentit qu'une main s'était glissée entre eux, et crut voir dans l'empressement de Georges une protestation contre les efforts qu'on faisait pour les désunir. D'abord elle se demanda si Georges ne cherchait pas à la tromper; mais ce doute s'effaça pour faire place à une certitude toute contraire. Dans un entretien où M. de Labardès le père était présent, Georges parla de son dégoût pour les affaires publiques, de l'intention où il était de les quitter, de sa haine pour la dépendance qu'elles entraînaient à leur suite, et du bonheur qu'il retrouverait en vivant modestement dans un coin retiré, du peu qu'il avait amassé. Georges s'était retiré quelques momens après ces paroles que son père avait accueillies par un silence glacé, tandis que Félicie en cherchait avec terreur le véritable sens. Aussi, dès qu'elle fut seule avec M. de Labardès, elle se tourna vers lui, et lui dit d'un ton épouvanté :

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur?

— Cela veut dire, madame, lui répondit le vieillard, que je n'ai plus d'espérance qu'en vous.

— Parlez, monsieur, reprit Félicie avec effroi.

— Vous me comprendrez, madame, et ce que vous avez fait m'est un garant de ce que vous ferez encore. Vous n'avez pas poussé Georges dans une si large voie de fortune pour l'y voir s'arrêter, n'est-ce pas? Eh bien madame, il en est à un de ces instans de la vie où l'on arrive à tout quand on le veut.

— Ne le veut-il donc pas? dit Félicie en tremblant.

— Il ne le peut pas, dit M. de Labardès. La position qui lui est offerte est immense, elle est au delà de ce que toute votre ambition pouvait espérer pour lui; mais elle lui est offerte à une condition que je l'estime de ne pas accepter.

— Et quelle condition? monsieur, reprit Félicie, en contenant sous un air calme l'invincible terreur dont elle était frappée.

— Il s'agit, madame, de la pairie; et de là à un ministère il n'y a pas loin ...

— Mais quelle est cette condition?

M. de Labardès s'arrêta, prononça à voix basse ces deux mots :

— Un mariage.

Félicie laissa échapper un profond soupir.

— Un mariage! je m'y attendais. Et Georges...

— Vous venez de l'entendre, il renonce à sa carrière plutôt qu'à vous, et je ne saurais l'en blâmer.... Il a raison.

— Et je l'en remercie, dit Mme de Norbert. Merci, Georges, reprit-elle, merci, tu as été tout ce que je voulais.

M. de Labardès se méprit à cette parole, et dit :

— Il pourrait être plus encore!

— Il sera tout ce qu'il peut être, monsieur.

— Que dites-vous?

— Écoutez! Ah! ce me sera une horrible douleur que de le fuir; mais elle ne sera pas comparable au désespoir auquel il m'eût poussée, si c'eût été lui qui m'eût quittée. Je comprends la noblesse de son sacrifice; je sais tout ce qu'il atteste d'affection, de reconnaissance; mais j'en sens aussi la portée et tout ce qu'il traînerait à sa suite de désillusion. Georges abandonnera pour moi tout ce que je lui ai donné, car c'est moi qui je lui ai donné (permettez-moi de me vanter une fois de mon œuvre au moment de l'achever). Oui, il abandonnera tout ce que je lui ai donné; mais il regretterait bientôt tout ce qu'il aurait perdu. La gloire, la renommée, le pouvoir sont un aliment dont on devient avide une fois qu'on y a goûté. Il pourrait sortir du banquet, mais il emporterait avec lui une faim devenue insatiable. Il y a long-temps que j'ai prévu le jour qui se lève, seulement je ne lui avais pas donné de date. Il vient d'en prendre une, et j'accomplirai aujourd'hui le sacrifice que je me suis imposé depuis long-temps. Je suis restée, monsieur, tant que j'ai été un agent d'honneur, de gloire, de bonne conduite; je m'en vais du moment que je suis un obstacle.

La voix de madame de Norbert frémissait à mesure qu'elle parlait, et M. de Labardès tenait les yeux baissés, n'osant regarder la douleur qu'il avait fait naître. Enfin, il dit en mots entrecoupés :

— Non, madame, je n'accepterai pas un si noble dévoûment.

— Ce n'est plus un dévoûment, monsieur, c'est une nécessité. Accepter le sacrifice de Georges, ce n'est pas retourner d'où nous sommes partis. Quand j'étais avec lui dans la misère et le déshonneur, il n'avait rien perdu pour moi; aujourd'hui je serais ce que vous disiez alors, je serais plus, ce ne serait pas un jeune homme vicieux dont j'achèverais la perte, ce serait un homme d'honneur dont je ferais la ruine. Je n'ai pas voulu mourir avec lui pour qu'on pût dire que je l'avais perdu; je ne veux pas vivre avec lui pour qu'on dise que je l'ai perdu. C'est un parti pris, monsieur, je partirai; mais je ne vous demande qu'une chose, c'est de garder mon secret pendant deux jours.

Deux jours après, en effet, madame de Norbert était partie pour venir me trouver; car je lui avais parlé souvent dans mes lettres de la solitude où est perdu ce misérable bourg. Elle écrivit à Georges une lettre où elle lui dit les motifs de sa conduite; elle ne reçut point de réponse, soit qu'il ait accepté le sacrifice et qu'il ait été si honteux de l'accepter qu'il n'ait pas osé l'avouer à celle qui l'avait fait, soit, ce que je suppose, que M. de Labardès le père, qui savait seul le secret de la retraite de Félicie, ait supprimé la réponse de Georges; ce fut le dernier message que cette infortunée envoya à l'homme qui lui avait donné un malheur si complet.

— Vous vous trompez, dis-je à M. P...., car elle m'a remis une lettre pour lui.

M. P.... la prit, et en lut la suscription.

A M. de Labardès, conseiller d'état, etc...

— Eh bien! me dit-il, il faudra la porter à M. le comte de Labardès, pair de France, ministre de..... Ce matin les journaux nous en ont apporté la nouvelle. Félicie a dû l'apprendre, et c'est sans doute une lettre de félicitations qu'elle lui écrit.

Un mois après je voulus remettre cette lettre à sa destination, mais je ne pus parvenir jusqu'au ministre à qui elle était adressée; et forcé de retourner à mon poste, je la donnai à un huissier de l'antichambre ministérielle, qui la prenant pour une pétition, la remit au secrétariat du bureau particulier. C'est là et d'un de mes amis que j'appris que M. P... ne s'était pas trompé, et que Félicie avait signé, sur son lit de mort, une lettre de complimens affectueux à M. de Labardès pour la haute position à laquelle il venait d'être promu. Elle ne voulut pas même lui laisser un remords. Tant d'amour et de malheur devrait être compté pour de la vertu.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LA LÉGENDE DE SŒUR BÉATRIX.

Ave, Maria, gratia plena.

Il était bien convenu en France, il y a une vingtaine d'années, que tous les trésors de la poésie sont renfermés sans exception dans le *Pantheum mythicum* de Pomey, ou dans le *Dictionnaire de la Fable* de M. Noël. Un nom inconnu de Phurnutus, une fable ignorée de Paléphate, un récit tendre et touchant qui ne remontait pas aux *Métamorphoses*, toute idée qui n'avait pas passé à la filière éternelle des Grecs et des Romains, était réputée barbare; quand vous en aviez fini avec les Aloïdes les Phaëtontides, les Méléagrides, les Labdacides, les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides, et autres dynasties malencontreuses, fatalement vouées aux Euménides par la docte cabale d'Aristote et surtout par la rime, il ne vous restait plus qu'un parti à prendre : c'était de recommencer, et on recommençait. La patiente admiration des collèges ne se lassait jamais de ces beaux mythes qui ne disaient pas la moindre chose à l'esprit et au cœur, mais qui flattaient l'oreille de sons épurés à la douce euphonie des Hellènes. C'était Bacchus né avant terme au bruit d'un feu d'artifice, et que Jupiter héberge dans sa cuisse, par l'art de Sabasius, pour y accomplir le temps requis à une gestation naturelle. C'était le fils de Tantale, servi aux Dieux dans un *olla podrida*, digne des enfers, et dont Minerve, plus affamée que le reste des immortels, est obligée de remplacer l'épaule absente par une omoplate d'ivoire. C'était Deucalion repeuplant le monde avec les ossemens de sa grand'mère, c'est-à-dire en jetant des pierres derrière lui. C'était je ne sais quel autre conte absurde et solennel dont il fallait connaître les détails ridicules, et souvent obscènes ou impies, sous peine de passer pour ignorant et pour stupide aux yeux de la société polie. En revanche, on décernait des récompenses et des couronnes à l'heureux enfant qui était parvenu à rassembler dans sa mémoire le plus grand nombre possible de ces ineptics classiques, et, s'il m'en souvient bien, le premier prélat du diocèse daignait imprimer à son triomphe le sceau de sa bénédiction pontificale. Cette méthode d'abrutissement et de dégradation intellectuelle, qui manquait rarement son effet, s'appelait l'éducation.

Cependant notre civilisation ne ressemblait plus, depuis bien des siècles, à celle qui s'était nourrie pendant tant de siècles des fables puériles du paganisme. L'ironie de Socrate avait porté le premier coup aux fantômes des mythologues. Ils s'étaient évanouis sous le fouet de Lucien. Une nouvelle croyance s'était introduite, grave, majestueuse, touchante, pleine de mystères sublimes et de sublimes espérances. Avec elles étaient descendus dans le cœur de l'homme une multitude de sentimens que les anciens n'ont point connus, la sainte ferveur de la foi, le noble enthousiasme de la liberté, l'amour, la charité, le pardon des injures. Une poésie, mieux appropriée aux besoins du christianisme, était née avec lui, et cette poésie avait aussi ses mythes et ses histoires. Pourquoi cette nouvelle source d'inspirations merveilleuses et de tendres émotions fut-elle négligée par ces habiles artisans de la parole, qui charment de leurs récits les ennuis et les douleurs de l'humanité? Pourquoi la légende pieuse et touchante fut-elle reléguée à la veillée des vieilles femmes et des enfans, comme indigne d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi? C'est ce qui ne peut guère s'expliquer que par l'altération progressive de cette précieuse naïveté dont les âges primitifs tiraient leurs plus pures jouissances, et sans laquelle il n'y a plus de poésie véritable; la poésie d'une époque se compose, en effet, de deux élémens essentiels, la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il raconte, et la foi sincère des hommes de sentimens qui croient ce qu'ils entendent raconter. Hors de cet état de confiance et de sympathie réciproques, où viennent se confondre des organisations bien assorties, la poésie n'est qu'un vain nom, l'art stérile et insignifiant de mesurer en rhythmes compassés quelques syllabes sonores. Voilà pourquoi nous n'avons plus de poésie dans le sens naïf et original de ce mot, et pourquoi nous n'en aurons pas de long-temps, si nous en avons jamais.

Pour en retrouver de faibles vestiges, il faut feuilleter les vieux livres qui ont été écrits par des hommes simples, ou s'asseoir dans quelque village écarté, au coin du foyer des bonnes gens. C'est là que se retrouvent de touchantes et magnifiques traditions dont personne ne s'est jamais avisé de contester l'autorité, et qui passent de génération en génération, comme un pieux héritage, sur la parole infaillible et respectée des vieillards. Là ne sauraient prévaloir les objections ricaneuses de la demi-instruction, si revêche, si maussade et si sotte, qui ne sait rien au fond, mais qui ne veut rien croire, parce qu'en cherchant la science, qui est interdite à notre nature, elle n'a gagné que le doute. Les récits qu'on y fait, voyez-vous, ne peuvent donner matière à aucune discussion; ils défient la critique d'une raison exigeante qui rétrécit l'âme, et d'une philosophie dédaigneuse qui la flétrit; ils ne sont pas tenus de se renfermer dans les bornes des vraisemblances communes, dans les bornes même de la possibilité, car ce qui n'est pas possible aujourd'hui était sans doute possible autrefois, quand le monde, plus jeune et plus innocent, était digne encore que Dieu fît pour lui des miracles, quand les anges et les saints pouvaient se mêler, sans trop déroger de leur grandeur céleste, à des peuples simples et purs dont la vie s'écoulait entre le travail et la pratique des bonnes œuvres. Les faits qu'on vous rapporte n'ont pas besoin, d'ailleurs, de tant d'éclaircissemens : n'ont-ils pas le témoi-

gnage d'un vieil aïeul qui le savait de son aïeul, comme celui-ci d'un autre vieillard qui en a été le témoin oculaire? Et dans cette longue succession de patriarches nourris dans l'horreur du péché, s'en est-il jamais rencontré un seul qui ait menti?

O vous! mes amis, que le feu divin qui anima l'homme au jour de sa création n'a pas encore tout à fait abandonnés; vous qui conservez encore une âme pour croire, pour sentir et pour aimer; vous qui n'avez pas désespéré de vous-mêmes et de votre avenir, au milieu de ce chaos des nations où l'on désespère de tout, venez participer avec moi à ces enchantemens de la parole, qui font revivre à la pensée l'heureuse vie des siècles d'ignorance et de vertu; mais surtout ne perdons point de temps, je vous en conjure! Demain peut-être il serait trop tard! Le progrès vous a dit: « Je marche! » et le monstre marche en effet. Comme la mort physique dont parle le poète latin, l'éducation première, cette mort hideuse de l'intelligence et de l'imagination, frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie, sa sœur perverse et féconde, menacent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique de l'innocence et de la piété, sous une escorte de sombres pédans. Quelques jours encore, et ce monde naissant, que la science du mal va saisir au berceau, connaîtra un ridicule alphabet et ne connaîtra plus Dieu; quelques jours encore, et ce qui reste, hélas! des enfans de la nature, seront aussi stupides et aussi méchans que leurs maîtres. Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi, et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile comme Ève exilée du paradis.

J'ai juré, quant à moi, de n'en jamais écouter, de n'en jamais raconter d'autres. Celle que je vais vous dire est tirée d'un vieil hagiographe, nommé Bzovius, continuateur peu connu de Baronius, qui ne l'est guère davantage. Bzovius la regardait comme parfaitement authentique, et je suis de son avis, car de pareilles choses ne s'inventent point. Aussi me serais-je gardé d'y changer la moindre chose dans le fond; et quant aux différences qu'on pourra trouver dans la forme, il ne faut point les imputer à mon goût, mais à celui de la multitude, qui ferait peu de cas du tableau d'un maître naïf, s'il n'était relevé par la bordure et rafraîchi par le vernis. Après cette déclaration, les lecteurs dans lesquels l'amour du beau et du vrai n'est pas altéré par de mauvaises habitudes, sauront du moins à quoi s'en tenir. Ils laisseront là mon pastiche, et liront, s'ils déterrent son bouquin dans les bibliothèques, le bonhomme Bzovius, qui raconte cent fois mieux que moi.

Non loin de la plus haute cime du Jura, mais en redescendant un peu sur son versant occidental, on remarquait encore, il y a près d'un demi-siècle, un amas de ruines qui avaient appartenu à l'église et au monastère de Notre-Dame-des-Epines-Fleuries. C'est à l'extrémité d'une gorge étroite et profonde, mais beaucoup plus abritée du côté du nord, et qui produit tous les ans, grâce à la faveur de cette exposition, les fleurs les plus rares de la contrée. A une demi-lieue de là, l'extrémité opposée laisse voir aussi les débris d'un antique manoir seigneurial qui a disparu comme la maison de Dieu. On sait seulement qu'il était occupé par une famille très renommée dans les armes, et que le dernier des nobles chevaliers dont il portait le nom, mourut à la conquête du tombeau de Jésus-Christ, sans laisser d'héritier pour perpétuer sa race. La veuve inconsolable n'abandonna pas des lieux si propres à entretenir sa mélancolie; mais le bruit de sa piété se répandit au loin avec ses bienfaits, et une tradition glorieuse consacre à jamais sa mémoire aux respects des générations chrétiennes. Le peuple, qui a oublié tous ses autres titres, l'appelle encore la Sainte.

Un de ces jours où l'hiver, près de finir, se relâche tout à coup de sa rigueur, sous les influences d'un ciel tempéré, la Sainte se promenait, comme d'habitude, dans la longue avenue de son château, l'esprit occupé de pieuses méditations. Elle arriva ainsi jusqu'aux buissons d'épines qui la terminent encore, et elle ne fut pas peu surprise de voir qu'un de ces arbustes s'était chargé déjà de toute sa parure du printemps. Elle se hâta de s'en approcher pour s'assurer que cette apparence n'était pas produite par un reste de neige rebelle, et, ravie de le voir couronné en effet d'une multitude innombrable de belles petites étoiles blanches à rayons incarnats, elle en détacha soigneusement un rameau pour le suspendre dans son oratoire à une image de la Sainte-Vierge qu'elle avait depuis son enfance en grande vénération, et s'en revint joyeuse de lui porter cette offrande innocente; soit que ce faible tribut fût réellement agréable à la divine mère de Jésus, soit qu'un plaisir particulier qu'on ne saurait définir soit réservé à la moindre effusion d'un cœur tendre vers l'objet qu'il aime, jamais l'âme de la châtelaine ne s'était ouverte à des émotions plus ineffables que dans cette douce soirée. Aussi se promit-elle avec une joie ingénue de retourner tous les jours au buisson fleuri, et d'en rapporter tous les jours une guirlande nouvelle. On peut croire qu'elle fut fidèle à cet engagement.

Un jour, cependant, que le soin des pauvres et des malades l'avait retenue plus long-temps que d'ordinaire, elle eut beau se presser de gagner son parterre sauvage, la nuit y arriva avant elle, et on dit qu'elle commençait à regretter de s'être engagée si avant dans ces solitudes, quand une clarté calme et pure, comme celle qui descend du jour naissant, lui montra soudainement toutes ses épines en fleurs. Elle suspendit un instant ses pas, à la pensée que cette lumière pouvait provenir d'une halte de brigands, car il était impossible d'imaginer qu'elle fût produite par des myriades de vers luisans éclos avant leur saison. L'année était encore trop éloignée alors des nuits tièdes et pacifiques de l'été. Toutefois, l'obligation qu'elle s'était imposée venant se présenter à son esprit et ranimer un peu son courage, elle marcha légèrement, en retenant son haleine, vers les buissons aux blanches fleurs, saisit d'une main tremblante une branche qui sembla tomber d'elle-même entre ses doigts, tant elle fit peu de résistance, et reprit le chemin du manoir sans oser regarder derrière elle.

Durant toute la nuit suivante, la sainte dame réfléchit à ce phénomène, sans pouvoir l'expliquer; et, comme elle avait à cœur d'en pénétrer le mystère, dès le lendemain, à la même heure du soir, elle se rendit aux buissons, en compagnie d'un serviteur fidèle et de son vieux chapelain. La douce lumière y régnait ainsi que la veille, et semblait devenir, à mesure qu'ils approchaient, plus vive et plus rayonnante. Ils s'arrêtèrent alors et se mirent à genoux, parce qu'il leur sembla que cette lumière venait du ciel; après quoi le bon prêtre se leva seul, fit quelques pas respectueux vers les épines fleuries, en chantant une hymne d'église, et les détourna sans efforts, car elles s'ouvrirent comme un voile. Le spectacle qui s'offrit en ce moment à leurs regards les frappa d'une telle admiration, qu'ils restèrent long-temps immobiles, tous pénétrés de reconnaissance et de joie. C'était une image de la sainte Vierge, taillée avec simplicité dans un bois grossier, animée des couleurs de la vie par un pinceau peu savant, et revêtue d'habits qui ne révélaient qu'un luxe naïf; mais c'était d'elle qu'émanait la splendeur miraculeuse dont ces lieux étaient éclairés. « Je vous salue, Marie pleine de grâces, » dit enfin le chapelain prosterné; et au murmure harmonieux qui s'éleva dans tous les bois, quand il eut prononcé ces paroles, on aurait pu croire qu'elles étaient répétées par le chœur des anges. Il récita ensuite, avec solennité, ces admirables litanies où la foi a parlé sans le savoir le langage de la poésie la plus élevée, et, après de nouveaux actes d'adoration, il souleva la statue entre ses mains, afin de la transporter au château où elle devait trouver un sanctuaire plus digne d'elle, pendant que la dame et le valet, les mains jointes et le front incliné, le suivaient lentement en s'unissant à ses prières.

Je n'ai pas besoin de dire que l'image merveilleuse fut placée dans une niche élégante, qu'elle fut entourée de flambeaux odorans, baignée de parfums, chargée d'une riche couronne et saluée, jusqu'au milieu de la nuit, du cantique des fidèles. Cependant, le matin, on ne la retrouva plus, et l'alarme fut vive parmi tous ces chrétiens que sa conquête avait comblés d'un bonheur si pur. Quel péché inconnu pouvait avoir attiré cette disgrâce au manoir de la Sainte? Pourquoi la Vierge céleste l'avait-elle quitté? Quel nouveau séjour avait-elle choisi? on le devine sans doute. La bienheureuse mère de Jésus avait préféré l'ombre modeste de ses buissons favoris à l'éclat d'une demeure mondaine. Elle était retournée, au milieu de la fraîcheur des bois, goûter la paix de sa solitude et les douces exhalaisons de ses fleurs. Tous les habitans du château s'y rendirent dans la soirée, et l'y trouvèrent, plus resplendissante que la veille. Ils tombèrent à genoux dans un respectueux silence.

» Puissante reine des anges! dit la châtelaine, c'est ici la demeure que vous préférez. Votre volonté sera faite. »

Et peu de temps après, en effet, un temple embelli de tous les ornemens que prodiguait l'architecte inspiré en ces siècles d'imagination et de sentiment, s'éleva autour de l'image révérée. Les grands de la terre la voulurent enrichir de leurs dons, les rois la dotèrent d'un tabernacle d'or pur. La renommée de ses miracles se répandit au loin dans tout le monde chrétien, et appela dans la vallée une multitude de femmes pieuses, qui s'y rangèrent sous la règle d'un monastère. La sainte veuve, plus touchée que jamais des lumières de la grâce, ne put refuser le titre de supérieure de cette maison. Elle y mourut pleine de jours, après une vie de bonnes œuvres, d'exemples et de sacrifices, qui s'exhala comme un parfum au pied des autels de la Vierge.

Telle est, suivant les chroniques manuscrites de la province, l'origine de l'église et du couvent de Notre-Dame-des-Epines-Fleuries.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort de la Sainte, et une jeune vierge de sa famille était encore, suivant l'usage, sœur custode du saint tabernacle; ce qui veut dire qu'elle en avait la garde, et que c'était à elle qu'il appartenait d'ouvrir le tabernacle aux jours solennels où l'image miraculeuse était offerte à la piété du peuple. C'est elle qui avait soin d'entretenir l'élégance toujours nouvelle de sa parure; d'en chasser la poussière et les insectes malfaisans; de recueillir, pour composer sa couronne ou pour orner son autel, les fleurs du jardin les plus gracieuses dans leur port et les plus chastes dans leur couleur, d'en former des festons, des guirlandes et des bouquets qui attiraient à leur tour, par le grand vitrail ouvert au soleil levant, une multitude de papillons de pourpre et d'azur, fleurs volantes de la solitude. Parmi ces innocens tributs, la fleur de l'épine était toujours préférée dans sa saison; et, contrefaite pour toutes les autres avec un art dont les bonnes religieuses avaient dès lors dérobé le secret à la nature, elle reposait sur le sein de la belle madone, en touffe épaisse, nouée d'un ruban d'argent. Les papillons eux-mêmes auraient pu s'y tromper quelquefois, mais ils n'osaient s'arrêter sur ces fleurs célestes qui n'étaient pas faites pour eux.

La sœur custode s'appelait alors Béatrix. Agée de dix-huit ans tout au plus, elle avait à peine entendu dire qu'elle fût belle, car elle était entrée à quinze ans dans la maison de la sainte Vierge, aussi pure que ses fleurs.

Il y a un âge heureux ou funeste où le cœur d'une jeune fille comprend qu'il est créé pour aimer, et Béatrix y était parvenue; mais ce be-

soin, d'abord vague et inquiet, n'avait fait que lui rendre ses devoirs plus chers. Incapable de s'expliquer alors les mouvemens secrets dont elle était agitée, elle les avait pris pour l'instinct d'une pieuse ferveur qui s'accuse de n'être pas assez ardente, et qui se croit encore obligée envers ce qu'elle aime, tant qu'elle ne l'aime pas jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'au délire. L'objet inconnu de ces transports échappait à son inexpérience; et parmi ceux qui tombaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, sous les sens de son âme ingénue, la sainte Vierge seule lui paraissait digne de cette adoration passionnée, à laquelle sa vie pouvait à peine suffire. Ce culte de tous les momens était devenu l'unique occupation de sa pensée, le charme unique de sa solitude; il remplissait jusqu'à ses rêves de mystérieuses langueurs et d'ineffables transports. On la voyait souvent prosternée devant le tabernacle, exhalant vers sa divine protectrice des prières entrecoupées de sanglots, ou mouillant le parvis de ses pleurs; et la vierge céleste souriait sans doute, du haut de son trône éternel, à cette heureuse et tendre méprise de l'innocence; car la sainte Vierge aimait Béatrix, et se plaisait à en être aimée. Elle avait lu d'ailleurs peut-être dans le cœur de Béatrix qu'elle en serait aimée toujours.

Il arriva dans ce temps-là un événement qui souleva le voile sous lequel le secret de Béatrix avait été si long-temps caché pour elle-même. Un jeune seigneur des environs, attaqué par des assassins, fut laissé pour mort dans la forêt; et, quoiqu'il conservât tout au plus les faibles apparences d'une existence prête à s'éteindre, les serviteurs du monastère le transportèrent dans leur infirmerie. Comme les filles des châtelains possédaient à cette époque, dès leur première jeunesse, le formulaire des recettes et l'art des pansemens, Béatrix fut envoyée par ses sœurs au secours de l'agonisant. Elle mit en œuvre tout ce qu'elle avait appris de cette utile science, mais elle comptait davantage sur l'intercession de la vierge miraculeuse; et ses longues et laborieuses veilles, partagées entre les soins de la garde-malade et les prières de la servante de Marie obtinrent tout le succès qu'elle en avait espéré. Raymond rouvrit ses yeux à la lumière, et reconnut sa libératrice; il l'avait vue quelquefois dans le château même où elle était née.

« Eh quoi! s'écria-t-il, Béatrix, est-ce vous que je retrouve? vous que j'ai tant aimée dans mon enfance et que l'aveu trop vite oublié de votre père et du mien m'avait promis d'espérer pour épouse! Par quel funeste hasard vous ai-je revue, enchaînée dans les liens d'une vie qui n'est pas faite pour vous, et séparée sans retour de ce monde brillant dont vous étiez l'ornement? Ah! si vous avez choisi de vous-même cet état de solitude et d'abnégation, Béatrix, je vous le jure, c'est que vous ne connaissiez pas encore votre cœur. L'engagement que vous avez contracté dans l'ignorance où vous étiez des sentimens naturels à tout ce qui respire, est nul devant Dieu comme devant les hommes. Vous avez trahi, sans le savoir, votre destinée d'amante, d'épouse et de mère! Vous vous êtes condamnée, pauvre et chère enfant, à des jours d'ennuis, d'amertume et de dégoûts, dont aucun plaisir n'adoucira désormais la longue tristesse! Il est cependant si doux d'aimer, si doux d'être aimé, si doux de revivre par ce que l'on aime, dans des objets que l'on aime! Les joies pures d'une affection qui double, qui multiplie la vie; la tendresse d'un ami qui vous adore, qui embellit tous vos momens par des fêtes nouvelles, qui n'existe que pour vous chérir et pour vous plaire; les caresses innocentes de ces jolis enfans, si frais, si gracieux, si joyeux d'être, et qu'un caprice barbare aurait abandonnés au néant! Voilà ce que vous avez perdu! voilà ce que vous auriez perdu, ma Béatrix, si une obstination aveugle vous retenait dans l'abîme où vous vous êtes plongée! Mais non, continua-t-il avec une expansion plus vive encore, tu ne méconnaîtras pas les intentions de ton Dieu et du mien, qui ne nous a rapprochés que pour nous réunir à jamais! Tu te rendras aux vœux de l'amour qui t'implore et qui t'éclaire! tu seras l'épouse de ton Raymond, comme tu es sa sœur et sa bien aimée! Ne détourne pas de lui tes yeux pleins de larmes! ne lui arrache pas ta main qui tremble dans les siennes! Dis-lui que tu es disposée à le suivre et à ne plus le quitter!...»

Béatrix ne répondit point, elle n'avait pu trouver des expressions pour rendre ce qu'elle éprouvait. Elle s'échappa des bras affaiblis de Raymond, s'éloigna troublée, éperdue, palpitante, et alla tomber aux pieds de la Vierge, sa consolation et son appui. Elle y pleura comme auparavant, mais ce n'était plus d'une émotion inconnue et sans objet; c'était d'un sentiment plus puissant que la piété, plus puissant que la honte, plus puissant, hélas! que cette Vierge sainte dont elle appelait en vain le secours; et ses pleurs, cette fois, étaient amers et brûlans. On la vit ainsi plusieurs jours de suite, prosternée et suppliante, et on ne s'en étonna point, parce que tout le monde connaissait dans le couvent sa dévotion passionnée pour Notre-Dame-des-Epines-Fleuries. Elle passait le reste de des heures dans la chambre du blessé, dont la guérison avait cependant cessé d'exiger des soins assidus.

Un soir, à l'heure où l'église est fermée, où toutes les sœurs sont retirées dans leurs cellules, où tout se tait jusqu'à la prière, voici Béatrix au chœur de l'église, à pas lents, qui dépose sa lampe sur l'autel, qui ouvre d'une main tremblante la porte du tabernacle, qui se détourne en frémissant et en baissant les yeux, comme si elle craignait que la reine des anges ne la foudroyât d'un regard, et qui se jette à genoux. Elle veut parler, et les paroles meurent sur ses lèvres ou se perdent dans ses sanglots. Elle enveloppe son front de son voile et de ses mains; elle essaie de se raffermir et de se calmer; elle tente un dernier effort; elle parvient à arracher de son cœur quelques accens confus, sans savoir si elle profère une prière ou un blasphème.

« O céleste bienfaitrice de ma jeunesse! dit-elle, ô vous que j'ai si long-temps uniquement aimée, et qui restez toujours la plus chère souveraine de mon âme, à quelque indigne partage que je vous fasse descendre! ô Marie, divine Marie! pourquoi m'avez-vous abandonnée? Pourquoi avez-vous permis que votre Béatrix tombât en proie aux horribles passions de l'enfer? Vous savez, hélas! si j'ai cédé sans combats à celle qui me dévore! et aujourd'hui, c'en est fait, Marie, et c'en est fait pour jamais! Je ne vous servirai plus, car je ne suis plus digne de vous servir. J'irai cacher au loin l'éternel regret de ma faute, le deuil éternel de mon innocence que vous n'avez pas, vous-même, le pouvoir de me rendre. Souffrez cependant; ô Marie, que j'ose vous adorer encore! Prenez en compassion les larmes que je répands et qui prouvent, du moins, combien je suis restée étrangère aux lâches trahisons de mes sens! Accueillez le dernier de mes hommages comme vous avez accueilli tous les autres; ou plutôt, si mon zèle pour vos autels fut digne de quelque reconnaissance, envoyez la mort à l'infortunée qui vous implore, avant qu'elle vous ait quittée! »

En achevant ces paroles, Béatrix se leva, s'approcha, tremblante, de l'image de la sainte Vierge, la para de nouvelles fleurs, se saisit de celles qu'elle venait de remplacer, et, honteuse pour la première fois, de l'usage pieux qu'elle n'avait plus le droit d'en faire, elle les pressa sur son cœur, dans le sachet béni du scapulaire, pour ne jamais s'en séparer. Après cela, elle jeta un dernier regard sur le tabernacle, poussa un cri de terreur et s'enfuit.

La nuit suivante, une voiture rapide entraîna loin du couvent le beau chevalier blessé, et une jeune religieuse, infidèle à ses vœux, qui l'accompagnait.

La première année qui s'écoula depuis fut presque tout entière à l'ivresse d'une passion satisfaite. Le monde même était pour Béatrix un spectacle nouveau, inépuisable en jouissance. L'amour multipliait autour d'elle tous les moyens de séduction qui pouvaient perpétuer son erreur et achever sa perte; elle ne sortait des rêves de la volupté que pour s'éveiller au milieu de la joie des festins, parmi les jeux des baladins et les concerts des ménestrels, sa vie était une fête insensée, où la voix sérieuse de la réflexion, étouffée par les clameurs de l'orgie, aurait essayé vainement de se faire entendre; et cependant Marie n'était pas tout à fait sortie de son souvenir. Plus d'une fois, dans les apprêts de sa toilette, son scapulaire s'était machinalement ouvert sous ses doigts. Plus d'une fois elle avait laissé tomber, sur le bouquet flétri de la Vierge, un regard et une larme. La prière avait monté plus d'une fois jusqu'à ses lèvres, comme une flamme cachée que la cendre n'a pu contenir, mais elle s'y était éteinte sous les baisers de son ravisseur; et, dans son délire même, quelque chose lui disait encore qu'une prière l'aurait sauvée!

Elle ne tarda pas d'éprouver qu'il n'y a d'amour durable que celui qui est épuré par la religion; que l'amour seul du Seigneur et de Marie échappe aux vicissitudes de nos sentimens; que, seul entre toutes nos affections, il semble s'accroître et se fortifier par le temps, pendant que les autres brûlent si vives et se consument si vite dans nos cœurs de cendre. Cependant elle aimait, Raymond ne l'aimait plus. Ce jour lui fit prévoir le jour plus horrible encore où elle serait tout à fait abandonnée de celui pour qui elle avait abandonné l'autel, et ce jour redouté arriva aussi. Béatrix se trouva sans appui sur la terre, hélas! et sans appui dans le ciel. Elle chercha en vain une consolation dans ses souvenirs, un refuge dans ses espérances.

Les fleurs du scapulaire s'étaient flétries comme celle du bonheur. La source des larmes et de la prière était tarie. La destinée que s'était faite Béatrix venait de s'accomplir. L'infortunée accepta sa damnation. Plus on tombe de haut dans le chemin de la vertu, plus la chute a d'ignominie, plus elle est irréparable, et c'est de haut que Béatrix était tombée. Elle s'effraya d'abord de son opprobre, et puis elle finit par en contracter l'habitude, parce que le ressort de son âme s'était brisé. Quinze années s'écoulèrent ainsi; et pendant quinze ans, l'ange tutélaire que le baptême avait donné à son berceau, l'ange au cœur de frère qui l'avait tant aimée, se voila de ses ailes et pleura.

Oh! que ces années fugitives emportèrent de trésors avec elles! l'innocence, la pudeur, la jeunesse, la beauté, l'amour, ces roses de la vie qui ne fleurissent qu'une fois, et jusqu'au sentiment de la conscience qui dédommage de toutes les autres!

Les bijoux qui l'avaient autrefois parée, tributs impies que la débauche paie au crime, lui fournirent quelque temps une ressource trop prompte à s'épuiser. Elle demeura seule, délaissée, objet de mépris pour les autres comme pour elle-même, livrée aux dédains insolens du vice, et odieuse à la vertu, exemple rebutant de honte et de misère que les mères montraient à leurs enfans pour les détourner du péché! Elle se lassa d'être à charge à la pitié, de ne recevoir que des aumônes qu'une pieuse répugnance clouait souvent aux mains de la charité, de n'être secourue à l'écart que par des gens qui avaient la rougeur sur le front, en lui accordant un peu de pain. Un jour, elle s'enveloppa de ses haillons, qui avaient été dans leur fraîcheur une riche toilette; elle résolut d'aller demander les alimens de la journée ou l'asile de la nuit à ceux qui ne l'avaient pas connue! Elle se flatta de cacher son infamie dans son malheur; elle partit, la pauvre mendiante, sans autre bien que les fleurs qu'elle avait autrefois ravies au bouquet de la Vierge, et qui tombaient, une à une, en poussière, sous ses lèvres desséchées!

Béatrix était jeune encore, mais la honte et la faim avaient imprimé sur son front ces traces hideuses qui révèlent une vieillesse hâtive. Quand

sa figure pâle et muette implorait timidement les secours des passans, quand sa main blanche et délicate s'ouvrait en frémissant à leurs dons, il n'était personne qui ne sentît qu'elle avait dû avoir d'autres destinées sur la terre. Les plus indifférentes s'arrêtaient devant elle avec un regard amer qui semblait dire : O ma fille! comment êtes-vous tombée? — Et son regard, à elle, ne leur répondait plus; car il y avait long-temps qu'elle ne pouvait plus pleurer. Elle marcha long-temps; son voyage ne devait aboutir qu'à la mort. Un jour surtout, elle avait parcouru, depuis le lever du soleil, sur le revers d'une montagne nue, un sentier âpre et raboteux, sans que l'aspect d'aucune maison vînt consoler sa lassitude; elle avait eu pour seul aliment quelques racines sans saveur arrachées entre les fentes des rochers; sa chaussure en lambeaux venait d'abandonner ses pieds sanglans; elle se sentait défaillir de fatigue et de besoin, lorsqu'à la nuit close, elle fut frappée tout à coup de l'aspect d'une longue ligne de lumières qui annonçaient une vaste habitation, et vers lesquelles elle se dirigea de toutes les forces qui lui restaient; mais, au signal d'une cloche argentine dont le son réveilla dans son cœur un étrange et vague souvenir, tous les feux s'éteignirent à la fois, et il n'y eut plus autour d'elle que la nuit et le silence. Elle fit cependant quelques pas encore, les bras étendus, et ses mains tremblantes s'appuyèrent contre une porte fermée. Elle s'y soutint un moment, comme pour reprendre haleine; elle essaya de s'y attacher pour ne pas tomber; ses doigts débiles la trahirent, ils glissèrent sous le poids de son corps : « O sainte vierge, s'écria-t-elle, pourquoi vous ai-je quittée! » Et la malheureuse Béatrix s'évanouit sur le seuil.

Que la colère du ciel soit légère aux coupables! de pareilles nuits expient tout une vie de désordre! La fraîcheur saisissante du matin commençait à peine à ranimer en elle un sentiment confus et douloureux d'existence, quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Une femme agenouillée à ses côtés soulevait sa tête avec précaution, et la regardait fixement, dans l'attitude d'une curiosité inquiète, en attendant qu'elle fût tout à fait revenue à elle-même.

—Dieu soit béni à jamais, dit la bonne tourière, de nous envoyer de si bonne heure un acte de piété à exercer et un malheur à secourir! C'est un événement d'heureux augure pour la glorieuse fête de la sainte Vierge que nous célébrons aujourd'hui! Mais comment se fait-il, ma chère enfant, que vous n'ayez pas pensé à tirer la cloche ou à frapper du marteau? Il n'y a point d'heure où vos sœurs en Jésus-Christ n'eussent été prêtes à vous recevoir. Bien, bien! .. ne me répondez pas maintenant, pauvre brebis égarée! Fortifiez-vous de ce bouillon que j'ai chauffé à la hâte, aussitôt que je vous ai aperçue; goûtez ce vin généreux qui rendra la chaleur à votre estomac et la souplesse à vos membres endoloris. Faites-moi signe que vous êtes mieux. Buvez, buvez tout, et maintenant, avant de vous lever, si vous n'en avez pas encore la force, enveloppez-vous de cette mante que j'ai jetée sur vos épaules; donnez-moi entre mes mains vos petites mains si froides, pour que j'y rappelle le sang et la vie. Sentez-vous déjà vos doigts se dégourdir sous mon haleine? Oh! vous serez bien tout à l'heure.

Béatrix, pénétrée d'attendrissement, se saisit des mains de la digne religieuse, et les pressa à plusieurs reprises sur ses lèvres.

— Je suis bien déjà, lui dit-elle, et je me sens en état d'aller remercier Dieu de la grâce qu'il m'a faite en me dirigeant vers cette sainte maison. Seulement, pour que je puisse la comprendre dans nos prières, ayez la bonté de m'apprendre où je suis?

— Et où seriez-vous, répliqua la tourière, si ce n'est à Notre-Dame-des-Epines-Fleuries, puisqu'il n'y a point d'autre monastère, dans ces solitudes, à plus de cinq lieues à la ronde?

— Notre-Dame-des-Epines-Fleuries! s'écria Béatrix avec un cri de joie que suivirent aussitôt les marques de la plus profonde consternation; Notre-Dame-des-Epines-Fleuries! reprit-elle en laissant tomber sa tête sur son sein; Seigneur, ayez pitié de moi!

— Eh quoi! ma fille, dit la charitable hospitalière, ne le saviez-vous pas? Il est vrai que vous paraissez venir de bien loin, car je n'ai jamais vu d'habillemens de femmes qui ressemblassent aux vôtres. Mais Notre-Dame-des-Epines-Fleuries ne borne pas sa protection aux habitations du pays. Vous n'ignorez pas, si vous en avez oui parler, qu'elle est bonne pour tout le monde.

— Je la connais et je l'ai servie, répondit Béatrix; mais je viens de bien loin, comme vous dites, ma mère, et il n'est pas étonnant que mes yeux n'aient point reconnu d'abord ce séjour de paix et de bénédiction. Voilà cependant l'église, et le couvent, et les buissons d'épines où j'ai cueilli tant de fleurs. Hélas! ils fleurissent toujours!... J'étais si jeune cependant quand je les ai quittés!... C'était du temps, continua-t-elle en relevant son front vers le ciel avec cette expression résolue que donne aux remords d'un chrétien l'abnégation de lui-même, c'était du temps où sœur Béatrix était custode de la sainte chapelle. Ma mère, vous en souvenez-vous?

— Comment l'aurais-je oublié, mon enfant, puisque sœur Béatrix n'a jamais cessé d'être custode de la sainte chapelle? — puisqu'elle est restée jusque aujourd'hui parmi nous, et qu'elle restera long-temps, j'espère, un sujet d'édification pour toute la communauté; puisque, après la protection de la sainte Vierge, nous ne connaissons point d'appui plus assuré devant le ciel?

— Je ne parle point de celle-là, interrompit Béatrix, mais de celle qui a fini sa vie dans le péché, et qui occupait la même place il y a seize ans.

— Le bon Dieu ne vous punira pas de ces paroles insensées, dit la tourière en la rapprochant de son sein. La détresse et la maladie qui altèrent vos esprits ont troublé votre mémoire de ces tristes visions. Il y a plus de seize ans que j'habite ce couvent, et je n'y ai jamais connu d'autre custode de la sainte chapelle que sœur Béatrix. Au reste, puisque vous êtes décidée à présenter à Notre-Dame un acte d'adoration, pendant que je vous préparerai un lit, allez ma sœur, allez au pied du tabernacle : vous y trouverez déjà Béatrix, et vous la reconnaîtrez aisément, car la bonté divine a permis qu'elle ne perdît pas en vieillissant une des grâces de sa jeunesse. Je vous trouverai tout à l'heure, pour ne plus vous quitter, jusqu'à votre entier rétablissement.

En achevant ces paroles, la tourière rentra dans le cloître. Béatrix gagna en chancelant l'escalier de l'église, s'agenouilla sur le parvis, et le frappa de sa tête; puis s'enhardit un peu, se leva, et, de colonne en colonne, s'avança jusqu'à la grille, où elle retomba sur ses genoux. A travers le nuage dont sa vue était obscurcie, elle avait distingué la sœur custode qui était debout devant le tabernacle.

Peu à peu, la sœur se rapprochait d'elle en faisant sa revue ordinaire du saint lieu, rendant la flamme aux lampes éteintes, ou remplaçant les guirlandes de la veille par de nouvelles guirlandes. Béatrix ne pouvait en croire ses yeux. Cette sœur, c'était elle-même, non telle que l'âge, le vice et le désespoir l'avaient faite, mais telle qu'elle avait dû être aux jours innocens de sa jeunesse. Etait-ce une illusion produite par le remords? Etait-ce un châtiment miraculeux anticipé sur ceux que lui réservait la malédiction céleste? Dans le doute, elle cacha sa tête dans ses mains et la reposa immobile entre les barreaux de la grille, en balbutiant du bout des lèvres les plus tendres de ses prières d'autrefois.

Et cependant la sœur custode marchait toujours. Déjà les plis de ses vêtemens avaient effleuré les barreaux. Béatrix, accablée, n'osait respirer.

— C'est toi, chère Béatrix, dit la sœur d'une voix dont aucune parole humaine ne peut exprimer la douceur. Je n'ai pas besoin de te voir pour te reconnaître, car tes prières viennent à moi telles que je les ai jadis entendues. Il y a long-temps que je t'attendais; mais comme j'étais sûre de ton retour, j'ai pris ta place le jour où tu m'as quittée, pour qu'il n'y eût personne qui s'aperçût de ton absence. Tu sais maintenant ce que valent les plaisirs et le bonheur dont l'image t'avait séduite, et tu ne t'en iras plus. C'est, entre nous, pour le siècle et pour l'éternité. Rentre donc avec confiance dans le rang que tu occupais parmi mes filles. Tu trouveras dans ta cellule, dont tu n'as pas oublié le chemin, l'habit que tu y avais laissé, et que tu revêtiras avec ta première innocence, dont il est l'emblème; c'est une grâce peu commune que je devais à ton amour, et que j'ai obtenu pour ton repentir. Adieu, sœur custode de Marie! aimez Marie comme elle vous a aimée!

C'était Marie en effet; et quand Béatrix, éperdue, releva vers elle ses yeux inondés de larmes, quand elle étendit vers elle ses bras palpitans en lui jetant une action de grâce brisée par ses sanglots, elle vit la sainte Vierge monter les degrés de l'autel, rouvrir la porte du tabernacle, et s'y rasseoir dans sa gloire céleste sous son auréole d'or et sous ses festons d'épines fleuries.

Béatrix ne redescendit pas au chœur sans émotion. Elle allait revoir ses compagnes dont elle avait trahi la foi, et qui avaient vieilli exemptes de reproche, dans la pratique d'un devoir austère. Elle se glissa parmi ses sœurs, le front baissé, et prête à s'humilier au premier cri qui annoncerait sa réprobation. Le cœur vivement agité, elle prêta une oreille attentive à leurs voix, et elle n'entendit rien. Comme aucune d'elles n'avait remarqué son départ, aucune d'elles ne fit attention à son retour. Elle se précipita aux pieds de la Sainte-Vierge qui ne lui avait jamais paru si belle, et qui semblait lui sourire. Dans ses rêves de sa vie d'illusions, elle n'avait rien compris qui approchât d'un tel bonheur.

La divine fête de Marie (car je crois avoir dit que ceci se passait le jour de l'Assomption) s'accomplit dans un mélange de recueillement et d'extase dont les plus belles solennités passées avaient à peine donné l'idée à cette communauté de vierges sans tache comme leur reine. Les unes avaient vu tomber du tabernacle des lumières miraculeuses, les autres avaient entendu le chant des anges se mêler à leurs chants pieux, et s'étaient arrêtées de respect pour n'en pas troubler la céleste harmonie.

On se racontait avec mystère qu'il y avait ce jour-là une fête dans le Paradis, comme dans le monastère des Epines-Fleuries; et, par un phénomène étranger à cette saison, toutes les épines de la contrée avaient refleuri, de sorte que ce n'était, au dehors comme au dedans, que printemps et parfums. C'est qu'une âme était rentrée dans le sein du Seigneur, dépouillée de toutes les infirmités et de toutes les ignominies de notre condition, et qu'il n'y a point de fête qui soit plus agréable aux saints.

Une seule inquiétude obscurcit un moment l'innocente joie des colombes de la Vierge. Une pauvre femme, toute souffreteuse et toute malade, s'était assise le matin sur le seuil du monastère. La tourière l'avait vue, et l'avait imparfaitement soulagée; elle avait disposé pour elle un lit doux et tiède où reposaient ses membres débiles par la privation, et depuis elle l'avait inutilement cherchée. Cette malheureuse créature avait disparu sans qu'on en retrouvât aucune trace; mais on pensait que sœur Béatrix pouvait l'avoir aperçue à l'église où elle s'était réfugiée.

— Rassurez-vous, mes sœurs, dit Béatrix émue jusqu'aux larmes de ces tendres soucis; rassurez-vous, continua-t-elle en pressant la tourière contre son sein, j'ai vu cette pauvre femme et je sais ce qu'elle est de-

venue. Elle est bien, mes sœurs; elle est heureuse, plus heureuse qu'elle ne le mérite et que vous n'auriez pu l'espérer pour elle.

Cette réponse apaisa toutes les craintes; mais elle fut remarquée, parce que c'était la première parole sévère qui fût sortie de la bouche de Béatrix.

Après cela, toute l'existence de Béatrix s'écoula comme un seul jour, comme ce jour de l'avenir qui est promis aux élus du Seigneur, sans ennuis, sans regrets, sans crainte, sans autre émotion, car les cœurs sensibles ne peuvent s'en passer tout-à-fait, que celles de la piété envers Dieu et de la charité envers les hommes. Elle vécut un siècle sans avoir paru vieillir, parce qu'il n'y a que les mauvaises passions de l'âme qui vieillissent le corps. La vie des bons est une jeunesse perpétuelle.

Béatrix mourut cependant, ou plutôt elle s'endormit avec calme dans ce sommeil passager du tombeau qui sépare le temps de l'éternité. L'église honora sa mémoire d'un souvenir glorieux. Elle la plaça au rang des saints. Bzovius, qui a examiné cette histoire avec le grave esprit de critique dont les grands auteurs canoniques offrent tant d'exemples, est bien convaincu qu'elle a mérité cet honneur par sa tendre fidélité à la sainte Vierge; car c'est, dit-il, le pur amour qui fait les saints; et je le déclare avec peu d'autorité, j'en conviens, mais dans la sincérité de mon esprit et de mon cœur : tant que l'école de Luther et de Voltaire ne m'aura pas offert un récit plus touchant que le sien, je m'en tiendrai à l'opinion de Bzovius. CHARLES NODIER.

LA CHASSE D'UN ARTISTE.

Au mois d'octobre 1811 ou 12, M. Chay, joyeux célibataire, un des artistes les plus distingués du Midi, chassait sur sa colline, non loin de la mer, aux portes de Marseille : il était cinq heures du matin.

La chasse du Midi est bien différente de celle du Nord. Dans nos contrées, ce n'est pas le chasseur qui manque, c'est le gibier. Il n'y a point de gibier. Tout Marseillais en état de porter les armes est chasseur de droit : il a un fusil et un *carnier*. Voici comment la chasse se fait. Le chasseur se lève à trois heures du matin, fait une ou deux lieues, et arrive avec une cargaison de cages à sa cabane, nommée *poste*. Il accroche aux arbres ses cages pleines d'oiseaux, qui ont fait vœu de silence; il s'enferme dans son poste, charge son fusil, regarde les étoiles, médite, se promène pour secouer le froid, mâche des feuilles de pin, respire les parfums de la colline, assiste au lever de l'aube, de l'aurore, du soleil et du vent; contemple la mer, maudit les nuages, soupire après la bise du nord, fait un croquis de paysage, et à dix heures il rentre en ville, heureux et riant; il a chassé. On recommence le lendemain. Le chasseur se met en frais énormes pour se donner ce plaisir; c'est incroyable tout ce qu'il faut dépenser pour avoir un *poste* bien établi. Aussi quand une fatalité phénoménale a condamné une grive à être mise à mort par un chasseur marseillais, cette grive coûte quelquefois cinq cents francs au chasseur. Un de mes amis, M. Blanc de Badas, m'a servi un rôti qu'il évaluait mille écus; il y avait six ortolans sur un plat.

C'était donc à une de ces chasses que se livrait M. Chay, avec toute l'ardeur d'un artiste du midi.

Il regardait les cieux et ne voyait rien venir, selon l'usage, lorsque son étoile, qui justement luisait à l'horizon en ce moment, lui envoya un oiseau dans le petit bois de pins. L'obscurité protégeait l'infortuné volatile. M. Chay furetait de l'œil, dans le massif, à la lueur de la constellation de la Grande-Ourse, qui se couchait sur la colline du nord; il voyait ou croyait voir quelque chose d'opaque qui s'agitait dans la verdure diaphane; il tenait son fusil dans la direction de cette forme équivoque, la couchait en joue et n'osait tirer, de peur de faire feu sur une illusion. Un chasseur du Midi a tant d'intérêt de ménager un oiseau; *ces rencontres sont rares*, comme dit La Fontaine; et les phénomènes sont précieux. Le jour s'obstinait à ne pas se montrer; M. Chay comptait les étoiles; il n'en restait plus que treize, mauvais nombre: sept du Chariot et six d'Orion, plus une planète égarée qui avait l'air d'attendre le soleil.

Enfin l'aube fit tomber à l'Orient un pli de sa robe d'opale; le météore se glissa en longues traînées phosphoriques de pins en pins jusqu'au bois de M. Chay. Une éclaircie lumineuse trahit subitement l'oiseau réfugié; le chasseur le vit dans une auréole crépusculaire; il fallut céder à l'irritation du désir. Le fusil, mal dirigé, fit feu, après avoir averti l'oiseau par un long feu d'artifice tiré sur l'amorce; les pistons n'étaient pas inventés. Il est tombé! dit le chasseur, en imitant par un cri sourd le bruit que fait un oiseau en tombant. Et il courut sous l'arbre qui avait servi de perchoir à l'oiseau; il ramassa plusieurs pierres mousseuses et des lambeaux d'écorce, mais il ne trouva point d'oiseau. Une plume seule était restée dans les aiguilles résineuses de l'arbre; M. Chay s'empara vivement de cette plume, comme pièce justificative d'une maladresse et d'une évasion, et la regarda d'un œil mélancolique, avec le sourire de la douleur.

L'aurore aux doigts de rose tombait d'aplomb, en ce moment, sur la plume, que M. Chay venait d'insérer à sa boutonnière, comme une décoration ornithologique. Ciel! s'écria M. Chay, c'était un *châstre* ! c'est une plume de *châstre* !

Perte irréparable! Ce n'était point ici un malheur ordinaire. Le phénomène était double. Le châstre est un oiseau d'augure, et qui n'apparaît qu'à de bien rares intervalles. Heureux le chasseur qui rentre en ville avec un pareil trophée! il est grand devant les autres chasseurs, comme Nembrod devand Dieu.

M. Chay répéta : *c'était un châstre* sur tous les tons, et il se serait accompagné de son violoncelle, s'il l'avait tenu sous ses doigts. L'infortuné jeta ses regards sur la campagne, déjà inondée des rayons d'un soleil moqueur. L'air était vide et silencieux. Pas un oiseau sur l'azur. M. Chay rechargeait son fusil en douze temps, et marchait dans le bois, secouant du pied toutes les feuilles mortes et amoncelées qui pouvaient receler un châstre : regardant aux branches supérieures, écoutant le bourdonnement des moucherons, prenant une guêpe au vol pour un oiseau, et maudissant, de douze en douze pas, le crépuscule, les fusils à pierre, et les constellations qui donnent un jour faux.

Le voilà! nouveau cri de M. Chay : c'était en effet le châstre; il s'était levé d'une touffe d'herbes aux pieds du chasseur. Le fusil était parti d'inspiration, mais sans but, et avait abattu deux pommes de pin. L'oiseau agitait triomphalement ses ailes augurales, et quittait le bois pour la colline, la colline pour la plaine, la plaine pour le rivage de la mer. M. Chay s'élança courageusement sur les traces aériennes du châstre. Il était alors huit heures du matin.

L'ardeur de la poursuite fut admirable aux premiers élans; M. Chay s'acharna contre l'oiseau, qui prenait du repos de mille en mille pas, comme s'il les eût comptés, et s'envolait toujours au moment où le fusil s'abattait dans sa direction. Le chasseur et l'oiseau franchirent ainsi plusieurs plaines et quelques montagnes : le chasseur étanchait sa soif avec des pampres de vigne, plus altérées que lui. Déjà la haute chaîne qui commence à la *tête du Puget* et finit au cap de Montredon, s'était abaissée sous les pas de M. Chay et sous les ailes du châstre; les deux voyageurs avaient laissé à leur droite Cassis et la Ciotat, et suivaient la longue et large plaine qui s'étend de Signe à Saint-Cyr; ils étaient fatigués l'un et l'autre; la nuit tombait; le joli village de Saint-Cyr allumait les vitres de ses maisons. M. Chay, mourant de faim, de soif, de fatigue, de tout, déposa son fusil à la porte de l'auberge de l'Aigle-Noir, où on loge à pied et à cheval. Le châstre trouva un gîte je ne sais où.

Pour le voyageur piéton, l'auberge du soir est faite à l'image du paradis. M. Chay se fit servir un bon souper qui lui tint lieu de déjeûner, se fit donner un excellent lit et se coucha, repu et joyeux. Dans la nuit, il rêva qu'il prenait des châstres avec la main.

A l'aube, il était debout, selon son usage : le chasseur adore l'aube. Avant de reprendre le chemin de Marseille, il jeta un coup d'œil et un soupir vers les heureuses campagnes du Castellet, où il présumait que l'oiseau insaisissable avait fait son gîte de nuit. M. Chaix longeait en ce moment un mur à demi éboulé, qui était recouvert d'une large tenture de feuilles de câprier : du bout de son fusil, il agita ces feuilles, avec ce bruit de lèvres inarticulé qu'exhale le chasseur en alignant une fusée d'R. Un battement précipité d'ailes et un petit cri annoncèrent la présence de l'oiseau. Le châstre s'était envolé, M. Chay avait lâché son coup de fusil, encore au hasard, et courait, par dessus les vignes, à la suite de sa fumée, de son plomb et de l'oiseau. Le chemin de Marseille avait été oublié. De *remise* en *remise*, de vallon en vallon, M. Chay atteignit, le soir, la jolie ville d'Hyères qui embaume l'horizon de ses orangers.

M. Chay n'était jamais venu à Hyères; il aimait les oranges à la folie. Avant de se coucher, il eut la fantaisie de se promener dans le beau jardin des Hespérides, qui appartient à M. Filhe. Le fusil sous le bras, il cheminait avec cette gracieuse oscillation d'épaules qu'affectionne le chasseur provençal. La lune était dans son plein, et sa lumière éclatait aussi vive sur les cimes des palmiers que la lumière du soleil de Paris sur les ormeaux du boulevart Montmartre au mois d'août. L'artiste chasseur avait, à son insu, comme tous les méridionaux, un grand fonds de poésie dans l'âme. Il s'abandonnait nonchalamment à une douce contemplation, et respirait avec une mélancolie sensuelle, les parfums du thym et de l'orange, voluptueuses émanations que secouait sur sa tête le souffle nocturne de la mer.

— Ah! dit M. Chay, si j'avais mon violoncelle, j'exécuterais volontiers ici *Champs paternels, de Joseph en Egypte.*

Puis il recula d'un pas, et courba son corps en point d'interrogation sur une plante pariétaire que la lune argentait mollement; c'était un câprier. La plante répondit par un léger frôlement de feuilles; le chasseur se releva en point d'admiration, et prépara son fusil.

A cinq pas, sur une branche sèche, effeuillée et saillante, apparut un oiseau qui secouait ses plumes et tressaillait d'aise à la fraîcheur de la nuit. Le châstre! Deux motifs enclouèrent la détente de fusil sous l'index du chasseur : c'était conscience de tirer un pauvre oiseau à cinq pas; M. Chay avait trop de délicatesse pour abuser de sa position. A cette distance, d'ailleurs, le châstre aurait disparu, comme Romulus, dans une tempête; le volcan l'aurait brûlé vif. Autre considération : il était défendu à Hyères, comme partout de tirer des coups de fusil à onze heures du soir. M. Chay, retenu par ce double motif, demeura braqué contre l'oiseau, lequel ne tarda pas de s'endormir, le bec sous l'aile, avec l'insouciance d'un écolier au bord d'un puits.

En attendant le jour, M. Chay contempla le sommeil de l'innocence, et de temps en temps il faisait une répétition générale du drame sanglant qu'il se disposait à jouer aux premières lueurs de l'aube. Il couchait en joue l'oiseau endormi sous la loi de la lune; il le rôtissait en imagination, lui composait une sauce aux câpres, le dévorait des yeux. M. Chay était à jeun, et il prenait ses repas comme il pouvait.

A force de tirer sa montre, pour faire avancer l'aube, il la vit enfin poindre sur les coteaux d'Hyères. Alors il recula dix pas en fredonnant mentalement l'air en vogue de Berton :

Quand on fut toujours vertueux,
Qu'on aime à voir lever l'aurore!

Il visa tranquillement le châstre, l'encadra dans le canon du fusil, et dressa la détente. Le chien s'abattit avec nonchalance sur la platine, et l'écho du matin resta muet. Hélas! la poudre du bassinet s'était liquéfiée à l'humidité de la nuit. Un énergique jurement de chasseur réveilla le châstre en sursaut; il déploya ses ailes, et s'envola vers l'horizon du midi. M. Chay attesta les orangers voisins qu'il aurait le châstre mort ou vif, oiseau ou chasseur; et il s'élança sur la route du Var. Cette fois sa passion de chasseur tenait du délire. Il déchirait tous les câpriers de la route, mangeait les câpres, tirait le châstre à cinq cents pas, buvait l'eau du torrent dans sa course, comme le roi David, n'écoutant ni son estomac appauvri, ni ses entrailles insurgées, ni ses pieds endoloris. La lèvre convulsive, l'œil vitré, les mains bleues du gonflement des veines, les cheveux rebelles sous le feutre, le front tatoué de larges plaques de sueur et de sang, le lendemain il entrait à Nice, et se plongeait, agonisant, dans un lit de l'auberge de l'Aigle-Noir.

La bienfaisante nature lui donna un sommeil réparateur de dix-huit heures. A son réveil, il sonna pour demander à déjeûner. Un garçon d'hôtel monta, s'inclina devant M. Chay, et lui dit :

— *Che domanda la sua eccellenza.*

— Pour le coup, s'écria le chasseur, je suis en Italie! Je vais mourir de faim; je ne sais pas l'italien. Au diable le châstre!

En cette extrémité, il eut recours à la langue universelle, et il fit signe au garçon qu'il mourait de faim.

— *Brodo, manzo, vitello?* dit le garçon.

— *Brodo, manzo, vitello*, répondit M. Chay aux abois.

Et il s'habilla. En prenant son gilet, une idée terrible vint l'assaillir; sa dernière pièce de cinq francs était restée à Hyères. Sa bourse s'allongeait à sec sur le marbre de la cheminée; des larmes mouillèrent ses yeux.

Il fit un monologue, seule chose qu'il pût faire gratis en ce moment.

— Quoi, s'écria-t-il, je serai donc réduit à figurer tristement devant la carte à payer lorsqu'on me la présentera, et je ne sais pas la langue du pays pour me justifier! Mourons de faim s'il le faut, mais soyons honnêtes, et ne touchons pas à cet insolvable déjeûner, jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude de pouvoir payer le maître-d'hôtel.

Comme il venait de prendre cette détermination héroïque, le garçon entra, en parfumant la chambre des mets exquis étalés sur un plateau. M. Chay fit un noble geste de refus, et montra au garçon la porte pour lui et pour ses plats.

— Je veux un violoncelle, dit M. Chay; *un gran violino, una cosa che fa cosi.*

Et il faisait un signe expressif en raclant le dos d'une chaise avec la baguette de son fusil.

— *Ah!* dit le garçon, *una bassa cantante! un violoncello! ce n'e uno nell' osteria.*

Le garçon descendit et remonta bientôt, avec un violoncelle qu'il déposa aux pieds de M. Chay.

Un rayon de joie courut sur les joues de l'infortuné chasseur. M. Chay embrassa tendrement le violoncelle, comme un ami qu'on rencontre en pays étranger. Ah! dit-il, avec une mélancolique expression, oublions les horreurs de la faim et de la misère, dans le culte sacré des arts! Déjeûnons avec un air de Méhul.

Il accorda l'instrument, lui reconnut une belle qualité de sons, et préluda par le solo qui accompagne le tisonnement de l'autel, au deuxième acte de la *Vestale*. C'est la clarinette qui fait ce solo, dit-il. Puisque je suis en Italie, si je rencontre Spontini, je lui conseillerai de remplacer la clarinette par le violoncelle. Quelle différence d'effet! Voyons; un peu de Méhul : divin Méhul! Le grand air... *Vainement Pharaon.*

Le violoncelle chantait, en versant ses notes suaves sur l'escalier sonore de l'hôtellerie. Les naturels du pays idolâtraient la musique française, ils accouraient de toutes parts; ils écoutèrent bouche béante; ils applaudirent à briser leurs mains. On publia dans Nice qu'Apollon avait passé le Var : le soir, circulaient en ville trente sonnets qui commençaient tous par, *ô Febo francese, dio della musica.* Cependant Apollon était encore à jeun.

Le maître de l'hôtel entra respectueusement dans la chambre de M. Chay, et lui demanda, dans une sorte de français, s'il ne donnerait pas volontiers un concert dans la grande salle de l'auberge, à deux francs le billet. Ce fut un trait de lumière pour M. Chay.

—Je suis tout disposé à cela, répondit-il; vous n'avez qu'à me faire annoncer et préparer la salle; croyez-vous que je ferai de l'argent?

—Je réponds de cinquante écus, dit l'aubergiste.

—C'est bien, dit M. Chay, annoncez-moi pour demain, et faites-moi servir à déjeûner.

M. Chay fit son programme

Sérénade de *Montano* et *Stéphanie.*
La chasse du *Jeune Henri.*
Le Chastre, nocturne, avec variations.
Quand on fut toujours vertueux, etc.
Vainement Pharaon.
Nice, mia Nice, adio. Dédié aux auteurs de Nice, par M. Chay.

—Ferez-vous un long séjour à Nice? demanda l'aubergiste en prenant le programme.

— Oh! non; je voudrais partir tout de suite après le concert.

— Vous avez donc terminé vos affaires?

— Oui : quel est le plus court chemin pour retourner à Marseille?

— Ah! vous avez une bonne occasion, après-demain matin; *la Vierge des Sept douleurs*, un beau brick, part pour Toulon; c'est une promenade.

— Ma foi, vous avez raison. Eh bien! faites-moi la grâce de me retenir mon passage à bord de ce brick. Quand arriverons-nous à Toulon?

— Mais le soir, avant la nuit; dans cette saison, il y a toujours bon vent.

— C'est charmant! d'autant mieux que je ne connais pas Toulon. Je suis arrivé à Hyères sans entrer à Toulon. J'étais pressé. Je poursuivais un oiseau. Ah!

Le concert fut un peu froid, mais il rapporta deux cents francs à M. Chay. Avec cette somme, dit-il, j'en ai la moitié trop pour retourner au pays; et il distribua cent francs aux garçons de l'hôtel. Cette munificence d'artiste excita des transports d'admiration.

Au jour dit, le brick qui portait le chasseur mit à la voile pour Toulon.

Le temps était superbe, comme il arrive toujours lorsqu'on quitte un port. La Méditerranée se papillotait de joyeuses petites vagues d'écume, et roulait une paillette de soleil à chaque goutte d'eau. Les voiles se tendaient mollement; la proue de cuivre divisait la vague, avec un doux bruit de monologue italien. L'algue, la roche vive, les coquillages, le goudron embaumaient le navire, et ces parfums marchaient avec lui.

M. Chay se promenait sur le pont, dans l'attitude d'un homme heureux. Quel beau spectacle! disait-il, et il était fier de lui, il souriait à la mer, il serrait fortement ses bras autour de sa poitrine, il remerciait le châstre et son ange gardien.

Le capitaine s'était assis au pied d'un mât, et déjeûnait.

— Nous avons un bien beau temps, n'est-ce pas, capitaine?

— Vent de terre, dit le marin.

— Ah!... et alors?

— Eh bien! alors....

— Oui, dit M. Chay, et il regarda l'horizon, et fredonna un air. Il s'approcha du timonier, et dit :

— Vent de terre, eh? Le timonier ne répondit pas. Il se replaça auprès du capitaine.—Ce soir, dit-il en se frottant les mains, nous prendrons un bol de punch avec le capitaine à Toulon.

Le capitaine secoua la tête.

— Capitaine, n'est-ce pas le cap Sicié, ce que nous voyons là-bas?

— Sacré tonnerre d'Anglais! dit le capitaine; encore eux! Les voilà! Et il jeta son déjeûner à la mer.

M. Chay recula trois pas. Les Anglais! s'écria-t-il, il y a des Anglais! où sont-ils?

— Quatre, cinq, six, sept frégates, dit le capitaine en frappant du pied.

— Et vous croyez qu'ils nous prendront? demanda le pâle artiste.

— Non, oh! sûrement non.

— Ah!

— Je vais allumer ma pipe, et avec mon baril de poudre, je fais sauter le brick.

— Ecoutez, écoutez, dit M. Chay avec ce ton d'assurance factice que donne l'extrême frayeur, écoutez...

— Eh bien! j'écoute, voyons... Où est ma pipe?

— Bon! songez que vous avez à bord des pères de famille, moi, par exemple, qui donne du pain à une femme et à sept enfans... Songez à madame... à votre épouse...

— Je suis garçon...

— A la bonne heure! Songez...

— Songez, songez : je songe, monsieur le comédien, que je ne veux pas aller ramer sur les pontons de ces coquins d'Anglais. M'entendez-vous?

— Parfaitement, capitaine, ne nous fâchons pas...

— Ah! ça, monsieur le comédien, laissez-nous manœuvrer tranquilles; passez à l'arrière, et priez Dieu.

Les brumes du matin avaient disparu, et la flotte d'Hudson Lowe se montrait toute à découvert. Les frégates et les embarcations formaient une barre de croisière qu'il était impossible au plus fin voilier de percer sans être pris.

— Pour un châstre! disait M. Chay, le coude appuyé sur la dunette, et les larmes aux yeux. Le capitaine ordonnait de formidables manœuvres. Une embarcation anglaise s'avançait à fleur d'eau comme un caïman sur sa proie.

— Au nom de Dieu! s'écria M. Chay les mains jointes, retournons à Nice, capitaine.

— Sacredieu! monsieur le comédien, si vous dites encore un mot, je vous fais fusiller.

En ce moment la cloche sonna et disparut.

— Qui donc a sonné? dit le capitaine.

— Personne, répondit l'équipage.

— Ah! je comprends.

— Qui a sonné? dit M. Chay au timonier, à voix basse.
— C'est un boulet de trente-six qui nous a passé sur la tête, répondit le timonier en riant.
M. Chay se couvrit la tête de ses larges mains, et s'assit sur le pont.
— Tenez, monsieur, dit le timonier, en voilà encore un de trente-six, je l'ai entendu siffler. Un pied plus à gauche nous étions coulés. Et trois... quatre. . cinq... maladroits! A Trafalgar, nous en avons avalé dix mille sur le *Pluton*.
— Et pour un châstre! dit M. Chay.
— Que dit monsieur?
— Rien.
— Enfans! enfans! à vos pièces! s'écria le capitaine d'une voix de mistral. C'était un vieux loup de mer qui avait passé sa vie avec les boulets; l'odeur de la poudre lui donnait des spasmes de joie; son cœur était goudronné comme son chapeau.
M. Chay se leva timidement pour regarder par-dessus bord: ce qu'il vit insurgea ses cheveux... L'embarcation à cent pas; une bouffée de fumée blanche et un éclair!
Cette fois on entendit éclater le bois de la poupe.
— Bien tiré! dit le timonier.
— Allons! que faites-vous là, monsieur le passager? s'écria le capitaine; et votre fusil donc? Allez chercher votre fusil. J'espère que vous ne l'avez pas pris pour chasser aux *gabians*.
M. Chay tressaillit; il se glissa, en se pelotonnant, vers l'écoutille, et son pied tremblait sur l'échelle de l'entrepont.
Son infortuné fusil, incliné mélancoliquement contre un angle de la cabine, rendit plus vifs encore à l'esprit de M. Chay tous ses souvenirs de malheur. Le voilà! il y avait toute une histoire dans ces deux mots que le chasseur prononça sourdement.
Et comme les jambes lui flageolaient, il se laissa tomber de côté sur un hamac, et recommanda son âme à Dieu.
Les artistes ont le système nerveux très prononcé; mais il arrive toujours qu'après une excitation violente la réaction s'opère, les nerfs se détendent, le marasme s'infiltre dans les os, le cerveau s'engourdit, et le sommeil maîtrise les sens. C'est d'après cette théorie physiologique que M. Chay s'endormit à son insu.
Le hamac balançait ses rêves; il en fit d'affreux et d'étranges à cause de leur oscillation. Il vit des Anglais portant des chapeaux ombragés de plumes de châstre; ces Anglais lui disaient *goddam*, *goddam*, et l'emprisonnaient dans un violoncelle. Il vit des boulets de trente-six qui servaient de balancier à des cloches errantes. Il vit une embarcation entrer à pleine voile dans la salle de concert à Nice, et Phardon et Joseph, perchés sur les palmiers d'Hyères, qui lui criaient *bravo* en égyptien. Il vit aussi le divin Méhul, habillé en capitaine marin, et composant un canon à trois sabords.
Ces rêves prolongèrent infiniment le sommeil du chasseur. A son réveil, il se trouva environné de la plus épaisse nuit. Il prêta l'oreille, et il entendit un long et subtil sifflement, comme si un vol d'âmes passait à ses oreilles. Voilà tout ce qu'il entendit. — Je crois que je suis dans le néant, se dit-il tout bas avec un frisson.
Cette conviction prenait à chaque instant une nouvelle force. Le silence était toujours profond, les ténèbres intenses. — Oh! il n'y a plus de doute, je suis dans le néant, répéta-t-il dans une oraison mentale; maintenant, que puis-je faire pour vivre dans cette position?
Ce cas étant posé, M. Chay résolut de ne rien faire du tout, et il s'applaudit de cet expédient.
Il était depuis quelques heures dans cet état d'immobilité sépulcrale, lorsqu'il entendit un pas pesant non loin de lui.
— Qui va là? dit-il d'une voix de fantôme.
— Oh! oh! cria une voix, vous êtes encore couché, monsieur le comédien; allons, allons, sur pied. Nous sommes arrivés, nous voilà dans le port.
M. Chay bondit sur son hamac.
— Dans le port! dit-il; et il marcha à tâtons, guidé par une faible lueur. Il heurta une échelle, monta, regardant les étoiles qui brillaient sur sa tête, et ne tarda pas de voir devant lui les lumières d'une ville et de respirer ces odeurs fortes qui s'élèvent des chantiers maritimes. Oui, nous voilà à Toulon! dit-il, et son cœur fut inondé de joie.
— Savez-vous que nous l'avons échappé belle? dit M. Chay à l'oreille du timonier.
— La sainte Vierge a fait un miracle; elle nous a envoyé une bonne tempête juste au moment où nous allions être pris. Comment avez-vous trouvé notre manœuvre?
— Oh! superbe manœuvre!
— Avec une tempête qui nous faisait filer dix nœuds.
— Nous avons eu une tempête! s'écria M. Chay avec un effroi rétrospectif.
— Eh! comment! Vous ne l'avez pas vue?
— Si, si. Ah! c'est une tempête!... Sainte Vierge!
Et il se retira à l'écart pour réciter le *Salve Regina* et prendre son fusil.
Ensuite, léger de tout bagage, il se coula dans un de ces bateaux qui viennent s'offrir aux navires en arrivée, et en trois coups de rame il tenait sous ses pieds le quai solide d'un port.
— Béni soit Dieu! me voilà à Toulon, à dix lieues de Marseille, dit-il avec une joie concentrée. A présent, une bonne auberge et couchons-nous.
Il entra dans une rue large et tirée au cordeau, où quelques boutiques étaient encore ouvertes. A la clarté d'une lanterne d'auberge, il aperçut un aigle noir peint sur l'enseigne. Encore un aigle noir, dit-il; allons à la première venue. Garçon! une chambre et un bon lit.
Un garçon taciturne, endormi sous son bonnet blanc, et dans un état visible de somnambulisme, l'introduisit dans une chambre, déposa un flambeau sur la table et sortit.
— Et voilà, dit M. Chay, comment on reçoit les voyageurs lorsqu'ils n'ont pas un train de grand seigneur; et moi je n'ai pas un paquet!
Ayant fait cette réflexion mélancolique, il se déshabilla voluptueusement et se plongea dans le lit comme dans un bain frais. Ce sommeil paya l'arriéré de toutes les insomnies; il fut calme, riant, et brodé de songes d'ivoire. Le soleil et M. Chay se levèrent en même temps, comme deux amis endormis sur la même couche.
M. Chay sonna; le garçon monta et vit tomber sur la table un écu de cinq francs avec cette phrase: — Voilà pour la chambre et pour vous. Et le chasseur descendit lestement l'escalier, le fusil sous le bras, dans son fourreau.
— Peste! dit M. Chay, il y a de belles rues à Toulon. Si j'avais le temps, j'irais volontiers visiter l'arsenal. Mais l'essentiel, c'est de partir pour Marseille et d'y arriver avant la nuit.
Il s'approcha d'un groupe de cochers stationnés, avec leurs voitures, sur une grande place et leur demanda s'ils faisaient la route de Marseille.
Un de ces cochers répondit affirmativement par un signe de tête et montra sa voiture, dans laquelle trois voyageurs déjà placés attendaient le quatrième.
— On peut partir à l'instant? demanda M. Chay.
Le cocher monta sur son siége, en répondant affirmativement une seconde fois.
— Ah! dit M. Chay en s'incrustant dans son coin, nº 4, voici la veine de bonheur qui me revient! tout me réussit depuis hier. Il était temps! et il salua poliment ses trois compagnons de voyage, lesquels étaient fort silencieux. La voiture était partie au grand galop.
M. Chay se désespérait fort de ce silence morne qui attristait la voiture. Il avait déjà fait quelques tentatives pour ouvrir une conversation. Il disait: Nous marchons bon train; ou bien la journée est superbe; ou il vaut mieux être ici que sur mer; toutes ces exclamations tombaient dans le vide. Il fallait procéder plus directement.
S'adressant à son voisin, M. Chay lui dit:
— Savez-vous, monsieur, si nous arriverons de bonne heure?
— *Alle venti tre*, répondit le voisin.
— *Alle venti tre!*... Monsieur est Italien? *signor italiano?*
— *Signor, si.*
— De Nice.
— *Di Firenze... Florence.*
— De Florence! diable, vous êtes bien éloigné de votre pays!... Et vous, monsieur, pardon, il me semble que je vous ai vu quelque part... n'êtes-vous pas de Marseille?
— *Signor, no... di Livorno.*
— Ah! vous êtes de Livourne. Je ne connais pas Livourne...
Le quatrième voyageur prit la parole et dit:
— *Io sono di Pisa.*
— Ah! s'écria M. Chay en riant, voilà qui est singulier! trois Italiens et un Français!
— Je parle un peu le français, dit le voyageur de Pise.
— Tant mieux! répondit M. Chay. Je comprends l'italien, moi, mais je ne le parle pas. Monsieur, si je puis vous être de quelque utilité à Marseille, vous pouvez disposer de moi.
— Vous êtes bien honnête.
— C'est que je me mets à votre place; en pays étranger on est souvent bien embarrassé. Vous ne connaissez pas Marseille?
— Non, monsieur.
— Ah! vous verrez une belle ville! Oh! c'est beaucoup mieux que Toulon!... Vous allez à Marseille pour affaires de commerce?
— A Marseille, non... Je vais à Florence.
— J'entends, vous allez vous embarquer à Marseille pour Florence.
— Non, non, je vais à Florence.
— Par voie de mer?
— Par terre.
— Vous craignez la mer?
— Non.
— A cause des Anglais peut-être....
— Des Anglais... je ne vous comprends pas bien... je vous dis que je vais à Florence avec ces deux messieurs.
— Ah! ces deux messieurs vont à Florence aussi. Il vous faudra bien dix jours de route...
— Oh! le Français aime toujours rire... Dix jours! nous espérons bien arriver ce soir.
— A Florence!
— Mais, oui.
— Avec cette voiture? dit M. Chay ébahi.
— Oui, avec cette voiture.
— En passant par Marseille.
— *E che diavolo! Marsiglia!*
— Mais d'où venez-vous à présent?

— De Livourne, comme vous...

— Moi, j'arrive de Livourne! s'écria M. Chay avec un accent inouï.

— Eh! *diavolo!* comment appelez-vous la ville quo nous avons quittée ce matin?

— Toulon! c'est bien à Toulon que j'ai débarqué hier soir.

Le Pisan poussa un prodigieux éclat de rire: M. Chay le regardait avec des yeux vitrés.

— Un instant! un instant! cria M. Chay; dites, eh! eh! cocher! conducteur!... est-ce que j'aurais pris une voiture pour une autre!... conducteur!

Le conducteur arrêta les chevaux, descendit du siége, et parut à la portière.

— Où me menez-vous? lui dit M. Chay, *dove andate? dove caminate? mounte ana?*

— Eh! *à Firenze*, répondit le conducteur.

— A Florence! vous vous moquez de moi! descendez-moi ici, là, à ce village... je crois que c'est le Bausset... Tenez, voilà 5 francs... J'irai à Marseille à pied.

Je l'ai encore échappé belle! dit le chasseur en ouvrant la porte d'un cabaret; garçon! de la bière et de l'eau.

Une jeune et fraîche fille arriva, le sourire à la bouche, en disant: *non c'è dierra.*

— Mais ils sont tous Italiens ici! dit M. Chay. Comment appelez-vous ce village? *Il nome di quel vilagio?*

— *Ponto d'Era.*

— Ce n'est pas le Bausset?

— *Ponto d'Era.*

— Je n'ai jamais entendu parler de ce village-là... et après *Ponto d'Era che si trova?*... Le Bausset.

— *Doppo Ponto d'Era, Empoli,*

— *E doppo Empoli?* Le Bausset?

— *Firenze.*

M. Chay laissa tomber ses deux mains à plat sur la table, et sa langue fut paralysée. Il lui fallut un quart d'heure pour reprendre ses sens; un verre d'eau-de-vie lui rendit quelque peu de force; il sortit pour examiner la localité.

Quelques soldats d'un régiment français se promenaient sur la place du village; M. Chay crut devoir s'adresser à ses compatriotes pour éclaircir ses doutes, car il lui en coûtait tant de se croire si loin de son pays, qu'il lui fallait la démonstration la plus claire, la plus précise, la plus évidente pour se livrer au désespoir. Camarades, dit-il aux militaires, vous voyez un pauvre Français égaré dans sa route; quel est le nom de la ville la plus voisine?

— Livourne, répondit un sergent.

— Ah! mon Dieu! je m'en doutais, et dites-moi, maintenant, quelle est l'autre ville qui se trouve au bout de ce chemin?

— Florence. Voilà tout ce que voulez?

— Oui, sergent.

La statue de sel, sur la grande route de Sodome, n'était pas plus immobile que M. Chay sur le grand chemin toscan.

A l'éclair qui jaillit long-temps après de ses yeux d'artiste, on aurait deviné qu'une détermination énergique venait d'être prise et qu'elle allait s'exécuter.

— Oui, oui, disait M. Chay en marchant vers la porte du village, oui, il faut en finir avec la vie! Châstre infernal!

Et quand il fut dans les champs, sur la route de Florence, il dépouilla son fusil de son fourreau de serge grise, fit couler une cartouche à balle dans le canon, et, demandant pardon à Dieu du crime qu'il allait commettre; il appuya son front sur l'orifice du fusil. Son acte de contrition prononcé en latin se termina par cette exclamation, *et pour un châstre!*

Il cherchait la détente du bout de l'orteil, lorsqu'un bruit de pas sur la chaussée suspendit l'exécution. Deux jeunes gens passaient, et l'un d'eux remarquant M. Chay arrêté, un fusil à la main, sur les rives fleuries de l'Era, s'approcha de lui, et lui dit avec un accent français: *Dove vono le rovine del tempio etrusco?* M. Chay lui répondit brusquement en provençal: *Ana vo demanda ai pastré d'aqui;* allez le demander aux bergers de là-bas. Le jeune voyageur traduisit fièrement ainsi la réponse à son compagnon: « En avant à main droite à trois pas d'ici, » et il écrivit sur son album cette observation judicieuse: « Le paysan de la Toscane aime passionnément la chasse; il parle un italien rude et guttural, et il affecte une certaine brusquerie envers les étrangers, soit que la domination française lui soit onéreuse, soit que son caractère agreste soit dépouillé de cette urbanité toscane si renommée dans l'univers. »

Pendant que le jeune Français écrivait ces lignes, M. Chay visait une poule d'eau et faisait feu. L'oiseau tomba dans un courant latéral de la petite rivière; le chasseur bondit sur les touffes de joncs et saisit sa proie flottante. A la balle! à la balle! criait-il, et son front rayonnait d'orgueil. En chargeant, il s'adressa une réflexion excitante: ces pays, dit-il, sont des nids de poules d'eau; en avant, mon garçon! et on le vit allonger ses pas dans ces belles allées routières où l'ormeau se marie à la vigne d'après le procédé virgilien.

Bientôt il entra dans cette riante vallée si chère aux rêveries d'Altiéri, a vallée de l'Arno, agreste et voluptueuse dans ses contours de collines, si gaie avec ses villas aux persiennes vertes, si fraîche avec son fleuve aux ondes bleues et lascives. Notre chasseur, porté par son naturel à la contemplation, tomba dans une douce extase; il embrassa la vallée dans la personne du premier arbre qu'il rencontra, et rougit de son suicide avorté.

Et il s'abandonnait à la contemplation du beau paysage avec cette étourderie d'artiste qui passe du désespoir à la gaîté; il fredonnait les airs d'opéra de l'époque, tirait un coup de fusil tous les quarts d'heure, tuant ou manquant l'oiseau avec un égal plaisir; ravi enfin d'être dans un monde nouveau, et bénissant le châstre qui lui avait fait cette douce félicité.

A la nuit close, il arrivait à Florence, et entrait à l'hôtel de *l'Aigle-Noir*; *Borg' ogni santi.* Il appela le *cameriere*, et lui donna généreusement quinze pièces de gibier qu'il avait abattues dans le val d'Arno.

Ce garçon de *l'Aigle-Noir* était un ancien soldat français mis hors de combat.

— Il paraît, dit-il à M. Chay, que vous êtes un habile chasseur?

— Je m'en vante, répondit l'artiste.

— Eh bien! vous êtes dans un bon pays de chasse; si vous ne craignez pas la fatigue, comme je le crois, vous devriez faire quelques promenades dans les montagnes, là-bas, du côté de Poggi-Bouzi et de Sienne. On y tue tout ce qu'on veut. J'y ai tué des châstres, moi.

— Vous y avez tué des châstres!

— Cent fois.

— Demain matin je pars pour... Comment avez-vous dit?

— Poggi-Bouzi.

— Oui; vous m'écrirez ce nom sur du papier, et vous viendrez me mettre sur le chemin, n'est-ce pas?

— Volontiers.

A l'aube, M. Chay, debout et armé, demanda la carte à payer; la *cameriere* lui répondit, au nom de l'aubergiste, qu'il n'y avait rien à payer, et qu'on le remerciait beaucoup de son cadeau.

— Tiens! dit M. Chay à part, je peux aller au bout du monde ainsi, pourvu que je trouve du gibier à donner aux aubergistes. Bien imaginé; allons!

Le voilà sur la route de Poggi-Bouzi et des Apennins.

Il arriva le soir, fort tard, à Sienne, chargé de gibier, et s'arrêta au milieu de la grande rue qui traverse la ville, à l'auberge de *l'Aigle-Noir.* L'artiste offrit encore libéralement son trophée de chasse au *cameriere*, qui lui servit en retour un excellent souper, lui donna une superbe chambre ornée du portrait de sainte Catherine de Sienne, et l'accompagna sur la route de Torrinieri.

Cette méthode économique de voyage centupla l'ardeur de l'artiste. Il sillonna d'une longue traînée de sang les plaines tristes de Torrinieri, les vallons marécageux de Riccorsi, les crêtes volcaniques de Radicoffani, les rives torrentielles de la *Paglia*, les antiques domaines de Porsenna devant Ponto-Centino, les bruyères d'Aqua-Pendente, les grèves du lac de Bolsena, les vignobles de Monte-Fiascone, le désert immense qui mène à Viterbe, la forêt assassine qui part de Viterbe, monte aux nues, et descend au lac de Vico, les pinèdes de Ronciglione, la prairie circulaire de Baccano et les landes monotones de la Storta. En cinq jours, il avait lestement parcouru cette chaîne des Apennins.

Un soir, vers les neuf heures, il entra dans une ville inconnue et sans réverbères. Il était fatigué, l'infatigable chasseur. A l'angle d'une place, il avisa un café, et entra pour se reposer un instant. On parlait français à côté de lui dans un groupe d'habitués qui buvaient des verres d'eau.

— Excusez-moi, dit M. Chay au plus avenant des causeurs, pouvez-vous avoir la bonté de me dire le nom de cette ville?

— Quelle ville? dit le causeur.

— Celle où je suis arrivé, celle-ci.

— Voulez-vous rire, monsieur?

— Non, du tout; sérieusement.

— Eh bien! vous êtes à Rome.

— Sainte-Vierge! je suis à Rome! Indiquez-moi une auberge, là, tout près?

— Traversez le mont Citoria, demandez la place Saint-Augustin et l'auberge de la *Torretta*, vous serez bien.

— Mille remerciemens, monsieur.

Ici se termine la chasse fabuleuse et pourtant historique de M. Chay. L'artiste était arrivé à Rome pour avoir manqué un oiseau dans sa bastide de Marseille. C'était sous le consulat de M. de Norvins, l'historien de Napoléon. M. Chay, n'osant rentrer en France par voie de mer, de peur des Anglais, et trouvant la voie de terre trop longue, demanda une audience à M. de Norvins, et lui raconta sa position. M. de Norvins, qui protégeait tous ses compatriotes, fit donner sur-le-champ à M. Chay une bonne place dans l'administration. L'artiste chasseur est resté à Rome jusqu'en 1814. A la paix, il vint reprendre son poste à Marseille, et depuis, campagnard sédentaire, il laisse couler mollement sa vie entre le violoncelle et le fusil à deux coups.

MÉRY.

Poésie.

L'EMPEREUR N'EST PAS MORT.

APOTHÉOSE.

Si ce n'est en tous lieux, où donc son âme est-elle?
Où donc ne règne pas sa pensée immortelle,
Harmonie aux larges accords?
Est-ce donc qu'au tombeau s'arrête l'existence?
Un héros n'a-t-il pas après lui sa substance?
L'homme n'est-il que dans le corps?

L'empereur n'est pas mort, il vit dans son génie,
Providence du peuple et du peuple bénie,
Il vit dans ses créations,
Dans l'ordre de nos lois, dans nos forces vitales,
Dans nos élans d'honneur, puissances génitales
Qui font les grandes nations.

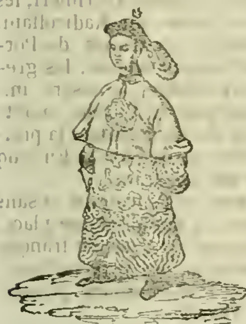
L'empereur n'est-il pas, avec sa renommée,
Le cœur du peuple, encore, et l'âme de l'armée?
L'esprit de l'honneur en danger?
N'a-t-il pas fait comprendre à la France elle-même
Quelle brèche elle fait à tout vieux diadème
Quand veut le savoir l'étranger?

Tout un grand peuple était la base d'un grand trône.
L'empereur ne voulait, au haut du vaste cône,
Que ce que le peuple a voulu.
Un grand homme, en créant, crée une foi profonde;
Pour imposer le bien de sa pensée au monde,
Il a besoin de l'absolu.

Le génie a toujours sa raison despotique.
Sa dictature allait à son but politique,
Pour nous en léguer les bienfaits.
Chaque gloire venue en enfantait une autre.
Nous vivons de sa vie, il vit donc de la nôtre;
Sa vie... est ce qu'il nous a faits!...

(*Extrait des Deux Règnes.*)
L. BELMONTET.

Simples Légendes des Écoles chinoises.



Dans la ville nommée Kin-Ling (de la colline d'or), cette splendide cité de l'empire céleste que les Européens connaissent sous le nom de Nan-King (résidence impériale du sud), il y a une rue étroite, longue et peu fréquentée, que l'on appelle la ruelle des Immortelles-d'Eau (des narcisses). Elle se prolonge sans interruption depuis la grande place du palais des Mérites (le collége impérial), jusqu'à la porte du Dragon-Foudroyant. Celle-ci est la neuvième des treize portes armées de lames de fer qui sont percées dans le mur d'enceinte de la ville.

Les maisonnettes qui bordent de chaque côté, mais à longue distance l'une de l'autre, la ruelle des Immortelles-d'Eau, sont couvertes en roseaux, comme les plus pauvres habitations des campagnes. Une double haie de bambous en treillis, relie entre elles ces chaumières, et sert en même temps à défendre leurs jardins respectifs contre les larcins des passans. Mais les passans sont rares dans cette rue, et peu de larcins seraient à craindre pour les propriétaires de ces gentils jardinets, sans la troupe de bambins qui vient chaque matin, à heure fixe, se réunir dans une maison située vers le milieu de la ruelle : maison d'apparence beaucoup meilleure que toutes celles qui l'environnent.

Celle-ci a un nom consacré par l'usage, nom pompeux que l'on peut lire en grands et beaux caractères d'écriture, sur la bannière de soie qui flotte au bout d'une perche rouge devant l'entrée principale de l'habitation.

Or, cette inscription dit : « *C'est ici le palais de l'étude*, » ce qui signifie en langue vulgaire : Il y a ici une école publique.

Plus bas l'inscription ajoute : « *Yang, le talent en fleur*, » c'est-à-dire M. Mouton, bachelier ès-lettres, *surnommé aching-ming* (la parfaite lumière) *enseigne à lire et à écrire aux jeunes garçons pour le prix d'une enfilade de mille pièces de cuivre* (environ 7 fr. 50 c.) *par année*.

L'école du bachelier Yang jouit d'un grand renom chez les pauvres familles du quartier; aussi le nombre de ses disciples est-il considérable.

D'ordinaire la rue des Immortelles-d'Eau est déserte et silencieuse; mais il arrive un moment dans la journée où, tout à coup, elle devient singulièrement bruyante. C'est lorsque les devoirs de l'école étant accomplis, la volée est donnée à la nichée d'oiseaux jaseurs que la sévérité du maître ne réduit qu'à grand'peine au silence pendant la durée des travaux. Yang, la parfaite lumière, a beau répéter à ses élèves, avant de les congédier, ce fragment du chapitre onzième du réglement des écoles : « Que » chacun retourne à sa maison en ligne droite; les écoliers ne doivent pas » s'arrêter en chemin et se réunir pour faire des parties de jeu. » A peine la cage est-elle ouverte que les étourneaux ont déjà oublié la sage recommandation du maître, et soudain, le cri de délivrance, poussé comme un hourra de guerre, va jeter le trouble et l'inquiétude dans le cœur des paisibles habitans de la ruelle.

Dès que ce cri strident et prolongé, parti comme d'une seule voix de cent bouches enfantines, a ébranlé l'air et traversé l'espace, au dessus de chaque haie, à chaque fenêtre, sur chacune des portes de la rue, une tête paraît et deux yeux activement guetteurs font partout bonne garde.

C'est qu'elle est fatale pour les fruits et pour les fleurs du voisinage l'heure de la sortie de l'école. Malheur au propriétaire de jardin qui ne veille pas alors sur son enclos! Il y aura dommage chez lui s'il ne se tient pas soigneusement en garde, l'œil ouvert, l'oreille tendue et le bambou à la main, prêt à frapper sur les maraudeurs.

Gare au poirier dont la fleur pure et blanche est lumineuse comme la lune au milieu d'une belle nuit! Gare à l'arbrisseau qui donne le thé inspirateur des vers harmonieux! Gare à l'amandier qui rajeunit sous l'influence bienfaisante des pluies printannières! Si quelques uns de ces vauriens d'enfans parviennent à franchir la clôture d'un jardin, rien ne sera respecté par eux : ni la Daphné au parfum enivrant, ni le lotus argenté des bassins, ni le mussœnda dont les boutons ressemblent à des diamans. Vous serez foulées sans pitié sous les pieds de ces bourreaux, belles fleurs calicanthes aux clochettes carrées, alzeas aux nuances vaporeuses, et vous pivoines qui dérobez votre arôme au ciel; pivoines dont les noms disent à la fois et l'élégance et la richesse; car on vous appelle ou l'escalier d'or, ou la crinière du grand lion rouge, ou le papillon vert, ou lion bleu scintillant, ou, enfin, l'élégant génie doré. Ni l'éclat, ni le parfum d'une fleur ne lui fera trouver grâce devant les impitoyables ravageurs, si quelque part, dans le jardin, ils ont avisé de loin le pêcher aux fruits savoureux, ou le *Yo-ti* qui suspend en bouquets, à ses branches, la prune friande, qu'on a surnommée le ballon de soie brodé.

Ainsi tous les jours, à pareille heure, il y a terreur panique chez les habitans de la ruelle des Immortelles-d'Eau; partout, avons-nous dit, la surveillance est sévèrement exercée; mais, si actifs que soient les yeux qui veillent, toujours quelque maraudeur parvient à se glisser à travers l'espace agrandi du treillis de la haie, et, mûrs ou verts, des fruits sont dérobés. Ce larcin est doublement déplorable pour celui qui en souffre; car pour arriver jusqu'aux fruits, presque toujours le fripon d'enfant a passé sur les fleurs!

Revenons à maître Yang, la parfaite lumière. Nous avons dit que sa maison est de meilleure apparence que celles de son voisinage. En effet : sur son toit brillent au soleil les tuiles blanches et vernissées, signes distinctifs d'une habitation où s'est fixée l'honorable aisance. A l'extérieur une couche de plâtre recouvre, de la base au sommet, la charpente du bâtiment. Chez ses voisins, cette charpente se montre à nu. Des stores en paille de riz finement tressée et peinte en vert, ayant pour ornement des dragons aux ailes déployées, des phénix étalant leur plumage doré au milieu des flammes, remplacent aux fenêtres du rez-de-chaussée et de l'étage supérieur, la natte grossière que les pauvres gens suspendent à l'unique ouverture par laquelle le jour pénètre dans leur demeure. La porte principale, ainsi que le livre des rites le prescrit, offre au dehors un triple accès, et cela au moyen de deux colonnettes de bois ciselé, également espacées. Donc, maître Yang a chez lui une entrée d'honneur : celle du milieu. A lui est réservé le droit de la franchir. C'est par celle-ci encore qu'il va recevoir ou reconduire les visiteurs qu'il veut honorer. Quant à la servante du logis, aux hommes du vulgaire et à ses bambins d'écoliers, ils savent, d'après le mémorial antique des cérémonies, qu'ils ne doivent ou entrer, ou sortir, que par l'une des voies latérales de la porte.

Aussi bien que chez les plus riches habitans de la ville, il y a chez le bachelier Yang une pièce particulière nommée la *salle des fleurs*. C'est le parloir où les étrangers sont admis; puis, au fond de l'appartement, est le réduit sacré la *salle des ancêtres*.

Un mot à ce sujet.

La salle des ancêtres, c'est le temple de la famille. Tout Chinois sévère observateur des devoirs de la piété filiale doit s'y rendre chaque jour à son lever, pour brûler une baguette d'encens devant la tablette sur laquelle sont écrits les noms de ses aïeux. Nul, quel que soit son rang ou son âge, ne peut se croire dispensé de cette sainte obligation. L'hommage quotidien à la mémoire des ancêtres est offert par le chef de la famille en présence de ses enfans et de ses serviteurs. Dans ce moment solennel, le père revêt le caractère sacré du prêtre sacrifiant à la divinité. Aux regards de ceux qui le contemplent, la cérémonie pieuse qu'il accomplit le couronne d'une auréole également sainte, également lumineuse, soit qu'il se nomme le Fils du Ciel (l'Empereur), soit qu'il appartienne à la dernière classe du peuple.

Il n'y a si pauvre habitation en Chine qui n'ait quelque part son autel des ancêtres. Chacun ne peut pas disposer d'une pièce de son appartement pour y déposer la tablette révérée; chez le plus grand nombre même, parmi

(1) L'auteur, ou pour mieux dire le metteur en cadre de ce petit tableau, déclare ici qu'il a tout emprunté, le dessin et les couleurs; mais il ajoutera que c'est envers les peintres originaux qu'il s'est rendu coupable de ce larcin. Il ne s'agit point ici de légendes chinoises supposées, mais bien d'historiettes écrites par les Chinois eux-mêmes.

les pauvres gens, la même salle sert à la fois de chambre à coucher pour toute la famille, et d'étable ou d'écurie pour les animaux domestiques. Mais, si petit que soit le réduit de cette famille, partout on a soin de ménager un coin où l'on puisse convenablement honorer la mémoire des parens qui ne sont plus; partout l'autel des aïeux trouve sa place; et quand, par trop grande misère, on ne peut se procurer la baguette d'encens que l'usage prescrit, un morceau de papier sans tache, un brin de paille brûlés devant la sainte tablette, satisfont la piété et témoignent de la vénération. Nous le répétons, car il est bon qu'on s'en souvienne, toute maison à la Chine est un temple; les saints qu'on y honore ce sont les ancêtres; le prêtre naturel, c'est le père de famille. Ce culte touchant, toujours en honneur, et dont l'origine se perd dans le lointain des âges, devait naître chez le peuple qui a trouvé cette expression simple et sublime : Faire le mal, c'est oublier ses parens.

Le matin de l'un de ces jours que les Chinois appellent *tsieï-ling* et par lesquels ils divisent leur année en vingt-quatre périodes de quinze jours; un matin, donc, il y eut un homme qui vint heurter à la porte de maître Yang, long-temps avant l'heure où, d'ordinaire, il ouvrait son école. Cet homme avait la tête nue et rasée, à ses pieds point de sandales. Il portait à la main un bâton de bois blanc, et, suspendue à sa ceinture par une chaîne de fer, une marmite de même métal. A la forme de la robe, aux insignes qui l'accompagnaient, le maître d'école reconnut *le vêtement de la loi*, et il ne douta pas qu'il n'eût affaire à l'un de ces moines mendians adorateurs de Fo (ou Bouddha), qui vont partout quêtant la subsistance pour leurs frères du couvent.

Le mendiant bouddhiste, sans accomplir les civilités accoutumées, passa tout droit par l'entrée d'honneur aussitôt que la porte lui fut ouverte. Cette façon d'agir chez un étranger ne pouvait donner que fort mauvaise opinion de lui à maître Yang, la parfaite lumière, si connu pour la religieuse attention qu'il mettait à pratiquer envers tous les rites et les cérémonies d'usage. Le moine ayant fait quelques pas en avant, s'arrêta pour attendre le maître d'école qui s'empressait de refermer sa porte, afin d'introduire ensuite l'impoli disciple de Bouddha dans la salle des Fleurs

— Je suppose, lui dit le religieux quêteur, que vous pensez peu de bien de ma manière d'entrer chez les gens, et dans votre cœur vous vous dites : voilà un homme qui n'a nulle politesse.

— Mon pieux frère aîné, reprit le bonhomme Yang, quand une personne ne se conduit pas devant moi selon la règle de la droite raison, avant de la blâmer, je commence par m'examiner moi-même, et je me trouve alors si rempli d'imperfections, que je ne me crois pas en droit de m'apercevoir des fautes que les autres peuvent commettre. Cette loi de l'examen de soi-même est commandée par les livres classiques; n'est-il pas écrit : « Que chacun balaie la neige qui est devant sa porte au lieu d'examiner la rosée blanche qui est sur le toit de son voisin. »

Le bonze fit un geste d'approbation, et, continuant à marcher le premier, il entra dans la salle des Fleurs. Sans y être invité, il s'assit à la place d'honneur, et commença à exposer au maître d'école les besoins de son couvent et le motif de sa visite. Tout en se recommandant à la charité de Yang, la parfaite lumière, il s'emporta avec violence contre l'avarice des hommes. Le maître d'école, qui s'était empressé de préparer et de servir à son hôte la tasse de thé qu'on doit offrir à l'étranger qui se présente, pria le bronze de lui dire à combien de portes il avait frappé et combien de refus il avait essuyés durant sa quête matinale.

— J'ai frappé à trois portes, répondit le moine bouddhiste; la vôtre est la seule qui se soit ouverte, mais sans plus de profit pour mon couvent peut-être? car je vais sans doute avoir à compter ici mon troisième refus.

Yang ne répliqua rien; mais il alla tirer d'un coffret un lingot d'argent; il en coupa trois parcelles égales; il les pesa, les repesa pour s'assurer qu'elles avaient bien la même valeur; puis les ayant placées devant son hôte, il lui dit :

— Ne maudissez personne, mon pieux frère aîné; les trois maisons que vous vouliez visiter ce matin se sont ouvertes, et chacun de ses habitans vous a donné l'aumône que vous attendiez de lui, car voici mon offrande et celles des deux autres.

Le singulier mendiant fit encore un signe approbateur, et, sans adresser un seul mot de remercîment à son généreux hospitalier, il jeta les trois parcelles d'argent au fond du pot de la loi (la marmite des religieux bouddhistes).

Après un moment de silence, le bonze reprit :

— Vous vous attendiez, j'en suis certain, à m'entendre vous témoigner de la reconnaissance pour votre triple offrande, et mon silence vous étonne?

— Nullement, reprit le maître d'école; vous ne me devez aucun remercîment; n'est-il pas écrit aussi : « Donner, c'est restituer; être charitable, c'est acquitter une dette; celui qui fait l'aumône aujourd'hui a été obligé de quelqu'un hier; en recevant d'une main on s'engage à rendre de l'autre, et partout le pauvre est le créancier du riche. »—C'est la loi qui le dit.

— Certes, répartit le mendiant en attachant un regard d'intérêt sur celui qui parlait avec tant de modestie, en même temps qu'il agissait avec tant de générosité. Mais, poursuivit-il, au dessus des lois dictées par vos sages et vos philosophes, il y a les maximes du régulateur des dix mondes (Bouddha) qui disent : Ce que le pinceau de l'homme a écrit dans la loi n'est que la parole morte; mais ce que le maître du ciel a écrit dans le cœur de l'homme est la lettre vivante.

Il allait ajouter quelques mots d'éloges pour le maître d'école; puis, soudain reprenant son rôle de censeur, le bonze jeta les yeux autour de lui et blâma l'aspect trop somptueux de la maison, la recherche de l'ameublement, qui cependant était fort simple; il trouva mauvais que la tenture de la salle fût de telle couleur, et, ayant tourné ses regards du côté du jardin, ni l'ordre, ni la symétrie qui y régnaient, ni le dessin des allées, ni le choix des plantes n'obtinrent son agrément. Yang, la parfaite lumière, dont la patience ne se démentait pas, se contenta de répondre à toutes les critiques de l'incontentable disciple de Bouddha :

— Cette tenture était la couleur favorite de ma mère; mon père aimait à cultiver ces fleurs; ce jardin a été dessiné sur le plan de celui qui appartenait à la maison où je suis né; je n'ai pas écouté mon caprice pour meubler ainsi ma maison; mais je respecte partout les traditions du passé, et pour tout disposer chez moi comme vous le voyez, j'ai seulement consulté les souvenirs de ma jeunesse.

Les instans volent comme la flèche, les heures sont rapides comme la navette du tisserand, a dit l'immortel du nénaphar, le sublime Li-Taï-Pé, le grand poète de la Chine. Or, le moment du tsao-fan (le repas du matin) était arrivé. Yang invita son hôte à prendre sa part d'un modeste déjeûner, composé, outre le thé, accompagnement obligé de tous les repas, d'un plat de millet bouilli, assaisonné avec le basilic doux et d'une salade de cette chicorée longue et jaune que chez les habitans du Céleste-Empire on nomme les Aiguilles-d'Or. Le bonze se mit à table, et toujours mécontent, il continua à blâmer l'ordonnance du service, la qualité du millet et le choix de la salade. Le maître d'école s'excusa sur son peu de fortune qui ne lui permettait pas d'offrir un meilleur repas à son visiteur, et, comme on dit, épuisant son cœur pour essayer de satisfaire un homme si difficile à vivre, il conserva son calme et sa douceur malgré l'injustice des reproches qui lui étaient adressés.

Voyant bien qu'il fallait attaquer Yang sur d'autres points pour l'obliger à sortir des bornes de la modération, le religieux bouddhiste, qui semblait avoir pris à tâche d'exciter la colère du maître d'école, lui parla ainsi :

— Comment se fait-il que je n'aperçoive pas chez vous une seule image du dieu *Fo* ou de *Kouan-In*, le seigneur contemplant; seriez-vous par hasard d'une secte ennemie de ma sainte religion?

En achevant ces mots, il se leva brusquement de table, comme s'il eût voulu s'enfuir de la maison de Yang, la parfaite lumière, ainsi que l'on s'enfuit de celle d'un pestiféré.

— Mon pieux frère aîné, répondit le maître d'école après avoir cérémonieusement prié le bonze de se rasseoir, je suis disciple du saint homme (de Confucius), mon culte est celui des lettres; mais faut-il pour cela que vous me quittiez si vite. Voilà bien des siècles que trois religions différentes vivent en paix dans le sein de la Fleur du milieu (l'empire chinois); deux hommes qui ne partagent pas les mêmes croyances ne pourraient-ils vivre quelques heures dans un même endroit? Vous le savez, la pagode de Bouddha s'élève sans crainte à côté du temple des disciples de la Voie et de la Vertu. Et l'académie où le saint homme qui a fondé ma foi religieuse est honoré, ne souffre aucun dommage parce qu'il est voisin de ces deux temples où l'on sacrifie à des dieux différens. Pourquoi le même toit ne nous abriterait-il pas, puisque le même soleil nous éclaire, puisque la même loi nous protège.

— Voilà, dit cette fois le religieux bouddhiste, ce que j'appelle parler comme un sage; mais si vous êtes réellement doué d'une haute raison, pourquoi ne l'avez-vous pas fait servir à votre avancement dans les lettres? Au lieu de ce titre de bachelier, le dernier des grades littéraires, que n'avez-vous concouru pour obtenir le diplôme de docteur? Vous seriez peut-être compté parmi les oreilles ou les yeux du Dragon (ministre d'état).

— Nourrir l'ambition dans son cœur, répartit le maître d'école en souriant, c'est porter un tigre dans ses bras. Ce serait manquer de prudence que d'oser me rapprocher de l'auguste orphelin (l'Empereur, ainsi nommé parce qu'il ne peut régner qu'après la mort de son père). Celui qui regarde le soleil, ajouta le modeste bachelier, devient aveugle; celui qui écoute le tonnerre devient sourd; la cloche de verre ne doit pas s'exposer aux coups de marteau d'or.

— Certainement cet homme est stupide, murmura le mendiant. Il eut soin de parler assez haut pour que le maître d'école l'entendît. Il n'a nul mérite, ajouta-t-il toujours à demi-voix; peut-être n'est-il pas bon même à instruire des enfans.

Pour toute réponse à ces suppositions malveillantes, Yang, la parfaite lumière, invita son hôte à entrer dans la classe; car déjà le bourdonnement de la voix des écoliers se faisait entendre dans la rue. L'heure accoutumée des travaux allait sonner.

Le bonze, fidèle à son système d'impertinence, cette fois encore passa le premier, et parvenu au milieu du temple de l'étude il alla sans façon se camper dans le fauteuil du maître, comme si ce dernier le lui eût offert.

La classe de maître Yang est spacieuse et bien éclairée; les bancs des écoliers s'élèvent en gradins et forment un triple étage : une longue table règne devant chacun de ces bancs. Les places des élèves sont invariablement fixées, car dans ce pays, où le droit d'aînesse est partout respecté, c'est l'âge et non le mérite qui marque le rang, même à l'école. Mais, par une juste revanche, c'est le talent et non l'âge qui donne la considération et élève l'homme de la dernière classe du peuple aux premières places dans l'état. Le savoir, à la Chine, est en si grand honneur, que devant

le jeune homme instruit le vieillard ignorant s'incline, et en lui parlant il dit : « Mon frère aîné. »

Mais rentrons dans l'étude de maître Yang, d'où cette petite digression nous a fait sortir.

Devant la portion du banc que chaque élève doit occuper, il y a sur la table les quatre choses précieuses de l'étudiant, savoir : le bâton d'encre, la pierre à broyer l'encre, le papier et le pinceau fait de poils de loup, qui sert à tracer les caractères d'écriture. Sur la muraille, autour de la salle, sont écrites des maximes empruntées aux auteurs classiques; celle-ci, par exemple : « L'instruction, c'est le chemin droit; c'est aussi les trois appuis (les jambes et le bâton) et les sandales du voyageur. » Enfin, dans l'endroit le plus apparent de la classe, vis à vis la porte d'entrée, et au dessus du fauteuil du maître, le décalogue des écoliers chinois est écrit en gros caractères. Ce décalogue, composé de dix phrases de trois mots chacune, dit textuellement :

Mo fen tchi, ne divise pas ta pensée (ne sois pas distrait); *mo kien ssé*, ne joins pas confusément les choses (ne sois pas brouillon); *mo hiaï o*, ne sois pas paresseux; *mo kien touan*, ne fais pas de vaines ruptures (n'interromps pas inutilement tes travaux); *mo ouang siang*, ne fausse pas ta pensée (ne mens pas); *mo kou cheou*, de ne pas gâter, sois observant (sois propre); *mo to yen*, ne dis pas beaucoup de paroles (ne sois pas bavard); *mo kien tchou*, ne fais pas de vaines sorties (sois stable à ta place); *mo kao song*, ne sois haut lisant (ne lis pas à haute voix); *mo ngaï tso*, ne sois stupidement assis (assieds-toi convenablement).

Nous avons dit que la voix des élèves s'était fait entendre au dehors. Depuis un moment le religieux bouddhiste était assis dans le fauteuil de Yang, et ce dernier avait modestement pris place sur un des bancs de la classe; cependant les bambins ne paraissaient pas encore.

—Que veut dire cela, s'écria le bonze avec courroux, l'heure a sonné, et les élèves ne sont pas encore à leur place! je le disais bien, maître Yang connaît si mal son métier qu'il ne sait pas même apprendre l'exactitude aux enfans.

Sans s'émouvoir d'un reproche immérité, Yang, la parfaite lumière, alla décrocher une planchette de bois suspendue à un pan de la muraille. Sur cette planchette, il y avait de nombreux caractères écrits; car elle ne contenait pas moins de cent paragraphes. C'était le réglement officiel, rédigé, il y a un siècle et demi, par Chin-Tching-Kin, le législateur des écoles modernes de la Chine. Yang plaça la planchette sous les yeux de son hôte, et lui montra du doigt l'article 24.

« Le premier et le quinzième jour de chaque lune, dit cet article, avant » d'entrer à l'école, les élèves se salueront respectivement, et attendront » sur le seuil de la porte ceux de leurs camarades qui arriveront les der- » niers. »

Pour la troisième fois, le bonze témoigna son approbation par un geste; car tout était selon la volonté du réglement, puisque ce jour se trouvait être l'un des vingt-quatre tsieï-ling de l'année, et, par conséquent, l'une des vingt-quatre époques consacrées particulièrement à l'observation des rites et à une offrande au maître.

Mais tous les élèves se sont enfin réunis à la porte du temple de l'étude; ils se dirigent vers la classe, rangés en ordre et défilant deux à deux. Arrivés devant une tablette qui porte ces trois mots *Khounf feu tseu*. (Confucius), ils s'inclinent par trois fois devant le nom vénéré de celui qui, depuis deux mille ans et plus, est le père des lettrés, le patron des écoles, le dieu des étudians. Le triple salut étant donné à la tablette du saint homme, les élèves du maître Yang s'avancent avec gravité et silencieusement vers la table du maître, afin d'y déposer l'offrande de la quinzaine.

C'est alors seulement qu'ils s'aperçoivent qu'un autre a pris la place de leur sage instituteur. L'âge vénérable de l'homme qui est assis dans le fauteuil du bachelier Yang les empêche d'éprouver de l'étonnement; ils savent que lorsqu'un étranger vient visiter son école, le maître est dans l'habitude de céder son fauteuil à celui-ci et de s'asseoir lui-même par humilité, sur un banc de classe. Les enfans commencent donc à offrir au vieux mendiant, qui tient la place d'honneur, les présens d'usage à pareil jour dans toutes les écoles de l'empire. Ceux-ci donnent une mesure de riz ou de millet, ceux-là quelques pincées de thé sec, ceux-là encore du sucre, des épices, des fruits; d'autres une pièce d'étoffe, un ustensile de ménage. Tous ont apporté quelque chose, et chacun selon que sa famille est plus ou moins riche, plus ou moins généreuse.

A la suite des écoliers, et couronnant la marche, Yang le bachelier est venu, comme un simple étudiant, s'incliner à son tour devant l'étranger qui trône à sa place. Seul il a les mains vides; aussi le bonze, avec un sourire d'ironie, lui dit-il :

— Vous allez manquer aux devoirs de la charité, car on ne doit pas se présenter devant la table du maître sans y déposer quelque chose, et vous n'avez rien à mettre à l'offrande.

— Si fait, répartit le maître d'école; car j'apporte la bonne volonté du cœur, qui est la plus pure des aumônes.

— Et celle dont on est le moins avare, car elle ne coûte rien.

— Peut-être, ajouta Yang, la parfaite lumière, trouverez-vous cette offrande moins méprisable quand j'y aurai joint tout ce que mes élèves me destinaient aujourd'hui? Alors désignant de la main les présens offerts par la classe tout entière, le maître d'école poursuivit :

— Ceci est à vous, mon pieux frère aîné; un disciple du saint homme, ne doit pas s'emparer de ce qui a été déposé aux pieds d'un adorateur de Bouddha.

Le moine bouddhiste répondit seulement :

— J'accepte. Et le signal des travaux fut donné.

La classe est en activité. Chacun des élèves a pris sa place sur l'un des bancs de l'étude; le bonze continue à demeurer assis dans le fauteuil du maître, tandis que le bachelier Yang partage modestement avec l'aîné de ses écoliers le coin que celui-ci d'ordinaire occupe seul.

De son sac de toile bleue, chacun a tiré son livre et ses leçons du mois écrites sur des feuilles séparées et qu'un fil de soie joint ensemble par un coin du papier. Tous les élèves lisent des yeux ou calquent sur une feuille transparente les caractères écrits sur le cahier d'exemples. Le bonze a devant lui le bâton d'encre rouge et le pinceau de maître Yang. Il feuillette gravement les leçons à distribuer, et, d'un trait de pinceau, il marque les passages sur lesquels l'élève doit principalement arrêter son attention. Du coin de l'œil, le maître d'école examine l'étranger qui tient sa place, et l'attitude de ce dernier, la manière facile avec laquelle il manie la pierre à broyer, la sûreté de son coup de pinceau, la rapidité de son examen, quand il passe en revue le cahier des leçons, ont jeté le trouble dans l'esprit de Yang, la parfaite lumière; ce n'est pas un moine ignorant qu'il a devant les yeux. Si le bonze s'est emparé de la place d'honneur, c'est qu'il en est digne. Le bachelier n'ose cependant témoigner toute sa surprise et soumettre ses doutes à son voisin, car le réglement officiel des écoles fait défense expresse de troubler, par des paroles inutiles, les travaux des élèves; or, le maître se taira, car il doit aux autres l'exemple du respect pour la discipline.

L'heure est venue de réciter les leçons de la veille. Une division de l'école est appelée; elle se présente respectueusement devant le religieux bouddhiste, comme s'il s'agissait de répondre à maître Yang lui-même. Mais ils sont là dix élèves et le bonze fronce les sourcils.

— Trouble et confusion, dit-il; ces enfans sont si mal instruits qu'ils ignorent même l'ordre qu'on doit suivre lorsqu'il est question de réciter la leçon au maître.

Mais il n'a pas encore achevé de parler que déjà l'élève le plus âgé de la division est allé chercher dans un coin de la classe un faisceau de baguettes de bambou dont chacune est de longueur différente; il présente les brins de bois au bonze qui les reçoit, et tandis que ce dernier tient le faisceau dans ses deux mains, chacun des écoliers tire au hasard une baguette de bambou et prend rang pour répondre suivant la longueur de la baguette qu'il a tirée.

Le bonze a témoigné par un signe de tête que cela est bien, puis il interroge les élèves. Il y a tant de fermeté dans sa parole, il relève si habilement les erreurs de chacun; ses remarques sont si justes, ses citations des livres classiques sont si exactes, qu'à chaque instant la surprise de maître Yang grandit dans son esprit.

Tour à tour les différentes divisions de sa classe ont suivi la même règle et observé le même ordre; mais un incident vient tout à coup interrompre la leçon près de finir : un écolier, au lieu de s'approcher de la table du maître, s'en est subitement éloigné, et cependant c'est à lui de répondre. Le bonze interrogateur tourne de nouveau un regard courroucé du côté du maître d'école.

— Depuis quand, dit-il, est-il permis à l'écolier de s'éloigner quand son maître l'appelle? S'il a été paresseux et s'il est ignorant, ce n'est pas en fuyant le châtiment qu'il parviendra à l'éviter.

Yang, la parfaite lumière, qui a compris le motif du mouvement de l'écolier, n'éprouve pour lui-même aucune honte et pour l'enfant aucune crainte en entendant ce reproche qui renferme une menace. Aussitôt et pour la seconde fois, il va décrocher la planchette sur laquelle est écrit le réglement souverain, et il montre à l'impitoyable censeur l'article 39 intitulé : *Respect dû aux caractères écrits*. — « Si l'écolier aperçoit à terre une feuille de papier sur laquelle se trouvent des caractères écrits, qu'il s'empresse de la ramasser et de la brûler. »

Et en effet, tandis que le bachelier désigne du doigt le texte précis du réglement, le bonze suit des yeux l'enfant qui vient de ramasser un fragment de papier que le vent a poussé du dehors dans la classe. Ce papier, jeté dans la rue comme inutile, ne contient que trois ou quatre caractères insignifians et tracés seulement pour essayer la flexibilité du pinceau; mais ces mots, sans valeur, ont suffi pour rendre ce papier respectable aux yeux d'un écolier instruit de ses devoirs. C'est à l'invention de l'écriture, est-il dit, que les hommes doivent l'invention des rites, l'établissement des relations morales et la fixité dans les lois; donc l'écriture est sacrée. — L'enfant ne s'est ainsi éloigné de son maître que pour obéir aux leçons qu'il a reçues; il se hâte d'aller brûler le papier au feu de la cassolette de parfums incessamment allumés devant la tablette de Confucius; puis, cet acte religieux accompli, il revient près de la table, répondre aux questions qui lui sont adressées.

Mais toutes les leçons ont été écrites et tous les devoirs sont examinés scrupuleusement. Le bonze alors se lève, et avec un profond esprit de justice, avec la parole grave et fleurie du magistrat accoutumé à haranguer la multitude, il distribue aux élèves et les paroles qui versent la joie dans un cœur, comme la liqueur parfumée dans un vase, et les paroles qui, suivant la belle expression chinoise, tordent les yeux du coupable pour en exprimer les larmes du repentir. Aux bien méritans, il a accordé le pinceau d'honneur; aux paresseux, il a ordonné d'aller se mettre à genoux à la porte de la classe, et, enfin, s'adressant à tous, il termine par ces mots :

— Soyez constans dans vos résolutions, car le sage a dit : Une pensée doit durer dix mille années! Soyez prudens dans votre conduite, car il a

dit encore : Si tu veux cacher la trace de tes pas, ne marche pas dans la neige. Soyez discrets dans vos relations, car il est écrit : La parole dite au trou de l'oreille d'un ami est entendue par nos ennemis à la distance de mille *lis* (cent lieues). Soyez studieux; car les anciens disaient : L'arbre sans branches est appelé infirme; l'homme sans études, se nomme aveugle. Gardez-vous de calomnier ou de médire ; car il est dit aussi : Les hommes ont dans la bouche une hache avec laquelle ils détruisent leur propre corps. Enfin, grandissez dans l'amour de la sagesse, c'est le moyen de parvenir au rang des immortels, puisqu'il est écrit : Les dix mille peuples appartiennent à l'empereur: mais les dix mille siècles appartiennent au sage.

Cette instruction terminée, le religieux bouddhiste s'adressant à Yang, la parfaite lumière, lui demanda :

— Auriez-vous mieux fait, eussiez-vous mieux dit ?

Le maître d'école, moins confondu par le ton d'autorité que son hôte avait pris que par la sagesse de ses discours et par la dignité avec laquelle il trônait dans le fauteuil de l'instituteur, répondit en se prosternant :

— Vous êtes un illustre maître, mon pieux frère aîné, et ma faiblesse s'incline devant votre supériorité.

— Votre faiblesse, répéta le bonze en reprenant son maintien sévère, nous allons en juger tout à l'heure. Jusqu'ici je n'ai interrogé que les élèves, il est juste que le maître soit éprouvé à son tour.

Alors, reprenant le pinceau, il disposa douze feuillets de papier de soie et, sur chacun de ceux-ci, il traça rapidement quatre caractères. Le maître d'école, ainsi que tous ses élèves, le regard fixe et l'attention suspendue, suivaient avec admiration les mouvemens gracieux de la main du disciple de Bouddha. Quand il eut cessé d'écrire, Yang, la parfaite lumière, s'écria :

— Oh! je le disais bien, vous êtes un illustre maître! Votre pinceau en voltigeant avec la légèreté des dragons, a semé une rosée de pierres précieuses ; car ce que vous venez d'écrire, ce sont les *douze perles du collier*.

— Et pourriez-vous les expliquer? répliqua le savant moine avec un sourire où le doute perçait visiblement.

— Je vais au moins l'essayer, répondit avec modestie Yang, la parfaite lumière.

Aussitôt, par les soins des élèves, les douze légendes furent fixées à la muraille en vue de toute la classe.

N'omettons pas ce point important à la fidélité du récit. *Siao-Sing-Yen* (Petite-Hirondelle bleue), la servante du maître d'école, avait été de porte en porte, annoncer aux habitans de la ruelle des Immortelles-d'Eau qu'un génie extraordinaire, mais de caractère fort maussade, était venu rendre visite à son maître, et que cet esprit, caché sous les vêtemens d'un disciple de Bouddha s'était emparé du fauteuil d'honneur et tenait la classe à la place du bonhomme Yang. Les voisins, supposant qu'il s'agissait de l'un de ces immortels qui peuplent par myriades la montagne *Kouan-Lun* (le paradis des Chinois, situé à l'ouest de l'empire), s'empressèrent d'aller répandre dans le quartier les paroles de Petite-Hirondelle bleue; si bien qu'au moment où le bachelier Yang se disposait à expliquer les douze légendes, la foule s'étant portée dans la ruelle des Immortelles-d'Eau envahit le temple de l'étude. Malgré cette affluence d'auditeurs, le maître d'école ne se déconcerta pas, et, de nouveau, ayant salué son hôte, il commença :

« La première légende dit : *Hiao kan tong thien* (la piété filiale émeut profondément le ciel). Or, ceci se rapporte au saint empereur Chun qui commença à régner dans la 23e année du 7e cycle (2254 ans avant J.-C., alors que furent inventés les premiers instrumens de la science du ciel et que le cours des astres commença à être régulièrement observé. Chun, dans sa jeunesse, n'avait pas été destiné à gouverner l'empire ; il passa la première partie à cultiver la terre. Son père était un homme simple et ignorant, sa belle-mère avait l'humeur farouche ; l'aîné de ses deux frères était avare et le plus jeune orgueilleux. Chun n'avait pas l'affection de ses parens, bien qu'il fût pour eux plein d'amour et d'obéissance.

» Souvent lorsqu'il se rendait dans la montagne de Li pour cultiver ses champs, une profonde tristesse s'emparait de son cœur, et il s'abandonnait aux larmes ; car ce lui était un grand deuil de se voir haï, lui qui sentait si bien le besoin d'être aimé! Le ciel, ému de sa pieuse affliction, ne voulant pas que le temps qu'il donnait à ses pleurs lui fût reproché comme un temps perdu pour les travaux de l'agriculture, envoyait les éléphans labourer pour lui, et, pour lui aussi, les oiseaux des airs arrachaient les mauvaises herbes. Lorsqu'il rentrait dans la maison paternelle, Chun s'asseyait à la dernière place et se contentait de la plus grossière nourriture; ainsi il assurait la paix entre l'avare et l'orgueilleux, entre le simple et l'intraitable.

» Arriva le temps où l'auguste empereur Yao atteignit la soixante-dixième année de son règne et la quatre-vingtième de son âge. Il avait neuf fils, mais aucun ne lui paraissait mériter le trône. Il regrettait de ne pouvoir le laisser à un successeur digne de lui, quand il entendit parler de la piété et de la modération de Chun. Alors, raisonnant du petit au grand, le sage empereur pensa que les principes du gouvernement étaient en germe dans l'esprit de famille, et que celui qui était capable d'établir l'ordre et le bon accord dans une maison pouvait également bien gouverner les cent familles (la nation chinoise). Yao envoya ses neuf fils vers Chun, et ceux-ci l'ayant rencontré comme il traçait un sillon dans ses champs, lui dirent positivement les paroles de la légende ; « La piété filiale émeut profondément le ciel. » Puis ils ajoutèrent : « Quitte la charrue pour le sceptre ; Yao, notre père t'associe à l'empire; viens régner avec lui. » Chun continua pendant cinquante ans la prospérité du règne de son prédécesseur. C'est de cette époque qu'il est écrit : La vertu était honorée sur la terre ; l'empereur, paisiblement assis sur le trône du dragon, laissait tomber ses bras, et l'empire était bien gouverné.

» La deuxième légende dit : *Tsin tchang tang yo* (lui-même il goûtait les médicamens. Or, ceci se rapporte au pieux Ouen-Ti qui fut élevé au rang de père et de mère du peuple (d'empereur), dans la 21e année du 3e cycle (178 ans avant J.-C.), vers l'époque où les marchandises étrangères commencèrent à s'introduire dans les neuf provinces (l'empire chinois). Ouen-Ti, parvenu à la puissance suprême, avait conservé pour sa mère le respect et la soumission qu'il lui témoignait au temps de son enfance. Accablée par les infirmités de la vieillesse, la mère de Ouen-Ti fut atteinte d'une maladie qui ne dura pas moins de trois ans. Pendant ces trois douloureuses années, Ouen-Ti ne reposa pas une seule fois sa tête sur l'oreiller et il ne lâcha pas une seule fois la ceinture de sa robe impériale (il ne se déshabilla pas). L'auguste malade ne voulait rien prendre que de la main de son fils; elle ne voulait rien boire avant qu'il eût posé lui-même ses lèvres sur les bords du vase qui contenait le médicament ordonné par le médecin de la cour. Le pieux fils, surmontant le dégoût que lui inspirait souvent l'amère boisson, se disait : « Ce qui doit sauver ma mère ne peut qu'être doux à mon cœur. » Et il buvait, et s'adressant à la malade : « Ceci est bon, lui disait-il, puisque ceci doit vous rendre la santé. » Après trois ans de souffrances, la mère de Ouen-Ti mourut, car il est écrit : « Le médecin atteint la maladie, mais le médecin n'atteint pas la destinée. » L'empereur ne survécut pas à cette perte irréparable.

» La troisième légende dit : *Ki tchi tong sin* (se piquer le doigt pour émouvoir un cœur.) Or, ceci, qui se rapporte à *Tseng-Tseu*, l'un des disciples du saint homme (Confucius), montre quelle influence secrète peut exister entre une mère et son fils, quand celui-ci est pénétré des devoirs de la piété filiale. Tseng-Tseu était dans la montagne, occupé à couper du bois à brûler pour le foyer domestique. Un parent de sa mère, qui passait par le pays, vint visiter la bonne femme qui, alors, était seule dans sa cabane. Comme le voyageur témoignait le désir de voir son jeune parent : — Il est à deux *lis* d'ici (un 5e de lieue), dit la mère de Tseng-Tseu ; attendez, je vais l'appeler. — Le parent fut étrangement surpris de l'entendre parler ainsi ; car il ne supposait pas que la voix humaine pût se faire entendre à une aussi grande distance. La bonne femme, voyant l'étonnement du voyageur, se mit à sourire ; puis elle détacha l'une des aiguilles de sa coiffure et se fit une piqûre légère au bout du petit doigt : « Il va venir », reprit-elle avec confiance.

« Au moment où la mère de Tseng-Tseu se piqua le petit doigt, son fils, qui conversait avec un ami tout en abattant les branches d'arbre, poussa un cri, laissa tomber sa cognée et porta la main à son cœur comme si une pointe d'aiguille l'avait tout à coup légèrement effleuré. Inquiet, il descendit rapidement la montagne. Arrivé dans sa chaumière, il tomba aux pieds de sa mère en lui demandant quel mal elle avait éprouvé : — « Une simple piqûre, dit-elle en lui montrant la gouttelette de sang suspendue comme une perle de corail au bout de son petit doigt. Notre parent voulait te voir, ajouta la bonne femme, et tu n'étais pas là, il m'a bien fallu t'appeler. »

» La quatrième légende dit : *Ouan loui ki mou* (il entend le tonnerre et il pleure sur la tombe). Or, ceci se rapporte à Ouang-Fou qui vivait dans le 54e cycle, alors que l'on commença à s'asseoir sur des chaises, ayant les jambes pendantes (vers l'an 550 de l'ère chrétienne). Ouang-Fou, tant que sa mère vécut, épuisa son cœur pour la servir. Grâce aux soins pieux de son fils, elle atteignit à une extrême vieillesse; car Ouang-Fou n'avait pas moins de soixante-dix ans et sa bonne mère vivait encore. Comme elle se voyait avec chagrin avancer vers le terme de sa vie, son fils, pour la tromper sur le nombre de ses années, redevenait enfant; et bien qu'il eût un titre éminent à la cour, le grave magistrat jouait devant sa mère à tous les jeux de sa première jeunesse; il imaginait mille espiègleries enfantines, afin que le voyant si jeune encor, la vénérable vieille oubliât son grand âge. Durant toute sa vie, la mère de Ouang-Fou avait eu grandement peur de l'orage, et quand le fouet du tonnerre (l'éclair) lui passait devant les yeux, elle devenait livide, tremblante et disait : « Je vais mourir. » Ouang-Fou eut la douleur de voir cette mère adorée revêtir les habits de la fin (le linceul). Après la mort de la bonne vieille, le pieux fils, dès qu'il entendait gronder le tonnerre, se souvenant des terreurs passées de sa mère et craignant que le bruit de l'orage ne troublât le sommeil de la mort, se rendait à son tombeau et se couchant sur la pierre, il lui disait en pleurant : « Ne crains rien, ma mère, ton fils est là. »

« La cinquième légende dit : *Tan i chun mou* (avoir un seul habit et obéir à sa mère). » Or, ceci se rapporte à Tseu-Kien, qui naquit dans le 26e cycle à l'époque où fut découverte l'aiguille qui montre le Sud (1) (la

(1) C'est dans la direction du pôle sud que les Chinois placent l'index de leur boussole ; ils la nomment : *tchi-nan-tchin* (littéralement : montrant le Midi, l'aiguille). Quant à l'antiquité de la découverte de ce précieux instrument par les Chinois, elle ne peut être mise en doute. Quelques uns en font honneur au sage Tcheou-Kong, oncle de l'empereur Tching-Ouang, de la dynastie des Tcheou. On dit que des ambassadeurs d'un roi des pays méridionaux, étant venus apporter un tribut à l'empereur Tchin-Ouang, le sage Tcheou-Kong fit

boussole, vers l'an 1114 avant Jésus-Christ). Tseu-Kien était bien jeune encore quand il perdit sa mère. Son père se remaria, et la femme qu'il prit lui donna deux autres fils. Cette femme, tendrement attachée à ses propres enfans, haïssait Tseu-Kien. Dans les mois d'hiver, par un temps de glace et de neige, elle l'envoyait travailler sous le ciel nu. Le pauvre enfant n'était vêtu que d'un simple habit fait de feuilles de jonc, tandis que les deux fils de sa belle mère avaient des vêtemens de soie et de coton. Tseu-Kien conduisait le char de son père, et il était quelquefois si engourdi par le froid, que les rênes lui tombaient des mains Excité par la marâtre, son père alors le châtiait cruellement. Le jeune homme subissait la torture avec patience; jamais une plainte ne sortait de sa bouche, jamais une pensée de vengeance n'entrait dans son cœur. Sa résignation et ses souffrances finirent par ouvrir les yeux à son père et le faire rougir de son injustice envers un fils si courageux. Alors, irrité contre la méchante femme qui l'avait rendu le complice de sa haine, il voulut la répudier, bien qu'elle eût donné le jour à deux fils. Tseu-Kien, instruit du projet de son père, l'en détourna, en lui disant ces belles paroles : « Mère qui reste à la maison, un fils a froid; mère qui s'en va, trois fils sont orphelins. » La belle-mère de Tseu-Kien, l'ayant entendu parler ainsi, fut pénétrée de honte pour sa conduite passée et de reconnaissance pour un fils si digne de son amour. A l'avenir, elle ne l'aima pas moins que les deux enfans qu'elle avait nourris de son lait.

» La sixième légende dit : *Gouei tsin fou mi* (pour un parent porter du riz sur ses épaules). Or, ceci se rapporte à Tsaï-Chun, qui vivait dans le 45e cycle vers l'époque où la religion de Fo (Bouddha) s'introduisit dans l'empire des Quatre-Mers (l'empire Chinois, vers l'an 70 de J.-C.). La famille de Tsaï-Chun était pauvre, et lui-même, pour assurer la subsistance à sa mère, ne mangeait que des herbes sauvages. Il arriva un temps de famine. L'enfant n'avait d'autre ressource pour nourrir la pauvre femme, restée veuve par suite des guerres civiles, que de cueillir des fruits de mûrier. Alors il séparait le noir du jaune, c'est-à-dire les fruits mûrs de ceux qui ne l'étaient pas encore. Tsaï-Chun fut rencontré un jour par des brigands nommés les Sourcils-Rouges, comme il était occupé à faire ce triage. Interrogé par ceux-ci sur ce qu'il faisait, il répondit : « Les bonnes mûres je les garde pour ma mère; celles qui sont mauvaises, je les garde pour moi. » Les brigands, émus de compassion pour l'orphelin qui montrait tant de piété filiale dans un si jeune âge, lui donnèrent trois mesures de riz et deux pieds de vache.

» La famine cessa ; mais la mère de Tsaï-Chun était toujours aussi pauvre. Lui devenu plus grand et plus fort pouvait supporter les fatigues; aussi allait-il quelquefois travailler jusqu'à la distance de cent *lis* (dix-lieues), afin de pouvoir rapporter à la veuve la provision de riz nécessaire à ses repas. Plus tard Tsaï-Chun fut élevé aux emplois et devint immensément riche; mais depuis long-temps sa mère avait cessé de vivre. Au temps de sa grandeur il aimait à revoir l'asile de sa misère, et lorsqu'il se promenait dans le pays suivi de cent chars, entouré de tout le luxe de son temps et porté par une troupe d'esclaves, Tsaï-Chun disait en soupirant : « Je voudrais manger des herbes sauvages et porter encore du riz pour ma mère pendant une distance de cent *lis;* mais, hélas, cela ne peut plus être ! »

« La septième légende dit : *Yong tsiouen yo li* (la fontaine jaillissante, le poisson sauteur). Or, ceci se rapporte à la femme de Kiang-Chi, qui vivait sous la grande dynastie des Han, à l'époque où le jour fut divisé en douze périodes de deux heures chacune (l'an 72 avant J.-C.). La femme de Kian-Chi montra la plus grande piété pour sa mère et ensuite pour la mère de son mari. Celle-ci, dans sa vieillesse, ne voulait manger que des carpes et ne voulait boire que de l'eau prise dans le fleuve nommé Yang-Tseu-Yang. Journellement l'obéissante belle-fille faisait un voyage pour aller renouveler les provisions de la mère de son mari. Un seul jour la femme de Kiang-Chi, épuisée de fatigue, négligea d'aller au fleuve ; son mari la répudia. Chassée de la maison, elle travailla jour et nuit du métier de tisserand, et avec le produit de son travail, non seulement elle subvenait à ses propres besoins, mais encore il lui était possible de payer une personne qui, tous les jours, allait chercher une petite carpe et une cruche d'eau du Yang-Tseu-Yang. Cette même personne venait ensuite les déposer secrètement dans la maison de sa belle-mère.

» Long-temps chez Kiang-Chi on ignora quelle était la main qui approvisionnait ainsi la vieille mère de tout ce qu'elle aimait; mais à la fin le secret fut découvert. Alors le mari, repentant de sa dureté envers un cœur si plein de fidélité à ses devoirs, alla chercher sa femme et la rétablit dans ses droits d'épouse. Celle-ci recommença ses voyages journaliers au Yang-Tseu-Yang et avec tant de persévérance, que pour rien au monde elle n'eût voulu manquer à cette tâche souvent pénible. Ce fut pendant une de ces courses lointaines que, l'année suivante, elle donna le jour à un fils. Ceux qui l'avaient trouvée sur la route, au moment de sa délivrance et implorant le secours des passans pour l'enfant qu'elle venait de mettre au monde, la rapportèrent presque mourante. Malgré ses souffrances, la femme de Kiang-Chi laissait percer un doux contentement d'elle-même dans ses regards. Le ciel, qui soutenait son courage, avait permis qu'elle fût de retour au logis avec la provision journalière, avant l'heure du repas de sa belle-mère. Son fils ayant grandi, devint plus tard le porteur de la seule eau que son aïeule voulût boire. Un jour l'enfant, en puisant de cette eau, tomba dans le Yang-Tseu-Yang et fut noyé.

» La femme de Kiang-Chi n'osa pas reprocher son malheur à sa belle-mère, et comme il est dit que ce n'est pas pécher par la parole que de déguiser la vérité, lorsque celle-ci peut blesser la sensibilité de nos parens, elle attribua la mort de son fils à une autre cause, et le pleura en secret. Le ciel, ému par cette héroïque surveillance de soi-même, permit que le corps de l'enfant surnageât. Celui qui augmente ou diminue le nombre des années sur le livre d'or de la vie, restitua à l'enfant le nombre des jours qu'il venait de lui retrancher. Il fut donc rendu à sa mère, et pour que le péril auquel il avait succombé une première fois ne se renouvelât plus, le génie du foyer fit jaillir à côté de la chaumière de Khiang-Chi, une fontaine d'eau limpide et détournée du cours ordinaire du Yang-Tseu-Yang. Dans cette eau miraculeuse on voyait frétiller des poissons sauteurs. Ainsi, cette fontaine procura abondamment, sans danger comme sans fatigue, l'eau et les carpes favorites de l'aïeule.

» La huitième légende dit : *pu-mang ssé ouan* (Ou-mang nourrit les moustiques). Or, ceci se rapporte au jeune Ou-mang, qui vivait à l'époque où fut construite la grande muraille (220 ans avant Jésus-Crist). La pauvreté de son père était si grande, qu'il ne pouvait avoir de couverture pour son lit; et, dans les nuits d'été, il souffrait cruellement de la piqûre des moustiques. L'enfant qui n'était encore que dans sa huitième année ne voulait pas chasser les insectes qui le dévoraient de peur qu'ils n'allassent importuner son père. Quand Ou-mang eut atteint un âge plus avancé, il suivait ce père bien-aimé dans la forêt, où celui-ci exerçait le métier de bûcheron. Un jour un tigre s'élança sur le pauvre coupeur de bois, et il allait le dévorer, lorsque Ou-man, dit l'histoire, oubliant qu'il avait un corps, mais se souvenant qu'il avait un père, s'élança sur le tigre, le saisit par le cou et l'obligea à lâcher sa proie. Délivré du péril, le bûcheron, d'un coup de hache, abattit le monstre, et à son tour il sauva la vie à son fils.

» La neuvième légende dit : *Ki mou ssé tsin* (sculpter le bois et servir ses parens). Or, ceci se rapporte à Ting-Lan, qui vivait à l'époque où la fête des lanternes fut instituée (l'an 806 de l'ère chrétienne). C'était un pauvre porteur de fardeaux dans les marchés publics; il n'avait pu connaître ses parens, car lorsque ceux-ci moururent, Ting-Lan était à peine âgé de quelques mois. Mais le ciel avait mis dans son cœur les sentimens précieux de la piété filiale, et c'était une grande douleur pour l'orphelin que de n'avoir plus sur la terre un père et une mère à aimer et à servir. Toute sa joie était de parler de ses parens morts à ceux qui les avaient connus; mais, comme une bouche altérée qui voit à distance couler la source d'eau pure sans pouvoir en approcher ses lèvres. Ting-Lan, en écoutant les anciens amis de son père et de sa mère, irritait sa soif d'amour filial au lieu de la satisfaire. Il eut un songe ; et, dans ce songe, ceux qu'il regrettait tant lui apparurent; leur image se fixa si bien dans sa mémoire, qu'à son réveil il croyait les voir encore.

» Ting-Lan alors, devinant bien que cette miraculeuse apparition lui avait été envoyée pour qu'il pût réaliser le vœu de toute sa vie, sculpta, à l'aide de son couteau, deux images en bois si parfaitement semblables à celles qu'il avait vues en rêve, que chacun de ceux qui se souvenaient à peine de la physionomie de ses parens, furent frappés de surprise en retrouvant dans les deux idoles de Ting-Lan les traits qui s'étaient effacés de leur mémoire. « Oui, voilà bien ton père, voilà bien ta mère, lui dirent-ils; ils sont vivans. » Ils ne l'étaient pas, hélas! et cependant le pieux fils les servait et les honorait comme s'ils avaient pu le voir et le bénir.

» Ting-Lan se maria. La femme qu'il prit n'avait point, comme lui, un cœur rempli du saint amour de la famille, aussi trouva-t-elle ridicule et digne de mépris le culte qu'il rendait à deux morceaux de bois sans valeur. Un jour que son mari était absent, la femme de Ting-Lan piqua avec une aiguille les doigts des deux images. A son retour, le fils respectueux étant allé saluer son père et sa mère, vit du sang au bout de leurs doigts et des larmes dans leurs yeux. Ting-Lan, au désespoir, demanda à sa femme d'où venait ce sang, et quelle était la cause de ces larmes. La coupable, effrayée du miracle, avoua son crime. Son mari la répudia, et, jusqu'au dernier jour de sa vie, il continua à servir ses parens.

» La dixième légende dit : *Goueï mou mai eurl* (pour une mère enterrer un fils). Or, ceci se rapporte à Ko-Yang qui vivait à l'époque où le grand canal fut creusé (l'an 1344 de l'ère chrétienne). Ko-Yang, qui avait un fils de trois ans et une vieille mère, dit un jour à sa femme : — Notre misère est si grande qu'il nous est impossible de nourrir en même temps, ma mère et notre enfant : le ciel peut encore nous accorder un fils, mais une mère qu'on a perdue, le ciel ne la remplace pas ; nous devons donc pour sauver l'une enterrer l'autre. — La femme de Ko-Yang, malgré l'horreur que lui inspirait la proposition de son mari, vaincue par la nécessité, consentit en pleurant à la mort de son fils. Ko-Yang emmena l'enfant dans un bois voisin, et tandis que le pauvre petit, ignorant du sort qui l'attendait, jouait avec les marguerites dorées, son père, le front soucieux, le cœur serré, creusait la fosse à coups de bêche. Quand il eut atteint à la profondeur de trois pieds, il aperçut un lingot d'or, sur lequel était cette inscription : Le maître du ciel donne

construire un chariot sur lequel était une statue d'homme dont la main droite montrait toujours le sud. Ce chariot était destiné à reconduire les ambassadeurs dans leur pays ; on le nomma *Thi-nan-tché* (montrant le Midi). Répétons ici ce qu'écrivait en 1838 le savant et zélé M. Medhurst, missionnaire de l'église anglicane à la Chine : « Il est certain que Marco-Paulo, le voyageur vénitien, visita la Chine en 1275, la boussole ne fut inventée par Giota, de Naples, que dans l'année 1302 : donc, il est supposable que ce voyageur italien l'avait fait connaître à ses compatriotes. » Quoi qu'il en soit, il y avait plus de vingt siècles que les Chinois se servaient de la boussole quand les Européens commencèrent à en faire usage.

cet or à Ko-Yang, le pieux fils; le gouvernement ne pourra le saisir; personne ne pourra le lui prendre.

» La onzième légende dit: *Maï chin tsang fou* (se vendre pour donner la sépulture à un père). Or, ceci se rapporte à Tong-Yong qui vivait à l'époque où l'art d'imprimer les livres fut inventé par Fong-Tao (l'an 924 de l'ère chrétienne). Le père de Tong-Yong étant mort, son fils allait pleurant sur une place publique, désespéré de la perte qu'il venait de faire et de ce qu'il était si pauvre qu'il ne pouvait rendre les honneurs funèbres au défunt. Un riche cultivateur qui passait par là s'informa du motif de ses larmes. Alors cet homme le voyant fort et le supposant courageux puisqu'il était bon fils, lui dit : — Ne pleure plus, Tong-Yong, tu n'auras pas la honte de livrer le corps de ton père à la voracité des oiseaux de proie. Je te donnerai autant d'argent qu'il en faut pour lui élever le tombeau à sept étages; mais à la condition que tu resteras mon esclave jusqu'au jour où tu pourras te racheter. » Tong-Yong, ému de reconnaissance, accepta le marché. Quand il eut honorablement accompli les funérailles de son père, il se mit en route pour se rendre chez son maître, lequel demeurait à 150 *lis* (15 lieues) de l'endroit où le pieux fils l'avait rencontré.

» Chemin faisant, une jeune fille apparut à Tong-Yong et lui demanda s'il voulait la prendre pour femme. — C'est un triste sort que vous ambitionnez, lui répondit-il; car la femme d'un esclave est doublement esclave elle-même; il faut qu'elle serve deux maîtres; le maître de tous deux d'abord, et puis son mari.» La jeune fille répliqua par ces paroles du *I King* : « Le ciel est mâle et la terre femelle; la femme doit être soumise à l'homme. » Tong-Yong la voyant jeune, belle et résignée, lui dit : « Viens! » et elle l'accompagna chez son maître. Trois jours après l'esclave du cultivateur était libre; car il n'avait fallu que ces trois jours à la femme de Tong-Yong pour tisser trois cents pièces de soie qui servirent à racheter son mari. Les deux époux reprirent ensemble le chemin de la ville où était mort le père de Tong-Yong. Quand ils furent arrivés à l'endroit où peu de jours auparavant ils s'étaient rencontrés pour la première fois, la jeune fille prit son vol dans les airs et disparut. Ainsi la piété filiale de Tong-Yong ayant ému le ciel, permit qu'un ange lui apparût et tissât la soie pour le racheter.

» La douzième légende dit *Kou tchou seng sun* (il pleure aux bambous pour faire pousser les rejetons). Or, ceci se rapporte à Mang-Tsong, qui vivait à l'époque où fut établi l'usage d'emprisonner les pieds des femmes dans des bandelettes de lin (vers l'an 935 de l'ère chrétienne). La mère du jeune Mang-Tsong, pauvre veuve, était dangereusement malade, on lui dit que le seul médicament capable de la sauver du danger de mort, consistait en un bouillon de rejetons frais de bambous. Mais on se trouvait alors au cœur du cruel hiver, et Mang-Tsong se voyait dans l'impossibilité de se procurer la plante précieuse par les moyens qui sont au pouvoir de l'homme. A la fin, dans son désespoir, et sans compter sur l'accomplissement de ses vœux, l'enfant se rendit dans une plantation de bambous; la neige couvrait la terre et le givre étincelait sur les rares brins d'herbes desséchés çà et là. Alors il se tordit les bras et versa d'abondantes larmes. Ses pleurs commencèrent à faire fondre la neige, et immédiatement une fissure de la terre s'étant ouverte, des rejetons frais de bambous percèrent la surface. Mang-Tsong s'empressa de les cueillir; il les porta chez lui, et, suivant les paroles du médecin, le bouillon qu'il obtint avec les fruits de sa merveilleuse récolte rendirent aussitôt la santé à la malade. »

Yang ayant ainsi égrené le collier perle à perle, se tourna vers le bonze, et lui demanda si l'explication était telle qu'il la voulait.

—Vous avez oublié, lui répliqua son hôte, de nommer celui qui a rassemblé toutes ces vertus filiales en sa seule personne, et dont le titre d'honneur dans le temple de la famille sera la treizième perle du collier ou la perle impériale.

— Je ne le connais pas, celui-là, dit le bachelier, cherchant dans sa mémoire.

— Ignorant! riposta le bonze d'un ton à couvrir de honte le bonhomme Yang. Mais aussitôt, prenant ce dernier par la main et parlant à la foule assemblée, le soi-disant religieux bouddhiste s'écria : « La perle impériale du collier : la voici! C'est Yang, le maître d'école de la ruelle des Immortelles-d'Eau; c'est Yang, surnommé la parfaite lumière, parce qu'il a guidé pendant vingt ans sa mère aveugle, parce que grâce à son infatigable piété, la vénérable infirme parvint à oublier qu'elle avait perdu la clarté du jour.

Le bachelier était muet de surprise au milieu de la foule transportée d'admiration. Cependant, il ne devait pas se flatter d'être au bout de tous les étonnemens que son visiteur lui avait ménagés. A peine achevait-il de parler, que le bruit des instrumens de musique éclata dans la rue, et un riche palanquin fut déposé devant la porte de l'école.

— Ceci est à moi, dit l'étranger en désignant le palanquin au parasol vert, marque d'honneur d'un grand dignitaire de l'état. Si tu veux y prendre place à côté d'un homme qui n'a pu vaincre ta modération et qui te proclame sage et savant, il sera dit dans l'histoire que le frère de ton souverain, l'examinateur impérial des écoles, a honoré en toi la patience, les vertus modestes et la piété.

Yang et les assistans tombèrent à genoux devant le prince, et celui-ci n'ayant pu décider le maître d'école à abandonner ses élèves pour briguer un plus haut rang dans la carrière des lettres, dit en le quittant :

— Ta modestie n'enlèvera rien à ta gloire, car chacun sait maintenant que tu as enrichi de sa perle la plus précieuse le collier de la famille.

MICHEL MASSON. (*Presse.*)

LE TRÉSOR DE L'ÉMIGRÉ.

I.

Vers les premiers mois de 1793,—cette année que l'histoire a inscrite en caractères sanglans, — deux Français émigrés déjeûnaient ensemble dans le parloir d'une petite maison de Londres, ayant vue sur la Tamise et sur le faubourg de Southwark, presque en face de Westminster-Bridge. Une jeune fille, debout et attentive, veillait à leurs besoins, avec une tendre sollicitude. Il y avait toute une étude physiologique à faire par la comparaison de ces deux hommes rejetés hors de leur patrie commune, à la suite des mêmes événemens et cependant complétement dissemblables, comme si leur sort n'eût point été le même. L'un tenait la tête inclinée; le chagrin, plus encore que les ans, avait courbé sa haute taille; des rides nombreuses sillonnaient son front, et ses sourcils épais restaient presque constamment froncés au dessus de ses yeux noirs qui parfois lançaient un jet de flamme. Sa bouche, abaissée aux coins, se mouvait fréquemment par une contraction nerveuse. Du reste, à travers sa sombre mélancolie et les ravages qu'elle avait produits sur son organisation, il conservait un air de dignité qui sentait le vieux gentilhomme.

L'autre avait, comme nous l'avons dit, une nature diamétralement opposée; vous eussiez cru voir un de ces petits marquis dont Molière nous a tracé le portrait de main de maître : vif, alerte, prompt à la riposte, badin, léger, sans souci, pirouettant, riant, ne se rappelant jamais les maux de la veille, et ne voulant pas prévoir ceux du lendemain. Faute de pouvoir étaler le luxe qui jadis l'avait mis à la mode, il affectait encore une certaine recherche. L'habit de soie qu'il achetait de rencontre était de couleur très claire, bleu céleste ou lilas; les boucles de ses souliers n'étaient que d'acier, mais il les frottait soigneusement chaque jour; enfin, un parfum de rose et de jasmin s'échappait de la perruque poudrée qui couronnait son visage rajeuni par une couche de vermillon.

Dans ces deux hommes se traduisaient deux époques, deux noblesses : l'un était l'image du dix-septième siècle, fier, sauvage, habitant les manoirs de province et défendant contre Richelieu les derniers priviléges de la féodalité; l'autre représentait à merveille ces roués du dix-huitième siècle, qui amollirent l'ancienne aristocratie de France dans les désordres d'une vie licencieuse, et qui tuèrent le corps par le plaisir, le cœur par l'esprit.

Quant à la jeune fille, elle tenait le milieu entre ces représentans d'un double passé. Chez elle, la grâce et la modestie tempéraient la dignité; ses vêtemens fort simples avaient le luxe de la propreté; l'expression de ses traits prouvait que cette belle personne pouvait être grave sans tristesse, et il y avait en elle quelque chose de réservé, de distingué, qui ne permettait pas de méconnaître son rang. L'ovale de son visage était d'un contour parfait; ses yeux bleus se voilaient sous de longs cils bruns; les nombreuses boucles de ses cheveux châtains s'étageaient autour de sa tête. En cherchant bien, on n'eût trouvé qu'un seul défaut à cet ensemble charmant : c'était une pâleur extrême, produite par de nombreuses veilles, par un travail forcé; car la fille du marquis Antoine de Livry, l'héritière d'une des meilleures maisons de Normandie, était maintenant obligée de subvenir aux besoins de son père; son aiguille était désormais son unique fortune. Il lui fallait broder, coudre, être aux ordres des grandes dames et des marchands de Londres, se soumettre aux caprices d'une *milliner*; puis, veiller sur son père pour remplacer les vingt domestiques dont l'antichambre du marquis était naguère remplie. Mathilde accomplissait tous ces devoirs sans jamais articuler une plainte, sans paraître jamais fatiguée. Si sa tendresse filiale ne l'eût soutenue, la foi chrétienne lui eût donné des forces surnaturelles. Son courage était-il près de l'abandonner? une prière mentale venait le relever, le grandir. Admirable dévoûment qui ne cherchait pas de témoins, tâche sublime qui s'accomplissait dans l'ombre, ignorée des hommes, mais connue de Dieu!

Le comte d'Espillac, le convive du marquis, avait presque achevé de déjeûner, avant que celui-ci eût seulement pris une cuillerée de son chocolat. Aussi, le comte qui d'abord s'était borné à échanger avec Mathilde des signes d'intelligence, ne put-il se contraindre davantage; car il voyait de l'œil chagrin d'un gourmet le chocolat se refroidir. En conséquence, il tira par la manche M. de Livry, qu'absorbaient ses réflexions, et lui dit avec ce ton vif et gai qu'il avait conservé, en dépit des ans et de l'émigration : — Holà! cousin, dans quel monde voyage votre imagination? Si je ne me trompe, vous nous faussez compagnie.

— Moi, balbutia le marquis, je... je pensais....

— Parbleu! je m'en aperçois. Voilà une heure que je mange et vous ne suivez point cet exemple salutaire... Je vous parle, je crie; bast! pas de réponse.

— Excusez-moi, mon cher comte. Je l'avoue, quand je me laisse aller à songer au passé, cela me mène si loin...

— Le passé! le passé! Vous avez beau le regretter... Il a fui, peut-être pour toujours.

— Non, non! Ne proférez pas ce blasphème. Ce serait offenser la providence que de supposer qu'il n'y aura ni trêve ni limite aux horreurs de la révolution.

— Entendons-nous... Comme vous, mon cher cousin, je suis persuadé que la bonne cause triomphera. Le règne de Maximilien Ier, dit de Robespierre, ne saurait être de longue durée... Mais les usurpateurs se suc-

céderont... et en attendant, nos biens resteront sous le séquestre et nos châteaux continueront à être incendiés. Je crains fort qu'à notre retour, nous nous trouvions aussi riches que l'enfant prodigue, lorsqu'après ses incartades il se présenta chez son père...

— Voilà ce qui me ronge, ce qui me tue. Avoir deux filles chéries, l'une qui s'épuise en pénibles travaux, l'autre qui a dû accepter l'emploi de demoiselle de compagnie, c'est-à-dire de martyre, chez une orgueilleuse duchesse anglaise, et penser que j'ai laissé en France des hôtels et des châteaux... O misérable siècle! Pourquoi ai-je cédé à vos conseils... pourquoi ai-je consenti à passer dans une autre contrée! Aujourd'hui nous n'existerions plus... nous serions heureux.

— Bien obligé! s'écria le comte d'Espillac, en se renversant sur le dossier de sa chaise et en croisant les jambes: chacun interprète le bonheur à sa manière. Je ne le comprends pas comme vous, et je suis persuadé que Mathilde n'aurait nullement goûté les agrémens de la guillotine. N'est-ce pas, mon enfant?

Mathilde répondit par un triste sourire, et, reprenant sa broderie elle alla s'asseoir près de la fenêtre.

— Pauvre petite!... murmura le marquis à demi-voix; toujours elle travaille. Vainement je la gronde et la supplie de consacrer quelques heures au repos, cet ange indocile ne reconnaît pas mon autorité.

— Je vous assure, mon bon père, dit Mathilde, que je n'éprouve aucune fatigue. Vous le savez, j'ai toujours aimé à m'occuper. J'ai même des reproches à me faire, si j'avais mieux profité des leçons de clavecin que j'ai reçues autrefois, je pourrais aujourd'hui enseigner la musique. Mais puisque je ne suis bonne qu'à coudre et à broder, il faut bien que j'utilise mes doigts et mon temps.

— Tu trouves toujours moyen d'avoir raison avec moi, repartit le marquis en attachant sur sa fille un regard de tendresse; mais si tu es contente de ton sort, ma pauvre Mathilde, au moins ne peux-tu m'empêcher de plaindre ta sœur.

— Ne la plaignez pas, mon père; Blanche affirme qu'elle est fort heureuse chez la duchesse de Blinton.

— Heureuse!... Si elle l'était, verrais-je son teint, naguère si éclatant, s'altérer, se ternir? Ta sœur éprouverait-elle tant de difficultés à venir passer quelques heures auprès de nous?

— Son assujétissement tient à l'affection que la duchesse a conçue pour elle.

— Affection qui se traduit par des paroles dures, des ordres absolus.

— Quoi! Blanche vous a dit... Je la gronderai.

— N'en fais rien. Une fois seulement elle m'a confié ses peines; mais mon cœur les avait déjà devinées.

— Tenez mon cousin, s'écria le comte d'Espillac, ne parlez pas de ce que souffre Mlle Blanche. Vous redoublez mon chagrin d'avoir tout perdu; foi de gentilhomme, si j'avais pu emporter ma fortune, je l'offrirais avec ma main à cette adorable image de la perfection.

Mathilde toussa en ce moment pour comprimer son envie de rire. Le vieux fat lui adressa un geste de menace comique, et dit en aspirant une pincée de tabac: — Vous doutez de la véracité de mes paroles!... Il est certain qu'autrefois j'affectionnais l'état de célibataire; j'avais un appartement exquis, d'une recherche incroyable... des étoffes d'un goût parfait des porcelaines, des cristaux, des tapis, des meubles admirables! Et encore à peine habitais-je ce paradis terrestre.... car mes amis se disputaient ma visite..... Je passais de fête en fête, de château en château. . Tous les ans, vous me receviez pendant trois mois... C'était une vie délicieuse. A Paris, que de plaisirs! l'opéra, la comédie, les bals et concerts de la cour, le jeu, les fins soupers... On existait alors. Et les Français ont aboli tout cela... les barbares!

— Allons, monsieur le comte, dit Mathilde avec gaîté: vous tombez dans les regrets que vous vouliez tout à l'heure interdire à mon père.

— Vous avez raison... Pardonnez-moi... Mais il est facile de s'échauffer quand on évoque le souvenir d'un si beau temps, et que, faisant ensuite un retour sur soi-même, on songe qu'on est devenu... Ah! j'en frémis...

— Eh bien! qu'y a-t-il là de honteux? Comme tous les émigrés, vous avez dû, sur cette terre où l'hospitalité est avare, chercher en vous-même des ressources ..

— Et je me suis fait maître à danser!

— Vous avez agi sagement.

— Ah! quand je figurais, à Trianon, dans un menuet ou une courante vis-à-vis de Mme la duchesse de Polignac et de tant de belles dames couvertes de diamans, je ne m'attendais guère à mettre un jour à profit mon talent de danseur. Moi, un homme de qualité, il faut que je dresse les longues et lourdes jambes anglaises à faire des jetés-battus et des entrechats!. . Après tout, je ne dois pas trop me plaindre. Parmi mes compatriotes, ceux qui n'avaient pas reçu une aussi bonne éducation que moi sont réduits à de bien pires extrémités. Vous savez, le vicomte de Chazelles? il tresse des chapeaux de paille.... Plusieurs Français ont pris des états manuels... J'en connais même un qui s'est mis à la mode pour la façon dont il accommode la salade; triste métier, vous en conviendrez. Au moins suis-je un artiste, moi: un maître de danse est bien accueilli partout, mon cher marquis, lorsque nous serons de retour en France, nous rirons bien, n'est-ce pas, de nos vicissitudes?..

— Oui, quand nous serons de retour en France, répéta M. de Livry d'un accent d'incrédulité... J'aperçois là-bas, sur la Tamise, ajouta-t-il, une multitude de vaisseaux rangés contre le bord; mais le vaisseau qui doit nous ramener dans notre patrie n'est pas encore construit.

Un coup de sonnette, parti du dehors, termina cette conversation. Mathilde se leva et sortit. Un moment après, elle rentra, suivie par un jeune homme qu'elle présenta au marquis, en disant:

— Mon père, monsieur demande à vous parler.

— Monsieur le marquis, daignez excuser mon indiscrétion, dit le nouveau venu.

— Un Français! s'écria M. de Livry..... Nous nous reconnaissons à l'accent. Monsieur, à qui ai-je l'avantage de parler?

— Je me nomme le chevalier Alexis de Melcieu.

— N'avez-vous pas été page dans la maison du roi?

— J'ai eu cet honneur.

— Votre famille est de Bretagne, je crois?..

— Des environs de Brest. Il ne me restait qu'un oncle; il a exigé que je l'accompagnasse dans l'émigration. Depuis, j'ai eu le malheur de le perdre. Mais c'est trop vous occuper de moi; permettez que je m'acquitte de la commission que mademoiselle votre fille m'a donnée pour vous.

— Ma fille! dit le marquis avec étonnement et en faisant paraître un peu de trouble. Serait-elle malade?

— Rassurez-vous, monsieur; Dieu merci, sa santé est bonne.

L'intérêt qu'exprimaient ces paroles, prononcées avec un accent pénétré, n'échappa point aux assistans. Le chevalier se hâta d'ajouter:

— Quelques mots d'explications suffiront pour justifier à vos yeux la confiance que Mlle de Livry a bien voulu m'accorder. J'exerce, à Londres, la profession de peintre.

— En vérité, monsieur, s'écria le comte d'Espillac, cela vaut mieux, que d'être maître de danse.

— Comment?

— Continuez, de grâce...

— Le mois dernier, sur la recommandation de lady Duncaster, je fus invité à me rendre à l'hôtel de la duchesse de Blinton; il s'agissait d'entreprendre son portrait en pied. C'était pour un pauvre Français une belle occasion de conquérir la vogue; je la saisis avec empressement, et dès le lendemain, d'après les ordres de la duchesse, je m'installai dans un de ses salons que je transformai en atelier. Les séances n'étaient pas toujours longues, aussi ont-elles été nombreuses, car l'humeur mobile de la duchesse ne lui permet pas de fixer son attention sur le même objet pendant plus d'une heure. J'arrive à ce qui vous intéresse. Près de lady Blinton se tenait ordinairement une jeune fille au visage et au caractère angéliques: pas un de ses momens n'était perdu: tantôt elle faisait à haute voix la lecture d'un livre français: tantôt ses doigts habiles façonnaient pour milady une coiffure ou toute autre fantaisie de la mode. Jamais, au reste, elle n'articulait une plainte, lorsque l'impérieuse duchesse lui adressait des reproches ou lui lançait une épigramme. Je crois qu'au fond lady Blinton a de la bonté; mais il n'est pas facile de la satisfaire.

— Ce n'est pas étonnant, dit le comte, elle vieillit!... La cause de son mécontentement doit naturellement s'augmenter chaque jour.

— Mon cousin... murmura Mathilde, plus d'indulgence.

— Bientôt, reprit le chevalier, Mlle Blanche de Livry et moi fîmes un échange de cette sympathie que trouvent au fond de leur cœur les exilés qui se rencontrent sur la terre étrangère. Nous n'étions pas à notre place; chacun de nous avait eu, avait encore sa part de douleurs: ce fut assez pour que nous fussions amis sans nous être adressé la parole. Nous ne nous étions pas communiqué nos pensées, et cependant nous nous comprenions. C'est que non seulement deux concitoyens parlent la même langue, mais qu'ils ont la même manière de sentir. Une circonstance acheva de m'apprendre que Mlle de Livry jouissait de fort peu de liberté dans l'hôtel: la duchesse lui dit une fois: « Aujourd'hui, mon enfant, je n'ai point à vous occuper. Y a-t-il long-temps que vous n'avez rendu visite à votre père?—Un mois déjà, madame.—Eh bien! prenez un carrosse et allez-y. » Autant la joie de Mlle de Livry avait été vive, autant sa tristesse fut profonde quand la duchesse lui dit: « Non, décidément... j'ai réfléchi... cette course est longue... j'aurai besoin de vous. » J'éprouvai, moi, étranger à la pauvre jeune fille, le contrecoup de son chagrin. Elle savait, sans doute, que je l'avais devinée; car elle me fit l'honneur de mettre à profit le peu de temps que j'ai encore à venir chez la duchesse. Hier, en suivant lady Blinton, et tandis que je rangeais mes brosses et ma palette, Mlle de Livry laissa tomber cette lettre que je m'empressai de ramasser.

— Quoi! ma fille a eu l'indiscrétion...

— La voici, monsieur le marquis; vous le voyez, la suscription porte votre adresse avec ces mots: « Prière expresse de vouloir bien remettre cette lettre le plus tôt possible. » Maintenant que je me suis acquitté d'une commission qu'il m'était doux de remplir, je vous quitte; ma présence, en se prolongeant, serait de l'importunité.

— Non, non, monsieur, restez, je vous prie, dit le marquis; vous avez eu la bonté de m'apporter cette lettre, vous ne devez point ignorer ce qu'elle contient... Mathilde, prête-moi le secours de tes yeux de dix-huit ans.

Mathilde lut ce qui suit:

« Que de jours écoulés entre la lettre que je vais vous écrire, mon cher et honoré père, et la dernière visite que je vous ai rendue! Etre dans la même ville, respirer le même air, s'appeler de loin, s'entendre par le cœur et ne pouvoir se réunir, c'est peut-être un plus grand supplice que de se voir séparé d'êtres chéris, par la mer, par un continent tout entier. J'existe tellement en vous, que j'ai un peu réussi à combler l'intervalle du temps et de l'espace: Connaissant vos habitudes, je consulte la pendule pour savoir ce que vous faites... Je vous regarde vivre... — O mon bon père, ô toi,

ma bien-aimée sœur, parlez-vous de moi aussi souvent que je vous parle tout bas? Etes-vous sans cesse avec moi comme je suis à toute heure avec vous? Je vous aime tant! Car je vous aime non seulement pour vous, mais à cause de votre malheur. Je suis peu libre, j'en conviens; du moins me trouvé-je dans un brillant hôtel, tandis que vous êtes relégués dans l'une des plus humbles rues de Westminster; les domestiques sont à mes ordres, et personne ne vous sert.... J'accompagne parfois lady Blinton aux parcs ou aux théâtres; mais pour vous il n'y a pas de plaisir, de promenade, surtout pour toi, Mathilde, pour toi qu'une tâche continuelle enchaîne au logis. Pauvres amis, rien ne vous rappelle, même en passant, les splendeurs de votre ancienne existence! Les Anglais, ces éternels rivaux de la France, ont bien accordé un refuge à notre malheureux exil, mais ils ont simplifié les devoirs de l'hospitalité. Que d'émigrés, de la plus haute naissance, réduits aux plus pénibles conditions! Quand le roi Jacques vint demander un asile à Louis XIV, il fut accueilli en roi... Ses gentilshommes ne durent pas descendre à la condition des laquais et des artisans... Mais j'ai tort de vous écrire sur ce ton mélancolique : je songeais à vous et vous allez songer à moi, vous figurer que je me trouve à plaindre. Loin de là : si lady Blinton a l'humeur inégale, les caprices d'une véritable Anglaise, cela ne l'empêche pas d'être bonne, généreuse... — Elle me fait appeler, il faut que je vous quitte...

« *Minuit.*—Je reviens avec vous; demain, je tâcherai de vous envoyer cette lettre. Tant de précautions pourraient étonner... Mais vous savez combien le caractère de la duchesse est ombrageux. Il n'est pas une de mes actions qui ne lui soit rapportée par ses domestiques...; car ils sont tous jaloux de moi, surtout depuis que le neveu de milady, lord Francis Evyngham, m'honore de ses attentions... bien fatigantes, assurément. Comme il est fort étourdi et qu'il s'inquiète peu de choquer sa tante, jamais il ne manque de s'informer d'abord de moi, de ma santé, de me parler en français, afin que je lui apprenne à bien prononcer. C'est un fat qui m'amuserait si j'avais le courage d'être gaie. Mais j'ai à vous entretenir d'un de nos compatriotes qui m'a paru plein de délicatesse... Toutes les fois qu'un mot dur m'était adressé par la duchesse, M. le chevalier de Melcieu m'adressait un regard compatissant; il semblait me dire : « Moi qui suis émigré comme vous, moi qui ai dû chercher une ressource dans mes pinceaux, je comprends vos peines. » Cette pitié, loin de m'offenser, me plaisait; je me disais même : « C'est ainsi que mes chers parens me regarderaient. » Je ne connais pas autrement M. de Melcieu, et, cependant, je suis sûre que c'est un fort honnête homme. Je ne doute pas qu'il n'ait la complaisance de vous porter cette lettre. Veuillez lui faire les remercîmens que je ne pourrai lui exprimer; joignez-y une réponse : fût-elle court, elle aura bien du prix pour votre respectueuse et dévouée

» BLANCHE DE LIVRY. »

« Ne m'oubliez pas auprès de mon excellent cousin, qui, j'en suis certaine, n'a rien perdu de sa gaîté et de sa philosophie. »

— Elle a raison! s'écria M. d'Espillac, tandis que l'émotion coupait la voix au marquis; la gaîté et la philosophie sont mes amies inséparables : jamais nous ne nous brouillerons.

— Vous êtes heureux, dit amèrement M. de Livry... oui, fort heureux de pouvoir rire et plaisanter à tout moment et sur tous les sujets...

— Entendons-nous, mon cher marquis... Si je ne sais point m'affliger pour ce qui me concerne personnellement, cela ne m'empêche pas de compatir aux peines d'autrui. Ainsi je voudrais qu'il vous fût permis de vous réunir à votre charmante fille; mais puisque c'est impossible, soyez philosophe.

Mathilde se hâta de mettre fin à cet échange de mots aigre-doux, en disant à Alexis de Melcieu :

— Nous vous devons mille remercîmens, monsieur.

— Pas un, mademoiselle. C'est pour moi une bonne fortune que d'être venu ici.

— J'espère, monsieur, dit M. de Livry, que vous n'oublierez pas le chemin de notre humble logis.

—Permettez-moi, M. le chevalier, dit à son tour Mathilde, d'écrire une réponse à la lettre de ma sœur. C'est peut-être abuser de vos instans?...

— Non, mademoiselle; je donne aujourd'hui seance à la duchesse, et lady Blinton ne se lève jamais avant midi.

— Oh! alors, je vais faire quatre pages...

— Et moi, dit le comte d'Espillac, je vais achever ma toilette... J'ai d'ici à ce soir trois leçons en ville.

Alexis de Melcieu demeura seul avec M. de Livry. Peu de paroles furent d'abord échangées entre eux. De même que tous les hommes cruellement éprouvés par le sort, le marquis était sombre et presque méfiant; il ouvrait difficilement son cœur; et, bien que dès cette première entrevue il eût accordé son estime au chevalier, il ne le connaissait pas encore assez pour laisser échapper ses pensées devant lui. Mais il possédait l'art de provoquer les confidences de ses interlocuteurs, et bientôt Alexis l'eut mis complétement au courant de son passé, des alliances de sa famille, de ses propres affaires. D'ailleurs, M. de Melcieu était aussi expansif que le marquis était devenu silencieux et farouche. En examinant le visage de monsieur de Livry, en interprétant l'expression de ses yeux, on eût remarqué aisément qu'il goûtait la noble franchise du jeune homme. Ce fut avec cordialité qu'il l'invita à revenir souvent. — Je déroge à mes habitudes, disait-il, car je recherche peu la compagnie des autres émigrés français. Ceux qui ont sauvé les débris de leur fortune pourraient croire que j'ai dessein de provoquer leurs dons. Quant à ceux qui sont pauvres comme moi, l'aspect de leur détresse, à laquelle je ne puis remédier, me briserait le cœur.

Mathilde et le comte d'Espillac rentrèrent en ce moment. L'une tenait une lettre qu'elle remit au chevalier, l'autre sa pochette et un feutre garni de plumes jaunies.

— Eh bien! monsieur de Melcieu, dit le comte, partons-nous? Les arts doivent cheminer ensemble.

II.

Le chevalier pressa la main de M. de Livry et salua respectueusement Mathilde; puis il sortit avec le comte qui, selon son ancienne habitude, gesticulait et parlait de façon à être entendu à un mille de distance. Ils passèrent devant White-Hall et arrivèrent à Charing-Cross, pour entrer dans le Strand où se rendait M. d'Espillac. Celui-ci avait eu le temps de fournir au chevalier bien des détails sur la famille de Livry; mais ce qu'il se plaisait à rappeler, c'était la magnificence du château que le marquis avait dû fuir.—Si vous saviez, mon cher, disait-il, que le luxe de bon goût régnait dans cette habitation vraiment royale qui s'élève majestueusement à deux lieues de Granville et d'où l'on aperçoit la cime du Mont St-Michel! Blanche et Mathilde en faisaient déjà les honneurs avec une grâce charmante... Il fallait voir, quand le grand salon était ouvert à la noblesse du voisinage, — à la bonne et antique noblesse de Normandie,—comme ces deux jeunes filles savaient s'acquitter des devoirs de maîtresses de maison... J'étais de toutes les fêtes, de tous les repas... J'aimais tant cet honorable cousin!.... J'aurais cru le blesser en passant hors de chez lui la moitié de l'année. Sans cette maudite révolution, Blanche, qui est l'aînée, aurait épousé un duc et pair.... mais son prétendu a été septembrisé... —Qu'avez-vous donc, chevalier? vous voilà tout ému!

— Je n'ai rien... c'est l'intérêt si naturel que je prends à Mlle Blanche de Livry...

— Excellent cœur, s'écria le comte d'Espillac avec un petit clignement d'yeux. Vous avez dû, ajouta-t-il, quand vous êtes resté seul en face de mon cousin, le trouver peu récréatif. Il faut l'excuser. On ne renonce point sans regret à une telle fortune. Ce qui me fâche, par exemple, c'est que le temps, ce grand médecin, loin d'adoucir son mal, semble l'augmenter. Sa mélancolie est devenue chronique... Je vous dirai même en confidence que parfois il paraît perdre la mémoire et le fil de ses idées. Et encore il s'irrite quand je lui prêche la philosophie!

— Vous voyez donc, monsieur le comte, qu'il faut ménager sa tristesse, lui parler peu et dans son sens.

— Très bien raisonné. Mais, à propos, me voici arrivé. Devinez chez qui je vais entrer?... chez l'un de mes plus brillans élèves, lord Evyngham.

— Quoi! vous donnez des leçons à ce fat?

— Lui, un fat! on le calomnie. C'est un excellent garçon.

— Dites, un arrogant.

— Il gagne beaucoup à être connu. Nous rions toujours ensemble. Je suis sûr qu'il m'attend avec impatience.

— Et moi, il faut que je me rende dans Piccadilly, chez la duchesse de Blinton.

— C'est à merveille, nous allons voir, vous la tante, moi le neveu. A bientôt, mon cher chevalier.

— Adieu, monsieur le comte.

—Chevalier! comte!... dit M. d'Espillac avec un soupir comique... Tout cela est resté en France; que sommes-nous sur les bords de la Tamise? vous un peintre de portraits, moi un maître à danser.

Et il sonna à la grille de l'hôtel de lord Evyngham, tandis qu'Alexis de Melcieu prenait tout rêveur la direction de Piccadilly.

Pénétrons maintenant dans l'hôtel de la duchesse de Blinton, Piccadilly-Street. — Au centre d'un petit salon revêtu de boiseries à filets d'or, milady occupait un fauteuil de damas rouge. Un rideau à gros plis, artistement drapé derrière elle, projetait sur son visage une demi-teinte mystérieuse. Toutes les ressources de la toilette avaient été employées pour dissimuler ce qui se cache le moins, — l'outrage des ans. La duchesse portait une de ces hautes coiffures autrefois mises à la mode par Marie-Antoinette; trois rangs de perles entouraient ses cheveux crêpés et poudrés : un collier de diamans serpentait autour de son cou; un corsage de brocart emprisonnait sa taille, et l'une de ses mains tenait un éventail d'ivoire, tandis que l'autre comprimait les mouvemens d'un joli *King-Charles* fort ennuyé de *poser* de compagnie avec sa maîtresse.

En face de lady Blinton, Alexis de Melcieu, armé de sa palette et de ses pinceaux, s'appliquait à reproduire les traits de la noble dame. Il y avait bien des difficultés dans une pareille tâche : car, plus la ressemblance eût été grande, moins on eût trouvé le portrait ressemblant, et la fidélité courait risque d'être taxée d'inexactitude. Il est bien difficile, quand on peint une femme coquette, de ne pas la ramener vers ses dix-huit ans, et il faut aussi qu'elle ne soit pas choquée elle-même de l'énormité de la complaisance : double exigence à satisfaire, double écueil à éviter. Enfin, Alexis s'était déterminé à mêler à ses couleurs quelques gouttes d'eau de Jouvence et à restituer aux traits de milady l'éclat et la fraîcheur du printemps.

De côté se tenait, assise sur un pliant, avec un livre entre les mains, une jeune fille dont la physionomie offrait un mélange de mélancolie et de fierté. Assurément, s'il eût été question de retracer une image gra-

cieuse, c'est Blanche de Livry et non la duchesse de Blinton, qui eût inspiré l'artiste. Ses cheveux noirs lui tombaient en boucles sur les épaules : cette coiffure et la couleur azur de ses yeux lui donnaient un air de famille avec sa sœur; mais elle était plus étiolée et paraissait plus triste que Mathilde; car Mathilde, tout en travaillant assidûment, vivait près de son père, s'entendait donner de doux noms, adresser de tendres paroles: la satisfaction du cœur était le contrepoids des chagrins de sa pauvreté.... Blanche, au contraire, dans son exil doré, dans la bruyante solitude du monde, cette espèce de désert peuplé par les indifférens, portait péniblement le poids de la vie. Comme Mathilde, c'était au ciel qu'elle demandait un peu de courage, quand sa force venait à l'abandonner; surtout elle le conjurait de lui permettre d'oublier son ancien rang, ses richesses d'autrefois. Oublier son mal, c'est en être à moitié guéri.

Que de sensations passaient alternativement de l'esprit de Blanche au cœur du chevalier! Celui-ci, tout en s'adressant à haute voix à la duchesse, parlait intérieurement à Mlle de Livry... et ces paroles mystérieuses, qui avaient de l'écho chez la jeune fille sans qu'elle les eût entendues, se résumaient en une pitié fraternelle, en un immense besoin de dévoûment. Elever vers Blanche les vœux d'une adoration vulgaire, c'eût été une profanation, une action presque coupable. L'infortune l'entourait d'un rempart inviolable, sacré; elle en faisait plus qu'une mortelle. Quand on a dû quitter une patrie livrée aux horreurs de la guerre civile, aux frénésies d'une révolution ; quand on a laissé le manoir de ses ancêtres au pouvoir de spoliateurs qui l'ont peut-être abattu pour faire disparaître ainsi la trace de leur vol; quand on a traîné ses pas sur le sol étranger, on a droit au respect, à une amitié aussi grave que compatissante.

Blanche faisait la lecture d'un roman écrit en français, langue que la duchesse comprenait à merveille. Tenant les yeux fixés sur le livre, elle n'avait pu, depuis son arrivée, adresser qu'un regard au chevalier, et ce regard signifiait : « Vous êtes plus heureux que moi.... vous avez vu les êtres que j'aime! » — Enfin, lady Blinton s'ennuyant tout à coup de ce qui l'avait intéressée d'abord, dit brusquement à sa lectrice :

— Ma chère, jetez ce roman... C'est fastidieux... Quelle différence entre ce style trivial et celui de miss Burney, de mistriss Inchbald!..

Mlle de Livry obéit avec empressement, car déjà elle était très fatiguée...

— Eh bien, madame, dit-elle, je vais prendre ma broderie.

— C'est cela, revenez tout de suite..... Regardez donc mon portrait : comment le trouvez-vous, franchement?

Blanche fit quelques pas vers le peintre, qui s'arrêta et tourna les yeux vers elle comme pour la consulter, attendre son avis, se référer à son goût. La jeune fille se sentit rougir, et elle dit avec émotion :

— Il me semble difficile de mieux saisir la ressemblance... J'eusse peut-être préféré un peu plus de simplicité.

— Qu'est-ce, mademoiselle? Ai-je par hasard l'air d'une bourgeoise parvenue, d'une dame de la Cité, bien pressée d'étaler son luxe d'hier?

— Oh! non pas, milady ; mais je pensais que dans la peinture il fallait le moins d'ornement possible.

— Que monsieur soit juge de la question; son talent lui donne le droit de décider. Voyons, chevalier, êtes-vous de l'avis de mademoiselle?

— Pas entièrement... mais en partie.

— Ah! ah! fit la duchesse avec un peu de dédain.

— Je crois, ajouta Alexis, que l'œil aime à pouvoir suivre les contours sans être arrêté par des ornemens excessifs.

Lady Blinton, dont l'esprit était fort mobile, fut sur-le-champ convaincue par ces paroles prononcées d'un ton simple et ferme; détachant un bracelet, elle dit à Blanche : Tenez, mon enfant, enlevez ces perles de ma coiffure..... quelques roses bien fraîches produiront un meilleur effet.... Merci. Voulez-vous aller prendre dans mon cabinet de toilette un carton de fleurs?... Ce changement sera-t-il aisé, monsieur?

— Rien de plus aisé, répondit avec empressement Alexis, qui eût voulu que le portrait ne s'achevât pas plus vite que les histoires de la sultane Sheerazade.

Au moment où Blanche se disposait à sortir, la porte s'ouvrit et lord Evyngham parut. C'était le type complet du grand seigneur anglais : une stature élevée, une figure délicate, les yeux bleus, la lèvre inférieure légèrement avancée, le front large, les cheveux blonds. Un frac rouge emprisonnait sa taille élégante ; des bottes à revers de peau jaune, une cravate noire, un jabot et des manchettes de dentelles, et un chapeau orné d'une simple ganse d'or, complétaient son costume de matin. Selon sa coutume, il entra bruyamment.

— Eh! bonjour, dit-il, ma belle tante... vous êtes plus fraîche que jamais... Bonjour, mademoiselle; est-ce que vous nous quittez?

— Elle va, dit la duchesse, me chercher des fleurs... Bonjour, mon cher neveu; toujours fou, comme à l'ordinaire?

— Plus que jamais, et j'espère bien ne pas me convertir de sitôt..... Mais à propos, pourquoi ces fleurs? Excusez ma curiosité.

— Pour remplacer ce triple rang de perles, ornement que M. le chevalier trouve prétentieux.

Evyngham, qui n'avait pas jugé à propos d'apercevoir encore Alexis de Melcieu, le regarda en clignant les yeux et lui adressa un petit salut protecteur, auquel celui-ci répondit très froidement.

— Prétentieux! répéta le jeune lord; permettez-moi, ma tante, d'appeler de la sentence. Quoi de plus joli que des perles et des diamans? Parez-vous de tout votre écrin... c'est un moyen de faire enrager les dames qui ne peuvent atteindre à cet éclat, et surtout les maris qui seront obligés de bourse délier pour satisfaire l'amour-propre de leurs femmes, et les rendre aussi brillantes que vous.

— Francis, vous n'êtes pas généreux. Est-ce leur faute, à ces pauvres dames à la mode, si la plupart d'entre elles ne peuvent porter que du clinquant!... Vous me conseillez donc?...

— De rester telle que vous étiez.

— C'est convenu.

— J'ai déjà effacé le bracelet, dit Alexis avec une nuance d'humeur.

Lord Evyngham, satisfait de molester ce Français qui lui déplaisait secrètement, dit avec une insouciante légèreté :

— Vous recommencerez, monsieur. Un portrait qui doit vous donner de la célébrité mérite bien que vous preniez un peu de peine.

M. de Melcieu avait froncé le sourcil en entendant ces paroles hautaines; mais son regard rencontra celui de Blanche, et le regard de Blanche, avec sa sérénité angélique, semblait dire : « Courage et patience! nous sommes des exilés, des proscrits... Dieu nous ordonne d'accepter toutes les humiliations.»—Alexis se remit donc à l'œuvre; mais au bout d'un quart d'heure, lord Evyngham ayant tourné et retourné tous les albums qui étaient sur les tables et guéridons, toutes les *chinoiseries* qui garnissaient les étagères, dit à sa tante : — Ne serait-il pas temps de finir la séance?... Vous devez être harassée de fatigue...

— En effet, cette immobilité forcée me contrarie les nerfs.

— Et puis, je suis venu vous proposer une partie délicieuse. Ce matin, il y aura une course à Epsom, et, ce soir, concert au Vauxhall. Pour les courses, Sutherland m'a offert sa tribune; et nous devons au Vauxhall rencontrer lady Jersey et toute sa société.

— C'est charmant!... Monsieur le chevalier, à demain, n'est-ce pas? Notre séance sera plus longue.

Alexis s'inclina, et se mit à ranger ses pinceaux, sa palette, son appuie-main; avant de fermer la boîte à couleurs, il y plaça la lettre que Mathilde lui avait remise pour Blanche. La jeune fille s'aperçut seule de ce mouvement. Dès que le peintre se fut éloigné, lady Blinton se leva et sortit avec lord Evyngham, en disant à Mlle de Livry : Je vais à ma toilette; ayez donc la complaisance de monter à votre chambre, pour me terminer cette jolie coiffure de gaze et de rubans que vous m'avez commencée. Ce soir, je porterai au Vauxhall votre chef-d'œuvre.

— En vérité, ma belle tante, dit Francis, vous êtes fort heureuse d'avoir auprès de vous une personne qui joint le talent à la grâce la plus parfaite.

— Venez donc, flatteur; mademoiselle n'a pas le loisir d'écouter vos fadaises.

Blanche n'avait pas même entendu le compliment du lord; à peine se vit-elle seule, que, revenant sur ses pas, elle rentra dans le salon, ouvrit précipitamment la boîte à couleurs et en tira la lettre qu'elle porta vivement à ses lèvres. Au moment où toute émue elle commençait à lire ces pages remplies de tendresse et de douces confidences, lord Evyngham se montra de nouveau; il avait oublié sa canne sur un meuble... A son aspect, Blanche, par un mouvement naturel, plia sa lettre et voulut la cacher. Cette action n'échappa point à Francis, qui dit d'un ton sec :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, j'arrive mal à propos.

— Milord... ne croyez pas...

— Je n'ai rien à croire. Vous lisez... c'est à merveille...

— Mon Dieu! que signifient ces paroles?

— Encore une fois, vous êtes parfaitement maîtresse de lire les lettres que vous remet, sans doute, ce monsieur... ce peintre...

Mlle de Livry sentit la fierté renaître en elle.

— Quand cela serait, milord, dit-elle avec force, avez-vous le droit de m'interroger, de m'accuser?

— Moi... je n'ai aucun droit sur vous... Si j'étais votre concitoyen, par exemple, vous ne feindriez peut-être pas de méconnaître mes attentions.

— Et si j'étais encore riche, vous n'oublieriez peut-être pas que je suis la fille du marquis de Livry.

—Quoi! parce que je vous montrais une affection.. désintéressée, vous pouviez me supposer des vues secrètes...C'est me calomnier, mademoiselle; je suis étourdi, léger, mais au fond honnête homme.

— Je le pense, milord, et je vais répondre à vos assurances par une marque de confiance et d'estime. Cette lettre qui m'a valu vos injustes soupçons, cette lettre que je cachais dans un premier moment de trouble, elle est de ma sœur qui l'a remise pour moi au chevalier.

— Se peut-il!

— Je veux qu'au témoignage de mes paroles se joigne celui de vos yeux. Voici cette lettre... lisez-la.

— Non, non, mademoiselle, je ne me permettrais pas...

— Lisez-la, de grâce. A présent, c'est moi qui vous le demande.

Lord Evynghamdut se rendre à la prière de Blanche. Il parcourut d'abord rapidement les premières lignes; puis son attention fut de plus en plus excitée par les nobles sentimens que Mathilde avait si bien exprimés... Cette patience dans le malheur, ce calme, cette dignité au sein d'une position humiliante, cet amour dévoué pour un père, ces regrets pour la patrie plus que pour la richesse, tout cela était si vrai, si pur, si touchant, que Francis éprouva une émotion qu'il n'avait jamais ressentie; lui dont l'existence était vouée au plaisir, à la dissipation, il comprit alors le dévoûment absolu, l'abnégation chrétienne... Des larmes vinrent mouiller sa paupière.

— Admirable famille! s'écria-t-il. Qu'il est beau de s'aimer ainsi!

Et, saisissant avec respect la main de Blanche :

— Mademoiselle, dites un mot, un seul,... et demain j'irai offrir à monsieur votre père un appartement dans mon hôtel...

— Merci, milord,... je vous rends mille grâces; mais mon père n'accepterait point votre généreuse proposition. Le malheur a doublé sa fierté.. C'est le seul bien qui lui reste

—Enfin, si je puis un jour vous être utile, comptez sur moi! Voulez-vous de mon amitié?

—Je l'accepte, milord, et j'en suis reconnaissante.

—Je vous quitte... à regret. Ma tante doit être prête à sortir..., et il ne faudrait pas maintenant qu'elle retournât contre moi les soupçons injustes que j'avais conçus contre vous... Adieu, mademoiselle, adieu!

Il s'éloigna rapidement.

Tout le reste de la journée se passa, pour Blanche, à façonner la toque destinée à parer la duchesse. Le soir vint. Mlle de Livry vit encore lady Blinton courir au concert, sans que la grande dame daignât songer que la jeune fille pourrait l'accompagner à ce lieu de brillantes réunions. Du reste, Blanche n'aimait pas à suivre la duchesse dans le monde, et quand elle y faisait une apparition, elle se reprochait des plaisirs que ses parens ne partageaient pas

Obligée d'attendre lady Blinton, qui ne pouvait s'endormir sans qu'on lui fît une lecture, Blanche écrivit à sa sœur; puis, s'étant placée près de sa fenêtre, elle se laissa emporter par le cours de sa méditation vers la France, vers un temps meilleur. Il était une heure du matin quand la duchesse revint, tout animée par la beauté de la musique, par l'éclat de la fête, à laquelle s'était rendue la cour entière. Il fallut qu'après avoir entendu mille détails qui ne l'intéressaient guère, Mlle de Livry s'approchât du lit de sa maîtresse et reprît le roman du matin; ce roman, que la duchesse avait trouvé fastidieux, lui parut très piquant: elle ne se lassait pas d'écouter... mais la pauvre Blanche se lassait de lire. Accablée de sommeil, elle sentait le volume s'échapper de sa main... sa voix faiblissait, s'arrêtait même... tandis que la duchesse disait avec impatience:

— Qu'est-ce donc? vous vous interrompez?...

Enfin, lady Blinton passa dans la région des rêves. Alors, Mlle de Livry, s'éloignant à pas légers, regagna sa modeste chambre; là, elle tomba à genoux, les yeux inondés de larmes, et murmura ces mots:

— O mon Dieu! faites que j'aie assez de forces pour supporter longtemps cette pénible existence!...

III.

En retournant à l'humble maison qui avoisinait Westminster-Bridge, nous y retrouvons le marquis, le comte d'Espillac et Mathilde réunis, à l'heure du déjeûner, et causant de la France et du passé. Mais diverses circonstances avaient jeté un voile de deuil sur leur esprit; aussi leur conversation se ressentait-elle de cet état de crise. Un ami de M. Livry avait eu l'imprudence de lui prêter un paquet de journaux français, contenant des listes de proscription; là, le marquis avait reconnu avec horreur, avec désespoir, les noms de quelques uns de ses parens, de ses compagnons d'enfance; à côté de chacun de ces noms illustres, il lui avait semblé voir se dresser l'instrument de mort... Sa mélancolie avait pris le caractère le plus sombre, le plus farouche. D'affreuses visions troublaient ses nuits, à la suite des tristes méditations qu'il se plaisait à entretenir au fond de sa pensée. — Quant à M. d'Espillac, un accident avait sensiblement altéré sa philosophie: ce n'était rien moins qu'une entorse qu'il s'était donnée en battant un entrechat, et qui nécessitait une quinzaine de jours de repos absolu entre les bras d'un fauteuil. Le pauvre maître à danser, connaissant bien l'inconstance des gens du monde, tremblait de perdre ses élèves et de trouver partout des remplaçans lorsqu'il serait rétabli. — Enfin, Mathilde était obligée de redoubler d'activité, de solliciter des travaux au dessus de ses forces, pour subvenir aux dépenses et acquitter le terme échu du loyer. A cet égard, sa sœur pouvait à peine lui prêter assistance; car, ainsi que la plupart des grandes dames anglaises, la duchesse de Blinton ne songeait pas que sa demoiselle de compagnie pût avoir besoin d'argent; elle lui prodiguait des superfluités, des objets de luxe, et ne s'inquiétait nullement de lui payer des appointemens réguliers.

De temps à autre les deux vieillards échangeaient une parole, c'était tout, ils retombaient dans leurs pénibles réflexions. Mathilde alors tâchait de ranimer l'entretien, de tirer quelque étincelle de cette cendre refroidie. Un souvenir de reconnaissance, un regard d'attendrissement la remerciaient sans que ses efforts fussent suivis de succès.

— Chère enfant, disait M. d'Espillac, que vous êtes bonne! Rien ne vous commandait de prendre tant de peines pour un parent ruiné qui ne fait que vous être à charge... Une mère ou une sœur ne me prodiguerait pas plus de soins.

— Allons, mon cousin, laissons toutes ces cérémonies. Vous êtes malade; moi qui me porte bien, je vous soigne, c'est mon devoir.

— Et si tu tombais malade à ton tour, dit le marquis d'une voix lente et grave, qui te soignerait?

— Ne vous inquiétez pas, mon père: Dieu veille sur moi.

— Dieu nous a abandonnés! s'écria M. de Livry en couvrant son visage de ses mains.

— De grâce, rétractez ces paroles... Notre maître souverain nous éprouve; mais, dès qu'il lui plaira, le bonheur embellira de nouveau notre existence. Que de créatures humaines n'ont pas connu un seul jour heureux!.. Au moins, la meilleure partie de vos années s'est-elle écoulée dans l'opulence et les fêtes. Vous avez d'agréables souvenirs.

— Ce sont autant de serpens qui me déchirent le cœur. — D'ailleurs, Mathilde, je te l'ai souvent répété, si je m'afflige, ce n'est pas pour moi qui m'achemine à grands pas vers la tombe...

— Mon père!

— Mon honorable cousin... qu'est-ce que vous dites là!

— Si je lutte contre le malheur au lieu de l'accepter avec résignation, c'est pour toi, ma fille, c'est pour ta sœur.

— Eh bien! cessez de vous préoccuper de notre avenir. Les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. Ayez confiance en Dieu... Et tenez, voici notre Blanche! je l'ai aperçue par la fenêtre... N'avais-je pas raison de vous prêcher le courage? notre ange vient nous visiter!...

Mathilde se précipita hors de la chambre; un moment après, elle rentrait avec Blanche. Les deux jeunes filles se placèrent, l'une à la droite, l'autre à la gauche du marquis; ce dernier promenait alternativement sur elles des regards voilés par les larmes. Ces êtres trop long-temps séparés se contemplaient presque en silence. Les mots manquaient à leurs lèvres, tant les pensées affluaient dans leur cœur Oh! s'être désirés, s'être appelés, et se trouver soudain réunis, se voir, s'entendre, c'est le ciel au sortir de l'enfer!... Un quart d'heure au moins s'écoula avant que Blanche eût remarqué l'altération des traits du marquis et l'attitude contrainte que son entorse donnait au comte. M. de Livry lui-même se chargea de lui révéler le deuil de son âme, en disant tout à coup:

— Pourquoi es-tu venue, ma fille?... N'attriste pas tes yeux par le spectacle de notre misère... Au moins, dans l'hôtel où tu vis, as-tu le mensonge de l'opulence...

— Hélas! mon père, répondit Blanche en baisant la main du vieillard, vous ignorez que j'envie le sort de Mathilde. Chaque jour elle est avec vous!

— Chaque jour mes plaintes, mes regrets la mettent au désespoir.

— Promettez-moi donc d'être raisonnable, de bannir les regrets, d'étouffer les plaintes.

— Il vous promettrait en vain, s'écria le comte d'Espillac. A cet égard c'est l'homme le plus incorrigible.

— N'importe, dit gaîment Blanche de Livry, nous le convertirons. Il faudra bien qu'il nous fasse le sacrifice de son humeur noire.

— Soyez heureuses, je ne demande rien de plus.

— Pour ma part, dit Blanche, je m'estime fort heureuse; car après un mois de séparation qui m'a semblé aussi long que l'éternité, j'ai obtenu cette journée...

— Une journée! répéta Mathilde, quoi! lady Blinton t'a accordé tant de liberté!

— Ce n'a pas été sans peine. J'ai choisi pour lui adresser ma demande un moment où son neveu lord Evyngham était là...

— Mon élève! dit M. d'Espillac, excellent garçon, parfait *gentleman!*

— Oui, il est bon, serviable .. Il a joint sa prière à la mienne.

— Je le reconnais là, ce brave Evyngham .. Bien certainement il n'aura pas pris un autre maître à danser.

— Ce soir, continua Blanche, la duchesse doit m'envoyer un carrosse pour me ramener à l'hôtel. Elle compte sur votre visite, mon père, et sur la tienne aussi, Mathilde.

— Moi! dit vivement M. de Livry, j'irais recevoir le salut protecteur de la duchesse... Non, non, qu'elle me dispense de l'honneur de la voir. J'en ai assez du monde... Un pauvre homme comme moi a besoin de solitude.

— Mais, reprit timidement Blanche, la politesse a des lois rigoureuses.

— La tristesse n'est pas forcée d'être polie.

— Encore le mot de tristesse, s'écria Mathilde avec une charmante expression de mutinerie. J'irai seule accompagner ma sœur, c'est convenu; mais, en revanche, promettez-nous d'être aujourd'hui ce que vous étiez dans votre château de Normandie, affable, communicatif. Vous avez vos deux filles auprès de vous... que vous manque-t-il?

— Admirablement raisonné! dit le comte d'Espillac.. — Mathilde, pourriez-vous me donner une tasse de thé? On se sent la tête lourde à demeurer ainsi cloué dans un fauteuil.

— Pauvre cousin! dit Blanche. Attendez, je vais vous servir. Toute la journée, je veux avoir la direction du ménage; Mathilde se reposera.

— Incomparable enfant!.. A propos, que devient le chevalier?

— M. Alexis de Melcieu?

— Lui-même... Un joli garçon, qui a du cœur, de l'esprit, et qui doit avoir du talent...

— Beaucoup.

— J'aime à voir que vous lui rendez justice.

— Pourquoi pas? Il est si honnête, si bon!

— Il y a trois semaines que nous n'avons reçu sa visite.

— Il est donc très occupé? dit Blanche.

— Il est discret, reprit le comte en fixant sur la jeune fille un regard empreint de malignité. A-t-il achevé le portrait de la duchesse?

— Depuis quinze jours.

— C'est fâcheux; lady Blinton devrait lui en commander un autre.

— Elle s'en garderait bien.

— Est-ce qu'il ne l'a point flattée?

— Que vous êtes méchant!... La duchesse reçoit tant d'invitations qu'elle a peine à y suffire. Voulez-vous qu'elle s'astreigne de nouveau à donner séance à un peintre?

— Ainsi le chevalier ne vient plus à l'hôtel?

— Non, mon cousin.. Mais je l'ai aperçu plusieurs fois. Quand je sors avec la duchesse, il se trouve presque toujours dans Piccadilly.

— Ce que c'est que le hasard! dit gaîment M. d'Espillac.

— Riez tant qu'il vous plaira, frondeur éternel... Je ne vous comprends pas.

— Et Mathilde? demanda le comte.

— Ni moi non plus, dit celle-ci.

Et les deux jeunes filles passèrent dans une autre pièce pour échanger entre elles quelques confidences, après avoir eu soin de disposer une table de trictac sur laquelle le marquis et le comte engagèrent une partie.

Le soir était venu. La petite famille avait dîné, et jamais les somptueux festins d'autrefois ne lui avaient paru aussi délicieux que ce modeste repas; mais à mesure que l'ombre descendait sur la ville et pénétrait dans la chambre où se trouvaient réunis les émigrés, ceux-ci se sentaient atteints d'une commune mélancolie. L'idée du départ, d'une nouvelle séparation étreignait péniblement leurs cœurs. Dans la crainte de n'avoir plus le temps de se parler, ils avaient laissé tomber la conversation. Le terme de leur bonheur était trop proche, pour qu'ils pussent goûter ce bonheur sans amertume ni regret. Mais une agréable surprise leur était réservée.

On sonna.

— Déjà! dit Mathilde...

— Déjà! répétèrent le marquis et le comte.

Mathilde alla ouvrir la porte extérieure; du dedans de l'appartement on remarqua qu'elle disait :

— Oui, monsieur, toute ma famille est là.

— Qui donc nous rend visite à cette heure? murmura M. de Livry d'un air mécontent.

— Eh mais! s'écria M. d'Espillac en le voyant paraître sur le seuil, c'est ce cher chevalier!

Blanche, tout émue, se souleva en inclinant la tête, pendant que le marquis tendait à Alexis de Melcieu une main que ce dernier pressa respectueusement. Mathilde était rentrée et avait allumé deux bougies : luxe qu'on ne se permettait qu'aux grandes occasions. Placés en face de la cheminée sur laquelle Mathilde avait posé les flambeaux, Blanche et le chevalier étaient en pleine lumière; assis devant eux, le malin comte d'Espillac s'amusait à surprendre sur leur visage l'embarras ou la rougeur. Quant au marquis, il ne cherchait point à dissimuler la joie que lui faisait éprouver la visite d'Alexis; il le gronda même d'avoir négligé ses amis, ses compatriotes.

— Je craignais d'être indiscret, répondit de Melcieu.

— Déjà nous vous trouvions oublieux, indifférent; indiscret? vous ne le serez jamais.

— Et je ne serai non plus jamais indifférent à votre sort.

— Ah ça, dit le comte, le portrait de la duchesse est donc terminé?

— Hélas! oui, monsieur.

— De quel air me l'annoncez-vous!... Vous éprouviez apparemment un grand plaisir à retracer sur la toile les traits vénérables de lady Blinton.....

— Non, mais.....

Il s'arrêta. Son regard rencontra celui de Blanche. Les deux jeunes gens baissèrent les yeux. Mathilde toussa légèrement.

— Oserai-je vous demander, mademoiselle, dit-il à Blanche, si la duchesse est satisfaite de son portrait?

— Elle en raffolle. Pendant huit jours elle allait de cinq en cinq minutes le contempler dans le salon. Hier encore elle m'a annoncé qu'elle engageait toutes ses amies à se faire peindre par vous.

— Je ne doute pas du mérite de l'ouvrage, dit M. d'Espillac; mais je suis sûr que ma petite cousine l'a vanté avec cette éloquence du cœur dont elle possède le secret et qui ne nuit pas à ses amis.

— Serait-il possible, mademoiselle! vous auriez vanté l'œuvre, et vous daigneriez honorer l'auteur de votre amitié?..

— Pourquoi pas, monsieur? L'une est digne de mon admiration, l'autre de toute... mon estime.

— Allons! s'écria en riant M. d'Espillac, voilà qui est bien tourné... Au moins nous autres émigrés n'avons-nous pas laissé en France la science du madrigal. Vous êtes rêveur, chevalier?

— Je songeais qu'il y a des choses bizarres... Pendant un mois entier, j'ai été chaque jour à l'hôtel de lady Blinton; chaque jour j'ai vu mademoiselle, et c'est ce soir seulement qu'il m'a été donné de lui adresser la parole.

— C'est vrai, dit Blanche, mais qu'importe!... Je savais ce que vous pensiez, je lisais dans vos yeux une touchante pitié. J'ai eu confiance en vous, et ma confiance a été justifiée.

A partir de ce moment, la conversation, qui avait d'abord été contrainte, prit un tour aisé : elle fut transportée de l'autre côté du détroit.

— A propos, s'écria le comte (c'était souvent par ces deux mots qu'il entrait en matière), avez-vous, mon cher chevalier, entendu parler d'une romance française qui a beaucoup de succès à Londres, car les papiers publics en parlent avec éloges?

— Quel est le titre de cette romance?

— Le *Retour de l'Emigré*.

— J'aime ce titre, dit le marquis... Que n'est-il une prophétie!

— Mon père, dit Blanche, je me procurerai cette romance, et à ma première visite je vous la chanterai.

— Tu me rendras bien heureux.

— Mais, fit remarquer M. d'Espillac, nous pourrions l'entendre dès ce soir...

— Comment? demanda le marquis.

— Sans doute; l'auteur est ici.

— M. de Melcieu!

— Lui-même... L'indiscrétion des journalistes a trahi son incognito.

— En vérité, murmura le jeune homme, je suis désolé...

— Pourquoi donc, chevalier? dit le marquis; n'est-il pas honorable de prêter ses inspirations à la cause du malheur?

— Mathilde a une guitare, reprit M. d'Espillac, elle vous accompagnera. Je suis sûr que vous chantez à merveille.

— J'ai peu de voix.

— Assez pour nous faire plaisir.

— Si vous le désirez, je n'hésite plus.

Et prenant lui-même la guitare, dont il tira les cordes mélancoliques, comme d'une harpe éolienne, le chevalier chanta ces strophes :

Manoir qu'habitaient mes ancêtres,
Après l'exil je te revois;
Ton seuil s'ouvre à de nouveaux maîtres,
Tes murs ont oublié ma voix...
Et cependant, avec ivresse.
Je retrouve ici dans mon cœur
Les ruines de ma jeunesse
Et les débris de mon bonheur.

Voici le lac et le vieil arbre
Qui laissait pendre ses rameaux;
Plus loin la naïade de marbre
Qui trempait ses pieds dans les eaux;
Ces parterres voient sur leurs tiges
Mille fleurs comme au temps passé :
Seul, au milieu de ces vestiges,
Mon souvenir s'est effacé.

Que de fois mon coursier docile
Courut vers les bois d'alentour,
Et que de fois mon pied agile
Gravit les degrés de la tour!
Ma vie, hélas! vient accablée
Donne des regrets superflus
A cette jeunesse écoulée.
A tous ces biens qu'elle n'a plus.

O mes yeux, contemplez encore
Le berceau de ces jours meilleurs;
Ici se leva votre aurore,
Vous devez vous fermer ailleurs.
A de vains rêves je me livre,
Loin de ces lieux il faut partir...
Ah! s'il m'est défendu d'y vivre,
Du moins qu'on m'y laisse mourir!

Le dernier son s'éteignait au sein du profond recueillement des auditeurs, quand le bruit d'un carrosse vint tout à coup à retentir. Blanche se leva spontanément. Mathilde prit son chapeau et couvrit ses épaules d'un mantelet noir. Il fallut abréger des adieux pénibles; on se promit de se revoir le plus tôt possible, et les deux jeunes filles ne partirent pas sans avoir remercié le chevalier des douces émotions que leur avait causées sa romance.

Dès qu'elles se furent éloignées, le comte prit congé d'Alexis et se retira dans sa chambre en traînant un peu le pied. Le marquis et le chevalier restèrent seuls.

M. de Livry se promenait à grands pas, le front baissé, indice certain de sa préoccupation. De temps à autre, il jetait quelques mots, sans savoir peut-être qu'il eût parlé :

— Ces vers sont touchans... l'air est bien assorti... Mais le titre, le sujet est faux...

— Comment cela, monsieur le marquis?

— Faux, vous dis-je, mon cher chevalier... Est-ce qu'il est question du retour des émigrés dans leur patrie?... Un retour, une patrie!... Rêves, chimères... La France nous a fermé ses bras... Nous mourrons tous avant que l'ingrate ait reconnu ses erreurs... Chantez les douleurs de l'émigré, ne chantez plus son retour.

— Du courage, monsieur; à côté de la foi et de la charité, Dieu a placé l'espérance.

— Espérer... Mais ne voyez-vous pas que ma fille Blanche chérie, qui vient de s'éloigner, qu'elle va rentrer chez l'étrangère... J'étais si heureux!.. Cette journée a passé comme un éclair...

— D'autres jours aussi beaux vous sont réservés; Mlle Blanche reviendra.

— Quand il plaira à lady Blinton!... Et moi, en attendant, moi pauvre vieillard, je pleurerai ici, je compterai les heures...

— Quelque chose me dit que vos chagrins auront un terme. D'ailleurs, soyez juste envers la Providence; en vous retirant votre fortune, elle vous a laissé deux filles admirables de vertu et de dévoûment. Il y a peu de pères plus riches que vous.

— Doit-il me suffire de trouver dans mes filles un dévoûment à toute épreuve? Je serais bien égoïste si je ne songeais à l'avenir de ces enfans. En France, vingt gentilshommes sollicitaient déjà leur main; ici, nul n'abaissera les yeux sur des jeunes personnes sans dot, qui du reste ont trop de dignité pour vouloir se mésallier.

— Monsieur le marquis, en Angleterre comme en France, il n'est pas un gentilhomme qui ne fût fier de devenir votre gendre.

— Vous ne connaissez pas la noblesse du cœur de Blanche et de Mathilde. Elles ne voudraient point apporter à un mari le fardeau de leur indigence.... Et quand je pense que, sans ma fatale précaution, mes filles seraient d'opulentes héritières !

— Que dites-vous ?

— Chevalier, c'est un secret... un secret qui m'accable et dont cependant je ne fais confidence à personne. Ce secret, je vais vous le dévoiler.... car je crois pouvoir compter sur votre honneur.

— Parlez ! mon nom vous répond de ma loyauté.

— Sachez donc que je possède en France, que j'ai enfoui une somme considérable... un trésor !

— Un trésor ?...

—Oui, des capitaux économisés depuis long-temps, les diamans de ma mère, ceux de ma femme... C'était aux premiers jours de la terreur... Tous les gentilshommes fuyaient ; une populace furieuse, oubliant les bienfaits dont la noblesse l'avait accablée, se ruait sur les châteaux et préludait au massacre par le pillage et l'incendie. La cruauté s'était, comme une fièvre contagieuse, emparée de ce peuple autrefois si renommé pour sa fidélité monarchique, pour ses vertus. La France s'était partagée en deux camps : d'un côté, l'honneur ; de l'autre, la barbarie. Long-temps je résistai aux supplications de mes amis, qui me pressaient de partir avec eux, de chercher au loin une autre patrie. Je tenais à ce sol, qui se dérobait sous mes pieds..... Que vous dirai-je ? J'attendis jusqu'au dernier moment. A mon tour, la révolution me mit hors la loi. Non seulement ma tête, mais celle de mes filles était menacée. S'il ne se fût agi que de moi, j'eusse bravé la mort... Mais Blanche, Mathilde, étaient si jeunes ! Pauvres enfans, je songeai au sort affreux qui leur était promis..... j'eus peur. A peine nous restait-il le temps de fuir... . le vaisseau qui nous attendait devait mettre à la voile le lendemain matin. Il fallait nous diriger vers le rivage sans affectation ; je ne pouvais emporter de bagages... cela eût éveillé les soupçons... D'ailleurs, par un reste d'aveuglement, de bonne opinion de mes concitoyens, j'étais persuadé que les crimes révolutionnaires seraient de courte durée ; j'espérais pouvoir revenir en France au bout de quelques mois... Je mis un peu d'or dans mes poches... Mais, comme je vous l'ai dit, je réunis au fond d'un coffret tout ce que je possédais de plus précieux. Alors...

Ici le marquis s'arrêta et parut rassembler ses souvenirs.

—Alors, reprit-il, j'écartai les domestiques pour n'être vu de personne, et je me rendis dans le salon. Là, s'élève une vaste cheminée gothique soutenue par deux cariatides. Derrière l'une de ces statues se trouve un bouton de cuivre faisant à peine saillie et brun comme le bois de chêne dans lequel il est fixé. En le poussant, on ouvre une armoire inconnue de tous et qu'un de mes aïeux fit pratiquer, au temps du cardinal de Richelieu, pour y cacher des papiers très importans et de nature à le compromettre. Ce fut dans cette armoire que je plaçai mon trésor... puis j'allai me jeter tout habillé sur mon lit, afin de prendre un peu de repos. Attendez... Est-ce tout ? Il me semble que j'oublie quelque chose... Le lendemain, nous partîmes... Nous ne sommes pas revenus... et j'ai perdu la fortune de mes enfans... Oh ! se dire qu'on a enfoui un trésor, se dire qu'on a quelque part plus de trois cent mille livres et qu'on traîne à l'étranger une existence misérable, entre deux pauvres anges voués à des travaux ingrats ! Qui sait si les privations et l'ennui ne les dessécheront pas dans la fleur de l'âge ? Et j'aurai fait leur malheur, et je ne pourrai pas les pleurer sans qu'un remords se mêle à mes larmes... O chevalier, il faut être père pour comprendre ces angoisses, ces déchiremens du cœur.

—Monsieur le marquis, si ce trésor vous était rendu, si vous pouviez dans l'avenir doter vos filles et leur faire reprendre leur rang, tous vos vœux seraient comblés, n'est-il pas vrai ?

— Je n'aurais plus rien à demander au ciel.

— Et croyez-vous que ce trésor soit encore à la place où vous l'avez exposé ?

— Je le crois. Le vicomte d'Amblezies, mon voisin de campagne, qui n'a émigré que tout récemment, m'a appris que les dévastateurs avaient jusqu'ici respecté mon château.

— Dieu soit loué ! s'écria le jeune homme d'un air inspiré.

— Mais à quoi bon les questions que vous m'adressez ? Quand un mal est incurable, n'est-ce pas folie que d'y chercher un remède ?

— Monsieur, votre trésor vous sera rendu, ou bien... je serai mort.

— Que signifient ces paroles ? Je ne vous comprends pas.

— Je dis... que demain je partirai pour la France.

— Vous, mon ami ! Mais c'est courir au devant du supplice.

— Il n'importe... ma résolution est arrêtée. Vous ne savez donc pas que je suis orphelin, que je n'ai à aimer que votre famille... Eh bien ! pour le bonheur de votre famille, je suis décidé à risquer ma vie.

— Non, je ne consentirai pas à cette entreprise insensée, je n'accepterai pas un tel dévoûment.

Et en parlant ainsi, le marquis pressait avec émotion Alexis entre ses bras.

Celui-ci se dégagea doucement, et, près de sortir, il dit d'une voix grave :

— Monsieur le marquis, vous essaieriez vainement de me dissuader... Demain un vaisseau m'emportera vers la France. Si je ne suis pas de retour dans quinze jours au plus tard, alors... priez pour moi !

IV.

Un petit bâtiment de commerce anglais, ayant son chargement pour l'île de Jersey, avait quitté Douvres, deux jours après la conversation du marquis et du chevalier ; il avait tenu le milieu du canal afin d'éviter la rencontre de quelque navire français ; puis avait doublé le cap de la Hogue. Un jeune homme descendit dans le canot que quatre vigoureux rameurs firent voler jusqu'à la côte ; là, le passager sauta lestement à terre et dit en langue anglaise aux matelots : — Ici, dimanche matin, à la même heure. Le canot s'éloigna ; Alexis de Melcieu, car c'était lui, resta seul sur la plage.

Divers sentimens se partageaient son cœur. Il éprouvait ce bien-être, cette émotion qu'inspire le retour au pays ; c'était avec enivrement qu'il respirait l'air de la France ; mais à côté de cette sensation délicieuse, venait se placer l'idée d'une tâche ardue et qu'une faveur toute particulière du ciel pouvait seule lui permettre d'accomplir. A la vue de ces grèves mélancoliques, de ces prairies qui dessinaient au loin leur verte ceinture, et de Granville, la cité industrieuse encore endormie au bruit de la mer, Alexis songeait non sans amertume que toute cette belle contrée était devenue la proie de possesseurs féroces, qui avaient remplacé l'abondance par la misère, la douce tranquillité par la guerre civile et le désespoir.

Un costume de colporteur forain déguisait la qualité du chevalier : ce costume se composait de guêtres en cuir serrées au dessus du genou, d'une veste ou carmagnole brune avec une ceinture, de culottes amples en toile rayée et d'un mauvais chapeau de feutre gris. Un havresac garni de mouchoirs, d'indiennes, de petits couteaux, de tabatières, de miroirs et autres menus objets, était fixé sur les épaules d'Alexis par une forte courroie. Ce qui avait déterminé le chevalier à se transformer ainsi en colporteur, c'est qu'un émigré de ses amis lui avait donné une *passe* signée un an auparavant par les autorités de Honfleur, pour le nommé Joseph Hubert, paysan dévoué à cet émigré, qui avait pu lui-même, sous le déguisement pris par Alexis, se dérober à un mandat d'arrestation. Muni de ce papier, prêt à tout risquer, ayant devant les yeux l'image de la charmante Blanche de Livry, le chevalier s'achemina d'un pas ferme vers Granville, où il voulait passer la journée : car son intention était de n'arriver au château du marquis que vers le soir, afin d'y demander l'hospitalité, si par hasard cette demeure seigneuriale était occupée.

A peine avait-il fait une demi-lieue, qu'il rencontra deux hommes qui, à l'aide d'une espèce de rateau, râclaient la surface du sable et formaient des meules ou *moies* d'où le sel devait être ensuite extrait. Il s'approcha d'eux, et prenant l'accent traînard d'un paysan, lia conversation : car ne pas leur parler eût été une imprudence ; d'ailleurs il n'était pas fâché d'obtenir des renseignemens.

— Citoyens, dit-il, vous êtes à la besogne de bien bonne heure ?

L'un de ces hommes regarda de côté le nouveau venu d'un air de farouche méfiance, et répondit tout en continuant à râcler le sable :

— Ce n'est pas impossible... Il fait beau temps, on en doit profiter... Mais toi, tu ne t'es pas mis trop tard en route ?

— Je viens du Mont-Michel.

— Et tu vas ?

— A Granville.

— Quoi faire ?

— Tu es curieux, dit en riant Alexis ; mais il n'y a pas plus de mystère dans ma conduite que dans mon sac ; je vais compléter ma balle, m'approvisionner de mouchoirs à carreaux.

—Il paraît que tu es content du négoce, dit l'autre homme en déposant son rateau, et tirant de sa poche une petite pipe bien noire, car tu n'engendres pas la mélancolie ?

— Eh ! mais assez content... Depuis que nous sommes délivrés des aristocrates, le pauvre peuple est libre de vendre et d'acheter comme bon lui semble... Camarade, veux-tu du tabac frais ? j'en ai toujours pour les amis.

— Volontiers. Est-ce que tu ne fumes pas ?

— Non... ça m'est défendu, à cause de la faiblesse de ma poitrine.

Les deux paysans partirent d'un éclat de rire.

— Dis donc, Claude, s'écria le premier qui avait parlé à Alexis, c'est curieux, un colporteur qui a la poitrine faible... On peut se permettre ces bêtises-là quand on est marquis... Mais un citoyen français, un ami de la chose publique, un homme enfin doit fumer.

— J'ai, répliqua Alexis, un autre moyen de me rétablir les forces.... Voilà une gourde qui contient une eau-de-vie du temps de mon grand-père. Goûtez-moi ça !

Ils ne se firent pas prier ; cette libation les mit en belle humeur. Tous trois s'assirent sur le sable et continuèrent la conversation, tandis que le soleil s'élevait du sein de la mer, et dorait les flots de magnifiques reflets.

— Pensez-vous, citoyens, dit le chevalier, que ma vente sera bonne dans ce pays ?

— Tu ne connais donc pas l'endroit ?.... répondit Claude ; depuis que nous avons mis la main sur les biens des ci-devans, nous ne manquons pas d'argent.

— Ah ! tu es riche, toi, comme un ex-noble.

— Non... je n'y ai pas gagné un sou de plus .. Mais c'est égal, je suis satisfait.

— Et de quoi ?

— De ce qu'on a supprimé ces seigneurs qui s'engraissaient des sueurs du peuple.

— C'est vrai, dit Alexis en affectant la naïveté ; ils n'ont pas été remplacés... Personne, à présent, n'accapare plus la fortune publique.

— Personne! s'écria le second paysan... Et quand, par hasard, un ex-marquis se laisse prendre, la *manivelle* nationale vous le *raccourcit* bien vite.

— C'est, dit le chevalier, le seul moyen d'en finir avec ces gens-là, qui ont l'infamie de ne pas aimer la république.

— Il y en a un, dit Claude, qui a eu raison de se sauver... car il aurait sauté le pas.

— Ah? qui donc?

— Tu ne peux pas le connaître, puisque tu n'es point du pays. C'est un vieux coquin qui s'appelle le ci-devant marquis de Livry.. chacun le détestait.

— Il a donc fait beaucoup de mal?

— Je ne sais pas... mais il avait des terres en quantité; il donnait à ses semblables des fêtes où l'on se gaudissait des semaines entières... Pour humilier l'amour-propre des citoyens, il répandait des aumônes à droite à gauche... le scélérat! Oh! si j'avais mis la main sur lui...

— Tu ne t'es pas dédommagé en brûlant son château?

— Non, et j'en ai du regret. A présent, c'est une propriété nationale.

— Dites donc, est-ce que le soleil ne vous semble pas un peu vif? Si vous avez terminé votre ouvrage, nous ferons bien de gagner la ville.

— Nous en avons encore pour deux heures.

— Alors, il faut que je vous quitte... mais je compte vous revoir. Indiquez-moi un endroit où les voyageurs mangent à bon marché.

— En entrant, sur le port, à l'enseigne des *Enfans de la patrie*, chez la citoyenne Fillioux.

— Vous m'y retrouverez.

Alexis quitta les paysans ravis de leur nouvelle connaissance, et il s'achemina vers Granville en chantant un vieil air populaire. L'habileté avec laquelle il avait pris la voix et l'allure normande eût défié le plus fin observateur; décidé à mourir ou à parvenir au but de ses vœux, il puisait dans sa résolution cette assurance et ce sang-froid nécessaires à la réussite d'une entreprise de ce genre. Plus d'une fois son cœur se serra en présence du spectacle qu'étalait la révolution : les églises de la ville ne se montraient plus que fermées; cette population de pêcheurs, qui jadis plaçait ses barques et son espoir sous l'invocation de Marie, l'étoile de la mer, la patronne des marins, se risquait maintenant sur l'Océan sans prières, sans foi chrétienne. Des municipaux farouches, au visage aussi grossier que leur costume, exerçaient partout une surveillance despotique. Pas un regard n'exprimait la joie; les petits enfans seuls avaient le rire sur les lèvres... et combien parmi eux devaient être orphelins de par la loi de l'égalité — ou la mort!

Cette journée parut longue au chevalier; elle offrit un incident qui eût pu, dès le début même, ruiner les projets d'Alexis. Dans un lieu public, il se trouva un véritable colporteur qui se mit à considérer très attentivement son prétendu confrère. — C'est étonnant, disait-il, je ne connais pas celui-là.... Et pourtant je puis me vanter d'avoir la mémoire bonne.

Alexis avait parfaitement entendu les propos de cette homme; il paya d'audace :

— Tu ne me connais pas? cria-t-il de sa place; ça te serait difficile! Je ne fais le métier que depuis un an...

— Tu vivais donc de tes rentes, autrefois?

—Non; mais je possédais un bout de terre... qui m'a été pris par l'intendant du seigneur de mon endroit... J'ai été victime d'un procès.

— Oh! s'écria le colporteur, voilà comme les ci-devant avaient acquis tant de biens. Est-ce que tu comptes rester à Granville?

— Non; mon intention est de pousser ma vente jusqu'à Coutances, où je veux chercher un cousin...

— Bonne chance, alors, dit le colporteur; et élevant son verre :

— Trinquons en camarades... A la nation!

Un homme portant sur l'épaule sa veste et une pelle de bois parut à l'entrée du cabaret où se passait cette scène. C'était Claude, le racleur de sable.

— Hé! dit-il, est-ce que vous n'attendez pas les amis?

Le chevalier vit avec plaisir arriver sa connaissance du matin; il n'était pas fâché de recevoir publiquement des témoignages de fraternité de la part d'un habitant de la ville. Aussi la rude poignée de main que Claude vint donner à Alexis rendit-elle celui-ci populaire dans l'esprit des assistans. Le soin qu'eut le chevalier de commander une vaste gibelotte accompagnée d'un plat de poissons et d'une raisonnable quantité de pots de cidre acheva de lui concilier les bonnes grâces de ses compagnons. Ceux-ci, constamment occupés à remplir et vider leurs gobelets, ne s'apercevaient point qu'Alexis évitait de suivre leur exemple.

Le soir étant enfin arrivé, le chevalier se leva en prétextant la nécessité de continuer son voyage et le désir qu'il éprouvait d'être à Coutantances le lendemain matin.

— Je suis, dit-il, un marcheur de nuit; par ce temps de grandes chaleurs, le pauvre porte-balle n'a pas de pire ennemi que le soleil.

— Puisque tu veux absolument partir, dit à son tour Claude, je t'accompagnerai; si tu ne connais pas le route, fie-toi à mon expérience, je parcourrais le pays un bandeau sur les yeux.

Loin que cette proposition lui déplût, le chevalier l'accueillit avec empressement; car il comprenait la nécessité d'avoir dans un patriote de l'endroit un passeport vivant. Une heure après, sur le haut d'une colline apparut à ses regards un bâtiment de forme gothique flanqué aux quatre angles de tourelles crénelées. Cet édifice, noirci par le temps, s'élevait majestueusement du sein d'une épaisse ceinture de feuillage. Une longue allée d'ormes séculaires conduisait à la porte principale; une belle grille, dont chaque barreau avait été surmonté d'une fleur de lis dorée, laissait apercevoir la façade; au haut des deux coins du mur d'enceinte attenant à cette grille se trouvaient des lions en pierre soutenant l'écusson de la maison de Livry : les paysans s'étaient amusés à briser l'écusson, ils avaient fait disparaître également les fleurs de lis. En approchant de l'antique demeure seigneuriale, le chevalier ne put s'empêcher de faire tristement la comparaison du passé avec le présent. A voir ce château enveloppé d'ombre et de silence, veuf de ses anciens maîtres, il lui sembla qu'un siècle tout entier se fût écoulé depuis le commencement de la révolution. Il se demandait comment les dévastateurs avaient pu laisser debout un monument de la splendeur d'autrefois, vestige glorieux qui, par sa grandeur, accusait la barbarie et l'impuissance du présent. Un prétexte lui était nécessaire pour s'arrêter au château, la nécessité lui suggéra une ruse : il feignit de s'être heurté le pied contre une grosse pierre, et se laissa tomber. Claude se hâta de lui tendre la main.

— Est-ce que tu t'es blessé? demanda-t-il.

— Non, mais je boite un peu; en outre, je me sens fatigué : il me serait difficile d'aller plus loin... Crois-tu que l'on m'accorderait l'hospitalité dans cette maison que j'aperçois là-bas?

— Au château du ci-devant Livry?... Pourquoi pas? c'est un bien national.

— Il est sans doute habité?...

— La commune y a mis, comme gardien, un vieux patriote, Jérôme Brideau; c'est un brave qui s'est signalé dans les dernières batailles contre Cobourg, et qui a laissé un bras en Belgique. Viens; sur ma recommandation, tu seras bien reçu.

Quand ils furent devant la grille, Claude tira fortement une corde attachée à une très grosse sonnette. Pendant dix minutes au moins, personne dans le château ne donna signe de vie, et Claude avait épuisé le vocabulaire de ses jurons, lorsqu'enfin une voix aigre fit entendre ces mots :

— Qui est là?

— Moi, Claude Pingret.

— J'y vais.

Des pas retentirent sur les feuilles sèches qui jonchaient l'allée.

— C'est, dit Claude, la femme à Jérôme Brideau; nous sommes d'anciennes connaissances; je n'ai qu'à lui toucher deux mots, et tu entreras ici comme si la barraque t'appartenait.

La promesse de Claude se réalisa de point en point; et, soit que Madeleine ne voulût pas désobliger un ami, soit que la mine du prétendu colporteur lui inspirât de la confiance, elle introduisit Alexis dans l'enceinte du domaine.

— Et toi, dit-elle à Claude, est-ce que tu n'entres pas?

— Non, ma vieille; il faut que je retourne à la ville pour être demain matin de bonne heure à la besogne. J'ai fait un peu la conduite à ce brave garçon; maintenant il n'a plus besoin de moi.

Alexis remercia Claude et suivit Madeleine. Tout en répondant aux nombreuses questions qu'elle lui adressait, il promenait avec avidité ses regards sur les objets qui l'entouraient. Çà et là se dessinaient de beaux massifs au pied desquels s'étendaient d'épais tapis de verdure; parfois, au centre d'un bosquet, apparaissait, comme une blanche vision, une statue de marbre, image d'un temps où une noblesse éprise de l'amour du beau savait unir les ressources de l'art aux merveilles de la nature, et rechercher, même au séjour des champs, les jouissances délicates de l'intelligence. La pensée du chevalier se portait alternativement sur le marquis et sur ses filles. Ici, le vieillard était venu méditer; là, Blanche et Mathilde avaient effleuré l'herbe ou formé des bouquets. Il semblait à Alexis que l'âme de cette intéressante famille habitait ces lieux voués maintenant au silence. Le jeune homme avait peine à ne pas foudroyer d'un regard de dédain la grossière paysanne qui était devenue en quelque sorte la châtelaine de Livry. Au moment où il gravissait le premier degré du perron, il aperçut au seuil du vestibule un homme vêtu d'un costume mi-partie rustique et militaire, ayant la tête coiffée d'un bonnet phrygien. Cet homme dit brusquement à Madeleine :

— Qu'est-ce que c'est que ça? pourquoi as-tu ouvert?

— Sois tranquille, Jérôme, répondit-elle sans s'émouvoir, c'était un colporteur fatigué qui demande à coucher pour cette nuit.

— A coucher?... impossible!

— Attends donc... il est venu avec Claude Pingret qui est son ami...

— Ah! c'est différent, Claude a les sentimens d'un chaud patriote; il ne recommanderait pas un monarchique. Citoyen, tu peux entrer.

— Ma foi, dit Alexis, je te suis obligé, citoyen Jérôme; car mon sac commence à me peser...

— C'est qu'il a l'air d'être bien garni, dit curieusement Madeleine.

— Je vous ferai voir mes marchandises, madame Brideau.

— Comment? madame!.. répéta Jérôme. Pour un républicain tu es cérémonieux.

— C'est que je respecte le sexe, moi...

— Eh ben! dit Madeleine, il est honnête; ça me plaît. Voyons, ne restons pas au frais. Avez-vous faim, citoyen?

— Merci. J'ai largement dîné à Granville avec Claude et d'autres braves garçons.

— C'est drôle, dit tout bas Jérôme à sa femme, un colporteur qui n'a pas d'appétit.

— Imbécile, répondit-elle sur le même ton, tout te semble louche.

— C'est égal, reprit Alexis, je trinquerai avec vous.

— A la bonne heure! s'écria l'ancien soldat.

Les trois interlocuteurs pénétrèrent au rez-de-chaussée, dans un appartement qui avait été d'une élégance exquise. Les portes étaient à deux battans et surmontées de peintures mythologiques encadrées dans la boiserie; rien de plus coquet, de plus gracieux que ces trumeaux, dus sans doute au pinceau d'un artiste en renom. Les pendules, vases, candelabres avaient été pillés; mais les principaux meubles, les canapés, les fauteuils, les consoles aux pieds contournés et dorés étaient encore à leur place. Alexis se sentit plein d'indignation en voyant ces débris somptueux profanés par les rustres qui gardaient le château. Le souper de l'invalide était posé sur une magnifique table en bois de citronnier; son tabac, sa pipe, son mouchoir, son bonnet graisseux s'étalaient sur l'oreiller d'une bergère couverte de satin bleu de ciel; Madeleine avait pour escabeau un tabouret de tapisserie qu'avait peut-être brodé la main de Blanche.... Enfin, un chien caniche, à la laine noire et chargée de boue séchée, était couché nonchalamment sur un sopha en beau velours d'Utrecht.

— Est-ce que vous habitez seuls ce vaste château? demanda le chevalier en posant un sac sur un guéridon.

— Tout seuls, dit Madeleine.

— Alors, vous devez bien vous ennuyer.

— Ça, c'est vrai, reprit-elle; il y a là-dedans du logement, faut voir... Ces aristocrates, ils n'avaient jamais assez de chambres.

— Et des meubles donc! ajouta Alexis avec une expression de mépris... Pourquoi faire tous ces fauteuils?

— Tu as raison, citoyen; mais on est à son aise là-dedans.

—On s'y amollit, dit Jérôme... Si la commune n'avait pas confié cette ancienne demeure de la tyrannie à mon civisme et à mon courage, je n'aurais jamais voulu y rester seulement cinq minutes.

— Mais vous n'y serez bientôt plus.

— Heureusement; car l'inquiétude me dessèche... Je crains toujours que les aristocrates ne reviennent...

— Citoyen Brideau, dit Alexis en riant, tu as tort de te troubler la tête... les aristocrates ne reviendront pas de sitôt.

— Laisse donc! De temps à autre on en arrête qui rôdent sous des déguisemens.

— Ceux-là sont des niais de venir se jeter d'eux-mêmes dans le feu. Qu'est-ce qu'ils veulent espérer?

— Rien. Mais il y en a qui ont l'infamie de chercher à revoir leurs ci-devant propriétés.

— Les misérables! comment, citoyen Brideau, ces ex-nobles veulent revoir les lieux où ils ont été élevés, où ils ont vécu?... Quelle audace!

— Heureusement le peuple est vigilant. Aussitôt pris...

— J'entends, aussitôt jugés.

— Et exécutés.

— Ne doit-on pas bientôt vendre cet ex-château?

— Oui, et le convertir en matériaux.

— Et y a-t-il beaucoup d'acquéreurs sur les rangs?

— Deux ou trois... Celui qui achetera probablement le domaine est Laurent Bernard, ancien métayer du soi-disant marquis de Livry.

— Laurent Bernard est donc bien riche?

— Est-ce que je sais moi?... En tous cas, Laurent Bernard est l'un des juges du tribunal révolutionnaire à Granville, et la France n'a pas un plus chaud patriote.

— A propos de patriotes, il faut, mes amis, que je vous montre les portraits de deux citoyens dont vous avez dû entendre parler souvent: Marat et Robespierre.

Les traits de Jérôme Brideau s'illuminèrent de joie, à la vue de ces gravures grossièrement faites et encadrées dans quatre compartimens de bois peint en noir.

— Citoyen, dit Alexis, si tu veux orner ta chambre de ces dessins, ils sont à toi.

— Merci! s'écria Jérôme... Je ne les donnerais pas pour leur pesant d'or.

— Et vous, citoyenne, si ce mouchoir de cou peut vous plaire...

— Je crois bien qu'il me plaît!

— Le voici. Vous m'accordez l'hospitalité... ce n'est qu'un échange entre nous. Maintenant que vous avez fini de souper, je vous prierai de m'indiquer ma chambre.

— Je vais t'y conduire, dit Jérôme.

Et, prenant un flambeau, il passa devant le chevalier.

Ils montèrent au premier étage et traversèrent une longue file de pièces plus magnifiques encore que celles du rez-de-chaussée. Le salon s'offrit aux regards d'Alexis. ... On l'avait presque entièrement démeublé, mais la cheminée, avec ses cariatides, était restée intacte, et sans doute le trésor tant souhaité reposait dans la cachette inconnue.

Quand Jérôme Brideau fut de retour auprès de sa femme, il témoigna certains soupçons à l'égard de l'étranger, soupçons que Madeleine se hâta de combattre.

— Tiens, disait l'invalide, tu es trop confiante. Ce colporteur-là ne m'a pas l'air d'un véritable enfant du peuple: il ne buvait que du bout des dents, ne jurait pas, et enfin il donne sa marchandise aussi volontiers qu'un autre la vendrait.

— Bah! dit Madeleine, tu as un caractère de geôlier. Rien ne te paraît naturel. Le grand crime, parce que ce brave garçon aime à faire des cadeaux!

— J'étais sûr que tu le défendrais... Eh bien! tu n'as pas remarqué une chose: c'est qu'il a les mains blanches comme une demoiselle.

— Faut-il pas les avoir noires comme une taupe!... Est-ce qu'un colporteur travaille à la terre pour être brun?... Va, mon homme, tu as tort de te méfier de ce voyageur... Je parie qu'il ronfle déjà sur l'oreille.

— Je n'en répondrais pas.

— Il y a un moyen de nous en assurer. Montons sans bruit avec nos chaussons seulement; nous n'avons pas besoin de lumière... Si nous n'entendons pas le colporteur aller et venir, ce sera une preuve qu'il ne songe pas à mal.

— L'idée est bonne; mais quand nous serons là-haut, tu ne parleras point?

— Je te le promets.

Jérôme et Madeleine gravirent à pas de loup les marches de l'escalier. Ils entrèrent dans l'appartement d'honneur au bout duquel était la chambre qu'occupait le chevalier. Plus d'une heure se passa pour eux à attendre. Le silence du château n'était troublé que par le vent dont les sifflemens aigus se répercutaient de corridor en corridor. Jérôme, las de monter ainsi la garde dans un angle obscur, dit tout bas à sa femme: Je crois maintenant que tu avais raison. Le colporteur se tient bien tranquille, rentrons chez nous.

Il était près de minuit quand le chevalier ouvrit sa porte pour commencer son expédition. D'abord il fit quelques pas en avant sans lumière et écouta attentivement, retenant sa respiration afin de mieux recueillir le moindre bruit. Rassuré sur le danger d'une surprise, il revint et s'arma d'une petite lampe sourde dont il s'était muni à l'avance lorsqu'il avait combiné son plan de campagne. Il tenait cette lampe de manière à n'être point aperçu à dix pas. Il avait eu soin d'ôter sa chaussure, et il marchait avec tant de précautions qu'il ne faisait pas même crier le parquet sous le poids de son corps. Enfin il arriva au salon, et alla tout droit à la cheminée. Un moment il se recueillit et invoqua Dieu, puis il regarda autour de lui, et, ne voyant personne, chercha le ressort mystérieux.

Il l'a touché... il le presse d'un doigt impatient... Le panneau s'ouvre. Alexis plonge la main dans l'armoire... elle était vide!...

Accablé de douleur, épuisé par l'émotion, le chevalier faillit tomber à la renverse... Ses espérances étaient détruites, ses soins perdus. Adieu le bonheur de restituer à Blanche, à Mathilde, au marquis l'indépendance et le repos! Adieu encore une autre pensée, une autre chimère qu'il avait caressée souvent sans l'avouer tout haut..... Rien! rien! Quelqu'un avait donc découvert le secret? Peut-être ce misérable gardien, ce Jérôme était-il possesseur du trésor... A cette idée, le chevalier se sentait plein d'indignation. Mais que lui était-il permis de faire? Pouvait-il aller réclamer de cet homme une somme qu'il n'avait peut-être pas, et reconnaître l'hospitalité par une scène violente qui le conduirait lui-même à sa perte? Non, le seul parti qu'il eût à prendre, c'était de rentrer doucement dans sa chambre et de regagner le lendemain le rivage de la mer. Au moment où il sortait du salon, il crut entendre un bruit de voix et s'arrêta... Mais le bruit ne s'étant pas renouvelé, Alexis rassuré continua sa marche... Cinq minutes après, il se jetait tout habillé sur son lit pour y trouver, non le sommeil, mais un peu de repos. Cette journée avait été si fatigante, qu'insensiblement le chevalier s'endormit au sein même de ses tristes méditations. Six heures du matin sonnaient quand il s'éveilla. Saisi d'une vague inquiétude, il se hâta de réparer le désordre de ses vêtemens, et lorsqu'il fut entièrement prêt à partir, il ouvrit la porte de sa chambre. Aussitôt dix à douze hommes bien armés sautèrent sur lui et le saisirent au collet, tandis qu'un pareil nombre accourait en criant:

— Le voilà, l'aristocrate!... C'est un brigand déguisé!

Sans vouloir opposer une résistance inutile et d'ailleurs indigne de lui, le chevalier chercha des yeux Jérôme Brideau:

— Misérable! lui cria-t-il, c'est ainsi que tu donnes l'hospitalité... Il n'y a pas ici d'autre brigand que toi: car tu as fait une caverne de ce noble château.

— Prends garde! dit Jérôme, tu insultes un bon citoyen...

— Mort à l'aristocrate! hurla la foule qui se grossissait sans cesse de paysans des environs.

— Où faut-il le conduire? demanda l'un de ces hommes à Jérôme Brideau.

Celui-ci répondit: — Tout droit à Granville, devant le tribunal révolutionnaire!...

V.

Dans une salle oblongue, garnie de bancs de bois, une populace tumultueuse se pressait en poussant des rumeurs confuses. L'horrible expression de la plupart des figures n'avait d'égal que le cynisme des propos. Les principaux meneurs portaient avec orgueil le bonnet rouge; leurs femmes, dignes d'être mises sur le rang de ces mégères qu'on appelait à Paris « les furies de la guillotine,» se déchaînaient contre l'accusé qui allait paraître devant le tribunal. D'autres habitans de la ville, plus compatissans, mais timides, éprouvaient au fond du cœur pour cet infortuné une pitié qu'ils n'osaient témoigner. Les mauvaises passions dominaient la foule de toute l'énergie du vice: c'est qu'aux époques de bouleversement il faut du courage pour être vertueux.

Le mystère qui entourait le prisonnier formait le sujet des conversations. Chacun prétendait l'avoir aperçu et en même temps avoir soupçonné en lui un traître vendu à l'étranger. On allait plus loin: Probablement, disait-on, ce misérable précédait une escadre anglaise: il était

venu lever des plans, sonder les dispositions des esprits... Ce ne pouvait être qu'un espion... Et plus la foule s'abandonnait aux conjectures, plus son irritation allait s'augmentant. On entendait se croiser ces paroles prononcées par des voix rauques et avinées :

— Eh bien! voisine, avais-je tort de te répéter hier que les agens de Pitt et Cobourg nous menaçaient de tous côtés? C'est l'Angleterre qui nous les envoie, c'est la mer qui nous les apporte.

— On n'est peut-être pas certain du crime de l'accusé...

— Est-ce que par hasard tu voudrais le défendre? Est-ce que tu serais une modérée?

— Moi! ne me fais pas l'affront de croire cela... Seulement je disais qu'il est bon de mieux connaître cette affaire.

— C'est tout comme. Tu verras si l'espion n'est pas condamné.

Dans un autre groupe, des pêcheurs et des ouvriers ne s'agitaient pas moins: — Oh! s'écriait l'un des premiers, c'est un renard qui a plus d'une ruse dans son sac. Figurez-vous qu'il a de lui-même abordé Claude et Jacques sur le rivage, et que les trompant par son air de franchise, il en a tiré les notions dont il avait besoin. Tenez, v'là Claude qui va vous raconter la chose.

— Oui me v'là, répéta ce dernier que de fréquentes libations paraissaient avoir surexcité, et je suis prêt à déposer devant le tribunal contre ce gueux qui a voulu me corrompre avec son tabac et sa *goutte*... Il a failli me compromettre, ce scélérat... Heureusement mon civisme est à l'épreuve de tout soupçon.

— N'aie pas peur, dirent ses amis et camarades.... Claude Pingret et Jacques, c'est apprécié pour les sentimens... suffit.

En ce moment, le silence succéda aux rumeurs de la foule. Les membres du tribunal entraient gravement, un à un, dans la salle, et l'accusé fut installé à son banc.

— Qui es-tu? demanda le président au chevalier; comment te nommes-tu?

Alexis n'éprouva pas d'hésitation; l'idée de continuer son rôle de colporteur ne lui vint pas à l'esprit. Les subterfuges, les déguisemens étaient bons quand il s'agissait de lutter d'adresse, de reconquérir,—comme une autre toison d'or,—le trésor du marquis; mais à present que sa propre vie était en jeu et que l'entreprise était avortée, le chevalier n'avait plus rien à ménager. Il était fort vis-à-vis de ses juges, parce qu'il ne craignait pas la mort; peu lui importaient les maux passagers de la terre, puisqu'au-dessus de la terre il voyait le ciel, et après la vie l'éternité?

— Je suis, repondit-il, un émigré; je me nomme le chevalier Alexis de Melcieu.

— Ecris, dit le président au greffier, le ci-devant Melcieu.

— Ecrivez mon nom comme il vous plaira, reprit le chevalier. Il n'est pas plus facile aux républicains de m'enlever mon titre que de s'en donner à eux-mêmes.

— Tu fais l'arrogant, dit un juge; cette attitude pourrait bien te coûter cher.

— Vos menaces ne m'effraient pas... D'ailleurs, je sais d'avance que vos arrêts ne varient guère... Demain, je ne serai plus, vous aurez rougi vos mains dans mon sang.

— Trève aux bravades, reprit le président, et réponds catégoriquement à mes questions. Depuis quand es-tu dans le pays?

— Depuis hier.

— Par quelle voie y es-tu arrivé?

— C'est ce que je puis vous apprendre...

— Les Anglais t'auront sans doute débarqué?

Alexis garda le silence.

— Et sans doute aussi tu es leur agent? Ils t'ont payé pour trahir ton pays!...

— Jamais! s'écria le chevalier en s'agitant avec l'énergie de l'indignation... Mon pays m'a repoussé, je vais y trouver la mort; mais je lui ai gardé mon amour, ma fidélité.

— La fidélité d'un émigré!

L'auditoire témoigna par ses rumeurs qu'il s'associait à la pensée qui avait dicté l'apostrophe du président.

— Il faut, dit froidement Alexis, que l'honneur et la bonne foi soient partis de France avec les émigrés, car ces vertus n'existent plus sur le sol où elles s'étaient acclimatées. J'aperçois ici bien des serviteurs qui ont trahi leurs maîtres, bien des Judas qui ont vendu leur Dieu.

— Silence! cria le président d'une voix tonnante.

— Je ne t'ai pas nommé, continua le chevalier : pourquoi cette émotion? Ne serais-tu pas Laurent Bernard, *ci-devant* métayer du marquis de Livry?

Les joues du président se couvrirent d'une pâleur livide, un feu sombre éclaira ses yeux enfoncés dans leur orbite, ses lèvres se serrèrent fortement. Alexis le fascinait d'un regard fixe et accusateur. Les rôles étaient changés. Reprenant enfin son empire sur lui-même, cet homme dit avec un accent de colère concentrée :

— Peu t'importe mon nom... Il n'y a ici ni Laurent Bernard, ni métayer; il n'y a qu'un juge chargé de t'entendre et de prononcer une sentence.

— Je ne te reconnais pas pour mon juge, car je représente en ces lieux le marquis de Livry, auguste et malheureux vieillard qui fut ton maître, ton maître! entends-tu? Et depuis quand le maître s'humilie-t-il devant la sentence du valet?

— Misérable!

— Garde tes qualifications pour toi. Le marquis ne pouvait plus t'être utile : tu t'es fait son ennemi, et cette foule qui m'entoure, cette foule que M. de Livry a comblée de bienfaits, ne l'a payé qu'en ingratitude, en malédictions.

Cette fière provocation qui s'adressait à l'auditoire, loin de le toucher, n'eut d'autre effet que d'exciter sa fureur. L'ingratitude n'aime pas à être démasquée; il n'est pas de vice plus hypocrite.

— Tu t'es présenté au château de l'ex-marquis, tu as demandé à y passer la nuit... Que venais-tu y chercher?

— Une cassette pleine d'or et de joyaux précieux laissée par M. de Livry dans une armoire secrète.

— Ah! tu cherchais à commettre un vol?

— Un vol!... moi! — Mais j'ai tort de m'indigner. Ceux qui ont confisqué à leur profit le château et les terres du marquis, ceux-là seuls ont commis un acte infâme... Ils ont dépouillé un vieillard, un absent, un proscrit... J'étais chargé par M. de Livry de ressaisir, au péril de ma vie, le trésor qu'il avait enfoui la veille de son départ... D'autres m'ont devancé, car je n'ai rien trouvé.

— Ta cupidité a reçu son juste châtiment, dit le président avec amertume... Ah! tu voulais faire tort à la patrie! Eh bien, tu reconnaîtras à tes dépens qu'on ne peut pas impunément braver la loi et se jouer de la vertu.

— Condamne-moi, valet infidèle, mais du moins épargne-moi tes maximes de morale.

— N'as-tu rien à ajouter pour ta défense?

— Rien.

— Qu'on introduise les témoins.

On vit paraître Claude Pingret et Jacques, les deux râcleurs de sable, l'hôtesse Fillioux et Jérôme Brideau avec sa femme.

Leurs dépositions ne varièrent que sur très peu de points. Ils étaient unanimes pour dire que l'accusé leur avait semblé avoir la tournure d'un aristocrate; mais en même temps il avait l'air *si bon enfant*, que tout le monde s'y fût laissé prendre.

— Ça, c'est vrai, dit Madeleine... Il riait, causait avec une gaîté, un sans-façon... On aurait juré qu'il n'avait jamais fait que porter la balle. C'est-il trompeur, ces ci-devant!

— Tais-toi, dit brusquement Jérôme Brideau; moi, je n'y ai pas été trompé... j'ai promptement reconnu le loup sous la peau du mouton. Les manières de cet individu avaient quelque chose de louche... Ça ne m'a pas échappé, car j'ai l'œil perspicace. Je me suis embusqué en sentinelle... et j'ai aperçu la manœuvre de l'ennemi.

— Jérôme, dit solennellement Laurent Bernard, tu as bien mérité de la patrie; elle te félicite par ma voix.

— Merci, président. Vive la république!

Le chevalier contemplait, en souriant, les oscillations fougueuses de cet océan d'hommes. On eût cru qu'il était étranger à la scène qui se passait sous ses yeux. C'est que par son courage à toute épreuve et son sang-froid, Alexis était de la race de ces braves gentilshommes qui à Fontenoy saluèrent l'ennemi en l'invitant à tirer le premier. Plus il était calme, plus il excitait d'indignation; la foule eût voulu le déchirer, lui donner mille morts pour celle qu'il attendait avec tant d'impassibilité. Comme il l'avait prévu, la sentence des juges le condamna à la peine capitale. C'était le lendemain à midi que l'arrêt devait être exécuté. Quand on emmena le chevalier, les assistans se précipitèrent en avant afin de lire quelque émotion sur ses traits. Il les devina, et tournant la tête, leur montra son visage empreint de sérénité. Des hurlemens le poursuivirent; mais aussi, parmi les spectateurs, bon nombre se sentirent pénétrés d'une admiration involontaire pour cette grandeur d'âme, et formèrent tout bas des vœux en faveur du chevalier.

Celui-ci avait été ramené en prison. Dès qu'il se vit seul, il s'abandonna aux pénibles réflexions qui surgissaient dans son esprit. Maintenant la foule n'était plus là, ardente à observer ses gestes, à étudier sa physionomie; il était seul... face à face avec la mort,—cette mort impitoyable qui s'empare des êtres les plus beaux, les plus illustres, infatigable chasseresse qui poursuit sans cesse une proie nouvelle et manque rarement de l'atteindre. Si Alexis eût été conduit du tribunal à la place publique, du banc d'accusé à l'échafaud, son exaltation l'eût soutenu et élevé au dessus de l'humanité. Mais retomber au sein d'un noir et humide cachot, dans ce carré de pierres et sur cette couche de paille; songer aux objets de ses affections, et savoir qu'on ne les verra plus; jeter un regard dans l'avenir, et se dire que tout cet avenir se compose de vingt-quatre heures, et que tant de doux liens, rêves, projets, amour, vont être tranchés d'un seul coup de hache!

Alexis se sentit atteint d'un accès de paroxysme fébrile. Se levant tout à coup il tourna dans son cachot, et appliqua ses mains aux froides murailles... L'inébranlable pierre repoussa le faible effort de ses mains... L'infortuné jeta un cri de désespoir : le cachot étouffa sa voix.

Alors le chevalier se prit à réfléchir; il eut honte de sa faiblesse et reporta son souvenir sur tant d'héroïques victimes qui avaient si noblement marché au supplice, sur ce roi-martyr qui, en livrant sa tête découronnée, avait pardonné à ses bourreaux comme à des enfans égarés; une vision fit passer devant les yeux d'Alexis cette foule de vieillards, de jeunes hommes et de jeunes filles saisis tout à coup par la révolution, et dont les uns avaient vécu trop tard et les autres trop tôt..... tous étaient calmes, résignés, tous avaient le front ceint d'une auréole; et, tendant vers Alexis des palmes verdoyantes, ils semblaient lui dire :

— « Courage, ami, courage! Imite notre exemple; rappelle-toi que si la noblesse fut accusée de s'être amollie dans le bonheur, elle sut dignement supporter l'épreuve de l'infortune, et que, surprise au sein des splendeurs et des fêtes, elle se trouve prête pour la misère et la mort! Séparés ici-bas par l'orage, nous nous sommes donné rendez-vous dans le ciel! »

Cette vision releva l'énergie du chevalier. Dès ce moment il ne s'occupa plus que de se remettre, de repasser toutes ses actions dans sa mémoire, et d'offrir humblement à Dieu le sacrifice de sa vie.

La nuit vint et procura un peu de repos à Alexis. Vers onze heures il s'éveilla, et s'agenouillant se mit à prier avec ferveur. Tandis qu'il était absorbé dans sa pieuse méditation, la porte de son cachot s'ouvrit doucement. Un homme parut sur le seuil. Le chevalier leva les yeux et reconnut Laurent Bernard.

Celui-ci, comprenant bien l'étonnement que sa présence inspirait au prisonnier, lui dit à demi-voix :

— Ne craignez rien.

— Qu'ai-je à craindre?... Vous m'avez condamné à mort.

— Il l'a fallu... Mais je viens vous sauver.

— Vous!

— Oui, moi, que vous avez cru votre ennemi.

— Je ne voudrais pas vous devoir mon salut.

— Malheureux chevalier, rien ne vous attache donc à la vie?

— J'avoue que j'y renonce avec regret... mais j'aime mieux la perdre que de la racheter par une bassesse.

— Oh! je vous en conjure, fiez-vous à moi... Si vous connaissiez l'importance des révélations que j'ai à vous faire!

— Mais qui me garantit votre loyauté quand je sais que vous avez abandonné le plus noble, le plus vertueux des hommes, votre bienfaiteur!

— Mes remords vous répondent de ma bonne foi. Venez, nul ne s'apercevra de votre fuite. Les geôliers, grâce à mes soins, sont plongés dans l'ivresse... Voici une clé de la prison.

— Jurez-vous que vous ne m'avez pas préparé d'embûche?

— Je le jure... au nom de M. le marquis de Livry, mon ancien maître!

VI.

Laurent Bernard marchait à grands pas sans prononcer une seule parole; le chevalier le suivait docilement à travers les rues désertes, en admirant tout bas les desseins de la Providence, qui avait suscité un terroriste forcené pour sauver un royaliste. Toute la ville semblait profondément endormie : la lune projetait ses rayons qui, se brisant sur l'arète des toits, venaient retomber sur le pavé.

L'ancien métayer choisissait de préférence les ruelles étroites, où régnait l'obscurité. De temps à autre retentissait l'aboiement de quelques chiens de garde, réveillés par le bruit des pas de ces deux hommes. Enfin la maison de Laurent Bernard se dessina non loin du port. C'était une de ces constructions que le moyen-âge a léguées à l'époque moderne, mi-partie bois et pierres; les étages supérieurs, soutenus par d'énormes poutres en saillie, surplombait sur le rez-de-chaussée; à peine trois ou quatre ouvertures percées en meurtrières et garnies de forts barreaux laissaient-elles passer une lumière avare; la porte était cintrée et basse; de l'extrémité du toit, des tarasques, guivres et autres monstres grossièrement sculptés paraissaient vouloir s'élancer sur le visiteur qui aurait l'imprudence de chercher à pénétrer dans cette sombre demeure. Laurent Bernard mit une clé dans la serrure; la porte s'ouvrit avec une sorte de grondement sinistre. Attiré par le métayer, Alexis s'avança lentement à tâtons, le long d'une allée noire et humide; sa main rencontra une corde à puits tendue contre les parois de l'escalier. — Montez, lui dit son guide. Quand ils furent arrivés au premier étage, Laurent Bernard tira d'une petite niche pratiquée dans l'épaisseur d'un mur un briquet d'où il eut bientôt fait jaillir du feu. Alors Alexis aperçut l'intérieur de cette maison bizarre; il eût pu croire qu'il avait seulement changé de prison, tant ce réduit avait une apparence misérable; mais après avoir traversé un appartement délabré, sans papier et presque sans meubles, le métayer souleva un rideau d'alcôve derrière lequel se trouvait une porte habilement masquée. Cette porte en s'ouvrant laissa voir une pièce spacieuse et ornée de tableaux, de tapis, de vases précieux qui avaient sans doute été enlevés de quelque château.

—Entrez ici, monsieur le chevalier, dit Laurent Bernard, vous êtes le premier à qui j'ai révélé ma demeure secrète; moi-même, j'y pénètre rarement. Autrefois j'avais une femme qui l'habitait... Pour elle j'avais réuni ces objets de luxe qui flattaient ses regards; mais Marie-Justine n'est plus.... Qu'ai-je besoin de tout ceci?

— Quoi! Laurent-Bernard, vous qui condamnez à mort avec tant d'inflexibilité de pauvres émigrés, vous pouvez comprendre les douces et tendres affections?

— Cela vous étonne, monsieur! Sachez qu'il y a deux hommes en moi : celui qui vous est apparu sur le siége du tribunal, et celui qui en ce moment s'humilie devant vous. J'en conviens, je fus d'abord fasciné, étourdi, entraîné par le grand mot : Révolution. Je croyais à la liberté, l'âge de l'égalité absolue me semblait arrivé..... C'était une erreur; mais est-on coupable de se tromper?.... La déception ne tarda point à me désabuser : alors ce ne fut plus l'enthousiasme qui m'emporta, ce fut la peur. J'étais riche, et mes biens pouvaient me rendre suspect; j'avais une femme chérie, deux enfans, et le moindre soupçon formé contre mon patriotisme m'eût enlevé à leur amour. Je m'associai donc aux crimes de mon époque, j'acceptai des fonctions terribles, et pour n'être pas tué moi-même, je tuai chaque jour par le glaive de la loi... Vous frémissez, M. le chevalier; vous avez horreur du bourreau de la République. Ah! daignez m'écouter encore, peut-être votre mépris se changera-t-il en pitié. J'avais voulu conserver le fruit de mes économies, il fallut que je fisse à la commune l'abandon d'une partie de ce que je possédais; j'avais voulu vivre pour ma femme et mes enfans, dans l'espace d'un an ils me furent enlevés... Ma fille d'abord, ma jolie petite Jenny, ferma les yeux et nous quitta!... Quelques mois après, mon fils Joseph, l'un des plus habiles marins du port, était ramené sur le rivage par les flots de la mer... et la mer ne me rendait qu'un cadavre!... La douleur fit descendre au tombeau Marie-Justine, douce compagne de ma vie... O mon Dieu! trois coups si terribles en une seule année, quel châtiment! Combien j'ai expié mes fautes!

Ici, les sanglots coupèrent la voix de Laurent Bernard. Quand il se fut un peu remis de son émotion, il continua : — Oui, le ciel m'a puni, il m'a condamné à errer seul dans ma demeure déserte. Les causes pour lesquelles je m'étais voué au crime n'existaient plus, et cependant il fallait que je suivisse le cours de mes sanglantes proscriptions; parce que j'avais frappé, je devais frapper encore, et toutes les fois que je montais les degrés du tribunal je me disais que Dieu m'avait justement réprouvé, à cause du passé et de l'avenir. Du reste, avec le malheur j'étais devenu lâche. Un autre se fût soustrait par l'émigration à l'horrible nécessité d'envoyer des innocens au supplice; mais, moi, je ne songeais pas à fuir..... La force m'en eût manqué..... J'étais là, dans le coin le plus sombre de ma maison : on venait me chercher, et j'allais juger!.... Votre vue, vos discours, votre noble dévoûment à l'amitié, m'ont enfin inspiré une résolution ferme et hardie : celle de vous arracher à la mort, de me soustraire moi-même par la fuite aux cruelles nécessités de ma position; mais avant je puis combler vos vœux.

Les yeux du chevalier s'animèrent.

— Voulez-vous, dit Alexis, me parler de la cassette du marquis? Sauriez-vous ce qu'elle est devenue?

— Je le sais; elle est ici.

— Ici!..

— En la restituant je déchargerai mon cœur d'un grand poids, et j'accomplirai un acte qui, auprès de Dieu, effacera peut-être quelques unes de mes souillures. Vous vous demandez sans doute comment ce trésor est tombé en ma possession?

— Il est probable que vous l'avez trouvé au château dans l'armoire secrète?..

— Non, monsieur le chevalier, je ne connais pas cette armoire. La cassette me fut remise par M. le marquis de Livry lui-même. C'était la nuit qui précéda le départ de mon maître. J'étais à ma ferme séparée seulement du château par une grande cour... Ma famille reposait; quant à moi, appuyé sur une table et la tête penchée, je réfléchissais aux événemens qui s'étaient succédé, aux coups terribles qui avaient frappé la noblesse. Ma porte s'ouvrit... Je vis paraître monsieur le marquis... Son air grave et solennel avait quelque chose d'extraordinaire; il marchait lentement, une main étendue en avant, et tenant de l'autre une cassette qu'il posa sur la table. « — Laurent Bernard, me dit-il, je viens te donner la plus grande marque de confiance... Tu es un fidèle serviteur, c'est à moi que tu dois ta fortune, tu ne voudrais pas me trahir? — Vous trahir, monsieur le marquis, m'écriai-je, mon sang est à vous. — Eh bien! reprit-il, prouve-moi que ton âme est insensible à l'appât des richesses. Forcé de m'expatrier, et ne pouvant quitter ostensiblement ce pays, je n'oserais emporter dans ma fuite la somme considérable que renferme cette cassette : ce serait m'exposer au hasard de tout perdre. Consens à être le dépositaire de cette cassette jusqu'au jour, peu éloigné j'espère, où je viendrai la reprendre... » Il n'est pas revenu depuis, vous le savez, vous, son ami, son confident.

— Mais, demanda le chevalier que ce récit avait vivement intéressé, comment se fait-il que le marquis m'ait recommandé de chercher ce coffret dans une armoire et qu'il ne m'ait pas parlé de vous?

— Je crois pouvoir donner l'explication de ce mystère. D'après ce qu'il me sembla, M. de Livry n'était pas dans un état ordinaire... il dormait... ses mouvemens étaient lents, sa démarche raide; il avait l'air d'une statue... sans doute, ne jugeant pas son trésor en sûreté, il l'avait tiré de sa cachette, et il pensait que nul ne soupçonnerait que j'eusse chez moi une somme si importante.

— Et vous n'avez jamais ouvert cette cassette?

— Jamais. Elle est là telle que mon maître me l'a apportée. J'ai bien des crimes à me reprocher, j'ai répandu bien du sang; mais, du moins, n'ai-je pas touché au trésor de mon maître.

— Laurent Bernard, Dieu vous tiendra compte de cette action. Vous aurez rendu le bonheur à un noble vieillard. Du haut des cieux votre femme et vos enfans vous béniront.

— Merci, monsieur le chevalier, ce que vous dites là me soulage.

— Maintenant apprenez-moi, je vous prie, comment vous espérez me soustraire et échapper vous-même à la surveillance des républicains, dont la méfiance est plus éveillée que jamais par mon arrestation?

—Ah! je suis tranquille à cet égard; mon plan était combiné d'avance, J'ai donné une forte somme à un de mes amis nommé Jean Hoël, patron de barque. Il doit se trouver au point du jour à une lieue environ de Granville, avec son petit bâtiment, qui est assez fort pour traverser le dé-

troit. Avant une demi-heure un de mes anciens garçons de ferme, qui obéit aveuglément à mes volontés, viendra nous chercher avec sa charrette remplie de paille; il sera censé avoir traversé la ville. Vous vous placerez sur la voiture et feindrez de dormir: moi je marcherai à côté de Julien... Je prendrai mon fusil, ma carnassière, et si l'on me demande où je vais, je répondrai que je compte aller tirer aux oiseaux sur le rivage. D'ailleurs, on est habitué à me voir sortir de grand matin ; et puis, mon titre de président du tribunal révolutionnaire inspire le respect.

— Ce plan me paraît excellent... Cependant, si le patron de barque vous manquait de parole...

— Lui! un ami de trente ans!...

— S'il craignait pour son propre salut...

— Non, non, Jean Hoël n'a jamais eu peur...

— Après tout, ce qui me rassure, c'est que le bâtiment anglais qui m'a amené, et dont le capitaine porte un vif intérêt à mon entreprise, doit croiser aujourd'hui le long des côtes. Au premier signal de détresse, il nous enverrait son canot.

— Je compte plus sur Hoël. Ayez bon espoir, monsieur le chevalier, votre admirable dévoûment sera récompensé. Mais écoutez... C'est un bruit de roues... Julien a été exact ; couvrez-vous de cette blouse, prenez ce large chapeau, ce bâton ferré... Maintenant, voici la cassette de M. le marquis... Partons.

— Laurent Bernard, vous ne regrettez pas la fortune que vous laissez ici?

— Je la déteste, parce que j'ai dû, pour la conserver, tremper mes mains dans le sang.

— Et vous êtes, comme moi, prêt à mourir?

— J'ai fait le sacrifice de ma vie.

— Eh bien! prions...

Ils se jetèrent à genoux. Pendant ce temps, Julien le fermier avait frappé trois coups à la porte extérieure. Laurent Bernard et le chevalier descendirent sans bruit. Alexis se blottit dans la voiture, qui, un quart d'heure après, était sortie de la ville.

Le soleil se levait ; un voile de vapeurs couvrait encore les flots. Tout en marchant, les fugitifs attachaient sur la mer un regard d'anxiété ; ils mesuraient l'étendue et s'efforçaient de découvrir une embarcation. Pour être plus libres, ils avaient renvoyé la charrette. A chaque moment, le chevalier disait :

— Jean Hoël serait-il un traître ou un lâche?

Et Laurent Bernard répondait, d'une voix qu'il tâchait de rendre ferme :

— Rassurez-vous, patience... Jean Hoël va paraître.

Mais le temps s'écoulait... et Jean Hoël ne paraissait pas.

Tout à coup retentirent des clameurs lointaines, apportées par la brise du matin, et telles que ces sifflemens aigus, ces sombres mugissemens qui annoncent les tempêtes. Les fugitifs tournèrent la tête avec appréhension. Un double cri s'échappa de leurs lèvres.

— Voici le peuple! dit Laurent Bernard.

— J'avais raison... Hoël vous a trahi. Résignons-nous, et que Dieu ait pitié de notre ame...

— Non, monsieur le chevalier... Courons... Ce vaisseau anglais...

— Je ne l'aperçois pas. Tout nous abandonne !

Alexis et Laurent Bernard suivirent en courant les sinuosités du rivage. La vue de leur fuite inspira une nouvelle ardeur à la foule. C'était un continuel hourrah de voix menaçantes ; les bras agitaient frénétiquement des piques, des haches, des faulx, des fusils, toutes ces armes brillaient au soleil ; et les infortunés que tant d'ennemis poursuivaient avec acharnement sentaient qu'il n'y avait pas de merci à espérer d'une multitude en délire ; car l'hyène populaire avait soif de sang, et, pour une victime qui avait failli lui échapper, deux étaient offertes à ses coups. Plusieurs fois déjà le chevalier avait voulu s'arrêter, faire face à la foule et succomber glorieusement. Laurent Bernard l'entraînait en disant d'une voix haletante :

— Ne désespérez pas... Courez ! c'est moi qui au dernier moment me jetterai au devant d'eux !

Les brouillards s'étaient dissipés. Une voile apparut dans l'éloignement.

— Je reconnais ce vaisseau, s'écria Alexis... Nous sommes sauvés !

Et il agita vivement son mouchoir.

— Nous sommes perdus! murmura le métayer.

Il se mit en devoir d'armer son fusil.

— Que faites-vous? dit Alexis.

— Je vais arrêter le torrent. Continuez vos signaux.

— Laurent Bernard, je ne vous quitterai pas.

— Pour moi seul la mort!... Fuyez !

— Non, je mourrai avec vous!

— Fuyez!

— Ciel! le canot se dirige vers le rivage.

— Il n'est plus temps.... voici nos bourreaux.

« A l'échafaud ! à l'échafaud ! »

La foule vociférait ce cri féroce ; six ou huit pas la séparaient des victimes. Laurent Bernard dit à Alexis : — Adieu ! au revoir.... là-haut ! Puis il déchargea les deux coups de son fusil. Un instant après son corps était déchiré en lambeaux. Le chevalier comprit que toute résistance était inutile. Sans réfléchir il s'élança dans la mer, tandis que les balles et les pierres sifflaient à ses oreilles.. En revenant sur l'eau, il entrevit le canot qui se rapprochait de lui, et essaya de nager. Mais il était blessé, affaibli par la perte de son sang, par la fatigue ; gêné en outre par la cassette qui le privait de l'usage de l'une de ses mains.... Bientôt il sentit ses forces s'en aller.... le vertige le saisit... il cessa de se soutenir à fleur d'eau. La cassette, échappant à sa main défaillante, tomba au fond de la mer... Alexis poussa un gémissement, et détestant l'existence après la perte de ce précieux dépôt, il se laissa emporter par la vague.

Quand il reprit connaissance, il était sur le pont du bâtiment anglais ; des soins lui étaient prodigués ; des voix affectueuses prononçaient son nom. Il se souleva avec effort et, cherchant d'un regard désespéré la terre qui n'apparaissait plus que comme un point à l'horizon, il s'écria : — J'ai perdu le trésor!... le trésor de Blanche, ma bien-aimée... Ah! je n'ai plus qu'à mourir!

Et il retomba dans un nouvel évanouissement.

VII.

« A M. le comte d'Espillac, *à Londres, Bridge-Street* (*Westminster*) :

» La lettre que je vous écris, monsieur le comte, vous causera sans doute un profond étonnement. Elle est datée de l'hôpital de Southampton... Je vous entends d'ici vous récrier, demander par quel enchaînement de catastrophes le chevalier de Melcieu a pu descendre si bas. Hélas! quand on me porta dans ce triste lieu, je n'avais plus le sentiment de l'existence, ma tête était en feu, mon corps glacé : les braves marins qui me confièrent aux soins des infirmiers pensaient que je ne sortirais pas vivant du lit d'hôpital. Le ciel en avait ordonné autrement ; mes destinées n'étaient pas accomplies...

» Et cependant, la principale cause de mon mal — le désespoir — subsiste toujours. Au bout de deux semaines de souffrances je me trouve guéri, j'admire la bonté de Dieu ; mais voyez! je n'en suis pas reconnaissant, car la vie a perdu son prestige à mes yeux. Une espérance m'était apparue : fausse lueur qui s'est éteinte, légère vapeur qui s'est dissipée. Si je gémis, si je pleure, ce n'est pas pour moi ; c'est pour des êtres nobles et chers à qui, au prix de tout mon sang, je voulais rendre le bonheur. Peut-être douteront-ils de moi, de mon courage... Je leur rapportais un trésor, l'Océan l'a englouti! Après cela, j'invoquais la mort, mais puisque Dieu m'a condamné à traîner encore le fardeau supporté par toute créature humaine, que sa volonté soit faite!

» J'ai posé la plume, — car je suis bien faible, et je me suis mis à relire ce qui précède. C'est l'œuvre d'un fiévreux ; je suis certain que vous n'y avez pas compris un mot. Maintenant donc, devenu un peu plus calme, plus maître de mes idées, je vais tâcher de me rendre intelligible. En vous écrivant, je n'ai nullement le dessein d'attirer sur moi votre intérêt ; je m'adresse au parent, à l'ami dévoué de M. le marquis de Livry. Il faut que vous prépariez ce digne vieillard à apprendre une nouvelle qui pourrait être pour lui un coup de foudre. Tous ses rêves d'avenir reposaient sur une somme considérable enfouie par lui dans un coffre qu'il crut avoir caché au fond d'une armoire, la veille de son départ pour l'émigration. Ce coffret précieux, je m'engageai à l'aller chercher en France, Je ne vous raconterai pas ici, — car je n'en aurais ni la force ni le temps. — les périls que j'ai traversés, mon arrestation, ma condamnation à mort, mon évasion, ma fuite sur le bord de la mer, où une multitude en délire me poursuivait avec des cris que je n'oublierai jamais. Un miracle m'avait rendu la cassette de M. le marquis ; mais mon épuisement, le vértige, ont enlevé à ma main ce trésor, qui est tombé dans la mer... car j'avais été obligé de me jeter à la nage pour rejoindre le bâtiment anglais qui m'avait, deux jours avant, déposé sur le rivage de Granville. Ainsi ce trésor, que je me flattais de rapporter à son maître, gît maintenant sous le lit profond des vagues ; et qui sait si M. de Livry ne m'accusera pas!.... Non, M. de Livry est juste, religieux : il me tiendra compte de mon dévoûment et de mes souffrances. Mais je crains que la nouvelle de ce désastre ne l'accable, s'il la reçoit brusquement ; il faudrait l'y préparer par des ménagemens adroits. Vous qui lui tenez habituellement compagnie, il vous est facile d'accoutumer son esprit à l'idée de la perte de sa cassette, de lui dire que cette entreprise était une folie. Qu'il soit résigné à son malheur quand il me verra, et qu'il n'ait plus qu'à en connaître les détails. Je vous en conjure, au nom de Mlle Blanche, dont le souvenir a souvent relevé mon courage, au nom de sa sœur, de cette douce Mathilde, autre ange donné par le ciel à M. de Livry, soyez bien prudent. Peut-être y va-t-il de la vie de cet homme que j'honore, que j'aime, et à qui j'eusse voulu rendre le bonheur, — si après tant de secousses il peut encore en trouver sur la terre.

» Adieu, mon cher comte, ne me répondez pas ; je pars, je serai à Londres presque aussitôt que ma lettre.

» Votre bien affectionné,

» Alexis de Melcieu. »

Comme il l'avait annoncé, Alexis se mit presque immédiatement en route, malgré les représentations des médecins de l'hôpital qui, séduits par sa douceur et la distinction de ses manières, avaient déjà conçu pour lui une vive amitié. Il eût volontiers, dès son arrivée à Londres, couru chez M. de Livry ; mais il fallut d'abord se transporter à son logis et revêtir un costume plus convenable. Sa maladie, son abattement, l'avaient tellement changé, qu'une vieille femme, chargée par lui de garder son logement pendant son absence, eut peine à le reconnaître. — Bonté céleste! répétait-elle sans cesse, le pauvre jeune homme ! on dirait qu'il revient de l'au-

re monde... — Oui, répondait en souriant le chevalier, je reviens de très loin... Je devrais être mort. Sa toilette fut promptement achevée ; il reprit l'air d'un gentilhomme; mais bien qu'il eût cherché à effacer les traces de ses fatigues, il conserva sa pâleur et une cicatrice à la joue qui, sans le défigurer, attestait les périls qu'il avait affrontés.

Une voiture de place fut appelée; Alexis y monta et ordonna au cocher de le conduire rapidement dans Bridge-Street. Vingt fois il tourna en lui-même les premières paroles qu'il avait à adresser au marquis, et il les changeait de nouveau quand le fiacre s'arrêta devant la maison indiquée. Le chevalier sonna d'une main impatiente. Une servante parut :

— Que demande monsieur ? dit-elle.

— M. le marquis de Livry.

— Il n'habite plus ici.

— Comment ? Et qui donc habite cette maison ?

— M. Saville, mon maître.

En achevant ces mots, la servante rentra et ferma la porte.

Le chevalier, stupéfait, réfléchissait au parti qu'il lui conviendrait d'adopter, et déjà il songeait à se diriger vers l'hôtel de lady Blinton : un éclat de rire le tira de sa rêverie, et en même temps un petit coup fut appliqué sur son épaule. Il se retourna vivement et aperçut le comte d'Espillac. Les deux émigrés s'embrassèrent cordialement.

— Hé ! s'écria le comte, en rajustant les boucles de sa perruque, enfin, on vous revoit!... Ce cher ami!... Mais c'est que vous êtes tout pâle. On le serait à moins!

— Je suis bien heureux de vous rencontrer, monsieur.

— Pas de *monsieur* entre nous, plus de cérémonies : je vous regarde comme un frère... un frère cadet. Que d'aventures vous aurez à nous raconter! comme vous avez souffert!... J'ai lu dix fois votre lettre... je la sais par cœur. Qu'est-ce, auprès de vous, qu'Ulysse, Télémaque, Enée et tous les héros voyageurs dont les poèmes sont remplis... Ces héros-là n'ont pas existé, tandis que j'en tiens un, et de la plus belle espèce. Chevalier, je vous aimais; maintenant, je vous admire!

— Vous êtes trop bon.

— Je suis juste. Du reste, chez nous il n'y a qu'une voix, qu'un sentiment; chacun pense comme moi.

— Mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. D'où vient que M. de Livry n'habite plus cette maison?

—Des circonstances imprévues l'ont amené à changer de logement. Vous saurez tout à l'heure...

— Eh bien ! remontons en voiture et courons auprès du marquis. Mon impatience est naturelle.

— Certainement. Cocher, Piccadilly, hôtel de la duchesse de Blinton.

— Quoi ! dit Alexis, chez la duchesse !.. Est-il possible! cette femme égoïste et altière aurait offert un asile à la noble pauvreté de M. de Livry!

— Précisément. Je soupçonne, du reste, son neveu de n'avoir pas été étranger à cette détermination.

— Qui? lord Evyngham ?...

— Lui-même. Lord Evyngham, mon élève dans l'art de Therpsychore, un excellent garçon...

— Dites plutôt un fat.

— Ah! vous le traitez sévèrement. Vous seriez un de ses créanciers que vous n'en penseriez pas plus de mal. C'est un homme qui n'est pas apprécié par vous à sa juste valeur. Vous aurez occasion de le voir souvent; je veux que vous deveniez son ami.

— Moi, par exemple !

— Eh ! bon Dieu, lord Evyngham serait votre rival, que vous ne parleriez pas autrement.

— Tenez, laissons-là votre lord Evyngham.

— Vous n'êtes pas éloigné de croire qu'il a des yeux sur Blanche.

— Je ne songe point à cela. Que lord Evyngham abuse de sa fortune, de sa position, pour chercher à tromper Mlle Blanche de Livry, ce n'est pas mon affaire. Je suis un étranger dans votre famille, et quand j'aurai instruit le marquis de toute ma conduite, mon rôle sera terminé; je ne vous fatiguerai pas de mes visites.

— De la modération, du calme! Nous voici devant l'hôtel. Prenez mon bras.

Un laquais en grande livrée vint ouvrir et salua respectueusement M. d'Espillac.

— Monsieur le marquis et ses filles sont-ils au salon? demanda celui-ci.

— Non, monsieur; ils sont allés à Hyde-Park. Bientôt ils seront de retour. Lord Evyngham les attend.

— Très bien! Montons, chevalier.

— Je ne sais si je dois... Veuillez m'expliquer...

— Quel homme à explications! Dans un instant, vous apprendrez plus de choses que vous ne pouvez en soupçonner.

Alexis répondit par un salut froid au *bonjour* empressé de lord Evyngham, et il se laissa tomber dans un fauteuil en soupirant avec tristesse. Il était résolu à garder le silence jusqu'à l'arrivée de ses amis; et précisément le jeune lord semblait piqué d'une démangeaison de parler, car, approchant son siége de celui d'Alexis, il dit au chevalier :

— Permettez-moi de vous faire mon compliment sincère.

— Sur quel sujet, monsieur?

— Est-il besoin de vous retrancher derrière la modestie! Nous sommes tous informés de votre admirable dévoûment, tous nous avons lu en pleurant d'attendrissement la relation de votre périlleuse campagne.

Le chevalier lança un regard sévère à M. d'Espillac, et dit d'une voix saccadée qu'il s'efforçait de modérer :

— J'avais droit d'espérer qu'une lettre confidentielle ne serait pas montrée comme une curiosité.

— Mon cher ami, repartit le comte sans paraître déconcerté, lord Evyngham nous aime trop et nous touchera bientôt d'assez près pour que nous ayons rien à lui cacher.

—Aujourd'hui, monsieur le comte, dit Alexis en pâlissant, vous semblez vouloir être inintelligible. Ai-je donc encore le délire de la fièvre?

— Voyons, regardez autour de vous, où croyez-vous être?

— Chez la duchesse de Blinton.

— Non, mon cher. Cette pauvre bonne duchesse n'est plus, et, grâce aux instances du plus désintéressé des neveux, l'hôtel que voici appartient maintenant à Blanche de Livry.

— O ciel!.. Ce n'est pas moi qui lui aurai rendu la fortune!

— Jamais il n'est content!... Lord Evyngham peut attester que Blanche, pendant la courte et violente maladie qui a enlevé la duchesse à l'affection de ses amis, lui a prodigué les soins d'une fille, sans former aucune arrière-pensée.

— Je l'atteste. Deux jours après votre départ, M. le chevalier, ma tante en revenant d'un bal de la cour donné à Windsor, fut saisie d'une fluxion de poitrine, Mlle Blanche, pendant une semaine, ne quitta point le chevet de la duchesse... Elle ne sortit de la chambre qu'au moment où le notaire y entrait. J'étais l'unique héritier de lady Blinton. Déjà riche, je n'eus pas un grand mérite à prier ma tante de s'intéresser à l'avenir d'une jeune fille noble, d'une famille qui offre le modèle de toutes les vertus...

— Jusqu'au cousin! s'écria M. d'Espillac... nous sommes une famille à part, il le dit.

— Je déclarai donc à ma tante qu'elle m'obligerait infiniment si elle voulait bien disposer de cet hôtel dont je n'avais pas besoin, et y joindre un revenu de quelques milliers de livres qui me sont inutiles, en faveur de Mlle de Livry. Y a-t-il là, je le répète, un si grand mérite pour que mon ancien professeur trempe son mouchoir de ses pleurs?

— C'est une action héroïque!... s'écria de nouveau le comte. Chevalier, et vous cher lord, vous êtes deux types des anciens âges. Il n'est rien dans l'histoire de comparable à votre conduite, depuis le fameux... le célèbre... aidez donc un peu ma mémoire.

—Nous trouverons cela une autre fois, dit Evyngham avec un sourire. Chevalier, ajouta-t-il, je vous dois encore une révélation qui m'enlèvera sans doute à vos yeux ce caractère d'héroïsme que M. d'Espillac daigne me prêter. Il n'y a pas de générosité, ce me semble, à se rendre utile à sa famille, et comme je vais épouser Mlle de Livry, je n'ai fait que placer à gros intérêt.

— Milord! qu'avez-vous dit?... Oh ! pourquoi ne suis-je pas mort en France!

La porte s'ouvrit. Le marquis parut, accompagné de ses deux filles; tous trois étaient en deuil. Ils traversèrent rapidement l'immense salon. Arrivé devant Alexis qui s'était levé, mais que l'émotion tenait cloué à sa place, M. de Livry tendit les bras au jeune homme sans prononcer un seul mot. Le chevalier s'y précipita et appuya sa tête sur l'épaule du noble vieillard. Alors seulement celui-ci put parler :

— Pauvre enfant! murmura-t-il... Que de courage! que d'abnégation!... Ah! si vous eussiez péri, c'eût été pour moi un sujet de remords éternels .. Mais la Providence veillait sur vous... Dieu soit loué!

— Monsieur le marquis, j'arrivais ici avec le désespoir dans le cœur. Me pardonnerez-vous la perte de cette cassette, qui contenait tout un trésor?

— Vous pardonner, quand c'est moi seul qui ai besoin de votre pardon pour avoir disposé de votre vie! Mais, si je ne me trompe, j'ai un moyen de m'acquitter un peu envers vous.. Alexis, vous vouliez me rendre un trésor, et moi, je vais vous en donner un.

— O ciel! que me faites-vous espérer!...

Le marquis prit la main de Blanche et la joignit à celle du chevalier, en disant : Mes enfans, je vous unis.

— Mais vous, Mademoiselle, demanda Alexis, daignez-vous consentir à mon bonheur?

— Certainement, s'écria M. d'Espillac..... Ces amoureux doutent toujours! Sachez, mon cher, que Blanche est trop soumise aux volontés de son père pour s'écarter de ce précepte donné par Corneille :

« Le devoir d'une fille est dans l'obéissance. »

— Mais lord Evyngham... que m'avait-il donc annoncé?

— La vérité, dit ce dernier; seulement j'ai été interrompu dans ma confidence par l'arrivée de M. de Livry. J'ajouterai donc que le marquis possédait un autre trésor...

— Mademoiselle Mathilde!

— Oui, la douce et modeste Mathilde..... et ce trésor, il a bien voulu me l'accorder!

ALFRED DES ESSARTS.



ISAURE.

I.

L'aristocratie, ou plutôt l'aristocratie bourgeoisie de Cherbourg, s'était donné rendez-vous sur les tertres voisins du port. Plusieurs tentes, surmontées des couleurs nationales, défendaient, contre les chauds rayons d'un soleil de mai, de frais et jolis visages, sur lesquels se braquaient les lorgnons des officiers de marine. La rade, sillonnée en tous sens par de légères embarcations, présentait, comme le ciel, une surface azurée que la mouette effleurait de son aile blanche, et la vague endormie baignait mollement l'algue du rivage.

Ce jour était un jour de fête, car la *Minerve* avait fini sa quarantaine et devait faire son entrée dans le port.

On voyait au loin la gracieuse frégate ouvrir ses voiles au souffle de la brise et se balancer sur les flots. Victorieuse et légère, elle revenait de St-Jean-d'Ulloa. La coquette avait lavé son pont taché de sang, jeté ses cadavres à la mer et blanchi ses flancs noircis par la poudre; elle cachait, sous des drapeaux flottans, les larges trouées des canons ennemis. A un signal parti du port, elle hissa son pavillon, glissa rapidement sur la rade, puis vint aborder, au milieu des applaudissemens des spectateurs qu'elle salua par une double salve d'artillerie.

Parmi les marins qui composaient l'équipage, les uns retrouvaient, en touchant la terre, une famille empressée de les revoir, un ami dont ils recevaient les félicitations. Raoul de Bougival fut le seul qui ne vit autour de lui que des visages étrangers. Cette partie du sol de la France lui était inconnue. Natif de Bordeaux, il s'était embarqué dans cette ville pour rejoindre l'escadre, et sa valeur lui avait obtenu, pendant l'expédition, le grade de lieutenant de la *Minerve*.

Raoul de Bougival était un jeune homme de vingt-sept ans, courageux jusqu'à la témérité, se livrant avec quelque justice à l'orgueil de s'être créé de lui-même une position brillante. Orphelin dès l'enfance, il avait compris la nécessité du travail, et, voyant se réaliser tous ses rêves d'avenir, il avait fait la meilleure part à son mérite, sans mettre de l'autre côté de la balance ses chances de bonheur. Raoul était donc présomptueux à l'excès. Portant cette présomption dans tous les actes de sa vie, il croyait également qu'un navire et une femme devaient baisser pavillon devant sa frégate ou son regard. Raoul avait de très beaux yeux, hâtons-nous de le dire à sa justification; ses cheveux, d'un noir d'ébène, encadraient admirablement son front large et découvert; sa voix, qui dominait les sifflemens de la tempête et le fracas de quatre-vingt-dix canons, avait des tons doux et des cordes harmonieuses, quand il parlait d'amour.

Le jeune lieutenant, appuyé sur l'une des bornes en granit placées de distance en distance autour du bassin du port, contemplait le débarquement avec un œil d'indifférence, attendant qu'un vieux matelot à ses gages lui apportât sa valise. Il comptait prendre, le soir même, la diligence de Paris et souriait d'avance aux plaisirs que lui offrirait la capitale, pendant le temps nécessaire au radoub de la *Minerve*. Il commençait à s'impatienter du retard de son domestique, lorsque celui-ci parut chargé d'une malle sous laquelle il courbait péniblement les épaules.

Avec son frac de toile, son chapeau noirci de goudron, sa joue gonflée par une chique énorme, Frantz, véritable type du matelot, en avait l'excellent cœur, le franc langage et les manières bourrues. Il jeta la valise aux pieds de son maître et fit, pour se déraidir l'épine dorsale, des efforts qu'il accompagnait de jurons énergiques.

— Mille diables, s'écria-t-il, je ne suis plus qu'une vieille frégate démâtée! Avec un pareil chargement je sombrerai vingt fois pour une... satané pays! Dire qu'il n'y a pas le moindre nègre qu'on puisse forcer, en le rossant, de remorquer cette malle jusqu'à la ville!...

— Tiens-tu donc absolument à ce que ce soit un nègre? dit Raoul en riant, et ne pourrais-tu payer, au lieu de le rosser, le premier blanc qui viendrait à ton aide?

— C'est ce que j'ai voulu faire, mon lieutenant, car il y a là-bas une nuée de vauriens qui s'abattent sur les pauvres débarqués comme des mouettes sur un requin mort. Ils voulaient me rançonner..... Chiens de corsaires! avec le paiement qu'ils exigeaient, j'ai trente petits verres de rhum!... Est-ce que vous connaissez quelqu'un dans ces parages-ci, mon lieutenant? ajouta Frantz, en lançant un coup d'œil de travers sur un petit homme à la face rubiconde, qui paraissait les examiner avec une extrême attention.

Pas une âme, répondit Raoul qui ne s'était pas aperçu de l'examen dont il était l'objet... Voyons, que décides-tu pour le transport de cette valise?

— Je décide, mon lieutenant, que je boirai les trente verres de rhum, dit le matelot qui se mit en devoir de reprendre son fardeau.

Mais offusqué de la persistance avec laquelle l'inconnu fixait Raoul, il s'écria d'un ton de menace :

— Avons-nous donc la jambe mal faite ou le nez d'un sauvage? Pour peu que la brume vous empêche de nous voir, priez mon lieutenant de vous prêter sa longue-vue, et démarez lestement : on ne mouille pas dans nos eaux!

— Silence, malôtru! dit Raoul avec colère... à quoi bon chercher querelle à une personne inoffensive?

Puis s'adressant à l'étranger :

— Monsieur, je vous fais mes excuses de l'inconvenance de mon domestique : vous voyez que s'il a vieilli à bord, ce n'est pas en apprenant la politesse.

— Bougival! Raoul! c'est bien toi! s'écria le petit homme, en ne faisant qu'un bond de son poste d'observateur au cou du lieutenant... Parbleu, je ne suis qu'un sot! Voilà une heure que je te mange des yeux, comme si tu n'étais pas reconnaissable, comme si de vieux amis comme nous ne se devinaient pas par un battement de leur cœur!

— Ce cher Conrad Belfoy! dit Raoul, en se prêtant de bonne grâce aux accolades réitérées du petit homme... toujours le même!

— Et toi donc?... toujours beau garçon, toujours superbe! Tu es superbe, mon cher, avec ton uniforme... Embrasse-moi, morbleu! Des moustaches, il porte des moustaches!... Sais-tu qu'il y a dix ans que nous ne nous sommes vus!

— Allons, se dit Frantz, j'ai fait une balourdise : il paraît que les deux navires croisent sous le même pavillon.

Découvrant aussitôt sa tête hâlée, le vieux matelot s'approche de Conrad et lui dit avec un ton de repentir :

— Pardon, excuse, mon bourgeois! Je ne savais pas qu'un gros brick hollandais de votre espèce pouvait fraterniser avec un vaisseau de ligne.

— Mon cher Conrad, s'écria Raoul, en éclatant de rire, ne te fâche pas contre ce vieux loup de mer : il ne connaît pas l'urbanité du langage, mais il a bon cœur... deux fois il m'a sauvé la vie.

— Approche, mon brave, dit le petit homme à Frantz. Raoul de Bougival est mon meilleur ami : je te dois le bonheur de le revoir.

Frantz fit un demi-tour à droite, envoya sa chique à dix pas, et vint embrasser l'ami de son lieutenant. Conrad fut sur le point de crier merci, tant l'étreinte du vieux matelot lui sembla vigoureuse.

— A propos, dit Raoul à Conrad, comment se fait-il que je te retrouve à deux cents lieues de notre ville natale?

— Tu le sauras plus tard, répondit le petit homme avec un sourire malin. Je sens, aux cris de mon estomac, que l'heure de dîner approche... Tu vas me suivre à l'hôtel de France et nous causerons au dessert.

— Mais, observa Raoul, je pensais prendre, ce soir, la voiture de Paris.

— Demain matin, tu partiras en chaise de poste : j'ai une place à t'offrir, et ce brave marin montera sur le siége de derrière.

— Diable! fit Raoul, tu as donc fait fortune?

— Pas encore, répondit Conrad; mais je suis en bonne voie... Ne m'interroge pas davantage... Ventre affamé n'a point d'oreilles! Le plaisir m'ouvre étonnamment l'appétit : c'est-à-dire, en d'autres termes, que je me meurs de faim.

Le petit homme prenant avec une pétulante vivacité le bras du lieutenant de la *Minerve*, l'entraîna rapidement sous l'avenue de tilleuls qui, du port militaire de Cherbourg, conduit dans l'intérieur de la ville. Mais Frantz, ployé sous la valise, réclama bientôt contre cette marche forcée.

— Pardieu, s'écria-t-il, si vous filez vingt nœuds à l'heure, je vais carguer mes voiles et mettre à l'ancre!... Mort diable, à vous voir courir, on dirait qu'un corsaire nous donne la chasse!

Conrad fut sourd aux plaintes multipliées du vieux marin : cinq minutes après, il touchait le seuil de l'hôtel.

Frantz, en jetant la valise sur le pavé de la cour, jurait par un nombre indéfini de boulets ramés, que le brick hollandais rendrait des points au vaisseau de ligne.

Cependant Conrad introduisait Raoul dans l'un des plus beaux appartemens de l'hôtel de France. Le premier objet qui frappa les yeux du lieutenant fut une jeune femme assise à un piano. En voyant entrer un étranger, elle se leva, la rougeur au front.

— Isaure, dit Conrad, je te présente un digne successeur de Jean-Bart, Raoul de Bougival, mon ami d'enfance et lieutenant de la frégate la *Minerve!*... Raoul, continua-t-il avec une gravité comique, je te présente mon épouse!

Puis se penchant à l'oreille du lieutenant, il ajouta :

— Hein, qu'elle est gentille?

Cette étrange introduction eut pour résultat immédiat de faire naître la gêne et l'embarras dans la contenance de Raoul et d'éveiller la susceptibilité d'Isaure. On balbutia de part et d'autres quelques phrases insignifiantes, et la jeune femme, prétextant une migraine, demanda la permission de se retirer.

— Tu es fou, dit le lieutenant, resté seul avec son ami : cette manière de présenter quelqu'un est par trop originale.

— Bah! s'écria Conrad, j'ai voulu vous ménager à tous deux une agréable surprise. Voilà le trésor que je fais voyager en chaise de poste, mon cher! vu que la lune de miel.. tu comprends? On ne peut pas causer à son aise en diligence... une vraie perle, timide comme un enfant! Ne t'offense pas de son départ, nous serons plus libres et nous allons faire monter à dîner : ton matelot nous servira.

— Oui, mais à condition que j'aurai ma part de biscuit, dit Frantz qui entrait alors, après avoir fait une halte dans la cour de l'hôtel.

— Je ne parviendrai jamais à civiliser ce gaillard-là! dit Raoul.

— Laisse-donc, riposta Conrad, j'aime sa brusque franchise : il dînera avec nous.

— Convenu! s'écria Frantz. C'est le premier repas que nous faisons à terre : vous allez voir qu'un marin peut être un excellent maître-d'hôtel... Je vais jeter le grappin sur les cuisines.

Dix minutes après, Raoul et Conrad s'asseyaient à une table admirablement servie. Tout en mangeant, ils riaient aux éclats des boutades du vieux matelot et surtout de son langage maritime. Lorsque Frantz eut

apporté le dessert et le champagne, Conrad lui fit signe de s'asseoir et de manger à son tour. Le matelot affamé ne se laissa pas répéter une seconde fois l'invitation; il attaqua bravement un énorme poulet rôti, jusqu'alors intact, et qu'il plaça sur son assiette, en lui donnant pour rempart plusieurs bouteilles de Bordeaux. Quant à Conrad, il versa du champagne à Raoul, remplit ensuite son verre, et, s'accoudant sur la table, il sembla menacer ses auditeurs de poursuivre jusqu'au jour, comme la sultane des *Mille et une Nuits*, la narration qu'il allait commencer.

— Je ne te demande pas ton histoire, dit-il à Raoul; je la devine à merveille. Phénix de ta classe et chargé de couronnes, tu as obtenu facilement l'entrée d'une école de marine, et te voilà lieutenant de vaisseau... C'est magnifique, mais c'est tout simple! En conséquence, je passe à ma propre histoire.

Il y a dix ans, j'étais en troisième au collége royal de Bordeaux, et tu me regardais avec pitié du sommet de ta sphère de rhétoricien. Je n'avais ni ta facilité, ni tes projets ambitieux; je me lançai dans le commerce, et je vins à Paris... Mon cher, ce que je vais t'avouer est très prosaïque; je ne craignis pas de consacrer les plus beaux jours de ma jeunesse à la vente des denrées coloniales... je me fis épicier!

— Je m'en doutais, dit froidement Raoul, en vidant son verre.

— Diable! reprit Conrad étonné... Comment, tu t'en doutais?

— A la manière dont tu m'as présenté tout-à-l'heure à ta femme.

— Farceur!... Voyons, monsieur le lieutenant de vaisseau, ménagez vos saillies et respectez ma position sociale. L'épicier, de nos jours, a beaucoup plus d'importance que vous ne lui en adjugez... Sergent dans la garde nationale, électeur, membre du jury...

— Ah! grâce de ton énumération! tu n'en finirais pas, s'écria Raoul.

— D'ailleurs, continua Conrad, je fais le commerce en gros, et ton ami ne s'amuse pas à liarder dans une arrière-boutique... Ecoute, et tu vas m'admirer! D'abord simple commis, je gagnai tellement la confiance de mon patron, qu'il me céda son magasin... La première maison de la capitale, mon cher! un fonds de cent mille francs que j'ai payés, intégralement payés! Six ans d'un travail assidu m'ont suffi pour remplir tous mes engagemens, et j'ai un crédit superbe sur la place de Paris!... Maintenant, je ne suis ni plus ni moins qu'armateur: ce qui t'explique ma présence en ces lieux!

— Fortuné mortel! dit Raoul en réprimant une envie de rire.

— Attends donc, tu ne connais pas toute l'étendue de mon bonheur! Figure-toi que j'étais sur le point d'épouser une riche héritière, lorsque je reçus une lettre datée de Bordeaux; elle m'était écrite par un vieil oncle, capitaine retraité, que j'avais oublié, ma foi! Le brave homme me priait de partir de suite, si je voulais le voir avant sa mort. Je pris la diligence à l'instant même, et je saluai mes pénates après dix ans d'absence. Mon excellent oncle était au plus mal.

« Conrad, me dit-il, tu es mon unique héritier, je te lègue ce que j'ai » de plus cher au monde... ma fille, mon Isaure, à laquelle je ne laisse » pas un centime... mais qui possède toutes les vertus capables de rendre » heureux un honnête homme. »

— Je parie que tu as rompu ton mariage avec la riche héritière! s'écria Raoul.

— Certainement, puisque Isaure est ma femme depuis six semaines...

— Insensé! dit le lieutenant.

— Ah! c'est ici que je t'attendais! reprit Conrad. Tu n'as pas la parole, attendu que tu ne connais pas ma cousine. Elevée à Saint-Cyr, elle a reçu l'éducation la plus brillante. Cette jeune fille était née pour vivre dans le grand monde, et cependant elle n'a pas refusé de me prendre pour époux... moi, simple commerçant! Aussi, je n'ai d'ambition que pour elle; je n'aurai de repos que le jour où je pourrai lui dire: Isaure, tu as daigné descendre jusqu'à moi; tu pouvais avoir un hôtel, des chevaux, des équipages: voici ton hôtel, tes chevaux, tes équipages! Mon amour te donne tout cela! C'est pour toi seule que j'ai voulu être riche!... elle est aussi douce, aussi bonne qu'elle est jolie!

— Peste! se dit Frantz, qui avait entièrement dépecé son poulet et bu ses bouteilles de Bordeaux, l'épicier ferait bien de mettre en panne: il marche droit aux brisans!... Comment diable s'avise-t-il de vanter sa femme à un homme qui, depuis huit mois qu'il est en mer, n'a pas couru la moindre bordée pour atteindre un cotillon?

— Tu ne me réponds pas, dit Conrad au lieutenant, qui lui semblait rêveur.

— Ma foi, mon cher, dit Raoul en quittant la table, je ne te dissimule pas qu'en dépit de tes éloges, ta femme m'a paru tant soit peu...

— Timide! Ne blasphème pas! s'empressa d'ajouter Conrad. Allons, tu reviendras de ta prévention... D'abord je te déclare que tu n'auras pas à Paris d'autre domicile que le mien... Je veux que tu apprennes à mieux la connaître.

— Bon! murmura le vieux matelot, le voilà qui donne en plein sur les récifs! Le pauvre homme a perdu la tête!

Raoul et Conrad se séparèrent. Le lendemain, dès le point du jour, une chaise de poste quittait l'hôtel de France. Le lieutenant de la *Minerve* était assis aux côtés d'Isaure, en face de Conrad, qui ne tarda pas à s'endormir, pendant que Frantz, perché sur le siége de derrière, calculait combien la voiture filait de nœuds à l'heure.

II.

Plusieurs mois avant les événemens que nous venons de raconter, le capitaine Belfoy, vieux grognard de l'empire, se voyant attaqué d'une maladie mortelle, appela sa fille Isaure près de son lit de souffrance et lui fit promettre d'épouser son neveu Conrad. L'épicier de Paris et l'élève de Saint-Cyr se conformèrent aux désirs du mourant. Deux jours après le mariage, la jeune épouse avait changé ses blanches parures contre des vêtemens de deuil: elle n'en était que plus jolie aux yeux de l'amoureux et désintéressé Conrad qui, pour la décider à le suivre plus promptement à Paris, s'empressa de sécher les pleurs qu'elle versait sur la tombe de son père.

Isaure, il faut bien l'avouer, avait entrevu, dans ses rêves de jeune fille, un avenir beaucoup plus séduisant que celui qui s'offrait à elle. En développant son intelligence, l'éducation qu'elle avait reçue avait fait naître dans son âme des idées incompatibles avec son état de fortune, et le désenchantement était venu avant la réalisation des espérances. Néanmoins, la fille du capitaine avait compris qu'elle ne pouvait pas rester sur la terre sans protecteur: pour elle, triste orpheline, un époux devait remplacer un père.

Isaure accepta donc la main de Conrard Belfoy sans trop de répugnance. Disons même que son cœur éprouva pour son époux un sentiment de tendre amitié, lorsque celui-ci lui déclara qu'il n'avait jamais eu l'intention de reléguer une femme comme elle dans un comptoir, et qu'il la faisait entièrement libre de se créer un intérieur et de cultiver la peinture et la musique qu'elle aimait passionnément.

Si l'amour pouvait raisonner, le jeune commerçant aurait senti qu'un pareil système l'isolait presque entièrement de sa femme et la plaçait dans une sphère supérieure qu'il ne pourrait jamais atteindre. Mais Conrad, plein d'intelligence et d'action pour ses affaires commerciales, était d'une naïveté désespérante dans toutes les autres circonstances de la vie. Il ne lui vint pas même à l'idée qu'une jeune femme, abandonnée à elle-même, pouvait puiser, dans l'atmosphère parisienne, des goûts étrangers à sa condition, des principes de coquetterie autorisés par de fréquens exemples. Il ne prévit pas que les miasmes de la séduction pénétreraient nécessairement dans cet asile recueilli, cet intérieur d'artiste qu'il donnait à sa compagne. Enfin, Conrad prouva sa complète inexpérience, lorsqu'il admit Raoul au milieu de son intimité conjugale, sanctuaire impénétrable dont le seuil doit être interdit souvent, même à l'amitié.

Le bon sens du vieux matelot voyait plus clair dans l'avenir que l'amour de Conrad.

Isaure était belle, non de cette beauté qui court les rues, ensemble de perfections à faire pâmer d'aise un sculpteur, si le miracle qui priva Loth de sa moitié se renouvelait de nos jours. Que l'on entende par beauté l'accord parfait des lignes du visage, la régularité la plus entière dans toutes les proportions d'un corps de femme... Isaure n'était point belle. Le plus grand charme de sa physionomie consistait dans ses grands yeux noirs, dont le regard limpide filtrait au travers des cils de sa paupière et faisait pleuvoir, sur tous ceux qui l'entouraient, un magnétisme irrésistible. Sa tête, gracieuse tête blonde, s'inclinait légèrement sur ses blanches épaules, comme si le corps qui la soutenait, frêle arbuste, avait fléchi sous l'orage de la pensée. En voyant Isaure, on croyait retrouver une de ces légères et suaves apparitions qui voltigent autour de nous dans le vague des songes, ou l'une de ces vierges vaporeuses qui posaient une couronne immortelle sur le front des guerriers d'Ossian.

Raoul eut bientôt jugé sa compagne de voyage. La conversation d'Isaure était si pleine de charmes et son esprit si merveilleusement cultivé, que le jeune lieutenant oublia tout-à-fait son prosaïque ami qui ronflait dans un coin de la berline. Il s'abandonna sans scrupule au plaisir de faire valoir tous les avantages que l'éducation et la science du monde lui donnaient sur Conrad.

La jeune femme établit-elle une comparaison entre Raoul et son mari? se rendit-elle bien compte des sensations qu'elle éprouvait en faisant assaut d'intelligence et de vives réparties avec l'aimable lieutenant?... Nous croyons qu'il n'en fut rien d'abord. Elle ne connaissait point l'amour, et, commençant à voguer sur la mer orageuse du monde, elle ne pouvait apercevoir les périls. Cependant elle ressentit une vague inquiétude, lorsque la chaise de poste, après avoir roulé quelque temps sur le pavé de Paris, s'arrêta devant un magasin de la rue Saint-Honoré.

De nombreux commis, revêtus de l'inévitable serpillière, s'empressaient à l'envi de saluer le patron... Conrad rentrait dans son élément; la jeune femme et Raoul descendaient des nuages pour marcher terre à terre dans les sentiers de la vie réelle.

L'épicier conduisit Raoul dans un appartement assez comfortable, au second étage, et lui dit, en lui pressant cordialement la main:

— Mon cher, tu es ici chez toi!... Fais-moi le plaisir de ne t'occuper de rien autre chose que des moyens de passer le temps le plus agréablement possible; le reste me regarde. Par exemple, tu me pardonneras de ne pas être le compagnon fidèle de tes joyeuses parties: je me dois à mon commerce... Si je ne craignais d'abuser de ta galanterie, je te ferais une proposition.

— Laquelle? demanda Raoul.

— Isaure ne connaît pas encore la capitale, dit Conrad avec un air de bonhomie sous lequel Raoul crut deviner un piége: veux-tu lui servir de cicerone? Puis-je compter sur ton obligeance pour me remplacer près d'elle, et lui montrer les spectacles, les concerts, les promenades, toutes les curiosités de Paris? Tu dois comprendre qu'il serait absurde d'emprisonner ma femme dans un ignoble magasin d'épicier, de la faire poser du matin au soir devant mes pratiques..... *Margaritam ante porcos!*

Hein, l'élève de troisième n'a pas encore perdu son latin ?... Voyons, tu seras le cavalier d'Isaure... ça va, c'est convenu.

— Je n'ai rien à te refuser, répondit le lieutenant de la *Minerve*, en attachant sur Conrad un regard profondément scrutateur.

Mais tous ses soupçons s'évanouirent devant la candide physionomie de l'épicier : décidément la franchise la plus entière avait dicté la proposition de Conrad.

Raoul devait-il accepter ce rôle de chaperon, cette position dangereuse vis-à-vis d'une femme qu'il se sentait sur le point d'aimer, qu'il aimait déjà peut-être? N'allait-il pas trahir le plus saint de tous les devoirs, celui qu'impose à une âme loyale la confiance illimitée d'un ami ?

Après le départ de l'épicier, Frantz regarda sournoisement son maître et devina sans peine le sujet des méditations dans lesquelles il le voyait plongé. La langue du vieux matelot le démangeait furieusement ; il murmura, tout en tirant les effets contenus dans la valise, et comme se parlant à lui-même :

— Un pilote bien avisé doit pincer le vent, quand un grain s'annonce; autrement il s'expose à sombrer sous voiles... Que diable ! on devrait mieux gouverner une goëlette, surtout si la gaillarde est fine voilière et vous entraîne vers des terres inconnues.

— Que signifie ce langage? demanda Raoul avec sévérité.

— Ce langage, mon lieutenant, signifie que nous agirions avec prudence en quittant ces parages... Vous apercevez au loin une terre délicieuse, mais il y a des rochers à fleur d'eau qui s'opposeront à la descente.

— Vieux fou ! dit Raoul en haussant les épaules.

— Naviguons alors! répliqua Frantz. Je ne serai pas récalcitrant à la manœuvre... Mais gare le naufrage!

— Qu'importe! s'écria le lieutenant de la *Minerve*, qui fit un effort visible pour se distraire d'une pensée qui le tourmentait comme un remords. Je n'ai pas cherché l'occasion qui se présente... Le hasard me place sur les traces d'une jolie femme, ou plutôt son aveugle mari me rapproche d'elle... Le sort en est jeté! j'aime Isaure!... Et si tu as assez de clairvoyance, continua-t-il en s'adressant à Frantz, pour t'apercevoir de ce qui ne te regarde pas, fais-moi le plaisir de te renfermer dans les bornes de la prudence et de la discrétion : les remontrances ne sont pas de mon goût.

— Suffit, mon lieutenant, dit le vieux matelot en portant sa main droite à son chapeau de toile cirée... Nous n'oublierons pas la consigne.

Il se disposait à sortir pour laisser reposer son maître qui n'avait pas fermé l'œil pendant tout le cours du voyage, lorsqu'un geste de Raoul le retint à sa place.

— Tu as dû remarquer tout à l'heure une espèce de femme de chambre à l'œil mutin, au minois chiffonné... C'est, je pense, la domestique de Mme Belfoy.

— Oui, mon lieutenant.

— Sais-tu son nom ?

— Mariette... vive et frétillante comme une anguille de mer! Friand morceau, mon lieutenant ?

— Prends cette bourse ! Change tes habits de marin contre d'autres vêtemens plus convenables... Fume des cigares, bois du grog, et fais la cour à Mariette... Voilà l'emploi de tes journées !

— Merci! dit Frantz en acceptant la bourse... Le vieux navire va se mettre à la piste de la felouque en question. Si je la prends à l'abordage, nous aurons une petite flotte assez bien montée pour donner la chasse à votre jolie corvette.

Les scrupules de Frantz cédaient à la volonté de son maître, et l'on voit que Raoul avait étouffé déjà ce sentiment de délicatesse qui s'éveille dans le cœur d'un homme au moment de tenter une séduction, voix intérieure qui l'avertit de sa force et de la faiblesse de celle qu'il a choisie pour sa victime et lui donne d'avance tous les torts.

Mais il était dans le caractère du lieutenant de franchir tous les obstacles, même ceux qu'un reste de vertu dressait dans son âme à l'encontre des passions mauvaises. Il étourdissait sa conscience avec des sophismes et taxait d'imbécillité la confiance sans limites que lui témoignait Conrad. Il déplorait le malheur d'une jeune femme, belle, sensible, douée par la nature et l'éducation de qualités supérieures et qui voyait ses plus beaux jours s'écouler tristement au milieu de l'aride désert d'une union mal assortie.

En se disant qu'Isaure n'avait pas d'amour pour Conrad, Raoul ne se trompait pas ; mais il était dans l'erreur en la jugeant malheureuse. Toutes les plantes ne demandent pas le soleil brûlant des tropiques, ni les chaudes rafales d'un vent d'orage : il en est qui verdissent sous un ciel plus doux; la bruyère des montagnes perce la neige et montre, à la surface, ses branches fleuries. La jeune femme ressentait pour son époux une affection basée sur l'estime, paisible amitié souvent préférable à ce sentiment fougueux qu'on appelle l'amour, et qui, semblable à la tempête, bouleverse les flots d'une tranquille existence et découvre les abîmes de la passion.

Isaure, timide enfant, élevée dans le sommeil des sens, ne connaissait pas encore ces désirs impétueux que renferme le cœur d'une femme et qu'un souffle peut réveiller sous la cendre... Aura-t-elle de la reconnaissance pour le téméraire qui viendra lui révéler les mystères de la vie ? Ne regrettera-t-elle pas un jour le calme de l'ignorance? Cet homme, que l'imprudente amitié de son mari lui fait un devoir d'accueillir, dont la conversation pleine d'entraînement lui a déjà montré, sous un autre jour, le monde et les choses, cet homme est-il donc d'une nature différente de celle de Conrad, pour captiver à ce point son attention, pour faire battre son cœur comme elle ne l'a pas senti battre encore! Pourquoi n'a-t-elle pas la force de soutenir son regard? Pourquoi la rougeur couvre-t-elle son front lorsqu'elle voit paraître Raoul ?

Isaure prévit instinctivement le péril qui la menaçait. Elle s'appliqua, pendant quelques jours à prendre, vis-à-vis du lieutenant, une contenance pleine de froideur et de réserve ; mais Conrad parut le premier choqué de cette espèce de contrainte qu'il voyait régner entre sa femme et son ami.

— Isaure, dit-il à la jeune femme, un soir que celle-ci lui avait paru plus froide encore que de coutume, tu sembles oublier que Raoul est notre hôte. Cette dignité de grande dame qui te sied si bien, mais qui l'intimide et le blesse, garde-la pour d'autres!..... Sois bonne et douce avec lui, comme avec moi. Tu le sais, je maudis les affaires qui absorbent tous les instans que je voudrais employer à te procurer des distractions. Profite du séjour de Raoul à Paris; il veut bien être ton cicerone et tu dois lui savoir gré de cette complaisance.

Isaure balbutia quelques excuses et finit par croire qu'elle avait tort de s'alarmer de la présence de Raoul dans son intérieur. Elle se laissa guider par l'inexpérience de son trop confiant époux, et resta dès lors exposée sans défense aux tentatives de séduction du jeune lieutenant, qu'elle se croyait obligée de regarder comme un frère, et qui profitait de son rôle de cavalier servant pour lancer la jeune femme au milieu du tourbillon des plaisirs et lui ôter jusqu'à la faculté de faire un retour sur elle-même.

Isaure aimait la musique. Penchée comme une branche flexible sur le bord d'une loge de l'Opéra, elle peut à son aise s'enivrer d'harmonie. Tout entière à la voix mélodieuse de Duprez, l'enthousiaste enfant ne sentait pas que sa main tremblait dans celle de Raoul, et ne se doutait pas que son cou frais et ses blanches épaules étaient exposés aux regards brûlans du jeune homme.

La toile venait de tomber sur le quatrième acte des *Huguenots*. Les yeux d'Isaure, humides de plaisir, se tournèrent languissamment du côté de Raoul.

— Vous devez me trouver bien provinciale, n'est-ce pas, monsieur ? lui dit-elle; mais je ne comprends pas l'indifférence avec laquelle la société qui nous entoure écoute de pareils chefs-d'œuvre. Il me semble que les partitions de nos grands maîtres doivent révéler toujours de nouvelles beautés, même à ceux qui les entendent pour la centième fois.

— Madame, répondit Raoul, votre préoccupation d'artiste n'a pas assez d'indulgence.

— Comment cela? fit Isaure avec un mouvement de curiosité.

— Ne comprenez-vous pas, madame, que l'on puisse rester insensible aux charmes de l'harmonie, au coup d'œil flatteur qu'offrent ces brillans décors, s'il est un objet dont la vue nous semble préférable, si la voix d'une personne aimée retentit plus agréablement à notre oreille et parle mieux à notre cœur que ces mille voix de l'orchestre?

— M. de Bougival, dit Isaure dont les joues se colorèrent d'un vif incarnat à cet aveu indirect, Meyerbeer ne serait pas très flatté de vous entendre.

— Il serait de mon avis, madame, s'il pouvait vous voir et vous parler.

La jeune femme se détourna vivement pour cacher son trouble. Ce n'était pas la première fois que Raoul faisait de semblables allusions au sentiment qu'il avait conçu pour elle; mais était-il dans les convenances de paraître le remarquer? Pouvait-elle jeter le cri d'alarme à la simple appréhension d'un péril peut-être imaginaire? Fallait-il semer la zizanie dans le champ de l'amitié, désunir Raoul et Conrad, changer le doux entraînement de la confiance contre l'amertume des soupçons?

Sous ces prétextes, assez plausibles du reste, il faut en convenir, Isaure se dissimulait à elle-même la véritable raison de son silence et de l'encouragement tacite qu'elle accordait à la passion de Raoul. Plongée dans ces rêveries dangereuses que produit un amour qui commence à naître, elle se demandait pourquoi son mari, dont elle connaissait l'excellent cœur et le parfait désintéressement, n'avait pu éveiller chez elle ces échos endormis dans toute âme de femme, et dont la voix de Raoul lui avait révélé l'existence.

A mesure que l'adroit lieutenant grandissait aux yeux d'Isaure, Conrad se réduisait aux mesquines proportions d'un être inférieur et sa vue produisait sur la jeune femme la même impression que produit, sur certaines plantes, le contact de la main du botaniste : délicate sensitive, elle repliait ses feuilles à l'approche de l'époux, et ne s'épanouissait de nouveau qu'à la douce influence de l'amour de Raoul.

Il était assez difficile que l'épicier ne s'aperçût pas du changement qui s'était opéré dans sa femme. Naturellement peu jaloux, il attribua d'abord à un caprice féminin cette espèce d'indifférence d'Isaure et le peu d'empressement avec lequel elle recevait ses caresses. Puis il crut remarquer que ces mêmes regards, dont la froideur le chagrinait, s'arrêtaient sur Raoul avec une expression qu'il ne leur avait jamais connue. Involontairement Conrad devint observateur. Retranché derrière son apparence de bonhomie, il étudia toutes les phases d'une passion qui menaçait son avenir conjugal et résolut d'en arrêter les progrès, sans éclat et sans exposer sa jeune épouse à perdre le plus précieux mobile des actions vertueuses, l'estime de soi-même.

Le soir même où Raoul et la jeune femme assistaient ensemble à la re-

présentation des *Huguenots*. Frantz, attaché dans une espèce d'antichambre qui précédait l'appartement de son maître, en était à son quatorzième verre de grog, et tirait de temps à autre d'une caisse en noyer d'excellens cigares de la Havane, qu'il fumait en laissant échapper des exclamations furibondes et des gestes non équivoques d'impertinence.

— Mille tonnerres! s'écriait-il, depuis deux grandes heures que j'ai hêlé cette maudite felouque, elle ne s'empresse guère d'amener pavillon! Pour peu qu'elle tarde, je fais feu de tribord et de babord... Vertudieu! je lui prouverai que les caronnades du vieux navire sont encore en bon état.

Frantz avait à peine achevé d'exhaler sa bile, que la porte s'ouvrit doucement. Une toux assez vive annonça que la personne qui s'introduisait avec tant de prudence, était médiocrement aguerrie contre l'épaisse atmosphère d'une chambre de fumeur.

— Mon Dieu, monsieur Frantz, dit une petite voix flûtée, permettez-moi d'ouvrir la fenêtre... On étouffe, ici.

La colère du vieux matelot s'évanouit comme par enchantement à l'aspect du joli visage de Mariette; car c'était la femme de chambre de Mme Belfoy qu'il attendait. Il jeta son cigare et se dirigea vers la fenêtre pour l'ouvrir. Malheureusement ses nombreuses libations ne lui permirent pas de faire usage de ses jambes...

— Diable!... Est ce que je vais chavirer à l'entrée du port?... Voyons, ma syrène, aidez-moi donc à me redresser sur ma quille.... Si vous aviez pris la moitié de la cargaison, j'irais un peu mieux de l'avant.

— Vous avez bu, dit Mariette... Ce n'est pas bien, monsieur Frantz!

— Pardieu, croyez-vous qu'un marin s'humecte le gosier avec de l'eau claire?

— Vous auriez mieux fait d'en boire aujourd'hui, répliqua Mariette; car, bien certainement, vous n'êtes pas en état de me dire deux paroles raisonnables.... Bonsoir, monsieur Frantz! Si vous avez d'aussi vilains défauts, je ne serai jamais votre femme.

A ces mots elle disparut, laissant le vieux matelot tout abasourdi de ce brusque départ. Les yeux stupidement fixés sur la porte et la bouche béante, il ne se rendait compte que très vaguement des raisons qui avaient motivé cette fuite.

—Ah! oh! nous sommes bégueule? fit-il en prenant la bouteille de rhum et remplissant son verre jusqu'au bord... Elle a gagné son hamac. En ce cas, je vas la rejoindre... il sera peut-être assez large pour cela.

Frantz descendit les escaliers en trébuchant. Mais, au lieu de pénétrer dans une arrière-cuisine où il espérait trouver Mariette, il ouvrit la porte du cabinet de Conrad, et se trouva face à face avec l'épicier qui, tous les soirs à cette heure, s'occupait à rédiger ses écritures et sa correspondance, pendant que sa femme courait les fêtes et les spectacles sous la dangereuse tutelle de Raoul,

— Peste! murmura Frantz entre ses dents, mon plus court est de louvoyer; je ne m'attendais guère à tomber sur le brick... Au diable la rencontre!

— Ecoute, dit Conrad qui, s'étant aperçu de l'état d'ivresse du marin, voulut le faire jaser, puisque tu viens me souhaiter le bonsoir, j'ai là quelques bouteilles d'excellent genièvre... Assieds-toi, je veux t'en faire goûter.

— Parfait! s'écria Frantz après avoir bu coup sur coup trois verres du liquide que Conrad lui versait... Délicieux, mon lieutenant!... J'aime encore mieux cela que ma part du hamac, qui n'était pas trop dure, entre nous soit dit!.. La fièvre jaune étouffe les femmes capricieuses!

— Tu n'es donc pas heureux dans tes amours? demanda Conrad qui ne marchait qu'avec incertitude sur le terrain nouveau d'un pareil entretien.

— Je ne dis pas cela, mon lieutenant, poursuivit l'ivrogne, sur le cerveau duquel le genièvre produisait une étrange illusion et qui croyait voir son maître dans la personne du mari d'Isaure... Nous réussirons certainement si la satanée felouque ne se dirigeait, vent arrière, vers le phare du mariage!

— Et tu ne veux pas te marier?

— Hum! je suis bien vieux pour Mariette... et quand les jeunes le sont!... Par le grand mât de la *Minerve*, je ne laisserais pas un amant courir des bordées autour de ma femme!

— Tu n'aurais pas tort.

— Mille caronnades!... Alors, mon lieutenant, prêchez d'exemple et ne jetez pas le grappin sur celle de l'épicier!... Je sais bien que la jolie frégate navigue de front avec votre navire... Hé! hé! le pilote ne voit pas clair, et la coquette y met de la complaisance..... Vous êtes un heureux coquin, mon lieutenant!

— Encore un verre! dit Conrad, dont la figure s'était couverte d'une pâleur soudaine.

Et comme Frantz venait de rouler sur le parquet, il le fit monter, par ses commis, dans l'appartement de son maître. Quant à lui, contrairement à ses habitudes, il voulut attendre, avant de se coucher, le retour d'Isaure.

La jeune femme ne tarda pas à rentrer. Raoul lui avait souhaité le bonsoir sur le seuil de la chambre nuptiale, et, pour la première fois, il avait eu la hardiesse de prendre un baiser sur le front de celle qu'il voulait séduire. Toute rouge de la sensation qu'elle avait éprouvée, la pauvre enfant comprit alors le but que se proposait l'ami de son époux. Un instant elle eut Raoul en horreur, et pourtant ce baiser la brûlait encore et la jeta dans un trouble inexprimable!... au point qu'elle ne s'aperçut pas de la présence de Conrad et qu'elle ne fut pas maîtresse de réprimer un mouvement d'effroi, lorsque celui-ci, rompant enfin le silence, lui dit avec un ton de gravité qui ne lui était pas habituel :

— Ce soir, tu rentres bien tard, ma chère amie?

—Isaure éprouva, dans tout son être, un tressaillement convulsif et ses yeux exprimaient presque de la haine, lorsqu'ils rencontrèrent ceux de l'épicier. Le peu de paroles qu'elle venait d'entendre, prononcées avec cet accent froidement interrogateur qui révèle un maître, avaient froissé son orgueil de femme et l'avaient brusquement fait descendre des régions aériennes de l'amour, pour la replonger dans l'ornière où l'enchaînaient à jamais les lois du mariage et les exigences sociales.

Cependant cette dangereuse impression ne fit qu'effleurer l'âme d'Isaure, et bientôt sa bonne et franche nature s'émut, en devinant la souffrance intérieure qui se trahissait sur le visage bouleversé de son époux. Elle courut au divan sur lequel était assis Conrad et prit place à ses côtés.

—Vous m'avez presque fait peur, lui dit-elle avec un doux sourire, en lui tendant sa main blanche.

— Peur! dit amèrement Conrad, je t'ai fait peur, Isaure?

— Mon Dieu, je plaisante! reprit la jeune femme avec un effort visible, car elle avait le pressentiment de l'explication qui allait avoir lieu et lisait, dans le regard de son mari, les douloureux soupçons dont il était agité. — J'ai voulu t'attendre, continua d'une voix tremblante le jeune commerçant; j'ai voulu te parler ce soir, car j'ai là, sur le cœur, quelque chose qui m'oppresse!... Ecoute, Isaure, lorsque tu auras plus d'expérience du monde, tu comprendras qu'une âme aimante et généreuse peut se cacher sous une enveloppe grossière, tandis que souvent le mensonge et la fourberie prennent de spécieux dehors et font servir, à l'exécution de leurs coupables projets, l'accueil qu'ils reçoivent sous un toit hospitalier.... Que penserais-tu d'un homme admis, sur la foi de l'amitié, dans l'intérieur d'un ménage et qui chercherait à ravir à son hôte la tendresse d'une épouse chérie?

Un tremblement nerveux agita les membres d'Isaure. Comme si la foudre allait éclater au milieu de l'orage domestique qu'elle prévoyait, elle courba la tête, tandis que Conrad relevait la sienne, et reprenait avec cette fermeté que donne, même aux êtres les plus faibles, la conviction de leurs droits :

— Suppose que cet homme profite de l'inexpérience d'une jeune femme pour la rendre parjure à des sermens prononcés sur une tombe, pour lui faire oublier que l'époux, auquel elle a donné volontairement sa main, n'a pas d'autre bonheur que son amour, d'autre but que celui de la rendre heureuse... Suppose que le malheureux, et trop confiant mari, se voyant sur le point de perdre son unique félicité, le seul espoir qui lui souriait dans un long avenir de travail, veuille arrêter sa compagne sur le bord de l'abîme, qu'il évoque, pour elle, le souvenir d'un père dont la bouche mourante a proclamé les vertus de sa fille, qu'il lui dise enfin : Je t'ai confié l'honneur de mon nom, je suis sans crainte!... A la place de l'épouse, quelle serait ta réponse, Isaure?

— Que le nom d'un homme si généreux ne sera jamais flétri! s'écria la jeune femme en jetant avec effusion ses bras au cou de Conrad.

— J'en étais sûr!... Maintenant, mon amie, ai-je besoin de te dicter la conduite que tu as à tenir?

— Non, Conrad, non! dit Isaure : je connais mes devoirs, et je vous jure que vous n'aurez plus de reproches à me faire.

Puis, levant les yeux au ciel, quand ce premier enthousiasme de vertu fut passé, la pauvre enfant ajouta, mais dans le secret le plus intime de sa conscience :

— Hélas!... pourtant je l'aime!

III.

A l'heure du déjeûner, Raoul dormait encore d'un sommeil paisible et souriait aux songes qui lui présentaient, sur leurs ailes dorées, la douce image d'Isaure, lorsqu'un violent coup de sonnette fit envoler brusquement tous ces gracieux fantômes, et le réveil lui montra quelques rayons indiscrets du jour, perçant les doubles rideaux de ses fenêtres, pour venir jouer capricieusement sur la rosace du tapis.

Le lieutenant de la *Minerve* devina sans peine que son domestique n'avait pas encore secoué la torpeur de l'ivresse dans laquelle il l'avait trouvé plongé la veille. Il passa donc sa robe de chambre et prit le parti d'aller ouvrir lui-même.

C'était Mariette qui venait lui annoncer que le déjeûner se refroidissait sur la table. En même temps la femme de chambre lui glissa mystérieusement un billet qu'il s'empressa de décacheter.

— Vive Dieu! s'écria Raoul, après en avoir pris lecture, ce style émane d'une rusée coquette ou d'une pensionnaire atrocement niaise!... Quoi! ces *aveux*, qu'elle écoutait sans colère, elle ne les *comprenait pas!* Ce baiser, qu'elle a reçu sans me repousser, sans me reprocher ma hardiesse, elle le regarde à présent comme *une injure?*... Son mari *soupçonne* mes projets?... Mensonge! Conrad est un imbécile, mais il n'est pas un lâche; il serait venu s'expliquer avec moi; je l'aurais convaincu qu'il était le jouet d'un rêve, le brave garçon!... Bah! toute cette lettre est une infâme rouerie!... Elle « me sait beaucoup de reconnaissance de mon rôle de Sigisbée; mais ses devoirs lui défendent de me » voir à l'avenir?... » Allons donc!... Je « devais abuser moins indigne- » ment de l'hospitalité d'un ami?... » Bravo! la craintive personne ne veut pas être plus long-temps compromise par ma présence... Un congé

dans les formes!... Mais, si je ne me trompe et si j'ai bien pesé tous les antécédens de cette intrigue, il ne me sera pas difficile de la mener à terme...

— Ah! ah! poursuivit Raoul en froissant le malencontreux billet avec une rage qui démentait évidemment toutes les interprétations précédentes, vous nous proposez des énigmes, ma belle dame? Nous sommes de force à les deviner, soyez-en sûr!... Maintenant, au plus adroit. Je suis trop avancé dans la partie pour retirer mes enjeux, et d'ailleurs je n'ai pas l'habitude de céder à de misérables caprices de femme. Cette lettre a été écrite sous l'influence d'une migraine, c'est clair! On se repentira de me l'avoir envoyée, c'est plus clair encore!... Agissons en conséquence.

Raoul passa dans une pièce voisine et tira bruyamment les rideaux de l'alcôve sur le matelas duquel Frantz se livrait à des ronflemens prolongés.

— Debout, ivrogne! s'écria-t-il... Est-ce donc à l'heure du combat que l'on doit s'abandonner à l'intempérance et à la paresse qui en est la suite?

— Triple bordage de carène!... Est-ce que par hasard le navire fait eau, mon lieutenant? Le feu menace-t-il la soute aux poudres?.. Faut-il courir aux pompes ou virer le cabestan?

— Rien de tout cela, dit Raoul avec impatience. Il faut descendre annoncer que je suis malade, très malade... Tu prieras nos hôtes de m'excuser si je défends ma porte, attendu que j'ai besoin du repos le plus absolu. Dis-leur qu'hier, en rentrant du spectacle, un refroidissement subit m'a presque fait trouver mal, que je suis menacé d'une fluxion de poitrine ou d'une foule d'autres maladies, plus ou moins mortelles...

— Et vous croyez, mon lieutenant, que je pourrai débiter tout cela sans rire? demanda Frantz qui, tout à fait réveillé, voyait que Raoul jouissait d'une santé parfaite.

— Tu leur annonceras cette nouvelle en pleurant, morbleu... je l'exige, et j'ai d'excellentes raisons pour te promettre vingt coups de canne, si tu leur laisses le moindre doute sur ma maladie... La commission terminée, tu m'apporteras, le plus secrètement possible, ce qu'il y aura de mieux dans le restaurant voisin.... Je suis amoureux, mais je n'aime pas la diète.

Frantz se mit en devoir d'exécuter les ordres de son maître, et se garda bien de faire la moindre observation, car un vague souvenir de ce qui s'était passé la veille lui faisait interpréter à son désavantage la menace terrible que venait de formuler Raoul. Il s'empressa donc de se composer une figure de croque-mort analogue à la circonstance, et joua si bien son personnage en présence de l'épicier et de sa femme, qu'Isaure, frappée au cœur, se sentit défaillir, et que Conrad oublia tous les griefs qu'il avait contre Raoul, pour ne plus voir qu'un ami en danger.

— Courez chercher un médecin! dit-il à Mariette.

— Un médecin? s'écria le vieux matelot, craignant sans doute que l'intervention d'un membre de la Faculté ne découvrît la ruse et ne compromît sérieusement ses épaules. Mon maître n'en souffre jamais à son bord; il connaît mieux l'art de guérir que tous vos marsouins de Paris, à preuve qu'un jour il me coupa la fièvre jaune, à la hauteur de St-Domingue... Dix minutes après je faisais mon quart.

— Mon Dieu, dit Mariette, en regardant Mme Belfoy, ça lui a donc pris bien vite! Tout à l'heure encore, il m'a lui-même ouvert la porte du second...

— Oui, dit Frantz, avec une tristesse admirablement jouée, j'avais trop bu de rhum hier au soir, et je dormais comme un veau main qui digère sur le sable... Cette imprudence, de se lever, n'a fait qu'aggraver le mal... Maudit ivrogne que je suis!... Je cours chez le pharmacien du quartier: mon lieutenant m'a dicté lui-même une ordonnance!

Le vieux matelot s'éloigna promptement, sans même jeter un coup d'œil à la femme de chambre, tant il avait peur de commettre quelque gaucherie.

Deux jours se passèrent, deux jours d'inquiétude pour Conrad, qui n'était pas admis près du lit de souffrance de Raoul, et deux jours de transes mortelles pour Isaure; car la pauvre jeune femme se persuadait que la douleur seule avait altéré la santé du lieutenant, et se reprochait comme un crime la lettre qu'elle avait écrite. Si elle n'eût écouté que son cœur, vingt fois déjà elle eût été s'agenouiller devant la couche du malade pour avouer son amour, faire appel à la générosité de Raoul, et le prier de n'avoir plus pour elle que la sainte amitié d'un frère.

Cette démarche, si toutefois elle eût été possible, aurait sans doute fléchi la tenacité du séducteur et lui aurait fait comprendre toute la noblesse du courage d'Isaure, au milieu de cette lutte entre ses devoirs d'épouse et un amour coupable. Un moment la jeune femme eut la pensée d'écrire une seconde lettre (et c'était le résultat que Raoul attendait de ses arrêts forcés); mais il faudrait verser du baume sur les blessures que la première avait faites; il faudrait rallumer le flambeau d'une espérance éteinte. Si quelques lignes tracées de sa main pouvaient donner du bonheur à Raoul et hâter son rétablissement, voudrait-il consentir ensuite à un départ devenu nécessaire, ne s'arrogerait-il pas des droits sur elle?

Pourtant s'il allait mourir!.. Elle ressentait, à cette fatale prévision, d'indicibles angoisses qui la torturaient d'autant plus cruellement qu'elle était obligée de paraître calme en présence de son mari. Pour conserver aux yeux de Conrad tout le mérite du sacrifice qu'elle avait accompli, la malheureuse étouffait ses soupirs et laissait retomber ses larmes au fond de son âme. Il y avait des instans où elle se prenait à désirer la mort de celui qu'elle aimait, afin de pouvoir lui élever un mausolée dans son cœur et garder en paix son souvenir; d'autres fois, presque entraînée vers le désespoir, elle maudissait cette chaîne du mariage rivée à son cou par le code, et qu'elle ne pouvait rompre sans honte, sans encourir le mépris de tous.

Conrad venait d'entrer dans la chambre de sa femme. Avant la fatale rencontre de Raoul, c'était une véritable joie pour le brave épicier d'avoir ce qu'il appelait ses entrées franches dans le *museum* d'Isaure. En effet, cette chambre, espèce de caravansérail artistique, tenait à la fois du boudoir d'une petite maîtresse, de la mansarde d'une virtuose et de l'atelier d'un peintre. Un élégant piano de Pleyel y logeait en compagnie d'une foule de tableaux à demi terminés. Des cahiers de musique et de fraîches aquarelles étaient dispersés çà et là, sur les fauteuils et sur le tapis, pendant que le chevalet portait orgueilleusement un cachemire et que des fleurs artificielles encombraient les touches du clavier.

Isaure, à l'aspect de son mari, s'empressa d'essuyer une larme furtive. Conrad, cette fois, n'entrait pas chez elle en amateur de musique ou de peinture: il venait lui faire part des craintes que lui inspirait la santé de Raoul. Tout entier à ses propres inquiétudes, il ne se doutait pas des pénibles sensations que de pareils entretiens excitaient chez la jeune femme. Il avait accueilli l'élan vertueux d'Isaure comme une preuve de son innocence, comme une complète certitude que chez elle la vertu ne faillirait jamais. En cela, son raisonnement se trouvait juste, mais il n'avait point analysé le cœur humain pour en découvrir les mystérieux détours et les profondeurs cachées; il ne savait pas que, dès qu'une fibre tressaille au contact d'un sentiment généreux, une autre fibre saigne et pleure les émotions qui lui sont défendues.

— Si j'en crois Frantz, dit-il avec tristesse, la maladie ne fait qu'empirer... Cependant il faut le guérir, ce pauvre Raoul; j'ai bien envie de forcer la consigne avec un médecin?...

— L'amitié vous y autorise, dit Isaure qui saisit rapidement l'idée de Conrad... D'ailleurs, ajouta-t-elle, comme si elle eût craint de se trahir, c'est un inconcevable caprice, de la part de M. Bougival, de s'obstiner à vous fermer sa porte... Pour le monde et pour vous, il faut prévenir les conséquences funestes de cette maladie.

— Tu as raison, dit Conrad en prenant son chapeau, je cours chez le docteur!

Mais, au moment de sortir, il s'arrêta frappé de surprise, en voyant Raoul lui-même paraître à la porte du boudoir.

Soit que deux jours d'ennui et de contrariétés eussent en effet rendu le lieutenant malade, soit que la difficulté de monter des vivres, sans éveiller les soupçons, lui eût fait endurer une espèce de famine, soit enfin, chose infiniment plus probable, que la pâleur de ses traits n'eût été produite que par un artifice quelconque et n'eût pas plus de réalité que celle d'un acteur sur les planches tragiques, toujours est-il qu'il avai beaucoup de ressemblance avec un spectre échappé du tombeau.

— Est-ce bien lui? dit Conrad avec terreur, ou n'est-ce que son ombre?

— Quelle imprudence! s'écria douloureusement la jeune femme.

Elle retrouvait toutes ses angoisses à la vue de cette figure souffrante et de ce beau front courbé sous un mal inconnu, terrible...

— Oh! monsieur, murmura-t-elle avec désespoir, vous vouliez donc mourir?

— Ne vous effrayez pas, dit Raoul d'une voix éteinte, en tombant épuisé sur un fauteuil; je connais assez de médecine pour avoir la certitude que ma maladie n'aura pas de suites graves. Aussi, lorsque j'ai reçu, ce matin, du ministère de la marine, l'injonction de rejoindre ma frégate, je n'ai pas cru devoir tenir compte de mon état de souffrance... On m'a dit que je vous trouverais ici, mes amis... Je viens vous faire mes adieux... Je suis prêt à partir!

— C'est impossible! s'écria Conrad, en s'élançant vers la porte... Tu ne partiras pas!

Raoul se redressa de toute sa hauteur, et d'un geste, montrant Isaure qui sanglottait, le visage caché dans ses mains, il dit avec amertume:

— Il le faut!

— C'est vrai, mon Dieu! c'est vrai, répondit Conrad Mais toi, que vas-tu devenir? ajouta l'excellent homme qui luttait entre deux sentimens contraires, le désir de garder chez lui son ami malade et la crainte, s'il agissait ainsi, de perdre à jamais l'amour de sa femme.

— Je t'ai déjà dit que mon indisposition n'offrait aucun danger; le voyage et le grand air achèveront de me guérir... Adieu!

Conrad tomba dans les bras de Raoul, et lui dit en pleurant:

— Après tout, c'est ma faute... j'aurais dû le prévoir... C'est bien ce que tu fais là, Raoul! Je n'ai pas de rancune, je te regarderai toujours comme mon ami le plus cher... Adieu, puisqu'il le faut!...

— Elle aussi est une noble femme! continua-t-il en faisant approcher le pâle lieutenant du fauteuil d'Isaure... Tiens, embrasse-la! Vous êtes dignes de vous comprendre et d'agir comme vous avez agi tous deux.

Lorsque la jeune femme sentit les lèvres de Raoul se poser sur sa main tremblante, elle poussa un cri déchirant et perdit connaissance.

Elle n'était pas encore revenue à elle que déjà le fiacre qui emportait le lieutenant de la *Minerve* avait traversé la place Vendôme et suivait rapidement la ligne des boulevards.

Le vieux matelot, quelques secondes avant cette fuite inattendue, s'était penché à l'oreille de Mariette, qui l'aidait à charger les bagages, et lui avait dit bien bas:

— N'oubliez pas la lettre... surtout de la discrétion!

La jeune fille avait répondu:

— Soyez tranquille, M. Frantz... Au revoir!

Mariette était remontée dans la chambre où venait de se passer la triste scène des adieux. Elle aida Conrad à délacer Isaure et courut chercher des sels pour rappeler sa maîtresse à la vie. Lorsque la jeune femme souleva sa paupière, elle porta des regards inquiets autour d'elle.

— Il est parti! lui dit Conrad... c'est un franc et loyal camarade... Tu le reverras, Isaure, lorsque tu te sentiras assez de force pour ne plus être que son amie.

Puis il s'éloigna, le bon époux, laissant à ses douloureuses réflexions celle qu'il avait su préserver d'une faute et pour laquelle il ne trouvait dans son cœur ni blâme ni reproches.

— Parti! murmura la jeune femme en joignant les mains... Parti, mon Dieu!... Et c'est moi qui l'ai chassé! C'est moi qui ai voulu cette éternelle séparation!... J'ai fait mon devoir, mais j'ai brisé tout le bonheur de ma vie!... Mon Dieu, je l'aime!... Pardonnez-moi!

— Madame, dit Mariette en s'approchant, M. Frantz m'a remis cette lettre à votre adresse... Il m'a bien recommandé de ne la donner qu'à vous seule.

Dans son trouble, Isaure n'avait pas remarqué la présence de sa femme de chambre. Rendue tout à coup au sentiment des convenances, elle prit la lettre avec calme, malgré les battemens précipités de son sein. Après avoir congédié Mariette, elle se recueillit un instant en elle-même, comme pour se raidir contre un surcroît de désespoir ou se préparer à un bonheur inespéré. Puis elle lut, avec effroi d'abord, ensuite avec extase, les lignes suivantes, au bas desquelles se trouvait la signature de Raoul.

« Madame, je fuis ces lieux où je risquais d'encourir votre haine, où » j'étais soupçonné de vouloir trahir un ami. Les souffrances que j'endu- » rais n'ont pu me décider à vivre un jour de plus sous le même toit que » votre époux... Ce dérangement me sera peut-être fatal!... Mais Conrad » me croit parti: la paix de votre intérieur est désormais assurée. Cepen- » dant vous avez dû comprendre qu'il m'était impossible, malade comme » je suis, de supporter les fatigues d'un voyage, et surtout que je ne » pouvais m'éloigner sans avoir obtenu votre pardon... Ce pardon, mada- » me, je vous le demande à genoux!.. Je vous ai fait une mortelle of- » fense; je le sens, aujourd'hui que vous m'avez infligé le châtiment de » ma folle présomption. J'aurais dû ne voir en vous que la femme supérieure » à son sexe... Pourtant, Isaure, je vous révérais comme une sainte madone, » comme un ange descendu des cieux pour charmer mon cruel isolement! » Quel démon jaloux de mon bonheur a pu me pousser à cet acte d'incon- » cevable folie qui m'a fait perdre votre estime, qui a ruiné tout d'un coup » mes espérances? Et quelles étaient mes espérances? Un regard que » vous auriez laissé tomber sur moi comme la rosée du ciel tombe sur la » plante aride, un sourire de vos lèvres, une de ces douces paroles que » trouve toujours une femme pour apaiser les orages du cœur!... Isaure, » me poursuivrez-vous long-temps de votre colère? Me faudra-t-il pour » jamais renoncer à vous?... Songez qu'en me condamnant à ne plus » vous voir, c'est me condamner à mourir!

» Mais vous croirez à la promesse que je vous fais ici devant Dieu de » vous aimer comme vous méritez de l'être... Isaure, soyez ma sœur! » venez adoucir par votre présence le mal qui me consumait loin de » vous. Seul je saurai que vous êtes assez bonne pour m'accorder mon » pardon, pour me consoler du malheur de vous avoir déplu. Qu'importe » au reste du monde qu'un ange vienne abriter de ses ailes mon lit de dou- » leur. Le monde verrait un crime dans cette amitié de frère que j'aurai » pour vous; il ne comprendrait pas votre sublime dévoûment; il dé- » truirait nos joies les plus pures...

» Isaure, ma sœur! je vous attends. »

— J'irai, s'écria la jeune femme en pressant cette lettre sur ses lèvres et sur son cœur. Merci, mon Dieu! puisque vous m'avez choisie pour l'arracher à la mort!

Le lendemain, tandis que son mari vaquait à ses affaires, elle s'enveloppa d'un long châle, cacha son visage sous un voile et se dirigea vers le faubourg Saint-Denis.

Raoul s'était réfugié dans la maison de santé du docteur Dubois.

IV.

Tout entière aux impressions diverses qui luttaient dans son âme, Isaure foulait l'asphalte du boulevart sans écouter ces mille bruits de la multitude qui bourdonnaient à ses oreilles, sans remarquer qu'elle était suivie par ces insipides coureurs d'aventures, prétentieux personnages qui se figurent qu'une femme doit être incontinent séduite par leurs moustaches exorbitantes et leur canne à pomme d'or, désœuvrés absurdes, flâneurs importuns, sans cesse à la recherche de conquêtes faciles, roués au langage impunément cynique, qui poursuivent la pudeur isolée de leurs déclarations en plein air ou de leurs propos obscènes.

Mais Isaure n'entendait rien; le monde n'existait plus pour elle. Cette démarche hardie de quitter le toit conjugal pour aller visiter un amant, elle n'en prévoyait pas les conséquences presque inévitables. Une seule pensée faisait battre son cœur: elle allait voir Raoul! Une seule crainte l'agitait... et cette crainte, la lettre du lieutenant l'avait fait naître:

« Ce dérangement, avait-il écrit, me sera peut-être fatal! »

— Juste ciel, se disait la jeune femme au désespoir, si j'arrivais trop tard!... S'il ne pouvait plus me reconnaître!...

Un corbillard stationnait devant la maison royale de santé; le mur de façade était tendu de draperies noires, et, dans l'enfoncement de la porte cochère, des cierges brûlaient autour d'un cercueil. Isaure sentit ses genoux ployer sous elle; une sueur glacée couvrit son beau visage, et sans doute elle allait succomber au terible pressentiment qui lui serrait le cœur, lorsque Frantz, qui se tenait en faction dans les alentours, courut à elle et la soutint dans ses bras. Le vieux matelot avait deviné facilement la crainte qui s'était emparée de l'esprit d'Isaure.

— Tudieu! ma petite dame, s'écria-t-il, on n'enterre pas un homme du jour au lendemain!... Quand le corps du bâtiment est neuf, la quille en bon état et la mâture solide, il peut affronter bien des tempêtes sans couler à fond. Je vous jure que mon lieutenant n'a pas la moindre envie d'aborder dans l'autre monde. Ce n'est qu'une bourrasque... Vos yeux sont assez jolis pour nous ramener le calme, et nous aurons ensuite vent et marée!

Frantz, en parlant de la sorte, avait fait entrer la jeune femme et la guidait vers un pavillon d'une architecture assez gracieuse, complétement isolé des autres corps de logis. De hauts platanes et des sycomores touffus entouraient cet asile d'un épais rideau de verdure et dérobaient, aux yeux des malades privilégiés, la nudité désespérante des bâtimens voisins. Le riche, attaqué d'un mal incurable, au lieu de traîner, comme le pauvre, ses pas chancelans dans un corridor obscur, pouvait se promener à l'ombre d'une avenue de tilleuls, respirer la douce odeur des orangers ou contempler, d'un œil morne et languissant, les dalhias du parterre... jusqu'à l'heure où riche et pauvre devaient avoir la même habitation et se trouver renfermés dans un espace également étroit... le cercueil!

Après avoir franchi le perron et monté le premier étage, Isaure fut introduite par Frantz (lequel se retira discrètement ensuite) dans une chambre à tapisserie bleue, dont la fenêtre entr'ouverte laissait voir, à quelque distance, derrière le feuillage des sycomores, la tour massive de l'église Saint-Laurent.

La première pensée de la jeune femme fut une pensée religieuse: elle prit Dieu à témoin de la pureté de ses intentions et de la candeur de sa démarche; puis elle s'approcha palpitante du lit de Raoul.

Le lieutenant de la *Minerve* ne dormait pas. Il attendait sa belle visiteuse; car, s'il doutait encore de l'amour d'Isaure, lorsqu'il était descendu le jour précédent pour lui faire des adieux *éternels*, l'émotion de la femme de Conrad et son évanouissement lui en avaient trop appris pour qu'il pût douter, une seule minute, qu'elle refuserait de se rendre à sa prière.

— C'est vous, Isaure! c'est bien vous! s'écria-t-il en couvrant de baisers la jolie main blanche qui venait d'écarter ses rideaux. Merci! oh! merci du bonheur que vous m'apportez!... Isaure, ma sœur, te voilà près de moi?... Ah! dis que tu me pardonnes; dis-moi que cette lettre n'était pas de toi; qu'un mari jaloux te l'avait dictée?... Isaure, tu ne sais pas tout ce que cette lettre m'a fait souffrir?

— Raoul, mon frère! répondit la jeune femme, vous m'avez appelée... je suis venue avec confiance... Vous ne m'en ferez pas repentir, n'est-ce pas, Raoul?

— Hélas! Isaure, il me faudra donc renoncer à ton amour? Si tu me demandais vingt années de ma vie... tout mon sang, le sacrifice serait trop doux; je l'accomplirais avec délices... Mais te perdre à jamais! te sentir dans les bras d'un autre; savoir que ces caresses, que tu me refuses, tu les lui accordes à lui... Enfer! Oh! mais tu ne sais pas que j'ai eu envie de tuer cet homme, parce que j'étais en droit de lui demander un compte sanglant de toutes les joies qu'il m'enlève?

— Raoul! s'écria la tremblante Isaure, vous avez le délire... vous oubliez que Conrad est votre ami!

— Mon ami... C'est vrai, dit le malade avec accablement. Perfide amitié, qui m'a conduit auprès d'un abîme dont elle m'avait caché le bord sous des fleurs, et qui m'y a précipité en insultant à ma chute par une pitié moqueuse!... Votre époux, madame, a préparé froidement mon malheur et le vôtre; il nous a montré les cieux pour nous rendre ensuite aux horreurs du néant... Mais je n'accepte pas les atroces conséquences de ce despotisme conjugal. Conrad l'a voulu, je vous aime! je vous aime et vous serez à moi! Je vous avais promis une chose au dessus des forces de l'homme en vous disant que je n'aurais pour vous que l'affection d'un frère: votre présence réveille en moi ce feu dévorant de la passion que je croyais pouvoir éteindre... Isaure, Isaure! je t'aime!

— Ah! s'écria-t-elle, en se dégageant par un effort surhumain de l'étreinte énergique au milieu de laquelle Raoul voulait l'enlacer, vous n'avez jamais été malade!... vous m'avez indignement trompée!

Presque morte de frayeur, la jeune femme avait couru du côté de la fenêtre entr'ouverte, comme si elle eût voulu montrer au lieutenant que de nouvelles tentatives la pousseraient à un acte de désespoir.

Raoul comprit qu'il avait été trop loin. Cet effroi d'Isaure n'était que trop réel: donc il s'exposait à perdre en un seul instant tout le fruit de son habile système de séduction.

— Isaure, vous disiez vrai, reprit-il avec un soupir douloureux: la fièvre brûle mon sang... Je vous ai fait peur, en vous tenant des discours insensés... Ma sœur, ma douce Isaure! n'aurez-vous donc pas compassion d'un pauvre malade, qui s'est cru guéri tout à coup par votre présence, et qui ne s'éveille de son délire que pour être rendu, en même temps, à la raison et au regret d'avoir excité votre colère?

— Mon Dieu! ne me trompe-t-il pas encore? dit la jeune femme en levant au ciel ses grands yeux tout baignés de pleurs.

— Non, je ne vous trompe pas, Isaure, répondit Raoul: peut-être en aurez-vous bientôt la triste certitude!... Mais vous ne voulez pas com-

prendre qu'un amour comme le mien ne peut s'éteindre qu'après une lutte violente.

— Oh! je le comprends, Raoul! s'écria-t-elle, entraînée par le sentiment impérieux qui la dominait elle-même. Croyez-vous donc que je ne souffre pas, moi?

Elle s'était rapprochée du lit et ses deux mains étaient dans celles du malade.

— Tu m'aimes?... dit Raoul, dont les yeux brillèrent de tout l'espoir qu'il retrouvait dans les dernières paroles d'Isaure.

— Oui, je t'aime! répondit-elle avec un ineffable accent de tendresse, Eh! serais-je donc ici, mon Dieu, si je ne t'aimais pas? Ecoute-moi, Raoul, mon ami, mon frère! je t'aime, et je ne crains pas de t'en faire l'aveu, car je te crois noble et bon! mais je veux rester vertueuse, Raoul!... Je ne serai point parjure aux sermens que j'ai faits à un autre avant de te connaître; je ne traînerai pas le nom de mon mari dans la fange du déshonneur!... Tu m'as priée de venir te voir, je suis venue? A mon tour, je te fais une prière: me refuseras-tu ce que je vais te demander?

En disant ces mots, elle s'était agenouillée, et Raoul sentait des larmes brûlantes couler sur ses mains. Entraîné par l'admiration que lui inspirait ce triomphe de la vertu sur l'amour, et peut-être honteux de la ruse indigne qui mettait Isaure à ses pieds, il promit de se rendre au désir qu'elle allait lui exprimer.

— Je ne me trompais donc pas: tu es noble et bon! s'écria la jeune femme en se relevant et pressant à son tour avec enthousiasme la main de Raoul. Mon ami, défions-nous de nous-mêmes... Il ne faut pas que vous puissiez me mépriser un jour; il ne faut pas que votre souvenir soit flétri dans mon cœur par le voisinage impur du remords!... Chaque matin je serai près de vous... mais que des témoins assistent à ces entrevues!... Pour eux, je ne serai qu'une sœur dont le dévoûment veillera sur la santé d'un frère chéri... Vous me le promettez, Raoul?

— Je vous le promets, répondit-il en soupirant.

— A demain donc, mon frère! dit Isaure.

Puis elle présenta d'elle-même son front pur aux lèvres du jeune lieutenant.

Raoul tint parole. Le soir même, il fit des avances polies à une vieille dame, sa voisine, qui s'intitulait comtesse de Saint-Maxens, et à son fils, grand jeune homme blond tout frais échappé du collége, lequel se livrait à l'innocent et classique plaisir de fabriquer des vers latins sur l'ombrage des forêts et le parfum des fleurs. Ce moderne Tytire avait nom Lucien, et passait ses journées à débiter à madame sa mère ses élucubrations poétiques ou à se promener romantiquement sous les platanes du jardin, en compagnie de Virgile ou d'Ovide.

La comtesse de Saint-Maxens et son fils comprirent à merveille qu'ils ne dérogeraient pas en répondant aux politesses empressées de Raoul de Bougival, et, dans la matinée du lendemain, le lieutenant qui éprouvait un *mieux sensible*, mais qui se trouvait encore *très faible*, fit l'effort de se lever de son siége à l'arrivée d'Isaure et présenta sa sœur à sa nouvelle société.

La vieille comtesse, au bout de huit jours, avait déjà raconté vingt fois qu'elle avait joui, sous la restauration, d'une immense fortune, engloutie plus tard, grâce à son époux, dans le gouffre de la Bourse, et qu'elle attendait impatiemment l'héritage d'un de ses frères, opulent rentier de Passy, pour reprendre son rang et pousser Lucien dans le monde. Puis, quand sa mère avait bien maudit la mémoire du feu comte, et déclamé, de toute la force de ses poumons, contre l'agiotage, le blond Lucien prenait la parole à son tour et demandait en baissant les yeux la permission de lire une églogue, dans laquelle il transformait Isaure en bergère et lui-même en jeune et timide pasteur, n'osant déclarer sa flamme et roucoulant ses chagrins à l'ombre d'un hêtre, *sub tegmine fagi*, le tout en spondées parfaits et en dactyles irréprochables.

On doit comprendre combien ce genre de vie déplaisait à Raoul. En vain les regards d'Isaure cherchaient les siens avec confiance et bonheur; en vain, abrités tous deux sous le manteau de l'amitié fraternelle, ils échangeaient ces douces caresses qui n'effarouchent pas la morale la plus sévère: le lieutenant de la *Minerve* se reprochait, comme une faiblesse, la condescendance qu'il avait montrée pour les appréhensions de la jeune femme. A force d'entasser paradoxes sur paradoxes, il en vint à se persuader que la conduite d'Isaure n'était qu'un raffinement de coquetterie, et qu'elle n'avait agi de la sorte que pour donner plus de prix à sa défaite.

Fort de cette résolution, il résolut de se débarrasser du radotage anti-spéculateur de la comtesse, et des idylles sentimentales de Lucien.

Un soir qu'il se promenait de long en large dans sa chambre, habitude de bête fauve qu'il avait prise pour remédier au défaut d'exercice que lui imposait sa feinte maladie, il s'arrêta tout à coup en se frappant le front et s'écria:

— Pas plus tard que demain, Isaure sera ma maîtresse, ou je sors d'ici... C'est à ne pas y tenir!

— Et vous avez bien raison, mon lieutenant, dit le vieux matelot qui tournait en tous sens, entre ses doigts, les bords de son chapeau, comme s'il n'eût su de quelle manière entamer une importante communication... Fi du calme plat! A votre âge, j'aurais comme vous préféré la tempête... Mais aujourd'hui que j'ai cinquante ans...

— Va, de ce pas, interrompit Raoul, prier Mme de Saint-Maxens d'agréer mes excuses: je ne pourrai recevoir demain ni elle, ni son fils...

—J'ai cinquante ans... et j'étais mousse à dix! Un fameux bail, n'est-ce pas, mon lieutenant?... Grimper aux cordages, hisser les voiles, enrager du scorbut, ne voir que le ciel et l'eau! Pas le moindre petit minois passable à bord!...

— Où diable en veux-tu venir? s'écia Raoul impatienté. N'as-tu pas compris la commission dont je viens de te charger pour la comtesse?

— Pardonnez-moi, mon lieutenant.. je voulais seulement vous dire... Vous ne savez pas comme ça me fait de la peine!

Raoul vit deux grosses larmes rouler dans les yeux de son fidèle domestique et descendre lentement sur ses joues ridées.

— Frantz, lui dit-il tout ému, t'aurais-je donné quelque sujet de chagrin?

— Au contraire, mon lieutenant! mais, voyez-vous, c'est plus fort que moi... Quand on a vogué sous un pavillon, c'est dur de le voir filer sans vous, pendant que vous restez sur le rivage comme une huître... Ça crève toujours le cœur à un vieux loup de mer, comme vous m'appelez quelquefois.

Ainsi tu veux me quitter? demanda Raoul.

— Pas moi, mille tonnerres!... c'est elle!... Dame, vous m'avez dit: Fume des cigares et fais la cour à Mariette! J'ai bien fumé des cigares sans inconvénient, à preuve que votre caisse est vide... Mais en faisant l'amour, je me suis coulé, mon lieutenant! Mariette me traîne à la remorque, ni plus ni moins que si j'étais un navire avarié... avec cela qu'elle est un peu plus ragoûtante que les négresses!

— Ah çà, tu l'as donc revue, depuis notre départ de la maison de Conrad?

— Tous les soirs, mon lieutenant... au Palais-Royal. Elle dit qu'elle m'a trouvé une excellente place sur le bateau à vapeur de Corbeil, et nous nous marions dans huit jours... Me voilà marin d'eau douce... cré nom! Est-ce que vous me pardonnerez jamais cela, mon lieutenant?

— Je te blâmerais, mon vieux serviteur, dit Raoul, si tu laissais échapper l'occasion de te reposer de tes longues fatigues. Pour te prouver que je ne te garde pas rancune, je t'engage à choisir un joli trousseau pour ta femme: tu me feras présenter la note, je l'acquitterai.

— Vous serez amiral de France! c'est moi qui vous le prédis, mon lieutenant, s'écria le vieux matelot dans le transport de sa joie. Mes vœux accompagneront la *Minerve* dans ses excursions... Que la guerre soit déclarée demain! c'est ce que je puis vous souhaiter de mieux, et gare aux Anglais!

— J'accepte le présage, dit Raoul en riant. Mais va toujours avertir la comtesse: j'ai d'autres combats à soutenir avant de livrer bataille sur mer.

Isaure entrant le lendemain dans la chambre de Raoul, fut surprise et presque effrayée de le trouver seul.

—Ne m'accuse pas d'avoir enfreint le traité, ma bonne sœur, s'empressa-t-il de dire en débarrassant la jeune femme de son châle et de son chapeau: Madame de Saint-Maxens a la migraine et son aimable fils lui tient compagnie, en fabriquant sans doute une idyle à ta louange... Tu as décidément fait la conquête du collégien.

— Vraiment? dit Isaure, que le ton de Raoul avait complétement rassurée. Tant qu'il m'exprimera ses sentimens en latin, il me sera bien difficile de les comprendre, n'est-ce pas, mon ami?

— Comprenez-vous mieux ceux qu'on vous exprime dans votre langue maternelle, Isaure? dit Raoul avec un accent de reproche.

— Pourquoi pas? répondit-elle en dissimulant son trouble, si je puis y répondre sans honte?

— Isaure, dit amèrement Raoul, vous avez d'étranges idées sur la vertu. Votre rigorisme fera bien des victimes et vous rendra malheureuse la première.

— Je ne vous comprends plus, mon ami...

— Dites que vous me comprenez trop, Isaure!... Ai-je donc pu vous dévoiler toute la tristesse qui m'assiégeait le cœur pendant ces huit mortelles journées où ces sots faisaient autour de nous assaut de niaiseries? Ai-je pu vous avouer que chaque instant affaiblissait en moi cette résolution que vous m'avez fait prendre, en dépit de mon amour? Ah! si tu m'aimais comme je t'aime, Isaure! tu sentirais que le sacrifice de ce que tu appelles tes devoirs serait un faible dédommagement des souffrances que j'endure... Mais votre logique d'épouse vertueuse n'admet pas ce raisonnement, je le vois, madame!... Ainsi, lorsqu'une aveugle fatalité m'eut jeté sur votre route, lorsqu'en vous voyant si belle et si remplie de qualités adorables, je me suis pris à vous aimer avec toute la passion que peut renfermer le cœur d'un homme, vous vous êtes dit froidement: Je veux essayer la puissance de mes charmes et voir jusqu'où ma coquetterie peut aller sans compromettre ma vertu... Ce malheureux qui s'est laissé prendre à mes piéges, je lui laisserai croire que je l'aime, et le ferai passer par de cruelles alternatives d'espérance et de découragement; je sais qu'une de mes paroles lui rendra la vie, s'il est sur le point de succomber au désespoir: je dirai cette parole!... puis j'essaierai de le convaincre qu'il peut me voir tous les jours, entendre le doux son de ma voix, presser ma main dans les siennes, effleurer de ses lèvres ma soyeuse chevelure et s'enivrer au feu de mes regards, sans éprouver d'autres émotions que s'il était aux côtés d'une sœur! Et s'il vient me protester qu'un tel courage est au-dessus de ses forces, s'il se prosterne à mes genoux pour me supplier de guérir les blessures que j'ai faites, je monterai sur le piédestal de mes devoirs et je donnerai l'ordre impérieux de respecter ma vertu!... L'esclave courbera le front et baisera peut-être

encore sa chaîne... N'est-ce pas, madame, que je vous ai bien comprise à mon tour?

— Ah! vos discours sont infâmes, monsieur de Bougival! dit Isaure éperdue : vous me punissez cruellement de ma folle confiance!

Et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, elle fondit en pleurs.

— Pardonne-moi! s'écria Raoul en tombant à ses pieds, pardonne à un pauvre fou qui t'aime avec délire et dont la raison s'égare quand il songe à tout le bonheur qu'il espérait trouver dans tes bras!... Isaure, pitié! laisse mon amour chasser ton dernier scrupule et te prouver que Dieu nous avait créés l'un pour l'autre. Oseras-tu me témoigner encore de la défiance? Refuseras-tu de me confier ton avenir?... Tu verras comme je saurai veiller sur toi, comme je te couvrirai de l'égide de mon inépuisable tendresse.

— Taisez-vous, Raoul! taisez-vous!... j'ai cru jusqu'à ce jour à la sincérité de vos promesses, et j'ai suivi sans remords l'impulsion de mon cœur... Je vous en conjure, ne me forcez pas à vous haïr!

Mais le séducteur s'était aperçu de l'émotion violente qui soulevait le sein d'Isaure. Il l'attira vers lui, par une irrésistible étreinte, et déposa sur ses lèvres un baiser de feu.

L'imminence du péril rendit à la jeune femme toute sa présence d'esprit. Elle se cramponna par un mouvement convulsif au cordon d'une sonnette... Et Frantz ne tarda pas à paraître.

— M. de Bougival, dit-elle avec un son de voix déchirant, vous n'avez pas compris mes devoirs de femme; je ne vous reverrai plus, dussé-je en mourir de douleur!... Adieu pour jamais!

— Isaure! s'écria Raoul, si vous partez je me fais sauter le crâne!

En même temps il armait un pistolet qu'il venait de prendre sur la cheminée... Saisie de terreur, la jeune femme s'élançait pour prévenir une catastrophe sanglante; mais Frantz, par une brusque secousse, avait déjà fait tomber l'arme sur le parquet.

Isaure jeta sur son amant un dernier regard plein d'amour et de reproche; puis elle s'enfuit, en répétant d'une voix qui montrait toute la violence qu'elle faisait à son cœur!

— Adieu, Raoul! adieu pour jamais!!!

— Sacrebleu, mon lieutenant! s'écria Frantz, oubliez-vous donc que la *Minerve* a besoin de vous? Notre jolie frégate doit-elle rester veuve parce qu'une femme a des caprices?... Au diable l'amour?... Puisqu'il pousse un homme à de pareilles extrémités, je renonce à Mariette. Après tout, je n'ai pas fait plus tort à sa vertu que vous n'en avez fait à celle de sa maîtresse... Et savez-vous quelle place elle m'avait trouvée, mon lieutenant? une place de chauffeur!... Mille boulets ramés! est-ce qu'un requin peut vivre dans le feu comme une salamandre?

Raoul éprouvait un violent combat intérieur. Long-temps il fut insensible aux consolations que Frantz lui prodiguait à sa manière. Enfin, il serra vivement la main du vieux matelot pour le remercier de l'avoir sauvé du suicide auquel le poussait l'exaltation du moment; puis, s'approchant d'une table, il se mit à écrire à Isaure.

Quant à la jeune femme, elle s'était trouvée plus d'une fois prête à défaillir pendant le trajet qu'il lui fallut faire pour regagner la maison de son époux. Conrad, qui ce jour-là s'était aperçu de son absence, la vit arriver plus pâle que la mort et dans un état d'agitation qu'il ne pouvait comprendre. En vain chercha-t-il à l'interroger : la pauvre enfant le regardait d'un œil morne sans répondre à aucune de ses questions... L'effort extraordinaire de vertu qu'elle avait fait pour repousser l'amour de Raoul l'avait complètement brisée.

Conrad douta pour la première fois de la fidélité d'Isaure.

V.

— Madame, je suis bien malheureuse! disait, le soir même de cette terrible journée, la femme de chambre en s'approchant du lit de sa maîtresse, M. Frantz ne veut plus se marier avec moi! lui-même me l'a déclaré tout-à-l'heure... Il prétend que vous avez fait beaucoup de peine à M. Raoul, et qu'il ne peut plus l'abandonner, dans la crainte qu'il n'attente à sa vie... Les voilà sur le chemin de Cherbourg!

— Ils sont partis, Mariette! En es-tu bien certaine? dit Isaure qui se redressa sur sa couche par un mouvement si brusque que les flots de sa blonde chevelure se déroulèrent sur ses épaules.

— Hélas, oui, madame! répondit la jeune fille avec des sanglots. M. Frantz n'était plus jeune; il avait la figure terriblement brûlée par le soleil... Mais c'est égal; il aurait fait un bon mari, j'en suis sûre!... Enfin, je me briserais la tête contre la muraille qu'il n'en serait ni plus ni moins... Voici une dernière lettre qu'il m'a donnée pour vous, de la part de M. Bougival.

Isaure cacha précipitamment sous son chevet le papier que venait de lui remettre la femme de chambre : son époux entrait suivi d'un médecin.

La figure de Conrad laissait encore voir les traces du bouleversement profond qui avait agité son âme. En interrogeant ses commis et le portier de la maison, il avait su que, depuis le départ de Raoul, Isaure s'absentait chaque jour, aux heures où lui-même faisait les courses nécessitées par son commerce. La conduite de sa femme avait donc réveillé, plus terribles, les soupçons qu'il avait cru d'abord mal fondés. Ce refus de lui expliquer le motif d'aussi fréquentes absences, et cet état de souffrance physique, résultat de la dernière excursion d'Isaure, tout lui prouvait une intrigue mystérieuse. La femme ne lui avait pas dévoilé l'énigme de ses nombreuses sorties, donc elle s'avouait coupable, donc sa maladie n'était que l'effet du remords, ou plutôt elle était produite par l'impossibilité de renouveler à l'avenir de criminelles démarches.

Tous les serpens de la jalousie envahirent à la fois le cœur de l'épicier. Il devina que Raoul n'avait fait que simuler une indisposition et un départ que, fort des témoignages d'affection qu'il avait recueillis à l'heure des adieux, il flétrissait odieusement l'honneur d'un ami!

Le premier mouvement de Conrad fut de s'enquérir de toutes les preuves qui pouvaient le convaincre de son malheur. Il questionna Mariette; mais la jeune fille, qui n'avait pas encore vu Frantz, se garda bien de révéler un secret qu'elle avait intérêt à cacher. N'obtenant aucune révélation du côté de la femme de chambre, il courut à la préfecture de police pour demander l'adresse du lieutenant.

Sur l'énoncé des raisons qui lui faisaient désirer de connaître cette adresse, raisons que Conrad ne crut pas devoir dissimuler, un chef de bureau goguenard lui partit d'un éclat de rire au visage et feuilleta, pour la forme, le registre des hôtels garnis.

— Je ne trouve pas le nom de votre homme, dit-il à Conrad : ainsi, vous ne *l'êtes* qu'en imagination... Je voudrais pouvoir en dire autant!...

L'épicier ne se découragea pas. Il quitta la rue de Jérusalem pour se rendre au ministère de la marine; mais il n'arriva qu'après la fermeture des bureaux. Fatigué d'émotions violentes et de courses inutiles, il alla se reposer un instant sous l'ombrage des Champs-Elysées. Le vent frais du soir rendit un peu de calme à sa tête brûlante, et, graduellement, ses noires pensées firent place à des réflexions plus favorables à la vertu d'Isaure. Lui, Conrad, avait-il donc chassé Raoul de sa maison? Le lieutenant, dont il croyait voir encore les traits décomposés, était-il réellement capable d'ourdir une pareille trame pour suborner la femme d'un ami?... Mais quelle était la véritable cause des sorties journalières d'Isaure? Pourquoi ce silence obstiné quand elle pouvait, d'un seul mot, rassurer son époux?

— Elle souffre, se dit Conrad, et je suis loin d'elle! Je l'abandonne quand peut-être elle est innocente!

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il frappait à la porte de son médecin, rue Neuve-du-Luxembourg. Il entraîna rapidement avec lui l'homme de l'art pour le conduire près d'Isaure; et lorsqu'ils se présentèrent aux yeux de la jeune femme, celle-ci s'empressa, comme nous l'avons dit, de cacher la lettre que venait de lui donner Mariette.

Le docteur M... connaissait Conrad de longue date. Il avait entendu le riche épicier, dont le jeune homme avait pris le fonds, porter aux nues l'activité de son premier commis, et déclarer à tous qu'il n'aurait pas d'autre successeur. Il savait en outre avec quelle exactitude Conrad avait rempli ses engagemens, après la cession qui lui avait été faite de son magasin; mais il avait blâmé le mariage du commerçant avec une jeune fille élevée à Saint-Denis; il avait surtout blâmé la ligne de démarcation tracée par Conrad entre sa femme et lui, plutôt que d'associer Isaure aux soins de son commerce, et par là de la mettre à l'abri des attaques dirigées contre elle par la séduction.

Quelques paroles échappées de la bouche de Conrad firent comprendre au docteur que ses prévisions avaient été justes, et que le trouble commençait à s'insinuer dans ce jeune ménage.

En homme habitué à sonder la profondeur des plaies morales, avant de s'occuper de la guérison des maladies du corps, il interrogea Conrad avec cette indiscrétion bienveillante qui provoque un aveu, beaucoup mieux que la tactique des détours. Il sut bientôt, et le séjour de Raoul chez son ami de collége, et les soupçons que Conrad avaient conçus sur la fidélité de sa femme. Le bon docteur résolut, s'il en était temps encore, d'arrêter l'épouse sur les bords glissans du gouffre de l'adultère et de rendre à l'époux la sécurité que sa propre imprudence lui avait fait perdre... Un incident heureux favorisa son projet.

Le docteur avait cinquante ans. Sa longue expérience et l'habitude d'assister à ces drames secrets qui se dénouent dans l'intérieur des familles lui avaient acquis une étonnante perspicacité pour découvrir les ressorts cachés d'une intrigue, et deviner une faute sous les pulsations plus ou moins précipitées de l'artère et dans le miroir limpide des regards.

Il prit la main d'Isaure et fixa sur la jeune femme ses yeux perçans. La malade soutint ce coup d'œil avec une impassibilité calme qui amena sur les lèvres du docteur un sourire de satisfaction.

— Ce ne sera rien, mes enfans, dit-il en étudiant sur le visage des époux l'effet de ses paroles. Ça, voyons, ma jolie malade, nous avons des caprices, n'est-ce pas?... Celui de la promenade, par exemple!... Hier, je vous ai rencontrée aux Tuileries... Allons, allons, ne rougissez pas!... Votre position justifierait tous les caprices du monde... Monsieur Belfoy, votre femme est enceinte!

— Enceinte! s'écrièrent à la fois Isaure et Conrad.

— O mon Dieu! dit mentalement la jeune femme, en levant au ciel ses yeux humides, je vous remercie de m'avoir préservée d'un éternel remords.

— Enceinte! répéta Conrad avec joie... je serai père!.. Embrassez-moi, docteur, pour la bonne nouvelle que vous m'annoncez!

— Embrassez d'abord votre femme, que diable!... Vous lui devez bien cela.

Le docteur, en disant ces mots, s'était approché de la fenêtre et fredonnait en regardant dans la rue. Il agissait ainsi pour favoriser une réconciliation.

— Isaure, dit Conrad, qui tressaillait encore au souvenir des pénibles craintes qui l'avaient assiégé pendant tout le jour, je suis un misérable... J'ai soupçonné la mère de mon enfant !

— Je vous avais promis de ne jamais faire une tache à votre nom, Conrad... J'ai tenu ma parole.

Pour toute réponse, l'épicier serra sa femme contre son cœur en versant des larmes de repentir.

— Là ! là ! mes tourtereaux, dit le bon docteur en se rapprochant du lit, un peu de modération, s'il vous plaît ! Vous allez rendre à un vieux barbon de mon espèce toutes ses idées de vingt ans... Attendez un peu que j'aie dicté mon ordonnance.

— Je suis guérie, dit Isaure avec un doux regard plein de gratitude et qui pouvait se traduire ainsi :

« Vous saviez tout, et pourtant vous ne m'avez pas crue coupable... Vous avez sauvé les apparences qui me condamnaient... Merci, docteur.»

— Et j'ai fait une bonne action, se dit le brave homme, qui avait compris ce regard... Voyons, ma belle malade, ajouta-t-il à haute voix, vous êtes guérie, je le veux bien ; mais il faut prévenir une rechute. En conséquence, vous descendrez tous les jours au magasin, cela vous distraira ; vous continuerez vos promenades... en compagnie de votre époux : vous les faites trop longues lorsque vous sortez seule ; la fatigue vous est plus nuisible encore qu'un repos absolu... Vous ajouterez à cela quelques légères infusions de tilleul, et je réponds de cette petite santé!

Grâce au docteur M... la paix et le bonheur revinrent dans le ménage de Conrad. En pensant qu'elle allait être mère, la jeune femme oubliait Raoul et le fatal amour qui l'avait presque entraînée vers le déshonneur, pour ne plus songer qu'à son enfant, frêle et douce créature qu'elle environnait d'avance de tous les soins délicats inventés par la tendresse maternelle. Mais la faute qu'elle avait commise, en rendant de secrètes visites au lieutenant de la *Minerve*, devait avoir des suites beaucoup plus terribles ; Isaure devait subir jusqu'au bout le châtiment de son imprudence.

Une belle journée de juillet (c'était un dimanche) semblait inviter les Parisiens à passer la barrière pour aller chercher, aux alentours de la capitale, l'ombrage des bois, les plaisirs champêtres, et surtout un horizon moins borné que leur horizon de pierre de taille : Conrad vint annoncer à sa femme qu'une voiture était prête à la conduire au bois de Boulogne.

— Il y a fête au Ranelagh, ma chère amie... si j'en crois l'affiche, ce sera superbe !... Nous dînerons à Passy, nous danserons, et comme le remise est à mes ordres, nous reviendrons à deux heures du matin si cela nous fait plaisir.

L'heureux Conrad déposa deux baisers sur les joues d'Isaure ; puis il s'empressa de descendre pour donner la clé des champs à ses commis et fermer le magasin. Une demi-heure après, la voiture de louage courait ventre à terre dans l'avenue des Champs-Elysées.

La jeune femme était souriante et joyeuse. Elle avait compris que les élans fougueux de la passion conduisaient rarement au bonheur, et qu'une simple amitié basée sur l'estime assurait le repos de l'âme et de la conscience. Si parfois l'image de Raoul se présentait à son souvenir, entourée de cette poésie dont l'imagination d'une femme pare toujours un amant, elle se disait que, sous le charme d'un bel extérieur, le lieutenant cachait une âme qui n'égalait peut-être pas en générosité celle de Conrad... Elle avait donc relégué le souvenir de Raoul dans la région des rêves.

Hélas ! elle ne se doutait guère que des chagrins trop réels devaient résulter de ce rêve d'un jour, et que d'innocentes relations, surprises à sa crédulité, pouvaient, aux yeux de son époux, aux yeux de la société tout entière, se changer en crime !

Le Ranelagh n'avait jamais eu de soirée plus brillante. Le bal ressemblait à un admirable parterre mouvant où se croisaient en tout sens des femmes et des fleurs. Les diamans scintillaient aux clartés des lustres, et, dans ce tourbillon de lumière et de soie, on ne distinguait pas la noble dame de la grisette, l'honnête bourgeoise de la femme entretenue : les rangs se confondaient aux accords de l'orchestre. Toutes ces têtes qui paraissaient et disparaissaient tour à tour, au milieu des vives ondulations de la danse, n'avaient que des idées joyeuses, et si quelque douleur isolée pleurait à l'écart, ses larmes se perdaient au milieu de cet océan de plaisir.

A peine Conrad et sa femme furent-ils installés dans la galerie qui domine la salle de danse, qu'un grand jeune homme blond, droit comme un mât de cocagne, et dont la pâle figure se tenait immobile au dessus d'une cravate empesée, vint saluer amicalement Isaure et s'asseoir près d'elle, au grand étonnement de Conrad.

Isaure reconnut avec effroi le fils de la comtesse de Saint-Maxens, le poète ridicule qui, deux mois auparavant, lui fatiguait les oreilles de ses églogues sentimentales.

— En vérité, dit Lucien, je suis charmé de la rencontre ! et je remercie le hasard qui m'a fait choisir ce jour pour rendre visite à mon oncle... Vous vous êtes éclipsée, ma belle dame, comme un météore fugitif : monsieur votre frère lui-même, a disparu de la maison de santé, l'ingrat ! sans dire adieu à ses amis... Ma mère était furieuse contre M. de Bougival!

— De grâce, dit Isaure, dont toutes les facultés étaient anéanties par ce coup inattendu, taisez-vous, monsieur ! Voilà mon mari.

Lucien s'empressa de saluer Conrad. Il attribuait les terreurs de la jeune femme à la crainte d'être compromise par sa présence et reprit avec un flegme qui redoubla le désespoir d'Isaure.

— Je dois vous dire, monsieur, que j'ai eu l'honneur de faire la connaissance de madame à la maison de santé du docteur Dubois, faubourg Saint-Denis, 112. Elle venait voir son frère, M. Raoul de Bougival, et tous deux voulaient bien nous admettre parfois dans leur aimable compagnie. Nous avons regretté vivement...

Conrad était pourpre de colère : le blond jeune homme s'arrêta tout stupéfait ; il acheva de perdre contenance en jetant les yeux sur Isaure. Elle était renversée sur sa chaise, plus pâle qu'un linceul, et ne donnant aucun signe de vie.

Lucien, sans chercher à comprendre ni la fureur du mari ni l'évanouissement de la *sœur* de Raoul, descendit précipitamment les degrés et se perdit dans le bal, pendant que Conrad, hors de lui, transportait sa femme jusqu'à la voiture qui les avait amenés.

Les secousses produites par une course rapide rendirent à Isaure l'usage de ses sens, et lui montrèrent en face d'elle la figure livide de son mari. Le premier mouvement de la jeune femme fut de se jeter à genoux pour demander grâce ; mais Conrad fut inflexible et la repoussa rudement sans daigner lui adresser un seul mot.

La voiture les avait ramenés à leur domicile, et tous les deux étaient assis dans la chambre nuptiale, que cet effroyable silence n'était pas encore rompu.

— Madame, dit enfin l'épicier, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, vous devez sentir que désormais votre place n'est plus ici. . Vous partirez demain ! Lorsque, pour mon malheur, je vous ai choisie pour épouse, vous étiez pauvre... pauvre, je pourrais vous renvoyer, madame, si je ne vous méprisais trop pour me venger. Je vous accorde douze cents livres de rente... En échange du pain que je vous donne, délivrez-moi de votre odieuse présence !

— Conrad ! Conrad ! murmura-t-elle, écrasée par le sang-froid qui avait dicté ces accablantes paroles, prenez garde à ce que vous allez faire !... Il me reste des droits à votre estime ; je ne suis pas coupable !

Toutes les flammes de la colère, un instant comprimées, jaillirent à la fois des yeux de Conrad. Sorti des bornes de son naturel pacifique, il approchait de cette exaltation furieuse où l'homme est capable d'un meurtre.

— Infâme, s'écria-t-il en lui saisissant le bras et la faisant ployer comme un roseau sous sa main de fer, crois-tu me tromper encore par tes protestations hypocrites ?... Epouse parjure et sans pudeur, oseras-tu soutenir, à la face de ton juge, que cet homme, infâme comme toi, ne t'a pas salie de ses baisers ?

— Oui, je le soutiens, s'écria la jeune femme en se redressant avec toute la majesté de l'innocence.

Une pensée rapide comme l'éclair avait traversé son esprit. Elle brisa le tiroir d'un meuble en palissandre et jeta deux lettres aux pieds de Conrad.

— Lisez, monsieur !.. Vous croirez peut-être bientôt que c'est à vous à me demander grâce.

La figure d'Isaure était calme et belle : on eût dit d'une reine outragée reprenant son empire. Dès ce moment les rôles furent intervertis. La jeune femme triomphait, et Conrad terrassé par ce qu'il ne croyait encore qu'un excès d'audace, ramassait machinalement les lettres et balançait à les déployer.

— Je vous ai prié de lire, monsieur! continua-t-elle avec un accent impératif ; je tiens à vous prouver que je ne suis point une infâme !

La première de ces lettres était celle que Raoul avait écrite pour attirer Isaure à la maison de santé ; la seconde, que nous ne connaissons pas, était ainsi conçue :

« Vous m'avez dit adieu pour jamais ! Maintenant, je ne l'ai que trop » compris, votre irrévocable résolution me défend l'espérance et m'interdit jusqu'au bonheur de vous revoir un jour : je ne tenterai pas de » violer cette défense, Isaure!... Lorsque la vertu d'une femme résiste à » l'épreuve d'un amour pareil à celui que j'éprouvais pour vous, on doit » se tuer sous les yeux de cette femme, ou l'admirer avec enthousiasme » et lui dresser un autel dans son cœur ; on doit ne voir en elle qu'un » être au dessus de l'humanité, qui ne partage point les faiblesses de notre nature, qui ne sait aimer que comme on aime aux cieux ! Isaure, » votre nom sera toujours pour moi une grande et sainte pensée : vous » m'avez fait croire à la vertu !... Puissiez-vous être heureuse en marchant dans cet étroit sentier du devoir, que vous suivez avec tant de » constance et de résignation ! Vous n'entendrez plus parler de moi ; seulement, Isaure, soyez indulgente comme la Divinité, dont vous êtes la » plus belle image!... Oubliez mes torts et ne maudissez pas mon souvenir. » RAOUL. »

— Oui, s'écria Conrad après cette lecture, en tombant aux pieds de sa femme, c'est à moi de te demander grâce ! Mais tu ne me refuseras pas mon pardon, car tu dois comprendre les angoisses que la cruelle révélation de ce soir m'a fait souffrir !... Oh ! cet enfant que tu portes dans ton sein, je pourrai donc l'embrasser sans crainte ! Sois bénie, mon Isaure!... Je te rendrai tout le bonheur que tu m'as fidèlement conservé malgré mon imprudence.

La jeune femme tomba dans les bras de son mari : dès ce moment Raoul n'exista plus pour elle.

Conrad, instruit par l'expérience, se garde bien aujourd'hui d'amener l'amitié sous le toit conjugal. Il compte bientôt se retirer des affaires et

sera lui-même le Sigisbé de sa femme. Quant au lieutenant de la *Minerve*, il surveille, au port de Cherbourg, le radoub de sa frégate. Frantz a complétement oublié Mariette, et jure contre le gouvernement qui ne déclare pas la guerre aux Anglais. EUGÈNE DE MIRECOURT.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Si on s'en tenait au récit des faits, il n'y aurait guère de femmes dont l'histoire fût digne d'être écrite ; mais si l'on vient à parler des sentimens, il n'en est presque pas, au contraire, dont la vie ne puisse fournir matière à tout un livre. Le nom de Mlle de Brie ne serait pas même connu aujourd'hui sans la part qu'elle eut dans le destin du plus beau génie que la France ait produit. En voyant à quoi il a tenu que ses grâces et ses qualités ne fussent plongées dans un oubli éternel, on se dit qu'il a dû exister bien d'autres femmes remarquables dont on ne saura jamais l'histoire.

Jusqu'au jour où Molière et Baron donnèrent quelque lustre à l'art du comédien, les acteurs furent en butte à toutes sortes de mépris ; on les considérait à peine comme des hommes. Il est vrai qu'ils n'avaient guère de mœurs et point de religion ; mais à quoi leur eût servi d'en avoir, puisqu'on les repoussait du monde ? La liberté était le seul dédommagement à la malédiction qui pesait sur eux. Il n'y en a pas un dont on connaisse précisément l'origine. Un nuage épais enveloppe toujours leurs débuts. C'est à peine si l'on sait où était né Mondory, ce tragédien fameux qui eut le bonheur de jouer dans la première pièce de Corneille. N'a-t-on pas laissé dans les ténèbres la jeunesse de Molière lui-même ? En ce temps-là, l'univers c'était la cour toute seule ; il finissait au seuil du château. Les faiseurs de mémoires et de journaux, dont M. de Dangeau est le modèle parfait, se seraient crus déshonorés si leur plume avait parlé d'un baladin. En revanche, ils n'ont pas ménagé les détails puérils sur les toilettes des princesses, sur les médecines qu'on leur donnait à boire, et sur l'effet des potions dans leurs illustres entrailles.

On ne s'étonnera donc pas si nous sommes fort en peine de dire ce qu'était Mlle de Brie avant son entrée au théâtre. Cette intéressante personne habitait Lyon, et sans doute elle y était dans la pauvreté. Molière avait déjà parcouru les provinces pendant cinq ans, et avait donné quelques petites pièces dont on ne sait que les titres et qu'il n'a pas jugées dignes d'être conservées. Il avait joué ensuite pendant trois ans à Paris, et c'est en 1653, lorsque les troubles de la Fronde l'obligèrent à s'éloigner, qu'il vint à Lyon avec sa troupe. On ne l'eut pas vu quatre fois qu'on abandonna l'autre spectacle de cette ville pour accourir en foule à celui de Molière. Quelques personnes de goût, comme il s'en trouve partout, devinèrent que cet homme et sa bande feraient bientôt des merveilles ; on en parlait beaucoup à Lyon. Nous ignorons si Mlle de Brie et Du Parc faisaient partie de l'ancien théâtre qui se fondit avec le nouveau, ou si le succès des acteurs de Paris leur inspira l'envie d'être du métier. Quoi qu'il en soit, elles offrirent leurs services à Molière, qui reçut avec empressement deux femmes jeunes et jolies auxquelles il trouva du talent, car Mlle de Brie jouait fort bien les ingénues.

Il n'existait alors qu'une seule bonne comédie, *le Menteur* de Corneille. La seconde qui parut fut *l'Etourdi* que Molière fit représenter à Lyon. Dès ce moment, la fortune de la troupe fut assurée, c'est-à-dire qu'on se vit certain de ne pas mourir de faim, comme la plupart des comédiens ambulans. Cette pièce plut si fort aux habitans de Lyon, qu'on ne joua plus la tragédie jusqu'à ce que le public se fût bien rassasié de l'*Etourdi*. Soit que Mlle de Brie ait deviné tout de suite le génie de Molière avec cet instinct des femmes qui vaut mieux que le plus sûr jugement, soit que le poète lui ait plu par ses manières originales et l'excellence de son cœur, elle conçut pour lui une grande estime. Elle était sans expérience, mais disposée à vivre sagement, s'il était possible. Elle aimait beaucoup son art. Sa confiance était sans bornes dans les lumières du chef de la troupe ; ses progrès étaient rapides ; on gagnait assez d'argent pour bien vivre, et la belle ingénue se trouvait la plus heureuse personne du monde.

Mlle de Brie avait la taille mince et souple, le geste noble, les attitudes naturelles, quelque chose de délicat dans les traits du visage, qui la rendait particulièrement propre aux rôles d'héroïne dans le sérieux ; mais elle brillait surtout dans la comédie. Ses yeux avaient un charme agréable, et leur expression était cette bonté amoureuse qui promet un cœur tendre et qui tient parole. Elle avait de l'intelligence plutôt que de l'esprit, et était plutôt aimante que passionnée. Pour de la coquetterie, elle n'en avait pas l'ombre ; aussi ne lui faisait-on guère la cour, car les hommes sont assez sots pour s'acharner après les beautés qui ne songent qu'à plaire, tandis qu'ils oublient celles dont ils pourraient se faire aimer. Mlle de Brie avait l'imagination calme ; elle voyait sainement les choses et ne prêtait point aux gens des qualités chimériques ; le véritable mérite pouvait seul lui inspirer cette admiration exaltée que les circonstances changent facilement en amour.

Lorsque Molière vint à Lyon, il était épris d'une actrice de sa troupe, nommée Madeleine Béjart. Mlle de Brie s'en aperçut, et n'en ressentit aucune jalousie. Elle avait pour le poète cette affection pure dont les femmes sont bien plus capables que nous. Les obstacles à l'amitié entre personnes de sexes différens viennent toujours du côté des hommes, qui outrent leurs sentimens et ne savent pas modérer leurs désirs. Mlle de Brie voyait dans le faible de Molière pour Madeleine Béjart la facilité de se livrer sans scrupule avec le poète à ce commerce paisible et familier qui fait le revenu le plus constant du bonheur de la vie ; cependant tout ce monde-là était jeune, abandonné à lui-même, sans considérations d'aucune sorte à garder : les passions ne pouvaient manquer d'y porter bientôt le trouble. Ce fut par Mlle du Parc qu'il s'y introduisit. Cette actrice, qui était aussi jolie que Mlle de Brie, ne lui ressemblait en rien pour le caractère. Elle avait de l'orgueil, du mépris pour les gens de sa condition, le cœur dur, et l'esprit entiché de la supériorité des gens nobles sur les autres. On n'était pas digne de lui parler si on n'était gentilhomme pour le moins. Par une de ces fatalités singulières qui nous jettent souvent dans le chemin opposé à celui où nous trouverions le bonheur, Molière s'enflamma pour Mlle Du Parc. Nous ne savons pas en quels termes il lui déclara son amour, mais, à coup sûr, ce fut avec une grande chaleur d'âme.

Molière parlait fort peu ; il était naturellement réfléchi, et pour cette raison Boileau lui donna le surnom de contemplateur. En revanche, lorsqu'il prenait la parole, il s'exprimait admirablement et ne disait rien qui ne fût d'un prix inestimable. L'usage voulait alors que le directeur vînt annoncer à la fin du spectacle ce qu'on donnerait à la représentation suivante ; souvent aussi on adressait, avant de jouer, un compliment au public ; Molière aimait à prononcer de ces petits discours dont il se tirait toujours avec imprévu et habileté. Assurément cette éloquence devait atteindre bien plus haut encore lorsqu'il avait à peindre son amour. Mlle Du Parc a dû entendre le plus beau et le plus touchant langage qu'ai jamais tenu une bouche humaine. Elle demeura inflexible.

Pendant une année entière, le poète se brisa contre ce rocher ; il se consuma en efforts inutiles, et comme il arrive toujours quand on s'obstine à vouloir vaincre la répugnance d'une femme, plus il redoublait de passion, plus on le maltraitait. Ce qui augmentait la cruauté de la situation pour le malheureux Molière, c'est qu'il était trop observateur pour ne pas deviner que Mlle Du Parc se fût sentie émue si elle avait su comprendre tout ce qu'il valait et quel avenir lui était réservé. L'événement prouva qu'elle était inexorable par défaut d'intelligence, puisqu'elle devait s'humaniser plus tard. Elle ne voyait encore dans Molière qu'un auteur sans gloire, un comédien de campagne destiné à un sort obscur ; ce n'était pas assez pour une actrice vaine et dédaigneuse qui voulait essayer le pouvoir de ses charmes sur les gens placés au dessus d'elle.

Le poète avait cette faiblesse qui fait de l'amour la plus douce des ivresses ou le plus affreux des tourmens. Il épuisa tous les moyens de plaire. Il surmonta son humeur concentrée pour donner carrière à cette gaîté bizarre et entraînante qui laissait voir la bonté du cœur sous la malice de l'esprit. Il fit des vers sur les agrémens de son ingrate. Il lui donna les meilleurs rôles et employa les procédés les plus généreux pour la satisfaire. Rien ne lui réussit. Il ne trouva qu'une oreille distraite, une imagination préoccupée et une âme de glace. Molière comprit enfin qu'il fallait désespérer. Il tomba dans la mélancolie sans communiquer ses peines à personne. Les gens très sensibles ont l'habitude de s'enfermer en eux-mêmes et de se composer le visage, sans quoi cette sensibilité incommode leur donnerait une sorte de ridicule aux yeux des indifférens. C'est ainsi qu'en se faisant un maintien, ils dépassent la mesure nécessaire et paraissent plus froids et plus sombres que le vulgaire. Aussitôt qu'on vit Molière rebuté, on pensa qu'il se consolait. Mlle de Brie fut la seule qui ne s'y trompa point. Elle avait suivi avec inquiétude toutes les phases de cette passion malheureuse, et ses regards s'étaient accoutumés à lire dans l'âme du poète. Elle sentit que, sous les dehors du calme et de l'oubli, Molière cachait un chagrin profond, et comme le silence nourrit la douleur, elle entreprit de l'amener à lui faire des confidences. Ce n'était pas fort difficile ; on se confie volontiers à une jolie personne. Mlle de Brie employa d'ailleurs toute la prudence et les soins imaginables. Molière lui ouvrit enfin son cœur et trouva un adoucissement à ses ennuis dans ses longs entretiens avec son amie. Elle l'écoutait avec tant de complaisance et d'un air si pénétré qu'il se reprochait intérieurement de lui faire partager ses maux, et cependant il n'épargnait aucun détail. Il était déjà guéri depuis long-temps que les conversations allaient encore grand train. Les hommes faibles en amour se persuadent qu'ils sont inconsolables, et en effet il tient souvent à une bagatelle qu'ils n'aillent jusqu'à mourir de chagrin ; mais si une femme compatissante vient à leur secours, la faiblesse tourne alors à leur avantage. Les blessures sont vite fermées quand ce sont de belles mains qui posent les appareils. De son côté, la jeune comédienne obéissait à quelque chose de plus vif que l'amitié. Les entretiens étaient fort mêlés d'émotions.

A force de parler de l'amour, d'en maudire les tourmens, et de chercher le remède à ses coups, Mlle de Brie gagna la contagion. Ils voyaient bien tous deux qu'ils s'aimaient, et ne s'en disaient rien encore, tant il y avait de douceur dans ce prologue qu'ils se jouaient l'un à l'autre. Ces situations offrent des jouissances infinies pour les cœurs délicats : ils y restèrent long-temps et firent bien. Cependant un matin la tristesse reparut sur le visage du poète. Molière déclara en tremblant que la besogne du médecin était à recommencer, et que la maladie, au lieu d'abandonner la place, n'avait fait que changer d'objet.

— C'est contre vous, que j'ai besoin de chercher un refuge à présent. Vous m'avez tiré d'un précipice ; mais je vais tomber dans un autre. Vous m'avez tendu une main secourable, et cette fois je suis perdu si vous ne m'ouvrez vos bras.

Les yeux de Mlle de Brie avaient déjà répondu par un éclair de plaisir, lorsqu'elle posa ses deux bras au cou du poète :

— Rassurez-vous, dit-elle, cette maladie ne vous tuera pas, et puissiez-vous n'en jamais guérir, car j'en suis plus atteinte que vous-même!

Ces aveux échangés, il ne fut plus question de Mlle du Parc ni des ennuis passés. Nos amans trouvèrent un texte plus agréable dans leur tendresse réciproque, et goûtèrent le bonheur rare que donne une liaison fondée sur des sentimens nobles et élevés.

II.

En quittant Lyon, la troupe fit le tour du Midi et joua dans les grandes villes. Molière n'aurait voulu changer son sort pour aucun autre. Il aimait son métier, et dirigeait dans la perfection sa petite république. Son amour pour Mlle de Brie l'occupa sans doute beaucoup, puisqu'il ne fit en cinq ans qu'un ouvrage considérable, le *Dépit amoureux*. Cette pièce eut du succès à Montpellier. En 1658 seulement, la troupe revint à Paris, et obtint, après bien des démarches, la permission de jouer une fois devant la famille royale. Molière sentit toute l'importance de cette soirée. Il fallait être applaudi par la cour, sans quoi on le renvoyait en province. Il fit représenter *Nicomède*. Leurs Majestés, habituées au débit ampoulé de l'hôtel de Bourgogne, ne furent pas émerveillées du talent des acteurs. La troupe intimidée, voyant qu'elle plaisait médiocrement, faillit perdre la tête. La consternation était dans les coulisses pendant la dernière scène de la tragédie. La cour allait se retirer, mal satisfaite de son plaisir, lorque Molière fit hardiment ouvrir le rideau, et s'avança tout seul au bord du théâtre. Il salua de la meilleure grâce du monde, et, après un remercîment modeste adressé à son auguste auditoire, il demanda humblement la permission d'ajouter au spectable un de ces divertissemens comiques dont il avait coutume de régaler la province. Le roi consentit à écouter le divertissement. On joua la farce du *Docteur*, où Molière fut si plaisant et si gai que sa majesté en rit de tout son cœur. Le lendemain, la troupe reçut l'autorisation de rester à Paris. On lui donna la salle du Petit-Bourbon. Le 3 novembre 1658 commença le cours des représentations. Il n'est pas besoin d'ajouter que les *Précieuses ridicules* et les *Femmes savantes* apprirent au public le chemin du nouveau théâtre.

Molière avait trente-sept ans lorsque son génie se fit ainsi connaître. La troupe entière le regarda comme un dieu, et Mlle Du Parc comprit enfin quel homme elle avait méprisé. Elle en eut des regrets. Cette beauté si fière descendit jusqu'à dire qu'elle se repentait de sa cruauté, mais le poète lui répondit, comme le Clitandre des *Femmes savantes*, qu'il n'était plus temps, et que d'ailleurs il ne voulait pas maltraiter l'asile où il avait trouvé du secours contre des rigueurs dont il s'était consolé.

A mesure que la gloire de Molière s'augmentait, Mlle de Brie devenait meilleure comédienne. Les spectateurs la prirent en amitié. On ne pouvait souffrir que ses rôles fussent donnés à une autre. Nous devons penser qu'elle avait toujours su le mérite de celui qu'elle aimait; ce n'en fut pas moins une grande source de plaisirs pour elle que de lui voir rendre justice et de partager ses triomphes. Il suffit de songer au rang que tiennent les pièces de Molière dans notre littérature pour sentir combien Mlle de Brie dut être heureuse le premier soir où elle représenta les *Fâcheux* ou l'*Ecole des Maris*. Ces bonheurs-là lui restèrent du moins tant que vécut Molière; mais un jeu de l'amour vint lui enlever son bien le plus précieux.

Madeleine Béjart avait une jeune sœur dont le poète faisait lui-même l'éducation. L'âge de seize ans arriva; les gentillesses de l'enfance furent remplacées par les charmes d'une femme, et Molière regarda son élève avec des yeux amoureux. D'après le portrait qu'il en a tracé lui-même, Armande Béjart, sans avoir les traits fort beaux, était une personne extrêmement séduisante. Les dispositions qu'elle montra plus tard pour la galanterie passaient encore sur le compte de la vivacité de son âge. Son talent de comédienne et son esprit naturel achevèrent de tourner la tête au bon Molière. Ce fut une blessure cruelle pour Mlle de Brie; mais elle se résigna aussitôt sans un murmure. Elle aimait trop celui qui l'abandonnait pour lui faire entendre des plaintes inutiles. Il lui eût été facile de l'affliger; Molière était généreux, et l'idée que son bonheur allait désespérer une personne qui lui était encore chère pouvait le troubler au dernier point. Ce plaisir amer ne convient qu'aux âmes passionnées : Mlle de Brie était trop douce pour le vouloir. Elle poussa le dévoûment jusqu'à se refuser la vengeance légitime et accablante du pardon : la liaison fut rompue sans explications entre les amans, et Molière se vit épargner l'ennui de rougir de son inconstance. Quoiqu'il eût vingt ans de plus qu'Armande Béjart, il lui offrit sa main, et le mariage fut célébré le 20 février 1662.

Cette union avec une fille qu'il avait formée dès ses plus jeunes années, et dont il faisait la fortune, semblait lui promettre toutes sortes de félicités; mais Armande Béjart était née avec le germe de cette corruption sauvage contre laquelle les bienfaits sont impuissans, et que l'éducation ne réforme point. Tous les maux fondirent à la fois sur l'infortuné Molière, dans l'instant où il croyait son repos assuré.

Un acteur de l'hôtel de Bourgogne, nommé Montfleury, écrivit contre lui un pamphlet abominable où il l'accusait d'avoir épousé sa propre fille. On peut juger par là de l'abandon où vivaient les comédiens, puisqu'il resta long-temps douteux si Armande était la sœur ou la fille de Madeleine Béjart. Le pamphlet fut mis entre mains du roi. Louis XIV, qui a toujours été le meilleur et le plus sûr ami de Molière, témoigna son indignation pour l'infamie de Montfleury et tint lui-même le premier fruit de ce mariage sur les fonts de baptême avec sa belle-sœur, Henriette d'Angleterre. C'était une faveur insigne dont le poète sentit tout le prix; mais la calomnie n'était qu'un prélude à d'autres chagrins plus profonds.

Armande Béjart joua la *Princesse d'Elide* aux fêtes de Chambord avec tant de charme et de talent, que la cour en fut émerveillée. La jeunesse galante se mit à sa poursuite, et son goût pour l'intrigue se développa aussitôt. Elle mena de front trois amours d'espèces différentes. L'abbé de Richelieu gagna ses bonnes grâces à force d'argent; le comte de Guiche lui plut et la maltraita; le fameux Lauzun la consola autant qu'un séducteur de profession le pouvait faire. D'autres amans de moindre qualité vinrent ensuite. Les laquais déguisés, les porteurs de billets et les appareilleuses se succédaient dans la maison du grand Molière! On agissait avec le plus beau génie de ce siècle, le meilleur cœur et le plus sensible, comme un tyran de comédie. Molière appela un jour sa femme, et lui reprocha la conduite qu'elle tenait, d'un ton bienveillant qui eût pénétré de repentir tout autre qu'Armande Béjart. Elle lui répondit par une scène et de fausses larmes, auxquelles il se laissa prendre. Ce n'était pas assez pour lui de pardonner; il s'excusa encore d'avoir eu trop d'emportement. Cet homme si sagace, dont le regard savait percer au fond des âmes pour en surprendre les secrets, n'avait que les yeux d'un enfant pour les défauts d'une femme qu'il adorait. Son esprit et sa pénétration ne lui servaient qu'à imaginer toutes sortes d'excuses à des fautes qui le mettaient au désespoir, sans rien diminuer de son amour. Il se persuadait qu'à force d'indulgence et de bonté, il viendrait à bout de ramener à lui ce cœur égaré par les mauvais conseils et la corruption de la cour. Il redoublait de soins et de tendresse, et volait au devant des fantaisies de sa femme, sans ménager ni les peines ni la dépense pour lui donner un instant de plaisir. Tout cela ne fit qu'irriter Armand Béjart. De peur que le malheureux ne vînt à fonder quelque espoir sur le sentiment de la reconnaissance, elle répondit à tant d'honnêtes procédés par les dédains et la dureté.

Elle poussa l'oubli de toute pudeur jusqu'à railler ouvertement son mari de la faiblesse qu'il conservait encore pour elle. Le monde ne connaissait point cette faiblesse, et refusait d'y croire. On prenait le silence pour le triomphe de la philosophie; le poète avait d'ailleurs montré en plusieurs circonstances une grande force de caractère.

Il y avait alors à Paris une certaine demoiselle Raisin qui faisait jouer la comédie à des enfans. Molière trouva des dispositions surprenantes à l'un des petits acteurs; il courut demander au roi l'ordre d'enlever cet enfant pour le faire entrer à son théâtre. La Raisin, en fureur, vint le trouver un matin dans son cabinet et lui mit le pistolet sur la gorge en menaçant de le tuer s'il ne lui rendait son élève. Molière appela ses gens et leur commanda sans s'émouvoir de jeter dehors cette femme qui l'interrompait dans son travail. Il garda l'enfant, le logea dans sa maison, et lui donna des leçons qui ne furent point perdues, car ce jeune homme était Baron, le plus grand acteur du XVIIIe siècle.

Une autre fois, les comédiens ayant résolu de supprimer les entrées gratuites dont abusaient les gens du château, il y eut une bataille à la porte du théâtre. Le concierge fut tué par MM. les gardes-du-corps; la salle fut envahie par une bande de forcenés qui se mirent dans leur rage à poursuivre les acteurs à coups d'épée. Molière parut, et, après une courte harangue à la fois énergique et mesurée, tout rentra dans l'ordre.

Le commun des hommes, qui ne sait point faire de distinction entre les qualités du cœur et celles du caractère, ne voulait pas comprendre que tant de sang-froid pût s'allier au comble de la faiblesse. Comment celui qui apaisait une sédition et qui demeurait impassible en face d'un canon de pistolet n'aurait-il pas eu l'âme assez stoïque pour supporter des tracasseries de ménage? Chapelle et Boileau eux-mêmes, qui vivaient dans l'intimité de Molière, ignoraient encore ce qu'il souffrait intérieurement. Ils voyaient la mauvaise conduite d'Armande Béjart, et ils en gémissaient ensemble; mais le poète ne disait pas jusqu'où les blessures s'étendaient dans son cœur.

Mme Molière ne se bornait pas à faire le malheur de son mari; elle tournait sa méchanceté contre tout ce qui approchait de lui. Elle prit Baron en grande haine, à cause de l'affection que Molière lui portait, et s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet. Baron quitta la scène; il fallut bien des peines et un nouvel ordre du roi pour le ramener auprès de son bienfaiteur. Dans le même temps, Armande Béjart renoua ses commerces de galanteries, et ses débordemens devinrent le sujet des conversations publiques. Les avertissemens ne purent pas même l'obliger à prendre quelque soin de sa réputation. La patience de Molière se lassa tout à coup; il entra chez sa femme, et s'arma de sévérité pour avoir une dernière explication :

— Il faut pourtant, dit-il, que vos extravagances aient une fin. Je vous ai parlé le langage d'un amant malheureux bien plutôt que celui d'un mari offensé. J'ai employé, pour vous rendre plus raisonnable, tous les moyens que la douceur et une tendresse infinie m'ont pu suggérer. Ni mes justes remontrances, ni les preuves sans nombre de mon amour, ni l'empressement que j'ai mis à pardonner vos premières fautes, n'ont su vous obliger à rentrer en vous-même. Votre conduite est devenue plus déréglée à mesure que vous avez reconnu l'abus que vous pouviez faire de ma bonté. Elle est à bout, je vous en donne avis. Ce que je n'ai point obtenu de vous par la raison, je l'obtiendrai par la violence.

— La violence! s'écria Mlle Béjart, je ne la crains guère, et je vous mets au défi.

— C'est que vous ne croyez point, reprit Molière, qu'elle soit en mon

pouvoir, et vous vous trompez. J'ai des ouvrages à écrire pour les divertissemens du roi; sa majesté m'honore d'une amitié particulière. Ce matin encore, elle a daigné me demander d'où me venait cette tristesse qui semble devoir nuire à mes travaux et par conséquent aux plaisirs de la cour; je n'avais qu'un mot à dire, et dès demain vous étiez enfermée.

Cette menace ébranla fortement la constance d'Armande Béjart. Elle poussa de grands cris et finalement s'évanouit, ou feignit de s'évanouir, sachant bien l'empire qu'elle avait encore sur les sens de son mari. En effet, la rigueur de Molière ne tint pas contre cet incident tragique. La tendresse se réveillait déjà, tandis qu'il donnait des secours à sa femme.

—Revenez à vous, disait-il, je n'ai voulu que vous effrayer; je vous aime trop pour me porter à des extrémités. Ne savez-vous pas bien que je mourrais plutôt que de vous faire de la peine ?

Armande, une fois rassurée contre la peur d'un emprisonnement, reprit aussitôt son arrogance :

— Il vous sied bien, dit-elle, de m'accuser d'être infidèle, vous qui avez sous mes yeux des intrigues avec les actrices de la troupe, et qui ne vous êtes point défait de vos liens avec Mlle de Brie.

—Ne prononcez jamais le nom de cette femme, interrompit Molière; c'est un honneur dont vos lèvres impures ne sont pas dignes. Ne m'apprenez pas à établir de comparaison entre elle et vous, car je vous donnerais autant de mépris qu'elle mérite d'estime.

— Eh bien! retournez donc à elle et me laissez en repos. Puisque vous savez que je ne vous aime pas, ne devez-vous pas désirer comme moi qu'une séparation volontaire nous rende la liberté?

Ce fut le tour de Molière de pâlir et de trembler. A l'idée de quitter cette créature qui le détestait, son faible cœur tombait en défaillance et ses yeux se remplissaient de larmes. Cependant les choses avaient été trop loin pour qu'il lui fût permis de reculer :

— Vous aurez, reprit-il, cette séparation que vous souhaitez si fort; j'y consens, pourvu qu'elle soit sans éclat. Je vous aurais épargné déjà le tourment d'être enchaînée à un homme que vous n'aimez point, si vous m'eussiez exposé vos sentimens avec loyauté au lieu d'entretenir mon aveuglement au profit de vos galanteries; mais je vois qu'il n'y a pas de retour à espérer d'une âme pervertie comme la vôtre. Adieu; conduisez-vous le moins malhonnêtement qu'il vous sera possible.

Molière avait une petite maison à Auteuil; il s'y retira pour ne venir à la ville que les jours où sa présence était nécessaire au théâtre, et prit la résolution d'étouffer ce lâche amour qui empoisonnait son existence.

III.

Ce langage superbe qu'on adresse à une maîtresse perfide n'est bien souvent que le dernier effort pour blesser un cœur dont la tendresse ne trouve plus le chemin. Quelques heures d'ennuis suffisent pour arracher à la faiblesse son déguisement. L'infortuné Molière en était à regretter les tracasseries, les querelles et les tourmens de la jalousie. Qu'avait-il à faire de sa liberté? Ce n'était qu'une charge de plus et un redoublement de fatigue. La solitude le plongeait dans un désespoir profond. Le caractère de Molière ne serait peut-être point connu, sans une conversation qu'il eut avec Chapelle et qui est rapportée entièrement dans un petit livre fort rare appelé la *Fameuse Comédienne*. Ce livre, imprimé en 1688, est attribué à une actrice du temps, et qui certainement n'a point inventé ce qu'elle y a mis. On y voit que Chapelle, ayant trouvé son ami plus sombre qu'à l'ordinaire, l'aborda dans le jardin d'Auteuil et lui demanda la cause de son accablement. Molière se défendit long-temps sans vouloir répondre; mais les instances de Chapelle et cette plénitude du cœur dont l'amour malheureux fait un supplice intolérable l'obligèrent enfin à chercher du soulagement dans la confidence de ses peines. Il avoua que ses débats avec sa femme et les chagrins qu'elle lui avait donnés jusqu'alors n'étaient rien auprès des ennuis de la séparation. Chapelle, n'ayant jamais eu de passion que pour le vin, commença par railler son ami.

— Eh quoi! lui disait-il, vous qui avez tant amusé le public aux dépens des maris jaloux, et qui savez admirablement peindre le faible des autres, serez-vous le plus ridicule de tous, en aimant une créature qui ne peut répondre à votre amour? N'avez-vous pas assez de force pour appeler à votre aide le mépris ou la vengeance?

— Permettez, interrompit Molière, qu'avant de passer outre, je vous fasse une question : Avez-vous été amoureux dans votre vie?

— Oui, sans doute; mais comme un homme de bon sens le doit être. Si j'eusse appris que ma maîtresse me trahissait, j'aurais rougi de ma faiblesse, et je me serais guéri aussitôt.

— Je vois clairement deux choses, reprit Molière : la première, c'est que vous n'avez jamais été amoureux; et la seconde, c'est que vous ne me connaissez point. L'amour n'existe pas lorsqu'on peut le quitter ou le reprendre selon ce que commandent la raison et les circonstances. Êtes-vous un enfant et vous faut-il citer cent exemples de la puissance de cette passion? Allez, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est; vous prenez le masque de l'amour pour l'amour lui-même. On remarque, dites-vous, que je connais le faible des hommes par les portraits que j'en expose au théâtre? Eh, mon Dieu! si j'en ai fait la peinture véritable, c'est dans mon propre cœur que j'ai puisé les traits les plus fidèles. Sachez donc que je suis né avec les dernières dispositions à la tendresse. Lorsqu'une femme a pris sur moi un certain empire que je subis sans le pouvoir expliquer, rien ne saurait plus m'y soustraire. Cet empire, ma femme l'exerce souverainement sur tout mon être. Croyez-vous que je n'aie point aperçu dès les premiers temps de mon ménage son indifférence pour moi? Croyez-vous que je n'aie pas vu de mes yeux sa mauvaise conduite, ses inclinations corrompues? Faut-il vous nommer les gens avec qui elle m'a trahi? Vous imaginez-vous aussi que j'aie attendu vos avis pour découvrir les raisons qui devraient me détourner d'elle? Une fois convaincu de l'impossibilité où j'étais de corriger Armande, j'appelai à mon secours toute la force de mon esprit. Je me répétai sans cesse que je n'avais plus qu'à l'abandonner; qu'un honnête homme trompé n'a pas un rôle si mauvais à jouer dans le monde, et qu'il fallait vivre avec cette ingrate comme si elle n'était point ma femme; mais, je vous le répète, mon ami, on ne prend pas à volonté sa passion pour la jeter dans un coin comme un habit dont on ne veut plus. On reconnait qu'on a mal placé ses affections, et on continue d'aimer. On se voit trahir et braver en face; on a le malheur de reconnaître des vices dans sa femme, et on l'aime malgré ses vices. Un regard détruit en un moment toute votre philosophie. S'éloigne-t-on? C'est bien pis encore. On tombe alors dans le dégoût et la tristesse où vous me voyez. Voulez-vous savoir ce que je souffre depuis que j'ai fait l'homme courageux? Les regrets me déchirent le cœur. Je cherche maintenant des excuses aux fautes d'Armande, et j'en trouve mille. Je considère avec compassion sa jeunesse, les séductions qui l'environnent, la peine qu'elle a peut-être à vaincre son penchant naturel pour la coquetterie. J'entre dans tous ses intérêts. Je la plains et n'ai plus la force de la blâmer. Je l'absous enfin et je me hais d'avoir pu la quitter. Je le soutiens : il n'est qu'une sorte d'amour, celui que je viens de vous montrer. Ah! mon cher ami, toutes les choses de ce monde ont du rapport avec Armande dans mon cœur. Rien ne me console de son absence, et si je la voyais à cette heure, mon émotion et mes transports m'ôteraient la réflexion; je n'aurais plus d'yeux pour ses défauts; il m'en resterait seulement pour ce qu'elle a de charmant et d'aimable. A présent que vous savez ma folie, parlez à votre tour; c'est le moment de me donner un conseil.

Chapelle demeurait interdit en voyant combien il avait mal jugé un ami de vingt ans.

— Vous m'embarrassez, répondit-il; vous êtes plus à plaindre que je ne l'aurais jamais supposé. Cependant j'oserai risquer un avis. S'il n'est pas de remède à vos maux, on peut trouver un adoucissement. Essayez d'occuper votre esprit par un travail considérable.

— J'y songeais, et afin d'y prendre du plaisir, j'étudiais les moyens d'introduire dans une comédie quelques-uns de mes sentimens.

— Eh bien! cet ouvrage-là sera sans doute votre meilleur, et la gloire vous paiera des injustices de l'amour.

C'est une horrible condition pour le génie que de ne pouvoir se développer autrement que par les leçons du malheur. Les infortunes conjugales d'autrui avaient inspiré à Molière *Sganarelle* et *l'Ecole des Maris*, les siennes lui inspirèrent *le Misanthrope*. L'auteur prit pour lui-même le rôle d'Alceste, et sa femme remplissait celui de Célimène. Le public d'alors n'a pas soupçonné le prix du spectacle qu'il avait sous les yeux. L'habitude de la souffrance avait donné à Molière cette irritation des nerfs qui augmente fort le mordant et la verve du débit. Son caractère était devenu impatient; mais ses colères s'adressaient à la généralité, tandis qu'il restait encore beaucoup de bienveillance pour les individus dans l'âme du grand philosophe. Cette disposition était justement ce qu'il fallait pour jouer admirablement le rôle d'Alceste. On voit par *l'Impromptu de Versailles* que Molière était bourru aux répétitions et qu'il menait ses comédiens rudement; mais sans cela il n'en fût jamais venu à bout. D'ailleurs une lettre de Mlle Poisson au *Mercure de France* nous apprend qu'elle n'avait vu de sa vie un homme plus complaisant; que son plaisir le plus vif était de donner aux gens en peine, de secourir ses amis, d'obliger tout ce qui approchait de lui; qu'il jetait ses louis d'or aux mendians, et qu'il ne pouvait voir une personne triste sans être tourmenté du besoin de la consoler; sa facilité à s'indigner n'existait donc véritablement que dans la fibre poétique.

Je ne crois pas qu'il y ait de lecture plus intéressante que celle du *Misanthrope*, lorsqu'on y cherche ce qui concerne Molière lui-même. Dans aucun autre de ses ouvrages il ne s'est mis aussi complétement en scène. Il a fort anobli sa femme dans le personnage de Célimène; mais quelles émotions il a dû ressentir en face du spectateur, entre l'ingrate Armande et Mlle de Brie, qui jouait le joli rôle d'Eliante! Mlle de Brie était excellente comédienne, et de plus elle aimait Molière. On peut juger par là de l'expression qu'elle savait donner à ces vers où elle dit que, si Alceste abandonnait Célimène pour venir à elle, son cœur *n'y trouverait aucune répugnance*. Molière était dans la coulisse lorsqu'elle parlait de lui avec cette candeur aimable. Dans la scène du quatrième acte, où Eliante voit qu'Alceste lui offre son cœur par dépit et qu'il aime encore Célimène tout en la maudissant, quelle grâce l'actrice a dû mettre dans ce sentiment généreux qui lui fait répondre : *Une coupable aimée est bientôt innocente*! Mlle de Brie ne jouait plus; ce n'était plus le misanthrope qu'elle avait devant les yeux; c'était Molière, cet amant inconstant tout rempli d'un autre objet et pour qui elle aurait encore donné sa vie. Il est certain que l'auteur lui faisait tenir un langage fort estimable; mais, malgré tout son génie, s'il eût donné carte blanche à son ancienne amie, quel autre langage plus saisissant et plus passionné fût venu étonner le spectateur!

Heureusement les yeux d'une femme ne s'enferment pas dans les bornes de la tirade et la mesure du vers; ceux de Mlle de Brie en di-

saient plus que toutes les poésies du monde. En dépit du prestige amoureux qu'Armande Béjart exerçait sur son mari, certains regards et certains sons de voix de Mlle de Brie pénétrèrent jusqu'au cœur d'Alceste. Le dénouement de la pièce n'était pas favorable à Eliante; l'art ne permettait pas qu'il en fût autrement; mais l'art n'est qu'un mensonge, et la nature, plus juste et plus sincère, va droit au but sans consulter aucune règle. Molière voyait trop clair pour ne pas remarquer la tendre pitié que ses chagrins inspiraient à Eliante, et il avait trop de sensibilité pour n'en pas être touché. Un soir, la pièce avait été jouée avec plus de chaleur qu'à l'ordinaire; Alceste avait mis plus de feu dans l'offre de sa main à la cousine de Célimène; Eliante avait mieux rendu la compassion et la bonté; des deux côtés les jeux de physionomie avaient ajouté beaucoup au texte de l'ouvrage. Molière allait retourner tout seul à Auteuil, et, avant de monter dans son carrosse, il cherchait autour de lui d'un air agité. Mlle de Brie vint à passer.

— Vous allez si tard à la campagne! dit-elle en souriant. Est-ce pour trouver cet endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté?

— Et vous, répondit Molière, venez-vous employer toute chose

Pour rompre le dessein que mon cœur se propose ?

— Ah! répondit Mlle de Brie, si vous aviez donné plus de tendresse à Eliante pour Alceste, je l'entreprendrais peut-être.

— Essayez un peu. Vous y réussirez.

Ils se regardèrent un instant sans se parler. Molière prit ensuite Mlle de Brie par la main en lui montrant le carrosse qui attendait. Elle hésita d'abord, puis elle sauta légèrement sur le marche-pied, en faisant entendre un rire si doux que la mélancolie du poète en fut dissipée subitement. Les chevaux partirent, et on alla souper ensemble à Auteuil.

IV.

Chapelle ayant raconté à ses amis la conversation qu'il avait eue dans le jardin, on savait enfin la véritable cause du chagrin de Molière, et comme les persécutions des dévots, les obstacles à la représentation du *Tartufe*, les calomnies et les attaques lui donnaient encore d'autres ennuis, on craignait sérieusement pour sa vie. Ce fut un beau sujet de surprise que de le voir tout à coup en humeur de plaisanter, le visage ouvert et le sourire sur les lèvres. Chapelle courut porter la nouvelle de cette métamorphose à La Fontaine et à Boileau. Molière ne faisait pas mystère de son bonheur. Il avoua que son ancien amour pour Mlle de Brie lui était revenu, et qu'elle l'avait consolé dans l'instant où son désespoir était au comble. L'aimable Eliante fut complimentée de la cure merveilleuse que ses grâces et sa générosité avaient opérée; on ne songea plus qu'à se divertir. Chapelle profita de la gaîté de son ami pour arranger ces soupers de campagne où la folie, les vers et le vin étaient également fêtés. Parmi les contes ridicules dont on a rempli les *ana*, il faut élever celui qui montre Molière comme adonné aux excès de table. La faiblesse de sa poitrine, dont il était toujours incommodé, l'obligeait au contraire à un régime sévère. On buvait chez lui à la vérité, mais il n'était que spectateur dans les momens où la bouteille jouait un grand rôle.

Mlle de Brie prenait un soin extrême de la santé de son ami. Elle veillait sur lui, et plus d'une fois elle l'arrêta lorsque Chapelle l'excitait à boire. Les attentions de cette excellente fille nous ont peut-être sauvé quelques chefs-d'œuvre du grand poète, qui eût volontiers fait aussi bon marché de sa vie que si elle n'eût pas été nécessaire aux plaisirs de la postérité. Molière en était aux derniers momens heureux qu'il lui fût permis de goûter encore. Dans cette période favorable, il fit plusieurs pièces gaies, parmi lesquelles sont le *Sicilien*, *George Dandin* et *Pourceaugnac*. Le public les applaudit beaucoup. Il n'en fut pas de même de l'*Avare*; mais cet échec ne causa pas à Molière un grand souci, à cause de sa confiance dans ses forces. Un autre chagrin plus sensible pour lui était la trahison de Racine, dont il avait encouragé les débuts et qui le trompa cruellement. L'auteur d'*Andromaque* était un des détracteurs acharnés de l'*Avare*. Il porta ses pièces à l'hôtel de Bourgogne, après les avoir fait apprendre aux acteurs du Palais-Royal, et enleva même à la troupe Mlle Du Parc et son mari.

Le ballet-héroïque de *Psyché* porta un coup plus rude encore au repos de Molière. Baron y jouait le rôle de l'Amour, et comme il y déployait les grâces du dieu redoutable, sa jeunesse et sa beauté blessèrent tout de bon le cœur de Psyché, qui était Armande Béjart. Malgré les bonnes fortunes qui le rendaient alors aussi fameux que son talent, et malgré la facilité de choisir à son gré parmi les beautés galantes de la cour, Baron fut assez ingrat pour lier avec la femme de son ami un commerce fondé sur un caprice de scène. Ce goût ne leur dura pas plus long-temps à tous deux que le cours des représentations du ballet héroïque. Ils ne se convenaient aucunement, et ce lien de vanité fut brisé par le premier tiers qui vint se jeter entre eux. C'en fut assez pour troubler Molière, qui en eut connaissance.

— Je pensais, disait-il avec amertume, que le mauvais esprit de Mlle Béjart était une grande rareté; mais je vois que ce sont choses communes dans le monde que les lâchetés et les trahisons. Ce n'est donc rien que d'oublier quinze ans de bienfaits et une amitié de père, lorsqu'il s'agit de se passer un caprice? Encore si on eût laissé l'enfance de Baron dans l'ignominie des tréteaux, je lui pardonnerais, en lui ouvrant les yeux sur sa conduite; je le plaindrais d'avoir perdu dans la corruption des coulisses les bons sentimens si ordinaires à son âge; mais c'est moi-même qui l'ai nourri et instruit; ce sont mes leçons qui lui ont ainsi formé le cœur!

Outre le déplaisir du bienfaiteur trompé, il y avait aussi dans le dépit de Molière beaucoup de jalousie. La Psyché était une enchanteresse, au dire de la cour entière, et le mari subissait le charme comme les autres. Il n'allait plus au théâtre sans en revenir avec les nerfs si remués que le coup d'œil de l'amante apprit bien vite à Mlle de Brie ce qui arrivait. Ses efforts et le redoublement de sa tendresse n'empêchèrent point la mélancolie de rentrer au logis, suivie de l'attirail des sombres pensées, des silences pénibles et des crises de poitrine. La pauvre comédienne employait tout son art à tâcher d'égayer le malade, et quand Chapelle venait l'aider, elle ne prenait qu'à peine le temps de se retirer dans sa chambre pour soulager son cœur par un torrent de larmes.

Un jour, elle s'arma de son grand courage et entra chez Mme Molière:

— Ma chère Armande, lui dit-elle, je viens ici de mon propre mouvement, et ne vous suis députée par personne. Votre mari se meurt d'amour pour vous. A votre âge on n'est plus un enfant. Vous avez payé un tribut honnête aux plaisirs et à la folie. Le moment est venu d'être sage et de penser à la fortune de votre fille. Molière a l'amitié du roi; il a quarante-huit ans, et pourrait encore vivre long-temps si les chagrins ne détruisaient pas sa santé. Songez que s'il mourait vous tomberiez dans une position des plus humbles. Il est dans votre intérêt de prêter les mains à un raccommodement.

— Il paraît, répondit Armande, que vous ne voulez plus de lui pour vous-même? Vous avez quelque autre amant et vous voulez faire la généreuse; mais si vous n'aimez plus mon mari, vous comprendrez aisément qu'il ne me plaise pas davantage.

— Ah! reprit Mlle de Brie, plût au ciel qu'il me fût possible de le garder! Je donnerais bien le reste de ma vie pour jouir pendant un mois seulement de la passion qu'il a pour vous! Mais que vous faut-il donc? Où avez-vous trouvé des cœurs meilleurs que le sien, des esprits plus aimables, des âmes plus grandes? C'est une chose horrible, ma chère, lorsqu'il serait de votre devoir de l'aimer, et qu'il vous en coûterait seulement un peu de complaisance pour le sauver.

— Vous en parlez à votre aise.

— Eh bien! nous le perdrons, je vous en avertis; nous le perdrons toutes deux. Je ne m'inquiète guère de ce que je deviendrai une fois que nous ne l'aurons plus. Le roi, qui le comble de présens, ne fera rien pour vous. Les veuves des grands hommes sont destinées à l'abandon et à la misère. La troupe se dispersera. Irez-vous demander du pain et la permission de jouer à l'hôtel de Bourgogne, où vous n'avez que des ennemis? Souvenez-vous bien de ceci: dans un an vous ne serez plus que le fantôme de ce que vous êtes, et l'on dira en vous voyant: c'est la veuve de Molière et c'est elle qui l'a fait mourir de chagrin!

Armande Béjart demeura un peu rêveuse après le départ de Mlle de Brie. Les scrupules et les délicatesses de cœur n'étaient point ce qui la touchait. L'intérêt, la fortune, et la crainte d'un sort obscur après tant de plaisir et d'éclat, lui donnaient bien plus à réfléchir. Comme le disait sa camarade, il ne lui fallait qu'un peu de complaisance; mener la galanterie à petit bruit et payer en bonne humeur ce qu'on ne pouvait pas donner en véritable affection. Que son mari mourût en lui laissant une chétive pension de la cour et quelque argent comptant, ce n'était pas son affaire. Chapelle et Boileau arrivèrent sur ces entrefaites, envoyés par Mlle de Brie. La fière Psyché prêta l'oreille à une réconciliation; elle fit d'abord la femme outragée, puis elle pardonna en versant quelques larmes dérobées à la comédie, et le rapprochement eut lieu. Mlle de Brie pleura de joie le premier jour et de chagrin le lendemain; mais en public elle eut toujours le même maintien. Ce cœur si doux et si meurtri ne s'amusa pas aux faiblesses des confidences.

Ce retour opéré dans de pitoyables conditions fut pourtant considéré par Molière comme un des instans les plus agréables de sa vie. Il quitta le régime du laitage et fit un peu trop le jeune homme; cependant il ne parut pas que cela nuisît à sa santé: le pire des états pour lui était la tristesse. Les atteintes à son incroyable sensibilité lui faisaient plus de mal que les excès.

Mlle de Brie n'avait d'autre occupation que de lire dans les yeux du poète comment allait son ménage. Si Armande n'avait pas trop grondé ni parlé avec trop d'aigreur, la journée était bonne. Un matin on vit à Molière une mine radieuse. On entendit Mlle de Brie le féliciter avec émotion du nouvel enfant que sa femme lui donnerait bientôt, et le remercier d'en avoir p rté la première nouvelle à sa plus ancienne amie. Il faut admirer les femmes qui se dévouent, mais non les plaindre, car elles y trouvent des délices dont nous n'avons point la mesure. Avec l'idée que le sacrifice de son amour sauvait Molière d'une mort certaine, Mlle de Brie s'estimait heureuse, et les âmes capables de ces raffinemens de générosité ne jouissent ni ne souffrent de la même façon que le vulgaire.

Tout en souhaitant de conserver un mari de qui sa fortune dépendait, Armande Béjart ne voulait rien changer à sa vie dissipée. Depuis sa rentrée chez elle, Molière ne fit part de ses pensées à personne. On devinait assez qu'il ne trouvait pas tout le bonheur qu'il s'était promis. « Ayant toujours été malheureux du côté de sa femme, dit Grimarest, il eut la prudence de n'en parler jamais qu'à ses amis; encore fallait-il qu'il y fût indispensablement obligé. » Après dix ans d'expérience, rien ne pou-

vant corriger Armande, il était temps d'y renoncer. Molière ferma peut-être les yeux sur les intrigues amoureuses. Chapelle et Boileau s'imaginèrent qu'il n'en voyait rien ; mais ils soupçonnaient, malgré le silence de leur ami, que Mlle Béjart ne rachetait pas sa mauvaise conduite par de la douceur, comme font ordinairement les femmes galantes. Le poète devint de plus en plus morose et valétudinaire. Il venait d'achever le dernier de ses grands ouvrages. *Les Femmes savantes*, représentées en 1672, obtinrent un succès prodigieux. L'Académie française offrait un fauteuil à l'auteur de ce chef-d'œuvre, à la condition qu'il renoncerait au métier de comédien.

— Ce métier vous épuise, disait Boileau ; votre santé dépérit. Que ne changez-vous de profession ?

— Hélas! répondit Molière, c'est le point d'honneur qui me retient.

— Quoi ! vous barbouiller le visage pour recevoir des coups de bâton sous un habit de Sganarelle ! Voilà un beau point d'honneur, pour un philosophe comme vous !

— Eh ! que deviendront les pauvres diables que je fais vivre ? Abandonnerai-je, pour m'étaler dans le fauteuil, plus de cent ouvriers de toutes sortes qui n'ont du pain que par moi ? C'est là où est le point d'honneur. J'ai commencé avec eux ma carrière, je les soutiendrai jusqu'au bout. Si je ne travaillais que pour la gloire, mes ouvrages seraient tournés autrement. Il faut que je parle à la foule du peuple pour qu'on applaudisse ma troupe : ces gens-là ne s'accommoderaient nullement d'une élévation continuelle dans le style et les sentimens. L'Académie et les Belles-Lettres sont assez riches : elles ont Corneille, Racine, vous, et bien d'autres grands écrivains. Je ne suis qu'un comédien, et je ne ferai pas à un état que j'aime, tout humble qu'il est, l'affront de le quitter après vingt-cinq ans de pratique.

Quoi qu'en aient dit plusieurs personnes du temps, Molière était un acteur de génie. On ne s'accoutuma pas tout de suite à son jeu, à cause d'un certain phébus qui existait alors dans la diction du théâtre. Il était difficile, quand la psalmodie était en vogue à l'hôtel de Bourgogne, que le langage naturel et vrai fût applaudi au Palais-Royal, et par le même public. Molière a été de ceux qui *récitaient comme l'on parle* ; aussi lui a-t-on reproché de manquer souvent de chaleur, selon le sens que le mauvais goût attachait à ce mot. Il n'était parfaitement bon, disait-on, que dans la farce et les rôles de *comique outré*. Nous pensons plutôt qu'il a été encore meilleur dans les rôles plus sérieux, mais qu'il avait un jeu trop fin pour les oreilles qui l'écoutaient. Une certaine difficulté à prendre haleine, qui lui venait de la faiblesse de sa poitrine, et un tic de gorge assez commun parmi les acteurs, étaient les seuls défauts de son débit ; « mais, dit Grimarest, on s'y accoutumait aisément, et, pour peu que l'on fît attention à la délicatesse avec laquelle il entrait dans un caractère et exprimait un sentiment, il fallait convenir qu'il entendait admirablement l'art de la déclamation. Il ne disait point au hasard, comme ceux qui, destitués des principes, ne sont pas assurés dans leur jeu. Il entrait dans tous les détails d'un rôle ; mais s'il revenait aujourd'hui, il ne reconnaîtrait plus ses pièces dans la bouche de ceux qui les représentent.

Tous ces beaux ouvrages ne seront jamais aussi bien joués qu'ils le furent alors au Palais-Royal. Segrais, qui les avait vus, disait qu'il n'était rien d'accompli comme cette troupe d'acteurs formée de la main de Molière, dont il était l'âme, et qui ne saurait plus avoir de pareille.

Le personnage excellent du vieux Chrysale, dans les *Femmes savantes*, était rempli par Molière. Un soir, c'était peut-être à la suite de la conversation avec Boileau, et sans doute les querelles d'Armande Béjart avaient augmenté la sensibilité du grand comédien, il eut en scène un de ces rares mouvemens qu'on garde au théâtre comme des traditions éternelles. Au dénoûment de la pièce, lorsque Trissotin a battu en retraite et que Clitandre épouse Henriette, le vieux père s'écrie :

Je vous le disais bien que vous l'épouseriez.

Et, dans l'excès de sa joie, il veut embrasser quelqu'un ; mais les deux amans sont occupés à parler ensemble de leur bonheur. De l'autre côté est la cohorte des femmes acariâtres. C'est vers elle que Chrysale se tourne avec effusion ; il passe en revue d'un coup d'œil cette famille qui le tourmente depuis trente ans, qui fait de son logis un enfer, et qui a failli tout à l'heure jeter dans un abîme son Henriette chérie. Ne sachant plus à qui témoigner son plaisir, le pauvre bonhomme saute au cou de sa servante Martine, et l'embrasse de tout son cœur. On sent ce qu'un tel trait de génie renferme de tristesse et de profondeur ; ce sont là de ces inspirations qui ravissent la pensée, et pendant bien des siècles les larmes viendront aux yeux du spectateur à cause des chagrins qu'Armande Béjart donnait à son mari. Mlle de Brie connut à ces signes, et à d'autres plus certains encore, que les choses n'allaient pas bien dans la maison de Molière. Elle eut la douleur de le voir perdre bien vite le reste de sa santé. Une toux fatigante achevait de l'épuiser, et sa constitution se ruinait évidemment. C'était un crève-cœur mortel pour cette excellente femme que de regarder ainsi s'éteindre celui qu'elle aimait sans lui pouvoir être d'aucun secours.

Grimarest raconte que le jour même de sa mort, Molière eut une sorte de pressentiment, et qu'il parla ainsi à sa femme et à Baron :

« Tant que ma vie, leur dit-il, a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis estimé heureux ; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucuns momens de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie. Je ne puis plus tenir contre les déplaisirs qui ne me donnent pas un instant de relâche et je sens que je finis. »

« La Molière et Baron, ajoute Grimarest, furent vivement touchés de ce discours, auquel ils ne s'attendaient pas, quelque incommodé qu'il fût, et ils le conjurèrent en pleurant de ne point jouer ce jour-là. »

C'était le 17 février 1673, au moment de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*. On sait l'événement tragique qui termina le spectacle. Un vaisseau se brisa dans la poitrine de Molière, comme il prononçait le *juro* dans la cérémonie. On le porta chez lui, où Baron seul l'accompagna. Une crise plus forte suivit la première ; Molière comprit qu'il était en danger, et demanda instamment à voir sa femme. Baron courut chercher Armande ; mais elle vint trop tard, et fit à cette heure suprême comme elle avait toujours fait, en se tenant le plus loin possible d'un homme qui n'avait vécu que pour elle. Molière l'appela en vain. Il mourut entre les bras de deux sœurs religieuses qu'il logeait chez lui. Tout était fini quand la Béjart arriva.

Armande était trop bonne comédienne pour ne pas feindre les regrets qui conviennent à la veuve d'un grand homme ; mais son jeu ne put en imposer à personne. Le roi la reçut assez mal, et le public ne l'aima plus autant. Quoique Mlle de Brie eût le bon esprit et le courage d'enfermer en elle-même sa douleur, on la plaignit bien davantage, car sa tendresse charmante pour le malheureux Molière avait fini par être connue de tout le monde.

Par une faveur merveilleuse de la nature, Mlle de Brie garda jusqu'à dans un âge fort avancé la fraîcheur et les airs de la jeunesse. Elle resta au théâtre, et son seul plaisir était de jouer encore ces rôles qu'elle avait tant de fois récités en présence de Molière. Un peu avant sa retraite, elle voulut céder par scrupule celui d'Agnès, dans l'*École des Femmes*, à une actrice plus jeune, Mlle du Croisy. Le parterre se fâcha, et demanda Mlle de Brie en faisant tant de vacarme, qu'il fallut l'aller chercher, et qu'elle joua en habits de ville, sans avoir eu le temps de prendre un costume. Elle touchait à ses soixante ans ! On fit alors ces vers, dont le *Mercure* ne dit pas l'auteur :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisque aujourd'hui malgré les ans,
A peine des attraits naissans
Égalent sa beauté mourante.

Elle se retira au milieu des applaudissemens, et acheva paisiblement sa vie dans quelque coin. Pendant la décadence des théâtres, qui arriva sur la fin du XVII[e] siècle, Mlle de Brie racontait à ses amis cent choses curieuses concernant Molière et le beau temps où les arts florissaient ; mais personne ne les a écrites. Il est concevable, d'après cela, qu'on ignore les circonstances de sa mort. Molière n'étant plus là, comme le soleil, pour la mettre en lumière, l'oubli l'enveloppa de ses ombres.

Quant à Mlle Armande, si elle eut plus d'éclat, ce fut par la triste célébrité que donnent les intrigues et le scandale. Elle ne se contenta pas de son beau nom de veuve, et se remaria plus tard avec un vaurien nommé Guérin, qui lui mangea son argent, lui donna des coups de bâton, et lui rendit avec usure les peines dont elle avait accablé son premier mari.

De ses trois enfans, Molière n'avait conservé qu'une fille que l'on disait extrêmement spirituelle. Cette fille épousa M. de Montalant contre le gré de sa mère, qui voulait la mettre en religion, et mourut sans laisser de descendans, le 23 mai 1723 (1). PAUL DE MUSSET.

Récits militaires. — Mort de Kléber.

A son retour de Syrie, Bonaparte, après avoir vaincu les Turcs à Aboukir, revint en France où l'appelaient et son ambition et les dangers de la patrie. Mais, avant de quitter cet Orient qu'il a rempli de merveilles, il veut assurer l'avenir de sa colonie égyptienne en laissant, pour la diriger, un chef digne de sa confiance. Il choisit parmi tous les généraux qui ont suivi en ces lieux sa fortune aventureuse et qui, tous, comptent de nombreux, de brillans services. Kléber lui paraît le plus propre à lui succéder. Kléber, le républicain ardent et enthousiaste, le général savant et brave ; Kléber, l'idole des soldats, est le seul homme, en effet, qui puisse faire oublier à l'armée l'absence du héros d'Arcole et des Pyramides ! Mais, à peine ce chef célèbre a-t-il ajouté le nom d'Héliopolis à ceux dont la victoire a fait retentir l'Orient, qu'il tombe sous le fer d'un fanatique.

Le 14 juin, le général Kléber, après avoir passé la revue de la légion grecque dans l'île de Boudah, vint au Caire pour présider aux réparations que M. Protain, un des ingénieurs qui avaient suivi l'armée, exécutait à son palais, situé sur la place el Bekieh. Tous deux étaient attendus à déjeûner chez le chef de l'état-major de l'armée : plusieurs autres généraux devaient encore assister à ce repas, qui avait l'air d'une fête. Le général Kléber y fut très gai, car tout réussissait sous son commandement. Les Turcs avaient été défaits à Héliopolis d'une façon aussi brillante qu'ils l'avaient été au Mont-Thabor et à Aboukir. La deuxième révolte du Caire avait été apaisée, et tout présageait que, frappée comme on l'avait été du

(1) Les lecteurs qui veulent en savoir plus long sur Molière peuvent recourir à l'ouvrage de M. Taschereau, à ceux de Grimarest et de M. Beffara, et à *la Fameuse comédienne*, dont la seconde édition a pour titre : *Les Intrigues amoureuses de Mlle M...*

fouet de la vengeance française, la ville se tiendrait désormais tranquille. Enfin, l'administration habilement entendue, la justice impartialement faite, Mourad soumis et devenu allié fidèle de mortel ennemi qu'il était, tout faisait présager à la colonie militaire, que Bonaparte avait promis de ne pas oublier, quelques jours de repos en compensation de ses longues fatigues.

A deux heures de l'après-midi, Kléber prit congé de son hôte et des convives qui avaient aidé à le fêter; et, prenant M. Protain avec lui, il retourna au palais, où comme nous l'avons dit, des réparations urgentes attendaient la présence de l'architecte. Il y avait à peine cinq cents pas à faire pour se rendre du chef d'état-major chez le général en chef, et, pour accomplir ce petit trajet, on suivait une terrasse abritée par un berceau de vigne qui dominait la place el Bekieh. Le général et l'architecte marchaient lentement, ce dernier s'arrêtant de temps en tems pour tracer des plans sur le sable avec une baguette qu'il tenait à la main. Tout à coup un homme, vêtu à l'orientale, parut à quelques pas des deux interlocuteurs, s'approcha du général Kléber, et, le saluant en croisant ses bras sur la poitrine, lui prit la main pour la baiser. Kléber était habitué à ces démonstrations; c'étaient celles dont se servaient habituellement les Arabes qui venaient lui demander justice.

Il attendait donc que le jeune homme s'expliquât, quand celui-ci, avec la rapidité de l'éclair, tirant un poignard recourbé passé à sa ceinture, l'enfonça jusqu'à la poignée dans le côté gauche de Kléber. Kléber poussa un cri de douleur et de surprise, et, faisant un pas en arrière, il s'appuya sur la balustrade, criant à un soldat qui passait : A moi, guide, je suis assassiné! En même temps M. Protain, quoique armé seulement d'une baguette, s'élançait sur l'assassin, qui, le coup porté, était resté un instant muet et immobile, mais qui, se voyant assailli ainsi à l'improviste, revint à lui, porta six coups de poignard à l'architecte, qui tomba à son tour évanoui, revint sur Kléber, le frappa de trois nouvelles blessures, et, comme une bête fauve qui regagne sa tannière, rentra dans la citerne dont il était sorti.

Cependant le guide, après avoir fait un détour, accourait au secours du général : en même temps M. Protain revenait à lui, et, voyant le général appuyé pâle et sanglant à la balustrade, il fit un effort et se traîna jusqu'à lui, lui représentant l'imprudence qu'il y avait de sa part à sortir ainsi sans escorte; mais Kléber étendit doucement la main vers lui : Mon ami, lui dit-il, ce n'est pas le moment de me donner des conseils; je me sens bien mal. Et il tomba mort.

Le même jour, les maréchaux-des-logis Perrin et Robert trouvèrent dans le jardin des bains français, attenant à celui de l'état-major, un jeune Arabe caché entre des petites murailles à moitié démolies et en quelques endroits tachées de sang. A ses pieds un poignard était enterré dans le sable, et le sable collé à la lame de ce poignard, était ensanglanté. Cet Arabe était un jeune homme au teint brun, aux yeux vifs, petit de taille et grêle de forme. Amené devant la commission militaire assemblée pour le juger, il déclara se nommer Soleyman El-Haleby, natif de Syrie, âgé de vingt-quatre ans, écrivain de profession, établi à Alep. Quant au reste, il se renferma dans une dénégation absolue.

« L'accusé persistant dans ses dénégations, dit le procès-verbal, le général a ordonné qu'il reçût la bastonnade, suivant l'usage du pays : elle lui a été infligée aussitôt jusqu'à ce qu'il ait déclaré être prêt à dire la vérité. Il fut alors ramené devant le conseil. » Nous reproduisons textuellement les demandes qui lui ont été adressées et les réponses qu'il a faites.

Interrogé depuis quand il est au Caire.

Répond qu'il y est depuis trente-un jours et qu'il est venu en six jours à Gaza sur un dromadaire.

Interrogé pourquoi il y est venu.

Répond qu'il y est venu pour assassiner le général en chef.

Interrogé par qui il a été envoyé pour commettre ledit assassinat.

Répond qu'il a été envoyé par l'agha des janissaires, qu'au retour de l'Egypte les troupes musulmanes ont demandé à Alep quelqu'un qui pût assassiner le général en chef, qu'on a promis de l'argent et des grades militaires, et qu'il s'est présenté pour cet objet.

Interrogé quelles sont les personnes auxquelles il a été adressé en Egypte, s'il a fait part à quelqu'un de son projet et ce qu'il a fait depuis son arrivée au Caire.

Répond qu'il n'a été adressé à personne, et qu'il est allé s'établir dans la grande mosquée.

En présence de pareils aveux, le jugement, comme on le comprend bien, ne pouvait se faire attendre, surtout rendu qu'il était par un conseil de guerre. En conséquence, Soleyman El Kaleby, convaincu d'avoir assassiné le général en chef Kléber, fut condamné à avoir la main droite brûlée, à être empalé, à mourir sur le pal, et à y rester jusqu'à ce que son cadavre fût dévoré par les oiseaux de proie.

Cette exécution eut lieu au retour du convoi funéraire du général Kléber, sur la butte de l'Institut, en présence de l'armée en deuil et de la population effrayée; car, habituée à la justice des pachas et des beys, devant laquelle tout une ville répond du crime d'un homme, elle ne pouvait croire que le châtiment s'arrêterait au coupable. Au reste, Soleyman fut bien le digne assassin arabe, qui se croit l'homme de la fatalité et marche au supplice sans ostentation et sans crainte, calme et ferme comme un martyr. Arrivé au lieu du supplice, on le dépouilla de la veste qui lui couvrait la poitrine, et l'on étendit son poignet au dessus du brasier. Le supplice durait déjà depuis cinq minutes à peu près sans que le patient eût poussé aucune plainte, lorsqu'un charbon ardent sauta du brasier et retomba sur son bras à l'endroit de la saignée. Alors toute sa fermeté disparut pour un moment; il se débattit et demanda qu'on lui ôtât ce charbon. Le bourreau lui fit observer alors qu'il était bien étonnant qu'un homme qui, comme lui, avait montré tant de courage quand sa main entière se consumait, poussât des plaintes pour une si petite brûlure.

— Ce n'est pas la douleur qui m'arrache des cris, dit Soleyman, c'est mon droit que je réclame; ce charbon-là n'est pas dans mon jugement.

Lorsque le poignet eût été brûlé, l'exécuteur conduisit le patient à l'endroit où l'attendait le pal; il lui fut enfoncé dans le corps par douze coups de maillet, puis le pal dressé et planté en terre sur le point le plus élevé de la butte de l'Institut. Il resta ainsi quatre heures et demie sans mourir, disant des versets du koran, et ne s'interrompant que pour demander à boire. Enfin, un muezzin eut pitié de lui et lui donna un verre d'eau : Soleyman le but et expira. Puis le cadavre resta là un mois à peu près, pendant lequel les oiseaux de proie accomplirent la dernière partie du jugement.

Le squelette de ce malheureux a été apporté en France en même temps que le cadavre de sa victime : il est déposé dans les bâtimens attenant au Jardin-du-Roi. Dans la première salle d'anatomie, à gauche de la porte d'entrée, c'est celui d'un homme de 5 pieds 2 pouces à peu près; les os du poignet droit sont brûlés, et l'on y reconnaît encore les effets du feu. Le pal, de son côté, avait, en sortant par les reins, brisé deux vertèbres dorsales; elles sont remplacées par deux vertèbres en bois qui imitent les vertèbres naturelles, au point qu'il faut une grande attention pour les distinguer des véritables.

Le général Menou succéda au général Kléber dans le commandement en chef de l'armée d'Egypte : cet honneur lui était déféré, non point en vertu de son mérite personnel, mais comme le plus ancien général de l'armée.

ALEXANDRE DUMAS. — (*Corsaire.*)

Napoléon et Pie VII.

Cette entrevue est racontée par un capitaine de la garde royale, mort en 1830, qui était page de l'Empereur, et dut au hasard de pouvoir être témoin de ce qu'on va lire.

« ..... Le bruit des tambours qui battaient au champ m'apprit l'arrivée subite de l'Empereur. Or, vous savez que, de même qu'on voit la lumière du canon avant d'entendre sa détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche, tant ses allures étaient promptes, et tant il semblait pressé de vivre et de jeter ses actions les unes sur les autres. Quand il entrait à cheval dans la cour d'un palais, ses guides avaient peine à le suivre, et le poste n'avait pas le temps de prendre les armes qu'il était déjà descendu de cheval et montait l'escalier. Cette fois j'entendis ses talons en même temps que le tambour. J'eus le temps à peine de me jeter dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifié d'une balustrade de prince et fermé heureusement, plus qu'à demi, par des rideaux semés d'abeilles.

L'Empereur était fort agité; il marcha seul dans la chambre, comme quelqu'un qui attend avec impatience, et fit en un instant trois fois sa longueur, puis s'avança vers la fenêtre et se mit à y tambouriner une marche avec les ongles. Une voiture roula encore dans les cours, il cessa de battre, frappa des pieds deux ou trois fois, comme impatienté de la vue de quelque chose qui se faisait avec lenteur, puis alla brusquement à la porte, et l'ouvrit au pape.

Pie VII entra seul : Bonaparte se hâta de refermer la porte derrière lui avec une promptitude de geôlier. Je sentis une grande terreur, je l'avoue, en me voyant en tiers entre de telles gens. Cependant je restai sans voix et sans mouvement, regardant et écoutant de toute la puissance de mon esprit.

Le pape était d'une taille élevée; il avait un visage alongé, jaune, souffrant, mais plein d'une noblesse sainte et d'une bonté sans bornes. Ses yeux noirs étaient grands et beaux ; sa bouche était entr'ouverte par un sourire bienveillant auquel son menton avancé donnait une expression de finesse très spirituelle et très vive, sourire qui n'avait rien de la sécheresse politique, mais tout de la bonté chrétienne. Une calotte blanche couvrait ses cheveux longs, noirs, mais sillonnés de larges mèches argentées. Il portait négligemment sur ses épaules courbées un long camail de velours rouge, et sa robe traînait sur ses pieds. Il entra lentement avec la démarche calme et prudente d'une femme âgée. Il vint s'asseoir, les yeux baissés, sur un des grands fauteuils romains dorés et chargés d'ailes, et attendit ce qu'allait lui dire l'autre Italien.

Quelle scène ! quelle scène ! je la vois encore. Ce ne fut pas le génie de l'homme qu'elle me montra, mais ce fut son caractère; et si son vaste esprit ne s'y déroula pas, du moins son cœur éclata. Bonaparte n'était point alors ce que vous l'avez vu depuis ; il n'avait point ce ventre de financier, ce visage joufflu et malade, ces jambes de goutteux, tout cet infirme embonpoint que l'art a malheureusement saisi pour en faire un type, selon le langage actuel, et qui a laissé de lui à la foule je ne sais quelle forme populaire et grotesque qui le livre aux jouets d'enfans et le laissera peut-être un jour fabuleux et impossible comme l'informe Polichinelle. Il n'était point ainsi alors; mais nerveux et souple, mais leste,

vif et élancé, convulsif dans ses gestes, gracieux dans quelques mouvemens, recherché dans ses manières, sa poitrine plate et rentrée entre les épaules, et le visage mélancolique et effilé.

Il ne cessa point de marcher dans la chambre quand le pape fut entré; il se mit à rôder autour du fauteuil comme un chasseur prudent, et, s'arrêtant tout à coup en face de lui dans l'attitude raide et immobile d'un caporal, il lui dit :

— Je vous le répète, saint-père; je ne suis point un esprit fort, moi, et je n'aime pas les raisonneurs et les idéologues. Je vous assure que malgré mes vieux républicains j'irai à la messe.

Il jeta ces derniers mots brusquement au pape, comme un coup d'encensoir lancé au visage, et s'arrêta pour en attendre l'effet, pensant que les circonstances tant soit peu impies qui avaient précédé l'entrevue devaient donner à cet aveu subit et net une valeur extraordinaire. Le pape baissa les yeux, et posa ses deux mains sur les têtes d'aigle qui formaient les bras de son fauteuil. Il parut, par cette attitude de statue romaine, qu'il disait clairement : Je me résigne d'avance à écouter toutes les choses profanes qu'il lui plaira de me faire entendre.

Bonaparte fit le tour de la chambre et du fauteuil qui se trouvait au milieu, et je vis, au regard qu'il jetait de côté sur le vieux pontife, qu'il n'était content ni de lui-même, ni de son adversaire, et qu'il se reprochait d'avoir trop lestement débuté dans cette reprise de conversation. Il se mit donc à parler de suite, en marchant circulairement, et jetant à la dérobée des regards perçans dans les glaces de l'appartement, où se réfléchissait la figure grave du saint-père, et le regardant en profil, quand il passait près de lui, mais jamais en face, de peur de sembler trop inquiet de l'impression de ses paroles.

— Il y a quelque chose, dit-il, qui me reste sur le cœur, saint-père, c'est que vous consentez au sacre de la même manière que l'autre fois au concordat, comme si vous y étiez forcé. Vous avez un air de martyr devant moi, vous êtes là comme résigné, comme offrant au ciel vos douleurs. Mais en vérité ce n'est pas là votre situation : vous n'êtes pas prisonnier, pardieu! Vous êtes libre comme l'air.

Pie VII sourit avec tristesse et le regarda en face; il sentait ce qu'il y avait de prodigieux dans les exigences de ce caractère despotique, à qui, comme à tous les esprits de même nature, il ne suffisait pas de se faire obéir, s'il n'était obéi avec l'air d'avoir désiré ardemment ce qu'il ordonnait.

— Oui, reprit Bonaparte avec plus de force, vous êtes certainement libre; vous pouvez vous en retourner à Rome, la route est ouverte, personne ne vous retient.

Le pape soupira et leva sa main droite et les yeux au ciel sans répondre; ensuite il laissa retomber très lentement son front ridé, et se mit à considérer la croix d'or suspendue à son cou.

Bonaparte continua à parler en tournoyant plus lentement. Sa voix devint douce et son sourire plein de grâce.

— Saint-père, si la gravité de votre caractère ne m'en empêchait, je dirais, en vérité, que vous êtes un peu ingrat. Vous ne paraissez pas vous souvenir assez des bons services que la France vous a rendus. Le conclave de Venise, qui vous a élu pape, m'a un peu l'air d'avoir été inspiré par ma campagne d'Italie et par un mot que j'ai dit sur vous. L'Autriche ne vous traita pas bien alors, et j'en fus très affligé. Votre sainteté fut, je crois, obligée de revenir par mer à Rome, faute de pouvoir passer par les terres autrichiennes.

Il s'interrompit pour attendre la réponse du silencieux hôte qu'il s'était donné; mais Pie VII ne fit qu'une inclination de tête presque imperceptible, et demeura comme plongé dans un abattement qui l'empêchait d'écouter.

Bonaparte alors poussa du pied une chaise près du grand fauteil du pape; je tressaillis, parce qu'en venant chercher ce siége, il avait effleuré de son épaulette le rideau de l'alcove où j'étais caché.

Ce fut en vérité, continua-t-il, comme catholique que cela m'affligea; je n'ai jamais eu le temps d'étudier beaucoup la théologie, moi; mais j'ajoute encore une grande foi à la puissance de l'Eglise; elle a une vitalité prodigieuse, saint-père. Voltaire vous a bien un peu entamé, mais je ne l'aime pas, et je vais lâcher sur lui un vieil oratorien défroqué. Vous serez content, allez; tenez, nous pourrions, si vous vouliez, faire bien des choses de l'avenir.

Ici il prit un air d'innocence et de jeunesse très caressant.

Moi, je ne sais pas, j'ai beau chercher, je ne vois pas bien, en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris pour toujours? Je vous laisserais, ma foi, les Tuileries, si vous vouliez. Vous y trouverez déjà votre chambre du Monte-Cavallo qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guères. Ne voyez-vous pas bien, *padre*, que c'est là la vraie capitale du monde? Moi, je ferais tout ce que vous voudriez; d'abord, je suis meilleur enfant qu'on ne croit. Pourvu que la guerre et la politique fatigante me fussent laissées, vous arrangeriez l'église comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout-à-fait. Voyez, ce serait vraiment beau : nous aurions nos conciles comme Constantin et Charlemagne, je les ouvrirais et les fermerais; je vous mettrais ensuite dans la main les vraies clefs du monde, et comme notre Seigneur a dit : Je suis venu avec l'épée, je garderais l'épée, moi; je vous la rapporterais seulement à bénir après chaque succès de nos armes.

Il s'inclina légèrement en disant ces derniers mots.

Le pape, qui jusque-là n'avait cessé de demeurer sans mouvement comme une statue égyptienne, releva lentement sa tête à demi-baissée, sourit avec mélancolie, leva ses yeux en haut et dit, après un soupir paisible, comme s'il eût confié sa pensée à son ange gardien invisible.

— *Commediante!*

Bonaparte sauta de sa chaise et bondit comme un léopard blessé. Une vraie colère le prit, une de ses colères jaunes. Il marcha d'abord sans parler, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Il ne tournait plus en cercle autour de sa proie avec des regards fins et une marche cauteleuse; mais il allait droit et ferme, en long et en large, brusquement, frappant du pied et faisant sonner ses talons éperonnés. La chambre tressaillit, les rideaux frémirent comme les arbres à l'approche du tonnerre; il me semblait qu'il allait arriver quelque terrible et grande chose; mes cheveux me firent mal, et j'y portai la main malgré moi. Je regardai le pape, il ne remua pas : seulement il serra de ses deux mains les têtes d'aigle des bras du fauteuil.

La bombe éclata tout-à-coup.

— Comédien! moi! ah! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfans. — Comédien! — Ah! vous n'y êtes pas, si vous croyez qu'on puisse avec moi faire du sang-froid insolent : mon théâtre, c'est le monde; le rôle que j'y joue, c'est celui de maître et d'auteur; pour comédien, j'ai vous tous, rois, pape, peuple, et le fil par lequel je vous mène, c'est la peur! Comédien! ah! il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler! *Signor Chiaromonti*, savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé, si je le voulais? Vous et votre tiare, la France vous rirait au nez, si je ne gardais mon sérieux en vous saluant.

Il y a quatre ans seulement, personne n'eût osé parler tout haut du Christ. Qui donc eût parlé du pape, s'il vous plaît? Comédien! ah! messieurs, vous prenez bien vite pied chez nous! Vous êtes de mauvaise humeur, parce que je n'ai pas été assez sot pour signer, comme Louis XIV, la désapprobation des libertés gallicanes! Mais on ne me pipe pas ainsi. c'est moi qui vous tiens dans mes doigts; c'est moi qui vous porte du midi au nord comme des marionnettes; c'est moi qui fais semblant de vous compter pour quelque chose, parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter; et vous n'avez pas l'esprit de voir cela, et de faire comme si vous ne vous en aperceviez pas! Mais non, il faut tout vous dire! il faut vous mettre le nez sur les choses pour que vous les compreniez. Et vous croyez que l'on a besoin de vous; et vous relevez la tête, et vous vous drapez dans vos robes de femmes! mais sachez qu'elles ne m'en imposent nullement, et que si vous continuez, vous, je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand visir : je la déchirerai d'un coup d'éperon.

Il se tut. Je n'osais pas respirer. J'avançai la tête, n'entendant plus sa voix tonnante, pour voir si le pauvre vieillard était mort d'effroi. — Le même calme dans l'attitude, le même calme sur le visage. Il leva une seconde fois les yeux au ciel, et après avoir jeté encore un profond soupir, il sourit avec amertume et dit : *Tragediante!*

Bonaparte, en ce moment, était au bout de la chambre, appuyé sur la cheminée de marbre aussi haute que lui. Il partit comme un trait, courant sur le vieillard; je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit sur la table un vase de porcelaine de Sèvres, où le château Saint-Ange et le Capitole étaient peints, et le jetant sur les chenets et le marbre, le broya sous ses pieds : puis tout d'un coup s'assit et demeura dans un silence profond et une immobilité formidable.

Je fus soulagé. Je sentis que la pensée réfléchie lui était revenue, et que le cerveau avait repris l'empire sur les bouillonnemens du sang. Il devint triste : sa voix fut sourde et mélancolique, et dès sa première parole, je compris qu'il était dans le vrai, et que ce Protée, dompté par deux mots, se montrait lui-même.

— Malheureuse vie! dit-il d'abord. Puis il rêva; déchira le bord de son chapeau, sans parler, pendant une minute encore, et reprit, se parlant à lui seul, au réveil. — C'est vrai! tragédien ou comédien.

Tout est rôle, tout est costume pour moi depuis long-temps et pour toujours. Quelle fatigue! quelle petitesse! Poser! toujours poser! de face pour ce parti, de profil pour celui-là, selon leur idée. Leur paraître ce qu'ils aiment que l'on soit, et deviner juste leurs rêves d'imbéciles. Les placer tous entre l'espérance et la crainte; les éblouir par des dates et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de noms; être leur maître à tous et ne savoir qu'en faire. Voilà tout, ma foi! Et après ce tout s'ennuyer autant que je fais, c'est trop fort! — Car, en vérité, poursuivit-il, en se croisant les jambes et se couchant dans un fauteuil, je m'ennuie énormément. Sitôt que je m'assieds, je crève d'ennui. — Je ne chasserais pas trois jours à Fontainebleau sans périr de langueur. Mais il faut que j'aille et que je fasse aller. Si je sais où, je veux être pendu, par exemple. Je vous parle à cœur ouvert.

J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs, j'en fais un tous les matins et un tous les soirs; j'ai une imagination infatigable, mais je n'aurais pas le temps d'en remplir deux que je serais usé de corps et d'âme; car notre pauvre lampe ne brûle pas long-temps. Et franchement, quand tous mes plans seraient exécutés, je ne jurerais pas que le monde s'en trouvât beaucoup plus heureux; mais il serait plus beau, et une unité majestueuse règnerait sur lui. Je ne suis pas un philosophe, moi, et je ne sais que votre secrétaire de Florence qui ait eu le sens commun. Je n'entends rien à certaines théories. La vie est trop courte pour s'arrêter. Sitôt que j'ai pensé, j'exécute. On trouvera assez d'explications de mes actions après moi pour me grandir si je réussis, et me rapetisser si je tombe. Les paradoxes sont là tout prêts; ils abondent en France. Je les

fais taire de mon vivant, mais après il faudra voir. N'importe, mon affaire est de réussir, et je m'entends à cela. Je fais mon Iliade en action, moi, et tous les jours.

Ici il se leva avec une promptitude gaie et quelque chose d'alerte et de vivant; il était naturel et vrai dans ce moment-là; il ne songeait point à se dessiner comme il fit depuis dans ses dialogues de Sainte-Hélène; il ne songeait point à s'idéaliser et ne composait point son personnage de manière à réaliser les plus belles conceptions philosophiques; il était lui, lui-même mis au dehors.—Il revint près du saint-père qui n'avait pas fait un mouvement, et marcha devant lui. Là, s'enflammant, riant à moitié avec ironie, il débita ceci, à peu près, tout mêlé de trivial et de grandiose, selon son usage, en parlant avec une volubilité inconcevable, expression rapide de ce génie facile et prompt qui devinait tout à la fois sans étude.

La naissance est tout, dit-il; ceux qui viennent au monde pauvres et nus sont toujours des désespérés. Cela tourne en action ou en suicide, selon le caractère des gens. Quand ils ont le courage, comme moi, de mettre la main à tout, ma foi, ils font le diable. Que voulez-vous, il faut vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi, j'ai fait le mien comme un boulet de canon; tant pis pour ceux qui étaient devant moi. Les uns se contentent de peu, les autres n'ont jamais assez. Qu'y faire? Chacun mange selon son appétit; moi, j'avais grand'faim! Tenez, saint-père, à Toulon, je n'avais pas de quoi acheter une paire d'épaulettes, au lieu d'elles, j'avais une mère et je ne sais combien de frères sur les épaules.

Tout cela est placé à présent, assez convenablement, j'espère. Joséphine m'avait épousé, comme par pitié, et nous allons la couronner à la barbe de Raguideau, son notaire, qui disait que je n'avais que la cape et l'épée. Il n'avait, ma foi! pas tort. — Manteau impérial, couronne, qu'est-ce que tout cela? Est-ce à moi? — Costume, costume d'acteur! Je vais l'endosser pour une heure et j'en aurai assez. Ensuite je prendrai mon petit habit d'officier et je monterai à cheval. — Toujours à cheval! toute la vie à bas du fauteuil. Est-ce donc à envier! Hein? Je vous le dis, saint-père, il n'y a au monde que deux classes d'hommes, ceux qui ont et ceux qui gagnent.

Les premiers se couchent, les autres se remuent. Comme j'ai compris cela de bonne heure et à propos, j'irai loin, voilà tout. Il n'y en a que deux qui soient arrivés en commençant à quarante ans : Cromwell et Jean-Jacques. Si vous aviez donné à l'un une ferme, et à l'autre douze cents francs et sa servante, ils n'auraient ni commandé, ni prêché, ni écrit. Il y a des ouvriers en bâtimens, en couleur, en formes et en phrases; moi je suis ouvrier en bataille : c'est mon état. A trente-cinq ans j'en ai déjà fabriqué dix-huit qui s'appellent victoires. Il faut bien qu'on me paie mon ouvrage. Et le payer d'un trône; ce n'est pas trop cher. D'ailleurs, je travaillerai toujours. Vous en verrez bien d'autres : vous verrez toutes les dynasties dater de la mienne, tout parvenu que je suis et élu. Elu comme vous, saint-père, et tiré de la foule. Sur ce point nous pouvons nous donner la main.

Et, s'approchant, il tendit sa main blanche et brusque vers la main décharnée et timide du bon pape, qui peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur sa propre destinée et une triste pensée sur l'avenir des sociétés chrétiennes, lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblans encore, de l'air d'une grand'mère qui se raccommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort. Cependant il secoua la tête avec tristesse, et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée. Elle me parut le dernier adieu du christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard.

Bonaparte jeta un regard furtif sur cette larme arrachée à ce pauvre cœur, et je surpris même, d'un côté de sa bouche, un mouvement rapide, qui ressemblait à un sourire de triomphe. En ce moment, cette nature toute puissante me parut moins élevée et moins exquise que celle de son saint adversaire; cela me fit rougir, sous mes rideaux, de tous mes enthousiasmes passés; je sentis une tristesse toute nouvelle en découvrant combien la plus haute grandeur politique pouvait devenir petite dans ses froides ruses de vanité, ses piéges misérables et ses noirceurs de roué. — Il avait voulu avoir le dernier, et sortit sans ajouter un mot, aussi brusquement qu'il était entré. Je ne vis pas s'il avait salué le pape, et je ne le crois pas.

Sitôt que l'Empereur fut sorti de l'appartement, deux ecclésiastiques vinrent auprès du saint-père, et l'emmenèrent en le soutenant sous chaque bras, altéré, ému et tremblant.

Je demeurai jusqu'à la nuit, dans l'alcôve d'où j'avais écouté cet entretien. Mes idées étaient confondues, et la terreur de cette scène n'était pas ce qui les dominait. J'étais accablé de ce que j'avais vu, et sachant à présent à quels calculs mauvais l'ambition toute personnelle pouvait faire descendre le génie, je haïssais cette passion qui venait de flétrir sous mes yeux le plus puissant des dominateurs : celui qui donnera peut-être son nom au siècle pour l'avoir arrêté dix ans dans sa marche. Je sentis que c'était folie que de se dévouer à un homme, puisque l'autorité despotique ne peut que rendre mauvais nos faibles cœurs.... »

ALFRED DE VIGNY (1).

(1) Extrait du bel ouvrage de M. Alfred de Vigny intitulé : *Servitude et Grandeur militaires.*

POÉSIE.

MONOLOGUE DE JUDITH.

Le malheureux, qui m'aime et qui se fie à moi !
Ah ! vivre tout un jour de ruse, de mensonge,
C'est un supplice affreux... indigne... et quand je songe
A l'horrible devoir qu'il me faut accomplir,
Mon âme se révolte, et je me sens faiblir...
Moi, mentir! moi, Judith!... où suis-je descendue!...
Et lui... contre les siens comme il m'a défendue!...
Et j'irais, me courbant sous un ordre cruel,
Lorsqu'il agit pour nous, lorsqu'il sauve Israël,
Lorsqu'il veut, de son roi guidant l'esprit sauvage,
Préserver nos tribus d'un honteux esclavage,
J'irais, moi, par un coup lâchement médité,
L'immoler, et punir sa générosité?...
Ah! ce n'est plus sa mort que le Seigneur m'ordonne!...
S'il comprend la pitié, c'est que Dieu lui pardonne.
Ses secours, ses bienfaits, doivent me désarmer!...
Frapper un cœur si noble et si digne d'aimer!
Frapper... mais je n'ai plus de fureur qui m'entraîne!
Du sang! il faut du sang!... mais je n'ai plus de haine!
Plus de haine!... et d'où vient que ma colère a fui?...
Je demandais sa mort, et je tremble pour lui!...
Ce changement, Seigneur, est-il donc votre ouvrage?
Non, c'est un piége affreux.. Dieu m'éprouve, courage!
Il me livre aux démons qui viennent me tenter,
Et pour que je triomphe il veut me voir lutter.....
A l'amour d'Holopherne ils me disent sensible! ..
Moi, l'aimer!... moi, l'aimer!... démons, c'est impossible!
Un moment j'ai repris ma parure d'orgueil,
Mais mon cœur déchiré n'a point quitté son deuil.
L'ombre de mon époux habite ma demeure,
Depuis trois ans, démons, vous voyez que je pleure,
Que j'ai la même foi, que j'ai le même amour,
Et que mon désespoir n'a pas vieilli d'un jour.
Je vis pour honorer cette sainte mémoire.
Holopherne... un héros!... eh! que me fait la gloire?
Elle n'a point d'écho dans mon cœur attristé,
La gloire de Judith est son humilité.
Il m'aime!... eh bien, il m'aime... Oh! leur rage redouble.
Comme ils savent crier le seul mot qui me trouble!
Ils viennent m'insulter de leur rire moqueur...
Ils aveuglent mes yeux... ils m'arrachent le cœur!
Le sol manque à mes pas, et l'abîme m'attire!
Grâce! grâce!... de moi le Seigneur se retire...
Je fais, pour l'implorer, des efforts superflus,
Mes deux mains, pour prier, ne se rejoignent plus.
Dieu! voilà le serpent... qui me poursuit comme Eve...
Voilà, dans les roseaux, sa tête qui se lève...
Il me parle!... il me parle... il enivre mes sens
Des parfums corrupteurs de l'infernal encens!...
Israël, c'en est fait, ta patrie est vendue.....
L'enfer... l'enfer triomphe... et Judith est perdue!...

MADAME EMILE DE GIRARDIN.

LE SONGE DE LUCRÈCE.

J'ai rêvé que j'entrais dans un temple sacré,
Au milieu d'une foule; on aurait dit que Rome
Poussait dans un seul lieu jusqu'à son dernier homme;
Et pour donner accès au flot toujours croissant,
Les murailles du temple allaient s'élargissant,
Alors, à Romulus, pour le rendre propice,
Le prêtre quirinal offrit un sacrifice.
La victime choisie était devant l'autel,
Le poil déjà couvert de farine et de sel;
Et le prêtre déjà versait le vin du vase
Sur cet endroit du front où la corne a sa base,
Disant : « Dieu Quirinus, prends ces libations,
Et que Rome soit grande entre les nations! »
Il se tut et chacun frémit dans son attente.
Soudain on entendit une voix éclatante;
Tout le temple en trembla : Loin de moi ces taureaux?
Qu'ai-je à faire du sang de grossiers animaux?
Je veux du sang humain; il me faut une offrande.
Le sang pur d'une femme et Rome sera grande!
Ainsi parla le dieu. Dans le même moment
Le taureau disparut sans que l'on sût comment,
Et je me trouvai, moi, sur l'autel étendue,
A sa place, attendant la hache suspendue,
Et comme j'étais là, palissante... un serpent
Sort d'un pilier qui s'ouvre, et s'avance en rampant
Traînant sur le pavé ses anneaux qu'il déploie
Lentement, longuement, comme sûr de sa proie.
Il monte, et sur mon corps colle ses nœuds glacés...
Je sentais mes cheveux affreusement dressés;
Ma chair se hérissait sous cette étreinte humide,
Mais ma voix s'étranglait dans mon gosier aride;
J'essayais de bouger et je ne pouvais pas,
J'étais fixe d'horreur, Comme un immense bras

Le monstre cependant m'enveloppe, puis lève
Sa tête d'où sortait un dard fait comme un glaive,
Et fixe sur mes yeux, ses yeux, ardens flambeaux,
Il me souffle au visage une odeur de tombeaux,
Et son dard, savourant l'espoir de la blessure
Sur mon corps qu'il parcourt médite sa morsure.
Je n'aperçois plus rien, alors, mon assassin
Avait fui, me laissant un glaive dans le sein
Et, prodige nouveau, les gouttes ruisselantes
Qui coulaient de mon cœur sur les pierres sanglantes,
Enfantaient, en tombant, de nombreux bataillons
Plus serrés qu'on ne voit le blé dans les sillons,
Et tous ces combattans, dont l'air était superbe,
Portaient pour leur enseigne, au lieu du faisceau d'herbe,
Une pique d'airain avec un aigle d'or
Qui menaçait le sud, l'est, l'ouest et le nord.
Enfin, je m'éveillai, si pleine de ce rêve,
Que je croyais sentir le poids aigu du glaive,
Qu'à présent même encor, je crois que je le sens.
Nourrice, eh bien ! peux-tu m'en expliquer le sens?...

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

Le dernier siècle a présenté un exemple terrible dont les inventions de la serrurerie ont aidé l'avarice de l'homme opulent. Un riche financier ayant fait construire une porte de fer à un caveau où il entassait son or et son argent, y descendait chaque jour pour y contempler a son aise la déesse Mammona Le serrurier auteur de cette précieuse serrure lui avait dit : « Prenez garde à tel ressort, il est formidable ; s'il se refermait sur vous, vous seriez pris immanquablement dans le piége que vous tendez aux autres. » Plusieurs années s'écoulent, et l'insatiable financier voyait chaque jour grossir son trésor qu'il visitait assidûment. Il se roulait avec volupté sur ses sacs entassés, et prenait plaisir à les compter, à les ranger dans ce caveau obscur, où il rendait une espèce de culte à son idole. Un jour que, dans son transport, il savourait les plaisirs de l'avarice, il n'attache pas le ressort fatal. Le voilà enfermé avec son trésor et son désespoir. Il appelle, il crie, il hurle en vain. Son souterrain est un vaste tombeau d'où sa voix ne peut se faire entendre dehors. Il rugit sur son or. Il est là avec ses richesses et la faim. Il meurt dans la rage, sur ses sacs d'écus amoncelés. Il les eût tous donnés pour un verre d'eau, pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long et cruel supplice. Cependant on le cherche de tous côtés. On annonce une récompense à celui qui en donnera quelques nouvelles. Enfin, le serrurier apprend cette disparition du financier. Le danger du ressort dont il est l'inventeur se présente à son idée : il ne doute pas qu'il n'ait été un instrument de mort pour celui qui le lui a payé. Il va trouver l'épouse de ce malheureux ; il indique l'endroit mystérieux On brise avec des masses de fer la porte du caveau. Quel affreux spectacle ! On trouve le possesseur des trésors qu'il renferme mort de faim, après s'être mangé les poings. (*Tableau de Paris.*)

— Un seigneur, dans un mouvement de colère, disait en présence de saint Vincent de Paule : « Je veux que le diable m'emporte.— Monsieur, lui dit finement ce saint religieux, je vous retiens pour le bon Dieu. »

— Un bel esprit anglais était dans l'usage, quand il apprenait la mort de quelque gentilhomme de sa province, d'aller rendre ses hommages et offrir ses services à la veuve. Un jour que quelqu'un lui reprochait que ses offres n'avaient encore été agréées d'aucune d'elles, il répondit : « C'est que toutes celles auxquelles je me suis adressé jusqu'à ce jour se sont trouvées retenues d'avance. »

— Un grand roi demandait à quelques uns de ses courtisans les plus intimes à quoi ils s'étaient amusés dans les prisons d'état où des égaremens de jeunesse les avaient quelquefois détenus. L'un répondit « qu'il y avait appris les mathématiques ; l'autre, le dessin ; un troisième, à jouer du luth. — Et vous, reprit le monarque, en s'adressant à l'un d'eux qui ne disait rien, qu'avez-vous appris dans votre prison ? — Sire, à n'y plus retourner. »

— Un jeune homme fut amené par son père au maréchal de Belle-Isle pour obtenir une compagnie. Le père s'étendit sur le mérite de son fils. « Il sait le latin, dit-il au ministre ; il sait le grec. — A quoi bon du grec ? dit le maréchal. — A quoi bon, monsieur ! reprit sur le champ le jeune homme plein d'esprit. Quand ce ne serait que pour comparer la retraite des dix mille à la retraite de Prague. »

— Dans une affaire où l'armée ennemie avait l'avantage du nombre, un officier supérieur aborde le général Desaix et lui dit : « Général, qu'ordonnez-vous ? La retraite, sans doute ? — Oui, la retraite de l'ennemi. » A l'instant Desaix fait sonner la charge ; il ordonne d'avancer ; et, en moins d'un quart d'heure, l'ennemi se retire en fuyant. (Lavallée, *Eloge du général Desaix.*)

— Garrick, célèbre acteur anglais, possédait indépendamment de ce que l'art et l'étude peuvent donner, une de ces physionomies qui se montent et se démontent pour prendre le caractère qu'il leur plaît. Une jolie femme de Londres, qui reconnaissait ce talent dans Garrick, vint le trouver pour avoir le portrait d'un seigneur anglais qu'elle aimait, et qui ne voulait pas se laisser peindre. Il s'agissait d'étudier la physionomie du lord, et de revêtir si bien tous ses traits, que le peintre pût faire un portrait ressemblant sur cette physionomie empruntée. L'acteur, en conséquence, examine le tic, le caractère particulier de son modèle, étudie les traits qui le peignent le plus fortement, et les copie si parfaitement que ce n'est plus Garrick, c'est le lord lui-même. L'acteur se présente avec ce visage à un peintre habile et fait tirer son portrait. Tout le monde y reconnaît sans peine le lord en question, qui le premier paraît inquiet sur les moyens que l'on a pris pour le peindre si ressemblant.

— Duperrier et Santeuil parièrent un jour à qui ferait la meilleure pièce de vers latins sur un sujet donné. Ils allèrent d'abord trouver Ménage, auquel ils proposèrent de remettre l'argent qui devait être le prix du vainqueur, et le jugement des deux pièces. Ménage, s'excusant sur son incapacité, les renvoya au père Rapin. Les deux rivaux se rendent aussitôt chez leur nouvel arbitre, qui venait de sortir pour aller dire sa messe. Ils le font demander à la porte de l'église pour une affaire d'importance. Rapin arrive. Ils lui font part du sujet de leur visite, lui remettent l'argent et les deux pièces de vers ; Rapin déclare l'une et l'autre pièces également mauvaises, et, rentrant dans l'église, jette l'argent dans le tronc des pauvres.

— La mode de représenter des petites pièces après la grande s'était perdue lorsque Molière arriva sur la scène. Après la représentation de *Nicomède*, par où le théâtre de ce célèbre auteur et acteur s'ouvrit, il s'avança sur le bord de la scène, prit la liberté d'adresser au roi, qui était présent, son remercîment de la présence et de l'indulgence de Sa Majesté, et termina par lui demander la permission de jouer une pièce en un acte. Le roi agréa l'offre de Molière, et l'on joua aussitô le *Docteur amoureux*. C'est à dater de cette époque qu'on a ajouté au théâtre une pièce en un acte à la suite de la pièce en cinq. (Voltaire, *Vie de Molière.*)

— Le maréchal du Muy était attaqué de la pierre : sa résolution de se faire tailler étant bien prise, il dit à Louis XVI, quelques jours avant l'opération : « Sire, dans trois semaines je serai aux pieds de Votre Majesté ou à ceux de votre auguste père. »

— Il n'y a personne qui n'ait vu ou entendu parler du fameux pilier tremblant de l'église de Saint-Nicaise à Reims. Ce pilier présente en effet un phénomène assez difficile à expliquer. Sous ce nom de pilier, on entend ici une de ces arcades de pierre construites à l'extérieur de certaines églises pour empêcher l'écart des murs. L'église de Saint-Nicaise est entourée de piliers de cette sorte. Au portail de l'église est une tour en forme de clocher qui s'élève en face de ces arcs-boutans ou piliers. Voici maintenant le phénomène du pilier tremblant. Quand on sonne ou même quand on met seulement en branle, avec ou sans battant, une des quatre cloches de la tour, le haut du second pilier se remue, va et revient à la distance de 2 décimètres (7 pouces 4 lignes) de chaque côté, quoique le bas du pilier paraisse immobile et que les jonctions des assises de pierres soient tellement liées que la totalité du pilier paraît d'une seule pierre. Ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est que, quoique les quatre cloches qui sont dans le clocher, sur deux rangs, soient à peu près chacune à la même distance du pilier tremblant, il n'y en a qu'une seule des quatre dont le mouvement fasse impression sur ce pilier ; on a beau mettre les trois autres cloches en mouvement, ensemble ou séparément, elles ne font aucune sensation sur le pilier tremblant ; il n'y en a qu'une seule dont le mouvement puisse l'agiter. En 1775, à l'époque de la cérémonie du sacre qui eut lieu à Reims, on pratiqua une petite fenêtre dans le toit de cette église, vis-à-vis le pilier tremblant, et du dedans de la charpente des combles on regardait ce pilier à travers cette fenêtre. On faisait placer sur une planche posée sur le haut du pilier tremblant deux verres pleins d'eau ; on faisait ensuite mettre la cloche en branle, et à mesure qu'elle commençait à remuer, on voyait le pilier vaciller, et à la quatrième ou cinquième volée de la cloche les deux verres étaient jetés bien loin. Enfin, deux dernières singularités sont : 1° que ni le mouvement de cette cloche, ni celui des trois autres, ne fait aucune impression sur le premier arc-boutant qui se trouve entre le clocher et le pilier tremblant, ni sur aucun des autres arcs-boutants qui entourent l'église ; 2° qu'anciennement c'était sur le premier arc-boutant que le mouvement de la cloche faisait effet, et que ce n'est que depuis quelques années que l'effet se fait sur le pilier du second arc-boutant, le premier étant devenu insensible. En vain a-t-on consulté plusieurs architectes, ingénieurs, mécaniciens, physiciens, etc., pour découvrir les causes et les moyens de cette correspondance du mouvement de cette cloche avec le pilier tremblant, aucun n'en a pu donner une solution satisfaisante.

— Molière disait : Le mépris est une pilule qu'on peut bien avaler, mais qu'on ne peut guère mâcher sans faire la grimace.

— Un avocat qui plaidait pour l'état d'un garçon en bas âge, le fit trouver à l'audience. Dans la péroraison de son plaidoyer, qui fut assez touchante, il s'aperçut que toute l'assemblée était émue, et, pour déterminer plus sûrement les larmes, il prit entre ses bras l'enfant, qui se mit à pleurer de son mieux. Tout l'auditoire, touché, s'intéressait au sort de cette victime innocente. Mais l'avocat adverse, s'étant avisé de demander à l'enfant ce qu'il avait à pleurer si fort : « Il me pince, » répartit le petit innocent, Alors tous les spectateurs, qui pleuraient, se mirent à rire et à huer l'orateur qui avait employé pour les séduire une aussi méprisable supercherie. (*Correspondance littéraire secrète*, 1777.) Cette aventure donna lieu à l'épître suivante :

Maître Lambin, plaidant pour un bâtard,
Disait : « Je suis le fils de l'adversaire. »
Maître Mathieu, s'exprimant d'autre part,
Lui répondit : « Quand me l'as-tu vu faire ? »
— L'an du grand froid; le jour du mardi-gras !
Le pauvre enfant ! le voilà dans mes bras !
Père barbare ! embrasse-le sur l'heure. »
L'enfant pleurait, et déjà chacun pleure ;
Quand tout à coup, interrompant Lambin,
Qui dans son âme était gai comme un prince,
Mathieu se lève et demande au bambin :
« Qu'avez-vous donc à pleurer ? — Il me pince. »
(PONS DE VERDUN.)

— Les Anglais ayant, en 1513, assiégé Térouane, prirent cette place après la journée de Guinegate, dite la journée des Eperons, où les Français furent mis en déroute. Le chevalier Bayard soutint pendant quelque temps les efforts de plusieurs corps très considérables. Mais forcé à la fin de se rendre comme les autres, il le fit d'une manière également sage et hardie. Il avait aperçu de loin un gendarme ennemi richement armé, et qui, voyant les Français en déroute, dédaignait de faire des prisonniers, ayant préféré se jeter au pied d'un arbre pour se reposer après avoir déposé ses armes. Bayard pique droit à lui, saute de son cheval, et lui appuyant l'épée sur la gorge : « Rends-toi, homme d'armes, lui dit-il, ou tu es mort. » L'Anglais, croyant qu'il est survenu du secours aux Français, se rend sans résistance, et demande le nom du vainqueur. « Je suis, répondit le chevalier, le capitaine Bayard, qui vous rend votre épée avec la sienne, et qui se fait aussi votre prisonnier. » Quelques jours après Bayard voulut s'en aller. « Et votre rançon ? dit le gendarme.—Et la vôtre ? dit le chevalier. Oubliez-vous que je vous ai pris avant que de me rendre à vous, et que j'avais votre parole, que vous n'aviez pas encore la mienne ? » Cette singulière contestation fut portée au tribunal de l'empereur et du roi d'Angleterre, qui décidèrent que les deux prisonniers étaient mutuellement quittes de leurs promesses. Mais comme Bayard avait vu les travaux et le camp des ennemis, on lui imposa l'obligation de faire un voyage de six semaines dans les Pays-Bas avant de rejoindre l'armée française. (*Histoire du chevalier Bayard.*)

(*Encyclopédiana.*)

Imprimerie de Boulé et Cie., rue Coq-Héron, 3.

LE

MAGASIN LITTÉRAIRE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, BEAUX-ARTS, VOYAGES,

Romans, Nouvelles, Feuilletons,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS ET DE PUBLICATIONS NOUVELLES.

Nos 25 à 30 – Juillet à Décembre 1843.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

BOULÉ ET COMPe, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, RUE COQ-HÉRON, 3.

—

1843.

SOMMAIRES

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE TOME CINQUIÈME.

Juillet 1843. DOUZE FRANCS PAR AN. 3e année.—No 25.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, No 3,
Au bureau du Journal.

Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :

Un an........	12 f.	» c.
Six mois......	6	50
Trois mois....	3	50
Un mois......	1	25

Étranger : 2 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

SOMMAIRE.

MOUTON.

Aucune ville capitale n'offre un tableau comparable à celui dont les yeux sont émerveillés lorsqu'on remonte du jardin des Tuileries aux Champs-Elysées en suivant l'axe indiqué par l'obélisque. L'admiration s'élargit à chaque pas. Derrière est un rideau de palais, à droite sont des palais, à gauche sont encore des palais; et partout des massifs d'arbres interposés afin d'adoucir et de voiler la sévérité de cet amoncèlement d'édifices. Un désert s'étendait autrefois entre le jardin des Tuileries et les Champs-Elysées; on y a semé quelques millions; et les millions, qui viennent si bien dans tous les terrains, ont germé. Le désert s'est changé en une place splendide, que rafraîchit l'eau, qu'éclaire le gaz; une eau soufflée par des Tritons étonnés de se trouver là, un gaz suspendu à la proue de trirèmes d'or comme un fanal au sommet d'un phare. Au fond des innombrables nefs de cette cathédrale des perspectives, le regard rencontre ou la Madelaine, médaillon du collier des boulevarts, ou la chambre des Députés, ou la Légion-d'Honneur, ou l'hôtel d'Orsay, ou les Invalides. Je n'ai pas nommé l'arc de triomphe de l'Etoile. C'est vers le soir et lorsque ces diverses promenades, les quais, les boulevarts, les Tuileries, les Champs-Elysées, ne font plus qu'une seule promenade, que le centre de toutes, la place de la Concorde, devient un foyer singulier de mobilité, de vie, et de variété. C'est à la fois Hyde Park, il Corso, et les Procuraties. A travers la poussière aride soulevée par les équipages qui, descendus du faubourg St-Germain et du faubourg du Roule, se croisent comme des éclairs au milieu de cette place pour s'enfoncer sous les galeries des Champs-Elysées, on distingue, dans le brouillard vert des Tuileries, les fraîches statues de Coustou, les promeneurs tranquilles, les cygnes blancs, et les lecteurs de journaux, population d'ombres errant sous les marronniers. Ce fleuve de voitures de toutes formes et de toutes conditions ne tarit pas : on n'a pas le temps d'envier, et à la fin il en est tant passé sous les yeux qu'on est satisfait sans avoir possédé, et presque heureux d'aller à pied, afin d'aller où il plaît et d'être moins vu.

Parmi les milliers de promeneurs qui sillonnent cet espace parfois tumultueux comme une mer, combien en est-il qui aient remarqué sous les galeries du garde-meuble, quand il pleut, ou contre un des lampadaires de la place de la Concorde, lorsqu'un doux soleil fait sortir de terre de belles dames et des chevaux fringans, un mendiant aveugle aux pieds duquel est accroupi un caniche serrant une sébile entre ses dents. Le maître est vieux, le caniche est jeune; le mendiant est aveugle, le chien a le poil blanc et bouclé. Depuis cinq ans, je les vois là tous les deux, cherchant à attirer l'attention des passans, l'un avec une boîte de briquets phosphoriques, afin de ne pas tomber sous les coups de l'ordonnance de police qui interdit de mendier sur la voie publique, l'autre avec son air grave et résigné, en chien qui a beaucoup vu et beaucoup retenu.

Je me suis quelquefois arrêté sur la place de la Concorde pour voir si un passant s'aviserait de faire semblant d'acheter un briquet à l'aveugle, avec l'intention bienveillante de glisser un sou dans la sébile du chien; jamais ce phénomène ne m'a frappé. Quand vient la nuit, avec quoi dînent donc cet homme et ce chien, et tant d'autres hommes et tant d'autres chiens qui exercent le même métier dans Paris?

Ce chien, je m'en suis informé, s'appelle Mouton. Quand son maître se place près de l'une des grilles des Tuileries, il lève la tête à chaque gâteau de Nanterre qui passe à la hauteur de son museau; mais son museau frémit, son regard s'allonge inutilement; aucun enfant ne partage avec Mouton son délicieux goûter. Je ne sais où l'on a pris que les enfans représentaient l'âge d'innocence, contre l'opinion du bon La Fontaine qui n'était pas bon, lui non plus, peut-être parce qu'il est toujours resté enfant. Parmi les enfans, il y a en petit les mêmes passions que parmi les hommes : ce sont d'admirables petits chefs-d'œuvre d'égoïsme, de fausseté, de trahison. Au lieu de tromper pour obtenir une faveur, un titre, un emploi, ils tromperont pour avoir un bouquet de cerises. Leur orgueil nain n'est pas moins despotique que l'orgueil colossal d'un académicien; si nous ne nous en apercevons pas, c'est qu'ils ne l'exercent pas sur nous. Généralement ils n'ont pas de

bonté, parce que la bonté est le résultat exquis de l'éducation; ils n'ont pas de pitié non plus, la pitié étant le souvenir effectif de douleurs et de maux qu'on a éprouvés; et les enfans connaissent à peine la souffrance. Si nous dotons les enfans de tant de belles qualités de cœur et d'esprit, c'est pour avoir, avouons-le, un motif honorable de dénier ces mêmes qualités aux hommes. Combien n'est-il pas moins pénible de reconnaître des supériorités là où elles ne sont pas que là où elles existent réellement? Il a fallu à tout prix loger la vertu quelque part; on l'a reléguée dans le passé, afin d'en déshériter à peu près tout le monde sans pour cela la nier.

Je demandai un jour à ce mendiant aveugle s'il avait acheté le chien dont il avait fait son guide, son compagnon et son ami.

— Non, me dit-il; Mouton est venu à moi de sa propre volonté. Un jour d'hiver, il y a de cela cinq ou six ans, il s'assit sur les plis de mon manteau et il s'endormit. Quand la nuit fut venue, comme je présumais qu'il avait un maître, je le repoussai doucement avec mon bâton. Le lendemain, il vint encore reprendre sa place sur les bords de mon manteau. Je le grondai un peu, mais je lui permis de rester. Craignant toujours cependant que son maître ne le cherchât, je ne lui donnai rien à manger. Ma sévérité ne l'empêcha pas de reparaître le lendemain, et de demeurer tout le jour auprès de moi par une gelée fort piquante. Cette fois je partageai mon pain avec lui; mais, ne voulant pas qu'il ignorât la condition qui l'attendait à la place de la condition sans doute infiniment meilleure qu'il quittait, je passai un collier autour de son cou, j'attachai une corde au collier, et je le menai chez moi en laisse. A la porte de la maison, je lui rendis la liberté et fermai la porte sur lui. Il dut passer la nuit dans la rue, car le lendemain, dès que je fus descendu, le chien courut se frotter contre mes jambes en aboyant très fort. Je lui mis de nouveau le collier, et il me suivit avec joie, cette fois pour ne plus me quitter. C'est ainsi que j'ai eu Mouton. N'est-ce pas Mouton? dit le vieil aveugle, en promenant sa main sur la tête du caniche. Mouton, qui ne pouvait aboyer à cause de la sébile serrée entre ses dents, leva un peu la tête, et sa queue frétilla sur les dalles. Entre ce chien et cet aveugle, pensai-je, voilà une amitié comme il s'en forme peu d'ordinaire parmi les hommes. L'aveugle repousse le chien, et le chien revient; il ne lui donne ni pain ni abri, et le chien s'attache à lui pour toujours. Cela ne paraît pas logique au premier coup d'œil. Voyons les amitiés logiques, puisqu'il y en a ou s'il y en a. A quinze ans tout le monde est notre ami, et nous sommes l'ami de tout le monde. Au collége, il n'existe ni haine forcenée, ni antipathie violente, ni jalousie implacable; ce n'est pas qu'on n'y rencontre des différences d'âge très marquées, puisque, entre l'élève de huit ans et celui de dix-huit ans, il a au moins la disproportion qu'on remarque entre le jeune homme de vingt-sept ans et l'homme sur le point d'en avoir quarante. Mais au collége les fortunes sont trop égales et les capacités trop enrégimentées pour produire des dissemblances blessantes. La hiérarchie de mérite, la seule dont on doive tenir compte, y est à peine sensible. Le premier en composition aujourd'hui sera le vingtième dans un mois; ainsi point d'ambition permanente. Aucune souveraineté absolue ne règne au collége.

En un jour, en une heure, il faut cependant perdre ces trois ou quatre cents amis. Combien en reverra-t-on dans le monde où l'on va entrer? Vingt au plus. Les autres se perdront pour toujours au fond de leurs provinces, traverseront les mers ou mourront avant le second âge. Sur les vingt que les vicissitudes de l'existence n'auront pas disséminés, la plus grande moitié au moins sera livrée à l'isolement de professions diverses et antipathiques. D'ailleurs l'inégalité de fortunes commence ici à se produire avec son déchaînement de conséquences. Par quel lien les dix derniers amis tendront-ils sans cesse à s'unir, s'ils sont, par exemple, les uns obligés de vivre dans une administration où l'on s'emprisonne depuis neuf heures du matin jusqu'à huit du soir, les autres forcés de se courber sous la fatigue d'un travail manuel qui prendra toutes leurs nuits? Ce n'est guère qu'entre deux jeunes gens de la même profession ou libres de leur temps que l'amitié née au collége pourra peut-être se continuer dans le monde. Deux amis sur trois cents disciples, c'est tout ce qu'il est permis d'espérer. Fasse le sort ou le hasard qu'un de ces deux amis ne soit pas d'humeur opposée à celle de l'autre; que l'un ne soit pas d'une taille très haute et l'autre d'une taille petite; car deux jeunes gens à qui leur taille ne permet pas de se prendre sous le bras ne seront jamais entièrement amis. Part faite des difficultés que nous avons dites, les intimités de collége n'ont pas chance de vivre sur le terrain du monde.

Les amitiés qui se forment dans la société sont plus rationnelles, si elles n'ont pas la candeur et la virginité des premières, de celles dont les quatre murs d'un collége voient éclore à l'ombre les germes éphémères. Elles sont plus logiques, puisqu'on se choisit un ami et qu'on ne le reçoit pas des mains du hasard; mais ces amitiés sont aussi moins franches, puisqu'elles sont calculées, étudiées, et pour ainsi dire long-temps marchandées. Après tout, qu'est-ce que l'amitié, si ce n'est un échange presque toujours exact ou usuraire des qualités qu'on a avec les qualités dont on manque? Mettre tout d'un côté, rien de l'autre, c'est rêver une amitié impossible. Aussi, plus les hommes sont élevés, moins ils ont d'amis; leurs produits sont trop chers pour être cédés contre d'autres d'une égale valeur. Un roi n'a pas d'amis; les gueux n'ont que des amis.

Les femmes se lient plus facilement entre elles que les hommes, parce qu'elles ont des sentimens et non des intérêts à mettre en jeu. Une femme qui pleure le départ de son fils est consolée par la femme bienveillante qui lui parle du retour prochain de ce fils. Mais que dire à un homme dont l'idée fixe est le désir de posséder un million, un château, un titre?

L'amitié de Mouton pour son maître n'est donc pas logique. Si Mouton était logique, il n'aimerait pas son maître, auquel il donne plus qu'il n'en reçoit. Puissance de la logique! Heureusement Mouton n'est pas savant. Peu s'en fallut pourtant qu'il ne le devînt. Son maître m'a raconté la chose avec ce naturel charmant qu'ont tous ceux qui ne savent pas conter, surtout lorsqu'ils sont aveugles.

Ce ne sont pas seulement les jeunes nourrices et les demoiselles sans leurs mamans qui s'exposent beaucoup en étalant trop leur personne dans le jardin et aux environs du jardin des Tuileries. Il y a des loups pour tout le monde. Le caniche frappa la vue d'un noble étranger. Cet étranger portait à la boutonnière plusieurs croix inconnues à nos régions. Il se disait Italien, ancien capitaine; il avait dû être persécuté pour ses opinions. Son nom était Zuccharo. Les malheurs l'avaient forcé de s'exiler de sa patrie et de montrer des chiens savans. Il en avait deux en arrivant à Paris; l'un étant mort du mal du pays, le capitaine Zuccharo se mit en quête d'un autre chien, qu'il élèverait à faire la partie de domino, à jouer aux cartes avec le survivant. La découverte offrait d'innumbrables difficultés. A défaut d'un homme d'esprit, on trouve toujours un savant chez nous, et cela où l'on veut et quand on veut. Si un homme n'est bon à rien, s'il n'a réussi ni dans l'ode ni dans le sonnet, s'il a fait des drames impossibles à jouer, des romans illisibles, s'il a été chassé à coups de complimens de tous les journaux, de toutes les revues, alors s'ouvre pour lui un horizon immense. Il débute par écrire un traité sur la géographie des anciens, dont il dépose deux exemplaires à la porte du ministère de l'instruction publique. Si le ministre est un sot comme lui, il a la croix d'honneur et il est envoyé immédiatement en mission dans la lune; si le ministre est un homme d'esprit, il donnera au savant, outre la croix d'honneur, une pension, parce qu'il sait qu'une récompense accordée à un niais est un découragement de plus accordé à un homme d'esprit. On est donc spirituel, méchant et ministre tout ensemble? Cela s'est vu.

Or, le capitaine Zuccharo, qui devinait combien il est plus difficile de rencontrer un chien savant qu'un homme savant, visita avec le soin et la patience d'un navigateur les quartiers de Paris où les chiens abondent, notamment les Champs-Elysées. Que de peines! que de fausses espérances! Les chiens de racene manquaient pas; chiens anglais, chiens danois, chiens russes, chiens de prix, chiens inutiles enfin, — des chiens tories. A entendre leurs maîtres, les uns valent cent guinées, parce qu'ils descendent d'une fameuse chienne née dans le chenil de tel prince: ce sont les Cobourg parmi les chiens; les autres valent le double, parce qu'ils sont cités les premiers pour la chasse au renard, cette bête qui pue quand on la poursuit, et qu'on ne mange pas lorsqu'on l'a tuée: des inutilités dressées à grand prix contre d'autres inutilités! Parmi ces grands ducs de l'espèce, pas un qui fût capable de jouer aux dominos ou de choisir dans un alphabet les lettres composant tel nom donné. Enfin, le capitaine Zuccharo se trouva face à face avec Mouton. En homme habile dans son art, il apprécia tout de suite le sujet que la Providence mettait sur son passage. Mouton fut marchandé, vendu, payé, emporté. Ce marché ne fut pas à l'honneur de l'aveugle. En s'en allant, Mouton tournait à chaque pas la tête pour voir si son maître ne le rappelait pas. Son maître souffrait; mais que dire? Il avait huit pièces de cinq francs dans la main. Que d'allumettes phosphoriques ne faut-il pas vendre pour gagner quarante francs? L'aveugle paraîtra un peu cruel. Mais quel père clairvoyant ne vend pas sa fille à l'homme disgracieux, vieux et laid, qui s'annonce avec 100,000 francs de revenu? Nous sommes tous cet aveugle, il ne s'agit que de grossir la somme.

Le soir même de cette pénible vente, l'aveugle que Mouton ne conduisait plus tomba deux fois avant d'arriver à la porte de sa maison. Il se blessa au front et au genou. Personne n'était là pour me plaindre, s'interrompit le mendiant, en tirant doucement par sa chaîne Mouton, qui devina dans cette secousse une allusion affectueuse, une manifestation d'amitié.

L'aveugle ne tarda pas à se repentir de son inhumanité envers Mouton, venu en ami, renvoyé en savant. L'ennui le prit d'être seul, il tomba malade; pendant deux mois il garda la chambre, et non seulement les quarante francs furent dépensés pendant ce temps où il fut forcé de rester chez lui, mais il s'endetta chez le boulanger et le marchand de vin.

Quand on est jeune, et cette croyance nous accompagne quelquefois jusqu'au tombeau, on se figure que les pauvres ont toujours été pauvres, les mendians toujours mendians, les aveugles toujours aveugles. On prend et l'on conserve une opinion des choses au moment où on les voit, et l'on suppose ensuite qu'elles n'ont jamais été au maillot. Moi-même j'ai plus d'un effort à faire sur ma raison pour me peindre en ce moment le vieux roi Priam à l'âge où il prenait le sein de sa nourrice.

Les mendians que nous voyons au coin des rues tendant une main inutile à la pitié des passans, ont été joyeux enfans comme ceux que nous voyons bondir avec leurs balles sur le sable des Tuileries; ils ont été jeunes, ils ont eu des momens de bonheur, des fanfares de cœur à faire aimer la vie comme une amante choisie entre toutes pour devenir l'épouse; quelques-uns, beaucoup même ont été riches, et dans leurs salons les amis se sont pressés au sortir du festin; dans leurs écuries les chevaux ne manquaient pas; et puis, par une décadence qu'il n'est pas plus facile de préciser pour les empires que pour les hommes, car elle est lente comme tout ce qui doit arriver, ils sont descendus,

peu à peu descendus où les voilà tombés. Un jour, on vend l'hôtel qu'on habite avec faste pour payer des dettes; avec ce que laissent les dettes entre les mains, on achète une maison modeste où l'on compte vivre encore à l'aise auprès de la femme honnête qu'on épouse. Les femmes honnêtes sont fécondes. On comptait sur un enfant, il en naît huit. On vend la maison pour louer un appartement dans un quartier retiré. Mais l'éducation des enfans? Huit enfans à élever! N'en ayez que six, n'en ayez que quatre! Il faut travailler, l'âge vient, l'énergie tombe. Deux enfans tournent mal, arrive le chagrin qui vous achève; un jour l'argent manque, un autre jour le pain; on veut se tuer, on ne le fait pas parce qu'on croit, parce qu'on a peur, parce qu'on aime ceux qui vous obligent à mourir, et l'on s'arrête dans l'ombre entre onze heures et minuit pour dire au passant : *La charité, s'il vous plaît!*

Voilà comme on devient pauvre, comme on devient mendiant.

Ne croyez pas en Dieu, ce sera un malheur, mais croyez à la vieillesse et à la misère pour en avoir peur; les oublier serait un malheur plus grand encore que de ne pas croire en Dieu.

Que penserait-on de nous si, malgré nos prétendus progrès en tout genre, nous nous servions du bouclier pour aller à la guerre contre des ennemis armés de canons, et si, oubliant volontairement les quelques avantages de bien-être que nous nous sommes créés siècle à siècle, nous prenions le parti de vivre dans les bois? C'est pourtant ainsi que nous agissons hors du cercle banal de la vie matérielle. Nous savons parfaitement qu'une voiture publique nous mènera plus vite que nos jambes au but souhaité; nous savons aussi qu'un bateau à vapeur va plus vite encore qu'une diligence, et que le chemin de fer l'emporte en rapidité sur le bateau et sur la voiture. Nous n'ignorons pas non plus le rapport exact qu'il convient d'établir entre tel degré de fortune et telle jouissance enviée. Quelle habileté n'avons-nous pas à nous construire des maisons selon nos diverses positions et nos goûts, à nous choisir des meubles doux au repos, gracieux à la vue, délicats au toucher? A quel sens n'avons-nous pas voué un culte intelligent, subtil, raffiné? N'avons-nous pas fait du corps humain un trône où chaque sens règne à son tour quand ils ne se pressent pas tous sous la couronne d'une même souveraineté? Nous avons enfin l'art et la science de toutes les voluptés, mais qui possède la grande science de souffrir?

Et souffrir, c'est quelquefois si long, si vaste, si détaillé. La souffrance est un océan composé d'innombrables gouttes qui toutes ont la forme de l'Océan. Attendre, c'est souffrir. Et pourtant la souffrance nous surprend toujours comme une étrangère dont nous ne connaissons ni la figure, ni la voix. Il est peu de personnes qu'elle ne visite une fois au moins dans l'année, et nul cependant ne s'en fait une habitude; même ceux qui l'ont connue la veille, cherchent à s'en souvenir le lendemain. Celui qui ne l'a pas encore éprouvée et qui la nie, se trompe; celui qui la nie après l'avoir subie, ment.

Et voyez comme nous sommes faibles et désarmés pour l'adoucir ou l'écarter! Nous n'avons plus la foi, cette divine sœur, cette sœur est née de l'espérance; car la foi habitait les endroits cachés, les coins muets et sombres des cathédrales, les cellules des couvens; où sont les couvens? Nid brisé, oiseau parti. Où est la hiérarchie de fer qui enchaînait chaque homme à sa place, lui donnant en échange de la contrainte le calme de l'immobilité? Pour écarter ou pour adoucir la souffrance, avons-nous de ces amis forts, patiens et tendres, comme on dit qu'il en existait autrefois? Hélas! nos amis sont aussi nécessiteux que nous-mêmes, et ils s'en vont comme nous à travers le monde, mendiant des consolations et ne recevant que de l'indifférence. Et à défaut de foi, à défaut de temples ouverts dans l'ombre, à défaut du baume de l'amitié, quels livres avons-nous où toutes nos douleurs, où toutes nos contrariétés, ces autres douleurs, soient prévues, devinées par quelque côté, soupçonnées, ne fût-ce que légèrement? Nous n'avons que les livres de l'antiquité, laquelle pouvait très bien connaître les causes et les résultats des passions et des malheurs du temps, de l'époque, les guérir ou plutôt les expliquer, car les anciens définissent et comprennent mieux qu'ils ne sauvent; mais en quoi les livres de l'antiquité, les philosophies professées dans les écoles d'Athènes, ou sous les rameaux des figuiers, nous touchent-ils, nous intéressent-ils, si ce n'est par quelques points éloignés, par quelques extrémités flottantes?

La nature des dieux, l'origine du monde, l'essence de quelques passions, les principes du goût, les fondemens des lois, voilà à peu près l'éternel, l'invariable sujet des théories, du reste admirablement subtiles, de Socrate, de Platon et de leurs nombreux disciples. Leur philosophie est de leur temps, et rien de plus. Cependant, que de questions nouvelles sont nées depuis le christianisme et du christianisme même? Le livre par excellence, l'Evangile, est sans nul doute l'histoire d'une belle vie et d'une belle mort, mais il n'est aussi que l'histoire d'une seule vie et d'une seule mort. D'ailleurs, il faut le laisser sur l'autel où la religion l'a ouvert, sans lui demander des consolations pour des peines que la foi n'a pas toujours mission d'entendre.

Mouton trompa les prévisions du capitaine Zuccharo; il fut rebelle à tous les essais d'éducation tentés sur son intelligence. Ni l'exemple du compagnon docile auquel on l'associa, ni les douceurs d'un nouveau régime alimentaire, ni les menaces, ni les coups ne triomphèrent de sa ferme intention de ne pas devenir un chien savant. Si on lui présentait des cartes à jouer, il les déchirait à belles dents; des dominos, il les éparpillait en aboyant; quand on lui commandait de former le nom d'une ville avec les vingt-cinq lettres étalées devant lui, il se couchait sur ses pattes et s'endormait. Son instinct révolté vengeait tous ceux de sa race qu'un cupide charlatanisme avait humiliés au point de les transformer en membres honoraires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sa conduite parfaitement sensée semblait dire: Un chien n'est pas plus né pour faire une partie d'écarté qu'un membre de la chambre des pairs pour aboyer. Quant aux oiseaux qui parlent, aux épagneuls qui dansent, aux serins qui font l'exercice à feu, aux singes qui montent à cheval, aux chevaux qui valsent, ce sont des animaux fort disgracieux; ils sont plus beaux mille fois lorsqu'ils hennissent, sifflent, mordent et ruent. Quel ravissant spectacle ce serait de voir une jeune femme placer une selle sur son dos, se clouer des fers à cheval aux pieds et aux mains, et galoper autour du Champ-de-Mars?

Rien n'est plus triste que cette manie de demander à une chose, comme le plus méritoire des efforts, les qualités d'une autre chose. C'est pourtant ce qu'on voit tous les jours. — Venez entendre ce joueur de flûte, il joue si admirablement bien qu'on jugerait entendre un violon. — Eh! quoi, vous n'avez pas encore entendu ce fameux violon (tous les violons sont fameux depuis dix ans)! Il domine si bien son instrument, il le plie si heureusement à sa fantaisie, que lorsqu'il joue on croirait entendre une flûte.

Cela étant ainsi, je me demande pourquoi une flûte ne serait pas indifféremment un violon et un violon une flûte, et où est la nécessité qu'il y ait deux instrumens pour arriver à un but qu'un seul remplirait. Dans quelques années le plus grand éloge qu'on pourra faire d'un joueur de violon, consistera à dire qu'en l'écoutant on est presque convaincu qu'il joue du violon. Mouton, qui était né caniche, eut la sublime bêtise de vouloir rester caniche. On ne put pas en tirer une seule partie de domino.

On devine où il alla dès que le capitaine Zuccharo l'eut d'un coup de pied et d'un coup de cravache poussé au milieu de la rue. Je ne sais combien d'enfans il renversa, mais son poil ruisselait de sueur lorsqu'il parut sous la galerie Rivoli, où d'habitude se tenait son maître. L'aveugle n'y était pas. D'un bond il alla à la maison de la veuve. Nous ne dirons pas que Mouton arriva juste au moment où l'on descendait l'aveugle dans sa bière, et qu'il suivit son maître jusqu'à la fosse commune. Notre histoire se privera de cette scène de douleur. Un semblable épisode est devenu populaire sous le crayon de l'artiste auquel nous devons *le Convoi du Pauvre*. Qui ne se souvient d'avoir admiré ce chef-d'œuvre grossier, et pourtant ce chef-d'œuvre? Qu'a-t-il fallu au peintre pour placer son nom et son œuvre dans notre souvenir d'une manière impérissable comme s'il s'appelait Poussin ou Raphaël? Quatre coups de crayon noir. Dans une ornière des boulevarts extérieurs roule un corbillard; devant le corbillard est assis un cocher indifférent; derrière marche, la tête baissée, un chien, un seul chien pour tout convoi. Cela suffit. Vingt expositions de peinture ont passé sans imprimer de trace dans notre mémoire, et ce carré de papier où est dessiné le convoi du pauvre ne périra pas. Pourquoi? Ici est le grand problème. Que faut-il pour qu'un ouvrage dure? Chapelain a été le plus illustre poète de son temps, et nul n'a retenu deux vers de Chapelain. Certainement il était poète, certainement il connaissait sa langue qu'il écrivait avec une rigoureuse pureté; comment lui contester la grandeur du sujet sur lequel il avait fondé ses titres à l'immortalité? Malgré ces conditions de fond et de forme, Chapelain n'a pas vaincu la résistance d'un demi-siècle. Aujourd'hui il n'a, pour ainsi dire, jamais existé. D'un autre côté, un écrivain déplorable, un manœuvre de style, le dernier des derniers au 18e siècle, l'abbé Prévost, compose, après avoir tant composé de livres blafards, sans nerf, sans coloris, sans vie, un livre, un tout petit livre intitulé *Manon Lescaut*. Le sujet en est commun, ravalé, le style n'est ni meilleur ni pire que le style dont il a tant abusé; il est même, vu après, plus fatigué que celui de sa jeunesse, c'est la piquette du même vin plat dont il a tant gorgé ses lecteurs. Eh bien! avec ces matériaux pourris, il élève un monument éternel dans la grande cité littéraire; *Manon Lescaut* se trouve un chef-d'œuvre. Il n'y a qu'une voix pour le dire; c'est donc ainsi qu'il faut faire pour réussir? Prendre un sujet comme il vient, et le traiter sans souci de la forme; c'est faire peur en vérité. D'un autre côté que voyons-nous? Un ouvrage plus extraordinairement populaire que *Manon Lescaut*, et qui n'est que style depuis le premier mot jusqu'au dernier, et du style le plus merveilleux, le plus neuf, le plus trouvé dont on puisse se former une idée, c'est *Candide*, un des contes philosophiques de Voltaire, ouvrage qu'il ne faut mettre en parallèle avec rien, si ce n'est pour reconnaître son immense supériorité. Voilà donc l'œuvre d'un imbécile, d'un bon homme, et l'œuvre d'un rare génie, d'un démon, également sublimes toutes les deux par des voies de création et des moyens d'exécution diamétralement opposés. Que conclure? que les livres sont comme les enfans dont on est père; on les crée sans y voir, et ce n'est pas plus nous qui les constituons beaux ou laids que ce ne sont les jardiniers qui produisent des œillets et des roses. Je donne peut-être deux comparaisons pour une conclusion; je donne ce que j'ai.

Quel remords n'éprouva pas l'aveugle au retour de Mouton? S'il avait eu un poulet rôti sur sa table au moment où son ami courut sauter sur ses genoux, il lui aurait volontiers offert le poulet. Mais l'aveugle était encore convalescent; il avait une tasse de bouillon clair près de lui; il donna le bouillon à son nouvel hôte, et lui se sentit mieux quand Mouton l'eut lapé jusqu'à la dernière goutte.

Le lendemain il se leva, le surlendemain il avait repris sa place près des Tuileries ainsi que son fidèle Mouton, heureux de n'être plus savant, de se sentir chien comme Dieu l'avait créé.

Beaucoup d'excellens esprits ont cru jusqu'au 18e siècle que les animaux

n'avaient ni âme ni intelligence. Montaigne avait osé pourtant mettre en doute ce sophisme. Lisez un beau chapitre de ce rare philosophe sur l'âme des bêtes; il vous apprendra à vous prononcer avec plus de circonspection. Toutes les qualités dont l'homme se pavane, Montaigne les découvre et au delà dans les animaux : la gaîté, la souffrance, la tristesse, le bon sens, la gratitude, la mémoire, et tout. Ses raisonnemens sont sans réplique. Lisez aussi une admirable fable de La Fontaine, et vous réfléchirez long-temps sur ce que vous devez croire de la prétendue infériorité des animaux. Mais lisez surtout ce que les philosophes du dix-huitième siècle ont écrit sur cette matière délicate, épouvantail des faux esprits religieux; car le dix-huitième siècle a touché à tout, et de tout ce qu'il a touché a jailli une flamme à laquelle nous avons allumé les lanternes de notre siècle, qui pense avoir inventé même le soleil. Sans les terribles moyens de répression que l'état ne se faisait pas faute d'employer contre les écrivains, le dix-huitième siècle aurait même trouvé à coup sûr la forme de publicité par excellence, le journalisme. Le journalisme seul lui a manqué, et encore faut-il s'entendre. Le XVIIIe siècle aimait, parce qu'il avait de la verve et de l'esprit, le format portatif, et il savait le remplir ou de la pétillante prose de Voltaire, ou de la poésie du chevalier de Boufflers, il était passionné à l'excès, et d'ailleurs, comme nous le sommes, des nouvelles fraîches, moissonnées la veille dans le champ des événemens; il vivait vite, bien, il vivait trop; le journalisme personnel, le seul qu'il ait connu, lui allait comme un cheval maigre à qui est pressé. Il avait par dessus tout le style de la chose, style qu'il créa de ses doigts nerveux, émus par la colère et le café. Curieux autant que nous, il ne voulait pas se coucher sans avoir des nouvelles de la Russie, de la Chine, de l'Afrique et de la Mésopotamie; il aimait les procès criminels; il s'indignait, sous le bonnet de nuit de Voltaire et dans les pantoufles à ramages de Diderot, du supplice de Calas, de Lally, et il s'essuyait les yeux avec quelque bon scandale venu en poupe des coulisses de l'Opéra. Comme il allait au galop, franchissant tout, éventrant les réputations, piétinant sur les lois et blessant Dieu au défaut de l'épaule! Aussi il abolit la religion et découvrit l'anévrisme. Nous avons, nous, conservé l'anévrisme et rétabli le culte de nos pères.

Or, un tel siècle était bien près de créer l'instrument le plus incisif avec lequel on puisse faire rendre l'âme à qui vous a blessé dans vos intérêts, dans votre honneur ou dans votre réputation. Mais la Bastille était là, et la Bastille n'a jamais été un paradoxe, quoiqu'elle ait existé.

Il y avait à la rigueur un journalisme au XVIIIe siècle; mais un journalisme insuffisant. La gazette de Fréron était un mauvais, un stupide recueil, vendu 1,500 livres à la cour, à l'archevêque de Paris, rédigé en iroquois sur du papier jaune; la correspondance de Grimm arrivait trois mois après les événemens et passait sans y toucher pardessus la tête du peuple.

La restauration eut un journalisme brillant, mais peu varié; l'occasion y prêtant, nous parlerons ici d'un recueil de l'époque, fort peu individuel puisque trente personnes au moins en formaient la rédaction, mais très célèbre du moment où il cessa de paraître. Il s'appelait *le Globe*. Ses rédacteurs étaient la fine fleur de l'indépendance morale, civile, politique et religieuse, l'extrait triple du désintéressement. Ils sont aujourd'hui, toujours par excès d'indépendance, bibliothécaires, membres du conseil de l'Université, préfets, ministres. On n'en citerait pas quatre, mais quatre seulement, qui n'aient pris *un bain d'or*. *Le Globe* était imprimé en deux caractères. On imprimait en *cicéro* les articles de génie, et en *petit-romain* les morceaux d'esprit; tout y était choisi dans cette mesure. Les *espaces* tenaient lieu de profondeur de pensée, et jusqu'aux *blancs* avaient une signification. On se demandait dans certaine congrégation de Mme..... : « Avez-vous remarqué le dernier *blanc* de M. un tel? Quel homme! et il n'est pas mort à la peine! »

Un des derniers jours du mois de juillet, la foule s'était amassée à l'un des angles de la place de la Concorde, et chacun accourait la grossir. Je m'approchai, car je suis un peu foule à certaines heures de délassement, et volontiers je quitterais la plume, comme Bayle, pour aller voir Polichinelle sur la place; je m'approchai, et après plus d'un effort je parvins au centre du tourbillon. De quel spectacle pénible ne fus-je pas frappé? Le vieil aveugle soulevait en soupirant son pauvre Mouton qui se mourait. Un agent de police l'avait empoisonné. Empoisonner le chien de l'aveugle! grand Dieu! Cet agent de police a nécessairement tué, ou il tuera un jour, son père. Le caniche râlait, et quand il avait la force de soulever sa paupière agonisante, c'était pour jeter les yeux sur son maître, qui ne pouvait pas le voir, mais qui pleurait avec ses yeux, avec ses paroles, avec ses gestes, avec ses vieilles mains ridées. Ses efforts tendaient sans cesse à soulever dans ses bras le pauvre Mouton, qui gémissait tout en frissonnant, tout en ébouriffant son poil touché par la mort. L'aveugle se tournait ensuite vers la foule, vraiment attendrie, pour lui raconter, avec des paroles brisées, les belles qualités, l'excellent naturel de son compagnon. Il en parlait comme d'un fils, son seul espoir; il ajoutait que Mouton n'avait jamais menacé, jamais mordu personne. Et pourtant on l'a empoisonné! Pour qu'on me le rendît à la vie je donnerais..... L'aveugle s'arrêtait court au milieu de sa promesse votive, car il n'avait rien à donner. Alors il reprenait ses pleurs et ses appels attendrissans à son chien, auquel il ôtait le collier, comme si Mouton n'en avait déjà plus besoin. La sébile de bois avait été brisée par les pieds des curieux, les allumettes phosphoriques, toute sa fortune, étaient éparpillées sur le pavé de la place de la Concorde, qui, à part ce petit événement, brillait de toute sa splendeur accoutumée. Les fontaines d'or soufflaient l'eau vers le ciel, les équipages couraient à toutes roues vers les Champs-Elysées, dignes ce jour-là de leur nom mythologique. Qu'est-ce que cela vous fait, heureux de la terre, qu'un aveugle pleure sur son chien empoisonné? Mouton n'entr'ouvrait déjà plus la paupière; il haletait à peine sur les dalles; de loin en loin seulement une convulsion nerveuse le secouait, et il paraissait faussement alors vouloir reprendre quelque avantage sur la mort. L'aveugle se lamentait toujours. S'il eût consenti à devenir savant, le pauvre chien n'aurait pas été là.

Dans un moment où l'aveugle cherchait à se rendre compte par ses mains, à défaut de ses yeux, du reste de vie qui animait encore son meilleur ami, deux autres mains se croisèrent avec celles de l'aveugle, qui poussa un cri déchirant. Il crut qu'on lui enlevait son chien pour le jeter dans le tombereau. — Laissez-le faire, lui cria une personne; c'est un médecin.

Le médecin était un de ces jeunes Orientaux venus de Constantinople ou d'Alexandrie pour étudier à Paris. Il passait par là. Une de nos illustrations d'hôpital n'eût pas daigné s'arrêter devant ces deux douleurs. La jeunesse sans gloire est pleine de pitié, parce qu'elle souffre encore. Un mot écrit à la hâte par le jeune médecin fut aussitôt porté par un des spectateurs de cette touchante scène à une pharmacie voisine.

De quel droit tue-t-on les chiens? Voyez-vous la police s'arrogeant un droit de bourreau sur l'œuvre de la création! Mais la rage? La rage est imputable à ceux qui laissent se reproduire à l'infini des animaux dont il serait aisé de limiter la reproduction au moyen d'un impôt. Exceptez le chien du berger, le chien de l'aveugle, le chien du fermier, le chien utile enfin, et obligez chaque propriétaire d'un chien de luxe à payer à l'état un droit spécial. Par là, les chiens imposés seront plus surveillés, et le nombre des chiens errans diminuera d'année en année au point de n'être plus appréciable sur une immense surface comme la France, où il a été calculé que les chiens dévorent la substance de trente mille personnes. D'ailleurs le revenu sera fort beau, si on juge par ce qui a lieu en Angleterre; non seulement les propriétaires de chiens y sont imposés, mais ceux qui ont des chevaux, des voitures, des domestiques poudrés, versent aussi une contribution particulière. Frappez à bras raccourcis sur le luxe, émondez-le; le pauvre paiera d'autant moins; et il est temps de songer à lui.

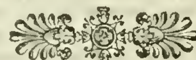
Quand Mouton eut bu l'antidote indiqué par le jeune médecin oriental, il rendit le poison qui n'avait pas eu le temps de passer dans les voies digestives. Il revint peu à peu; on alla ensuite chercher de l'eau à la belle fontaine, utile pour la première fois, et on en fit boire à Mouton.

Quand l'aveugle entendit aboyer son chien, quand il sentit debout sous ses deux mains tremblantes le pauvre Mouton, il chercha tout autour de lui le libérateur de son ami, de son compagnon, de son enfant ressuscité.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il quand on l'eut placé devant le jeune médecin : mon Dieu! pourquoi suis-je aveugle?

Il fouilla tout ému dans sa poche, et il en tira un briquet phosphorique qu'il mit dans la main de son bienfaiteur.

LÉON GOZLAN.



LA CLÉ.

Ce qu'on nomme l'*arbre généalogique*, dans le palais de la Vieille-Résidence, à Munich, est un couloir en forme de galerie, long, étroit, singulièrement triste et servant de *pas-perdus* entre la chambre du Trésor et le Grottenhof. A gauche, par d'énormes croisées, pénètre cependant avec difficulté, le jour, dont les rayons se brisent au dehors sur une muraille haute et verdâtre, clôture aussi humide qu'étrange d'une terrasse qui se prolonge extérieurement de plain-pied avec le parquet de la galerie. En face des croisées, à droite, dans les cadres les plus décrépits et les plus bizarres du monde, s'étend sur le lambris la suite des portraits de famille de la maison naguère ducale et palatine, aujourd'hui princière et royale, de Wittelsbach. Depuis Otto, qui reçut des mains de Barberousse le duché de Bavière en fief, jusqu'aux ramifications les plus éloignées de la souche, l'arbre tout entier tapisse de ses médaillons la boiserie du couloir. Les crimes politiques et privés (s'il y a des crimes chez les princes) n'excluent pas les descendans d'Otto de son feuillage, qui d'ailleurs n'est qu'un *memento* héraldique fort douteux pour l'histoire, l'atmosphère du rez-de-chaussée ayant détruit, avec les couleurs, les ressemblances. Aussi les plus anciens sont-ils absolument inconnus ou confondus. Ceux qui les ont accrochés là pourraient seuls en écrire le catalogue, mais ils sont morts.

Les touristes anglais ont mis à la mode à Munich de visiter la galerie aux flambeaux, sous prétexte de mieux apprécier le clair-obscur; il est certain que, même en juillet, à quatre heures de l'après-midi et par les brumes opaques si communes en Bavière, cette ostentation de lumière factice ne paraît pas superflue. Nous étions parvenus, l'huissier de service

et moi, au milieu du couloir, lorsque mes yeux aperçurent derrière les girandoles d'un lustre un tableau que l'absence de tout vernis, en rendant ses couleurs un peu mates et diffuses, détachait sur le glacis des toiles environnantes. C'était le portrait d'une femme de vingt-cinq ans environ, d'une figure à la fois douce et noble, vraiment bavaroise, dont l'œil bleu et mélancolique semblait chargé par le pinceau habile de l'artiste d'une si profonde douleur, qu'il me fut impossible d'en supporter froidement le moindre éclat. Quant à l'expression intime du visage, on n'aurait pas représenté différemment Lucrèce, restée seule après le départ de Tarquin; le poème de Shakspeare, *The rape of Lucrece*, serait le meilleur commentaire de cette physionomie.

La femme du tableau était vêtue d'une robe de velours noir à corsage collant et montant; il s'en échappait, autour du col et sur la poitrine, des bouillons gracieux d'un fichu de dentelle. Au chignon de ses cheveux cendrés, étincelait la coiffure nationale des jeunes filles de Munich, le *réseau d'argent*, *Riegelhaube*. On ne voyait d'ailleurs que la main droite; l'étrangère la tenait fermée contre son cœur, dont on aurait dit qu'elle contenait les palpitations trop vives; et entre ses doigts fins, aux ongles rosés, sur le métal soyeux du corsage, se levait en relief la poignée d'or d'une clé qu'elle serrait avec force. Le portrait rappelait un peu, quant au pinceau, la manière d'un artiste italien du 18e siècle, d'un bon élève de Trevisani.

— Quelle est cette princesse? demandai-je à l'huissier en lui rendant son flambeau qu'il m'avait prêté.

— Ce n'est pas une princesse, monsieur; c'est une dame de la cour, parente fort éloignée de la maison de Wittelsbach. Il y a six semaines, un Anglais de distinction, qui se trouvait de passage à Munich, fit remettre aux intendans de la résidence, avec un billet de sa main, une caisse soigneusement emballée qui renfermait ce tableau. L'Anglais n'a voulu ni se nommer, ni se montrer. Les renseignemens contenus dans sa lettre ont paru justifier le prix de son envoi; cet amateur y expliquait comment, ayant découvert par hasard le portrait dans un vieux château du Tyrol, il croyait de son devoir de l'offrir à la collection de l'arbre généalogique. Mais le nom de cette dame m'est inconnu.

J'ignore si l'aspect de la galerie me prédisposait au merveilleux, ou si la figure officielle de l'huissier prit aux clartés de son flambeau un caractère louche; ce qu'il y a de certain, c'est que, le soir même, me rappelant que toutes les intrigues sont dévoilées dans les ambassades, je me présentai à la réception du ministre d'Autriche. Quelques étrangers seulement erraient dans les salons; c'était la saison des eaux de Kreuth. On se pressait autour de la comtesse Vicenzella, une Milanaise fort séduisante, qui ne quitte jamais Munich. Il serait difficile de rencontrer une personne d'un plus grand esprit de conversation. Mme Vicenzella possède tout à la fois le *brio* d'une femme de Paris et la majestueuse lenteur des Lombardes, c'est la *furia francese* dans le discours unie à la passion concentrée du Midi. L'âge même (elle a cinquante-deux ans) n'a fait que rendre cette double faculté plus remarquable en donnant plus d'accent à sa physionomie, plus d'originalité à sa parole. On ne saurait toutefois rien lire sur son beau visage de marbre. Seulement, lorsqu'elle s'oublie, ce qui est rare, une rougeur subite et légère vient trahir les combats de cette âme, que l'orgueil féminin le plus exalté dispute encore aux émotions tendres. Alors on voit ses magnifiques épaules, parfaitement conservées et dignes de Canova, rougir aussi; mais elle trouve toujours l'art de soustraire ses beaux yeux noirs et expressifs à l'observation des gens dont sa délicatesse de femme redoute la curiosité importune. Mme Vicenzella était une beauté très en vogue à la cour de Bavière, en 1810; elle a dansé avec Napoléon à la Vieille-Résidence, et elle habite maintenant un de ces somptueux hôtels qui bordent *Otto-Strasse*, devant les quinconces de la place Maximilien.

A la brume du matin avait succédé une température plus convenable pour le mois de juillet; un ciel même légèrement orageux s'étendait au dessus du petit jardin de l'ambassade, et on causait, vers minuit, à la senteur des arbustes rangés sous le balcon, en regardant l'obélisque d'airain élevé sur la place Caroline par le roi Louis, à la mémoire des Bavarois morts en 1812 dans la campagne de Russie. Chacun disait un mot de la pyramide, mais en n'oubliant pas les précautions oratoires de la diplomatie. Animés par le drame de la Bérésina, la voix vibrante et le geste fascinateur de Mme Vicenzella m'avaient peu à peu distrait du but de ma recherche.

— Mais, dis-je à M. Passmore, jeune Anglais qui fréquentait l'atelier de Hess, expliquez-moi donc une singularité. La comtessina possède un mari, et on ne le voit pas.

— Le comte Lothario passe pour un original, me répondit le touriste; c'est une qualité dans le monde qui réplique à tout et dispense de tout. Depuis la mort d'un frère chéri, le marquis P..., qui remonte à 1814, il vit dans la retraite. Vingt ans n'ont point calmé sa douleur. Mais je vous préviens que Mme Vicenzella n'aime pas les *à parte*.

M. Passmore me quitta en souriant. J'eusse fait peu de cas de sa remarque, sans une circonstance qui lui donna soudainement de la valeur. Les yeux de la sombre Italienne s'étant rencontrés par hasard avec les miens, elle comprit de quoi nous avions parlé. A l'instant, mais pour moi seul, sa physionomie changea comme si un premier masque en fût tombé pour céder sa place à une seconde enveloppe. Ses lèvres, déjà fort minces et pâles, se resserrèrent et blanchirent davantage; une lumière fauve perça la nuit de ses prunelles, tandis qu'un nuage de dédain et d'ironie obscurcissait la circonspection ordinaire des lignes de sa bouche. Je restai comme ébloui. Mon Anglais, se possédant mieux, s'était rapproché. La Milanaise voulut m'achever.

— Ne vous oubliez pas sur le balcon, monsieur! les nuits d'été à Munich sont malsaines. Mais comment ne point rêver indéfiniment à cet obélisque!

— Je rêve, madame, lui répondis-je sans me déconcerter, à un très beau portrait qu'on m'a montré ce matin dans la collection de l'arbre généalogique.

— Ces portraits sont généralement si laids, reprit avec gaîté Mme Vicenzella en ne s'occupant plus de moi, que les ténèbres humides de la galerie ne leur font pas de tort. Mais si ma belle-sœur, la marquise P..., y tenait son rang, les éloges de monsieur seraient mieux fondés.

— Je croyais, dit M. Passmore d'un air simple, que la contessina avait eu depuis long-temps le malheur de perdre sa parente.

— Nous l'avons même perdue avant le marquis, et c'est pourquoi je m'étonne que son portrait ne soit pas au nombre des tableaux de la galerie; car Stéphanie de Hirschberg descendait par sa mère de la branche ludovicienne éteinte en 1777. Elle était vraiment une Wittelsbach... Mais ces détails n'ont aucun intérêt pour les personnes étrangères à l'histoire des grandes familles de la Bavière. Ce qui me les rappelle maintenant, c'est la catastrophe de la Bérésina qui entraîna celle de mon malheureux beau-frère.

Il y a des demi-révélations qui tombent sur un auditoire comme une pluie sur la terre desséchée. Les fauteuils se rapprochèrent peu à peu de la comtesse. J'observais du coin de l'œil M. Passmore: son sang-froid ne s'était pas démenti. Cependant tout le monde pressait madame Vicenzella de raconter l'histoire du marquis P...; évidemment nos prières la flattaient. Je vois encore en frémissant les lèvres pâles de l'Italienne s'ouvrir comme une bouche de pierre et se jouer avec la terreur du récit suivant:

« A l'époque où l'armée bavaroise accompagna Napoléon en Russie, le marquis P..., ayant un grade élevé dans un régiment du quatrième corps commandé par le prince Eugène, fut obligé de quitter Munich avec le vice-roi, au moment où il venait d'épouser la plus riche héritière du Salzbourg, Mlle Stéphanie de Hirschberg. C'était un amour d'enfance; Stéphanie avait passé les premières années de sa jeunesse à Milan; sa famille et la mienne nous avaient mariées le même jour aux deux frères. La séparation fut donc déchirante; jamais le devoir n'avait tant exigé du bonheur. Elle eut lieu à Hirschberg, et Stéphanie, ne résistant pas à des émotions aussi nouvelles pour son cœur, tomba dangereusement malade; nous cachâmes, Lothario et moi, cette circonstance au marquis. Mais sa femme succomba; nos lettres alors, n'osant plus être mensongères, s'interrompirent tout à fait pour n'être pas véridiques. Nous comptions que le marquis prendrait cette interruption pour une conséquence de la guerre, et il est certain qu'après l'incendie de Moscou, les communications entre l'Allemagne et la grande armée devinrent fort difficiles. Telle était notre anxiété, quand les lettres de mon beau-frère à leur tour cessèrent de nous parvenir.

Nous apprîmes plus tard qu'à cette époque le terrible secret qu'il aurait fallu au contraire lui dérober long-temps encore fut indiscrètement révélé au marquis P... à Marienwerder, où se ralliaient les débris du quatrième corps. A partir de cette affreuse nouvelle, mon beau-frère n'écrivit plus. Il envoya sur-le-champ sa démission au prince Eugène, et, suivi d'un domestique italien qu'il avait pris tout enfant à son service, il parcourut l'Europe pendant deux années, n'osant rentrer en Bavière où Stéphanie ne l'attendait plus vivante, et se renfermant dans un silence absolu comme si nous n'existions plus pour sa tendresse. Nous nous étions résignés avec douleur à cette mort anticipée; nous espérions que le temps, en adoucissant ses regrets, nous rendrait un frère et un ami. C'est au milieu de ce repos étrange que le dernier coup nous frappa.

Le schloss Hirschberg est situé sur un versant de la montagne de Salzbourg, entre Golling et Hallein, près de la chute du Schwarzbach. Il est si haut perché que les neiges durcies sur le chaperon de ses tourelles résistent au soleil de la canicule. Les voyageurs qui se rendent à la chute ne manquent pas d'en chercher curieusement l'entrée principale à travers les bruyères montueuses dont elle est comme offusquée. Les artistes y admirent, à la clé de voûte de l'ogive de cette porte, une statuette du fameux évêque Marcus Sittacus. Ce qu'il y a de plus précieux au schloss, c'est un monument secret du danger des temps féodaux, une chambre mystérieuse dont l'entrée, suivant la loi que s'était imposée la famille de Hirschberg, ne doit être connue que de trois personnes, le comte, son héritier présomptif, et un tiers quelconque dont la discrétion lui est acquise.

Dans le printemps de 1815, alors que l'Allemagne se précipitait sur la France, un voyageur aussi traversa ces bruyères par une nuit assez sombre, et découvrit même aisément, en dépit de l'obscurité, la chaîne de la cloche de la porte, que les chasseurs de chamois, si familiers qu'ils puissent être avec l'hospitalière demeure, ne saisissent, dans le tortis de l'épine-vinette, qu'après de longs tâtonnemens. Il était seul, à pied. Quand la cloche, assourdie par les mousses qui en incrustent le battant, eut néanmoins résonné comme un gémissement dans le manoir, le champ de cette porte s'illumina tout à coup, et un fallot de corne démasqua ses rayons derrière le trèfle du guichet; deux figures, inquiètes et bizarres, s'entrechoquaient au milieu de sa pénombre étoilée. C'étaient la vieille Agatha, concierge du schloss, qui avait nourri la marquise, et Hugo, son fils, pâtre vigilant et triste, gardant le gibier des forêts, les troupeaux du vallon et les tombes de la famille avec une égale vénération.

L'œil acéré du jeune montagnard reconnut le voyageur, mais la parole expira sur ses lèvres : Hugo devina que sa mère avait trop souffert du temps et de la douleur pour que l'incognito d'un pareil hôte fût levé. Il se hâta de retirer en silence la barre de fer qui fermait obliquement les ventaux, et l'étranger passa outre, en lui serrant furtivement le bras avec émotion. Puis, évitant de regarder la nourrice en face, il lui dit :

— Je suis peintre ; je voyage dans le Salzbourg pour copier vos églises et vos châteaux. On m'a parlé de la chapelle de Hirschberg comme d'un bel édifice. Permettez-moi de veiller dans la galerie ; je visiterai la chapelle au point du jour, avant de monter au Konigsee.

Le voyageur s'exprimait en milanais pur ; ses accens surprirent Agatha. Si la vue de la nourrice avait été aussi fraîche que sa mémoire, elle aurait partagé le trouble contenu du pâtre. Mais Hugo répliqua d'une voix creuse, les yeux baissés : — Un ordre du comte Notario défend l'entrée de la chapelle à tout le monde, même à son frère. Mais si vous êtes peintre, monsieur, ajouta le montagnard avec une expression singulière, il y a dans la galerie un portrait qui occupera bien votre nuit. Je vous allumerai des bougies. Vous veillerez jusqu'au jour en le regardant.

Hugo n'attendit pas la réponse de l'Italien. Après avoir exigé de sa mère qu'elle se couchât, le pâtre s'élança dans l'escalier d'honneur du manoir, et, tournoyant dans sa cage avec la muette élasticité d'un fantôme, il ne s'arrêta que vis-à-vis d'une porte énorme à panneaux rompus comme les feuillets brisés d'un paravent de laque. Quand ce rideau de chêne se fut enroulé dans ses plis, la perspective de la galerie s'offrit comme une nuit épaisse où pointaient çà et là, aux lueurs du fallot, les reflets des cottes de mailles, des armures gothiques et des faisceaux de glaives rangés sur deux files dans toute son étendue. Les effigies en bois doré des ancêtres de la marquise, couchées sur des sarcophages ou redressées en mannequins, semblaient poursuivre de leurs yeux d'émail la curiosité du voyageur, tandis que les fresques de la muraille, servant de repoussoir à ces fantastiques évocations, lui cachaient les devises et les armoiries de la famille de Hirschberg sous l'écaille de leurs peintures. Mais des indices moins guerriers témoignaient avec plus d'énergie peut-être de l'abandon du schloss. De grandes cuves de blanchisserie étaient empilées contre des trophées conquis sur les Turcs ; les cordes attachées au cimier des preux et tendues d'une couronne ducale à la palme d'un martyr servaient de séchoir au linge de la vieille Agatha, et les pieds, en s'égarant le long des plinthes historiées du mur, fourrageaient dans des amas poudreux de paille de maïs sèche, bois de chauffage beaucoup trop usité dans le Salzbourg, la Styrie et la Carniole, au gré des touristes.

La figure étrange du pâtre s'encadrait à merveille dans cette décoration. Comme il veillait toujours, après le coucher du soleil, quelques heures à la garde du manoir, son habit de montagnard était encore au grand complet. Le nœud de brocatelle qui retenait la cocarde de son chapeau vert et pointu, coquettement formé de plumes d'oiseau et de crins de chamois, s'était relâché durant les fatigues du matin, et ce panache rouge, s'embarrassant sur le visage de Hugo dans les vrilles démesurées de sa moustache y répandait un clair obscur de bandit. Enfin, sous son menton brun, on pouvait remarquer une difformité locale, un goître assez tuméfié pour qu'à l'originalité du costume il ajoutât l'intérêt hideux de la maladie.

Vers le milieu de la galerie, le pâtre s'arrêta ; d'une main ferme, il alluma des bougies qui paraissaient attendre depuis long-temps le voyageur, sur le couvercle d'un cénotaphe de cuivre, et de l'autre il lui montra froidement un cadre voilé d'un rideau, qui était accroché au lambris, en disant :

— Vous n'avez qu'à tirer ce rideau... Bonsoir !

A la solennité qui était empreinte dans les gestes et dans les paroles de Hugo, l'étranger avait senti que cet homme lui réservait une surprise. Quand le montagnard, qui s'était lentement dirigé vers la porte de chêne, eut replongé dans l'ombre de l'escalier son plumet écarlate, il s'élança avidement sur le rideau du cadre et le fit glisser avec un bruit sinistre le long de sa tringle de fer.

— Stéphanie ! s'écria l'artiste, ou plutôt le marquis P..., avec désespoir.

Ce cri douloureux bondit d'écho en écho dans le manoir démeublé, puis s'éteignit comme le sifflement de l'orage, et mon beau-frère se trouva seul, dans un profond silence, vis-à-vis du portrait de sa femme. Cette entrevue, que je ne chercherai pas à vous peindre, dura près d'une heure. Au bout de cet intervalle, M. P..., ivre de chagrin, s'arracha de la contemplation de l'irrésistible peinture, et se précipita, une clé à la main, au fond de la galerie, vers l'entrée de la chambre secrète. La porte en était déguisée sous le caprice des ornemens du lambris, mais l'impatience de la douleur aiguisait en quelque sorte la vivacité nerveuse de ses recherches. A peine entrait-il dans cette pièce mystérieuse que la marquise elle-même parut, venant au devant de lui. Bien que le tableau eût déjà exalté mon beau-frère, il voulut d'abord se rendre compte avec sang-froid d'un événement qui ne pouvait être qu'un jeu d'optique ou une hallucination d'esprit ; mais la réalité de l'apparition devint peu à peu tellement évidente, que la terreur et l'amour se réunirent pour le convaincre.

— Marquis, dit le spectre, tu m'as appelée ? Moi, je t'attendais. Mais pourquoi n'es-tu pas revenu, comme je t'en avais prié, en cachette, à pas de loup, par la porte dérobée de la galerie ?

Et il en sortait. Les gonds de cette porte, rouillés, frémissaient encore. Une si étrange exaltation glaça M. P...

— Pour te plaire, j'ai mis une robe de velours noir et un réseau d'argent ; c'est la toilette que tu aimes. Vois donc comme le plafond de ma chambre est beau.

M. P... regarda machinalement au plafond.

— Je l'ai fait incruster, par un architecte milanais, d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène, comme un palais de ton pays, pour qu'il te séduisît à ton retour de l'armée. N'est-ce pas que ces caissons encadrent parfaitement nos rideaux de damas à franges d'or ?.... Je crois être encore au soir de nos noces !... Te souviens-tu, marquis ?...

En disant ces mots avec une grâce infinie, le fantôme se pencha vers mon beau-frère et déposa sur son front un baiser tout rempli d'une chaste moiteur. A cette caresse, que la frayeur même rendait plus douce, M. P.... éperdu, le corps affaibli, la tête montée, accepta pieusement le revenant pour ce qu'il semblait être, pour la recomposition surnaturelle et passagère des traits d'une personne chérie, que la force attractive de ses regrets faisait glisser du ciel un moment vers lui. Comme il était très religieux, cette idée satisfit sa raison, et il fut bientôt absorbé par le charme de la présence de Stéphanie.

— Mon cher époux, reprit la marquise d'un ton enjoué, j'ai étudié pendant votre absence l'air de Galli, dans le *Matrimonio segreto*. Les soirs du printemps me mettent en voix. Donnez-moi votre avis.

La marquise chanta comme jamais de son vivant elle n'avait chanté, quoique son contralto eût toujours été magnifique. Les larmes ruisselaient sur le visage de mon beau-frère, qui était tombé à genoux et lui tendait les bras dans une angoisse déchirante. Au milieu d'une roulade, Stéphanie lui dit :

— Il me semble que nous sommes encore sur la terrasse de l'Isola Bella, à l'orient, près du grand pin. C'est là que je vous ai chanté cet air pour la première fois. Ma toilette était la même ; seulement, vous m'aviez ôté mon *riegelhaube* et arrangé mes cheveux à la façon des paysannes de Belgirate. Essayons un peu cette coiffure ; voulez-vous ?

Stéphanie se plaça devant un énorme miroir à biseau qu'éclairait un candélabre, et où se réfléchissaient dans la glace les sourires qu'elle envoyait à son mari. M. P... restait agenouillé, immobile, stupéfait. Depuis que Stéphanie ne chantait plus, il s'était rendu assez maître de lui pour jeter un coup d'œil rapide dans la chambre. Toutes choses encore s'y montraient exactement comme à l'heure de son départ pour la Russie. Il y avait même sur la tablette d'une console un souvenir de ses amours d'enfance avec la marquise : c'était un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver, ensuite jeté dans les mines de Saltzbourg, puis retiré de cet abîme ; trois mois de séjour avaient chargé ses plus minces branches de cristallisations brillantes. L'expérience, faite à la suite d'une course dans la montagne, se rattachait à quelque vive époque de la tendresse des deux époux ; et ce monument singulier, en lui rappelant des jours heureux, doublait l'anxiété comme la douleur du marquis.

— Eh bien ! vous ne venez pas ? s'écria sa femme d'un ton de reproche.

A cette nouvelle invitation, il obéit, convaincu que Dieu le choisissait pour remplir envers l'ombre de Stéphanie une cérémonie inexplicable, mais mystique et sainte. Il s'approcha de la toilette avec la lente mesure d'un homme qui rêve, posa la main sur le réseau d'argent, qu'il sentit peu à peu, sous son effort, se détacher de la tête de la marquise, et bientôt ses doigts frémissans plongèrent dans une chevelure soyeuse, chaude et parfumée, dont les tresses avaient toute la pesanteur de la vie. En quelques secondes, la coiffure locale de Belgirate s'acheva ; Mme P..., qui suivait dans le miroir le geste automatique de mon beau-frère, se leva sur le champ et se tourna vers lui radieuse, avec la magie complète de sa beauté de jeune fille, telle que nous l'avions vue naguère, sous cet ajustement pittoresque, aux îles Borromées. Alors le sang-froid échappa presque entièrement au marquis. Il allait saisir Stéphanie dans ses bras, lorsqu'une réflexion accablante l'arrêta. L'apparition détruite, que lui resterait-il pour en compenser la perte ? Mais M. P... ne lutta quelques instans contre la fascination que pour y céder avec plus d'entraînement.

Je crois vous avoir dit que sa femme semblait l'attendre. Avant son départ pour Moscou, dans la folie des dernières caresses et pour que la réunion prochaine fût plus douce, il avait promis à Mme P... de la surprendre au retour. Dans ce but, les deux époux étaient convenus que mon beau-frère ne rentrerait au schloss que durant la nuit et pour se réfugier immédiatement dans la chambre secrète. Lui, Stéphanie et la vieille nourrice Agatha, seuls en connaissaient l'issue. Le marquis P..... avait emporté en Russie une clé de la porte de la chambre ; elle était suspendue à un ruban et placée sur son cœur. Aussi revenait-il, trop tard sans doute, mais à l'heure prescrite et dans l'appartement désigné, sinon pour retrouver Stéphanie, qui n'y était plus, au moins pour y chercher sa mémoire, qui n'y avait point péri. Mais voilà qu'il se rencontrait maintenant avec une ombre quand il n'avait espéré qu'un souvenir ! Il réfléchit donc que, si le fantôme, à la vue de la clé, s'en rappelait la destination, la marquise, par cet acte rétrospectif, prouverait son existence surnaturelle et son inexplicable réalité. Ce qui engageait M. P... à tenter cette épreuve sacrilége, mais décisive, c'était le singulier reproche que lui avait adressé sa femme de n'être pas entré dans la chambre par l'issue mystérieuse, au moment même où cependant il débouchait à ses yeux par cette porte, et quand elle était la seule qui existât au schloss, pour pénétrer dans l'appartement. La circonstance étant capitale, l'oubli devenait extraordinaire.

M. P… n'hésita pas, quoique fort ému. La clé était encore dans la serrure. Il recula en arrière de quelques pas, la retira vivement, et, s'approchant de nouveau avec résolution de la marquise, en fit étinceler à sa vue la poignée d'or.

La foudre n'est pas plus rapide. Stéphanie poussa un cri affreux qui brisa l'âme de son mari, s'élança hors de la chambre avec la légèreté d'un oiseau, et on put entendre le frôlement épais de sa robe de velours murmurer long-temps encore dans la galerie; puis le silence, un moment écarté, revint sur l'édifice comme le flot sur la grève.

Atterré, mon beau-frère n'eut pas la présence d'esprit de suivre la marquise. Il fallut que le *riegelhaube*, seul vestige de l'apparition qui restât dans la chambre, lui apprît que le songe était cruellement dissipé. A l'aspect du réseau d'argent, il éprouva une réaction terrible; et, comme si une pensée soudaine eût illuminé sa douleur, il s'empara de cette relique, se précipita dans la galerie, passa devant le portrait en puisant dans le rayonnement de cette peinture une anxiété nouvelle, et bientôt se retrouva dans l'escalier où le pâtre et lui montaient naguère, mais sans distinguer d'autre bruit que le retentissement de ses pas, ni voir personne que le reflet de son corps qui glissait au clair de la lune dans la spirale. Il descendit dans le vestibule, appela vainement Hugo, Agatha, et enfin, s'apercevant avec surprise que la porte d'honneur du schloss était ouverte, sortit de ce lamentable séjour.

Il n'y avait qu'un parti à prendre. Près des dernières maisons de Hallein, à quelque distance de Hirschberg, Zilietti, son domestique de confiance l'attendait avec deux chevaux. Mon beau-frère prescrivit à l'Italien de remonter au schloss, et d'y faire avec Hugo toutes les recherches nécessaires pour constater l'identité du fantôme. Quand Zilietti eut disparu, M. P… se dirigea, bride abattue, vers Munich.

J'habitais alors cet hôtel décrépit et lugubre qui forme le coin de la rue des Théatins et de la rue de la Résidence, vis-à-vis de la perspective rectiligne de *Ludwig Strasse*. Une soirée du mois d'avril m'avait surtout paru bien longue; Lothario me quittait; je ne sais quelles craintes superstitieuses voltigeaient autour de moi, lorsque le sabot d'un cheval gratte tout à coup avec impatience le pavé sous mes fenêtres. Les domestiques se lèvent, on monte précipitamment l'escalier, ma porte s'ouvre; c'était le marquis, les yeux ardens, les habits souillés de boue; je veux l'embrasser, il me repousse :

— Au nom du ciel! s'écrie-t-il d'un air égaré, dites-moi la vérité : Stéphanie est-elle morte?

A cette question, aussi horrible qu'imprévue, je demeure anéantie, je ne réponds rien. Ignorant la scène de Hirschberg, il me semble que M. P… est fou. Je fonds en larmes aux pieds de mon beau-frère, qui me comprend et s'abandonne au plus violent désespoir. On le déshabille, on le met au lit; il y a vingt-six lieues de Salzbourg à Munich; le marquis avait crevé son cheval. Un délire affreux, né dans l'excès de la douleur et de la fatigue, allume son sang; ce fut dans les rares instans de lucidité que lui accordait la fièvre, qu'il nous raconta les circonstances extraordinaires de sa visite à Hirschberg; puis il expira, malgré nos soins et nos prières, en couvrant de baisers convulsifs le réseau d'argent qu'il avait détaché de la chevelure de Stéphanie. Lothario et moi nous avons partagé en deux morceaux ce legs étrange; voici le mien.

La comtesse tira de son sein une boîte d'écaille plate; elle en fit crier le couvercle avec un bruit strident dont tout le monde frémit, et ses doigts y puisèrent lentement les débris d'un *riegelhaube*. On se les passa de main en main avec le respect de la conviction et la terreur de la crédulité; quelques éclairs, courant derrière l'obélisque sur l'horizon cuivré, grossissaient fort à propos le malaise de cette expertise. Quant à moi, je n'étais pas satisfait.

— Mais était-ce bien un revenant? dis-je avec un regard scrutateur à M. Passmore qui se tenait calme et muet dans une embrasure de croisée, tandis que Mme Vicenzella jouissait de l'émotion générale.

L'Anglais me toisa d'un air composé, et sourit d'une façon équivoque, en homme qui grille de parler, mais qui a résolu de se taire. De larges gouttes d'eau lui tombaient déjà sur la tête : il ne les sentait pas; cette réserve étouffante exhalait l'ardeur invisible d'un feu couvert; le soupçon, au contraire, me gagnait peu à peu comme un froid pénétrant. Il me fut impossible de résister à mon trouble; je m'approchai de la comtesse avec un frisson.

— Madame, lui dis-je, le portrait de la marquise ne fait-il pas partie maintenant de l'arbre généalogique de la résidence!

— Peut-être bien, répondit-elle de sa voix métallique et en abaissant sur moi des yeux ternes.

— Robe de velours, cheveux cendrés, clé d'or.

— C'est cela même, reprit-elle en m'interrompant; il est possible que Lothario l'ait donné à la collection du palais sans me prévenir.

Mme Vicenzella referma sa boîte, se leva comme une reine, et me jeta en sortant cet adieu ironique :

— Personne, jusqu'à présent, n'avait remarqué ce tableau : il a fallu qu'un Français lui rendît justice.

— Vous avez fait une sottise! me dit tout bas M. Passmore en se hâtant de la suivre.

Je fus un peu étourdi par ces paroles; et, comme les badauds du salon refluaient de la comtesse vers moi, la vivacité du double trait lancé par elle et M. Passmore s'accrut de l'ennui dont leurs questions m'obsédèrent à propos de ma découverte. Heureusement l'orage se déclara, les lampions de fête pétillaient à la pluie sous l'auvent de l'hôtel, les domestiques s'impatientaient dans le vestibule, chacun battit en retraite. J'allumai mon cigare au dernier lampion mourant, et je m'esquivai d'un pied leste en descendant *Briener Strasse*. Bientôt j'aperçus Mme Vicenzella enveloppée de sa cape, précédée d'un valet qui portait une torche de pin devant elle. Au moment où la comtesse s'enfonçait sous les quinconces de la place Maximilien, un homme lui fit une gracieuse révérence, et la quitta. C'était mon Anglais; il me rattrapa vers la rue Louis.

— Kotzebue, me dit-il, prétend que le bagage d'un touriste anglais se compose nécessairement de ses préjugés et de sa théière; il aurait dû ajouter : et de son parapluie. Oserai-je, monsieur, vous offrir une partie de mon ridicule?

A ces mots, il étendit sur ma tête la moitié du pavillon immense en taffetas bleu qu'il avait remorqué au Simplon, au Vésuve, dans les Pyrénées, sur le Rhin, à Malte, dans l'Orient, et nous redevînmes les meilleurs amis du monde.

— Mais vous m'avouerez, repris-je gaîment comme nous débouchions dans la rue Louis, que mon voisinage tout-à-l'heure vous semblait contagieux?

Au lieu de me répondre, M. Passmore s'arrêta; nous nous trouvions précisément en face de l'ancienne maison de la belle Milanaise, au coin de *Incaliner Strasse*. La rue était déserte. Ce lugubre édifice, aux fenêtres basses et grillées, aux murailles épaisses et trapues, à la toiture conique, aux bornes ferrées, complétait éloquemment le récit de la mort du marquis P…., et l'orage assombrissait encore sa physionomie. Nous gardions tous deux le silence vis-à-vis de ce monument d'une grande infortune privée, lorsque, sous le porche de l'église des Théatins, nous vîmes s'agiter comme une ombre que le reflet des éclairs ou la violence de la pluie aurait poussée dans cet asile.

— Tenez! murmura M. Passmore d'une voix émue; voici Lothario.

Je vis effectivement le malheureux frère du marquis; c'était un homme de cinquante ans, d'un extérieur très négligé. M. Passmore m'assura qu'il n'avait plus un cheveu sur la tête, et qu'on l'habillait comme un enfant; il était assis, les bras croisés, à la base d'une colonne du porche, et regardait d'un œil fixe l'hôtel où M. P… mourut dans ses bras. Cette douleur implacable et sauvage, errant dans l'ombre et sous les éclats du tonnerre, me frappa d'une douloureuse surprise : la mort seule d'un frère n'était pas capable de l'inspirer.

— Il est fou, reprit l'Anglais; depuis vingt ans, rien n'a pu le distraire de ce rendez-vous sinistre qu'il donne chaque nuit à la mémoire de son frère, dans le lieu où ils ne se sont retrouvés, en 1814, que pour se quitter si vite. Tous les soirs, on le rencontre ici, à l'heure même où le cheval, comme le coursier de Lénore, s'écrasa de fatigue sur le pavé; cette démence retient forcément la comtesse à Munich. Après la mort de son beau-frère, elle voulait revoir l'Italie et s'y fixer : Lothario refusa; il n'est pas même retourné à Hirschberg depuis la mort du marquis. Quand deux heures sonneront à l'horloge des Théatins, moment fatal de la nuit où M. P. reparut à l'hôtel, le comte sortira de sa guérite et ira se coucher, pour recommencer demain soir la même faction.

Nous nous promenâmes quelque temps devant le palais du prince de Leuchtenberg, en attendant le coup de l'horloge; ce n'était pas l'instant de demander des explications à M. Passmore. Au bout de dix minutes, l'heure attendue sonna; Lothario tressaillit et avança la tête du côté de la maison, dans l'attitude d'un homme qui écoute.

— Il écoute les approches du cheval! me dit l'Anglais.

Quand Lothario crut avoir suffisamment prêté l'oreille, il s'éloigna du porche à pas précipités, et doubla l'angle de *Briener Strasse*, en se dirigeant vers sa demeure actuelle. Il passa près de nous; ses yeux hagards respiraient toute la désolation de son âme.

La confiance de M. Passmore provoquait ma discrétion; quoique je fusse très contrarié de ne pas savoir le mot de l'énigme, la politesse me commandait de me taire. Aussi, dès que nous fûmes vis-à-vis du *Cerf*, rue des Théatins, saluai-je à regret mon touriste qui logeait derrière l'Opéra, chez un ami; mais cet homme charmant me retint encore sous son parapluie :

— Je ne souffrirai pas, monsieur, que vous me quittiez par un si mauvais temps, avec des renseignemens si obscurs! s'écria-t-il. Nous sommes étrangers à Munich l'un et l'autre; tantôt mon devoir était de vous communiquer un avis utile; maintenant, il est de vous faire des excuses. C'est une gêne, voyez-vous, que la possession d'un secret de famille; et, bien que mon séjour dans cette ville n'ait rien de fort redoutable, puisqu'il sera très court, elle m'impose de rendre à la comtesse, en hommage et en réserve, tout ce que ma fâcheuse étoile a voulu m'accorder de prise sur sa vie privée. Si vous ne lui aviez point parlé de la clé d'or, jamais vous n'eussiez tiré de ma bouche un seul mot sur une aventure que le hasard seul m'apprit, de même que le hasard seul aussi vous a découvert l'existence du portrait de la marquise. Vous êtes forcément instruit des résultats douloureux de la catastrophe de Hirschberg; mais la catastrophe elle-même, vous l'ignorez, et il serait aussi puéril que dangereux de vous la cacher plus long-temps. Je me propose de visiter demain matin le château de Nymphenbourg; promettez-moi d'accepter la moitié d'un fiacre, comme ce soir vous avez accepté la moitié d'un parapluie; nous causerons du terrible schloss, et nous reviendrons ensemble devant le portrait de la marquise, que je n'ai jamais vu.

L'insulaire me souhaita une bonne nuit avec tout le flegme britannique. Mais il me fut impossible de fermer l'œil sans varier de cette façon une phrase bien aimée de Jean-Jacques : « En voyageant, le peintre ren-

contre à chaque pas un tableau, le poète une image, le philosophe une réflexion, et le romancier une aventure! »

Le lendemain, M. Passmore m'enleva galamment dans sa calèche de louage. Comme nous brûlions sous nos roues criardes le cailloutis de *Briener Strasse*, ma surprise fut extrême de voir une chaise de poste attelée devant la porte de Lothario. On bouclait la vache.

— C'est étrange! dis-jà à l'Anglais; mais M. Passmore se contenta de sourire. Dès que notre voiture eut gagné la plaine, il m'offrit un de ces énormes cigares des Florides qu'on nomme *trabujos*, et, après avoir allongé commodément ses jambes sur la banquette de devant, il me rapporta les détails que voici :

« Il y a six semaines, me trouvant à Salzbourg, je résolus de vérifier par moi-même les conséquences géologiques du tremblement de terre qui eut lieu en 1823 dans le district de Saxembach, à la suite de la sécheresse extraordinaire de l'année précédente. Je m'embarquai sur le Konigsee (lac du roi) avec d'autant plus de plaisir que mon pilote était un ancien marinier de la Tamise. Son joli bateau portant bandes et tendelets, m'entraîna rapidement vers Kessel, petite île située au milieu même de cet océan en miniature et ornée d'un ermitage que les amateurs de pêche fréquentent dans la saison des bains de Kreuth. Plusieurs de mes compatriotes, que je ne fus pas surpris de découvrir au sommet des Alpes tyroliennes, s'y étaient logés chez l'ermite pour ne point perdre leur poisson de vue. Il faut vous dire que tout concourt à rendre ces parties charmantes. L'eau du lac est merveilleusement diaphane; six cents pieds de granit taillé à pic par la nature en resserrent assez pittoresquement le miroir, et des tempêtes aussi périlleuses qu'originales y rappellent à s'y méprendre les bourrasques du Wœllenstadt, en Suisse. Ces messieurs, par leur intime connaissance du pays, favorisèrent singulièrement mon excursion scientifique; en revanche, je partageai de bonne grâce les ennuis de leur pêche. Dans l'après-midi, lorsqu'il fut question de retourner à Salzbourg, mon pilote grimpa sur le roc, et, formant avec ses deux mains un porte-voix ingénieux, cria de toute la vigueur de ses poumons, dans la direction de Berchtoldsgaden, notre point de départ, ces paroles sacramentelles :

« Heiliger Bartholomaüs komm ich zurück? — Sage : Ia! »
(Saint Barthélemy, reviendrai-je? — Réponds : Oui!)

Saint Barthélemy est le patron du lac. Ici la superstition et la physique se prêtent un utile secours. Lorsque le temps paraît favorable, l'air jouit d'une sonorité lointaine. L'écho répond : Oui! Quand l'atmosphère est lourde, le cri du marinier frappe vainement les criques de la montagne, et le silence de l'horizon devient un présage de tempête. C'est précisément ce qui nous arriva; saint Barthélemy, malgré notre vigoureuse interpellation, jugea fort à propos de se taire. Mais comme il entrait dans mes plans de coucher le soir même à Salzbourg, je ne tins aucun compte de la double autorité du patron et de l'écho; d'ailleurs mes chevaux et mon domestique m'attendaient à Berchtoldsgaden. Je dis adieu aux pêcheurs de Kessel, et vers six heures, ma barque fendit le cristal du Konigsee.

Mon dédain fut sévèrement puni. Le lac a deux lieues dans sa plus grande longueur. Nous avions lestement franchi la moitié de cet intervalle et nous étions déjà en vue de Berchtolsgaden, lorsque les nuées, s'abaissant par l'influence d'un orage, fouettèrent la surface de l'eau d'une violente rafale. En quelques minutes la nacelle chavira. Cet accident pouvait être sérieux; la proximité de la rive, que mon pilote et moi nous gagnâmes à la nage, neutralisa heureusement le danger. J'en fus quitte pour un bain désagréable, quoique fort abrégé, l'eau du lac, même au mois de juin, étant d'une fraîcheur glaciale à cause de la fonte des neiges. Il fallut s'arrêter à Berchtolsgaden; mon domestique y alluma dans un cabaret un feu énorme de branches de larix, et je me séchai cavalièrement, comme le don Juan de Molière, à la barbe des Tyroliens, fort étonnés qu'un gentleman se baignât à la glace avec une résignation si bourgeoise.

Cet épisode retarda nécessairement mon départ, la nuit vint; mon talent de nageur, mon insouciant naufrage et surtout mes florins éveillèrent plus que jamais la sympathie du batelier. Dans la soirée, ne sachant que faire, je mis mes jambes et sa loquacité à l'épreuve; nous parcourûmes ensemble les bords du lac; il m'en expliquait les chroniques et les légendes avec une naïveté moitié anglaise, moitié bavaroise, qui me rappelait le *highlander* de Stirling et de Kinross. Un crépuscule vaporeux, une pluie fine de neige à demi fondue qui s'envolait des glaciers sur les bruyères, et le spectacle de la fameuse chapelle de glace, *Eiskapelle*, formée de neige durcie, au revers du Watzmann, ajoutaient à la sombre intonation de ses paroles. Ce fut dans un de ces moments dramatiques, et en indiquant de son bâton ferré l'abîme de mousses, de torrens et de rochers qui se creuse au pied de l'oratoire, que mon vieux midshipman du Pont de Londres me confia la plus mystérieuse des histoires à la mode sur le Konigsee. Il paraîtrait que, dans une soirée du printemps de 1814, le majordome du schloss de Hirschberg, le terrible Hugo, serait venu secrètement s'agenouiller sur le granit, en face de la chapelle, et que là, après avoir invoqué à voix basse la protection de saint Barthélemy, il aurait laissé tomber sur la nappe bleuâtre de cette mer alpestre, avec de sourdes imprécations, l'ornement si fatal du portrait de la marquise, la clé à poignée d'or. Au surplus, cette tradition singulière se fût confondue dans la mémoire des bateliers avec les anecdotes surnaturelles dont foisonne la causerie de l'ermite de Kessel, si le château de Hirschberg n'était pas devenu, à partir de cette époque, un véritable épouvantail pour tout le Salzbourg. On racontait que l'ombre de la marquise s'y promenait encore durant la nuit, un flambeau à la main, tantôt en poussant des cris douloureux, tantôt en chantant des airs de Rossini. Le possesseur du schloss, *il conte* Lothario, disait toujours mon batelier, étant d'une humeur libérale et courtoise, permet aux étrangers de visiter Hirschberg, mais la porte en est soigneusement défendue aux gens du pays; on semble craindre que des regards trop familiers ou trop clairvoyans ne pénètrent dans l'intérieur.

Tel fut en substance le récit du patron. Me voilà donc le lendemain, après avoir quitté Berchtoldsgaden, cherchant avec mon domestique la statue de l'évêque Marcus Sittacus qui, de loin, signale la porte du schloss aux voyageurs, et heurtant, comme le marquis P..., il y a vingt ans, au ténébreux guichet. Dans l'intervalle, Agatha était morte, et son fils avait grandi; je ne fus pas étonné de reconnaître dans Hugo un montagnard déjà blanchi à la pêche du saumon et de la truite, à la guerre des chamois, roulant des yeux glauques et rusés sous des paupières grisonnantes, et doué d'un goître énorme. Il m'ouvrit sans difficulté; il se servit même avec politesse de quelques mots anglais pour me prouver la transparence de mon incognito. C'était à midi; mon domestique resta avec les chevaux, absolument comme le Zilietti du marquis P..... sur la route de Salzbourg, et je m'aventurai dans le schloss, un peu ému de mon indiscrétion.

Nous parcourûmes le château dans le plus grand silence, moi n'osant pas faire de questions, lui remplissant ses devoirs d'intendant avec beaucoup de réserve. L'escalier d'honneur, la galerie, l'issue masquée de la chambre secrète même, tout fut indiqué du geste et de la voix par Hugo; mais sa démonstration était aussi brève que respectueuse. Je compris qu'il voulait se débarrasser promptement de ma présence, mais avec des égards. Cependant la révélation du batelier du Konigsee était un indice dont il eût été ridicule de ne pas tirer parti, ne fût-ce que dans un but de curiosité. Sur la fin de ma visite, je cherchais vainement un prétexte pour entamer, de la meilleure grâce possible un sujet de conversation aussi délicat, lorsqu'il me sembla reconnaître dans les manières de mon guide un embarras soudain. On aurait dit que, sur le point de me congédier, il lui restait à obtenir de moi quelque chose dont la demande lui coûtait beaucoup. Je crus qu'il attendait *la pièce*, et tandis que ma main explorait ma bourse, je trouvai plaisant d'exploiter cette apparente cupidité du montagnard pour mettre sa discrétion à l'épreuve.

— Les voyageurs demandent-ils souvent à visiter l'intérieur du schloss? dis-je à Hugo en faisant briller un écu de Brabant.

— Vous êtes le premier depuis vingt ans, répondit le Tyrolien sans seulement regarder ma monnaie, et si un événement arrivé hier ne me forçait à renouer avec l'extérieur les relations de voisinage, jusqu'à présent interrompues, vous seriez encore à la porte. Le comte Lothario veut ce qu'il veut.

— Et cet événement, repris-je en affectant une extrême indifférence, peut-on le connaître? S'agit-il toujours d'une clé?

La figure de Hugo se couvrit d'une pâleur affreuse.

— Quelle clé, s'écria-t-il.

— Mais apparemment ce n'est pas celle que vous avez jetée dans le lac?

— Qui m'a vu? Est-ce vous? dit le pâtre d'un air égaré en portant la main au manche de son couteau.

Nous restâmes pour ainsi dire en arrêt l'un vis-à-vis de l'autre. Grâce à ma rouerie, j'étais maître du secret de cet homme, mais je n'en savais pas le premier mot. Il fallait maintenant profiter de l'avantage que me donnait mon sang-froid; quant au geste homicide du majordome, il m'épouvantait médiocrement : j'étais armé d'une canne ferrée qui avait eu déjà raison de plusieurs loups des Vosges.

— Oui, lui dis-je d'une voix sévère, on vous a vu! C'est vous qui êtes le coupable, vous, Hugo!

— Moi!

Les traits dévastés du montagnard exprimèrent une si profonde horreur, que l'énormité du crime inconnu me fut démontrée. Je continuai avec emphase :

— Vingt ans ont passé sur le forfait; il est temps que les plaintes mystérieuses de la victime soient apaisées par vos remords, et que son ombre gémissante ne se réveille plus dans le château de ses pères...

— Malheur! s'écria Hugo en se tordant les bras avec désespoir.

Cependant, quelque douloureux que fût le cri arraché par mon habileté à sa conscience, il n'y avait dans son regard ni humiliation ni effroi. Des larmes enfin s'échappèrent de ses yeux pâles, et elles semblaient moins le témoignage du repentir que l'expression de la pitié. Les dernières ténèbres qui couvraient cette étrange histoire n'étaient pas faciles à dissiper, mais il suffisait maintenant d'un peu de violence morale, et l'abattement de Hugo lui ôtait toute présence d'esprit. Je le saisis par la main, l'entraînai sur un vieux banc de pierre dont les tronçons pointaient comme les dalles brisées d'une tombe au dessus des hautes herbes de la cour, et là, mes discours tantôt menaçans, tantôt caressans, lui surprirent, après de longs combats, un épouvantable aveu.

— Ecoutez-moi! lui dis-je; je suis Anglais, je traverse le Tyrol, et dans quelques jours, à Munich, je verrai le comte Lothario. Derrière moi, aucune trace de mon passage dans le Salzbourg; devant moi,

nulle obligation de faire ma visite au schloss. Je peux donc vous servir ou vous perdre : choisissez!

— Eh bien! s'écria tout à coup le montagnard avec exaltation, c'est le ciel lui-même qui vous envoie! Quand vous êtes entré dans le schloss, j'ai compris que vous me tendiez la corde et que vous me suiviez dans l'abîme..... et il ajouta en se penchant à mon oreille : Car madame la marquise est morte cette nuit.

— Grands Dieux!

Ma consternation parut si naturelle à Hugo, qu'il embrassa mes genoux. Il est certain que sa confidence ne me rassurait pas, et un homme qui se fût possédé aurait découvert ma supercherie. Je n'en devins que plus impérieux.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, lui dis-je durement.

— Le majordome ne me répondit pas, mais, se levant avec vivacité il me fit signe de le suivre. Nous pénétrâmes dans la chapelle du schloss. Les tombeaux, dont la représentation en cuivre meuble la galerie, étaient disposés dans cette petite église comme autant de monumens en pierre, les uns remplis, les autres vides. Le plus beau de ces derniers, en marbre noir, était ouvert, et un cadavre couché y attendait qu'on le refermât. Je trouvai une de ces figures superbes qui sont remarquables même dans le sein de la mort, une femme blonde, maigre, ensevelie tout habillée, avec une robe de velours. Il y avait auprès du sépulcre un rameau de cyprès bénit dans un vase de terre, et, entre les mains blanches et décharnées de la morte, un crucifix en ivoire jaune. Quoique ce spectacle fût incompréhensible pour moi, sa tristesse et le froid glacial de la chapelle me serrèrent le cœur. Hugo étendit la main vers le cadavre.

— Madame la marquise est morte! reprit-il d'une voix presque éteinte. L'ermite de Kessel lui a donné les sacremens, et il revient ici demain pour que nous fermions ensemble le tombeau. Reste un devoir terrible, l'envoi du portrait! Le comte Lothario m'a prescrit de ne jamais lui apprendre la mort de sa belle-sœur; seulement, dans le but d'une vengeance trop tardive à mon gré, il a consenti au dépôt du portrait fatal dans la collection de la résidence de Munich, dès que la marquise serait morte. Ce dépôt, l'unique satisfaction permise par le comte à ma haine, il n'y avait que moi qui pût le faire, car je n'eusse confié à personne qu'à moi un tableau dont le sujet expose le déshonneur de la famille Hirschberg... Monsieur, s'écria le Tyrolien avec angoisse, ne me devinez-vous pas? C'est vous qui porterez le tableau à Munich!

— Mais, lui dis-je en maîtrisant mon trouble, expliquez-vous donc plus clairement. Qui vous empêche de le porter vous-même?

Une observation aussi simple foudroya Hugo. Il se livrait dans l'âme de cet homme, depuis le commencement de ma visite, une lutte inexplicable que ma feinte participation au mystère du schloss avait peu à peu rendue plus vive, qui s'était poursuivie au milieu de successives anxiétés, et dont le fardeau trop pesant s'allégea soudainement par un ricanement sinistre.

— Ce qui m'empêche? dit-il dans le bruyant accès d'une gaîté dont le souvenir seul m'épouvante. Il y a un autre cadavre, là, sous nos pieds, qui romprait les dalles de la chapelle et me rejoindrait à Munich.

— Meurtrier! m'écriai-je avec indignation.

— Meurtrier? oh, non! dit-il en se redressant avec une fierté dans le geste et dans le regard qui me frappa d'étonnement. Mais sortons!

Ce fût au tour du pâtre de m'entraîner vers le banc de pierre. Des pensées tumultueuses bourrelaient mon esprit; d'horribles éclairs guidaient ma pénétration. Il me fallut concentrer avec de violens efforts le reste de mon sang-froid pour ne rien perdre des aveux qui se pressaient sur les lèvres du montagnard, ainsi qu'une confession haletante et orageuse. Ces révélations complètent le récit de Mme Vicenzella, mais avec une légère variante.

Effectivement, Stéphanie n'avait pas succombé à la fièvre nerveuse que le départ de son mari avait allumée dans ses veines. Des lettres du marquis P..., tendres et fréquentes, vinrent assurer une convalescence que l'espoir d'un retour glorieux et prochain affermissait encore. On ne doutait point alors de l'étoile de Napoléon, et on s'attendait à voir les destins de l'Europe définitivement réglés à Moscou. Mais les désastres de la Bérésina éprouvèrent cruellement la marquise; l'image de M. P... expirant dans la neige, sous la lance des cosaques, en proie à toutes les douleurs et à toutes les misères de la catastrophe de 1812, menaçait, en ramenant avec plus d'énergie les atteintes de la fièvre, d'altérer sa raison. Aussi, quand les débris du quatrième corps de la grande armée parvinrent à Marienwerder, le malheureux officier, impatient de revoir sa femme, lui écrivit une lettre, qui fut la dernière, par laquelle la date, le lieu et l'heure même de la réunion si ardemment souhaitée, conformes à leur secret accord, se trouvaient de nouveau et soigneusement fixés. A peine ce message était-il expédié que le marquis, qui avait trop compté sur ses forces, ne résistant plus à ses fatigues et à ses inquiétudes, tomba dans un marasme de corps si affreux que le délire s'empara bientôt de son esprit. Ce qui devenait pour lui en ces instans de crise une préoccupation déchirante, c'est l'idée fatale à tout homme aimant de mourir avant d'avoir pu donner le change sur sa mort à la personne aimée. Il semble aux cœurs généreux que cette dissimulation illusoire, mais magnanime, suffise à tempérer le premier essor des regrets. Le rendez-vous de la chambre féodale était sans aucun doute de ces enfantillages passionnés qui n'ont de prix que par les affections dont ils sont pour ainsi dire comme la broderie; mais les circonstances de la retraite de Moscou, déjà répandues en Allemagne avec la rapidité des nouvelles sinistres, en rendaient l'attente un vrai supplice pour la marquise, et elle comptait les minutes qui en rapprochaient peu à peu le moment, avec l'anxiété d'une femme qui a mis sur l'exactitude d'une pendule, comme sur une carte, tout l'enjeu de sa vie.

Vous comprenez, monsieur, à quelles tortures morales était livré son mari. Dans la triste prévision d'une fin qu'il croyait imminente, le marquis s'ouvrit à Ziliotti son domestique, et lui ordonna de se rendre à Hirschberg par le plus court chemin et avec toute la vitesse humainement possible, pour préparer Stéphanie aux conséquences probables de son retard. L'infortuné détacha de son cou la clé à poignée d'or qu'il remit au messager à la fois comme gage de sa confiance et comme dernier legs d'amour qu'il le chargeait de porter à sa femme.

Cette séparation pénible, au dire des compagnons d'armes du marquis, n'eut pas lieu sans beaucoup de larmes et d'angoisses. Le domestique s'agenouilla devant son maître, reçut sa bénédiction, le recommanda aux médecins français de Marienwerder, et partit enfin de la Prusse emportant la clé, qui n'était plus entre ses mains que le monument d'une tendresse conjugale déjà glacée par les approches de la mort.

Les confidences de M. P..., dans le trouble inséparable de sa position, ne s'étaient point faites sans quelques détails sur le but de la chambre féodale et sur la destination de la clé d'or. Ziliotti, à travers les délirantes paroles de son maître, en saisit assez pour se représenter et dans quelle situation d'esprit la marquise devait l'attendre, et par quels indices matériels il découvrirait la porte masquée de l'appartement. L'histoire devient maintenant, faute de témoins, d'une épouvantable obscurité. On croit cependant que Ziliotti pénétra dans le schloss à la chute du jour, à l'heure où les troupeaux, revenant des pâturages de la montagne, se pressent confusément à l'entrée du château pour regagner leurs étables. Les gens de la maison prenant alors leur repas du soir, et le comte Lothario, exténué des veilles assidues qu'il avait prolongées près de sa belle-sœur, se couchant depuis sa convalescence avec les derniers rayons du soleil, il fut facile au domestique italien de franchir l'escalier d'honneur et de se cacher derrière les cénotaphes de cuivre de la galerie, jusqu'au moment fixé pour le rendez-vous; car cet homme eut soin de faire coïncider la nuit de son crime avec la nuit convenue entre les deux époux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans une matinée des premiers jours de décembre 1812, comme la vieille Agatha, fatiguée par de lugubres insomnies et de sinistres pressentimens, avait dormi plus tard qu'à son ordinaire, elle fut réveillée en sursaut par le bruit des pas précipités d'une personne qui entrait dans sa chambre... C'était la marquise, pâle, demi-nue, échevelée, portant une lampe à la main. A l'agitation convulsive de ses membres on eût dit qu'elle venait de faire une effrayante découverte. Sa nourrice, muette de terreur, la regardait fixement et n'osait parler.

— Je crains... je crains! s'écriait la marquise dans une anxiété inexprimable; la honte m'empêche d'achever... Je rougis comme une infâme criminelle, et pourtant je ne suis pas coupable!... Si je rêve, ô ciel! délivrez-moi du rêve qui me poursuit!

Agatha ne doute plus que la fièvre ait repris sa maîtresse, elle s'efforce de la calmer, elle lui parle du retour prochain de son mari.

— Il est mort pour moi! répond la marquise avec désespoir; perdu!... à jamais perdu! Je suis perdue aussi. Réveille toute la maison; avertis mon frère!... Ne me crois pas folle, Agatha... Non! je ne suis pas folle!

A ces mots, qu'un mélange de délire et de sang-froid rend plus expressifs, Stéphanie embrasse tendrement sa nourrice, et disparaît. La vieille Agatha, restée seule, s'habille à la hâte; elle court chez Lothario. Dans le vestibule, au pied du grand escalier, elle rencontre Ziliotti dans l'attitude d'une personne qui écoute.

— Vous... à Hirschberg? s'écria la nourrice stupéfaite.

— J'y suis même d'hier soir, répondit l'Italien d'un air insolent; comment va la marquise?

— Mais où est mon maître? dit la fidèle servante, trop préoccupée pour faire attention à l'arrogante physionomie de Ziliotti.

— En Prusse, à Marienwerder, malade et peut-être déjà mort... Est-ce que la marquise a des soupçons?

— Quels soupçons? reprend Agatha soudainement illuminée d'une lumière affreuse.

— Je ne sais, réplique Ziliotti d'un ton vague... elle dormait.

— Elle dormait, Ziliotti! comment le savez-vous?

— Elle ne m'a pas répondu, lorsque je suis entré dans la chambre secrète.

— Vous y êtes entré, dites-vous? s'écria Agatha.

Alors seulement la nourrice examina plus sévèrement Ziliotti. C'était un Sicilien, d'une figure ardente, aux yeux sombres, aux lèvres pâles et épaisses. Elle avait quelquefois surpris ses regards impurs attachés sur la marquise, et toute sa personne inspirait le soupçon. Le domestique fut embarrassé de cet examen curieux.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? dit-il enfin à la nourrice; il est impossible que madame ne m'ait point entendu.

— Elle vous a entendu, lâche audacieux!... et vous êtes entré!

— Vraiment oui, Agatha.

Mais, en prononçant ces dernières paroles, malgré toute son effronterie, Ziliotti prit la fuite, comme épouvanté lui-même de son aveu.

La nourrice chercha Lothario. Le comte, amateur fort distingué, s'était levé de bonne heure pour travailler à un portrait de Stéphanie, dont il ménageait la surprise à son frère. Mais, depuis un moment, la marquise

était entrée dans l'atelier ; sa voix et celle de Lothario confondaient leurs exclamations douloureuses. Agatha s'arrêta près de la porte ; elle avait involontairement écouté plus qu'il ne fallait pour connaître l'horrible mystère. Stéphanie était folle.

Bientôt Lothario se précipita seul hors de l'atelier ; ses traits étaient bouleversés, son regard furieux. Apercevant la nourrice :

— Où est Ziliettі ? s'écria-t-il.

— Monsieur le comte, dit la vieille servante en tombant à genoux, ne souilliez pas le château du sang de cet homme !

— Où est Ziliettі ? répéta le beau-frère d'une voix terrible.

Puis, écartant violemment la nourrice, il descendit avec rapidité le grand escalier du schloss.

Ziliettі sellait tranquillement son cheval.

— Prépare-toi à mourir ! lui cria Lothario en armant une carabine de chasse.

— Mourir ! dit insolemment le valet ; vous n'y pensez pas... Et mon maître qui m'attend !

Le comte, frappé de cette réponse comme d'un éclair, lâcha sa carabine et fondit en larmes, tandis que Ziliettі s'éloignait, au grand galop, de Hirscherg.

A partir de cette déplorable matinée, Stéphanie se renferma dans sa chambre qu'elle n'ouvrit désormais qu'à la nourrice, et ne voulut plus voir personne. Ignorant quel était le sort du marquis, et craignant que, s'il échappait aux misères de la retraite, on n'eût pas le temps de prévenir son retour au schloss, le comte acheva le portrait commencé, mais en lui donnant une expression et des attributs capables de révéler silencieusement un jour à M. P... les circonstances qui avaient rompu, entre sa femme et lui, le nœud sacré de leur mariage. Le tableau fut placé dans la galerie, et Agatha reçut l'ordre de conduire le marquis, dès qu'il reparaîtrait à Hirschberg, en face de cette peinture significative. Conseillée par l'âge, la nourrice transmit prudemment les instructions du comte à son fils, et c'est en devenant le mandataire du secret de la famille, que Hugo, serviteur dévoué, conçut à l'égard de Ziliettі une haine dont il me reste, monsieur, à vous raconter les dramatiques épisodes.

On a su plus tard que le domestique du marquis, en le rejoignant à Marienwerder, lui avait faussement porté la nouvelle de la mort de Stéphanie. Le résultat de ce mensonge fut tel que Ziliettі l'avait prévu dans l'intérêt de son crime. M. P..., égaré par la douleur, entreprit de voyager loin de sa patrie aussi long-temps que l'exil serait nécessaire pour donner le change à sa tendresse ; mais cette recherche d'une distraction volontaire fut précisément ce qui l'empêcha partout de retrouver le calme. Plus il s'éloignait de sa famille et de la Bavière, plus la mémoire de Stéphanie, de Lothario et de Hirschberg, se représentait avec un charme triste à son âme blessée. Bientôt, ne résistant plus à cette mystérieuse sympathie qui, malgré les perfides efforts du Sicilien, le ramenait sans cesse vers les frontières du Tyrol, il les franchit dans le printemps de 1814. Mme de Vicenzella nous a retracé, avec des couleurs pittoresques et un accent spirituel, les détails de cette visite étrange, où l'infortuné marquis prit l'apparition de sa femme en démence pour la promenade surnaturelle d'un fantôme ; mais ce qu'elle n'a pu nous apprendre et ce qu'elle a toujours ignoré, c'est ce que devint Ziliettі, quand son maître lui ordonna de retourner seul au schloss. Evénemens bizarres, péripéties romanesques et tragiques, dont la figure de Hugo, tandis que je l'écoutais, assombrissait encore le style par sa sauvage énergie !

Le jeune montagnard, comme nous l'avons vu dans le récit de Mme Vicenzella, se doutant de l'effet produit par le tableau sur le voyageur, et se souciant fort peu de se rencontrer seul avec le marquis après une semblable révélation, avait ouvert la porte du manoir, et s'était réfugié dans la chambre de sa mère, dont le sommeil dans ce moment lui tenait plus que jamais au cœur. Le cri douloureux poussé par Stéphanie, à la vue de la clé fatale retentit à ses oreilles jusque dans cette retraite. Certain que le repos d'Agatha n'en était cependant pas troublé, il s'élança dans la galerie et s'aperçut avec une superstitieuse terreur que la porte masquée de la chambre féodale avait tourné sur ses gonds séculaires ; il entra pour la première fois de sa vie dans cette chambre ; il vit les bougies allumées, le piano, la musique ; il vit enfin la clé, brillant encore, avec un sinistre éclat, à la serrure muette depuis la scène de 1812. A ce spectacle, oubliant ce qui s'était passé à l'heure même dans l'appartement, Hugo se reporta par l'imagination à l'horrible catastrophe qu'une parité singulière dans les circonstances actuelles ne peignait que trop fidèlement à sa mémoire. Le voisinage du tableau accrut sa rage. Il jeta un coup d'œil rapide dans cette chambre, que sa main allait fermer comme un tombeau, pour s'assurer que Stéphanie en avait disparu ; puis, éteignant les bougies, il retira la clé de la serrure et perdit à dessein le trait de la porte masquée dans les sinuosités du lambris. Désormais le secret de la chambre féodale était compromis, et, à moins d'une clé nouvelle et de la marquise ou d'Agatha, il n'y avait plus que le marteau qui fût capable d'en pénétrer le mystère. Cette exécution terminée, Hugo se mit en quête de Stéphanie, qui s'était retirée dans les appartemens supérieurs ; mais, comme il sortait de la galerie, il se trouva nez à nez avec Ziliettі ! »

M. Passmore s'arrêta ; malgré la vivacité moqueuse de son *humour*, il était fortement ému ; on voyait que la haine éprouvée par le majordome avait passé dans son récit, et s'était comme réfléchie dans la mémoire du touriste. Notre voiture entrait dans l'avenue de Nymphenbourg, je laissai respirer un peu mon compagnon de voyage. Il était rêveur.

— Mais, lui dis-je après un assez long silence, à quoi bon cette haine personnifiée dans Hugo, et dont les exhalaisons brûlantes ont étonné même votre sang-froid ?

— Vous ne comprenez donc pas ? répondit l'Anglais en souriant d'un air mélancolique ; Hugo était frère de lait de la marquise..... *il l'aimait !*

— Achevez vite ! m'écriai-je.

« Les deux hommes, en se rencontrant d'une manière si imprévue, reculèrent d'abord ; mais ce calme ne fut qu'une surprise, et le tonnerre de leur antipathie mutuelle éclata bientôt avec violence. Lâche comme un coupable et dévôt comme un Sicilien, le domestique du marquis tourna les talons et s'enfuit dans la chapelle, où il se cramponna de ses mains désespérées à la pierre sépulcrale du père même de Stéphanie. Loin de l'apaiser, le choix de ce refuge excita plus encore la fureur de Hugo. Sans avoir daigné lui adresser une parole, il saisit Ziliettі par sa longue chevelure et le poignarda avec son couteau de chasse. Les coups étaient si drus, que la pierre s'est rayée sous les atteintes de la lame, dont la pointe traversait le Sicilien de part en part, et venait piquer sur le tombeau. Puis, Hugo enterra le cadavre dans la chapelle, confisqua le cheval, et tout fut dit.

» Je me gardai bien, ajouta M. Passmore, de me permettre quelque observation sur ces représailles à l'italienne. Hugo, ayant terminé sa confidence, me remit solennellement le tableau, emballé déjà dans une caisse dont le couvercle portait l'adresse des intendans de la Vieille-Résidence à Munich, et nous nous séparâmes comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé entre nous. — Si vous rencontrez le comte Lothario, me dit-il en me quittant, vous lui annoncerez que son majordome, depuis vingt ans, tient Ziliettі prisonnier dans une fosse ouverte au pied même du caveau de la famille de Hirschberg, et que, semblable à un chien fidèle, il mourra dans le schloss, sans perdre un instant de vue le squelette du traître, aux os duquel il a rivé sa chaîne.

» La férocité inouie de cette recommandation était inutile. J'ai pour règle invariable dans la société de ne jamais placer l'écorce, comme écrit votre Molière, entre l'arbre et mon doigt. Aussi ai-je toujours évité avec soin Lothario. Trop heureux que ma curiosité n'eût pas de suite plus fâcheuse, j'ai rempli avec toute la discrétion possible la commission de Hugo ; je me suis même interdit, pour ne pas éveiller les soupçons, de visiter la collection généalogique, et conséquemment de voir le portrait. Enfin, depuis que je réside à Munich, mon unique préoccupation est de me rendre agréable à Mme Vicenzella. Chaque pas gagné sur le terrain de ses bonnes grâces est autant de perdu dans le champ plus dangereux de sa méfiance. »

— Mais, repris-je naïvement, quel rôle joue donc madame Vicenzella dans toute cette histoire ?

— En vérité, mon cher monsieur, vous ne comprenez rien ! s'écria monsieur Passmore ; la comtesse aimait son beau-frère...

— Ah ! pardon.

— Et on prétend que Ziliettі, en se rendant de Prusse à Hirschberg en 1812, eut une entrevue avec elle dans son vieil hôtel de Munich. Le crime de la nuit de décembre aurait été ourdi dans cette rencontre. Mais je ne garantis pas l'anecdote ; c'est un propos du majordome... Je crois que nous ferons bien maintenant d'admirer Nymphenbourg.

A ces mots, M. Passmore s'élança de la voiture, et il ne fut plus question de la chronique lamentable du schloss. Cependant je ne me lassais pas d'y rêver. Dans l'après-midi, en revenant de Nymphenbourg, j'entraînai l'Anglais au musée de la résidence ; mais quel fut mon désappointement ! Le tableau avait disparu.

— Tout vous étonne, me dit M. Passmore en riant. Après votre étourderie d'hier soir, le portrait ne pouvait pas plus rester dans la résidence que Mme Vicenzella à Munich. La comtesse serait devenue la fable du grand monde, et la vue du tableau aurait tué Lothario... Je n'en suis pas moins enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Le lendemain, toujours prudent, ce singulier touriste avait lui-même quitté Munich. La monstruosité de ces amours de deux valets pour leur maîtresse, amours si diversement prouvés et où la passion la plus brutale éclatait à côté du dévoûment le plus pur, la folie de la marquise et de Lothario, l'atroce vengeance de la belle-sœur, la mort tragique de M. P... et de sa femme, tout me défendait d'avoir la même circonspection. Moi aussi je quittai Munich, mais ce fut pour visiter le Salzbourg et y chercher, sur la route du Konigsee, le schloss mystérieux. La statuette de l'évêque Marcus Sittacus guida facilement mes pas vers la porte gothique ; mais Hugo ne répondit pas au tintement de sa cloche, vainement agitée par mes mains. Les murmures du vent des Alpes tyroliennes ébranlaient seuls l'épine-vinette qui en obstruait la voûte. Voici ce qu'on m'apprit à Hallen :

Quelques jours après la visite d'un étranger, sans doute de M. Passmore, le bruit se répandit dans le cercle que le fantôme de la marquise ne troublait plus le silence du manoir, et le majordome, ayant confié le schloss de Hirschberg à la protection du bailli de Hallen, s'était enfoncé dans les montagnes pour n'y plus revenir. Il fut aperçu rôdant autour du Konigsee, aux environs de la chapelle de glace, et le vieux batelier de la Tamise, en ramenant un soir dans sa barque des pêcheurs anglais de l'ermitage de Kessel, prétendit avoir entendu comme le retentissement d'un corps lourd dont la chute aurait ouvert avec violence le miroir bleu du lac, tandis que l'écho, plus déchirant que jamais, répétait le nom de saint Barthélemy.

Hugo avait rejoint la clé.

ANDRÉ DELRIEU.

SAINT-MICHEL ARCHANGE.

I.

Le chevalier Raymon.

Les lustres allumés chatoyaient aux plafonds de l'hôtel d'Albi, semblables aux pléiades d'étoiles qui pendent aux voûtes d'un beau ciel d'été. D'admirables trépieds d'or ciselé, étagés sur les marches des escaliers de jaspe, exhalaient de légères vapeurs, dont le parfum, à peine perceptible, se mêlait, sans le flétrir, à celui des fleurs du jardin; car le jardin et la maison étaient tous deux en habits de fête, et se souriaient mutuellement en se renvoyant leurs flots de lumière et leurs senteurs embaumées. Les portes à vitrage du rez-de-chaussée, dont les battans étaient grand-ouverts, avaient établi une communication facile entre le dehors et l'intérieur, de sorte que la fête qui se préparait semblait devoir offrir à ses élus le double attrait des plaisirs de l'hiver et de ceux du printemps. Rien de plus imposant que cette grande masse de pierre qu'entrouvraient çà et là de régulières et blanches traînées de feu formées par la clarté des bougies vue au travers des blancs rideaux; rien de plus joyeux à l'œil que ces mille fallots de couleurs diverses accrochés aux branches flexibles du platane et de l'aloès, et qu'on eût pris, à les voir de loin se balancer dans l'air, pour des oiseaux surnaturels ou inconnus, aux ailes d'or et au gosier muet. Luxe, profusion, ordre parfait et goût exquis, rien ne manquait à ce décor merveilleux qui prêtait à l'hôtel d'Albi l'aspect fantastique d'un palais de fée, rien, si ce n'est pourtant le mouvement et la vie, car les salons étaient encore vides, les allées du parc désertes, et si l'on voyait çà et là quelques ombres s'agiter doucement, on reconnaissait bientôt que cet effet ne devait être attribué qu'au balancement des branches courbées par la brise, et dont la silhouette se découpait sur les clairs reflets du chemin.

Bientôt cependant cette solitude s'anima. Un vieillard et une jeune fille, après être sortis d'une allée où l'épaisseur du feuillage n'avait point laissé pénétrer la clarté de l'illumination, montèrent lentement les degrés du perron et vinrent prendre place sur un divan de lampas bleu qui faisait face aux croisées ouvrant sur le parc. Là, il y eut un moment de silence pendant lequel le vieillard qui n'était autre que le comte d'Albi, sembla prendre un plaisir extrême à contempler sa fille, dont l'exquise beauté était encore relevée par un costume éblouissant.

Mais la jeune fille était mélancolique et distraite. Le sentiment de bonheur sous lequel s'épanouissait le front du vieillard fut subitement dissipé par une expression d'inquiétude qui se répandit sur tous ses traits. Elle parut comprendre ce muet témoignage de sympathie, et pressa la main de son père. Puis en même temps elle retomba dans la même immobilité rêveuse, et le comte lui dit :

— Béatrix, à quoi pensez-vous ?

— Je pense, répondit la belle jeune fille, à l'étonnement dont Florence va ce soir être saisie à la vue de ces préparatifs joyeux. Une fête chez le comte d'Albi! une réception, un bal! Mais ne trouvez-vous pas, mon père, qu'il y a là de quoi mettre à la torture tous les esprits curieux de la ville, et occuper pendant plus d'une semaine l'inquiète oisiveté de ses salons ?

— Je ne le crois pas, répondit le comte. Personne à Florence ne sera surpris de voir enfin le comte d'Albi ouvrir ses portes si long-temps fermées, et consentir à peupler son désert. Il est vrai que depuis dix ans que j'ai quitté Rome et que je suis venu m'établir ici, je me suis tenu loin du monde, et j'ai tenu le monde loin de moi... Mais si les plus clairvoyans, si les plus indiscrets en ont été pour leurs frais de recherches et de conjectures, si nul n'a pu pénétrer le secret de cet isolement.— étrange, peut-être, mais nécessaire,— on devinera sans peine la raison de ce retour vers une existence à laquelle j'avais solennellement renoncé.— On la devinera. — Car chacun a pu voir le dimanche ma douce, ma bien aimée Béatrix traverser la place pour se rendre à l'église ou visiter l'asile des malheureux. On sait qu'elle est belle de toute la beauté des anges, riche de toute la richesse de son vieux père et qu'elle a vingt ans, et l'on dira : Le comte d'Albi voit ses cheveux blanchir et son dos se courber, il craint une mort qui peut-être n'est pas éloignée...

— Mon père!

— ... Et il veut, avant de se séparer de sa fille, choisir celui qu'il pourra laisser auprès d'elle, pour être le gardien de son bonheur à venir.

— Et ceux qui auront parlé ainsi, mon père, se seront-ils trompés?

— Ils auront dit vrai, ma Béatrix. Votre mariage est désormais le seul intérêt de ma vie. De tous les trésors que je possède, votre main est celui dont je suis le plus jaloux, et je ne serai tout-à-fait tranquille que lorsque je serai sûr d'avoir disposé de ce bien suprême en faveur de l'homme... qui l'aura le mieux mérité...

— Et cet homme,... interrompit Béatrix, quel est-il?

— Je n'ai encore rien résolu, dit le comte, et mon intention est de vous laisser entièrement maîtresse de votre choix...

Béatrix ne put retenir une légère exclamation de reconnaissance et de joie.

— Cependant, continua le viellard en observant attentivement sa fille, j'avoue que si quelqu'un devait être l'objet de ma préférence, ce serait..

— Le signor Fabio Sperola, n'est-ce pas? acheva Béatrix devenue plus sérieuse... Ce jeune peintre, notre voisin...

— Lui-même!

— ... Auquel vous portez, bien que vous ne le connaissiez pas, un si tendre, un si vigilant intérêt... Oui... vous m'avez souvent parlé de lui...

— Et chaque fois que je vous ai parlé de lui, Béatrix, vous avez impatiemment détourné la tête, vous avez feint de ne pas m'entendre...

— Mon père, je vous assure...

— Oh! ne cherchez pas à me tromper. Vos lèvres si pures ne sauraient se prêter à un mensonge, et votre regard est une glace limpide où se reflète malgré vous la vérité. Voyons, soyez franche. Vous ne m'avez pas empêché d'écrire à Fabio, mais vous souhaitez de tout votre cœur qu'il ne vienne pas ce soir.

— Quelle idée!

— C'est la vôtre, Béatrix, et cela se conçoit aisément. Il y a long-temps déjà que ma tête a mûri le projet de cette union. Mais le rêve du vieillard peut-il être le rêve de la jeune fille? Les froides combinaisons d'un esprit de soixante ans ne doivent-elles pas heurter les délicatesses d'un cœur à peine éclos? Oh! certes, je comprends tout cela... Et cependant, si vous saviez pourquoi je désire ce mariage... si je vous disais...

Béatrix, pâle et muette, regardait son père avec une surprise mêlée d'effroi. Le vieillard s'arrêta; et changeant aussitôt de ton comme s'il eût craint d'en avoir trop dit, il continua d'un accent plus calme :

— De même que la jeunesse a ses passions, mon enfant, la vieillesse a ses bizarreries. Il n'est point de folie si étrange qu'elle ne puisse trouver son excuse, et toute erreur devient sacrée quand c'est le cri de la conscience où même un simple mouvement du cœur qui nous l'inspire. Or, c'est par là seulement que je puis justifier ma sympathie pour Fabio. Je ne le connais pas, c'est vrai, mais je l'aime.... je me sens pour lui une affection toute paternelle...; et... quant aux raisons qui me font souhaiter de l'appeler mon fils...

— Vous me les avez expliquées, mon père.

— C'est encore vrai, mais elles n'ont point trouvé d'écho dans le cœur de ma Béatrix. Cependant, écoutez-moi, ma fille. Je suis le plus riche seigneur, comme vous serez un jour la plus riche héritière de Florence. Or, cette fortune, connue de tous, sera le centre où viendront aboutir, comme autant de rayons, les ambitions avides de mille prétendans. Ceux-ci apporteront, comme titre à mes préférences, un douaire semblable au vôtre; ceux-là voudront vous offrir en échange de vos trésors et de votre beauté, des noms illustres, des noms qui ont régné sur l'Italie, tels que ceux des Gonzague, des Visconti, des Farnèse... Quelques uns enfin, et certes je ne les range point parmi les plus indignes, se présenteront en simples artistes, le front rayonnant de génie, et entourés de ce prisme séducteur qu'on appelle la gloire... Eh bien! mon projet, vous le savez, était de ne fixer mon choix sur aucun de ces nombreux rivaux. Je me disais : au lieu de répondre à ces vœux intéressés, au lieu d'ouvrir ma maison et ma famille à ces hommes qui croiront sans doute qu'il suffit d'un peu d'or, de noblesse ou de gloire pour mériter ma Béatrix, au lieu de réaliser en un mot des espérances conçues par l'orgueil ou la témérité, pourquoi n'irais-je pas moi-même à la recherche de quelque artiste modeste et inconnu, enfant de son travail, et défiant de lui-même, qui recevant, sans l'avoir brigué, ce prix magnifique, dont à son insu, nous l'aurions jugé digne, eût ressenti à la fois tant de joie, de reconnaissance et d'amour, que nous eussions été plus heureux que lui du bonheur dont nous l'eussions comblé?... Cette idée me souriait, et quand je vous en fis part, Béatrix, il me sembla qu'elle vous souriait aussi.

— Oui... car toute bizarre qu'elle me parût, répondit Béatrix en hésitant un peu, c'était là une noble inspiration.

— Et ce fut sous l'influence de cette inspiration, Béatrix, que je jetai les yeux sur ce jeune homme... sur ce Fabio Spérola que le hasard ou peut-être Dieu lui-même avait conduit si près de nous. Dès ce moment, et sans établir entre lui et moi une liaison directe qui eût pu nuire à mes projets, je me mêlai à sa vie, je présidai pour ainsi dire à sa destinée, je devins en quelque sorte l'âme de tous ses travaux. Je pus bientôt me convaincre que la bonté de son cœur égalait l'excellence de son talent... Vous savez le reste. Si les plus éminens seigneurs de Florence l'ont comblé de leurs faveurs, s'il a pu se passer enfin de la ruineuse entremise du juif Elzéar, si notre musée lui a spontanément ouvert ses galeries, c'est à moi qu'il en est redevable. C'était pour lui d'abord, et pour vous ensuite, Béatrix, que j'avais résolu de le faire grand, honoré, glorieux, et quand je crois avoir atteint ce but, quand je me dispose à couronner l'œuvre que j'ai si long-temps poursuivie, voilà qu'une répugnance instinctive...

— Oh! ne nommez pas ainsi, mon père, ce qui n'est sans doute qu'une simple hésitation de mon cœur. Vous me parlez de Fabio au nom d'une sainte mission à remplir, d'un noble rêve à réaliser. Vous me le montrez environné de gloire et de considération; vous me dites que c'est un cœur généreux et un génie supérieur... Eh! quelle âme de jeune fille serait donc indifférente à ces mots magiques, à ces nobles vertus? Mais, en supposant, mon père, que je fusse toute disposée à vous obéir et à sacrifier ma volonté à la vôtre, ce mariage me paraîtrait encore bien douteux... car enfin... pour m'épouser, il faut qu'il m'aime...

— Eh bien?...

— Eh bien! il en aime une autre, achevа Béatrix d'un air triomphant.

— Ah! encore une indiscrétion du chevalier d'Arezzo! il vous a parlé comme à moi d'une certaine Thérésa... n'est-ce pas? Heureusement, c'est là une de ces liaisons sans conséquence...

— Qui deviennent sérieuses quelquefois, dit Béatrix.

— Caprice, vous dis-je, fantaisie de jeune homme.

— Qui vous dit que ce n'est pas de l'amour? Moi, mon père, je suis persuadée, d'après ce que m'en a confié M. d'Arezzo, que cette Théresa serait pour moi une riavle...

— Peu dangereuse, soyez-en sûre, et dont vous triompheriez facilement...

— Triomphe dont j'aurais tort de me réjouir, répliqua vivement Béatrix, puisqu'il ne servirait qu'à me démontrer l'insouciance et la légèreté de votre protégé.

Le comte regarda sa fille avec un naïf étonnement et reprit avec chaleur :

— Quoi donc! Fabio serait-il donc si coupable de songer à son avenir, et d'accepter le sort brillant que je lui offrirais? Trouveriez-vous plus naturel qu'il renonçât, pour la fantaisie d'un moment, au bonheur de sa vie entière? Epoux de Béatrix, fils du comte d'Albi, sont-ce donc là des titres si méprisables qu'on ne les doive payer d'aucun sacrifice? A quelle destinée plus haute pourrait-il prétendre, et quelle beauté oserait entrer en parallèle avec la beauté de ma fille?

— Oui, vous avez peut-être raison, répondit Béatrix avec un accent d'amertume qui échappa au vieillard; je suis trop belle, je suis trop riche surtout, pour qu'il soit possible d'hésiter entre une autre... et moi.

Cet entretien fut interrompu par la voix d'un valet qui annonça :

— M. le chevalier d'Arezzo!

— Sans doute Fabio l'accompagne, dit le comte, car il s'est formellement engagé à ne pas venir sans lui...

Béatrix, à ces mots, demeura comme glacée d'inquiétude, et fixa sur la porte du fond un regard morne et désespéré. Mais tout à coup ses couleurs lui revinrent, et elle s'écria joyeusement en apercevant le chevalier :

— Seul! il est seul! Eh bien, mon père, que vous avais-je dit? Poursuivrez-vous encore un rêve inutile? Vous avez invité ce jeune homme et il ne vient pas... vous voyez bien qu'il n'a pas un grand désir de me connaître... vous voyez bien que M. d'Arezzo est seul...

Le vieillard fronça le sourcil, et, allant droit au chevalier, avec lequel il échangea d'abord quelques paroles insignifiantes, il lui demanda :

— Et notre jeune peintre? je ne le vois pas... Vous m'aviez pourtant fait espérer...

— Que je vous l'amènerais, cher comte. C'est vrai; mais il s'était aujourd'hui horriblement fatigué, et ce soir une indisposition subite... un malaise... Il m'a chargé d'être près de vous l'interprète de ses regrets... Au surplus, vous aurez, sans lui, brillante et nombreuse compagnie. Le prince de Bellamonte viendra certainement. Il dit que votre réception est tout simplement un caprice dont il faut profiter, attendu qu'il vous arrive rarement d'avoir le même deux fois de suite. Aussi vous présentera-t-il, pour sa part, sept ou huit de ses amis qui brûlent de voir, ne fût-ce qu'une seule fois, l'homme dont le nom et la gloire sont désormais inséparables des progrès de l'art dans ce pays. Le duc de Mezzolano, le marquis de Cagliari, tous les peintres présens à Florence, seront ici dans un instant...

Mais le comte n'écoutait plus le chevalier d'Arezzo. Pensif et distrait, il se dirigea vers une des fenêtres du salon ; et se penchant sur la balustrade, il demeura quelques instans dans l'attitude d'une rêverie pénible. Puis, ayant aperçu quelques invités qui arrivaient par le jardin, il alla machinalement au devant d'eux. Le chevalier l'observa un moment et revenant vers Béatrix :

— M. le comte paraît contrarié, dit-il.

—C'est qu'il s'attendait à voir ici ce soir....

— Mon professeur, n'est-il pas vrai? ce pauvre Fabio. Que voulez-vous? c'est un original dont on ne fera jamais rien. Du talent, du cœur, des qualités excellentes, mais pas le moindre sentiment des convenances, de ces choses du monde qui veulent être senties et qui ne s'apprennent pas.... Ainsi j'ai voulu lui faire entendre que l'invitation de M. le comte d'Albi était un honneur auquel il devait se montrer sensible....

— Et il a répondu à vos avis?

— Par des raisons pitoyables, par quelques uns de ces grands mots bien creux, bien retentissans....

— Mais encore, qu'a-t-il dit ?

— Que sais-je? qu'il préférait l'obscurité à l'éclat, la solitude au monde.

— Cependant, interrompit doucement Béatrix, ce n'est point là le vrai motif de son refus... et sans l'indisposition dont vous parliez tout à l'heure...

— Son indisposition!... il ne s'est jamais mieux porté.

— Comment ?

— Un prétexte... une excuse banale.

— Mais alors si, comme vous le dites, il n'était point souffrant, il aurait pu se décider... Peut-être n'avez-vous pas suffisamment insisté ?

— Oh! quel reproche! j'ai tout épuisé, remontrances, exhortations, conseils! J'ai fait valoir à ses yeux tout le prix de la protection de M. le comte; j'ai même osé, me le pardonnerez-vous, signora, lui parler de votre amabilité si parfaite et de tout ce qu'il perdrait... en ne vous voyant pas... Que voulez-vous ? il fallait tout tenter... et si le sauvage n'a rien voulu entendre, je puis vous jurer...

— Oh! point d'excuse! avec moi vous n'en avez pas besoin, car je ne vous en veux nullement.

—Bien vrai?

— Ai-je donc l'air si courroucé?

— Le comte n'aura point cette indulgence, signora; il me tiendra rancune de n'avoir point réussi...

— Qu'importe, si je vous suis reconnaissante, moi, d'avoir échoué?

Le regard expressif de la jeune fille, sa main tombée, involontairement sans doute, dans celle du chevalier, prêtèrent à ses paroles une éloquence si douce, un charme si pénétrant, que ce dernier en demeura presque anéanti. Plusieurs fois pendant sa conversation avec Béatrix, il avait jeté sur la glace qui scintillait devant lui, un coup d'œil furtif, afin de s'assurer si quelque imperfection de détail ne nuisait point à la savante harmonie de sa toilette, et si sa coiffure conservait encore, après le court trajet qu'il venait de faire, son lustre primitif et sa parfaite régularité. Aux derniers mots de Béatrix, ce ne fut plus sa toilette qu'il regarda, ce fut lui-même. Raymon d'Arezzo était ce qu'on appelle dans tous les pays du monde un beau garçon. Taille élevée, belle carrure d'épaules, et frais visage, tout en lui révélait une de ces natures richement douées, qui semblent destinées d'avance à soutenir héroïquement le choc, bien plus redoutable qu'on ne croit, de toutes les jouissances et de tous les bonheurs de ce monde. Admis par le comte d'Albi dans une sorte d'intimité que justifiaient assez médiocrement son titre négatif de peintre-amateur, et de ridicules prétentions à l'esprit, il n'avait pu s'empêcher de former quelques vœux confus sur la belle et riche Béatrix. Mais grâce à une timide réserve, qui certes n'était pas son défaut habituel, et qui devait être attribuée à une sorte de vénération craintive que lui inspirait l'abord imposant du vieillard, il n'avait pas encore osé se déclarer ouvertement. Le feu d'un seul regard alluma l'incendie de cette ambition timorée. A défaut d'amour, — ces sortes de natures en sont incapables,—l'orgueil lui donna le courage, et, comme il en est presque toujours de ces réactions, quand elles s'opèrent dans un esprit faible, Raymon passa en une minute d'une profonde défiance de lui-même à une confiance exagérée ; il se vit dès le lendemain le gendre fêté du comte, l'époux aimé de Béatrix, et ce fut au milieu de l'ivresse que soulevaient autour de lui les fumées de ce beau rêve qu'il dit à la jeune fille en se penchant doucement vers elle :

— Signorina! voici les salons qui s'emplissent, et dans chacun de ces invités, je ne puis m'empêcher de voir un rival qui voudra me disputer le bonheur d'être auprès de vous... Ne me laisserez-vous pas encore un moment presser cette main dans la mienne... J'entends le premier son de l'orchestre... Le bal va commencer... et si vous vouliez permettre que le premier tour de walse...

— Je vous l'accorde, chevalier, et, à mon tour, je vous demanderai davantage. Vous avez raison de le dire, ces jeunes seigneurs qui viennent d'arriver, ne sont certainement pas ici pour le seul plaisir du bal. Tout à l'heure ils vont me fatiguer de leurs galanteries, m'excéder de leurs poursuites. Voulez-vous me rendre un grand service?

— Si je le veux!

— Eh bien! acceptez pour cette nuit, à condition toutefois que cela ne vous ennuie pas trop, le titre exclusif de mon cavalier. Je vous en donne tous les droits, subissez-en tous les devoirs. Demeurez presque toujours à mon bras, éloignez-vous de moi le moins possible. En un mot, chevalier, soyez mon second dans le duel inégal que je veux soutenir contre ces prétendans que je ne connais pas et dont j'ai une peur affreuse. Aidez-moi.... à les décourager tous.

De l'ivresse à la folie, il n'y a qu'un pas et ce pas était franchi. D'Arezzo n'avait plus la tête à lui. L'éclatante distinction dont l'honorait Béatrix le relevait singulièrement à ses propres yeux. Il se sentit tout à coup grandir d'une coudée, et ne pouvant envisager cette haute fortune sans en être ébloui, il fut un moment en proie au vertige des triomphateurs. Puis, il se demanda s'il n'était pas le jouet d'un songe. Mais non, tout cela était bien réel, si réel que cent regards jaloux étaient déjà tournés vers lui. La fièvre du bonheur commençait à lui monter au cerveau; les sons de la musique qui voltigeaient autour de sa tête, l'arôme des fleurs distillé par la rosée du soir, cette vapeur excitante qui se respire avec l'air du bal, et surtout la naïve expression de contentement répandue sur le front de Béatrix achevèrent de transporter le chevalier Raymon dans un monde exceptionnel d'espérance et d'illusions. Dans toute fête brillante, il y a un sceptre à prendre, une royauté à conquérir par la beauté, l'élégance ou l'esprit. D'Arezzo n'avait pas eu besoin de tant de peine et d'efforts. Béatrix lui avait du premier coup mis ce sceptre dans les mains : elle l'avait nommé roi.

Or, il se perdait dans les hautes régions de sa joie, lorsque Béatrix le rappela à lui-même en le priant de la conduire vers le groupe qui se pressait autour de son père. A son aspect, la foule décrivit un cercle au milieu duquel elle passa en adressant à ceux qui étaient le plus près d'elle un salut digne et bienveillant. Le comte fit un pas vers elle et lui dit :

— Béatrix, monseigneur le prince de Bellamonte, que je vous présente, vous supplie de lui accorder l'honneur d'ouvrir le bal avec vous.

— Monseigneur voudra bien agréer mes excuses, répondit Béatrix en s'inclinant devant la personne que lui désignait son père; mais je viens d'accepter la main de M. le chevalier d'Arezzo.

Le comte fronça le sourcil d'une façon peu flatteuse pour le chevalier et observa silencieusement le salon dont la circonférence offrait l'aspect d'une double rangée de toilettes éblouissantes de diamans et d'or. Presque aussitôt les mélodies, un instant interrompues, recommencèrent. Tout le monde se leva; il se fit parmi les cavaliers et les danseuses une sorte de pêle-mêle bruyant, auquel succéda bientôt l'ordre le plus parfait. Alors

on laissa la musique préluder; puis, à un trait convenu, tout se déplaça, tout s'émut. Un instant après, les couples élégans tournoyaient dans l'espace, se frôlant sans se heurter, et glissant comme des ombres sur le parquet transparent.

Qui eût pu croire alors que ce spectacle, si charmant aux yeux de tous, dût faire saigner le cœur de celui-là même qui en avait ordonné les préparatifs, de l'homme qui en était l'âme, en un mot, du comte d'Albi?

Assis sur un fauteuil perdu dans l'un des angles du salon, le vieillard suivait d'un regard acharné, continu, gros de larmes, cette ronde vive et rapide qui, à travers le prisme le plus joyeux et le plus séduisant, venait peut-être de lui révéler un secret infernal. Il semblait tout regarder, mais il ne voyait que Béatrix, dont la taille, mollement abandonnée, s'appuyait sur le bras de Raymon; Béatrix, dont le sourire répondait au regard de Raymon, dont les cheveux effleuraient les cheveux de Raymon! Il voulut chasser d'abord ce soupçon qui l'obsédait, mais la valse continuait toujours et le soupçon revenait sans cesse, pareil à ces rêves tenaces que nul effort ne saurait dissiper. La danse est un langage. Dans sa franchise emportée, dans son expansion véhémente, jaillissent parfois des éclairs qui sont l'indice d'une sympathie ou la révélation d'un amour. Le comte d'Albi avait cru voir briller un de ces éclairs. Béatrix paraissait si heureuse et Raymon si orgueilleux, que cette crainte lui était bien permise. Il se demanda pourquoi cette expression de bonheur au front de Béatrix; pourquoi cet air de triomphe dans le regard de Raymon; et comparant dans sa pensée le jeune homme et la jeune fille, frémissant surtout à l'idée que son enfant pût devenir victime d'une de ces erreurs qui retombent sur la vie entière, il murmura :

— Elle! aimer un pareil homme! serait-ce possible, ô mon Dieu!

II.

Après le bal.

L'anxiété du comte dura à peine quelques minutes, car elle cessa ou du moins elle perdit de son caractère fébrile et douloureux, lorsqu'un dernier coup d'archet plus sec et plus fort que tous les autres eut donné le signal d'un repos momentané. Cependant, ce court espace de temps avait suffi pour réveiller en lui bien des inquiétudes, bien des regrets. Il se rappela tout à coup dans quelle solitude il avait tenu depuis dix ans sa fille, et s'accusa d'avoir pu préparer lui-même, en souffrant les assiduités du seul chevalier d'Arezzo, le résultat qu'il déplorait aujourd'hui. Puis alors, comme pour balancer ce reproche et s'excuser à ses propres yeux d'une imprudence dont la gravité lui semblait démontrée, il se disait qu'en vérité il ne devait point supposer que sa Béatrix, cette femme au cœur si noble, à l'intelligence si élevée, pût jamais se méprendre à ce point d'accorder une préférence, si légère qu'elle fût, à un homme aussi plein de suffisance et de vanité que le chevalier d'Arezzo. Mais à quoi bon cette excuse imaginaire et cette justification tardive? Si le mal était fait, l'existence même de ce mal renfermait, en dépit de toutes les allégations du monde, la preuve de sa possibilité; et si ce n'étaient que des craintes soulevées par l'inquiète susceptibilité du vieillard, peut-être était-il encore temps d'opposer aux progrès du mal une sérieuse et prompte intervention. C'est de ce dernier espoir que se berçait le comte quand un nouveau regard le convainquit de l'intelligence qui régnait entre les deux jeunes gens. La danse avait cessé et les cavaliers avaient tous quitté leurs dames. D'Arezzo seul, ayant encore Béatrix à son bras, parcourait le salon dans tous les sens, le visage épanoui comme doit l'être de toute nécessité celui d'un vainqueur, et répondant avec une exquise galanterie aux nombreuses questions de sa belle compagne.

La colère commençait à remplacer l'inquiétude dans l'esprit du comte, et déjà les commentaires malveillans, les interprétations malignes, couraient à travers les groupes, lorsque l'entrée solennelle de plusieurs nouveaux personnages vint distraire l'attention des curieux en la fixant sur un nouvel objet. Diverses exclamations retentirent en même temps de toutes parts; et comme Béatrix en demandait le sujet, Raymon d'Arezzo lui répondit :

— Le cri de surprise que vous avez entendu, signora, est naturel et facile à expliquer. Les hommes qui entrent en ce moment dans le salon représentent, dans leurs personnes, ce que Florence a produit de plus éminent, le plus distingué dans les arts. Voici Beneditto, le sculpteur; Vanino, le mosaïste; Ugolino, le graveur; Batista Gobellini, le meilleur peintre à fresques de nos jours.

— Mais voyez donc, interrompit Béatrix, avec quel empressement, quel respect ils entourent mon père.

— Ils saluent en lui le protecteur des arts à Florence.

— Et que portent ces jeunes gens qui viennent d'entrer à leur suite?

— Un buste qui a tout l'air de ressembler prodigieusement à M. le comte d'Albi.

En effet, un murmure approbateur avait couvert et confirmé la réflexion du chevalier d'Arezzo. Un magnifique buste, du marbre le plus pur et le plus diaphane, attira soudainement tous les regards à la fois. Posée sur un piédestal de bronze dont la corniche était soutenue à ses quatre coins par de gracieuses cariatides, et qu'enrichissaient encore trois bas-reliefs allégoriques, cette figure rendait avec une vérité frappante l'expression de souffrance et de mélancolie qui n'abandonnait jamais le front du vieillard. Le quatrième bas-relief était remplacé par une sorte de banderolle où on lisait ces mots coulés dans le métal : *A Marco Campoleone, comte d'Albi, les artistes florentins.*

Tous les assistans se rallièrent spontanément à cette ovation improvisée et environnèrent le comte de témoignages affectueux de gratitude et d'admiration. On put croire alors qu'il éprouvait sans arrière-pensée le contentement d'un si beau triomphe; mais les vrais observateurs durent remarquer que la satisfaction apparente qui éclatait sur son visage était un masque sous lequel se cachait une pénible et douloureuse émotion.

Cependant, le sculpteur Beneditto, qui avait marché en tête de la députation, s'approcha du vieillard et lui dit :

— M. le comte, nous pardonnerez-vous d'avoir voulu vous exprimer publiquement notre reconnaissance pour des bienfaits que vous aimez tant à cacher? Si nous sommes indiscrets, c'est pour ne pas avoir à nous reprocher d'être ingrats. Depuis bien long-temps, d'ailleurs, nous voulions rendre hommage à celui qui, après avoir été soldat dans notre sainte armée, a su, par de nobles travaux et des œuvres d'éclat, en conquérir le glorieux commandement. Car, vous êtes notre maître à tous, comte d'Albi, maître par l'ancienneté, maître par le génie, et nous avons résolu de vous prouver que si Rome décerne des couronnes et des lauriers, Florence tient à honneur de ne les laisser ni se faner ni périr!

Et en même temps Vanino, l'ouvrier mosaïste, posa sur le buste de marbre une branche de laurier.

Le comte voulut remercier, mais sa voix s'éteignit dans les pleurs. Un élan unanime de sympathie répondit à ce témoignage naïf d'une émotion au dessus de toute parole humaine; et dans l'espace d'une minute, les mains du vieillard furent cordialement serrées par des mains qui semblaient se disputer la préséance d'un tel honneur. Bientôt le bouleversement qui s'était trahi sur la figure du comte atteignit son cœur même. Il fut obligé de s'asseoir. Sa poitrine se gonflait, les aspirations de son haleine devenaient plus irrégulières et plus violentes... Béatrix s'aperçut même que ses paupières s'étaient fermées.

— Messieurs, dit-elle, permettez-moi d'emmener mon père un instant hors d'ici. Il est trop faible pour une pareille émotion. Je le ramènerai tout à l'heure.

Le comte d'Albi rouvrit les yeux, adressa à sa fille un geste qui lui fit comprendre qu'elle avait prévenu son désir; et se penchant sur son bras, il la suivit dans le cabinet le plus prochain. Là, Béatrix le fit asseoir, lui donna des sels à respirer, et lui dit, quand il eut recouvré ses sens :

— Mon père, qu'avez-vous? Oh! rassurez-moi, par pitié!.. cette sueur glacée... cette faiblesse!..

— Oh! cela ne sera rien... je le sens... Mais d'abord... Ah! j'ai cru que j'allais mourir!..

— Pauvre père! comme vous m'avez fait peur!.. Car vous avez presque perdu connaissance...

— Oui... quand ce mal triomphe de ma volonté, je suis comme fou, il me semble que j'ai la fièvre... le délire... Dis-moi, Béatrix, j'étais environné de bien du monde... N'ai-je rien dit pendant cette crise affreuse?.. ne m'est-il échappé aucune parole...

— Rien, mon père, rien absolument...

— Et que disait-on autour de moi?

— On vous plaignait... mais cette pitié n'avait rien que de glorieux pour vous... Ils disaient tous, et je disais comme eux, que votre émotion venait d'un excès de joie...

— Il fallait dire : d'un excès de souffrance, et ni toi ni eux ne vous seriez trompés... Mais allons, Béatrix, rentrons dans cette salle d'où notre absence a emporté sans doute l'enthousiasme et le plaisir. Allons, mes yeux, séchez-vous! sourire, reparaissez sur mes lèvres!... quand on donne une fête, il faut savoir être joyeux!

— Mon père! votre rire m'épouvante...

— Eh! pourquoi donc ne rirais-je point, repartit le vieillard dont la voix tremblait... Ne me faudrait-il pas porter jusqu'au milieu du bal l'air morose et l'extravagante rigidité du vieillard! Viens, viens, le chevalier d'Arezzo t'attend avec impatience. Mes admirateurs s'étonnent de ne pas me voir... A moi les triomphes de l'orgueil, à toi ceux de l'amour... Viens... le partage est juste et ce sera une belle nuit!

Béatrix voulut arrêter son père; mais à son tour c'était lui qui l'entraînait. Une excitation fébrile circulait dans tous ses membres et leur avait rendu une puissance factice. Cette crise semblait l'avoir rajeuni.

Quoi qu'il en fût, la foule en le voyant entrer, fit entendre un cri unanime de sollicitude et de félicitation. Cette fois le comte d'Albi reçut les hommages dont on l'accablait avec tous les signes extérieurs d'une courtoise effusion. Peu à peu, les derniers tumultes occasionnés par cet incident s'apaisèrent. Le bal en mouvement ressemble à la mer en fureur. Tout gémissement s'y absorbe; toute larme s'y noie. Quelques minutes s'écoulèrent et personne ne se souvint plus de rien.

La fille du comte elle-même reprit son premier enjouement, et après une tarentelle accordée au prince de Bellamonte, dont elle avait dû exaucer enfin la prière, elle accepta de nouveau la main du chevalier d'Arezzo, qui entendit avec une joie vaniteuse gronder autour de lui une tempête d'impuissantes rivalités.

Les heures passèrent, et le mouvement continuel des walses et des danses qui se succédaient sans interruption, finirent par produire sur l'imagination affaiblie du comte, l'effet de ces rondes sans fin dont parlent les ballades allemandes. Il souffrait... il aspirait secrètement à l'heure du repos.

Quand le milieu de la nuit fut venu, de nombreux vides se formèrent

dans le bal, comme se forment les clairières dans une forêt, où pénètre la hache du bûcheron. Le signal du départ une fois donné, la retraite ne tarda point à devenir générale, et peu de temps après, les derniers adieux avaient été échangés, et les appartemens de l'hôtel d'Albi, mal éclairés par la lueur des bougies mourantes, reprirent leur tranquillité première et leur calme habituel.

Le comte et sa fille se retrouvèrent seuls en face l'un de l'autre.

— Mon père, dit Béatrix en entourant de son bras le cou du vieillard, dont le regard était fixe et le front incliné, ne saurai-je donc jamais le secret de la mélancolie qui vous dévore?

— Que partez-vous de secret? Je n'ai point de secret, répondit le vieillard avec égarement. Si je suis triste, c'est que je souffre, c'est que la vie me fatigue, c'est que je languis misérablement sous le poids d'une vieillesse sans gloire et sans honneur.

— Sans honneur!... sans gloire!... Comptez-vous donc pour rien ces hommages de respect, de reconnaissance qui tout à l'heure...

— Ah! vous aussi, Béatrix, vous avez pris cela au sérieux! interrompit le comte avec un rire moqueur où se peignit l'amertume d'une pensée déchirante...

— Quoi, mon père, ce triomphe que vous ont valu vos travaux et vos bienfaits!...

— Mensonge, Béatrix, mensonge!

— Pourquoi mensonge? Ces hommes ont obéi à l'impulsion de leur cœur; leur démarche est toute désintéressée et vous êtes injuste envers eux...

— Qui vous dit que je ne sois pas juste envers moi?

— Je ne vous comprends plus, dit la jeune fille effrayée.

— Ah! c'est vrai, vous ne pouvez me comprendre... Tenez, Béatrix, parlons d'autre chose... ou plutôt, non, séparons-nous. Aussi bien, si j'emporte de cette fête un pénible souvenir, vous devez y avoir trouvé, vous, le motif de quelque aimable rêverie... et les assiduités du chevalier d'Arezzo...

— Ont-elles donc quelque importance à vos yeux, mon père?

— Aucune, puisque vous êtes maîtresse de votre choix, Béatrix.

— Comment! vous avez pu croire?...

— Sans doute... Ne l'aimez-vous pas?

— Lui! le chevalier! il m'amuse, voilà tout.

— Dites-vous vrai? Oh! que cette assurance me fait de bien. Savez-vous, Béatrix, que ce chevalier d'Arrezzo ne m'a jamais tant déplu que cette nuit, et que j'avais presque résolu de lui interdire désormais ma porte?

— Oh! vous ne ferez pas cela, n'est-il pas vrai?

— Vous ne le voulez pas?

— Pas plus que vous, mon père, qui seriez désolé de ne plus le voir...

— Désolé! et pourquoi?

— Oh! mon Dieu, rien de plus simple... parce qu'il va tous les jours chez notre jeune voisin, parce que vous lui avez mis en tête de prendre des leçons de peinture, et qu'il est à son insu auprès du jeune Fabio l'agent de la surveillance paternelle dont vous l'environnez; en un mot, parce qu'il vous parle de lui...

Le comte observa silencieusement sa fille et reprit après une pause assez longue :

— Je ne voulais plus prononcer le nom de Fabio Sperola, Béatrix, mais puisque vous l'avez prononcé vous-même, je vais vous adresser une simple et dernière question. Puis-je espérer de vous une entière franchise?

— Je vous écoute.

— Si je vous disais : Béatrix, l'union que j'ai rêvée entre Fabio et vous peut paraître à ceux qui n'en connaissent point les motifs une chose déraisonnable et folle, j'en conviens; mais de cette union dépendent le calme et la sérénité de mes vieux ans... Que répondriez-vous?

— Je vous répondrais, mon père, que mon devoir est la soumission, que mon bonheur ne peut se séparer du vôtre, et que je suis prête à vous obéir.

Le visage de Béatrix n'avait exprimé, pendant cette réponse, ni satisfaction ni contrariété. Le vieillard pensa que cette indifférence apparente voilait un triste sentiment de résignation, et il reprit d'un ton ému :

— En toute autre occasion, ma fille, je me reprocherais d'accepter de vous un acte d'obéissance qui pût ressembler à un sacrifice... mais, aujourd'hui, je suis forcé, quelque ennui que j'en éprouve, d'exiger de vous cette soumission comme l'accomplissement d'un rigoureux devoir. Ce n'est plus un projet dont je vous entretiens légèrement, c'est une nécessité impérieuse que le sort m'impose et que je vous impose à mon tour. Demain, j'irai moi-même chez Fabio Sperola.

— Chez lui! fit Béatrix en chancelant.

— Pour lui faire part de mes intentions. Puis-je espérer que vous ne me désavouerez pas?

— Vous avez ma parole.

— Et dans l'avenir, ma fille, vous ne me reprocherez pas de vous avoir contrainte à un mariage dont les suites...

— Ce mariage n'est pas encore fait, mon père, repartit la jeune fille en souriant. Vous oubliez toujours qu'il faut, avant tout, le consentement de ce jeune homme, et, je ne sais si je me trompe, mais j'ai dans l'idée que ce sera le plus difficile à obtenir.

Quelques mots insignifians terminèrent l'entretien, et après avoir embrassé Béatrix au front, le comte donna l'ordre à ses serviteurs de tout fermer et se retira dans son appartement.

Béatrix fit d'abord semblant de se diriger vers le sien; mais à peine fut-elle seule, qu'elle s'élança dans l'escalier, gravit rapidement trois étages, et là, disparut dans un long corridor où elle s'orienta parfaitement, malgré l'épaisse obscurité qui y régnait. Une légère échappée de lumière avait toutefois guidé ses pas, et touchant d'une main assurée un ressort dont il était aisé de voir qu'elle connaissait le secret, elle se trouva dans une petite chambre modestement meublée, et dont l'apparence contrastait singulièrement avec les somptueuses décorations de l'hôtel d'Albi. On ne sera point surpris de cette différence quand on saura que cette chambre ne faisait réellement point partie des bâtimens de l'hôtel, mais bien d'une maison qui lui était contiguë.

Du reste, toute simple et modeste que fût cette chambre, on ne pouvait s'empêcher d'être frappé de son caractère original. Ici des guirlandes, là des feuilles éparses, des couronnes au mur, partout des fleurs, si bien qu'on eût pu s'imaginer, en quittant le parc de l'hôtel d'Albi, que l'on n'était sorti d'un jardin que pour entrer dans un autre. Au premier aspect, cette chambre était vide; mais, grâce aux lueurs tremblantes d'une veilleuse de nuit, on découvrait dans une alcôve ouverte un lit de moyenne grandeur, sur lequel reposait, toute habillée, une charmante enfant de seize ans à peine, dont le sommeil paraissait d'ailleurs fort agité. Quel était ce réduit? quelle était cette jeune fille? Ainsi logée dans une corbeille d'œillets béans et de roses effeuillées, était-ce la fée mystérieuse de quelque province inconnue de l'empire des fleurs? Hélas! non. La pauvre enfant était une simple mortelle, vêtue d'une simple robe de bure que soutenait un surcot de velours à la mode des paysannes endimanchées des environs de Zurich. Quant au bosquet fleuri que son élévation pouvait faire passer pour une imitation en miniature des jardins suspendus de Sémiramis, il devait perdre, sous le regard d'un observateur, une grande partie de son prisme féerique. Il faisait nuit, et cependant les corolles ne s'étaient point fermées, la fraîche rosée ne pleurait pas au bord des étamines, et nul parfum ne s'exhalait des boutons épanouis. C'étaient bien de vives couleurs, mais ces couleurs n'avaient point le ton mat et velouté de la nature. Tout cela paraissait beau, mais tout cela ne vivait pas. On devine, à ce dernier mot, que la jeune dormeuse était, non pas une déesse au milieu de son temple, mais tout simplement une ouvrière fleuriste dans son atelier.

Au bruit que fit Béatrix en ouvrant la porte, le jeune fille assoupie se mit sur son séant, mais sans pouvoir encore rien distinguer à travers ses cils demi-baissés.

— Qui vient là? bégaya-t-elle en étendant les bras

— Et qui donc pourrait venir par cette porte, si ce n'est ton amie, si ce n'est Béatrix?... Allons, Thérésa, frotte un peu tes paupières et reconnais moi.

— Oh! je n'ai pas besoin de vous voir pour vous reconnaître. Votre voix me suffit. Mais dites-moi, je n'entends plus rien... Le bal est donc fini?

— Depuis une heure à peu près.

— Vous avez dû vous bien amuser, signora? car cette fête a été brillante, n'est-ce pas?

— Brillante! c'est possible... je ne me souviens plus... Tout ce que je sais, c'est que jamais je n'ai ressenti tant de joie, jamais je n'ai tant espéré. Il m'aime, ma bonne Thérésa, il m'aime! j'en suis sûre maintenant.

— Ah! oui, répondit Thérésa en rallumant sa lampe... Lui... toujours lui... signorina!... Vous ne voulez donc pas absolument me dire son nom ?

— Que t'importe son nom... pourvu que tu saches qu'il m'aime et que je suis heureuse...

Thérésa répondit à Béatrix par une petite moue pleine de gentillesse et de mutinerie. Un instant après, elle joignit ses deux mains et poussa un soupir.

— Tu as quelque chose sur le cœur, Thérésa?

— Ah! chère signora, si j'osais...

— Ose, voyons, je te le permets.

— Eh bien, puisque vous me le permettez, je vous dirai ce qui me tourmente. Toujours vous m'avez trouvée soumise et obéissante; j'ai suivi vos volontés sans jamais vous en demander compte... mais aujourd'hui... vous l'avouerai-je, signora, j'ai peur de ce que j'ai fait, je recule devant ce qu'il me reste à faire... car enfin, tout ce qui se passe ici est un mystère pour M. le comte. Nous sommes coupables toutes deux; vous, d'avoir des secrets pour lui; moi, d'être votre complice... En un mot... ne vous fâchez pas si je vous parle ainsi, je vous aide à tromper votre père; et, tromper un père, c'est mal, c'est bien mal.

Thérésa, comme si elle eût craint d'avoir parlé avec trop d'audace, joignit ses deux mains d'un air suppliant. Béatrix les serra dans les siennes et lui dit en la rassurant par un bienveillant sourire :

— Voyons, ma bonne Thérésa, n'exagérons rien, et examinons froidement quels sont les grands crimes dont tu t'effraies si fort. Il y a un an environ que tu arrivas à l'hôtel d'Albi, bien triste et bien abattue, car tu n'avais quitté Zurich que parce que le ciel avait rappelé à lui ta mère,— ta mère, qui fut aussi la mienne, puisqu'elle me nourrit de son lait et veilla sur mes premiers ans. Tu venais réclamer de mon père la réalisation d'une promesse sacrée. Il s'était engagé, ta mère morte, à prendre soin de toi et à veiller à son tour sur ta jeunesse abandonnée.... Or, j'étais ce jour-là seule à l'hôtel; mon père était sorti, et tu dois te rappeler que tu me trouvas bien émue et tout occupée d'un projet que

roulais dans ma tête, mais qu'il m'était impossible d'accomplir sans le secours d'une amie, sans l'appui d'une sœur. Tu consentis à remplir près de moi ce double rôle. Alors, sans exiger la révélation d'un mystère que Dieu lui-même me défendait de confier à qui que ce fût au monde, tu me suivis dans cette petite chambre qui dépend de la maison voisine de l'hôtel d'Albi et où je m'étais introduite, grâce au hasard incroyable qui m'avait fait découvrir cette porte de communication presque invisible et jadis condamnée. Le comte, mon père, ne sut jamais que tu étais venue pendant son absence. Depuis ce temps, la pauvre Thérésa, ma sœur de lait, n'existe plus. Il n'y a réalité que Thérésa l'ouvrière, Thérésa la fleuriste, qui ne connaît personne à Florence, si ce n'est le juif Elzéar et moi; — Elzéar, d'abord qu'elle ne voit que pour lui payer les quartiers échus de sa location,—moi, ensuite, à qui elle rend, sans savoir lequel, un service dont je me souviendrai toute ma vie! En aurait-elle déjà regret, et quand j'ai presque réussi dans le but que je me suis proposé, voudrait-elle m'abandonner, me trahir?

—Oh! je sais, signora... vous finissez toujours par me persuader... Tenez, vous m'appelez souvent votre sœur... je veux vous prouver que je suis digne de ce titre .. Mais, dites-moi, ce mystère ne cessera-t-il pas bientôt?

—Demain peut-être, Thérésa.

—Demain, dites-vous? demain, tout serait fini? Oh! j'en serai plus heureuse que vous...

Et en disant cela, Thérésa sautait de joie, mais elle s'arrêta brusquement, et reprit d'un ton plus triste:

—Pourvu que M. le comte ne mette pas obstacle à ce bonheur!

Béatrix allait répondre à ce nouveau doute de sa sœur de lait, quand un bruit de pas répétés par les échos de l'escalier monta jusqu'à son oreille. Elle sortit sur le champ de la chambre mystérieuse et se précipita vers la rampe, en faisant signe à Thérésa d'intercepter avec soin les rayons de sa lumière. La jeune fille obéit et vint sur la pointe des pieds prendre place près de Béatrix, qui, perçant du regard l'obscurité profonde des trois étages de l'hôtel, paraissait vivement impressionnée par le spectacle qui s'offrait à sa vue.

Le comte d'Albi, au lieu de se renfermer chez lui, venait de descendre jusqu'au rez-de-chaussée, et de là s'était engagé dans une longue galerie de pierre au bout de laquelle on apercevait une porte en ogive garnie de deux bénitiers d'argent admirablement ciselés et surmontée d'une croix. Couvert d'une longue mante qui tombait jusque sur ses talons, la tête tristement penchée sur sa poitrine et tenant dans sa main droite un flambeau, le vieillard ressemblait à un de ces moines austères qui, enterrés vivans dans les monts de quelque Chartreuse, foulent en pleine nuit les dalles sonores du couvent.

Béatrix étouffa non sans peine un cri douloureux qui voulait se faire jour dans sa poitrine, et elle murmura comme à l'insu d'elle-même:

—Pauvre père! il va donc encore pleurer cette nuit!

— Pleurer! dit Thérésa! M. le comte a donc de grands chagrins?

— Sœur, il en a d'horribles, répondit Béatrix en élevant légèrement la voix, car le comte d'Albi venait d'entrer dans la chapelle dont la porte s'était refermée derrière lui.

—Et quels peuvent être ces chagrins? demanda Thérésa avec l'accent du plus tendre intérêt Je me souviens parfaitement, signorina, que le jour même de mon arrivée ici,—jour que vous me rappeliez tout à l'heure, — vous sortiez de cette chapelle au moment où je vous rencontrai, et que je fus tout effrayée de vous voir si tremblante et si pâle. Je sais aussi que bien souvent je vous ai suppliée de me dire la cause de cette étrange émotion, et que jamais vous n'y avez consenti.

—Et, sans doute, tu prends ma discrétion pour un défaut de confiance. Eh bien! ma bonne Thérésa, sois donc dépositaire d'un secret qui est bien lourd à mon cœur. Cette date dont tu me parles est mon souvenir le plus douloureux. Figure-toi que mon père m'avait défendu l'entrée de cette chapelle. Ce jour-là je le croyais absent, et je parvins à m'y introduire. Mais à peine en avais-je franchi le seuil que des pas bien connus retentirent tout près de moi. Mon premier mouvement fut d'aller me blottir derrière le maître-autel. Quelle fut ma frayeur! Le comte d'Albi venait d'entrer accompagné d'un prêtre. Haletante, éperdue, je ne trouvai de force ni pour parler ni pour fuir. Je demeurai au fond du sanctuaire toute une heure, Thérésa, et, au bout de cette heure, il se trouva que j'avais commis un grand péché... un crime peut-être...

— Un crime!... vous!...

—Un sacrilége, sœur. J'avais surpris la confession de mon père.

Thérésa frémit au mot de sacrilége et se signa avec un naïf empressement. Puis, se rapprochant par un mouvement affectueux de la fille du comte, qui, à son tour, semblait livrée à un morne abattement:

— Mais depuis ce jour, dit-elle, n'avez-vous rien fait, signora, pour racheter une faute aussi grave?

— Oh! si fait, si fait, Thérésa, repartit Béatrix avec élan..... et je crois même y avoir réussi.

Un quart d'heure après cet entretien, Thérésa, agenouillée sur son prie-Dieu, demandait au ciel, dans une fervente prière, le bonheur et le pardon de Béatrix. Pendant ce temps, la lueur jaunâtre qui brillait à travers les vitraux de la chapelle, s'effaça, preuve certaine que le vieillard était retourné chez lui.

Quant à Béatrix, elle finissait tristement une nuit joyeusement commencée. Seule dans sa chambre, elle parut d'abord oublier qu'elle eût besoin de repos; mais bientôt le sommeil gagna ses paupières et elle s'endormit en pleurant.

III.

Trop de bonheur.

Il est des heures dans la vie où l'on se sent disposé à être heureux. Alors un rayon de soleil nous fait rêver, le bruit d'une feuille nous cause un tressaillement, et le chant d'un pauvre oiseau vient réveiller en nous l'écho de nos meilleurs souvenirs. Dans ces momens d'ivresse paisible et de doux recueillement, tout brille au regard épanoui, le sourire vient de lui-même aux lèvres et il s'élève du fond du cœur vers le ciel une hymne de reconnaissance et d'amour. Un pareil résultat, exceptionnel dans la vie humaine, ne saurait d'ailleurs s'obtenir sans une certaine réunion de circonstances données, ou, pour nous mieux faire entendre, sans l'accord tacite et mystérieux de l'état de la nature avec la situation de l'âme. Ainsi un ciel chargé d'orage, une atmosphère agitée par la bise aiguë feraient le plus grand tort à ces sortes de rêveries. Au bonheur contemplatif, aux muettes extases de l'esprit qui se perd en de beaux rêves, il faut le ciel pur, l'air embaumé, le grand soleil.

Or, ce jour-là, Florence tout entière paraissait livrée à ce tendre et enivrant repos. Florence, cette fleur française éclose sur le sol de l'Italie, s'endormait voluptueusement aux caresses de la brise ou au magique refrain de quelque canzonnetta du pays. L'aventureux voyageur qui en ce moment eût emprunté à de nouvelles ailes d'Icare la faculté de planer au dessus de la ville des Médicis, eût sans doute vainement tenté de saisir au vol quelque cri de douleur ou de désespoir. Il n'eût entendu à coup sûr qu'un long soupir de jouissance et de satisfaction. A certaines heures privilégiées, sous le parfum des fleurs et l'azur du ciel, tout chagrin se change en résignation, toute tristesse devient mélancolie. Quand la nature déroule aux yeux de l'homme la magnificence de ses plus tranquilles et de ses plus majestueux spectacles, quand elle fait vibrer à son oreille ses plus douces harmonies, il n'en est pas un peut-être qui reste froid à cette vue, pas un qui refuse de répondre à ce sublime appel.

C'était donc une charmante journée, chaude et silencieuse, et beaucoup plus favorable aux émotions secrètes du bonheur intime qu'aux éclats d'une joie bruyante.

Assis au fond de son atelier, où les blancs rayons de midi se glissaient furtivement à travers les vitres et les draperies, Fabio Sperola, placé vis à vis d'un tableau en voie d'exécution, paraissait obéir à la douce influence dont plus haut nous avons essayé de surprendre le secret. A l'un de ses doigts pendait sa palette encore humide, tandis que sa main droite, retenant dans une douce pression le pinceau dont il venait sans doute de se servir, semblait vouloir le remercier d'avoir su vivifier sa toile de tout l'enthousiasme, de tout le feu de sa pensée.

Cette toile inachevée, où l'œil exercé d'un maître eût d'ailleurs encore découvert bien des parties défectueuses, représentait un de ces éternels sujets religieux où l'art a presque toujours puisé ses plus suaves inspirations. C'était une *Adoration de l'Enfant Jésus*. Au fond, on découvrait un large paysage dont les tons vigoureux étaient cuivrés par les reflets nettement accusés de la lumière orientale. A mi-chemin des montagnes, paissaient quelques troupeaux gardés par des pâtres accroupis sur l'herbe; et enfin sur le premier plan, rayonnaient cinq figures auxquelles le peintre avait su donner un merveilleux cachet de sentiment et de vie. La Vierge Marie, assise sous un palmier qui projetait sur sa tête l'ombre de son riche feuillage, tenait sur ses genoux l'enfant divin qu'elle semblait contempler d'un regard où se peignaient à la fois la tendresse de la mère et le respect de la créature. Un vieillard, brisé par l'âge et appuyé sur son bâton noueux, se penchait vers lui, essayant d'effleurer de sa main amaigrie le vêtement de la mère du Sauveur, et, pour compléter l'ensemble, une mère et sa fille, pieusement agenouillées sur la terre, murmuraient une prière avec ferveur, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

Fabio Sperola avait évidemment exécuté ce tableau sous le charme d'une préoccupation magique. Tout vivait, tout respirait sur cette toile, pour laquelle il avait dû dépenser les plus précieuses ressources, les plus riches trésors de son talent. Cependant s'il s'était appliqué à réaliser dans son expression la plus parfaite l'idée chrétienne dont son tableau était le symbole, s'il avait veillé à ce que chaque partie de l'œuvre fût digne de son sujet, il était aisé de s'apercevoir que la tête de la vierge Marie avait été l'objet de sa prédilection exclusive ou tout au moins d'une préférence bien marquée. La blancheur de la peau, la délicatesse des formes, le velouté des paupières, tout dans cette création concourait à prouver que l'artiste n'avait pu se défendre d'une partialité, du reste, bien concevable, pour le modèle qui l'avait si bien inspiré. Malgré ses efforts sans doute, la passion humaine s'était fait jour à travers le sentiment religieux.

Fabio demeura long-temps perdu dans les profondeurs de cette contemplation. Il regardait silencieusement cette page où il avait écrit peut-être le plus beau chapitre de sa vie, et il l'admirait, non pas avec l'orgueil de l'artiste satisfait, mais avec la joie enfantine et naïve du jeune homme qui n'écoute de leçons que celles du cœur, et qui sacrifierait sans regret toutes les gloires de ce monde, illusions lointaines, à l'amour d'une femme, cette réalité si puissante à vingt ans.

Tout à coup, il fit un léger mouvement et se leva en prêtant l'oreille. L'éclair rapide d'une joie plus vive avait en même temps sillonné son

front. Sans doute, il avait entendu un de ces bruits imperceptibles que personne autre que lui n'eût entendu à sa place. En effet, l'amour prête à tous les organes une sensibilité si délicate, nous pourrions même dire, si exagérée, qu'elle les rend sujets à de fréquentes erreurs. Quand on a le cœur et la tête remplis d'un unique et charmant souvenir, il n'est pas étonnant que ce souvenir nous poursuive sous tous les formes, sous tous les aspects. Partout on croit voir la femme qu'on aime, partout on croit reconnaître l'aspiration de son haleine, le son de sa voix, le bruit de ses pas. On se retourne, on écoute, on regarde. Rien... rien nulle part! *Elle* n'est pas là. D'où peut donc provenir une telle erreur, qui, souvent, malgré la distance qui les sépare et comme par un choc électrique, saisit à la fois deux amans? Eh! mon Dieu! le motde cette énigme est bien simple; ce sont deux âmes qui se cherchaient dans l'espace et dont les ailes se sont touchées en passant.

Convaincu qu'il ne s'était point trompé, Fabio se précipita vers son balcon, et traversant d'un regard avide l'espace qui le séparait de l'aile voisine, tint pendant quelques minutes ses yeux arrêtés sur une petite fenêtre située à peu de distance de la sienne, à l'angle de la cour et au même étage que son atelier. Les vitres étincelaient sous l'ardente flamme du soleil, et il était impossible de rien distinguer dans l'intérieur de la chambre. Pas un souffle d'air n'agitait les verts rameaux du lierre qui grimpaient aux deux supports de la croisée et en couronnaient l'entablement. Un instant, Fabio espéra que cette croisée allait s'ouvrir; son cœur battit avec plus de force, et il s'appuya contre un meuble pour ne pas tomber. Mais un grand quart d'heure s'écoula et rien ne parut.

— Ce n'est pas encore elle, murmura-t-il. Ce n'est point Théréza!..... Chose étrange! j'aurais pourtant juré..... Mais pourquoi me plaindre, reprit-il d'un ton plus calme, ne lui ai-je pas recommandé les plus grandes précautions ?.... C'est l'heure à laquelle le chevalier vient ordinairement prendre leçon... et je crains qu'il ne la voie.... elle aussi.... Elle tremble d'être rencontrée ici, seule chez un jeune homme... Oh! elle peut être aussi tranquille que si ce jeune homme était son frère!... Mais n'importe..... elle a raison..... La médisance est si prompte..... la calomnie si cruelle! Pauvre orpheline! elle n'a de richesse que sa pureté, que sa réputation... Oh! c'est un trésor que je saurai défendre contre moi-même, s'il le faut... Oui, oui, nous avons fait sagement de régler nos entrevues, de manière à n'être point remarqués. Un jour ne devons-nous pas être heureux à la face de tous? N'a-t-elle pas promis, après un délai qu'elle m'a supplié de lui accorder et dont elle me dira plus tard le motif, de m'accepter pour époux et de vivre pour moi seul? Avec un pareil espoir, je serais trop coupable de manquer de patience. J'attendrai... Oui, j'attendrai tout le temps qu'il faudra. Dieu m'a envoyé depuis un an tant de sortes de bonheurs auxquels je n'aspirais plus, que je serais un ingrat de me plaindre de mon sort. Je crois à Théréza, je crois aux jouissances de mon art... Que me faut-il de plus?

Et en achevant ce petit monologue qui n'était, à vrai dire, que l'expression très imparfaite des rêveries de cette belle et longue matinée, Fabio reprit pour un instant son pinceau et se dirigea vers le chevalet avec l'intention bien arrêtée de faire une correction ou plutôt une modification à la tête de la Vierge. C'est sur les lèvres roses de Marie que le pinceau glissa d'abord légèrement, pour aller ensuite dessiner une ombre aux deux coins de la bouche entre ouverte. Il lui trouvait l'air triste et la voulait souriante et joyeuse comme lui. Cette correction eut tout le succès souhaité. Une expression de sainte béatitude se répandit soudainement sur tous les traits de Marie. Fabio était radieux.

Alors on frappa doucement à la porte.

L'artiste ne bougea pas.

On réitéra, mais cette fois, avec une certaine violence.

— Qui vient là? demanda Fabio sans détourner les yeux de sa toile, tant il était occupé de l'effet nouveau qu'il venait de produire.

— C'est moi, dit en entrebâillant la porte une espèce d'être contrefait, difforme, boitant fort bas, qui tenait un peu plus du singe des forêts que de l'homme civilisé. C'est moi, Elzéar, votre voisin dévoué, signor, qui vous apporte une lettre très pressée.

Fabio tira vivement le rideau qui lui servait à cacher son tableau, et tendit la main.

Elzéar s'avança avec les démonstrations d'une politesse excessive, et remit la lettre à l'artiste, qui en brisa vivement le cachet.

Elzéar était un de ces nombreux juifs échappés aux bûchers de l'inquisition, qui mènent la vie de chanoine sous des guenilles de mendiant et dont le commerce équivoque consiste dans un système d'échange ou de brocantage qui n'a réellement pas de nom. Sa boutique, espèce de taudis ouvert au bas de la maison qu'habitait Fabio, dans l'emplacement réservé communnément aux loges de portier, se révélait à l'attention du passant par un étalage des plus curieux, et surtout des plus variés. C'était une macédoine de vieilleries, un arsenal d'armes rouillées, un musée complet d'antiquités, qui du reste n'avaient absolument rien de curieux. Des branches d'éventails à jours, des boucles d'oreilles dépareillées, des lunettes sans verres, çà et là quelques vieilles médailles : tels étaient parmi beaucoup d'autres débris, les articles de piètre valeur dont se composait, au premier coup d'œil, le négoce du boiteux Elzéar.

Mais ce n'était pas seulement à ce métier qu'il avait gagné l'argent entassé dans ses coffres.

Elzéar s'était fait un genre d'industrie à lui. Il achetait et revendait des tableaux. Toute sa finesse se bornait à faire passer des imitations de grands maîtres pour des œuvres originales; et si, dans cette tromperie largement organisée, il avait souvent à supporter les humilians reproches des connaisseurs, il trouvait encore assez de dupes pour faire d'excellentes opérations et se dédommager de ces petits désagrémens. L'arrivée de Fabio Spérola dans la maison d'Elzéar, car Elzéar était propriétaire, avait ouvert à ce dernier un nouveau et fécond débouché. Il avait sollicité le jeune artiste, moyennant un mince salaire, de lui livrer tous les quinze jours une toile sur le sujet qui lui conviendrait le mieux. Jeune, sans expérience, poussé surtout par la nécessité de subvenir à ses dépenses journalières, Fabio s'était empressé de souscrire à ce marché qui, à défaut d'autre mérite, avait du moins celui de lui assurer un revenu fixe. Les choses avaient ainsi marché quelque temps; mais tout à coup Fabio Spérola s'était arrêté. Dès ce moment, occupé d'entreprises plus vastes, le peintre demeura sourd aux instances du juif et refusa formellement de travailler pour lui. Elzéar remarqua, non sans un sentiment de rancune qui retomba sur qui de droit, que la rupture de son marché coïncidait avec l'époque où la jeune fleuriste Théréza était venu loger sur son carré. Ce fut naturellement à elle qu'il attribua ce brusque changement.

Pour en revenir au caractère général de notre brocanteur, nous dirons que si sa boutique ressemblait beaucoup à une loge, il avait, lui, tous les défauts d'un portier. Buveur, indiscret et bavard, on ne lui connaissait d'autre distraction que celle d'avoir continuellement l'œil et l'oreille au guet. Et notez bien qu'il n'exerçait pas cette petite inquisition de bas-étage avec la bonhomie naïve de certains valets qui ne sont réellement avides de bruits, de nouvelles etde renseignemens que pour se donner un peu d'importance aux yeux de leurs camarades et caqueter une heure ou deux avec les servantes du quartier. Elzéar n'avait pour confident de ses fréquens rapports qu'un seul être aussi grossier que lui-même, aussi disgracié que lui de la nature, une femme impotente qu'il assurait être ou plutôt avoir été la sienne (ce que personne ne lui enviait), et qui passait dans un rayon de quelques rues pour une créature si mauvaise, si complétement hideuse au moral comme au physique, que personne ne se sentait pour elle, bien qu'une maladie assez grave la retînt au logis, ni sympathie ni pitié.

Cette femme, qui avait nom Piétra, avait jadis espionné pour son propre compte : maintenant elle avait chargé Elzéar de s'acquitter de son emploi de manière à la dédommager de ses privations et à la tenir au courant de tout ce qui se passait : d'où il résulte que le vieux boiteux espionnait pour deux. La nature sèche, ardue, rocailleuse d'Elzéar se prêtait du reste merveilleusement à ce genre d'occupation. Beaucoup plus laid qu'Esope, en ce sens qu'il lui manquait l'éclair de génie qui devait étinceler à l'œil du fabuliste, ayant de plus peut-être la conscience du peu qu'il valait, il était l'ennemi né de toutes les supériorités sociales, possédait toutes les passions jalouses de la créature déchue, et ne pouvait se défendre d'un instinctif mouvement de haine contre tout ce qui lui paraissait grand par l'intelligence ou rayonnant par la beauté. Cet homme était l'Envie en chair et en os. Seulement, pour compléter la vérité de l'esquisse et la terminer du moins par un trait consolant, hâtons-nous de dire qu'Elzéar ne pouvait en aucun cas représenter autre chose que l'Envie impuissante, une Envie sans griffes et sans dents, dont les traits s'émoussaient avant d'avoir pu nuire, et dont le cri, uniquement recueilli par la vieille Piétra, n'avait jamais rien eu de bien retentissant.

Elzéar, plus discret, se fût retiré après avoir remis à Fabio sa lettre. Mais il tenait, avant tout, à satisfaire sa curiosité. Il l'observait donc de son regard oblique, essayant de deviner ce que ces lignes venaient de lui apprendre. Mais l'artiste lui épargna une bonne partie de ce travail, en laissant un libre cours à sa pensée et en exprimant tout haut ses sentimens :

— Il n'est rien de tel, s'écria-t-il, que d'être en bonne veine, tout réussit!

— Monsieur Fabio est satisfait? hasarda faiblement le boiteux.

— Tu ne saurais te faire une idée, mon pauvre Elzéar, de la chance heureuse qui semble présider, depuis quelque temps, à tout ce qui m'arrive .. Tu sais mon grand tableau de saint Georges, que tu examinais si souvent...

— Oui... je me rappelle, monsieur Fabio... Un saint magnifique... casque en tête et sabre à la main...

— Eh bien! il vient d'être acheté par le conseil des Arts, pour être placé dans la galerie de Florence... Oui! cette galerie du cardinal Léopold de Médicis, où, représenté par mon œuvre, je me trouverai à côté d'un Michel-Ange ou d'un Jules Romain, — peut-être en face d'un Raphaël. Mais tu ne comprends pas cela, toi, Elzéar!... La gloire! la gloire! il y a si peu de gens qui sachent le prix de ce mot-là!

— Si fait, si fait, monsieur Fabio... j'entrevois à peu près ce que cela peut être et je vous prie de recevoir...

— Mon Dieu! reprit Fabio, mais cette fois sans écouter le juif... c'est trop de bonheur à la fois! Et dire que je suis seul, que je n'ai personne à qui raconter ce nouveau triomphe! Ah! si Théréza du moins... Heureusement qu'elle ne tardera pas à venir.

Jusque-là ce court échange de paroles entre Fabio et Elzéar avait été tout à fait sans conséquence. Le jeune homme, peu expansif de sa nature, avait cédé à l'entraînement d'une joie soudaine et inattendue; et s'il avait pris le vieux marchand de bric-à-brac pour confident de son enthousiasme, c'est qu'il est vraiment des circonstances où le cœur trop plein déborde au hasard et où l'on se confie au premier venu tout aussi inconsidérément que si l'on se parlait à soi-même.

Elzéar, devant l'expression de ce contentement si positif et si vrai, n'a-

vait rien trouvé à répondre, et s'était sagement borné à quelques félicitations dont la sincérité problématique était, après tout, de peu d'importance aux yeux de Fabio. La position de l'artiste, ainsi enveloppé de son auréole de gloire, était à l'abri des sourdes attaques et des perfides insinuations de maître Elzéar. Mais lorsqu'il eut prononcé le nom de Thérésa, dès qu'il eut dans un moment d'enthousiasme irréfléchi, découvert ce côté vulnérable, montré ce défaut de la cuirasse, le vieillard qui était sur le point de s'éloigner s'arrêta. Ses yeux lancèrent un feu jaune dont le reflet vint s'épanouir sur sa bouche en manière de sourire satanique; ses narines se dilatèrent comme celles du limier qui sent la trace du serf, et il dit à Fabio, de cet accent mielleux qui sert ordinairement de passeport à la perfidie :

—Par ma foi, monsieur Fabio, j'aurais parié que vous attendiez Mlle Thérésa pour lui faire part de cette bonne nouvelle... Dam ! c'est si naturel! une jeune fille et un jeune homme... Ça ne demande qu'à s'entendre. Ah ! c'est une jolie confidente que vous avez choisie là.

Fabio, surpris, regarda Elzéar entre les deux yeux. Les vrais amoureux sont jaloux de tout, et il supportait avec peine qu'un étranger osât trouver Thérésa jolie et surtout en parler aussi légèrement.

— Vous avez l'oreille fine, lui dit-il d'un ton demi-sérieux, demi-railleur. Au reste, je savais déjà, maître juif, que votre clairvoyance est rarement en défaut, et que vous devinez volontiers ce qu'on juge à propos de ne pas vous dire.

Une réplique aussi sèche et qui ressemblait tant à une leçon, eût désarçonné un champion moins solide qu'Elzéar. Lui, se tint ferme sur l'étrier. Au fond, il était grand diplomate et savait qu'il faut, en certaines occasions, faire bon marché de son amour-propre et boire le calice jusqu'à la lie.

— Hélas! mon bon monsieur Fabio, reprit-il avec beaucoup d'humilité, je n'ai aucun mérite à voir ce qui frappe les yeux de tout le monde, et à répéter des choses dont chacun jase en toute liberté. Une liaison comme celle que vous avez contractée avec Mlle Thérésa n'est jamais ignorée de personne, et vos voisins ne se font nullement scrupule...

— De se mêler de ce qui ne les regarde pas?

— Comme vous dites avec grande raison!

— J'avoue que je m'inquiète fort peu de ce qu'il leur plaît de supposer...

— Je le conçois pour vous personnellement... Quant à cette petite Thérésa...

— Eh bien! répliqua vivement Fabio en voyant que le juif hésitait.

— Dam! vous savez, monsieur Fabio... ces réputations de jeune fille, c'est si chanceux!.. Je ne prétends pas que Mlle Thérésa soit dans ce cas-là... Oh! non... non... Seulement, il y a des gens qui ne veulent croire à l'innocence que sous bonne caution et grâce à de bons répondans... Et il est vrai de dire que sa manière de vivre, sa conduite...

— Sa conduite, interrompit Fabio en saisissant avec véhémence le bras d'Elzéar, — sa conduite! En quoi peut-elle choquer les plus sévères! Qu'y voit-on de répréhensible? Qu'en peut-on dire enfin?

— Oh! bien des petites choses... qui ne sont visibles que pour les indifférens, et que je veux vous raconter, monsieur Fabio, tout franchement et sans détour, parce que vous êtes un digne jeune homme, et que je m'intéresse à vous. Mais, avant d'entrer en matière, me permettrez-vous de vous adresser deux ou trois questions?

—.Faites, dit brusquement le peintre.

Elzéar n'usa pas sur le champ de l'autorisation. Il se moucha longuement et toussa à diverses reprises, de l'air d'un orateur qui se prépare à débiter une tirade à effet. Sa petite face ridée rayonnait de plus en plus.

Pendant ce temps, l'expression du visage de Fabio se modifiait dans le sens contraire, et l'on voyait aisément à ses regards inquiets, à ses mouvemens pleins d'impatience, qu'il s'efforçait, mais en vain, d'écarter de tristes images, et de lutter, lui si heureux tout à l'heure, contre un mauvais pressentiment.

IV.

Réaction.

— Connaissez-vous cette jeune fille depuis bien long-temps? demanda Elzéar.

— Depuis un an, répondit Fabio.

— Fort bien... mais il y a connaître... et connaître... Savez-vous quelque chose de ses antécédens, de sa position?...

— Orpheline et sans fortune, elle ne possède que son innocence et que sa beauté; mais je vous avoue, maître Elzéar, que ces deux trésors valent à mes yeux la naissance la plus noble et les plus beaux revenus du monde...

—D'accord... Mais n'avez-vous jamais cherché à savoir où elle demeurait, ce qu'elle était, ce qu'elle faisait enfin, avant le jour où, seule, et voilant sa figure comme si elle eût craint quelque fâcheuse rencontre, elle vint s'installer dans cette maison où elle exerce, il est vrai, sans gêner personne, le modeste métier de fleuriste, mais où elle s'entoure, permettez-moi de le dire, d'un mystère...

— Que je ne veux pas même tenter d'approfondir, interrompit Fabio, dont la voix tremblait d'impatience.

Mais il reprit avec plus de calme :

— Pour que Thérésa garde le secret sur certains événemens de sa vie passée, il faut que de puissantes raisons l'y obligent. J'aime Thérésa, ajouta-t-il avec force, et je croirais lui faire injure...

— En exigeant d'elle une explication catégorique?..... Je comprends parfaitement ce scrupule, dit le vieux juif, de son accent le plus insidieux. Mais avouez que vous en êtes au point de tous les amans qui soupçonnent sans avoir le courage de formuler leurs soupçons, et qui tiennent, tout en se méfiant, à se donner le mérite d'une confiance aveugle. Vous avez trop d'esprit pour ignorer à combien d'ingénieux mensonges le soin de son honneur peut entraîner une femme..... Qu'on s'y trompe..... c'est possible... mais il est de ces choses contre lesquelles la foi la plus robuste ne saurait lutter bien long-temps, et je suis sûr, quoi que vous en disiez, que la signora Thérésa a plus d'une fois excité votre jalousie......

— Moi! jaloux!

— Eh! ne le serait-on pas à moins?.. Une jeune fille venue on ne sait d'où, ne laissant pénétrer à personne l'énigme de son existence et qui semble toujours trembler d'être aperçue, écoutée ou suivie! Tenez, monsieur Fabio, vous me croirez si vous voulez, mais il y a des jours où je me suis sérieusement demandé si cette prétendue femme n'était pas une ombre, un lutin, quelque chose, en un mot, d'insaisissable et de surnaturel. Un matin, vous la voyez sortir furtivement, et malgré vos efforts, il vous est impossible de distinguer ses traits. Vous courez dans la rue... bah! elle est déjà bien loin, ou plutôt elle a disparu. Alors, vous la guettez au passage, vous épiez son retour... elle rentrera sans doute, vous l'attendez. Peines inutiles! temps perdu!... Le soir vient, vous n'avez vu personne, et tout à coup vous entendez une douce voix, une voix perfide comme celle des syrènes, s'élever en charmantes modulations vers le ciel. C'est elle, monsieur, elle qui est dans sa chambre, qui y est rentrée je ne sais comment, je ne sais par où, en dépit de ma surveillance et sans que j'y comprenne rien..... Croyez-vous que tout ceci ne soit pas fort étrange? Piétra est exactement de mon avis. Ces façons d'agir lui paraissent très louches; je vais plus loin, je dis qu'elles finiront par lui faire grand tort dans votre esprit, et qu'un beau jour...

— Vous connaissez mal, dit Fabio avec un léger sourire, les mystères d'un cœur bien épris, si vous vous imaginez qu'il s'effraie de l'appareil fantastique dont s'environne l'objet de sa passion. Qui vous dit que l'étrangeté même des habitudes de Thérésa ne soit point un des attraits les plus irrésistibles qui m'attirent vers elle? Vous n'êtes plus jeune, mon pauvre Elzéar, et il vient un âge où l'âme commence à ne plus comprendre...

— A la bonne heure, mais à cet âge-là on y voit plus clair, répliqua le boiteux. Ainsi je sais de source certaine qu'elle ne passe pas toutes ses nuits dans cette petite chambre...

— Comment pouvez-vous affirmer?...

— J'affirme... j'affirme parce que je l'ai vu, que ce modèle d'innocence reçoit et lit des lettres... qui ne sont pas de vous... Hier encore...

— Expliquez-vous, s'écria Fabio tremblant de colère.

—Je le voudrais, répondit d'un ton doucereux Elzéar, mais je ne le puis en ce moment; je viens d'apercevoir par cette échappée de rideau votre élève le chevalier Raymon d'Arezzo; c'est, je crois, l'heure à laquelle vous lui donnez sa leçon. Je l'entends qui monte...

—Raymon, murmura Fabio? quel ennui!

—Adieu, monsieur Fabio, dit doucement Elzéar.

—Adieu, répondit durement l'artiste.

—Le signor d'Arezzo arrive, ma foi, fort à propos, pensa Elzéar. Je ne savais plus que dire, et j'aurais été désolé de le compromettre. Un jeune gentilhomme qui paie si bien ses commissions! c'eût été mal.

Et en achevant mentalement cette petite réflexion, maître Elzéar songea à battre en retraite et salua le peintre avec humilité. Au même instant, d'Arezzo parut.

L'élégant chevalier fit une entrée bruyante et évaporée comme celle des matamores de la comédie. Il bouscula volontairement Elzéar en accompagnant son geste d'une plaisanterie de mauvais goût sur ses difformités; après quoi il accabla Fabio des témoignages de sa turbulente amitié. Fabio ne paraissait que peu sensible à ces vives démonstrations. D'Arezzo s'en étonna et s'adressant à Elzéar qui se disposait à s'éloigner :

— Qu'est-ce donc? dit-il. Serait-il arrivé quelque fâcheux accident à ce cher Fabio?

—Oh! bien au contraire, monsieur le chevalier, répondit le juif en ouvrant la porte, jamais monsieur Fabio n'a été si joyeux, si satisfait, si....

— Ma foi! il n'y paraît guère, répliqua le chevalier pendant qu'Elzéar disparaissait.

— Et pourtant cela est vrai, dit Fabio en prenant la main que lui tendait son élève. Je n'ai en ce moment aucun sujet de contrariété.

— Il faut, mon ami, reprit d'Arezzo en examinant le peintre avec l'attention forcée d'un observateur, il faut que tu m'en donnes toi-même l'assurance pour que je puisse le croire. Cette sombre physionomie! ce regard fixe! cette pâleur! ah! je devine... Oui! oui!... je comprends le secret de cette mélancolie noire, — mélancolie pleine de charme mystérieux et de jouissances inconnues... comme vous dites dans votre langage, vous autres amoureux!... Ah çà! voyons, la main sur la conscience, mon cher Fabio, est ce que c'est encore cette petite Thérésa qui t'occupe?

— Lui aussi! pensa Fabio!... Partout du doute! partout de l'ironie!

— Tu ne me réponds pas?... C'est elle!... toujours elle!... je m'y connais... tu es d'un sentimental... révoltant! Comment un homme de ta valeur, comment un artiste d'avenir et de talent peut-il user sa vie à de pareilles bagatelles? est-ce ainsi que tu espères obtenir de la considération, arriver à la gloire ou même te faire seulement une petite place dans

le monde? Détrompe-toi... Le chemin dans lequel tu t'engages si imprudemment est celui qui mène droit à l'hôpital... Tu prétends que cette jeune fille est un ange... soit... Des anges! nous en avons tous connu... au moins un! Quand elle vient te voir, tu sens l'air se parfumer, tu vois le ciel s'ouvrir! Je le veux bien; nous avons tous passé par ces cauchemars plus ou moins fantastiques..... Elle t'a soigné dans ta dernière maladie, d'accord! je veux même croire qu'elle t'a guéri, bien que le docteur et le pharmacien y puissent être aussi pour quelque chose... Quant à sa vertu, je consens à ce qu'elle soit la plus pure et la plus irréprochable du monde;... mais, en vérité, tout cela ne saurait entrer en balance avec tes intérêts d'artiste, ta réputation à faire, le besoin que tu as de t'établir convenablement, et je sais bien, moi, qu'à ta place...

— A ma place, tu l'aimerais, — comme je l'aime, — interrompit Fabio.

— Je l'aimerais... je l'aimerais, reprit d'Arezzo avec ce sourire équivoque qu'affectionnent les fats, — c'est possible.....je ne dis pas non!... mais, à coup sûr, ce ne serait pas comme toi..., et il ne me viendrait jamais l'idée bouffonne d'épouser.

— Une fille dont l'honneur est sans tache, et qui pousse le scrupule jusqu'à vouloir vivre de son travail.

— Paroles que tout cela! répartit Raymon avec suffisance. Crois-moi, le talent d'un artiste est comme un diamant; il lui faut la grande lumière ou le soleil pour briller de tout son état. Que veux-tu devenir, bon Dieu, si tu t'obstines à t'ensevelir dans les ténèbres de ta vie de garçon? L'amour, c'est moi qui te le dis, n'est supportable qu'avec les grandes dames... Hors de là, c'est un fléau. Perte de temps, rêveries inutiles, soupirs placés à fonds perdus, voilà ce que vous rapporte une passion éclose entre les quatre murs d'une mansarde; et quand par dessus tout cela on ne sait point à qui l'on s'adresse, et que le hasard peut jeter sur vos pas une fille de rien, une aventurière...

— Ah! assez, dit Fabio avec un mouvement d'indignation...

— Là, là... calme-toi, reprit d'Arezzo. Ce que j'en dis est dans ton seul intérêt. Regarde; je me lance dans le grand monde, moi, et je m'en trouve on ne peut mieux. Depuis que ma vieille tante de Bologne est morte, — puisse-t-elle être au ciel, — en me laissant tout ce qu'elle possédait, non point par amitié pour moi qu'elle ne connaissait pas, mais par haine contre ses autres héritiers, — qu'elle connaissait trop, — depuis, dis-je, qu'elle est morte, et que, grâce à cet événement malheureux, j'ai pu me faire une agréable position à Florence, je ne fréquente plus que les sommités du monde social. Autrefois, pauvre, méconnu, perdu dans le coin de l'atelier d'un obscur successeur des Carrache, c'est tout au plus si je pouvais obtenir un regard d'une de ces beautés nomades qui se métamorphosent, au caprice du peintre, en sainte mère du Christ ou en divinité du paganisme. Maintenant que, moyennant quelques centaines d'écus, je me suis fait délivrer un brevet de chevalier de l'Etoile-d'Or, et qu'aidé par tes leçons et mes dispositions naturelles je suis devenu un des meilleurs artistes de l'école moderne...

Ici le visage de Fabio se crispa légèrement comme par une contraction nerveuse.

— Maintenant, continua d'Arezzo sans s'apercevoir de cette muette interruption, je suis choyé, fêté, reçu à bras ouverts; et fais bien attention que, loin de me laisser aveugler par ce triomphe, et de me compromettre par une trop grande facilité à répondre à ce superbe accueil, je suis d'une circonspection incroyable, d'une délicatesse infinie dans le choix de mes relations. Moi aussi, je distribue mes faveurs avec une savante réserve et une parfaite entente des droits de chacun. A l'altière duchesse, une déclaration à la manière espagnole; à la tendre marquise, un madrigal dans le goût français; à la comtesse rêveuse et exaltée, un petit billet mystique où l'amour s'exprime en termes aussi incompréhensibles que passionnés! Tu conçois qu'avec la simple baronne, je deviens moins expansif et que c'est tout au plus si j'honore la petite bourgeoise d'un salut bien froid et bien dédaigneux. Tu as beau rire... ce sont là des distinctions moins puériles qu'on ne pense, et je t'assure que l'art de soupirer, dont j'ai fait une étude spéciale, devrait entrer pour une bonne part dans l'éducation d'un jeune homme bien né.

— Je ne veux pas te contester cette science, mon cher Raymon, mais comptes-tu donc soupirer toute ta vie, et ne songeras-tu pas sérieusement à faire un choix?

— Ce choix est fait, répondit mystérieusement le chevalier de l'Etoile-d'Or. Tu sais bien ton riche voisin, le comte d'Albi, ce noble protecteur des arts dont le nom est béni par toute l'Italie, chez lequel je voulais t'entraîner hier et qui, par parenthèse, a été très contrarié de ne pas te voir, surtout lorsqu'il s'était donné la peine de t'inviter lui-même, par écrit et avec des instances si flatteuses...

— Oui... je me rappelle... Eh bien?

— Eh bien, mon ami, il a une fille...

— Je le sais

— Une fille adorable!

— On le dit.

— Et c'est sur elle que j'ai jeté les yeux.

— Oh! oh! tes prétentions ne sont pas modestes...

— Les crois-tu indignes d'être accueillies? Ma tante de Bologne m'a légué de quoi vivre honorablement, la chancellerie de Milan, en m'octroyant le titre de chevalier, m'a autorisé à joindre à mon nom celui du village où je suis né, ce qui fait que je m'appelle le chevalier Raymon d'Arezzo, et chacun s'accorde à dire que j'ai la tournure d'un seigneur de la vieille roche... Quant à mon talent, je n'ai pas besoin de te dire ce qui en est... tu sais que, comme paysagiste, je jouis à Florence d'une réputation colossale...

— Il est vrai, dit Fabio en souriant, qu'on y parle beaucoup de toi.

— Les femmes, mon ami, les femmes! c'est à elles que je dois tout cela. Pour en revenir à notre affaire, je compte aujourd'hui même solliciter du comte d'Albi la main de la belle, de l'adorable Béatrix.

— Mais au moins, interrompit Fabio, t'es-tu assuré d'avance des sentimens de cette jeune fille... crois-tu que son cœur ?....

— Ah! ah! ah! s'écria d'Arrezo avec éclat, me serais-je embarqué dans une pareille affaire sans m'être assuré d'avance du succès. La signora Béatrix, mon cher, est toute disposée en ma faveur.

— Tu crois?

— J'en suis sûr. Depuis le bal de cette nuit il ne m'est plus permis d'en douter. Mais à propos, je veux que tu la voies, que tu me dises franchement ce que tu penses d'elle, et pour cela je t'emmène aujourd'hui même chez le comte... Viens, tu lui feras tes excuses, et je t'assure que tu seras enchanté d'entrer en relations avec lui... c'est un brave homme, un peu mélancolique... aimant la solitude et causant peu... mais un cœur excellent... et d'une générosité !... Ah! si tu savais.... pour les artistes, quel homme précieux... un ami... un père !.. Allons, tu m'accompagnes. C'est convenu, n'est-ce pas?

— Aujourd'hui, ce serait impossible, dit Fabio; plus tard, un autre jour...

— C'est cela... quand je serai marié !... il sera temps de te demander conseil.

— Mais, répliqua Fabio, tu sais bien que j'ai horreur des nouvelles connaissances... et M. le comte d'Albi pourrait trouver indiscret...

— Mais puisqu'il brûle de te connaître!

— D'ailleurs je ne voulais pas sortir...

— Pourquoi cela?

— Parce que j'ai à travailler et que j'ai à résolu de ne pas bouger de ma chambre aujourd'hui.

— Bah! je m'installe ici, sur cette chaise.... et j'attends que tu te décides....

— Attends, je crois que je suis décidé, répondit vivement Fabio, dont les traits exprimèrent une préoccupation bien visible.

— Tu plaisantes, dit Raymon.

— Si peu, que je suis prêt à te suivre.

— Tu viens avec moi chez le comte d'Albi?

— Non pas, je vais avec toi prendre l'air.

Le visage de d'Arezzo trahit un étonnement naïf. Quant à Fabio, il prêta l'oreille à un bruit lointain et murmura :

— Midi! plus de doute.,. c'est bien elle que j'entends. Et moi qui lui avais promis d'être seul !... Vite... vite...

— Que marmottes-tu donc là entre tes dents? demanda Raymon.

— Moi, dit Fabio en achevant tant bien que mal sa toilette? Je dis qu'il fait un soleil magnifique, et que c'est un meurtre de se claquemurer par un temps pareil. Es-tu prêt?

— Tu es donc bien pressé, maintenant?

— C'est ta faute.

— Je suis à tes ordres.

— Partons.

Il était temps, et l'impatience que témoignait Fabio d'entraîner son élève et ami n'était que trop fondée. A peine étaient-ils sortis d'un côté que Thérésa entra de l'autre avec toutes sortes de précautions.

V.

La visite.

Quand la jeune fille se vit dans la chambre de Fabio, elle eut comme une réminiscence de honte qui répandit sur son front une vive rougeur. Mais peu à peu elle se remit de ce trouble involontaire, et se dirigeant vers l'une des croisées d'où on apercevait la rue :

— Le voici! murmura-t-elle..... Ah! je comprends..... le chevalier est venu prendre leçon, et Fabio l'aura emmené en me voyant arriver.

— Le chevalier! reprit-elle avec un sourire mêlé d'une sorte de pitié comique. Pauvre garçon..... quand donc cessera-t-il de me poursuivre de ses épîtres si brûlantes... et surtout si ennuyeuses...

Et en disant ces mots, elle déplia une lettre qu'elle tenait à la main et la relut à demi-voix :

« Mademoiselle, je vous aime sans vous connaître; que serait-ce si je
» vous avais vue? Vous me croirez si vous voulez, mais la passion que
» vous m'avez inspirée tient du délire, de la folie, du vertige. La nuit,
» vous planez dans mes rêves comme une blanche colombe; le jour, vo-
» tre image vient d'elle-même se glisser sous mon pinceau ..Votre image!
» pour le coup, vous allez vous croire en droit de me traiter de menteur,
» attendu que je n'ai jamais aperçu de toute votre personne que vos deux
» superbes nattes à la napolitaine et votre taille plus fine et mieux pro-
» portionnée que celle de la Vénus antique... erreur! car l'imagination
» a d'excellens yeux, et grâce à leur lucidité, je vous vois la plus accom-
» plie et la plus belle du monde.

» Le chevalier Raymon d'Arezzo. »

— Que cet homme est fatigant, murmura-t-elle en laissant le billet tomber à ses pieds.

Thérésa reporta alors ses regards du côté de la croisée et parut atten-

dre avec impatience le retour de Fabio. Au bout de quelques minutes, le jeune homme reparut à l'angle de la rue, et le front de Thérésa s'éclaira d'une joie céleste. En peu d'instans, Fabio eut traversé la place, gravi l'escalier et regagné sa chambre. Il tenait à perdre le moins de temps possible, car il n'était parvenu à se séparer de Raymon qu'en lui promettant de l'accompagner une heure après chez le comte d'Albi. D'Arezzo était allé se composer une merveilleuse toilette d'amoureux, afin de s'assurer sur Fabio, dans cette visite, les avantages d'une incontestable supériorité. Fabio, humble et modeste dans sa mise et dans ses manières, paraissait effectivement à Raymon un rival peu redoutable. Le chevalier de l'Etoile d'Or se plaisait même souvent à se montrer dans les rues de Florence avec son jeune maître, parce que la comparaison lui semblait tout entière à son avantage, et que, dans son idée à lui, Fabio Spérola devait être à Raymon d'Arezzo ce que sont les perles au diamant, le cuivre à l'or et l'ombre au soleil. L'heure écoulée, il s'était engagé à revenir chercher Fabio et Fabio le savait exact. Les momens de son bonheur étaient comptés.

Cependant les premières minutes de l'entrevue furent empreintes de je ne sais quel cachet de gêne et d'embarras. Les deux amans, après avoir échangé les tendres paroles que dicte l'âme à l'heure d'une réunion désirée, étaient retombés dans un silence qui ressemblait presque à de l'accablement. Fabio surtout, la tête encore remplie des insinuations du perfide brocanteur et des insidieux persifflages de d'Arezzo, ne pouvait se défendre d'une sourde agitation en songeant qu'après tout tant de charmes, d'innocence et de naïveté apparentes pouvaient bien n'être qu'un voile sous lequel se cachait le mystère d'une odieuse perversité. La calomnie avait semé en lui des soupçons contre lesquels il luttait de toute la force de son amour. Thérésa devina ce combat intérieur sans en pénétrer le sens, et lui prenant les mains avec tendresse :

— Qu'avez-vous, lui dit-elle, vous paraissez souffrir?

— Ne vous en étonnez pas, répondit tristement Fabio. Vous le savez... j'ai quelquefois des idées lugubres, bizarres... Il y a des momens où j'appelle la mort de tous mes vœux... Je vous l'ai dit pour la première fois il y a bien long-temps, et je commence à reconnaître que j'avais raison, jamais je ne pourrai croire au bonheur...

— Cependant, dit la jeune fille avec vivacité... vous n'avez plus à vous plaindre de la stérilité de vos travaux...

— Il est vrai, Thérésa, que depuis que je vous connais j'ai réalisé un de mes rêves les plus chers; j'ai pu vivre du produit de mes œuvres sans rien devoir à une pitié insultante, sans recourir à l'intermédiaire ruineux de ce juif maudit...

— Qui spéculait sur l'urgence de vos besoins. Pauvre Fabio! c'est pourtant moi qui vous ai fait ouvrir les yeux sur la cupidité de cet homme, moi qui vous ai dit la première : Fabio, vous avez plus que du talent, vous avez du génie! Est-ce que vous avez oublié tout cela, mon ami? est-ce que vous ne vous souvenez pas d'avoir vu à ma voix les portes de l'avenir s'ouvrir devant vous, et d'avoir dit en me tendant la main : Thérésa, tant que vous serez là, près de moi, comme une gardienne vigilante, comme l'ange qui veille sur tous mes pas, je jure d'aimer la vie, de travailler avec amour, et de ne plus songer à mourir!

— Oui..... je me rappelle ce serment, Thérésa. Je l'ai fait dans toute la sincérité de mon ame, et si je parais l'oublier quelquefois...

— C'est que vous m'oubliez moi-même, acheva Thérésa d'une voix émue.

— Oh! ne dites pas cela!

— Aujourd'hui surtout, reprit-elle avec l'accent du reproche, vous êtes moins pardonnable que jamais... Car enfin, vous attachiez une grande importance à votre tableau de Saint-Georges, et sa réception au Musée de Florence...

— Comment, vous avez appris?... interrompit Fabio en cherchant à deviner la vérité dans ses yeux... car ce n'est que depuis un instant... Qui a pu vous informer?...

Thérésa avait parlé trop vite. Elle rougit et balbutia quelques mots d'une explication que Fabio parut ne pas entendre. Cet incident l'avait plongé de nouveau dans une étrange perplexité. Thérésa continua après avoir repris un peu d'assurance.

— Vous voyez bien que mes prédictions se réalisent, et que la gloire...

— Ah! s'écria Fabio, comme s'il se fût éveillé d'un rêve, — la gloire! que m'importe la gloire, si je n'ai personne au monde à qui en offrir la moitié! Qu'importe une couronne, si l'on ne partage sa royauté. Non, non, je n'ai pas besoin de ces triomphes, Thérésa, car ils sont inutiles à l'âme froissée qui ne sait plus les sentir, et les jouissances de l'orgueil le plus légitime ne sont qu'une rosée amère quand elles retombent sur un cœur flétri...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, Thérésa, qu'il y a une fatalité sur le nom que je porte. Comme mon père, je suis destiné à souffrir... et je souffrirai... Comme mon père aussi, j'engagerai avec les hommes et les choses une lutte ardente, soutenue, désespérée... Il a succombé, je succomberai comme lui.

Les paupières de Thérésa se remplissaient de larmes. Sa poitrine haletait ; elle sentait redoubler les palpitations de son cœur. Elle se rapprocha encore de Fabio, et d'une voix tremblante elle murmura :

— Mon ami, vous m'avez souvent parlé de votre père... Il a donc été... bien... malheureux?...

C'est à peine si ces dernières paroles avaient pu sortir de ses lèvres. Thérésa, pour les prononcer, avait réuni toutes ses forces, et son visage avait aussitôt après revêtu les signes d'une émotion poignante. Fabio répondit avec entraînement :

— S'il a été malheureux! ah! voulez-vous en juger, Thérésa? voulez-vous que je vous raconte tous les détails de cette longue agonie que je n'ose appeler la vie de mon père?

— Je vous l'ai demandé tant de fois!

—Ecoutez-moi donc, et persuadez-vous bien qu'il faut que vous soyez sainte à mes yeux et à mon cœur pour que je soulève devant vous le voile de ce passé funèbre, pour que je vous dise une histoire qui a été le seul legs d'une mère mourante à son fils. C'est le secret d'une tombe que je vais vous révéler, Thérésa.

La jeune fille disposa deux siéges de manière à se trouver vis-à-vis de Fabio qui porta la main à son front comme pour se recueillir dans sa mémoire, et commença ainsi.

VI.

Histoire de Danielo.

Je ne me rappelle point les traits de mon père, mais son souvenir a pris dans ma tête une forme sainte et vénérée. J'ai un sentiment vague de ce qu'il était à mon âge, l'instinct confus de ce qu'il eût été en vieillissant, et s'il revenait à la vie, je le reconnaîtrais.

Orphelin presque dès sa naissance, livré de bonne heure aux seules inspirations de sa nature, Danielo Spérola ne subit l'action d'aucune influence extérieure. Il dut tout à lui-même, rien aux autres, et les belles qualités qui ornèrent son cœur furent chez lui, non pas le résultat de l'exemple, mais l'expression d'une aptitude spéciale pour tout ce qui lui semblait honorable et beau.

S'il fut peintre, c'est que la vie humaine lui apparaissait sous ses mille couleurs, c'est que les grands spectacles de la nature apportaient à son oreille un de ces langages sublimes que l'art et la poésie peuvent seuls comprendre, c'est qu'il lui fallait une arène où promener ses rêveries, un moule où jeter sa pensée. Placé à gages chez un cultivateur des environs de Mantoue, il se rendait aux champs dès le point du jour, et n'en revenait qu'à la tombée de la nuit. C'est là que courbé sur des gerbes fauchées, ou assis près de la bêche qui lui avait glissé des mains, il se plaisait à réfléchir, à former des souhaits, à rêver. Son premier modèle fut l'horizon; son premier atelier la plaine; son premier essai, la reproduction, sur un fût de colonne brisé, du paysage qui frémissait autour de lui.

Mais cette vie obscure et monotone pesait à son esprit indépendant comme le grillage d'une prison. Les échos de Mantoue arrivaient souvent jusqu'à lui, et chaque fois un élan de son âme y répondait avec ivresse. Mantoue! voir Mantoue! une grande ville avec ses milliers d'habitans et ses monumens splendides! Ce fut là désormais, sans qu'il pût s'en bien rendre compte, le rêve unique, la seule ambition de Danielo. Mais, pour briser la chaîne qui le rivait au sol du maître, il fallait au moins quelques ressources, et le patron du pauvre enfant n'était pas homme à compatir à de semblables souffrances. Danielo ne pouvait songer à communiquer à un grossier paysan des projets qui eussent excité sa risée, sinon sa colère. Il prit donc patience; chaque mois, pendant une année, il mit de côté les quelques florins qu'on lui accordait pour salaire. Puis un jour il se rendit à l'église du village, y demeura plus long-temps que de coutume, et après avoir pris congé de son patron, s'élança dans la direction de Mantoue, prévoyant qu'il aurait bien à lutter, bien à souffrir, mais se disant après tout qu'il était jeune, qu'il avait du courage, et que Dieu ne le laisserait pas mourir de faim.

Arrivé là, Danielo s'informa tout d'abord de la demeure du meilleur peintre ou du moins de celui qui passait pour tel à Mantoue. On lui désigna d'une commune voix maître Olmus, originaire de Venise, où il avait reçu des leçons de Marco-Ricci et de la célèbre Rosalba, dont il avait habilement combiné les deux manières. L'abord de maître Olmus était sec, froid et embarrassant. Il avait une répulsion d'instinct pour toutes ces vocations de rencontre qui poussent sur le sol généreux de l'art comme les mauvaises herbes sur un champ négligé. Il se défiait surtout des déterminations soudaines de tant de jeunes têtes qui prennent le désir pour la puissance et confondent l'engouement d'une velléité passagère avec l'irrésistible entraînement de la passion. Aussi fit-il à mon père un accueil qui l'eût découragé à coup sûr s'il n'eût été soutenu dans sa démarche par la plus calme et la plus inébranlable volonté. Cependant Olmus ne négligea avec Danielo aucune des batteries connues dont il usait ordinairement pour éprouver la valeur réelle des disciples qui se présentaient à lui. Mon père protesta de ses bonnes résolutions... « En fait d'art, lui répondit durement Olmus, vouloir n'est rien, pouvoir est tout. » Mon père osa parler de gloire, Olmus l'écrasa d'un regard de pitié. Alors, quand le vieil artiste eut reconnu dans Danielo un lutteur bien décidé, qui ne se laissait terrasser ni par la sévérité de son accueil ni par l'ironie de ses réponses, un sourire presque bienveillant éclaira son visage, et il tendit cordialement la main à mon père qui, dit-on, en demeura tout étourdi. La mutine obstination de l'enfant avait plu au vieillard, parce qu'il avait cru y découvrir une garantie pour l'avenir, et dès ce jour il le traita avec tant d'égards et d'amitié, qu'on assure que plusieurs de ses disciples en devinrent réellement jaloux.

Je passerai rapidement sur cette époque de la vie de mon père, dont les détails ne sont parvenus jusqu'à moi qu'à travers un voile épais de doute et de confusion, et franchissant d'un prompt élan les deux premières années de ses études chez maître Olmus, j'arriverai sans plus de re-

tard, à l'événement dont l'influence s'exerça sur le reste de sa vie, à cette période orageuse, toute pleine d'amertumes et de joies, qui commença par un sourire, pour aboutir misérablement à la mort.

Le duc d'Estevani vivait alors à Mantoue, où il se faisait remarquer par son goût passionné pour les arts. Riche autant que noble, il mettait sa gloire à ordonner de grands travaux dans son palais, et son amour-propre à les payer plus que n'aurait sans doute pu le faire alors aucun souverain d'Europe. Il venait d'acheter une admirable villa située dans l'une des îles enchantées du Lac-Majeur. Bâti à mi-côte et à l'extrémité orientale de l'Isola-Bella, le nouveau palais du duc d'Estevani ressemblait à une de ces pierres précieuses qu'on voit pendre au flanc des rochers voisins de la mer, et qui reflètent dans leurs facettes encore brutes l'azur mat ou les feux dorés du ciel. Le fier châtelain résolut de livrer cette pierre à des ouvriers habiles, pour en faire un diamant. Maître Olmus était alors à l'apogée de sa gloire. Ce fut lui que le duc sollicita de venir prendre la direction de cette entreprise, dont l'accomplissement ne devait pas être sans honneur. Il s'agissait de peindre à fresques, dans un court délai, rigoureusement déterminé, la coupole d'une chapelle à la Vierge, et les frises d'une salle octogone, dont les murailles offraient déjà l'imposante concurrence de nombreuses toiles signées des noms les plus fameux. Olmus, tout vieux qu'il était, ne refusa pas un aussi grand honneur. Il partit, mais en emmenant avec lui son élève, pour lequel il se sentait déjà une affection de père.

Ce voyage fut pour Danielo une suite non interrompue de jouissances nouvelles et de sensations inconnues. En mettant le pied sur la gondole qui devait le porter à travers les eaux du lac jusqu'à la résidence du duc d'Estevani, il eut un serrement de cœur qui se traduisit sur son visage par une vive pâleur. Etait-ce crainte, hésitation, défiance de l'avenir? Mon père éprouva ce mouvement sans le comprendre, peut-être sans y attacher d'importance; mais, plus tard, précipité dans un abîme, il interpréta cette émotion fugitive et lui donna le nom de pressentiment.

Quoi qu'il en fût, et pour nous reporter au jour où ces choses se passaient, Danielo, en abordant la rive opposée, ne garda en lui nulle trace de ce mauvais souvenir. Un autre objet devait, du reste, fixer bien autrement son cœur et sa pensée. Au moment où il touchait terre, une jeune fille sortait de la villa Estevani, et se disposait à monter elle-même dans une gondole élégamment parée dont la proue regardait Milan. Le duc, en apercevant Olmus et son élève, fit signe à la jeune fille de retarder un instant son départ, et la présentant aux deux arrivans, leur dit : « Messer Olmus, et vous signor Danielo Sperola, je vous présente Lénita d'Estevani, ma fille. C'est pour elle que vous allez travailler pendant son absence; car cette villa lui appartiendra un jour. Je la fais reconduire à Milan pour qu'elle consacre ces trois derniers mois au perfectionnement de son éducation. A son retour, continua-t-il en souriant, c'est elle qui jugera vos œuvres et dont les remercîmens mérités seront une douce part de votre récompense. » Olmus répondit seul à ce compliment. Mon père, lui, ne trouva pas la force de dire une parole. Bientôt Lénita fut entraînée par son père sur le pont-volant qui établissait la communication entre la rive et la gondole, et ses yeux la suivirent encore. Enfin Lénita monta rêveuse sur la frêle embarcation, puis s'éloigna au bruit du flot que brisait la rame, et les yeux de Dianelo la suivirent toujours, jusqu'à ce qu'enfin, enveloppée par les vapeurs du lac, elle disparût au loin, comme fait en pleine nuit l'étoile qui s'obscurcit dans le brouillard, glisse derrière un nuage et s'éteint.

Ici, Thérésa, l'histoire se devine beaucoup plutôt qu'elle ne se raconte. Les deux artistes, maître et disciple, se mirent à l'œuvre avec ardeur. Mais deux foyers divers alimentaient la flamme de leur génie. Olmus se réchauffait aux derniers rayons d'une gloire qu'il voulait conserver intacte et pure; Danielo, lui, recevait toute sa chaleur du premier rayon d'un amour naissant; et tous deux, soutenus par cette double force qu'ils puisaient, l'un dans son esprit et l'autre dans son cœur, poursuivaient les mêmes tentatives, obtenaient les mêmes résultats. En peu de temps, la villa Estevani devint un pèlerinage où abondaient les curieux et les connaisseurs, et la pensée des deux artistes n'avait pas encore reçu son entière exécution, que déjà le murmure des applaudissemens bruissait à leurs oreilles. Mon père surtout, enivré des louanges de maître Olmus et comblé des faveurs du duc, qui l'avait admis dans son intimité, se demandait parfois s'il était bien éveillé. Mais que dis-je? avait-il donc le temps de douter? Les fêtes succédaient aux fêtes dans la villa Estevani; une société toujours parée, toujours souriante, lui ouvrait à l'envi ses rangs. C'était une harmonie continuelle que nul son discordant ne venait troubler. Il fallait bien qu'il le reconnût, son mérite l'avait fait l'égal des plus riches et des plus nobles seigneurs. Si jeune, si ignorant des joies du monde, comment Danielo ne se fût-il pas senti enivré, chancelant, presque orgueilleux?

Donc, les séductions venaient à lui en foule, et il s'en abreuvait comme d'une sainte rosée. Transporté sur les ailes d'un songe, du fond d'une campagne silencieuse et isolée, dans un palais rempli des mouvemens et des bruits de la civilisation la plus raffinée, il dévorait des yeux ces spectacles si nouveaux pour lui, il les examinait avec cette curiosité active de la jeunesse qui est, pour ainsi dire, une étude, qui anime les jours, remplit les heures, donne, en un mot, une âme à la vie. On aurait pu le comparer alors un de ces luths éoliens, livrés pour la première fois aux caresses de la brise, et dont chaque corde, diversement tendue, rend à son tour un son différent.

Bientôt Lénita revint, et cette fois ce fut pour ne plus repartir.

Vous allez deviner, Théresa, pourquoi je ne puis vous raconter l'histoire des six mois qui suivirent ce retour. C'est de ma mère que je tiens tous ces détails, et ma mère, chaque fois qu'elle a soulevé pour moi le voile du passé, a toujours glissé légèrement sur cette douloureuse époque; elle ne m'a dit qu'une chose que je vous répète : c'est que Danielo aima Lénita autant que Lénita aima Danielo. Et en effet, pourquoi m'eût-elle parlé des souffrances qu'ils avaient subies, des luttes qu'ils avaient soutenues, des obstacles qu'ils avaient brisés? Un mot suffit pour résumer tout ce long poème. Ils s'aimaient et demandaient grâce pour leur amour. Le père fut sans entrailles et sans pitié. L'orgueil chez cet homme n'était pas un travers, mais bien une passion, passion aveugle et sourde, Thérésa, qui l'empêcha de voir l'abîme où il courait, qui le rendit insensible aux cris de son enfant. Ce combat inégal devait finir. Il finit par l'abandon du vieillard. Un matin on vint annoncer au duc d'Estevani que Lénita était partie, que Danielo avait disparu. On les poursuivit, mais à quoi bon? Quand on les retrouva, ils s'étaient mis sous la protection de Dieu. « C'est ma fille, rendez-la-moi! avait dit le duc d'Estevani en s'ouvrant un passage vers l'autel tendu de blanc... C'est l'épouse de Danielo, avait répondu le prêtre en l'arrêtant d'un geste solennel. »

Le lendemain, le père avait déshérité sa fille, et les deux époux n'ayant au cœur qu'une pensée, celle de leur amour, avaient pris à la hâte et presque au hasard le chemin de Mantoue. Toute rébellion porte avec elle un double germe qui se résout en deux effets bien distincts : il y a la part de l'ivresse; il y a aussi la part des larmes; mais celle-ci ne vient que plus tard. Lénita et Danielo, chacun d'eux s'appuyant sur le dévoûment de l'autre, entraînés bien loin des réalités de la terre par le tourbillon de leur amour, passèrent les premiers temps de leur union dans cette sorte de fièvre qu'on pourrait appeler le fanatisme du bonheur et qui nous rend sourds aux sinistres prophéties de l'avenir. Ils avaient fait à l'amour d'énormes... de douloureux sacrifices; c'était bien le moins que l'amour les en dédommageât largement.

Un jour cependant, Danielo crut s'apercevoir que le sourire de Lénita était moins franc que d'ordinaire et que sa joue portait la trace de pleurs nouvellement versés. Il n'eut besoin, pour découvrir le secret de cette tristesse, que de le vouloir sérieusement... Hélas! le cœur de la fille ne s'était pas absorbé tout entier dans celui de l'amante. Lénita souffrait de ne plus voir son père, elle s'effrayait de cette séparation qui pouvait être éternelle... qui sait si elle ne regrettait pas déjà ce cri de révolte auquel avait répondu un cri de malédiction?

Ce fut là le premier.... l'affreux soupçon de mon père..... soupçon injuste, Thérésa, car la tendresse de Lénita pour lui était aussi vraie que profonde... Quoi qu'il en fût, Danielo comprit que toute joie pure leur serait interdite, tant qu'une réconciliation n'aurait pas détruit jusqu'aux derniers vestiges de ce triste passé. Il fallait donc trouver un moyen de fléchir le duc d'Estevani, cet homme si fier de son blason, si orgueilleux de sa naissance. Il fallait combler la distance qui le séparait lui, simple enfant du peuple, du noble père de Lénita... Mais que faire? Comment aplanir tant de difficultés énormes?.. Danielo désespérait d'y parvenir, quand un événement inattendu vint le tirer de son apathie et lui frayer un dernier espoir.

On annonça qu'un concours allait être ouvert à Rome pour l'exécution de trois œuvres capitales destinées à orner le Vatican. Le choix des sujets était laissé à la volonté des peintres. Seulement, la source en devait être puisée dans les saintes écritures. On attachait tant d'importance à ces travaux qu'on assurait à chacun des trois vainqueurs un titre pour lui et ses descendans, des lettres de noblesse et les honneurs d'un triomphe public.

Mon père mesura d'un coup d'œil rapide la carrière nouvelle qui se déroulait devant lui. Tenter une pareille entreprise, c'était à la fois apaiser sa soif ardente de gloire et travailler pour le bonheur de Lénita. Une inspiration spontanée offrit par avance à sa pensée le sujet auquel il allait se livrer tout entier. Sans plus tarder, il se dirigea vers le quartier le plus désert de Mantoue, et là se fit assurer pour le lendemain la libre disposition d'un atelier. Dès ce moment, il fit chaque jour, à l'insu de Lénita, une visite à l'atelier mystérieux. Personne au monde ne connaissait le sujet qu'il avait choisi..... personne, si ce n'est un ancien disciple de maître Olmus qu'il employait, ainsi que cela se pratique parfois, à l'achèvement des parties les moins importantes de l'œuvre. Cependant, ces absences réitérées avaient excité la jalousie de Lénita. Danielo s'en aperçut et en fut douloureusement affecté. Heureusement le travail était à son dernier période, et un jour enfin, radieux d'espérance, il quitta ma mère en lui annonçant qu'elle apprendrait le lendemain un grand, un bienheureux secret.

Ce jour-là, en allant à son atelier, il fit des rêves d'or, et crut au triomphe, à la gloire, à toutes les joies du ciel...

Malheureux père! en entrant dans l'atelier, tout se dissipa, tout s'évanouit; le tableau avait disparu.

Disparu!

On lui avait volé son tableau... Entendez-vous bien, comprenez-vous bien? volé! C'est-à-dire qu'une barrière d'airain s'était dressée devant lui, et qu'un éclair infernal avait tari le souffle dans sa poitrine et brûlé la lumière de son regard. En effet, il se fit tout à coup dans son cerveau un de ces vides affreux qu'y creuse ordinairement la folie. Il demeura un instant hagard et frissonnant, sans voir, sans penser, peut-être même sans souffrir. Ce n'était ni la vie ni la mort, mais un état mixte, participant de l'une et de l'autre, crise horrible dont rien ne paraissait au dehors et qui

laissait à Danielo juste ce qu'il lui fallait de sentiment pour comprendre son malheur et n'y point succomber...

Mais soudain, il s'agita comme pour remuer le sang qui s'arrêtait dans ses veines, comme pour réveiller la vie qui s'engourdissait dans son cœur. Il essuya la sueur qui coulait de son front, toucha de ses deux mains crispées le chevalet pour se bien convaincre que le tableau n'y était plus, et l'envoya par un mouvement de fureur se briser contre la muraille. Puis aussitôt, sortant de cette maison comme un insensé, il traversa la ville entière sans regarder derrière lui, mais en murmurant de temps à autre :

— Oui.... Rome est là-bas !... c'est à Rome qu'ils l'ont porté !.... à Rome! à Rome!

Il était grand jour quand Danielo sortit de Mantoue en courant. Trois heures après, à la nuit tombante, il avait descendu de longues côtes, franchi des terres amollies par la charrue, escaladé des montagnes, et il courait encore, et il courait toujours, et toujours ses yeux étaient tournés vers le ciel; car il demandait sa route aux étoiles et de la force à Dieu.

Cette course à travers les rochers, les précipices et les plaines dura sept jours et sept nuits. Tantôt à pied, tantôt monté sur une mule que lui prêtait un guide, quelquefois trouvant place sur le banc d'un charriot de rencontre, mon père ne s'arrêtait en quelque sorte que pour reprendre haleine. Il semblait ne plus savoir ce que c'était que le sommeil ; il veillait pour ne pas reposer trop long-temps.

Plus d'une fois, sans doute, pendant ce trajet infernal, il se sentit défaillir, et des tintemens lugubres comme ceux de l'heure suprême résonnèrent à son oreille.... Mais qu'importaient la souffrance et la mort? à tout prix il fallait arriver... il arriva.

La ville ne présentait pas le calme des jours ordinaires. Les cloches du Capitole retentissaient à toutes volées, et du sein même de ce bourdonnement universel s'élevaient en bruits plus nets et plus aigus les fanfares d'une musique militaire et les acclamations d'un peuple assemblé. Les fenêtres étaient élégamment pavoisées, des vapeurs odorantes s'élevaient des alentours du Corso, et le pied du passant foulait de toutes parts des feuilles et des fleurs. Danielo demanda pourquoi les rues étaient si vertes, les cloches si bruyantes, les jeunes filles si parées ?...

— C'est aujourd'hui la fête des rameaux, lui répondit-on, et comme on vient d'achever la sainte messe à laquelle notre Saint-Père le pape a daigné assister en personne, il est probable que le cortége se dirige en ce moment vers le Capitole.

— Quel cortége? s'écria mon père avec véhémence.

— Celui des vainqueurs qui se rendent au lieu du triomphe.

— Quels vainqueurs?

La femme que mon père questionnait ainsi était une pauvre mendiante qui ne savait point le nom des vainqueurs. Elle répondit tranquillement :

— Mon Dieu... signor... ne vous fâchez pas si je ne puis vous dire comment on les nomme; tout ce que je sais, c'est qu'on désigne ainsi ceux qui ont remporté les prix du concours et dont les tableaux seront suspendus tout à l'heure aux murailles du Vatican.

Danielo s'éloigna de cette femme en poussant un cri déchirant, comme si les paroles qu'il venait d'entendre eussent versé sur son cœur des gouttes d'un plomb brûlant. Il eut bientôt atteint le *Corso*. Partout sur son passage la foule s'ouvrait surprise ou effrayée. Lui ne voyait point la foule, car il était seul avec sa pensée... Il n'avait jamais vu Rome, et pourtant il allait droit à son but sans hésiter, sans s'écarter une seule fois du vrai chemin. Des sentinelles défendaient les portes du Vatican.... il en força l'entrée, et gravissant d'un pied rapide les degrés de marbre de l'Escalier Royal, il se trouva enfin dans l'intérieur du salon Paulien. Là s'élevait une haute estrade aux draperies brodées d'or et semées de fleurs qui servait de support à trois tableaux que dévoraient mille regards à la fois. Au même instant trois hommes montèrent les degrés de l'estrade, s'inclinèrent devant un vieillard et se relevèrent avec une couronne au front.

Il y avait trois tableaux et trois hommes... Danielo ne vit qu'un seul homme et qu'un seul tableau. Tout à coup il poussa un sourd gémissement et tomba à la renverse de toute sa hauteur. On l'emporta blessé et sans connaissance hors du Vatican.

Qui s'inquiéta de Danielo? Personne. On avait vu un homme tomber dans la foule. Cela n'avait empêché ni les femmes de sourire aux triomphateurs, ni les hommes de crier bravo.

Quelques jours après, il voulut réclamer. On n'eut pas l'air de le comprendre. Il apprit qu'un certain cardinal Adriani avait une grande influence sur les décisions de la cour de Rome ; il se rendit à son palais, et obtint d'être introduit en sa présence. Mais là, une crainte inexprimable s'empara de tout son être. Ce cardinal, croyant sans doute que l'intimidation était la voie la plus sûre pour parvenir à la connaissance de la vérité, pressa mon père de questions insidieuses qui, se détruisant l'une l'autre, ne pouvaient produire qu'obscurité et confusion. Danielo se troubla dans ses réponses... Trop de franchise, en débordant du cœur, peut faire aussi balbutier et pâlir. Adriani lui imposa silence en lui disant qu'il mentait... Mentir! lui... mon père! Jamais un tel mot n'avait déchiré son oreille... Il tira de son sein un poignard qui presque aussitôt, lui tomba des mains... Au même instant, un nuage descendit sur ses yeux et il sentit de lourdes chaînes peser sur ses bras désarmés. Le lendemain, Danielo fut enfermé comme fou!

Avec sa captivité, commença l'agonie de mon père. Toute énergie parut dès lors se retirer de lui. Après une année de supplications et de larmes, il obtint la permission d'écrire à Lénita pour lui apprendre le malheur qui l'avait frappé et la prier de venir, avant sa mort, lui dire un dernier adieu. Ma pauvre mère, pendant cette même année avait été cruellement frappée dans ses espérances et ses affections. Ne sachant comment expliquer la disparition de Danielo, elle s'était crue veuve, et comme si cette heure n'était pas encore assez fatalement marquée dans sa vie, Dieu lui avait imposé en même temps le deuil des orphelines. En recevant la lettre de Danielo, elle faillit succomber à l'excès d'une joie insensée. Elle aussi s'écria :

— A Rome ! à Rome ! et elle partit.

Le récit que vous venez d'entendre, Thérésa, n'est que l'ombre bien pâle de celui que Danielo fit à ma mère entre les quatre murs de sa prison, et que ma mère m'a souvent répété depuis. Mais ce récit, vous devez vous en apercevoir, est incomplet. Quel était ce tableau? quel était le ravisseur?.... C'est ce que vous voulez savoir, c'est ce que je voudrais savoir aussi, c'est ce que ma mère demanda à Danielo, et que Danielo ne put dire à ma mère, Thérésa !

— Et pourquoi ? grand Dieu !

— Parce que sans doute la joie de revoir Lenita avait ôté à Danielo la mémoire et l'intelligence; parce que sans doute il y avait de la folie dans l'air qu'il respirait depuis un an, et qu'au moment de dire le sujet de l'œuvre et de prononcer le nom de l'infâme, sa langue s'était glacée, son regard s'était voilé... qu'en un mot, il était devenu fou!

Deux mois après, Danielo avait cessé de souffrir; non pas que ses bourreaux lui eussent fait grâce... mais la mort avait pris pitié de lui!...

VII.

Encore Elzéar.

— Que dites-vous de tant de misère, Thérésa, et croyez-vous maintenant que mon père ait été malheureux?

— Oh! oui, bien malheureux, soupira la jeune fille, dont les paupières se gonflèrent de larmes. Mais croyez-le bien, Fabio, Dieu vous doit tout le bonheur qu'il a refusé à Danielo, et je vous prédis, moi, le plus brillant, le plus splendide avenir.

Une voix étrangère rompit tout à coup l'entretien en lançant à travers la porte ces trois mots redoutables :

— Peut-on entrer?

Dans la crainte d'une réponse négative, l'importun n'en attendit aucune ; il poussa la porte, en disant :

— C'est encore moi, Elzéar... Mille pardons, cher signor... désolé de vous déranger... Mais je voulais vous entretenir d'une petite affaire... Je voulais aussi avertir Mlle Thérésa qu'un étranger vient de la demander et monte en ce moment chez elle.

Thérésa tressaillit.

— Tenez, continua impitoyablement le brocanteur, de cette petite lucarne, vous pouvez voir dans l'escalier... Il doit être à votre étage, n'est-ce pas?

Thérésa jeta les yeux du côté que lui indiquait le juif et ne fut pas maîtresse d'un mouvement de surprise et d'effroi. Fabio l'observait avec une fébrile attention.

— C'est sans doute pour une commande de fleurs, reprit Elzéar, avec une bonhomie perfide; une riche pratique peut-être; ne la faites pas trop attendre, signorina.

— Laissez-nous, c'est assez ! interrompit durement Fabio en congédiant le vieillard d'un geste expressif...

— Lui ! murmura la jeune fille. Que vient-il faire? Soupçonnerait-il?..

— Eh bien, ne m'avez-vous pas compris, répéta Fabio. Ne voyez-vous pas que vous êtes de trop ici ?

— Si fait... pardon... mais mon intention, dit Elzéar, était de vous parler au sujet de votre saint-Georges... Si vous consentiez à m'en donner une copie de dimension moins grande, j'en aurais aussitôt le placement... C'est une occasion qui se présente, et vous savez que les occasions...

— C'est bien..... plus tard..... Nous verrons..... répondit Fabio impatienté.....

— Oh! ne vous fâchez pas, monsieur Fabio.... plus tard, soyez tranquille, je reviendrai.

Cette fois, le juif se décida à sortir, mais avant de se retirer, il se haussa sur la pointe des pieds, de manière à jeter un dernier regard sur la fenêtre de Thérésa, et il trouva encore moyen de lui dire :

— Hâtez-vous donc, signorina. Vous avez laissé votre porte ouverte, et *on* est entré chez vous.

Fabio revint droit à Thérésa : elle était pâle et respirait à peine. Il s'attendait à la voir retourner chez elle. Mais non. Elle demeurait là, au milieu de la chambre, immobile, sans regard et sans voix ; Fabio lui dit d'une voix grave :

— Thérésa, vous connaissez cet homme ?...

— Fabio !

— Vous le connaissez !... pas de mensonge, au moins !

— C'est vrai.

— Et qui est-il?

— Je ne puis vous le dire.

— Vous me cachez son nom?

— Il le faut.

— Thérésa, si je vous demandais, si je vous suppliais de parler?

— Je me tairais encore.

— Et si mon respect, mon amour... étaient à ce prix?

— Je renoncerais sur-le-champ, Fabio, à un respect qui ne reculerait pas devant une insulte aussi brutale, à un amour qui oserait dicter d'aussi injurieuses conditions...

— Oh! pardonnez-moi, Théréza, mais si vous saviez ce que je souffre! si vous saviez depuis combien de temps je résiste à la médisance, à la calomnie! Voilà plus d'une année que je vous défends seul contre tous! Est-il étonnant qu'une fois enfin le doute soit entré dans mon âme? Ah! pardon! pardon! mais ayez pitié de moi! Jamais vous ne m'avez vu jaloux et cependant la jalousie me tue! Dites un mot, Théréza, un mot pour guérir cette plaie qui me dévore, un mot pour m'empêcher de mourir!

Théréza ne répondit point. Fabio devint pourpre. La colère recommençait à dominer son cœur. Une violente oppression pesait sur le sein de la jeune fille. Elle ne savait que résoudre. Elle aurait voulu se soustraire aux regards courroucés de Fabio; mais elle paraissait redouter encore davantage la rencontre qui l'attendait chez elle.

— Vous dédaignez mes prières autant que vous méprisez ma fureur, reprit Fabio d'une voix sombre. Je comprends aussi que ma vue est pour vous un supplice... c'est à moi de vous céder la place... Adieu, signora, adieu... pour toujours.

Théréza voulut le retenir; mais Fabio s'arrêta au même instant et recula, saisi de surprise, devant la porte qu'il se disposait à ouvrir. D'Arezzo était devant lui. Théréza n'eut que le temps de s'enfuir tout au fond de l'atelier et de s'asseoir en détournant la tête de façon à ne pas être aperçue du chevalier.

— Tu vois que je n'ai pas trop tardé, et que ce costume est du meilleur goût, dit ce dernier en décrivant une gracieuse pirouette..... Il est trois heures.... vrai moment pour une visite de cérémonie.... Es-tu prêt?

— Oui, oui, je suis prêt.... je te suis.

— Ah! ça, mais, dit Raymon en regardant son jeune maître de la tête aux pieds, est-ce que tu vas garder cet habit-là!

— Non pas.... voilà celui que je vais mettre.

— Ah! à la bonne heure..... beau drap..... charmantes broderies.... nous ferons sensation..... Mais je ne me trompe pas..... tu es tout bouleversé.... Qu'as-tu donc?

— Moi! rien du tout.

— Tu as l'air contrarié.

— Pas le moins du monde, fit l'artiste en s'efforçant de sourire.

— Je ne te dérange pas?

— Me déranger! non certes, je t'attendais, au contraire, avec impatience.

— Ce cher Fabio!

— Tu sais que ce matin je reculais devant l'idée de faire de nouvelles connaissances, de contracter de nombreuses liaisons...

— C'est vrai.

— Eh bien, j'ai changé d'idée.

— Ah! bah!

— J'ai reconnu depuis les inconvéniens de mon système.

— Qu'est-ce que je te disais!

— Je renonce à la solitude.

— Bravo!

— Je veux voir le monde autant que toi.

— Là, j'étais sûr qu'il y viendrait!

Théréza était toujours assise loin des deux jeunes gens, le dos tourné et le front appuyé sur ses mains. Le chevalier d'Arezzo se livrait, pour l'apercevoir, à une foule de poses très variées, mais toutes également superflues. Quant à Fabio, le calme apparent de Théréza avait déterminé chez lui une sorte de fièvre qui s'exhalait en un débordement de paroles que lui inspiraient la colère et le dépit. A mesure qu'il parlait, cette fièvre devenait plus violente. Bientôt il ne lui fut plus possible de la contenir, et il résolut de se venger de Théréza en la faisant souffrir, sinon dans son amour, au moins dans son orgueil.

— Tu vas donc me conduire chez le comte d'Albi, dit-il à haute voix pour que Théréza ne perdît aucune de ses paroles.

— Sur le champ.

— Je meurs d'impatience, continua-t-il, de voir sa fille, la charmante Béatrix... car, tu dis qu'elle est charmante, n'est-ce pas?

— Délicieuse!

— Et l'on dit aussi, ajouta Fabio, avec une intention bien marquée, que sa vertu est aussi irréprochable que sa beauté, n'est-ce pas, Raymon?

— Oh! sous ce rapport-là, une réputation magnifique!...

— Et les réputations sont toujours ce qu'elles doivent être, n'est-il pas vrai, Raymon?

— Certainement, certainement, répondit le chevalier de l'Etoile-d'Or, abasourdi par tant de questions à la fois. Puis il ajouta d'un ton confidentiel:

— Pourquoi m'interroges-tu sur ces sortes de choses devant cette pauvre enfant? C'est mal... tu vois bien que tu lui fais de la peine... Dieu m'assiste! je crois qu'elle pleure.

Et en même temps d'Arezzo allongeait le cou pour voir Théréza et se donnait au diable de ne pouvoir connaître une jeune fille à laquelle il faisait, par correspondance, une cour assidue. Fabio l'entraîna hors de la chambre en lui disant:

—Allons! vite! vite! chez le comte d'Albi! Tu penses que nous le trouverons à cette heure?

— S'il est absent, la signora Béatrix nous recevra, dit d'Arezzo, et je t'assure que nous ne perdrons pas au change.

Et les deux jeunes gens descendirent rapidement l'escalier.

VIII.

Complications.

Le premier mot de Théréza, quand elle se vit seule, fut un mot de regret et de compassion.

— Pauvre Fabio, dit-elle. Il me soupçonne... il m'accuse... Combien il doit souffrir! — et cependant je n'ai pu lui expliquer... Oh! non, c'eût été tout compromettre, c'était impossible.

Un bruit de pas se fit entendre dans le couloir qui communiquait de la chambre de Fabio à celle de la fleuriste. Elle courut une seconde fois à la lucarne et se rejeta en arrière en poussant un cri étouffé.

Elzéar était allé rejoindre l'étranger et le conduisait vers l'atelier de Fabio. Effrayée, perdant presque la tête, elle se consulta un instant sur ce qu'elle avait à faire, et choisissant tout à coup le moyen qui, d'ailleurs, était le plus propre à la soustraire aux regards qu'elle redoutait, elle souleva le grand rideau qui séparait l'atelier en deux parties presque égales, et alla se jeter au fond d'un grand fauteuil.

— Venez, monsieur, dit Elzéar en entrant; si vous n'avez pas trouvé la signorina chez elle, peut-être serez-vous plus heureux ici..., et puisque votre intention est de voir aussi notre jeune peintre... Mais, par ma foi, je crois qu'il n'y a plus personne... ni tourtereau, ni colombe! tout s'est envolé. Eh bien! monsieur, voilà pourtant la preuve de ce que je vous disais... Voyez, ils sont sans doute partis ensemble, en laissant croisées et portes ouvertes! Ah! que tout allait bien mieux quand M. Fabio se tenait sagement chez lui, quand il écoutait mes conseils...

— Et que vous lui achetiez ses œuvres à bas prix pour les revendre trente fois plus cher, n'est-il pas vrai? interrompit l'étranger, qui, après avoir attentivement examiné son interlocuteur, l'avait sans doute deviné à sa laideur et à sa difformité.

— Je vous jure, balbutia le boiteux, que le talent de ce pauvre jeune homme est assez médiocre, et que...

— Oh! vous saviez bien le faire valoir quand vous aviez une de ses toiles en main, maître Elzéar...

— Quoi, signor, vous savez mon nom?

— En voici la preuve.

— Vous me connaissez?

— Comme je connais Fabio Spérola; — sans avoir jamais vu ni lui ni vous.

— Et vous savez ?...

— Je sais que vous avez souvent abusé de sa position pour vous approprier des tableaux dont la valeur...

— Monseigneur se connaît en peinture? interrompit ironiquement Elzéar.

— Je suis le comte d'Albi.

A ce nom, le juif interdit demeura muet et sans mouvement. La réputation du comte tenait effectivement du prodige et avait répandu autour de l'hôtel d'Albi comme un prisme étrange et surnaturel qu'on ne se hasardait à pénétrer qu'en tremblant. Cet homme n'était pas originaire de Florence, mais il y avait environ dix années qu'il était venu s'y fixer, et qu'adoptant avec une sorte d'amour cette nouvelle patrie, il avait pris plaisir à se faire élever une demeure dont nous n'exagérons pas l'importance en lui donnant le nom de palais. Les architectes les plus célèbres avaient été mandés de Milan, de Naples et de Venise pour étudier le goût du capricieux gentilhomme et lui bâtir une résidence scrupuleusement appropriée à ses exigences d'opulent seigneur et d'artiste ingénieux. On citait sa galerie comme un chef-d'œuvre d'architecture, et l'on faisait d'admirables récits des tableaux qu'il y avait réunis, œuvres précieuses, marquées presque toutes au cachet des grands maîtres de l'art et capables de rivaliser avec les plus magnifiques richesses des meilleurs musées d'Italie. On ne parlait d'ailleurs de toutes ces merveilles que par ouï-dire, car le comte s'était imposé la loi de ne les montrer à personne et vivait dans un isolement complet. Il existait toutefois une large exception dans cette règle sévère. Autant la porte de l'hôtel d'Albi était inexorable aux curieux et aux voyageurs indifférens, autant elle s'ouvrait grande et hospitalière pour quiconque se trouvait lié par son passé et son avenir aux études de l'art affectionné par le comte. Une visite à son palais était le pèlerinage obligé des fidèles. Tous les artistes, quelle que fût leur position, y étaient les bien-venus. Sa bienveillance pour eux était inépuisable. Il les recevait indistinctement comme des frères et les renvoyait tous satisfaits, donnant aux riches de bons conseils, aux pauvres de l'or, à tous des paroles d'encouragement. Le reste de sa vie demeurait enveloppé dans le mystère le plus profond. Il passait de longues heures dans une chapelle où nul ne pouvait se vanter d'avoir jamais pénétré, et dont ses prières troublaient seules chaque soir le religieux silence. Il aimait passionnément sa fille Béatrix, pourtant il ne la voyait qu'à de longs intervalles, tant il redoutait une compagnie qui eût nécessairement amené un échange mutuel de pensées, tant il était jaloux de la solitude à laquelle il s'était condamné.

On se figure aisément l'ébahissement qui dut saisir le vieux juif lorsqu'il vit devant lui le héros presque inconnu de toutes les conversations

de Florence. On ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu franchir le seuil de son hôtel, et pour Elzéar la présence subite de cet homme était une véritable apparition. Il ne trouva que la force de s'incliner, et déjà il se préparait à la retraite quand le comte l'arrêta et lui dit :

—Maître Elzear, la renommée qui dit tout, le mal comme le bien, m'avait déjà appris que vous étiez un insigne larron... mais j'ignorais que vous fussiez en outre indiscret, envieux et méchant. Tout ce que vous croyez me révéler ici m'avait d'ailleurs été raconté cent fois par un certain chevalier Raymon d'Arezzo...

— Digne et excellent jeune homme, monsieur le comte!

— Mais grand faiseur d'histoires, ajouta ce dernier avec un hochement de tête peu flatteur pour le décoré de l'Etoile d'Or, et j'avoue qu'avant de m'en rapporter à lui et à vous, j'attendrai des renseignemens qui m'inspirent plus de confiance.

— Votre excellence peut être persuadée, reprit respectueusement le juif, que je juge M. Fabio sans passion, et qu'aucun intérêt personnel...

— C'est bien, fit le comte en lui signifiant de sortir ; laissez-moi. Je l'attendrai. Seulement, rappelez-vous, entendez-vous bien, rappelez-vous que je vous défends de dire à Fabio que je désirais parler à la signorina Théresa. Allez.

Le visage du comte était devenu sévère. Le brocanteur étourdi ne se fit pas répéter deux fois un ordre aussi formel. Il s'éloigna en accompagnant sa retraite d'un salut profond auquel il ne fut pas même répondu. A peine était-il parti, que les yeux du comte s'arrêtèrent machinalement sur un billet décacheté qui gisait sur l'un des coins de l'établi du peintre. Ce fut par un mouvement involontaire que son regard parut s'y fixer avec quelque insistance, et qu'il se dit avec un tressaillement de surprise :

— Mais je ne me trompe pas, c'est bien l'écriture du chevalier d'Arezzo!

Et cédant à une curiosité bien concevable, il regarda la suscription. C'était à Théresa que le vertueux chevalier écrivait;à une jeune ouvrière qui, à l'entendre, était dans une position à ne pas mériter l'estime d'un galant homme. Si d'Arezzo eût été un étranger pour le comte d'Alby, il ne se fût point préoccupé d'un incident qui certes l'eût regardé moins que personne. Mais le chevalier faisait sonner bien haut sa sagesse et ses principes; il prétendait à la main de Béatrix, de la fille du noble comte d'Albi, et c'était bien le moins que le père prît quelque souci de la conduite d'un homme qui aspirait à devenir son gendre, bien qu'au fond il sût qu'il n'avait à s'inquiéter aucunement de cette poursuite et de cette prétention. Il étouffa donc un dernier scrupule et lut d'un bout à l'autre la sentimentale épître dont le texte littéral a été rapporté plus haut. Alors un sourire glissa rapidement sur sa bouche, et il murmura :

— Que le chevalier renouvelle sa demande quand il le voudra ; j'ai maintenant une réponse toute prête.

Pendant ce temps, Elzéar avait redescendu l'escalier, et il se disposait à rentrer chez lui pour raconter à la vieille Pietra la rencontre qu'il venait de faire, lorsque Fabio vint se heurter violemment contre lui à l'angle du vestibule.

— Ah! c'est vous, monsieur Fabio, s'écria le juif ; vous revenez à propos. Vous n'avez pas trouvé le comte d'Albi, n'est-ce pas?

— Non... Qui a pu vous dire?

— Oh ! c'est bien simple. Tout seigneur qu'il est, le comte ne pouvait être en deux endroits à la fois. Or, tandis que vous le cherchiez là-bas, il était ici.

— Où cela?

— Chez vous.

— Chez moi ! le comte d'Albi ! Fâcheux contre-temps ! s'écria Fabio, que sa pensée entraînait tout entier vers Théresa, et qui, après avoir béni le hasard dont l'intervention lui avait sauvé une entrevue importune, voyait pour la seconde fois fuir devant lui l'heure de solitude et de recueillement dont il avait tant besoin.

— Chez vous, répéta le brocanteur.

— Mais l'autre ! reprit Fabio qui revenait toujours à son idée favorite. L'autre.... où est-il ?

— Quel autre ?

— Cet homme... qui tout à l'heure... dans la chambre de Théresa ?

La jalousie, la colère, ôtaient à Fabio sa prudence et sa discrétion habituelles. Par un effet contraire, la peur qu'inspirait à Elzéar la parole d'un gentilhomme aussi puissant que le comte, le rendit réservé et discret. Il se garda bien de dire que le comte d'Albi n'était autre que l'étranger dont l'arrivée inattendue avait été la cause d'un si énorme bouleversement. Faire un mensonge était d'ailleurs un plaisir qu'il ne s'était jamais refusé, et le mystère dont s'entourait le noble visiteur lui paraissait trop significatif pour qu'il cherchât à le découvrir par un pur sentiment de charité. Sa malignité vigilante y voyait la source nouvelle de quelque prochain désaccord, et ce fut sans faire violence à l'impulsion secrète de son naturel qu'il répondit avec une feinte bonhomie:

—Ah ! cet étranger... je ne saurais vous le dire, M. Fabio ; je crois que la signora Théresa est allée le rejoindre... Cependant, je ne l'assurerais pas... Vous savez que je ne fais pas grande attention à ce qui se passe, et que je ne m'occupe guère de ce qui ne me regarde pas... Néanmoins...

Mais l'artiste ne l'écoutait plus. En trois bonds, il eut gravi les trois étages, et le jeune homme et le vieillard se trouvèrent l'un devant l'autre.

L'extérieur du comte d'Albi commandait la confiance et le respect. La régularité de ses grands traits, la douceur de son regard, une sorte de pâleur maladive qui appelait la sympathie, sa chevelure blanche dont les boucles formaient une couronne que le temps lui avait mise au front, tout contribuait à donner à sa physionomie je ne sais quel prestige de grâce, de bienveillance et de supériorité. Fabio subit tout d'abord l'influence de cette approche imposante. Le comte s'aperçut du trouble involontaire qui avait saisi le jeune homme à sa vue et s'empressant de le rassurer :

—Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-il, si je me suis permis une démarche indiscrète. L'atelier d'un artiste est un sanctuaire dont on ne doit jamais violer le seuil, et la seule excuse que je puisse faire valoir est le vif désir que j'avais de connaître Fabio Sperola, si jeune, si modeste et déjà si honoré dans Florence. Peut-être aussi, quand vous saurez mon nom...

— Je le sais, monsieur; on vient de me dire que le comte d'Albi avait daigné me venir visiter, moi pauvre artiste, obscur et ignoré, qui certes ne me croyais pas digne d'un tel honneur, et ma reconnaissance...

— Vous ne m'en devez aucune, interrompit le vieillard. L'art est une royauté, et il est tout naturel que les courtisans viennent par avance saluer les prétendans dont les droits à cette couronne doivent prévaloir un jour. Si vous n'êtes pas encore assis sur ce trône d'intelligence et de génie où siégèrent successivement le Pérugin, Raphaël et Léonard de Vinci, vous êtes, Fabio, sur les degrés qui y conduisent, et c'est pour cela que je suis venu à vous, sans me faire annoncer, sans donner à ma visite plus d'importance et de solennité qu'elle n'en doit avoir, car mon intention était simplement de vous dire : Avez-vous besoin d'un appui dans vos luttes pénibles, usez de moi ; voulez-vous un ami, voici ma main.

—Monsieur le comte, répondit Fabio d'une voix pénétrée, j'accepte cette offre généreuse... et cependant, oserai-je vous le dire?... Peut-être cette protection si précieuse me sera-t-elle inutile... Il y a quelques années, me tendre la main, c'eût été me donner la vie, car l'âme et le corps souffraient en moi, et la misère avait glacé à la fois l'inspiration de l'artiste et le cœur de l'orphelin. Mais depuis un an surtout, monsieur, tout a changé comme par enchantement. Une main invisible s'est étendue sur ma tête, une main qui a guidé mes pas dans la carrière, qui a fait devant moi le chemin large et facile, et qui m'a envoyé de quoi rassasier ma faim! Aujourd'hui, si je ne suis pas complétement heureux, c'est que probablement je rêve un bonheur impossible. Si j'ai quelque talent, l'orgueil ne m'aveugle pas assez pour m'empêcher de voir qu'il est récompensé bien au-delà de sa valeur. Il n'est pas une de mes toiles qui ne trouve un acquéreur généreux ; le musée de Florence vient de m'accorder une distinction que j'espérais à peine. En un mot, le succès m'a si fidèlement servi depuis ces deux années, que j'en suis venu à me demander si ce bonheur était vraiment dans ma destinée, ou si quelque protecteur inconnu... un de ces hommes rares qui aiment à faire le bien sans qu'on le sache...

— Vous avez eu raison de supposer cela, dit vivement le comte; ce protecteur existe... il veille toujours sur vous, et c'est de sa part...

— Oh ! expliquez-vous, monsieur, s'écria Fabio qui sembla s'éveiller d'un rêve, et dont l'indifférence fit place à une vive curiosité.

IX.

Le jeune homme et le vieillard.

Le comte resta un moment sans répondre et porta la main à son front comme s'il eût voulu recueillir ses idées; puis, approchant son siége de celui de Fabio, car tous deux venaient de s'asseoir en même temps, il reprit avec beaucoup de calme :

— Avant de nous occuper du présent, il est nécessaire que nous jetions un regard sur le passé. Je veux vous parler d'abord de Danielo Sperola...

— De mon père!

— Sans doute, on vous a dit sa fin misérable et les circonstances qui l'ont accompagnée?

— Avant de la rappeler à lui, Dieu a permis à ma mère de me raconter cette vie de larmes et de désespoir.

— Votre père était un grand peintre, Fabio!

— Ses esquisses ont été mes meilleurs modèles, ajouta le fils.

— Mais son chef-d'œuvre ! vous ne l'avez pas connu.

— Il est vrai... et vous-même sans doute...

— Moi, je l'ai vu, répondit le comte.

— Et c'était ? demanda Fabio.

— Un Saint-Michel archange.

— Admirable ! s'écria le jeune homme.

— Sublime, dit froidement le vieillard.

— Et ce chef-d'œuvre, reprit Fabio avec enthousiasme, devait lui donner d'un seul coup la gloire de l'artiste et la noblesse du gentilhomme?

— Oui, et tout cela, noblesse et gloire, lui fut enlevé par un ravisseur obscur, inconnu.

— Qui prit la place du pauvre Danielo Sperola, continua le fils tout entier à la mémoire de son père... qui monta sur le trône élevé pour Danielo Sperola, qui osa parcourir les rues sur le cheval de triomphe destiné à Danielo Sperola!

— Oh! s'écria le comte, cet homme fut bien coupable, n'est-ce pas?

— Dites bien infâme, repartit Fabio.

— Oui... infâme... répéta le comte d'une voix grave ; tellement infâme, que le remords s'attacha à son cœur pour le reste de sa vie.

— Que dites-vous?

— La vérité. Cet homme, qu'une bassesse avait rendu noble et riche, vit bientôt s'évanouir autour de lui les vaines fumées de son triomphe. Lui, qui avait menti à tous, il ne put se mentir à lui-même! et quand les derniers bruits de sa honteuse ovation furent étouffés, quand il se retrou-

va seul, face à face avec cette imposture qui devait peser éternellement sur sa vie, il eut horreur de cet avilissement profond, de cette gloire déshonorante, de cette réputation volée!... D'abord, il n'avait vu que le tort fait au grand artiste, bientôt il comprit que l'homme avait été blessé au cœur. Un jour enfin, il apprit qu'il devait ajouter, à tous les noms odieux qu'il se donnait dans sa colère, un nom plus terrible que tous les autres : celui de meurtrier! Il avait pris au peintre plus que son tableau, il lui avait dérobé l'air qui le faisait vivre... Danielo était mort fou dans sa prison! Alors, il voulut s'étourdir, il voulut se révolter contre Dieu qui lui permettait du moins l'expiation par le repentir, et il courut à Sainte-Marie-Majeure, où avait été transportée l'œuvre sublime, afin de se repaître une dernière fois de sa vue et de respirer à pleins poumons l'encens que brûlait autour d'elle l'infatigable admiration des visiteurs. C'était un dimanche... la foule était immense... il se glissa au milieu de ces groupes d'où s'élevait dans un accord simultané l'accent non équivoque d'une glorification universelle. Il écouta avidement l'harmonie de ces louanges naïves, mais loin de s'en réjouir, il sentit comme un torrent de feu circuler dans ses veines. Il leva les yeux et osa regarder en face l'éblouissante création que les lueurs argentées d'un beau jour éclairaient avec magnificence. Ce regard lui fut fatal; il recula comme devant une apparition. En effet, il lui sembla que la toile s'animait, que les yeux de Saint-Michel étincelaient dans leur orbite, et que le fer de sa lance s'était tourné vers lui. Alors il fendit la foule comme un insensé, et tout en s'échappant à travers les rues désertes qui conduisaient à sa demeure, il ne cessa de se figurer que l'archange marchait sur ses pas et agitait derrière lui l'épée vengeresse dont Dieu lui-même semblait avoir armé sa main. Rentré dans sa maison, il demanda au ciel, dans une prière fervente, la fin de son supplice. Le ciel demeura sourd. Il chercha dans la nuit un voile pour sa honte, dans le sommeil une trêve pour ses tortures, et la nuit fut pour lui pleine de lumières éclatantes, et le sommeil ne fut qu'un impitoyable miroir où vint se refléter sa vie. Saint-Michel était toujours là, debout, menaçant, inexorable, et cent fois dans ses rêves il se crut terrassé comme le génie du mal et sentit le pied du vainqueur peser lourdement sur lui et briser sa poitrine. Cependant ces visions cessèrent, la raison lui revint, et une douleur calme, réfléchie, plus déchirante mille fois que son affreux délire, sema dans son âme flétrie un germe qui ne devait plus mourir. Le repentir avait pris la place du désespoir. Mais que faire? Danielo était mort, et sa femme ne lui avait survécu que de peu de jours. Il fallut donc se résigner à des regrets stériles. Les années se passèrent; la plaie s'élargissait au cœur du coupable, et cette longue impunité était comme un poison dont les gouttes enflammées portaient dans son âme le dépérissement et la mort... Un jour, heureusement, le hasard, ce messager secret de la Providence, lui apprit que le grand artiste méconnu avait laissé un fils... un fils dépositaire jaloux du legs de génie que lui avait transmis son père et qui, livré seul aux difficultés d'un travail ingrat, trouvait à peine dans le salaire indigne que lui accordaient les traficans de sa pensée, les moyens d'échapper à la misère et d'obéir à sa vocation... Il apprit en même temps que le fils de Danielo, curieux de visiter la ville de Médicis et ses merveilles, avait quitté Mantoue où il était né pour se rendre à Florence, où il voulait achever de s'instruire dans l'art sublime de Giotto et de Corrége.... Alors il envoya à sa rencontre des hommes dévoués qui parvinrent à découvrir sa trace. Fabio se reposait dans une hôtellerie à peu de distance des portes de la ville, quand ils allèrent s'asseoir à ses côtés, et entamèrent avec lui une conversation qui par bonheur n'excita nullement sa défiance.

— C'est vrai, dit l'artiste avec émotion; cette rencontre, je me la rappelle.

— Et, dans son opinion, reprit le vieillard, cette rencontre n'eut jamais d'autre importance que celle d'un incident fortuit. Il n'en était rien, pourtant; ces hommes exécutaient des ordres précis, ils remplissaient, sans en connaître le motif, une commission délicate et forcée. Ils s'en acquittèrent assez habilement pour que Fabio, étranger à Florence et n'y connaissant personne, acceptât avec empressement l'offre qu'on lui faisait de lui indiquer une demeure qui réunît la double condition d'une tranquillité parfaite et d'une exposition favorable. Sur l'indication qui lui fut donnée, il vint s'installer dans cette maison....

— Où le bonheur m'a suivi jusqu'à ce jour soupira Fabio.

— Oui, un bonheur que vous méritiez, ajouta chaleureusement le comte, un bonheur dont sans doute vous commencez à deviner la source. L'homme marqué au sceau du remords avait résolu de consacrer sa vie à cet enfant. Il tint parole... il fit plus encore : il possédait une fortune immense, il l'employa tout entière à la gloire de l'art et au bien-être de ses adeptes malheureux. Il avait dépouillé votre père, il voulut enrichir tous ses émules en talent, tous ses frères en génie. Dès-lors, ce fut entre les artistes et lui une communion perpétuelle de pensées, un échange soutenu de bienfaits et d'actions de grâces. Pour un dont il avait causé le désespoir, il fit des milliers d'heureux! Ne trouvez-vous pas, Fabio, que, si coupable qu'il soit, cet homme a du moins travaillé sur cette terre à racheter son crime? D'un côté la faute d'un jour, de l'autre une expiation de vingt années! Dites, Fabio, dites, croyez-vous que Dieu lui refuse une part dans sa clémence? Croyez-vous qu'il puisse être à tout jamais pour lui sans miséricorde et sans pardon?

La voix du comte était étrangement émue. Fabio lui répondit sans le regarder.

— Si tant de déchiremens ont réellement fait saigner son cœur, si un crime comme le sien peut trouver grâce devant l'éternelle justice, Dieu peut-être lui pardonnera...

— Mais vous, Fabio!... vous!

— Moi, s'écria le jeune homme avec angoisse; oh! jamais! cet homme a tué mon père!

— N'a-t-il point payé au fils la dette de son repentir?

— Le fils doit à son père une dette plus sacrée encore : celle de ses larmes et d'une éternelle douleur!...

— Mais s'il venait à vous?

— Je le maudirais!...

— Maudissez-moi donc, Fabio, dit le vieillard d'une voix qui s'entendait à peine.

Fabio eut le vertige. Frappé par une commotion électrique, il s'éloigna du vieillard avec horreur, avec effroi. La main du comte avait touché la sienne. Il lui sembla que cette main était glacée comme celle d'un cadavre et qu'il conserverait éternellement la froide empreinte de ces doigts décharnés. Cette révélation évoqua autour de lui un affreux tableau, un tableau de misère et de mort où planait l'ombre de son père, à la fois menaçante et résignée. Alors il ferma les yeux comme pour s'isoler dans cette vision et demander à cette ombre vénérée l'inspiration qu'il devait suivre. Deux mots tombèrent silencieusement sur son cœur : vengeance, pardon! Et sous le poids des deux pensées que ces mots exprimaient, il demeura l'espace de plusieurs secondes, muet, anéanti, sans force et sans volonté. Tout à coup il crut distinguer des sanglots, il entendit une humble parole, la parole que prononcent les condamnés, bégayée par des lèvres mourantes; il se retourna et vit le comte à deux genoux, les mains jointes et la face contre terre. A l'aspect de ce corps tout tremblant, de ces cheveux en désordre, de ce vieillard humilié qui acceptait volontairement la honte pour se réhabiliter à ses propres yeux, Fabio se sentit saisi d'une pitié profonde; mais, avant d'obéir à ce mouvement spontané, il leva les yeux au ciel, et adressant à son père et à Dieu une prière mentale, il leur demanda :

— Que faut-il faire?

Dieu et son père lui répondirent sans doute : Sois clément! Car franchissant vivement l'intervalle qui le séparait du vieillard et lui tendant la main :

— Relevez-vous! dit-il, relevez-vous!

— Quoi! vous me pardonnez! s'écria le comte d'Albi.

— Ce n'est pas encore moi qui vous pardonne, répondit doucement Fabio. C'est la grâce de mon père qui, du haut du ciel, vient de descendre sur vous, monsieur. C'est mon père qui oublie le mal que vous lui avez fait pour vous remercier du bien que vous avez fait à son fils...

— Oh! je ferai plus encore!

— C'est inutile, monsieur le comte. Tout désir est éteint, toute espérance est morte dans le cœur du pauvre Fabio.

— Et si je parvenais à ranimer ce cœur, dit le vieillard, si je vous disais : Fabio, soyez généreux jusqu'à la fin; aidez-moi à achever l'œuvre expiatoire que j'ai commencée; acceptez de ma main le bonheur, la fortune, la gloire...

— Je vous répondrais, monsieur le comte, que, pour souhaiter toutes ces choses, il faudrait d'abord tenir à la vie, et que tout est fini pour moi...

— Et si enfin... j'ajoutais : J'ai un enfant qui est l'âme de mon âme, une fille qui a toutes mes affections en ce monde : eh bien! voulez-vous que nous soyons deux à l'aimer?.. Fabio, voulez-vous être mon fils?

A cette proposition inattendue, Sperola redevint pâle et sombre. Il parut se recueillir une seconde fois dans sa pensée, et le comte, après avoir suivi sur son visage les diverses phases d'une réflexion qu'il croyait deviner :

— Je m'attendais, reprit-il avec un bienveillant sourire, à cette hésitation de votre part. L'histoire des jeunes cœurs est partout la même. Avant de se fixer pour toujours, l'âme change plusieurs fois de chaîne, et l'homme imite en cela l'exemple du navigateur qui touche à plusieurs ports avant d'aborder celui qui est le terme de son voyage. Vous ne vous croyez pas libre, Fabio... vous aimez...

— Oui! j'aime, dit Fabio, mais ce sentiment, au lieu de développer les facultés de mon âme, ne fera que les comprimer et les flétrir, et il ne me restera bientôt plus, de ce beau rêve, qu'un vain regret et un douloureux souvenir ..

— *Elle* vous a donc trompé?

— Oh! ces blessures-là sont mortelles, monsieur le comte; par pitié, ne les rouvrez pas.

— Mais alors, pourquoi ne pas répondre à la trahison par le mépris? et si elle a mérité votre indifférence ..

— Oh! monsieur, on voit bien que vous ne la connaissez pas...

— Elle est donc bien belle?

Il y avait une expression de doute dans l'accent du vieillard. Douter de la beauté de Thérésa, c'était presque un défi. Fabio s'oublia, et, au risque de compromettre celle qu'il aimait ardemment, il alla vers le chevalet sur lequel se trouvait le tableau dont nous avons tenté de donner l'idée, et arrachant avec délire le voile qui le recouvrait :

— Voyez cette madone, monsieur le comte, et jugez-en!

Un cri étouffé s'échappa de la poitrine du vieillard, un cri que Fabio n'entendit pas, tant il était occupé de la contemplation de son œuvre chérie. Mais le vieillard ne le laissa pas plus long-temps à lui-même, et le saisissant par le bras :

— Cette femme, Fabio, son nom? dites-moi son nom!

— Monsieur le comte!

— Répondz, qui est-elle?

La vérité vola tout d'abord aux lèvres de Fabio. Mais soudain il s'arrêta, empêché par un scrupule aisé à concevoir. Dire que Thérésa était une pauvre fille du peuple qui ne tenait à rien sur la terre, c'était peut-être appeler sur Thérésa de nouvelles accusations, de nouvelles calomnies, et il souffrait assez d'être forcé de la condamner lui-même sans s'entendre encore condamner par les autres. Sa résolution fut prompte et il répondit en se faisant violence :

— Cette femme! je ne sais pas son nom..... elle ne sait pas le mien..... Je l'ai rencontrée quelquefois aux promenades et aux spectacles de Florence, et je l'ai peinte... de souvenir.

— Mais les reproches que vous lui adressiez tout à l'heure?

— Reproches d'un fou.... oui, monsieur, d'un misérable fou qui s'est créé un monde imaginaire au milieu duquel il s'agite vainement... Comédie d'un insensé qui, pour donner un but à sa vie, s'est fait le héros d'un amour fictif, le jouet d'illusions supposées, la victime de tortures qui n'existaient pas... Cette femme ne m'a pas trompé, puisque je n'ai reçu d'elle ni serment ni promesse. Je n'ai rien à lui reprocher... Mon malheur est mon ouvrage, et non le sien... Je n'ai pas même le droit d'être jaloux!

— Pourtant, ne me disiez-vous pas?...

— Je vous ai dit que mon amour était un rêve... Ce mot explique tout.

Un charme inexplicable attirait le comte du côté du tableau. Il se plaça devant le chevalet et resta assez long-temps dans une attitude qui trahissait une sympathique admiration; Sperola le suivit de l'œil, sans chercher d'ailleurs à se rendre compte des sentimens du vieillard, car la scène qui venait de se passer avait porté dans son esprit une lassitude étrange et annihilé pour ainsi dire toutes ses facultés. Il était donc dans cet état mitoyen de l'âme qui n'est ni l'attention, ni l'insouciance, mais qui participe de toutes deux; en ce sens qu'il est le résultat confus de mille pensers qui s'entre-croisent, quand le comte d'Albi, qui s'était penché vers la toile et paraissait l'examiner dans ses plus minutieux détails, prononça ces paroles à demi-voix :

— Si ce que vous m'avez dit est vrai, Fabio, si, en un mot, cette toile est pour vous l'expression d'un bonheur que vous ne pouvez atteindre, ne vous obstinez pas dans une passion stérile qui ne saurait vous conduire qu'au désespoir. Votre confidence incomplète ne m'a point laissé entrevoir quelles ont été vos relations avec cette femme, mais enfin, je suppose qu'elle a dû méconnaître ou plutôt ignorer votre amour... Eh bien, que cette exaltation passagère de votre âme, excitée par sa beauté, ne soit pas tout à fait perdue pour vous. Vous avez été vaincu dans la lutte du cœur: triomphez du moins dans l'œuvre sublime que cette lutte vous a inspirée. Ce tableau est sans contredit le plus beau que vous ayez fait. Eloignez de vos yeux un objet qui doit perpétuer vos souffrances en renouvelant vos souvenirs. Permettez-moi d'emporter cette admirable toile dont je veux faire présent à une personne que j'aime, après, toutefois, l'avoir exposée plusieurs jours au musée du grand-duc; car de pareilles productions, Fabio, appartiennent avant tout au jugement du public. Je vous l'achète deux mille écus d'or.

— Deux mille écus d'or! répéta Fabio, en s'arrachant à une préoccupation pénible.

— Consentez-vous?

— Moi! oh! jamais, monsieur, jamais!

Et en parlant ainsi, Fabio se laissa tomber sur un siége en proie à la plus vive agitation.

Le comte n'entendit pas ou fit semblant de ne pas entendre cette réponse. Il n'avait point changé de place. Il reprit avec une conviction chaleureuse :

— Oui, Fabio, cette peinture accuse dans votre manière un immense, un véritable progrès. Je ne connais pas le modèle qui vous a suggéré ce visage de vierge, mais je jurerais que c'est moins une imitation qu'un portrait dont la ressemblance est parfaite. On voit le sang circuler dans les veines, les fibres palpiter sous la chair... Ce front incliné, ces paupières que borde une ombre mouvante, cette chevelure que l'air agite; tout cela, c'est la vérité, c'est la vie... Oh! oui, Fabio, vous êtes un grand artiste, et je ne m'étais pas trompé sur vous.

Mais Fabio avait prêté peu d'attention aux éloges enthousiastes que lui décernait le vieillard. Un mot seul l'avait frappé, un seul mot avait évoqué en lui une sorte d'hallucination vague et indéfinissable où son esprit, sollicité par des résolutions diverses, se trouvait emprisonné comme dans un chemin sans issue. Deux mille écus d'or! tel était le murmure qui bourdonnait à son oreille; non point qu'une basse cupidité pût jamais exercer aucun pouvoir sur une âme aussi noble, aussi désintéressée que celle de Fabio, mais parce que la possession de cet argent représentait à ses yeux la possibilité d'une rupture immédiate avec Thérésa, d'une métamorphose soudaine de sa vie, peut-être même d'une vengeance. Que lui importaient maintenant Florence et son hospitalité généreuse? Cette somme pouvait devenir pour lui la clé de toute une destinée nouvelle, destinée qui aurait désormais pour but non pas le bonheur, mais le repos, la fuite et l'oubli. En même temps, il lui vint une de ces pensées mauvaises que l'amour seul inspire. Il se persuada que son départ rendrait Thérésa malheureuse, qu'elle pleurerait de le savoir loin de Florence, qu'elle souffrirait à son tour... Alors, cédant à une impulsion dont il n'était plus maître, il se leva comme un insensé, et passant devant le comte pour saisir d'une main le rideau qui flottait le long du cadre.

— Vous avez raison, monsieur, lui dit-il; il est une maîtresse à laquelle l'artiste doit sacrifier toutes les autres, c'est la gloire! Vous avez raison, remportez ce tableau; je l'avais fait pour moi seul, qu'il soit la propriété de tous! Egoïste que j'étais!... j'avais créé cette femme pour l'entourer de mon amour comme d'un voile impénétrable! Tenez, j'arrache ce voile et j'en jette les débris au vent! Admire qui voudra ce sourire et ce regard qui me berçaient dans ma honteuse folie. Qu'avons-nous à faire, nous autres artistes, d'illusions et de bonheur! La gloire, rien que la gloire, voilà ce qu'il nous faut. Recevons-nous une blessure au cœur, vite, vite, un peu de gloire et tout sera guéri! Emportez donc ce tableau, je n'en veux plus... je le donne à la foule qui se pressera demain dans le palais du grand-duc! Je le donne à la foule qui ne comprendra pas, elle, que ce doux sourire soit un piége, cette sainte pudeur un mensonge! Cette femme était tout mon amour, je la livre à l'amour de tous, pour avoir la force et le droit de la haïr!

— Qu'osez-vous dire, Fabio, s'écria le comte hors de lui?... Cette fureur... ce délire...

— S'apaiseront, monseigneur, quand j'aurai quitté Florence, quand j'aurai fui cette chambre où je souffre aujourd'hui... où je mourrais demain...

Et le jeune homme retomba dans un morne accablement.

— Fabio Sperola, lui dit doucement le vieillard, votre cœur saigne et la souffrance vous rend peut-être injuste... Voyons... soyez plus calme... demain, je reviendrai avec ma fille!... car c'est à elle que je destine ce tableau...

— A elle!

— Et il est tout naturel que nous venions le chercher ensemble. A demain, Fabio, à demain.

X.

Le portrait de la madone.

Quand Fabio voulut répondre, il n'était plus temps; le vieillard avait disparu. Il était donc seul, tout seul avec sa faiblesse et ses regrets. Or, jamais la solitude ne lui avait semblé si affreuse, jamais il ne s'était senti comme alors abattu, délaissé, chancelant. Son esprit, fixé trop long-temps sur le même objet, s'immobilisait pour ainsi dire dans une stérile inaction. Tout à coup il entendit le bruit des anneaux de la draperie qui criaient sur la tringle de fer et se retourna brusquement.

— Thérésa, s'écrie-t-il en reculant effrayé... Thérésa... vous ici!

La jeune fille baissa la tête, et montrant le fauteuil, elle répondit d'une voix éteinte.

— J'étais là.

Ce fut tout au plus si le son de ces paroles parvint jusqu'à Fabio. On eût dit le soupir qui suit l'agonie et précède la mort. Et, en effet, une teinte livide couvrait les traits de Thérésa. Son œil terne et sans rayon, ses lèvres violettes et tremblantes semblaient annoncer que la mort l'avait touchée de son aile et marquée en passant d'un signe avant-coureur.

— Fabio, dit-elle, après un silence assez long, ce tableau que vous aimez tant, vous allez donc vous en séparer?

La respiration de Fabio devint plus rapide, et il mit sa main sur ses yeux.

— Fabio, reprit Thérésa, vous consentez donc à livrer cette madone à des mains étrangères?

— Thérésa!

— Vous la cédez à un acheteur!

— Par pitié!

— Vous la vendez pour deux mille écus d'or!

— Oh! taisez-vous...

— Et pourtant, continua la jeune fille qui puisait du courage dans l'excès même de sa douleur, ce tableau n'était pas seulement une œuvre d'art, mais bien le souvenir où se réunissaient nos pensées. Mais que vous importe, à vous, Fabio Sperola, que Thérésa vous aime, qu'elle vous le dise, qu'elle vous supplie à deux genoux de la croire... Vous êtes homme, et, comme eux tous, injuste, méfiant et cruel. Un mot éveille votre jalousie, un hasard fatal vient prêter à ce soupçon une ombre de vérité, et voilà que ce qui nous liait l'un à l'autre, souffrances passées, affection présente, bonheur à venir, tout s'efface, tout s'oublie, tout meurt!

— Thérésa!

— Vous faites plus encore. Vous renoncez à ce tableau qui, me disiez-vous, était la joie de vos yeux comme mon amour était la joie de votre âme. Vous avez mis aux lèvres, aux yeux de cette madone tout ce que la pauvre Thérésa avait pour vous de regards et de sourires d'amour, et, comme si vous vouliez m'arracher le cœur pour en faire présent à une autre fiancée, vous allez donner ce beau travail où nous avons mêlé nos deux âmes, cette toile animée où respiraient mon amour et le vôtre, vous allez donner tout cela à une femme que vous ne connaissez pas, à la fille d'un comte, à une... Béatrix enfin, parce que cette Béatrix est noble, parce qu'elle est riche, parce qu'elle est puissante et que vous ne m'aimez plus!

— Oh! ne dites pas cela, car cela est faux, Thérésa.

— Quel espoir!

— Thérésa, ne savez-vous pas, ne voyez-vous pas que je vous aime!

— Vous ne m'accusez donc plus?

— Douter, ce n'est point vivre; soupçonner, c'est mourir ! Voyez... quelques mots de vous m'ont guéri ; votre approche a suffi pour éloigner le nuage qui obscurcissait ma pensée. Non, la trahison n'a pas cet accent qui persuade. La vérité seule peut résonner aussi doucement au cœur ! Je vous crois, Thérésa, je vous aime et ne veux rien savoir.

— Vous saurez tout cependant... mais ce tableau !

— Je le garde.

— Et le comte à qui vous avez promis.

— Je retirerai ma parole.

— Et sa fille, la signora Béatrix.

— Oh ! qu'elle vienne, je l'attends, répondit en souriant Fabio. Avec ce portrait devant les yeux et votre souvenir dans mon cœur, je suis invulnérable.

Une douce étreinte réunit les mains des deux amans; au même instant, cinq heures sonnèrent.

— Mon Dieu, dit Thérésa, que cette journée m'a paru courte et pourtant combien nous avons souffert!

— C'est qu'en amour, Thérésa, tout rend heureux, même la souffrance et les pleurs. Mais quoi ! déjà partir, déjà me quitter ?

— Il le faut, dit la jeune fille.

— Et pourquoi cette nécessité , reprit le peintre avec impatience , ne sommes-nous pas libres? Avons-nous d'autres maîtres que nos deux cœurs? Pourquoi ne fuirions-nous pas ensemble , loin , bien loin d'ici ? Personne ne viendrait nous troubler dans la retraite que nous choisirions, ni le chevalier d'Arezzo , ni le comte d'Albi , ni cette Béatrix.... Pourquoi résisteriez-vous Thérésa?

— Pourquoi? parce que rien de ce que vous demandez ne se peut aujourd'hui. Non, Fabio, il faut que le temps raffermisse votre volonté. Restez encore cette nuit sans m'entendre, cette nuit entière sans me voir, laissez demain, pénétrer jusqu'à vous, la signora Béatrix et son père,— et quand la pauvre Thérésa sera sortie victorieuse de cette dangereuse épreuve, lorsque, froidement et la tête reposée, vous aurez eu le courage de leur refuser à tous deux ce que vous m'accordez à moi; alors , alors seulement, vous me retrouverez à vos côtés, joyeuse et fière de mon triomphe, heureuse surtout de vous voir convaincu de ma sincérité, heureuse d'avoir si bien placé mon amour !

Fabio fut un moment étourdi par la magie de ces douces paroles. Il éprouva ce frisson magnétique et voluptueux que communique ordinairement à tous les sens le choc d'une jouissance imprévue. Thérésa ne lui donna pas le temps de répondre. Elle lui serra tendrement la main et sortit en courant.

L'espérance est un flambeau magique. Consolatrice empressée de l'homme, elle dore d'un même rayon la pensée où se recueille son âme et l'horizon où reposent ses yeux. Tout redevint brillant et splendide à ceux de Fabio.

Certes, cette journée si féconde en révélations solennelles, si grosse encore d'émotions profondes , devait imprimer en lui la trace d'un impérissable souvenir. En quelques heures, il avait passé par les sensations les plus opposées, les plus contraires. Toutes ces souffrances avaient creusé dans son cœur une plaie saignante et vive... et cependant, c'est à peine s'il lui restait un vague souvenir de tant de tristesses et d'agitations. Un pardon conseillé par le ciel, et aussi les protestations de Thérésa, avaient répandu sur cette plaie un baume tout puissant. Le soupçon, la haine, la vengeance, tout cela s'était éteint comme s'éteint l'incendie qui ne trouve plus rien à dévorer. Fabio était tranquille, ou plutôt il était agité de la fièvre des gens heureux; il ne savait, il ne voulait plus qu'aimer.

Mais de la poésie la plus abstraite au réalisme le plus positif , il n'y a qu'un pas. Fabio rêvait pour le lendemain le départ, la fuite, la liberté ! Il se voyait déjà caché avec Thérésa dans quelque retraite ignorée, où le dernier écho des bruits de ce monde ne saurait les atteindre. Déjà il prenait son élan vers ces contrées imaginaires qui s'offrent à l'esprit exalté comme un lointain mirage, lorsqu'une réflexion très simple l'arrêta tout court, en le ramenant au sentiment de sa véritable position. Sans doute, il était loin d'être pauvre, depuis long-temps ses besoins de chaque jour étaient grandement et aisément satisfaits, et son travail suffisait à la satisfaction de ses plus légitimes désirs. Mais quitter la ville , entreprendre à l'improviste un long voyage et une sorte d'enlèvement, car il avait résolu de fuir avec Thérésa ; certes, il y avait là de quoi remplir tout un chapitre de dépenses imprévues. Il fallait à Fabio de l'argent, beaucoup d'argent. Or, en manque-t-on jamais dans les occasions vraiment suprêmes? La nécessité est un stimulant qui fouette les imaginations les plus paresseuses; il vint à Fabio une idée qui, certes, ne lui serait jamais venue de sang-froid. Il courut à sa lucarne, mit la tête dehors, et appela à haute voix :

— Maître Elzéar! maître Elzéar!

Le juif était presque endormi sur le pas de sa porte. Lui aussi avait eu ses émotions qui l'avaient fatigué. Il reconnut toutefois sans peine la voix de l'artiste.

— Je suis à vous, signor Fabio, répondit-il en se frottant les yeux.

En effet, quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le brocanteur arriva.

— Me voici, dit-il d'un ton doucereux; que puis-je pour votre service, M. Fabio, vous savez que je vous suis tout dévoué...

— Et c'est justement parce que je le crois que je m'adresse à vous, mon cher Elzéar. Tel que vous me voyez, j'ai besoin d'argent comptant...

— Pauvre jeune homme.... vous aurez mal placé votre confiance... Un tableau livré et non payé! un acquéreur qui vous aura fait banqueroute! Il y a si peu de bonne foi par le monde!...

— Ce n'est pas cela, vous vous trompez, mon cher voisin. Tout à l'heure, je vous dirai les motifs de ma demande. Je commence par vous annoncer mon départ...

— Vous quittez cette maison ?

— Je quitte Florence.

— Bientôt ?

— Demain.

— Demain ! répéta le juif stupéfait...

— Sans autre délai ! Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai recours à vous. Un semblable déplacement...

— Ne saurait s'accomplir sans une somme assez rondelette, acheva le brocanteur avec un sourire qui voulait être bienveillant, mais qui donnait à sa physionomie quelque chose du renard. Je suis à votre disposition, signor. Mais sur quel gage?...

— Un tableau que je vous vendrais...

Le juif eut à ces mots un frisson de contentement qui plissa son visage et en augmenta peut-être la laideur. Mais il s'efforça de paraître fort indifférent à la proposition de l'artiste, et répliqua :

— Un tableau!... et lequel, s'il vous plaît ?

— Je n'ai en ce moment de disponible que l'esquisse de mon saint Georges...

— Une esquisse! fit Elzéar avec une moue légèrement dédaigneuse... J'aurais mieux aimé... Cependant, laissez-moi examiner un instant... et... peut-être...

— La voici, dit Fabio, en menant le juif devant la toile indiquée. Mais il fait presque nuit et vous ne pouvez juger...

— Oh ! n'importe... voyons toujours.

— Comme il vous plaira, dit Fabio.

Elzéar ne regarda que pour la forme l'esquisse du saint Georges. Dix fois il l'avait vue et admirée dans l'atelier de Fabio , et c'était entre les œuvres du jeune peintre une de celles qu'il estimait le plus. C'était peut-être aussi, on doit le dire, celle dont le premier jet avait le mieux réussi. Il ne faudrait cependant pas conclure de là qu'Elzéar fût un vrai connaisseur. Il avait l'instinct, mais non pas l'intelligence du beau. Incapable de comprendre le génie, il savait du moins le deviner. Cette finesse d'appréciation, qui ne relevait d'ailleurs ni de l'étude, ni du raisonnement, cette espèce de flair dont le germe était probablement naturel chez Elzéar, s'étaient développés jadis dans sa fréquentation assidue des divers ateliers de l'Italie. A force de voir de la peinture, il était devenu amateur ; à force d'entendre parler et professer les maîtres, il avait fini par posséder une sorte de critérium infaillible à l'aide duquel il assignait à chaque chose la place qui lui convenait. C'était à ces symptômes que le brocanteur avait jadis reconnu sa vocation. Les œuvres d'art n'ont jamais qu'une valeur fictive, qu'un prix relatif, et il comprit tout d'abord que le brocantage, appliqué à des marchandises qui, par leur nature, ne pouvaient être qu'arbitrairement estimées, devait de toute nécessité rapporter au moins cent pour cent. Ce fut alors que se développèrent chez lui ces qualités remarquables qui le rendirent si redoutable aux jeunes artistes. A la fois vampire et oiseau carnassier, il s'attachait au talent comme à une proie vivante dont il ne consentait à se dessaisir que lorsqu'il en avait absorbé le suc le plus exquis et le sang le plus généreux. Ainsi avait-il fait de Fabio, jusqu'au jour où, conseillé par Thérésa et favorisé par un hasard providentiel, ce dernier était parvenu à trouver le placement de ses travaux sans le secours d'un intermédiaire aussi coûteux. Depuis cette époque, le petit commerce du juif avait singulièrement baissé. Aussi éprouva-t-il une joie réelle en entendant la proposition de Fabio.

— Eh bien ! dit celui-ci quand il crut avoir donné à Elzéar tout le temps de considérer l'esquisse.

— Eh bien! eh bien! répondit le juif en marmottant entre ses dents un calcul approximatif... je vous en donnerai... quarante ducats.

Fabio ne put s'empêcher de sourire, et s'écria :

— Dieu m'assiste! maître Elzéar; mais on jurerait que vous n'êtes pas dans votre état naturel. Jamais je ne vous avais vu si raisonnable...

— Je sais bien que c'est beaucoup...

— Un instant!... ce n'est pas trop, interrompit joyeusement Fabio, et ce que j'en dis n'est que pour vous rendre justice .. Il n'y a jamais de mal à se montrer généreux , mon maître, surtout quand on n'en a pas l'habitude...

— Vous plaisantez toujours... Mais , tenez , voulez-vous que je vous dise pourquoi je suis aujourd'hui moins regardant que de coutume...

— Je serai flatté de l'apprendre.

— C'est que je suis tout content, mon cher Fabio, de la détermination que vous avez prise , et que ma libéralité est une façon détournée de vous en féliciter bien sincèrement.

— Quelle détermination?

Parbleu... ce départ... ce bouleversement dans vos habitudes... j'ai tout deviné...

— Ah! vous avez tout deviné!

— Certainement... La suite de mes avis... de mes conseils... vous voulez vous éloigner de Mlle Thérésa!... Ah! vous avez bien raison. Voyez-vous, ne me parlez pas d'accorder le travail avec certaines préoccupations... cela ne réussit jamais... et comme vous êtes très confiant...

— Je ne le suis pas autant que vous, impertinent et bavard, interrompit Fabio..... Quant à votre clairvoyance, elle est en défaut.. .. car, loin

d'abandonner Théresa, je suis bien décidé à lui donner mon nom et à partir demain avec elle!

— L'épouser! s'écria le juif en changeant de couleur, car l'union de Théresa avec Fabio lui ôtait pour l'avenir toute espérance d'exploitation sur le jeune artiste. L'épouser! et l'argent que je vous remettrais servirait à l'accomplissement d'une pareille folie! Non! non! ma conscience me le reprocherait éternellement... et ce serait un service à vous rendre que de vous refuser la somme dont vous avez besoin... Cependant, si une trentaine de ducats...

— Soit! dix ducats de plus ou de moins ne m'empêcheront pas de conclure cette affaire, monsieur le juif rusé, et comme c'est la dernière fois que je compte traiter avec vous...

— La dernière fois! ah! permettez, mon cher Fabio. Je vous l'ai dit tout à l'heure. Si je vous ai semblé plus libéral que je ne le suis ordinairement, c'est que, dans la somme que je vous offrais, il y avait deux parts; la première était celle de l'œuvre; la seconde représentait... comment vous expliquerai-je cela?... des arrhes pour l'avenir, une espèce d'avance sur nos opérations futures. Vous m'enlevez cet avantage. C'est donc un marché isolé, une affaire tout accidentelle que vous me proposez là. En conscience, mes conditions ne peuvent plus être les mêmes... D'ailleurs, cette esquisse paraît au premier coup d'œil beaucoup mieux qu'elle ne l'est réellement... et il me semble qu'avec vingt ducats...

— Pas un de moins, dit sévèrement Fabio, ou je refuse.

Elzéar porta la main à son gousset sans plus desserrer les dents. Il avait remarqué entre les deux sourcils de l'artiste un froncement rapide dont la signification lui était bien connue. Il comprit que la patience de Fabio était à bout, et que, s'il ne le prenait au mot, il était capable de n'accepter aucune de ses conditions.

— J'ai justement cette somme sur moi, dit-il en posant l'argent sur la table, et si vous voulez compter...

Mais Fabio ne compta pas. Ses yeux, tout à l'heure étincelans de joie, s'étaient fixés sur le juif avec une vague expression de colère et de dégoût. L'aspect de cet homme produisait sur lui l'effet d'un reptile hideux et malfaisant. Du reste, il était moins contrarié de la dépréciation graduelle qu'il avait fait subir à l'esquisse du saint Georges, qu'indigné de son impudence et de sa mauvaise foi. Il avait hâte de le voir s'éloigner. Elzéar devina sans doute ce souhait, car il s'empara sans plus tarder de son acquisition, fit une révérence bien humble, bien respectueuse, et dit en se dirigeant vers la porte :

— Au revoir, messer Fabio. J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'avoir été franc avec vous... Je vous ai dit ce que je pensais de Mlle Théresa; mais, après tout, je puis me tromper... On est si prompt à soupçonner, à médire!... C'est égal, méfiez-vous.

Et le juif s'esquiva lestement. Il avait espéré quelque effet de ce dernier trait lancé en pleine fuite à la façon des Parthes. Mais l'heureuse disposition d'esprit où se trouvait Fabio avait mis entre le vieillard et lui une distance si énorme, que de pareilles attaques ne pouvaient l'atteindre. C'étaient autant de balles mortes qui venaient tomber à ses pieds.

Après une soirée donnée tout entière à la rêverie, Fabio se coucha, et le sommeil ne tarda point à alourdir ses paupières. Il s'endormit. Là encore il fut heureux, car le sommeil, heure d'oubli pour celui qui souffre, de recueillement pour celui qui espère, est dans tous les cas une halte qui repose de la vie. Fabio vit plus distinctement, à travers les transparences du rêve, les signes prophétiques qui lui annonçaient le bonheur. Depuis bien long-temps il n'avait passé une aussi belle nuit.

XI.

Les deux rivales.

Il faisait déjà grand jour, et Fabio était encore plongé dans cet assoupissement qu'on pourrait nommer le crépuscule du sommeil, lorsque sa porte fut assez violemment ébranlée par une main vigoureuse et impatiente. Quel pouvait être le maladroit qui venait ainsi se jeter à l'étourdie au beau milieu de ses pensées? Ce contre-temps suggéra à Fabio cette réflexion très juste, qu'ici-bas toute joie a son ombre, et qu'on ne saurait même être heureux tranquillement. Comme Fabio ne se levait pas sans doute assez vite au gré de l'importun, il joignit la parole au geste, et appela le jeune peintre à diverses reprises. La voix était aisée à reconnaître. C'était celle du chevalier d'Arezzo. Fabio ouvrit.

Raymon avait le visage renversé. Sa chevelure en désordre témoignait du bouleversement de ses idées. Fabio, tout en continuant de s'habiller, le regarda avec beaucoup d'attention et lui dit :

— Par ma foi, mon cher Raymon, tu me parlais avant-hier de ma mélancolie... C'est mon tour aujourd'hui de te trouver le front soucieux la mine effarée...

— Tandis que tu es rayonnant, toi, n'est-ce pas?

— Il est vrai qu'en ce moment je n'ai guère sujet de me plaindre.

— Oui... tu as tout l'air d'un homme qui vient de passer une nuit bien tranquille.

— Oh! mon ami, bien agitée, au contraire... très agitée; mais de troubles si doux, d'inquiétudes si ravissantes, qu'il me semble que j'ai traversé une illumination féerique dont je suis encore tout ébloui.

— Ce qui veut dire, en prose vulgaire, que tu as rêvé...

— Sans doute... Est-ce que tu ne rêves jamais, toi?

— Si fait... J'ai même quelquefois des cauchemars horribles, comme cette nuit, par exemple...

— Des cauchemars!

— On en aurait à moins, je veux t'en faire juge. Imagine-toi qu'hier je me transporte plein d'espoir chez le comte d'Albi. Il me reçoit comme à l'ordinaire, c'est-à-dire parfaitement bien, tant que je ne lui parle que de choses indifférentes, tant que je me renferme dans le cercle des banalités; mais à mesure que j'avance vers le sujet qui m'amène, je remarque dans toute sa personne un embarras qu'il cherche vainement à dissimuler. Je prends des chemins détournés... je procède par allusions... je louvoie... enfin, j'aborde la grande question... je lance le mot de mariage! Alors une grimace nerveuse contracte ses lèvres; il tousse violemment pour me couper la parole, et me dit, en me serrant les deux mains : « Mon cher d'Arezzo, laissons ces folies, causons d'autre chose, et si vous tenez à ce que nous restions bons amis, ne me reparlez jamais de cela. » Là-dessus, il m'aurait, je crois, tourné le dos, si je ne l'eusse arrêté pour lui demander si je ne pouvais au moins avoir l'honneur de déposer mes hommages aux pieds de Mlle Béatrix. Elle est souffrante, m'a répondu le damné vieillard, et d'ici à quelques jours, elle ne recevra probablement personne. C'est un congé, tu le vois, un congé en bonne forme que me donne un père trop clairvoyant, effrayé des sentimens que j'ai su inspirer à sa fille. Aussi, c'est sa faute, à elle; pourquoi laisser ainsi deviner sa préférence?... je m'en étais douté! Elle s'est compromise à ce fameux bal, et son père, qui est loin d'être aveugle, veut, comme tous les pères du monde, se donner le plaisir de faire de la tyrannie, du despotisme!

— Mais enfin on ne refuse pas un gendre sans lui expliquer les motifs qu'on peut avoir d'en agir ainsi... Il t'a bien donné quelque raison...

— Aucune, mais dix prétextes plus insignifians les uns que les autres. Il m'a d'abord soutenu que sa fille ne pouvait pas me souffrir...

— Tu dois savoir à quoi t'en tenir là-dessus...

— Il a ajouté qu'elle ne ferait jamais qu'un mariage d'inclination.

— Ah! pour cela, il s'est moqué de toi.

— Moqué de moi?...

— Certainement... puisqu'hier, un instant peut-être avant que tu allasses le trouver, il est venu ici me proposer lui-même la main de sa fille...

— A toi?...

— A moi... qui ne l'ai jamais vue... Tu vois donc bien qu'il ne tient pas positivement à un mariage d'inclination.

— Voilà qui se complique... Et tu as accepté, naturellement?

— J'ai refusé!

— Mais c'est le monde renversé! s'écria d'Arezzo; mais cela est en dehors de tout sens humain! Comment! il me refuse sa fille, à moi qui la lui demande, et il te l'offre, à toi, qui n'en veux pas!... mais ce vieillard est fou!...

— Tais-toi, interrompit Fabio, dont le front se rembrunit subitement; tais-toi, ou du moins parle de ce vieillard avec plus de circonspection. Sa conduite peut te paraître étrange, mais ceux qui n'en savent point le secret n'ont pas le droit de la juger... Oui, oui, continua-t-il en se parlant à lui-même, le comte d'Albi a été coupable, mais ses remords l'ont réhabilité à mes yeux... Il y avait dans cette âme un noble germe, et si le crime n'y a point étouffé le repentir, c'est que la part du bien l'emportait sur celle du mal... Oh! cet homme est malheureux, je ne le hais plus, je ne dois plus le haïr.

— Pardon... mais je ne comprends pas beaucoup.

— Non, non, tu ne peux savoir... Mais écoute.. J'ai une proposition à te faire; crois-tu réellement être aimé de la signora Béatrix?

— Si je le crois!

— Eh bien! ne te désespère pas.... Je crois connaître le vrai motif des refus du vieillard, et si tu veux que je m'emploie en ta faveur...

— Oh! mon ami... mon cher ami, s'écria Raymon, je te devrais mon bonheur, ma fortune... Car cette jeune fille possède une richesse colossale, et son revenu, joint à celui que m'a laissé ma tante de Bologne, me permettrait... Ah! à propos, ce pauvre comte m'a dit encore, entre autres choses surprenantes, qu'il ne voulait donner sa fille qu'à un artiste éminent... Comme si je n'étais pas un artiste éminent!

— Il est vrai, dit Fabio, que tu as eu un grand tort.

— Lequel donc?

— Celui de ne rien envoyer cette année au musée de Florence.

— Tu as peut-être raison... Une médaille d'or, une mention honorable! cela ne peut jamais faire de mal, et ce bon vieillard, qui a ses manies à l'endroit de la peinture et des artistes, se serait sans doute attendri si quelque triomphe éclatant... Voyons... à quand l'exposition publique? Combien de temps ai-je encore devant moi?...

— Une semaine au plus.

— Une semaine! c'est juste ce qu'il faut pour produire un chef-d'œuvre... Mais sur quel modèle, sur quel sujet?... ah! j'y suis... Le soleil monte en ce moment sur les côteaux boisés qu'on aperçoit du haut de la maison... Ces masses vertes, richement éclairées, doivent offrir en ce moment une perspective admirable... Je réussis particulièrement dans le paysage... Dis-moi... la porte de ton petit belvéder est-elle ouverte?

— Non, mais voici la clé.

— Y trouverai-je une palette, une toile disponible, des pinceaux, des couleurs?.....

— Sans doute, tu sais bien que c'est mon second atelier.

— J'y monte et me mets sur-le-champ à l'ouvrage... Ah! monsieur le comte, je ne suis pas un artiste... éminent! C'est ce que nous verrons.

Et d'Arezzo se précipita vers une petite échelle de bois, par laquelle on grimpait au belvéder, en lançant à Fabio ces derniers mots :

— Que cela ne t'empêche pas de me recommander au vieillard, si tu le vois. J'ai ta promesse.

— J'y serai fidèle, sois-en bien sûr.

Si bien disposé que fût Fabio, l'interruption fâcheuse de Raymon n'en avait pas moins dérangé l'économie paisible de son bonheur. Plus la surface d'un lac est plane et tranquille, plus elle est prompte à se rider, et mieux elle garde la trace de l'oiseau rapide ou du vent léger qui la touchent en passant. Fabio, sans être positivement triste, conserva de son entretien avec le chevalier l'espèce de fièvre inquiète que toute contrariété, même de peu d'importance, laisse toujours dans l'esprit, quand il est absorbé par un unique et puissant intérêt. Le langage qu'il venait d'entendre était loin d'être en harmonie avec les sentimens qui débordaient de son cœur. Fabio n'avait pu s'empêcher, malgré son peu de penchant pour la satire, de songer au mauvais goût de cette belle et noble Béatrix, qui, parmi des prétendans nombreux et distingués sans doute par leur naissance et leur esprit, avait tout justement choisi le type le plus complet de la beauté orgueilleuse jointe à l'ignorance et à la nullité. Ensuite d'Arezzo avait prononcé un nom qu'il espérait, qu'il voulait oublier, celui du comte d'Albi... Placé entre deux devoirs bien distincts, qu'il ne savait comment concilier, demandant vainement conseil à son cœur, que se disputaient à la fois la haine et la reconnaissance, Fabio avait résolu d'éloigner de sa pensée jusqu'au souvenir des crimes du comte envers son père, afin de n'avoir pas à se reprocher d'être ingrat. Une fois parti de Florence, il voulait dire adieu à ce passé redoutable pour se livrer tout entier à l'avenir. Et voilà que ce nom était venu de nouveau retentir à son oreille; voilà qu'un incident imprévu lui rappelait subitement que l'heure approchait où cet homme allait encore se trouver devant lui... car il devait venir ce jour-là même... venir avec sa fille, ainsi qu'il en avait pris l'engagement... venir réclamer l'œuvre qu'il lui avait vendue. Fabio avait tout oublié, dans l'espace d'une longue et belle nuit. Le jour, en l'éclairant, l'avertissait que tout n'était pas encore fini, et qu'avant de toucher au repos, il lui fallait passer par plus d'une épreuve et subir plus d'un tourment.

Cependant, le peintre fut arraché à cette préoccupation par un bruit qui alla résonner au fond de son cœur. La fenêtre de Thérésa s'était ouverte. Il ouvrit aussitôt la sienne pour apercevoir le visage de la jeune fille. Elle s'était retournée, et paraissait sérieusement occupée à mettre en ordre des fleurs artificielles, ouvrage de ses dernières journées. Elle portait le costume sous lequel il l'avait vue pour la première fois, costume qu'elle n'avait pas mis depuis bien long-temps, et que, sans doute, elle choisissait alors comme le symbole d'une espérance et d'un souvenir. Quand elle eut achevé de replacer les bouquets et les couronnes dans les cartons dont elle les avait tirés, elle alla vers un prie-Dieu qui occupait le côté de la chambre que les yeux de Fabio apercevaient le plus facilement, et se mettant à genoux, elle parut adresser au ciel une fervente prière. Fabio la contemplait saisi d'une tendre admiration quand un autre bruit vint le distraire de ce spectacle en le rappelant à une plus sérieuse réalité.

Des paroles s'échangeaient à voix basse dans l'escalier. Plus de doute. c'était le comte qui allait entrer, le comte et sa fille Béatrix.

Par un mouvement machinal, il ouvrit. Il ne s'était pas trompé. Le comte précédait sa fille, dont un voile magnifique dérobait le visage, et dont la toilette éblouissante faisait encore ressortir les avantages d'une taille admirablement proportionnée.

Fabio s'inclina ; et, comme pour se prémunir contre les embarras de cette entrevue, comme pour retrouver un peu de ce courage dont il sentait qu'il allait avoir besoin, il reporta son regard vers l'heureux sanctuaire où Thérésa, toujours appuyée sur le prie-Dieu, semblait absorbée dans son naïf recueillement.

— Elle prie pour elle... et pour moi, pensa-t-il. Je n'ai rien à craindre.

Et protégé par cette conviction, il s'avança vers le comte et sa fille, en leur indiquant les deux siéges les plus présentables.

— Notre visite ne sera pas bien longue, dit le vieillard. Je vous ai amené ma fille pour lui montrer le tableau dont je veux lui faire présent. Voici en même temps la somme que je vous ai promise.

— Pardon, monsieur le comte, repartit Fabio; mais je ne sais comment vous faire agréer mes excuses... une circonstance imprévue... un changement d'idée... Il m'est impossible de vendre ce tableau...

— Impossible!

— Cette conduite a lieu de vous étonner... je le comprends...

— Mais si je doublais le prix...

— Oh! monsieur le comte!

— Pourtant, vous aviez pris l'engagement...

— C'est vrai... mais de graves motifs...

— Je les connais.

— Vous les connaissez!

— Jugez-en. Ne m'avez-vous pas dit que cette madone est un portrait?..

— Je ne puis le nier.

— Or, ce portrait est celui d'une personne que vous aimez...

— Je vous en ai fait l'aveu.

— Mais ce que vous ne m'avez pas avoué, Fabio, c'est que cette personne si aimée est une fille du peuple, une simple ouvrière, qui vit de son travail journalier, et que c'est pour une enfant sans nom, sans fortune, sans avenir, que vous avez dédaigné l'alliance de la fille du noble comte d'Albi.

— Oh! pardonnez-moi! monsieur.

— Vous pardonner! c'est donc à dire, Fabio, que vous vous accusez d'avoir de beaux, d'honorables sentimens! C'est donc à dire que vous rougissez d'être un artiste d'intelligence et un homme de cœur? Vous pardonner! et pourquoi? Parce que vous avez fait un serment et que vous voulez le tenir? Parce que l'ambition chez vous n'étouffe point la loyauté? Détrompez-vous, Fabio Spérola! vous n'avez besoin du pardon de personne, car je vous admire comme un noble enfant que vous êtes, je vous aime comme le fils que vous serez bientôt pour moi!

— Un fils! que dites-vous? un langage aussi étrange...

— Béatrix seule peut vous l'expliquer.

La jeune fille écarta son voile, et Fabio, ivre de joie et sanglottant de bonheur, tomba à ses genoux en saisissant ses deux mains qu'il couvrait de larmes et de baisers.

Il avait reconnu Thérésa.

Mais soudain il se releva comme frappé d'une pensée étrange, et courant à la croisée, il bégaya en se frappant le front :

— Mais là... là... tout à l'heure... dans cette chambre, dont la fenêtre est à présent fermée... j'ai vu... oh! oui, je suis sûr d'avoir vu...

— Thérésa, ma sœur de lait, dont la taille était semblable à la mienne, Fabio, dont les vêtemens m'allaient si bien... vous me le disiez, du moins, et qui faisait toutes ces jolies fleurs que vous aimiez tant...

— Parce que je les croyais de vous, acheva Fabio.

— Pendant un an, reprit Mlle d'Albi, Thérésa a eu à craindre la rivalité de la noble Béatrix... Aujourd'hui, c'était à Béatrix de redouter la rivalité de Thérésa...

Puis, prenant Fabio à part, elle continua :

- Mon ami, m'aimez-vous encore?

- Si je vous aime!

- Malgré tout, n'est-il pas vrai?

- Malgré tout? que signifie? Ah! dit Fabio, vous voulez parler de ce secret terrible... Danielo!

— Oh! silence, murmura très bas Béatrix ; le comte croit que j'ignore toute cette sombre histoire, et je veux qu'il le croie toujours.

— Et vous avez raison, dit Fabio. Il ne faut pas que le père puisse rougir devant son enfant.

Et s'éloignant de la jeune fille pour se rapprocher du comte, qui était resté quelques pas plus loin :

— Relevez le front, monsieur, lui dit-il en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu de Béatrix; pour vous, autant que pour moi, rien entre nous, désormais, ne doit rappeler le passé.

Il manquait à cette scène un témoin qui ne se fit pas attendre. On entendit gémir sous ses pas rapides les ais sonores de l'escalier du belvéder, et le chevalier d'Arezzo reparut.

— J'ai fini le trait au crayon, dit-il à Fabio, et je venais te prier...

Mais, tout à coup, il s'aperçut que le peintre n'était pas seul, et s'écria :

— Ciel! monsieur le comte! mademoiselle Béatrix!

— Oui, chevalier, dit le comte, en faisant un pas vers lui, ma fille qui dans peu sera la femme de votre ami Spérola.

— Sa femme!

Ici le chevalier de l'Etoile-d'Or eut un triple accès d'incrédulité, de surprise et de dépit. Cependant, s'efforçant de garder bonne contenance, il prit Fabio à part et lui dit :

— Ah! ça mais... tu épouses... c'est fort bien.... mais qu'est donc devenue cette passion-modèle?... tu sais bien... à laquelle tu devais sacrifier...

— Que vous dit tout bas M. Raymon d'Arezzo? demanda Béatrix en souriant.

— Oh! rien... rien absolument, répondit le chevalier.

— Si fait... si fait... répliqua vivement Fabio : mon ami le chevalier me rappelait ma liaison récente avec une certaine jeune fille nommé Thérésa; oh! ce n'est point un secret pour la signora Béatrix... et devant elle nous en pouvons causer tout à notre aise.

— Par exemple, murmura d'Arezzo, voilà un aplomb...

— Je lui ai tout avoué, continua Fabio avec un grand sérieux.

— Tout!

— Et elle m'a tout pardonné.

Béatrix confirma la vérité des paroles de Fabio en lui offrant sa main. En présence de cette muette déclaration, le doute n'était plus permis à d'Arezzo. Résolu de s'éloigner, il bégaya une excuse que, certes, on n'exigeait point de lui. Déjà même, Fabio, prenant en pitié son embarras, le reconduisait jusqu'au palier, quand le comte, tirant de sa poche un billet légèrement fripé, rappela le fugitif en lui disant :

— Tenez, chevalier, ceci vous appartient C'est un dépôt mystérieux que le hasard a mis entre mes mains, et que je m'empresse de vous restituer.

D'Arezzo saisit le papier et rougit en le dépliant comme une jeune fille prise en flagrant délit. C'était sa lettre à Thérésa. Le chevalier de l'Etoile d'Or ne se rendit pas bien compte de la fatalité malheureuse qui avait pu faire tomber entre les mains du comte cette preuve écrite, et par conséquent irrécusable de l'inconstance et de la légèreté de ses goûts. Cependant il crut devoir attribuer le refus du comte à la connaissance qu'il avait eue de ce malencontreux billet.

— Voilà où est le mal, pensa-t-il en se retirant, ces intrigues de bas étage font toujours du tort. On ne devrait jamais déroger.

Le comte, Beatrix et Fabio entrèrent ensuite tous trois ensemble dans l'hôtel d'Albi, mais ce fut, cette fois, par la porte dérobée que nous avons vue au début de ce récit, et qui donnait, on doit s'en souvenir, dans le modeste réduit de la fleuriste. En passant par cette chambre, qui avait été pendant un an le sanctuaire d'un secret si bien gardé. Fabio vit pour la première fois la véritable Thérésa, qui, ainsi qu'on doit le comprendre maintenant, avait, depuis le jour de son arrivée à l'hôtel du comte, mystérieusement prêté à sa jeune bienfaitrice son logis et son nom. La jolie enfant se jeta au cou de Béatrix, en murmurant :

— Je vous l'avais bien dit, signorina. J'ai prié Dieu avec tant d'ardeur qu'il nous a exaucés tous.

Nous devons, pour l'intelligence de ce récit, avertir le lecteur que la veille, Béatrix avait fait à son père l'aveu partiel de la vérité. Nous disons *partiel*, attendu qu'elle lui laissa ignorer l'incident de la confession surprise, et qu'elle se garda bien de lui avouer qu'elle avait appris, jusque dans ses moindres détails, l'histoire misérable du pauvre Danielo. Elle se borna à lui dire que, connaissant sa volonté fermement arrêtée de l'unir à Fabio, pour des causes qu'il n'avait pas cru devoir lui expliquer, elle avait tout simplement résolu de s'assurer d'avance, et par elle-même, de ses sentimens.

Le soir même, le comte d'Albi se rendit dans sa chapelle avec Fabio Sperola, et découvrit à ses regards étonnés un tableau devant lequel ils s'agenouillèrent d'un commun accord. Ce tableau était la traduction magnifique d'une des plus nobles pages de Milton. Le peintre, digne rival du poète anglais, avait essayé de représenter dans son ensemble la bataille des anges rebelles. Sur le premier plan, toutefois, se dessinait un groupe auquel le reste de la composition avait été visiblement sacrifié. Ce groupe se composait de Satan et de l'archange Michel; l'un gisant à terre, serrant dans sa main son cimeterre brisé, et lançant au vainqueur un regard d'impuissante colère; l'autre, foulant à ses pieds le vaincu, et agitant sur sa tête le glaive exterminateur, sorti des arsenaux de Dieu.

En relevant le front, Fabio aperçut à l'extrémité inférieure de la toile un nom fraîchement tracé par le pinceau. Il s'approcha pour mieux distinguer, et lut : Danielo Sperola.

— Oh! monsieur le comte, merci pour mon père! s'écria-t-il dans un premier mouvement d'exaltation...

Mais bientôt, redevenu calme et froid, il se tourna vers le vieillard et lui dit :

— Qu'avez-vous fait?

— J'ai rendu à Danielo sa gloire et son brevet de génie. Vienne ma mort maintenant, et ce tableau reverra le jour, et grâce à vos soins, Fabio, grâce à cette déclaration surtout, qui contient l'aveu de mon crime, vous pourrez, en plein Capitole, livrer le nom de votre père aux applaudissemens de la foule...

— En livrant au déshonneur celui du comte d'Albi, n'est-ce pas! interrompit Fabio, dont la main s'était machinalement emparée du pli cacheté que lui présentait le vieillard. Et vous avez pensé que je pousserais à ce point le fanatisme de la vengeance, et que, non content de l'expiation par le remords, plus impitoyable que Dieu même j'exigerais encore l'expiation par la honte!... Et c'est le père de Béatrix qui a pu me juger capable d'une aussi odieuse trahison!

Noblement indigné, hors de lui-même, Fabio courut au tableau, et s'armant d'une lame d'acier flexible qui servait ordinairement à son travail, il effaça les derniers vestiges de ces caractères encore humides qui pouvaient, s'il l'eût voulu, consacrer aux yeux de la postérité les droits de Danielo Spérola; en même temps, il déchira le papier que lui avait remis le comte.

— Que faites-vous? s'écria à son tour le vieillard.

— Vous le voyez bien, répondit Fabio, en lui tendant la main... je vous garde le secret.

MOLÉ-GENTILHOMME.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

I.

La demande en mariage.

En 1833, un brillant magasin de nouveautés s'ouvrait, à Toulouse, au coin de la rue des Arts. — Un tableau, confectionné par un artiste indigène, et représentant une élégante Arlésienne parée de son costume traditionnel, servait d'enseigne à cet établissement, qui acquit en quelques mois une clientèle choisie. Cette vogue rapide échue au magasin de l'*Arlésienne* provoqua, de la part des autres marchands de la ville, certaines allégations injurieuses pour l'honneur du nouvel industriel. La jalousie, la rivalité sont aussi terribles en affaires qu'en amour. Or, tout le monde savait, à Toulouse, que François Moreau appartenait à une famille honnête, mais peu aisée; qu'il n'avait pas pu trouver dans la maison de son père les premiers fonds nécessaires pour établir solidement ses relations. Quelle était donc la fée bienfaisante, sous les traits d'un banquier spéculateur, qui était venue au secours de Moreau, en prélevant, bien entendu, une retenue magnifique sur les recettes de chaque jour? On n'en connaissait aucun à Toulouse. Les factures portaient le nom seul de François Moreau, et l'on ne découvrait pas, quelques recherches qu'on eût faites pour obtenir ce résultat, le personnage qui, soit directement, soit indirectement, intervenait dans les spéculations du jeune marchand.

Il est vrai que Moreau avait fait une absence de quatre ans du pays natal; qu'il était resté tout ce temps employé à Lyon, dans une maison de commerce; mais un commis appointé à 1,500 francs, à 2,000 francs, tient son bâton de maréchal, et ce n'est pas avec cette somme, multipliée quatre fois, en supposant qu'il n'y eût pas touché, que Moreau aurait pu ouvrir son magasin.

Je vous laisse à deviner la nature des bruits qui circulaient sur le compte du jeune marchand, parmi ses confrères de Toulouse, et qui se répandaient ensuite dans la ville. Mais calomnie ou médisance échouaient devant l'engouement des coquettes toulousaines. Le magasin de l'*Arlésienne* ne désemplissait pas du matin au soir. Son heureux possesseur, toujours le sourire sur les lèvres et les ciseaux à la main, faisait de brillantes affaires, et tout portait à croire que, si cette vogue durait encore quelque temps, François Moreau serait bientôt récompensé de son activité intelligente.

Deux ans à peu près s'étaient écoulés depuis l'ouverture du magasin de l'*Arlésienne*. Un soir, Moreau ordonna de fermer de meilleure heure que de coutume.

— Vous êtes libres, messieurs, dit-il, à ses commis étonnés de cette infraction aux habitudes laborieuses de leur patron.

Après leur départ, il monta dans sa chambre, et donna tous ses soins à une luxueuse toilette. — Remarquez bien que nous disons *luxueuse*, au lieu de brillante, ou de bon goût, ou de toute autre épithète que l'on emploie ordinairement pour caractériser la mise d'un jeune homme riche; mais ce n'est pas sans motif que nous écrivons ce mot : les lecteurs en trouveront l'emploi justifié lorsque nous leur aurons avoué que notre industriel, si fade, si guindé, si prétentieux avec ses jolies *clientes*, péchait, dans la forme de ses vêtemens, par la même exagération disgracieuse que dans ses discours. — Ce penchant à outrer les modes, à n'en saisir que le côté ridicule, qui distingue, en général, ceux de sa profession, Moreau le possédait à un degré éminent. Mais ce qui frappait tout d'abord dans le costume du marchand de la rue des Arts, c'était le nœud de la cravate. L'artiste le plus ingénieux n'aurait jamais pu concevoir toutes les combinaisons singulières, toutes les modifications étranges, tous les changemens merveilleux que Moreau apportait dans cette partie de sa toilette. Un jour, ce nœud imitait une lozange monstreuse; le lendemain, c'était un carré équilatéral qu'on aurait cru mesuré au compas; les figures les plus compliquées, les fantaisies les plus excentriques, les métamorphoses les plus bizarres, jaillissaient comme par enchantement des doigts du marchand-géomètre. On pouvait dire de lui que chaque matin, en descendant au magasin, il portait à son cou, écrite sur la soie, une page de Legendre.

Mais deux heures se sont déjà écoulées depuis que Moreau a congédié ses commis. Notre marchand est ganté, parfumé, tiré à quatre épingles. Le voilà qui descend dans la rue; il traverse la place du Capitole; il oblique légèrement à droite, et s'arrête enfin devant une maison de modeste apparence, sise dans la rue Clémence-Isaure. Après une minute d'hésitation, il pose la main sur le marteau sonore, et la porte roule bruyamment sur ses gonds.

Le second étage est occupé par un homme dont l'aspect porte le trouble et l'effroi dans les familles. Toujours habillé de noir, il ne sort jamais sans avoir sous le bras une liasse poudreuse de papiers timbrés; dans sa poche, un canif, plus une écritoire en corne, et plusieurs plumes dans un étui qui sert de prolongement à l'écritoire. Le nom de cet homme est, Clément Fruchot; sa profession, huissier-audiencier immatriculé, patenté. C'est à la porte de l'huissier que sonne Moreau.

M. Clément Fruchot, le nez armé d'une vieille paire de lunettes, une tabatière d'argent à son côté, se délassait des travaux de la journée en faisant une innocente partie de dominos avec une jeune personne vêtue de l'élégant costume des filles d'Arles. Les petits yeux du praticien, en reconnaissant François Moreau, prirent tout-à-coup une expression sournoise et hypocrite. L'huissier flairait déjà une fructueuse vacation, un exploit à signifier, un acte productif de son ministère.

— Monsieur Fruchot, dit le marchand en tenant ses yeux fixés sur la jeune fille pendant qu'il parlait à l'huissier, je vais vous entretenir d'une affaire grave, importante, et qui nécessite une solution prochaine.

— Soyez le bien-venu, monsieur Moreau, répondit le praticien en élargissant ses lèvres sèches et ridées sous la forme d'un sourire; parlez et disposez de moi : je suis tout à votre service.

— C'est que, reprit Moreau, légèrement embarrassé, c'est une affaire qui... que...

— Oui, je comprends, une affaire grave, importante, et qui nécessite une solution prochaine : vous venez de le dire. S'agit-il d'une signification de jugement? d'un protêt? d'une saisie mobilière? Les débiteurs sont si peu raisonnables, par le temps qui court, que les malheureux négocians sont forcés bien souvent de recourir à la justice pour obtenir le remboursement de leurs créances.

Pendant cette tirade de l'huissier, Moreau n'avait pas cessé de regarder la piquante Arlésienne; mais celle-ci, occupée à renfermer les dominos dans leur boîte, ne s'apercevait pas qu'elle était l'objet d'une attention exclusive. Cette contemplation, qui absorbait toutes les facultés du jeune marchand, ne lui permit pas de répondre à la question de M.

Fruchot. Il se contenta de faire un mouvement de tête pour indiquer que tel n'était pas le but de sa visite.

— Serait-ce par hasard une expropriation? demanda le praticien en se frottant les mains. A merveille, les grands moyens, quand on les emploie à propos, amènent plus sûrement des résultats satisfaisans; vous pensez bien, jeune homme; il faut réduire les débiteurs récalcitrans ou de mauvaise foi, ce qui est pour nous la même chose. Il n'est rien de tel qu'une expropriation quand on veut être payé. Et quel est le nom de la partie adverse? où demeure-t-elle? à Toulouse, ou dans un village du ressort? Eh bien! qu'avez-vous à regarder ainsi mademoiselle? s'écria-t-il enfin en remarquant le manége du jeune marchand.

— Moi! je regarde Mlle Rose? balbutia Moreau, que cette interpellation fit soudain tressaillir.

— Mais il me semble que je ne suis pas aveugle, fit l'huissier.

— Oui, oui, c'est vrai, reprit Moreau en retrouvant toute son assurance; je faisais la remarque qu'il y a beaucoup de ressemblance entre Mlle Rose et le portrait de l'Arlésienne qui sert d'enseigne à mon magasin, ajouta-t-il avec un aplomb imperturbable.

— Ah! vous trouvez que je ressemble à votre enseigne! s'écria la jeune fille en éclatant de rire; merci de la remarque, continua-t-elle en faisant de la main un geste railleur, cela est très flatteur pour moi, assurément.

— Oh! pardon, pardon, mademoiselle, si je vous ai offensée, murmura le marchand; croyez bien que...

— C'est bon, c'est bon, dit l'huissier en l'interrompant avec brusquerie, Rose ne vous en veut pas. Mais m'expliquerez-vous enfin ce que vous exigez de moi?

— Je désirerais pour cela être seul avec vous, dit Moreau à voix basse et sans oser, cette fois, lever les yeux sur la jolie Arlésienne.

— Rien de plus juste, observa M. Fruchot; les affaires graves et sérieuses ne regardent pas les femmes. Rose, vous avez entendu!

A cette injonction paternelle, faite d'un ton impérieux, la jeune fille se dirigea vers la porte; elle passa la tête haute, le regard moqueur, à côté de Moreau, qui la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

— A présent, monsieur, vous pouvez parler librement, dit l'huissier en prenant une pose en rapport avec le timbre solennel de sa voix.

— Resté seul avec M. Fruchot, le jeune marchand se sentit plus à l'aise; ses mouvemens n'étaient plus gênés; sa langue, embarrassée depuis l'observation railleuse de Rose, se détacha du palais; les paroles se pressèrent en foule sur ses lèvres. Un éclair jaillit de sa prunelle, lorsque se penchant tout à coup vers le praticien :

— Monsieur Fruchot, dit-il, vous connaissez ma famille, vous savez que j'ai ouvert un magasin qui n'a pas cessé, depuis deux ans, de faire de brillantes recettes. La magistrature, la bourgeoisie m'honorent de leur confiance; je suis le marchand de la ville, je puis le dire avec orgueil, qui fait le mieux ses affaires; eh bien! il me manque quelque chose pour être complétement heureux.

— Que me parlez-vous de magasin et de bonheur? s'écria M. Fruchot en laissant tomber sur la table la main qui soutenait sa tête. J'ai eu l'honneur de vous demander tout à l'heure s'il s'agissait d'un protêt, d'une signification de jugement ou d'une expropriation forcée. Que diable! mon métier est de dresser des exploits et non de passer en revue avec vous le nombre et la qualité de votre clientèle; arrivons au fait, je vous prie.

— Mais j'y suis, au fait, reprit Moreau, dont le visage s'illumina au reflet d'une douce pensée. Je vous disais qu'au milieu de la prospérité toujours croissante de ma maison, il me manquait quelque chose pour être complétement heureux. Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'une jeune et jolie femme, trônant dans une riche toilette au comptoir d'un magasin, attire les chalands et gagne la confiance des dames trop sévères qui hésitent à entrer dans un établissement tenu par un garçon? Comprenez-vous que, si je possédais cette compagne ardemment désirée, mes opérations commerciales, qui suivent tous les jours une progression sensible, prendraient tout à coup un développement plus considérable encore? que l'amour et l'intérêt m'ordonnent de me marier au plus tôt? Oui, l'amour, estimable monsieur Fruchot, l'amour que je ressens pour une ravissante créature.

— Me prenez-vous donc pour un courtier en mariage? s'écria de nouveau le praticien; car, quels rapports existe-t-il entre votre position et la mienne, entre votre intérêt et le mien, entre vos opérations commerciales et les actes de mon ministère?

— Comment! vous ne comprenez pas encore? demanda le marchand. Faut-il vous dire que depuis deux ans une seule pensée me remplit le cœur? que j'adore une charmante Arlésienne amenée à Toulouse par un hasard providentiel? que l'image de cette jolie étrangère me poursuit partout, et que j'ai placé son portrait sur la façade de ma maison, en attendant le jour où je pourrai voir l'original, c'est Mlle Rose!

— Qu'entends-je!

— Eh! oui, depuis deux ans j'aime Mlle Rose, et je viens aujourd'hui vous demander sa main.

— Que ne vous expliquiez-vous plus tôt, s'écria M. Fruchot en laissant glisser sur ses lèvres un vague sourire. Et moi qui vous croyais venu pour me dire de poursuivre un débiteur rebelle! Il ne s'agit plus de protêt, mais de mariage! ceci est différent et mérite réflexion.

— Refuseriez-vous de combler mes vœux? demanda Moreau d'une voix tremblante.

— Je n'ai pas dit cela. Certainement votre démarche nous honore. Je n'ai jamais accueilli les bruits désavantageux qui courent sur votre compte, monsieur Moreau; jamais, Dieu m'en est témoin. Je sais combien vous êtes jalousé par vos confrères. Mais laissez-les s'épuiser en efforts impuissans. Vous êtes un garçon rangé, sage, laborieux. Votre maison est dans un état prospère; un jeune homme comme vous doit arriver infailliblement à la fortune, et ma fille, celle que j'appelle ma fille, du moins, s'estimerait très heureuse de devenir votre femme.

— Vous m'accordez donc sa main?

— Attendez, attendez; je n'ai pas fini encore. Il est deux confidences que je dois vous faire et qui modifieront, qui changeront peut-être vos intentions à cet égard. D'abord, Rose n'est pas ma fille, mais bien celle d'une veuve que j'ai épousée à Arles, et qui est morte deux ans après notre mariage.

— Je sais cela.

— Ensuite... je vais vous dire la vérité tout entière. Rose n'a pas de dot à apporter à son mari.

— Si ce sont là les seuls motifs qui vous font hésiter, je suis le plus heureux des hommes.

— Cette dernière considération ne vous arrête pas? s'écria l'huissier en ouvrant de grands yeux.

— Eh! que m'importe la dot? répondit Moreau. C'est Rose que j'aime, elle seule, croyez-le bien. Ces paroles vous semblent étranges dans la bouche d'un homme de commerce, mais elles expriment pourtant ce que je pense. Oh! dites, de grâce, que vous agréez ma demande.

— Il est certain que si l'absence de dot ne change pas vos intentions, je n'ai pas d'objection à opposer au projet nourri par vous.

— Vous consentez donc?

— Vous avez ma parole.

En entendant cette déclaration de M. Fruchot, le jeune marchand se précipita dans ses bras. Le vieil huissier se prêta de bonne grâce à cette accolade filiale. Pendant quelque temps encore, Moreau s'abandonna à toute la joie qui lui remplissait l'âme; il riait, il parlait, il gesticulait, il faisait mille extravagances; il ne s'apercevait pas, tant ses transports étaient vifs, qu'il chiffonnait le nœud savant de sa cravate, ce nœud qui lui avait bien coûté une heure de travail et de combinaisons ingénieuses.

Lorsque M. Fruchot le vit un peu plus calme :

— Et Rose, fit-il en attachant sur Moreau son regard scrutateur, soupçonne-t-elle le motif de votre démarche?

— Elle ignore tout.

— Sait-elle que vous l'aimez?

— Pas davantage. Je ne lui ai jamais fait l'aveu de mon amour.

— Je vais donc lui apprendre...

— Oh! non, non, pas devant moi, s'écria Moreau en interrompant son futur beau-père. Attendez que je me sois retiré, ajouta-t-il en prenant son chapeau, tout à l'heure vous parlerez, et demain je viendrai chercher sa réponse.

— Rose n'a jamais eu d'autre volonté que la mienne, observa l'huissier.

— A demain donc.

— A demain.

Moreau descendit les marches de l'escalier quatre à quatre; en arrivant au bas des deux étages, il se trouva face à face avec la jolie Arlésienne. Rose, malgré la rigueur de la saison, se tenait debout sur le seuil de la porte; elle fredonnait une chanson provençale, en regardant les passans que le froid forçait à rentrer en courant dans leur demeure. C'était là son unique occupation, sans doute. Moreau s'arrêta une minute devant elle, lui souhaita le bonsoir et s'élança dans la rue, sans remarquer un jeune homme enveloppé dans son manteau, qui, à son approche, s'était éloigné précipitamment de la maison de l'huissier.

II.

Cela s'annonce mal.

M. Fruchot était le fils d'un huissier d'Arles. Après la mort de son père, il lui succéda dans ses ingrates fonctions; mais il surpassa son prédécesseur par la manière dure et impitoyable dont il exerçait son ministère : le cœur de l'officier civil était de bronze; ni larmes ni prières ne parvenaient jamais à l'attendrir; aussi fut-il, pendant vingt ans qu'il instrumenta dans cette ville, la terreur des pauvres gens et la bête noire des débiteurs récalcitrans, dont il déjouait les ruses avec une sagacité digne de briller sur un plus vaste théâtre. Il est une chose pourtant que nous devons signaler, et cela afin que M. Fruchot ne soit pas de prime abord perdu dans votre esprit : ce n'est pas par calcul, par plaisir, par égoïsme, que l'huissier en agissait ainsi, avec cette rigueur extrême, envers ceux qui devenaient passibles de son papier timbré; ce n'était pas non plus par un sentiment vil, par suite d'un système de bassesse, pour se mettre bien avant dans les bonnes grâces de l'avoué qui l'employait; non pas : car M. Fruchot était aussi dur, aussi sévère pour lui-même que pour les autres. Econome jusqu'à l'avarice, il se condamnait aux privations les plus intolérables; il se refusait les objets de première nécessité; mais c'était sa nature, son organisation qui le voulait ainsi. Le trait le plus saillant de son caractère était une grande prétention à la finesse; et, franchement, il prouva maintes fois que le plus madré de ses confrères n'était pas digne de tenir son encrier. Il avait quarante-huit ans lorsqu'il se laissa séduire par la désinvolture gracieuse d'une veuve assez bien conservée encore. L'isolement commençait à

être à charge au praticien ; il sentait le besoin de remplir sa solitude. Ses recherches furent agréées; bientôt Amélie, devenue Mme Truchot, ainsi qu'une petite fille qu'elle avait eue de son premier mari (c'était Rose), vinrent habiter la maison de l'huissier. Mais le bonheur ne s'assit pas au foyer du nouveau ménage : M. Fruchot apportait dans son intérieur cette sévérité, cette aigreur, cette rudesse qu'il déployait dans l'exercice de ses fonctions. Amélie n'avait que trente-quatre ans lorsqu'elle aliéna pour la seconde fois sa liberté; à cet âge, une femme ne renonce pas encore à plaire : elle aime à se parer, à dissimuler habilement, par tous les moyens que la coquetterie met en son pouvoir, les outrages que le temps a faits à ses attraits. Dès le premier mois de son mariage, Amélie dut, bien à regret sans doute, cesser de chercher dans la toilette une innocente distraction. Pourquoi faire des frais, étudier la pose d'une épingle, d'un ruban, d'une fleur, si l'on ne doit être vue que d'un mari grognon et jaloux ; oui, jaloux comme un jeune homme, comme un amant, comme un Maure. Pauvre Amélie! Pour elle, plus de parures, plus de promenades, le dimanche, sur la *Lice;* plus de longues causeries avec ses compagnes, le soir, sous les platanes. Une réclusion complète, des paroles grossières, la privation d'air et de soleil presque, puisque l'huissier l'enfermait à double tour dans sa demeure lorsqu'il était forcé de vaquer à ses occupations ; voilà quel était désormais le sort d'Amélie. Son unique consolation, elle la trouvait dans les caresses de son enfant, consolation immense pour une mère, il est vrai, mais qui ne suffit pas, cependant, pour écraser dans le cœur de Mme Fruchot le ver rongeur de l'ennui. Nous sommes comme les plantes : le manque d'air et de soleil tarit dans nos veines les sources de la vie. Pâle, étiolée, Amélie s'affaiblissait insensiblement ; la mort vint enfin à son secours et trancha le fil de cette triste destinée.

Amélie était bonne. Tous ceux qui la connaissaient ne pouvaient s'empêcher de l'aimer. Ses concitoyens accusèrent l'huissier d'avoir tué, par ses indignes traitemens, la mère de la petite Rose. Depuis ce jour, honni, conspué, méprisé par tout le monde, M. Fruchot ne put plus faire un pas dans la rue, sans entendre retentir à ses oreilles, avec des reproches injurieux, le nom de sa femme. Les procès-verbaux, les citations devant le juge de paix, bien loin de les calmer, aiguisaient davantage les langues des commères d'Arles. Furieux de cette obsession continuelle, le praticien prit enfin le parti de s'exiler de son ingrate patrie. Il vendit sa charge d'huissier et en acheta une autre à Toulouse, où il se retira avec sa malheureuse orpheline. Mais en arrivant sur l'*Eliscamps*, il se retourna, prit une pose solennelle, et, comme Coriolan, il jura une haine éternelle à sa ville natale.

On comprend combien était précaire la position de Rose dans la maison de celui qu'elle appelait son père. La peur instinctive que lui inspirait M. Fruchot rendait son caractère faible et inégal. A peine osait-elle élever la voix en sa présence. Et c'était fâcheux, vraiment, de comprimer ainsi les heureuses dispositions que montrait l'orpheline ; car Rose avait dans son cœur le germe de toutes les douces vertus qui sont l'apanage des femmes privilégiées; comme sa mère, elle était bonne autant que modeste, sensible autant que dévouée. Joignez à ces qualités précieuses les dons extérieurs que la nature a départis aux filles d'Arles, où la beauté des formes se transmet par le sang. En arrivant à Toulouse, Rose avait quatorze ans; déjà elle était jolie comme un ange; déjà aussi, elle se mirait complaisamment dans la glace ; déjà elle rougissait de plaisir, lorsqu'elle entendait derrière elle une remarque flatteuse sur la grâce de sa démarche ou la finesse de sa taille. Déjà, on devinait en elle un désir invincible de plaire par les soins qu'elle donnait à la disposition du ruban de velours moiré qui lui serrait le front, à la mode de son pays, et par l'arrangement des épingles d'or qui ornaient sa tête mutine; mais il fallait renoncer, devant M. Fruchot, à ces calculs naïfs d'une innocente coquetterie ; plus elle grandissait, plus il était indispensable que l'orpheline dissimulât son caractère expansif et joyeux. — Elle si vive, si pétulante, si rieuse loin de M. Fruchot, elle devenait tout-à-coup, en présence de l'huissier, gauche et embarrassée ; elle avait l'air d'une coupable.

Les paroles affectueuses, les prévenances, les caresses amènent naturellement la confiance, l'abandon, la tendresse des enfans.

Une sévérité excessive, au contraire, engendre nécessairement la terreur, la dissimulation, le mensonge.

Voilà donc ce qu'était la fille d'Amélie, lorsque François Moreau vint la demander en mariage. Habitué à voir Rose ne résister à aucune de ses volontés, ou plutôt ne pas avoir d'autres volontés que les siennes, M. Fruchot crut qu'il lui suffirait de commander pour être obéi. — Dans cette circonstance, il est vrai de dire que l'huissier avait été guidé par l'intérêt seul de la jeune Arlésienne. Rose n'apportait à celui qui la prendrait pour femme que les charmes de ses vingt ans. Sa fraîcheur, sa grâce, sa jeunesse, voilà l'unique dot que lui donnait M. Fruchot; or, puisqu'un garçon rangé, dont le commerce prospérait tous les jours davantage, se contentait de cette fortune, il était évident pour un homme aussi positif, aussi avare que M. Fruchot, que Moreau était un parti magnifique pour Rose — Ainsi raisonnait l'huissier; s'il avait pu lire dans le cœur de l'orpheline, peut-être n'aurait-il pas engagé si vite sa parole, peut-être aurait-il hésité avant de combler l'espoir du jeune marchand.

Les lecteurs n'ont pas oublié que nous avons laissé la jolie Arlésienne sur le seuil de la porte. — Après le départ de Moreau, Rose toussa légèrement, comme pour annoncer que le danger était passé; c'était là la véritable signification de ce signal : il faut bien le croire ainsi, puisque aussitôt une toux semblable à la sienne, douce, timide, veloutée, lui répondit. Le jeune homme au manteau, que nous avons vu s'éloigner précipitamment à la sortie de Moreau, se rapprocha de la maison, en se glissant le long de la muraille.

— L'inquiétude me dévore, Rose, dit le jeune homme en joignant les deux mains. Oh! pensez à moi, et conservez-moi votre amour qu'on veut me ravir, car je ne pourrais plus supporter l'existence, si je venais à vous perdre.

— Rassurez-vous Joséphin, répondit Rose d'une voix émue ; mon cœur vous appartient tout entier, et votre souvenir me soutiendra en présence de mon père... Adieu.

— Un mot encore. Le repos, la tranquillité, le calme sont bannis de mon âme jusqu'à ce que je connaisse le résultat de cet entretien... Comment pourrez-vous me faire passer votre réponse?

— Demain, à onze heures, M. Fruchot est forcé de se rendre chez son avoué. Un instant après son départ, j'irai à l'église de Saint-Etienne. Trouvez-vous près du bénitier. Je laisserai tomber une lettre à vos pieds; mais retirez-vous, de grâce ; j'entends la voix de mon père.

— Adieu, donc, et pensez à mon tourment, murmura Joséphin.

Rose se hâta de fermer la porte de la rue, et s'élança au devant de M. Fruchot. La rougeur virginale qui couvrait naguère le visage de la jeune fille, en entendant les protestations de Joséphin, fut aussitôt remplacée par une pâleur subite, lorsqu'elle sentit le regard de l'huissier arrêté sur elle.

— Que faisiez-vous là-bas? demanda brusquement le vieillard. Je n'aime pas, vous le savez, qu'on reste sur le seuil de la porte, à cette heure surtout. Voyons, parlerez-vous? pourquoi cette infraction à mes ordres?

— Mon père... c'est que... c'est que j'avais peur là-haut, toute seule dans ma chambre, répondit timidement la jeune fille.

— Peur! et de quoi? dit M. Fruchot en haussant les épaules. Petite sotte! grommela-t-il en poussant Rose dans le cabinet.

Une fois entrée, l'Arlésienne se tint debout près de la cheminée sans oser lever la tête; son sein agité par des mouvemens saccadés, sa respiration inégale, sa contenance embarrassée, témoignaient du trouble de ses sens et aussi de la souffrance de son âme.

— Asseyez-vous et prêtez-moi toute votre attention, dit le vieillard.

Après un moment de silence :

— Un jeune homme de la ville, poursuivit-il, honnête, en dépit des envieux qui veulent faire croire le contraire, d'une famille honorable, riche lui-même, riche! répéta-t-il avec une inflexion très significative, désire devenir votre époux. Ce jeune homme s'appelle M. François Moreau. J'ai agréé sa demande, et, à dater d'aujourd'hui, j'autorise ses assiduités dans ma maison. J'espère que vous vous montrerez digne de la bonne opinion qu'il a conçue de vous... Eh bien! vous restez muette? vous ne répondez pas?.. Vous pleurez, je crois?

Rose, en effet, venait de perdre en un instant toute l'assurance qu'elle avait puisée dans les dernières paroles de son amant. Cette ouverture, à laquelle elle s'attendait pourtant, comme on le verra bientôt, avait paralysé toutes ses forces. Elle voulut ouvrir la bouche pour parler, mais l'accent dur et sévère de M. Fruchot, son regard fauve et presque menaçant refoula dans l'âme de l'orpheline les phrases qui se pressaient sur ses lèvres.

— Ah! ça, mais... vous avez donc juré de me faire damner! reprit l'huissier. Pourquoi pleurnicher ainsi, lorsque je vous annonce une bonne nouvelle? Pourquoi ces soupirs étouffés? Je veux connaître enfin le motif de ce désespoir profond.

— Mon père... murmura enfin l'Arlésienne.

— Eh bien!

— Je savais ce que vous venez de me dire.

— Vous le saviez! répéta M. Fruchot en élevant la voix; vous vous entendiez avec M. Moreau! vous connaissiez ses intentions! vous répondiez à son amour! et je l'ignorais!... s'écria-t-il avec une explosion de colère.

— Ne vous pressez pas de me condamner, mon père, car j'ignorais moi-même, il n'y a pas une heure, que M. Moreau m'eût remarquée. Mais... oh! pardonnez-moi, sa toilette recherchée, les regards qu'il attachait sur moi, son trouble, son émotion, m'ont laissé soupçonner le but de sa démarche, et... et je suis restée à la porte pour écouter, acheva-t-elle en cachant la figure dans ses deux mains.

— Ah! vous avez écouté à la porte, petite espionne! s'écria M. Fruchot en roulant ses petits yeux gris dans leur orbite; vous avez entendu tout ce qui s'est dit dans le cabinet! continua-t-il, et c'est pour me donner le change que vous êtes ensuite descendue sur le seuil de la porte! Voyez donc cette sainte Nitouche, avec son air patelin et son regard doucereux; elle est plus rusée qu'une commère de cinquante ans.

— Mon père! murmura Rose, mais sans oser lever les yeux.

— Après? qu'avez-vous à répondre pour votre justification?

— Vous savez combien je suis heureuse de faire tout ce que vous désirez, reprit la jeune fille en s'encourageant à parler; vous savez combien jusqu'ici j'ai suivi aveuglément tous les ordres que vous m'avez donnés, mais ce que vous exigez en ce moment....

— Achevez.

— Est au dessus de mes forces.

— Ai-je bien entendu! s'écria l'huissier en déposant sur la table les lunettes qui meublaient son nez crochu. Eh quoi! ce mariage ne vous

paraît pas assez avantageux, sans doute? Vous espériez peut-être que cette beauté dont vous êtes si fière jetterait à vos pieds quelque avoué en première instance, un conseiller à la cour, un président de chambre, peut-être bien? Mais regardez-donc cette petite écervelée! Un marchand bien et dûment patenté lui paraît indigne d'elle.... ou plutôt.. quelle réflexion! Penseriez-vous encore, par hasard, à ce jeune avocat d'Arles, aujourd'hui domicilié à Toulouse, je crois, qui a eu l'audace, l'effronterie, l'outrecuidance de se présenter ici et de me faire l'aveu de son amour?

— Mon père!

— Un mauvais sujet renommé par ses folles dépenses, ses nombreuses intrigues, ses querelles et ses duels; un Arlésien, allait-il ajouter, et c'était là le grief le plus grand qu'il pût articuler contre l'amant de Rose; mais il se contint, et ce ne fut pas sans peine.

— Je l'aime! murmura la jeune fille d'une voix entrecoupée.

— Ah! vous l'aimez, lui, Joséphin Boudry! ah! vous nourrissez l'espoir d'être sa femme! ah! vous avez continué peut-être, malgré mes ordres formels, à recevoir ses lettres, à le voir à mon insu! s'écria le vieil huissier, arrivé au comble de l'exaspération; eh bien! prenez acte de mes paroles, mademoiselle, à dater d'aujourd'hui, vous ne mettrez plus les pieds hors de la maison, entendez-vous? Je vous enfermerai pendant mon absence, ainsi qu'on m'accuse à Arles de l'avoir fait pour votre mère, et, bon gré malgré, vous aurez pour mari M. François Moreau, car je l'ai ainsi résolu.

C'est en vain que Rose se traîna aux pieds de M. Fruchot, qu'elle le supplia de révoquer cet arrêt, qui entraînera sa mort, disait-elle; le vieillard resta inflexible. Il finit par lui ordonner impérieusement de monter dans sa chambre, dont il emporta la clé.

Joséphin Boudry était d'Arles, comme Rose, et c'était là, venons-nous de faire observer, un titre d'exclusion auprès de M. Fruchot, qui avait englobé tous ses concitoyens dans une réprobation générale. Ce motif absurde, quoique péremptoire d'après les idées de l'huissier, n'était pas le seul, cependant, qu'on pût articuler contre l'adorateur de l'orpheline. Libre par la mort de son père, il possédait une petite fortune consistant en inscriptions sur le grand livre. Mais quatre mille francs de revenu ne suffisaient pas à Joséphin, qui avait une tête exaltée, des passions ardentes, une organisation fougueuse. Ajoutons ici qu'un vol de 50,000 fr., commis au préjudice de son père, avait diminué d'un quart l'héritage de notre héros. Pendant les trois années qu'il avait employées à faire son droit à Toulouse, il s'était jeté étourdiment dans le tourbillon des plaisirs, empruntant de ci et de là, ne balançant jamais à souscrire des lettres de change, pour satisfaire les fantaisies ruineuses de ses capricieuses maîtresses. Cette vie dissipée devait porter ses fruits. Lorsqu'il obtint son diplôme de licencié, Joséphin avait conquis, à force de folies, la réputation d'un franc mauvais sujet. Ce jour-là, le jeune Arlésien pensa à mettre de l'ordre dans ses affaires. Tout calcul fait, il devait bien, éparpillée un peu partout, une somme totale de vingt mille francs. Le nombre considérable de ses créanciers l'importunait vivement. Frappé d'une idée lumineuse, il se rendit chez un juif bien connu de la jeunesse de l'école, et lui proposa de réunir entre ses mains toutes les créances qu'il pouvait avoir par la ville. Après avoir demandé une heure de réflexion, Samuel Frazzioni accepta; rendez-vous fut indiqué pour la semaine suivante. Pendant ce délai, Frazzioni solda tous les créanciers de Josephin; quand nous disons *solda*, nous n'employons pas l'expression technique, car il n'en paya intégralement aucun : c'est rançonna que nous devons dire; Samuel, en effet, s'y prit avec tant d'habileté, qu'à l'aide de soustractions, de réductions, de diminutions plus ou moins importantes, mais réelles, il obtint d'eux la remise de leurs titres. Au jour convenu. Joséphin souscrivit une lettre de change de 25,000 francs au juif, qui vanta fort son désintéressement (cette nouvelle lettre de change ne devenant exigible qu'*au bout de deux longues années*), après quoi le licencié put se procurer la douce jouissance de faire un auto-da-fé de tous les papiers timbrés que Samuel lui rendit. Le lendemain, il recommença de plus belle ses folles dépenses; il ne devait plus une obole, et il avait deux ans, deux siècles, devant lui.

Un an après sa visite à Samuel, Joséphin, qui jusque-là avait toujours joué avec le sentiment, aima à son tour et réussit à faire battre le cœur de celle qui l'avait charmé. Cette femme qui occupait toutes les pensées du jeune licencié, cette femme qui le payait d'une égale tendresse, c'était Rose.

Les hommes comme Joséphin passent pour des êtres dangereux toujours, méprisables quelquefois, aux yeux des pères de famille : mais les jeunes filles ne partagent pas toutes, à cet égard, l'opinion de leurs parens. Cette pétulance, cette fougue, cette effervescence de jeunesse, trouvent souvent leur excuse auprès des pudiques créatures qu'un isolement trop continu tient éloignées du monde; elles découvrent, dans cette agitation tumultueuse, dans ce besoin impérieux d'ém... toujours nouvelles, quelque chose de poétique, de grand, de généreux, qui frappe leur imagination et les séduit.

Et puis l'orgueil, dont la voix est si persuasive! être remarquée par un de ces aimables libertins qui ont volé jusqu'ici de conquêtes en conquêtes; les poursuites obstinées de celui qui tirait gloire de son inconstance; l'ambitieuse pensée qu'elles nourrissent de réduire ce cœur volage jusqu'alors, de fixer ses désirs vagabonds, de le traîner, soumis et enchaîné, au milieu des mille objets de ses anciennes adorations : tous ces triomphes sont bien enivrans pour les chastes jeunes filles qui, loin du contact de la société, n'ont encore vécu que de vagues espérances et de rêves resplendissans.

Aussi est-ce une des conséquences les plus logiques de son existence isolée, que Rose, la brune et romanesque Arlésienne, ait recueilli dans son âme les paroles brûlantes que Joséphin murmurait à ses côtés; qu'elle ait concentré en lui ses rêves dorés d'avenir. Aussi, est-ce une chose des plus simples, des plus naturelles qu'elle ait revêtu le jeune licencié des brillantes couleurs qui paraient l'ange de ses longues insomnies; qu'elle ait reconnu en lui l'image vaporeuse qu'elle entrevoyait dans ses nuits agitées; qu'elle se soit mise à l'aimer, enfin, ainsi qu'une nature exaltée comme était celle de Joséphin pouvait aimer, avec force, avec passion, avec délire; ainsi qu'elle se savait aimée elle-même.

Le jour qu'il comprit que Rose seule pouvait le rendre heureux, Joséphin se présenta à la demeure de l'huissier; il demanda la main de l'orpheline. Mais M. Fruchot, il nous l'a dit lui-même, avait répondu par un refus sec et formel. Joséphin, aurait-il été riche à millions, rangé comme un employé à douze cents francs, ne pouvait pas entrer dans la famille de M. Fruchot; aux yeux prévenus du mari d'Amélie, il était marqué au front, comme Caïn, d'un signe indélébile : il était Arlésien.

Les obstacles arrêtent un cœur faiblement épris; mais ils doublent la violence d'un sentiment qui a jeté de profondes racines dans une âme énergique : il en fut ainsi pour l'adorateur de l'orpheline. Souvent même ils remuent fortement une organisation affaiblie par un despotisme brutal; ils retrempent son courage endormi et rendent un être ainsi opprimé capable des résolutions les plus vigoureuses : c'est ce qui arriva pour Rose. A dater du jour où M. Fruchot repoussa la demande de Joséphin, l'âme de l'Arlésienne se montra à la hauteur de son rôle; quelque crainte que lui inspirât toujours le praticien, quelque timide qu'elle se montrât encore en sa présence, elle jura bien de rester jusqu'à la mort fidèle à son amant.

Le lendemain de l'entretien de Rose avec M. Fruchot, l'huissier se rendit à onze heures chez son avoué; mais, avant de sortir, il avait tenu parole, et Rose, enfermée à double tour dans sa chambre, ne put aller à l'église, ainsi qu'elle l'avait promis. Après une heure d'attente, Joséphin revint sur ses pas; il se plaça à l'angle d'une rue voisine, le regard cloué sur la porte de M. Fruchot. Mais personne ne parut, pas même un signal par la fenêtre ou derrière les vitres. Il soupçonna alors, et avec juste raison, un redoublement de sévérité de la part de l'huissier. Il était sûr de l'amour de Rose : si donc elle ne venait pas au rendez-vous, c'est que les précautions étaient prises pour l'empêcher de sortir. Ce raisonnement une fois fait, Joséphin se mit à parcourir les rues voisines, sans trop s'éloigner cependant, afin de pouvoir saisir la première occasion qui se présenterait.

Une main qui s'appuya familièrement sur l'épaule de notre héros interrompit le cours de ses réflexions amoureuses. Joséphin reconnut un de ses meilleurs amis, nommé Alfred de Laborie, qui avait conquis déjà, malgré sa jeunesse, une brillante réputation au barreau de Toulouse.

—Mon ami, dit l'avocat plaidant au licencié en droit, je défends tout à l'heure devant la cour d'assises un Piémontais nommé Remondi, accusé d'assassinat : ne connais-tu pas cet homme?

—Moi! connaître un homme accusé d'assassinat! s'écria Joséphin en faisant un geste d'horreur.

— Cette question, qui te paraît bien extraordinaire, est motivée cependant, ainsi que tu vas le voir. Puisque tu n'as jamais entendu parler de Remondi, un soupçon d'une autre nature s'élève dans mon esprit : écoute. Ce matin, je suis allé à la prison pour communiquer une dernière fois avec mon affreux client. En entrant dans le cachot du Piémontais, j'ai trouvé cet homme qui sommeillait; mais un horrible cauchemar pesait sur sa poitrine, car il prononçait des paroles entrecoupées, des phrases sans suite et sans liaisons entre elles, accompagnées de mouvemens nerveux qui m'ont glacé d'effroi. Pendant ce sommeil agité, un nom est sorti des lèvres du Piémontais; ce nom, c'est celui de Boudry.

— Le mien! s'écria l'amant de Rose.

— Le tien! je l'ai bien entendu. En s'éveillant, Remondi parut éprouver un certain trouble de me voir à ses côtés. Cette âme de fer, que la perspective de l'échafaud n'effraie pas, n'était pas aussi tranquille en ma présence, depuis ce rêve singulier. Frappé d'un juste étonnement, j'ai interrogé Remondi avec adresse. Cet homme a soutenu n'avoir jamais eu de rapports avec une personne du nom de Boudry. Le hasard seul, ajoutait-il, pouvait avoir mis ce nom sur ses lèvres, à moins toutefois que je n'eusse cru entendre moi-même ce qu'il n'avait pas dit. Maintenant que tu affirmes ne pas connaître Remondi, et je n'ai pas de peine à le croire, voici le soupçon qui me saisit tout à coup. Tu m'as raconté, il y a deux ans, un peu avant sa mort, le guet-apens nocturne dont ton père tomba victime à Lyon, et le vol considérable de 50,000 fr. commis à son préjudice par deux malfaiteurs. Un individu capable de tremper la main dans le sang de son semblable — car il est condamné dans mon esprit, ce misérable Piémontais, — cet individu, dis-je, peut bien être un de ceux qui ont attaqué ton père il y a deux ans. Le vol précédant l'assassinat, cela est toujours ainsi. Cet homme, qui n'a pas éteint tout à fait le sentiment religieux dans son âme, aurait été poursuivi en dormant par le souvenir d'un crime resté impuni. La voix du remords, étouffée lorsque la raison veille, aurait été toute puissante pendant son sommeil. J'explique ainsi, dans le cas où mon hypothèse serait vraie, la

révélation que je crois deviner dans la singulière exclamation de Remoudi. — Que penses-tu de ce raisonnement?

— Je pense que la conséquence est un peu forcée, mais enfin, que tu pourrais bien avoir deviné juste.

— Resterait alors à connaître, si mes soupçons sont fondés, le nom de son complice.

— Je vois que tu tiens extraordinairement à ton idée.

— Un pressentiment me dit que je ne me trompe pas.

— Ecoute à ton tour. Ce vol de 50,000 fr. a diminué d'un bon quart l'héritage que je tiens de mon père. Si tu parviens à me faire restituer cette somme, dont j'ai fait depuis long-temps le sacrifice, je m'engage à t'en compter un cinquième, ou soit 10,000 fr. sur 50,000. Nous y gagnerons tous les deux.

— Je te promets de sonder de nouveau Remondi demain, après le prononcé du jugement, et s'il n'est condamné qu'aux travaux forcés, de ne rien négliger jusqu'à son départ pour le bagne, afin d'obtenir un aveu complet. — Mais je te laisse. Un homme qui se promène dans la rue Clémence-Isaure ne peut pas manquer d'être amoureux, et les amoureux ont souvent besoin d'être seuls.

— Oh! mon Dieu! tu te trompes bien. Je me promène, voilà tout.

— Oui, avec un froid de 13 degrés, et devant les fenêtres de certaine Arlésienne justement appelée par les jeunes gens de Toulouse Rose-d'Amour ; mais ce ne sont pas là mes affaires. — Adieu, à bientôt. Je me rends au palais.

Pendant que notre pauvre amoureux se morfondait à la porte de l'église et dans la rue, Moreau, lui, plus papilloté, plus frisé, plus radieux que jamais, se pavanait autour de son comptoir.

— C'est là, murmurait-il en se frottant les mains, que la charmante Rose trônera bientôt.

Il voyait déjà, dans un avenir prochain, toutes les belles dames de l'aristocratie toulousaine, car c'étaient elles principalement qui se raidissaient contre le torrent, rompre avec leurs habitudes, dédaigner les colifichets exposés chez ses confrères, et accourir dans le sanctuaire du garçon, purifié maintenant par la présence d'une personne de leur sexe ; il voyait les jeunes élégans de la ville se précipiter dans son magasin, et payer, en beaux napoléons tout neufs, le droit de contempler un instant la reine du logis. Il lui était arrivé, plusieurs fois dans la journée, de sortir dans la rue des Arts; là, le regard fixé sur le tableau qui lui servait d'enseigne :

— Oui, oui, disait-il à voix basse, c'est avec raison que ce magasin est appelé celui de la Belle Arlésienne : je n'ai que la copie encore ; mais l'original ne saurait me manquer.

Ainsi que les lecteurs l'ont remarqué, sans doute, par cette courte analyse des sentimens qui traversaient l'esprit du marchand, ce n'était pas d'une flamme bien pure et bien chaste que Moreau brûlait pour Rose. Il se fondait, dans l'affection éprouvée par lui, et pour une moitié, au moins, des particules d'un autre amour plus prosaïque, plus grossier, plus matériel, mais tout aussi violent : celui des résultats sonores. Il y avait un sordide calcul au fond de cette belle passion qu'il nourrissait pour l'Arlésienne. Rose était la plus jolie, la plus coquette, la plus séduisante des femmes de sa condition ; le costume d'Arles, ce costume pittoresque et éclatant qu'elle avait conservé à Toulouse, et qu'elle portait avec une grâce parfaite, attirait sur l'orpheline, autant que l'expression langoureuse de ses larges yeux noirs, les regards du public. Elle n'avait pas de fortune, sans doute ; c'était là une considération qui aurait arrêté un négociant vulgaire, un homme condamné à végéter toute sa vie, sans être travaillé jamais par une idée ambitieuse, mais qui était de nulle valeur pour François Moreau. Sa beauté, son esprit, ses grâces, voilà la riche dot que Rose apportait à son époux; voilà l'aimant méconnu par le *vulgum pecus* de ses confrères, qui devait attirer autour des comptoirs de Moreau, les acheteurs opulens de la ville, et les étrangers nombreux appelés à Toulouse par leurs procès. Quelque sot et ridicule que vous ait paru jusqu'ici le jeune marchand, vous voyez qu'il ne cessait jamais de raisonner juste au point de vue de son intérêt. Aux risques de toutes les conséquences fâcheuses qui résultent souvent d'une union mal assortie, d'une union qui n'est, à proprement parler, qu'une nouvelle opération commerciale, il pouvait rêver l'avenir le plus brillant.

Que diable! si Joséphin Boudry adorait Rose, avec abnégation, avec passion, avec délire, c'était son destin, à lui, jeune homme enthousiaste et ardent ; mais François Moreau ne pouvait pas aimer ainsi : il était marchand patenté, donc il devait mettre de la prose dans sa poésie amoureuse, donc il devait calculer avant de prendre femme, comme avant de passer un marché pour une fourniture de marchandises.

En sortant de chez son avoué, M. Fruchot entra un instant chez celui qu'il appellera *son gendre* désormais. Il se garda bien, comme on peut le penser, de parler à Moreau du rival qui lui disputait le cœur de la jeune fille; cette confidence n'entrait pas dans les vues matrimoniales de l'huissier ; l'opinion du rusé praticien sur ce point était qu'il ne faut jamais laisser soupçonner la présence d'un obstacle à celui qui n'en voit aucun ; de ne pas signaler un nuage noir à l'homme qui ne l'aperçoit pas à l'horizon, et un danger à celui qui s'endort sur la foi de l'avenir. Système profond que nous livrons aux sérieuses méditations des philosophes et des hommes politiques.

III.

Comment on peut se passer de petite poste et de facteur.

Le soir, à huit heures, François Moreau, après la fermeture du magasin, se dirigea vers la demeure de son futur beau-père. Il y arriva bientôt, ayant soin toutefois de marcher sur la pointe des pieds, afin de ne pas ternir l'éclat de ses bottes. Mais au moment où il avançait la main pour soulever le marteau de la porte, il distingua, blottie derrière un des platanes qui encombrent, sans l'orner, la voie publique, une forme humaine hermétiquement emprisonnée dans un large manteau drapé à l'espagnole. François Moreau tint un instant les yeux fixés dans cette direction. La forme humaine ainsi observée fit quelques pas vers la rue voisine, et le jeune marchand pénétra dans la maison sans chercher à approfondir le mystère dont s'entourait le promeneur silencieux.

A l'arrivée de Moreau, l'huissier mettait en ordre plusieurs exploits qu'il devait signifier le lendemain. Rose était assise près du foyer. Pendant que son âme conversait avec Joséphin, les doigts ingénieux de l'Arlésienne agitaient avec vivacité la pointe de deux longues aiguilles passées dans des mailles de soie. Distraction laborieuse qui ne gêne en rien les voyages de la pensée.

— Ah! vous voilà, mon gendre, dit M. Fruchot, en tendant la main au marchand ; oui, mon gendre, répéta-t-il en se tournant du côté de Rose. Voilà, mademoiselle, l'époux que je vous destine : M. François Moreau, ajouta-t-il d'une voix solennelle.

Celui-ci s'inclina profondément.

— Eh bien ! vous n'avez pas encore présenté un siége à votre prétendu, s'écria le praticien.

— Oh! ne grondez pas Mlle Rose pour moi, dit Moreau en s'élançant au devant de la jeune fille et en lui prenant des mains la chaise qu'elle allai lui apporter.

— Un peu niaise, un peu timide encore, observa l'huissier; mais ce n'est pas un défaut. — Un mois de mariage la rendra moins farouche. A propos, le jury a-t-il prononcé dans l'affaire du Piémontais? continua-t-il en s'adressant à son gendre futur ; l'on prétend que Remondi, l'assassin, en sera quitte seulement pour les travaux forcés à perpétuité.

Ces paroles de M. Fruchot parurent faire une certaine impression sur le marchand. Il pâlit légèrement, mais il se remit aussitôt.

— Cela ne peut être, répondit-il ; ce Piémontais mérite la mort. — Le sang vaut le sang, je ne connais que cela, moi: la peine capitale appliquée plus souvent effraierait les natures perverses et produirait un exemple salutaire. — Les travaux forcés à vie sont une peine trop douce pour de grands criminels tels que l'est Remondi.

— Ainsi donc, si vous étiez juré, vous opineriez pour...

— La mort! acheva le marchand d'une voix sombre; — mais laissons le Piémontais. Vous ne savez pas, dit-il d'un ton dégagé ce que je viens d'apercevoir, là-bas, en mettant le pied sur le seuil du logis.

M. Fruchot et Rose tressaillirent en même temps.

— Quelque troubadour transi qui attend le signal du rendez-vous, dit l'huissier.

— Précisément ; du moins je le présume. Les allures étranges de cet homme, son attitude mystérieuse, sa retraite précipitée lorsqu'il a remarqué qu'il avait éveillé mon attention, m'ont intrigué un instant.

— Et vous n'avez pas reconnu le promeneur? demanda M. Fruchot en attachant sur l'orpheline le regard fauve qui jaillissait de sa prunelle.

— Cela m'a été impossible : il s'est éloigné sans me laisser le temps de placer un nom sur le manteau qui me cachait ses traits. J'ai lieu de croire, cependant, que cet homme avait des intentions hostiles au repos de quelque mari du voisinage. Ma foi, tant pis pour ceux qui n'entourent pas leur femme de soins et de prévenances ; tant pis pour ceux qui laissent l'ennui pénétrer dans leur ménage. Quant à moi, mademoiselle Rose, ajouta-t-il en se tournant du côté de l'Arlésienne, mon unique occupation, lorsque nous serons mariés, sera de deviner et de satisfaire le moindre de vos désirs.

— Cela commence bien, murmura M. Fruchot entre ses dents. Continuez votre cour, continua-t-il à haute voix; je ne vous écoute pas ; je suis avec mes débiteurs.

— Ma seule ambition, reprit le calculateur amoureux, sera de vous voir assise au comptoir du magasin, parée comme une reine, ou plutôt comme une coquette Arlésienne, cela vaut beaucoup mieux, et que les plus grandes dames de la ville, lorsqu'elles viendront faire leurs achats chez nous sèchent de dépit de vous voir si jolie.

— Eh! voilà qui est finement exprimé, j'espère, s'écria M. Fruchot en relevant son nez, armé, comme toujours, de sa paire de lunettes. Eh bien! vous ne remerciez pas M. Moreau? vous ne lui répondez pas quelque chose d'aimable? dit-il à Rose d'un ton de dépit mal déguisé.

— Monsieur est bien bon, murmura l'Arlésienne, qui se sentait plutôt l'envie de pleurer que d'écouter les fadeurs de son prétendu.

— Oh! je veux que vous ayez toujours un canezou de velours noir, taillé par la couturière de la marquise de L..., et un jupon de couleur éclatante ; de plus...

— C'est pour le coup que je ressemblerais tout à fait à l'enseigne de votre magasin, dans cette toilette, ne put s'empêcher, malgré sa douleur, d'observer malicieusement la jeune Arlésienne.

— Que vous êtes donc méchante, mademoiselle Rose, de me rappeler ainsi la maladresse que j'ai commise hier, dit Moreau d'une voix flûtée. C'est que rien, vous le savez aussi bien que moi, ne ressort aussi heureusement que le noir sur un fond éclatant, reprit-il avec un geste doctoral. A votre cou, poursuivit-il, pendra un collier en corail ; vous n'ignorez pas que le corail est revenu à la mode? J'ai remarqué cela, moi qui reçois dans mon établissement les dames les plus élégantes de Toulouse. Un riche ruban de velours moiré ceindra votre front ; j'en ai déjà commandé plusieurs cartons pour votre usage, pas plus tard que ce matin, à la fabrique de St-Etienne, qui les fournit aux magasins d'Arles. Quant aux épingles d'or qui ornent votre coiffure, nous irons en acheter ensemble de toutes les dimensions, la veille du mariage. Tout ce qui pourra vous plaire chez le bijoutier, vous l'aurez aussitôt. Vous n'aurez pas besoin de demander; un regard, un geste, me traduiront votre plus secrète pensée. Oh! oui, je le répète, je prétends que toutes les dames de Toulouse soient jalouses de votre parure, comme elles le seront de votre beauté.

— Merci, M. Moreau; merci pour les intentions que vous manifestez, répondit la jeune fille; mais je ne suis pas aussi désireuse que vous paraissez le croire d'éclipser par ma toilette les élégantes de la ville.

— C'est là pourtant un sentiment bien naturel à votre âge. Et puis, voyez-vous, du jour où elle est assise au comptoir d'un établissement aussi fréquenté que le mien, il est nécessaire que la femme du marchand fasse honneur à ses pratiques. Oh ! vous reconnaîtrez la justesse de mon observation une fois que nous en serons là. — Mais voilà un bouton de rose bien joli, dit-il en avançant la main sur la cheminée pour prendre la fleur qu'y avait déposée l'Arlésienne; une rose aussi jolie, aussi fraîche que vous, Mlle Rose, ajouta-t-il en témoignant par un sourire radieux l'heureuse idée qu'il avait eue de jouer ainsi avec le nom de celle qu'il devait épouser.

— Vous trouvez? dit l'amante de Joséphin en saisissant avec vivacité le bouton parfumé que convoitait Moreau, et en le cachant de nouveau dans son sein, où il avait passé la journée entière.

— Si ce n'était pas indiscret, murmura le marchand... et sa pantomime achevait de compléter sa pensée.

— Vous allez bien rondement en amour, répondit, mais sèchement cette fois, la jeune fille. Si vous menez de ce train les affaires de votre commerce, je ne doute pas que vous n'ayez amassé bientôt une brillante fortune.

— C'est là votre opinion? s'écria Moreau.—Eh bien! continua-t-il, je déclare qu'elle est fondée. Oui, Mlle Rose, à dater du jour où vous trônerez dans mon comptoir en acajou, je ne demande que cinq ans pour pouvoir acheter une délicieuse bastide sur les bords du canal du Midi et me retirer des affaires.

Comme on le voit, François Moreau était dominé par une idée fixe. Si son esprit ne lui fournissait pas abondamment des complimens ingénieux, il savait du moins embrasser une perspective assez étendue ; il ne s'agissait, pour le futur époux de Rose, que de faire marcher ensemble le sentiment et le calcul, l'un servant de levier à l'autre ; que de multiplier les opérations industrielles par les combinaisons matrimoniales. Persuadé que l'Arlésienne devait faire la fortune de son mari, il se promettait bien de ne rien négliger pour obtenir sa main.

Cette conversation dura encore quelque temps, trop long-temps pour l'amante du licencié, dont les yeux roulaient de grosses larmes. Rose comprenait qu'après une journée entière passée sans la voir, Joséphin devait rôder autour du logis, attendant la réponse promise. C'était lui bien certainement que Moreau avait aperçu avant d'entrer. Son amour lui faisait endurer, sans se plaindre, toute la rigueur de la saison; mais, chaque fois que le mistral ébranlait les vitres, le cœur de Rose se serrait davantage. Elle grelottait au coin du feu, de sentir Joséphin exposé au froid du dehors.

A dix heures, le marchand, satisfait de cette première entrevue, songea enfin à se retirer. L'Arlésienne prit un flambeau pour l'éclairer dans l'escalier supposant avec raison qu'en descendant jusqu'à la porte de la rue elle trouverait le moyen de remettre à son amant le billet qu'elle lui destinait; mais M. Fruchot, nous l'avons dit, se piquait de finesse : il devina la pensée secrète de Rose ; il crut déjouer tous les calculs de l'orpheline, en accompagnant lui-même Moreau.

Il ne savait donc pas, le vieux renard, lui si habile à dépister les débiteurs récalcitrans, que rien n'est plus fécond en expédiens qu'une âme véritablement éprise!

Il ne savait donc pas que la jeune fille la plus novice, la plus naïve, la plus ignorante des choses de ce monde, en remontrera toujours à celui qui veut tyranniser les penchans de son cœur, serait-il aussi rusé qu'Ulysse!

M. Fruchot et son gendre futur n'étaient pas encore arrivés sur le palier du premier étage, que la fenêtre du cabinet s'ouvrit avec précaution. Une toux, comme celle de la veille, retentit doucement dans la rue. Le jeune avocat qui était aux aguets, s'approcha aussitôt de la maison et ramassa précipitamment une lettre et une rose qui tombèrent à ses pieds. Il s'éloignait, lorsque Moreau parut sur le seuil de la porte. A la faveur du clair de lune, le marchand reconnut à sa tournure le promeneur mystérieux.

— Toujours cet homme! grommela-t-il entre ses dents.

Mais Joséphin tourna subitement l'angle de la rue, et Moreau, au lieu de regagner son magasin, prit une direction toute opposée; il s'arrêta devant une maison de belle apparence, porta sa tête à droite et à gauche, comme pour examiner s'il n'était vu de personne, se décida, enfin, à pénétrer dans l'intérieur du logis.

En rentrant dans son cabinet, M. Fruchot trouva Rose assise à la place qu'elle occupait pendant son entretien avec le jeune marchand La fille d'Amélie tricotait encore, et rien ne trahissait, sur sa figure, la joie qu'elle ressentait d'avoir mis en défaut la surveillance ombrageuse de l'huissier. M. Fruchot, après s'être assuré, par un coup d'œil rapide embrassant l'ensemble de la pièce, que rien n'avait été changé pendant sa courte absence dans la disposition des meubles, que nulle tentative n'avait été faite pour contrecarrer son habile manœuvre, se laissa tomber sur un fauteuil, en poussant un sourd ricanement, en guise de chant triomphal. Puis, il se plongea de nouveau, avec une voluptueuse ardeur, dans la poussière des dossiers.

Abandonnons le digne praticien au charme absorbant qu'il éprouve à étiqueter, ranger, classer et préparer pour le lendemain exploits et significations. Ne cherchons pas à pénétrer encore le mystère dont s'entoure dans cette nouvelle démarche le marchand de la rue des Arts. Retournons auprès de Joséphin, qui baise mille fois avec transport la fleur et le papier qu'il tient de l'Arlésienne. Aussi bien, nous avouerons franchement que la constance du licencié sollicite notre indulgence en sa faveur, et que nous sommes tout disposés à partager sur le compte de cet aimable mauvais sujet la bonne opinion de Rose. Nous avouerons même que nous commençons à trouver M. Fruchot bien sévère envers lui, et qu'enfin l'amour exalté qui brûle dans son cœur, en le purifiant de ses anciennes souillures, a gagné à Joséphin Boudry, toutes nos sympathies.

Il est entré dans le café sur lequel la jeunesse bruyante de l'école a étendu plus particulièrement sa protection. A peine a-t-il fait deux pas dans cette enceinte tumultueuse que son nom retentit plusieurs fois, répété par trente voix joyeuses. Mais, insensible aux pressantes invitations de ses amis, Joséphin s'assied à une table de marbre placée à l'extrémité de la salle; il tire alors de sa poche la lettre de Rose, il la déplie d'une main tremblante et il lit ce qui suit :

« Je vous avais promis de surmonter ma timidité. J'ai eu la force de tenir mon serment. J'ai parlé ; mais dès que j'ai eu prononcé votre nom, mon père m'a ordonné impérieusement de me taire. Mes prières et mes larmes n'ont pas obtenu plus de succès. Cette confidence, au contraire, a redoublé sa sévérité envers moi. Je vous écris de ma chambre, où je suis enfermée, et je ne sais encore comment vous faire parvenir ce papier.

» Ne désespérons pas de l'avenir, cependant : l'espérance est le seul bien qu'on ne puisse pas enlever aux malheureux ; que l'espérance nous reste. M. Moreau ne voudra pas épouser une jeune fille qui n'éprouve pas d'amour pour lui. Je lui prouverai, par ma conduite à son égard, qu'il perd son temps et sa peine, et que jamais mon cœur ne lui appartiendra. Si mon indifférence, si ma froideur, si mes manières dédaigneuses ne réussissent pas à lui ouvrir les yeux sur les véritables sentimens qu'il m'inspire; eh bien ! alors, puisque mon père lui a laissé ignorer que mon âme est remplie d'une autre image que la sienne, je lui apprendrai tout. Je m'adresserai à sa loyauté, à sa générosité, à son honneur. Je lui ferai observer que le bonheur n'accompagne jamais une union mal assortie; qu'il est dans l'intérêt bien entendu de son repos et de son commerce de renoncer à épouser une femme dont on force la volonté. Ces considérations lui paraîtront puissantes, et M. Moreau, touché par ma franchise, ne s'obstinera plus à vouloir ma main.

» Veillez donc sur vous-même, si vous m'aimez véritablement; modérez vos transports jaloux, gardez-vous auprès de votre rival d'une démarche irréfléchie qui pourrait ruiner nos projets d'avenir.

» Si cependant M. Moreau, à l'exemple de mon père, restait sourd à la voix de mon cœur... s'il me fallait craindre de voir s'accomplir un mariage odieux, alors, Joséphin, alors le désespoir... Je n'ose achever; mais, quoi qu'il arrive, mon cœur vous appartient, et je serai toujours digne de vous : j'en prends Dieu à témoin.

» Adieu. Après-demain, c'est dimanche, M. Fruchot ne voudra pas m'empêcher d'aller à la messe. — Sachez vous contraindre : prudence et constance, voilà ma devise; qu'elle devienne la vôtre. »

IV.

Etrange confidence.

Après la lecture de cette lettre, le jeune licencié resta un moment immobile, la tête cachée dans ses deux mains. Avec la connaissance qu'il avait du caractère âpre et obstiné de M. Fruchot, il n'avait jamais pu s'abuser sur le résultat de la confiance de Rose. Le vieil huissier s'était formellement et catégoriquement prononcé, nous l'avons dit plus haut, le jour où Joséphin se hasarda de lui faire l'aveu de son amour.

— Jamais vous ne serez l'époux de Rose, avait-il déclaré au licencié.

Nous venons de voir que cet arrêt n'éteignit pas dans le cœur de Joséphin le tendre sentiment qu'il nourrissait pour l'Arlésienne. Tant qu'il ne vit pas une autre personne se jeter en travers de son chemin, il se contenta de souffrir en silence, guettant, avec une constance à toute épreuve, les rares occasions qui se présentaient, d'échanger un regard, un mot rapide, quelques lignes avec l'orpheline. L'huissier repoussait ses avances matrimoniales ; mais, du moins, nul prétendant n'était reçu dans la maison ; nul autre n'était admis dans l'intimité du foyer domestique, dans le but avoué de faire la cour à celle qu'il aimait. La position de Joséphin était bien changée depuis deux jours ; il n'était plus seul

maintenant à chercher à captiver les bonnes grâces de la jeune fille, à lui plaire, à devenir son époux. Une étoile étrangère venait d'apparaître sur l'horizon de son bonheur; un astre importun voulut obscurcir l'éclat du sien : un rival, protégé par M. Fruchot, cherchait à lui ravir le cœur de Rose.

Au moment où il recevait cette révélation, des sentimens tumultueux bouleversaient son âme entière. Il fallait punir le téméraire qui se posait son antagoniste, le profanateur qui osait élever ses pensées grossières jusqu'à l'objet de ses chastes adorations. La mort seule du marchand paraissait à l'amant éconduit pouvoir être une expiation suffisante.

Le mauvais sujet, le querelleur, le duelliste venaient de ressusciter tout-à-coup.—Je le provoquerai en public, pensait Joséphin; s'il refuse de se rendre à mes désirs, je saurai bien le forcer, par un outrage sanglant, à mesurer son épée avec la mienne. — M. Moreau ne conduira Rose à l'autel qu'en marchant sur mon cadavre.

Toutefois, il renvoya l'exécution de ses projets de vengeance jusqu'à la réception de la réponse de Rose.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, murmurait-il deux jours auparavant. — On est bien parvenu à dompter des tigres, est-il plus difficile d'humaniser un huissier que les animaux les plus féroces?

Hélas! toute illusion était détruite désormais! Il la tenait dans ses mains cette lettre de Rose, attendue avec tant d'impatience; son contenu achevait de lui briser le cœur. L'homme qui ne se laissait pas attendrir par les cris affamés des malheureux dont il saisissait le grabat chancelant, cet homme ne pouvait pas avoir des entrailles de père. Les larmes de la jeune fille confiée à ses soins devaient glisser sur son cœur, comme une feuille légère, sur le tronc insensible de l'arbre du chemin, comme une goutte d'eau sur le flanc d'un rocher. Et cependant Rose conservait encore sa foi en l'avenir! elle voulait essayer de plaider la cause de leur amour auprès de l'homme qui aspirait à sa main. Jusqu'à ce qu'elle eût accompli cette démarche, elle lui imposait l'obligation de calmer son juste ressentiment, de dissimuler sa haine, d'éviter un éclat qui les perdrait sans espoir.

Ces ordres sont bien difficiles à suivre. Joséphin obéira pourtant. Rose lui jure qu'elle restera toujours digne de lui. Si on veut la forcer à consommer le sacrifice de sa liberté, *le désespoir*... Oh! non, non; l'amour la guidera... Conseillée par lui, elle saura se soustraire à l'odieuse tyrannie qui pèse sur sa belle jeunesse, et... lorsqu'on s'aime, on trouve le bonheur partout, acheva mentalement le licencié.

Sous l'obsession de cette dernière idée, Joséphin s'élança hors du café et se dirigea vers la demeure de son ami Alfred de Laborie. Le défenseur de Remondi venait précisément de rentrer au palais.

— Mon ami, dit Joséphin, tu as soupçonné ce matin qu'une intrigue amoureuse m'appelait dans la rue Clémence Isaure. Eh bien! tes soupçons, pour ce qui me concerne, étaient fondés. Oui, j'aime Rose, la fille de l'huissier, et je suis aimé d'elle; mais, repoussé par M. Fruchot...

— Eh quoi! tu t'es présenté chez lui? Tu veux donc épouser l'Arlésienne? demanda Laborie en interrompant Joséphin.

— Ce serait le plus doux de mes vœux; mais un rival, favorablement accueilli par l'huissier, me dispute la main de Rose, et je me vois réduit, peut-être, à tenter un coup désespéré.

— Tu m'effraies.

— Alfred, réponds-moi avec franchise : ta bourse, ton bras, ton temps m'appartiennent-ils toujours dans l'occasion?

— En doutes-tu? Aujourd'hui, comme toujours, je suis prêt à te prouver que tu es le plus cher de mes amis.

— S'il me fallait un second dans un duel?

— Eh quoi! tu voudrais provoquer ton rival?

— Réponds à ma question : S'il me fallait un second dans un duel?

— Parbleu! je le serais. J'ajoute que ce ne serait pas la première fois.

— Et si, dans une circonstance malheureuse, il était nécessaire d'en venir à un enlèvement, serais-tu toujours mon ami, mon frère?

— Ceci est plus sérieux, je l'avoue, et cette folle équipée s'accorderait mal avec ce caractère grave, cet air réservé que doivent avoir les avocats. Et (car c'est de Rose, je pense, que tu veux parler) quel âge a-t-elle?

— Vingt ans.

— Vingt ans! elle est mineure, et cet enlèvement est défini *rapt* par la loi. Diable! circonstance aggravante, mon cher, réfléchis donc.

— Rapt ou simple enlèvement, circonstance aggravante ou non, ce projet est irrévocablement arrêté dans ma tête, et de telles considérations ne me retiendront pas.

— Va donc pour l'enlèvement de la mineure. Mais y aurait-il de l'indiscrétion à te demander le nom de ce damné rival qui te force à prendre ce parti désespéré?

Avant que Joséphin eût répondu, la ménagère de Laborie entra chez l'avocat en lui annonçant la visite de M. François Moreau.

— François Moreau! répéta Joséphin.

— A cette heure! dit Alfred.

— Mon ami, murmura sourdement Joséphin à son oreille, je te laisse, car je ne saurais supporter la vue de cet homme : c'est lui qui veut m'enlever celle que j'aime.

— Lui! ton rival!

— Lui-même!

— Et tu crains de te rencontrer avec lui? Je comprends cela. Entre alors dans ce cabinet noir. Au fond est un passage dérobé communiquant avec l'escalier.—Faites entrer, ajouta-t-il en s'adressant à la servante, après la disparition de Joséphin.

Le marchand fut aussitôt introduit. Ce n'était plus là ce personnage guindé, prétentieux, infatué de lui-même, ayant toujours sur ses lèvres un sourire de satisfaction. Il avait la contenance humble et visiblement embarrassée. Son regard venait de perdre dans le trajet de la maison de l'huissier toute son assurance; son visage toute sa sérénité.

— Monsieur de Laborie dit le marchand, j'ai eu l'honneur déjà de me présenter chez vous, mais sans vous trouver, puisque vous étiez encore retenu aux assises... Je vous prie de me pardonner si je viens vous importuner à une heure aussi avancée; le motif qui m'amène sera mon excuse.

Ces paroles et le ton dont elles furent prononcées prévinrent favorablement le jeune avocat en faveur de son nouveau client.

— Parlez, monsieur, je vous écoute, dit Alfred de Laborie.

— La démarche que je tente auprès de vous est bien délicate, reprit le marchand, sans pouvoir empêcher sa voix de trembler; elle pourrait, devant un esprit prévenu, prêter matière à une interprétation injurieuse, déshonorante pour celui qui l'accomplit. Jurez-moi donc que vous garderez, sur ce que je vais vous déclarer, le secret le plus absolu.

— Monsieur, il m'est impossible de faire un pareil serment, répondit Laborie : avant de jurer, il est nécessaire, indispensable même que je sache à quoi je vais m'engager.

— Je prends Dieu à témoin, s'écria Moreau, qu'il n'y a dans ce que j'exige de vous rien qui doive blesser la susceptibilité la plus ombrageuse, l'honneur de l'homme et la dignité de l'avocat. Je viens, au contraire, vous proposer de servir d'intermédiaire, pour une action louable, noble et généreuse, entre deux personnes dont l'une resterait inconnue. Mais il me faut votre parole que, en recevant cette confidence, votre cœur restera muet comme une tombe.

La question ainsi posée, Laborie n'hésita plus; il promit le secret.

— Monsieur, dit alors François Moreau, il s'agit du misérable que vous venez de défendre et qu'a frappé une juste sentence.

A cette déclaration, un frisson glacial parcourt tout le corps de Laborie.

— Remondi, continua le marchand, appartient à une famille aisée, opulente même, du Piémont; vous le savez, les débats l'ont constaté. Possesseur d'une brillante fortune à la mort de ses parens, il prêta à une personne qui le touchait de près une somme de cinq mille francs. Le malheur s'appesantit sur l'obligé de Remondi; il perdit le peu qu'il possédait et se trouva réduit à la plus affreuse misère. Lui, Remondi, avait abandonné son pays; il gaspillait follement en France l'argent réalisé par la vente de ses propriétés. Ruiné bientôt sans ressources, mais dominé par ses passions, il s'adonna au vol, et traîna dans la boue un nom qu'il avait reçu sans tache. Il est parvenu, ce soir, au terme de la dégradation : une peine infamante, en le condamnant aux travaux forcés à perpétuité, le sépare pour jamais de la société des hommes.

Mais la personne à laquelle il a prêté cinq mille francs, aux jours de son opulence, est revenue, elle, à meilleure fortune. Exilée pendant huit ans sur le continent américain, elle s'est livrée à des opérations commerciales qui ont réussi au gré de ses désirs. A son retour en Piémont, elle a voulu restituer à Remondi la somme dont elle restait sa débitrice. A force de recherches, elle est parvenue à découvrir sa trace, mais, hélas! une horrible accusation pesait alors sur la tête de son généreux créancier. Une fausse honte a retenu le débiteur. Il n'a pas osé se montrer; mais aujourd'hui que Remondi, flétri, déshonoré, va expier au bagne de Toulon le crime qu'il a commis, celui qu'il a obligé autrefois désirerait lui faire tenir, par une voie sûre, les cinq mille francs, ou bien le consulter sur l'emploi de cette somme. C'est vous, M. l'avocat, vous qui lui avez prêté l'appui de votre parole, que cette personne veut charger de ce soin. Remondi devinera le nom de ce mystérieux personnage. Cela suffit; la conscience du débiteur sera tranquille.

Pendant cette singulière confidence, le défenseur de Remondi était resté interdit et comme pétrifié. Un doute affreux traversait son esprit. Habitué à se trouver tous les jours en rapport avec des gens sans aveu, avec des hommes flétris par des condamnations antérieures, ou sur le point d'être frappés par une juste sentence, notre jeune avocat avait acquis de bonne heure ce tact judicieux, cette pénétration habile, ce coup d'œil expérimenté qui préservent les hommes de loi de tous les entraînemens irréfléchis du cœur. Laborie n'était plus dupe des ruses audacieuses, des mensonges ingénieux que les accusés emploient ordinairement pour faire ressortir leur innocence contestée. Cette sagacité résultant de ses occupations habituelles venait d'être mise à une épreuve bien difficile par Moreau. A mesure que les paroles sortaient des lèvres du marchand, Laborie enveloppait cet homme d'un regard pénétrant, il étudiait le jeu de sa physionomie; il cherchait à lire dans son âme, à deviner sa plus secrète pensée; et, faut-il l'avouer? il hésitait à admettre la sincérité du narrateur, la vérité pleine et entière de cette confidence, la réalité de cette restitution. Une prévention instinctive l'avertissait qu'on voulait surprendre sa bonne foi.

Lorsque le marchand eut fini de parler, il se fit entre les deux interlocuteurs un silence profond qui dura quelques minutes. On croirait que Moreau comprend la nature des réflexions de l'avocat, tellement il est pâle et abattu. Laborie, lui, n'a rien perdu du calme, de la dignité qu'un véritable avocat doit conserver, du moins à l'extérieur. Rien ne trahit

sur sa figure ce qui se passe en lui. Sa voix est grave, son regard plus perçant que jamais, lorsqu'il répond à son client :

— Et le nom de ce débiteur consciencieux ne peut donc pas m'être révélé ? dit-il en appuyant lentement sur chacune de ses paroles.

— Cela m'est expressément défendu, répondit le marchand.

— Je ne puis alors me charger de votre commission.

— Cependant.....

— Je ne puis pas, répéta Laborie, d'un ton qui interdisait toute réplique. Adressez-vous à quelqu'un de mes confrères.

Votre position de défenseur vous désignait nécessairement à la personne qui m'emploie; je doute qu'elle veuille tenter une nouvelle démarche. Quant à moi, je ne m'exposerai pas à un second refus.

— Libre à vous. Dites alors à ce mystérieux personnage que Remondi, par une conséquence forcée de sa condamnation, est mort civilement; qu'il ne peut rien posséder en propre, et que, dans l'hypothèse d'un placement de fonds, la loi exige qu'une tierce-personne serve d'intermédiaire entre le forçat et l'officier ministériel.

— Puisque je ne puis réussir à vaincre les scrupules qui vous guident en cette circonstance, je me retire; mais je compte sur la parole que vous m'avez donnée.

— Je connais mes devoirs, monsieur; je sais qu'un homme d'honneur n'est délié de son serment que lorsque son silence peut protéger le crime : ainsi donc soyez sans inquiétude. Je ne m'abuse point sur la portée de l'ouverture que vous venez de me faire.

Ces dernières paroles amenèrent sur le visage du marchand une contraction qui n'échappa pas au regard de l'avocat. Lorsqu'il fut seul, Alfred de Laborie approcha son fauteuil du foyer, et resta ainsi absorbé par ses pensées une grande partie de la nuit.

V.

Cela se complique.

Le lendemain, l'amant de Rose n'eut rien de plus pressé que d'aller chez son ami, afin de connaître le motif de la visite de François Moreau. Mais Laborie n'eut garde de satisfaire la curiosité de Joséphin, ou plutôt il la satisfit, cette curiosité, mais à l'aide d'un mensonge.

— Un procès qu'il va intenter à un correspondant étranger, dit l'avocat; un conseil dont il avait besoin pour le soir même. Voilà ce qui amenait le marchand chez moi.

— Il ne s'est pas ouvert à toi pour ses intentions à l'égard de Rose?

— Et dans quel but ?

— C'est juste ! je déraisonne. On vient chez un avocat pour parler procès et non mariage. Ah ! mon Dieu ! si Rose ne m'avait pas recommandé de dissimuler ma haine !

— Eh bien !

— Eh bien ! hier au soir nous aurions eu une explication, et, ma foi, s'il ne m'avait pas juré qu'il renonçait à celle que j'aime, je ne sais ce qui serait arrivé.

— Pauvre ami ! murmura l'avocat.

Le soir, la fenêtre de l'huissier s'ouvrit au même instant que la veille, et l'Arlésienne fit parvenir, par ce moyen, une nouvelle lettre au licencié.

Alfred de Laborie resta enfermé chez lui toute la matinée. Dans l'après-midi, il se rendit auprès du Piémontais, qu'il interrogea de nouveau, mais qu'il interrogea en vain. Il fut chargé par lui de rédiger son pourvoi en cassation.

Le jour suivant était le dimanche. A neuf heures, Joséphin s'était rendu à l'église. Appuyé contre un pilier, les bras croisés sous son manteau, il attendit en silence, mais ses yeux restaient cloués sur la porte d'entrée. A midi, Rose pénétra dans le lieu saint; deux hommes la suivaient, l'huissier et son gendre futur. A la vue de celle qu'il aimait, Joséphin tressaillit. Lorsque l'Arlésienne passa devant lui, guidé par une pensée délicate et tendre, il entr'ouvrit discrètement son manteau, afin que Rose pût distinguer à la boutonnière de son habit la fleur qui accompagnait la lettre de l'avant-veille. Cette manœuvre réussit complétement, et l'intention de Joséphin fut saisie, car un doux sourire glissa aussitôt sur les lèvres de la jeune fille, et un regard affectueux lui porta les remercîmens de Rose.

Mais François Moreau a-t-il compris ce langage muet? A-t-il deviné le sens caché du geste de Joséphin? Ou bien, ce qui est possible, a-t-il reconnu en lui, par hasard, le promeneur taciturne et mystérieux?

Pourquoi donc, à l'exemple de l'huissier, qui s'est agenouillé à côté de l'Arlésienne, n'élève-t-il pas son âme vers le Créateur?

Pourquoi, pieusement recueilli, n'écoute-t-il pas les cantiques harmonieux que l'orgue envoie vers la voûte sonore?

Pourquoi, du moins, à l'exemple des nombreux cavaliers qui, de temps immémorial, encombrent chaque dimanche le milieu de l'enceinte sacrée, ne passe-t-il pas en revue les jolies pécheresses qu'un motif bien mondain amène souvent à cette messe dite des *paresseuses*?

Le visage du marchand trahit, en effet, une certaine inquiétude; sa contenance est embarrassée; une force attractive, contre laquelle il se révolte en vain, semble désigner à son regard, pour direction unique, la colonne qui sert d'appui à son rival. De celui-ci, ses yeux se portent quelquefois sur l'Arlésienne.

Quelle est donc la pensée secrète de François Moreau? quel est le soupçon qui vient de pénétrer dans son âme? car il est visiblement affecté. Sa main, qui caresse brutalement le nœud de sa cravate, annonce quelque souci caché, quelque douleur intérieure. La présence de Joséphin Boudry a produit sur les traits du marchand une altération soudaine. Lui si vain, si frivole dans son magasin; lui si joyeux, si galant auprès de Rose, nous apparaît aujourd'hui sous un aspect bien différent. Il souffre, on ne saurait en douter, de respirer le même air que son rival. Ce voisinage lui pèse, et cependant il ne peut s'empêcher de tourner vers lui sa tête brûlante et inondée d'une sueur froide. Il y a, dans les mouvemens heurtés de cet homme, dans le jeu de sa physionomie, autre chose que du dépit ou même de la colère, autre chose que la révélation du sentiment jaloux et haineux qu'on porte à un rival qui vient de se trahir. Un observateur attentif y devinerait de la honte, des remords assurément, du repentir peut-être.

Mais François Moreau ne serait-il pas ce garçon léger et superficiel que nous connaissons? serait-il double, *bi-front*, comme le Janus des anciens? Et, en effet, ce n'était pas le même homme que nous avions rencontré avant-hier au soir, chez le défenseur de Remondi. Cette démarche qu'il a tentée auprès de Laborie, la nature de sa confidence, ce personnage mystérieux qui a eu des rapports avec le Piémontais, tout cela n'annonce-t-il pas que le marchand de la rue des Arts ne nous est connu que bien imparfaitement? Quel est donc ce mystère? L'avocat de Remondi aurait-il pénétré, d'un regard scrutateur, dans les replis les plus cachés de l'âme de Moreau? et ce fade et ridicule personnage que nous avons vu se prélasser au milieu des ballots de marchandises, aurait-il en lui assez d'énergie pour concevoir un projet criminel... pour l'exécuter ensuite?

Un homme confondu dans la foule suivait avec attention tous les mouvemens de Moreau. Il étudiait ses gestes, ses regards; il avait remarqué l'impression étrange produite sur le marchand par le voisinage de Joséphin Boudry, et les horribles soupçons qu'il avait conçus depuis deux jours prenaient à chaque instant une force nouvelle.

Au moment où les fidèles sortaient de Saint-Etienne, au moment où Joséphin échangeait un dernier regard avec Rose, Alfred s'approcha brusquement de son ami, et d'une voix étouffée :

— Je crois, dit-il, connaître les malfaiteurs qui ont attaqué ton père à Lyon.

— Tu les connais! répéta Joséphin en tressaillant tout à coup et en gagnant le parvis.

— Je crois les connaître, répéta Laborie.

— Mais parle donc... Tu me tiens sur des charbons ardens.

— Je ne le puis encore, car les preuves, les preuves matérielles, palpables, évidentes me manquent; mais je veux employer tous mes soins, tous mes loisirs, toute mon intelligence pour les acquérir, et je te jure que, Dieu aidant, j'atteindrai mon but.

Cette déclaration n'était pas de nature à tranquilliser Joséphin, comme on peut bien le penser. Cet aveu incomplet avait éveillé en lui une sensation pénible, et il employa tous les moyens pour forcer Laborie à s'expliquer plus clairement. Ses efforts furent vains. Le défenseur de Remondi s'obstina à garder le silence jusqu'à ce que, dit-il, il pût accuser hautement les coupables.

Pendant cette discussion, qui fut vive entre les deux amis, la foule s'écoulait lentement. Rose et ses deux compagnons avaient été les derniers à sortir de St-Etienne. En arrivant sur le parvis, François Moreau, fidèle à ses habitudes de galanterie, s'empresse auprès de la jeune fille et lui offre son bras. Depuis que son regard ne rencontre plus celui de Joséphin, il est libre de ses mouvemens; il porte fièrement la tête haute et se rengorge dans sa cravate. Son bras gracieusement courbé attend celui de l'Arlésienne. Rose voudrait bien décliner cet honneur, car elle devine que son amant n'est pas loin, mais un coup d'œil de M. Fruchot ne lui laisse pas le temps d'hésiter.

— Il paraît qu'il est de bon ton de fleurir son habit, dit Moreau d'un son de voix qui parut bien railleur à la jeune fille.

Le marchand attendait une réponse à cette observation insidieuse. L'orpheline garda le silence.

— Avez-vous remarqué, reprit Moreau, en se penchant vers elle, la rose qui s'étalait orgueilleusement à la boutonnière de M. Joséphin Boudry ?

— Pourquoi cette question? demanda l'Arlésienne.

C'est qu'il y avait un contraste frappant entre la fraîcheur de cette rose et celle de la toilette de M. Boudry? Un jeune homme aussi recherché dans sa mise, aurait dû, ce me semble, s'il voulait un complément parfumé à son habit noir, faire un choix de meilleur goût, car la fleur qu'il portait avait perdu son éclat et ses couleurs.

— C'est là peut-être ce qui en faisait le mérite à ses yeux, observa la jeune fille d'un petit ton piqué.

— La remarque est des plus justes, répondit Moreau; et cela prouve que M. Boudry a été plus heureux que moi; aux termes où nous en sommes, le don d'une fleur n'a rien que de très naturel; cependant, je vous ai demandé avant-hier un simple bouton de rose, et vous me l'avez impitoyablement refusé. M. Boudry, lui, tient sans doute la fleur qu'il porte à sa boutonnière, de sa belle maîtresse.

— De sa maîtresse! répéta Rose, sans pouvoir empêcher sa voix de trembler.

— Assurément! continua Moreau, en suivant sur le visage naïf de Rose l'impression produite par ses paroles. Si ce que l'on dit est vrai, il paraît que M. Boudry est très bien reçu chez la coquette marquise de L..., une de mes meilleures pratiques, par parenthèse; on va jusqu'à

affirmer qu'il ne dépense pas inutilement ses soupirs et ses flatteries, ajouta le perfide marchand.

A cette confidence, dont l'effet était traîtreusement calculé, la jeune fille devint pâle comme un linceul. Ce piége grossier l'avait trouvée sans défense ; elle s'y était laissé prendre, avec toute la candeur de son âme. Lorsque la réflexion vint à son aide, il était trop tard : Moreau connaissait son secret.

— C'est la marquise, sans doute, poursuivit le rusé marchand, qui a donné à M. Boudry cette rose, cette rose qui s'est flétrie en comptant les battemens de son cœur, et alors j'ai raison de dire qu'il a été plus heureux que moi et que son sort me fait envie.

Le moment d'une explication n'était pas encore venu entre elle et François Moreau ; l'Arlésienne le pensait, du moins. Il fallait, avant de lui déclarer que Joséphin occupait exclusivement sa pensée, prouver au protégé de M. Fruchot qu'il dépensait inutilement ses soupirs et ses flatteries. Une occasion se présentait de lui parler sans ménagement aucun : Rose ne la laissa pas échapper. Elle était entièrement remise du coup que venait de lui porter Moreau ; son regard était assuré, sa voix ferme et sonore, lorsqu'elle répondit :

— Mais, quels rapports y a-t-il donc, dans ce cas, entre la position de M. Boudry et la vôtre? Pourquoi ce rapprochement entre lui et vous? Vous prétendez que la marquise de L... éprouve un tendre penchant pour M. Boudry ; il est tout naturel, alors, qu'elle lui donne un gage d'amour.... Quant à vous, vous avez grand tort de vous plaindre de ma sévérité. La fleur que j'ai portée, moi aussi, sur mon cœur, je ne pouvais la donner qu'à un homme préféré : or, vous n'êtes pas cet homme, puisque je ne vous aime pas.

— Sans doute, sans doute, dit le marchand, vous ne pouvez pas m'aimer encore ; mais on accorde à son futur époux certaines faveurs innocentes auxquelles on sait qu'il attache un grand prix. Vous avez beau épiloguer, il était tout naturel que je désirasse obtenir cette rose, et tout naturel aussi que vous me l'accordassiez.

— Si je vous avais aimé, d'accord !

— Bah ! bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard...

— Savez-vous qu'il y a passablement de fatuité dans cette assurance, reprit l'Arlésienne en se pinçant les lèvres avec dépit. Et qui vous a dit que je vous aimerai jamais?

— Comment ! qui me l'a dit, s'écria Moreau en jouissant de l'avantage qu'il croyait avoir obtenu depuis sa perfide confidence? est-ce qu'une femme ne doit pas aimer son mari?

— Mais... cela n'est pas obligatoire, je présume. Une femme doit obéissance et soumission, d'après la loi, mais de l'amour, le code n'en parle pas. Je vous l'accorde cependant ; oui, une femme doit aimer son mari ; son mari, entendez-vous ; or, vous n'êtes pas encore le mien.

— Mais c'est tout comme.

— Doucement ! si cela dépend de moi, vous pourriez vous tromper.

Cette réponse était assez claire, ce semble. Toutefois, Moreau ne se tint pas pour battu en l'entendant.

— Eh quoi ! reprit-il, mais sans rire cette fois, ma position n'est-elle pas assez belle ? le sort que je vous assure n'est-il pas assez brillant ?

— Mais je ne vous aime pas

— Cela viendra tout seul, quand vous serez ma femme.

— Lorsque l'amour ne précède pas le mariage, il est rare qu'il vienne après.

— Bah ! je suis sûr que vous m'ouvrirez votre cœur lorsque vous me connaîtrez mieux.

— Je suis sûre, moi, que mon cœur restera toujours fermé pour vous, aussi bien dans un mois que dans deux.

A cette déclaration formelle le marchand s'arrêta tout-à-coup. Il allait, par une phrase à double entente, prouver à l'Arlésienne qu'il connaissait le motif de ce dédain. Il se contint pourtant ; il ne voulut pas envenimer la conversation et avertir la jeune fille qu'il tenait son secret. La bonne opinion qu'il avait de sa personne lui donna l'espérance que le temps seul et ses assiduités détruiraient l'engouement passager de Rose pour le licencié. Son tour arriverait alors : il ne devait donc pas, par une parole brutale ou inconsidérée, forcer l'Arlésienne à se replier sur elle-même, et à garder avec obstination les abords de son cœur.

Depuis ce moment, la conversation languit entre Rose et le marchand. La jeune fille s'imaginait que le protégé de M. Fruchot comprenait enfin qu'il devait renoncer à l'espoir de l'attendrir ; et elle s'applaudissait du succès obtenu par ses paroles fermes et énergiques. Il n'en était rien cependant : Moreau ne se rebutait pas pour si peu. S'il se taisait, s'il gardait un silence obstiné, c'est qu'il caressait un projet infernal qui venait tout à coup de surgir dans son esprit.

— C'est cela, murmurait-il *in petto*. Par ce moyen, mon rival n'est plus à craindre, et je me débarrasse de lui tout à fait.

L'espoir d'un triomphe assuré amena un sourire sur ses lèvres, et il jeta sur l'Arlésienne un regard radieux.

En arrivant devant la demeure de l'huissier, il se pencha à son oreille, et lui dit, en accompagnant ces paroles d'un geste dont M. Fruchot comprit bien vite la signification :

— Connaissez-vous le juif Samuel Frazzioni ?

— C'est moi qui suis son huissier.

— Il est nécessaire que vous le voyiez de ma part. Ce soir, je m'expliquerai plus clairement ; mais il faudra vous tenir sur vos gardes.

— Oh ! je sais que Frazzioni est un rusé compère ; mais à bon chat, bon rat, ajouta le praticien, dont la prunelle s'illumina soudain d'une lueur fantastique.

Et ils se séparèrent.

VI.

Du danger de faire des lettres de change.

Quelle était donc la menace cachée dans les paroles de François Moreau ? Quelle était son intention en avertissant l'huissier qu'il avait à l'envoyer chez Samuel Frazzioni ? Les lecteurs nous permettront de ne pas satisfaire encore leur curiosité ; bientôt, sans doute, ils connaîtront à fond l'âme de cet homme singulier qui paraît avoir réuni deux individualités dans une seule personne ; bientôt, par la force des événemens, ils seront amenés à asseoir un jugement certain sur le compte de ce Protée de bas étage, dont toutes les actions semblent se contredire, dont le véritable caractère échappe jusqu'à présent à l'analyse.

Nous déclarerons seulement que, pendant huit jours, l'huissier et le marchand s'entretinrent fréquemment à l'écart ; que, chaque fois, ils s'entouraient d'un profond mystère. Ils parlaient de lettre de change, de protêt et d'emprisonnement. Le nom de Samuel et celui de Joséphin Boudry s'échappaient souvent de leur lèvres. Bien qu'elles ne pût pas pénétrer le sujet des conversations de ces deux hommes, à cause de cela peut-être, l'Arlésienne éprouvait une anxiété toujours nouvelle. Elle avait beau prêter l'oreille, s'approcher sur la pointe des pieds du cabinet de M. Fruchot, jamais elle ne parvint à saisir que des mots isolés, des phrases incomplètes et décousues, documens insuffisans pour tirer une conséquence rationnelle. Cependant, un vague instinct l'avertissait que toutes ces conférences devaient enfanter quelque projet perfide, quelque trame odieuse contre la personne de son amant. Cette idée jeta dans son âme des racines profondes, et, grâce à la fenêtre du cabinet, Joséphin fut mis au courant de ce qui se passait ; mais ce danger dont on le menaçait,, où était-il ? comment le fuir ? On ne peut se soustraire au coup qu'on ne voit pas.

Les lecteurs n'ont pas été jusqu'ici sans deviner le nom du personnage que Laborie accusait dans son âme. Depuis la visite du marchand, l'opinion de l'avocat n'avait pas flotté un seul instant ; l'examen prolongé fait à St-Philippe avait achevé d'asseoir sa conviction. Oui, Laborie par un rapprochement bizarre, découvrait un lien invisible entre deux hommes dont la position sociale était bien différente cependant. Dans sa pensée, Remondi et Moreau étaient les deux anneaux qui rattachaient le présent au passé. L'attaque de M. Boudry et la démarche du marchand avaient entre eux une liaison sûre, certaine, rationnelle, et le récit habilement coordonné de Moreau, l'histoire d'un débiteur généreux qui s'empresse, aussitôt arrivé sur la terre de la patrie, de payer à un forçat une dette oubliée depuis long-temps, n'était pour l'avocat qu'une fable arrangée avec art. Le vol de Lyon, en se présentant obstinément à son esprit, lui avait insinué qu'il existait un antécédent criminel entre la personne qui voulait faire la restitution des 5,000 francs et l'homme condamné par le jury. Il creusa ensuite cette idée d'un forfait resté impuni ; il recueillit tous les bruits qui circulaient sur le compte de François Moreau, sur l'origine ignorée encore de sa fortune nouvelle ; il approfondit les soupçons flétrissans qui, ainsi que l'épée de Damoclès, pesaient sur la tête de cet homme depuis son retour à Toulouse, et il arriva enfin à cette conséquence fatale que la somme mise à la disposition de Remondi n'était pas une restitution honorable, mais bien le prix du silence qu'on exigeait de lui ; et alors le Piémontais serait, comme il n'en avait jamais douté, l'un des deux malfaiteurs qui avaient volé le portefeuille de M. Boudry ; François Moreau serait l'autre.

Désespérant d'obtenir un aveu de Remondi, Laborie écrivit à Lyon à un de ses amis, avocat en cette ville. Ce mandataire intelligent devait prendre des informations auprès du négociant qui avait employé Moreau, interroger les anciens camarades de cet homme, et arriver par eux à la découverte de la vérité.

Quinze jours s'écoulèrent et Laborie reçut enfin de Lyon une lettre impatiemment attendue ; mais cette lettre ne lui donnait pas les renseignemens dont il avait besoin. Le négociant chez lequel Moreau était commis autrefois avait trouvé la mort pendant l'événement d'avril 1834 ; son successeur n'avait jamais entendu parler de François Moreau. Le mandataire de Laborie a bien été inspiré par une idée lumineuse : un commis, adroitement sondé par lui, a fourni quelques détails sur le genre de vie que menait le jeune Toulousain. Moreau dépensait beaucoup d'argent avec une femme qu'il avait pour maîtresse. Cette créature, dans l'hypothèse que son amant serait un des voleurs de M. Boudry, doit avoir reçu, à cette occasion, une somme considérable ; peut-être même lui a-t-on fait quelque confidence ; elle seule enfin pouvait dire s'il existait des relations entre Remondi et Moreau. Mais cette femme s'était éloignée de Lyon, et il a été impossible de savoir ce qu'elle était devenue. Ainsi, des preuves, point ! Soit calcul du marchand, soit fatalité, Laborie se trouvait dans l'impuissance de remonter à l'origine de la fortune subite de cet homme.

Le jour même où il reçut cette lettre, le défenseur de Remondi se rendit chez Joséphin. Il venait d'apprendre au palais une importante nouvelle qui avait ranimé son espoir un instant abattu.

— Mon ami, dit Laborie d'une voix éclatante, nous aurons bien du malheur si nous ne réussissons pas à soulever le voile qui s'étend encore entre nous et le passé. Mes soupçons au sujet des deux malfaiteurs qui ont attaqué ton père, viennent de prendre une force nouvelle dans une

tentative d'évasion aussi audacieuse qu'elle était habilement préparée : Remondi est parvenu à briser ses fers et à gagner la clé des champs.

— Eh bien! qu'as-tu conclu de cette fuite?

— Permets-moi de t'annoncer d'abord le résultat qu'elle a obtenu. La gendarmerie, avertie à temps, s'est mise à la poursuite du forçat, et, une heure après son évasion, le Piémontais était incarcéré de nouveau. Ne devines-tu pas les conséquences que je tire de tout ceci? Remondi entretenait des relations avec une personne de la ville, cela est bien prouvé pour moi; cette personne peut disposer d'une forte somme d'argent; c'est en gagnant les gardiens ou en trompant leur vigilance qu'elle a fait parvenir au prisonnier les instrumens nécessaires à sa délivrance; or, cette personne, c'est son complice.

— Son nom? son nom? demanda Joséphin d'une voix altérée.

— Je ne dois pas parler encore.

Tu me feras damner avec ce système obstinément suivi d'éveiller chez moi une juste curiosité et de ne pas la satisfaire.

— Ecoute. Que penserais-tu d'un homme qui viendrait te proposer de remettre cinq mille francs au Piémontais, sous le prétexte spécieux qu'un personnage qui veut rester inconnu, un débiteur insolvable autrefois, riche aujourd'hui, désire se libérer envers un créancier malheureux?

— Mais je dirais que tout cela est bien possible.

— On ne se cache jamais lorsqu'on accomplit un devoir, mon ami. Quels que soient la dégradation, la misère, l'abrutissement, le déshonneur d'un homme, on ne doit pas rougir d'acquitter la dette qu'on a contractée envers lui dans le temps de son opulence. Ce mystère dont le prétendu débiteur veut s'entourer n'est pas dans l'ordre des choses. Cette conduite tortueuse ne dérive pas du sentiment noble et généreux qui inspire cette restitution.

— Je crois, en effet, que tu pourrais avoir raison.

— Pour moi, dans ma pensée, l'entremetteur officieux est un effronté coquin qui a le plus grand intérêt à prévenir une révélation qui le perdrait, et il a voulu tout simplement acheter avec cette somme le silence de Remondi.

— Mais on t'a donc fait une ouverture semblable?

— Ecoute-moi jusqu'au bout. J'ai reçu chez moi cet homme, que Remondi pourrait envoyer au bagne s'il disait un mot, et j'ai frémi en l'entendant, et j'ai aperçu le stigmate du crime gravé sur son front. J'ai vu cet homme auprès du fils de sa victime, et j'ai compris ce qui se passait en lui. Le souvenir de son forfait a jeté soudain sur sa figure un masque livide et repoussant. Il a tremblé devant toi, le voleur de ton père.

— Devant moi! le voleur de mon père! mes idées se troublent. De grâce, parle; oh! parle, car tu me feras soupçonner tous ceux que je rencontrerai, tous ceux qui m'approcheront.

— J'ai promis le secret, et je n'ai pas de preuves de ce qui, pour moi, est devenu une conviction inébranlable. Comprends-tu? Je ne puis rien dire encore. Qu'il te suffise de savoir que le personnage mystérieux qui met cinq mille francs à la disposition de Remondi est le même qui a facilité son évasion, le même qui a volé le portefeuille de ton père, le même..... Mais non, non, le moment n'est pas arrivé encore. J'ai donné ma parole de rester muet comme la tombe. Le jour où, les preuves en main, je pourrai faire partager ma conviction au monde entier, ce jour-là seulement je me croirai délié de mon serment.

Cette conversation jeta Joséphin dans une perplexité profonde. Laborie était sur la trace du crime; il connaissait les malfaiteurs qui avaient tendu, à Lyon, un infâme guet-apens à son père. Ces malfaiteurs sont donc à Toulouse; il les voit, il les salue, il leur touche la main peut-être! Quel doute affreux! Et comment parviendra-t-il à démasquer les rusés personnages qui se jouent effrontément de sa bonne foi naïve?

Une lettre qu'il reçut de Rose quelques jours après acheva de jeter le trouble dans ses esprits.

« Je ne sais, disait l'Arlésienne, ce que complotent ensemble M. Moreau et mon père, mais votre nom est souvent prononcé par eux. J'ai entendu très distinctement l'horrible mot de *prison*; il sortait des lèvres du marchand. Que veulent-ils faire? je l'ignore; mais le soin qu'ils prennent de se cacher de moi, leurs regards, leurs gestes, leurs sourires et jusqu'à leur silence, tout m'effraie. Je vous en supplie, au nom de notre amour, tenez-vous sur vos gardes : mon père vous hait, je ne sais pourquoi, et cet homme, ce Moreau, me fait peur. C'est peut-être une idée étrange enfantée par mon cerveau malade, mais je me surprends quelquefois à frémir en présence de votre rival, comme si je me trouvais à côté d'un malfaiteur. Sa figure, lorsqu'on l'étudie, a une expression dure et repoussante qui vous glace le sang. Ce n'est pas de la haine, c'est de l'horreur qu'il m'inspire. »

Cette lettre fut comme une révélation pour Joséphin.

— Lui! serait-ce lui! dont veut parler Laborie! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel.

— Oh! non; non, c'est impossible, ajouta-t-il, après un moment de réflexion; Moreau est mon rival; à ce titre, je puis le haïr; mais le mépriser! mais le déshonorer par un soupçon flétrissant! je n'en ai pas le droit.

Cependant cette probabilité toujours repoussée, s'offrait obstinément à l'esprit de Joséphin. L'amoureux de Rose voulut sonder Laborie à cet égard, mais celui-ci refusa de répondre.

— Il faut renoncer à trouver le dernier mot de cette énigme, dit-il d'une voix brisée. Remondi seul pouvait nous instruire, mais sous peu de jours il quittera Toulouse. J'ai reçu, ce soir, la nouvelle que la cour de cassation avait rejeté son pourvoi. La chaîne de Toulon est attendue incessamment; nul doute qu'on le dirige aussitôt vers sa dernière destination. Adieu donc mes espérances. Et cependant, ajouta-t-il, je jurerais que l'homme soupçonné par moi est criminel.

Pendant que Laborie parlait, Joséphin parcourait une fois encore la lettre de Rose. Tout à coup il poussa un cri retentissant, et sans expliquer à son ami le motif de son étrange conduite, il s'élança hors de l'appartement. L'amant de l'Arlésienne avait compris enfin le piége que pouvait lui tendre son rival. Il venait de se rappeler la lettre de change souscrite au profit de Samuel, et ce mot de *prison* entendu par Rose avait en ce moment une signification précise pour le malheureux licencié. Il courut tout d'une haleine chez Frazzioni. Le juif était absent de son logis : on le lui dit, du moins; mais à peine l'amant de Rose se fut-il éloigné, qu'un bruit de pas retentit dans l'intérieur de la maison. Bientôt M. Fruchot parut sur le seuil de la porte, et après quelques mots échangés à voix basse avec un vieillard tout cassé, il retourna chez lui :

Le lendemain, François Moreau arriva de meilleure heure que de coutume chez son futur beau-père. En entrant, et avant même d'avoir salué Rose, il s'approcha de M. Fruchot :

— Eh bien! l'affaire est-elle terminée, demanda-t-il à l'huissier?

— Je la tiens, répondit le praticien en roulant sournoisement ses petits yeux gris dans leur orbite.

— A merveille!

— Hier, notre homme est venu au moment où je me trouvais encore avec Samuel, et son apparition subite a encouragé celui-ci à ne rien rabattre de ses prétentions. Ce matin, le licencié est retourné à la charge; il a offert de renouveler le titre que possédait son créancier. Samuel a refusé net; et, une heure après, nous avons tout terminé. Convaincu qu'il ne retirerait rien de son débiteur, dont toute la fortune consiste en inscriptions de rentes sur l'état, il m'a cédé la lettre de change pour 18,000 fr., les deux tiers à peu près de sa valeur nominale. Je lui ai repris en paiement votre effet à quatre-vingt-dix jours. Voilà le papier passé à votre ordre, et c'est demain l'échéance.

— Bientôt, je n'aurai plus de rival, s'écria le marchand.

Ceci était assez clair pour la malheureuse Rose. Maintenant qu'ils possédaient ce titre convoité par eux depuis si long-temps, les ennemis de Joséphin ne craignaient plus d'avouer leur projet. La jeune fille connaissait enfin cette machination ténébreuse. Il ne s'agissait de rien moins que de priver son amant de sa liberté. Rose était peu versée dans la connaissance des lois : quoique élevée dans la maison d'un huissier, elle n'avait jamais cherché à comprendre ce jargon inintelligible pour tous ceux qui n'ont pas étudié la chicane. Elle ignorait quelles terribles conséquences peut entraîner avec elle cette facilité que mettent les jeunes étourdis à signer un morceau de papier timbré. Les paroles que viennent d'échanger M. Fruchot et le marchand lui ont révélé la fâcheuse position de Joséphin. En prison! celui qu'elle aime! oh! cette pensée arrête le sang dans les veines de l'orpheline. Bientôt, cependant, elle devient maîtresse d'elle-même. Elle comprend que le moment d'agir est arrivé. La perte de Joséphin est jurée; mais, elle peut le sauver encore. Si, après une explication franche et loyale, M. Moreau renonce à obtenir sa main, il cessera de haïr celui dont il ne sera plus le rival. — S'il possède dans l'âme assez de véritable noblesse pour rendre à M. Fruchot la parole qu'il lui a donnée, il n'hésitera pas, afin d'assurer le bonheur de l'orpheline, à accorder le délai qu'elle lui demandera en faveur de son amant. — Ainsi pensait l'Arlésienne. — Ainsi elle se berçait d'un fol espoir.

Dominée par cette idée, Rose prit sur elle, pendant toute la soirée, de dissimuler le sentiment de répulsion qu'elle éprouvait pour Moreau. L'effort était bien grand, mais il était nécessaire de préparer les voies, de disposer par un peu de complaisance le marchand à écouter favorablement un aveu qui ruinait ses espérances. Le but valait bien assurément moins de froideur dans le regard, moins de dédain dans les paroles, et de temps en temps, sur les lèvres un sourire presque affectueux.

Trompé par ce manége habile, Moreau s'applaudissait, *in petto*, d'avoir enfin soumis le cœur rebelle de l'Arlésienne. Il se rengorgeait fréquemment dans sa cravate nouée avec art; il caressait son menton d'une façon fort impertinente; il osait même serrer dans ses mains la main qu'on lui abandonnait.

Dans le cours de la soirée, le marchand avait annoncé qu'une affaire importante l'appelait, à onze heures, chez un de ses *cliens*. Il y allait pour lui, avait-il dit, d'une fourniture considérable. Un peu avant que l'aiguille marquât le moment du départ, Rose se pencha timidement vers lui et d'une voix affaiblie par l'émotion :

— Monsieur Moreau, dit-elle, j'ai besoin de vous parler; demain, pendant que mon père sera absent de la maison.

— Me parler! à moi! pendant l'absence de M. Fruchot! répéta le marchand en ouvrant de grands yeux. Est-ce possible? ai-je bien entendu? ajouta-t-il en portant à ses lèvres la main de la jeune fille.

— Viendrez-vous? demanda Rose, dont les joues virginales s'étaient subitement colorées, à ce geste de Moreau, du rouge de la pudeur.

— Pouvez-vous en douter? Me trouver ici avec vous? seul avec vous! et vous me demandez si j'y viendrai!

— A onze heures donc? je vous attends, murmura l'Arlésienne.

— A onze heures! je serai ici.

Prenant aussitôt son chapeau, il descendit les deux étages du logis,

toujours accompagné par M. Fruchot, avec lequel il s'entretint quelque temps à voix basse.

— N'instrumentez pas avant d'avoir reçu de nouvelles instructions, disait le marchand.

— Vous le voulez! répondait l'huissier... à votre aise... Mais, alors, je ne comprends pas pourquoi vous me recommandiez tant, pas plus tard qu'hier, de faire diligence... Les tergiversations sont fatales dans les affaires, je le sais, moi.

— Mais, si nous nous étions trompés? si Rose l'avait oublié? si c'est moi qu'elle aime? nous pourrions bien, dans ce cas, lui accorder du temps.

L'huissier ne répondit à cette observation que par un haussement d'épaules.

— Pensez-en ce que vous voudrez, s'écria Moreau... Quant à moi, je ne suis ni sourd, ni aveugle, et je sais ce que je dis... Adieu... à demain.

Il fallut long-temps, sans doute, à François Moreau et à son *client* pour régler les conditions de cette forte livraison de marchandises, car il était deux heures du matin lorsque le rival de Joséphin rentra chez lui.

VII.

Où l'on devinera que l'épée de Damoclès ne tient plus que par un cheveu.

Les lecteurs n'ont pas oublié l'impression produite sur le licencié par la lettre de Rose, et la démarche qu'il tenta aussitôt pour essayer d'attendrir Samuel et de l'amener à consentir, moyennant un intérêt usuraire, au renouvellement du titre que le juif avait en son pouvoir.

Nous avons vu que cette démarche n'avait pas obtenu un résultat satisfaisant; bien plus, qu'il avait été impossible à Joséphin de parvenir jusqu'à son créancier. Pendant qu'il se dirigeait vers la demeure de Frazzioni, le fondé de pouvoirs de François Moreau, lui, hâtait la conclusion de l'affaire qui devait débarrasser le marchand d'un rival redoutable.

N'ayant pu réussir à joindre Samuel ce soir-là, l'amant de Rose, dont l'esprit était tourmenté par mille visions fâcheuses et obstinées, se vit forcé d'attendre jusqu'au lendemain pour retourner de nouveau chez le porteur de sa lettre de change. Le billet de l'Arlésienne lui avait bien donné comme une révélation du danger qui le menaçait, des machinations ténébreuses ourdies pour le perdre, mais il ne connaissait pas encore le dernier mot de cette trame infernale; le juif seul pouvait le lui donner.

C'est à lui seul qu'il devait s'adresser, pour sortir enfin de cette perplexité douloureuse, plus terrible mille fois que la certitude d'un malheur accompli.

La nuit, on le comprend, parut d'une longueur désespérante au licencié. Les ténèbres se dissipèrent enfin; le soleil se montra radieux à l'horizon, et Joséphin, que le doute torturait horriblement, se présenta une seconde fois chez Samuel. Mais, quelque matinale que fût la visite du licencié, elle avait été prévenue par celle de M. Fruchot. L'huissier connaissait le prix du temps; 24 heures seulement restaient à s'écouler jusqu'à l'échéance du billet souscrit par Joséphin : il n'y avait donc pas un instant, pas une minute à perdre, s'il voulait acquérir la transmission de ce titre. Aussi s'était-il empressé, lui aussi, de se rendre auprès du juif. Les deux vieillards, animés de la même passion du gain, débattaient à qui mieux mieux les conditions du marché qui les réunissait, lorsque l'amant de Rose frappa à la porte de Samuel. On fit au souscripteur de la lettre de change la même réponse que la veille.

— M. Samuel est absent du logis, lui dit-on.

Mais Joséphin insista si long-temps et si bien, il montra une obstination si grande de ne pas s'éloigner avant d'avoir parlé au maître de la maison, que la servante se vit forcée de l'introduire.

M. Fruchot n'eut que le temps de se cacher dans une pièce voisine, après avoir promis au vieil usurier d'en passer par toutes les conditions qu'il lui plairait de poser, pourvu qu'il restât sourd aux prières du licencié.

Nous savons quel fut le résultat de l'entretien de Joséphin et de Samuel. Les paroles que l'huissier adressa hier à son gendre futur nous ont appris et les propositions nouvelles du licencié et le peu de succès qu'elles obtinrent auprès du juif. Une heure après son départ, les deux vieillards tombèrent d'accord sur tous les points, et la lettre de change souscrite par Joséphin passa dans les mains de M. Fruchot, moyennant un effet à 90 jours, signé par François Moreau.

En sortant de chez Samuel, l'amant de Rose était en proie à un profond désespoir. Ce qu'il venait d'apprendre, car Samuel n'avait pas cru devoir lui rien cacher des sollicitations dont il était l'objet, en agitant toutes les passions tumultueuses de son âme, avait doublé la violence de la haine qu'il portait à son rival.

— Le misérable! s'écriait-il pendant sa marche précipitée, qui ne recule devant aucun moyen, quelque odieux qu'il soit, pour me ravir plus sûrement celle que j'aime!

L'agitation de Joséphin était extrême; mille projets plus extravagans les uns que les autres s'offraient à sa pensée. Tantôt il voulait aller provoquer Moreau jusque dans son magasin, en présence de ses commis et des visiteurs qui se trouveraient alors chez lui. Il l'appellerait infâme et lâche; il lui ferait subir le dernier des outrages, et le forcerait ainsi à lui donner raison de sa conduite tortueuse.

Oui, mais le marchand ne lui répondrait-il pas, avec quelque apparence de raison :

— Payez-moi ce que vous me devez, nous nous battrons ensuite.

O damnation! que pourrait-il objecter à cette déclaration formelle? Tantôt il pensait à implorer une dernière fois M. Fruchot, à lui ouvrir son cœur, à le lui montrer rempli de l'image de celle qu'il appelait sa fille.

Mais l'huissier s'apitoierait-il sur son sort? n'a-t-il pas déjà, dans une circonstance solennelle, refusé de compatir à ses peines? Doit-il s'exposer encore à une nouvelle humiliation, à des paroles dures et cruelles, au rejet de sa supplique amoureuse?

Les heures sont comptées, cependant; il faut prendre un parti, un parti prompt et décisif.

La journée se passa bien tristement pour le licencié. Il était sorti de Toulouse sans s'en apercevoir, tant son trouble était grand, tant son âme était bouleversée. Il erra jusqu'au soir dans la campagne, portant partout avec lui le trait qui lui perçait le cœur. Il était tout à fait nuit lorsqu'il rentra dans la ville. Aussitôt arrivé dans sa demeure, il s'enferma sans vouloir voir personne, et se mit à envisager sa position dans toute son horreur.

S'il avait pu parvenir jusqu'à Rose; s'il avait pu s'entretenir avec elle et lui apprendre sans ménagement le terrible danger qui planait sur sa tête, oh! alors, il était assuré d'avance que la jeune fille aurait mêlé ses larmes aux siennes; il était certain que, pour se soustraire au joug odieux qu'on voulait lui imposer, elle accepterait sans balancer tous les moyens que lui proposerait son amant. Mais, hélas! M. Fruchot faisait bonne garde autour de son logis, et depuis deux mois, il avait établi autour de l'Arlésienne un système défensif, il avait élevé des obstacles et des barrières contre lesquels venaient se briser les ruses les plus ingénieuses, les combinaisons les plus savantes.

— Il faut que je me concerte avec Rose, pourtant, murmurait Joséphin; il le faut à tout prix.

Le lendemain, c'était le jour auquel l'Arlésienne avait donné rendez-vous à François Moreau, le malheureux licencié errait depuis le lever du soleil dans la rue Clémence-Isaure. Il sait que l'huissier sort chaque matin à dix heures pour se rendre chez son avoué. C'est le moment dont il profitera pour s'introduire auprès de celle qu'il aime. Si Rose est enfermée à double tour, comme l'était sa mère, la pauvre Amélie, pendant l'absence de M. Fruchot, il échangera avec elle quelques paroles derrière la porte de sa chambre, et une fois d'accord avec la jeune fille sur ce qu'ils doivent faire, il saura bien conjurer le sort qui le menace.

Le calcul était bon. A dix heures, l'huissier, un dossier volumineux sous le bras, une plume derrière l'oreille, une canne à la main, franchit le seuil de sa demeure et se dirigea vers l'étude de son avoué. Il avait à peine tourné l'angle de la rue, que Joséphin gravissait déjà, avec toute la légèreté d'un amoureux qui connaît le prix des minutes, l'escalier du deuxième étage. Il frappe hardiment à la porte. O bonheur! cette porte s'ouvre devant lui aussitôt, et il se trouve en présence de l'Arlésienne.

Rose, parée de ses brillans atours, attendait avec impatience le marchand de la rue des Arts. A l'aspect de Joséphin, elle se précipite à sa rencontre, et les deux amans oublient, dans ce moment qui les réunit, toutes les souffrances qu'ils endurent depuis deux mois d'absence.

— Rose, dit enfin le licencié en fixant sur ceux de la jeune fille ses yeux remplis de larmes brûlantes, le bonheur que j'éprouve de me sentir auprès de vous m'absorbe tellement, que je néglige de vous parler du motif qui m'amène. Vos craintes étaient fondées, Rose; oui, ma liberté est menacée, et bientôt peut-être je me verrai dans l'impossibilité de venir à votre secours, si votre voix m'envoyait un doux appel.

— Qu'entends-je! s'écria l'Arlésienne.

— Vous l'avez deviné, Rose; je suis victime d'un horrible guet-apens. Je dois fuir, et fuir au plus vite, car demain les gardes du commerce, si je me trouvais encore à Toulouse, me traîneraient en prison.

— En prison! mais qu'avez-vous fait? mon Dieu! murmura l'Arlésienne en joignant ses deux mains.

— Oh! rassurez-vous, je suis toujours digne de vous, Rose, et Dieu m'est témoin qu'il n'est pas d'homme d'honneur qui puisse porter sa tête plus haut que moi la mienne; mais j'ai fait de nombreuses folies avant de vous connaître; c'est un aveu que je vous dois aujourd'hui, et ce sont ces folies dont les conséquences terribles m'atteignent en ce moment

— Vous m'effrayez, parlez, parlez, Joséphin.

— Accablé de dettes, tracassé par mes créanciers, j'ai chargé le juif Samuel Frazzioni, il y a deux ans, de réunir dans ses mains les différens titres signés par moi, qui se trouvaient éparpillés, au hasard, dans Toulouse. Samuel a consenti à cet arrangement, et, en échange des papiers qu'il m'a rendus, j'ai souscrit à son profit une lettre de change de 25,000 francs. J'avais deux ans pour payer cette somme; c'est vous avouer que j'oubliai bientôt, insouciant que j'étais, que le jour de l'échéance arriverait enfin. L'agitation de mon existence d'abord, et ensuite la passion qui me dévore, les obstacles que M. Fruchot élevait entre vous et moi, interceptèrent entièrement dans mon esprit toutes les pensées qui ne se rattachaient pas à l'objet de mon amour. Avant-hier seulement votre lettre, que j'ai commentée avec attention, le danger mystérieux dont elle me menaçait, vos craintes dont vous m'entreteniez, tout cela m'a rendu

le souvenir de ma position. J'ai couru chez Samuel, mais il était absent de sa demeure. J'y suis retourné hier. Je voulais le prier de me laisser renouveler le titre qu'il possède, car l'échéance tombe aujourd'hui même, et je ne me trouve pas en mesure de satisfaire à mes engagemens. Samuel a refusé d'obtempérer à ma prière. J'espérais l'attendrir cependant... J'ai insisté, et alors l'usurier... oh ! quelle trame infernale ! l'usurier m'a confessé que depuis plus d'un mois on le sollicitait de se dessaisir en faveur d'un tiers de la lettre de change que j'ai signée; et ce tiers..... ce tiers..... Rose, c'est lui qu'on veut vous donner pour époux... c'est mon rival... c'est François Moreau.

— Que dites-vous? lui? c'est lui...

— C'est lui qui voulait s'approprier ce titre qui peut me perdre.... Votre père était son mandataire auprès de Samuel .. M. Fruchot n'a rien négligé pour parvenir à ses fins, et il a réussi... L'usurier a cédé sa créance à mes ennemis.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu ! murmura Rose en levant les yeux vers le ciel.

— On connaît mon caractère bouillant et emporté, la force de mon amour, et aussi le tendre penchant qui vous entraîne vers moi, Rose.— On redoutait les suites de notre désespoir et on a voulu me réduire à l'impuissance d'agir.

— Comment faire ? oh ! parlez, Joséphin... — Comment déjouer cette trame infernale ?

— Hélas! tant que Frazzioni est resté en possession de la lettre de change, j'ai pu nourrir un fol espoir... mais aujourd'hui qu'il a passé cet effet à l'ordre de mon rival, aujourd'hui que votre père a reçu l'ordre d'instrumenter contre moi, il n'y a de ressource que dans un parti désespéré. Dans quelques heures le protêt, bientôt le jugement qui me prive de ma liberté, et sous peu votre mariage avec l'homme que j'abhorre.

— Quel destin est le nôtre! s'écria l'Arlésienne en laissant couler sur ses joues les pleurs qui débordaient de ses paupières... Vous, Joséphin, vous en prison, et moi dans huit jours l'épouse de François Moreau.

— Dans huit jours! répéta le licencié d'une voix tremblante.

— C'est l'époque fixée hier par mon père.

— Mais, non, ce n'est pas possible; vous ne le voulez pas; vous n'y consentirez jamais, s'écria Joséphin en se promenant à grands pas dans l'appartement. Vous la femme de François Moreau! oh! cela ne sera pas, cela ne peut pas être. Ecoutez, Rose, reprit-il en s'agenouillant pieusement devant la jeune fille : Vous savez combien vous m'êtes chère, vous savez que je donnerais mille fois ma vie pour racheter une seule de vos larmes, eh bien! dites-moi , parlez-moi sans détour : cette idée du sort qui vous attend avec cet homme ne vous est-elle pas odieuse? Ne suis-je pas pour vous, vous me l'avez souvent répété, votre mère, votre sang, votre présent, votre avenir, tout enfin, tout ce qu'on aime sur la terre?

L'Arlésienne, fortement émue par cette invocation passionnée, leva les yeux sur son amant; et, dans ce regard, elle lui transmit la réponse qu'elle avait puisée dans son cœur.

— Eh bien! s'il est vrai qu'en moi se concentrent toutes vos pensées, s'il est vrai que vous pleuriez de mes peines, que vous vous réjouissiez de mon bonheur, Rose, je vous adjure aujourd'hui de tenir les sermens que vous m'avez faits. Je suis forcé de quitter Toulouse, confiez-vous en ma tendresse; c'est un amant qui vous en prie. Secouez le joug qui pèse sur vous; fuyez une maison où vous êtes esclave, et venez accepter, sur une terre étrangère, le titre de mon épouse. Oh! réponds-moi, Rose, réponds à mes accens désolés... Si tu m'aimes, ta place est à mes côtés, aujourd'hui, demain, sans cesse, toujours...

— Toujours! répéta la jeune fille délicieusement agitée et en abandonnant à Joséphin la main tremblante que celui-ci brûlait de ses baisers.

— Partons donc, reprit le licencié, les instans sont propices, M. Fruchot est absent du logis, la rue est à peu près déserte, et nul ne s'avisera de nous suivre. Partons, et ce soir nous serons loin déjà d'une ville qui devait être le tombeau de notre bonheur.

— Ne nous hâtons pas encore de prendre ce parti extrême, répondit l'Arlésienne avec douceur... Avant de vous donner cette preuve de mon amour, il est nécessaire que je tente tous les moyens qui sont en mon pouvoir, de changer la détermination du marchand.

— En est-il encore un que vous n'ayez pas employé?

— Oui, mon ami, et bientôt, dans un quart d'heure, je saurai si M. Moreau est encore accessible à la voix de l'honneur, car dans un quart d'heure il sera ici.

— Lui! ici... dans un quart d'heure!

— Je lui ai demandé un dernier entretien... Je veux lui découvrir mes sentimens les plus cachés; je veux lui montrer mon cœur à nu... S'il persiste à vouloir obtenir ma main, malgré moi; alors, Joséphin... vous avez ma parole... vous seul serez mon époux.

— Vous le voulez... Eh bien ! qu'il en soit ainsi que vous l'avez résolu... Je n'espère rien de cette dernière épreuve. L'homme qui a conçu la pensée d'acheter les droits de mon créancier, cet homme ne lâchera pas sa proie au moment où la loi va la lui livrer. Mais je respecte votre désir.

— Voici l'heure à laquelle je l'attends... Partez, Joséphin, éloignez-vous; qu'il ne vous rencontre pas ici.

— Je me retire, pour céder la place à mon rival... Mais j'emporte avec moi votre serment... Rose, ce soir, je dois fuir loin de cette ville , si je veux conserver encore ma liberté. A ce soir.

— A ce soir ! répéta l'Arlésienne... Si j'échoue dans mon projet, ajouta-t-elle, je jure de nouveau de suivre l'époux de mon choix partout où il voudra porter ses pas.

— O Rose! tu es un ange! murmura le licencié, et, tirant la porte sur lui, il s'éloigna aussitôt.

— O ma mère! veille sur nous! s'écria l'Arlésienne, d'une voix pénétrée et en tombant à genoux, après le départ de Joséphin.

Le licencié se hâtait en marchant, son cœur battait avec force , son front était brûlant, pendant le trajet qu'il parcourut avant d'arriver à la demeure d'Alfred de Laborie. Joséphin, il vient de le déclarer lui-même, ne doutait pas du triste résultat que devait obtenir l'Arlésienne, de son entretien avec François Moreau. Il comprenait bien que le rusé marchand ne renoncerait pas à la main de Rose, et dès lors, il n'avait, lui, rien autre chose à faire que de tout disposer pour sa fuite nocturne. Il se rendait chez l'avocat dont le dévoûment devait lui être d'un utile secours en cette circonstance. Il arriva chez le défenseur de Remondi, mais pâle, essoufflé et le visage inondé d'une sueur froide.

— Mon Dieu! quel malheur vas-tu m'annoncer? s'écria l'avocat en voyant Joséphin se présenter en cet état chez lui.

— Rien... ou bien peu de chose, répondit le licencié en cherchant à amener sur ses lèvres un vague sourire. Je suis perdu, mon ami, perdu, et Rose avec moi, si tu ne viens pas à notre secours.

— Perdu! qu'est-il donc arrivé? et dis-moi ce qu'il faut que je fasse.

— Mon ami, tu as mis naguère à ma disposition ton bras, ton temps et ta bourse. Le moment est arrivé de me prouver que tu parlais sérieusement en t'engageant ainsi : il faut tout préparer pour notre départ ; car mes ennemis, armés du texte de la loi, pourraient me ravir la liberté, et Rose, je le répète, serait irrévocablement perdue pour moi.

— Explique-toi plus clairement, de grâce!

Joséphin découvrit alors à Laborie le complot ourdi pour le perdre. En entendant cette horrible révélation, l'avocat tressaillit et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Tu le vois, dit le licencié en terminant son récit, je n'ai plus d'espoir qu'en toi. Si je m'occupais moi-même des préparatifs du départ, mes démarches pourraient être suspectées, et demain, ce soir, une heure après ma fuite, peut-être, l'huissier et le marchand auraient retrouvé mes traces. C'est donc en toi que je me confie, car toi seul peux nous sauver.

— Serait-il possible! serait-il possible! murmura Laborie en se parlant à lui-même.

— C'est ce fatal billet qui est cause de tout cela, s'écria Joséphin. Oh! je donnerais volontiers vingt-cinq ans de ma vie pour posséder 25,000 francs.

— Et pas de preuves! murmura de nouveau l'avocat ! Le crime triomphera-t-il à ce point, mon Dieu!

— Que veux-tu dire? demanda Joséphin qui ne comprenait rien aux *à parte* de son ami. Refuserais-tu de venir à mon aide? me serai-je trompé en m'adressant à toi, en cette circonstance?

— Non, mon ami, non, tu ne t'es pas trompé, et tout ce que je possède t'appartient. Tu partiras ce soir, il le faut; oui, tu partiras, et moi je resterai ici pour démasquer les traîtres et te venger... C'est cela... Rose consent à lier sa destinée à la tienne ; cette confiance me touche et mon dévoûment vous est acquis. Retire-toi chez toi, et va tout disposer dans ton intérieur. Quant à moi, je vais arrêter une chaise de poste, je veillerai à tout, et ce soir, je te le promets, tout sera prêt à l'heure convenue.

Les deux amis se serraient cordialement la main ; ils se disposaient à sortir, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et un homme, le geôlier de la prison, s'offrit à leurs regards étonnés.

— M. de Laborie, dit cet homme, Remondi demande à vous parler avant de mourir.

— Mourir ! répétèrent les deux jeunes gens.

— Dites-vous vrai? continua le défenseur. Je l'ai laissé hier aussi bien portant que vous et moi, en lui annonçant le rejet de son pourvoi.

— Après votre départ, le désespoir s'est emparé du Piémontais, répondit le geôlier, et il s'est empoisonné avec de l'acide prussique qu'il s'est procuré nous ne savons pas comment. Les secours qu'on lui prodigue depuis cette nuit sont inutiles; il va bientôt rendre le dernier soupir. Il a profité d'un moment où il a pu parler pour demander à vous entretenir encore une fois. Hâtez-vous si vous voulez arriver à temps.

— O mon Dieu! merci, murmura Laborie; tu n'as pas voulu qu'après avoir volé le père, il fît emprisonner le fils.

— Ces paroles...

— Mon ami, s'écria l'avocat d'une voix radieuse , tu ne quitteras pas Toulouse. Rose ne sera pas perdue pour toi, et cette preuve si vainement cherchée jusqu'à présent d'une complicité criminelle, je vais la trouver auprès de Remondi. Attends-moi, nous sommes tous sauvés... Ah ! mon pressentiment me le dit !

En achevant ces mots, il se précipita hors de l'appartement et précéda en courant le geôlier de la prison.

VIII.

Péripétie. — Dénoûment. — Comme quoi l'on n'est vendu que par ses amis.

Pendant que Joséphin cherche à comprendre le sens des paroles de

son ami, et qu'il cherche en vain, Rose entr'ouvre, d'une main impatiente, les rideaux de ses fenêtres pour guetter l'arrivée de François Moreau. Depuis la visite de son amant, l'Arlésienne n'est plus la même femme. Elle ne redoute plus de se trouver avec le protégé de M. Fruchot, maintenant. Bien loin de là, elle voudrait, au contraire, pouvoir avancer l'heure qui doit l'amener auprès d'elle. Le moment solennel est venu. Il faut que Rose sache, enfin, si elle est irrévocablement condamnée, s'il n'y a pas dans l'âme du marchand de la rue des Arts une fibre généreuse qui répondra à sa voix désolée, si cet homme n'est pas accessible à la pitié, au désespoir d'une innocente créature, et aussi au dédain qu'elle éprouve pour lui. Oh! Rose ne tremble plus, tant s'en faut! La liberté de son amant est menacée. Cette pensée lui rend toute l'énergie qui lui est nécessaire. La jeune fille, autrefois irrésolue, faible, timide, vient de se transformer tout à coup en femme forte et courageuse. Dans son enthousiasme passionné pour l'homme que le destin accable, elle a juré de lui consacrer sa vie entière, de partager son existence cruellement éprouvée. Le malheur de Joséphin le rend plus cher à son cœur. Lui seul est l'époux de son choix, son époux devant Dieu! Elle lui doit amour et obéissance; et l'acte de dévoûment qu'il exige d'elle est si facile à la pauvre orpheline abandonnée par la nature entière! Si M. Moreau reste sourd à ses prières, son devoir est tout tracé. Il lui faudra, semblable au courageux Cyrénéen, porter la moitié de la croix du persécuté, trouver dans son âme des consolations puissantes pour calmer les souffrances du malheureux, être pour lui, dans l'exil, plus qu'une compagne ordinaire, plus qu'une amante fidèle et empressée, plus qu'une épouse dévouée et tendre. Inspirée par l'amour, Rose s'élèvera à la hauteur de son rôle, et Joséphin, éloigné de ses amis, de sa famille, de sa patrie, retrouvera en elle tout qu'il a perdu.

A l'heure indiquée la veille par l'Arlésienne, François Moreau arriva au rendez-vous. Rose lui indiqua du doigt un siége, préparé d'avance, et l'invita à s'asseoir.

—Il est donc bien vrai! je ne m'abuse point, dit le marchand en prenant une pose perfide. Je suis seul avec vous, mademoiselle Rose, désiré par vous, et vous m'autorisez à vous parler de mon amour, sans que je craigne de vous déplaire. Oh! dès ce moment, je suis le plus heureux des hommes.

—J'ai désiré, en effet, pouvoir vous entretenir, en l'absence de mon père, répondit l'amante de Joséphin d'une voix calme et assurée; mais ajouta-t-elle en regardant fixement le protégé de M. Fruchot, vous vous êtes mépris sur mes véritables intentions.

— Comment! je ne vous comprends pas!

—Je vais essayer de me faire comprendre. Depuis le temps que vous êtes admis dans cette maison, vous avez fort bien pu remarquer que je ne me montrais pas très reconnaissante des soins que vous me rendiez; vous avez pu vous convaincre, en maintes circonstances, que je ne m'estimais pas très heureuse d'être recherchée par vous, et que je ne croyais pas mériter l'honneur que vous vouliez me faire en demandant ma main. Le motif de cette froideur, de cette indifférence qui ne se sont pas démenties un seul instant, vous avez pu le deviner, vous l'avez deviné, monsieur, j'en ai acquis la preuve.

— Vraiment! je n'y suis plus, s'écria Moreau, tout à fait déconcerté.

— Puisque vous paraissez l'exiger, je vais me résoudre à un aveu devenu nécessaire entre nous. Vous aspirez à devenir mon époux; or, monsieur, vous savez que je ne vous aime pas; bien plus, que toutes mes pensées appartiennent à un autre.

— Vous ne m'aimez pas! s'écria le marchand; vous en aimez un autre, continua-t-il, en roulant de grands yeux effarés. Mais cet entretien en l'absence de M. Fruchot; cet entretien demandé hier au soir, d'un ton, pardonnez-moi l'expression, d'un ton qui a pu me paraître affectueux; ce mystère dont vous avez voulu l'entourer; cette insistance pour obtenir mon consentement!...En vérité, j'en perds la tête, mademoiselle! toutefois, je commence à voir que je me suis trompé en vous croyant revenue à de meilleurs sentimens pour moi, et je crains bien alors de jouer ici un rôle passablement ridicule, observa-t-il en donnant à sa figure cette expression dure et menaçante, qui glaçait le sang dans les veines de l'Arlésienne.

— J'ai pour vous toute l'estime que vous méritez, reprit Rose en s'encourageant à parler; mais d'amour, je n'en éprouve aucun... pardonnez à ma franchise. Un autre possède mon cœur tout entier; un autre a reçu mes sermens, et quelque effort que l'on fasse pour arriver à ce but, je ne les trahirai pas... Ecoutez, M. Moreau, continue l'Arlésienne en adoucissant le timbre de sa voix, bien que mon père donne des encouragemens à vos projets, vous ne pouvez pas persister à me vouloir pour femme. Il est peu noble, peu généreux à vous de m'obtenir sans mon consentement. Ce rôle ne convient pas à un homme délicat, à un homme d'honneur, en un mot. Renoncez à vos prétentions, rendez-moi cette liberté que je ne puis pas aliéner pour vous; abjurez toute haine pour celui que mon cœur préfère; n'abusez pas du titre que vous possédez.

— Vous savez donc?...

— Vous avez pris soin, hier au soir, de ne rien me laisser ignorer. Oui, je sais que M. Boudry a souscrit une lettre de change; je sais que cette pièce est entre vos mains, et que vous pouvez ainsi le priver de sa liberté et ruiner son avenir. Oh! de grâce! soyez grand! soyez noble! soyez généreux! n'abusez pas du pouvoir que la loi vous donne! Accordez à M. Boudry du temps pour se libérer envers vous, et mettez le comble à vos procédés délicats en renonçant à devenir mon époux; vous acquerrez par là des titres éternels à ma reconnaissance.

Cette déclaration nette et précise changea tout-à-fait la direction des pensées du marchand. Son amour, sa vanité, ses calculs d'avenir, car il y avait de tout cela chez Moreau, venaient de recevoir, une atteinte bien rude. Renoncer à Rose, à Rose, qu'il s'était habitué, depuis près de deux mois, à voir trôner en espérance dans son comptoir en acajou; renoncer à Rose, la plus jolie des filles de Toulouse; elle qui devait, par ses grâces naïves, ses manières affables, attirer dans le magasin de l'*Arlésienne* la riche clientèle de la ville. Oh! c'était là un sacrifice auquel il ne pouvait plus consentir. Moreau aimait, mais il aimait en marchand, avons-nous dit. Ce projet d'un mariage avec Rose était une chose convenue avec M. Fruchot, arrêtée avec lui-même, conclue, pour ainsi dire, dans son esprit. L'abandonner! mais c'était se déchirer le cœur, et aussi cette dernière considération lui paraissait plus déterminante encore: c'était détruire un rêve long-temps caressé. Rose, parée des charmes de ses vingt ans, emprisonnée dans un élégant canezou de velours, dans une jupe de couleur éclatante, Rose, tout étincelante d'épingles d'or, mais c'était un joyau précieux, un trésor, une fortune! sans elle, il fallait végéter toute sa vie, attendre les cliens, travailler nuit et jour sans la perspective du bien-être assuré; sans elle, point de *bastide* sur les bords du canal.

Telles étaient les réflexions qui se pressaient en foule dans l'esprit du marchand, lorsque l'arrivée soudaine de M. Fruchot vint l'arracher à ce que sa position avait d'embarrassant.

— Eh bien! dit l'huissier en paraissant sur le seuil de la porte. Il est midi moins un quart, ajouta-t-il en tirant de son gousset sa montre d'argent.

Rose attendait dans une anxiété mortelle la réponse qui allait sortir des lèvres du marchand. Debout, près de son fauteuil, une main sur le dossier, l'autre sur son cœur, le cou tendu, la respiration haletante, elle exprimait, par une pantomime expressive, les angoisses de son âme.

— Vous attendiez, pour agir, mes dernières instructions, dit enfin le marchand de la rue des Arts, en s'adressant à M. Fruchot. Ces instructions, les voici: Présentez la lettre de change au souscripteur. A défaut de paiement, faites appliquer les dispositions de la loi.

— Voilà qui est fort bien parlé, dit en cet instant une voix qui retentit derrière le créancier impitoyable.

Et aussitôt Alfred de Laborie et Joséphin Boudry pénètrent ensemble dans le salon de l'huissier.

En apercevant celui qu'elle aime, Rose, par un mouvement rapide, s'est précipitée au devant de lui. M. Fruchot a tressailli. Son second mouvement est de saisir le dossier qui renferme la lettre de change.

Un frisson glacial a parcouru tout le corps du marchand. L'irruption soudaine des deux amis vient d'ébranler dans son âme cette fermeté reconquise depuis quelques instans à peine. Il a subitement abaissé les yeux vers la terre. Quel est donc le motif de ce trouble, de cet embarras, de ce malaise qu'éprouve cet homme chaque fois que le hasard le met en présence de son rival?

Un silence profond, qui dura cinq minutes au moins, avait suivi l'apparition des deux amis. Cependant, chacun des spectateurs était agité par des sensations bien différentes. Le marchand venait de prendre une résolution désespérée; il relevait la tête, et son regard, ainsi que celui de l'huissier, demandait aux visiteurs importuns compte de leur conduite. Rose concentrait son âme dans ses yeux, et ses yeux, elle les tenait attachés sur son amant. Il y avait, dans cette absence de paroles, dans l'attitude de ces trois personnages, une interrogation plus pressante que les injonctions les plus formelles, les plus impératives.

— Nous vous devons, M. Fruchot, dit Laborie d'une voix grave et solennelle, l'explication de notre présence chez vous en ce moment. Cette explication, je vais vous la donner; mais auparavant, permettez-moi d'adresser quelques mots devant vous à celui que vous appelez déjà votre gendre. — M. Moreau, continua-t-il en se tournant vers le marchand, êtes-vous toujours décidé à disputer à mon ami la possession de Mlle Rose?

— Une pareille question.... s'écria l'huissier.

— Permettez, c'est à M. Moreau à répondre.

— Je trouve la demande assez singulière, assez... plaisante, dit à son tour François Moreau. Tout mon bonheur repose en Mlle Rose, et puisque M. Fruchot veut bien m'accorder sa main, je ne vois pas pourquoi je refuserais ce don précieux.

— Réfléchissez bien.

— Mes réflexions sont toutes faites; j'aspire à cette union depuis deux ans, et je ne suis pas encore disposé à changer d'avis.

— Sans doute, M. Moreau sera mon gendre, car je le veux ainsi, dit le praticien en faisant un geste d'impatience. Mais puisque vous voilà, monsieur Boudry, continua-t-il en ouvrant son dossier, vous plairait-il solder le montant de la lettre de change souscrite, il y a deux ans, au profit de M. Samuel Frazzioni, et passée à notre ordre; à l'ordre de mon gendre, ai-je voulu dire.

— Un instant! nous connaissons les projets de M. Moreau et l'espoir dont il s'est bercé de se débarrasser d'un rival importun en le faisant jeter en prison. Le moment de régler leurs comptes est arrivé. M. Joséphin Boudry est en mesure de remplir ses engagemens. Reste à savoir maintenant s'il est le débiteur de M. Moreau, ou si M. Moreau n'est pas le sien.

— Son débiteur! s'écrièrent à la fois l'huissier et le marchand.

— Regardez-moi en face, monsieur, s'écria à son tour l'amant de Rose, en interpellant son rival d'une voix éclatante; en face, entendez-vous bien? ainsi qu'il convient à un homme d'honneur qui se trouve en présence d'un autre homme d'honneur. Je suis Joséphin Boudry, fils de M. Fortuné Boudry, de son vivant armateur à Arles, ajouta-t-il en appuyant fortement sur ce dernier membre de phrase.

Le marchand avait pâli; mais sa voix resta ferme, son regard assuré.

— Eh! que m'importent votre nom et celui de votre père, dit-il en faisant un geste dédaigneux.

— Que vous importe! répéta Joséphin en faisant deux pas vers son rival; recueillez-vous: votre mémoire ne vous rappelle-t-elle pas, à la seule inspection de mes traits, une personne que vous n'avez vue qu'une fois, il est vrai, mais dans des circonstances telles, que vous garderez toute votre vie le souvenir de cette rencontre?

— Il est temps que cette comédie finisse, s'écria le marchand; parlez plus clairement, si vous voulez qu'on vous comprenne.

— Parlez, parlez, s'écria à son tour M. Fruchot.

— Vous le voulez! demanda Laborie en s'avançant au milieu de la salle. Eh bien! soit; tombe enfin cette épée de Damoclès, si long-temps suspendue sur votre tête! Je dirai tout; aussi bien l'épreuve a duré trop long-temps, et faut-il que M. Truchot connaisse enfin la moralité de l'homme à qui il réservait sa fille.

Il y a trois ans à peu près, un armateur d'Arles fut appelé à Lyon pour ses affaires. Cet armateur, nommé Fortuné Boudry, passait dans une des petites rues qui avoisinent la place Belcour, en revenant du théâtre, lorsque tout-à-coup deux malfaiteurs se précipitent sur lui, et à l'aide d'un mouchoir fortement appuyé sur la bouche, réussissent à étouffer ses cris. M. Boudry avait touché le jour même 50,000 fr. chez un banquier de la ville. Cette somme devint la proie des audacieux voleurs. Voilà le fait pur et simple.

Reste à dénoncer ces deux malfaiteurs, dont le nom nous est connu.

Le premier était teneur de livres chez le banquier qui compta les 50,000 fr. à M. Boudry. C'est lui qui a décidé son camarade à tenter cette attaque nocturne. Après une série de vols qui sont restés impunis, il a trempé la main dans le sang d'un vieillard opulent afin de s'emparer de sa fortune, et, défendu par moi, il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il vient de rendre le dernier soupir en ma présence; son nom est Remondi.

Mais Remondi a fait un aveu avant de comparaître devant le tribunal de Dieu. Il a déclaré que son camarade de vol était commis dans la même ville que lui; qu'après l'attaque de M. Boudry, il s'était retiré à Toulouse, son pays natal, et qu'il avait employé les 25,000 fr. lui revenant pour sa part, à monter un magasin de nouveautés. Il a dit qu'il n'avait jamais cessé, depuis son incarcération en cette ville, d'avoir des intelligences avec son ancien complice; qu'il a été aidé par lui dans sa tentative d'évasion; il allait ajouter peut-être dans son empoisonnement, lorsque la mort l'a empêché de continuer. Eh bien! cet homme, vous l'avez tous deviné, il est là devant vous, il s'appelle François Moreau.

— Infamie et mensonge! s'écria le marchand en se précipitant vers son accusateur. La preuve! la preuve, de ce que vous avancez, ajouta-t-il d'une voix menaçante.

— Ah! la preuve! Oui, sans doute, il est assez difficile de la fournir, puisque Remondi est mort, répondit l'avocat en attachant son regard sur celui du marchand.

— Calomnie infâme! s'écria Moreau dont le visage s'illumina soudain à la pensée qu'il était impossible à son accusateur de produire la preuve de ce qu'il avançait.

Après avoir laissé le marchand se complaire un instant dans son triomphe.

— J'oubliais une circonstance importante, reprit tranquillement Laborie, comme si, en effet, un souvenir venait de surgir tout-à-coup dans son esprit, en tirant un papier de sa poche.

Le teneur de livres reçut, le lendemain du vol, écrite par son complice, une lettre annonçant les recherches faites par la police, et constatant ainsi la part que chacun d'eux avait prise à ce crime. Or, cette lettre, conservée par Remondi, vient de m'être remise par lui-même à son lit de mort. La voici, ajouta-t-il, en dépliant devant Moreau le papier signé par lui autrefois. Vous demandiez une preuve, et moi, je la cherchais depuis deux mois, cette preuve matérielle qui devait vous confondre, depuis certaine visite dont j'ai gardé le secret en mon cœur, et que vous n'avez pas oubliée. Vous demandiez une preuve, eh bien! la voilà, monsieur.

En voyant cette lettre dans les mains de Laborie, Moreau resta un moment immobile et comme cloué au sol. Jetant ensuite un regard autour de lui, et remarquant que chacun, et jusqu'à M. Fruchot, s'était éloigné avec horreur, il poussa un cri terrible, semblable au rugissement d'un tigre blessé à mort, et d'un bond il franchit l'espace qui le séparait de l'escalier.

Avant que M. Fruchot eût eu le temps de prononcer une parole, Laborie avait mis la main de Rose dans celle de Joséphin. Comprenant la pensée de l'avocat, les deux amans s'étaient précipités aux pieds de l'huissier.

— Dans mes bras, mes enfans, murmura le praticien, en essuyant la première larme qu'il eût versée depuis trente ans, et pardonnez-moi a mal que je vous ai fait. Votre bonheur sera ma punition.

Le lendemain, on retira le cadavre de Moreau du fonds du puits de la maison de la rue des Arts.

Le fil qui la tenait suspendue sur la tête du coupable, ayant été brisé par Laborie, l'épée de Damoclès, en tombant, avait tué le complice de Remondi.

CHARLES EXPILLY. — (*National.*)

Comment l'amour vient en causant.

Le comte **HENRI DE VALOGNE.**
La comtesse **BERTHE**, sa femme.

(La scène se passe dans le salon d'un beau château, aux environs de Paris, sous l'empire.)

LE COMTE, LA COMTESSE.

(Berthe a vingt ans; elle est fort belle, grande, les cheveux blonds; assise dans un grand fauteuil à l'extrémité du salon, on devine, à l'expression de son visage, qu'un violent dépit, allant même jusqu'à la colère, préoccupe son esprit; elle porte un élégant costume de voyage, un chapeau de paille couvre sa tête.

Le comte Henri est un homme qui approche de la quarantaine; beau et parfaitement conservé; sa figure et sa taille sont remarquables de noblesse et de distinction. Vêtu d'un habit de cheval, il se tient debout, en face de sa femme, à l'autre bout du salon, le dos appuyé contre une console.

Un silence profond règne dans l'appartement. Tout à coup, cependant, la comtesse, lasse sans doute de ce monotone tête-à-tête, lève les yeux, qu'elle tenait baissés vers la terre, chasse avec sa main les boucles dorées qui cachent à moitié son joli visage et s'adresse à son mari du son de voix le plus ironique.)

BERTHE. — Eh bien, monsieur, vous voilà satisfait?

HENRI. — N'ai-je pas lieu de l'être lorsque je vous regarde? Vous n'avez jamais été aussi jolie!

BERTHE (sans paraître faire attention aux mots flatteurs que lui a adressés son mari.) — Depuis ce matin, je suis votre femme et me voilà selon vos désirs en tête à tête avec vous, dans un château perdu....

HENRI (souriant). — Perdu... à quatre lieues de Paris!

BERTHE. — Ce pays est affreux, et le chemin qui y conduit est le plus ennuyeux que j'aie parcouru de ma vie.

HENRI. — Cependant, pour vous rendre la route plus agréable, j'ai pris le soin de vous laisser seule dans la calèche, me contentant de surveiller à quelque distance le précieux dépôt qu'elle contenait. Vous auriez dû me savoir gré de cette réserve, car c'était au moins un point que je vous rendais sur la partie engagée entre nous; il était convenu que je ne vous quitterais pas un instant, pendant le peu d'heures que vous consentiez à me consacrer.

(Ici le silence se rétablit, puis la comtesse reprend): — Savez-vous, monsieur, que, plus je réfléchis à votre conduite, plus je m'étonne de l'audacieuse fatuité qui l'a dictée.

HENRI. — Vous vous méprenez; c'est un grand fond d'espoir: voilà tout.

BERTHE. — Croire qu'une seule journée est suffisante pour arriver à se faire aimer d'une femme qui ne peut vous souffrir et...

HENRI. — Et, qui en aime un autre, n'est-ce pas cela que vous vouliez dire?

BERTHE. — Mon Dieu, monsieur, s'il peut vous être agréable de vous l'entendre répéter, eh bien! oui, j'en aime un autre... j'aime mon cousin et il m'adore, nous nous sommes juré un éternel amour, et rien ne me fera oublier mes sermens... je n'aimerai jamais que lui... Quand je pense, monsieur, que vous saviez cela et que vous m'avez épousée... (Avec un amer dédain.) En vérité c'est presque une lâcheté!

HENRI (froidement). — Vous vous méprenez encore, madame; dans nos positions respectives, ce n'est que du dévoûment.

BERTHE. — Je ne vous comprends pas...

HENRI. — Alors, pardonnez-moi si je vous en donne l'explication en quelques mots: vous n'avez *rien* et j'ai cent mille livres de rentes!

BERTHE. — Ah! monsieur, l'argent ne fait pas le bonheur!

HENRI. — Peut-être, mais il y contribue singulièrement.

BERTHE. — Mon cousin ne possédait rien, et j'aurais donné la moitié de ma vie pour pouvoir lui consacrer l'autre moitié.

HENRI. — C'est ainsi qu'on raisonne quand on a vingt ans!

BERTHE. — Est-ce ma faute, à moi, monsieur, si vous en avez quarante?... D'ailleurs, cessons cette discussion; elle est inutile, et ne peut mener à rien; nous ne sommes pas destinés à vivre ensemble; il n'est donc pas nécessaire de chercher à nous convaincre de nos opinions réciproques. Si j'ai consenti à vous épouser...

HENRI (l'interrompant). — C'était pour complaire à votre père, je le sais.

BERTHE. — Vous vous méprenez à votre tour, monsieur; c'était pour lui obéir.

HENRI. — A votre place, j'aimerais mieux que l'on crût une chose que l'autre.

BERTHE. — Et pourquoi, s'il vous plaît?

HENRI. — Parce que le dévoûment fait encore plus d'honneur au cœur d'une femme que l'obéissance.

BERTHE. — Ah! mon cœur, monsieur, s'en est-on mis en peine? ne

l'a-t-on pas déchiré, torturé? Ce cœur, qu'Alfred possédait tout entier, ne m'a-t-on pas ordonné de le lui reprendre pour vous le donner?... Celui que j'aime, que j'aimerai toujours, devait apprendre, pour ne pas me mépriser, que l'obéissance, la force, avaient pu me rendre parjure.

HENRI (avec négligence). — Croyez-vous que monsieur votre cousin attache un grand prix à tout cela?

BERTHE (vivement.) — Lui! lui! fasse le ciel qu'il ne se donne pas la mort!

HENRI. — Oh! rassurez-vous, on ne quitte pas la vie si légèrement. D'ailleurs, M. Alfred a tout ce qu'il faut pour se consoler : une jolie figure, cinq chevaux de course, une loge à l'année, et, de plus, près de cent mille francs de dettes. Avec cela on hésite à se brûler la cervelle.

BERTHE. — Trêve là-dessus, monsieur ; c'est une cause dans laquelle vous ne pouvez être impartial.

HENRI.—J'avais pris ce sujet de conversation, comme j'aurais pris tout autre, pour tuer le temps : je vous obéis et me tais.

BERTHE. — Quelle heure est-il donc?

HENRI. — Midi et demi!

BERTHE. — Il me semble qu'il y a un siècle que je suis enfermée ici... encore cinq mortelles heures d'attente... J'espère au moins, monsieur, que ce temps écoulé, vous me laisserez prendre la route de Paris et retourner chez mon père.

HENRI. — Vous avez ma parole; si ce soir vous pensez comme ce matin, il ne nous restera de la chaîne qui nous lie l'un à l'autre depuis quelques heures, que mon nom que toute femme peut s'honorer de porter, et la moitié de ma fortune. Quant à moi, je pars, je retourne en Amérique... et m'y fixe à jamais!

(Ici le comte soupire profondément. Moment de silence, pendant lequel Berthe, après avoir très attentivement regardé son mari, porte alternativement ses yeux sur tous les objets qui l'environnent.)

BERTHE.—Savez-vous, monsieur, que ce salon est fort beau.

HENRI. — Pouvait-il jamais l'être trop, en raison de l'honneur qui lui était réservé?

BERTHE.—Est-ce que vous l'avez fait arranger ainsi pour moi?

HENRI.—Pour qui donc serait-ce?

BERTHE.—Une journée est bientôt passée, il n'était pas nécessaire...

HENRI (l'interrompant). — Je conçois que pour vous cette journée s'écoulera sans laisser aucune trace ; mais si elle est pour un autre le seul instant heureux dont il puisse embellir ses souvenirs ; si cette journée est la seule étoile brillante qui se soit élevée dans la nuit d'un malheureux, ne doit-il pas la fêter, comme si elle devait durer toujours, afin qu'elle revienne plus belle à sa pensée quand le songe sera évanoui!

BERTHE. — D'où viennent ces fleurs?

HENRI.—D'une serre qui s'étend sur la terrasse du château et dont les portes s'ouvrent dans votre appartement.

BERTHE (avec un dédaigneux sourire).—Mon appartement...

HENRI.— Ah! pardon!... je veux dire dans l'appartement qui eût été le vôtre... si... Mais vous serait-il agréable de visiter cette partie du château?

BERTHE. — A quoi bon? J'espère bien ne remettre jamais les pieds ici.

HENRI. — Cependant cette terre fait partie de votre douaire, et j'espère... que lorsque vous... ne craindrez plus... de m'y rencontrer...

BERTHE.—Votre conduite est une énigme que je ne puis comprendre... Avec de la générosité dans l'âme, agir à mon égard comme vous l'avez fait, c'est inexplicable!

HENRI. — Le mot de l'énigme est pourtant facile à trouver ; le voici : Je tiens beaucoup à votre bonheur et fort peu à ma fortune.

BERTHE. — Mais, monsieur, comment entendez-vous donc mon bonheur? Est-ce en obtenant de mon père qu'il exigera le sacrifice de mon amour? Est-ce en me forçant de renoncer au seul avenir qui me promettait des jours heureux? Est-ce enfin en m'ôtant à jamais l'espoir d'être unie à celui que j'aime, que vous prétendez faire mon bonheur?

HENRI. — C'est que justement celui que vous aimez ne pouvait vous rendre heureuse.

BERTHE (avec feu). — Mon cousin est un homme charmant!

HENRI. — Nous sommes parfaitement d'accord sur ce point; votre cousin est un homme charmant ; il monte merveilleusement à cheval, casse neuf poupées sur dix au pistolet, porte avec une grace inimitable sa canne et son lorgnon, et danse la masourka comme s'il était né sur les bords de la Vistule.

BERTHE. — Et la valse, monsieur, dont vous ne parlez pas...

HENRI. — Pardon, j'allais y arriver... La valse est d'un trop grand poids dans les qualités d'un mari pour que j'aie garde de l'oublier.

BERTHE. — On déprécie souvent ce que l'on ne peut imiter.

HENRI. — Il est vrai que j'ai renoncé à la valse depuis quelque temps.

BERTHE.—Eh bien! monsieur, cette valse dont vous riez si *spirituellement* a cependant failli faire faire deux mariages superbes à mon cousin, la charmante duchesse de V... qui depuis six ans n'a jamais voulu se remarier, et Mlle de M... qui a quarante mille livres de rentes, se sont éprises follement de lui après un bal chez la princesse de M..., et si Alfred ne m'eût passionnément aimée...

HENRI. — Cela prouve d'autant plus la violence de l'amour de ces dames, que la duchesse ne jouit de la fortune de son mari qu'à la condition qu'elle ne se remariera pas, et que Mlle de M... n'entrera en possession de celle que lui a laissée son oncle que le jour où elle épousera un petit parent, le marquis de M...

BERTHE. — Votre intention, monsieur, est sans doute de me faire croire que mon cousin, bien plus par intérêt pour lui que par amour pour moi, a refusé la main de ces dames.

HENRI. — Pourquoi me supposer une arrière-pensée? Je cite des faits et voilà tout.

BERTHE. — D'ailleurs, monsieur, vos interprétations malveillantes ne peuvent atteindre mon cousin; j'ai un fait irrécusable à opposer aux vôtres: je suis sans fortune, et Alfred m'aimait!

HENRI. — Du moins il le disait.

BERTHE (avec une dignité concentrée.) — Il faisait mieux que le dire, monsieur, il le prouvait!

HENRI.—Mais je ne vois pas trop comment.

BERTHE.—Et n'est-ce donc rien que de suivre une femme en tous lieux, d'être partout, toujours à ses ordres; au bois, au bal : de vouloir être le seul à l'accompagner ; de ne danser, valser qu'avec elle?

HENRI.—C'est de l'égoïsme, et pas autre chose.

BERTHE.—Quelle abominable façon d'envisager les actions d'autrui vous avez ; tenez, je vous accorde toute ma pitié, car il faut être bien blâsé pour juger ainsi.

HENRI.—Il ne faut qu'un peu d'expérience pour cela. Si vous me citiez, de la part de votre cousin, quelque acte de véritable dévoûment, alors je serais de votre avis; mais je ne puis en conscience baser, sur des manifestations aussi futiles, un amour profond et solide, comme celui que vous me semblez digne d'inspirer.

BERTHE. — Que vouliez-vous donc qu'il fît, monsieur? qu'il m'enlevât?

HENRI. — On n'estime guère une femme sans dot, dans le siècle où nous vivons. Mais puisque vous êtes si forte en argumens, ma chère Berthe, voyons, répondez à celui-ci : Je sais par monsieur votre père que jamais votre cousin n'a demandé sérieusement votre main!

BERTHE (avec embarras). — Il est vrai... que... étant sans fortune.. la crainte de me rendre malheureuse... il attendait...

HENRI. — Quoi! M. Alfred n'a pas, que je sache, d'héritage dans l'avenir.

BERTHE. — On ne sait ce qui peut arriver... le hasard.

HENRI. — Le hasard est un mot fort utile à ceux qui n'ont rien à mettre à sa place.

BERTHE. — Il faut pourtant bien compter sur quelque chose!

HENRI. — Mais n'existe-t-il au monde que le hasard sur lequel on puisse faire foi! Le travail, par exemple...

BERTHE. — Ne voudriez-vous pas, monsieur, que mon cousin se fît vigneron.

HENRI. — J'avoue que la délicatesse des mains de M. Alfred ne s'accommoderait guère de la bêche ou du rateau. Mais il y a, il me semble du moins, beaucoup d'autres professions que peut embrasser un homme bien né.

BERTHE. — Lesquelles, s'il vous plaît? Artiste, littérateur, commis? Qu'il aille, lui, Alfred, dont la taille a tant d'élégance, se couvrir du vêtement disgracieux de messieurs les *enfans des beaux-arts*, qu'il rougisse ses yeux à tant par colonne de journal ; ou que, faible et débile, il aille abrutir sa jeune intelligence entre les quatre murs de quelque richard de la finance? Non, monsieur, non, mon cousin ne se courbera jamais sous un pareil joug; il est gentilhomme, et...

HENRI (l'interrompant). — Et amoureux, dites-vous?

BERTHE. — Oh! certainement!

HENRI. — Eh bien! madame, tout ce que vous venez de dépeindre là sous des couleurs si défavorables, un sentiment noble le revêt de teintes bien différentes. Le mobile qui nous fait agir influe si évidemment sur nos actions, que, dans tel ou tel cas donné, elles changent complétement d'aspect. Travailler à gagner de l'argent pour le seul plaisir d'amasser ou pour celui d'en faire un usage répréhensible, voilà la honte ; mais de quelque rang de la société que l'on soit sorti, travailler pour soulager la misère, pour vivre indépendant ou pour acquérir une femme que l'on aime, voilà qui ennoblit le labeur et nous environne d'un respect que n'obtiendra jamais l'homme oisif dont la vie s'écoule à rêver à quelle bourse amie il s'adressera pour pourvoir aux plaisirs du lendemain.

BERTHE (timidement). — Il est vrai, monsieur... qu'ainsi que vous le dites... Mais on ne prend pas du jour au lendemain l'habitude du travail, et mon cousin ne saurait, à son âge et sans être fort malheureux, changer un genre de vie...

HENRI. — L'amour fait faire tant de choses, madame!... Je pourrais, si vous consentiez à m'écouter quelques instans, vous raconter une histoire...

BERTHE. — Contez, monsieur, contez. (Elle se retourne vers la pendule.)

HENRI. — Oh! nous avons bien le temps, madame; pour quelle heure avez-vous demandé vos chevaux?

BERTHE.—Mais... pour six heures.

HENRI.—Je m'arrangerai de manière à avoir terminé avant le terme fatal ; d'ailleurs, vous êtes trop bonne pour ne pas m'accorder le quart d'heure de grâce.

BERTHE (souriant). — Un quart d'heure est si peu de chose...

HENRI. — C'est selon avec qui on le passe et le prix qu'on y attache.. Mais je commence. (Il prend un fauteuil et se rapproche un peu de la comtesse.)

HENRI. — Quelques années avant la révolution existait encore, aux environs de Mortagne, un petit château seigneurial qui ne rappelait en rien les donjons des nobles Normands, au temps où les guerres intérieures déchirant le pays, tous comtes ou barons avaient besoin d'une forteresse pour se défendre contre l'agression de ses voisins. Ce petit château, appelé Puisay, aurait pu avec ses murs blancs, son toit en briques, passer facilement pour un joli *cottage*, si le pigeonnier de rigueur, flanquant une des extrémités de son corps de logis, ne fût venu révéler ses prétentions à la féodalité. Situé sur un plateau fertile, Puisay n'avait d'autre jardin qu'une prairie naturelle où croissait en tous temps un gazon vert et touffu, que chaque printemps venait émailler de paquerettes, de verveine et de serpolet.

Ce beau tapis descendait par une pente douce dans un bois délicieux, arrosé par le plus frais ruisseau; ses eaux limpides, après avoir serpenté pendant un demi-quart de lieue à l'ombre des peupliers et des bouleaux qui bordaient sa rive, venaient faire tourner la roue d'un moulin dont le bruit cadencé ajoutait au charme de ce champêtre tableau. Ce moulin était presque la seule fortune de son propriétaire. Le marquis de T..., vous me permettrez de vous taire son nom, n'était déjà plus un jeune homme à l'époque où commence ce récit; dégoûté de de la vie des cours, où il avait rencontré un grand nombre d'ingrats, on l'avait vu, à quarante ans, abandonner un poste éminent pour venir s'enfermer dans ce qu'il nommait *sa Chartreuse*. Là, avec des livres et des pinceaux, il passait doucement sa vie, se complaisant au grand spectacle de la nature, y récréant son esprit par le souvenir du bien qu'il avait fait. Les âmes droites, les consciences tranquilles n'ont rien à redouter de la solitude; le mal seul a besoin de s'étourdir; aussi le marquis se trouvait-il heureux. Cependant il se prenait quelquefois à regretter de n'avoir point, dans le monde bruyant et futile où il avait vécu, rencontré une femme à laquelle il eût osé confier le bonheur de sa vie; une femme qui, en prenant soin de ses vieux jours, eût égayé son foyer, alors que les années seraient venues lui interdire les plaisirs de la chasse, et que ses yeux affaiblis l'obligeraient à renoncer à ses douces lectures, à sa peinture chérie. Il arriva pourtant que la Providence, qui souvent même en ce monde tient en réserve des récompenses pour ses élus lui envoya...

BERTHE (en riant). — Une femme charmante qui se passionne pour ses quarante printemps!

HENRI. — Ceci eût été les joies du paradis. Je ne vous parle que d'une récompense de ce bas monde. Non, madame, la providence ne lui envoya pas une femme, mais un enfant!

BERTHE. — Un enfant.

HENRI. — Oui, madame, un enfant, un malheureux orphelin, et voici comment: le marquis de T. avait pour ami d'enfance, pour compagnon de jeunesse et pour frère d'armes, un pauvre cadet de grande famille, le comte de V..., qui mourut en laissant un fils, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère. A son heure dernière, le moribond demanda à Dieu, son unique refuge, qui prendrait soin de cet enfant bientôt seul sur la terre, et Dieu envoya au père désolé la pensée de le confier au marquis de T... En apprenant le legs qui lui était échu, le marquis remercia le ciel qui lui envoyait un être à aimer, une âme à former au bien, un cœur dans la reconnaissance duquel il trouverait un jour la récompense de son action généreuse, et le jeune Henri fut bientôt dans les bras de son second père!

BERTHE. — Henri...

HENRI. — Pardon, madame, j'ai prononcé ce nom comme j'en aurais dit tout autre. S'il doit diminuer l'intérêt que je désire vous inspirer pour le héros de mon histoire, je vais le changer... si vous voulez, nous l'appellerons... Alfred, par exemple.

BERTHE. — Mon Dieu, monsieur... le nom m'est indifférent...

HENRI. — Alors, nous dirons Henri, n'est-ce pas, madame?

BERTHE (très bas). — Oui, monsieur, Henri.

HENRI. — Mon héros, donc, avait dix ans quand il entra sous le toit hospitalier de Puisay. Fils d'un père qui passait sa vie à faire la guerre, ou dans des garnisons éloignées de Paris, le pauvre enfant, privé des soins de sa mère, n'avait jamais connu les douceurs et l'ineffable bonheur que procure l'affection d'un ami. En se voyant l'objet d'une tendresse expansive et éclairée, en recevant les caresses de son bienfaiteur, Henri sentit son cœur se remplir pour lui d'un amour filial qui ressemblait à un culte divin, et dès lors il se jura à lui-même de consacrer toute sa vie au bonheur de celui qui avait le premier ouvert son âme aux nobles sentimens de l'amitié et de la reconnaissance. L'esprit de l'enfant, peu cultivé jusqu'alors, son éducation négligée, acquirent bientôt entre les mains habiles du marquis un développement rapide. Cette vie des champs, qui laisse tant de loisirs pour l'étude, forma de bonne heure le jeune vicomte de V.... au raisonnement et à l'analyse; elle l'éloigna de ces vains plaisirs du monde qui effleurent le cœur sans y rien laisser qui le fortifie contre l'adversité et apprenne à l'homme qu'il est un autre bonheur que celui qui n'a pour but que la louange et l'éclat! Mais pardon, madame, j'oublie que ce monde dont je fais la critique ..

BERTHE. — Il me semble, monsieur, que je vous écoutais de manière à m'éviter au moins une épigramme.

HENRI (gaîment).—Vous avez raison, et je ne suis qu'un grand ingrat! Je reprends. Depuis sept années, la vie du jeune Henri, s'écoulait, heureuse et paisible, exempte des inquiétudes du présent et des soucis de l'avenir; ne montrant d'autre ambition que celle d'avoir, pendant la semaine, assez mérité de son cher maître, pour obtenir d'aller le dimanche faire une partie de bateau jusqu'au poétique moulin; les plaisirs de mon héros étaient simples comme son existence, tranquilles comme son âme. Mais hélas! madame, tandis qu'à Puisay, ces deux hommes heureux l'un par l'autre, ne demandaient au ciel que de leur permettre long-temps un pareil bonheur, la révolution étendait ses cruels ravages; le pays habité par le marquis et son élève résista long-temps à l'anarchie, mais enfin il succomba sous le nombre; et l'on commençait déjà à y compter beaucoup de victimes, quand, pour sauver leur tête, nos deux héros durent dire adieu au petit castel, à la prairie en fleurs, à son bois ombreux et à son frais ruisseau! Combien de fois en s'éloignant de cette solitude, si chère à leur cœur, les pauvres fugitifs tournèrent la tête pour lui dire un dernier adieu! Combien de larmes versa le jeune Henri, lorsqu'il commença à ne plus distinguer les girouettes, les cheminées blanches qui, ainsi que l'étoile des mages, avaient si souvent guidé de loin son retour au bercail!! Tenez, madame, il me semble que j'y suis encore... nous franchissions la colline... le soleil se couchait derrière le petit bois... je...

BERTHE. — Vous, monsieur?

HENRI. — Quelle folie est la mienne!... Pardon, madame... Cette histoire m'a été contée si souvent... Mon Dieu! Où étais-donc, madame?

BERTHE. — Derrière la colline, monsieur!

HENRI. — Ah! oui. Enfin, madame, après les plus tristes adieux à ce séjour de paix, qu'ils croyaient ne jamais revoir, nos deux pèlerins gagnèrent paisiblement un petit port de mer de Bretagne, où on leur avait fait secrètement savoir qu'ils trouveraient le moyen de passer en Angleterre. Ils y trouvèrent en effet un bâtiment marchand en partance qui, moyennant un prix exorbitant, consentit à leur faire faire la traversée. On savait combien de périls menaçaient alors les jours de la noblesse française, et la cupidité vendait au poids de l'or le salut d'une existence à laquelle était réservée la douleur de végéter misérablement loin du sol de la patrie.

Sur le même vaisseau qui transportait en Angleterre le marquis et son protégé, se trouvait une jeune fille d'une beauté remarquable, et dont les larmes ne tarirent pas un instant pendant le trajet, que des vents contraires rendirent aussi long que dangereux. Chacun, préoccupé de ses propres chagrins, ou absorbé par l'inquiétude sur le sort de ceux qui n'avaient encore pu quitter la France, n'accordait qu'une faible attention au désespoir de la pauvre inconnue. Il n'y eut que le marquis, dont l'âme généreuse compatissait toujours aux maux d'autrui, qui se prit de pitié pour cette enfant isolée que la douleur semblait rendre insensible à tous les dangers qui l'environnaient. Les expressions affectueuses et paternelles de celui qui cherchait à la consoler, ses manières douces et respectueuses finirent par arracher à la jeune affligée le secret de ses larmes; et le marquis apprit bientôt, de la bouche même de Mlle de B..., que, demeurant à Nantes, elle avait vu massacrer sous ses yeux, toute sa famille. Sauvée miraculeusement par un vieux serviteur de son père, elle avait réuni le peu d'argent échappé au pillage de sa maison, et, saisie d'effroi, fuyant le théâtre de tant de crimes, elle était venue, à pied, jusqu'au port d'où nous étions partis, donnant au capitaine du navire tout ce qu'elle possédait pour qu'il l'emmenât avec lui.

Ce récit terrible en lui-même et que rendait encore plus affreux l'abandon où se trouvait Mlle de B..., émut jusque dans ses replis les plus profonds le cœur sensible du marquis. Qu'allait devenir sur une terre étrangère cette jeune fille privée de conseils et de soutiens? Trouverait-elle dans le travail de ses mains de quoi subvenir à une existence brillante jusqu'alors? Cette beauté, qui semblait appeler la richesse, ne deviendrait-elle pas pour l'infortunée une source de malheurs plus grands que la mort elle-même? Le marquis se demandait tout cela, et cependant, à peine âgé de cinquante ans, ayant encore cette fraîcheur que conservent longtemps aux hommes une conscience sans reproches et des mœurs pures, le marquis, qu'aucun lien de parenté n'attachait à Mlle de B..., ne pouvait être pour elle un appui convenable. Il fallait l'épouser, le marquis s'y décida... Lorsqu'après un séjour de trois mois en Angleterre, M. de T... se fut assuré que la raison, l'esprit et l'intelligence de cette belle jeune fille égalaient les charmes de sa personne, il lui demanda sa main et l'obtint. Au bonheur d'avoir retrouvé un père, Henri joignit donc les douceurs de l'amour d'une sœur avec laquelle il partagea le soin d'embellir la vie de son bienfaiteur! Mais ces joies de la famille, le sort jaloux devait bientôt les détruire! En mettant au monde une fille belle comme les anges, la marquise mourut...

Et de cette union qui semblait promettre une suite de jours si heureux, il ne resta plus qu'une enfant, fleur délicate, venue du ciel pour parfumer l'asile des exilés!... Que vous dirais-je de cette enfant, madame? tendre, étourdie, bonne et malicieuse, à l'âge de trois ans, elle était déjà la créature la plus séduisante du monde, et il était impossible de la voir sans l'aimer avec passion: le marquis était resté inconsolable de la perte de sa femme; lui qui avait pendant tant d'années résisté au désir de se choisir une compagne, il lui fallait la pleurer, à l'âge où les espérances commencent à s'éteindre; aussi pendant long-temps, et quoiqu'en l'aimant tendrement, supporta-t-il avec peine la présence de celle qui lui rappelait de si déchirans souvenirs. Il arriva de cette douleur du père, que la petite se réfugia presque exclusivement dans les bras de l'ami qui lui restait. Henri qui souriait à son approche, qui la berçait en lui chantant de vieux airs français, Henri qui partageait ses jeux et ses plaisirs, devint son favori. Nos émigrés n'étaient pas heureux; la fortune du marquis, médiocre même avant la révolution, l'était encore bien davantage alors, et le joli

moulin de Puisay tournait pour tout autre que pour son ancien maître. Il fallait donc vivre avec la plus stricte économie, et la maison occupée par la famille aux environs de Londres étant montée sur le pied le plus modeste, le jeune comte de V... se trouvait être presque la seule personne aux soins de laquelle fût confiée la petite... Comment l'appellerons-nous, madame?

BERTHE (avec embarras.) — Mais... monsieur...

HENRI. — Vous m'avez permis de donner le nom de Henri à mon héros, donnez-moi le vôtre pour mon héroïne... cela portera bonheur à cette histoire... Y consentez-vous?

BERTHE. — Pourquoi pas, monsieur, si ce nom vous plaît plus qu'un autre.

HENRI. — Vous savez qu'il me plaît plus que tous... mais je reprends mon récit.

Comme je vous le disais, madame, Henri était devenu la *gouvernante* et *l'institutrice* de la jeune Berthe. Le matin, quand l'unique et vieille servante anglaise avait levé la petite fille, son compagnon fidèle peignait ses beaux cheveux blonds, car l'héroïne de mon histoire avait les cheveux blonds, madame; il lui faisait joindre ses petites mains blanches et mignonnes et lui apprenait à prier pour son père affligé, pour sa mère morte et pour le repentir des méchans. Il lui enseignait le langage de ses pères, l'histoire de son pays, puis il le menait dans les champs, dans les bois et lui disait le nom des fleurs qu'elle aimait le mieux à cueillir... Ce temps fut le plus heureux de la vie du jeune homme, madame.. L'enfant, qui l'oublia depuis, l'aimait alors avec une tendresse exclusive...

BERTHE (avec hésitation). — Mais... monsieur... le temps... les années, peuvent effacer bien des souvenirs; il suffit quelquefois d'un mot pour le faire revivre et alors, l'amitié...

HENRI. — Eh, oui, madame, l'amitié; c'est sans aucun doute un beau et noble sentiment. Malheureusement, il peut s'étendre à plusieurs et le passé devait rendre le comte exigeant pour l'avenir;... mais n'anticipons pas sur les événemens. Il arriva un jour, madame, que notre héros pressentit que cette amitié dont vous parliez tout à l'heure ne suffirait pas toujours à son repos, et que l'amour du frère pour la sœur deviendrait un amour auquel serait attachée toute sa destinée. Mais Henri était exilé, sans fortune, ne vivant que des bontés du marquis et du produit de quelques leçons, quel bonheur pouvait-il offrir à une femme dont le sort serait uni au sien? Tout en pensant cela, Henri se répétait pourtant qu'il voulait devenir l'époux de sa jolie élève...

BERTHE en riant. — Mon Dieu, monsieur, quel âge avait-elle donc alors?

HENRI. — Six ans, madame.

BERTHE. — Se peut-il que si long-temps à l'avance...

HENRI. — Avec de l'imagination et un grand fond d'espoir, on franchit bien des distances, madame, et mon héros avait ces deux qualités au suprême degré; aussi, une fois ce projet entré dans son esprit, il résolut de mettre tout en œuvre pour arriver à son accomplissement.

Guidé par l'amour qu'il pressentait dans l'éloignement, exalté par la reconnaissance, le comte se dit qu'il fallait conquérir une fortune pour assurer un jour le bonheur de la fille de son bienfaiteur. La France, quoique bien plus calme à cette époque, ne lui offrait aucune ressource; il se décida à partir pour l'Amérique. En apprenant les projets de celui qu'il considérait comme son enfant, le marquis crut devoir leur opposer de sages et puissans raisonnemens: il chercha à lui démontrer la folie de ses espérances et tout ce qu'avait d'improbable la durée d'une passion dévouée, dont l'objet était une fille encore dans l'enfance. Mais rien ne put décourager notre aventureux jeune homme; sourd aux prières, aux supplications, fort de ses intentions et de son courage, un jour, après avoir reçu la bénédiction de son second père et serré sur son cœur sa jolie Berthe, Henri partit.

Il était convenu avec le marquis que, jusqu'à ce que le succès eût couronné les efforts de mon héros et qu'il pût rentrer en France, Berthe ignorerait tous ces détails. Le jeune comte ne voulait en rien influencer la liberté de la jeune fille, et si, avant son retour, le marquis avait trouvé à assurer convenablement son sort, aucune considération ne devait l'arrêter; seulement Henri serait averti à temps pour revenir avant la conclusion d'un mariage... Voyez, madame, que de chances mauvaises pouvait courir le pauvre garçon! Cependant à peine en route, et alors que son cœur saignait encore aux souvenirs des adieux, la Providence sembla vouloir jeter quelque baume sur l'amertume de ses regrets et lui frayer la voie dans laquelle il s'était engagé. A bord avec Henri, se trouvait un négociant américain qui retournait à la Nouvelle-Orléans; brusque, mais franc et admirablement bon, cet homme, dès la première vue, se prit d'amitié pour le jeune exilé. A cette époque, madame, mon héros n'avait subi ni les épreuves du temps ni celles de plusieurs années d'un travail assidu. Il était de bonne mine, sa taille mince et élevée avait l'élégance que donne la jeunesse, et sa chevelure était exempte des quelques filets d'argent qui la sillonnent sans doute aujourd'hui.

Cet ensemble, qui alors n'avait *rien de repoussant*, séduisit donc le bon Américain, et, après quelques jours de navigation, l'intimité entre ces deux hommes était assez avancée pour que le comte confiât à son nouvel ami ses projets et ses espérances! Cette confidence, cette ardeur, cette foi dans l'avenir achevèrent de gagner au jeune homme l'amitié et l'estime du négociant étranger. Ainsi, à peine avait-il quitté son premier père adoptif, que Henri en retrouvait un second, car l'Américain ne fit jamais défaut à ce titre sacré. Arrivé à la Nouvelle-Orléans, il prit le comte dans sa maison, cherchant lui-même à aplanir au pauvre novice les arides débuts de sa nouvelle profession, et lui enseignant toutes les ressources qu'offre le commerce quand l'intégrité se joint au savoir. L'Américain n'avait pas d'enfans; touché du zèle au travail que déployait son jeune commis, bientôt il l'associa à sa fortune et lui donna une part considérable dans ses bénéfices. Je ne vous détaillerai pas, madame, toutes les phases de la vie du comte Henri, devenu *marchand* à la Nouvelle-Orléans; je ne vous dirai pas ses joies lorsqu'il voyait sa fortune s'accroître par ses efforts; puis les momens de longs découragemens dont son cœur était accablé quand il pensait au temps et à la distance qui le séparaient des objets vers lesquels tendaient tous ses vœux... Mais pardon, madame, j'oublie qu'un intérêt que vous ne pouvez ressentir pourrait seul faire prendre part.....

BERTHE (avec une voix affectueuse). — Mais, monsieur... est-ce que vous... est-ce que Henri, veux-je dire, ne recevait point de France des nouvelles?...

HENRI. — Qui aurait donc soutenu son courage, madame, si une rosée bienfaisante ne fût venue de temps en temps rafraîchir son esprit fatigué par les veilles, et son imagination affaiblie par l'absence? Chaque navire arrivant d'Angleterre apportait à Henri des lettres du marquis. Ces lettres lui apprirent d'abord que Berthe avait beaucoup pleuré l'éloignement de *son ami*... Puis, ainsi qu'il arrive à son âge, elle s'était consolée, et, au bout d'un certain temps, avait oublié jusqu'au nom du pauvre exilé.

BERTHE (avec feu). — Ah! monsieur... oublié!... je suis sûre que cela n'est pas vrai!

HENRI. — Les femmes ont si peu de mémoire, madame!... Mais vous voilà encore en dehors de la question. Je vais y rentrer et achever ce récit, déjà trop prolongé peut-être.

Après avoir, comme je vous le disais, madame, entretenu pendant bien des années une correspondance active avec le marquis, Henri cessa tout à coup de recevoir des nouvelles de ce dernier. Le comte savait ses amis rentrés en France depuis quelque temps, et ce silence de leur part, qu'il ne pouvait expliquer, remplissait son esprit des plus sinistres pensées. Trouvant sa fortune suffisante pour le but qu'il s'était proposé, et ne pouvant plus résister à ses inquiétudes, Henri se décida à rentrer dans son pays. Le négociant, son protecteur, était mort; rien ne le retenait plus en Amérique. Il quitta donc ce pays qui avait été pour lui la terre promise, se promettant d'y revenir, si ses plus chères espérances étaient déçues. En arrivant en France, le comte ressentit le bonheur qu'éprouve tout exilé qui touche le sol natal, et son premier soin fut de chercher le marquis et sa fille. (Ici, le comte s'arrête en baissant la voix.)

BERTHE (avec émotion). — Eh bien, monsieur?...

HENRI (tristement). — Il les trouva, madame; le marquis lui ouvrit les bras, son amitié n'avait pas changé. Mais Berthe, la jolie petite Berthe, devenue une belle jeune fille, ne le reconnut pas; elle chercha dans ses souvenirs un nom pour cet inconnu; elle se rappela ce nom enfin, mais ce fut tout. Pas un mot, pas un geste ne vinrent trahir cette naïve tendresse d'autrefois.

BERTHE. — Après tant d'années, il n'est pas étonnant qu'une enfant...

HENRI — Vous avez raison, madame, c'était folie d'espérer davantage. Mais pour celui auquel chaque jour, chaque heure de sa vie avaient ramené l'image de cette enfant adorée, pour celui qui en esprit l'avait vue grandir, s'embellir de tous ses charmes, ce fut un coup affreux. Cependant, madame, un coup plus cruel était réservé au malheureux Henri: Mlle de T... en aimait un autre!

Quoique, en retrouvant Berthe une femme accomplie, le comte eût senti un amour violent succéder au sentiment de tendresse paternelle qui l'avait jusqu'alors animé pour la jeune fille, son parti fut pris à l'instant. Fortune, beaux rêves d'avenir, espoir de jours rians, tout devait être sacrifié au bonheur de Berthe. Vous le savez, madame, le cœur s'attache souvent bien plus par ce qu'il donne que par ce qu'il reçoit; cette jolie petite fille dont l'enfance lui avait été confiée était restée pour Henri l'objet d'un culte. Il se dit que rien ne devait le faire faillir à cette sainte mission et qu'il irait jusqu'au bout, dût-il lui en coûter le repos de sa vie! Mais il voulut s'assurer qu'à ce prix, au moins, Berthe trouverait le bonheur, sachant que l'homme préféré par Mlle de T... était sans fortune, le comte voulut, en assurant à Berthe la moitié de la sienne, réparer cette injustice du sort...

BERTHE (en interrompant le comte d'une voix attendrie.) — Ah! monsieur....

HENRI. — Mais, madame, cette moitié n'appartenait-elle pas, et au delà à la jeune fille? Sans elle, sans son souvenir, Henri aurait-il gagné ces trésors, qui tous lui étaient destinés?

(La comtesse est restée pensive, son mari la contemple avec anxiété.)

BERTHE (à demi-voix). — Vous n'achevez pas votre histoire, monsieur?

HENRI (il rapproche son fauteuil de celui de sa femme). — Je ne sais si je dois continuer... La crainte de froisser vos goûts... vos idées.

BERTHE. — Il peut arriver telles circonstances, monsieur, qui modifient les goûts et les idées.

HENRI (il se rapproche encore de Berthe). — D'ailleurs, comme vous alliez le dire sans doute, madame, cette histoire, ne concernant que des indifférens, nous ne devons nous attacher qu'aux faits, et vous ne pourriez m'en vouloir de les dire tels qu'ils se sont passés.. n'est-ce pas, madame?

BERTHE (très bas). — Certainement.

HENRI.—Comme je vous l'ai dit tout-à-l'heure, madame, avant de renoncer à toutes ses espérances, le comte voulait ne les sacrifier qu'au parfait bonheur de sa sœur adoptive. Le marquis avait tenu parole; il avait caché à sa fille les projets d'Henri, leurs résultats heureux, et Berthe ne voyait dans le nouveau venu qu'un ami de son père, dont le retour ne pouvait influer en rien sur les inclinations de son cœur et la destinée de sa vie. A l'abri sous ce voile de l'indifférence, le comte put scruter les sentimens intimes de la fille et pénétrer dans la vie privée de celui auquel elle avait abandonné son cœur. M. de T..., vieux et infirme, avait, peut-être, avec une confiance trop aveugle, permis les fréquentes visites de l'homme préféré par Berthe; puis cet homme était son parent; il n'avait d'abord vu dans son assiduité qu'une chose toute naturelle.

Eclairé par l'amitié du comte, qui lui démontra les dangers qui pourraient résulter pour sa fille d'une inclination qu'une demande sérieuse n'avait point encore légitimée, le marquis chargea Henri d'étudier le caractère et les penchans de celui qu'il ne connaissait que superficiellement. Cette épreuve fut fatale, madame... Après les informations les plus minutieuses, après les recherches les plus assidues, le comte Henri acquit la conviction que le parent de Mlle de T... ne pouvait faire que son malheur. Les habitudes d'oisiveté de ce jeune homme, ses goûts de dépenses, ses mœurs relâchées et surtout le soin qu'il prenait d'afficher celle qu'il ne pouvait ni ne voulait épouser...

BERTHE (avec vivacité). — Il ne pouvait, je le conçois; mais vouloir....

HENRI (l'interrompant). — Le comte *assurait* que c'était à lui-même et sans se douter de l'importance que celui qui l'écoutait pouvait attacher à ses paroles, que monsieur... Ah! mon Dieu, madame, comment appellerons-nous celui-ci?

BERTHE (en hésitant). — N'avait-il pas un nom dans l'histoire?

HENRI. — C'est plus que probable, mais ce nom m'a échappé... Au reste, nous nous en passerons fort bien, et je dirai tout simplement X... Ce fut donc en causant un jour avec le comte Henri qui le complimentait sur sa brillante conquête, que M. X... lui confia naïvement, que Mlle de T... étant sans fortune, il n'avait jamais songé à l'épouser, qu'il s'était rapproché d'elle comme d'un marchepied qui devait le faire atteindre plus haut : rien, ajoutait-il, ne mettant un homme en relief, comme l'amour d'une femme dont la beauté est remarquée par tous.

BERTHE. — Et cela est sûr... bien sûr, monsieur?

HENRI (avec gravité.) — Le comte en donnait sa parole d'honneur, madame.

BERTHE. (Elle cache sa figure dans ses mains et dit d'une voix étouffée) : Ah! mon Dieu!

HENRI. — Cette pensée vous fait frémir; n'est-ce pas, madame? Votre âme naïve et pure se refuse à croire à de pareils calculs; pourtant rien n'est plus fréquent, et je pourrais vous citer vingt exemples...

BERTHE (l'interrompant). — Un seul me suffit, monsieur.

HENRI.—Vous comprenez facilement, madame, qu'il n'était besoin que d'un pareil aveu pour se convaincre du sort réservé à l'épouse d'un homme imbu de semblables principes. Henri renonçant dès lors à un sacrifice inutile, et voulant arracher Berthe à la dangereuse influence du sentiment qu'elle éprouvait pour un être indigne d'elle, demanda sa main au marquis. Le vieillard se récria sur ce qu'il appelait une générosité exagérée. Berthe, disait-il, était sans fortune; le comte prouva que le meilleur moyen qu'elle en eût une, était de lui donner la sienne, et qu'elle ne pouvait accepter que celle de son mari.—Mais Berthe en aime un autre que vous, disait encore le marquis; Henri promit qu'il se ferait aimer à son tour. Enfin, avec cette persévérance, qui était le fond de son caractère, il fit tant et si bien que le marquis se décida à parler à sa fille. Ce furent d'abord, comme vous le pensez bien, madame, de la part de Berthe, des refus opiniâtres, des plaintes de toutes sortes sur la tyrannie qu'on voulait lui imposer... c'était une *monstruosité* que de la marier contre son cœur, en dépit de ses plus tendres penchans... Cependant, comme Mlle de T... aimait beaucoup son père, et qu'elle le vit au désespoir de sa résistance, elle finit par céder à ses instances... (baissant la voix) ou plutôt à ses ordres! On avait mis pour condition au mariage, que si, dans la première journée qui suivrait leur union, le comte Henri n'avait pu parvenir à vaincre les répugnances de sa femme, il la laisserait libre de ses volontés et de ses actions, et quitterait la France à l'instant.

BERTHE. — Il me semble, monsieur, que si, d'avance, on eût éclairé la jeune fille sur le compte de celui qu'elle aimait...

HENRI. — Oh! mon Dieu! madame, elle aurait cru que, guidé par le désir de l'obtenir, Henri aurait, sinon inventé, du moins exagéré les torts de son rival. Berthe, alors, eût fait un appel à l'honneur, à la délicatesse de son parent, tout se serait découvert, et en apprenant que le comte dotait Mlle de T..., M. X...

BERTHE (l'interrompant). — Se serait sans doute décidé à l'épouser, n'est-ce pas, monsieur?

HENRI. — C'est probable. Enfin, madame, le mariage fut fixé à un mois! Vous dire comment le temps s'écoula pour le pauvre Henri pendant ce mois d'attente, serait impossible... Chaque jour plus épris de sa belle fiancée, son inquiétude redoublait avec son amour. Le matin le voyait arriver près d'elle plein d'espoir, le soir le voyait s'éloigner triste et chagrin; car Berthe ne lui témoignait que froideur et indifférence. Epiant ses gestes, les moindres de ses paroles, le comte cherchait à retrouver quelques uns de ces doux regards que, dans son enfance, la petite fille adressait à son ami... Maintenant dans ses beaux yeux il ne voyait que du courroux; le passé n'y avait laissé aucune trace, et Henri se demandait si jamais il pourrait y ramener un éclair de tendresse... Mais pardon, madame, l'heure s'avance, et ces détails sans intérêt pour vous...

BERTHE. — Continuez, monsieur, continuez; il est des paroles qui ouvrent au cœur une voie inconnue qu'il ne peut sitôt se lasser de parcourir.

HENRI. — Mon histoire touche à son terme, madame... La journée qui devait ouvrir au comte les portes du ciel ou celles de l'enfer arriva enfin; le mariage fut aussi triste que les fiançailles l'avaient été! La nouvelle épouse, fière et belle, marcha à l'autel ainsi qu'une victime parée pour le sacrifice; pas un mot, pas un sourire pour celui qui jurait devant Dieu de lui consacrer son avenir comme il lui avait consacré son passé! Les deux époux devaient passer ce jour d'épreuve dans une terre que possédait le comte à quelques lieues de Paris. Si vous saviez, madame, avec quelle sollicitude il avait travaillé à orner ce séjour de tout ce qui pouvait plaire à la jeune comtesse! Avec quel amour, dans ce château acheté pour elle, tout avait été dirigé selon ses goûts et ses habitudes! Henri avait voulu que dans ces lieux Berthe n'eût rien à désirer (en baissant la voix) de tout ce qui avait été du moins en son pouvoir de lui donner! Les fleurs les plus rares s'épanouissaient dans les serres et dans les jardins, de nombreux oiseaux étrangers remplissaient d'immenses volières, car le comte n'avait pas oublié les anciens penchans de sa petite élève. Le parc, où les plus frais ombrages invitaient à la promenade, était sillonné par un joli ruisseau; un salon de musique, un autre de peinture, remplis d'instrumens et de tableaux, attendaient, coquettement meublés, une louange de leur belle maîtresse... Mais là, madame, pas plus que sous le toit paternel, pas plus qu'en face de l'autel, Berthe ne parut touchée de cet amour qui avait pris naissance sur son berceau et ne devait finir que sous une tombe... (Le comte se tait un instant et regarde sa femme dont la figure est couverte de pleurs, puis, se rapprochant d'elle encore davantage, il reprend :)

Un jour de tête-à-tête avec une femme qui vous aime, madame, c'est un bonheur que peuvent envier les anges eux-mêmes; mais un jour passé dans la solitude, avec une femme dédaigneuse de votre affection, qui croit avoir à vous reprocher le malheur de toute sa vie, et que l'on veut amener, sinon à vous aimer, du moins à ne pas vous haïr, c'est un terrible problème que peu d'hommes ont résolu, peut-être! Le comte sentait tout le péril de sa position, car il jouait là plus que son existence; il jouait son bonheur... Ce ne furent d'abord entre les deux nouveaux époux que des phrases entrecoupées, de brèves explications dans lesquelles la comtesse jetait par flots le fiel dont son âme était remplie... Vinrent ensuite de longs momens de silence, interrompus par des soupirs, de dépit d'un côté, de désespoir de l'autre... Les heures s'écoulaient lentement pour la jolie Berthe, et l'ennui venant en auxiliaire aux autres torts imputés par la comtesse à son mari, ce dernier comprit qu'il était perdu si, par quelque moyen, il ne combattait ce nouvel ennemi.

Une pauvre sultane sauva sa tête au moyen d'une histoire; ce souvenir arrivant par fortune à la mémoire du comte, il crut pouvoir essayer du même remède pour sauver l'ennui d'un jour. Emu, tremblant, craignant que son récit ne fût pas écouté, effrayé d'en dire trop ou pas assez, Henri, en hésitant, se mit à conter un de ces petits drames où l'esprit, dominé par le cœur, ne fait plus de frais de langage, mais se laisse aller à ses inspirations. En voyant sa belle compagne, d'indifférente qu'elle était, devenir attentive à mesure qu'il parlait, en voyant son sein s'agiter, ses yeux se mouiller de larmes, Henri reprit courage, il peignit avec feu l'amour de son héros; cet amour dans lequel il avait mis toute sa vie, tout son espoir, cet amour dévoué comme celui d'un esclave, soumis comme celui d'un enfant, cet amour, qui n'attendait qu'un mot...

UN VALET (ouvrant la porte).—La voiture de Mme la comtesse!

BERTHE. — Faites dételer; nous passons un mois ici. (Elle tend la main à son mari.)

HENRI (Il baise la main de sa femme en s'agenouillant devant elle). — Ah! vous êtes un ange! et je l'avais deviné.

MADAME MARIE DE L'ÉPINAY.
(*Commerce.*)

L'HOTEL-DE-VILLE.

Ecoutez attentivement le bruit des faits, la voix des événemens, le cri des populations, les grandes clameurs de la multitude, les agitations sourdes et latentes, les tumultes lointains, les murmures des chroniques et les échos de notre histoire; au fond de ces rumeurs, vous entendrez toujours bruire ou retentir ces mots : « L'HOTEL-DE-VILLE! » Tantôt à la base, tantôt au sommet, ils sont partout, dans tous lieux et dans tous temps : c'est le cri de ralliement des émotions nationales.—Les nations et les cités ont-elles donc comme les hommes un visage et une âme? Ont-elles donc aussi une physionomie sur les traits de laquelle se reflètent toutes leurs impressions? Vraiment, on est porté à croire à cette individualité des peuples et des villes, lorsqu'on observe avec quelle persévérance tous les mouvemens des sociétés viennent, pour chacune d'elles, graviter vers un centre commun.

A la naissance même de Paris, dès les premiers vagissemens de l'antique Lutèce, nous voyons se former et s'établir cette prépondérance d'un

endroit sur tous les autres. Une troupe d'hommes actifs et laborieux sort des forêts druidiques pour chercher un bien-être qu'elle ne trouve plus dans ces sombres retraites. Le fleuve attire d'abord leurs regards; leurs rudes instincts devinent tout de suite les avantages de ce moyen de communication; ils ont compris ce que Pascal dira plus tard : Les rivières sont des chemins qui marchent.

C'est sur *la Grève* que se posent les premières cabanes; les îles du fleuve voient construire les premières habitations, et lorsque tant de splendeur et de magnificence, à travers des phases si multipliées, si agitées et si diverses, auront remplacé ces humbles demeures, la Ville reconnaissante gardera pour emblème le signe de son origine, et le vaisseau d'argent dira sur l'écusson de Paris, qu'il fut fondé par une colonie de bateliers et de pêcheurs. Sur la rive se dressera le palais de la Cité, et c'est là, en face de l'édifice municipal, qu'éclateront en cris d'allégresse ou en sanglots toutes les joies et toutes les souffrances du peuple. C'est là aussi qu'il viendra tour à tour menaçant, irrité, calme, superbe, fort, puissant, résigné, exalté, abattu, vaincu ou triomphant, paisible ou tourmenté, sage ou en délire, réclamer ses droits, conquérir ses franchises, honorer la vertu, châtier le crime, gémir sur les désastres et célébrer ses fêtes, commencer, continuer et accomplir toutes ses révolutions.

Contre cette volonté civique, rien ne pourra prévaloir; tous les pouvoirs qui présideront aux destinées de la France s'inclineront devant l'Hôtel-de-Ville.

L'histoire de la place de l'Hôtel-de-Ville n'est pas seulement le premier chapitre de l'histoire de Paris dans son existence comme cité : c'est le sommaire le plus complet de l'histoire de France.

Il doit nous suffire d'indiquer ces idées, sans leur donner un développement qui s'éloignerait à la fois du principe et du but de cet ouvrage, qui ne veut parcourir les âges passés et le temps présent, que pour leur demander les souvenirs pittoresques et animés qui font revivre sous nos yeux les hommes et les choses.

Pour bien comprendre le langage des événemens, il faut se rappeler que les premiers droits de la cité parisienne furent ses priviléges de commerce et de navigation sur la Seine; la conquête et toutes les dominations qui se succédèrent ne purent anéantir ces franchises qui devaient être à la fois si fécondes et si stériles, mais qui furent toujours le gage assuré de son indépendance et de sa prospérité. Le peuple de Paris avait commis à son Hôtel-de-Ville ce dépôt sacré; c'était l'objet de sa sollicitude la plus vive et la plus constante; tout ce que la population ressentait la ramenait donc naturellement aux soins de cette défense; l'Hôtel-de-Ville était comme le cœur de la cité, le siége de toutes ses émotions.

Les vicissitudes architectoniques de l'Hôtel-de-Ville ne présentent qu'un intérêt médiocre. Il n'est pas rare que l'aspect des monumens en raconte les annales; cette histoire est assurément plus grave, plus authentique et plus durable que celle qui nous est transmise par les livres; mais il est des édifices dont l'extérieur se prête mal à ces enseignemens, c'est qu'ils n'ont pas été créés d'un seul jet; ils ne sont pas empreints du caractère d'une époque et ne peuvent point en reproduire le type; leur construction semble n'avoir pas été dirigée par une pensée unique ; on croirait qu'ils sont nés du caprice et de la fantaisie. Tel est le style de l'Hôtel-de-Ville de Paris : il n'a rien qui puisse instruire avec sûreté ceux dont le regard l'interroge. Il faut bien le dire, il manque de grâce, sans avoir de dignité, et aucun de ses traits n'indique sa destination ; il est aussi éloigné du goût que de la magnificence; des constructions récentes ont beaucoup fait pour sa parure et rien pour sa beauté.

Il n'en est pas ainsi du cadre au milieu duquel il est posé. La place de l'Hôtel-de-Ville a une figure qui lui est propre; sa physionomie est étrangement expressive; elle n'a laissé altérer aucun de ses traits; elle porte un de ces vieux visages dont chaque ride atteste le passage d'une passion.

Sa situation tient à l'origine même de Paris; dans les îles qu'elle regarde et sur les rives qu'elle touche, des huttes de pêcheurs ont tracé la première enceinte. Vis-à-vis d'elle sont nés les monumens qui témoignaient d'une grandeur future. Les églises, les monastères, le palais des rois, les asiles ouverts à la souffrance et à l'infortune, les grands logis de la noblesse, la maison de justice, les entrepôts des marchands et la maison des bourgeois se groupèrent autour d'elle ; elle devint le *forum* naturel de cette ville qui commençait à se montrer si puissante; le rôle qui lui appartenait dans l'histoire de Paris lui fut promptement tracé, et rien n'a pu l'en faire dévier : elle a fidèlement gardé la mémoire de tout ce qu'elle a vu.

Qu'importent après cela les récits de la tradition qui ont sèchement enregistré des titres d'acquisition, de transmission et de propriété, comme s'il ne s'agissait, dans l'existence de l'Hôtel-de-Ville de Paris, que de constater la légitimité du domaine? Les bourgeois eurent d'abord une *maison de la marchandise;* vers le milieu du treizième siècle, en 1357, ils achetèrent une maison qui avait appartenu à Philippe-Auguste; on l'appelait la *maison aux piliers*, parce qu'elle était soutenue par de gros piliers; on la nommait aussi la *maison du dauphin*, parce qu'après avoir été prise par Philippe de Valois à la reine veuve de Louis-le-Hutin, elle avait été donnée à Guy, dauphin de Vienne. Réparée par les soins des prévôts des marchands et des échevins, cette maison, qu'on appelait indifféremment *maison de Ville* ou *maison de la prévôté*, fut, en 1368, ornée de peintures par Jean de Blois. En 1380, sous le règne de Charles VI, deux cents Parisiens, habitans notables, réunis sous la présidence de prévôt des marchands, y faisaient entendre leurs doléances contre les violences exercées par les parens du roi. En 1533, Pierre de Viole, prévôt des marchands, posait la première pierre de l'Hôtel-de-Ville; en 1553, Dominique de Cortone en poursuivait la construction; en 1605, il était achevé par Dominique Bonardo, sous l'édilité de François Miron, prévôt des marchands.

En 1801, lorsque la préfecture du département de la Seine prit possession de l'Hôtel-de-Ville, l'édifice fut agrandi par la démolition de l'église Saint-Jean-en-Grève et d'une partie des monumens de l'hôpital du Saint-Esprit. Aujourd'hui, des travaux considérables ont doublé son étendue, régularisé sa forme, et on a fait de loyaux efforts pour donner à l'Hôtel-de-Ville de Paris des dehors dignes de la capitale de la France. Nous n'avons point à nous prononcer sur ces nouveaux accroissemens; ils n'occuperont notre attention que lorsque l'ordre de notre observation nous conduira à l'examen de la place de l'Hôtel-de-Ville, telle que l'ont faite les dernières modifications qu'elle a subies.

Nous sommes de ceux dont la réflexion obéit aux objets extérieurs et ne cherche point à leur faire violence; dans nos lignes, c'est la place de l'Hôtel-de-Ville qui nous montrera elle-même les signes et les souvenances des événemens dont elle a été le théâtre.

Par une belle et radieuse matinée de printemps de l'année 1381, une foule considérable était rassemblée à la halle de Paris, et dans les rues étroites qui entouraient ce vaste marché; il y avait là force bourgeois et manans; les marchandes s'étonnaient de cette affluence extraordinaire, et composée de gens qui paraissaient occupés de tout autre chose que de faire leurs provisions. Des groupes se formaient; l'inquiétude, une anxiété universelle et des signes non équivoques de mécontentement se manifestaient partout; on entendait déjà gronder la tempête populaire.

— Ils sont sans pitié, disait à ceux qui l'entouraient un marchand drapier; ils nous accablent d'impôts, et je sais de bonne part qu'ils viennent encore de décréter de nouvelles taxes.

— Ils n'oseront pas les demander! s'écria avec véhémence un boucher.

— Bah! ils oseront tout! Est-ce qu'ils ne sont pas les maîtres?

— Nous verrons bien, murmuraient quelques voix.

— Vous verrez, reprit un homme au visage pâle et austère, vous verrez la ruine de la France, la nôtre, et celle de nos familles..

— Nos braves échevins ne le souffriront pas répondirent quelques bourgeois.

— Vos échevins! quel mal ont-ils empêché? Ne se sont-ils pas toujours contentés de satisfactions vaines, et n'ont-ils pas toujours blâmé nos efforts?... Ah! s'ils avaient laissé agir le bon peuple de Paris, ces princes qui ont déjà volé la couronne ne nous voleraient pas nos franchises, nos priviléges et notre argent.

Ce dernier mot produisit la commotion la plus vive; une clameur haute et terrible s'éleva de toutes parts, des cris partis de différens endroits lui répondirent, et il sembla que cette multitude allait s'ébranler. Aussitôt quelques hommes se détachèrent des groupes et se hâtèrent de calmer cette irritation; ils étaient accueillis avec impatience; mais l'autorité qu'ils exerçaient n'était point méconnue : c'étaient des bourgeois notables qui, par dessus toutes choses, redoutaient la sédition.

— Ecoutez, dit un d'entre eux, le roi Charles VI...

— C'est un enfant; il n'a pas quatorze ans!

— Mais...

— Ses oncles règnent en sa place; le duc d'Anjou, le régent, dont la cupidité est insatiable, ne rêve qu'impôts et taxes, et, après nous avoir tout pris, il prétend fouiller nos maisons pour nous enlever jusqu'à nos dernières ressources.

— Ces mesures ont trouvé de l'opposition dans le conseil.

— Et que lui importe, à lui, qui brave toutes les volontés?

— Il y a eu des remontrances...

— Des pleurs d'enfant qu'on n'écoute pas.

— L'impôt ne sera pas exigé...

— Et si je vous disais, maître Michaud, qu'il est déjà vendu à ceux qui doivent le percevoir, et que M. le duc d'Anjou a déjà touché le prix des taxes qu'il a cédées.

— Parlez plus bas, maître Bernard, j'aperçois des hommes de la cour.

Effectivement, quelques personnages portant, comme marque distinctive de leur noblesse, des chaînes d'or, parcouraient les groupes des bourgeois, sans parler, mais écoutant tous les propos; des archers se tenaient prêts à recevoir leurs ordres : c'étaient des officiers du palais.

Cependant l'émotion de la foule se calmait; des paroles rassurantes avaient dissipé les craintes et apaisé les ressentimens; déjà le calme se rétablissait, lorsque parut tout à coup, au milieu de la halle, un homme à cheval. Il portait une armure complète, mais sombre, sans devises et sans armoiries; la visière de son casque, à demi baissée, laissait à peine voir les traits de son visage; il tenait à la main droite un clairon, et sonna une fanfare qui attira autour de lui toute la population.

Lorsque le silence fut établi, il annonça que des voleurs venaient d'enlever les diamans de la couronne, et que dix marcs d'or étaient promis à ceux qui aideraient à découvrir les auteurs de ce vol... Puis, profitant de la surprise que causait cette proclamation, il ajouta, avec une voix qu'il sut rendre étrangement éclatante et formidable : « Et demain, habitans de Paris, l'impôt sera perçu! »

Après avoir prononcé ces paroles, il perça la foule et partit au grand galop de son cheval, avant que les archers aient pu seulement faire une démonstration contre lui.

Ces mots soulevèrent la multitude; elle s'émut comme un seul homme,

et avec des cris horribles, elle s'élança vers les quais, et au dessus de cet immense tumulte on entendait ces mots : « A l'Hôtel-de-Ville ! »

En ce moment le flux populaire remplit toute la place de l'Hôtel-de-Ville ; il y arriva par le côté qui fait face à l'édifice. On se précipita vers les portes, elles furent brisées et enfoncées ; on s'arma des maillets de plomb que Charles V avait fait fabriquer, et qu'il avait déposés là comme dans un arsenal ; puis, avec d'épouvantables clameurs, on se retira dans toutes les directions, rompant et mettant à sac tout ce qu'un caractère royal signalait à la haine du peuple. A l'un des angles de la place de l'Hôtel-de-Ville, on voit encore la tourelle d'où un homme vêtu d'une longue robe noire, et le visage caché sous un capuchon rabattu, donna à cette multitude furieuse le signal du départ, en frappant lui-même avec un lourd maillet trois coups dont la muraille a long-temps gardé l'empreinte.

Ce fut la première journée des *maillotins*.

Près de trois siècles s'étaient écoulés ; le 2 juillet 1652, le peuple de Paris était réuni sur la place de l'Hôtel-de-Ville. L'attitude de la population était grave, ferme, imposante. On s'entretenait sans colère des querelles qui divisaient la cour et le parlement. On touchait au terme de cette guerre civile, accomplie avec une si singulière tranquillité, de cette guerre où les bourgeois de Paris se battaient dans les rues, sans se déranger de leurs travaux et de leurs loisirs ; de cette guerre où le cardinal de Retz a dit qu'il ne fallait pas *déshеurer* les combattans. On s'entretenait des prouesses que M. de Turenne et M. le prince de Condé faisaient à la tête des armées ; on parlait du siége d'Étampes, de l'arrivée de M. le prince, qui venait de se replier sur Paris, des négociations de la cour et de l'assemblée que tenaient, en ce moment même, à l'Hôtel-de-Ville, les magistrats de la bourgeoisie. Le peuple, dans cette circonstance, comme dans toutes les principales journées de la Fronde, montrait un sens admirable ; il pesait la cour et le parlement, Mazarin et ses adversaires, Turenne et Condé, les hommes et les événemens, avec une indifférence parfaite, prompt seulement à s'émouvoir et à se montrer lorsqu'il s'agissait de ses droits.

A contempler cette réunion d'hommes, il semblait que la curiosité les eût appelés dans cet endroit ; il était impossible d'apercevoir les traces d'un autre sentiment.

Le canon grondait cependant ; les détonations se rapprochaient et devenaient plus distinctes ; le combat touchait aux portes de la ville. M. le prince et ses troupes tentaient de se jeter dans le faubourg St-Antoine. Les deux grands capitaines qui dirigeaient cette sanglante partie d'échecs avaient fait preuve d'une égale habileté et acquis une gloire égale ; l'armée de Turenne, renforcée par le maréchal de La Ferté, allait pourtant s'assurer la victoire. Les Parisiens jugeaient les coups, sans prendre parti pour l'une ou pour l'autre cause. Une femme triompha de cette apathie.

C'était Mlle de Montpensier ; sa parole ardente et animée entraîna sur ses pas ces masses inertes ; le peuple ouvrit à M. le prince les portes de Paris, et le combat remua tout le faubourg Saint-Antoine ; du haut de la Bastille, le canon, sous les ordres de Mademoiselle, foudroyait l'armée royale. Cette journée sauva, dit-on, la gloire de Condé ; elle témoigna aussi de la force de ce peuple que les grands sont toujours forcés d'invoquer dans leurs petites querelles.

Après la bataille, les Parisiens se réunirent encore sur la place de l'Hôtel-de-Ville ; pendant qu'on délibérait au dedans, ils avaient agi au dehors, et long-temps à la base de la façade, vers l'est, on a vu les marques laissées sur la pierre noircie par les feux qu'on alluma le soir, en chantant des *Mazarinades*.

. . . .

Mais quel spectacle attend cette foule qui remplit au loin les abords de la place de l'Hôtel-de-Ville ? Pourquoi ce déploiement de forces inaccoutumé ? D'où vient que la terreur est sur tous les visages ? Cependant, les mouvemens de ce peuple ne révèlent aucune agitation ; nous ne sommes plus aux temps de troubles et d'émeute ; la Ligue et la Fronde n'ont plus que des souvenirs historiques ; nous sommes parvenus à la moitié de ce dix-huitième siècle qui se distingua par de si merveilleux raffinemens de luxe et d'élégance. Aux croisées, aux balcons, à la façade de l'Hôtel-de-Ville même, nous apercevons au dessus de la multitude qui couvre le pavé, des femmes brillantes de parures, des seigneurs étincelans de broderies ; nous croyons reconnaître les dames et les gentilshommes qui embellissent habituellement les salons de Versailles. La cour à la place de Grève ! qui donc a pu l'y attirer et l'y conduire ?

Depuis plusieurs jours, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, on avait disposé un espace de cent pieds, entouré de palissades plantées en carré ; il n'avait d'issue que dans un coin en communication avec l'Hôtel-de-Ville : au milieu se dressait un échafaud. Cet espace était gardé intérieurement par le lieutenant de robe-courte et sa compagnie, et extérieurement par les soldats du guet à pied ; le guet à cheval était sur la place aux Veaux. Les avenues de la Grève étaient gardées de distance en distance par des détachemens de gardes-françaises, ainsi que le chemin du Palais à Notre-Dame. Dans tous les quartiers et principaux carrefours de la ville, il y avait des postes, et l'on avait pris toutes les précautions nécessaires pour assurer l'ordre et la tranquillité publique. C'était le lundi 28 mars 1757.

On amena en grande pompe et entouré de gardes et d'officiers de justice, un homme : sa taille était d'environ cinq pieds ; il était mince ; sa figure n'avait aucune expression remarquable ; il paraissait douloureusement résigné, mais sans faiblesse ; ses traits étaient sans pâleur, malgré la souffrance qui semblait avoir brisé son corps ; il était âgé de quarante-deux ans. Placé près de l'estrade, contre laquelle il s'appuya, il attendit long-temps certains préparatifs ; on le déshabilla et on le plaça nu et couché sur l'échafaud, qui était élevé d'environ trois pieds et demi au-dessus du sol, long et large de près de neuf pieds. Le patient fut lié et retenu par des cercles de fer, posés au dessous des bras et au dessus des cuisses. Il considérait ses membres avec attention ; il contempla les apprêts sans s'émouvoir, et jeta sur la foule qui se pressait autour de l'enceinte un regard plein de fermeté.

Il était cinq heures du soir ; le supplice commença.

La main droite, qui tenait le couteau, fut brûlée ; les atteintes de la flamme lui arrachèrent un cri horrible, et le condamné regarda ensuite froidement le membre calciné. Le greffier s'approcha de lui dans cet instant, et le somma de nouveau de nommer ses complices ; il protesta qu'il n'en avait pas. Ici nous laisserons parler l'épouvantable procès-verbal de ces faits. « Au même instant ledit condamné a été tenaillé aux mamelles, bras, cuisses et gras des jambes, et sur lesdits endroits a été jeté du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix brûlante, de la cire et du soufre fondus ensemble, pendant lequel supplice ledit condamné s'est écrié à plusieurs fois : — « *Mon Dieu, la force, la force ! — Seigneur, mon Dieu, ayez pitié de moi !... — Seigneur, mon Dieu, que je souffre ! — Seigneur, mon Dieu, donnez-moi la patience !* »

Nous copions encore :

« A chaque tenaillement, on l'entendait crier douloureusement ; mais de même qu'il l'avait fait lorsque sa main avait été brûlée, il regarda chaque plaie, et ses cris cessaient aussitôt que le tenaillement était fini. Enfin, on procéda aux ligatures des bras, des jambes et des cuisses, pour opérer l'écartèlement. Cette préparation fut très longue et très douloureuse. Les cordes étroitement liées, portant sur les plaies si récentes, cela arracha de nouveaux cris au patient, mais ne l'empêcha pas de se considérer avec une curiosité singulière. Les chevaux ayant été attachés, les tirades furent réitérées long-temps avec des cris affreux de la part du supplicié. L'extension des membres fut incroyable ; mais rien n'annonçait le démembrement. Malgré les efforts des chevaux, qui étaient jeunes et vigoureux, peut-être trop, cette dernière partie du supplice durait depuis plus d'une heure, sans qu'on pût en prévoir la fin. Les médecins et chirurgiens attestèrent aux commissaires qu'il était presque impossible d'opérer le démembrement, si l'on ne facilitait l'action des chevaux, en coupant les nerfs principaux qui pouvaient bien s'alonger prodigieusement, mais non pas être séparés, sans une amputation. Sur ce témoignage, les commissaires firent donner ordre à l'exécuteur de faire cette amputation, d'autant plus que la nuit approchait et qu'il leur parut convenable que le supplice fût terminé auparavant. En conséquence de cet ordre, aux jointures des bras et des cuisses, on coupa les nerfs au patient ; on fit alors tirer les chevaux. Après plusieurs secousses, on vit se détacher une cuisse et un bras. Le supplicié regarda encore cette douloureuse séparation ; il parut conserver la connaissance après les deux cuisses et un bras séparés du tronc, et ce ne fut qu'au dernier bras qu'il expira. Les membres et le corps furent jetés sur un bûcher. »

Ce supplice est le plus horrible de tous ceux qu'ait vus la place de l'Hôtel-de-Ville. Là, dans des temps de barbarie, s'étaient dressés des bûchers ; là, le 16 juillet 1676, la marquise de Brinvilliers avait eu la tête tranchée, son corps avait été brûlé ; cette exécution fournit même à madame de Sévigné le texte d'une des lettres les plus gaies qu'elle ait écrites ; on lit cette phrase : « Elle monta seule et nu-pieds sur l'échafaud, et fut un quart d'heure *miraudée, rasée, dressée et redressée par le bourreau.* »

Malgré ces formidables traditions, les actes que nous venons de rappeler resteront comme un monument d'abominable cruauté ; ils se passaient à l'époque où la nation française se vantait d'être la plus polie de l'univers. Au siècle de Louis XIV succédait l'avènement de cette philosophie qui entreprit d'éclairer le monde, et c'était à ces clartés, à la face de tout un peuple, qu'on déployait ce luxe de férocité !

Le supplicié s'appelait : Robert-François Damiens !

Il avait frappé d'un coup de couteau le roi Louis XV. L'atrocité du supplice fit disparaître l'indignation causée par son attentat.

Le soir, les courtisans racontèrent avec complaisance tous les détails de cette longue torture ; une jeune duchesse se fit remarquer par la grâce et la vérité avec lesquelles elle retraçait les moindres phases de l'agonie de Damiens. Pendant plusieurs mois, on alla visiter le lieu du supplice et chercher les marques qu'il avait laissées.

La place de l'Hôtel-de-Ville est comme une table d'airain sur laquelle chaque événement de l'existence nationale gravait des traces profondes.

Trente-trois ans plus tard, la foule accourait encore aux pieds de l'Hôtel-de-Ville ; une garde nombreuse se pressait encore à toutes les avenues. Des portes du Châtelet, pour s'avancer vers la place de Grève, sortait, entre deux haies de soldats, un personnage dont la démarche et le maintien témoignaient de quelque distinction ; il y avait en lui les habitudes du militaire et du courtisan ; il paraissait âgé de quarante-cinq ans. C'était Thomas de Mahi, marquis de Favras, que la chambre du conseil du Châtelet de Paris, la compagnie assemblée, avait condamné à être amené et conduit dans un tombereau, après amende honorable, à la place de Grève, pour y être pendu et étranglé, jusqu'à ce que mort s'ensuive, par l'exécuteur de la haute justice, à une potence placée sur ladite place de Grève.

Le matin, il avait remis lui-même au greffier, après la lecture de l'arrêt, sa croix de Saint-Louis. Lorsqu'il sortit du Châtelet, les spectateurs

battirent des mains ; ces applaudissemens se répétèrent devant Notre-Dame, au moment de l'amende honorable ; il les subit avec sérénité ; cette joie du peuple ne sembla ni l'affliger, ni l'irriter. Favras était accusé :

« D'avoir formé, communiqué à des militaires, banquiers et autres per- » sonnes, et tenté de mettre à exécution un projet de contre-révolution » en France, qui devait avoir lieu en rassemblant les mécontens des » différentes provinces, en donnant entrée dans le royaume à des trou- » pes étrangères, en gagnant une partie des ci-devant gardes-françaises, » en mettant la division dans la garde nationale, en attentant à la vie de » trois principaux chefs de l'administration, en enlevant le roi et la fa- » mille royale, pour les mener à Péronne, en dissolvant l'assemblée na- » tionale, et en marchant en force vers la ville de Paris, ou en lui cou- » pant les vivres pour la réduire. »

Voici le récit d'un contemporain :

« Conduit à la Grève, Favras est monté à l'Hôtel-de-Ville, où il a fait un testament de mort qu'il a dicté pendant quatre heures.

» La nuit étant venue, on a distribué des lampions sur la place de Grève, et on en a mis jusque sur la potence. Il est descendu de l'Hôtel-de-Ville, marchant d'un pas assuré. Au pied du gibet, il a élevé la voix, en disant : « *Citoyens, je meurs innocent ; priez Dieu pour moi.* » Vers le second échelon, il a dit d'un ton aussi élevé : « *Citoyens, je vous demande le » secours de vos prières ; je meurs innocent.* » Au dernier échelon, il a dit : « *Citoyens, je meurs innocent ; priez Dieu pour moi.* » Puis, s'adressant au bourreau : « *Et toi, fais ton devoir.* »

On a appelé Favras *le dernier des marquis ;* sa mort fut le premier acte de justice révolutionnaire. Vingt-quatre ans auparavant, Lally, bâillonné, avait eu la tête tranchée sur la place de Grève.

Les annales de cette place de l'Hôtel-de-Ville sont sanglantes ; mais on y aperçoit nous ne savons quelle fatalité populaire qui leur donne un caractère grand et majestueux ; on sent que dans ces supplices mêmes s'accomplissait l'enfantement de la civilisation.

En se rapprochant de nous, ces fastes semblent acquérir plus d'énergie et plus d'élévation.

Dans les idées de la population parisienne, la place de Grève avait une signification néfaste, parce que c'était le lieu où l'on infligeait les châtimens. On vit un jour une troupe de convulsionnaires s'arrêter au milieu de cette place et la bénir, comme l'endroit où, disaient-ils, ils seraient *exécutés mortellement.* Ces pensées funestes ne diminuaient rien de la puissance des leçons de l'histoire. Le peuple de Paris savait que la place de l'Hôtel-de-Ville avait vu toutes les conquêtes de la liberté, et que de là étaient partis, à toutes les époques d'oppression, les redressemens populaires ; il se montra toujours sensible à ces souvenances de patriotisme.

La place de l'Hôtel-de-Ville fut le théâtre des principaux événemens de la révolution de 1789 ; mais elle n'eut dans cette partie de notre histoire qu'une part glorieuse.

L'Hôtel-de-Ville fut, en quelque sorte, le palais de la révolution ; ce fut à l'Hôtel-de-Ville que résidait la commune de Paris ; ce fut là que siégeait le comité de salut public ; là se dénoua le drame du 9 thermidor ; là tomba Robespierre, cette effroyable personnification du dogme de la terreur.

La place de l'Hôtel-de-Ville était le quartier-général des forces révolutionnaires ; les citoyens y accouraient pour former les faisceaux civiques et pour prêter leur appui à la loi ; la turbulence, le désordre, le pillage, le meurtre, préparaient en d'autres endroits leurs moyens de destruction. C'était ailleurs qu'ils rassemblaient les hordes dont les excès ont souillé cette époque. La place de l'Hôtel-de-Ville resta pure de crimes, et ne retentit jamais que des généreux accens d'un peuple redemandant ses droits.

Sous l'empire, elle s'associa avec enthousiasme à l'éclat qui glorifiait le pays ; elle vit rayonner les fêtes splendides, elle répéta avec transport les échos de nos victoires ; elle saluait avec amour et avec ivresse les fêtes qui célébraient nos triomphes. Si elle ne cessa pas d'être le lieu des supplices, du moins fut-elle aussi l'enceinte de prédilection pour toutes les joies de la patrie ; elle préparait ainsi, dans le présent, pour l'avenir, l'instant où elle n'aurait plus à présenter à l'histoire que des titres chers à toutes les nobles affections.

L'empire eut toujours pour la place de l'Hôtel-de-Ville une préférence marquée ; Napoléon pensait qu'il eût manqué quelque chose à sa gloire, si le bruit et la renommée de ses triomphes n'eussent pas retenti autour de l'Hôtel-de-Ville de Paris. C'était sur cette place que le peuple aimait à s'assembler pour entendre le canon des Invalides, dont les salves proclamaient les bulletins de la grande armée.

Lors du mariage de l'empereur, la ville de Paris s'associa avec splendeur aux fêtes des Tuileries ; Napoléon éprouvait une joie véritable à présenter sa femme à la bourgeoisie de Paris, dont l'élite était rassemblée dans les salons de l'Hôtel-de-Ville ; mais il ne se borna pas à ces hommages de l'étiquette ; plusieurs fois, pendant le bal, il conduisit l'impératrice aux fenêtres, et il la montra lui-même à la foule, qui resta rassemblée sur la place durant toute la nuit. L'empereur ne voulait pas que les fêtes de la cour fussent renfermées dans les appartemens ; il s'efforçait d'y appeler et d'y mêler les émotions du dehors ; nul mieux que lui n'a compris cet art de parler aux effusions de la multitude. Il y avait alors un usage qui resserrait les liens entre le trône et la cité : chaque année, la ville de Paris donnait en son Hôtel-de-Ville un banquet et un bal au souverain ; on choisissait ordinairement pour cette solennité le jour de la fête auguste. Dans ces bals, la bourgeoisie était soumise au costume de la cour ; c'est-à-dire qu'elle n'était reçue qu'avec cet habit auquel on avait conservé le nom d'*habit à la française ;* les broderies, les dentelles, le chapeau empanaché et l'épée, étaient les accessoires obligés de cette parure. Malgré les embarras attachés à une toilette qu'ils ne portaient qu'une fois l'an, les bourgeois prenaient gaîment leur parti de cette mascarade, qui était, sans contredit, l'attrait le plus piquant de ces réunions. Pendant la durée du bal, les curieux remplissaient la place ; c'était un des meilleurs divertissemens du peuple à Paris, que de voir descendre de voiture et entrer à l'Hôtel-de-Ville, les bourgeois ainsi affublés. Souvent on reconnaissait les invités et on les appelait tout haut par leur nom, avec ces sarcasmes et ces éclats de rire qui sont la menue justice du peuple. De tous les points de la ville on venait à ce rendez-vous.

Ce bal de l'Hôtel-de-Ville fut quelquefois l'occasion de réjouissances dont la place de Grève était alors le centre. L'édifice apparaissait radieux de lumières ; on réservait pour cet endroit les plus magnifiques illuminations ; une ligne de feu s'étendait le long des quais jusqu'au château des Tuileries ; de vastes trépieds antiques supportaient les gerbes de flammes qui éclairaient le trajet, et quand le cortége impérial entre la double haie des vétérans de la garde défilait, sous les yeux de la foule, rien ne peut donner une idée de l'enthousiasme qui éclatait sur son passage ; car c'était après une victoire, après une conquête, après un royaume ajouté à l'empire, que Napoléon aimait à paraître ainsi devant les habitans de la capitale de ses états. A l'arrivée de l'empereur, les batteries d'artillerie placées sur les quais voisins annonçaient l'inauguration de la fête, et la place de Grève et les deux rives répondaient à ce signal par une immense acclamation. En face de l'Hôtel-de-Ville, jaillissait tout à coup un feu d'artifice gigantesque ; ordinairement il faisait luire quelque page des guerres récentes. Tout Paris a gardé la mémoire du passage du Mont-Saint-Bernard, qui montrait au milieu d'une auréole flamboyante, les fatigues et les trophées de notre armée d'Italie. C'était un admirable spectacle ! Pendant que nos soldats gravissaient ces montagnes de feu, on voyait se détacher au sommet une figure bien connue, entourée par des lueurs qui semblaient empruntées aux astres, et les regards se reportaient ensuite vers l'endroit d'où Napoléon contemplait lui-même cette rayonnante apothéose. Sur le fleuve, une flottille toute pavoisée de reflets lumineux répondait par de continuelles éruptions à la mousqueterie et aux canons qui tonnaient sur la cime. C'était l'histoire écrite en caractères de feu.

Pendant toute la durée de ces nuits, rien ne pouvait arracher la foule à la place de l'Hôtel-de-Ville, et pour ceux qui écoutaient ses entretiens, il était évident que, malgré les délices du bal, le peuple avait la meilleure part de ces fêtes.

Napoléon aimait ces démonstrations ; il y avait en lui des instincts qui le rapprochaient du peuple et de ses plaisirs.

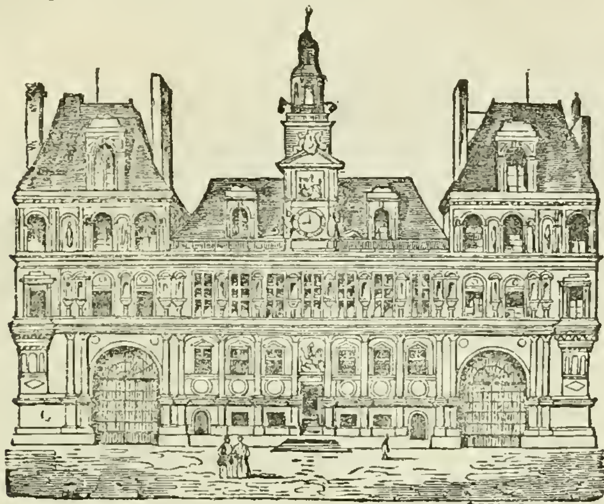
La restauration se prêta d'abord d'assez bonne grâce à ces réjouissances ; la cour y retrouvait d'ailleurs des traditions que la vieille royauté avait habilement cultivées ; mais les bals de l'Hôtel-de-Ville tombèrent en désuétude, comme si personne ne se fût soucié de ces rapprochemens. Il y a bien de l'imprudence dans de pareils dédains !

L'Hôtel-de-Ville de Paris était en possession de priviléges qu'il n'a pas perdus ; toutes les nouvelles qui pouvaient intéresser le pays devaient être portées à l'Hôtel-de-Ville par un message exprès. Les mariages et les naissances des princes tenaient le premier rang parmi ces dépêches que la foule accueillait toujours avec tant d'empressement. Dans ces circonstances, on allait au loin sur la route que devait parcourir l'envoyé, et par mille questions chacun cherchait à pressentir la nouvelle. Le peuple rassemblé sur la place de Grève, porta lui-même dans ses bras, jusqu'au perron de l'Hôtel-de-Ville, le page chargé d'annoncer la naissance du fils de Napoléon. Un présent et des honneurs étaient attachés à ces sortes de missions.

Un fait prouve jusqu'à quel point l'Hôtel-de-Ville est le centre où viennent frapper toutes les impressions de la cité. Lors de la conspiration de Malet, il y eut un moment où les conjurés étaient parvenus à accréditer, auprès du gouvernement lui-même, la nouvelle de la chute de Napoléon. Le premier soin de M. Frochot, alors préfet du département de la Seine, fut de faire préparer une des salles de l'Hôtel-de-Ville, pour l'installation du gouvernement provisoire. L'empereur ne lui pardonna pas cet excès de zèle et le destitua. Dans sa déposition devant la cour des pairs, M. de Chabrol, paraissant comme témoin, dans le procès des derniers ministres de Charles X, n'hésitait pas à dire, qu'il regardait la possession de l'Hôtel-de-Ville comme le signe assuré du succès, pour ceux qui s'y maintenaient, ou pour ceux qui s'en emparaient.

Le peuple de juillet ne s'y trompa point ; ce fut pour l'Hôtel-de-Ville et sur la place de Grève, qu'il livra le plus terrible de ses combats ; les traces en sont partout ; les architectes ont beau les effacer, la mémoire du peuple les conserve et les transmet ; elle les a fait passer dans son langage et dans ses habitudes ; rien ne peut les faire disparaître. Tant que le drapeau tricolore ne flotta point sur cette place, rien ne fut décidé pour la lutte ; l'Hôtel-de-Ville pris et repris resta enfin au pouvoir du peuple, et seulement alors la victoire fut assurée. Les Tuileries et le Louvre n'étaient que les postes secondaires ; c'était à l'Hôtel-de-Ville seulement que pouvait siéger la souveraineté nationale. Nous ne redirons pas cette partie de notre histoire ; mais nous devons rappeler que la plus glorieuse page des chroniques de la place de Grève a été écrite pendant les trois journées de juillet 1830.

Dans l'enceinte des villes, il y a des endroits qui semblent privilégiés entre tous, pour la noblesse et la générosité de leurs inspirations; il est des endroits dans lesquels le peuple, lorsque d'odieux spectacles ne l'y appellent point, ne se réunit que pour se montrer fort et magnanime. La place de l'Hôtel-de-Ville de Paris a toujours exercé cette salutaire influence : c'est là que sont nées presque toutes les bonnes résolutions du peuple de Paris. Sans entrer dans un ordre d'idées qui doit rester étranger à ces lignes, il nous est permis de dire que tant que la révolution de juillet bivouaqua sur la place de l'Hôtel-de-Ville, elle resta pure, et que rien n'altéra ni son courage, ni son intégrité ; son berceau est demeuré sans tache, et rien n'a flétri son premier asile ; sur la place de l'Hôtel-de-Ville qu'elle venait d'agiter par de si violentes secousses, dans cet espace qui l'avait vue si intrépide, si forte et si puissante, elle se montra calme jusqu'à la magnanimité, désintéressée jusqu'à l'héroïsme, et daignant à peine songer à ce qu'elle venait de conquérir.



Pour la place de l'Hôtel-de-Ville, les journées de juillet furent une consécration ; il ne fallait pas que le sang des criminels tombât plus long-temps sur ces pavés que le sang de tant de braves gens avait arrosés. La place de l'Hôtel-de-Ville, glorifiée par des exploits si étonnans et si rapides, ne pouvait plus être souillée par les exécutions ; l'échafaud ne pouvait plus se dresser là où le pavois de la souveraineté nationale avait été élevé; ce lieu avait été sanctifié, il ne devait plus être déshonoré.

Ce n'était pas assez qu'une décision officielle eût éloigné de la place de l'Hôtel-de-Ville l'appareil des exécutions; une expiation semblait nécessaire. Le châtiment infligé aux criminels n'avait pas seul versé le sang répandu dans ce lieu : à toutes les époques de notre histoire, les passions politiques ou des vengeances ambitieuses y ont assouvi leurs fureurs. Si la cruauté de Louis XI fit tomber aux halles la tête de Jacques d'Armagnac, si la haine implacable de Richelieu fit décapiter sur la place de Grève Bouteville et Deschapelles; dans des temps plus rapprochés de nous, d'autres martyrs ont été immolés par la rage des partis; à ces victimes il fallait, non pas une réhabilitation, mais un pieux hommage, un témoignage de piété nationale.

Les sergens de La Rochelle avaient été exécutés sur la place de Grève.

Les citoyens comprirent le devoir que leur imposait ce souvenir ; on les vit, silencieux et recueillis, s'avancer vers le lieu où le sang avait été injustement versé, puis, entourant de leurs regrets, de leurs larmes et de leur vénération le lieu où s'était accompli le sacrifice, rendre à la mémoire des victimes ce lustre que le supplice n'avait pas terni, mais qu'il fallait rappeler aux pensées du pays. Dans cette cérémonie, si digne de la victoire qui l'avait précédée, il n'y eut que des larmes et des paroles de louange pour les victimes, pas une seule imprécation contre les bourreaux!

La place de l'Hôtel-de-Ville perd chaque jour quelque chose de ce qui animait les traits de sa physionomie populaire.

Long-temps elle fut pour le peuple de Paris un rendez-vous auquel il rapportait toutes ses sensations. Tout le mouvement de la ville laborieuse s'y faisait sentir. La foule y venait chercher ses délassemens chéris, sûre de trouver là les récréations qu'elle aimait le plus ; sous les rires de la multitude s'étalaient les plus joyeux spectacles; les bateleurs, et tous ceux qui remplissent de prodiges et de merveilles nos rues et nos places y établissaient leurs enchantemens ; plus d'une fois, ces réjouissances nomades étaient dispersées par les valets du bourreau qui plantaient la potence et dressaient l'échafaud et le pilori. C'était sur la place de l'Hôtel-de-Ville que s'allumait le feu de la Saint-Jean, dont les flammes éclairaient les rondes populaires, et ne laissaient pas le loisir de penser à d'autres bûchers. C'était une cérémonie funeste pour les chats; on en apportait de tous les coins de Paris; on les enfermait dans des sacs, avant de les lancer dans le bûcher; les liens qui les retenaient captifs étaient bientôt brisés, et les animaux suppliciés bondissaient alors avec furie et avec des miaulemens effroyables, au grand plaisir de la foule qui croyait pieusement brûler autant de sorciers qu'elle livrait de chats aux flammes de la Saint-Jean. Aux bons jours, on accourait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, pour savoir s'il était tombé d'en haut quelques largesses dont il fallût se réjouir. La place de l'Hôtel-de-Ville, qui avait vu toutes les dissensions civiles, a vu aussi toutes les réconciliations.

Dans certains pays, il existe, pour désigner l'Hôtel-de-Ville, une dénomination qui, selon nous, résume avec bonheur toutes les idées qui se rattachent à cet édifice; on l'appelle la *maison commune*.

Tous les souvenirs du travail et de l'industrie de Paris ont, à l'Hôtel-de-Ville, leurs papiers de famille.

C'est de là que partent chaque année nos jeunes soldats; c'est de là qu'ils s'élancent avec des chants et des fanfares, heureux de ce qui chez tous les autres peuples est un sujet d'abattement et de douleur.

La place de l'Hôtel-de-Ville est encore aujourd'hui le vaste caravansérail d'une grande partie de la classe laborieuse; toute la population des ouvriers employés aux constructions s'y réunit ; c'est là que se contracte les engagemens auxquels Paris doit ses embellissemens et ses constructions nouvelles; c'est le bazar de la main-d'œuvre qui édifie. *Faire grève* est une expression consacrée, pour peindre la situation d'un ouvrier sans ouvrage. Ainsi, c'est sur cette même place, où il a si vaillamment conquis toutes ses libertés, que le peuple vient demander et chercher le travail.

C'est un sol qu'il ne peut fouler sans y retrouver une de ses vertus, la patience ou le courage.

EUGÈNE BRIFFAULT. (1)

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

Conspiration du général Malet en 1812.

BIOGRAPHIE DU GÉNÉRAL.

Un général dont les services n'avaient pas été sans éclat, mais qui était d'un esprit sombre et d'un caractère entreprenant, conçut en 1812, au fond d'une prison où on le retenait depuis quatre ans, le dessein merveilleux, à force de témérité, de renverser le dominateur de l'Europe, le maître du monde, et tenta d'opérer, à lui seul, une révolution, sans autre moyen que ce cri funèbre : L'empereur est mort! Il avait calculé avec une rare sagacité les chances qu'un premier moment de stupeur pouvait offrir à qui saurait tout oser. Dédaignant les procédés des conspirateurs ordinaires, les associations, les confidences, les délibérations, les lenteurs et les indécisions qui perdent tout en pareille affaire, il résuma toute la conspiration dans sa seule volonté. Ce qu'un comité organisé aurait pu faire, il le supposa fait; les actes que les premiers corps de l'état eussent pu formuler dans une crise politique, il les supposa rédigés ; en un mot, il supprima tout ce qui sépare la pensée de l'exécution.

Ce général, cet homme, c'était Malet.

Rien jusqu'à présent dans l'histoire n'a pu être comparé à cette entreprise. Ce fut un attentat isolé, qui se termina en quelques heures, qui n'eut pas l'éclat du succès, mais qui en échouant reçut une immense importance de l'insuccès même et de l'incroyable témérité de la tentative. Cette tentative produisit l'effet de ces grandes commotions terrestres qui ébranlent la nature un moment, et qui cessent bientôt, sans avoir rien déplacé, ne laissant à la réflexion que l'idée des graves calamités qu'elles auraient pu produire. Aussi ne sait-on véritablement quelle qualification donner à cette affaire, qui ne fut, à proprement parler, ni un complot ni une conspiration. Ces mots, dans leur définition légale, exigent un concours d'individus qu'on chercherait ici vainement. La qualification de coup de main ou celle d'échauffourée nous semblerait convenir de préférence, si d'ailleurs cette folle équipée n'avait fait marcher au supplice douze malheureux, parmi lesquels neuf ont été regardés ensuite comme innocens par l'opinion sinon par l'histoire.

Charles-François Malet naquit à Dôle, le 25 juin 1754, dans cette province de la Franche-Comté qui reçoit de ses montagnes une âpreté de mœurs comparable à celle de la Suisse. Le père de Malet était possesseur de fiefs, chevalier de Saint-Louis, et il portait sur son blason une épée flamboyante.

Le jeune Malet, en sa qualité de gentilhomme, entra à seize ans dans les mousquetaires noirs. Son front était large et intelligent, ses yeux avaient une grande vivacité d'expression; sa taille était petite et bien proportionnée. Comme il avait reçu une éducation brillante, il ne tarda pas à réussir dans le monde, où son prestige fut grand comme causeur agréable. A cette époque, ce genre de mérite était fort à la mode. Il avait trente-six ans lorsque la révolution éclata. Ses liaisons avec le parti philosophique l'entraînèrent vers les nouveaux principes. Portant depuis long-temps l'épaulette, Malet fut nommé commandant de la garde nationale de Dôle, puis il se fit chef des volontaires lorsque l'ennemi vint aux frontières, partit pour l'armée du Rhin et devint bientôt aide-de-camp du marquis de Beauharnais, premier mari de l'impératrice Joséphine. Nommé successivement adjudant-général et général de brigade, il servit bien la république et il fit partie de cette armée commandée par Championnet qui passa les Alpes pour aller s'opposer aux Autrichiens en Italie. Masséna le cita honorablement dans plusieurs rapports.

Selon quelques biographes, dès l'avènement de Napoléon au consulat, Malet avait pénétré les desseins du futur empereur, et dès le mois de mai 1800, ayant un commandement au camp de Dijon, il résolut d'enlever le premier consul à son passage par cette ville, où il devait inspecter l'armée de réserve avant qu'elle allât vaincre à Marengo ; mais cette conspiration ne fut rien moins que prouvée. Quoi qu'il en soit, les opinions républicaines hautement professées par Malet, et

(1) L'éditeur Engelmann, rue Jacob, 25, vient de mettre en vente les premières livraisons d'un magnifique ouvrage illustré, qui porte le titre populaire des *Rues de Paris*.—Ce livre est rédigé par l'élite de la littérature parisiennes, sous la direction de M. Louis Lurine, qui a fait long-temps, dans les journaux ses preuves d'esprit, de style et de talent.

son caractère entreprenant plus encore que l'indépendance qu'il affichait, expliquent assez les disgrâces successives dont il fut frappé.

Eliminé de l'armée active et envoyé à Bordeaux avec le titre de commandant du département, il vota contre le consulat à vie. On le relégua aux Sables-d'Olonne, et là il fit éclater une opposition encore plus vive. En vain essaya-t-on de le gagner comme tant d'autres, par des faveurs; il répondit à M. de Lacépède, grand chancelier de la Légion-d'Honneur, qui lui annonçait sa nomination de commandeur de l'ordre :

« Citoyen, j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'annoncez la marque de confiance que m'a donnée le grand conseil de la Légion-d'Honneur. C'est un encouragement à me rendre de plus en plus digne d'une association fondée sur l'amour de la patrie et de la liberté. Je souscris de cœur et d'âme au serment exigé.

» 11 nivose an 12. »

Comme on le voit, dans cette lettre laconique pas un mot flatteur qui ait rapport au fondateur de l'institution. Quand Napoléon fut proclamé empereur, Malet lui adressa une lettre de félicitation ainsi conçue :

« Citoyen premier consul,

» Nous réunissons nos vœux à ceux des Français qui désirent voir leur patrie heureuse et libre. Si un empire héréditaire est le seul refuge contre les factions, soyez empereur; mais employez toute l'autorité que votre suprême magistrature vous donne pour que cette nouvelle forme de gouvernement soit constituée de manière à nous préserver de l'incapacité ou de la tyrannie de vos successeurs, et qu'en cédant une portion si précieuse de notre liberté, nous n'encourrions pas un jour, de la part de nos enfans, le reproche d'avoir sacrifié la leur.

» Je suis avec respect, citoyen premier consul, etc.

» Général MALET. »

En même temps, il écrivait au général Gobert :

« J'ai pensé que lorsqu'on était forcé par des circonstances imprévues de donner une telle adhésion, il fallait y mettre de la dignité et ne pas trop ressembler aux grenouilles qui demandent un roi. »

Disgracié comme républicain *incarné*, car on marchait à grands pas dans la voie des idées monarchiques, et Malet n'aimait pas à flatter, il fut cependant réintégré dans son grade de général de brigade et envoyé à Angoulême comme il l'avait été à Bordeaux; mais il y montra des opinions inconciliables avec celles du préfet Bonnaire. De là, on l'envoya à Rome, où il ne s'accorda pas mieux avec le général Miolis, qui en avait été nommé gouverneur-général; le ministre de la guerre chercha un prétexte pour se débarrasser d'un homme qui portait sans cesse ombrage au gouvernement impérial. Il ne trouva pas d'autre moyen que de l'accuser d'avoir, dans le partage d'une saisie importante, favorisé les soldats français au détriment de la milice romaine, et l'appela à Paris pour rendre compte de sa conduite. Mais Malet fut reconnu irréprochable par une commission d'enquête dont le grand-juge Régnier et le ministre des finances Corvetto faisaient partie. Quoi qu'il en soit, Malet fut complétement disgracié, et, comme on disait alors, *mis à la disposition du ministre*.

Cet officier général se trouvait dans cet état de réforme lorsque la prolongation de la campagne de Pologne (celle de 1807) et la victoire équivoque de Preusch-Eylau vint mettre en action son idée favorite. Dans son désœuvrement, il s'était lié à Paris avec quelques uns de ces hommes remuans, ambitieux, et qui, bien que fonctionnaires civils ou militaires, se plaignaient du gouvernement parce qu'ils trouvaient qu'il ne faisait point assez pour eux. Malet profita habilement des dispositions qu'ils manifestaient, pour leur persuader qu'un mouvement allait s'opérer par de puissans moyens dans le sénat, dans l'armée et dans le peuple. A ceux de ces hommes qui étaient plus obscurs et par conséquent plus résolus il confiait, sous le sceau du secret, qu'ils avaient été désignés comme membres du nouveau gouvernement, les tenant ainsi dans l'attente continuelle de l'ambition. C'étaient là les premiers instrumens qu'il lui convenait de mettre en jeu. Du reste, il ne leur demandait ni d'agir ni de se compromettre : tout devait être réglé et consommé par un pouvoir supérieur, « qu'il ne pouvait leur désigner, ayant fait le serment, disait-il, de ne le pas faire connaître. » Il ne leur fallait que se tenir prêts à succéder à l'ordre de choses aboli. Il alla même jusqu'à leur assigner tel ou tel jour pour le dénouement attendu, et comme le jour indiqué passait comme les autres, il prétendait, avec ce calme et cet air de conviction qui le caractérisaient, qu'un incident imprévu avait nécessité un contre-ordre, une remise : « Mais, ajoutait-il encore, c'est reculer pour mieux sauter. »

Il est plus probable que pour lui le grand moyen de cette révolution consistait dans un appareil de fausses nouvelles et de faux ordres; que Malet lui-même devait payer de sa personne, se montrer hardiment en uniforme, en proclamant le nouveau gouvernement, persuadé que ses acolytes, voyant enfin l'accomplissement de l'œuvre tant prédite, ne manqueraient pas de s'y associer avec une confiance qui entraînerait les autres; mais, comme nous l'avons dit, il se gardait bien de livrer son secret à ses affidés, parce qu'ils n'auraient plus vu en lui qu'un perturbateur ou un fou. Aussi, quand tous furent arrêtés, les premiers aveux présentèrent-ils les indices d'un vaste projet ne tendant à rien moins qu'à renverser le gouvernement impérial; mais pour ce qui était des moyens réels, on n'en découvrit aucun. Comme dans les divers interrogatoires qu'on avait fait subir aux inculpés il avait été beaucoup question de hautes mesures que devait prendre le sénat, de proclamations, etc., le préfet de police Dubois eut l'idée que le complot pouvait bien se rattacher à certains membres influens de ce grand corps, opinion vivement combattue par le ministre Fouché, mais qui rentrait dans les préventions de Napoléon. Aussi fit-il entendre à cette occasion les mots d'*élimination* et d'*épuration du sénat*. L'enquête se faussa dans cet aperçu, et Malet vit bien qu'on s'occupait moins de lui que de trouver des coupables haut placés. Le sénat, pas plus que Malet, prétendu moteur de cette conspiration impossible, n'ayant pu être convaincu, faute de preuves matérielles, un décret n'en ordonna pas moins que Malet serait détenu, *par mesure de sûreté*, dans une prison d'état. En conséquence il fut arrêté et écroué à la Force.

Ce fut dans cette prison que Malet retrouva Lahorie, dont il avait été long-temps le camarade à l'armée du Rhin, et Guidal, qu'il avait rencontré au temps du directoire chez Barras, qui l'employait particulièrement. Lahorie ne devait son grade d'adjudant-général qu'à ses talens. Il avait remplacé auprès de Moreau le général Dessolles en qualité de chef d'état-major, et, dès ce moment s'était invariablement attaché au vainqueur de Hohenlinden, avec lequel il conserva les rapports les plus intimes jusqu'au moment de son procès, époque à laquelle il s'enfuit en pays étranger avec Frénières, secrétaire de Moreau. Le désir d'exploiter les germes de mécontentement qu'il croyait rencontrer en France le ramena à Paris, où il se conduisit avec une telle imprudence et s'expliqua sur le gouvernement impérial avec tant de hardiesse qu'il attira sur lui l'attention de la police. Napoléon avait souvent réitéré l'ordre de le faire partir pour l'Amérique; mais Fouché n'en avait tenu aucun compte. Lahorie était Breton; il avait facilement trouvé des protecteurs et des ressources pour vivre sans emploi. Enfin Napoléon ayant ordonné son arrestation, il fut, comme Malet, enfermé à la Force.

Quant à Guidal, on l'avait arrêté dans les environs de Marseille à la suite d'une affaire de jacobinisme, et amené à Paris parce qu'on espérait de lui quelques renseignemens, d'après ce qu'en avait mandé le préfet du Var. Or, pendant que Guidal était à Paris, on éventa à Marseille même une affaire semblable qui mena à la découverte d'un ancien espionnage exercé à la côte de Provence par des Français au bénéfice de l'amiral anglais qui croisait devant Toulon. Guidal fut accusé d'avoir été à bord de la flotte anglaise et d'y avoir envoyé son fils. Cet espionnage durait, disait-on, depuis plusieurs années sans qu'on s'en fût douté. Guidal fut à son tour emprisonné à la Force en attendant que son procès s'instruisît. Ce fut ainsi que Malet, Lahorie et Guidal se trouvèrent réunis dans la même prison au commencement de 1808.

Après la bataille d'Essling, en 1809, Malet, quoique privé de tout moyen d'action, se remit encore à son œuvre fatale. D'après des révélations faites à temps par un des initiés, jeune Romain détenu avec lui, Malet devait s'échapper (on ne sut jamais comment) de sa prison, le dimanche 29 juin (jour où un *Te Deum* avait été chanté à Notre-Dame pour célébrer l'entrée des Français à Vienne); Malet, disons-nous, arrivait sur la place de l'église métropolitaine en grande tenue d'officier général et l'épée à la main, précédé d'un tambour et d'un drapeau. Là, il criait au milieu de la foule du peuple et des soldats : « L'empereur est mort; vive la liberté! »

Il masquait avec des pelotons d'infanterie toutes les issues de la cathédrale et y enfermait les principales autorités réunies pour la cérémonie. Les prisons s'ouvraient. Les généraux Marescot et Dupont, alors à l'Abbaye, devaient être délivrés, puis un gouvernement provisoire était nommé, des courriers, des commissaires extraordinaires étaient expédiés dans chaque département, etc.; enfin, quand la fable sur laquelle tout cela s'échafaudait serait démentie, Malet espérait que le mouvement aurait déjà assez de force pour continuer, en empêchant ceux qui seraient compromis de revenir sur leurs pas. Le dénonciateur, qui s'était d'abord adressé à l'archi-chancelier, ajoutait que l'uniforme et les armes de Malet étaient depuis long-temps déposés dans une maison située non loin de la prison de la Force.

La police, avertie à temps, n'eut besoin que d'un peu de surveillance pour prévenir cette incartade, en supposant même qu'elle eût été sérieusement projetée; mais il est permis de le croire, parce qu'elle rentre parfaitement dans l'esprit de la première, et que l'une et l'autre ne semblent être que des esquisses de celle qui devait avoir réellement lieu trois ans plus tard en 1812.

Lors du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, il y eut une amnistie en faveur de quelques prisonniers d'état. Malet obtint d'être transféré dans une maison de santé placée sous la surveillance de la police et qui comptait déjà plusieurs prisonniers jouissant de la même faveur; mais Lahorie et Guidal, malgré leurs instances, le premier pour être envoyé en Amérique, le second pour être reconduit à Marseille, où il devait être jugé, demeurèrent à la Force.

II.

LA MAISON DE SANTÉ.

A l'extrémité de la rue du Faubourg Saint-Antoine, sur la gauche, avant d'arriver à la barrière du Trône, on voit aujourd'hui une maison numérotée 555, et d'assez belle apparence, quoique toutes les fenêtres soient garnies de barreaux de fer. Au dessus de la porte d'entrée de cette habitation on lit ces mots écrits en lettres d'or sur une table de marbre noir : *Maison de santé*. C'est l'ancienne maison du docteur Dubuisson, spécialement destinée au traitement des aliénés. Là, il y aura bientôt 31 ans, un homme conçut le plan hardi de renverser ce qui paraissait si grand aux yeux de l'Europe, et cet homme était Malet. Il avait associé à ses projets un autre prisonnier comme lui, l'abbé Lafon, royaliste, agent des princes de la maison Bourbon et correspondant des comités établis dans le midi de la France et dans la Vendée. — Malet et lui se plurent dès les premières causeries. Le gentilhomme républicain devait parfaitement s'entendre avec l'abbé royaliste. Le soir ils faisaient leur partie d'écarté ou d'échecs, et quand ils tournaient le roi, l'abbé disait :

— Général, la monarchie a le dessus.

Quand aux échecs, Malet faisait l'abbé échec et mat :

— Mon cher, lui disait-il, la république a l'avantage.

Tous deux étaient parfaitement d'accord dans leur haine contre Napoléon, et sur ce point il n'y avait jamais de discussion.

Après avoir beaucoup réfléchi aux divers moyens d'exécuter son fameux projet, Malet s'arrêta à celui-ci :

Il supposait l'empereur mort le 8 octobre sous les murs de Moscou, et concluait que le sénat devait être investi du suprême pouvoir. Ce fut donc par l'organe du sénat qu'il résolut de parler à la nation, à l'armée. Il fit pour les soldats une proclamation dans laquelle, tout en déplorant la perte du chef de l'état, il annonçait l'abolition du régime impérial et la restauration du gouvernement populaire, c'est-à-dire de la république, en faisant connaître la composition de ce nouveau gouvernement. Cette proclamation était signée du nom de tous les sénateurs, puis un décret émané de ce même sénat le nommait, lui Malet, gouverneur de Paris et commandant de toutes les troupes circonscrites dans l'étendue de la première division militaire. Cela posé, d'autres décrets partiels donnaient de nouveaux commandemens, des grades plus élevés et des gratifications à tous les militaires que Malet comptait faire servir à l'exécution de son projet. Comme on le voit, pour réussir, Malet s'était reposé sur deux idées : surprendre et séduire; surprendre par la nouvelle subite de la mort de l'empereur jetée dans les casernes; séduire en promettant aux militaires de l'avancement et du repos.

Une fois ce programme bien arrêté, Malet et l'abbé Lafon se mirent à l'œuvre. Lafon travailla à la rédaction des sénatus-consultes qui devaient proclamer l'abolition de l'empire et la création d un gouvernement provisoire. Malet, toujours ardent pour la cause républicaine, y plaçait en tête Moreau, le rival de Napoléon. Il maintenait M. Frochot, préfet du département de la Seine, pour ne pas bouleverser l'administration municipale; puis il laissait à l'abbé le choix des autres candidats qui devaient compléter le gouvernement provisoire. MM. de Montmorency et de Noailles avaient été désignés par l'abbé; mais ni lui ni Malet n'étaient d'accord sur la nomination d'un cinquième, l'un proposant Masséna ou

Brune, et l'autre un Bourbon de la branche aînée ou même le duc d'Orléans. On voulait ainsi faire une part à toutes les espérances et à toutes les ambitions. Enfin un dernier sénatus-consulte organisait la garde nationale du pays d'après les principes de 1789, et le commandement en chef était donné à M. de Lafayette.

Tandis que Lafon rédigeait les actes relatifs à l'organisation des autorités civiles, Malet s'occupait des ordres militaires avec une précision admirable. Ils n'avaient l'un et l'autre dans cette conspiration de prison qu'un seul complice, un caporal de la garde de Paris, nommé Rateau, de la connaissance de l'abbé Lafon, et qui était son compatriote. Il leur servait de secrétaire et transcrivait, en belle écriture, les faux sénatus-consultes et les faux ordres, croyant de bonne foi mettre au net le manuscrit d'une histoire des guerres de la révolution à laquelle Malet était censé travailler depuis long-temps.

Au dehors, tout se préparait avec le même zèle et la même discrétion. Il y avait peu de temps qu'un prêtre espagnol, nommé Caamagno, détenu dans la maison du docteur Dubuisson pour les mêmes motifs que l'abbé Lafon, avait été remis en liberté. Avant son départ, l'abbé avait fait à l'Espagnol la confidence de la révolution que Malet allait tenter, en lui disant, comme il le croyait lui-même, « que la conspiration tramée par lui n'avait d'autre but que de rendre au roi d'Espagne, Ferdinand V (alors prisonnier à Valençay), la liberté et le trône, de délivrer le pape, retenu à Fontainebleau, et enfin de rappeler en France les Bourbons, ses princes légitimes. » Caamagno, d'un esprit très borné et plein d'exaltation, avait applaudi à un tel plan, et s'était empressé d'offrir le petit logement qu'il avait loué rue Neuve-Saint-Gilles, près de la place Royale, pour y recevoir les conspirateurs eux-mêmes, y faire apporter et y receler les objets qui pourraient être utiles à l'exécution du projet. Outre ce prêtre, l'abbé Lafon avait su attirer à lui, mais sans lui faire aucune confidence, un jeune Vendéen nommé Boutreux, qui faisait son droit à Paris, tout en sollicitant un emploi dans l'instruction publique, et sur le dévoûment duquel il pouvait compter.

Les choses étant ainsi préparées, Malet n'attendit plus qu'une circonstance favorable pour agir. Enfin il crut que le moment était venu. En effet, le dernier bulletin, daté du 27 septembre, avait annoncé en même temps que l'entrée des Français à Moscou l'incendie qui avait dévoré cet unique refuge de notre armée. Au milieu de la stupeur que cet événement avait produite en France, on ne recevait de Napoléon et du quartier-général que de rares nouvelles qui n'apprenaient rien de décisif. La tristesse et l'inquiétude régnaient dans Paris, et les hauts fonctionnaires ne dissimulaient pas leurs appréhensions. Il fallait quinze jours au moins pour venir de Moscou ; or, on était au 19 octobre, et depuis le 27e bulletin le gouvernement n'avait donné aucunes nouvelles officielles. Le lendemain 20, qui était un mardi, au moment où les pensionnaires de la maison, après avoir achevé leur dîner, se levaient de table pour passer dans le salon de conversation, M. Dubuisson, dont la porte du cabinet était entr'ouverte, vit distinctement une personne qu'il ne reconnut pas sortir furtivement. Il s'élance sur ses traces : c'est Malet, vêtu d'une redingote bleue et la tête couverte d'un chapeau rond à larges bords.

— Comment, général, lui dit le docteur d'un ton de reproche et en passant son bras sous le sien, c'est ainsi que vous abusez de ma confiance! Comme j'ai lieu de croire que ce n'est pas la première fois que vous sortez de la sorte, je vous déclare que je vais en faire mon rapport à qui de droit.

— Eh quoi ! docteur, voudriez-vous me perdre tout à fait ? répondit Malet d'un air contrit.

— Général, vous connaissez toute la responsabilité qui pèse sur moi. Vous m'aviez donné votre parole que vous ne bougeriez pas. Jusqu'à présent j'avais compté sur votre honneur ; dès à présent je n'y crois plus.

— Eh bien, docteur, je l'avoue, se hâta d'interrompre Malet, je suis sorti plusieurs fois ; je voulais voir mon père, qui, vous le savez, est très malade et demeure fort loin d'ici.

— Je suis persuadé que vous n'aviez que des intentions louables; mais mon devoir avant tout; je n'ai pas envie de me brouiller avec le gouvernement; je ferai mon rapport dès ce soir.

— Alors, faites-le! réplique Malet d'un ton d'humeur; seulement si demain je suis reconduit à la Force ou transféré à Vincennes, c'est à vous que je serai redevable de ce nouveau malheur.

Et le général, ainsi que le docteur, tous deux fort émus, étaient rentrés dans la maison.

Ce qui venait de se passer ouvrit les yeux au docteur Dubuisson. Dans la crainte, sinon de recevoir l'ordre de fermer son établissement (ce qui était déjà arrivé à un de ses confrères des Champs-Elysées pour un motif semblable), du moins d'encourir un blâme sévère de la part de l'autorité, il résolut de faire surveiller particulièrement Malet par le jardinier de la maison et d'adresser le soir même son rapport à la police pour ne pas être prévenu par elle. De son côté, Malet communiqua ses craintes à l'abbé Lafon lorsqu'ils se furent retirés dans leur chambre; mais ce dernier lui répondit :

— Tranquillisez-vous. Je connais Dubuisson ; c'est un excellent homme, incapable d'exécuter la menace qu'il vous a faite, d'autant plus qu'au fond je le crois royaliste.

— N'importe, il ne faut pas perdre de temps, répliqua Malet; le moment est propice; écrivez à Rateau de venir demain soir avec le mot d'ordre ; si la police n'envoie ses agens qu'après-demain, ils arriveront trop tard. Allons! ajouta Malet en pressant énergiquement la main de l'abbé, nous voilà entre la mort et la liberté; c'est à nous de décider la question.

Le lendemain matin M. Dubuisson étant entré dans la chambre de Malet, celui-ci lui demanda d'un air d'indifférence s'il avait fait son rapport.

— Certainement, général, lui répondit-il; je ne perds jamais de temps ; d'ailleurs, j'étais bien aise de vous prouver qu'on ne me trompe pas *impunément*.

Cette expression irrita Malet, qui, changeant de ton et de manières, répondit au docteur avec un sourire plein d'ironie :

— Eh ! monsieur le docteur, qui a jamais songé à vous tromper? vous êtes fou! vous êtes plus malade que vos malades : croyez-moi, allez prendre des douches.

— Général! s'écria celui-ci offensé.

— Eh bien ! reprit Mallet, allez au moins en donner, puisque vous tenez tant à votre devoir. Quant à moi, je me porte bien. Voilà pourquoi je n'ai besoin ni de vos soins ni de vos visites, et je vous prie de me laisser seul.

Le docteur se retira. Malet ayant annoncé le désir de rester dans sa chambre (sans doute pour pouvoir conférer plus librement avec Rateau), ne descendit pas à l'heure des repas; mais Rateau ne vint que le lendemain, parce qu'il s'était fait consigner pour s'être enivré la veille. Malet lui recommanda de se trouver le soir même avec Boutreux, rue Neuve-Saint-Gilles, et de faire en sorte surtout de lui rapporter le mot d'ordre, sans lequel il n'aurait pu agir.

— A propos! ajouta-t-il avec son aplomb ordinaire, j'ai eu hier la visite du général Lamotte; je lui ai parlé de vous ; vous passerez très incessamment officier.

— Vous êtes bien bon, mon général ; mais je n'ai que deux ans de services sans campagnes...

— Les élèves de Saint-Cyr en ont-ils plus que vous ?

— Ils ont l'instruction.

— N'avez-vous pas une magnifique écriture?

— Ma foi, mon général, la vérité est que nous avons de vieux officiers qui sont d'une ignorance... ah !. . L'autre jour encore le capitaine de musique a écrit ***flûte***, sur son rapport, par trois *t*. Heureusement, le commandant lui a fait l'observation que ce mot ne s'écrivait qu'avec deux *t*; le capitaine a bien été forcé d'en mettre un à la réserve ; mais il ne paraissait pas du tout satisfait.

— Alors, soyez chez M. Caamagno à six heures. C'est plus sûr, et attendez-moi. En supposant que vous soyez en retard pour rentrer au quartier, soyez tranquille, j'écrirai à vos chefs, et je prendrai tout sous ma responsabilité.

III.

LE RENDEZ-VOUS.

Le soir du 22 octobre 1812, tout étant disposé, Malet, comme de coutume, fit sa partie d'échecs avec l'abbé Lafon. Il gagna constamment et ne put s'empêcher de s'écrier plusieurs fois : « Tout va bien ! » Il paraissait très gai, ce qui prouve qu'il était parfaitement maître de lui. A 10 heures il se retira dans sa chambre, où l'abbé ne tarda pas à venir le joindre. Là, ils commentèrent une dernière fois le fameux sénatus-consulte qui devait être lu aux soldats dans les casernes, aux ministres et aux autorités qu'on devait arrêter dans leurs hôtels. A minuit, Malet, supposant que tout le monde était couché dans la maison, avertit l'abbé qu'il était temps d'agir. Au signal convenu, le jardinier vint au devant d'eux dans le jardin, appliqua sur le petit mur qui le séparait de la ruelle une échelle pour franchir plus aisément cet obstacle ; Malet monta le premier, sauta légèrement de l'autre côté et aida Lafon, moins ingambe que lui, à faire de même, puis ils descendirent la grande rue du faubourg Saint-Antoine en se dirigeant vers la place de la Bastille. Quoique mus par une même pensée, ces deux hommes cependant étaient agités de sentimens bien différens. L'abbé, pensif et indécis, demandait au général :

— Etes-vous bien sûr de pouvoir entraîner les régimens de la garde de Paris ? Malet calme et résolu répondait :

— Aujourd'hui tous les militaires désirent la paix. D'ailleurs, je ne laisserai pas à leurs chefs le temps de la réflexion.

— Mais le préfet Frochot pensera peut-être au roi de Rome?

— Il ne pensera qu'à sa préfecture. Un fonctionnaire public ne voit que sa place. Rien de meilleur dans une révolution que ces gens-là. Dès que le pouvoir se déplace, ils le suivent, se groupent autour de lui, et les masses se groupent autour d'eux Et, puis, Bonaparte mort, qu'est-ce que le roi de Rome ? qui songera à lui ? sa mère tout au plus ! Vous verrez, mon cher; je veux que demain à pareille heure Fontanes nous ait déjà débité un magnifique discours au nom du sénat.

— Comment ! nous ne le destituerons pas?

— Y pensez-vous! où trouverions-nous une meilleure trompette pour sonner la fanfare?

— Grand Dieu ! dit l'abbé, quand Napoléon apprendra...

— Ne pourrez-vous donc jamais vous pénétrer de l'idée que cet homme est mort ; j'en ai la preuve incontestable, là, sous mon bras?

Et en disant ces mots le général pressait le gros porteseuille qu'il avait emporté et qui contenait les sénatus-consultes, les proclamations, les ordres du jour, les instructions, les lettres confidentielles et enfin toute la chancellerie du nouveau gouvernement qu'il voulait établir; quant à l'abbé, il n'avait emporté avec lui qu'un petit paquet dans lequel était un habit de laïque qui devait servir à son déguisement. et tous deux, malgré la pluie qui tombait à torrens, arrivèrent bientôt rue Neuve-St-Gilles et montèrent chez le prêtre Caamagno, qui les attendait en proie à la plus vive anxiété, ainsi que le caporal Rateau et le répétiteur Boutreux. Fidèles au rendez-vous qui leur avait été assigné la veille, ils étaient arrivés depuis long-temps. Rateau livra à Malet les mots d'ordre et de ralliement qu'il avait su se procurer.

— Grand Dieu, serions-nous trahis? dit ce dernier à voix basse.

— Ne craignez rien, mon frère, lui répondit Caamogo, Dieu nous protége.

— Il me semble qu'on monte l'escalier, demanda froidement Malet; qui peut venir à cette heure ?

— Des bourgeois de la maison qui seront attardés, répondit Rateau avec indifférence.

— Mais j'entends des voix, répliqua l'abbé dans un trouble extrême ; ne restons pas ici...

— N'ayez donc pas peur, M. Lafon, reprit Rateau d'un ton goguenard ; personne ici ne veut vous faire de mal ; et cependant, à vous voir, on dirait que vous êtes de corvée pour faire la conduite à un guillotiné.

— Il a raison, calmez-vous, ajouta Malet à voix basse et en lui saisissant le bras. Si nous sommes découverts, la fuite est inutile, la guillotine n'est-elle pas à la porte.

C'étaient effectivement deux locataires, ouvriers imprimeurs, qui rentraient un peu ivres.

L'abbé Lafon, qui voulait juger de loin le drame, avait eu la précaution de persuader à Malet qu'en s'élançant du petit mur de la maison de santé, il s'était donné une entorse, afin d'avoir le prétexte de rester en arrière des autres, et ses premiers mots chez le prêtre espagnol, où il était entré en boitant, furent ceux-ci :

— Ah ! mon Dieu! j'ai cru que je n'arriverais jamais!

— Qu'avez-vous, mon cher frère? lui demanda Caamagno en patois basque.

— Hélas! je me suis foulé le pied en sautant par-dessus le mur.

— Aussi, monsieur Lafon, objecta Rateau d'un ton de compassion, qu'aviez-vous besoin *d'affranchir* le mur et de venir ici à pareille heure, puisqu'il n'y a personne à confesser ?

Malet interrompit leur conversation pour demander à Caamagno si les objets qu'on avait dû apporter *de la part du gouvernement* s'y trouvaient. Pour toute réponse, l'Espagnol lui ayant montré une malle placée dans un coin de la chambre, Malet l'ouvrit avec précipitation et en retira deux uniformes complets, l'un

de général, l'autre d'aide-de-camp, deux épées, une paire de petits pistolets de poche, une écharpe de commissaire de police, et s'adressant à Rateau et à Boutreux :

— Messieurs, leur dit-il, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : l'empereur est mort !

— Ah ! quel malheur ! s'écria Rateau en faisant un bond sur sa chaise.

— Ce n'est pas tout, continua Malet ; le sénat a cru devoir apporter quelques changemens dans la forme du gouvernement et remplacer quelques-uns de ses anciens fonctionnaires, tels que le commandant de Paris, le ministre et le préfet de police, par des hommes sur le zèle et le patriotisme desquels il pouvait compter. C'est moi qu'il a chargé de l'exécution de ces dernières mesures, et voilà la ettre par laquelle il me nomme lieutenant-général et me donne plein pouvoir d'agir en son nom.

Puis s'adressant particulièrement à Rateau :

— Caporal Rateau, lui dit-il, vous désirez de l'avancement ?

— Certainement, mon général ; le militaire en général et les caporaux en particulier ne désirent pas autre chose.

— Eh bien ! à ma sollicitation, le ministre de la guerre vous a nommé mon aide-de-camp, avec le grade de lieutenant.

— Officier ! aide-de-camp ! moi ! s'écria Rateau en sautant de joie et en battant des mains. Quel bonheur ! Vive l'empereur !

— Il est mort, vous dis-je ! interrompit Malet d'une voix éclatante. Demain votre brevet vous sera expédié. Voici votre nouvel uniforme ; habillez-vous.

Puis, s'adressant à Boutreux, il poursuivit :

— Monsieur, d'après mes instructions, je dois être accompagné d'un officier ministériel pour proclamer les décrets du sénat ; en vertu de mes pouvoirs extraordinaires je puis vous nommer commissaire de police ; accepteriez-vous cet office?

— Certainement, général.

— En ce cas, prenez cette écharpe et suivez-moi au nom de la loi.

Au moment où Malet et ses deux acolytes, après avoir revêtu leur uniforme, se disposaient à sortir, on entendit un léger bruit dans la maison. Malet prêta l'oreille, l'abbé pâlit.

Malet et les siens sortirent de la maison, rue Neuve-Saint-Gilles, en y laissant l'abbé Lafon et Caamagno, dont on n'entendit plus parler, et se dirigèrent sur la caserne de la rue de Popincourt, occupée par la dixième cohorte et qui était la plus rapprochée.

Il était environ deux heures du matin. Malet se présenta à la porte du quartier en disant :

— C'est de la part du commandant de Paris.

On lui ouvrit. Mais apprenant que le commandant Soulier, qu'il ne connaissait pas, habitait hors de la caserne, il se fit conduire à son logement par un homme de garde, en s'annonçant sous le nom du général Lamotte.

— Eh bien ! commandant, dit-il à ce dernier, qu'il trouva en proie à une fièvre ardente, il y a du nouveau, et je vois bien que vous n'avez pas été prévenu : l'empereur est mort sous les murs de Moscou le 7 de ce mois. Voici une dépêche du sénat à votre adresse.

Et il jeta sur le lit de Soulier un paquet qui renfermait le prétendu décret du sénat, la proclamation aux soldats et sa nomination au grade de général de brigade.

A la vue d'un officier général, Soulier essaya de se lever : mais à ces mots : *L'empereur est mort* ! il retomba comme frappé de stupeur en répétant douloureusement :

— L'empereur est mort ! ô ciel ! quel malheur !

— Hélas ! oui, quel malheur ! répéta Rateau ; tout le monde est du même avis.

Alors, profitant du trouble du commandant, Malet lui déroula les actes du sénat, qui entre autres mesures nommaient le général Malet commandant de Paris à la place de Hullin ; puis il ajouta :

— Commandant, il faut faire prendre les armes à votre cohorte.

— Oui, mon général, tout de suite, répondit Soulier tout troublé.

Et s'adressant au soldat qui avait accompagné Malet, il ajouta :

— Courez vite chez le capitaine Piquerel ; allez éveiller les officiers qui ne logent point au quartier ; faites battre le rappel par le tambour de garde.

— Non ! interrompit vivement Malet ; il ne faut pas que cette nouvelle se répande encore dans Paris. Qu'on prévienne seulement les officiers logés au quartier, et que la troupe s'assemble sans bruit dans la cour.

L'adjudant-major Piquerel arriva bientôt.

— Ah ! capitaine, lui dit Soulier, l'empereur est mort !

— C'est ce qu'on vient de m'apprendre, mon commandant. Cela va faire une *fameuse* mutation à porter sur le rapport. Mais qu'allons-nous faire sans lui ?

— Ce que nous faisions avant lui, monsieur le capitaine, dit Malet froidement.

— Et la grande armée? demanda Soulier.

— Elle n'existe plus, dit encore Malet.

— Elle n'existe plus ! répéta Piquerel d'un ton de stupeur ; quelle catastrophe !

— Oui, elle a été rasée entièrement, répondit Rateau, ce qui fait que la catastrophe va nous procurer un fameux avancement.

— Allons, monsieur l'adjudant-major, faites diligence : la cohorte devrait être déjà sous les armes, reprit Malet. Vous, colonel, vous êtes trop souffrant pour quitter le lit ; restez.

— Hélas ! mon général, je ne vous obéis qu'à regret ; mais, vous le voyez.

— Sans doute ; votre adjudant-major vous remplacera.

On descendit dans la cour ; là, Boutreux donna connaissance du sénatus-consulte à la cohorte rassemblée. Cette lecture excita parmi le groupe qui entourait Malet, Rateau et Boutreux la plus grande surprise. Quelques uns ne pouvaient y croire.

— Lui ! mort ! le petit caporal ! Allons donc ! C'est impossible, dit un capitaine nommé Stenhower ; on voit bien que vous ne le connaissez pas.

— Quand on vous dit que c'est la pure vérité, répliqua Rateau · puis il ajouta d'un ton d'emphase :

— Devant le boulet tous les Français sont égaux.

— C'est donc par un boulet ? demanda un officier.

— C'est par un biscaïen qui lui est entré dans l'œil droit et lui est sorti par l'oreille gauche, répondit Rateau, qui perdait un peu la tête. L'empereur a crié au secours ! mais il n'était plus temps. Le prince de Neuchâtel s'est trouvé mal de chagrin. Demandez plutôt à mon général ici présent, il possède des détails qui lui ont été apportés par un courrier du télégraphe.

Mais Malet avait autre chose à faire qu'à affirmer les assertions un peu hasardées de son aide-de-camp ; aussi se hâta-t-il de donner des ordres. Les soldats se mirent en marche sans une seule cartouche (il y en avait dix mille à la caserne, et avec les mêmes pierres à fusil *en bois* qui leur servaient journellement à faire l'exercice.

Ce fut ici le moment le plus difficile pour Malet, mais celui en même temps qui prouva le plus sa merveilleuse audace, puisque deux heures après son évasion il était maître d'une partie de la force publique, sans autre effort que d'avoir trouvé un chef de corps qui voulût bien livrer sa troupe au premier venu, sur des ordres signés de gens qui lui étaient parfaitement inconnus, mais que la hiérarchie militaire, si puissante alors, lui présentait comme ses supérieurs.

A cinq heures Malet, à la tête d'un fort détachement de la 10e cohorte, arriva devant la prison de la Force. La sentinelle placée devant le guichet, croyant que c'était une patrouille qui arrivait, fit entendre son « Qui vive ? »

— Ronde d'officier général, répondit Malet en s'approchant du factionnaire.

Ce dernier appela le sergent qui commandait le poste ; Malet se fit reconnaître et frappa lui-même au guichet. Un gardien demanda de l'intérieur ce qu'on voulait.

— Ouvrez, lui dit Malet, j'ai des ordres.

Celui-ci, voyant un général à la tête de soldats, s'empressa d'introduire Malet, Rateau, Boutreux et une partie de la troupe dans la salle du greffe, et se hâta d'aller réveiller le directeur de la prison, qui arriva à demi vêtu.

— Vous avez encore chez vous les généraux Lahorie et Guidal ? lui demanda Malet.

— Oui, général ; mais ce n'est que pour peu de jours, répondit avec étonnement M. Baud, qui reconnut dans celui qui lui adressait cette question un de ses anciens pensionnaires.

— Monsieur le commissaire de police, reprit Malet en s'adressant à Boutreux, veuillez donner connaissance à monsieur des ordres du sénat.

Boutreux fit pour la troisième fois lecture du sénatus-consulte qui annonçait la mort de l'empereur ; après quoi Malet, présentant un papier à M. Baud, lui dit :

— Maintenant, faites sortir les généraux Lahorie et Guidal ; voici l'ordre de leur élargissement.

Soit que le directeur se doutât de quelque chose, soit que le commissaire de police Boutreux lui parût suspect, car il ne se rappelait point l'avoir jamais vu, il répondit à Malet après avoir lu attentivement le papier qu'il lui avait remis :

— Général, cet ordre n'est pas régulier ; nos instructions exigent que la signature du ministre de la police soit apposée sur cette pièce ; elle a été oubliée, voyez vous-même.

Et M. Baud lui rendit le papier.

— Comment ! ne me reconnaissez-vous plus ? s'écria Malet.

— Pardonnez-moi, général, balbutia le directeur en baissant les yeux ; je ne pourrai jamais oublier qu'on m'a fait l'honneur, il y a quatre ans, de vous confier à ma garde ; mais tandis que le greffier va lever ces écrous, permettez-moi de dépêcher un de mes gardiens à monseigneur le duc de Rovigo.

— Il n'est plus ministre, interrompit Malet ; et si vous tenez à votre place, je vous engage à obéir et à ne pas faire de réflexions. Vous devez vous rappeler que je ne les aime pas.

Le directeur de la prison de la Force n'ayant pas les moyens de résister à l'injonction de Malet, dut se résigner, bien qu'il eût compris tout d'abord qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; et, sans ajouter un mot, il alla lui-même chercher les prisonniers.

Il est à remarquer que parmi les fonctionnaires publics qui jouèrent un rôle plus ou moins actif dans ce drame, le seul à peu près qui se montra inébranlable fut un geôlier. Guidal, réveillé en sursaut, crut qu'on venait le prendre pour le conduire à Toulon devant le conseil de guerre qui devait le juger.

— Qu'on me fusille tout de suite, et que cela finisse ! s'écria-t-il avec d'énergiques juremens.

Mais, au lieu de la mort, c'était la liberté qu'on lui apportait. Lahorie arriva le dernier, tenant un sac de nuit à la main et suivi de deux guichetiers qui portaient ses bagages. Il avait mis tant de lenteur à se déshabiller et à faire ses préparatifs de départ qu'il était près de six heures lorsqu'il arriva au greffe.

Salués, embrassés, félicités sur leur délivrance, dans leur surprise, Guidal et Lahorie demandèrent des explications à Malet. Celui-ci les instruisit en peu de mots de tout ce qu'il disait être relatif à l'empereur et au sénat. Sur ces entrefaites, quelques prisonniers, entre autres un Corse nommé Boccheampe, arrivèrent au greffe, on ne sait ni pourquoi ni par quel moyen, mais ils profitèrent de l'occasion pour se faire mettre en liberté. Les premières émotions un peu calmées, Malet se hâta de distribuer les rôles. Toujours au moyen de prétendus actes du sénat, Lahorie fut nommé ministre de la police, en remplacement de Savary ; Guidal eut le commandement de la nouvelle garde du sénat. Boccheampe fut désigné comme préfet du département de la Seine ; le malheureux était loin de se douter que c'était un arrêt de mort qu'il recevait. Boutreux dut remplacer le préfet de police Pasquier ; Rateau, en sa qualité d'aide-de-camp de Malet, fut chargé de porter au colonel Rabbe, commandant de la garde de Paris, les prétendues dépêches du sénat, qui mettait cette troupe à la disposition de son général. Il était six heures et demie du matin ; il faisait à peine jour, car cela se passait au mois d'octobre. Ces divers chefs d'emploi se divisèrent, et chacun d'eux, accompagné d'un détachement de soldats, se mit en marche pour accomplir sa mission ; quant à Malet, il se dirigea vers l'état-major de la place de Paris. C'était là que Rateau devait venir le retrouver.

IV.

CHEZ LE MINISTRE DE LA POLICE.

Maintenant l'action va se partager. Tandis que Lahorie et Guidal, avec un bataillon de la 10e cohorte, marchent sur l'hôtel du ministre de la police, situé quai Malaquais, presque au coin de la rue des Saints-Pères, Rateau se rend à la caserne de la garde de Paris : les dépêches qu'il tient de Malet, et qu'il remet à l'adjudant de service, suffisent pour faire mettre immédiatement la troupe sous les armes. Le colonel Rabbe et ses officiers examinent à peine les prétendus ordres du sénat, et partent pour se porter sur les points que Malet leur indique dans ses instructions. De son côté, Boutreux, le nouveau préfet de police, à la tête d'un fort détachement de soldats, envahit la cour de la préfecture. Selon ses habitudes laborieuses, M. Pasquier était déjà debout. Boutreux lui signifie les ordres du sénat.

— L'empereur est mort, lui dit-il tout d'abord ; les constitutions de l'empire sont abolies, vous n'êtes plus préfet de police.

M. Pasquier veut parler, Boutreux ne l'écoute pas ; les soldats s'emparent de

lui pour le conduire à la prison de la Force, qui lui est destinée. Cependant M. Pasquier, dans le tumulte qu'occasionne cette brusque arrestation, trouve moyen de dépêcher un de ses secrétaires auprès de l'archichancelier, qui demeure rue de Grenelle-Saint-Germain; mais toutes les issues de la préfecture lui sont fermées, et Boutreux s'installe dans le cabinet du préfet pour y attendre de nouveaux ordres. Pendant ce temps, un lieutenant de la 10e cohorte était allé surprendre M. Desmarets, qu'il trouva encore couché, et le conduisit également à la Force, où il trouva M. Pasquier, qu'on y avait amené déjà.

— Que se passe-t-il donc? demanda Desmarets au préfet de police.

— Je n'en sais rien, répondit celui-ci; mais je suppose que c'est une conspiration!

— Dans quel but?

— Je l'ignore entièrement.

Telles furent les paroles que dans leur naturel effroi ils échangèrent en latin, out en acceptant les condoléances du directeur de la prison, qui s'empressa de es mettre sous les verrous, alléguant pour excuse la présence d'un de ses subalernes dont il se méfiait.

Il était six heures et quart; le jour commençait à poindre; Lahorie et Guidal étaient arrivés à l'hôtel du ministre de la police.

Si l'on pouvait adresser un reproche au duc de Rovigo pour son ministère, ce ne serait certainement pas celui d'avoir cédé à la paresse, car jamais il ne lui arriva de laisser languir la besogne d'un jour à l'autre. Pendant cette même nuit il avait écrit jusqu'à cinq heures du matin et venait de se mettre au lit, lorsque tout à coup il est réveillé par un tumulte qu'il entend dans la pièce contiguë à sa chambre à coucher. Très fatigué qu'il est de son travail de la veille, il reste dans son lit; mais bientôt les panneaux de la porte sont violemment ébranlés; s'imaginant que le feu est dans l'hôtel et que ses gens font tout ce vacarme pour l'éveiller, il s'écrie:

— C'est bien! je comprends, je vais ouvrir!

Et se levant, il cherche, dans l'obscurité profonde qui règne autour de lui, la porte qui conduit dans son cabinet, dont les contrevens sont toujours fermés la nuit, lorsqu'il aperçoit à travers les fractures déjà faites dans la boiserie des soldats en armes qui remplissent ses appartemens. Quelques uns ayant achevé d'enfoncer la porte, qui tenait encore à l'aide des verrous, le duc, resté en chemise, leur demande ce qui les amène chez lui.

— Appelez le général! s'écrie une voix partie d'un groupe de soldats que Savary ne peut pas distinguer tant la pièce en est remplie.

Aussitôt Savary voit devant lui un homme qui doit lui paraître un être fantastique. C'est le général Lahorie, en grand costume d'officier-général, l'épée au côté. L'effet produit sur le ministre par tout ce qui se passe est comme celui produit par une forte secousse électrique; il voit sans y voir, il entend sans entendre.

— Comment diable! lui dit Lahorie, ta chambre à coucher est comme une forteresse! Tu es étonné de me voir ici, n'est-ce pas?

— *Étonné* n'est pas le mot, répond Savary, qui se frotte les yeux, ne se croyant pas encore bien éveillé.

L'expression manque en effet pour peindre ce qui se passait alors dans la tête du duc. Il venait de reconnaître Lahorie, qu'il avait lui-même fait mettre en prison, et il le voyait là, commandant des soldats et venant sans doute pour l'arrêter lui-même, car Lahorie lui dit aussitôt en s'avançant vers lui:

— Tu es arrêté; félicite-toi d'être tombé entre des mains généreuses, car il ne t'arrivera pas de mal.

Le ministre, ne comprenant rien à ce qu'il voit ni à ce qu'il entend, demeure stupéfait. Lahorie continue:

— L'empereur a été tué sous les murs de Moscou le 8 octobre dernier.

La foudre eût éclaté sur la tête du duc sans lui causer une stupeur aussi grande que celle dont le frappa cette terrible nouvelle. Mais peu à peu ses idées reprenant leur lucidité, il entrevit qu'il y avait dans tout ceci une affaire mal montée, mais dont les résultats devaient être aussi funestes pour les uns que pour les autres; car, en supposant que l'empereur fût mort en Russie, était-ce ainsi que lui, ministre, devait l'apprendre? Cette remarque judicieuse lui inspira des doutes sur la réalité d'un tel événement.

— Allons donc! tu me fais des contes, répondit-il à Lahorie, qui, ayant été son camarade jadis, avait conservé avec lui, malgré la différence des positions et des sentimens politiques, l'habitude du tutoiement; j'ai une lettre de l'empereur de ce jour-là; je puis te la montrer.

— Cela ne se peut pas, interrompt Lahorie en fixant des regards étincelans sur Savary.

— Je te répète que je puis te la faire voir...

— Non! te dis-je, cela est impossible!

Et en prononçant ces mots, il y avait chez Lahorie une telle exaltation que sa mâchoire et tous ses membres étaient agités d'un tremblement nerveux.

— Mais où est donc le petit sergent? demanda-t-il plusieurs fois en s'adressant aux soldats; qu'on fasse monter le petit sergent!

A ces mots, Savary crut que ce petit sergent n'était autre qu'un homme chargé de l'expédier promptement; aussi, s'approchant du général:

— Lahorie! lui dit-il avec vivacité, nous avons bivouaqué ensemble, nous avons senti la fumée de la poudre aux mêmes batailles, j'espère que tu ne l'oublieras pas et que tu ne me laisseras pas assassiner comme un chien.

A ce mot *assassiner*, Lahorie tressaillit.

— Qui te parle de mort? lui répondit-il fort ému.

— Tout ce que je vois autour de moi, répondit le duc en regardant fixement Lahorie, qui baissa les yeux. Au reste, ajouta Savary, tu dois te rappeler encore que je t'ai sauvé la vie lors de l'affaire de Moreau.

Lahorie ne répondit rien et sortit de la chambre, sans doute pour aller chercher le petit sergent en question.

N'ayant rien gagné sur Lahorie, Savary ne songe qu'à vendre sa vie le plus cher possible; cependant, s'adressant à celui qui lui paraît être le commandant de la troupe (c'était Piquerel), il lui demande:

— Qui êtes-vous, monsieur?

— Je suis capitaine adjudant-major de la 10e cohorte, répond cet officier.

— Ces hommes sont-ils sous vos ordres?

— Oui, monsieur.

— Ainsi, ajoute Savary, vous n'êtes pas des soldats révoltés?

A cette demande, tous se récrient.

— Non, non, disent-ils, nous sommes avec nos officiers, et c'est un général qui nous a conduits ici.

— Connaissez-vous ce général? demande encore Savary.

— Non! répondent-ils encore.

— Eh bien! moi, je le connais. C'est un ancien aide-de-camp de Moreau qui était en prison à la Force, dont il n'aurait pas dû sortir sans ma permission. C'est un conspirateur qui vous a entraînés et qui vous perd. Me connaissez-vous, moi?

— Non!

— Vous savez au moins chez qui vous êtes?

— Nous ne le savons pas davantage.

— Moi, je vous connais, dit une voix; je sais que vous êtes le ministre de la police.

— Alors, répliqua Savary, je vous ordonne, je vous requiers d'arrêter sur-le-champ le général Lahorie, qui, je vous le répète, est un conspirateur et qui vous perd en vous amenant chez moi.

Pendant ce colloque l'adjudant-major Piquerel avait constamment tenu Savary par le bras droit et un autre officier par le bras gauche, de sorte qu'il ne pouvait agir; mais ayant remarqué que les soldats n'avaient pas même de pierres à feu à leurs fusils, cette circonstance le rassura, et s'adressant à Piquerel, qui était décoré de la Légion-d'Honneur.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, vous jouez là un jeu auquel il ne faut pas perdre, prenez-y garde! vous pouvez être fusillé dans un quart d'heure si je ne le suis pas moi-même, car il ne faut que ce temps-là aux grenadiers de la garde pour monter à cheval, et alors gare à vous.

Cet officier, ébranlé un moment, moins par la peur du danger que par la crainte de coopérer à une mauvaise action, baissa les yeux et sembla réfléchir; Savary profita de cette disposition d'esprit en se hâtant d'ajouter:

— Si vous êtes un homme d'honneur, ne vous souillez pas d'un crime et ne m'empêchez pas de vous sauver tous; je ne vous demande que de me laisser faire.

En disant ces mots Savary avança le bras droit pour saisir la poignée de l'épée que Piquerel tenait sous le sien, à cause de l'exiguïté de l'appartement, où les soldats s'étaient pour ainsi dire entassés; mais celui-ci devinant l'intention de Savary, lui retint le bras vigoureusement:

— Non, monsieur, lui dit-il d'un ton bref, vous êtes confié à ma garde et vous marcherez où on me dira de vous conduire.

— Vous êtes un malheureux, répliqua Savary, qui ne devrez vous en prendre qu'à vous-même lorsque vous verrez la fin de tout ceci.

Comme il achevait de parler, Savary vit par la fenêtre près de laquelle il se trouvait Lahorie, qui traversait la cour de l'hôtel d'un pas précipité, suivi d'un homme dont la figure n'avait rien de rassurant; tous deux entrèrent bientôt comme des furieux. Lahorie resta derrière, mais son compagnon vint droit à Savary, et lui posant l'épée sur la poitrine:

— Me reconnaissez-vous? lui demanda-t-il en proférant un horrible jurement.

— Non, monsieur.

— Je suis le général Guidal, que vous avez fait arrêter à Marseille et conduire à Paris par vos gendarmes.

— Ah! ah! fit Savary, je me le rappelle parfaitement: mais si on avait exécuté mes ordres, il y a plus d'un mois qu'on vous eût reconduit à Marseille.

A ces mots, Guidal, qui semblait fort exaspéré, fit un mouvement.

— Venez-vous chez moi pour m'assassiner lâchement? poursuivit Savary.

— Non! je ne veux pas vous tuer, mais vous allez venir avec moi au sénat.

— Pourquoi faire, au sénat? demanda Savary.

— Pas de réflexions! interrompit Guidal d'une voix de tonnerre.

Et, s'adressant aux soldats qui l'entouraient, il ajouta:

— Faites-le marcher.

— Piquez-le un peu, s'il ne veut pas avancer, dit une voix.

— Allons donc! qu'y a-t-il tant à faire? hurla un autre. On enfile cela comme des grenouilles!

— Eh bien, soit! va pour le sénat, dit Savary en rappelant tout son sang-froid; mais au moins laissez-moi m'habiller.

— C'est inutile, on va vous apporter des vêtemens, répliqua Guidal.

Et sur l'ordre de ce dernier, le valet de chambre de Savary les rassembla et les lui remit.

Tandis qu'il s'habillait le plus lentement possible pour gagner du temps, un des secrétaires de son cabinet, M. de Cluys, ancien officier de chasseurs, qui avait été averti de ce qui se passait, arriva au milieu de cette foule, qu'il voulait d'abord brusquer sans la marchander; Savary lui fit signe de ne pas se faire arrêter lui-même et lui dit à haute voix:

— Allez prévenir mon voisin d'être sans inquiétude et que l'on ne m'a fait aucun mal.

Celui-ci comprit parfaitement et courut chez Réal, qui demeurait dans la rue des Saints-Pères à côté de l'hôtel du ministère, mais il ne put lui parler. Quoi qu'il en soit, ce furent ces deux fonctionnaires qui donnèrent l'alerte à l'archichancelier et au ministre de la guerre.

Lahorie et Guidal, qui tenaient toujours Savary au milieu de soldats, décidèrent de l'envoyer à la Force; Guidal se chargea de l'y conduire.

Le ministre de la police avait constamment à son hôtel un poste de la garde de Paris; l'officier qui le commandait et qui était placé là par l'état-major de la place ne s'informa pas de la cause du désordre qui avait lieu. Comme garde de sûreté, il avait un gendarme d'ordonnance pour aller porter les dépêches, mais ce dernier ne se trouvait pas à l'hôtel.

Guidal envoya chercher un cabriolet de place, y fit monter Savary et se plaça à sa gauche tandis que le cocher occupait la droite. Puis, ayant donné l'ordre à un petit détachement de marcher en avant, on prit le chemin de la Force. En passant le long du quai des Lunettes, l'idée vint à Savary de s'échapper. Parvenu au pied de la tour de l'Horloge, il pousse violemment le devant du cabriolet, s'élance et prend sa course vers la place du Palais-de-Justice; mais il n'avait pas remarqué qu'un autre piquet de soldats suivait le cabriolet. Ces derniers se mirent à courir après lui en criant:

— Arrêtez! arrêtez!

A Paris, il n'en faut pas davantage pour que chacun prête main-forte; aussi fut-il arrêté, et les soldats de Guidal l'ayant pris bras dessus bras dessous, le conduisirent à pied à la Force.

Ce fut le concierge qui apprit à Savary tout ce qui s'était passé le matin dans cette prison, et qui l'informa que MM. Pasquier et Desmarets y avaient été amenés avant lui.

— Tout ce qui se passe en ce moment est étrange, inconcevable, lui dit Savary; Dieu sait ce qui en résultera. En attendant, placez-moi dans une chambre écartée, donnez-moi des vivres, enfermez-moi et jetez la clé dans un puits.

Le concierge se conduisit bien ; il donna sa parole au ministre que, quoi qu'il arrivât, il le protégerait.

Un grand pas venait d'être fait, le coup le plus important avait été porté. L'action de la police, de cette autorité qui répondait de la tranquillité de Paris et de la sûreté du gouvernement, était anéantie; mais il restait encore l'autorité militaire à vaincre, et ce n'était pas le plus facile; aussi Malet s'en était chargé lui-même en allant chez le général Hulin qui, en l'absence de Junot, alors en Russie, commandait la place de Paris et toutes les troupes de la première division militaire.

V.

A LA PLACE VENDOME.

En arrivant sur la place Vendôme, Malet avait expédié un lieutenant et vingt-cinq hommes de sa troupe avec ordre d'aller se mettre en bataille devant la porte du bureau de l'état-major, situé à l'angle de la place Vendôme, à droite et du côté opposé à l'hôtel du gouvernement de Paris, habité par Hulin, en lui recommandant expressément de ne laisser sortir personne de l'état-major. Puis il avait remis à cet officier un paquet pour l'adjudant-général Doucet, commandant de la place. Ce paquet contenait les mêmes pièces que les autres : l'annonce de la mort de l'empereur, l'acte du sénat, les proclamations et la nomination du général Malet au gouvernement de Paris; enfin une nomination de général de brigade avec un bon de 100,000 fr. pour lui Doucet. A ce paquet il avait joint une instruction en forme de lettre confidentielle dans laquelle il témoignait à Doucet le plaisir qu'il éprouvait à entrer en relation de service avec lui, et le priait d'envoyer tels et tels ordres aux troupes qui étaient à St-Denis, St-Germain et Versailles, ainsi qu'à celles casernées à Paris. Il n'exceptait que la garde soldée de la 10e cohorte, qu'il avait employée pour l'arrestation du préfet et du ministre de la police. Il ajoutait que, « connaissant les relations d'amitié qui existaient entre lui et le gouverneur de Paris, il avait voulu lui épargner cette commission, et que par conséquent il s'en était chargé. » Enfin il lui recommandait de garder à sa porte, jusqu'à nouvel ordre, le piquet que commandait l'officier qui lui remettrait les présentes dépêches; puis, s'étant dirigé à gauche de la place, il entra chez Hulin.

Il faisait déjà grand jour. Le gouverneur de Paris n'était pas encore levé, et Mme Hulin s'occupait à parcourir le *Moniteur*, que sa femme de chambre venait de lui apporter au lit, et elle y cherchait des nouvelles de Russie lorsque des pas précipités et une espèce de colloque se firent entendre dans la pièce qui précédait.

— Quel vacarme! dit Mme Hulin à son mari, et qui peut se permettre de venir te déranger si matin?

— Doucet ou quelqu'un de l'état-major, répondit celui-ci en bâillant; il faut que ce soit pour affaire de service et qu'il y ait du nouveau; je vais me lever.

— Mais ne le laisse pas entrer, réplique Mme Hulin, je ne veux pas qu'on me voie ainsi en bonnet de nuit.

A peine achevait-elle de parler que la porte s'ouvre avec violence. Mme Hulin se cache sous les draps. C'est Malet qui, à la faveur de son uniforme, a pu pénétrer jusqu'à cette pièce. Il va droit à l'alcôve, et entr'ouvant brusquement les rideaux :

— Général, dit-il à Hulin, je suis chargé d'une pénible mission : le gouvernement vous a destitué, et en me nommant à votre place il m'a donné l'ordre de m'assurer de votre personne. Remettez-moi donc votre épée et le cachet de la première division.

Les paroles de Malet, plus encore que son arrivée si imprévue, avaient troublé Hulin à tel point que pour toute réponse il ne put que balbutier ces mots :

— Général... je ne croyais pas avoir démérité... mais un soldat tel que moi ne connaît que... l'obéissance au gouvernement... cependant... ma fidélité à l'empereur...

— L'empereur est mort sous les murs de Moscou, interrompt Malet, et voici le sénatus-consulte qui établit un autre gouvernement. (Ecoutez !)

Tandis que Malet commence la lecture de cette pièce, Hulin se jette à bas de son lit et passe une robe de chambre, tout en examinant la figure de son successeur, qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vu, et que, par instinct, il soupçonne pouvoir bien être un imposteur : mais il est seul en ce moment; que faire? Sa femme vient heureusement le tirer d'embarras en lui disant de l'alcôve, où Malet n'a pu l'apercevoir :

— Mais, mon ami, si monsieur te remplace, il doit avoir des ordres; il faut qu'il te les montre auparavant.

— C'est juste, réplique aussitôt Hulin d'un ton énergique. Où sont vos ordres, monsieur? Montrez-moi vos ordres!

— Passons dans votre cabinet, général, je vais vous les montrer, répond froidement Malet.

A peine Hulin, qui était entré le premier, se retourne-t-il pour dire à Malet : » Voyons, vos ordres! » que ce dernier tirant de sa ceinture un de ses pistolets, lui lâche le coup à bout portant au milieu du visage en disant :

— Les voilà, mes ordres ! (1)

Hulin tomba grièvement blessé à la mâchoire. Au bruit de l'explosion, Mme Hulin s'élance de son lit et se précipite, à demi nue, dans le cabinet de son mari en poussant des cris affreux. Malet les enferme tous deux, descend tranquillement l'escalier, traverse la place Vendôme et monte chez l'adjudant-général Doucet, qui demeure à l'entresol. Cet officier, de même que Hulin, était encore couché lorsque le lieutenant expédié par Malet se présenta chez lui. Ne comprenant rien à ce que ces dépêches contiennent, il demande au lieutenant ce qui s'est passé à la caserne.

— J'ai vu prendre les armes à la cohorte, lui dit celui-ci; j'ai suivi le général Lamotte (Malet), à la Force, où j'ai vu mettre en liberté les généraux Lahorie et Guidal, puis j'ai accompagné le général Lamotte (Malet) jusqu'à la place Vendôme, où je l'ai quitté pour venir ici, tandis qu'il s'est rendu chez le général Hulin, où il doit se trouver maintenant. Tenez, mon général, ajouta-t-il, je vois d'ici notre détachement qui est devant la porte du gouverneur de Paris.

Et il devait effectivement l'apercevoir de la fenêtre du logement occupé par Doucet. Ce dernier, ne pouvant plus douter de ce qu'il voit et de ce que lui dit le jeune officier, n'ose cependant rien prendre sur lui de peur d'engager sa responsabilité. Malet lui ordonnait de mettre l'adjudant Laborde aux arrêts, parce qu'il se méfiait de son activité. Comme cet adjudant demeurait dans le même hôtel que lui, Doucet le fit appeler; ils relisaient ensemble toutes les pièces envoyées par Malet lorsque celui-ci, après être sorti de chez Hulin, entra dans la chambre où ils se trouvaient tous les deux.

— Pourquoi l'adjudant Laborde n'est il pas aux arrêts, ainsi que je l'avais ordonné?

Telles furent les premières paroles de Malet, qui ajouta en s'adressant à Laborde :

— Monsieur, rendez-vous aux arrêts!

Laborde résiste d'abord; une discussion s'engage à la suite de laquelle l'adjudant dit en se retirant :

— Pour me rendre aux arrêts, il faut que je sorte, car ce n'est pas ici ma chambre.

Et il se retire. Mais à peine est-il au bas de l'escalier qu'il aperçoit l'inspecteur-général de police Pasques, auquel un sergent du piquet de la 10e cohorte refusait l'entrée. Pasques venait par hasard au bureau de l'état-major de la place pour y prendre des renseignemens sur un Anglais qu'il avait été chargé d'arrêter la veille et qu'il n'avait pu découvrir à Passy, où on le disait caché. Laborde crie de la cour aux soldats de le laisser entrer, ce qu'ils font, parce que tous ont l'habitude d'obéir à cet adjudant, qu'ils connaissent parfaitement.

Ce dernier apprend à l'inspecteur de police ce qui se passe, lui fait part de ses doutes et le conduit jusqu'à la chambre de Doucet. A peine y est-il entré que la scène change tout-à-coup. La présence inattendue de cet inspecteur de police bien connu de Malet (1) lui fait perdre contenance, surtout lorsque Pasques lui dit d'une voix assurée :

—M. Malet, vous savez bien que vous n'avez pas la permission de sortir de chez M. Dubuisson sans que j'aille vous y chercher. Pourquoi donc vous vois-je ici à pareille heure et en uniforme?

Et s'adressant à Doucet :

—Général, ajoute-t-il; il y a là-dessous quelque chose que je ne puis comprendre; faites-le arrêter d'abord, je prends tout sur moi; je vais courir au ministère pour savoir ce que cela signifie.

Pendant ce temps Malet s'était levé de sa chaise pour aller s'adosser contre la cheminée. Se voyant perdu, il met la main au second pistolet qu'il a dans sa ceinture. Laborde, devinant son intention, s'élance sur lui et l'appréhende au corps en criant :

— A la garde! à moi, dragons! au secours!

Aussitôt un maréchal-des-logis et trois dragons se précipitent dans la pièce, et aidés de Doucet et de Pasques, parviennent à terrasser Malet, qui s'écrie :

— Dragons, l'empereur est mort!

— C'est faux! réplique vivement Laborde.

— Dragons! je suis le gouverneur de Paris.

— N'en croyez rien, reprend Laborde.

— Vous répondrez devant le sénat de l'attentat...

— Ne l'écoutez pas!... Mettez-lui un bâillon! c'est un brigand! un conspirateur!

— Qui parle ici de brigand et de conspirateur? s'écrie Rateau en se précipitant à son tour dans l'appartement.

— Dragons! crie Laborde, empoignez-moi aussi cet homme : c'est un émigré, un chouan!

— Moi, un chouan, un émigré! dit Rateau en reculant de quelques pas; riche bête que vous êtes! je suis Rateau le Bordelais, aide-de camp du général ici présent.

—C'est un faux aide-de-camp, reprend Laborde. Allons donc, gendarmes, désarmez-le et mettez-lui les poucettes.

—Vous voulez donc vous faire fusiller sans rémission? dit Rateau, qui tire son épée pour défendre son général.

Au même instant les gendarmes qui étaient survenus, et qui d'abord semblaient indécis, se jettent sur Rateau, le garottent et le bâillonnent avec un mouchoir. On se disposait à traiter Malet de même, lorsque celui-ci dit aux dragons qui le serraient de près :

—Lâchez-moi : sur mon honneur je ne ferai rien et je ne dirai rien.

On se contenta de le garder à vue sans lui faire la moindre violence. Mais tandis que cette scène avait lieu à l'entresol de l'état-major de la place, il s'en passait une autre au rez-de-chaussée entre Réal et le lieutenant Régnier, qui, d'après la consigne qu'il avait reçue, s'opposait à ce que ce conseiller d'état pénétrât au delà.

— Je suis le comte Réal, disait ce dernier à l'opiniâtre officier.

— Il n'y a plus de comte, répondait celui-ci en raillant.

— N'appartenez-vous donc pas à la 10e cohorte!

— Il n'y a plus de cohorte.

— Mais j'ai l'honneur de vous dire que je viens de la part de son excellence.

— Et moi je vous répète qu'il n'y a plus d'excellence, répétait Régnier sur le même ton.

Ces réponses laissèrent enfin apercevoir à Réal le sens de la conspiration; la tête puissante de Malet avait invoqué les souvenirs de la république, et Réal, qui avait compris une partie de la vérité, s'était empressé de rétrograder.

A neuf heures et demie, Laborde et Doucet, après avoir délibéré, se décidèrent à montrer aux troupes, sur le balcon, Malet et Rateau entourés de gendarmes, en s'écriant devant le peuple assemblé :

— Mes amis, l'empereur n'est pas mort! Votre père existe. Vive l'empereur!

— Vive l'empereur! répondirent les soldats.

—Mes amis, reprit Doucet, vous avez été trompés par d'infâmes conspirateurs.

— A bas les conspirateurs! vive l'empereur! répéta-t-on sur la place.

— Les brigands vont recevoir leur punition, ajouta Laborde.

— Oui, oui, fusillez-les! crièrent les uns. Non, il faut les guillotiner! hurlèrent les autres.

A dix heures on convint que Malet, Rateau et tous ceux qu'on pourrait arrêter

---

(1) Hulin était un homme de six pieds et d'une vigueur en proportion de sa taille; Malet, au contraire, était petit, et Hulin l'eût facilement terrassé s'il en avait eu le temps. Tel est le motif pour lequel Malet se débarrassa de lui de cette façon.

(1) Sous l'empire, les prisonniers d'état qui obtenaient la faveur de demeurer dans des maisons de santé ne pouvaient en sortir que pour de très graves motifs, sur une permission spéciale du ministre de la police, et dans ce cas ils ne le pouvaient faire qu'accompagnés d'un agent de police militaire. C'était ordinairement le sieur Pasques, le même qui avait arrêté Moreau, Pichegru, et plus tard Malet, que l'on chargeait de cette surveillance. En outre, il avait mission d'aller, au moins une fois par semaine, dans ces maisons de santé pour se faire représenter au besoin tel ou tel prisonnier, devenu plus ou moins suspect.

comme ayant pris part à la conspiration, seraient conduits sous bonne escorte au ministère de la police pour y être préalablement interrogés. Cette mesure fut exécutée sur le champ Puis, après avoir ordonné aux troupes qui s'étaient successivement rassemblées sur la place Vendôme, de rentrer chacune dans sa caserne respective, Laborde courut à la préfecture de police et à l'Hôtel-de-Ville, où le drame avait pris un caractère moins tragique, mais plus grave peut-être dans ses conséquences.

VI.

A L'HOTEL-DE-VILLE.

Boccheampe, ce Corse prisonnier d'état détenu à la Force, mis en liberté par Malet et nommé par lui préfet de la Seine, s'était contenté, en arrivant sur la place de Grève, de rôder en curieux aux alentours sans oser pénétrer dans l'Hôtel-de-Ville. Parlant à peine français, et dans un costume plus que douteux, il avait compris qu'il fallait un autre prestige que celui de sa personne et de son langage pour prendre possession du poste qui lui avait été pour ainsi dire imposé. Il attendait patiemment que les événemens se dessinassent d'une manière plus claire, lorsque Soulier, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre de Malet, vint à son tour occuper la place de Grève avec une compagnie de sa cohorte, l'arme au bras; puis s'adressant au concierge de la porte principale de l'Hôtel-de-Ville :

— J'ai des dépêches et une lettre à remettre à M. le préfet, lui dit-il; peut-on le voir?

— Il est à la campagne, lui fut-il répondu.

Soulier attendit. La veille, en effet, Frochot était allé comme d'habitude coucher à sa maison de Nogent-sur-Seine. Le 23 octobre au matin, il revenait tranquillement à Paris, au pas de son cheval, lorsque, vers les huit heures, passant devant l'hospice des Orphelins de la rue du Faubourg-St-Antoine, il vit venir à lui, monté sur un de ses chevaux, le nommé Francard, son garçon d'écurie, qui lui remit un billet tracé au crayon, de la main de M. Villemsens, son ami. Ce billet renfermait simplement ces mots : « On attend M. le préfet », et plus bas deux autres mots, presque effacés, qui ne lui présentèrent aucun sens raisonnable et qui lui parurent être ceux-ci : « *Fecit imperator.* » Frochot hâta sa marche, toujours en cherchant à déchiffrer les deux mots incompréhensibles. Il y avait renoncé, et le billet s'était même échappé de ses mains, lorsqu'un gamin l'ayant ramassé, il lut enfin distinctement les mots *fuit imperator*, qui lui apprirent la prétendue catastrophe. Frochot pressa son cheval et arriva sur la place de Grève, qu'il vit remplie de peuple et de soldats. Il met pied à terre dans la cour intérieure et trouva à son débotté M. de Villemsens, qui, pâle et consterné, lui confirma la fatale nouvelle, l'informa que le ministre de la police était venu le demander, et qu'enfin le commandant de la troupe stationnée sur la place avait ordre d'arrêter M. Lapierre, un des employés supérieurs du bureau militaire, qui, à tort ou à raison, avait conservé la réputation de ce qu'on appelait encore un jacobin.

Bouleversé par ce qu'il vient d'apprendre, Frochot monte dans son appartement intérieur; le commandant Soulier arrive presque sur ses pas, et lui dit qu'il a une communication importante à lui faire. Frochot lui fait traverser la salle dite *des Fastes* et le conduit dans son cabinet.

— M. le préfet, dit alors Soulier du ton d'un homme abattu par la souffrance physique, vous avez dû recevoir, ce matin, un paquet à votre adresse.

— Non, commandant, répond Frochot troublé; mais je vais le faire chercher.

— Eh bien! n'importe, reprend Soulier en tirant de sa poche un papier cacheté, veuillez prendre lecture de cette lettre; elle contient les ordres du commandant de Paris en vertu desquels je me trouve préposé à la garde de l'Hôtel-de-Ville.

Frochot regarde d'abord la signature, et voyant celle de Malet au lieu de celle de Hulin, demande avec surprise :

— Quel est ce général Malet?

— C'est le chef ou l'un des nouveaux chefs de l'état-major de la division.

— Je ne le connais pas, je n'en ai même jamais entendu parler, reprend Frochot.

Et il commence à lire; mais l'huissier de la préfecture vient le prévenir que le ministre de la police demande à lui parler.

— Faites entrer, répond Frochot en rajustant sa toilette, endommagée par la rapidité de sa course. Au même instant l'huissier annonce :

— Son excellence monseigneur le ministre de la police générale!

Frochot se précipite au devant lui... Ce n'est pas le duc de Rovigo; c'est un personnage qui lui est tout à fait inconnu. Cependant, comme le nouveau venu est décoré de la Légion-d'Honneur, Frochot l'accueille avec déférence.

— Je ne suis pas le ministre, dit ce personnage; je viens au contraire m'informer auprès de vous s'il n'est pas à l'Hôtel-de-Ville.

— Non, monsieur; il y est venu, m'a-t-on dit; malheureusement je n'y étais pas.

— Pardon, monsieur le préfet; c'est que je suis envoyé par Mme la duchesse, qui est dans une douleur, dans une consternation...

— Hélas! monsieur, qui n'y serait pas! Au moins a-t-on des détails?

— Non; tout ce qu'on sait, c'est qu'il a été enlevé de vive force de son hôtel, ce matin au point du jour.

— Comment, enlevé! De qui me parlez-vous?

— Du ministre, M. le préfet.

— Mais c'est de l'empereur que je parle, moi!

— C'est différent; les uns disent qu'il est mort, les autres qu'il ne l'est pas...

— Ah! grand Dieu! mais il faut savoir au moins à quoi s'en tenir.

— Il est mort! dit Soulier, qui pendant ce dialogue s'était abstenu de prendre la parole.

— Est-ce officiel? demanda Frochot.

— Tellement officiel, M. le préfet, que vous avez dû recevoir, comme j'avais l'honneur de vous le dire tout à l'heure, la proclamation du sénat qui l'annonce; proclamation dont on nous a donné lecture cette nuit, à la caserne.

— Alors tout s'explique, reprit Frochot; on aura nommé un nouveau ministre, et le duc de Rovigo aura été arrêté. Connait-on celui qui le remplace?

Sur un signe négatif des deux interlocuteurs Frochot, ajouta :

— Mon Dieu! mon Dieu! quel embarras! quelle incertitude! il faut en sortir!

Et tirant un cordon de sonnette, il demanda sa voiture à l'huissier qui entr'ouvrait la porte; puis s'adressant à l'inconnu en lui faisant un léger salut :

— Monsieur, lui dit-il, veuillez présenter mes complimens de condoléance à Mme la duchesse de Rovigo.

Le personnage se retire, et Frochot reprend sa lecture. Il voit que le système impérial est aboli et qu'un gouvernement provisoire dont il fait partie doit s'assembler à l'Hôtel-de-Ville à neuf heures précises pour faire un appel au peuple au moyen du tocsin (1). Cette dernière mesure toute révolutionnaire achève de bouleverser toutes ses idées.

— Ce n'est pas M. Lapierre, se dit-il à lui-même, que l'on veut arrêter, c'est moi.

Et s'efforçant de montrer de la sécurité :

— Eh bien! commandant, que me voulez-vous? demanda-t-il à Soulier.

— Un endroit pour installer la commission du gouvernement provisoire et un autre pour mon état-major.

— Il y a de la place dans la grande salle pour la commission; quant à votre état-major, il pourra se placer dans le bas de l'Hôtel-de-Ville; je vous assure qu'il y sera très commodément.

Et Frochot sonna de nouveau; l'huissier parut.

— Qu'on fasse appeler sur-le-champ M. Bouhin et l'économe, lui dit-il.

— Le cocher de M. le comte fait demander s'il doit s'habiller et mettre la grande livrée, demanda l'huissier.

— Il s'agit bien de livrée! s'écria Frochot exaspéré; qu'il se mette en chemise s'il le veut, mais qu'il se dépêche.

Et prenant de là prétexte pour s'esquiver, Frochot ouvre la porte et se trouve face à face avec M. Bouhin.

— A-t-on dit à l'économe de dresser dans cette salle un bureau et d'apporter des fauteuils? lui demande-t-il. Non! je parie! Eh bien! mon cher monsieur Bouhin, faites-le-lui dire et veillez à ce que tout soit prêt. La commission du gouvernement va s'assembler.

Puis s'adressant à Soulier :

— Pardon, commandant, ajoute-t-il; mais je suis extrêmement fatigué; permettez-moi d'aller changer de bottes; je reviens dans un instant.

Et il rentre dans ses appartemens après avoir dit à l'huissier de prévenir son cocher qu'il ait à l'attendre, avec la voiture, au bas du petit escalier qui donne dans la cour de service; mais un instant près M. Bouhin revient tout essoufflé et lui dit :

— M. le préfet, M. l'adjudant Laborde est là qui voudrait vous entretenir en particulier. Il a des ordres du ministre de la guerre pour faire retirer la cohorte et la remplacer par d'autres troupes.

Frochot revient encore et trouve effectivement Laborde aux prises avec le commandant Soulier pour savoir à qui des deux resterait la garde de l'Hôtel-de-Ville, sans qu'un seul mot proféré par l'un ou par l'autre puisse lui faire découvrir le sens de ce qui se passe. Mais en jetant les yeux autour de lui, il aperçoit M. Saulnier qui, dans une embrasure de fenêtre, discute d'une manière très animée avec ce même M. Lapierre qu'on devait arrêter. Il court à eux :

— Qu'est-ce donc que tout ceci? leur demanda-t-il. L'affreuse nouvelle que l'on répand est-elle vraie?

— Quelle nouvelle? répond Saulnier.

— Celle de la mort de l'empereur.

— Eh non! il n'en est rien.

— Il n'est pas mort! s'écrie Frochot. En êtes-vous bien sûr?

— C'est positif, reprend le secrétaire-général de la police.

— Ah!... s'écrie Frochot, transporté de joie.

Et dans son ivresse, il se jette au cou de Saulnier et l'embrasse avec effusion; il embrasse de même M. Lapierre. Laborde s'avance, il l'embrasse aussi. Soulier veut parler, il ne lui en laisse pas le temps, il se précipite dans ses bras en s'écriant :

— Est-ce qu'un si grand législateur, un si grand guerrier pouvait mourir!

Sur ces entrefaites l'huissier de la préfecture revint annoncer au comte Frochot que sa voiture l'attendait à la place qu'il avait désignée. Le préfet courut à lui et l'embrassa comme les autres en lui disant :

— Quand je *me tuais de vous dire* qu'il était impossible que l'empereur fût mort! vous le voyez bien!

Mais il n'est plus nécessaire de sortir de l'Hôtel-de-Ville en tapinois, c'est devant la porte d'honneur que Frochot veut que sa voiture soit amenée :

— Au pied du grand escalier, s'écrie-t-il, et la grande livrée!

Enfin tout commence à s'expliquer; Soulier seul résiste aux injonctions que lui adresse Laborde de faire retirer ses troupes.

— J'ai des ordres, dit-il; nous avons tous des ordres; lisez plutôt vous-même.

— Mais ces signatures sont fausses! s'écrie Laborde; ces ordres sont falsifiés; Malet est un conspirateur qui a voulu renverser le gouvernement de sa majesté.

— Monsieur le commandant, ajoute Frochot, il faut vous rendre à l'évidence; que vos troupes rentrent sur-le-champ dans leur caserne: descendez avec moi, je vais les haranguer.

Arrivé sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, Frochot apercevant toujours beaucoup de peuple rassemblé autour de la troupe, dit en élevant la voix, et de manière à pouvoir être entendu de tout le monde :

— Français! les alarmes qu'on vous avait données étaient sans fondement; la nouvelle semée de la mort de notre auguste empereur n'était qu'un mensonge. Je vous invite en conséquence à retourner à vos occupations.

Puis il monta en voiture et se rendit chez l'archichancelier pour lui rendre compte de ce qui s'était passé à l'Hôtel-de-Ville pour prendre ses ordres.

VII.

CAMBACÉRÈS ET MARIE-LOUISE.

En l'absence de Napoléon, le chef officiel du gouvernement était l'archichancelier Cambacérès, qui dirigeait et présidait le conseil des ministres; mais Malet s'en était peu inquiété; il savait l'archichancelier ambitieux et trembleur, et le regardait comme toujours prêt à se rattacher au système triomphant. Malet pensait que, le succès couronnant ses espérances, Cambacérès eût volontiers présidé le sénat pour prononcer la déchéance de Napoléon; il n'en fut pas ainsi. La mollesse et l'inintelligence de Lahorie et de Guidal firent avorter le projet de Ma-

(1) Ce gouvernement provisoire avait été ainsi composé par Malet : — Carnot, président; le général Moreau, vice-président; le général Augereau, ex-maréchal de l'empire; Bigonnet, ex-législateur, Frochot, ex-préfet de la Seine; Florent-Guyot, ex-législateur; Destutt de Tracy, sénateur; Mathieu de Montmorency, le général Malet, Alexis de Noailles, le vice-amiral Truguet, Volnay, sénateur, et Garrat, sénateur.

let. Si Lahorie avait exécuté rapidement ses ordres, si Guidal n'eût pas, par sa lenteur manqué de quelques secondes le ministre de la guerre, s'ils avaient eu tous deux plus d'activité, de tact, de présence d'esprit, Malet eût été délivré de la place Vendôme, et tout restait encore en question. Mais Lahorie, de retour au ministère de la police, s'occupe d'abord des détails de son installation. Il mande le tailleur du ministère, lui commande un brillant costume de ministre, puis, conformément à ses instructions, se rend dans la voiture et avec les chevaux du duc de Rovigo à l'Hôtel-de-Ville, où, selon le sénatus-consulte de Malet, la commission du gouvernement provisoire doit s'assembler. N'y trouvant pas M. Frochot, qui n'est pas encore de retour de sa campagne, il rentre à l'hôtel et s'établit dans le cabinet du ministre, en attendant tranquillement d'autres ordres. Guidal fait pis encore : il se repose tout à fait, savoure les charmes d'une liberté inespérée, va se promener tranquillement au Palais-Royal, et entre chez un restaurateur pour y déjeûner. C'est là qu'il fut surpris et arrêté dans l'après-midi.

A la nouvelle de l'arrestation de Malet, Lahorie fut tellement consterné qu'il ne songea même pas à faire un appel à ses soldats, et, sans mot dire, se laissa attacher dans un fauteuil par Laborde et Saulnier qui étaient venus le surprendre chez le duc de Rovigo.

De son côté, Boutreux, nommé par Malet préfet de police, laissé sans nouvelles mais non sans inquiétudes, n'avait usé de son pouvoir éphémère que pour sortir de l'hôtel du quai des Orfèvres malgré ses soldats et aller au dehors à la découverte. Mais il n'avait eu garde de rentrer à la préfecture de police et s'était enfui le jour même à Courcelles, près Paris, où il fut arrêté quelques jours après.

Boccheampe fut arrêté à dix heures du matin dans les environs de l'Hôtel-de-Ville, où il avait continué de rôder. Interpellé par l'inspecteur de police Pasques, il lui répondit

— Ze souis oune prisonnier d'état inoffensif mis en libertate ce matin. Ze venais doumandare à monsignor le préfet oune carte de soureté pour les étrangers à Paris.

Quant à l'abbé Lafon, il parvint à se sauver, ainsi que le prêtre Caamagno, malgré les recherches et les investigations si actives de la police impériale.

La plupart de ceux qui avaient joué un rôle dans la conspiration furent successivement arrêtés et conduits les uns à la Force, les autres à l'hôtel même du ministre de la police.

Laborde et Saulnier avaient préalablement fait mettre en liberté le duc de Rovigo, M. Pasquier et Desmarets. Les guichetiers et les soldats, en voyant ces allées et venues de prisonniers incarcérés et relâchés, ne comprirent rien à ce manége. A onze heures, tous les fils de la conspiration étaient rompus, et cependant les troupes refusaient opiniâtrement à M. Pasquier l'entrée de la préfecture de police ; il se vit même poursuivi, couché en joue, et obligé pour se soustraire à de mauvais traitemens de se réfugier dans la boutique du pharmacien Sillan, où on fut forcé de lui administrer des calmans. Laborde, envoyé pour faire cesser le désordre, faillit à son tour de se faire tuer par les soldats qui s'obstinèrent à ne vouloir pas le reconnaître. Enfin, à midi, tout étant rentré dans l'ordre, l'autorité n'eut plus qu'à s'occuper d'approfondir les machinations de la nuit et à statuer sur le sort des conspirateurs et de leurs complices, si on peut appliquer cette qualification à des hommes si étrangement dupés.

Mais qui pourrait peindre l'effroi de Cambacérès lorsqu'il vint à être salué, à son grand lever, par la nouvelle de la conspiration ! Il lui prit une sorte de tremblement nerveux, et sa seule pensée fut de dépêcher un exprès au ministre de la guerre pour qu'il lui envoyât, pour sa sûreté personnelle, un piquet de la garde impériale à cheval. Il se barricada dans son hôtel en s'écriant : « Les conspirateurs vont venir m'assassiner ! » Il envoya ordonnance sur ordonnance au ministre Clarke et lui signifia que : Il répondait sur sa tête de la sûreté de sa personne ; qu'en sa qualité de chef du gouvernement, il lui ordonnait de prendre les mesures les plus promptes pour arrêter les scélérats qui osaient se révolter contre l'empereur. »

— Ah ! mon Dieu, s'était-il écrié en voyant arriver son secrétaire intime, ils vont venir me massacrer ! Je vous reconnais bien là, mon cher, vous venez mourir avec moi.

Mais cette panique fut de courte durée. Après avoir fait mettre en liberté le ministre et le préfet de police, Saulnier avait couru chez Hulin qu'il avait trouvé dans un pitoyable état et pouvant à peine articuler quelques mots, et de là il était allé chez l'archichancelier pour lui apprendre l'arrestation de Malet, dont il était instruit déjà. En entrant dans le salon, on ne s'entretenait que de la conspiration, et les courtisans, accourus sur le bruit que le danger était passé, se moquaient de ce qu'ils appelaient les ***dispositions insensées*** du général Malet, qu'ils ne connaissaient pas, tout en félicitant cependant l'archichancelier de son admirable présence d'esprit dans le danger. Au risque de troubler la joie si expansive et si flatteuse de ces messieurs, Saulnier leur dit :

— Mais il n'y a encore que Malet d'arrêté, et tant que nous ne serons pas maîtres des autres conjurés, il ne faut raisonnablement rien conclure sur l'issue de cette rébellion.

Aussitôt, à la turbulence joyeuse des assistans succédèrent des préoccupations inquiètes ; on se parla à l'oreille et chacun battit prudemment en retraite, se souciant peu de laisser seul l'archichancelier, qui, tout à fait remis de sa torpeur par les nouvelles rassurantes que lui parvinrent coup sur coup, courut à Saint-Cloud, où se trouvaient l'impératrice et son fils le roi de Rome, auxquels personne n'avait songé dans la crise.

En arrivant au palais, l'archichancelier trouva Marie-Louise prête à monter à cheval pour aller se promener dans les bois environnans, où pouvaient se trouver des conspirateurs, puisque Malet et les deux généraux, ses complices étaient seuls arrêtés, et que, dans le premier moment, on devait croire qu'une telle tentative n'avait pas été faite sans qu'on se fût préablement ménagé au loin des relations et des moyens d'exécution qui pouvaient encore éclater. Cambacérès peignit à l'impératrice en termes vifs toutes les phases de cette conspiration, qui avait menacé l'édifice impérial et l'existence de tous. Celle-ci, toujours apathique, interrompit l'archichancelier pour lui demander avec cette indifférence qui faisait la base de son caractère :

— Eh bien, monsieur l'archichancelier, qu'auraient-ils pu faire contre moi ?

A cette question, le visage de Cambacérès, ordinairement si pâle, se colora subitement.

— Comment, madame, ce qu'ils auraient pu faire ? répéta-t-il.

— Oui, reprit Marie-Louise avec la même impassibilité ; je serais bien aise de savoir ce qu'ils auraient osé faire contre la fille de l'empereur d'Autriche !

Mais Cambacérès n'était pas homme à se laisser imposer par de grands mots. Il avait pour sa part jugé un roi de France, et François II, cet empereur d'Autriche dont on semblait lui faire un épouvantail, s'était vu contraint deux fois de fuir devant nos soldats victorieux. Tout cela ne contribuait pas peu à détruire le prestige qui entoure les têtes couronnées. Aussi l'archichancelier, sortant un peu de ce calme solennel qui ne le quittait presque jamais, arrêta-t-il son regard sur Marie-Louise, et brisant presque le respect qu'il lui devait, répliqua d'un ton d'aigreur :

— Ma foi, madame, votre majesté est bien heureuse de voir les événemens d'un œil aussi philosophique, et puisqu'elle ignore ce que les conspirateurs voulaient faire de son auguste personne et de S. M. le roi de Rome...

— Oui, interrompit encore Marie-Louise, de la fille de l'empereur d'Autriche et de son petit-fils.

— Eh bien ! madame, on l'eût déclaré bâtard et on l'eût mis aux Enfans-Trouvés. Quant au sort qu'on réservait à votre majesté, on devait décider la chose plus tard.

A ces paroles, Marie-Louise sourit d'un air d'incrédulité.

— C'est là, monsieur le chancelier, tout ce que vous aviez à m'apprendre ? reprit-elle.

— Oui, madame, répondit Cambacérès, comme abasourdi de tant d'indifférence.

— C'est bien. Et ayant fait à Cambacérès un léger signe de tête : C'est très bien, répéta-t-elle ; vous pouvez vous retirer, monsieur l'archichancelier.

Cambacérès revint à Paris, où il employa toute cette journée à rétablir un peu d'ordre et de foi parmi les autorités politiques. Le gouvernement fit annoncer partout au moyen du télégraphe l'entreprise téméraire et insensée de Malet et des vils conspirateurs qui avaient douté de la puissance et de la majesté des premiers fonctionnaires de l'empire.

De son côté, le ministre de la guerre fit grand bruit. A une heure de l'après-midi il envoya la garde impériale à cheval à Saint-Cloud sous prétexte que les conspirateurs voulaient enlever le roi de Rome, tandis que Malet et ses complices étaient arrêtés depuis plus de deux heures. Mais bien que Clarke sût parfaitement que ces mesures étaient inutiles, il voulut montrer du zèle pour conjurer l'orage qui ne pouvait tôt ou tard manquer d'arriver : en un mot, il déploya beaucoup de vigueur lorsque le danger était passé, et cela lui réussit.

Cependant le duc de Rovigo, ignorant si la conspiration embrassait dans ses réseaux d'autres officiers que ceux appartenant à la 10e cohorte et à la garde de Paris, voulut s'éclairer à ce sujet en procédant lui-même, en présence de Réal, du secrétaire-général de son ministère et de Doucet, à l'interrogatoire des trois généraux prisonniers dans son hôtel.

Malet, que le ministre interrogea le premier, se reconnut seul et unique auteur de la conspiration ; il ne désavoua aucun de ses actes, et avoua hautement que c'était en faveur de la liberté qu'il avait agi ; mais il s'abstint de nommer ses complices et ne donna aucun éclaircissement. Savary fit ensuite comparaître Lahorie. Interrogé sur sa complicité avec Malet, celui-ci répondit :

— Isolé dans ma prison et prêt à partir pour les Etats-Unis, je ne me serais pas exposé à perdre encore une fois la liberté, la vie peut-être, si, confiant dans les assertions du général Malet, d'ailleurs justifiées à mes yeux par le mouvement des troupes de la garnison, je n'eusse été persuadé de la mort de l'empereur, de l'abolition de son gouvernement par le sénat, et enfin appelé à concourir à un autre 18 brumaire. Au surplus, ajouta-t-il en s'adressant directement au ministre, j'avais reçu de Malet l'ordre positif de vous tuer ; au lieu de cela je vous ai sauvé la vie en vous envoyant à la Force.

— C'est possible, répliqua Savary ; mais pourquoi avoir mis tant de persistance à demeurer dans la conspiration, lorsque je faisais tout au monde pour vous éclairer sur la véritable position de Malet et la vôtre ?

Lahorie baissa la tête et ne répondit pas.

Guidal parut le dernier. Il répondit d'abord en souriant dédaigneusement aux premières questions qui lui furent adressées. La sécurité de ce général provenait de ce qu'il prétendait avoir abandonné la conspiration dès qu'il en avait connu le véritable but. Mais s'apercevant bientôt aux autres questions que lui adressait le duc de Rovigo, qu'il ne lui serait tenu aucun compte de cet abandon tardif, à l'instant même il changea de manières et de langage ; de poignantes angoisses contractèrent ses yeux et il s'écria avec exaspération :

— Eh bien ! que ma destinée s'accomplisse !

Malet, Lahorie, Guidal et quelques autres prévenus, qui avaient été successivement interrogés, passèrent la nuit au ministère de la police. Ce ne fut que le lendemain matin que tous furent transférés à la prison de l'Abbaye, en attendant qu'on les conduisît devant la commission militaire qui devait les juger sans désemparer.

Le même soir, comme Saulnier traversait la salle où Malet dînait seul, ce général se plaignit avec amertume de l'enlèvement de son couteau par le gendarme commis à sa garde. Saulnier le lui fit rendre à l'instant. Malet paraissant touché de cette condescendance, le secrétaire-général du ministère profita de cette bonne disposition pour tâcher d'obtenir quelques révélations, car il avait été le matin d'un laconisme désespérant. Lui ayant exprimé ses doutes sur le succès d'une entreprise si hasardeuse, Malet lui répondit :

— Les régimens que j'avais soulevés étaient déjà pour moi. Bientôt seraient accourus ceux dont les officiers, fatigués du joug de Bonaparte, désiraient un autre ordre de choses. D'ailleurs, pour en finir avec ses partisans et donner aux miens une garantie de mes promesses, j'eusse fait fusiller Napoléon à Mayence, car je ne doutais pas de la précipitation de son retour à la première nouvelle d'un mouvement qui n'a échoué que par la lâcheté et l'incurie de Lahorie et de Guidal. J'avais également résolu, pour surmonter toute difficulté, de réunir cinquante mille hommes à Châlons-sur-Marne, afin de couvrir Paris de ce côté. Le moment de crise passé, j'aurais renvoyé ces troupes dans leurs foyers, selon l'engagement que j'avais pris dans mon ordre du jour aux troupes de la garnison. J'aurais été d'autant plus fidèle à cette promesse que c'est celle qui a déterminé plus que tout le reste les régimens à me suivre.

— Pourquoi n'êtes-vous pas entré dans ces détails ce matin, lorsque le ministre vous a interrogé ? demanda encore Saulnier.

— Je me serais bien gardé de donner cette satisfaction au duc de Rovigo, répondit Malet.

Les dix-neuf vingtièmes de la population de Paris ignoraient encore qu'une conspiration eût éclaté dans la capitale pendant la nuit précédente et que ses principaux magistrats eussent été arrêtés. Le surplus avait saisi de droite et de gauche quelques bruits vagues, incertains, contradictoires, mais personne ne connaissait l'ensemble de l'affaire, et les premiers avis de l'autorité, destinés à éclairer le public, eussent été peu propres à atteindre ce but, puisque elle-même était encore tout aussi ignorante. Toutefois, dans la matinée on vit paraître sur les murs de la capitale une espèce de proclamation conçue en ces termes :

« Ministère de la police générale.

» Trois ex-généraux, Malet, Lahorie et Guidal ont égaré les gardes nationales » et les ont dirigées contre les membres de la police générale et contre le com» mandant de la place de Paris. Ils ont faussement fait circuler le bruit que » S. M. l'empereur et roi était mort. Ces trois ex-généraux ont été arrêtés. Ils » ont été convaincus d'imposture; on va en faire justice. La tranquillité la plus » parfaite règne dans la capitale. Elle n'a été troublée un moment que dans les » trois hôtels où les brigands se sont rassemblés.

» Le présent ordre sera affiché.

» Paris, ce 23 octobre 1812. Signé : duc de ROVIGO. »

En lisant cette proclamation, chacun remarqua l'expression de *brigands* si recherchée aux temps de la république et du consulat; la teneur en fut trouvée obscure, parce que personne ne s'était aperçu que le gouvernement eût passé des mains de l'autorité dans celle des trois généraux inculpés; cependant il y eut véritablement interrègne à Paris pendant quelques heures; mais plus tard, les détails une fois connus, une foule de quolibets, de bons mots et de caricatures devinrent la punition de l'indolence et de la présomption des fonctionnaires qui avaient compromis à ce point la tranquillité publique et le salut de l'état.

A son retour de Saint-Cloud, Cambacérès avait présidé le conseil des ministres, qui s'était assemblé aux Tuileries à trois heures. L'archichancelier décida qu'une commission militaire serait immédiatement nommée pour juger les conspirateurs dans le plus court délai, sans distinction de ceux qui avaient conduit le complot et de ceux qui n'avaient fait qu'en suivre l'impulsion. D'après Capefigue, il voulut que le général Dejean, sénateur, grand officier de l'empire et premier inspecteur du génie, qui, disait-on, avait été jadis l'ami de Moreau et de Lahorie, présidât le conseil de guerre. Le choix des juges fut laissé au ministre de la guerre, qui désigna : 1º le général de brigade Burion-Dériot, commandant les dépôts de la garde impériale à Paris; 2º le général de brigade baron Henry, major de la gendarmerie d'élite; le chevalier Genéval, colonel de la 18e légion de la gendarmerie impériale; 4º le colonel Moncey, premier aide-de-camp du maréchal Moncey, son père; 5º et Thibault, major du 12e régiment d'infanterie légère. Le capitaine Delon, adjoint à l'état-major de la 1re division militaire, fut appelé à remplir les fonctions de rapporteur.

A l'issue de ce conseil, on décida que la tentative de Malet serait appelée *une équipée*, et que le ministre de la police l'apprendrait aux Parisiens en évitant, dans la rédaction de l'article, de prononcer le mot *conspiration*; de plus, on convint qu'aucune des pièces qui pourraient figurer au procès ne serait publiée.

Effectivement, ceux qui espéraient que les journaux du lendemain éclairciraient les conjectures dans lesquelles on se perdait ne trouvèrent que la note suivante insérée dans le *Moniteur* du 24, dont la contrainte manifestait assez qu'elle devait émaner de la même fabrique que le placard de la veille.

« Les individus arrêtés dans l'équipée d'hier et leurs prévenus de complicité » ont dû être transférés ce matin à l'Abbaye. Une commission militaire a été » formée pour prononcer sur leur sort et se réunira aujourd'hui pour entendre » la lecture des pièces et procéder à l'interrogatoire des accusés. »

Tels furent les seuls renseignemens que l'on daigna livrer à l'avidité du public parisien.

Le même jour, l'archichancelier célébra dans un banquet en quelque sorte improvisé au Rocher de Cancale, où il se rendit en costume, l'heureuse issue de la conspiration. Le soir, tous les abords de l'établissement culinaire se trouvèrent obstrués par les équipages des premiers fonctionnaires de l'empire, dont les laquais avaient endossé la grande livrée. A l'issue de ce dîner, l'un des principaux convives, le ministre de la guerre, se montra même pour rassurer et consoler les bons Parisiens en leur prouvant que les ministres étaient sains et saufs ainsi que le gouvernement.

VIII.

DEVANT LA COMMISSION MILITAIRE.

Si au temps de l'empire la justice militaire était généralement expéditive, elle le devenait bien davantage encore lorsqu'il s'agissait d'un crime contre l'état. Et puis, dans une circonstance aussi grave, chacun, comme pour se laver d'un soupçon de complicité, croyait donner un gage de sa fidélité en déployant tout le zèle compatible avec les formes de la procédure. Aussi l'instruction de cette affaire ne dura-t-elle que quatre jours; les accusés comparurent le 28 octobre suivant devant la commission militaire, composée comme nous avons dit et assemblée dans le lieu ordinaire de ses séances.

Ce jour-là, et bien avant le lever du soleil, tous les abords de l'hôtel du conseil de guerre se trouvèrent envahis et gardés par le bataillon de ces mêmes vétérans que Malet avait dédaigné de faire agir dans son programme. Quoique l'audience dût être publique, on ne laissa pénétrer dans l'enceinte du tribunal que peu de personnes appartenant à la classe bourgeoise; mais en revanche une foule de militaires de tout grade s'y pressa bientôt, attirée par la vive curiosité que de tels débats devaient naturellement exciter chez la plupart d'entre eux.

A sept heures et demie du matin, le comte Dejean, président de la commission, ouvrit la séance en disant au capitaine Delon :

— Monsieur le rapporteur, veuillez nous donner connaissance des pièces de la procédure, tant à charge qu'à décharge.

Après la lecture de ces pièces (1), qui dura plus d'une heure, Delon conclut à ce que Malet, Lahorie, Guidal et leurs complices fussent immédiatement amenés pour être jugés séance tenante, comme prévenus de *conspiration et attentat à la sûreté de l'état*. Sur l'ordre du président, on introduisit les accusés, qui avaient été amenés de l'Abbaye le matin, et qui vinrent s'asseoir sur trois banquettes disposées en gradins à gauche des juges. Malet, Lahorie, Guidal, Soulier, Rateau et Boccheampe occupèrent la plus haute de ces banquettes (2). Ces prévenus, au nombre de vingt-quatre, répondirent aux questions relatives à leur nom, au lieu de leur naissance, à leur âge et à leur qualité, qui leur furent adressées par le greffier Boudin dans l'ordre suivant :

Malet, né à Dôle (Jura), 58 ans, général de brigade; Lahorie, né à Gavron (Mayenne), 46 ans, général de brigade; Guidal, né à Grasse (Var), 47 ans, général de brigade en réforme; Soulier, né à Carcassonne (Aude), 45 ans, chef de bataillon, commandant la 10e cohorte de la garde nationale; Rabbe, né à Pesmes (Haute-Saône), 55 ans, colonel du régiment de la garde nationale de Paris, infanterie; Piquerel, né à Neufmarché (Seine-Inférieure), 41 ans, capitaine adjudant-major à la 10e cohorte; Steenhouver, né à Amsterdam (Zuiderzée), 49 ans, capitaine au même corps; Provost, né à Clermont (Oise), 23 ans, lieutenant au même corps; Regnier, né à Château-Renaud (Loiret), 34 ans, lieutenant au même corps; Lebis, né à Vimoutiers (Orne), 39 ans, lieutenant au même corps; Gomont, né à Metz (Moselle), 44 ans, sous-lieutenant au même corps; Lefèvre, né à Lille (Nord), 45 ans, sous-lieutenant au même corps; Borderieux, né à Roanne (Loire), 41 ans, capitaine de grenadiers au régiment de la garde de Paris, infanterie; Rouff, né à Bouxweiller (Bas-Rhin), 48 ans, capitaine au même corps; Godard, natif de Paris, 52 ans, capitaine au même corps; Beaumont, né à Poitiers (Vienne), 39 ans, adjudant sous-officier au même corps; Viallevieilhe, né à Crest (Puy-de-Dôme), 31 ans, adjudant sous-officier au même corps; Caron, natif de Paris, 39 ans, adjudant dans le même corps; Julien, né à Farin-Fontaine (Forez), 29 ans, sergent-major, dans le même corps; Caumette, né à Paris, 28 ans, sergent-major dans le même corps; Rateau, né à Bordeaux (Gironde), 28 ans, caporal dans le même corps, et Boccheampe, né à Olesa (Corse), 42 ans, depuis dix ans prisonnier d'état à Paris.

Cette formalité achevée, Lahorie demanda la parole et dit :

— Monsieur le président, les papiers qui ont été saisis chez moi me sont indispensables pour faire valoir ma défense; je ne pense pas que l'on veuille me condamner sans m'entendre. Dans l'interrogatoire que m'a fait subir M. le comte Réal au ministère de la police, il m'a accusé d'avoir été le pivot d'une conspiration antérieure. Or, dans les pièces que je réclame se trouve la justification de ce fait, car enfin le caractère et les antécédens d'un accusé doivent entrer un peu dans la balance de ses juges.

Le président. — Il ne s'agit que d'un fait unique; ce qui s'est passé antérieurement ne peut influer en aucune manière sur l'esprit de la commission que j'ai l'honneur de présider.

Lahorie. — Dès que vous vous refusez à ce que j'ai le droit de demander, je n'ai plus rien à dire.

— Vous n'aurez à vous défendre que de l'accusation qui pèse sur vous en ce moment : c'est la seule, dit le comte Dejean. Puis il procéda immédiatement à l'interrogatoire de Malet en disant :

— Accusé Malet, levez-vous.

A ces mots, les yeux de tous les spectateurs se fixèrent sur Malet, qui, vêtu d'un frac bleu, sans décorations, se croisa les bras sur la poitrine et promena sur ses juges un regard fier et assuré.

— Il résulte des pièces soumises à la commission et de vos interrogatoires, poursuivit le comte Dejean, que vous êtes l'auteur des différens ordres dont M. le juge rapporteur vient de donner lecture.

— Oui, monsieur, répondit Malet en s'inclinant légèrement.

— Il y a aussi sur ce bureau deux pistolets de poche qui ont été saisis sur vous. Les reconnaissez-vous?

— Je les reconnais.

Le président, s'adressant aux juges. — Dès que l'accusé reconnaît les pièces de conviction, je pense qu'il est inutile de lui adresser d'autres questions. Puis s'adressant à Lahorie :

— Il résulte de l'instruction et de vos aveux que, sorti de la Force, vous avez concouru à l'arrestation du ministre de la police; qu'après son arrestation vous avez pris sa place et signé plusieurs pièces en ladite qualité de ministre de la police. Avez-vous quelques motifs d'excuse à produire à la commission?

— Puisque c'est une justification entière que l'on demande, je...

Le capitaine rapporteur, interrompant. — Si le prévenu veut parler de sa défense et remplacer son défenseur officieux, ce ne peut être qu'après le rapport qu'il doit prendre la parole.

Le président. — C'est juste; Lahorie, bornez-vous à répondre aux questions que je vous ai faites;

Lahorie. — J'ai cru, en allant arrêter le ministre, obéir aux ordres de Malet comme ayant un pouvoir supérieur sur moi. Quant au titre de ministre que j'ai pris, c'est à cause de la fermentation qui régnait et de l'inquiétude que j'avais pour les jours de M. le duc de Rovigo. Voilà le seul motif pour lequel j'ai usurpé le titre de ministre; mais si j'avais cru l'être en effet, j'aurais profité de ma position, n'eût-ce été que pour délivrer quelques prisonniers avec lesquels je me trouvais à la Force. Je dis plus : ce n'a été que par générosité que j'ai consenti à usurper ce titre, et rien que pour sauver la vie du ministre; car dès qu'il a été à ma disposition, mes premières paroles ont été celles-ci : « Félicite-toi d'être tombé dans des mains généreuses, car il ne t'arrivera pas de mal. » Et plus tard, voyant la fermentation s'accroître autour de lui, j'ajoutai : « Pour ta sûreté personnelle, je ne vois pas d'autre parti que de t'envoyer à la Force. » Ne sachant comment le faire recevoir par le concierge, il me fallut bien prendre un titre quelconque. Mais je défie qu'on me cite un seul acte écrit où j'aie usurpé les fonctions réelles de ministre.

Le président. — Vous êtes trop instruit pour qu'on croie que vous ayez pu vous méprendre sur la contexture des actes qui vous ont été présentés par Malet, et qui ne portaient aucun caractère d'authenticité.

— Monsieur le président, reprit Lahorie, le concierge m'a annoncé ma liberté comme on l'annonce ordinairement à un prisonnier. A ma sortie, j'ai trouvé le général Malet qui m'a remis un paquet. Il m'a parlé très rapidement d'un sénatus-consulte et de tout ce qui existait. Je devais supposer la formation d'un nouveau gouvernement; je croyais, en un mot, concourir à une révolution, mais non à une conspiration.

Le président. — Mais vous deviez connaître l'ex-général Malet. N'avait-il pas été à la Force avec vous jadis?

— Oui; mais depuis qu'il était sorti de cette prison, je n'avais entretenu avec lui aucune liaison directe ou indirecte; j'ignorais tout ce qui se passait, et j'étais

(1) Elles se composaient : 1º de deux rapports de l'adjudant-général Doucet, d'un autre rapport du général Hulin au ministre de la guerre, et d'une lettre de son aide-de-camp, le commandant Debouhard; 2º d'une lettre adressée par Malet à Doucet; 3º d'un prétendu sénatus-consulte du 22 octobre; 4º d'un prétendu ordre du jour du 23 octobre; 5º de la proclamation du précédent sénatus-consulte; 6º d'une lettre signée Malet, trouvée dans son portefeuille et adressée à Rabbe, colonel du 1er régiment de la garde de Paris, l'un de ses coaccusés; 7º d'une lettre de Malet adressée au colonel du 32e régiment; 8º du procès-verbal du commissaire de police Chopin, relatif à la descente qui fut faite par lui à la Force dans la matinée du 28 octobre; 9º enfin des interrogatoires subis par les accusés Malet et autres devant le magistrat du parquet de la haute cour impériale, au ministère de la police. (Causes célèbres anciennes et modernes. Affaire Malet, pièces justificatives.)

(2) Aucun défenseur ne parut au banc de la défense, à l'exception de M. Gaubert, qui se présenta dans le cours des débats.

moi-même à la veille de partir pour les Etats-Unis d'Amérique lorsqu'on vint m'annoncer que j'étais libre. Après avoir été proscrit de ma patrie et sur le point de ne sortir d'une prison d'état que pour être jeté sur une terre étrangère en abandonnant mes biens, je puis être plus excusable qu'un autre d'avoir adopté avec crédulité l'espérance d'un meilleur avenir. Ceux qui connaissent le cœur humain savent que l'on doit excuser un premier moment d'erreur, surtout chez un homme qui n'a eu qu'une seule minute pour réfléchir. Malet me dit : « Il n'y a pas un instant à perdre. » J'avais vu le 18 brumaire ; ce fut une révolution qui se fit de la même manière, vous le savez tous, messieurs. Si l'on veut se servir de la supposition d'esprit et d'intelligence pour dire que je ne me suis pas trompé, c'est abuser contre moi de l'erreur dans laquelle tout homme peut tomber.

Le président. — Je ne vous dis pas que vous êtes l'auteur du complot, mais seulement que la preuve positive que vous y avez coopéré existe.

Le président interroge Guidal ; mais aux questions qui lui ont été adressées, celui-ci déclare s'en référer aux réponses qu'il a faites dans ses interrogatoires ; seulement il se plaint amèrement de n'avoir pas de défenseur, quoiqu'il en ait désigné un et même deux au rapporteur.

Le capitaine Delon. — J'ai répondu à l'accusé qu'il était libre d'appeler qui bon lui semblerait.

Le président ordonne aux accusés Régnier et Fessard de se lever. Puis s'adressant à Guidal :

— Reconnaissez-vous ces deux hommes pour ceux qui sont soupçonnés d'avoir tenu devant vous, au ministère de la police, ce propos : « A quoi bon tant de cérémonie. on enfile ça comme des grenouilles ! »

A cette question du comte Dejean, Guidal s'était contenté de répondre, en haussant les épaules :

— Je ne connais pas ces deux hommes.

Puis il avait tourné la tête d'un autre côté en sifflant entre ses dents.

Le commandant Soulier, qui, depuis l'ouverture des débats, avait manifesté la plus vive anxiété, fut interrogé par le comte Dejean. Il déclara que ce ne fut qu'après les événemens du 23 qu'il apprit que le général qui s'était présenté chez lui et à la caserne n'était autre que Malet.

Le président. Vous avez pris lecture des prétendus actes du sénat ?

Soulier. — Non, monseigneur. On m'a lu ces actes ; mais, dans l'état de fièvre où j'étais, je n'y ai rien compris.

Un débat animé s'éleva à cette occasion entre le président et Soulier, qui convint qu'il avait donné l'ordre d'assembler la cohorte, et chercha à justifier sa conduite, ou plutôt son erreur, en disant :

— Hélas ! monseigneur, la nouvelle de la mort de l'empereur avait tellement redoublé ma fièvre que, dans l'intervalle d'un quart d'heure, je fus obligé de changer quatre fois de chemise.

Piquerel. — C'est vrai.

Le président. — Eh bien ! vous qui parlez, qu'avez-vous à répondre pour votre justification ?

Piquerel. — Parbleu, monsieur le président, elle n'est pas difficile ; j'ai été réveillé à trois heures et demie du matin par mon adjudant, qui m'a dit : — Monsieur le major, dépêchez-vous de vous lever ; le commandant vous demande. — A trois heures et demie, je me suis rendu chez le commandant, qui m'a dit : — Mon capitaine, j'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer. — Qu'est-ce que c'est, mon commandant ? Le ministre de la guerre me mettrait-il à la retraite ? — Non, l'empereur est mort ! — Je fus tellement *offusqué*, que je ne me tenais plus sur mes jambes. Le commandant ajouta : — On va vous donner connaissance d'un sénatus-consulte dont le général que vous voyez ici va faire *exécuter* la lecture. — Puis le commandant m'a encore dit : — Allez prendre vos épées et *revetir* vos hausse-cols. Aussitôt que vos hommes seront prêts, vous partirez avec cinq compagnies ; vous m'en laisserez une au quartier, parce que je vais partir aussi ; elle me servira d'escorte.

Aux questions que le comte Dejean adressa à ce sujet au commandant Soulier, Malet se pencha à l'oreille de ce dernier, qui répondit aussitôt :

— J'ai si peu de mémoire que M. Malet me fait observer que c'est lui qui a donné l'ordre de sortir de la caserne.

— C'est la vérité, ajouta Malet.

Le rapporteur, à Soulier. — N'êtes-vous pas allé à l'Hôtel-de-Ville, c'est-à-dire à la préfecture de la Seine ?

— Oui, monsieur.

Le président. — Dès que vous vous êtes transporté de votre personne avec une compagnie à la préfecture de la Seine, il est plus que probable que c'est vous qui aviez donné les ordres antérieurs qui se lient à celui-là.

— Si on veut m'accorder un instant la parole, dit Malet en interrompant le nouveau débat qui s'éleva à ce même sujet entre le comte Dejean et Soulier, je vais éclaircir le fait. Quand je suis arrivé chez le commandant (et tout ce qu'il a dit jusqu'à présent est de la plus exacte vérité), je l'ai trouvé au lit, tellement malade qu'en très peu de temps il a changé plusieurs fois de linge. Je lui ai demandé qu'on fit prendre les armes à la cohorte pour lui lire le sénatus-consulte, l'ordre du jour et les autres actes. Il a fait appeler l'adjudant-major et lui a dit de faire prendre les armes et de mettre la cohorte à ma disposition. Puisque j'avais ordonné au commandant de faire marcher sa cohorte, il fallait bien qu'il m'obéît aussi ponctuellement que si j'avais été véritablement un général envoyé par le sénat : j'en jouais le rôle, son devoir était donc de m'obéir.

Le président, avec vivacité. — Son devoir était de vous faire arrêter.

— Encore une fois, monsieur le président, c'est moi seul qui ai mis le commandant dans l'erreur ; j'avais pris pour cela tous les moyens. Les faits accomplis en font foi ; et tous ces officiers, je le répète, sont innocens.

— Alors, quels étaient donc vos complices ? demanda le président : nommez-les.

— La France entière, et vous même tout le premier, monsieur le comte, si j'avais réussi.

Cette apostrophe fit pâlir bien des figures parmi les assistans.

Le président demanda ensuite à Piquerel :

— N'étiez vous pas présent à l'arrestation du ministre de la police, et ne vous adressa-t-il pas la parole ?

Piquerel. — Oui, monsieur le président. Il m'a dit : « Si vous êtes homme d'honneur, » et il a fait un mouvement que je n'ai pas compris, puis il a ajouté : « Je suis le ministre de la police. — Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, lui ai-je répondu. — Qui vous a envoyé ici ? — J'y ai été conduit par un général que je n'ai jamais vu. » Je ne savais même où on nous menait, ajouta Piquerel en s'adressant à l'auditoire.

Le président. — Est-ce vous ou Guidal qui avez fait conduire le ministre à la Force ?

— Ce n'est pas moi, monsieur le président.

Lahorie. — C'est moi. C'était convenu avec M. le duc de Rovigo.

Piquerel. — C'est après que le ministre est sorti de son hôtel que j'ai rencontré M. Laborde, qui disait aux soldats rassemblés dans la cour : « Rendez-vous à vos quartiers ; l'empereur est vivant. » Alors tous ont crié : vive l'empereur ! et moi plus fort que les autres, car j'étais très content d'apporter cette bonne nouvelle à mes camarades.

Le comte Dejean passa à l'interrogatoire des accusés Fessard, Lefèvre, Regnier, Steenhouver, Lebis et Prévost. Instrumens passifs de Malet, ces accusés n'ayant fait que des réponses sans importance, le président interrogea Boccheampe.

— Est-ce l'accusé Malet qui vous avait désigné pour sortir de la Force ? lui demanda-t-il.

— Zé n'en savais rien, escellenza, répondit l'accusé en baragouinant le français ; c'est lou pouti conciergé (le greffier) qu'il est venou. Alors zé souis sorti per prendre oune poco l'air, perché il était dit dans lé sénatous-consoulte qué tous les pridsiognes ils sortiraient.

— Vous avez conduit vous-même une garde ?

— Non, escellenza. Zé né pouvais conduire oune garde, perché z'ou ne connaissais pas.

— Qu'alliez-vous faire à l'Hôtel-de-Ville ?

— Z'allais doumandare au ministre oune carté per ma soureté personnelle Alors zé souis été arrêté ; ma zé souis innocent.

Le président s'adressant au colonel Rabbe :

— On vous a donné lecture du sénatus-consulte, de l'ordre du jour et de la proclamation ?

— Oui, monsieur le comte. Et voici comment cela s'est passé : Sur les huit heures, mon adjudant se présente chez moi tenant un paquet à la main. — Mon colonel, me dit-il, nous avons beaucoup de nouveau aujourd'hui. Il ne pouvait parler tant il était essoufflé. Enfin il commença à lire, et dès les premiers mots j'entendis que l'empereur avait perdu la vie sous les murs de Moscou, et je fis un mouvement. J'ignore dans quelle disposition d'esprit j'étais, mais je fus obligé de m'appuyer contre la cheminée pour ne pas tomber. Cette lecture achevée, je dis à mon adjudant : Nous sommes perdus, qu'allons-nous devenir ? Cependant je m'habillai à la hâte et j'allais me rendre à la place Vendôme, lorsque l'adjudant Laborde entra et me dit : — Comment ! je viens de rencontrer plusieurs de vos compagnies de côté et d'autre ; qu'est-ce que cela signifie ? — Alors je fis rappeler tout le *disponible* et je courus chez le général Doucet, qui me dit en me voyant : — Qu'avez-vous donc fait, Rabbe ? — Mon général, lui répondis-je, je suis tout saisi, mais la plupart des détachemens sont rentrés.

Le président. — Pourquoi n'avez-vous pas gardé les ordres par devers vous ?

— Voilà ma faute, monsieur le comte ; je n'avais plus la tête à moi. Je n'ai même pas touché à ces ordres ; l'adjudant les a lus ; mais aussitôt qu'il a parlé de la mort de l'empereur, cette nouvelle m'a donné un tel coup dans la poitrine que je me suis trouvé comme paralysé complètement au physique comme au moral.

Les accusés Godard, Borderieux, Beaumont, Limosin, Rouff, Vieillavidhe, Caumette et Caron furent successivement interrogés ; leurs déclarations ne portant que sur des détails militaires, le président passa immédiatement à l'interrogatoire de Rateau.

— Vous avez déclaré dans l'instruction, lui dit-il, avoir vu plusieurs fois Malet avant la journée du 23 ?

— Je vous demande pardon, monseigneur, répondit Rateau en saluant ; mais c'est la pure vérité.

Le président. — Ceci est en opposition avec la déclaration de Malet, qui a affirmé ne vous avoir jamais vu auparavant.

— Je vous demande pardon, monseigneur ; je l'ai vu cinq ou six fois chez lui ; mais je n'allais pas chez lui pour cela ; *distingo*, comme dit le major.

— Il s'agit seulement de ce fait que l'accusé vous connaissait et vous avait déjà vu. On doit donc en conclure avec raison que, si Malet ne vous avait pas fait part de tous ses projets, au moins vous en avait-il confié une partie.

Ici Rateau, tout en saluant, fit un signe de tête négatif.

Le président, continuant. — Il vous a dit : Vous serez mon aide-de-camp.

Rateau. — Je vous demande pardon, monseigneur ; il ne m'a rien dit qu'après l'affaire.

— Il vous avait donné rendez-vous ?

— Pardon, monseigneur, c'est l'appelé Boutreux que j'avais rencontré l'avant-veille et qui me dit que, voulant passer une soirée agréable avec moi, pour nous amuser dans Paris, il me fallait demander une permission de 24 heures à mes chefs pour aller au Palais Royal et dîner au Caveau du Sauvage (1) et de là au café des Aveugles. Nous avons dîné ensemble, c'est vrai ; mais le soir de ce jour-là, au lieu d'aller au café, il m'a emmené rue Saint-Pierre... St-Fiacre... Saint-Guillaume... enfin je ne me rappelle pas bien le nom du saint. où le général Malet est arrivé très tard, à preuve qu'il faisait un temps à ne pas mettre un chien à la porte du corps de garde. Pour lors...

Le président, l'interrompant. — Vous abusiez souvent de la bienveillance de vos chefs pour demander des permissions de vingt-quatre heures que vous employiez à fréquenter de mauvais lieux. Vous vous livriez à la boisson ; ainsi, je vois, d'après le registre des punitions, que vous étiez mis souvent à la salle de police pour avoir manqué à l'appel du soir ou pour être rentré au quartier après la retraite, dans un état complet d'ivresse, notammment le mercredi 21 octobre.

— Pardon, monseigneur ; je vais vous expliquer la chose en faveur de ma moralité : c'est juste. Le 21 j'ai été attardé ; mais c'était pour un motif exemplaire. Je me trouvais par hasard au *Soleil d'Austerlitz*, barrière de la Chopinette lorsqu'un soi-disant cuirassier en congé à Paris, pour cause d'hôpital au Val-de-Grâce, vint s'asseoir à ma table en me demandant si j'étais du 60e. — Vous le voyez bien, lui *répondis-je*. — Alors, nous nous dîmes des mots ..

Le président. — C'est assez ! la seule chose qui nous importe, c'est de savoir si vous avez vu plusieurs fois, ou non, l'accusé Malet.

— Je vous demande bien pardon, monseigneur, je ne l'ai vu que par M. Lafon.

— Vous étiez prévenu cependant que vous deviez, soit le soir, soit le lendemain, être affublé d'un habit d'aide-de-camp.

— Je vous demande bien plus pardon, monseigneur, ce n'est que dans le moment et après avoir pris la goutte avec Boutreux, que le général me dit : — Vous

(1) C'était alors un modeste restaurant au prix fixe de 32 sous par tête.

serez mon aide-de-camp et vous m'obéirez. J'ai accepté le grade parce que je me *fanais* à rester caporal, et j'ai obéi les yeux fermés, comme tout militaire doit le faire dans sa partie respective.

Le président. — Cela suffit. Maintenant asseyez-vous et surtout taisez-vous.

Rateau obéit en saluant, cette fois très profondément, et se mit en devoir de prendre des notes ; mais après un moment de silence, le comte Dejean ayant consulté ses assesseurs, écrivit quelques mots sur un petit carré de papier qu'il fit passer au capitaine Delon, qui les lut et qui y répondit aussitôt par un signe de tête affirmatif.

— L'audience est suspendue pendant deux heures, dit le comte Dejean. Gendarmes, faites retirer les accusés.

Et le comte sortit lui-même de la salle suivi de tous les membres du tribunal. La mesure ordonnée par le président s'exécuta au bruit des chuchottemens, des réflexions et des bâillemens des assistans. Il était huit heures du soir. Cette séance avait duré plus de douze heures sans qu'aucun des juges eût quitté sa place un seul instant. A onze heures, un violent coup de sonnette, suivi bientôt de la voix du greffier Boudin, qui cria à plusieurs reprises : « Silence !.. silence donc ! » vint calmer les inquiétudes de ceux qui craignaient déjà que la suite des débats fût remise au lendemain. Quelques secondes après, les membres de la commission entrèrent dans la salle, et, lorsqu'ils furent assis :

— Gendarmes, dit le comte Dejean, rappelez les accusés.

Ceux-ci arrivèrent bientôt, et reprirent leurs places.

— Je pense que tous les accusés ont été interrogés ? demanda le président en s'adressant au rapporteur.

— Oui, monsieur le président, répondit celui-ci.

— Alors, faites votre rapport à la commission.

Le capitaine Delon parla pendant trois quarts d'heure, qui lui suffirent pour établir les faits, sans cependant prouver la culpabilité de tous les prévenus ; pendant ce temps, Malet ne cessa de prendre des notes.

— La commission accorde la parole aux accusés et à leurs défenseurs, dit le comte Dejean lorsque le rapporteur eut achevé. Vous, Malet, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? ajouta-t-il.

Malet se leva et dit d'une voix pleine et sonore :

— Un homme qui s'est constitué le défenseur des droits de son pays n'a pas besoin de défense : il triomphe ou il meurt !

A ces mots, un léger frémissement parcourut l'auditoire. Le président reprit aussitôt :

— Accusé Lahorie, vous avez la parole.

Lahorie. — Je vous l'ai dit, messieurs, j'ai cru revoir un 18 brumaire, et j'ai suivi le général Malet, de même qu'il y a douze ans j'avais suivi Bonaparte.

Un juge. — C'est un crime de croire à la possibilité d'une révolution sous le gouvernement de S. M. l'empereur.

Lahorie. — Je n'ai appris qu'hier au soir qu'on devait me juger ce matin. J'avais demandé qu'on me laissât de la lumière pour rédiger ma défense ; tout m'a été refusé, jusqu'à un avocat.

— Oui, tout ! s'écria Guidal avec emportement, jusqu'à une chandelle et à une demi-bouteille de vin.

Le président s'adressa alors à Guidal et lui dit avec douceur :

— Maintenant, parlez, Guidal, dites-nous tout ce que vous croyez utile à votre défense; nous vous écoutons.

Guidal. — Qu'on me fusille le plus tôt possible. Il y a long-temps que j'ai fait le sacrifice de ma vie.

Le président. — Et vous, commandant Soulier. Voyons, défendez-vous; dites-nous quelque chose en votre faveur.

— Hélas! mo seigneur, répondit Soulier extrêmement ému et en jetant des regards inquiets autour de lui, j'avais écrit à un avocat : il ne m'a pas répondu.

— En attendant qu'il se présente, dit un juge, défendez-vous toujours.

Soulier se leva; il était pâle; et, paraissant faire un effort sur lui-même :

— Messieurs, dit-il, j'ai vingt-cinq ans de services, quatorze blessures, une femme infirme et quatre enfans. Au mois de février dernier, l'ennemi enveloppait le mont Jouy, où je commandais. Il me fit offrir cinq cent mille francs et le grade de général au service de l'Espagne si je voulais seulement capituler. Je lui répondis à coups de canon ; puis je fis une sortie, et avec mes cinq cents hommes de garnison, je mis en déroute quinze mille Espagnols. Monseigneur, ajouta-t-il, consultez S. Exc. le ministre de la guerre, il vous certifiera le fait. Je suis innocent, j'en appelle à votre justice, à votre commisération. J'ai quatre enfans. .

— Commandant, dit le comte Dejean extrêmement ému, soyez tranquille, nous examinerons votre affaire avec le plus grand soin et la plus parfaite impartialité. Puis, s'adressant à Boccheampe :

— La commission vous accorde la parole.

— Z'avais doumandé oune défensor per parlare, perché zé connais mal la lingua frantchaizé. — Et se haussant sur la pointe des pieds pour mieux voir dans l'auditoire : — Il n'est pas là mon hounourable défensor ? demanda Boccheampe d'un ton suppliant.

— Les défenseurs sont couchés ! répondit une voix dans l'auditoire.

Un juge. — N'importe, parlez : on vous comprendra suffisamment.

— Eh bien ! escellenza, zé souis innocent. Si z'avais oune défensor, il vous expliquerait. . Ma, zé souis innocent.

— Et vous, colonel Rabbe ? demanda le président.

— Monsieur le comte, je m'en rapporte aux lumières et à la justice de la commission.

— Vous êtes perdu, lui dit Guidal à voix basse en se servant d'une expression grossière.

— Vous, capitaine Borderieux ? poursuivit le président.

— Moi ! fit celui-ci en se levant, ma défense ne sera pas longue : *Vive l'empereur !* s'écria-t-il de toute la force de ses poumons.

— Aucun des accusés ne réclame la parole ? demanda le comte Dejean.

— Moi, je n'ai encore rien dit, répliqua Piquerel.

— Eh bien ! parlez, reprit le comte Dejean.

— Un instant, dit Piquerel, je ne suis pas avocat et j'avais demandé un défenseur.

— Monsieur le président, interrompit Me Caubert, qui avait accepté sa pénible mission avec ce zèle et ce dévoûment dont le barreau de Paris a donné tant d'honorables preuves, j'ai été chargé de la défense, non seulement de Piquerel, mais encore de ses co-accusés Regnier, Steenhouver et d'autres officiers de la 10e cohorte.

— En ce cas, vous avez la parole, dit le comte Dejean.

Aussitôt le plus grand silence s'établit dans l'auditoire, et les regards de tous les accusés se dirigèrent sur maître Caubert, qui, s'étant couvert de sa toge, commença ainsi :

« Monsieur le président, et vous messieurs de la commission, chargé depuis » quelques heures seulement de la défense d'une partie des accusés, certes, je » n'aurais pas osé paraître devant vous si je n'avais été convaincu, comme vous » l'êtes vous-mêmes, que la plupart d'entre eux ont été égarés par l'imprudence, » et que jamais dans leur cœur il n'est entré le moindre germe de culpabilité.

» Le point le plus important à remarquer est la circonstance d'après laquelle » les individus que je défends ont été entraînés. On les réveille à deux heures du » matin, dans un instant où le repos n'est pas encore complet pour eux. Et on » les réveille, dis-je, pour leur annoncer la mort de l'empereur ! Quelle nouvelle » pour des Français, surtout pour de braves militaires ! C'est la mort de leur » chef, et ce chef mort, le père est mort pour ses enfans. Comment croire, mes- » sieurs, qu'ils aient pu conserver cette lucidité d'esprit nécessaire pour juger ce » qu'on leur faisait faire ? Vous savez maintenant comment se sont passées les » choses, et, je ne crains pas de le dire, tous ceux que je défends, ainsi que cela » résulte des débats, ont obéi à des ordres supérieurs.

» Or, jusqu'à quel point l'obéissance d'un militaire doit-elle aller ? Ce n'est pas » à moi de le décider ; vous connaissez mieux que moi, vous tous qui avez com- » mandé à des hommes, que le militaire est essentiellement obéissant, qu'il ne » juge point, qu'il ne peut pas délibérer, et, dans le moment où la conspiration a » eu lieu, ont-ils pu raisonner ? Eh ! messieurs ! comment l'empereur est-il venu » sur le trône ? Il y est venu par le vœu de tous les Français, vœu manifesté par » suite d'un sénatus-consulte ; c'est au sénatus-consulte qu'il fallait obéir, au sé- » natus-consulte véritable aux yeux de ceux qui n'en connaissaient pas la faus- » seté. »

— Ce gaillard-là est plus solide sur sa théorie que notre capitaine sur la sienne, dit à demi-voix Rateau, qui s'était levé pour mieux entendre les paroles de l'avocat.

Ce dernier, après avoir examiné successivement les charges relatives à chacun de ses cliens, termina sa plaidoirie en disant :

« Que résultera-t-il de cette affaire ? La punition sans doute de quelques uns » des coupables, mais l'indulgence pour des gens qui n'ont été qu'imprudens. Il » en résultera pour S. M. que cette conspiration, la plus grande folie qu'on ait pu » imaginer, servira à manifester, de plus en plus, l'amour que lui ont témoigné » tous ses sujets et tous les braves militaires de son armée. »

Après cette péroraison, le président demanda aux accusés s'ils avaient quelque chose à dire pour ajouter à leur défense.

— Mais nous n'avons pas été défendus ! s'écria l'un d'eux.

— On n'a pas voulu me donner de défenseur, dit un autre.

— Ni à moi non plus, ajouta un troisième.

— Si les défenseurs ne sont pas venus, à qui la faute ? dit le rapporteur en se retournant vers les accusés.

A ces mots, Malet se leva vivement, et désignant du doigt une des personnes présentes :

— La faute en est à vous, monsieur, et vous le savez mieux que personne.

— Rouff, reprit le président avec bonté, qu'avez vous à dire ? Parlez ; exposez-nous vos moyens de défense.

Rouff fixa sur ses juges des regards effarés et ne répondit pas.

Rateau. — Monseigneur, je vous demande bien pardon, mais depuis notre arrestation la tête du capitaine Rouff bat la breloque ; il ne sait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait.

Malet. — Ce capitaine devrait avoir un défenseur ; mais puisqu'il n'en a pas, je demande la parole en son nom.

— C'est positif, fit Rateau.

Le président, s'adressant à Rateau. — Eh bien ! qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— Moi ! fit Rateau en saluant, je vous demande pardon, monseigneur, mais j'ai à dire que j'ai été *gouré* comme les autres; demandez plutôt au général.

— Monsieur le président, dit Malet, la défense de Rateau me regarde plus personnellement que la mienne. Rateau est venu dans la maison de santé que j'habitais y visiter un parent, un ami de son pays, je crois ; je l'ai vu quatre ou cinq fois. Il s'est trouvé une circonstance où cet ami m'a dit : Si vous pouvez par vos connaissances faire avancer Rateau, vous me rendrez, ainsi qu'à sa famille, qui est très honorable, un signalé service. — La circonstance que vous savez s'est présentée. Sans rien dire à Rateau, qui se trouvait là par hasard, je lui ai demandé s'il avait bien envie d'avancer ; sur sa réponse affirmative, je lui ai appris que j'étais chargé par le sénat de mettre à exécution des ordres, et que s'il voulait être mon aide-de-camp, il obtiendrait ainsi l'avancement qu'il désirait. Il a accepté, il a mis l'uniforme de ce grade ; il n'a jamais su autre chose. Voilà la vérité pour Rateau ; vous l'avez entendu tout à l'heure ; croyez-vous, de bonne foi, que j'aurais été lui confier mon secret ? En acquittant Rateau, messieurs, vous rendrez justice à lui et à moi.

Rateau. — Je vous demande pardon, monseigneur ; mais vous voyez que le général lui-même est mon témoin.

— Les débats sont terminés, dit le comte Dejean. Et il donna l'ordre de faire sortir les accusés, en ajoutant : La commission va délibérer.

A ces mots, la plupart des condamnés ne dissimulèrent plus les émotions qui les agitaient.

— Monseigneur, s'écria Soulier d'une voix lamentable, nous sommes tous d'anciens militaires, des pères de famille ; nous n'avons pas de fortune ; que vont devenir nos femmes, nos enfans ? Ayez pitié de nous !

— Et moi ! que vais-je devenir ? s'écria Borderieux ; je suis né sous les drapeaux ; j'ai toujours été dévoué à l'empereur, on le sait. Et, se retournant vers ses co-accusés : Vive l'empereur ! s'écria-t-il en agitant le bonnet de police qu'il tenait à la main.

— Oui ! vive S. M. l'empereur et roi ! répéta Rateau.

— Et sa justice ! ajouta Lahorie avec un sourire plein d'amertume.

— Quant à moi, je n'ai qu'un mot à dire à mes juges, s'écria Guidal comme hors de lui ; c'est qu'ils sont tous des esclaves !

— Gendarmes, faites donc évacuer la salle et retirer les accusés, s'écria à son tour un juge qui n'avait pu conserver son impassibilité.

Et comme les gendarmes préposés à la garde des accusés se mettaient en devoir d'exécuter cet ordre en employant la force, Malet, s'adressant à l'auditoire, qui dans l'obscurité se retirait en tumulte, dit d'une voix forte :

— Citoyens ! vive la liberté !

Il était deux heures après minuit. La commission s'étant retirée dans la

chambre des délibérations, à quatre heures du matin elle rentra en séance, et, par l'organe de son président, prononça, en l'absence des accusés, un jugement longuement motivé qui condamnait à la peine de mort et à la confiscation de leurs biens quatorze d'entre eux; c'étaient Malet, Lahorie, Guidal, Soulier, Steenhouver, Borderieux, Piquerel, Fessart, Lefèbre, Regnier, Beaumont, Rabbe, Boccheampe et Rateau.

Elle acquitta à l'unanimité Gomont, Lebis, Provost, Godard, Viallevieilhe, Caron, Limozin, Julien, Caumatte et Rouff.

Après la lecture de cet acte, le comte Dejean fit ramener à l'audience ceux des condamnés qui étaient décorés de la Légion-d'Honneur (Malet, Rabbe, Soulier, Piquerel, Borderieux et Lefèbre), et leur dit en les appelant les uns après les autres par leurs noms :

— Conformément à la loi, accusé *un tel*, vous avez manqué à l'honneur; je déclare donc, au nom de la Légion-d'Honneur, que vous avez cessé d'en être membre.

Tous avaient écouté en silence ces paroles du président; mais à peine eut-il achevé de lire la formule de dégradation, que Soulier fit entendre un cri de désespoir et Borderieux un cri de *vive l'empereur!* Les autres ne dirent rien. Puis les prisonniers furent reconduits à l'Abbaye à cinq heures du matin. A dix heures, le capitaine Delon, assisté du greffier Boudin, se rendit à cette prison et donna aux accusés, réunis dans la salle appelée le *parloir du greffe*, lecture du jugement qui condamnait quatorze d'entre eux à la peine capitale, et acquittait les autres. Il était dit textuellement dans ce jugement : « Enjoint à M. le juge rapporteur de faire exécuter dans tout son contenu, et cela dans les vingt-quatre heures. »

IX.

A LA PLAINE DE GRENELLE.

Le jeudi 29 octobre 1812, dans l'après-midi, par une pluie fine et glaciale, on vit arriver successivement sur la place de l'Abbaye, et se ranger en bataille devant la porte de la prison, un fort détachement de gendarmerie à pied et à cheval, et bientôt après un demi-escadron de dragons. Tandis que des vedettes étaient placées aux débouchés de la place pour empêcher les voitures de circuler dans cette direction, d'autres étaient occupées à refouler le peuple, qui commençait à se porter en masse sur ce point, dans l'espérance d'apercevoir les condamnés. A trois heures moins un quart, sept fiacres, à la file les uns des autres, vinrent stationner devant le péristyle de la prison, que les gendarmes masquèrent aussitôt en formant un demi-cercle autour des voitures.

Le capitaine Delon et l'adjudant Laborde, qui étaient dans le premier fiacre, descendirent et pénétrèrent dans la prison avec un piquet de gendarmes commandé par un officier. Un quart-d'heure après, le capitaine Delon et Laborde remontèrent dans leur fiacre, qui se dirigea rapidement vers la plaine de Grenelle. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que les prisonniers sortirent de la prison, accompagnés chacun d'un gendarme qui les tenait par dessous le bras. Ils montèrent deux par deux dans les fiacres, dont ils occupèrent les places du fond; deux gendarmes se mirent sur le devant.

A la vue des condamnés, le silence le plus profond succéda au brouhaha qui régnait sur la place, et le triste cortége se mit en route pour le lieu de l'exécution entre une double de haie de dragons; un piquet de gendarmerie ouvrait et fermait la marche. Il passa par la rue Sainte-Marguerite, la place Taranne, la rue de Grenelle-Saint-Germain jusqu'aux Invalides, puis, suivant l'avenue de Lamotte-Piquet, il longea l'Ecole-Militaire et traversa ainsi le Champ-de-Mars.

Si la plupart des condamnés montrèrent une grande fermeté pendant le trajet, le malheureux Soulier fit entendre des plaintes et des gémissemens qui durent briser le cœur de ceux mêmes qu'on avait chargés de le conduire à la mort.

— Ma pauvre femme, disait il, que va-t-elle devenir? et mes enfans! Et il se couvrait le visage de ses mains pour tâcher d'étouffer ses sanglots.

Boccheampe récitait des prières à voix basse, ou se plaignait qu'on ne lui eût pas permis de faire appeler un prêtre. Piquerel, qui était dans la même voiture que lui, mettait de temps en temps la tête à la portière pour crier au peuple qu'il était innocent et qu'il ne savait pas pourquoi on le sacrifiait. Borderieux criait Vive l'empereur! Guidal, placé à côté du lieutenant Regnier, proférait les plus énergiques récriminations contre ceux qui l'avaient arrêté et contre les membres de la commission qui l'avaient condamné.

Malet, placé dans le premier fiacre avec Lahorie, conserva un calme et une fermeté remarquables :

— Général, lui avait-il dit en sortant de la prison, c'est votre indécision qui nous a mis ici.

Puis il harangua le peuple et la troupe avec toute son énergie républicaine :

— Citoyens, s'écria-t-il en passant devant l'Ecole-Militaire, je tombe, mais je ne suis pas le dernier des Romains.

Pendant ce temps on avait développé à la plaine de Grenelle un grand appareil militaire; chacun des corps en garnison à Paris y avait envoyé un fort détachement; la garde soldée et la 10e cohorte y étaient rassemblées tout entières sans armes. Celles des compagnies dont les officiers allaient être fusillés avaient l'habit retourné. Ces troupes formaient un carré qui cependant n'avait que trois côtés; le quatrième, resté vide pour donner passage aux balles, était formé par le mur d'enceinte du boulevart extérieur de l'Ecole-Militaire. Au milieu de ce carré on voyait deux pelotons de vétérans. Le premier, composé de cent vingt hommes, et le second, de trente seulement (appelé *peloton de réserve*), devaient exécuter le jugement. A droite, dans l'encoignure formée par le bâtiment de la barrière, on voyait quatre mauvaises charrettes, attelées chacune d'un cheval presque étique, et destinées à emporter le corps des suppliciés. Elles étaient conduites par des infirmiers du Val-de-Grâce, vêtus de vestes grises à collet bleu. Ces derniers devaient procéder à l'inhumation. A gauche, dans l'angle opposé, formé par le mur et la ligne de soldats qui fermait le carré, un groupe de chirurgiens militaires et d'officiers supérieurs à qui leur grade permettait de se tenir à cette place. Toutes les fenêtres des maisons et des guinguettes qui bordent la chaussée opposée du boulevard étaient encombrées de spectateurs. Çà et là on remarquait quelques unes de ces femmes du monde qui, dans leur avidité d'émotions fortes, louent chèrement une *bonne place* pour *bien voir* supplicier des malheureux. Les arbres des allées, dégarnis de feuilles, étaient chargés d'ouvriers et d'enfans qui se trouvaient juchés dans leurs branchages sombres comme de grands nids de corbeaux.

A peine l'horloge de l'Ecole-Militaire avait-elle achevé de sonner quatre heures qu'un long murmure parti de la foule annonça l'arrivée des condamnés. Ce murmure fut bientôt suivi des cris : « Les voilà! les voilà! A bas les chapeaux! A bas les parapluies! » mêlés aux plaintes de ceux qui se trouvaient trop serrés et des juremens des militaires qui formaient, à vingt pas du carré, un cordon pour contenir les spectateurs. En même temps on vit déboucher de la barrière dite de Grenelle un piquet de gendarmes arrivant au grand trot, le sabre nu, et précédant les six fiacres où se trouvaient les condamnés. Lorsque ces voitures eurent pénétré dans le carré, elles s'arrêtèrent. Les adjudans de place et des gendarmes étaient allés à leur rencontre. Les condamnés descendirent de voiture. Quelques spectateurs firent tout haut la remarque qu'aucun d'eux n'était, selon l'usage, assisté d'un prêtre.

Sur un signe de l'officier de gendarmerie qui devait présider à l'exécution, les tambours battirent au champ jusqu'à ce que les condamnés fussent arrivés au centre du carré. Tous, la tête découverte, marchèrent d'un pas ferme, Malet le premier, ayant la tête haute et le regard fier; Lahorie le second, Guidal le troisième; Boccheampe était le dernier. En passant devant un des hommes qui avaient concouru à son arrestation, Guidal s'arrêta :

— Te voilà, brigand! lui dit-il avec un grincement de rage. Tiens, lâche que tu es!

Et il lui cracha au visage.

Celui-ci brandit son épée et poussa un cri de : Vive l'empereur!

— Ton empereur! dit alors Lahorie avec une fureur amère; s'il avait été dans mon cœur, il y a long-temps que je me fusse poignardé!

— Ma pauvre famille! mes pauvres enfans! murmura de nouveau Soulier d'une voix éteinte.

— Commandant, lui dit Malet en lui serrant énergiquement la main, la mienne en prendra soin.

— Mossu le gendarme, dit Boccheampe au soldat qui le tenait par le bras, z'avais doumandé oun confesser.

— Que vous dit cet homme? demanda un officier en s'avançant vers le gendarme.

— Capitaine, il réclame un confesseur.

— Il réclamera demain; aucun de vous ne doit répondre aux accusés.

— Ils sont bien jeunes, avait dit Malet en regardant les conscrits qui formaient le carré, trop jeunes, avait-il répété; puis arrivé en face du peloton des vétérans qui étaient chargés de l'exécuter : — Ceux-là, ils sont bien vieux, répéta-t-il de même.

Les condamnés s'étant arrêtés, on les plaça sur un seul rang, adossés au mur, et dans l'ordre suivant : Malet au milieu; à ses côtés, Lahorie et Guidal; Soulier et Boccheampe étaient les derniers. On devait faire feu sur eux en même temps.

Alors l'officier de gendarmerie fit battre un *ban*; puis le capitaine rapporteur s'approcha et lut à haute voix le jugement de la commission militaire.

— Misérable! s'écria Guidal en s'adressant à un de ceux qui avaient figuré dans le procès; les trois quarts de ceux que tu as fait condamner sont innocens, tu le sais bien!

Pendant la lecture de ce jugement, Boccheampe s'était mis à genoux (ce fut le seul), et le piquet d'exécution s'était avancé.

— Quelqu'un d'entre vous pourrait-il me faire l'amitié de me dire pourquoi on me fusille? demanda tranquillement Piquerel en s'adressant aux vétérans

— Silence dans les rangs! s'écria Malet d'une voix forte. Ici, c'est à moi de parler, ajouta-t-il; et faisant un pas en avant :

— Monsieur l'officier de gendarmerie, dit-il, en ma qualité de général et comme chef de ceux qui vont mourir ici pour moi, je demande à commander le feu.

Puis se replaçant au niveau de ses compagnons :

— Peloton, attention! s'écria-t-il d'une voix pleine et sonore : Portez... armes! apprêtez... armes!.. Cela ne vaut rien; nous allons recommencer. L'arme au bras tout le monde!

Quelques vétérans tressaillirent, les armes vacillèrent. Malet reprit aussitôt :

— Attention cette fois : Portez armes!.. Apprêtez... armes!.. A la bonne heure, C'est bien! Joue... feu!

Et cent vingt balles criblèrent à bout portant ces malheureux, qui tombèrent tous, excepté Malet. Celui-ci, resté debout et ferme sur les jarrets, porta les mains à sa poitrine, car il n'était que blessé, et, reculant jusqu'au mur, sur lequel il s'adossa :

— Et moi donc, mes amis! s'écria t-il, vous m'avez oublié!

Le brave Borderieux n'était pas mort non plus sur le coup. Il essaya de se relever en râlant son cri de Vive l'empereur!

— Va, pauvre soldat, lui dit ironiquement Malet, ton empereur a reçu comme toi le coup mortel.

Et tout ruisselant de sang, il fit encore un pas en avant, et il cria :

— A moi le peloton de réserve!

— En avant la réserve! commanda l'officier de gendarmerie.

A cette seconde décharge, Malet tomba la face contre terre; mais comme il n'était pas mort, on fut obligé de l'achever à bout portant (1).

Cette sanglante exécution étant terminée, les chirurgiens examinèrent les cadavres; puis, sur un signe de l'un d'eux, les trois charrettes furent amenées sur le terrain, qui ressemblait à un champ de bataille. Les infirmiers prirent les corps des suppliciés et les placèrent sur les charrettes, qui furent aussitôt entourées de gendarmes; après quoi, suivant le boulevart extérieur qui conduit au cimetière de Clamart, elles cheminèrent lentement en laissant sur leur passage une traînée de sang qui coulait à travers la paille dont on avait eu soin cependant de les garnir en abondance.

Pendant ce temps, les détachemens de la garnison, qui s'étaient formés en colonne, regagnèrent leurs casernes respectives. La terrible exécution à laquelle ces

(1) Mme Malet, qui avait été brutalement arrachée de son domicile par la police et emprisonnée aux Madelonnettes, y demeura deux mois, c'est-à-dire jusqu'au retour de Napoléon, qui, dès son arrivée à Paris, la fit mettre en liberté. Il lui fit même offrir plus tard, par le ministre de l'intérieur, une pension et une bourse pour son fils Aristide Malet; mais cette dame crut devoir refuser l'une et l'autre de ces faveurs. La restauration se montra généreuse envers elle. La restauration, de même qu'elle créa Moreau maréchal de France après sa mort, pour que son titre pût passer à sa veuve, qui fut comblée d'honneurs et d'argent, la restauration, disons-nous, se montra reconnaissante envers la famille Malet. Celui-ci cependant n'avait pas plus que Moreau en 1804 et en 1813, travaillé pour les Bourbons; mais pour que les Bourbons se montrassent généreux envers leurs familles, il suffisait naturellement que ces deux généraux républicains eussent travaillé contre Napoléon.

soldats venaient d'assister fut le soir un triste sujet de conversation dans toutes les chambrées. Ils en parlèrent encore un peu le lendemain, et le surlendemain on n'y pensait déjà plus, tant les impressions douloureuses s'effacent vite de la mémoire des hommes.

L'holocauste avait été épouvantable. On avait cru par là donner plus de force au gouvernement. Certains hauts fonctionnaires se montrèrent le soir même, radieux et pleins d espérance, dans leurs salons ; et on adressa à l'empereur un beau rapport sur cette affaire, qui ne rappelait, à tout prendre, que les journées sanglantes de la convention et du directoire, et n'avait été véritablement qu'un affreux sacrifice à la peur.

X.

LES MINISTRES, LE CONSEIL D'ÉTAT ET LE SÉNAT.

Ce fut le 6 novembre suivant, à la hauteur de Mikalewska et à l'instant où des nuées chargées de frimas s'accumulaient sur sa tête, que Napoléon vit le comte Daru accourir à lui pour lui dire quelques mots à voix basse. Sur un signe de l'empereur, les officiers dont il était entouré s'éloignèrent; un cercle de vedettes se forma autour de lui et de l'intendant-général de l'armée.

Une estafette, la première qui depuis dix jours avait pu pénétrer jusqu'à Daru, lui apportait la nouvelle de cette étrange conspiration, tramée dans Paris même, par un obscur général au fond d'une prison Il n'avait eu d'autres complices que la fausse nouvelle de la mort de l'empereur et de faux ordres donnés à quelques troupes. Tout avait d'abord réussi par l'étonnement, la stupeur et l'imprévu; mais dès que le moindre doute avait rencontré cette échauffourée dans sa marche, un ordre avait suffi pour arrêter, juger, condamner et exécuter le chef et ceux qui avaient été ses dupes. Telle était la teneur de cette lettre expédiée par le ministre de la guerre. Napoléon apprit ainsi tout à la fois le crime et le supplice des conspirateurs.

Ceux qui de loin cherchaient à lire sur les traits de l'empereur n'y remarquèrent aucune altération. Il avait concentré en lui-même toutes ses émotions, et ses premières et uniques paroles à Daru furent celles-ci :

— Eh bien! monsieur l'intendant-général, si nous étions restés à Moscou, comme vous le vouliez, où en serions-nous?

Puis il se hâta d'entrer dans une masure abandonnée, où il établit sur le champ un poste de correspondance; mais, dès qu'il fut seul avec ses officiers les plus dévoués, toutes ses émotions éclatèrent par des exclamations d'étonnement, d'humiliation et de colère. Il déplora la rigueur et la promptitude avec lesquelles on avait agi envers Malet et ses coaccusés, en disant :

— C'est trop de sang! Cette fusillade n'est qu'une horrible boucherie ! Quelle impression cela a dû produire à Paris et en France! Et Napoléon II ! ajouta-t-il, on n'y pensait donc pas?

Puis il s'emporta contre la police et quelques uns des premiers fonctionnaires de l'empire ; il manifesta de justes inquiétudes et le besoin de retourner en France, de se montrer dans la capitale pour raffermir son pouvoir, remonter l'opinion et réparer ses pertes.

Quelques instans après, il fit appeler quelques chefs de corps pour remarquer l'effet que produirait sur eux une si étrange nouvelle. Il vit une douleur inquiète, de la consternation et la confiance dans la stabilité de son gouvernement fortement ébranlée. Il put savoir qu'on s'abordait en répétant que la grande révolution de 1789 qu'on avait crue terminée ne l'était pas. Fallait-il donc rentrer encore dans la terrible carrière des bouleversemens politiques? Quelques uns se réjouirent de cette nouvelle dans l'espoir qu'elle hâterait leur retour en France; quant à Napoléon, toutes ses pensées le précédaient déjà à Paris, bien qu'il ne fît que s'approcher de Smolensk. Enfin il arriva à Paris le 19 décembre, à neuf heures du soir, et fit demander les ministres pour le lendemain dix heures du matin à son grand lever.

Le duc de Rovigo, instruit de la présence de Napoléon aux Tuileries, courut le soir même chez M. de Caulaincourt, qui lui apprit le funeste résultat de la campagne dernière, et ne lui cacha pas que l'empereur était très mécontent de ce qui s'était passé à Paris pendant son absence.

Le lendemain dimanche, bien avant l'heure de la messe, les salons étaient remplis, et tous ceux qui s'y trouvaient laissaient lire sur leur visage l'inquiétude qui les tourmentait. Napoléon reçut d'abord Cambacérès et lui parla en termes très vifs de ce qui avait eu lieu.

— De quel droit s'est-on permis de fusiller mes officiers? dit-il d'une voix tonnante. Pourquoi m'a-t-on privé du plus beau droit d'un souverain, celui de faire grâce? Avant tout, on devait m'en référer. Ceux qui ont assumé une telle responsabilité sont bien coupables.

Ensuite les ministres furent introduits suivant l'ordre de leur ancienneté d'exercice, de sorte que Savary dut passer le dernier. De tous ceux qui étaient là, pas un n'eût voulu être à sa place; personne n'osait même lui en faire son compliment de condoléance dans la crainte de se faire remarquer. Napoléon n'avait gardé chacun des autres ministres que quelques minutes, excepté celui de la guerre, qui était resté une demi-heure environ avec lui, de sorte que le tour de Savary arriva bientôt. Lorsqu'il traversa la foule qui était devant la porte du cabinet de l'empereur, elle s'écarta comme pour laisser passer un convoi funèbre, persuadée tout au moins que le ministre de la police allait recevoir son congé définitif, et, ce qui contribuait à établir cette opinion, c'était la présence à Paris du duc d'Otrante, que tout le monde regardait déjà comme son successeur. Savary resta dans le cabinet impérial deux heures qui furent exactement comptées par les observateurs. Napoléon demanda à Savary mille détails sur l'affaire de Malet, et lorsqu'il eut poussé à fond tout ce qu'il voulait savoir, il dit à son ancien aide-de-camp :

— Eh bien ! tout cela n'est pas clair pour moi. Je conçois que vous ayez été arrêté par cinquante hommes sans pouvoir vous défendre ; car moi-même ne suis-je pas à la merci du chef de bataillon qui est de garde à ma porte? Mais ce que je ne conçois pas, c'est que vous n'ayez pas su que depuis longtemps Malet, Lahorie, Guidal et Soulier étaient d'accord et qu'ils se voyaient.

Savary essaya de prouver que la chose était impossible; mais Napoléon ne voulant pas se rendre à ses observations, toutes justes qu'elles étaient, répétait :

— Comment, avec de l'esprit, pouvez-vous me faire de pareilles histoires?

Le duc de Rovigo insista, et Napoléon commença à être persuadé, lorsque celui-ci lui dit :

— Mais, sire, le colonel de la 10e cohorte n'était à Paris que depuis très peu de jours. Votre majesté doit se souvenir qu'elle le rappela de Barcelone après qu'il se fut distingué en Espagne, ce qui lui valut ce commandement; que non seulement il n'avait pas fait prendre de cartouches à ses soldats, mais encore qu'il ne leur avait pas fait mettre de pierres à feu à leurs fusils, ce qu'il n'aurait pas négligé s'il avait eu part au complot.

— Il est vrai, dit alors Napoléon, que les rapports de la police militaire ne m'ont pas mentionné ces faits. Puis, après un silence, il reprit :

— Mais enfin, comment se fait-il qu'on puisse arriver jusqu'à votre chambre à coucher sans rencontrer au moins un factionnaire, ne fût-il placé qu'à la porte de votre antichambre. Un seul coup de fusil lâché, toute cette troupe se fût retirée.

— C'est la vérité, sire; il y a toujours huit ou dix hommes de guet chez moi la nuit, mais dès que le jour paraît, ils s'en vont. Or, lorsque Lahorie arriva avec sa troupe, ces hommes venaient justement de partir.

— N'importe, dit Napoléon, on ne croira jamais que la garde du poste de l'hôtel d'un de mes ministres voie mettre en pièces ses appartemens et en laisse enlever le maître sans lui porter aucun secours, sans même s'enquérir de la cause d'une telle violation. Allons, allons ! tout cela est très fâcheux, ajouta-t-il en terminant l'audience ; mais enfin il n'y a pas *tout à fait* de votre faute.

Puis il le congédia en lui recommandant de lui envoyer le soir même le comte Réal, avec qui il était bien aise de causer.

Lorsque le duc de Rovigo sortit du cabinet impérial, il aurait fallu voir l'inquiète curiosité des courtisans, qui cherchaient dans ses yeux s'ils devaient l'aborder ou le fuir ; mais ils s'étaient trompés sur le sens de sa longue conversation avec l'empereur, et dès le soir même cessèrent les plaisanteries et les quolibets dont le ministre de la police avait été le sujet depuis six semaines.

Avant de céder aux circonstances qui semblaient exiger de sa part un grand acte de sévérité, Napoléon voulut consulter, comme toujours, son conseil d'état, auquel le comte Frochot appartenait de droit en sa qualité de préfet du département de la Seine. Toutes les sections furent convoquées pour le 22 décembre, et l'empereur présida lui-même cette séance, qu'il ouvrit en disant, après avoir fait un long signe de croix :

— Messieurs, il faut croire désormais aux miracles. Vous allez entendre le rapport du comte Réal relativement à la conspiration du *citoyen* Malet.

Après que ce conseiller eut donné connaissance de ce rapport, dont la lecture dura plus d'une heure, Napoléon prit la parole sur ce sujet, et s'étendant avec amertume sur le défaut, en France, d'habitude et d'éducation en fait de stabilité, il s'écria :

— Triste reste de nos révolutions ! Au premier mot de ma mort, sur l'ordre d'un inconnu, des officiers mènent leurs régimens forcer les prisons, se saisir des premières autorités ! un concierge enferme les ministres sous ses guichets ; un préfet de la capitale, à la voix de quelques soldats, se prête à faire arranger sa salle d'apparat pour je ne sais quelle assemblée de factieux ! tandis qu'il y a là l'impératrice, et le roi de Rome, et mes ministres, et tous les grands pouvoirs de l'état! Un homme est-il donc tout ici? Les institutions, les sermens ne sont-ils donc rien? Frochot est un honnête homme, il m'est dévoué, je le sais, mais son devoir était de se faire tuer sur les marches de l'Hôtel-de-Ville. Messieurs, il vous faut donner un grand exemple à tous les fonctionnaires.

Puis comme le plus grand silence continuait de régner dans l'assemblée, il reprit :

— Oui, tout est organisé chez nous de telle façon qu'un caporal pourrait avec quelques hommes, dans un moment de crise, s'emparer du gouvernement.

Ces paroles étaient justes, l'expérience venait de le prouver. Napoléon seul était tout ; mais il l'avait voulu ainsi, puisque les institutions impériales étaient illusoires et qu'elles ne fonctionnaient que par lui. Comme on le voit, les conséquences du principe qui servait de base à l'empire commençaient à se développer à ce point qu'un souffle avait suffi pour ébranler cette création gigantesque.

Quoi qu'il en soit, il fallait une victime, et Napoléon l'avait désignée : c'était Frochot, car Malet avait étrangement compromis cet honorable fonctionnaire impérial en le plaçant d'office parmi les membres de son gouvernement provisoire. En le dénonçant en plein conseil d'état, Napoléon appelait naturellement sur sa tête un jugement sévère. En vain celui-ci invoquait-il son dévoûment passé et les pleurs qu'il avait versés en apprenant la mort de l'empereur : on n'en tint compte, et Frochot fut traduit devant toutes les sections du conseil d'état réunies extraordinairement et de nuit, comme un jury de cour d'assises. Chacun des conseillers fut invité à donner individuellement son avis sur la conduite tenue par leur collègue dans la matinée du 23 octobre. Les paroles de Napoléon à la séance du conseil avaient donné le ton. Ce ton fut généralement imité.

La section de législation, qui comptait cependant plusieurs régicides, déclara avec une véritable exaltation monarchique qu'il fallait destituer M. Frochot, parce qu'il avait méconnu l'hérédité et la sainteté de la couronne dans le prince impérial. La section de l'intérieur, composée d'hommes plus modérés, déclara que la faute de M. Frochot résultait d'*une âme abattue et non d'un cœur infidèle*. La section des finances, positive comme les chiffres, déclara la conduite de Frochot *pusillanime*. La section de la marine se contenta de dire qu'*il avait manqué à ses devoirs*. La section de la guerre, toujours inflexible, prononça son indignité de toutes fonctions publiques administratives. Toutes ces déclarations motivèrent un avis du conseil d'état qui provoquait la destitution de M. Frochot. Sur le rapport que le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur, adressa immédiatement à l'empereur, celui-ci se décida à se priver des services de cet administrateur, et le 24 décembre on vit inséré dans le *Moniteur* le décret suivant :

« Napoléon, etc.,

» Sur le rapport de notre ministre de l'intérieur, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

» Art. 1er. Le comte Frochot est destitué de ses fonctions de conseiller d'état et de préfet du département de la Seine.

» Art. 2. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

» Au palais des Tuileries, le 23 décembre 1812. NAPOLÉON. »

Frochot fut remplacé sur-le-champ par le comte de Chabrol, préfet de Savonne, qui se trouvait en congé à Paris, et trois jours après, le dimanche 27 décembre, à la réception du corps municipal de la ville, le nouveau préfet de la Seine porta la parole et dit, entre autres choses, en se présentant devant le trône impérial :

— « Eh ! qu'importe la vie, sire, devant les immenses intérêts qui reposent » sur la tête sacrée de l'héritier de l'empire? Pour moi, qu'un regard inattendu » de Votre Majesté vient d'appeler de si loin à tant de confiance, ce que je chéris » le plus de vos bienfaits, sire, c'est l'honneur et le droit de donner le premier » l'exemple de ce noble dévoûment. »

Il était réservé, comme d'habitude, à M. de Fontanes de renchérir sur les adulations qui se produisirent au sujet de cette affaire. Lorsque vint son tour de parler au nom du conseil de l'Université impériale :

— « Sire, dit-il, le bon sens s'arrête avec respect devant le mystère du pouvoir

» et de l'obéissance ; il l'abandonne à la religion, qui a rendu le prince sacré en » le faisant à l'image de Dieu même. La nature ordonne en vain que les rois se » succèdent, le bon sens veut que la royauté soit immortelle; permettez donc, » sire, que l'Université détourne un moment ses regards du trône que vous remplissez de tant de gloire, pour les reporter vers cet auguste berceau où repose » l'héritier de votre grandeur. Nous lui jurons d'avance un dévoûment sans bornes » comme à vous-même. »

Ces discours de MM. Chabrol et de Fontanes inspirèrent au sénat la pensée d'appliquer immédiatement la régence dans le cas où l'empereur se remettrait à la tête de ses armées, ce qui était hors de toute doute. Avec la régence, l'hérédité était assurée. Et puis cette idée semblait être essentiellement monarchique; c'était, disait-on, un principe fondamental; et, sur une proposition expresse du sénat, le roi de Rome dut être couronné à Notre-Dame. Napoléon se complut à cette idée; déjà même les maîtres des cérémonies s'occupaient des préparatifs de cette grande solennité lorsque les événemens de la guerre vinrent en retarder l'exécution.

On sait comment, deux ans plus tard, ce même sénat, si adulateur, proclama la déchéance de Napoléon; on sait que cette pensée fut celle de l'abbé Grégoire, qui s'entendit avec M. Lambrecht pour la rédaction des considérans de cette pièce, lue par ce dernier dans la séance du 2 avril 1814; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que ces mêmes considérans furent calqués sur ceux mêmes que l'abbé Lafon et Malet avaient formulés deux ans auparavant pour proclamer, eux aussi, l'abolition de l'empire.

Ainsi, chose étrange et qui doit inspirer de bien sérieuses réflexions sur les vicissitudes des choses de ce monde, la pensée de Malet, la pensée du conspirateur fut réalisée plus tard par un prêtre et un ardent républicain, tous deux membres de ce sénat qui avait donné à l'empire tant de gages d'une aveugle soumission.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.
(*Siècle.*)

LE ROI DE ROME (1).

Cent un coups de canon annoncèrent, le 20 mars au matin, que le roi de Rome était né. Cent un coups de canon devaient saluer la naissance d'un prince, et vingt-un seulement la naissance d'une princesse. On se ferait difficilement une idée de l'anxiété avec laquelle les premiers coups de canon furent comptés. Un profond silence régna jusqu'au vingt-unième; mais quand le vingt-deuxième éclata, il se fit une explosion d'applaudissemens et d'acclamations qui retentirent simultanément dans tous les quartiers de Paris.

La nouvelle de cet heureux événement s'était répandue dans Paris comme par enchantement. Quand le bourdon de Notre-Dame et le canon l'annoncèrent, une foule considérable était déjà rassemblée dans le jardin, sous les fenêtres du palais. Pour contenir la foule et l'empêcher de troubler le repos de l'illustre accouchée, on avait tendu un cordeau le long de la terrasse dont le roi Louis-Philippe a fait, depuis, un parterre, à partir de la grille du Pont-Royal jusqu'au pavillon du milieu. Cette frêle barrière imposait plus à la foule que n'eût fait une muraille, et les spectateurs, dont le nombre grossissait à chaque instant, se tenaient même à une distance respectueuse du cordeau, et observaient un silence qui témoignait de l'intérêt et de la sympathie populaires. L'empereur contemplait avec attendrissement, de l'intérieur des appartemens, un spectacle si doux pour lui.

Des officiers de la maison impériale, des pages et des courriers furent expédiés avec des lettres et des messages pour les grands corps de l'Etat, pour les bonnes villes, et pour les ambassadeurs et ministres français et étrangers. Les pages qui furent envoyés aux corps municipaux furent reçus avec de grandes marques de considération. Le conseil municipal de Paris et celui de Turin votèrent des pensions aux pages porteurs de l'heureuse nouvelle.

La bonne impératrice Joséphine ne fut pas oubliée. L'empereur lui envoya un page à Navarre, et il répondit à la lettre que ce page lui rapporta avec sa brièveté ordinaire, mais avec la cordialité affectueuse qu'il a toujours conservée pour cette princesse.

Le soir du même jour, le nouveau-né fut ondoyé dans la chapelle des Tuileries, avec les cérémonies en usage dans l'ancienne cour de France, par le cardinal grand-aumônier.

Les formes employées dans cette circonstance, empruntées aux anciens usages de la monarchie, ont paru à quelques esprits austères des actes serviles et frivoles. Après l'établissement de l'empire, ils n'en étaient que a conséquence.

L'excès de la familiarité devenait incompatible avec la dignité du rang qu'occupait Napoléon et avec le respect dû à son autorité. J'ai encore été témoin des parties de barre de la Malmaison, auquel le premier consul prenait part dans la première année du consulat. Il dut y renoncer, parce que ces jeux donnaient lieu à des inadvertances qu'excusait l'espèce de camaraderie qu'ils établissaient, mais qui pouvaient dégénérer en licence et jeter du ridicule sur la personne du chef de l'Etat. L'anecdote suivante, qui vient à l'appui de cette opinion, ne peut nuire au respect qui est dû à la mémoire de l'illustre guerrier qu'elle concerne.

Un jour que le premier consul avait fait venir dans la cour du château de la Malmaison des chevaux barbes qui lui avaient été envoyés en présent, l'officier auquel je fais allusion proposa au premier consul d'en jouer un au billard. Celui-ci accepta; il voulait et devait perdre; son adversaire gagna en effet facilement la partie. « Je t'ai gagné, dit-il au premier consul qu'il avait gardé l'habitude de tutoyer; ainsi j'ai le droit » de choisir. » Et sans attendre une autorisation qu'il ne demandait pas, il court examiner les chevaux l'un après l'autre, choisit le plus beau, le fait seller, et quand il est en selle, il dit : « Adieu, Bonaparte, je ne dîne» rai pas ici; je m'en vais, car si je restais, tu serais capable de me repren» dre ton cheval. » Le premier consul n'eut pas le temps de lui répondre; il était déjà loin. Pour prévenir le retour de pareilles scènes, il sentit le besoin de l'éloigner temporairement, mais en lui conférant un poste honorable et d'une haute distinction; il le nomma ambassadeur à Lisbonne. Son estime et son amitié n'en furent pas diminuées.

Le docteur Dubois, qui avait accouché l'impératrice, fut magnifiquement récompensé; il reçut 100.000 francs, et fut nommé baron. Cet accouchement, qui avait nécessité l'emploi des instrumens de chirurgie, avait présenté un tel caractère de gravité, que le médecin avait cru de son devoir de déclarer à l'empereur qu'un nouvel accouchement mettrait inévitablement les jours de l'impératrice en danger. Cette révélation fit impression sur l'esprit de Napoléon; elle eut des conséquences qu'on ne pouvait alors prévoir. La naissance d'autres enfans aurait sans doute exercé une salutaire influence sur les sentimens de l'impératrice, et en multipliant les liens qui unissaient les deux époux auraient peut-être rendu leur séparation plus difficile. M. Dubois, en obéissant à sa conscience, a rempli un devoir d'honnête homme; mais la nature est plus puissante que la science, elle a des ressources cachées qui échappent à la sagacité de celle-ci; elle s'est chargée de donner un démenti au savant praticien huit ans plus tard.

Après une suite de fêtes mémorables, la cour retourna à Compiègne, où elle passa trois semaines. Ce château, où l'empereur avait reçu Marie-Louise à son arrivée, était alors l'objet de sa prédilection. Pendant son dernier voyage, il avait ordonné des travaux qui avaient été exécutés par l'architecte Berthault avec une rapidité qui tenait du prodige; cet architecte avait créé des jardins, et donné à cette résidence un nouvel aspect. Les embellissemens qu'il y avait faits étaient tels, qu'on aurait pu croire que dix ans auraient à peine suffi à leur achèvement. C'était une des plus belles et des plus élégantes maisons de plaisance de l'empereur. Son arrivée y fut attristée par la mort du général Ordener, gouverneur du château, qui fut frappé le lendemain d'une apoplexie foudroyante, et mourut dans les bras du docteur Lherminier. Ce général s'était rendu la veille à Compiègne pour y recevoir leurs majestés; et l'empereur lui avait fait compliment sur sa bonne santé. Il le regretta comme un de ses plus braves et de ses meilleurs officiers. Le général Ordener avait long-temps commandé avec distinction les grenadiers à cheval de la garde. C'était un de ces hommes d'une organisation de fer au moral comme au physique, d'une loyauté sans alliage, de principes rigides, rompu aux lois d'une austère discipline, et incapable de transiger sur ses devoirs.

Pendant ce temps, le roi de Rome croissait en force et en beauté sous la tutelle vigilante de Mme de Montesquiou, qui l'aimait comme un fils, et avait de lui les soins les plus minutieux. On le portait chaque matin à sa mère, qui le gardait jusqu'à l'heure de sa toilette. Pendant la journée, dans les intervalles de ses leçons de musique ou de dessin, elle allait le voir dans son appartement, et travaillait à côté de lui à un ouvrage d'aiguille. Souvent, suivie de la nourrice qui portait l'enfant, elle le menait à son père pendant son travail. Quand on l'annonçait, l'empereur se levait pour aller le recevoir. L'entrée de son cabinet était interdite à tout le monde, il n'y laissait pas entrer la nourrice, et priait Marie-Louise de lui apporter son fils; mais l'impératrice était si peu sûre d'elle-même, en le recevant des mains de sa nourrice, que l'empereur, qui l'attendait à la porte de son cabinet, s'empressait d'aller au devant d'elle, prenait son fils dans ses bras, et l'emportait en le couvrant de baisers. Ce cabinet, qui vit éclore ces combinaisons savantes destinées à repousser les attaques de nos éternels ennemis, et de vastes et généreuses pensées d'administration, fut bien souvent aussi le confident des tendresses d'un père. Combien de fois n'ai-je pas vu l'empereur y retenant son fils auprès de lui, comme s'il eût été impatient de l'initier à l'art de gouverner! Soit qu'assis sur sa causeuse favorite auprès d'une cheminée que décoraient deux magnifiques bustes en bronze de Scipion et d'Annibal, il fût occupé de la lecture d'un rapport important; soit qu'il allât à son bureau, échancré au milieu, dont les côtés, disposés en ailes, étaient couverts de ses nombreux papiers, pour signer une dépêche, dont chaque mot devait être pesé, son fils placé sur ses genoux ou serré contre sa poitrine, ne le quittait pas. Doué d'une merveilleuse puissance d'attention, il savait dans le même temps vaquer aux affaires sérieuses, et se prêter aux fantaisies d'un enfant. Quelquefois, faisant trêve aux grandes pensées qui occupaient son esprit, il se couchait par terre à côté de ce fils chéri, jouant avec lui avec l'abandon d'un autre enfant, attentif à ce qui pouvait l'amuser, ou lui épargner une contrariété.

Il avait fait faire des pièces de manœuvre; c'étaient de petits morceaux de bois d'acajou de longueur inégale et de couleurs différentes, dont le sommet était dentelé, et qui figuraient des bataillons, des régimens et des divisions. Quand il voulait essayer quelque nouvelle combinaison de troupes, quelque nouvelle évolution, il se servait de ces pièces qu'il rangeait sur le tapis du parquet, pour se donner un champ plus vaste. Quelquefois son fils le surprenait sérieusement occupé de la disposition de ces pièces, et préludant à quelqu'une de ces savantes manœuvres qui lui assuraient le succès dans les batailles. Son fils, couché à ses côtés, charmé de la forme et de la couleur des pièces de manœuvre, qui lui rappelaient ses joujoux, y portait à chaque instant la main, et dérangeait l'ordre de bataille, souvent au moment décisif, et quand l'ennemi allait être battu; mais telle était la présence d'esprit de l'empereur et sa

(1) Extrait des *Mémoires du baron de Menneval.*

condescendance pour son fils, qu'il n'était point troublé par le désordre porté dans ses manœuvres, et il recommençait, sans se fâcher, la disposition de ses pièces. Sa patience et sa complaisance pour cet enfant étaient inépuisables.

L'empereur déjeûnait seul. Mme de Montesquiou conduisait chaque jour le roi de Rome à son déjeûner. Il le prenait sur ses genoux, s'amusait à le faire manger et à approcher son verre de ses lèvres; il riait beaucoup, en le gourmandant, de la grimace qu'il faisait quand une goutte de vin lui piquait la langue. Un jour, il lui présenta un morceau, je ne sais de quel mets, qu'il avait pris sur son assiette, et quand l'enfant approcha la bouche pour le saisir, il le retira. Il voulut continuer ce jeu dont il s'amusait, mais à la seconde épreuve l'enfant détourna la tête; son père lui abandonna alors le morceau, mais il le refusa obstinément. Comme l'empereur s'en étonnait, Mme de Montesquiou dit que l'enfant n'aimait pas qu'on cherchât à le tromper, qu'il était fier... et sensible, ajouta-t-elle. « Il est fier et sensible, répéta Napoléon : cela est très bien! Voilà comme je l'aime. » Et ravi de trouver dans son fils ces deux qualités, il l'embrassa avec tendresse. Il oubliait les affaires dans ces courts momens. Le très petit nombre de personnes qu'il admettait dans l'intimité de cette heure de ses repas étaient assurées d'un accueil toujours gracieux.

L'impératrice Joséphine avait sollicité comme une faveur que l'empereur permît qu'on lui amenât le roi de Rome. L'empereur le promettait, mais craignait pour elle l'émotion que l'aspect de cet enfant devait lui causer. Il se rendit cependant à ses instances; Mme de Montesquiou le conduisit à Bagatelle, petite maison de plaisance du bois de Boulogne. Ce fut à l'insu de l'impératrice Marie-Louise, qui était animée d'un sentiment de jalousie fondé sur la crainte de l'ascendant que pourrait exercer sur l'esprit de son époux une femme qu'il avait beaucoup aimée. L'excellente princesse ne put retenir ses larmes à la vue d'un enfant qui lui rappelait de douloureux souvenirs et la privation d'un bonheur que le ciel lui avait refusé; elle l'embrassa avec transport; elle paraissait se complaire dans l'illusion produite par la pensée qu'elle prodiguait ses caresses à son propre enfant; elle ne cessait d'admirer sa force et sa grâce, et ne pouvait s'en détacher. Les momens pendant lesquels elle le tint sur ses genoux lui parurent bien courts.

Le baron DE MENNEVAL.

M. ARAGO A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

Tout livre a une préface et une table des matières; un cours n'est qu'un livre où la parole remplace l'écriture. Je vous donnerai aujourd'hui la préface et la table des matières du cours dont le bureau des longitudes m'a fait l'honneur de me charger. Il m'a laissé libre de faire ce cours comme je l'entendrais et de lui donner la forme et la direction qui me paraîtraient convenables.

Dans cette position, j'ai dû me demander si j'en ferais un cours technique à l'usage des savans ou un cours pratique à l'usage des marins. Si j'eusse été dans un port de mer, peut-être l'eussé-je fait de cette manière; mais je suis dans la capitale, et je dois le faire pour un public plus varié et dans un but plus général.

J'aurais pu supposer dans mon auditoire la connaissance de la trigonométrie; mais (et ceci a fait plaisir à plusieurs) j'ai mieux aimé ne supposer ni l'une ni l'autre, et faire tout comprendre et prouver tout par la parole, par les résultats les plus positifs de la science, appuyée sur des chiffres simples, clairs, mais d'une démonstration rigoureuse.

Qu'on ne dise donc pas que notre cours n'est qu'un cours d'amateurs; ce sera un cours sérieux, scientifique et complet, mais intelligible pour tout le monde.

A mesure que le député-astronome parlait ainsi, on voyait que son sujet le remplissait et qu'il commençait à s'animer.

A tout le positif de la science et des nombres, M. Arago joint tout le feu, toute la fécondité de l'imagination et de la pensée.

Telles étaient les qualités que Platon demandait dans un astronome. M. Arago les réunit au plus haut degré; c'est un astronome et un physicien, c'est un savant et un philosophe.

Il a commencé par l'étude du globe, dont il a dit la grandeur, la pesanteur, la forme et la position relativement aux autres corps célestes.

De là, s'élevant jusqu'au soleil, il en a examiné la constitution physique, la forme, l'ampleur et le mouvement.

Le soleil n'est pas une masse incandescente, comme on l'avait cru; c'est quelque chose de plus merveilleux encore : c'est un corps opaque, et même noir, d'après Herschell et ses puissans télescopes. Mais ce corps noir est revêtu de deux atmosphères, d'une atmosphère de vapeurs et d'une atmosphère lumineuse; 375,000 fois plus grand que notre planète, il s'étendrait, s'il était mis en sa place, à une distance double de la terre à la lune, qui est cependant de 90 mille lieues.

A volume égal, le soleil pèse moins que la terre; il n'a guère que la pesanteur de l'eau. Il ne tourne pas autour de la terre, mais il tourne sur lui-même, tandis que la terre tourne autour de lui. On en a la preuve dans le mouvement des taches que le télescope fait apercevoir sur son disque, et qui, paraissant en premier lieu sur son bord oriental, se meuvent jusqu'à ce qu'elles aient disparu à son bord occidental. C'est la seule preuve, mais c'est une preuve positive de sa rotation.

Du soleil, M. Arago est descendu, de planètes en planètes, jusqu'à Saturne et Uranus, qu'il a décrits, mesurés et pesés comme le soleil et la terre.

On dirait qu'il a vécu dans ces mondes lumineux, qu'il y est né, qu'il y a voyagé, qu'il y a passé sa vie et qu'il n'en est descendu que d'hier pour nous faire aujourd'hui son cours magnifique.

En parlant des petites planètes découvertes au commencement de ce siècle, de Pallas et de Cérès, M. Arago dit qu'elles sont peut-être les fragmens d'une planète plus grande qui aurait éclaté.

M. Arago a décrit très clairement l'atmosphère de Vénus et de Jupiter, que l'on trouve semblable presqu'en tous points à l'atmosphère de la Terre. Ce sont de même des glaces et des neiges sur les pôles, qui fondent quand le soleil s'en approche et reparaissent quand il s'en éloigne. On y reconnaît aussi la trace de vents alisés.

Après avoir visité toutes les planètes du système solaire, le professeur arrive aux comètes dont il fera une étude particulière, et qu'il aurait dû, dit-il, faire l'an dernier, afin d'éclairer le public à leur égard, et d'empêcher certains ***rédacteurs officiels*** de le rendre responsable de tout ce qui arrive dans les cieux sans qu'il l'ait prédit ou du moins qu'il l'ait signalé sur l'heure même.

En effet, ce n'est point par leur aspect, mais uniquement par leur marche seule, que l'on peut reconnaître les comètes; car elles changent souvent de lumière, de couleur et de queue. Mais il faut du temps pour déterminer cette marche qui ne ressemble point à celle des planètes, en ce qu'elle est moins régulière et forme une ellipse bien plus allongée. La matière des comètes est si peu dense, que l'on aperçoit souvent les étoiles au travers, et que l'on pourra se servir de leur lenteur ou de leur vitesse pour savoir s'il y a de la matière ou un vide complet dans les espaces célestes.

De l'astronomie planétaire, le professeur passe à ce qu'il appelle l'astronomie stellaire. Il y a cinq ans, a-t-il dit, j'aurais été obligé de vous avouer humblement que l'on ne connaissait pas la distance précise d'une seule étoile à la terre; aujourd'hui, il n'en est plus ainsi : on connaît cette distance, du moins en ce qui concerne une des étoiles. Mais le chiffre de cette distance est si énorme que c'est à peine si l'on peut s'en faire une idée. Nous n'osons même le consigner ici de mémoire, dans la crainte de nous tromper; cependant voici à peu près les bases de ce calcul.

La lumière parcourt 77,000 lieues par seconde; il y a soixante secondes dans une minute, soixante minutes dans une heure, vingt-quatre heures dans un jour, trois cent soixante-cinq jours dans l'année; or, il faudrait à la lumière de l'étoile la plus voisine de la terre dix années pour arriver jusqu'à nous.

On peut juger par le nombre de secondes contenues dans dix années combien de fois il y a de 77,000 lieues, et l'on aura la distance de la terre à l'étoile qui s'en éloigne le moins. On voit qu'elle est énorme, qu'elle épouvante.

Aussi, malgré sa masse immense, si le soleil était transporté à la hauteur des étoiles, il ne nous apparaîtrait plus que comme une étoile de troisième et quatrième grandeur.

Le nombre des étoiles que l'on voit de la terre à l'œil nu n'est pas immense; il n'est que de cinq mille à peu près; mais au télescope, ce ***nombre*** est ***innombrable.***

On en a compté jusqu'à vingt mille dans un espace du ciel qui ne paraît pas plus grand que le disque de la lune. Il est remarquable que ce n'est pas dans les parties du ciel qui paraissent à nos yeux en contenir davantage qu'il y a le plus d'étoiles, c'est au contraire dans les parties où il paraît y en avoir le moins.

De même, ce n'est pas en été, mais en hiver que, malgré les apparences, la terre est le plus près du soleil. Cette distance varie d'un million de lieues; ainsi, nous sommes d'un million de lieues plus près du soleil au mois de janvier que dans la canicule.

Les étoiles cataloguées et connues sont au nombre de cent mille. Mais leur nombre véritable est infini. Cependant chaque étoile est un centre, un soleil autour duquel se meuvent des planètes.

Cela va ainsi jusqu'aux plus hautes profondeurs des cieux; et la lumière des étoiles perdues dans ces dernières profondeurs, devrait mettre, d'après sa marche ordinaire de 77,000 lieues par seconde, cent mille ans et même des millions d'années pour arriver jusqu'à nous.

Ainsi, bien des astres existent dont la lumière ne nous parviendra jamais, et tous ceux dont la lumière nous parvient, sont ceux qui sont très près de nous en comparaison des autres.

On voit donc que les distances de la terre au soleil et de la terre aux étoiles, qui nous paraissent effrayantes, ne sont rien à côté de ces autres distances que nous ne connaissons pas.

Bien qu'on les appelle ***fixes*** pour les distinguer des ***planètes***, les étoiles ont aussi leur mouvement et leurs variations.

Il en est qui brillent d'un feu plus vif en des temps que dans d'autres; il en est qui pâlissent, il en est qui disparaissent et reviennent périodiquement, il en est qui disparaissent et qui ne reviennent plus, soit qu'elles s'égarent dans les abîmes célestes, soit qu'elles s'éteignent ou s'anéantissent.

S'il est des étoiles qui disparaissent, il en est aussi qui apparaissent et qu'on n'avait pas encore vues.

C'est ainsi que tout passe et change dans les cieux comme sur la terre, ainsi que des mondes, des étoiles s'y forment et s'y détruisent incessamment. Les nébuleuses semblent être la matière dont se forment ces étoiles neuves, et on en voit dont le noyau est déjà commencé. On voit aussi des étoiles doubles et se tenant l'une à l'autre.

Tel est est l'immense prospectus que, sous le nom modeste de table des matières, M. Arago nous a tracé de son cours.

Il embrassait toute la création, il s'enthousiasmait lui-même, et son enthousiasme gagnait son auditoire : on n'avait jamais encore entendu parler de cette manière sur l'astronomie.

Le lieu où parle M. Arago n'est point une chaire étroite et exhaussée au-dessus du sol; c'est une petite enceinte de plain-pied avec le parquet de la salle et au dessous de l'amphithéâtre, où s'assied l'auditoire. Au lieu de s'asseoir, le professeur, comme nous l'avons déjà dit, se promène comme les prédicateurs italiens dans leur tribune.

A le voir se promener ainsi, en rendant les oracles de la science, on eût dit un sage de Chaldée ou un prêtre de Memphis, on eût cru entendre un péripatéticien, ou l'auteur du Timée philosophant sur le cap Sunium ou dans les jardins d'Académe.

Mais combien la science et la philosophie cosmiques de l'astronome français sont supérieures à la science chaldéenne, égyptienne et athénienne, qui croyait donner une grande idée du soleil en le disant aussi grand que le Péloponèse!

Telle est la faible esquisse de la première, de la belle leçon de M. Arago. Il nous pardonnera si nous ne l'avons pas complétement reproduite : nous écrivons de mémoire et d'après sa parole rapide.

En parlant des comètes et de la lune, M. Arago a reconnu l'action que celle ci exerce sur la mer.

Mais M. Arago a nié l'action de la lune et des comètes sur la température. C'est pourquoi, a-t-il ajouté avec cette verve d'esprit et de grâce qui ne l'abandonnent jamais, même dans ses plus grandes élévations on nous a fait beaucoup trop d'honneur en nous demandant s'il doit faire du beau temps et de la pluie.

(*Gazette de France.*)

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Août 1843. **DOUZE FRANCS PAR AN.** 3e année.—N° 26.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
—
(AFFRANCHIR.)
—

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an .... 12 f. » c.
Six mois...... 6 50
Trois mois.... 3 50
Un mois...... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.
—
On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.
—
(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

SOMMAIRE.

UN ROI D'ÉCOSSE.

Dès les premiers jours de son mariage, la reine avait pu juger à quel homme frivole et inconsidéré elle avait, sur des apparences trompeuses, confié le bonheur de toute sa vie. Darnley était pire qu'un méchant ; il était faible, irrésolu et emporté ; de sorte que, manquant de la persistance et de la dissimulation nécessaires pour arriver à son but, il voulait y parvenir par des brutalités ou des surprises. Pour le moment, celui qu'il ambitionnait était d'obtenir la couronne matrimoniale que Marie avait accordée à François II ; car tant qu'il n'était pas revêtu de cette dignité, que Marie seule lui pouvait accorder, il n'était pas le roi, mais seulement le mari de la reine : or, après l'épreuve qu'elle avait déjà faite de son caractère, Marie était résolue de ne céder à ses désirs sous aucun prétexte.

Darnley, qui, dans sa mobilité éternelle, ne pouvait comprendre chez les autres une résolution ferme et arrêtée, chercha, non point dans Marie elle-même, mais dans les personnes qui l'entouraient, la cause de ses refus : il lui parut alors que l'homme le plus intéressé à ce qu'il n'obtînt pas cette couronne matrimoniale, objet de tous ses désirs, était Rizzio, qui, ayant vu tomber autour de lui toutes les influences, et ayant conservé la sienne, devait naturellement craindre encore plus celle d'un mari que celle d'un demi-frère. Il considéra donc de ce moment Rizzio comme le seul obstacle qui s'opposât à ce qu'il fût véritablement roi, et résolut de s'en défaire.

Il ne fut pas difficile à Darnley, en cette occasion, de trouver une meurtrière sympathie dans ceux-là même qui entouraient le trône. Les nobles n'avaient pas vu sans une profonde jalousie un simple serviteur comme l'était Rizzio, arriver à la place de secrétaire intime de la reine. Ils n'avaient pas compris ou avaient fait semblant de ne pas comprendre les causes réelles de cette faveur, qui était d'abord la supériorité incontestable de Rizzio sur eux-mêmes, supériorité qui était si grande que Marie eût été forcée, pour trouver l'équivalent de ce qu'il lui offrait, de chercher parmi les hommes les plus lettrés du clergé catholique, ce qui n'eût pas manqué de soulever contre elle tous ceux de la religion réformée, qui eussent vu dans ce choix de la reine une nouvelle preuve de son antipathie pour le culte nouveau.

Tous regardaient donc Rizzio comme un parvenu, et non pas comme un homme de mérite déplacé par une erreur de naissance et remis dans la position qui lui convenait par une espèce de remords de fortune. D'ailleurs on voulait perdre la reine, et tant que Rizzio existait, cette chose, grâce aux bons conseils qu'elle en recevait, devenait à peu près impossible. La mort du secrétaire fut donc résolue.

Les deux principaux complices de toute cette affaire furent donc, après Darnley, son premier instigateur, James Douglas, comte de Morton, chancelier du royaume, dont nous avons déjà parlé, non seulement comme d'un ami, mais encore comme d'une créature de Murray, et lord Ruthwen, oncle du roi par les femmes, seigneur issu d'une des plus nobles familles d'Ecosse, mais énervé par la débauche, et déjà pâle et fiévreux de la maladie mortelle qui devait le tuer dix-huit mois après l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire aux derniers jours de février 1566.

Morton et Ruthwen ne tardèrent pas à rassembler un nombre suffisant de complices ; ces complices étaient le bâtard de Douglas, André Karrew et Lindsay ; ils s'adjoignirent, en outre, mais sans leur dire dans quel but, cent cinquante soldats, qui eurent ordre de se tenir prêts tous les soirs de sept à huit heures.

Vers le même temps, Rizzio reçut plusieurs avis, par lesquels on lui disait de se tenir sur ses gardes, sa vie étant menacée, et surtout de se défier d'un certain bâtard. Rizzio répondit que depuis long-temps il avait fait le sacrifice de sa vie à sa position, et qu'il savait bien qu'un homme né dans une aussi basse condition qu'était la sienne ne s'élevait pas impunément au point où il en était arrivé ; que, quant au bâtard dont on lui parlait, et qu'il croyait être le comte de Murray, il saurait, tant qu'il vivrait, le tenir si loin de lui et de la reine, qu'il ne croyait pas que ni l'un ni l'autre eussent quelque chose à en craindre.

Rizzio demeura donc, sinon dans la sécurité, du moins dans l'indifférence, et cela tandis que ses ennemis, déjà d'accord sur son assassinat, ne discutaient plus que sur la manière dont il devait être mis à mort. Morton, fidèle aux traditions de son ancêtre, Douglas Attache-Grelot, voulait que, comme les favoris de Jacques II au pont de Lauder, Rizzio fût arrêté, jugé et pendu, ce qu'en sa qualité de grand-chancelier du royaume il assurait ne devoir souffrir aucun retard ; mais Darnley, qui, outre les autres reproches qu'il croyait avoir à adresser à Rizzio, le soupçonnait encore, et fort injustement, selon toutes les probabilités, d'un commerce adultère avec la reine, insista pour qu'il fût assassiné sous les yeux de Marie, s'inquiétant peu des accidens qui, chez une femme enceinte de sept mois, pouvaient résulter d'un tel spectacle. Les nobles, pour qui une pareille action était une fête, se voyant soutenus de cette façon par le roi, ne demandèrent pas mieux que de se ranger de son avis. Il fut donc décidé que Rizzio serait assassiné en présence de la reine, et le roi se chargea de faire connaître aux conjurés le moment opportun.

Quelques jours après, ils reçurent avis que Rizzio devait, le lendemain, qui était le 9 mars, souper chez la reine, avec la comtesse d'Argyle, Marie Seyton et quelques autres de ses femmes. Marie donnait effectivement de temps en temps ainsi quelques soupers intimes, dans lesquels elle laissait de côté tout l'appareil de la royauté ; heureuse quand elle pouvait, à l'exemple de son père, Jacques V, jouir quelques instans de cette liberté si douce à ceux qui sont constamment enchaînés par les règles de l'étiquette. Ces soupers ne se composaient ordinairement que de femmes, et Rizzio seul y était admis, grâce à son talent de musicien. Les conjurés n'avaient donc à craindre d'autre résistance que celle de la victime elle-même, et il était connu qu'en présence de la reine, Rizzio, rendant justice à la bassesse de sa naissance, ne portait ni épée ni poignard.

Le 9 mars, vers six heures du soir, les cent cinquante soldats furent introduits dans le château par le roi lui-même, qui se fit reconnaître de la sentinelle placée à l'une des portes, et les conduisit dans une cour intérieure, sur laquelle donnaient les fenêtres du cabinet de Marie Stuart. Arrivés là, ils se rangèrent sous un grand hangar, afin de n'être point vus, ce qui n'aurait point manqué d'arriver sans cette précaution, le parc étant couvert de neige.

Cette première disposition prise, Darnley revint trouver les seigneurs qui l'attendaient dans une salle basse, et, les faisant monter par un escalier tournant, il les conduisit jusque dans la chambre à coucher de la reine, qui était attenante au cabinet où soupaient les convives, et de laquelle on pouvait entendre tout ce qu'ils disaient ; puis les laissa là, dans l'obscurité, en leur recommandant d'entrer seulement quand ils l'entendraient s'écrier : A moi, Douglas ! Il fit le tour par un corridor, et, ouvrant une porte secrète, il entra dans le cabinet et vint s'appuyer sans rien dire au dossier du fauteuil sur lequel était assise la reine.

Les trois personnes qui tournaient le dos à cette porte, et qui étaient Marie Stuart, Marie Steyton et Rizzio, n'avaient pas vu s'approcher le roi ; mais les trois personnes qui lui faisaient face étaient restées immobiles et muettes en le voyant paraître. La reine, en les voyant ainsi changer de maintien, se douta que quelque chose d'étrange se passait derrière elle, et, se retournant vivement, elle aperçut Darnley, le sourire sur les lèvres, mais si affreusement pâle, qu'elle prévit aussitôt que quelque chose de terrible allait se passer. En ce moment, et comme elle allait l'interroger sur sa présence inattendue, on entendit dans la salle voisine un pas lourd et traînant qui s'approchait de la tapisserie qui, en se soulevant lentement, laissa voir lord Ruthwen, armé de toutes pièces, pâle comme un fantôme et tenant une épée nue à la main.

— Que voulez-vous, milord ? s'écria la reine, et que venez-vous faire chez moi armé ainsi ? Avez-vous le délire, et faut-il que je vous plaigne ou que je vous pardonne ?

Mais Ruthwen, sans répondre, étendit son bras armé vers Rizzio, et cela avec la lenteur d'un spectre ; puis d'une voix sourde :

— Ce que je viens faire ici, madame, répondit-il ; je viens chercher cet homme !

— Cet homme ! s'écria la reine en se rangeant derrière Rizzio, cet homme ! et qu'en voulez-vous faire ?

— *Giustizia ! giustizia !* se mit à crier Rizzio en se jetant à genoux derrière Marie et en saisissant le bas de sa robe.

— A moi, Douglas ! s'écria le roi.

Au même instant, Morton, Karrew, le bâtard de Douglas et Lindsay se précipitèrent dans le cabinet avec tant de violence, qu'ils renversèrent la table pour arriver plus tôt jusqu'à Rizzio, qui, espérant que le respect dû à la reine le protégerait, se tenait toujours derrière elle. Marie, de son côté, faisait face aux assassins avec un calme et une majesté suprêmes ; mais ils étaient trop avancés pour reculer, et André Karrew, lui mettant le poignard sur la poitrine, la menaça de la frapper si elle ne se retirait pas. Au même moment, Darnley, la saisissant à bras le corps, l'enleva avec violence et sans aucun égard pour sa grossesse, tandis que le bâtard de Douglas, accomplissant la prédiction fatale, arrachait le poignard qui était suspendu à la poitrine du roi et en frappait Rizzio. A ce premier coup, le malheureux tomba en jetant un cri ; mais, se relevant aussitôt, il se traîna sur ses genoux du côté de la reine, qui ne cessait de se débattre en criant : Grâce ! grâce ! Mais, avant qu'il eût pu l'atteindre, tous se ruèrent sur lui, et tandis que les uns continuaient de frapper, les autres, le traînant par les pieds hors du cabinet, laissèrent sur le plancher cette longue traînée de sang qu'on y voit encore aujourd'hui ; puis, lorsqu'il fut dans la chambre à côté, chacun, s'animant l'un par l'autre, voulut frapper son coup, de sorte que l'on compta sur le cadavre cinquante-six blessures, dont plus de vingt étaient mortelles.

Pendant ce temps, Darnley tenait toujours la reine, qui, ne croyant pas encore Rizzio mort, ne cessait de crier grâce ; lorsqu'enfin Ruthwen reparut, plus pâle encore que la première fois, et si faible, que, sans pouvoir parler, il s'assit sur un fauteuil, répondant aux interrogations de Darnley par un signe de tête, et en lui montrant son poignard tout ensanglanté, qu'il remettait dans le fourreau : alors Darnley lâcha Marie, qui fit deux pas vers Ruthwen.

— Debout, milord, debout ! dit-elle ; on ne s'assied pas devant la reine sans en avoir reçu la permission ; debout ! et sortez d'ici.

— Ce n'est point par insolence que je m'assieds, mais bien par faiblesse répondit Ruthwen ; car j'ai fait aujourd'hui, pour le service de votre mari et le bien de l'Ecosse, plus d'exercice que mon médecin ne me le permet.

A ces mots, il se versa tranquillement un verre de vin, qu'il but pour se rendre quelque force, action que la reine prit pour une nouvelle insolence.

Alors elle fit quelques pas vers la porte dérobée pour sortir de cette chambre fatale ; puis, arrivée sur le seuil :

— Milord, dit-elle en se retournant, il se peut que je ne puisse pas me venger, car je ne suis qu'une femme ; mais celui qui est là, dit-elle en se frappant le sein avec une énergie qui n'appartenait pas à un homme, ou ne portera pas le nom de mon fils, ou vengera sa mère.

Et à ces mots elle disparut, fermant la porte avec violence.

Pendant la nuit, Rizzio fut enterré sans pompe et sans bruit au seuil du temple le plus proche.

Le lendemain, Murray et ses complices, exilés avec lui en Angleterre, et qui avaient été prévenus de la catastrophe qui devait avoir lieu, arrivèrent à Edimbourg. Marie, qui n'était pas assez forte pour lutter contre les assassins et les rebelles réunis, aima mieux pardonner aux rebelles pour arriver à punir les assassins ; et en apercevant son frère elle se jeta dans ses bras. En conséquence, dès le même soir, Murray, Glamcairn, Roth et les autres rentrèrent en grâce. Trois jours après, au moment où l'on s'en doutait le moins, on apprit que, pendant la nuit, Marie et Darnley étaient partis secrètement pour Dumbar. En effet, le roi, épouvanté de la grandeur du crime qu'il avait commis, avait abandonné ses complices pour obtenir son pardon, et Marie, qui voulait en arriver à la vengeance, avait feint de pardonner.

Alors ce fut le tour des assassins de trembler : Morton, Douglas et Ruthwen, n'osant point attendre ce que la reine déciderait d'eux, se réfugièrent en Angleterre. Un procès fut instruit, et deux assassins subalternes condamnés à mort ; puis Marie, toujours cédant à l'imprudence de son premier mouvement, que nul n'était plus là pour réprimer, fit exhumer le corps de Rizzio et le fit transporter avec de splendides funérailles dans la même église où étaient ensevelis les rois d'Ecosse.

Cependant, comme on le pense bien, la réconciliation des deux époux, du moins de la part de Marie, n'était point parfaitement sincère. Darnley, de son côté, menait la même vie insouciante et débauchée ; de sorte que la plus grande mésintelligence régnait entre les deux époux au moment où Marie accoucha, le 19 juin 1566, d'un fils qui fut depuis Jacques VI.

Toujours fidèle à ses habitudes de bon voisinage, la reine envoya aussitôt à Elisabeth son envoyé extraordinaire, Jacques Melvil, avec mission d'annoncer à sa sœur la reine d'Angleterre son heureux accouchement. Elisabeth, qui aimait beaucoup la danse, et qui avait même la prétention de fort bien danser, figurait à un quadrille lorsque cette nouvelle lui parvint. Le coup fut terrible ; elle sentit que ses jambes fléchissaient sous elle, et, faisant quelques pas à reculons, elle alla s'appuyer contre un fauteuil, dans lequel elle fut même bientôt forcée de s'asseoir. Une dame de la cour, qui vit ce mouvement, et qui remarqua sa pâleur, s'approcha d'elle en lui demandant ce qu'elle avait : — Ce que j'ai, dit Elisabeth : eh ! n'entendez-vous pas que la reine Marie vient d'accoucher d'un beau garçon, et que je ne suis, moi, qu'une souche stérile ? Cependant elle se remit bientôt, reprit sa place au quadrille, et le lendemain reçut Melvil avec les plus vives démonstrations de joie, lui disant que la nouvelle qu'il avait apportée lui avait causé un tel plaisir, qu'elle l'avait guérie d'une indisposition qu'elle avait depuis quinze jours. Melvil, outre la notification dont il était porteur, était chargé d'offrir à Elisabeth d'être la marraine du jeune prince, ce qu'elle accepta avec de vifs remercimens. Cependant, lorsque l'ambassadeur lui proposa de profiter de cette occasion pour voir Marie avec laquelle elle avait, disait-elle, depuis si long-temps le désir de se rencontrer, elle s'empressa de répondre qu'elle ne pouvait quitter son royaume, et que le comte de Bedfort irait pour elle, et avec sa procuration. La même notification fut faite par Marie au roi de France, et au duc de Savoie, qui firent répondre tous deux, comme la reine Elisabeth, qu'ils y enverraient des représentans

Pendant ce temps, Darnley s'enfonçait chaque jour davantage dans les étranges déréglemens auxquels il était enclin ; de sorte que la reine s'éloignait de plus en plus de lui, et avec la reine, les courtisans, qui modelaient leur conduite sur la sienne. Darnley, au lieu d'essayer de ramener Marie par des égards et des soins, bouda comme un enfant, menaçant de quitter l'Ecosse et d'aller vivre en France ou en Italie. Rien ne pouvait être plus désagréable à la reine que l'exécution d'une pareille menace, qui eût mis les cours étrangères au fait de ses querelles de mé-

nage. En conséquence, elle essaya de lui faire sentir le ridicule d'une pareille résolution ; mais Darnley, pareil à un enfant, ne voyait dans les prières qu'on lui adressait qu'un motif de redoubler d'entêtement. Marie alors lui dépêcha le conseil privé, en face duquel il conserva son humeur boudeuse et inflexible. Marie, s'attendant donc qu'il mettrait d'un moment à l'autre son projet à exécution, résolut de prévenir le mauvais effet que pourrait faire sa présence à Paris, en envoyant à la reine-mère et au roi Charles un narré fidèle de tout ce qui s'était passé entre elle et Darnley depuis son mariage. Au reste, la rupture presque publique qu'amenèrent entre les deux époux toutes ces dissensions intérieures empira encore la situation du roi, qui vit bientôt non seulement les seigneurs, mais encore jusqu'à ses propres domestiques s'éloigner de lui.

Cependant l'influence perdue par Darnley était peu à peu conquise par un autre : cet autre était Jacques Hepburn, comte de Bothwell, chef d'une ancienne famille, et l'un des plus puissans seigneurs du royaume, tant par ses grands biens, qui étaient situés dans le Lothian oriental et dans le comté de Berwick que par ses nombreux vassaux. C'était un homme de trente-six à quarante ans, aux traits fortement prononcés, plein de défauts et de vices, ambitieux, remuant, plus téméraire encore dans la conception de ses projets que dans leur exécution ; car, quoique dans sa jeunesse il eût joui, grâce à quelques actions d'éclat, d'une assez grande réputation de bravoure, n'ayant pas eu depuis long-temps l'occasion de tirer l'epée, celte réputation s'était peu à peu perdue, de sorte qu'un sourire de doute accueillait quelquefois à cette heure le récit des anciens exploits de Bothwell. Nommé gardien des marches du royaume par Marie de Guise, il se trouvait au château lors de l'assassinat de Rizzio, était accouru au bruit et avait même couru quelque danger ; car, sachant que les cris partaient du cabinet de la reine, il avait insisté pour qu'on lui donnât quelques explications sur l'événement qui venait de se passer ; ce que le roi avait fait en lui montrant le cadavre de Rizzio. Cette preuve, sinon de dévoûment, du moins d'intérêt pour elle, dans un moment où tout le monde l'abandonnait, avait touché la reine : elle avait exprimé sa reconnaissance à Bothwell à la première occasion qu'elle en avait trouvée ; de là était née entre la reine et cet homme une espèce de liaison qui devait être mortelle à tous deux.

Déjà les personnes mal intentionnées à l'égard de la reine, et le nombre en était grand, soupçonnaient cette liaison d'une coupable intimité, lorsqu'un événement dans lequel Marie céda comme toujours au premier mouvement de son cœur donna encore plus de consistance à ces soupçons. Bothwell, qui, comme gardien des marches, habitait, à vingt milles de Jedburg, une petite forteresse nommée l'Ermitage, voulut au mois d'octobre 1566 s'emparer d'un malfaiteur nommé John Elliot du Parc, fut, dans la lutte qu'il soutint contre cet homme, blessé à la main. La reine, qui était alors à Jedburg, où elle tenait une cour de justice, apprit cet accident au moment où elle se rendait au conseil ; au lieu de continuer son chemin vers l'hôtel de ville, elle remit le conseil au lendemain, et, montant à cheval avec cinq ou six personnes de sa plus grande intimité, partit aussitôt pour l'Ermitage, traversant, pour y arriver, marais, bois et rivières ; puis, s'étant assurée par elle-même du peu de gravité de la blessure, elle revint le même jour à Jedburg ; elle ne s'était arrêtée que deux heures, qu'elle avait passées en tête-à-tête avec Bothwell. Cette course précipitée avait, au reste, tellement fatigué la reine, que le lendemain elle tomba malade, et fut bientôt à toute extrémité. Cependant, quel que fût le danger qu'elle courût dans cette maladie, Darnley, qui en connaissait la cause, n'approcha point de Jedburg ; de sorte que, lorsque la reine fut rétablie, les relations entre les deux époux se retrouvèrent plus froides que jamais.

Sur ces entrefaites arriva l'époque fixée pour le baptême du jeune prince ; c'était une occasion naturelle de réunion pour les deux époux, ou du moins une circonstance dans laquelle il était important qu'ils ne laissassent point apercevoir aux ambassadeurs étrangers le point où en étaient arrivées leurs dissensions domestiques. Mais Darnley, toujours inconvenant et boudeur, ne voulut point paraître à la cérémonie, quelques instances qu'on lui fît, et quoiqu'il fût à Stirling, c'est-à-dire dans la ville même où le baptême avait lieu. Cette absence du roi causa une si grande indignation à ceux qui entouraient Marie, que de tous côtés le conseil lui fut donné de solliciter le divorce. Marie, qui craignait le scandale que ne manquerait pas de produire par toute l'Europe une telle démarche, refusa obtinément. Alors furent jetés entre Bothwell, Morton et Maitland les premiers plans d'un projet terrible. Cependant Morton et Maitland ne s'engagèrent à le poursuivre jusqu'à son exécution que dans le cas où la reine y prendrait part ; car il ne s'agissait de rien moins que d'assassiner le roi. Mais, après de longues et vaines promesses, sans cesse renouvelées et sans cesse trahies, de leur apporter une approbation écrite de la main de la reine, Bothwell, n'ayant pu donner à Morton et à Maitland aucune preuve qu'elle y participât, ces deux seigneurs se retirèrent du complot. Bothwell alors résolut de s'adresser à des complices qui, ayant moins à craindre, feraient moins de difficultés. A cette époque même un événement arriva qui fit croire, de la part de Bothwell, à un commencement d'exécution.

Le roi s'était enfin résolu de mettre à exécution la menace qu'il faisait chaque jour de quitter l'Ecosse, et se rendait à Glascow pour prendre congé du comte de Lennox, son père, lorsque, pendant la route, il se sentit gravement indisposé. Il n'en continua pas moins son voyage ; mais en arrivant à Glascow, il fut obligé de se mettre au lit, et une maladie, qui resta toujours pour l'histoire et la médecine un sujet de contestation, se déclara. Les pustules qui couvrirent le corps de Darnley étaient-elles l'effet de la petite-vérole ou du poison ? c'est ce que nul ne peut dire, tant sont contradictoires les rapports qui nous sont transmis sur ce point. Quoi qu'il en soit, la reine, plus compatissante pour Darnley qu'il ne l'avait été pour elle, ayant appris l'état de gravité de sa maladie, accourut à Glascow. Lorsqu'elle arriva, Darnley était déjà hors de danger.

Cependant Marie, qui avait, en supposant que Darnley fût atteint de la petite vérole, bravé la contagion pour elle-même, ne crut pas devoir y exposer son fils ; et comme une espèce de réconciliation s'était opérée entre les deux époux au chevet du lit du malade, et que Darnley voulait revenir avec la reine à Edimbourg, il fut arrêté qu'en attendant qu'il fût complétement guéri, il habiterait l'église des Champs, ancienne abbaye isolée, située sur une hauteur, et par conséquent dans un air excellent, à un mille d'Edimbourg. Darnley voulait revenir dans la même voiture que la reine ; mais celle-ci, soit qu'elle crût le mouvement du carrosse trop dur pour un convalescent, refusa à Darnley cette faveur, et le fit transporter en litière à sa nouvelle résidence.

C'était, comme son nom l'indique, une ancienne abbaye située au milieu des champs, à quelque distance de deux églises en ruines, d'un cimetière abandonné, et de quelques chaumières presque désertes, qui portaient le nom significatif de Carrefour aux Voleurs ; une seule maison de campagne s'élevait à quelque distance qui appartenait aux Hamilton ; mais depuis près de deux ans, cette maison solitaire n'avait point ouvert ses volets au jour, et était demeurée muette et sombre comme un tombeau. D'ailleurs, eût-elle été habitée, la chose était encore moins rassurante pour Darnley, les Hamilton étant ses ennemis personnels.

En effet, la première inquiétude qu'éprouva le roi fut dans la soirée du 7 février 1567, où il vit briller une lumière à une des fenêtres de cette maison si long-temps fermée. Le lendemain, il s'informa à son valet de chambre, nommé Durham, d'où venait cette lumière, et il apprit que pendant la journée de la veille l'archevêque de Saint-André avait quitté son palais d'Edimbourg, et était venu habiter cette maison. Le même jour, en se promenant dans le jardin, il se plaignit que deux pans de muraille, qui étaient renversés, et pour la restauration desquels il avait fait demander des maçons, fussent encore dans le même état. Ces deux trouées offraient une issue facile aux malfaiteurs ; et comme Darnley habitait seul avec son domestique le premier étage d'un petit pavillon isolé, il lui était permis, dans la position où il se trouvait, d'éprouver quelques craintes.

Ces craintes prirent le même soir une nouvelle consistance : il sembla à Darnley qu'il avait entendu parler sous ses fenêtres et marcher au dessous de lui. Comme il était, ainsi que nous l'avons dit, seul avec son valet de chambre, et que celui-ci, chaque fois qu'il le réveilla, prétendit ne rien entendre, il fallut que Darnley attendît le jour pour s'assurer de la vérité. Mais, au jour, il ne trouva plus personne ; seulement, comme il avait plu dans la matinée de la veille, il reconnut la trace de pas qui n'étaient ni les siens ni ceux de Durham : ces pas se rendaient de la brèche à la porte du pavillon. Darnley le visita dans toutes ses parties, à l'exception d'un petit caveau situé au dessous même de sa chambre à coucher ; mais, à part cette porte fermée, il ne put trouver aucun indice qui confirmât ou détruisît ses soupçons.

La nuit se passa comme la précédente, car le même bruit se renouvela, mais cette fois si distinct que Durham ne put pas dire, comme la veille, qu'il ne l'entendait pas. Alors Darnley, regardant cette incertitude comme pire qu'un danger réel, voulut descendre et s'assurer par lui-même quelles étaient les personnes qui faisaient ce bruit. Mais Alexandre Durham ne voulut point permettre que son maître s'exposât à une pareille recherche, et prenant une épée d'une main et une lampe de l'autre il se mit en quête des rôdeurs nocturnes ; mais au bout d'un instant il reparut, disant qu'il n'avait aperçu qu'un homme qui a sa vue avait pris la fuite, et que, cet homme étant sans doute quelque vagabond qui venait chercher un asile dans les ruines, dans les parties désertes de l'abbaye, il ne fallait pas autrement s'en inquiéter. En effet, à partir de ce moment jusqu'au jour, on n'entendit plus aucun bruit.

Cependant Darnley désirait voir la reine, qui ne l'avait pas visité depuis deux ou trois jours, afin de lui faire part de ses inquiétudes et de la prier, puisqu'il était guéri, ou de permettre qu'il retournât habiter avec elle, ou de lui désigner un autre logement. Marie fit répondre à Darnley qu'elle ne pourrait venir que vers le soir, mariant dans la journée un de ses domestiques nommé Sébastien, qu'elle aimait beaucoup, l'ayant ramené avec elle de France.

En effet, le soir, la reine vint avec la comtesse d'Argyle, au moment même où, par un hasard singulier, Alexandre Durham venait de mettre le feu à la paillasse de son lit, qu'il avait aussitôt jetée par la fenêtre avec les matelas, auxquels la flamme s'était communiquée. Il en résulta que, comme il n'avait plus de lit, il insistait, lorsque la reine entra, pour aller coucher à la ville, disant, en outre, qu'il se sentait malade et avait besoin de consulter un médecin. De son côté, Darnley, qui savait ce qui s'était passé les deux nuits précédentes, faisait tous ses efforts pour le retenir, lui offrant de lui donner un de ses matelas, ou bien même de le prendre avec lui dans son lit. Marie s'informa de la cause de cette discussion, et, l'ayant apprise, promit à Darnley, s'il voulait laisser aller Durham, de lui envoyer, pour cette nuit, quelque autre serviteur, avec tout ce qu'il lui fallait pour se coucher. Darnley lui fit répéter deux ou trois fois cette promesse pendant le court espace de temps qu'elle resta avec lui ; puis elle le quitta, malgré ses instances pour qu'elle demeurât plus

tard à l'abbaye, disant que cela lui était impossible, vu qu'elle avait promis de paraître masquée au bal de Sébastien : force fut donc à Darnley de la laisser partir, et elle partit. Il demeura seul.

A partir de ce moment, personne ne peut plus dire ce que fit Darnley, car, malgré la promesse de la reine, aucun domestique ne vint le rejoindre à l'abbaye, et Durham s'étant empressé de profiter de la permission qu'il avait obtenue, s'était éloigné sans même attendre le départ de la reine. Toutes les probabilités sont que Darnley se jeta sur son lit enveloppé dans sa robe de chambre, ses pantoufles aux pieds, et son épée nue sous son chevet.

Jusqu'à une heure du matin, Bothwell resta avec la reine au château d'Holyrood; puis à cette heure il sortit de chez elle, et peu d'instans après on le vit traverser, enveloppé d'un grand manteau de housard allemand, le corps de garde qui veillait à la porte du château : de là il se dirigea vers l'abbaye des Champs, et, comme deux heures sonnaient, franchit une des brèches d'un jardin. A peine eut-il fait quelques pas entre des massifs d'arbres, qu'il rencontra un homme enveloppé d'un manteau.

— Eh bien! demanda Bothwel, où en sommes-nous?

— Tout est prêt, répondit l'inconnu, et nous n'attendons plus que vous pour mettre le feu à la mèche.

— Allons donc, dit Bothwell.

A ces mots, Bothwell et son interlocuteur allèrent rejoindre un groupe de cinq ou six personnes qui causaient au fond du jardin, à un endroit d'où l'on pouvait voir la fenêtre éclairée par la lampe qui veillait dans la chambre de Darnley. Bothwell demanda à ses complices s'ils étaient bien certains que le roi fût dans cette chambre. Ils lui dirent alors qu'ils l'avaient vu plusieurs fois s'approcher de la fenêtre et regarder dans le jardin. Alors Bothwell donna l'ordre de mettre le feu à la mine. Un homme se détacha du groupe, portant une lanterne sourde sous son manteau, et un instant après revint, annonçant que c'était chose faite, et que dans quelques instans tout serait fini. Mais l'impatience de Bothwell était si grande, que, trouvant cette attente, si courte qu'elle fût, insupportable, il s'approcha lui-même du pavillon, malgré toutes les représentations que put lui faire l'artificier, se coucha à plat ventre, passa la tête par le soupirail, et ne revint vers les autres qu'après s'être assuré, au péril de sa vie, que la mèche était bien allumée. Il avait à peine repris sa place au fond du jardin, qu'une détonation horrible se fit entendre; et la campagne, la ville et le golfe s'illuminèrent d'une telle clarté, que l'on aperçut, à la lueur de cet éclair terrible, des vaisseaux qui étaient à près de deux milles en mer; puis tout rentra dans le silence et dans l'obscurité, tandis que les débris de la maison retombaient comme une pluie de pierres.

Le lendemain on retrouva le corps du roi étendu dans un verger attenant au jardin où étaient cachés les conjurés. Le cadavre était caché sous un arbre dont il avait brisé quelques branches en retombant; il était vêtu d'une robe de chambre, et avait encore une pantoufle à l'un de ses pieds; à quelques pas plus loin était son épée nue.

Comme il avait été garanti de l'atteinte de la poudre par les matelas sur lequels il était couché, on crut d'abord qu'il avait été tiré vivant du pavillon, étranglé par Bothwell, et pendu à l'arbre dont, comme nous l'avons dit, quelques branches étaient cassées; mais, selon toute probabilité, ceux qui ont adopté cette version sont dans l'erreur. Le roi mort, ses assassins n'avaient aucun motif de faire sauter le pavillon qu'il habitait. Quelques uns dirent, il est vrai, que c'était pour faire croire qu'il avait été tué par la foudre; mais comme l'événement avait eu lieu le 9 février, ceux qui auraient compté donner cette raison de la mort du roi avaient peu de chance d'être crus.

ALEXANDRE DUMAS.

LA PEINE DU TALION.

Vers le milieu du mois de décembre 1828, Mme d'Argenest, une des femmes les plus élégantes de la Chaussée-d'Antin, recevait pour la première fois depuis son retour de la campagne. Décrire la physionomie d'une soirée parisienne n'entre pas dans le plan de cette étude; nous négligerons donc les traits communs à toutes les réunions du même genre pour appeler l'attention sur un seul épisode du tableau : c'était une scène expressive, quoique muette, jouée par deux personnages, d'un bout du salon à l'autre; un de ces drames imprudens qui, dans la confusion d'un raout, échappent aux observateurs superficiels, mais que dépistent, avec une infaillible perspicacité, les vieilles filles, les demoiselles bossues, les dames qui ne sont pas belles, celles-là surtout qui l'ont été, en un mot toutes les femmes mises à la réforme par la passion, et, par conséquent, embrigadées dans la gendarmerie de la vertu.

Le premier acteur de cette mystérieuse pantomime était un homme d'une trentaine d'années, dont l'air sérieux et les traits énergiques contrastaient avec l'enjouement officiel de ses voisins. Debout, près d'une table d'écarté, ses yeux, au lieu de suivre les chances de la partie, restaient invariablement fixés sur la glace de la cheminée; on eût pu croire qu'il éprouvait, à y savourer son image, le plaisir dont Narcisse mourut, si la pensive gravité de sa physionomie n'eût démenti une fatuité que la position diagonale de la glace rendait d'ailleurs impraticable. Evidemment il ne pouvait se voir, mais, en revanche, il apercevait les personnes placées dans l'autre partie du salon, et dont les moindres mouvemens lui étaient révélés sans qu'il eût besoin de tourner la tête de leur côté.

On regarde un homme en face, on ne regarde guère une femme laide ou une matrone; il est donc facile de deviner quel devait être l'objet de cette contemplation semblable à un espionnage : c'était en effet une jeune et belle personne qui occupait ainsi l'attention de l'observateur. Par un séduisant contraste, ses traits peu caractérisés appartenaient encore à l'adolescence, tandis que sa physionomie rayonnait des lueurs d'une maturité précoce; elle avait un visage de demoiselle, mais des yeux de dame. Hasard ou intelligente harmonie, sa mise reproduisait ce caractère complexe. Une robe de velours noir, qui trahissait les récentes somptuosités de la corbeille de mariage, faisait ressortir de blonds cheveux arrangés en bandeaux avec une ingénue simplicité, tradition du pensionnat. Enfin elle portait une parure de perles qu'on eût pu prendre pour un emblême, car la perle semble créée pour remplacer les boutons de l'oranger; elle est le symbole de la jeune fille changée en femme; la perle, c'est la fleur qui se fait diamant.

Assise au centre d'un cercle éblouissant de luxe et d'élégance, cette créature charmante paraissait isolée dans sa grâce comme l'est une reine dans sa majesté. Toutefois, malgré le calme de sa pose, un nuage fixé sur son front démentait cette sérénité royale : indifférente à la conversation de ses voisines, elle accueillait d'un air distrait et parfois avec une impatience mal déguisée, les complimens des hommes empressés à la saluer. A chaque instant, elle tombait dans une rêverie involontaire et s'affaissait sur son fauteuil, comme si elle eût ployé sous la pression d'une de ces pensées dont, malgré sa souffrance, le cœur chérit la tyrannie. Son regard, quelquefois, peut-être en dépit d'elle-même, se portait vers la glace de la cheminée, mais en y rencontrant l'œil tenace et perçant qui étincelait dans le cristal comme brille à fleur d'eau la prunelle d'un serpent, il se détournait aussitôt. Un indéfinissable mélange d'impatience, de malaise et de crainte, assombrissait alors l'expression mélancolique de son visage; puis, attirée de nouveau par je ne sais quel charme, elle revenait se blesser à ce regard immuable qui, à travers tous les groupes ondoyans dans le salon, la poursuivait comme dans un vol d'oiseaux le fusil d'un chasseur choisit la victime qu'il veut abattre.

Depuis quelques instans la jeune femme, insensiblement subjuguée, ne cherchait plus à se débattre. Le dépit, l'inquiétude, le mécontentement, toutes les brumes de l'âme qui avaient jusqu'alors obscurci sa physionomie, s'étaient successivement fondues sous cette ardente contemplation, comme s'évapore un brouillard d'automne aux rayons du soleil. Ses yeux d'un bleu sombre et velouté, fixés à leur tour sur la glace tentatrice, trahissaient de plus en plus un de ces secrets que la médisance des salons est toujours prête à déflorer sans pudeur ni pitié. Heureusement un incident inattendu mit fin à cette scène dont l'imprudence touchait au danger.

— Il me manque vingt francs, dit en ce moment un jeune homme blond et fort élégant assis à la table d'écarté; Sordeuil, pariez-vous vingt francs pour moi?

A cette interpellation, le personnage au regard magnétique tressaillit, comme un rêveur brusquement éveillé; au lieu de répondre, il s'approcha de la table, jeta une pièce d'or sur le tapis et vint reprendre son poste d'observation. Dans ce mouvement, il heurta, sans le vouloir, un nouvel arrivant qui cherchait à fendre la foule pour aller saluer la maîtresse de la maison. Les deux hommes se retournèrent en même temps pour s'adresser des excuses; mais, en se trouvant face à face, la politesse banale empreinte sur leurs physionomies fit place à un étonnement réciproque qui, d'un côté, devint aussitôt un rayonnement de joie, et se changea, de l'autre, en une expression de contrariété non moins vive.

— George, s'écria le jeune homme qui venait d'entrer, toi, ici! à Paris! Et, sans achever sa phrase, il s'avança vivement, les bras ouverts.

Sordeuil réprima cet oubli de l'étiquette en saisissant à la fois les deux mains de son interlocuteur; puis, se penchant vers lui, il dit rapidement d'une voix basse :

— Je ne m'appelle plus George Trélan, mais George de Sordeuil; tu n'es pas mon frère; nous ne nous sommes jamais vus.

— Je ne suis pas ton frère! répondit le plus jeune que ces paroles rendirent immobile; que veux-tu dire?

— Rien, en ce moment. Quitte-moi, je le veux, Léopold, et souviens-toi qu'ici tu ne me connais pas.

— Quel mystère!

— Un mystère de mort; demain tu sauras tout; voilà mon adresse. Demain à une heure. — Maintenant ne parle plus et va-t-en.

Sordeuil glissa une carte dans la main de son frère en la lui serrant avec une impérieuse énergie, et il lui tourna le dos. Ce mouvement le mit en face du jeune homme blond qui venait de lui faire parier et perdre vingt francs à l'écarté.

— Comment, dit celui-ci d'un ton enjoué, une discussion pour un coup de coude au milieu de cette cohue, des adresses échangées! Avez-vous perdu la tête? Allons mon cher Sordeuil, et vous, Trélan, calmez votre humeur belliqueuse, et permettez que je vous présente l'un à l'autre.

—Vous vous trompez, d'Epernoz, répondit le frère aîné en imposant silence à Léopold par un signe expressif; il ne s'agit pas ici d'une querelle, mais d'une reconnaissance. J'ai rencontré quelquefois dans le monde M. Trélan.

— Un cœur d'Amadis sous un frac d'étudiant en droit, reprit le joueur

avec une emphase ironique; puisque nous sommes en paix, permettez-moi, vertueux Léopold, de faire une confidence au pécheur que voici. Mes paroles pourraient blesser votre candeur de dix-huit ans.

— Au revoir, monsieur Trélan, dit Sordeuil en jetant à son frère un regard qui lui prescrivait de s'éloigner.

Soumis à cet ascendant de l'âge qui survivra toujours au droit d'aînesse, ou peut-être subissant l'influence du secret dont il attendait la révélation, car tout mystère est un pouvoir, Léopold s'éloigna en silence; mais à défaut de paroles, ses traits où brillaient la franchise et l'ardeur de la première jeunesse, exprimèrent l'émotion que lui avait causée cette rencontre inattendue.

— Maintenant que le lycéen est parti, reprit d'Epernoz, voici ce dont il s'agit. D'abord, pardonnez-moi d'avoir perdu votre argent; je suis d'autant plus coupable, que je n'ai pas employé tout mon talent à le défendre. Mais voila une demi-heure qu'un bonheur odieux me cloue à cette table de jeu, et j'ai affaire ailleurs; mon gros Othello vient d'arriver.

— M. Javerval?

— Lui-même. Le voilà qui salue Mme d'Argenest, là, près de la cheminée.

Au premier coup d'œil, le personnage désigné par d'Epernoz n'avait rien qui justifiât le nom tragique dont il se trouvait affublé. C'était un de ces beaux gros messieurs de quarante-cinq ans, à mine somptueuse et à tournure prépondérante, dont le mérite méconnu des femmes du monde est en revanche fort apprécié des danseuses. Le col captif d'un carcan de mousseline trois fois empesée, l'abdomen embreloqué d'une demi-douzaine de cachets de montre cliquetant à chaque pas comme les sonnettes d'une mule, il florissait dans un habit noir tout neuf, dont les basques écartées par un embonpoint irrespectueux, tandis qu'il s'inclinait devant la maîtresse de la maison, lui donnaient l'air d'un énorme scarabée, entr'ouvrant les ailes pour prendre son vol.

— Avez-vous remarqué l'épingle de son jabot? demanda le joueur à son ami.

— C'est un rubis, si je ne me trompe, répondit celui-ci.

— A merveille! et que pensez-vous de ce rubis?

— Je ne suis pas joaillier, dit Sordeuil avec une impatience mal déguisée.

— Je le sais; mais d'après l'expression sournoise qu'a parfois votre regard, je vous croyais observateur. Eh bien! mon cher confident, je vais aider votre sagacité. Le rubis de ce bourgeois signifie qu'en ce moment sa femme est à l'Opéra où elle m'attend.

— En vérité! s'écria George dont la curiosité et l'intérêt parurent subitement éveillés.

— Puisque j'ai commencé, autant vaut tout vous dire; d'ailleurs j'ai besoin de vous. Sachez donc que cet homme replet est outrageusement jaloux comme tous les hommes replets. Il va toujours furetant dans l'appartement de sa femme; il fouille les tiroirs, il ouvre les lettres, il compte, je crois, les feuillets de papier à l'instar de Bartholo. Bref, cela crie vengeance, et je suis le vengeur. Mais l'espionnage marital rendant les intelligences difficiles, j'ai dû aviser à un moyen de communication prudent et commode. Or, mons Javerval, dont le grand-père était bijoutier, possède, pour sa décoration personnelle, une collection de pierreries à rendre jalouse une duchesse douairière. L'épouse opprimée m'en a donné la liste dont j'ai composé une espèce de lexique, imité des fleurs persannes et des quipos indiens; dans cet idiome symbolique et hiéroglyphique, chaque pierre a son sens, chaque camée sa signification. Depuis qu'elle me distingue, Mme Javerval préside elle-même à l'encravatement de son époux qui se trouve ainsi l'agent de notre correspondance. Je vous assure que ce système est fort bon. Au lieu de perdre du temps et de commettre des imprudences en poursuivant la dame de mes pensées, je n'ai d'autre peine que d'attendre à la Bourse le mari qui, chaque jour, a la complaisance de m'apporter à son cou un message de sa femme. Il est notre pigeon voyageur.

— Oh! vous êtes un séducteur habile, dit Sordeuil avec un sourire contraint.

— Mon cher, vous pouvez en croire mon expérience, car, étant marié maintenant, j'ai étudié la question sous ses deux faces. Si vous avez affaire à un mari, pas de lutte, mais exploitation toute pacifique. Il n'y a que les sots qui guerroient; l'homme d'esprit ne combat pas son ennemi, il l'utilise. Maintenant, voulez-vous me rendre un service?

— Parlez.

— Je vais à l'Opéra porter la réponse au rubis. Il faudrait que vous eussiez la complaisance d'accompagner ma mère et ma femme lorsqu'elles voudront partir.

— Ne suis-je pas tout à vous, mon cher Henri? répondit George avec empressement.

— Eh bien! venez; que je vous fasse reconnaître en qualité de cavalier servant; surtout quand je mentirai, ne me trahissez pas. Ma femme est trop jolie pour ne pas avoir droit à des égards, et je serais désolé qu'elle soupçonnât mes énormités. Depuis quelque temps sa froideur m'a fait faire plus d'une réflexion sérieuse et morale. Il est certain qu'elle est cent fois mieux que Mme Javerval, et souvent je me sens l'envie de devenir le plus exemplaire des époux; mais comment résister au plaisir de ridiculiser ce gros homme qui m'a fait perdre cinquante mille francs à la Bourse?

— La vengeance! elle justifie tout, dit Sordeuil d'un ton grave.

— Vous accentuez ce mot-là d'une manière un peu corse, répondit en riant d'Epernoz; pour moi, je ne comprends que la vengeance parisienne.

A ces mots, l'époux infidèle prit le bras de son confident et traversa le salon en se dirigeant vers la jeune femme qui, un moment auparavant, avait entretenu un colloque mystérieux avec ce dernier, au moyen de la glace de la cheminée. En voyant approcher son mari accompagné de l'homme dont le regard semblait posséder sur elle une puissance inexplicable, Mme d'Epernoz éprouva un malaise que trahit aussitôt sa contenance; elle regarda d'un autre côté en adressant la parole à une de ses voisines; puis, sans attendre la réponse, se redressa sur son fauteuil et respira à plusieurs reprises un flacon suspendu à son bracelet, comme si elle se fût préparée à une crise imminente. Les deux hommes arrivèrent jusqu'à elle sans qu'elle parût les avoir aperçus; à la voix de son mari, elle tourna la tête, sourit avec calme et répondit au salut de Sordeuil en affectant l'air froid et distrait par lequel les femmes cherchent à se débarrasser d'un indifférent ou d'un importun.

— Ma chère Clémence, lui dit d'Epernoz d'un ton gracieux, on vient de me prévenir qu'il y a, ce soir, une réunion des actionnaires du bazar. Il est nécessaire que j'y assiste pour veiller à nos intérêts, car il est question d'une mesure dont l'adoption me contrarierait beaucoup. J'y vais donc aller. Si l'assemblée se prolonge trop pour que je puisse revenir, voici M. de Sordeuil qui, en vrai chevalier français, se met à tes ordres et à ceux de ma mère; je lui confie mes pleins pouvoirs.

— Si vous êtes obligé de partir, répondit la jeune femme avec vivacité, nous en allons faire autant; je ne tiens nullement à rester ici.

— Songe que ma mère a commencé son whist; l'arracher à sa partie serait attenter à la piété filiale; d'ailleurs, continua-t-il en s'appuyant sur le dos du fauteuil, il y a là trois ou quatre femmes qui seraient trop contentes si tu partais.

Clémence accueillit ce compliment par un sourire dont le dédain pouvait s'appliquer également à la galanterie de son mari et à la jalousie de ses rivales; puis, prenant brusquement son parti, mais, selon l'usage des femmes, habile à en décliner la responsabilité:

— Puisque vous le voulez, je resterai, dit-elle.

— En vérité, madame, reprit d'Epernoz en souriant, ne dirait-on pas que je vous impose le plus cruel des sacrifices? Est-il donc si pénible de régner?

D'un geste circulaire, qui rappelait le maréchal de Villeroy disant à Louis XV enfant: Sire, tout ce peuple est à vous, le jeune homme montra à sa femme la brillante réunion dont ils étaient entourés et qu'il semblait mettre à ses pieds par cette muette flatterie. Il se pencha ensuite vers elle, lui murmura à l'oreille un tendre adieu, effeuilla, en un mot, à ses genoux toutes les fleurs hypocrites dont un mari de bonne compagnie a toujours l'attention de couvrir ses infidélités, et, la conscience tranquillisée par la conviction de n'avoir manqué à aucune des règles du savoir-vivre, il se disposa à partir. En se redressant, son dos heurta le nez d'un gros monsieur qui commençait une fort belle révérence.

— Mille pardons, mon cher Javerval, s'écria le jeune homme, je ne vous voyais pas; c'est cette superbe escarboucle que vous avez à votre jabot qui m'a ébloui.

— Madame, j'ai bien l'honneur... Toujours belle comme un ange, dit le banquier en recommençant son salut. Puis, offrant une main à son déloyal confrère, tandis qu'il rangeait de l'autre les plis de son jabot pour mettre en évidence son épingle: c'est un assez joli petit rubis, reprit-il; mais j'ai des pierres beaucoup plus belles. Je voulais mettre aujourd'hui un camée en onix, qui représente l'apothéose de Germanicus; un morceau rare, vrai antique! mais Mme Javerval m'a dit: Pourquoi ne mettez-vous pas votre rubis? et j'ai obtempéré à ce désir; car, poursuivit-il en s'adressant galamment à Mme d'Epernon, un mari doit être le premier esclave de sa femme.

D'Epernoz serra la main du gros homme avec un sérieux admirable, prit congé de Clémence par un dernier sourire, et partit pour son rendez-vous, après avoir jeté à son confident un de ces regards diaboliques, qu'échangeaient au passage les augures de Rome. Plusieurs femmes s'étant levées pendant ce dialogue, un fauteuil se trouvait vacant près de là; tandis que M. Javerval, suant sang et eau afin de sortir d'un compliment où s'était engravée son amabilité, allongeait le bras pour en prendre possession, Sordeuil, jusqu'alors témoin muet de tout ce qui s'était passé, s'en empara, et s'assit à côté de Mme d'Epernoz, en homme décidé à maintenir les droits du sigisbéisme, qui venait de lui être conféré. Le banquier fronça le sourcil sans rien dire, et chercha de l'œil un autre siége. La jeune femme ne se serait peut-être pas avoué qu'en ce moment un tiers lui semblait de trop; mais sa pensée secrète se trahit malgré elle.

— N'allez-vous pas aussi à l'assemblée des actionnaires du bazar? demanda-t-elle à l'homme au rubis.

— Quelle assemblée, madame? répondit celui-ci en ouvrant de gros yeux.

Involontairement Clémence regarda son voisin, qui ne répondit à cette interrogation que par un sourire ironique.

— Il n'y a jamais de réunion le soir, reprit M. Javerval: on vous a fait là un conte, madame.

— Cela est possible, dit froidement Sordeuil; mais ce qui n'est pas un conte, c'est la faillite de M. Oberlin de Bruxelles.

— Les Oberlin ont manqué ! s'écria le banquier en écarquillant de nouveau ses yeux effarés.

— On ne parle que de cela dans l'autre salon.

— Madame, voulez-vous bien permettre ?... Sans chercher cette fois à terminer sa phrase ni sa révérence, M. Javerval se rua à travers les groupes qui le séparaient de l'autre pièce, comme se lance dans un taillis le sanglier qui entend siffler une balle à son oreille.

En toute autre circonstance, Mme d'Epernoz n'eût pas refusé un sourire à l'habileté de son sigisbée et à la déroute de l'importun, mais l'émotion mystérieuse qu'elle éprouvait depuis le commencement de la soirée étouffa toute étincelle de gaîté. Jouant avec son éventail, les yeux fixes, mais ne regardant rien, insouciante en apparence, quoique sa respiration irrégulière démentît ce calme affecté, elle paraissait plongée dans une de ces distractions qui servent de maintien aux femmes au moment d'une crise redoutée, et parfois désirée. D'un regard rapide, George s'assura que d'Epernoz était sorti du salon ; se penchant ensuite vers l'épouse trahie :

— Madame, lui dit-il avec un accent pénétrant, ma désobéissance est involontaire. Si l'on ne m'eût amené près de vous, je n'aurais pas enfreint votre défense ; mais vous n'avez qu'un mot à prononcer pour que je m'éloigne : dites, le voulez-vous?

Clémence se sentit désarmée par cette soumission inattendue, et sa physionomie, moins sévère, laissa percer la satisfaction intime qu'inspire toujours à une femme le sentiment de son autorité. D'une voix dont la douceur était déjà la récompense :

— Restez, dit-elle, et écoutez-moi. Je devrais vous haïr, mais je ne le voudrai pas. C'est moi qui suis offensée, et c'est moi qui vous demande la paix.

— Offensée! reprit le jeune homme, suis-je donc si coupable?

— Ne revenons pas là-dessus. J'aime mieux reconnaître que, depuis long-temps, nous avons eu tort tous deux ; vous, de me parler comme vous l'avez fait trop souvent ; moi, de prendre au sérieux un langage que vous vous reprochez sans doute, et qu'expiera désormais votre conduite.

— Je ne me reproche rien, je n'expierai rien ; le bannissement dont vous me punissez depuis quinze jours ne m'a pas changé. Ce que je vous ai dit. Clémence, je le pense encore, je le penserai toujours,

— Est-ce ainsi que vous répondez à la confiance de votre ami?

Sordeuil saisit l'extrémité de l'éventail comme s'il en eût voulu regarder les arabesques, mais, en réalité, pour donner un prétexte à son attitude familière.

— L'amour, dit-il, autorise tout, même la vérité. J'ai toujours méprisé l'hypocrisie, qui sert de masque aux passions mesquines. Un autre chercherait à pallier ce que vous appelez ma trahison à l'égard de votre mari. Je le hais, moi, et je vous le dis, je le hais de tout l'attachement que j'ai pour vous ; car il vous rend malheureuse...

— Je ne vous demande pas de pitié, interrompit la jeune femme avec l'accent de l'orgueil révolté.

— Et ce n'est pas de la pitié que je vous offre, mais le dévoûment le plus désintéressé, le plus absolu.

— Je ne veux pas d'un dévoûment qui refuse de comprendre que j'ai des devoirs à remplir.

— Des devoirs ! répéta George avec ironie, et envers qui ? envers un homme qui n'a jamais songé aux siens, qui vous trompe aujourd'hui comme hier, comme demain !

— Prouvez-le-moi, s'écria Mme d'Epernoz, emportée par la jalousie au-delà des bornes de la prudence.

Sordeuil eut l'air d'hésiter ; puis d'une voix rendue plus incisive par une expression à la fois indignée et compatissante :

— Vous croyez votre mari en rendez-vous d'affaires, répondit-il, et il est en ce moment à l'Opéra avec Mme Javerval.

— Je ne vous crois pas, s'écria Clémence, dont les yeux étincelèrent subitement, tandis que ses joues se couvraient d'une rougeur brûlante ; et, cela fût-il vrai, il est une chose plus odieuse peut-être que l'infidélité d'un époux, c'est la trahison d'un ami. Quoiqu'on vous ait institué mon gardien, je ne suis pas, je pense, condamnée à vous écouter. Quand ma belle-mère voudra partir, nous vous ferons prévenir.

George se leva.

— J'attendrai vos ordres, madame, dit-il, en accompagnant ces paroles d'un salut respectueux, et il s'éloigna. Au moment où il entrait dans l'autre salon, son frère, qui, depuis leur rencontre, ne l'avait pas perdu de vue, s'approcha de lui et voulut lui prendre la main ; mais cette avance fut repoussée.

— Demain, lui dit Sordeuil en passant outre d'un air soucieux et sombre.

Après le départ de son déloyal cavalier servant, Mme d'Epernoz resta quelque temps immobile, savourant dans un morne recueillement la blessure qu'elle venait de recevoir. Bientôt le dépit, l'orgueil, l'indignation, toutes les passions vindicatives qui fermentent au cœur d'une épouse outragée, lui rendirent le doute insupportable ; elle maudit l'esclavage de son sexe, qui ne lui permettait pas d'aller s'assurer de la vérité ; elle fut sur le point de rappeler George pour lui demander la preuve de son accusation ; enfin, hors d'elle-même, ne sachant quel parti prendre, et obéissant à l'instinct de son impuissance, elle promena autour d'elle le regard d'une châtelaine persécutée qui cherche un défenseur. Ses yeux interrogèrent successivement les visages des hommes épars dans le salon, sans rencontrer sur aucun d'eux la sympathie chevaleresque dont elle éprouvait le besoin. Au moment où elle baissait la tête par un mouvement de désappointement dédaigneux, quelques paroles murmurées d'une voix douce et un peu tremblante la lui firent relever ; elle aperçut devant elle Léopold Trélan. Après une longue hésitation, l'étudiant s'était armé de tout son courage pour accomplir cet acte fort simple en apparence, mais assez redoutable en réalité, surtout à dix-huit ans, qui consiste à venir saluer une femme à la mode. Les joues empourprées par une timidité qui avait joint son fard aux fraîches couleurs de l'adolescence, il avait déjà dit trois fois : Madame ; et deux fois : J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Cette gaucherie eût peut-être trouvé grâce devant une coquette à chevrons, mais Clémence était trop jeune elle-même pour apprécier le mérite d'un novice, et trop pénétrée de sa propre émotion pour songer à celle dont elle pouvait être la cause. A la vue de l'élève en droit incliné devant elle, et en apparence pétrifié au milieu de son salut, le seul sentiment qu'elle éprouva fut cette espèce de joie qu'inspire au milieu d'une foule indifférente la vue d'une personne en qui l'on a confiance.

— Monsieur Trélan, dit-elle en interrompant vivement le compliment laborieux qui lui était adressé, si je vous demande un service, me le rendrez-vous ?

— Un service, répéta Léopold, qui se redressa et parut grandir ; parlez, madame, et fallût-il aller au bout du monde...

— Je ne vous enverrai pas si loin, interrompit la jeune femme en essayant de sourire ; je ne réclamerai de votre complaisance que ce qu'il en faut pour aller d'ici à l'Opéra.

— J'y vais à l'instant, madame... dès que j'aurai reçu vos ordres.

Clémence hésita un instant, et peut-être, en examinant la physionomie rayonnante de son nouveau servant, se repentit-elle de sa démarche ; mais la jalousie l'emporta sur la réserve.

— Je désire savoir si M. d'Epernoz est à l'Opéra, dit-elle, en cachant son embarras sous un air d'insouciance.

En voyant un message pour lequel son imagination rêvait déjà quelque but héroïque, aboutir le plus bourgeoisement et le plus moralement du monde à un mari. Trélan sentit tomber son exaltation.

— Et que dirai-je à M. d'Epernoz? demanda-t-il d'une voix dolente.

— Rien, répondit la jeune femme, aussi mal à l'aise que son interlocuteur ; veuillez seulement vous assurer de sa présence... Vous le trouverez peut-être aux baignoires.

L'étudiant s'inclina et partit, aussi désappointé qu'autrefois un poursuivant d'armes qui, après avoir chaussé en songe l'éperon d'or de la chevalerie, se serait réveillé page, comme devant.

Sordeuil avait repris sa position près de la table d'écarté, et de là il avait suivi des yeux, avec une curiosité mêlée d'impatience, la manœuvre de son frère. Pendant tout le temps que dura l'absence de celui-ci, Clémence affecta de ne pas regarder de ce côté, et se mêla à la conversation du groupe dont elle faisait partie ; malgré ses efforts pour paraître calme, l'altération de ses traits attestait une émotion extraordinaire. Au bout d'une demi-heure le messager était revenu.

— Madame, dit-il en essayant une assurance cavalière. M. d'Epernoz est en effet à l'Opéra.

La jeune femme pâlit et sourit en même temps. Tout autre qu'un écolier eût compris et fût devenu muet ; le candide Léopold poursuivit résolument :

— Je l'ai trouvé, ainsi que vous le pensiez, aux baignoires, loge numéro treize.

— Seul ? demanda Clémence d'une voix à peine distincte.

— Seul ! non pas vraiment, reprit l'étudiant d'un air fin ; il y avait dans la loge deux belles dames, Mme Javerval et sa sœur.

Mme d'Epernoz ne répondit pas, mais sa main, en se contractant, brisa son éventail. Le jeune homme ne s'aperçut de rien : à dix-huit ans on regarde beaucoup sans voir.

— Lorsque je suis arrivé à l'Opéra, continua-t-il pour soutenir la conversation, on jouait le second acte de *Guillaume Tell*. Nourrit et Mme Damoreau disaient leur duo ; vous savez, madame, le duo que vous chantez si bien, et que j'ai essayé une fois avec vous.

Tout en parlant, Léopold, persuadé que le message qu'il venait d'accomplir lui donnait droit à une récompense, et s'enhardissant à la réclamer, se penchait pour prendre possession d'un fauteuil ; avant qu'il eût eu le temps de s'asseoir, Clémence lui dit d'un ton bref :

— Je vous remercie de votre complaisance, monsieur Trélan, et je n'en veux pas abuser en vous retenant plus long-temps, d'autres ont des droits à votre amabilité. On vient de former un quadrille dans l'autre salon, et personne n'a invité Mlle Daligny.

— Mais elle est bossue ! répondit le jeune homme d'une voix plaintive.

— A peine. D'ailleurs, où serait le mérite, si elle était jolie ?

Léopold jeta un regard farouche sur la danseuse en disponibilité, mais n'osa faire aucune nouvelle objection, car il était à l'âge heureux où l'on regarde l'obéissance passive comme un moyen de succès auprès des femmes, et comme un titre à leur reconnaissance. Un moment après, l'étudiant furieux et la jeune fille radieuse traversaient le salon pour se rendre à la contredanse.

Débarrassée de son messager, Mme d'Epernoz se tourna du côté de Sordeuil et lui désigna, d'un regard impérieusement expressif, le fauteuil vacant auprès d'elle. George obéit en homme expérimenté ; il fit le tour du salon, adressa la parole à plusieurs personnes et finit par se trouver assis à son ancienne place, sans qu'on eût remarqué cette manœuvre.

— Qu'avez-vous donc ce soir? lui demanda la jeune femme d'une voix saccadée; vous paraissez triste.

— Ne suis-je pas exilé? répondit-il en attachant sur elle son regard scrutateur.

— Vous ne l'êtes plus; ainsi soyez aimable et tâchez que je le devienne, car l'ennui et la maussaderie de cette soirée m'ont gagnée malgré moi.

— Croyez-vous maintenant que je vous aie dit la vérité, demanda Sordeuil, décidé à reprendre d'un seul pas le terrain qu'il avait perdu quelques instans auparavant.

— Pas un mot sur lui, interrompit Clémence avec emportement; parlez-moi de vous, de moi, de tout ce que vous voudrez, mais de lui, jamais.

— Jamais de lui, toujours de nous! répondit l'amant empressé d'acquiescer à cette convention.

— Vous aviez raison, il est avec cette femme; voilà trois mois que j'en veux douter. Oh! je ne suis plus assez belle ni assez jeune, quoique vous prétendiez le contraire; ne me parlez plus de lui, vous dis-je. Comment me trouvez-vous ce soir? Vous ne remarquez seulement pas que j'ai mis une robe noire. Ne disiez-vous pas, l'autre jour, que vous préfériez le noir, dans la toilette d'une femme?

— Vous m'aimez donc?

— Je ne sais; s'il était là, je vous répondrais : oui, devant lui. Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud ici; j'ai la tête en feu. Surtout ne me parlez jamais de lui, et dites-moi de jolies choses, comme il lui en dit, sans doute.

Un indifférent aurait eu pitié du sourire convulsif qui accompagna ces paroles; mais les amans ont en certain cas un privilége de cruauté. Au lieu de calmer la souffrance dont il était témoin, George l'exaspéra; loin de chercher à guérir la blessure qu'il venait de faire, il l'élargit, afin d'y frayer un passage à sa passion, jusqu'alors repoussée; car on ne pénètre que par violence dans le cœur d'une femme vertueuse, et toute blessure est une brèche. Avant la fin de la soirée, ce machiavélisme obtint un succès dont eût rougi peut-être un amour plus compatissant et plus généreux. En quittant Mme d'Epernoz, après l'avoir reconduite chez elle, Sordeuil emporta un aveu décisif, arraché à l'indignation de l'épouse outragée, plutôt qu'à la faiblesse de la femme attendrie.

Le lendemain, bien avant l'heure qui lui avait été désignée au bal, Léopold entra dans l'appartement que son frère occupait, dans une élégante maison de l'avenue des Champs-Elysées.

— Maintenant, dit-il, explique-moi, je t'en conjure, le mystère dont tu t'environnes. Si ma curiosité seule était excitée, je la surmonterais pour ne point te paraître importun; mais à l'étonnement que ta conduite me cause se mêle une sorte de frayeur superstitieuse dont je ne puis me rendre compte et pour laquelle je te demande de l'indulgence.

— Ai-je donc l'air d'un tyran de mélodrame? demanda George en souriant tristement.

— Que te dirais-je? Ta vue a bouleversé toutes mes idées. Je te croyais à Hyères ou à Nice et je te rencontre à Paris; il n'y a pas un an que Blanche, que ta femme est morte, et tu n'es pas en deuil; et je te trouve au bal! enfin que signifie ce faux nom que tu as pris?

— Hola! maître Léopold, répondit Sordeuil en fronçant le sourcil, il me semble que vous changez nos rôles et qu'en ce moment vous faites un peu trop le frère aîné. Avant de m'interroger, répondez-moi. Comment se fait-il que vous connaissiez d'Epernoz?

L'étudiant ne chercha pas à dissimuler la surprise que lui causait cette question.

— D'Epernoz, répondit-il, était au service avant son mariage. Je l'ai connu, il y a deux ans, à Cherbourg, où il se trouvait en garnison. En arrivant à Paris pour y faire mon droit, il y a une quinzaine de jours, je suis allé chez lui, et notre liaison s'est renouée.

— Et c'est toi qui, à Cherbourg, l'as introduit dans notre famille?

— Cela est vrai; il avait envie de voir le monde, et comme il ne connaissait personne dans la ville, j'ai été son introducteur, d'abord auprès de ma mère et de Blanche...

— Si tu n'étais pas mon frère, interrompit George d'une voix sourde, ce que tu viens de me dire serait la mort pour l'un de nous.

— Explique-toi, répondit Léopold, troublé par ces paroles.

Sordeuil fit plusieurs tours dans la chambre comme pour maîtriser son émotion; puis, se rapprochant de l'étudiant :

— J'ai tort, lui dit-il, d'un air plus calme. Pourquoi t'accuser? Enfant que tu étais alors, pouvais-tu prévoir les suites fatales de ton imprudence? Aujourd'hui, tu es un homme, je te dirai tout. Une affaire où se trouve engagé mon honneur et peut-être ma vie ne doit pas te rester étrangère. D'ailleurs, j'ai besoin de ta discrétion et de ton obéissance; tu en vas comprendre la nécessité, car je ne te crois pas d'humeur, non plus que moi, à laisser un outrage impuni, à tendre l'autre joue après un soufflet.

— On t'a insulté! s'écria le jeune homme avec une impétuosité digne du Cid; s'il te faut un second, songe que je suis ton frère, et que personne avant moi n'a le droit d'être à tes côtés.

— Bien, Léopold! si avant peu tu deviens l'aîné de la famille, elle aura en toi un noble chef. Ecoute-moi donc, et d'abord oublie que tu sors d'un bal; chasse de ton esprit ces images de plaisir, cette musique enivrante, ces femmes plus enivrantes encore. C'est à une scène de deuil que je vais te conduire.

Sordeuil s'assit et resta quelque temps le front appuyé sur sa main, évoquant ses souvenirs dans un morne recueillement.

— Il y a dix mois, dit-il enfin, après deux ans de station aux Antilles, je revenais à Cherbourg, avec quelle joie, tu dois le comprendre! J'allais revoir ma famille, dont j'étais séparé depuis si long-temps, ma femme, en qui j'avais placé le bonheur de ma vie! mes frères, enfans encore, toi-même, Léopold, le plus cher d'eux tous. Nous arrivâmes dans la rade à la fin d'une nuit froide et sombre. Incapable de modérer mon impatience, je me fis débarquer aussitôt. Le mauvais temps que nous venions d'essuyer en mer régnait encore sur la ville. Une pluie glacée fouettait les dalles du port, désert en ce moment, et le vent sifflait avec violence à travers les cordages des navires. Superstition de marin, ou plutôt pressentiment trop juste, ce triste orage d'hiver, qui accueillait mon retour, me fit éprouver une anxiété jusqu'alors inconnue. Ce n'est point ainsi, me disais-je, que l'absent devrait rentrer dans sa famille. J'aurais payé de n'importe quel prix une heure de jour, un rayon de soleil. D'un pas rendu plus rapide par une inquiétude indéfinissable, je franchis les rues qui me séparaient de notre maison; là, je m'arrêtai un instant sans oser frapper. Un incident imprévu mit fin à mon irrésolution. En levant les yeux vers l'appartement de Blanche, j'aperçus des lumières à travers les rideaux. Des lumières, à cette heure de la nuit! Etait-ce donc une fête? Mon arrivée était-elle devinée et attendue? Je m'avançai; la porte n'était pas fermée; je montai l'escalier; celle de l'appartement était également ouverte. Dans les premières chambres, plusieurs femmes allaient et venaient d'un air d'agitation et de trouble. Je passai au milieu d'elles sans qu'elles fissent attention à moi, et j'arrivai enfin à l'appartement de Blanche. Ce que je vis alors, je ne le compris pas d'abord, tant ce coup de foudre fut soudain et inoui. Un triste désordre avait bouleversé le calme et l'harmonie de cette chambre, où s'étaient écoulées les heures les plus belles de ma vie. Les meubles me parurent déplacés au hasard; quelques bougies brûlaient çà et là, luttant contre les lueurs blafardes du jour naissant. Sur la commode, autel improvisé, j'aperçus un crucifix, un rameau de buis, enfin, tous les apprêts d'un sacrement redoutable; en même temps, je sentis une odeur d'éther, ce parfum des mourans, et mon cœur se glaça, car je crus respirer une exhalaison de la tombe. Eperdu, j'entrai. Un cri d'effroi m'accueillit, et une femme, Antoinette, ma belle-sœur, se jeta au devant de moi; je la repoussai, mais sans avoir la force de faire un pas de plus, et je restai pétrifié en face du lit, dont les rideaux ouverts me laissaient voir une forme humaine étendue, pâle, immobile, expirante enfin, si déjà elle n'était pas morte. C'était Blanche!

Léopold prit la main de son frère et la serra en silence.

— Ne te mets pas en frais de compassion, reprit Sordeuil avec amertume, tu te reprocherais peut-être ta sensibilité. Un mouvement que fit la mourante m'arracha de ma stupeur; je me précipitai vers elle, je la pris dans mes bras, j'essayai de réchauffer de mes baisers ses mains et ses joues déjà glacées; en contemplant dans ma douleur avide ce visage si beau jadis, maintenant défiguré par la souffrance, je ne pleurais pas, mais je sentais mon cœur se briser et se dissoudre. Ranimée sans doute par mes étreintes désespérées, elle ouvrit les yeux et les fixa sur moi; ne pouvant parler, je lui souris, comme on fait à ceux qui meurent; une affreuse terreur qui se peignit aussitôt sur ses traits fut sa seule réponse. Elle retira sa main par un effort dont l'énergie l'épuisa sans doute, car sa tête que j'avais soulevée, retomba pesamment sur l'oreiller. Malheureusement, je repris cette main que semblait me disputer quelque incompréhensible caprice de l'agonie; je la sentis frémir et se fermer convulsivement dans la mienne; sans savoir ce que je faisais moi-même, par une sorte de contradiction inconcevable dans un pareil moment et que la fatalité seule peut expliquer, je l'entr'ouvris de force, malgré sa crispation nerveuse Un médaillon tomba sur le lit; je le saisis avidement. — Mon portrait! pensai-je; elle a voulu me dire adieu et donner à mon image son dernier soupir. Je regardai... Ecoute ceci, Léopold; toi qui es à l'âge où toutes les femmes paraissent des anges dont la terre est indigne : ce portrait n'était pas le mien; c'était celui d'un jeune homme, d'un inconnu!

J'ignore ce qui se passa en moi. Blanche avait perdu connaissance, et Antoinette lui faisait respirer des sels. Sans parler, je présentai à celle-ci le médaillon dont je venais de m'emparer. Sans doute, à défaut de paroles, mon visage annonçait ma résolution terrible, car elle se jeta sur moi, m'enchaîna de ses bras, et me montrant sa sœur d'un regard suppliant :

— Ayez pitié! me dit-elle; ne voyez-vous pas qu'elle va mourir?

— Le nom de cet homme? répondis-je en me dégageant.

J'avais prononcé ces mots d'une voix très basse, et pourtant, chose étrange! malgré son évanouissement, Blanche les entendit. Par un surnaturel effort, elle se dressa sur son séant; je me jetai en arrière pour qu'elle ne me touchât pas; mais elle, ouvrant péniblement ses yeux déjà vagues et obscurcis, n'eut pas l'air de songer à moi. Elle chercha sa sœur, qui s'était placée entre nous deux, se souleva vers elle, et d'une main lui ferma la bouche; puis, adressant à je ne sais quelle image invisible, un sourire où sembla s'exhaler la dernière flamme d'un amour à peine vaincu par la mort, murmura quelques mots que je ne pus comprendre, quoique je me fusse penché pour les recueillir, et s'étendit lentement sur le lit, sur la tombe, dois-je dire, car c'en était une : Blanche se mourait.

En ce moment, le tintement d'une petite cloche se fit entendre au dehors; un bruit de pas s'y mêla bientôt. On s'arrêta devant la maison; puis les pas retentirent dans l'escalier. Enfin la porte s'ouvrit : sur le seuil j'aperçus un prêtre, et derrière lui, dans l'autre chambre, plusieurs fem-

mes tenant des cierges. C'était le viatique qu'on apportait à la mourante. Je ne suis pas impie; mais à cette vue, l'enfer que j'avais dans le cœur se révolta. J'allai brusquement au devant du vieillard :

— Cette femme est à moi, monsieur, lui dis-je en l'arrêtant; personne ne lui parlera en ce moment.

— Cette femme est à Dieu, à qui nous sommes tous, répondit le prêtre d'une voix calme et grave; si vous voulez vous placer entre le maître et sa créature qu'il appelle à lui, faites-le comme un chrétien. Priez pour celle qui bientôt priera pour vous dans le ciel.

Il accompagna ces paroles d'un regard devant lequel se baissa le mien. En face d'un lit de mort, la religion est souveraine; je l'éprouvai, car une honte soudaine se mêlant à ma fureur, je me rangeai pour laisser passer cet homme qui venait au nom d'un Dieu dont la tempête m'avait parlé plus d'une fois. Profitant d'une lueur de vie qui brillait encore au front de Blanche, il commença sans retard son ministère. Je voulais m'éloigner, car je ne sentais dans mon cœur ni religion, ni miséricorde, et il me semblait que ma place n'était pas là. Les femmes agenouillées dans l'autre chambre me fermèrent le passage; je n'osai sortir. Au milieu de ces étrangères qui pleuraient et priaient, je restai seul debout, sans larmes ni prières. Une seconde fois le regard du vieillard s'arrêta sur moi; une seconde fois je me sentis vaincu, et je me mis à genoux; mais si mon front se courba, mon œil resta sec et ma bouche muette. Les oraisons du prêtre, les sanglots d'Antoinette, les soupirs de plus en plus étouffés de celle que j'avais tant aimée, laissèrent mon cœur aride comme font les vagues de la grève qu'ils arrosent. Dans ce cœur si cruellement éprouvé, il ne restait plus qu'une seule veine palpitante et féconde, celle de la vengeance. A la vue du portrait que je froissais dans ma main en le dévorant du regard, mais en le cachant à tous les yeux, cette veine venait de s'ouvrir pour ne se refermer jamais.

La triste cérémonie achevée, tout le monde se leva et sortit; seul je restais à genoux, aveugle et sourd à ce qui se passait. Le prêtre s'approcha de moi. Il avait été le confesseur de Blanche; il savait tout.

— Cette heure terrible, me dit-il, doit être une heure de réconciliation et de miséricorde. Vous avez joint vos prières aux nôtres; que le ciel vous en récompense! Mais sans la charité, la prière est-elle complète? Cette pauvre femme paraîtra-t-elle devant son juge chargée de votre colère? Lui refuserez-vous, quand elle va mourir, une parole de pardon?

Il m'avait pris la main, et je me laissai conduire près du lit. L'agonie faisait des progrès si rapides, que d'un instant à l'autre la figure de Blanche se décomposait et revêtait une expression plus funèbre. A cet aspect, je devins faible, et je sentis un flot de larmes monter de mon cœur à mes yeux. Ému d'une irrésistible pitié, je me penchai vers cette belle moitié de ma vie que j'allais perdre pour toujours. J'approchai mes lèvres de son front baigné de sueur par l'haleine de la mort, et d'un accent que brisait la douleur :

— Blanche, lui dis-je, peux-tu m'entendre? C'est moi; c'est George.

— Henri, me répondit un souffle plutôt qu'une voix.

Je bondis en arrière.

— Que Dieu lui pardonne! m'écriai-je, et je m'élançai hors de la chambre.

Un moment après on vint m'annoncer la mort de Blanche, dont le dernier soupir s'était peut-être exhalé avec le nom de son amant. Sa sœur et son confesseur gardèrent fidèlement son secret; je ne pus rien savoir. Le jour même, laissant à d'autres le soin de lui creuser une tombe, je quittai Cherbourg. La morte était à Dieu, comme avait dit le prêtre, et je ne pouvais frapper un cercueil; mais l'homme vivait sans doute encore, et lui m'appartenait. Il me fallait sa vie pour mon honneur; je le jurai par un de ces sermens qu'on ne viole pas. Où le chercher cependant, et comment l'atteindre? Son portrait et le nom de Henri étaient les seuls indices qui pussent me mettre sur sa voie, car à qui m'adresser sans publier, ma honte? Heureusement, l'instinct de la vengeance est infaillible. Sur le médaillon était la date de Paris et le nom du peintre. J'accourus à Paris; je fis une tache à la miniature, et j'allai chez cet homme.

— Un de mes amis dont vous avez peint le portrait, lui dis-je, m'a chargé de vous l'apporter pour y faire une réparation.

Il jeta les yeux sur l'ivoire, et, après une seconde de réflexion, le nom que je poursuivais s'échappa de sa bouche. Ce nom, faut-il te le dire, et ne l'as-tu pas déjà deviné?

Sordeuil se leva, ouvrit un bureau, et y prit un médaillon qu'il présenta à son frère.

— D'Epernoz! s'écria Léopold en baissant la tête.

— La trace trouvée, reprit George, le reste était facile. J'appris que depuis quelques mois d'Epernoz avait quitté le service pour se marier, et qu'il habitait Paris. J'allai l'attendre à sa porte. Il sortit enfin; mais il n'était pas seul, sa femme l'accompagnait. A cette vue, ma main prête pour l'outrager resta paralysée. Cette femme est jeune et belle, comme tu sais. Il l'aime sans doute, me dis-je. Cette pensée illumina soudainement mon esprit et ouvrit à ma vengeance une route imprévue. Les fortes passions sont patientes, parce qu'elles sont sûres d'elles-mêmes. Mon plan fut fait aussitôt: je le mûris nuit et jour, et j'en combinai les moindres détails avec une prudence inouie. Sous prétexte de rétablir dans le midi ma santé altérée par une campagne pénible, j'obtins du ministre un congé illimité. Tout le monde me crut parti pour Nice. Toi-même, qui étais alors à Nantes, tu fus trompé comme les autres. Ayant passé ma vie sur mer ou dans les ports, personne ne me connaissait à Paris; ainsi aucun obstacle de ce côté. Tout me servit d'ailleurs. Il se trouva qu'un de mes amis, à qui j'ai sauvé la vie aux Antilles, fréquentait le monde que voit ici d'Epernoz. Sur ma demande, il m'y introduisit sous ce nom de Sordeuil qui a appartenu autrefois à notre famille. Bientôt j'y rencontrai l'homme pour qui je m'abaissais à cette vie de mensonge. Je me liai facilement avec lui, car la frivolité de son caractère en exclut la défiance et le rend peu réservé dans le choix de ses amis. Nous devînmes intimes, et sa maison me fut ouverte. Il y a huit mois que cela dure, Léopold, huit mois que je marche, que je rampe dans ce sentier d'embûches et de trahisons; mais aujourd'hui je suis arrivé, demain je pourrai relever la tête et me purifier de cette boue dont je me suis volontairement souillé. Le sang lave tout.

Un triomphe sauvage éclaira la sombre figure de George. Son frère, que ce récit avait plongé dans une morne stupeur, le regarda quelque temps en silence.

— Que prétends-tu faire? lui dit-il enfin; je ne te comprends pas, et pourtant tes paroles m'effraient. D'Epernoz t'a mortellement offensé; mais il n'est qu'un moyen d'effacer une pareille injure.

— Un duel, n'est-il pas vrai? répondit Sordeuil avec un accent de dédain. Rassure-toi, je ne l'assassinerai pas. Mais, enfant, sais-tu ce que c'est qu'un duel? C'est un coup de dé dont la vie est l'enjeu. Qui te dit que je ne perdrai pas? Oui, certes, cette partie se jouera; mais auparavant je l'égaliserai; je rendrai à cet homme l'outrage que j'en ai reçu, je lui tuerai l'âme en attendant le corps; ou, si je dois mourir, je lui laisserai au cœur une de ces blessures qui ne se ferment que dans la tombe.

— Que veux-tu donc? au nom du ciel!

— Honte pour honte, déshonneur pour déshonneur, infamie pour infamie! Ce que je veux, c'est la vengeance avant le combat et à l'abri de ses hasards. Cette vengeance si profondément conçue, mûrie avec tant d'amour, je la possède enfin. Quelques momens encore, et j'aurai accompli ma mission, implacable comme la justice, comme elle sans faiblesse ni remords. Grâce à cet homme, j'ai trouvé l'adultère dans mes foyers. A son tour maintenant.

— C'est donc Clémence que tu veux perdre? s'écria l'étudiant en se levant impétueusement.

— Je la plains, elle est innocente; mais elle se trouve sur ma route; il faut reculer ou l'écraser au passage, et je ne reculerai pas.

Sordeuil tira de sa poche un éventail et le jeta sur la table avec un sourire mélancolique.

— Elle est dans ma main, reprit-il, comme cet éventail était dans la sienne, et je la briserai comme elle l'a brisé. La vie est un jeu cruel; victime ou bourreau, voilà la seule alternative.

— Elle t'aime donc? interrompit Léopold, dont les joues se couvrirent d'une froide pâleur.

— L'abîme attire. D'ailleurs, depuis huit mois j'ai dirigé vers ce but unique toutes les puissances de mon âme; et vouloir, c'est pouvoir. Penses-tu que beaucoup de femmes eussent résisté jusqu'à ce jour?

L'étudiant prit l'éventail et le contempla quelque temps avec un muet désespoir; puis, par un débordement soudain des sentimens qui lui torturaient le cœur :

— Elle t'aime et tu veux sa perte, s'écria-t-il, et tu me parles de cela froidement, comme d'une chose possible et humaine! Cela ne sera pas, George, tu ne commettras pas cette lâcheté..... oui, cette lâcheté! Celui qui frappe une femme est un lâche! Provoque d'Epernoz; tue-le, le ciel sera juste en cette rencontre. Mais elle, épargne-la; que t'a-t-elle fait?

— Et toi, épargne-moi ta vertueuse indignation. Que pourrais-tu me dire que je ne me sois pas dit déjà? Oui, l'action que je médite est horrible; mais tout horrible qu'elle soit, je la commettrai. J'ai pitié de cette femme, mais la haine que j'ai pour lui est plus forte que cette pitié. Chaque fois qu'il m'arrive d'hésiter, je n'ai qu'à me rappeler le lit de mort de Blanche; mon cœur alors devient de fer. Tu ne sais donc pas que je l'aimais, Blanche! et qu'il me l'a prise, et qu'il l'a tuée, car elle est morte de chagrin en apprenant son mariage; il s'en est vanté devant moi. Tu ne sais pas qu'il a fait de celle à qui j'avais donné mon nom une créature perdue et déshonorée, dont par mépris, je ne porte pas même le deuil. Et tu veux qu'aujourd'hui j'écoute une compassion vulgaire; tu veux que je remette à cet homme une partie de la peine; que, satisfait par sa mort, je lui fasse grâce de la torture! Non; ce que j'ai souffert, il le souffrira; cela est juste. Ainsi donc, laisse cette femme subir sa destinée; car, intercéder pour elle, c'est intercéder pour lui, et je ne pense pas que tu l'oses.

— Eh bien! reprit Léopold d'une voix brisée par l'émotion, je ne te dis plus grâce pour elle, mais grâce pour moi?

— Pour toi?

— Je l'aime!

— Enfant! Il y a quinze jours, tu l'as vue pour la première fois.

— Je l'aime!

— A ton âge, on aime toutes les femmes.

Trélan prit les mains de son frère, et les serrant dans les siennes avec une angoisse inexprimable :

— Je l'aime, te dis-je; tue-moi, mais ne la déshonore pas.

En ce moment un bruit de pas et la voix d'une personne qui parlait au domestique se firent entendre dans l'antichambre.

— C'est lui, dit Sordeuil, je le reconnais comme une femme devine l'approche de son amant. Il ne faut pas qu'il te voie.

Par un mouvement instinctif aussi rapide que la pensée, Léopold

saisit l'éventail, qui était resté sur la table, et s'élança dans la chambre à coucher, dont son frère lui ouvrit la porte.

D'Epernoz entra de l'air cavalier qui lui était habituel. Avec la familiarité d'usage entre ses amis, il jeta son chapeau sur le divan, enfourcha une causeuse, et s'assit à la manière de Napoléon au bivouac d'Austerlitz.

— Mon cher, dit-il alors, voulez-vous suivre un sage conseil? Ne vous mariez jamais.

Rentré subitement dans son rôle, Sordeuil accueillit par un sourire complaisant ce préambule, qui d'ailleurs piqua sa curiosité.

— Quel dégoût de votre état vous a pris? répondit-il.

— On croit épouser une jeune fille douce et bonne; on se trouve uni à un être capricieux, fantasque, intolérant.

— Je croyais madame d'Epernoz le modèle des femmes, et je vous croyais vous-même plus heureux en ménage que vous le méritez, entre nous.

— Voici de l'à-propos, lorsqu'en ce moment même je viens de jouer le rôle le plus ridicule qui soit au monde, surtout de la part d'un mari; le rôle d'amant passionné, suppliant et éconduit.

— Après votre aventure d'hier au soir...

— Oui! parlez-moi d'hier... Je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi une soirée pareille. Décidément, mon cher, Mme Javerval m'ennuie à périr. Figurez-vous d'abord qu'elle avait un chapeau bleu. Connaissez-vous rien d'affligeant comme un chapeau bleu? De plus, sur ce chapeau, une profusion de plumes si extravagante qu'on eût dit le panache d'une mule aragonaise. Et comme elle a l'habitude de battre la mesure à faux avec sa tête, toute la soirée cette botte de plumes a valsé ou sautillé, suivant le mouvement, à deux pouces de mes yeux, si bien que j'en ai encore la migraine. Autre grief: Mme Javerval devient précieuse, *intelligentielle*, comme elle dit; il lui faudra bientôt des bas da la couleur de son chapeau. Ne m'a-t-elle pas demandé hier si j'aimais Klopstock? Klopstock! Comment diantre voulez-vous qu'une passion résiste à cela? Enfin, ce bon Javerval me fait de la peine. Je sais par cœur son écrin; quand je continuerais de la sorte jusqu'à la fin du monde, ce serait toujours la même chose. Bref, ce matin, après avoir ruminé long-temps sur ce chapitre, j'avais résolu, pour conclusion, de rentrer exemplairement dans le giron conjugal. Au premier mot d'amende honorable, j'ai trouvé une figure glaciale, un mélange d'ironie et de sévérité qui semble prendre sa source dans quelque implacable ressentiment. Ma belle-mère était Corse; je crains que sa fille n'ait hérité de son sang orgueilleux et vindicatif.

— Penseriez-vous que Mme d'Epernoz, croyant trouver une justification dans votre conduite....

— Clémence est la vertu même!... Mais toutes les femmes commencent par la vertu. Que vous dirai-je? Je crains, sans savoir quoi. Je crois que je deviens jaloux.

— Allons donc! Je vous connais des principes trop larges, une philosophie trop solide.

— Riez, célibataire que vous êtes! Je vous dis que les fumées d'Orosmane me montent au cerveau. Et savez-vous quel est mon Nérestan? Ce jouvencel que vous avez vu hier au soir chez Mme d'Argenest.

— M. Trélan? dit George en baissant la voix.

— Lui-même. Voilà quinze jours que ce petit Bas-Normand nous est arrivé par le coche, et en voilà douze au moins qu'il est amoureux de ma femme. Il ne perd pas de temps, comme vous voyez, et il joue cartes sur table. C'est un de ces chérubins d'amour qui feraient volontiers de leur cœur une cocarde. Deux ou trois fois déjà, je l'ai surpris en extase devant Clémence comme devant une madone. L'enfant n'est pas dangereux. Mais la vengeance est le plaisir des femmes comme celui des dieux, et tout instrument peut lui paraître bon.

— Ainsi, vous êtes jaloux, dit Sordeuil avec un étrange sourire.

— C'est beaucoup d'honneur que je fais à cet écolier, n'est-ce pas? Mais ce que je prends pour de la jalousie, n'est probablement que du dépit. Mon échec de ce matin m'a piqué au jeu. Plus j'ai été rudement repoussé, et plus je tiens à une réconciliation, j'entends une réconciliation tendre et complète.

— Qui vous arrête?

— Vous ne rirez pas de moi, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi donc?

— C'est que vous ignorez l'état des choses; le voici. M'étant marié par raison et non par amour, j'avais le désir assez naturel d'alléger mes chaînes, de conserver, mari, mon indépendance de garçon; en conséquence, j'avais adopté le système de l'appartement séparé.

— Système excellent!

— Absurde! Vous l'allez voir. Mme d'Epernoz s'est si bien habituée à l'isolement auquel l'ont condamnée d'abord mes fantaisies de liberté, que tous les soirs son appartement se transforme en une citadelle fermée, verrouillée, barricadée, je crois, et dont je suis exclu.

— Quel enfantillage! N'avez-vous pas vos droits?

— Mes droits! vous moquez-vous de moi? Vous voudriez, sans doute, que je vinsse, avec renfort d'huissiers et le code à la main, signifier à ma femme de me donner accès dans le sanctuaire matrimonial! Quand l'orage souffle, l'homme prudent ne s'y expose pas. Les impressions féminines sont passagères comme l'orage, et je vais attendre le beau temps à Fontainebleau.

— Vous partez demanda George.

— Ce soir. J'ai une affaire là-bas qui me retiendra quelques jours, pendant lesquels la cruauté de Mme d'Epernoz s'adoucira, j'espère.

Le domestique de Sordeuil entra et remit une lettre à son maître. En jetant les yeux sur l'adresse, le marin éprouva une émotion si vive qu'il rougit; il se leva; s'approcha de la fenêtre, et lut ce peu de mots tracés d'une main qui avait tremblé en les écrivant:

«Je suis folle, mais je crois à votre honneur. Ce soir!»

— Il a raison, se dit George, c'est le sang corse qui parle. En écrivant, elle a pensé à Javerval bien plus qu'à moi. Mais que m'importe?

— A quoi rêvez-vous? demanda d'Epernoz en riant; voilà un billet doux qui vous émeut furieusement. Vous venez de rougir d'une façon tout à fait sentimentale.

Sordeuil cacha la lettre dans la poche de son gilet.

— Vous partez donc ce soir pour Fontainebleau? reprit-il d'un air pensif.

— Oui. J'ai déjà annoncé chez moi mon départ. J'avais même conçu à cet égard un projet; mais ce serait un enfantillage.

— Quel projet?

— Pendant mon absence, je suis sûr que Mme d'Epernoz adoptant le pied de paix, se départira de ses précautions accoutumées; le pont-levis restera baissé, la herse levée; en un mot, la forteresse deviendra abordable. Je voulais donc, au lieu de partir réellement, revenir au moment où l'on m'aurait le moins attendu; cette nuit, par exemple. C'est presque aussi bête que le cheval de Troie, je le sais; mais quand on est à la porte, on voudrait se métamorphoser en mouche afin d'entrer par la serrure. D'ailleurs, bien des circonstances seraient pour moi, la nuit, le mystère, la surprise.

Sordeuil resta quelque temps avant de répondre. Ses yeux fixes, les plis mobiles de son front, annonçaient une lutte intérieure, que termina une de ces résolutions violentes par lesquelles on joue sa vie sur un coup de dé.

— Votre projet, dit-il, me semble fort bien imaginé, et je ne comprends pas que vous hésitiez.

— Sérieusement?

— Sérieusement.

— Vous ne trouvez pas que c'est du vieux mélodrame?

— Toutes les femmes aiment ces coups de théâtre.

— C'est vrai, et puisque vous m'approuvez...

— Que risquez-vous?

— Et puis, il y a là dedans un air d'aventure qui me plaît. Il me semble que je suis encore garçon. Clémence est bonne au fond; ce matin, elle m'a traité sévèrement; elle se le reprochera peut-être, et je veux saisir l'instant de la réaction. C'est décidé; ce soir, j'imite Henri IV, je conquiers mon royaume. Ce sera toujours aussi amusant que de lire Klopstock avec Mme Javerval.

Le frivole jeune homme se leva, se mira dans la glace en rétablissant l'harmonie de sa coiffure, et prit son chapeau.

— Je sors avec vous, dit Sordeuil, qui, en voyant approcher le dénoûment du drame, voulut éviter un nouvel entretien avec Léopold.

Au bruit de la porte qui se fermait, l'étudiant s'élança de la chambre où il s'était caché, sortit à son tour, monta dans un fiacre suivit le cabriolet où son frère venait de s'asseoir à côté de d'Epernoz. Arrivé au boulevart, il s'assura que la voiture dont il épiait la marche tournait à gauche et continuait sa route derrière la Madeleine. Cessant alors sa poursuite, il se fit reconduire dans la rue de Provence où demeurait Mme d'Epernoz.

Les dangers extraordinaires inspirent parfois aux caractères habituellement timides des décisions dont l'énergie égale la soudaineté. La confidence que venait de recevoir Léopold, et la conversation dont il n'avait entendu qu'une partie, l'électrisèrent en le foudroyant. Au milieu du chaos de son esprit, deux sentimens rivaux, l'attachement voisin du fanatisme, qu'il portait à son frère depuis l'enfance, et le culte plus récent, mais non moins exalté, qu'il avait voué à Mme d'Epernoz, se dégagèrent lumineux comme deux phares qui, pendant une nuit d'orage, signalent aux marins la route à suivre et les écueils à éviter. Exagérant, selon l'usage des nobles cœurs, la faute involontaire qu'il avait commise en introduisant dans sa famille le séducteur de Blanche, il en conclut, pour lui-même, le devoir de la réparer, et de concilier cette expiation avec le dévoûment dont son amour lui faisait une loi.

— Venger mon frère, sauver Clémence! se dit-il en formulant sa résolution par cette devise, comparable aux cris d'armes qu'adoptaient les chevaliers pour marcher au combat. L'esprit calcule, le cœur improvise. Pressé par l'imminence du péril et sans prendre le temps de combiner les moyens d'atteindre son double but, le jeune homme se jeta plutôt qu'il n'entra dans la maison dont il n'avait franchi le seuil que bien peu de fois, et jamais sans une amoureuse terreur.

Mme d'Epernoz était assise dans son salon, seule et pensive; entre le devoir et la vengeance, son âme flottait comme une barque sans gouvernail, qu'une vague éloigne du rivage, dont une autre la rapproche parfois, et qui, dans cette lutte inégale, dérive de plus en plus vers la pleine mer où l'attend la tempête. En entendant annoncer M. Trélan, elle se leva, jeta un regard de courroux au domestique qui laissait troubler sa solitude et resta debout, l'œil sombre, le front hautain, le maintien glacial. A la vue de celle pour qui son cœur nourrissait une passion aussi riche de désirs que pauvre d'espérances, l'amour d'Olinde pour Sophronie, l'étudiant devint immobile à son tour. Il chercha son courage et ne le

trouva plus. L'étrangeté de sa mission lui vint à l'esprit et la lui rendit formidable. Pour perdre une femme, il est des paroles banales, faciles à retenir et que tous les hommes savent de bonne heure; pour la sauver, le vocabulaire est plus stérile, car c'est là une œuvre peu en usage. Troublé par l'accueil décourageant dont il se voyait l'objet et qui semblait lui demander la raison de cette visite importune, il balbutia quelques paroles sans suite; puis, s'accrochant à une inspiration soudaine, comme l'homme qui se noie à la corde qu'on lui jette, tira de sa poche l'éventail qu'il avait pris chez son frère, et l'offrit en silence à Mme d'Epernoz. A cette vue, la jeune femme tressaillit comme si on lui eût présenté un poignard; mais domptant aussitôt son émotion, elle fixa sur l'élève en droit un regard plein de pensées orageuses.

— Vous l'avez perdu au bal, dit Léopold à qui une généreuse délicatesse inspira ce mensonge; je l'ai trouvé, madame, et je vous le rapporte.

Clémence prit l'éventail qu'elle avait oublié dans la main de Sordeuil, et l'ouvrant avec une affectation d'insouciance, qui lui coûta un effort surhumain :

— Je vous remercie, répondit-elle; mais il était assez inutile que vous prissiez cette peine. Dans l'état où je le vois, il ne peut plus me servir.

— Il est brisé, reprit le jeune homme avec un triste sourire, brisé comme mon cœur.

— Voilà un propos de lendemain de bal. Ces jours-là on est toujours mélancolique. Moi-même je me sens maussade et souffrante. J'avais dit qu'on ne reçût personne.

A cette espèce de congé, Léopold rassembla toute son assurance.

— Un mot, de grâce, madame, répliqua-t-il, vous me renverrez ensuite. Mais je vous en conjure, écoutez-moi, et pardonnez à mon émotion l'inconvenance que vous trouverez peut-être dans mes paroles. Près de vous je me sens toujours troublé, maintenant plus que jamais. Cependant j'aurais si besoin de courage! Je donnerais ma vie pour ne pas vous déplaire, et je vais peut-être vous offenser.

— Alors je vous éviterai cette faute en ne vous écoutant pas, répondit Mme d'Epernoz empressée de se dérober à une conversation dont le sujet ne pouvait être qu'embarrassant pour elle.

— Vous craignez que je ne vous parle de mon amour, s'écria Trélan en s'exaltant à ses propres paroles, comme un soldat s'enivre à l'odeur de la poudre; rassurez-vous, madame, je ne vous dirai pas que je vous aime. Que vous importent mes rêves et mes souffrances? Je ne vous parlerai pas de moi, mais de vous, de vous seule, de vous pour qui je voudrais mourir.

Clémence s'approcha de la cheminée, et porta la main au cordon de la sonnette, geste puéril auquel, de son côté, l'étudiant répondit par une exagération d'écolier, en se jetant à genoux, car la jeunesse se complaît aux allures romanesques ainsi qu'aux poses dramatiques; à vingt ans, un séducteur est aussi prodigue de génuflexions qu'une vieille dévote, et le cordon de la sonnette paraît d'un merveilleux secours à l'imagination effarouchable d'une femme vertueuse.

— Sortez, monsieur, dit Mme d'Epernoz, qui crut devoir corroborer de cette phrase de convention sa menaçante pantomime.

— Vous ne me comprenez pas, s'écria Léopold en étendant vers elle ses mains suppliantes. Je ne vous demande rien, madame, je ne vous dis pas : aimez-moi! Votre cœur est un trône dont je suis indigne; mais un autre en est-il plus digne que moi? Peut-être le croyez-vous, et je dois vous détromper. Ne me regardez pas ainsi, vos yeux m'ôtent la force de parler.

— Expliquez-vous, répondit la jeune femme avec un mélange d'impatience et de confusion.

— Vous êtes si belle! continua l'amoureux de dix-huit ans d'une voix tremblante; tous ceux qui vous voient vous aiment. Eh bien! si, dans le nombre, il se trouvait un homme qui eût osé sortir de l'adoration silencieuse qu'on doit aux anges, ne l'écoutez pas, car ses paroles sont empoisonnées; son amour est un abîme tapissé de fleurs; ne vous baissez pas pour les cueillir, le pied vous glisserait et la mort est au fond.

Ignorant qu'en certains cas les femmes pardonnent plus volontiers une offense qu'un conseil, fort d'ailleurs de son intention héroïque, le naïf jeune homme allait poursuivre sa harangue, dont l'emphase trahissait des habitudes rhétoriciennes non encore effacées par l'usage du monde; Mme d'Epernoz l'arrêta court par un de ces sourires qui, si toutefois une comparaison anacréontique est permise aujourd'hui, sont aux lèvres d'une jolie femme ce qu'est l'épine à la rose.

— Je vous croyais élève en droit et non en théologie, dit-elle; mais votre attitude nuit à votre sermon. Un prédicateur ne se met pas à genoux; à défaut de chaire, prenez du moins ce fauteuil.

Navré par cette raillerie, Léopold se leva brusquement, et repoussant le siége que lui présentait une ironique politesse :

— Au nom du ciel, reprit-il, ne me traitez pas ainsi. Un affreux danger vous menace, il s'agit de votre réputation, de votre bonheur, de votre vie peut-être.

Clémence contempla l'étudiant d'un air étonné.

— Le sermon se change en énigme, dit-elle. Je n'ai pas plus d'intelligence pour l'une que de goût pour l'autre.

Trélan hésita quelque temps, comme si un violent combat se fût livré dans son esprit; enfin, d'une voix entrecoupée :

— Est-il vrai, demanda-t-il, que vous aimiez M. de Sordeuil?

A cette question inouie, Mme d'Epernoz rougit et pâlit successivement; puis, se redressant avec une majesté de reine, elle foudroya l'étudiant d'un superbe regard, et se dirigea vers la porte du salon. Au moment où elle l'ouvrait, son mari parut sur le seuil. Il y eut un instant de silence et d'immobilité. D'un regard scrutateur et défiant, d'Epernoz interrogea la figure et le maintien des deux autres personnages : l'émotion visible de Trélan qui paraissait cloué sur le tapis, lui inspira des appréhensions que dissipèrent en partie la contenance courroucée et la physionomie hautaine de Clémence. Se rangeant pour la laisser sortir sans lui adresser ni en recevoir une seule parole, il referma la porte, s'avança d'un air sérieux vers le visiteur désappointé, et lui fit subir de nouveau, de la tête aux pieds, un examen aussi minutieux que l'inspection à laquelle un sergent instructeur soumet une recrue; tout à coup un sourire aigre-doux desserra ses lèvres, et ses yeux restèrent fixés sur la jambe droite de Léopold.

— Monsieur Trélan, dit-il alors en accompagnant ses paroles d'un regard persiffleur, vous êtes jeune et je vais vous donner un conseil. Une autre fois, lorsque vous voudrez vous prosterner aux pieds d'une femme, ce qui, entre nous, est d'un goût assez suranné, choisissez mieux votre place. Sachez qu'on ne se met jamais à genoux près d'une table à ouvrage; il en tombe toujours mille brimborions aussi traîtres que les bijoux indiscrets.

Machinalement le jeune homme porta les yeux sur son genou auquel s'étaient attachés plusieurs brins de laine de différentes couleurs, semblables à d'autres épars sur le tapis et à un ouvrage de femme posé sur la table; cette vue achevant de le déconcerter, il resta la tête baissée au lieu de répondre; d'Epernoz s'approcha de la cheminée, chauffa les semelles de ses bottes l'une après l'autre, siffla un motif de Rossini, et reprit d'un ton de plus en plus provoquant :

— Il est trois heures, n'allez-vous pas à l'école aujourd'hui? Je vais précisément au faubourg Saint-Jacques; si vous voulez, je vous mettrai devant votre classe. Il ne faut pas vous faire donner un pensum.

La première surprise passée, un éclair traversa l'esprit de Léopold.

— Elle n'a pas voulu m'entendre, se dit-il; et si je n'ôte pas tout prétexte à la vengeance de mon frère, elle est perdue; il n'est qu'un seul moyen de la sauver, c'est de tuer cet homme.

Relevant alors ses yeux plus hardis à défier un adversaire qu'à supporter les regards d'une femme, il fit deux pas en avant, et d'une voix vibrante :

— Vous êtes un insolent! s'écria-t-il.

A son tour d'Epernoz demeura interdit. Une pareille provocation, adressée par tout autre qu'un enfant de dix-huit ans, se fût attiré un prompt châtiment; mais avec un inférieur, toute querelle est embarrassante, car la vanité ne peut qu'en souffrir. L'âge de l'élève en droit impliquait une de ces inégalités devant lesquelles plutôt qu'en face d'un ennemi redoutable recule le courroux d'un homme d'honneur. Par respect pour lui-même, le mari se contint, et laissant tomber sur celui qui venait de l'insulter le regard de pitié qu'un lion pourrait jeter à un chevreuil belliqueux :

— Vos professeurs vous ont mal élevé, répondit-il; si j'avais ici des verges, je réparerais leur négligence.

— De vous à moi, répliqua l'étudiant pâle de colère, il ne doit pas être question de verges, mais d'épées, et cela, quand vous voudrez.

— Vous mériteriez encore une férule pour ce propos, reprit d'Epernoz, dont le sang-froid railleur semblait s'accroître avec l'emportement de son interlocuteur; en vérité, votre éducation est tout à fait manquée. Apprenez, monsieur le bachelier, qu'on trompe un mari quand on peut, mais qu'on ne l'insulte jamais.

— Ce sont les lâches qui trompent. Si tel est votre usage, il ne sera pas le mien.

D'Epernoz se mordit les lèvres, comme un homme qui sent sa patience près de lui échapper. En remarquant ce symptôme, Trélan reprit d'un ton encore plus insultant :

— Je ne suis pas plus d'humeur à recevoir vos conseils qu'à supporter vos sottes plaisanteries sur mon âge. Il y a trop long-temps qu'elles me fatiguent; je vous déclare que je m'en trouve offensé et que vous m'en rendrez raison.

— Cela sera plus facile que de vous rendre la raison, dit l'homme du monde en riant au nez de l'écolier.

— L'heure, le lieu et les armes? demanda celui-ci d'un ton solennel.

— L'heure! dès que vous aurez de la barbe; le lieu...

— Si vous ne me répondez pas sérieusement, si vous ne fixez pas sur-le-champ une rencontre, je vous y forcerai malgré vous.

— Comment cela?

— En vous insultant publiquement.

— Il est complètement fou, se dit le mari; la peste soit du lycéen! me battre avec lui, c'est me couvrir de ridicule. D'un autre côté, il commence à m'échauffer les oreilles.

— J'attends votre réponse, dit Léopold immuable dans sa résolution; si vous m'en croyez, nous terminerons cela aujourd'hui même. Il n'est que trois heures, et il n'y a pas fort loin d'ici au bois de Boulogne.

— Aujourd'hui, cela est impossible; j'ai pour ce soir un engagement auquel je ne veux pas manquer.

— Demain alors.

— Demain soit, et allez au diable jusque-là, s'écria brusquement d'Epernoz, dont la patience était à bout. Demain matin, à neuf heures, derrière la Muette; puisqu'il vous faut absolument une correction, je vous la donnerai, malgré mon peu de goût pour le rôle de frère fouetteur.

Léopold prit son chapeau, et se couvrant d'un air grave :

— A demain ! répondit-il, et songez qu'un de nous ne doit pas rentrer vivant à Paris.

Cette phrase dramatique prononcée, il salua d'un léger signe de tête son futur adversaire tout en le défiant du regard, et sortit du salon aussi fier que dut l'être David sur le point de combattre Goliath.

— Quel étrange original, s'écria d'Epernoz resté seul. Je le trouve aux genoux de ma femme, et à cause de cela, il veut me tuer! Je n'ai jamais été de cette force. Voilà un duel qui va me rendre la fable de tout Paris, quel qu'en soit le dénoûment. Vainqueur, je passerai pour un occiseur d'innocens; vaincu... Parbleu! ceci serait par trop ridicule. Sur mon âme, je donnerais mon meilleur cheval pour que ce blanc-bec eût dix ans de plus.

— Clémence! je vais donc me battre pour toi, disait de son côté le jeune étudiant en regagnant son hôtel dans un état d'exaltation difficile à décrire; si je tue cet homme, je t'aurai sauvé l'honneur. Si je meurs, tu m'accorderas peut-être une larme, quoi qu'il arrive, j'aurai rempli mon devoir. *Fais ce que dois, advienne que pourra !*

Ce soir-là, entre onze heures et minuit, un homme s'introduisit dans la maison de Mme d'Epernoz, par la porte du jardin dont le mur bordait la rue de Provence, à droite de la façade. Avec les voleurs et les architectes, les amans sont, sans contredit, les personnes qui se rendent le mieux compte de la distribution d'un logis. Le visiteur nocturne appartenait sans doute à une de ces trois classes, car, malgré l'obscurité, il se dirigea sans hésitation à travers les bosquets chargés de givre et sortit de ce labyrinthe en homme qui avait fait une étude approfondie des localités. L'appartement de Mme d'Epernoz était au premier étage et communiquait avec le jardin par un escalier dérobé; arrivé devant la porte de cet escalier, le mystérieux personnage tira une seconde clé de sa poche et essaya d'ouvrir; un verrou rendit ses efforts inutiles. La contrariété que lui fit éprouver cet obstacle inattendu se trahit par plusieurs secousses imprimées à la porte, et dont la violence croissante eût fini par jeter l'alarme dans la maison si un nouvel incident n'y eût mis fin.

Au premier bruit qu'au milieu du silence de la nuit distingua son oreille depuis long-temps attentive, Mme d'Epernoz sortit de sa chambre d'un pas chancelant, et ouvrit la fenêtre de l'escalier dont l'obscurité la protégeait. Se penchant en dehors avec précaution, elle jeta au visiteur impatienté un geste énergique qui lui ordonnait de se retirer; au lieu d'obéir, celui-ci calcula d'un regard rapide la distance qui le séparait de la fenêtre et les moyens d'y atteindre. De ce côté, la façade, que surmontait une terrasse à l'italienne, était garnie d'une treille, dont la vigne, effeuillée par l'hiver, laissait à jour les échelons perpendiculaires. Appelant à l'aide son adresse de marin, Sordeuil, car c'était lui, s'élança comme s'il eût gravi l'échelle du grand mât, et avant que Clémence fût sortie de la stupeur où l'avait jetée ce mouvement, il se trouva près d'elle.

— Vous me faites horreur, s'écria la jeune femme en se jetant dans la chambre à coucher, mais pas assez promptement pour pouvoir en fermer la porte. George s'y précipita sur ses pas, maître de la place, il resta immobile et silencieux, parcourant d'un œil sombre le théâtre où devait s'accomplir sa vengeance. Mme d'Epernoz s'était laissé tomber sur un fauteuil, muette de son côté, et haletante d'émotion.

— Personne ne vous a vu? demanda-t-elle enfin d'une voix entrecoupée.

— Personne, répondit Sordeuil.

— Vous en êtes bien sûr? tous les domestiques ne doivent pas être couchés.

— Personne, vous dis-je.

— Vous allez partir; je vous ouvrirai la porte de l'escalier, reprit-elle, après un instant de silence; vous m'obéirez, n'est-ce pas?

— J'obéis à votre lettre, dit George d'un ton froid.

— Avais-je ma tête en l'écrivant? N'auriez-vous pas dû comprendre le sentiment qui l'a dictée?

— La vengeance, je le sais, et non point l'amour? répondit Sordeuil.

Ce doute et la manière ironique dont il fut exprimé allèrent plus avant au cœur de la jeune femme que ne l'eussent fait en ce moment les paroles les plus tendres, les protestations les plus ardentes. Levant sur son amant un long regard plein de reproches, elle le contempla quelque temps en silence. La contrainte qu'elle remarqua dans son attitude, l'agitation contenue qui lui parut avoir altéré ses traits, une foule d'autres symptômes attribués par elle à la passion dont elle se croyait l'objet, firent tomber pièce à pièce l'armure sévère dont l'avait couverte une dernière réaction de vertu. Soumise à l'instinct d'un sexe fort habile à résister en face d'une agression puissante, mais parfois, lorsqu'on ne l'attaque pas, tenté de se moins bien défendre, elle accorda au sourire amer de George ce qu'elle eût refusé peut-être à ses prières et à ses larmes.

— Ingrat, dit-elle, que vous ai-je fait pour mériter des paroles si cruelles? Je veux que vous emportiez d'ici un remords de les avoir prononcées.

Prenant alors, dans son secrétaire, un coffret d'ébène, elle l'ouvrit, en tira un médaillon et le lui offrit.

— Votre portrait! s'écria George.

— Maintenant, croirez-vous? demanda-t-elle en accompagnant ces paroles d'un sourire qui doublait le prix du présent.

Avant de répondre, Sordeuil contempla long-temps l'image qu'il avait sous les yeux, mais sans manifester aucun des transports qu'eût fait éclater un amant véritable. Laissant enfin tomber sa main par un geste morne, il leva sur Clémence un regard plein de tristesse.

— M'aimez-vous? demanda-t-il.

— C'est à vous de me dire que vous m'aimez, répondit-elle avec une bouderie enfantine; vous ne songez seulement pas à me remercier. Qu'avez-vous donc aujourd'hui? Votre air est sombre, votre voix émue. Vous est-il arrivé quelque chose?

— Non.

— Alors, pourquoi ne me dites-vous rien? Parlez-moi. Ne sentez-vous pas que j'ai besoin de vous entendre, que j'ai besoin de paroles douces et tendres qui chassent la fièvre à laquelle je suis en proie depuis hier.

— Caprice de femme, répondit George; hier encore, lorsque je vous adressais ces paroles de tendresse que vous me demandez aujourd'hui, ne m'avez-vous pas imposé silence?

— Caprice, dites-vous; ô non, mais besoin de mon cœur.

— Mme Javerval m'ôte le droit de m'enorgueillir d'un pareil aveu, reprit le mari de Blanche en redoublant d'ironie pour s'endurcir contre une émotion involontaire.

— Vous doutez de mon amour, et c'est là ce qui répand un nuage sur votre front, répondit Clémence, entraînée par l'ardeur italienne qu'elle avait héritée de sa mère; peut-être vous ai-je donné le droit d'être incrédule, en vous avouant trop tard ma faiblesse. Mais qu'était-il besoin de paroles? N'aviez-vous pas deviné mes yeux lorsque ma bouche était encore muette? Maintenant j'ai perdu jusqu'à la force de me taire. Cette passion dont vous m'avez poursuivie sans relâche, à la fin s'est imprimée dans mon âme; elle est devenue à la fois mon bonheur et mon supplice. Toute ma vie est là. Le reste n'est plus pour moi qu'un rêve insipide ou odieux, et je m'y livre sans lutter davantage, le sort le plus affreux dût-il en être le terme.

En face de cet amour abandonné, Sordeuil éprouva le sentiment poignant qu'inspirèrent à Tyrrel les enfans d'Edouard, doucement endormis en attendant la mort.

— Le sort le plus affreux, répéta-t-il d'une voix altérée; oui, c'est souvent ainsi que cela finit.

— Pourquoi ce pressentiment? reprit Mme d'Epernoz avec énergie, car la faiblesse apparente des hommes inspire toujours aux femmes un redoublement de courage; que craignez-vous? Si quelque infortune plane sur nous, c'est moi seule qu'elle doit atteindre. Vous n'avez risqué en m'aimant ni votre avenir ni votre honneur.

— Mon honneur!... peut-être! s'écria George, dont la générosité naturelle, peu à peu réveillée, dissipait l'enivrement d'une vengeance sauvage.

— Ne blasphémez pas, reprit la jeune femme, et d'un geste doucement impérieux elle lui imposa silence. Devant le regard plein d'amour qui cherchait le sien, Sordeuil baissa les yeux.

— Assassiner une femme! se dit-il. Puis, relevant brusquement la tête :

— Clémence, reprit-il, si je vous avais trompée?

— Trompée! dit-elle en le regardant sans le comprendre.

— Si je ne vous aimais pas?

Mme d'Epernoz ne répondit que par un orgueilleux sourire qui attestait la perfection avec laquelle le faux amant avait joué son rôle jusqu'à ce jour.

— Si je voulais vous perdre? continua celui-ci avec une sinistre énergie; si j'avais médité votre déshonneur, votre mort, peut-être?

Clémence sourit de nouveau; mais cette fois ce fut avec la finesse railleuse d'un enfant soumis à une épreuve dont il n'est pas la dupe. Joignant les mains et ployant un genou, tandis que son charmant visage affectait la résignation d'un martyr :

— Me voici prête, dit-elle, tuez-moi!

— C'est la vie et non la mort qui est dans ces paroles, lui dit George avec une émotion extrême... Puis, après avoir écouté un instant : N'entendez-vous pas du bruit? demanda-t-il.

Mme d'Epernoz se redressa.

— On ouvre la porte du salon, dit-elle, tout à coup frappée de terreur.

— C'est votre mari.

— Mon mari! je suis perdue, répondit la jeune femme foudroyée.

George lui prit la main et l'étreignit fortement dans la sienne.

— Enfant, lui dit-il tout bas, ne crains rien; ton amour t'a sauvée.

S'élançant ensuite d'un pas léger comme celui d'une ombre, il sortit de la chambre à coucher dont il referma la porte sans bruit, descendit par la fenêtre de l'escalier, aussi rapidement qu'il y était monté, et disparut un instant après à travers les arbres du jardin.

— Léopold a raison, se dit-il en rentrant chez lui; pour tuer une femme qu'on n'aime pas, il faut le courage d'un lâche, et celui-là me manque.

Sordeuil passa le reste de la nuit à mettre ordre à ses affaires; écrivit une lettre pour son frère, y renferma son testament, et joignit à ce paquet le portrait de Clémence.

— Si je meurs, il le lui rendra, pensa-t-il.

Calmé par cette généreuse résolution, il dormit plusieurs heures d'un sommeil paisible qu'il n'avait pas goûté depuis dix mois. La matinée était avancée lorsqu'il se leva; sa première pensée fut d'ouvrir la fenêtre de sa chambre. Le ciel était pur, l'air vif et piquant; les arbres de l'avenue des Champs-Elysées, chargés d'une neige cristallisée sur laquelle s'épa-

nouissaient les rayons sans chaleur du soleil de janvier, s'alongeaient à droite et à gauche, semblables aux files immobiles d'une procession de fantômes gigantesques.

— Un beau jour pour se battre, se dit George; mais la terre sera froide pour celui qui mourra.

En ce moment un fiacre, qui venait fort lentement de la barrière de l'Etoile, s'arrêta en face de la maison. Un homme en descendit aussitôt et traversa la contre-allée d'un pas rapide. A sa vue, Sordeuil ne put retenir une exclamation de joie.

D'Epernoz! s'écria-t-il, le ciel est juste, puisqu'il me l'envoie. Et il se précipita au-devant de lui, plus empressé qu'un père qui, après dix ans d'absence, retrouve son enfant. Les deux hommes se rencontrèrent sur l'escalier.

— Je viens vous demander un service, dit d'Epernoz dont les vêtemens paraissaient en désordre tandis que sa figure portait les traces d'une vive agitation.

— J'ai aussi quelque chose à vous demander, répondit George en le dévorant du regard.

— Tout ce que vous voudrez; mais écoutez-moi d'abord. Je viens de me battre.

— Vous battre! s'écria le mari de Blanche d'une voix tonnante, vous battre! mais vous n'êtes pas blessé, j'espère?

Avec une sanguinaire sollicitude il ouvrit la redingote de celui qu'il regardait comme sa proie légitime, et frissonna de fureur à la vue de quelques gouttes de sang dont le gilet était tacheté.

— Merci de votre intérêt, répondit d'Epernoz; non, je ne suis pas blessé; c'est le sang de mon adversaire que vous voyez Il est en bas dans un fiacre. Le mouvement de la voiture lui a fait perdre connaissance, et comme il y aurait du danger à le transporter jusqu'à la rue Saint-Jacques, j'ai pensé que vous vous voudriez bien le recevoir chez vous.

— La rue Saint Jacques...

— Oui, c'est là qu'il demeure; c'est ce petit jeune homme dont je vous parlais hier, Léopold Trélan.

— Mon frère! s'écria George, qui jeta ce cri comme rugit un lion. Attendez-moi là; dans un moment je suis à vous.

Sans laisser à d'Epernoz le temps de sortir de la stupeur où l'avait plongé cette foudroyante révélation, il le poussa violemment dans l'appartement et l'y enferma. Il se précipita ensuite dans l'escalier et courut jusqu'au fiacre dont il ouvrit la portière d'une main tremblante. Sur la banquette du fond, Léopold était couché à demi, soutenu par l'étudiant qui lui avait servi de témoin; le manteau dont il était enveloppé ne laissait apercevoir qu'une figure pâle dont les yeux, quoique fermés, révélaient, par la tension douloureuse des paupières, une muette et cruelle souffrance. Sur le devant de la voiture, M. Javerval, plus pâle encore que le blessé, se tenait immobile, une boîte à pistolets sur les genoux et une paire d'épées entre les jambes.

— Ah! monsieur de Sordeuil, quel malheur! dit le gros banquier en jetant un regard de compassion sur l'étudiant évanoui; un enfant de dix-huit ans!

Sans répondre, George, aidé de l'autre témoin, enleva son frère du fiacre, le transporta chez lui, et le coucha dans son lit. La fermeté du marin, familiarisé de bonne heure avec les scènes de sang, domina les émotions de la tendresse fraternelle. Tous les soins que réclamait l'état de Léopold lui furent prodigués avant tout. Un médecin, appelé aussitôt, posa sur la plaie le premier appareil, déclara que la blessure, quoique grave, n'était pas mortelle, et qu'il répondait de la vie du blessé. En entendant cet arrêt, Sordeuil respira fortement, et retenant par le bras le médecin près de sortir:

— Un moment, monsieur, lui dit-il, nous avons encore besoin de votre ministère.

Revenu de sa première surprise, d'Epernoz avait appelé à son aide l'audace habituelle de son caractère; négligemment assis dans un fauteuil, tandis que tous les autres acteurs de cette scène s'empressaient autour de Léopold, il affectait la pose d'un homme qui s'attend à tout et ne craint rien. En voyant s'avancer vers lui le frère de celui qu'il venait de blesser, il se leva d'un air calme. La contenance de George fut également froide et grave comme il convient à un homme prêt à jouer sa vie contre celle d'un mortel ennemi.

— Je suis le frère de Léopold et le mari de Blanche, dit-il d'une voix basse et ferme, me comprenez-vous?

— Parfaitement, répondit d'Epernoz en souriant ironiquement; je suis à vos ordres.

George revint sur ses pas, et s'adressant à l'étudiant en droit assis auprès du lit où son ami restait couché sans connaissance.

— Vous avez servi de témoin à M. Trélan, lui dit-il, voulez-vous bien me faire le même honneur?

— Et vous, mon cher Javerval, dit à son tour d'Epernoz, il faut vous résigner à laisser refroidir votre déjeûner.

— Encore un duel! s'écria le gros banquier en devenant verdâtre de blafard qu'il était.

— Restez près de votre blessé, dit George au médecin, nous vous appellerons lorsqu'il en sera temps. — Et d'un ton aussi calme que l'est celui d'un maître de maison faisant les honneurs de chez lui:

— Messieurs, dit-il, passons au salon.

Les observations de M. Javerval et celles du jeune étudiant furent arrêtées par une brève parole de d'Epernoz.

— Il n'est ni explications, ni arrangement possible, leur dit-il; c'est un duel à mort! Autant vaut rester ici que retourner au bois.

Pendant ce temps, Sordeuil avait rangé lui-même les meubles qui eussent pu gêner le combat. Le salon prêt comme pour un bal, il y fit entrer son adversaire. Tous deux ôtèrent leurs habits et prirent les épées, entre lesquelles George choisit celle dont son frère s'était servi. Les témoins restèrent debout aux deux portes de la chambre, le champ-clos improvisé se trouvant trop petit pour les admettre sans danger pour eux.

Le combat fut court, mais terrible; à la quatrième passe, d'Epernoz, malgré son adresse, reçut un coup furieux qui le perça de part en part, et l'étendit raide sur le parquet. Au bruit que fit son corps en tombant, le médecin quitta le chevet de Léopold et courut. Après avoir inspecté la plaie et suivi la direction de l'épée, il leva les yeux vers les témoins, mais sans exprimer son opinion à haute voix. A la vue du léger frémissement d'épaules qui accompagna cette muette et sinistre déclaration, d'Epernoz fit un effort, et se souleva en s'appuyant sur le tapis.

— Blessé à mort, n'est-ce pas? dit-il d'une voix assez ferme, le coup a traversé les poumons, et avant un quart d'heure je serai étouffé; j'espère que le lycéen aura meilleure chance que moi.

— Non, mon cher ami, vous ne mourrez pas, lui dit le banquier en se baissant pour le soutenir, tandis qu'il essuyait deux larmes qui coulaient le long de sa large figure effarée.

— C'est vous, Javerval, reprit le blessé, dont la voix sifflante annonçait l'épanchement intérieur du sang, je vous aurai fait déjeûner bien tard; je vous en demande pardon. Ah! vous avez mis aujourd'hui votre émeraude! Mme Javerval sera ce soir aux Français; ayez la bonté de lui expliquer la raison qui m'empêchera d'y aller, vous êtes témoin qu'il y a impossibilité absolue, et que je n'y mets pas de mauvaise volonté.

— Je n'y manquerai pas, répondit le gros banquier, trop attendri pour chercher à comprendre ce qu'on lui disait.

D'Epernoz garda quelque temps le silence pour reprendre sa respiration, de plus en plus pénible; promenant ensuite tout autour de lui un regard à demi fermé qu'il arrêta sur George, et se drapant, pour mourir, dans la fatuité des gladiateurs de Rome.

— Quant à vous, monsieur de Sordeuil, dit-il, ou bien monsieur Trélan, si vous le préférez, je ne peux pas vous charger de mes commissions pour Blanche; c'est à moi de prendre les vôtres au contraire, puisqu'il paraît que la farce est jouée, comme disait je ne sais quel empereur.

A ce dernier outrage que lui jetait cette agonie de roué, George s'élança vers la table où il avait enfermé son testament, déchira le papier qui enveloppait le portrait de Clémence, et venant s'agenouiller à côté du mourant, lui mit le médaillon sous les yeux. Cette vision produisit l'effet d'un choc électrique. Un dernier éclair étincela dans les yeux d'Epernoz, qui se tordant comme un serpent blessé, voulut s'élancer sur son ennemi; mais la vie l'abandonna dans cet effort suprême, et il retomba sur le parquet pour ne plus se relever. George était vengé!

CHARLES DE BERNARD.

Les Marquis de Burgalais.

Sur les limites des départemens de la Sarthe et de la Mayenne, depuis Sarennes jusqu'à St-Léonard-des-Bois, s'étend, sur une longueur de cinq à six lieues, une chaîne de collines qui, dans le pays, prennent le nom de montagnes. Ce sont de petites éminences séparées entre elles par des vallons incultes, des jachères et des landes où croissent en abondance les genets épineux et les jarnies à fleurs jaunes si communs en Bretagne. C'est la partie la plus pauvre du plus pauvre arrondissement de la Sarthe.

Au moment où commence cette histoire, le soleil s'abaissait rapidement vers les nuages rouges qui couronnaient l'horizon, au delà des collines dentelées de la chaîne de Coesron et de Montaigu. Ses rayons obliques prenaient la lande en écharpe et faisaient reluire comme une poussière d'or les fleurs attachées aux tiges des jarnies; les alouettes chantaient en s'élevant du milieu des genets. On était alors aux premiers jours du mois d'avril 1832; les grandes pluies qui étaient tombées pendant le mois de mars et auxquelles avaient succédé presque subitement les plus douces chaleurs du printemps, avaient singulièrement hâté la végétation; le seigle et le froment ondulaient sous la brise comme la mer, bien que leurs teintes fussent encore d'un vert tendre, et les arbres se couvraient de feuilles frémissantes.

Si quelque chasseur de Siblé-le-Guillaume eût passé par là, aussi loin que sa vue eût pu s'étendre, il n'eût aperçu, tant le pays était solitaire, ni pâtre, ni cavalier, mais seulement deux étrangers qui, après avoir côtoyé quelque temps les bords de la Vègre, petite rivière argentée qui va se perdre à quelques lieues de là dans la Sarthe, venaient de s'engager dans un sentier au milieu de la lande.

L'un de ces étrangers portait une redingote noire croisée sur la poitrine, un pantalon écossais à carreaux, large et sans sous-pieds, des guêtres de drap à bouton de nacre et un chapeau gris. Il tenait aux lèvres un cigare, et s'amusait à battre les buissons avec un jonc. Il aurait pu passer dans tous les boudoirs pour ce que les femmes appellent un joli garçon; une barbe brune et coquettement taillée, encadrait son visage dont la pâleur provenait certainement bien plus de l'excès des plaisirs que de l'habitude du travail; des sourcils noirs, droits et déliés surplombaient ses

grands yeux dont le regard spirituel exprimait cette gaîté insouciante naturelle aux gens à qui la fortune, compagne de la jeunesse, n'a laissé voir que la surface des choses. Mais les traits de ce visage faisaient comprendre aussi qu'au besoin, et sous l'empire de circonstances difficiles, ce jeune homme, dont le geste et la tournure décelaient une origine aristocratique et la fréquentation du plus grand monde, saurait trouver dans son cœur assez d'énergie et de résolution pour faire face au danger. Celui qui l'accompagnait et qui, plus âgé que lui de quelques années, marchait un peu en arrière, semblait être son domestique.

— En vérité, dit le jeune homme en grimpant au sommet d'un tertre pour regarder au loin dans la lande, je commence à craindre, mon pauvre Germain, que, pour avoir voulu faire une promenade, nous ne soyons menacés de coucher à la belle étoile, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous susciter un guide.

— Monsieur le vicomte, répondit Germain en suivant son maître, ne reconnaît-il pas le pays et ne voit-il pas le château de M. le marquis de Burgallais, son père?

— Je ne vois rien, si ce n'est le soleil qui flamboie et le sentier qui poudroie, comme dans le conte de Barbe-Bleue. Je me suis trop fié à mes souvenirs d'enfance; j'aurais dû comprendre qu'on ne peut garder la mémoire du pays natal lorsque pendant dix ans on s'est promené de la rue Grange-Batelière à la rue du Mont-Blanc. S'il ne m'avait pas pris fantaisie de me dégourdir les jambes, nous serions encore en voiture sur la grande route, ce qui serait à la fois plus commode et plus sûr. Mais ceci me servira de leçon; je me souviendrai qu'il n'y a rien de si long que les chemins qui raccourcissent. Qu'en penses-tu, Germain?

— Je pense ce que monsieur voudra, répondit philosophiquement le domestique en jetant un regard attristé sur la plaine.

Le vicomte de Burgallais regarda Germain en souriant, alluma un autre cigare et se remit résolument à marcher. Mais il n'était pas d'humeur à garder long-temps ses pensées pour lui seul.

— Voilà bientôt trois heures, reprit-il un instant après, que j'ai eu la belle idée de quitter ma chaise de poste à Siblé. J'avais calculé sur une promenade d'une heure et demie à travers champs pour me reposer de la fatigue d'être assis et pour m'ouvrir l'appétit. Après tout, mon but est atteint. Je commence à être assez reposé comme cela et j'ai faim. Et toi?

— Je suis comme monsieur, dit Germain en soupirant.

— La mauvaise fortune te rend laconique, mon pauvre garçon. Ce n'est pas ta coutume quand tu es dans l'antichambre de notre appartement de la rue Saint-Lazare. Au demeurant, tout ce qui arrive est ta faute; c'est toi qui m'a remis la lettre de mon très honoré père, le marquis, et si tu l'avais égarée, comme tu te sais faire quelquefois, nous ne serions pas partis. Combien de temps avons-nous mis pour arriver de Paris à Siblé?

— Quinze heures.

— C'est bien courir; le marquis sera content. Oui, mais, reprit le vicomte en jetant un regard autour de lui, ce n'était vraiment pas la peine de tant me presser, au train dont vont les choses, nous n'arriverons pas avant demain matin, et le dîner sera refroidi.

— Hélas! soupira Germain.

— C'est surtout ce qui te désole, n'est-ce pas? Après tout, nous déjeûnerons de meilleur appétit demain; les contrariétés embellissent la vie, qui, si nous n'avions que des jouissances, serait bien monotone.

Germain ne répondit pas à l'observation philosophique de son maître, qu'il n'approuvait cependant pas; mais, n'aimant pas la controverse, il baissa la tête et le suivit en soupirant.

Ils marchaient en silence depuis dix minutes, lorsqu'ils entendirent le bruit des pas d'un cheval qui faisait crier ses fers sur les cailloux de la lande; ils pressèrent le pas, et bientôt, au détour d'un sentier, ils aperçurent une jeune femme qui traversait la plaine au petit trot, en chantant une chanson du pays.

Le vicomte l'appela en lui faisant signe de la main. Germain agitait en l'air son chapeau comme un naufragé en détresse.

La jeune femme poussa son cheval de leur côté.

— Qu'y a-t-il pour votre service? messieurs, dit-elle en s'inclinant.

— Une chose fort simple, répondit le vicomte. Nous sommes partis à une heure de Siblé, et en voilà plus de trois que nous errons à travers champs, cherchant ce que nous ne trouvons pas. Pourriez-vous nous indiquer le chemin du château de Burgallais? Si l'on pouvait y aller par quelque grand' route, je préférerais cela à un chemin de traverse; c'est plus sûr et par conséquent plus court.

— La grand' route est plus loin que le château.

— Ah!

— Mais je connais le pays, et, si voulez me suivre, vous arriverez bientôt au château.

— Avant dîner? dit tout bas Germain.

— Cela dépend de la façon dont vous marcherez, reprit la jeune femme en souriant; et, levant sa houssine, elle s'apprêtait à partir, lorsque le vicomte l'arrêta :

— Si vous n'allez pas vous-même à Burgallais, nous ne voudrions pas abuser de votre complaisance. Indiquez-nous la route et cela suffira, dit-il.

— Je ne vais pas à Burgallais, mais je vais à Sainte-Suzanne...

— Le village qui est à une petite lieue du château?...

— Vous le connaissez donc?

— Quelque peu.

— Alors vous devez savoir que du pied de la colline on voit le village et le château; vous prendrez le sentier à gauche, moi le sentier à droite, et nous nous séparerons.

Cette fois encore la houssine se leva et le cheval partit.

Le vicomte de Burgallais avait une de ces natures sur lesquelles les femmes exercent une puissance irrésistible. Comme don Juan, il ne pouvait en voir une qui fût quelque peu jolie sans se sentir disposé à l'aimer; c'est dire assez qu'il en avait aimé beaucoup déjà. La présence du guide qui trottait à ses côtés suffit donc pour lui faire oublier toutes ses fatigues, et en telle compagnie il eût fait volontiers le tour du département. Il n'avait fallu qu'un coup d'œil à M. de Burgallais pour lui faire juger du charmant visage de la jeune femme, mais à mesure qu'il la regardait plus attentivement, il découvrait en elle de nouvelles beautés. Les détails répondaient à l'ensemble. De longues boucles de cheveux blonds tombaient sur son cou; ses yeux semblaient avoir emprunté leur nuance aux flots bleus, tant ils étaient limpides et purs; elle avait la taille souple et cambrée; ses bras brunis par le soleil étaient ronds et polis comme les bras de marbre des nymphes de Coustou; au dessus du coude, à l'endroit où la manche presse les chairs, une ligne blanche se dessinait et faisait deviner l'éclat satiné de la peau que voilait la robe jalouse.

— Mais c'est une femme à mettre dans un keepsake, murmurait tout bas le jeune homme en la contemplant.

La jeune femme semblait d'abord ne pas prendre garde à l'admiration de son compagnon de route; elle allait, le poing gaillardement sur la hanche, avec sa jupe rouge, son casaquin de velours et son chapeau de paille, de l'air le plus déterminé du monde battant l'espace de sa houssine et murmurant entre ses lèvres le refrain de sa chanson. Mais par hasard, en jetant les yeux du côté des deux piétons, elle rencontra un regard où elle lut tant de choses, que les teintes de sa jupe se répandirent sur son front; elle détourna la tête pour dissimuler son trouble, mais dans son cœur elle ne sentit aucune colère contre l'étranger qui, sans lui parler, lui avait si bien dit ce qu'il pensait.

Cependant, comme ils ne pouvaient aller ainsi à côté l'un de l'autre en gardant toujours le silence, elle se décida à retourner lentement la tête vers lui, espérant qu'il entamerait d'abord la conversation. Le vicomte n'était point en peine de le faire, mais il jouissait délicieusement de son embarras et se proposait malicieusement de ne pas venir à son aide.

La pauvre enfant se décida enfin à parler en jetant à la dérobée un long regard qui glissa commme un éclair velouté entre ses blanches paupières :

— Vous connaissez M. le marquis de Burgallais? dit-elle.

— Mais oui... un peu.

— Aussi bien que vous connaissez le pays, reprit-elle avec un nouveau regard?

— Mieux que cela; il est vrai que ce n'est pas dire grand'chose; mais vous-même...

— Oh! s'écria-t-elle avec un geste d'effroi, j'aimerais mieux courir le pays depuis Siblé jusqu'à Beaumont, pendant toute une nuit, que de rester une heure avec le marquis.

— Vraiment? Et qu'a-t-il donc de si terrible?

— Je ne sais pas. Il ne m'a peut-être jamais parlé plus de trois fois dans sa vie, et toujours avec bonté, en me tapant sur la joue du bout de ses doigts; mais il a une façon de regarder, de marcher et de parler qui me fait trembler; sa bonté même a quelque chose de formidable; j'aime mieux la colère d'un autre que cette bonté-là; elle me fait peur, à moi, qui, cependant, n'ai peur de rien.

— Pas même des amoureux?

— Prr...! je n'y songe guère! je n'étais pas plus haute que ça, dit-elle en tendant sa petite main à la hauteur de son corsage, que je les connaissais déjà. J'ai eu depuis lors le temps de m'y accoutumer.

— Si c'est une coquette de village, ce sera moins long et plus amusant, pensa le vicomte.

— Ah! si M. le marquis m'épouvante, reprit le guide en chiffonnant son tablier, son fils au moins ne me fait pas peur.

— Son fils Rodolphe, interrompit le vicomte étourdiment.

— Tiens, vous le connaissez donc aussi; c'est bien cela, M. Rodolphe, celui qu'on appelle au château M. le comte.

— Ah! et que vous appelez tout simplement M. Rodolphe?

— Il est si bon! Et puis nous avons déniché des oiseaux ensemble dans le parc de M. le marquis.

— Voyez-vous ça!

— Mais il y a long-temps de cela. Maintenant ce pauvre M. Rodolphe est triste, et quand je me promène avec lui, je me garde bien de lui parler de toutes ces folies du temps passé.

— M. Rodolphe, mon frère, serait-il?... je l'aime trop pour vouloir renouveler l'histoire d'Etéocle et de Polynice : mais voilà pourtant à quoi on s'expose quand on ne sait pas les choses, dit en lui-même le vicomte.

Le vicomte de Burgallais en était là de ses réflexions intimes, lorsqu'il entendit derrière lui un soupir lamentable. Il se retourna.

C'était Germain qui venait de s'asseoir par terre en s'essuyant le front.

— Que fais-tu là? dit-il.

— Je m'arrête.

— Comment!

— J'ai fait ce que j'ai pu, advienne que pourra.

— Etes-vous fatigué, lui cria le guide en arrêtant son cheval?

— Fatigué? non pas, c'est épuisé qu'il faut dire.

— Eh bien! venez prendre ma place.

— Je ne le souffrirai pas, s'écria M. de Burgallais en s'élançant sur la bride du cheval !

— Bah! Je serai fort aise de me promener un peu dans la lande. Bien, tenez-vous ainsi, vous m'aiderez à sauter. Et sans façon la jeune femme appuyant sa main sur l'épaule du vicomte, sauta lestement à terre.

Le vicomte la reçut dans ses bras et oubliant, tant l'occasion lui parut belle, les sages résolutions qu'il venait de prendre, il embrassa son joli guide sur le cou. Mais le guide lui laissant à peine le temps d'effleurer de ses lèvres sa peau lustrée, glissa entre ses mains comme une couleuvre, et se retournant lui appliqua sur les doigts un coup de sa houssine.

— Oh! s'écria le vicomte! vous êtes prompte à la réplique.

— C'est que nous ne sommes pas ici des grisettes de Paris, mon beau monsieur.

— Je le sens de reste, mais quel démon êtes-vous donc et comment savez-vous que je suis de Paris?

— Cela se divine au premier coup d'œil; comme on devine le nom de l'oiseau qui passe à sa chanson.

— Eh bien! apprenez-moi le vôtre afin que je puisse vous appeler quand je vous verrai passer.

— On m'appelle Clairette; et vous?

— Victor.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, Germain, comme le troisième larron de la fable, s'était hissé sur le cheval, et s'établissant à son aise, jambe de ci, jambe de là, s'était mis en marche, fort peu soucieux de prendre plus de part à la conversation.

Au même instant un cavalier arrivait au galop sur la lande.

— Ah! voici M. Rodolphe, dit Clairette en montrant le cavalier.

Une minute après les deux frères étaient dans les bras l'un de l'autre.

— J'avais rencontré ta voiture sur la grand'route où j'étais allé à ta rencontre, dit Rodolphe, tant j'étais certain que tu partirais tout de suite après la réception de la lettre de notre père; ne t'ayant pas trouvé, je me suis jeté, sur les indications du postillon, à ta poursuite dans les champs, bien sûr que tu te serais égaré.

— Et c'est ce que je n'avais pas manqué de faire; mais grâce à l'intervention de mon joli guide j'ai retrouvé le droit chemin.

— Puisque tu étais en la compagnie de Clairette, je ne te plains plus d'avoir tant marché, reprit Rodolphe en tendant la main à sa voisine. Elle m'a fait souvent oublier plus que la fatigue.

— Je ne m'étais pas trompé, pensa Victor.

— Je vous ai parlé sans façon de toute votre famille, dit Clairette en s'approchant de lui. Ce que je vous ai dit, je le pensais, quoique ce ne fût pas une raison pour le dire. Mais à dix-huit ans on n'a pas beaucoup de prudence. Prouvez-moi que vous ne m'en voulez pas en me donnant la main, et je vous aimerai bientôt comme je dois aimer le frère de M. Rodolphe.

— Voila ma main, répondit joyeusement Victor, et maintenant permettez-moi de vous embrasser pour me prouver à votre tour que vous m'avez pardonné ma tentative de tout-à-l'heure.

— De grand cœur, dit Clairette en inclinant sa tête vers Victor. A présent, bon soir et bonne nuit. Voilà là bas le château de Burgallais et voici, à ma droite, le hameau de Ste-Suzanne où j'ai affaire.

Clairette reprit la place que Germain lui avait empruntée, et sa voix se perdit bientôt derrière les haies.

— Charmante enfant, s'écria Victor en la suivant du regard.

— Oui, bonne et charmante fille, reprit Rodolphe, mais tu ne la connais pas encore; si tu savais toutes les qualités qu'elle cache sous cette enveloppe de gaîté; tout ce qu'elle a de sentimens purs et nobles dans le cœur, tu l'aimerais.

— Comme toi peut-être, interrompit Victor en accompagnant sa réponse d'un regard qui expliquait sa pensée.

— Que veux-tu dire? demanda Rodolphe que l'accent et le regard de son frère avaient frappé. Crois-tu par hasard?...

— Mais il me semble que ce qu'elle m'a dit...

— Tu as mal interprété les paroles d'une enfant, dont l'âme est aussi limpide qu'un pur diamant. Tu as quitté Paris hier, et tu juges de ces choses-là en Parisien. Ce que tu supposes n'est pas et ne sera jamais. Clairette est la sœur ou, pour mieux dire, la fiancée de Jacques Bury.

— Jacques Bury, le garde-chasse de notre père?

— Lui-même. D'ailleurs, ajouta Rodolphe après un instant de silence, as-tu oublié la lettre que je t'écrivis, il y a trois ans, après la mort de Valentine?

— Je ne l'ai pas oubliée! Comment l'aurais-je pu! Quelle lettre et quelle désolation elle mit dans mon cœur! Mais, te l'avouerai-je, Rodolphe, je croyais, j'espérais même que le temps cicatriserait cette affreuse blessure; qu'un jour viendrait où tu te souviendrais du passé avec tristesse encore, mais du moins sans désespoir. Tu ne m'en parlais plus dans tes lettres et je croyais que tu y pensais moins.

— On ne parle pas des choses éternelles, reprit Rodolphe en prenant la main de Victor. Ce que j'étais alors, je l'étais hier, je le serai demain, je le serai toujours; mon cœur est mort.

Victor était bon et généreux sous des apparences de frivolité; il avait pour Rodolphe une amitié profonde que l'éloignement n'avait pas attiédie.

— Pauvre frère, pauvre frère! dit-il tout bas, et deux grosses larmes filtrèrent entre ses cils.

— Taisons-nous sur ces choses-là, reprit Rodolphe en domptant son émotion, il faut qu'elles meurent en nous. Parlons de toi et de ton arrivée à Burgallais. Tu quittes Paris pour une bien triste demeure.

— Connais-tu la lettre que notre père m'a écrite? répondit Victor en obéissant à la direction imprimée à la conversation par son frère.

— Non, mais je me doute de ce qu'elle peut contenir.

— L'ordre était impératif.

— En donne-t-il jamais d'autres?

— Sais-tu ce qu'il se propose de faire?

— Il ne m'a rien dit encore de ses projets, mais je les ai devinés. Sans doute il nous les communiquera ce soir ou demain. S'ils sont ce que je suppose, que faudra-t-il faire?

— Faire ce qu'il voudra: pour ma part, j'y suis décidé.

Il marcherait sans nous et nous léguerait sa malédiction à l'heure de sa mort. Et d'ailleurs, que m'importe de vivre? j'aime mieux la chance d'être tué avec l'espoir d'être utile à quelques uns. Dieu me permettra peut-être de sauver un homme et de mourir à sa place. Quant à toi, c'est différent; tu peux et tu dois peut-être réfléchir.

— Tu ne ferais pas ce que tu me conseilles; ma place est à côté de la tienne; mais cet avenir lointain, et peut-être chimérique, n'est pas ce qui m'inquiète le plus, ajouta Victor désireux d'arracher l'esprit de son frère à ses pensées. Ce que Clairette m'a dit de notre père et de son abord terrible m'émeut malgré moi; il va certainement me faire subir un interrogatoire, et je ne sais s'il trouvera ma confession de son goût.

— Quoi que tu puisses avoir à lui dire, dis-le lui franchement et sans hésiter; la crainte l'irrite autant que le mensonge. D'ailleurs, pour les communes affaires de la vie, c'est le père le plus complaisant que je sache. Je sais trop pour quelles choses il réserve l'implacable sévérité de son caractère.

En achevant ces mots, Rodolphe leva la main dans la direction d'une vallée au fond de laquelle blanchissait un château.

— Voilà Burgallais, dit-il; tu vas rentrer dans la maison de tes pères; puisses-tu en sortir vivant!

M. de Burgallais, *le marquis*, comme on l'appelait communément dans le pays, attendait son fils dans le grand salon du château. C'était une large pièce avec de hautes fenêtres ouvertes sur la vallée. Contre les panneaux, et alternativement entre chaque fenêtre, apparaissaient les portraits en pied de tous les Burgallais depuis Philippe-Auguste, et de faisceaux d'armes de tous les temps. Les armes étaient vieilles et les toiles étaient neuves. En même temps que le marquis avait fait reconstruire, en 1823, le château de Burgallais tel qu'il était avant qu'il eût été rasé par les *bleus*, en 94, il avait fait repeindre la galerie historique de sa famille dont les portraits, lacérés par les baïonnettes républicaines, n'avaient pas échappé à l'incendie. Guidé par ses souvenirs, il avait rétabli toute chose en son état primitif, et le manoir féodal, relevé de ses ruines, avec ses tours carrées, ses larges cours pavées de dalles, ses hautes murailles crénelées, se dressait fièrement entre ses douves pleines d'eau vive. Mais l'âge ne lui avait point encore donné les teintes grises et les parois moussues de son aïeul; s'il était vieux par la forme, il était jeune par la couleur.

M. le marquis de Burgallais se tenait assis dans un grand fauteuil en chêne sculpté, couronné d'un écusson. C'était un vieillard sec, nerveux, robuste encore, et dont l'âge n'avait point courbé la haute taille; ses yeux gris étincelaient comme les yeux fauves des chats, sous d'épais sourcils blancs, qu'une vieille habitude tenait toujours froncés. Il avait, sous le nez mince et recourbé comme le bec d'un aigle, cette bouche autrichienne qui exprime si merveilleusement l'orgueil et le dédain; son front ridé était surchargé d'une soyeuse et abondante chevelure, dont l'éclat lustré le disputait à la neige. Mais rien ne tempérait l'expression altière de ce visage où respiraient, sous la pâleur aristocratique de sa race et la gravité imprimée sur ses traits par son humeur hautaine et impérieuse, toutes les passions de la jeunesse.

Lorsque Victor entra dans le salon avec Rodolphe, le marquis le contempla un instant en silence. Victor, qui connaissait ses habitudes, se tenait debout, immobile, le chapeau à la main, attendant qu'il plût à son père de lui adresser la parole. Enfin, le marquis ouvrit la bouche:

— Approchez, mon fils, dit-il, en lui tendant une main que Victor porta à ses lèvres, vous avez reçu ma lettre et vous êtes parti sur-le-champ. J'y comptais; c'était votre devoir; mais je ne vous remercie pas moins de l'avoir fait; dans les temps où nous vivons, l'accomplissement d'un devoir est une chose si rare qu'il devient presque une vertu.

— Je ne regarderai jamais l'obéissance envers vous comme une vertu, répondit Victor; c'est un devoir auquel vous m'avez appris de bonne heure à me soumettre. Vous m'avez appelé, je suis venu, et j'attends que vous me fassiez connaître vos intentions.

— Vous attendrez jusqu'à demain; alors vous saurez ce que j'ai résolu et vous aussi, monsieur le comte, ajouta le marquis, en se tournant vers Rodolphe. Mais avant de vous apprendre ce que je compte faire, il est bon que je sache ce que vous avez fait à Paris. Parlez, monsieur, je vous écoute. Et le marquis pencha sa tête en attachant sur son fils un regard qui semblait vouloir lire jusqu'au fond de son cœur.

— Je me doutais bien que je n'échapperais pas à un interrogatoire, pensa Victor en jetant un coup d'œil sur son frère.

— J'attends, lui dit marquis après un instant de se silence. Encore une fois, monsieur, qu'avez-vous fait?

— J'ai fait des dettes, mon père, répondit résolument Victor en rendant au marquis son regard.

— C'est peu de chose cela, dit le marquis en avançant sa lèvre autrichienne.

— Plus que vous ne croyez, mon père, répliqua vivement le jeune homme; il s'agit, pour le moins, d'une cinquantaine de mille francs.

— Je ne m'inquiète pas de ces sortes d'affaires, monsieur; ce sont des comptes à régler entre mon intendant et vos fournisseurs.

— Après mes dettes je n'ai rien fait, ou pas grand'chose.

— Vous êtes-vous livré aux exercices que je vous avais recommandés. Savez-vous manier convenablement les armes et un cheval.

— Je coupe une ficelle à cent pas avec une carabine; je cachète une balle à vingt-cinq avec un pistolet. Si Grisier me boutonne souvent à l'épée, je le touche quelquefois, et, s'il y avait encore des spadassins, je pourrais me mesurer sans crainte contre le plus fort d'entre eux. Quant à l'équitation, je franchis un mur de cinq pieds sans perdre selle; j'ai chassé le renard en Angleterre sans tomber une fois, et je ferai danser, comme une demoiselle au bal, le cheval le plus rétif.

— C'est bien. Avez-vous vu les personnes que je vous avais engagé à fréquenter le plus?

— Souvent, et voici plusieurs lettres qu'elles m'ont fait remettre pour vous, le jour de mon départ.

—Maintenant retirez-vous, dit le marquis en se levant; j'ai besoin d'être seul jusqu'à demain. Demain vous saurez tous deux ce que j'attends de vous.

Qu'on nous permette, maintenant, de jeter en arrière un coup d'œil qui devient nécessaire pour la claire explication et des événemens qui font le sujet de cette histoire, et des causes qui avaient fait du chef de la famille de Burgallais cet homme austère et taciturne dont le renom s'étendait dans tout le département de la Sarthe.

Ceux qui avaient connu le marquis de Burgallais dans sa jeunesse se rappelaient l'avoir vu d'un caractère plus gai, d'une humeur, sinon plus expansive, du moins plus tendre et plus sociable. Il était alors un des capitaines les plus brillans et les plus querelleurs du régiment d'Auvergne, On le citait pour ses prouesses galantes et pour ses grands coups d'épée. En 1789, la révolution le surprit fort amoureux d'une soubrette du Théâtre-Français qui lui faisait manger ses revenus. Le capitaine de Burgallais traita fort lestement les bourgeois dans ses petits soupers et parla quelquefois d'aller couper les oreilles à messieurs les membres du Tiers-Etat, en pleine Assemblée constituante. Son père, marquis de Burgallais e-comte de Ste-Suzanne, un des gentilshommes les plus dévoués à la personne du roi, vint à mourir sur ces entrefaites, laissant deux fils, Ulric, qu'on appelait communément le comte de Ste-Suzanne et le capitaine Albert de Burgallais. Après le 10 août, les deux frères suivirent l'émigration et passèrent en Allemagne. Ulric, qui était l'aîné et dont le royalisme n'était point fort exalté, se prit à voyager au hasard, oubliant avec philosophie ce qu'il avait perdu. Albert s'enrôla promptement sous les drapeaux du prince de Condé et guerroya sur les bords du Rhin, parlant toujours de couper les oreilles à messieurs les révolutionnaires et maugréait contre son frère, le chef de famille, qui n'imitait pas son exemple. Il se comporta bravement dans plusieurs affaires, et gagna à ce métier-là quelques croix et quelques blessures. Plus tard, se trouvant à Vienne, il épousa la fille d'un émigré, qui avait un beau nom et point de fortune. Ulric voyageait toujours. Pendant que ces choses se passaient, la révolution s'était transformée; le directoire avait fait place au consulat, et le consulat à l'empire.

Ulric, dont le royalisme était fort tiède, s'était tout-à-fait refroidi pendant le cours de ses voyages, avait profité du retour de l'ordre pour rentrer en France. Ebloui par le prestige qui entourait le nom glorieux du premier consul, il sollicita et obtint du service dans les armées françaises. Plus tard, Napoléon, qui aimait à rapprocher de sa personne les chefs des anciennes familles nobles, s'attacha le nouveau marquis de Burgallais qui avait à la fois de l'intelligence et du courage; il n'en fallait pas tant pour aller vite à cette époque-là. Ulric qui, en 1804, n'était que capitaine de chasseurs, était général de division en 1813, et grand'croix de la Légion-d'Honneur. Une blessure grave l'obligea de quitter le service et de se retirer dans ses terres. Tous les anciens domaines de Burgallais qui, n'ayant pas été vendus, étaient entrés dans le domaine impérial, lui avaient été restitués par un décret daté de Berlin; les terres de Sainte-Suzanne, aliénées comme propriété nationale, furent les seules qui ne retournèrent pas en sa possession. Le capitaine Albert de Burgallais, comme on l'appelait toujours, vint au bout d'un certain temps, avec sa femme et ses deux enfans, rejoindre le marquis, son frère; mais quelque pressante sollicitation que lui fît Ulric, il ne voulut jamais demander du service sous les drapeaux de celui qu'il continuait à appeler l'*usurpateur*. Sa haine contre tout ce qui émanait de la révolution ne s'était pas éteinte. A cette haine hautement avouée se mêlait un sentiment occulte de jalousie contre la splendide position du marquis, sentiment rongeur qui chaque jour faisait d'insensibles progrès dans son cœur, et qui, le soir parfois, le faisait éclater dans le mystère de la chambre conjugale en imprécations contre l'injustice du sort qui favorise les trahisons et laisse pâtir la fidélité. Il avait fixé sa résidence à Burgallais dans une aile délabrée du château que l'incendie n'avait pas atteinte.

Ce fut à cette époque qu'une tristesse sombre et une sévérité hautaine commencèrent à remplacer, sur son visage et dans son caractère, la gaîté insouciante et le laisser-aller philosophique qui étaient jadis le partage du capitaine Albert du régiment d'Auvergne. La mort de sa femme, douce et angélique créature, à qui le malheur avait enseigné la résignation, vint détruire la seule influence qui mettait obstacle à l'envahissement progressif des mauvaises pensées.

Ainsi qu'il arrive toujours quand l'esprit se laisse aller aux entraînemens de la passion sans appeler la raison à son aide, le comte Albert de Burgallais finit par s'abandonner tout entier à ses ressentimens, et se croyant appelé par la providence à raviver l'acte féodal de sa famille et à laver la tache que son frère avait faite à leur écusson, il attendait, sombre, silencieux et résolu, mettant tout son espoir dans l'avenir.

Lorsque le comte Albert de Burgallais se retira sur les domaines du marquis, une espérance lui restait encore. Son frère avait déjà quarante-quatre ans, et il n'était pas marié. La branche aînée pouvait donc s'éteindre sans postérité, et la branche cadette de Burgallais et de Sainte-Suzanne devenir souveraine.

Mais en 1814, un an après son arrivée au château, le marquis dit un soir à son frère que, pour échapper à l'ennui et à la solitude, il avait résolu de se marier.

— Ah! fit le comte en pâlissant.

— Oui, reprit le marquis, je crois que j'ai déposé l'épée pour ne plus la reprendre; mais, comme je ne puis rester sans rien faire, je suis décidé à prendre femme.

— Avec qui vous proposez-vous donc de vous marier?

— Je vous le dirai plus tard, mon frère. Celle que je veux épouser ne le sait pas encore elle-même, et il ne sera temps de le lui apprendre que lorsque je serai sûr de la noblesse de son cœur et de la sincérité de son amour. Encore une épreuve, et je la nomme hautement mon épouse.

—C'est quelque misérable mésalliance avec la fille d'un manant, pensa le comte Albert. Cet homme-là ne se reposera-t-il donc que lorsqu'il aura tout à fait souillé le nom qu'il porte?

Peu de jours après cette conversation, la France était envahie et Napoléon défendait, pied à pied, le territoire sacré de la patrie. Au bruit de ces événemens terribles, le cœur du comte Albert bondit de joie; l'Ouest s'agitait, et des soins plus importans empêchèrent le marquis de penser à ses projets de mariage. On commençait à chouanner dans les départemens vendéens.

Un soir, le marquis, après une longue tournée dans les bois, aperçut Albert qui traversait la pelouse du château, un fusil sur l'épaule, et se dirigeait vers la campagne.

Ulric marcha droit à lui.

— Où allez-vous à cette heure, avec cette arme, mon frère? lui dit-il et appuyant doucement sa main sur son bras.

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre, j'imagine, monsieur le marquis, répond Albert avec un sourire amer. Je vais où je veux, avec ou sans arme, comme il me plaît.

— Je vous croyais assez hardi pour espérer une réponse plus franche. Serait-ce la peur qui vous fait dissimuler?

— Ulric!

— Alors, dites-moi donc franchement que vous allez chouanner; je le sais.

— Si vous le saviez si bien, mon frère, il était inutile de me le demander. Au surplus, écoutez, reprit Albert en plissant son front pâle, nous servons deux maîtres ennemis, et nous suivons deux routes contraires. Que chacun de nous fasse ainsi qu'il l'entend, Dieu fera le reste et la bonne cause triomphera. Mais, croyez-moi, ne vous mettez pas plus sur mon chemin que je ne me suis mis sur le vôtre.

— Vous oubliez, Albert, que je suis maire de cette commune, agent du pouvoir impérial, et qu'à ce titre j'ai des devoirs à remplir.

— Si, comme agent du pouvoir impérial, vous avez des devoirs à remplir, comme gentilhomme, j'en ai d'autres aussi et ceux-là, sachez-le bien, je les remplirai. Donc, chacun pour soi et Dieu pour tous.

En achevant ces mots, le comte Albert repoussa la main du marquis, et rejetant son fusil sous le bras, il s'avança dans la lande. Ulric, immobile, le regardait s'éloigner à grands pas. Un instant après, le comte avait disparu dans l'ombre, et l'on n'entendait plus que le bruit de ses souliers ferrés sur les bruyères.

Le lendemain, le marquis Ulric apprit par le rapport d'un garde qu'une bande de chouans devait se rassembler vers le soir dans une clairière de la forêt de Charme, à peu de distance du château.

— Mon frère n'est pas rentré de la nuit; certainement il doit être avec eux, pensa le marquis.

Quand vint l'heure où le soleil s'incline, il se dirigea seul vers la forêt. Une sentinelle l'arrêta au milieu du fourré.

— Qui va là? cria-t-elle.

— Le marquis de Burgallais, répondit-il d'une voix haute; et il passa outre.

Ses pressentimens ne l'avaient pas trompé. Le comte Albert était debout au milieu de la clairière, entouré de chouans.

— Mon frère! s'écria le comte. Puis, surmontant son trouble, il marcha à la rencontre du marquis, qui venait droit à lui.

— Que venez-vous faire ici? lui dit-il d'une voix hautaine. Chacun a sa route, et ce n'est point ici la vôtre.

— La mienne est partout où il y a une rébellion à comprimer. Puis, regardant les chouans immobiles et silencieux, il alla de l'un à l'autre :

— Je vous connais tous, dit-il. Tous, vous travaillez sur les terres de Burgallais, et c'est en vous armant contre l'autorité de votre maître que vous reconnaissez l'affection que j'ai pour vous et les bienfaits que je vous ai prodigués. C'est là un noble exemple de gratitude et de fidélité!

Qui est-ce qui a rebâti la chaumière de ton père, Jean-Pierre, après que l'incendie l'eut détruite? Qui a remplacé le troupeau de ta mère, Guillaume? Alain, qui t'a donné des semences pour tes champs ravagés par les pluies? Georges, qui a payé la dot de ta sœur? Et maintenant vous avez les armes levées contre celui qui a fait tout cela. C'est bien!

Les chouans se regardaient entre eux et se reculaient à mesure que le marquis parlait. Ceux à qui il s'adressait s'éloignaient, la tête baissée, et disparaissaient lentement dans les profondeurs de la forêt, où la clarté du jour se mourait et faisait place à l'ombre. Alors, un chouan sortit du cercle qui s'amoindrissait en s'élargissant.

— Tenez, monsieur le marquis, il faut être franc, dit-il, nous n'aimons pas votre gouvernement et votre empereur; il a pris tous nos enfans et ne nous a pas rendu notre vieux drapeau. Je me suis battu sous celui-là, vous le savez, et je me battrai encore pour lui et pour mon roi.

— Ah! c'est toi, Pierre Bury; tu as quitté ma ferme des Fontreaux pour venir ici, j'aurais dû m'en douter; un vieux chouan pouvait-il ne pas décrocher son fusil aujourd'hui? Ecoute, il y a long-temps que nous nous connaissons tous deux; bien jeune tu as sauvé mon père à la chasse et je ne l'ai pas oublié; mais souviens-toi bien que quelle que soit la force de ce souvenir, je saurai t'atteindre et te punir si tu chouannes encore.

— Quand j'ai sauvé votre père, j'ai fait ce que j'ai dû; maintenant je fais ce que je dois, reprit Pierre Bury d'une voix sombre. Ma vie est entre les mains de Dieu, et je ne mourrai pas avant qu'il ne le veuille.

Le marquis comprit qu'il s'était fourvoyé. Ce n'était pas ce langage-là qu'il fallait parler à Pierre Bury.

— Eh bien! écoute encore: tu es né sur les domaines de Burgallais, comme ton père, comme toute ta famille, depuis des siècles. Tu as couché sous le toit et mangé le pain des Burgallais, et tous vous avez fait cela de père en fils. En revanche, toi et les tiens, vous nous devez obéissance et fidélité. Je suis le marquis de Burgallais, entends-tu bien, le chef de la famille, à ce titre-là j'ai le droit de commander sur ceux qui vivent sur cette terre, qui est à moi; si un autre a ordonné ici, quoi que ce soit, il a usurpé un pouvoir qui m'appartient, et tant que je serai vivant cela ne sera pas ainsi. Donc, Pierre Bury, remets ce fusil sur ton épaule et retourne à la ferme; je le veux.

Pierre Bury hésita un instant; mais tel était l'ascendant que le nom des Burgallais exerçait sur l'esprit des chouans qui, il n'y avait pas trente ans encore, étaient les vassaux du marquisat, que, passant bientôt son fusil sous son bras il s'éloigna en murmurant:

— Vous êtes le maître, j'obéis.

Lorsque le comte Albert vit partir le dernier des chouans, celui sur lequel il avait le plus compté, il devint plus pâle que la neige, et une colère ardente fit bondir son cœur.

— Lâche! cria-t-il en jetant un regard enflammé sur Pierre Bury. A ce cri, le garde-chasse tressaillit et s'arrêta; mais un geste du marquis lui fit reprendre sa marche lentement.

— Tout cela, dit Ulric en s'approchant d'Albert, était une folie qui vous aurait mené loin, mon frère. Oublions ce qui s'est passé et suivez-moi.

Albert restait immobile les bras croisés. On n'entendait plus même au loin le bruit des feuilles sèches sous les pas des chouans.

— Oh! les lâches! les lâches, dit-il en promenant son regard étincelant sous la voûte des arbres que les teintes obscures du soir voilaient déjà.

— Eh bien! mon frère, venez-vous? lui dit doucement le marquis en appuyant sa main sur son bras.

— Vous suivre, moi! s'écria le comte à qui ce mouvement fit relever la tête. Suis-je donc aussi votre vassal, pour que vous ayez à m'adresser des ordres?

— Albert!

— Vous triomphez ce soir, mais la nuit est à moi et j'aurai mon tour. Laissez-moi donc!

— Vous voulez les réunir encore, mon frère? Alors je ne vous quitte plus.

— Monsieur le marquis, laissez-moi passer, au nom de Dieu! s'écria le comte Albert d'une voix terrible et la face livide.

Le marquis avança le bras pour le retenir.

— Vous! vous! la main sur moi! et le comte, faisant un bond en arrière, tira un pistolet de sa poche et leva l'arme sur Ulric.

Un éclair illumina la clairière. Soit que le hasard l'eût fait, soit que la main crispée du comte eût pressé la détente, le coup partit et le marquis tomba sur l'herbe, la tête ensanglantée.

— J'ai tué mon frère! dit Albert d'une voix rauque, et il allait se pencher sur le cadavre qui se tordait, lorsqu'il rencontra le regard de Pierre Bury, qui s'était avancé au bord de la clairière.

Un frisson glacial courut sous la peau du comte, et, plein de terreur, comme Caïn après qu'il eut tué Abel, il se prit à courir dans la forêt, hagard, épouvanté.

Pierre Bury s'approcha du marquis, et regardant sa face teinte de sang et son corps immobile:

— Il est mort, dit-il. Et il suivit le comte Albert.

Prenant sa course au travers du bois, le comte s'était dirigé vers le château; la nuit était close quand il aperçut les murs de Burgallais; il s'arrêta un instant sur la pelouse où, la veille encore, son frère lui avait parlé.

— C'était là, c'était là, dit-il à voix basse en regardant autour de lui, mon Dieu! qu'ai-je fait?

La fraîcheur de la nuit avait calmé l'ardeur de sa tête brûlante; il commença alors à réfléchir plus sérieusement sur sa position. Le premier sentiment qui se détacha clair et distinct de la masse confuse de ses sensations, ce fut la peur. Il n'avait plus, depuis long-temps, aucune affection pour son frère; sa mort ne l'eût donc pas affligé, mais il avait peur parce qu'il y avait eu un témoin à son crime. Ce sentiment de terreur étouffa subitement la voix du remords, et il retourna vivement sur ses pas pour rencontrer Pierre Bury. S'il l'avait trouvé, on ne peut savoir ce qui serait arrivé, mais Pierre Bury ayant perdu les traces du comte Albert dans les ténèbres, rôdait à l'aventure dans un autre coin de la forêt. Le comte chercha quelque temps, mais une épouvante invincible l'empêcha toujours de pénétrer dans la clairière où il avait frappé le marquis. Le vent se leva et de gros nuages noirs voilèrent la lune; la forêt s'emplit soudain du bruit de la tempête qui secouait les hautes cimes des arbres; les loups hurlaient dans l'ombre. Le comte Albert frissonna comme s'il entendait une voix accusatrice dans tous ces bruits qui se mêlaient confusément. Il reprit en toute hâte le chemin du château et rentra dans son appartement en sautant par dessus les douves.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil, il entendit une grande agitation dans le château; les valets et les fermiers allaient et venaient dans la cour se parlant vivement entre eux. En regardant par la fenêtre entr'ouverte, il vit Pierre Bury qui montait le perron du château. Le comte pâlit et se rejeta subitement en arrière. Un instant après, le garde-chasse parut et se tint immobile sur le seuil, son large chapeau à la main.

Le comte Albert était assis sur une chaise, palpitant.

— Que veux-tu, Pierre? dit-il enfin en levant furtivement les yeux sur le témoin.

— Je viens le premier saluer le marquis de Burgallais, répondit Pierre d'une voix haute.

— Le marquis! le marquis de Burgallais, s'écria le comte Albert en se dressant.

— L'autre est mort, reprit le garde-chasse, plus bas cette fois. Dieu sans doute a voulu qu'il mourût pour avoir abandonné la bonne cause et passé parmi les *bleus*. Que Dieu fasse miséricorde à l'âme du marquis Ulric et protége le marquis Albert!

Albert regarda fixement Pierre Bury. Il comprit alors par l'expression de son visage que ses paroles étaient l'écho fidèle de sa pensée. Le vieux chouan voyait la main de Dieu dans la mort d'Ulric, et fanatique aussi bien que royaliste, il considérait Albert comme l'instrument suscité par la colère divine pour débarrasser la Vendée du traître qui servait Bonaparte.

Sûr de cet homme, le comte Albert sentit la peur s'échapper de son âme, et il entrevit l'avenir comme on voit un paysage la nuit quand un éclair l'illumine.

— Tu dis donc qu'il est mort? reprit-il en appuyant son doigt sur la large main du garde-chasse.

— Mort.

— Et tu l'as vu?

— Je l'ai vu aussi bien qu'on peut voir un cadavre; mais sa mère elle-même ne le reconnaîtrait pas. Hier, après avoir perdu vos traces, j'errai quelque temps à l'aventure dans la forêt; la nuit était venue et le hasard me ramena dans la clairière où le marquis était tombé; il n'y était plus et l'herbe se trouvait foulée à l'entour de la place où je l'avais laissé... Bon! me dis-je, le marquis n'était sans doute que blessé et il se sera traîné par là pour chercher du secours; je vais le retrouver dans quelque fossé!... Il faut vous dire que lorsque j'avais quitté la clairière, il ne remuait pas plus qu'un tronc de chêne brisé par le vent. Mais voilà que l'orage vint à éclater; il faisait trop sombre pour chercher, et je gagnai en toute hâte une cabane de charbonnier abandonnée sur la lisière du bois. Ce matin, avant l'aube, je sortis de la cabane et rentrai dans la forêt pour continuer mes recherches, l'œil et l'oreille au guet. Au bout de quelques minutes, j'entendis au loin des hurlemens — Voilà les loups qui causent entre eux, me dis-je; il faut qu'ils aient trouvé quelque bonne proie pour rôder encore à cette heure... Le jour commençait à poindre. Je marchai vers l'endroit d'où partaient les hurlemens; trois ou quatre loups criaient et rampaient autour d'un fossé dans le taillis; ces animaux et moi nous nous connaissons depuis long-temps, je leur envoyai un coup de fusil pour leur apprendre que j'étais là, et ils disparurent tous sous les buissons. Alors, en m'approchant, je vis dans le fossé le cadavre d'un homme couché sur le dos et horriblement mutilé; il avait la face et les mains dévorées; la vase, détrempée par la pluie, souillait tout son corps; ses vêtemens étaient tout déchiquetés par les dents des loups et couverts d'une croûte humide et rougeâtre. On voyait tout autour, sur la terre et sur l'herbe, le piétinement des bêtes fauves qui l'avaient traîné jusque-là. J'appelai un bûcheron qui passait, et après lui avoir confié la garde du cadavre, je suis venu vous dire ce que j'avais vu.

Tandis que le garde-chasse parlait, le comte Albert cherchait à dissimuler l'horrible émotion qui bouleversait sa face livide; sa respiration s'échappait avec peine entre ses lèvres serrées, et ses yeux gris, voilés sous ses paupières abaissées, semblaient injectés de sang.

Quand Pierre Bury eut terminé son récit, le comte s'appuya contre le mur et passa sa main glacée sur son front moite de sueur.

Tout à coup une pensée rapide alluma son regard:

— Si tu ne l'as pas reconnu, dit-il, comment peux-tu savoir si c'est *lui*?

— Le cadavre portait au cou la chaîne d'or et la montre du marquis, et j'ai ramassé dans la boue la bague de diamans qu'il avait à son doigt.

— Oui, c'est bien cela, dit le comte Albert en prenant le joyau que Pierre lui tendait; c'est bien cela! Maintenant je sais ce qui me reste à faire. Viens.

Le comte Albert et Pierre Bury descendirent tous deux dans la cour du château, où déjà, le bruit de la mort du marquis de Burgallais s'étant répandu, une grande foule était assemblée. Le cadavre fut apporté sur un brancard; la chaîne tordue et la montre pendaient à son cou. Chacun regarda silencieusement ce corps ensanglanté, où la dent vorace des loups avait fait de profondes blessures. Le soir même, il fut déposé dans le caveau funèbre de la famille de Burgallais, sous le chœur de l'église de Ste-Suzanne, et le bruit s'accrédita dans le pays que le marquis, s'étant égaré dans la forêt pendant l'orage, avait été surpris et tué par les bêtes fauves. La chouannerie suivit sa mort, et les événemens politiques qui changèrent la face de la France détournèrent bientôt les esprits de son souvenir. Six mois ne s'étaient pas écoulés que déjà le marquis Ulric de Burgallais était oublié.

Le comte Albert succéda sans obstacle à ses titres et à sa fortune. Après les cent jours, il quitta la Vendée où il avait guerroyé au profit des alliés, et vint à Paris saluer le roi Louis XVIII. Son dévoûment à la cause des Bourbons était connu, et le roi, se souvenant de lui pour l'avoir vu dans l'exil, ne tarda pas à le pourvoir d'un haut emploi militaire dans sa maison. Son royalisme altier se manifestait en toute occasion, et on le regarda bientôt, aux Tuileries, comme un des serviteurs les plus ardens du trône. Louis XVIII disait parfois de lui que c'était un gentilhomme parfait et qu'il ne lui connaissait qu'un seul défaut, c'était celui d'être plus royaliste que lui.

Le marquis de Burgallais voyait toutes ses espérances réalisées, le nom de sa famille avait reconquis toute son illustration et toute son influence. Cependant la sombre austérité de son visage et l'inflexible raideur de son caractère s'accroissaient chaque jour, si bien qu'à la mort de Louis XVIII, il se démit de sa charge et se retira dans ses terres, saisissant avec joie un prétexte de quitter une cour qu'il trouvait presque révolutionnaire et où il désespérait de faire prévaloir ses principes absolus.

Ce fut à cette époque qu'il fit reconstruire le château de Burgallais sur ses anciens plans, et que les portraits de ses aïeux reprirent leur place dans les panoplies.

Pierre Bury, le garde-chasse, avait quitté la ferme des Fonteeaux et était venu s'établir, sur l'ordre du marquis, dans un pavillon au bout du parc dont les avenues rayonnaient derrière le château. Pierre était le seul habitant de Burgallais, ou de ses dépendances, avec lequel le marquis eût souvent des rapports. Quand il avait conçu quelque projet, c'était lui qu'il chargeait de l'exécution; Pierre était le bras soumis et aveugle de cette volonté de fer.

A peu près vers 1827 ou 28, Rodolphe, qui vivait avec son père à Burgallais, s'était épris d'un amour profond pour Mlle Valentine de la Vaurie, jeune fille noble, dont l'habitation n'était distante de Burgallais que de cinq lieues. Cet amour était partagé par celle qui l'inspirait Tout le temps que Rodolphe pouvait dérober à la gestion des immenses domaines de son père, il le consacrait à Valentine; pour la voir une heure, un instant il n'hésitait pas à crever un cheval. Un jour qu'il revenait de la Vaurie, radieux comme un amant qui emporte sur son cœur une fleur touchée par les mains adorées de sa maîtresse, il rencontra au détour d'un ravin le père Aubriot, debout, les deux mains appuyées sur un bâton.

Le père Aubriot était un vieillard sec, grand, vigoureux, qui, depuis bien des années vivait dans le pays, allant et venant de la Mayenne à la Sarthe ainsi qu'un Bohémien. Une barbe épaisse couvrait son visage, un manteau de laine blanche, comme en portent les bergers, pendait sur son épaule en toute saison, et le plus souvent il marchait tête nue sous la pluie et le soleil. On ne se rappelait pas précisément à quelle époque il avait paru dans le pays et personne ne connaissait son vrai nom. Le sobriquet d'*Aubriot* lui venait d'une chapelle ruinée qu'il habitait fréquemment et dont les pans de mur crevassés se dressaient sur les bords de la Vègre. Ainsi que les grands seigneurs prenaient jadis les noms de leurs terres, on avait étendu le nom de la chapelle sur l'habitant. Comme le père Aubriot aimait à rendre service le plus qu'il pouvait aux pauvres gens, qu'il était de bon conseil dans l'occasion, et facile à vivre, quoiqu'il parût en savoir plus long qu'il ne disait, les paysans l'accueillaient de leur mieux; il trouvait un gîte et du pain partout, frappait à toutes les portes, connaissait tout le monde, et vivait au hasard, au jour le jour, se fiant à Dieu pour le lendemain.

— Eh! dit Rodolphe en arrêtant son cheval; c'est vraiment le père Aubriot. Voilà long-temps que vous n'avez passé près de Burgallais; on se plaint de vous et chacun prétend que vous nous oubliez pour de nouvelles connaissances.

— Les vieillards n'ont pas le temps d'oublier, répondit le père Aubriot en branlant la tête; ils laissent cela aux jeunes gens comme vous qui êtes joyeux ainsi qu'une alouette.

— Alors que ne venez-vous nous voir, père Aubriot; sachez que Clairette vous attend et veut à toute force que lui vous disiez la bonne aventure.

— Clairette est une enfant et vous êtes un homme, reprit le père Aubriot d'une voix grave en prenant la main de Rodolphe; voulez-vous que je vous conte la bonne aventure à vous? Elle sera triste, triste comme toutes celles des gens qui aiment comme vous aimez.

— Qui dit cela? s'écria Rodolphe en rougissant.

— Le père Aubriot se promène beaucoup dans les champs et voit de loin quoiqu'il soit vieux. Il y a là-bas, ajouta-t-il en étendant son bras du côté de la Mayenne, une jeune fille qui chante sous les églantiers en regardant si un cavalier ne vient pas au travers de la lande. Il y a cinq lieues qu'il franchit en une heure.

— Silence!

— Oui, vous gardez le silence parce qu'il vous permet de garder l'espérance; mais le silence ne prévient pas le malheur, et cet amour-là sera malheureux. Vous souriez aujourd'hui, vous pleurerez demain.

— Pourquoi? demanda Rodolphe qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— Pourquoi? parce que je le sais; parce que l'infortune suit l'amour comme l'épervier suit l'hirondelle. Le père Aubriot a fait l'expérience de la vie; on peut vous dire ces choses là, à vous. Ecoutez, Rodolphe, reprit le vieillard avec une familiarité grave que son âge et son caractère autorisaient, vous marchez dans une mauvaise voie: si vous cherchez le bonheur dans cet amour, vous ne le trouverez pas, parce que vous ne vous marierez jamais avec Valentine de la Vaurie. Entre elle et vous, il y a le marquis Albert de Burgallais.

En finissant, le père Aubriot rejeta le pan de son manteau sur son épaule, serra la main du jeune comte, et s'enfonça dans les bois.

Rodolphe laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Le père Aubriot avait une grande expérience, il n'en pouvait douter; ayant l'habitude de juger des choses à venir par le caractère et les passions des gens qui le consultaient, il prévoyait juste, et le temps se chargeait le plus souvent de réaliser ses prophéties, si bien qu'il passait pour sorcier dans l'esprit de bien des personnes. Les dernières paroles du père Aubriot avaient attristé Rodolphe, et la crainte traversa son cœur comme une lame d'acier.

— Il n'est plus temps d'hésiter, dit-il enfin. Demain je saurai s'il a dit vrai. Et il lança son cheval dans la direction de Burgallais.

Le lendemain, Rodolphe fit demander un entretien à son père.

— Que voulez-vous, monsieur le comte? demanda le marquis, lorsqu'un laquais eut introduit son fils dans son cabinet de travail, sombre pièce enfermée dans une des quatre tours du château, et qu'éclairait, jour et nuit, une lampe pendue au plafond.

— Je viens vous parler d'une affaire grave, monsieur le marquis, si grave que d'elle dépend le bonheur ou le malheur de ma vie.

— Parlez, je vous écoute; mais surtout point de phrases et soyez bref.

— Depuis un an, reprit Rodolphe en appelant toute son énergie à son aide pour ne pas se laisser intimider par cet accueil, depuis un an, j'aime avec toute la puissance de mon âme...

— Mlle Valentine de la Vaurie! Je le sais.

— Et je viens vous prier de vouloir bien demander sa main pour moi au baron de la Vaurie, son père.

— Je ne la demanderai pas, monsieur.

— Mais pourquoi donc?

— Bien qu'il ne soit pas dans mes habitudes de vous rendre compte des motifs qui me déterminent, je veux bien, pour cette fois, vous en faire part, mais pour cette fois seulement. Mlle de la Vaurie n'est point d'une assez grande famille et n'a pas une assez grande fortune pour vous. Au fils aîné de la maison de Burgallais, il faut la fille d'un duc et pair.

— Mais j'aime Valentine, mon père!

— Vous l'oublierez.

— Je n'aimerai jamais une autre femme!

— A celle que je vous destine, il me suffit que vous lui donniez votre nom et votre main.

— Au nom de ma mère, je vous en prie!

— Assez. Je vous ai répondu, et vous savez que je ne reviens jamais sur mes résolutions; laissez-moi donc, et songez à m'obéir.

Quand il revit Valentine, Rodolphe lui raconta la conversation qu'il avait eue avec son père.

— Mais je suis majeur, ajouta-t-il, et je puis...

— Arrêtez, Rodolphe, quelque sincère que soit l'amour que j'ai pour vous, je ne voudrais pas être votre femme à ce prix-là. Il faut obéir à votre père et renoncer à moi.

Rodolphe voulut résister et contraindre Valentine à l'entendre; mais Valentine fut inexorable. C'était une femme d'un caractère noble et fier qui ne voulait des choses qu'autant qu'elles étaient faites comme sa conscience lui disait qu'elles devaient l'être. Le sentiment de l'abnégation et du dévoûment était inné dans son cœur; elle lutta contre Rodolphe, et quand elle vit qu'il ne cédait pas, elle se décida à prendre le voile dans un couvent de Laval pour le contraindre à l'oublier. Mais elle ne pouvait vivre ainsi; une maladie de langueur s'empara d'elle, et le sacrifice qu'elle avait fait ayant épuisé ses forces, elle mourut après six mois de religion.

— Vous me l'aviez dit, père Aubriot, répétait Rodolphe au vieillard; l'infortune devait suivre cet amour comme l'épervier suit l'hirondelle.

A quelque temps de là, le marquis de Burgallais manda son fils dans son cabinet:

—Je vous ai déjà parlé, monsieur le comte, des projets de mariage que j'avais formés. Maintenant, j'ai trouvé le parti qui vous convient; un parti aussi noble, aussi riche, aussi avantageux que peut le souhaiter un gentilhomme de bonne maison, et qui vous mettra doublement en position de faire une brillante figure dans le monde. Mlle...

— Arrêtez, mon père, dit Rodolphe d'une voix ferme et la tête haute. Il n'est point nécessaire que vous m'appreniez le nom de la femme que vous me destinez, parce que, quel qu'il soit, je suis parfaitement résolu à ne pas m'unir à celle qui le porte.

— Rodolphe! s'écria le marquis en jetant sur son fils ce regard terrible qui reluisait sous ses paupières quand la colère s'éveillait en lui.

— Ecoutez, mon père; ceci est une chose sérieuse qui veut être traitée une fois pour toutes et sans emportement. Vous n'avez pas voulu me laisser épouser Valentine, et Valentine est morte. Je m'étais soumis parce que c'était votre volonté, et que Dieu ne bénit pas un mariage où le père n'accompagne pas le fils à l'autel. Je vous ai fait le sacrifice de ma vie, je le devais; mais le sacrifice de mon amour, non. J'aime encore, j'aimerai toujours celle qui n'est plus, et aucune autre femme ne touchera ma main.

— Rodolphe! murmura sourdement le marquis en serrant convulsivement le bras de son fauteuil.

— Ecoutez encore; je n'ai pas tout dit, reprit Rodolphe avec la même voix calme et le même regard assuré. Ne cherchez pas à briser ma résistance par votre autorité; ce serait vainement que vous le tenteriez. J'ai fait jusqu'à ce jour un médiocre usage de ma volonté, mais c'est votre sang qui coule dans mes veines; et, croyez-le bien, ma volonté, quand elle se manifeste, est inébranlable comme la vôtre. Ainsi donc, cédez cette fois-ci comme j'ai cédé la première, et restons ce que nous sommes. Si vous voulez pour notre famille une splendide union, mon frère Victor est là, et, plus que moi, sans doute, il est prêt à accepter un grand nom et une belle fortune. Lui ou moi, qu'importe! Ne sommes-nous pas tous deux les héritiers de la famille de Burgallais? Maintenant, à mon tour, je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. C'est assez comme cela.

Et Rodolphe, après s'être incliné, sortit lentement du cabinet.

Le geste, le regard, la voix de son fils avaient singulièrement frappé le marquis. Lui qui se connaissait en volonté, comprit que celle que Rodolphe venait de lui manifester serait invincible, et il renonça à son projet, non sans regret, mais sans hésitation. Peut-être même ne fut-il pas fâché, au fond du cœur, d'avoir trouvé chez l'aîné de ses fils cette résolution ferme, cette énergie indomptable qu'il estimait comme la meilleure qualité chez un chef de famille et qu'il possédait lui-même à un si haut degré. Il espérait aussi que lorsque le temps aurait affaibli le souvenir de Valentine, Rodolphe se laisserait marier par désœuvrement, ou peut-être même par ambition, car il savait que l'ambition vient avec l'âge, et il pouvait compter alors que, sous la tutelle de son fils, le nom des Burgallais ne péricliterait pas.

Sur ces entrefaites, la révolution de juillet éclata. Le marquis de Burgallais eût bien voulu guerroyer contre les bleus; mais il comprit que le temps n'était pas encore venu, et il attendit. Son fils Victor, qui avait été page à la cour de Charles X, sous prétexte de visiter les augustes exilés, dont il se souciait médiocrement, voyagea en Ecosse et en Allemagne, puis retourna à Paris, où il vécut jusqu'au jour où la lettre de son père vint l'arracher brusquement à ses doux loisirs.

Après sa première et courte entrevue avec le marquis, il sortit un instant dans le parc avec son frère.

— Que penses-tu de ceci, Rodolphe? lui dit-il.

— Je pense que cela doit être fort grave. Le marquis ne fait jamais entrer personne dans son cabinet pour des motifs de peu d'importance, et il n'a pas l'habitude non plus de promettre si solennellement un entretien après avoir si long-temps parlé. Ce projet qu'il veut nous communiquer est sans doute un plan tout à fait arrêté; nous n'aurons, j'imagine, qu'à en prendre connaissance et à l'approuver. Mais, encore une fois, ce doit être quelque chose de grave et de très grave.

— A demain donc, reprit gaîment Victor, et nous le saurons.

Lorsque les deux frères furent introduits dans le cabinet de la tour, le marquis de Burgallais était assis dans son grand fauteuil écussonné, devant une table couverte de papiers. La lampe suspendue au plafond jetait une clarté vive sur son visage, qui parut aux jeunes gens plus austère encore qu'ils ne l'avaient jamais vu.

Le marquis ajouta quelques mots au bas d'une feuille qu'il lisait, puis se leva.

— Si je voulais vous développer mes plans en paroles, leur dit-il de sa voix brève et hautaine, ce serait un trop long discours que j'aurais à vous faire. Il vaut donc mieux que vous preniez vous-mêmes connaissance de ces papiers. Approchez-vous de cette table et lisez.

Tandis que Rodolphe et Victor parcouraient attentivement les papiers mis sous leurs yeux, le marquis se promenait lentement dans son cabinet, allant de l'étroite fenêtre, percée dans le mur épais, à la porte lourde et massive. De temps en temps, il s'arrêtait pour jeter un coup d'œil sur ses fils, comme s'il eût voulu surprendre leur pensée dans l'expression de leur visage.

Quand ils eurent fini, les deux jeunes gens se levèrent, et le marquis se replaça dans son grand fauteuil :

— Que pensez-vous de cela? dit-il, en les couvrant de son regard brillant.

— Je pense, répondit gravement Victor, que c'est tout simplement un projet d'insurrection. Vous voulez refaire la Vendée et aller déclarer la guerre au gouvernement de juillet.

— Vous appelez cela un gouvernement? reprit le marquis. Un gouvernement! un chaos d'affaires misérables, mues par d'infâmes passions; un tohu-bohu de lois, de discours, d'émeutes, où règnent, en se querellant, un tas de journalistes et d'avocats; un pêle-mêle hideux de principes révolutionnaires et de pensées vénales; un je ne sais quoi de vide et de bruyant à la fois: des gens qui parlent et qui agiotent; l'hypocrisie et la cupidité au cœur de l'état, et vous appelez cela un gouvernement?

Le marquis était debout et parlait avec une véhémence étrange chez un homme d'apparence aussi morne.

— Ecoutez, reprit-il enfin en rappelant toute sa gravité, il ne s'agit plus de discuter, mais d'agir. Vous avez lu ces papiers; le plan d'insurrection vous paraît-il bien conçu?

— Oui, dirent à la fois Rodolphe et Victor.

— Vous ne savez pas encore tout. J'avais compté sur la noblesse de Paris, mais les lettres que vous m'avez remises, monsieur le vicomte, me prouvent que l'égoïsme et la peur ont tué le dévoûment dans son cœur. Les gentilshommes de Paris aiment (1) mieux conspirer au bois de Boulogne que de se battre dans la Vendée; mais nous nous passerons d'eux. Ce que je vous ai fait lire n'est que le plan; voici maintenant les moyens d'exécution : MM. Guitter Saint-Martin et Leroi disposent de quatre cents hommes dans la Mayenne; M. Gaultier doit agiter l'arrondissement de Château-Gonthier avec cent chouans, dont plusieurs ont fait la guerre de Vendée; M. de Pont-Farcy et M. Guays se chargent du département d'Ille-et-Vilaine, à la tête de cinq cents hommes; à Beaupréau, nous pouvons compter sur M. de Cosnaron, qui aura deux cents fidèles royalistes sous ses ordres; M. de Guèze parcourt le Morbihan et la Bretagne, depuis Quimper jusqu'à Nantes. Les réfractaires sont nombreux déjà dans la Touraine et le Poitou; des émissaires habiles et fidèles sèment l'agitation dans tous les départemens de la vieille Vendée. Nous avons des armes et des hommes. C'est sur moi et M. de Bordigné que repose le soin d'insurrectionner la Sarthe; et toutes nos mesures sont prises. Il ne faut qu'une étincelle pour allumer l'incendie, et cette étincelle, MADAME l'apportera.

— MADAME! s'écrièrent les deux jeunes gens étonnés.

— Elle-même! qui ne tardera pas à rejoindre les défenseurs du bon droit, et dont les mains royales agitent le drapeau blanc, que, si Dieu nous vient en aide, nous irons planter aux Tuileries.

En disant ces mots, le marquis de Burgallais levait sa main vers le ciel, avec une attitude, un geste pleins de noblesse et d'enthousiasme; son regard étincelait et le sang empourprait ses joues.

Jamais Rodolphe et Victor ne l'avaient vu si ardent dans ses paroles, si véhément dans son geste, si plein de chaleur dans son action. Ils demeurèrent muets, comprenant qu'aucune puissance humaine n'arrêterait leur père dans la voie où il s'engageait.

— Vous m'avez entendu, reprit le marquis, quand son émotion passagère se fut un peu calmée. Maintenant êtes-vous prêts, en bons et braves gentilshommes, à combattre avec nous, à marcher avec moi?

— Oui, répondirent ensemble les deux frères, après s'être regardés tous deux un instant.

— C'est bien, reprit le marquis en tendant la main à ses fils. Je reçois votre parole. Allez. Quand l'heure de tirer l'épée sera venue, je vous en instruirai.

Les deux frères descendirent dans le parc.

— Eh bien! dit Victor en souriant, nous voilà donc conspirateurs!

— C'est une entreprise folle, répondit Rodolphe. Bien conçue dans ses détails, elle pèche essentiellement par la base; le marquis, notre père, et les autres chefs comptent sur une insurrection générale dans le pays. Ils se trompent. On ne refait pas deux fois la même chose, et la vieille Vendée est morte. Tout cela aboutira à une méchante guerre de guérillas derrière les haies, on emportera d'assaut quelques fermes, et le drapeau blanc qu'on veut planter aux Tuileries, flottera tout au plus sur le clocher de trois ou quatre pauvres hameaux. Puis, au bout de deux mois, nous serons tous morts ou prisonniers.

— C'est un avenir sombre que nous nous préparons là, dit Victor; mais si tu t'y es engagé si promptement, qu'espère-tu donc?

— Ne te l'ai-je pas dit? je compte me faire tuer et ma mort ne passera pas pour un suicide.

En attendant les événemens, Victor passait son temps à la chasse, où il exerçait sa merveilleuse adresse, et dans le pavillon du vieux garde, Pierre Bury, qui s'était démis de ses fonctions en faveur de son fils, Jacques, jeune et beau garçon, qui pouvait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans. Dans ce pavillon, Victor rencontrait Clairette, et plus il la voyait, plus il cherchait à la revoir. Clairette l'accueillait toujours avec son souriant visage, mais ne semblait prêter qu'une médiocre attention à ses discours.

— C'est une étrange chose, disait-il en la quittant, j'ai connu quelques grandes dames qui y mettaient moins de façons. Que mes amis du boulevart des Italiens riraient, s'ils me savaient à la fois, moi, Victor de Burgallais, amoureux et conspirateur!

Jacques Bury était trop loyal pour rien comprendre au manége du jeune vicomte; il chassait avec lui et ne s'inquiétait de rien, pourvu qu'au retour la main de Clairette se perdît dans la sienne et que sa douce voix lui dît, avec un sourire : bonjour, mon ami.

Victor savait que Clairette n'était pas la sœur de Jacques; il se souvenait aussi que Rodolphe lui avait dit qu'elle était sa fiancée, mais il ignorait à quel titre elle dormait sous le toit de Pierre Bury.

---

(1) Tous ces noms appartiennent désormais à l'histoire; nous les avons pris dans les colonnes du *Moniteur*.

Un jour qu'il battait les bois en compagnie de Jacques, il amena habilement la conversation sur ce terrain-là.

— Je la croyais ta cousine, dit-il de l'air le plus innocent du monde au garde-chasse, qu'il s'était repris à traiter familièrement comme au temps de leur enfance.

— Clairette ma cousine? point. Nous n'avons pas le même sang dans le corps.

— Eh bien, je m'étais imaginé, je ne sais pourquoi, que c'était la fille de la pauvre Marthe, la sœur de ton père, qui mourut en 1829, l'année du grand froid.

— On voit bien que vous avez quitté le pays depuis long-temps : la pauvre Marthe n'avait pas d'enfant.

— Ah ! fit Victor, qui le savait très bien ; comme je voyais Clairette dans ta maison, je la croyais une orpheline de tes parentes.

— C'est en effet une orpheline, mais voilà tout, quoique j'espère en faire plus tard mieux qu'une parente. Ah ! reprit-il un instant après, il n'est pas étonnant que vous ne sachiez pas ce qu'est Clairette, puisque moi-même je l'ignore.

— Comment cela ?

— Et personne, dans le pays, n'en sait plus que moi à ce sujet.

— Mais c'est un roman que tu me fais là.

— Point, c'est une histoire, et puisque votre frère ne vous l'a pas contée, je vais vous dire ce que je sais ; ce n'est pas long. C'était pendant une nuit, il y a long-temps de cela, dix-huit ans à peu près...

— Dix-huit ans; en 1814 alors?

— Oui ; mais tenez, c'était trois jours après que votre oncle, le marquis Ulric, eut été trouvé mort dans la forêt. Je me rappelle encore cette nuit-là comme si elle se fût passée hier. Il était neuf heures, et la veillée finissait, lorsque tout à coup le chien de mon père, qui était rentré ce soir-là aux Fonteceaux, se prit à gronder en levant la tête.— A bas! lui dit-il ; et le chien se recoucha en grondant. Alors nous entendîmes un bruit dans le lointain ; c'était comme des plaintes et des gémissemens. Nous écoutâmes en nous regardant; moi qui étais petit et pas plus haut que cette bruyère, je courus me blottir, ayant peur, tout contre ma mère.

— Il semble qu'on appelle, dit-elle en prenant ma tête dans ses mains,

— Je vais voir, dit mon père, et il sortit avec le chien. Alors il vit, dans le taillis qui entoure la ferme, une femme qui courait en déchirant sa robe aux épines. Elle était haletante et échevelée.

—Sauvez-moi! sauvez-moi! criait-elle; et voyant mon père, elle se jeta vers lui, prit sa main et tomba à genoux. Mon père appela ma mère et se dirigea vers la lisière du taillis ; la nuit était claire et il aperçut rôdant çà et là trois ou quatre hommes qui sortaient du bois, riant et courant. Le chien hurla d'une façon terrible et mon père arma son fusil. J'étais contre la porte de la ferme, et je voyais tout sans respirer.

— Que faites-vous là? dit Pierre en marchant vers ces hommes.

— Nous cherchons une femme qui s'est perdue, répondit l'un d'eux avec un éclat de rire.

— Et elle nous fait diablement courir, dit un autre en s'essuyant le front.

— Vous la connaissez donc? reprit mon père.

— Quelle demande, s'écria le troisième ! Si c'était notre femme, est-ce que nous la chercherions?

— Vous êtes des misérables, répondit Pierre ; si vous ne vous en allez pas tout de suite et vite, vous aurez affaire à moi, et vous saurez ce que c'est que Pierre Bury, le garde-chasse.

Ces hommes, qui étaient des jeunes gens de Parennes, connaissaient mon père, dont la force et le courage étaient en grande réputation dans le pays. Ils ne répondirent pas et s'éloignèrent au plus vite.

Quand il rentra dans la ferme, il trouva la pauvre femme étendue sur un lit, évanouie; il y avait des gouttes de sang sur ses mains et son visage, et je la croyais morte, tant elle était pâle et raide. Je m'étais agenouillé par terre, et je la regardais en pleurant; elle était belle comme l'image de la bonne Vierge, que ma mère avait fait clouer au dessus de mon berceau. Après qu'il eut déposé son fusil dans un coin, ma mère parla tout bas à l'oreille de Pierre.

— Pauvre femme, dit-il en embrassant ma mère, nous la garderons avec son enfant si elle est abandonnée.

Le lendemain, l'inconnue revint à elle, mais sa pauvre tête était bien malade ; dans ses heures d'égarement, elle parlait souvent dans une langue que nous ne comprenions pas, et que j'ai su, depuis, être de l'anglais ; puis, elle embrassait les mains de ma mère en pleurant. Pierre fit des recherches dans le pays, il ne put rien apprendre ; seulement, un herbager lui dit un jour qu'il avait vu cette femme dans un château, près de Villaine. Il alla à ce château ; la famille avec laquelle elle avait vécu en était partie depuis trois semaines. Depuis ce temps l'étrangère resta chez nous, qui habitions alors le pavillon où le nouveau marquis nous avait fait venir; elle était d'un caractère si bon, si doux, que ma mère se prit à l'aimer comme une sœur, et moi comme ma mère. Souvent, quand elle était seule, elle répétait tout bas : « Mort!... mort! » et elle sanglotait ; lorsqu'elle apprit la mort du marquis Ulric, elle baissa la tête en disant : « Lui aussi ! » Ces mots entrecoupés intriguaient mon père, mais à toutes ses questions, l'étrangère restait muette ou répondait seulement : « C'est fini, tout est fini ! » Enfin on s'habitua à ne plus la questionner. Quand sa fille naquit, elle l'appela Clary ; ce nom étant difficile à prononcer pour nous, nous disions Clairette. L'enfant grandissait en mêlant le français et l'anglais, mais nous l'aimions tant que chacun de nous la comprenait par instinct. Souvent sa mère lui faisait chanter une chanson de son pays, qui était sur un air si triste qu'il nous en venait, à tous, des larmes aux yeux, quoique nous ne sussions pas ce que cela voulait dire. Enfin, la pauvre étrangère mourut, et ce fut un grand deuil dans toute la maison, car nous la regardions comme de la famille. Sa fille avait alors cinq ou six ans. Quand elle fut plus grande, on l'envoya à l'école, où elle apprenait tout en un instant. Plus tard, voulant faire quelque chose dans une maison où tout le monde travaillait, disait-elle, elle eut l'idée d'acheter un petit cheval, et se mit à courir les environs, vendant à toutes les fermes des mouchoirs, des bas, des couteaux, des aiguilles qu'elle faisait venir de la ville. « Je suis colporteur, disait-elle en riant, et de ce que je gagne je fais deux parts, une pour vous, l'autre pour ma dot, » et elle fait ainsi qu'elle a dit.

— Et vous la laissez courir ainsi par la campagne ? demanda Victor.

— Et pourquoi pas? nous ne voulons pas la contrarier ; et puis chacun la connaît et l'aime; d'ailleurs, on sait qu'elle est plus que ma sœur, ce qui fait qu'on la respecte.

Si l'on s'étonne de la manière dont Pierre Bury avait accueilli l'étrangère, on doit se rappeler qu'il y a dans le caractère de l'homme, tel que l'a fait notre société, d'étranges anomalies ; les plus emportés dans leurs passions politiques sont parfois ceux qui exercent le plus noblement la charité évangélique. Fanatique lorsque ses sentimens religieux et royalistes étaient mis en jeu, Pierre était plein de droiture et de bonté dans les circonstances ordinaires de la vie.

Depuis le récit que lui avait fait Jacques, la pensée de Victor était plus vivement attachée à Clairette; elle avait autour de sa jolie tête cette auréole romanesque qui plaît tant aux esprits jeunes et ardens.

— Ah ! fit Clairette un soir qu'elle rencontra Victor dans un petit chemin creux qui allait de Sainte-Suzanne à Burgallais, je ne pouvais tarder à vous rencontrer; voilà bien sept ou huit heures que je ne vous avais vu, et c'était bien long.

— Méchante! dit Victor d'une voix dont la tristesse était tempérée par un sourire ; ne savez-vous pas que je vous cherche toujours ?

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, reprit Clairette, en cueillant des petites fleurs bleues dans les herbes. Est-ce que vous ne craignez pas de vous brouiller avec les dames de Paris ?

— Et que m'importent toutes les autres femmes! Ne savez-vous pas...

— Quoi? dit-elle en levant sa tête.

Le regard de Clairette était si ferme, sa voix si calme, l'expression de son visage si pleine de dignité, que Victor, malgré toute son audace ordinaire, pâlit et rougit tour à tour, balbutia et sentit son cœur battre comme il n'avait jamais battu à Paris.

— Écoutez, monsieur Victor, reprit Clairette, quand elle le vit si troublé, je ne serais pas de mon sexe si je n'avais deviné ce que vous voulez me dire; mais quoique je ne sois qu'une pauvre fille sans parens, j'ai un cœur aussi fier que les demoiselles nobles de Laval. Je ne crois pas que vous m'estimiez assez peu pour penser que je consente à devenir votre maîtresse, et je ne pourrais jamais devenir votre femme, parce que votre père est le marquis de Burgallais. Ne me parlez donc plus de choses que je ne dois pas entendre, et que vous ne pouvez plus me répéter sans manquer à l'honneur. D'ailleurs, je suis la fiancée de Jacques...

— Mais vous ne l'aimez pas! s'écria Victor.

— C'est vrai, dit la jeune fille en baissant les yeux, je ne l'aime pas comme vous l'entendez; mais il n'y a pas dans tout le pays un cœur plus généreux, plus dévoué que le sien, et quand je serai sa femme, je m'y appliquerai si bien en priant Dieu, que je finirai par l'aimer.

— Jamais, jamais! reprit Victor impétueusement, et un jour vous regretterez peut-être...

— Et alors même que cela serait possible, interrompit vivement Clairette, vous n'en seriez pas plus heureux, car je me tairais et vous ne le sauriez jamais.

Pauvre fille! elle rougissait déjà en disant ces mots et ses mains tremblantes laissaient échapper le petit bouquet de fleurs bleues qu'elle avait choisies.

Rodolphe entrait dans le chemin, et Clairette se retira confuse sans oser lever les yeux sur Victor.

— Mon frère, s'écria Victor quand il vit Rodolphe à ses côtés, elle n'aime pas Jacques, elle ne l'aimera jamais. Et ses yeux brillaient d'une joie folle.

— Victor, répondit Rodolphe d'une voix sévère, ce que tu dis là est mal ; si elle ne l'aime pas, il y a lieu de s'en affliger, et non de s'en réjouir.

— Mais c'est que tu ne sais pas, reprit Victor en hésitant...

— Je sais tout ; ne suis-je pas ton frère et ne sais-je pas lire dans ta pensée? Crois-moi, oublie un amour qui ne peut traîner, comme le mien, que le malheur à sa suite ; il en est temps encore ; ne récompense pas par le désespoir le dévoûment d'une famille qui nous est fidèle comme le chien à son maître. Jacques est un ami pour nous. Pierre est le plus vieux serviteur de notre père ; laisse donc Clairette parmi eux, ce serait une chose lâche que de lui apprendre à t'aimer, car tu lui volerais son bonheur. Viens donc et oublie-la.

— L'oublier! l'oublier! murmurait Victor en marchant; est-ce possible maintenant?

— Mes fils, leur dit le soir le marquis en jetant une lettre sur la table, MADAME est débarquée aujourd'hui à Marseille. La Vendée l'attend. Dans trois jours l'insurrection!

Pendant que cela se passait au château, Jacques rentrait au pavillon.

— C'est une chose étrange, disait-il en accrochant son fusil au ratelier: depuis quelques jours je rencontre çà et là, dans la lande et dans la forêt, des figures sinistres que je ne connais pas. Ces gens-là m'évitent quand je marche vers eux; certainement on trame quelque mauvais coup aux environs.

— Ne t'inquiète pas de cela, mon fils, lui dit Pierre en nettoyant la platine de sa vieille carabine.

— Que je ne m'inquiète pas de cela, mon père! comment cela serait-il possible quand je vois ici tout ce que j'aime le plus au monde, dit-il en jetant les yeux sur Clairette qui regardait tristement le feu? Tenez, mon père, tout ce qui se passe ne me présage rien de bon. Aujourd'hui encore j'ai vu Cardoualle, le garde-chasse de M. de Bordigné, Cardoualle qui joua un si terrible rôle en 1815. Que vient-il faire ici? Si demain je le rencontre de nouveau.....

— Tu le laisseras passer, Jacques, reprit le vieux Pierre en appuyant son fusil contre le mur après l'avoir chargé.

— Cependant...

— Je le veux. Cardoualle est mon ami, et demain il viendra coucher au pavillon.

Pierre sortit et se dirigea vers le château. Le marquis l'attendait.

— Pouvons-nous compter sur ton fils, mon vieux garde? lui demanda M. de Burgallais en prenant sa rude main.

— Je ne le crois pas, monsieur le marquis ; cet enfant-là a sucé de mauvais principes au Mans, où je l'avais envoyé.

— C'est une mauvaise chose que les écoles; je te l'avais dit, Pierre. On oublie son Dieu et son roi en apprenant une vaine et orgueilleuse science. Mais tout n'est pas perdu. Je lui parlerai demain.

Le lendemain, Jacques était mandé au château. Le marquis se tenait dans sa grand'salle, ses deux fils debout auprès de lui.

— Jacques, lui dit-il, quand le jeune garde-chasse fut entré, j'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre. La classe de 1829, à laquelle tu appartiens, sera appelée ; j'en ai reçu l'avis aujourd'hui même de Paris, et tu recevras l'ordre de route dans quelques jours.

— Ma classe est appelée! s'écria le jeune homme en pâlissant.

— L'Afrique dévore beaucoup d'hommes, et il faut bien remplacer ceux qui meurent.

— Et il me faudra partir, aller en Afrique, abandonner Clairette! reprit Jacques d'une voix étouffée.

— Non, il dépend de toi de ne pas partir.

— Et comment faire? la récolte a été mauvaise cette année, et je ne suis pas assez riche pour acheter un homme; je suis fort, j'ai pris un mauvais numéro? que puis-je faire pour ne pas partir?

— Reste avec nous! s'écria le marquis d'une voix puissante, reste avec ceux qui vont se battre pour la bonne cause; augmente le nombre des fidèles serviteurs du vieux drapeau. Avant qu'il soit une semaine, tous les gens de cœur, tous les Vendéens auront pris les armes; ce sont tes frères, imite-les, et partage avec nous les dangers et la gloire d'une lutte où le triomphe nous attend.

— Réfractaire! dit Jacques en relevant la tête.

— Oui, réfractaire pour eux, mais soldat pour nous. Il n'y a que les lâches et les traîtres qui partent, les braves restent; ceux-là savent qu'il y a du péril à lutter contre une armée; mais c'est parce qu'il y a du péril qu'il est noble et généreux de le tenter. Prépare donc tes armes; lorsque l'ordre de route viendra, fais-en une bourre pour ton fusil, et, quand les gendarmes accourront, réponds à leur sommation en leur envoyant l'ordre avec une balle.

Tandis que le marquis parlait, Jacques s'était reculé en fronçant les sourcils.

— Quoi! hésiterais-tu? lui demanda M. de Burgallais.

— Non, je n'hésite pas, je refuse, répondit Jacques d'une voix haute.

— Tu refuses? toi le fils de Pierre Bury!

— Et c'est parce que je suis le fils de Pierre Bury que je le fais. Croyez-vous donc que j'aie oublié les récits que, pendant mon enfance, j'ai entendus au coin du feu, durant les longues veillées? récits terribles où il s'agissait de fermes brûlées, de villages pillés, de soldats égorgés, de champs ravagés; guerre impitoyable qu'on se faisait au coin des haies, sous le couvert des bois, dans les ravins, quand la nuit couvrait la campagne; guerre impie, où ceux qui mouraient, mouraient dans l'ombre, misérablement, sans gloire, tués par la main de gens qui parlaient leur langue et que la veille ils auraient appelés leurs frères s'ils n'avaient été égarés par des passions que je maudis!

— Jacques! s'écria le marquis.

— Oh! laissez-moi parler! Que chacun dise sa pensée, et que Dieu nous juge tous. Je ne suis qu'un paysan, mais je suis allé au Mans, j'ai étudié et j'ai appris à avoir le cœur d'un homme. Vous m'avez parlé de gloire, d'honneur et de triomphe; je n'ai compris qu'une chose, c'est qu'il s'agissait d'une guerre civile, et je ne veux pas de cette guerre. Si vous m'aviez demandé ma vie, je vous l'aurais donnée; j'ai mangé votre pain, et ceux de ma famille ont coutume de mourir pour ceux de la vôtre; mais faire ce que ma conscience condamne, jamais. Donc je partirai, et il sera de moi ce que Dieu voudra.

Jacques sortit la tête haute; comme il passait la porte, il sentit une main qui pressait la sienne, et une voix qui murmurait à son oreille : « Bien, Jacques, très bien! » C'étaient la main et la voix de Rodolphe.

Jacques instruisit son père du résultat de sa conférence avec le marquis. Le vieux garde-chasse se dressa d'un bond; la colère faisait trembler ses lèvres.

— C'est la première fois que, dans ma famille, il se trouve quelqu'un pour faillir à son devoir, dit-il d'une voix creuse, et le ciel a voulu que ce fût mon fils. Ce que le marquis de Burgallais t'a demandé, moi, Jacques, je te l'ordonne. Oseras-tu bien refuser encore?

— Vous en êtes donc aussi? mon père! J'aurais dû m'en douter, dit Jacques en cachant sa tête dans ses mains.

— Tant qu'il aura une goutte de sang dans ses veines, le vieux Pierre chouannera contre les *bleus*, dit le garde en étendant ses mains ridées. Parle, maintenant; seras-tu pour moi ou contre moi?

Jacques se tut. Clairette, toute pâle, le regardait.

— Faut-il donc que je te maudisse ou que je te tue? s'écria Pierre en levant ses bras vers le ciel.

Clairette, épouvantée, s'élança à ses genoux.

— Ceux qui parlent de tuer seront tués les premiers, dit une voix grave du côté de la porte. Pierre se retourna en frémissant. C'était le père Aubriot. Il tenait sur sa tête son manteau ruisselant de pluie; personne ne l'avait entendu ni vu entrer, tant la terreur emplissait le pavillon.

— C'est toujours le vieux Pierre, reprit-il d'une voix lente et sinistre, toujours lui qui parle de tuer, et qui a déjà un pied dans la fosse. J'ai entendu les corneilles crier en tournoyant sur les Fonteaux et les loups hurler dans la forêt; il y aura du sang répandu; prends garde que ce ne soit le tien.

Chacun demeurait immobile et silencieux. Pierre baissa la tête en promenant ses regards autour de lui.

— Oui, je vois ce qui s'est passé, répéta le père Aubriot en rejetant son manteau qui laissa voir sa haute taille et son visage flétri. Il y a ici un vieux chouan et son fils qui veut rester soldat, et parce que le fils a raison, le père appelle la malédiction de Dieu sur sa tête. Si la malédiction descend du ciel, sur qui donc tombera-t-elle?

— De quoi vous mêlez-vous? murmura le vieux garde : si tout ce qui se passe ici ne vous plaît pas, la lande est assez large pour pouvoir y passer sans rencontrer le pavillon.

— Je viens ici pour avertir ceux qui se perdent, comme le chien hurle quand la nuit approche. J'ai vu Cardoualle dans les bois, et j'ai compris que Pierre y serait bientôt; mais lorsqu'on quitte sa maison pour faire couler le sang, Dieu ne permet pas toujours qu'on y rentre. Pierre, si c'est là ta destinée, suis ta voie, mais ne maudis pas Jacques parce qu'il ne veut pas te suivre; ceux qui ont la tête blanche peuvent mourir; ceux qui sont jeunes doivent vivre. Laisse donc Jacques faire ce qu'il veut, entends-tu, Pierre? Jacques fait bien, et les fils rachètent les fautes des pères.

Pierre frémissait et se tenait debout, courbant la tête devant le père Aubriot.

Le vieillard ramena son manteau autour de son corps et sortit lentement.

Pierre respira comme si sa poitrine eût été débarrassée d'un poids terrible.

— Quand cet homme parle et me regarde, dit-il, avec cette voix puissante et ce regard éclatant, lorsqu'il étend vers moi son grand bras, qu'il lève sa tête, il me semble toujours voir et entendre quelqu'un qui est mort et que je n'ai pas oublié!

Deux jours après, une centaine de chouans étaient réunis au château de Burgallais et l'on apprenait par des émissaires que l'insurrection venait d'éclater simultanément dans la Mayenne, la Sarthe, les Deux-Sèvres, l'Ille-et-Vilaine, la Vienne et le Morbihan. Les bandes étaient encore peu nombreuses, mais les chefs de l'insurrection espéraient que les réfractaires et les mécontents ne tarderaient pas à les rejoindre après quelques succès.

— Les réfractaires de ce pays-ci ne seront pas nombreux si ton fils Jacques ne donne pas l'exemple le premier, disait le marquis, qui savait toute l'influence que, grâce à son intelligence, à sa force, à son courage, Jacques avait acquise sur les jeunes gens du voisinage.

— Cela viendra avec le temps, répondait Pierre, qui ne pouvait oublier les paroles du père Aubriot, et frissonnait à leur souvenir.

Le marquis se proposait de hâter la venue de ce temps par une mesure qu'il méditait; mais en attendant qu'il trouvât l'occasion favorable pour l'accomplir, il donna ordre à ses hommes de partir le jour même de leur première expédition. Le marquis était impatient de leur donner le baptême du feu, et de les engager si avant dans la route où ils les entraînait, qu'ils ne pussent plus regarder en arrière. Ses deux fils, Rodolphe et Victor, armés jusqu'aux dents et vêtus de peaux de chèvres comme les chouans, marchaient avec lui. Cardoualle et Pierre Bury restaient au château, pour tenter de leur côté un coup de main sur un détachement de soldats campés dans un hameau voisin.

Il y avait à quelques lieues de Burgallais, près de Saint-Symphorien, un hameau dont une compagnie de chasseurs à cheval, détachée du Mans, avait fait son quartier-général; les chevaux étaient parqués sur la place et les hommes couchaient dans les granges ; le jour, ils battaient le pays où quelques petites bandes inorganisées s'étaient montrées, et le soir, ils rentraient au village après avoir échangé quelques coups de fusil avec les chouans. Deux ou trois sentinelles veillaient à la sureté commune, hors du hameau. Avec les officiers, le détachement, en y comprenant trois ou quatre brigades de gendarmerie qu'on lui avait adjointes, pouvait compter de cent cinquante à cent quatre-vingts hommes. Le marquis de Burgallais

n'avait avec lui qu'une centaine de Vendéens assez mal armés; mais il connaissait parfaitement la position de l'ennemi; il avait pour lui l'avantage du terrain et de la nuit, et il sentait d'ailleurs la nécessité de frapper un coup dès le début.

Ils partirent donc tous à l'entrée de la nuit en filant par petites bandes à travers champs. A onze heures, ils se réunirent silencieusement auprès du village. Le marquis les divisa en deux troupes qui devaient agir simultanément de deux côtés opposés, afin de jeter la confusion dans la défense. Il donna le commandement de l'une de ces troupes à Rodolphe et se réserva celui de l'autre; puis, choisissant parmi ses hommes quatre des plus intelligens et des plus déterminés, il leur donna quelques instructions à voix basse, et on vit les quatre chouans, après avoir passé leurs fusils en bandouillère, se glisser en rampant le long des haies et des buissons vers le village endormi. Quand ces dispositions furent prises, les deux troupes se séparèrent, et, couchées à plat ventre, attendirent. Un instant après, on entendit un gémissement sourd, puis un son étouffé comme le bruit que ferait un corps en s'affaissant sur l'herbe.

— Bon, dit un chouan à l'oreille de Victor, voilà une sentinelle qui vient d'être saignée.

Un quart d'heure s'écoula et l'on n'entendit plus rien. Le marquis de Burgallais fronçait le sourcil lorsque deux jets de flamme brillèrent dans l'obscurité aux deux bouts du village; bientôt deux autres éclairs leur répondirent et un tourbillon de fumée, criblé d'étincelles, se déroula sur les toits de chaume.

— Marche! dit à voix basse le marquis en tirant son épée. Et les cinquante chouans se glissèrent, comme des couleuvres, vers les flammes qui ondulaient sous le vent. Une clameur terrible retentit soudain dans la plaine; les chasseurs venaient de se réveiller dans une fournaise.

— En avant! cria le marquis d'une voix tonnante. Et les cinquante chouans sautèrent dans le village.

Alors, ce fut une mêlée horrible; les balles et les couteaux tuaient les chasseurs sur le seuil des chaumières enflammées. Les chevaux avaient brisé leurs liens, et couraient, effarés et hennissans, au travers de l'incendie.

— Ah! fit un chouan qui marchait à côté de Victor, voilà le feu qui gagne la maison de Bury.

— Bury? dit Victor.

— Un cousin du garde, celui chez lequel va souvent la petite Clairette; elle est marraine de son enfant.

— Mon Dieu! s'écria Victor, je ne l'ai pas vue hier! D'un bond terrible il s'élança vers la maison, marchant sur les cadavres et les débris ardens.

— Bien, mon fils, lui dit le marquis qui le vit passer comme une flèche; bien! un Burgallais doit toujours être le premier.

Victor ne l'entendit pas. Il arriva à la maison et brisa la porte; la flamme entra avec l'air et il entra avec la flamme.

— Clairette! Clairette! criait-il en cherchant; la flamme s'attachait à ses habits et brûlait ses mains.

Une plainte étouffée lui répondit; il s'élança dans une pièce dont le plafond croulait, et ressortit, en marchant sur le mur en ruine, tenant une femme évanouie dans ses bras.

Ses pressentimens ne l'avaient pas trompé; chargé de son précieux fardeau, Victor courut déposer Clairette dans une cabane isolée hors du village.

Tandis que ces choses se passaient sur le front où le marquis commandait en personne, la troupe placée sous les ordres de Rodolphe avait exécuté la même manœuvre de l'autre côté. Le jeune comte marchait à la tête de ses hommes; mais pendant que les chouans brûlaient et tuaient, il allait droit devant lui, l'épée haute, sans frapper, écartant les coups qui le menaçaient et ne les rendant pas. Les chasseurs et les gendarmes, surpris par l'incendie, purent à peine opposer une faible résistance; plusieurs passèrent du sommeil à la mort, écrasés sous les ruines fumantes. Ce fut vainement que les officiers cherchèrent à rallier leurs soldats et à organiser la défense; entraînés eux-mêmes, ils durent demander leur salut à la fuite.

L'un d'eux arrivait au galop vers Rodolphe, lorsqu'en franchissant un fossé, son cheval s'abattit; en se relevant tout meurtri de sa chute, l'officier ramassa le sabre qui lui était échappé, et, voyant un chouan l'épée nue à la main près de lui, il s'apprêta à défendre sa vie.

Rodolphe baissa la pointe de son fer.

— Mon épée est toute blanche, dit-il avec un triste sourire, et à Dieu ne plaise que je la rougisse de votre sang. Remontez à cheval et partez.

Le chasseur, étonné, hésitait craignant quelque trahison, lorsque tout à coup cinq ou six chouans vinrent à passer par là.

— Vite à terre et immobile, si ne vous ne voulez être massacré, lui dit Rodolphe à voix basse. Le chasseur obéit.

— Qu'est-ce que cela? dit un des chouans en poussant l'officier avec la crosse de son fusil. Ah! ça porte une épaulette d'or!

— Je l'ai tué, reprit froidement Rodolphe; laissez cela, on ne ramasse rien tant qu'il y a à combattre, et on tire encore des coups de fusil là-bas. Allez.

— C'est bien, notre jeune maître. En avant, et vive le roi!

Les chouans s'éloignèrent.

— Maintenant, à cheval, reprit Rodolphe quand il les vit disparaître derrière un pan de mur, et fuyez.

— Merci, dit à son tour l'officier en serrant la main du comte. Cela se retrouvera peut-être.

Et il s'élança au galop hors du village.

Jacques Bury était resté au pavillon, sombre, inquiet. Clairette n'était pas là pour le raffermir et le consoler, et il ignorait que les chouans se fussent dirigés vers le village où elle avait été passer la journée; le marquis et ses deux fils savaient seuls quel était le but de l'entreprise. Cardoualle et Pierre Bury attendaient que la nuit fût tout à fait noire pour surprendre le détachement de soldats. Les ordres de route étaient arrivés pendant la journée à Sainte-Suzanne et dans les fermes. Jacques avait reçu le sien et s'apprêtait silencieusement à partir.

— Il ne partira pas, dit Cardoualle à Pierre, et malgré lui j'en ferai un réfractaire.

Vers le soir, Jacques et quelques jeunes gens étaient assemblés devant la porte d'un cabaret, sur la route; il était question du départ qui devait s'effectuer le lendemain à la pointe du jour. Cardoualle s'était mêlé parmi eux, et deux ou trois fois il parla bas à l'oreille des gars en leur versant à boire. Les gars ouvraient de grands yeux et se prenaient à rire.

— Bah! fit l'un d'eux; c'est bien fait; il était trop fier; il faut le lui dire.

Et il s'approcha de Jacques qui était assis la tête dans ses deux mains.

— Tu es triste, Jacques. Dam! ça se comprend; quand on quitte une fiancée aussi jolie que Clairette, il y a de quoi.

Jacques serra la main du jeune homme sans répondre.

— Après ça, vois-tu, reprit l'autre, il ne faut point trop se désespérer, il y a des femmes partout; le mieux est de ne pas s'attacher à ces sentimens-là. Qui sait ce que vaut la meilleure?

Jacques releva la tête et regarda son interlocuteur.

— Eh bien! voyons, qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça? quand je dis la meilleure, je sais ce que je dis; elle peut donner des rendez-vous à des galans tout comme les autres; et, ma foi! il n'y faut pas penser.

— Explique-toi, s'écria Jacques en se redressant.

— Voudrais-tu me dévorer, par hasard, parce que je répète ce que tout le monde sait?

— Quoi donc! parleras-tu enfin? reprit Jacques en appuyant sur l'épaule du bavard une main qui le fit ployer.

— Eh bien! ma foi, on dit, reprit le gars qui commençait à avoir peur, on dit que Clairette donne des rendez-vous à un jeune homme dans la traînée du *Chêne mort*.

C'était le nom du chemin qui conduisait de Sainte-Suzanne à Burgallais.

— Qui dit cela? dit Jacques en s'avançant pâle et le regard ardent.

Personne ne répondit.

— Qui dit cela? répéta-t-il d'une voix tonnante.

— Bah! tout le monde, fit un jeune homme impatienté.

— Oui, oui, tout le monde! hurla la foule. Chacun lâchement s'appuyait sur son voisin et déclinait la responsabilité de ses paroles.

— Alors tout le monde a menti, s'écria Jacques en promenant sur tous ses regards provocateurs.

Tous se turent. Cardoualle s'avança dans le cercle.

— Tout le monde le dit, et moi je l'ai vu.

Jacques s'élança vers lui et lui prit le bras dans sa main puissante. Cardoualle voulut se dégager, mais son bras semblait pris dans un étau.

— Il n'est pas besoin de serrer si fort, reprit-il; quand un homme, qui a la barbe grise, dit qu'il a vu, c'est qu'il a vu.

— Oh! tu mens, tu mens!

— Si tu n'étais le fils de Pierre Bury, je te ferais rentrer ces paroles dans la gorge. J'ai dit la vérité; si tu veux la connaître par tes yeux, va sur le chemin du Chêne mort et cherche Clairette. Tu la verras avec un jeune homme, un beau garçon, ma foi.

— J'irai, dit Jacques en lâchant le bras de Cardoualle; et si tu as menti, prends garde!

— Je t'avais bien dit qu'il ne partirait pas, dit Cardoualle à Pierre Bury, quand ils se mirent en marche pour leur expédition nocturne.

Les motifs qui avaient fait agir Cardoualle étaient faciles à comprendre; il importait au succès de l'insurrection dans ce canton de la Sarthe, que Jacques passât dans le camp des réfractaires. Son exemple devait entraîner tous les jeunes gens de la classe, et pour parvenir à ce but, tous les moyens paraissaient bons au vieux chouan, qui, dans sa sphère, raisonnait comme certains hommes d'état dans la leur. Depuis le jour où il avait été envoyé par M. de Berdigné auprès du marquis pour se concerter sur les dernières mesures à prendre, Cardoualle, en rôdant dans le pays, avait surpris Victor, un soir que le jeune vicomte causait avec Clairette, en marchant lentement le long du chemin; il l'avait revu plusieurs fois encore à peu près aux mêmes lieux; car Clairette ayant l'habitude d'aller souvent à Sainte-Suzanne pour son métier de colporteur, parcourait sans cesse la traînée du *Chêne mort*. Cardoualle ne connaissait pas le vicomte, qui portait, étant à la chasse, un costume fort simple et d'étoffe grossière: mais sachant que Clairette était la fille adoptive de Pierre Bury, il se tut d'abord; plus tard, lorsqu'il apprit qu'elle était la fiancée de Jacques, il comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cette circonstance pour le succès de ses desseins, et il se réserva d'en profiter dans l'occasion. On a vu de quelle manière il l'avait exploitée.

Pendant la nuit, Jacques se dirigea vers le village où Clairette s'était rendue pour un jour ou deux; sa douleur ne lui permettait pas la pa-

tience. Coupant en droite ligne à travers champs, il marchait d'un pas rapide, sautant par-dessus les haies, passant dans les halliers et les taillis sans prendre garde aux branches épineuses qui déchiraient ses jambes. Le jour commençait à poindre quand il arriva au détour d'un bois d'où l'on apercevait le village avec ses maisons de chaume accroupies dans la lande.

Jacques regarda et ne vit rien : le village tout entier avait disparu. Seulement, au dessus de la plaine, flottait un nuage de fumée que le vent du matin agitait; quelques traînées de feu couraient encore sur les débris calcinés. Jacques devina ce qui s'était passé, et, oubliant sa douleur, ne pensa plus qu'au danger qui avait menacé Clairette. Etait-elle vivante encore?...

Il s'élança vers la plaine. Les chouans, fatigués par la marche et le combat, s'étaient éparpillés autour du village, laissant çà et là quelques sentinelles pour veiller sur les groupes endormis. Le marquis et Rodolphe s'étaient retirés dans une cabane qui servait de quartier-général, et dont le toit conique supportait un léger drapeau blanc; Victor, qui avait d'abord laissé Clairette sous la garde de deux chouans, était retourné à la hâte, après avoir pris les instructions de son père, vers le lieu où celle qu'il aimait reposait évanouie. Aucune blessure ne mettait sa vie en danger, mais la terreur qui l'avait saisie au réveil avait anéanti toutes ses facultés.

Quand elle ouvrit les yeux, Victor était auprès d'elle. Clairette se voyant seule dans une chaumière avec le fils du marquis, le regarda fixement en passant sa main sur son front. Bientôt, tout ce qui s'était écoulé depuis la veille lui revint à l'esprit comme un rêve confus. Quelques gouttes de sang tachetaient les vêtemens et le visage de Victor.

— Vous êtes blessé? s'écria-t-elle en prenant ses mains dans les siennes.

— Non, dit-il d'une voix triste, mais je voudrais l'être; peut-être alors votre cœur garderait-il quelque souvenir de moi.

Les événemens de la nuit avaient trop vivement impressionné Clairette pour qu'elle pût conserver, dans cet instant, toute l'énergie de son caractère. Elle baissa la tête et fondit en larmes. Les lèvres de Victor effleurèrent son front brûlant, et se cachant le visage dans son tablier, elle se prit à sangloter en murmurant : « Mon Dieu, je suis perdue! »

L'amour, chez une jeune âme pleine d'ardeur et de croyance, a bien vite dissipé les craintes et les inquiétudes de la douleur. Victor aimait trop sincèrement pour n'avoir pas l'éloquence du cœur; au travers de ses larmes, Clairette sentit venir un sourire sur ses lèvres, et elle laissa aller sa tête sur l'épaule du jeune homme en attachant sur lui ses grands yeux mouillés.

La porte de la cabane s'ouvrit impétueusement, et Jacques parut sur le seuil, haletant, couvert de sueur et de poussière. Victor se retourna, et Jacques poussa un cri terrible en portant la main sur son cœur.

Après un instant de silence, Jacques s'écria :

— Cardoualle ne mentait pas; trahi! trahi! par elle!

— Non Jacques, dit Clairette en s'avançant vers lui le front couvert de rougeur, mais la tête haute. Je ne vous ai jamais dit que je vous aimais, et cependant si ce qui s'est passé aujourd'hui se fût passé hier, ma bouche vous l'aurait appris la première; oui, la première, répéta-t-elle en voyant que le garde-chasse secouait la tête. Jusqu'à ce jour je pouvais vous épouser sans mal faire; maintenant que j'ai lu dans mon cœur, je ne puis plus être votre femme, mais je puis toujours être votre sœur. Le voulez-vous Jacques?

Deux grosses larmes tombèrent des yeux du pauvre garde. Il prit la main que lui tendait Clairette et l'appuya sur sa large poitrine.

— Je n'aime que vous, et ma vie vous appartient, lui dit-il; votre mari ou votre frère, Jacques sera ce que vous voudrez.

Quelques chouans avaient vu Jacques, et la nouvelle de son arrivée était parvenue jusqu'au marquis.

— Lui, parmi nous! C'est étrange, dit-il; il faut que je le voie.

On le lui amena.

— Te voilà donc au milieu de tes frères, lui dit-il. Tu t'es enfin décidé. C'est bien.

— Si je suis venu, répondit Jacques, ce n'est pas pour rester. Je suis venu pour voir, et maintenant que j'ai vu, je m'en retourne.

— Mais il est trop tard. Déjà tu es réfractaire.

— C'est au Mans qu'on m'attend; je vais aller au Mans.

— Eh bien! va, lui dit le marquis en étendant le bras avec un geste de colère.

Puis, quand Jacques se fut éloigné :

— Non! s'écria-t-il, il ne sera pas dit que Jacques sera venu et qu'il nous aura quittés. A tout prix il faut qu'il reste.

Alors, à la hâte, il écrivit quelques mots.

— Tous mes hommes sont fatigués, dit-il en se levant; aucun, peut-être, ne pourra marcher assez vite. Holà, quelqu'un!

Germain, entra. Germain, le domestique de Victor, que le hasard et l'appât d'une récompense avaient transformé en chouan.

— Quelqu'un par là est-il en état de faire promptement une longue course? demanda le marquis.

— S'il s'agit d'aller à cheval, je suis prêt; mais s'il faut aller à pied...

— A cheval! mais c'est à merveille. Vite, monte sur le premier cheval qui te tombera sous la main, nous en avons arrêté plusieurs cette nuit; prends ce papier, pars ventre à terre, et quand tu seras au château, tu le remettras à Pierre Bury, qui doit y être; va!

Germain, qui était meilleur cavalier que piéton, fila comme une balle, franchissant les haies et les fossés.

Le marquis le suivit des yeux quelque temps. — S'il court toujours de ce train-là, il sera bientôt à Bourgallais. Germain sera mon piqueur.

Deux heures après, le cheval tombait mort dans la cour du château et Pierre Bury lisait la lettre du marquis.

— C'est bon, dit-il. Ce qu'il me demande sera fait.

Le soir même, au moment où la lune fendait un rideau de nuages qui barrait l'horizon, une petite troupe de soldats sortait du bois qui avoisinait les murs du parc de Burgallais. Ils se dirigèrent silencieusement vers le pavillon du garde, grimpèrent par-dessus le mur d'enceinte du jardin, tournèrent à l'entour du pavillon, et ne trouvant aucune issue ouverte, frappèrent violemment à coups de crosse contre la porte. Cependant le chien de garde n'aboyait pas.

— Qui va là? demanda une voix de femme tremblante.

— Au nom de la loi, ouvrez, répondit celui qui semblait être le chef de la troupe.

— Que voulez-vous?

— Pierre Bury, le garde-chasse du marquis de Burgallais.

— Il est parti, reprit sa femme, qui s'était agenouillée avec épouvante aux pieds d'un crucifix.

— Ah! il est parti, le brigand, s'écria le chef; c'est ce que nous allons voir.

Et à coups de crosse les soldats firent sauter les gonds et la serrure. Tous se précipitèrent dans l'intérieur. Les lumières s'éteignirent. Au milieu du tumulte, la mère de Jacques fut entraînée et jetée sans connaissance sur un banc. Bientôt la lueur des flammes éclaira le pavillon. Les meubles volaient en éclats; les soldats, qu'une sorte de rage semblait animer, pillaient et ravageaient. Cependant, si quelque observateur eût assisté à cette scène, il eût remarqué une espèce d'ordre dans leur fureur, et de la discipline dans leur exaltation. L'incendie dévora les ustensiles, les meubles, les provisions; mais le pavillon étant bâti en pierres, échappa à sa ruine.

Les soldats se retirèrent; celui qui marchait à côté du chef jeta en passant son manteau sur le corps de la pauvre mère.

— C'est une cruelle chose que j'ai faite là, dit-il en gagnant à grands pas la lisière du bois; j'ai failli me trahir quand j'ai vu mettre le feu à ce vieux lit où j'ai dormi trente ans, et je me suis senti trembler comme un enfant quand j'ai vu cette pauvre femme qui pleurait.

Jacques, en revenant, trouva le pavillon fumant encore; sa mère cherchait çà et là, avec des sanglots, le peu de choses que l'incendie avait épargnées. Pierre Bury, Cardoualle et deux ou trois autres Vendéens étaient assis sur l'herbe, regardant autour d'eux d'un œil morne.

— Qui a fait cela? demanda Jacques.

— Les bleus, répondit Cardoualle, les bleus qui brûlent les maisons des femmes quand les hommes n'y sont pas. Lorsque nous sommes arrivés, ils n'y étaient déjà plus.

— Oh! je me vengerai! s'écria Jacques tourmenté par la colère que les événemens qui s'étaient passés depuis la veille avaient amassée dans son cœur. Un fusil! un fusil!

— Tiens, dit Pierre en lui tendant une arme, avec un éclair dans les yeux.

Cardoualle saisit la main du vieux garde.

— Tu as perdu ta maison, lui dit-il à voix basse, mais tu as gagné ton fils.

La première tentative du marquis de Burgallais fut le signal de l'insurrection dans la Sarthe. Des bandes de réfractaires se montrèrent aux environs de Sablé, de La Flèche, de Saint-Calais, de Mamers sur toute la lisière des départemens de l'Orne et de la Mayenne; dans les bois de Charnie, de Sillé-le-Guillaume, de Berseigne; dans les montagnes de Coesron et de Montaigu. La révolte courut de commune en commune comme une traînée de flamme sous le chaume. Le marquis eut bientôt sous ses ordres trois cents hommes avec lesquels il tint la campagne depuis Fresnay jusqu'à Sainte-Suzanne.

Mais si la révolte avait été prompte, les moyens de répression furent rapides. Aux efforts de la troupe de ligne se joignit l'élan de la garde nationale, qui partout prit les armes avec la plus énergique résolution; et les succès partiels que les chouans avaient d'abord obtenus ne tardèrent pas à être rachetés. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que déjà bon nombre de bandes éparses avaient été atteintes et détruites; au bout d'un mois, la plupart des réfractaires avaient abandonné leurs chefs, et les combats terribles de la Vézonzière et de Carnay achevèrent de porter la démoralisation dans les rangs insurrectionnaires.

Depuis l'incendie du pavillon, la mère de Jacques s'était retirée chez un de ses parens, à Parennes, où Clairette l'avait rejointe. Victor, qui suivait la fortune de son père, faisait quelquefois dix lieues pendant la nuit, au risque d'être tué, pour la voir une heure. Il venait se reposer auprès d'elle des fatigues et des horreurs d'une guerre dont son cœur était las. Les brillantes couleurs de la jeunesse et de la gaîté s'étaient flétries sur les joues de Clairette, et les larmes avaient noyé l'éclat de ses yeux.

Ses entrevues avec Victor n'étaient pas ignorées du village où l'espionnage s'exerçait avec cette persévérance et cette astuce dont on ne trouve d'exemple que chez les paysans. Les bruits que Cardoualle avait répandus sur son compte, dans le cabaret, avaient circulé de bouche en bouche: les jeunes filles, qui la jalousaient pour sa beauté, se plurent à la ca-

lomnier perfidement dans l'esprit des jeunes gens dont plusieurs avaient eu à supporter les moqueries et les dédains de Clairette. Quand elle passait dans les rues du village, elle entendait des observations méchantes sur sa pâleur et sa tristesse, s'échanger entre les filles et les garçons; en sortant de l'église, le dimanche, quelques rivales ne craignaient pas de lui jeter à la face quelques épigrammes comme on les sait faire au village, sur ses rendez-vous nocturnes avec un noble. Clairette se taisait et pleurait. Si Victor ou Jacques avait su ce qui se passait à Parennes, certainement ils y seraient allés mettre le feu.

Un jour de fête, vers l'heure où le soleil se couche, les gens de l'endroit dansaient sur une pelouse, à quelque distance du village. En France, quels que soient les temps, on danse et on chante toujours; c'est un pays qui retrempe sa force dans sa gaîté. Clairette était par là, assise sur un petit banc, la tête inclinée sur sa poitrine. Les filles, après la danse, venaient se reposer près d'elle à l'ombre de deux ou trois grands châtaigniers. On la plaisanta sur sa rêverie; après les plaisanteries ce fut le tour des allusions. Clairette se leva sans répondre et prit le chemin de Parennes.

— Voilà le colporteur qui va rejoindre le gentilhomme, dit un jeune garçon en s'avançant.

Des éclats de rire répondirent à cette lâcheté; Clairette se sentit chanceler sur ses jambes.

Quand on vit qu'elle ne se défendait pas, chacun se mit à l'attaquer, plus qu'à la ville, les haines et les jalousies sont basses et méchantes à la campagne. Les danseuses riaient et applaudissaient, et les hommes, encouragés, avaient laché la bride à leurs jambes.

Clairette devint toute pâle, et faisant un effort suprême, elle se mit à courir; alors des huées s'élevèrent de la pelouse, et cette horrible poursuite qui, dix-huit ans auparavant, avait accompagné sa mère jusqu'aux Fonteeaux, recommença pour la fille, presque aux mêmes lieux et dans les mêmes circonstances. Égarée, muette, Clairette courait à perdre haleine au hasard, droit devant elle, et les jeunes gens du village, que cette chasse étrange amusait, s'acharnaient à suivre sa course haletante, huant et criant. L'ombre naissante obscurcissait la campagne; Clairette, à qui chaque minute faisait perdre ses forces en augmentant sa terreur, aperçoit dans la pénombre du crépuscule les murs de la chapelle d'Aubriot qui se dessinaient entre les touffes de genêts. Elle précipita sa course de ce côté, et, franchissant la porte, vint tomber épuisée aux pieds du vieillard.

Le père Aubriot la souleva dans ses bras: « Clairette! s'écria-t-il; qu'a-t-on fait à cette enfant? » Et il sortit.

Les jeunes gens s'arrêtèrent. Le vieillard secoua sa tête blanchie, et leva contre eux son grand bras décharné.

— Est-ce donc vous qui poursuivez une enfant? dit-il, vous, des hommes!

Les gars se reculèrent sans répondre.

— Je ne sais ce qui m'empêche d'etrangler l'un de vous, reprit-il en saisissant à la gorge celui qui était le plus rapproché, et l'etreignant avec une vigueur furieuse:

— Allez, soyez maudits, race de vipère!

Le père Aubriot remplissait de son influence mystérieuse toute cette partie sauvage de la Sarthe. On le tenait pour sorcier dans les bourgades, et les pâtres disaient que le soir il errait dans la campagne, cueillant çà et là la verveine et les nénuphars.

Les gars de Parennes firent le signe de la croix et s'éloignèrent lentement d'abord, puis plus vite, puis à toutes jambes comme s'ils entendaient toujours derrière eux retentir la malédiction du vieillard. Le remords avait pénétré avec la peur dans leur âme, et la danse ne se prolongea pas ce soir-là au village.

Clairette n'avait rien vu de ce qui s'était passé au dehors. Elle s'était accroupie dans un angle de la chapelle, en proie à toutes les terreurs et n'ayant plus même la force de pleurer.

Le père Aubriot était resté un instant sur le pas de la porte, son bras levé sur les jeunes gens qui fuyaient; tout-à-coup un son triste et cadencé qui s'élevait de la chapelle le tira de son immobilité; il rentra et trouva Clairette qui chantait. Un de ces phénomènes bizarres qui se reproduisent fréquemment dans les âmes ébranlées par une violente secousse avait rappelé à son souvenir flottant la ballade irlandaise que sa mère avait si souvent chantée à son berceau. Il y avait long-temps qu'elle croyait l'avoir oubliée, et maintenant, sous l'empire de cette épouvante qui touchait aux limites de la folie, les paroles avec le rhythme s'étaient présentées à son esprit, et elle s'était prise à la chanter comme une invocation.

Le père Aubriot regardait Clairette en l'écoutant. Tout-à-coup un cri jaillit de ses lèvres; Clairette, sans le voir, continuait lentement; le vieillard agité par une émotion violente, pressait sa tête dans ses deux mains, et, lentement, il s'approcha de la pauvre fille, le corps penché en avant comme s'il voulait aspirer ses paroles; de grosses larmes tombaient de ses yeux.

— Clairette, dit-il enfin, qui t'a donc appris cette chanson!

— Ma mère, répondit la jeune fille en levant ses grands yeux.

— Ta mère! ta mère qu'on appelait Clary?

— Oui! une sainte femme qui a bien souffert et qui est morte, quand j'étais tout enfant, dans la maison de Pierre Bury.

— Pauvre Clary! pauvre Clary! répétait le père Aubriot en secouant la tête. Et tu dis qu'elle est morte?

— Il y a treize ans. Quand elle me berçait sur ses genoux, c'était toujours avec cette chanson qu'elle m'endormait. Tenez, voici un petit anneau d'or qu'elle avait au doigt, et que depuis lors je porte attaché à ce ruban sur mon cœur.

— Ma fille! ma fille! s'écria le père Aubriot en pressant Clairette dans ses bras. Oui, c'est bien cet anneau, l'anneau que je lui avais donné! Mais comment se fait-il donc que je ne t'aie pas reconnue? Tu es belle comme l'était ta mère. Ah! ma pauvre tête; toute ma vie était comme un rêve obscur; mon cœur était dans le passé. Tu ne le sais pas, ma fille; j'ai tant aimé la pauvre Clary!

Clairette regardait le père Aubriot avec surprise, presque avec effroi. Il était tremblant, oppressé; ses yeux étincelaient sous les pleurs qui trempaient ses paupières élargies; il serrait convulsivement les mains de Clairette, l'embrassait sur le front en lui prodiguant les noms les plus tendres.

— Mais appelle-moi donc ton père, lui dit-il; est-ce que le vieil Aubriot pleurerait comme ça s'il n'avait pas retrouvé sa fille? Tu ne sais pas combien je l'aimais! J'aurais donné tout mon sang pour elle: c'est un événement terrible qui nous a séparés. Comme elle a dû souffrir! Pour moi elle avait refusé la main du marquis de Burgallais qui la lui avait demandée! Pour moi... ah! ah! reprit-il, avec un éclat de rire qui fit frissonner Clairette; cela est étrange, n'est-ce pas? mais tu ne peux pas savoir, non tu ne sais pas cela. Personne ne le sait; le marquis Ulric de Burgallais est mort; il a été tué!

— On m'a dit cela, en effet, dit Clairette; il y a long-temps.

— On me l'a dit aussi! J'ai vécu comme un fou! j'avais perdu Clary, Clary, ta mère; je ne sais pas ce que je suis devenu depuis ce temps-là; je ne m'en souviens plus; j'ai tout oublié, car je t'ai retrouvée; mais appelle-moi donc ton père?

— Mon père! dit Clairette en tremblant.

— C'est cela, s'écria le père Aubriot, fou de joie! Mais tu pleures encore! qu'as-tu donc? attends que je me rappelle. Oui, en effet, ces misérables te poursuivaient de leurs huées. Huer ma fille, et pourquoi?

Clairette pencha sa tête sur le cœur de son père et fondit en larmes.

Une pensée soudaine illumina l'esprit du père Aubriot.

— Tu aimes le vicomte Victor de Burgallais, lui dit-il.

— Oui, mon père, répondit Clairette d'une voix mourante.

— Je vous ai vus tous deux passant le soir dans les traînes, et quand je te rencontrais dans la lande, je ne tardais pas à le voir venir! Et lui, t'aime-t-il?

— Oh! mon père, je serais morte s'il ne m'aimait pas.

— Pauvre fille, reprit le père Aubriot en pressant de ses lèvres le front de Clairette! Tu as fait comme ta mère, mais il t'aimera comme je l'aimais. Ah! ils t'ont huée! Nous verrons bientôt ce qu'ils feront quand tu seras vicomtesse de Burgallais.

— Il n'ose pas encore en parler à son père.

— Ah! il n'ose pas, eh bien! c'est moi qui lui parlerai à ce terrible marquis Albert de Burgallais, et je te jure qu'il pliera comme un roseau. Viens avec moi, ma fille.

Les premières lueurs de l'aurore éclairaient les hauteurs boisées des collines lorsque le père Aubriot vit reluire les fusils des sentinelles vendéennes éparpillées dans les taillis. Tous les chouans avaient le visage morne; sous des huttes faites à la hâte avec des branchages, on entendait les plaintes des blessés qui se tordaient dans les convulsions de l'agonie. Bien des événemens s'étaient passés déjà. Le marquis de Burgallais ayant appris la mort de MM. Leroi et Guitter-St-Martin, les chefs de l'insurrection dans la Mayenne, et la dispersion des bandes dans l'arrondissement de Château-Gonthier, avait voulu frapper un coup vigoureux pour relever le moral de ses hommes, affaibli par des revers inattendus.

La veille du jour où le père Aubriot et Clairette s'étaient rencontrés, il était parti dans la nuit pour surprendre au point du jour une compagnie du 31e de ligne et une centaine de gardes nationaux de Mamers et de Beaumont, qui étaient campés dans une grande ferme aux environs de St-Rouesse-Vassé. Mais les sentinelles avaient donné l'alarme et les chouans furent reçus à coups de fusil. Le marquis n'était pas homme à faire retraite avant d'avoir tenté la bataille. Il s'élança le premier en avant, l'épée haute, en donnant l'ordre d'attaquer. Sa troupe le suivit vaillamment et le combat s'engagea d'une façon terrible tout autour de la ferme. Le marquis avait avec lui et ses deux fils, Rodolphe et Victor, Pierre et Jacques Bury et Cardouaille. On s'aborda donc sans hésiter de part et d'autre; mais le courage seul ne peut rien contre le courage soutenu par la discipline. Les chouans, après avoir perdu les plus braves d'entre eux, furent contraints de prendre la fuite. Au moment où le mouvement de recul s'effectuait, après cet instant d'hésitation qui marque le passage de l'attaque à la retraite, Jacques, qui se battait avec le sombre désespoir d'un homme qui n'attend plus rien de la vie, se trouvait engagé au milieu de l'ennemi. Deux ou trois voltigeurs le chargeaient de bui son en buisson. Victor abattit l'un des assaillans d'un coup de fusil; mais un autre allait tuer Jacques, qu'il couchait en joue, lorsque Rodolphe se jeta en avant en criant:

— Prends garde, Jacques!

Le coup partit, et Rodolphe, qui couvrait Jacques de son corps, tomba, la poitrine traversée d'une balle. Le voltigeur n'eut pas le temps de recharger son arme. Jacques venait d'abaisser son fusil à son tour; le cœur navré, il souleva Rodolphe dans ses bras; le sang lui sortait à flots par la bouche, et l'air s'échappait en sifflant par la plaie.

— Adieu, Jacques, dit-il en riant; je meurs content, puisque je t'ai sauvé. Ta main, mon ami; adieu... Valentine, à toi!

Une dernière convulsion raidit ses membres, et sa tête retomba toute pâlie par les ombres de la mort.

Jacques ramassa son fusil et s'éloigna ; de grosses larmes coulaient de ses yeux.

— C'est horrible ! c'est horrible ! répétait-il en marchant.

A quelque pas de là, il rencontra dans un fossé Cardoualle qu'un coup de feu avait atteint dans le corps, et qui attendait sans se plaindre qu'un bleu vînt l'achever. Jacques le prit sur ses épaules et l'emporta.

Les voltigeurs, qui ne connaissaient pas le terrain et qui avaient souffert eux-mêmes de cruelles pertes, n'osèrent poursuivre les chouans trop loin. Le marquis put donc rallier les débris de sa troupe qui s'était *égaillée* et gagner les Fonteeaux où il s'arrêta pour bivouaquer. Jacques déposa Cardoualle sur un tas de paille dans une étable et s'apprêtait à le quitter pour chercher du secours, lorsque le vieux garde le prit par le bras :

— C'est inutile, lui dit-il, je ne verrai pas le soleil de demain ; la balle a fait trop de chemin dans mon corps. Tiens, Jacques, à présent que je sens que je vais mourir, je ne suis pas tranquille ; il me vient d'étranges pensées que je n'avais jamais eues pendant ma vie.

Jacques le regarda et vit sa figure toute bouleversée ; il prit sa main, elle était froide et moite en même temps.

— Voyons, mon vieux garde, il faut chasser ces idées-là : avant trois jours vous serez sur pied. Jacques ne pensait pas ce qu'il disait, mais il cherchait à rendre plus calme la dernière heure de Cardoualle.

— Non, mon ami, reprit le garde d'une voix chevrottante : c'est fini : mais ce qui m'inquiète, vois-tu, ce n'est pas de mourir, c'est d'avoir vécu comme je l'ai fait. Je me suis mal comporté envers toi, Jacques ; je t'ai fait du mal ; Clairette...

— Allons, Cardoualle, du courage, ne pensons plus à cela ; si vous m'avez fait du mal, je vous pardonne de bon cœur.

— Est-ce vrai ? Ce mot-là me fait du bien. Mais ce n'est pas tout encore. On a brûlé le pavillon, Jacques, chassé ta vieille mère dehors ; cela était horrible, chasser une si bonne créature du bon Dieu ! et puis on t'a dit que c'étaient les bleus qui avaient fait le coup. Eh bien ! Jacques, cela me pèse sur la conscience ; on t'a menti ; c'est moi qui l'ai fait ; ton père m'accompagnait ; nous exécutions les ordres du marquis. Nous avions sur nous les dépouilles de quelques soldats morts, et on a cru que les bleus étaient venus.

— C'est toi qui as fait cela ! Et vous m'avez fait tuer des bleus ?

— Tu m'as retiré ta main, Jacques ; ne me laisse pas mourir ainsi. Tu as toujours été bon ; sois-le cette fois encore ; c'est la dernière prière d'un homme qui s'en va. Ta main, Jacques, ta main !

Jacques lui rendit sa main.

— Que Dieu te pardonne, Cardoualle ; j'oublierai le mal que tu m'as fait.

— Merci, Jacques ; je partirai plus tranquille, ce que tu fais là te vaudra une récompense du ciel ! Ah ! je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir.

Cardoualle se retourna avec effort, jeta un regard vitreux sur Jacques et se tut. Un instant après, le fils de Pierre Bury sortit de l'étable.

— Où vas-tu ? lui demanda le marquis qui parcourait les bivouacs de sa petite troupe, essayant de lui rendre le courage et l'espoir.

— A Burgallais.

— Tu nous abandonnes ?

— Je me battais contre les bleus, parce que je croyais qu'ils avaient brûlé notre maison, frappé et dépouillé ma vieille mère. On m'avait trompé. J'abandonne ceux qui ont eu cette lâcheté ; la vengeance m'avait fait prendre le fusil, le remords me le fait jeter. Allez, le sang versé criera contre vous.

Le marquis connaissait le caractère de Jacques ; il n'essaya pas même de le retenir.

Bientôt après, ce fut le tour de Victor.

— Mon père, mon père, s'écria-t-il en accourant, le visage pâle et les vêtemens souillés de sang ; cette guerre est une horrible chose ; il faut la terminer à l'instant.

— Vous ne savez ce que vous dites, répondit le marquis en relevant la tête avec dédain. Quand un gentilhomme a tiré l'épée pour son roi, il jette le fourreau.

— Ce roi-là m'importe peu, faut-il vous le dire ! J'ai pris les armes parce que vous l'avez voulu, et peut-être aussi par insouciance, par étourderie ; je croyais n'exposer que ma vie, et les jeunes gens ne tiennent pas à leur vie aujourd'hui ; mais ce que j'ai vu m'a fait comprendre que c'était un crime : le pillage, l'incendie, le meurtre partout. J'ai du sang français sur les mains, voyez ! Mon frère est mort ! mon pauvre frère, mon seul ami. Je me retire. Et vous devriez faire comme moi, monsieur le marquis ; nous sommes les chefs : rendons nos épées au général Guyé, qui est à Fresnay ; assumons sur notre tête la responsabilité de l'insurrection, et laissons aller ces pauvres gens.

— Jamais ! On n'aura mon épée qu'avec ma vie.

— Alors j'y vais seul.

— Vous êtes un officier des armées du roi, en révolte contre son chef ; je vous traiterai donc en révolté. Jérôme, Georges, cria-t-il à deux chouans, conduisez M. le vicomte dans cette hutte, et gardez-le. Vous me répondez de lui.

— Soit, dit le vicomte ; j'aime mieux être prisonnier que chouan.

Et brisant son épée, il en jeta les morceaux aux pieds du marquis

Le marquis rentra dans sa cabane, sombre, inquiet. Il était bien résolu à se faire tuer, mais il voyait avec rage la victoire lui échapper.

Il était à peine depuis quelques minutes abandonné à ses tristes préoccupations, lorsque le père Aubriot, après avoir laissé Clairette dans une chaumière voisine, parut devant la porte.

— Que voulez-vous ? lui demanda Germain, que le hasard des circonstances avait fait piqueur d'abord, et plus tard chambellan du marquis.

— Il faut que j'entre, dit le père Aubriot en écartant Germain comme il aurait fait d'un enfant, et si tu ne veux pas m'annoncer, je saurai bien m'annoncer moi-même.

Et poussant la porte brusquement, il s'écria d'une voix tonnante :

— Le marquis Ulric de Burgallais.

Albert se leva d'un bond.

— Le marquis ! le marquis ! dit-il, en fixant ses yeux effarés sur le père Aubriot.

— Moi ! et si tu ne me reconnais pas, regarde, Albert, la cicatrice que ta balle a faite sur mon front.

— Cet homme est fou, reprit Albert en domptant son émotion. Et il voulut se diriger vers la porte.

— Ah ! je suis fou, s'écria le père Aubriot en l'arrêtant d'une main puissante, faut-il que je te rappelle la façon infâme dont tu m'as brisé le crâne d'un coup de pistolet, un soir, dans la forêt de Charnie ? Ta conscience ne te le crie donc jamais ? S'il y a ici deux marquis de Burgallais, deux à la fois, c'est que l'un deux est un meurtrier qui a levé son bras sur son frère. Maintenant, veux-tu que je te traîne au milieu de tes chouans et que je leur dise à tous ce que tu ne veux pas entendre, le crime que tu as commis et le vol que tu as fait.

— Tais-toi ! s'écria le chouan d'une voix étranglée par la terreur.

— Le comte Albert a donc peur une fois. Oh ! ne tourmente pas ainsi le manche de ton couteau, ajouta le père Aubriot en arrachant l'arme des mains de son frère. Un nouveau crime te serait inutile et pourrait te perdre ; écoute-moi plutôt.

— Vivant ! vivant ! murmurait le comte Albert, et il osait à peine regarder le vieillard dont le geste et la voix lui imposaient.

— Tu me croyais bien mort et tout le monde l'a cru aussi ; mais Dieu m'a fait vivre afin que le vieillard pût sauver un enfant. Quand tu m'eus frappé, je restai étendu sur l'herbe, je ne sais combien de temps ; un instant, pendant cette torpeur douloureuse qui me retenait immobile, il me sembla qu'une main sacrilége me dépouillait ; puis enfin je m'évanouis ; le froid me réveilla, des gouttes de pluie glacée tombaient sur mon corps, j'étais nu ; je voulus me traîner, mais mes forces, épuisées par la perte du sang, m'auraient bientôt trahi, lorsqu'un pauvre bûcheron qui passait par là, me prit, me chargea sur sa voiture couverte de futaie et m'emporta. Il était de Saint-Denis-d'Orques où personne ne me connaissait. Je demeurai long-temps malade, entre la vie et la mort. Enfin, la miséricorde divine me rendit la santé ; mais ma pauvre tête était toujours souffrante ; quand l'orage grondait, le bruit du tonnerre avait un écho sous mes tempes ; mes idées s'embrouillaient et m'apparaissaient confusément. Quand je sortis, j'appris que le bruit de ma mort s'était répandu, et je me souvins qu'un jour, étant encore couché sur mon grabat, j'avais entendu, comme dans un rêve, raconter que le marquis Ulric de Burgallais avait été dévoré par des loups. Je passai la main sur mon front ; il me sembla que je devenais fou. Mon premier soin fut de courir aux lieux où une pauvre fille que j'aimais devait m'attendre le soir où tu étais dans la forêt avec Pierre Bury. Le souvenir de Clary était le seul qui ne fût pas sorti de mon cœur. Elle avait disparu depuis long-temps ! Qu'était-elle devenue, mon Dieu, la pauvre Irlandaise, qui avait à peine vingt ans et qui n'avait que moi au monde ! Elle crut sans doute que je l'avais abandonnée !

— C'était donc elle que Pierre Bury recueillit un soir, dans la lande ? dit à voix basse le comte Albert.

— Ce qu'il a fait pour elle efface, à mes yeux, toutes ses fautes. La pauvre fille ne savait pas mon nom ; je le lui avais caché, et pour éprouver son cœur, je lui avais demandé sa main en signant le marquis de Burgallais. Eh bien ! elle m'avait refusé, pour moi qu'elle croyait pauvre et sans naissance ! Quand je l'eus perdue, j'errai à l'aventure loin du pays où j'avais vécu, où je l'avais connue ; ces arbres, ces sentiers, tout me rappelait des souvenirs douloureux. Ce que je suis devenu, je l'ignore ; mon front s'était ridé, mes cheveux avaient blanchi ; la souffrance avait creusé mes joues. La nuit, je dormais dans des granges ; le jour, les pâtres partageaient leur pain avec moi. Je gardais de grands troupeaux qu'on me confiait et je disais la bonne aventure. Cela fut ainsi jusqu'au jour où je vins m'établir dans la chapelle d'Aubriot.

Quand il me prenait fantaisie de rentrer au château de Burgallais dont je suis le maître, j'écartais de moi cette pensée, ne voulant pas qu'une tache souillât le nom de notre famille. Je t'ai vu passer bien des fois à la chasse, et tu ne croyais pas que ton frère était auprès de toi ! Voilà comment j'ai vécu jusqu'à cette nuit où j'ai rencontré ma fille, l'enfant de Clary ! Alors j'ai compris qu'il était temps de parler, et je suis venu. Il ne s'agit plus de moi, il s'agit de ma fille, de Clairette ; pour elle, je viens réclamer un titre, un rang, une fortune qui lui appartiennent ; pour elle enfin, je demande la main du vicomte de Burgallais.

— La main de mon fils pour Clairette ! jamais !

— Prends garde, Albert. Je puis oublier le passé et te laisser le titre du chef de la famille ; mais si tu ne veux pas rendre à ma fille un nom qui est à elle et l'honneur qu'elle a perdu, je t'arracherai le masque qui

te couvre, et veux-tu que je te dise de quel nom on t'appellera, marquis de Burgallais?

Albert gardait un sombre silence. Il avait pu douter un instant de l'identité du père Aubriot, mais la voix, le geste, le regard, tout lui avait enfin révélé son frère Ulric. Il hésitait encore cependant, lorsqu'une pensée traversa son esprit.

— Vous voulez la main de Victor pour Clairette, dit-il, eh bien, soit! Clairette sera vicomtesse de Burgallais, mais je vous demande un jour, un seul jour.

— Donne-moi donc ta parole de gentilhomme; je sais qu'un Burgallais n'y manque jamais.

— Je vous jure que demain je ne m'opposerai pas à ce mariage. Mais vous-même, que ferez-vous alors?

— Moi, je resterai le père Aubriot et je te pardonnerai, Albert. Le bonheur de ma fille effacera le passé.

Le père Aubriot sortit.

Un instant après, Pierre Bury, mandé par le marquis, entrait dans sa cabane. Albert lui raconta ce qui venait de se passer.

— C'est lui, dit-il, je l'ai reconnu. Une voix criait son nom dans mon cœur. Une pensée m'est venue et m'a fait dire oui. Maintenant, Pierre, que faut-il faire?

— Les bleus cernent les Fonteeaux; ce soir ils seront ici: nous avons des fusils et des cartouches; et puisque le ciel trahit la bonne cause, il faut nous faire tuer!

— Bien, mon vieux Pierre, bien! s'écria le marquis; tu as deviné ma pensée. Le marquis de Burgallais n'a que sa parole; demain il ne s'opposera plus au mariage de Victor et de Clairette!

Une heure avant le coucher du soleil, les bleus entouraient les Fonteeaux, et déjà leurs premiers coups de feu débusquaient les vedettes des chouans, qui se repliaient en toute hâte sur la ferme.

— Vous êtes libre, monsieur, dit le marquis à Victor en faisant signe de se retirer aux deux hommes qui le gardaient dans la hutte où il était enfermé. Entendez ces coups de fusil; je suis curieux de savoir si un gentilhomme du nom de Burgallais abandonnera ses frères d'armes au moment où l'ennemi les attaque.

Il finissait de parler lorsqu'une balle jeta par terre un des deux chouans. Victor ramassa son fusil sans répondre, et suivit son père.

Une heure après, toutes les positions où les chouans s'étaient embusqués, dans les taillis et les bruyères, les fossés et les ravins, étaient enlevées; la fusillade pétillait autour de la ferme, la bourre enflammée avait communiqué le feu aux toits de chaume, et les lueurs de l'incendie projetaient leur clartés sur les bleus. Chaque coup qui partait des Fonteeaux abattait un soldat, mais les coups devenaient plus rares d'instant en instant. Bientôt des tourbillons de flammes sortirent par les fenêtres les officiers donnaient l'ordre à leurs soldats de se replier, lorsque le marquis de Burgallais s'élança hors de la ferme croulante, et se jeta à la tête d'une poignée d'hommes sur les bleus. On les reçut à la baïonnette, et une dernière fois le cri de: *Vive le roi!* s'éteignit dans la mêlée.

Quelques chouans gagnèrent les bois à la faveur de l'ombre. Victor, blessé, se traînait péniblement soutenu par l'un d'eux.

— Laisse-moi, lui dit-il, ne te fais pas tuer; tu as une mère, une sœur peut-être, sauve-toi. Je suis trop faible pour te suivre.

Le chouan hésitait, mais voyant ses compagnons qui fuyaient, il coucha Victor sur l'herbe en disant: A la garde de Dieu! et il disparut.

Au moment où le bruit de la fusillade s'était fait entendre, le père Aubriot et Jacques, qu'il avait rencontré et ramené avec lui, sortirent précipitamment de la chaumière où était Clairette.

Tous deux coururent aux Fonteeaux. Mais les soldats ne les laissèrent pas approcher. Ils rôdaient donc autour de la ferme avec une anxiété pleine d'épouvante. Lorsque les bâtimens s'abîmèrent dans leurs ruines ardentes, un silence effrayant succéda au bruit du combat; les soldats s'appuyèrent sur leurs fusils avec des visages mornes où s'effaçaient toutes traces de l'animation qui les avait soutenus pendant cette scène aussi courte que terrible; le père Aubriot s'élança vers les décombres fumans et chercha, penché vers la terre, tandis que Jacques dirigeait ses pas d'un autre côté.

Il y avait des cadavres étendus çà et là, isolés ou groupés selon les lieux où l'attaque avait été plus ou moins vive. Aucun ne respirait plus. Couché sur un soldat, le tronçon de son épée à la main, le marquis Albert de Burgallais était mort, la face tournée vers le ciel. Devant lui, et comme s'il avait voulu lui faire un rempart du son corps, Pierre Bury était renversé dans une mare de sang, la poitrine déchirée de coups. Le père Aubriot les regarda un instant l'un et l'autre, et passa. Ce n'étaient pas eux qu'il cherchait.

Cependant Jacques, en longeant la lisière du bois, rencontra Victor, la tête appuyée contre un arbre. Jacques venait de quitter Clairette; en revoyant celui qui s'était fait aimer d'elle, il sentit un mouvement de haine agiter son cœur. Victor le reconnut dans le clair-obscur de cette nuit étoilée. Ils se regardèrent un instant en silence; tout à coup le bruit des pas d'un cheval se fit entendre. Jacques se retourna et vit un chasseur qui se dirigeait vers eux.

— Rodolphe s'est fait tuer pour moi, dit-il; je rendrai au frère ce que j'ai reçu du frère. Et il enleva Victor sur ses épaules. Mais le chasseur les ayant aperçus, lança son cheval vers eux, le sabre à la main.

Jacques était encore trop loin du fourré pour espérer de pouvoir le gagner avant d'être atteint; il déposa Victor sur la mousse et s'arma de son fusil. Victor, par un brusque mouvement, le lui arracha des mains:

— Il y a eu assez de sang versé comme cela, dit-il; à quoi bon défendre un misérable reste de vie! Je te remercie, Jacques, mais va-t-en.

Le chasseur était devant eux.

— Rendez-vous! cria-t-il.

— Voilà mon fusil, répondit Victor en jetant l'arme aux pieds du cheval. Cet homme n'est pas un chouan; quant à moi, je suis le vicomte de Burgallais et je me rends.

— Le vicomte de Burgallais! s'écria le chasseur en mettant pied à terre. Votre frère m'a sauvé la vie il y a deux mois dans l'affaire des granges de Saint-Symphorien; je l'ai reconnu quoiqu'il ne se soit pas nommé. Montez sur ce cheval et partez, je n'ai rien vu et je réponds de vous.

Jacques et Victor regagnèrent la chaumière où Clairette les attendait. En revoyant celui qu'elle ne croyait plus vivant, Clairette se jeta dans ses bras en balbutiant mille choses confuses qui passaient des lèvres dans le cœur de Victor. Jacques détourna la tête, et de grosses larmes coulèrent sur son mâle visage; puis, craignant d'éclater en sanglots, il se jeta brusquement hors de la chaumière.

Lorsque le père Aubriot parut sur la porte, Jacques lui dit, d'une voix qu'il cherchait à rendre rude pour dissimuler son émotion:

— Vous n'avez plus besoin de moi ici; laissez-moi donc rejoindre ma pauvre mère. Et il s'éloigna à grands pas.

Pendant la durée de cette guerre impie, les officiers ne demandaient pas mieux que d'oublier, après le combat, les causes qui avaient mis les armes aux mains des chouans; ils ne voyaient plus que des Français là où ils avaient combattu des ennemis, et tous leurs efforts tendaient à effacer les traces de ces luttes sanglantes. Grâce aux soins de l'officier de chasseurs, le père Aubriot et Clairette purent emmener Victor sans être inquiétés. En voyant un vieillard, une femme, un blessé, les soldats s'inclinaient et leur donnaient au besoin aide et protection.

Jacques s'était retiré dans le pavillon, qu'il avait remeublé, tant bien que mal, avec les débris du mobilier dévasté. Il s'apprêtait à partir pour le Mans afin de faire régulariser sa position de fils unique de veuve, lorsqu'un soir il entendit son chien aboyer en remuant la queue.

Jacques laissa tomber son sac et courut à la porte. Le père Aubriot, Victor et Clairette étaient sur le seuil. La blessure de Victor, qui d'abord ne paraissait pas dangereuse, avait pris tout à coup un caractère alarmant; des symptômes graves s'étaient manifestés pendant la route, et il ne restait plus, à son arrivée, aucun espoir de le sauver. Le vicomte, qui, sentait sa position, avait voulu revoir une fois encore le pavillon où, si souvent, il avait passé de douces heures auprès de Clairette; c'était là, d'ailleurs, qu'il voulait accomplir, au milieu de ses seuls amis, le dernier acte de sa vie. Il appela donc Jacques près de lui et lui dit quelques mots tout bas. A la façon dont il parlait, Jacques comprit qu'il n'y avait plus qu'à obéir. Il s'élança hors du pavillon et fila comme un lièvre par les champs. Une heure après, le maire et le curé de Ste-Suzanne étaient auprès de Victor. Il leur fit connaître ses intentions, et au milieu du silence et du recueillement de tous, ils s'apprêtèrent à remplir leur pieux office. On n'entendait rien que les pleurs de Clairette, que Victor consolait d'une voix mourante. Lorsque le mariage civil fut accompli, Victor et sa femme s'agenouillèrent devant un autel fait à la hâte avec quelques fleurs, une nappe et un crucifix posés sur un vieux bahut. Tandis que le prêtre officiait, Jacques priait en sanglotant. C'était une chose solennelle à voir, que ce mariage ainsi fait dans une maison où les traces de l'incendie noircissaient encore les murs, et ce vieux curé bénissant, d'une main tremblante, un moribond qui souriait, une jeune femme qui levait vers le ciel ses yeux pleins de larmes. Le père Aubriot et le capitaine de chasseurs étaient debout, inclinant la tête sous la double majesté de la religion et de la mort. Le capitaine passait sa main sur son visage basané, ne comprenant pas pourquoi il était ému devant un spectacle aussi simple, lui qui regardait sans pâlir un champ de bataille couvert de cadavres agonisans.

Quand la cérémonie fut terminée, les témoins mirent leurs noms au bas de l'acte; le père Aubriot écrivit d'une main ferme le sobriquet sous lequel il était connu, et l'on vit Victor lui serrer doucement la main.

Un instant après, le jeune marquis fit venir Jacques et Clairette auprès de son lit, et joignant leurs mains dans les siennes, il dit à Jacques:

— Pardonne-moi le mal que je t'ai fait, mon ami, et pour me prouver que tu n'as plus de haine dans le cœur, jure-moi d'accomplir ce que je vais te demander.

Jacques inclina sa tête, n'ayant plus la force de répondre.

— Je vais laisser Clairette seule; il faut que tu sois son protecteur; tu l'aimes toujours et tu es digne d'elle. Tu appelleras mon enfant Jacques, afin que tu apprennes à l'aimer comme ton fils, et tu lui parleras de son père quelquefois.

Le père Aubriot s'éteignit bientôt comme s'il n'avait prolongé sa vie que pour retrouver sa fille et lui rendre son nom; Clairette, à la grande surprise des habitans du pays, le fit enterrer avec pompe dans les caveaux de la famille des Burgallais, à Sainte-Suzanne.

Quelques années plus tard, on voyait souvent Jacques assis sur l'herbe jouer avec un enfant à la tête blonde qui se roulait sur ses genoux. Clairette les regardait tous deux en souriant.

— Est-ce ton fils? demandait-on à Jacques quelquefois.

— Non, pas celui-ci, disait-il; ce petit bonhomme-là est le marquis Jacques de Burgallais.

Amédée Achard.

L'HÉRITIÈRE D'UN GRAND NOM.

I.

La peste ravageait depuis plusieurs mois déjà l'infortunée Marseille. La Provence était terrifiée, et le centre du royaume, quoiqu'à l'abri de la contagion jusque là, craignait de voir le fléau s'étendre et l'envahir. Cependant ce qui assombrissait le plus les visages à Lyon et dans les villes commerçantes des provinces voisines, c'était l'interruption momentanée des affaires, due non seulement à l'agitation causée par la contagion, mais encore aux suites récentes de la banqueroute de Law.

Dans une des petites rues étroites et obscures qui aboutissaient à la place des Brotteaux, à Lyon, et vers la fin d'une journée du mois d'août de l'année 1720, le sieur Dubelloi, marchand de soieries, était assis, comme d'habitude, sur le seuil de sa boutique, et en travers de la porte d'entrée.

Son costume, presque entièrement caché sous les plis d'une vaste robe de chambre à ramages, consistait principalement en une culotte de drap de couleur foncée, des bas de soie noire et des souliers grossiers et sans aucun ornement, les boucles d'un métal plus ou moins précieux se trouvant remplacées par deux lanières de cuir nouées avec une certaine symétrie. Le costume du marchand n'avait donc rien de remarquable qu'une simplicité peut-être exagérée en raison de sa position sociale; mais ce qui était vraiment digne d'attention, c'était sa physionomie.

Ses traits, sans être réguliers, n'avaient rien non plus de repoussant; son front ne manquait point de développement; son nez, légèrement aquilin, avait quelque noblesse; mais d'épais sourcils noirs, des lèvres minces et habituellement serrées lorsqu'il se livrait à la méditation, et des yeux enfoncés dans leurs orbites, petits, vifs, et qui lançaient des éclairs à travers les cils touffus qui les protégeaient, donnaient à son visage, à certains momens, un aspect de sévérité que la couleur plutôt ocrée que pâle de sa peau ne contribuait pas peu à soutenir. Nous disons à certains momens, car cette expression fâcheuse de sa figure ne durait qu'autant qu'il était seul, ou du moins que les exigences de son commerce ne lui commandaient point un changement de physionomie qui semblait s'opérer à sa volonté. En effet, dès qu'une pratique de quelque rang quelle fût, de noblesse ou de roture, de bourgeoisie ou de peuple, pénétrait dans son magasin, ses traits subissaient une transformation telle que, si elle ne se fût journellement opérée sous les yeux de tous, on n'eût pu se croire en présence du même individu. Ses sourcils se détendaient, le globe de ses yeux, comme obéissant à un ressort, revenait à la surface, ils se découvraient et prenaient une expression de douceur et de calinerie. Sa bouche trouvait un sourire d'une exquise bienveillance; sa voix, ordinairement sèche et saccadée, rencontrait des tons d'une harmonie singulière, et ses gestes brusques et impératifs devenaient aussi souples que respectueusement affectueux. Il n'y avait pas jusqu'à sa peau qui n'obéît pour un instant à son désir de séduction près de la pratique. Le blanc terne et sale de son visage se colorait d'une teinte rougeâtre vers les pommettes, et ôtait à sa face cette nuance cadavéreuse qui lui était habituelle.

Le jour où commence cette histoire, il y avait environ quinze ans que M. Dubelloi, se disant veuf, et venant on ne sait d'où, s'était établi à Lyon. Il avait avec lui alors une charmante petite fille de quatre ou cinq ans qu'il appelait sa nièce et dont il se prétendait le tuteur. Au moment où nous sommes arrivés, le marchand pouvait lui-même entrer dans sa soixantième année. Soit que son âge lui eût déjà fait perdre quelque chose de l'ardente activité qu'il déployait jadis, soit que la chaleur de la journée lui eût rendu le repos nécessaire, il gardait, dans un état de profonde immobilité, la position qu'il avait prise depuis long-temps sur le seuil de sa boutique, et, enhardie par ce calme apparent, sa chatte favorite venait de s'élancer délibérément à la place que son maître lui permettait d'occuper parfois sur ses genoux et de s'y blottir. Aucun mouvement du marchand ne témoigna pour sa part qu'il se fût aperçu de l'acte un peu sans façon de Minette. Au bout d'un quart d'heure seulement, une de ses mains se posa machinalement sur la tête de la jolie chatte, descendit doucement le long de son cou, et recommença plusieurs fois ce geste caressant au grand plaisir de la favorite, quoique évidemment l'auteur d'une joie si bien sentie n'eût pas conscience du bonheur qu'il procurait.

Tout à coup la main de Dubelloi s'arrêta court, et l'honnête commerçant éprouva un léger tressaillement qui fit sur-le-champ cesser l'ineffable *ron-ron* de Minette.

Mais avant de parler des causes qui le retirèrent de sa préoccupation profonde, il convient de mettre en scène un second et non moins important personnage de cette histoire.

A l'extrémité de la rue, sur la place des Brotteaux même, venait de s'établir une espèce de saltimbanque. De la position qu'il occupait, Dubelloi ne pouvait l'apercevoir, l'angle de la maison qui suivait la sienne et terminait la rue s'y opposant; mais, sans sa préoccupation, il eût certainement entendu les cris du baladin, suivis presque toujours des rires bruyans de la foule qui l'entourait.

Celui-ci était vêtu d'un costume où le grotesque se mêlait au fantasque, et dont les parties les plus remarquables se composaient d'un immense chapeau de feutre gris orné de magnifiques plumes de coq et d'une robe en étoffe légère et sur laquelle on avait peint de folles et facétieuses images. Du reste, son visage ombragé par son chapeau, se trouvait enseveli sous les anneaux flottans et désordonnés d'une vaste perruque, et il était assez difficile d'en saisir le caractère.

Ce baladin n'avait point compté sur les seules ressources de son imagination pour amuser le populaire et lui arracher un salaire qu'on n'en obtenait point aisément en ce temps de calamités publiques de plusieurs sortes. Après quelques plaisanteries préliminaires, il tira de dessous sa robe un compère qui l'aidait puissamment à attirer l'intérêt de son auditoire. C'était un bel oiseau de l'espèce des faucons, qui se percha gravement sur l'épaule de son maître, et attendit là avec beaucoup de dignité, le moment d'entrer en scène. A cette époque où le charlatanisme restait dans le domaine de quelques industries spéciales, et où ses arcanes n'étaient point familiers à toutes les classes de la société, il produisait beaucoup d'effet avec des causes médiocres. Aussi, quand notre saltimbanque se mit à interroger son grave compagnon sur les préoccupations secrètes de plusieurs jeunes filles qui faisaient partie du cercle grossissant de ses admirateurs, et lorsqu'il traduisit tout haut les réponses que l'oiseau était censé faire, en approchant son bec de l'oreille de son maître, on eût trouvé parmi les auditeurs peu d'esprits fort capables de révoquer en doute le savoir du faucon, dont la sagacité était si bien attestée par la rougeur qui à chaque réponse sautait aux joues d'une jeune fille.

Mais le compère du baladin n'était pas au bout de sa science. On le vit bientôt s'élancer de l'épaule de son maître et voler sur une table couverte de papiers soigneusement pliés. Ces papiers, écrits sous sa dictée, bien entendu, renfermaient des secrets autrement importans que ceux qu'il venait de divulguer, et ils intéresseraient bien davantage les amateurs qui achèteraient la faveur de pénétrer ces mystères, moyennant la bagatelle d'un sol.

Quelques uns cédèrent à la tentation. Le plus grand nombre s'abstint, vu la dureté des temps. Alors le faucon, qui ne se laissait pas facilement décourager, s'adressa à un autre ordre de spectateurs. A un geste du saltimbanque, il s'empara d'un des précieux papiers, le tint convenablement serré entre ses griffes, vola droit au balcon d'une maison voisine, et déposa son offrande mystérieuse devant une dame, qui, depuis un instant, suivait des yeux les tours du bateleur, le tout aux applaudissemens de la foule émerveillée de tant de prestesse et d'intelligence.

Pendant que le faucon, encouragé par le succès, renouvelait ses courses aériennes, le baladin sembla perdre peu à peu de sa contenance insouciante et délibérée, et laissa voir quelques traces d'une préoccupation sérieuse. Quoi qu'il en soit, après avoir hésité long-temps, et saisissant l'un des momens où l'oiseau, de retour d'une excursion, se trouvait près de lui, il se décida tout à coup. Il choisit lui-même parmi les oracles manuscrits celui dont son compère devait alors se charger, et, lui indiquant du doigt le but de son voyage, il le lança en l'air comme pour l'exciter à partir sans délai.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la maison de Dubelloi était l'avant-dernière de la rue, et, de même que celle qui la suivait, avait peu de profondeur. Les cours existant derrière toutes deux étaient séparées l'une de l'autre près de la place par des murs de médiocre grandeur, de sorte que d'une certaine position sur les Brotteaux, on pouvait facilement apercevoir les fenêtres des étages supérieurs de l'habitation de notre marchand donnant sur la cour.

C'était l'une de celles-ci que le bateleur venait de désigner du doigt à son oiseau. Mais, soit qu'il fût fatigué de ses voyages précédens, soit que la fenêtre qu'on lui montrait et qui était fermée lui fît craindre une déception, le faucon demeura sur la table, se bornant à pétrir de ses griffes le papier mystérieux.

Sans insister davantage, son maître ramassa un petit violon qu'il avait déposé à terre et auquel il n'avait pas touché jusque-là, et après avoir examiné l'instrument, les cordes et l'archet, il se disposa à en jouer, non sans que sa figure, pour qui eût pu l'apercevoir complètement, trahît une vive émotion.

Il fit d'abord entendre quelques notes : elles rappelaient le commencement d'un air d'une expression mélancolique et tendre; mais, après trois ou quatre mesures, oubliant le motif primitif, il laissa courir son archet à l'aventure, et pendant un moment ce furent des sons bizarres, incohérens, sans signification, propres seulement à déchirer les tympans les plus solides, après quoi il reprit le premier air, bientôt suivi des mêmes sons charivariques.

A cette singulière musique, une des fenêtres de la maison de Dubelloi s'ouvrit enfin. Une jeune fille y parut, se pencha en avant afin de regarder sur la place, et écouta avec attention, pendant un instant, les notes bizarres du baladin. A chaque reprise de l'air si vite abandonné, cette ravissante figure exprimait un trouble et un étonnement profond. De son côté, lorsque le musicien aperçut la jeune fille, il jeta son instrument à terre, courut au faucon et, lui indiquant celle qui venait de se montrer, il le lança dans la direction de celle-ci. L'oiseau partit à tire d'ailes, déposa sa missive sur l'appui de la croisée et revint avec la rapidité de l'éclair. La jeune fille un moment embarrassée et hésitante se décida enfin à saisir le papier, jeta au saltimbanque une pièce de monnaie, et disparut en fermant la fenêtre avec précipitation.

Cependant quelques uns des sons échappés de l'instrument du bateleur étaient aussi parvenus jusqu'à Dubelloi. C'étaient eux qui avaient fait cesser le mouvement monotone et caressant dont Minette retirait un état presque extatique. A mesure que le violon poursuivit ses cadences, le marchand prêta plus d'attention. Il releva la tête, ferma à demi une de ses mains et la posa sur son oreille en guise de cornet acoustique afin de

mieux saisir les sons affaiblis par la distance. Par intervalle son œil s'animait et lançait des éclairs; il frissonnait, de tumultueuses et terribles passions semblaient s'élever dans son sein; puis l'air dont il n'avait pu suivre que peu de mesures s'interrompant tout à coup, et des notes bizarres lui succédant brusquement, Dubelloi dérouté se calmait jusqu'au moment où la reprise du motif le jetait dans une nouvelle agitation.

Cédant finalement au désir d'éclaircir un doute impossible à supporter plus long-temps, le négociant allait se précipiter vers la place, lorsqu'une chaise à porteurs déboucha au bout de la rue, s'avança rapidement et s'arrêta devant le magasin de soieries. Une dame, mise avec une grande élégance en descendit aussitôt. Petite, jolie, gracieuse, ses façons étourdies pleines de vivacité, ses gestes décidés, hardis, annonçaient une femme de grand ton. Elle appuya familièrement une main sur le bras du marchand, de l'autre elle lui montra sa boutique comme pour lui ordonner d'y entrer, et sans supposer possible un obstacle à ses désirs, elle s'élança dans le magasin, se jeta sur un des fauteuils destinés aux pratiques de la maison, et d'une voix brève, impérative, elle dit en s'adressant à Dubelloi : « Mon cher, une de mes amies m'a vanté vos marchandises; je désirerais quelques pièces de soieries pour un meuble nouveau. Montrez-moi ce que vous avez de plus joli et de meilleur goût. »

Malgré son respect habituel pour la pratique, Dubelloi hésita un instant avant d'obéir à l'ordre de la jeune femme, tant il éprouvait le besoin de dissiper ou de confirmer ses soupçons; néanmoins la force de l'habitude l'emporta d'abord. Il jeta un regard piteux dans la direction de la place, et se résigna en soupirant à suivre sa nouvelle pratique. Par suite de la propriété singulière que possédait sa physionomie, toute trace de dépit en disparut soudain. Il écouta la comtesse de Faucigny énoncer son nom et sa qualité, dans une attitude de soumission profonde, l'œil caressant et le sourire sur les lèvres, et protesta dans les termes de la plus humble politesse de son empressement à satisfaire ses désirs.

— C'est bien! c'est bien! interrompit Mme de Faucigny, du ton dédaigneux et étourdi d'une grande dame du temps. Montrez-moi vos étoffes.

Au premier geste de Dubelloi, ses gens couvrirent les comptoirs des riches soieries et des magnifiques velours sortis des fabriques alors sans rivales en Europe; Mme de Faucigny en parut satisfaite. Elle les examina avec une attention et un plaisir tels que le marchand espéra lui échapper quelques minutes. En effet, il se glissa heureusement jusqu'à la porte de la boutique, et se remit en posture de saisir les sons de l'instrument qui l'avaient déjà étrangement impressionné; mais la comtesse ne lui en laissa pas le loisir. A peine reprenait-il son poste, qu'elle courut à lui et le ramena dans l'intérieur. Alors, l'accablant de questions, le consultant sans relâche à propos d'une nuance, d'un dessin, d'un tissu, elle fit si bien, qu'ahuri, excédé, le pauvre homme oublia, pour un instant du moins, le sujet de sa vive préoccupation antérieure.

Enfin, après avoir remué le magasin de fond en comble, la comtesse arrêta ses choix, et donna l'ordre de porter dans sa chaise les étoffes dont elle acquitta le prix sur-le-champ, comme une simple bourgeoise aurait pu faire.

— Ouf! s'écria-t-elle ensuite en se laissant retomber dans un fauteuil, au désespoir secret de Dubelloi qui s'en croyait quitte, cela me vaudra, une fluxion certainement. N'importe, j'espère être satisfaite de mes acquisitions, et, s'il en est ainsi, nous nous reverrons. Ah! ça, mon cher, nous faisons des affaires d'or?

— Eh! eh! madame la comtesse, répondit le marchand avec son humilité systématique, malgré son dépit intérieur, il y a bien des causes pour arrêter l'essor du commerce, sans compter cette malheureuse peste de Marseille et cette fatale affaire de M. Law.

— Race commerçante, race gémissante! Je parie pour des monceaux d'or dans vos coffres. Avez-vous des enfans?

— Non, madame; mais une nièce dont je suis en même temps le tuteur.

— Quel âge?

— Dix-neuf ans, vienne la Saint-Martin.

— Dix-neuf ans! mais c'est une femme! Eh bien! ne songez-vous pas à la marier?

— Hélas!

— Voilà une exclamation qui promet du roman. Voyons, mon cher, contez-moi l'histoire de cet hélas, cela me distraira.

— Elle refuse d'épouser ceux que je lui présente successivement, dit Dubelloi avec une inflexion de voix plus doucereuse encore que de coutume.

— Veuve et à trente ans, je le comprendrais; on sait alors ce que valent les hommes, mais à dix-neuf! Tenez, il est clair que vos prétendus sont tous laids, économes, sages, vertueux. Que faut-il de plus pour leur attirer la haine d'une jolie fille?

— Si j'étais assez osé pour contredire madame la comtesse, je lui ferais observer que les jeunes gens qu'elle a repoussés ont des mérites très divers, mais cela n'a rien fait.

— Et vous n'êtes point pour quelque chose dans ces dénoûmens?

— Que veut dire, madame?

— Il est déjà très douloureux de se séparer de son enfant, mais payer le privilége d'un chagrin cuisant, et très cher encore! c'est trop pour beaucoup de pères et même d'oncles qui gardent leur jeune fille et leur dot.

A ces mots, les yeux de Dubelloi disparurent au fond de leur orbite, après s'être un instant fixés sur Mme de Faucigny, avec une expression de profonde défiance. Mais, se remettant presque aussitôt, le vieillard reprit de sa voix pleine de calinerie.

— Si madame la comtesse me connaissait mieux, elle ne concevrait point un pareil soupçon. Non, Louise est libre, mais je ne puis empêcher qu'elle se querelle avec ses amoureux et les chasse.

— Aurait-elle un mauvais caractère!

— Ma nièce! s'écrie le marchand avec enthousiasme; ma nièce, un mauvais caractère! Mais c'est un ange de beauté et de douceur; c'est une créature à part entre les plus exquises; oh! madame, si ce n'était me méconnaître, je dirais que pas une fille de noblesse ne possède un cœur plus grand, meilleur et plus fier! oui je... Ah! encore, dit-il en s'interrompant tout à coup, et en se tournant du côté de la rue pour écouter derechef.

— Qu'est-ce? dit vivement Mme de Faucigny qui suivait tous les mouvemens du vieillard.

— Rien, madame la comtesse, reprit celui-ci après un moment de silence. Je croyais... il me semblait... puis se parlant à lui même : fou que je suis, murmura-t-il; n'est-il pas enfermé au fort de ***? Et s'il s'était échappé, viendrait-il ici, où il serait arrêté en vingt-quatre heures? Chimères, pures chimères!

— Savez-vous, dit la jeune femme, reprenant la conversation comme si rien ne l'eût interrompue, savez-vous que votre nièce pique extrêmement ma curiosité. Vous me la présenterez un jour que j'aurai du temps à moi; n'est-ce pas, mon cher?

— Elle sera trop heureuse d'offrir ses hommages à une si grande dame.

— Et en ce moment, y a-t-il quelque prétendant? demanda la comtesse, en affectant encore plus de légèreté que précédemment.

— Sans doute. Un grand et beau jeune homme, de bonne bourgeoisie, clerc de procureur, d'humeur joviale et divertissante. Elle l'a accueilli sans empressement d'abord, mais aussi sans répugnance. Depuis un mois que je l'ai autorisé à venir ici, il a été très content de Louise, et je commençais à me persuader qu'il serait plus heureux que ses prédécesseurs. Mais non, si je ne me trompe, les cartes se brouillent, et celui-là aussi est destiné à recevoir son congé, ce qui m'afflige énormément.

— C'est étrange, en vérité! dit Mme de Faucigny d'un air de réflexion dont on ne l'aurait pas crue capable.

— Et bien malheureux! reprit le marchand d'un ton dolent. Je ne sais comment m'y prendre pour l'établir. Quand les commerçans, les gens de loi, les commis, les artistes y auront passé, à qui m'adresserai-je? C'est à en perdre la tête.

— Quoi! elle a chassé aussi des artistes? demanda la comtesse, en regardant fixement son interlocuteur.

— Oui, oui, répond Dubelloi, avec une hésitation évidente, un musicien.... pour lequel elle paraissait éprouver quelque penchant... comme les autres, mon Dieu!... Mais celui-là, c'est différent... il nous trompait; nous avons failli être sa victime... et Louise a bien fait de l'oublier. Heureusement qu'elle l'a complétement oublié.

— Vous en êtes sûr?...

— Oh! bien sûr, dit le vieillard en regardant Mme de Faucigny, comme pour deviner l'intention de sa question.

Mais rompant brusquement cet entretien, et reprenant son ton frivole et étourdi de tout à l'heure, la comtesse n'ajouta plus un mot sur ce sujet, elle se leva, et courut plutôt qu'elle ne marcha vers la porte de la boutique, s'assura que ses porteurs étaient à leur poste, et se retournant avant de monter dans sa chaise, elle fit au marchand un geste de la main en signe d'adieu, et lui dit : je reviendrai vous voir, mon cher, et je désire que vous me montriez alors votre précieux échantillon du caprice féminin.

Elle donna aussitôt l'ordre à ses porteurs de s'éloigner. Elle partit, en effet, se dirigeant du côté de la place. Lorsqu'elle fut à peu près au centre des Brotteaux, le baladin aperçut sa chaise et s'en approcha, tenant son chapeau à la main, à côté de la portière, comme s'il eût imploré la charité de la jeune femme. Mais au lieu de lui demander une pièce de monnaie en échange d'un de ses mystérieux oracles, il lui adressa, sans préambule, cette courte interrogation :

— Eh bien?

— Il a entendu quelques notes de violon; plusieurs fois il a été au moment de saisir l'air du morceau, mais je ne lui ai pas laissé un moment pour se reconnaître, et ses soupçons n'ont aucune consistance. Et votre lettre?

— Elle a reconnu mon air, malgré la nécessité de l'interrompre pour n'être pas deviné par son oncle. Elle a mis la tête à la fenêtre, et le faucon lui a porté mon explication.

— Très bien. Et maintenant éloignez-vous. Ce vieillard est fin et rusé, s'il nous voyait l'un près de l'autre, il pourrait former des conjectures qui le conduiraient à la vérité.

Obéissant à ce conseil, le saltimbanque salua profondément la comtesse comme pour la remercier d'une aumône qu'elle aurait accordée à sa prière; puis, s'élançant d'un autre côté, il disparut dans une des rues étroites qui aboutissent à la place, pendant qu'un enfant enlevait la table, les tréteaux et le faucon qui tout à l'heure avaient servi de spectacle à la foule.

Cependant, après le départ de sa nouvelle cliente, Dubelloi demeura un moment immobile sur le seuil de sa boutique. Puis, cédant à une inspiration soudaine, il courut en se glissant le long des murailles vers les Brotteaux. Abrité par un chariot qui stationnait au bout de la rue, il jeta

un regard soupçonneux dans tous les sens et découvrit bientôt le véhicule de Mme de Faucigny, qui cheminait escorté du baladin. Il regarda long-temps celui-ci avec une attention désespérée, mais sans parvenir en apparence à résoudre les doutes qui l'agitaient. Alors, questionnant avec bonhomie des admirateurs du saltimbanque qui s'entretenaient encore des faits dont ils venaient d'être témoins, il apprit bientôt l'histoire des voyages aériens du faucon et la manière preste et gentille dont il portait à domicile, et moyennant la bagatelle de deux sous, les secrets que l'avenir renferme pour chacun de nous.

Dubelloi avait à peine écouté la fin de ce récit qu'il se frappa violemment le front de la main en s'écriant avec un accent de colère concentrée :

— Mais ce serait donc lui!

Puis, sans s'inquiéter autrement de l'effet produit sur ceux qui l'entouraient par son geste et son exclamation, il reprit en courant le chemin de sa maison, traversa la boutique et monta l'escalier intérieur sans reprendre haleine. Arrivé au deuxième étage, il s'arrêta sur le pallier, devant une porte peinte en vert, et souffla quelques minutes. Quand il fut un peu remis de sa course désordonnée, il frappa légèrement à la porte, et dit en glissant les mots à travers la serrure :

— C'est moi, Louise; ouvre, chère petite, j'ai à te parler.

II.

Pendant que Dubelloi, obéissant aux nécessités de sa position, demeurait cloué dans sa boutique près de celle qui s'était fait appeler Mme de Faucigny, une scène d'un genre tout différent se passait dans une autre partie de la maison. Au second étage, une petite chambre donnant sur la cour et meublée avec une simplicité qu'expliquaient les habitudes de la bourgeoisie de ce temps, était occupée par la nièce du marchand. Louise, ainsi que nous le savons déjà, avait dix-neuf ans, et tout dans sa personne justifiait l'enthousiasme dont son oncle était saisi chaque fois qu'il parlait de sa pupille, au moins hors de sa présence; par une bizarrerie dont on ne pouvait se rendre compte, devant elle il conservait toujours un air froid, circonspect, respectueux mais ferme, qui n'eût guère laissé soupçonner la tendresse vive et passionnée qu'il montrait en d'autres momens. Quoi qu'il en soit, Louise était une belle fille, grande et svelte, et sa taille, ses mouvemens, contrastaient étrangement avec les natures vulgaires qui l'entouraient dans la maison de son oncle. Son œil d'un noir velouté, les longs cils qui en adoucissaient l'éclat, son front blanc et uni comme une lame d'ivoire, son nez droit d'un profil admirable, une bouche rose, petite, bien faite, lui formaient un charmant visage dont la douceur était l'expression habituelle, mais qui savait aussi rendre l'énergie dont son âme était douée, quoique ce ne fût que dans de rares occasions qu'elle se déterminât à la déployer.

Au moment où s'ouvre ce chapitre, assise près de la fenêtre de sa chambre et devant une petite table à ouvrage, elle venait de poser sur ses genoux une feuille de papier couverte de caractères imprimés et de figures fantastiques, et lisait avec une profonde attention une lettre manuscrite, renfermée dans la première feuille, et qu'elle en avait retirée avec empressement.

Cette lettre contenait ce qui suit :

« Je suis à Lyon depuis hier, Louise. La surveillance occulte et incessante dont je suis l'objet, me contraint de recourir à un étrange moyen pour correspondre avec vous. Malgré ses chances diverses et dans lesquelles le hasard entre pour beaucoup, il m'a paru le plus sûr. Dieu veuille que vous vous rappeliez l'air que je composai pour vous en des temps plus heureux, et que vous entendiez ce signal que vous devez comprendre si vous vous souvenez! Dieu veuille enfin que ce billet vous parvienne, c'est mon va-tout! Si, après avoir lu, vous n'êtes point persuadée, je sais ce qu'il me reste à faire. Nous nous reverrons toujours dans le ciel.

» Mais lisez avec recueillement, lisez avec soin et réfléchissez mûrement; pendant que vous pèserez mes raisons, ma sœur occupera votre oncle de manière à l'empêcher de soupçonner ma présence près de vous et de troubler votre lecture.

» Lorsque je me présentai à lui et lui offris de vous donner des leçons de clavecin, il m'accueillit avec empressement et bienveillance. Il me croyait marié, et il est clair que c'est à cette circonstance que j'ai dû attribuer depuis ses démonstrations amicales. Mais à cette époque, aveuglé déjà par ma passion, je ne voulus y trouver qu'un encouragement à mes ambitieuses espérances.

» Pendant trois mois, Louise, je vous vis presque tous les jours. Vous rappellerai-je que, mon amour croissant sans cesse, il ne me fut plus permis de garder mon secret, et que j'osai vous avouer ce que j'éprouvais?

» Attaché à un grand, je m'étais trouvé compromis dans un des derniers mouvemens politiques. Proscrit avec le chef d'une illustre maison, la fuite seule me sauva d'une détention longue et cruelle; changeant de nom, de position, de pays, j'arrivai ici avec ma sœur que je fis passer pour ma femme. Grâce à un talent toujours cultivé avec amour, je pus me donner pour un musicien italien qui venait chercher fortune en France. Enfin, à l'aide d'une vie obscure, d'un costume qui me déguisait, je parvins à me soustraire aux recherches de la police.

» Mais je ne pouvais offrir à personne de partager mon sort encore trop précaire. Il fallait attendre des temps meilleurs. Eh! que m'importait le temps, d'ailleurs, vous aviez reçu mes aveux sans colère, l'espoir que j'avais rêvé se réalisait. Vous, Louise, dont je paierais un sourire de mon sang, vous m'aviez dit : Et moi aussi je vous aime! Quel bonheur plus grand Dieu pouvait-il me réserver? Et après ce mot qui retentit depuis à mon oreille comme une harmonie céleste, pourquoi ne suis-je pas mort? Sur quelle ivresse supérieure à celle-là pouvais-je compter désormais? Et que de maux devaient me la faire payer!

» Il fut convenu entre nous que, précisément en raison des circonstances, je continuerais à garder le silence avec votre oncle sur nos projets. Depuis que je le voyais fréquemment et que je pouvais l'étudier à l'aise, il m'inspirait une défiance qui succéda promptement à mon premier penchant pour lui; mais indépendamment de ce sentiment qui m'était personnel, l'arrêt de proscription qui pesait sur moi et l'espérance fondée alors de le voir bientôt lever étaient des motifs suffisans pour expliquer notre résolution commune.

» Malgré notre prudence et notre circonspection, malgré l'allure calme et digne que nous savions garder au milieu de la passion la plus vive, et qui était due à la pureté, à la sainteté de notre amour, votre tuteur soupçonna une partie de la vérité, du moins ce fut notre pensée, et à partir de ce moment, il devint indispensable, à nos yeux, de lui tout confier.

» Je vous en supplie, Louise, examinez bien si tout ce que j'énonce est conforme à la vérité. Je ne puis vous convaincre autrement de mon innocence que par l'exactitude minutieuse de mon récit, et je vous le répète, mon sort dépend de votre opinion sur ma véracité à la fin de cette lettre.

» Quoique je fusse loin de prévoir les calamités qui devaient fondre sur moi à la suite de mon entretien avec votre oncle, je ne pus me décider à lui tout avouer sans la plus excessive répugnance. Enfin je le pris à part, et il sut mon amour et mes espérances, dont la réalisation serait remise au jour probablement peu éloigné où je reviendrais libre.

» Pendant que je lui parlais, sa physionomie, empreinte d'un caractère de dissimulation profonde, resta presque constamment impassible. Seulement, au moment où il apprit que je n'étais pas marié, et que vos sentimens pour moi m'enhardissaient à l'entretenir de la sorte, il y eut dans ses sourcils, dans les traits de son visage, un mouvement de contraction qui me glaça le cœur et dont je frémis encore en y pensant.

» Mais lorsque, continuant de lui parler de moi, je le mis au fait de ma position et des dangers qui m'entouraient, son front sombre, son regard terne et soucieux s'éclaircirent soudain. Sa figure, d'une pâleur tout à l'heure affreuse, reprit quelque couleur et une vive animation.

» Quand j'eus fini mes aveux, il garda le silence plusieurs minutes et parut méditer sa réponse. Je craignais un éclat : ce fut d'un ton grave mais doux qu'il me répondit :

» — Vous m'avez trompé et vous êtes bien coupable, jeune homme, me dit-il enfin. Lorsque je vous ai introduit ici, je vous croyais marié, et avec une fille telle que Louise, vos visites étaient sans danger. Vous avez abusé de ma bonne foi, vous avez trahi ma confiance pour séduire ma pupille.

» — Ah! monsieur, quel mot! il peint bien mal une situation où tout est demeuré digne et sacré.

» — Je n'ai pas besoin de vos protestations pour que Louise reste pure à mes yeux. Je la connais, monsieur, et je réponds d'elle; mais cela suffit-il à vous justifier? Savez-vous si votre perfide conduite ne détruit pas d'autres projets depuis long-temps formés? En surprenant ainsi l'affection de ma nièce, ne m'ôtez-vous pas le pouvoir de diriger son choix, de l'éclairer, de contribuer enfin, autant qu'il est en ma puissance, au bonheur de celle que Dieu a placée près de moi pour la consolation de mes vieux jours? Ah! jeune homme, vous êtes bien coupable!

» Ce qu'il disait était fondé. Dans sa position, il devait s'exprimer ainsi. Je fus touché de sa douleur plus que de ce qu'il nommait ma faute : je cherchai à le rassurer sur mon sort qui s'améliorerait certainement dans un délai rapproché; puis, avec une chaleur de cœur qui, j'ose le dire, traduisait la force et la sincérité de mon amour, j'implorai son pardon en répétant le serment de consacrer désormais toutes les facultés de mon être à vous rendre heureuse.

» Il réfléchit encore un moment; ses traits s'altérèrent de nouveau. Quand il reprit la parole, sa voix était toujours sévère mais tranquille, et pourtant, je l'écoutai en tremblant. Il y avait un contraste frappant entre sa pensée et son expression; il se contraignait, il luttait contre lui-même pour contenir les éclats d'une colère dont son visage bouleversé trahissait l'existence.

» — Je ne vous répondrai point catégoriquement aujourd'hui, monsieur, me dit-il, je veux d'abord causer avec Louise, et songer moi-même à votre position. Au reste, ajouta-il avec un ton de douceur si prononcé qu'il devait être hypocrite, elle est libre jusqu'à un certain point, et, si je reconnais que son bonheur est véritablement attaché à cette union, il vous sera permis d'espérer.

» Je le quittai ivre de joie; et il eut avec vous un premier entretien.

» Remarquez-le, Louise : après cet entretien, la première fois que je vous revis, vous n'étiez déjà plus la même. Pour la première fois, j'eus à me justifier de je ne sais plus quelle imputation frivole. Plus tard, ces soupçons sur ma conduite, mes sentimens, ma position, se succédèrent; puis enfin j'eus à me défendre des effets de la plus odieuse calomnie, et, vu les circonstances, de celle le plus habilement combinée pour me perdre.

» Mais rappelez-vous-le : pendant les quinze jours que durèrent nos légers dissentimens, votre oncle feignit d'y rester étranger, au moins vis-

à-vis de moi. Eh bien! je vous le demande, n'est-ce pas à ses insinuations et rien qu'à elles qu'ils sont dus?

» Enfin il crut devoir directement prendre part au drame dont ses sourdes menées avaient préparé le dénouement. Enfin il se montra pour porter contre moi la plus perfide, la plus infâme accusation : j'étais un détestable fourbe, un abominable séducteur, un homme vil; ma proscription n'était qu'un moyen d'exciter l'intérêt; cette femme, près de laquelle je vivais, était bien réellement la mienne et non point ma sœur, ainsi que je l'avais déclaré pour aider au succès de mes traces criminelles. Des renseignemens sur la fidélité desquels il avait droit de compter, et qu'il devait au hasard, ne lui laissaient aucun doute à cet égard.

» Hélas! Louise, je ne vous reproche rien; mais il me semble que ma contenance, en écoutant de pareilles accusations, aurait dû vous convaincre de mon innocence; d'ailleurs, de qui votre tuteur tenait-il ces renseignemens dont il prétendait m'accabler; comment avait-il pu pénétrer les mystères de ma vie, quand j'avais trouvé le moyen de me dissimuler même à la police? Vous vous souvenez qu'il ne voulut rien répondre à mes pressantes questions sur ce point; il trouva plus facile de prétexter un serment qu'il aurait fait de ne rien divulguer sur la source de ses informations afin de se dispenser de me donner les moyens d'en combattre la valeur.

» Il s'était tracé son rôle; ce fut lui qui me demanda des témoignages à l'appui de mes dénégations, qui. maintenant, ne pouvaient lui suffire. Je les promis sans hésiter; et, en effet, malgré les difficultés de ma position il m'était possible de les lui fournir. Je le quittai en jurant de reparaître bientôt armé de pièces authentiques, qui confondraient les imposteurs quels qu'ils fussent.

» Il me fallait néanmoins quelques jours pour les rassembler. Ni vous ni votre oncle ne connaissiez ma sœur; sa parole eût donc été d'un faible poids dans ce débat. Je la chargeai d'aller recueillir des preuves écrites dans mon pays. Quoique son voyage dût s'effectuer avec circonspection, trois ou quatre jours y suffisaient, et je me voyais retourner, dans peu, triomphant chez votre tuteur.

» Mais, le jour qui précédait celui fixé pour le retour de ma sœur, je fus arrêté.

» Surpris dans mon lit, je ne pus me soustraire aux agens de l'autorité. Je fus saisi, enlevé, jeté dans une voiture qui ne s'arrêta qu'au fort de*** près Besançon.

» Voilà les faits, Louise; maintenant voici mes conjectures.

» Grâce à mes précautions, j'étais en sûreté à Lyon. Deux personnes seules connaissaient mon secret, vous et votre oncle, et je n'ai pas la plus légère incertitude à cet égard, c'est lui qui m'a dénoncé.

» Il m'a dénoncé pour assurer le succès de sa calomnie; car, en me faisant arrêter, il me mettait dans l'impossibilité de me justifier.

» Bien mieux, il restait près de vous, c'est-à-dire maître de donner à mon silence forcé l'interprétation qui lui convenait. Il a dû bien exploiter cette position! Dites, Louise, depuis mon arrestation, n'a-t-il pas tous les jours découvert de nouvelles preuves à l'appui de ses calomnies? Ne vous a-t-il pas démontré surabondamment. que. puisque je ne reparaissais pas lorsqu'il s'agissait de me laver de la plus odieuse prévention, c'est qu'en effet j'étais coupable. L'argument était puissant!... Et c'est lui qui m'avait fait saisir!

» Oh! mon amie, dès mon arrivée au fort de *** je devinai toutes ces choses; et impossible de vous écrire un mot pour vous mettre en garde!.. Comprenez-vous ce que j'ai souffert!

» Et voyez la prévoyance infernale de cet homme. Ma sœur revint ici le lendemain de mon arrestation. Elle aurait pu plaider en ma faveur; mais dès son retour on lui apprit ma fatale affaire. Elle fut circonvenue, menacée, effrayée; les avertissemens anonymes et de sinistres pronostics pleuvaient chez elle; enfin, elle quitta la place et s'enfuit de son côté.

» Maintenant, allez-vous me demander, comment concilier cette conduite de M. Dubelloi avec l'amour vraiment paternel dont il fait profession pour vous? Quoi! vous lui avouez une affection sincère pour un homme honnête, loyal, d'une position à peu près analogue à la vôtre, sauf les difficultés du moment; votre oncle prétend ne vivre que pour votre bonheur, et pourtant, suivant moi, il travaillerait à rompre sans motif une union qui pourrait l'assurer. Fait plus bizarre encore! Sa volonté est toute puissante; il n'aurait qu'à l'imposer pour tout empêcher, et ce sont des moyens ténébreux, déloyaux, lâches, qu'il emploie pour parvenir à son but!

» Eh bien! Louise, quoique je ne puisse deviner le secret mobile de cet homme, je jurerais pourtant qu'il en est ainsi. A mes yeux, il est évident qu'il ne consentira jamais à votre mariage, non seulement avec moi, mais avec tout autre dont les prétentions pourraient être aussi bien justifiées; mais il ne veut pas que les refus aient l'air de venir de lui.

» Est-ce son égoïsme, est-ce sa profonde avarice qui le poussent? Cela doit être, et pourtant son égoïsme est mêlé d'actes de dévoûment à votre personne qui partent d'un cœur généreux, et, malgré son avarice notoire, je l'ai vu dans certaines circonstances, et toujours lorsqu'il s'agissait de vous, ne pas reculer devant des sacrifices qui devaient lui être cruels, attendu sa passion dominante.

» D'où vient donc ma conviction sur les projets de votre oncle? Elle résulte d'une multitude de petits faits dont j'ai été témoin, qu'il serait trop long de rapporter, mais qui sont significatifs, et surtout de l'étude constante et obstinée de son caractère. Je l'ai bien observé, et je suis sûr de l'avoir deviné; ce qui me le confirme, c'est que vous êtes de mon opinion. N'est-il pas vrai, Louise?

» Au reste, il est un moyen bien simple de vous assurer de ce que j'avance; j'ai appris que, continuant son système tortueux et hypocrite, il autorise depuis quelque temps un jeune homme à se présenter chez vous. Je sais encore, et votre caractère m'en répondait d'avance, que ce dernier n'a aucun droit de tirer vanité de ses assiduités dans votre maison, quoiqu'il se vante insolemment d'un prochain succès. Eh bien! renoncez pour un instant à l'indifférence avec laquelle vous recevez les hommages de ce jeune homme, feignez pour un jour d'y être moins insensible, faites en sorte que votre oncle le remarque, et si dès lors celui-ci ne trouve pas moyen d'éconduire le nouveau prétendant, j'accepte comme vérités les calomnies par lesquelles on a tenté de me perdre près de vous.

» A présent, quelle autre garantie puis-je vous donner de ma sincérité? Aucune, Louise. Je m'en réfère à vos souvenirs pour être jugé; si, après avoir eu le temps de connaître mes sentimens, mes idées, mes principes, vous pouviez douter de moi, en douter encore après ce que je viens de vous écrire... Mais non, c'est impossible; je vous connais assez pour être convaincu que déjà vous m'avez rendu votre confiance. Il me la faut; écoutez!

» Si j'étais libre, je vous offrirais une seconde expérience. Je me présenterais derechef dans la maison de votre oncle; mais il est clair que je serais bientôt victime de ses nouvelles trames et mis encore une fois dans l'impossibilité de me défendre. C'est donc à vous que je m'adresse, et de vous seule que j'attends mon sort. Avez-vous foi dans ma probité et mon honneur? vous accueillerez mes propositions. Vous défiez-vous de votre ami? ah! ne me répondez point; je ne comprendrai que trop votre silence!

» Louise, voici mon projet. Je sais en Provence (et le trouble, la confusion dont cette contrée est en ce moment le théâtre, nous servira loin de nous nuire), je sais, dis-je, en Provence un asile qui nous mettra provisoirement à l'abri de toutes les recherches. Consentez à m'y suivre, et fuyons ensemble. De notre retraite, j'écrirai à votre tuteur; s'il veut véritablement votre bonheur, sa conduite sera bien simple : il viendra autoriser et bénir notre union. Les motifs secrets dont je vous parlais tout à l'heure, le porteront-ils, au contraire, à de dures extrémités? C'est à vous, Louise, de sonder votre cœur et de voir dans quelle limite vous voulez renfermer vos sacrifices à notre amour.

» Vous le remarquez, j'espère, amie; je m'efforce de me contenir et de rester calme. Je ne cherche ni à vous attendrir ni à vous intimider. Cette lettre ressemble plus à celle d'un avocat qui discute qu'à celle d'un homme qui attend la vie ou la mort de votre résolution. C'est que, dans ce moment suprême, je ne veux rien devoir à un entraînement irréfléchi. Songez-y, Louise, ou c'est votre bonheur ou c'est votre perte que vous allez décider. En effet, si vous êtes convaincue, comme je le crois, de mon innocence, vous savez en même temps avec quel dévoûment je vous consacrerai ma vie; mais si j'étais véritablement un indigne imposteur... Ah! pauvre chère ange, non, non, vous êtes bien sûre du contraire.

» Louise, la seconde nuit après celle-ci, à deux heures, je serai au pied du mur de clôture de la cour de votre maison. J'aurai tout préparé pour notre fuite, et, malgré les obstacles, j'espère réussir. Nous gagnerons notre asile mystérieux, et une fois là, nous sommes sauvés; j'y défierais la finesse des plus habiles limiers de toutes les polices du monde. Ma sœur vous y attendra et sera votre compagne tant que devra durer notre retraite.

» Je remarque, à travers les vitres de votre croisée, ce rosier du Bengale que ma sœur vous envoya un jour avec un si grand plaisir, trouvant charmant de vous donner d'elle un souvenir avant de vous connaître. Votre oncle voulut depuis vous le retirer, craignant un hommage dissimulé de ma part. Vous l'avez conservé malgré tout, et mon cœur s'en réjouit. Qu'il vous serve donc de signal dans une circonstance suprême de la vie. Louise, si demain dans la journée je ne le vois plus à sa place, c'est que vous aurez entendu ma voix. Si, au contraire, je l'aperçois encore... ah! c'est que j'aurais perdu votre affection, et alors l'adieu que je vous fais ici serait éternel.

» LAURENT. »

Pendant que Louise lisait cette lettre, sa physionomie trahissait l'agitation croissante de son âme. La crainte, l'espoir, la défiance, puis enfin l'attendrissement s'y peignirent tour à tour. Lorsqu'elle eut terminé, elle replia le billet et le déposa dans un des réduits les plus secrets de sa chambre; puis revint s'asseoir à la place qu'elle venait de quitter et se reprit à réfléchir de nouveau, sans que son trouble parût diminuer.

Il y avait quelques minutes à peine que les mains jointes et posées sur ses genoux, le regard fixe, la tête penchée sur sa poitrine, elle était ensevelie dans ses rêveries, quand la voix de son oncle retentit à travers la porte de la chambre. Elle tressaillit; mais, grâce à la fermeté qui ne lui manquait point dans les situations difficiles, elle sut se dominer assez complétement pour faire disparaître toute trace d'agitation sur sa figure, et ce fut avec son calme et sa grâce ordinaires qu'elle reçut M. Dubelloi.

Pendant que sa nièce regagnait tranquillement sa chaise, celui-ci jeta un regard investigateur sur tous les meubles de la chambre. Il aperçut sur la petite table à ouvrage, la feuille de papier à caractères mystérieux qui avait servi d'enveloppe à la lettre dont Louise venait d'achever la lecture. A cette vue, le marchand fronça les sourcils, et ses yeux se perdirent au fond de leurs orbites, comme il arrivait chaque fois qu'il était sous l'empire d'une sensation pénible.

Un premier mouvement dont il ne fut pas maître le porta à s'emparer

de l'imprimé. Il le parcourut précipitamment. N'y trouvant apparemment aucun indice de ce qu'il y cherchait, il le lut une seconde fois avec une profonde attention. Cette seconde lecture ne répondit point encore à ses espérances, mais son inquiétude sembla moins vive, sa figure perdit de sa sévérité sombre, et, sans doute afin d'empêcher sa pupille d'interpréter à sa manière ce qui s'était passé sous ses yeux, il se crut dans la nécessité d'expliquer lui-même la cause de sa curiosité au moins empressée. Après un moment d'hésitation, il dit :

— Je m'en doutais. J'aurais parié que l'oiseau de ce maudit bateleur avait apporté un de ces stupides messages jusqu'ici. As-tu eu peur, Louise? Je voulais monter plus tôt, mais une nouvelle pratique, que le ciel confonde, me retenait en bas par son bavardage sans fin. Mme de Faucigny... Je ne connais point ce nom-là. En as-tu entendu parler, toi?

Et en disant ces derniers mots, le vieillard voilait son regard pour étudier impunément la physionomie de sa nièce.

— Non, mon oncle, répondit la jeune fille sans changer de visage. Et quant au baladin, rassurez-vous, ajouta-t-elle en souriant, je n'ai eu aucune frayeur de son faucon qui s'est envolé aussitôt après avoir déposé sur l'appui de ma fenêtre ma bonne aventure.

— C'est singulier, reprend le marchand, sondant sournoisement le terrain, cet homme a passé devant moi, par hasard, car je ne le cherchais certainement pas, et en le regardant j'ai été frappé de sa ressemblance avec... Une ressemblance grossière, mais... trouves-tu, toi?

— Je ne l'ai pas vu, je ne puis donc le comparer avec quelqu'un que vous n'indiquez point, je dois vous le faire observer, répond Louise d'une voix nette, quoique ce ne soit point sans effort qu'elle dissimule son émotion.

— C'est juste! une distraction!... Mais au fait, il est possible que je me trompe, poursuit le vieillard, évidemment déconcerté par l'assurance de la jeune fille. Et avec la lenteur et l'hésitation d'un homme qui craint de montrer sa défiance et brûle pourtant de dissiper ses soupçons : Et c'est là tout ce que tu as reçu? dit-il en montrant à Louise le papier qu'il a entre les mains.

— Oui, mon oncle, répond-elle avec une résolution apparente.

— Ah! dit Dubelloi d'une voix plus libre que tout à l'heure et en envisageant son sujet sous une autre face, voilà ce qui s'appelle jeter son argent par les fenêtres. Et pourtant, continua-t-il en levant les yeux au ciel et en joignant les mains, Dieu sait si, en ces temps de ruine générale, il est bon de ménager même les deux sous que coûtent de pareilles sottises.

— Oh! mon oncle, dit Louise en souriant tristement, ces réflexions ne sont-elles pas déplacées dans votre bouche?

— Qu'est-ce à dire, mademoiselle; prétendriez-vous aussi me persuader que je roule sur l'or? Parce qu'on voit une maison tenue, des commis, des servantes, un certain train, on s'imagine que les trésors du royaume sont au fond du magasin. Savez-vous, mademoiselle, ce que me fait perdre la banqueroute de Law? Et les impôts! et les frais! et les crédits qui nous assassinent, nous autres pauvres marchands! L'an passé, mon Dieu, je n'ai pas bénéficié de vingt pistoles, et, grâce à la peste de Marseille, je serai en perte cette année.

Louise, qui savait l'inutilité de ses observations sur les questions de ce genre, se contenta de lever les épaules et de répondre :

— Parlons d'autre chose, mon oncle.

— Oui, oui, je le veux bien; et puisque nous nous trouvons ensemble et libres, j'en profiterai pour t'adresser quelques réflexions, sur un sujet qui m'intéresse au delà de tout, car il s'agit de ton bonheur.

— Je vous écoute.

Dubelloi prit un air de bonhomie, et d'une voix caressante et douce, il dit :

—Eh bien! Louise, vous me causez du chagrin. Tu es belle, mon enfant, belle à faire l'orgueil d'un roi; bien des jeunes gens de notre ville ont recherché notre alliance. Il m'a fallu les éconduire tous, parce que tous finissaient par te déplaire. Je ne te parle pas du... tu sais qui je veux dire; c'était un misérable! nous l'avons ignominieusement chassé, et tu n'y penses plus depuis long-temps... Hein! n'est-ce pas? cela est vrai?... concontinua Dubelloi, attendant en vain une réponse.

Mais la jeune fille se contenta d'incliner la tête en signe d'assentiment.

— Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Il s'agit d'un bon garçon, un peu fougueux pour un homme de plume, un peu étourdi pour un clerc de procureur; jovial, jaseur, tojouurs chantant, riant, courant; on est sûr de ne point s'ennuyer avec un pareil drôle. Cependant tu l'accueilles froidement, et depuis un mois qu'il vient ici, il n'a vraiment fait aucun progrès dans ton cœur.

— Vous croyez? dit Louise en souriant et en observant son oncle à son tour.

— Dam! je te le demande, moi! Ecoute, il doit venir nous voir aujourd'hui; si tu veux, cela ne nous engagera à rien, je l'inviterai à dîner.

— Invitez-le, mon oncle, dit la jeune fille d'un air dégagé.

— Hein?... quoi! tu consens!... s'écrie Dubelloi, déconcerté d'une réponse qu'il avait pourtant paru provoquer.

— Oui, mon oncle; cela vous distraira.

— Et toi, friponne! Et toi? dit le marchand en s'efforçant de garder un ton plaisant.

— Oh! mon Dieu! moi! cela m'est bien égal, dit la jeune fille avec une grande affectation d'indifférence, et vous auriez tort de supposer...

— Je l'inviterai, je l'inviterai, interrompt Dubelloi, cherchant à deviner si cette indifférence est feinte ou réelle; puis, se disposant à sortir, il ajouta : Allons, ma chère belle, à tantôt, à dîner... Ah! s'écria-t-il en se retournant, permets que j'emporte ton horoscope; je vais le donner aux jeunes gens du magasin... cela les amusera, les fera rire... Allons, à tantôt.

Et ce disant, le marchand sortit de la chambre de Louise. Dès qu'il fut en bas dans son cabinet, il s'approcha d'une fenêtre et examina de nouveau et dans tous les sens le papier mystérieux.

— Ce n'est absolument qu'une sornette, murmura-t-il. Et pourtant, à l'ampleur des plis, on supposerait aisément que ce feuillet en contenait un autre... Bah! quelle rage de toujours soupçonner!... Il est au secret, au fort de ***, et puis, est-ce qu'elle ne le méprise pas à présent?

En ce moment un commis entra et lui remit une lettre; elle était datée du fort de ***.

Dubelloi l'ouvrit précipitamment.

— Evadé depuis trois jours! C'était lui! s'écria-t-il en bondissant. Il a fait tenir un message par l'entremise de ce bateleur... et peut-être que ce bateleur lui-même...

Allons, encore mon imagination qui s'allume, reprit-il en s'efforçant de se calmer..... S'ils s'entendaient, m'aurait-elle parlé comme elle a fait de ce clerc de procureur, de ce vaurien de Roland?..... Oh! quant à toi, mon jovial garçon, nous allons te couler bas dès cette séance. Et pour ce qui est de M. Laurent, si le premier coup n'avait pas suffi, nous l'achèverions cette fois; voilà tout.

III.

— Mais sacredié, papa Dubelloi, vous êtes dans une erreur pareille en profondeur à celle d'une intrigue judiciaire menée par mon patron. Je suis très aimable avec Mlle Louise; elle ne m'en impose plus du tout; j'ai retrouvé mes saillies, mon esprit : la preuve, c'est que je lui dis une foule de bêtises; donc ça va, ça va très bien!

Celui qui parlait ainsi pouvait avoir de vingt-six à vingt-huit ans; grand, bien découplé, aux épaules carrées, à la face rose et fraîche.

Louise venait de passer dans la cuisine pour donner quelques ordres; Roland et Dubelloi se trouvaient seuls assis devant la table prête à recevoir le dessert. Le marchand crut devoir profiter de ce moment pour adresser à celui qu'il prétendait protéger des instructions sur la manière de se conduire près de Louise, afin d'obtenir ses bonnes grâces. Or, c'était à un doute exprimé par Dubelloi sur l'excellence des moyens employés jusqu'ici par le clerc de procureur, que ce dernier répondait ainsi qu'on l'a vu au commencement de ce chapitre.

—Vous direz ce que vous voudrez, répliqua le vieillard en branlant la tête en signe d'incrédulité et avec un ton d'intérêt prononcé, vous n'avez pas votre aisance, votre assurance ordinaires, mon garçon, et je ne sais ce que diable est devenue votre verve. Allons, encore un coup pour vous aider à retrouver votre courage. Elle est charmante, ma nièce; c'est une beauté rare et en même temps un esprit très fin; mais après tout ce n'est qu'une jeune fille. Du cœur, Roland, du cœur; mordieu!

— Ah! vous ne trouvez pas que c'est bien comme ça, dit le clerc en avalant d'un trait un verre de vin capiteux des côtes du Rhône. Eh bien! soyez tranquille, nous allons ajouter quelques grains de sel au ragoût.

— A la bonne heure! lancez-vous; elle aime la gaîté, la folie, sans en avoir l'air; et puis, quand vous vous abandonnez à votre naturel, vous êtes si drôle!

— N'est-ce pas? Ils le disent tous. Et en vérité c'est étonnant, ça me vient tout seul; ce n'est pas l'étude, voyez-vous, c'est la nature qui nous donne l'esprit. Ah ça! mais je croyais Mlle Louise un peu... là... si ce n'était une personne accomplie, je dirais mijaurée.

— Par exemple! Vous la connaissez bien mal, garçon. Elle est honnête, réservée comme une fille bien élevée; mais tout en se tenant pour son compte, elle goûte fort la plaisanterie, et particulièrement votre genre.

— Elle n'est pas dégoûtée. C'est que, quand nous sommes vingt à table, savez-vous, il n'y a que pour moi à parler. Et ils rient tous à en faire des maladies. Du vin! du vin! papa Dubelloi; ma tête se monte, je le sens; je vais être encore plus drôle que tout à l'heure... A propos, peut-on jurer... modérément?

— Oui, oui... modérément.

— Et risquer le mot badin... en gazant?

— En gazant beaucoup.

— Nous gazerons. Accepte-t-elle le grivois?

— Quand il est à sa place.

— Rapportez-vous-en à moi pour l'y mettre. Sacredié! poursuit Roland, qui, grâce au vin du Rhône, commence tout de bon à s'animer; si d'ici à vingt minutes, Mlle Louise ne se dit pas : voilà un gaillard bien bouffon, cela ne peut faire qu'un excellent mari, je veux rester toute ma vie clerc de mon procureur, qui est pourtant le plus chien, le plus fripon, le plus brutal des patrons, je m'en vante! Merci de vos conseils, papa; décidément, vous êtes un bon homme. Il y a de par le monde des gens qui ne vous connaissent point, et vous dépeignent comme une façon d'avare hypocrite, etc. Calomnie! Oh! la calomnie! elle n'épargne personne, pas même moi. Et pourtant, quels sont mes défauts? J'aime à rire, j'aime à boire du vin comme celui que vous m'offrez si généreusement (encore un verre, papa). J'ai le sang un peu vif, et le poing très prompt quand on me manque; mais il n'y a pas là de quoi m'empêcher de faire un bon père de famille, et vive la joie!

— Très bien, garçon, dit le vieillard, regardant son convive en souriant d'une manière équivoque; vous voici comme je le désirais; conservez ce ton, et vous réussirez, selon mes vœux, près de ma nièce.

— Vive Mlle Louise! s'écria Roland en élevant son verre avec enthousiasme, et interprétant à son gré le souhait du marchand. Honneur à la vertu qui ne méprise pas le mot pour rire!

— Parfait! Roland... mais chut! la voici, et il ne faut pas avoir l'air de nous entendre.

Louise rentra en effet, suivie de deux servantes qui couvrirent la table des fruits savoureux de la saison, de quelques pâtisseries et de plusieurs bouteilles de liqueur qui, chez Dubelloi, ne paraissaient qu'aux occasions solennelles.

La nièce du marchand reprit sa place. Durant la première partie du dîner, elle avait presque justifié la remarque de Roland. On aurait pu la supposer dans une disposition très favorable d'humeur, disposition d'autant plus singulière qu'elle gardait toujours une grande réserve en présence des étrangers. Au surplus, de temps en temps, la fixité subite de son regard et le froncement de ses sourcils prouvaient que la liberté de son esprit n'était pas aussi complète qu'un examen superficiel eût permis de le soupçonner. Mais, en général, ce fut avec une bienveillance toute nouvelle qu'elle écouta les méchantes bouffonneries du clerc de procureur, et celui-ci, flatté d'une approbation à laquelle il n'était pas accoutumé, et enhardi par ses nombreuses libations pendant l'absence momentanée de la jeune fille, se sentit en état de suivre à la lettre les instructions de son protecteur, et d'achever, par un redoublement d'esprit et de gentillesse à sa manière, une conquête que dans sa présomption il croyait déjà bien avancée.

Soit que l'ivresse qui l'envahissait de plus en plus, grâce aux encouragemens de Dubelloi, lui fît rencontrer parfois un mot plaisant, ou plutôt que Louise voulût absolument payer de pareils efforts pour lui plaire de quelque récompense, elle continua de sourire souvent au lieu d'exprimer son mépris aux accès d'une gaîté si grossière et en dehors de ses habitudes. Le marchand, en excitant son protégé, observait sa nièce. Evidemment la manière dont elle accueillait les folies de moins en moins délicates de Roland le déconcertait. Au lieu de se réjouir d'un succès dû à ses conseils, son front devenait plus sombre de moment en moment, et, en dépit de sa puissance de domination sur lui-même, il ne prenait plus que maladroitement part à la gaîté de son convive.

Cependant, après avoir attaqué les juremens modérés, Roland crut devoir aborder les mots badins. La pureté de Louise et la modestie parfaite de sa vie, la mettaient dans l'impossibilité de saisir le sel d'un pareil genre de plaisanterie, et par conséquent de comprendre les allusions progressivement plus transparentes du jeune clerc à ses espérances matrimoniales. Néanmoins, son indulgence obstinée ne se démentit pas. Dubelloi ne pouvait l'accuser d'encourager à bon escient les hardiesses de son hôte; mais sa persistance à demeurer aimable avec ce dernier sembla augmenter le dépit du vieillard, dont les traits altérés ne devaient bientôt plus dissimuler la secrète colère.

Il se contint cependant, et réfléchit quelques minutes, tout en jetant alternativement de profonds regards sur le clerc de procureur et sa nièce; puis tout à coup, une heureuse idée luisant à son cerveau, il se leva, prétexta le souvenir d'une affaire qui l'appelait pour un instant au magasin, et sortit laissant les deux jeunes gens à eux-mêmes.

A force de se fortifier le cœur avec le crû du Rhône, Roland était arrivé à cet état où les considérations sociales et les convenances exigées par le monde ont beaucoup perdu de leur importance, où le vin rend pour un instant l'homme à ses instincts naturels, en affaiblissant chez lui les sentimens de convention qu'il doit aux effets de la civilisation. Le clerc de procureur porta de nouveau la vue sur sa voisine. Elle avait alors les yeux baissés, sa tête reposait sur une de ses mains, son visage trahissait d'une manière charmante son embarras de se trouver seule avec celui qui avait presque le droit depuis une heure de concevoir des espérances. En vain, pour éviter les conséquences de sa conduite, sut-elle bientôt revêtir sa physionomie d'une expression de froideur digne et fière. Les facultés de Roland n'étaient plus assez libres et nettes pour lui permettre de distinguer ces nuances. Il lui fut beaucoup plus simple d'interpréter à son avantage l'embarras de la jeune fille, aussi n'y manqua-t-il pas. Emerveillé, ébloui, transporté à la vue de tant de charmes qui lui semblaient à demi rendus, confiant dans ses succès de tout à l'heure, et l'effet des vins du Rhône triplant sa naïve et naturelle assurance, il s'écria avec l'enthousiasme qu'excitent les approches de la victoire :

— Sacredié! mademoiselle, foin du chagrin, et vive la gaîté et l'amour! Le monde est bien tel qu'il est, et puisque je ne vous déplais pas..

— Monsieur!... dit Louise suffoquée d'une familiarité si subite et si choquante.

— Pardon, si je vais droit au fait. Je sais qu'une jeune personne ne peut étaler subitement et sans forme de procès ses secrets sentimens. Après tout, il n'y aurait pourtant pas grand mal. J'ai l'autorisation de votre tuteur; un brave homme, un homme respectable, atrocement calomnié; aussi, le premier qui s'avise d'en médire, je l'assomme... Mais, pour en revenir à notre affaire, je ne réclame rien, je ne demande pas grand'chose; laissez-moi seulement vous parler comme si vous m'aviez dit : Roland, je vous aime! Ça me mettra à mon aise, et ça me suffira... pour le moment.

— Mais, monsieur, vous êtes fou! s'écria Louise en rougissant d'indignation.

— Fou d'amour; vous avez trouvé le mot propre. Car ne croyez pas que la folie s'oppose au sentiment, mademoiselle. Il y en a qui disent : Roland? prrrrit! un farceur... Cela rit, cela boit, et puis c'est fini. Non, sacredié, ce n'est pas fini! Il sait encore aimer comme un Amadis, quoique la plaisanterie lui soit familière, ainsi que vous avez pu en juger tout à l'heure. Or donc, puisque le tuteur nous protége, que je vous idolâtre et que vous ne pouvez pas tout à fait vous vanter de me haïr...

— Et où vous êtes-vous forgé de pareilles idées? dit la nièce de Dubelloi, en regardant Roland avec des yeux d'où jaillissaient des éclairs.

— Ta! ta! ta!... Ah! pardon!... C'est une manière d'exprimer mes doutes sur votre sévérité présente. Au reste, ajouta le clerc en étendant le bras solennellement, j'honore tant de modestie et de retenue... mais je n'y crois pas, et la preuve c'est que, si je vous adressais une requête, comme ils disent au palais, tendant à obtenir la permission de déposer un baiser sur vos jolis doigts, vous ne me refuseriez pas.

Et joignant l'effet à la menace, Roland se leva, quoique avec peine, s'avança vers Louise et s'empara d'une de ses mains. Pâle et tremblante de colère, elle se leva à son tour, retira brusquement sa main, et, apercevant alors Dubelloi qui rentrait, elle dit d'une voix dont l'altération accusait la violence de son indignation :

— Mon oncle, cet homme est ivre, ou insensé, ou lâche, et je vous déclare que je ne veux plus me rencontrer avec lui désormais.

Et s'échappant par une porte latérale, elle disparut soudain.

— Ivre!... insensé!... lâche! répète Roland stupéfait de ce dénoûment, malgré sa demi-ivresse; c'est un peu sec! et j'avoue que je préférerais m'entendre dire ces gentillesses par mon patron, afin d'avoir le droit de tomber dessus!

Dubelloi avait examiné la fin de cette scène du seuil de la porte qui conduisait au magasin. Il n'en parut nullement surpris, et la ligne que décrivaient ses lèvres dénonçait même une joie contenue et maligne. S'avançant vers Roland toujours déconcerté, il lui dit de ce ton de bonhomie qu'il savait trouver au moment voulu :

— Eh! bon Dieu! garçon, que vous est-il donc arrivé? vous paraissiez si bons amis lorsque je vous ai quittés.

— N'est-ce pas? c'est ce que je cherchais à lui démontrer. Eh bien! elle m'a reçu comme un huissier qui apporte la misère! Oh!... oh!... un lâche! moi! Roland!... c'est dur à enregistrer, papa!

— Bah! dans la bouche d'une femme, ça ne signifie rien.

— Le sexe a ses priviléges, mais il y a des limites... Enfin qu'est-ce qu'elle prétend? elle me voit d'un œil favorable, c'est clair. Or, dans quel but me traiter de la sorte? Quand je lui baiserais la main, pardieu! le pape souffre bien qu'on lui baise les pieds, et ça ne l'empêche pas d'être très bien avec le bon Dieu.

— Calmez-vous, garçon, nous arrangerons ces différends, j'espère; je lui parlerai, je l'adoucirai. En attendant, retirez-vous; pour le moment, votre présence ne ferait que l'irriter davantage.

— Un lâche! répète Roland avec amertume.

— Enfantillage, vous dis-je. Allons, décampons; je me charge de tout réparer.

— Ah! papa Dubelloi, vous le devez, car c'est d'après vos conseils que je me suis lancé... mais vous êtes un digne homme, sacredié! et je dépose en vos mains les pouvoirs nécessaires pour rétablir les affaires. C'est que votre nièce, voyez-vous, je l'aime comme un forcené, comme un enragé, malgré ses injures, et si elle me repoussait définitivement, je ne sais pas ce que je ferais, mais à coup sûr ce serait des bêtises.

— Bon! nous n'en sommes pas là, je m'en flatte... mais dans votre intérêt, mon cher, partez.

— Oh! vous m'aimez, vous! je le reconnais, dit Roland avec un subit attendrissement et des larmes dans les yeux; aussi, entre nous, c'est à la vie, à la mort. Quant à ce malheureux baiser projeté, dites à Mlle Louise que je pensais lui faire plaisir.

— Elle se rendra à cette idée.

— Mais que ça ne m'empêche pas de la respecter étonnamment.

— Soyez tranquille.

— Ah! je suis bien malheureux!

— Je le crois, mais allez-vous-en.

— Adieu, papa Dubelloi... Oh! si vous saviez comme je vous vénère!... mais vous le savez... Adieu; à demain.

Roland, insensiblement poussé par le marchand, traversa la boutique et se trouva enfin dans la rue, où le laissa son protecteur.

Il demeura un moment immobile, accablé par ses réflexions, qui n'étaient pourtant point d'une lucidité parfaite, puis il se décida à s'éloigner. Tout en cheminant, il continua de se faire part des pensées que lui suggérait l'incident dont il était victime; mais le langage mental ne suffisant plus à son intelligence obstruée, il fut obligé, pour se comprendre, de se parler à haute voix, en accompagnant chaque phrase d'un geste en harmonie avec elle.

— Ah! se dit-il après avoir fait quelques pas dans la direction des Brotteaux, il y a des êtres qui ne sont pas nés pour le chagrin. Moi, par exemple, je ne peux pas supporter la tristesse; elle me mine, elle me dessèche.... Il me faut me distraire, ou je suis un homme mort.... Mais comprend-on cette péronelle? Si je m'étais comporté indécemment, à la bonne heure!... Et notez que je lui ai fait les plus grands sacrifices. Après trois mois d'un amour éternel, je romps avec Perpétue... Charmante fille, des yeux noirs, des fossettes aux deux joues... une taille qui jouait entre mes dix doigts... elle m'adorait enfin... Pour la quitter; il m'a fallu supporter

des scènes atroces. Et voilà comme on me récompense! Et l'injustice, c'est pour moi comme le chagrin, elle me ronge!... Il me faut absolument une distraction... Pauvre Perpétue! avons-nous ri ensemble! Ce n'est pas elle qui m'eût souffert un accès de mélancolie. Elle était capable de tout pour me faire rire. Et je l'ai abandonnée! et je l'ai torturée! et je l'ai moissonnée à la fleur de l'âge! Je veux la revoir; j'ai besoin de lui dire que, si je ne l'aime plus, c'est que des considérations puissantes s'y opposent; il y a force majeure... Au fait, je dis que je ne l'aime plus; je n'en sais rien. Mlle Louise s'est emparée de mon imagination, c'est vrai; mais Perpétue a des droits à mon estime, on ne peut les lui ôter; et, ma foi! tant pis, je veux causer de cette ridicule scène avec elle.

En s'entretenant ainsi, Roland se trouva devant la demeure de Perpétue. Malgré l'obscurité d'un escalier très étroit, il arriva sans accident jusqu'au troisième étage de la maison, et frappa, en se nommant, à une des trois portes qui ouvraient sur le même palier. Personne ne répondit, quoique le jeune homme crût saisir un léger bruit à l'intérieur et des chuchottemens. Il cogna de nouveau, et avec une vigueur qui croissait en raison directe du peu d'efficacité de ses efforts, si bien qu'à ce tapage infernal les deux autres portes s'ouvrirent, deux figures irritées se montrèrent, et des voix aigres, s'organisant en duo, s'écrièrent en même temps :

— Ah! bien; je croyais qu'on démolissait la maison. Que voulez-vous, jeune homme?

— Voir Perpétue, mesdames. Il me semble que je puis dire un mot à Perpétue.

— Oui, quand elle y est. Mais puisqu'elle ne répond pas ..

— Vous en concluez?

— Qu'elle est absente.

— Ceci n'est pas une raison. Je me rappelle parfaitement que de mon temps ce n'était pas une raison, et voilà pourquoi j'insiste, dit Roland; et il se remit à jouer des pieds et des mains sur la malheureuse porte.

— Il est ivre.

— Comme un portefaix.

— Il faut appeler l'exempt! continuèrent successivement les deux femmes, qui, à en juger par le costume, devaient appartenir à la classe ouvrière.

— L'exempt? réplique le clerc en se retournant avec colère vers celles qui prétendaient s'opposer à ses desseins, je m'en moque comme de vous deux, mes infantes, et quand Roland s'est fourré quelque chose en tête, le guet entier, escorté de deux anges exterminateurs tels que vous, ne le ferait pas reculer d'une semelle, retenez cela.

— Ah! tu nous insultes, sacripant!

— Ah! gibier de potence, tu fais l'insolent!

— Jean! — Nicole! crièrent-elles ensemble.

A cet appel, deux boule-dogues à forme humaine parurent soudain, et sans autre préambule, se jetèrent sur le malheureux clerc de procureur. Malgré son expérience de ces sortes de luttes, la surprise et un peu sa situation hygiénique privèrent celui-ci d'une partie de ses moyens ordinaires. Au premier choc, il roula un étage, et avant de pouvoir se relever, il sentit une nouvelle force d'impulsion qui lui permit d'achever le second tiers de sa course sans que ses pieds touchassent une seule marche de l'escalier. Quant au dernier étage, toujours serré de près par les ouvriers et leurs dignes moitiés, il le descendit en reculant, mais faisant bravement face à ses ennemis. Ceux-ci se contentèrent alors de le pousser jusque sur la voie publique et de lui fermer au nez la porte de la maison.

Après s'être remis de l'étourdissement causé par sa rapide descente de l'escalier, son premier soin fut d'épousseter son chapeau et ses vêtemens flétris durant la lutte; lorsqu'il eut remis quelque ordre dans son costume, il jeta un coup d'œil dédaigneux sur la maison, haussa les épaules, se croisa les bras, poussa un soupir, et se remit en marche tristement.

— Décidément, rien ne me réussit aujourd'hui, se dit-il. Perpétue sortie!... J'avais tant besoin de me distraire!... Ah! Louise, si vous saviez le mal dont vous êtes cause, et combien les peines de cœur sont lentes à guérir!... Tiens! où suis-je donc?

Absorbé par ses pénibles réflexions, le jeune homme était entré, sans s'en douter, dans un cabaret renommé, et qui recevait ses visites régulières.

— Eh! eh! reprit-il, répondant lui-même à son interrogation, me voici chez l'ami Vincent. Sacrediė! tant mieux! Je mourais de soif, quoique je n'y prisse pas garde. Ohé! Vincent, mon ami, n'y aurait-il pas encore sous les fagots une bouteille de cet ermitage qui corromprait le plus intègre conseiller de notre parlement, ce qui n'est pas beaucoup dire. Or, si l'un de ces messieurs qui sont ici me faisait l'honneur de trinquer avec moi et d'accepter un ou deux cents de piquet, je lui en saurais un gré infini, vu mon grand besoin de distraction.

— Qu'est-il donc arrivé, monsieur Roland? demandèrent avec intérêt cinq ou six habitués.

— Bah! je suis bête comme une oie aujourd'hui et hors d'état de dire bonjour, je vous conterai mon aventure une autre fois. A votre santé, monsieur Finot, ajouta-t-il en s'adressant à un individu dont l'extérieur équivoque n'eût pas inspiré une confiance exagérée à tout autre que Roland. Faites-moi raison et entamons. Nous jouons une demi-pistole le cent, n'est-il pas vrai?

Le jeu commença aussitôt. La chance fut d'abord partagée, comme toujours en pareille circonstance; puis elle se déclara décidément en faveur de M. Finot.

Roland buvait et perdait avec une insoucianee philosophique en apparence. Cependant il était intérieurement furieux du malheur qui le suivait dans tous ses actes durant cette malencontreuse journée, et il fallait absolument que quelqu'un éprouvât l'effet des ressentimens qui s'amassaient dans son sein depuis plusieurs heures.

— Ecoutez, monsieur Finot, dit-il en payant sa dernière pistole, vous jouez honnêtement, je le crois, quoiqu'il me paraisse étonnant de perdre cinquante livres de suite. Je suis donc loin de vous considérer comme suspect et d'attaquer votre probité. Je vous ferai observer, néanmoins, que, depuis ce matin, je n'ai pas dit un mot, fait un geste, exécuté un projet, que le tout n'ait tourné à mon détriment. En arrivant ici, j'étais horriblement vexé, et voilà que vous me gagnez dix pistoles! Je le répète, je vous crois assez honnête pour n'être pas pendu demain : vous avez mon estime, mais j'enrage; il faut que je me soulage; vous vous trouvez sous ma main, ma foi! tant pis pour vous.

Ce disant, il déchargea sur la face du trop chanceux Finot un épouvantable soufflet.

Et plaçant son chapeau sur le côté de la tête, il sortit du cabaret et s'éloigna, l'allure si crâne, portant si bravement son vin, que nul, parmi ceux qui se trouvaient là, ne se sentit la hardiesse de lui adresser une observation sur la nature de sa dernière plaisanterie.

Le lendemain, Roland se réveilla assez tard et parfaitement remis des fatigues de divers genres, qu'il avait endurées la veille. Sa première pensée fut pour Louise, et se rappelant confusément les faits qui suivirent sa querelle avec elle, il fut enchanté du hasard, qui n'avait pas permis une rencontre avec Perpétue, car il conservait ainsi tous ses droits sur la nièce du marchand. Celui-ci, d'ailleurs, avait dû plaider en sa faveur, et suivant toutes les probabilités, son pardon d'une faute dont même à jeun il n'apercevait pas la gravité, serait sans doute déjà obtenu.

Confiant comme à l'ordinaire, notre ami s'habilla gaîment, sortit aussitôt après, et se dirigea vers la demeure de Dubelloi. Le marchand se tenait sur le seuil de sa porte, avec Minette entre ses jambes. Sa figure avait une expression de tristesse prononcée, et quand il reconnut Roland; il prit un air de commisération d'assez mauvais augure.

— Avons-nous perdu en premier ressort, et faudra-t-il en appeler, dit le clerc avec une gaîté forcée qui dissimulait mal ses craintes en abordant Dubelloi ?

— J'ai de mauvaises nouvelles, en effet, garçon, répond le vieillard en serrant avec effusion les mains de son protégé. Malgré mes instances et mes observations, elle ne veut point entendre parler d'une nouvelle entrevue. Elle prétend que vos caractères sont entièrement antipathiques, etc., etc.

— Ah! il y a des *et cœtera*? dit Roland un peu déconcerté malgré son aplomb.

— Oui, garçon, à ce qu'elle prétend; mais je la connais mieux qu'elle-même, et je sais bien, moi, que vous lui reveniez assez. Or, à moins qu'elle n'ait joué la comédie...

— Dans quel but?

— C'est ce que je me demande, dans quel but? Et pourtant les jeunes filles sont si bizarres! Après tout je pourrais m'être trompé sur ce que je supposais son penchant pour vous.

— Ah! ah! fit Roland en regardant fixement le marchand.

— Mais, non, que diable! je connais Louise, et cette querelle n'aura pas de fâcheuses suites. Ecoutez, garçon, quoi qu'il en soit, je veux travailler pour vous. Revenez ce soir.

Le soir venu, ce fut encore pis, Louise s'était jetée aux genoux de son oncle pour le supplier de ne plus l'entretenir de Roland. Elle ne l'avait jamais aimé, sa conduite n'avait pas autorisé les plus faibles espérances, elle était donc libre de se prononcer, et elle priait le clerc de ne plus renouveler des tentatives fâcheuses et parfaitement inutiles. Hélas! dit le vieillard en terminant d'un ton doucereux et levant les yeux au ciel, j'ai du malheur. Voilà encore un projet avorté, et je ne sais plus, en vérité, comment faire pour marier ma nièce.

Roland écouta cette triste réponse avec une attention sérieuse dont on ne l'aurait pas cru capable. Il réfléchit un moment, et regardant le marchand avec une certaine défiance, il lui dit : Ecoutez, papa Dubelloi, il est possible que tout cela soit vrai, quoique jusqu'ici, sans me flatter, le sexe ne m'ait jamais traité ainsi. Il se pourrait aussi que ce ne fût pas Mlle Louise, mais vous, qui voulussiez la rupture. Vous savez les bruits qui courent sur votre personne; il est généralement établi que vous êtes un vieil hypocrite et un avare; on affirme que votre empressement à marier votre nièce est un faux semblant et que vous manœuvrez sourdement pour que les prétendans se retirent tous avec honte. Jusqu'ici j'avais cru à la calomnie, je ne dis pas encore que le public ait raison, mais, je vous en préviens, avec ou sans votre consentement, je verrai votre pupille; j'aurai avec elle une explication qui changera peut-être la face des choses, car on sait ce qu'on vaut. Et alors, si vous m'aviez joué, voici comme je me vengerais : je vous forcerais de me donner votre nièce et une belle dot que vous sauriez trouver malgré vos prétentions à la gueuserie. Ah! mais, dit-il en saluant ironiquement le vieillard, je m'appelle Roland, et personne ne s'est moqué de moi impunément; souvenez-vous de ça, papa; et là-dessus, au revoir.

Dubelloi chercha à le retenir et à lui persuader qu'il était dans une profonde erreur sur son compte; que son plus grand désir était de bénir une union qui lui paraissait sortable sous beaucoup de rapports; que sa

nièce seule formait obstacle à la réalisation de ce vœu. Mais Roland demeura incrédule, répéta sèchement son adieu, et s'en alla.

— Va donc! s'écria le marchand en le suivant des yeux et d'un ton bien différent de celui qu'il venait d'employer; ce n'est pas un fou de ton espèce qui se fait craindre. Et d'un! ajouta-t-il en rentrant dans son cabinet, et à présent il s'agit de couler l'autre.

Il se mit devant son bureau et écrivit ces lignes en déguisant son écriture :

« Monsieur le lieutenant criminel est prévenu que le sieur Laurent Du-
» plessis, connu à Lyon sous le nom de Carlino, poursuivi comme com-
» plice de conspiration contre le gouvernement de S. M., arrêté il y a
» trois mois et conduit au fort de ***, près Besançon, s'est échappé de sa
» prison. Des renseignemens dont la source ne peut être divulguée, por-
» tent à penser que le sus-nommé est revenu et se cache en cette ville. »

Et Dubelloi fit secrètement remettre ce billet à l'hôtel du lieutenant criminel.

IV.

Le surlendemain du jour où nous avons quitté Dubelloi, minuit venait de sonner à plusieurs horloges publiques dans le voisinage de sa maison. Depuis plus de deux heures, le marchand, sa nièce et ses gens de service s'étaient retirés pour se livrer au sommeil. Au dernier coup d'une des horloges, le vieillard fit un mouvement dans son lit et se réveilla brusquement. Il se mit d'abord sur son séant, puis, prenant à tâtons un silex et un briquet placés sur sa table de nuit, il obtint bientôt de la lumière. Alors il sauta à bas du lit avec la prestesse d'un jeune homme, et alla quérir dans une armoire, dont seul il avait la clé, un paquet assez pesant contenu dans un sac de toile. Cela fait, il alluma une petite lanterne sourde qu'il posa sur la cheminée.

En se couchant, il avait conservé une partie de ses vêtemens; il se borna donc à passer une robe de chambre de couleur sombre, et à chausser des pantoufles d'un tissu moelleux, dont le frottement assourdi, ne réveillant aucun écho, ne pouvait trahir sa marche. Muni du sac et de la lanterne enfouis sous les plis de sa robe, il sortit de sa chambre, ayant le soin d'ouvrir et de fermer la porte sans produire le plus léger bruit.

Il dirigea silencieusement ses pas vers la partie du logis qu'habitait sa pupille. Arrivé sur le palier, il colla son oreille contre la cloison et écouta quelques minutes. Tout annonçait que Louise reposait tranquillement. On n'entendait aucun mouvement et on n'apercevait point de lumière à l'intérieur. Satisfait du résultat de ses observations, il descendit toujours avec précaution et se trouva bientôt dans la petite cour qui existait derrière la maison.

Elle était profondément obscure, de gros nuages noirs roulaient dans le ciel et voilaient la clarté crépusculaire que garde une belle et pure nuit d'été. Mais cette circonstance n'était point un obstacle à la marche du vieillard. Avec la confiance que donne l'habitude d'une localité, il se transporta dans toutes les parties de la cour, dont un malfaiteur eût pu se faire un refuge, et après s'être assuré par le toucher, car il ne voulait point ouvrir sa lanterne, de son complet isolément, il s'avança vers un puits creusé au centre de ce lieu retiré, et abrité par un auvent en planches. Avec une agilité merveilleuse à son âge, il s'élança sur la mardelle du puits, passa ses jambes en dedans et descendit intrépidement dans l'intérieur, en s'aidant de la saillie des pierres. Arrivé à une certaine profondeur, il appuya sur l'une d'elles la main; elle céda, et en reculant, découvrit une étroite ouverture presque horizontale, semblable à un soupirail, et qui pouvait facilement servir de passage à un homme. Dubelloi s'y introduisit; puis, repoussant la pierre, se laissa glisser jusqu'à ce qu'il fût à l'entrée d'un caveau de huit à dix pieds carrés dans lequel débouchait le soupirail.

Ce fut alors seulement qu'il ouvrit sa lanterne, et que le lieu bizarre qui recevait sa visite se trouva instantanément éclairé. C'était une espèce de voûte sans communication avec l'air extérieur, humide, froide, et que ne garnissait aucune sorte de meuble. A terre, au bas de chaque pan de mur, étaient rangées des piles de pièces d'or de différens modules et de valeurs diverses, placées avec ordre et par portions qui devaient répondre à une même somme plusieurs fois répétée. Ce trésor formait assurément un capital considérable et bien supérieur aux richesses que le bruit public accordait à Dubelloi en dépit de ses habitudes parcimonieuses et de ses protestations de pauvreté.

A l'aspect de l'or, les yeux du vieillard brillèrent d'un éclat surnaturel. Son front, ordinairement soucieux, s'éclaircit soudain, sa face terne et pâle perdit sa nuance cadavéreuse, et ses pommettes revêtirent cette teinte empourprée qui dénonçait ses joies secrètes et profondes. Il demeura long-temps immobile, en extase, le sens de la vue suffisant à produire chez lui une parfaite ivresse; puis sortant enfin de sa muette contemplation, il posa sa lanterne par terre, ouvrit le sac qu'il avait apporté et répandit sur le sol une nouvelle quantité de pièces d'or qu'il rangea avec attention à côté de celles des piles dont le brillant annonçait leur récente arrivée dans le souterrain.

Quand il eut achevé, il jeta un nouveau coup d'œil sur l'ensemble de tant de richesses et parut jouir avec excès de la faible augmentation qu'elles venaient de recevoir. Il s'enveloppa dans sa robe de chambre, s'accroupit sur la terre humide, et se caressant les lèvres avec ses doigts il dit joyeusement :

— Eh! eh! nous grossissons à vue d'œil, nous touchons au but, et, malgré cette odieuse peste qui entrave les opérations commerciales on complètera largement la somme d'ici à un an ou deux, peut-être moins, si le domaine était mis plus tôt en vente, ainsi que me le fait pressentir le tabellion... En effet, à la manière dont Law administre nos finances, les biens s'avilissent de jour en jour, la vente se ferait à bas prix, sans doute; ce serait une occasion à ne pas laisser échapper... Nous verrons.

Il examina le souterrain, porta les yeux sur l'entrée du soupirail et reprit en souriant ironiquement :

—Ah! messieurs les gens du roi, mes louis se moquent ici de vous et de vos édits! Vraiment! vous défendez à un homme qui sue sang et eau vingt ans de sa vie, de garder chez lui plus de 500 livres en or! Ah! mais nous ne vivons plus sous votre roi despote et intolérant. Messieurs, nous n'avons plus si peur de vos exempts et de vos espions, nous autres gens du peuple? Nous osons cacher notre or, quand on prétend nous l'enlever. Ah! malheureux, vous ne savez donc pas que celui-ci est destiné...

Mais il n'acheva pas sa pensée; il devint rêveur, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et son visage, changeant d'expression, se couvrit d'une teinte de mélancolie.

—Oui, oui, dit-il alors, le jour arrivera où elle brillera entre toutes, et moi je resterai dans la poussière à ses pieds. Eh bien! n'en doit-il pas être ainsi? Qu'est-ce que je suis? Un homme du peuple, un homme de basse condition, un pauvre petit marchand qui végète et se réjouit que la veille amasse le pain du lendemain. Quand on a renié la foi de ses pères dans une vue d'ambition mondaine, on n'a point droit à autre chose. Et pourtant, vous qui me voyez du haut des cieux, dites-moi, n'ai-je pas bien fait? N'est-il pas convenable que ce soit elle qui répare le passé?...

Pauvre ange! chère âme de ma vie! mon Dieu, je ne respire, ne vis, ne travaille que pour elle! Aussi, malgré le dépit que je lui cause parfois, vous la verrez un jour se jeter dans mes bras en avouant que j'avais raison... Oui, mais il est temps de renoncer au remède qu'il fallait pourtant appliquer... En effet, ne les entendais-je pas déjà murmurer ici, là, de tous côtés : elle ne sort jamais, ne voit personne; pourquoi craindre de la montrer? c'est une héroïne de roman; cacherait-on une marquise, une duchesse avec plus de précaution?... Ah! ah! attendez, manans, je m'en vais vous en donner des marquises! des duchesses!... Vite, un rustre qui, lui fasse les yeux doux avec mon autorisation... Qu'avez-vous à dire maintenant? Vous voyez bien que c'est une petite bourgeoise comme vous, puisqu'un homme du peuple lui fait la cour sous mes yeux... Elle le renvoie, le chasse. Dam! s'il ne lui plaît pas, imbéciles! On n'a pas besoin d'être une grande dame pour mépriser un manant! Avez-vous quelque chose à répondre à cela, hein? Je vous clos la bouche du premier coup, moi! Ah! vous bavardez encore, allons prompt, un autre garnement...

Il réfléchit de nouveau; puis, répondant aux pensées qui se succédaient dans son esprit :

—Oui, oui; mais c'est trop dangereux, poursuivit-il. Et après Roland nous refermons la porte, car enfin, s'il arrivait par hasard... Allons, allons, ne nous cachons rien. Cela est arrivé. Cet intrigant faillit tout perdre. Traître! perfide suborneur, qui se dit marié! Et moi double sot qui le crois bêtement!. Heureusement j'ai fait tourner contre lui sa propre ruse, et il y aurait péril seulement si Louise savait la vérité... Mais bah! j'ai soupçonné à tort ce baladin.

D'ailleurs ce serait lui qu'avec mon avertissement au lieutenant criminel on l'eût arrêté sur l'heure, et il n'aurait pas eu le temps de se justifier près de Louise... Pardieu! je suis bien fou! Est-ce que, si elle ne le croyait pas toujours coupable, je n'aurais pas déjà lu sa joie sur son doux visage? Cela est évident, elle croit encore avoir lieu de le haïr, elle ne l'aime plus elle ne peut plus l'aimer...

Il dit ces derniers mots faiblement et comme un homme qui cherche à se rassurer sans parvenir à dissiper toutes ses craintes; aussi reprit-il bientôt après avec violence.

— Si elle l'aimait pourtant!... Oh! malheur à lui, alors! Il paierait de sa vie la passion insensée qu'il aurait fait naître!... Au fait, continua-t-il avec plus de calme, mais d'un ton amer, malgré ses protestations de dédain et de mépris pour le misérable qui la trompa, elle a conservé avec obstination cet arbuste qu'il lui donna je ne sais plus quel jour néfaste; elle en prend soin elle-même, elle s'en préoccupe comme d'un souvenir, quoiqu'elle prétende n'y attacher aucune importance... Je le lui ai retiré à son insu aujourd'hui pour le fouler aux pieds à mon aise! Nous verrons de quel ton elle le demandera... Oh! Louise, cette babiole me servira mieux que la ruse la plus raffinée à pénétrer le secret de ton cœur! Et s'il était vrai... Mais encore une fois, c'est impossible.

Il se leva alors, et parut quelques instans livré à une sombre agitation. Puis, secouant la tête comme pour chasser de pénibles pensées, il consulta sa montre. L'heure qu'elle indiquait était sans doute celle de la retraite, car il fit ses dispositions pour quitter le caveau. Auparavant, néanmoins, il contempla encore avec ivresse son trésor, puis tyrannisant son bonheur, et comme un amant que la prudence arrache des bras de sa maîtresse, il détourna les yeux, prit sa lanterne qu'il ferma, et se précipita dans le soupirail.

Il gravissait l'intérieur du puits avec précaution, et il était près d'en atteindre l'orifice, lorsqu'il s'arrêta tout à coup et demeura pétrifié. Quelques mots prononcés à voix basse venaient de frapper son oreille. Il retint son haleine pour mieux écouter. Il ne se trompait point; on parlait dans la cour à voix basse.

Il était tellement sûr de l'obéissance de son monde, qu'il ne soupçonna pas un moment les interlocuteurs d'être de sa maison. Mais dans quel des-

sein des étrangers s'étaient-ils introduits là? Il frémit pour son trésor; aussi, malgré la gêne horrible de sa position, il résolut de la garder, dût-il succomber à la peine, plutôt que de livrer le secret de ses richesses. Il se cramponna aux pierres et écouta avec une attention désespérée.

— Je vous le répète, dit alors une voix que le vieillard reconnut avec stupeur pour celle de sa nièce, le signal a été donné sans ma volonté. Par un motif que je soupçonne seulement, mon tuteur s'est emparé de ce malheureux rosier. Ma résolution était prise. Je reconnais qu'on m'a abusée sur votre compte, je vous crois honnête homme; mais en dépit de ce qu'il y a d'obscur et de blâmable dans la conduite de mon oncle envers nous deux, je manquerais à toutes les lois du devoir en vous suivant, Laurent.

— Laurent! c'était bien lui! il n'est pas arrêté! pensa Dubelloi avec rage.

— Oh! Louise, ne comprenez-vous pas mes tortures à cette déception? Un jour entier croire au bonheur et être maintenant assuré de vous perdre pour jamais!

— J'ai compris votre douleur, en ne me trouvant pas à votre rendez-vous, moi qui paraissais avoir promis de m'y rendre; ce motif seul m'a déterminée à venir ici. Mais c'est tout ce que me permet l'honnêteté. Ecoutez, Laurent, j'ai malheureusement lieu de penser une grande partie de ce que vous m'avez écrit sur mon tuteur, et je vous en renouvelle la promesse, je ne serai qu'à vous. Patientez donc, mon ami: les préventions de mon oncle cesseront un jour, et le bonheur nous sera alors permis.

— Mais songez que je ne serai pas là pour parer ses coups. En attendant qu'il revienne à d'autres sentimens sur mon compte, il inventera de nouvelles horreurs qui me feront haïr. Louise, je vous le dis, si nous ne fuyons pas ensemble, notre séparation est éternelle.

Ces derniers mots apprennent à Dubelloi le danger que court sa pupille. Il va s'élancer hors du puits. Dans son exaspération, il veut tuer celui qui tente de lui enlever sa nièce. Mais une pensée frappe son esprit et le cloue à sa place. S'il se montre, son secret est découvert!... Il demeure donc; mais haletant, furieux, désespéré...

Il avait perdu quelques phrases. Quand il fut en état d'entendre, Duplessis disait:

— Pour empêcher un mariage entre nous, soyez sûre qu'il ira jusqu'à la perfidie, la trahison la plus odieuse.

— Etes-vous donc certain que ce fut lui qui vous dénonça.

— Il y a six mois, oui, et encore avant-hier. Grâce à un ami, le billet qu'il adressait au lieutenant criminel a été intercepté. Le voici; vous l'examinerez à votre aise, Louise. Il a cherché à déguiser son écriture; pour des étrangers, cela suffirait; mais vous et moi ne saurions nous y tromper; vous verrez.

— Miséricorde! murmure Dubelloi.

— Ah! s'écrie la jeune fille avec une expression de douleur et d'indignation qu'elle ne peut maîtriser.

— Allez, il est capable de tout pour me perdre. Et vous me repoussiez!

— Puis-je fuir mon tuteur, mon parent, sans manquer à ce que je me dois?

— S'il a pour vous une tendresse véritable, ne sera-t-il pas toujours maître de vous rappeler? Ai-je besoin de vous jurer que mon respect pour vous égale mon amour? Tant que votre oncle n'aura point béni notre union, vous ne serez pour moi qu'une sœur. Vous le savez Louise, je vous aime non seulement parce que vous êtes belle entre les femmes, mais aussi parce que vous êtes la plus sainte et la plus pure de toutes. Que craignez-vous donc?

— Rien de vous, rien de moi, dit la jeune femme avec dignité, car je crois autant à votre honnêteté qu'à ma fierté. Mais je ne puis quitter mon oncle.

— Vertueuse enfant! pensa le vieillard recouvrant quelque espoir.

— Mais nous serons à peine à soixante lieues de lui, reprend Duplessis, dans le voisinage d'Aix, assez loin de Marseille pour ne rien redouter de la contagion, assez près pour que le trouble des populations et des autorités favorise le mystère qui doit couvrir notre retraite jusqu'à la réponse de votre tuteur... Si vous m'aimez réellement, il faut me suivre, Louise, sinon adieu pour toujours, dit le jeune homme d'un ton sombre en terminant.

— Malheureux! Oseriez-vous?..

— Ah! puisque vous me repoussez, vous me donnez la pensée d'en finir avec le malheur qui me poursuit dans tous les rêves de ma vie.

— Laurent!.. je ne veux pas que vous mouriez! s'écrie Louise d'une voix pleine d'émotion.

— Elle faiblit! pense Dubelloi désespéré; et ne pouvoir se montrer!..

— Fiez-vous à ma foi, et je suis sauvé, mais consentir à vous perdre et vivre ensuite; oh! non...

— Mon Dieu! dit Louise en pleurant, inspirez-moi...

— Elle cède! murmure le vieillard! Oh!...

— Ange de ma vie, pardon; un hasard malheureux peut nous faire découvrir; dans ma position, je ne pourrais préparer une autre fois notre fuite avec le même bonheur; d'ailleurs, votre oncle me soupçonne ici, et dans 24 heures, peut-être, je serais arrêté... Dites, êtes-vous à moi?

— Je ne puis... répondit Louise d'une voix éteinte.

— Que Dieu me pardonne donc! s'écria Laurent en quittant la main de la nièce de Dubelloi.

— Arrêtez!... s'écrie celle-ci éperdue; car elle en sait assez du caractère de Duplessis pour s'effrayer de cette menace; que le ciel voie mes motifs et m'excuse. Mais non! non!... je ne dois pas... et l'infortunée, incapable de supporter plus long-temps ses combats intérieurs, s'évanouit et tombe dans les bras du jeune homme.

Le vieillard n'entendit plus qu'un cri de joie qui s'échappa du sein de l'amant de sa fille et un bruit de pas qui s'éteignit bientôt. Alors seulement, il se crut permis de s'élancer hors de sa cachette. Parvenu dans la cour, il ouvre sa lanterne et regarde autour de lui. Laurent et Louise ont disparu; mais des traces de dégradation sur le mur de clôture annoncent assez le chemin qu'ils ont pris. Malheureusement Laurent a retiré après lui l'échelle qui vient de favoriser sa fuite. Le vieillard veut escalader le mur à son tour, il ne parvient qu'à se déchirer les pieds et les mains; exaspéré, haletant, hors de lui, il crie alors d'une voix éclatante: « A l'aide! au meurtre! » en continuant de se ruer sur l'obstacle qui l'empêche de poursuivre les fugitifs.

Il se démenait ainsi depuis plusieurs minutes lorsqu'il se sentit saisir par le bras, et une voix qu'il reconnut lui dit: Ah ça! à qui diable en avez-vous, papa? Pensez-vous posséder des doigts aussi durs que votre cœur, pour entreprendre de démolir cette muraille à l'aide de vos mains?

A la vue de Roland, sur la figure duquel la lanterne projetait sa faible lueur, le vieillard éprouva un mouvement de stupéfaction, puis de terreur. Déjà sa nièce était oubliée, pour un moment du moins; et depuis que le clerc s'était montré, la sûreté seule du mystérieux trésor préoccupait son possesseur. Il jeta un regard dans la direction du puits, frissonna, et, se retournant vers le jeune homme, il lui dit avec emportement:

— Et depuis quand chez moi? misérable!... Hein... Répondez! répondez donc!...

— Ah! mais papa, dit Roland avec un accent particulier qui trahissait une récente visite chez l'ami Vincent, soyons moins vif et procédons avec ordre, d'autant que je viens de m'éveiller; il est donc nécessaire de donner le temps à mes idées de se classer.

— Vous dormiez? vrai?... et où cela, grand Dieu! reprend le marchand dont le trouble est extrême.

— Où? tenez, il doit y avoir là, à main droite, une espèce de hangar dont le toit est garni d'une gouttière.

— Eh bien?

— Cette gouttière était ma couche voluptueuse depuis... ma fois depuis que je suis endormi.

— Et pourquoi vous introduire ici nuitamment?

— Pour avoir un bout d'entretien avec votre nièce. Je vous ai averti, je ne vous prends pas en traître. Ecoutez, je serai franc avec vous, quoique vous soyez un homme plein d'hypocrisie. Or, Mlle Louise a du penchant pour moi, c'est évident. Vous avez amené notre rupture, je voulais, dans un entretien secret, m'expliquer tranquillement avec elle. Vers les onze heures, j'ai donc escaladé les murs de la cour; puis j'ai cherché une cachette où je pourrais attendre le moment de me présenter assez commodément. Cette gouttière m'a paru supérieurement disposée pour cela. Je m'y suis glissé; malheureusement ce diable de vin de l'ami Vincent m'a alourdi le cerveau... bref, je me suis endormi.

— Et avant mes cris qui vous ont réveillé, vous n'aviez rien vu, rien entendu d'extraordinaire? demanda Dubelloi avec anxiété.

Roland, à cette question, hésita un instant; si la clarté qui s'échappait de la lanterne eût été plus vive, on aurait pu remarquer le sourire ironique qui effleurait ses lèvres; enfin il se décida, et d'un ton en apparence naïf et sincère, il répondit: Rien, papa. Que diable pouvais-je voir en une nuit si noire?

— Eh! malheureux! s'écrie le vieillard rassuré par cette réponse, et dont maintenant toute la sollicitude se reporte sur sa nièce, cette nuit si noire elle favorise les fugitifs.

— Quels fugitifs?

— Ma pupille, insensé! Louise... un séducteur me l'a ravie.

— Quoi? Comment? demande le clerc étourdi de cette nouvelle inattendue.

— Elle fuit avec un ravisseur, vous dis-je.

— Et vous restez là à me questionner sur des balivernes! dit Roland avec l'impétuosité de son caractère. Et vous ne criez pas! et vous ne mettez pas le feu à la maison pour réveiller les voisins et courir tous après eux?

— Oh! dit le vieillard en se tordant les mains, après vingt ans de peines et au moment de réussir!...

— Sacrebleu! sandieu! mais comprend-on cette apathie! tonnerre et mort! de l'or et des chevaux, vieillard, et courons.

— Ils ne peuvent être loin. Aux Brotteaux! aux Brotteaux! et peut-être découvrirons-nous leurs traces.

Et guidant le jeune clerc, le marchand traverse sa maison et arrive sur la place en un instant.

Mais il était trop tard. Le temps qu'il avait perdu en apparence à interroger son compagnon, permit aux fugitifs de gagner du terrain. La place était silencieuse; nul bruit, même lointain, ne se faisait entendre.

— Courons au hasard, dit alors Roland, pour qui l'immobilité est un supplice en ce moment; peut-être nous adressera-t-il de leur côté.

— Nous à pied, et eux certainement à cheval, réplique Dubelloi. O ciel! que faire?

— Agir, tonnerre! agir avant tout, ou ils nous échappent.

— Attendez! dit le marchand, frappé d'une idée soudaine. Il se rap-

pelait une circonstance de l'entretien de Laurent et de sa maîtresse. Attendez... Peut-être saurai-je où les retrouver.

— Dites, dites !...

— Oui, il a parlé de... Ah ! il ne la tient pas encore, le traître !

— Quoi donc ! soupçonnez-vous quelqu'un ? Vous m'aviez pourtant assuré qu'aucun de ceux qui s'étaient mis sur les rangs jusqu'ici n'avait su lui plaire.

— Eh bien! répond Dubelloi, qui a recouvré toute sa présence d'esprit et sent la nécessité de cacher la vérité à son allié temporaire, que prouve cet enlèvement? Précisément ce que j'ai avancé: quelque amant rebuté qui a recours à la violence...

— C'est pardieu cela! s'écrie Roland en frappant ses mains l'une contre l'autre, ça ne peut pas même être autre chose ; car enfin je sais bien moi, en dépit de votre opinion là-dessus, qu'elle ne m'a pas vu sans intérêt... Étais-je bête! j'ai eu peur un moment pourtant!... Allons, allons, le mal n'est pas si grand, comptez sur moi; quand il s'agit de Mlle Louise, il n'y a plus de possessoire ni d'interlocutoire, de procureur ni d'étude... Je la retrouverai...

— Oui, nous la retrouverons, garçon, je vous en réponds. Et alors si, en effet, elle vous voit d'un œil favorable, mon consentement ne se fera pas attendre.

Le marchand, accompagné de Roland, rentra chez lui aussitôt. Il réveilla ses gens qui, en qualité de jeunes commis, avaient continué de dormir merveilleusement, malgré ses cris, et donna des ordres pour obtenir des moyens de transport prompts et sûrs. Il tira de son comptoir une somme assez importante et qui servirait à les lui procurer. Il la compta à l'un de ses commis sans hésiter, mais en soupirant douloureusement, et en donnant minutieusement les instructions nécessaires pour obtenir au meilleur marché possible la voiture et les chevaux dont il avait besoin. Lorsqu'il eut terminé, il réfléchit un instant ; puis, prenant son chapeau et échangeant sa robe de chambre contre sa houpelande ordinaire, il sortit lui-même, recommandant à Roland d'attendre religieusement son retour, et lui promettant un succès certain, si, comme il avait lieu de le penser, ses conjectures étaient confirmées par les renseignemens qu'il allait se procurer.

Lorsqu'il rentra, un peu avant le jour, il paraissait moins sûr de son fait; il avait appris que deux couples partis en même temps de la place des Brotteaux, et vêtus de même, avaient quitté Lyon dans la nuit. L'un fut aperçu sur la route de Paris; l'autre, au moment où il s'embarquait sur le Rhône qu'il descendit aussitôt avec la rapidité d'une flèche, se dirigeant vers le Midi. Sans aucun doute, le ravisseur voulait augmenter l'incertitude des poursuites en forçant de les multiplier. Il s'agissait d'une ruse destinée à troubler les recherches. Il ne restait qu'un moyen de la déjouer ; Roland poursuivrait les fugitifs sur un point, tandis que Dubelloi s'efforcerait de les rejoindre sur un autre.

Le clerc de procureur ne douta point un instant de l'exactitude de ces renseignemens, et accepta la proposition. Il y avait dans la conduite mystérieuse et dissimulée, dans les habitudes froides, décidées de son ancien protecteur quelque chose qui lui en imposait malgré lui. Il lui avait rendu sa confiance provisoirement, et il ne pouvait supposer que Dubelloi eût un autre dessein que de réclamer des services qui, dans la circonstance, devaient avoir leur prix. Il n'imagina donc point que le marchand eût préparé une combinaison moins honnête, comme celle de se débarrasser de lui, par exemple, dans cette occasion critique. Il ne vit qu'une chose, il allait se rendre utile, et il espérait bien le rappeler quand l'heure serait venue.

Bouillant d'ardeur et d'espérance, il quitta le tuteur de Louise pour exécuter immédiatement la tâche qui lui était départie. Quant à Dubelloi, muni d'un ordre de police et les poches garnies d'or, il monta dans la voiture qui venait de se mettre à ses ordres, et sur un signe qu'il fit, le postillon fouetta trois robustes chevaux qui partirent au galop.

V.

L'année 1720, mémorable en France par la chute du système Law et les maux qui en résultèrent, le fut encore par l'invasion d'un fléau terrible qui commença d'exercer ses ravages à Marseille vers la fin du mois de mai. Sur la foi d'un chirurgien ignorant et obstiné, les autorités de la ville permirent d'abréger le temps de quarantaine de l'équipage d'un vaisseau venant des côtes de Syrie, et cette impardonnable imprudence devait être expiée cruellement. Huit jours après l'entrée dans le port des passagers du fatal navire, on se refusait encore à reconnaître les effets de la contagion; mais enfin la mort frappa des coups si rudes et si répétés, qu'il ne fut plus possible de s'y méprendre. La peste était dans Marseille, et avant un an plus de la moitié de la population de cette ville, où régnaient l'activité et la richesse, devait disparaître enlevée, par le fléau.

A l'incrédulité et au calme qui durèrent trop long-temps, succéda un effroi général et profond. Les habitans commencèrent à chercher leur salut dans la fuite, mais cette chance d'échapper à la mort leur fut bientôt retirée. Dans un intérêt de préservation pour le reste du royaume, le parlement d'Aix dut rendre un arrêt portant défense, sous peine de la vie, de sortir de Marseille et de son territoire, et aux villes et villages des environs de recevoir ceux qui auraient réussi à enfreindre les dispositions de l'arrêt du parlement.

Un cordon de troupes entoura, afin de l'isoler, la malheureuse cité; on ne laissa à ses habitans qu'une limite très resserrée dans la campagne pour respirer un air moins meurtrier. Des espaces circonscrits, entourés de barrières, furent désignés sur les confins du territoire, et servirent d'entrepôts pour les secours alimentaires, dont la famine, suite infaillible du terrible fléau, avait rendu la nécessité aussi absolue que les soins à donner aux pestiférés.

Dans les premiers jours du mois d'août, la chaleur avait été accablante le soir même était sans pouvoir pour apporter quelque fraîcheur à cette atmosphère chargée des miasmes brûlans de la contagion. Tout, jusque dans la campagne environnante, avait pris un aspect de désolation et de terreur; çà et là, près d'un ruisseau à demi desséché, abrité par le faible ombrage d'un arbre à feuillage rare et jaunissant, s'élevait une tente d'où s'échappaient par intervalles quelques figures hâves et décharnées. Les malheureux qui les habitaient avaient espéré, en venant respirer là un air moins impur que celui de la ville, échapper à la contagion, mais déjà le fléau répandait ses ravages au delà de l'enceinte des murailles, et plus d'une tente où s'entassait naguère une famille nombreuse et robuste, n'abritait plus qu'un monceau de cadavres, qu'une masse de corps, dont l'état de dissolution, plus ou moins avancé, donnait l'ordre chronologique des trépas de tous ces infortunés.

Lorsque la nuit étendait son voile sur la nature comme pour cacher aux yeux une partie des scènes dues à la contagion, les soins pris par l'homme pour arrêter ou circonscrire ses ravages, contribuaient encore à frapper les populations d'épouvante en leur rappelant sans cesse les périls qui les menaçaient. A peine le soleil disparaissait-il à l'horizon et l'obscurité remplaçait-elle la lumière du jour, qu'on voyait sur une ligne presque circulaire, et dont la ville formait le centre, poindre un, puis plusieurs foyers lumineux, et dont l'éclat sinistre rougissait la face des soldats chargés de défendre aux habitans de la cité infestée le passage du cercle funèbre en deçà duquel seulement il leur était permis de mourir jusqu'à la cessation de la calamité qui pesait sur eux.

A quelque distance d'un des feux entretenus par les sentinelles, s'élevait une misérable habitation, demeure d'un paysan dont l'occupation actuelle se bornait à porter quotidiennement dans une des enceintes désignées par les magistrats, une certaine quantité de denrées destinées à l'alimentation de la ville. Cette habitation faisait partie d'un village, dont cependant elle était détachée, et qui s'élevait en amphithéâtre sur le penchant d'une colline au bas de laquelle s'allongeait le cordon sanitaire. Vers le milieu de la nuit, deux individus, enveloppés de larges manteaux de couleur sombre et dont un vaste capuchon rabattu sur la tête couvrait également la majeure partie du visage, marchaient péniblement en suivant un sentier qui conduisait à l'habitation dont nous venons de parler. Soit que la fatigue excessive que trahissait leur marche ne leur permît pas d'aller au-delà, soit que plus tranquilles à la vue d'un gîte assuré, ils eussent à délibérer sur ce qu'ils devaient faire, ils se laissèrent tomber sur l'herbe desséchée qui bordait le sentier, et l'un d'eux, plus accablé que l'autre en apparence, appuya sa tête sur l'épaule de celui-ci, en poussant un profond et douloureux soupir.

— Grand Dieu ! s'écria alors celui qui soutenait son compagnon, grand Dieu! Louise, aurais-je le remords d'avoir détruit votre santé pour la satisfaction égoïste de mon amour. Vous frissonnez, votre front est brûlant. Ah! j'aurais dû le prévoir, ces fatigues sont au dessus de vos forces.

— Pardon, mon ami, répondit la nièce de M. Dubelloi d'une voix presque éteinte, pardon, si ma faiblesse m'ôte la volonté ; je souffre ; mais consolez-vous, Laurent : depuis notre fuite, j'apprécie mieux encore votre noble caractère, votre affectueux dévoûment, et, loin de me repentir, je m'applaudis de vous avoir suivi.

— Chère âme, digne des adorations de la terre, vous me dissimulez une partie de vos peines pour adoucir l'excès de mon chagrin! Pourquoi ne puis-je supporter seul le poids de notre misère !

— Tout sera désormais commun entre nous, Laurent, réplique Louise d'une voix plus ferme. Quelle que soit votre fortune, mon devoir est maintenant de la partager.

— Dieu est juste, il ne peut considérer notre destin sans pitié. J'ose le dire, nous méritons ses bontés, et bientôt des jours meilleurs luiront pour nous.

— Oui, mon ami, dit la jeune fille d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre confiant. Il n'est pas possible que mon oncle, qui m'aime malgré tout, ne se laisse attendrir par le sort que nous attireraient son obstination et sa dureté.

— Mais, comment nous a-t-il retrouvés? Quel démon ennemi a pu l'amener près de l'asile que je devais cent fois croire à l'abri de ses recherches? Comment, après mes précautions pour dissimuler nos traces, a-t-il deviné que nous nous étions dirigés du côté d'Aix et de Marseille? Le hasard ne saurait l'avoir guidé si juste, et pourtant j'étais le seul confident de mes projets. Je m'y perds.

— Qu'importe ! ami. Si le destin nous a d'abord desservis, il nous est bientôt redevenu favorable. Nous avons su l'arrivée de mon tuteur assez à temps pour fuir de nouveau, et cette fois, je l'espère, avec succès. Eh bien! nous pourrons tenter d'ici ce que nous voulions essayer ailleurs. Nous solliciterons un consentement qui nous sera accordé, tout me le persuade.

— Le ciel vous entende! Mais cet acharnement de M. Dubelloi à nous poursuivre me fait craindre une obstination plus cruelle encore que je ne m'y attendais. Nul doute qu'il ne soit pourvu d'un ordre d'arrestation, et que, s'il nous rejoint, nous ne soyons séparés violemment. Oui, cet hom-

me est sans pitié; ni larmes ni prières ne sauraient le toucher, et, découvert, je suis perdu!

— La douleur vous égare et vous rend injuste, ami. Quand mon oncle réfléchira que moi, j'ai pu sacrifier mon devoir (car il me prescrivait de restait près de lui), et vous suivre, il comprendra la puissance de mon affection pour vous. Sans doute, par le passé, il a pensé que cette affection n'était qu'un sentiment banal de jeune fille qui ne résiste pas à la ferme volonté d'un parent. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi; par ce que j'ai osé, il devinera qu'il s'agit du destin de ma vie; or, en dépit des causes mystérieuses de sa répugnance à consacrer notre union, il l'approuvera plutôt que d'attirer le malheur et la honte sur celle qu'il regarde comme sa fille. Je vous l'avoue, Laurent, si telle n'eût pas été ma ferme espérance, avant de vous suivre, malgré mes sentimens pour vous, je ne serais pas partie.

— Puissé-je être injuste à son égard et l'avoir jugé avec trop de passion! la suite nous l'apprendra. Mais nous voici sur les limites du territoire libre de Marseille; le trouble qui règne ici nous servira de sauvegarde, jusqu'à ce que j'aie trouvé un moyen de nous soustraire aux recherches de votre oncle, plus sûr et moins périlleux; pauvre ange, l'air qu'on respire à quelques pas d'ici est mortel, et c'est moi qui vous entraîne dans ce dangereux voisinage!...

— Courage, ami; Dieu ne voudra pas ajouter à nos maux, et dans peu, croyez-en mes pressentimens, nous aurons traversé ces momens de cruelles vicissitudes, et nous retrouverons des jours de calme et de bonheur.

— Marchons donc encore quelques pas, Louise, j'entrevois à travers l'obscurité une chétive habitation près de nous; demandons à ceux qu'elle abrite l'hospitalité pour cette nuit. Demain, nous nous mettrons en mesure d'échapper avec plus de succès que la première fois aux poursuites de votre tuteur.

— Peut être! et dans tous les cas c'est inutile, dit d'une voix sévère un homme qui s'était glissé près des deux jeunes gens sans en être remarqué. Puisque j'ai su vous découvrir de nouveau, il faut croire que Dieu approuve et favorise mes efforts pour arrêter cette malheureuse enfant sur le bord de l'abîme.

En reconnaissant la voix de Dubelloi, Louise poussa un cri de surprise. Laurent se releva brusquement et demeura un instant immobile et stupéfait, puis, saisissant la main de sa compagne et cherchant à l'entraîner, il s'écria : — Votre oncle! Louise, ah! fuyons car la trahison nous entoure sans doute.

— Mon enfant! répond le vieillard d'un ton qui a perdu toute sa sévérité, m'abandonneras-tu une seconde fois?

— Mon oncle, je l'aime! dit celle-ci d'un ton suppliant; ne lui faites point de mal.

— Et que puis-je? malheureuse fille, continue le marchand avec un accent douloureux; est-ce moi qui suis le jeune homme et lui le vieillard? Ai-je la force et lui la faiblesse?

— Mais vous avez la ruse et la perfidie qui ont déjà failli me perdre; et qui m'assure que tout à l'heure je ne serai point encore votre victime? Louise, si votre amour n'est point un vain mot, il faut me suivre; dès que monsieur est ici, je n'y suis plus en sûreté.

— Mon Dieu! je ne puis pourtant quitter mon oncle ainsi, dit la jeune fille se débattant entre des sentimens contradictoires mais également pénibles et violens.

— Non, tu ne peux le quitter, car ce serait lui donner le coup de la mort.

— Ecoutons-le, du moins, continue Louise en s'adressant à Duplessis.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, car je ne veux rien avoir à me reprocher; mais, s'il nous arrive malheur, souvenez-vous que vous l'aurez amené.

— Je vous pardonne cette injurieuse défiance, en considération de votre trouble, jeune homme, reprend le marchand avec douceur. D'ailleurs, je ne suis ici que pour ma nièce, et ne dois m'adresser qu'à elle. Louise, ajoute-t-il après un moment de silence et en se tournant de son côté, est-ce bien toi qui as fui la maison de ton tuteur; toi, la joie, l'orgueil de mes vieux jours, l'envie de tous les pères, la jeune fille pleine de fierté, d'honneur, de l'amour de ses devoirs? Est-ce bien toi qui chemines à la suite d'un suborneur et flétris ton avenir?

— Ah! monsieur, réplique la nièce de Dubelloi avec énergie, vous dites au delà de votre pensée. Vous me connaissez assez pour être sûr que si j'ai été forcée par l'étrangeté de votre conduite envers moi (et vous devez me comprendre) de m'écarter de la ligne que m'imposait le strict devoir, je ne me suis pas exposée du moins à rougir devant ma conscience.

— Et quand telle serait mon opinion, malheureuse enfant! pourrai-je forcer le monde à la partager? Si, malgré ton imprudence impardonnable, tu restes pure à mes yeux, ferai-je que les autres t'estimeront comme auparavant.

— Oui, mon oncle. Malgré l'affection sincère que je porte à un homme digne de moi, et le tort apparent que je me suis donné, personne parmi ceux qui me connaissent n'osera me soupçonner d'avoir manqué à ce que je me dois. Que m'importe le jugement des autres?

Dubelloi réfléchit un moment, puis il ajouta en soupirant tristement :

— Tu l'aimes donc bien?

— Je vous le répète, mon oncle : il est digne de moi. Je veux croire que vous étiez de bonne foi en l'accusant jadis, mais on vous a trompé. M. Duplessis n'est pas marié, il est libre, et une honnête femme doit être heureuse et fière de recevoir sa main. Une arrestation imprévue et dont il soupçonne l'auteur sans doute injustement, poursuit Louise en insistant sur ces derniers mots, l'a seule empêché de nous fournir les preuves de ce que je vous dis aujourd'hui avec une conviction que nous vous ferons bientôt partager.

— Vraiment! est-ce possible? dit Dubelloi avec une surprise merveilleusement jouée si elle n'était réelle. Et, reprenant le ton de bonhomie qu'il retrouvait toujours au besoin : Alors pourquoi me fuir, continua-t-il, pourquoi vous cacher de moi? Qu'est-ce que je veux, qu'est-ce que je demande? ton bonheur et le mien par contre-coup. S'il y a eu vraiment malentendu en cette affaire dans le passé, et que j'aie été trompé, je consens volontiers à revenir de mon erreur. Monsieur est-il un honnête homme et m'offrant les garanties désirables? j'abjure toutes préventions fâcheuses, je ne lui en veux plus le moins du monde. Qu'il soit ton époux et mes vœux sont comblés.

— Qu'entends-je? dit Laurent, qui avait écouté avec anxiété ce dialogue entre l'oncle et la nièce, et qui, malgré ses justes motifs de défiance, ne pouvait s'empêcher de puiser une subite espérance dans les paroles du marchand. Quoi! monsieur, aurais-je été moi-même injuste dans l'appréciation de votre conduite. Aviez-vous réellement foi aux calomnies qui ont failli m'enlever le cœur de votre adorable nièce?

— J'ai cru que vous vouliez la déshonorer, et tel a été le motif de mon ressentiment, jeune homme. Maintenant, si je dois changer d'opinion sur votre compte, je le ferai avec bonheur; mais, je vous en préviens, il me faudra des preuves palpables : ce n'est plus à une jeune fille trop sensible, et par conséquent crédule que vous vous adresserez.

— Eh! monsieur, rien ne m'est plus facile, et dès demain vous serez convaincu.

— Nous verrons, nous verrons. Dans tous les cas, votre position n'a pas changé; elle demeure trop précaire pour que nous songions à terminer avant quelque temps. Vous ne pourriez rentrer à Lyon, où vous seriez probablement arrêté. Il faudra de nouveau vous séparer de ma fille, et, quand l'arrêt de proscription qui pèse sur vous sera levé, et si Louise consent toujours à cette union, je l'approuverai avec bonheur, monsieur.

— Et c'est là ce que vous promettez? reprend Duplessis qui sent renaître toute sa défiance. Me croyez-vous assez simple pour donner deux fois dans le même piége? Le passé m'a trop bien instruit de ce que vous saviez faire. Je veux être près de Louise pour me défendre contre vos insinuations. Si, en effet, l'obstacle ridicule qui motivait vos calomnies est véritablement le seul, je vous le répète, dès demain il sera levé et vous-même serez convaincu qu'il n'a jamais existé. Etes-vous franc et sincère? Consentez à l'union qui fait tout mon espoir, je passerai avec Louise le temps de mon exil en pays étranger, et, quand nous pourrons rentrer en France, nous reviendrons près de vous.

Dubelloi ne répondit rien sur-le-champ; il se retourna et chercha, malgré l'obscurité, à reconnaître la disposition des lieux où il se trouvait. Lorsqu'il eut terminé ce difficile examen, il reporta sa vue sur Duplessis et reprit la parole; mais alors, son accent n'était plus ni doux, ni bienveillant; il était ferme et décidé.

— Quoi! dit-il, c'est au tuteur, au père de Louise que l'on parle ainsi? Oubliez-vous qui vous êtes et qui je suis, jeune homme? C'est à moi, ce me semble, de faire des conditions et non d'en recevoir. Or, je tiens aux miennes : vous vous séparerez de ma nièce jusqu'à des temps meilleurs, car je prétends lui assurer un sort tranquille, et non l'associer à un avenir d'aventurier, ou tout est rompu entre nous.

— Je savais bien qu'il en viendrait là! s'écrie impétueusement Duplessis, furieux de ce qu'il suppose une nouvelle trahison du vieillard. Vous l'entendez, Louise, il veut encore vous enlever à mon amour; mais j'ai vos sermens, et je vous somme de les tenir, Louise; si vous n'êtes pas parjure, suivez-moi!

— Elle ne vous suivra pas, insensé. Un autre devoir plus impérieux et plus sacré la retient près de celui qui remplace son père. Elle a pu l'oublier une première fois, si tant est qu'on n'ait point usé de violence pour l'y amener, mais lorsque je suis près d'elle, et que je lui rappelle ce qu'elle doit à son honneur, elle n'y faillira plus, je saurai bien l'en empêcher.

— A votre tour, souvenez-vous que je suis le jeune homme et vous le vieillard, répond Duplessis que l'excès de son indignation pousse aux moyens désespérés. J'ai la force de mon côté, et si Louise, par excès de vertu, balançait entre nous, j'irais jusqu'à user de mes avantages pour vous l'arracher de nouveau.

Dubelloi chercha encore à regarder autour de lui, puis d'un ton qui semblait moins craintif qu'il n'eût dû l'être après de pareilles menaces de la part d'un jeune homme robuste, il reprit ainsi : — Voilà vos moyens pour vous réhabiliter près d'un débile vieillard! Ah! continuez ainsi et je n'aurai pas besoin de suspendre ma malédiction sur la tête de cette folle enfant, pour la retenir près de moi!

— Mon oncle, dit Louise, torturée par les divers incidens de cette scène, ne maudissez point, et permettez-moi de ne pas l'abandonner, car en effet je l'ai juré.

— Serment impie et sans valeur! s'écrie Dubelloi, attirant sa nièce et la pressant sur son cœur. Ton devoir est de demeurer à cette place et de ne point la quitter sans mon consentement. Et maintenant, si cet insensé tente de t'en arracher, que le ciel le châtie en proportion de la grandeur de son crime!

L'exaspération de Laurent redouble à la pensée que ce qu'il appelle la conduite hypocrite du marchand affaiblira, mieux que la violence, la ré-

solution de Louise. En songeant au passé, il réfléchit que, si elle lui échappe aujourd'hui, il la perd pour toujours. Alors, indigné, hors de lui, il va s'élancer sur le vieillard, et lui reprendre ce qu'il se croit en droit de considérer comme son bien.

Mais à cet instant, deux ou trois hommes sortant tout à coup de derrière quelques monticules environnans et couverts de broussailles, se placent entre lui et Dubelloi; l'un d'eux s'avançant au delà des autres et prenant la parole, dit d'une voix forte :

— En vertu des ordres dont je suis porteur, vous, Laurent Duplessis, coupable de trahison envers le gouvernement du roi, je vous arrête au nom de Sa Majesté.

Laurent demeura un instant stupéfait de surprise; mais, retrouvant bientôt sa présence d'esprit, il saute en arrière pour empêcher l'homme qui allait l'arrêter de le saisir; puis, tirant de dessous son manteau une paire de pistolets, il en dirigea les canons sur deux de ses adversaires, afin de les tenir en respect. S'adressant à Dubelloi, il lui dit avec mépris et colère à la fois :

— Malgré votre âge et vos cheveux blancs, je vous proclame un lâche. Louise, ne vous le disais-je pas, que quand cet homme était ici, la trahison ne devait pas être loin!

— Ah! mon oncle, qu'avez-vous fait! s'écria la jeune fille en se dégageant des bras de son tuteur et en faisant voir à celui-ci qu'elle est près de partager l'opinion de Duplessis.

— Et toi aussi, tu me soupçonnes d'être pour quelque chose dans cet accident! dit Dubelloi d'un accent douloureux, si naturel et si doux qu'il aurait ramené des gens moins prévenus que ceux auxquels il s'adressait. Je suis bien malheureux qu'après tant de marques de tendresse qu'a reçues de moi cette ingrate enfant, elle en soit encore à douter de mon honnêteté.

— Ecoutez, écoutez! Louise, dit Laurent avec amertume, il continue son rôle infâme et hypocrite. Vous verrez qu'il vous démontrera qu'il n'est point l'instigateur de tout ceci.

— Messieurs, dit Dubelloi, en se tournant du côté de ceux qui venaient d'apparaître sur le lieu de cette scène, si, sans manquer à vos obligations, il vous est permis d'accorder quelque répit à ce jeune fou, écoutez-nous un moment, et laissez-moi tenter de le ramener à la justice et à la raison sur mon compte.

— Je ne veux point vous écouter, monsieur, dit vivement Duplessis, pendant que les gens du roi se rangeaient pour laisser passer le vieillard, vos paroles ne sont que mensonges et infamies. Louise seule décidera de mon sort.

—Alors, messieurs, continue Dubelloi en s'arrêtant sur-le-champ, mais avec un calme qui prouvait qu'il était peu sensible aux injures de son antagoniste, puisqu'il ne veut point profiter de votre condescendance, il ne m'est plus permis d'insister; la justice du roi aura son cours. Et en disant ces mots il se retire près de Louise et demeure dans la plus complète impassibilité.

Les gens de la police se disposent sérieusement alors à s'emparer du jeune homme qui les menace toujours de ses armes. Ils se consultent et hésitent un moment. Saisissant cet instant favorable et prompt comme l'éclair, Duplessis se débarrasse de son manteau, s'élance du côté du vieillard, en repoussant vigoureusement à droite et à gauche ceux qui lui barrent le passage; il saisit Louise entre ses bras, et malgré son fardeau, fuit avec la rapidité d'une flèche dans la direction du vide laissé entre deux des sentinelles du cordeau sanitaire.

Etourdi par la brusquerie de cette entreprise désespérée, Dubelloi est quelques minutes à se remettre de la stupeur où elle l'a plongé. Il revient à lui cependant. Furieux à son tour, il se précipite sur les traces du ravisseur de sa nièce, en s'écriant : De l'or! de l'or, de quoi lui faire une joyeuse vie à celui qui le rejoindra et me ramènera mon enfant! Courez, volez, garçons!

Aiguillonnés par ces promesses, les trois agens partent en même temps. Mais Laurent a déjà sur eux une avance considérable. Toujours chargé de son précieux fardeau, il s'approche d'une des limites fatales au delà desquelles le retour n'est plus possible. Là, il dépose Louise à terre et lui dit en dirigeant son bras du côté de Marseille :

— Chère âme, par ici la liberté et peut-être la mort... Le péril effraie-t-il votre amour?

— Laurent, répond Louise, dont la céleste figure révèle le dévoûment sublime dont son cœur est animé, je l'ai promis, je vous suivrai partout.

— Toujours grande et divine! Oh! que je suis lâche à côté de vous, moi qui ne crains pas de risquer votre vie pour m'assurer votre possession! Mais me séparer de vous est impossible!...

— Si nous devons mourir, nous mourons ensemble, Laurent.

— Oui! et que notre mort retombe sur la tête de votre tuteur!

Alors reprenant entre ses bras Louise, que son émotion empêche de marcher, il traverse en courant l'espace resté libre entre les sentinelles, il se trouve bientôt au-delà de ces dernières, au milieu de l'enceinte réservée autour de la ville et dans laquelle on a espéré circonscrire le foyer de la contagion.

Ceux qui le poursuivent arrivent presque en même temps eux-mêmes, au bord de la limite qu'on ne peut franchir impunément, et ils s'arrêtent court. Le marchand qui, malgré son âge, les a suivis de près, se courrouce en les voyant demeurer embarrassés et immobiles au lieu de continuer leur course. Eh! quoi, dit-il, l'haleine et les muscles vous font-ils déjà défaut, à vous, des hommes jeunes et robustes, quand un misérable vieillard conserve toute sa force? Allons donc! malheureux, ou nous ne les atteindrons point!

— Ce n'est pas ça, bourgeois, répond avec quelque hésitation l'un de ceux que Dubelloi cherche à exciter, c'est que voici la limite.

— Ciel! dit le marchand prêt à défaillir en comprenant tout à coup le péril auquel se sont volontairement exposés les fugitifs pour lui échapper.

— Et une fois franchie, continue celui qui venait de prendre la parole, c'est fini, on ne revient plus.

— Oh! s'écrie Dubelloi, anéanti et tombant à genoux en joignant les mains, elle va mourir. Mon âme! ma vie! tout ce qui fait que j'existe est perdu pour moi!

— Dam! poursuit le même homme, il est de fait que si elle est votre fille ou votre épouse, ça a quelque chose de désagréable; mais, en conscience nous ne pouvons plus rien.

— Si vous saviez, reprend le vieillard en se relevant et en courant de l'un à l'autre de ces gens comme un insensé, si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Cette enfant, voyez-vous, je l'aime plus qu'un père n'aime sa fille!... Elle est belle, c'est un ange de bonté; son esprit est noble et élevé; mais ce n'est point à cause de ses brillantes qualités qu'il faut qu'elle vive. Non, elle a un immense devoir à remplir; sa destinée doit s'accomplir sous peine d'un effroyable malheur!... Je ne dois pas tout vous dire, mon Dieu! mais pouvez-vous ne pas vous sentir émus!... Et, voyons, avez-vous des mères, des femmes, des enfans, garçons? Si par hasard vous périssez dans l'entreprise, je les enrichis tous. Mais courez après Louise; au nom du ciel, courez!...

— Cordieu! bourgeois, réfléchissez donc que ça ne servirait à rien, quand nous rattraperions cette demoiselle : il nous faudrait rester maintenant du côté où l'on meurt, car on peut bien entrer dans Marseille; mais on ne peut plus en sortir.

— Vous êtes des misérables, des gens sans cœur! vos raisons sont des prétextes pour couvrir votre lâcheté! s'écrie Dubelloi hors de lui, en songeant que chaque minute qui s'écoule, le sépare de plus en plus de sa nièce; et il veut s'élancer seul sur ses traces; mais son désespoir et sa fureur ne suffisent plus à soutenir ce corps débile, ébranlé par les violentes émotions qui viennent de l'assaillir, il s'élance, mais après deux pas, ses jambes faiblissent; il chancelle un instant, et enfin s'évanouit dans les bras de ceux qu'il vient d'injurier.

Laurent et Louise marchèrent péniblement une partie du reste de la nuit et trouvèrent souvent sur leur passage de ces délicieuses bastides qui donnent ordinairement un aspect si riant aux environs de Marseille. Il y régnait alors un affreux silence; ce n'était pas celui qui accompagne le sommeil, mais celui qui suit la mort. Enfin ils pénétrèrent dans la ville neuve un peu avant le lever du soleil. Jusqu'à ce moment, leur âme tout entière au péril qui venait de menacer leur amour, était restée presque indifférente aux dangers d'une autre nature qui les attendaient dans leur fuite. L'obscurité leur en avait en partie dérobé les signes funestes. Mais, en pénétrant dans les rues désolées de la malheureuse ville, les hideux tableaux qui s'offrirent successivement à eux durent enfin les arracher à leur unique et puissante préoccupation. A mesure qu'ils avançaient, cherchant une hôtellerie qui pût momentanément les abriter, les encouragemens de Laurent à sa compagne devenaient plus rares; parfois sa phrase s'arrêtait court avant d'être complétée, sa parole expirait brusquement sur ses lèvres; depuis quelque temps Louise avait senti le bras qui la soutenait frissonner par intervalle, et, en jetant un regard sur Laurent, elle fut frappée de la pâleur soudaine qui s'y imprimait.

Trop troublée encore de son action pour apercevoir nettement et donner un sens aux objets au milieu desquels elle cheminait, il ne fallut rien moins que l'effroi et l'horreur qui se peignaient sur le visage du jeune homme pour la forcer à comprendre le spectacle qu'elle avait sous les yeux. Au détour d'une rue, Duplessis trébucha; il venait de heurter plusieurs cadavres entassés l'un sur l'autre, à demi dépouillés, et dont la face était voilée par quelques haillons. Il frémit, serra convulsivement le bras de Louise, et jeta sur elle un coup d'œil pour reconnaître si ses forces lui permettaient de supporter un pareil tableau. La jeune fille était pâle, mais son visage ne trahissait point sa faiblesse. Elle comprit la muette interrogation de son ami, et, pour le rassurer, elle appela à son aide toute son énergie. Laurent put donc continuer sa marche; mais en regardant devant lui, son courage faillit l'abandonner. La longueur de la rue était semée des corps des infortunés qui avaient succombé pendant la nuit sous les coups de la contagion. Horreur plus grande encore! Quelques uns qu'animait un dernier souffle de vie se tordaient en proie à d'atroces douleurs sur ceux plus heureux qui depuis un instant n'étaient plus que des cadavres.

Cette lutte de quelques minutes, ce combat acharné livré à la mort par des moribonds, sur les corps de ceux qu'ils allaient suivre, avait quelque chose de plus affreux que la mort même. Du reste, de loin à loin, un des habitans devenus si rares de la ville jadis si populeuse, et contraint de pourvoir aux besoins de la vie, se montrait par la rue, inquiet, agité et se traçant à grand' peine dans la large voie un étroit sentier qui lui permît d'éviter le contact d'une des victimes de la peste. Dans ces êtres sur qui la fatalité pesait depuis plusieurs mois, il ne restait plus trace de civilisation ou de simple humanité. Un effroi sans limite avait retiré de leurs cœurs tous les sentimens qui s'y développent à l'aise dans les situations tranquilles; l'instinct de la conservation, surexcité par une terreur incessante, annulait toute sympathie et toute pitié.

Pour chacun, la société n'était plus qu'un homme, la famille qu'un individu et pourvu que celui-là sût trouver le moyen de vivre, qu'importaient les autres? Quand un père étudiait avec anxiété sur le visage de son fils les premières traces de la contagion, ce n'était point pour lui prodiguer des secours, c'est qu'il fallait saisir l'instant de fuir à propos cette nouvelle chance de perte. Une mère elle-même, déjà frappée sur son lit de douleur, appelle en vain son enfant chéri, lui seul peut lui apporter l'eau bienfaisante qui calmera sa soif dévorante, car tous les serviteurs ont disparu. Pour la première fois, sourd à cette voix jusqu'ici toute puissante, le malheureux reste immobile, résolu, calme et désobéissant, quoique à côté de lui meure celle qui lui donna la vie.

VI.

Après avoir encore un moment marché pressés l'un contre l'autre, s'efforçant de garder une contenance ferme et assurée devant les effets de l'effroyable calamité qui les menaçait eux-mêmes, Laurent et Louise s'arrêtèrent tout à coup. Ils venaient d'apercevoir à plusieurs centaines de pas en avant, une sorte de cortége qui s'approchait lentement, et en stationnant par intervalle. Il était composé d'abord d'une certaine quantité d'individus dont la figure sombre, pâle, amaigrie, se dérobait en partie sous les plis d'un mouchoir parfumé. Leur vêtement se composait de la sinistre livrée des bagnes. A l'ordre d'un personnage dont le visage, énergique et beau, exprimait en même temps le dévoûment et la charité dans toute leur sublimité, quelques uns de ces malheureux se détachaient du groupe principal et s'avançaient vers une habitation désignée par leur commandant. Mais soudain, cédant aux effets d'une recrudescence de terreur, les forçats hésitaient avant d'entrer, et les plus hardis, se retournant vers celui qui les dirigeait, annonçaient, par un geste mutin, leur résolution de désobéir.

Doué de cette volonté forte et calme qui en impose toujours à la multitude, le commandant leur montrait les soldats qui fermaient le cortége et sauraient les forcer de se soumettre. Entre deux morts également certaines, les forçats choisissaient celle dont le terme était moins prochain. Couchés en joue par la troupe armée, ils entraient enfin en rugissant dans la fatale habitation, et en sortaient presque aussitôt portant entre les bras une récente victime de la contagion, et dont le corps, à demi nu, attestait l'état d'abandon dans lequel elle avait quitté la vie. Ils se dirigeaient avec leur fardeau vers l'un des charriots qui s'apercevaient au milieu de ce groupe sinistre, et dont les sons sourds qu'il rendait en avançant retentissaient au cœur et redoublaient les terreurs de cette scène. Le corps était jeté précipitamment dans le charriot, car dans ces jours de calamité, le salut des vivans défend le respect pour les morts.

Pendant qu'une partie des forçats allaient ainsi demander à chaque maison l'aumône d'un trépassé, l'autre enlevait les cadavres qui gisaient çà et là sur le pavé de la rue; les horribles charriots engloutissaient cette nouvelle proie; puis quand cette portion de la voie publique n'offrait plus de traces des désastres de la nuit précédente, la parole du commandant claire, ferme et dominant les murmures confus et sinistres de ses gens se faisait entendre; à ces mots : « Partez, enfans ! » le cortége lugubre reprenait sa marche, chassant devant lui les rares citoyens qui se trouvaient sur son passage, et qui fuyaient la vue autant que le contact de cet ambulant foyer de la peste.

Cependant, en comprenant ce qu'étaient les hommes qui s'approchaient et quelle était leur mission périlleuse, le courage de Louise l'abandonna; ses genoux fléchirent et elle serait tombée sur le pavé si son compagnon ne l'eût soutenue dans ses bas. Glacé d'effroi, tremblant non pour lui-même, mais pour celle dont la vie lui est plus précieuse que la sienne, Duplessis tenta vainement de la soulever et de fuir avec elle. Ses émotions successives avaient anéanti ses forces; il demeura cloué à sa place, pendant que la jeune fille, détournant les yeux du spectacle d'horreurs qui s'approchait toujours, se cacha le visage sur le sein de son ami.

Heureusement autour des deux jeunes gens la rue était libre et les forçats ne continuèrent leur terrible besogne qu'un peu plus loin. Ils passèrent lentement, mornes, abattus, comme des gens qui se savent dévoués à une mort infaillible. En effet, sur les quatre-vingts d'entre eux que fournissait chaque semaine le commandant des galères, aucun ne survivait à sa tâche. Au centre du groupe, une seule figure demeurait calme et ferme. C'était celle d'un des héros qui, en ces jours de détresse, sauvèrent Marseille d'une ruine totale. Pendant que l'épouvante générale endurcissait tous les cœurs, des âmes grandes et sublimes résolurent de braver des périls sans cesse renaissans pour rétablir un peu d'ordre au milieu de l'anarchie qui régnait, pour ramener aux devoirs de la nature ce qui restait de leurs concitoyens. Estelle, Moustier, tous deux échevins, le chef d'escadre Langeron, le chevalier Rose, exposèrent chaque jour leur vie dans ce noble but. Pendant la durée de la contagion, ils veillèrent sur tout. Grâce à eux, les vivres arrivèrent et furent distribués avec quelque régularité; les cadavres furent enlevés et jetés dans des fosses profondes sous les bastions de la ville, et leur entassement n'ajouta plus une peste nouvelle à celle qui déjà infestait la cité désolée.

C'était Moustier, nom qui, pour l'honneur de l'humanité, doit rester immortel, c'était Moustier, disons-nous, qui conduisait le convoi dont le passage jetait l'épouvante dans l'âme des deux amans. En contemplant le magistrat héroïque dont le visage conservait sa sérénité habituelle en face des scènes effroyables qui se succédaient sans cesse, Laurent sentit renaître toute sa fermeté. Lorsque le convoi fut passé, il entraîna Louise vers une habitation qu'une enseigne, se balançant au gré du vent, indiquait comme une hôtellerie. Le jeune homme y pénétra avec sa compagne, laissa celle-ci dans une première pièce servant d'entrée, et se dirigea dans l'intérieur afin de s'aboucher avec le maître de l'établissement. Une seconde chambre, qu'il traversa, était solitaire comme la première. Dans une autre, qui, à en juger par son mobilier, devait servir de cuisine, tous les ustensiles étaient en désordre, et elle offrait la même solitude. Il monte aux étages supérieurs, il visite toutes les chambres, il appelle, il s'écrie; personne ne répond à sa voix, partout le silence. La vie s'est éloignée de cette maison; la contagion l'a vidée tout entière.

Il descend précipitamment vers celle dont il est le seul protecteur; mais ce dernier témoignage des ravages de la maladie met fin à ses doutes, et à son irrésolution. Sa générosité naturelle ne lui permit plus de balancer entre les intérêts de son amour et les dangers qui menacent Louise. A tout prix il l'éloignera du foyer pestilentiel; l'or, la ruse, sa vie, s'il le faut, seront employés dans ce but. Les troupes chargées de la garde de l'enceinte de la ville sont trop peu nombreuses pour exercer une surveillance, exacte, minutieuse; on cite des exemples de citoyens qui sont parvenus à franchir la fatale limite et à se réfugier au centre de la France. Peut-être sera-t-il aussi heureux. D'ailleurs, si les soldats ont ordre de tirer sur les fugitifs, il couvrira Louise de son corps, et elle du moins sera sauvée.

Quand il se retrouva dans la salle basse, il aperçut la jeune fille agenouillée sur le seuil de la porte qui donnait sur la voie publique; elle priait avec ferveur. La rue offrait en ce moment un spectacle bien différent de celui qu'elle présentait une heure auparavant. Elle était remplie d'un peuple pieux et recueilli, et qui implorait du ciel la cessation du fléau. L'évêque de la ville, Belzunce, nom qui doit être associé aux noms immortels que nous avons rappelés, marchait nu-pieds, la corde au cou, en signe d'expiation, entouré de son clergé et suivi de la foule, chez qui la foi devenue plus vive, en ce péril effroyable, entretenait l'espérance.

Laurent s'agenouilla à côté de Louise et mêla sa voix à celle du peuple et du clergé. Cependant l'évêque s'éloignait, la multitude se pressait sur ses traces, tout à coup un cri aigu s'élève de son sein, et l'on vit un vieillard, perçant la foule, s'élancer vers les deux jeunes gens. C'était Dubelloi. Il releva Louise; la pressa avec transport sur sa poitrine, l'examina avec anxiété, puis rassuré à la suite de cet examen, exprima sa joie par des exclamations entrecoupées de sanglots.

— Vous aussi! mon oncle, s'écrie la jeune fille; lorsqu'elle fut remise de cette nouvelle émotion, vous dans cette ville, lorsque la mort est partout menaçante!

— Tu y es bien venue! dit le vieillard douloureusement.

— Et c'est à cause de moi, que vous vous êtes exposé ainsi! Ah! de ce moment, je sens que je suis réellement coupable.

— N'est-ce pas? reprend Dubelloi suivant la pensée qui lui fit poursuivre sa nièce avec une tenacité que ne peuvent modifier les périls qui l'entourent. Allons, Louise, sois bonne fille, redeviens sage, dévouée à l'honneur et à la vertu comme naguère; suis-moi, abandonne cet indigne séducteur; j'ai les moyens de fuir cette ville empestée.

— L'abandonner! lui! mais, mon oncle, c'est impossible.

— J'ai acheté les moyens de nous sauver tous deux, rien que vous deux. Sais-tu ce qu'ils m'ont demandé d'or, les scélérats! sais-tu qu'ils m'enlèvent le bénéfice de plusieurs années? Et, en ce moment, où à la veille de réaliser mes plans!... Oh! que j'ai souffert! Mais ta folie m'y forçait; et avec beaucoup d'économie peut-être réparerai-je ce désastre.

— Encore un coup, mon oncle, je ne profiterai pas seule de votre offre; il faut aussi sauver cet ami dévoué.

— Je ne puis, te dis-je.

— Je resterai donc, quoi qu'il puisse arriver.

— Vous ne resterez point, Louise, vous suivrez votre oncle, dit Duplessis, prenant à son tour la parole. C'est moi maintenant qui vous en supplie. Les horribles scènes dont nous avons été témoins m'ont dessillé les yeux; je vois ce que ma conduite a de coupable envers vous. Dieu du ciel, continua-t-il en joignant les mains, ai-je bien pu vous entraîner ici, moi qui donnerais mon nom pour vous épargner une douleur? Louise, je suis sûr de votre amour; je ne sais si le destin cessera un jour de nous persécuter. En attendant, il faut nous séparer.

—Qu'entends-je? dit Dubelloi au comble de la surprise, c'est vous qui l'engagez à me suivre? C'est bien, jeune homme, c'est très bien; et en continuant de vous conduire ainsi, et en me prouvant d'une manière bien claire, légale, évidente, que mes renseignemens sur votre compte sont faux et mensongers, peut-être un jour consentirai-je à combler vos vœux. Mais, continua-t-il en passant brusquement à un autre ordre d'idées, tu le vois, Louise, lui-même t'engage à fuir avec moi.

—Je ne partirai que s'il nous accompagne, dit la jeune fille fermement.

— O ciel! s'écrie Dubelloi en se promenant dans la salle avec agitation, peut-on entendre semblable sottise sans colère, et y a-t-il au monde une enfant plus cruelle que celle-là! Je ne suis donc plus rien pour toi, Louise! Ma tendresse, ma sollicitude, mes soins de tous les instans, ne méritent donc pas autant de considération que les gentillesses d'un vagabond... Non je me trompe, c'est peut-être un brave jeune homme... mais enfin il ne t'a pas nourrie, élevée, choyée quinze ans de ta vie comme j'ai fait, moi! Pendant quinze ans il n'a pas eu qu'une seule pensée, une seule envie, ton bonheur et ta gloire!.. Et je ne suis rien pour elle! Et elle est toute à lui! Oh! ingrate! ingrate! Et en disant ces mots il se lamentait, il sanglotait.

— Calmez-vous, mon oncle. Malgré vos bizarreries, je suis profondément convaincue de votre affection...

— Eh bien ! pour l'amour de moi, consens à te sauver d'une mort certaine ; ce n'est pourtant pas trop exiger.

— Si j'abandonnais Laurent en ce moment, je serais la dernière des femmes.

— Seigneur ! discuter ainsi quand la mort est là qui nous guette et est prête à frapper ! interrompt le vieillard avec un geste désespéré.

Depuis un instant, Laurent demeurait à l'écart ; et, malgré l'intérêt profond dont devait être pour lui cette discussion, il semblait y rester indifférent. Un observateur calme aurait remarqué en outre la pâleur soudaine qui se répandait sur son visage et l'altération progressive de ses traits. Quoi qu'il en soit, au moment où Dubelloi achevait sa phrase, le jeune homme s'avança vers lui, en marchant péniblement, et il lui dit :

— Arrêtez, monsieur. Permettez-moi d'intervenir dans ce débat ; et peut-être déterminerai-je Louise à vous obéir. Mais, pour cela, j'ai besoin d'être seul avec elle.

— Pourquoi ? qu'avez-vous à lui dire que je ne puisse entendre, puisque nous sommes d'accord sur ce qu'elle doit faire ?

— C'est là mon secret, monsieur. Voyez si vous voulez accepter mon intervention à ce prix.

Dubelloi réfléchit un instant, jeta un regard investigateur sur celui qu'il ne considérait qu'à grand'peine comme un allié ; puis, avec un accent qui trahissait sa défiance, il lui dit : — Si vous promettiez de la décider encore ?

— Je l'espère, voilà tout.

— Eh bien, vous ferez tous vos efforts, je veux le penser... car enfin il se peut que vous soyez un honnête jeune homme... Et toi, Louise, je t'en conjure, rends-toi à ses raisons, je parie qu'elles sont excellentes, à condition, bien entendu, qu'elles te porteront à m'obéir ; autrement... Oh ! mon Dieu, quelle situation, ajouta-t-il tout en se retirant conformément au désir de Duplessis.

Quand il fut seul avec Louise, ce dernier la regarda avec mélancolie, puis, songeant que les instans étaient précieux, il s'approcha de la jeune fille et lui dit d'une voix triste et douce :

— Chère ange, chaque être cherche le bonheur, et notre amour ne vous a rapporté que douleurs et traverses ; eh bien ! malgré tout, voulez-vous encore m'aimer ?

— Toujours ! répond Louise en cherchant la main de son ami pour la serrer... Mais Laurent la retira vivement.

— Point d'émotions, dit-il comme pour expliquer son geste ; elles sont mortelles en ces cruels momens. Quant à votre réponse, ajouta-t-il avec un calme apparent, j'y comptais, et elle fait mon bonheur ; mais écoutez : Je suis proscrit, vous le savez, ma grâce a déjà été refusée à de hautes recommandations, il est possible que long-temps encore je sois sous le coup des persécutions. Tant que je serai ainsi obligé de fuir et de me cacher, votre oncle conservera ses avantages, et c'est un homme habile et profond. Malgré votre affection sincère et dont je ne doute pas, soyez sûre qu'il inventera des machinations qui de nouveau vous feront douter de ma constance et de ma probité.

— Jamais ! maintenant.

— Ne dites point cela, Louise. En dépit de vos délicieuses qualités, vous avez peu de force pour vous défendre du soupçon, suite d'une jalousie qu'explique si bien la passion. Quoique votre tuteur ne veuille toujours point paraître me refuser personnellement votre main, il est évidemment aussi opposé à votre mariage aujourd'hui qu'il y a plusieurs mois. Eh bien ! selon son système trop bien suivi, quoique je ne m'en explique point encore la cause, quand il nous aura séparés, il mentira, il inventera, il travaillera si bien qu'il vous amènera à me mépriser de nouveau. Or, il n'est qu'un moyen de vous soustraire aux effets de ses sourdes et perfides menées.

— Dites, dites ?

— Voici ce que j'ai projeté, Louise ; un homme de cœur peut réparer ici bien des torts. Au milieu de l'effroyable calamité qui assiége Marseille, il y a des services à rendre qui rachètent de grandes fautes. Je veux m'offrir aux héros qui se dévouent pour le salut de tous et les aider dans la sublime tâche qu'ils ont entreprise.

— O ciel ! et si vous succombez, Laurent !...

— Je vivrai, car une passion comme la mienne décuple les forces d'un homme, et lui permet de braver tous les périls.

— Mon Dieu ! dit Louise en se couvrant le visage de ses mains. N'aurez-vous pas pitié de nous ?

— Si, mais à condition que notre courage nous méritera ses bontés.

— Je n'en ai plus pour vous laisser au milieu de ces désastres.

— Il le faut. Et songez-y, Louise, si je traverse heureusement cette épreuve, je recouvre ma liberté, et votre tuteur ne pourra plus abuser de mon absence forcée pour ourdir de nouvelles trames. Nous le contraindrons bien alors à s'expliquer catégoriquement. Mais ce plan ne peut réussir qu'à une autre condition : il faut me promettre que d'ici à notre réunion vous feindrez progressivement de vous détacher de mon souvenir ; votre oncle, rassuré dès-lors, ne cherchera plus à me nuire. Et encore, qu'au moment où je reviendrai près de vous, si M. Dubelloi ne peut fournir une raison valable de ses refus, vous passerez outre, et vous vous fierez à ma foi.

— Quoi ! pendant plusieurs mois vous resteriez exposé aux plus affreux dangers, et vous voulez que j'existe !

— Je saurai bien donner de mes nouvelles à ma sœur, et d'une manière ou de l'autre, elle communiquera avec vous. Réfléchissez, Louise, qu'il n'est d'ailleurs pas d'autre moyen de sortir de notre fausse position, et rassurez-vous en pensant que Dieu me tiendra peut-être compte du bien que je vais faire ici, et nous favorisera plus que par le passé.

La jeune fille regardait avec admiration son ami si courageux et si dévoué, et elle sentit renaître toute sa force d'âme. Après avoir médité un moment, elle reprit la parole :

— Je me rends, dit-elle d'une voix solennelle, et je jure d'observer vos conditions. Mais écoutez à votre tour : si à la fin de ces calamités je ne vous vois pas reparaître devant moi, je ne survivrai pas un seul jour à la certitude de vous avoir perdu. Au revoir donc ici-bas, ami, ou dans l'éternité !...

— On ne meurt point avec un amour tel que le mien, vous dis-je ; je vivrai parce que je vous aime ! Mais n'abusons point des forces qui permettent une grande résolution. La nuit approche, le moment de fuir est venu. Partez Louise, partez pendant que nous nous sentons le courage de nous séparer.

Et ouvrant la porte de la pièce où attendait M. Dubelloi, il lui fit signe de revenir et lui apprit le résultat de son intervention près de la jeune fille.

— Il serait vrai ! répond le vieillard, en témoignant par ses gestes son agréable surprise ; elle est décidée à partir avec moi ? C'est bien, jeune homme, vous avez réparé en partie le mal que vous m'avez fait.

— Je ne vous croyais pourtant pas le droit de me rien reprocher, et si vos préventions fâcheuses...

— Des préventions, moi ! Jeune homme, erreur ! quand je vous répète que je ne veux qu'une chose, le bonheur de cette enfant. Prouvez-moi qu'on vous a calomnié, et je donne les mains à tout, mon Dieu !

— Ce n'est plus le moment de discuter mes titres à votre confiance, monsieur, répond Duplessis avec amertume ; nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Quant à présent, il faut vous éloigner. Mais point d'adieux, Louise, point d'émotions ; allez, et que Dieu nous soutienne tous.

— Je vous suis, mon oncle, dit la nièce de celui-ci, malgré les signes de Laurent pour l'engager à se taire ; mais je vous le déclare en prenant le ciel à témoin de mon serment, nul autre que Duplessis ne sera mon époux.

— Eh bien ! est-ce que je m'y oppose absolument, moi ? Je ne demande que des garanties plus sérieuses qu'un enthousiasme de jeune fille..... Mais comme il le dit, ce n'est pas le temps d'entamer ces matières. Nos guides nous attendent au bout de la rue... partons... les scélérats ! les traîtres ! que d'or ils exigent ! Oh ! si j'avais été seul, ils ne m'auraient pas rançonné ainsi !... Allons, Louise, allons.

— Adieu, Laurent, dit la pupille du marchand en s'efforçant de surmonter son agitation et en montrant le ciel, nous nous retrouverons toujours !...

— Espérons ! ange, espérons.

— Adieu, jeune homme, adieu, dit Dubelloi entraînant précipitamment sa nièce sans remercier autrement Duplessis, et sans s'inquiéter de ce qu'il deviendra.

Dès qu'ils eurent disparu, celui-ci se laissa tomber sur une chaise en s'écriant : il était temps ! Je ne pouvais plus dissimuler cette fièvre qui me brûle ! Un instant encore, et elle ne serait pas partie ! Dieu tout puissant ! continua-t-il en joignant les mains, sauvez-moi pour elle !

L'infortuné jeune homme voulut lutter contre le mal ; il essaya de se lever et de sortir, mais ses jambes trop faibles ne purent le soutenir ; ses paupières semblaient s'enflammer, des bruits étranges déchiraient ses oreilles, les objets s'agitaient autour de lui, et bientôt perdant tout sentiment de son être, il tomba évanoui sur le plancher de la salle.

VII.

Huit jours après le départ précipité de Dubelloi, on le vit reparaître un matin sur le seuil de sa boutique à Lyon. Malgré les émotions successives et continuelles par lesquelles il avait passé pendant son absence, sa physionomie ne présentait aucune trace d'altération ou de fatigue ; on aurait pu même y reconnaître une expression de satisfaction intime, de contentement intérieur qui remplaçaient l'aspect habituellement inquiet et préoccupé de son visage. Le vieillard, comme on sait, vivait très retiré et n'avait point d'amis ; en quittant brusquement sa maison, il avait laissé à ses gens des ordres qui prescrivaient à chacun les devoirs de chaque jour. Tous les détails étaient prévus, et durant l'absence du maître, le magasin conserva pour les étrangers son apparence ordinaire. Néanmoins, les voisins que la curiosité, à défaut de l'intérêt, excitait à s'enquérir des faits et gestes de leur bizarre concitoyen, remarquaient avec surprise que, depuis quelques jours, ni M. Dubelloi, ni sa chatte favorite, n'occupaient la porte de la boutique aux heures accoutumées. Une rumeur sourde, circulant à la ronde, porta bientôt aux oreilles de chacun le bruit que le marchand, dans l'impossibilité de faire face à ses engagemens, s'était brusquement enfui avec sa nièce. Mais le magasin continuant de s'ouvrir avec une ponctuelle régularité, et la caisse offrant comme auparavant ses trésors à ceux qui avaient droit d'y puiser, d'autres nouvelles durent s'élever sur les ruines de la première.

Dubelloi avait été arrêté pour crime d'état, ce qu'expliquait assez son existence mystérieuse; — puis il avait simplement vendu son établissement et se retirait des affaires; — puis, sa nièce ne reparaissant pas non plus, on s'imagina qu'elle pourrait être la cause principale de l'éclipse soudaine du négociant. Malgré le tumulte de la nuit au milieu de laquelle Louise s'échappa avec Laurent, aucun voisin ne s'était réveillé; mais, à défaut de témoins du fait, les conjectures suffirent pour arriver à la découverte d'une quasi-vérité. On s'arrêta généralement enfin à la supposition que Louise s'était enfuie avec Roland, qui n'avait pas reparu en ville depuis l'absence du marchand de soieries, et que celui-ci, opposé à ce mariage, s'était mis à leur poursuite afin de l'empêcher s'il en était encore temps.

De plus hardis, voulant vérifier la valeur de leurs conjectures, se glissèrent bien dans le magasin pour questionner insidieusement les commis; mais ceux-ci, élevés à l'école d'une discrétion sans bornes, eurent toujours la même réponse : Monsieur est en voyage pour affaires; il a emmené Mlle Louise et doit revenir sous peu de jours.

Dubelloi reparut en effet. Grâce au bonheur constant qui l'avait secondé, non moins qu'à l'influence de son or, il avait franchi impunément les bornes qui séparaient le territoire infesté de Marseille du reste du royaume. Il est vrai qu'à cette période de la contagion, les autorités provinciales, mal secondées par le gouvernement central, n'exerçaient qu'une surveillance mal organisée et souvent inefficace; des cas de peste bien constatés s'étaient déclarés au delà de l'enceinte, dans laquelle on avait espéré renfermer le fléau. Quoi qu'il en soit, le vieillard et sa nièce rentrèrent sains et saufs; nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'instinct de ruse et la dextérité de Dubelloi furent plus que suffisans pour donner, lorsqu'il s'y trouva forcé, une explication aussi satisfaisante que mensongère de son absence momentanée.

Ainsi que nous l'avons dit, du reste, sa physionomie ne trahissait en rien le nombre et la profondeur des inquiétudes qui l'avaient agité depuis huit jours. Au moment où il se montra, comme par le passé, assis à l'entrée de sa boutique avec Minette entre ses genoux, les voisins remarquèrent qu'il sortait par intervalle d'une rêverie prolongée pour se frotter les mains en signe de satisfaction intérieure, et qu'un agréable sourire égayait de temps en temps son visage ordinairement grave et sombre, quand la pratique ne lui commandait pas une expression facétieuse ou caressante.

Mais sa figure se rembrunit soudain. Il venait d'apercevoir à l'extrémité de la rue un individu qu'il reconnut au premier coup d'œil. C'était Roland. Celui-ci marchait résolument, comme d'habitude, et en sifflant l'air d'un nouveau pont-neuf, ce qui ne voulait pas absolument dire qu'il eût le droit de se trouver content de sa position, mais signifiait au contraire qu'il bravait les réflexions désagréables qu'il devait au mauvais succès de ses démarches pour retrouver Louise et son ravisseur. En effet, après des courses variées et toujours vaines, Roland avait fini par renoncer à son entreprise et revenir à Lyon. Malgré son aplomb, il lui en coûtait un peu de se présenter seul devant le tuteur de celle qu'il s'était juré d'épouser, surtout après sa promesse présomptueuse de retrouver et ramener la jeune fille; et c'était pour se fortifier le cœur et faire bonne contenance, qu'il s'approchait du marchand de soieries en continuant de siffler à faire envie à un merle.

Au premier mot qu'il voulut prononcer, Dubelloi lui fit signe de se taire et en même temps de le suivre. Tous deux traversèrent le magasin et entrèrent dans le cabinet qui le suivait, et dont le négociant ferma la porte avec soin. Quand ce dernier eut pris place dans son fauteuil, il invita Roland à s'asseoir en face de lui et lui dit aussitôt :

— Vous comprenez, garçon, que ce que nous avons à nous confier doit être entendu de nous seuls; voilà pourquoi je n'ai pas voulu commencer notre entretien dans la boutique.

— Je comprends, et tout cela est parfait, mon pauvre papa Dubelloi, dit Roland d'un ton piteux et prenant la résolution d'avouer d'un seul coup le mauvais résultat de ses poursuites; tenez, vous me voyez désolé des nouvelles que j'apporte. J'ai fureté dans cent cinquante villes et villages; j'ai fouillé les carrefours, les bois, les auberges, et quelles auberges! des ragoûts à s'attirer les mépris d'un mendiant; du vin à faire désirer l'enfer si l'on en boit de pareil au paradis! Et après de si cruelles épreuves, pas plus de Mlle Louise que sur ma main.

— C'est peut-être parce que je l'ai ramenée avec moi, reprend Dubelloi avec un accent légèrement ironique.

— Bah! s'écrie joyeusement Roland en se levant et en frappant dans ses mains. Et vous me laissez là une heure dans les transes de l'incertitude!

— Je l'ai retrouvée presque immédiatement, continue le vieillard d'un ton sérieux. Néanmoins, comme j'avais annoncé à la maison que mon absence serait de huit jours, je n'ai pas voulu reparaître avant le terme fixé, afin d'éviter les commentaires, les bavardages. Vous le sentez, en effet, Roland; il est inutile que cette aventure vienne à s'ébruiter : la réputation de Louise pourrait en souffrir quoiqu'elle n'ait rien à se reprocher, ainsi que j'en ai la conviction. Oui, garçon, cet enlèvement fut le résultat d'une entreprise indigne et dont elle n'était point complice. Heureusement elle s'échappa et me retrouva à temps...

Dans cette narration arrangée, et qui n'eût pas paru à tout le monde pécher par excès de vraisemblance, le jeune clerc ne voulut découvrir qu'un nouveau fondement à ses espérances, et abondant dans le sens de son interlocuteur, il reprit ainsi :

— J'aurais parié pour quelque chose de pareil, papa. Quand je vous disais que le cœur de Mlle Louise était fixé ailleurs. C'est clair, c'est évident, et plus je réfléchis, plus j'ai lieu de penser qu'elle a un faible pour votre serviteur.

Dubelloi fit un mouvement sur son fauteuil; mais se remettant aussitôt, il répondit d'un air de componction :

— Puissiez-vous dire vrai, garçon; puissiez-vous dire vrai! Malheureusement; j'ai des raisons de croire que vous vous trompez.

— Bah! bah! vous êtes toujours défiant, vous! Mlle Louise m'aime, je vous le répète, et, demeurez seulement neutre entre nous, je suis sûr de l'amener à me le déclarer dans la journée.

— Injuste soupçon! On suppose toujours que j'use de mon influence sur ma pupille pour lui faire prendre une détermination dans de pareilles circonstances. Rien n'est plus éloigné de mes principes et par conséquent de la vérité.

— C'est entendu, je ne récriminerai point. Vous êtes un vieux renard, mais vous aimez votre nièce, et je crois à votre envie d'assurer son bonheur. Eh bien! voulez-vous m'en convaincre tout à fait? Permettez-moi d'entretenir Mlle Louise pendant une heure seulement. Vous resterez ici, vous ne vous mêlerez de rien, et quand je redescendrai, vous serez plus près de m'appeler votre neveu que d'être le fils du pape, voyez-vous?

— Je le veux bien, dit Dubelloi, accompagnant ces mots de son imperceptible sourire ironique.

— Vraiment! vous êtes si bon prince? Vous me laissez toutes mes aises pour emporter la place? reprend Roland en se levant d'un air conquérant.

— Je vous y invite même. Malgré vos idées, je sais bien que mon seul mobile a été et sera toujours la félicité de cette enfant chérie. Or, si réellement Louise a du penchant pour vous, je ne demande pas mieux que vous l'épousiez, moi!

— Vous êtes le roi des papas! s'écrie Roland, enthousiasmé et convaincu de son prochain triomphe. Je cours là-haut, et avant une heure vous aurez de mes nouvelles.

— Encore un mot, dit Dubelloi, arrêtant d'un geste le clerc de procureur. Vous voyez ma bonne foi en cette affaire; je vous laisse le champ libre, je ne m'oppose à rien, je n'empêche rien; si vous convenez à Louise, tout est dit; mais il est juste aussi que, si par hasard sa réponse n'est pas favorable, vous vous teniez pour averti. Dès lors, sans que nous soyons plus mauvais amis, vous renoncerez à vos prétentions sur ma nièce.

Roland, à ces mots, prit un air de réflexion dont on ne l'aurait pas cru capable. Il regarda fixement le marchand, puis revenant à son air d'insouciance et à son aplomb peu commun, il répondit en s'élançant dans l'escalier qui conduisait à la chambre de la jeune fille : — Tout ce que vous voudrez, papa, tout ce que vous voudrez.

— Va donc! impudent! drôle! bélître! dit le vieillard entre ses dents, lorsque Roland eut disparu. Quoiqu'à présent nous puissions nous passer d'amoureux déclarés pour long-temps, et que je fusse bien déterminé à te donner moi-même ton congé définitif, j'aime autant que Louise se charge de ce soin; elle y mettra plus de naturel.

Depuis une demi-heure, le clerc de procureur était près de la nièce de Dubelloi. Celui-ci, immobile à la même place, dans son fauteuil de bureau, l'attendait, plongé dans ses réflexions. Un bruit de pas précipités retentit tout à coup dans l'escalier intérieur de la maison. Le vieillard sortit de sa rêverie, releva la tête et aperçut son ancien protégé, dont le teint encore plus coloré que de coutume, annonçait une agitation de l'âme extraordinaire. Roland entra, prit brusquement une chaise, la plaça vis-à-vis de Dubelloi, se laissa tomber brusquement, se croisa les bras, frappa du pied avec colère, et laissa voir tous les signes d'un ressentiment qui grondait sourdement, et qui, avec un pareil caractère, ne pouvait tarder à faire explosion.

— Eh bien, garçon, où en sommes-nous? dit le marchand qui semblait ne rien voir, et d'un ton de bonhomie :

— Vous ne le savez que trop, vieil hypocrite! fourbe détestable! répond Roland en éclatant. A chacune de ses paroles j'ai reconnu vos idées, vos sentimens, vos principes. Vous lui avez tout soufflé. Et vous venez me demander l'issue d'un entretien dont vous êtes sûr d'avance!

— Jeune homme, vous le prenez sur un ton...

— Ah! je vous conseille de vous fâcher encore! Vous ne savez pas à qui vous avez affaire, bonhomme, et de quel bois se chauffe Bernard-Chrisostôme Roland! Quoi! vous feignez pour moi un intérêt auquel, pour la seconde fois, j'ai la bêtise de croire, et vous me desservez en dessous main!

— Je vous proteste, garçon...

— Pardieu! niez donc. Quand je vous dis qu'elle m'a traité comme quelqu'un pour qui on a la plus complète indifférence, le plus souverain mépris.

— Et c'est à cause de cela que vous concluez ?...

— Que vous l'avez influencée, vieux sournois. Que diable! je ne suis pas fait d'hier, et je sais comment me traite le sexe livré à lui-même. Que Mlle Louise n'ose pas encore avouer sa faiblesse pour moi, je le comprends; c'est un point de délicatesse que j'estime et que je loue; mais que, librement, et sans contrainte, elle me défende sa porte pour toujours, c'est impossible.

— Vous croyez?

— Tudieu! nous raillons, ce me semble! mais ça me va superlativement. Nous allons voir si à ce jeu Roland a trouvé son vainqueur.

— Je ne raillerai point, drôle! dit Dubelloi, se croyant alors permis de montrer de la colère. Je vous adresserai des vérités dures, puisque vous m'y forcez. Ah! poursuivit-il en regardant le clerc entre deux yeux, je ne suis pas franc, moi, et vous doutez de la réalité des sentimens que Louise vous a manifestés? Eh bien, je vais vous expliquer pourquoi elle vous méprise, puisque vous le désirez absolument.

— Voyons donc, dit Roland en ricanant.

— C'est que vous êtes un homme grossier, brutal dans vos manières et dans vos propos; d'une conduite en tout digne plutôt d'un histrion de province que d'un honnête clerc de procureur avide de gagner ses éperons et de se faire galamment une position dans le monde. Est-ce de l'hypocrisie, cela?

— Continuez, papa, dit Roland en fronçant les sourcils, quoiqu'il s'efforçât encore de sourire.

— C'est que ma Louise, entendez-vous, est une fille dont la délicatesse dans les sentimens, la finesse dans l'esprit, la distinction dans les manières et l'élévation dans l'âme sont tellement en désaccord avec les qualités qui ornent votre nature, qu'elle s'est révoltée du premier coup à l'idée ridicule de s'unir à un garnement tel que vous. Est-ce que je prends des faux-fuyans, par hasard?

— Très bien, très bien! Allez toujours, répond Roland dont la figure devient pourpre.

— C'est que, pour avoir conçu un seul moment la pensée, cheminant si bas, de s'élever si haut, jeune homme, il faut être non seulement le plus impudent des aventuriers, mais le plus niais des sots qui foisonnent autour de nous... Eh bien! me croyez-vous encore un sournois?

— Tonnerre et mort!... s'écrie Roland en frappant du pied avec fureur. Mais se contenant aussitôt avec un succès que sa nature ne permettait pas d'espérer, il retint un torrent d'invectives prêtes à déborder, et se borna à répondre avec un calme apparent et que démentait le tremblement de sa voix :

— Alors, tout ceci concédé, comment se fait-il que vous ayez vous-même encouragé mes espérances?

Dubelloi demeura un moment embarrassé à cette question bien simple, mais qu'il n'attendait pas.

— Je vous avais jugé trop favorablement, jeune homme, dit-il; je m'étais étrangement mépris sur votre compte : voilà le mystère.

— Il y en a un autre, poursuit Roland en continuant de se contenir. Je ne sais quel motif vous pousse à feindre de désirer le mariage de votre nièce, quand au fond vous faites tout pour l'empêcher; que ce soit l'avarice ou autre chose, cela m'est bien égal. Mais une chose est claire; vous avez une grande influence sur les déterminations de Mlle Louise. Or, puisqu'à moi tout seul je suis incapable de conquérir ses bonnes grâces, je vous supplie d'y joindre votre intervention.

Le marchand, à cette prière, demeura interdit, et crut avoir mal entendu. Il invita le clerc à répéter sa phrase.

Roland obtempéra tranquillement à cette demande.

— Ah çà! dit le vieillard en examinant avec curiosité la figure de son interlocuteur, seriez-vous fou, par hasard, garçon?

— J'espère que non. Ma demande est pleine de sens, ce me semble. Je vous prie d'abord d'user de votre pouvoir sur votre nièce pour la décider à recevoir ma main. Une prière ne suffisant pas, digne homme, je formulerai un ordre.

— Cela devient drôle, en vérité, et si j'avais le temps j'en rirais de bon cœur.

— Riez toujours, papa; c'est autant de pris sur l'ennemi. Eh! ma foi, moi qui ne perds jamais une occasion de m'amuser, je vais m'en donner à cœur joie. Et Roland, se renversant sur sa chaise, partit d'un bruyant éclat de rire.

Dubelloi le regardait avec un étonnement qui n'était pas sans mélange d'inquiétude. Cette gaîté soudaine et intempestive du jeune homme, gaîté qui s'alliait mal avec l'expression sinistre de son regard, commençait à produire sur le marchand une impression de crainte vague dont il voulait en vain secouer le joug.

— Quand vous aurez fini, dit-il néanmoins en s'efforçant de se rassurer, je vous serai reconnaissant de m'expliquer en vertu de quoi je serai contraint de me soumettre à vos ordres.

— C'est trop juste, répond le jeune clerc en se replaçant carrément sur sa chaise. Mais d'abord, papa, il est bon de vous remettre en mémoire certain édit du commencement de cette bienheureuse année, et qui porte défense à tous particuliers, à toutes corporations, même ecclésiastiques, de garder plus de cinq cents livres en or et en argent, tout le reste devant être porté au trésor royal pour y être échangé contre des actions ou des billets de la banque de monseigneur le ci-devant contrôleur-général Law, à présent ministre des finances.

— Je connais cet édit, je le connais parfaitement, dit Dubelloi avec vivacité et d'une voix altérée, pendant que ses yeux s'enfonçaient au plus profond de leurs orbites, et que son visage pâlissait d'une manière effrayante.

— Parfait! dit Roland, sans paraître remarquer ces symptômes. Vous n'ignorez pas non plus, sans doute, cette disposition de l'édit qui accorde au révélateur des sommes clandestinement soustraites au bienfait de la mesure, une portion assez considérable pour tenter de pauvres pécheurs qui aiment particulièrement les douceurs et les joies de la vie.

— Oui, oui, dit le marchand, dont le trouble croissait de moment en moment. Mais que m'importe à moi cet édit, pauvre commerçant bien embarrassé de joindre les deux bouts. Peste! 500 livres en or, c'est une jolie somme, et en dehors de mon commerce je m'en aiderais agréablement!... Ah çà, quel rapport entre cet édit et l'ordre...

— Attendez, papa. Puisque vous avez si bonne mémoire, il vous souviendra assurément de la nuit mémorable où, sans nous être donné rendez-vous, nous nous rencontrâmes au fond de votre cour, vous, poussant divers cris variés, moi, en train de me remettre des effets d'un certain vin de l'ermitage pour lequel j'avoue un faible particulier.

— Eh bien? dit Dubelloi dans l'anxiété.

— Ne nous pressons point, nous arriverons. Eh bien! papa, je dormais, en effet, lorsque vos cris me réveillèrent, mais primitivement, en pénétrant dans la cour, je ne dormais pas. Vous vous rappelez que je gagnai certaine gouttière de hangar...

— Ah! s'écrie Dubelloi malgré lui.

— Oui, continue Roland devinant la pensée de son ancien protecteur, vous avez fureté partout excepté là; vous avez oublié la gouttière, papa, et, comme vous le reconnaissez maintenant, ce fut une faute énorme. — Cependant je m'établis dans mon gîte aussi commodément qu'eût pu le faire un matou, et j'attendis bravement l'heure de me présenter chez Mlle Louise. Je commençais à trouver les minutes longues, lorsqu'un bruit de porte tournant doucement sur ses gonds, vint justement me distraire de mon ennui. Je mis la tête à la gouttière et regardai du côté où le bruit s'était fait entendre. Mes yeux, depuis long-temps habitués à l'obscurité, me permirent d'entrevoir, malgré la profondeur de la nuit, un individu de taille à peu près aussi grotesque que la vôtre et qui s'avançait dans la cour avec précaution.

— Enfin? enfin? dit le marchand impétueusement.

— Ainsi que je vous l'ai déjà annoncé, mon homme fouilla partout, mais ne songea point à ma gouttière; puis il se dirigea vers l'auvent qui abrite le puits de la cour. Cet appentis me le cachait entièrement. Après m'être creusé le cerveau, pour deviner ce qu'à pareille heure une créature humaine pouvait avoir à fare là-dessous, je pris le moyen le plus simple de résoudre mes doutes. Je descendis, j'allai à l'auvent; je furetai dans tous les coins à mon tour, et je ne découvris personne, je trouvais déjà une telle disparition passablement extraordinaire; lorsque j'imaginai de regarder dans le puits. J'entendis comme un bruit de ressort qui se détend, puis un certain retentissement sourd et souterrain; cela ressemblait beaucoup à ce qui se passe dans un terrier lorsque le lapin se prend de querelle avec son ennemi le furet, et se débat en fuyant le foyer domestique.

— Ah! exclame encore Dubelloi.

— Je ne voulus encore rien conclure de mes diverses observations, dans la crainte de porter un jugement erroné. Je regrimpai dans ma gouttière, résolu de renoncer pour cette nuit à mon premier dessein, et bornant ma tâche à pénétrer ce mystère.

Je guettai le puits. Mais ce diable de vin de l'ami Vincent me travaillait toujours sournoisement. Je m'endormis. Vous dire combien de temps je sommeillai, je ne saurais, ce qu'il y a de certain, c'est que des cris affreux me réveillèrent. Je fis un second plongeon dans la cour; je courus à l'appentis, et j'aperçus, sautant alors de l'intérieur du puits en dehors, et hurlant comme un diable aspergé d'eau bénite, l'homme que j'avais vu la première fois. C'était vous, papa.

— Je ne comprends pas encore...

— Si, tonnerre! s'écrie Roland s'abandonnant alors à un mouvement de colère, vous comprenez parfaitement. A force d'y songer, je vous ai deviné, vieux ladre. Vous chantez misère du matin au soir, donc vous êtes millionnaire, et vos trésors sont enfouis dans quelque souterrain qui communique avec le puits. Est-ce bien cela?

— Vous êtes insensé, garçon, réplique Dubelloi de son ton de calinerie qui séduisit tant de pratiques. Dans ce temps de calamités financières et commerçantes, on n'amasse pas de trésors; quand on arrive à la fin de l'année sans trop de misère, on bénit Dieu.

— Ainsi donc, j'aurais rêvé...

— Rêvé absolument. O ciel! moi de l'or! des millions! cela serait plaisant, cela serait miraculeux, avec la pauvre vie que je mène! Pardieu! Roland, il faut avouer que vous avez de bizarres idées, et pour le coup j'ai bien envie de rire à mon tour.

Et il fit de pénibles efforts pour amener sur ses lèvres un sourire qui n'aboutit qu'à une horrible grimace.

— Il est possible que je me trompe, après tout, reprit Roland d'un ton railleur; et pour en être sûr, je ferai aujourd'hui ma déclaration à l'autorité; on fouillera le terrain, et s'il n'y a rien, l'autorité prendra que je n'ai rien dit.

— Vous n'y pensez pas! une dénonciation de vous contre moi! d'un ami!...

— D'un ami! Peste! Comment donc traitez-vous vos ennemis, si les gentillesses dont vous m'avez gratifié tout à l'heure sont vos paroles d'amitié!

— Mouvement d'humeur auquel un garçon d'esprit ne doit pas prendre garde. Allons donc! Roland révélateur! impossible! Vous voulez vous amuser.

— Je le ferai, mille noms! comme je l'ai dit, reprend le clerc en frappant violemment du poing sur le bureau. Je le ferai, à moins que vous n'enjôliez la jeune fille.

— Mais puis-je faire qu'elle vous aime, malheureux!

— Sans vous, nous en serions déjà là.

— Mais si un autre... dit Dubelloi avec emportement. Mais il n'acheva pas craignant de se livrer.

— Ah! fort bien, un rival. S'il devient nécessaire, on en fera sortir un de terre tout exprès; un ancien ou un nouveau, je n'ai qu'à choisir! Oui, mais, bonhomme, il ne s'agit plus du passé. Malgré les apparences, je sais où en est Mlle Louise sur mon compte; elle m'épousera dans huit jours, ou je cours vous dénoncer.

— Oh! s'écrie le vieillard poussé à bout, se levant convulsivement, et parcourant le cabinet à grands pas; après vingt ans de travaux, de vigilance, d'inquiétudes, il sera dit qu'un misérable sot, un homme de rien, une âme de boue aura le pouvoir de changer la destinée, de troubler mes desseins et d'anéantir un édifice près de s'achever! Quoi! je viendrais de l'arracher à celui auquel je n'ai qu'un reproche à faire, et ce serait pour la jeter dans les bras du plus méprisable des êtres! La fortune qui seconda mes projets m'abandonnerait au moment de compléter mon œuvre! C'est impossible! un tel malheur serait au dessus de mes forces, et Dieu ne nous envoie de douleurs que ce que nous en pouvons supporter. Mais, continua-t-il en s'approchant d'un bond du jeune clerc, et en lui prenant les mains qu'il serra avec force, ceci est un jeu, et tu ne parles pas sérieusement, garçon? Voyons, sois équitable, examine-toi et considère Louise. Eh bien! est-ce que tu ne sens pas toute la différence qui existe entre sa nature et la tienne? Tu ne serais pas heureux toi-même avec une femme comme celle-là! Ses délicatesses infinies, sa sensibilité exquise, la finesse de son esprit t'impatienteraient mille fois le jour et te rendraient la vie dure et fâcheuse. Et elle, mon Dieu! ne devines-tu donc pas qu'elle ne pourrait supporter long-temps sans mourir ta grossièreté de façons et de propos? Je ne veux pas t'offenser, mais je dois t'éclairer. Ce qu'il te faut, à toi, garçon, c'est une femme aux manières décidées, à l'encolure bourgeoise, bon pied, bon œil, et une langue capable de riposter à tes saillies de mauvais goût. Mais Louise! Louise, avec sa taille svelte et frêle; Louise, avec son cœur que la moindre de tes incongruités briserait! qu'en ferais-tu, bonté du ciel! dis, hein?

Etonné de cette véhémence, Roland demeura muet un instant; mais, retrouvant bientôt son assurance naturelle, il se dégagea des mains de Dubelloi, prit son chapeau comme pour sortir, et répondit d'un ton décidé :

— Je ne me paie pas de phrases, papa. Voici l'affaire : grâce aux espérances que vous m'avez données, j'ai abandonné Perpétue, j'ai négligé mon étude, je suis probablement aujourd'hui sur le pavé. Pour me refaire, il me faut une femme jolie et riche; Mlle Louise remplit ces conditions; sa main, ou je vous dénonce.

Le vieillard ne répondit point, il jeta sur le clerc un regard terrible, puis laissa tomber sa tête sur sa poitrine en poussant un profond gémissement.

— C'est vexant pour vous, je le conçois, reprend Roland. Dam! il faut être philosophe. Du plus grand au plus petit nous ne vivons tous que de tribulations...

Et le clerc se sentant en verve allait faire briller aux yeux de son interlocuteur un grand luxe de consolations à sa manière, lorsque celui-ci se redressa brusquement. Par suite de l'incroyable empire qu'il exerçait sur lui-même, le calme alors avait reparu sur ses traits tout à l'heure bouleversés. D'un ton décidé, mais sans colère et sans impatience, il interrompit la période commencée de son ancien protégé, en disant :

— Je consens à tout. Dans huit jours, Louise sera votre femme.

— Ah! s'écrie le clerc de procureur, surpris et joyeux de cette détermination qu'il n'attendait pas si prompte et si franche. Et nous soignerons la dot n'est-il pas vrai?

— Elle dépassera vos espérances.

— Homme délicieux! quand vous voulez..... Ah! ça, prévenez votre nièce afin qu'elle suive son inclination naturelle et me reçoive parfaitement.

— Revenez demain, et vous serez content.

— Je le suis déjà. Oh! papa, si le coup n'était un peu rude pour vous, je sauterais, je danserais, je ferais des folies, je veux du moins me jeter dans vos bras pour vous témoigner ma reconnaissance.

Et il sauta au cou du vieillard qu'il embrassa à plusieurs reprises, et sortit enfin accompagnant ses gambades d'un pont-neuf mélodieusement sifflé.

Le lendemain, il eut une entrevue avec la nièce du marchand et fut satisfait de son entretien avec elle, car il courut chez l'ami Vincent et n'en bougea de la nuit. Les jours suivans, sa joie se soutint. Dubelloi paraissait s'occuper sérieusement du mariage. Enfin, l'avant-veille du jour fixé pour cet hymen fortuné, Roland trouva le magasin du marchand fermé. Il entra par une porte de derrière et s'enquit des causes de cet incident. Un commis le foudroya par ces paroles : M. Dubelloi a vendu son établissement et s'est retiré en pays étranger, on ne sait où; il a quitté Lyon cette nuit.

— Scélérat! hypocrite! cria Roland, stupéfait, anéanti. Il m'a joué comme un sot! Mais, par sainte Perpétue, il ne le portera pas en paradis!

VIII.

Entre Beaugency et Blois, sur la rive gauche de la Loire, le sol uni forme des plaines fraîches, bordées de peupliers à la taille élancée et se courbant majestueusement au souffle du vent d'automne, qui sont l'orgueil et la richesse de la Touraine. Sept à huit mois environ après l'époque où nous avons laissé Dubelloi, entre deux villages dont les chaumières se mirent dans le fleuve, s'élevait dans un endroit solitaire une maison de peu d'importance, mais propre, blanche, luisant aux rayons du soleil, et dont la toiture en tuiles neuves, et non en chaume, attestait par ce luxe bien rare alors en dehors des villes, l'aisance probable du propriétaire.

La petite maison, entourée d'un jardin de médiocre étendue, venait d'être achevée et sortait pour ainsi dire des mains des ouvriers. Le rez-de-chaussée se composait de deux pièces seulement, une salle destinée aux réfections et une cuisine à laquelle attenait un cellier; le premier et unique étage, de trois chambres meublées simplement, mais pourtant avec un goût qu'on n'eût rencontré dans aucune chaumière des villages environnans. On ignorait encore dans le pays le nom et la position du propriétaire de la modeste habitation. Un notaire de Beaugency avait acheté le terrain à son nom, fait édifier la maison, et depuis huit jours seulement, celui qui, sans doute, était en droit de s'y installer, en avait pris possession. Ce qu'on savait sur le compte de ce dernier se bornait encore à peu de choses : il devait toucher à la soixantaine, il possédait une fille d'une vingtaine d'années à peu près; et depuis son arrivée, il exécutait quotidiennement le voyage de Beaugency.

Durant les absences comme pendant le séjour à la maison de celui que l'on supposait être son père, la jeune fille restait dans un état de réclusion absolue; si elle sortait de sa chambre, elle ne franchissait jamais l'enceinte du jardin attenant à la maison et clos de murs. Ceux qui en parlaient n'avaient donc pu que l'entrevoir le jour de son installation. Au reste, l'éloignement des deux villages, la situation isolée de l'habitation, expliquaient très bien, malgré la curiosité naturelle aux villageois, leur ignorance sur l'origine et la qualité de leur nouveau voisin, même après une semaine d'observations assidues.

Le jour où nous reprenons notre narration, Dubelloi (car nos lecteurs l'ont déjà sans doute reconnu), Dubelloi, disons-nous, venait de partir comme d'habitude pour Beaugency, laissant chez lui Louise avec une servante. Une heure après le départ de son maître, cette dernière vint trouver sa maîtresse de la part d'une marchande ambulante qui demandait à montrer les objets de son négoce. A peine cette fille se fut-elle expliquée, que Louise ordonna de faire monter la marchande, qui deux minutes après entra dans la chambre de la nièce de Dubelloi.

Lorsque la servante eut disparu, la nouvelle venue se débarrassa vivement de sa boîte, et courut se jeter dans les bras de Louise. Puis prenant la parole aussitôt après ce premier moment d'effusion :

— Chère amie! dit-elle, réjouissez-vous. Plus de craintes, plus de tortures; mon frère a quitté Marseille depuis quinze jours.

— La bonté du ciel est infinie, répond Louise d'une voix affaiblie par sa vive émotion; il a donc daigné accueillir mes prières!

— Ce n'est pas tout, répond celle que, sous un autre costume, nous avons vue au commencement de cette histoire dans le magasin de Dubellay; il s'est couvert de gloire pendant cette affreuse peste du Midi; on lui a écrit de Versailles, où il se rend en ce moment, que non seulement le passé est oublié, mais qu'il a droit de compter sur la faveur spéciale de Mgr le régent, informé de sa noble conduite à Marseille.

— Il avait donc raison de dire que le destin se lasserait de nous trahir. Mon Dieu! je vous remercie!

— Remerciez-le, car à présent je puis tout vous confier; le danger ne l'a pas seulement menacé, au moment où il prit la noble résolution de rester à Marseille, et où vous le quittiez pour revenir à Lyon, le malheureux était déjà atteint d'une fièvre horrible.

— O ciel!

— Rassurez-vous; Dieu ne pouvait le punir de son dévoûment. Cette fièvre, qui emportait tant d'infortunés, se calma miraculeusement; son courage lui demeura, et malgré ce terrible avertissement, il commença sa glorieuse tâche.

— Oh! c'est le plus intrépide comme le plus généreux des hommes.

— Oui, et aussi sensible, aussi bon que courageux. Mais Louise, peut-être dans quelques jours, peut-être demain, sera-t-il ici, et il faudra prendre un parti.

— Je suis depuis long-temps décidée, mon amie. Je déclarerai ma résolution à mon oncle, et comme après tout je suis libre...

— Croyez-vous donc qu'il s'opposera encore à nos projets?

— Je ne sais. Sa conduite est toujours bizarre et mystérieuse, et je n'y trouve point d'explication plausible. Avant de partir de Lyon pour la Suisse, où nous avons résidé depuis, comme vous le savez, il me supplia à genoux de recevoir au moins avec politesse, si je ne pouvais davantage, ce rustre dont il feignit quelque temps d'encourager les vues. Je me conformai une fois ou deux à son caprice, espérant toujours, en m'y pliant, deviner les causes qui le poussent. Quelques jours après, nous quittâmes la ville brusquement, et, il ne fut pas plus question de Roland ensuite que s'il n'eût jamais existé.

Pendant notre séjour en Suisse, il s'absenta souvent, ce qui nous permit, mon amie, des entrevues plus fréquentes; en partant, il me recommandait toujours l'isolement et la réserve. Pourquoi? il ne répondit jamais à mes questions et je ne saurais le deviner. Enfin, la semaine dernière, il m'annonça que nous rentrions en France et que je touchais à un moment solennel. Que veut-il dire par là? je l'ignore encore. Ce qui est certain, c'est que, depuis notre arrivée en Touraine, son humeur a com-

plétement changé. De sombre, rêveur, inquiet, il est devenu gai, vif, quoique toujours peu communicatif.

Au reste, peut-être en nous conformant au conseil de votre frère, ai-je contribué à ce résultat. Lorsque nous nous séparâmes, je ne parvins pas à dissimuler totalement ma vive inquiétude : mais, grâce à notre secrète intelligence, qui me permettait de recevoir des nouvelles rassurantes de Laurent, il fut possible à mon oncle de supposer que mon intérêt pour votre frère s'affaiblissait en effet. Est-ce donc là le motif de sa bonne humeur? Dans tous les cas, comme vous le dites, le temps du mystère et de la ruse est passé. Aussitôt le retour de Duplessis, il faudra que mon tuteur s'explique, et, pour mon compte, j'avoue qu'il me serait pénible de rester plus long-temps vis-à-vis de lui dans cet état de contrainte et de dissimulation.

— Oui, Louise, nous devons en finir: nous sommes tous trop honnêtes pour agir perpétuellement dans l'ombre. Heureusement, d'ici à quelques jours, nous serons en mesure de déclarer franchement nos positions. Mais aujourd'hui encore les précautions sont nécessaires; votre oncle doit ignorer cette conférence; adieu donc, excellente amie, je ne vous reverrai plus qu'à côté de Laurent.

— Adieu, ma sœur, dit Louise en tendant la main à la jeune femme. Merci de votre dévoûment. Si nous connaissons le bonheur, Laurent et moi, nous n'oublierons jamais que c'est à vous qu'il sera dû.

Elle embrassa son amie, et celle-ci reprit sa boîte et sortit de la maison dans toute l'exactitude du costume de sa prétendue profession.

La nièce de Dubelloi avait une de ces organisations concentrées chez lesquelles, peines et joies, tout se passe intérieurement: natures ardentes, mais réservées et discrètes, qui éprouvent avec excès, sans sentir le besoin d'éclater en gémissemens dans la douleur, ou en bruyans transports dans l'ivresse. Lorsqu'elle fut seule, une larme d'attendrissement coula sur sa joue; elle joignit les mains, rendit de nouveau grâce à Dieu, puis, s'asseyant près de la fenêtre de sa chambre, silencieuse et immobile, elle rêva aux conséquences du retour prochain de Laurent, et aux moyens d'amener Dubelloi à approuver la seule union qu'elle pût contracter.

L'heure où l'ancien marchand de soieries rentrait chez lui approchait. La nuit venue, Louise était encore à sa place ensevelie dans ses reflexions. Enfin la porte de sa chambre s'ouvrit et Dubelloi parut. Depuis son arrivée en Touraine, ainsi que nous le savons déjà, son humeur s'était favorablement modifiée; mais à ce moment sa physionomie portait l'empreinte d'un contentement tellement au delà des limites connues, que Louise, malgré sa préoccupation personnelle, ne put s'empêcher de le remarquer et de le dire. D'abord le vieillard absorbé ne répondit rien; il se promena à grands pas dans la chambre, s'arrêta, comme en extase, les yeux fixés au plafond et reprit sa marche plusieurs fois. Mais peu à peu, il s'arracha aux visions enivrantes de son esprit, et portant la vue sur sa nièce qui, lasse de la questionner en vain, se bornait alors à le regarder avec étonnement, il parla enfin.

— Eh! eh! dit-il en se retournant du côté de la jeune fille, tu me demandes ce que j'ai?... Eh! eh! j'ai lieu de me réjouir, Louise, grandement lieu de me réjouir; mais, diable! toutes ces courses me donnent un rude appétit...; dis à Marguerite de monter le souper dans cette chambre, nous causerons plus librement.

Quand ses ordres furent exécutés, Dubelloi prit place à table, et malgré son avertissement ne mangea qu'avec distraction, et s'interrompit souvent dans cette opération, pour regarder sa nièce des minutes entières avec une expression de tendresse et d'admiration extraordinaire. Sur la fin du repas, il repoussa brusquement son assiette, et reprenant la conversation comme si elle n'eût pas été interrompue par l'acte important qu'il venait d'accomplir, il dit :

— Eh! eh! sans doute ma joie est extrême, car je crois avoir assuré enfin ton bonheur... ou tu serais difficile, ajouta-t-il en souriant malignement.

— Qu'entendez-vous par là? répliqua Louise dont la surprise augmenta à ces paroles. Ecoutez, mon oncle, je serais ingrate si je doutais de votre affection; elle s'est trop souvent manifestée, pour que ma vive et sincère reconnaissance ne vous soit point acquise. Néanmoins, je dois vous le faire observer, votre conduite avec moi n'a pas toujours été ce qu'elle eût pu être. Vous avez agi en vue de mon bonheur, mais sans jamais me consulter sur ce qui, d'après mes goûts, servirait à l'établir. Il m'a fallu, pour vous complaire, vous laisser décider et moi rester passive; bien plus, il est arrivé que d'une façon ostensible ou occulte vous avez contrarié des projets qui...

— Tais-toi, tais-toi, jeune fille, interrompt vivement Dubelloi, mais avec un accent de douceur infinie; ne parlons point du passé. Avant peu tu seras à même de me juger, et tu me remercieras de tout ce que j'ai fait, de tout, entends-tu?

—Mais, mon oncle.

— Tais-toi, te dis-je. Est-ce que dans ma voix, quand je te parle, et dans mes yeux, quand je te regarde, tu ne trouves pas la preuve de mon dévoûment absolu? Bah! tes récriminations me font pitié! Pardieu! cela serait drôle, que je n'aimasse pas cette enfant lorsqu'il est vrai que je n'existe que pour elle! Allons, causons d'autre chose... Mais attends un peu; ce que j'éprouve m'étouffe. J'ai besoin d'air.

Il se leva en fredonnant quelques notes sans suite et d'une horrible mélodie; car, depuis les cris de sa première enfance, c'étaient peut-être les seuls sons qui fussent sortis de sa poitrine pour un autre usage que celui de la parole. Tout en murmurant ainsi, il ouvrit la fenêtre qui donnait sur la campagne, et d'où l'on apercevait la belle plaine qui s'étend jusqu'à la Loire. Au delà s'élevait une des collines qui bordent la rive droite du fleuve dans ces contrées. La lune alors dans son plein inondait de sa lumière argentée la façade d'un château de style gothique, assis sur le penchant de la colline et dont les formes élégantes se distinguaient, malgré la distance, grâce à d'immenses marronniers qui l'entouraient et contribuaient par le contraste de leur masse sombre à en faire ressortir les détails d'architecture. Dubelloi contempla long-temps ce beau spectacle, puis il revint prendre sa place près de sa nièce.

— Magnifique château que nous avons là dans le voisinage, reprit-il d'un ton dégagé; fief superbe; cela vaut 450,000 livres comme un liard. On vient de le restaurer, c'est riche, c'est grand, c'est noble. Ne l'as-tu pas encore observé de ta fenêtre, Louise?

— Non, mon oncle.

— Tu as eu tort, car c'est un beau coup d'œil. On l'a acheté dernièrement au nom de l'unique représentant d'une famille qui le possédait autrefois, mais qui fut forcée de le vendre, par suite de la révocation de l'édit de Nantes; cette noble famille étant protestante. N'as-tu jamais entendu parler des comtes de Mirmont?

— Jamais, dit Louise avec indifférence. Mais il me semble que tout à l'heure nous avions entamé un sujet d'entretien...

— Eh bien! ce que je t'apprends y a plus de rapport que tu ne penses, car ce château qui va recevoir son nouveau maître, nous l'habiterons demain.

— Que dites-vous?... s'écrie Louise stupéfaite.

— Oui, oui, répliqua Dubelloi de son ton obstinément jovial et malicieux. Le nouveau seigneur de cette terre est une jeune fille à peu près de ton âge. Ton sort, près d'elle, sera assuré et des plus agréables.

—Je ne conçois pas que, sans me consulter, vous vous soyez engagé ainsi, dit Louise en se récriant; une pareille position ne saurait me convenir.

—Tu seras libre alors de refuser. Y a-t-il rien de mieux?

— Quoi! reprit la nièce de Dubelloi, toujours mécontente; voilà le résultat de tant de menées mystérieuses, de tant de démarches occultes? C'est là ce bonheur garanti et dont vous me faisiez fête?

— Diable! diable! continue gaîment le vieillard; ces jeunes filles ne sont contentes de rien! Je vous demande si cent autres à sa place, et avec ses goûts, ne seraient pas ravies de changer leur existence contre celle que je lui ai préparée! La campagne, l'amie d'une grande dame, participant à ses plaisirs, jouissant de la haute société qu'elle fréquente! Cela vaudra pourtant mieux que de végéter près de moi, petite révoltée!

— Je me trouve bien comme je suis. La vie tranquille et aisée que je mène...

— Ah! et crois-tu que cela peut durer ainsi jusqu'à la fin des siècles? En dépit de tes préventions, il faut pourtant bien te persuader que je suis pauvre. Que le ciel m'écrase si, à l'heure qu'il est, je possède seulement de quoi m'assurer du pain pour le reste de mes vieux jours.

— Eh! mon oncle; je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

— Allons! elle aussi n'en démordra pas! Je roule sur les pistoles, je fais litière de mes louis d'or! Et il est pourtant vrai de dire que, sans la générosité de cette famille, à laquelle je rendis autrefois des services, et qui les reconnaît en me faisant une petite pension et en m'accordant une place au château, je ne saurais que devenir, ma foi!

— Qu'est-ce que tout cela signifie? dit Louise qui, malgré son opinion sur la fortune de son tuteur, ne sait plus que penser en l'écoutant s'exprimer ainsi avec un naturel et une bonhomie capables d'en imposer à de plus défians qu'elle.

— J'ai dû, quoi que tu penses, saisir cette occasion aux cheveux, poursuit tranquillement Dubelloi. D'ailleurs, je le répète, après avoir vu, tu décideras; mais je suis rassuré d'avance; quand tu connaîtras la comtesse, tu en seras enchantée. Elle est fière, car son sang est des plus nobles de France, mais bonne, généreuse, grande de cœur, adorable enfin... Eh pardieu! Louise, j'y pense; il ne sera pas dit qu'en remercîment elle n'aura rien de nous ce soir, pas même un vœu. Avant de nous séparer (car je l'ai vue aujourd'hui), elle m'a fait cadeau de ce cordial. Nous allons en boire une larme à sa santé.

Et tirant de sa poche un flacon, il le déboucha et s'apprêta à verser une partie de la liqueur qu'il contenait dans le verre de Louise.

— Mais, mon oncle, vous savez bien que de ma vie je n'ai bu que de l'eau.

— Va donc! réplique celui-ci en insistant, c'est doux comme miel, liqueur de fille; notre entretien t'a émue, ce cordial te remettra. Et puis je te dis que tu ne peux te dispenser de boire à la santé de la comtesse. Allons, allons...

Pour complaire à son oncle, Louise accepta enfin, trinqua avec lui et but en l'honneur de la dame du château. Quant à Dubelloi, tout en suivant des yeux le mouvement de sa nièce, il trouva moyen d'escamoter le contenu de son verre sans en avaler une seule goutte, et de replacer le vase vide sur la table.

— Et où donc avez-vous connu cette famille? dit la jeune fille, qui après avoir bu n'éprouva en effet aucune sensation désagréable, mais bientôt un peu de lourdeur dans les idées.

— Ah! c'est une singulière histoire. Il faut te dire d'abord que les Miremont sont d'une ancienne noblesse; il remontent facilement jusqu'à St-Louis, rien que cela! Fiers, orgueilleux à l'excès de leur nom, ils fussent tous morts plutôt que de dévier, si légèrement que ce soit, de la ligne des

devoirs qu'il leur imposait. Le dernier, celui que j'ai connu, renchérissait encore sur ses ancêtres à cet égard; il avait adopté pour emblème un tronc de chêne avec cette devise : *Je romps et ne plie pas !* Quoique protestant, il occupait une brillante position en province. Lorsque Louis XIV commença de persécuter ceux de sa religion, il se démit de ses charges; et à la révocation de l'édit de Nantes, après avoir lutté et souffert bien des martyres, il donna l'ordre de vendre ses biens et s'exila en Hollande. C'était une cruelle extrémité, n'est-il pas vrai, Louise?

— Sans doute, dit celle-ci qui commençait à s'étonner de l'engourdissement progressif de ses sens.

— Mais la prévoyance de M. de Miremont fut inutile. Il parut bientôt une déclaration du roi qui confisquait toutes les propriétés dont les vendeurs étaient sortis du royaume. Cet édit avait été rendu en vue de forcer les protestans à rester en France et à se convertir. Le comte demeura inébranlable, mais il fut ruiné. Il ne lui restait pour tout patrimoine qu'un millier de louis ; c'était bien peu pour un homme de son rang et de sa qualité; tu le penses sans doute comme moi, chère enfant ?

— Certainement, mon oncle, dit Louise en rouvrant ses yeux à demi fermés.

— Il eût pu, comme beaucoup de ses frères en religion, prendre du service ; le prince d'Orange lui fit des propositions; il les repoussa avec indignation. En les acceptant, il eût fallu combattre contre son pays, et, malgré l'ingratitude de sa patrie ou plutôt de son roi, cette seule pensée le révoltait. Cependant ses ressources s'épuisaient, la misère était proche. D'autres réfugiés lui conseillèrent alors de se livrer au commerce qui enrichissait beaucoup d'entre eux; mais ce conseil l'indigna autant que celui de servir contre la France. Lui, homme de noble race, lui dont les ancêtres ne connurent que leur épée, lui le descendant d'illustres chevaliers, amis, compagnons de plusieurs de nos rois; lui, le plus jaloux de son titre, le plus glorieux de son sang, le plus fier de son blason, il eût descendu des hauteurs où le plaçait sa naissance pour s'adonner à un vil négoce, à un trafic bourgeois, à des opérations de manans et de vilains! il eût donc arraché de son écu la lance et la couronne de comte qui le paraient, pour l'orner d'une plume et de balances! Il eût donc renié la gloire de ses pères, abdiqué son rang de gentilhomme, terni l'avenir de sa race! Un Miremont eût dérogé enfin ! C'était impossible!... oui, oui, c'était impossible!...

Depuis un moment, Dubelloi avait quitté son ton léger et badin ; et ce fut avec une chaleur extraordinaire qu'il prononça ces dernières phrases

Il s'arrêta un moment et reprit avec plus de calme :

« Le comte était marié à une haute et puissante dame catholique, mais qui n'avait point voulu l'abandonner dans la mauvaise fortune. Ce fut d'abord pour lui une douce consolation, car il l'aimait avec passion. Quand les faibles restes de sa fortune furent près de disparaître, la douceur qu'il avait retirée de la société de sa femme, se changea en tortures incessantes, mais une douleur plus cuisante encore l'attendait. La comtesse de Miremont devint enceinte et mourut en donnant le jour à une charmante petite fille. C'est celle-là qui doit nous recevoir demain; comprends-tu, Louise ? »

Au lieu de répondre, cette dernière, que le sommeil gagnait de plus en plus, se borna à faire un signe affirmatif.

« Cette enfant, continua le vieillard, absolument comme si on l'eût avidement écouté, cette enfant qui devait consoler son père, fut bientôt le sujet de nouvelles souffrances. Le comte en était réduit à vendre pour vivre quelques bijoux, derniers vestiges de sa splendeur passée. Que deviendrait donc sa fille adorée faite pour un haut rang et la fortune qui l'accompagne, et que la misère allait bientôt assaillir ?

» Plusieurs fois il fut sur le point d'en finir avec le malheur et de mettre en se tuant un terme aux douleurs de toutes sortes qu'il éprouvait, mais la pensée de laisser cette enfant seule au monde, le retenait toujours. Enfin, à force de songer aux moyens de sortir de cette affreuse position, il s'arrêta à la plus étrange, à la plus bizarre, à la plus incroyable idée qui se puisse imaginer. Pendant un mois, il se dit malade, ne reçut personne, puis un beau jour, les gazettes hollandaises annoncèrent que le comte de Miremont venait de mourir, et que... Ah! dit Dubelloi s'interrompant tout à coup en voyant la tête de sa nièce se balancer un instant et retomber sur sa poitrine. Elle dort enfin!... »

Alors il se leva et regarda quelques momens sa nièce silencieusement, pendant que son visage prenait une expression d'orgueil et d'enthousiasme qui en transformait totalement le caractère. Quiconque l'eût vu pour la première fois en cet instant, n'eût assurément jamais soupçonné sa laideur naturelle, tant son exaltation ennoblissait ses traits. Bientôt il parut s'abandonner à un profond attendrissement, de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux et tracèrent un sillon sur chacune de ses joues amaigries. Mais soudain, secouant la tête comme pour échapper aux pensées qui l'agitaient, il sembla reprendre son empire sur lui-même. Il s'approcha de la fenêtre et frappa légèrement dans ses mains. A ce signal, plusieurs hommes qui se tenaient cachés dans la cour pénétrèrent dans la maison et montèrent dans la chambre de Louise. Dubelloi leur donna ses ordres à demi-voix. Deux d'entre eux s'approchèrent alors de la jeune fille, la soulevèrent doucement et la transportèrent dans une litière couverte qui les attendait dans la cour. Lorsque la litière fut fermée, afin de garantir celle qu'elle contenait de la fraîcheur de l'air de la nuit, le vieillard donna le signal du départ en s'élançant à la tête des porteurs hors de sa demeure.

Ils se dirigèrent tous à travers champs vers la Loire. Arrivés sur la rive, ils aperçurent un bateau qui naviguait au milieu du fleuve et s'avançait de leur côté. Il aborda bientôt sur la berge ; la litière y fut transportée avec précaution, puis la barque lancée de nouveau à travers la rivière, et, cédant aux efforts de deux vigoureux rameurs, atteignit en moins d'un quart d'heure la rive opposée.

Dubelloi, précédant toujours ses gens dont il dirigeait la marche, sauta à terre et prit un sentier qui menait au bas de la colline sur le penchant de laquelle s'élevait le château dont il avait fait un si beau récit à sa nièce. A partir de cet instant, son ardeur redoubla, il sembla oublier que ceux qui le suivaient portaient un assez lourd fardeau et montaient une pente rapide. Il gravit la colline avec une légèreté qu'on n'eût pas espérée de son âge, puis s'apercevant tout à coup qu'il laissait les porteurs loin derrière lui, il attendit, mais non sans témoigner par ses gestes sa vive impatience.

Enfin après une heure de marche, le marchand s'arrêta devant une grille de médiocre grandeur, et qui fermait une des sorties du parc attenant au château , dont on apercevait, au dessus de la cime des arbres et éclairée par la lune, une des élégantes et sveltes tourelles.

Il tira une clé de sa poche, ouvrit la grille et entra dans une allée tortueuse bordée de hautes et magnifiques charmilles. Malgré l'obscurité profonde qui régnait sous cette masse de verdure, il marchait d'un pas ferme et assuré, et indiquait d'avance aux porteurs les obstacles qui pouvaient troubler leur marche. Grâce à ses instructions, la litière continua d'avancer sans secoussse, et déboucha un moment après sur une vaste et verte pelouse qui entourait le château. Au haut d'un perron à double escalier garni d'une rampe en fer d'un beau travail, plusieurs domestiques des deux sexes debout , immobiles et muets, attendaient sans doute l'arrivée de Dubelloi ; car , dès qu'il parut , ils s'avancèrent vers lui pour prendre ses ordres.

Il désigna deux valets en livrée pour remplacer les porteurs et introduire la litière dans l'intérieur du château ; et tous trois traversèrent plusieurs salles richement meublées, mais à l'ancienne mode, et s'arrêtèrent dans une chambre décorée avec autant de luxe que les autres et dans un style plus nouveau.

Des femmes entrèrent alors et tirèrent doucement de son singulier véhicule Louise qui, grâce au narcotique que lui avait fait accepter son tuteur, dormait toujours profondément. On la porta sur un lit de parade, surmonté d'un dais en soie brochée d'or, au milieu duquel était plaqué un écusson aux armes de la famille des maîtres du château ; puis les femmes, en redoublant de précaution, parvinrent à lui retirer une partie de ses vêtemens, sans l'éveiller, et à lui passer un costume plus riche et en harmonie avec le luxe qui régnait dans cette noble demeure.

Lorsque cette toilette fut achevée, Dubelloi qui était sorti, rentra et demeura seul avec sa pupille. A ce moment, une bande lumineuse se dessinait à l'horizon; la lumière des bougies pâlissait: bientôt la cime des marronniers du parc se dora aux rayons du soleil levant. Louise dormait toujours; la pendule qui ornait la cheminée sonna huit heures, puis neuf, et la jeune fille ne faisait aucun mouvement. Son oncle s'était assis dans un fauteuil et ne la perdait pas de vue; enfin elle soupira plus profondément, et sa main se porta machinalement à ses yeux. Dubelloi tressaillit, se leva et se mit à l'écart; son émotion était sans doute excessive, car ses jambes tremblaient, son cœur battait à lui briser la poitrine, et il se sentait près de suffoquer.

Louise ouvrit les yeux et les referma presque aussitôt. Dans ce court instant, le sens de la vue encore engourdi ne lui permit point de distinguer les objets nouveaux au milieu desquels elle se trouvait. Ses paupières pesantes se levèrent péniblement une seconde fois. Pendant plusieurs minutes elle regarda fixement, et le luxe qui l'entourait ne parut, malgré son étrangeté pour elle, lui produire aucune impression. Après quelque temps , toutefois, son œil encore apathique s'alluma tout à coup et jeta un éclat extraordinaire. S'aidant de ses mains, elle se mit brusquement sur son séant et porta rapidement la vue des riches tentures aux meubles dorés de sa chambre. Son lit, le dais majestueux qui le surmontait furent aussi l'objet de vifs regards dont chacun augmentait sa surprise et son agitation. Son sommeil avait été trop pesant pour que son entretien de la veille avec son oncle lui revînt sitôt en mémoire et l'aidât à deviner le secret de cette situation. Eperdue à l'aspect de choses si nouvelles et si merveilleuses, elle crut à un rêve, et afin d'échapper aux prétendues images fantastiques qui l'obsédaient, elle se cacha le visage dans ses mains en poussant un cri de frayeur.

IX.

Dubelloi se montra et s'avança vers le lit de parade en se courbant respectueusement plusieurs fois. Louise le reconnut, et, le regardant avec des yeux qui peignaient son trouble, elle lui dit, en montrant par un geste la chambre et les objets qu'elle renfermait : — Que signifie tout ceci? Pourquoi ce luxe, ces lambris dorés au lieu de ma chambre? où suis-je enfin ?

Le vieillard avait écouté, le front incliné, ces questions faites coup sur coup. Il se redressa et répondit d'une voix solennelle : Marie-Louise de Beaulieu, comtesse de Miremont, vous êtes dans la demeure de vos pères!

Cette réponse, loin de calmer la jeune fille, augmenta son agitation ; s'assurant par un nouveau coup d'œil du lieu où elle se trouvait, elle répliqua d'une voix tremblante d'émotion :

— Ce que je vois... ce que j'entends... c'est à en devenir folle!... Au nom du ciel! mon oncle...

— Je ne suis pas votre oncle, madame, je suis le plus humble et le plus dévoué des serviteurs de votre maison. Son éclat a été terni un moment, mais les jours de gloire sont revenus pour elle.

— Je devine! s'écria Louise se rappelant soudain en partie le récit de la veille. Cette comtesse qui rentrait dans ses domaines...

— C'est vous, et je vous demande pardon des mystères dont j'ai entouré votre existence jusqu'ici. J'obéissais à quelqu'un dont vous devez respecter les volontés, à votre père.

— Mon père!... Il existe donc?...

— Pardon, madame, si vous le permettez, je vais reprendre ma narration, et vous saurez alors les secrets de votre destinée.

— Je vous en supplie. Oh! dites, dites!...

Dubelloi s'assit vis-à-vis de la comtesse et recommença son récit, soupçonnant que l'effet du cordial avait pu, la veille, l'empêcher d'être minutieusement compris. Quand il se retrouva au point où il avait dû s'arrêter, il continua ainsi:

« Cependant, le lendemain de la mort du comte, au milieu de la nuit, un homme à cheval, tenant une petite fille devant lui, sortit de la ville qu'habitait M. de Miremont. Cet homme voyagea ainsi secrètement plusieurs jours, et ne s'arrêta que dans une ville de province du royaume de France, et s'y fixa.

» Ce n'était plus le comte. Le comte était mort pour le monde. Il n'existait plus qu'un représentant de cette noble famille, et qui devait reparaître un jour entouré de la splendeur de son rang: c'était l'enfant du voyageur.

» Mais pour atteindre ce but, il fallait refaire toute une fortune. Le voyageur entreprit de travailler comme un mercenaire; il se résigna aux durs labeurs d'un homme du peuple. Que lui importait maintenant? Il n'avait plus d'aïeux; le noble trépassé, celui qui vivait n'était qu'un vilain. Il prit un nom roturier, travailla jour et nuit, et le hasard le favorisant, il fut bientôt en état d'ouvrir une boutique. Il ouvrit donc boutique à Lyon... »

— A Lyon! s'écrie vivement Louise qui, à mesure que le vieillard avance dans son récit, conçoit les plus singuliers doutes. Mais alors vous seriez donc...

— Le plus humble de vos serviteurs, je vous le répète, madame, interrompit Dublloi, froidement. Laissez-moi continuer, je vous supplie.

« Il ouvrit boutique, plaça comme enseigne au dessus de sa porte une image de saint, et se mit à vendre, à trafiquer avec des gens de noblesse, des gens de roture, des grands, des bourgeois, des hommes de rien. Oh! c'était un curieux spectacle! mais il gagnait ainsi beaucoup d'argent.

» Vous comprenez peut-être maintenant, madame, le système et le but de celui qui fut comte. Il voulait passionnément la restauration de sa maison; il ne pouvait supporter la pensée que le monde sût un jour à quelle cause elle serait due: or, son moyen le conduisait à son double but, de conquérir une nouvelle fortune, et, quand le temps serait venu, de permettre à l'héritière de ses ancêtres d'en dissimuler l'origine. L'individu était redescendu au rang d'un vilain, il ne s'avilissait donc pas, la gloire de la race ne souffrait aucune atteinte, et le nom reparaîtrait plus tard brillant comme par le passé.

» Au moment où il rentra en France, les persécutions contre les réfugiés continuaient horribles, effrayantes. Pour exercer tranquillement son négoce, il fut obligé de feindre une lâche conversion... Bah! le premier pas était fait.... que lui coûtait une humiliation de plus? Il suivit les offices et pria Dieu dans le latin des prêtres de Rome. Quant à sa fille, suivant certains engagemens entre la mère et lui, elle devait être élevée dans la religion catholique; cela ne souffrait donc aucune difficulté.

» Mais, pendant que les spéculations du commerçant réussissaient et que l'or pleuvait dans son comptoir, l'enfant grandissait et devenait une grande et adorable jeune fille. Le malheur et les travers l'avaient tellement changé, lui, qu'il ne craignait pas d'être reconnu si le hasard amenait chez lui quelques uns de ceux qu'il avait jadis fréquentés en haut lieu. Mais il ne lui suffisait pas d'être physiquement en état d'empêcher les soupçons de naître, il fallait encore, pour les éloigner, que sa conduite s'harmoniât en tout avec sa position. Il vivait en vrai marchand, économisant sur tout, discutant sur un liard, pleurant de joie à la vue d'un louis d'or; mais, malgré ses précautions, on devinait sa richesse. La jeune fille était charmante, et, dans le voisinage, on s'étonnait déjà de l'état de réclusion de celle-ci, et les commentaires sur les motifs qui lui faisaient garder le célibat allaient leur train.

» On pouvait à la fin approcher de la vérité, et c'est ce que le comte prétendait éviter à tout prix; alors il feignit de désirer lui-même le mariage de l'enfant, et de provoquer la recherche de plusieurs jeunes gens de la ville. Seulement, connaissant les sentimens élevés de la jeune fille, il lui présenta ceux dont les formes grossières ne lui plairaient point à coup sûr; de cette façon tout était naturel: elle ne se mariait pas parce que ses amoureux ne touchaient point son cœur.... »

Louise, qui semblait dévorer chacune des paroles de Dubelloi, ne put encore une fois se contenir, et s'écria dans la plus grande agitation:

—Mais cette histoire est la mienne! la vôtre! Mais vous êtes...

—Un serviteur dévoué de votre famille, et je vous prie de nouveau de me croire, dit vivement le vieillard et d'un ton presque impérieux. En outre, il faudrait m'écouter jusqu'au bout, et ne point m'interrompre ainsi, madame....

« Les commérages dangereux cessèrent, en effet, à partir de ce moment, reprit-il. Seulement le marchand craignit plus tard de s'être perdu par le moyen même employé pour se sauver. A l'aide d'une fausse position, un homme de rien s'introduisit dans la maison. La jeune fille, ignorant ses destinées (car il y a deux ans de cela, et elle était trop jeune pour entrer dans de pareils secrets), se prit de tendresse pour ce misérable. Heureusement, après une folle démarche, elle fut séparée de son séducteur, que suivant toutes les apparences, elle a oublié depuis, mais que dans tous les cas elle oublierait à présent qu'elle sait les hautes obligations que lui imposent le nom et le rang qui lui sont dus. »

A ces mots, Louise pâlit et sentit son cœur près de défaillir. Dubelloi n'eut pas l'air de le remarquer et continua ainsi:

« Enfin, cette fortune amassée à force de travail se complétait. Le domaine des ancêtres de la jeune fille se trouva inopinément à vendre. C'était une occasion qu'il ne fallait pas laisser échapper. Le marchand, qui comptait deux ans encore à ajouter à ses trésors, dut changer de résolution; il fit des offres aux vendeurs. Précisément à cette époque, un rustre que, toujours dans le dessein de donner un autre cours aux bavardages publics, il avait dernièrement introduit chez lui, manqua de tout gâter. Par une circonstance qu'il est inutile d'expliquer, ce garnement fut un instant le maître de le ruiner. Mais grâce à sa dextérité et à ses relations commerciales, le vieillard sut mettre son or à couvert; puis, de la Suisse où il se retira, il termina les négociations pour l'acquisition du vaste domaine. Aujourd'hui, la comtesse de Miremont possède en biens-fonds un revenu de 45,000 livres, et... »

—Ah! monsieur, interrompit Louise chez laquelle le sentiment filial l'emporte sur toutes les considérations, initiée maintenant à votre secret, j'aperçois les motifs de votre répugnance à reprendre votre rang et votre nom; mais aurez-vous plus long-temps la force de repousser les transports d'une fille qui brûle de se jeter dans les bras de son père.

—Je ne suis pas votre père! répond le vieillard non sans efforts; je suis Dubelloi, le marchand de soieries, auquel M. de Miremont donna sa fortune à garder en dépôt et qu'il a fidèlement restituée à l'héritière de cet illustre nom. Entendez-vous, madame, voilà ce que je suis, poursuivit-il en insistant sur chacun de ces derniers mots.

—Oh! ne me parlez point ainsi, dit Louise en se précipitant sur le parquet aux genoux de l'ancien négociant, et en lui prenant une main qu'elle couvre de baisers. Non, l'orgueil du nom, le fanatisme de la race ne sauraient l'emporter sur les sentimens de la nature.

— Silence! dit le vieillard, en s'assurant d'un regard qu'il est toujours seul avec la comtesse.

— Mon père! mon père! n'embrasserez-vous pas seulement une fois votre enfant, dit la jeune fille en sanglotant.

Dubelloi hésita un instant, mais ne pouvant résister au regard suppliant et plein d'amour de sa fille, il l'éleva jusqu'à lui, la pressa à diverses reprises sur son cœur en s'écriant: — Oui, je suis ton père; oh! sois mon ange adoré! mon âme! ma vie! Oui, je suis ton père! oh! reste là, que je jouisse un moment de tes soupirs, de tes pleurs, de ton ivresse, et que la mienne s'exhale en liberté!

Pendant un instant le père et la fille demeurèrent entrelacés, confondant leurs embrassemens et leurs sanglots. Mais bientôt la figure de Dubelloi redevint grave et sévère; il repoussa doucement Louise, dont le visage était baigné de larmes. Lui-même s'essuya les yeux, et après avoir médité long-temps, il dit avec solennité:

— Et maintenant que cette scène reste à jamais ensevelie dans nos cœurs. Je redeviens pour toujours l'ancien marchand de Lyon. Je vivrai et mourrai près de vous dans la petite maison que nous avons quittée hier, et d'où j'apercevrai les armes redevenues resplendissantes de notre maison. Pour vous, d'autres obligations vous attendent. Préparez-vous à une union que j'ai secrètement négociée, hymen digne de vous, et qui perpétuera votre beau nom, votre futur époux consentant à l'adjoindre.

— Ah! que dites-vous! interrompt Louise bouleversée par ces paroles, mais qui sent le besoin de dévoiler brusquement à son tour ses secrets. Dans l'impossibilité de juger le but de votre conduite mystérieuse, moi-même j'ai manqué de franchise avec vous. Cet infortuné que vous croyez chassé de mes souvenirs, je vais le revoir; peut-être aujourd'hui même sera-t-il ici, et je dois vous l'avouer, je l'aime encore, monsieur; je l'aime plus que jamais!...

— O ciel! s'écrie Dubelloi accablé, stupéfait... Mais non! reprit-il après un moment, si la nièce du marchand s'est abandonnée à un penchant qu'elle se croyait permis, la fierté de la comtesse de Miremont la sauvera d'un amour indigne d'elle.

—J'ai juré que nul autre ne serait mon époux, et je ne sache pas de rang qui autorise le parjure, objecta timidement la jeune fille.

—Quoi donc! répliqua Dubelloi interdit de ce que sa fille ne partage pas tout à coup ses passions, à présent que vous savez qui vous êtes, faut-il vous enseigner le premier de vos devoirs? Une mésalliance ne vous paraît-elle pas comme à moi, montrueuse aujourd'hui, quels que soient les sermens que vous ayez faits dans un état d'ignorance?

— Mais je l'aime plus que la vie! et il est trop tard pour m'arracher du cœur un sentiment qui grandit depuis deux ans. Savais-je le rôle qu'on me réservait quand je jurai d'être sa compagne? Et parce que le sort a des caprices bizarres, puis-je mépriser ce que j'ai honoré et haïr ce que j'adore?

A cette résistance inattendue, le vieillard sent naître dans son sein les premiers fermens d'une colère sourde et terrible; ses yeux se voilent, ses

sourcils se froncent, son visage se couvre d'une pâleur sinistre. Oh ! s'écrie-t-il, devais-je m'attendre à tout ceci ? Comment prévoir qu'après cette révélation, qu'instruite de sa destinée, qu'avec un cœur si haut, si fier, un esprit si délicat, si distingué, elle préférerait une passion qui l'abaisse et l'avilit à ce qu'elle doit au nom de ses pères ! Vous avez donc continué d'entretenir des relations avec ce malheureux? ajouta-t-il en se tournant du côté de Louise; vous avez donc trompé ma confiance pour un misérable?..

— Arrêtez! monsieur, interrompt vivement Louise, blessée d'entendre parler ainsi de celui dont elle connaît les nobles sentimens; vos injures ne sauraient avilir un cœur tel que le sien. Ecoutez, continua-t-elle avec l'énergie qui lui venait en aide dans les situations fortes; je vous le répète, dans l'état où je suis, Laurent me paraît encore digne de mon affection, et je vous le déclare dès à présent, car ma résolution est inébranlable; il sera mon époux ou nul autre n'obtiendra ma main.

— O ciel! ô ciel! dit Dubelloi, désespéré et furieux en même temps, un caprice de jeune fille détruirait des combinaisons profondes, vingt ans mûries! Avez-vous oublié, madame, que je suis tenace en mes vouloirs! Ma mission est de rendre l'honneur et la gloire à un nom illustre, et pour arriver à ce but, voyez-vous, je me sens capable de recommencer ce système de ruse, qui, à défaut de force ouverte, débarrasse souvent d'un ennemi!

— Vous ne le ferez pas! vous aurez pitié de moi! dit la comtesse en se jetant aux genoux de l'ancien marchand, car je mourrais aussi de douleur, mon père!

— Taisez-vous! s'écria Dubelloi en se retournant vivement du côté de la porte d'entrée et en relevant la jeune femme.

C'est qu'à ce moment Duplessis entrait dans la chambre. Il courut aussitôt vers Louise qui venait de se laisser tomber dans un fauteuil pendant que le vieillard disait avec colère :

— Qui a laissé, malgré nos ordres, pénétrer un étranger dans l'appartement de la comtesse. Sortez! monsieur, sortez à l'instant!...

— La comtesse ! répète Duplessis, surpris, et sans paraître s'inquiéter de l'ordre qu'il vient de recevoir. Puis, après avoir réfléchi un moment : Ah ! je devine maintenant, dit il, la cause de nos traverses...

— Ce n'est point ici le lieu de vous livrer à vos conjectures, dit Dubelloi d'une voix menaçante ; Mme la comtesse vous donne l'ordre de la laisser seule.

— Je l'attends de sa bouche pour obéir. Quant à vous, monsieur, il me sera peut-être permis de vous demander quels sont vos droits pour me parler ainsi.

— Laurent ! Laurent ! ne l'offensez pas, au nom de Dieu ! vous ne savez pas qui il est...

— Silence! interrompt Dubelloi avec un accent terrible. Puis se tournant vers le jeune homme, il dit froidement : Je suis un pauvre marchand de soieries, dépositaire de la fortune du comte de Miremont. Je l'ai restituée à son unique héritière : voilà mes seuls droits sur elle. Mais je sais ses intentions, je sais qu'il ne peut plus être question entre elle et vous d'anciens projets qu'il serait coupable désormais...

— Ne le croyez pas ! Laurent, s'écrie Louise qui brave tout pour empêcher son amant de douter de ses sentimens ; je vous aime toujours mais... mais... Mon Dieu! prenez pitié de moi!

— Ah! maudit soit le jour où cette enfant vint au monde pour ternir la pureté de sa race ! dit le vieillard en se tordant les mains.

— Je ne comprends pas complétement sans doute les causes d'une scène si cruelle, dit à son tour Duplessis en regardant alternativement le marchand et la comtesse. Mais si les obstacles à une union bien chère provenaient surtout de mon humble naissance, les grâces que le régent vient de répandre sur moi aideraient peut-être à les lever. S. A. R. a daigné m'accorder des lettres de noblesse.

— Est-il possible, s'écria Louise en s'élançant vers le vieillard, et lui prenant les mains pour attirer son attention : Entendez-vous, monsieur? dit-elle; s'il en est ainsi, qui peut s'opposer à notre bonheur?

— Des lettres de noblesse! reprend l'ex-marchand d'un ton dédaigneux, mais moins dur, et en montrant l'écusson qui surmonte le dais, oserait-il mettre à côté de cette épée qui brille là depuis le règne du saint roi Louis, son blason fabriqué d'hier.

— Non, monsieur, répliqua Duplessis qui, sans deviner les nouveaux rapports qui existent entre Dubelloi et la comtesse, sent le besoin de ménager le premier; mais le régent en me faisant gentilhomme m'a pourvu d'un commandement dans l'armée. Vienne l'occasion de gagner mes éperons de chevalier, et j'espère qu'ensuite pas un ne songera à me demander la date de ma noblesse.

— Croyez-le, monsieur, dit Louise avec enthousiasme, car c'est le plus loyal des hommes et le plus noble des cœurs. Et si le bonheur de celle pour qui vous avez déjà tant fait est de quelque poids à vos yeux, songez que votre approbation peut seule l'assurer.

Dubelloi sembla sourd à cette prière; il demeura long-temps morne, silencieux, luttant évidemment entre deux pensées contradictoires et également puissantes dans son esprit. Par intervalle, son regard se fixait sur Louise, dur et impérieux, puis s'adoucissait insensiblement. Enfin, il contempla une dernière fois l'écusson de la famille en poussant un profond et douloureux soupir; et reportant les yeux sur la comtesse, il fit un effort pour parler et laissa péniblement tomber ces mots :

— Instruit des dernières volontés de votre père, je ne puis donner mon consentement à cet hymen; mais, après tout, la comtesse est libre de disposer de sa main. Qu'elle attende que ce jeune homme ait, comme il le dit, gagné ses éperons, et qu'elle agisse ensuite à son gré. Et maintenant que je n'ai plus rien à faire ici, je me retire dans mon habitation que je dois à la munificence de la famille, et ne demande plus au ciel que la faveur d'y mourir en paix.

Mais Louise était trop désireuse de l'approbation du vieillard pour ne pas tenter de l'obtenir absolue. Or, que peut la plus ferme résolution contre les obsessions d'une fille chérie? Après six mois d'entrevues secrètes, Dubelloi céda...

X.

Comme, malgré les excentricités de notre ami Roland, des lecteurs pourraient s'intéresser assez à sa personne pour désirer suivre le fil de sa destinée après sa dernière entrevue avec le marchand, nous leur en dirons un mot. Notre homme, en dépit de ses investigations suivies, ne découvrit point la retraite du vieillard et se consola chaque soir chez l'ami Vincent, du mauvais succès de ses démarches pendant le jour. Cette occupation monotone nuisant jusqu'à un certain point aux travaux plus sérieux qu'exigeait de son clerc Me Duret le procureur, celui-ci finit par mettre Roland à la porte,

A partir de ce moment, le sort de notre ami fut assez agité et précaire; il quitta Lyon, le séjour en devenant de plus en plus incommode par suite des prétentions d'une foule de gens auxquels il avait emprunté quelque argent pour vivre, à se faire enfin rembourser de leurs avances. A force de rouler de ville en ville, il se trouva un jour dans les environs de Blois et crut reconnaître une jeune femme passant dans un beau carrosse qui se dirigeait vers un château bâti sur le versant d'une colline. Il se mit en observation, se faufila et acquit la certitude que la belle dame au carrosse n'était autre que sa passion dominante, Louise Dubelloi. La voix publique lui apprit bientôt ce qu'on savait de la comtesse, c'est-à-dire sa réintégration dans ses rang et honneur, par l'intermédiaire d'un ancien marchand du Lyonnais.

Roland, toujours convaincu qu'une femme ne pouvait le voir et l'oublier, s'imagina que celle-ci, malgré son mariage, avait conservé un doux souvenir de son ancien adorateur; il se fit donc hardiment présenter à la comtesse Duplessis-Miremont, qui le reconnut sur-le-champ, mais sans manifester une joie autrement extravagante. Roland vit dans cette réception la preuve palpable d'un sentiment secret qui vivait toujours ardent et profond, mais ne pouvait plus décemment se montrer. Cette pensée le décida à offrir ses services, afin d'avoir un prétexte pour rester au château, et saisir l'occasion de recouvrer un cœur qui ne demandait qu'à retourner en son premier giron. Le costume du pauvre diable accusait assez la médiocrité de sa fortune. Par commisération, on accepta ses services; il exerça au château des fonctions qui répondaient à celles d'intendant en sous ordre, et, malgré son caractère, les exerça convenablement. Sa vie devint donc douce et aisée, et s'écoula dans l'attente d'un aveu qui, à son grand étonnement, n'arriva jamais. Il se creusa inutilement le cerveau pour découvrir la cause mystérieuse qui retenait la comtesse toujours prête à lui ouvrir son cœur, et il ne parvint jamais à soupçonner la véritable, tant sa bonne opinion sur ses avantages physiques et moraux s'était maintenue pure et entière à travers les vicissitudes sans nombre de son existence agitée.

Quant à Dubelloi, il vécut ainsi qu'il l'avait annoncé dans la petite maison qu'il avait fait bâtir, et mourut deux ans après le mariage de sa fille, mais emportant son secret et faisant jurer à Louise de le garder avec le même scrupule, vis-à-vis de tous, même de son mari et de la sœur de celui-ci, qui s'était fixée au château. — En terminant, nous devons ajouter que, quoique femme, la comtesse le garda.

PHILIPPE DE MARVILLE.

L'HOLOCAUSTE.

I.

Le Carnaval de 1833.

Notre époque affiche de grandes prétentions à la gravité; elle a pourtant dans ses annales des scènes qui offrent les contrastes les plus étranges et les oppositions les plus burlesques.

La Ligue et la Fronde n'ont rien qu'on puisse comparer à la fameuse journée du 13 février 1831; ce jour-là, le carnaval et l'émeute marchaient dans Paris, sur deux lignes parallèles; l'un agitant les boulevarts par ses folles clameurs, par ses joyeuses carrossées et par ses bruyantes cavalcades; l'autre s'alongeait sur les quais comme une immense baliste dont la tête battait en brèche les murs de l'archevêché; entre les deux allées de la promenade, le pavé s'ébranlait sous les pas d'une population livrée tout entière à l'entraînement du plaisir; entre les deux parapets, le fleuve charriait des débris de livres pieux et d'ornemens sacrés.

Il faut faire dater de cette époque la révolution qui s'opéra dans les habitudes et dans la physionomie du carnaval parisien; ce fut le moment de cette fougueuse renaissance qui, chaque année semble entraîner toute la ville dans une tourmente insensée et dans un tourbillon d'extravagances.

Les mœurs venaient d'être ébranlées aussi profondément que l'avaient été les idées; les salons de la rive gauche avaient érigé la solitude en dévoûment; ils boudaient avec héroïsme; dans d'autres régions, des préoccupations funestes avaient remplacé les délassemens et les distractions; partout on voyait se manifester une austérité sombre aux sinistres allures, et dont l'air fâcheux et morose était un démenti formel donné à toutes les traditions de notre caractère social.

Entre les deux camps, se leva tout à coup une jeunesse libre de préoccupations sérieuses, exempte de passions, généreuse et insouciante; elle se ruait aux plaisirs pour échapper aux affaires, et à force de sensations vives et rapides elle secouait le joug d'affections qui semblaient l'importuner.

C'était une race de gentilshommes, dont une révolution récente venait, en trois jours, de ruiner toutes les espérances. Ceux-ci pouvaient regretter un brillant avenir militaire, ceux-là perdaient le rang qui leur avait été promis à la cour; les uns, dépouillés de l'hérédité patricienne, devaient renoncer à de riches alliances, les autres appartenaient à des familles déchues subitement de leurs dignités et de leur opulence : plusieurs étaient réduits à une inaction dont on leur faisait un devoir. Tous avaient vu s'éclipser les astres qui devaient les guider dans la vie.

Ils riaient cependant; on les appelait indifféremment les *cavaliers* ou la *jeunesse dorée*, comme s'ils avaient confondu dans leur attitude les élégantes souvenances des courtisans de Charles II et l'éclatante dissolution du directoire.

Deux années s'étaient écoulées depuis le sac du palais archiépiscopal; le carnaval dont les joies étaient restées étrangères à ces émotions, avait glorieusement accompli son œuvre de régénération; il avait convié tout Paris à ses ébats et à ses triomphes. La journée du Mardi-Gras de l'an de folie 1833 était radieuse de lumière; le soleil dardait ses rayons sur un sol durci par la gelée, les arbres chargés de give brillaient et scintillaient, leurs branches ressemblaient à des girandoles de cristal. Vers les deux heures il y avait sur toute la ligne des boulevards une affluence considérable de curieux et de promeneurs; deux files d'équipages et des troupes de cavaliers occupaient la chaussée; plusieurs carrosses magnifiques étalaient dans le milieu leurs livrées de gala. Malgré les glapissemens et le tumulte de quelques groupes de masques, ces plaisirs se montraient généralement calmes et décens sans rien perdre de leur enjoûment; on se surprenait même parfois à regretter les franchises du vieux carnaval, son langage si pittoresque et si animé, son geste si expressif et aussi peut-être ses amusantes témérités.

Cependant, des cris se faisaient entendre au loin; l'écho apportait des éclats de rires gigantesques; puis les spectateurs qui se pressaient en foule sur le boulevart Montmartre, virent accourir du côté de la Madeleine un immense concours de gens qui paraissaient surpris et émerveillés du spectacle qu'ils précédaient. En même temps le son des trompes retentit: les cors sonnaient les fanfares chères à l'ancienne vénerie; il y eut comme une halte dans cette agitation, il y eut aussi un moment de silence, puis un *hourah* colossal, puis l'air de *Vive Henri IV*, exécuté à pleins poumons. On apprit plus tard que c'était un salut, hommage rendu à un des plus fidèles serviteurs de la royauté tombée; personne ne songea à s'irriter contre cette démonstration qui avait eu lieu devent le balcon d'un cercle.

Le bruit et la foule reprirent leur cours. Deux piqueurs, portant le couteau de chasse au ceinturon, ouvraient la marche; les sonneurs de trompe venaient ensuite; la livrée était celle de la branche aînée. Une calèche, attelée de huit chevaux blancs harnachés avec un goût irréprochable, et dont la bonne mine eût été remarquée à Hyde-Parck, était remplie de femmes masquées; elles se tenaient assises, debout, couchées, posées et enroulées, pour ainsi dire, dans la caisse, sur ses doubles sièges et sur la capote, partout où elles avaient pu se placer. Leurs costumes étaient ceux des favorites dont l'histoire nous a transmis les galantes chroniques. Agnès, Diane, la belle Ferronière, Gabrielle, Mlle Lafayette, Fontanges, La Vallière, Montespan, Châteauroux, la marquise de Pompadour et Mme Dubarry y étaient; il n'y manquait que Mme de Maintenon. Sur ces riches atours, quelques unes avaient jeté des fourrures.

Une compagnie de pages à cheval et en costumes de toutes les époques marchait après cette première voiture.

Une seconde calèche contenait une masse d'hommes masqués, revêtus des habits militaires de tous les siècles, depuis le harnais des croisades jusqu'aux uniformes de la garde royale; les soldats de la république et ceux de l'empire n'y étaient point représentés; un officier des chasseurs nobles de l'armée de Condé remplissait cette lacune. Il était évident que chacun, dans le choix de son travestissement, avait cherché une occasion de porter la cocarde blanche ou les fleurs de lys, à quoi nul n'avait failli. Il y avait là aussi un jeune chef de clan écossais, au plaid vert et blanc.

On n'accorda qu'une attention médiocre à cette manifestation; la mascarade était si splendide, il y avait tant de bonne grâce dans toutes les dispositions, que la foule ravie accueillait le cortége avec d'unanimes acclamations. De la calèche des cavaliers tombait une grêle incessante d'oranges et de bonbons; des boîtes de fruits confits, des sacs de dragées, des sucreries de toutes les espèces et des bouquets étaient lancés sans relâche, avec ce cri : Aux dames! C'étaient des largesses vraiment royales.

Derrière cette voiture, qui semblait sortir des écuries du roi de Cocagne, roulait un vaste tombereau suspendu; là grouillait sous les déguisemens les plus bizarres une fourmilière de goujats armés d'instrumens de cuisine, avec lesquels ils faisaient un vacarme effroyable.

A ceux-là, la foule lançait des bordées de sarcasmes et d'injures, auxquels ils ne répondaient que par des grimaces diaboliques et un infernal charivari.

La marche était fermée par des valets en petite livrée, appartenant à des maîtres divers, tous à cheval et bien tenus.

C'est assurément une des plus gaies et des plus fastueuses mascarades que Paris ait contemplées; elle vit encore dans la mémoire de beaucoup de personnes.

Le cortége parcourut ainsi toute l'étendue du boulevart; il ne revint point sur ses pas, et pendant plusieurs heures il disparut; mais le soir, à minuit, lorsque le bal masqué allumait ses clartés sur tous les points de la ville, quand la nuit se prit à flamboyer, on entendit encore le son des trompes, et cette fois, ce fut à la lueur des torches qu'on revit les cavaliers, les voitures, les femmes, les pages et la valetaille; tous, dames, seigneurs, officiers et soldats, maîtres et serviteurs, se précipitèrent ensemble dans la salle du théâtre des Variétés. C'était alors en cet endroit que le bal masqué tenait ses grandes assises.

L'histoire de cette nuit est écrite dans tous les récits qui ont essayé de peindre le carnaval et ses épouvantables transports. Cependant, nous dirons qu'à cette époque le dévergondage de la danse et des propos n'avait pas encore revêtu l'enveloppe grossière et hideuse dont il se couvre aujourd'hui; ce triste progrès appartient aux années suivantes; mais déjà les gestes désordonnés, les mouvemens bizarres, les attitudes grotesques les clameurs, les convulsions, les trépignemens et toute cette mimique sans nom se développaient, se tordaient, et avaient remplacé les pas, les figures et les poses de la vieille contredanse. On n'en était déjà plus à la galanterie, déjà l'on avait franchi certaines bornes, et l'on s'avançait vers les énormités dont il faut maintenant détourner les regards. Les cavaliers qui, pendant le jour, avaient paradé sur le boulevart avec tant de luxe étaient à la tête des beaux danseurs; on les remarquait entre tous les autres, par les peines mêmes qu'ils prenaient pour oublier la distinction originelle de leurs manières.

Le bal eut ses épisodes accoutumés; le punch, le vin de Champagne, l'ivresse, les querelles, la mêlée, la lutte contre les sergens de ville et les gardes municipaux, les chutes et les grandes échauffourées, rien ne manqua aux délices habituelles.

Le matin, lorsque l'orchestre eut laissé expirer son dernier galop, quand les bougies consumées et la police endormi pressaient les danseurs de sortir, on s'entassa à la hâte dans les carrosses qui attendaient à la porte du théâtre; les trompes sonnèrent de nouveau, et l'on prit le chemin de la Courtille; pour le carnaval, la descente de la Courtille est le pélerinage de la Mecque.

On eût eu quelque peine à reconnaître le faste élégant et coquet des équipages qui, dans le jour, sous les feux du soleil, avaient charmé la vue des promeneurs. Hommes et chevaux, costumes, livrées et harnais, tout était harassé et flétri, souillé et fatigué. Les femmes surtout présentaient un spectacle lamentable, tant elles étaient abattues sous leur parure éraillée et sale. De nouveaux masques s'étaient mêlés aux premiers; dans le bal, on avait recruté tout ce qui semblait promettre quelque raffinement et quelque ragoût dignes de la population qu'on allait visiter aux barrières. Il y avait près de l'orchestre un quadrille de danseurs qui faisaient merveille en ce genre; tout aussitôt le chef des cérémonies, celui qui avait tout disposé et tout conduit, aborda chaque danseur de façon fort civile et les invita au déjeûner de la descente de la Courtille.

— A qui ai-je l'honneur de parler? lui dit le premier danseur auquel il s'adressa.

— Je suis M. le comte de ... Et qui ai-je l'honneur d'inviter?

— Je suis le marquis de ...

— Monsieur le marquis, puis-je savoir le nom des personnes qui vous accompagneront?

— Volontiers, monsieur le comte, reprit-il, en les désignant : M. le baron de ..., M. le vicomte de ..., le jeune duc de ... et M. ***, pair de France...

La surprise du maître des cérémonies fut grande; il avait cru avoir affaire à quelques ouvriers en goguette.

Dans le trajet, les masques faisaient de vains efforts pour combattre la fatigue qui les accablait; leur tête appesantie tombait sous le sommeil; mais, lorsqu'après être entrés dans le faubourg du Temple, ils eurent franchi le canal et fait quelques pas vers la pente de Belleville, il s'opéra en eux une révolution soudaine. Alors ce ne fut plus, comme dans la promenade du boulevard, un échange de saluts et de présens, ce fut une horrible cohue de boue et d'injures, et cet abominable chaos dura plus de deux longues heures, jusqu'à ce que du sommet de la Courtille on tut redescendu sur les bords du canal, au restaurant qui est la station obligée de ces excursions dans la fange. Les femmes, pour ce conflit d'insultes, avaient retrouvé toute leur énergie.

C'est donc au milieu des plus atroces clameurs que les voitures s'arrêtèrent au bas de la rue du Faubourg-du-Temple, entourées par une foule qui contemplait avec des yeux d'envie cette orgie aux formes gigantesques.

Malgré les nobles qualités des convives, gens *nés* pour la plupart, il n'y eut dans le festin rien qui pût attester la distinction de leur inclination et de leur origine. Voisins par leurs noms des excès de la régence, ils n'empruntèrent à ces souvenirs de famille que ce qu'ils avaient de honteux et

de dégradant.

Parmi ceux qui avaient pris la part la plus vive aux faits de la journée, de la nuit et de la matinée, on remarquait un jeune homme d'environ vingt-deux ans, de haute taille, et chez lequel tout eût annoncé l'élévation, sans un certain trouble qui contrariait toute l'harmonie de son extérieur.

Il portait avec beaucoup de souplesse et d'aisance un uniforme de garde-française ; il avait, comme le veut la chanson, le fin bas d'écarlate à côtes de melon, et sa tête était frisée et poudrée à miracle. Malgré le peu de soin qu'il avait pris de conserver l'économie de sa toilette et de sa personne, sa tenue était moins dérangée et moins froissée que celle de ses camarades; elle avait même conservé un certain air de fraîcheur, et ne manquait pas de propreté; c'était une exception. Un choc violent avait pourtant enlevé la poudre de tout un côté, et avait mis à nu une chevelure dont la couleur poussait l'ardeur bien au-delà des reflets dorés: mais ses cheveux étaient longs, fins et soyeux. Son visage était parfait de régularité, et eût pu passer pour beau ; sa peau et son teint avaient cette blancheur molle, délicate, chaude et rosée, qui accompagne ordinairement la teinte des cheveux que nous venons de décrire; il avait tous les attraits d'un florissante jeunesse, et les signes de la force et de la santé; dans son regard seul éclatait nous ne savons quelle flamme fauve, incertaine, insaisissable, et dont les éclats ardens et vacillans détruisaient cet ordre de grâces et de beauté.

Lassé sans doute de boire sans pouvoir s'enivrer, il s'était placé à l'écart; les deux bras pliés et posés sur la table, il avait la tête appuyée, dans l'attitude d'un homme qui s'endort dans l'ivresse, mais ses yeux n'avaient rien perdu de leur active et dévorante vivacité; ils dardaient leurs feux sur les groupes des buveurs; et sur tout le reste de sa physionomie se peignait une singulière expression de mépris et de dégoût.

Il n'était ni comte ni baron; on ne le connaissait dans le monde qu'il fréquentait que sous le nom de Léonard. Il est vrai que, pour ceux dont il avait recherché les relations, il suffisait qu'une certaine opulence répondît à toutes les questions et même à tous les scrupules. Léonard était riche, ou du moins il fallait le supposer. Il menait un train à étourdir les plus audacieuses fortunes; on ne lui connaissait pas de dettes; les fournisseurs le citaient comme le type du paiement au comptant; il avait toujours de l'or pour lui et pour les autres; il était magnifique en toutes choses. Que pouvait-on exiger de plus?

Personne ne savait son nom de famille. En avait-il un, seulement? Il ne parlait ni de ses parens, ni de ses terres, ni de ses domaines; mais aussi il ne demandait crédit à personne, n'empruntait jamais et prêtait souvent; il était bon, affable, prompt au plaisir, habile à tous les exercices, prodigieux à table, libre de cœur; son courage semblait si naturel, que personne n'en avait douté, sans qu'il eût jamais eu de preuves sanglantes à en donner; il ne parlait jamais de la vertu ni pour la défendre ni pour l'accuser; mais on ne savait de lui que de bonnes actions; il était demeuré étranger à tous les intérêts du monde; la politique surtout et les penchans cupides de l'époque ne l'avaient point atteint; il ne prenait des passions que ce qu'elles lui offraient d'aimable et de facile. La nature l'avait merveilleusement pourvu; elle lui avait tout donné pour cette existence d'insouciance et de tranquille volupté.

Entraîné par le flot du carnaval, Léonard s'était laissé aller au torrent; et il prenait en grande pitié ces jouissances immondes qu'on lui avait tant vantées.

— Tu dors, Brutus? lui cria d'une voix avinée, un hallebardier, en lui frappant rudement sur l'épaule.

— Non, répondit paisiblement Léonard, mais avec un regard qui fit tressaillir son interlocuteur.

— Eh bien, bois encore!

— Pourquoi faire? ça ne me grise pas!

— Tu es triste.

— C'est que vous n'êtes pas drôles.

Pendant que le hallebardier semblait atterré sous ce flegme, Léonard tira discrètement de son gousset une petite montre d'or d'un travail exquis, il fit entendre un son aigu d'une nature particulière, un vieux domestique vint lui jeter sur les épaules une épaisse fourrure et ils disparurent tous deux.

II.

Un nid de vautours.

A la cime d'une de ces hautes falaises qui bordent l'Océan breton, à une pointe du Finistère, près de la baie d'Audierne, se dresse une roche aiguë; au sommet de cette aiguille de granit, et comme formant sa pointe, on apercevait encore, il y a quelques années, deux tourelles qui prenaient pompeusement le nom de château de Kerguennec; au loin s'étendait la mer qui battait les rochers de Penmarck. Pour les habitans de la contrée eux-mêmes, ce manoir paraissait inaccessible; cependant, il n'était pas désert, et le chemin qui y conduisait en serpentant autour de la base élevée sur laquelle il reposait, n'avait rien de mystérieux; c'était un sentier taillé dans le roc, le long duquel on avait ménagé, tantôt des marches de pierre, tantôt des degrés naturels, des appuis, des supports et des rampes en fer et en bois.

Il y avait de terribles légendes sur les tourelles de Kerguennec: on affirmait qu'elles avaient toujours été la demeure de châtelains mécréans et maudits de Dieu; il n'était sorte de crimes et de forfaits qu'on n'imputât à ces seigneurs, qui étaient, disait-on, les féaux du diable, et tout ce que le pays, vingt lieues à la ronde, répétait de mystères horribles, avait pour théâtre le manoir infernal dont le nom fut long-temps en exécration. Le dernier des maîtres de cette demeure avait, selon ce que répétaient les vieux pêcheurs de la côte, fait partie des bandes de chauffeurs qui avaient désolé la Vendée et la Bretagne. Il avait amassé des trésors considérables et il avait fait transporter la nuit dans ses tourelles les dépouilles de ceux qu'il avait forcés par le feu à lui révéler le lieu où ils cachaient leur argent et leur vaisselle et tous les objets précieux. Ces récits, dont personne ne daignait même demander les preuves, avaient entouré le haut castel d'une formidable renommée de haine et d'effroi. Chaque soir, à la fin de la veillée, lorsqu'aux murmures des prières succédaient le bruit des sables et les lointains mugissemens des vagues, on se montrait avec épouvante la lumière qui durant toutes les nuits brillait à la crête de la grande tourelle de Kerguennec.

Vers l'année 1814, au moment où ces redoutables traditions avaient reçu un nouveau degré d'énergie par la disparition subite du dernier propriétaire de ce domaine, un étranger se présenta et parla d'acheter le château de Kerguennec. A cette nouvelle, la rumeur fut grande sur les côtes; on en parla jusqu'à Quimper, et M. le recteur de Penmark fit les plus sérieuses instances auprès du nouveau venu, pour le dissuader d'un projet si dangereux; l'étranger persista cependant dans son dessein d'acquisition; il avait lui-même visité la propriété; elle convenait à ses goûts. La solitude absolue, le majestueux aspect de l'Océan, cette perpétuelle contemplation de l'immensité, la vivacité d'un air salubre et chargé des senteurs de la mer, la vue du pays breton dont l'âpre nature est si pittoresque, et enfin les mœurs, la candeur, la pauvreté jusqu'à ce qu'il appelait l'heureuse ignorance d'une population rare et laborieuse, tout le charmait.

Le marché fut conclu chez un notaire de Pont-l'Abbé, le bourg voisin; il nomma ses cliens, fit connaître leurs titres, et sans affectation, il pria l'acheteur de ne pas livrer à la connaissance du public ce qu'il venait d'apprendre; celui-ci consentit d'autant plus volontiers au silence, qu'il réclamait lui-même de l'officier public la même discrétion, après lui avoir toutefois fourni des preuves irrécusables de moralité.

La prise de possession de Kerguennec fut prompte; on eut quelque peine à se procurer les ouvriers pour faire des réparations nécessaires; mais le nouvel acquéreur alla les quérir à Quimper, les amena, dirigea leurs travaux et se mêla à la besogne avec une aptitude qui les surprit, et soutint leur zèle. Ces préparatifs achevés en quelques jours, notre homme s'installa à son gré dans le logis qu'il venait d'adopter, il fit lui-même tous ses arrangemens intérieurs, et prit à son service un jeune gars des environs, qu'il séduisit aisément par quelques dons faits à propos, et en lui promettant qu'il aurait à foison du lard et des lentilles, et qu'il pourrait suivre les commandemens de l'église; Yvon, c'était le nom du serviteur, alla se confesser à M. le recteur, et entra en condition.

Chaque matin, Yvon descendait de Kerguennec pour se procurer les provisions; la première fois qu'il alla au marché avec l'argent de son maître, il s'attendait à voir les pièces de monnaie se changer en feuilles mortes; mais les premiers paiemens le rassurèrent bientôt; sa condition était douce; il l'aima d'abord, ensuite son affection et son dévoûment remontèrent jusqu'à l'auteur de ce bien-être. Le gars allait rarement au village sans entrer chez ses parens; il n'y venait jamais les mains vides, et quand on avait bien admiré le beau *chupev* qu'il portait au lieu de livrée, lorsqu'il avait longuement raconté toutes les petites félicités et les douceurs de son existence, il distribuait à ses frères et sœurs des cadeaux de hardes et de friandises qui leur étaient offertes de la part de Monsieur, car Yvon ne désignait jamais autrement celui qu'il servait; il avait aussi promis à sa famille, composée de pêcheurs, la fourniture du poisson pour la maison, et dans beaucoup de circonstances, il avait, au nom de son maître, rendu des services importans à d'autres habitans du village. La reconnaissance, et peut-être aussi l'intérêt, changèrent les dispositions sinistres que l'on avait autrefois contre les tourelles de Kerguennec, et l'on comprit enfin qu'elles pouvaient être habitées par un autre individu que par un suppôt de l'enfer.

Yvon ne paraissait jamais sans être assailli de questions; de la confusion de ces interrogatoires, on pouvait tirer les renseignemens suivans:

Son maître n'avait pas de nom; pour lui, comme nous l'avons dit, c'était *Monsieur;* il paraissait avoir quarante-cinq à cinquante ans, il était sec, de petite taille, il soulevait aisément les plus lourds fardeaux, était dur à la fatigue, sobre, et ne buvant chaque jour qu'un peu d'eau-de-vie; ses habitudes étaient réglées comme par une discipline militaire; il fallait qu'autour de lui tout fût ponctuel et exact; ce qui l'irritait le plus après la maladresse, c'était la lenteur; il était vif et prompt comme une rafale. Il se mettait lui-même à la ration, couchait tour à tour dans un hamac et sur une planche inclinée en lit de camp; il mangeait peu et rarement, et ne dormait que quelques heures. Tous les matins et tous les soirs il faisait, montre en main, sur la plate-forme du rocher, au pied des tourelles, un certain nombre de tours. Il avait le plus grand soin de sa personne, et souvent il poussait jusqu'à la coquetterie le goût de la toilette; il avait de fort beaux habits et en très grand nombre, tous de forme militaire et sans broderies; il possédait des bijoux qu'on ne pouvait regarder sans être ébloui; sa collection d'armes devait avoir été formée dans tous les pays, tant elle était riche et variée; il

paraissait aimer tendrement un poignard de forme bizarre; la récréation qui semblait lui plaire le plus était de regarder la mer à l'aide de ses lunettes; il en avait de toutes les dimensions. Son air était presque dur et son visage maigre était vieilli avant l'âge; ses yeux étaient gris-bleu et étrangement perçans; il n'avait au menton qu'un poil rare qu'il rasait tous les jours, sa tête était totalement dégarnie de cheveux. Il lisait beaucoup, souvent dans le même livre; il avait chez lui deux tableaux, son portrait fait il y a une dixaine d'années; il était représenté en costume d'enseigne de vaisseau; au-dessous du cadre, pendaient, attachés en sautoir, un coutelas dans sa gaîne d'argent et un porte-voix de vermeil, et un portrait de jeune femme, voilé d'un crêpe qu'on ne soulevait jamais. Il ne priait point, mais il avait un crucifix dans son cabinet; souvent ses yeux attachés sur la sainte image se relevaient mouillés de larmes.

Tels étaient les éclaircissemens du brave Yvon, qui du reste ne tarissait pas en éloges sur les vertus d'un maître auquel il paraissait tendrement attaché et entièrement dévoué. Ces détails occupaient tous les entretiens du pays, et contredisaient les redoutables fantaisies des vieilles légendes.

Pour être discrets, nous n'avons pas les mêmes raisons que M. le notaire de Pont-l'Abbé. Nous achèverons donc de faire connaître le propriétaire des tourelles de Kerguennec.

M. de Noirmont était issu d'une famille normande depuis long-temps consacrée au service de la marine; il avait fait avec éclat ses premières armes sous nos plus illustres maréchaux. Après l'anéantissement presque total de notre armée navale, il avait pris des lettres de marque, et il avait armé en course. Grâce à sa valeur et à ses talens maritimes, il fut bientôt un des corsaires les plus redoutés, un de ceux qui honoraient le plus le pavillon d'aventure, et qui faisaient le plus de mal aux Anglais. Il acquit ainsi de la gloire et une fortune immense; mais quelque loyale que fût sa conduite, sa position le blessait, et il désirait rentrer dans les rangs de l'armée maritime. On ne repoussa pas ses vœux, parce qu'il était impossible de ne pas admettre un homme aussi utile et aussi distingué que l'était M. de Noirmont; mais on ne fit à sa demande qu'un accueil froid et glacé. Il avait cru pouvoir dicter ses conditions, et il avait exigé qu'on lui donnât la croix de la Légion-d'Honneur, cette récompense qu'il avait si vaillamment méritée: on saisit ce prétexte, et il reçut une de ces réponses évasives qui équivalent toujours à un refus formel. Les ressentimens de M. de Noirmont furent violens; il sentit vivement l'affront qui lui était fait, et, lorsqu'il en appela à l'opinion publique, il s'aperçut avec désespoir qu'elle confirmait la sentence d'exclusion. Son abattement fut extrême.

Il est sans doute étonnant qu'un homme d'un caractère aussi ferme, aussi droit et aussi énergique que l'était l'ancien corsaire, se laissât vaincre par une injustice; mais ces contrastes de la faiblesse placée à côté de la force sont fréquens dans la nature. Et puis, il faut l'avouer, M. de Noirmont sentait au fond de son cœur une voix qui l'accusait aussi; il y avait dans sa vie une action sur laquelle il osait à peine reposer sa pensée, et cependant rien ne pouvait en détourner ses tristes et solitaires méditations.

C'est un voile que les événemens seuls peuvent soulever.

Lorsqu'il se vit ainsi repoussé par le monde, par ses chefs, et, ce qui lui fut plus sensible encore, par ses camarades, il prit une résolution décisive. Depuis un peu plus de trois ans, M. de Noirmont se regardait comme étant seul au monde; la mort l'avait séparé d'une femme qu'il adorait; elle avait perdu la vie en donnant le jour à un enfant que le père avait reçu dans ses bras sans vouloir le regarder. Il avait appris seulement qu'il lui était né un garçon robuste et bien constitué; celui-ci avait été confié à Pierre Ledur, vieux matelot, qui n'avait consenti à quitter son capitaine que pour remplir un devoir qu'il regardait comme sacré. On était aux environs de Nantes. Pierre Ledur, nanti d'un crédit suffisant, se rendit dans cette ville, pendant que M. de Noirmont s'en éloignait en poste, et sans avoir donné aucune indication sur le lieu où il se proposait d'aller.

Deux années se passèrent sans que le fidèle matelot sût ce qu'était devenu son chef, celui qu'il vénérait comme son père. Averti par un banquier de la ville, il avait touché une pension annuelle suffisante pour entretenir dans l'aisance lui et son nourrisson, qu'il faisait élever sous ses yeux. Un soir, on frappa à la porte de Pierre Ledur, et une vieille servante interrompit la chanson bretonne avec laquelle elle berçait l'enfant, pour aller ouvrir, quelqu'un entra, c'était M. de Noirmont.

Quel funeste changement s'était opéré dans toute sa personne! Lui qui, après avoir succombé dans les premières secousses du double malheur qui l'avait frappé, s'était relevé de toute sa hauteur, il était maintenant courbé sous la souffrance; en lui tout trahissait une existence brisée; il était parti encore jeune, il revenait vieillard.

Il s'assit sans proférer une parole, mais il serra la main de Pierre Ledur de façon à lui arracher un sourire qui ressemblait trop à une grimace pour qu'on pût douter de sa franchise. Il regarda l'enfant, et, après l'avoir considéré pendant quelque temps, il rompit enfin le silence :

— Est-ce lui?

— Oui, capitaine.

— Qu'en penses-tu?

— C'est un lapin qui peut bien passer pour un lièvre.

— Bon!

Tout cela fut dit brièvement et d'un ton et d'un air impassibles.

Il y eut un long intervalle sans que le sommeil de l'enfant fût interrompu. Après quoi M. de Noirmont se leva, marcha à pas précipités, fit quelques tours dans la chambre, puis, portant ses yeux vers le ciel, il s'écria, en serrant la main contre sa poitrine, comme pour l'empêcher de se rompre sous le soupir qui lui échappait : « Ils m'ont fait bien du mal, mais je leur ai bien rendu! »

Quelques mois s'écoulèrent; M. de Noirmont les employa sans doute à prendre des arrangemens conformes à ses vues sur l'éducation de son fils et sur ses plans de retraite. Après ce délai, il revint à Nantes; il ordonna à Pierre Ledur de partir pour Paris avec l'enfant, qui était sevré; il lui indiqua l'endroit où il devait descendre, et lui annonça que là seulement il trouverait les instructions et les ressources dont il avait soin. De son côté, M. de Noirmont, qui dans ses courses sur les côtes de Bretagne, avait souvent jeté un regard mélancolique sur ces tours de Kerguennec comme sur un asile d'où il pourrait dominer les orages des flots et des tempêtes du monde, avait fait l'acquisition de ce castel, auquel, dans sa pensée, il avait donné depuis long-temps le nom de *Nid de vautours*.

C'était en 1814.

Pierre Ledur vint à Paris. Fidèle aux ordres qu'il avait reçus, il descendit à l'endroit indiqué avec l'enfant, qui n'avait pas voulu se séparer de sa vieille bonne. Lorsqu'il eut décliné à l'hôte ses nom et prénoms, celui-ci lui remit avec beaucoup de mystère un paquet fermé par trois cachets aux armes de M. de Noirmont.

Ce paquet renfermait l'acte de naissance de l'enfant, inscrit sur les registres de la mairie de Nantes sous le simple nom de Léonard, père et mère inconnus. Mais à cette pièce était joint un acte sous seing-privé émané de M. de Noirmont et signé par lui, qui reconnaissait Léonard pour son fils; on avait soigneusement évité dans le texte de cette reconnaissance, de nommer la mère de l'être auquel on rendait son état civil.

Enfin, une lettre écrite en style bref et sentencieux, prescrivait :

« D'élever et de faire instruire l'enfant comme devant être un jour héritier d'une grande fortune, et de le préparer par son éducation aux plus hautes destinées de la société;

» De ne lui point révéler le secret de sa naissance, son père voulant rester maître de cette déclaration;

» De conserver l'acte de reconnaissance comme un dépôt sacré et qui ne devait être remis qu'à celui qui l'avait confié, ou par son ordre exprès et formellement exprimé :

» De ne point abandonner l'enfant;

» En un mot, de regarder cette consigne comme une consigne d'honneur dont la mort ou la volonté du capitaine pouvait seule relever. »

Après ces instructions, M. de Noirmont entrait dans quelques détails sur les moyens qu'il avait pris pour assurer les frais d'une éducation qu'il voulait faire marcher l'égale de celle qu'on donne aux rejetons des familles les plus illustres.

Pierre-Ledur prit lecture de cette lettre, dans l'attitude d'un inférieur qui reçoit un ordre de son chef; il tenait le papier de la main gauche, tandis que la main droite était placée à la hauteur du sourcil, retournée, ouverte et immobile comme pour le salut militaire; pour marquer sa soumission, il ne prononça qu'un seul mot :

— Suffit!

III.

L'Éducation.

Toutes ces instructions furent exécutées avec la fidélité la plus scrupuleuse; Pierre Ledur, la vieille bonne et l'enfant s'installèrent dans un petit village frais et riant, situé au dessus du village de Champigny sur un des versans de cette colline de la Marne dont l'aspect est si pittoresque; la vue s'étendait au loin, sur un paysage tout animé par la culture des vastes plaines, les gros bouquets de bois, les longues et vertes prairies, les belles villas et le cours de la Seine; on n'était qu'à quelques lieues de Paris. La maison était simple, mais tout y respirait une aisance voisine de la richesse, tant il y avait de recherche dans les dispositions et dans les arrangemens; un jardinier avec sa famille, qui prenaient soin en même temps du jardin et de la basse-cour; une grosse et forte paysanne venue de la Suisse avec les deux vaches et la chèvre qui peuplaient l'étable, composaient le ménage; Pierre Ledur n'avait voulu céder à personne le soin du service particulier de l'enfant; la vieille bonne s'était impérieusement réservé le gouvernement de la cuisine et de toute l'économie intérieure.

Léonard grandissait comme les plantes vigoureuses dont rien ne gêne et ne contrarie la croissance; l'air, le soleil et la liberté lui donnaient à la fois la force et la santé, le bien-être et le contentement; il ne connaissait aucun obstacle à ses jeux, à ses excursions et à cette gymnastique de la nature qui prépare, avec tant d'énergie et de vigueur, le cœur et le corps aux fatigues et aux émotions de l'avenir. Léonard atteignit ainsi sa dixième année, sans que rien lui apprît que l'homme peut connaître la douleur ou la résistance; la nature avait comblé de ses dons cet heureux enfant; elle lui avait épargné les souffrances du premier âge; ses habitudes bien dirigées ne l'avaient jamais mis aux prises avec des obstacles invincibles; il avait vu tout lui sourire, les hommes et les choses.

Le calme fortuné de cette éducation produisit deux effets différens dans les apparences, mais qui avaient entre eux un point de jonction et

les signes certains d'une origine commune. Le caractère de Léonard était doux et facile, mais il n'était pas docile et soumis; il n'avait point d'orgueil, mais il était loin de toute humilité; on devinait facilement que la première barrière qu'il ne pourrait pas franchir, causerait en lui un de ces orages violens dans lequel éclateraient avec fracas toutes les passions. Les personnes qui entouraient l'enfance de Léonard étaient dévouées et n'avaient toutes qu'un seul but, une seule intention: on ne songeait qu'à plaire à l'enfant bien aimé; Pierre Ledur, avec un tact parfait, ne lui avait pas laissé apercevoir le culte dont il était l'objet; mais il ne se dissimulait pas que la vie tout entière de celui qu'il élevait avec tant d'amour ne pouvait avoir la même sérénité.

Le matelot et son capitaine échangeaient une lettre tous les mois; M. de Noirmont apportait toujours un soin minutieux dans ses prescriptions pour ce qu'il appelait la double hygiène de l'élève, afin de lui donner un esprit sage dans un corps robuste; c'était donc lui qui, du haut des tourelles de Kergnennec, guidait pas à pas Léonard dans les premiers sentiers de la vie. Par ses ordres, l'enfant fut exercé de bonne heure à tous les exercices du corps. D'abord on avait acheté un cheval, gentil poney d'Ecosse, dont Léonard se faisait un joujou dans la cour sablée et sur la pelouse; plus tard, Pierre Ledur et son jeune maître eurent chacun un cheval pour faire les longues courses. Un jour, on alla au coucher du soleil se reposer sous une touffe de bois au bord de la Marne; quelque fraîcheur succédait à une chaleur étouffante. Le matelot, à demi nu, se plongea dans la rivière, il appela à lui l'enfant; ce fut la première leçon de natation; on se promena en bateau, on apprit à diriger une barque; on eut envie de se former à l'escrime, parce qu'en jouant avec de longues baguettes, Pierre Ledur se plaisait à frapper sur les doigts du marmot, qui, dans son dépit, ne pouvait atteindre la main qu'il voulait toucher; par le tir de quelques moineaux, on fut initié à la chasse et au maniement des armes. Toutes les connaissances vinrent ainsi. Les oiseaux, les plantes, les fleurs, les animaux, les insectes, tous ces joyaux de l'admirable écrin de la nature, furent l'objet d'études imprévues agréables, spontanées, volontaires. Les livres avaient leur tour pendant les veillées d'hiver, Pierre Ledur racontait des choses si merveilleuses qu'il fallait beaucoup lire pour les comprendre, malgré la complaisance des explications qu'il joignait à ses récits, et l'on se familiarisait avec la connaissance des pays et des peuples. Toutes les notions accessoires se groupaient autour de ces premières études; dans cette jeune intelligence la lumière pénétrait doucement et de tous côtés; il en était des fruits de cette éducation, comme de ces fleurs de l'âge d'or dont parle le poète et qui naissaient sans qu'on les eût semées.

Jamais on ne vit une enfance mieux préparée que celle de Léonard pour recevoir plus tard la culture sérieuse qui devait féconder et développer les germes déposés avec tant d'habileté dans son esprit.

Il touchait à sa douzième année; tout ce temps s'était passé au cottage de Champigny; mais on avait fait à la ville des visites fréquentes; on ne devait pas demeurer étranger aux merveilles de la civilisation. Dans ces courses, Pierre Ledur se conduisait toujours de telle sorte, que l'enfant demandait toujours le premier à revenir à l'asile des champs.

Un matin, c'était par une de ces fraîches et brumeuses aurores de la fin de septembre, Pierre Ledur et son élève chéri revenaient de la chasse; ils étaient joyeux et rapportaient des carniers bien garnis; les lapins du petit bois, au bas de la côte, avaient eu, dès le point du jour, un sanglant réveil. En rentrant au cottage, on trouva la lettre accoutumée; elle ne portait jamais de timbre de la poste; elle arrivait toujours de Paris sous une enveloppe vierge de tout contact administratif. Léonard faisait ordinairement peu d'attention à ce courrier mensuel; cette fois, il sentit en lui un irrésistible désir de connaître le contenu de la lettre; accoutumé qu'il était à ne cacher aucune de ses fantaisies, il témoigna franchement sa curiosité. Pierre Ledur le reprit avec bonté, et lui dit, sans s'émouvoir, qu'il s'agissait de choses qui le concernaient seul et dont il voulait aussi rester le seul confident. Il y eut chez l'enfant un vif mouvement d'impatience hautaine et de dépit; c'était la première fois qu'il essuyait un refus; un regard du matelot le calma cependant. La lettre fut ouverte, Pierre Ledur la lut, et, malgré la tranquillité qu'il affecta dans cette lecture, un œil plus exercé que celui de Léonard, qui l'examinait attentivement, eût bientôt découvert les marques certaines d'un trouble subit. On servit le repas, mais l'enfant mangea seul; Léonard semblait oppressé par des larmes qu'il pouvait à peine contenir. Après le déjeuner, il se promena à grands pas dans une allée écartée; tout la journée il lutta contre une tristesse qu'il ne pouvait vaincre; le soir, il se retira de meilleure heure que de coutume; le lendemain, il était levé presque avant le jour. Cette agitation de celui qu'il appelait son ami, n'avait point échappé à Léonard. Aussi, dès qu'il vit dans le jardin Pierre Ledur qui commençait sa promenade d'un pas presque convulsif, il descendit, et, courant auprès de lui, il lui tendit son front en lui demandant le baiser de chaque matin. Le matelot fit une horrible contorsion pour faire rentrer les pleurs qui le suffoquaient.

— Bonjour, Léonard, lui dit-il d'une voix qui trahissait son émotion.

— Mon ami, qu'as-tu donc, ce matin?

— Rien.

— Si, tu as quelque chose. Est-ce que tu souffres?

Ici, il y eut une suspension, pendant laquelle les regards de l'enfant interrogeaient avec anxiété les traits du matelot.

— Non, mon enfant, reprit Pierre Ledur.

— Voyons, ne sois pas comme ça... veux-tu venir chasser? Paul Boutard, le garde champêtre, dit qu'il a vu un lièvre, dans le pré, là-bas, contre la pièce de vigne... Mais tu ne m'écoutes seulement pas... Je parie que c'est cette vilaine lettre d'hier qui t'a fait de la peine... Tu n'as pas voulu me dire ce qu'il y avait dedans...

— Et cependant, Léonard, il faut bien que tu le saches!

— Ah! enfin!

— Ecoute, viens t'asseoir sous les tilleuls, et laisse-moi te parler sans m'interrompre.

L'entretien fut long, et au maintien grave, sérieux et presque affligé de Léonard, il était facile d'apercevoir que des choses importantes lui avaient été révélées, et qu'il touchait à une des premières phases intéressantes de sa vie.

Voici ce qu'il avait appris.

Pierre Ledur, fidèle aux ordres de M. de Noirmont, n'avait rien révélé à l'enfant qui pût lui faire soupçonner sa naissance; si celui-ci avait deviné, comme Bridoison, qu'on est toujours le fils de quelqu'un, le serviteur n'avait pas moins gardé fidèlement le secret du maître. Léonard savait donc seulement que quelqu'un dont la tendresse pouvait ressembler à de l'affection paternelle veillait sur lui de loin, et prenait soin de son enfance; il savait aussi, et l'on n'avait pas voulu qu'il l'ignorât, qu'une brillante fortune lui était destinée à son entrée dans le monde. Dans leurs entretiens, Pierre Ledur, sans lui inspirer une sécurité toujours dangereuse, l'avait surtout encouragé à acquérir des connaissances générales qui tissent de lui un homme distingué, et à ne pas donner à ses travaux une direction positive et spéciale. Cette fois, il lui parla de son père, mais sans le nommer; il lui remit même une lettre de celui-ci; elle n'était pas signée et était écrite par une autre main que la lettre qui était adressée au matelot; mais le ton en était tendre et presque expansif.

Nous résumerons cette correspondance, au lieu de la transcrire littéralement.

M. de Noirmont rappelait à Pierre Ledur quelle était la pensée qui avait dirigé toute sa conduite à l'égard de son fils. D'abord injustement repoussé par l'opinion publique, des faits nouveaux avaient pu donner quelque apparence de justice aux rigueurs dont il était l'objet. Son enfant devait donc ignorer son nom; le père, que la société châtiait si cruellement, avait à remplir un devoir envers sa patrie; il devait donner à son pays un homme dont les mérites et les vertus fissent oublier ce que l'on avait cru pouvoir reprocher à sa propre vie. C'était à ses yeux une obligation sacrée; toutes ses actions avaient donc concouru à ce but. Maintenant, le moment d'imprimer à Léonard une impulsion plus réelle vers la route qu'il devait suivre, était venu. C'était dans un collége qu'il fallait placer l'enfant auquel les enseignemens du foyer ne pouvaient plus suffire. M. de Noirmont remerciait son vieil ami du zèle et du dévoûment dont il avait fait preuve dans l'accomplissement de la première partie de la tâche qu'il avait acceptée; il le conjurait de redoubler de soin et d'attachement, pour conduire jusqu'à la fin, ce qu'il appelait l'œuvre de sa réhabilitation.

La lettre adressée par M. de Noirmont à Léonard ne contenait que quelques lignes; elles le faisaient souvenir de tous les soins dont il avait été l'objet; elle félicitait l'enfant de son application à profiter de ce qu'on avait fait pour lui; puis, avec une mystérieuse austérité, on lui montrait l'approche des devoirs sévères imposés à l'homme; on le prévenait des résolutions nouvelles prises à son égard, et, en terminant, on sentait dans les derniers mots une tendresse cachée et contenue, qui appelait sur l'enfant les bénédictions du ciel, et l'engageait à ne pas désespérer de l'avenir.

Lorsque chacun eut lu la lettre qui le concernait, il n'y eut pas un mot d'échangé entre Léonard et Pierre Ledur; ils se serrèrent la mains, se regardèrent avec des yeux humides de larmes, et, se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils confondirent leurs sentimens dans une longue étreinte.

C'était une séparation.

On arriva promptement aux temps des vacances: M. de Noirmont avait voulu que son fils entrât au collége pour le commencement de l'année, à la rentrée des classes. Un ami devait présenter Léonard au proviseur, et, par des explications, lever les difficultés de la position du nouvel élève.

Nous n'avons point le projet de suivre l'écolier dans le cours de ses études; il passa six années au collége. Sa vie y fut celle dont la mémoire est pour nous à la fois si charmante et si pénible. Il y connut toutes les grandes douleurs et toutes les grandes joies de l'enfance, et il y éprouva les premières impressions de la jeunesse; il y vit un abrégé du monde dans lequel il devait entrer; il y a acquit une expérience et des connaissances dont il devait faire usage plus tard; il y contracta enfin ces amitiés de collége dont quelques unes nous accompagnent jusqu'à la vieillesse. Léonard parcourut sans éclat les diverses périodes de l'enseignement universitaire; il n'excellait que dans les exercices du corps; toutes les autres qualités de son enfance semblaient endormies; M. de Noirmont était affligé de cette inertie morale; mais il espérait que le monde ranimerait ce naturel que l'air des classes étouffait. Chaque année, pendant les vacances, Léonard et Pierre Ledur, qui avait abandonné le cottage de Champigny pour venir habiter deux petites chambres à la porte du collége, voyageaient; ils parcouraient la France et presque toutes les contrées de l'Europe. Dans ses excursions, dont M. de Noirmont traçait toujours l'itinéraire, Léonard montrait une aptitude singulière à se façonner aux mœurs de tous les pays; il apprenait et parlait les langues étran-

gères avec une facilité vraiment surprenante. La correspondance suivie qu'il entretenait alors avec M. de Noirmont, sans le connaître, réveillait dans le cœur de celui-ci les espérances que le peu de succès de l'éducation du collége avait alarmées.

Ce fut de la sorte et entouré de tout ce qui pouvait faire de lui ce que nos pères nommaient un cavalier accompli, que Léonard, à l'âge de dix-huit ans, était prêt à entrer dans le monde.

M. de Noirmont comprit combien le rôle qu'il devait remplir devenait à la fois plus difficile et plus imposant. Il y avait là une responsabilité redoutable. Il se détermina donc à quitter le *nid de vautours* pour prendre, rue du Helder, un appartement modeste, dans lequel il vivait fort retiré, mais toujours attentif à ce qui l'intéressait le plus dans le monde, à son fils.

Nous avons dit quelle avait été la vie maritime de M. de Noirmont; dans un de ses voyages, pendant un séjour à la Martinique, il avait été admis dans une famille de riches créoles; il n'avait pu voir sans l'aimer Alida, une jeune fille parée de cette beauté si tendre et en même temps si énergique, et cette mollesse si remplie d'ardente volupté qui sont comme les parfums que répandent à la fois dans ces régions le sol et le climat, la terre et le ciel. Malgré la différence d'âge qui l'éloignait de la jeunesse, il avait fait partager sa passion. Il eut un instant l'espoir d'épouser celle à qui il avait confié le bonheur de toute sa vie; mais, en réponse à la demande qu'il adressa aux parens d'Alida, il apprit qu'elle était fiancée à un planteur de la Guadeloupe; c'était une affaire qui avait été traitée par correspondance commerciale, un de ces mariages qui ne sont que des additions.

Il parvint à faire adopter à la jeune fille des projets de fuite, et, profitant d'une de ces nuits sombres si rares sous ce ciel toujours étoilé, il l'enleva, la transporta à son bord et mit à la voile. Le désespoir d'Alida, qui reconnut tout de suite l'étendue de la faute qu'elle avait commise, fut grand; il alla même jusqu'au dégoût de la vie. Un soir on la trouva étendue et baignée dans son sang sur le pont du navire; elle s'était frappée d'un coup de poignard. Des soins empressés lui furent prodigués: elle recouvra ses forces et sa beauté. Dans cette circonstance, elle vit son amant si profondément affligé, elle le trouva si tendre et si constamment dévoué, qu'elle renonça à une résistance dont rien n'avait encore pu triompher; mais elle se regarda toujours comme flétrie par cette faiblesse. Elle ne consentit jamais à porter le nom de M. de Noirmont; il espérait que ces intentions céderaient devant la naissance d'un enfant. Long-temps cette consolation lui fut refusée, et lorsque le ciel lui accorda ce bienfait, il le paya de la vie d'Alida: elle mourut en lui donnant Léonard. La figure voilée et le poignard dont parlait Yvon se rattachaient à ces tristes souvenirs.

La famille d'Alida, qui avait vu troublés par son départ tous ses arrangemens de fortune, poursuivit M. de Noirmont avec une haine implacable. Elle poussa à toute outrance l'acharnement des plaintes et des dénonciations, et parvint, comme nous l'avons vu, à l'arrêter dans sa carrière.

La mort de celle qu'il eût voulu nommer sa femme, porta jusqu'à la fureur le ressentiment de M. de Noirmont contre ses persécuteurs. Ce fut à cette époque qu'il s'éloigna et qu'il partit avec son corsaire, en proférant d'atroces paroles de vengeance contre ceux qui le réduisaient à ces extrémités. Son absence dura deux ans.

IV.

Confidences.

Dans un appartement, situé au rez-de-chaussée d'une des plus élégantes maisons de la rue Taitbout, deux jeunes gens, assis douillettement dans de larges, vastes et profonds fauteuils, causaient au coin du feu.

Nous les reconnaissons; nous les avons vus au restaurant du faubourg du Temple: l'un est Léonard, l'autre est le jeune hallebardier qui s'étonnait si fort de l'isolement et de l'indifférence de son camarade; il n'est pas aisé de retrouver sous les formes polies et coquettes qui les entourent maintenant les héros de la grande orgie carnavalesque du boulevard, du bal masqué et de la descente de la Courtille.

Le logis est d'un goût parfait; il est peu élevé et on y arrive par quelques marches; il a de hautes fenêtres sur la rue; mais il s'avance vers un jardin, verdoyante oasis, au milieu des carrières de moellons et de pierres de taille qui l'enferment. L'antichambre est de style uni, tout en marbre blanc légèrement veiné; deux statues d'un travail prodigieux, quelques bas-reliefs enlevés aux ruines antiques des peuples payens et aux débris gothiques des nefs catholiques, attestent, sans prétention, le goût des arts. La chambre à coucher dans laquelle se tiennent les deux interlocuteurs est à la fois simple et magnifique; elle est toute tendue en damas de soie rouge avec le plafond creusé en dôme; c'est le dortoir du cardinal de Mazarin. Les meubles n'ont pas d'orgueilleuse vétusté; sans affecter tel ou tel style, ils sont d'un composite délicieux, et se prêtent avec charme aux bonnes grâces modernes; les cuivres dorés sont d'une belle composition qui a uni avec bonheur la manière rocaille et les inspirations florentines; quelques aquarelles signées par les artistes contemporains sont là comme des témoignages d'amitié; rien ne sent la galerie de tableaux, tout atteste l'horreur du bric-à-brac; sur une toilette sont posés naturellement les détails d'un nécessaire de vermeil émaillé avec des ciselures dont rien n'égale le miracle. Du reste, point d'arsenal, point de magasin de pipes; rien qui sente la salle d'armes ou le divan. Si nous cédions au plaisir de vous décrire cette demeure, nous vous conduirions dans une salle à manger aux murailles de stuc jaune de Sienne avec des statues de marbre, copies ravissantes des œuvres de Canova, une fontaine d'albâtre avec sa conque apportée d'un palais de Grenade; une crédence de chêne noir, à hautes colonnes torses avec des figures de grosseur naturelle, et chargée d'une vaisselle dantesque. De là, nous passerions ensemble dans un salon, boisé blanc et or avec des meubles à ramages verts et or, les quatre Saisons peintes en dessus de porte, une cheminée enlevée à un château du Berry et dans laquelle s'allume un bûcher, et une immense pendule représentant les Titans entassant Pélion sur Ossa, pour escalader le ciel; nous ferions une pose dans ce mystérieux boudoir meublé et tendu de soie bleue, n'ayant pour siége qu'un sopha large et bas et des piles de moelleux carreaux, là vous verriez un meuble de Boule aux reflets d'or, de nacre et d'écaille, une lampe de filigranne d'argent enlevée à l'Alhambra et une des plus jolies pages de Francesco-Albani; mais ces ravissantes distractions nous éloigneraient du droit chemin.

Il était midi; les deux jeunes gens, enveloppés dans les plis d'amples robes de chambre de cachemire, fumaient lentement leurs cigares, lançant à de longs intervalles quelques mots et quelques bouffées de fumée. Leur mise avait évité le grotesque de ces déguisemens intimes qui continuent le carnaval à la maison, lorsqu'il n'est plus dans la rue; ils avaient cherché une élégance commode, sans se piquer d'originalité; un d'eux, c'était le hallebardier, était habillé de manière à faire reconnaître que la robe de chambre qu'il portait était due à la confortable hospitalité de son hôte; les senteurs pénétrantes du tabac ont rendu ces précautions indispensables.

— Eh bien! Léonard, le carnaval est fini.

— Oui! Et je vous avoue que j'en suis enchanté.

— Du carnaval?

— Non; mais de le voir fini.

— Ah!..... Ah çà, *my dear*, il faut pourtant que je vous avertisse que vous tombez dans une mélancolie ridicule.

— Moi? — Eh! je n'ai, d'honneur, jamais trouvé la vie plus divertissante.

— C'est de l'épigramme! Vous parlez par dépit.

— C'est possible. Ecoutez-moi, Paul. Malgré tout ce que l'on m'a dit de l'ingratitude des hommes, je ne peux pas encore les détester; je suis trop jeune et vous aussi, ce me semble, pour qu'ils vous aient fait beaucoup de mal et pour que nous puissions avoir le droit de les haïr; plus tard nous verrons. Vous, Paul, je vous aime, et quelque naïf que puisse paraître, aujourd'hui, un pareil aveu, je vous le fais avec plaisir.....

— Je vous remercie, Léonard..... C'est comme dans le duo de *Gulistan*: « Ah! seigneur, peut-on manquer de rien, quand on a le bonheur de vous plaire. »

— Mon Dieu, Paul, ne raillons pas! J'ai compté sur vous pour me rendre service; mais, auparavant, il est nécessaire que je m'explique avec vous sur certaines choses sérieuses, je vous jure; permettez-moi donc de donner des ordres pour que rien ne puisse nous déranger.

Léonard sonna; un domestique parut, et il lui ordonna de fermer sa porte pour tout le monde.

— Maintenant, reprit-il, allumons un autre cigare, pur Havane, cher, ils m'ont été donnés par une dame attachée à l'ambassade d'Espagne.

Après ces préliminaires indispensables, Léonard reprit l'entretien:

— Il s'agit de moi, dit-il, il faut que vous me connaissiez.

— Il raconta alors le mystère impénétrable de sa naissance, les incertitudes de son état de famille; les soins et l'opulence de son éducation, et l'inviolable discrétion du vieux matelot, et le voile dont s'enveloppait son père, ou du moins celui qui prenait ce titre.

— A ma sortie du collége, continua-t-il, on me donna le conseil de faire mon droit; chaque fois que l'on m'indiquait une étude nouvelle, on me présentait aussi un glorieux avenir; je cédai à ces conseils. Que vous dire, mon ami? ma vie fut ce qu'elle avait déjà été avant ce temps. Une pension inépuisable fournissait à tout; on m'engageait sans cesse à des prodigalités nouvelles; on ne trouvait jamais que je déployasse assez de luxe; à cette époque Pierre Ledur me quitta pour aller revoir son rocher de Saint-Malo, des avis secrets toujours soutenus par des crédits nouveaux et de fréquens envois d'argent me poussaient à des dépenses qui jamais ne paraissaient excessives. Le croiriez-vous, cette constante et facile satisfaction de tous mes désirs me fatigua; je sentis un poids insupportable se poser sur mon existence; je m'ennuyai et j'ai promené cet ennemi intime dans les deux mondes; oui, mon cher, jusqu'en Amérique, sans pouvoir me délivrer de son accablante société; à l'étranger il était même plus tenace et plus fâcheux qu'en France.

Je me suis informé de tout ce qu'on appelle plaisir, et je m'y suis plongé; rien n'a pu me distraire de mes peines secrètes. Un grain d'ambition m'aurait sauvé; mais j'ai vu de près la plupart de nos grands hommes, je me suis aperçu avec désespoir que tous couraient moins après la gloire qu'après ce que je possédais à satiété, l'argent. Que faire? Autour de moi, vous tous, vous vous amusiez de ce qui me désolait; j'étais comme ce pauvre Arlequin de la Comédie-Italienne, qui mourait de tristesse sous le masque pendant qu'il faisait mourir de rire les spectateurs.. On m'a dit, et je l'ai lu quelque part, que c'était la destinée de presque tous les acteurs qui avaient le plus amusé le public..... Qu'en pensez-vous?

— C'est étourdissant!

— Paul, vous êtes incorrigible. Je ne sais pourquoi, cependant, j'ai eu assez de confiance en vous pour vous consulter. Il est vrai que j'ai souvent rencontré sur mes pas un vieillard qui m'a toujours témoigné un bien vif intérêt; mais ses consolations et ses avis aboutissaient toujours à cette formule : « Ayez de l'ambition ». Quelquefois, il me semblait que ce vieillard était mon protecteur mystérieux, mon père; mais sitôt que mon regard voulait lui laisser lire cette pensée dans mes yeux, sa froideur me glaçait, il s'éloignait...

J'ai pensé à une chose..... Si je me mariais!

A ces mots, Paul se renversa dans son fauteuil en proie à ce rire inextinguible des dieux du vieil Homère.

— Mais, pour Dieu, Paul, ne soyez donc pas ainsi; songez que c'est un malade dont l'état est désespéré qui s'adresse à vous!

— Vous marier! Eh! mon cher, ce ne serait que changer d'ennui.

— Ce serait toujours quelque chose.

— Soit donc; gai, gai, mariez-vous!.. A vingt-deux ans! pauvre garçon!

— Mais songez donc, homme sans pitié, qu'il y va de ma vie.

— Mon cher Léonard, je suis tout à vous. Que faut-il faire?

— A la bonne heure! Paul, vous êtes un digne jeune homme, donnez-moi la main, mon ami. Je vous ai dit tout ce que je savais de ma position; vous voilà aussi instruit sur moi que je le suis moi-même. Vous comprenez, que dans cette situation douteuse, j'ai dû m'abstenir d'aller dans le monde; malgré la tolérance de nos mœurs actuelles, je ne crois pas que la charité des salons m'eût épargné une enquête embarrassante. J'aurais pu, comme d'autres membres de cette grande famille des Antony, m'affubler d'un nom sonore et le choisir, comme font les personnages de vaudevilles; mais j'ai reculé devant ce mensonge; il me semble qu'il y a vol à prendre ce qui n'est pas à nous, même quand cela n'appartient à personne. J'arrive à ce que je demande à votre amitié.

— Ah, voyons! vos expositions sont longues.

— Pouvez-vous, vous dont le nom est beau et connu, me présenter dans le monde et m'introduire dans les salons et auprès des gens que vous fréquentez, mais sans artifice, sans subterfuge, et sans rien cacher de la vérité?

— Vraiment, Léonard, vous êtes adorable! Tout à l'heure, ne me disiez-vous pas que la chose qui vous avait fait le plus de mal, était d'avoir appris que l'argent tenait lieu de tout? Entrez sans crainte; je vous ouvrirai les deux battans, et quand on aura annoncé M. Léonard, si je vais ajouter assez bas pour être bien entendu : « Il est prodigieusement riche; » vous serez reçu à bras ouverts et dès le premier soir, les gens vous appelleront M. de Léonard et vous feront descendre des ducs de France. Mais, à mon tour actuellement, puisque je deviens votre chaperon, ou si vous aimez mieux votre parrain dans le monde, il faut aussi que vous sachiez qui je suis.

— Je n'osais pas vous demander cette explication, et je l'accepte avec bienveillance.

— Mon nom, dont vous avez fait, il n'y a qu'un instant, un si pompeux éloge, est celui d'une famille de Guyenne qui se ruina au service de ses princes : un de mes aïeux eut l'heureuse idée d'aller aux colonies; non seulement il y rétablit les affaires de sa maison, mais il eut le bon esprit de s'enrichir au delà de toutes ses prévisions. Mon père et ma mère, que je n'ai jamais connus, possédaient donc à la Martinique des propriétés considérables; ils auraient bien voulu revenir en France, mais la santé chancelante de ma sœur aînée, le premier et le plus chéri de leurs enfans, ne permettaient pas d'entreprendre ce voyage; je suis le dernier de ma famille, et lorsque je vins au monde mes parens étaient mariés depuis dix-huit ans. S'il faut en croire ce qui m'a été rapporté, ma sœur était d'une beauté remarquable; elle disparut de l'île avec un marin français qui d'abord avait sollicité sa main. Fut-elle enlevée ou bien le suivit-elle volontairement? c'est ce que je n'ai jamais pu éclaircir. Quoi qu'il en soit, depuis le jour où elle nous fut ravie, il n'y eut plus pour mes parens ni joie ni bonheur; mon père mourut bientôt, ma mère le suivit, et nous restâmes seuls, mes trois frères, ma sœur cadette et moi, dans l'habitation, sous la garde du régisseur. J'étais alors en bas âge, et je n'avais en aucune manière le sentiment des maux qui m'entouraient.

Je ne me rappelle qu'une circonstance terrible.

Un corsaire de Nantes venait de mouiller dans nos parages, on vantait son intrépidité. Un soir, je ne parle que d'après des récits faits à mon enfance, on entendit des matelots de l'équipage montrer notre habitation avec des gestes de menace et de fureur, s'écriant que c'était là un nid de serpens qu'il fallait brûler, et que, sans nous et nos calomnies, leur brave capitaine serait amiral. Les nègres, toujours prompts à saisir contre les blancs toutes les occasions de vengeance, ne négligèrent rien pour entretenir parmi les marins du bord ces idées funestes. Je ne sais rien de ce qui se passa; j'ai souvent entendu répéter que le commandant du corsaire était incapable d'une action lâche et cruelle, et tout annonce qu'il est resté étranger à l'épouvantable catastrophe qui a englouti mes deux frères, ma sœur et la presque totalité de notre fortune. Une nuit, les nègres, que les matelots avaient enivrés, et, conduits d'ailleurs par des hommes de l'équipage, se précipitèrent dans l'habitation avec des cris et des hurlemens horribles, portant partout le fer et le feu. Tout fut détruit; on retrouva sous les cendres les cadavres calcinés de mes frères et de mes sœurs; j'échappai seul à ce désastre, emporté par une vieille négresse, qui nous avait tous reçus à notre entrée dans la vie; elle me cacha dans sa pauvre case; et, trois mois après ces événemens, elle parvint, au moyen de quelques bijoux qu'elle avait sauvés, à passer avec moi en France. A Bordeaux, elle découvrit quelques uns de nos parens, me remit entre leurs mains, et retourna à la Martinique.

Une enquête eut lieu sur cet épouvantable événement; le capitaine du corsaire fut entièrement justifié par cette épreuve; il était à Saint-Pierre pendant cette nuit fatale; cependant, on s'obstina à regarder ces actes comme le résultat d'une vengeance; car ce capitaine était le ravisseur de ma sœur, celui auquel nous devions déjà tant de souffrances!

Mes parens de Bordeaux parvinrent à rassembler quelques débris d'une fortune si rapidement anéantie; c'est avec ces ressources que j'ai été élevé; elles me soutiennent encore, quoique mes dissipations les aient bien entamées; je suis jeune, je n'ai pas, comme vous, mon pauvre Léonard, le cœur desséché et flétri par le découragement. J'attends, je crois et j'espère; vous le voyez, mon ami, je ne suis pas si léger que pourraient le faire croire mes manières et mes propos.

Je serai votre protecteur, votre appui; je connais et j'ai éprouvé toute la loyauté de votre caractère. Cela me suffit; j'ai quelque chose à ajouter. mon crédit n'est pas grand; je ne connais pas et ne hante pas la puissance. J'ai terminé l'année dernière mes études de droit, et l'on me fait espérer qu'après en être venu à prendre glorieusement mes licences, je pourrai être nommé auditeur au conseil d'état; mais j'ai d'autres appuis. Je n'ai point imité l'exemple de nos amis qui, à dix-huit ans, disent adieu à la danse, se font penseurs, et renoncent à la conversation des femmes pour éviter un air de galanterie qui gênerait leur attitude politique. Je danse beaucoup, je suis né pour la walse à deux temps, et j'ai inventé des passes de galop dont tout le monde raffole. Vous le voyez, mon cher Léonard, il n'est pas possible d'être mieux votre fait, et c'est bien réellement votre bonne étoile qui vous a adressé à moi.

— Excellent Paul!

— Voulez-vous, dès ce soir, commencer nos explorations? Mme de Moutier reçoit précisément en *prima sera*..... Je suis en confiance dans cette maison.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est vrai, j'oublie que vous ne comprenez rien à notre jargon. Nous appelons *prima sera* les premières heures d'une soirée que l'on commence dans une maison pour aller l'achever dans une autre. Etre en confiance..... c'est être dans un commencement d'intimité. Je viendrai vous prendre à neuf heures pour aller chez Mme de Moutier. Ces présentations familières inaugurent bien un jeune homme. Je ne suis pas partisan des débuts qui choisissent les salons où tout le monde va. La présence de quelqu'un à un de ces raoûts n'a pas plus de valeur qu'une apparition dans une allée du bois de Boulogne.

— M'apprendrez-vous aussi ce langage que je ne comprends pas.

— Rien de plus simple, cher; parlez beaucoup et pensez peu. A ce soir.

V.

Le sacrifice.

Le salon de Mme la marquise de Moutier avait été un des plus brillans de la restauration; M. le marquis de Moutier n'était revenu en France qu'avec les princes qu'il avait suivis dans l'exil : la révolution l'avait trouvé ruiné et n'avait rien pu lui enlever; lorsque le roi Louis XVIII remonta, comme on disait alors, au trône de ses pères, le marquis fut un des premiers inscrits sur les états de service d'honneur de la maison du roi; il fut nommé gentilhomme de la chambre, pair de France avec un majorat que le roi fonda lui-même; il eut un grade dans la maison militaire et un gouvernement de château; les largesses de la cassette joignaient aux émolumens de ces charges une somme suffisante pour le mettre à même de recevoir avec beaucoup d'éclat.

Mme la marquise de Moutier avait toutes les traditions de ces salons qui dans les deux derniers siècles avaient porté si haut le renom de la société française. Elle savait que, pour avoir un salon, il fallait s'imposer le devoir de ne point le quitter et d'être attentive au bien-être de tous et au plaisir de chacun, avoir des soins continuels pour donner toujours à la conversation le ton le plus capable de charmer et d'intéresser; elle avait réussi à faire de ses soirées un délassement que recherchaient les esprits les plus distingués.

La révolution de 1830 détruisit cette félicité intérieure. M. de Moutier tenait tout de la munificence royale; l'indemnité même ne lui avait rien rendu; ses prodigalités avaient à l'avance dévoré son ancienne fortune et celle de sa femme; il vit sa détresse et il n'eut pas la force de la supporter; il succomba à ses chagrins et mourut en 1832; il ne laissait point d'héritier mâle de son majorat. Sa veuve comprit bien vite tout ce que cette position avait d'horrible; elle s'y était préparée; elle avait deux filles, et c'était sur l'avenir de ces enfans que se reportait toute sa sollicitude. Femme d'un esprit ferme, éprouvée déjà par le malheur, elle ne se laissa point abattre; elle mit tout en œuvre pour que ses filles pussent achever sans trouble leur éducation; elles étaient élevées dans un couvent d'Ursulines rue de Vaugirard. Depuis un an elles étaient revenues auprès de leur mère; il était difficile de voir plus de grâces simples et naïves que celles de ces jeunes personnes. Amélie, l'aînée, était brune et avait tous les signes d'une beauté énergique; sa taille, les traits de son visage, tout son extérieur, avaient la régularité antique. Claire, la cadette, était une fleur blonde et rose qui venait de s'épanouir au soleil; son

ple, fraîche, délicieuse de mollesse et d'une délicatesse exquise dans toute sa personne, elle avait une adorable langueur. Chez les deux sœurs brillait une qualité qui leur était commune : c'était une candeur céleste, une suave et angélique pureté; chez l'une elle tempérait la vigueur du type originel ; chez l'autre, elle en fortifiait la douceur.

Avec quel saint amour de mère Mme de Moutier contemplait ses deux enfans!

Avec quelle douleur elle voyait pour elles la solitude et peut-être l'abandon! Elle savait trop bien que le monde n'a pas de regards pour l'indigence. Ces idées pénibles firent sur son esprit une telle impression, qu'elle n'eut plus qu'un but, un but unique, un seul désir, une seule volonté, marier ses filles. Alors toute prudence sembla l'abandonner. Son salon, d'abord si considéré, et que l'on n'avait pas tout à fait déserté, passa bientôt dans le monde pour un de ces endroits où l'on *panneaute* des maris ; le ton de la maison se ressentit de ces allures ; on sait ce que c'est que ces salons dans lesquels on *exhibe* les demoiselles à marier.

Paul n'avait rien vu de ces choses; il cédait sans réflexion à l'attrait qui le conduisait chez Mme de Moutier ; Léonard l'y suivit sans défiance.

La marquise demeurait dans l'arrière-logis d'un hôtel de la rue de Varennes. Chez elle, tout attestait la grandeur passée et une splendeur éteinte ; c'était un luxe fané. Cette teinte et cette poussière des ruines ternissaient tous les objets. La société était nombreuse, presque tout entière composée de jeunes gens appartenant aux meilleures familles. On boudait encore au faubourg Saint-Germain, mais on boudait sans humeur et avec la gaîté de l'ancienne Fronde. Paul, en homme qui sait le monde, se fit annoncer seul, puis il présenta gravement son ami sans le nommer, et seulement comme quelqu'un dont il ne voulait pas se séparer pendant toute la soirée. Après quelques mots rapidement échangés à voix basse avec la maîtresse de la maison, il s'avança discrètement vers les deux demoiselles, leur adressa quelques complimens sur les ouvrages dont elles s'occupaient, fit un tour de salon avec Léonard, et sortit sans s'être mêlé à aucun groupe et sans avoir échangé autre chose que les politesses d'usage.

— Mon ami, dit-il à Léonard, lorsqu'ils furent remontés en voiture, cela suffit pour ce soir; je verrai ces dames demain dans la journée, et après-demain matin je viendrai prendre le thé chez vous.

Paul fut fidèle à cette promesse. Il commença ainsi son rapport :

— J'ai dit tout à ces dames. Vous avez plu ; on vous trouve très-bien, et Mme de Moutier a déjà été assaillie de questions à votre sujet. On veut absolument savoir qui vous êtes.

— Ah! déjà?

— Nous sommes convenus que vous resteriez entouré de mystère; cela fait admirablement. La petite baronne de Neustein, fatiguée de ne rien apprendre de ce qu'elle désire tant savoir, vous a déjà trouvé un nom; elle vous appelle *un roman à deux pieds*. C'est une fortune! Je viendrai vous reprendre demain soir. Je me sauve, on m'attend chez Anselme pour voir des chevaux.

Léonard, sans trop vouloir se rendre compte de ce qui l'attirait chez Mme de Moutier, y retourna souvent; il y allait sans Paul, qui, même, par un caprice que l'on n'expliquait pas, ne s'y montrait plus que rarement. La marquise pénétra facilement tous les secrets de Léonard; il ne songeait d'ailleurs pas à les cacher; elle ne fut point éblouie par l'opulence dont avaient été entourées les premières années de l'enfant sans famille, mais elle s'attacha surtout à l'insistance persévérante avec laquelle on lui promettait un avenir d'honneurs et de richesse; dès ce moment, elle résolut de faire de Léonard l'époux d'une de ses filles. Il était fort bien vu chez Mme de Moutier ; le surnom que lui avait donné Mme de Neustein l'avait mis à la mode.

La marquise, dont les désirs aiguisaient l'observation et la perspicacité, s'aperçut bientôt de l'impression que l'aspect d'Amélie avait produit sur Léonard ; elle vit clairement qu'il l'aimait avec passion ; mais elle ne découvrit pas le même penchant dans sa fille, et toutes les questions qu'elle essaya à ce sujet ne purent fixer ses idées sur ce point : mais cela ne l'inquiéta pas; la soumission à ses volontés était le fond du caractère de ses enfans; elle avait ramené tous leurs sentimens à cette obéissance passive. Mère habile et vigilante, elle sut amener Léonard à la confidence de son amour, elle crut alors qu'elle pouvait lui parler avec autorité.

Elle appela d'abord son attention sur tout ce qu'il y avait d'incertain dans sa position et comme famille et comme fortune ; sa tendresse maternelle, à défaut de toute autre considération, ne lui permettait pas de livrer le sort de sa fille à de pareilles chances. Dans une des dernières lettres qu'il avait reçues de celui qui se disait son père, on lui parlait de surveillance directe, d'un voisinage fréquent et de mille détails qui prouvaient jusqu'à l'évidence que ce père si tendre et si dévoué au bonheur de son fils n'était pas loin ; il fallait donc écrire à Pierre Ledur, lui déclarer que, pour celui qu'il avait élevé, une occasion décisive se présentait, que la félicité et le repos de toute sa vie dépendaient de l'issue de cet événement; mais que, sans des documens précis, rien ne pouvait se conclure. Le matelot devait écrire au père de l'enfant pour le sommer de faire tomber les obstacles qui s'opposaient au bonheur de celui qu'il paraissait tant aimer.

Cette marche fut fidèlement suivie; la lettre, écrite sous la dictée même de la marquise, partit pour Saint-Malo.

On attendait la réponse, lorsqu'un jour, par une de ces belles et radieuses apparitions du soleil qui peuplent tout à coup de promeneurs l'avenue des Champs-Elysées et les allées du bois, au moment où Léonard avait poussé son excursion solitaire du côté de Madrid, pour échapper à la foule, il entendit derrière lui le trot d'un cheval dont le cavalier paraissait vouloir le rejoindre; il contint l'ardeur du pur-sang qu'il montait, et il se mit au pas. Il fut effectivement accosté par quelqu'un qui le salua poliment; après les premiers complimens, on fit route ensemble. Dans son compagnon de promenade, Léonard reconnut le vieillard qu'il avait déjà rencontré tant de fois.

—Monsieur, lui dit celui-ci, je suis peut-être indiscret et importun; mais j'ai déjà goûté tant de plaisir à votre entretien que vous me permettrez de le rechercher.

— Monsieur, reprit Léonard, si je ne croyais pas à votre bienveillance, je m'apercevrais que des paroles si flatteuses touchent de bien près à l'ironie.

Un sourire bienveillant fut échangé, et les deux cavaliers réglant le pas de leurs chevaux marchèrent de front; ils étaient seuls, leurs domestiques étaient trop éloignés pour entendre leur conversation.

L'intimité s'établit promptement entre gens qui ne s'étaient jamais rencontrés sans plaisir. Sans affectation et sans rendre ses questions trop pressantes, M. de Noirmont, car c'était lui-même, apprit de son fils tout ce qu'il lui importait de savoir sur les projets de mariage entre Léonard et Mlle de Moutier. Il connut aussi le contenu de la lettre écrite à Pierre Ledur. Une fois instruit de choses importantes pour lui, le vieillard reporta la conversation sur des lieux communs, et l'on se sépara à la Porte-Maillot.

Le soir même Léonard se rendit chez Mme de Moutier; on attendait pour le lendemain la réponse de Pierre Ledur.

Ce jour-là, le jeune homme se leva de bonne heure ; il nous semble quelquefois que nos propres actions peuvent aller au devant d'une heure qui n'arrive pas assez vite ; il était dans cette crise d'impatience lorsque son valet de chambre entra et lui présenta une lettre sur un plateau d'argent ciselé.

Cette lettre ne portait pas le timbre de Saint-Malo; elle était de Paris, et venait, selon toute apparence, d'être apportée par un domestique.

La signature n'indiquait pas de nom ; après la dernière ligne on lisait ces mots : VOTRE PÈRE.

Elle était fort longue, et nous n'en donnerons ici que la substance. On rappelait à Léonard que sa vie oisive avait contrarié toutes les vues qu'on avait sur lui. S'il fallait croire ce qu'il disait pour répondre à ces reproches, on ne devait imputer son inaction qu'à l'obscurité dans laquelle on l'avait toujours laissé. Si ces ténèbres se dissipaient, si on lui donnait un nom, il deviendrait sans doute un autre homme et ne négligerait rien pour répondre aux espérances qu'on avait fondées sur lui. Eh bien! le voile baissé jusqu'à présent se lèverait. Son père se ferait connaître. Déjà Mme la marquise de Moutier avait reçu des éclaircissemens qui devaient la satisfaire. L'union projetée réunissait toutes les conditions qu'on avait pu désirer, et au moment solennel le fils recevrait la bénédiction de son père; mais on le suppliait de se rappeler aussi ses promesses pour l'honneur de l'avenir. Il ne devait point s'occuper des préparatifs de la corbeille et des présens, on pourvoirait à tout. Cependant, afin de le mettre à même de faire les choses convenablement, on joignait à cette lettre un bon de cinquante mille francs; il était inutile d'attendre plus long-temps la réponse de Pierre Ledur; il était mort depuis un an.

Léonard courut tout joyeux montrer cette lettre à la marquise. Au lieu des transports qu'il attendait, il ne reçut qu'un accueil froid et glacial; il demanda à voir Amélie, à laquelle il pouvait maintenant confier ses dessins. Mme de Moutier répondit que sa fille était indisposée et ne quittait pas sa chambre. Léonard alla chez Paul, celui-ci était sorti.

Le soir, Mme de Moutier reçut le jeune homme avec plus de bonté ; elle lui dit que tous ses doutes étaient levés maintenant, et qu'elle était pleinement rassurée sur la position future de sa fille, et que bien loin de retarder le mariage, elle avait de puissans motifs de désirer qu'on en pressât la conclusion. Elle pria Léonard d'y apporter tout son zèle. Amélie était encore souffrante, mais sa mère pouvait répondre de ses bonnes dispositions.

Léonard était au comble de ses vœux ; il apprit que la main invisible, celle qui, depuis sa naissance, l'avait comblé de tant de bienfaits, semblait redoubler de générosité dans cette circonstance; chaque jour, la maison de sa fiancée se remplissait des présens les plus magnifiques. Lui-même, dans ses dispositions intérieures, était aidé par des envois merveilleux de goût et d'élégance ; tout semblait sourire à ses vœux.

Deux choses pourtant jetaient une pensée sombre et triste sur ces joies; depuis plus de deux mois il n'avait pas revu Paul; il ne l'avait pas rencontré chez Mme de Moutier, où cependant il savait qu'il allait fort souvent, mais à d'autres heures que celles des réunions. Amélie semblait en proie à une insurmontable mélancolie ; elle fuyait la présence de Léonard, et il avait même surpris une larme dans ses yeux. On ne permettait point au jeune homme de voir sa fiancée seule; il n'avait encore entretenu Mlle de Moutier que devant sa mère, et la contrainte de ces entrevues était mortelle ; enfin, un avis secret lui conseillait de ne pas pousser outre à ce mariage; il est vrai qu'en même temps, son père lui écrivait de hâter cette union ; il crut à cette tendresse qui était sa providence.

Un matin, après avoir donné audience à quelques marchands, Léonard arrêtait voluptueusement sa pensée sur les délices que semblait lu

promettre son mariage; il voyait approcher ce jour fortuné, et il mesurait avec dépit le temps qui l'en séparait encore; hier au soir, Amélie lui avait paru moins abattue; il avait obtenu d'elle la promesse d'un entretien sans témoin.

Son valet de chambre entra, il lui remit deux cartes; l'une portait le nom de M. le comte de Lincourt, l'autre celui du colonel Baville, sur celle-ci étaient écrits au crayon ces mots : « *De la part de Monsieur Paul de Menonval.* » Léonard donna ordre qu'on fît passer ces messieurs dans le salon et se prépara lui-même à se rendre près d'eux.

A l'entrée de Léonard on fit de part et d'autre un salut cérémonieux, et sans dire un seul mot, le colonel Baville s'avança vers lui et lui remit un billet plié, sans être cacheté, il était ainsi conçu :

« Monsieur,

» Vous voulez épouser une femme qui a toute ma tendresse et dont l'amour est à moi; si vous êtes un honnête homme, vous n'abuserez pas de la confiance que j'ai eue en vous pour me voler mon bien ; si vous n'êtes pas un lâche, vous n'obtiendrez que par les armes ce que je veux défendre jusqu'à la mort. »

Le premier sentiment que Léonard éprouva à la lecture de ce billet fut celui d'une accablante et douloureuse surprise; il songea d'abord à voir Paul et à calmer un courroux qu'il ne comprenait pas; mais l'extravagante fureur de la missive lui sembla ne permettre aucune modération; d'ailleurs d'autres avaient lu cette lettre ; l'odieux préjugé se montra à lui dans toute son arrogance , il plia sous cette abominable domination. Ces réflexions furent promptes, et durèrent moins de temps que nous n'en mettons à les écrire.

Léonard, à son tour , s'avança gravement vers les deux visiteurs ; il leur demanda la permission d'écrire deux billets, dont il les priait de vouloir bien attendre la réponse ; après ces dispositions, la conversation prit un tour poli et l'on causa de choses indifférentes. Une demi-heure s'écoula, les messagers de Léonard étaient revenus; il assura alors les personnes qui représentaient M. de Menonval qu'à deux heures très précises il se promènerait dans les bois de Marly au rendez-vous de chasse.

A une heure, Léonard , après avoir écrit quelques lettres , sortait de chez lui, en voiture; quelques minutes avant qu'il montât , un domestique de confiance avait placé dans la caisse du carrosse une boîte de pistolets, renfermant des armes du plus beau travail; c'était un présent que Pierre Ledur lui avait jadis remis au nom de son père.

Cependant, M. de Noirmont voyait avec allégresse arriver l'instant où il pourrait se manifester à son fils ; il se félicitait aussi de le voir enfin entrer dans cette voie d'ambition ; elle lui semblait la seule qui pût l'acquitter envers la société. Ces réflexions, qui le consolaient, le conduisirent à son insu devant la demeure de Léonard ; une voiture qu'il reconnut pour celle de son fils , y arrivait en même temps que lui , il se précipita vers la portière, pour saluer celui qu'il croyait en voir descendre.

La portière s'ouvrit; un homme au regard sombre et austère franchit le marchepied.

Par un mouvement involontaire, M. de Noirmont s'avança et s'écria : M. Léonard?

— Mort! répondit une voix sinistre.

— Comment? reprit M. de Noirmont éperdu.

— Tué dans un duel!

— Par qui?

— Par M. Paul de Menonval.

— De Menonval! Le nom maudit! — Paul! le dernier de cette race exécrable que j'avais cru avoir écrasée tout entière!

Puis le vieillard retomba brisé par la douleur ; il s'agenouilla, il pencha la tête sur le front décoloré du corps de Léonard, qu'on venait de sortir de la voiture..... on l'entendit murmurer tout bas ces mots : « Léonard ! mon fils, mon cher enfant !.... » Ensuite, levant les yeux vers le ciel, il s'écria :

— Mon Dieu, c'est justice!

Ce n'était plus une imprécation, c'était une prière!

EUGÈNE BRIFFAULT. (*Constitutionnel.*)

ANNIBAL A CAPOUE.

Annibal se plongea dans
les délices de Capoue.
(TOUS LES HISTORIENS.)

Les vieux professeurs de rhétorique n'existent plus, je crois; ceux de notre temps étaient fort peu rhétoriciens. Je ne sais trop pourquoi ils préféraient Annibal à Scipion. Tite-Live en main, ces rhéteurs vénérables s'élevaient à un vrai désespoir, lorsqu'ils arrivaient au passage où le général carthaginois, vainqueur à Cannes, s'endort dans les délices de Capoue. Mon professeur était furieux contre Annibal à cause de cela; mon professeur n'aurait pas balancé un instant, lui; il aurait marché sur Rome , il aurait pris la ville en étendant la main, il aurait *taillé en pièces* le reste des légions de Térence Varro, et Rome serait devenue carthaginoise en deux ou trois jours. Nous, enfans, nous consolions ce professeur de notre mieux : nous le suppliions de ne pas irriter ses nerfs par ce douloureux souvenir d'une faute irréparable. Le vieillard fermait brusquement son Tite-Live et répétait avec un accent de douleur aiguë : *Ne pas avoir marché sur Rome après Cannes!* et il citait à l'appui une foule de savans, le père Rapin, l'abbé Lebatteux, l'abbé Rollin, qui tous auraient marché sur Rome, et l'auraient prise, comme lui, s'ils eussent été à la place d'Annibal. A l'époque où ces rhéteurs florissaient, on vivait beaucoup plus dans l'histoire ancienne que dans l'histoire présente; on dédaignait les faits domestiques et contemporains. Un point de controverse chronologique, pourvu qu'il fût âgé de quinze ou dix-huit siècles, suffisait au bonheur d'un savant. Beaucoup ont vécu sur le gouffre de Curtius, d'autres sur le serpent de Régulus, d'autres encore sur la comète de Jules César : tous se sont réunis dans un commun examen, pour accuser Annibal de s'être laissé corrompre par les délices de la Campanie. Un nombre infini de volumes ont été publiés, en ce temps, pour déterminer le plus ou le moins de culpabilité d'Annibal ; car personne n'a jamais songé à le justifier d'une faute si évidente. Aujourd'hui, ces graves récriminations sont tombées en désuétude. Les savans s'occupent fort peu d'Annibal, et les jeunes professeurs de rhétorique, plus tolérans que leurs devanciers, ont bien voulu permettre à Annibal d'être plus instruit qu'eux, en fait de guerre. Le moment est donc venu d'éclaircir, sans passion, ce grave débat : les vieilles rancunes sont assoupies; les esprits sont mieux disposés à juger ce grand procès antique; la justification du héros carthaginois sera tardive, mais n'en sera que plus éclatante; il fallait que tôt ou tard cette grande mémoire fût lavée d'une tache jugée indélébile jusqu'à ce jour. C'est un jeune professeur de rhétorique au séminaire du Vatican, qui a eu la bonté de mettre à ma disposition les matériaux de ce nouveau chapitre d'histoire, trouvés dans la bibliothèque des archives de Saint-Pierre. Je n'invente pas, je traduis, ou à peu près, comme on traduit toujours.

I.

Annibal est la plus grande figure de l'antiquité. Alexandre n'a jamais fait que des conquêtes faciles ; il n'a vaincu que des armées de femmes : il a jeté un coup d'œil sur l'Italie, et il a reculé; le chemin de Babylone et de Tarse lui sourit ; il aimait mieux se baigner dans le Cydnus, que dans le Tibre; il craignait moins Darius que le consul Papirius Cursor. Annibal dédaigna, lui, tout ce qui était facile ; il rêva l'impossible de son temps, et en fit une réalité. Enfant, il jure, entre les mains de son père, une haine immortelle aux Romains; sa haine grandit avec lui; à vingt-cinq ans, il demande une épée et quelques soldats; on les lui donne. Alors il conçoit un plan de campagne, comme l'histoire n'en offre point de pareils. Il traverse l'Espagne et la Gaule, en livrant une bataille continuelle. Il bat les Gaulois et s'en fait des auxiliaires; il entraîne avec lui ces vieux ennemis de Rome qui se souviennent de Brennus. Jamais une armée ne se composa d'élémens plus divers. Chaque nation avait donné son contingent de guerriers au général carthaginois, depuis le désert de Barca jusqu'aux Alpes. Annibal, avec sa politique astucieuse, sa volonté d'Africain, son éloquence de feu, tenait en rigoureuse discipline toutes ces peuplades rivales, réunies un moment contre l'ennemi commun. Il leur promettait un butin immense, le partage des terres, le trésor du monde enfoui au Capitole. Il leur permettait aussi des plaisirs et des fêtes pour récompenser leur continence guerrière. Lui-même il donnait l'exemple de cette mâle vertu du soldat; le jeune et ardent Africain ne s'abandonnait jamais aux séductions qui amollissent; il dormait sur la dure, aux pieds de ses sentinelles, se levait avant l'aube pour visiter son camp, partageait son pain avec ses soldats, et buvait , avec eux, l'eau du torrent, dans le creux de sa main. Quand les ennemis se furent abaissés devant son épée, les Alpes s'élevèrent devant ses pas ; nouvelle victoire à remporter, plus rude que celle de Sagonte. Jamais général n'eut une plus étrange bataille à livrer, et avec les soldats les moins aptes du monde à s'en tirer avec honneur

Annibal avait dit à son armée, épuisée de victoires, de privations et de fatigues : Voilà les Alpes, voilà le terme de vos travaux ; encore un pas, et vous êtes au but !

Les Alpes se dressèrent, comme un glaçon polaire , du sol aux nues. La bataille commença. Les deux tiers des soldats d'Annibal n'avaient jamais vu ni la neige ni les glaçons.

Alors , dans ces énormes glaciers , qui montaient aux nues par échelons gigantesques, on vit s'avancer les enfans du désert d'Angola, qui frissonnaient sous leur chlamyde ; les noirs Almoravides du pays antique de Téchor, les Mores de Zala ; les sauvages tribus des Lumtunes qui brûlent sous le tropique du cancer; les guerriers basanés de Barca et de Levata, qui vivent dans les sables à l'occident de la chaîne libyque. Tous ces fils du chaud Orient escaladaient les Alpes. Annibal à leur tête; le jeune général n'avait jeté qu'un léger sayon de pâtre gaulois sur ses épaules brunes et nues; les glaçons pendaient en grappes de sa barbe et de ses cheveux; nul n'osait se plaindre à côté de lui; tous le suivaient, les yeux fixés sur le lion de Carthage, qui rayonnait aux enseignes, et qui déjà semblait défier la louve de Rome. De temps en temps d'horribles fracas suspendaient la marche de l'armée; c'étaient des avalanches monstrueuses qui emportaient avec elles les soldats, les chevaux, les éléphans; les Alpes se défendaient ainsi contre cette invasion de barbares. Mais les barbares montaient toujours; un geste d'Annibal retirait les soldats, les chevaux, les éléphans, du fond des abîmes. Ni les sapins qui mugissaient à la tempête d'hiver ni secouaient les glaçons en

lambeaux comme une grêle; ni les tourbillons de neige massive; ni les torrens qui entr'ouvraient le gouffre de leurs lits sous les pieds des assiégeans; ni les puissantes haleines qui soufflaient de toutes les cavernes, rien n'arrêtait cette escalade héroïque. Un matin, à l'aube, l'avant-garde gauloise planta l'étendard du gui et du coq essorant sur le dernier pic des sommets alpins. Une immense clameur druidique roula aux abîmes; les Titans africains répondirent par des rugissemens de tigres, et s'élancèrent, avec des bonds prodigieux, sur les derniers gradins qui touchaient au ciel. Le plateau culminant se couvrit de toute cette armée qui tenait enfin sous ses pieds les Alpes vaincues. Annibal, sur son dernier éléphant, montra de la main à ses soldats, ces magnifiques campagnes de Lombardie, arrosées par l'Eridan, et semblait leur dire : Voilà le prix de vos travaux. Ce fut alors une explosion nouvelle de cris délirans et sauvages. Les noirs enfans de Barca, la tête couverte de lin roulé, retombant, à double bandelette, sur les épaules, les bras allongés sur les piédestaux granitiques, la face immobile et tournée au soleil, ressemblaient à une armée de sphynx vivans, que l'Egypte envoyait à Rome, et qui faisaient une halte sur les monts.

L'Afrique roula comme une noire avalanche du haut des Alpes sur l'Italie. Un air tiède et embaumé ranima les soldats d'Annibal. Ils se ruèrent en délire sur ces jardins de fleurs qu'ils regardèrent comme leur conquête. Deux armées consulaires, envoyées contre eux, furent anéanties à la Trebia et au Tésin. Alors, dans l'ivresse de deux victoires, ces hommes demandèrent à grands cris les terres promises, le repos mérité, les fêtes attendues, les femmes italiennes, les vins du midi, tout ce que le vaincu devait au vainqueur. Une sédition éclata dans l'armée; les nations rivales qui la composaient, se réunirent dans la manifestation commune des mêmes vœux. Ce fut Magon, frère d'Annibal, qui fut chargé par les mécontens de formuler la plainte de l'armée au général carthaginois.

— Frère, dit Magon, les soldats murmurent; ils réclament l'exécution de tes promesses. Le jour du repos et du plaisir est-il venu pour eux?

— Je tiendrai ce que j'ai promis, répondit Annibal. Nous sommes aux portes de Rome. Il faut donner un dernier coup d'épée, et l'Italie est à nous.

Et le général carthaginois courut à cheval dans les rangs de son armée, parlant avec fierté aux Africains, avec finesse aux Espagnols, avec franchise aux Gaulois, avec éloquence à tous. Il apaisa la sédition, et entraîna ses combattans sur les crêtes et dans les gorges des Apennins étrusques. Là un nouvel ennemi attendait l'armée, l'épidémie des maremmes. Annibal lui-même fut frappé à l'œil droit par le démon de l'air. Quand il se releva, convalescent, de son lit de roche, ce fut pour tirer l'épée contre les nouvelles légions qui l'attendaient sur le lac de Trasimène. Carthage fut une troisième fois victorieuse. Maintenant Rome est à nous, dit Annibal à ses soldats.

Mais Annibal connaissait trop bien le secret de sa faiblesse, pour tenter un coup décisif contre cette puissante Rome, si redoutable encore par la ceinture de ses remparts et le désespoir de ses enfans. Il se dirigea vers l'Adriatique, dans l'espoir de trouver une flotte carthaginoise et des secours attendus. L'habile général n'avait pas encore appris à connaître sa patrie. Les orateurs du sénat de Carthage, qui parlaient fort bien et ne se battaient pas, commençaient déjà leur opposition contre Annibal. Cette rayonnante gloire de jeune homme offusquait les yeux des sénateurs. L'un d'eux préparait ce fameux dilemme, « ou Annibal est victorieux, comme il s'en vante, et il n'a pas besoin de secours, ou il est vaincu, et, dans ce cas, il ne doit songer qu'à la retraite. » Ces sortes d'argumens avaient eu grand succès au sénat de Carthage. — Ils ne savent pas, disait Annibal avec mélancolie, ils ne savent pas que trois victoires sont aussi funestes qu'une défaite! A la bataille d'Héraclée, Pyrrhus avait vingt-huit mille soldats; il en perdit la moitié et gagna la bataille. Encore une victoire pareille, dit-il, et je suis perdu.

L'armée carthaginoise longea les rives de l'Adriatique. Les places fortes se fermaient à son approche. Annibal réprimait chaque jour une sédition nouvelle. Ses soldats n'avaient devant eux qu'une mer nue, une campagne désolée; cette vie monotone, qu'ils ne comprenaient pas, leur semblait une dérision après les brillantes promesses du chef. Il fallut s'avancer, pour trouver des vivres, vers la Pouille et le Picenum. Il fallut ensuite supporter les ennuis de la stratégie de Fabius *Cunctator*, le prudent inventeur des marches et des contre-marches. Aussi l'annonce d'une bataille décisive fut-elle saluée par les acclamations de l'armée d'Annibal. C'était une dernière victoire à remporter; Annibal l'obtint de ses soldats. Quarante mille Romains et un consul tombèrent dans les plaines de Cannes; mais de tels hommes et tant d'hommes en tombant décimèrent les vainqueurs.

C'est alors, ont dit quelques historiens, qu'il fallait marcher sur Rome. Tite-Live, cet illustre fabuliste, a inventé un certain orateur qui dit à Annibal : *Tu sais vaincre, mais tu ne sais pas profiter de la victoire.* Annibal connaissait l'état et l'esprit de son armée. Il savait qu'après une pénible marche dans les Abruzzes, il trouverait, au bout, cette fière Rome qui félicitait Térence Varron *de n'avoir pas désespéré de la république* après le désastre de Cannes : mot sublime qui relevait le moral des vaincus, et préparait les funérailles de Sagonte sur le mont Capitolin. Vainqueur à Cannes Annibal éprouva cette immense joie de la vengeance accomplie, qu'il jura d'assouvir sur les autels domestiques. Il avait saigné Rome aux quatre veines; mais, épuisé lui-même par ses efforts, il ne devait pas se jeter étourdiment, comme une holocauste d'expiation, sur le mausolée de Paul-Emile. Son armée, d'ailleurs, ne l'aurait pas suivi; elle demandait à grands cris son jour de fête : Annibal le lui donna. Jamais repos ne fut mieux mérité.

L'armée carthaginoise était entrée dans ce beau pays qui a reçu le nom de Campanie-Heureuse. L'avant-garde des cavaliers numides, qui longeait les rives du Vulture, poussa une grande clameur de joie en découvrant la cité de Capoue, couchée mollement sur son amphithéâtre d'aromates et de rosiers, comme ses sœurs aînées, Pæstum et Sibaris. C'était un soir de printemps; le soleil s'inclinait derrière les montagnes de Cannes. L'air ressemblait à de l'or fluide; la fraîcheur montait des peupliers et des eaux vives du Vulture voisin; les grands pins murmuraient comme les vagues de Baïa; les collines exhalaient leurs trésors de parfums. Ce doux nom de Campanie-Heureuse semblait retentir partout avec sa molle désinence latine, avec sa mystérieuse volupté. L'armée carthaginoise salua la belle Capoue, et Annibal la livra comme une maîtresse à ses soldats.

La cité-femme semblait sourire à ces indomptables amans qui venaient à elle de toutes les régions où naissent les voluptés puissantes, de la Gaule méridionale, de l'Espagne, de Barca. Elle étalait, avec complaisance, ses deux rotondes de marbre, comme une bacchante qui rejette le voile de son sein : elle élevait ses colonnes blanches d'ordre Pæstum, comme autant de bras lascifs qui se préparaient aux étreintes d'amour; elle chantait les hymnes érotiques, recueillis par la Grande-Grèce aux théories de Délos; et, pour se consoler de l'absence de la mer, elle se baignait dans l'azur du ciel.

Comme toutes les belles femmes de ce temps, Capoue se plaisait aux amours infidèles. Amante soumise par la force aux Romains ses maîtres, elle avait vécu quelque temps avec eux dans une résignation indolente et voluptueuse. Tout à coup elle s'était éprise d'Annibal, ce héros de trente ans, qui se grandissait de toute la taille de ses victoires. Ce n'était plus ici un de ces Campaniens efféminés, qui, jeunes encore, se souvenaient à peine de leur sexe; c'était l'Africain, le fils de cet Hamilcar Barca, qui donna son nom au désert où le même sang coule dans les veines de l'homme et du lion.

Lorsqu'on annonça que l'illustre Carthaginois était arrivé des rives de l'Aufide aux rives du Vulturne, Capoue ouvrit ses portes, et envoya pour le combattre une armée plus redoutable que celle de Fabius, une armée de femmes. Au nom d'Annibal, les jeunes filles de Casilinum, les courtisanes grecques de la Basilicate, de Tarente et de Neapoli, les filles du Samnium, qui vendaient des parfums au marché du Séplasia, se précipitèrent toutes sur la grande voie, pour contempler ces hommes de fer, qui avaient écrasé sous leurs pieds les deux plus grandes choses qui fussent au monde, les Alpes et Rome. L'armée victorieuse arriva devant Capoue au coucher du soleil.

En tête marchaient les cavaliers gaulois, nus jusqu'à la ceinture; tous de haute taille et couronnés de cheveux blonds, ils avaient entrelacé aux cols de leurs chevaux des branches de chêne et d'olivier; ils avaient mis au fourreau leurs sabres recourbés, et suspendu leurs boucliers en croissant à l'anneau de la selle. Ils balançaient gracieusement de la main droite les ceps de vigne enlevés aux centurions sur quatre champs de bataille. Le jeune Iturix, qui blessa Paul-Emile, se faisait remarquer parmi tous ces cavaliers; c'était lui qu'on nommait le vexillaire gaulois. Il portait l'étendard du coq et du gui. L'oiseau national semblait s'envoler d'un nid de feuilles de chêne. Autour d'Iturix s'agitait l'escadron de cavaliers de Marseille. Ceux-là n'avaient pour vêtement qu'une large braye de laine fine. Le bonnet phrygien, écarlate, couvrait négligemment leurs cheveux noirs et bouclés. Leur vexillaire portait une bannière d'azur sur laquelle étaient brodés, en or, le hibou de Pallas et une proue de trirème. Ces jeunes gens avaient été entraînés sur les pas d'Annibal par l'amour de la guerre et de la chasse; ils étaient braves au combat, indisciplinés dans les marches, impatiens du joug militaire, tumultueux et railleurs comme les Athéniens, dont ils avaient reçu les traditions. En ce moment ils chantaient ces hymnes thessaliens que la vieille Phocée avait appris à sa fille gauloise; et les strophes de la divine langue d'Homère, ainsi chantées par ces soldats musiciens, ravissaient les filles de Capoue, qui jetaient devant eux des fleurs, du thym, du genêt et des branches d'olivier.

Arrivaient ensuite les cavaliers de Numance et de la Bétique; ils étaient couverts d'une veste blanche bordée de pourpre, ils étaient armés d'une épée courte, droite, et à double tranchant : l'ennemi, frappé de cette arme, ne se relevait plus.

De même qu'un détroit sépare l'Espagne de l'Afrique, ainsi un grand espace séparait ces Espagnols de l'armée carthaginoise. L'intervalle était rempli par le flot tumultueux des frondeurs des îles Baléares. Après eux ondoyaient les cavaliers numides, Magon à leur tête. Annibal marchait au centre de son infanterie. Ici, le spectacle était merveilleux : on aurait cru voir marcher des légions romaines. Tous les soldats avaient revêtu les dépouilles des vaincus. Les Carthaginois portaient les armes, les casques, les cuirasses des *vexillaires* tués à la Trébie, au Tésin, à Trasimène, à Cannes. Chaque soldat montrait sur son armure le trou sanglant d'où s'était échappée l'âme d'un Romain. Annibal montait un étalon d'un noir d'ébène; il avait revêtu la casaque rouge du consul Sempronius, qu'on avait trouvée suspendue à la porte Décumane du camp de Trasimène. Le jeune héros, avec sa mâle figure, sa grâce de cavalier numide, sa tête une inondée de boucles de cheveux noirs, ressemblait à un de ces dieux que l'Egypte créa, et dont les sculpteurs thébains popularisaient les images sur un bloc de granit basalte. Un

long cri mélodieux salua le vainqueur de Rome, et comme Annibal répondait par un signe de la main portée à sa bouche, on vit une jeune femme s'élancer de la foule, et lui offrir une couronne de laurier. C'était Olympia, la plus belle entre toutes les Campaniennes, âme de feu dans un corps d'ivoire, une de ces existences qui paraissent fabuleuses de nos jours, parce que nous avons réduit le plaisir à des proportions trop raisonnables, parce que nous avons eu le malheur de prendre notre monde et la vie au sérieux. Olympia, la jeune Grecque de Tarente, avait une somme immense de bonheur à donner aux hommes d'élite, et elle remplit sa mission avec une générosité touchante. A vingt-six ans elle était riche comme la favorite du satrape. Sa maison suburbaine respirait déjà cette voluptueuse opulence qui, plus tard, illustrait toutes les résidences maritimes du golfe de Baïa. Les artistes de Tarente, de Corinthe, de Ségeste, de Taorminum avaient reçu dans cette demeure une hospitalité complète; c'est là que Cléomène, Traséas, Apollodore, avaient ciselé la Vénus victorieuse qu'on adorait à Capoue, la Danaë du temple de Ségeste, l'Erigone du temple de Bacchus à Tarente, l'Amphitrite du temple de Neptune à Métaponte. Olympia, la divine mortelle, avait posé pour toutes ces déesses, et les adorateurs, courbés devant leurs autels, et laissant mourir d'amour leurs regards sur les saintes et voluptueuses images, encensaient Olympia qui avait prêté sa chair au marbre de Paros. Les artistes, plus heureux encore que les adorateurs, avaient pu mettre en réalité la fable de Pygmalion; et quand ils s'étaient épris de violens désirs pour leurs simulacres muets et froids, ils se retournaient vers la déesse vivante, mollement couchée sur des coussins de pourpre, tissus dans la Campanie, et qui rendaient jalouse la ville de Tyr.

Telle était l'adorable femme qui vint, aux portes de Capoue, enchaîner à ses pieds le jeune héros carthaginois. Dès ce moment, Annibal suivit des yeux Olympia jusqu'aux portes de Capoue. Rien ne put détourner ses yeux de cette femme; et lorsque le sénat de la ville vint présenter ses hommages au vainqueur, dans une harangue éternelle, selon l'usage de des temps, Annibal n'écouta l'orateur patricien qu'avec une distraction marquée; il ne put même répondre qu'avec embarras et brièveté, lui si éloquent toujours: « Je vous rends grâce de vos bonnes paroles, dit-il, l'univers ne compte que trois villes, Carthage, Capoue et Rome; bientôt, il n'en restera que deux. » Ecoutant ou parlant, il ne cessait de regarder, dans son cortége, la belle Olympia, qu'on aurait prise pour la reine de Capoue; elle se laissait facilement distinguer des autres femmes par sa taille, sa robe de pourpre, ses épaules d'une blancheur incomparable, ses cheveux tout étincelans de reflets d'or. Les Gaulois, en passant devant elle, saluèrent cette jeune Grecque aux yeux bleus, qui leur rappelait les filles de leur doux pays.

Le crépuscule donnait ses dernières lueurs, lorsque l'armée entra dans Capoue. Aussitôt, depuis la porte de Rome jusqu'à la porte de Néapoli, dans une étendue de trois mille pas, toutes les îles s'illuminèrent de torches de résine, comme aux fêtes de Bacchus, et ce fut encore alors un spectacle plus merveilleux. Les armes, les cuirasses, les visages de ces soldats d'Afrique et d'Europe se colorèrent de reflets rougeâtres; on aurait cru voir une armée tartaréenne sortie de l'Averne voisin; les femmes campaniennes se ruaient avec la frénésie des bacchanales, au milieu des escadrons gaulois, en agitant les thyrses et les pommes de pin. Les clairons jouaient, par dérision, l'air du *Tibicen*, de Caius Duilius; les fils de Marseille chantaient l'hymne *Io pharo! Io Bacche!* Capoue était en délire. La nuit descendait avec tous ses mystères des fêtes de la bonne déesse. Le lion de Carthage rugissait d'amour, et ne rencontrait que des sourires. Le marché du *Seplasia* avait épuisé tous ses parfums sur les chevelures. Puis, les torches s'éteignirent, et les prêtres fermèrent les temples des dieux immortels.

Annibal avait confié à Magon la garde de la ville; il était entré en maître dans la maison de Stenius et Pacuvius, de la famille de Céler. Deux esclaves lui servaient des pommes d'or de Sorrente, et des vases de vin nommés *obbe calene* dans la Campanie: auprès de lui était Iturix le Gaulois, son meilleur ami.

En ce moment, une esclave cubiculaire déposa devant Annibal un rouleau de papyrus scellé. Annibal rompit le sceau et lut:

« *In me ruens Venus deseruit Cyprim.*
Mars, festina.

— Par Neptune! dit-il; ces lettres sortent de l'antre du Sphynx ou de la grotte des Sirènes.

— C'est une trahison, dit le Gaulois; nous ne sommes pas éloignés du défilé où le consul Pontius tomba dans une embuscade.

Annibal réfléchit un instant.

— Iturix, poursuivit-il; c'est peut-être une colombe de Vénus qui m'apporte ce message?

— Les colombes nous servent de piéges, à nous Gaulois, pour prendre les aigles vivans.

— Que l'aigle soit pris si cela est dans les destins, dit Annibal en se levant de table.

— Que ton père Neptune te garde des embûches de la nuit! L'ombre du fourbe erre autour de toi.

— Tu seras mon compagnon: que dis-tu, Iturix?

— Toujours avec toi quand il y aura un Romain à tuer.

— Ceins ton glaive espagnol, Iturix: l'arme gauloise est mauvaise pour les périls de cette nuit.

— Je suis prêt.

— Viens, et suivons la colombe.

Annibal ceignit sa tête d'un voile roulé, dont les deux bouts retombaient sur ses épaules; il ne garda qu'une légère chlamyde, et sortit avec le Gaulois. L'esclave cubiculaire marchait en avant de quelques pas et portait une torche de résine.

— Il ne me manque, disait Annibal en riant, que le joueur de flûte pour ressembler à Caius Duilius. Ces Romains, qui passent pour des hommes graves, font souvent des choses bouffonnes. Leur Caius Duilius nous prend, par surprise, deux vieilles trirèmes qui nous embarrassaient, et, pour récompenser ce consul naval, on décrète au sénat que Caius Duilius ne sortira de nuit qu'accompagné d'un porte-flambeau et d'un joueur de flûte. Cela devait bien gêner ce consul dans ses promenades de nuit: voilà une récompense qui ressemble bien à une punition.

L'esclave éteignit sa torche et s'arrêta sur le seuil d'une maison peinte au safran. La porte s'ouvrit. Annibal et Iturix allaient entrer ensemble, lorsqu'à un signe d'inquiétude que fit l'esclave en se plaçant devant le Gaulois, Annibal comprit que l'accès de la maison n'était permis qu'à lui seul.

— Bien! dit le Gaulois; je veillerai. » Annibal entra.

II.

A la première heure du jour, de vagues inquiétudes se répandirent parmi les chefs de l'armée. On faisait des rapports secrets à Magon et à Maharbal; on disait que des trahisons se préparaient dans la maison d'un citoyen nommé Perolla, et qu'un poignard invisible menaçait Annibal. Magon s'était rendu, les ténèbres favorisant, chez Stenius et Pacuvius Celer, pour donner de sages avis à son frère; il n'avait trouvé qu'Isalca, le chef des Gétules, accouru, lui aussi de son côté, pour porter ses avertissemens au général carthaginois. Magon et Isalca montèrent, silencieux, la voie Tifata, qui conduisait à la citadelle, et ils prêtaient l'oreille au moindre murmure de la nuit: mais rien ne justifiait leurs craintes. Capoue dormait de ce sommeil profond qui suit les veillées des fêtes de Saturne. Autour des temples, dans les bois consacrés aux dieux immortels, on entendait comme des plaintes et des soupirs mystérieux que Magon attribuait aux génies invisibles protecteurs de la Campanie [illegible]. Les deux guerriers traversèrent la grande place de l'Hécathéon, où depuis fut bâti le fameux amphithéâtre de Capoue, et, à l'angle du c[illegible] voisin, ils rencontrèrent Iturix qui veillait, debout sur le seuil d'une maison.

— Mon frère, où est mon frère? dit Magon au Gaulois.

Iturix fit le geste de la déesse Muta, en croisant l'index de la droite avec ses lèvres.

Magon entraîna vivement le jeune Gaulois sur la place de l'Hécathéon.

— Quelle voix ennemie a conduit Annibal dans les embûches de cette maison? dit le Carthaginois à Iturix.

— La Campanienne, répondit le Gaulois.

— Quels indices as-tu de sa trahison ou de son amitié? Faut-il violer le seuil des divinités hospitalières? Faut-il laisser la porte fermée aux profanes?

— J'ai entendu les sons de la lyre grecque; j'ai respiré les parfums qui montaient de la *nymphée*, et quatre heures se sont écoulées depuis que la lyre est muette, depuis que le feu s'est éteint sur les trépieds du bain. Allez et soyez joyeux; je veillerai jusqu'aux premiers chants des clairons de Diane. Soyez aussi de bonne confiance dans le cœur et l'œil du Gaulois.

En disant ces choses et quelques autres encore, ils adoucirent leurs inquiétudes. L'aube qui verse la gaîté à ceux qui ont eu la veillée triste, blanchissait le faîte des îles. Magon donna un sourire aux divinités qui président au jour; et montrant à Iturix un nom écrit en lettres grêles et rouges sur la pierre ostiaire, il lui dit: Retirons-nous au loin, et respectons les mystères de la nuit. Allons!

Le nom écrit était celui-ci: OLYMPIA.

Cependant les clairons des Gaulois vigilans sonnaient sur les murs de la haute citadelle; tout dormait encore dans la ville voluptueuse. On ne voyait, sur la voie romaine qui la traversait, qu'un groupe joyeux formé par les jeunes Maures de Barca et les enfans de Marseille; ils allaient chasser ensemble dans le bois de chênes et de lauriers-roses qui couronnait le mont Tifata, et les Marseillais chantaient l'hymne à Diane *Venatrix* qu'ils apportaient du plus beau temple que la déesse eût dans la Gaule. Les marchandes de Casilinium arrivaient sur le Seplasia. Les desservans des temples puisaient l'eau du sacrifice aux fontaines pures encore des souillures du jour, et ils ouvraient les portes des temples des dieux.

D'heure en heure la ville s'animait et se faisait bruyante, mais c'était l'agitation indolente d'un peuple qui se réveille pour le plaisir, et qui répugne aux dures obligations du travail. On disait qu'Annibal devait donner des jeux et un festin publics, et que le jeune héros allait paraître, en costume de consul romain, sur la grande place de l'Hécathéon. Les rues se jonchaient de fleurs, les îles se festonnaient de verdure; l'encens brûlait sur le péristyle des temples; les prêtres couronnaient de roses et de myrte les statues de leurs divinités. Déjà le sénat en masse s'était rendu devant la maison des Celer, où, disait-on, Annibal se reposait, pour la première fois, du voyage du monde. Le sénat et le peuple gardaient le plus profond silence, et ils attendaient impatiemment que l'ostiaire de Pacuvius ouvrît la maison où dormait le vainqueur de Cannes.

Les sénateurs étaient presque tous des jeunes gens que la débauche avait vieillis, et qui justifiaient ainsi un titre que l'âge leur eût refusé. Le chef du sénat répétait sa harangue qui devait être courte, pour ne fatiguer ni le héros, ni l'assemblée, ni l'orateur. Cependant la porte de Pacuvius ne s'ouvrait pas.

Non dans cette maison, mais dans une autre, Annibal était couché sur un lit de pourpre, et il écoutait une voix douce comme le son de la vague ionienne qui meurt dans le golfe de Tarente. Cette voix parlait la langue divine inventée pour les dieux, les héros et l'amour.

— Fils d'Hamilcar, disait-elle, quand ton pied aura touché le chemin de Nola, tu auras oublié Olympia, la Grecque.

— Et Olympia m'aura oublié, dit Annibal.

— J'oublie, je ne trahis pas; les dieux m'ont ainsi faite. Si je n'eusse aimé qu'un homme, j'aurais rendu malheureux tout ce que le ciel des deux Grèces a fait éclore de grand parmi les mortels.

— Et moi aussi, Olympia, je serais mort d'amour à tes pieds; ce que n'ont pu faire six consuls, tu l'auras fait, toi, faible femme! Que de remerciments ne te dois-je pas!

— Ils m'ont tous parlé ainsi, ceux qui m'ont aimée.

— Et tu n'en as jamais aimé un seul?

Olympia mit ses bras d'ivoire en guise de collier au cou d'Annibal et lui sourit, en secouant sur son front ses longues boucles de cheveux.

— Jamais un seul? reprit Annibal.

— Jamais! dit Olympia avec un nouveau sourire, un sourire divin.

— Et que fais-tu de ta beauté?

— Je rends les dieux jaloux de tous mes amans?

— Et tu n'es pas heureuse, toi?

— J'attends. Je cherche. J'espère. Voilà mon bonheur. Ah! je paierais de tout l'or de mon épargne un seul de ces éclairs de volupté que j'ai vu luire sur le front de l'homme!... c'est ainsi!... Puissent les dieux verser la consolation dans mon cœur!... Annibal, as-tu vu des femmes comme moi; dis?

Un sourire de sphinx contracta la figure basanée du jeune Africain. Olympia répéta sa demande.

— Femme, dit Annibal, lorsque j'étais enfant, mon père me fit descendre dans le temple sous-marin de Typhon, le dieu vengeur, le dieu du mal. Un prêtre de la ville d'Hermès immola un taureau noir sur l'autel, et remplit du sang de la victime une grande cuve de porphyre. Ce sang, à la lueur des torches, ressemblait à un fleuve de votre Tartare; je le considérai long-temps, et je crus en voir sortir des flammes. Nous n'étions que trois dans le temple : mon père, le prêtre et moi. Autour de nous se dressaient d'énormes statues de granit noir, avec des faces horribles et des couronnes de serpens; devant l'autel était peinte, sur un fond de sang, la grande image de Typhon, qui, les lèvres gonflées de colère, secouait sur nous les lanières de son *fléau*; je croyais entendre siffler à mes oreilles l'âme infernale de ce dieu, car le vent de la nuit tourmentait les vaisseaux dans le port, et jouait dans les cordages. La flotte de Carthage s'agitait sur nos têtes, et le temple sous-marin était plein de bruits mystérieux et terribles qui lui venaient de la tempête et de la mer. C'est là, devant ce prêtre, devant ces redoutables images, devant ce fleuve de sang, et dans cette formidable nuit, que mon père me demanda un serment. Mon père n'était pas la figure la moins imposante de ce tableau. Ses yeux noirs lançaient des flammes, sa barbe s'agitait sur sa poitrine comme une toison à la gueule d'un tigre; il me tendait une de ces antiques et lourdes épées que les soldats de Cambyse ont laissées dans les sables d'Ammon. Je me précipitai sur cette arme avec une furie fiévreuse, je la soulevai de ma main d'enfant, et prenant à témoin les divinités de la nuit, les génies du grand désert, les simulacres du temple, je jurai à la ville de Rome une haine de sang et de mort. A ma voix, les trirèmes carthaginoises tressaillirent sur ma tête; le vent souffla du désert, comme pour me favoriser, et pousser la flotte à la mer Tyrrhénienne; les échos du temple m'applaudirent; le taureau du sacrifice exhala son dernier mugissement; je crus entendre le dernier soupir de Rome, la ville abhorrée! Mon père me serra sur sa poitrine, et ses augustes larmes brûlèrent mon front.

Dix ans se sont écoulés depuis cette nuit solennelle jusqu'au jour tant désiré, où je partis pour attaquer Sagonte, la ville alliée des Romains : ces dix ans n'ont fait que continuer cette nuit. Mes rêves de solitude et de sommeil étaient tous à Rome; je n'avais qu'un souvenir, mon serment; qu'une idée, la vengeance. Mes regards dévoraient la mer qui me séparait de l'Italie; chaque jour, et cent fois le jour, je traçais avec mon épée, sur le sable du rivage, de longues lignes qui figuraient ma route de l'Afrique à Rome, ce demi-cercle immense qui commençait à Sagonte et finissait à Tarente. Ose me demander maintenant, Olympia, si j'ai livré un seul instant de ma jeunesse aux plaisirs. La seule femme que j'aie poursuivie, c'est Rome; elle a eu toutes mes pensées de dix ans; j'aurais craint de donner à cette passion de haine une rivale d'amour; le nom de Rome roulait continuellement dans ma bouche; il n'y avait pas d'autre place pour un autre nom. Ce n'est qu'après avoir frappé quatre fois au cœur cette ville maudite, que j'ai laissé tomber un regard sur le visage d'une femme, sur le tien, belle Olympia. Que les destins soient bénis!

Olympia effleura de ses doigts caressans les cheveux noirs et rudes d'Annibal.

— Tu es un héros, un dieu, lui dit-elle; tu mérites l'amour d'une déesse. Il y a des nymphes belles et chastes qui habitent les grottes marines de Néapoli; quand tu passeras sur le sable d'or de leur golfe sacré, sans doute, la plus belle de ces immortelles t'appellera par ton nom, et te montrera son lit nuptial d'algue vive et de coquillages d'argent. Ces nymphes chantent comme des syrènes; elles savent les vers du berger de Syracuse; elles te les diront, dans la langue de l'Hellénie; elles te donneront des pommes d'or, dans des corbeilles de cristal, et tu connaîtras, avec elles, ces amours de l'Olympe que les dieux révèlent aux héros mortels, en récompense de grands travaux accomplis.

— Olympia, dit Annibal, crois-tu que ces nymphes soient plus belles que toi?

— Garde-toi de mal parler des divinités!..... Moi, je ne suis qu'une mortelle, et je ne puis rien te donner, pas même mon amour, car je ne veux pas mentir devant mes dieux comme d'autres femmes le feraient. Si tu n'étais qu'un jeune statuaire de Corinthe ou de Mitylène, je pourrais te dire que je t'aime, et te tromper par pitié. Ces jeunes gens veulent toujours qu'une femme les aime, que ce soit mensonge ou réalité. Mais, avec toi, avec toi qui gardes dans ton front les soucis de l'univers; avec toi qui ne peux t'inquiéter de ce qui se passe dans le cœur d'une pauvre femme; avec toi qui mérites une parole vraie, parce que tu es grand comme un dieu, je veux être sincère, comme la suppliante aux pieds des autels. Annibal, je t'admire, et je ne t'aime pas; je n'aime personne, Annibal. Je croyais pourtant que je t'aimerais; et ce matin encore, je me disais : Oh! qu'il est doux, qu'il est beau d'avoir cet homme à ses genoux, là, comme un enfant! d'enchaîner avec mes doigts ce lion qui a bondi du désert sur mon lit d'ivoire! Quand j'enlace mes bras à ton cou, et que ta voix murmure des paroles langoureuses à mon oreille, je te vois à Cannes et à Trasimène, terrible comme le dieu de la Thrace, lançant des rayons de terreur, agitant deux armées avec un seul regard, roi du monde, rival du ciel! Il me semble alors que mon enthousiasme pour tant de gloire va me donner un tressaillement de volupté; il me semble que je vais m'élever à la puissance de ton délire d'amour. Hélas! je suis toujours ce que j'étais, heureuse de ton bonheur, malheureuse de mon néant. Mais, au moins, cette épreuve est la dernière; nul homme, désormais, ne me donnera ce qu'Annibal n'a pu me donner : c'est une sorte de consolation pour moi; et je te remercie de m'avoir révélé toute ma misère, dans tes embrassemens de héros. Si tu me quittes, ma pensée te suivra, comme une amie invisible. Si tu restes, je serai ton esclave; je te servirai, comme aujourd'hui, à ce *triclinium* hospitalier; je jouirai de vivre dans ton ombre, d'écouter ta voix harmonieuse, et pourtant si formidable dans les mêlées; de baiser cette main droite qui a terrassé des géans; d'avoir un sourire de ce visage, qui a passé comme un météore d'effroi dans l'univers.

Deux larmes limpides et brillantes comme des perles d'Ophir roulèrent sur les joues d'Olympia : le héros cueillit avec ses lèvres ces deux bijoux de femme, et se leva en jetant un regard sur une trombe de soleil qui, soudainement, illuminait la cour sombre de l'*impluvium*.

— Femme, dit Annibal, le soleil, mon père, m'avertit de mes retards; une armée et le monde m'attendent. Que Vénus et les Grâces décentes te gardent ta beauté! je salue tes pénates hospitaliers; ils m'ont été propices et doux.

Disant ces mots, il ceignit sa tête d'un bandeau de pourpre, dont l'agrafe faisait jaillir la plume d'un aigle tué sur les Alpes. Il jeta négligemment sur son dos la casaque consulaire, et fit un pas vers l'*atrium*.

— Ainsi tu pars? dit la jeune femme avec une voix si douce qu'elle semblait amoureuse.

Annibal fit un signe d'affirmation.

— Et quand te reverrai-je? dit Olympia.

— Aux premières ombres du soir, répondit Annibal à voix basse.

— Non; demain, aux premiers rayons du jour.

— Qu'il soit fait selon ta volonté!

Annibal sortit. Il était soucieux comme après une défaite, et ce front héroïque dont les tempêtes alpines et le fracas des batailles n'avaient pu troubler la sérénité, devenait sombre à mesure qu'il s'éloignait de l'éblouissante Campanienne. Iturix, le Gaulois vigilant, remarqua le premier la sombre indécision du héros, qu'un pouvoir surnaturel semblait retenir sur le seuil de la maison.

— Je te rends grâces, lui dit Annibal, et je reconnais la fidélité du Gaulois.

— La ville est en grande rumeur, dit Iturix; hâtons-nous; des périls suprêmes nous attendent peut-être.

— Puisses-tu dire la vérité! Iturix; j'aime mieux les périls que les soucis. Guide-moi vers la maison de Celer.

A mesure qu'ils avançaient dans la ville, le tumulte se faisait plus grand, comme si toute la population se fût révoltée et qu'elle eût préparé, par ses caresses de la veille, sa vengeance du lendemain. Dans cet ouragan de clameurs lointaines, Annibal distinguait les rugissemens de ses Africains, qui dominaient de longs hurlemens de femmes; il dit alors à Iturix :

— Mes tigres dévorent une proie révoltée; c'est bien.

Et ils couraient tous deux dans la direction du tumulte. Le Gaulois brandissait déjà son épée; Annibal laissait la sienne dans le fourreau.

— Ton cheval, donne-moi ton cheval, cria le héros à un cavalier numide qui passait.

— Annibal est vivant! s'écria le Numide, et il s'élança par dessus la tête de son cheval, avec une agilité merveilleuse; au même instant qu'Annibal, non moins leste que lui, le remplaçait sur le dos nu et poli de l'étalon.

La vaste place qui s'étendait devant la maison de Celer et les rues qui venaient aboutir à cette place étaient inondées d'une foule immense de citoyens sans armes et de soldats carthaginois. Les sénateurs, chargés de fers, étaient gardés par des sentinelles, et ils ressemblaient à des victimes qui attendaient le sacrificateur. On disait partout qu'Annibal avait été assassiné par le fils du patricien Pérolla, et Magon attendait que le soleil fût au milieu de sa course pour tirer une vengeance terrible de la mort de son frère. Les soldats demandaient du sang; l'exaspération de l'armée était au comble. Annibal ne paraissant pas, lui qui jamais n'avait fait défaut une fois au premier appel de ses Carthaginois.

Tout à coup, à l'angle d'un carrefour, éclate la casaque rouge du héros, et l'intelligent cheval du Numide semble jeter, par une vive secousse, son superbe cavalier aux premiers groupes de la foule.

— Annibal! voilà Annibal! cent mille voix répétèrent ce cri.

— Me voici! me voici! dit le héros; quelle crainte romaine a troublé le cœur de mes soldats? Ne sommes-nous pas ici en pleine sécurité, au milieu des citoyens de la Campanie? Soldats, ne permettez-vous pas à votre général de continuer, à Capoue, le dernier sommeil qu'il a commencé à Carthage? Abjurez donc ces vaines terreurs; demain je serai levé avant le chant du coq!

Des cris unanimes d'une joie délirante accueillirent les paroles du héros. L'armée et les citoyens portèrent Annibal en triomphe au champ de Mars, vaste plaine qui longeait le Vulturne, comme le Tibre à Rome. Ce fut là que l'armée, par les ordres de Magon et de Maharbal, se rangea sur trois lignes, selon la coutume latine, et Annibal, à pied, parcourut les rangs de ses guerriers africains, espagnols, gaulois, haranguant chaque centurie, parlant avec amitié aux mutilés et aux plus braves, distribuant des dons et recevant, en échange, à chaque pas, les acclamations d'amour de toute cette sauvage famille dont il était le père intelligent et le chef adoré.

Lorsque les lignes furent rompues et que les soldats se livrèrent aux jeux, le peuple de Capoue, qui s'était tenu à l'écart, se mêla aux soldats pour prendre part à leur joie et à la fête. C'est alors qu'il fut aisé de voir combien était vieille déjà l'amitié d'un jour, qui s'était établie entre les vainqueurs et les femmes campaniennes. Aussi n'est-on pas étonné de lire dans Tite-Live que chaque soldat, abandonnant Capoue, amenait avec lui une maîtresse. Quel était le prestige qui avait fasciné ces femmes, ainsi subjuguées par les étrangers? On peut l'expliquer, à l'aide de la phrase de cet historien latin : *Civitas prona in luxuriam*. Pour moi, je ne l'explique pas du tout. Tite-Live avait connu les Campaniennes; mais ces femmes n'existent plus.

— Eurix, disait Annibal, toujours soucieux, je donnerais mes quatre victoires pour être le dernier de mes soldats. Regarde comme ils sont heureux, regarde comme je suis triste. Quel singulier partage! la joie à l'armée, l'inquiétude au général!

— Et la gloire? à qui? dit le Gaulois avec un regard et un accent pleins de fierté.

— La gloire... oui... la gloire, c'est beaucoup pour moi. Après mille ans éteints, personne, dans l'univers, ne saura le nom de ce cavalier de Téchor, qui m'a prêté son cheval... Je ne le sais pas moi-même..... Oui, la gloire est une grande chose... Mais est-ce pour la gloire que je me suis fait général?... C'est pour une vengeance de sang et de mort!... La vengeance sera bientôt assouvie; il faudra que je me réfugie alors dans le besoin de la gloire, pour me consoler d'être l'esclave de mes soldats.

— Que dis-tu, Annibal?

— Ne l'as-tu pas vu, Gaulois? Ni mes jours, ni mes nuits ne m'appartiennent. Je suis le prisonnier de mon armée; depuis long-temps elle s'est habituée à me voir à toutes les heures; elle s'endort sous ma vigilance, elle se réveille devant mes yeux ouverts. Les choses étant ainsi, je dois continuer à me dévouer à tant de braves guerriers qui m'ont suivi aveuglément, insoucieux de mon but et de mes moyens. La nuit dernière, le poignard d'une courtisane aurait pu m'enlever à cette armée, qui ne vit que par moi et pour moi. Hélas! les séductions de la volupté ne sont pas assez impérieuses pour m'arracher à mes devoirs. Tu ne saurais dire, ô Eurix, quelle amertume profonde cette nuit et cette femme ont déposée au fond de mon cœur. Non, cela ne mérite point qu'on lui sacrifie une armée. Laissons-les, eux, ces heureux soldats, s'enivrer des délices du moment; il faut que leur chef garde toute sa force virile pour retremper leur courage, s'il s'amollissait un jour. Ainsi sera-t-il fait, parce qu'Annibal l'a dit. Eurix, crois mes paroles, je remporte ce matin une victoire plus difficile à obtenir que Trasimène et Cannes Tu ne connais pas Olympia.

Annibal cessa de parler, et il semblait se plaire à regarder la foule joyeuse qui couvrait le Champ-de-Mars. Par intervalle, il arrêtait un de ses soldats, et lui disait : « Toi, tu t'es jeté à la nage le premier pour traverser le Rhône, devant Ugernum (1). Toi, tu as planté l'étendard du lion punique sur les Hautes-Alpes. Toi, tu as guidé mon éléphant à travers les marais de l'Etrurie. Toi, tu as conquis le premier étendard romain dans la ligne des vexillaires à Trasimène. Toi, tu t'es battu en combat singulier avec Minutius, le chef de la cavalerie. Toi, à Cannes, tu as tué de ta main quatre jeunes patriciens.» Et à tous ces braves, Annibal tendait la main, et donnait un sourire. Le Champ-de-Mars retentissait d'acclamations.

(1) *Ugernum*, aujourd'hui Beaucaire : ce fut là que les aventureux guerriers de Marseille se réunirent à l'aile droite de l'armée d'Annibal.

Cette première journée fut sereine, mais elle ne se renouvela plus. Déjà le lendemain les présages étaient sinistres. Cependant l'armée, pleine de confiance en son chef, continuait sa fête et sa débauche; les jours s'écoulaient pour elle dans une insouciance voluptueuse qui rachetait enfin les longues agitations du camp. Annibal ne quittait le toit de Pacuvius Celer, que pour donner des soins paternels à ses soldats.

Sur ces entrefaites, un bruit se répandit que les consuls Q. Fulvius et Appius Claudius s'étaient mis en campagne et marchaient sur Capoue. Annibal résolut de prendre des quartiers meilleurs et plus sûrs à Nola ou à Néapoli, deux cités bien munies et inexpugnables. Un matin, l'ordre du départ fut donné.

C'était l'heure où la sentinelle donne des actions de grâces à Hécate et à l'Erèbe, qui l'ont protégée contre les embûches de la nuit. L'armée se disposait en ordre de route sur le Champ-de-Mars. Les clairons africains jouaient l'air égyptien des mystères d'Isis. Capoue versait toutes ses femmes échelonées sur la voie qui mène aux remparts. Annibal faisait des lettres à Magon et à Isalca, dans l'*atrium* de Celer. Une femme tomba devant lui comme une apparition : c'était Olympia.

Elle portait une robe noire semée d'étoiles, comme la robe de l'Erèbe On l'aurait prise pour la divinité de la nuit, descendue du ciel sur un rayon de soleil.

— Tu pars! dit-elle; et la voix expira sur ses lèvres, et elle baissa les yeux.

— Femme, dit Annibal, quel dieu ennemi de Carthage a conduit ce matin tes pas vers le seuil de cette maison? Garde-toi bien de te montrer à mes soldats et de me donner devant eux un sourire ou une larme, de peur qu'ils ne connaissent la faiblesse de leur général.

— Ainsi je serai amenée à Rome comme une esclave et vendue à quelque patricien qui se souviendra de Cannes et de Capoue.

— Les dieux te garderont de ce malheur; les dieux protégent la beauté.

En ce moment on entendit défiler la cavalerie des Gétules, et l'air était frappé des voix des chefs qui répétaient le commandement d'Isalca.

— Tu l'entends, Olympia, dit Annibal, on part. Il faut que je coure à la porte de Nola pour me montrer à l'armée. Ecoute, Olympia; je veux te laisser un souvenir de moi; je vais envoyer au fondeur assez de boisseaux d'or pour te faire un diadème et un trône...

— De l'or! dit Olympia, et elle fit un sourire de mépris; tu m'offres de l'or! je te pardonne, tu n'as jamais parlé qu'à des soldats; tu n'es qu'un héros, tu n'es pas un amant. Garde tes boisseaux d'or. Annibal. Je ne te demande que cette plume d'aigle qui pare ton bandeau. Donne, et je pars.

Et au dedans les Gaulois chantaient le refrain de l'hymne druidique : « *Teutatès veut du sang; Teutatès a parlé au chêne. Nous chanterons à l'heure de notre mort.* »

— Voilà ce que tu demandes, Olympia! dit Annibal. Tu le vois, les instans ne sont pas à la volupté.

Et il détacha la plume d'aigle du bandeau et l'offrit à la jeune femme.

— C'est bien, dit Olympia, je n'aurai pas d'autre parure désormais. Si je suis conduite à Rome en esclave, je montrerai ce joyau de gloire à mes maîtres, et ils pâliront. Maintenant je veux te faire un don, moi. Capoue est la ville des parfums et des poisons. Tiens, prends cette bague; elle renferme dans son châton un suc terrible, qui tue comme un poignard enfoncé au cœur. Si quelque jour le sort des armes te devenait contraire, cette bague te sauvera la honte d'escorter un char triomphal.

— Je l'accepte, dit Annibal; ainsi ma dernière pensée sera pour toi.

— Oui, je le veux; il me semblera que je t'ai aimé.

Et quelques instans après, Annibal n'était plus à Capoue; il marchait sur Nola et Néapoli. Capoue, désolée, croyait déjà voir le génie vengeur de Rome debout sur sa borne milliaire, scellée de la louve et des gémeaux.

MERY.

Des types en Littérature.

L'imitation est l'objet de l'art proprement dit, l'invention est le sceau du génie.

Il n'y a certainement point d'invention absolue. L'invention la plus empreinte de hardiesse et d'originalité n'est qu'un faisceau d'imitations choisies. L'homme ne compose rien de rien; mais il s'élève presque au niveau de la puissance de création, quand d'une foule d'élémens épars il forme une individualité nouvelle, et quand il lui dit : Sois.

Le statuaire copie une figure d'homme; c'est l'homme lui-même avec les proportions harmonieuses de ses membres, l'ondoyante souplesse de ses muscles, l'élasticité animée de ses chairs presque mobiles à l'œil : le statuaire n'a fait qu'une académie.

Il cherche, il compare, il assemble, il met en rapport dans un ordre possible, et si possible qu'il paraît vrai, toutes les parties d'une organisation parfaite, où respire la majesté souveraine à peine humani é par un reste de colère et de dédain, le statuaire n'est plus un statuaire; il a fait l'Apollon Pythien, il a fait un dieu.

Du temps d'Homère, aucun guerrier n'avait été identiquement son Achille, ou son Ajax, ou son Diomède, aucun roi son Nestor; et ce roi et ces guerriers qui ne furent jamais, ils sont vivans.

Si vous voulez reconnaître à des signes sûrs dans le poète, l'invention et le génie, qui sont la même chose, arrêtez-vous à celui dont les personnages deviennent des *types* dans toutes les littératures, et dont les noms propres deviennent presque toujours des substantifs dans toutes les langues. C'est, en effet, le nom d'une figure typique n'est plus l'étiquette banale qu'on attache au socle d'un buste ou aux plinthes d'un bas-relief; c'est le signe représentatif d'une conception, d'une création, d'une idée. Aujourd'hui même, le titre de héros et de demi-Dieu parle moins à la pensée que le nom d'Achille.

Dans les âges secondaires, où le mouvement progressif de la civilisation a mis en jeu de nouveaux ressorts et développé de nouvelles combinaisons, l'esprit humain a suivi deux voies, l'une qui était toute tracée, et qui n'aboutissait qu'à la reproduction perpétuelle des beaux *types* antiques; l'autre, qui était inventrice et téméraire, et où il s'agissait de saisir sur le fait le caractère et la physionomie des *types* modernes. C'est peut-être dans le choix de ces directions que s'est manifesté le partage de deux écoles qu'on appelle le *classique* et le *romantique*, bien qu'elles aient été en principe aussi *romantiques*, et qu'elles doivent devenir en résultat aussi classiques l'une que l'autre.

Puis l'éducation des peuples de seconde formation s'est fondée sur la tradition des peuples anciens, plus l'esprit d'imitation y a prévalu. Si on excepte cette galerie fantastique du Dante, où les *types* les plus frappans et les plus extraordinaires sont entassés avec une profusion effrayante, comme dans le *Jugement dernier* de Michel Ange, les Italiens ont été rarement inventeurs. Shakspeare est aussi riche en *types* qu'Homère, et il les a saisis à tous les degrés de l'échelle de l'imagination, depuis le naturel le plus positif jusqu'à la plus délirante fantaisie. La pétulance chevaleresque, la fougue de mœurs et l'*acutesse* de mots de l'Italien Mercutio ne sont pas plus vrais; la férocité sensible et l'héroïque naïveté d'Othello n'ont rien de plus individuel que le vaporeux enfantillage de Puck et la grossièreté brutale de Caliban. Mais Shakspeare savait tout personnifier, jusqu'au génie, aux passions, aux erreurs, aux vagues inquiétudes, à la maladie naissante d'une société qui s'éveille avec des germes de mort dans le sein. La sublime figure d'Hamlet, qui ne sera jamais assez appréciée, est un prototype complet du moyen-âge. Les Allemands, qu'un penchant organique à la mysticité entraîne toujours vers le spiritualisme, étaient moins propres à comprendre et à fixer les images de la vie sociale dans ses réalités absolues. L'élan de leur psychisme reveur les porte vers un monde idéal; et quand ils découvrent un *type* sensible, c'est plutôt par le privilége de la prévision que par celui de la perception, et dans l'avenir que dans le présent. L'homme qui est, disparaît pour eux devant l'homme qui sera, ou devant l'homme qui devrait être. Stationnaires dans les mœurs, car ils ont placé leur vie morale dans une autre région, ils marchent en précurseurs à la tête des idées. Ainsi dans les *Brigands* de Schiller, chef-d'œuvre dont il concevait à peine lui-même toute la portée, il a jeté en se jouant comme le sommaire poétique des révolutions prochaines. Ainsi, dans la peinture de cette sensibilité rêveuse, irritable et passionnée de *Werther*, qui finit par être obligée de réagir sur elle-même, Goethe en a révélé le mystère; si vous pouvez enfermer ces deux *types* dans un tour de compas, vous n'avez pas besoin de laisser d'autres monumens de notre histoire contemporaine; elle y est toute.

J'ai dit que le génie de l'écrivain inventeur se reconnaissait surtout à la création des *types*, et qu'aucun caractère d'invention ne devenait *type* s'il ne présentait cette expression d'individualité originale, mais saisissante, qui le rend familier à tout le monde. Qui de vous ne connaît don Quichotte et Sancho? Qui de vous n'aimerait à être convaincu qu'ils ont existé, trottant de compagnie, l'un sur Rossinante, et l'autre sur le Grison, dans les plaines de la Manche? Qui de vous ne quitterait à grands frais de poste les causeries de la Rambla et les voluptés du Prado, pour aller les rejoindre, inattendu, comme Doloride ou l'esclave africain, à la modeste *posada* qui les a hébergés? Dans une de ces guerres impériales qui avait pour objet de donner à l'Espagne un souverain de la façon de notre maître, les Français, harcelés par des bandes populaires, se vengeaient, suivant l'usage immémorial des héros, en parcourant le pays à la lueur de l'incendie. Voici un village encore que la torche va consumer; on le nomme, c'est le Toboso; un éclat de rire sympathique s'élève de tous les rangs; les armes tombent des mains du vainqueur, et les heureux compatriotes de Dulcinée échappent au carnage, sous la protection du génie de Cervantes.

On a souvent contesté aux Français le génie d'invention. Aucun peuple ne l'a possédé au même degré, et n'a été plus varié dans la création de ses types. Ce qui lui a manqué, c'est la liberté littéraire qu'on lui dispute depuis qu'il a une littérature, au nom d'Aristote, au nom de la Sorbonne, au nom de l'Université, au nom de l'Académie, et qui, dans les jours d'émancipation universelle où nous sommes parvenus, lui sera refusée probablement au nom de la liberté. Je ne sais pourquoi le génie en France me rappelle toujours la fable de Gulliver à Lilliput. S'il paraît, on le fuit; s'il s'endort, on lui monte dessus, et quand il se réveille, il se trouve garotté par des nains.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cet esprit de création nous était propre. Notre vieux Patelin est un *type* immortel, et comme tant d'autres, il confirme ma règle : il est devenu substantif. Rabelais est l'inventeur de *types* le plus fécond qui ait existé. On n'a fait que glaner après lui. C'est frère Jean, c'est Panurge, c'est Raminagrobis, Pichrocole, Bridoie, Janotus de Bragmardo, personnages essentiellement vrais, monnaies sociales au titre et au coin de notre esprit, qui passe chaque jour dans nos mains, mais que Rabelais seul a frappées. Pour trouver un génie jumeau de celui-là, il faut en venir à Molière. Tartufe est mieux qu'un *type*, c'est un signalement. Tout le monde connaît Tartufe; tout le monde, ou peu s'en faut, a eu affaire avec Harpagon. Le Misanthrope est bien autre chose. Pour cette fois, c'étaient des empreintes molles, usées, indéchiffrables. Molière s'est placé lui-même au milieu de cette société fruste, sans saillies, sans relief, sans caractères lisibles, qui n'avait rien par où la prendre. Il l'a surprise, il l'a saisie, il l'a jetée dans le moule immortel de ses inventions : il en a fait un *type*.

Si la belle et fière organisation de Corneille n'avait pas été misérablement assujétie par l'Académie de son temps aux dimensions de ce lit de Procuste, sur lequel tous les génies de la France devaient être torturés à leur tour, il aurait laissé plus de *types* qu'il ne l'a fait; car la nature lui avait donné au plus haut degré la puissance d'invention. Mais que faire, grand Dieu, quand on a Richelieu pour ennemi, Scudéry pour adversaire, et Chapelain pour juge? Toutefois, les *types* qu'il a créés sont empreints d'une spécialité si intime, que l'imitation même ose à peine y toucher. Polyeucte et Nicomède sont des figures vierges.

En admettant l'hypothèse que j'ai embrassée, on comprendra facilement que Racine, bien plus soumis encore que ne l'était Corneille aux exigences académiques, et par surcroît de malheur devenu homme de cour, ait produit moins de ces *types* frappans dont l'expression vive et originale représente, avec toute l'exactitude d'un chiffre, la valeur réelle du poète. Il a fallu qu'il s'affranchît un jour, par le choix de son sujet, des traditions routinières de l'antiquité et de l'influence stupéfiante des grands seigneurs, pour oser tracer le caractère d'Acomat et celui de Roxane. Là seulement, il s'est montré ce qu'il était, capable de nouveautés hardies et de sublimes inventions. Le reste n'est qu'un reflet éblouissant des tragiques grecs et des lyriques sacrés.

Voltaire vint, qui était un *type* à lui seul. Courtisan assidu des pouvoirs finis et des pouvoirs commencés, *classique* frondeur et *romantique* méticuleux, un de ces génies remuans, mais indécis, qui servent de jouet aux révolutions du monde, il savait rompre des chaînes, et il traînait des lisières. Ses personnages sont presque toujours des calques où l'on retrouve à peine les linéamens d'une physionomie humaine. Depuis Orosmane, qui est une contrefaçon maniérée d'Othello, jusqu'à Pangloss, qui est une contre-épreuve effacée de Panurge, il n'a pas fait mouvoir une image vraie, une image typique de l'homme. On croirait souvent qu'il a pris à tâche de la travestir et de la parodier. Ses Guèbres ne sont pas des Guèbres; ses Scythes ne sont pas des Scythes; ses Musulmans ne sont pas des Musulmans; ses Américains ne sont pas des Américains. Ce sont des comparses du club d'Holbach, qui débitent en vers alexandrins des lambeaux de philosophie rimée. Le type de Mahomet était à prendre et à faire. Il l'a tenté, il l'a manqué, et c'est pourtant dans cet ouvrage qu'il a prouvé une fois qu'il n'était pas dénué de l'esprit d'invention. Séide est un *type*, et il est devenu, comme vous savez, un substantif. C'est une pierre de touche infaillible.

Si le génie a carrière quelque part pour la création des *types*, c'est dans le drame d'abord, et puis c'est dans le roman. Il est facile de calculer d'après cela combien est borné le nombre des écrivains de génie, relativement à la masse innombrable des écrivains de profession, et même relativement à l'élite déjà fort restreinte des écrivains de talent. Le roman, genre essentiellement moderne, s'est en effet multiplié de jour en jour, depuis trois siècles, dans une progression toujours croissante et si infinie, qu'il échappe maintenant à toutes les dimensions des bibliographies spéciales. Cependant on renfermerait en très peu de lignes les titres de tous les romans qui contiennent des *types* vrais, originaux et bien caractérisés, et qui méritent une place dans cette catégorie, à la suite des immortels chefs-d'œuvre de Cervantes et de Rabelais. Personne ne s'avisera sans doute de dénier à Lesage un esprit fin, subtil, inventeur, plein de souplesse dans les formes et d'aptitude à l'observation, animé de tout le trait d'une gaîté nerveuse et communicative, aiguisé de tout le trait d'une saillie pétulante et caustique; mais il n'a pas mis un seul *type* dans la circulation des créations littéraires. Gil Blas est un personnage de convention, placé avec l'adresse la plus rare dans une fable ingénieuse à cent actes divers; ce n'est pas une individualité ravie tout d'une pièce au laboratoire de la nature.

Crébillon fils et Marivaux étaient aussi des observateurs, mais dont le tact minutieux s'assortissait à merveille aux mesquines proportions d'une société de pygmées. On croirait qu'ils se sont joués à appliquer aux mœurs de leur temps l'étude des infiniment petits. Le microscope le plus efficace à poursuivre la matière dans ses dernières divisions, ne vous fera pas découvrir un seul *type* chez eux : vous n'y trouverez que des atômes. Le génie tout idéaliste de Rousseau l'a jeté dans l'extrême contraire. Accoutumé à vivre au milieu du monde conjectural qu'il s'était fait, il planait trop loin de l'autre pour y décerner un seul *type* distinct. Nul n'a pénétré plus profondément dans la pensée, et n'a plus superficiellement effleuré l'homme. Il n'avait pas ce regard universel de l'aigle, qui peut tour à tour fixer le soleil ou remarquer de loin un insecte caché sous l'herbe; il ne savait lire que dans les cieux. Cependant, à force d'élévation et de puissance, il parvient quelquefois à vous faire partager l'illusion qu'il se fait à lui-même; mais ne vous y trompez pas, ce n'est qu'une illusion. Les *types* qu'il s'efforce d'imaginer ne sont pas seulement défectueux et incorrects, ils sont faux. Ce ne sont pas des *types*, ce sont des jetons spécieux, dont la valeur fictive s'anéantit à la première épreuve de l'essayeur. Il y a cent

fois moins de réalité morale dans les caractères de Saint-Preux, de Julie et de Volmar, que dans ceux de l'ogre et du petit Poucet.

Laissez-le s'égarer dans la vague hauteur de ses conceptions, avec quelques esprits spéculatifs qui ne touchent à notre nature que par un petit nombre de points, et qui ont répudié, en faveur d'une perfectibilité imaginaire, les sympathies intimes de leur propre espèce. Le *type* d'une parfaite organisation de jeune fille, mais ingénue et vraie dans sa perfection, d'une innocence instinctive, d'une héroïque pudeur, ce *type*, revêtu de la plus céleste idéalité, c'est à Bernardin de Saint-Pierre qu'il était réservé de le produire; c'est la délicieuse et touchante figure de Virginie, conception fraîche, pure, inimitable, que sa naïveté, que sa candeur, ont rendue populaire, quoiqu'elle émanât de haut, quoique sa grâce tout angélique semblât moins participer des inventions d'un poème que des révélations d'un dieu.

Le nom de Bernardin de Saint-Pierre rappelle toujours celui du plus illustre des prosateurs de notre époque, M. de Châteaubriand; et quand on s'occupe des *types en littérature*, il n'est pas permis d'oublier *René*; imposante et magnifique création, dans laquelle le génie a déposé le secret effrayant de notre civilisation expirante. J'ai dit que l'histoire anticipée des révolutions prêtes à se déborder sur l'Europe était tout entière dans *Charles Moor* et dans *Werther*. *René* contient, comme une prophétie amère et terrible, l'histoire des sociétés finies. Ce ne sont, au premier aspect, que des traits graves, solennels, mystiques, et d'un vague où la pensée s'anéantit; mais ils sont imprimés du doigt tout puissant qui traça sur les murailles du palais de Balthazar l'arrêt d'une monarchie; et, chose merveilleuse, ils resteront long-temps inintelligibles aussi aux sages et aux grands de la terre. Il faudra, pour en pénétrer la formidable énigme, que les rois se réveillent de la pompe de leurs fêtes et de l'ivresse de leurs festins, au bruit des trônes fracassés et au craquement du christianisme qui tombe.

En France, quand on n'a pas les bras assez longs pour envelopper une idée nouvelle dans toute son intensité, on ne renonce pas pour autant à la prétention de la soumettre et de se l'approprier, et l'on a, pour y parvenir, un moyen commode et sûr qui ne manque jamais à la critique: c'est d'en réduire les dimensions dans une proportion analogue aux facultés qui la jugent, et de la rapetisser progressivement jusqu'à ce qu'elle entre dans la mesure commune. Ainsi on a voulu voir dans *René* une imitation de *Werther* et il est très possible qu'on n'y voie que cela quand on a la vue courte. En général, je suis d'avis qu'il ne faut pas comparer les chefs-d'œuvre. Les productions de l'esprit ont leur individualité comme les hommes, et celles qui n'ont pas cette individualité ne méritent pas qu'on s'en occupe. Elles rentrent alors dans le domaine de la médiocrité, où la comparaison devient facile, parce qu'il n'y a plus de *types*; mais *Werther* et *René*, qui sont des *types* voisins, sont toutefois des *types* différens. Celui de *Werther* est l'expression des troubles d'une âme qui ne peut plus se suffire à elle-même; celui de *René* est l'expression des angoisses d'une âme qui a tout embrassé, et qui sent que tout va lui échapper, parce que tout finit. C'est l'anxiété mortelle, c'est le doute inexorable, c'est l'inconsolable désespoir d'une agonie sans avenir; c'est le cri effrayant de la création sociale au moment de se dissoudre. Il y a dans *Werther* l'émotion profonde de quelques générations souffrantes; il y a dans *René* la dernière conclusion d'un monde qui meurt.

Les Anglais, dont la physionomie morale est plus variée que la nôtre, ont été plus à portée que nous de multiplier les *types* dans leurs romans. Fielding en a d'ingénieux et de frappans, Richardson de naïfs et de sublimes. Walter-Scott, dont les fables trop diffuses, les sujets principaux trop sacrifiés aux accessoires, les dénoûmens trop précipités, ne remplissent pas toujours exactement les conditions d'une composition bien entendue, doit probablement l'immense popularité de son génie à l'abondance et à la nouveauté de ses *types*. Il est vrai qu'il en a pris un certain nombre dans une nature fantastique, où l'imagination paraît plus à l'aise, parce qu'elle dispose alors d'une création qui lui appartient en propre, et qui ne reconnaît pour règle que la puissance magique dont elle est l'ouvrage; mais on aurait tort d'en conclure que ces *types* manquassent du degré de vérité relative qui est le caractère essentiel du beau dans les ouvrages de l'homme. Peu importe le système idéal ou positif dans lequel l'auteur place ses personnages, pourvu qu'il leur attache un sceau d'identité reconnaissable à jamais. Ce n'est évidemment qu'en vertu d'une fiction très invraisemblable, et d'une allusion très large, que nous attribuons aux animaux des mœurs et des passions qui sont les nôtres, et cependant La Fontaine est plus riche lui seul en *types* d'une étonnante réalité que tout le reste des poètes. Les gens sensés ne croient ni au diable ni à la sorcellerie, et tout le monde convient que Faust et Méphistophélès sont des *types* admirables. Victor Hugo, un des génies le plus originalement inventeurs qui aient apparu à aucune des époques de la littérature, a jeté dans ses hardis romans deux *types* extraordinaires, sans analogies existantes comme sans modèles imaginés, l'anthropophage et l'*obi*. Ce ne sont par là sans doute des créatures rationnelles, des signalemens pris sur le vif; ce sont des monstres, si l'on veut, mais ce sont des *types*, et sous la plume d'un grand écrivain tous les *types* deviennent des existences.

Il n'y a donc, selon moi, que le génie qui invente des *types*, et c'est en cela que l'imitation la plus adroite ne saurait le contrefaire. La contre-épreuve d'un *type* se trahit elle-même par les efforts qu'a faits l'esprit pour la soustraire à la comparaison, et ces efforts sont d'autant plus maladroits qu'on ne peut rien produire de vraisemblable en altérant une nature vraie. Il vaut mieux se renfermer alors dans les attributions modestes du traducteur et du copiste, destination littéraire qui n'a rien d'ailleurs d'absolument humiliant en soi, car il y a cent mille copistes pour un inventeur. Une traduction spirituelle, une imitation bien faite, une pastiche habile, pour n'être pas des œuvres de génie, n'en sont pas moins des œuvres de goût et de talent; et puis, si l'on ne sait pas se contenter de ce lot qui est le partage de tous les écrivains distingués, si l'on se trouve à l'étroit dans ces rangs au dessus desquels s'élèvent à peine quelques génies doués du plus rare des priviléges; si l'on est pourvu d'une de ces présomptions robustes qui tiennent pour usurpées toutes les gloires dont elles n'atteignent pas la hauteur, on a une ressource encore: on peut citer Aristote, La Harpe et Marmontel; on peut crier à la barbarie et à la stupidité sur le chemin des triomphateurs; on peut se réfugier, comme Achille dans sa tente, au milieu des honneurs de l'Académie. C'est une grande consolation.

Ch. Nodier.

LES DRAGONS-MARQUIS.

Vers la fin de février 1810, par une belle matinée d'hiver, une voiture de voyage entra dans la cour d'un joli hôtel situé rue Chantereine.

Un vieillard d'environ soixante ans parut sur le perron. Cet homme, grand et maigre, encore vigoureux, était vêtu d'un habit noir à la française, portait des faces poudrées, une queue et une espèce de petite bourse autrefois appelée crapaud.

Ce personnage, valet de chambre, ou plutôt homme de confiance du colonel Raoul de Blansac, marquis de Surville, s'appelait M. Dauphin.

La famille de Surville ayant presque entièrement péri pendant la révolution, ce fidèle serviteur s'était retiré, lors de la terreur, au fond de la Touraine, avec le marquis encore tout enfant, et l'y avait élevé jusqu'à l'âge de quinze ans. A cette époque, le jeune marquis fut recueilli par une parente de sa famille, madame la maréchale princesse de Montlaur, et resta près d'elle jusqu'au moment où il entra comme volontaire dans un régiment de cavalerie.

Depuis, le vieux Dauphin avait constamment suivi son maître dans toutes ses campagnes, conservant un sérieux, un calme imperturbable au milieu des périls où son affection pour Raoul l'avait souvent engagé.

La portière de la voiture de voyage s'ouvrit, et il en sortit un homme enveloppé de pelisses, la figure à moitié cachée dans un bonnet de martre et dans une immense cravate.

— Y a-t-il bon feu chez le colonel, vieux Dauphin, dit sourdement l'homme aux fourrures, en s'avançant rapidement vers le vestibule.

Dauphin fit un mouvement assez brusque pour barrer le passage au voyageur, et lui dit: Je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur.

— Comment! vous ne reconnaissez pas le meilleur ami de votre maître, M. Dauphin? s'écria l'inconnu en relevant son bonnet et laissant voir un front assez bas chargé d'une forêt de cheveux noirs, crépus, légèrement grisonnans sur les tempes, deux yeux vert-de-mer et un nez camard.

— M. Anacharsis Boisseau! s'écria Dauphin; ah! mille pardons, monsieur!

Et il passa rapidement devant le nouveau-venu, qu'il introduisit dans un petit salon du rez-de-chaussée, meublé à la grecque, selon le goût de l'époque.

Lorsqu'Anacharsis Boisseau, débarrassé de ses fourrures, se fut installé devant un excellent feu, il apparut en frac vert, en pantalon de tricot gris et en bottes noires *à la Souwaroff*; sur les boutons dorés de son habit on voyait ces deux lettres N. E., *Napoléon Empereur*, qui annonçaient que M. Boisseau appartenait à la diplomatie française; sa physionomie était ouverte et riante; il paraissait âgé de trente-cinq à quarante ans.

— Comment! c'est vous, monsieur? répéta Dauphin. M. le marquis... M. le colonel, voulais-je dire, vous croyait encore en Espagne.

— Dieu merci! j'en arrive; et si l'on m'y reprend à aller en Espagne, que je sois pendu, comme j'ai manqué de l'être... Ah çà! Raoul est encore couché?

— M. le marq... M. le colonel?... Non, monsieur, il est chez monseigneur le prince de Neufchâtel, qu'il doit précéder à Vienne.

— Comment! Raoul va à Vienne?

— Monsieur n'a donc pas vu la voiture de voyage dans la cour?

— Raoul part bientôt?

— Ce soir même, monsieur...

— Ah! diable, moi qui venais justement m'établir chez lui... pendant quelques jours.

— M. le marquis sera bien désolé.

— Eh! comment va-t-il? Toujours brillant, toujours brave, toujours galant?

— Ah! M. Anacharsis, pour brave, il n'y a pas un plus brave que M. le marq... M. le colonel, voulais-je dire.

— Ne vous gênez pas avec moi, Dauphin, dites M. le marquis tant que vous voudrez.

— Vous êtes bien bon, monsieur; c'est le titre de la famille, et je ne puis m'habituer à ne pas le donner à mon maître! Cela sonne mieux à mes oreilles que ce mot: colonel... Mais il se fâche quand je l'appelle autrement.

— Ah! si j'étais marquis... je ne me fâcherais pas d'être appelé par mon titre... Mais ses blessures?

— La dernière... ce coup de feu à l'épaule que nous avons reçu à Wagram, va tout-à-fait bien... Nous étions alors colonel du 17e dragons. On appelait notre régiment *les marquis*, parce qu'il n'y avait pas dans l'armée un régiment mieux tenu. Les soldats étaient soignés, pimpans comme de petites maîtresses, ce qui ne les empêchait pas de se battre comme des démons, et pourtant, monsieur, quand nous avons pris ce régiment-là, les soldats étaient si malpropres, si farouches, si indisciplinés, qu'on les nommait *les sangliers*.

—Diable! dit Anacharsis, et cette métamorphose de sangliers en marquis fut longue sans doute?

— Trois mois à peine, monsieur.

—Trois mois!

— Oui, monsieur! et quels hommes, quelles figures, quels bandits! M. le marquis en a conservé un échantillon à son service, un nomme Glapisson; vous le verrez, c'est-à-dire qu'on ne peut pas s'imaginer les horreurs ques ces monstres-là avaient faites en Espagne. Et quand ils nous ont rejoints en Allemagne, est-ce qu'ils ne se sont pas révoltés; est-ce qu'ils ne se sont pas mis à massacrer un nouveau colonel qu'on leur avait donné pour les mâter, le fameux colonel Picot, qui sortait pourtant des mameluks, et qu'on disait le plus terrible militaire de la grande armée.

— Peste!... quels gaillards!... Et c'est Raoul de Surville qui a succédé à cet infortuné colonel Picot?

— Oui, monsieur... Ce fut alors que Napoléon nous envoya pour dompter *les sangliers*... Figurez-vous, s'il vous plaît, M. le marquis avec ses vingt-quatre ans, sa jolie figure, sa voix douce et sa tournure de grand seigneur, arrivant au milieu de ces vieux pandours, dont beaucoup avaient servi en Egypte. Mais, dit Dauphin en s'interrompant, tenez, voici un quidam qui vous racontera le reste mieux que moi, et il montra à Anacharsis un homme de quarante-cinq ans environ, en pantalon et en veste d'uniforme, qui entra timidement dans la salle.

Cet homme était Jean Glapisson, ancien brigadier de dragons du régiment de M. de Surville. Il servait alors le colonel comme piqueur, chargé de ses chevaux de guerre.

C'était une de ces figures bronzées, cuivrées, tannées, immortalisées par Charlet, portant des cheveux ras et de longues moustaches noires. Sachant l'attachement du colonel pour Dauphin, Glapisson respectait infiniment ce dernier, qui lui imposait d'ailleurs beaucoup par ses grandes manières de majordome.

— Tenez, Glapisson, dit Dauphin, racontez à monsieur comment nous vous avons domptés et changés de *sangliers* en *marquis*... Car vous étiez alors... un sanglier... et par ma foi, des plus farouches, Glapisson.

—Ah! monsieur Dauphin... dit Glapisson en baissant les yeux d'un air honteux et embarrassé, en tortillant son bonnet de police.

—Figurez-vous, monsieur Anacharsis, dit le valet de chambre, qu'avec son air sainte-n'y-touche, ce malheureux-là, qui ne donnerait pas une chiquenaude à un enfant, c'est une justice à lui rendre, s'est permis de faire rôtir trois guérillas en Espagne!!!

—Ah! dam, monsieur Dauphin, écoutez donc; c'est pas nous qui avons commencé: les guérillas avaient fait rôtir au feu un maréchal-des-logis-chef de l'escadron et un timbalier. C'était pas beau non plus! dit doucement Glapisson.

— Taisez-vous, abominable scélérat, et racontez à monsieur comment M. le marquis est venu à bout de vous tous, vieux démons incarnés! et surtout ôtez votre chique infecte, je crains ses suites pour le parquet, et vous n'êtes pas ici au corps-de-garde.

Glapisson ôta sa chique, la mit dans le turban de son bonnet de police, passa ses longues moustaches entre son pouce et son index, se hancha légèrement à gauche, toussa modestement, et commença en ces termes, en s'adressant à Anacharsis Boisseau: — C'est tout simple, monsieur; quand nous sommes arrivés d'Espagne à l'armée du Nord, ça nous a dérangés de nos habitudes; nous étions habitués à faire la guerre en corps francs, à fusiller ces gredins de paysans, tant nous nous méfiions d'eux, à écarteler les *senores*, en récompense de ce qu'ils nous sciaient entre deux planches, etc., etc., et enfin à faire les cent dix-neuf coups pour avoir la paix. Nous voilà en Allemagne, bon; nous croyions, nous, qu'on pouvait traiter les *meynhers* comme les *senores*, mais ce n'était plus ça.. .. D'abord, on nous ôte notre colonel, le vieux Ledoux, le brave des braves, cinq blessures, onze campagnes, l'œil crevé d'un coup de lance, le nez de moins, un troupier fini, qui ne connaissait que son drapeau, que l'honneur de la France, et qui se promenait tous les soirs à Astorga dans une vinaigrette traînée par quatre mulets, attelés avec des grelots et des panaches!

—C'est bon! au fait, au fait!

— Enfin, c'est pour dire que le colonel Ledoux était père du soldat. On nous l'ôte à notre arrivée en Allemagne, et on nous envoie le colonel Picot, dur à cuir, qui sortait des mamelucks; il commença par nous faire les grosses dents; nous lui répondons par les nôtres, en vrais sangliers; enfin ça va de manière à ce qu'on ne pouvait pas dire que le colonel et nous, nous nous caressions. Un jour, à quelques lieues d'Heidelberg, nous avons des raisons avec notre hôte pour un petit veau de rien du tout que nous avions dépecé pour l'histoire de rire, et que nous emportions en quartiers sous nos shabraques. Finalement, nous trouvons que le paysan est dans son tort, nous l'enfermons dans sa cassine, nous y mettons le feu; tant pis, ça le regarde... Bon, voilà que le colonel Picot prend ce prétexte-là pour nous traiter comme les derniers des derniers. Notre ancien colonel, lui, nous aurait pris par la douceur, nous aurait dit: Mes enfans, vous aviez le droit de tuer le veau et de brûler la maison; mais y renfermer le paysan, c'est bête... Oui, oui, c'est bête que nous aurions répondu en reconnaissant nos torts. Touché de ça, le colonel Ledoux nous aurait dit: Alors, c'est bien, n'en parlons plus. Nous nous serions fait écharper pour lui; mais aussi c'était le père du soldat.

— Ah ça, finirez-vous, avec vos regrets, dit Dauphin: nous parlerez-vous du colonel Picot?

— M'y voilà, M. Dauphin, m'y voilà.. Le colonel Picot, lui comme je le disais, nous massacre. D'abord nous prenons ça très bien; pourtant, quand nous voyons une douzaine de dragons blessés, on s'impatiente, on se monte; finalement on lui envoie deux coups de mousqueton, il en meurt... Bon, nous voilà bien, sachant ce qui nous attend; nous nous barricadons dans le village, en envoyant nos officiers se promener où il leur plaira, bien résolus à nous faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de nous rendre et de dénoncer ceux qui avaient tiré sur le colonel Picot.

— Ah ça! mais vous étiez de véritables diables enragés, dit Boisseau.

— Il ne s'agit que de savoir prendre le soldat, monsieur; le colonel Ledoux... le brave des braves... nous aurait...

— Encore! dit Dauphin. Finirez-vous, Glapisson?

— M'y voilà, monsieur Dauphin. Finalement, le petit Caporal apprend nos farces, et dit: « Il n'y a que le colonel Surville qui soit capable de venir à bout de ces brigands-là; s'ils ne nomment pas ceux qui ont tiré sur le colonel, le sort décidera et on en fusillera un par peloton. » Le colonel Surville arrive avec un trompette pour nous conter ça. C'était la veille du combat d'Arnheim, sur les huit heures du soir. Dam, monsieur, quand nous voyons cette jeune barbe qui venait nous arrêter et nous fusiller à lui tout seul, d'abord ça nous a fait rire comme des bossus. Il fait sonner à cheval par son trompette; nous nous mettons aux fenêtres.

— Soldats! je suis votre colonel: l'Empereur m'envoie vers vous; si dans un quart d'heure vous n'êtes pas rangés en bataille sur la place ou si vous ne m'avez pas dénoncé les misérables qui ont tiré sur le colonel Picot, nous nous fâcherons.

En entendant ce joli petit jeune homme nous dire ça, ça fut des rires, des sifflets, des huées à n'en plus finir: Charivari pour le colonel! charivari pour le colonel!

Lui, sans se déconcerter tire sa montre, regarde l'heure, et dit de son petit air tranquille: A neuf heures précises, vous serez sur la place, en bataille.

Ce sang-froid nous fit de l'effet. Nous nous disons: C'est un brave; ce qui ne nous empêche pas de continuer à faire un tapage d'enfer, en criant: Qu'on nous rende notre ancien colonel Ledoux; qu'on nous promette de ne pas nous décimer, et alors nous nous rendrons. Le quart d'heure se passe; le colonel retire sa montre, fait sonner à cheval, bien entendu, nous n'entendons pas: alors il se met à nous dire: Vous ne voulez pas vous mettre en bataille! —Non! non! — Eh bien! je vois ce que c'est, dit le colonel; on attaque demain la redoute d'Arnheim au point du jour, vous ne voulez pas vous battre, vous avez peur, vous êtes un tas de...

— Assez, assez, dit Dauphin, en interrompant à temps Glapisson.

— Et il nous tourne le dos, reprit le dragon. Dam, monsieur, à ces mots-là, en nous entendant traiter de lâches, c'est à qui dégringolerait les escaliers ou le long des fenêtres, à qui débarricaderait les portes pour courir après le colonel: nous étions comme des tigres déchaînés; c'est un hasard qu'il n'ait pas été massacré! Cinq ou six dragons, j'en étais, nous accourons sur lui, furieux, le sabre à la main. Il se retourne, croise ses bras sur sa poitrine, nous regarde d'un œil... sapristie... quel œil! et nous dit: halte!... d'une voix si ferme, si calme que nous nous arrêtons tout court, comme à un commandement de parade. — Remettez sabre, nous dit-il de la même voix. Il n'y a que le premier pas qui coûte: nous rengaînons... en un moment, les autres dragons arrivent; nous l'entourons en vociférant... Il nous appelle lâches!... Il faut le fusiller comme le colonel Picot!... Mais lui, pas plus ému que rien du tout, toujours les bras croisés, nous laisse crier. Au bout de quelques minutes, il dit: Silence dans les rangs!... On l'écoute.

— Je vous dis que vous êtes des lâches, reprit-il, parce que, si vous aviez du cœur, dans deux heures, vous auriez enlevé la redoute d'Arnheim (vous savez, monsieur, que les dragons se battent aussi à pied); mais vous n'oserez pas!... Nous n'oserons pas! que nous disons en fureur... Mais conduis-nous-y à ta redoute! Nom de nom de nom... et tu verras si le 17e dragons a jamais boudé au feu! — Il n'y a pas de bravoure sans discipline, reprend le colonel. — Mais nom de nom, on en aura pour le quart d'heure, de la discipline... Où est-elle ta redoute? Mène-nous-y, nous n'en ferons qu'une bouchée, et après ton compte sera bon!

— Oui, oui, à la redoute, qu'il nous mène à la redoute, après on lui donnera son compte! Et voilà que c'est nous qui forcions le colonel à se mettre à notre tête. Sois tranquille; pour ça, on t'obéira comme des mécaniques... Nous voulons d'abord te prouver si nous sommes des lâches... Mais après... tu verras... que nous lui disions.—Enfin il consentit à nous commander, l'état-major arrive, nous faisons la frime d'obéir très bien, pensant qu'après... vous comprenez... Finalement le colonel se met à notre tête, il nous traite comme des nègres, nous patientons toujours. Nous partons à la nuit fermée: à deux heures du matin la redoute était en notre pouvoir avec vingt-cinq pièces de canon; nous étions huit cents hommes, l'ennemi était deux mille cinq cents... Vous pensez bien, monsieur, que, quand nous avons vu notre jeune colonel au feu, brave com-

me un lion, recevoir deux blessures, nous n'avons p'us guère pensé à lui donner son compte; car, après tout, voyez-vous, le soldat a du bon, faut savoir le prendre ; aussi, quand après l'affaire, il nous a fait former en carré, nous lui avons tous demandé... Eh bien! colonel, comment nous trouvez-vous? Sommes-nous des lâches? hein?

— Vous vous êtes bien battus, c'est tout simple; ce n'est pas assez; il faut que ceux qui ont tiré sur le colonel Picot se déclarent, sinon ils feront fusiller cinquante ou soixante de leurs camarades... Et je défie ceux qui ont commis ce mauvais coup d'avoir le courage de cette lâcheté-là. — Un dragon qui était par terre avec un biscayen dans les reins, entend ça et dit : c'est moi, colonel.—C'était vrai; et il crève.—Un autre dragon qui n'était pas blessé, voyant ça, avoue aussi : c'était encore vrai. Le colonel le fait arrêter; le lendemain le dragon passe à un conseil de guerre et est fusillé. Depuis ce jour-là, monsieur, le colonel a fait du régiment tout ce qu'il a voulu; nous nous serions fait hacher pour lui jusqu'au dernier ; d'un mot il nous aurait fait entrer dans un trou de souris. Le 17e dragons a toujours été à l'ordre de l'armée; et pour la tenue, c'était un régiment si ficelé pour la propreté des personnes, que nous avions tous des brosses à dents dans notre paquetage. Voilà comme le colonel a fait des *marquis* avec des *sangliers*. EUGÈNE SUE.

MADEMOISELLE LENORMAND.

Un voile épais vient de retomber sur l'avenir. La main qui soulevait ce voile est frappée de mort.— Mlle Lenormand a été enlevée aux sciences occultes dimanche dernier, 25 juin.

C'est là l'événement de la semaine, le seul qui mérite d'avoir quelque retentissement. La mort de Mlle Lenormand ne peut manquer de produire une vive sensation dans le monde, où cette femme célèbre comptait un grand nombre de cliens et de clientes appartenant aux classes les plus distinguées de la société. Etablie sur des bases solides, accréditée par d'étranges succès, brevetée par les noms les plus fameux de notre époque, la vogue de la sibylle moderne s'est maintenue pendant plus de cinquante ans au milieu des révolutions et des vicissitudes de tout genre, sortant triomphante de toutes les épreuves, bravant le doute, le scepticisme, le dédain, les railleries, les menaces, et versant dans les esprits rebelles de mystérieuses et surprenantes convictions.

Dès l'âge le plus tendre, Mlle Lenormand fut mise en communication avec les intelligences célestes : elle n'avait que sept ans lorsqu'elle se sentit tout à coup illuminée. Son début dans l'art divinatoire eut lieu au couvent des Bénédictines, où elle commençait à apprendre le catéchisme. La petite écolière annonça que la supérieure du couvent allait être destituée. On mit l'oracle en pénitence, mais bientôt l'événement lui donna raison. Alors, poursuivant sa carrière, l'enfant, à qui l'avenir faisait visiblement ses confidences, indiqua le nom, l'âge, les titres et les antécédens de la personne qui devait venir remplacer l'ancienne supérieure. Il y avait plusieurs candidatures, la place fut disputée assez long-temps, la nomination n'eut lieu que six mois plus tard, et cette fois encore l'événement justifia dans tous ses détails la prédiction de l'écolière inspirée.

C'était donc une vocation manifeste; rien ne pouvait en arrêter les effets. On ne reçoit pas impunément du ciel la science de l'avenir; cette seconde vue impose une mission qu'il faut remplir et que Mlle Lenormand accepta résolument. A sa sortie du couvent, elle s'établit pythonisse. Le moment était favorable aux professions bizarres; l'agitation et le désordre éclataient de toutes parts; l'avenir se couvrait de nuages; il n'y avait plus que ténèbres à l'horizon, et la sibylle devait être la bienvenue au milieu de ces sombres incertitudes et de ces formidables énigmes.

Mais aussi, quel triste privilége était alors le sien! Que d'affreux secrets lui révéraient les pages inédites du livre de l'avenir! Le jeu de cartes dut lui tomber bien souvent des mains à l'aspect des tristes nouvelles qu'il apportait. Il n'y avait que deuil et sang dans ces cartes noires et rouges!

Après les gens de cour, qui composèrent d'abord et pendant peu de temps sa frivole clientèle, l'antre de la sibylle vit arriver de farouches montagnards. On leur avait appris que les Romains consultaient les augures; ils avaient entendu parler de la sibylle de Cumes, et ceux-là se croyaient sans doute aussi grands que les Gracques, les Scipions et les Brutus en allant consulter la citoyenne Lenormand.

Trois hommes se présentèrent un soir chez elle et lui demandèrent en souriant la révélation de leurs destinées. Elle prit leurs mains dans les siennes et recula d'horreur.

— Parle sans crainte, lui dit le plus jeune des trois; nous avons l'âme forte; quel que soit ton arrêt, nous l'entendrons sans sourciller.

Ne pouvant maîtriser son émotion, la sibylle agita long-temps ses cartes; la voix lui manquait pour prononcer l'oracle. Cependant, elle finit par céder à d'impérieux encouragemens, et les trois visiteurs accueillirent par de bruyans éclats de rire ses sinistres paroles; leur gaîté ne se démentit même pas lorsqu'ils s'entendirent menacer d'une fin tragique.

— Il est clair que l'oracle se trompe, disaient-ils en sortant; si la révolution nous dévore, nous périrons tous trois le même jour, à la même heure et au même endroit.

— C'est juste, reprit l'un d'eux, et cette femme ne savait ce qu'elle disait en m'annonçant que je succomberais avant vous deux, et que de grands honneurs environneraient mes funérailles, tandis qu'au contraire le peuple insulterait à vos derniers momens.

— Elle a calomnié le peuple!.. Si nous la traduisions au tribunal?

— Bah! il faut accorder quelques licences à la prophétie. La sibylle de Cumes n'a jamais été inquiétée.

Cela dit, Robespierre, Marat et Saint-Just se rendirent au comité de salut public, où ils parlèrent de toute autre chose que de la citoyenne Lenormand. La mort de Marat, qui arriva peu de temps après, réalisa une partie de l'oracle. Saint-Just et Robespierre retournèrent chez la sibylle; mais elle se tenait sur ses gardes, et elle fit de son mieux pour atténuer l'effet de sa première prédiction. Malheureusement d'autres consultations la trouvèrent moins prudente, et son ardeur prophétique l'entraîna jusque dans les prisons d'où l'on ne sortait alors que pour monter à l'échafaud. Les plus grands prophètes sont sujets à des mésaventures. Uniquement occupés des destinées d'autrui, ils ne songent pas à tirer leur propre horoscope, et ils se laissent surprendre par des dangers qu'ils auraient facilement évités s'ils s'étaient donné la peine de regarder dans le creux de leur main et de se faire les cartes.

La réaction thermidorienne sauva Mlle Lenormand. Avait-elle prévu ce dénoûment? Voilà ce qui n'a jamais été prouvé. Cependant, la persécution dont elle avait failli être victime, et qui l'accusait au moins d'inadvertance, ne fit qu'augmenter sa vogue. A peine rentrée dans son laboratoire, elle reçut la visite d'une jeune femme vêtue de longs habits de deuil, triste et le front penché.

—Votre douleur est légitime, madame, dit la sibylle; mais vous deviez vous attendre au coup qui vous a frappée; ce malheur était indispensable à la réalisation d'une prophétie qui vous a été faite jadis.

— Quoi! vous savez?... s'écria la jeune veuve en écartant son voile noir.

— Je sais qu'une haute fortune vous a été prédite.

— Et cette prédiction?

— Se réalisera.

Ces paroles étaient sinon une consolation, du moins un adoucissement au chagrin de la veuve. Joséphine Beauharnais détourna peu à peu ses regards d'un passé douloureux pour les reporter vers un avenir resplendissant. Son imagination de créole fut vivement émue par ces deux prophéties qui venaient, à vingt ans de distance, lui promettre une couronne. La sibylle parisienne confirmait l'oracle prononcé autrefois par la sorcière de la Martinique. Il n'en fallut pas davantage pour mettre Mlle Lenormand à la mode parmi les belles dames du directoire. Mme Tallien, Mme Récamier, et tant d'autres femmes élégantes, spirituelles, gracieuses, dont les blanches mains ouvraient une ère nouvelle dans les salons du Luxembourg.

Mais voici cette double prédiction bien menacée! La veuve du vicomte de Beauharnais épouse un petit officier de fortune, à peine général, et sollicitant un commandement qu'on lui refuse.

— C'est un mauvais parti, disait-on à Joséphine. Vous allez faire une folie dont vous vous repentirez un jour!

— Il est vrai qu'en l'épousant j'abdique, pensait-elle tout bas.

Les rêves de l'ambition avaient été sacrifiés sans regret à l'entraînement du cœur. Cependant, avant de serrer les nouveaux liens qui allaient enchaîner son avenir, l'aimable veuve voulut consulter encore une fois Mlle Lenormand, et elle décida Bonaparte à l'accompagner dans cette visite intéressée.

La sibylle examina la main de sa cliente, interrogea les cartes et dit :

— Rien n'est changé dans votre avenir.

Puis ce fut la main du jeune général qu'elle prit dans les siennes et qu'elle contempla avec émotion. Les lignes de cette main prédestinée traçaient aux yeux de la sibylle de magnifiques plans de campagne et de glorieux chemins conduisant le vainqueur au faîte de la puissance. Bonaparte était venu là insouciant et incrédule, par pure complaisance et pour se prêter à un charmant caprice; mais quand la sibylle lui parla de ses desseins secrets, de ses projets belliqueux et de la fortune de ses armes, il l'écouta avec étonnement.

— Je tâcherai de réaliser vos oracles, dit-il en se retirant.

— Et moi, dit Joséphine, en s'appuyant avec orgueil sur le bras de Bonaparte, je ne doute pas du sort brillant qui m'est réservé.

Une autre fois, c'est Mme de Staël qui vient consulter Mlle Lenormand. On était alors sous le consulat. Les temps prédits par la sibylle s'accomplissaient. Toutes les célébrités de l'époque lui avaient payé leur tribut. Revenue à Paris depuis peu et voulant se mettre au courant des choses du jour, Mme de Staël se laissa conduire chez la pythonisse, qui, entre mille propos, lui dit :

— Vous êtes vivement préoccupée d'une démarche que vous ferez demain, et dont vous sortirez peu satisfaite.

En effet, Mme de Staël devait être reçue le lendemain par le premier consul.—Bonaparte savait que l'illustre bas-bleu avait la prétention de traiter avec lui de puissance à puissance, ou du moins d'intelligence à intelligence; il savait aussi que Mme de Staël avait beaucoup délibéré contre lui et faisait cause commune avec quelques uns de ses adversaires. Cependant le vainqueur de Montenotte et des Pyramides pouvait dans cette circonstance accomplir une nouvelle conquête; il ne tenait qu'à lui d'enchaîner à son char un des plus beaux esprits du temps; cette acquisition précieuse ne lui aurait coûté que quelques bonnes paroles et une légère indemnité de douze cent mille francs réclamée par la fille de M. Necker. — Mais le grand capitaine pensa que c'était

payer trop cher un pareil laurier. Il reçut donc, au milieu d'un cercle nombreux, Mme de Staël, et loin d'aborder avec elle un de ces sujets de conversation qui auraient fait briller la portée de son esprit, il lui demanda tout d'abord :

— Avez-vous vu la *Pie voleuse?* c'est la pièce à la mode.

Etourdie par cette question inattendue, Mme de Staël cherchait sa réponse. Le premier consul ajouta :

— On dit que nous avons aussi la pie séditieuse.

Ce dernier trait priva Mme de Staël de toutes ses facultés intellectuelles. Il lui fut impossible de trouver une réplique; elle garda le silence, et le premier consul, ne voulant pas abuser de son embarras, lui tourna le dos et adressa la parole à un interlocuteur plus heureux.

Les hautes destinées promises à Mme de Beauharnais s'étaient réalisées, mais cette étrange fortune devait être suivie d'un revers douloureux. Un jour, l'impératrice Joséphine entre tout éplorée chez l'Empereur.

— Je sais le projet que vous méditez, dit-elle ; vous voulez me sacrifier à la raison d'état. Déjà l'acte de divorce est préparé !

C'était vrai; l'impératrice était bien informée. — Mais comment avait-elle appris ce secret connu seulement de quelques conseillers intimes?

— Je découvrirai l'auteur de cette trahison, dit l'Empereur, et quel qu'il soit, je saurai le punir!

— Rassurez-vous, reprit Joséphine; il n'y a pas de traître dans votre famille ni parmi vos conseillers.

Il fallait détourner des soupçons qui auraient pu frapper un innocent, l'impératrice continua :

— Celle qui m'avait annoncé mon élévation m'a prédit ma chute. J'ai tout appris par Mlle Lenormand.

Une heure après cette scène, la sibylle était amenée chez le ministre de la police.

— Eh bien! lui dit Fouché d'un ton railleur, aviez-vous lu dans vos cartes que vous seriez arrêtée aujourd'hui?

— Non; je croyais être mandée ici pour une consultation, et j'avais apporté le grand jeu.

En disant ces mots d'un air simple et tranquille, Mlle Lenormand étalait les cartes sur la table du ministre.

Fouché se rappelait qu'à son arrivée à Paris, alors qu'il n'était encore que député de la convention nationale, un de ses amis l'avait conduit chez la sibylle, qui lui avait dit ces paroles prophétiques :

— Vous vous êtes déjà élevé bien haut, mais vous vous élèverez plus haut encore.

La première partie de cet oracle faisait allusion à une aventure qui avait signalé la jeunesse de Fouché. Un jour, en présence de toute la population de Nantes, il était monté dans un aérostat et avait fait le voyage qui fut si fatal à Pilâtre du Rozier. Ce coup de tête, passablement hardi de la part d'un jeune professeur de philosophie, établit la popularité de Fouché, et lui valut plus tard l'honneur de représenter le département de la Loire-Inférieure. Voilà comment une ascension en amène une autre.

Le ministre réprimanda vertement la sibylle sur quelques écarts de ses oracles. Mlle Lenormand, continuant à distribuer ses cartes, interrompait de temps en temps la réprimande en disant à demi-voix :

— Toujours le valet de trèfle!

Les reproches de Fouché étaient mérités : la sibylle ne pouvait se dissimuler ses torts. Depuis deux ans, elle avait élu domicile dans la rue de Tournon, et de là elle dominait le faubourg Saint-Germain, en flattant par ses prédictions les espérances des royalistes. C'était assurément une noire ingratitude envers l'impératrice Joséphine qui la comblait de ses faveurs. Mais Joséphine allait être répudiée, et d'ailleurs, en fleurdelisant l'avenir, Mlle Lenormand n'engageait en rien la Providence.

Fouché ne toucha pas un seul mot du divorce; il se résuma en disant à la sibylle qu'elle allait être mise en prison, où elle resterait sans doute long-temps.

— Qu'en savez-vous? lui demanda Mlle Lenormand; tenez, voilà un valet de trèfle qui m'en fera sortir plus tôt que vous ne le croyez.

— Ah! le valet de trèfle aura ce crédit?

— Oui, car il représente le duc de Rovigo, votre successeur.

Depuis quarante ans, Mlle Lenormand demeurait rue de Tournon, 5 : l'antre de la sibylle était situé au rez-de-chaussée, au fond de la cour. Au-dessus de la porte était l'enseigne de la prophétesse, avec ces mots : *Mlle Lenormand, libraire.*

Vous sonniez à la porte des oracles, une servante venait vous ouvrir et vous introduisait dans un cabinet qui n'avait rien de sibyllin. Mlle Lenormand dédaignait l'appareil des magiciens vulgaires; elle ne s'environnait d'aucune fantasmagorie; l'intérieur de son appartement était presque bourgeois et s'accordait avec son enseigne. Il y avait contre la muraille une trentaine de volumes rangés sur deux rayons. C'étaient les ouvrages de la pythonisse : *Les Souvenirs prophétiques; la Réponse à M. Hoffmann, journaliste; les Mémoires historiques*, et cinq ou six autres productions plus ou moins cabalistiques.

Mlle Lenormand ne tardait pas à paraître. C'était dans ces derniers temps une grosse petite femme courte et vermeille, la tête ornée d'une abondante perruque blonde surmontée d'un volumineux turban semi-oriental. Le reste du costume était celui d'une marchande de beurre.

— Que voulez-vous? demandait-elle au visiteur.

— Madame, je viens vous consulter.

— Bien : asseyez-vous. Quel jeu voulez-vous? J'en ai à six, à dix, à vingt, et jusqu'à quatre cents francs.

— Je prendrai l'article dans les prix d'un louis.

— Bien ; venez près de cette table, et donnez-moi votre main.

— La voilà !

— Pas celle-là ; donnez la main gauche. Quel âge avez-vous ? quelle est la fleur que vous préférez ? quel est l'animal pour lequel vous avez le plus de répugnance ?

Toutes ces questions étaient faites d'une voix monotone et nasillarde ; à chaque réponse, la sybille répétait : Très bien ! en battant le jeu de cartes qu'elle vous présentait ensuite en disant :

— Coupez de la main gauche.

Puis elle retournait les cartes une à une et elle les étalait sur la table tout en vous débitant votre horoscope avec une volubilité que l'on avait de la peine à suivre. On aurait dit qu'elle lisait dans un livre ou bien qu'elle récitait une leçon apprise. Dans ce flot de paroles qui semblaient d'abord vides de sens on était tout à coup frappé d'un trait lumineux. La sibylle excellait surtout à peindre le caractère, les penchans et les goûts de la personne qui posait devant ses cartes, et ce n'était pas votre physionomie qui la guidait dans ses observations, car elle vous regardait à peine; toute sa science, toute sa pénétration résidaient dans les diverses combinaisons de ses jeux de cartes, qui la trompaient rarement. Elle ne manquait jamais de vous dire des choses fort justes sur votre passé, et la plupart de ceux qui l'ont consultée déclarent que ses prophéties se sont presque toujours réalisées.

Plusieurs grands personnages étrangers entretenaient des correspondances avec elle.

Presque toutes les femmes du beau monde parisien sont allées la consulter.

Si Mlle Lenormand a laissé des mémoires, si elle a conservé toutes les lettres qu'on lui a écrites, si elle a enregistré les noms de toutes les personnes qui ont eu recours à son art, ses papiers vaudront beaucoup plus que les 500.000 fr. qui composent, dit-on, sa fortune.

Mlle Lenormand ne sera pas remplacée. C'est en vain que de vulgaires cartomanciennes aspireront à tenir son emploi. La foi est éteinte; la dernière sibylle est morte; le trépied est renversé, les cartes sont brouillées; adieu le grand et le petit jeu! Le royaume de l'avenir n'appartient plus à personne!

EUGÈNE GUINOT. (*Siècle.*)

BEUKELS LE PÊCHEUR.

Seul l'homme utile est pour moi le grand homme.
L'ABBÉ AUBERT.

La raison et le bon sens sont si rares parmi les hommes en général, qu'on voit chez tous les peuples les qualités brillantes mises bien au dessus des qualités solides. Un conquérant est sûr d'avoir des monumens; un guerrier aura des statues; une danseuse va en carrosse; un joueur de violon possède un château; mais l'homme utile est à peine aperçu. Le roi qui consume toute une vie laborieuse à conserver la paix dans ses heureux états passe oublié. Cependant il lui a fallu un courage de tous les instans, une persistance sans relâche, tandis que l'homme illustre qui a remporté une victoire, n'a eu besoin peut-être que d'une heure d'excitation ou d'un jour de bonheur. Mais les hommes sont ainsi faits. Ils ont pris pour honorer leurs bannières le léopard, le lion, l'aigle, toutes les bêtes de carnage ; ils ont dédaigné les emblèmes de paix, de vertu, de fidélité.

Il y a pourtant un pays qui a montré plus d'une fois qu'il fait cas des qualités sérieuses ; qui a honoré, dans ses fastes, la mémoire de Théodebert, l'un de ses princes, petit-fils de Clovis, à qui il a donné le titre, unique dans l'histoire, de *prince utile*, et qui a élevé un tombeau à Guillaume Beukels, le pêcheur. Ce pays, c'est la Flandre.

Si l'on étudie l'histoire du commerce et de la navigation chez les peuples modernes, on remarque que c'est seulement à l'aurore du neuvième siècle, lorsque Charlemagne, prévoyant les invasions des pirates du nord, eut couvert les embouchures de nos fleuves de nombreux navires, que les pêcheurs de la Flandre, de la Zélande, de la Hollande et de la Frise, s'unissant aux légères embarcations qui partaient des côtes de l'Ecosse, allèrent, avec un peu de suite, à la pêche du hareng.

Les excursions des Normands suspendirent bientôt les abondans produits d'une industrie si féconde. Mais quand les barbares du Nord, après avoir dévasté soixante ans les Pays-Bas, se furent établis dans cette partie de la France qui, depuis, s'est appelée de leur nom Normandie, et que le roi Charles-le-Simple dut leur céder pour conserver la paix dans le reste de ses domaines, — les mers redevenant tranquilles et sûres, — les hardis pêcheurs flamands, sans plus avoir besoin des Ecossais, reprirent leur courses lointaines.

Les immenses quantités de harengs qu'ils rapportaient chaque année contribuèrent puissamment à ramener la richesse dans le pays. On vendait comme un aliment exquis, ce poisson délicat dans toutes les contrées des Pays-Bas, dans la Picardie, et jusque dans l'Ile-de-France; mais, comme on ne savait pas le conserver, c'était une primeur qui n'avait que sa saison.

On voit néanmoins qu'en 1280 le hareng était déjà, pour la Flandre, la

Hollande et la Zélande, un commerce très vaste. On sait jusqu'à quel point incroyable ce poisson se multiplie; et il est probable que les pêches les plus actives en détruiraient difficilement la race. Ce n'est pas comme la baleine, dont l'espèce se perdra bientôt.

En l'année 1397, la pêche du hareng donna avec une telle profusion, qu'on ne savait qu'en faire. Les pêcheurs de Biervliet remontaient péniblement, tant leur charge était grande, le bras de l'Escaut, qui baignait les murs de leur petite ville. Oh! si l'on pouvait conserver ce poisson, disaient-ils, et l'expédier en Allemagne, en France, en Angleterre, cette pêche miraculeuse serait notre fortune à tous.

Il y avait, cette année-là, à Biervliet, un jeune pêcheur plein de courage. Enfant du pays, il avait vu tous les ans l'abondance durer une saison rapide, puis disparaître. Il jugeait, par le facile débit du hareng, quel parti on en tirerait, si on pouvait le transporter dans les pays éloignés. Il médita, fit des essais, et, après de nombreuses expériences, il se trouva possesseur d'un procédé que nous n'admirons plus aujourd'hui, car ce qui est simple nous paraît facile.

Cependant il a fallu tout le génie de Pascal pour imaginer le haquet et la brouette: et les Russes, au temps de Pierre-le-Grand, ne connaissaient pas encore l'usage de la scie. Lorsque Christophe Colomb défia ses convives de faire tenir un œuf debout, après que tous y eurent échoué, il le brisa par la pointe, et l'œuf se tint.—C'était facile ainsi, dirent les convives.—Pourquoi ne l'avez-vous pas fait? répondit Colomb.

Guillaume Beukels, de Biervliet, le jeune pêcheur dont nous venons de parler, n'étant pas sûr encore de la durée que pouvait avoir son procédé conservateur, voulut l'éprouver à ses risques avant de le communiquer.

Pendant que ses amis se hâtaient de vendre les harengs de leur grande pêche de 1397, il emmagasina les siens, qui étaient en énorme quantité. Il déclara qu'il faisait un essai pour le bien général; qu'il ne vendrait que trois mois après la pêche, et que s'il réussissait dans son entreprise, tous les pêcheurs ses concitoyens connaîtraient pour la saison prochaine, une découverte qui devait à jamais les enrichir.

Cette entreprise hardie excita un vif intérêt sur toutes les côtes des Pays-Bas. Ceux qui connaissaient Guillaume Beukels espéraient beaucoup de son habileté. Quelques uns riaient de lui et se le représentaient réduit bientôt à rendre à la mer son poisson gâté. D'autres le plaignaient de perdre ainsi, de gaîté de cœur, quelques centaines de tonnes de harengs dont il eût pu faire, malgré le bon marché, une somme assez ronde. Rien ne l'émut.

Il y avait trois mois qu'on ne mangeait plus de harengs, lorsque Beukels ouvrit ses magasins. Tout se trouva dans le meilleur état. Il fit porter dans tous les ménages de Biervliet un des harengs conservés par sa méthode. Ce singulier prospectus excita partout des transports d'admiration et de joie. Les harengs étaient exquis. Tous les pêcheurs vinrent féliciter Beukels et lui serrer les mains.

— Si vous tenez parole, lui dirent-ils, nous serons tous riches et nous vous devrons nos richesses.

— La veille du prochain départ pour la pêche, répondit-il, je m'engage de nouveau à vous communiquer à tous ma découverte; mais je ne puis rien dire encore : il me faut l'année pour être assuré que je ne m'abuse point.

Ce ne fut dès lors, dans toutes les bouches, qu'un concert unanime de louanges sur le compte du jeune pêcheur. Les bonnes gens, ses camarades, sentaient tous qu'il eût pu tirer, pour sa fortune, un immense parti personnel de son heureuse invention. Il eût pu, tous les ans, acheter à vil prix la pêche de ses compagnons, et lui même exploiter en grand ce vaste commerce. Il aima mieux être généreux. Il n'en fit pas moins, dès cette première année, des gains considérables; on ne parlait que des harengs de Guillaume Beukels. Comme ce n'était plus la saison de ce poisson, tout le monde voulait en manger, et il en augmentait le prix à mesure que ses magasins diminuaient.

En attendant le jour où Guillaume Beukels devait livrer son secret, plusieurs pêcheurs impatiens avaient fait mille essais pour imiter leur camarade; aucun n'avait réussi, ce qui fait voir que l'art de saler et d'encaquer le hareng n'était pas encore une invention si facile; pour maintenir le goût du poisson, pour le saler à point, pour l'encaquer et le ranger dans des barils, de manière à se conserver une année et à voyager sans altération, il fallait peut-être plus de science qu'on ne croit.

La veille du jour où devait s'ouvrir, pour l'année 1390, la pêche du hareng, Guillaume Beukels, ayant rassemblé tous les pêcheurs, leur dit :

— Avant toute chose, mes amis, je dois vous déclarer que, selon l'expérience que j'en ai faite, et d'après tous mes essais, le hareng pris avant le 25 juin ne se conserve pas.

« Je dois ajouter, dit-il encore dans sa naïve croyance, qu'il faut respecter le roi des harengs, si l'on veut que les pêches soient heureuses. »

Après ce peu de paroles, il développa généreusement et sans réserve toute sa découverte et tous ses procédés. De joyeux cris de reconnaissance bénirent son nom.

Dès cette année-là la pêche du hareng devint plus active que jamais.

Pour faire juger de l'importance du service rendu par le pêcheur de Biervliet, nous rapporterons un curieux passage de Philippe de Maizières qui écrivait à la fin du quatorzième siècle, et qui raconte (dans le *Songe du vieux Pèlerin*, livre Ier, chap.) qu'en allant en Prusse par mer, il fut témoin de la pêche du hareng.

« C'est la commune renommée, dit-il, qu'ils sont quarante mille bateaux qui ne font autre chose que pêcher le hareng. En chaque bateau il y a au moins cinq ou six personnes, et, en outre cinq cents bâtimens, gros et moyens, ne font que recueillir et saler le hareng que les petits bateaux prennent. Voilà donc environ trois cent mille personnes occupées à cette industrie... »

Ce que vit Philippe de Maizières avait lieu quelque temps avant Beuke's. On se bornait alors à saler le hareng, ce qui pouvait le conserver une semaine ou deux. Voici la manière de saler, d'encaquer et de saurer ce poisson, imaginée par Guillaume Beukels et pratiquée jusqu'aujourd'hui.

Aussitôt que le hareng est hors de la mer, le caqueur lui coupe la gorge, en tire les entrailles, laisse les laites et les œufs, les lave en eau douce et lui donne la sauce, en le mettant dans une cuve pleine d'une forte saumure d'eau douce et de sel marin, où il demeure douze à quinze heures. Au sortir de la sauce, on le varaude, ou, pour parler en termes plus généralement compris, on l'écaille. Suffisamment varaudé, on le caque, bien couvert au fond, et dessus d'une couche de sel. C'est là ce qu'on appelle le hareng blanc, le hareng salé, et quelquefois, dans le commerce, le hareng peck.

Pour le hareng qui doit être saur ou fumé, on le laisse le double de temps dans la sauce; on le brochette, c'est-à-dire qu'on l'enfile par la tête à de menues broches de bois; on le pend dans des espèces de cheminées faites exprès, qu'on nomme roussables; on fait dessous un petit feu de menu bois, qu'on ménage de manière qu'il donne beaucoup de fumée et peu de flamme. Le hareng reste dans le roussable jusqu'à ce qu'il soit suffisamment saur et fumé, ce qui se fait ordinairement en vingt-quatre heures. On en peut saurer jusqu'à dix mille à la fois.

Guillaume Beukels, riche et considéré, mourut chargé d'années, à l'époque la plus splendide de la maison de Bourgogne, en 1449, sans avoir jamais quitté la profession qu'il avait enrichie. Les pêcheurs, ses amis, n'oublièrent pas qu'ils lui devaient leur aisance. Ils élevèrent à Biervliet un monument sur sa tombe.

Un autre fait remarquable, c'est que depuis le jour où Guillaume Beukels enseigna aux pêcheurs l'art qui leur fut si utile, on établit, sur son avis, un usage qui a toujours été respecté et qui s'observe encore de nos jours. Chaque année, au commencement de juin, ceux qui partent pour la pêche du hareng, depuis le capitaine de navire jusqu'au dernier mousse, doivent aller jurer devant le bourgmestre de la ville où ils appareillent de ne pas jeter de filet à la mer avant le 25 juin, à une heure après minuit.

Le serment prêté, chaque chef d'équipage reçoit un certificat qui atteste que l'ordonnance a été remplie, et un coup de canon annonce à la flotte des bateaux pêcheurs l'heure où ils peuvent laisser tomber leurs filets. Jusque là, personne n'a fait que rechercher le banc des harengs, colonne immense qui vient, comme on sait, de la mer Glaciale.

Il est d'usage aussi de rejeter à la mer le poisson qui précède ordinairement la colonne, et que les marins appellent *fario*, ou roi des harengs. Les pêcheurs se conforment scrupuleusement à cette coutume.

L'embarcation qui a pris le premier hareng est saluée par toute la flotte. En Hollande, ce premier hareng était autrefois présenté solennellement au bourgmestre d'Amsterdam, et récompensé d'une médaille d'or. De nos jours on l'offre au roi; une somme d'argent en est le prix.

En l'année 1536, l'empereur Charles-Quint, visitant les travaux fortifiés des côtes de la Flandre Zélandaise, était allé du Sas de Gand à Ysendick. Il était accompagné de la reine douairière de Hongrie, sa sœur, et d'une partie de sa cour. Selon son usage, il demanda ce qu'il y avait à voir là.

— Rien à Ysendick, Sire, répondit le pilote qui conduisait la chaloupe dans laquelle il faisait sa tournée; mais si votre majesté veut visiter, à une bonne heure d'ici, le petit fort de Biervliet, elle y verra une grande chose, le monument de Guillaume Beukels.

En prononçant ce nom, l'enfant de la mer ôta son chapeau goudronné; une naïve expression de respect avait animé son visage.

— Qui est ce Beukels? dit Charles-Quint.

Le pilote rougit; il semblait peiné de la question. Il ne concevait pas qu'on ignorât un nom si vénéré. Pauvre pilote! que dirait-il aujourd'hui, s'il voyait que, dans ces immenses et volumineuses biographies chargées de tant de noms illustres, Guillaume Beukels, au moment où nous écrivons, n'a pas encore trouvé de place.

— Sire, répondit le pilote avec une certaine solennité, Guillaume Beukels est l'homme qui inventa l'art de saler et d'encaquer le hareng...

— Et de le parfumer, ajouta un pêcheur, car c'est à lui aussi que nous devons de manger du hareng saur.

— Il a fait la richesse de la Flandre et de la Hollande, répondit gravement Charles-Quint. Honneur aux hommes utiles! Le fort de Biervliet est peu de chose; mais nous irons saluer la tombe de Guillaume Beukels.

Ces paroles firent bien vite oublier la malheureuse question. Un cri de joie et de reconnaissance retentit parmi tous ces bons marins. L'empereur s'embarqua avec sa suite; toutes les barques qui se trouvaient là lui firent cortége; et, lorsqu'on vit Charles-Quint avec la reine sa sœur et leur cour brillante, s'incliner devant la tombe du vieux pêcheur, ce fut dans tout Biervliet une de ces fêtes que les générations n'oublient pas.

J. COLLIN DE PLANCY.
(*Univers.*)

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Septembre 1843. **DOUZE FRANCS PAR AN.** 8e année.—N° 27.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.

Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES.

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :

Un an........	12 f.	» c.
Six mois......	6	50
Trois mois....	3	50
Un mois......	1	25

Étranger : 2 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Études d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ÉLIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

SOMMAIRE.

MICHEL-ANGE.

I.

L'an 1474, le 6 mars, un lundi, quatre heures avant le jour, naquit au château de Caprèse, dans le territoire d'Arezzo, un enfant du sexe masculin qui reçut sur les fonts de baptême le nom de Michel-Angelo.

Singulière prédestination, et qu'il est presque impossible d'attribuer au hasard. Sanzio! Bonarroti! les deux plus grands peintres de l'Italie et du monde ont reçu tous les deux, en naissant, le nom d'un ange! et, rapprochement plus bizarre encore! Raphaël n'est-il pas l'ange de la tendresse, de la piété et de l'amour; Michel n'est-il pas l'ange de la justice, de la force, de l'extermination.

Le père de cet enfant qui venait de naître était Ludovico di Leonardo di Bonarroti, podestat de Chiusi et de Caprèse, descendant des illustres comtes de Canossa, une des plus anciennes familles de Toscane.

J'en demande bien pardon aux savans biographes qui m'ont précédé, mais je me permettrai de rectifier tout d'abord une erreur, qui n'a pas du reste une très grande importance pour les faits qui vont suivre. Le père de Michel-Ange s'appelait Ludovic, ou, si vous l'aimez mieux, Louis Bonarroti. C'était son grand-père qui s'appelait Léonard. Les Italiens du quinzième siècle, par un usage emprunté aux anciens, signaient à côté de leur nom celui de leur père, qui se trouvait ainsi précéder le nom de famille. Comme en général les historiens du grand artiste dont j'entreprends de raconter la vie à mon tour ont fort mal traité le podestat de Caprèse pour avoir contrarié la vocation de son fils, j'ai voulu réhabiliter le nom du pauvre Léonard, auquel il ne revient aucune part du blâme, attendu qu'il était mort depuis long-temps lorsque son petit-fils vint au monde.

Ce n'est donc pas de la pédanterie que je fais, je vous prie de le croire; c'est tout simplement une bonne œuvre.

Messer Ludovico en était au dernier mois de sa charge lorsqu'il plut au ciel de lui envoyer cet enfant qui devait lui envoyer tant de soucis et tant de gloire. Il fit donc ses préparatifs de départ pour quitter le lieu de sa résidence, et retourner dans sa terre de Settignano aussitôt après la cérémonie du baptême. Plus tard, il n'hésita pas de placer ses autres fils dans le commerce, profession que les Florentins regardaient comme une des plus nobles, et à laquelle ils durent en partie leur puissance. Cependant le bon podestat rêvait pour son aîné un avenir plus brillant, une carrière plus ambitieuse et plus illustre. Il le destinait à lui succéder dans les emplois civils. Un jour son petit Michel-Angelo deviendrait podestat, secrétaire, ambassadeur, gonfalonier peut-être! tant il était loin, le digne homme, de penser qu'il venait de pousser dans sa famille un maçon!.. comme il le disait depuis dans sa naïve colère.

Tout est providentiel dans la vie des grands hommes! Settignano est un pays de carrières, où l'on rencontre plus d'ouvriers que de savans. La seule nourrice qu'on put donner au futur magistrat était la femme d'un *scarpelino*. L'enfant, vigoureux et robuste, grandit au grand air et au soleil; il mania de ses petites mains, durcies de bonne heure, le ciseau et la pierre; ses premiers cris furent dominés et couverts par le grincement de la scie et par le bruit du marteau.

Je vous laisse à penser quelle piteuse mine dut faire le pauvre enfant lorsqu'on lui mit un petit manteau sur l'épaule, une barrette au front, une grammaire sous le bras, et qu'on l'envoya décliner des noms et conjuguer des verbes chez messire Francesco d'Urbino.

C'est un instinct chez les pères que cette rage de forcer leurs enfans à embrasser précisément la carrière pour laquelle ils ont le moins de goût et le moins de dispositions. Soyez poète comme Ovide ou Pétrarque, on vous farcira la tête du droit romain et de décrétales; soyez artiste comme Michel-Ange ou Cellini, on vous forcera à apprendre le grec ou à jouer de la flûte.

Dante s'est écrié dans un de ses accès de haute indignation :

« Ma voi torcete alla religione
» Tal ch'era nato a cingersi la spada,
» E fate re di tal ch'e da sermone.
» Onde la traccia vostra è fuor di strada ! »

« Mais vous tournez à la religion celui qui était né pour ceindre une

» épée; vous voulez faire un roi de celui qui n'était bon qu'à prêcher. « C'est pourquoi vous marchez hors de la route ! »

La leçon n'a profité à personne, et tous les pères du monde se conduiront de la sorte jusqu'à la fin des siècles. Le pere Bonarroti, tout podestat qu'il était, ne fit pas une trop longue résistance. Il est vrai qu'il avait affaire à plus entêté qui lui. Mais, après tout, le pauvre homme ne manquait pas d'excuses. Tous les enfans commencent par dessiner des nez au charbon, et tous les enfans ne deviennent pas des Michel-Ange. Lorsqu'il vit que la fatalité s'en mêlait, et que son fils malheureux préférait décidément la brosse aux bouquins et la truelle à la plume, il se résigna, avec peine sans doute, avec humeur, avec emportement ; mais enfin il se résigna.

La vérité est que messire Ludovic jouait de malheur. A l'école même, où il avait son fils, il se trouva un petit polisson nommé Granacci, qui lui fournissait en secret des modèles à copier. C'était comme fait exprès. Un jour le drôle alla jusqu'à débaucher Michel-Ange, et l'entraîna avec lui à l'atelier, ou, comme on disait alors par un mot bien plus noble, à la boutique de son maître. Granacci présenta hardiment son jeune camarade à Ghirlandajo, qui lui fit un accueil des plus gracieux, et lui demanda s'il n'avait pas quelque essai à lui montrer. Le petit Michel-Ange, dont le caractère était naturellement timide et farouche, rougit légèrement et baissa les yeux sans répondre; mais, apprivoisé par les encouragemens du maître, il finit par tirer de sa poche une gravure qu'il avait coloriée avec un grand travail et une patience inouïe. C'était une estampe de Martin Schœn de Hollande, représentant la Tentation de saint Antoine. Le sujet ne pouvait manquer de séduire une imagination jeune et ardente. C'étaient des groupes de démons hideux ou grotesques, excitant le saint ermite à grands coups de bâton. Non seulement Michel-Ange donna une nouvelle vie à la gravure par le contraste des ombres et par l'éclat des couleurs, mais il en corrigea le dessin à sa manière, tourna bizarrement quelques figures, écarquilla les yeux, fendit les bouches, hérissa les crinières, fit grimacer les maudits dans les postures les plus étranges et les plus variées, et sut tirer d'un travail mécanique un tableau original et saisissant. Le maître, étonné et un peu jaloux de cette précocité de génie, contemplait l'ouvrage en silence, se demandant tout bas s'il ne devait pas étouffer par un froid mépris cette gloire naissante qui menaçait d'absorber sa propre gloire et celle de bien d'autres; mais l'admiration l'emportant sur l'envie, il s'écria qu'il n'avait rien vu de plus beau, et, montrant du doigt le jeune homme, il ajouta en soupirant :

« C'est une étoile qui se lève, mais qui éclipsera plus d'un astre qui maintenant brille au ciel, couronné de lumière et entouré de satellites! »

Le lendemain, Dominique Ghirlandajo frappait à la porte de l'ex-podestat de Caprèse.

Messire Ludovic le reçut avec cette cordialité parfaite et cette bienveillance presque fraternelle qui régnaient alors entre tous les citoyens du même parti, et qui leur permettait de s'appeler, quoique très éloignés matériellement l'un de l'autre, du doux nom de voisins.

« Je viens vous demander une grâce, messer Bonarroti, dit le peintre après les premiers complimens, et j'espère que vous ne voudrez pas me la refuser.

— Parlez, maître Ghirlandajo, répondit Ludovic avec ce léger ton de suffisance que laissent toujours les charges de l'état, même chez les hommes les plus excellens et les plus affables. Avez-vous besoin de conseils? disposez librement de mon expérience et de mes lumières. Avez-vous besoin d'appui? ma famille et mes amis sont à vos ordres. Avez-vous besoin d'argent? ma bourse est à vous?

— Je vous rends mille grâces, messire; votre courtoisie m'est bien connue, et je ne manquerai pas d'avoir recours à vos bontés si l'occasion s'en présente. Mais je ne viens vous demander pour le moment ni conseils, ni argent, ni soutien.

— Et que venez-vous donc me demander, maître Ghirlandajo? »

L'artiste hésita un instant avant d'entamer une négociation qui ne laissait pas que d'être un peu délicate, vu l'humeur assez difficile du vieux gentilhomme. Mais, déguisant aussitôt ses inquiétudes sous l'air le plus naturel qu'il put prendre, il ajouta d'un ton passablement dégagé :

« Je viens vous demander votre fils pour en faire un artiste. »

A une proposition aussi inattendue, le podestat bondit sur sa chaise, et fut pris d'une violente envie de jeter son voisin par la fenêtre. Mais, comprimant tout à coup sa colère par une de ces réactions subites parfaitement explicables chez le père de Michel-Ange, il fit appeler son fils, lui lança un regard d'une expression indéfinissable, et, sans adresser un seul mot au peintre ébahi qui ne comprenait rien à cette pantomime, et commençait à désirer vivement de se trouver ailleurs, il s'approcha de la table, trempa une plume dans l'encrier, et se mit à écrire sur un parchemin, répétant tout haut les paroles à mesure qu'il les traçait :

« L'an mil quatre cent quatre-vingt-huit, le premier jour d'avril, moi, » Ludovic, fils de Léonard de Bonarroti, je place mon fils Michel-Ange » chez Dominique et David Ghirlandajo, pour trois ans à dater de ce jour, » et aux conditions suivantes : le susdit Michel-Ange s'engage à rester » chez ses maîtres, pendant ces trois années, en qualité d'apprenti, pour » s'exercer dans la peinture, et faire en outre *tout ce que ses maîtres » lui ordonneront* ; et pour prix de ses services, Dominique et David lui » paieront la somme de vingt-quatre florins, six la première année, » huit la seconde, et dix la dernière ; en tout quatre-vingt-vingt-seize » livres. »

—Et maintenant, maître Ghirlandajo, ajouta l'homme d'une voix qu'il essaya de rendre ferme, veuillez me payer douze livres, premier à-compte du salaire de mon fils. Voici ma quittance.

En prononçant ces mots, Bonarroti fut vraiment sublime de dignité, d'abnégation, de douleur. Brutus, en signant l'arrêt de mort de son enfant, ne dut pas avoir une autre voix, un autre regard!

Ghirlandajo s'empressa de payer le prix convenu, ne se souciant pas d'irriter davantage par des paroles inutiles l'irascible aristocrate, et tout fut dit.

Le podestat se leva gravement, accompagna le visiteur jusqu'à la porte; et montrant son fils d'un geste digne et sévère :

« Vous pouvez emmener ce garçon, dit-il; faites-en ce que bon vous semblera; il vous appartient désormais. »

Quant à Michel-Ange, il franchit d'un seul bond l'escalier paternel; et, arrivé dans la rue, jeta sa toque en l'air, en signe de fête et de réjouissance.

II.

Le vœu le plus ardent du jeune homme s'était donc réalisé tout à coup et comme par enchantement. Il avait brûlé sa grammaire! il ne verrait plus la figure bilieuse et contractée de François d'Urbino, l'impitoyable pédant qui avait torturé son enfance! Il était apprenti, presque valet, chez les Ghirlandajo; mais il se sentait plus libre que l'air, plus heureux qu'un Médicis.

Il pouvait barbouiller les murs à volonté, dessiner des cartons, broyer des couleurs. Si un peu de terre glaise lui tombait par hasard sous la main, il pouvait la modeler à sa fantaisie, sans craindre à chaque instant qu'on vînt le tirer par l'oreille; et si un vieux couteau rouillé se trouvait sous ses pas, il pouvait s'en faire un ciseau. Il lui arrivait parfois de balayer l'atelier, c'est vrai; mais malgré, tout ce qu'une pareille fonction pouvait avoir d'humiliant pour un descendant des Canossa, il ramassait dans les balayures tantôt une plume, tantôt un pinceau, dont il faisait son profit. Un jour il trouva du marbre, et ce jour-là le jeune apprenti n'aurait pas changé sa condition contre celle du gonfalonier de Florence.

Michel-Ange débuta, dans la boutique de Ghirlandajo, par un coup qui ne pouvait appartenir qu'à lui. Au lieu de se laisser corriger comme la plupart des élèves, il corrigea les dessins de son maître : sa copie valait toujours mieux que l'original. Ghirlandajo, en homme supérieur, loin de se fâcher d'une telle hardiesse, en sourit doucement, et encouragea son apprenti par de nobles louanges. Mais si le maître lui pardonna, ses camarades lui gardèrent rancune, et il dut comprendre bientôt qu'on n'est pas impunément un grand artiste à treize ans!

Un compatriote, un élève, un ami, un des plus chauds admirateurs du divin Bonarroti (c'est la seule épithète qu'il lui donne dans ses Mémoires), Benvenuto Cellini enfin, cet homme étrange et puissant, qui avait tant de rapports de génie et de caractère avec le grand Michel-Ange, nous initie aux mystères de cette haine aveugle et jalouse que lui avaient vouée en secret ses compagnons d'apprentissage.

Voici le récit textuel de l'orfèvre florentin :

« Vers ce temps » (c'était en 1518, trente ans après l'événement; Cellini n'en avait que dix-huit, et il ressentait avec toute la vivacité de la jeunesse l'outrage fait à Michel-Ange), « vers ce temps, écrit Benvenuto, » arriva à Florence un sculpteur nommé Pierre Torregiani; il venait d'Angleterre, où il avait passé plusieurs années. Cet homme, en voyant mes » dessins et mes travaux, me dit : Je suis venu à Florence pour enlever le » plus de jeunes gens que je puis; je dois faire un grand ouvrage » pour mon roi (le roi d'Angleterre), et je ne veux pour mes aides que » mes compatriotes; et comme ta manière de travailler et de dessiner » est plus celle d'un sculpteur que d'un orfèvre, je t'emmène, et je te rendrai du même coup savant et riche.

» C'était un homme hardi et fier que ce Torregiani, d'une grande beauté et d'une noble tournure. Son air, ses gestes, sa voix sonore, étaient » plus d'un soldat que d'un artiste : il avait un froncement de sourcil à » effrayer les gens les plus résolus, et tous les jours il venait me raconter quelques uns de ses exploits avec ces bêtes d'Anglais (textuel).

» Un jour nous causions de Michel-Ange Bonarroti; — Torregiani, en » tenant à la main un dessin que je venais de copier d'après le grand » artiste (*il divinissimo*), me dit ainsi :

« Le Bonarroti et moi nous allions travailler tout enfans à l'église du » Carmine, dans la chapelle de Masaccio; et comme il avait l'habitude de » railler tous ceux qui dessinaient avec lui, un jour m'étant fâché plus » que de coutume, je serrai sa main et lui donnai sur la figure un si » violent coup de poing, que je sentis se briser sous mes doigts l'os et le » cartilage du nez, si bien qu'il en portera la marque toute sa vie. »

« Ces paroles, ajouta le jeune homme indigné, me révoltèrent tellement, — moi qui avais constamment sous les yeux les œuvres du divin Michel-Ange, — que j'en conçus pour Torregiani une haine si implacable, que non seulement l'envie me passa de le suivre en Angleterre, mais encore que je ne pouvais plus ni le voir ni le sentir. »

Noble et généreuse colère! digne à la fois de celui qui l'inspire et de celui qui la ressent! Il est vrai que Michel-Ange, à son insu peut-être, commettait tous les jours un nouveau crime qui devait attirer sur lui la vengeance de ses camarades et la jalousie de ses maîtres : le malheureux enfant ne pouvait se corriger de son génie!

Un jour on lui donna un portrait à copier; la copie achevée, il la rend à celui qui lui avait prêté le portrait au lieu de l'original. C'était, je crois, un peintre de ses amis. Le brave homme, tout connaisseur qu'il était, ne

s'aperçoit pas de la ruse. Jugez de sa confusion lorsque l'anecdote vint à s'ébruiter. Le maudit espiègle avait un peu enfumé la peinture, afin de lui donner cet air antique qui ajoute tant de prix aux tableaux, pour ceux qui jugent un tableau d'après la date plutôt que d'après le mérite.

Une autre fois il s'en alla bras dessus bras dessous avec son camarade Granacci dans les jardins de Saint-Marc, où l'on entassait à grands frais des fragmens de statues et des débris de bas-reliefs, tout un musée d'antiquailles, comme les appelait plus tard Cellini.

C'était une rage à cette époque de ressusciter l'antiquité, et de tuer à coups de grec et de latin la nationalité italienne, déjà près de s'éteindre. La villa de Carregi était transformée en académie; Ange Politien, Pic de la Mirandole, Marsilio Ficinio, élégans esprits, charmans poëtes, merveilleux polyglottes, entouraient le prince, et traitaient les affaires de l'état en stances parfumées et en petits vers anacréontiques dignes d'Horace et de Catulle. On faisait la cour aux femmes dans la langue de Platon; on discutait les dogmes d'après Aristote; on conspirait sur les plans de Salluste; on montait sur l'échafaud entre deux hémistiches. Laurent-le-Magnifique, adoré des artistes, exécré par les patriotes, endormait sa patrie aux accords de sa lyre, et, nouveau Néron, à la cruauté près, étouffait les derniers élans des cœurs généreux sous une pluie de fleurs. A la religion du Christ avait déjà succédé le paganisme, et la liberté allait bientôt expirer sur le bûcher de Savonarola.

Dante et Michel-Ange sont les deux hommes qui ont résumé la nationalité italienne. L'un a chanté sur son berceau, l'autre a pleuré sur son agonie. Mais ne devançons pas les événemens, et tâchons de bien connaître l'enfant avant de juger l'homme.

Je disais donc que l'apprenti de Ghirlandajo entra dans les jardins de Médicis. Il y trouva quelques uns de ses amis les tailleurs de pierre qui l'avaient bercé à Settignano. On l'accueillit, on le fêta, comme bien vous pouvez le croire; on lui montra les plus beaux trésors du musée improvisé. Michel-Ange contemplait avidement tous ces chefs-d'œuvre mutilés par le temps, et remis sur l'autel par la vénération de ses contemporains. La beauté antique le frappait sans l'enivrer. A son admiration d'artiste se mêlait malgré lui une secrète amertume, une jalousie instinctive, un violent désir, non pas d'imiter, mais de dépasser les anciens. Du fond de son âme il sentait monter à sa tête les vapeurs d'un orgueil infini, un secret désespoir d'avoir été devancé par des hommes plus heureux, qui pour être immortels n'avaient eu qu'à copier la nature! tandis que lui, venu trop tard, comment s'y prendrait-il pour faire mieux? Ces pensées durent aigrir son caractère, porté naturellement à la méditation et à l'isolement. A l'âge où les autres enfans s'épanouissent à la joie et au bonheur, il était déjà caustique et sauvage. Qu'aurait-il dit, grand Dieu! si, au moment où il se promenait dans les jardins de St-Marc, il eût pu savoir que quatre ou cinq années auparavant, dans la petite ville d'Urbin, était né un artiste, l'incarnation la plus complète et la plus pure de ce beau idéal qu'il enviait chez les anciens, et que le monde adorerait sous le nom de Raphaël?

Les ouvriers de Laurent-le-Magnifique ne pouvant deviner les idées qui se pressaient en foule dans l'esprit du jeune homme, et connaissant ses goûts pour les pierres, lui offrirent un morceau de marbre. On le laissa maître d'en faire ce qu'il voudrait, et de revenir aux jardins autant de fois qu'il lui ferait plaisir. Michel-Ange, pour toute réponse, se saisit d'un ciseau, se débarrassa de sa veste, et se mit à ébaucher à grands coups de marteau une tête de faune.

La boutique de Ghirlandajo fut désertée à son tour, comme l'avait été l'école de messer Francesco, et cela au grand déplaisir du maître, qui perdait dans son apprenti un puissant auxiliaire, et à la grande satisfaction des élèves, qui voyaient s'éloigner un rival détesté.

Un jour, comme il achevait la tête du vieux faune, un homme d'une quarantaine d'années, d'une figure assez laide, et d'une mise très négligée, s'arrêta devant lui, et le regarda faire en silence. Michel-Ange travaillait avec ardeur, sans prendre garde à l'inconnu, et se souciant aussi peu de lui que de la poussière de marbre qui tombait sous son ciseau.

Quand il eut donné le dernier coup à son œuvre, l'enfant se recula un peu, comme font les artistes, pour mieux juger de l'effet de sa tête, et parut fort satisfait. C'est là probablement que l'attendait le témoin muet de cette scène.

Il s'avança lentement, et posant la main sur l'épaule du jeune sculpteur :

« Mon ami, lui dit-il avec un léger sourire, si vous voulez bien le permettre, j'aurais une observation à vous faire. »

Michel-Ange se tourna vivement vers lui, avec cet air goguenard et insolent que prendrait un rapin de nos jours vis-à-vis d'un bourgeois.

« Une observation! Vous?... » Ces trois mots furent prononcés avec une grande lenteur.

« Une critique, si vous l'aimez mieux.

— Sur la tête de mon faune?

— Sur la tête de votre faune.

— Et qui êtes-vous, monsieur, pour vous croire le droit de critiquer mon travail?

— Peu vous importe qui je suis, pourvu que ma critique soit juste.

— Et qui décidera, monsieur, entre vous et moi lequel de nous deux aura raison?

— Je vous en laisse juge vous-même.

— Voyons, monsieur, parlez! s'écria Michel-Ange en se croisant les bras d'un air de défi.

— N'avez-vous pas voulu faire un vieux faune qui rit aux éclats?

— Sans doute; c'est bien facile à comprendre.

— Eh bien! ajouta le critique en riant, où avez-vous vu des vieillards qui ont toutes les dents à leur bouche? »

L'enfant rougit jusqu'au blanc des yeux et se mordit la lèvre. La remarque était juste. Il attendit que le bourgeois eût tourné le dos, et d'un seul coup de ciseau il enleva deux dents de son faune. Pour rendre l'illusion plus complète il songea même à creuser la gencive; mais comme il n'avait pas d'instrumens pour percer le marbre, il remit le reste de la besogne au lendemain.

Dès que le jardin fut ouvert, Michel-Ange était à son poste; mais le faune avait disparu. A la place où il avait laissé son marbre il retrouva le bourgeois de la veille.

— Où est donc ma tête? demanda le jeune sculpteur d'un air courroucé.

— On l'a enlevée par mes ordres, répondit l'inconnu avec son flegme ordinaire.

— Et qui êtes-vous, monsieur, pour donner des ordres dans les jardins de Laurent-le-Magnifique?

— Suivez-moi, et vous le saurez.

— Je vous suivrai pour vous forcer à me rendre mon faune.

— Peut-être serez-vous content de le laisser où il est.

— Nous verrons.

— Nous verrons. »

L'inconnu prit le chemin du palais, toujours avec le même calme, et se disposait à franchir l'escalier, lorque l'enfant, l'arrêtant par le bras, lui dit, d'un air moitié timide, moitié colère :

« Où allez-vous donc, monsieur? Croyez-vous qu'on pénètre ainsi dans les appartemens du prince? Dans ses jardins, passe encore, puisqu'il veut bien le permettre. Nous allons nous faire jeter à la porte. »

L'inconnu traversa l'antichambre. Les serviteurs se levèrent sur son passage, les gardes le saluèrent avec respect.

Michel-Ange le suivait, de plus en plus inquiet. — Serait-il un employé du palais? se dit-il, un peu troublé de son aventure; en ce cas, j'ai eu tort de lui parler si durement. Bah! après tout, mon faune m'appartient, et il devra bien me le rendre. Mon œuvre est à moi. S'il y tient absolument, je lui paierai le marbre.

L'inconnu traversa les galeries et les salons, sans que personne songeât à lui défendre l'entrée.

— Diable! fit Michel-Ange, serait-ce le secrétaire lui-même que j'ai traité de la sorte? Je viens de faire là une belle équipée!

L'inconnu, sans se détourner, poussa la porte d'un cabinet royalement meublé et enrichi d'objets d'art de la plus grande valeur.

L'enfant s'arrêta sur le seuil, interdit et tremblant; son assurance venait de le quitter tout à coup; il se crut sérieusement perdu; il venait d'offenser un personnage assez puissant pour entrer chez Laurent de Médicis sans se faire annoncer. Comme il essayait de balbutier une excuse, il leva les yeux, et vit son vieux faune posé sur une riche console.

— Tu vois bien, mon ami, lui dit l'inconnu toujours avec son ton de bonté et de douceur, que si j'ai fait enlever ton faune du jardin, c'était pour le placer dans un endroit plus convenable.

— Mais, mon Dieu, s'écria le jeune artiste pris d'une nouvelle inquiétude, que dira le prince en voyant cette pauvre ébauche au milieu de tant d'ouvrages précieux?

— Le prince te tend la main, mon ami; viens la serrer.

Tout autre serait tombé à genoux. Michel-Ange, ému jusqu'aux larmes, baissa la tête et serra cordialement la main que Laurent-le-Magnifique venait de lui tendre.

« Désormais te voilà de la maison, mon ami; tu travailleras chez moi; tu dîneras à ma table; je ne ferai aucune différence entre toi et mes enfans. Va, passe dans ma garde-robe, et fais-toi donner un beau manteau violet, tout à fait pareil à ceux que portent les jours de fête Pierre et Jean de Médicis.

— Monseigneur, répondit l'enfant attendri, avant de profiter de vos dons, permettez-moi de courir chez mon père; je veux qu'il soit de moitié dans mon bonheur. Il m'a chassé de sa maison en enfant paresseux et indigne, je veux y retourner en homme obéissant et soumis. Je connais mon père; il est inflexible, mais juste, et il comprendra, d'après ce qui m'arrive, que, loin de me repentir, j'ai le droit de m'enorgueillir de ma faute. A partir de ce jour, je puis me présenter le front haut partout, même chez moi, car Laurent de Médicis, le premier homme de son siècle, m'a sacré artiste.

— C'est bien, mon enfant; tu peux retourner chez ton père et lui annoncer que ma protection s'étendra également sur toute sa famille. Dès aujourd'hui, je lui permets de se présenter au palais pour me demander l'emploi qui lui conviendra le mieux dans Florence.

Le vieux Bonarroti déjeûnait tranquillement dans sa chambre, dont il n'avait pas voulu sortir après l'aventure de son fils, lorsqu'un coup violent, mêlé d'une tempête de coups plus violens encore, vint ébranler la porte. Le podestat courut ouvrir lui-même, et recula de trois pas à l'aspect de Michel-Ange, qu'il ne reconnut pas au premier abord. Pâle, haletant, la tête nue, les vêtemens en désordre, couvert de poussière et de plâtre, l'enfant ne fit qu'un bond de la porte jusqu'à son père, pour se jeter dans ses bras.

« Loin de moi, malheureux! s'écria le podestat, que tant d'audace rendait tremblant de colère.

— Mon père, mon père, écoutez-moi, de grâce, avant de me chasser.

— N'approche pas, fils indigne et dégénéré ; ne me souille pas de ta boue.

— Mais, au nom du ciel, écoutez-moi un seul instant.

— Tu veux donc me forcer à te maudire...

— Je viens du palais de Médicis...

— Je ne veux pas savoir d'où tu viens, ni ce que tu fais. Cela te regarde, et non pas moi ; j'avais un fils, autrefois, qui s'appelait Michel-Ange. Il devait être, au moins je l'espérais, la gloire, le soutien de ma famille, la joie, la consolation de mes vieux jours ; mais ce fils ingrat et rebelle, je ne l'ai plus, Dieu merci ; je l'ai vendu à maître Ghirlandajo pour dix-huit florins...

— Au nom de ma mère, écoutez-moi... me voici à vos genoux.

— Retourne chez tes maçons ; c'est là ta place.

— Ma place! dit Michel-Ange, se relevant avec fierté ; ma place est dans les appartemens du prince, mon père ; ma place est parmi les premiers artistes de Florence ; ma place est à la table de Laurent-le-Magnifique...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il devient fou, le malheureux ! s'écria le pauvre père, passant de la colère à l'effroi.

— Mais suivez-moi, mon père, s'écria Michel-Ange de cette voix brève et forte qui ne permet plus de douter ; suivez-moi, vous verrez. Je vous dis, moi, que c'est Laurent lui-même qui m'a serré la main, qui m'a mené chez lui, qui vous attend, qui vous offre un emploi... celui que vous voudrez. par Dieu, est-ce qu'on marchande avec Michel-Ange ? »

Le vieux Bonarroti était renversé ; il tenait sa tête à deux mains comme pour concentrer ses idées, et se demandait, dans une anxiété extrême, lequel des deux, de lui ou de son fils, avait perdu la raison.

Michel-Ange, sans lui laisser le temps de réfléchir, ou plutôt de s'égarer davantage, l'entraîna, moitié de gré moitié de force, jusqu'au palais du Magnifique. Le podestat croyait rêver. Les gardes ne croisèrent pas les hallebardes pour leur barrer le passage, et les courtisans se rangeaient respectueusement à leur approche.

Arrivé au cabinet du prince, un page leva la portière, et le vieux Bonarroti, suivi de son fils, se trouva en présence de Laurent.

« Messire Bonarroti, lui dit le prince en venant courtoisement à sa rencontre, je vous ai fait déranger pour vous demander la permission de garder auprès de moi Michel-Ange, et pour vous féliciter d'avoir en lui un enfant qui sera le premier artiste de son siècle. Ma maison sera la sienne ; quant à son traitement, vous le fixerez vous-même. Je ne mets à tout cela qu'une condition, votre fils a dû vous le dire : c'est que vous me demanderez l'emploi qui conviendra le plus à vos goûts ou à vos habitudes. Il vous est accordé d'avance. »

Ludovic se recueillit un peu avant de répondre. Un instant avait suffi à cette nature énergique et fière pour se remettre de son émotion et de sa surprise. Il se rappela que celui qui lui parlait était comme lui citoyen de Florence, et lui tendant la main sans raideur, mais sans bassesse, il lui parla comme un égal a droit de parler à son égal.

« Je crois que mon fils, dit-il d'une voix ferme, sera payé au delà de ce qu'il mérite, si on porte son traitement à cinq ducats par mois.

— Et pour vous, messire Bonarroti ?

— Pour moi, Laurent !... Il y a un petit emploi vacant à la douane qui ne peut être donné qu'à un citoyen ; cet emploi, je le demande, parce que je suis sûr de le remplir avec honneur.

— Tu seras toujours pauvre, mon cher Ludovic, répondit Médicis en riant, puisque, ayant le choix d'un emploi, tu bornes ton ambition à une petite place dans la douane.

— C'est bien assez pour le père d'un... maçon ! »

III.

Le bonheur de Michel-Ange ne devait cependant pas avoir une longue durée. A peine avait-il eu le temps de commencer quelques travaux de sculpture qu'on conserve encore aujourd'hui comme de précieuses reliques ; un bas relief représentant, à ce que prétend Vaseri, le combat des Centaures, une vierge dans le style de Donatello, une statue d'Hercule, suivant les uns en marbre, suivant les autres en bronze, que personne n'a vue, ses biographes exceptés, que tout à coup Laurent-le-Magnifique, frappé d'une maladie mystérieuse et incurable, alla s'éteindre à Careggi, au milieu de ses rhéteurs. — Nous avons raconté sa mort ailleurs. — Il finit comme il avait vécu, plus en poète qu'en chrétien. Les arts et les lettres perdirent un Mécène ; Michel-Ange, lui, perdait plus qu'un protecteur, il perdait un ami.

Il rentra chez son père accablé d'un profond chagrin. A dix-huit ans il voyait déjà se briser sa carrière, et tant de magnifiques espérances s'envolaient en un seul jour.

Pierre de Médicis, l'héritier, le successeur de Laurent, débuta par jeter dans un puits le médecin de son père. Cela promettait peu pour ceux qui resteraient au service du nouveau prince.

Cependant Michel-Ange fut appelé un matin à la cour. Il neigeait fort ce jour-là, et le frère de Léon X s'était éveillé avec de grands projets. On n'est pas Médicis pour rien.

« Maître, dit-il au jeune sculpteur, je veux que tu me fasses une figure colossale, un géant, qui s'élève tout à coup, comme par enchantement, dans une cour, et dépasse de toute la hauteur de sa tête les créneaux de mon palais. Puisque mon père t'avait choisi pour son sculpteur ordinaire, ton génie ne doit pas être au dessous de cette tâche. Va, et mets-toi au travail.

— Mais en quelle matière voulez-vous cette statue ?

— La matière ! répondit Pierre en riant, tu en trouveras dans la cour tant que tu voudras. Il doit y avoir au moins trois pieds de neige.

— C'est juste, dit Michel-Ange avec amertume, je suis à vos gages, comme j'étais aux gages de votre père ; seulement lorsqu'il commandait des statues, il préférait le marbre à la neige. Chacun ses goûts, monseigneur ! »

Puis il ajouta tout bas en s'éloignant : — A tel prince tel monument. — Va, pauvre esprit, lâche cœur, ta grandeur ne durera guère plus long-temps que ta statue.

Il n'en remplit pas moins les ordres du prince avec une scrupuleuse exactitude ; et son colosse achevé, avant qu'un rayon de soleil vînt le fondre, il se retira dans une cellule de San-Spirito, où il passait les nuits et les jours, sombre, triste, isolé, pleurant son bienfaiteur et méditant sur les destinées de sa pauvre patrie.

C'est dans sa retraite austère, entouré des cadavres provenant d'un hôpital attaché au couvent, à la lueur d'une lampe, que Michel-Ange se livra à cette longue et persévérante étude de l'anatomie, qui devait être sa passion dominante. Armé de son scalpel, il interrogeait les muscles, étudiait les fibres, mettait à nu la charpente du corps humain. Le fruit de ses veilles fut un crucifix en bois, un peu plus grand que nature, dont il fit don au prieur du monastère qui lui avait ouvert un asile, où il avait pu du moins travailler en paix, et se dérober à la honte de ces tristes jours.

Florence, enfin poussée à bout, chassa Pierre de Médicis comme on chasse un valet. Un pauvre ménestrel, nommé Cardière, dont l'emploi avait consisté à faire de la musique tous les soirs pour endormir Laurent-le-Magnifique, avait prédit à Pierre peu de jours avant la catastrophe ce qui devait lui arriver. Son maître, disait-il, lui était apparu, pâle, sanglant, les vêtemens déchirés, et lui avait ordonné à plusieurs reprises d'annoncer à son fils le malheur qui le menaçait. Mais Pierre, en esprit fort, s'était moqué du musicien et de son rêve. Quant au pauvre Cardière, il n'insista pas. Il n'avait pas oublié le puits de Careggi.

Ce fut à cette époque que commencèrent les pérégrinations de Michel-Ange de Venise à Bologne et de Bologne à Rome. A Venise il se trouva bientôt sans argent et sans travail. A Bologne il y avait une loi qui forçait les étrangers à porter sur l'ongle du pouce un cachet de cire rouge ; faute de ce singulier passeport, Michel-Ange se fit arrêter, et fut condamné à une amende de 50 livres. Mais Jean-François Aldovrandi, gentilhomme d'esprit et de cœur, prenant sous sa protection le jeune étranger, fit casser le jugement, et l'accueillit chez lui par une noble et généreuse hospitalité. Là il passa les soirées à lire Dante et Pétrarque, et les jours à travailler à des ouvrages que la bienveillance de son hôte lui avait procurés.

Ce fut alors qu'il fit pour l'autel de Saint-Dominique, dans l'église dédiée à ce saint, deux petites figures de deux à trois pieds, l'une représentant saint Pétrone, et l'autre un petit ange à genoux, d'une douceur et d'une grâce charmantes. Il paraît que ces deux statues, si minces qu'en fussent les proportions, eurent un tel succès, qu'un sculpteur de l'endroit menaça sérieusement de l'assassiner. La haine des rivaux augmentait en raison du talent de l'artiste. Il y avait progrès, comme on voit : à Florence c'étaient des coups de poing, à Bologne c'étaient des coups de poignard.

Il se hâta de retourner dans sa patrie, qui respirait un peu après la tourmente. On fait remonter à cette époque l'exécution d'un petit saint Jean et celle d'un amour endormi, auquel son propriétaire cassa un bras, et qu'il fit passer ensuite pour antique. La plaisanterie réussit pour le statuaire comme elle avait réussi pour la statue, et le mystifié de cette fois fut un cardinal, qui paya deux cents ducats un morceau de sculpture dont il n'eût voulu pour rien s'il l'avait su moderne. Il est vrai que l'artiste ne toucha que trente écus sur cette somme ; car il avait vendu l'Amour comme étant réellement de lui, sans compter que tout l'or du monde n'aurait pu décider Michel-Ange à mutiler si cruellement son œuvre. Mais Son éminence fut ravie par où elle péchait. Les connaisseurs de cette force sont la providence des brocanteurs.

Par un hasard des plus singuliers, Michel-Ange, tout en dessinant à la plume une main qui est restée, racontait à un ami du cardinal qu'il était l'auteur de la petite statue que son éminence avait achetée de seconde main comme antique. Emerveillé du talent de ce jeune homme, et frappé par une révélation si extraordinaire, l'ami du cardinal engagea Michel-Ange à le suivre à Rome, où il ne manquerait pas d'occasions de travailler et de se faire connaître. L'artiste accepta ; à peine eut-il fait son entrée dans la ville éternelle que les commandes abondèrent de toutes parts, et que son nom cessa d'être obscur.

Le premier ouvrage qu'il fit pour Giacomo Galli est le Bacchus de la galerie de Florence. Le dieu est couronné de pampres ; sa figure est souriante, son regard, déjà voilé par l'ivresse, se porte avec amour sur une coupe qu'il tient de la main droite. Il semble déjà ne plus s'apercevoir de ce qui se passe autour de lui ; car un charmant petit satyre, prodige de malice et d'espièglerie, mange impudemment des raisins qu'il vient de dérober au dieu des buveurs.

Au Bacchus succéda presque immédiatement le beau groupe de *la Pietà*, exécuté par ordre du cardinal de Saint-Denis. C'est Marie qui soutient sur ses genoux le corps de son fils qu'on vient de détacher de la croix.

Le succès qu'obtint ce groupe lors de sa première exposition fut tel, que Vasari ne trouve pas de mots assez hyperboliques pour en faire l'éloge. A en juger par l'avis des contemporains, jamais ni les anciens ni les modernes n'avaient atteint une telle hauteur dans l'idéal de l'art, jamais le marbre n'avait été travaillé avec un soin si exquis, avec une si désespérante facilité. Cependant, au milieu de ce concert de louanges si justement méritées, la critique reprocha à l'artiste d'avoir fait la mère presque aussi jeune que le fils.

« La mère du Christ était vierge, répondit durement Michel-Ange, et la chasteté de l'âme conserve la fraîcheur des traits. Il est juste, il est permis de croire que Dieu, pour rendre témoignage de la pureté de Marie, a voulu lui laisser long-temps l'éclat de la jeunesse et la puissance de la beauté. »

Malgré cette leçon, la critique ne s'avoua pas vaincue, mais aussi, malgré la critique, et peut-être à cause d'elle, de nombreux admirateurs stationnaient devant le groupe de *la Pietà*. Un jour que Michel-Ange se trouvait mêlé à la foule, il entendit un étranger demander à son voisin :

« Savez-vous quel est l'auteur de ce groupe? »

Le voisin, qui était apparemment un de ces hommes qui savent tout, répondit sur-le-champ et sans la moindre hésitation :

« Certainement, monsieur; l'auteur de ce groupe est Pobbo, de Milan. »

— C'est juste, dit tout bas Michel-Ange, je n'avais oublié qu'une chose, c'est d'y mettre mon nom.

La Pietà était le second grand ouvrage du sculpteur de Florence : aussi la question de l'étranger n'était-elle pas sans excuse. Aujourd'hui il n'est pas un homme qui en voyant ce groupe, même sans prendre garde à la signature, même sans en avoir jamais entendu parler, ne s'écrie pas aussitôt : Michel-Ange!

Retourné à Florence pour affaires, il tira d'un énorme bloc de marbre massacré par Simon de Fiesolo une statue colossale de David. Michel-Ange avait alors vingt-cinq ans, et déjà son caractère absolu et hautain ne pouvait supporter aucune observation. Malheur à ceux qui se permettaient une remarque; il les accablait de sa colère ou les raillait impitoyablement.

Le trop célèbre Soderini, tout gonfalonier qu'il était, en fit à ses frais l'expérience. Le brave homme, aussi habile connaisseur qu'il était fort politique, voulut dire son mot sur le David; le nez lui semblait trop gros.

» Qu'à cela ne tienne, seigneur illustrissime, répond l'artiste de son air le plus hypocrite. » Et ayant pris dans le creux de sa main un peu de poussière de marbre, il donna deux ou trois coups de marteau sans toucher la statue.

« A la bonne heure! s'écrie le gonfalonier transporté; voilà un David! vous lui avez donné la vie.

— C'est à vous qu'il la doit, monseigneur. »

Après cela, étonnez-vous que Machiavel, en parlant du même Soderini, l'ait si bien traité dans ces quatre vers où il raconte que le bon gonfalonier s'étant présenté par mégarde à la porte des enfers, Pluton lui ferma la porte au nez, et lui dit : « Que viens-tu faire ici, âme stupide? va-t'en aux limbes des enfans. »

Cependant si le pauvre gonfalonier était bête, comme cela paraît historiquement démontré, il n'était pas avare. Il donna quatre cents écus de Florence à Michel-Ange, et le chargea de peindre à fresque une partie de la salle du conseil. Léonard de Vinci était chargé de l'autre moitié.

Léonard avait choisi pour sujet de sa fresque la victoire remportée sur Piccinino, général du duc de Milan. On voyait au premier plan une mêlée de cavalerie et une prise d'étendard.

A Michel-Ange était échu un épisode de la guerre de Pise.

Ordinairement une bataille, surtout à une époque où les soldats sont bardés de fer, offre peu de ressources à un artiste qui excelle dans le nu. Mais le génie de Michel-Ange ne s'arrêta pas pour si peu.

Un incident qui, pour un autre peintre, serait passé inaperçu, illumina soudainement les idées du grand artiste, et son carton fut composé.

Accablés par une chaleur étouffante, les soldats florentins se baignaient dans l'Arno, lorsque les Pisans font tout à coup une sortie. L'ennemi paraît, on crie aux armes, on se presse, on se foule : les uns, à moitié nus, sautent sur leur épée; d'autres, par des efforts inouis, s'empressent de faire glisser leurs vêtemens sur leurs membres mouillés. Le tambour bat; l'impatience et le désespoir se peignent sur les traits des malheureux fantassins qui ne peuvent rejoindre leur drapeau.

L'apparition de ce chef-d'œuvre jeta les premiers artistes de l'époque dans une stupéfaction profonde. De tous les points de l'Italie on vint l'admirer, le copier, l'étudier à l'envi. San-Gallo, Ghirlandajo, Granacci, André del Sarto, Sansovino, le Rosso, Perrin del Vaga, et Raphaël lui-même, tous, tant qu'ils étaient alors, enfans ou vieillards, maîtres ou élèves, s'inclinèrent en silence devant l'artiste souverain, qui, d'un seul pas de géant, franchissait la carrière, et touchait aux dernières limites du sublime, au delà desquelles Dieu a dit à l'art : Tu n'iras pas plus loin.

Je laisse parler Benvenuto Cellini; car ce fut à l'occasion de ce même dessin, copié par lui, comme par tous les autres, que le brutal Torregiani jugea à propos de se vanter de son affreuse anecdote.

« Tant que ce *carton* restera debout, dit textuellement Cellini dans » ses mémoires, il sera l'école du monde. Quoique le divin Michel-Ange » ait fait depuis la grande *chapelle* du pape Jules, il n'atteignit jamais » à la moitié du talent qu'il avait montré dans ce chef-d'œuvre : il ne re- » monta jamais à l'éclat de cette première étude. »

C'était le moment ou jamais de poignarder Michel-Ange.

Ce n'eût point été assez : la haine a des calculs atroces, et l'envie a ses inspirations diaboliques. On pardonna à l'artiste, mais l'œuvre paya pour lui. Tôt ou tard on aurait raison de l'homme, tandis que l'œuvre était immortelle.

L'an 1512, au milieu de l'émeute, au moment où la république expirait, et où les Médicis rentraient en vainqueurs, Baccio Bandinelli, de lâche et exécrable mémoire, se glissa, à pas de loup, traîtreusement, un poignard à la main, dans la salle où était exposé le chef-d'œuvre; et, tandis qu'on s'égorgeait dans la rue, le misérable, assassin à la fois et voleur, enfonça plusieurs fois le couteau dans le carton, le mit en lambeaux, le foula aux pieds, et en emporta les débris.

Pourquoi faut-il que la lâcheté de cet homme l'ait protégé contre les coups de Cellini?

« J'étais bien décidé, raconte Benvenuto, de le jeter par terre et de le » fouler aux pieds partout où je l'aurais rencontré. Arrivé à la place » Saint-Dominique, j'aperçus Bandinelli qui entrait dans la même place » par le côté opposé. Rempli plus que jamais de mon sanglant projet, je » me jetai à sa rencontre; mais je n'eus pas plus tôt levé les yeux sur » ce misérable, que je le vis sans armes, monté sur un méchant mulet » qui avait bien moins l'air de mulet que d'âne, et se traînant après un » petit garçon d'une dizaine d'années. Bandinelli, en me voyant, pâlit » comme un mort, et tremblait de la tête aux pieds. Je compris que ce » serait trop de lâcheté que de tuer ce lâche, et je lui dis : N'aie pas » peur, vil poltron, tu n'es pas digne de mes coups. »

IV.

Alexandre VI, le terrible Roderigo Borgia, venait de mourir empoisonné par un flacon de son propre vin qu'il avait préparé pour d'autres. Le siècle était vengé. Les orphelins des nombreuses victimes que cette famille incestueuse et meurtrière avait plongées dans le deuil, voyant porter sur les bras des valets le cadavre du pape enflé, noir, hideusement défiguré, s'écrièrent en tremblant : Laissez passer la justice de Dieu!

Jules II monta sur le trône de saint Pierre. C'était un homme d'une vaste ambition, d'un caractère de fer, hautain, inflexible, impérieux, avide de dominer, impétueux dans sa colère, emporté dans ses ordres, ne souffrant pas de réplique, et brisant sous ses pieds tout ce qui osait lui faire obstacle.

Un seul trait peindra l'homme.

Lorsque le pape chargea Michel-Ange de faire son portrait, voici en quels termes il formula sa commande :

« Tu vas, dit-il à son sculpteur, me jeter en bronze une statue colossale que tu placeras sur le portail de Saint-Pétrone. Voici mille ducats à compte. Lorsque tu auras besoin d'argent, adresse-toi directement à moi. Fais bien vite ton modèle, et tâche que cela soit digne à la fois de Jules II et de Michel-Ange.

— J'ai mon dessin tout prêt, répondit Michel-Ange. Votre sainteté de sa main droite donnera sa bénédiction, comme de juste; dans sa main gauche je placerai un livre...

— Un livre! un livre! interrompit Jules II avec fureur. Une épée! Par saint Paul! je n'entends rien, moi, à vos grimoires! tandis qu'à l'épée c'est autre chose, et je défie le plus habile... »

Quelques jours après, étant venu à l'atelier de l'artiste pour voir si l'ouvrage avançait, il dit en souriant :

« Tout cela est fort bien. Mais, dis-moi, ta statue donne-t-elle la bénédiction ou la malédiction?

— Elle menace ce peuple, s'il n'est pas sage, répliqua Michel-Ange. »

Le peuple ne fut pas sage, en effet, car en 1511 il brisa la statue du pape.

Mais revenons aux premiers jours du pontificat de Jules II. A peine fut-il sur le trône, qu'il appela Michel-Ange. Un tel artiste était digne de comprendre un tel pape.

Jules II réfléchit plusieurs mois sur l'ouvrage auquel il emploierait le plus grand sculpteur de son siècle. Nous l'avons dit : l'ambition du pape n'avait pas de bornes, sa soif de gloire était insatiable. Oubliant peut-être la parole de Dieu : *Regnum meum non est de mundo*, il se prit à rêver l'immortalité sur la terre. Dès lors son choix ne fut plus douteux.

Il fit venir l'artiste devant lui et lui tint ce langage :

« Si tu étais chargé de faire un tombeau pour Jules II, quel serait ton dessin pour un tel monument? »

— Je voudrais, répondit Michel-Ange après s'être recueilli un instant que la grandeur du tombeau répondît à la grandeur du pontife qui l'ordonne. La forme générale du monument serait un parallélogramme de trente pieds de longueur sur quinze de large; sa hauteur serait au moins de trente pieds. Quarante statues, sans compter les bas-reliefs, enrichiraient ce mausolée, couronné par un groupe de figures représentant l'apothéose de Votre Sainteté. Quatre Victoires, deux sous la forme féminine, deux sous la forme virile, seraient aux deux côtés du monument, écrasant sous leurs pieds des esclaves ou des rebelles. Seize statues de sept à huit pieds, représentant les provinces vaincues ou les Vertus captives, rivées par leurs chaînes au tombeau de celui qui a de son vivant dompté l'orgueil des premières et a fait la gloire des secondes. Huit colosses de dix à douze pieds de haut orneraient la partie supérieure de l'attique. Enfin, on entrerait dans l'intérieur du massif par les deux petits côtés, et on trouverait une rotonde, au centre de laquelle sera placé le sarcophage. »

Le pape écoutait en silence, et regardait fixement l'artiste, inspiré par la hauteur du sujet, et s'occupant avec le plus grand sang-froid de ce palais mortuaire, sans se douter des pensées sombres et lugubres qu'il jetait au cœur du vieillard qui devait l'habiter.

Ceux qui connaissent le caractère italien et l'aversion instinctive qu'on ressent dans ce pays pour la mort et pour les idées qui s'y rapportent, comprendront facilement ce qu'il y a de majestueux et d'étrange dans l'entretien de ces deux hommes dont l'un ordonne son tombeau, que l'autre lui explique avec le plus grand soin et dans ses plus petits détails.

Lorsque le sculpteur eut fini, Jules II ne fit qu'une seule objection :

« Où placerons-nous cet immense monument ?

— J'y ai pensé, répliqua Michel-Ange. Votre tombeau, tel que je le rêve, ne tiendrait pas dans le vieux Saint-Pierre. Mais nous avons la *Tribuna*, dont Nicolas V a fait jeter les fondemens. J'achèverai la nouvelle église sur les dessins de Roseslino, et la chapelle sera digne du tombeau.

— Et combien pourrait coûter cette nouvelle construction ?

— Cent mille écus à peu près.

— Deux cent mille s'il le faut, répondit le pape.

— Je puis donc partir pour Carrare ?

— A l'instant même, et n'oublie pas de t'adresser à moi, sans intermédiaire, toutes les fois que tu auras besoin de me parler. Ou plutôt, ajouta le pape en se ravisant, je ferai jeter un pont de ma chambre à ton atelier, et j'irai te voir, moi, et te gronder lorsque l'ouvrage sera en retard. Adieu, Michel-Ange; tu m'as compris. »

Je n'essaierai point ici de donner une idée du bonheur que dut éprouver Michel-Ange en sortant du Vatican. Ceux qui ont le sentiment du beau, du sublime dans les arts; ceux qui ont gémi long-temps sous l'obsession d'une idée fixe, implacable, dont la réalisation ne dépend pas de leurs forces; ceux qui ont conçu dans la fièvre de leur imagination ou dans le délire du rêve un projet immense, gigantesque, impossible, et qui voient tout à coup les obstacles s'aplanir, la pensée prendre un corps, l'impossible reculer ses limites : ceux-là seulement pourront comprendre ce qui dut se passer dans l'âme de l'artiste dans ce moment inespéré et suprême.

Tandis qu'un peuple d'ouvriers, placé sous ses ordres, vidait de leurs beaux marbres les entrailles de Carrare; lui, silencieux, pensif, assiégé de ses images gigantesques, s'arrêtait debout sur un grand rocher isolé qui surplombe à la mer.

— Pourquoi ne creuserais-je pas ce roc? se disait-il souvent dans les transports de son imagination brûlante; pourquoi n'enfoncerais-je pas mes ciseaux dans les flancs de la montagne? Sous ma main le rocher deviendrait un colosse qui épouvanterait au loin les navigateurs. Mon nom serait gravé sur le granit en caractères ineffaçables ; mon œuvre, à moi, serait éternelle comme l'œuvre de Dieu. — Mais patience ; j'aurai bientôt aussi mes montagnes de marbre, et toute une création d'êtres surnaturels et grandioses surgira sous ma main puissante. Je n'aurai qu'à leur dire : vivez ! et ils vivront !

Va, pauvre grand homme, berce-toi de ton rêve ! élève ta Babel aux nuages ! Tandis que, dans ton orgueil insensé, tu te crois l'égal de Dieu, un reptile, un insecte, moins que cela, le dernier des courtisans a piqué ton œuvre au cœur et tout s'est évanoui en fumée.

Tu ne te connais pas en intrigues, mon maître. Le génie est quelque chose, mais le savoir-faire est tout dans ce monde. La fierté, la droiture, l'honneur, sont d'excellentes qualités à coup sûr, mais elles réussissent médiocrement chez une certaine classe d'hommes : celui-là monte plus haut qui sait descendre plus bas. *Qui se humiliat exaltabitur.* As-tu déjà oublié le mot de l'Évangile ?

Laisse donc là tes projets et tes folies; tes montagnes sculptées et tes châteaux fantastiques. Tu as assez regardé le ciel et la mer ! Vite ! à l'atelier, mon maître; on t'a perdu dans l'esprit du pape.

La place de Saint-Pierre était encombrée, presque couverte des énormes blocs de marbre transportés de Carrare. Un dernier débarquement avait eu lieu au quai du Tibre, et Michel-Ange, qui vivait par habitude dans l'isolement le plus complet, ignorant ce qui venait de se passer à la cour pendant son absence, monta au Vatican pour demander l'argent qui revenait aux matelots.

On lui répond que sa sainteté n'est pas visible.

Quelques jours après il se rend de nouveau chez le pape.

Comme il traversait l'antichambre, un valet lui barre le passage, et lui dit sèchement qu'il ne peut pas entrer.

« Malheureux! tu ne sais pas à qui tu parles, s'écrie un prélat qui avait reconnu Michel-Ange.

— Je le sais fort bien, répondit impudemment le laquais, et je m'acquitte de mes ordres.

— C'est bien, répond alors l'artiste indigné, quand le pape m'enverra chercher, vous lui direz que moi non plus je n'y suis pas. »

Une heure après il partait pour Florence.

Mais Jules II n'était pas homme à laisser échapper ainsi de ses mains un artiste qu'il considérait comme étant à ses gages.

En apprenant la réponse et la fuite de Michel-Ange, la colère du pape éclata. Cinq courriers, l'un sur l'autre, partent au galop pour ramener le fugitif. Voyant que les prières ne servaient à rien, les messagers de Jules voulurent employer la force. Mais Michel-Ange sauta sur ses armes, et d'une voix terrible : « Si vous avancez, dit-il, je vous tue ! »

Les messagers intimidés laissèrent Michel-Ange continuer son chemin.

La colère du pape ne connut plus de bornes. Il menaça de mettre Florence à feu et à sang si on ne lui rendait pas son sculpteur. Soderini reçut trois brefs en trois jours; le premier promettait à l'artiste amnistie et pardon; le second déclarait la guerre à la république; le troisième annonçait que si Michel-Ange ne partait pas pour Rome dans les vingt-quatre heures, tous les Florentins seraient excommuniés.

« Tu veux donc nous perdre tous, disait le pauvre gonfalonier, tremblant de peur.

— Ah ! ah ! répondait Michel-Ange, cela lui apprendra à me défendre sa porte.

— Mais je ne puis te garder ici, malheureux.

— Eh bien ! je m'en irai chez le Grand-Turc !

— Chez le Grand-Turc !

— Oui ! il me traitera mieux que le pape, j'en suis bien sûr. D'ailleurs, il a l'intention de jeter un pont de Constantinople à Péra, et il m'a fait des propositions magnifiques.

— Va chez le diable si tu veux, mais délivre-nous de la colère du pape. »

Jules II était à table, au palais *des Seize*, où il logeait provisoirement, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du sculpteur. Il fit signe qu'on l'introduisît, et ne pouvant plus contenir sa colère à la vue du rebelle, il s'écria d'une voix altérée :

« Tu devais venir à nous, et tu as attendu, au contraire, que nous vinssions à toi. »

Michel-Ange avait fléchi un genou; mais malgré cette attitude de soumission et de respect, on lisait sur ses traits plutôt l'orgueil que le repentir. Sombre, muet, le sourcil froncé, il semblait dire au pape : *Non homini sed Petro.*

Tous les témoins de cette scène tremblaient pour le pauvre sculpteur ; mais, comme on connaissait l'impétuosité du pape, personne n'osa prendre la parole. Seul, le cardinal Soderini, digne frère du gonfalonier, voulant conjurer l'orage, commença à présenter les excuses de l'artiste.

« Saint-Père, pardonnez à cet homme, car il ne savait pas ce qu'il faisait... Les artistes, si vous les tirez de leur art, sont tous ainsi... S'il a péché, c'est par erreur, par ignorance. »

Jules II n'y tint plus, et frappant d'un coup de canne le maladroit cardinal, s'écria d'une voix de tonnerre :

« Comment, malheureux, tu oses dire des injures à mon sculpteur. C'est toi qui es l'ignorant et le pécheur; ôte-toi de mes yeux. »

Et comme le pauvre prélat, tout troublé, restait à sa place, immobile d'étonnement et de peur :

« Jetez-moi cet indiscret par la fenêtre, » ajouta le pape exaspéré.

Les valets eurent beaucoup de peine pour mettre son éminence à la porte.

Comme on voit, les Soderini jouaient de malheur.

Le soir même, Jules II et Michel-Ange étaient les meilleurs amis du monde. Ces deux hommes s'entendaient à merveille. Il fallait un tel ouvrier à un tel maître. Le pape posa pour son portrait, et partit pour Rome en priant le sculpteur de l'y rejoindre aussitôt sa statue finie.

« Songez, Michel-Ange, que mon tombeau vous attend. » Telles furent les dernières paroles de Sa Sainteté.

Michel-Ange employa seize mois à cette statue colossale. C'était quinze mois de plus qu'il ne fallait à ses ennemis pour renouer sourdement leur intrigue. Cette fois Bramante était à leur tête, et au nombre des rivaux qu'on opposait à Michel-Ange, on comptait Raphaël.

Heureusement pour notre artiste, Jules II portait le même entêtement dans ses amitiés que dans ses antipathies ; plus on s'efforça de lui peindre Michel-Ange sous un fâcheux aspect, plus il s'obstina à le combler de sa faveur. La jalousie aveugle et la haine maladroite de ces hommes servit mille fois mieux à Michel-Ange que n'eussent pu le faire l'amitié la plus franche et le plus généreux dévoûment.

Les courtisans ne se tinrent pas pour battus, et changeant tout à coup de tactique, au lieu de critiquer leur ennemi commun, ils commencèrent à le louer outre mesure. Seulement leurs éloges étaient plus perfides et plus venimeux que leurs calomnies. Michel-Ange était un grand sculpteur, on l'exalta comme peintre. Ce moyen, tout grossier qu'il est, a réussi de tout temps. Le coup porta comme d'habitude. Michel-Ange ne perdit pas la grâce du pape, mais le pape oublia son tombeau.

Il y a dans la vie de cet homme extraordinaire que nous essayons de faire connaître à nos lecteurs, un moment solennel et terrible, dont nul drame humain ne saurait présenter l'équivalent. C'était en 1508; Michel-Ange, arrivé de Bologne, descend au Vatican, encore tout essoufflé de sa course, poudreux, couvert de sueur. Le pape le reçoit dans ses bras, l'accable de bontés et de caresses.

« Et ma statue ?

— Terminée. Le bronze est très bien venu. Le portrait de votre sainteté, trois fois plus grand que nature, respire la majesté et la terreur. Une épée nue brille dans votre main gauche, comme vous l'avez désiré.

— Et, maintenant, causons de nos grands projets; tout ton temps m'appartient, j'espère !

— Je suis aux ordres de votre sainteté. »

Nouveaux témoignages d'amitié et de bienveillance.

Le pape se lève aussitôt, et s'appuyant sur le bras de son artiste favori, s'empresse de lui montrer tout ce qui s'est fait en son absence : les constructions de San-Gallo, les travaux de Bramante, les fresques de Raphaël. Michel-Ange, toujours équitable, même envers ses ennemis, ne tarit pas

en éloges. Ils traversent la place de Saint-Pierre. Les énormes blocs de Carrare sont encore là, attendant, sollicitant presque le ciseau du grand sculpteur.

Enfin, après avoir parcouru en tous sens l'église, les jardins, le palais, Jules II et Michel-Ange entrent dans la chapelle Sixtine. Le jour commençait à baisser.

Le pape s'arrêta au milieu de cette vaste chapelle, et levant sa main vers la voûte, il laissa échapper ce peu de paroles comme une chose parfaitement naturelle :

« Depuis la mort de mon oncle, la décoration de ce beau monument est restée inachevée dans sa plus grande partie. Je veux qu'on dise : Jules II a terminé ce que Sixte IV avait commencé. Voilà l'ouvrage que je te destine. Tu seras à la fois l'architecte, le peintre, le décorateur. A toi cette voûte immense; remplis-la de fresques et d'ornemens, peuple-la d'innombrables figures. On n'a connu jusqu'ici qu'un seul côté de ton génie, je veux que le monde apprenne, en admirant le plafond de la Sixtine, que Michel-Ange est aussi grand peintre qu'il est inimitable sculpteur. »

Michel-Ange regarda le pape dans les yeux pour voir s'il parlait sérieusement.

« Eh bien, tu ne me réponds pas? reprit le pape.

— Je crois n'avoir pas bien entendu, reprit l'artiste étonné.

— Je t'ai choisi pour peindre à fresque le plafond de la chapelle Sixtine; as-tu compris, cette fois?

— Votre Sainteté se rit de son pauvre serviteur.

— Comment cela, maître Bonarroti?

—Mon métier est de manier le ciseau et le maillet, je n'ai jamais peint de ma vie, j'ignore jusqu'aux procédés mécaniques de la fresque. Il est vrai que j'ai dessiné un carton pour la salle du conseil à Florence; mais c'était un dessin, voilà tout. Comment voulez-vous qu'à mon âge je change tout à coup de carrière? Encore une fois, cela ne saurait être sérieux, et votre sainteté veut sans doute m'éprouver.

— J'ai dit : je le veux; c'est à toi d'obéir.

— Et moi je vous dis, Saint-Père, que cette idée n'est pas venue, qu'elle ne pouvait pas venir à votre sainteté. C'est un piége infâme que me tendent mes ennemis. Si je refuse, je reste là dans un coin, sans ouvrage, et j'encours votre disgrâce; si j'accepte, j'échouerai infailliblement, et j'y perdrai le peu de réputation que j'ai acquise dans mon art. Eh bien! non, j'aime encore mieux endurer la colère de votre sainteté, que m'exposer à une honte certaine. Mon parti est pris. Je pars à l'instant même pour Florence.

— Cette fois nous y mettrons bon ordre! » s'écria Jules II; et il se retira brusquement, laissant l'artiste en proie à son muet désespoir.

Ce qui se passa alors dans l'âme de Michel-Ange il n'y a que Dieu et lui qui l'aient su. L'histoire n'a pas d'exemple de pareilles tortures. Sil ne succomba pas à ce coup, c'est qu'il était doué vraiment d'une force surhumaine.

Figurez-vous un homme qui a déjà quarante statues dans sa tête, qui n'a plus qu'à frapper sur le marbre pour voir jaillir et s'animer ses créations gigantesques, qui arrive heureux et confiant pour se mettre à l'œuvre; figurez-vous ce même homme, par un effort sublime, inouï, désespéré, changeant tout à coup de plan, de but, de moyens, oubliant son peuple de pierre, et évoquant tout un royaume d'ombres et de couleurs, passant d'un art à l'autre dans l'intervalle d'une nuit! Quelle lutte immense! quel magnifique spectacle! C'est là le plus éclatant triomphe de la volonté humaine.

Le lendemain, Jules II trouva l'artiste à la même place où il l'avait laissé la veille; il avait la tête baissée vers la terre, le regard fixe, les bras croisés sur la poitrine, et paraissait absorbé par une méditation profonde.

Les souffrances de cette longue nuit avaient bien laissé quelques traces sur ses joues flétries, sur ses yeux rouges et secs; mais le feu du génie rayonnait sur son front.

— Eh bien! dit le pape.

— J'accepte, répondit Michel-Ange.

— J'en étais sûr. Crois-moi, Michel-Ange, tes ennemis en croyant te nuire t'ont ménagé un nouveau triomphe.

— Qu'on fasse à l'instant venir Bramante pour construire les échafauds.

Pris dans ses propres filets, l'envieux architecte essaya du moins de faire partager les travaux de la voûte entre Michel-Ange et Raphaël, son propre neveu. Mais Jules II fut inébranlable. Bramante reçut sèchement l'ordre de préparer les planches et les cordes nécessaires pour la charpente des échafaudages.

Quant à Michel-Ange, il s'était enfermé, la rage au cœur, la fièvre à la tête, et refusait de voir qui que ce fût au monde.

Lorsque tout fut prêt, le fougueux artiste montra ses dessins, et voulut s'en remettre, pour l'estimation de son travail, à Jullien de San-Gallo, un de ses principaux ennemis. Mais cette fois la haine et l'envie eurent aussi leur pudeur. San-Gallo proposa la somme de quinze mille ducats, et le marché fut passé immédiatement.

Après quoi Michel-Ange se dirigea vers la chapelle Sixtine, et adressant pour la première fois la parole à Bramante, lui dit, en présence du pape, avec un ton de hauteur et d'ironie insultante :

« Comment vous y prendrez-vous, maître, pour m'élever cet échafaud?

— Mais... comme l'art l'exige, répondit Bramante avec non moins de fierté.

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire, monsieur, puisque vous semblez ignorer les premières règles du métier que vous venez d'embrasser, que je ferai pratiquer des trous dans la voûte, que de ces trous je ferai descendre des cabestans, et que ces cabestans soutiendront le plancher mobile sur lequel vous travaillerez.

— A merveille, maître Bramante; mais me permettrez-vous une simple question?

— Faites...

— Comment boucherez-vous ces trous, lorsque mes peintures seront terminées?

— On y pourvoira, » répondit Bramante avec humeur.

Michel-Ange haussa les épaules, et appelant à voix haute le maître charpentier :

« Maître, lui dit-il, prends tous ces cordages, je te les donne; tu peux les vendre à ton profit : ce sera la dot de tes deux pauvres filles. »

Puis il expliqua au pape étonné par quel mécanisme ingénieux et simple il entendait construire son échafaud, au moyen de contre-fiches détachées des murs, et sur le modèle qui a été suivi depuis dans tous ces grands ouvrages.

Les jours suivans, il fit venir de Florence Jacques de Sandro, Ange de Donnino, Dujiardini, Granani, enfin les peintres les plus connus dans la pratique de la fresque. Il les fit monter sur son échafaud, leur livra un pan de muraille, et les fit travailler à côté de lui. Deux ou trois heures lui suffirent pour être au fait du mécanisme qu'il ignorait. Il les paya largement, abattit ce qu'ils venaient de faire, se renferma seul dans la chapelle, et ne voulut plus voir personne.

Sans aides, sans manœuvres, sans apprentis, il trempait lui-même la chaux, faisait son crépi, broyait ses couleurs. Ce qu'il dut dépenser de travail opiniâtre et de patience infinie pour vaincre de petits obstacles matériels qui ne tiennent qu'à la pratique d'un art, c'est incalculable et prodigieux. Souvent un peu plus ou moins d'eau, une couche plus mince ou plus épaisse, la moindre misère, enfin, faisait moisir et tomber sa fresque à demi terminée. Ce qui était un embarras sérieux et presque insurmontable pour le pauvre Michel-Ange n'était qu'un jeu pour le savant San-Gallo et autres grands esprits de sa trempe, et pour peu qu'on eût voulu avoir recours à leur haute expérience et à leurs profondes lumières, ils vous auraient expliqué doctoralement les qualités du granit ou du *travertirio*, la dose d'eau convenable pour bien pétrir un enduit, le temps strictement nécessaire pour le délaiement ou la dessication de la chaux, etc., etc. C'est ainsi que va le monde! Aussi, quoi qu'en ait pu dire le vieux Bonarroti, le grand Michel-Ange ne faisait qu'un maçon fort médiocre.

Mais le génie se joue des grandes comme des petites difficultés. Déjà la couleur et la chaux obéissaient au maître souverain comme lui avaient obéi le marbre et le bronze. La matière domptée, il ne lui restait plus qu'à dérouler sa vaste épopée biblique conçue en une seule nuit! La pensée du Dante, le divin poète, incarnée sous une autre forme dans l'artiste divin, se traduisait en peinture. Même originalité de construction, même grandeur de style, même aspiration puissante vers la sublime unité.

Tous les deux ont embrassé dans leur vaste composition la création entière, l'ordre et la série des temps depuis la chute des anges rebelles jusqu'au jugement suprême. Je ne m'arrêterai pas à décrire le poème de la Sixtine à ceux qui ne l'ont pas vu, comme je ne traduirai pas l'épopée dantesque à ceux qui ne l'ont pas sentie : ce serait parler musique aux sourds et couleurs aux aveugles.

Michel-Ange n'avait employé que vingt mois à son œuvre immense. Le jour où il descendit des échafaudages, ses yeux s'étaient tellement habitués à regarder en haut, qu'il ne pouvait plus les tourner vers la terre. Touchant et douloureux symbole du génie, obligé encore à faire route avec les hommes après avoir habité quelque temps les régions célestes.

Au milieu des tourmens de toute sorte qui assiégèrent Michel-Ange pendant cette grande épreuve, il faut compter aussi les impatiences, les ennuis, les menaces du bouillant pontife. Tout vieux et tout cassé qu'il était, cet homme indomptable montait à chaque instant sur l'échafaud, se glissait sous la voûte, grondait, conseillait, pressait le pauvre artiste, qui eût donné volontiers ce qui lui restait d'années à vivre pour qu'on le laissât travailler en paix.

Un jour c'étaient des remarques sur l'emploi trop sobre de couleurs brillantes et sur la pauvreté des dorures.

Et l'artiste de répondre :

« Saint-Père, les hommes que j'ai peints là-haut ne portaient point d'or dans leur temps; c'étaient de saints personnages qui avaient l'amour de la pauvreté et le mépris des richesses. »

Une autre fois c'étaient des plaintes et des exclamations sur la lenteur de l'artiste.

« Quand finiras-tu donc? s'écriait le pape.

— Quand je serai satisfait, » répondait Michel-Ange.

Enfin, comme la *Toussaint* approchait, le pape monta une dernière fois sur la charpente, et signifia brièvement au peintre qu'il voulait ce jour-là, lui Jules II, à qui personne n'avait jamais résisté, dire la messe dans sa chapelle.

« Mais si je n'ai pas fini ce jour-là? riposta le peintre avec une égale impatience.

— Si tu n'as pas fini... si tu n'as pas fini... je te ferai jeter à bas de cet échafaud.

— C'est qu'il est homme à le faire comme il le dit, » pensa Michel-Ange, et le soir même l'échafaud fut enlevé.

Je n'essaierai même pas de décrire l'impression foudroyante et terrible que fit ce chef-d'œuvre lorsqu'il fut livré à l'admiration du public. Alors, comme aujourd'hui, la voûte de la Sixtine fut considérée comme le prodige le plus étonnant de l'art humain. Michel-Ange avait trente-sept ans lorsqu'il acheva ses peintures.

Deux ans après, le pape mourut, et Michel-Ange pleura amèrement sa mort. Ces deux caractères étaient faits l'un pour l'autre. Jules II ne pouvait plus se passer de Michel-Ange. On raconte que peu de temps avant la mort du pape, une scène fort vive eut lieu entre lui et Michel-Ange, à l'occasion d'un congé que demandait ce dernier pour aller voir la fête de Saint-Jean à Florence, scène qui se termina, comme toujours, par un redoublement d'amitié et de faveur. On assure même que le pauvre vieillard, sentant peut-être que sa fin approchait, et ne voulant pas laisser un souvenir amer au cœur de l'artiste qu'il avait le plus estimé, lui fit faire de touchantes excuses, et lui envoya un cadeau de 500 ducats pour s'amuser pendant la fête.

Enfin, Jules II est le seul qui ait osé gronder, menacer, maltraiter Michel-Ange; il alla même un jour jusqu'à lever la canne sur lui! Et cependant le grand artiste ne put jamais se consoler de sa perte; et cependant, après son domestique Urbino, Jules II est sans doute l'homme que Michel-Ange a le plus aimé sur cette terre!

V.

L'avénement de Léon X marqua une époque de travaux stériles, d'amers dégoûts et de sourdes persécutions dans la vie de Michel-Ange. Il était écrit que la destinée de cet homme se briserait de temps à autre comme un torrent sur le roc, pour rejaillir ensuite plus impétueuse et plus fière. Pendant neuf longues années, nous n'entendons parler de Michel-Ange qu'à une occasion qui fait le plus grand honneur à son âme d'artiste et à ses sentimens de citoyen.

L'Académie de Florence avait envoyé des députés à Léon X, le suppliant de rendre à sa patrie les cendres du Dante Alighieri, l'auguste et malheureux exilé, qui avait, deux siècles auparavant, rendu son dernier soupir à Ravenne.

Dans ses jours d'inaction forcée et de sombre tristesse, Michel-Ange lisait les chants du poète florentin, traçant sur la marge, à la plume, tous les sujets qui frappaient son imagination. Admirable chef-d'œuvre, et qui serait d'un prix inestimable aujourd'hui, s'il n'avait péri à la mer. Quel autre que Michel-Ange était digne de traduire et d'illustrer le Dante?

A la première nouvelle de la démarche qu'on allait essayer auprès du pontife, l'artiste s'émut. Ce fut avec un généreux élan, avec une vive et ardente sympathie qu'il s'associa à cette œuvre de réparation et de justice. Nous lisons au bas de la supplique originale qui existe encore aux archives de Florence ces nobles paroles :

« Moi, Michel-Ange, sculpteur, adresse la même prière à votre sainteté, offrant de faire au divin poète un tombeau digne de lui. »

Hélas! faudra-t-il donc maudire Léon X, le Mécène tant célébré, qui a donné son nom au siècle, pour ne pas avoir accepté l'office du sculpteur, pour avoir privé le monde d'un tel monument?

Mais par quelle suite de contrariétés ou d'intrigues Michel-Ange en était-il arrivé à n'avoir plus autre chose à faire, qu'à lire et commenter les vers du Dante? Il faut remonter à la source de ces tristes débats.

Jules II, un peu avant sa mort, avait fait promettre à son artiste qu'il se remettrait à son tombeau, réduit à des proportions plus modestes. Les cardinaux Santi-Quattro et Aginense, nommés par le pape exécuteurs testamentaires, avaient reçu la promesse de Michel-Ange qu'il reprendrait aussitôt les statues qu'il avait commencées, comme pour donner un essai des différentes séries de figures qui devaient orner le monument. De ce nombre étaient le magnifique guerrier écrasant son captif, qu'on appelle généralement du nom de *Victoire*, et le Moïse de Saint-Pierre-aux-Liens, dont nous parlerons plus tard. Michel-Ange allait donc se livrer de nouveau à son art favori, lorsque Léon X intervint, et, au nom de cette vertu qu'ont les papes sur la terre de lier et délier ce qui leur fait plaisir, ordonna à l'artiste de le suivre immédiatement à Florence pour s'occuper de la façade de Saint-Laurent. Quant à Jules II, puisqu'il était mort, il avait bien le temps d'attendre son tombeau.

Michel-Ange obéit. A peine a-t-il eu le temps de présenter un projet, nouvelle commission de Léon X. On oblige Michel-Ange à partir pour Carrare. Nous l'avons déjà vu, ce voyage lui porta malheur. Ce fut pendant son premier séjour à Carrare qu'on le desservit auprès de Jules II; son second départ fut le signal de nouvelles attaques. Seulement la première fois on se contenta de dénigrer son talent; la seconde fois on alla jusqu'à calomnier sa probité.

On persuada au pape,—et cela fait honneur à la calomnie, quand on songe que ce pape était Léon X,—on lui persuada, dis-je, que Michel-Ange, par de misérables calculs d'argent, préférait les marbres de Carrare à ceux de Seravezza, en Toscane. Aussitôt l'ordre lui fut donné de commencer l'exploitation des nouvelles carrières.

Michel-Ange, avec une docilité surprenante chez un tel homme, quitte sur-le-champ Carrare et se rend à Pietra-Santa. Il y perd des années entières, prend des peines infinies pour extraire les nouveaux marbres, pour ouvrir les routes praticables, et pour transporter les matériaux jusqu'au bord de la mer. Lorsqu'après tant de soins, après tant de labeurs, il arrive à Florence, le pape ne songeait plus à Saint-Laurent, qui attend encore sa façade.

Cette fois, l'artiste, irrité, se renferma dans sa hauteur, et ne daigna plus se montrer dans une cour où on osait si effrontément lui manquer de respect.

Ce fut vers la même époque, nous avons du moins tout lieu de le croire, qu'éclata cette dissension tristement célèbre entre Raphaël et Michel-Ange, les deux premiers génies de leur siècle; dissension fâcheuse et regrettable sous tous les points, dont il faut absoudre la mémoire des deux illustres rivaux, et dont la responsabilité tout entière retombe sur ces hommes médiocres et jaloux qui se glissent on ne sait comment dans l'intimité des grands artistes pour flatter leurs passions et pour envenimer leurs querelles.

Les biographes rapportent que Michel-Ange, dans un mouvement de colère, se serait écrié avec dédain que la peinture à l'huile n'était qu'un art de femme, bon tout au plus pour les gens aisés et pour les paresseux. Il protégea visiblement Sébastien del Piombo, et dessina de sa propre main plusieurs tableaux coloriés seulement par ce peintre, entre autres la *Résurrection de Lazare*, que le bon frère Sébastien eut la naïveté d'opposer à la *Transfiguration* de Raphaël.

Sur ces entrefaites, Léon X mourut empoisonné. Les arts et les lettres perdirent en lui un protecteur que Michel-Ange n'eut pas à regretter pour son compte. Pendant tout le temps de son pouvoir, le pape florentin s'était montré constamment hostile à son compatriote. Adrien VI, Flamand d'origine, succéda à Léon. Mais ce fut encore pis pour notre artiste. Le nouveau pape eut la singulière idée de faire jeter à bas le plafond de la Sixtine, sous prétexte qu'il ressemblait plus à un bain public qu'à une voûte d'église.

Il fut même question de traduire Michel-Ange en justice, au sujet du tombeau de Jules II, pour lequel il avait touché des avances, et qu'il ne se hâtait pas de terminer. Le sculpteur, frémissant de rage, voulut courir à Rome. Mais le cardinal de Médicis, qui fut bientôt Clément VII, l'exhorta à prendre patience, et lui fit bâtir, en attendant, la bibliothèque et la sacristie de San-Lorenzo, les deux premiers ouvrages d'architecture exécutés par Michel-Ange. Il avait alors quarante ans.

Cependant le duc d'Urbain, neveu de Jules II, trouvant les procédures trop lentes à son gré, eut recours à un moyen plus expéditif pour obliger Michel-Ange à reprendre le monument de son oncle. Il le fit menacer, comme cela se pratiquait dans ces temps de justice sommaire, d'un bon coup de poignard entre les côtes, s'il ne se montrait pas plus docile et plus accommodant. On voit que ce bon duc d'Urbain entendait les affaires à merveille.

Clément VII, monté sur le trône, pour le désespoir de Benvenuto Cellini, ayant appelé Michel-Ange auprès de lui, lui donna un conseil qui eût fait honneur à un jurisconsulte.

« Mon cher Bonarroti, lui dit le pape à l'oreille, au lieu de vous défendre, vous n'avez qu'à attaquer les héritiers de Jules II. Il est vrai que vous avez reçu des à-compte; mais au prix dont on paie aujourd'hui vos statues, l'argent que vous avez touché ne couvre pas les travaux que vous avez faits. Amenez-les donc devant les tribunaux, et de débiteur vous deviendrez créancier.

— J'aime mieux terminer le monument, » répondit sèchement l'artiste; et il retourna immédiatement à Florence.

Déjà tout le monde était en armes, comme le dit Benvenuto; une cohue de brigands ramassés de tous les coins de l'Europe se rua sur la ville éternelle, et la mit à feu et à sang. Cellini se vanta d'avoir tué lui-même le connétable de Bourbon, chef de cette armée de vandales, d'un coup d'arquebuse à la tête.

Cependant, Florence, par un effort désespéré et suprême, secouait une dernière fois le joug des Médicis. On s'assembla pour délibérer sur la forme du gouvernement; et ce fut alors qu'au sein du conseil populaire éclata cette motion unique dans l'histoire :

On proposa de nommer Jésus-Christ roi de Florence.

Le nouveau roi passa, comme on le pense, à une grande majorité; cependant, par une opposition systématique, et qui fait le plus grand honneur à l'extrême gauche de ce temps-là, on trouva dans l'urne du scrutin vingt boules noires.

Jésus-Christ fut donc proclamé roi de Florence, et on inscrivit sur les drapeaux de la république :

Jesus-Christus rex florentini populi S. P. decreto electus.

Cette élection, tout irréprochable qu'elle fût au fond, et toute régulière qu'elle parût dans la forme, ne laissa pas que de flatter médiocrement Clément VII. Il se hâta, nouveau Coriolan, de lancer sur sa patrie une avalanche de barbares, qui s'écriaient du haut de ces riantes collines, d'où l'on aperçoit la ville des fleurs : « Prépare tes brocards, ô Florence! nous venons les acheter à mesure de pique. » Alors commença cet admirable siége, soutenu par 13,000 hommes, contre une armée qui en comptait plus de 34,000. Le peuple se défendit héroïquement pendant onze mois. 8,000 citoyens périrent sur la brèche; mais ils tuèrent au pape 14,000 soldats.

Michel-Ange n'hésita pas entre le peuple et la famille de ses bienfai-

teurs. Nommé membre du comité des *Neuf*, et chef des fortifications de la ville, il fit le tour des remparts et déclara que, si on ne prenait pas sur-le-champ les mesures les plus énergiques, les Médicis entreraient quand ils le voudraient. Mais le parti des nobles, qui méditait peut-être déjà la reddition de Florence, fit semblant de trouver ses précautions excessives, et accusa le grand artiste de lâcheté et de peur. Michel-Ange ne tint pas à cet outrage, et se faisant le soir même ouvrir une porte, il se retira à Venise, comme autrefois le héros d'Homère sous sa tente.

Les envoyés de Florence ne tardèrent pas à le rejoindre. Ils le trouvèrent, comme toujours, triste, austère et rêveur, au fond d'une des rues les plus isolées de la Giudecca. On l'entoura, on le supplia d'oublier tous les torts que le gouvernement provisoire avait pu avoir envers lui.

Au nom de la liberté et de la patrie, Michel-Ange voulut en vain résister. Il céda, et, de retour à Florence, reprit ses fonctions de général et de stratégiste à la tête des défenseurs de la ville.

C'était trop tard. La dernière heure de l'indépendance italienne avait sonné. Charles-Quint avait jeté son épée dans la balance. L'artillerie grondait nuit et jour. Les plus braves étaient tombés sous le feu ennemi. Les vieillards et les femmes, minés par les souffrances, dévorés par la faim, couverts de cendres et de deuil, s'assemblaient sur les places, ou se prosternaient dans les églises, jurant à Dieu de mourir avant que de se rendre.

Michel-Ange s'était retranché sur le clocher de San-Miniato. Deux canons braqués sur les assiégeants, et tonnant sans cesse, avertissaient l'ennemi que tant que cette forteresse tiendrait, il n'y avait pas d'espoir d'entrer dans Florence. C'était là, au sommet de cette antique tour, dominant le mont et la plaine, que s'était réfugié la liberté italienne, au cœur du dernier des Italiens.

Bientôt le clocher de San-Miniato devint le point de mire des boulets ennemis. Michel-Ange sourit fièrement de cette attaque insensée, et du haut de l'entablement de la tour, il fit couler jusqu'en bas des matelas de laine, qui amortissaient les coups et préservaient le précieux monument de la fureur de ces vandales. Certes, si Florence avait pu être sauvée, Michel-Ange aurait eu cette gloire. Déjà sa fermeté, son courage, les ressources de son vaste génie ranimaient l'espoir des assiégés, et jetaient la crainte et le doute dans le camp de l'ennemi, lorsque tout à coup on entendit dans les rues des cris, des alarmes, des pleurs de femmes et des imprécations de soldats : Malatesta était vendu aux Médicis, et l'infâme Valori avait livré sa patrie.

La capitulation qui ouvrait les portes aux nouveaux maîtres de Florence promettait une amnistie générale. On va voir comment les Médicis tinrent parole. Six des plus illustres citoyens eurent la tête tranchée; les autres furent condamnés à la déportation ou à l'exil. On fouilla la maison de Michel-Ange depuis les caves jusqu'aux greniers; mais l'artiste avait disparu. Réfugié, suivant les uns, chez un ami; enfermé, suivant les autres, dans le clocher de San-Nicolo, oltr'Arno, il dépista les limiers des Médicis, et défia la colère du pape.

Enfin Clément VII, fatigué de ce jeu, eut le bon esprit de comprendre que, s'il arrivait à mettre la main sur l'artiste, ce qui d'ailleurs n'était pas facile, il n'aurait qu'une tête de moins ou un prisonnier de plus, tandis qu'en lui laissant la liberté et la vie, sa famille y gagnerait un monument de plus et un ennemi de moins.

Ce fut donc cette fois le juge qui s'inclina devant le coupable. On lui fit faire toute espèce d'offres et de promesses, à la condition qu'il reprendrait ses ciseaux, et s'occuperait, sans aucun délai, des mausolées de Julien et de Laurent de Médicis.

Dans la sacristie de St-Laurent, comme dans tous ses chefs-d'œuvre, Michel-Ange a voulu sortir des routes battues; génie impatient et souverain, il a dédaigné la règle, méprisé la tradition, brisé les entraves. Sa devise à lui, en peinture comme en sculpture, en sculpture comme en architecture, est de n'imiter personne et de ne point avoir d'imitateurs.

On voit en entrant les deux tombeaux, l'un à droite, l'autre à gauche, adossés aux murs de la chapelle. L'ordonnance et la décoration du local s'harmonient merveilleusement aux masses de la sculpture et à la disposition des statues. Dans deux niches latérales, au-dessus des sarcophages, sont placées les statues des princes. Sur chacune des tombes, aux deux côtés inclinés du couvercle, sont couchées deux statues allégoriques. Tout cela est simple et grand. Rien ne trouble dans cette paisible retraite la méditation ou la prière. La pureté des lignes, l'harmonie de la composition, l'unité de l'ensemble vous attire et vous domine par un charme mystérieux.

A droite, c'est Julien de Médicis : c'est l'énergie, c'est la résolution, c'est la force. A ses pieds sont couchés la Nuit et le Jour.

A gauche, c'est Laurent : c'est la méditation, c'est le calme, c'est la pensée : aussi cette statue admirable a été nommée *Il Pensieroso*. Les deux figures allégoriques, couchées sur le tombeau de Laurent, représentent, dit-on, le *Crépuscule* et l'*Aurore*. Va pour l'Aurore et le Crépuscule; ce que nous affirmons, c'est qu'on n'a jamais rien vu de plus parfaitement beau, dans l'idéal moderne, que ces quatre allégories et ces deux portraits de Michel-Ange. Il ne s'agit pas de commentaires et d'analyse : les six statues sont vivantes.

Entre les deux tombeaux, Michel-Ange a placé la Madone et l'Enfant Jésus. Ce groupe magnifique n'est pas terminé. L'attitude et le mouvement de la Vierge sont admirables de naturel et de douceur. L'Enfant Jésus a plus d'énergie que de grâce.

Tel est aussi le caractère général qu'on remarque dans la figure du Christ tenant la croix, exécutée par Michel-Ange vers le même temps, pendant son séjour à Rome, et placée dans l'église de la Minerve. Dans cet ouvrage, un des plus achevés que nous ait laissés Bonarroti, le Sauveur des hommes inspire plus de terreur que de confiance; mais jamais peut-être l'imitation du corps humain n'a atteint, sous le ciseau du grand sculpteur, un degré de vérité plus complète et plus frappante.

La renommée de ce grand chef-d'œuvre franchit rapidement les Alpes, et nous avons sous les yeux une lettre de François Ier, adressée au sieur Michel-Angelo Bonarroti, par laquelle le roi-chevalier supplie l'artiste de vouloir bien lui accorder la permission de mouler sa statue.

Voici textuellement cette lettre curieuse, qui honore également le roi qui l'écrit et l'artiste auquel elle est adressée :

« Sieur Michel-Angelo,

» Pour ce que j'ai grand désir d'avoir quelques besongnes de votre ouvrage, j'ai donné charge à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (François Primatice), présent porteur que j'envoie par delà les monts, d'en recouver, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faites à son arrivée, les lui vouloir bailler, en les vous bien payant (digne roi!), ainsi que je lui ai donné charge, et davantage de vouloir être content pour l'amour de moi qu'il molle le Christ de Minerve et la Notre-Dame de la Febre, afin que j'en fasse orner l'une de mes chapelles comme de choses qu'on m'assure être des plus exquises et excellentes en votre art.

» Priant Dieu, sieur Michel-Ange, qu'il vous ait en sa garde.

» Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le 6iii jour de février mil cinq cent et quarante-six.

» Signé : François.

» Signé : Laubepine. »

Puisque nous en sommes aux éloges contemporains, après la lettre du roi, citons quatre vers qu'on doit probablement à un homme du peuple, et qu'on trouva affichés à la statue allégorique de la Nuit, sur le tombeau de Julien :

La notte che tu vedi in si dolci atti
Dormire, fu da un Angelo scolpita
In questo sasso, e perche dorme ha vita.
Destala se nol credi, et parleratti.

« La nuit, que tu vois dormir dans une si douce attitude, a été sculptée dans ce marbre par Ange ; et puisqu'elle dort, c'est qu'elle est vivante. Eveille-la, si tu en doutes; elle te parlera. »

Michel-Ange répondit par cet autre quatrain aux vers du poète inconnu :

Grato m'è il sonno e più l'esser di sasso
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir m'è gran ventura.
Però non mi destar ! deh ! parla basso !

« Il me plaît de dormir, encore plus d'être de pierre, tant que durent » la honte et l'esclavage. Ne pas voir, ne pas sentir, m'est un bonheur » suprême. Ne m'éveille donc point, de grâce; parle bas. »

VI.

Alexandre de Médicis, ivre d'orgies et de sang, régnait à Florence, en attendant que Lorenzino, ce Brutus du XVIe siècle, vînt en délivrer sa patrie en égorgeant le bâtard sur un lit de débauche.

Une page de Benvenuto (le lecteur connaît déjà notre prédilection pour les mémoires de l'orfèvre florentin) nous fait assister à l'exposition de ce drame, et nous peint les deux personnages avec une vérité de couleurs à laquelle aucun récit ne pourrait atteindre.

« J'avais fini la médaille à ma manière, raconte Cellini, et je l'avais enfermée dans une petite boîte (c'était le portrait d'Alexandre). Je dis alors au duc : Monseigneur, soyez tranquille, votre médaille sera bien supérieure à celle du pape Clément; et cela est bien naturel, car la médaille du pape est la première que j'ai faite; et messer Lorenzo, ici présent, qui est un homme d'un rare génie et d'un immense savoir, me donnera le sujet d'un beau revers pour votre médaille. » A ces paroles Lorenzo répondit brusquement : « Je ne songe à autre chose qu'à te donner un revers digne de son excellence. » Le duc sourit, et ayant regardé Lorenzo, lui dit : « Laurent, faites-lui son revers, et il le gravera ici et ne nous quittera point.—Je le ferai le plus tôt que je pourrai, répliqua vivement Lorenzo, et je compte faire une chose qui étonnera le monde. »

Le duc, qui le prenait tantôt pour un fou, tantôt pour un poltron, se roula sur son lit et rit beaucoup de ces paroles.

Après la mort du tyran, François Soderini s'écria en voyant Benvenuto :

« Voilà le revers de la médaille que t'avait promis Lorenzo. »

Or, ce même duc Alexandre eut un jour la fantaisie d'inviter Michel-Ange à monter à cheval pour faire avec lui le tour des remparts.

Bonarroti fit répondre à son excellence qu'il n'avait pas de temps à perdre, et partit immédiatement pour Rome.

A Rome, un nouveau procès l'attendait. Les procureurs du duc d'Urbin, avec cette tenacité qui caractérise les gens de loi de tout temps et de tout pays, avaient remis en train l'affaire du tombeau. De son côté, Clément VII, qui avait bien le droit d'avoir une volonté à lui, s'était promis qu'ils n'en viendraient pas à bout. Aussi ne manquait-il pas d'exhor-

ter l'artiste à tenir bon : ce que faisant, la bénédiction de sa sainteté lui serait octroyée.

Mais Michel-Ange, qui avait plus envie au fond de terminer le monument que de tomber dans les mains du duc Alexandre s'arrangea avec les procureurs, c'est-à-dire qu'il en passa partout où ils voulurent, et se remit sérieusement au tombeau de Jules II.

Le dessin de ce mausolée, qui devait être en origine le plus grand monument de ce genre que les hommes eussent jamais vu, avait été réduit à une simple façade en marbre, adossée au mur de l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

Jules II avait lui-même choisi cette église pour l'endroit où serait placé son tombeau. Il aimait ce titre cardinalin de Saint-Pierre-aux-Liens. Sixte IV, son oncle, qui avait jeté les bases de la grandeur de sa famille l'avait porté le premier. Lui-même avait été cardinal de *San-Pietro in Vincoli* pendant trente-deux ans, et, devenu pape, avait transmis cette dignité aux plus chéris de ses neveux.

Par une de ces fatalités qui s'attaquent aussi bien aux œuvres d'art qu'à la vie des artistes, tous les pouvoirs divins et humains sont venus s'opposer à l'achèvement de ce tombeau, quelque réduites, quelque amoindries qu'en fussent successivement les proportions.

De tous ces projets avortés, la seule statue vraiment digne de Michel-Ange qui nous reste, est le Moïse; et encore cette statue, tout admirable et terrible qu'elle est, arrachée à sa destination première, déplacée de son point de vue naturel, isolée de l'ensemble dont elle devait faire partie dans la pensée de l'artiste, ne produit-elle pas aujourd'hui la moitié de l'effet qu'elle aurait dû produire élevée à vingt pieds de hauteur, assise éternellement au bord de l'immense tombeau, entre le ciel et la terre, au milieu d'un cortége de prophètes et de sibylles, à la place que lui avait marquée le sculpteur.

Je plains les critiques qui ont voulu mesurer ce géant à leur taille de nains : tant de grandeur les écrase. C'est ici qu'il faut sentir au lieu de raisonner. Rien dans ce chef-d'œuvre ne rappelle un précédent quelconque, une idée reçue, une tradition même lointaine; rien ne ressemble à l'antique, au classique, ni par la conception, ni par le style, ni par la forme. C'est un rêve étrange et colossal, traduit dans le marbre, dans une nuit d'insomnie et de terreur; c'est une inspiration biblique de la plus haute puissance, et telle que Dante lui seul saurait nous la décrire. Tout est surnaturel et formidable dans cette personnification sublime, qui surpasse de cent coudées les héros des âges fabuleux.

Entrez dans l'église de San-Pietro in Vincoli, seul à la nuit tombante; contemplez à la lueur incertaine du crépuscule cette apparition surhumaine, et vous serez saisi d'un de ces épouvantemens hyperboliques que produit sur une imagination fiévreuse la lecture de l'Apocalypse.

Pendant que Michel-Ange travaillait à son Moïse, Clément VII, à l'exemple de Jules II, ne le laissait pas tranquille un instant. C'était une ruse pour tous ces papes d'exiger du pauvre artiste toujours autre chose que ce qu'il était en train de faire. Pour obtenir quelque répit, il dut promettre au pape qu'il s'occuperait en même temps du *carton* du *Jugement dernier*. Mais Clément VII n'était pas homme à se payer de paroles; il surveillait l'ouvrage en personne, et Bonarotti était obligé de passer continuellement du ciseau au crayon, et de la plume au maillet. Le *Jugement!* le *Moïse!* voilà deux ouvrages de peu d'importance et qu'il est facile de mener de front! Et cependant il le fallait; sa sainteté n'entendait pas raison.

Un jour on vint annoncer à Michel-Ange qu'il ne recevrait pas sa visite ordinaire : Clément VII était mort. L'artiste respira tout juste le temps du conclave. Le nouveau pape, Paul III, n'eut rien de plus pressé que de se présenter à l'atelier de Bonarroti, suivi pompeusement de dix cardinaux. On reconnaît bien là le nouvel élu!

« Ah ça! dit le Saint-Père d'un ton tout à fait décidé, j'espère bien que dorénavant tout ton temps m'appartiendra, maître Bonarroti?

— Que votre sainteté daigne m'excuser, repartit Michel-Ange; mais je viens de signer un engagement avec le duc d'Urbin, qui me force à terminer le tombeau du pape Jules.

— Comment! s'écria Paul III, voilà trente ans que j'ai un désir, et maintenant que je suis pape, je ne pourrais le satisfaire!

— Mais le contrat, saint-père, le contrat...

— Où est-il, ce contrat, que je le déchire.

— Comment! s'écria à son tour le cardinal de Mantoue, qui faisait partie du cortége; mais que votre sainteté regarde le Moïse que maître Michel-Ange vient d'achever : cette statue seule suffirait, et au-delà, pour honorer la mémoire de Jules.

— Maudit flatteur! murmura tout bas Michel-Ange.

— Allons, allons, je prends l'affaire sur moi, dit le pape. Tu ne feras que trois statues de ta main; d'autres sculpteurs se chargeront du reste, et je réponds du consentement du duc d'Urbin. Et maintenant, maître, à la Sixtine. Il y a là un grand mur vide qui vous attend. »

Que pouvait répondre Michel-Ange à une volonté si précise, si nettement exprimée? Il finit de son mieux ses deux statues de la *Vie active* et de la *Vie contemplative*, la *Rachel* et la *Lia* symbolique de Dante; et, ne voulant pas tirer profit du nouvel arrangement qu'on le forçait de subir, déposa 1,500 ducats sur les 4,000 qu'il avait reçus, pour solder, sur ses propres bénéfices, le prix des travaux confiés aux autres artistes.

Ayant ainsi terminé cette malencontreuse affaire, qui lui avait causé tant de tracasseries et tant d'ennuis, Michel-Ange put enfin s'occuper exclusivement de l'exécution de son *Jugement dernier*, à laquelle il n'employa pas moins de huit à neuf ans.

Cet immense et unique tableau, où la figure humaine est représentée dans toutes les attitudes possibles, où tous les sentimens, toutes les passions, tous les reflets de la pensée, tous les élans de l'âme sont rendus avec une perfection inimitable, n'a jamais eu jusqu'ici, n'aura jamais de pendant dans le domaine de l'art.

Cette fois le génie de Michel-Ange s'attaquait tout bonnement à l'infini. Le sujet de cette vaste composition, la manière dont elle est conçue et exécutée, la variété admirable et la savante disposition des groupes, la hardiesse inimaginable et la fermeté des contours, le contraste de la lumière et des ombres, les difficultés, je dirais presque les impossibilités vaincues, comme en se jouant, et avec un bonheur qui tient du prodige, l'unité d'ensemble, la perfection des détails font du *Jugement dernier* l'œuvre la plus complète, le plus grand tableau qui existe. Cela est large et grandiose, comme effet, et pourtant chaque partie de cette prodigieuse peinture gagne infiniment à être vue et étudiée de près; et nous ne connaissons pas de tableau de chevalet travaillé avec une telle patience et fini avec un tel amour.

Le peintre ne pouvait choisir qu'une scène, quelques groupes isolés, dans ce drame épouvantable qui se jouera le dernier jour dans la vallée de Josaphat où toutes les générations seront entassées. Et cependant admirez la toute-puissance du génie! rien qu'avec un seul épisode, dans un espace borné, et par la seule expression du corps humain, l'artiste a su vous frapper d'étonnement et de terreur, et vous faire assister réellement à la suprême catastrophe.

Au bas du tableau, à peu près vers le milieu, on aperçoit la barque infernale, souvenir fantasque, emprunté à la tradition païenne, d'après laquelle le poète d'abord, et le peintre ensuite, se sont plu à revêtir un maudit de la figure et de l'emploi de Caron.

« Caron, le diable aux yeux de braise, rassemble d'un geste toutes ces âmes et frappe de son aviron celles qui s'arrêtent. »

Il est impossible de se faire une idée de la science incroyable déployée par Michel-Ange dans toutes les contorsions de ces damnés, entassés les uns sur les autres dans la barque fatale. Tout ce que la douleur, le désespoir, la rage, peuvent produire sur les muscles humains de contractions violentes, de tortures visibles, de crispations affreuses, est rendu dans ce groupe avec une évidence à donner le frisson aux plus insensibles. A gauche de cette barque, on voit l'ouverture béante d'une caverne; c'est l'entrée du *Purgatoire*, où quelques démons se désespèrent de n'avoir plus d'âmes à tourmenter.

Le premier groupe qui s'offre naturellement à l'attention du spectateur est celui des morts, que l'éclat de la trompette éternelle a réveillés dans leurs tombeaux. Les uns secouent leurs linceuls, d'autres entr'ouvrent avec peine leur paupière appesantie par un si long sommeil. Il y a vers l'angle du tableau un moine qui montre de sa main gauche le divin juge; ce moine est le portrait de Michel-Ange.

Le second groupe est formé par les ressuscités qui montent d'eux-mêmes au jugement. Ces figures, dont plusieurs sont sublimes d'expression, s'élèvent plus ou moins légères vers l'espace, suivant le fardeau des péchés dont elles vont rendre compte.

Le troisième groupe, toujours en montant à la droite du Christ, est celui des bienheureuses. Il y a parmi toutes ces saintes, dont les unes montrent l'instrument de leur supplice, les autres les stigmates de leur martyre, une tête admirable de beauté et de tendresse : c'est une mère qui protége sa fille, en tournant vers le Christ des yeux remplis de foi et d'espoir.

Au dessus de la foule des saintes, on voit un quatrième groupe d'esprits angéliques, les uns portant la croix, les autres la couronne d'épines, instrumens et attributs de la passion du Sauveur.

Le cinquième groupe, parallèle au quatrième que nous venons d'indiquer, est aussi composé d'anges; tels nous les révèlent du moins l'éclat de leur jeunesse et la légèreté aérienne de leurs mouvemens; et ceux-là aussi portent, comme en triomphe, d'autres emblèmes de l'expiation divine, la colonne, l'échelle, l'éponge.

Au dessous de ces anges, et sur le même plan qu'occupent les saintes à la gauche du Christ, est le chœur des justes; les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les saints personnages forment le sixième groupe.

Le septième est le plus horrible, et celui dans lequel l'art de Michel-Ange se montre dans toute son effrayante grandeur; ce sont les proscrits foudroyés par l'arrêt et entraînés au supplice par les anges rebelles. Le spectateur le plus froid ne saurait résister à un tel spectacle. On se croit dans l'enfer; on entend les cris de douleur et les grincemens de dents des misérables, qui, suivant la terrible expression dantesque, désirent en vain une seconde mort.

Les huitième, neuvième et dixième groupes, qui occupent le bas de la composition, sont formés, comme nous l'avons dit, par la barque de Caron, par la grotte du Purgatoire, et les anges du jugement, au nombre de huit, soufflant de toute leur force dans leurs trompettes d'airain pour convoquer les morts des quatre points de la terre.

Enfin, dans un onzième groupe, au centre à peu près de la partie supérieure du tableau, au milieu des deux foules de bienheureux, assis sur les nuages, le souverain juge, d'un mouvement terrible, lance la malédiction sur les réprouvés : *Ite, maledicti, in ignem æternum*. La Vierge détourne la tête et frissonne. A la droite du Christ est Adam, à sa gauche est saint Pierre. C'est la même place que leur avait assignée Dante dans son *Paradis*.

Cette œuvre immense fut découverte au public le jour de Noël 1541. Elle avait coûté huit années de travail. Michel-Ange avait alors soixante sept ans.

Plusieurs anecdotes relatives à ce grand tableau sont parvenues jusqu'à nous.

On raconte que le pape, scandalisé de la nudité de certaines figures, nudité que fut chargé d'habiller dans la suite Daniel de Voltère, fit dire à Michel-Ange qu'il eût à les couvrir.

Michel-Ange répondit avec sa brusquerie ordinaire :

« Vous direz au pape qu'il s'occupe un peu moins de corriger mes peintures, ce qui est très aisé, et qu'il s'occupe un peu plus de réformer les hommes, ce qui est très difficile. »

On dit que maître Biaggio, maître de cérémonies de Paul III, ayant accompagné le pape dans une visite que sa sainteté voulut faire à la fresque de Michel-Ange, lorsqu'elle n'était qu'à moitié terminée, se permit de dire aussi son opinion sur le tableau du *Jugement*.

« Saint père, dit le bon messer Biaggio, si je dois exprimer mon avis, cet ableau me paraît plus propre à figurer dans une taverne que dans la chapelle d'un pape. »

Malheureusement pour le maître de cérémonies, Michel-Ange se trouva derrière lui et ne perdit pas un mot du compliment de messer Biaggio. A peine le pape fut-il sorti, que l'artiste irrité, voulant faire un exemple qui dégoûtât à jamais les critiques, plaça bien et dûment dans son enfer le brave messer Biaggio, sous le déguisement peu flatteur de Minos. C'était toujours le procédé de Dante, lorsqu'il avait à se venger de quelqu'un de ses ennemis.

Je vous laisse à penser les lamentations et les plaintes du pauvre maître de cérémonies, lorsqu'il se vit damné de la sorte. Il se jeta aux pieds du pape, déclarant qu'il ne se relèverait pas, tant que Sa Sainteté ne l'eût fait tirer de l'enfer : c'était le plus pressant. Quant à la punition que méritait le peintre pour cet affreux sacrifice, messer Biaggio s'en remettait entièrement à la haute impartialité du Saint-Père.

« Messer Biaggio, répondit Paul III avec tout le sérieux qu'il put garder, vous savez que j'ai reçu de Dieu un pouvoir absolu dans le ciel et sur la terre, mais je ne puis rien en enfer; ainsi restez-y. »

Pendant que Michel-Ange travaillait à son tableau du *Jugement*, il tomba de l'échafaud et se blessa gravement à la jambe. Aigri par la douleur et pris d'un accès de misanthropie, le peintre s'enferma chez lui et ne voulut voir personne.

Mais il comptait sans son médecin ; et le médecin, cette fois, était au moins aussi entêté que le malade.

Cet excellent ministre d'Esculape se nommait Baccio Rontini. Ayant appris par hasard l'accident survenu au grand artiste, il se présente chez lui et frappe inutilement à la porte.

Personne ne répond.

Il crie, il s'emporte, il appelle à haute voix les voisins, les domestiques.

Silence complet.

Il va chercher une échelle, la dresse contre la façade de la maison, et essaie d'entrer par les croisées. Les fenêtres sont hermétiquement closes, et les volets sont solides.

Que faire? Tout autre à la place du médecin aurait quitté la partie ; mais Rontini n'était pas homme à se décourager pour si peu. Il descend avec beaucoup de peine dans la cave, remonte avec non moins de travail dans la chambre de Bonarroti, et, moitié de gré, moitié de force, soigne, triomphalement, la jambe de son ami.

Il était temps : l'artiste, exaspéré par ses souffrances, s'était résolu à se laisser mourir.

VII.

A peine Michel-Ange avait-il terminé *le Jugement*, que Paul III, dont l'ambition paraissait grandir en raison du génie et de la renommée de Michel-Ange, voulut avoir aussi sa chapelle, comme Sixte IV avait eu la sienne. Il fit donc bâtir le nouveau monument par l'architecte Antoine San-Gallo, et chargea Bonarroti de la décoration et des peintures, en lui recommandant toutefois de choisir ses sujets dans la vie des apôtres, et particulièrement de saint Paul. C'était aussi une allusion à son nom.

La chapelle fut appelée *Pauline*, et Michel-Ange, fidèle au programme du pape, y peignit deux tableaux, que l'emplacement peu favorable et les dégradations souffertes font paraître bien inférieurs aux fresques de la *Sixtine*. Les sujets de ces deux tableaux sont le *Crucifiement de saint Pierre* et la *Conversion de saint Paul*. Ce sont les derniers ouvrages de Michel-Ange en peinture.

Ses tableaux de chevalet sont fort rares. Nous avons déjà parlé de son antipathie et de son mépris pour la peinture à l'huile. Nous savons que Michel-Ange avait fait pour Alphonse, duc de Ferrare, un tableau représentant les amours de Léda. Lorsqu'il avait été question de fortifier Florence, Michel-Ange avait été envoyé à Ferrare pour y étudier le plan dss fortifications de cette ville.

Alphonse le reçut avec les plus grands témoignages de déférence et d'estime, lui montra ses travaux, et s'entretint long-temps avec lui de forts, de contrescarpes et de tactique militaire. Mais au moment où l'artiste voulut prendre congé :

« Vous êtes mon prisonnier, s'écria le duc en riant, et je commettrais une trop grande faute si je vous laissais partir sans obtenir de vous la promesse formelle que vous ferez quelque chose pour moi, statue ou tableau, peu m'importe, que ce soit de la main de Michel-Ange. Ce n'est qu'à ce prix que vous obtiendrez votre liberté. »

Michel-Ange promit. Mais lorsqu'un aide-de-camp du duc Alphonse vint réclamer la promesse de la part de son maître, il s'y prit si gauchement, que l'artiste, indigné de sa sottise, le renvoya durement et sans vouloir rien lui donner.

L'envoyé du duc, meilleur soldat apparemment que connaisseur, avait dit en voyant le tableau : *Quoi! n'est-ce que ça?* »

Il avait peut-être ajouté tout bas le digne homme : — Ce n'était pas la peine de me déranger pour si peu.

« Quel est votre état? demanda sévèrement Michel-Ange.

— Je suis marchand. » répondit le courtisan voulant faire de l'esprit. C'était un coup de patte donné aux Florentins, célèbres de tout temps par leur commerce.

« Eh bien ! vous avez fait ici de mauvaises affaires pour votre patron. Allez-vous-en comme vous êtes venu. »

Puis se tournant vers un des garçons de l'atelier appelé Antonio Mini, il lui dit d'une voix radoucie :

« Mon cher Antonio, tu n'es pas riche et tu as deux sœurs à marier ; viens ici, prends cette Léda, et vends-la pour ton compte. »

Ce tableau fut acheté par François I[er], et on n'en a plus entendu parler.

Les autres tableaux détachés qu'on cite comme étant de Bonarroti ont été peints en général sur ses dessins, par Daniel de Volterre ou frère Sébastien del Piombo.

De ce nombre sont *le Sommeil de l'Enfant Jésus*, *la Prière au Jardin des Olives*, les crucifix de Plaisance et de Bologne, *la Flagellation* de Naples, et *la Déposition* de Viterbe.

Mais il est temps désormais de considérer Michel-Ange sous le troisième aspect de cette trinité de génie, qui, incarnée dans un seul homme, le rend le plus complet et le plus prodigieux artiste qui ait jamais existé.

La devise de Bonarroti était trois cercles entrelacés, emblème parlant de cette triple couronne que lui a décernée la postérité.

Comme architecte, Michel-Ange nous a laissé la sacristie et la bibliothèque de Saint-Laurent, le couronnement du palais Farnèse, l'église de Saint-Jean des Florentins, le Capitole, et la miraculeuse coupole de Saint-Pierre de Rome.

Antoine de San-Gallo venait de mourir; Raphaël et Bramante l'avaient précédé au tombeau. Michel-Ange venait d'atteindre sa soixante-douzième année, et il avait acquis plus que tout autre le droit, après tant de travaux et tant de succès, de passer les derniers jours de sa vie dans un vénérable repos, lorsque Paul III vint le supplier, presque au nom de Dieu, de prendre la direction de Saint-Pierre.

Voici à quelle occasion le pape avait songé à Michel-Ange, comme étant le seul homme propre à se charger de cet immense fardeau.

Peu de jours avant la mort de San-Gallo, ayant été question de fortifier un des quartiers de Rome qu'on appelle *le Borgo*, Paul III voulut ouvrir une sorte de concours, où plusieurs hommes célèbres dans les différentes branches des arts seraient admis à donner leur opinion. Comme de juste, San-Gallo eut le premier la parole en sa qualité de premier architecte et de favori du pape. San-Gallo développa donc son plan de fortifications avec cette morgue hautaine et ce ton d'assurance qui n'admettent pas la possibilité d'une objection.

Tous les autres membres de l'assemblée se rangèrent exactement du côté de l'architecte. Michel-Ange, interrogé à son tour, refusa d'abord de répondre ; mais, pressé par le pape, il finit par donner un avis contraire de tout point à celui de San-Gallo.

L'architecte, furieux, répondit avec l'orgueil d'un pédant et l'insolence d'un favori.

« Vous n'êtes pas compétent en ces matières, mon maître; parlez-nous de statues et de tableaux, à la bonne heure, c'est là votre état ; vous n'êtes qu'un peintre et un sculpteur.

— Tout au contraire, monsieur, répliqua fièrement Michel-Ange, je sais peu de chose dans les arts dont vous parlez ; mais pour ce qui est de fortifications, j'en sais un peu plus que vous et les vôtres. »

Le plan de Michel-Ange fut adopté, et depuis ce jour le pape l'avait nommé *in petto* architecte de St-Pierre.

L'histoire de ce grand monument, qui est resté la plus grande merveille que les hommes aient élevée sur la terre, formerait à elle seule un volume.

Constantin en posa la première pierre vers l'an 324. Honorius y fit mettre des portes d'argent massif en 626. En 846 les Sarrasins les emportèrent. Pendant les treizième et seizième siècles, plusieurs papes firent réparer l'antique basilique. Nicolas V avait conçu le projet de rebâtir St-Pierre sur les dessins de Léon-Baptiste Alberti ; mais à peine les nouveaux murs étaient-ils hors de terre, que ce pape mourut et tout resta en abandon.

Enfin, le 18 avril 1506, Jules II, qui entrait alors dans sa soixante-treizième année, eut la gloire de poser la première pierre de la nouvelle construction. Bramante, Raphaël, Julien di San-Gallo, Fra Jocondo de Vérone, continuèrent successivement l'édifice. Des sommes énormes, incalculables, vinrent s'engloutir dans le gouffre de cette œuvre immense, qui paraissait destinée, moderne Babel, à n'être jamais terminée.

Lorsque Paul III eut recours, comme à une dernière ancre de salut, à la haute science, à l'austère probité de Bonarroti, l'entreprise de Saint-Pierre était devenue un champ honteusement ouvert à tous les trafics, à

toutes les cupidités, à toutes les dilapidations. Cent cinquante ans de travaux et deux millions de dépenses n'auraient pas suffi pour venir à bout de cette forêt de clochers, de coupoles, de flèches, de colonnes, de portiques, d'arcades, d'ornemens de tous les goûts et de tous les âges, que l'avidité des architectes avait multipliés et entassés dans ce projet multiforme.

Michel-Ange éloigna de lui ce calice tant qu'il put; il savait à quels dégoûts, à quels combats de toute sorte était réservée sa vieillesse. « Dieu m'est témoin, écrivait-il à Vassari, que c'est contre mon gré, et uniquement par force que j'ai accepté l'entreprise de Saint-Pierre. » Dans une lettre à Ammannati, il disait en parlant de son modèle : « S'il l'emporte, je ne puis qu'y perdre beaucoup; c'est ce que vous me ferez plaisir de faire entendre au pape; car je ne suis pas bien portant. »

Mais malgré ses refus réitérés, force lui fut enfin d'accepter. Il se fit présenter le modèle de son prédécesseur. Les élèves et les partisans de San-Gallo, qui prévoyaient que l'avènement de Michel-Ange mettrait un terme à leur pillage organisé, en lui présentant les plans de leur maître, s'écrièrent avec amertume :

« C'est un pré où il y aura toujours à faucher!

— Vous dites plus vrai que vous ne pensez, répondit Michel-Ange; il ne manque à ce beau dessin qu'une chose : c'est l'unité. »

En quinze jours il fit son modèle en relief, qui ne coûta que vingt-cinq écus. Il avait fallu quatre ans pour exécuter le modèle de San-Gallo, et il avait coûté mille cent quatre-vingt-quatre écus d'or.

Le lendemain du jour où fut exposé le nouveau plan de Michel-Ange, un décret ou *motu proprio* du pape le nommait architecte et directeur en chef des constructions de St-Pierre.

Bonarroti n'exigea qu'une seule condition, et sur celle là il fut inébranlable : c'est que ces fonctions seraient gratuites. Il voulait prêcher par l'exemple.

Armé des pouvoirs les plus absolus, l'austère et inflexible vieillard se présenta à Saint-Pierre. Il fit abattre l'ouvrage de San-Gallo, et chassa sans pitié cette troupe honteuse d'intrigans et de pillards, comme le Christ avait chassé jadis les marchands de son temple.

De toutes parts le nouvel édifice s'éleva comme par enchantement, dans ses simples et majestueuses proportions, sur le plan d'une croix grecque. En trois années, Michel-Ange banda les quatre nefs, termina les deux grands escaliers qui conduisent au sommet des voûtes, fortifia les arcs, renforça les piliers. L'édifice grandissait à vue d'œil. Le but du grand artiste était d'empêcher désormais tout remaniement, toute profanation que la cupidité ou l'envie auraient pu tenter contre son projet Enfin, Paul III, avant sa mort, qui arriva en 1549, eut la consolation de voir la forme de la grande basilique irrévocablement arrêtée.

La même ordonnance corinthienne régnait au dehors comme au dedans. Les hémicycles de deux croisées, les compartimens de leurs voûtes, leurs chapelles et les fenêtres qui les éclairent étaient terminés. Enfin, on vit s'élever, en pierre travestine, le soubassement extérieur, d'où devait s'élancer au ciel, au moyen d'un seul rang de colonnes, cette admirable coupole, le *nec plus ultra* de l'art humain.

Pendant dix-sept années consécutives, et quels que fussent d'ailleurs les contrariétés et les déboires de toute sorte éprouvés par Michel-Ange, soit par le changement de différens papes qui se succédèrent, soit par les calomnies et les cabales de ses nombreux ennemis, il ne cessa jamais de travailler, avec autant d'activité que de désintéressement, à cette grande œuvre, dont il regardait désormais l'achèvement comme le plus sacré de ses devoirs.

Nous lisons dans une de ses lettres, dans laquelle il répond aux offres et aux instances qu'on lui faisait de la part du duc de Toscane, qui l'invitait à se rendre auprès de lui : « Obtenez de sa seigneurie, écrivait le vénérable artiste, qu'avec sa permission je puisse suivre la construction de Saint-Pierre jusqu'à ce que je l'aie amenée au point qu'on ne puisse plus lui donner une autre forme. Si je quittais auparavant, je serais la cause d'une grande ruine, d'une grande honte et d'un grand péché! »

Son but fut atteint. Après sa mort, cette immense voûte fut exécutée religieusement sur son modèle par Giacomo della Porta et Domenico Fontana. On poussa à tel point le respect pour ce qu'on regardait avec raison comme la dernière volonté du grand artiste, que Pie IV destitua un Pirro Ligorio pour s'être permis de s'en écarter.

Ainsi l'église de Saint-Pierre doit évidemment son existence à Michel-Ange, et quoiqu'on l'ait prolongée par la suite en croix latine, le génie de Michel-Ange plane tout entier sur cette œuvre. C'est là le véritable tombeau que sa grande âme doit habiter si elle vient jamais visiter la terre; c'est là le seul monument digne du grand artiste.

VIII.

Malgré tant de gloire et tant de travaux, malgré une vie si remplie d'années, d'épreuves et de triomphes, la vieillesse de Michel-Ange fut triste et désolée. Il survivait seul à son siècle. Bramante, San-Gallo, Raphaël, tous ses compagnons, tous ses rivaux, tous ses ennemis étaient morts. Il avait vu s'élever et disparaître tant de princes, tant de rois, tant de papes! Sombre et taciturne vieillard, il restait seul, debout sur les débris de sa nation avilie, et (comble d'infortune!), après avoir porté l'art au plus haut degré auquel un homme puisse atteindre, il ne laissait après lui ni élèves ni imitateurs, la seule postérité qu'ambitionne un artiste!

Dans ses heures de noire tristesse et d'inconsolable amertume, il secouait le poids des souvenirs en frappant à coups redoublés sur le marbre. Il ébauchait ainsi un dernier groupe qu'il destinait à orner son tombeau. C'était toujours son sujet favori, le Christ mort sur les genoux de sa mère. La pierre volait en éclats sous le poignet encore ferme de l'indomptable vieillard. Une ligne de plus, et c'en eût été fait : le marbre aurait été brisé, le groupe perdu : l'artiste en eût été quitte pour le donner à un de ses garçons d'atelier.

Sobre pour lui, généreux pour les autres, il vivait souvent d'un morceau de pain; il donnait des sommes énormes à ses neveux, à ses serviteurs, aux pauvres, surtout aux artistes. Apre au travail, ennemi du plaisir, sérieux, grave, austère, il aimait la solitude et fuyait les hommes. Ne transigeant jamais avec ses devoirs, sévère envers les autres, et plus encore envers lui-même, haïssant la lâcheté, et méprisant la sottise, sa vie est irréprochable d'un bout à l'autre : c'est une vertu stoïque, un caractère antique.

Il s'éteignit doucement, d'une fièvre lente, le 17 février 1563, âgé de quatre-vingt-huit ans onze mois et quinze jours.

Son testament fut dicté en peu de mots :

« Je laisse mon âme à Dieu, mon corps à la terre, mes biens à mes » plus proches parens. »

Michel-Ange était d'une taille moyenne, avait les épaules larges et le corps bien proportionné, un tempérament sec et nerveux. Il n'eut que deux maladies dans le cours de sa longue vie. Sa complexion était saine et robuste.

On ne lui connut qu'un seul amour, et c'était plutôt un amour platonique, une admiration respectueuse et tendre pour Vittoria Colonna, cette femme célèbre à tant de titres, et qui a laissé un beau nom dans l'histoire de la poésie italienne. Michel-Ange se reprochait amèrement de n'avoir pas osé lui baiser le front au lieu de la main la dernière fois qu'il la vit. Sa véritable passion était l'art.

Cet amour platonique inspira à Bonarroti plusieurs poésies dans le goût et dans le style de Pétrarque. Mais à travers cette limpide et transparente poésie on sent percer je ne sais quoi de plus énergique et de plus arrêté. C'est la griffe du lion.

L'affection la plus sérieuse de Michel-Ange est celle qu'il porta à son domestique Urbino. Malgré ses quatre-vingt-deux ans, il voulut le veiller tout le temps de sa dernière maladie, et passa plusieurs nuits à son chevet sans se déshabiller. Michel-Ange lui avait déjà donné vingt mille francs pour qu'il n'eût pas à servir un autre maître.

Nous terminerons ce rapide essai sur la vie du grand homme par une lettre qu'il adressait à Vasari après la mort de son pauvre Urbino. Ce peu de lignes feront connaître le cœur de Michel-Ange mieux que tout ce que nous pourrions ajouter. Nous ne saurions trouver un plus simple et plus touchant modèle de rare sensibilité et de mélancolie profonde.

« M. Giorgio mio caro,

» Je puis mal écrire; cependant j'essaierai de répondre à votre lettre.

» Vous savez que mon Urbino est mort. Dieu, en me l'enlevant, m'a » donné un grand enseignement; mais c'est pour moi une perte im- » mense, une douleur infinie. Tant qu'il a vécu, la vie m'a été chère; » en mourant, il m'a appris à mourir, et j'attends la mort, non pas avec » crainte, mais avec désir, avec joie.

» Je l'ai gardé vingt-six ans, et je l'ai trouvé rare et fidèle; et main- » tenant que je l'avais fait riche, et que j'espérais qu'il allait devenir le » soutien et l'appui de ma vieillesse, je l'ai perdu, et il ne me reste d'au- » tre espoir que de le revoir en paradis.

» La mort heureuse qu'il vient de faire m'est une preuve éclatante que » Dieu a écouté mes vœux. Mon pauvre Urbino n'a eu d'autres regrets » en mourant que de me laisser dans ce monde de trahisons et de misère, » quoique la plus grande partie de moi il l'ait emportée avec lui, et que » ma vie ne soit plus désormais qu'une immense douleur!

» Je me recommande à vous.

» MICHEL-AGNOLO BONARROTI. »

Après cela, pourquoi irions-nous répéter les pompes vaines du cercueil, et l'ostentation vaniteuse des princes, et l'enthousiasme commandé des poètes, tout ce bruit importun qu'on fait sur la tombe des grands hommes! Mieux eût valu enterrer Michel-Ange au pied d'un autel, et lui laisser pour tout monument ce beau groupe de *la Pietà* qu'il sculptait dans les derniers jours de sa vie. Quel mausolée peut être digne d'un tel homme?

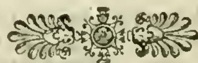
La postérité sait son histoire en trois mots :

Ecrivain et poète élégant, citoyen austère, stratégiste célèbre, il a laissé, dans trois arts différens, les trois plus grands ouvrages qui existent :

Le Jugement, *le Moïse* et la coupole de Saint-Pierre.

ALEXANDRE DUMAS.

(*L'Artiste.*)



JEANNE DE CASTILLE.

Nouvelle historique.

I.

Dans l'appartement le plus retiré du palais de Tolède, la reine Isabelle, vers le midi d'une journée brûlante, repose quelques instans au fond de son alcôve. Des colonnes de porphyre soutiennent une voûte incrustée d'azur et d'or, d'où retombent des draperies de brocart portant l'écusson de cette grande souveraine, qui fut aussi un législateur, un conquérant, un héros. L'enceinte ombreuse est semée de paillettes d'or que le soleil jette du haut des ogives à travers les découpures de marbre. Devant une de ces croisées, une jeune esclave maure est à demi couchée sur des coussins de velours; un dolman écarlate serre sa tunique de soie blanche: un voile de gaze étoilée tombe du sommet de sa tête jusque sur le tapis, où ses pieds délicats reposent dans des pantoufles ornées de pierreries. — Elle joue du luth et chante à voix basse... Mais le luth et la voix s'affaiblissent et s'éteignent peu à peu, car la reine vient de s'endormir à leurs sons.

Un homme entre d'un pas assoupi par les tapis de velours. A la vue de la jeune Maure, sa figure s'éclaire d'un rayon de joie.

— Oléma! je vous retrouve enfin! dit-il avec douceur.

— Silence! don Philippe; la reine sommeille.

— Depuis deux jours, je ne vous ai pas aperçue; je n'ai pas même entendu de loin la douce vibration de vos chants.

— Retirez-vous, monseigneur; la reine goûte un moment de repos après de longues souffrances... repos qui précède de bien près celui de la mort...... Ne le troublez pas, laissez Isabelle reprendre au moins assez de force pour vous assurer l'héritage de cette couronne que vous désirez tant.

— Ce que je désire le plus au monde, Oléma, c'est d'être aimé de toi.

—Si la reine de Castille, dans son sommeil, pouvait entendre l'archiduc Philippe, l'héritier de son trône, l'époux de sa bien-aimée fille Jeanne, dire que ce qu'il désire le plus au monde est l'amour d'une esclave maure, elle croirait faire un songe affreux.

— Mais elle repose si paisiblement quand tu as fermé ses yeux avec tes charmantes mélodies.

— Je suis ici pour jouer et chanter. L'esclave musicienne n'est autre chose qu'un instrument qui résonne sous la main de son maître, et qui doit reprendre l'insensibilité du bois et de l'ivoire dès qu'il est remis dans un coin obscur.

Un regard d'admiration et de tendresse que Philippe-le-Bel jeta sur la jeune Arabe vint donner un démenti à sa feinte humilité.

— Oh! je supporterais bien la tristesse de mon sort, reprit-elle, si mon cœur n'était déchiré de peines profondes!... Ben-Zagal, ce guerrier de ma nation, fait prisonnier par les Espagnols, et attaché au service de ce palais, va périr dans les supplices pour servir de spectacle au peuple dans ce jour, où on célèbre la sainte Trinité. Il a prononcé quelques mots imprudens qu'on appelle *blasphèmes*; et après l'office du matin, il doit être jeté dans la fosse des bêtes féroces... Tout à l'heure, j'entendais déjà les cloches qui sonnaient pour l'ouverture de cette fête: on m'a dit de chanter, de jouer du luth, et j'ai joué, j'ai chanté! A ce son funèbre qui annonçait la mort du compagnon de mon enfance, j'ai chanté les rondes légères que nous dansions ensemble autrefois sous les sycomores de notre chère patrie... Ne suis-je pas un instrument bien docile?

— Je n'ai qu'un mot à dire pour te délivrer de cette servilité, et quand tu voudras je le prononcerai.

— Vous n'avez qu'un mot à dire pour arracher Ben-Zagal au supplice; je veux que vous disiez d'abord celui-là.

— C'est impossible: l'infidèle a élevé la voix contre le Dieu des chrétiens et contre le roi Ferdinand, époux d'Isabelle qui prétend comme moi à la succession du trône de Castille. Si je protégeais cet esclave qui l'a insulté, on prendrait cette faveur de ma part pour une nouvelle hostilité contre mon compétiteur, et nos divisions ont déjà fait trop de bruit.

— Et vous ne m'aimez pas assez pour braver quelques querelles de famille? dit-elle en mettant dans ces mots toutes les grâces de la séduction.

— Oh! quand tu me parles ainsi, dit le prince, quand ta voix douce et impérieuse, quand ton regard suppliant et fier semblent jeter un défi à mon amour, je ne vois plus que toi seule, je ne veux plus que t'obéir.

— Eh bien! seigneur, courez délivrer Ben-Zagal... Ecoutez! les cloches sonnent encore; le son qui s'élève ou s'abaisse accompagne les prières des prêtres dans le temple. L'office n'est pas terminé; vous avez le temps d'arrêter le sacrifice sanglant qui doit le suivre.

— Et si je t'accorde la vie de ton frère, qu'obtiendrai-je de toi en retour?

— L'esclave peut-elle donner quelque chose qui n'appartienne d'avance à ses maîtres?

— Pour prix de mon obéissance à tes désirs, promets-moi de venir un instant, seule, ce soir, au *bois des lys*, afin que je puisse te dire au moins que, quoi qu'il en coûte, je suis heureux de faire quelque chose pour toi.

—Paix! seigneur, la reine s'éveille.

— Réponds vite.

— Oh! le son des cloches se tait!... on va se rendre sur la place Mayor... dans une heure, Ben-Zagal ne sera plus!

— Réponds donc... la reine se lève, elle vient... Si tu consens à ce que je demande, touche la corde d'argent de ton luth: je volerai délivrer le Maure et t'attendrai ce soir.

Isabelle descendit les degrés de sa couche, et elle avança soutenue par la jeune esclave qui était accourue au devant de ses pas.

Cette grande reine était alors au déclin de sa carrière. L'âge ajoutait encore à sa majesté, car chacune des années qui pesaient sur sa tête avait été marquée par d'illustres travaux, par des triomphes sans fin; et les cheveux blancs, les sillons du temps, loin de déparer son front, ne semblaient être là que pour attester le nombre de ses succès. Elle avait conservé jusque dans l'âge avancé la puissance de ce regard qui faisait un héros de chacun de ses soldats, le charme de cette voix qui portait ses sujets à lui obéir autant par amour que par devoir. Toute sa vie elle avait réuni les attraits d'une femme au génie d'une souveraine; et, tandis que l'état tremblait de voir disparaître ce soutien invincible, le peuple jetait comme un encens de plaintes et de regrets aux derniers beaux jours de cette femme aimée.

Philippe lui parla avec la tendresse d'un fils des souffrances dont elle était accablée, de l'affaiblissement rapide qui en était la suite. Il sembla attribuer son état maladif aux fatigues d'une royauté qui avait été bien pesante à porter.

—Non, dit-elle, les travaux glorieux ne fatiguent pas. Quand on n'a qu'un peuple à gouverner, des armées à conduire, des villes à fonder, la joie du succès et son légitime orgueil viennent vous rendre plus de forces que vous n'en avez perdu... Que de fois, Philippe, quand j'avais passé la nuit sous la tente à rédiger des lois pour les pays conquis, à marquer sur la carte des deux mondes ceux qu'on pouvait conquérir encore, nos galans chevaliers me disaient au point du jour que mon visage n'avait rien perdu de son éclat pendant cette longue veille, et que je reparaissais comme le soleil, qui, au lieu de se reposer le soir, éclaire d'autres mondes, et revient au matin dans toute sa splendeur.

— Cependant, madame, les triomphes n'ont point cessé de suivre vos pas, et les forces du corps semblent vous abandonner.

—C'est que j'ai eu à supporter des atteintes plus cruelles que les soucis et les labeurs de la royauté... Que voulez-vous, mon enfant, chacun a sa part de douleurs ici-bas: tout me réussissait au dehors, j'ai dû trouver des revers, des tristesses au sein de mes foyers; j'étais trop heureuse comme reine; j'ai dû souffrir comme femme, comme mère.

— Madame, je sais combien vous sont cruelles les dissensions sans cesse renaissantes entre votre époux et moi, et qu'on attribue à la rivalité de nos ambitions; mais je suis disposé à tous les sacrifices pour terminer ces troubles intérieurs.

—Ils sont un sujet de peine sans doute, mais il en est encore de bien plus cruels, et qui viennent de plus loin. Vous le savez, j'ai perdu bien jeune l'infant Jean sur lequel reposait l'espoir de ma dynastie; sa sœur Marie m'a été enlevée dans le même berceau. Il ne me reste que Jeanne, ma dernière fille... et puis-je dire qu'elle me reste!... Hélas! dans l'état d'abattement et de souffrance où elle est plongée, je crois souvent n'avoir plus d'elle, comme de mes autres enfans, qu'une ombre et un souvenir.

A ce nom de Jeanne, à cet accent maternel avec lequel il était prononcé, Philippe dit d'une voix un peu embarrassée:

— La princesse de Castille a apporté le germe de son mal en naissant.

— Oui. La malheureuse enfant est douée de peu de beauté, de peu de force de tempérament, et son âme est sombre comme son visage, faible comme son corps. Tous deux semblent plier sous le poids d'une étrange mélancolie. Son enfance silencieuse n'a fait entendre aucune des joies de cet âge. Aux plus tendres épanchemens de ses compagnes, à leurs sourires d'espérances, Jeanne répondait par un mot de tristesse, un froncement de sourcil, une fuite soudaine. Souvent elle rêvait des heures entières sans qu'on connût le secret de ses pensées; puis une larme coulait de ses yeux, et elle levait au ciel un regard qui semblait exprimer une plainte, un reproche. Elle paraissait craindre l'aspect des plus beaux jours; quand le ciel brillait de toute sa splendeur, elle se tenait enfermée au fond du palais; mais quand l'orage venait d'éclater sur les jardins, elle courait parmi les allées encore humides, elle prenait entre ses mains leurs fleurs brisées par l'ondée, et semblait goûter les douceurs d'une amitié fraternelle au milieu de ces frêles débris. Et chaque fois qu'on interrogeait la pauvre petite sur ces étranges tristesses, elle mettait la main sur son cœur et répondait par ce seul mot: *pressentiment*.

Il y avait tant d'onction pénétrante dans la voix de cette grande reine parlant ainsi de ses inquiétudes de mère, que le prince Philippe, malgré sa légèreté naturelle et ses vives préoccupations, se laissait aller à l'écouter avec une tendre sympathie.

— Quand on lui parla de son mariage avec vous, don Philippe, continua la reine, ses longues rêveries, ses tressaillemens subits, ses contemplations mystérieuses se montrèrent plus souvent encore... mais elle vit votre portrait; les avantages dont la nature vous a doué firent sur elle une profonde impression; l'amour parut déjà remplir toute son âme; quelques rayons de joie vinrent briller sur ce front où ils semblaient étrangers... Vous savez à quel degré d'exaltation cet amour plus tard s'est porté; vous avez eu à souffrir de ces excès parfois insensés...

Quelque chose me dit que la vie de Jeanne est fatalement liée à cet amour, que vous disposez non seulement du bonheur, mais de l'existence de mon enfant... Protégez-la, don Philippe; vous êtes son dieu; soyez un dieu d'indulgence et de bonté; c'est moi qui vous le demande avec toutes mes larmes de mère...

Puis, Isabelle se tourna vers la jeune Maure silencieuse.

—Et toi, ma chère Oléma, toi qui possèdes dans tes chants et dans les cordes que tu fais résonner sous tes doigts des charmes si puissans, tu iras dans son palais attristé, tu iras bercer de tes accords sa pauvre âme souffrante.

En ce moment, on annonça la princesse de Castille.

Jeanne approcha à pas lents. Sa taille frêle et un peu courbée, ses longs vêtemens noirs, sa démarche recueillie, son front bordé de cheveux noirs en bandeaux, la pâleur de son visage, qui paraissait venir des austérités d'une vie ascétique, lui donnaient quelque aspect d'une religieuse égarée au milieu d'un palais. Et en effet, dans ce séjour de grandeurs et de plaisirs, elle vivait enfermée dans ses secrètes souffrances comme dans le cloître le plus profond.

A la vue de Philippe, une légère rougeur colora ses traits.

Il remarqua pour la première fois l'extrême dépérissement de son visage et attacha sur elle un regard de pitié.

En ce moment, une rumeur qui semblait celle d'une foule empressée et joyeuse se fit entendre sous les fenêtres du palais.

Isabelle appela un officier de service pour lui en demander la cause.

—C'est un infidèle qu'on va jeter dans la fosse aux lions, répondit le capitaine des gardes, et je ne sais d'où vient l'empressement du peuple à le voir, car ce n'est pas un spectacle bien rare.

La jeune Arabe, qui avait tenu ses regards fixés sur Philippe depuis l'entrée de la princesse de Castille, frémit de tout son corps, porta vivement la main à son luth et fit résonner la corde d'argent... A ce son, Philippe, oubliant tout le reste, jeta à la belle esclave un coup d'œil passionné et sortit précipitamment.

Dès qu'il se fut éloigné, le front de Jeanne se couvrit d'un nuage plus sombre. Elle regarda avec une tristesse inquiète l'esclave maure ; et sa mère, voyant que la présence de cette jeune beauté la faisait souffrir, ordonna à Oléma de se retirer.

— Mon enfant, dit Isabelle dès qu'elle fut seule avec sa fille, je vous ai fait mander près de moi, parce que j'ai d'heureuses nouvelles à vous apprendre. Le moment est venu où je dois nommer mon successeur à la couronne de toutes les Espagnes..... Et l'affaiblissement rapide de mes forces me rappelle chaque jour que je ne dois pas tarder davantage. Vous savez que, quelle que soit sa puissance, la volonté d'une reine est toujours soumise aux raisons d'état. La nation est divisée aujourd'hui en deux partis : l'un veut que je laisse la régence à Ferdinand V jusqu'à la majorité de votre fils don Carlos; l'autre veut que je vous lègue, à vous et à votre époux, le trône qui vous appartient par droit de naissance. Dans ce conflit d'opinions, notre ministre le cardinal Ximenès a fait sonder les dispositions des états, et il m'a appris, à la grande joie de mon cœur, que les principaux ordres de la nation paraissent pencher en votre faveur. Il ne nous reste plus qu'à savoir auquel des deux prétendans le roi de France, Louis XII, accordera son alliance; et, si c'est vous qui obtenez cet appui, la politique, d'accord avec mon plus cher désir, me permettra de signer de suite le testament qui vous investit, vous et don Philippe, du pouvoir suprême. Je serai bien heureuse de vous y voir parvenir, si ces splendeurs peuvent quelque peu dissiper votre tristesse.

— Oh! que Philippe sera beau avec la couronne! dit Jeanne en joignant les mains dans une ardente extase. Oh! ma mère; que je vous remercie!

— Toujours absorbée par votre amour; quand je vous parle de vous, ma fille, vous me répondez par le nom de Philippe.

— Et moi, n'est-ce pas lui? Pauvre créature qui ne suis rien par moi-même, je ne vis que dans cet être resplendissant de toutes les beautés, de toutes les grandeurs, auquel un lien éternel m'a unie.

— Ma fille, une reine doit briller par elle-même, et je voudrais vous en voir la noble ambition.

— Croyez-moi, ma mère, le sceptre est peu fait pour moi; mon ambition c'est la grandeur de Philippe, mon bonheur... c'est un de ses sourires, ma couronne ce serait son amour... Mais celle-là m'est refusée, je ne l'obtiendrai jamais.

— Et pour cet amour insensé vous oubliez vos devoirs, le soin de votre propre vie! Il y a deux ans, quand l'archiduc Philippe était retenu à la cour de l'empereur Maximilien par d'importantes négociations, vous voulûtes partir pour l'Allemagne au cœur de l'hiver, quand la mer était dangereuse et la terre couverte de glace.

— Je voulais revoir Philippe.

— La flotte qui devait vous emmener n'était pas prête; on vous vit descendre du château de Medina-de-Campo, seule, vêtue de simples habits; et disant que vous alliez partir à pied.

— Je voulais le revoir.

— On leva devant vous les ponts du château, et vous demeurâtes devant ces insurmontables barrières, à peine vêtue, prenant vos repas sur la terre durcie par le froid, sans que rien pût vous arracher de cette place.

— Ma mère, je voulais le revoir!

— Et maintenant, quand vous êtes à peine arrivée, quand une nouvelle destinée se prépare pour vous, vous ne songez ni à votre peuple, qu'il faut gouverner, ni à votre empire qu'il faut défendre, ni à votre fils qu'il faut élever en roi...

— Hélas! Philippe me fuit!... Vous le voyez, à mon approche il vient de s'éloigner sans m'adresser un regard, une parole.

Une larme vint dans les yeux de Jeanne et coula lentement sur son visage pâli.

— Pauvre enfant! dit sa mère, dont le cœur fondit de pitié, tu souffres donc bien!

— Ce ne sont pas des souffrances, c'est ma vie entière qui est ainsi faite de douleurs depuis six ans... Car il y a six ans de ce jour-là... J'étais assise dans la partie la plus éloignée du parc, dans le *bois des lys*; je regardais ces belles tiges qui croissent si hautes à l'ombre des chênes verts; leur parfum portait un enivrement délicieux et cruel à la fois... On m'apporta le portrait de l'archiduc Philippe qu'on m'offrait pour époux. Je crus voir dans ce visage une de ces fleurs que je venais de contempler, un beau lys vivifié des formes humaines, animé du souffle de Dieu; et le parfum qu'il exhalait, c'était l'amour... Je ne pouvais me lasser de le voir; je rentrai au palais et je le regardai encore... En cet instant, je rencontrai ma figure dans une glace. Soit que la contemplation à laquelle je venais de me livrer eût accoutumé mes yeux à la beauté idéale, soit que l'amour me fît sentir le besoin de plaire et attacher plus de prix aux attraits extérieurs, pour la première fois je sentis que j'étais laide... et je le sentis avec désespoir... Hélas! vous aviez perdu au berceau mon frère et ma sœur, qui étaient faits à votre image, toute de grâce et de beauté, et je restais sur la terre, moi, disgraciée de la nature, qui n'étais votre fille que par le cœur!... Chaque coup d'œil que je jetai sur le miroir qui m'offrait ces traits sans charmes, ce teint sans fraîcheur, était un coup mortel dans mon sein. J'avais honte de mon rang auquel le sort opposait ma personne comme une amère dérision. J'étais née sur les marches du trône, et l'enfant des plus pauvres cabanes semblait mieux faite pour porter la pourpre que moi!... J'avais surtout le cœur déchiré de penser que ce beau prince, identifié à mon nom, à ma fortune, ne le serait point à moi-même! Voilà où ont commencé mes tourmens, et Dieu sait jusqu'où ils sont arrivés!

— Oh! ne rappelle pas ces cruelles pensées; tu deviens plus pâle que la mort...

— Mon Dieu! ma mère, à quoi voulez-vous que je pense? Philippe ne m'a jamais aimée. La femme abandonnée par ce qu'elle aime a du moins quelques souvenirs des beaux jours sur lesquels repose son âme; mais moi, les jours de mon passé sont comme les pierres d'un champ funèbre où il n'y a que des dates de mort.

— Espère encore.

— J'ai cru toucher le cœur de Philippe par l'excès de mon amour, par une soumission sans bornes, par ma vie entière passée à ses genoux. Il a reçu les adorations dont je l'entourais comme autant d'atteintes portées à sa froide tranquillité, et cette passion qu'il ne partage pas, il m'en fait un crime.

— Malheureuse enfant!

— Ce n'est pas tout encore. Philippe, indifférent pour moi, devait en aimer d'autres. Il m'a fallu voir ou soupçonner partout cet amour, trembler à chaque femme qu'il approchait, connaître la jalousie, ce supplice formé de honte et de douleur, qui vous rappelle sans cesse que vous êtes indigne d'être aimée, en vous montrant la femme plus belle et plus charmante. Il m'a fallu avoir toujours sur les lèvres un reproche pour celui que j'adorais, errer autour des lieux qu'il habitait, épier ses moindres mouvemens, suivre ses pas dans l'ombre, m'abaisser à une surveillance odieuse, trouver l'humiliation avec le désespoir... Dites, ma mère, n'y a-t-il pas là de quoi faire pâlir le front?

— Il y a là des douleurs mortelles... Et cependant, Jeanne, tu ne me dis pas tout en ce moment. Ces souffrances que tu m'avoues sont celles qui s'épanchent auprès d'une mère, ces larmes peuvent couler dans le sein d'une amie, et tu as des peines cachées à tous les yeux, des larmes enveloppées d'un sombre mystère... Tu t'enfermes des jours entiers, seule dans ton oratoire; on entend murmurer des mots étranges; mais, en entrant à l'église, tu t'arrêtes à une pensée soudaine, et tu tombes à genoux loin de l'endroit marqué pour la place royale; tu sembles fuir le jour, et on te voit sortir la nuit pour errer dans la galerie ruinée qui donne sur le Tage, ou dans ce *bois des lys* si funeste à la paix de ton âme.

— Oh!... ma mère, ma mère! ne m'interrogez pas!... J'ai avoué tout ce que la bouche humaine peut dire.

— Aussi, ma fille, ce n'est pas à moi que je te demande de confier ces cruels secrets, mais à Dieu. J'ai voulu te voir aujourd'hui pour te supplier d'avoir recours aux bienfaits de la confession auprès du plus ferme soutien des consciences, auprès de ce sage Ximenès, de ce saint vivant qui peut opérer le miracle de te consoler et de te guérir.

La princesse de Castille, interrompit vivement sa mère, en étendant la main vers les cours de l'Alcazar.

— N'entends-je pas, dit-elle, le nom de Philippe prononcé avec des actions de grâce?

Isabelle souleva le rideau de la fenêtre.

— Oui, dit-elle, ce sont des Maures qui ramènent au palais un de leurs frères condamné à mourir aujourd'hui dans l'amphithéâtre, et auquel le prince aura sans doute accordé la vie.

Jeanne demeura attachée à cette croisée, l'oreille attentive au nom qui était prononcé. Bientôt elle vit passer sous le cintre du portique le prince qui se rendait aux jardins du palais avec quelques uns des seigneurs fla-

mands qui composaient sa cour, et elle demeura absorbée dans cette douce contemplation.

II.

Les vastes jardins de l'Alcazar, qui s'étendaient jusqu'au Tage, étaient embrasés de tous les feux du jour; la terre faisait miroiter une nappe de lumière, et la moindre fleur atteinte par le soleil sous la voûte de verdure, expirait de chaleur en jetant son plus pénétrant parfum. Le prince Philippe et ses jeunes courtisans parcouraient lentement les longues allées, baissant la tête pour s'abriter sous leurs grands chapeaux ombragés de panaches. Un esclave maure, couché sur le sable brûlant, recevait toutes les ardeurs du ciel sur sa tête comme de faibles rayons.

— Quel est cet homme, mon prince? demanda le comte d'Egmont à l'archiduc.

— Un pauvre Maure d'Afrique, que je viens de sauver des bêtes féroces, auxquelles mon vieux beau-père voulait le faire jeter ce matin pour terminer l'office de la sainte Trinité par un sacrifice tout miséricordieux.

— Puisque c'est un Arabe, reprit d'Egmont, je vais lui demander quelque chose.

— Il ne vous entendra pas, d'abord parce qu'il dort, ensuite parce qu'il ne comprend pas l'espagnol... Laissez-le se reposer de son chemin au bord de la tombe.

— Mon prince, ces Arabes sont les meilleurs médecins du monde : ils connaissent une plante qui guérit non seulement les maux du corps, mais ceux de l'âme ; un baume qui calme la tristesse et les regrets.

— Eh bien?

— Eh bien! dans ce jour où la reine va choisir son successeur entre vous et Ferdinand; où elle va donner à l'un de vous le trône de Castille, il faut que le Maure trouve cette plante précieuse pour l'offrir à l'autre.

— Si ce n'est que cela, mon cher, laissez dormir l'esclave, il n'est aucun baume qui puisse guérir Ferdinand ni moi de l'ambition et de l'envie; chez moi parce qu'elles n'existent pas, chez Ferdinand parce qu'elles sont incurables.

— Sans doute, monseigneur, vous ne pouvez sentir la convoitise ardente et jalouse qui anime votre très honoré beau-père, mais vous devez avoir le désir légitime de ceindre la plus belle couronne du monde sur le front le plus digne de la porter.

— J'attends fort paisiblement la décision de la reine.

— Régnez, mon prince, je vous en supplie au nom de nos pourpoints de soie que Ferdinand a proscrits sans pitié pour ces vilains habits de drap (1), et qui attendent tristement au fond des coffres qu'un prince, ami de l'humanité élégante, leur permette de revoir le jour.

— Vous pensez tous que mon règne sera celui du luxe, des plaisirs et des fêtes, et vous faites des vœux bien sincères pour moi.

— Nous pensons, en effet, dit le duc de Montfort, que la vie sera plus douce sous vos lois que sous celles d'un prince qui fait de la vie un long carême, qui ne reste qu'un quart d'heure à table, qui ne mange que de deux mets, qui ne boit que deux fois et qui prend des *oremus* à son dessert, qui se fait moine à la cour, tandis qu'à la cour les moines se font rois.

— Mais surtout nous pensons, reprit le comte d'Egmont, que sous Ferdinand, dont la manie est de vaincre encore les Sarrasins tout vaincus qu'ils sont, il nous faudra recommencer ces grands exploits de la chrétienté contre le croissant, défleuris maintenant et passés de mode, même dans les romances; nous ne serons que les pâles imitateurs, les plagiaires des Gonsalve, des Mendoz, des Padilla. Tandis que sous vos lois, prince Philippe, laissant en paix les Maures et les exploits surannés de nos pères, nous irons conquérir la civilisation des contrées voisines bien plutôt qu'un coin de terre; et, ne relevant pas de nous-mêmes, nous commencerons un règne au lieu de le finir.

— La meilleure partie de l'Espagne pense comme vous, comte d'Egmont, répondit le prince. Aussi la nation est aujourd'hui divisée en deux camps. Pour Ferdinand, tous les vieux soldats qui ont combattu avec lui, tous les hidalgos qui pensent avoir tout fait pour l'Espagne, en chassant les mœurs élégantes et chevaleresques des Maures, pour y ramener les lois de fer, les habits de laine, les habitudes des camps, toute la barbarie primitive, y compris les bêtes fauves qui ravageaient autrefois son territoire, et que les inquisiteurs représentent très bien. Pour moi, les jeunes chevaliers, les femmes, les artistes, les poètes, tous ceux qui voudraient joindre les charmes de la vie morale aux enchantemens du climat, qui voudraient appeler l'esprit, la grâce, les délicates voluptés des cours de France et d'Allemagne dans leur belle patrie, et faire regner la muse du nord au milieu des orangers; tous ceux qui pensent que le luxe, les fêtes et les amours sont les meilleurs moyens de civiliser un peuple, et qui se chargeraient volontiers de le conduire dans cette voie; tous ceux enfin qui, ainsi que vous, mon cher d'Egmont, aspirent à paraître beaux et resplendissans sous le pourpoint de soie.

— Un mot d'Isabelle va terminer ces différends, décider du sort de l'Espagne... Nous devons espérer que ce mot vous sera favorable, car elle adore sa fille Jeanne, et voudra lui léguer la royauté que vous partagerez avec elle.

— Isabelle est reine et ne peut se livrer à la douceur d'être mère. Les exigences de la politique dicteront seules ses arrêts. L'alliance de la France accordée à Ferdinand ou à moi sera une des premières conditions qui détermineront son choix; et nous attendons au premier moment l'envoyé de Louis XII, qui apporte nos destinées dans le pan de son manteau.

— Vrai Dieu! voilà donc pourquoi le vieux roi est si galant pour les ambassadeurs de cette nation! Il parle sans cesse français; il porte son manteau à la française, il chasse au cerf à la française, il chasserait aux amours pour être mieux à la française, si sa barbe grise ne l'empêchait de pousser la flatterie jusque-là.

A ces mots, le prince et ses confidens quittèrent la place où ils s'étaient arrêtés en causant. Il y avait au fond du parc un vaste bosquet de chênes verts qu'on appelait le *bois des lys*, à cause des touffes nombreuses de ces fleurs qui croissaient au pied des grands arbres.

Le comte d'Egmont voulait aller chercher de l'ombre de ce côté.

— Oh! non, dit Philippe en regardant pourtant l'épaisseur du bois avec amour; non, pas à présent. Le bois de lys n'est beau que la nuit, lorsque ses fleurs blanches se détachent sur un fond d'ombre à la lueur des étoiles, et que le rossignol chante dans ses branches; et ils se dirigèrent vers un pavillon élevé à peu de distance du bois.

III.

Dès que les seigneurs se furent éloignés, l'esclave arabe se dressa du pied de l'arbre où il était couché, les accompagna d'un regard sauvage; sa face basanée s'éclaira d'un sourire. Il prit une bêche et se mit à remuer activement la terre de ces jardins, dont la culture lui était confiée.

La jeune Maure Oléma était debout devant lui.

— Tu travailles avec bien de l'ardeur, Ben-Zagal, lui dit-elle.

—C'est que je viens de secouer un lourd fardeau : la pierre de la tombe qui devait me recouvrir aujourd'hui, et cela me rend léger à l'ouvrage. Un caprice de mes maîtres m'avait condamné au supplice, un autre caprice m'en a délivré, et je reprends ma tâche avec la vie.

—Ta double tâche d'esclave et de libérateur.

— Ces beaux sycomores que je plante ici, Oléma, ces arbres d'Afrique, ce sont les Maures qui reviennent prendre possession de la terre d'Espagne. Je les arroserai de ma sueur, de mon sang s'il le faut, et j'espère qu'ils verdiront.

— Dans les tribus arabes, tu étais un chef puissant; tu avais ta tente au bord du Nil, les femmes les plus belles à tes pieds, les guerriers les plus vaillans sous tes lois, de nombreuses caravanes dans le désert..... Et tu as tout quitté pour venir ici travailler à la délivrance de l'Espagne, ta première patrie. Pour y pénétrer, tu t'es mêlé aux prisonniers de guerre faits par les Espagnols. Et les insensés n'ont pas reconnu parmi les combattans vulgaires le sceau de celui qui ne se fût jamais laissé vaincre.

— Tout cela est vrai, Oléma; mais tu ne dis pas toute la vérité. Tu ne dis pas que, quand j'ai quitté ma tente et pris l'habit d'esclave pour venir habiter ce palais, c'est que tu étais esclave, c'est que tu habitais ce palais. Tu ne dis pas que, si l'amour de la patrie me retient ici, un amour plus grand m'y fait parfois un paradis de l'esclavage; que te voir un instant, t'adorer à genoux, te donner une de ces fleurs que je cultive, seul bien que je puisse ravir pour toi à mes maîtres, est un plus grand bonheur que la liberté et la puissance loin de toi, et que la plus grande ambition du futur libérateur de la Castille est d'être aimé de toi.

— Puis-je ne pas t'aimer, Ben-Zagal; ne sommes-nous pas unis par le même sang et par la même cause, par le même berceau et peut-être par la même tombe?

— Oui, mais la nature et l'éducation ont mis entre nous une si grande différence que je crains toujours de te voir dédaigner l'amour d'un barbare comme moi. Nous sommes nés tous deux à Grenade, et nous y sommes restés ensemble jusqu'à l'âge de seize ans. Nous nous aimions alors, nous mêlions nos jeux d'enfans, nous unissions nos danses et nos chants à l'ombre des palmiers, au son des hautbois. Mais tes parens sont restés dans la capitale mauresque pendant les six années de guerre qui ont entouré ses murs; les miens, au premier assaut, désespérant de la sauver, se sont enfuis en Afrique, leur antique berceau, et m'ont emmené au désert avec eux. Tu as grandi dans cette ville de luxe et de voluptés, où les fêtes, les tournois alternaient les batailles, où les fastes de la guerre s'écrivaient en romance, où les vaincus s'endormant dans les lambris de marbre qu'ils conservaient encore, croyaient n'avoir rien perdu tant qu'il leur restait la coupe et la lyre; dans cette ville où le pouvoir de la beauté était plus grand que celui des armées, où les vainqueurs trouvèrent derrière les murailles écroulées l'empire des femmes, de l'amour, de la poésie, qu'il leur fallait vaincre encore. Et de ces femmes célèbres par tout l'univers tu étais devenue la plus belle et la plus charmante. Moi, j'ai grandi au désert. Mes jeux ont été la chasse dans les savanes, la nage dans le grand fleuve; mes études, le combat des tigres et des lions; mes fêtes, les courses aventureuses dans l'immensité; mes concerts, le bruit de la tempête, dans les tourbillons de poussière. Et ces jeux, ces études, ces fêtes, avaient si bien profité à mon âme impétueuse et solitaire que, parmi ces hommes aux mœurs errantes et barbares, on m'appelait, moi, *Zagal-le-Sauvage*... Qui peut donc réunir la fille de Grenade et l'enfant du désert?

— L'amour.

(1) Un arrêt de Ferdinand défendait de porter la soie et la dorure hors les jours de fête.

— Oh! tu as dû oublier l'ami de ton enfance, au milieu des plaisirs éblouissans qui entouraient ta vie. Mais moi, j'ai gardé ton image pour la voir s'embellir dans la solitude. Si tu savais, Oléma, comme l'amour est grand au désert! Un silence éternel laisse retentir toute la puissance de sa voix au fond de l'âme; l'immobilité de l'horizon laisse passer dans toute leur splendeur ses visions enchanteresses. Les palmiers, dont la tête touche à la voûte du ciel; le fleuve, dont une journée de voyage ne traverse pas les flots; le sphinx, dormant depuis des siècles sur sa couche de sable; tous les objets qui vous entourent ont tant de grandeur, qu'on élève le sentiment à leur grandeur immense; tout apporte à votre esprit la pensée de l'éternel et de l'infini : et, pour le jeune Arabe, l'esprit c'est le cœur, la pensée c'est l'amour... La rêverie est bien longue, là où rien ne mesure le cours du temps. Combien de fois, Oléma, quand une nuée blanche passait à l'horizon embrasé, je voyais ton image dans cette légère vapeur, et les rayons du soleil semblaient mon amour qui t'enveloppait de ses feux; mais tu étais toujours dans mon ciel et jamais dans mes bras!... Un jour, j'appris que Grenade était vaincue et que tu étais esclave; et ce jour même j'étais en route pour revenir sur la terre natale et près de toi. Je me mêlai aux prisonniers que les Espagnols venaient de faire dans la Sierra... Hélas! le nombre en était trop grand pour qu'on pût s'apercevoir d'un de plus.

— Oh! parmi les glorieux enfans de Mahomet, qui a jamais fait autant que toi!

— Tout mon désir alors était d'habiter ce palais. Heureusement, parmi nous les chefs guerriers connaissent l'art de cultiver les simples, car Dieu, pour les purifier du sang qu'ils font couler, veut qu'ils possèdent le moyen de fermer les blessures, et cette science m'a fait confier le soin de ces jardins.

— Et tu habites maintenant une cabane à l'ombre du palais de tes aïeux.

— J'y ai conservé mon trésor le plus précieux, mon bon cheval Coraïm, qui me regarde d'un œil caressant et ne semble pas trop triste de la perte de la liberté pour ne pas attrister son maître.

— Et chaque matin, tu sors avant que le soleil se lève pour surprendre le regard de Dieu et l'implorer, tandis que la tyrannie dort encore; tu travailles jusqu'au soir à parer de fleurs le sol que vient fouler le pied des usurpateurs, tu remues la terre, tu tires l'eau des citernes pour leur faire croître des ombrages plus frais et plus voluptueux.

— L'espoir de la vengeance me soutient.

— Il touche au moment de se réaliser; Isabelle n'a plus que quelques jours à vivre.

— Et d'après ce que je viens d'apprendre par l'entretien de l'archiduc Philippe et de ses courtisans, qui parlaient devant moi comme devant un serpent d'Afrique endormi sur l'herbe, leur reine, en mourant, léguera le trône à Jeanne de Castille et à son époux. Ce jeune prince, dédaigneux de toute prudence, endormi dans les plaisirs de l'esprit et des sens, va laisser ses remparts livrés aux assauts de nos frères, qui, depuis six ans, réfugiés dans les Alpuxarras, aiguisent leurs cimeterres sur la robe blanche (1) de ces montagnes... Que je puisse seulement arracher un sauf-conduit qui me permette de traverser la Castille! Et puis, à moi, mon fidèle Coraïm! emporte-moi d'un trait sur ces monts inaccessibles; que j'aille rassembler les miens, et que je revienne à leur tête reconquérir cette terre chérie, effacer de son sol ce palais espagnol qui l'oppresse, poignarder ses maîtres, et serrer Oléma sur mon cœur au milieu de leurs cadavres sanglans.

A ces mots, un froid intérieur saisit la jeune fille, un frisson parcourut ses veines; mais rien ne parut sur son visage, d'une fière impassibilité. Elle dit à Ben-Zagal d'une voix à peine altérée :

— C'est bien, mon frère, tu me trouveras toujours digne de toi au jour de la vengeance.

En parlant ainsi, les deux Maures s'étaient lentement avancés sous la voûte d'une allée de charmille. A ce moment, la muraille de verdure éclaircie, et formant une ouverture cintrée, leur découvrit le pavillon dans lequel Philippe et sa suite étaient venus se reposer. Ils s'arrêtèrent avec une sensation profonde.

Le pavillon avait une façade de marbre blanc sculpté, avec un léger balcon dont les fins balustres étaient enlacés de jasmins, de clématites, et d'églantines roses. Derrière ce petit bâtiment s'élevait une large galerie mauresque, à demi ruinée et d'une teinte grise, qui bornait le parc en cet endroit, et de l'autre côté donnait sur le Tage, dont les eaux resserrées bruissaient entre des rochers.

Sous les arceaux de l'antique galerie, on voyait passer par momens une forme sombre, une figure au pas lent et rêveur. Dans le fond du pavillon ouvert, le prince Philippe était couché sur un lit de repos, entre le comte d'Egmont et le duc de Montfort; les autres seigneurs flamands étaient étendus çà et là sur des coussins. On avait servi des fruits glacés, des petits pains de sucre de Malaga et toutes ces liqueurs spiritueuses qui, sous le nom de rafraîchissemens, échauffent le cerveau. Les jeunes gens avaient éloigné toute préoccupation politique; ils répétaient en chœur les chants des bardes du Nord avec lesquels ils avaient été bercés.

Oléma et Ben-Zagal étaient restés fixés à leur place, cachés derrière les ramures; leurs regards plongeaient dans l'intérieur de cette délicieuse retraite, et ils en contemplaient le tableau avec une amère satisfaction.

Les jeunes seigneurs riaient en causant et buvaient en riant, la riche décoration de la salle resplendissait autour d'eux.

— Vois, disait Oléma à Ben-Zagal, vois, ces trophées sont les dépouilles de notre chère Grenade enlevées sous mes yeux. Vois cette cuirasse lamée d'or, c'est celle que le chef de ma tribu portait en mourant; vois cette javeline au fer rouge, c'est celle qui portait le signal du combat dans le camp espagnol; vois ce drapeau sur lequel on peut lire *victoire ou vengeance*, c'est le dernier enlevé sur nos remparts, celui qui en tombant laissait encore le défi derrière lui. Cette vaste coupe posée sur ce piédestal était celle de *l'hospitalité*, la plus large et la plus riche de toutes; on la choisissait pour la présenter à l'étranger. Cet autre vase, que Philippe remplit maintenant pour le passer à la ronde, c'est celui qui servait aux sacrifices dans la grande mosquée, et dont n'approchèrent jamais que les lèvres de l'iman. Cet objet qu'ils se jettent de l'un à l'autre dans leurs jeux d'enfans, c'est le diadème de Boabdil, sur lequel brillent encore quelques pierreries du croissant brisé...

— Oui, dit Ben-Zagal; mais Philippe remplit de nouveau sa coupe dans laquelle il jette des feuilles de roses pour rendre le vin plus enivrant... Il lui reste à peine la force de la soulever... Il s'appuie sur l'épaule d'un de ses courtisans aussi accablé que lui... Ses chevaliers chantent autour de la table...mais leurs voix s'affaiblissent, le théorbe tombe de leurs mains... leurs yeux se ferment dans l'ivresse!... Gloire à Dieu! le fer des Maures en aura bientôt fini avec de pareils ennemis.

—Et maintenant, vois derrière le pavillon, dans cette galerie sombre et à demi écroulée, ce triste fantôme qui se penche sur une colonne brisée, c'est Jeanne, c'est la reine qui va bientôt gouverner la Castille. Absorbée par une étrange maladie de l'âme, elle se consume dans la tristesse, comme Philippe dans les plaisirs; elle prie, elle souffre, elle pleure, au lieu de songer à régner. Ce n'est pas cette ombre de souveraine qui pourra défendre son trône.

— Oh! que le ciel donne bientôt l'Espagne à de tels maîtres, et l'Espagne est à nous!

Ben-Zagal, en élevant sa main dans un geste rapide, dérangea les branches d'arbres qui le cachaient. Le comte d'Egmont qui s'était avancé sur le balcon, la tête assez vacillante, l'aperçut et lui fit signe d'approcher.

— Tiens, dit-il, puisque c'est toi qui cultives ces jardins, voici un ducat d'or pour les excellens ananas que tu nous as fait manger.

L'esclave s'avança et reçut la pièce d'or du seigneur.

— On disait ce matin que tu ne savais pas l'espagnol, reprit celui-ci, je vois cependant que tu as très bien entendu.

— Je connais peu de mots de votre langue, répondit le Maure, mais on comprend toujours celui qui vous dit *tiens*; le mot tiens fait venir les animaux et les hommes.

— Eh bien! tâche de comprendre encore ceci : si tu nous envoies demain des ananas aussi parfaits, tu auras dix maravédis de récompense, sinon, tu recevras autant de fois la pomme de mon épée sur tes épaules.

— Il est un fruit semblable à l'ananas, dit le Maure, qui, outre le parfum et la saveur de celui-ci, a encore l'avantage de produire des rêves délicieux.

— Et pourquoi ne le cultives-tu pas?

— Parce que la plante qui le porte ne se trouve que dans les gorges de la Sierra.

— Nous allons ordonner qu'on en fasse venir.

— Elle se dessécherait en route. Moi seul connais le secret de la transporter sans danger.

— Va donc en chercher dès demain. Gracieux prince, ajouta le jeune comte en se tournant vers Philippe, donnez-moi un sauf-conduit à cet Arabe, afin qu'il aille nous conquérir ce fruit précieux qui donne de beaux songes. Nous voudrions savoir s'il est des rêves plus doux que la réalité qu'on goûte auprès de vous.

—Fou! dit l'archiduc, vous voulez que je donne un sauf-conduit à ce prisonnier, pour qu'il retourne parmi les siens.

— Il reviendra, j'en suis sûr. Ces Maures ont tant d'amour pour l'Espagne, qu'ils préfèrent souvent l'esclavage sur sa terre à la liberté dans l'exil.

Le prince signa nonchalamment le papier que son favori lui présentait, mais il dit cependant :

— D'Egmont, vous dépensez bien légèrement un esclave.

— Bah! mon prince, ce n'est pas chose si précieuse; dans toutes les armées ennemies, il y a abondamment d'étoffe pour en faire, et nos épées vous en auront bientôt taillé par douzaines.

Puis le seigneur se pencha sur le balcon, et dit à Ben-Zagal, en lui jetant le sauf-conduit :

— Vois-tu, Maure, si tu nous apportes le fruit dont tu parles, et qu'il soit tel que tu le dis, nous te ferons libre et riche, tandis que si tu restes dans le pays des cyprès et des rochers, tu n'auras la liberté qu'avec la misère.

— Ben-Zagal saisit le sauf-conduit, le pressa d'une main convulsive, fit deux pas en arrière, darda un regard de lion sur le prince et sa cour, et cria, en brandissant d'un geste violent le papier qu'il tenait :

— Je reviendrai!

(1) Une roche des Alpuxarras est encore célèbre par le serment que des Maures conjurés prêtèrent à cette place.

IV.

La galerie mauresque qui s'élevait derrière le pavillon et s'étendait en légers arceaux entre les jardins de l'Alcazar et la cour du Tage, était conservée comme une relique des arts; car, au milieu des sculptures précieuses qui la couvraient, les échancrures de ses murailles, rejointes par les rameaux du lierre et de la vigne-vierge, semblaient un ornement de plus. La nuit venait de tomber; nulle lumière ne brillait en cet endroit, nul être vivant ne l'habitait, que l'hirondelle endormie dans ses rosaces, et la pauvre Jeanne de Castille qui veillait pour songer à Philippe, et qui n'avait jamais assez de nuit et de solitude pour nourrir ses tristesses.

Tantôt elle s'asseyait sur un fût de colonne couvert de mousse; elle répétait les longues et ferventes prières de l'amour. Tantôt elle parcourait les longueurs de la ruine; elle regardait les eaux du Tage, si paisible en cet endroit où les barques ne peuvent atteindre, et le bruissement de ses flots lui semblait la plainte d'une douleur éternelle. Elle regardait le ciel si pur, si resplendissant pour les autres, et il lui semblait obscur et voilé, parce qu'elle le voyait à travers ses larmes. Un moment, elle s'approcha d'une arcade de la galerie qui donnait sur le bois des lys, et le vif parfum de cet ombrage monta jusqu'à elle. En entoura de ses bras la frêle colonette qui soutenait l'ogive pour mieux se pencher dans l'espace et aspirer à flots cet air pénétrant qui avait tant de pouvoir sur elle, puis, entraînée par une impulsion puissante, elle descendit l'escalier, et se dirigea vers le bois. Le parfum de ces lys, au milieu desquels elle avait reçu le portrait de Philippe et commencé à l'aimer, était tellement identifié à son amour, que, pour elle dont la tendresse était toujours si comprimée, s'enivrer de cet air fatal était s'abandonner aux plus vifs entraînemens de la passion.

Arrivée à quelques pas d'une clairière dans laquelle l'ombre était plus transparente, elle entendit un murmure de voix, elle vit quelque peu briller les dorures d'un habit de cour; les battemens de son cœur lui révélèrent la présence de Philippe... puis elle vit flotter auprès de lui quelque chose de semblable à un voile de femme... Elle s'arrêta, frappée d'une douleur vive et poignante; une eau froide inonda son visage..... Cependant, déjà tant de fois sa jalousie avait fait naître devant elle ces cruelles visions, qu'elle n'en croyait plus ses yeux ni les déchiremens de son cœur... Elle essaya de mettre fin à cette horrible incertitude en approchant davantage... mais ses forces défaillirent; elle tomba au pied d'une statue, plus froide et plus morte que le marbre. Après quelques momens passés dans cet état, et dont elle ne connut pas la durée, la rosée des branchages, que le vent de la nuit secouait sur son front, l'éveilla de sa léthargie. Le souvenir lui revint: elle voulut, s'il en était temps encore, éclaircir ses doutes affreux, et fit quelques pas vers l'endroit où elle avait cru apercevoir Philippe. Mais au même moment, les deux personnes qui s'y trouvaient encore en sortirent, et passèrent dans l'allée qui était devant elle. Son regard enflammé perça le feuillage. Elle vit d'abord une femme; le long voile qui tombait du sommet de sa tête jusqu'à ses pieds lui fit reconnaître la jeune esclave Oléma; un homme était près d'elle, mais cet homme portait un turban, un dolman serrait sa taille courte et vigoureuse... Jeanne tomba à genoux et remercia le ciel, Philippe n'était pas là! ce n'était point Philippe qu'elle avait vu dans ce bois, la nuit, auprès d'une femme! Une fois de plus elle s'était trompée, une fois de plus elle revenait à la vie... Elle regarda de nouveau cet étranger: jamais rien ne lui avait semblé si beau et si doux à contempler; elle eût voulu se prosterner devant lui et baiser ses mains pour le remercier d'être là.

Au bout d'un instant tout disparut, et Jeanne rentra lentement dans l'Alcazar.

Les deux esclaves entrèrent dans une cabane de pierre brute, attachée comme un nid d'oiseau à une des murailles du palais, et qui était alors le séjour du fils des princes de Grenade, du chef guerrier qui avait en Afrique une puissante tribu sous ses lois. Des instrumens de jardinage étaient tout l'ornement de cet endroit, avec des meubles de jonc et quelques nattes de paille qui cachaient un turban vert, des pistolets, un poignard.

Oléma s'assit sur une escabelle de bois en face de son frère.

Cette jeune Grenadine avait puisé dans le sang de sa famille, dans les souffrances que ses jeunes années avaient vu endurer à sa nation vaincue, et surtout dans sa nature fière et généreuse, un amour pour son peuple qui allait jusqu'au fanatisme le plus audacieux. Le retour de l'empire musulman était son rêve, son espérance de tous les jours, sa pensée, son amour, l'âme qui s'agitait dans son sein. Descendante d'une famille qui s'était révoltée contre la domination espagnole et avait péri dans les supplices, la condition la plus dure, celle de servir chez les vainqueurs, lui était échue en partage. Heureuse de tous les charmes, de toutes les séductions dont elle était douée, elle se plaisait à les développer, à les rendre plus puissans pour s'élever au moins au dessus de ses maîtres par cette grandeur naturelle, et les tenir courbés sous son sceptre de grâce et de beauté. Dans sa haine de femme, elle trouvait un bonheur indicible à se faire adorer de ceux dont elle ne pouvait encore se venger.

Cependant, âme passionnée, cœur tendre, aimant à l'excès, elle eût pu sacrifier sa vie à l'amour si elle ne l'eût vouée d'avance à un autre dieu.

— J'ai reconnu ton arrivée de bien loin, Ben-Zagal, dit-elle; le pas d'un jaloux ressemble au bruit d'un serpent dans le feuillage.

— Que faisais-tu dans ce bois, seule, à cette heure?

— Je n'étais pas seule; j'étais avec l'archiduc Philippe.

Un orage subit se forma sur le front cuivré du Maure.

— Cet homme est jeune, il est prince, il est beau... le plus beau de la terre, dit-on, et tu avais avec lui un entretien secret!

— C'est à ce prix que ce matin il m'avait accordé ta vie.

— Ma vie... eh! pourquoi te la donner... je tremble de ce que tu vas me dire, je crains de regretter la mort.

— Philippe m'aime, il m'obéit, je lui ai dit de te sauver du supplice, et il t'a sauvé.

— Il t'aime!... et, pour obtenir cette grâce, tu l'as vu! tu t'es approchée de lui! tu l'as imploré!... Ah! la dent des bêtes féroces m'eût fait moins de mal!...

— Pauvre insensé!

— Et ce soir encore, il était près de toi, dans l'obscurité de ce bois!

— Il était à mes genoux, il me parlait de son amour, moi je lui parlais de nos malheurs; je lui demandais d'être généreux pour les vaincus que l'Espagne tient maintenant en sa puissance, et mes paroles étaient mieux écoutées que les siennes.

— Ah! périssent tous les Maures plutôt que d'être sauvés par un regard de tes yeux épanché dans les yeux de Philippe.

— Que t'importe un homme de plus qui soupire d'amour pour moi?

— Il m'importe peu, en effet; car si j'étois arrivé ce soir un moment plus tôt, cela ne serait plus.

— Comment?

— Tu vois cette profonde citerne qui est au fond du jardin, à l'ombre de deux palmiers; eh bien, j'y aurais jeté le corps de Philippe après l'avoir percé de coups, et chaque jour, en venant puiser de l'eau à ce bassin, je me serais miré dans ma vengeance.

— Tais-toi, Ben-Zagal... Tu veux tuer cet homme pour que Ferdinand règne à sa place, et que nous soyons repoussés dans l'exil plus avant que jamais. Moi, je veux qu'il monte sur le trône, parce que jeune, imprudent, voluptueux, soutenu dans Tolède par ses seuls chevaliers flamands, le jour où il prendra possession de la Castille le livrera aux attaques de nos frères. Tu n'as qu'une jalousie vulgaire, te dis-je! tu ne sens que la rivalité d'un amant; tandis que moi, mon sang brûle de cette grande rivalité de nation, de famille, de dieux, de drapeaux qui divisent les Espagnols et les Musulmans.

— Je t'aime au dessus de tout: ma grandeur, ma vertu, à moi, c'est l'amour.

— Pour l'accomplissement d'un grand dessein, il faut vaincre ses vertus comme ses faiblesses, il faut vaincre l'amour même.

— Tu oserais le demander?

— J'ose demander tous les sacrifices, quand je suis prête à les accomplir tous... Tu crois donc que toi seul es à plaindre, tu ne songes donc pas à mon sort, à moi? Tu es ici seul avec tes pensées sous la voûte du ciel; moi, je passe mes jours en esclave dans le palais où je devrais régner; tu n'obéis qu'au soleil et à l'air qui souffle, moi j'obéis aux ordres des Espagnols; ta tâche est le noble labeur d'ensemencer la terre, ma tâche est de mentir tout le jour, de mentir dans mes sourires, dans mes chansons, dans ma feinte tendresse pour cette Isabelle qui me protége... Un horrible mensonge restait à faire, je n'ai pas reculé devant lui; j'ai renié mon Dieu, j'ai pris la croix des chrétiens et j'ai semblé l'adorer. Vois cette vie d'opprobre que j'accepte avec joie pour rester dans ce palais où je peux servir notre sainte cause, et viens me parler encore de tes chétives peines de cœur et de tes misérables colères.

— Fille du ciel! comment le barbare Africain pourrait-il t'imiter?

— Tu as un sauf-conduit qui t'ouvre toutes les portes de la Castille; il faut partir demain et aller dire aux Maures des Alpuxarras, à ces nobles enfans de l'Espagne qui se sont cachés dans les antres de ses monts, plutôt que de l'abandonner, que tout se prépare pour qu'ils puissent la reconquérir. Tandis qu'ils descendront en secret et se réuniront dans les parages de Tolède, le petit nombre des jours comptés à Isabelle sera écoulé. Après elle, le trouble, les discordes régneront seuls un moment, et ce moment est celui de reconquérir pour toujours l'empire de l'Espagne, ou d'y renoncer dans la tombe.

— Partir! Oléma, et te laisser ici près de Philippe qui se trouvera à chaque pas du jour dans le même chemin que toi, qui échangera le même souffle d'air avec toi!

— Ecoute, Ben-Zagal; je suis bien faible, mon front n'a jamais reçu que le jour voilé des palais, mes pieds n'ont jamais foulé que le marbre uni ou le tapis moelleux, mes frêles mains n'ont jamais touché que le luth d'ivoire. Eh! bien! si tu refuses de remplir la noble mission qui t'est donnée, je m'échapperai en secret de la ville; j'irai, le front nu, sous le soleil de la route, les pieds sur les rochers et les ronces d'un pays sauvage; j'irai prendre de ces frêles mains le cimeterre de nos frères, suspendu au cyprès de la montagne, je le presserai sur mon cœur, je le tendrai à Dieu pour qu'il le bénisse, et j'en armerai leurs bras.

— Puissance suprême! dit Ben-Zagal en s'agenouillant devant elle, dispose de moi, je t'obéirai!... Mais, malgré toi, je ferai tout pour l'amour; car, vois-tu, quand j'appellerai ici les Musulmans, quand je combattrai avec eux, quand je renverserai le trône de nos ennemis, je ferai tout cela pour être aimé de toi!....

Le lendemain, le Maure, monté sur son cheval noir, était sur la route des Alpuxarras.

V.

Un matin on vit apparaître entre les tours qui surmontent les immen-

ses remparts de Tolède une escorte de brillans cavaliers qui portaient en tête le drapeau du roi de France; un instant après, l'ambassadeur de Louis XII entrait au son des clairons sous le majestueux portique de l'Alcazar.

Dans ces temps de jeunesse et de chevalerie, où le plaisir était dans l'air, chaque événement remarquable était d'abord signalé par une fête. Isabelle, à l'arrivée du noble étranger, ordonna de suite pour le soir un bal, un tournoi, et en attendant se rendit dans la salle d'honneur pour l'y recevoir en audience solennelle.

Là se trouvait réuni tout ce que le royaume avait de noblesse et de puissance : les grands d'Espagne, les généraux, les ministres, tout ce qui avait *droits et fiefs* sur les terres de Tolède; des hommes parés des cordons, des croix, des armes d'honneur, rappelant leurs hauts faits; des femmes, dont une légère couronne ducale ou princière indiquait les immenses possessions, dont le pouvoir et la richesse se montraient en étoiles de diamans pour s'allier avec la beauté. A la tête de ce cercle était Isabelle de Castille, encore belle à ses derniers momens, belle sous ses ornemens royaux, qui s'alliaient si bien avec la majesté naturelle de sa personne. Le duc de la Roche-Aymon, envoyé de Louis XII, était assis près d'elle.

L'ambassadeur français déposa devant Philippe des présens qu'il apportait au jeune prince de la part du roi son maître. Louis XII avait reçu l'archiduc à sa cour, quelques années auparavant, et s'était lié d'amitié avec lui. On ouvrit l'enveloppe fleurdelysée qui contenait ces dons, et elle laissa voir une épée de Milan, damasquinée en or, avec une poignée en forme de croix, couverte de diamans; un luth d'ébène et d'or d'un admirable travail; un livre d'évangiles magnifiquement colorié, et dont la couverture portait, ainsi que les deux autres objets, le chiffre de Philippe, tracé en pierres précieuses. Louis XII voulait dire par ces emblèmes au jeune prince prêt à monter sur le trône, qu'il devait y maintenir en même temps les armes et la religion.

Ferdinand, loin de paraître jaloux des présens adressés à son gendre, les considéra avec une aimable attention, en loua beaucoup la magnificence, et demanda gracieusement la liberté de prendre pour lui le tissu fleurdelysé qui les enveloppait, afin de le garder en relique précieuse comme la sainte bannière du royaume de France. Le fin observateur avait découvert au fond de cette étoffe, à peine dépliée, une lettre portant le sceau royal, et qu'on n'avait point remarquée. Une seule personne l'avait aperçue avec lui.

Isabelle voulut donner au duc de la Roche-Aymon le spectacle d'une danse maure, et ordonna à Oléma d'exécuter le pas vif et gracieux de la *zambra*.

L'esclave maure s'avança lentement; ses beaux cheveux, dégagés du turban, tombaient en tresses sur ses épaules; son corps, moulé dans les formes les plus pures, n'était voilé que par de mouvantes draperies de gaze. Elle s'arrêta un instant au milieu de l'espace destiné à ses pas, la tête baissée et les mains croisées dans une attitude nonchalante et rêveuse. Mais, aux premiers sons des instrumens qui ouvrirent la *zambra*, son grand œil noir se remplit de lumière, son beau visage se leva vers le ciel, son corps se développa et sembla prendre des ailes. Elle s'élança bondissante et légère aux sons de cet air national, comme si le génie de la patrie, enveloppé dans ses vibrations mélodieuses, l'eût éveillée pour l'amour et la joie. Elle parcourut avec la même grâce inspirée, les diverses phases de cette danse naïve et voluptueuse. Ses mouvemens étaient si naturels dans leur séduisant abandon, qu'ils semblaient se former d'eux-mêmes; la musique était le vent qui balançait en tous sens cette tige flexible et charmante; mais, dans la simplicité des poses, la figure était tout éloquente de passion; c'était le regard humide, le sourire épanoui, le désir sans voile de la jeune fille éclose dans l'air libre de l'amour. Depuis ses pieds rosés, qui effleuraient à peine le sol, jusqu'à son front doré par un rayon de soleil tombant de la voûte diaphane, tout son être exhalait l'amour, la volupté, et ces délices des sens qui semblent s'épurer dans un vase de grâce et de beauté...

Philippe, l'œil ardent, la tête tendue, la poitrine soulevée, l'enveloppait d'un regard de flamme, l'aspirait de ses lèvres souriantes et amoureusement entr'ouvertes.

Soudain, la jeune fille suspendit le pas de *zambra* et se mit à former des passes moelleuses, pour lesquelles il lui fallait un léger tissu qu'elle tournait en tous sens autour de sa tête et de sa taille... Elle s'empara impérieusement du mouchoir qui avait enveloppé les présens apportés de France, avant que Ferdinand eût achevé le mouvement qu'il fit pour le retenir. Puis elle commença la nouvelle danse mauresque, et avec un fin sourire, vint secouer le tissu aux pieds d'Isabelle... Alors on vit tomber une missive portant le cachet de Louis.... A cet incident, l'assemblée entière vint s'agiter et bourdonner autour de la reine. La lettre du roi de France est ouverte. Il assurait son alliance à l'archiduc Philippe, héritier au trône de Castille.

On voit Ferdinand pâlir sous ses rides et sous le masque d'impassibilité qu'il s'est fait; les passions politiques s'agitent de toute part. Le front d'Isabelle porte déjà l'empreinte de la mort: un nouveau maître va surgir à la tête de son puissant empire, et on voit combien l'appui de la France donne de force aux prétentions de l'archiduc Philippe. Toutes les révolutions de fortune qu'amène un nouveau règne, surtout dans cette foule nobiliaire qui touche de si près au trône, apparaissent déjà devant les yeux et soulèvent de vifs battemens de cœur...

Mais tandis que ces grands intérêts absorbent les esprits, le double rang de portiques de l'Alcazar, soutenu de ses quatre cents colonnes, s'est tout à coup rempli de lumières; les fanfares s'élèvent dans la lice où la *passe-d'armes* se prépare; les galeries du bal se sont en même tems illuminées et ouvrent leur vaste enceinte. Tout ce qu'il y a de jeune dans l'assemblée, les femmes, les chevaliers du tournoi, secouent leur tête rose et bouclée pour en faire tomber les graves pensées, et s'élancent aux lieux où une nuit de plaisir les appelle.

Cependant, au dessus de cette lice, de ces galeries, de ces portiques, pleins de bruit, resplendissans de clarté, au dessus de ce tournoi, de ce bal, de ces joûtes d'armes, de beauté et d'amour, un étage supérieur est entièrement sombre et silencieux. C'est la partie du palais occupée par la princesse Jeanne. Une seule lumière, celle d'une pâle lampe paraît à l'extrémité; et auprès de ces jeux, de ces danses, de ces fêtes, se passe une scène de douleur solitaire, où viennent fatalement s'amasser les plus étranges tourmens.

VI.

L'oratoire de Jeanne est situé dans la partie la plus retirée de ses appartemens. La tenture sombre, la voûte profonde éteignent le peu de lumière qui s'y répand dans la journée par une étroite ogive. Il y a là, sur un prie-Dieu de bois noir, un Christ couronné d'épines, une tête de mort, un sablier arrêté. Au dessus de ces objets est un portrait de Philippe, entouré de lys blancs, que Jeanne se plaît à renouveler tous les jours de sa main.

Il est nuit, tout est sombre dans cet endroit comme au milieu des nuages épais qui voilent le ciel; on ne voit ressortir aux rayons de l'urne antique posée sur le prie-Dieu que la radieuse image de Philippe-le-Bel, et la figure de Jeanne agenouillée devant ce Dieu qu'a créé son idolâtrie, et levant sur lui ses grands yeux noirs pleins de pleurs et de flammes, tandis que les grains d'un rosaire coulent lentement entre ses doigts. Cependant elle cesse peu à peu sa prière, et des pensées plus sereines semblent venir éclairer son visage.

Elle va sans doute arriver au souverain pouvoir, sa mère lui en a donné l'espérance; c'est par elle que Philippe possédera cette royauté qu'il désire avec tant d'ardeur. Il aimera cette couronne qu'il tiendra d'elle! Ce lien d'amour, quelque subtil qu'il soit, charme l'infortunée qui a toujours obtenu si peu, et la fait sourire de bonheur pour la première fois.

Cependant il y a dans son sein un secret terrible qu'elle a caché même à sa mère, un secret qui la torture depuis deux ans comme un supplice intérieur; une fatalité étrange dont la pensée répand sur ses traits une pâleur mortelle, met une fièvre continuelle dans son corps défaillant, et veille à son chevet pour lui faire des nuits horribles. Mais en ce moment même elle attend un saint confesseur, un homme de Dieu, devant qui elle va épancher toute son âme. Sa mère a voulu qu'elle implorât les lumières du cardinal Ximenès au tribunal de la pénitence, et ce pieux ministre, qui va recevoir tous ses aveux, lui donnera peut-être des consolations...

Mais soudain le front de Jeanne devient plus sombre que jamais; ses membres se raidissent, son œil est hagard et ses lèvres frémissantes. Une réflexion terrible est venue la frapper. Quand le cardinal-ministre entendra cette révélation effrayante qu'elle va lui faire, il reculera d'horreur, il jugera celle qu'il aura devant lui indigne du trône; il empêchera Isabelle de lui léguer le pouvoir souverain; et Philippe sera déshérité! perdu!... perdu par elle, malheureuse!

Il faut donc se taire, renfermer encore ses tourmens dans son sein, renoncer aux secours spirituels qui allaient rafraîchir son âme brûlée d'un feu d'enfer... Se taire ne serait rien encore! mais quand le ministre de Dieu lui demandera la cause de ces troubles cruels, de ces angoisses cachées qui la jettent dans une si étrange mélancolie, qui font, par momens, ruisseler son front de sueur froide, il faudra leur donner une autre cause, il faudra mentir... mentir au tribunal de la pénitence !..

— Perdre Philippe ou mon âme ! s'écria-t-elle. Oh! malheur, malheur à celle qui doit faire un tel choix !

Comme elle exhalait ce cri de désespoir en son cœur, le cardinal Ximenès, qui venait d'entrer sans bruit, se trouva debout devant elle.

Il vit l'égarement de ses yeux, la défaillance de tout son corps brisé par la douleur. Il lui parla avec la plus douce onction; il lui donna le nom de *fille*, si doux dans la confession où c'est Dieu qui parle par la bouche du prêtre. Le cœur de Jeanne se fondit de reconnaissance et de piété; elle commença les aveux de ses fautes; elle s'accusa de tout ce qui éloignait d'elle le cœur de son époux, de son humeur sombre, de sa jalousie, de sa négligence à se parer de ces grâces d'esprit, de cette douceur de caractère qui font la beauté de celle qui n'en a pas... La pauvre pénitente trouvait du charme à prendre sur elle les fautes de Philippe, sa légèreté, sa froideur... elle se fût presque accusée d'être laide.

Le père spirituel la plaignit de s'offrir ainsi en sacrifice à l'amour. Il lui montra le peu que valait un sentiment humain; lui dit que ces dieux de la terre adorés par nous n'ont d'auréole que les rayons de notre amour répandus sur eux. Il lui parla des nouveaux devoirs qu'elle allait avoir à remplir, des devoirs de la royauté où il ne faudrait plus ni souffrir, ni aimer, ni espérer pour elle-même, mais pour le peuple que Dieu aurait remis à sa garde.

Ces paroles rappelèrent Jeanne à ses angoisses, aux dangers de ce moment, à l'horreur de sa situation.

— Reine! s'écria-t-elle dans son âme. Oh! oui, je veux être reine pour donner la couronne à Philippe!

Le prêtre lui adressa de pressantes questions sur l'état de son âme.

— Songez, lui dit-il avec force, que la confession est l'aveu de toutes les souffrances comme de toutes les fautes, et que c'est un crime d'y voiler un coin de son âme. Dites-le, ma fille, n'y a-t-il aucune autre cause à votre éloignement du monde, à la sombre pâleur de vos traits, à vos profondes mélancolies?

Jeanne sentit ses forces se briser, son front tomba sur ses mains jointes; mais elle articula d'une voix sourde et brève :

— Aucune.

— Songez que c'est au nom de Dieu même que je vous adjure de me répondre.

Elle frissonna comme si le souffle de la mort, de la mort éternelle fût venu effleurer sa tête. Et cependant ses lèvres murmurèrent encore :

— J'ai tout dit.

Puis accablée, haletante, le front courbé sous le poids d'un mensonge sacrilége, elle reçoit l'absolution du prêtre.

Elle se lève subitement, et dit :

— Mon père, quand donnera-t-on le trône à Philippe?

— Plus tôt que vous ne pensez, ma fille, répond le cardinal, et il s'éloigna à ces mots.

Alors joignant ses mains frémissantes, elle s'écrie :

— J'ai perdu mon âme pour toi, Philippe; mais pour te servir, je ne devais pas même m'arrêter devant les portes de l'enfer : je t'aime!

Peu à peu ses esprits se calmèrent dans la pensée d'avoir fait au delà de tout ce que le dévoûment de l'amour put jamais inspirer. Après ce qu'elle venait d'accomplir pour lui, elle sentit le besoin de se rapprocher de Philippe, d'arriver en quelque endroit obscur d'où elle pût l'apercevoir brillant et heureux au milieu de ces fêtes qu'il embellissait. Elle prit la lampe à sa main et se dirigea instinctivement vers une longue galerie du palais qu'elle parcourait souvent dans la nuit, et à l'extrémité de laquelle se trouvait une belle statue de l'archiduc.

Il était onze heures du soir; les soldats, qui pendant le jour promenaient leurs pertuisanes dans ces longs passages s'étaient retirés; l'enceinte n'était plus gardée maintenant que par les effigies des vieux guerriers portant l'arme au poing, le casque en tête, le bouclier sur la poitrine, le courage encore vivant dans les yeux, et qui montraient tour-à-tour leur prestance altière aux rayons fugitifs de la lampe. Ni ces images austères, ni la solitude imposante de cette enceinte ne frappaient l'esprit de Jeanne, tout occupé d'une tendre pensée. Il semblait que la douce figure de Philippe, qui était dans le fond, jetât devant elle un rayon d'amour qui adoucissait tout le reste.

Jeanne arriva enfin devant la place où était la statue de l'archiduc. C'était une profonde embrasure de croisée qui l'encadrait de son cintre sculpté.

La lumière de la lampe, pénétrant tout à coup dans cet enfoncement, montra aux yeux de Jeanne un aspect qui la foudroya. La jeune esclave Oléma tenait embrassée la statue de Philippe et s'attachait à elle, tandis que le prince lui-même faisait de doux et ardens efforts pour l'attirer à lui. La jeune fille, en se réfugiant ainsi vers l'image de celui qu'elle repoussait, en se pressant à ce marbre, à sa ressemblance pour se soustraire à ses embrassemens, avait encore dans sa résistance un air de tristesse et de mol abandon. Philippe l'œil suppliant et passionné appelait sa maîtresse dans ses bras de tous les frémissemens de son être... Jeanne le voyait pour la première fois dans cette splendeur entière de la beauté qui n'apparaît qu'au moment de l'amour.

L'étonnement, la colère, la haine, agitaient avec tant de force l'âme de Jeanne, que sa poitrine oppressée ne pouvait exhaler aucun souffle. La pâleur de son front passa sur le visage des deux coupables, et ils demeurèrent tous trois immobiles, silencieux, écrasés sous la pesanteur de leur surprise.

Enfin Jeanne se redressa fière et indignée, son regard tomba de toute sa hauteur sur Oléma, et elle proféra d'une voix retentissante :

— Une esclave! une Maure! le rebut de l'Espagne! Voilà la rivale que vous me donnez, don Philippe!... Je la cherchais à la cour, je me trompais; vous avez le cœur si bas placé que vous deviez le traîner dans la fange du palais.

— Oh! madame, regardez-la, s'écria Philippe, et vous n'oserez plus l'insulter.

— Une misérable beauté efface pour vous tout le reste, et vous abaissez l'amour d'un prince à la dernière des créatures. Mais il ne me plaît pas, à moi, de souffrir cette infamie, et je saurai la laver dans le sang.

Puis son œil s'anima d'une joie orgueilleuse.

— Béni soit le ciel de la puissance qu'il m'a donnée! Je suis Jeanne de Castille, je puis disposer de la vie de cette femme!

Une autorité si terrible se montrait sur le front de Jeanne, qu'Oléma vint tomber frémissante à ses genoux.

Alors l'épouse outragée, étendant la main sur elle, prononça lentement de la voix qui maudit :

— Cette femme est belle, je la ferai mutiler. Elle est esclave, je la ferai vendre au marché. Elle est infidèle, je la ferai brûler sur un bûcher.

Philippe s'élança vers la jeune fille comme pour l'arracher au destin qui semblait tomber sur sa tête dans les paroles dévorantes de la malédiction. Jeanne se jeta entre les deux amans pour les séparer de son corps.

A ce mouvement, la lampe qu'elle tenait tomba; une nuit profonde les enveloppa tous trois comme pour les enfermer dans le tombeau avec leur haine toute brûlante et qu'elle y durât autant que l'éternité.

Tout avait disparu; Jeanne porta la main à son front, une douleur violente s'y faisait sentir comme après les emportemens de la passion. Elle n'apercevait plus Philippe, ni la belle esclave; leur amour apparut devant elle pour le malheur de sa vie. Elle n'entendait plus aucun mouvement. Elle se mit à marcher dans l'ombre sans but et sans pensée, emportée par l'agitation de son cœur. Elle allait dans ces longs défilés, montait et descendait les degrés, suivant droit son chemin sans le secours de la lumière, comme il arrive quand le corps est endormi et que la vue intérieure le guide. Elle arriva ainsi à un endroit où un point de muraille était éclairé; ce point était un grand Christ de pierre qui se relevait en lumière sur un fond noir. Jeanne était descendue sans le savoir dans l'église attenant au palais. Elle s'arrêta frémissante à la vue de ce Christ... Ce Dieu, elle venait de l'outrager par une confession impie; elle avait tout sacrifié à Philippe dans ce moment terrible, même la vie éternelle!... Il y avait une heure de cela... une heure!... Oui, c'était précisément l'instant où il appelait sa maîtresse à un rendez-vous nocturne et la pressait dans ses bras... Et maintenant il lui semblait que ce Dieu qui se faisait ainsi lumineux dans les ténèbres lui apparaissait pour lui reprocher son sacrilége et la consumer dans les rayons de sa colère... Son être entier frissonna de peur; elle sentait dans son sein de vagues désirs de vengeance. Elle descendit à la hâte les degrés qui étaient devant elle, et se trouva à la porte d'une enceinte éclairée.

C'était la lumière de cet endroit qui, pénétrant par l'escalier, arrivait jusqu'au crucifix.

Jeanne demeura quelques instans immobile sur le seuil où elle se trouvait.

VII.

Sous le pavé de l'église régnait une nef souterraine servant à la sépulture des anciens rois de Castille. Les murs en étaient nus, de lourds piliers supportaient la voûte; il y avait au fond un simple autel de pierre, et dans la longueur, deux rangs de tombeaux où dormaient tous ceux qui avaient traversé le palais de Tolède, la couronne sur le front. Une lampe d'argent ordinairement éclairait seule cette enceinte; mais en ce moment, un flambeau se voyait sur chaque tombe, et la solitude habituelle de ce lieu était remplacée par la présence d'une illustre assemblée.

La reine de Castille avait convoqué secrètement son conseil dans cette enceinte mortuaire.

Là se trouvaient le cardinal Ximenès et les autres directeurs spirituels d'Isabelle, ces prêtres devant qui s'inclinait la grande souveraine, des astres de religion vers lesquels se tournait sa conscience au moment des tempêtes, puis Antoine Fonseca et Jean Velasquez, intendans des finances, puissans hommes d'état qui allaient être nommés exécuteurs testamentaires, et auprès d'eux le comte de Cabra, Ponce de Léon, Henri de Guzman, Mendoze, Aquilar, tous vieux chefs militaires et sages conseillers, portant sur leur visage les cicatrices des combats et les cicatrices plus profondes des soucis d'état, et ayant fourni tout entière cette longue carrière de conquêtes et de fondations qui fut le règne de Ferdinand et d'Isabelle.

— Mes féaux sujets et dignes soutiens, leur avait dit la reine de Castille en venant présider leur assemblée, vous avez toujours vécu en bons chevaliers et en bons chrétiens, servant Dieu dans le peuple orphelin. J'ai voulu soumettre à votre sagesse l'acte testamentaire par lequel je vais disposer de la couronne de Castille, sachant que ce que vous jugeriez bien, serait bien pour ma dynastie et pour mon royaume. J'ai voulu vous réunir pour cette grande décision dans la sépulture des rois; car, qu'il soit béni ou maudit, exemple de vices ou de vertus, le souvenir d'un roi prédécesseur est toujours une leçon. J'ai voulu enfin, au moment où je fixais le sort du royaume que mes aïeux m'ont laissé, prendre à témoin de ce que j'allais faire leur tombe... et la mienne.

Isabelle et ses conseillers avaient passé une partie de la nuit assis autour d'une vaste table couverte de parchemins de tout âge; ils avaient long-temps médité les dernières dispositions de la reine; ils en avaient approuvé toutes les parties, et il ne restait plus que la signature de la souveraine à apposer à cet acte solennel.

Le cardinal Ximenès en faisait, pour la dernière fois, lecture à haute voix, il en était à cet article :

« .....Nommons, pour nous succéder au trône de Castille, d'Aragon et de toutes les Espagnes, notre fille Jeanne et, conjointement, Philippe, archiduc d'Autriche. »

Une pâle figure parut subitement à l'entrée de l'enceinte, et, reculant le voile noir qui cachait à demi son visage, articula d'une voix profonde :

— Jeanne ne peut être reine.

Toute l'assemblée se leva frappée d'étonnement.

— Non, ajouta la funeste apparition, Jeanne ne peut régner sur l'Espagne, gouverner son peuple : Jeanne est folle... Folle! folle, vous dis-je! voilà ce secret que j'ai caché à tous les yeux, que j'ai tu quand ma mère me pressait sur son sein, qui n'est pas même sorti de ma bouche au tribunal de la confession... et que je veux révéler à présent!

Tout demeura immobile et glacé de terreur, aux paroles horribles que Jeanne venait de prononcer.

— Ma fille! ma fille! est-il vrai, s'écria Isabelle...

— Il est trop vrai. Par certains momens, la nuit se fait dans mon esprit, et au milieu de cette nuit passent des fantômes étranges, des visions terribles... puis, tout s'efface, et la raison revient; mais, hélas! si troublée, qu'on sent aux vacillemens de cette flamme qu'elle va s'envoler pour jamais.

— Tu te trompes, mon enfant! dit Isabelle avec larmes; il est impossible qu'un tel malheur vienne fondre sur nous; tu te trompes, il est des remèdes à ton mal.

Jeanne secoua tristement la tête.

—La folie va s'emparer de moi tout à fait. Elle vient par instant me saisir, me dévorer, puis recule et me laisse à moi-même, pour que je puisse mieux contempler toute l'horreur de mon sort; mais elle me fait sentir qu'elle est toujours là, près de moi, et reviendra pour ne plus me quitter... Accomplissez ce cruel sacrifice, ma mère; déshéritez une fille qui n'est pas faite pour vous succéder. Voyez les ombres royales qui planent sur ces tombeaux; toutes ont porté noblement la couronne. Au nom de vos aïeux, songez à vos descendans... Et vous, sages ministres, nobles guerriers, qui avez tout fait pour l'Espagne, qui l'avez soutenue de votre pensée, qui l'avez nourrie de votre sang, voulez-vous remettre sa destinée aux mains de celle qui ne sait pas se conduire elle-même? voulez-vous nommer reine d'une grande nation une pauvre créature déchue du rang de femme, mutilée dans ce qu'il y a de divin en nous, dans la raison.

Ces illustres vieillards, debout, la tête penchée sur la poitrine, atterrés sous la honte d'un trône avec lequel ils s'étaient toujours identifiés, gardaient un morne silence.

Isabelle, qui pouvait à peine se soutenir et dont la poitrine éclatait en sanglots, cachait son visage dans ses mains.

Jeanne était demeurée à l'entrée de l'enceinte, la main appuyée sur l'angle d'un mausolée. Elle semblait grandie par l'exaltation de ce moment qui relevait sa tête; la pâleur de son visage était augmentée par le reflet blanc des pierres sépulcrales; elle était semblable à une ombre sortie de ces tombeaux, elle, sortie du tombeau de la démence qui l'avait ensevelie, et ses arrêts semblaient irrésistibles.

Le cardinal Ximenès, par un mouvement lent et solennel, déchira l'acte qu'il tenait à la main, et ses débris allèrent se disperser sur la dalle. Puis tous les membres du conseil se retirèrent : d'un pas grave et consterné, Isabelle les suivit, entraînée par leur ascendant suprême.

Jeanne se trouva seule dans cette enceinte mortuaire.

Elle tint son regard quelque temps fixé sur la terre, absorbée par la vengeance qu'elle venait d'accomplir. Elle s'étonnait de son cruel courage; elle cherchait à envisager tout le désastre qu'une parole d'elle venait d'apporter dans sa destinée et dans celle de Philippe...

Quand elle releva les yeux, un homme était devant elle.

C'était Philippe, arrivé au seuil d'une porte dérobée de l'église au moment où Jeanne prononçait ses derniers mots, et où le ministre déchirait l'acte testamentaire.

Ils étaient seuls, en face l'un de l'autre; Jeanne, à qui l'infidélité de Philippe venait de faire perdre tous les restes de son bonheur; Philippe, à qui un mot de Jeanne venait de faire perdre la couronne.

Le prince, accoudé sur le marbre d'une tombe, dans l'attitude d'indolence hautaine qui lui était habituelle, dit avec un amer sourire :

— Voilà une soirée qui n'est pas heureuse pour nous, madame.

— La date en sera écrite en traits sanglans dans notre vie, dit Jeanne accablée de ses douleurs et surtout de sa vengeance. J'ai vu la trahison dont vous usiez envers moi pour la plus misérable rivale; vous avez entendu l'aveu de ma bouche qui vous ôtait l'héritage royal... Le plus à plaindre des deux n'est pas vous.

A ces derniers mots, la voix de Jeanne se mouilla de larmes.

— Vous ne me trouvez pas à plaindre d'être venu dans cette Espagne que j'abhorre, pour y subir les plus sanglans affronts, pour m'y voir le sujet de Ferdinand et l'époux...

— L'époux d'une folle, n'est-ce pas? Je conçois votre horreur, je l'éprouve pour moi-même... Que voulez-vous, Philippe, on ne peut souffrir autant que je l'ai fait sans perdre la vie ou la raison..... Heureux ceux qui perdent la vie! Le fer même se rompt sous les coups redoublés du marteau, comment l'esprit d'une pauvre femme ne se briserait-il pas sous les coups du désespoir, toujours plus pressés et plus lourds.

— Encore des plaintes, des reproches?...

— Il y a six ans que je vous aime et que vous me méprisez, Philippe. Comptez combien de jours dans ces six années et combien de momens dans ces jours. Vous verrez ce que j'ai eu de larmes à dévorer, de cris de tendresse ou de reproche à refouler dans mon sein, d'outrages à cacher aux yeux des autres, de honte à dérober sous le voile d'une tristesse sans cause. Vous saurez combien de fois mes yeux cherchant les vôtres les ont vus se détourner avec ennui; mon âme suspendue à vos lèvres n'en a entendu sortir qu'une parole de froideur; combien de fois, tandis que je restais près de vous immobile et voilée, mais que j'étais en secret prosternée à vos pieds, vous demandant avec larmes un souffle de vos lèvres, un mouvement de votre main qui vînt effleurer mon front, je vous ai vu, insouciant de ma présence, jouer avec le nœud de votre épée ou caresser un chien endormi près de vous; combien de fois, après de longues heures d'absence, dans le besoin de vous revoir, j'ai traîné ma misère à la porte de ces pavillons illuminés, me cachant dans les taillis d'alentour pour vous apercevoir au milieu de la lumière, nourrissant ma douleur de ces plaisirs que vous goûtiez sans moi, répétant votre nom chéri dans chacun de vos soupirs, appelant tous les vents de la nuit pour rafraîchir mon front, et tombant brisée sur la terre dont les ronces déchiraient mon sein... ô Philippe! n'est-il pas naturel qu'à une semblable vie la raison s'évanouisse!... L'amour pour un être qui le repousse, qui le méprise, devient insensé, et l'amour était toute la lumière de mon âme.

Philippe, accoutumé à ces plaintes de la passion, les écoutait avec sa superbe indifférence.

— Et moi, dit-il, depuis six ans que je suis exilé dans ce triste pays, loin de l'empereur mon père, loin de mon peuple aimé, de mes jeunes frères d'armes, des cercles élégans et polices de ma cour natale, au milieu de votre population de moines infects, de soldats bardés de fer, dominé par vos hidalgos au fanatisme ignorant, aux mœurs barbares, étouffant sous vos toits de plomb brûlés par le soleil, j'y ai trouvé pour tout bien un amour insensé, tyrannique, brûlant sans cesse et sans relâche, comme ce soleil espagnol qui dessèche et flétrit ce qu'il touche.

— O Philippe! cet amour m'a perdue la première, tant de malheur ne devrait-il pas le rendre sacré pour vous en ce moment!

Le prince n'avait pas attaché aux paroles de Jeanne toute leur effrayante portée; il croyait encore que ces troubles d'esprit dont elle parlait n'étaient que le délire d'un amour malheureux.

— Vous doutez encore, je le vois, dit la malheureuse femme, j'ai douté long-temps moi-même; je n'osais appeler par leur nom ces abîmes immenses où tombait ma pensée. Mais un soir, il y a deux ans, c'était la veille de Noël (j'ai dû m'en souvenir), vous veniez de partir pour la Flandre, refusant de m'emmener avec vous, refusant de m'adresser un mot, un regard d'adieu; j'avais passé la fin de la journée sur la plate-forme de cette antique galerie, élevée par les Maures, pour apercevoir encore une fois votre panache blanc, au delà du Tage, dans la plaine de Tolède; je rentrai dans mon oratoire, désolée par la pensée d'une absence dont je ne connaissais pas la fin; une fièvre ardente m'agitait, mes yeux étaient brûlés par des larmes qui ne pouvaient couler... Je voulus prier... tout à coup un point brûlant se forma dans mon cerveau et s'étendit rapidement dans ma tête, qui devint en feu... puis ces flammes tournoyantes semblèrent se répandre au dehors pour éclairer un monde nouveau, un monde plein de figures étranges, de fantômes dansant dans le vide et qui me tiraient de leurs froides mains pour me mêler à leurs jeux... Je me souviens à peine maintenant de ces visions passagères, et cependant leur pensée est plus effrayante pour moi que celle de l'enfer.

Je ne sais combien de temps durèrent ces hallucinations; mais quand elles disparurent je me trouvai affaissée sur des carreaux, dans un coin de l'oratoire; mon visage était mouillé de larmes, et un rire convulsif tordait mes lèvres; la sueur coulait de mes cheveux, et mon corps était brisé comme après de violentes secousses. Tout était bouleversé autour de moi; votre portrait, Philippe, cette image adorée était ôtée de sa place, les lys qui l'entourent arrachés, semés à terre, et quelques uns de leurs vestiges bizarrement posés en couronne sur la tête de mort; le Christ avait été renversé et foulé aux pieds; mes vêtemens mêmes déchirés, semaient de leurs lambeaux cette scène de désolation... La porte de l'oratoire était fermée en dedans; j'étais bien sûre d'être demeurée seule. C'était donc moi qui avais produit ce désordre insensé! Et ce temps d'égarement avait été long, car la poudre ne coulait plus dans le sablier... Hélas! depuis ce jour je l'ai laissé arrêté, jugeant que le temps ne devait plus désormais être compté pour moi, que ma vie s'était terminée à cette heure fatale.

A ces affreux souvenirs qu'elle évoquait, les traits de Jeanne s'étaient contractés; sur ses yeux entourés d'un large cercle brun errait une étincelle blanche et vacillante; il y avait sur son front un sceau terrible qui venait constater la vérité de ses paroles.

Philippe en la voyant ainsi tressaillit, fit un pas en arrière, et détourna d'elle ses regards qui allèrent s'attacher sur la statue du mausolée. Il voyait enfin clairement l'horrible fléau qui était venu fondre sur la fille des rois, sur Jeanne de Castille, sur sa femme... L'étonnement, la pitié, l'effroi se succédaient dans son âme. Les flambeaux allumés le soir dans cette enceinte s'étaient consumés peu à peu; quelques cierges qui brûlaient encore éclairaient la figure de Jeanne et les statues des tombeaux, semées de loin en loin. Il sentit un frisson glacé en se trouvant seul dans cette enceinte avec la mort et la folie.

— Oh! malheureuse femme, dit-il, en laissant enfin dominer une émotion de pitié, comment avez-vous pu, pendant deux années entières, enfermer ce secret dans votre sein!

— Toi! toujours toi, Philippe! c'est le but de mes actions comme de toutes mes pensées. Je jugeais que la réprobation qui pesait sur ma tête retomberait sur la tienne, et j'ai voulu la dérober à tous les regards. Je me suis refusée aux consolations que m'eussent données les larmes de ma mère; je n'ai pas même cherché les secours spirituels de la religion; loin de là, quand le ministre de Dieu m'a interrogée au moment de la confession, j'ai donné une autre cause à mes tristesses, j'ai menti, j'ai été sacrilége pour toi, Philippe! pour conserver ce trône où tu devais monter avec moi et qui était le but de tes vœux.

— Et ce soir, vous venez de détruire tant de sacrifices d'un seul mot.

Jeanne changea subitement de visage.

— Oui, dit-elle, et j'ai bien fait. Je venais de te voir près de cette femme, de cette chanteuse de palais, suppliant, passionné devant elle pour mon humiliation profonde, pour le déchirement éternel de mon cœur; j'ai senti de la haine pour toi... Il y a eu un instant un sentiment com-

mun entre nous, vois-tu, et je trouvais à cela quelque douceur. Un vertige de vengeance m'a saisie, j'ai prononcé un mot qui devait m'ôter le pouvoir souverain pour te l'arracher à toi-même. Ecoute, mon bonheur était entre tes mains, tu l'avais détruit; ta royauté était dans les miennes, je devais la briser: c'était justice.

Ils se regardèrent quelques instans en silence, et, au milieu de tant de luttes et de colère, ce charme naturel du regard, ce rayon de l'âme qui tend presque toujours vers la douceur et l'amour, mit dans leur indignation mutuelle quelque chose de calme et de mélancolique.

— Oh! Jeanne, dit le prince, vous vous êtes préparé bien des regrets!

— Oui, à mesure que je te vois, que je m'enivre de ta présence, de ta voix qui s'était tue si long-temps pour moi, je ne sais par quel pouvoir irrésistible ma haine, ma colère s'effacent!... Je me sens redevenir moi-même, toute prête encore à tout sacrifier pour toi, si tu veux me promettre seulement de me regarder et de sourire.

Elle rêva un instant.

— Oui, j'y pense, ajouta-t-elle, le mal que j'ai fait peut se réparer. J'irai implorer la reine... Elle est ma mère, elle me doit quelque chose après tout pour compenser la triste vie qu'elle m'a donnée; je lui demanderai pour toute grâce de te rendre l'héritage de Castille. Si je suis un obstacle invincible à ton élection, eh bien! je me retirerai dans un couvent... le plus austère qu'on voudra me choisir, n'importe, pourvu qu'il soit près d'ici, que du fond du cloître je puisse te savoir à quelques pas de moi, t'apercevoir encore et t'adresser tout l'encens des autels.

— Infortunée!

— S'il le faut, mon Dieu, je ferai couper mes cheveux, et, comme eux je verrai tomber sans regret ma liberté, ma couronne, ma vie, si à ce prix tu peux cesser de me haïr.

— Jeanne, je vous plains.

— Oui, plains-moi, ce sera assez si tu n'en aimes pas une autre.

Philippe tressaillit et se tut.

— Vous ne répondez rien, reprit Jeanne; vous ne pensez pas cependant que si je vous ai pardonné je puisse pardonner à l'esclave.

— Cette esclave appartient à Isabelle; elle ne l'abandonnera pas à votre fureur.

— Je saurai bien m'en emparer.

— Et quel sort lui réservez-vous?

Elle dit avec un calme étrange qui venait de la fermeté de sa résolution:

— Je veux la faire mourir.

— Ah! c'est cela, s'écria Philippe. Alors sachez que je l'aime assez, si vous attentez à ses jours, pour la venger sur vous-même.

— Que peux-tu faire, me tuer? Qui te dit que ce ne soit pas là ma dernière espérance, répondit la malheureuse femme en jetant sur Philippe un regard embrasé de plus d'amour qu'un cœur humain ne semble pouvoir en contenir. Va, pour celle qui ne peut être aimée de toi, il n'y a plus rien à désirer que de mourir de ta main, de sentir cette main sur mon sein encore une fois, de rencontrer ton visage dans mon dernier regard!... Oh! dans la bouche d'une autre, ce que je dis serait peut-être de vaines paroles; mais pour la pauvre folle... folle d'amour, ce n'est rien que la vérité.

Philippe encore une fois détourna d'elle son visage.

— Que Dieu ait pitié de vous! dit-il d'une voix sourde.

Jeanne se jeta sur les degrés d'une tombe; elle y appuya sa tête. Elle avait besoin du froid de la pierre, du froid de la mort pour rafraîchir son front. Quand elle releva les yeux, Philippe s'éloignait; elle le vit de loin entre les pâles figures des tombeaux; elle lui tendit les bras, elle voulut le suivre: sa robe se trouva retenue à une palme qui était sculptée au coin du mausolée.

Elle crut que la main invisible d'un de ces illustres morts la retenait, comme pour lui dire que tout était fini pour elle, qu'elle devait rester dans cette enceinte mortuaire. Elle retomba anéantie sur les degrés.

Quelque temps après, quand Isabelle, n'ayant pas trouvé sa fille dans ses appartemens, vint avec ses femmes la chercher dans l'église souterraine, elle trouva la nef déserte, silencieuse, et Jeanne étendue sans connaissance sur la pierre.

VIII.

Un jeune cavalier qui dérobait soigneusement sous un ample manteau son costume de cour, trahi cependant par l'agrafe de diamant de son chapeau et les éperons d'or de ses bottines, venait de pénétrer dans la cour intérieure du bâtiment occupé par les femmes de la reine, et dont les portes dégarnies de gardiens ce soir-là, étaient restées ouvertes malgré l'heure avancée. Un profond silence régnait dans ce lieu de retraite; la lune, voilée par un léger brouillard, éclairait faiblement deux fontaines d'eau jaillissante, un obélisque qui s'élevait au milieu et des gradins de fleurs qui régnaient tout autour. Une fenêtre, située au premier étage, était encore éclairée; et quand le vent soulevait doucement un rideau de mousseline, il laissait voir à l'intérieur d'une petite pièce un lit blanc de jeune fille, un luth d'ivoire, un long voile de gaze et une ceinture diaprée de pierreries.

Le cavalier parcourait cette cour de long en large, d'un pas impatient, en regardant souvent à la fenêtre entr'ouverte. Deux escaliers, situés aux deux extrémités du bâtiment, conduisaient aux appartemens dans lesquels il aurait voulu pénétrer. Mais à l'un des péristyles était une voiture entourée de quelques hommes; et à l'autre, un personnage qui restait dans une immobilité désespérante. Il avait une longue enveloppe grise à capuchon, qui ne laissait passer que sa barbe blanche; et, appuyé contre un pilier, il semblait de pierre comme lui.

Comme le seigneur devait arriver à cet escalier et y monter sans être remarqué de qui que ce fût, il s'irritait au dernier point de la présence de cet homme qui le persécutait ainsi, en ne se donnant d'autre peine que de rester tranquille. Il ne pouvait passer devant lui, car si cet individu était un domestique du palais, il devait s'opposer à ce qu'on s'introduisît, à cette heure, dans le logement des femmes, ni le chasser ouvertement, car alors il pouvait faire quelque bruit et attirer les gardes des postes voisins.

L'ombre des colonnes décroissait, la lune montait à l'horizon, le temps passait... Le jeune cavalier ne tenant plus à son impatience, dit à l'homme-statue:

— Vous devriez vous retirer, ami; la fraîcheur du soir ne convient pas à votre tête blanche.

— Cette tête blanche a essuyé tous les brouillards du Nord et peut bien braver cette légère vapeur.

— Si ce n'est pas le brouillard, mon cher, ce sont mes gens qui vont vous faire évacuer la place.

— J'ai mis à la raison plus de gens d'armes que votre seigneurie n'en a sous ses ordres.

— Le plus sage est de vous éloigner sans bruit, car vous savez que les prélats du palais ne veulent pas que les hommes s'arrêtent le soir en cette enceinte.

— Je puis infliger plus de pénitences et d'interdictions que vos prêtres de cour ne sauraient en répandre sur moi.

Le vieillard laissa tomber lentement ses bras, qu'il tenait croisés sur sa poitrine, et le cavalier vit qu'il avait dans une main un poignard et dans l'autre un crucifix. Plus irrité encore par ces contestations, il dit avec pétulance:

— Dussé-je appeler les alcades, je vous ferai bien sortir d'ici.

— On ne m'arrêtera pas, dit-il négligemment, dans cette ville, où je peux faire arrêter qui bon me semble.

Malgré la hauteur de ces paroles et la puissance de la voix qui les accompagnait, le seigneur eut soudain l'idée de gagner avec de l'or l'obstiné vieillard qu'il ne pouvait effrayer. Encouragé par l'humble costume de son adversaire, il tira de son gousset une bourse qu'il allait lui tendre, lorsque celui-ci, prévenant son dessein, lui dit:

— Gardez votre bourse, mon beau seigneur... à moins qu'elle ne soit vide, et que vous ne me la tendiez pour la remplir de ducats.

Il n'y avait plus rien à tenter contre ce roc qui barrait ainsi le passage. Le cavalier, qui ne pouvait plus tarder à accomplir l'ordre dont il était chargé, dit à l'inconnu:

— Eh bien, laissez-moi seulement pénétrer dans cet escalier sans avertir les gardiens de ma présence.

— Passer cette porte est impossible.

—Au nom de l'archiduc Philippe, par l'ordre de notre seigneur et maître, je viens chercher ici l'esclave maure Oléma pour l'amener devant lui.

— Alors, passer cette porte est inutile; la jeune esclave maure a été frappée ce soir d'un coup mortel.

Le courtisan frémit; il leva instinctement les yeux vers la croisée éclairée; le mouvement de plusieurs ombres qui passaient devant le rideau, et un profond gémissement qui vint planer dans le silence de l'air, appuyèrent par les plus funestes indices les paroles du vieillard.

— Que dites-vous? s'écria le cavalier.

— Je dis que la rose de Grenade ne brillera plus au soleil; que l'oiseau ne chantera plus sous les voûtes du palais; que le luth d'ivoire est brisé.

— Malheureux! parlez plus clairement.

— Je dis qu'Oléma se meurt... qu'elle est morte... et voici le char funèbre qui l'emmène.

Et le vieillard montra du doigt la voiture noire placée au pied de l'autre escalier, et qui se mettait alors en mouvement.

— Oh! s'écria le jeune homme, Oléma est victime de quelque affreux complot, et, morte ou vive, je l'en arracherai.

Il voulut s'élancer sur ses traces. Un coup de poignard, donné d'une main ferme, l'étendit sur la terre.

Puis le vieillard alla se confondre avec les hommes vêtus comme lui qui entouraient la voiture de deuil, et tout disparut dans l'ombre.

IX.

Philippe, en sortant de ce lieu funèbre dans lequel il avait vu se briser toutes ses ambitions, et sa fortune s'en aller au vent avec les débris de ce papier qu'on déchirait en lambeaux, s'était mis à errer dans les bosquets du jardin, la tête brûlante, la poitrine gonflée d'indignation contre celle qui lui avait imposé son amour comme un sceau de malheur, comme une damnation anticipée; il était entré machinalement dans un pavillon, rempli peu d'heures auparavant du tumulte de la fête, et maintenant éclairé dans sa solitude par quelques flambeaux qui brûlaient encore sur un orchestre silencieux, sur un buffet dévasté. Enfoncé dans une chaise longue, il se frappait le front, brisait du pied les fleurs tombées sur la dalle, et laissait échapper des paroles interrompues, où ses regrets s'exhalaient en sombres murmures, en exclamations impétueuses; et dans sa douleur de jeune ambitieux, quelques larmes venaient à sa paupière pleurer la couronne de Castille...

Il entendit un léger souffle dans un coin du pavillon, il tourna la tête de ce côté et regarda un instant dans l'ombre.

— Tu es là, d'Egmont? dit-il.

Le jeune courtisan, étendu par terre sur un tapis, avait la tête appuyée sur le bord d'un canapé. On voyait épars, au milieu de ces coussins, des gants de femme, une mantille de dentelle, un bouquet effeuillé. D'Egmont, dans l'attitude de quelqu'un qui venait de s'éveiller, tenait ses regards attachés sur le prince.

— Oui, monseigneur, j'étais là, je vous regardais, et je me disais que la couronne d'Espagne, quelque belle qu'elle fût, ne valait pas une larme de Philippe.

— Tu ne sais pas de quelle manière cruelle elle m'est enlevée.

— Votre monologue vient de m'apprendre que nos affaires vont au plus mal. Je vous demanderai d'y ajouter quelques explications.

Le prince fit part à d'Egmont, avec de cruelles tristesses, des événemens de la soirée.

Le jeune comte passa la main sur son front pour en chasser les vapeurs du vin et du sommeil; il éveilla cette âme forte qui habitait secrètement en lui et montrait parfois sa présence. Il alla s'asseoir en face du prince et dit résolument :

— Il faut en conclure avec notre destinée.

— J'étais, il y a quelques heures, souverain de toutes les Espagnes; me voici sujet de Ferdinand V, époux de Jeanne-la-Folle.

— Deux titres qu'on ne doit pas tenir à conserver.

— J'irais au bout du monde pour m'y soustraire.

— Nous en viendrons là, s'il le faut, mais on pourrait d'abord tenter d'autres moyens.

— Lesquels?

— Le plus simple serait de nous défaire de Ferdinand. Le moindre prétexte suffirait pour faire éclore contre lui un soulèvement populaire, et si le mousquet des révoltés ne portait pas juste, nos bonnes épées flamandes auraient bientôt trouvé son cœur dans sa poitrine. Le trône alors n'aurait plus d'autres maîtres que vous.

— Non, d'Egmont. Je n'ai pas cette ambition effrénée qui va jusqu'au crime. J'aime la royauté parce qu'elle est mon élément. Mes yeux ont vu en s'ouvrant la lumière des cours, le berceau de vingt rois m'a reçu, les ailes de l'aigle impériale ont abrité mon premier sommeil, j'ai grandi sur les hauteurs d'où l'on voit le flot populaire à ses pieds, chaque instant de ma vie m'a dit que j'étais prince...

— Et la nature qui parait votre front de tant de beautés vous disait, elle aussi, que vous étiez prince selon ses lois.

— Mais si le sort me refuse l'empire, je ne veux pas l'arracher par un meurtre. Je ne désire pas assez le trône pour y aller par une route de sang; je ne veux pas être à la merci d'un remords qui pourrait venir me troubler à toute heure, au milieu de mes plus doux plaisirs.

— Alors c'est vous qui serez sacrifié à la sûreté de Ferdinand. Tant que vous avez été son compétiteur au trône, Ferdinand vous a laissé la vie, car le soupçon de votre mort serait retombé sur lui, et il était trop adroit pour s'en charger. Mais à présent, qu'en apparence il n'a plus à vous craindre, et qu'on ne songerait plus à lui imposer le coup qui viendrait vous frapper, il se hâtera de se défaire d'un rival d'autant plus à craindre, que le peuple chérit toujours le souverain qu'il n'a pas, et il préviendra par votre mort les caprices de ce peuple et les retours de la fortune.

— Oh! je ne veux pas que ma tombe soit creusée dans cette terre maudite et foulée au pied de l'Espagnol! Ce serait un enfer terrestre auquel mes ossemens seraient condamnés.

— Alors il faut partir de l'Espagne sans congé, et retourner à jamais dans notre chère patrie. Votre père vous donnera une place sur son trône, ou nous vous en élèverons un par notre amour et notre féal dévoûment.

— J'y pensais, mais...

— Mais l'amour de la jeune Grenadine vous retient à Tolède.

— Eh bien, oui... car j'aime Oléma plus qu'on n'aime une femme... je l'aime comme on aspire ce qu'il y a de suave, de délicieux dans la vie. Cette merveilleuse créature avec ses charmes, ses talens, ses mille séductions, exhale autour d'elle tout ce qui donne le bonheur; elle est la lumière, la musique, l'harmonie, la grâce, le parfum, l'ambroisie, la plus douce fièvre des sens. Je ne puis vivre sans ces jouissances auxquelles je fus toujours accoutumé, et ces jouissances, je les trouve froides, mortes sans elle. Oléma est l'idéal de tout ce qui fait le charme des yeux, la joie du cœur; Oléma c'est le plaisir ayant une âme.

— Je savais tout cela, mon prince, et tandis que je vous proposais de quitter Tolède, mon esprit vous préparait en même temps les moyens de n'y laisser aucun regret. Vous partirez demain soir avec quelques uns de vos fidèles amis dès que les ombres couvriront les campagnes de Tolède; vous laisserez de côté les routes royales où les envoyés du palais pourraient bientôt vous rejoindre; vous vous enfoncerez dans les défilés sauvages de la Sierra, puis vous irez m'attendre près d'Alarcon, dans l'ancienne forteresse des Maures. Moi je resterai quelques heures de plus dans cette ville pour enlever son précieux trésor; je m'emparerai au milieu de la nuit de notre belle esclave; je me jetterai dans une voiture avec elle, et j'irai vous rejoindre bride abattue au lieu du rendez-vous.

Trompé dans sa plus ardente ambition, ruiné dans toutes ses espérances, l'archiduc Philippe, sans une place maintenant sur la terre d'Espagne, sans une couronne pour abriter son front, n'avait trouvé rien de mieux à faire que de suivre les conseils de son favori. La nuit suivante, il n'était déjà plus dans les murs de Tolède.

Mais le comte d'Egmont, au moment d'exécuter l'enlèvement d'Oléma, la vit emporter loin de lui, morte ou vivante, et tomba sous le poignard d'un assassin.

Un instant après s'être retirée dans sa chambre à coucher, Oléma avait entendu un bruit sourd sur l'escalier, et vu entrer chez elle des hommes d'un aspect sinistre, qui l'avaient sommée de se rendre prisonnière et de les suivre. La jeune fille était forte contre toutes les impressions; cependant, en reconnaissant ceux qui venaient la saisir, elle avait exhalé un cri de profonde terreur... Aussitôt on l'avait enveloppée dans une longue cape noire et jetée dans une voiture qui était partie rapidement.

Après un court trajet, l'équipage sombre et sans armoiries s'arrêta à la grille d'un vaste bâtiment. Les conducteurs d'Oléma la firent entrer dans une salle basse où elle demeura seule, assise sur un banc. L'enceinte était déserte et retentissait seulement par instant du pas des agens subalternes en froc et en armure, qui allaient silencieusement à leurs fonctions.

L'édifice, dont on découvrait l'intérieur par une longue suite de galeries ouvertes et éclairées, était immense comme un palais, cuirassé de fer et de soldats comme une citadelle, surchargé de richesses comme une abbaye, muré et verrouillé comme une prison. Construit avec les fruits de la rapine et les dépouilles des opprimés, il s'élevait à une hauteur prodigieuse; servant de demeure aux hommes du pouvoir, à ses satellites et à leurs victimes, ses bâtimens couvraient une immense étendue de la ville.

Oléma était dans le palais de l'inquisition.

Elle se voila le visage de sa mante, pour fuir au moins la vue de ce séjour d'horreur, et pria le Dieu de ses pères avec l'élan passionné du désespoir.

X.

Isabelle était une grande âme et une digne souveraine, elle avait eu la belle inspiration de conquérir à l'Espagne les dernières provinces occupées par les Maures, et le talent de la mettre en œuvre; elle avait su comprendre les projets de l'aventurier Christophe Colomb, repoussés de toutes parts, et en leur prêtant sa protection souveraine, elle s'était mise de moitié dans leur succès; de toute manière, elle avait bien mérité de la patrie, et ce fut elle qui, par une compensation cruelle à tous ses bienfaits, permit et consacra l'*Inquisition moderne*, l'établissement du *Saint-Office* dans ses États. Le dominicain Torquemada, confesseur d'Isabelle dans sa première jeunesse, lui avait fait jurer que, si elle devenait reine, elle emploierait son autorité à extirper l'hérésie de son empire. Plus tard il lui rappela son fatal serment; elle céda à la sainteté de ce souvenir et souscrivit à tout ce qui serait fait par l'autorité ecclésiastique au nom de la foi. L'inquisition fut établie, et dans ses quatre premières années de règne qui venaient de s'écouler, il y avait eu six mille victimes; des morts avaient été accusés dans leurs tombeaux et forcés de venir subir l'ignominie du supplice (1); plus de cent familles nobles étaient émigrées; l'Espagne avait perdu toutes les richesses, que les juifs emportaient en fuyant. L'inquisition partait de ce beau prélude pour fournir sa carrière de sang, pendant laquelle le chiffre de ses victimes devait s'élever à plus de trois cent mille (2).

Au bout de quelques instans, on vint chercher Oléma pour la conduire dans la *chambre du conseil*. Elle marchait dans les longs passages de ce séjour caverneux, entre deux moines portant des flambeaux de cire jaune. Elle arriva à une galerie où tout le long de la muraille étaient des tableaux représentant les différentes tortures infligées par le saint-office. C'était de grandes figures de patiens, la pâleur répandue sur tout le corps, liés avec des cordes qui faisaient jaillir le sang des chairs, et entourés de bourreaux en froc de moine qui leur enfonçaient des roseaux pointus dans toutes les parties du corps, les déchiraient avec des tenailles, leur broyaient les os avec des carcans de fer, leur versaient des fontaines d'eau dans le gosier, retenaient d'une main immobile leurs pieds frottés d'huile devant des brasiers ardens. Toutes ces peintures, à la lueur des torches qui passaient devant elles, jaillissaient en relief, s'animaient, se mouvaient; on voyait les chairs palpiter, le sang couler, les poitrines se soulever sous les râles de la mort.

Dans la pièce suivante, étaient étalés les instrumens de supplice; les chevalets, les chaînes, les fouets, les billots, les scies, les cordes, les fourneaux, les statues en plâtre creux, dans lesquelles on brûlait à petit feu, tous ces objets qui assuraient la réalité des images qu'on venait de voir, et montraient que ce n'était point des rêves de l'enfer.

De là, on fit entrer la jeune Maure dans la *chambre du conseil*.

Les pères dominicains, dans le costume monacal, dont quelques lignes blanches semblaient rendre le noir le plus lugubre, étaient rangés en demi-cercle. Le grand inquisiteur, Thomas Torquemada, ce vieillard en barbe blanche, qui avait présidé à l'arrestation d'Oléma, était assis dans le fond sur un siége plus élevé : il avait maintenant la robe violette, la tiare, et venait procéder à l'interrogatoire de l'accusée. La salle était sombre, élevée, garnie aux fenêtres de barreaux de fer, éclairée de fourneaux

(1) Le comte Gaspard de Santa-Cruz ayant été accusé d'hérésie après sa mort, son fils fut contraint par les Dominicains à exhumer lui-même le corps de son père et à l'apporter sur le bûcher.

(2) *Histoire de l'Inquisition*, de Léonard Gallois, d'Antoine Lorente, etc.

résineux qui répandaient dans l'espace la lueur rouge d'un bûcher. Un seul ornement, un seul objet de luxe se faisait voir au milieu de cette sombre nudité, c'était le chiffre 6,000, tracé en argent sur du velours noir, qui marquait le nombre des personnes déjà expirées dans les tourmens, par les ordres de la *suprême*, et qui était placé au dessus du siége du grand-inquisiteur. Ce chiffre était sa couronne et son auréole.

On fit asseoir Oléma sur le banc des accusés, et la séance s'ouvrit.

Quand elle parut, dépouillée de la sombre enveloppe qui l'avait d'abord voilée, la tête nue, la taille couverte du simple vêtement blanc qu'elle portait dans sa chambre au moment de l'arrestation, c'était la plus admirable créature qu'on pût rencontrer sous le ciel. Elle avait rassemblé tant de courage dans son âme qu'il s'épandait sur ses traits un éclat radieux. Sa beauté semblait illuminer cette lugubre enceinte. Ses yeux étaient baissés; mais son front haut, ses sourcils serrés, la fermeté de sa contenance montraient la force intérieure de cet être délicat et charmant. Sa bouche, fière et pure, annonçait la dignité candide des paroles qui allaient en sortir. Ce n'était plus, sur ce banc des accusés, la victime abattue, dont le trait terminait le tableau d'effroi qu'on avait sous les yeux; c'était, dans une simple jeune fille, cette liberté d'âme qui se soulève contre la force brutale, quelque formidable qu'elle soit.

Le chef de l'ordre, son pupitre devant lui et le greffier assis à ses côtés, tournait les feuillets du code sanguinaire, cherchant l'article qui concernait la nouvelle accusée. Elle était immobile devant lui, en face du demi-cercle formé par le sombre tribunal. Mais par une absence de l'esprit, qui semble quelquefois abandonner notre corps à son mauvais destin et s'éloigner au moment du danger, la pensée de la jeune Maure était loin de là; elle revoyait les bosquets enchantés de Grenade; elle parcourait le palais de Castille, s'arrêtait auprès de Ben-Zagal, écoutait les projets héroïques de ses frères, puis apercevait Philippe dans le fond du tableau, et, on ne sait par quel sentiment, s'arrêtait davantage à cette image...

La voix de Torquemada vint l'éveiller de ce songe Le grand inquisiteur lui ordonnait de confesser les hérésies, les impiétés et sortiléges dont elle s'était rendue coupable.

Un sourire de dédain passa sur les lèvres de la jeune fille, elle répondit que puisque les membres du saint-office l'avaient fait arrêter et comparaître devant eux, ils lui connaissaient sans doute des crimes; que c'était donc à eux à les déclarer, et non à elle que cet ordre terrible avait surprise au milieu de sa vie de chaque jour et du calme de sa conscience.

Elle croisa les bras sur sa poitrine attendant son accusation.

Le dominicain lut alors sur un feuillet écrit en caractères rouges que la fille maure attachée au service de la reine Isabelle, après avoir été convertie et sanctifiée de l'eau du baptême, était accusée de retomber dans son culte impie. On l'avait vue se tourner du côté de l'Orient pour faire sa prière, verser de l'eau de rose sur sa tête en manière d'ablution, tracer sur le sable des versets du Coran.

Oléma ne démentit aucune de ces accusations : elle avait caché sa foi pour l'utilité de la cause qu'elle servait, elle ne voulait pas la renier pour défendre sa vie.

L'inquisition ajouta que ces pratiques superstitieuses étant l'effet de l'obstination au faux culte, ou d'une rechute profonde, constituaient le crime de *relaps* au *dernier degré*, et que l'accusée était susceptible des peines les plus graves, dans le cas où deux témoins viendraient ratifier ces preuves.

A ces mots, un souffle d'espérance vint soulever le sein d'Oléma. Elle s'était trouvée si subitement prisonnière du saint office, qu'elle n'avait pas eu le temps de juger tout ce qu'il en était de semblables chaînes; il lui semblait encore que c'étaient de feintes rigueurs dont on voulait effrayer son imagination; et lorsqu'elle entendit dire que deux accusateurs devaient venir attester ses prétendus crimes pour qu'elle fût condamnée, elle répondit avec assurance :

— Ces témoins ne viendront pas. Nul n'a jamais donné une pensée sérieuse à la pauvre esclave. Parmi ces vainqueurs qui la faisaient appeler pour réjouir leurs yeux de sa danse, ou endormir leurs ennuis aux sons de sa voix, nul n'a songé qu'elle pût avoir une âme et ne s'est inquiété de son dieu.

En ce moment, une voix qui partait du fond de la salle prononça ces mots : « La princesse Jeanne. »

Et une femme s'avança à pas lents au milieu de l'assemblée.

Oléma pâlit et frissonna. L'aspect de la princesse de Castille était plus terrible que tout l'appareil de ce tribunal de sang... En la regardant, elle vit se dévoiler le secret de son arrestation, elle vit le poignard de Jeanne derrière le code de l'inquisition, et sentit qu'elle serait frappée au cœur.

Il était vrai. Jeanne entraînée par le désir de donner la mort la plus cruelle à sa rivale, l'avait fait dénoncer au saint office et venait elle-même l'accuser.

Les membres du tribunal se levèrent et attendirent les paroles qu'elle allait prononcer. Au moment d'accomplir cet acte de cruauté, elle s'arrêta comme étourdie elle-même de cet excès d'indigne courage. Elle promena autour d'elle un coup d'œil égaré, ses lèvres entr'ouvertes se fermèrent... Mais son regard retomba sur Oléma! Elle retrouva cette taille aérienne, ces longs cheveux noirs, ce front dessiné d'un trait divin, cette bouche rose et mobile; elle revit Philippe enlaçant cette taille de ses bras, couvrant ces cheveux noirs de ses baisers, attirant tout cet être à lui par un mouvement dans lequel il y avait tant d'amour! Alors, malgré la honte qui l'accablait, sa rage lui dicta des paroles accusatrices.

— Cette femme, dit-elle d'une voix sourde et haletante, a trompé le zèle des saints ministres du Seigneur; elle a feint d'adopter la vraie foi pour demeurer paisible dans ses croyances sacriléges; elle a menti sous l'eau du baptême, elle a menti à la table de la communion, elle ment et blasphème tous les jours dans le saint lieu qu'elle souille de sa présence. Sa religion est semblable à ses amours, où elle donne ses tendresses secrètes à un musulman, tandis qu'elle feint de partager les ardeurs des chrétiens qu'attirent près d'elle ses odieuses séductions...

Oléma, en effet, était coupable de toutes ces dissimulations; mais elles devaient servir la cause de sa nation, et, dans son fanatisme pour cette cause, elle était arrivée au mensonge comme à la plus difficile vertu. Sans rien répondre à ces paroles accablantes, elle leva les yeux au ciel : les hommes ne sauraient que dévoiler ses feintes, Dieu seul pouvait les juger... Elle regarda alors la princesse de Castille, et ce fut avec pitié. Pitié pour cet amour, cet amour malheureux jusqu'à n'avoir plus à attendre que la vengeance! pitié pour ce cœur torturé de jalousie qui avait dû tant souffrir avant de se dénaturer! pitié pour cette grandeur qui descendait jusqu'à un rôle infâme!

Puis la jeune Maure, ne voulant pas prononcer un seul mot pour sa défense, tourna la tête vers ses juges et leur demanda avec hardiesse où était le deuxième accusateur.

— Il faut deux témoins, avez-vous dit, pour ma condamnation; je pense qu'il ne pourra s'en présenter un second.

— Le voici, dit le président de ce terrible conseil en levant un voile noir, et en montrant un livre posé sur le bureau.

C'était le Coran trouvé dans la chambre d'Oléma et saisi par ses ravisseurs.

— Ce livre vous accuse, dit Torquémada. Si vous niez les droits qu'il a sur vous, si vous repoussez ses impostures, jetez-le vous-même sur un des brasiers qui brûlent dans cette enceinte.

Oléma prit le Coran. Son âme était arrachée à tout intérêt terrestre, et ne brûlait plus que de la ferveur religieuse.

— Ce livre, dit-elle en pâlissant d'exaltation, contient la vérité, car il proclame un Dieu qui protége et bénit ses enfans, et le vôtre...

Elle montra d'une main le chiffre terrible qui annonçait le massacre d'une population entière, tandis que de l'autre elle pressait le Coran sur son cœur.

Les pères dominicains se consultèrent quelques instans à voix basse puis le grand inquisiteur fit un signe aux familiers.

Quelques minutes après, un bruit de fer vint résonner sourdement sous ces voûtes : c'étaient des moines armés qui avançaient sur l'ordre de Torquemada pour conduire l'accusée au cachot, et dont les hallebardes, en passant dans la galerie, heurtaient les ferrures des instrumens de supplice suspendus en trophées.

Oléma fut bientôt entourée de ce cercle de lances. Jeanne, en voyant cette jeune fille au milieu de ces hommes dont l'aspect évoquait celui des tortures, dont les yeux répandaient le fluide de la mort, dont les figures hideuses ne pouvaient se mirer que dans des cadavres, Jeanne fut saisie d'un affreux tremblement. Elle tomba sur l'escabelle de bois que venait de quitter la condamnée; et en même temps, Oléma, pour marcher à la porte où on l'emmenait, passa sur une estrade un peu plus élevée. De là, elle domina la princesse de Castille de toute sa hauteur; elle s'arrêta un instant, et lui jeta à demi-voix le nom de Philippe. Elle était vengée.

La femme aimée, dans quelque position qu'elle se trouve, dans quelque abîme qu'elle soit tombée, est toujours reine, triomphante, heureuse; elle a la fortune, le pouvoir, les trésors, la couronne; celle qu'on n'aime pas est seule esclave et condamnée.

Le jour qui suivit cette séance nocturne de l'inquisition la princesse de Castille demeura enfermée dans ses appartemens, bien après l'heure accoutumée de son lever. Aucune de ses femmes n'osait y pénétrer sans son ordre. Un grand trouble régnait cependant parmi elles. On avait vu rentrer la princesse au milieu de la nuit, plus accablée, plus sombre que jamais; quand une de ses femmes lui avait présenté le livre d'heures dont elle se servait ordinairement pour sa prière du soir, elle l'avait repoussé avec une espèce de terreur, et c'était la première fois qu'elle s'était mise au lit sans accomplir ses pieux devoirs. Elle semblait dans les plus funestes dispositions d'esprit et c'était dans ce moment même qu'on avait une nouvelle terrible à lui annoncer.

Le prince Philippe avait disparu la nuit même de Tolède; l'absence d'un de ses equipages et de plusieurs de ses domestiques indiquait un départ de la ville, et nul indice ne révélait sa route ni le but de son voyage. Ce mystère entourait l'absence du prince d'un caractère effrayant qui devait réduire sa femme au désespoir. Ce fut donc en tremblant, et avec des craintes réelles pour sa vie, dont ce coup pouvait briser les faibles restes, qu'on lui annonça la disparition étrange de l'archiduc.

Cependant Jeanne apprit cet événement avec plus de force qu'on n'aurait dû le penser. Elle regarda le cadran solaire.

— Il ne peut être encore sorti de la Castille, dit-elle. La Castille m'appartient, m'obéit; elle doit me le rendre. Vingt mille ducats d'or et la noblesse à celui de ses habitans qui aura vu passer l'archiduc Philippe; faites proclamer cette récompense; que mille courriers aillent sur tous les rayons du royaume chercher les traces du prince; qu'une voiture de voyage soit prête pour moi à l'instant même, que les chevaux aillent plus vite que le vent. Puis, elle se dit avec courage :

— Philippe est parti, mais je sens que je le retrouverai. Dans quelque coin du royaume qu'il veuille aller, je l'y suivrai, j'y demeurerai près de lui.

XI.

Dans une des gorges les plus profondes de la Sierra s'élevait un de ces nombreux châteaux-forts dont les Maures avaient couvert la Castille. Construites par les musulmans, occupées souvent par les chrétiens, ces bastilles avaient servi tour à tour de point de défense aux deux peuples et subi doublement les ravages des combats. Depuis que la pacification de l'Espagne avait rendu leurs remparts inutiles, ils achevaient de tomber en ruine et n'étaient plus habités que par les hiboux, les orfraies, les brigands en voyage et les corbeaux qui avaient trouvé long-temps pour pâture des corps oubliés par la guerre. Celui de ces châteaux, ou *ataya*, qu'on voyait dans le pays agreste de la Sierra, était une construction toute barbare, un lourd corps-de-logis quadrilatère flanqué de deux grosses tours écroulées. Une forêt de chênes verts l'entourait à demi et le dominait de ses immenses sommets; de l'autre côté, il était gardé par d'énormes rochers, où le torrent de Bénarès serpentait entre des pics aigus.

Un soir, le ciel chargé d'orage mêlait à la teinte grise des pierres du vieux castel un rouge sombre et ardent; le vent arrachait les hautes branches des chênes voisins, les jetait tournoyantes sur son toit et en même temps enlevait les blocs de ses créneaux pour les envoyer rouler à grand bruit dans le torrent. Une femme accompagnée d'une assez nombreuse escorte, et montée sur une belle haquenée qui avait peine à traverser ces parages difficiles, quitta la route qu'elle suivait, et que le mauvais temps rendait impraticable pour venir s'abriter dans les murailles de la mâsure.

C'était la princesse de Castille qui, après avoir appris par quelques indices que l'archiduc Philippe devait s'être dirigé de ce côté, venait le chercher jusque dans ces pays déserts.

Lorsque Jeanne s'approcha de l'ataya, le vieux bâtiment était entièrement sombre et silencieux; cependant, au moment où la suite de la princesse entrait dans la cour intérieure, on aperçut un homme se glisser le long des murs, sortir par une poterne qui donnait sur la forêt, et il y eut de ce côté un bruissement de feuilles semblable à celui que causeraient plusieurs personnes en s'enfonçant dans les taillis.

Les femmes de la princesse allèrent prendre un abri dans le corps de bâtiment qui s'élevait à droite, et semblait moins délabré que les autres. Mais Jeanne, tourmentée d'inquiétude, irritée du retard que l'orage apportait à sa marche, alla seule errer dans une espèce de cloître qui terminait le château et donnait sur la campagne du côté où coulait le torrent de Bénarès. Elle voulait demeurer là pour épier le moment où le temps s'éclaircirait, et regardait d'un œil hagard et colère cette atmosphère d'airain qui lui barrait le passage.

Elle marchait d'un pas agité sous ces arcades. Les piliers qui s'élevaient à côté d'elle, sculptés de diverses manières par la ruine, avaient des formes fantastiques. Les feuilles mortes amassées sur la dalle par plusieurs automnes, étaient de loin en loin soulevées par la brise et bruissaient autour de ses pas.

Les grandes douleurs de la vie s'unissent par un lien invisible. La disparition de Philippe faisait reparaître dans l'esprit de Jeanne les peines cruelles qui l'avaient précédée; les longues tristesses de son enfance, son amour méprisé, la jalousie qui avait long-temps dévoré son sein, l'affreuse certitude de l'infidélité de Philippe, qui était venue lui succéder, et, planant sur tout cela, la terreur d'un mal qui avilit l'humanité, qui fait frémir la nature.

— Hélas! disait-elle, les plus misérables des êtres ont au moins le bien qui m'est refusé, la raison; leur âme ne les abandonne qu'à la mort; mais moi, ma pauvre âme s'est en allée au ciel avant moi!

La fille des rois, la princesse de Castille se voyait la plus malheureuse créature qui fût au monde.

— Que je voudrais être, s'écriait-elle, que je voudrais être le bûcheron qui travaille tout le jour dans cette forêt, la mendiante qui en ramasse les brins pour son foyer, le muletier qui passe la nuit sur la route noire, l'enfant qui se déchire aux buissons pour en arracher les fruits sauvages...

En ce moment, elle vit venir une petite paysanne qui ramenait son troupeau de chèvres de la montagne; elle avait mis son tablier de toile sur sa tête pour se garantir de la pluie, et passait devant Jeanne en faisant entendre un refrain des campagnes. Elle chantait d'une voix jeune et fraîche :

« Le vallon m'a donné troupeau, cabane blanche,
Bois de rose alentour, rossignol à la branche;
Et celui qui regardera
Dans la fontaine où je me mire,
Y verra le sourire,
Le bonheur y verra. »

Un cri s'exhala de la poitrine de Jeanne, une larme mouilla ses yeux : c'était un cri d'envie, une larme d'envie.

— Heureuse paysanne! disait-elle avec une fièvre de désir, que je voudrais être toi! Tu ne trembles pas même pendant l'orage pour le champ que tu n'as pas; tu te garantis de la pluie avec ton tablier, et toutes tes mesures sont prises contre les fléaux de la vie; tu n'as plus qu'à chanter; tu ramènes ton troupeau tout entier dans ta cabane, et rien ne manque à ton bonheur. Et si tu avais des peines, des humiliations, tu pourrais les cacher dans ton vallon sauvage, tu n'en rougirais devant aucun être; à une lieue d'ici ton existence est ignorée. Mais moi, moi, accablée d'infortunes, de hontes, je suis placée sur une hauteur où donnent tous les regards, exposée à l'attention, à l'étonnement, au dédain de toute une nation!..

Jeanne se mit à marcher précipitamment, comme pour se fuir elle-même, sur le sable qui s'étendait entre le château et la rivière. Puis sa pensée étant rapidement revenue à Philippe, elle regarda si l'orage qui avait suspendu sa route durait encore. La nuit était venue, et de lourdes masses de vapeurs, sillonnées d'éclairs, chargeaient toujours le ciel; quelques lumières s'étaient répandues dans la forêt... Cependant Jeanne avait tant d'envie de partir, de chercher, de retrouver Philippe! Elle s'agenouilla sur la grève et, joignant les mains, se mit en prières devant les nuages pour les supplier de s'éloigner de l'horizon.

En ce moment un homme se trouva debout devant elle.

L'eau blanche du torrent reflétait assez de lueur sur son visage pour qu'elle pût le reconnaître. C'était Ben-Zagal, le prisonnier maure attaché aux jardins du palais de Tolède : mais il ne portait plus alors son costume grossier; il avait un turban vert, signe de haute distinction parmi les musulmans, un cafetan de laine blanche, un doliman écarlate; un brillant cimeterre pendait à sa ceinture.

Jeanne avait eu à peine le temps de se rappeler ses traits, et ne s'était point aperçu de son changement de costume lorsqu'il lui dit :

— Princesse de Castille, vous avez promis vingt mille ducats d'or à celui qui découvrirait les traces de l'archiduc Philippe, la noblesse s'il était roturier, la liberté s'il était esclave. Je viens gagner la récompense promise.

— Vous savez où est Philippe? s'écria Jeanne en ragardant cet homme avec extase.

— Je vais vous le dire; mais, avant, il faut tenir votre parole royale.

— Où est-il? où est-il?... répéta-t-elle avec transport.

— Voici un parchemin, une plume : signez cet acte d'affranchissement, et je vous le dirai.

Elle écrit, tremblante de joie, palpitante, éperdue, ne baissant point ses regards sur les caractères qu'elle traçait, mais les tenant perçans, embrasés sur les yeux de Ben-Zagal et répétant toujours :

— Où est-il?...

Dès que le Maure eut mis dans sa ceinture le parchemin dont il s'était emparé, il prit d'une main le bras de la princesse, et de l'autre lui montrant l'aile gauche du château :

— Là! dit-il.

— Dans ce château! si près de moi! ah!...

— Là, à la troisième fenêtre. Seul dans l'ombre, il tient soulevé le réseau de lierre qui pend devant la croisée; il regarde sur la route de la Sierra s'il ne verra aucune lumière; il écoute s'il n'entendra aucun bruit. Depuis trois jours il est ainsi, les yeux fixés sur ce point de l'horizon, attendant avec anxiété un ami avec lequel il doit passer en Allemagne.

— O Philippe! je t'y suivrai.

— Son impatience est si grande qu'il demeure toujours là, à cette fenêtre, prenant à peine de la nourriture, ne souffrant pas qu'on lui apporte de la lumière pendant la nuit, afin que nul indice ne révèle sa présence. De ce corps de bâtiment, qui donne sur l'étendue de la Sierra, il n'a pu apercevoir votre arrivée dans l'autre aile du château; et ses gens, qui habitent du même côté que lui, sont maintenant tous endormis.

Jeanne n'entendait plus rien; accablée par de brûlantes émotions, appuyée contre un rocher, elle se repaissait un instant de sa surprise, de sa joie, avant de voler auprès de Philippe.

Ben-Zagal croisa ses bras sur sa poitrine. Regardant tour à tour de son œil de feu la fenêtre où était Philippe, la princesse Jeanne, appuyée contre cette roche, et les lumières errantes dans la forêt.

— Oh! dit-il, ces lieux ont été naguère le théâtre de bien des combats, ils ont vu bien des hommes tomber, bien des armes se briser dans des luttes de sang... Mais ils voient aujourd'hui la guerre des passions, bien féconde en souffrances, et qui tuent l'âme avec le corps.

Jeanne avait rassemblé toutes ses forces, elle traversa la cour qui conduisait au corps de bâtiment occupé par le prince. L'ombre de quelqu'un qui la suivait de bien près se mêlait à la sienne, mais elle ne l'apercevait pas. Elle monta précipitamment un escalier noir et tournant qui conduisait à cette chambre; elle arriva près de la porte... Philippe entendant du bruit à cette heure sur les degrés, crut que c'était d'Egmont qui arrivait amenant Oléma; il se précipita vers l'escalier transporté de joie et s'écria :

— Enfin!...

Il vit Jeanne à la lueur d'une pâle lune, il s'arrêta pétrifié en proférant d'une voix sourde :

— Encore!

Jeanne, après être entrée, s'adossa contre la porte comme pour fermer le passage et s'assurer de la possession de Philippe. Elle lui dit avec la plus grande fermeté jointe à la plus grande douceur :

— Philippe, est-ce l'Espagne ou moi que vous fuyez? Si c'est l'Espagne, que votre volonté soit faite; je vous suivrai, j'irai où il vous plaira d'aller; tous les lieux me sembleront beaux dès que vous y reposerez votre tête. Si c'est moi, renoncez à votre barbare projet, pardonnez à une

pauvre femme qui n'a été coupable que de trop vous aimer... Une créature si faible n'est pas digne de votre colère ; n'abandonnez pas un royaume qui vous réclame et que vous devez conserver à votre fils pour une si petite vengeance.

— Madame, dit le prince, il doit enfin s'élever une barrière entre nous; ma présence redouble cet amour désordonné qui vous trouble l'esprit, qui vous dévore le cœur; la vôtre m'accable de ces tourmens domestiques, de ces aiguillons de chaque jour qui font enfin des blessures profondes; la lutte éclate et nous brise tous deux.

— Ainsi, c'est de moi, Philippe, c'est de ma vue que vous voulez vous délivrer en prenant la route d'Allemagne. Eh bien! il est un moyen de vous épargner la peine du voyage. Demeurez à Tolède, où votre place est marquée, je ferai tout pour vous soulager de ma présence; je resterai toujours enfermée dans mes appartemens; je ne vous verrai jamais sans votre permission ; je ne vous tourmenterai plus de mes impétueuses jalousies ; je ne saurai plus que vous aimez d'autres femmes je saurai seulement que vous êtes là , et que vous êtes revenu par pitié pour moi.

— Il n'est plus temps; après avoir quitté la Castille en fugitif, j'ai abjuré mes droits sur elle, et sans les droits d'un souverain, je ne peux y rentrer.

— Vous pouvez encore moins, seigneur, abandonner un pays qui vous aime et vous admire, qui a besoin de votre jeunesse, de votre force pour soutenir les efforts de ses vieux défenseurs.

— L'Espagne m'était étrangère, on me l'a rendue odieuse.

— Hélas! on vous a refusé cette couronne qui vous appartenait si bien, et qui eût été si belle sur votre front. Et c'est moi, malheureuse! moi qui en suis la cause... Mais, je vous l'ai dit, je ferai tout pour vous la rendre ; les prières, l'autorité, les sacrifices, je mettrai tout en œuvre pour ce but et je triompherai, car Dieu aura pitié de moi... mais revenez, au nom du ciel, revenez; que je n'aie pas cette douleur affreuse d'avoir enlevé à mon pays un prince qui en soit l'ornement, le bonheur, la gloire ; revenez, c'est l'Epagne entière qui vous en supplie avec moi.

Et l'infortunée s'était prosternée devant le prince. Repliée sur elle-même, elle appuyait sa tête désolée dans ses mains ; ses larmes mouillaient la pierre où touchaient les pieds de Philippe; ses longs cheveux défaits s'étendaient jusqu'à ces pieds adorés et venaient les effleurer avec amour. Tout dans la pauvre Jeanne, priait, suppliait, pleurait, demandait grâce.

— Oh! pitié! pitié ! disait-elle encore d'un accent déchirant, pitié pour l'Espagne et pour moi ! Si tu peux encore entendre la voix de la souffrance, s'il y a encore pour elle une larme dans tes yeux, une fibre vivante dans ton cœur, une étincelle de feu sacré dans ton âme, pitié pour l'Espagne et pour moi!

Un morne silence fut tout ce qu'elle obtint. Philippe avait trop de haine pour elle et pour le pays où elle voulait l'enchaîner ; il est des sentimens qu'il n'est pas donné à l'humanité de vaincre.

Soudain Jeanne se releva; une pensée inspiratrice venait de se présenter à elle.

— Philippe, dit-elle, un grand danger menace la Castille. Je ne sais quel pressentiment de mon âme ou quelle voix de Dieu me le révèle. mais je suis sûre que les Maures se rassemblent, conspirent, et qu'ils vont se porter au centre de ce royaume; dans un rêve inspiré, ou dans une vision où la distance s'effaçait pour moi. j'ai vu une forêt dans laquelle un grand nombre de combattans semblaient se cacher ; ils portaient le costume musulman ; ils armaient leurs mousquets et ils regardaient du côté de Tolède... Tu ne voudrais pas fuir une ville qui va être atteinte par la guerre!... tu ne voudrais pas, car il y aurait de la lâcheté dans cette action.

— Eh! que m'importe, à moi, dit Philippe en frappant violemment la terre du pied. Les Arabes sont les maîtres de la Castille, comme les Espagnols; le droit légitime n'appartient à personne ; Dieu n'a dit à aucun homme : Je te donne cette terre. Les chrétiens la prennent à la pointe de l'épée, le musulmans l'enlèvent au fil du cimeterre; et les plus forts trônent dans des palais et couchent sous des orangers.

Un affreux sourire passa sur les lèvres de Jeanne.

— Ah! dit-elle, je comprends, tu défends les Maures parce que tu aimes une femme de leur nation.

Cette pauvre âme, éperdue d'amour, rapportait tout à l'amour.

— Je le vois maintenant, ajouta-t-elle, non content de trahir votre femme pour cette indigne passion, vous voulez encore trahir votre royaume.

— Oléma! dit Philippe avec un cri de tendresse.

A ce nom, Jeanne pâlit, frissonna, car un affreux souvenir vint s'offrir à elle. Elle répondit d'une voix stridente :

— Vous ne la verrez plus!

Philippe resta immobile de désespoir et d'horreur. Il devina, en ce moment, que Jeanne était cause de l'absence d'Oléma, qui depuis trois jours le dévorait d'inquiétude.

Il y eut un moment de silence terrible... Pendant ce moment on aurait pu entendre un souffle passer derrière une des lézardes qui fendaient la ruine.

— Juste ciel, dit enfin Philippe en frémissant de tout son corps, qu'avez-vous fait d'Oléma ?

— Je l'ai séparée de vous.

— Où est-elle?

Jeanne se tut, égarée dans un mélange de joie triomphante et d'horreur d'elle-même.

—Où est-elle? répéta Philippe; chassée du palais? vendue? exilée dans les îles ?

— Plus loin, plus loin de vous.

— Dans le tombeau?

— Vous auriez pu l'y retrouver; plus loin encore.

— Où donc? où donc? répéta-t-il en grinçant les dents de rage.

— Dans les cachots de l'inquisition!

A ces mots, Jeanne et Philippe se regardèrent dans un silence où s'exhalait tout ce que la vengeance et la haine ont de fureur; à ces mots aussi un cri profond retentit à quelques pas d'eux ; on eût dit qu'une bête féroce répondait par son mugissement au mugissement sourd et terrible qui grondait dans le sein de ces deux êtres; Jeanne en fut glacée et s'appuya tremblante contre la muraille. Philippe ne l'entendit pas; il dit avec un sourire convulsif.

— Vous avez raison, madame, il faut que je retourne à Tolède; j'y retournerai.

— Vous n'arracherez pas l'infidèle des mains de ses juges.

— Je l'en arracherai, j'en jure Dieu même.

— Vous n'avez plus de pouvoir sur elle.

— J'ai le moyen de la sauver et aussi celui de vous punir, Jeanne de Castille.

— Je ne peux pas être plus à plaindre que je ne le suis.

— Peut-être.

— Vous me tuerez, je vous l'ai dit, c'est ma dernière espérance.

— Il est une punition plus forte que la mort.

Alors il fit un mouvement pour sortir.

Jeanne s'écria en joignant les mains :

— Philippe! Philippe! ne me quitte pas ainsi.

Il ne la regarda pas et s'avança vers la porte; elle se jeta étendue sur le seuil pour lui fermer le passage de son corps.

Philippe égaré la repoussa du pied comme un objet inerte qui eût gêné son chemin, et descendit précipitamment l'escalier.

A la même minute, il éveilla ses gens, fit préparer sa voiture et reprit au plus vif élan de ses chevaux la route de Tolède.

Au bout de quelques instans Jeanne se releva, brisée, anéantie par le désespoir. Ses lèvres murmurèrent le nom de Philippe, il n'était plus là ; elle descendit dans les cours de la forteresse, il n'y était plus ; elle sortit dans la campagne, personne ne parut à ses regards, rien ne se fit entendre autour d'elle. La nuit était claire ; Jeanne monta sur une roche en s'attachant aux broussailles; elle ne découvrit rien à l'horizon. Elle regarda bien long-temps, puis elle mit la main sur son cœur :

— Perdu! perdu pour moi! dit-elle.

Cette cruelle pensée, comme un coup de vent qui enlève une faible plante, arracha son âme de son sein et l'emporta loin d'elle. La fatigue de la journée, les émotions cruelles de cette nuit, l'électricité répandue dans l'air par l'orage, le désespoir de ce dernier moment, avaient amené une crise terrible et décisive.

Jeanne cessa subitement de marcher, regarda fixement devant elle; ses yeux plus enfoncés jetèrent une lueur farouche; une terreur surnaturelle contracta son visage; ses dents grincèrent sous ses lèvres livides ; elle passa les mains sur son front comme pour en éloigner une douleur violente. La fièvre qui la possédait était si forte, que toutes ses fibres tressaillaient, et que ses cheveux semblaient frémir sur sa tête.

Elle venait de sentir dans son cerveau cette flamme tournoyante, mugissante, qui annonçait l'approche de la folie.... Bientôt toute idée, toute connaissance cessa pour elle.

Elle se remit à errer aux environs du castel parmi les éboulemens de pierres noires tombées des hauts remparts. La lune venait de se lever et éclairait cette âme en détresse au milieu de ce séjour de détresse: c'était comme une autre journée qui venait d'être créée pâle, languissante et voilée pour la ruine et la folie.

Jeanne courait sur des mousses glissantes et des rocailles enore pleines de pluie au milieu des pics hérissés. Le vent battait son corps si frêle, le cernait dans ses tourbillons et le pliait comme les minces arbrisseaux. Elle s'élançait aux sommets escarpés, franchissait les ravins. Elle arrachait un roseau et en frappait une roche comme si elle eût voulu la percer de coups de poignard, puis elle regardait ses mains sur lesquelles elle croyait voir des traces de sang et courait se blottir au fond d'une grotte écartée; un instant après elle en sortait sa tête, regardait de tout côté d'un œil hagard, effrayé, et bientôt reprenait sa course parmi les champs sauvages.

Soudain Jeanne s'arrêta, ses traits s'adoucirent, un sourire erra sur sa pâleur, ses yeux exprimèrent une démence plus sereine. Elle venait de sentir le parfum d'un lys qui avait crû dans la fente d'un rocher. Sa folie changea subitement de cours; elle s'assit auprès de cette fleur sur une pierre mousseuse; il sembla que tout s'embellissait autour d'elle. Elle écarta mollement ses cheveux et présenta son visage à la raffale comme elle l'eût offert au plus doux souffle du printemps. Un hibou faisait entendre son cri lugubre; elle pencha la tête pour l'écouter, et sa figure exprima le plaisir qu'eût donné la plus mélodieuse musique des oiseaux. Elle se mit à cueillir des brins de mousse et des ronces autour d'elle; elle en para ses cheveux, son corsage et le bord de sa robe ; puis, s'adressant à un être imaginaire qu'elle voyait assis près d'elle, elle lui parlait avec les plus doux accens de sa voix, elle l'appelait Philippe avec les plus

doux transports de son âme... L'infortunée se croyait près de son époux au milieu d'une riante campagne.

Une nuit se passa ainsi dans la solitude et l'égarement. Quand le jour reparut, ses femmes qui la cherchaient de toute part la virent revenir à pas lents vers la forteresse. Ses vêtemens étaient inondés et pleins de vase, ses pieds meurtris, ses cheveux et sa robe semés de brins d'herbe flétris. On la transporta dans la ruine, où l'on fut obligé de la retenir plusieurs jours. Le mal terrible venait de s'emparer d'elle pour ne plus la quitter qu'à de rares intervalles. Sa démence parut pour la première fois aux yeux de ses sujets; ce fut le moment où elle prit, pour le conserver jusque dans la postérité la plus reculée, ce triste nom de *Jeanne-la-Folle.*

XII.

A deux milles de l'antique forteresse, la voiture de l'archiduc Philippe, qui, en rasant le sol de toute la rapidité de sa course, bondissait sur les blocs de roche et les ravins, se brisa en éclats. Le prince et ses gens demeurèrent consternés de cet accident : il n'y avait aucun moyen de remplacer l'équipage fracassé; les yeux qui interrogeaient l'horizon ne découvraient que landes, forêts ou plaines désertes. Philippe se frappait le front d'impatience et dévorait la route du regard. Depuis qu'on était sorti de l'alaya, on voyait sur les hauteurs voisines un cavalier suivre la même direction que la voiture, et il paraissait franchir ces sommets escarpés aussi facilement qu'une route royale. A ce moment là, le cavalier quitta la ligne qu'il suivait et arriva près de l'archiduc en quelques secondes. Lorsqu'il approcha, on reconnut, à la demi-clarté de la lune, un Musulman monté sur un cheval arabe.

Il mit pied à terre auprès de l'archiduc et lui dit d'une voix brève :

— Prince Philippe, si dans l'embarras où tu trouves, tu veux partager mon cheval pour retourner à Tolède, voici Coraïm qui nous y emportera tous deux aussi vite que le vent... aussi vite que ton désir.

Il présentait au prince un beau cheval noir, portant au lieu de selle une peau de lion serrée d'une zone de pourpre.

Philippe reconnut celui qui lui parlait et dit avec surprise :

— C'est toi, Ben-Zagal; comment te trouves-tu dans cet endroit?

— Monte, monte vite à cheval près de moi, car les momens sont plus précieux que les gouttes de sang de nos veines, et je te répondrai en route.

Philippe, qui n'avait d'autre parti à prendre, et voulait arriver à tout prix, sauta légèrement en croupe, et le cheval reprit sa course rapide.

— Je t'aurais cru à cette heure dans les jardins du palais, dit le prince à son conducteur.

— Tu as oublié que les seigneurs de ta cour ont voulu m'envoyer dans les gorges de la Sierra chercher un fruit de ces contrées plus doux que l'ananas, et qui a la vertu de donner d'heureux songes; tu as toi-même signé mon sauf-conduit. Je vous ai juré à tous que je reviendrais... et je reviens.

— Rapportes-tu ce que nos seigneurs désirent?

— Oui, dit-il, la semence de ce fruit est là; par un mouvement dérobé, il porta la main à son cimeterre. J'espère qu'il mûrira bientôt, et je puis toujours promettre à celui qui en aura goûté un sommeil paisible et des rêves sans fin.

Il prononça ces mots d'une voix sourde et accentuée. Philippe était trop absorbé dans ses pensées pour avoir écouté la réponse. Un profond silence s'établit entre les deux cavaliers.

Ils voyagèrent ainsi toute une nuit et tout un jour.

Comme ils arrivèrent aux portes de Tolède, le second jour depuis leur départ commençait à poindre. L'archiduc monta dans un équipage et Ben-Zagal escorta la voiture. Ils entrèrent quelques instans après sur la place Mayor, vaste enceinte qui règne devant l'Alcazar. Le soleil l'inondait déjà de sa lumière, et on y voyait des échafaudages qui commençaient à s'élever, des constructions en bois, des estrades et des gradins qui dessinaient déjà leur large cintre; c'étaient les préparatifs de l'*auto-da-fé* qui devait avoir lieu à troisjours de là. Une cavalcade de moines dominicains portant en tête la bannière de l'inquisition, l'étendard de damas rouge qui avait d'un côté les armes d'Espagne, et de l'autre une épée entourée d'une couronne de lauriers, parcouraient la place chantant des psaumes et jetant de l'eau bénite sur la terre pour sanctifier le lieu où une œuvre si pieuse allait être pratiquée (1).

Philippe, à la vue de cet affreux appareil qui lui rappelait le sort destiné à Oléma, jura d'accomplir la résolution qu'il avait prise pour la sauver. La barbarie exercée envers cette innocente créature avait jeté dans son âme des sentimens de générosité, de dévoûment qui changeaient l'attrait sensuel qu'il avait éprouvé pour elle en un véritable amour.

Ben-Zagal, en arrivant sur cette place, sauta à bas de son cheval et contempla les préparatifs qui s'y faisaient, les bras croisés sur sa poitrine. La cavalcade des moines s'éloigna, la foule la suivit. Quelques personnes qui restaient encore et s'entretenaient de la somptuosité de l'*auto-da-fé* qui aurait lieu dans trois jours, dirent que ce qui allait surtout parer celui-ci était le supplice d'une jeune fille de Grenade, fort renommée par sa beauté et pour ses talens, qui faisait l'ornement de la cour d'Isabelle... Ben Zagal n'avait pas cru le danger si près. En entendant ces paroles, il tomba sans mouvement sur la terre.

(1) Le corps des charbonniers faisait partie de la procession; ils étaient vénérés parce qu'ils fournissaient le bois à brûler les hérétiques.

Les femmes qui étaient là, regardèrent le Maure quelques instans; mais le soleil était devenu brûlant, elles s'éloignèrent et laissèrent la place déserte. Coraïm attacha sur son maître un regard plein de tendresse et de douleur; il se mit entre les rayons du soleil et lui pour lui faire de l'ombre avec son corps. Quelques instans après, Ben-Zagal sortit de sa léthargie aux plaintifs hennissemens que l'animal faisait entendre; la vie un instant suspendue s'éveilla avec plus de force. Elle se fit d'abord sentir par la colère bouillonnant dans le sein de l'Arabe.

Trois jours devaient encore s'écouler! il avait encore trois jours! C'était le temps d'incendier la ville, d'appeler à lui ses soldats les plus braves, de renverser le palais du saint-office, de massacrer les inquisiteurs jusqu'au dernier, ou s'il était vaincu, de se livrer lui-même à l'inquisition et de mourir avec Oléma. Il avait trois jours!... Le temps, qui est un roseau dans les mains de l'être faible, est un poignard, est un levier, est une armée entière dans les mains de l'homme puissant.

Cependant l'Africain, accoutumé aux combats des tigres et des lions, aux victoires de la force musculaire, sentait avec beaucoup de désespoir que là toute sa force serait peut-être insuffisante; qu'il lui fallait mettre sa plus grande espérance en l'archiduc Philippe, qui avait la volonté et sans doute le pouvoir de sauver la femme qu'il aimait. Il se résigna à retourner encore quelques heures au palais pour y apprendre les desseins du prince, et marcha avec courage vers l'Alcazar, tenant son regard fixé sur les fenêtres de l'appartement que Philippe habitait.

XIII.

Un grand événement occupait la ville et remplissait le palais de trouble et de stupeur. La reine Isabelle était mourante. Depuis cette fatale soirée où l'état de démence de Jeanne lui avait été révélé, où cet affreux mystère s'était dévoilé à elle d'une manière si soudaine et si terrible, elle n'avait plus quitté son lit de douleur. De nouvelles dispositions avaient été faites par elle pour laisser la régence du royaume à Ferdinand jusqu'à la majorité de l'infant don Carlos; et ce jour-là elle allait recevoir les grands de l'état pour leur faire part de ses dernières volontés et prendre les habits de Saint-François dans lesquels les rois de ce temps-là devaient mourir.

Une nombreuse assistance était réunie dans la salle d'entrée des appartemens d'Isabelle, et on n'attendait plus que l'arrivée du prince Philippe pour pénétrer dans la chambre mortuaire et assister à la triste solennité.

Il y avait là une foule d'élite tranchée en divers compartimens par les couleurs des corps différens qui la composaient. C'était l'écarlate rehaussée d'hermine des cardinaux, les broderies d'argent qui couvraient le velours noir sur le pourpoint des ministres, les hautes aigrettes, les manteaux, les armoiries des grands d'Espagne, les colliers, les armes d'honneur des généraux, et enfin les longues robes brunes des moines, dont l'humilité eût contrasté avec la richesse des autres costumes, si le front de ceux qui les portaient n'eût brillé de ce rayon d'orgueil et de toute-puissance qui reluit mieux que dorure et pierreries. Les uniformes de cette assemblée, malgré leur somptuosité, avaient quelque chose de grave et de sombre, en harmonie avec la tristesse de ce jour. Les seigneurs flamands seuls portaient des pourpoints de soie blanche, des fraises de dentelle, de longs panaches et tout une toilette qui ressemblait trop à la légère élégance d'une fête. Leur groupe se trouvait près de celui des hidalgos, des Espagnols de pure race qui, sous les lois de Ferdinand, avaient conservé le costume le plus austère.

En ce moment on ouvrit les deux battans de la porte, et l'archiduc parut au milieu des officiers de sa maison. Son front pâle portait en effet une empreinte de gravité et de recueillement qui ne lui était pas habituelle, mais sans aucune expression de colère ni d'envie. Il montrait le calme de ce moment où l'âme vient de changer des ambitions orageuses pour de plus douces espérances et reprend sa dignité dans une ferme résignation.

Des serviteurs, placés à l'entrée de la salle, recevaient les épées de chacun des seigneurs qui arrivaient, les suspendaient à la muraille, et tendaient à la place un livre d'heures, dans lequel les assistans devaient suivre les prières prononcées auprès du lit de la reine. Ben-Zagal s'était mêlé à ces gens du palais pour approcher plus tôt de Philippe.

Au moment où il recevait l'épée de l'archiduc, il lui dit à voix basse :

— Prince Philippe, au nom du service que je t'ai rendu en t'amenant ici, il faut que je te parle.

— C'est aussi en souvenir de ce moment, où j'ai lu sur ton visage toute ton intrépidité, que je veux te parler; suis-moi dans l'embrasure de cette croisée.

Dès qu'ils furent là tous deux, Philippe dit d'une voix émue et précipitée :

— Ben Zagal, tu ne crains rien au monde, toi?

— Rien.

— Pas même les inquisiteurs?

— Si ce poignard pouvait percer leurs murailles aussi facilement que leur poitrine, je serais ce soir dans leur tribunal.

— Tu vas y pénétrer avec cet ordre de moi. Montre ce papier aux gardes du palais, ils te laisseront descendre dans la prison où ils ont enfermé une jeune fille de ta nation, la malheureuse Oléma. Arrivé près d'elle, tu lui diras que tu viens de ma part, tu lui remettras cette lettre... Va.

je te confie ce message comme au seul homme de Tolède assez courageux pour passer le seuil d'un cachot de l'inquisition.

L'archiduc s'éloigna, et au même instant il entra à la tête du cortége dans l'appartement royal qui venait de s'ouvrir.

XIV.

Lorsque Ben-Zagal entra dans le tribunal de l'inquisition, les moines dominicains chantaient l'office du soir, agenouillés sur un pavé de marbre sous lequel s'étendait cette immense couche d'étroits et sombres cachots qui servaient de base à leur palais; ils chantaient d'une voix sonore les louanges de Dieu; et le vent, à travers les soupiraux, portait jusqu'aux victimes qui mouraient dans les supplices les notes de ces chants glorieux et sereins.

Les prières terminées, le Maure présenta aux inquisiteurs la lettre du prince Philippe. Il lui fut permis de descendre une demi-heure dans la prison de la jeune infidèle. Un familier prit une lampe et le conduisit à travers de longs corridors et un escalier profond à une porte écrasée par une épaisse voûte; il leva la barre de fer qui retenait les ais noircis; la porte grinça sur ses gonds, et Ben-Zagal entra dans le cachot.

Ce cachot avait six pieds de long sur cinq de large : la place qu'on accorde aux morts pour leur sépulture.

Oléma était assise sur un tas de paille qu'elle était parvenue à exhausser jusqu'à une ouverture de la muraille d'où venait un peu de pâle lumière. Elle portait le *san-benito*, vêtement des prisonniers; c'était une robe de laine noire, arrondie autour de son cou et serrée à sa taille par une chaîne qui allait se sceller à la muraille; de larges manches, ouvertes du bas, laissaient voir ses bras et ses mains délicates, serrées au poignet d'un anneau de fer, accompagné de chaînes; ses jambes nues étaient croisées et pendantes sur la paille; ses mains jouaient machinalement avec les boucles de ses longs cheveux, tombant jusque sur ses genoux, tandis que ses yeux, fixés sur l'étroite lucarne, aspiraient avidement le peu de clarté qui tombait jusqu'à elle.

La fille du soleil, la fleur de Grenade, qui avait eu à son lever le ciel le plus resplendissant du monde, cherchait à travers les murs de sa prison quelque rayon égaré de lumière pour savoir si le jour existait encore. La faible lueur de ce soupirail était son soleil, sa vie, son ciel tout entier.

Ben-Zagal était agenouillé devant elle.

Elle jeta un cri de joie en le voyant, et voulut s'élancer dans ses bras; mais retenue violemment par ses chaînes, elle retomba sur sa couche de paille.

— Oh! dit son frère en la serrant dans ses bras, tu savais bien, n'est-ce pas? tu savais bien que je viendrais te délivrer ou mourir avec toi?

— Non, dit-elle, tu ne peux pas me délivrer, et tu ne dois pas mourir; mais je remercie le ciel qu'il me soit permis de te dire un dernier adieu. Cet adieu qui unira nos âmes pour l'éternité, suffit à l'amour; le reste de ton existence doit être consacré à tes devoirs, à la sainte cause qui te réclame.

— Hélas! tu l'as dit, Oléma; je ne peux rien pour te sauver; ces mains qui ont étouffé tant de bêtes féroces ne peuvent atteindre la loi qui te condamne; je me sens enchaîné par une désolante faiblesse; le pouvoir est une armure contre laquelle il faut une armure semblable; je reconnais avec rage que Philippe est plus grand que moi, car il peut te soustraire à tes bourreaux.

— Philippe! répéta-t-elle tout bas d'une voix émue. Et le frémissement de tout son corps fit légèrement bruire ses chaînes.

— C'est lui qui m'a fait pénétrer dans cette prison, c'est lui qui t'envoie cette lettre, où sont sans doute des espérances de salut.

Oléma pâlit et prit le papier en tremblant. Le cachot était trop noir pour qu'elle pût en lire les caractères; elle monta sur la butte de paille qu'elle s'était faite pour arriver au soupirail, et là, collant sa tête contre l'étroite ouverture, elle lut tout haut les lignes tracées par Philippe.

Et ces paroles tombèrent lentement sur le front de Ben-Zagal, assis à ses pieds.

« Le ciel m'a délivré des devoirs de la royauté pour que je puisse te sauver Oléma. Isabelle meurt en laissant la régence à Ferdinand. Je suis libre de répudier la princesse de Castille, que le diadème royal ne défend plus; je puis t'arracher des mains de l'inquisition en déclarant que je te prends pour épouse; ce tribunal espagnol perd ses droits sur l'archiduchesse d'Autriche. Demain, j'irai t'enlever de ses cachots, et tu viendras dans mon palais attendre le moment d'y régner en souveraine.

» PHILIPPE. »

Le Maure à demi couché sur la terre, frissonna d'étonnement et de douleur; de larges gouttes de sueur vinrent à son front... Il voyait la délivrance d'Oléma, et cette délivrance était un malheur plus grand que sa mort. Il regardait la jeune fille d'un œil fixe et embrasé; il retenait son haleine; il attendait les bras tremblans et tendus vers elle ce qu'elle allait répondre à cette offre de salut; son âme était suspendue aux lèvres d'Oléma.

Elle, elle était tout entière à une contemplation invisible. Sa tête se relevait dans le mouvement d'une heureuse extase; ses lèvres murmuraient tout bas quelques paroles qui semblaient une ardente action de grâces.

Cette lettre était comme un souffle du dehors qui apportait au fond de ce cachot tous les mouvemens du monde : la haine, la colère, la jalousie, la liberté, la grandeur, la puissance, l'amour... tout s'agitait, palpitait sous son passage.

Ben-Zagal laissa échapper un sourd gémissement.

Oléma, tournant ses regards vers la terre, mit une main sur son cœur, étendit l'autre vers le malheureux et lui dit :

— Sois tranquille, Ben-Zagal, je n'accepterai pas la fortune, la grandeur, les joies de la vie tant que mes frères gémiront dans l'exil, je serai fidèle à toi, à mon pays jusqu'à la mort.

— Oléma! s'écria-t-il en enfermant dans ce nom tout l'amour qui brûlait son sein.

— Entends-tu? *jusqu'à la mort*; et ce mot pour moi ce n'est pas une parole vaine, et ce n'est pas une vague époque qui se perd dans la nuit des années; c'est un événement de demain, c'est un jugement qui se prononce à cette heure même, c'est un bûcher qui s'allume en ce moment.

— O tempêtes du désert, mes jeux d'enfance, disait-il, que vous étiez faibles, auprès de celles que je devais un jour trouver dans mon sein!

— Etre puissante, heureuse! dit Oléma, en répétant ses dernières paroles; j'ai voulu l'être autrefois; mais avec mon pays délivré et vengé, avec mon peuple ramené dans sa douce patrie... O mes rêves divins, qu'êtes-vous devenus!

— Il faut y renoncer, dit le Maure avec un sombre accent; Isabelle meurt, Ferdinand va régner... demain peut-être! Et il a déjà commandé des troupes formidables pour les envoyer contre les restes épars de notre malheureuse nation.

— Non, tant qu'Isabelle respire, Ferdinand n'est pas sûr de régner après elle; tant qu'Isabelle respire, l'amour de sa fille vit dans son cœur; tant qu'elle peut encore prononcer un mot, faire un signe, elle est toujours prête à rendre la couronne à Jeanne de Castille, à Philippe.

Ben-Zagal fut frappé d'une pensée soudaine; il releva tout à coup la tête; un cri de joie s'exhala de sa poitrine. L'inspiration était empreinte sur ses traits et jetait un éclat indicible.

— Oui, dit-il en portant la main à son front, le prophète m'éclaire.

Il se redressa de la terre sur laquelle il était couché comme par un mouvement électrique.

— Donne-moi la lettre de Philippe, dit-il à Oléma.

Elle pressa cette lettre entre ses mains; mais il s'en empara vivement.

Au même moment, on entendit des pas sur l'escalier, et deux moines vinrent dire à Ben-Zagal que le temps accordé à son entrevue avec la prisonnière était expiré.

XV.

Le lendemain Oléma vit apparaître dans son cachot une grande clarté, causée par des cierges de cire jaune que portaient plusieurs familiers de l'inquisition, et, au milieu de ce cercle de lumière trouble et blafarde, les longues robes noires de deux dominicains. Ils dirent à la prisonnière en se signant trois fois que, par l'ordre de la *suprême*, ils venaient la chercher pour la conduire à la *chambre du tourment*, où elle allait être mise à la question et interrogée sur les hérésies et les impiétés dont elle s'était rendue coupable.

L'épouvante de ce moment fut trop grande pour ce jeune être qui ne pouvait avoir que les forces de l'âme. Oléma mit les mains sur ses yeux et tomba sans connaissance sur ses nattes de paille.

Un caveau souterrain assez vaste, où l'on descendait par une infinité de détours, était le lieu destiné à l'application de la torture.

Le plus grand silence régnait en cet endroit; des bourreaux, vêtus d'un long suaire de treillis noir, et la tête couverte d'un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez et de la bouche, attendaient les bras croisés au milieu des nombreux instrumens de supplice; deux conseillers de la *suprême*, qui devaient toujours assister aux exécutions, étaient assis de chaque côté du chevalet destiné au patient, ayant derrière eux leurs *gardes du corps* (1). Au milieu de la rouge réverbération jetée par les fourneaux qui s'allumaient, on voyait une forme blanche étendue sur la terre : c'était la condamnée, à demi dépouillée de ses vêtemens, qu'on avait apportée dans la chambre du tourment.

Oléma fit un léger mouvement, on lui présenta des sels pour achever de la ranimer; elle ouvrit les yeux. On la jugea assez forte pour supporter la question, et les inquisiteurs ordonnèrent qu'elle commençât. Cependant, elle était aussi blanche que si tout le sang se fût retiré de ses veines; son corps plié en deux se laissait pendre sur le bras du bourreau qui la soulevait. On la plaça sur le chevalet après y avoir jeté de l'eau bénite. Les tourmentateurs emboîtèrent sa jambe nue entre deux planches ferrées et liées étroitement, dans l'intervalle desquelles on allait enfoncer à petits coups un coin d'argent, qui, ainsi retenu, pénétrait jusqu'aux os, après quoi on serrerait avec un écrou les deux planches qui broyaient la chair jusqu'à en faire une boue sanglante.

On donna ordre aux bourreaux de frapper lentement pour que la torture durât plus long-temps, et l'un d'eux levait déjà son marteau... mais soudain la porte s'ouvrit violemment avec un bruit qui retentit dans le caveau, et l'archiduc Philippe entra.

Il était pâle, ses yeux lançaient des éclairs et tout son corps tremblait de colère; il courut à la victime, coupa avec son épée les courroies qui la retenaient, délia lui-même l'affreux appareil qu'on avait mis à son pied, avec une tendresse toute paternelle et frémissante d'indignation.

(1) On appela ainsi les nobles attachés volontairement aux inquisiteurs.

Oléma, qui jusque là demi évanouie, demi-morte, avait à peine eu connaissance de ce qui se passait autour d'elle, vit soudain le brouillard qui couvrait ses yeux se dissiper et reconnut Philippe.

Elle resta debout près de lui, appuyée sur son sein, et le prince entourait sa taille de son bras. Il dit aux inquisiteurs :

— Les tigres et les panthères, quand ils sont bien repus de sang, s'endorment dans leur antre; vous, mes révérends pères, après avoir dévoré six mille victimes depuis les quatre années de votre ministère, vous pouvez bien, s'il vous plaît, vous reposer un instant et me céder cette proie.

Et il fit un mouvement pour emporter Oléma.

Un dominicain, se plaçant sur son passage, dit que nulle condamnée ne devait franchir le seuil de cette porte sans un ordre du grand-inquisiteur.

— Il n'y a de grand ici que les bûchers sur lesquels vous entassez vos victimes.

— Nous savons trop toute la haine que porte votre altesse aux salutaires exemples donnés par le saint-office.

— Vous vous trompez, mes pères, je n'aurais point d'horreur pour vos supplices, et je ne les trouverais jamais trop cruels si je les voyais appliqués à ceux qui les ont inventés.

Et il voulut s'éloigner; mais un inquisiteur, cachant sa colère sous le droit qu'il s'arrogeait, dit que le prince devait savoir que nulle puissance, dans le lieu où ils étaient, ne balançait la leur, et que l'hérétique livrée à l'inquisition lui appartenait vivante ou morte.

— Vous devez savoir vous-mêmes, dit Philippe, qu'un prince du sang a le droit de différer les exécutions du saint-office, et pendant ce délai provisoire, je trouverai le moyen de vous dépouiller de votre autorité sur cette jeune créature, tombée par une vengeance infâme dans ce cloaque de crimes, d'atrocités, dans ce repaire de votre inquisition, qui fera douter un jour du Dieu au nom duquel elle consomme ses forfaits, et fera exécrer son crucifix sanglant dans les siècles de l'avenir !

Les dominicains, pour toute réponse, firent signe aux bourreaux de s'emparer de la condamnée : mais les officiers que l'archiduc avait postés à l'entrée s'élancèrent dans la *chambre du tourment*, et Philippe sortit entre leurs épées nues, emportant Oléma dans ses bras.

Quelques instans après, la jeune Maure était abritée dans le palais particulier de Philippe-le-Bel et entourée de toutes les douceurs que peuvent réunir la puissance et l'amour. Elle se trouvait dans son atmosphère natale d'élégantes et poétiques splendeurs. Les ténèbres du cachot, les horribles lueurs de la chambre ardente avaient déjà disparu comme un orage passé de l'horizon. On avait conduit la jeune fille dans la plus délicieuse retraite du séjour royal, et le prince, penché vers elle, versait lui-même dans une coupe d'or les gouttes de vin aromatisé qu'il présentait à ses lèvres pâlies.

Tout se ranimait en elle. La liberté, l'air pur, pénétraient dans son sein et s'épanouissaient sur ses traits en vives couleurs, en éclat souriant.

XVI.

Le jour suivant, don Philippe était assis près de la jeune Maure, sur un lit de repos; ses traits n'exprimaient plus cet amour tout de désirs et d'espérances hardies que le prince témoignait naguère à la belle esclave ; il y avait là maintenant la gravité d'un sentiment élevé, puissant, et qui va avoir une grande influence sur le reste de la vie. Elle, la noble fille de Grenade, aussitôt que l'affreux rêve du cachot s'était évanoui, était retombée dans l'objet de sa constante absorption, la délivrance de son pays. A demi couchée sur les coussins, elle jouait rêveusement avec un bracelet orné du croissant qu'elle avait détaché de son bras.

— Ecoute-moi, Oléma, lui dit Philippe d'un accent ferme et doux : j'ai à t'ouvrir mon âme en ce moment. Tu m'as cru fier et ambitieux à l'excès, et tu as eu raison ; je me suis toujours senti l'enfant des Césars; j'ai chéri, par dessus tout, le pouvoir suprême, et même, dans les plaisirs fastueux dont je m'entourais, j'aimais surtout à voir que je commandais à toute chose et que tout arrivait à ma voix. J'ai été puni de cet orgueil natif; une couronne pour l'ambition de laquelle j'avais quitté ma patrie, et que je semblais déjà toucher de ma main, m'échappe pour jamais.

— Ne désespérez pas, seigneur; rien n'est consommé.

— Isabelle a légué l'autorité à Ferdinand, à mon plus mortel ennemi. Mais puisqu'on a rompu les liens favorables pour moi, qui m'attachaient à l'Espagne, je veux briser les liens qui m'accablent, je veux demander au Saint-Siége la dissolution d'un mariage dans lequel je n'ai trouvé que dégoûts et douleurs; et l'état d'aliénation de la princesse de Castille me donne le droit de l'obtenir.

— Prince, vous allez soulever la réprobation de l'Europe entière contre vous.

— Je l'accepterai pour te sauver, Oléma. Par une pensée de vengeance atroce, tu as été livrée au tribunal de l'inquisition ; rien ne peut plus t'en arracher maintenant ; partout où tu fuirais, il viendrait t'atteindre ; mais ses foudres qui tonnent, éclatent sur toute l'Espagne, s'éteignent devant une puissance étrangère ; tu deviendras archiduchesse d'Autriche pour t'y soustraire. Oui, j'épouserai une esclave maure, je braverai les murmures du monde, ceux de mon père, mais tu seras sauvée et je serai heureux.

— Seigneur, dit-elle avec un mélancolique sourire, vous ne connaissez pas celle à qui vous faites un si grand sacrifice. Vous n'avez en moi que les charmes de la grâce et de l'harmonie, les attributs d'un oiseau qui chante et qui voltige; vous ignorez quelle âme est sous cette enveloppe éphémère.

— J'ai vu la noblesse et la pureté qui te mettent au premier rang des femmes, puisque je veux faire de toi la compagne de ma vie.

Philippe s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit précipitamment.

—Ecoute, dit-il, ces cloches qui s'ébranlent de toutes parts, vois ce cortége religieux qui monte le parvis du palais, vois ce prélat placé sous un dais et qui tient le saint ciboire à la main. C'est le clergé qui va porter l'extrême onction à Isabelle, c'est le prêtre qui va donner à la reine d'Espagne l'empire de la vie éternelle.

— Dieu ! s'écria Oléma à demi-voix en regardant le cortége, Ben-Zagal mêlé à cette foule ? Qu'y va-t-il faire ?... Va-t-il pénétrer dans la chambre mortuaire ? Non, il s'arrête sous le péristyle... il s'appuie contre un pilier... il attend, les bras croisés sur sa poitrine...

Philippe, sans entendre ce qu'elle murmurait ainsi, revint à Oléma, et lui dit en l'attirant sur son cœur :

— Tu le vois, tout est fini. Ferdinand saisit l'empire ; il me reste, à moi, le bonheur; viens me le donner; sois à moi, Oléma.

— Non, dit-elle en se dégageant de ses bras, non, en épousant un prince chrétien, un vainqueur des Maures, j'abandonne ma nation, j'insulte à son malheur... Qui ? moi ! ajouta-t-elle avec une piété ardente, je goûterais les délices de cette terre si belle, quand chaque touffe de ses roses recouvre les ossemens de mes frères !... Oh ! j'ai pu vivre en esclave sur ce sol où les miens ont été massacrés ; hélas ! mes danses et mes chants, commandés par des maîtres, étaient plus tristes que les gémissemens de leurs ombres ! Mais j'irais me reposer mollement dans les lambris de ce palais, tandis que les tristes restes d'un grand peuple anéanti errent dans les déserts d'Afrique, ou n'ont que les cyprès des Alpuxarras pour abriter leur tête ! j'assisterais à vos festins, tandis qu'ils n'ont souvent que l'eau des citernes et les racines des montagnes pour se nourrir !... Dieu puissant, s'il en est jamais ainsi, que les voûtes de ce palais m'étouffent, et que ses festins me soient empoisonnés.

— Oléma ! il n'est que ce moyen de te sauver.

— J'aime mieux le bûcher que l'inquisition.

Elle était radieuse d'un courage divin.

Philippe s'écria avec un emportement passionné :

— Je sacrifie bien tout à l'amour, moi; ne peux-tu faire quelque chose pour lui? ne peux-tu dépouiller ce farouche orgueil des vaincus?

Le regard d'Oléma venait de rencontrer celui de Philippe, elle pâlit et s'appuya contre le divan sur lequel il était assis.

— Oléma, dit le prince avec force, tu as un secret terrible que tu me caches.

Elle dit en regardant toujours le ciel :

— Je rêve la délivrauce de ma patrie.

— Folie !

— Espérance !...

En ce moment on vint chercher l'archiduc Philippe pour qu'il se rendît à la cérémonie funèbre des derniers sacremens donnés à Isabelle.

XVII.

Isabelle, à l'heure de la mort, était revêtue de l'habit des sœurs de Saint-François : un usage antique voulait que les rois d'Espagne mourussent sous la robe monacale, sans doute pour faire amende honorable de l'orgueil de toute leur vie, et pour reconnaître qu'ils étaient égaux aux plus petits d'entre les hommes, avant de trouver cette loi écrite dans le tombeau. Les cierges de la cérémonie funèbre étaient éteints; le clergé et les grands de la cour qui avaient assisté à l'administration des sacremens s'étaient retirés. Il ne restait plus dans la chambre mortuaire qu'une lampe auprès du lit, deux prêtres en prières et quelques femmes d'Isabelle qui priaient aussi à son chevet. La reine était plongée dans un accablement profond et semblait avoir perdu connaissance.

On entendit sur l'escalier des pas rapides, la porte s'ouvrit, et Jeanne de Castille entra. Elle était vêtue de noir, les cheveux en désordre, et tenait encore entre ses mains une branche de lys flétrie.

Livrée à un accès de démence qui s'était prolongé jusqu'à ce moment, elle avait été retenue par ses gens dans le château de la Sierra. Le matin de ce jour seulement, elle avait recouvré sa lucidité d'esprit et s'était fait ramener en toute hâte à Tolède. Arrivée à l'Alcazar, elle venait d'apprendre que la reine n'avait plus que quelques instans à vivre. A cette nouvelle douleur, la fièvre, à peine éteinte dans ses veines, s'était subitement rallumée. Elle avait voulu revoir encore sa mère, lui demander pardon, pleurer à ses genoux et recevoir d'elle des paroles de miséricorde et un tendre adieu... Mais, humiliée de la faiblesse de son esprit, tremblant de voir fuir encore sa raison vacillante, ne voulant de pitié que celle de sa mère, en entrant sur le seuil de la porte, elle ordonna impérieusement aux femmes et aux prêtres demeurés auprès de la couche funèbre de la laisser seule avec la reine.

L'état funeste de la princesse n'était pas encore connu au palais, on obéit à ses ordres.

Une ombre grise, régnant dans cette enceinte, voilait à demi toutes les pompes de la chambre royale, les écussons aux armes d'Espagne, les armures, les dais, les couronnes, les dorures des lambris. A voir ces insignes de la souveraineté, déjà à demi enfoncés dans les ténèbres, on eût dit que les grandeurs de la reine de Castille descendaient dans la tombe avec elle ; Isabelle était plongée dans le néant précurseur de la mort, sa fille dans le néant de la démence. La reine d'Espagne allait mourir seule, abandonnée; la princesse du sang serait présente à ce moment solennel,

et ne le verrait pas. Il y avait là une fille aimante et adorée à deux pas d'une mère mourante, et ni soupirs, ni prières, ni tendres adieux, ne se faisaient entendre, pas une larme ne coulait; il ne régnait dans cette solitude que la mort et la folie.

Un homme entra.

Le bruit qu'il fit était trop faible pour tirer Isabelle de sa léthargie : mais à son approche, un avertissement plus subtil que ceux qui arrivent par les sens la fit tressaillir. Elle se ranima de quelque souffle de vie, s'assit sur son séant, et vit un homme, un Musulman au pied de son lit. Il soulevait le rideau de serge et la regardait; sa figure basanée jetait des reflets sinistres; son regard pénétrait dans le sein d'Isabelle comme un fer acéré.

Elle promena ses regards autour d'elle et sur elle... L'habit religieux qu'elle portait lui rappela qu'elle était à l'heure de l'agonie ; l'obscurité était à peine percée par la lampe qui brûlait à son chevet; toute sa cour avait disparu, et elle se trouvait en face d'une vision étrange, d'un Maure, d'un ennemi.

Elle frissonna et agita ses bras autour d'elle avec des mouvemens éplorés.

— Isabelle! reine de Castille, dit le Maure, toi qui as renversé l'empire musulman, tu vois en moi l'image d'une nation anéantie qui vient, à ton heure dernière, te reprocher sa ruine.

— Qu'entends-je! dit Isabelle en passant sa main débile sur son front couvert de sueur froide... Où sont mes enfans, mes ministres, mes femmes?... Pourquoi suis-je abandonnée des miens? et pourquoi cet homme est-il là?

— Pour que tu voies une fois la face sombre de ta vie, afin de la connaître tout entière avant de mourir.

— Dieu puissant! ayez pitié de moi! dit-elle en se pressant de toute sa force contre le grand Christ de fer qui était au fond de son lit.

En ce moment, on entendit un chant doux et limpide partir d'un angle obscur de la chambre.

Isabelle regarda de ce côté, et vit une forme noire affaissée sur des coussins. C'était Jeanne qui demeurait là, paisible dans l'ombre. La pauvre insensée chantait; elle chantait d'une voix pure et sereine le refrain des campagnes, qu'elle avait tout récemment entendu en allant à la recherche de Philippe :

Le vallon m'a donné troupeau, cabane blanche,
Bois de rose alentour, rossignol sur la branche.

— Jeanne! ma fille! mon enfant chéri est ici, murmura Isabelle, pourquoi ne vient-elle pas dans mes bras?... Que dit-elle?

— Tu ne sais donc plus que ta fille est privée de la raison, et privée pour jamais, répondit Ben-Zagal; qu'elle restera perdue dans le monde sans la pitié d'aucun être, puisque tu vas lui être retirée; qu'elle sera un objet de dédain pour son époux, pour son fils, pour son peuple et pour la postérité, qui l'appellera : *Jeanne-la-Folle*?

La voix continuait :

Et celui qui regardera
Dans la fontaine où je me mire,
Y verra le sourire,
Le bonheur y verra.

Puis elle se mit à parler à la branche de lys qu'elle avait placée sur le prie-Dieu au pied duquel elle était assise.

— Je te salue, mon doux ami, disait-elle ; tu voulais partir, me quitter pour toujours, mais je t'ai ramené ici... Pourquoi es-tu si triste, pourquoi penches-tu ta tête décolorée?... tu vois bien que je t'aime, et quand on est aimé on est heureux.

— O ma fille! ma fille! disait Isabelle avec déchirement; viens près de moi... Infortunée! elle ne m'entend pas...

— Infortunée, dis-tu, et tu l'as déshéritée du trône, et Philippe va la répudier, et peut-être l'enfermer dans un cloître.

— Que dis-tu, misérable! s'écria Isabelle, en se dressant sur son lit avec une force surnaturelle.

— Oui, Philippe va répudier ta fille, et pour épouser une esclave maure, afin que tu sois frappée parce què tu as frappé sans pitié.

— Cela ne peut pas être; sang du Christ, cela n'est pas.

— Tu lui as ôté le diadème qui la défendrait de cet affront.

— Maintenant c'est le ciel et l'honneur qui l'en défendront.

Ben-Zagal prit la lampe qui était au chevet du lit et la plaça avec la lettre que Philippe avait adressée à Oléma sous les yeux de la reine.

— Lis ce papier, dit-il.

La malheureuse reine lut les lignes qu'avait tracées le prince dans le délire de sa passion.

— Oh! ma famille est perdue! ma race est maudite! s'écria la reine de Castille en levant vers le ciel ses mains que la mort glaçait déjà.

Et pendant ce temps Jeanne murmurait encore :

— Pourquoi souffres-tu, beau prince, beau lys? Je te donne mes larmes pour te ranimer.

Elle mouillait ses doigts aux pleurs qui coulaient de ses yeux, et les approchait du calice de la fleur.

— Je te donne mes larmes, je voudrais te donner mon sang, je voudrais faire passer ma vie en toi; mais ne m'abandonne plus, ne m'exile plus loin de toi, car cela me fait trop souffrir.

— Infortunée! s'écria Isabelle.

— Eh bien! que veux-tu faire? lui demanda le Maure.

— O Ximenès! ô Torquemada! ô mes conseillers! ô mes pairs! où êtes-vous?

— Ils ne viendront pas; ils t'ont abandonnée; ils sont auprès de Ferdinand : est-ce qu'une reine mourante a encore des ministres?

Un cri de désespoir sortit du sein d'Isabelle.

— Dieu puissant, inspirez-moi! dit-elle, ô ma fille, mon enfant!

— Il est encore temps de la sauver, dit Ben-Zagal d'une voix puissante. Écris deux lignes sur ce parchemin, donne le trône à Jeanne, ton héritière légitime ; alors, reine d'Espagne, Philippe ne pourra la répudier. Elle montera sur le trône avec lui, elle sera fière, heureuse, sa raison renaîtra.

Isabelle pria quelques minutes avec une ferveur passionnée. La mort, qui était si près de la saisir, parut reculer un instant. Sa figure resplendit encore une fois de toute sa beauté, de tout ce rayonnement de charmes indicibles qu'une grande âme empreint sur les traits.

La vie chez tous les êtres se ranime un instant avant de s'éteindre pour toujours : ce dernier éclair de l'existence devait être plus brillant chez cette noble femme, chez cette puissante souveraine. Tant qu'un souffle l'animait, elle devait être héroïque et tendre, celle qui avait si bien su régner et aimer.

Avec une force d'esprit digne de ses plus beaux jours, elle traça un testament dans lequel elle léguait la souveraineté de toutes les Espagnes à Jeanne et à son époux. Elle tenait dans une de ses mains la lettre de Philippe, froissée par une sainte colère, et de l'autre elle tendit à Ben-Zagal l'acte qu'elle venait de signer.

— Porte cela à ton maître, dit-elle.

Il saisit le parchemin, l'éleva à la hauteur de son front par un geste de triomphe. Ses yeux flamboyans, ses narines gonflées, sa bouche entr'ouverte d'extase, tout sur son visage montrait une joie vengeresse.

Jeanne souriait et regardait toujours son lys chéri.

— Oh! tu as toujours ton doux parfum, disait-elle; ce parfum que le monde appelle l'amour, et que, moi, j'appelle la vie.

Isabelle tourna la tête vers elle en disant avec une tendresse ineffable :

— Pauvre enfant! tu conserveras ton époux.

Puis ramenant ses yeux sur le Maure, elle vit sa figure étinceler de triomphe. Elle frissonna.

Tout à coup une lueur rouge se répandit de la place voisine dans la chambre mortuaire et vint éclairer vivement cette scène.

C'était l'auto-da-fé qui se terminait; c'était le bûcher allumé par la main des prêtres, le bûcher dévorant juifs, chrétiens et maures qui flambait.

Toute la fureur de Ben-Zagal se ralluma à la vue de cette flamme où expiraient un grand nombre de ses frères. Il regarda Isabelle avec rage : cette reine conquérante et catholique lui apparut à travers le voile de sa haine.

— Oui, Jeanne conservera son époux, dit-il; mais ne crois pas pour cela mourir en paix.

Isabelle était retombée sur son lit, ses membres se glaçaient, sa poitrine remplie n'avait plus qu'un souffle haletant. Elle sentait la mort revenir à grands pas.

— Le règne de Philippe ne sera pas long, continua Ben-Zagal, enfonçant et retournant le poignard de la douleur dans son sein. Philippe ne saisira le pouvoir que pour se livrer à l'indolence, aux voluptés du palais. Et les Maures marchent sur la Castille.

— Tu mens, dit la reine d'une voix mourante.

— Les Maures sont dans la forêt d'Alcaron, à trente milles de Tolède, et ils seront bientôt dans ses murs.

Les yeux d'Isabelle s'ouvraient de terreur et se refermaient sous la main de la mort, sa poitrine exhalait de sourds gémissemens.

Jeanne, les coudes sur ses genoux et la tête à demi penchée dans ses mains, jouait avec ses cheveux et regardait ce tableau avec une insensibilité complète.

Ben-Zagal disait à Isabelle :

— Rouvre les yeux encore une fois, car le bûcher de l'inquisition, dernier rayon qui t'éclaire, te montre, à ton dernier moment, un Maure à tes côtés et ta fille folle. Regarde cette couronne tombée au pied de ton lit, regarde cet auto-da-fé derrière ta fenêtre, regarde ton trône renversé, ta mémoire maudite, c'est ta récompense! regarde cette pauvre insensée, c'est ta postérité!

— Pitié! pitié! mon Dieu, disait Isabelle dans de longs soupirs.

Ben-Zagal arrêta sur elle des yeux semblables à des globes de feu, qui dardaient tout sa haine africaine.

— Oh! pour tout le mal que tu nous a fait, tu méritais de mourir ainsi, de mourir des coups d'un Maure, non sous un poignard, c'eût été fait trop vite, mais sous son regard qui te dévorera jusqu'à ton dernier souffle.

— Grâce! dit-elle encore.

— Non, plus de grâce, plus d'avenir, plus de lendemain, plus une heure pour toi; tu portes la robe mortuaire et les cloches tintent pour ton agonie.

— Oh! dit-elle, voilà donc la fin du plus grand règne! Et chacun de ses accens était entrecoupé par des râles de mort. Le doute sur soi-même... la vue du sang qu'on a fait couler... L'histoire prête à vous frapper en ce monde... et peut-être la damnation dans l'autre.

Elle ouvrit encore son œil éteint, il rencontra celui du Maure. Elle poussa un lugubre gémissement. C'était son dernier soupir.

Ce dernier soupir d'une mère, qui avait sans doute une influence mystérieuse, en arrivant à l'oreille de Jeanne, l'éveilla subitement de sa démence. Ben-Zagal n'était plus là, la chambre était déserte, froide, sombre, silencieuse. Jeanne se leva du prie-Dieu, et s'approcha du lit de la reine. La lucidité d'esprit avait reparu sur son visage.

La malheureuse fille d'Isabelle s'inclina sur le lit, fondit en larmes, appela sa mère, la pressa dans ses bras, et, la trouvant glacée, sans souffle, sans regards, tomba évanouie au pied de la couche mortuaire.

XVIII.

Le 13 septembre de l'année 1504, la ville de Tolède était revêtue de deuil, depuis les flèches de ses anciens minarets, les coupoles de ses cathédrales modernes, jusqu'aux bases de ses immenses remparts de granit. Les cloches des églises entonnaient en chœur le chant des funérailles, et le convoi de la reine de Castille traversait lentement les rues, allant du palais à l'église primatiale, où le corps d'Isabelle devait être exposé quelque temps, avant sa translation à Grenade, dans la sépulture des rois. Le char funèbre élevait dans les airs son dais aux tentures noires, où resplendissaient, en argent et en pierreries, les insignes de la Mort triomphante; sous ses sombres pavois s'étendait le cercueil couronné. Les huit chevaux du char étaient entièrement cachés sous leurs longues robes noires; et le cercueil royal semblait, obéissant à une loi suprême, s'avancer de lui-même vers son dernier séjour.

Le roi Ferdinand, l'archiduc Philippe, les députés des états, la sainte Hermandad, les corps religieux de tous les ordres, suivaient à pied, la tête nue et inclinée; le peuple entier venait ensuite pleurant de véritables larmes sur sa reine bien-aimée. D'un côté du char était le cheval de bataille d'Isabelle, tout armé en guerre; de l'autre, l'armure de la reine chevalière, portée sur des coussins. Autour du cheval et de l'armure, des écuyers faisaient flotter des bannières, où l'écusson de Castille et des pays conquis étincelait sous des lauriers d'or. Jamais tant de pompe funèbre n'avait été déployée, jamais on n'avait mis tant de magnificence à ce second couronnement des rois qui les récompense de leur règne au lieu de le présager.

Le cercueil de la reine de Castille fut déposé dans une tombe ouverte devant le maître-autel; on plaça des deux côtés les armes et les drapeaux enlevés aux Maures, et au dessus d'eux tous l'étendard de Boabdil, dernier roi de Grenade. Vingt cariatides d'argent, portant des torches funèbres, jetaient dans la fosse cette vive lueur des funérailles qui précède la vie éternelle.

XIX.

Quelques jours furent à peine écoulés, qu'on célébra les fêtes du couronnement de Jeanne de Castille et de Philippe, archiduc d'Autriche. Un dernier testament, signé par la reine Isabelle, au moment même de sa mort, leur avait légué la royauté. Les états assemblés ratifièrent ces dispositions; Ferdinand sembla accepter sans peine la place secondaire qui lui était laissée, et tourner toute son ambition du côté du royaume de Naples. On s'étonnait que l'Espagne, au moment où la main puissante d'Isabelle lui était retirée, pût conserver une attitude aussi digne et trouver des jours aussi sereins. La vieille nation murmurait bien encore du despotisme arrogant des chevaliers du nord, compagnons et favoris du nouveau souverain. On avait entendu Philippe dire au comte d'Egmont et à quelques autres de ses jeunes Flamands : « Eh bien, nous » trouvons-nous mieux depuis que nous sommes rois? » Et les hidalgos s'indignaient de sentir, en effet, ces rois étrangers sur leurs têtes; mais leurs murmures se perdaient comme toutes les paroles de la vieillesse. Au milieu de cela, il circulait quelques bruits sinistres, on parlait d'une descente des Maures des Alpuxarras, d'une dernière révolte d'un peuple vaincu et presque oublié; cependant, ces soupçons paraissaient sans fondement, et n'allaient pas jusqu'à troubler la tranquillité des heureux, ni jusqu'à éveiller l'attention du pouvoir.

La royauté n'avait point soulagé Jeanne de Castille de ses habituelles souffrances, ou plutôt on ne savait si cette nouvelle destinée eût pu avoir une heureuse influence sur elle, car elle y avait à peine goûté, elle tenait cependant le serment qu'elle avait fait à Philippe : aucune parole de reproche ou de colère ne sortait plus de sa bouche, aucune de ses larmes n'osait couler devant lui. Du reste, elle vivait plus solitaire que jamais; enfermée dans le fond du palais, moins comme une jeune et nouvelle souveraine, que comme l'ombre d'une reine qui eût depuis long-temps quitté le trône et la vie.

Dans une après-midi où des nuages orageux pesaient sur la terre embrasée, Philippe accablé de chaleur sommeillait sur un lit de repos. Un officier envoyé de l'un des forts qui gardaient la ville du côté du midi se présenta au palais, et demanda à être introduit à l'instant même auprès du roi. Amené devant Philippe, il lui dit qu'on venait d'être informé d'une manière certaine de la présence d'une armée d'Arabes formée dans la Sierra par la réunion de plusieurs bandes, arrivant de différens côtés, et dont on ignorait le nombre; que cette armée paraissait avancer rapidement, et que le commandant de la citadelle méridionale la plus avancée demandait au roi d'envoyer de suite un renfort aux troupes de sa garnison et à celles des forts voisins.

Philippe répondit qu'il allait assembler son conseil, et qu'on déciderait quels étaient les points qu'on pouvait dégarnir sans danger pour augmenter la force des citadelles exposées.

— Mon maître ose espérer, reprit l'officier, que votre altesse fera droit à sa demande aujourd'hui même.

— Ce soir, répondit Philippe.

— Demain, dit le comte d'Egmont.

— Demain, mon prince, ajouta-t-il dès que l'estafette fut partie, demain il sera temps d'appeler ici les bonnets carrés et les affaires ennuyeuses... Ecoutez ce théorbe qui résonne depuis ce matin sur la plate-forme du Tage; il vous rappelle que c'est aujourd'hui la fête de la Poésie, et que vous avez promis de présider le banquet que nous offrons ce soir à ses enfans. Déjà les poètes castillans : Ausias, March, Pierre Vidal, Léon Stello, ont reçu de vous des couronnes, des couronnes posées sur la tête des vivans, sur la tombe des morts; venez donner ce soir le plus bel encouragement dû au génie, le sourire d'un grand prince.

— Pendant ce temps, d'Egmont, l'ennemi peut réellement être sur nos terres; les Arabes montent des chevaux qui sont fils du vent.

— Il ne viendront pas jusqu'au palais boire le vin de nos coupes.

— Non, mais ils peuvent nous appeler dans la plaine.

— Nous leur dirons d'attendre... C'était bon pour les vieux soldats de profession d'obéir au premier appel de la trompette; nous, nous devons commander même à l'ennemi, combattre quand il nous plaît, et vaincre à notre heure.

Philippe, assez peu persuadé du danger, et d'ailleurs souvent insouciant des choses les plus graves, comme tous ceux qui portent en eux le vague pressentiment d'une mort prématurée, se laissa entraîner vers la vaste galerie où l'appelaient déjà une douce musique, le parfum des fleurs et les vœux de ses joyeux compagnons de plaisirs.

Comme il s'y rendait, Jeanne se trouva sur son passage. Pour la première fois depuis long-temps, il remarqua la faiblesse de sa démarche, le dépérissement de ses traits; pour la première fois, il sentit le frisson d'un remords passer dans son sein....

Jeanne portait toujours, même dans son nouvel état de reine, son ample robe de laine noire; seulement, un diadème de perles très mince entourait ses longs cheveux. La triste simplicité de son vêtement contrastait mieux ce jour-là avec les habits de fête, resplendissans d'or et de pierreries, que portaient Philippe-le-Bel et ses courtisans. Non loin de cette galerie, déjà resplendissante de lumières, elle allait prendre une porte dérobée pour se rendre à l'église, où reposait le tombeau de sa mère. Cependant son front ne portait pas l'empreinte austère qui eût ressemblé à un reproche; elle leva sur Philippe un regard plein de douceur, de mansuétude et de tendresse ineffable; elle s'arrêta pour le suivre de l'œil aussi long-temps que possible, et continua son chemin à pas lents jusqu'à la litière, qui l'emmena à l'église primatiale. Sa suite l'attendit sous le péristyle, et elle entra seule dans le temple.

Elle médita long-temps devant la tombe royale; elle songea à la destinée de sa mère, si grande, si complète, rayonnante d'un éclat immortel; à la sienne, si misérable, si stérile pour l'Espagne, si douloureuse pour elle! Elle demanda à Dieu la raison de cette chute profonde.

L'église était sombre; deux frères franciscains, agenouillés dans le chœur près du sépulcre royal, lassés des longues oraisons que leurs lèvres murmuraient seules, étaient comme insensibles et pétrifiés parmi les statues de pierre. Jeanne crut entendre à la porte du chœur, où était une sentinelle comme le bruit d'un corps tombant sur le carreau; elle demeura immobile, retint son haleine. Les nombreux trophées, les faisceaux d'armes enlevées aux Maures, qui ombrageaient la tombe d'Isabelle, l'empêchaient d'apercevoir ce qui pourrait arriver par derrière; elle tenait depuis un instant ses regards sur ces monumens de victoire, tandis qu'une attention inquiète s'était éveillée en elle, lorsqu'elle crut voir au dessus des trophées d'armes la bannière du dernier roi maure, enlevée à Grenade, osciller et se mouvoir d'elle-même, comme si elle voulait se détacher du groupe.

En même temps, une figure orientale, basanée, ardente, aux yeux étincelans, parut vaguement au milieu des armures, des lauriers, des écharpes mauresques. On eût dit que cette figure rendait la vie aux choses consacrées qui l'entouraient; ces objets de guerre parurent reprendre de plus vives couleurs, tressaillir, scintiller, se soulever au vent; et au milieu de ces cuirasses, de ces cimeterres aux bleuâtres étincelles, de ces boucliers de peau de lion, de ces lances flamboyantes, de ces drapeaux ranimés, frémissans, Jeanne entendit passer, vibrer quelques mots arabes, dans lesquels elle reconnut celui de *vengeance*. Puis, la bannière de Boabdil se détacha entièrement du trophée, s'éloigna et disparut dans l'ombre du sanctuaire.

Alors Jeanne distingua clairement des paroles animées, des pas retentissans. L'idée de la réalité vint se mêler aux terreurs de la vision fantastique. Elle comprit vaguement le danger qui menaçait la ville; elle courut rejoindre sa suite et se fit reconduire au palais. Ces armes des Maures, ces paroles de guerre qui étaient venues retentir, l'avaient subitement ramenée aux souvenirs de son enfance; et comme alors c'était son père qu'elle voyait au front des armées, grand, habile, vaillant, suivi par des masses enthousiastes, comme c'était le nom de son père qu'elle entendait dans tous les cris de victoire, ce fut près de lui qu'elle courut, ce fut à lui qu'elle fit part de ce qu'elle venait de voir et de ce qui excitait ses terreurs.

XX.

Cependant au palais s'écoulaient paisiblement les heures destinées à la fête de la Poésie,

Dans une vaste enceinte, des panneaux de marbre blanc étaient couverts de guirlandes et de roses qui ondulaient régulièrement, portant à chacun de leurs festons un globe d'albâtre, d'où la lumière sortait blanche et vaporeuse ; ces mêmes guirlandes pendaient de la voûte, et toutes les parois étaient fleurs et lumières : il s'y détachait des lyres suspendues aux lambris ; une table de cent couverts était surchargée d'orfèvreries resplendissantes, dans lesquelles s'étalaient les produits les plus précieux des deux mondes.

Au fond de la salle, derrière la place qu'occupait Philippe, s'élevait un groupe de marbre de Paros admirablement sculpté. On y voyait une figure blanche, légère, divine, représentant la Poésie. Son regard tombait sur plusieurs autres figures placées à ses pieds : c'était les *passions*, qui, sous ce regard inspiré, avaient dépouillé leur enveloppe matérielle et montraient des âmes nues : l'amour, la haine, le fanatisme, le désir, la volupté, se peignaient, s'irradiaient, et laissaient voir les palpitations de leurs seins, leurs énergiques élans, leurs impétueuses folies : ce regard d'en haut éloignait tout voile et faisait surgir la nature. La poésie tenait d'une main une urne d'or d'où coulait un vin parfumé en jets de rubis, et de l'autre un bouquet de roses, dont la chaleur détachait les légères pétales, qui tombaient une à une sur la tête de Philippe.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un vieillard, vêtu de cuir, bardé de fer, les cheveux et la barbe hérissés, entra précipitamment. C'était don Cardenas, l'ami, le compagnon de guerre du vieux roi Ferdinand.

On venait de poser cette question :

« La poésie réside-t-elle dans l'objet qui semble en être paré, dans la femme, dans le ciel, dans le printemps, ou dans le poëte qui les regarde? »

La vue de ce personnage rébarbatif rompait si brusquement l'harmonie, et donnait un tel soubresaut à la pente des idées, qu'avec sa figure sombre et morose, il excita une surprise universelle et fut accueilli par un immense éclat de rire.

Comme un rayon de soleil en faisant étinceler les saillies d'un relief, rend les enfoncemens plus noirs, cette hilarité rembrunit davantage le visage de Cardenas, qui s'obscurcit de tristesse et se pourpra de colère.

— Prince, dit-il, avec force à Philippe-le-Bel, je viens ici de la part du roi Ferdinand, votre beau-père, vous annoncer que les Maures, descendus des Alpuxarras, sont aux portes de la ville de Tolède, et vous sommer, vous, roi de Castille, de venir la défendre.

Philippe était hors d'état de comprendre l'importance de ces paroles.

Le comte d'Egmont, à peu près dans le même état que son maître et monté au ton de l'impertinence par le rire qu'il vit sur les lèvres de son prince, répondit à l'importun vieillard :

— Va dire à ton maître que les guerres des Maures sont les joies de sa jeunesse, et que s'il croit les revoir aujourd'hui, c'est qu'il retombe en enfance.

Don Cardenas pâlit, porta la main sur son épée... mais détournant dédaigneusement la tête du jeune courtisan, il étendit sa main brune et ridée sur le front de Philippe et lui dit :

— Puisque vous aimez mieux être le roi d'un festin que celui d'un empire, que le malheur de ce jour retombe sur votre tête.

Et il sortit à pas précipités.

Ferdinand, à la réponse que lui rapporta don Cardenas, se sentit redevenu roi par le droit de son courage. Il s'arma de toute pièce, s'élança sur son cheval de bataille et se plaça au front d'une armée rassemblée en toute hâte par ses fidèles compagnons.

Il passa au galop de son cheval la revue des troupes. Il avait secoué de sa tête vingt froides années : ce n'était plus Ferdinand le *Pieux*, le *Sage*, le *Politique*, comme on l'avait surnommé tour à tour; c'était le grand capitaine, le conquérant des Espagnes. On revoyait encore ses yeux pleins de feu, son teint brun et chaud, son port martial, ce fluide guerrier qui se répandait autour de lui, et enlevait les âmes à l'ardeur du combat; sa voix avait repris toute sa force juvénile en faisant retentir les mots du commandement. Les vieux soldats le reconnaissaient; les jeunes le voyaient à travers la tradition qui en avait fait un héros; tous le saluaient de leurs vivats; l'enthousiasme de l'armée annonçait encore un des jours de triomphe d'autrefois.

L'armée vint se ranger sur ces formidables remparts de la ville impériale, bâtis par les Goths, fortifiés par tous les siècles, et qui portent sur leur immense muraille une couronne de cent cinquante tours crénelées.

Un instant après, l'horizon de Tolède présentait un spectacle majestueux et terrible.

La plaine était couverte de troupes arabes

Les trompettes, les anafins, frappaient l'air de leurs éclats sonores, les tambours battaient au champ, et, à tous ces bruits enivrans, on voyait frémir d'ardeur les guerriers, bondir les chevaux hennissans.

En même temps, sur les remparts, paraissait l'armée espagnole, séparée seulement des troupes ennemies par les murailles blanches des glacis. Ses rangs étaient calmes, graves, forts de leur courage, de leur tactique, de leur formidable artillerie. Des prêtres mêlés aux soldats disaient des prières et bénissaient les armes.

Tout annonçait une action terrible et décisive, et Ferdinand allait commander la charge, lorsqu'un fait d'une audace inouie vint étonner les deux armées.

Au milieu même des corps espagnols, un groupe de chefs arabes dont les turbans verts attestent le haut rang, et qui se sont introduits en secret dans la ville, s'avancent jusque sur le bord du rempart, avant que les Espagnols surpris songent à les arrêter. Seuls au milieu des ennemis, ils montrent un front d'airain. Ben-Zagal est à leur tête, il tient en main le drapeau musulman enlevé à Grenade, et qu'il était allé ravir au tombeau d'Isabelle. Ses traits resplendissent d'un courage surnaturel. Il jette le cri de guerre *allah!* se penche sur le bastion, lance l'étendard dans les rangs de ses frères en s'écriant :

— Enfans de Mahomet, voici votre drapeau, reprenez votre empire!

L'étendard est reçu par mille bras, et le cri de guerre répond de toute l'étendue de la plaine. Puis les chefs arabes, le cimeterre et le pistolet au poing, le poignard entre les dents, s'enfoncent au sein de la ville espagnole.

Ferdinand lui-même va se jeter sur leurs traces. Mais au moment même, les Maures, possesseurs de la bannière sacrée, montent à l'assaut du rempart. Le général ne peut pas détourner son attention de ce point important, il voit encore passer les turbans verts le long des murailles du palais; mais il laisse cette poignée d'hommes aventureux à la mort qu'ils vont chercher. Il commande la charge, une bataille formidable s'engage, l'air s'obscurcit de la fumée de la poudre, le rempart est en feu.

XXI.

Cependant nul bruit du dehors ne parvenait dans la salle du festin que présidaient l'insouciance, les pensées légères, l'amour et le plaisir sous les traits de Philippe. Il était le plus beau, le plus séduisant, le plus voluptueux des chevaliers de sa nation, et tous cherchaient à approcher de leur maître. Ces jeunes hommes étaient venus avec un esprit poétique, une intelligence vivement épanouie, un goût délicat pour les jouissances les plus exquises des sens, habiter un pays encore tout guerrier, superstitieux et barbare; ils ne devaient y faire qu'un rapide passage. Nul bruit du tumulte sanglant, nul éclat des armes en fureur ne pénétrait dans cette enceinte : ou, s'il y arrivait quelque détonation de l'artillerie ardente, l'ivresse l'interprétait par le bruit de l'orage qui éclatait sans doute à l'horizon.

Tout à coup la porte est enfoncée avec un bruit épouvantable ; des ennemis, des Maures armés, cuirassés de fer, brandissant le fer, se jettent dans la salle. Ce sont les chefs arabes qui, sur les pas de Ben-Zagal, ont passé comme l'éclair à travers la ville espagnole, et viennent fondre au palais. L'orgueil d'un succès inoui fait étinceler leur face cuivrée; la colère de voir le luxe et les voluptés de ceux qui les ont chassés, dépouillés, exalte leur férocité.

Ils s'écrient en maîtres terribles :

— Espagnols! vous buvez le sang de nos frères, il faut le dégorger.

Les femmes, les poètes, les jeunes hommes désarmés s'enfuient en jetant des cris déchirans; les chevaliers tirent leurs épées, saisissent les couteaux de la table; mais les Maures les leur ont bientôt arrachés.... L'ivresse est dissipée; l'horreur de ce moment apparaît toute entière! Les lustres de la salle sapée, dévastée de toutes parts, se sont éteints : quelques rares flambeaux éclairent seuls l'enceinte, et chacun des seigneurs se trouve renversé et gisant sous un soldat maure qui lui tient le genou sur la poitrine et le poignard sur la gorge.

Ben-Zagal est debout en face de Philippe; d'une main il étreint la main dont le prince a tiré son épée, de l'autre il tient le poignard levé sur sa poitrine. La figure de l'Africain, sillonnée d'éclairs de rage, barrée de noirs sourcils, armée d'un regard meurtrier, éclatante d'un rire féroce, frappe sur la figure pâle et belle de Philippe, qui se détourne en vain.

— Enfin nous sommes arrivés au but, dit le Maure en dilatant sa large poitrine, en respirant du souffle des vainqueurs. Philippe, crois-tu donc que je t'aurais laissé vivre, que je t'aurais ramené moi-même sur mon cheval à Tolède, si ce n'eût été pour te voir monter à ce trône que ta lâcheté devait nous livrer?

Ses mains de fer ne laissaient la liberté d'aucun mouvement à son captif, et le souffle seul du lion semblait devoir suffire pour renverser sa proie.

— Usurpateur de cette terre sacrée! dit-il encore, amant d'Oléma! je voudrais pouvoir te tuer deux fois.

Et il plongeait son poignard dans le sein de Philippe, le retirait, le plongeait encore, tournait la lame dans ses chairs et fouillait jusqu'au cœur.

— Oh! s'écria-t-il, tandis que le sang coulait à flots, on dit que ta beauté est celle d'un immortel, reviens! reviens donc, pour que je puisse te tuer encore!

Philippe tomba; sa tête alla porter sur le corps du comte d'Egmont, qui venait d'être assassiné près de lui; le sein de son ami le reçut encore une fois, et empêcha son beau front de se briser sur la pierre. Philippe-le-Bel expira, portant encore dans ses cheveux les feuilles de rose que la Poésie y avait fait tomber; il exhala pour la dernière fois ce souffle pur, suave, qui n'avait jamais porté un sentiment vil, une passion cruelle, et qui alla rejoindre l'ether des régions étoilées.

Tous les chrétiens étaient immolés; les Maures se regardèrent avec bonheur en laissant dégoutter le sang de leurs poignards. . Au moment même, un soldat arabe, couvert de poussière, les vêtemens déchirés et sanglans se jette au milieu d'eux.

— Fuyez! fuyez? s'écrie-t-il..... la fuite ou la mort... L'Espagnol est vainqueur, notre armée n'est plus... plus rien qu'un monceau de morts... Ferdinand ramène ses troupes... mais les portes de l'ouest sont encore ouvertes... Fuyez! Fuyez!...

Les chefs arabes frémissent, leurs dents grincent, ils restent immobiles et glacés; un si grand revers a enfin pétrifié leur courage... Ben-Zagal lève au ciel un regard de reproche, en s'écriant :

— O terre d'Espagne! ô mon pays adoré! il n'y a donc plus de délivrance pour toi!... plus... plus jamais!...

Mais il regarde le corps de Philippe, et il sourit encore.

En même temps, une femme pâle, échevelée, demi-nue, s'avance sur le seuil. Oléma, du fond de sa retraite, a entendu le tumulte du palais, et pense que le moment solennel est venu.

— Oléma, s'écrie Ben-Zagal, tout est perdu; tout, tes larmes, tes prières et mon courage. Les Espagnols sont vainqueurs ; ils ont renversé notre armée, cette armée faite des derniers débris d'un peuple détruit. Et maintenant, il n'y aura plus que des rangs de cadavres pour arrêter leurs pas! plus que des âmes errantes pour les maudire!... Mais du moins nous pouvons fuir ensemble.

Il tire de son doliman le parchemin signé de Jeanne qui le rend libre en tout lieu et en tout temps.

— Nous pouvons fuir ensemble, viens que je t'emporte dans mes bras. Il nous reste la liberté et le désert.

— L'armée dispersée! vaincue! répéta Oléma, après un moment de terrible silence, l'espoir anéanti! la patrie perdue! perdue encore une fois!... Dieu puissant! dit-elle en jetant sa tête en arrière, par un mouvement de désespoir, et en pressant son front de ses mains, Dieu puissant! tu sais pourtant ce que je sacrifiais pour elle!...

Ce cri est si profond, ce désespoir est si solennel, cette femme, cette jeune fille représente si bien le génie de la nation vaincu et désolé, que les musulmans devant tant de douleur oublient un moment leur danger, et suspendent leur fuite pour la contempler.

Mais du moins nous ne partirons pas sans vengeance, reprend Ben-Zagal, en arrêtant sur Oléma un farouche regard.

Elle frissonne ; elle jette les yeux autour d'elle d'un air hagard; ses lèvres pâles laissent échapper ce mot :

— Philippe?

Ben-Zagal lui montre un cadavre.

Elle le regarde ; ses bras tombent, sa tête se penche sur sa poitrine, elle s'approche de ce corps à pas lents, s'agenouille devant lui, prend l'épée nue que le prince a laissé tomber, et s'appuie sur la lame qui entre jusqu'à son cœur.

Un cri où la surprise, l'épouvante, le désespoir rugissent à la fois, sort de la poitrine de Ben-Zagal.

Oléma se soulève encore à demi, regarde Ben-Zagal, pose une main sur le sein de Philippe, et dit en expirant :

— Je l'aimais!

XXII.

La mort de Philippe-le-Bel amena en Espagne le spectacle le plus étrange : on vit la folle couronnée, qui régnait seule en ce moment, ordonner pour cette circonstance une cérémonie digne de l'égarement de son esprit, où se mêlaient encore les croyances de son enfance pieuse, et les hauts pouvoirs de l'état se plier à sa volonté, adopter en quelque sorte sa démence en lui obéissant. On ne peut comprendre leur condescendance à cet acte insensé qu'en songeant qu'ils cédaient à l'ascendant irrésistible de l'amour et du malheur.

— Philippe est mort, dit Jeanne en se penchant sur le corps glacé de son époux... Oui, mort pour un temps ; mais il va bientôt ressusciter.

Et en disant cela, sa figure était sereine et presque souriante.

— Vous savez bien que sa beauté le rend immortel; vous savez bien que l'ange de la naissance a dit à sa mère que le ciel n'avait pas créé un être si parfait pour une seule vie... Il est des saints qui ont le pouvoir de chasser les ombres de la mort. Nous allons transporter le prince dans toutes les églises du royaume, et il dira lui-même quel est le bienheureux qui doit lui rendre l'existence.

La reine appela auprès d'elle tous les ordres religieux de la Castille pour qu'ils fissent partie du long pélerinage qu'elle entreprenait.

Ces religieux s'assemblèrent autour du corps de Philippe dans l'enceinte même où avait régné la fête mémorable. Le cortége sortit à pied des portes de Tolède et se répandit dans la campagne.

Philippe, roi après la mort, revêtu de ses habits de souverain et la couronne sur le front, était étendu sur un tapis de velours cramoisi, dans un cercueil découvert, et porté sur une litière enrichie des plus splendides ornemens, sans aucun des attributs de la mort, dont on ne voulait pas reconnaître la puissance. Une fin rapide et sans souffrance lui avait laissé toute sa beauté. Le respect de ses sujets lui laissait toute sa grandeur; la mort n'était présente que dans cette pose horizontale qu'elle fait prendre à tous pour le sommeil éternel.

Des pages portaient l'armure du prince, des écuyers conduisaient son cheval, des mules aux sonnettes d'or étaient chargées de sa tente et de ses bagages de route. C'était l'appareil nouveau d'un convoi mortuaire où l'on attend le retour de la vie.

La reine Jeanne marchait à la tête du cercueil; ses vêtemens, loin d'avoir pris l'apparence du deuil, étaient devenus moins austères; elle avait une robe blanche, un diadème de brillans retenait ses cheveux : mais la reine pélerine devait marcher sans chaussure, et ses pieds blancs, légers, s'entremêlaient aux bruyères roses du chemin. La complète aliénation de son esprit avait fait cesser les troubles cruels, les continuelles souffrances de ses derniers instans de raison ; et, dans son funeste repos, son visage s'était revêtu d'une nouvelle teinte de vie et de quelque éclat qui approchait de la beauté.

A la suite de la reine venaient les députés des états, les membres de la Sainte-Hermandad et une longue colonne de moines de différens ordres, apportant avec eux ce qu'il y avait de plus précieuses reliques dans les trésors religieux de leurs monastères. Les franciscains portaient des vases de cristal contenant les cendres des martyrs, les bernardins un rameau d'olivier de la montagne sainte, les cordeliers un christ miraculeux dont on sentait battre le cœur, les augustins une rose qui était tombée de la couronne de Marie, et qui, après des siècles, conservait encore son parfum. En tête de la file, on distinguait les chartreux de Saragosse, qui avaient, comme les rois, le privilége de sauver les condamnés à mort qui se trouvaient sur leur passage. Puis arrivait le haut clergé de Tolède, avec les croix d'or, les chapes, les bannières de brocard, les chasubles couvertes de pierreries, tous ces ornemens magnifiques et radieux qui, loin de la tristesse d'une pompe ténèbre, donnaient à ce convoi l'aspect de ces resplendissantes fêtes de Pâques où tout renaît, la nature et Dieu.

La procession avançait à pas lents. Elle devait aller ainsi de ville en ville, de couvent en couvent, implorer la puissance des saints qui les habitaient. Mais Jeanne, dans sa folle jalousie, défendit expressément qu'on entrât dans les monastères de religieuses, ne voulant pas qu'aucune femme approchât de son beau Philippe.

La procession avançait lentement, les pas assoupis sur un épais tapis de gazon; tous ces hommes marchaient la tête baissée, tristes comme la pensée qui les réunissait, comme cette espérance de ressusciter un mort, conçue dans la folie. Dans la nuit naissante, les bandes de moines ne formaient plus que de longues files d'ombres. Le plain-chant dont ils entouraient le cercueil, affaibli graduellement avec la clarté du jour, n'avait plus que des demi-sons, lents et mélancoliques, qui semblait aussi l'ombre d'un chant. Jeanne, qui marchait à la tête de cette foule religieuse, se détachait seule dans la nuit par la blancheur de ses vêtemens : on eût dit une de ces créatures du ciel, moitié femme, moitié vapeur, qui conduisent les fantômes dans les plaines de l'autre monde.

La procession s'arrêta devant la porte de l'église champêtre. En même temps un cavalier qui suivait le sommet de la colline s'arrêta pour contempler ce funèbre tableau. Sur le fond du ciel lumineux qui régnait derrière lui, il n'offrait qu'une silhouette noire, dont le trait nettement accusé dessinait un turban orné d'une aigrette, une taille majestueuse, des armes à la ceinture, et la forme d'un cheval sans selle, le pied léger, le cou élargi d'une épaisse crinière. Cette figure découpée par un filet de vive lumière, avait un aspect imposant et magique.

— La reine s'agenouilla devant le corps de son époux.

— Est-ce ici que tu dois revivre, Philippe? Est-ce l'heureuse vierge de cette chapelle qui doit opérer ce miracle? Parle-moi, je t'entendrai sans qu'un son s'exhale de ta poitrine et sans que tes lèvres s'entrouvent; l'amour m'a donné un sens intime et mystérieux que les autres n'ont pas. Je t'ai tant aimé! hélas, mon corps est resté chétif et misérable, mais mon âme a grandi dans cette constante adoration, elle est devenue une fille du ciel, une sainte d'amour, rayonnante aux yeux de Dieu... Reviens ! reviens! tu étais plein de grâce, de miséricorde et de grandeur, ta beauté était surhumaine, tu avais tout d'un dieu; et le Christ a montré qu'un dieu ne meurt que pour trois jours... Si tu ne trouves pas cette campagne assez belle, cet air assez pur, cette terre assez sainte, je te conduirai par toutes les contrées les plus charmantes, par tous les jardins embaumés de l'Espagne ; je te ferai ouvrir tous les temples; je te déposerai au pied des autels dont la protection n'a jamais été implorée en vain. J'y serai près de toi avec cet amour ardent qui a toujours embrasé mon sein; et, si tous les pouvoirs du ciel sont insuffisans pour te rendre la vie, il sortira bien de ce cœur, rempli de tant de feux une étincelle qui viendra te ranimer.

Puis Jeanne se pencha long-temps, appuyant sa tête brûlante sur la poitrine froide de Philippe ; elle continua à lui parler à voix basse, s'arrêtant quelquefois comme pour écouter ses réponses; après ce mystérieux dialogue avec la mort, elle dit que ce n'était point en ce lieu que le prince voulait renaître, qu'il fallait incessamment repartir. Et tous les assistans agenouillés autour du cercueil se relevèrent.

Le cavalier reprit sa course sur le sommet du coteau. C'était Ben-Zagal qui retournait au désert.

La procession continua son pélerinage, traversa ainsi une partie des Espagnes, parcourut les plus beaux sites, s'arrêta aux cathédrales les plus célèbres, frappant à toutes les portes de la nature et de la religion. Enfin Jeanne, fatiguée de ses efforts insensés, revint s'enfermer dans son palais de Tordésillas, loin du mouvement des affaires et du tumulte des partis qui s'agitaient alors dans le royaume. Ne conservant de reine que le nom, elle vécut enfermée dans la plus austère solitude avec le corps embaumé de son époux, qui resta toujours le visage découvert pour recevoir le culte idolâtre de la pauvre insensée.

Il était dans la destinée de Jeanne de Catille de demeurer toujours seule, languissante et cloîtrée au milieu des cours. Ses dernières années dans le château de Tordésillas furent semblables à celles de sa jeunesse sombre, rêveuse et passionnée, alors que faible enfant elle portait dans son sein le pressentiment de cet amour qui avait été toute sa vie et dont elle mourait maintenant.

Clémence Robert.

UN CAPRICE DE PRINCE.

On était à l'automne de 1785. M. le comte d'Artois, cet intrépide chasseur qu'on a surnommé depuis le Nemrod de la restauration, avait, à cette époque, choisi pour théâtre de ses habituels exploits cette longue étendue de royales forêts qui dominent les hauteurs de la rive gauche de la Seine, et balancent leurs cimes verdoyantes sur les sinuosités du fleuve.

Le matin du jour dont nous voulons parler, le comte d'Artois avait quitté Versailles de très bonne heure. La journée s'annonçait bien ; le soleil s'était levé un peu pâle derrière un léger voile de vapeurs bleuâtres; l'air était frais; le terrain, solide sans sécheresse, avait cette couleur dorée qui s'étend sur les chemins aux premiers jours d'automne. Jamais le temps ne s'était montré plus propice : aussi le bruit d'une chasse à courre, répandu depuis la veille, avait-il jalonné la route que le prince devait suivre, d'une haie de curieux, qui, hommes et femmes, piétons et cavaliers, se joignaient gaîment, de distance en distance, aux équipages de chasse. Les uns marchaient par groupes, d'autres s'éparpillaient dans la campagne, gagnant au plus court, à travers champs, pour reparaître un peu plus loin sur le passage du comte d'Artois.

Le rendez-vous avait été donné pour neuf heures à je ne sais plus quel carrefour de la forêt. A neuf heures précises, le comte était arrivé dans sa voiture, précédé d'un piqueur à sa livrée.

Il y avait foule autour de lui. Après avoir salué avec une grâce parfaite les personnes invitées à partager avec lui les plaisirs de cette journée, il avait écouté la rapport de M. le capitaine des chasses, remplissant les fonctions de grand veneur; et, des ordres ayant été donnés en conséquence, on s'arrêta à un cerf dix cors détourné depuis le matin dans les bois de Ville-d'Avray.

Le prince monte une belle jument anglaise qu'il a ramenée lui-même de Londres, et qui a déjà gagné le prix dans la plaine des Sablons. A ses côtés se presse toute la jeunesse brillante de l'époque, tous ces noms devenus historiques : Lauzun, Polignac, Ségur, Vaudreuil, Fronsac, Cossé, et, au milieu de tous, le plus fou, le plus écervelé, le plus jeune d'esprit, sinon de corps, se distingue le baron de Bezenval, sorte de Céladon en cheveux gris que les dames d'honneur de Marie-Antoinette avaient surnommé l'amoureux de la reine, mais dont les ridicules prétentions se cachaient alors sous les apparences du plus entier dévoûment. C'est le chasseur le plus enragé et le meilleur tireur de son temps, et, à ce titre plus qu'à tout autre, le compagnon assidu du comte d'Artois.

Tout à coup les trompes font entendre leurs bruyantes fanfares, les taïauts des piqueurs se mêlent aux aboiemens des chiens, l'attaque vient de commencer avec vigueur. La chasse s'émeut alors, et les groupes compactes tout à l'heure s'éclaircissent peu à peu.

Les chasseurs se sont rapidement dispersés, et deux personnages, montés sur deux magnifiques chevaux pur sang, se trouvent bientôt dans l'un des plus étroits sentiers de la forêt.

L'un d'eux, le plus jeune, porte un frac vert qui dessine admirablement sa taille svelte et dégagée ; un petit chapeau galonné d'or à trois pointes, légèrement incliné sur l'oreille, rehausse encore sa bonne mine; et il y a dans son maintien je ne sais quoi de noble et de gracieux qui plaît tout d'abord.

L'autre, également vêtu avec la dernière élégance, accuse, par son air satisfait et vainqueur, certaines prétentions conquérantes que ne justifient guère ses jambes minces, ses joues ridées et ses cheveux grisonnans; mais une singulière expression de ruse et de malice, jointe à l'extrême vivacité de ses yeux, donne parfois à sa physionomie quelque chose de piquant et d'original.

Tous deux sont en costume de chasse, et cheminent silencieusement côte à côte au petit trot de leurs montures.

— Il faut avouer, baron, dit le plus jeune des cavaliers, en adressant à son compagnon un gracieux sourire, que vous avez eu là une heureuse idée; jamais chasse ne s'annonça mieux que celle-ci, et c'est un plaisir dont je vous remercie.

— Votre altesse me flatte, car je ne puis croire que ce soit à moi seul que vous soyez redevable des plaisirs de cette journée; franchement, n'y aurait-il pas parmi ces belles dames qui nous honorent de leur présence quelque Diane chasseresse dont vous seriez l'Endymion?

Celui à qui ces paroles étaient adressées cacha son dépit sous un sourire un peu forcé; mais il se remit promptement, et répondit avec une parfaite bonne foi.

— Eh bien, je vous l'avouerai, c'est vrai, je suis amoureux!

— A la bonne heure, je vous reconnais là, monseigneur. Et comment nommez-vous cette nouvelle beauté? Et le baron passa en revue les plus jolies femmes de sa connaissance, jetant à chaque nom qu'il prononçait un regard narquois sur le prince.

Nous avons Mlle de Maillé, ce n'est pas cela ; Mlle de Chavannes, la jolie Mlle de Blacas, Mme de Champigny, peut-être ? non elle est trop maigre ; Mlle de Miremont, elle est trop grasse; Mlle... elle a le pied trop grand. Ah! ma foi, je m'y perds. Si vous ne venez à mon secours, Monseigneur, je ne trouverai jamais.

— Vous ferez bien d'y renoncer, répondit le prince, car vous ne connaissez certainement pas Charlotte.

A ce nom jeté négligemment du bout des lèvres, M. de Bezenval laissa échapper un vif mouvement de joie qu'il réprima aussitôt, ou, pour mieux dire, qu'il commenta rapidement en faisant pleuvoir sur les oreilles de sa bonne jument anglaise une grêle de coups intempestifs destinés à tromper la clairvoyance du comte d'Artois; puis, quand l'ardeur factice du cheval et la feinte colère du cavalier furent calmées, le baron s'écria en riant :

— Charlotte, ah! c'est délicieux ; il y a dans ce nom-là je ne sais quoi de pastoral et de champêtre, un parfum d'innocence et de foin nouveau qui fait plaisir : c'est au moins une rosière que votre Charlotte?

— Il ne faut pas médire des rosières, mon cher baron, chaque chose a son prix.

— Vous voulez dire chaque rose... observa celui-ci avec un malin sourire, mais contez-moi donc cette aventure, elle m'intéresse au dernier point.

— Oh! mon Dieu! rien n'est plus simple, il n'y a pas la plus petite aventure dans tout cela, répondit le prince; et il se mit à raconter gaîment comment il avait, dans l'une des dernières chasses, aperçu, en passant par hasard devant la grille d'un parc, une jeune fille dont il était tombé amoureux fou en la voyant.

— Est-ce tout? dit le baron qui avait écouté ce récit avec une attention religieuse et un intérêt croissant.

— C'est tout, dit le comte d'Artois.

— Vous ne lui avez pas parlé depuis?

— Impossible, c'est une forteresse que cette enfant.

— Mais vous aime-t-elle?

— Je l'ignore, quoiqu'à dire vrai j'aie tout lieu de supposer que je ne lui suis pas entièrement indifférent. En prononçant ces derniers mots le comte, voulant terminer une conversation qui semblait lui déplaire, mit brusquement son cheval au galop.

Au moment où le prince débouchait du chemin creux dans lequel il s'était en quelque sorte enseveli, avec son compagnon, sous l'épaisseur du feuillage, il vit sortir du taillis un cavalier bien monté, qui, passant rapidement devant lui, le regarda fixement. Déjà le comte d'Artois, fidèle à ses habitudes d'exquise politesse, portait la main à son chapeau pour saluer ce personnage inconnu, lorsque celui-ci, se penchant sur le cou nerveux de son cheval, piqua des deux, et disparut dans la direction de Verrières.

— Voilà, pardieu, un drôle bien mal appris! dit alors M. de Bezenval qui arrivait à toutes brides.

— Le connaissez-vous? demanda le prince.

— Si j'en crois mes souvenirs, son visage ne m'est pas tout à fait inconnu.

— Sans doute quelque gentillâtre des environs?

— Ou quelque pauvre hobereau de province qui prend l'insolence pour de la fierté, et qui croirait déroger en saluant plus petit que soi. En tout cas, je regrette fort de n'avoir pu arriver assez à temps pour que ma cravache fît connaissance avec ses épaules.

— Tout beau, monsieur le baron, objecta le prince, votre susceptibilité va trop loin. Un salut du comte d'Artois ne mérite pas une correction si farouche.

Mais déjà les deux cavaliers avaient rejoint la chasse, et la conversation s'arrêta là.

Après s'être fait battre une heure durant dans l'enceinte, le cerf prit courageusement son parti. Harcelé par les limiers, traqué de tous côtés, il se montre un instant sur la lisière du bois, et débuche en plaine.

Les chevaux, emportés par l'ardeur de la course, luttent entre eux de vigueur et de légèreté; les uns tiennent encore à la ligne, les autres sont distancés. Déjà le comte d'Artois, qui, depuis un instant, contient de la voix et du geste la fougue de sa bonne jument anglaise, lâche tout à coup la bride à l'élégante *Miss*. Libre du frein, elle s'élance; les deux jambes de ses jarrets d'acier se rapprochent et se distendent avec l'élasticité de l'arc; en quelques secondes elle a rejoint la chasse. Un fossé se présente, elle le franchit, et déjà la voilà loin, bien loin dans la plaine. Allons, *Miss*, faites votre devoir. Dévore l'espace, mon noble coureur ; allonge ta tête effilée, penche ton cou nerveux sur tes jambes sèches et grêles, franchis et buissons et barrières; courage, en avant!

Les arbres, les vallons, les hautes futaies, les prés verts accourent au devant de toi, et s'enfuient après t'avoir vue.

En avant! en avant! voici l'aiguille du clocher de Verrières qui se montre là-bas noyée dans la vapeur, derrière les hautes tailles que le soleil dore.

Fais voler les cailloux broyés sous tes durs sabots, ma belle *Miss* à l'œil de feu. Voici l'église, maintenant, une humble église sans dais de pourpre et sans riches peintures. Un rideau de clématites et de chèvrefeuilles jette, au printemps, sous son porche à demi ruiné, ombrage et parfum.

L'église est déjà loin; voici le village, et puis le parc et puis l'étang, et le château qui domine à la fois l'étang, le parc et le village.

Aussi bien, comme ce château doit jouer un rôle important dans la suite de ce récit, il convient que nous nous y arrêtions un instant, tandis que la chasse s'enfonce dans les bois et dans les terres, et que la trompe des piqueurs réveille au loin tous les échos endormis.

Jeté comme un îlot conquis par la bourgeoisie au milieu des forêts royales de Meudon, le château de Verrières se voyait encore il y a quelques années, et formait un contraste frappant avec cette nature âpre et verdissante qui semble rajeunir à mesure qu'elle vieillit.

Construit par un des principaux chefs de la ligue du bien public, ce vieux manoir, destiné d'abord à un tout belliqueux usage, avait été affecté, sous Louis XV, à de pacifiques délassemens, et, passant de mains en mains, était devenu, en 1781, la propriété d'un gentilhomme languedocien nommé de Forges qui l'habitait avec sa fille.

Cette habitation, isolée au milieu des bois, devait être, à en juger par l'apparence, un séjour assez triste et passablement ennuyeux, surtout pour une jeune et jolie enfant comme Charlotte; plus d'une fois on avait dû se demander, en voyant ce frais visage collé à la grille d'un parc, ces grands yeux pétillans et animés, cette bouche souriante qui semblait appeler le plaisir, quel était le nom de cette jeune fille et pour quelle raison elle restait ainsi confinée loin du monde, où sa place était marquée entre les plus belles. Quant à son père, on l'apercevait rarement; il ne partageait pas probablement l'enthousiasme de sa fille pour les plaisirs tumultueux et bruyans.

Charlotte, élevée silencieusement auprès de son père déjà vieux, n'avait eu jusqu'alors aucune des distractions de son âge, et, dans sa vie, sans doute bien monotone, une chasse, une chasse royale était un événement. Aussi, chaque fois que le cor retentissait dans les bois, Charlotte courait à l'un de ses postes d'observation avec un empressement tout féminin et une curiosité de nonne cloîtrée.

Mais revenons à nos chasseurs. La forêt retentissait d'éclatantes fanfares: de toutes les extrémités du bois, de tous les carrefours se précipitaient à la fois chiens, piqueurs et cavaliers. Devant eux, svelte, élancé, découpé en noir sur l'azur du ciel, comme une silhouette, fuyait, en longeant la lisière du bois, un pauvre cerf harcelé par la meute aux abois retentissans.

Le courageux animal file comme avec des ailes; il va la tête penchée; il ne court pas, il vole. Mais ses derniers efforts ont épuisé ses forces: chacun de ses élans le rapproche de la mort. Les limiers le poursuivent à outrance, ils s'acharnent après lui, ils l'enveloppent, ils le tiennent. Non! le cerf a fait une feinte, et, d'un seul bond, il les a dépassés tous; il a quitté la lisière du taillis, il se dirige vers l'étang; un bond encore, et il est sauvé.

Penchée sur l'appui d'une fenêtre qui domine tout le paysage, Charlotte suit avec une horrible anxiété tous les détails de cette fête sanglante. Elle s'intéresse au sort du malheureux cerf, son cœur bat avec violence; elle ne voit dans toute cette chasse si animée que le cerf aux abois. Ni les riches voitures, ni les cavaliers aux galans costumes, ni les chevaux à l'œil de feu ne peuvent la distraire.

Bientôt l'hallali devient plus répété, plus sonore; le cerf est perdu, il touche la berge de l'étang; les chiens haletans s'attachent à lui; il se jette à l'eau, les chiens le suivent; il a de l'eau jusqu'au poitrail, les chiens l'ont saisi à la gorge.

Tout à coup un petit cri de femme, aigu et strident, un véritable cri de détresse part de l'une des fenêtres du château. A ce cri, plusieurs cavaliers qui attendaient l'issue de la lutte sur le bord de l'étang, se retournent; et jugez de leur admiration et de leur étonnement! A cette fenêtre, dans un cadre ogive festonné de pampres que le soleil dore, rayonne, la rougeur au front, la plus charmante tête d'enfant qui se puisse voir. Cette enfant, c'est Charlotte.

Mais déjà l'un des chasseurs, celui de tous dont le costume est le plus brillant, le cheval le plus indompté, la mine la plus fière, le comte d'Artois, en un mot, s'est détaché du groupe qui l'entoure; il salue gracieusement du geste la jeune fille toute confuse, puis il fait un signe; les valets de limiers se jettent à l'eau, armés de leurs fouets noueux, et rompent la meute à grands coups. Les chiens ont lâché prise, un seul résiste encore; le comte, impatient, s'empare du fusil que lui présente M. de Bezenval; il ajuste; le coup part, et le molosse, frappé à la tête, tombe mort dans l'eau qu'il rougit de son sang.

Le cerf, dégagé par ce coup inespéré, se traîna jusqu'à l'autre rive, et se perdit bientôt au milieu des bois.

Après cette prouesse pleine de galanterie, le comte d'Artois reporta ses regards sur la petite fenêtre qui lui avait offert un si riant tableau. Il salua de nouveau, et Charlotte, encore tout émue d'effroi et de plaisir, ne crut pouvoir se dispenser cette fois d'agiter gracieusement son mouchoir pour remercier le brillant cavalier d'un dévoûment à la fois si chevaleresque et si désintéressé.

II.

Ancien officier de la maison du roi Louis XV, M. de Forges était entré jeune encore au service de Sa Majesté; il avait fait ses premières armes sous le maréchal de Noailles. Après avoir conquis tous ses grades à la pointe de son épée et versé son sang goutte à goutte sur tous les champs de bataille, depuis Delingue jusqu'à Maëstricht, il avait enfin rencontré à Berghem le boulet anglais qui devait lui donner à la fois son brevet de capitaine et sa pension de retraite.

Il avait toujours vécu parmi les soldats depuis son enfance, croisant sur sa poitrine l'épais plastron de son uniforme, comme pour comprimer les battemens de son cœur, facile aux sentimens généreux et aux douces émotions. Le dévoûment au pays et au roi, au roi surtout plus encore qu'au pays, était chose traditionnelle dans sa famille. Tant qu'il avait été en état de porter les armes, il eût regardé comme un vol fait à son légitime souverain, le temps qu'il eût consacré aux joies paisibles du foyer domestique; mais mutilé par la mitraille, criblé de blessures, brisé par les fatigues, se voyant seul au milieu du monde, sans famille et presque sans fortune, il songea à se faire un abri pour les jours de la vieillesse; il voulut avoir une poitrine amie où reposer sa tête, quelqu'un à qui parler, un cœur dans lequel il pût épancher ses joies à chacun de nos triomphes, ses tristesses à chacune de nos défaites.

Les guerres d'Hanovre faisaient à cette époque une effroyable consommation d'officiers de tous grades; il y avait disette de maris en France, mais en revanche abondance de veuves et d'orphelins.

Dans la maison qu'il occupait, demeurait la femme d'un de ses frères d'armes mort à ses côtés sous les remparts de Berg-op-Zoom. De Forges, en apportant cette triste nouvelle à la pauvre veuve, fut frappé des manières simples et modestes de la jeune femme.

Un soir qu'il était venu, selon sa coutume, s'asseoir à son noble foyer, il lui offrit, avec une simplicité digne des temps antiques, de partager avec elle ce qui lui restait d'un patrimoine à demi détruit. Huit jours après, le mariage se célébrait à Saint-Germain-l'Auxerrois.

De Forges fut pendant six ans le plus heureux des hommes; entouré de soins et d'attentions inaccoutumées, il en vint bientôt à comprendre et à désirer les jouissances de la famille.

Mais le même jour qui vit s'ouvrir un berceau vit se fermer une tombe à ses côtés; la compagne qu'il s'était donnée mourut en le bénissant, et en mourant elle mit au monde une fille qui devint pour le capitaine un souvenir vivant. Je veux laisser à penser quel fut au milieu de sa douleur l'embarras de cet homme; d'abord il ne sut que devenir, lui dur soldat bronzé au feu des batailles, avec cette enfant qu'il pressait gauchement dans ses mains nerveuses et qu'il craignait de briser à chaque instant. Insensiblement il s'accoutuma à l'étrangeté de sa situation, puis il se prit à aimer avec adoration cette frêle et chétive créature qui tendait vers lui ses petits bras en souriant. C'était quelque chose d'attendrissant que le spectacle de ce vieux soldat de Fontenoy courbé sur un berceau!

L'enfant grandit sous l'œil vigilant du capitaine. De Forges oubliait ses dix-sept campagnes et ses vingt-deux blessures, en caressant du regard la tête blonde et bouclée de la petite Charlotte. Ce fut le nom qu'il lui donna. Il aimait surtout à la voir se perdre à travers les quinconces des Tuileries, fatiguant ses pieds à courir sur le sable des allées, apparaissant et disparaissant vingt fois à la minute. Semblable aux vieux marronniers du jardin royal, le capitaine sentait rajeunir son vieux tronc à demi ruiné à la sève de cette jeune et verte pousse qui fleurissait à ses côtés.

Ce fut ainsi que l'enfant atteignit sa douzième année. Depuis quelque temps il régnait dans l'air une sorte de fermentation inquiétante pour l'avenir. Louis XV était mort, les parlemens avaient été réintégrés par Louis XVI, les papiers publics donnaient parfois d'étranges nouvelles et jetaient le trouble dans les idées. De Forges comprit qu'il se préparait quelque chose de solennel et de grave, dont la paix de la nation serait peut-être troublée. Paris ne lui semblait plus assez tranquille, il résolut de se retirer à la campagne; le château de Verrières était à vendre, la maison lui convint à la première vue. De Forges n'hésita pas, et le contrat de vente fut bientôt passé. Quelques jours après, un tapissier vint de Paris; il s'était fait accompagner de plusieurs rouleaux de papier peint, dont le nouveau propriétaire fit impitoyablement recouvrir les nudités mythologiques qu'un émule de Vanloo avait galamment esquissées sur les murs du salon. Le rabot du menuisier passa chastement sur les moulures anacréontiques de la boiserie, rognant les ailes aux Amours et effleurant de sa langue d'acier toute la riante allégorie de Flore et de Pomone qui serpentait en guirlande autour des chambranles et des troupeaux. Les portes déjetées rentrèrent du même coup dans l'inflexible rigidité de la ligne droite, on remplaça les panneaux mobiles et l'on mura les placards dérobés; en un mot, tout ce qui pouvait rappeler, même indirectement, la petite maison si propre aux amours défendus, fut sévèrement banni; mais tout cela s'était fait à petit bruit, presque à huis-clos si bien que, lorsque la modeste demeure fut à peu près habitable et que M. de Forges vint l'occuper avec sa fille, nul dans le pays ne s'en inquiéta. Il est vrai que le train du vieux gentilhomme était des plus modestes: une vieille gouvernante nommée Geneviève, un valet nommé Eloi, non moins vieux, mais encore vert en dépit des neiges qui couvraient son front, voilà de quoi se composait la maison du vieux châtelain.

Trois ans s'écoulèrent pendant lesquels il ne s'opéra pas le moindre changement dans les habitudes sédentaires de M. de Forges; il ne recevait ni ne voyait personne; sa vie privée était, pour ainsi dire, murée. Vers la fin de la troisième année, une circonstance fortuite qui mérite d'être rapportée, le mit en relation avec un personnage dont nous n'avons point encore parlé et qu'il est temps de faire connaître.

Depuis son installation à Verrières, M. de Forges ne faisait le voyage de Paris qu'une fois par an, et ce voyage, aller et retour, s'accomplissait presque toujours dans la même journée.

Or, par une belle soirée du mois de mai, le vieux gentilhomme revenait à Verrières, lorsqu'en traversant la forêt de Meudon, il se trouva pris, pour ainsi dire, au milieu d'une battue commencée depuis le matin. Le comte de Provence, non moins intrépide chasseur que son frère d'Ar-

tois, aimait beaucoup ce genre de chasse auquel le péril donne souvent un puissant attrait.

M. de Forges était seul, son chapeau sous le bras, sa canne à la main; il marchait au milieu de la forêt aussi vite que le lui permettaient la fatigue d'une longue course et les difficultés du chemin qu'il avait choisi.

Tandis qu'il cheminait ainsi au milieu des détonations d'armes à feu et des hourras des chasseurs perdus dans l'épaisseur du bois, il entendit à cinquante pas de lui un bruit de branches brisées, et presque au même instant un énorme sanglier, le poil hérissé, les défenses nues, et la gueule souillée d'une mousse sanglante, fit une large trouée dans le fourré.

L'aspect redoutable de cette bête furieuse que la douleur et la rage rendent plus terrible encore, a glacé d'effroi le malheureux vieillard. Le chemin est fermé, la fuite impossible; l'animal approche avec rapidité par bonds réguliers et lourds, il n'est plus qu'à vingt pas du pauvre gentilhomme que rien ne peut sauver; d'un seul coup de boutoir il va renverser cette frêle barrière de chair humaine. De Forges a déjà senti son haleine humide et brûlante, c'en est fait, il ferme les yeux, sa dernière pensée sera pour sa fille. Au même instant, un coup de feu, suivi d'un rugissement épouvantable, se fait entendre; le malheureux, qui se croyait perdu, se ranime. Le sanglier est tombé foudroyé à ses pieds, son large flanc bat avec violence, un flot de sang noir coule de son front.

De Forges, sauvé par un prodige, cherche des yeux son libérateur, et à cinquante pas derrière lui en ligne oblique, il aperçoit alors sur la lisière du taillis un homme qui, tranquillement appuyé au tronc d'un arbre, recharge méthodiquement son arme. Le coup dirigé par une main sûre avait atteint l'animal au dessus du sourcil, et la balle, en labourant le cerveau, l'avait étendu raide mort.

On comprend ce qui s'ensuivit.

Gaston, c'était le nom du chasseur, ne put se soustraire à la reconnaissance de M. de Forges, il fut accueilli à Verrières comme un libérateur, et bientôt il devint un ami.

Charlotte avait seize ans; elle était belle de toute la beauté qu'elle devait avoir un jour; elle n'était plus enfant, elle n'était pas encore femme; elle était arrivée à cette heure fugitive où la jeune fille, qui jusqu'alors s'est jouée dans la vie, commence à soupirer sans trop savoir pourquoi, à pleurer en regardant courir les nuages, à sourire à sa beauté en consultant son miroir, et à rougir quand les canaris de sa volière se poursuivent en se becquetant.

Charlotte se levait ordinairement avec le soleil : chaque matin, un blanc peignoir sur les épaules, un malin sourire aux lèvres, la jeune fille descendait au jardin tandis que son père dormait encore, heureuse de surprendre le fidèle Eloi dans ses humiliantes fonctions de jardinier; car, semblable au maître Jacques de Molière, Eloi cumulait plusieurs emplois au château, c'était lui qui l'avait voulu ainsi.

Quoique Charlotte ne possédât pas la moindre notion de jardinage, elle affectait une sorte de prédilection marquée pour les travaux d'horticulture auxquels se livrait son vieux Eloi. Après avoir souhaité le bonjour à chacune de ses fleurs favorites, un petit arrosoir à la main, Charlotte courait le long des plates-bandes, répandant plus d'eau sur ses jolis pieds que sur les œillets, les roses et les résédas du parterre.

Mais par un de ces hasards qu'on n'explique pas, attendu que le plus souvent ils n'ont du hasard que le nom, ordinairement aussi à la même heure, un jeune homme en costume de chasse, portant un fusil en bandoulière et monté sur un cheval bai-brun, s'arrêtait à la grille du jardin. Du plus loin qu'elle l'apercevait, Charlotte accourait vers le cavalier avec une joie expansive et bruyante, tandis qu'il abandonnait son cheval aux soins d'Eloi, la jeune fille s'emparait de lui, le forçait à courir avec elle et le tourmentait de cent façons. Ces jeux d'enfans se terminaient d'ordinaire par une leçon de clavecin, donnée et reçue au milieu des éclats de rire de l'élève indisciplinée, qui mettait à une victorieuse épreuve l'angélique patience du maître.

Un jour cependant Charlotte ne descendit pas au jardin d'aussi bonne heure que de coutume; ce jour-là est précisément celui dont nous avons parlé au commencement de cette histoire.

Bien qu'il fasse jour depuis long-temps, la jeune fille n'est point encore levée : le coude appuyé sur l'oreiller, le front dans la main, elle semble plongée dans une longue et délicieuse méditation. Son sourire n'a plus cette expression vive et moqueuse d'autrefois, son regard humide a quelque chose de plus tendre; par instans, sa joue et son front se colorent subitement au feu de sa pensée. Elle rêve et ses yeux sont ouverts; mais quelle jeune fille à seize ans ne rêve pas un peu tout éveillée?

Si nous soulevions le voile pudique qui recouvre les riantes fantaisies d'une imagination de jeune fille, que de charmantes créations ne verrions-nous pas à travers cette gaze transparente de la rêverie.

Brillans cavaliers aux riches costumes, équipages somptueux, bals féeriques, tournois chevaleresques et chasses princières; qui sait même si dans ce tourbillon d'*amoureux en Espagne* il ne se glisserait pas quelque prince Charmant implorant à deux genoux la faveur d'un tendre regard, à la fois transporté d'amour et plein d'une respectueuse timidité.

En historien véridique, nous dirons que c'était précisément à cela que rêvait Charlotte, lorsqu'elle fut tirée de sa rêverie par la voix de M. de Forges.

La jeune fille rougit, comme si elle venait d'être surprise en flagrant délit de mauvaise pensée, ou comme si cette voix qui s'élevait pour l'appeler lui semblait un légitime reproche.

Mais ce léger trouble s'évanouit bientôt; Charlotte secoua ses cheveux et agita son front, comme pour en chasser toute idée importune, puis elle s'habilla en toute hâte et courut à la fenêtre qu'elle entr'ouvrit, pour répondre à l'appel du vieux gentilhomme.

A peine son regard eut-il plongé dans le jardin, qu'elle se rejeta subitement en arrière avec une petite moue charmante. Charlotte venait d'apercevoir M. de Forges, se promenant dans la grande allée, selon sa coutume; une main sur sa canne et l'autre plongée dans la poche de sa veste de satin; mais M. de Forges n'était pas seul : la personne qui l'accompagnait était un jeune homme de bonne mine, d'une taille au dessus de la moyenne; ses deux mains qu'il tenait croisées derrière son dos avaient une blancheur et une distinction peu communes : on eût dit des mains de femme; ses cheveux bruns et soyeux s'échappaient de son feutre galonné de noir et tombaient légèrement bouclés sur le col de sa veste; une large ceinture de cuir jaune attachait une épée, en guise de couteau, à ses reins souples et vigoureux; une gibecière et des guêtres de cuir, montant jusqu'au-dessus du genou sur une culotte de peau de daim, complétaient son costume.

Au moment où Charlotte les aperçut, M. de Forges et son visiteur matinal recommençaient tous deux pour la dixième fois au moins leur promenade circulaire autour d'une vaste pelouse, qui s'étendait comme un tapis de velours au beau milieu du jardin; bien qu'ils tournassent momentanément le dos à la fenêtre où elle se trouvait, et qu'il lui fût par conséquent impossible de voir le visage de l'étranger, la jeune fille reconnut sans peine son ami Gaston, son visiteur de chaque jour, la complaisante victime de toutes ses espiègleries, en un mot la seule personne étrangère admise dans l'intimité du vieux gentilhomme; la jeune fille hésita d'autant moins à le reconnaître, qu'elle avait en outre embrassé du même coup d'œil un beau cheval qui s'impatientait à considérer le barreau de la grille auquel on l'avait attaché, et un magnifique épagneul, courant par bonds joyeux après les moineaux babillards qui venaient l'agacer; or, chien et cheval, ne marchaient jamais sans leur maître qui ne marchait jamais sans eux.

Le premier mouvement de Charlotte avait été de se retirer par discrétion; mais, soit malice, soit coquetterie, elle suivit de l'œil les deux promeneurs à mesure que la courbe de l'allée se développait devant eux.

Lorsqu'ils furent de l'autre côté de la pelouse, elle fit quelques pas en arrière, se rapprochant à mesure qu'ils avançaient; bientôt cachée par l'appui de la fenêtre, la tête gracieusement penchée, l'oreille au guet, elle put saisir à la volée quelques mots d'une conversation, qui devait être fort intéressante, à en juger par l'attention que se prêtaient mutuellement les deux interlocuteurs.

— Oui, disait M. de Forges, c'est précisément là ce que je craignais, et cela ne fait que me raffermir dans une décision prise depuis long-temps déjà, et à laquelle vous ne devez peut-être pas rester tout à fait étranger; un vieux soldat comme moi s'entend mal à surveiller une fille jeune et jolie comme Charlotte; je ne sais que l'aimer, et cela ne suffit pas; il lui faut un bon mari qui la protége.

Ici M. de Forges fit une pause, pour laisser à son interlocuteur le temps de lui répondre. Ils étaient arrivés sous la fenêtre de la jeune fille, qui, ne craignant plus d'être vue, allongea son cou flexible, prête à recueillir la réponse du jeune homme; mais celui-ci ne répondit rien.

— Ecoutez-moi bien, mon cher Gaston, reprit le vieux gentilhomme, et en disant cela, il s'assit sur un banc de bois peint, adossé à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée; Gaston l'imita sans l'interrompre, et M. de Forges continua ainsi :

— Quoiqu'il n'y ait guère plus de deux ans que je vous ai vu pour la première fois, j'ai en vous une entière confiance, je crois vous connaître comme moi-même; votre caractère calme et réfléchi m'a frappé tout d'abord; vous êtes gentilhomme et vous êtes pauvre, je suis pauvre et gentilhomme autant que vous; je hais le bruit et l'éclat, vous détestez la cour et les courtisans; je ne vous demande pas vos raisons, vous connaissez les miennes. Malgré mes répugnances instinctives et mes principes raisonnés contre toutes les liaisons d'amitié que le temps n'a pas consacrées, que n'a pas éprouvées le malheur, je vous ai ouvert ma maison, je vous ai fait asseoir à mon foyer, je vous ai livré sans défiance le cœur et la pensée de ma fille; vous avez été tour à tour pour elle un maître et un ami. Eh bien, si je vous demandais ce que vous pensez de Charlotte, que me répondriez-vous?

Le cœur de la jeune fille battait bien fort en ce moment, mais elle appuya ses mains sur sa poitrine pour comprimer les battemens de ce cœur agité.

— C'est une enfant! dit Gaston en souriant.

Charlotte fit une petite moue très significative, et l'amour-propre blessé alluma le dépit dans ses yeux.

— Oui, reprit M. de Forges, c'est l'innocence et la candeur même. C'est pour cela, mon ami, que je vous dirai : Après avoir été son professeur et son compagnon, voulez-vous devenir son époux?

A cette brusque question, à laquelle il n'était peut-être pas préparé, le jeune homme rougit légèrement; il ouvrit la bouche comme s'il allait parler, mais il se tut; puis, saisissant la main du vieux gentilhomme, il la pressa avec effusion : ce fut toute sa réponse.

Il se peut que M. de Forges comprit cette muette éloquence; mais Charlotte, dont le cœur battait avec anxiété, qui vingt fois avait changé de couleur pendant cette conversation et qui se trouvait déjà fort mortifiée de l'opinion émise par le jeune homme, fut véritablement indignée de ce

silence qu'elle prit pour un refus; aussi se retira-t-elle toute confuse, décidée à n'en pas écouter davantage.

Au même instant l'écho apporta comme un bruit de trompe lointain et affaibli.

— Que vous ai-je dit? s'écria Gaston, en se levant; je crois, Dieu me pardonne, ajouta-t-il en prêtant l'oreille aux sons du cor qui devenaient de plus en plus distincts, je crois que la chasse se dirige de ce côté. Soit hasard, soit fait exprès, voilà plus d'un mois qu'il en est toujours ainsi. Chaque fois que le prince chasse, il choisit de préférence la forêt de Meudon; chaque fois qu'il met les pieds dans la forêt, c'est dans les taillis de Verrières que le cerf se fait prendre: on dirait un animal dressé à cela.

Gaston, d'ordinaire si sobre de paroles, s'animait visiblement; jamais M. de Forges ne l'avait vu aussi ému.

— Eh bien! reprit en souriant le vieux gentilhomme, c'est une raison de plus, mon jeune ami, pour vous charger de la garde de notre commun trésor; car bientôt il vous appartiendra autant qu'à moi, et je n'aime pas plus que vous voir caracoler aux environs du château ces jeunes muguets dorés de la suite du comte d'Artois; je sais bien que Charlotte n'est qu'une enfant, et qu'à défaut de ma tendresse et de ma surveillance son enfantillage même lui serait une sauvegarde; mais, faut-il vous le dire, j'ai cru m'apercevoir que depuis quelques jours Charlotte n'est plus la même; elle me semble moins rieuse que de coutume, elle est pensive et mélancolique parfois. Quand vous arrivez, vous, son bon ami, comme elle vous appelle, pourquoi rougit-elle à votre approche, d'où vient qu'elle est émue quand vous partez? Croyez-moi, mon cher Gaston, un père se trompe rarement en pareil cas, Charlotte vous aime.

— Si vous vous trompiez pourtant, fit Gaston avec une sorte de tristesse, si Charlotte ne m'aimait pas! si je n'étais pour elle qu'un ami, un bon ami, qu'elle accueille avec plaisir et qu'elle quitte sans regret, quelque chose comme Evan, mon bel épagneul, que l'on tourmente impunément, que l'on force à courir et à jouer, quelque chose qui amuse en un mot, que l'on aime un peu plus qu'une poupée, un peu moins qu'un frère.

— A la bonne heure, dit gaîment le vieux gentilhomme, je vois que je ne m'étais pas trompé; vous l'aimez à coup sûr plus que je ne croyais: vous seriez trop content, à votre tour, si je vous disais qu'elle vous aime plus que vous ne pensez.

Le bruit des fanfares, qui sonnaient l'hallali, mêlé aux clatissemens d'une meute nombreuse, arrivait distinctement à l'oreille du jeune homme; la chasse approchait de tous côtés; on entendait les abois des chiens et les taïauts des piqueurs. M. de Forges, se levant alors, prit le bras de Gaston, entra avec lui dans la maison, et ferma la porte avec humeur, protestant à sa manière contre ces divertissemens princiers qui venaient troubler sa paisible existence.

En entrant dans le salon, le vieux gentilhomme fut surpris de n'y point trouver Charlotte; il l'appela, et, comme elle tardait trop à répondre au gré de son impatience, il prit le parti d'aller la chercher lui-même.

La jeune fille s'était accoudée sur l'appui de sa fenêtre; elle suivait d'un regard rêveur un groupe de chasseurs qui, déjà perdu dans la plaine, apparaissait encore de temps à autre à travers les arbres. Entièrement absorbée par l'attrait du spectacle qui l'avait si vivement impressionnée, elle n'entendit pas venir son père, et lorsqu'elle se retourna, le vieillard était derrière elle.

Quelque visible que fût le trouble de Charlotte au moment où son père se présenta devant elle, le vieux gentilhomme ne lui fit aucune observation, ne lui adressa aucun reproche; mais, poussée par un invincible élan, et mue peut-être aussi par le besoin de lui dérober sa confusion, elle se jeta dans ses bras, et se cacha sur sa poitrine.

— Il faut bien venir vous chercher, petite sournoise, puisque vous ne répondez pas quand on vous appelle, dit M. de Forges avec un accent de tendre reproche.

Charlotte leva timidement les yeux, et vit, sur le visage de son père une telle expression de bonhomie, qu'elle s'enhardit peu à peu.

— C'est que... je... j'étais... j'allais descendre, dit-elle étourdiment après une légère hésitation.

— En vérité, mais tu n'es pas même coiffée, observa malignement le vieux gentilhomme.

En effet, ses cheveux tombaient négligemment en longues boucles sur son front et sur son cou, dans le charmant désordre de la nuit. Un rapide coup d'œil donné à son miroir colora ses joues d'une subite rougeur, elle eut honte de s'être laissé voir ainsi par le jeune et brillant cavalier, dont l'image était tout entière dans sa pensée.

— Voyons, dit M. de Forges, que faisais-tu? sois franche... Puis, tout à coup, il laissa échapper un long éclat de rire dont Charlotte fut toute déconcertée.

Le souvenir de la conversation qu'il avait eue avec Gaston sous cette fenêtre encore ouverte venait de traverser son esprit. — Elle a tout entendu, pensa-t-il; elle sait que Gaston l'aime; ainsi le plus difficile est fait; j'en suis, ma foi, bien aise, car du diable si je savais comment lui dire cela.

— Je vous jure, mon père...

Charlotte allait peut-être faire un énorme mensonge, lorsque M. de Forges remarqua, sur l'appui de la croisée, des débris de feuilles qui provenaient visiblement des pampres qui la garnissaient. Il les prit délicatement du bout des doigts, et les plaça dans sa main sous les yeux de la jeune fille; et, tandis que ses regards se fixaient avec malice sur le front de Charlotte, il aperçut, cramponné à une touffe de cheveux effarouchés, un petit bourgeon que la jeune fille avait brisé en écartant le feuillage, et qui, témoin indiscret, vint se joindre aux charges accablantes qui se réunissaient contre elle.

— Je vous jure, mon bon père, dit-il alors avec une emphase plaisante à laquelle se mêlait une légère pointe d'ironie, je vous jure que je n'ai jamais écouté aux fenêtres; que ces petites feuilles, tombées du ciel exprès pour m'accuser, sont de méchantes langues; que ce petit bourgeon, fourvoyé dans mes cheveux, est un traître effronté; que je suis une fille pleine de discrétion, point étourdie, point curieuse, et que je n'ai nulle envie de me marier.

A ces derniers mots, Charlotte, vivement agitée, et craignant de comprendre le sens caché sous les paroles de gentilhomme, s'écria: — Mon père, mon père, je ne veux jamais vous quitter.

— Et qui te parle de me quitter, enfant? il s'agit bien de cela, vraiment; j'ai promis ta main à Gaston, qui t'aime, et qui saura te rendre heureuse. Il s'agit de te marier, voilà tout.

— Vous vous trompez, mon père, dit Charlotte, jamais Gaston ne sera mon époux.

M. de Forges pensait bien que cette belle résolution ne tiendrait pas; aussi, loin de rien cacher à Gaston, il lui fit part de la conversation qu'il avait eue avec sa fille, ajoutant que cela ne changerait rien à ses projets; mais le jeune homme exigea que le temps fût seul maître de décider cette question.

Gaston était du reste un amoureux comme on en voit fort peu, et le plus taciturne de tous les personnages que nous ayons jamais connus.

Il habitait, au milieu des bois, une petite maison isolée qu'il avait choisie de préférence à toute autre, précisément à cause de sa situation. La chasse était sa seule occupation, on pourrait dire son unique passion. Trop pauvre pour chasser sur ses terres, trop fier pour chasser sur celles d'autrui, il avait adopté les réserves de la couronne comme un domaine qui lui appartenait de droit; de tous les anciens priviléges de la noblesse, c'était le seul qui fût inaliénable à ses yeux.

La vie retirée qu'il menait avait d'abord excité la curiosité dans le pays. Mais, insensiblement, on s'habitua à la voir. En chassant sur les terres du roi, il avait si bien l'air de chasser sur les siennes, que jamais les gardes ne lui firent, à ce sujet, la plus légère observation. Seulement de temps à autre, la veille d'une grande chasse, par exemple, si l'un des gardes de service le rencontrait dans la forêt, ce brave homme l'abordait poliment, le chapeau à la main, et lui disait avec une sorte de respect:

— J'ai l'honneur de prévenir Monsieur que la cour chassera demain par ici. Sur quoi le jeune homme, mettant une pièce d'or dans la main du garde, lui répondait:

— Merci, mon brave.

Et le lendemain, Gaston, qui détestait le monde, qui craignait le bruit, évitait, autant que possible de se trouver sur le chemin des princes.

Long-temps on ne lui connut d'autre ami que son chien. C'était un épagneul de grande race, d'une intelligence peu commune, avec lequel il s'était si bien mis en communication de goûts, de désirs et de volontés, que Gaston, dans ses rares instans d'expansion, causait aussi familièrement avec son chien que si c'eût été une créature humaine.

Gaston avait encore une autre manie qui venait de son habileté de chasseur et de la sûreté de son coup d'œil. Il ne tirait jamais que les coups d'une excessive difficulté, et n'emportait pas le gibier qu'il tuait. Cette particularité, jointe à la distinction de ses manières et à la fierté de son regard, n'avaient pas médiocrement contribué à le faire respecter des gardes. Il est probable que sans cela on l'eût infailliblement rangé dans la catégorie des braconniers et traité comme tel en conséquence.

Cependant Gaston tenait, par des liens de parenté assez étroits, à l'une des premières familles de France; mais son père, qui s'était ruiné par des prodigalités sans fin, et qui avait compromis son nom dans je ne sais quelle échauffourée politique des dernières années de la régence, l'avait laissé presque sans fortune. Noble et pauvre, Gaston était, en outre, et peut-être à cause de cela, d'une fierté farouche et d'une susceptibilité hautaine qui avaient trouvé de l'écho dans le cœur de M. de Forges. Depuis le jour où Gaston lui sauva la vie, le vieux gentilhomme l'appréciait davantage à mesure qu'il apprenait à le connaître. Enfin, il avait formé le projet de lui donner sa fille, et, prompt à s'abuser, comme tous les vieillards qui prennent leurs espérances pour des réalités, il ne doutait pas que tant de noblesse et de fierté ne plût tôt ou tard à Charlotte.

C'était, du reste, une résolution arrêtée que ce mariage, et M. de Forges, si perspicace et si clairvoyant d'ordinaire, ne s'expliquait que par un caprice d'enfant le refus de sa fille.

Quant à Gaston, il faut bien l'avouer, il aimait Charlotte, il l'aimait avec passion, mais il s'appliquait à cacher son amour aussi soigneusement que d'autres à le faire paraître. M. de Forges lui devait la vie, Gaston eût craint que le père ne sacrifiât sa fille pour acquitter cette dette sacrée. Aussi s'était-il promis de ne jamais adresser à Charlotte le plus petit mot de galanterie, jusqu'à ce qu'il fût certain d'en être aimé. D'ailleurs, les chasses qui se succédaient fréquemment depuis quelque temps dans les environs de Verrières, la présence assidue du comte d'Artois, la rencontre du prince et de son compagnon qu'il avait faite dans la forêt le matin même, tout cela fit naître dans l'esprit de Gaston des soupçons

qu'il se promit bien d'éclaircir, et que le refus de Charlotte vint confirmer en quelque sorte.

Les choses avaient repris leur train accoutumé ; Gaston venait toujours au château, mais Charlotte évitait, sans affectation toutefois, de se trouver seule avec le jeune homme. M. de Forges gémissait intérieurement de l'obstination de sa fille chérie, à laquelle il ne concevait rien. Il lui semblait que c'était un caprice un peu bien long que celui-là. Quant à Charlotte, parfois elle était pensive et mélancolique, parfois aussi elle était radieuse. Elle aimait et recherchait par dessus tout la solitude, heureuse de se livrer à des rêveries sans fin : n'avait-elle pas un secret à elle, un secret qu'elle tenait enfermé au fond de son cœur, de crainte qu'il ne vînt à lui échapper?

La surprise de Charlotte avait été grande au moment où son père lui avait proposé d'épouser Gaston; il se passa en elle, à cet instant, quelque chose qu'on ne peut définir. — Il m'aime donc, se disait-elle parfois en voyant le front soucieux du jeune homme : mais pourquoi ne s'est-il point expliqué plus tôt? Pourquoi ne s'explique-t-il pas aujourd'hui? ajoutait-elle; pourquoi ne cherche-t-il pas à combattre une résolution inébranlable, il est vrai, mais qu'il peut, qu'il doit essayer de fléchir? Oh! non, ce n'est point ainsi qu'on aime, je le sens.

Puis, reportant bientôt ses pensées vers le comte d'Artois, qui lui apparaissait dans toute la splendeur de son rang et de sa naissance, elle faisait une comparaison dont le résultat immanquable était tout à l'avantage de ce dernier.

Gaston, toujours assidu dans la maison de son père, ne lui avait pas encore dit un seul mot d'amour.

Le comte, au contraire, semblait inventer à chaque instant de nouveaux moyens pour la revoir. Depuis le jour où il l'avait aperçue pour la première fois à travers la grille du jardin, il ne se passait pas de semaine que la cour ne vînt chasser dans les environs du château; le prince ne lui avait jamais adressé la parole, il est vrai, mais ses regards en disaient assez pour que la jeune fille comprît bien qu'elle ne lui était pas indifférente. Une fois, le prince avait ramassé une fleur tombée des cheveux de Charlotte, et, depuis lors, une fleur semblable brillait chaque jour à la boutonnière de son habit de chasse.

Une autre fois, le prince s'était incliné en passant devant elle. Il avait souri une autre fois encore en la regardant, et ce sourire avait plongé Charlotte dans un trouble inexprimable.

C'est ainsi que la pauvre enfant nourrissait son fol amour de chimères et d'illusions.

Gaston ralentit insensiblement ses visites, et Charlotte sembla ne pas s'apercevoir de son absence. Il revint, la jeune fille interrogea son visage, et son visage ne laissa rien voir des peines de son cœur.

Mais avant d'aller plus loin, nous devons faire connaître quels étaient les véritables sentimens du prince, et dévoiler le rôle que s'était réservé M. de Bezenval en cette affaire.

Si l'on ne connaissait le caractère insouciant, chevaleresque et aventureux du comte d'Artois, on aurait lieu d'être surpris de l'espèce d'intimité qui régnait alors entre le prince et le baron de Bezenval, son plus secret, son intime ennemi. On serait d'autant plus surpris, qu'à cette époque une sorte de rivalité cachée semblât exister entre ces deux hommes.

M. de Bezenval, depuis long-temps en possession dans les petits appartemens du titre purement honorifique que les dames d'honneur de Marie-Antoinette lui avaient malicieusement décerné, M. de Bezenval n'avait pas vu, sans un violent dépit, l'engouement qui se manifesta parmi toutes les jolies femmes de la cour, lorsque le prince, de retour de ses voyages, fit sa première apparition à Versailles.

Dès ce moment, le rusé courtisan fit le charitable vœu de perdre, dans l'esprit de la reine, celui qu'il considérait déjà comme un dangereux rival.

D'un côté se trouvaient toutes les grâces, toutes les séductions de la jeunesse; de l'autre, toute la finesse, toute la ruse que donne une longue pratique de la cour. Les chances étaient presque égales; mais, quand il songeait aux beaux yeux, à l'esprit sémillant, à la galante tournure du comte d'Artois, M. de Bezenval ne pouvait se dissimuler qu'il avait affaire à forte partie.

Ce fut pour cette raison qu'il jugea prudent d'user de perfidie. Il se promit de mettre tout en œuvre pour occuper ailleurs le cœur assez inconstant du comte d'Artois, et pour faire tourner à son profit les fautes stratégiques de son rival. Un rival est toujours un ennemi, et en amour comme en guerre, la fin justifie les moyens, telle était la devise du baron.

Donc l'inimitié qui existait entre le prince et le courtisan avait été le résultat de profondes combinaisons de la part de celui-ci. Lié d'amitié avec le grand veneur, il lui avait été facile de diriger toujours, fortuitement en apparence, les chasses du comte d'Artois vers les taillis de Verrières; il espérait ainsi faire tomber les regards du prince sur le gracieux visage de Charlotte, dont la merveilleuse beauté lui était connue.

Le hasard le servit mieux encore qu'il ne l'espérait. Aussi, dans l'excès de sa joie, le rusé courtisan avait-il failli se trahir, lorsque le comte d'Artois, le prenant pour confident, lui découvrit l'amour qu'il éprouvait pour Charlotte.

Dès lors, M. de Bezenval, abandonnant le prince à sa propre passion, ne songea plus qu'à profiter de cette nouvelle intrigue pour l'accomplissement de ses projets.

IV.

Un mois environ s'était écoulé. Bien que les arbres fussent presque entièrement dépouillés de leur feuillage, et que les premiers froids commençassent à se faire sentir, la reine était encore à Trianon : il y avait cercle ce soir-là.

Assises à une table recouverte d'une épais tapis, la comtesse de Provence et Mme de Guéménée faisaient la partie du roi en compagnie de M. le duc de Coigny; d'un autre côté, M. de Vaudreuil se faisait battre aux échecs par la comtesse Diane de Polignac. A la clarté d'une lampe recouverte d'un abat-jour de taffetas vert, Marie-Antoinette brodait un écran de cheminée sur lequel était représenté Franklin en habit de drap brun, large, carré, sans dorures, et la tête couverte d'un grand chapeau aux ailes rabattues. L'envoyé des insurgés d'Amérique tenait d'une main une grosse canne à pomme d'ivoire, tandis que de l'autre il brisait les fers de l'Amérique, belle femme à la peau rouge, demi-nue, avec des anneaux d'or aux oreilles et des bracelets aux chevilles. Ces sortes d'allégories étaient alors fort en vogue.

La conversation, de générale qu'elle était d'abord, n'avait pas tardé à se fractionner en autant de parties qu'il y avait de groupes dans le salon royal.

Celui de tous où elle semblait le plus animée était présidé par M. de Bezenval, qui tenait le dé avec beaucoup de verve et d'entrain.

Du côté du roi on n'entendait que le chuchotement des cartes entre elles, le bruissement de l'or, et le son mat des jetons sur le tapis. Dans la partie du salon occupée par les courtisans, s'élevaient parfois des rires mal étouffés qui venaient distraire la reine. Mais Marie-Antoinette, les yeux sur sa broderie, restait parfaitement étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

— Bah!

— Vraiment!

— Quelle plaisanterie!

— C'est impossible!

Ces quatre exclamations, qui semblaient répondre à quelque nouvelle hablerie du baron, partirent en même temps. Et, bien qu'elles eussent été, pour ainsi dire, arrêtées au passage par M. de Bezenval, elles attirèrent néanmoins l'attention de la reine, à laquelle le geste mystérieux du narrateur n'avait point échappé.

— Riez tant que vous voudrez, messieurs, rions ensemble, je le veux bien; mais rions tout bas, et ne troublons ni le jeu du roi ni les méditations de la reine. Vous savez d'ailleurs que Sa Majesté, ajouta-t-il, est ennemie des méchans propos; sur ce, je continue. Où donc en étions-nous restés, je vous prie?

— Aux promenades du comte d'Artois sous les fenêtres de sa belle, dit l'un des rieurs.

— C'est cela précisément; comme je vous le disais, enveloppé d'un grand manteau couleur de muraille, le prince se glisse dans l'ombre, un cheval l'attend dans une rue écartée, un valet sans livrée est là pour lui tenir l'étrier et l'accompagner sans mot dire. Après avoir fait plusieurs lieues dans les bois sous les regards clignotans des étoiles, le prince descend de cheval, il fait deux ou trois fois le tour du parc pour s'assurer que rien ne peut troubler son amoureuse entreprise; après quoi, il se glisse dans le jardin; puis, après avoir contemplé pendant quelques instans la fenêtre inhumaine qui cause son amoureux martyre, il reprend en soupirant le même chemin, pour recommencer ainsi chaque jour..... chaque nuit, veux-je dire.

— Le comte d'Artois? lui, ordinairement si expéditif en amour, lui, la coqueluche de toutes nos belles dames, allons donc! Je vous le répète, baron, c'est impossible.

— Impossible tant que vous voudrez; mais cela est... Et ce n'est pas tout, ajouta-t-il après avoir jeté un regard furtif autour de lui, le plus curieux de l'histoire, c'est que le comte a fait préparer secrètement un petit appartement dans son pavillon de Bagatelle, et qu'une voiture attelée de deux chevaux est cachée chez un garde de la forêt entièrement dévoué aux intérêts du prince.

— Mais c'est un enlèvement en règle que vous nous contez là?

— Qui sait? dit M. de Bezenval, le prince est capable de l'épouser..... Ah! c'est que la châtelaine de Verrières est jolie.

Marie-Antoinette avait laissé tomber sa broderie sur ses genoux; son regard errait incertain des rosaces du tapis aux lambris du plafond; elle avait tout entendu.

En ce moment on annonça le comte d'Artois. A sa vue, la reine reprit son ouvrage avec un empressement qui n'échappa point à M. de Bezenval, et lorsque le prince, après avoir salué le roi, vint s'incliner devant la reine, ce fut à peine si elle daigna répondre à ses paroles d'exquise galanterie par un de ces demi-sourires où la moquerie a plus de place encore que le dédain.

Le roi, qui venait de quitter le jeu, s'avançant alors :

— Eh bien, comte, comment vont les plaisirs?

— Mal, Sire; je n'en avais qu'un, j'y renonce.

— En vérité, je croyais que vous chassiez beaucoup depuis quelque temps, dit négligemment la reine.

— Oui, autrefois; mais j'ai compris qu'il était des plaisirs plus dignes d'envie, ajouta-t-il à demi-voix.

— Je comprends... On dit que vous aimez beaucoup les bois de Verrières. Et la reine fixa sur le comte un regard calme et froid.

— J'ignore ce que l'on a pu dire à Votre Majesté, répondit celui-ci avec une fierté qui imposa un instant à la reine elle-même; tout ce que je sais, c'est qu'elle n'a pas de sujet plus dévoué, d'admirateur plus ardent que moi.

Bientôt la conversation reprit sur ce ton de persiflage que la reine affectionnait par dessus tout.

Soit l'embarras de sa situation, soit tout autre motif que nous ignorons, le prince s'apprêtait à se retirer, lorsque la reine, s'adressant directement à lui, fit un signe : le prince s'approcha.

— Voulez-vous venir déjeûner demain avec moi? lui dit-elle; nous causerons; j'ai à vous gronder. Mais on ne vous voit plus, ajouta-t-elle en attachant sur lui un regard plein d'un doux reproche.

Le comte d'Artois se sentit troublé.

En ce moment, neuf heures sonnèrent à la pendule dorée du salon, le prince s'inclina gracieusement, et dit :

— Vos désirs sont pour moi des ordres.

Puis il salua et se retira. Marie-Antoinette le suivit d'un regard triste et pensif jusqu'à ce que le bruit de ses pas fût complétement éteint.

Aucun de ces détails, insignifians en apparence, n'avait échappé à l'œil exercé de M. de Bezenval, qui fut d'une gaîté charmante. A force d'esprit et de méchanceté, il parvint à ramener le sourire sur les lèvres de Marie-Antoinette. Néanmoins, il se retira de fort bonne heure. Au moment où il prenait congé de la reine, elle lui dit rapidement et à voix basse :

— Le comte d'Artois déjeûne demain à Trianon, vous y viendrez aussi, monsieur de Bezenval; soyez arrivé le premier, n'y manquez pas.

A peine rentré dans l'appartement qu'il occupait à Versailles, le comte d'Artois appela un des officiers de sa compagnie des gardes nommé Saint-Germain : c'était un gentilhomme provençal, dans lequel il avait la plus entière confiance.

— Prenez avec vous quatre hommes sûrs et dévoués; vous m'accompagnerez, monsieur. C'est bien, allez... A propos, dit-il en le rappelant, quoi que vous puissiez voir, quoi que vous puissiez entendre, souvenez-vous que vous êtes sourd et muet.

Puis, après avoir attaché une épée solide à sa ceinture, le comte jeta un regard à la glace, prit son manteau et sortit.

Afin de détourner les soupçons, le prince fit un long circuit en sortant du palais, et monta à cheval dans une rue écartée. M. de Saint-Germain devait l'attendre à la sortie de Versailles avec sa petite troupe. En mettant le pied à l'étrier, le prince, sans s'arrêter à cette pensée, crut s'apercevoir qu'il avait été suivi, mais il piqua des deux et disparut à l'angle de la rue.

— Allons, dit à part lui M. de Bezenval sortant de l'enfoncement obscur d'une porte cochère dans lequel il s'était blotti, je puis dire, comme Titus : Je n'ai pas perdu ma journée.

V.

Le même soir et presque à la même heure, M. de Forges et sa fille se trouvaient tous deux dans un salon du rez-de-chaussée destiné à leurs veillées d'hiver. Charlotte, assise à son clavecin, promenait avec mélancolie ses doigts sur le clavier qui ne rendait ce soir-là que des sons plaintifs. M. de Forges, plongé dans son fauteuil auprès d'un feu pétillant, brûlait littéralement ses pantoufles sous prétexte de chauffer ses jambes. Il tenait à la main un livre dans lequel il ne lisait point, à moins cependant que ce ne fût d'usage en ce temps-là de lire les livres au rebours. Celui-ci portait pour titre *Aviceptologie française*. C'était un vrai bouquin de chasseur que lui avait prêté Gaston.

De l'autre côté de la cheminée, se tenait Eloi. C'était un des priviléges du vieux serviteur de venir chaque soir à la veillée se chauffer une heure ou deux au même feu que son maître. Assis tout au bord de sa chaise, le buste droit et raide, les deux mains posées sur ses genoux, il restait là, muet et immobile, les yeux fixés sur Charlotte dont il suivait les moindres mouvemens avec complaisance. Ses regards exprimaient alors cette espèce d'adoration passionnée qu'éprouvent les pères pour leurs enfans.

Tout à coup on sonna vivement : Charlotte suspendit le chant commencé, M. de Forges posa son livre ouvert sur la table, en ayant soin, par distraction sans doute, de faire une corne au feuillet qu'il n'avait pas lu; et, avant qu'il eût le temps de se lever du fauteuil dans lequel il s'était véritablement assoupi, Evan entra en bondissant et fut, dans un accès de folle joie, poser ses larges pattes velues sur le clavecin qui fit entendre un long gémissement.

— Arrivez donc, mon cher Gaston, cria M. de Forges, il y a un siècle qu'on ne vous a vu. — C'était en effet Gaston qui, son fusil sous le bras, arrivait précédé de son chien. Le jeune homme salua Charlotte d'un geste amical et prit place de l'autre côté de la cheminée en face de M. de Forges.

— Ah! mon Dieu! que vous êtes pâle! dit le vieux gentilhomme après avoir serré la main de Gaston; et il mit dans sa voix une telle expression d'inquiétude et de vérité, que Charlotte se retourna involontairement. Elle fut alors frappée pour la première fois de l'air de souffrance répandu sur les traits du jeune homme.

— Ce n'est rien, répondit-il, qu'un peu de fatigue; je suis venu à pied et je chasse depuis ce matin.

— Avez-vous été heureux aujourd'hui? hasarda timidement Charlotte.

— Heureux! reprit Gaston en attachant sur la jeune fille un regard si rempli de tristesse et de découragement qu'il la troubla jusqu'au fond du cœur; heureux! je crains de ne l'être jamais.

— Allons donc, folies que tout cela! Vous le serez, je vous le promets; mais au moins vous avez fait bonne chasse? dit M. de Forges voulant à toute force l'arracher aux sombres pensées qui semblaient le préoccuper.

La voix du gentilhomme ramena en effet un peu de sérénité sur le front de Gaston.

— A parler franchement, je n'ai pas même trouvé l'occasion de décharger mon fusil, tant j'étais triste et accablé.

C'est donc tout à fait sérieux, observa malignement le vieux gentilhomme; comment! vous, le plus intrépide chasseur qu'il y ait au monde, vous rentrez au logis la carnassière vide! Allons, décidément, vous êtes malade.

— Oui, je souffre en effet, dit Gaston, mais d'un mal que la médecine est impuissante à guérir; aussi, suis-je décidé à aller chercher ailleurs un remède que je ne puis trouver ici; je vais vous quitter.

— Nous quitter? reprit le vieux gentilhomme avec une sorte d'effroi.

— Non pas seulement pour ce soir, mais pour toujours.

— Comment, nous quitter, quitter le pays! Vous partez?

— Oui, mon vieil ami, il le faut; et, si vous voulez connaître le secret de mon émotion et de ma pâleur, le voilà : je pars, je pars demain.

— Vous partez! répéta de Forges comme atterré par cette nouvelle, et où allez-vous?

— Je ne sais, dit Gaston; à Paris d'abord, où j'ai quelques affaires à terminer. Le lieutenant de police est de mes amis, nous sommes même un peu parens, je crois; je le verrai, puis je passerai en Amérique; la guerre de l'indépendance m'offre une carrière toute faite; autant vaut cela qu'autre chose.

— Mais quelle nécessité vous y oblige? que signifie? Oh! pardon, mon ami, pardon, j'oubliais, reprit tout à coup de Forges, comprenant le mystérieux regard que le jeune homme avait arrêté sur Charlotte.

— Il y a de ces douleurs, continua Gaston, qui ne doivent mourir qu'avec nous; mais, rassurez-vous, si le temps, si l'absence peuvent quelque chose sur les peines de mon cœur, je reviendrai confiant dans votre bonne et solide affection et dans l'amitié de Charlotte.

La jeune fille s'était de nouveau placée devant son clavecin; Gaston s'approcha d'elle et lui prit la main en tremblant. Son émotion l'empêchait de parler. Enfin il rompit le silence, et lui dit :

— Soyez heureuse, Charlotte, c'est mon plus sincère, mon plus ardent désir.

Puis, sans vouloir écouter M. de Forges qui s'efforçait de le retenir, il prit rapidement son fusil et sortit avec précipitation comme s'il eût craint de voir faiblir son courage.

A peine la porte du salon se fut-elle refermée sur lui, que le vieux gentilhomme laissa échapper un profond soupir. J'aurais dû le retenir, murmura-t-il en cachant son visage dans ses deux mains, car il m'aimait au moins, celui-là, et maintenant me voilà seul.

Charlotte ne put résister à l'expression de cette douleur si vraie; les espérances de son père détruites, l'amour de Gaston, cet amour si noble, si généreux, si ardent, qu'elle ne pouvait plus méconnaître et qu'elle n'avait pas su comprendre, les jours heureux écoulés près de lui et qui ne reviendraient plus, tout cela se retraça rapidement à sa pensée; et, quand le vieux gentilhomme releva son front attristé, sa fille était devant lui, pâle et muette, dans une attitude pleine de calme et de résignation, prête à supporter tous les légitimes reproches d'un père justement irrité.

A la vue de cette enfant presque aussi accablée que lui-même, M. de Forges sentit s'évanouir toute la sévérité amassée dans son cœur; il prit sans rien dire les mains de sa fille dans les siennes. Une larme silencieuse, suspendue au bord de la paupière, et qu'elle essayait en vain de retenir, tomba de la joue de Charlotte sur la main de son père, et le vieux gentilhomme, qui ouvrait déjà la bouche pour donner à la pauvre affligée quelque bonne parole de consolation, ne trouva que ces mots :

— Pauvre Charlotte! pauvre Gaston!

Puis, s'arrachant violemment à l'émotion qui le dominait malgré lui, il ajouta avec une brusquerie qui n'était pas dans son cœur :

— Il est tard... allons nous coucher.

Encore émue du départ inattendu de Gaston, de la douleur de son père, de ses propres regrets peut-être, Charlotte remonta chez elle si languissante et si désolée, que le vieil Eloi, en lui remettant son bougeoir, ne put retenir un geste plein de sympathique tristesse. Le chagrin du vieux serviteur, depuis long-temps accoutumé à considérer Gaston comme son second maître, gonfla le cœur de la pauvre enfant. Elle saisit avec précipitation, et d'une main mal assurée, le flambeau qu'il lui présentait, et s'enfuit cacher dans sa chambre l'explosion d'un désespoir long-temps contenu.

Les natures impressionnables et sympathiques impriment à tout ce qui les entoure un cachet d'individualité qui leur est propre; si le monde extérieur agit sur leur organisation, en retour elles réagissent énormément sur lui. De même que tel parfum réveille en nous tout un monde de sensations, de même aussi tel objet, tel meuble, tel appartement conserve une sorte d'émanation de la personne avec laquelle il se trouve en rapport constant; aussi le cabinet d'un artiste ne ressemble pas à celui d'un avoué, le salon d'un savant à celui d'un militaire, et le boudoir d'une coquette à la chambre d'une jeune fille.

Pour nous il n'est rien de plus suave, de plus pur et de plus séduisant

que ce chaste sanctuaire dans lequel une jeune et innocente enfant, belle de sa candeur et de ses seize ans, s'endort, calme et reposée, sous le regard de son ange gardien.

La petite chambre de Charlotte était par dessus tout un modèle de grâce et de simplicité. Long-temps la jeune fille avait consacré tous ses soins, toute son innocente coquetterie à l'arrangement de cet Eldorado de dix pieds carrés; aussi chacun des meubles qui la garnissaient avait-il gardé, en quelque sorte, l'empreinte de sa gracieuse image. Son lit, un adorable petit lit en bois de rose, à colonnes, selon la mode du temps, était éblouissant de blancheur; on eût dit une fraîche tombée de neige. Au pied de ce lit, faisant face à la fenêtre, une mignonne commode en marqueterie, garnie d'ornemens de cuivre doré, supportait un simple, mais élégant trumeau, que Charlotte consultait un peu plus souvent, à mesure que l'amour entrait plus avant dans son cœur; ce miroir était le confident discret de toutes ses pensées, de toutes ses délicieuses agitations; soir et matin elle se confessait à lui, tout en peignant ses longs cheveux, et lui seul aurait pu dire les irrésolutions de cette enfant qui s'ignorait elle-même et sentait battre son cœur, sans trop savoir au juste pour qui, du comte ou de Gaston, il battait le plus fort.

Sur la cheminée, un joli groupe en pâte tendre, l'Enfant au cygne, avait fourni le motif d'une charmante pendule; un guéridon, une petite bibliothèque, de blancs rideaux et quelques bucoliques en vieux saxe symétriquement rangées sur une étagère sculptée, composaient tout l'ameublement de ce délicieux réduit dans lequel Charlotte avait passé tant de jours heureux.

Quand elle eut donné un libre cours aux larmes qui l'étouffaient, lorsqu'elle eut bien pleuré sur les douleurs qu'elle causait, plus encore que sur les siennes propres, une douce et calme tristesse succéda à la violence de son chagrin; tout favorisait son abattement, le silence de la nuit, nuit sombre et impénétrable, les douces émanations des plantes qui montaient du jardin, et l'imperceptible balancement des arbres dans l'obscurité profonde.

Charlotte, attirée par un charme invincible, était venue s'accouder sur l'appui de sa fenêtre; son front reposait sur sa main, son regard errait sans rien voir, et bientôt elle tomba dans une profonde rêverie. Elle évoqua tour à tour dans sa pensée le souvenir du comte et celui de Gaston; insensiblement, la lumière commença à pénétrer, mais encore faible et voilée, dans ce cœur plein de tristesse, le jour se fit peu à peu dans son âme, éclairant tous ses sentimens l'un après l'autre, comme le crépuscule du matin éclaire successivement toutes les cimes d'un lointain paysage.

Le résultat de cet examen de conscience fut que le tendre attachement de Charlotte pour Gaston se changeait en un sentiment plus vif, à mesure que se prolongeait sa rêverie. Le souvenir du brillant comte d'Artois s'effaça bientôt complétement devant l'image touchante de Gaston. Elle se rappela avec bonheur chacun des témoignages d'amour que lui avait donnés le jeune ami de son père. Elle se retraça avec une adorable bonne foi les adieux si touchans de celui qu'il lui avait choisi pour époux. Elle évoqua jusqu'au moindre détail de la soirée qui venait de s'écouler; elle frémit en pensant que Gaston était parti pour ne plus revenir; mais elle se rassura aussitôt, en songeant que d'un mot tout pouvait être réparé, et que le jour suivant serait un jour heureux pour tous.

Dans l'ivresse de son âme, dans la joie de son cœur, dans l'épanouissement d'une exaltation sans bornes, peu s'en fallut que la folle jeune fille ne courût éveiller son père, pour lui confier ce grand secret, implorer un pardon qu'elle était sûre d'obtenir, et précipiter à l'instant même le bon gentilhomme sur les traces de ce pauvre Gaston, qu'elle avait fait si désolé, si malheureux.

Explique qui pourra ces bizarreries! Mais le cœur de Charlotte était ainsi fait.

Le tintement plaintif et affaibli de l'horloge qui sonna minuit au village de Verrières vint l'arracher à ses rêves : tout reposait autour d'elle. Eloi avait depuis long-temps traversé le jardin pour se rendre au pavillon dans lequel il couchait; pas une étoile ne brillait au ciel, pas une lumière dans la campagne. Charlotte leva vers la voûte sombre ses beaux yeux encore humides et jeta à Dieu une muette prière, pleine de reconnaissance et d'amour. Au moment où elle se retirait de la fenêtre, il lui sembla voir passer une ombre sur le cercle lumineux qui se projetait de sa chambre sur la pelouse du jardin; son cœur battit avec force; elle hésita un instant sur le parti qu'elle avait à prendre, puis elle pensa que cette silhouette n'était autre que la sienne; et, à moitié revenue de son émotion, elle prêta l'oreille en cherchant à percer du regard l'ombre épaisse qui changeait en un profond abîme les quelques pieds qui la séparaient du sol. Cette fois, ce n'était point une erreur, elle ne se trompait pas, il y avait certainement quelqu'un sous sa fenêtre.

Charlotte était une enfant délicate et frêle, mais d'une imagination saine, et l'éducation que lui avait donnée son père n'avait pas peuplé son esprit de chimères et de fantômes. Elle n'avait jamais entendu parler de voleurs ni de revenans, et ne redoutait point des dangers dont elle ne soupçonnait pas même l'existence; aussi sa première pensée, la seule qu'elle accueillit, se reporta-t-elle subitement sur Gaston, et ce ne fut pas sans un certain trouble, mêlé d'une innocente joie, qu'elle hasarda à demi-voix cette naïve question :

— Est-ce vous, Gaston?

Un oui bien faible, articulé tout bas, répondit à l'interrogation de Charlotte.

— Où donc êtes-vous? reprit-elle.

— Ici, dit Gaston, dont la voix tremblante et altérée remua Charlotte jusqu'au fond du cœur.

— La nuit est si épaisse, que je ne puis vous voir, reprit timidement la jeune fille; mais qu'importe? Vous avez bien fait de revenir, je suis heureuse de vous savoir là près de moi, au moment où je craignais de ne plus vous revoir. Allez, Monsieur, c'est bien mal de vouloir ainsi quitter vos amis.

La jeune fille s'arrêta, elle sentit instinctivement que cette conversation ne pouvait se prolonger. Sa pudeur ne s'alarmait pas; l'innocence n'a pas même le sentiment du danger, et rien n'était plus innocent que Charlotte; mais la nuit, le silence, le battement de son cœur, je ne sais quelle crainte vague et mystérieuse, tout lui disait de rompre cet entretien.

D'ailleurs, Gaston semblait s'être approché; Charlotte, rouge et confuse, s'était retirée en arrière. Un bruit semblable au craquement de quelques petites branches brisées se fit entendre; la vigne qui montait le long de la muraille agita son feuillage; Charlotte avait déjà saisi les deux battans de la fenêtre, mais un bras plus vigoureux les repoussa, et un homme sauta légèrement dans la chambre : c'était le comte d'Artois.

Saisie par cette brusque apparition, Charlotte poussa un cri d'effroi, fit quelques pas en chancelant, et, avant que le prince eût le temps de la retenir, tomba raide sur le parquet.

Le comte fut un instant indécis; il n'avait pas compté sur cet évanouissement, qui contrariait peut-être ses projets; mais comme, à tout événement, il avait de longue date pris ses précautions, il se remit promptement; et, jugeant sans doute qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il prit la jeune femme dans ses bras comme on prend un enfant endormi, enjamba l'appui de la fenêtre, et se mit en devoir d'opérer une retraite que chaque seconde qui s'écoulait rendait plus périlleuse.

Du reste, cela se fit avec une si merveilleuse rapidité, que, lorsque le comte reparut portant Charlotte évanouie, tout était parfaitement tranquille au dehors, et au dedans rien n'annonçait que le cri de détresse poussé par la pauvre enfant eût été entendu.

Déjà il mettait le pied sur le second barreau de l'échelle, quand tout à coup une sourde imprécation, immédiatement suivie d'un coup de feu, partit de l'extrémité du jardin, et une balle effleura l'oreille du comte d'Artois, qui se laissa rapidement glisser à terre.

On se souvient du brusque départ de Gaston, on sait avec quelle résignation calme et triste il avait fait ses adieux à M. de Forges. Mais, ce que l'on ne sait peut-être pas, c'est que cet homme, si maître de lui-même en apparence, avait, au fond du cœur, tous les emportemens de la faiblesse. Après avoir franchi le seuil du château, il marcha d'abord droit devant lui, s'enfonçant dans la forêt sans retourner la tête, comme un homme dont la résolution est irrévocable; mais, lorsque ce premier mouvement de fièvre fut un peu calmé, l'énergie dont il avait fait preuve tomba tout à coup; insensiblement il ralentit la rapidité de sa marche, et se prit à sonder avec effroi la plaie de son cœur. Sûr de n'être point aimé, Gaston aimait encore avec toute l'ardeur d'une passion combattue, avec toute la fureur d'un amour que la souffrance exalte. Aussi, tout en se promettant bien de ne plus remettre les pieds au château, il ne tarda pas, comme on l'a deviné sans peine, à revenir sur ses pas pour voir de loin, une dernière fois, l'ombre de Charlotte se dessiner sur les blancs rideaux de sa fenêtre; ou, mieux encore, pour contempler, pendant le sommeil de l'ingrate enfant, ces lieux si chers qui renfermaient tout son bonheur.

Au moment où tournant le mur de clôture, le jeune homme arrivait à la grille du jardin, il eut comme une sorte de vertige, car ce fut alors seulement qu'il aperçut à cette fenêtre bien-aimée un homme qui fuyait. Le trouble, la nuit, l'éloignement, l'avaient empêché de le reconnaître; mais l'amour, la jalousie, le désespoir illuminèrent son âme par tous les points à la fois. Il était armé; un coup de feu partit plus prompt que la pensée qui le dirigeait, et Gaston se suspendit au cordon de la sonnette, tandis que son fidèle épagneul, après avoir vainement essayé de passer entre les barreaux de la grille, faisait retentir les environs de ses féroces aboiemens.

M. de Forges était plongé dans l'engourdissement profond du premier sommeil, et dormait depuis une heure à peine, lorsqu'il fut brusquement éveillé par le bruit de l'explosion, suivi de l'épouvantable vacarme dont nous venons de parler.

En deux minutes, le vieux gentilhomme fut sur pied. L'appartement qu'il occupait n'était séparé de la chambre de sa fille que par une seule pièce donnant sur l'escalier; ne comprenant rien à ce qu'il entendait, mais justement alarmé, et voulant, avant tout, rassurer Charlotte, il courut à la chambre de la jeune fille, ouvrit la porte avec précipitation, et jugez de son étonnement, de son effroi, la chambre était vide.

D'un rapide coup d'œil le vieillard a tout vu, le lit non défait et la fenêtre ouverte. Une horrible pensée traverse son esprit, c'est comme un pressentiment de son malheur; il saisit un flambeau, se penche à la fenêtre; une échelle frappe ses regards, il tremble de comprendre, il appelle, et la voix bien connue de Gaston lui répond seule.

— Ouvrez, au nom du ciel, ouvrez!

Eperdu, à moitié fou, mais espérant encore, malgré son désespoir, M. de Forges traverse le jardin en courant; enfin la grille est ouverte au milieu des interrogations qui se croisent.

Evan s'est élancé dans le jardin avec fureur

Gaston va droit à la fenêtre de Charlotte, la vue de l'échelle dressée contre la muraille le fait tressaillir.

— Cherchons, dit-il sourdement, le misérable doit être ici, je l'ai vu tomber.

— Ce coup de feu... c'était donc vous?

— Oui, répondit Gaston; et tenez, ajouta-t-il en baissant la lumière, voyez, il y a du sang sur le sable... il ne peut nous échapper.

En effet, des gouttes de sang humide encore se voyaient de distance en distance. M. de Forges et Gaston suivirent avec angoisse ces traces sanglantes, et arrivèrent ainsi à la petite porte de service donnant sur la forêt. Cette porte, depuis long-temps condamnée, se trouvait ouverte; les gouttes de sang s'arrêtaient là.

— Nous arrivons trop tard, dit Gaston, il s'est enfui mais la fuite ne le sauvera pas.

— Et mon enfant, s'écria le malheureux père en levant les mains vers le ciel; mon Dieu, rendez-moi mon enfant!

— Prenez courage, mon ami, Charlotte ne peut être perdue, nous la trouverons, disait Gaston, s'efforçant de donner au pauvre vieillard une espérance qu'il n'avait pas.

Vingt fois le jardin fut exploré jusque dans ses plus petits recoins, la maison visitée de fond en comble avec une anxiété croissante.

Le vieux gentilhomme était accablé par ce coup imprévu; il suivait Gaston en pleurant, s'interrompant de temps à autre pour laisser échapper, au milieu de ses sanglots, quelques mots entrecoupés, parmi lesquels revenait sans cesse le nom de sa fille.

Gaston était sombre, ses dents grinçaient sourdement entre ses lèvres pâles et serrées; enfin, il n'y tint plus, et, frappant avec fureur la crosse de son fusil contre la terre :

— Enlevée! murmura-t-il, ils l'ont enlevée, les misérables!

M. de Forges, abîmé dans les ténèbres d'un mystère qu'il s'efforçait en vain de comprendre, parut frappé d'une idée subite.

— Eloi, où est Eloi? s'écria-t-il.

Ce fut comme un trait de lumière, Gaston se précipita vers le pavillon; la porte en était toute grande ouverte, le lit défait était chaud encore, et quelques vêtemens épars sur le plancher décelaient une extrême précipitation; mais Eloi n'y était pas. On chercha de nouveau, on appela : peine perdue, Eloi avait disparu comme Charlotte, le mystère se compliquait de plus plus.

Si Gaston s'expliquait jusqu'à un certain point l'enlèvement de Charlotte, la disparition du vieux et fidèle serviteur le surprit et l'effraya plus encore. Prompt à s'alarmer, comme tous ceux qui aiment, il crut voir dans ce fait mystérieux un indice de complicité; d'un autre côté, connaissant la loyauté du vieux serviteur, et l'aveugle attachement qu'il avait toujours témoigné à ses maîtres, il n'accueillit ce soupçon qu'avec peine; aussi se garda-t-il de communiquer à M. de Forges des doutes qui n'auraient pu qu'augmenter son chagrin.

Il revint donc sans avoir découvert aucun indice important. Gaston trouva le malheureux père dans le petit salon du rez-de-chaussée; il était assis à la même place où il l'avait vu quelques heures auparavant. Le livre qu'il avait lu était encore sur la table, le clavecin était encore ouvert, et l'air favori de Charlotte avait glissé du pupitre jusque sur le parquet : l'âme de la jeune fille était encore là.

Gaston sentit son cœur se serrer à cette vue; le vieux gentilhomme leva sur lui un regard découragé, mais calme pourtant. Ce qui se passait dans le cœur de ces deux hommes ne peut se peindre. A la surprise, à l'indignation, à la colère avait succédé une douleur muette et concentrée. Dans son accablement, M. de Forges ne songeait qu'à sa fille, Gaston ne voyait que son ravisseur. Aucun des deux n'osait communiquer à l'autre ses doutes, ses craintes, ses pensées; leurs regards s'interrogeaient sans se répondre. Enfin, Gaston rompit le premier ce silence effrayant.

— Vous aviez bien raison, dit-il lentement, en redoutant pour votre fille le voisinage de la cour. Les lâches! continua-t-il en s'animant, s'attaquer à un vieillard sans défense, pour le déshonorer sans péril.

— Il n'en sera pas ainsi, s'écria M. de Forges se levant par un mouvement plein de noblesse et d'énergie; non, j'irai à Versailles, je verrai le roi, je lui parlerai; la noblesse a ses priviléges, et je suis noble; il faudra bien que l'on m'entende, il faudra bien que l'on me rende mon enfant.

— Oui, murmura Gaston avec un sourire amer, déshonorée, morte peut-être de douleur ou de honte.

— Oh! c'est affreux, s'écria le malheureux vieillard voilant son visage de ses deux mains, comme s'il eût voulu cacher le rouge qui couvrait son front.

— D'ailleurs, où la trouver, qui accuserez-vous? quel est le coupable? encore, si nous avions un indice, un soupçon; mais non, rien, pas de preuve.

En ce moment Evan se précipita dans le salon.

— Pas de preuve, reprit Gaston en arrachant à la rage impuissante de son chien un chapeau que le noble animal secouait avec fureur, en voici!

Un rayon d'espérance illumina le visage de M. de Forges.

Le chapeau trouvé par Evan était un feutre noir galonné d'or, et orné, sur un des côtés, d'une riche torsade d'or fin.

Gaston l'examina rapidement, espérant y trouver quelques renseignemens sur son propriétaire, ou, tout au moins, le nom du marchand qui l'avait vendu.

— Eh bien? demanda M. de Forges qui suivait avec anxiété chacun de ses mouvemens.

— Pour la première fois, le coup d'œil m'a manqué, répondit Gaston; je ne croyais pas m'être trompé cependant. Mais la balle n'a frappé que le bord du chapeau; quelques lignes plus bas le misérable était mort.

— Mais ne soupçonnez-vous personne? demanda pour la seconde fois le vieux gentilhomme; ce chapeau, à qui peut-il appartenir?

Gaston était en proie à la plus vive agitation, il marchait à grands pas dans le salon, prononçant des mots entrecoupés.

— Allons, mon ami, ne cherchez pas à me tromper, lui dit M. de Forges, j'ai reconnu, tout aussi bien que vous, les armes du comte d'Artois gravées sur ce bouton; et il lui désignait le bouton d'or qui retenait la torsade du chapeau. Ne perdons pas une minute, je sais ce qui me reste à faire, il est peut-être temps encore...

— Et où le trouver? interrompit brusquement Gaston préoccupé de la même idée; à cette heure, au milieu de la nuit, il n'y faut pas songer, ce serait folie; demain, dès qu'il fera jour, nous irons ensemble à Versailles, je vous accompagnerai, soyez-en sûr.

— Pourquoi pas à l'instant? dit M. de Forges avec une résolution que démentaient son visage pâle et fatigué, ses traits altérés, et le tremblement convulsif qui agitait ses membres.

— Non, mon ami, dit Gaston; croyez-moi, attendons à demain; d'ici là je parviendrai peut-être à me procurer des indices plus certains. D'ailleurs, vous ne pourriez faire un aussi long trajet dans l'état où vous êtes. Dans quelques heures, quand cette grande et légitime douleur sera un peu calmée, nous partirons tous deux; et j'en ai l'espoir, Charlotte nous sera rendue.

— Vous m'abandonnez donc! dit M. de Forges faisant un inutile effort pour se lever de son fauteuil.

— Moi, vous abandonner, répondit Gaston pressant avec effusion la main du vieillard dans les siennes, vous ne le pensez pas?

Gaston eut toutes les peines du monde à convaincre ce malheureux père. M. de Forges, succombant à l'excès de sa douleur, avait penché sa tête sur le dos de son fauteuil, il resta ainsi long-temps plongé dans une sorte d'anéantissement, et quand il revint à lui, Gaston n'était plus là.

VII.

Tant qu'il était demeuré en présence de M. de Forges, Gaston avait éprouvé les sentimens les plus contradictoires et les plus violens; l'amour, la haine, la jalousie se disputaient son cœur; mais si la douleur de Gaston fut grande et légitime, celle du vieux gentilhomme ne peut se rendre; il avait reposé sur la tête de sa fille tout son amour, tout son bonheur, sa vie tout entière, passé, présent et avenir; il ne vivait que par elle et pour elle, ce coup devait l'anéantir. Gaston, au contraire, trouvait dans la violence même de ses passions une sorte de cruelle diversion qui l'empêchait de sentir toute la profondeur de sa blessure. Cependant, craignant d'augmenter encore les craintes du vieillard, il ne lui fit point de question et dévora ses inquiétudes en silence, remettant au lendemain la douloureuse explication qu'il se promettait bien de solliciter de M. de Forges. Ce fut donc en proie à des doutes cent fois plus poignans que la réalité même, qu'il franchit le seuil du château. Mais ces tumultueuses agitations se calmèrent insensiblement; le vent de la nuit rafraîchit sa tête brûlante, et dans cet esprit droit et pur il ne resta bientôt qu'une seule pensée, celle de retrouver Charlotte; qu'un seul désir, celui de rendre un enfant à son père.

Les nuages noirs qui couvraient le ciel un instant auparavant commençaient à se dissiper; la lune en se montrant avait répandu sur tout le paysage une douce clarté. Gaston sortit par la petite rue du jardin, il interrogea une dernière fois du regard les gouttes de sang qui tachaient le seuil, comme s'il eût voulu leur demander le secret qu'elles semblaient cacher; puis, incertain encore sur le parti qu'il devait prendre, il siffla son chien qui flairait le sentier avec inquiétude et s'éloigna lentement. Il n'avait pas fait vingt pas dans l'étroit sentier de la forêt, qu'il fut frappé d'une idée subite; Evan, ce chien dont l'instinct merveilleux lui était bien connu, Evan qu'il avait dressé lui-même, dont il avait fait son compagnon inséparable, presque son ami, venait pour la première fois de sa vie de résister à son rappel.

Gaston s'arrêta, se retourna à demi et fit entendre un nouveau sifflement plus aigu, plus accentué, plus impératif que le premier; le brave épagneul dressa vivement les oreilles, tourna la tête vers son maître avec une expression impatiente et inquiète, mais il ne bougea pas. Gaston se retourna tout à fait et fit mine de revenir sur ses pas; le chien agita sa queue par un petit mouvement fébrile et joyeux; quand le jeune homme fut à quelques pas de lui, l'épagneul craintif et soumis vint en rampant se coucher à ses pieds; son regard suppliant semblait demander grâce. Gaston le flatta, le chien se releva leste et joyeux, et se mit en quête avec plus d'ardeur. Ce manége se prolongeait, Gaston hésita un instant, mais l'œil du noble animal avait quelque chose de si intelligent, de si persuasif, si l'on peut s'exprimer ainsi, que le jeune homme, vaincu par tant de persévérance, se décida à le suivre.

Evidemment l'épagneul était sur la voie; de temps à autre il s'arrêtait au milieu du chemin, regardait en arrière, puis, le nez entre les pattes, rasant la terre, il reprenait la piste aussitôt.

Etait-ce l'intelligence de l'animal ou l'instinct du chasseur qui triomphait en lui? ce fut la question que Gaston s'adressa.

Après avoir côtoyé la lisière du bois pendant quelques minutes, Evan s'arrêta indécis, plusieurs routes se présentaient. Gaston suivait avec inquiétude chacun de ses mouvemens: d'abord le chien prit à gauche, puis à droite, et revint de nouveau sur ses pas; Gaston l'encourageait de la voix, mais l'épagneul avait complétement perdu la piste. Pendant quelques instans encore il tourna sur lui-même, puis, tout à fait découragé, il finit par se coucher aux pieds de son maître en fixant sur lui ses yeux intelligens qui brillaient d'un feu sombre au milieu de l'obscurité.

Gaston s'était rapidement orienté; d'un seul regard il avait exploré l'endroit où il se trouvait. C'était une sorte de carrefour sur la lisière de la forêt. A droite, le bois étendait ses sombres massifs dans la direction de Bellevue. Une belle allée de platanes, qui existe encore aujourd'hui, s'allongeait sur la gauche et rejoignait à quelque distance la grande route de Paris.

En regardant avec plus d'attention, le jeune homme aperçut, à la clarté de la lune, deux sillons récemment tracés sur le sable et qui se perdaient dans la profondeur du chemin. Les ravisseurs ont dû suivre cette route, pensa-t-il; je devais aller à Paris demain, eh bien! j'irai sur-le-champ; l'intervention du lieutenant de police me sera peut-être plus utile que je ne croyais.

Comme tous les hommes qui ont peu pratiqué la vie, Gaston alliait une adorable bonne foi à un sens droit et austère; il pensait que l'homme auquel était échue l'honorable mission de protéger ses concitoyens ne reculerait, en aucun cas, devant les conséquences de son ministère, quelque pénible, quelque dangereux qu'il pût être. Fort de cet appui dont il ne pouvait douter, il se mit en marche avec confiance au milieu de ces belles campagnes qu'il avait tant de fois parcourues. Mais insensiblement il céda à la triple influence de la solitude, du silence et de la nuit, et tomba dans une sombre préoccupation; l'enlèvement de Charlotte avait tellement bouleversé tout son être, qu'il n'avait eu, jusque-là, de pensées que pour la jeune fille objet de son amour. Mais, à mesure que le calme rentrait dans son âme, chacune des circonstances de cet événement se retraçait sa pensée. Une des choses qui le surprenaient le plus et le plongeaient dans des étonnemens sans fin, c'était la disparition d'Eloi. Pour lui, qui le connaissait bien, il était impossible d'admettre que le vieux serviteur eût prêté bénévolement les mains à cet affreux guet-apens

Si les amoureux sont prompts à s'alarmer, ils sont faciles à s'illusionner aussi; et malgré les dédains de Charlotte, malgré ses justes sujets de plainte, il ne pouvait séparer l'enlèvement de la jeune fille de je ne sais quelles idées de violence et de rapt.

Quant au rôle plus ou moins actif qu'Eloi avait joué dans tout ceci, Gaston avait déjà épuisé toutes les suppositions les plus raisonnables, comme les plus extravagantes, sans s'arrêter à aucune.

C'est qu'en effet aucune d'elles ne pouvait s'appliquer au vieux serviteur.

Eloi était un de ces hommes rares que la domesticité n'a point avilis. Au moral et au physique, c'était le type, type aujourd'hui perdu, de ces serviteurs fidèles et dévoués jusqu'à la mort, qui s'attachaient autrefois, non pas à un homme, mais à une famille; qui croyaient à la légitimité de leurs maîtres comme les maîtres croyaient à la légitimité de leur roi, qui vivaient de leur propre vie, s'assimilaient leurs passions, leurs amours et leurs haines, habitués qu'ils étaient à les aimer, les honorer et les servir de père en fils, et de temps immémorial.

Cette race de domestiques n'existe plus; la révolution, qui a tout nivelé en mettant maîtres et valets sur le même rang, a dispensé ceux-là de la protection, ceux-ci de la reconnaissance. Cette économie de bons sentimens n'est pas une des moins flatteuses prérogatives d'un peuple libre.

Mais revenons à Eloi. M. de Forges, en venant au monde, l'avait trouvé installé dans les cuisines de son père; depuis, ils ne s'étaient plus quittés. Tout petit, de Forges en avait fait son ami d'enfance, car l'enfance a l'heureux privilége de choisir ses amis où bon lui semble, à l'office aussi bien qu'au chenil. C'est pour cela, sans doute, que les amitiés d'enfance sont encore, après tout, les plus douces et les moins trompeuses. Plus tard, l'ami devint le confident; ce fut Eloi qui remit à son adresse la première lettre d'amour écrite par le brillant mousquetaire de Forges, la première lettre d'amour, ce fugitif parfum de jeunesse; de Forges n'avait pas dix-neuf ans, Eloi en comptait vingt à peine. Plus tard encore, le confident se fit valet de chambre; il assista, en cette qualité à toutes les campagnes du capitaine: à Dettingue, à Berg-op-Zoom, à Maestricht, à Berghem, il le suivit partout. Il ne se livra pas une seule bataille, il ne se tira pas un seul coup de canon pendant cette glorieuse période de vingt années, qu'Eloi ne prît sa part du bruit et de la fumée. Sans cela, que fût devenu le capitaine de Forges? qui donc eût pris soin de son linge et de ses armes? qui donc eût blanchi ses manchettes et plissé ses jabots? Il eût fait beau, vraiment, voir, un jour de bataille, le capitaine de Forges, sans poudre, la perruque ébouriffée, et la cravate en désordre comme un pauvre cadet de province. Mais non, si l'on était pauvre, on était fier du moins; Eloi aurait plutôt vendu sa dernière chemise que de laisser partir son maître, pour la parade ou le combat, sans le coup de peigne ou l'œil de poudre obligé.

Car à cette époque barbare, rien n'était encore perfectionné, on portait jusque dans les camps les habitudes de la vie élégante et les mœurs de la bonne compagnie; on se battait avec une sorte de courtoisie; on connaissait alors la coquetterie du champ de bataille, dernier vestige de cet esprit chevaleresque qui mourut avec le siècle.

Et quand M. de Forges fut blessé, qui le soigna? ce fut Eloi. Eloi avait assisté à sa naissance, à son mariage, à la mort de sa femme, à la naissance de sa fille; jamais son dévoûment ne s'était démenti un seul instant. Dans toutes les circonstances graves, il l'avait retrouvé toujours vigilant, toujours fidèle.

Mais si quelque chose pouvait rivaliser dans le cœur d'Eloi avec son attachement pour M. de Forges, c'était la vive affection qu'il avait vouée à Charlotte: on n'a pas idée d'un pareil culte. Il l'avait portée dans ses bras tout enfant, il l'avait vue grandir sous ses yeux, elle avait joué sur ses genoux: il l'aimait à la manière des vieillards, qui s'attachent d'autant plus à la vie qu'ils sont plus près de la quitter. En un mot, il regardait Charlotte comme son enfant; qui lui eût dit le contraire, l'eût certainement fort étonné.

Gaston savait tout cela, il se l'était répété vingt fois déjà, lorsque les aboiemens joyeux et les transports de son chien attirèrent son attention. Le brave épagneul allait et venait agitant sa queue avec joie, et sautait autour de son maître en poussant de petits cris vifs et répétés.

— Paix donc! dit enfin Gaston ne comprenant rien à ces transports, à bas; Evan, ici; à bas, veux-tu finir?

Tout en parlant ainsi, Gaston crut entendre un gémissement qui semblait partir du tronc d'un vieil orme. Il regarde, avance avec précaution, et, dans l'angle d'un mur qui projette son ombre jusqu'au milieu du chemin, il voit s'agiter une forme confuse; il approche, et, dans ce lieu désert, sur une borne renversée, il reconnaît, qui? Éloi, Éloi qui semblait n'avoir rien entendu, ni les aboiemens d'Evan, ni les pas de Gaston, ni le cri de surprise que cette rencontre imprévue venait de lui arracher.

— Eloi! répéta Gaston en saisissant le bras du vieux domestique.

Éloi leva machinalement les yeux, qu'il tenait cachés dans ses deux mains.

— Qui m'appelle? dit-il avec une sorte d'égarement; un éclair de bonheur brilla parmi les larmes qui noyaient son visage; puis, se jetant au cou de Gaston, il poussa un cri de joie si déchirant, que le jeune homme fut attendri en voyant toute la profondeur de son désespoir.

— Charlotte, sauvez Charlotte! criait le pauvre vieillard, riant et sanglotant tout à la fois.

— Calmez-vous, Eloi, remettez-vous, mon ami; certainement nous sauverons Charlotte, mais où la trouver, où est-elle? le savez-vous?

— Là, répondit Eloi en désignant une maison de belle apparence, dont la blanche façade apparaissait, entre les arbres aux rayons de la lune.

— Là, dit Gaston en promenant autour de lui des regards étonnés, en êtes-vous certain?

— Serais-je ici sans cela? Oh! vous pouvez me croire, allez; je ne voulais pas la quitter, mais je suis vieux et faible, et ils m'ont chassé.

— Mais où sommes-nous donc? s'écria Gaston de plus en plus surpris, et ne comprenant qu'une chose à travers les larmes et les sanglots du vieux serviteur; c'est que Charlotte était là, à deux pas de lui.

— Où nous sommes? ne le savez-vous pas? répondit Eloi: à Bagatelle.

— Ah! dit sourdement Gaston, je ne m'étais pas trompé.

Le jeune homme vit bien que ce n'était ni le lieu ni le moment de questionner le vieux serviteur; d'ailleurs le sort de Charlotte l'inquiétait par dessus tout; après avoir un instant réfléchi, il se décida brusquement, et s'approcha d'une large grille dorée qui fermait l'entrée principale des jardins de Bagatelle.

— Qu'allez-vous faire? lui demanda Eloi.

— Je vais parler au prince, je veux voir Charlotte, répondit Gaston qui tenait déjà le cordon de la sonnette; il faut qu'on me la rende, ou sinon...

— C'est une tentative inutile, dit le vieux serviteur, on n'ouvrira pas. Depuis que je suis ici, j'ai sonné vingt fois, et personne n'a répondu; d'ailleurs le comte n'est plus à Bagatelle.

— Que dis-tu là? es-tu sûr de ce que tu avances?

— Je l'ai vu partir il y a long-temps déjà.

— Dieu soit loué! murmura Gaston visiblement soulagé d'un poids énorme.

— Quand la voiture est sortie, j'étais là, je me suis jeté sur la portière, croyant qu'on emmenait Charlotte; mais on a levé la glace, mes mains ont lâché prise, et les chevaux sont partis si brusquement, que j'ai été renversé; c'est égal, ajouta Eloi oubliant le danger qu'il avait couru pour ne songer qu'à sa bien-aimée Charlotte, j'ai bien vu qu'il était seul.

— Et quelle route a-t-il pris? demanda Gaston.

— La route de Versailles, je suppose; la voiture est partie de ce côté.

— Et depuis il n'est pas revenu?

— Non, dit Eloi.

— En ce moment, le galop d'un cheval retentit sourdement à l'autre extrémité du chemin.

— Qu'est cela? demanda Gaston.

— Un courrier, sans doute; il en passe ici à chaque instant.

— Y a-t-il une autre porte que celle-ci donnant sur ce chemin? continua Gaston baissant la voix et prêtant attentivement l'oreille.

— Je crois que oui; une porte de service à droite, auprès du château, répondit Eloi désignant de la main le prolongement de la muraille qui formait un coude en cet endroit.

Le cavalier approchait.

— Et tu dis en avoir vu passer plusieurs depuis que tu es ici?

— Oui, mais qu'importe?

— Silence! dit Gaston, le voici.

En effet, le courrier, car c'en était un, on le reconnaissait facilement

à ses galons d'argent qui luisaient au clair de la lune, arrivait au grand galop en chantant à tue-tête un mauvais refrain de cabaret.

Eloi et Gaston s'étaient retirés dans la partie obscure du chemin. Le chanteur n'était plus qu'à vingt pas de cette embuscade; encore quelques secondes, et il passait devant eux sans même soupçonner leur présence. Gaston ne lui en donna pas le temps; il venait de reconnaître la livrée du comte d'Artois.

D'un bond, il se jeta au milieu de la route, les poings en avant, ramassé sur lui-même, ferme sur ses jarrets, et le cheval tomba tête baissée dans ses poignets de fer. Avant qu'il sût comment cela s'était fait, le cavalier était désarçonné, et Gaston, un genou sur sa poitrine, fait briller à ses yeux la lame de son couteau de chasse.

— Grâce! balbutiait le malheureux troublé par la peur, ne me tuez pas.

— Où vas-tu? lui dit rudement Gaston.

— A Versailles, mon bon seigneur; je suis un pauvre homme; je n'ai pas d'argent à vous donner, ne me tuez pas, je n'ai jamais fait de mal à personne. En disant cela, il cherchait à se dégager de l'étreinte de Gaston.

— Si tu bouges, tu es mort, répondit celui-ci en le menaçant de son épée.

— Que vas-tu faire à Versailles? réponds.

— Je vais porter une dépêche à monseigneur le comte d'Artois.

— Donne-la-moi.

— Oh! mon bon monsieur, vous voulez donc me faire chasser.

— Donne, ou sinon; et joignant le geste à la parole, il lui fit sentir la pointe acérée du fer.

— La voici, la voici, s'écria le malheureux courrier plus mort que vif, heureux d'en être quitte à ce prix.

Gaston saisit avec avidité le pli que lui tendait le pauvre diable, et, sans le lâcher toutefois, déchira l'enveloppe avec ses dents. Il lut rapidement à la clarté de la lune, puis, glissant le papier dans la poche de sa veste, il lâcha le malheureux courrier, qui, tout confus de sa chute et pâle de frayeur, eut beaucoup de peine à se remettre sur ses jambes.

— Ecoute-moi bien, lui dit Gaston en faisant briller une dernière fois à ses yeux son terrible coutelas, si tu dis un seul mot de ce qui s'est passé avant vingt-quatre heures, tu es mort! Je saurai bien te retrouver, va!

La recommandation était au moins inutile, le malheureux tremblait comme la feuille au vent d'automne, et ses dents claquaient d'effroi. Eloi, resté spectateur muet de cette scène, avait ramené le cheval qu'il tenait par la bride.

Gaston, sans dire un seul mot, s'élança sur le dos de l'animal, et partit au galop, laissant Eloi ébahi au milieu du chemin.

VIII.

Mais revenons à Charlotte. Tout avait été calculé avec une si minutieuse précision, qu'à moins de supposer un miracle, le prince devait se croire à l'abri de toutes les poursuites. En effet, rien n'avait été négligé, comme on va le voir.

A vingt pas du principal corps de logis, une voiture attendait à la petite porte de service, la portière ouverte, le marchepied abaissé, le cocher sur son siége, prêt à partir au premier signal.

Trois hommes, enveloppés de longs manteaux bruns, muets et immobiles comme des statues, étaient échelonnés de cette porte à la fenêtre de Charlotte. L'un attendait à la portière de la voiture, l'autre gardait l'entrée du rez-de-chaussée, prêt à donner l'alarme au premier bruit; le troisième était cet officier dont le comte se servait dans toutes les occasions périlleuses ou difficiles. Celui-là se tenait au pied de l'échelle pour protéger le prince dans sa fuite s'il était poursuivi, pour le défendre si on l'attaquait.

Au coup de fusil de Gaston, les trois hommes se groupèrent autour du prince en un clin d'œil; Charlotte fut transportée dans la voiture; le comte se plaça auprès d'elle, et la portière se referma. Tout cela se fit si rapidement, que, lorsque M. de Forges et Gaston arrivèrent, tout avait disparu, et que ni l'un ni l'autre ne put se rendre compte de cette subite disparition.

Mais, quelque merveilleux, quelque rapide qu'eût été cet enlèvement, quelques précautions qu'on eût prises pour en effacer toutes les traces, il eut pourtant un témoin sur lequel on ne comptait pas; et ce témoin, ce fut Eloi.

Comme le chien fidèle qui veille, même en dormant, sur le sommeil de son maître, Eloi veillait sur Charlotte.

Le bruit de l'explosion le trouva debout s'habillant en silence. Aussitôt, et sans même achever de se vêtir, il se jeta hors de son pavillon.

En ce moment, le comte fuyait suivi de ses acolytes.

— Qui va là? demanda Eloi d'une voix mal assurée. Personne ne répondit.

Le vieux serviteur fait quelques pas dans l'obscurité; mais tout à coup la porte du jardin s'entr'ouvre, et les lanternes de la voiture éclairant les ténèbres lui montrent confusément Charlotte emportée dans les bras de son ravisseur.

Un instant, la surprise, l'effroi semblent avoir pétrifié le malheureux vieillard, une sueur froide glace ses membres; il veut crier, appeler du secours; sa langue reste collée contre son palais; on dirait qu'une main de fer le tient à la gorge. Le sang bourdonne à ses oreilles; il chancelle, mais l'imminence du péril le ranime. La portière s'est refermée, la voiture s'ébranle, les lanternes ont disparu; et lorsqu'il franchit la porte fatale, la voiture est déjà loin.

Mais par un hasard providentiel, les chevaux se sont arrêtés; Eloi reprend courage, il court, il court, le désespoir lui donne des ailes. Bientôt il n'est plus qu'à deux pas de la voiture. En ce moment, le prince donnait à M. de Saint-Germain l'ordre de se porter en avant avec ses cavaliers pour éclairer la route. Le vieux serviteur a tout entendu; une idée subite traverse son esprit. M. de Saint-Germain s'est éloigné, le postillon pousse ses chevaux. Le siége de derrière est resté vide; Eloi s'élance sur le marchepied, et la voiture part au galop. Une seconde après, il eût été trop tard.

Les chevaux allaient comme le vent; le comte avait d'abord placé Charlotte sur l'une des banquettes de la voiture, et, assis en face d'elle, il la contemplait avec amour, à la faveur de cette lueur douteuse que la lumière des lanternes projetait à travers les glaces.

La jeune fille était évanouie, mais si calme et si reposée dans son évanouissement, qu'on eût dit qu'elle dormait.

Cependant la nuit était fraîche, et Charlotte bien légèrement vêtue. Le comte jeta sur elle un pan de son manteau. Une brusque secousse faillit la renverser, le comte la retint; puis il voulut la protéger contre les cahots, inévitables inconvéniens d'une course aussi rapide, et se plaça à son côté. Insensiblement ils se trouvèrent si près l'un de l'autre, que le comte enveloppa d'un de ses bras les souples épaules de l'enfant, tandis que son autre main soulevait sa tête.

Mais aussitôt il pousse un cri, et se rejette en arrière; cette main, cette main amoureuse et brûlante, il la retire ensanglantée.

Charlotte est donc blessée? blessée à la tête? Il ne s'en était point aperçu d'abord. Une horrible idée a fait frissonner le prince: Charlotte est inanimée, froide; elle est morte peut-être. La balle qui lui était destinée l'a frappée dans ses bras. Le coup de feu, la balle qui siffle à son oreille, l'immobilité de la jeune fille, ne peuvent laisser au prince le moindre doute à cet égard; Charlotte est bien morte, morte par lui. Ni ses pleurs, ni ses baisers, ne sauraient ranimer un cadavre.

Alors il se passa une scène que nous n'essaierons pas de décrire; le désespoir du prince, sa rage contre le meurtrier, sa colère contre lui-même, son inquiétude mortelle, entrecoupée de quelques faibles mouvemens d'espoir; la sollicitude presque paternelle avec laquelle il étanche le sang qui coulait parmi les cheveux de la pauvre enfant; son désir d'arriver, ses impatiences contre la longueur du chemin, ses ordres répétés d'aller plus vite, de brûler le pavé, de crever les chevaux! sa joie en arrivant, et les précautions infinies avec lesquels il fit transporter Charlotte dans l'appartement préparé pour elle; tout cela se devine, mais ne peut se rendre.

Quant à Eloi, à peine la voiture avait-elle franchi la première enceinte, que son singulier costume et sa mine effarée attirèrent l'attention des domestiques. On lui demanda ce qu'il voulait; il ne sut que prononcer le nom de Charlotte; on eut l'air de ne pas le comprendre, et on l'invita poliment à se retirer. Il insista; on lui rit au nez. Il se fâcha; on le rudoya. Il voulut crier; on le poussa par les épaules. Alors, voyant que rien ne faisait à ces gens sans entrailles et sans cœur, il se coucha par terre, et dit qu'il ne s'en irait pas; que Charlotte était sa maîtresse et son enfant; qu'il était bien libre de rester là, au grand air, comme un chien; qu'on pouvait marcher sur lui, si l'on voulait, mais qu'il ne s'en irait pas.

Alors la valetaille ayant fini de rire, et s'étant assez amusée du bonhomme, on le prit à quatre, et on le jeta à la porte, ainsi que nous avons vu.

Le comte d'Artois fit appeler son médecin, Charlotte fut couchée sur un lit de repos. Resté seul auprès de la pauvre enfant, le prince la contempla en silence; jamais elle ne lui avait paru plus belle qu'en cet instant où les ombres de la mort semblaient s'étendre déjà sur son front innocent et pur.

Pâle, inanimée, la figure à demi voilée par ses cheveux défaits, Charlotte avait quelque chose de chaste et de divin qui toucha profondément le comte d'Artois; il se sentit ému à la vue de tant de candeur; mais aussi, à mesure qu'il s'attendrissait, il sentait se changer en véritable passion le caprice passager qui l'avait d'abord attiré vers la jeune fille.

L'évanouissement de Charlotte se prolongeait; le prince marchait avec agitation, s'arrêtant de temps à autre pour regarder la jeune fille, et interroger les battemens de son cœur; mais Charlotte ne donnait aucun signe de vie, ses lèvres étaient décolorées, ses mains avaient le froid et la blancheur du marbre.

Enfin le médecin parut; c'était un praticien habile, un homme de confiance, tout dévoué au comte d'Artois; mais, chose plus surprenante, c'était en même temps un noble cœur.

— Venez, venez, monsieur, lui dit le prince en l'apercevant; hâtez-vous, cette jeune fille se meurt.

Sans prononcer un mot, sans manifester ni surprise, ni curiosité, le médecin s'approcha du lit où reposait Charlotte, appuya l'oreille sur sa poitrine, puis se tournant vers le comte:

— Ce ne sera rien... lui dit il, un simple évanouissement.

— Mais elle est blessée, s'écria le comte d'Artois, blessée à la tête! Voyez, je suis couvert de sang.

Et en quelques mots, il raconta ce qui s'était passé; l'évanouissement

de Charlotte, le coup de feu, ses craintes et ses angoisses pendant le trajet, depuis Verrières jusqu'à Bagatelle.

Le médecin l'écouta avec attention; il souleva la tête de Charlotte, écarta ses cheveux teints de sang, puis, après avoir lavé la blessure, non sans inquiétude :

— Dieu soit loué! murmura-t-il; vous m'aviez effrayé, monseigneur; mais rassurez-vous, cette blessure n'est pas dangereuse; elle s'étend de bas en haut sur une surface de six à huit lignes. Cette jeune fille, ajouta-t-il en mesurant ses paroles d'un ton doctoral, a dû tomber sur l'angle d'une pierre ou d'un meuble; il y a hémorrhagie locale, et la perte d'une assez grande quantité de sang a prolongé son évanouissement.

— Oh! merci, monsieur, merci, vous me rendez la vie, s'écria le comte qui avait écouté tous ces détails avec anxiété..... Vous êtes sûr que cet accident n'aura pas de suites?

— Je l'espère du moins; mais un repos absolu est nécessaire.

Pendant cette conversation faite à voix basse, le comte soutenait entre ses bras la tête de Charlotte, tandis que le médecin lui faisait respirer des sels.

Enfin les efforts du docteur ramenèrent sur les joues de la jeune fille une apparence de vie.

—Elle revient à elle! Oh! qu'elle est belle! Dites, monsieur, avez-vous jamais rien vu de plus beau que cette enfant?

Le médecin jeta quelques gouttes d'éther sur le front et sur les tempes de Charlotte; puis, s'adressant au comte d'Artois, il lui dit :

— D'après ce que vous venez de m'apprendre, je crains qu'il n'y ait danger pour elle, si cette jeune fille vous aperçoit en revenant à la vie, et je vous engage à vous retirer.

— Mais peut-être exagérez-vous le mal? objecta le comte; et, dans le cas contraire, je ne puis quitter cette enfant sans savoir au juste à quoi m'en tenir.

— Monseigneur, je fais mon devoir.

— C'est bien, je vous remercie.

Un soupir, si faible qu'à peine on l'entendit, s'exhala des lèvres de Charlotte.

— Elle se ranime, reprit le comte; et un éclair de joie passa dans ses yeux. Allez, monsieur, mais ne vous éloignez pas. Attendez mes ordres là, dit-il en désignant au médecin une porte masquée par une portière de velours. Si j'ai besoin de vous, je sonnerai.

Celui-ci jeta un dernier regard sur le divan, et dit en se retirant :

— Au moins, ne vous montrez pas, Monseigneur, avant qu'elle ait entièrement repris ses sens.

A peine la portière était-elle retombée, que Charlotte commença à donner quelques signes de vie; des mouvemens nerveux agitèrent son corps. Son cœur battit faiblement d'abord, puis avec plus de force. Elle entr'ouvrit ses lèvres décolorées; deux larmes silencieuses gonflèrent ses paupières fermées, brillèrent un instant au bord de ses longs cils, et coulèrent enfin le long de ses joues. C'était la fin de cette longue crise.

Voulant à tout prix éviter à la malade une émotion dangereuse en un pareil moment, et ne pouvant néanmoins se décider à s'éloigner, le comte se tint debout à l'écart, accoudé au chambranle de la cheminée.

La lumière, adoucie par la double transparence de la gaze et du satin des rideaux, éclairait faiblement le visage de Charlotte; mais, quelque voilée qu'elle fût, elle blessa néanmoins le regard de la jeune fille, car en ouvrant les yeux, elle n'en put soutenir l'éclat, et couvrit ses paupières avec une de ses mains. Mais bientôt ses yeux s'habituèrent à cette douce clarté, et Charlotte promena autour d'elle un regard éteint. La surprise, la douleur, l'effroi se peignirent successivement sur ses traits bouleversés; puis elle sembla se recueillir pendant quelques instans.

— Où suis-je? murmura-t-elle enfin; que s'est-il donc passé?

Elle porta à son front une main défaillante qu'elle retira humide et froide; elle fit un effort douloureux, se mit sur son séant avec peine, et s'étonna de se voir habillée. Peu à peu la mémoire lui revenait.

— Il me semble que j'allais me coucher, pensa-t-elle; puis je suis tombée...

Tout en recueillant ses souvenirs, elle jetait des regards étonnés sur ce qui l'entourait.

Le sofa sur lequel elle reposait était entouré des fleurs les plus rares qui masquaient entièrement la boiserie du meuble, et en faisaient comme une corbeille embaumée. C'était une de ces diaboliques inventions dont le raffinement était bien digne de cette époque de faciles amours et de cette licencieuse demeure. Les parfums enivrans qui s'exhalaient de cette voûte de fleurs portaient au cerveau une surexcitation dangereuse, allanguissaient l'âme, et jetaient dans tous les sens un poison subtil contre lequel les plus fermes courages, les plus solides vertus demeuraient sans force.

Des figures, gracieuses dans leur lasciveté même, dansaient au plafond et dans les panneaux; tout ce qui n'était pas fleurs ou peintures était rose et or dans ce délicieux boudoir. Une magnifique glace, encadrée dans une bordure découpée où se jouaient des amours et des oiseaux, répétait coquettement tous ces gracieux détails. Il y avait de la volupté dans l'air.

— Est-ce que je rêve? pensa Charlotte; puis tout à coup elle écarta par un rapide mouvement la draperie qui retombait au dessus de sa tête, elle venait d'apercevoir par un jeu d'optique la figure du comte d'Artois qui se reflétait dans la glace de toute sa hauteur.

A cette vue, Charlotte poussa un cri déchirant, s'élança plus rapide que la pensée, et vint tomber en palpitant aux genoux du prince. La mémoire lui était tout à fait revenue.

—Grâce! grâce! monseigneur, s'écria-t-elle en se traînant à ses pieds, noyée de larmes.

Le prince, surpris par ce mouvement imprévu, s'efforçait de la relever et ne pouvait se dégager de ses convulsives étreintes.

— Ne craignez rien de moi, Charlotte, revenez à vous, mon enfant; ne pleurez pas ainsi, vous me déchirez le cœur, Charlotte; que faut-il faire? écoutez-moi...

Mais Charlotte, dont ce nouvel effort avait épuisé l'énergie, sanglotait à ses pieds et ne l'entendait pas. La jeune fille se tordait sur le tapis dans un désespoir effrayant.

Le prince la prit dans ses bras, malgré sa résistance, et la porta sur le sopha.

Puis, comme elle cherchait encore à lui échapper, il s'agenouilla auprès d'elle, l'enlaça de ses bras, et murmura à son oreille des paroles d'amour entremêlées de respectueuses protestations qu'il violait même en les prononçant.

— Oh! je t'aime, enfant, lui disait-il; je t'aime à en perdre la raison. J'ai cru que tu m'aimais, voilà tout mon crime. Ne me repousse pas ainsi; vois, je suis à tes pieds, suppliant, te demandant grâce à deux genoux. Oh! ne me repousse pas, Charlotte, je t'aime tant!

Mais Charlotte, le visage caché dans ses mains, ne voyait rien, n'entendait rien; des larmes abondantes coulaient à travers ses doigts, des cris étouffés brisaient sa poitrine, sa tête était en feu, des mots entrecoupés par les sanglots s'échappaient de ses lèvres; elle avait peur, elle tremblait.

Le comte, effrayé par la véhémence de cette douleur, étonné d'une résistance à laquelle il ne semblait pas accoutumé, hésita pendant quelques instans; puis, se relevant, il sembla prendre une résolution énergique.

A ce mouvement Charlotte s'élança dans un désordre que rien ne saurait rendre, et fut se réfugier palpitante, effarée, dans l'angle le plus étroit à l'autre extrémité du boudoir. Par un mouvement d'adorable pudeur, elle croisa ses bras sur sa poitrine, et tomba à genoux pleine d'angoisse et de prières.

Le comte fit un pas en avant, et Charlotte, sans dire un seul mot, sans pousser un seul cri, ouvrit ses bras et glissa de nouveau inanimée sur le tapis.

Le comte désespéré s'élança vers elle; déjà il se baissait pour la relever, lorsque le médecin, qui venait d'entrer sans attendre ses ordres, lui dit :

— Laissez, laissez, monseigneur; il vaut mieux qu'elle soit ainsi.

— Sauvez-la, monsieur, au nom de Dieu! sauvez-la, dit le prince.

— Enlevons d'abord ces fleurs, répondit le médecin, là est le mal.

Le prince se précipita sur le sofa dont il arracha les fleurs avec rage; pendant ce temps, le médecin ouvrit la fenêtre, et l'air pur et frais de la nuit remplaça bientôt cet air chaud tout chargé de parfums.

— Maintenant calmez-vous, monseigneur, reprit le médecin, cette nouvelle crise sera peut-être plus favorable que vous ne pensez, surtout si vous consentez à m'écouter.

— Parlez, que faut-il faire?

— Vous éloigner d'abord, puis me promettre que vous ne reparaîtrez ici qu'avec mon autorisation, lorsque je vous appellerai.

— Je souscris à tout, je me retire; je ne sortirai de mon appartement que lorsque vous me direz : « Venez. » Etes-vous satisfait?

— Pour plus de sûreté, monseigneur, vous agiriez sagement en ne restant pas une seconde de plus à Bagatelle.

— Quoi! vous voulez?...

— Moi, monseigneur, je ne veux rien, vous êtes le maître...

— Assez, monsieur, assez, je ferai ce que vous exigez; et tenez, ajouta-t-il après un instant de réflexion, je retourne à Versailles. Mais n'oubliez pas que je vous recommande cette enfant; c'est à vous que je la confie; c'est vous qui m'en répondez. Il fit quelques pas vers la porte, et revint. J'oubliais, dit-il; d'heure en heure vous m'enverrez un exprès. Je veux tout savoir, entendez-vous. Puis, après avoir fait encore de nouvelles recommandations au médecin, il se retira.

Quelques minutes après, sa voiture roulait sur la route de Versailles.

Lorsqu'il fut seul, le médecin sonna; deux femmes jeunes encore se présentèrent.

— La chambre de madame est-elle prête? demanda-t-il.

Sur une réponse affirmative, il leur fit signe d'approcher.

Ces deux femmes, avec des précautions infinies, prirent Charlotte dans leurs bras, la transportèrent dans la pièce voisine, la déshabillèrent comme on ferait d'un enfant, et, après l'avoir couchée, se retirèrent sans mot dire.

Charlotte, rappelée à la vie pour la seconde fois, voulut parler. Le médecin, assis à son chevet, posa son doigt sur ses lèvres, et murmura doucement à l'oreille de la jeune fille : — Soyez sans crainte, mon enfant, je veille sur vous.

Vaincue par la douleur, brisée par la fatigue, affaiblie par le sang qu'elle avait perdu, Charlotte s'endormit.

Quant à cette mystérieuse parole de protection qui rendit à Charlotte un peu de calme, c'était la formule habituelle dont se servait le docteur en pareil cas; et, bien que cette formule ne figurât pas dans le codex, le digne homme prononçait ces mots avec une telle bonne foi, qu'on peut dire qu'aucune potion calmante n'eût été aussi efficace.

IX.

Comme on le pense, M. de Forges passa une nuit affreuse ; dès qu'il fit jour, il s'habilla, non sans peine, prit sa canne, mit sous son bras le chapeau galonné qui devait servir à lui faire retrouver sa fille, et s'achemina tout doucement du côté de Versailles à travers les bois.

Bien qu'il souffrît horriblement, son visage avait repris cette expression de douce tristesse qui était un des caractères distinctifs de sa physionomie; la première explosion passée, le calme était revenu; fort de son bon droit, déterminé à tout braver pour ravoir sa fille, il s'était fait un raisonnement bien simple et qui, pour lui, répondait à tout.

De deux choses l'une, se disait-il; ou le comte d'Artois aime Charlotte, ou il ne l'aime pas. S'il l'aime, qu'il l'épouse; s'il ne l'aime pas, qu'il me la rende. Et puis, l'idée du déshonneur de sa fille se présentant alors à sa pensée, il devenait sombre et menaçant, ses dents se serraient, et des menaces de mort s'échappaient de ses lèvres. Mais il chassait bientôt cette horrible pensée, et revenait à des sentimens plus doux. Si le prince ne veut pas se rendre à mes raisons, murmurait-il, eh bien! je mettrai en avant les grands moyens, mes services rendus, mes campagnes, mes blessures et, par dessus tout, l'estime dont m'honorait le feu roi; nous verrons si le petit-fils reniera les dettes de l'aïeul. Qu'est devenu Eloi? pensait-il ensuite; où est allé Gaston? vraiment je m'y perds, et ma fille... ma pauvre fille... quelle nuit pour la malheureuse enfant... A cette réflexion, le vieillard s'arrêtait, essuyait avec sa main une larme qui obscurcissait sa vue, puis se remettait à marcher avec plus d'ardeur en s'appuyant sur sa canne à bec-de-corbin.

Les gens qui se trouvaient sur son chemin s'arrêtaient pour le voir, et se découvraient avec respect devant cette tête vénérable et blanche. Enfin, passant alternativement de la crainte à l'espoir, et de l'espoir au doute, tantôt marchant, tantôt s'arrêtant, il arriva ainsi jusqu'à Versailles.

Après avoir préalablement essuyé avec son mouchoir la rosée qui couvrait ses boucles, il se dirigea vers la partie du château occupée par le comte d'Artois.

Dans sa précipitation, M. de Forges n'avait pas réfléchi sans doute qu'il était encore de bien bonne heure pour se présenter devant Son Altesse; aussi fut-il on ne peut plus surpris, lorsque le Suisse qui était de garde à l'une des grilles lui dit avec un accent allemand très prononcé :

— On ne basse bas!

De Forges, qui préparait déjà les argumens qu'il jugeait les plus propres à émouvoir le prince, était complétement absorbé par le pénible enfantement de son improvisation; il continua donc son chemin sans répondre.

— Sapperment der Teufel! on ne basse bas, che fous aver techa dit.

Et le Suisse, droit et raide dans son uniforme, se plaça résolument devant le vieux gentilhomme, qui seulement alors s'aperçut de sa présence.

— Pardon, mon ami, dit M. de Forges, mais il faut que je parle à monseigneur le comte d'Artois pour une affaire de la plus grande importance; et, ce disant, il allait de droite à gauche, cherchant à se faufiler tout doucement par dessous le bras de l'obstiné factionnaire qui, immobile comme un roc, se contenta de lui répondre :

— Chen suis fâché, mais il n'y a que les fournisseurs qui entrent d'aussi bonne heure au château.

— Les fournisseurs! s'écria de Forges prenant tout à coup un parti désespéré; précisément j'apporte à son altesse quelque chose qu'elle attend avec la plus vive impatience, tenez, voyez vous-même; et, par un geste plein de dignité, le vieux gentilhomme prit sous son bras le chapeau galonné qu'il ne montra que de profil, car la balle de Gaston et les dents d'Évan l'avaient tant soit peu détérioré.

— Et pourquoi ne le tisiez-fous bas tout te suite! répondit le Suisse d'un ton bourru; allons, bassez.

De Forges n'avait pas attendu la permission.

Ce premier obstacle franchi, il s'en présenta d'autres : mais il serait trop long d'énumérer quelle suite de rebuffades et de déboires de toute sorte le pauvre gentilhomme fut obligé de subir avant d'arriver à l'antichambre du comte d'Artois. De tout temps la valetaille a été une race insolente et mauvaise; mais à cette époque plus qu'à aucune autre, les antichambres étaient infestées d'une multitude de vauriens galonnés, aussi serviles avec les grands seigneurs dont ils portaient la livrée, que vaniteux et insolens avec les honnêtes gens dont le costume et les manières n'annonçaient ni le rang ni le faste.

Il faut le dire aussi, M. de Forges n'avait vu le monde que fort peu. L'honnête gentilhomme ne se doutait pas, dans la simplicité de son cœur, qu'il fallût tant de préparatifs et de cérémonies pour parler à un prince; d'ailleurs il se souvenait d'avoir parlé au roi Louis XV, et sans vouloir déprécier le petit-fils, se disait-il, je crois que son grand-père le valait bien.

Il faisait cette réflexion, assis dans l'antichambre sur une banquette de velours, et grommelant entre ses dents, de fort mauvaise humeur, contre deux grands coquins de laquais qui le lorgnaient, en riant, du coin de l'œil. Tout à coup la porte d'entrée vint à s'ouvrir, et un homme d'un âge mûr, vêtu avec élégance, entra en ce moment.

Avant de pénétrer dans les appartemens du prince, vers lesquels il se dirigeait, le regard du nouveau venu s'arrêta sur M. de Forges avec un mélange de curiosité et de surprise, surtout lorsqu'il vit celui-ci s'avancer résolument et se disposer à le suivre.

M. de Bezenval, car c'était lui, retint la porte que déjà il avait entr'ouverte, et parut attendre l'explication de cette démarche, en effet un peu singulière dans les traditions de l'antichambre princière.

— Mon Dieu! monsieur, dit le vieillard en s'inclinant avec une politesse pleine de dignité, je vous demande humblement pardon de la liberté que je prends; mais, puisque, plus heureux que moi, vous allez voir monseigneur le comte d'Artois, auriez-vous l'extrême obligeance de lui dire qu'il y a ici quelqu'un qui sollicite vivement l'honneur de lui parler.

— Je m'acquitterai certainement, monsieur, de cette commission avec le plus grand plaisir, soyez-en sûr, répondit M. de Bezenval.

— Je vous en serai fort obligé, monsieur, ajouta M. de Forges; et tous deux se saluèrent avec courtoisie.

Tandis que ceci se passait, le comte d'Artois, mollement couché dans un lit des plus élégans, se reposait des fatigues d'une nuit agitée. Il venait de s'éveiller et parcourait d'un regard impatient plusieurs lettres ouvertes qu'il jetait dans une corbeille en forme de guéridon, après les avoir lues.

Deux surtout semblaient l'intéresser vivement; voici ce qu'elles contenaient :

PREMIÈRE LETTRE.

A monseigneur le comte d'Artois.

De son pavillon de Bagatelle, trois heures du matin.

« Monseigneur,

» Aussitôt après votre départ, j'ai profité de l'état d'accablement dans lequel se trouvait la jeune fille que vous avez confiée à mes soins pour la faire coucher, ce qui s'est effectué très facilement, grâce aux deux femmes de service que vous avez eu l'heureuse idée d'attacher à votre maison en cette qualité.

» La fatigue que cette longue crise a occasionnée à votre protégée sera, je n'en doute pas, très efficace pour son prompt rétablissement. A peine couchée, elle s'est endormie; mais, à l'agitation de ses nerfs, je sens que ce sommeil ne sera pas de longue durée, et je redoute le réveil.

» Quoi qu'il arrive, monseigneur, comptez sur moi; je suis, en attendant vos ordres, etc. »

— Allons, tout va bien, pensa le comte après avoir lu cette lettre, et il prit la seconde.

DEUXIÈME LETTRE.

A monseigneur le comte d'Artois.

De son pavillon de Bagatelle, quatre heures du matin.

« Monseigneur,

» Ce que je craignais est arrivé. La jeune fille vient de s'éveiller; en m'apercevant, elle a jeté un grand cri et s'est cachée sous ses couvertures, tremblant à faire pitié. Puis elle a demandé son père, elle s'est arraché les cheveux et a donné tous les signes du plus violent désespoir. Je ne suis parvenu à la calmer qu'en lui promettant que j'allais vous écrire, c'est ce que je fais.

» Je suis, en attendant, etc. »

— Cela se complique, fit le comte; mais aussi j'avais bien à faire de me mettre cette petite fille sur les bras... C'est qu'elle est jolie... quels yeux... quelle vivacité. A tout prendre, deux beaux yeux valent toujours la peine qu'on se donne pour les conquérir, et la plus belle couronne du monde ne vaut pas une jolie femme... Habillons-nous d'abord, et nous verrons ensuite. Puis le comte sonna son valet de chambre.

— Fait-il jour? demanda-t-il.

— Monseigneur, il est neuf heures!

— Et le temps est-il beau?

— Superbe. Monseigneur veut-il se lever?

— Dans un instant. Dites-moi, il ne m'est pas venu de nouveaux courriers ce matin.

— Non, monseigneur.

— Allons, c'est bien.

En ce moment on frappa à la porte, et une voix flûtée demanda :

— Peut-on entrer?

— Entrez, entrez, baron; mais vous me permettrez de me lever, dit le prince, passant dans son cabinet de toilette.

— Comment, monseigneur, encore au lit; ah! c'est impardonnable, dit M. de Bezenval.

— Que voulez-vous, baron; vous autres, jeunes gens du dernier règne, vous ne doutez de rien. Quant à moi, j'aime à dormir, je l'avoue; je serais digne de siéger au parlement. Croiriez-vous que je n'ai fait qu'un somme depuis hier soir.

— Vraiment! répondit M. de Bezenval avec son sourire bonhomme et malin tout à la fois. Je le croirais sans peine, ajouta-t-il mentalement, encore n'a-t-il pas été bien long.

— En vérité, c'est incroyable combien je dors.

— C'est donc cela, observa M. de Bezenval, que vous avez ce matin le teint frais et reposé, et l'œil brillant d'une jeune pensionnaire.

Le comte se regarda dans une glace, et ne put douter, en voyant ses traits pâles et fatigués, de l'intention épigrammatique du baron.

— Allons, vous raillez; mais, au fait, vous avez vous-même l'air de vous être levé bien matin aujourd'hui. Quel négligé! où donc allez-vous en si galant équipage.

— Votre altesse aurait-elle oublié déjà qu'elle déjeûne ce matin à Trianon.

— C'est pardieu vrai, je l'avais oublié, dit naïvement le comte d'Artois.

— Il cache son jeu, pensa M. de Bezenval, jouons serré.

— Comme sa majesté a daigné me faire l'honneur de m'inviter aussi, continua-t-il, j'étais venu pour avoir le plaisir d'accompagner votre altesse.

— Eh bien, mon cher baron, vous me rendrez service en y allant sans moi ; je craindrais de vous faire attendre : vous m'excuserez, n'est-ce pas?

— Qu'à cela ne tienne, répondit M. de Bezenval avec une joie mal dissimulée, j'irai seul.

Le fait est qu'au milieu des nombreuses préoccupations de sa folle équipée nocturne, le prince avait complétement oublié les paroles de la reine. M. de Bezenval, au contraire, s'en était souvenu ; depuis la veille, il hâtait de tous ses vœux ce moment ardemment désiré. Les paroles de Marie-Antoinette étaient gravées dans sa mémoire en caractères ineffaçables; n'avait-elle pas laissé tomber de ses lèvres souveraines ces mots magiques, qui lui présageaient tout un avenir de bonheur et de gloire :

— Soyez arrivé le premier, n'y manquez pas.

L'imagination fertile du vieux courtisan avait interprété cette mystérieuse parole dans le sens le plus favorable à ses désirs. Le rêve de toute sa vie s'accomplissait; il touchait au seuil de la suprême félicité; il nageait en pleine joie.

Aussi, de grand matin, paré, pommadé, musqué, doré comme une châsse à mettre des reliques, M. de Bezenval avait fait un appel à toutes ses séductions ; il avait passé en revue l'arsenal, tant soit peu suranné, de ses armes galantes et courtoises; il avait essayé ses plus fins sourires, et préparé ses plus doucereuses fadeurs. Bref, il avait pris toutes ses dispositions pour l'attaque décisive de ce cœur rebelle, qu'il essayait depuis si long-temps de soumettre. Car, on le sait, M. de Bezenval avait osé porter ses vœux jusque sur la reine.

Par un excès de fatuité, ou peut-être par un excès de précaution, avant de se rendre à Trianon, M. de Bezenval voulut s'assurer par lui-même de la présence du comte d'Artois à Versailles. Il espérait, d'ailleurs, apprendre de la bouche même du prince quelques détails sur les événemens de la nuit, détails qu'il ignorait complétement. Mais la présence de M. de Forges dans l'antichambre du comte d'Artois, et la physionomie triste et sévère du vieux gentilhomme, lui apprirent tout ce qu'il désirait savoir.

En entrant chez le comte d'Artois, M. de Bezenval comptait assez sur les fatigues d'une nuit d'insomnie et sur l'insouciance habituelle du prince, pour croire qu'il se rendrait seul à l'invitation de la reine; aussi, lorsque celui-ci lui fit connaître ses intentions, le rusé courtisan n'insista pas.

Le comte s'était abandonné aux mains de son valet de chambre qui le coiffait; M. de Bezenval, après avoir pris congé de lui, s'apprêtait à se retirer, lorsqu'il revint tout à coup sur ses pas, et dit avec une indifférence parfaitement jouée :

— Eh ! pardieu, j'oubliais ; foi de gentilhomme, j'allais commettre là une horrible bévue; figurez-vous, monseigneur, qu'il y a dans votre antichambre un pauvre diable qui se morfond et que vos gens ne veulent pas laisser pénétrer jusqu'à vous. C'est vraiment conscience, car cela m'a tout l'air d'un gentilhomme de bonne race et que l'on peut recevoir.

— Quelque enragé solliciteur? répondit négligemment le comte d'Artois en s'adressant à son valet de chambre.

— Mieux que cela, Monseigneur, mieux que cela, dit le baron avec un sourire plein de malice; et maintenant que je me suis acquitté de ma commission, monseigneur, je me retire.

A ces mots, M. de Bezenval pirouetta sur ses talons et sortit.

— Qu'est-ce à dire, demanda le comte d'Artois à son valet de chambre, pourquoi ne m'en a-t-on pas prévenu?

— Monseigneur, cet homme attend depuis ce matin, et votre altesse ne voulait recevoir personne.

— Que me demande-t-il?

— Monseigneur, je l'ignore.

— Son nom?

— Il ne veut le dire qu'à Monseigneur.

— Mais quel homme est-ce?

— C'est un homme âgé, tout en noir, avec des cheveux blancs; seulement il y a dans son costume quelque chose de particulier qui m'a frappé Il tient sous son bras un tricorne galonné d'or, et votre altesse n'ignore pas qu'il est du plus mauvais goût de porter l'habit noir avec le chapeau bordé.

— Allons, c'est bien, dit le comte riant malgré lui de cette remarque de valet de chambre ; dites à M. de Saint-Germain qu'il vienne me parler.

Le gentilhomme qui portait ce nom entra quelques instans après.

— Monsieur de Saint-Germain, dit le comte, vous trouverez dans l'antichambre un homme qui a affaire à moi, voyez ce qu'il veut, je vous prie. A propos, a-t-on retrouvé le chapeau que j'ai perdu cette nuit, vous savez?

— Non, monseigneur.

— Tant pis, car il sera resté dans le jardin, et je crains bien...

— Votre altesse ne sait-elle pas que tous les chapeaux se ressemblent.

— Vous croyez, c'est possible ; mais voyez la personne dont je vous parle; et, si l'affaire dont elle veut m'entretenir a quelque rapport avec l'aventure de cette nuit, arrangez cela comme vous l'entendrez, faites pour le mieux ; surtout, soyez prudent.

Au moment où M. de Saint-Germain sortait d'un côté pour exécuter les ordres du comte d'Artois, le valet de chambre rentra de l'autre et dit au prince :

— Monsieur, il vient d'arriver un exprès de Bagatelle!

— Eh bien?

— Le courrier dit qu'il ne doit remettre ses dépêches qu'à monseigneur.

— Ce courrier, où est-il?

— Je l'ai fait monter par l'escalier de service; il est là, répondit le valet désignant la porte par laquelle il était entré lui-même.

— Qu'il vienne donc, dit le prince avec impatience.

La porte s'ouvrit brusquement, et Gaston entra.

Le jeune homme était fort pâle; il tenait d'une main son chapeau qui pendait le long de sa cuisse, et de l'autre, par un geste plein de fierté, il désignait la porte au valet de chambre, stupéfait de tant d'audace.

Le valet comprit sans doute; il regarda le prince d'un air interrogateur pour savoir s'il devait obéir. Le comte d'Artois fit un signe de la main ; le valet sortit.

A peine eut-il disparu, que Gaston poussa du doigt le verrou doré de la porte.

— Que faites-vous? s'écria le prince.

— Je m'assure qu'on ne viendra pas nous interrompre.

— Qu'est-ce à dire? Et le comte d'Artois porta la main sur la garde de son épée.

— Oh ! ne craignez rien, Monseigneur, je ne veux pas vous assassiner.

— Qui êtes-vous, monsieur? je ne vous connais pas.

— Je vous connais bien, moi! J'ai l'avantage, vous trouverez bon que je le garde.

— Insolent!

— Oh! ne nous emportons pas, monseigneur, nous n'y gagnerions rien, ni vous, ni moi.

— Que voulez-vous, enfin?

— Peu de chose, monseigneur... une minute d'attention ; vous voyez que je ne suis pas exigeant.

— Parlez alors, je vous écoute.

Le prince, singulièrement intrigué par la tournure bizarre que semblait devoir prendre cette conversation, s'assit dans un fauteuil en faisant des efforts surhumains pour se contenir.

Gaston, le dos tourné vers la porte, se tint debout, droit et sévère, les yeux fixés sur le visage du comte d'Artois, épiant chacun de ses mouvemens, comme s'il eût voulu lire dans sa pensée.

— Voyons, monsieur, dépêchez, dit brusquement le comte d'Artois, cherchant à se soustraire à la fixité de ce regard de plomb qui pesait sur sa tête.

— Soyez calme, monseigneur, je serai bref.

— Commencez donc alors.

— Eh bien, monseigneur, je vais droit au but. Que faisiez-vous hier, à minuit, au château de Verrières?

Le comte tressaillit, mais il se remit promptement.

— Et de quel droit m'interrogez-vous, monsieur? Je vous trouve bien audacieux de vous introduire chez moi par surprise, et bien hardi de me poser des questions auxquelles il ne me plaît pas de répondre.

— Je répondrai donc pour vous, monseigneur, et je vous dirai,—ce que vous savez aussi bien que moi,—que vous étiez hier, à minuit, au château de Verrières pour y enlever une jeune fille que vous vouliez séduire et déshonorer.

— Qui vous a dit?

— Qu'importe qui me l'a dit, si je le sais. Je sais aussi que vous avez escaladé la fenêtre de la pauvre enfant, et qu'il ne s'en est pas fallu de beaucoup que vous ne payassiez de votre vie une action indigne d'un gentilhomme et d'un prince.

— En effet, vous paraissez bien instruit, monsieur, et très fort en morale, surtout; mais je vous avertis que je n'aime guère les moralistes en général, et que je ne les aime pas du tout en particulier, quand ils parlent sur le ton que vous faites. Bref, que voulez-vous de moi? Achevez, car cette scène me pèse et me déplaît.

— Je finirai, monseigneur, dès qu'il vous plaira de ne me point interrompre, car j'ai hâte d'en finir, au moins autant que vous. Hier, j'ai failli vous tuer; il n'a pas dépendu de moi qu'il en fût autrement. C'est la nuit et le hasard qui vous ont sauvé; mais je m'applaudis aujourd'hui de ma maladresse, car j'espère que nous nous comprendrons.

— Où diable veut-il en venir? pensait le comte.

— Monseigneur, j'aime Charlotte, et j'ai dû l'épouser...

— Ah! je comprends, c'est un rival, se dit le prince.

— Aujourd'hui, je la considère comme ma sœur, et j'honore son père comme si c'était le mien. L'une est bien jeune encore, l'autre est bien vieux déjà; ils n'ont ni appui ni protecteur, c'est à moi de les protéger et de les défendre. Monseigneur, je viens vous demander de me rendre Charlotte.

— Mais encore une fois, qui vous fait penser que cette jeune fille soit en mon pouvoir?

— Je vous ai dit que j'étais là quand vous l'enlevâtes. Deux heures après, j'étais à Bagatelle; vous veniez d'en sortir, et maintenant je suis devant vous; vous voyez bien que je sais tout, monseigneur. Sans doute je pourrais vous dire bien des choses, et d'abord, que c'est une enfant candide et pure, et que ce serait un crime de flétrir, dans un instant d'égarement, tant d'innocence et de pureté; que son père est un vieux soldat couvert de blessures, et éprouvé dans vingt batailles; que son nom est allié aux plus illustres familles de France, et que l'outrage qui lui serait fait retomberait sur une province tout entière; que si vous me refusiez, malgré tout cela, j'irais me plaindre au roi, je m'adresserais au parlement, au pays tout entier, pour en obtenir justice. Ce sont là des raisons, et j'en ai d'autres encore; mais je préfère m'adresser à votre générosité seule, sûr que je suis d'avance qu'un prince dont on vante la délicatesse et l'honneur, comprendra le langage d'un gentilhomme; et maintenant, lisez, monseigneur.

Malgré lui, le comte cédait à l'entraînement de cette parole énergique et calme; il regarda Gaston avec étonnement, et ce ne fut pas sans une sorte d'émotion qu'il avança la main pour prendre le papier que lui tendait le jeune homme.

Le prince lut :

TROISIÈME LETTRE.

A monseigneur le comte d'Artois.

De son pavillon de Bagatelle, cinq heures du matin.

« Monseigneur,

» C'est en tremblant que je vous écris, car il s'agit de votre honneur et de la vie d'une enfant. La jeune fille que vous appelez Charlotte vient de s'emparer sans que j'eusse le temps de m'y opposer, d'une lancette que j'avais, à tout événement, placée sur un guéridon, près du lit où elle reposait; elle menace de se tuer si vous ne lui rendez la liberté au plus tôt; elle ne pleure plus, elle ne prie plus, elle ordonne, et attend tranquillement votre décision, sûre qu'elle est, dit-elle, d'échapper, quoi qu'il arrive, au déshonneur par la mort !... »

— Quel noble cœur ! s'écria le prince en laissant tomber la lettre qu'il venait de lire.

— Eh bien? demanda Gaston.

— Attendez, répondit le comte d'Artois, domptant l'émotion qui le dominait; il prit une plume et écrivit :

« Monsieur,

» Je ne veux la mort de personne; remettez au porteur de ce billet la jeune fille que j'ai confiée hier à votre garde. Que l'on ait pour elle, et pour les personnes qui l'accompagneront, les plus grands égards.

» Signé, comte D'ARTOIS. »

Versailles, dix heures du matin.

Puis se retournant vers Gaston auquel il tendit le billet qu'il venait d'écrire :

— Etes-vous satisfait?

— Monseigneur, répondit Gaston après avoir lu, vous avez fait votre devoir en vrai gentilhomme et en prince. Je n'attendais pas moins de vous.

— J'espère que vous me direz maintenant comment cette lettre est tombée en votre pouvoir.

— Ce serait bien long à vous raconter, monseigneur, et Charlotte attend.

— Allez donc, monsieur, dit le comte en se levant, et, afin que vous n'éprouviez aucun retard, je vais donner des ordres pour que vous puissiez disposer de ma voiture. Allez, et que tout le mal que j'ai fait soit promptement réparé.

Gaston, s'inclinant alors, salua le prince avec une grâce pleine de dignité, et comme le prince lui rendait son salut avec un bienveillant sourire :

— Recevez, monseigneur, mes remercîmens bien sincères, et croyez à la reconnaissance du marquis Gaston de Sombreuil. Et il disparut.

— Ah ! c'est égal, pensa le comte d'Artois, quand il fut un peu remis de l'étonnement où l'avait jeté ce nom bien connu; c'est égal, elle était bien jolie.

Mais l'arrivée de Saint-Germain vint tout à coup détourner le cours de ses pensées.

— Eh bien, monsieur le diplomate, et votre mission ?

— Monseigneur, l'antichambre est déserte. Fatigué d'attendre, votre homme a pris le parti de se retirer.

En ce moment dix heures sonnèrent.

— Allons, dit le prince en poussant un soupir de regret, ce qu'il me reste de mieux à faire maintenant, c'est d'aller déjeûner à Trianon.

X.

En sortant de chez le comte d'Artois, M. de Bezenval traversa de nouveau l'antichambre où le vieux gentilhomme attendait encore.

A la vue du baron, qui s'était fait son intermédiaire officieux auprès du prince, M. de Forges ne put retenir une exclamation de joie; il s'avança donc vers lui avec empressement, ne doutant pas qu'il fût chargé de l'introduire. Son illusion dura peu; un seul mot de M. de Bezenval suffit pour la dissiper.

M. de Forges s'était contenu jusque-là; mais arrivé graduellement au paroxisme de l'irritation, il ne se possédait plus; le feu de la colère lui monta au visage; par un geste plein de rage et de mépris, il lança sur le parquet le chapeau qu'il tenait à la main, et foula aux pieds les armes du comte d'Artois.

M. de Bezenval n'avait pu s'opposer à ce mouvement; voulant éviter un scandaleux éclat, il s'empara du bras de M. de Forges, et l'entraîna en lui glissant rapidement ces mots à l'oreille : — On vous trompe, suivez-moi.

Surpris, effrayé, le vieux gentilhomme sentit expirer sur ses lèvres les imprécations près de lui échapper; et bien qu'il ne comprît pas le sens de ces mystérieuses paroles, il suivit néanmoins le baron.

Au bas du perron, une voiture attendait. Un domestique en riche livrée abaissa le marchepied; M. de Bezenval, d'un geste gracieux, invita le vieux gentilhomme à monter le premier, et se plaça ensuite.

— A Trianon, dit le baron.

Le valet de pied transmit l'ordre au cocher, et la voiture partit. Pendant ce temps, M. de Forges ébahi, étourdi, ne comprenant rien, fixait sur M. de Bezenval un regard interrogateur.

Habile à profiter de tous les hasards, le rusé courtisan avait compris que l'intervention de M. de Forges pouvait n'être pas inutile à l'exécution de ses projets, et qu'en tous cas il tirerait un grand parti des confidences du vieux gentilhomme. Il ne s'agissait que de le déterminer à parler : chose facile pour un homme habitué à dissimuler sa pensée, ou, si vous aimez mieux, pour un homme adroit.

Voici comment il s'y prit.

— Monsieur, dit-il avec l'accent d'une touchante compassion, je vous plains sincèrement, car je comprends vos douleurs; mais j'ai voulu avant tout, par dessus tout, éviter le bruit... Un éclat est toujours fâcheux... Croyez-moi, soyez calme.

— Quoi ! vous sauriez...

— Oui, monsieur, je sais tout... et je veux vous sauver.

— Oh ! Charlotte, monsieur, sauvez Charlotte; sauvez mon enfant! s'écria le malheureux vieillard.

— C'est ce que je veux faire, ce que je ferai, soyez-en sûr; mais, pour cela, il faut que vous m'aidiez; il faut que je sache... Je vais réveiller des douleurs bien vives; mais, enfin, monsieur, vous comprendrez que, pour vous servir avec succès, il est nécessaire que j'apprenne de vous... jusqu'aux moindres détails de ce fatal événement.

Après avoir achevé, non sans hésitation, cet embarrassant exorde, M. de Bezenval ajouta :—Parlez donc, Monsieur, ne me cachez rien, je vous écoute.

De Forges, gagné par les bienveillantes paroles et les périphrases onctueuses du baron, lui raconta de point en point tout ce qu'il savait de l'enlèvement de Charlotte; il termina en disant avec des larmes :

— Vous voyez bien qu'il faut que je trouve le prince, que je lui parle, il n'y a pas un instant à perdre; chaque seconde qui s'écoule est un siècle d'agonie pour mon enfant.

M. de Bezenval avait écouté le vieux gentilhomme en silence, sans l'interrompre; mais lorsqu'il eut terminé son récit, il s'écria :

— J'avais bien raison de vous dire que l'on vous trompait, monsieur; Charlotte n'est point à Versailles.

— Où donc est-elle? demanda M. de Forges; oh ! si vous le savez, monsieur, ne prolongez pas ma souffrance. Ma fille ! où est ma fille?

— Vous le saurez avant peu, si vous voulez suivre mon avis; fiez-vous à moi, Charlotte vous sera rendue.

— Oh ! merci, monsieur, merci de cette parole sur laquelle je compte, vous ne voudriez pas me tromper, ce serait horrible; mais hâtez-vous, car je souffre affreusement, et le désespoir me tue.

Pendant cette rapide conversation, le brillant équipage avait traversé le parc; on était arrivé à Trianon. Avant de descendre de voiture, M. de Bezenval dit au vieux gentilhomme :

— Retenez bien ce que je vais vous dire, et surtout n'oubliez rien; Charlotte est à ce prix. Nous allons entrer à Trianon; la reine s'y trouve en ce moment. Je la verrai, je lui parlerai, je l'intéresserai en faveur de votre fille; la reine est bonne, elle comprendra vos douleurs. Mais il convient que vous imploriez vous-même l'appui de sa majesté. Une présentation dans les règles est impossible; il faut donc faire naître une occasion, une circonstance; je m'en charge. Pendant ce temps vous vous tiendrez caché sous un berceau, dans l'endroit que je vous désignerai. J'aurai soin que la reine dirige ses pas de ce côté.—Vous vous jetterez à ses pieds, et... Le reste vous regarde. Est-ce entendu?

— Oh ! monsieur, croyez que je n'oublierai jamais...

— Le bonheur de vous être utile, monsieur, voilà ma plus douce récompense, dit M. de Bezenval d'un ton pénétré... Mais j'allais négliger le plus nécessaire; il importe que cette rencontre soit tout à fait imprévue. Rien de préparé... Vous ne me connaissez même pas... C'est le hasard qui vous aura conduit ici; vous cherchiez le comte d'Artois .. La Providence vous envoie la reine... Il ne faut pas qu'on soupçonne que je vous sers en rien dans tout ceci. Vous me comprenez?

— Je vous admire, répondit M. de Forges, touché d'un dévoûment si délicat, d'une si ingénieuse bonté.

La portière fut ouverte, ils descendirent. Après avoir franchi la grille, ils s'enfoncèrent dans les allées tortueuses de Trianon; puis M. de Bezenval, désignant du doigt un massif de verdure, dit : — C'est là; et, se dirigeant vers le village, il laissa le vieux gentilhomme pénétrer seul dans le bosquet.

Marie-Antoinette aimait Trianon d'un amour d'artiste. Cette délicieuse villa était son ouvrage et son orgueil.

Au milieu des pompes de Versailles, idole d'une cour galante et frivole, en butte à toutes les séductions de la jeunesse, à toutes les dangereuses flatteries d'un cercle d'admirateurs ardens et passionnés, la jeune et belle reine de France ne rêvait qu'aux vertes pelouses, au ciel bleu, aux rians paysages de la Suisse.

A l'aide d'un fiction ingénieuse, elle se plut à tromper ses goûts simples et champêtres, elle revêtit ses plus chères illusions de toutes les apparences d'une gracieuse réalité.

De verts ombrages, une rivière qui serpente, de doux ruisseaux qui murmurent, un lac bleu où se baignent de beaux cygnes, quelques toits couronnés de chaume groupés autour d'une humble église; puis, dans la prairie, de brunes génisses aux mamelles pendantes, au mufle humide, qui se couchent parmi les hautes herbes : voilà le rêve de Marie-Antoinette, voilà Trianon.

A l'ombre de ces arbres, elle se sentait heureuse et libre; elle oubliait, en foulant les vertes pelouses de son jardin, son rôle de reine et les insupportables ennuis de l'étiquette.

En effet, à la voir simplement vêtue d'un peignoir de mousseline blanche, couvrant ses longs et beaux cheveux d'un vaste chapeau de paille, parcourir, un livre à la main, les capricieuses allées de ce riant paysage, dessiné par elle, qui donc aurait pu dire : Cette femme est la reine de France?

Marie-Antoinette se plaisait à cette pensée, et c'est là, selon nous, ce qui peint le mieux la candeur et la pureté de son âme.

Ce jour-là Marie-Antoinette portait précisément le costume que nous venons de décrire; seulement son peignoir était remplacé par une robe en étoffe de laine blanche, car le froid commençait à se faire sentir, et les beaux jours touchaient à leur fin.

Elle avait dès le matin, selon sa coutume, visité la ferme, la laiterie et le presbytère, en compagnie de Mme de Polignac. Toutes deux, les bras entrelacés, elles avaient longuement parcouru les allées solitaires, s'arrêtant pour respirer une fleur, pour admirer un insecte, au corselet azuré; pour écouter le bourdonnement lointain de la ville. Restée seule, la reine se prit à rêver; assise sur un banc rustique, elle laissait flotter sa pensée dans l'espace, tandis que sa main distraite arrachait, sans y prendre garde, des touffes d'herbe tendre que *Blanchette*, sa chèvre favorite, venait brouter entre ses doigts.

Ce fut en ce moment que M. de Bezenval se présenta devant elle.

Marie-Antoinette se leva aussitôt et lui tendit la main.

Le baron s'inclina sur cette main royale, qu'il toucha respectueusement du bout des lèvres.

— A la bonne heure, vous êtes exact, dit la reine avec un sourire.

— Comment ne pas l'être, quand il s'agit de plaire à votre majesté? répondit le baron d'un ton passionné.

— Tout le monde ne partage pas votre opinion, ce me semble, observa Marie-Antoinette; si l'exactitude est la politesse des rois et des courtisans, ce n'est assurément pas la vertu des princes; car le comte d'Artois n'est pas encore arrivé.

M. de Bezenval, venu, comme nous l'avons dit, à ce rendez-vous avec des idées couleur de rose, n'entendit pas sans un certain dépit cette remarque de la reine; il essaya néanmoins d'en profiter.

— Je crains bien, répondit-il, que son altesse ne puisse se rendre à l'invitation de votre majesté, elle m'a même chargé de lui exprimer tous ses regrets.

— Ses regrets? Croyez-vous que le comte d'Artois en éprouve de bien amers? N'a-t-il pas, d'ailleurs, de nombreuses compensations à espérer? ajouta Marie-Antoinette avec une certaine ironie.

— Votre Majesté me pardonnera, je ne sais...

— Alors je suis plus instruite que vous, moi, je sais tout.

— Quoi! Votre majesté...

— Hier j'ai tout entendu, vous dis-je; il est donc inutile de feindre. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir, ici, ce matin; car il ne faut pas que cette séduction s'accomplisse. Vous parliez d'enlèvement, de mariage. Vous savez bien que c'est impossible. Une telle mésalliance ne peut avoir lieu; le roi ne le souffrirait pas.

— Votre Majesté ignore-t-elle que l'amour peut rapprocher bien des distances? hasarda timidement le baron.

— L'amour! croyez-vous que ce soit un amour bien sérieux que celui du comte d'Artois, d'un prince du sang pour une petite fille de rien!

— Charlotte est noble, dit le baron; son père appartient à une des plus anciennes familles du Languedoc.

— Le connaissez-vous?

— Non, pas personnellement; mais une circonstance fortuite m'a mis en rapport, il y a bien long-temps déjà, avec un gentilhomme qui portait ce nom, et, si je ne me trompe, ce doit être le même.

— Contez-moi donc cela, je vous prie.

— Le gentilhomme dont j'ai gardé le souvenir allait se marier; il y a de cela dix-huit ou vingt ans. Au moment où il se rendait à l'église, son carrosse se trouva pris au milieu d'un encombrement occasionné par les voitures de la cour. Le roi se rendait à Chantilly, accompagné de M. de Choiseul; les piqueurs ne pouvant dissiper la foule, sa majesté demanda au premier ministre quel était le motif de ce rassemblement. M. de Choiseul fit un signe, un aide-de-camp vint à la portière, et apprit au roi que le mariage d'un ancien officier de sa maison était la seule cause de ce retard.

— Quel est le nom de cet officier? demanda le roi.

— Sire, je l'ignore.

— Allez vous en informer, et revenez nous le dire.

L'aide-de-camp s'éloigna, puis revint un instant après. — Sire, il se nomme de Forges, dit-il.

— Ah! je le connais, s'écria Louis XV! C'est un brave, il m'a sauvé la vie en Allemagne; dites-lui, monsieur, que le roi ne l'a point oublié. Se tournant alors vers M. de Choiseul : — Vous m'en ferez souvenir, ajouta-t-il.

— Et, sans doute, l'officier qui fut chargé de porter au sauveur de Louis XV cette bonne et royale parole, c'était vous, demanda la reine avec émotion.

— C'était moi.

— Eh bien, monsieur, si vous m'êtes fidèle et dévoué comme vous le disiez tout à l'heure, vous allez m'aider à sauver l'honneur de cet homme, qui a sauvé la vie du roi de France.

La reine, en prononçant ces paroles, n'avait pu se défendre d'une émotion douloureuse; elle pensait au danger que courait cette jeune fille, au désespoir de ce vieux soldat, lorsqu'il apprendrait la séduction et l'enlèvement de son enfant; Marie-Antoinette ignorait les événemens de la nuit.

En voyant le trouble de la reine, M. de Bezenval pensa que le moment était venu de frapper un grand coup; d'ailleurs il ne pouvait plus douter des sentimens de Marie-Antoinette : ne venait-elle pas de faire un appel à son dévoûment et à sa fidélité? si ses paroles étaient encore froides, ses regards ne parlaient-ils pas assez haut?

Alors, tombant aux genoux de la reine : — Que votre majesté ordonne, murmura-t-il avec une expression tellement passionnée, que Marie-Antoinette ne put s'y méprendre, ma fidélité, mon dévoûment ne sont rien auprès de mon amour.

La reine s'était levée, indignée d'une telle audace; mais en voyant les cheveux blancs de son ridicule adorateur, elle tendit la main au vieux courtisan, et attachant sur lui son regard fier, adouci par l'expression de la pitié et du mépris, elle lui dit froidement :

— Levez-vous, monsieur, le roi ignorera un tort qui vous ferait disgracier pour toujours, et moi je vous pardonne (1); à une condition pourtant, ajouta-t-elle, c'est que vous allez partir sur-le-champ pour le château de Verrières, et conduire M. de Forges auprès de moi... Allez.

— Il n'est pas nécessaire de l'aller chercher aussi loin! s'écria gaîment le comte d'Artois, se montrant tout à coup à travers une charmille. Le vieux gentilhomme était, il n'y a qu'un instant, dans les bosquets de Trianon, où je l'ai rencontré, et je viens de lui prêter ma voiture pour retourner à Verrières... En se pressant un peu, M. de Bezenval ne peut manquer de le rejoindre, ajouta-t-il avec malice.

— Eh bien, non, dit la reine, ne comprenant plus rien à l'air triomphant du comte, à sa brusque apparition, et surtout à la présence de M. de Forges dans les bosquets de Trianon; — non, il ne viendra pas vers nous, messieurs, c'est à nous qu'il convient d'aller vers lui... Comte, demandez ma voiture; vous, M. de Bezenval, faites prévenir Mme de Polignac, elle nous accompagnera. Dans un instant, je suis à vous.

En quelques minutes tout fut préparé, et la reine, le comte d'Artois, M. de Bezenval et Mme de Polignac, dans une voiture découverte et sans armoiries, roulèrent bientôt sur la route de Verrières.

XI.

Des quatre personnages que nous venons de nommer, un seul, le comte d'Artois, se trouvait dans une position franche et nette, tant qu'il avait espéré cacher à la reine cette nouvelle aventure, il s'était tenu dans une réserve prudente, il connaissait les principes de Marie-Antoinette; il savait que, sous son enjouement, sa gaîté et son abandon apparent, elle cachait un cœur droit, une âme délicate, un esprit sévère; qu'elle détestait la ruse et la fourberie, et que le meilleur moyen de se faire pardonner une faute était à ses yeux de l'avouer avec franchise et de la réparer avec noblesse.

Aussi, lorsque Gaston l'eut quitté, lorsque le prince eut fait à la loyauté du marquis de Sombreuil le sacrifice de son caprice passager, sa première pensée fut de se confier à Marie-Antoinette, qu'il aimait comme un frère, et qui avait pour lui l'attachement tendre et affectueux d'une sœur.

Je vous laisse à penser quel dut être l'étonnement du prince, lorsque, après avoir traversé les premières allées de Trianon, le hasard le jeta tout à coup vis-à-vis de M. de Forges.

A la vue du comte d'Artois, le vieux gentilhomme avait senti se ranimer toute la colère amassée dans son sein depuis la veille. Oubliant la distance qui le séparait du prince, dédaignant l'humiliante intervention de la reine, et faisant bon marché des officieux avertissemens du baron, il se précipita au devant du comte d'Artois, qu'il reconnut tout d'abord; et, sans autre préambule, s'écria avec une sorte de brutalité :

— Ah! Dieu soit loué, je vous trouve enfin!

Je ne sais quel vague pressentiment, quel souvenir confus avertit le comte d'Artois que ce vieillard à cheveux blancs était l'homme qu'il

(1) Historique.

avait outragé, que celui qui lui parlait ainsi avait en quelque sorte le droit de le faire ; en un mot, qu'il avait là, devant lui, un vieux soldat, un noble gentilhomme, un père justement irrité.

Aussi, se découvrant avec respect, il fit quelques pas vers M. de Forges, et lui dit avec cet accent persuasif et le cachet de la vérité :

— Monsieur, je vous demande pardon ; car j'ai mérité vos reproches ; mais veuillez m'écouter, je n'ai qu'un mot à dire, non pour me justifier, mais pour atténuer mes torts ; votre fille est restée digne de vous, votre fille est libre ; elle vous attend.

— Que dites vous? Ma fille! Charlotte! mon enfant!

Ces trois exclamations, arrachées par la surprise et la joie, exprimèrent, dans ce langage sublime qu'on ne peut essayer de traduire, la sainte ivresse du cœur et le ravissement de l'amour paternel.

Le vieux gentilhomme ne put supporter l'excès de sa joie, il chancela, et serait certainement tombé, si le comte ne s'était approché pour le soutenir.

Quand il fut un peu remis, le prince lui raconta rapidement ce qui s'était passé depuis le matin, l'entrevue qu'il avait eue avec Gaston, et la noble conduite de ce dernier. Il termina en lui disant :

— Vos enfans vous attendent; venez, monsieur, ne perdez pas un instant ; ma voiture est là, daignez l'accepter.

M. de Forges s'en défendit de son mieux, mais le comte insista.

— Dois-je donc penser, monsieur, dit-il enfin, que vous ne voulez pas m'absoudre d'une faute dont, je vous le jure, je ne m'absoudrai jamais entièrement moi-même.

Vaincu par tant de loyauté, jointe à une franchise si pleine de noblesse, le vieux gentilhomme ne crut pas devoir refuser plus long-temps. Le comte l'accompagna jusqu'à sa voiture, donna lui-même au cocher l'ordre de faire diligence, et, l'ayant vu s'éloigner, rentra bientôt à Trianon.

On sait comment, à la faveur d'une épaisse charmille qui le dérobait à tous les regards, il assista, spectateur muet et involontaire, à cette scène burlesque où l'amour-propre de M. de Bezenval eut tant à souffrir. Cette conversation, surprise au passage, le mit au courant de tout ce qu'il lui importait de savoir. Quant au baron, son assurance, son habileté, sa présence d'esprit, l'avaient complétement abandonné dans cette occasion.

Quant à Marie-Antoinette, voyant se rompre entre ses doigts le fil conducteur de cette mystérieuse intrigue, qui intéressait son cœur après avoir piqué sa curiosité, elle prit brusquement le parti de se transporter à Verrières. Cette résolution, à laquelle le prince et le baron étaient loin de s'attendre, leur causa cependant, par des raisons opposées, il est vrai, un égal plaisir.

Jetons maintenant un coup d'œil en arrière.

Par un sentiment de délicatesse bien digne de lui, Gaston, voulant éviter à la jeune fille l'embarras d'une première entrevue, ne se montra pas tout d'abord à ses regards. Il remit donc au docteur la lettre du comte d'Artois, se fiant pour le reste à sa prudence et à ses soins.

Après avoir lu le laconique billet du prince, celui-ci sembla soulagé d'un poids énorme ; il avait inutilement employé tous les moyens que lui suggéraient son cœur et toutes les ressources de son art pour calmer la dangereuse exaltation de Charlotte. Mais, désespérant de dompter ce caractère énergique, il avait pris sur lui d'introduire le vieux et fidèle Eloi auprès de la pauvre enfant. Depuis ce moment, Charlotte était plus calme.

En apprenant l'heureuse nouvelle, Eloi faillit devenir fou de bonheur ; il se jeta au cou du bon docteur ; il riait, pleurait, gambadait dans un désordre inexprimable... D'un autre côté, la joie, le saisissement occasionnèrent à la jeune fille une syncope momentanée, dont on profita pour la transporter dans la voiture disposée à cet effet par les soins de Gaston. En moins d'une heure après, la grille du parc de Verrières ouvrait ses deux battans devant la voiture qui ramenait Charlotte.

Quand elle eut passé le seuil de cette calme demeure qu'elle n'espérait pas revoir, lorsqu'elle comprit à quel péril elle avait échappé comme par miracle, de douces larmes coulèrent le long de ses joues pâlies ; sa première pensée fut pour son père, son premier regard pour Gaston : et donna à Eloi son premier sourire.

Larrivée de M. de Forges mit le comble à tant de bonheur. Il faudrait le pinceau d'un maître habile pour retracer cette scène pleine de larmes, de sanglots entrecoupés, de regards radieux et de touchantes effusions.

Charlotte, à demi couchée dans les bras de son père, qui la regardait avec amour, abandonnait à Gaston une main que le jeune homme couvrait de baisers brûlans et passionnés. Eloi, immobile et comme hébété par la force et la rapidité des émotions qui bouleversaient son âme, les contemplait sans mot dire; et, comme pour compléter le tableau, Evan, le grave Evan, assis sur sa queue, à quatre pas de distance, l'œil vif et animé, l'oreille frémissante, semblait se glorifier dans son ouvrage.

Ce fut en ce moment que la reine, accompagnée de Mme de Polignac, le comte d'Artois et de M. de Bezenval, se présenta à Verrières.

Les regards de Marie-Antoinette tombèrent tout d'abord sur ce gracieux groupe; — elle comprit tout.

Se tournant alors vers le comte d'Artois, qui jouissait de son émotion et de sa surprise : — C'est bien, lui dit-elle, c'est très bien, comte; vous voilà comme je vous aime. Puis, adressant à M. de Bezenval un sourire épigrammatique ; — Qu'en dites-vous, Monsieur, n'êtes-vous pas de mon avis?

— Certainement... Votre Majesté...

— Ne dites rien, baron, s'écria tout à coup le comte d'Artois en riant, vous mentiriez... Vous n'êtes pas heureux aujourd'hui.

Inutile de dire que le mariage de Charlotte et de Gaston ne tarda pas à être célébré; la reine voulut signer au contrat, et, le lendemain de la cérémonie, M. le marquis Gaston de Sombreuil partit avec sa jeune femme pour le château de Rambouillet, dont M. de Forges avait été nommé gouverneur sur la recommandation du comte d'Artois.

Dix ans plus tard, à la fatale expédition de Quiberon, un Sombreuil se fit tuer en défendant la cause royaliste.

Quoi qu'en puissent dire les mémoires du temps que nous tenons pour apocryphes en ce qui concerne les prétendues faiblesses de Marie-Antoinette ; quoi qu'en ait dit M. de Bezenval lui-même, dont les fabuleux mémoires ont été victorieusement réfutés par une femme d'esprit et de cœur, écrivain consciencieux, appréciateur éclairé du beau caractère de la reine de France, il n'est jamais entré dans notre pensée de faire planer l'ombre d'un doute sur la vertu de cette noble et gracieuse femme qui régna doublement par la couronne et par la beauté.

Mais Marie-Antoinette était femme, et quelle femme peut se refuser aux hommages qu'elle mérite? quelle femme, fût-ce même la plus riche d'attraits et de vertus, la plus heureusement douée de son siècle, eût renoncé au plaisir innocent et permis de se voir l'idole d'une cour composée de tout ce qu'il y avait de plus jeunes, de plus aimables et de plus brillans cavaliers parmi toute la grande noblesse de l'époque? Bien que Marie-Antoinette n'ait jamais eu d'amour passionné pour son royal époux, reine, elle avait trop le sentiment de sa dignité. épouse et mère, elle avait trop le sentiment de ses devoirs, pour accueillir avec une faveur marquee aucun des soupirans qui se disputaient son cœur, un cœur si haut placé, que nul ne put y atteindre, pas même le roi.

Chose étrange, en vérité! cette femme dont la vie ne prêta jamais matière même à la calomnie, est morte calomniée, calomniée dans ce qu'elle avait de plus pur et de plus sacré, dans son honneur d'épouse, dans son cœur de mère. —Et l'on dit qu'elle est morte de la main du bourreau!...: Ne calomnions pas le bourreau. Marie-Antoinette est morte comme la monarchie : c'est la plume du pamphlétaire qui l'a tuée.

Charles Rouget. — (*La Sylphide.*)

ZÉRICH.

I.

Dans un petit bourg de la Bohême, situé à quelques milles de Leitmeritz, arriva un jour un homme dont personne ne connaissait, d'une manière certaine, l'origine et les moyens d'existence. Plus tard, le bruit se répandit qu'il avait été employé dans l'exploitation des mines de l'Erzebirge, où, malgré son apparente pauvreté, il aurait acquis de grandes richesses. Il passait d'ailleurs pour savant, versé surtout dans les sciences naturelles, et dirigeait lui-même, avec la plus constante sollicitude, l'éducation de ses enfans. C'étaient trois jeunes garçons, dont l'aîné entrait à peine dans l'adolescence. Privés de leur mère dès leur bas âge, ils étaient restés exclusivement livrés aux soins de leur père, qui semblait avoir concentré sur eux toutes ses affections. Il ne les quittait que rarement, partageant sa vie, dans une retraite absolue, entre ses enfans et ses études favorites. L'aîné avait un caractère violent où fermentaient toutes les mauvaises passions. Ses frères étaient les victimes habituelles de ses emportemens. Les enfans du voisinage, et, à leur défaut, les animaux eux-mêmes, avaient souvent à gémir de ses méchancetés. Le second, quoique moins turbulent, ne manifestait pas des penchans meilleurs. Déjà sournois et perfide, il faisait le mal avec réflexion, et jouissait intérieurement de celui qu'il voulait faire. Le plus jeune, au contraire, montrait une douceur et une bonté qui promettaient, pour l'âge mûr, les plus précieuses qualités.

Monus (c'était le nom de l'étranger) habitait une petite maison entourée de murs, sur le penchant d'une colline. Lui-même en avait tracé le plan et disposé la construction, de telle sorte que d'aucun côté le regard ne pût pénétrer dans l'intérieur. Ces précautions avaient excité vivement la curiosité. Les enfans eux-mêmes interrogés, à ce sujet, sur les occupations habituelles de leur père apprirent, pour tous renseignemens, qu'il passait régulièrement ses journées dans un cabinet dont l'entrée leur était interdite. On parvint cependant à savoir que Monus sortait souvent sous prétexte d'aller herboriser sur la montagne, et qu'il ne revenait quelquefois qu'avec le jour. Les plus déterminés épièrent ses démarches, et bientôt on acquit la certitude qu'il se rendait habituellement, vers le soir, dans la vallée, où il paraissait se livrer à quelque opération mystérieuse et suspecte.

Un soir, Monus suivait lentement le sentier qui descend en serpentant sur le flanc de la montagne. On était au mois de juin. Le soleil venait de disparaître en teignant de rose et d'or le bord des nuages flottant au dessus des monts. Peu à peu la lumière s'affaiblit. L'ombre couvrit la vallée. Un vent plus frais sortit des profondeurs du bois d'où s'élevait un murmure mystérieux. Les oiseaux du jour se turent et cédèrent la place aux oiseaux de la nuit. L'un d'eux, voltigeant devant Monus, semblait vouloir diriger sa marche. Arrivé au fond de la vallée, près d'un petit bois dont les branches pendaient au dessus de la source d'un ruisseau qui for-

mait, en cet endroit, comme un bassin recouvert de mousses et de plantes entrelacées, l'oiseau s'arrêta, tourbillonna trois fois dans l'air en jetant des cris plaintifs, et vint se percher immobile et muet au sommet d'un pin qui élevait au-dessus de tous les autres son feuillage sombre.

Monus tira de dessous son manteau une pioche à manche court et solide et une baguette d'ébène dont les deux extrémités étaient terminées par une petite boule d'ivoire. Saisissant alors sa baguette, il se mit à tracer autour de lui des cercles et des figures bizarres, tout en murmurant des paroles cabalistiques. Ensuite il cueillit trois des petites fleurs bleues qui se miraient tristement dans l'eau transparente du bassin, et les lança en l'air en observant la place où chacune d'elle retombait. S'agenouillant alors sur l'herbe fraîche, il creusa la terre dans l'espace enfermé par la chute des trois petites fleurs.

Le bruit des coups de l'instrument résonnait sourdement dans la vallée, et allait réveiller, sur le bord du bois, les courlis et les merles qui s'enfuyaient tout effrayés. Monus, cependant, continuait à frapper la terre avec une ardeur infatigable. De temps en temps, quand la pioche venait à rencontrer un bloc de pierre ou de minerai, une étincelle jaillissait aux yeux ravis de Monus, dont les coups retombaient alors plus pressés et plus retentissans. Il était haletant, la sueur ruisselait de son front pâle; mais sa préoccupation était telle qu'il ne semblait pas ressentir la fatigue...

Tout à coup minuit sonna à l'horloge du village. Le hibou qui avait conduit Monus en ce lieu secoua bruyamment ses ailes, en faisant entendre un cri lugubre, et disparut dans la forêt... Monus releva vivement la tête et aperçut devant lui, au pied d'un arbre, un homme qui semblait le considérer en souriant méchamment.

C'était un homme de taille moyenne et d'un âge douteux. Sa maigreur extrême et les rides de sa figure l'auraient fait paraître beaucoup plus âgé qu'il ne l'était en réalité, si la raideur un peu cavalière de sa pose et le feu extraordinaire de ses yeux fauves n'eussent éloigné toute idée de caducité. Son costume sévère et décent était tel à peu près que celui qu'aurait pu porter un grave bourguemestre ou un savant.

Il s'appuyait avec une certaine prétention sur une canne à pomme d'or enrichie de pierres fines

A sa vue, Monus ne put s'empêcher de frémir. Mais il se remit promptement, comme familiarisé déjà avec la présence de l'inconnu.

— Oh! oh! dit celui-ci avec un rire ironique, est-ce que, depuis notre dernière entrevue, l'honnête Monus aurait fait divorce avec le sommeil, et ce nouveau converti voudrait-il faire concurrence aux vénérables trappistes de Breintenfeld.

— Eh!... mais, ajouta-t-il en mesurant avec sa canne la dimension du trou pratiqué par Monus, voilà précisément, si je ne me trompe, la longueur de la fosse que nous avons creusée ensemble, au fond d'une gorge de l'Erzebirge, pour ce pauvre mineur qui eut la maladresse de trouver, un jour, en ta présence, un fragment de ce métal tel que juif ou roi n'en eurent jamais de pareil.

— Silence, par pitié, s'écria Monus tout tremblant.

— Quoi donc? Crains-tu qu'il ne se réveille pour t'appeler voleur et assassin? N'as-tu pas pour toujours étouffé ses cris et ses ridicules prétentions avec ce même instrument que tu tiens encore en ce moment?... Mais, qu'est-ce donc qui reluit au bout de ta pioche? Je ne me trompe pas... ce sont encore des parcelles de minerai... Tiens, regarde...

Les yeux de Monus brillèrent d'une joie avide...

— Ainsi, reprit l'inconnu, c'est de l'or que tu cherchais? De l'or! toujours de l'or! mais qu'en veux-tu donc faire? Tu dois être riche à présent...

— J'ai des enfans — répliqua timidement Monus.

— Ah! oui, c'est vrai... je l'oubliais; mais toi, tu es trop bon père pour ne pas t'en souvenir... A la bonne heure... Voilà qui te fait honneur... Trois charmans enfans, je crois?

En disant cela, l'inconnu paraissait réprimer avec peine un sourire amer... puis il ajouta, après avoir attaché quelque temps sur Monus décontenancé un regard qui semblait pénétrer jusqu'au fond de son âme :

— Ecoute, je veux combler enfin tes désirs... Je veux te rendre riche, toi, tes enfans et tes petits-enfans, jusqu'à la dixième génération...

— Je t'appartiens; parle, que faut-il faire? s'écria Monus avec transport.

— Suis-moi seulement, et tu décideras ensuite.

Monus ramassa sa baguette et sa pioche, qu'il cacha de nouveau sous son manteau, et suivit son guide en silence.

Ils s'enfoncèrent dans le bois, errant par des sentiers tortueux, et ils marchèrent long-temps dans l'obscurité, en décrivant mille circuits capricieux. Après quoi, ils se trouvèrent tout à coup dans un pays inconnu à Monus. C'étaient des vallées formées par des montagnes à perte de vue et qui s'avançaient de part et d'autre de manière à intercepter presque entièrement la vue du ciel. La plupart, fendues dans toute leur hauteur, et coupées à pic, semblaient avoir été déchirées par la foudre. D'autres, suspendues sur des gouffres sans fond, affectaient les formes effrayantes de spectres ou de monstres menaçans. Le sol encombré d'énormes fragmens de rochers, n'offrait partout que des ravins profonds ou d'effroyables précipices. L'œil cherchait en vain la verdure et l'eau, la terre desséchée n'offrait aucune trace de végétation. Des animaux d'espèces inconnues passaient en courant ou rampant avec rapidité, tandis que d'énormes chauves-souris se suspendaient en criant aux pointes des rochers ou voltigeaient en tournoyant au dessus des abîmes.

Cependant, le guide de Monus ne paraissait pas faire attention aux lieux qu'il parcourait, et Monus lui-même était étonné de ne se sentir arrêté par aucun des obstacles semés sous ses pas.

Tout à coup l'inconnu s'arrêta en face d'un rocher plus gros que la plus haute montagne, et qui fermait, de ce côté, l'entrée de la vallée. Il se retourna vers Monus surpris, et lui dit :

— Tu vas voir ce que nul homme ne saurait voir, à moins de s'être donné à moi par anticipation. Tu seras le premier qui aura pénétré dans des lieux qui renferment le secret de ma puissance.

A ces mots, Zérick — c'était le nom du mystérieux personnage — frappa du bout de sa canne la paroi du rocher qui s'écarta en roulant sur lui-même comme une porte docile.

Zérick entra sous une voûte sombre, entraînant Monus par la main. Ils descendirent une pente rapide qui allait en tournant comme une immense spirale. A la rapidité de leur course, Monus comprit bientôt qu'ils devaient se trouver à une profondeur plus grande que l'élévation des plus hautes montagnes qui couvrent la terre. Peu à peu, cependant, l'obscurité se dissipa... Une faible lumière brilla, comme une étoile, à l'extrémité d'une immense galerie.

Monus remarqua alors que les parois de la voûte jetaient dans l'ombre mille rayons qui s'entre-croisaient. A mesure que la lumière approchait, les cintres et les côtés de la voûte devenaient plus brillans. Bientôt Monus acquit la certitude que le souterrain tout entier qu'il parcourait en ce moment était formé de blocs de minerai d'or et d'argent, entre lesquels étincelaient des fragmens de pierres précieuses.

En cet endroit, Monus se trouva arrêté par une porte formée d'un seul diamant de l'eau la plus pure, et dont il avait pris de loin l'éclat éblouissant pour les scintillemens d'une étoile. Une sourde rumeur se faisait entendre de l'autre côté, pareille au murmure de la foule ou au bruissement des flots. Zérick toucha, comme la première fois, du bout de sa canne la porte précieuse, qui s'ouvrit aussitôt...

Une lueur surnaturelle éclaira tout le souterrain. Monus, ébloui, porta vivement la main à ses yeux. Son guide sourit, et, après lui avoir laissé le temps de s'habituer à cette clarté éclatante, il lui dit avec un accent où perçait un profond sentiment d'orgueil :

— Nous sommes dans mon domaine de prédilection. C'est ici, entouré de toutes parts des véritables élémens de ma puissance, que je sens que je suis réellement le seul roi de l'univers. Depuis que l'homme s'est avisé de fouiller les entrailles de la terre pour en arracher quelques parcelles plus rares et plus brillantes, j'ai recouvré l'empire du monde.

Au reste, ajouta-t-il sur un ton plus simple, vous serez moins étonné de ce que vous voyez, quand vous saurez que ces métaux si rares vers les régions supérieures de la terre s'étendent au contraire en couches immenses aux profondeurs où nous sommes, et forment, pour ainsi dire, les assises du globe. C'est moi qui ai découvert le secret de la formation de ces métaux et de ces pierres précieuses. Nul autre que moi ne l'a jamais possédé, quoi qu'on en ait dit... Ce sceptre-là ne se partage pas. J'ai d'autres moyens d'enrichir et de récompenser mes amis... C'est par la combinaison des différens *détritus* de la terre que je me plais à composer ces couches que vous voyez et dont j'ai soin de faire monter quelques filons jusqu'à la surface du globe. Ce travail est un des meilleurs revenus de l'enfer. Aujourd'hui, surtout, que la soif de l'or remplit à elle seule presque tout le cœur de l'homme, je ne crains pas d'affirmer que cette passion me rapporte plus d'âmes en un jour, que toutes les autres en un an.

En ce moment, Monus et son compagnon étaient arrivés dans une galerie au milieu de laquelle bouillait, dans une immense chaudière, une matière de couleurs diverses assez semblable à cette couche jaunâtre qui monte quelquefois à la surface du creuset d'un chimiste. Des hommes à figure sinistre agitaient le liquide bouillonnant avec des pelles énormes, tandis que d'autres, au moyen de pompes aspirantes, le faisaient monter jusqu'à la voûte d'où il se répandait dans les régions les plus voisines de la superficie du globe.

— C'est ici mon principal atelier, reprit Zérick. La matière que vous voyez en fusion est destinée à faire de l'or. Avec cela, je dispose de la conscience de tous les hommes. Mais il me restait à gagner celle de la plus belle moitié du genre humain, comme disent là-haut les poètes érotiques. Cette moitié-là n'était pas la moins intéressante pour moi, car je savais par expérience l'importance d'une telle conquête pour assurer ma domination universelle. C'est dans cette pensée que j'inventai pour les femmes les diamans et les pierres précieuses.

En parlant ainsi, Zérick introduisit Monus dans une autre partie du souterrain, éclairée par une innombrable quantité de lampes d'obsidienne qui s'étendaient à perte de vue. Partout, le sol était couvert de blocs de diamans bruts, de saphirs, de rubis, de topazes, de grenats, d'émeraudes, d'hyacinthes, d'améthistes, de cymophanes, de cornalines, d'onyx, d'épidotes, de turquoises, d'hématites, de pyrites, de lapis-lazuli...

Zérick conduisit Monus vers un groupe d'ouvriers occupés à la fabrication des gemmes. Les uns se servaient de parcelles de fer combinées avec divers autres élémens, qu'ils coloraient en rouge en y introduisant, au moyen de longs tuyaux, des molécules d'air dans certaines proportions. D'autres, avec l'oxide de fer, donnaient aux pierreries une multitude de nuances. Monus put même nommer quelques unes de celles qui sortaient achevées de leurs mains. C'étaient des topazes du Brésil, des saphirs de Ceylan, des chrysoprases d'un vert tendre, des améthistes du plus beau rose et des rubis d'un rouge vermeil. Monus remarqua qu'elles changeaient de couleur quand on les exposait à un grand feu.

—Cela vous étonne, dit Zérick; mais attendez un peu; voilà qui vous surprendra davantage.

Et il prit un gros diamant qu'il jeta au feu.

Une flamme bleue s'éleva pendant quelques minutes au dessus du diamant. Quand elle se fut éteinte, Monus s'approcha et le chercha en vain.

—Il est fondu, dit Zérick, et cela confondrait encore aujourd'hui bien des prétendus savans... Mais c'est assez nous arrêter ici. Nous pourrions, sans sortir de cette galerie, faire à peu près le tour de la terre; car elle s'étend, parallèlement avec celle que nous avons visitée tout à l'heure, sous presque toutes les contrées du globe. Maintenant que vous avez jeté un coup d'œil rapide sur mes deux principales fabriques, il me reste à vous faire voir le dépôt général des richesses que je réserve pour mon usage personnel, ou pour certaines occasions où il faut agir immédiatement... Mais, auparavant, je dois vous faire visiter mon cabinet des *antiques*.

II.

Zérick conduisit Monus dans une salle circulaire plus vaste que les états d'aucune des principautés souveraines de l'Allemagne. Les murailles étaient couvertes, dans toute leur hauteur, d'objets rares et précieux, tels qu'armures de chevaliers, parures de femmes, sceptres, couronnes, bijoux et ornemens de toutes espèces. Quelques-uns se faisaient remarquer par leur simplicité extrême et leur peu de valeur numéraire. Leur mérite et leur importance avaient été appréciés sous un autre point de vue. On y voyait avec étonnement le casque d'un guerrier près de la robe lamée d'or d'une courtisane. Chaque siècle se trouvait représenté là par les preuves matérielles de ses plus éclatantes infamies. Tout était numéroté, étiqueté avec le plus grand soin. Quelques objets même étaient accompagnés de notices biographiques. En général, ils portaient des écriteaux, sur lesquels se trouvaient résumés, en quelques paroles vives et succinctes, leur origine et l'usage qui en avait été fait. Un grand nombre offraient même d'importantes révélations. Sur l'épée d'un guerrier fameux, on lisait *honneur au traître!* Au dessus du manteau d'hermine d'un magistrat vénéré, on avait écrit: *le prix d'une sentence...*

On eût dit le bazar universel des attributs de la bassesse humaine et de la défroque de tous les vices.

Au milieu de la salle régnait un immense comptoir, divisé en compartimens, qui s'élevaient en gradins, et entre lesquels on avait ménagé des passages pour circuler dans tous les sens.

—Ceci, dit Zérick, avec le contentement naïf d'un antiquaire, est une collection unique, je puis m'en flatter, par son importance et sa richesse. C'est l'histoire de l'humanité, sous un point de vue entièrement neuf. Je la crois digne de fixer au plus haut point l'attention d'un philosophe et d'un savant tel que vous, mon cher Monus. Vous venez de voir, en quelque sorte, le chaos des vices, des erreurs et des crimes du genre humain. Vous allez maintenant les passer en revue par ordre chronologique... J'ai calculé qu'il faudrait, pour un tel examen, à peu près autant de jours qu'il y a d'heures que le monde existe. C'est pourquoi, si vous le permettez, nous procéderons par époque et par siècle, afin d'abréger.

Monus embrassa d'un coup-d'œil rapide cette exposition merveilleuse et commença à circuler autour de la rotonde immense, s'en remettant au hasard pour le choix des objets et les renseignemens qu'il lui plairait de demander. Remarquant parmi toutes les richesses qui passaient devant ses yeux une chaîne d'or d'une extrême simplicité et précieusement enfermée sous un panneau de verre:

—Quel est, demanda-t-il, ce bijou? Et à qui a-t-il appartenu?

—C'est, répondit Zérick, un des premiers anneaux de l'histoire romaine. C'est cette chaîne qui, passant des mains d'un guerrier sabin au col d'une jeune fille de Rome, détermina celle-ci à ouvrir à l'ennemi les portes de la ville.

—Qu'est-ce que cette poussière brillante mêlée à une liqueur vermeille dans cette coupe d'or marquée de deux lettres entrelacées?

—Cette coupe porte les initiales d'Antoine et de Cléopâtre. La poussière brillante qu'elle renferme est celle du diamant que Cléopâtre ivre d'amour et d'orgueil avala un jour après l'avoir réduit en poudre et mélangé avec du vin de Crète.

—Voilà une opale qui n'aurait pas aujourd'hui une grande valeur et qui ne me semble pas mériter la place distinguée que vous lui avez assignée.

—Vous vous trompez, mon cher Monus; c'est là un monument de la folie du sénateur Nonius, qui aima mieux être envoyé en exil, que de céder à Marc-Antoine son opale chérie... Vous voyez tout près de là l'émeraude dont Néron se servait pour regarder les combats du Cirque, de peur que ses royales paupières, fatiguées par les rayons lumineux, ne perdissent la vue du sang des gladiateurs.

—Quel bizarre caprice a rassemblé ces grains d'or dans ces mangeoires de marbre blanc?

—Tout beau, mon cher Monus, et parlez avec plus de respect de la table d'un consul romain auquel le peuple et les grands rendirent des honneurs presque divins... Le cheval favori de l'empereur Caligula.

—Que vois-je? D'où vient ce tas d'or que contiendrait à peine une salle de dimension ordinaire?

—Tu te trompes. Il s'en fallut de quelques livres pesant que cette quantité s'y trouvât en effet; ce qui fut cause que l'infortuné Montézuma fut brûlé vif.

—Passons, passons... Il me tarde d'arriver à une époque plus rapprochée. Mais, dites moi, auparavant, quels sont ces monticules formés de pièces d'or et d'argent qui s'élèvent de siècle en siècle?

—Ce sont les sueurs et le sang des peuples ruinés et écrasés par les tyrans...

—Enfin, nous sommes parvenus aux temps modernes... Voilà un collier de pierres vraiment digne d'une reine.

—C'est une reine, en effet, qui l'a porté et qui le perdit. Sa disparition fit même un grand scandale... Il me revenait de droit.

—A ce que je vois,—dit Monus examinant successivement divers objets,—notre époque n'a pas fourni moins que les autres à votre collection. L'ambition, l'avarice, la lâcheté, le manque de foi de mes honorables contemporains ont déjà envoyé ici d'innombrables échantillons. Je remarque seulement que les objets sont de moindre valeur, et les causes plus mesquines. La soif de l'or chez les hommes, la passion du luxe chez les femmes occupent à peu près seules tout l'espace, et remplissent de leurs trophées presque tous les casiers.... Ah! par exemple! pourquoi celui-là est-il resté vide entre tous les autres?

—Patience, mon cher disciple; cette place est réservée.... au morceau de métal que tu as pris naguères, avec la vie, à ce mineur de l'Erzebirge... Ce morceau-là, tu en conviendras, doit avoir ici sa place.

En disant cela, Zérik fit entendre un éclat de rire strident qui se répéta au loin sous les voûtes, tandis que Monus épouvanté essayait en vain de sourire.

—Tous les objets renfermés ici sont mon ouvrage, reprit Zérick. Il est juste qu'au temps marqué, ils reviennent à leur auteur..... Mais c'est assez nous occuper du passé. Je vais maintenant te faire voir mes œuvres inédites et les présens que je réserve à ceux qui, comme toi, mon digne Monus, marchent aveuglément dans ma voie.

En même temps, Zérick introduisit Monus dans une autre galerie dont l'œil ne pouvait apercevoir l'extrémité. Dans toute sa longueur régnait une sorte de table sur laquelle étaient rangées d'incroyables richesses. L'or, l'argent et les pierres précieuses s'y offraient sous toutes sortes de formes. Le regard étonné hésitait devant une infinie variété d'objets d'une valeur inappréciable auxquels un art surhumain avait ajouté ses prodiges. Il y avait des étoffes précieuses couvertes de pierreries, des statues d'or et d'argent massif, des instrumens, des choses étranges, inconnues... Monus remarqua cependant que l'or monnayé s'y montrait partout en plus grande abondance. A chaque pas, c'étaient des bourses et des coffres pleins et plus souvent encore des pièces d'or réunies en tas ou enfermées dans des sacs portant, comme chez un banquier, le chiffre de la somme qu'ils contenaient. Un grand nombre étaient même revêtus de l'adresse et du nom du destinataire. Monus ne fut pas médiocrement surpris de rencontrer là certains noms qui jouissaient alors d'une grande considération à quelques milliers de pieds au dessus de sa tête. Pour tout autre, c'eût été l'occasion d'un grand scandale. Cette découverte produisit sur l'esprit de Monus un effet tout différent... Cependant, la plupart des objets étaient sans adresse; mais tous portaient l'indication générale de l'action qu'ils devaient récompenser. C'était une sorte de tarif de tous les vices. Le parjure, l'adultère, le vol, le meurtre s'y trouvaient cotés selon l'énormité de l'intention ou du résultat, et appréciés, à ce double point de vue, avec une épouvantable sagacité.

—Comme vous le voyez, dit froidement Zérick, ceci est mon comptoir, mon cabinet d'affaires. C'est ici que se règlent les intérêts de la plus grande partie de l'univers. J'escompte également le présent et l'avenir. J'ai même, dans ce moment, bon nombre de mes cliens qui se trouvent en retard de paiement. Mais je suis sans inquiétude; car si je prête quelquefois à des termes éloignés; je sais à qui je fais des avances, et mes remboursemens, pour être retardés, n'en sont pas moins sûrs. Quoique, en ma qualité de juif, je me montre impitoyable à l'endroit du remboursement avec intérêt, vous reconnaîtrez qu'au fond je suis un assez bon diable...

Après avoir ri de cette plaisanterie avec la fatuité d'un homme habitué à être applaudi, Zérick reprit, tout en continuant de répondre aux différentes questions de Monus:

—En somme, je n'ai pas lieu de me plaindre. Jamais, j'en conviens, mes affaires n'ont été dans une telle prospérité; et si, comme cela est probable, mes rapports avec le monde vont se multipliant, je me verrai forcé d'augmenter considérablement le nombre des agens secrets ou officiels que j'entretiens là-haut. J'ai déjà les usuriers, les diplomates, les agioteurs, les politiques qui sont au pouvoir et ceux qui veulent y arriver, les procureurs, les gens de cour et de finance, les journalistes gagés, les comédiens, les danseuses et les littérateurs à la mode... Ces derniers, je leur dois cette justice, sont aujourd'hui, sans contredit, mes limiers les plus ardens et les plus utiles...

Tout cela, sans doute, coûte fort cher; mais j'ai le bon esprit d'être toujours de mon époque, et je pense aussi, moi, que l'argent est le nerf de la guerre.

Et vraiment, je ne saurais trop me féliciter de ce nouveau moyen. Il est d'une simplicité extrême et remplace avantageusement tous les autres. J'en recommande particulièrement l'usage aux gouvernemens qui ne possèdent pas en eux-mêmes d'élémens de stabilité...

Avant que cette heureuse idée surgît dans mon cerveau, ma tâche était singulièrement difficile et compliquée. Les passions de l'homme, presque innombrables alors, demandaient, pour être habilement exploitées, un génie inépuisable et une attention de toutes les minutes. Chacune d'elles

avait ses stimulans particuliers. Et encore ces moyens devaient-ils se modifier, à chaque instant, selon les circonstances, sous peine de manquer leur effet. Ajoutez à tout cela que ces passions, presque toujours grandes et fortes, échappaient, par leur exagération même, à l'action de tout ce qui était petit et mesquin; ce qui rendait fort difficile et souvent inutile l'emploi des moyens détournés, des séductions à bon marché et de toutes les violences qui composent aujourd'hui la diplomatie infernale...

En vérité, le vice s'est rapetissé! Il est descendu des hauteurs de la poésie aux étroites conceptions d'un cerveau bourgeois. C'en est fait : les grands scélérats s'en vont! La royale famille des Atrides a dégénéré en une multitude de plats coquins, de misérables ambitieux dont l'argent est l'unique mobile... Sans doute, comme je vous le disais, cela a rendu ma tâche plus facile, mais, en revanche, mes occupations sont devenues infiniment plus nombreuses. Et puis, je l'avoue, j'ai l'horreur innée de tout bourgeois... Et quand on a eu l'honneur d'inspirer, pendant quatre mille ans, tout ce qui s'est fait de grand et d'illustre dans le crime, vous conviendrez qu'il est bien permis d'éprouver quelque répugnance à se vouer à ces intrigues de bas étage où le génie et la passion n'ont que faire. Faut-il donc se commettre avec ces nains poltrons qu'on appelle des hommes, qui se disputent un sac d'écus à coups d'épingles, et avec des femmes insipides, qui cèdent sans combat, comme des voyageurs surtout qui n'ont rien à défendre?...

Zérick avait en vain prononcé ces derniers mots avec l'accent de découragement d'un artiste ou d'un philosophe; Monus ne l'écoutait plus. Depuis son entrée dans la nouvelle galerie, son esprit et ses yeux erraient d'extase en extase sur les trésors étalés devant lui. La soif de l'or s'était allumée graduellement dans ses veines plus ardente, plus implacable que jamais. Le désir avait dilaté ses traits; sa figure, ordinairement pâle, s'était animée; ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Zérick, qui lisait au fond de sa pensée, jetait de temps en temps sur lui un regard perçant.

Tout à coup Monus ne put retenir une exclamation, à la vue d'un énorme diamant placé dans un endroit apparent, sur un coussin de velours noir. Il était de la grosseur d'un œuf d'autruche, et jetait de toutes ses facettes milles rayons chatoyans. La salle en était comme illuminée. C'était, sans contredit, le roi des diamans.

— Je n'ai rien de plus beau dans mon écrin, dit négligemment Zérick. Tous les rois de la terre n'en pourraient payer la valeur. Aussi ne porte-t-il encore le nom d'aucun destinataire... Non pas que je veuille le garder pour moi, ou le laisser éternellement enseveli sous terre, mais tu comprends que je ne voudrais pas le donner à un indigne...

— Oh! pensa Monus, que n'ai-je encore une âme à vendre à ce prix!

— Et si j'en disposais en ta faveur, reprit Zérick, que ferais-tu pour moi, en retour?

— Hélas! mon cher maître, répliqua Monus, tremblant d'émotion, que pourrais-je vous offrir en échange d'un pareil trésor? Je vous appartiens déjà tout entier...

— Ecoute, Monus, j'ai de l'affection pour toi, parce que je t'ai toujours trouvé docile et dévoué sans scrupule. Je t'ai amené ici en t'annonçant que je voulais t'enrichir, toi et tes enfans... Je tiendrai ma promesse... De ton côté es-tu disposé à faire tout ce que je désirerai?

— Je jure de souscrire aveuglément à tout ce que vous me demanderez.

— Eh bien! ce diamant t'appartient. J'irai te le porter moi-même demain et t'apprendre en même temps ce que je veux de toi. Maintenant il faut nous séparer Suis ce souterrain à gauche. Il est peu étendu et aboutit à l'une des extrémités du village par une ouverture que j'ai su rendre invisible au dehors pour tout autre que pour moi...

Peu d'instans après, Monus se retrouva dans la campagne. Le jour commençait à poindre sur la montagne, chassant devant lui les vapeurs de la vallée. Les oiseaux se réveillaient en secouant leurs ailes humides. Les fleurs relevaient la tête pour regarder le soleil... Les coqs du village criaient la troisième heure du jour...

Monus se glissa dans sa maison par la petite porte du jardin. Il voulut, selon son habitude, aller embrasser ses enfans pendant leur sommeil; mais au moment où il s'approchait du lit où reposait Wilhelm, le plus jeune et le plus aimé des trois, l'enfant s'éveilla tout à coup en poussant un grand cri. Quand il fut remis de sa première émotion, il raconta à son père qu'il avait vu en songe un homme noir qui s'efforçait de l'entraîner en lui montrant toutes sortes de beaux jouets de Nuremberg; mais qu'au moment où il avançait la main pour s'emparer d'un superbe château de carton, il en était sorti une vilaine bête à trois têtes qui avait voulu le mordre.

Monus gronda doucement l'enfant, et après avoir calmé sa frayeur, il se retira lui même dans sa chambre pour prendre quelque repos. Mais il ne dormit point, ne pouvant chasser de son esprit je ne sais quelles sombres pensées mêlées aux préoccupations de son ambition.

III.

Le lendemain, Monus était assis dans son cabinet, la tête appuyée sur sa main, le regard rêveur, lorsqu'on frappa doucement à la porte. Il alla ouvrir avec quelque embarras et referma mystérieusement, après avoir salué, d'un air d'intelligence, celui qui venait d'entrer..... c'était Zérick. Il était vêtu comme la veille, et avait mis sur sa figure un certain masque de bonhomie capable de tromper des yeux peu clairvoyans. Il alla s'asseoir dans un vaste fauteuil, en homme qui se regarde comme chez lui, et ayant déposé à ses pieds une cassette d'ébène qu'il tenait sous son bras, il mit sa canne entre ses jambes, tira d'une de ses poches un mouchoir de fine toile de Frise, et s'essuya le front.

— Ouf! dit-il, voilà une chaude journée! Savez-vous, mon cher Monus, qu'il faut vous aimer beaucoup pour venir vous voir de si loin par une telle chaleur, avec des jambes... qui font depuis tant d'années, à travers le monde, un service si actif.....

Monus essaya, par manière de remerciement, un sourire qui expira sur ses lèvres.

— La lumière me fait mal, poursuivit Zérich; fermez la jalousie, je vous prie .. A la bonne heure; je me sens mieux ainsi. J'ai toujours eu la vue délicate, bien que l'ophthalmie dont je souffre par suite de mon séjour habituel ne m'ait rien enlevé de la supériorité dont la nature a doué chez moi cet organe... Maintenant, asseyez-vous...

Monus s'assit en face de Zérick, sur un siége beaucoup plus bas. La chambre, en ce moment, était plongée dans une demi-obscurité qui répandait sur tous les objets une teinte mélancolique. La figure de Zérick, ombragée par un large chapeau, paraissait couverte d'un voile, et ses traits, habituellement un peu rudes, prenaient, de moment en moment une expression plus douce. Aucun bruit extérieur ne pénétrait dans la chambre où s'entendait seul le tac-tac monotone d'une pendule. Une fente du volet donnait passage à un rayon de soleil où se jouaient des milliers d'atômes... Cependant, malgré l'apparente insensibilité de Monus, si quelqu'un avait pu dans ce moment glisser sa main sur sa poitrine, il eût senti son cœur la soulever à coups précipités.

— Charmante retraite! soupira hypocritement Zérick, après avoir promené quelque temps ses regards autour de lui. C'est bien ici la demeure d'un sage. De la solitude, du silence, des livres et l'amour de la science. Que faut-il de plus?... Heureux Monus!... quel dommage que tu te sois mis en tête cette triste manie de faire de l'or, quand il te serait si facile d'en acquérir autrement! L'alchimie, crois-moi, est la science des fous ou des charlatans. Un homme d'esprit n'a-t-il pas toujours mille moyens de faire de l'or? Je t'ai mis sur la voie déjà une fois, et, à en juger par l'aisance qui règne dans cette maison, je ne suppose pas que tu aies à te repentir d'avoir suivi mes conseils. Pourquoi t'obstiner dans ta chimère?... Je te l'ai dit, ton creuset est dans ta tête : ton esprit est ton alembic, non pas cet esprit d'abstraction et d'idées vaines, qui est le propre des poètes et des philosophes, mais ce esprit positif et sûr, cette parfaite intelligence des hommes et du monde, la seule qui soit véritablement utile et qui ne trompe jamais. Tu as fait preuve de quelque fermeté à ton début; mais je crains que ton âme ne s'énerve dans l'étude. Laisse-moi là tous ces livres. Crois-tu qu'il y en ait un seul qui puisse t'enseigner, comme moi, la science de la vie? Je sais bien que tu as des charges, et que, si tu laboures jour et nuit ta pauvre cervelle, c'est encore plus pour enrichir tes enfans que toi-même. Et qui songe à t'en blâmer? C'est là une loi de la nature que je trouve bonne, puisqu'elle a pour principe l'amour du lucre, qui est, dans l'homme, l'un de mes plus puissans auxiliaires. Je partage donc entièrement ton avis sur l'obligation où tu es de gagner de l'or; nous ne différons que sur les moyens. D'ailleurs ne t'ai-je pas promis de me charger de l'avenir de tes enfans?

En parlant ainsi, Zérick prit la cassette qu'il avait déposée à ses pieds et en tira le diamant promis la veille à Monus.

— Crois-tu, ajouta-t-il en faisant resplendir au soleil les facettes de la précieuse pierre : crois-tu qu'il n'y ait pas là un assez bon patrimoine à partager entre tes trois fils?

— Sans doute, maître, répondit Monus avec transport. Mais vous ne m'avez pas encore fait connaître à quelle condition...

— Quoi donc? l'honnête Monus aurait-il des scrupules?

— Moi! des scrupules? Il y a long-temps, grâce à vous, cher maître, que ma raison s'est débarrassée de ces sortes d'entraves. Parlez; je suis prêt à obéir.

— A la bonne heure. Te voilà tel que je t'aime. Mais ce n'est pas de toi précisément qu'il s'agit en ce moment. Ecoute, tes sentimens paternels me sont connus et tes enfans ne m'intéressent pas moins que leur père... Je veux les attacher à moi.

— Mes enfans! s'écria Monus, en se levant épouvanté; maître... de grâce... faites de moi ce que vous voudrez... mais épargnez mes enfans.

— Voilà bien les pères! fit Zérick avec amertume : ils veulent bien, disent-ils, sacrifier leur corps et leur âme pour le bonheur terrestre de leurs enfans, parce qu'au fond ils croient peu à un autre bonheur; et puis, sitôt qu'il s'agit de risquer l'âme de leurs enfans, les voilà qui tremblent et qui demandent grâce!... Imbécile! vas-tu retomber dans tes anciennes faiblesses?

— Maître, je vous appartiens, disposez de moi; mais mes enfans ne sont qu'à moi...

— As-tu donc oublié le serment sans restriction que tu m'as fait hier? Je jure, as-tu dit, en échange du don que vous voulez me faire, de consentir à tout ce qu'il vous plaira d'exiger de moi... Je tiens ma promesse, et songe que si tu manques à la tienne, j'ai mille moyens de m'en venger sur tes enfans.

— Oh! mes enfans! mes pauvres enfans! murmura Monus cachant sa figure dans ses mains. Maître, s'écria-t-il tout à coup comme s'attachant

à un dernier espoir : — Grâce au moins pour Wilhem, pour mon bon petit Wilhem !

— Ah ! ah ! mauvais père, ricana Zérick, vous avez des préférences ! Moi, je suis plus juste, j'aime également tous vos enfans... Au reste, je conçois cette prédilection, et je la partagerais peut-être, mais pour d'autres raisons que les tiennes... Nous tenons tous deux à Wilhem... Eh bien! arrangeons-nous... Cède-moi Wilhem et je te laisse les deux autres.

— Jamais! s'écria Monus avec un geste énergique, tu m'arracherais plutôt les entrailles!

— Allons, dit Zérick, je vois qu'il faut y renoncer pour le moment.... Et tiens, ajouta-t-il avec une feinte bonhomie, pour te prouver que je n'ai que de bonnes intentions, ne concluons rien avant que de les avoir vus tous les trois. Aussi bien, je n'aime pas les vocations forcées ; cela ne produit jamais rien de bon... Fais venir tes enfans, que je les voie ; je les interrogerai en ta présence, et alors... je prendrai mon bien où je le trouverai.

Monus, un peu rassuré par cette nouvelle proposition, alla ouvrir une porte cachée sous la tapisserie, et derrière laquelle on entendait des cris et des voix d'enfans.

— Carl ! Frank ! Wilhem ! cria Monus.

Au même instant deux jeunes garçons se précipitèrent dans la chambre, chassant devant eux un gros chat noir, au cou duquel ils avaient attaché une sonnette. Le pauvre animal, étourdi par le bruit et les éclats de rire, semblait devenu fou de terreur. Après avoir couru tout autour de la chambre, en essayant de grimper autour des murailles, il s'élança d'un seul bond au dessus d'un bahut, d'où il dardait sur les assistans ses larges prunelles étincelantes d'un feu changeant. Cependant les deux petits démons, qui s'étaient fait un jeu cruel de le tourmenter ainsi, continuaient à manifester leur joie par de bruyans éclats de rire.

— Oh ! les méchans enfans ! — s'écria Monus indigné. — Qui de vous deux a fait cela ?

— C'est Carl ! c'est Franck ! — s'écrièrent à la fois les deux enfans.

A cette double accusation, Zérick ne put réprimer un sourire.

— Eh bien ! donc, dit Monus, vous serez châtiés tous les deux comme vous le méritez.

—Père! ce n'est pas moi, je vous le jure,—reprit Carl d'une voix insinuante et les larmes aux yeux.

— Oh! le vilain menteur,—murmura Franck en serrant les poings avec fureur.—Tu seras payé de ton mensonge.

— Je vois ce que c'est,—observa Zérick d'un air crédule. — Ces deux enfans aiment mieux s'accuser réciproquement que de faire retomber la faute sur leur jeune frère, qui est sans doute le seul coupable.

— C'est vrai,—répondirent les deux petits vauriens avec un empressement marqué.

Ils accuseraient leur père lui-même s'ils l'osaient, pensa Zérick.

Monus s'avança de nouveau vers la porte et appela Wilhem à haute voix. Ne recevant aucune réponse, où est Wilhem? demanda-t-il aux deux frères.

Carl répondit d'un air sournois et les yeux baissés : Wilhem s'est esquivé après avoir fait le coup, au moment où vous ouvriez la porte.

Monus s'approcha de la fenêtre qu'il entr'ouvrit, et apercevant Wilhem qui courait à travers le jardin, il lui commanda de venir dans son cabinet.

Zérick, pendant ce temps, s'était approché du chat noir, qui se laissa prendre aussitôt, allongeant le cou d'un air humble et flatteur, comme un chien qui reconnaît son maître. Après avoir passé plusieurs fois la main sur son dos, dont la noire fourrure laissa échapper dans l'ombre de légères étincelles, Zérick le débarrassa du jouet incommode et bruyant attaché à son cou. L'animal, s'enhardissant alors par degrés, descendit du bahut avec précaution, fit lentement le tour de la chambre en rasant les murs, et vint se blottir ensuite dans les jambes de Zérick, en fixant sur les deux enfans un regard de défiance.

En ce moment, Wilhem entrait en courant. C'était un joli enfant blond dont les cheveux flottaient en désordre sur ses épaules. Sa figure toute blanche et rose ressemblait à une fleur qui vient de s'épanouir, et ses grands yeux bleus respiraient encore l'ivresse du plaisir qu'il avait goûté. A la vue de l'étranger, il s'arrêta interdit et troublé... Il avait cru reconnaître l'inconnu qui lui était apparu en songe.

— Approche, Wilhem, — dit Monus, qui avait peine à contenir son émotion ; ne crains rien.

L'enfant essaya de surmonter sa frayeur, et fit un pas en avant. Le chat, pendant ce temps, avait quitté sans bruit la place qu'il occupait aux pieds de Zérick et était venu, évitant de passer à proximité de ses deux ennemis, se frotter familièrement contre les jambes de Wilhem, en témoignant sa joie par un ronflement sourd et monotone. L'enfant, oubliant sa terreur, rendit à l'animal caresses pour caresses.

— Oh! le beau chat! répétait-il.

Franck voulut aussi le caresser ; mais l'animal furieux hérissa son poil et se recula en soufflant avec force.

Carl ayant fait la même tentative, reçut le même accueil.

Zérick et Monus échangèrent un regard rapide. Wilhem, n'osant regarder l'étranger, se réfugia vers son père, qui le serra avec effusion contre sa poitrine.

Franck, enhardi par l'air bienveillant et protecteur de Zérick, se mit à jouer avec sa canne, tandis que Carl enfourchait familièrement l'un des bras de son fauteuil.

— Bien, bien, — dit Zérick, écartant doucement les deux enfans, — je vois que nous nous entendrons à merveille. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à un succès aussi facile. Il est certain, — ajouta-t-il en s'adressant à Monus, — que cela me revenait de droit... Evidemment, je me suis trop pressé, et je crains d'avoir offert un prix exorbitant d'une chose que j'aurais eue pour rien peut-être un peu plus tard. Tiens, regarde plutôt!...

En disant cela, Zérick désignait à Monus, par un geste imperceptible les deux petits vauriens qui, retirés dans un coin du cabinet, cherchaient à détacher les pierreries qui entouraient le pommeau de la canne.

— Tu ne pourrais nier,—ajouta-t-il avec un éclat de rire,—qu'il n'y ait là une véritable vocation!... Deux charmans diablotins, en vérité!... Quant à ce petit ange, nous ne sommes pas si près de nous entendre, j'en conviens à regret. On dirait, à voir sa jolie petite moue, quand il me regarde, qu'il a reconnu sur moi quelque odeur de soufre... Je n'ai pourtant pas ménagé les essences et les parfums.

A ces mots, Zérick tira de sa poitrine une riche cassolette qu'il étala avec complaisance aux yeux de Wilhem.

— Voulez-vous, mon petit ami, lui dit-il, troquer ce joyau contre le joujou qui pend sans doute au bout du cordon qui entoure votre cou?

Wilhem, en effet, portait autour du cou un petit cordon noir dont une extrémité était cachée dans sa poitrine...

Pour toute réponse, l'enfant porta vivement les deux mains à sa poitrine, comme s'il eût craint qu'on ne lui enlevât ce qu'on lui proposait d'échanger.

— Voyons, je vous prie, —dit Zérick en l'attirant vers lui,—quel est ce joujou si précieux?

Et écartant doucement les mains de l'enfant, il en tira une petite croix d'acier que sa mère lui avait donnée en mourant...

A peine les doigts de Zérick eurent-ils effleuré la petite croix, qu'il bondit en arrière en poussant un cri terrible, accompagné d'un horrible blasphème... On eût dit qu'il venait de toucher un charbon ardent... Les vitraux de la fenêtre tremblèrent; la maison chancela sur ses fondemens .. Le chat fit entendre un miaulement sinistre et prolongé, et courut se cacher sous une armoire. Les enfans, Wilhem lui-même, s'enfuirent épouvantés...

Zérick courait par la chambre en écumant de rage. Monus tremblait ; ses dents s'entrechoquaient. Zérick lança sur lui un regard sanglant.— Allons! dit-il, que cet affront, du moins, ne reste pas sans vengeance!... Si l'ange m'a échappé, les deux démons m'appartiennent désormais... Monus, le moment est venu de tenir nos engagemens... Voici le prix convenu... Quant à toi, écris sur ce livre, où tu as déjà tracé ton nom, les noms de Carl et de Franck...

Monus traça, en caractères sanglans, les noms de ses deux enfans...

A peine eut-il achevé qu'un violent coup de tonnerre éclata sur la maison... Un rapide sillon de feu traversa la chambre, laissant derrière lui une forte odeur de soufre... Au même instant, la maison s'abîma, et il ne resta plus à sa place qu'un monceau de cendres...

On chercha vainement le corps de Monus...

Un marchand colporteur rencontra, vers le soir, Frank et Carl errans dans la campagne, sans qu'ils pussent dire comment ils se trouvaient en cet endroit. Comme ils tenaient encore dans leurs mains les pierreries détachées de la canne de Zérick, le marchand, qui était juif d'origine, feignit d'être touché du malheur des deux orphelins et les adopta.

On trouva, sur une pierre noircie, Wilhem tout en pleurs et serrant encore sur sa poitrine sa petite croix d'acier. Un habitant du village eut pitié de lui et l'emmena dans sa maison.

IV.

Celui qui avait recueilli Wilhem était un pauvre maître d'école, homme simple de cœur, mais d'un mérite et d'une instruction bien au dessus de sa profession. Il se chargea spécialement de l'éducation de Wilhem, et l'initia peu à peu aux élémens de toutes les sciences. Sous une culture intelligente et assidue, l'esprit de Wilhem devança de bien loin, dans ses rapides développemens, le progrès naturel des années. A l'âge où d'ordinaire l'homme ne possède encore de la science que l'orgueil qu'elle inspire à ses disciples, Wilhem unissait déjà le savoir à la modestie. Quand il eut atteint sa vingtième année, son vénérable instituteur lui donna sa bénédiction, et, lui ayant mis un bâton blanc dans la main, il lui dit : Va !

Wilhem partit sans avoir une bien vive préoccupation de l'avenir, et sans autre chagrin que celui de la cruelle séparation à laquelle il venait d'être condamné. Ses frères, depuis long-temps, n'existaient presque plus pour lui, bien qu'il leur eût été fort attaché. Après lui avoir écrit plusieurs fois, ils avaient cessé tout à coup de lui répondre, et Wilhem, malgré les recherches qu'il avait fait faire, ignorait complètement, depuis plusieurs années, le sort de Carl et de Franck. Malgré l'isolement où le laissaient ces séparations successives, Wilhem ne ressentait aucune de ces amertumes du cœur qui sont le partage exclusif d'une longue expérience. En réalité, Wilhem n'avait peut-être pas la perception bien nette du but où il tendait. Il savait seulement qu'une éducation libérale lui avait donné les moyens de vivre honnêtement dans tous les pays : c'était là sa principale ambition. Quant au but prochain du voyage aventureux

qu'il entreprenait à travers le monde, il savait qu'il devait se rendre d'abord à Leitmeritz, où une chaleureuse épître de son instituteur le recommandait à la bienveillance d'un ami puissant. Une bourse renfermant une centaine de thalers accompagnait cette lettre. Par malheur, l'honnête magister n'avait pu joindre au léger bagage de son protégé une chose plus utile encore que son éloquente missive, voire qu'une bourse pleine de thalers... à savoir l'expérience!

Si ce trésor-là eût pu être trouvé dans les livres, Wilhem l'aurait possédé sans contredit. Toutes les parcelles de sagesse humaine éparses dans les écrits des philosophes anciens et modernes, il les avait recueillies une à une. Tout ce qu'une imagination puissante et un esprit vif et subtil peuvent deviner du monde et des hommes, Wilhem l'avait pressenti. Sous ce rapport, il devait être, selon toutes les probabilités, bien plus souvent trompé par son cœur que par son esprit.

La nuit était venue quand Wilhem entra dans Leitmeritz. Il alla le lendemain se présenter à l'ami puissant de son protecteur. C'était un homme riche, en effet, et considéré, par conséquent, dans toute la ville. Il eût pu facilement être utile à Wilhem; mais, comme il avait peu de pénétration et beaucoup de suffisance, il ne sut pas reconnaître sous l'extérieur modeste du jeune Bohémien, le mérite solide et les qualités éminentes qui s'y tenaient peut-être un peu trop cachées. Cependant, à quelques jours de là, un seigneur des environs ayant manifesté, en sa présence, le désir de confier l'éducation de ses fils à un homme de mœurs pures et d'un caractère honorable, le peu zélé protecteur de Wilhem demanda et obtint pour lui, non sans quelque secrète appréhension, ces fonctions modestes et difficiles.

Heureusement pour Wilhem, le père de ses élèves avait dans le cœur et dans l'esprit tout ce qu'il fallait pour le comprendre et l'apprécier dignement. Aussi lui accorda-t-il bientôt une confiance et une estime sans bornes. Grâce à lui, Wilhem jouit de tout le bonheur que comporte une pareille position. Ses élèves avaient pour lui presque autant d'affection que pour leur père; ils l'écoutaient avec respect, parce qu'il s'appliquait à mettre toujours d'accord sa conduite avec ses leçons. Passionné lui-même pour l'étude, il sut la leur faire aimer, et recueillait, dans leurs progrès, le prix de son zèle.

En outre de ses deux fils, le comte de Sturn avait une fille, charmante enfant qui grandissait belle et pure, comme une fleur de la montagne, loin de l'atmosphère empestée des villes. Wilhem partageait également, entre la sœur et les frères, ses soins et un dévoûment paternel.

Deux ans se passèrent ainsi. Mais un jour vint où Wilhem crut sentir se dénaturer dans son cœur cette pure affection. Ce jour-là même, il alla courageusement prendre congé de celui dont il craignait de trahir la confiance. Le plus honorable scrupule lui inspira son premier mensonge. Il partit, sous un prétexte spécieux, emportant, pour toute récompense de son sacrifice ignoré, les regrets de ceux dont il se séparait et sa propre estime.

Wilhem, livré absolument alors à ses propres ressources, se dirigea sur la capitale de la Bohême. Quoique aussi léger des biens de la fortune qu'à son arrivée à Leitmeritz, deux ans d'existence dans une société élégante et riche lui avaient donné une certaine valeur personnelle et, en quelque sorte, extérieure, qui lui manquait auparavant. Son langage, ses manières, avaient acquis cette distinction qui est comme la parure du talent et qui le fait supposer quelquefois. C'était alors un beau jeune homme sachant déjà du monde tout juste ce qu'il faut pour ne point le haïr, et de lui-même ce qu'il est nécessaire pour jouir de tous ses avantages, sans blesser personne. Sa figure, un peu pâle, mais belle et noble, avait le cachet de mysticisme poétique qui s'harmonie si bien avec le ciel brumeux et les sombres forêts de la *rêveuse* Allemagne. Son front semblait déjà chargé de pensées à l'âge où il n'aurait dû respirer que le plaisir et les folles ivresses.

Connaissant le monde par anticipation, ardent au travail, brûlant d'une noble ambition, Wilhem paraissait né pour commander à la fortune.

En voyant entrer à Prague, par une resplendissante journée de printemps, ce beau jeune homme, à la démarche noble et facile, à la chevelure flottante, on eût dit un jeune roi venant prendre possession de la capitale de ses états.

Wilhem ne tarda pas à tomber de ces hauteurs de l'imagination dans les décevantes réalités de la vie. Egaré, sans appui, il erra long-temps parmi cette vaste fourmilière d'hommes indifférens ou affairés, qu'on appelle une grande ville. Sa jeunesse fit tort à son mérite; sa droiture lui fut un obstacle; son savoir fut mis à vil prix.

Un jour qu'il parcourait tristement une des principales rues de la ville de Prague, Wilhem aperçut un magnifique hôtel où venait d'éclater un violent incendie. Déjà la flamme avait percé le toit et dardait ses langues ardentes par les fenêtres à demi consumées. La foule se pressait, avide et tumultueuse à ce sombre spectacle, où se mêlait encore un drame lugubre. De temps en temps, des cris lamentables partis de l'intérieur de la maison se confondaient avec le fracas de l'incendie, et une figure méconnaissable par la terreur apparaissait aux fenêtres, à travers les flammes.

On apprit bientôt que c'était le maître de la maison qui, averti trop tard du danger, avait vu l'incendie fermer successivement devant lui toutes les voies de salut. Parmi les témoins de son agonie, nul n'osait tenter de l'arracher à la mort, au péril de sa propre vie. En vain avait-on lancé des cordes, en vain avait-on appliqué des échelles contre les murs, la flamme sortant par les étages inférieurs, comme un lion furieux, avait tout dévoré.

Cependant cet homme était riche et jouissait d'une grande considération. On vantait sa philantropie; on citait d'éclatans exemples de sa sollicitude pour le bien public; on exaltait sa charité et son zèle infatigable pour les malheureux.

Wilhem, qui ignorait toutes ces particularités, ayant fait le tour de la maison, pénétra dans une cour abandonnée et aperçut un étroit escalier de pierre où la flamme mugissait tour à tour poussée et repoussée par le vent. Saisissant un moment où elle venait d'abandonner, en remontant, cette sorte de fournaise ardente, Wilhem ose s'y précipiter. Il monte, il vole, il franchit ces degrés brûlans; il arrive à demi suffoqué par la fumée et par le feu près de l'infortuné qui se roulait éperdu dans les angoisses du désespoir, Wilhem le saisit, l'emporte... Le même hasard, ou plutôt la même providence, qui avait favorisé sa courageuse entreprise, lui permet de l'achever heureusement. Il a sauvé celui qui ne comptait déjà presque plus parmi les vivans. Alors, aussi empressé d'échapper aux témoignages bruyans de sa reconnaissance qu'il l'avait été d'exposer sa vie tout-à-l'heure, Wilhem se dérobe à ses embrassemens et disparaît parmi la foule...

Quelques jours plus tard, Wilhem frappait à la porte de cette maison qui avait failli devenir son tombeau. Déjà les ravages du terrible fléau avaient disparu. C'est à peine si les murs noirs portaient encore çà et là quelques traces de son passage. Des domestiques en riche livrée introduisirent le jeune inconnu, après beaucoup de difficultés, par un escalier de service. En reconnaissant l'étroit passage par où il avait eu le bonheur de sauver un homme, Wilhem sentit son cœur inondé d'une ivresse inconnue..... Il faut le dire pourtant, à ce mouvement d'une joie presque divine se mêlait une espérance toute mondaine, et un peu d'ambition personnelle... Wilhem avait appris la réputation et le noble caractère de celui dont il était devenu le libérateur, et il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était un ami, presque un père, un autre lui-même enfin qu'il allait voir en ce moment.

En le voyant entrer, le maître du logis, qui était un petit vieillard, s'avança à sa rencontre, et lui serrant la main avec beaucoup de cordialité, il le fit asseoir près de lui.

Eh quoi! — dit naïvement Wilhem, — vous me reconnaissez donc? Vous n'avez pourtant fait que m'entrevoir et dans un moment où nous n'étions pas moins troublés l'un que l'autre.

— Oh! maintenant, mon jeune ami, mon cœur vous reconnaîtrait à défaut de mes yeux.

Cela fut dit d'un ton qui remua profondément l'âme de Wilhem.

— Certainement — poursuivit le reconnaissant vieillard — je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous... Mais comptez sur moi comme sur vous-même... Ce que j'ai vous appartient.

A son tour, Wilhem serra les mains de son ami et ne put retenir un soupir de satisfaction, comme un homme qui, après une course pénible, se trouve enfin soulagé d'un énorme fardeau.

Ce trait d'observation n'échappa point au vieillard dont le regard un peu sournois parcourut rapidement Wilhem des pieds jusqu'à la tête. Cet examen sans doute ne lui fut pas favorable, car le vieillard prit, dès ce moment, un air réservé et contraint.

— Mais, c'est assez nous occuper de moi — reprit-il en l'interrogeant des yeux encore plus que de la parole — parlez-moi de vous, maintenant, excellent jeune homme.

Wilhem se hâta de dire de lui-même et de sa famille tout ce qu'il en savait.

— Et tenez, — ajouta-t-il avec abandon, — puisque j'ai eu le bonheur de rencontrer en vous un ami sincère, permettez-moi de vous donner ce nom à mon tour; — je ne dois rien vous cacher de ce qui me concerne. Je vous avouerai donc que j'accepte d'avance, avec d'autant plus de joie, ce que votre amitié pour moi vous suggérera, qu'il me serait à peu près impossible de me passer de vos bons offices.

En même temps, Wilhem s'empressa de déclarer, avec le plus de dignité qu'il put, le fâcheux état de sa fortune.

Son ami, pendant cet exposé sincère, avait manifesté constamment, par l'expression de sa figure, et souvent même par ses gestes et par ses paroles, la pénible impression qu'il recevait de cette confidence.

— Mon Dieu! s'écria-t-il avec amertume, quand Wilhem eut cessé de parler, pourquoi faut-il que la fortune se plaise presque toujours à paralyser les meilleures intentions? que n'êtes-vous venu à moi quelques jours plus tôt, ou pourquoi ne m'avez-vous pas laissé périr dans cette maison? Je n'aurais pas du moins survécu à ma ruine, et je n'éprouverais pas aujourd'hui la douleur cruelle de ne pouvoir vous être utile!.. Hélas! oui, excellent jeune homme, je suis ruiné... J'ai tout perdu... Cet épouvantable désastre ne m'a rien laissé.

— Je croyais... observa timidement Wilhem, j'ai ouï dire que vous aviez d'autres biens plus considérables encore que cette maison, qui d'ailleurs me semble maintenant en fort bon état.

— Eh! vous ne savez donc pas, mon ami, que mon mauvais génie m'avait donné, il y a quelque temps, le perfide conseil de convertir ma fortune en espèces, afin de pouvoir la faire servir plus facilement au soulagement des pauvres... qui sont mes seuls, mes véritables enfans?... Car vous n'ignorez pas que je n'ai jamais rien possédé à mon intention...

— Votre honorable caractère m'est connu.

— Mais ce qui vous est inconnu, assurément, c'est que déjà la meil-

leure partie de mes biens avait passé aux mains des infortunés... Cet incendie m'a achevé... Mes papiers, mes rentes sur l'état ont été brûlés... L'argent a été fondu... Ce que le feu avait épargné, les voleurs l'ont emporté à la faveur du tumulte... Je dois plusieurs mois de gages à mes domestiques, que je ne puis ni payer, ni congédier, et je reste ainsi avec vingt personnes sur les bras, et une maison à entretenir...

— J'ai remarqué avec plaisir, fit malignement Wilhem, que la flamme n'a point trop altéré l'or de votre livrée, et l'ameublement somptueux que je vois ici ne le cède point sans doute, à celui qu'il a remplacé.

— Eh! mon ami, mes fournisseurs ont eu pitié de mon malheur... Ils m'ont forcé d'accepter un crédit...

— Ainsi, vous n'avez plus rien?

— Pas un misérable thaler.

— Serait-ce donc pour cela que vous m'offriez tout à l'heure tout ce que vous possédiez? Ou n'avez-vous cessé d'être riche que du moment que j'ai déclaré être pauvre?

— Là! là! mon ami, répliqua le vieillard visiblement embarrassé, vous vous serez mépris sur le sens de mes paroles. En vous offrant mes services, je n'ai prétendu vous offrir que ce que je possède en réalité, à savoir ma bonne volonté, mon dévoûment, ma recommandation même, s'il le faut... voilà tout!...

— Dieu me préserve, répliqua Wilhem en se levant avec fierté, de détourner à mon profit la moindre parcelle de ces trésors de bienfaisance!... Un pauvre homme tel que moi, meinheir, a toujours quelques kreutzers au service d'un riche tel que vous...

En disant cela, Wilhem tira en effet de sa bourse plusieurs kreutzers qu'il jeta sur le riche tapis qui couvrait le parquet de la chambre...

— Bien, bien, fit le vieillard feignant de se baisser pour les ramasser, tandis que Wilhem s'éloignait, ce sera pour mes pauvres...

Voilà, se dit Wilhem, un type dont les livres des moralistes ne m'avaient encore montré que le profil... Mais peut-être, ajouta-t-il en riant, avaient-ils pensé que la face entière serait trop laide.

V.

En se retrouvant dans la rue, Wilhem, que l'expérience commençait à rendre défiant, lassé sans doute des conseils de sa propre sagesse, parut consulter le vent, comme résolu à ne suivre d'autre impulsion que celle du hasard. Or, le vent soufflant précisément alors dans la direction de sa demeure, Wilhem se décida à rentrer chez lui. Il était même depuis quelques instans assis fort tristement dans sa chambre, lorsqu'on vint l'avertir que le docteur Herdberg le priait instamment de venir lui parler.

Le docteur Herdberg était le plus célèbre médecin de Prague. Il occupait un riche appartement dans la maison où Wilhem habitait une mansarde. Comme tout se découvre avec le temps, le mérite modeste aussi bien que la sottise, le docteur finit par apprendre qu'il avait pour voisin un jeune homme fort pauvre et fort instruit. Cette double circonstance fit naître en lui l'idée d'une proposition qui pourrait convenir au jeune savant, mais qui, si elle était acceptée, devait surtout lui rapporter à lui-même de grands avantages. Il s'agissait de s'attacher Wilhem en qualité de secrétaire, et, au besoin, de suppléant. Le docteur avait sans doute pensé d'abord à s'adjoindre pour cet office quelqu'un de ses jeunes confrères que la renommée et la fortune n'avaient point encore visités; mais plusieurs raisons avaient déterminé son choix en faveur de Wilhem. La première et la plus concluante, c'était précisément, il faut le dire, le manque de connaissances spéciales, et la seconde, la pauvreté et la qualité d'étranger du jeune Bohémien.—Trois choses qui éloignaient de l'esprit du prudent docteur la crainte d'une rivalité future.

Le docteur était donc fort riche; mais malgré cela, ou peut-être à cause de cela, il dormait fort peu... Le fantôme de la concurrence l'obsédait nuit et jour. Il voyait des rivaux dans tous ses confrères et des envieux dans toutes les personnes qui l'environnaient. Il aimait Wilhem, non seulement, comme nous l'avons dit, pour sa pauvreté qui le mettait entièrement à sa discrétion, mais surtout pour son impuissance de nuire. La modestie de Wilhem et son apparente simplicité éloignaient naturellement du lui tout soupçon d'ambition personnelle.

Wilhem, cependant, en acceptant sa part de responsabilité dans les fonctions que le docteur lui déléguait trop souvent, avait cherché, du moins, à diminuer autant qu'il était en lui les dangers de sa téméraire intervention pour les malades, et avait peu à peu pris une partie de ses grades à la docte faculté. Connaissant le caractère ombrageux de son patron, il lui avait caché, avec le plus grand soin, et ses travaux et ses succès. Bien plus, il s'efforçait d'envelopper dans un généreux mutisme les connaissances mêmes qu'il possédait et dont il avait un besoin journalier.

Heureusement pour Wilhem, son éducation toute positive et son instruction aussi solide que variée, le rapprochaient merveilleusement de la nature même de la science dont on le supposait totalement dépourvu. De mathématiques, de physique, de chimie et de botanique, voire d'anatomie, il y en avait dans sa tête au moins autant que dans celle du célèbre docteur. La thérapeutique seule lui manquait... C'eût été beaucoup pour tout autre, mais pour un homme de la trempe de Wilhem, cette lacune devait être facilement comblée.

Wilhem accepta donc la position laborieuse et misérable que le docteur lui offrait et se mit aussitôt à l'œuvre avec une grande ardeur, autant pour se rendre digne de la confiance de son patron, que pour se tenir lui-même en règle vis-à-vis de la Faculté. Comme un coursier généreux qui a hâte d'arriver au but, il dévora l'espace qui l'en séparait. Il donnait à l'étude tout le temps qu'il ne devait pas à son patron, et un peu aussi, il faut bien le dire, de celui qu'il pouvait lui dérober. En outre des soins de la comptabilité et de la correspondance du docteur, c'était Wilhem qui, en son absence, recevait les malades sans conséquence et donnait les consultations gratuites aux nécessiteux. Quelquefois aussi, il visitait les cliens de condition ou de fortune douteuse, le docteur ne voulant pas s'exposer à faire l'aumône de son savoir, bien qu'il fût président de plusieurs bureaux de charité et membre correspondant d'un grand nombre de sociétés de bienfaisance; ce qui, joint aux consultations gratuites dont il s'était affranchi, lui avait acquis une grande réputation, et, par suite, une riche clientèle.

Un jour cependant que le docteur dictait à son secrétaire une consultation pour une maladie d'une gravité extrême, Wilhem, remarquant l'effrayante contradiction qui existait entre la prescription et la maladie, hasarda à ce sujet quelques observations dont la justesse frappa le docteur. Il conçut des soupçons sur l'état de parfaite ignorance de son secrétaire, et résolut de sortir, même au prix de son amour-propre, de ce doute inquiétant, il engagea avec lui une discussion simulée, argumentant à tort à travers. De son côté, Wilhem, incapable de transiger avec sa conscience, dans une telle extrémité, fit bonne et prompte justice des erreurs de son maître, qui, terminant brusquement la discussion, déclara ironiquement à son trop redoutable adversaire qu'il avait gagné son procès, mais qu'il avait perdu sa place.

— Ce qui me console, se dit Wilhem, c'est que ce procès n'aura du moins coûté la vie à personne.

En récapitulant rapidement les ressources que lui laissait cette seconde mésaventure, Wilhem trouva au fond de sa bourse deux florins, en compagnie de deux kreutzers. Il fouilla son imagination, qui n'était guère plus riche. Cependant, en réfléchissant à la cause même de sa disgrâce, il crut y entrevoir aussi un faible moyen de salut. En effet, l'infortuné dont la courageuse fermeté de Wilhem avait peut-être sauvé la vie, était un honnête marchand à qui, depuis quelque temps, il rendait de fréquentes visites de la part du docteur. Cet homme lui avait témoigné une vive reconnaissance des soins tout particuliers qu'il lui prodiguait. Wilhem, faute de mieux, s'aventura sur cette planche fragile et se rendit en ligne droite chez son malade de prédilection.

Sans attaquer le caractère ni la science du célèbre docteur, il raconta simplement le dissentiment qui s'était élevé entre son maître et lui, et la conclusion un peu forcée et brutale que le premier avait tirée de cette dissertation scientifique.

Le marchand, sur cette déclaration, ne voulut plus d'autre médecin que Wilhem, bien que celui-ci lui avouât, pour la première fois, qu'il n'avait aucun droit à l'honorable qualité qu'il lui supposait. Wilhem néanmoins, ayant entrepris et opéré la guérison du confiant marchand, celui-ci, en reconnaissance, le recommanda à un de ses frères, qui exploitait dans les environs une fabrique de cristaux.

Les connaissances chimiques et minéralogiques de Wilhem contribuèrent rapidement à l'amélioration des produits et à la prospérité de l'établissement. C'est pourquoi, comme le chef faisait chaque année des envois considérables dans les principales villes d'Allemagne, il résolut d'établir une succursale à Vienne, et d'en confier la direction à Wilhem. Celui-ci partit donc pour la capitale de l'Autriche muni des pouvoirs nécessaires et porteur d'une lettre de crédit de quatre-vingt mille florins sur un banquier de Vienne.

Cette lettre officielle, en quelque sorte, était accompagnée d'une autre qui renfermait, entr'autres renseignemens, un éloge pompeux du caractère et surtout des rares talens de Wilhem dans la spécialité qui allait lui être confiée. Quand il eut achevé sa lecture, le banquier, qui était un homme consommé dans la pratique des affaires et la connaissance du cœur humain, attacha sur Wilhem un regard scrutateur, et, après lui avoir adressé quelques questions indifférentes en apparence, il le pria à dîner pour le lendemain.

Wilhem était, dans ce moment, au comble de la joie. Le présent avait pour lui des douceurs inconnues, et l'avenir se présentait avec les plus séduisantes promesses. Aussi fut-ce avec un visage riant et une âme ouverte à l'espérance qu'il s'assit, le lendemain, à la table somptueuse de l'opulent financier. Les mets exquis, les vins généreux, et par dessus tout la franche cordialité qui respirait dans l'air et les discours de son hôte, achevèrent de disposer le cœur de Wilhem à la confiance et aux sentimens affectueux.

Le repas achevé, le banquier, qui n'avait cessé jusque là de montrer un esprit dégagé de toute préoccupation d'affaires sérieuses et d'intérêts pécuniaires, conduisit son hôte dans un cabinet qui semblait disposé exprès pour provoquer la causerie intime. Après qu'ils se fussent installés commodément tous deux sur des siéges dont le comfort le disputait à l'élégance, le banquier amena la conversation sur les projets de Wilhem, en lui renouvelant l'assurance de son dévoûment.

— Et tenez, ajouta-t-il lorsque Wilhem lui eut développé longuement ses plans et ses justes motifs d'espérance, puisque nous nous comprenons si bien, pourquoi mettre volontairement entre nous un intermédiaire fâcheux? Vous avez l'industrie et le talent, moi j'ai la fortune sans laquelle ils deviennent inutiles, et qui peut seule leur donner l'essor et la vie. Doublons nos forces en les réunissant. Que dis-je? je centuple les vôtres en mettant à votre disposition une somme cent fois plus

forte, au besoin, que celle que je suis autorisé à vous compter. Au lieu d'une entreprise mesquine, élargissez vos plans, agrandissez vos idées; au lieu d'un établissement, formez-en dix s'il le faut... Je réponds de tout... Que craignez-vous? Jeune homme, ajouta l'éloquent financier en terminant, votre avenir peut être grand; n'élevez pas un mur entre lui et vous. La fortune vous tend les bras; gardez-vous de la rebuter. Elle pardonne rarement une première faute...

— Ma reconnaissance vous est acquise dès à présent, meinherr, répondit Wilhem; mais je ne suis pas libre d'accepter vos offres généreuses... Je dois beaucoup à mon patron...

Le banquier ne put réprimer un sourire de pitié. Wilhem se hâta d'ajouter:

— Et quand bien même ma conscience se dégagerait de ce lien moral, elle ne pourrait briser également le contrat authentique qui unit mes intérêts à ceux de votre honorable correspondant...

— N'est-ce que cela? je me charge, moi, de le désintéresser...

— Et moi, répondit Wilhem, qui m'absoudra d'avoir manqué à ma parole et frustré un honnête homme des espérances que je lui avais fait concevoir?

Pour toute réponse, le banquier haussa légèrement les épaules.

— Adieu, meinherr, dit Wilhem en se retirant.

— Bon voyage, répondit le banquier en le reconduisant. Vous avez une longue route à parcourir... Je vous avertis que vous n'êtes pas dans la bonne voie.

Wilhem, malgré ce sinistre avertissement, n'en resta pas moins fidèle à ses engagemens. Il ne fit point connaître à son associé les propositions qui lui avaient été faites par le banquier; mais il poursuivit avec une ardeur extrême l'établissement qu'il était venu fonder. Il fut néanmoins devancé par le peu scrupuleux financier à qui il avait confié ses plans, et qui avait sur lui l'avantage de capitaux considérables. Des ouvriers habiles et nombreux furent rassemblés à grands frais par son redoutable concurrent, et plusieurs fabriques montées sur un vaste pied s'élevèrent rapidement autour de la modeste maison de Wilhem. Exploitée sur une large échelle, favorisée par d'immenses débouchés, cette entreprise ruina facilement celle de Wilhem, qui fut bientôt obligé de se retirer, laissant derrière lui un déficit considérable. Son associé, averti trop tard, avait conçu des soupçons. Il crut, sur les apparences, à une trahison, et supposa que Wilhem, séduit par le banquier, avait favorisé ce dernier, au préjudice de l'association. Poursuivi par lui, aussi bien que par de nombreux créanciers, Wilhem fut obligé de fuir et de se cacher comme un misérable accusé de fraude et de malversation.

Ce coup faillit abattre le courage de Wilhem. La chute, cette fois, lui parut d'autant plus sensible qu'il tombait de plus haut. Une pensée le retint, cependant, sur l'abîme du désespoir. Il se dit que poussé, par le hasard, d'un obscur village de la Bohême au sein d'une des premières capitales de l'Europe, pourvu de quelque intelligence et de beaucoup de résolution, il était bien difficile d'admettre que la providence ne lui eût pas réservé là quelque dédommagement tardif à de longues souffrances, quelque moyen imprévu d'échapper à la fois au déshonneur et à la misère.

Cette réflexion n'eût pas manqué de justesse, si elle n'eût impliqué, fort mal à propos, une sorte de solidarité entre les institutions des hommes et les voies secrètes de la providence. Mais cette distinction est précisément le dernier résultat de l'expérience et comme le complément de la sagesse humaine. Le degré de perfection manquait encore à la philosophie de Wilhem.

Le fruit de ses propres épargnes avait été employé vainement à satisfaire d'impitoyables créanciers. Le destin qui se plaisait à détruire l'effet de ses plus sages combinaisons, semblait avoir décidé irrévocablement que sa vie entière se consumerait dans l'incertitude et le dénuement.

Un jour, un pauvre diable employé dans l'étude d'un jurisconsulte en renom, et avec lequel Wilhem avait depuis peu l'habitude de prendre ses repas dans une misérable auberge, l'avertit que son patron avait besoin d'un sixième clerc. Une maigre nourriture, assaisonnée d'un appointement mensuel non moins chétif, devait être le prix d'un travail ingrat et opiniâtre.

Wilhem accepta cet emploi avec empressement.

VI.

Chez le jurisconsulte de Vienne, comme chez le médecin de Prague, Wilhem sut trouver, à force d'activité et de courage, le temps de se livrer, pour son compte personnel, à des études en rapport avec sa nouvelle position. Ses appointemens tout entiers furent employés, soit à acheter des livres, soit à payer les dépenses nécessitées par les différens cours qu'il suivait et les examens qu'il avait à subir.

Au bout de trois ans, Wilhem avait conquis le titre de licencié en droit. Deux ans plus tard, il plaidait sa première cause. Ce fut pour lui l'occasion d'un double triomphe. Il eut de l'éloquence à force d'avoir de la conviction, et son client fut acquitté. Ce succès purement honorifique, vu la pauvreté de celui dont il avait généreusement embrassé la défense, eut du moins pour résultat avantageux de le faire connaître sous le double rapport du talent et du désintéressement. Aussi posséda-t-il bientôt une fort belle clientelle de pauvres diables, de gens sans aveu, de coquins et de bandits de toutes espèces. Wilhem plaida les bonnes causes et rejeta opiniâtrement toutes les autres, malgré la maxime favorite de son vieux patron qui lui répétait sans cesse que ce n'étaient pas les bonnes *causes* qu'il fallait rechercher, mais les bonnes *affaires*. Lassé enfin par la scrupuleuse loyauté de son protégé, le vieux jurisconsulte qui s'était fait un plaisir de lui adresser les cliens dont il ne voulait pas pour lui-même, cessa de s'intéresser à sa fortune. Wilhem resta donc bientôt à la merci de sa funeste délicatesse, et livré, pour toutes ressources, à la défense honorable, mais peu lucrative, de la veuve et de l'orphelin.

A cette époque, il se lia d'amitié avec le directeur d'une feuille publique qui venait de paraître tout récemment. Ce genre d'écrit était alors une nouveauté dans la capitale de l'Autriche, et il excitait vivement la curiosité générale. Des troubles politiques avaient éclaté dans plusieurs provinces de l'empire, et les nouvelles, publiées et commentées chaque jour dans la *Gazette viennoise*, lui assuraient des lecteurs dans toutes les classes de la société, et des partisans même dans quelques unes. Cette vogue procura à l'heureux gazetier une fortune rapide et une certaine importance. Il réclama la collaboration de Wilhem, dont le style à la fois élégant et ferme, plein de chaleur et d'élévation, augmenta bientôt la prospérité de l'entreprise en vulgarisant les opinions qu'il professait.

Wilhem, cependant, faisait bon marché de sa plume et de son talent. Mais son ami ayant trafiqué de ses opinions et de son influence au profit du parti qu'il avait combattu jusque là, osa demander les mêmes concessions à son collaborateur. Dès ce jour, le nom et la prose de Wilhem disparurent de la feuille prostituée.

La noble conduite de Wilhem fut vivement applaudie par ses amis; mais les préoccupations politiques paralysèrent entièrement leur sollicitude pour lui.

Wilhem, à cette époque, avait trente ans. Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté le toit hospitalier du généreux maître d'école, dont la mort avait suivi de près le départ de son fils d'adoption. Dans cette période des illusions et des plaisirs, Wilhem avait subi presque toutes les déceptions réservées à un âge plus avancé. L'ingratitude, l'avarice, l'égoïsme, la cupidité et la mauvaise foi lui étaient apparues successivement sous leur aspect le plus hideux. Un excès de délicatesse lui avait fait perdre, à son début, une position honorable et avantageuse. Plus tard, le risque spontané de sa propre vie avait été payé par la plus révoltante ingratitude. Négociant, il avait vu la fortune fuir devant son incorruptible loyauté, et sa fidélité à ses engagemens causer, à la fois, sa propre ruine, son déshonneur même et un préjudice considérable à son ami et son bienfaiteur. Médecin, avocat, écrivain politique, sa courageuse fermeté, le sentiment exquis de l'équité, sa persévérance dans ses opinions lui avaient été nuisibles. Car tout ce qu'il portait dans son âme de bon, d'honnête, de généreux et d'élevé s'était tourné contre lui... Sa loyauté même avait fatigué le zèle de ses amis. L'estime des autres était devenue stérile pour lui... Le monde lui apparaissait alors dans sa triste réalité. De sombres nuages s'amoncelaient autour de son âme, obscurcissant ses anciennes croyances, comme les taches qui apparaissent quelquefois sur la surface brillante du soleil. Il croyait comprendre enfin la terrible vérité de ce cynique avertissement: Vous avez une longue route à parcourir; mais vous êtes dans une mauvaise voie.

Le jour où Wilhem repassait ainsi sa vie en lui-même, il était sorti de bonne heure de la ville, dégoûté du présent, inquiet de l'avenir, poursuivi de mille pensées amères parmi lesquelles revenait sans cesse cet avis menaçant: Vous n'êtes pas dans la bonne voie!...

Où allait Wilhem à l'heure où tout dormait encore dans la cité? Wilhem lui-même l'ignorait... Il allait, hélas! où vont ceux que les remords, les regrets ou l'adversité poursuivent: il cherchait la solitude et le silence... Il allait où va l'homme qui n'a plus de but dans la vie... Il marchait pour marcher, pour fuir le monde, pour se fuir, en quelque sorte, lui-même...

Il erra long-temps par la campagne en proie à mille sentimens confus. Vers le soir, il s'assit, épuisé de fatigue et mourant de faim, sur une éminence. Le soleil perçait de ses rayons obliques les ombres qui commençaient à se répandre sur la ville. Quelques barques glissaient encore sur le Danube, tandis que le vieux fleuve s'enveloppait en fuyant d'un long manteau de brume pareil à un vêtement de nuit. Un lointain murmure s'élevait de la ville, à mesure que la campagne devenait déserte et silencieuse. C'était l'heure où le mouvement semble s'arrêter dans la nature entière, où l'homme se recueille en lui-même entre le jour et la nuit, entre le passé et l'avenir...

— Ce n'est plus la vie et ce n'est pas la mort, murmura Wilhem en promenant autour de lui un regard abattu; et pourtant, ajouta-t-il en relevant la tête pour regarder le soleil, la vie pourrait encore être si belle! Malgré moi, je ne sais quels secrets liens m'y rattachent et quelle douce voix m'y rappelle... Mon Dieu, n'avez-vous donc mis dans mon esprit de si riantes pensées et dans mon cœur un tel besoin de bonheur, que pour tromper à la fois tous les instincts de mon être!

Se rappelant alors la hideuse parole du financier: Non, cela n'est pas vrai, s'écria-t-il; tu as menti, voix maudite! L'homme ne s'égare pas en cherchant le bonheur dans la route du devoir. Non, il n'est pas vrai que l'on ne puisse vivre heureux selon le monde et en paix avec son âme.....

En parlant ainsi, Wilhem était pâle; ses traits se contractaient de moment en moment, et sa respiration sifflait bruyante et embarrassée. Il se tut, et portant vivement la main à sa poitrine:

— Oh! que je souffre là, dit-il... Puis il ajouta en baissant la voix comme s'il craignait d'être entendu:

— J'ai faim!...

En ce moment, le son d'une cloche se fit entendre à quelque distance. La nuit était venue. Wilhem se dirigea lentement vers une vaste maison qu'il n'avait pas remarquée d'abord et qui semblait s'être séparée du monde derrière les hautes murailles dont elle était entourée. Wilhem, en s'approchant, reconnut qu'il était à la porte d'un monastère...

Celui qui aurait vu cet homme au teint hâve, à la figure marquée des signes d'une vieillesse prématurée, venant sonner à cette heure à la porte d'un couvent, aurait eu peine à reconnaître en lui le noble et beau jeune homme, tout brillant d'intelligence et d'avenir, qui entrait, il y a dix ans, par une resplendissante journée, dans la capitale de la Bohême...

Après avoir hésité long-temps, Wilhem, pressé par la faim, agita le cordon de la sonnette...

La porte s'ouvrit...

— Soyez le bien-venu, mon frère, dit un religieux d'une voix grave et douce.

La porte se referma sur Wilhem.

Le couvent qui venait de recevoir Wilhem était situé sur le penchant d'une colline couronnée par une forêt qui redescendait en couvrant au loin la campagne. De l'autre côté de la montagne, le Danube courait en serpentant à travers la plaine. Ainsi placée à quelque distance de la ville, entre le monde et la solitude, une forêt sur sa tête, un fleuve à ses pieds, symboles des mystères religieux et de la rapidité de la vie, cette pieuse demeure était bien réellement le séjour de la prière, du repentir et de la charité. La retraite y était austère autant que la pénitence. Les religieux n'en franchissaient l'enceinte que pour porter au dehors les trésors de leur pauvreté. Les voyageurs fatigués, les malheureux sans asile ou sans pain, avaient seuls le droit d'y pénétrer. Aussi rien de plus vrai, de plus profond que le sentiment de respect qu'éveillait dans l'âme des habitans des campagnes voisines l'aspect du modeste clocher surmonté de sa croix de fer. Jamais la cloche ne s'y faisait entendre sans que les villageois n'interrompissent leurs travaux dans les champs par une courte prière ou par une pensée pieuse. Nul n'approchait de ces murs sans qu'il sentît pénétrer dans son cœur quelque chose de la paix qui régnait dans leur enceinte.

La nuit, quand tout se taisait au loin, le voyageur arrêté, s'étonnait d'entendre tout à coup, entre le sourd murmure du fleuve et les vagues gémissemens de la forêt, la voix lente et grave des religieux qui priaient pour le monde endormi.

Un soir, il y avait long-temps déjà que Wilhem était venu, à pareille heure, sonner à la porte du monastère, deux hommes cheminaient en même temps dans la campagne, mais par des sentiers différens. Bien que partis de deux points opposés, ils tendaient évidemment au même but marchant tous deux dans la direction de la forêt. Arrivé près du monastère, l'un d'eux s'arrêta, paraissant se consulter; puis quittant brusquement le chemin qu'il avait suivi jusque-là et qui longeait les murs du couvent, il fit un long circuit, comme s'il eût craint de passer à leur proximité, et regagna un peu plus loin, le chemin dont il venait de s'écarter.

Pendant ce temps, l'autre voyageur avait quitté la lisière du bois qu'il suivait rapidement, jetant, par intervalle, un coup d'œil inquiet autour de lui. C'était un homme de haute taille, à la tournure hardie. Sa physionomie déjà ridée, quoiqu'il fût encore dans l'âge de la force, portait les stigmates de la débauche ou de longues fatigues. Son front hâve semblait recéler une intelligence supérieure, et ses traits animés, auraient été beaux s'ils n'eussent laissé transpirer je ne sais quoi de cynique et de honteux. Au moment de pénétrer dans la forêt, il jeta un dernier regard sur la campagne et s'engagea dans un étroit sentier.

Cependant le premier voyageur arrivait presque en même temps au bord du bois, sur un point peu éloigné. La lune projetant sur toute la campagne sa lumière tranquille, éclairait la marche de l'inconnu dont l'ombre glissait rapidement sur l'herbe des prés. Il était moins grand que celui qui le précédait. Sa figure commune et repoussante portait le cachet de la ruse et de la dissimulation. Son front déprimé, ses yeux enfoncés et toujours inquiets, ses lèvres dont les deux extrémités recélaient un sourire perfide, tout indiquait en lui une nature basse et dangereuse. Entre cet homme et celui qui est apparu tout à l'heure, c'était comme un contraste perpétuel de la force avec la faiblesse, de la ruse avec l'audace. Et pour que tout, d'ailleurs, fût en harmonie avec l'expression de leur visage, tandis que le premier portait d'un air dégagé un costume moitié cavalier et moitié bourgeois, le second était vêtu d'un habit sévère et d'accord avec la gravité magistrale de sa démarche.

Après s'être retourné plusieurs fois, comme pour s'assurer qu'il n'était vu de personne, il disparut en s'enfonçant furtivement dans les ténébreuses profondeurs du bois...

Une heure plus tard, les deux voyageurs arrivaient en même temps à une vaste clairière où aboutissaient quatre chemins. Une mare presqu'entièrement couverte de joncs et de plantes aquatiques s'étendait au milieu. Des peupliers rangés à l'entour promenaient tristement l'ombre de leur feuillage sur la surface verdâtre de l'eau, tandis que de gigantesques sapins s'élevaient au bord de l'enceinte comme des sentinelles silencieuses. Des bruits mystérieux remplissaient ce lieu solitaire. Tantôt c'était la forêt qui faisait entendre, au souffle de la nuit, ses mille voix confuses; tantôt c'étaient les peupliers qui secouaient doucement leurs têtes frémissantes. Quelquefois, au milieu du silence, un cri lugubre passait dans l'air ou la surface de l'eau s'agitait tout à coup avec un léger clapotement sous la chute d'un reptile élancé d'entre les roseaux.

Dès qu'ils s'aperçurent, les deux voyageurs s'avancèrent l'un vers l'autre.

— Salut, Carl, dit le plus grand d'un air délibéré.

— Salut, Franck, répondit l'autre avec distraction.

A ces mots, ils s'assirent tous deux sur un vieux chêne renversé par l'orage, et promenèrent un regard attentif à l'entrée des quatre sentiers qui débouchaient sur la clairière, comme s'ils s'attendaient à y voir paraître quelqu'un à chaque instant.

— M'est avis, reprit le plus grand, que nous avons devancé l'heure; ce qui prouve évidemment, ajouta-t-il d'un air goguenard, que la justice humaine n'est point boiteuse, comme on le prétend généralement...

Celui à qui s'adressait cette plaisanterie se contenta, pour toute réponse, de sourire amèrement.

— Eh quoi! mon vénérable magistrat, reprit l'autre en considérant la morne figure de son compagnon, est-ce que les graves préoccupations de la justice troubleraient la sérénité de votre grande âme?

— Est-ce que le soin de tes plaisirs, répondit Carl avec aigreur, aurait achevé de déranger ton cerveau?

— Je demanderai à Votre Honneur quel est le plus sage de l'homme qui déraisonne ou de celui qui s'ennuie?

— Voilà qui est parler en homme sensé, dit une voix derrière les deux interlocuteurs.

Ceux-ci se retournèrent brusquement vers le nouveau venu...

C'était Zérick!

VII.

Le temps n'avait apporté aucun changement dans la personne et dans l'extérieur de Zérick. C'était toujours ce même rire mordant, ce regard de chat et cet air à la fois doux et cruel. Il portait avec la même coquetterie le costume foncé que nous lui connaissons. Mais il avait remplacé par une baguette d'acier poli l'ancienne canne à pommeau d'or, enrichi de pierreries.

S'asseyant familièrement à la place que lui avaient cédée aussitôt les deux frères, qui s'obstinèrent à rester debout devant lui :

— Comme il vous plaira, dit-il; mais je suis, vous le savez, partisan de l'égalité. Les hommes sont tous égaux à mes yeux, et si j'ai moi-même quelque supériorité sur eux, ce n'est que par la faculté d'accomplir ce qui, dans leur cerveau, reste souvent à l'état de projet, faute de pouvoir ou d'oser. Il en est un, cependant, j'en conviens, que je reconnais meilleur,—dans le sens que les hommes sont convenus de donner à ce mot,—meilleur que moi, que vous-mêmes, mes excellens disciples, bien qu'il soit pétri de la même boue humaine que vous, et que j'aie plus d'une fois essayé de l'attirer à nous... Mais bast! vos efforts et les miens, j'en suis sûr, n'entameraient pas seulement l'épiderme de sa vertu...

— Quel est cet homme, demandèrent ensemble les deux frères avec colere?

— Un fort beau jeune homme, vraiment, d'excellentes manières et d'un esprit bien cultivé... Il a nom Wilhem...

— Wilhem! s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Ah! l'hypocrite! dit Franck.

— Je l'ai toujours haï, murmura Carl.

— Ne voulez-vous point le voir, mes amis?

— Oui, oui; faites que nous le voyons!... Il faut qu'il soit avec nous...

— Il sera fait selon votre désir. Vous le verrez bientôt... Je vous le promets... Mais parlons d'autre chose... Voici la septième fois que nous nous réunissons ici pour deviser tous trois à notre aise, en souvenir de l'alliance que nous avons signée à pareil jour, avec le sang du misérable colporteur qui s'était fait, malgré vous, votre maître et le possesseur des pierreries dont il vous avait trouvé les mains pleines. Vous lui avez repris... ce que vous m'aviez pris... Rien de plus juste... Ce tour m'a beaucoup diverti...

Dès ce moment, bien que vous fussiez déjà en ma possession par suite d'un contrat antérieur, nous entrâmes en communication directe. Et si vous vous êtes montrés constamment des disciples dociles et zélés, j'ose me flatter que vous avez toujours trouvé en moi un maître généreux et magnifique. Je vous ai conduits tous deux comme par la main au but de vos désirs...

Toi, Carl, tu voulais les honneurs et les dignités, et tu avais, je le reconnais, de précieuses qualités pour y arriver par toi-même. Ambitieux, dissimulé, égoïste, perfide, tu ne me laissais presque rien à faire. La calomnie était ton arme favorite, et tu excellais à frapper les gens par derrière. Tu as fait des prouesses en ce genre, et je t'ai vu détruire les plus solides réputations par le seul effet de ton venin mortel employé avec un art et un à-propos admirables. Amis et ennemis, tous ceux qui t'approchaient, de gré ou de force, t'ont servi de marchepied. Rien ne t'arrêtait. Bien que tu fusses né pour l'intrigue, tu savais, au besoin, briser, sans scrupule, ce que tu ne pouvais surmonter... Par exemple, tu as eu la main un peu lourde à l'encontre de la famille du président dont tu convoitais la survivance. Ne pouvais-tu te contenter du père, sans prendre aussi le fils? Tu craignais une telle rivalité?... Cela se conçoit. Mais ces deux morts subites pouvaient te jeter dans l'embarras. Enfin... le succès légitime les plus grandes folies. Quant à ton dernier procès... c'est le chef-d'œuvre du genre, et tu peux te vanter d'avoir sauvé de la corde, moyennant quelques écus, un coquin d'un rare mérite... Je te dois bien quelque chose pour cela...

Carl sourit d'un air de satisfaction à la fois et de remercîment.

— Quant à toi Franck, poursuivit Zérick, tu n'entends rien à toutes ces subtilités. Ton ambition, à toi, c'est le plaisir. Jouir de tout et à tout prix, voilà ta maxime. Pour cela, que te fallait-il? De l'or, encore de l'or et toujours de l'or? Aussi t'en ai-je donné de quoi rassassier tous tes appétits, ou, ce qui est la même chose, je t'ai appris l'art de t'en procurer à volonté. Tu es le plus habile joueur et le plus adroit coquin qu'il y ait jamais eu dans tous les états de la confédération germanique. Tu as ruiné plus de vingt familles et un nombre infini de jeunes seigneurs, de lords, de princes russes et de barons allemands. Tu es le plus brillant, le plus effronté et le plus favorisé de tous les mauvais sujets de la capitale d'Autriche. Tu es presque honoré à force d'être riche, et tu peux d'ailleurs te faire craindre, ce qui revient à peu près au même, de ceux qui seraient tentés de ne pas te respecter. Tu n'excelles pas moins à *dégager une passe* qu'à faire *sauter la coupe*... Tout récemment encore, tu as poussé un argument sans réplique à ce petit rodomont de vertu qui osait arguer de ta conduite contre la validité de tes parchemins et tu as étendu ce fier gentilhomme sur le carreau, ni plus ni moins qu'un vilain...

Je ne pourrais te reprocher qu'une chose : c'est l'absence habituelle de suite dans les idées, de calme dans l'action, de cette froideur souveraine dans la passion, qui fait les grands capitaines, les grands orateurs, et les grands scélérats...

Enfin, mes chers disciples, je suppose que vous êtes contens de moi, comme je le suis de vous. J'avais promis de vous faire riches et heureux, selon vos désirs, et j'ai tenu parole... Mais je n'ai point passé de bail avec vous; et comme je puis, au premier jour, réclamer à mon tour le prix convenu... quoique je n'aie rien arrêté encore quant à l'époque précise... je ne veux pas, quoi qu'il arrive, vous quitter cette fois, sans vous donner une marque de ma bienveillance... C'est pourquoi, formez un vœu, exprimez un souhait, comme si ce devait être le dernier de votre vie, et je jure de l'exaucer, pourvu cependant qu'il n'ait rapport ni à la durée de votre existence, ni à votre genre de mort.

A ces mots, Carl baissa la tête sans répondre. Franck lui-même parut interdit, mais il se remit promptement et dit :

— Maître, fais que la roue de la fortune tourne pour moi jusqu'à ma mort...

— Maître, balbutia Carl à son tour, fais que je monte les derniers degrés de la grandeur...

— Vous serez exaucés, répondit Zérick.

A ces mots, il disparut, comme il était venu, sans que Franck ni Carl pussent apercevoir seulement trembler derrière lui les feuilles des arbres qu'il avait dû froisser en fuyant. Mais ils entendirent long-temps un éclat de rire sinistre qui alla se perdre peu à peu dans les profondeurs du bois, comme un écho qui s'éteint..... Puis ils reprirent ensemble le chemin de la ville. Carl paraissait abattu. Franck était rêveur...

Quand ils furent sortis de la forêt, Franck recouvra peu à peu son assurance habituelle. Carl, moins soucieux que tout à l'heure, songeait, tout en marchant, aux brillantes promesses de Zérick.

— Frère, s'écria Franck tout à coup, nous laisserons-nous aller à la peur, comme des femmes ou des enfans? Ne ferions-nous pas mieux d'achever gaîment cette nuit et d'inaugurer la nouvelle fortune qui nous attend par de copieuses libations d'un vin généreux? Il y a dans mon cellier certain vin du Rhin tout à fait digne d'un si grand jour et d'une si belle fête?

— Viens plutôt chez moi, répondit Carl, ma maison est plus près d'ici; et d'ailleurs, ajouta-t-il en lui-même, je ne voudrais pas pour rien au monde que l'on me soupçonnât d'avoir passé une nuit entière hors de mon domicile...

En arrivant, Carl, sous prétexte qu'il avait une affaire grave à traiter avec le seigneur Franck, congédia ses gens, leur défendant expressément de venir troubler leur entretien...

Le jour avait paru depuis long-temps lorsqu'un des valets, nonobstant la défense de Carl, se hasarda à frapper à la porte de la chambre où son maître et le seigneur Franck étaient réunis. Un profond silence avait succédé au bruit des discours étranges et des éclats de rire qui s'y étaient fait entendre durant toute la nuit. Personne n'ayant répondu, le valet frappa une seconde fois.

— Qu'y a-t-il? demanda enfin une voix mal assurée, comme celle d'un homme réveillé en sursaut.

— C'est moi, maître, répondit le valet en ouvrant la porte...

Mais aussitôt il fit un mouvement pour se retirer en apercevant son maître à demi couché sur la table et dormant profondément parmi une quantité de bouteilles vides, tandis que Franck cherchait à secouer le double engourdissement de l'ivresse et du sommeil.

— Que veux-tu, maraud? dit-il au valet surpris, en frappant avec colère sur la table.

Carl s'éveilla.

— Maître, dit le valet, un religieux demande à parler à Votre Honneur. Il a une importante déclaration à vous faire...

— Au diable le religieux! s'écria Franck.

— Ah! ah! fit Carl, dont le cerveau troublé ne percevait que confusément le sens des paroles qu'on lui adressait.—Ah! oui, une dépo... une déclaration... des aveux... C'est bien... qu'on pende ce misérable!...

— Maître, c'est un religieux qui... — hasarda le valet... .

— Oui da! Eh bien! qu'on le brûle!

— C'est un religieux qui demande à vous parler.

— Qu'il vienne donc.

Un instant après, le religieux entra; mais à la vue du désordre qui régnait dans la chambre et des deux hommes assis devant une table couverte de débris, il s'arrêta et rabaissa son capuce sur sa figure, comme s'il craignait d'avoir été trompé.

— Je demande à parler au vénérable président...

— Vous êtes devant lui, répondit Carl, affectant un air de dignité qui contrastait ridiculement avec la position dans laquelle il se trouvait.

Après s'être consulté un instant, tandis que Carl s'apprêtait à écrire sa déclaration :

— Je suis, dit-il, un des religieux du monastère de Glucksthal. Envoyé hier par notre supérieur au supérieur d'un couvent voisin, je revenais ce matin, en suivant le sentier qui borde la forêt au delà de la vallée, lorsque je m'arrêtai au pied d'un rocher escarpé pour me reposer, non loin du village de Baumgarten....

— Le sentier..... la vallée..... le rocher... murmura Carl...., que nous importe tout cela!...

— Stupide moine! fit Franck avec humeur.

Le moine poursuivit sans s'émouvoir.

— Mon approche avait fait fuir une quantité considérable de corbeaux qui s'élevèrent avec de grands cris du fond du ravin.

— Que n'y es-tu tombé toi-même, maudit narrateur! exclama Franck emporté par la colère.

Le moine impassible lança sur Franck un regard qui le fit rentrer en lui-même. Il reprit :

— Je vis les corbeaux tourbillonner au dessus de ma tête, puis redescendre dans le ravin et en remonter en se disputant quelques lambeaux... que je supposai être ceux d'un animal mort.

Carl, que quelques mots de cette déclaration avaient fait pâlir, poussa un profond soupir en entendant les dernières paroles, comme si sa poitrine venait d'être soulagée d'un poids énorme.

—Pouah! ah! le moine puant! dit Franck en avalant un grand verre de vin pétillant.

— Mais, poursuivit le moine, je revins bientôt de mon erreur, en voyant tomber à côté de moi quelque chose échappé d'entre les serres des corbeaux et que je reconnus pour une touffe de cheveux adhérente encore à un lambeau de peau desséchée...

— Tu t'es trompé, moine visionnaire!... Tu mens, vil imposteur! s'écria Carl hors de lui et sachant à peine ce qu'il disait.

— J'aurais voulu me tromper, en effet; mais étant descendu moi-même non sans beaucoup de difficultés, au fond du ravin, je me trouvai en face des restes d'un cadavre à demi dévoré par les eaux et les oiseaux de proie...

Carl épouvanté se leva d'un bond :

—Eh bien! dit-il, que m'importe ce cadavre? Et que me font à moi les hallucinations de ton cerveau malade ou de ta conscience bourrelée? Prétendrais-tu me faire peur?... Et pourquoi me regardes-tu ainsi? Que demandes-tu enfin?

— Oh! oh! dit Franck avec un rire stupide. Voyez le moine débauché qui s'est enivré!

Le moine reprit gravement en s'adressant à Carl :

— Je suis venu témoigner de la vérité, devant Votre Honneur, afin que vous recherchiez le crime et l'assassin...

— Assassin! s'écria Franck en se levant avec fureur. Qui a dit que nous étions des assassins? Qui dit que nous avons commis ce crime? Quoi! nous, tuer un misérable colporteur? Insolent, je vais t'envoyer le rejoindre...

En parlant ainsi, Franck, égaré, s'avança en chancelant vers le religieux avec un geste menaçant, tandis que son frère, à qui la terreur avait rendu peu à peu le sentiment de sa position, retombait interdit et tremblant sur son siége.

Le moine s'enfuit épouvanté, et regagna son couvent l'esprit troublé de sombres pensées et le cœur en proie aux plus tristes pres-entimens. Comme il approchait, il rencontra un homme qui portait sur son dos une valise pesante.

— Ne sauriez-vous m'aider à porter un peu cette valise? demanda l'inconnu.

— Volontiers, répondit le moine... Mais que contient-elle donc de si pesant?

— Hélas! mon père, ce sont les os de ce pauvre colporteur tué, il y a long-temps, près du hameau de Baumgarten, et que j'ai recueillis pour les porter à l'officier de police : ne voulez-vous pas m'accompagner?

— Je le veux, répondit le moine.

Arrivés devant le magistrat, l'inconnu vida sa valise, et le moine raconta ce qu'il avait vu et entendu chez le président.

— Ce sont là de graves présomptions, répliqua l'officier de police, et qui peuvent motiver de la part de l'autorité supérieure un ordre d'arrestation contre les deux frères. Mais, dans l'absence de preuves matérielles, à quels signes la justice pourra-t-elle reconnaître le vrai coupable?

L'inconnu répondit :

— Celui qui, en entrant dans la salle des audiences, dira le premier : Zérick! Zérick! celui-là sera le vrai coupable.

Après ces mots, l'étranger disparut et le moine reprit seul le chemin du monastère.

Carl et Franck furent arrêtés le lendemain aux portes de la ville, d'où ils cherchaient à sortir sous un déguisement. Interrogés par les juges, ils

répondirent avec un égal sang-froid; mais, au moment où on ouvrit la valise pour exposer à leurs yeux les tristes débris qu'elle renfermait, on entendit les os s'entrechoquer avec violence, et la valise s'agita en tous sens comme si elle eût renfermé, au lieu d'osseæens inanimés, un être vivant et furieux; puis elle s'ouvrit tout à coup, comme d'elle-même :

— Zérick! Zérick! — s'écrièrent à la fois les deux frères...

Cependant les assistans n'avaient rien vu. Mais chacun se signa, excepté Franck et Carl, et l'on remarqua que, dès ce moment, la valise cessa de s'agiter....

On crut généralement que c'était l'âme du pauvre colporteur qui demandait justice.

Frank et Carl, se fiant aux promesses de Zérick et assurés que l'heure fatale n'était pas arrivée pour eux, firent des aveux complets et bravèrent la justice. Convaincus de machinations diaboliques, ils furent condamnés au supplice de la roue. Mais le tribunal décida, pour l'honneur de la magistrature, que Carl serait étranglé dans sa prison.

Jusqu'au dernier moment, il conserva l'espoir que le puissant Zérick allait intervenir tout à coup entre la mort et lui, et accomplir les brillantes promesses qu'il avait faites. Au moment cependant où le bourreau, assisté d'un valet, après avoir fait monter le condamné sur un escabeau, lui passait autour du cou la corde fatale :

— Ah! Zérick! Zérick! s'écria-t-il avec l'accent du plus profond désespoir.

— Eh bien! qu'y a-t-il pour ton service? demanda le valet du bourreau, en lui frappant légèrement sur l'épaule.

Carl, en se retournant, reconnut la figure de Zérick que, dans son trouble, il n'avait pas remarquée jusque-là.

— Ambitieux, reprit Zérick, te voilà au comble de tes vœux, *tu vas être élevé au-dessus de tous les autres...* Je tiens ma promesse...

Carl acheva son rêve d'ambition dans l'éternité.

Franck subit le supplice de la roue en écumant de rage. Dans un moment où on lui présentait un verre d'eau, plutôt pour prolonger son agonie que pour faire trêve à ses horribles souffrances, l'homme qui lui offrait à boire lui dit en se penchant à son oreille :

— Joueur! la fortune t'a favorisé jusqu'au dernier moment, *sa roue tourne encore pour toi...*

Un rire infernal passa sur la figure de Zérick...

Franck expira en poussant un horrible blasphème...

. . . .

Le même religieux, dont la visite avait été si fatale à Franck et à Carl, passa un jour entier en prières près des deux corps; il tenait entre ses mains une petite croix d'acier sur laquelle était écrit le nom de Wilhem.

AUGUSTE LACROIX.

UN COUPLET EN ACTION.

I.

Au clair de la lune.

Le 19 mars de l'année 1755, une patrouille du guet passant à dix heures du soir du côté de la *Place aux Chats*, releva, au coin de la rue de la Lingerie, un cadavre. C'était celui d'un homme récemment assassiné, car il n'était pas encore froid, et il n'était pas permis d'ailleurs de penser qu'un corps de délit de cette nature eût pu faire long séjour dans un quartier aussi fréquenté sans éveiller l'attention et la clameur publiques.

Par les ordres du sergent et par les soins des soldats du guet, le cadavre fut transporté au corps de garde de la Samaritaine. Là, le sous-aide chirurgien de la compagnie ayant été mandé, constata sur ce cadavre quatre blessures faites avec un instrument tranchant. La principale qu'on remarquait à la gorge avait trois pouces de profondeur; elle se dirigeait vers la partie latérale gauche avec division complète des tégumens et des muscles du larynx, ainsi que des veines jugulaires et carotides. Une pareille blessure aurait seule suffi à causer la mort prompte de l'individu par l'abondante évacuation du sang et l'intromission de l'air dans la poitrine.

On fouilla les vêtemens du cadavre afin de recueillir quelques indices qui pussent, en désignant la victime à la justice, l'aider à découvrir l'assassin. Mais les poches furent retournéessans aucun résultat; seulement, dans le gousset d'une montre absente, on trouva un papier chiffonné, déchiré à moitié, lequel semblait avoir appartenu à une lettre. Impossible d'en douter, lorsqu'on put lire une adresse qui portait ces mots : « A monsieur Giles Frelampier, maître tailleur, rue Brisemiche, à Paris. »

Or, ce même soir, un écrivain public qui, comme tous ses confrères, logeait non loin du lieu où le crime avait été si audacieusement perpétré, rentrait sur les neuf heures à son échoppe des Charniers-Innocens. Ce vieillard revenait paisiblement des Porcheronsoù il avait mangé une persillade arrosée de ce vin à trois sous et demi la pinte qui devait plus tard faire la réputation du fameux Ramponneau. Toutefois notre homme avait usé modérément du liquide et dans une sage proportion qui égayait ses esprits sans festonner sa marche. Il rentrait donc très allègre par un clair de lune magnifique; mais à peine insinuait-il sa clé dans la serrure de sa porte, qu'il fut dérangé par un appel qu'il entendit non loin de là. Il détourna la tête pour s'assurer si c'était bien à lui qu'on s'adressait, et alors d'un carrosse de remise, il vit saillir par la portière, comme une gargouille d'un vieux toit, le buste d'un homme d'âge, qui, de la main, lui faisait signe d'approcher.

En même temps le carrosse s'était arrêté.

— Que peut-on me vouloir? quelque méprise sans doute, se dit à lui-même l'écrivain public en s'avançant près de la portière. Puis, quand il fut tout près, il posa sa main droite sur son cœur en ajoutant tout haut :

— Est-ce bien à moi que vous en avez, monsieur?

— Oui, mon ami, lui répondit une voix vénérable, et s'il vous plaisait aller me changer cette pièce d'or, vous me rendriez un service que je saurai bien reconnaître.

L'écrivain public ne laissa pas achever la phrase, et tendant la main :

— Très volontiers, mon gentilhomme, répondit-il, donnez!

Ce que disant, notre homme prit le louis, s'émerveillant que, sur sa bonne mine, on eût osé lui confier une telle commission.

C'est pourquoi, ravi d'avoir inspiré tant de confiance sur la simple inspection de son individu, le vieillard alla gaillardement porter sa pièce à un épicier nommé Ruffec, dont la boutique était dans le voisinage.

Ruffec ouvrit de grands yeux, mais n'ouvrit pas la bouche, car c'était un sournois. Et pour si étonné qu'il fût de voir un louis d'or dans les mains de l'écrivain public, il n'en laissa rien paraître, se contentant de jeter en dessous un regard d'intelligence à sa femme.

Mais l'écrivain qui s'aperçut de ce manège :

— Maître Ruffec, lui dit-il, ne vous scandalisez pas de voir un si rare oiseau entre mes doigts; car il ne m'appartient pas, et un gentilhomme qui est là, dans un carrosse, attend que je lui en rapporte le prix; mais ne serait-ce qu'un moment j'aurai été heureux de servir de cage à ce bel oiseau.

— Moi, m'étonner, objecta Ruffec d'un ton hypocrite; est-ce que cela me regarde, et chacun ne fait-il pas son petit commerce comme il l'entend; toujours est-il, voisin, que cet oiseau, j'en suis sûr, vous laissera quelques plumes.

— Je l'espère, reprit le vieillard, car le personnage qui me l'a confié m'a fait entrevoir une récompense.

Tout en discourant de la sorte, Ruffec compta quatre écus de six livres à l'écrivain, qui, après les avoir recomptés, les prit et se sauva incontinent.

Notre homme faisait diligence pour rejoindre son inconnu du carrosse; car il avait sur le cœur l'incrédulité de Ruffec, et il venait d'apercevoir ce dernier sortir de sa boutique pour voir la direction que prenait sa monnaie.

Le vieillard, en s'approchant du lieu où il avait laissé le carrosse, n'aperçut rien. La place était vide; il s'avance encore et refuse d'en croire ses yeux; mais ce n'était point une erreur, il eut beau frotter ses paupières. Jugez de sa stupéfaction, la voiture avait disparu; un moment il se flatta qu'il se trompait de place. Il s'arrête pour s'orienter, regarde de toutes parts, c'est en vain. Il se frappe le front comme pour en faire jaillir un souvenir rebelle; mais cela ne sert qu'à l'affermir dans sa certitude. Oui, le carrosse était bien là, pas moyen de conserver le moindre doute à ce sujet.

Le pauvre homme était en nage, un étrange frisson parcourait tout son corps, et pour l'achever, il entendait les ricanemens de l'épicier qui lui criait d'une voix goguenarde : —Va, cherche, cherche, mon ami, tu ne trouveras point.

Le malheureux écrivain se mit alors à galoper comme un fou à travers les halles, criant, appelant, accourant au moindre bruit. Peines perdues. Alors il s'aventura dans quelques rues avoisinantes, mais sans obtenir plus de succès. Comme il se livrait avec désespoir à cette pénible exploration, son pied, au détour d'une rue, souleva un chiffon à côté d'un ruisseau; il se baisse pour le ramasser, voit que c'est un mouchoir, et machinalement il le met dans sa poche; après quoi, essoufflé, rendu, désolé, l'écrivain public finit par se retirer dans son logis, *au clair de la lune.*

II.

Mon ami Pierrot.

C'est le nom de cet écrivain public qu'on pourrait à bien juste titre appeler écrivain privé, soit que l'on considère l'absence des pratiques, ou qu'on veuille faire allusion à la vie de gêne et de mortifications que subissait *mon ami Pierrot.* Car voilà bien comment on l'appelait et pas autrement. Chacun disait mon ami Pierrot, et comme chacun le connaissait, impossible de dire votre ami Pierrot, ou leur ami Pierrot. Ce qui fera comprendre que Pierrot, au lieu d'être l'ami de tout le monde comme Sosie, était l'ami de chacun.

Mon ami Pierrot était le plus besogneux, ce qui n'est pas peu dire, des écrivains des Charniers-Innocens. Cela prouverait qu'on gagne davantage à être l'ennemi des hommes qu'à être leur ami.

Il y avait en outre une meilleure raison que celle-ci à l'indigence de l'écrivain susdit. Mon ami Pierrot ne comptait guère que la valetaille dans sa clientelle, ce qui lui faisait dire, car il était facétieux, qu'il servait beaucoup de gens *de* condition; seulement il avalait la préposition, ce qui permettait de douter si cela signifiait gens *en* condition, ou gens *de* condition.

Pour sa besogne ordinaire, mon ami Pierrot rédigeait les tendres secrets des servantes. Or, il est difficile de s'enrichir à ce jeu où l'on four-

nit son papier, son encre, sa cire et son style, le tout pour 5 sous. Ce qui rapporte davantage, ce sont les placets aux princes et ministres qui se paient douze sous pièce, ou bien encore les manuscrits de littérature et de science qui coûtent trois sous le rôle de copie; mais je vous répéterai que *mon ami Pierrot* n'avait pas le débit de ces articles. Il s'était aliéné la partie littéraire de son public en écrivant un jour au lieu de : les Bucoliques, *les coliques* de Virgile.

Les placets? personne n'eût osé lui en confier un depuis que, chargé de demander la grâce d'un condamné aux galères, au nom d'un père éploré, il avait fait parler ainsi son client : « Daignez, sire, m'accorder la grâce que j'implore; car me la refuser ce serait m'ôter la vie pour le reste de mes jours ». Enfin le même Pierrot avait compromis son crédit sur la fraction bourgeoise du public, parce que tout le monde savait qu'une lettre de reproches, écrite par une tante à son neveu, il l'avait terminée en ces termes : « Eh! quoi qu'il arrive, mon neveu, je saurai bien vous faire respecter mon autorité *lanternelle*. »

Eh bien! *mon ami Pierrot* n'en était pas plus gras, c'est-à-dire moins maigre pour cela, et il s'en souciait autant que d'une chèvre morte. Il convenait facilement qu'il n'était pas grand clerc pour *dicter une lettre;* mais aussi, comme il savait l'orner de traits, d'agrémens, de paraphes, de fioritures de toute sorte! Il dessinait *à main levée* des becs d'oiseau, à se mettre à genoux devant, et des queues à faire ressembler à de simples geais les paons qui passent néanmoins pour en avoir de magnifiques.

Au demeurant, l'écrivain en question ne se glorifiait pas plus des talens qu'il possédait qu'il ne s'inquiétait de ceux qui lui faisaient défaut, car il était ce que le peuple entend et désigne par le mot de *philosophe.*

Vous le voyez d'ici, long et fluet, légèrement voûté, portant volontiers son tricorne sous le bras gauche, ce qui découvrait une perruque rousse et ronde posée de travers et assez semblable à une omelette qui serait tombée sur la tête du personnage. Ses vêtemens étriqués offraient un lustre râpé dans la région de l'échine et des pièces adroitement cousues à tous les angles. Un air pauvre mais propre, l'allure assez leste, la démarche prompte, l'œil encore vif, et beaucoup de mobilité dans la figure, particulièrement dans la langue qui se remuait toujours, même lorsqu'elle n'avait rien à dire. Croyez bien que mon ami Pierrot se tenait pour satisfait de sa destinée; l'indigence ne le contristait pas, car si peu lui suffisait, et rien ne manque à celui qui manque de désirs. Il s'était habitué à la pauvreté comme on se fait à une infirmité de naissance. La misère était son amie intime, et il la supportait si joyeusement qu'elle ne le maltraitait pas trop. D'ailleurs, n'imaginez pas que ce fût une misère morne, repoussante; c'était, au contraire, une indigence propre et gaie, une indigence qui ne privait l'écrivain de certaines nécessités que pour lui en faire mieux savourer la rare jouissance; une misère amie qui lui faisait des plaisirs et des bonheurs de ce qui n'était pour les autres que les banalités de l'habitude. Si bien que, s'il eût été seul, mon ami Pierrot eût, par goût, préféré cet état de gêne; mais il souffrait quelquefois, le bonhomme, pour sa fille Sadinette.

Il avait donc une fille? — Unique et charmante.

Sadinette était la joie de son ami Pierrot, et l'âme de son échoppe. Rien qu'à l'entendre chanter, l'écrivain public restait en extase, car il raffolait de Sadinette et n'était pas le seul. Sadinette avait seize ans et tout ce que ce bel âge donne aux jeunes filles qu'il veut favoriser. Une taille exquise dans ses proportions et sa flexibilité; des yeux d'une vivacité attisante; une bouche si mignonne qu'on regrettait qu'elle ne restât pas toujours ouverte pour laisser admirer les dents qui la meublaient. Je ne vous dirai rien de sa main, sinon qu'elle eût disparu sous le baiser que vous eussiez appliqué dessus; rien de ses pieds, on les voyait à peine; et ces agrémens divers formaient un tout séduisant, un ensemble émérillonné qui enchantait les yeux et ravissait le cœur.

Le dimanche, quand Sadinette prenant le bras de son père, entrait dans Saint-Eustache, il s'éveillait sur son passage une curiosité flatteuse qui donnait de l'orgueil au père, des distractions aux dévotes, et de l'admiration aux jeunes gens.

Parmi ces derniers, Sadinette avait remarqué, et cela suffit pour que nous le remarquions comme elle, un jeune clerc fort modeste de maintien, de figure et de mise. La première fois qu'elle l'aperçut, Sadinette se sentit remuer jusqu'au fond de l'âme. Si cette impression fut agréable ou pénible, c'est là ce que la jeune fille eût été bien en peine de dire. Toujours est-il qu'en le soumettant à l'analyse, ce sentiment était mélangé de plaisir et de douleur; il participait de cette crainte qui saisit le gibier sous l'œil du chien, et de ce frisson que l'électricité communique; il y avait la surprise de l'imprévu, et, au fond, une nouveauté attrayante, ce charme de l'inconnu qui trouble mais qui entraîne, qui inquiète mais qui séduit. Telle qu'elle était enfin, Sadinette n'eût pas voulu renoncer à cette impression une fois qu'elle en eut connu les effets. Il lui sembla que sa sensibilité venait de s'agrandir et qu'elle venait d'aoujter une conquête à son âme. Si bien que, le second dimanche, la jeune fille chercha le jeune clerc dans l'église, et que la troisième fois il lui eût manqué quelque chose si le jeune homme eût été absent; mais celui-ci se donna bien de garde de manquer aux offices, et certes cette assiduité ne dut pas lui compter devant Dieu.

Cet amour dura quelque temps à ses préliminaires; c'est une quarantaine qu'impose la decence : mais finalement Robequin se déclara un beau jour à mon ami Pierrot, lequel en référa à sa fille qu'à son grand étonnement il trouva mieux instruite et plus avancée que lui. Le vieillard laissa donc aller les choses, car il n'ignorait pas que Robequin venait voir Sadinette, non pas *en tout bien,* car elle n'en avait pas, ni lui non plus, mais en tout honneur, et certes ce n'est pas de cela que les jeunes gens étaient dépourvus.

Mon ami Pierrot s'était lestement habitué à l'amour de sa fille, ou plutôt il s'y était associé, le bonhomme; lui aussi il aimait Robequin, et celui-ci, qui de fait était de la famille, songea à y entrer de droit. En conséquence, le lendemain même de l'assassinat du tailleur Frelampier, Robequin vint trouver mon ami Pierrot et sa fille. Il les prit à part et leur annonça qu'il allait partir dans quelques heures pour se rendre auprès de sa famille qui habitait le village d'Issartieux en Berry, et qu'il ne reviendrait à Paris qu'avec le consentement donné à son mariage par ses parens, honnêtes cultivateurs berrichons.

Il ne faut pas demander s'il y eut des adieux touchans échangés entre Sadinette et Robequin. Le pauvre clerc faillit à manquer le coche de Bourges, tant il mit d'hésitation et de lenteur à prendre congé de Sadinette. Ce n'est que pour nous mieux réunir que nous nous séparons, lui disait-il. Mais la belle ne voulait pas entendre à ces consolations, parce que le jeune homme partait. Et je ne sais trop s'il aurait pu s'arracher d'auprès la jeune fille, si, par une ruse assez adroite, l'écrivain public n'eût attiré Robequin dans son échoppe, et de là ne l'avait fait filer en trompant ainsi la religion de Sadinette qui se lamentait dans sa chambre. Bref, Robequin partit, grâce à ce subterfuge, et, en quittant l'écrivain public, il lui serra cordialement la main non sans lui dire : Adieu, mon excellent père, mon beau-père, au revoir; adieu *mon ami Pierrot.*

III.

Prête-moi ta plume.

La résolution et le départ de Robequin avaient trop préoccupé l'écrivain public et sa fille pour que l'un et l'autre eussent pris garde à de singuliers mouvemens qu'on remarquait sur la place des Charniers.

Quelques personnes du populaire s'étaient attroupées pour causer avec un mystérieux tumulte. Les gens qui allaient aux halles s'arrêtaient en chemin et questionnaient ceux qui stationnaient déjà. Alors on leur parlait d'un air très animé, en même temps que du doigt et de l'œil on leur montrait l'échoppe de mon ami Pierrot. Une fois renseignés, les passans continuaient leur route ou bien se joignaient à la compagnie, selon le degré de loisir ou de curiosité qu'ils tenaient de leur naturel ou de leurs affaires.

Parmi tous ces gens-là, il y avait un homme qui n'interrogeait personne et que tous interrogeaient. C'était comme la source intarissable des renseignemens qui, de sa bouche, allaient circuler par toute l'assistance. Cet homme portait une casquette qui lui prenait les trois quarts du front et la moitié des oreilles, ce qui n'était pas encore assez; un large tablier à bavette et de toile bleue plastronnait sa poitrine, qui, vers le sein gauche, offrait une gibbosité occasionnée par l'insertion d'un mouchoir de cotonnade à raies jaunes. Cet homme n'était autre que Ruffec, le marchand épicier du voisinage.

— Oh! s'écria-t-il en montrant un poing crasseux, ce ne peut être que ce gaillard de Pierrot qui a fait le coup.

— Dam! la misère fait faire des sottises, observait une vieille femme, dont la bouche édentée allait dire à ses oreilles que son nez touchait le menton.

— Que voulez-vous? ripostait un quidam; mon ami Pierrot, c'est pauvre comme un rat d'église.

— Il n'y paraissait pourtant pas, remarquait une jeune ménagère, sans dissimuler une pointe d'aigreur ironique; sa fille Sadinette était toujours pomponnée comme une duchesse. Des robes, des bonnets à faire trembler...; ce n'est pas trop malin de gagner de l'argent quand on assassine le pauvre monde.

— Vous pensez donc, interrompait un nouveau venu, qu'on a assassiné ce malheureux Frelampier pour de l'argent.

— Et pourquoi donc? reprenait l'épicier, c'est pas pour lui en donner, je pense.

— Je sais bien, répliquait l'autre; mais quelquefois on a des jaloux, des ennemis.

— Des ennemis? répétait Ruffec, ce brave tailleur n'en avait pas un; il était au contraire chéri, respecté; ah! *ben* oui, des ennemis, lui qui n'aurait pas fait tort à une mouche... Allez, c'est bien pour de l'argent que le malheureux a été égorgé..., à preuve que mon ami Pierrot avait un louis d'or qu'il vint changer hier dans ma boutique, lo scélérat... Et même que ma femme lui trouva un air tout je ne sais pas quoi..., et quand je lui ai dit la nouvelle du crime, elle s'est rappelée que ce gueux de Pierrot avait du sang aux doigts... D'ailleurs un louis, ça ne vient pas tout seul comme un champignon..., faut pas me faire croire ça, entendez-vous!...

Là-dessus Ruffec s'animait comme s'il eût rencontré une sérieuse contradiction.

— Oui, c'est mon ami Pierrot, poursuivait-il, ça ne peut être que lui, et rien ne me surprendrait que ce ne fût pas son coup d'essai... Les gens qui ont la mine en dessous, qui ont l'air de ne pas y toucher...., moi je m'en méfie d'abord : aussi je n'ai pas manqué à mon devoir... la conscience m'obligeait à faire ma déclaration à la justice.

— Et vous êtes allé dénoncer mon ami Pierrot? demanda quelqu'un.

— Je crois bien, et un peu vite encore, répondit l'épicier; plus sou-

vent que j'aurais prêté la main à un scélérat de cette espèce! Mais il pourrait m'assassiner moi aussi, le brigand!... Je suis allé faire ma déclaration à maître Gringonneur, le commissaire au Châtelet pour notre quartier.

— Et qu'a-t-il dit?

— Il s'est gratté le nez et a dit : C'est bon!

— Diable, observa l'auditeur, mauvais signe!

— C'est pourquoi, conclut le marchand, je m'attends à toute minute à voir paraître les *tristes à pattes* ou les *lapins ferrés* (c'est ainsi que le peuple désignait le guet à pied et à cheval). Eh! tenez, tenez, regardez là-bas, que vous ai-je dit, voici des *tristes à pattes*. Bon! ça va chauffer!

Effectivement un officier civil, suivi de quatre soldats à pied et précédé d'un sergent à verge du Châtelet, arrivait sur les lieux par la rue de la Ferronnerie.

Pendant ce temps-là, que faisait mon ami Pierrot?

Sans se douter de rien, le brave homme était attablé devant son bureau, occupé à écrire une lettre d'amour pour le compte d'une cuisinière.

La ménagère, son panier au bras, se tenait debout derrière les rideaux verts de la boutique, et surveillait de l'œil la confection d'un cœur enflammé portant cette légende à l'encre rouge : « Il brûle pour toi! »

L'écrivain, après avoir dessiné ce cœur à main posée, le soumit à l'approbation de sa cliente.

—Comment, c'est déjà fini, observa la cuisinière en examinant le dessin; ciel! comme c'est peu corsé, moi qui vous avais demandé du chenu. Mon ami Pierrot, je vous ai déjà dit que je ne serai pas *regardante* pour le prix; mais faut qu'il *soye* plus *conséquent*..... C'est un cœur de deux sous... vous le garderez pour un autre... il a l'air d'un fumeron, il semble que vous y ayez plaint le feu... cependant, pour ce que ça vous coûte. Ah! Dieu de Dieu, que penserait mon chéri, s'il voyait ça?... il serait capable de me *bomber*; vous ne le connaissez guère le brutal... Ah! le beau feu de paille, qu'il dirait... si vous voulez que je m'accommode de ce cœur-là, qu'il soit plus gros et plus consumé.

L'écrivain public fit remarquer à la dame qu'il ne fabriquait pas de cœurs plus *brûlans*; qu'il y avait des bornes à tout, et que celui-là avait un panache de flammes suffisamment fourni, qu'exiger davantage ce serait pousser à l'incendie, et obtenir, au lieu d'un cœur, un charbon calciné.

Mais ces raisonnemens ne firent pas grande impression sur la cuisinière, et *mon ami Pierrot*, n'obtint son assentiment qu'en lui proposant par composition de le transpercer d'une flèche barbelée.

La flèche réussit, et l'écrivain finissait à peine d'en aiguiser la pointe au bec de sa plume, quand un homme vêtu de noir entra dans l'échoppe en disant : « *Mon ami Pierrot, prête-moi ta plume.* »

IV.

Pour écrire un mot.

Dans le personnage qui entrait ainsi, l'écrivain public reconnut aussitôt maître Gringonneur, commissaire du Châtelet. Comme il n'était pas rare de voir les officiers de police venir instrumenter dans le quartier des Halles, mon ami Pierrot ne fut pas trop surpris de cette visite. Cependant son aventure de la veille lui revint en mémoire, et comme il eut aperçu en soulevant un coin du rideau de sa devanture une grande affluence aux environs et quantité d'yeux braqués sur son échoppe, il comprit en tremblant que sa boutique était le centre des opérations judiciaires.

Toutefois, comme il avait la conscience tranquille, vous pensez qu'il ne dut pas être ému, c'est une erreur. Qu'un soldat se croyant irréprochable soit finement regardé par le général qui passe une revue, et à l'instant vous le verrez rougir; car on dirait que les regards fixés sur vous sont autant de tisons qui vous allument le visage.

Et maître Gringonneur était un de ces hommes devant lesquels les autres ne sont pas à leur aise. Outre sa charge, qui n'était pas rassurante pour ceux avec lesquels il établissait des rapports forcés, la personne de Gringonneur était tout autre chose que sympathique. Figurez-vous un corps épais, une petite tête si mobile, qu'on eût dit qu'elle cherchait toujours à se détacher du buste, un menton passablement pointu, et sous un front limité par une perruque rousse, des sourcils ressemblant aux deux ailerons d'une caille plumée : derrière ce voile de poils gris, des petits yeux roulaient leurs éclairs, et en un tour de prunelle avaient tout inspecté. La voix de Gringonneur était une voix de tête, et comme sa tête n'avait pas l'air d'être celle de son corps, cette voix ne semblait pas lui appartenir; d'autant que, pour lui livrer passage, le commissaire ouvrait à peine deux lèvres taillées en coquilles d'huître. Ce fausset glapissant n'avait qu'une même note et ne s'assouplissait sous l'expression d'aucun sentiment.

A l'aspect du commissaire, mon ami Pierrot s'empressa de congédier sa pratique. Grigonneur, quand il entra dans l'échoppe, tenait à la main une de ces feuilles sinistres couvertes de ce grimoire de la justice, forêt touffue de lignes grêles, où l'œil n'aperçoit que deux clairières, l'une où s'arrondit le timbre, et l'autre où s'étend une signature indéchiffrable dont le paraphe a l'air d'une potence. La demande de Gringonneur à Pierrot : « Prête-moi ta plume, » fit croire à ce dernier qu'il manquait quelques mots à cet exploit, et que le commissaire n'était venu à l'échoppe que pour remplir cette lacune.

L'écrivain public s'empressa donc de quitter son fauteuil de cuir pelé, et de l'offrir avec sa plume à maître Gringonneur.

Mais, s'étant aperçu que son siége était poudreux, mon ami Pierrot tira aussitôt de sa poche un mouchoir dont il frappa le fauteuil pour en secouer la poussière.

Le chat qui guette un moineau et se jette sur lui, la griffe la première, n'est pas plus leste que ne le fut Gringonneur, dont la main froide s'abattit sur celle de Pierrot et la tenant ainsi serrée :

— Quel est ce mouchoir? lui demanda-t-il de sa voix criarde.

L'écrivain public fut déconcerté par la vivacité de ce geste et ne sut quoi balbutier cette réponse :

— Il est à moi, je l'ai trouvé près d'ici.

Mais le commissaire avait déjà eu le temps d'examiner ce mouchoir.

— Il y a du sang, dit-il, toujours de sa même voix. Ce mouchoir a été tordu et mordu; il porte encore l'empreinte des dents de la victime. Ce mouchoir a servi à bâillonner Frelampier?

— Qu'est-ce que c'est que Frelampier?

— Il demande ce que c'est que Frelampier, dit en ricanant un soldat qui se tenait sur la porte à un compagnon qui était dehors : ça passe un peu la permission.

Mais le commissaire, sans répondre à l'interrogatoire de l'écrivain, prit le mouchoir et le passa à son clerc.

— Rangez ceci parmi les pièces de conviction.

Puis, allant vers la porte, il fit un signe de l'index, et au même instant l'homme au tablier parut.

— Ruffec, dit le magistrat, sans changer sa note glapissante, est-ce bien cet homme qui vint hier changer chez vous un louis d'or?

— Je le jure, dit Ruffec en levant la main.

— Vous le reconnaissez.

— Pardienne, je ne connais que ça, mon ami Pierrot; est-ce qu'il nie?

— Je ne nie pas, reprit l'écrivain public, qui commençait à secouer son étourdissement, je ne nie pas...

— Ah! vous avouez, fit Gringonneur; et comment expliquez-vous la présence de cette pièce d'or entre vos mains?

— Un bourgeois me la donna pour aller la changer.

Gringonneur fit une petite grimace d'incrédulité.

— Est-ce que vous allez recommencer votre fable d'hier?

— Une fable! c'est la vérité pure, reprit l'écrivain public d'un accent énergique.

— Voyons, continua le commissaire, dites au moins des choses concordantes, si vous voulez qu'on vous croie. J'admets votre bourgeois : vous le connaissez donc?

— Je ne le connais pas.

— Du moins il vous connaissait lui-même?

— Pas davantage.

— Vous voyez bien que c'est absurde, mon ami Pierrot. Et lui portâtes-vous la monnaie de sa pièce à sa voiture?

— Oh! c'est ici que je l'attends, dit Ruffec en se frottant les mains. Portâtes-vous la monnaie?

— Oui, monsieur; mais il était parti.

Gringonneur haussa les épaules en signe de pitié.

— Et! qu'avez-vous fait alors de cet argent?

— Je l'ai ici.

Ce que disant, mon ami Pierrot s'en alla dans un coin, ouvrit une cassette et en retira quatre écus de six livres.

— Aux pièces de convictions, dit encoro Gringonneur en envoyant les écus rejoindre le mouchoir. Et maintenant, mon ami Pierrot, prête-moi ta plume.

En même temps Gringonneur déroula son grimoire qu'il coucha sur la table.

— Ma plume? s'écria l'écrivain public effrayé, pourquoi faire?

— *Pour écrire un mot.*

V.

Ma chandelle est morte.

Ce mot, c'était le nom de mon ami Pierrot, et ce parchemin, l'ordre d'arrêter le père de Sadinette.

La jeune fille que le départ de Robequin avait si vivement attristée, était demeurée dans sa chambre pour se recueillir et pleurer; elle fut distraite de son affliction par des bruits confus qui arrivèrent jusqu'à son oreille. D'abord elle se figura que tout ce tumulte n'était qu'imaginaire, et qu'il provenait d'un bourdonnement intérieur qui bouleversait sa pauvre tête; toutefois, elle souleva son front, que, jusque là, elle avait tenu courbé entre ses deux mains, ouvrit les yeux et fut attentive. Le bruit ne cessait pas, elle crut même en connaître la direction, il montait de l'échoppe de son père; inquiète, elle ouvre aussitôt sa fenêtre, et son œil effrayé aperçoit des soldats devant sa maison; alors, comme folle, et sans prendre le temps de réparer le désordre de sa toilette, elle se précipite dans le petit escalier tournant et tombe dans l'échoppe.

A ce moment même, et sur l'ordre de Gringonneur, deux soldats du guet emmenaient mon ami Pierrot.

A la vue de son père qu'on entraîne, Sadinette, éperdue, poussa un cri d'effroi et tendit ses bras en avant, comme pour reculer ce malheur. L'œil fixe, la poitrine haletante, elle se jette à travers les armes et les soldats

vers mon ami Pierrot, qui ne put la presser sur son cœur, car ses mains étaient déjà liées.

— Mon père! mon père! c'étaient les seuls mots que pût proférer Sadinette d'une voix déchirante.

Un des acolytes de maître Gringonneur la saisit alors rudement par la taille, si bien que la pauvre petite, échevelée, était pliée en deux par ce bras de fer, comme la tige d'une fleur que le torrent presse contre un arbre.

Mais quand Sadinette eut vu que ses supplications étaient vaines et ses larmes méprisées, il se trouva, dans cette jeune fille si faible, un ressort qui se tendit tout à coup; cette frêle enfant se dressa l'œil en feu, et, avec une vigueur inouie, le geste menaçant et les dents serrées :

— Vous ne l'aurez pas, s'écria-t-elle comme une furie.

Elle était imposante, irrésistible ainsi; mais bientôt cette énergie surhumaine l'abandonna. Faiblissant jusqu'au ton de la prière :

— C'est moi qu'il faut prendre, laissez mon père, s'écria-t-elle, sans lui, que deviendrai-je; lui... bourreaux, que vous a-t-il fait?

De son côté, l'écrivain public, attendri jusqu'aux larmes par le dévoûment de sa fille, lui criait :

— Console-toi, Sadinette, on se trompe, je vais revenir.

— Vous l'entendez! ma mignonne, dit un estafier en prenant Sadinette par les deux coudes. Ne vous désolez, la petite mère, on vous rendra votre papa s'il est innocent.

— Mais de quoi ose-t-on l'accuser? s'écria la pauvre fille au milieu de ses sanglots. Qu'a-t-il fait?

Personne n'osait répondre à Sadinette; seulement une vieille édentée (cet âge est sans pitié aussi) se mit à dire :

— Voyez-vous, la petite mijaurée, comme si elle ne savait pas que son père a tué un homme; qui sait, elle a peut-être aidé son papa.

A ces mots, Sadinette tomba à la renverse, et quand elle eut repris ses sens, elle se trouva seule dans l'échoppe. Pauvre enfant! comment résistera-t-elle à ce terrible malheur. Encore si Robequin eût été là.

Mais l'avocat, comme on ne l'a pas oublié, allait vers sa famille de toute la vitesse du coche de Bourges. Avant et pendant son voyage, le jeune clerc avait regardé comme chose facile à obtenir le consentement qu'il allait solliciter de ses parens; mais il ne fut pas plus tôt arrivé à Issartieux, que ses idées changèrent sur ce point. Dans les quelques discours qu'il eut avec son père, il s'apercevait bien que sa famille n'avait fait pour lui des sacrifices que dans l'espoir d'en être récompensé un jour, et l'éducation de leur fils avait coûté si cher à ces pauvres gens, qu'ils voulaient la vendre au même prix; or, que diraient-ils, lorsque Robequin leur exposerait que toute cette éducation, tous ces sacrifices, il aspirait à les mettre aux pieds d'une jeune fille sans dot, sinon sans vertu et sans beauté.

Un jour même qu'il voulut lâcher une généralité sur les mariages d'inclination et paraphraser le proverbe sentimental « *contentement passe richesse*, » il se vit si bien rembarré par le vénérable auteur de ses jours, qu'il ne fut guère encouragé à revenir à la charge.

Finalement, par tous ces motifs, Robequin ajournait l'instant de sa demande; un jour il n'était pas assez bien disposé, un autre il faisait trop mauvais, un troisième son père était allé aux champs jusqu'à la nuit ou ne paraissait pas d'assez bonne humeur. Bref, à ces atermoiemens, il dépensa les dix jours qu'il avait demandés pour son voyage, et l'heure de son retour à Paris avait déjà sonné, que Robequin n'avait pas encore touché le premier mot de l'objet de sa venue.

Pour l'achever, il reçut de Sadinette une lettre éplorée où la pauvre fille lui contait son infortune et terminait par ces mots : « On accuse mon père de ce meurtre, il est innocent, vous n'en doutez pas; mais il faut que vous le prouviez à ses juges; accourez donc, mon ami. »

Robequin eût préféré recevoir un coup de foudre que cette nouvelle. Vous sentez bien qu'il ne s'ouvrit à personne de ce nouveau malheur qui fondait sur lui; mais il se sépara au plus vite de ses parens.

Vous ne demandez certes pas où il courut d'abord, dès son arrivée à Paris. Il trouva Sadinette dans une désolation inexprimable; seulement la présence de Robequin fut pour elle un réconfortant et un motif d'espérance. Le jeune homme lui parlait avec tant de chaleur, qu'elle se persuadait que les juges ne tiendraient pas contre une si ardente conviction, oubliant que les juges ne seraient pas comme elle, amoureux de Robequin.

—Je sauverai votre père, s'écria-t-il avec enthousiasme, quelque chose me dit là que je le sauverai; tenez, c'est pour cela que Dieu a permis que je fusse avocat; ce sera ma première cause, et je la gagnerai. Ainsi j'aurai fait quelque chose pour vous qui avez tant fait pour moi; ne perdez pas espoir, je parlerai, je solliciterai, je remuerai ciel et terre. D'ailleurs, j'ai un protecteur bien puissant, et de ce pas je vole chez lui.

Le protecteur dont parlait Robequin n'était autre qu'un grand personnage de ce temps-là, nommé Anne-Claude-Philippe de Tubières, comte de Caylus. C'était un savant fort noble, et un noble fort savant, ce qui lui avait valu l'honneur d'entrer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et l'avait fait élire membre honoraire de l'Académie royale de peinture. C'est lui qui découvrit la peinture encaustique. Le comte de Caylus, outre les qualités de son cœur et de son esprit, qui en faisaient un protecteur éclairé des artistes, avait un grand fonds d'originalité, ce qui, loin de rien gâter, donne au contraire un merveilleux relief à toutes choses. Comment Robequin avait-il connu le comte? nous le dirons en deux mots. Avant de songer au barreau, l'amant de Sadinette s'était essayé dans la peinture, mais hélas! il fut du premier coup si mauvais, que M. de Caylus qui encourageait tout le monde, encouragea Robequin à laisser là ses pinceaux, lui assurant qu'il faisait trop mal cette chose pour n'en pas faire bien quelque autre.

Mais comme Robequin, ému du mauvais compliment, se retranchait derrière son inexpérience.

— Mon ami, lui dit le comte, vous vous défendez bien; mais votre cause est trop mauvaise; pour peu qu'elle fût moins déplorable, je vois que vous l'eussiez gagnée, car vous êtes bon avocat.

Ce mot fut un trait de lumière pour Robequin. — Avocat, s'écria-t-il eh bien! je le serai, monseigneur, si vous voulez bien m'y aider.

Le comte fut ravi de la réponse et de la détermination du jeune homme. Robequin n'eut pas à s'en repentir; car grâce au gentilhomme, les frais de ses études furent de beaucoup allégés pour sa famille, qui lui donna ainsi une belle robe d'avocat, sans en avoir payé ni l'étoffe ni la façon.

Cet éclaircissement fera trouver fort naturelle la démarche de Robequin auprès du comte : n'était-il pas juste qu'il allât mettre sous la patronage de ce grand-seigneur le premier pas dans une carrière que sa protection lui avait ouverte?

Il est bon que vous sachiez combien M. de Caylus était de facile accès et de mise plus que modeste. Des bas de laine, de gros souliers, un habit de drap brun fort ample à boutons de cuivre; si vous joignez à cela un grand chapeau, vous aurez au complet l'accoutrement de M. le comte. Un carrosse de remise faisait le plus fort article de sa dépense; c'était là tout son luxe; car son nécessaire était les secours qu'il prodiguait aux personnes lettrées ou aux artistes.

Le comte reçut Robequin fort affectueusement, et voulut connaître par le menu le crime dont on accusait son client.

Le jeune avocat lui détailla toutes les charges dont on accablait mon ami Pierrot; mais quand vint le tour d'exposer les moyens de défense de l'écrivain, Robequin se montra embarrassé; puis, après une pause :

— Tenez, monseigneur, dit-il au comte, vous ne le croiriez pas, ses excuses ont l'air d'une fable; mais si vous les lui entendiez dire à lui-même, alors tout extraordinaire que cela semble, vous les jugeriez simples et véritables.

— Qu'à cela ne tienne, reprit le comte, votre client m'intéresse; si vous voulez, nous irons le voir ensemble.

C'était là que voulait le conduire Robequin. Ils s'acheminèrent donc sur l'heure vers la prison de la Tournelle, près la porte St-Bernard, où mon ami Pierrot avait été enfermé.

Dès que Robequin eut été reconnu pour l'avocat du prisonnier, le geôlier, qu'on appelait Jandart, ne fit pas de difficulté de l'introduire, lui et son compagnon, dans le cachot de l'écrivain public.

Jandart était un gros bonhomme fort réjoui, qui vivait sans souci au milieu de tous ses pensionnaires et avait coutume de dire qu'on peut être fort heureux au milieu des verroux, pourvu qu'on les tire soi-même.

Après qu'il eut parlementé à travers le guichet avec les deux survenans, il alluma un fallot et marcha devant pour les conduire.

D'abord ils traversèrent une route humide, laquelle débouchait sur une petite cour dont les pavés étaient entourés d'herbes et les murailles lambrissées de mousse. Au fond de cette petite cour, Jandart descendit quelques marches glissantes et se trouva en face d'une grande porte en fer. Le geolier posa sa lumière pour mieux choisir dans son trousseau de clés et n'être point gêné dans l'opération, très compliquée en prison, de l'ouverture des portes. Cela fait il reprit sa lanterne, et lorsque M. de Caylus et Robequin eurent passé outre, il referma la porte avec les mêmes formalités et les guida de nouveau.

—Vers le milieu d'une longue galerie souterraine, le geolier s'arrêta : C'est ici, dit-il. Mais en ouvrant la porte du cachot de l'écrivain, un vent des plus aigus s'engouffra dans le fallot de Jandart, et le geolier s'écria : *Ma chandelle est morte.*

VI.

Je n'ai plus de feu.

Cependant comme les visiteurs étaient arrivés à destination, Jandart ne voulut pas les faire attendre. Tenant d'une main la porte entr'ouverte, il les introduisit l'un après l'autre, les vérifiant au passage; après quoi il referma la porte à tâtons et s'en retourna, après leur avoir crié à travers le guichet :

— Messieurs, dans une demi-heure je reviendrai vous chercher.

Les précautions prises par le geolier provenaient d'un luxe de prudence affecté aux gens de son métier, car rien ne saurait les justifier sans cette interprétation. L'introduction de l'avocat et du comte n'offrait aucune chance d'évasion pour le prisonnier, puisque celui-ci était attaché par de lourdes chaînes à la muraille de son cachot, si bien que, même toutes les portes ouvertes, il eût été encore prisonnier.

Ce cachot dont la structure était celle d'un four, n'était pas à la vérité aussi ténébreux que le *cachot noir* de Bicêtre, puisque la lumière pénétrait dans celui de mon ami Pierrot. Mais quelle lumière! à travers d'épaisses murailles percées obliquement, un jour avare, contrarié par des barreaux et des treillis de fer, portait une clarté expirante dans un coin de ce cachot; lumière épaisse à couper au couteau, et qui était circonscrite comme une colonne opaque, car elle était sans reflet et allait se perdre dans le sol humide du cachot, de telle sorte que, hors ce filet de clar-

té, tout le reste était dans une obscurité aussi complète que si ce cachot eût été entièrement privé de jour.

L'écrivain public, accroupi près de sa chaise, se souleva quand il entendit les pas de ses visiteurs. Le séjour de la prison avait enlevé toute force et tout espoir à mon ami Pierrot; on lui avait tant répété que sa justification était absurde, et on lui avait si cruellement prouvé qu'on la jugeait telle en l'enterrant vivant dans ce sépulcre de pierres, qu'il avait fini par douter lui-même de la vérité de son aventure. Quelquefois, appuyant sa tête osseuse sur la voûte gluante de son cachot, il s'était sérieusement demandé s'il n'avait pas assassiné l'homme qu'on lui donnait pour victime. Mais comme ses souvenirs et ses sentimens repoussaient un forfait semblable, il cherchait alors à s'expliquer la fatalité qui l'avait précipité dans l'abîme. Cet homme qui lui avait confié cette maudite pièce d'or n'était-il pas le vrai coupable? N'était-ce pas lui qui, par une infernale ruse, avait réussi à détourner sur autrui le châtiment d'un crime dont il avait eu les profits? Mon ami Pierrot ne savait que croire; son pauvre esprit flottait à travers de sombres pensées, et son imagination épouvantée ne lui offrait que de sinistres visions.

La présence de deux hommes, qui venaient consoler son infortune, ranima le courage éteint de l'écrivain public.

— Mon ami Pierrot, lui dit Robequin, je vous amène M. le comte de Caylus, qui daigne me porter beaucoup d'intérêt, qui nous aidera à faire triompher votre innocence : racontez-lui votre affaire, s'il vous plaît.

— Il ne me croira pas, soupira le pauvre écrivain, qui n'était que trop accoutumé à rencontrer des auditeurs rebelles.

— Racontez toujours, reprit l'avocat.

Le père de Sadinette ne se fit pas autrement prier, et il exposa en détail les événemens qui avaient amassé sur lui tous les soupçons et donné le change à une aveugle justice. Il n'avait pas fini l'épisode du louis d'or, que Robequin se prit à dire :

— Je vous avais prévenu, monsieur le comte, n'est-ce pas, que tout le monde traitera cette histoire de fable?

— Rien n'est plus vrai cependant, repartit le prisonnier.

— J'en suis bien persuadé, poursuivit Robequin.

— Et moi j'en suis sûr, ajouta le gentilhomme. Dieu soit béni! Je saurai bien le prouver. Jusque-là le comte n'avait pas parlé; mais à peine eut-il rompu le silence que l'écrivain tressaillit sous ses liens, et oubliant qu'il était attaché, fit un pas en avant.

— Cette voix, s'écria-t-il, je la reconnais..... monseigneur, serait-il possible... je n'ose l'espérer, c'était vous?

— C'était moi, répondit le comte.

— Oh! monseigneur, s'écria Pierrot en tombant à genoux. Dieu soit loué, daignez vous mettre sous le jour du soupirail pour que je voie votre visage.

Le comte obéit à la demande du prisonnier, qui s'écria avec transport :

— C'était bien vous; je vous reconnais enfin. On me croira maintenant, enfin je prouverai mon innocence.

Et le vieillard anéanti par un bonheur imprévu, retomba sur son escabeau, et ne put remercier la Providence que par des larmes et des sanglots.

Robequin, témoin de ce spectacle, ne savait comment exprimer sa joie; il allait du prisonnier au comte, et les embrassait tous les deux avec effusion en prononçant des paroles inarticulées.

— A mon tour, dit le comte, je tiens à vous voir, mon ami Pierrot; j'ai votre figure dans ma tête, et je saurai bien vous reconnaître.

L'écrivain lui objecta que ses chaînes l'attachaient dans l'obscurité.

— Mais le geolier, où est le geolier? ajouta le comte, il va venir sans doute, car voici l'heure, et alors...

— Je l'entends dit le prisonnier dont les oreilles étaient habituées à tous les bruits du ténébreux séjour.

Le grand seigneur mit alors la tête au guichet pour vérifier l'assertion de l'écrivain.

— Oui, dit il, on approche..... mais je n'aperçois pas de lumière..... Elevant la voix : Geolier, cria-t-il à travers les barreaux, est-ce que vous venez sans lumière?

— Oui, monsieur, répondit Jandart; mais soyez sans inquiétude, le difficile n'est pas de sortir, mais bien d'entrer; vous y verrez comme des chats, soyez tranquilles.

— Mais il en faut de la lumière, interrompit M. de Caylus, nous en avons besoin, allez-en chercher.

— Impossible, répondit Jandart : *je n'ai plus de feu.*

VII.

Ouvre-moi ta porte.

Pour ces motifs il fallut bien renoncer à la confrontation que désirait le comte, car de demander à Jandart de détacher son prisonnier, on n'y songea même point, de peur que l'ombrageux geolier ne soupçonnât un piége dans ce qui n'eût été qu'un acte de complaisance.

— C'est égal, mon ami Pierrot, dit le comte en se séparant du prisonnier, je n'ai pu voir votre figure; mais j'ai entendu votre histoire, cela me suffit, ayez du courage, et à bientôt.

Pendant que le comte allait de son côté, Robequin se hâta d'aller porter cette nouvelle à Sadinette. La jeune fille en fut si heureuse, qu'en récompense elle permit à Robequin de lui prendre un baiser, le premier que le jeune homme ne fut pas obligé d'enlever d'assaut.

Nous avons déjà dit que M. de Caylus était fort original; il avait surtout une manie qui est signalée par tous les biographes, manie qui faillit à être payée cher par mon ami Pierrot. Les contemporains du comte de Caylus, Grimm en tête, s'accordent à dire qu'un des passe-temps du comte consistait en ceci : quand M. de Caylus, dans ses promenades, rencontrait un pauvre dont la figure annonçait la probité, il s'amusait à lui donner un louis pour l'aller changer, et se cachant ensuite, il jouissait de l'embarras de son commissionnaire, lorsqu'à son retour ce brave homme ne trouvait plus le comte pour lui rendre sa monnaie.

Seulement, dans l'aventure particulière à mon ami Pierrot, M. Caylus, pendant qu'il se cachait, fut rencontré par le célèbre Bouchardon, son collaborateur pour un livre qu'il composait alors sous ce titre : *Nouveaux sujets de peinture et de sculpture.* L'artiste monta dans le carrosse, et le voilà tous deux, sculpteur et gentilhomme, lancés à perte de vue dans les thèses favorites de leur conversation, si bien que le comte oublia la commission qu'il venait de donner, et demanda à Bouchardon où il allait, pour avoir le plaisir de faire route avec lui et de le porter à sa destination. C'est pour cela qu'à son retour de chez l'épicier Ruffec, mon ami Pierrot n'avait plus trouvé le carrosse. Le mot de l'énigme vous est connu maintenant, mais l'écrivain public est encore sous les verroux. Le comte de Caylus se rendit de la prison à l'hôtel du lieutenant criminel du Châtelet, et lui raconta les singulières circonstances qui avaient amené la détention et l'accusation de l'écrivain public.

— Vous arrivez à propos, M. le comte, dit le lieutenant criminel, je viens d'entendre la déposition tardive d'un mercier de la rue de la Ferronnerie, lequel poussé par l'aiguillon de sa conscience et l'ordre de son confesseur, vient de déclarer qu'il a vu l'assassin du malheureux Frelampier perpétrer son odieux forfait. Ce mercier, qui se nomme Cathelin, et que vous allez voir, car je l'ai fait retenir dans la chambre voisine, ce mercier, dis-je, gisait au lit; il allait peut-être s'endormir lorsqu'il sentit un air des plus piquans inquiéter son repos : il se retourne et aperçoit que le carreau d'une haute lucarne n'est pas fermé.

— O admirable décret de la Providence! poursuivit avec emphase le magistrat; le mercier se hisse sur une table, mais, au moment où il va pour fermer, il entend des cris, regarde, et, au clair de la lune, il est témoin d'un meurtre. La figure de l'assassin l'a, dit-il, tellement frappé qu'il la reconnaîtrait en mille. Jusqu'ici la frayeur avait paralysé la langue de cet homme, qui enfin est venu donner cet éclaircissement à la justice.

Le résultat de cette conversation fut une visite à la Tournelle. Le lieutenant criminel, accompagné de Cathelin et de M. de Caylus, se rendit auprès de mon ami Pierrot.

L'écrivain public fut à l'instant délivré de ses chaînes et confronté avec le témoin. Cathelin déclara que mon ami Pierrot n'était pas le meurtrier, et le comte le reconnut très-bien pour l'homme auquel il avait donné son louis d'or.

Ne me demandez pas si l'écrivain public était aise de recouvrer à la fois l'honneur, la lumière et la liberté. Quand on le sortit de son cachot, il chancelait comme un homme pris de vin, et ce n'était pas seulement de cette titubation qui s'empare des pauvres prisonniers que l'air peut enivrer, mais bien de cette allégresse du cœur qui éclatait dans ses transports et dans ses airs de joie. Il suivit le lieutenant criminel à travers toutes ces portes qui s'ouvrirent devant le magistrat. C'est ainsi qu'il arriva au logement du geolier où il fallut se soumettre à toutes les formalités en usage lorsqu'on lève l'écrou d'un prisonnier. De cet endroit on voyait le portail de la geole dont les énormes battans étaient de bois massif, quant à la partie inférieure, et se terminaient en barreaux de fer vers les deux tiers de sa hauteur.

L'écrivain public, pendant qu'on procédait à toutes les formalités de sa délivrance, aperçut à travers les barreaux de ce portail Robequin et Sadinette, son avocat et sa fille, qui arrivaient de l'autre côté et lui tendaient les bras.

A cette vue le vieillard n'y tint plus; impossible d'en tirer une parole, encore moins une signature. Hors de lui, il s'élance vers ses enfans; mais se voyant séparé d'eux par une barrière inflexible, il se tourna vers Jandart, le geolier, en s'écriant : *—Ouvre-moi ta porte!*

VIII.

Pour l'amour de Dieu.

Le lieutenant criminel, frappé du ton d'autorité que l'accent paternel avait donné à la voix de mon ami Pierrot, se prit à rire et fit signe au geolier qu'il pouvait exécuter la volonté de l'écrivain public. Un instant après, Robequin, Sadinette, mon ami Pierrot s'étaient confondus dans un même embrassement.

C'était, de part et d'autre, des questions sans suite, des transports, des cris, des caresses folles. L'écrivain public revint à son échoppe au milieu d'un grand concours, car l'histoire de son innocence était déjà connue.

Peu s'en fallut que le même peuple qui avait insulté quelques jours avant au père de Sadinette ne le portât en triomphe. C'était à qui le verrait, lui parlerait, le féliciterait.

Mon ami Pierrot par-ci, mon ami Pierrot par-là, il fallut avoir bonne tête pour résister à ces acclamations, et bonnes jambes pour fendre une foule qui se pressait sur son passage. L'épicier Ruffec se garda bien de

sortir de sa boutique, et bien lui en prit, car les femmes l'eussent écharpé.

Le lendemain de ce jour de gloire, on sut dans toutes les Halles que la pièce d'or de l'écrivain avait *fait des petits*.

M. le comte de Caylus, pour réparer le malheur qu'il avait involontairement causé à mon ami Pierrot, lui faisait une pension viagère et donnait en dot à Sadinette trente mille livres.

Trois semaines plus tard, l'église de Saint-Eustache était parée comme pour une fête. Tout le quartier fut en émoi : il s'agissait du mariage d'un avocat avec la fille d'un écrivain public.

Dans tous les groupes, on s'entretenait de la singulière fortune de mon ami Pierrot.

— Oui, monsieur, disait un colporteur à un passant, c'était un méchant griffonneur à trois sous, qui a gagné cette aubaine à aller en prison...

— J'irais bien à ce prix, répliquait un savetier ; il paraît que ça rapporte beaucoup, la prison ; et avisant un soldat du guet : Triste-à-patte, s'écriait-il, veux-tu m'enfermer au prix de mon ami Pierrot? Mais le soudard n'avait pas plus tôt retourné son visage refrogné et fait mine de poursuivre le mauvais plaisant, que celui-ci s'enfuyait à toutes jambes, faisant crier les gens et aboyer les chiens.

Bientôt parut le cortège : jamais Sadinette n'avait été ni plus heureuse, ni plus belle. Robequin la regardait en extase la joie brillait sur tous les fronts. M. le comte de Caylus avait voulu assister à la fête, et mon ami Pierrot avait invité aussi le mercier Cathelin, celui dont le témoignage avait servi à faire éclater son innocence.

Au sortir de l'église, Cathelin, qui tenait mon ami Pierrot par le bras, se recula comme frappé de stupéfaction.

— Qu'avez-vous? lui demanda l'écrivain public.

Cathelin, encore sous l'impression de son effroi, s'approcha de l'oreille de mon ami Pierrot et lui dit à voix basse :

— Je viens de voir l'assassin de Frelampier.

— Où est-il?

— Là, parmi ces pauvres, celui qui porte ce gros bâton et cette besace grise. L'éveil fut bientôt donné, les soldats du guet accoururent, on cerna le mendiant et il fut appréhendé au corps au moment même où, tendant piteusement la main à la mariée, l'effronté coquin lui disait : *Pour l'amour de Dieu!*

FRÉDÉRIC THOMAS

Napoléon et son maître de danse.

Quand Napoléon revint à Paris, ce fut avec la résolution d'y attendre patiemment que les préventions que nourrissaient contre lui les hommes qui étaient au pouvoir eussent disparu. Il ne voulut pas descendre à *l'hôtel des Droits de l'homme*, où il aurait retrouvé, avec la citoyenne Carreau, Talma et les gens qu'il avait connus dans un temps plus heureux ; il alla se loger rue Michodière, dans une maison bourgeoise qui porte aujourd'hui le nº 19, et où il y avait de petits appartemens garnis que le propriétaire louait aux étrangers, soit au mois, soit à la décade, c'est-à-dire à la semaine. Napoléon choisit celui de ces appartemens dont le loyer était le moins cher, avec la résolution bien arrêtée de s'y séquestrer et de reprendre cette vie obscure qui lui était tant à charge. Sur ces entrefaites, Bourrienne, de retour d'Allemagne, s'était marié à Sens et était venu passer quelques jours à Paris avec sa femme. Une après-dînée qu'ils se promenaient tous deux au Palais-Royal, ils rencontrèrent Bonaparte qui lisait les *papiers publics*, assis à l'entrée d'un cabinet littéraire tenu par un nommé Girardin. Bourrienne embrassa cordialement son ancien camarade, le présenta à sa femme et l'emmena au théâtre de la République. On donnait ce soir-là le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, et Baptiste cadet, qui remplissait le rôle de Danières, provoqua des éclats de rire si bruyans, que les acteurs en scène furent souvent obligés d'interrompre leur débit. Bonaparte seul demeura impassible et ne rit pas ; le malheur et l'injustice avaient tellement aigri son caractère qu'il était devenu d'un morose imperturbable. Il n'en pouvait être autrement. Réduit à un état de gène voisin de l'indigence, il ne recevait de temps en temps de Joseph, qui avait épousé la fille de Clary, négociant de Marseille, que de faibles ressources insuffisantes pour un jeune homme, si économe qu'il fût. Napoléon était donc *malheureux* dans toute l'acception du mot. Le soir, lorsqu'il se promenait aux Tuileries, sur les boulevards ou au Palais-Royal, et qu'il voyait passer devant lui de ces merveilleux auxquels on donnait le nom d'*incroyables*, il haussait les épaules et déclamait contre le sort

— Et ce sont de pareils êtres qui jouissent de la fortune! s'écriait-il.

Un soir qu'il rentrait chez lui assez tristement, il fut accosté par un ancien maître de danse, nommé Dantel, qu'il avait connu à Valence à l'époque où il n'était encore que lieutenant d'artillerie. Voulant se lancer dans les salons de cette ville, pour mieux y figurer, Napoléon avait pris des leçons de ce professeur, qui se disait « élève de Vestris (le père) et danseur du roi. » Ce Dantel, qui déjà était âgé, renonça peu après à son art pour occuper, à la direction de la poste aux lettres de Valence, un modeste emploi que la tourmente révolutionnaire lui enleva. Il avait fait le voyage de Paris, comme beaucoup d'autres, pour y chercher fortune, et, en attendant, il rôdait ce soir-là autour du Théâtre-des-Arts dans l'espérance d'y rencontrer quelqu'une de ses anciennes connaissances qui eût le crédit de le faire entrer gratis au spectacle. Il aborda Bonaparte, qui le reçut d'abord assez froidement ; mais le vieux professeur se montra si heureux de cette rencontre, que peu à peu l'ancien élève, se laissant aller à l'empire des souvenirs, causa bientôt familièrement avec lui. Après s'être entretenus longuement de la société de Valence, on parla de théâtre, de musique italienne et de ballets. Dantel fit la critique de tous les danseurs qui étaient à l'Opéra, prétendant que l'art chorégraphique avait périclité depuis que lui, Dantel, avait abandonné la scène française. Tout en devisant ainsi, le maître de danse avait suivi son ancien élève, qui, pensant à tout autre chose, l'avait emmené machinalement jusque dans la rue Michodière, et s'était arrêté devant la porte de sa maison.

— Pardon, mon cher maître, dit enfin Napoléon au maître de danse, qui n'avait pas cessé de parler ; mais c'est ici que je demeure ; souffrez que je vous quitte.

— Au moins, général, lui dit Dantel, me permettrez-vous de vous présenter quelquefois mes hommages?

— Je serais fâché de vous déranger, répondit Napoléon, qui voulait se débarrasser de l'importun. D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne suis chez moi que très rarement.

— Même le matin? objecta le maître d'un ton suppliant.

— Je sors toujours le matin, répondit Napoléon avec impatience.

— Alors c'est différent, au revoir, avait répliqué Dantel en saluant son élève d'après les principes qu'il lui avait jadis inculqués.

Napoléon croyait s'être débarrassé pour toujours de cet ennuyeux original lorsque le lendemain, à sept heures du matin, on frappe à la porte de sa chambre.

— Qui est là? demande-t-il, étonné qu'on vienne l'éveiller si matin.

— C'est moi! répond une voix qui lui est inconnue.

La porte s'ouvre aussitôt : c'est Dantel.

Napoléon fut très mécontent de se voir surpris ainsi ; mais comme à toutes les époques de sa vie il sut prendre une prompte détermination, sans répondre un mot aux politesses banales et aux excuses que lui adressait le maître de danse, il s'élance de son lit, s'habille en un moment, passe son bras sous celui de Dantel, l'entraîne jusqu'à la porte, se jette dans un cabriolet de place qu'il aperçoit et laisse Dantel tout ébahi et ne comprenant rien à la manière dont il vient d'être reçu par son ancien élève, qu'il croit cette fois piqué de la tarentule.

Mais à peine le cocher a-t-il fait deux cents pas que Bonaparte lui paie sa course et revient à pied, rue Michodière, annoncer à son hôte qu'une affaire de famille le forçant de s'absenter de Paris, il quittera sa maison le jour même.

A douze ans de là, au mois d'octobre 1808, au moment où il se disposait à partir pour l'Espagne, le baron Fain crut devoir mettre sous ses yeux un placet dont la suscription portait cette recommandation : « A sa majesté l'empereur et roi, à lui seul, » que Napoléon avait recommandé qu'on respectât toujours. Cette pétition était ainsi conçue :

« Sire,

» Celui qui a eu l'honneur de *faire faire les premiers pas dans le* » *monde* à votre majesté est malheureux, infirme et se recommande à » son inépuisable générosité.

» Il est avec le respect le plus profond, etc.

DANTEL,
» Ancien maître à danser à Valence, présentement
» à Paris, rue Saint-Roch-Poissonnière, hôtel de
» Bordeaux. »

Après avoir lu cette singulière et laconique supplique, Napoléon dit d'un ton d'intérêt :

— Le pauvre diable! je le croyais mort depuis long-temps ; mais puisqu'il n'en est rien, j'en suis bien aise ; je doute cependant qu'il soit aussi bavard qu'autrefois.

Et prenant la plume, il traça sur la marge de la pétition une espèce d'hiéroglyphe que le baron Fain traduisit ainsi : « Envoyer de suite 1,000 francs sur ma cassette particulière. Dire au pétitionnaire qu'il m'adresse une demande d'emploi en rapport avec ses moyens. » Puis rendant le papier à son premier secrétaire, il dit en souriant :

— Je crois que mon ancien maître Dantel s'est permis de me faire un calembour, qu'en pensez-vous? N'oubliez pas de me faire apostiller sa demande, à moins cependant qu'il ne veuille la place de premier danseur de mon Académie impériale de musique, ajouta-t-il en souriant.

Deux mois après, le 15 décembre suivant, Dantel recevait l'avis de sa nomination de contrôleur dans l'administration des droits-réunis, place qu'il avait sollicitée ; mais il ne profita pas de cette bonne fortune, car il mourut bientôt après, le 1er janvier 1809.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

POESIE.

LE MONUMENT DE MOLIÈRE.

Le conseil municipal de la ville de Paris, touché de l'oubli dans lequel on laissait la mémoire d'un homme qui fut une des gloires de la capitale et de la France, décida l'année dernière, à l'unanimité, qu'un monument serait élevé à Molière sur l'emplacement même qu'occupait, dans la rue Richelieu, la maison où le comédien célèbre rendit le dernier soupir. L'Académie ne voulut pas demeurer en reste avec le conseil municipal ; elle crut, elle aussi, devoir élever un monument à celui qui fit le plus de son temps pour les mœurs et le langage. Le sujet était beau, riche, fécond,

L'admiration pour un tel génie, le contraste de ses souffrances et de sa gloire, sa lutte avec les vices de son siècle, son intelligence avec Louis XIV, tant de grandeurs et d'idées que ce roi et ce siècle nous rappellent, c'était è de quoi sans doute attirer et inspirer le talent.

Plusieurs concurrens se sont présentés dans la lice ; mais trois seulement ont été remarqués : M. Alfred des Essarts et M. Bignon, qui ont reçu chacun, avec une mention honorable, une médaille, et enfin Mme Louise Collet, dont le poème a été couronné par l'Académie. Nous en reproduisons les principaux passages :

Aux dernières lueurs d'un jour froid qui pâlit (1),
Deux sœurs de charité se penchaient près d'un lit,
Et de leurs soins touchans la douceur infinie
D'un poète mourant consolait l'agonie :
Un vif éclair brillait aux yeux du moribond,
Sa bouche s'agitait, et sur son large front
Des images tantôt riantes, tantôt sombres,
S'échappant de son cœur, glissaient comme des ombres
Parfois se soulevant, il appelait tout bas
Quelqu'un qu'il attendait et qui n'arrivait pas,
Et seules l'entourant à cette heure dernière,
Les deux sœurs près de lui demeuraient en prière.

Autour du lit funèbre, on voyait dispersés
Des livres, des papiers, des travaux commencés,
Et sur les murs pendaient, parmi de vieux volumes,
Des attributs bouffons et d'étranges costumes ;
Le mourant, l'œil fixé sur ces objets divers,
Semblait se ranimer : il murmurait des vers ;
Puis, se ressouvenant que son heure était proche,
Il écoutait des sœurs quelque pieux reproche,
Répétait leur prière, et, leur disant adieu,
Tranquille, il élevait sa belle âme vers Dieu !

Bientôt son œil s'éteint... son visage est plus pâle...
Les accens de sa voix sont brisés par le râle...
Un dernier sentiment sur son front vient errer...
Il écoute... il sourit...
Il venait d'expirer,
Lorsqu'au pied de sa couche, une femme éperdue
Accourt, se précipite, et, tombant étendue
Près de ce corps sans vie, elle fait retentir
Des sanglots où se mêle un tardif repentir ;
Puis, à côté des sœurs, se mettant en prière,
Elle pleure à genoux celui qui fut Molière !

II.

Molière ! noble enfant du peuple de Paris !
Dans ce siècle si grand, un des plus grands esprits !

Et l'auteur nous décrit la naissance, l'éducation de Molière, sa vie errante, sa vocation. Il médite de réformer son siècle.

Mais sans faveur, sans appui,
Que faire du démon qu'il sent grandir en lui !

Molière a pour protecteur Louis XIV; le grand roi vient en aide au grand poète.

L'auteur poursuit :

Le voyez-vous, caché dans la chambre royale,
A l'écart, épiant la foule qui s'étale ?
Il suit les courtisans de son regard moqueur;
Au travers de leur masque il pénètre leur cœur ;
Observateur discret, il devine en silence
Quelle servilité cache leur insolence.
Puis, il rit de trouver parfois sur son chemin
Leur impuissant mépris qu'il châtiera demain...

C'est ainsi qu'il créa, protégé par le trône,
Ces chefs-d'œuvre hardis dont notre esprit s'étonne ;
Après les grands seigneurs, il raille tour à tour
Rambouillet, son sénacle et les rimeurs de cour ;
Enfin comme Pascal, dans *Tartufe*, il flagelle
D'hypocrites puissans, l'audace et le faux zèle,
Et par un noble élan qu'on tente d'étouffer,
Le roi cède au poète et le fait triompher.
Il triomphe... à sa gloire il a plié les âmes.
Mais que d'inimitiés, que de haineuses trames
Contre ce grand génie alors on voit s'ourdir !
Ceux qui, devant le roi, forcés de l'applaudir,
N'osent pas à la cour montrer leur rage hostile,
Esclaves révoltés l'insultent à la ville ;
Les poètes sifflés et les mauvais acteurs,
Unis aux courtisans, se font ses détracteurs ;
Non contens d'outrager et de nier sa gloire,
Ils forgent sur ses mœurs une impudique histoire (2),
Au cœur il est frappé par ceux qu'il persiflait,
Avec cette arme occulte et lâche... le pamphlet.
Mais, le couvrant toujours de son pouvoir suprême,
Louis est le vengeur du poète qu'il aime :

A la table royale il le convie un jour ;
Il fait plus, à Versailles, entouré de sa cour,
Avec cette princesse alors heureuse et belle
Qu'un cri de Bossuet devait rendre immortelle (3).
De Molière outragé, que son grand cœur défend,
Sur les fonts de baptême il veut tenir l'enfant.
Et le fils d'un auteur, malgré l'intolérance,
A reçu devant Dieu le nom du roi de France !

IV.

Pourtant, toujours en proie à ce conflit brûlant
Qui consumait sa vie et doublait son talent,
Il n'était pas heureux... car la gloire et la haine
Sont un double fardeau qui pèse à l'âme humaine ;

Dans un amour profond il avait cru trouver
Ce pur délassement que l'on aime à rêver
Après les grands travaux ; oasis bien-aimée
Où l'âme se retire et repose calmée,
Où l'orgueil que le monde irritait de ses coups
Cède au baume enivrant d'un sentiment plus doux.

Une enfant gracieuse et belle
Comme Agnès ou comme Isabelle,
Sous ses regards avait grandi ;
Partout il plaça son image,
Heureux, en lui rendant hommage,
De voir son modèle applaudi.

Toutes ces riantes figures,
Toutes ces jeunes filles pures,
Cœurs charmans, aux fraîches amours,
Lucile, Angélique, Henriette,
Folle, aimante, sage ou coquette,
C'est elle, c'est elle toujours !

Elle ! telle qu'il l'a rêvée !...
Par ce grand génie élevée,
Elle excelle aussi dans son art ;
Pour former son intelligence,
D'une mère il eut l'indulgence
Et les tendres soins d'un vieillard.

Il l'aimait... Ce fut sa faiblesse.
Tant de beauté, tant de jeunesse,
L'enivrèrent à son déclin ;
Il lui donna gloire et richesse,
Pour avoir de l'enchanteresse
Un peu d'amour... Ce fut en vain !

A peine de l'hymen a-t-il formé la chaîne,
Que la naïve enfant se change en Célimène ;
Alors, plus de repos pour ce grand cœur blessé.
Il regrette aujourd'hui les tourmens du passé.

Se vengeant du mari dont ils torturent l'âme,
Les grands seigneurs raillés font la cour à sa femme :
Il est jaloux... il veut se venger... la haïr...
Il pardonne... à l'amour, il ne sait qu'obéir !
Il souffre, mais toujours son art se développe ;
Inspiré par ses maux, il fait le *Misanthrope*.

Il puise un nouveau feu dans ses transports brûlans,
Son amertume éclate en sublimes élans,
Sa verve est incisive : il fronde, il rit, il joue...
La mort est dans son cœur, le fard est sur sa joue,
L'artiste se surpasse et l'homme disparaît.

Ah ! quand nous pénétrons dans ce drame secret,
Notre esprit s'épouvante et notre cœur se serre
De voir tant de gaîté couvrir tant de misère,
Et nous donnons des pleurs à l'héroïque effort
Qui le pousse au théâtre une heure avant sa mort !

V.

Si vous fûtes si grands, ô Molière, ô Shakspeare !
Si tant de vérités dans vos âmes respire,
C'est que par votre voix la nature a parlé ;
Vos héros ont l'amour dont vous avez brûlé ;
Vos haines sont en eux ; comme vos sympathies,
Toutes les passions que vous avez senties,
Tous les secrets instincts par vos cœurs observés,
En types immortels vous les avez gravés.
L'art ne fut pas pour vous cette stérile étude
Qui peuple d'un rhéteur la froide solitude ;
L'art, vous l'avez trouvé, lorsque pauvres, errans,
Vous viviez au hasard mêlés à tous les rangs,
Personnages actifs des scènes toujours vraies
Qui passaient sous vos yeux ou tragiques ou gaies,
L'art a jailli pour vous, nouveau, libre, animé,
De tous les sentimens dont l'homme est consumé,
Vous avez découvert sa science profonde,
Non, dans les livres morts, mais au livre du monde,
La gloire est à ce prix ; hélas ! pour l'obtenir,
La vie est l'hécatombe offerte à l'avenir ;
L'âme va s'épuisant, jour par jour tout entière,
Puis, tout à coup se brise...
Ainsi mourut Molière !

MADAME LOUISE COLET.

(1) Molière est mort le 17 février, avant six heures du soir, en 1673, âgé de cinquante-trois ans. A quatre heures, il avait joué dans *le Malade imaginaire*. Après la représentation, se trouvant fort mal, il rentra dans sa maison, rue Richelieu (qui porte aujourd'hui le nº 34). Il expira au bout d'une heure, entre les mains de deux sœurs de charité, qui quêtaient pour les pauvres, et auxquelles il donnait l'hospitalité chez lui.

(2) On l'accusa d'avoir épousé sa propre fille ; il dédaigna toujours de répondre à cette accusation. L'acte de mariage de Molière, récemment découvert par M. Bessara, prouve que Molière avait épousé la sœur et non la fille de Madeleine Béjart, avec laquelle on suppose qu'il avait eu des relations.

(3) Louis XIV tint sur les fonts baptismaux le premier enfant de Molière avec Henriette d'Angleterre. Cet enfant, qui portait le nom de Louis, ne vécut pas.

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Octobre 1843. DOUZE FRANCS PAR AN. 3e année.—N° 28.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,
ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,
Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an........ 12 f. » c.
Six mois...... 6 50
Trois mois.... 3 50
Un mois...... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.
On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.
(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Études d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.
En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.
Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.
Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

SOMMAIRE.

LE CHATEAU D'UDOLPHE.

Anne Radcliffe avait une sombre imagination ; elle n'a pas inventé les fantômes, mais elle les a perfectionnés ; le nombre des êtres mystérieux que cette femme féconde a mis au jour est incalculable. Les romanciers prennent ordinairement leurs héros dans le monde réel, Anne Radcliffe a exhumé les siens du monde imaginaire. Tout personnage convaincu d'exister était naturellement exclu de ses domaines : aussi, pour se livrer en conscience à l'étude du genre qu'elle exploitait, elle s'était retirée à l'écart, et se faisait une vie conforme à sa vocation d'auteur infernal. Rien de terrible comme un souterrain creusé par les mains d'Anne Radcliffe. Les châteaux qu'elle a bâtis sont inhabitables et inhabités, car il s'y passe d'effrayantes choses, à minuit, heure officielle des fantômes, heure qu'on n'entend jamais tinter au beffroi sans éprouver douze battemens au cœur. Hélas ! le siècle a changé : on ne croit plus à rien aujourd'hui. Les spectres sont destitués ; la mythologie d'Anne Radcliffe est tombée dans le néant. Nous sommes tous des esprits forts ; nous dînerions avec le spectre de Banco, s'il nous donnait à dîner. Minuit n'est plus pour nous une heure formidable, c'est le midi de la nuit.

John Lewing ne pensait pas ainsi ; c'était un esprit faible. Fils d'un honorable baronnet du Devonshire, il avait hérité d'une immense fortune, à l'âge heureux où l'homme en estime le prix, parce qu'il peut l'échanger en détail contre des jouissances. Mais John Lewing ne se souvenait de sa richesse qu'à de rares intervalles, et ne l'appelait à son aide que pour satisfaire la plus fantastique des passions. Il s'était prouvé qu'il avait vu deux revenans et un certain nombre de spectres ; il avait divisé les apparitions en catégories ; il aimait assez les lutins ; il plaisantait avec les aspioles ; il souriait aux farfadets ; il causait assez familièrement avec les fantômes ; mais il ne pouvait pas souffrir les spectres et surtout les revenans. Cependant il ne les craignait pas ; il ne négligeait aucune occasion de rencontrer sur son passage une compagnie de spectres enchaînés et d'entrer en relation de bon voisinage avec eux. Il avait habité plusieurs châteaux dans le Devonshire, dont la réputation était tarée.

Il avait pris à bail l'un de ces châteaux, et toutes les nuits il changeait de chambre, comme Denys-le-Tyran, non pour éviter une apparition, mais pour la rencontrer, en supposant qu'un spectre affectionnât plus particulièrement une chambre qu'une autre. Eh bien ! avec toute cette verve de curiosité nocturne, il n'était parvenu qu'à voir deux revenans, et encore avait-il des momens de doute lorsqu'il y réfléchissait.

La bibliothèque de John Lewing ne se composait que des romans d'Anne Radcliffe : ils étaient reliés en peau de goule, disait-il, et noircis sur tranche, avec des os en sautoir. Les rayons étaient en bois de cyprès. Son livre de prédilection ne pouvait manquer de se nommer les *Mystères du château d'Udolphe.* Quel roman ! c'est le beau idéal de la laideur souterraine ; comme ils sont gais auprès de celui-là, tous les tristes ouvrages du même auteur ! Jamais Anne Radcliffe n'a fait plus de dépenses de frayeur que dans *Udolphe.* Chaque page semble tourner avec un accompagnement de ferrailles : chaque ligne est sablée avec de la poudre de tombe ; chaque lettre est un œil éteint qui regarde le lecteur. Un homme nerveux ne peut dormir dans une chambre habitée par ces quatre volumes sulfureux ; il est obligé de les exiler dans l'intérêt de son sommeil.

Anne Radcliffe a fait l'exacte topographie des montagnes sur lesquelles planait le château d'Udolphe ; elle a mis une conscience louable à dépeindre les localités avec les plus minutieux détails ; bien différente en cela de tant de romanciers qui ne respectent point le lecteur et bâtissent des châteaux imaginaires dans des pays qui n'existent pas. Anne Radcliffe a si bien cadastré le domaine d'Udolphe avec ses appartenances et dépendances, qu'avec la première carte des Apennins qui lui tombe sous les yeux, le moins géographe des hommes met le doigt sur le point, et dit, comme le héros du roman : Voilà Udolphe!!!

John Lewing dessina un jour, sur la poussière d'Hyde-Park, le sombre manoir de Montoni, la montagne qui le porte à regret et le bois de sapins qui s'incline de honte d'avoir couvert tant de crimes. Puis il prit des lettres de crédit sur son banquier de Florence et s'embarqua à Brigthon pour Livourne, avec un exemplaire du roman d'Udolphe et quelques foulards pour tout bagage ; il avait fait un itinéraire sur son album, qui l'aurait conduit à Udolphe les yeux fermés.

John Lewing arriva en Toscane le 4 juin 1832 ; il ne s'arrêta à Livourne que pour prendre du thé à la *locanda* du *Quercia reale.* En six heures, sa chaise de poste l'avait déposé à Florence, chez Schneider.

A table d'hôte, il y avait un Allemand octogénaire qui était venu de Munich pour mourir à Rome devant un tableau de Cornélius; un Anglais qui était amoureux de la Vénus de Médicis et l'avait demandée en mariage au grand-duc, et trois jeunes Français qui faisaient de l'art et portaient de longs cheveux. Au dessert on parla : chacun exposa ses principes. John Lewing n'avait d'autres principes que ses théories sur les revenans ; il les exposa avec beaucoup de gravité : les convives furent établis. La carte des Apenins se déroula sur la table ; on demanda des épingles au garçon ; John Lewing se promena sur les crêtes brisées, traversa les lacs, franchit les torrens, pénétra hardiment sous les voûtes du château d'Udolphe, fit habiller ses convives en spectres, avec des serviettes, et fut saisi d'une attaque de nerfs. Les trois Français qui faisaient de l'art accompagnèrent John Lewing à sa chambre à coucher, et lui présentèrent d'une voix sépulcrale une infusion de tilleul. John Lewing, pour récompenser cette générosité française, développa tous ses plans et pria les jeunes Français de vouloir bien l'accompagner à Udolphe. Les Français s'excusèrent civilement, en disant qu'ils étaient forcés de rester à Florence pour remettre en lumière une fresque effacée de Memmio Gaddi.

John Lewing leur dit : « Eh bien ! je partirai seul. »

A minuit on se sépara.

Deux jours après, John Lewing demande des chevaux et court en poste sur la route de Sienne jusqu'à ce village, composé de deux maisons, qui se nomme misérablement Torrinieri. Là notre Anglais fit seller un cheval, suspendit le roman au cou de la bête et s'éloigna de la grand'route pour marcher directement sur le château mystérieux. Entre Polderina et Riccorsi, la chaîne des Apennins s'allonge avec des contorsions effrayantes; il y a des groupes de montagnes qui semblent s'être associées pour soutenir le ciel. Avant de descendre dans la profonde route qui tombe d'aplomb sur les chaumières de Riccorsi, on aperçoit à droite des amoncellemens fantastiques de terrain, des collines rouges, des rochers sillonnés de rides, des montagnes qui ressemblent à des dômes de cathédrales ; tout ce paysage est d'une tristesse qui ne peut jamais parvenir à s'égayer au soleil italien. Lewing prit sa carte, la déroula sur le cou de son cheval et établit ses positions. Udolphe n'est pas loin d'ici, dit-il, voilà une véritable campagne de revenans. Il se mit à chevaucher çà et là, toisant les montagnes du sommet à la base, et s'arrêtant par intervalles pour lire un chapitre du roman.

Au milieu de ses perplexités il avisa un pâtre mélancolique assis sur un tertre de gazon, une houlette à la main et gardé par un chien. Il galope vers le pâtre et lui demande dans une langue qui avait toutes les peines du monde à se faire italienne, s'il était bien éloigné du château d'Udolphe.

Le pâtre était enveloppé, de la tête aux pieds, d'un vieux manteau rouge, et ne laissait entrevoir que ses yeux, et la moitié de son front car la brise fraîchissait sur les Apennins. Il souleva lentement sa tête, regarda l'Anglais, et lui fit signe qu'il ne comprenait pas.

John Lewing à son tour regarda fixement le pâtre, et un rapide frisson le secoua vivement. C'était effrayant en effet, un pâtre sans troupeau, un manteau rouge et un chien noir. On aurait cru voir un post-scriptum du roman de Radcliffe, oublié dans ce désert. Cependant l'héroïque Anglais imposa silence aux battemens de son cœur; et, appelant à son secours tous les lambeaux de la grammaire de Veneroni, que sa mémoire tenait à sa disposition, il engagea le colloque suivant :

— Etes-vous de ce pays, ô berger?

— Oui, excellence, répondit le pâtre avec un accent de bucolique, je suis natif de Polderina.

— Me permettez-vous de vous demander des nouvelles de votre troupeau ?

— Eh! mon troupeau m'a abandonné à mon malheureux sort ; mon chien seul m'est resté fidèle.

— Quelle est votre profession aujourd'hui?

— Pâtre, toujours pâtre. Le seigneur de Montoni m'a promis de me monter un troupeau ; j'attends.

— Le sieur Montoni! dites-vous? Il y a un seigneur Montoni dans cet endroit ?

— Oui, excellence; vous le connaissez?

— Si je le connais! lui, non; mais son aïeul..... Dites-moi, habite-t-il toujours le château d'Udolphe?

— Il habite cette chaumière que vous voyez là-bas, là-bas, à deux lieues d'ici. On l'appelle toujours le seigneur Montoni, mais il est aussi pauvre que moi.

— Le scélérat !... Je parle de l'aïeul; et que fait-il ce Montoni, le petit-fils?

— Il arrête les voyageurs et les dévalise. Au fond, c'est un honnête homme.

— Vraiment! il a donc été exproprié du château de ses aïeux?

— Oui! le château tombe en ruines.

— En ruines, ce merveilleux château! Est-il bien loin d'ici?

— Le seigneur Montoni?

— Non, le château.

— On peut le voir de la place où vous êtes... Tenez, montez sur ce petit rocher, et regardez entre ces deux chênes qui se penchent... Vous voyez quelque chose de noir, n'est-ce pas?

— De très noir, oui.

— C'est la dernière tourelle qui reste à Udolphe.

— Ah! il y avait tant de tourelles !... Pourriez-vous m'accompagner jusque-là?

— Avec plaisir, excellence; depuis que je n'ai plus de troupeau, je ne demande que des occasions de me distraire ; voilà la place où je le menais paître tous les jours. Ah !

— Pauvre garçon ! Tenez, voilà vingt guinées pour vous consoler.

— De l'or! de l'or! Non, non, gardez vos dons, généreux étranger; vos guinées m'ôteraient le bonheur dont je jouis.

Et de quel bonheur jouissez-vous dans votre infortune?

— Je cultive la vertu.

— Très bien ! Après?

— Voilà tout.

— De quoi vivez-vous ici ?

— Je vis au hasard; un air pur m'environne, le soleil me chauffe de ses rayons. »

Le pâtre et l'Anglais cheminaient en causant ainsi. Voilà, dit en lui-même John Lewing, voilà le pâtre le plus original que j'aie vu de ma vue; Dieu me damne si je comprends cette existence-là! Après une courte pause, le colloque recommença.

« Monsieur le pâtre, dit l'Anglais, auriez-vous entendu parler, par tradition, des mystères du château d'Udolphe? »

A cette interrogation, le pâtre s'arrêta brusquement et manifesta une vive émotion ; son corps parut frissonner sous le manteau rouge; il regarda l'Anglais du fond de ses yeux vitrés par l'effroi. Le chien hurla rauquement. John Lewing fit trente conjectures à la minute et resta muet sur son cheval de poste. Le vent sifflait dans les rameaux secs d'un vieux figuier stérile qui avait l'air de se mêler à la conversation.

Le pâtre hocha la tête avec des mouvemens solennels et mélancoliques, et John Lewing, s'apercevant qu'il allait enfin parler, descendit de cheval pour l'écouter de plus près.

« Seigneur, dit le pâtre, vous me faites là une demande terrible et qui rouvre de vieilles blessures; rétractez-vous votre demande, ou persistez-vous?

— Je persiste, dit l'Anglais.

— Voulez-vous savoir qui je suis?

— Oui.

— Je suis le petit-fils d'Annette et de Ludovico.

— Grand Dieu ! le petit-fils de ces deux honnêtes...

— Oui, seigneur, lui-même... Regardez ce figuier.

— Je le regarde.

— C'est à l'ombre de ce figuier que se sont reposés mon aïeul, mon aïeule, et la jeune et belle Emilie, et M. Dupont, lorsqu'ils s'échappèrent du château d'Udolphe.

— Ils se sont reposés là?... Permettez que je coupe une branche de l'arbre vénérable qui a ombragé tant de vertus. Continuez, fils de Ludovico.

— Savez-vous le nom du village que vous venez de traverser?

— Polderina, je crois.

— Justement. Eh bien ! c'est là qu'Emilie acheta un chapeau de paille d'Italie, dont elle avait grand besoin pour son voyage à Livourne.

— Oui, oui; ce chapeau de paille... tome III, page 447, édition d'Edimbourg.

— Avançons toujours, vous n'êtes pas au bout. Voyez-vous ces bruyères qui s'agitent comme des chevelures dans une cuve pleine de damnés, et chauffée à soixante degrés Réaumur.

— Oui, ô le plus poétique des pâtres !

— C'est là qu'eut lieu la disparition de la signora Laurentina.

— Ombre chérie! Elle plane peut-être...

— Elle plane, n'en doutez pas. Aussi ces bruyères s'agitent toujours, même en l'absence du vent.

— Permettez que je coupe un rameau de ces bruyères.

— Nous sommes en ce moment dans le chemin creux où passaient les *condottieri*, quand ils se rendaient de Venise à Udolphe.

— Je ramasse un caillou de ce chemin creux.

— Voici une petite prairie qui fut baignée par les larmes de Valancourt.

— Je cueille un brin d'herbe pour ma collection.

— Et voici..... non, pour me servir de l'expression consacrée, *voilà*, *voilà Udolphe*!

— Ah ! mon Dieu !... tenez un instant la bride de mon cheval, je veux me prosterner... Comment, voilà donc ce magnifique château ! est-il perché !... Mais, dites moi, je ne vois pas la forêt de sapins.

— Incendiée, incendiée!

— Incendiée !

— Par la malveillance. Maintenant, prenons haleine et gravissons ce rude sentier.

— Oh! je reconnais ce sentier... et Valancourt aussi le connaissait ce sentier! infortuné jeune homme !... O jeune pâtre! comment pourrai-je reconnaître le service que vous me rendez; oh ! je vous serais le plus reconnaissant des hommes si vous acceptiez un troupeau de ma main.

— Pas une brebis. Je n'ai besoin de rien : ma pauvreté me suffit.

— Ce désintéressement fera mon désespoir. Dites-moi, s'il vous plaît, comment vivez-vous avec le petit-fils de Montoni?

— Le temps et le malheur adoucissent singulièrement les haines; je suis intimement lié avec le petit-fils du persécuteur de mon aïeul Ludovico.

— Cela me touche aux larmes et me réconcilie avec le nom de Montoni : le petit-fils ne persécute plus personne?

— Eh! mon Dieu ! que voulez-vous qu'il persécute! il serait bien tenté quelquefois de commettre quelques cruautés par désœuvrement, mais il

n'a pas un écu; il faut être riche pour être cruel impunément. Sénèque l'a dit : *Ne posse quantùm volunt.*

— Ciel! vous avez lu Sénèque? vous parlez latin? Oh! ces montagnes ne méritent pas de vous posséder! quel troupeau ne se glorifierait pas de vous avoir à sa tête! Venez à Londres avec moi, monsieur; venez, je vous donnerai un de mes vieux châteaux.

— Ah! pourrais-je vivre loin de ces lieux, témoins des malheurs de ma famille et de mes malheurs personnels! Quelle douceur trouverai-je qui valût la calamité qui m'accable à l'ombre de ces figuiers?

En conversant ainsi ils arrivèrent sur le plateau de la montagne. Un singulier spectacle ôta la parole à l'Anglais.

Des ruines étaient amoncelées dans un fossé large et profond qu'elles avaient comblé. La moitié d'un château était encore vigoureusement debout; une tour bien conservée s'élevait comme la tige d'un aloès d'un grand bouquet de chênes, et assistait, comme un soldat vivant, à la dévastation d'un champ de bataille. Le pont-levis était ironiquement levé devant une muraille absente et sur un fossé sans eau, des pins chétifs avaient envahi la grande galerie et semblaient s'y promener sur deux rangs, comme des nains mystérieux. Un escalier gigantesque montait vers des appartemens supérieurs qui n'existaient plus. Le vent des Apennins avait ensemencé toutes ces ruines et les avait couvertes de cette végétation puissante et capricieuse que l'art n'imitera jamais.

John Lewing reconnut parfaitement les localités. Il fit le devis du château et nota du doigt, dans l'espace vide, les salles écroulées où se passèrent tant de scènes inouïes. Il se désigna, avec une grande sagacité, les parcelles d'or où était suspendue la chambre funèbre du tableau de cire; il se montra dans le vide l'endroit où fut cloué ce tableau, et il frémit. Il se promena dans le corridor absent qui avait entendu tant de plaintes nocturnes, et il se recueillit pour saisir encore un écho de ces plaintes. Le pâtre le suivait partout avec son chien noir.

Il arrivèrent au pied de la tour; la porte était défendue par des buissons hérissés comme des chevaux de frise. John Lewing se fraie un passage à travers ces épines, en y laissant en otage des lambeaux de ses vêtemens. L'escalier était vermoulu et sombrement éclairé par des lucarnes pratiquées dans l'épaisseur du mur. Au premier étage, l'Anglais entra dans une chambre qu'il reconnut du premier coup : c'était la chambre d'Emilie; l'ameublement se composait d'un bois de lit et d'un matelas en putréfaction. John Lewing baisa ce lit. « O Valancourt! » s'écria-t-il; et il pleura. Il vit aussi distinctement sur le mur le chiffre VE en caractères de sang.

« La nuit approche, dit le pâtre avec sa voix mélancolique.

— Eh! que m'importe! c'est la nuit que j'attends, que j'implore, dit l'Anglais. Quand finira-t-il, ce jour odieux! je déteste le soleil.

— Mais songez, seigneur, que nous ne pourrons pas regagner Torrinieri ou Polderina dans l'obscurité.

— Ça m'est bien égal; je couche ici. »

Le pâtre recula d'horreur.

« Vous couchez ici!...

— Certainement! là, dans ce lit... le lit d'Emilie! ô Valancourt!

— Et où souperez-vous?

— Je ne soupe jamais. J'irai déjeûner demain à Torrinieri; faites-moi le plaisir de mettre mon cheval au vert dans les ruines; il boira la rosée de la nuit. Vous n'avez pas la fantaisie de passer la nuit avec moi, vous?

— Dieu m'en garde!

— Mettez-vous à votre aise; mais ne manquez pas de vous trouver demain à Torrinieri, à l'auberge de... à l'auberge enfin, il n'y en a qu'une. Adieu, vous que j'ose appeler mon ami. »

Le pâtre et Lewing se serrèrent cordialement la main. L'Anglais resta seul, dans la chambre d'Emilie; le pâtre et son chien disparurent bientôt dans le chemin creux

La nuit tomba sur les vastes ruines et les couvrit d'une ombre transparente qui les faisait saillir dans un relief effrayant. Chaque masse de granit emprunta une physionomie étrange à cette clarté livide qui tombe d'un ciel étoilé, mais nuageux. La verdure des pins, des figuiers sauvages, des noyers, des hautes herbes, se fit noire comme un crêpe de deuil; c'était comme un cimetière hérissé de tombeaux dévastés, dont les épitaphes avaient disparu sous un voile de mousse, de saxifrage et de lichen.

John Lewing contempla long-temps, à travers des larmes de joie, ce spectacle ravissant pour lui. « Comme il est doux de passer ici ses soirées, disait-il, lorsque l'âge a bronzé notre épiderme et nous a ravi nos émotions! Cela ne vaut-il pas mieux, dites-moi, que de faire le wist dans un club illuminé au gaz? Mais à quoi pensent donc les hommes qui s'ensevelissent dans une sale étroite, pour échanger entre eux ces paroles nauséabondes qu'ils appellent les charmes de la conversation? Les mortels sont vraiment fous! Oh! comme la vie est forte au milieu de ces ruines! Quel soleil vaut cette nuit? O Anne Radcliffe, grand homme! pourquoi n'as-tu pas de tombe d'honneur à Westminster? Je t'en promets une en marbre noir. »

Ce vœu fait, John Lewing se jeta tout habillé sur le lit d'Emilie, non dans l'intention vulgaire de dormir, mais pour penser dans un saint recueillement.

Il pensait, depuis quelques heures, lorsqu'il entendit distinctement sonner un coup d'horloge, puis deux, trois. jusqu'à douze! minuit!

Il se leva sur son séant et dit : « Voici qui est bien singulier! ce n'est point un rêve, j'ai compté les coups, et la vibration roule encore dans la tour. Il y a donc un beffroi ici?... Je donnerais cent guinées pour l'entendre une seconde fois. »

Le beffroi répéta minuit.

« Très bien! dit Lewing; je voudrais savoir quel est l'horloger qui règle cette horloge. » Et il se mit à rire aux éclats pour faire honneur à sa plaisanterie.

Ce rire fut brusquement suspendu par des sons mélodieux qui semblaient monter du pied de la tour.

C'est la harpe de Laurentina, s'écria Lewing, je la reconnais.» Et il courut à la croisée pour entendre et voir. Le prélude de l'instrument annonçait une romance : une voix chantait :

O toi qui sus toucher mon âme,
Mortel sensible et vertueux,
Prends pitié de ma triste flamme,
Seconde mon cœur et mes vœux.
Amant chéri, toi que j'adore,
Délivre-moi de mes tyrans;
Pour flétrir celui que j'abhorre,
Il ne me reste que des chants.

Comme il se parlait à lui-même, il vit distinctement une ombre blanche qui se glissait dans les hautes herbes, au pied de la tour.

Respectons ce terrible mystère, dit Lewing; *il ne nous appartient pas de sonder les effets surnaturels*, selon la belle expression de Radcliffe, dans son roman de *Julia, ou les Souterrains de Mazzini.*

Alors commencèrent d'épouvantables scènes, qui auraient glacé de terreur tout autre que l'héroïque John Lewing. La tour trembla sur ses vieux fondemens avec un bruit de ferrailles si bien nourri, qu'on eût dit qu'elle était habitée par tous les fantômes du bagne de l'enfer. On entendait des cris étranges qui n'appartenaient pas à des poitrines d'hommes; ces cris s'élançaient avec des sifflemens brisés, comme s'ils avaient fait irruption à travers une rangée de squelettes; du moins, c'était ainsi que se les expliquait Lewing. Il entendait des mots isolés, des phrases sans suite, sans doute interrompues par un vif aiguillon d'une flamme infernale qui suit le damné sur la terre, lorsqu'il a obtenu un congé de Satan.

C'étaient des paroles lamentables, prononcées dans un italien à l'anglaise, comme si le plaignant eût voulu se mettre à la portée de son seul auditeur. Puis de longs éclats de rire qui allaient s'éteindre dans un concert de sanglots; puis des râles affreux, comme si toutes les potences de Tyburn eussent fonctionné sur cent misérables agonies vouées au bourreau : le tout assaisonné de plaintes de vent, de bruissemens de feuilles, de souffles de fantômes infusés dans l'oreille, de miaulemens de chats-tigres, de toutes les désolantes harmonies qui s'élèvent des lieux funèbres où la chair souffre, où l'âme pleure, où la vie se fait mort.

John Lewing analysa tous ces effets et les consigna dans un procès-verbal, en invitant l'assemblée invisible à venir le signer. Personne ne se présenta : Lewing jugea convenable de se retirer dans une pièce voisine, pour laisser libre accès aux signataires.

A l'aube, le calme revint aux ruines; jamais aube ne fut plus maudite que celle-là; Lewing était furieux contre elle; d'abord il ne voulut pas la reconnaître et la nia. L'aube ne tint pas compte de cet aveuglement et fit son chemin dans le ciel, en attendant l'aurore; puis un rayon courut sur la longue et double crête qui encaisse le large torrent de Riccorsi; c'était le précurseur du soleil. L'astre agile, en s'élançant sur l'horizon, rencontra une malédiction de John Lewing. Cet innocent soleil fut traité, en cette occasion, comme un de ces brouillons qui viennent troubler au théâtre un spectacle amusant, et font baisser le rideau.

John Lewing rentra dans la chambre d'Emilie et prit la feuille de papier sur laquelle il avait écrit, en grosses lettres, dans les ténèbres, le procès-verbal de la nuit. Jugez de sa joie; il lut au bas les signatures suivantes en caractères sulfureux. Ont signé :

MONTONI père et fils, ombres vaines.
Signora LAURENTINA, aspiole.
VALANCOURT, fantôme errant.
ÉMILIE, jeune spectre.
M. DUFOUR, revenant.
ANNETTE, goule.
LUDOVICO, farfadet.
Chœurs de *Condottieri* vénitiens (1).

Lewing ne témoigna aucun étonnement à la vue de ces signatures; il trouva cela très naturel; mais sa joie était délirante. Il serra précieusement le procès-verbal, descendit de la tour et se mit à chercher son cheval, sans espoir de le trouver, car il était probable qu'il avait disparu dans l'ouragan infernal de la nuit. « Comme tout est calme, disait-il, à cette heure! Qui croirait que ces lieux viennent d'assister à tant de bruyantes scènes? En prononçant ces derniers mots, il heurta du pied son cheval qui dormait tranquillement étendu sur le côté.

— Pauvre bête! dit-il, le voilà qui se remet de l'insomnie agitée d'une terrible nuit! Allons, voyons, sur pied! Tu dormiras à Torrinieri.

Le cheval, mourant de faim et de soif, se leva péniblement, avec un maintien piteux de résignation; John Lewing s'élança lourdement sur lui, et piqua vers Torrinieri.

(1) Tous ces personnages appartiennent au roman des *Mystères d'Udolphe.*

Il trouva le pâtre exact au rendez-vous sur la porte de l'auberge. Le pâtre sauta de joie en revoyant Lewing, comme s'il l'avait cru perdu sans retour. Lewing fut sensible à ces vives démonstrations d'amitié. « Déjeûnons maintenant avant tout ; j'ai bu l'absinthe des Apennins et je meurs de faim. Jeune pâtre, comment vous nommez-vous?

— Perugino.

— Perugino, je t'adopte pour mon fils.

— J'ai un père, seigneur lord.

— Tu en auras deux. Assieds-toi là, mon fils, et demandons un bon déjeûner. Voyons, toi qui connais le pays, que trouve-t-on ici de bon à manger ?

— Rien du tout , monsieur , de la mortadelle fraîche et des œufs qui ne sont pas frais.

— Mangeons toujours... Voyons, dis-moi à qui appartiennent les ruines du château d'Udolphe?

— Au seigneur Montoni.

— Cela ne lui rapporte rien, n'est-ce pas?

— Beaucoup moins.

— Vendrait-il cher ces ruines?

— Oh! il ne les donnerait pas pour un million ; c'est le château de ses pères, et il a la consolation d'aller y mourir de faim, un jour, avec moi.

— Comment donc, est-il fou?

— Ah! seigneur, il faut respecter les honorables scrupules de la piété filiale : mon ami veut léguer à ses enfans cet héritage intact...

— Un héritage de revenans! A quoi pense-t-il ?

— De revenans tant qu'il vous plaira; mais vous ne vendriez pas, vous, le château de vos pères.

— Un fameux château ! des ruines!

— Oui, mais des ruines bien chères au cœur d'un fils. Nous sommes pauvres, nous, mais pleins de respect pour la mémoire de nos aïeux.

— Vos aïeux étaient des brigands.

— Sans doute; mais un fils ne s'informe pas de la profession de son père; il le vénère, quel que soit le nom dont la société l'a flétri.

— Voilà de singuliers principes! Enfin, peut-on le voir ce Montoni petit-fils ?

— Il déjeûne en ce moment chez son cousin Vilhorggio.

— Rendez-moi le service d'aller lui dire que je veux lui parler, Perugino.

Le pâtre laissa John Lewing se débattant avec un nerf de mortadelle, et courut chercher Montoni le petit-fils.

Montoni arriva. C'était un jeune homme de trente ans, d'une figure farouche : il était vêtu en jeune seigneur ruiné du seizième siècle; ses haillons annonçaient une ancienne splendeur. Il portait une épée au fourreau de cuivre, semé de taches de vert-de-gris; ses bottines avaient oublié leurs semelles sur les Apennins.

— Voilà mon noble ami, dit le pâtre. Montoni salua fièrement; Lewing s'inclina avec toute la courtoisie complaisante d'un Français.

— Seigneur Montoni, dit Lewing, vous êtes le propriétaire du château d'Udolphe, m'a dit Perugino.

— Oui, seigneur, et je m'en fais gloire, répondit Montoni avec un accent très prononcé.

— Voudriez-vous le vendre?

— Le vendre?... Et que dirait la noblesse italienne si l'on savait que j'ai trafiqué du berceau de mes pères.

— Sans faire tort à vos pères, je vous prie d'observer que leur berceau est bien délabré, et je crois que la noblesse italienne ne se scandaliserait pas de cette vente. Écoutez, Montoni, vous me paraissez peu fortuné ; je suis dix fois millionnaire, moi. Je puis vous payer vos ruines ce qu'elles valent ; demandez-moi un prix.

—Si je consentais à un pareil trafic, ce ne serait que dans le but légitime de m'enrichir d'un seul coup, afin de rendre à mon nom cet éclat, ce luxe, cette splendeur qu'il avait autrefois. Je vous avoue franchement que je ne vendrais pas mon château pour un prix ignoble et indigne de lui et de moi ; mais je le céderais avec une certaine répugnance pour une somme d'une haute valeur. Donnez-moi cent mille écus et je me résigne, en pleurant, à embrasser Udolphe pour la dernière fois.

— Touchez dans ma main. seigneur Montoni ; Udolphe est à moi.

— Seulement, milord , je veux qu'il me soit permis d'y aller expirer de douleur, si la vie me devient à charge après cette cession.

— Tout ce que vous voudrez ; mais vous n'expirerez pas.

— J'expirerai.

— Où sont vos titres de propriété?

— A Sienne. Je possède un château sous le nom de Filangieri, mon aïeul maternel; le nom de Montoni est proscrit en Toscane. Donnez-moi trois jours pour m'habiller convenablement, et je vous attends à Sienne, *Piazza del Campo*, à midi.

— Et moi, je vais écrire à mon banquier de Florence.

— Adieu, noble lord.

— Adieu, seigneur Montoni; adieu, Perugino. »

Trois jours après cette entrevue, les ruines d'Udolphe appartenaient à John Lewing.

Le voyageur ne se possédait plus de joie ; dans son impatience de propriétaire, il monta à cheval et courut à franc étrier vers la montagne désirée. « Quelle douce nuit je vais encore me donner ! disait-il à chaque élan du cheval ; oh ! comme je vais savourer cette noble veillée ! Peut-être verrai-je des choses que je n'ai pas vues la première fois ; les fantômes aiment la variété. Je donnerais pourtant cent guinées pour entendre une seconde fois la romance de Laurentina. »

Il arriva devant les ruines d'Udolphe à l'approche de la nuit; tout était à sa place ; il mit son cheval au vert, et fut reprendre son poste dans la chambre d'Emilie.

Les ténèbres ne tardèrent pas d'envelopper le sommet de la montagne; elles étaient intenses à faire frémir. « Voilà une nuit irritée et menaçante, dit John Lewing; il se prépare ici quelque chose d'affreux et d'imprévu : c'est une déclaration de guerre de l'enfer ; je suis prêt. »

Disant cela il se coucha, plein de joie et de résolution, l'oreille tendue au bruit du dehors, l'œil ouvert et impatient de curiosité. A chaque murmure de la nuit il se levait sur son séant, et disait d'une voix sourde : « Ah ! voilà que ça commence ! » Mais rien ne commençait, et il reprenait sa position horizontale. Jamais amoureux, au rendez-vous, n'éprouva plus de trépignemens d'impatience que John Lewing au rendez-vous des fantômes.

Il fit sonner sa montre à répétition et compta onze heures trois quarts. « C'est très bien, dit-il, il n'y a pas de retard; soyons juste et n'accusons personne. Si l'horloge de ces messieurs est réglée sur ma montre, comme cela doit être, je n'ai plus que quinze minutes d'ennui à subir; oh ! qu'elles sont longues, quinze minutes de nuit! »

La montre sonna une seconde fois; Lewing compta minuit et le quart. Oh ! dit-il. il n'y a pas encore de quoi s'étonner; le beffroi retarde, ou bien ils ne sont pas prêts ces gens-là ; je les ai pris au dépourvu. Attendons.

La montre sonnait tous les quarts avec une rapidité désespérante. Lorsque l'heure attendue est arrivée sans amener le plaisir promis, le temps s'écoule aussi rapidement qu'il marchait avec lenteur dans l'expectative. John Lewing s'était levé d'impatience, et la tête appuyée sur ses deux mains, il contemplait de la croisée les ruines d'Udolphe, déjà légèrement blanchies des lueurs matinales de l'été. « Il faut convenir, murmura-t-il, que c'est indécent de se comporter ainsi. Voilà l'aube, et rien ne paraît! »

Rien ne parut en effet. L'aurore entrait avec sa clarté d'opale dans la chambre de la tour. La montagne et la plaine étaient à découvert. John Lewing exhalait sa rage contre les revenans, et méditait un procès contre eux.

Au lever du soleil, il descendit à l'auberge de Torrinieri et demanda le pâtre Perugino. Personne ne le connaissait dans le village. Il résolut alors de passer la journée à l'auberge et de rentrer à Udolphe le soir : c'était justement la veillée du vendredi au samedi. « S'ils me font encore fauxbond cette nuit, disait-il, je désespère de les revoir; mais je me vengerai bien de ces fantômes-là! » Il fut exact au rendez-vous qu'il s'était donné. La nuit ressembla parfaitement à la veille; minuit passa comme une heure ordinaire. Le soleil du samedi trouva Lewing assis sur une ruine, et pâle de consternation. Une troisième tentative qu'il fit encore en désespoir de cause n'eut pas un résultat plus heureux. « Retournons à Sienne, dit-il, et demandons des nouvelles de Perugino, de Filangieri et de Montini. »

A Sienne, John Lewing heurta à la porte de la maison où le contrat avait été passé. La porte ne s'ouvrit pas : elle était inhabitée depuis cinq ans. « Je suis la victime de l'enfer de mon vivant, murmura-t-il avec un accent de mélancolique résignation ; allons prendre du thé au café de la *Piazza del Campo.* »

En prenant son thé il parcourut la *Gazette de Florence*, et jugez de sa stupeur lorsqu'il lut l'article suivant :

« Un Anglais millionnaire, sir John Lewing, vient d'envoyer à la caisse de *Buon Governo* la somme de 100.000 écus qu'il destine à l'entretien de la grande route de Sienne à Riccordi. Cette noble générosité britannique trouvera de la reconnaissance chez tous les Toscans; les voyageurs béniront, à chaque pas, le nom de John Lewing. Ce nom sera gravé sur une borne miliaire, au bas de la côte de Sienne, entre la Louve et le Griffon, armes de la cité. »

John Lewing ressemblait à un homme qui sort d'un rêve: il avait beaucoup de bon sens, folie à part. Il se mit à réfléchir froidement et récapitula son histoire; il passa en revue les trois jeunes Français railleurs de la table d'hôte de Florence, et ce pâtre Perugino, qui avait un si singulier langage, et ce jeune Montoni, si fièrement délabré, et toute la fantasmagorie du château. Puis, se levant avec calme, comme un homme qui a pris son parti, il demanda une plume et du papier, et écrivit à la *Gazette* le billet suivant :

« Je viens de me convaincre que les 100,000 écus que j'ai donnés seront insuffisans pour l'entretien de la route de Sienne; j'ajoute une somme égale à la première, qui est à la disposition du gouvernement, chez mon banquier Filippo Boggi, place du Marché-Neuf, à Florence.

» JOHN LEWING. »

Le lendemain il fit un auto-da-fé des romans d'Anne Radcliffe.

MÉRY.

LA COUR DU GRAND-DUC.

La fin de l'année dramatique avait ramené à Paris les troupes licenciées des théâtres de province. Tout un peuple, tout une Bohême d'acteurs cosmopolites, s'étaient repliés vers le centre commun, dans ce vaste bazar parisien où les directeurs des départemens viennent se pourvoir chaque année et organiser l'assortiment de comédiens qu'ils offrent à leur public. Quand le temps est mauvais, le marché se tient dans un obscur café du quartier Saint-Honoré; quand il fait beau, les acheteurs et la marchandise se rencontrent sous les tilleuls du Palais-Royal. Ce chapitre de la traite des blancs fournit de singuliers détails, de piquans épisodes, qui pourraient nous entraîner bien loin de notre sujet, si nous nous amusions à peindre ces curieuses figures comiques, tragiques, lyriques, hommes et femmes, jeunes et vieux, cherchant fortune, dissimulant leur misère, et se drapant à l'espagnole dans la plus ample de toutes les vanités. Ecoutez-les parler de leurs succès récens : que de bravos! quel enthousiasme! Ils ont plus de lauriers que de chapeaux. Le midi les pleure; s'ils vont à l'ouest, le nord ne se consolera pas. Du reste, peu leur importe : pourvu que l'engagement leur donne de quoi vivre, ces artistes nomades changent de garnison avec une insouciance toute militaire.

C'était donc par une belle journée d'avril; le soleil brillait, et parmi les promeneurs qui affluaient dans le jardin du Palais-Royal, on remarquait plusieurs groupes de comédiens. Il était facile de les reconnaître à leur physionomie, à leur costume, et à un je ne sais quoi de dramatique qui se révélait dans toute leur personne. La saison était déjà fort avancée; toutes les troupes étaient formées, et ceux qui restaient n'avaient plus qu'une bien faible chance d'engagement; leur anxiété se lisait sur leur visage. Un homme d'une cinquantaine d'année passa devant ces groupes, et les comédiens le saluèrent profondément, avec respect, avec espoir; il jeta sur eux un rapide regard, puis ses yeux se reportèrent avec une feinte application sur le journal qu'il tenait à la main. Quand il fut loin, les artistes qui avaient pris de belles attitudes pour captiver son attention, voyant que leurs peines étaient perdues, laissèrent éclater leur mauvaise humeur :

— Balthazard est bien fier, dit l'un d'eux; il ne daigne pas nous adresser un mot en passant.

— Peut-être n'a-t-il besoin de personne, reprit un autre; je crois qu'il n'a pas de théâtre cette année.

— Ce serait étonnant; car il passe pour un habile directeur.

— S'abstenir est quelquefois une preuve d'habileté, quand les conditions ne sont pas avantageuses. Aujourd'hui la province devient si difficile! les départemens lésinent d'une façon si choquante sur le chapitre des subventions!... Ah! mes pauvres amis, l'art est bien bas!

Pendant que les comédiens mécontens continuaient cette conversation, Balthazard abordait avec empressement un jeune homme qui venait d'entrer dans le jardin par le passage du Perron. Ils allèrent s'asseoir ensemble à une des tables que le café de Foy place sous les arbres aussitôt que les premières feuilles le permettent.

—Eh bien, mon cher Florival, demanda le directeur, ma proposition vous convient-elle? serez-vous des nôtres? Quand j'ai appris que vous aviez rompu avec mon confrère Picardin, j'en ai été enchanté; car vous êtes un sujet précieux, un jeune-premier comme il y en a peu, joli garçon, bien tourné, portant également bien le frac et l'uniforme; et puis du talent, de la chaleur, de l'âme et une voix charmante.... Oh! je ne ménagerai pas votre modestie, et je ne vous épargnerai pas tout le bien que je pense de vous. Avec de pareilles qualités vous devriez être engagé à Paris, ou du moins sur une des premières scènes de la province; mais vous êtes encore jeune, et quoique ce soit un beau défaut pour un amoureux et un ténor léger, vous savez que la routine préfère les réputations faites et consacrées par le temps. Votre emploi est généralement tenu par des Céladons de 45 ans, amplement fournis de rides, de cheveux gris et de bonnes traditions, chantant d'une voix éraillée, mais avec une excellente méthode. Mes confrères veulent avant tout présenter des noms au public; vous êtes nouveau, vous n'avez encore que du talent, je m'en contente : de votre côté, contentez-vous de ce que je vous offre; les temps sont durs, la saison est avancée, les places sont rares; beaucoup de vos camarades ont pris le parti d'aller chercher fortune au delà des mers. Nous n'irons pas si loin; à peine franchirons-nous les frontières de notre ingrate patrie. L'Allemagne nous tend les bras; c'est une nourrice féconde, et le vin du Rhin n'est pas à dédaigner. Voici comment l'affaire s'est arrangée : j'ai dirigé long-temps et jusqu'à présent plusieurs entreprises dramatiques dans les départemens de l'Est, en Alsace, en Lorraine. L'année dernière, l'été me permettant quelques loisirs, je me suis passé la fantaisie d'une excursion aux eaux de Bade. Il y avait là, comme à l'ordinaire, tout le beau monde de l'Europe. On coudoyait les princes, on marchait sur les altesses; on ne pouvait faire quatre pas sans se trouver nez à nez avec un souverain. Ces têtes couronnées, rois, grands-ducs, électeurs, se mêlaient de la meilleure grâce du monde avec les gens de rien. L'étiquette est bannie des eaux de Bade; dans cette aimable résidence, les grands personnages, tout en gardant leurs titres, se donnent la liberté et les agrémens de l'incognito. Parmi les plaisirs qui embellissaient ce séjour, on comptait pour fort peu de chose un petit théâtre où de mauvais comédiens allemands jouaient deux ou trois fois par semaine devant les banquettes. Ces pauvres diables d'artistes et leur infortuné directeur seraient morts de faim, sans la subvention que leur accordait la banque des jeux. J'allais souvent assister à leurs représentations si dédaignées, et parmi les rares spectateurs disséminés dans la salle, je remarquai que je n'étais pas le seul habitué. Je retrouvai toujours, à la même place de l'orchestre, un monsieur d'une figure distinguée, modestement vêtu et paraissant prendre un assez vif plaisir au spectacle; ce qui prouvait qu'il n'était pas très difficile. Un soir, il m'adressa la parole au sujet de la pièce qu'on représentait; la conversation s'engagea sur l'art dramatique : il reconnut que j'avais des connaissances spéciales, et après le spectacle il m'invita à prendre avec lui quelques rafraîchissemens. J'acceptai. Nous nous quittâmes à minuit. En rentrant chez moi, je rencontrai un joueur de mes amis, qui me dit : — « Je vous fais mon compliment! vous avez de belles connaissances! » C'était une allusion à la société dans laquelle je me trouvais tout à l'heure au café, et j'appris que mon compagnon n'était rien moins que son altesse sérénissime le prince Léopold, souverain du grand-duché de Nœristhen.

» Oui, mon cher Florival, continua Balthazard, j'avais eu l'insigne honneur de passer une soirée tout entière dans la familiarité d'une tête couronnée. Le lendemain matin, en me promenant dans le parc, je rencontrai Son Altesse, et comme, après avoir salué profondément, je me tenais à une distance respectueuse, le prince vint à moi, et me proposa de faire un tour de promenade avec lui. Avant d'accepter cet honneur, la délicatesse me faisait un devoir d'apprendre au grand-duc qui j'étais, et je le fis d'un air à la fois modeste et digne. — Eh bien! répliqua le prince, je l'avais deviné; oui, d'après votre manière d'envisager les questions dramatiques, et surtout d'après quelques mots assez significatifs qui vous sont échappés dans notre conversation d'hier, je me doutais bien que j'avais affaire à un directeur de théâtre.

» Cela dit, le prince m'invita du geste à m'accompagner, et, dans un long entretien, il manifesta l'intention de posséder dans sa capitale une troupe d'artistes français jouant la comédie, le drame, le vaudeville, et chantant l'opéra-comique. Il faisait construire à grands frais une magnifique salle qui devait être achevée à la fin de l'hiver, et il m'offrit le privilége de ce théâtre à des conditions avantageuses. Jamais proposition n'arriva mieux. Précisément je venais de rompre avec le conseil municipal de la ville de M..., dont j'avais exploité le théâtre pendant cinq ans, et qui voulait diminuer ma subvention. Je ne voyais aucune ressource en France pendant l'année qui s'ouvre, et je me trouvais réellement dans l'embarras. Le grand-duc de Nœristhein me faisait beau jeu : mes frais assurés, une gratification et de superbes chances de bénéfices. Je n'hésitai pas un seul instant, et nous échangeâmes nos paroles. Ce fut un marché conclu.

» D'après nos conventions, je dois être rendu à Carlestadt, capitale des états du grand-duc Léopold, dans les premiers jours de mai. Nous n'avons pas de temps à perdre. Déjà ma troupe est à peu près formée; mais il me manque encore plusieurs sujets importans, et entre autres un jeune-premier de comédie et un ténor d'opéra-comique. Vous pouvez remplir ce double emploi, et je compte sur vous.

— Ce que vous me proposez, répondit le jeune artiste, me conviendrait parfaitement; mais il y a un obstacle, une affaire de cœur. Oui, mon cher Balthazard, je suis pris sérieusement, et tout autre intérêt s'efface devant le sentiment qui me domine. Si j'ai rompu avec votre confrère Picardin, c'est qu'il n'a pas voulu engager celle que j'aime....

— Ah! c'est une actrice!

— Au théâtre depuis deux ans; belle, charmante, adorable; de l'esprit, de la grâce, du talent et une voix ravissante; c'est une première chanteuse comme il n'y en a pas à l'Opéra-Comique.

— Et elle est sans engagement.

— Oui, mon cher, oui, la ravissante Délia est disponible par une suite de hasards qu'il serait trop long de vous énumérer. Sachez seulement que désormais je m'attache à ses pas. Où elle ira, j'irai; je veux que le même théâtre nous réunisse, qu'elle me voie dans mes beaux rôles, qu'elle m'écoute lorsque je lui adresserai les tendres vers de nos poètes et la prose brûlante du drame moderne. Alors peut-être j'obtiendrai d'elle un regard de sympathie, et, réalisant le plus cher de mes vœux, nous unirons nos destinées par le lien sacré du mariage.

— Très bien! s'écria Balthazard en se levant; indiquez-moi vite la demeure de cette merveille; j'y cours, j'y vole, je fais les plus grands sacrifices, je vous engage tous les deux, et nous partons demain.

On avait raison de dire que Balthazard était un habile directeur. Nul mieux que lui ne s'entendait à composer lestement une troupe; il avait du goût et de l'adresse; il possédait l'art de décider les indifférens et de séduire les rebelles. Une heure après l'entretien du Palais-Royal, il avait obtenu la signature de la demoiselle Délia et du jeune-premier Florival, deux acquisitions excellentes et qui devaient lui faire le plus grand honneur en Allemagne. Le soir du même jour, sa petite troupe se trouvait complète, et le lendemain, après un dîner substantiel, elle se rendait avec armes et bagages à la diligence de Strasbourg. Dix places avaient été retenues; personne ne manquait à l'appel, et chacun emportait les plus brillantes espérances dans cette campagne dramatique qui promettait gloire et profit.

Voici comment se composait la troupe :

Balthazard, directeur, tenant l'emploi des pères nobles, premiers rôles marqués, financiers, raisonneurs;

Florival, jeune-premier, amoureux, premier ténor;

Rigolet, comique, jouant les Arnal, les Bouffé, les Alcide Tousez, etc.
Similor, les valets dans la haute comédie et les Martin dans l'opéra-comique:
Anselme, deuxième et troisième rôles, grande utilité;
Lebel, chef d'orchestre;
Mademoiselle Délia, première chanteuse et jeunes premiers rôles en tous genres, dans l'opéra et la comédie, emplois de Mme Damoreau et de Mlle Plessy;
Mlle Foligny, Dugazon, les seconds rôles dans la comédie, soubrettes, travestis, Déjazet;
Mlle Alice, ingénue;
Mme Pastourelle, premiers rôles marqués, duègnes, emplois de Mlle Mante, de Mme Boulanger et de Mme Guillemin.

Ce personnel devait suffire, si l'on considère que ces artistes étaient pleins de zèle et prêts à sacrifier leurs prétentions à toutes les exigences du répertoire. On devait aisément trouver dans la capitale du grand-duché des sujets capables de remplir les fonctions de comparses; au besoin, d'ailleurs, la plupart des pièces pouvaient subir la suppression de quelques rôles importans.

Aucun incident remarquable, aucune aventure digne d'être citée ne signala le voyage. A Strasbourg, Balthazard accorda trente-six heures de repos à ses pensionnaires, et il profita de cette halte pour écrire au grand duc Léopold et le prévenir de sa prochaine arrivée; puis la troupe se remit en marche, passa le Rhin sur le pont de Kehl et posa le pied sur le territoire allemand. Au bout de trois jours, et après avoir traversé plusieurs petits états, les voyageurs arrivèrent à la frontière du grand-duché de Nœristhein, et s'arrêtèrent dans un petit village nommé Krusthal.

Il n'y avait que quatre lieues de la frontière à la capitale, mais les moyens de transport manquaient. Une seule voiture faisait le service du grand-duché, mais son départ de Krusthal ne devait avoir lieu que le surlendemain, et d'ailleurs cette voiture ne pouvait contenir que six personnes. L'endroit n'offrait aucune autre ressource, il fallait absolument attendre, et c'était là une assez triste nécessité.

Nos pauvres artistes faisaient mauvaise mine à ce mauvais gîte. La patience n'était pas leur vertu dominante, et ils avaient quelque peine à prendre leur parti bravement. Seuls entre tous, le jeune-premier et la première chanteuse ne se montraient nullement émus de cette mésaventure. A Krusthal, comme ailleurs, ne se trouvaient-ils pas l'un près de l'autre? et pouvaient-ils redouter l'ennui en pareille compagnie? — Car il faut dire que Mlle Délia, tout en conservant pour sa défense les dehors d'une extrême réserve, n'était pas insensible aux soins délicats et aux tendres empressemens de son aimable camarade.

Cependant Balthazard, plus impatient que les autres, et moins prompt à se décourager, après avoir parcouru le village pendant deux heures, reparut aux yeux des siens en véritable triomphateur, monté sur un char léger que traînait résolument un vigoureux cheval du Mecklembourg. Malheureusement ce char n'avait que les proportions d'un étroit cabriolet.

— Je vais partir seul, dit Balthazard. Aussitôt arrivé j'irai trouver le grand-duc, je lui ferai part de votre position, et je ne doute pas qu'il n'envoie tout de suite ici deux ou trois de ses carrosses pour vous transporter honorablement à Carlestadt.

Ces paroles rassurantes furent accueillies par de vives acclamations. Le conducteur, qui était un petit paysan de quatorze ou quinze ans, fit claquer son fouet, et le vigoureux mecklembourgeois partit au petit trot. Chemin faisant, Balthazard interrogea son guide sur l'étendue, la richesse et la prospérité du grand-duché: mais il ne put obtenir aucune réponse satisfaisante; le jeune paysan était d'une ignorance profonde sur toutes ces questions. Les quatre lieues furent faites en trois petites heures, ce qui est le train de la poste et des estafettes allemandes. Déjà le jour commençait à s'éteindre, lorsque Balthazard fit son entrée dans Carlestadt. Les rues étaient à peu près désertes et les magasins fermés; car dans ces heureux pays situés sur la rive droite du Rhin, on se repose de bonne heure. Le voyageur ne pouvait donc pas juger de l'importance d'une ville entrevue dans cet état de calme et d'obscurité. Bientôt la voiture s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence.

—Vous m'avez demandé de vous conduire au palais de notre prince, nous y voici, dit le conducteur en mettant pied à terre.

Balthazard descendit, paya la course, et franchit le seuil de la porte cochère, sans être le moins du monde inquiété par le fantassin qui faisait nonchalamment sa faction en comptant les étoiles.

Dans le vestibule, maître Balthazard rencontra un suisse qui le salua gravement; il passa outre, et traversa une antichambre entièrement vide. Dans une première salle, où devaient se tenir les gentilshommes ordinaires, aides-de-camp, écuyers et autres dignitaires grands et moyens, il ne vit personne; dans un second salon, éclairé par un seul quinquet maigre et fumeux, il aperçut, demi-couché sur une banquette, un monsieur, entièrement vêtu de noir, vieux et poudré, qui se leva lentement à son entrée, le regarda avec un air de surprise, et lui demanda ce qu'il y avait pour son service.

— Je désirerais voir son altesse sérénissime le grand-duc Léopold, répondit Balthazard.

— Mais on n'entre pas ainsi chez le prince, surtout à pareille heure.

— Je suis attendu, reprit maître Balthazard avec un certain aplomb.

— Ah! c'est différent. Je vais voir si Son Altesse peut vous recevoir. Qui faut-il annoncer?

— Le directeur privilégié du théâtre de la cour.

— Vous dites?

Maître Balthazard répéta sa phrase d'une voix claire et en détaillant nettement les syllabes. On le laissa seul un instant; et déjà il commençait à douter du succès de son audace et de son mensonge, lorsqu'il reconnut la voix du prince qui disait: « Faites entrer! »

Il entra. Le prince était assis dans un vaste fauteuil à la Voltaire, devant une table couverte d'un tapis vert, sur laquelle se trouvaient pêle-mêle des papiers, des journaux, une écritoire, un sac à tabac, deux flambeaux, un sucrier, une épée, une assiette, des gants, une bouteille, des livre et un verre en cristal de Bohême artistement gravé. Son Altesse se livrait à une occupation toute nationale; elle avait aux lèvres une de ces longues pipes que les Allemands ne quittent que pour manger et pour dormir.

Le directeur privilégié du théâtre de la cour s'inclina trois fois, comme s'il se fût préparé à faire une annonce au public; puis il garda le silence, attendant le bon plaisir du prince. Mais, à défaut de paroles, le visage de Balthazard était si expressif, que le prince lui répondit:

— Eh bien! oui, vous voilà... Certainement je vous reconnais, et je me souviens de ce dont nous sommes convenus dans notre rencontre à Bade... Mais vous arrivez dans un bien mauvais moment, mon cher monsieur!

— Je demande pardon à Votre Altesse si je me suis présenté à une heure indue, répondit Balthazard en s'inclinant de nouveau.

— Il ne s'agit pas de l'heure, reprit vivement le prince. Ah! si ce n'était que cela! Tenez, voici votre lettre, je la lisais tout à l'heure, et je regrettais qu'au lieu de m'écrire il y a trois jours, à moitié chemin de votre voyage, vous ne m'eussiez pas averti deux ou trois semaines avant de vous mettre en route.

— J'ai eu tort.

— Plus que vous ne le pensez; car, si vous m'aviez prévenu d'avance, je vous aurais épargné un voyage inutile.

— Inutile! s'écria Balthazard avec effroi... Est-ce que Votre Altesse aurait changé d'idée?

— Non, j'aime toujours le spectacle et je serais enchanté d'avoir ici un théâtre français; sous ce rapport, mes idées et mes goûts n'ont pas varié depuis l'été dernier; mais, par malheur, je ne puis plus les satisfaire. Tenez, venez voir, continua le prince en se levant.

Il prit Balthazard par le bras, et le conduisit devant une fenêtre qu'il ouvrit.

— Je vous avais dit l'année dernière que je faisais construire dans ma capitale un magnifique théâtre.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien! regardez de l'autre côté de la place, en face de mon palais; le voilà!

— Mais, monseigneur, je ne vois qu'un emplacement vide, des constructions commencées et à peine sorties de terre?

— Précisément, c'est le théâtre.

— Votre Altesse m'avait dit que ce monument serait terminé avant la fin de l'hiver?

— Alors je ne prévoyais pas que je serais forcé de suspendre les travaux, faute d'argent pour payer les ouvriers... car telle est ma situation aujourd'hui. Si je n'ai pas de salle à vous offrir, si je ne puis vous prendre à ma solde vous et votre troupe, c'est que mes moyens ne me le permettent pas. Les coffres de l'état et ma cassette particulière sont vides... Vous me regardez d'un air consterné? Que voulez-vous? l'adversité ne respecte personne, pas même les grands-ducs; mais je supporte ses atteintes avec philosophie; tâchez de faire comme moi. Et d'abord, pour vous remettre, fermons cette croisée, asseyez-vous dans ce fauteuil, prenez une pipe, versez-vous un verre de cette liqueur, et buvez avec moi au retour de ma prospérité. Vous savez que je ne suis pas fier, maintenant moins que jamais; d'ailleurs, je vous dois des explications, à vous qui recevez le contre-coup de ma mauvaise fortune, et je vous les donnerai franchement... Je n'ai jamais eu beaucoup d'ordre dans mes dépenses; cependant, à l'époque où je vous ai rencontré, j'avais toutes sortes de raisons pour croire mes affaires dans une bonne situation. Le déficit ne s'est déclaré que plus tard, vers le mois de janvier dernier. L'année avait été mauvaise; la grêle avait ravagé nos récoltes, les rentrées s'opéraient difficilement. Un arriéré assez considérable était dû aux officiers de la maison, et leurs murmures arrivèrent jusqu'à moi. Pour la première fois je me fis rendre des comptes détaillés, et j'appris que depuis mon avènement au trône j'avais continuellement dépensé au delà de mes revenus. Mon premier acte de souveraineté avait été une forte diminution sur les impôts payés à mes prédécesseurs. Le mal datait de là; chaque année l'avait empiré, et aujourd'hui je suis ruiné, chargé de dettes, et ne sachant trop comment réparer ce désastre. Mes conseillers intimes m'avaient bien proposé un moyen: c'était de doubler les impôts, de frapper de nouvelles contributions, en un mot de pressurer mes sujets. Joli moyen! faire payer à de pauvres diables les fautes de mon imprévoyance et de mon désordre! Il se peut que cela se pratique ainsi en d'autres pays, mais ce ne sera jamais moi qui aurai recours à un procédé aussi peu délicat. Je veux être juste avant tout, et j'aime mieux rester dans l'embarras que de faire souffrir mon peuple.

— Excellent prince! s'écria Balthazard touché de ces bons sentimens, si rares chez les souverains.

— Eh bien! reprit le grand-duc Léopold en souriant, n'allez-vous pas maintenant remplir auprès de moi l'office de flatteur? Prenez garde! la

âche serait rude, car vous ne trouveriez ici personne pour vous aider. Je n'ai plus de quoi payer la flatterie: les courtisans sont partis. En entrant chez moi, vous avez traversé des salles désertes, vous n'avez rencontré ni chambellans, ni écuyers sur votre passage. Ces messieurs ont donné leur démission; ma maison civile et ma maison militaire, mes gentilshommes, secrétaires, aides-de-camp et autres m'ont quitté sous prétexte que je ne pouvais pas payer leurs appointemens et leurs gages. Me voilà seul; je n'ai plus que quelques domestiques fidèles et patiens, et le plus grand personnage de ma cour, aujourd'hui, est le brave et honnête Wilfrid, mon vieux valet de chambre.

Il y avait dans les dernières paroles du prince abandonné un accent de douce tristesse qui toucha Balthazard; deux larmes brillèrent aux yeux du directeur qui savait mal contenir ses émotions. Le grand-duc reprit en souriant:

—Oh! ne me plaignez pas; je ne me trouve nullement malheureux de ne plus voir autour de moi ces visages menteurs; au contraire, je me sens fort aise d'être affranchi d'un cérémonial pesant, d'être débarrassé de quelques sots et d'autant d'espions qui m'entouraient du matin jusqu'au soir.

Le prince prononça ces mots de l'air le plus dégagé, et avec un ton de franchise qui excluait le doute. Balthazard ne put s'empêcher de le féliciter sur son courage.

—Il m'en faut plus que vous ne le pensez! continua Léopold, et je ne répondrais pas d'en avoir assez pour supporter les nouveaux coups qui me menacent. L'abandon de mes courtisans ne serait rien, si je ne le devais qu'au mauvais état de mes finances; dès que je serais en fonds, si l'envie m'en prenait j'en achèterais d'autres, ou bien je me donnerais le plaisir de reprendre les anciens pour les tenir sous ma botte et me venger d'eux tout à mon aise; mais leur insolente défection me fait entrevoir des orages à l'horizon politique, comme disent nos diplomates. La disette seule n'aurait pas suffi pour chasser du palais ces hommes affamés d'honneurs autant que d'argent; ils auraient attendu des jours meilleurs, et leur vanité aurait fait prendre patience à leur avarice. S'ils sont partis, c'est qu'ils ont senti le terrain trembler sous leurs pieds, c'est qu'ils sont d'accord avec mes ennemis. Je ne saurais me dissimuler le danger qui me menace. Je suis mal avec l'Autriche; Metternich me regarde de travers; à Vienne on me trouve trop libéral, trop populaire; on dit que je donne un fâcheux exemple; on me reproche de gouverner à bon marché et de ne pas faire sentir le joug à mes sujets. Ce sont là de mauvaises raisons qu'on amasse pour me jouer un mauvais tour. Un de mes cousins, colonel au service de l'Autriche, convoite mon grand-duché;— quand je dis grand, il n'a que dix lieues de long sur huit de large, mais, tel qu'il est, je le trouve à ma convenance; j'y suis fait, j'ai l'habitude de le gérer, et, si je le perdais, il me manquerait quelque chose. Le cousin qui veut me remplacer s'est avisé de me chicaner sur mes droits incontestables; il a ouvert le procès devant le conseil aulique, et quoique ma cause soit bonne, je pourrais bien la perdre, car je n'ai pas d'argent pour éclairer mes juges; mes ennemis sont puissans, la trahison m'environne, on cherche à profiter de mes embarras financiers, afin de me conduire à la déchéance par la banqueroute... Dans ces circonstances critiques, je ne demanderais pas mieux que d'avoir des comédiens pour me distraire de mes ennuis, mais je n'ai ni salle de spectacle ni argent. Il m'est donc impossible de vous garder, vous et les vôtres, mon cher directeur, et je suis vraiment aussi contrarié que vous. Tout ce que je pourrai faire sera de vous donner, sur le peu qui me reste, une légère indemnité pour couvrir vos frais de voyage et faciliter votre retour en France. Revenez me voir demain matin; nous réglerons cette affaire, et je recevrai vos adieux.

Les malheurs du prince avaient tellement absorbé l'attention et la sensibilité de Balthazard, que le souvenir de ses propres embarras s'était complétement effacé pendant cette soirée où le grand-duc Léopold lui avait révélé les secrets de sa position politique et financière. Ce ne fut qu'après être sorti du palais qu'il fit un retour sur lui-même. Comment se tirer d'affaire avec les acteurs engagés, et amenés à deux cents lieues de Paris sur la foi des traités? que leur dire, et comment leur faire entendre raison? Le malheureux directeur passa une mauvaise nuit. Aussitôt que parut le jour, il se leva, demandant à la fraîcheur du matin de calmer ses esprits agités, et de lui inspirer quelque bonne et habile manœuvre pour sortir de ce mauvais pas. Dans une promenade de deux heures, il eut tout le loisir de parcourir Carlestadt et d'admirer les agrémens de cette capitale. Carlestadt était une ville élégante, coquette, oisive, avec des rues larges et droites qui la perçaient de part en part, de jolies maisons bien alignées, dont les fenêtres étaient armées de petits miroirs indiscrets qui reflétaient les passans et transportaient dans les appartemens les scènes de la voie publique; de sorte que les habitans pouvaient, grâce à ce daguerréotype animé, satisfaire leur curiosité sans se déranger. C'est là une innocente récréation que se donnent volontiers les bourgeois allemands. Du reste, la capitale du grand-duché de Nœristhein paraissait ne s'occuper que fort peu d'industrie et de commerce; le mouvement y était modéré, le luxe en était banni, et sa prospérité tenait surtout aux goûts modestes, à la philosophie flegmatique de ses citoyens.

Une troupe de comédiens ne pouvait pas faire fortune dans un pareil pays.—Il faudra donc absolument reprendre le chemin de France, pensa Balthazard après avoir fait le tour de la ville; puis il consulta sa montre et jugeant que l'heure était convenable, il se dirigea vers le palais, où il entra sans plus de façon que la veille. Le fidèle Wilfrid, remplissant les fonctions de gentilhomme ordinaire, le reçut comme une vieille connaissance, et s'empressa de l'introduire dans le cabinet du grand-duc. Son Altesse lui parut plus soucieuse que la veille. Le prince marchait à grands pas, le front baissé, les bras croisés, et tenant à la main des papiers dont la lecture l'avait évidemment contrarié. Pendant quelques instans il garda le silence; puis, s'arrêtant devant Balthazard, il lui dit tristement:

— Vous me trouvez ce matin moins calme qu'hier soir; c'est que je viens de recevoir d'assez mauvaises nouvelles, et je ne sais pas me défendre contre une première impression... Ah! vraiment, tout cela me pèse, et je leur abandonnerais de grand cœur cette pauvre souveraineté, cette couronne d'épines qu'ils me disputent, si l'honneur ne me commandait de soutenir jusqu'au bout mes droits légitimes... Oui, en ce moment je n'ambitionne qu'un sort paisible, et je donnerais volontiers mon grand-duché, mon titre, ma couronne, pour aller vivre tranquillement à Paris, en simple particulier, avec trente mille livres de rentes.

— Je le crois bien! s'écria Balthazard qui, dans ses plus beaux rêves, n'avait jamais élevé si haut ses vœux téméraires.

Cette naïve exclamation fit sourire le prince. Il ne fallait que peu de chose pour chasser ses ennuis et lui rendre cette légère dose de bonne humeur qui flottait habituellement à la surface de son caractère.

—Je comprends, reprit-il gaîment; vous trouvez que je ne suis pas dégoûté! Dépenser trente mille francs de revenu dans l'indépendance et les plaisirs de la vie parisienne, est un sort plus digne d'envie que de gouverner tous les grands-duchés du monde Vous avez raison, et je le sais par expérience; car il y a une dizaine d'années, lorsque je n'étais encore que prince héréditaire, j'ai passé six mois à Paris, libre, riche, insouciant, et mes souvenirs me disent que ces jours-là ont été les plus beaux de ma vie.

— Eh bien! est-ce qu'en liquidant tout ce que vous avez ici vous ne pourriez pas réaliser cette fortune? D'ailleurs, ce cousin dont vous me faisiez l'honneur de me parler hier vous assurerait avec plaisir trente mille francs de rente, si vous lui cédiez votre place qu'il envie... Mais, monseigneur, voulez-vous que je vous parle franchement?

— Je ne demande pas mieux.

— Une existence paisible et modeste aurait sans doute beaucoup de charmes pour vous, et vous le dites dans la sincérité de votre âme; mais d'un autre côté vous tenez essentiellement à votre couronne, et ce n'est pas seulement par ces raisons d'honneur que vous invoquiez tout à l'heure. On a beau dire et s'exagérer les douceurs du calme et de la retraite dans un moment de fatigue et d'orage, un trône, tout boiteux qu'il soit, est un siége que l'on ne saurait quitter sans regrets... Voilà mon opinion, formée à l'école dramatique; c'est peut-être une réminiscence de quelque ancien rôle, mais on trouve parfois la vérité au théâtre. Or donc, puisque à tout prendre, ce qui vous convient le mieux est de rester en place, vous devriez... Mais pardon, mes paroles sont peut-être trop libres...

— Parlez en toute liberté, mon cher directeur, je vous le permets et je vous en prie. Je devrais donc, disiez-vous?...

— Vous devriez, au lieu de vous livrer au découragement et aux idées poétiques, ne pas attendre le coup qui vous frappera, ne pas vous contenter de tomber noblement. Les circonstances sont favorables; vous n'avez plus ni ministres ni conseillers d'état pour vous induire en erreur et vous embrouiller dans vos projets. Fort de votre bon droit et de l'amour de vos sujets, il est impossible que vous ne trouviez pas un moyen d'assurer votre position et de rétablir vos finances.

— Il n'y en a qu'un seul.

— Cela suffit.

— Un bon mariage.

— Au fait, c'est vrai, je n'y pensais pas; vous êtes garçon!... Eh bien! vous voilà sauvé, un bon mariage!..... C'est comme cela que les grandes maisons se consolident quand elles sont menacées de tomber en ruines. Epousez-moi une grosse héritière, la fille unique de quelque riche banquier.

— Vous n'y pensez pas! une mésalliance!

— Ah! si vous faites le fier!...

— Ce n'est pas moi, je n'ai pas de préjugés; mais que dirait l'Autriche si je me permettais de déroger? Ce serait un nouveau grief dont on ne manquerait pas de se servir contre moi. Et puis, les millions d'un banquier ne suffiraient pas; il me faut une alliance avec une famille puissante sur laquelle je puisse m'affermir. Cette alliance, telle que je la souhaite, s'offrait à mes veux; il y a quelques jours encore, je pouvais prétendre à ce moyen de salut. Un de mes voisins, le prince Maximilien de Hanau, qui est très bien en cour de Vienne, a une sœur à marier: la princesse Edwige est jeune, belle, aimable et riche; c'est un excellent parti, et j'avais déjà entamé les préliminaires d'une demande en mariage; mais deux dépêches que j'ai reçues ce matin renversent toutes mes espérances. Voilà le motif de l'abattement dans lequel vous m'avez trouvé tout à l'heure.

— Voyons, reprit Balthazard, votre altesse est peut-être trop prompte à se décourager.

— Jugez-en vous-même. J'ai un rival, l'électeur de Biberick; ses états sont moins considérables que les miens, mais il est plus solidement établi dans son petit électorat que je ne le suis dans mon grand-duché.

— Permettez, monseigneur, j'ai vu l'année dernière à Bade l'électeur de Biberick, qui s'y trouvait en même temps que vous; sans flatterie, ce

prince ne saurait soutenir aucune comparaison avec votre altesse : vous avez à peine trente ans et il en a plus de quarante ; vous êtes bien fait de votre personne, il est lourd, épais et mal bâti ; vous avez le visage agréable et noble, sa figure est commune et disgracieuse ; vos cheveux sont du blond le plus pur et les siens d'un rouge flamboyant. La princesse Edwige ne peut manquer de vous donner la préférence.

— Fort bien, mais on ne lui laissera pas le choix ; elle dépend de son auguste frère, qui la mariera sans la consulter.

— Voilà ce qu'il faut empêcher.

— Comment ?

— En inspirant de l'amour à la jeune personne. Il y a tant de ressources dans le sentiment ! On voit tous les jours des mariages de convenances détruits et rompus au profit d'un mariage d'inclination.

— Oui, cela se voit dans les comédies...

— Qui fournissent d'excellentes leçons...

— Aux gens d'un certain monde ; mais nous autres princes, nous n'avons pas le bénéfice de ces sortes de combats où l'accord de deux cœurs bien épris fait plier tous les obstacles.

— Sur ce point-là, monseigneur, j'ose ne pas être entièrement de votre avis. Les maîtres de l'art que j'étudie et que je pratique depuis trente ans, m'ont appris quo ces sortes d'affaires se traitent dans les palais comme ailleurs ; toute la différence est dans la forme, plus pompeuse chez vous. Du reste, pourquoi ne feriez-vous pas une tentative ? Si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de vous mettre en route dès demain, et d'aller faire une visite au prince de Hanau.

— C'est inutile. Pour voir le prince et sa sœur, je n'ai pas besoin de me déranger ; une de ces dépêches m'annonce leur prochaine arrivée à Carlestadt. Comprenez-vous maintenant tout le malheur de ma position ? Ils arrivent ! Au retour d'un voyage qu'ils viennent de faire en Prusse, ils traversent mes états et s'arrêtent dans ma capitale, où ils me demandent l'hospitalité pour deux ou trois jours. Vous voyez bien que je vais être perdu dans leur esprit. Que penseront-ils de moi quand ils me trouveront seul, abandonné, dans mon palais désert ? Croyez-vous après cela que la princesse soit tentée de partager mon sort, et de passer sa vie dans ma triste solitude. L'année dernière, elle est allée à Bioerick : l'électeur l'a dignement reçue. Il avait du moins à lui offrir les plaisirs d'une cour animée ; il pouvait mettre à ses ordres des gentilshommes, des chambellans ; il pouvait lui donner des concerts, des fêtes, des bals. Et moi, rien ! Suis-je assez malheureux ! assez humilié ! Et pour qu'aucun affront ne me soit épargné, mon rival veut que son mariage soit négocié ici même ; oui, vraiment ! L'électeur me brave à ce point ! Il vient de m'expédier un ambassadeur, le baron Pepinster, chargé, dit-il, de conclure un traité de commerce qui serait fort avantageux pour moi : mais cette affaire n'est qu'un vain prétexte.

Le baron n'a d'autre mission que de s'entendre avec le prince de Hanau ; cette rencontre est habilement ménagée, pour que la négociation conjugale s'accomplisse secrètement et sans appareil. Voilà ce qu'il me faudra voir ! Je serai contraint de subir cet outrage, de dévorer l'injure, de donner au prince et à sa sœur le spectacle de ma misère, de mon abaissement !... Ah ! que ne ferais-je pas pour me soustraire à cette honte !

— Il y aurait peut-être un moyen ! s'écria Balthazard après un instant de réflexion.

— Un moyen ? Parlez, quel qu'il soit, je l'adopte.

— Un moyen bizarre et hardi ! continua Balthazard.

— N'importe ! je suis prêt à tout risquer.

— Il vous faut dissimuler votre abandon, repeupler ce palais, avoir une cour ?

— Oui.

— Pensez-vous que les courtisans qui vous ont délaissé répondraient à votre appel, consentiraient à revenir ?

— Jamais. Ne vous ai-je pas dit qu'ils étaient gagnés par mes ennemis ?

— Pourriez-vous en trouver d'autres parmi vos sujets les plus distingués ?

— Impossible ! Il n'y a que très peu de gentilshommes parmi mes sujets. Ah ! si une cour pouvait s'improviser ! dussé-je prendre les derniers bourgeois de Carlestadt...

— J'ai mieux que cela à vous offrir.

— Qui donc !

— Mes comédiens.

— Comment ? vous voulez que je me compose une cour avec vos acteurs ?

— Oui, monsieur, et vous ne sauriez trouver mieux. Remarquez que mes comédiens sont habitués à jouer tous les rôles, et qu'ils seront tout de suite à leur aise dans l'emploi de grands seigneurs. Je vous réponds de leur talent comme de leur discrétion et de leur probité. Dès que vos illustres visiteurs seront partis, dès que vous n'aurez plus besoin d'eux, ils donneront leur démission. Songez d'ailleurs que vous n'avez pas à choisir. Le temps presse, le danger est à vos portes, il ne vous est pas permis d'hésiter.

— Mais, cependant, si une pareille ruse venait à se découvrir !...

— Ceci n'est qu'une supposition, une crainte chimérique. Si, au contraire, vous ne voulez pas risquer la partie que je vous propose, votre malheur est certain. »

Le grand-duc se laissa aisément persuader. Sous une apparence insouciante et molle, son caractère ne manquait ni de résolution ni d'un certain penchant vers les entreprises étranges et hasardeuses. Il n'ignorait pas que la fortune favorise ceux qui osent, et il avait toute l'audace que donne une situation désespérée. — L'expédient de Balthazard fut donc adopté avec une joyeuse intrépidité.

— A merveille ! s'écria le directeur ; vous ne vous repentirez pas de votre détermination. Vous voyez en ma personne un échantillon de vos futurs courtisans, et puisqu'il s'agit ici de se partager les honneurs et les grandes charges de l'état, nous allons, si vous le voulez bien, commencer par moi. Je crois être déjà dans l'esprit de mon rôle en vous adressant cette requête. Un homme de cour doit toujours demander, toujours se hâter, et profiter de l'absence de ses rivaux pour obtenir ce qu'il y a de mieux. Que votre altesse soit donc assez bonne pour me nommer premier ministre.

— Accordé, répondit gaîment le prince. Votre excellence peut entrer immédiatement en fonctions.

— C'est ce que mon excellence ne manquera pas de faire, en vous demandant votre signature au bas de quelques actes dont je vais m'occuper tout de suite. Mais d'abord, souffrez, monseigneur, que je vous adresse deux ou trois questions, afin de me mettre au courant. Quand on est nouveau venu dans un pays et novice au ministère, on a besoin de s'instruire. S'il vous fallait déployer l'appareil de la force pour faire exécuter vos ordres, le pourriez-vous ?

— Mais, sans aucun doute.

— Votre altesse a des soldats ?

— Un régiment.

— Combien d'hommes ?

— Cent vingt environ, sans compter la musique.

— Sont-ils obéissans, dévoués ?

— Obéissance passive, dévoûment sans bornes ; soldats et officiers se feraient tuer pour moi.

— C'est leur devoir. Maintenant autre chose : Avez-vous une prison dans vos états ?

— Certainement.

— Mais je veux dire une bonne prison, forte et bien gardée, des murs épais, de solides barreaux, des geôliers incorruptibles et farouches ?

— J'ai tout lieu de croire que le château de Ranfrang possède toutes ces qualités. Le fait est que je n'en suis très peu servi ; mais il a été bâti par un homme qui s'y entendait, mon aïeul, le grand-duc Rodolphe l'Inflexible.

— Beau surnom pour un souverain ! Celui-là, j'en suis sûr, n'a jamais manqué d'argent ni de courtisans. Vous, monseigneur (souffrez que votre ministre vous parle le langage de la vérité) vous avez peut-être eu tort de laisser sans locataires ce domaine de la couronne. Une prison a besoin d'être entretenue par l'habitation. Aussi le premier acte de l'autorité que vous avez bien voulu me confier sera consacré à une salutaire mesure d'incarcération. Je pense que le château de Ranfrang peut contenir une vingtaine de prisonniers ?

— Quoi ! vous voulez faire enfermer vingt personnes ?

— Peut-être plus, peut-être moins ; car je ne sais pas au juste combien votre ancienne cour comptait de grands dignitaires. Ce sont ces déserteurs que je veux mettre à l'ombre des hautes murailles construites par Rodolphe l'Inflexible. C'est indispensable.

— Mais c'est illégal !

— Vous dites ?... Pardon, monseigneur ; vous vous êtes servi d'un mot que je ne comprends pas bien, il me semble que dans un bon gouvernement allemand, ce qui est absolument nécessaire est nécessairement légal : voilà ma politique. D'ailleurs, en qualité de premier ministre, je suis responsable. Que faut-il de plus ? Vous sentez bien que si nous laissions libres vos anciens courtisans, il n'y aurait pas moyen de jouer la comédie que nous préparons ; ils nous trahiraient. Le salut de l'état exige donc que ces messieurs soient emprisonnés. Et ce sera justice ; car enfin ils remplissent leur office depuis douze ou quinze ans, terme moyen ; et quel est, je vous prie, le courtisan qui en douze ou quinze ans n'a pas mérité quelques jours de prison ? D'ailleurs, vous l'avez dit vous-même, ce sont des traîtres ; ne les ménagez donc pas ; et pour votre sûreté, pour le succès de vos projets qui doivent assurer le bonheur de votre peuple, écrivez les noms des coupables, signez l'ordre, et infligez sans remords à ces déserteurs le trop doux châtiment d'une semaine de captivité.

Le grand-duc écrivit les noms et signa plusieurs ordres qui furent aussitôt remis aux officiers les plus alertes du régiment, avec injonction d'exécuter sur l'heure leur mission, et de conduire les prisonniers au château de Ranfrang, situé à trois quarts de lieue de Carlestadt.

— Il ne reste plus à présent qu'à faire venir votre cour, dit Balthazard. Votre altesse a-t-elle des carrosses ?

— Oui, certes ! une berline, une calèche et un cabriolet.

— Et des chevaux ?

— Six de trait et deux de selle.

— Je prends la berline, la calèche et quatre chevaux ; je vais à Krusthal, je ramène ce soir nos acteurs que je mets au fait de leur rôle ; nous arrivons à la nuit et nous nous installons au palais, pour vous servir, monseigneur.

— Très bien ; mais avant de partir, répondez, je vous prie, au baron Pepinster qui me demande une audience.

— Deux lignes bien sèches, bien ministérielles, qui l'ajourneront à demain. Il faut qu'il nous trouve sous les armes... Voilà le billet écrit, mais

comment signer? Le nom de Balthazard ne convient guère à une excellence allemande.

— Vous avez raison ; il vous faut un autre nom, accompagné d'un titre : Je vous fais comte de Lipandorf.

— Merci, monseigneur. Je porterai noblement ce titre, et je vous le rendrai fidèlement, avec mon portefeuille, lorsque la comédie sera finie.

Le comte de Lipandorf signa le billet que Wilfrid fut chargé de remettre au baron de Pepinster; puis, aussitôt que les voitures furent attelées, il partit pour Krusthal.

Le lendemain matin, le prince Léopold eut son grand lever, auquel assistèrent tous les seigneurs de sa nouvelle cour.

Dès qu'il fut habillé, il reçut les dames avec une grâce parfaite.

Dames et seigneurs s'étaient revêtus de leurs plus beaux costumes de théâtre ; le grand-duc se montra très satisfait de leur tenue et de leurs manières. Après les premiers complimens, on passa à la distribution générale des titres et des emplois.

Le jeune-premier, Florival, fut nommé aide-de-camp du grand-duc, colonel de hussards et comte Reinsberg.

Le premier comique, Rigolet, — chambellan et baron de Fierbach.

Similor, le valet de haute comédie, — grand écuyer et baron de Kockembourg.

Anselme, deuxième rôle et grande utilité, — gentilhomme ordinaire et chevalier de Grillemsell.

Lebel, chef d'orchestre, passa tout naturellement à l'emploi de maître de chapelle, et surintendant de la musique et des menus-plaisirs de la cour avec le titre de chevalier d'Arpégaz.

Mademoiselle Délia, première chanteuse, fut créée comtesse de Rosenthal, intéressante orpheline qui devait avoir pour dot la charge héréditaire de première dame d'honneur pour la future grande-duchesse.

Mademoiselle Foligny, dugazon, fut nommée veuve d'un général et baronne d'Allenzau.

Mademoiselle Alice, ingénue, devint mademoiselle de Fierbach, fille du chambellan de ce nom, riche héritière.

Enfin, la duègne, Mme Pastourelle, fut instituée grande maréchale du palais, gouvernante des demoiselles d'honneur, et baronne de Bichofizkops.

Chacun des nouveaux dignitaires reçut un nombre de décorations proportionné à son rang. Le comte Balthazard de Lipandorf, premier ministre, eut pour sa part deux plaques et trois grands cordons; l'aide-de-camp, Florival de Reinsberg, attacha cinq croix sur sa poitrine de colonel.

Les rôles étant distribués et appris, on fit une répétition qui marcha parfaitement bien. Le grand-duc daigna s'occuper de la mise en scène, et donner quelques indications relatives au cérémonial.

Le prince Maximilien de Hanau et son auguste sœur devaient arriver le soir même. Les momens étaient précieux.

En attendant, et pour exercer sa cour, le grand-duc donna audience à l'ambassadeur de Biberick.

Le baron Pepinster fut introduit dans la salle du trône ; il avait demandé la permission de présenter sa femme en même temps que ses lettres de créance, on lui avait accordé cette faveur.

A l'aspect du diplomate, les nouveaux courtisans, peu familiers encore avec le décorum, eurent beaucoup de peine à conserver leur gravité. Le baron était un homme de cinquante ans, démesurément grand, curieusement maigre, abondamment poudré, portant bravement la culotte et le bas de soie blanc sur ses jambes de cerf. Une queue longue et mince se balançait sur son dos flexible. Il avait le visage d'un oiseau de proie, de petits yeux ronds, un menton fuyant et un immense nez en bec de corbin. Il était difficile de le regarder sans rire, surtout lorsqu'on le voyait pour la première fois. Une profusion de broderies étincelait sur son habit vert-pomme. Sa poitrine étant trop étroite pour contenir ses décorations en ligne horizontale, il les avait placées verticalement sur deux colonnes qui descendaient de son cou jusqu'à sa ceinture. Rien ne manquait à cette caricature vivante, qui se dandinait agréablement, le tricorne sous le bras et l'épée au côté.

Mais, en revanche, l'épouse de ce singulier personnage, Mme la baronne de Pepinster, était une jolie petite femme de vingt-cinq ans, toute ronde, à la mine éveillée, à la tournure engageante. Elle avait l'œil vif, le nez retroussé, le sourire émaillé de perles; les fraîches couleurs de la rose fleurissaient son teint. Sa toilette seule prêtait au ridicule, pour venir à la cour, la petite baronne avait revêtu ses plus riches atours; elle était pavoisée de rubans, couverte de pierreries et de plumes; mais elle avait beau faire, son plus haut panache s'élevait à peine jusqu'à l'épaule de son sublime mari.

L'entrée du baron et de la baronne, se donnant la main tous deux, fiers, superbes, et marchant à pas comptés, produisit un effet que la description ne saurait rendre. Un sévère coup d'œil de Balthazard, placé à la droite du grand-duc, arrêta le rire qui allait éclater de toutes parts. Les comédiens se rappelèrent qu'ils étaient gens de cour, et que leur visage devait rester impassible.

Tout entier à son rôle de premier ministre, qu'il prenait au sérieux, Balthazard dressa sur-le-champ ses batteries. Sa pénétration naturelle lui montra le défaut de la cuirasse du diplomate. Il comprit que le baron, vieux et laid, devait être jaloux de sa femme, jeune et vive.

Il ne se trompait pas. Pepinster était jaloux comme un chat-tigre. Marié depuis peu de temps, le long et maigre diplomate n'avait pas osé laisser sa femme seule à Biberick, de peur d'un accident; il ne voulait pas la perdre de vue, comptant sur sa vigilance plus que sur toute autre chose, et il l'avait amenée avec lui à Carlestadt, dans cette orgueilleuse pensée qu'en sa présence le danger disparaîtrait.

Après avoir échangé avec l'ambassadeur quelques paroles de haute politique, Balthazard alla trouver l'aide-de-camp Florival, l'entraîna dans une embrasure de croisée, et lui donna de secrètes instructions. Le brillant jeune-premier passa la main dans ses cheveux, rajusta son splendide dolman de hussard, et s'approcha de la baronne Pepinster. L'ambassadrice répondit gracieusement à son salut, et l'accueillit avec distinction; elle avait déjà remarqué la taille élégante et la figure avantageuse du beau colonel, elle fut bientôt charmée de son esprit et de sa galanterie. Florival ne manquait pas d'imagination, et, de plus, il possédait une foule de mots séduisans et de tirades sentimentales empruntés à son répertoire. Il parla moitié d'inspiration, moitié de mémoire, et il fut favorablement écouté.

La conversation s'était engagée en français, et pour cause.—« Tel est l'usage à ma cour, avait dit le grand-duc à l'ambassadeur ; la langue française est seule admise dans ce palais ; c'est une règle que j'ai eu quelque peine à introduire, et, pour en venir à bout, il m'a fallu décréter qu'une forte amende serait payée pour chaque mot allemand prononcé par une des personnes attachées à mon service. Aussi, ces messieurs et ces dames s'observent maintenant, et vous ne les prendrez pas en faute. Mon premier ministre, le comte Balthazard de Lipandorf, a seul une dispense qui lui permet de s'oublier quelquefois et de se servir de sa langue maternelle.

Balthazard, qui avait long-temps exercé ses fonctions de directeur en Alsace et en Lorraine, parlait allemand comme un brasseur de Francfort.

Cependant le baron Pepinster était plongé dans la plus vive inquiétude. Tandis que sa femme causait tout bas avec le jeune et bel aide-de-camp, l'impitoyable premier ministre le tenait par le bras et lui déroulait tout son système à propos du traité de commerce. Pris à ce piége, le malheureux diplomate se démenait de la façon la plus grotesque; ses traits bouleversés exprimaient de douloureuses angoisses ; un mouvement convulsif agitait ses jambes grêles ; il faisait de vains efforts pour abréger son supplice ; mais le cruel Balthazard ne lâchait pas sa proie.

Wilfrid, transformé en premier ministre, vint annoncer que son altesse était servie. L'ambassadeur et sa femme avaient été invités à dîner, ainsi que tous les courtisans. L'aide-de-camp fut placé à côté de la baronne, et le baron à l'autre bout de la table. Le supplice se prolongeait. Florival continua le doux entretien qui plaisait fort à Mme Pepinster. Le diplomate ne mangea pas.

Il y avait une autre personne à qui la conduite de Florival donnait de l'ombrage; c'était mademoiselle Délia, comtesse de Rosenthal. Après le dîner, Balthazard, à qui rien n'échappait, la prit à part et lui dit : « Vous voyez bien que c'est un rôle qu'il joue dans la pièce que nous représentons depuis ce matin Seriez-vous troublée s'il faisait en scène une déclaration d'amour à une de vos camarades? Ici, c'est la même chose ; tout cela n'est qu'un jeu de théâtre ; le rideau baissé, il vous reviendra.»

Un courrier annonça que les augustes voyageurs étaient au dernier relais, à une lieue de Carlestadt. Le grand-duc s'empressa d'aller, à leur rencontre, suivi du comte de Reinsberg et de quelques officiers.

Il était nuit lorsque le prince Maximilien de Hanau et sa charmante sœur arrivèrent au palais; ils ne firent que traverser la grande salle, où toute la cour était réunie sur leur passage, et ils se retirèrent dans leurs appartemens.

—Allons! dit le grand-duc à son premier ministre, la partie est engagée maintenant; que le ciel nous soit en aide!

— Ayez confiance! répondit Balthazard. Il m'a suffi d'entrevoir la figure du prince Maximilien pour juger que les choses se passeront parfaitement bien, et sans éveiller le moindre soupçon. Nous tenons déjà le baron Pepinster par la jalousie, et mon petit amoureux lui donnera trop de tracas pour qu'il ait le loisir de songer aux intérêts de son maître. Vos affaires sont en bon chemin.

A leur réveil, le prince et la princesse furent salués par une aubade que leur donna la musique militaire. Le temps était superbe; le grand-duc proposa une promenade dans les environs de Carlestadt; il était bien aise de montrer à ses hôtes ce qu'il avait de mieux dans ses états : une campagne délicieuse, des sites pittoresques qui faisaient l'admiration des paysagistes allemands. Cette partie de plaisir étant acceptée, les dames montèrent en voiture et les hommes à cheval. Le but de la promenade était le vieux château de Ruderzell, magnifiques ruines du moyen-âge. Lorsque la brillante caravane fut arrivée à une distance du château, qu'on apercevait au sommet d'une colline boisée, la princesse Edwige voulut descendre de voiture et faire le reste du chemin à pied. Tout le monde l'imita Le grand-duc lui offrit son bras; le prince donna le sien à Mlle la comtesse Délia de Rosenthal, et, sur un signe de Balthazard, Mme la baronne Pastourelle de Bichofizkeps s'empara du baron Pepinster, pendant que la sémillante baronne acceptait Florival pour cavalier.

Tout était pour le mieux. Les jeunes gens marchaient d'un pas leste et rapide. L'infortuné baron aurait bien voulu les suivre avec ses longues jambes et se tenir près de sa légère moitié; mais la duègne, chargée d'un majestueux embonpoint, mettait un frein pesant à son ardeur et le forçait à former avec elle l'arrière-garde. Par respect pour la grande maréchale, le baron n'osait ni se plaindre ni se révolter.

Dans les ruines du vieux château, l'illustre société trouva une table

servie avec abondance et délicatesse. C'était une agréable surprise, et le grand-duc eut tout l'honneur d'une idée qui lui avait été fournie par son premier ministre.

La journée se passa tout entière à parcourir la belle forêt de Ruderzell; la princesse se montra d'une humeur charmante; les seigneurs furent parfaits, les dames déployèrent la plus grande amabilité, et le prince Maximilien félicita sincèrement le grand-duc d'avoir une cour composée de personnes aussi distinguées et aussi accomplies. La baronne Pepinster, dans un moment d'enthousiasme, déclara que la cour de Biberick était bien moins agréable que celle de Nœristhein; elle ne pouvait rien dire de plus contraire à la mission de son mari. En entendant ces desastreuses paroles, le baron fut sur le point de tomber en défaillance.

Pleine de goût et d'élégance, la princesse Edwige avait une prédilection marquée pour les modes parisiennes. Tout ce qui venait de France lui semblait ravissant; elle parlait admirablement bien français, et elle approuva fort le grand-duc de ce qu'il avait décrété cette langue obligatoire à sa cour. Du reste, ce n'était pas là une chose extraordinaire; on parle français dans toutes les cours du Nord. Seulement la princesse trouva très originale la défense de prononcer le moindre mot allemand sous peine d'amende. Elle essaya, par pure plaisanterie, de mettre en faute un des seigneurs ou une des dames de la société, mais elle y perdit ses peines.

Au retour de la promenade, les princes et la cour se réunirent dans les petits appartemens du palais. Une piquante conversation fit les premiers frais de la soirée; puis, le surintendant de la musique s'étant placé au piano, mademoiselle Délia chanta un grand air de l'opéra nouveau. Ce fut un véritable triomphe. Le prince Maximilien avait été très attentif pour la comtesse de Rosenthal pendant la promenade; les grâces et l'esprit de la jeune comédienne avaient ébauché une séduction que le charme pénétrant d'une belle voix devait achever. Passionné pour la musique, le prince était dans le ravissement; les accens de Délia lui allaient à l'âme. Quand elle eut achevé son premier morceau, il lui en demanda un second, et l'aimable cantatrice chanta un duo avec l'aide-de-camp ténor Florival de Reinsberg, et puis, sur de nouvelles instances, un trio d'opéra-comique auquel prit part le grand écuyer Similor, baron et baryton de Keckembourg.

Nos artistes étaient là sur leur véritable terrain; leur triomphe fut complet. Malgré sa réserve, le prince Maximilien daigna manifester son émotion, et la baronne Pepinster, toujours imprudente dans ses propos, déclara qu'avec une pareille voix de ténor, un aide-de-camp était fait pour arriver à tout.

Vous jugez quelle figure fit le baron!

Le jour suivant, le grand-duc offrit à ses hôtes le plaisir de la chasse. Le soir, on dansa. Il avait été question d'inviter les familles les plus considérables de la bourgeoisie pour peupler les salons du palais, mais le prince et la princesse avaient demandé de rester en petit comité.

— Nous sommes quatre dames, avait dit la princesse en montrant la première chanteuse, la dugazon et l'ingénue; c'est autant qu'il en faut pour former une contredanse.

Les cavaliers ne manquaient pas : — Le grand-duc, le jeune-premier, le valet, le comique, la grande utilité et l'aide-de-camp du prince Maximilien, le comte Darius de Mobrienz, qui n'était pas insensible aux attraits de la dugazon.

—Je regrette de n'avoir pas une cour plus nombreuse, dit le grand-duc; mais j'ai été obligé de la diminuer de moitié il y a trois jours.

— Pourquoi cela? demanda le prince Maximilien.

— Imaginez-vous, prince, reprit le grand-duc Léopold, qu'une douzaine de courtisans, comblés de mes bontés, avaient osé tramer un complot contre moi, au bénéfice d'un mien cousin qui habite Vienne. Dès que j'ai eu découvert cette trame, j'ai fait jeter mes conspirateurs dans les cachots de ma bonne citadelle de Ranfrang.

— C'est très bien! de l'énergie, de la vigueur, j'aime cela, moi!... Et l'on disait pourtant que vous étiez d'un caractère faible! Comme on nous trompe! comme on nous calomnie! »

Le grand-duc adressa un regard de reconnaissance à Balthazard.

Le premier ministre se trouvait aussi à son aise dans ses nouvelles fonctions que s'il les avait pratiquées toute sa vie; il commençait même à soupçonner que le gouvernement d'un grand-duché est beaucoup plus facile que la direction d'une troupe de comédiens. Toujours actif et toujours occupé de la fortune de son maître, il manœuvrait pour amener la conclusion du mariage qui devait donner au grand-duc bonheur, richesse et sécurité; mais, malgré toute son habileté, malgré les tourmens qu'il avait jetés dans l'âme jalouse du baron Pepinster, l'ambassadeur employait au succès de sa mission les courts instans de repos que lui laissait sa femme. L'alliance de Biberick plaisait au prince Maximilien; il y trouvait de grands avantages : l'extinction d'un vieux procès entre les deux états, la cession d'un vaste territoire, et enfin le traité de commerce que le perfide baron avait apporté à la cour de Nœristhein, pour le conclure au profit de la principauté de Hanau. Muni de pleins pouvoirs, le diplomate était prêt à orner le contrat de toutes les clauses que le prince Maximilien aurait la fantaisie de lui dicter. — Il faut dire ici que l'électeur de Biberick était passionnément épris de la princesse Edwige.

Le baron devait donc triompher par la force des choses et par la volonté décisive du prince de Hanau, si le premier ministre ne parvenait à organiser de nouvelles machinations pour détruire le crédit de l'ambassadeur ou le forcer à la retraite. Déjà Balthazard était à l'œuvre et faisait la leçon à Florival, lorsque le prince Maximilien, le rencontrant dans le jardin du palais, lui demanda un moment d'entretien particulier.

— Je suis aux ordres de votre altesse, répondit respectueusement le ministre.

— J'irai droit au but, M. le comte de Lipandorf, reprit le prince, je suis veuf d'une princesse de Hesse-Darmstadt, que j'avais épousée pour satisfaire à des exigences politiques. Trois fils sont nés de cette union. Aujourd'hui je veux contracter de nouveaux liens; mais cette fois je n'ai plus besoin de me sacrifier à des raisons d'état; c'est un mariage d'inclination que je médite.

— Si votre altesse me faisait l'honneur de me demander un conseil, je lui dirais qu'elle est parfaitement dans son droit. Après s'être immolé au bonheur de son peuple, un prince doit être libre de songer un peu au sien.

— N'est-ce pas?... Maintenant, M. le comte, je vais vous révéler le secret de mon choix. J'aime Mlle de Rosenthal.

— Mlle Délia?...

— Oui, monsieur; Mlle Délia, comtesse de Rosenthal; et j'ajouterai que je sais tout.

— Que savez-vous donc, monseigneur?

— Je sais qui elle est.

— Ah!

— C'était un grand secret!

— Et comment votre altesse est-elle parvenue à le découvrir?

— C'est bien simple, le grand-duc me l'a révélé.

— J'aurais dû m'en douter!

— Lui seul, en effet, le pouvait, et je m'applaudis de m'être adressé directement à lui. D'abord, quand je lui ai demandé tout à l'heure quelle était la famille de la jeune comtesse, le grand-duc a mal dissimulé son embarras; alors la position de Mlle de Rosenthal m'a donné à réfléchir : jeune, belle et isolée dans le monde, sans parens, sans appui, sans guide, cela m'a paru suspect. J'ai frémi en songeant à la possibilité d'une intrigue... Alors, pour détruire un injuste soupçon, le grand-duc m'a tout avoué.

— Et que décide votre altesse?... Après une telle confidence...

— Je ne change rien à mes projets : j'épouse.

— Comment! vous épousez?.. Mais non, Votre Altesse plaisante.

— Apprenez, monsieur de Lipandorf, que je ne plaisante jamais. Que trouvez-vous donc de si étrange dans ma détermination? Feu le père du grand-duc Léopold était galant, romanesque; il a contracté dans sa vie plusieurs alliances de la main gauche; mademoiselle de Rosenthal est née d'une de ces unions. Peu m'importe l'illégitimité de sa naissance; elle est d'un sang noble, d'une race princière, voilà tout ce qu'il me faut.

— Oui, reprit Balthazard, qui avait déguisé sa surprise et composé son visage avec le talent d'un homme d'état et d'un comédien consommés.... oui, je comprends à présent, et je pense comme vous : Votre Altesse a le don de ramener tout de suite les gens à son avis.

— Pour comble de bonheur, continua le prince, la mère est restée inconnue; elle n'existe plus aujourd'hui, et, de ce côté, il n'y a pas trace de famille.

— Comme le dit votre altesse, c'est fort heureux; et sans doute le grand-duc est informé de vos augustes intentions au sujet de ce mariage.

— Non, je ne lui ai encore rien dit, non plus qu'à Mlle de Rosenthal. C'est vous, mon cher comte, que je charge de faire ma demande, qui, je l'espère, ne saurait rencontrer le moindre obstacle. Je vous donne le reste de la journée pour tout arranger. J'écrirai à Mlle de Rosenthal; je veux tenir d'elle-même l'assurance de mon bonheur, et je la prierai de venir m'apporter sa réponse, ce soir, dans le pavillon du parc. Vous voyez que je me conduis en véritable amant : un rendez-vous, un entretien mystérieux... Mais, allez, monsieur de Lipandorf, ne perdez pas de temps; je veux qu'un double lien m'unisse à votre maître. Nous signerons en même temps mon contrat et le sien. A cette seule condition, je lui accorde la main de ma sœur; sinon je traiterai ce soir même avec l'envoyé de Biberick.

Un quart d'heure après cette ouverture du prince Maximilien, Balthasard et Mlle Délia étaient en conférence avec le grand-duc.

Que faire? quel parti prendre? Le prince de Hanau était entêté, opiniâtre. Il ne manquerait pas de bonnes raisons pour renverser les objections et aplanir les difficultés.

Lui avouer qu'on l'avait trompé, c'était rompre pour jamais avec lui. Mais, d'un autre côté, le laisser dans son erreur, lui faire épouser une comédienne!... c'était grave!... Et si un jour il découvrait la vérité, il y avait de quoi soulever toute la confédération germanique contre le grand-duc de Nœristhein.

— Quel est l'avis de mon premier ministre? demanda le grand-duc.

— La retraite, la fuite. Que Délia parte à l'instant; nous trouverons une explication à ce brusque départ.

— Oui, et ce soir même, comme il l'a dit, le prince Maximilien signera le contrat de mariage de sa sœur avec l'électeur de Biberick... Mon opinion, à moi, est que nous nous sommes trop avancés pour reculer. Si le prince découvre un jour la vérité, il sera le premier intéressé à la cacher. D'ailleurs, Mlle Délia est orpheline, elle n'a ni parens ni famille, je l'adopte, je la reconnais pour ma sœur.

— Ah! monseigneur, que de bonté! s'écria la jeune cantatrice.

— Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas, mademoiselle? continua le grand-duc; vous êtes décidée à saisir la fortune qui se présente et à braver les conséquences d'une telle audace?

— Oui, monseigneur.

Les femmes comprendront aisément la résolution de Mlle Délia. Une tête peut bien tourner devant une couronne. Le cœur se tait quelquefois en présence de ces coups du sort inattendus, splendides, enivrans. D'ailleurs, Florival, de son côté, n'était-il pas infidèle? Qui sait où pouvaient le mener les tendres scènes qu'il jouait avec la baronne Pépinster? Le prince Maximilien n'était ni jeune, ni beau, mais il offrait un trône. Sans parler des comédiennes, combien trouveriez-vous de grandes dames qui, en pareille circonstance, seraient rebelles à l'entraînement de l'ambition, et répondraient par un refus?

Balthazard s'arma vainement de toute son éloquence. Soutenu par le grand-duc, Délia accepta le rendez-vous du prince Maximilien.

— J'accepterai, dit-elle résolument; je serai princesse souveraine de Hanau. C'est un beau rêve!

— Et moi, reprit le grand-duc, j'épouserai la princesse Edwige; et, ce soir même, le pauvre Pepinster, honteux et confus, repartira pour Biberick.

— Il serait bien parti sans cela, dit Balthazard... Oui, parti ce soir même, honteux, confus, désespéré; Florival enlevait sa femme.

— C'était pousser les choses un peu loin, remarqua Délia.

— Mais nous n'avons pas besoin de ce scandale, ajouta le grand-duc.

En attendant l'heure du rendez-vous, Délia, émue, rêveuse, se promenait dans les allées du parc, lorsqu'elle aperçut Florival, non moins ému, non moins rêveur. En dépit de ses idées de grandeur, elle sentit son cœur se serrer, et ce fut avec un sourire forcé qu'elle adressa au jeune homme ces paroles pleines de reproche et d'ironie :

— Bon voyage, monsieur l'aide-de-camp.

— Je vous ferai le même compliment, répondit Florival; car bientôt, sans doute, vous partirez pour la principauté de Hanau.

— Mais oui, et comme vous le dites, ce sera bientôt.

— Vous en convenez?

— Où est le mal? L'épouse doit suivre son époux; une princesse doit régner dans ses états.

— Princesse!... Comment l'entendez-vous?... Epouse!... Vous laisseriez-vous abuser par d'extravagantes promesses?... »

Le doute injurieux de Florival s'effaça devant la formelle explication que Délia se plut à lui donner. Il y eut alors une scène touchante, où le jeune homme, un instant égaré, sentit renaître tout son amour, et trouva, pour exprimer ses regrets et sa passion, des paroles qui allèrent à l'âme de Délia. Les jeunes cœurs ont de ces retours soudains et puissans qui dissipent les vaines fumées de l'ambition, et qui se jouent des plus grands sacrifices.

— Vous allez voir si je vous aime, dit Florival à Délia. J'aperçois le baron Pepinster; je vais l'amener dans ce pavillon; il y a un cabinet où vous vous cacherez pour m'entendre, et puis vous déciderez de mon sort.

Délia entra dans le pavillon et se cacha dans le cabinet. Voici ce qu'elle entendit :

— Que me voulez-vous? monsieur le colonel, demanda le baron.

— Je veux vous parler d'une affaire qui vous intéresse, monsieur l'ambassadeur.

— Je vous écoute; mais soyez bref, je vous en prie; on m'attend ailleurs.

— Moi aussi.

— Il faut que j'aille rendre au premier ministre ce projet de traité de commerce qu'il m'a remis et que je ne puis accepter.

— Et moi, il faut que j'aille au rendez-vous que me donne cette lettre.

— L'écriture de la baronne!

— Oui, baron. C'est votre femme qui a bien voulu m'écrire. Nous partons ensemble ce soir; la baronne doit m'attendre en chaise de poste à l'endroit indiqué dans cet écrit, tracé par sa blanche main.

— Et vous osez me révéler cet abominable projet de rapt?

— C'est moins généreux à moi que vous ne le pensez. Nos mesures sont prises, et j'enlève la baronne en tout bien tout honneur. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans votre acte de mariage un vice de forme entraînant la nullité. Nous ferons casser le contrat; nous obtiendrons le divorce, et j'épouserai la baronne... Par exemple, vous aurez la bonté de me restituer sa dot, un million de florins, qui compose je crois toute votre fortune.

Le baron, anéanti, tomba sur un fauteuil. Il n'avait pas la force de répondre.

— Après cela, baron, continua Florival, il y aurait peut-être moyen de s'arranger. Je ne tiens pas absolument à épouser votre femme en secondes noces.

— Ah! monsieur, reprit l'ambassadeur, vous me rendez la vie!

— Oui, mais je ne vous rendrai pas la baronne sans conditions.

— Parlez, que vous faut-il?

— D'abord ce traité de commerce, que vous signerez tel que le comte de Lipandorf l'a rédigé.

— J'y consens.

— Ce n'est pas tout : vous irez au rendez-vous à ma place, vous monterez dans la chaise de poste et vous partirez avec votre femme; mais d'abord, pour ne pas manquer aux convenances diplomatiques, vous écrirez là, sur cette table, une lettre au prince Maximilien; vous lui direz que, ne pouvant accepter les conditions qu'il vous propose, vous renoncez, au nom de votre maître, à son auguste alliance.

— Mais, monsieur, songez que mes instructions...

— Soit, remplissez-les exactement; soyez bon ambassadeur et mari malheureux, ruiné, mari sans femme et sans dot... Vous ne retrouverez jamais le double trésor que vous perdez là, baron! Une jolie femme et un million de florins, on n'a pas deux fois en sa vie pareille chance. Faut-il vous faire mes adieux? Songez que la baronne attend.

— J'y vais... Donnez ce papier, cette plume, et veuillez dicter, car je suis si troublé!...

La lettre écrite et le traité signé, Florival indiqua au baron le lieu du rendez-vous.

— J'exige de vous une promesse, ajouta le jeune homme : c'est que vous vous conduirez en gentilhomme avec votre femme et que vous lui épargnerez de trop vifs reproches. Songez au vice de forme! Elle peut faire casser l'acte au profit d'un autre que moi. Les amateurs ne manqueront pas.

— Qu'ai-je besoin de vous promettre? répondit le baron... Ne savez-vous pas que ma femme fait de moi tout ce qu'elle veut! Ce sera sans doute encore moi qui aurai besoin de me justifier et de lui demander pardon.

Pepinster sortit. Délia se montra et tendit la main à Florival.

— Je suis contente de vous, dit-elle.

— La baronne n'en dira pas autant, mais elle méritait bien cette leçon.

— A votre tour d'entrer dans ce cabinet et de m'écouter : le prince va venir.

— Je l'entends et je me sauve.

— Charmante comtesse, dit le prince en entrant, je viens chercher mon arrêt.

— Que voulez-vous dire, monseigneur? reprit Délia en affectant de ne pas comprendre ces paroles.

— Vous me le demandez? Le grand-duc ne vous a-t-il donc fait aucune communication de ma part?

— Non, monseigneur.

— Ni le premier ministre?

— Non, monseigneur.

— Est-il possible!

— Quand j'ai reçu votre lettre, j'allais moi-même vous demander un entretien secret... oui, une grâce que je voulais solliciter de vous.

— Serais-je assez heureux?.... Ah! disposez de moi! toute ma puissance est à vos pieds.

— Je vous remercie, monseigneur. Vous m'avez déjà témoigné tant de bonté, que je me suis sentie encouragée à vous prier de faire au grand-duc..., à mon frère..., une révélation que je n'ose lui faire moi-même... Il s'agit de lui apprendre qu'un mariage secret m'unit depuis trois mois au comte de Reinsberg.

— Grand Dieu! s'écria Maximilien en tombant sur le fauteuil où venait de siéger le baron Pepinster.

Dès qu'il eut retrouvé ses esprits et ses forces, le prince se leva et répondit d'une voix faible :

— C'est bien, mademoiselle, c'est bien!... »

Puis il quitta le pavillon.

Après avoir lu la lettre du baron Pepinster, le prince fit de sages réflexions. Ce n'était pas la faute du grand-duc si la comtesse de Rosenthal ne montait pas sur le trône de Hanau. — Il y avait empêchement de force majeure, obstacle invincible. — Le départ précipité de l'ambassadeur de Biberick était une insolence dont il fallait se venger promptement. — Du reste, le grand-duc Léopold était un souverain rempli de bonne volonté, habile, énergique, parfaitement conseillé. — La princesse Edwige le trouvait de son goût et n'imaginait pas de séjour plus agréable que cette cour si bien composée d'aimables seigneurs et de femmes charmantes. — Toutes ces raisons déterminèrent le prince, et le lendemain fut signé le contrat de mariage du grand-duc de Nœristheim avec la princesse Edwige de Hanau.

La célébration du mariage eut lieu trois jours après.

La comédie était jouée.

Les acteurs avaient rempli leurs rôles avec intelligence, avec esprit, avec un noble désintéressement. Ils prirent congé du grand-duc, lui laissant une grande alliance, une femme belle et riche, un beau-frère puissant, et un traité de commerce qui devait remplir les coffres de l'état.

Leur départ fut expliqué à la grande-duchesse par des missions, des ambassades et des disgrâces. Ensuite, les portes de la citadelle de Raufrang s'ouvrirent, et les anciens courtisans amnistiés à l'occasion du mariage, vinrent reprendre leurs emplois.

La nouvelle fortune du grand-duc était une garantie de leur dévoûment.

EUGÈNE GUINOT. — (*L'Illustration.*)



ADAM DE CRAPONNE.

Les voyageurs qui traversent aujourd'hui la vallée de la Durance sont bien loin de se douter, en voyant de vastes plaines couvertes d'oliviers, des champs fertiles où l'on cultive la garance, des coteaux pittoresques où croissent la vigne et de vigoureux arbustes, que cette campagne, enrichie de tous les trésors d'une riche végétation, était autrefois un stérile désert. Ces populations robustes et satisfaites ont été chétives et courbées sous le rude fardeau de la misère. Tous ces villages, ces hameaux, ces petites villes qui bordent la route et en couronnent les hauteurs, manquaient, il n'y a pas très long-temps encore, des choses indispensables aux premiers besoins de la vie.

Un homme, un génie bienfaisant plutôt, s'est attendri à la vue de tant de souffrances; il trouva dans son cœur la volonté, dans sa tête l'énergie nécessaires pour changer le sort misérable de ses concitoyens; c'était là un beau rêve, si l'on songe à l'époque à laquelle il vivait, aux difficultés que la nature et les hommes devaient apporter à son projet.

Mais que ne peut pas un mortel animé du saint amour de l'humanité! Le mortel à qui la Basse-Provence est redevable de sa prospérité, c'est Adam de Craponne.

Adam est issu d'un sang noble et généreux. Sa famille, originaire de Pise, compte plusieurs grands citoyens, dont les services ont été religieusement inscrits dans le livre d'or de cette république. Lors des guerres désastreuses engendrées par l'ambition des divers concurrens qui se disputaient la couronne de Naples, les ancêtres de Craponne s'attachèrent à la fortune de la maison d'Anjou. Après la victoire remportée en 1394, par Charles de Duras, sur Louis Ier, ils suivirent en Provence le prince malheureux, et s'établirent à Salon. C'est dans cette petite ville qu'Adam vint au monde, en l'année 1519. La Provence appartenait alors à la France. Mais les nobles Provençaux, dont le nom était lié à toutes les gloires de leur patrie, trouvèrent chez leurs nouveaux souverains la continuation de cette bienveillance précieuse à laquelle les anciens comtes les avaient habitués. La famille de Craponne ne fut pas oubliée par les rois de France dans la répartition de leurs bienfaits. Au commencement du 16e siècle, grâce à la faveur dont elle jouissait à la cour, elle tenait un rang distingué dans la patrie nouvelle qu'elle s'était choisie. C'est à cette époque, venons-nous de le dire, que naquit Adam. Malgré le préjugé qui semblait encore repousser la noblesse de la culture des lettres, le jeune Craponne s'adonna avec ardeur à l'étude des mathématiques. Il annonçait les plus heureuses dispositions dès l'âge de quinze ans; à vingt ans il était déjà très versé dans la science de l'architecture hydraulique, cette science à laquelle les Italiens avaient fait faire des progrès surprenans pour le temps dont nous parlons, et qui restait encore bien inconnue en France. Mais on pouvait dire d'Adam qu'il était né géomètre. Malgré sa jeunesse, Henri II employa utilement cet habile ingénieur à dessécher les marais qui entouraient Fréjus.

Satisfait du résultat obtenu, le roi de France l'appela à Paris et le combla d'honneurs. Mais, fuyant l'exemple des jeunes seigneurs de la cour, Adam de Craponne ne se lança pas dans le tourbillon des plaisirs. Des pensées plus sérieuses fermentaient dans sa tête, et l'architecture hydraulique absorbait tous ses instans. Diverses missions plus importantes qui lui furent confiées grandirent Adam de Craponne dans l'estime du roi, par l'issue heureuse qu'il sut leur donner. Il revint à Salon après six ans d'absence, et son entrée dans le pays natal fut un véritable triomphe. Jeune encore, riche, honoré de la protection royale, Adam pouvait prétendre aux alliances les plus recherchées. Son mérite, hautement reconnu lui laissait le choix parmi les héritières des premières familles de la province; mais Adam n'est pas de ces hommes qui écoutent la voix insidieuse de l'ambition : — Une noble origine, comme la sienne, des mœurs douces et faciles, une physionomie intéressante le charmèrent bien plus que tous les dons de la fortune, et la jeune Agnète de Mont-Dragon devint sa compagne. — Jamais union ne fut mieux assortie, jamais aussi on ne vit des époux plus heureux. — Hélas! il se mêla bientôt, pourtant, quelque amertume aux joies innocentes du jeune ménage ; mais quel est le bonheur sans mélange ici-bas? Agnète ne devenait pas mère ; cette absence d'enfans fut long-temps un sujet d'affliction pour l'épouse dévouée ; mais digne en tout de son mari, Mme de Craponne ne murmura point contre les arrêts de Dieu. Elle subit sans se plaindre ce que sa destinée avait de triste et d'affligeant. Son sort était encore bien beau ! elle régnait sans partage sur le cœur de Craponne.

Adam ne négligeait pas, quoique oublié en apparence dans sa demeure de Salon, ses chères études ; il continuait aussi à suivre les généreuses inspirations de son âme. Le célèbre ingénieur tenait moins à la gloire qui s'attachait déjà à son nom qu'au titre bien autrement précieux d'*ami des pauvres* qu'on lui donnait en Provence. Les malheureux pouvaient hardiment venir frapper à la porte de Craponne, sans craindre d'être éconduits ou refusés. Tous ceux qui souffraient étaient les bien venus chez Adam; il était fier de soulager des infortunes, de secourir des misères imméritées. Il connaissait l'humble réduit où s'abritait la pauvreté honteuse, et souvent le soir, un peu avant l'heure du couvre-feu, caché sous un modeste manteau de drap grossier, il allait prodiguer des consolations et des secours à d'honnêtes cultivateurs dont il était la providence. En rentrant chez lui, il était joyeux et satisfait; joyeux d'avoir séché des larmes, satisfait de cette pensée sublime qui peint à elle seule le véritable chrétien: «que votre main gauche ne soupçonne rien des bienfaits répandus par la main droite.» L'ineffable satisfaction que ressentait Craponne en recommandant à ses pauvres le secret le plus absolu lui suffisait ; c'était la seule récompense qu'il ambitionnât; et vraiment elle était grande, plus grande cent fois que si de nombreuses feuilles périodiques eussent appris à leurs lecteurs les actes de générosité qu'il accomplissait chaque jour, ainsi que cela se pratique aujourd'hui; mais l'ostentation et l'orgueil étaient choses inconnues de Craponne. Son modèle était le vertueux Las-Casas, la providence des opprimés, dont le nom, lorsqu'il était prononcé devant lui, amenait toujours des larmes dans ses yeux.

Par une chaude après-midi du mois d'août, Adam se rendait à une campagne qu'il possédait du côté de Lançon. En traversant un verger renommé dans la contrée pour l'excellence de ses produits, il aperçut assis sur une pierre, et dans une attitude de recueillement, un homme qu'il crut reconnaître. Craponne s'approcha et posa sa main sur l'épaule du rêveur. Celui-ci, à l'aspect de l'ingénieur, se leva aussitôt et essuya une larme qui venait de rouler sur sa joue. C'était le métayer de Craponne,

—Eh quoi! Anthôni, tu as des chagrins et je l'ignorais! s'écria le maître, avec une inflexion compatissante dans la voix.

— Hélas! mon bon monsieur, répondit le paysan, je voudrais vous le cacher que ce serait inutile, puisque vous venez de me voir pleurer. Oui, j'ai des chagrins, de grands chagrins ; et qui n'en aurait pas à ma place? mon Dieu!

—Voyons, reprit Adam en saisissant la main d'Anthôni et en le forçant de se rasseoir sur la pierre, à côté de lui, aie confiance en moi et ouvre-moi ton cœur.—Ta femme, tes enfans?...

— Pécairé! s'écria douloureusement le métayer en levant les yeux au ciel, que deviendront-ils dans un an?

Après quelques minutes de silence, Anthôni, encouragé par son maître, poursuivit en ces termes :

— Depuis dix ans que je fais valoir votre propriété, je n'ai pas manqué une seule fois, après la récolte, de vous compter le prix de fermage convenu entre nous. La somme totale est bien forte pour mes faibles moyens; mais les terres sont bonnes, d'un rapport satisfaisant, et, grâce à Dieu, mes enfans et moi, nous ne boudons pas le travail.

— C'est vrai; je vous rends toute la justice qui vous est due, dit Craponne en le regardant avec bonté.

— Pendant les six premières années, reprit Anthôni, tout est allé le mieux du monde. Nous n'avons pu rien mettre de côté, mais nous avons vécu, j'ai élevé ma famille, et je ne suis pas resté en arrière de mes engagemens. Le petit coin de terre que Miette m'a apporté en dot a fructifié par mes soins; nous espérions même, si la récolte d'amandes était abondante, la septième année, pouvoir l'agrandir, en achetant les cinq émines qui le touchent. Cette septième année est venue, et nos désirs allaient être comblés, lorsque le père de Miette m'a confié ses embarras. La grêle avait détruit ses blés, et M. Foulon, son maître, dont vous connaissez la dureté, exigeait impérieusement, sans égard pour le malheur de son métayer, la rente convenue. Mon devoir était tout tracé. J'ai prêté à mon beau-père la somme destinée à l'acquisition des cinq émines du voisin.

— Je sais cela, dit Craponne.

— Comment, vous saviez?....

— Oui; mais continue ton récit.

— L'année suivante a été bien mauvaise, vous vous le rappelez, dit Anthôni en poussant un soupir. La chaleur a été étouffante et les pluies du ciel ne sont pas tombées; les épis, brûlés par les rayons ardens du soleil, se sont penchés sur leur tige et ont fini par se dessécher entièrement; les quelques grains qu'on a pu recueillir avaient un goût amer, et encore étaient-ils bien rares! Le mistral a soufflé avec violence, et les fleurs des amandiers ont jonché la terre. Restait la récolte d'olives : un peu d'eau aurait réparé toutes nos pertes; mais le ciel n'a pas exaucé nos prières. Cette année-là, j'ai réclamé à mon beau-père le prêt que je lui avais fait; mais il était victime, lui aussi, de la sécheresse et du mistral. Bien loin de me restituer mon argent, il s'est vu chasser, faute de pouvoir se libérer envers M. Foulon, de l'humble toit qui l'abritait, lui et sa nombreuse famille. Ma détresse ne m'a pas permis de lui offrir un asile et vous savez ce que le désespoir lui a conseillé.

— Oui, répondit Craponne d'une voix sévère. Au lieu de s'adresser à moi, de me confier la fâcheuse extrémité à laquelle la dureté de son maître venait de le réduire, ce malheureux a succombé aux tentations du malin esprit. Il s'est mis à la tête d'une troupe de malfaiteurs, et depuis deux ans il désole la contrée; c'est l'orgueil qui l'a perdu. — L'orgueil, entends-tu, Anthôni.— Il se serait cru déshonoré de taire à quelqu'un, à moi-même, l'aveu de sa misère.—Il a préféré déclarer la guerre à la société et se mettre en dehors de toutes les lois humaines. — Mais si ces ruses, qui lui ont valu le sobriquet de *Renard*, réussissent à cacher sa retraite aux soldats envoyés pour s'emparer de sa personne, elles lui deviendront inutiles le jour où il faudra comparaître devant le tribunal suprême,—et ce jour n'est peut-être pas bien éloigné!—ajouta Craponne en joignant ses deux mains.

Absorbé par les pensées douloureuses que les paroles de son maître venaient de soulever dans son âme, Anthôni garda un moment le silence; mais ses lèvres, agitées par un mouvement régulier, indiquaient qu'il priait pour un grand coupable, pour *le Renard* sans doute. Il reprit cependant d'une voix entrecoupée:

— Depuis la fuite du père de Miette, mon sort n'a pas changé. La neuvième année a été plus désastreuse que la précédente. Pour remplir mes engagemens, j'ai dû emprunter à mon tour sur la dot de ma femme. Vous savez si la récolte future me permettra de me libérer envers mes créanciers; ni blé, ni fourrage! quelques gouttes de pluie, et nos greniers auraient regorgé de magnifiques produits; mais le ciel est resté embrasé. Le sol, desséché par les rayons du soleil, ne peut plus nourrir les plantes qu'on lui a confiées. Nous n'aurons pas plus d'huile que d'amandes. Voyez ces frêles arbustes, cette végétation qui donnait naguère de si belles espérances. Et les oliviers, la principale richesse de nos contrées. Hélas! brûlés jusque dans leurs racines, et se penchant tristement vers la terre, en attendant que la cognée les abatte. Oh! en vérité, la Provence est maudite de Dieu.

— Anthôni, dit Craponne, en faisant un geste de reproche, gardez-vous de prononcer, dans votre douleur, des paroles impies; gardez-vous de vouloir pénétrer les desseins de celui qui doit tous nous juger un jour. Si Dieu refuse d'ouvrir les cataractes du ciel, c'est qu'il a résolu de nous punir, et alors nous avons mérité le châtiment qui nous atteint. Que sa volonté soit faite!

— Que sa volonté soit faite! répéta Anthôni d'une voix altérée. Mais je suis perdu, ruiné sans ressources, ajouta-t-il avec des larmes dans les yeux; car ce soir je verrai le petit coin de terre de Miette acheté par mon créancier, et l'année prochaine, si la sécheresse dure encore, il nous faudra mourir de faim ou aller rejoindre le *Renard*.

— Eh quoi! tu en es réduit à cette cruelle extrémité, mon pauvre Anthôni! s'écria l'ingénieur; et tu ne m'as pas confié ta détresse. Oh! c'est mal, c'est bien mal à toi, et l'orgueil te domine, ainsi que ton beau-père. Tu mériterais que je te laissasse dans la peine pour ta punition. Mais non, tu es un honnête homme, un rude travailleur, un excellent père de famille, et il ne sera pas dit que je pourrai empêcher ta ruine et que je ne le voudrai pas. Ecoute, la sécheresse qui dure depuis quelques années a diminué la valeur de ma propriété; ta rente doit diminuer aussi, c'est justice. Viens me voir ce soir avant d'aller chez le notaire, et nous aviserons à ce que la dot de Miette ne passe pas en d'autres mains. Quant au sort misérable qui nous est réservé si les pluies du ciel ne viennent à notre secours..., il y aura peut-être un moyen de le prévenir... Place ta confiance en Dieu et ne doute jamais de sa bonté, ajouta-t-il en se perdant dans le verger (1).

En retournant à la ville, Adam de Craponne était pensif. Il s'arrêta un moment à l'oratoire de Notre-Dame-de-Bon-Voyage, puis il prit le chemin de sa demeure. La bonne Agnète l'attendait sur le seuil de la porte. En voyant son mari dont l'air trahissait quelque préoccupation profonde, elle l'interrogea avec une tendre sollicitude.

— Oh! ce n'est rien, répondit Craponne, en baisant au front sa fidèle épouse, une idée... un projet... mais ne m'en demandez pas davantage. — Ceci a besoin d'être mûri dans le silence de l'étude.

Après souper, lorsque Anthôni se présenta chez son maître, celui-ci le conduisit dans son cabinet de travail et lui remit une quittance en règle de la somme qu'on lui avait avancée. — Comme le métayer stupéfait ouvrait la bouche pour parler :

— Je réduis la rente à 600 fr. au lieu de 900, que tu dois me payer d'après nos conventions, se hâta de dire Craponne; c'est 300 fr. de moins par an. Or, comme voici trois années que dure la sécheresse, je te suis redevable de 900 fr. J'en ai donné 500 pour éteindre ta dette, en voici 400 que tu vas emporter. Silence! ajouta Craponne en prévenant l'explosion de joie qui allait éclater, et ne parle à personne de ceci.

Le vicomte de Cadenet affirme que de cette conversation avec son métayer date seulement le projet de Craponne de fertiliser le terroir de la Basse-Provence. Cette assertion nous paraît probable. Les souffrances endurées par ses concitoyens, celles plus terribles encore qui les attendaient dans les années suivantes, si les pluies du ciel ne pénétraient pas dans le sein enflammé de la terre, venaient de lui être retracées par Anthôni, dans son langage. — Nul doute que les paroles désolées du paysan, n'eussent provoqué l'attention de l'ingénieur sur les causes de cette épouvantable stérilité qui menaçait la Provence d'une ruine complète, et sur les moyens de la combattre avec succès. *Majora à minimis*. Le proverbe dit vrai en cette circonstance.

Pendant huit jours, Adam de Craponne vécut dans un isolement profond; des livres étaient ouverts devant lui, des crayons, des compas, tous les instrumens nécessaires pour des expériences savantes encombraient la table de son cabinet. C'est pendant ces huit jours que se résolut dans la tête de l'ingénieur le problème important de rendre arrosables treize lieues de bruyères et de champs stériles. Le neuvième jour la chaleur était devenue étouffante; un vent embrasé comme celui qui règne aux déserts d'Arabie, soulevait des nuages de poussière, sans rafraîchir l'atmosphère, chargée d'exhalaisons malfaisantes. Les rues, les places publiques étaient comme autant de fournaises ardentes. Les dalles des maisons ressemblaient à des grils chauffés sans relâche, sur lesquels le pied ne peut pas s'appuyer sans ressentir des souffrances aiguës. Dans la campagne, les rayons du soleil avaient tari les rares ruisseaux qui alimentaient les citernes; les populations hâves et chétives de la basse Provence, dont la sécheresse détruisait les récoltes, expiraient presque de soif, en attendant qu'elles mourussent de faim. On aura une idée de la misère qui pesait sur la contrée par ce seul fait : depuis le mois de juillet, c'est-à-dire depuis la moisson, la bande du *Renard* s'était accrue de moitié. Aussi a-t-on gardé souvenir, dans les traditions méridionales, de ce terrible été de 1555, qui fut si fatal à nos pères (1).

Le soir de ce jour, après le coucher du soleil, au moment où les habitans de Salon sortaient enfin de leur demeure pour respirer un air moins embrasé, un cheval tout harnaché pour le voyage attendait son cavalier à la porte de Craponne. Anthôni, la veste jetée négligemment sur l'épaule gauche, à la manière des Napolitains, tenait par la bride l'animal, dont les proportions exiguës, quoique correctes, dont les formes sévères, mais vigoureuses, annonçaient l'origine asiatique. C'était, en effet, un descendant de ces chevaux arabes que les Maures ont introduits autrefois en Provence, et dont le sang, mêlé à celui des étalons indigènes, a donné cette race croisée qui fait encore aujourd'hui l'orgueil des Arlesiens. On les désigne, dans ce pays, sous le nom de chevaux *camargues*. Ils sont, à vrai dire, aussi petits que ceux que produit la Corse; mais s'ils ont dégénéré, quant à la taille, ils sont restés les mêmes, sous le double rapport de la pureté des lignes et de la supériorité de leur conformation. Un *camargue* paraît insensible à la fatigue. Il fait sans peine vingt lieues par jour, toujours au grand trot, sans souffrir le moins du monde de cette course exagérée, et, après une nuit de repos, vous le trouverez frais et dispos, le lendemain, pour parcourir encore le même trajet. Il est seul capable de galoper dans la plaine de Craü, qui est, comme on sait, couverte de cailloux. En dépit de ces cailloux innombrables qu'il rencontre à chaque pas, le camargue franchira les sept lieues qui séparent Arles de Salon avec autant d'ardeur, autant de célérité qu'un cheval anglais traversant les bruyères du Hampshire.

La lune commençait à paraître sur l'horizon, lorsque Adam de Craponne s'approcha d'Anthôni. La belle Agnète le suivait.

— Allons, en route, s'écria l'ingénieur, et partons.

— Vous voulez donc que je meure d'effroi? lui dit sa jeune épouse d'une voix brisée. Eh quoi! ni les larmes que je viens de répandre, ni la pensée des dangers que vous allez courir, ne peuvent vous faire remettre à demain ce fatal voyage? Partir à cette heure, traverser la forêt de la Barben au milieu de la nuit! Risquer de tomber entre les mains du *Renard*! Oh! Adam! que vous êtes cruel!

— Les dangers qui me concernent ne sont rien à côté du but que je poursuis, répondit Craponne; il y va de l'avenir d'une nombreuse population, puis-je songer à moi?

— Mais, Mme Agnète a raison, dit Anthôni à son tour! si nous ne partions que demain, à l'aube?

— Si tu as peur, tu peux rester, répondit Craponne; quant à moi, mon parti est bien pris. Perdre une nuit, une heure, serait un reproche que je me ferais toute la vie. Adieu, Agnète, ajouta-t-il en serrant une dernière fois la jeune femme dans ses bras. Dieu me conduira vers le gouverneur de Provence, comme il conduisit jadis le fidèle Tobie auprès de son beau-père.

En mettant le pied à l'étrier, il aperçut Anthôni monté sur sa mule. Il lui tendit la main, et bientôt ils s'avancèrent sur la route d'Aix.

Anthôni était un serviteur dévoué. Mais l'affection qu'il portait à son maître n'aurait pas été assez forte pour le décider à l'accompagner, si la nature ne lui avait pas donné un courage à toute épreuve. Un homme disposé à affronter les périls les plus grands, et celui qui aurait bravé mille morts pour assurer le bonheur de ses concitoyens, pouvaient seuls se hasarder, à cette heure de la nuit, sur la route de la capitale de la Provence. On savait que le *Renard* et sa troupe ne s'éloignaient guère de la forêt de la Barben. Or, il n'y avait pas de chemin tracé à cette époque entre Salon et Saint-Canat. Pour atteindre ce dernier village, il fallait nécessairement traverser la forêt, qui occupait alors quatre fois plus d'étendue qu'elle n'en a aujourd'hui... Mais la cause de l'humanité ne pouvait pas attendre, et son avocat, au risque de faire quelque fâcheuse rencontre, avait hâte d'arriver.

Une heure après être sorti de Pelissanne, les deux voyageurs aperçu-

(1) Cette conversation entre Adam de Capronne et Anthôni, son métayer, est copiée presque textuellement d'un manuscrit laissé par le vicomte de Cadenet. Le vicomte, qui a joué un rôle éminent en Provence pendant les guerres de religion, était un des grands admirateurs de l'ingénieur salonais. Il a laissé plusieurs pages éloquentes sur les intrigues de ce temps que M. de..... doit livrer incessamment à la curiosité de ceux qui ont deviné la valeur de ce dépôt. Cet ouvrage éclaircira plusieurs faits importans restés inconnus ou mal jugés jusqu'ici. C'est ce manuscrit, divisé en plusieurs parties, l'une desquelles est consacrée uniquement à Adam de Craponne, que nous avons consulté. C'est lui que nous suivrons pour guide dans tout ce que nous dirons sur l'ingénieur provençal. A part les tournures de phrase, les mots usités à cette époque, que nous supprimerons pour l'intelligence du récit, nous ne nous écarterons en rien de la version du vicomte de Cadenet; son amitié pour Craponne qui le traitait comme un fils, sa connaissance parfaite des projets de son contemporain, nous sont autant de garans de l'exactitude de ce qu'il avance.

(1) Quel est le Provençal à qui sa nourrice n'a pas chanté la complainte de 1555? nous nous contenterons de rappeler ici les deux premiers couplets :

Eu quinzé cen cinquanto cin,
A la countrado
La sécareç' e lei Tuschin
Fasien roubado.

Lou chéfé Reinard, lou *mistraou*
Amo fripouno,
Vers Avignoun, per lou canaou,
Suivét Craponno, etc.

rent les premiers pins de la forêt. Anthôni, qui s'était tenu jusqu'alors derrière son maître, à quelques pas seulement, précipita l'allure de sa mule et marcha à côté de Craponne. La main gauche soutenait les rênes, la droite avait saisi le manche d'un poignard passé à sa ceinture. Le cou tendu, l'oreille penchée, Anthôni était prêt à défendre chèrement sa vie et celle de l'ingénieur, s'ils étaient attaqués.

Mais rien n'avait trahi encore la présence des bandits. Le ciel était toujours pur et sans nuages, la brise troublait seule le silence de la nuit, en s'engouffrant dans les massifs de pins. Tout à coup, le cheval camargue s'arrête; il aspire avec ses naseaux le vent qui sort de la forêt, et, après avoir poussé un hennissement sonore, il part comme l'éclair. Anthôni, qui avait foi en l'instinct du noble animal, soupçonne quelque danger : il tire son poignard et se sert de la pointe pour aiguillonner l'ardeur de sa monture ; mais la mule indocile se révolte contre son cavalier. Elle n'est pas d'humeur d'aller plus vite, et tous ses efforts se bornent à s'élancer des quatre pieds pour se débarrasser de son fardeau ; puis elle reprend paisiblement son allure moutonnière : mais des cris ont retenti, répétés par les mille échos de la forêt. Ce sont les brigands sans doute. Craponne maltraité, assassiné peut-être. Oh! cette pensée torture horriblement Anthôni : il voudrait être auprès de son maître, lui faire un rempart de son corps, mourir avec lui, si les jours de l'ingénieur sont menacés; mais la mule, entêtée, paraît peu se soucier de ce qui se passe devant elle ; son sang coule sous le poignard d'Anthôni et elle continue ses perfides écarts ; ne réussissant pas à jeter à terre le cavalier dont les jambes lui étreignent le flanc, elle finit par se précipiter à gauche dans le fourré, et par perdre la piste de son compagnon. Désolé, hors de lui, le fidèle messager dont la figure est déchirée par les branches au travers desquelles la mule se fraie un passage, prend le parti de se laisser glisser sur la mousse; libre enfin de ses mouvemens, il vole le poignard à la main, au secours de son maître.

Une scène étrange se passait alors dans un des carrefours de la forêt. Les bandits, car c'étaient eux dont les cris venaient de retentir en apercevant un voyageur isolé, s'étaient rués sur la proie que le hasard leur envoyait. C'est en vain que l'intelligent *Camargue*, ainsi que le cheval dont parle Burger dans sa fameuse ballade, fendait l'espace et devançait le vent. Chaque pin semblait abriter un tuschin (1) qui s'élançait à sa poursuite. Un d'eux, plus agile que ses compagnons, réussit à saisir le noble animal par la bride et à le maintenir; c'était un homme paraissant avoir cinquante ans, mais vigoureux encore, bien musclé et d'un aspect farouche.

— Allons, qu'on mette pied à terre, dit le bandit d'une voix impérieuse et en accompagnant ses paroles d'un geste menaçant.

— Malheureux! répondit l'ingénieur en attachant son regard sur celui du tuschin, oseras-tu bien attenter à ma vie?

— Qu'entends-je! Adam de Craponne! s'écria le bandit en lâchant tout à coup la bride du cheval et en se reculant de deux pas.

— Oui, le *Renard*, c'est moi, Adam de Craponne, que tu tiens en ton pouvoir, et qui te demande si tu oseras verser son sang?

— Que la terre m'engloutisse si l'on touche un seul cheveu de votre tête! Moi, vous faire le moindre mal, à vous, le bienfaiteur de la contrée! à vous, la gloire de notre pays! Oh! non, non, je ne suis pas encore brigand à ce point, et vous êtes en sûreté parmi nous autant qu'auprès de Mme Agnète, au milieu de votre famille. Camarades! dit-il en se tournant vers les tuschins, qui accouraient vers eux, chapeaux bas, et rengaînez vos armes; c'est Adam de Craponne!

— Adam de Craponne! répétèrent tous les hommes, en s'approchant avec respect de l'ingénieur et en le considérant avec une joie mêlée de crainte.

Qu'il est grand l'ascendant du génie et de la vertu! qu'il est réel, qu'il est admirable, puisqu'il peut ainsi changer en un instant les dispositions les plus hostiles et les plus haineuses!

Voyez-les, ces hommes de sang, ces misérables qui ne reculent pas devant le forfait le plus odieux, ces malfaiteurs, qui depuis plusieurs années déjà, dévastent et ravagent la contrée; un nom prononcé devant eux a suffi pour éteindre dans leur cœur la soif de pillage qui les dévorait. Un homme a réussi, par l'effet de sa seule présence, à leur faire comprendre l'énormité de leurs crimes. Ce que ne faisaient pas les périls dont leur existence aventureuse était environnée, la terreur qu'ils répandaient sur leur passage, la perspective du supplice qui leur était réservé, Adam de Craponne était parvenu à le faire, lui; il avait amené le remords dans leur âme, la honte sur leur visage.

Lorsque les yeux de l'ingénieur se fixent sur l'un d'eux, voyez le regard du tuschin se baisser vers la terre, voyez l'humble attitude de tous, et dites-nous si ce miracle produit par Adam ne nous donne pas la mesure du mérite du gentilhomme salonais ; si, à l'aspect de cette scène étrange, qui se passe dans le carrefour de la forêt de la Barben, vous n'êtes pas forcés d'avouer qu'un homme, quel qu'il soit, lorsqu'il obtient des résultats aussi merveilleux sur des natures sauvages ou dépravées, doit avoir nécessairement en lui quelque chose que notre intelligence bornée ne saurait définir.

Tel était Craponne, cet apôtre de l'humanité , ce savant ingénieur, dont la vie pour tous, le nom pour un grand nombre, sont encore un mystère; mais patience! l'heure de la réparation sonnera bientôt pour lui. Le manuscrit du vicomte de Cadenet initiera bientôt de nombreux lecteurs à toutes les phases de la courte carrière de cet homme éminent! En attendant cette publication si ardemment désirée par quelques uns, notre esquisse imparfaite préparera le terrain et appellera peut-être l'attention du public sur l'ingratitude commise à l'égard de Craponne par ses contemporains; elle forcera à rougir sans doute la ville ingrate qui lui a donné naissance, la ville qui reçut de lui la nourriture que Dieu lui avait refusée.

Pendant que les tuschins entouraient l'ingénieur avec de grandes démonstrations de vénération et de respect, un homme, c'était un compagnon du *Renard* aussi, seul de toute la bande, ne paraissait pas satisfait de la tournure que prenait cette rencontre. Eloigné des autres routiers, et appuyé, dans le taillis, contre le tronc d'un vieux pin fracassé par la foudre, il considérait, sans être ému, la scène qui se passait devant lui. A mesure que la lune perçait le triple rideau de nuages qui obscurcissait la lumière, on pouvait voir les traits de cet homme se contracter horriblement. Il y avait de la haine dans ce front sillonné de rides profondes, dans ces lèvres agitées par un tremblement fébrile, dans l'expression de ces yeux fauves qui brillaient affreusement au fond de leurs orbites. Il y avait de la haine dans cette main crispée qui caressait brutalement le manche d'un poignard ciselé, dans l'attitude obstinée, dans tous les gestes, dans toutes les paroles entrecoupées du tuschin. Deux fois, pendant que Craponne et le *Renard* échangeaient des paroles pacifiques, amicales presque, il tira à moitié le poignard de sa ceinture, et fit un mouvement comme pour s'élancer au milieu du groupe attendri; deux fois, en s'avouant son infériorité dans la lutte qu'il allait engager, il reprit sa position isolée en poussant un sourd ricanement.

Quel était cet homme sur la figure duquel les passions avaient laissé de si terribles empreintes? Et quelle était la victime dont il voulait répandre le sang?

Les événemens expliqueront sans doute la conduite étrange du tuschin.

Pendant qu'il rugit de rage et qu'il maudit son impuissance, Anthôni, lui, vient d'arriver sur le lieu de la scène. En voyant les routiers, le *Renard* à leur tête, écouter respectueusement les discours de son maître, le fidèle métayer reste muet d'étonnement et de surprise. Anthôni croit rêver; il fend avec peine les rangs des bandits, et passant la main sur la croupe du cheval *Camargue*, il attend l'explication de cette énigme.

Le chef des routiers s'approche de lui.

— Anthôni, lui dit-il d'une voix étouffée, par pitié, réponds-moi? que sont devenus Miette et mes autres enfans?

Le paysan, indigné, détourne la tête avec mépris et ne répond pas.

— Oui, je le vois, je te fais horreur, reprit le *Renard*, en se couvrant la tête de ses deux mains. Oh! tu ne sauras jamais , continua-t-il d'une voix brisée, ce que je souffre de me sentir au milieu de ces gens, ce que j'ai souffert depuis que, traqué par la force armée, je suis devenu le fléau du pays qui m'a vu naître! Oh! oui, je suis bien malheureux, ta présence m'accable ; mais, de grâce, réponds à ma demande, c'est un père qui te parle ; dis-moi ce que font mes enfans ; si des maîtres impitoyables ne leur refusent pas un pain abreuvé de larmes, s'ils ont un toit pour abriter leurs têtes innocentes?

Anthôni gardait toujours un silence méprisant.

— Ecoute, *Renard*, dit Adam de Craponne d'une voix compatissante, ta conduite à mon égard et celle de tes compagnons me prouvent qu'un retour vers le bien n'est pas impossible pour vous. Que feriez-vous si j'obtenais votre grâce du gouverneur?

— Je serai franc avec vous, Adam de Craponne, répondit le *Renard*. Vous connaissez le motif qui m'a mis les armes à la main contre la société. A peu d'exceptions près, tous les hommes réunis sous mes ordres ont souffert mille fois la mort, comme moi, avant de chercher un refuge dans la forêt ; mais, vous le savez, la sécheresse qui désole la Provence ne laisse d'autre alternative aux pauvres gens que de mourir de faim ou de prendre un parti désespéré. Nous avons travaillé du matin au soir ; mais la terre, brûlée par les rayons du soleil, n'a pu récompenser nos efforts. Si vous obteniez notre grâce et que nous voulussions redevenir honnêtes, nous en serions réduits à expirer d'inanition, ou à traîner, loin du toit dont un maître barbare nous aurait chassés, une existence inutile à tous. Le ciel nous a condamnés! Votre intervention auprès du gouverneur ne pourrait nous servir utilement. Nous ne rentrerons dans nos villages déserts que le jour où la disette ne sera plus à craindre en Provence, que le jour où Dieu retirera de ce malheureux pays la cruelle malédiction dont il l'a frappé.

— De l'eau ! de l'eau! toujours de l'eau! murmura l'ingénieur en levant les yeux vers le ciel. — Eh bien ! si ce jour arrivait, s'il était près de luire, dit-il en considérant le *Renard* avec attention, renoncerais-tu, du moment où je t'en donnerais l'assurance, à la vie de brigandage que tu mènes avec tes compagnons? Si votre concours m'était nécessaire, continua-t-il en s'adressant à tous les tuschins, pour entreprendre un travail qui rendrait la Provence arrosable, pourrais-je compter sur vous?

— Que Dieu t'entende! répondit le *Renard*. Le jour où tu commenceras ce travail, avertis-nous et nous accourrons tous.

— Oui, tous, répétèrent les bandits. Tous, excepté un seul, celui que nous avons vu appuyé dans le taillis, contre le pin séculaire frappé par la foudre.

— Eh bien ! j'ai votre parole, continua l'ingénieur. Le *Renard*, je te

(1) Tuschins, routiers, mauvais garçons, malfaiteurs; appellation très usitée dans le moyen-âge.

donne rendez-vous dans huit jours à la ferme d'Anthôni : viens-y seul ou avec tes compagnons; tu y seras en sûreté, plus encore qu'au milieu de la forêt de la Barben. En route et au galop, ajouta-t-il en cherchant des yeux son fidèle métayer.

Mais celui-ci s'était éloigné de quelques pas : il venait d'apercevoir sa mule indocile qu'un tuschin était parvenu à conduire jusqu'au carrefour, et il s'était dirigé vers elle.

— Eh bien ! Anthôni, lui dit de nouveau le *Renard*, les larmes aux yeux, refuses-tu toujours de me tranquilliser sur le sort de mes enfans? Parle-moi pour me tirer d'inquiétude ; car mon cœur de père n'est pas changé pour eux.

— Mon refus de recevoir, en remboursement du prêt que je vous ai fait il y a trois années, l'argent volé par vous aux voyageurs, dit Anthôni d'une voix lente et accentuée, vous a fait connaître les véritables sentimens que vous m'inspirez désormais.

— Eh bien ! méprise-moi, j'y consens, car je le mérite; mais réponds à ma question, s'écria le *Renard*, en implorant son gendre.

— Dans huit jours, à la ferme, reprit celui-ci ; quand vous aurez renoncé à votre vie de brigand, je pourrai encore vous regarder en face et satisfaire à vos demandes; jusque-là, je ne vous connais plus.

En achevant ces mots, le compagnon d'Adam serra de ses talons le flanc de la mule. L'animal avait renoncé à son opposition systématique. Il comprit la pression de son cavalier, et consentit à régler son allure sur celle du cheval *Camargue* ; de cette façon, à la pointe du jour, Craponne franchissait la porte des Augustins; il entrait dans la capitale de la Provence.

Vers dix heures, au moment où le parlement devait se réunir sous la présidence du gouverneur, pour une communication importante, l'ingénieur salonais se fit annoncer chez le représentant du roi de France; telles étaient l'estime et la vénération que Craponne inspirait à tous, aux grands comme aux petits, par ses talens, mais surtout par l'excellence de son caractère, que le comte de Tende ordonna qu'on l'introduisît sur-le-champ.

— Seigneur comte, lui dit Craponne en entrant, je viens vous soumettre un projet qui ne peut manquer d'avoir votre assentiment, car en lui est renfermé l'avenir d'une partie de la province que vous gouvernez au nom du roi. — Vous savez combien ont été terribles les ravages que depuis quelques années la sécheresse a faits dans ce malheureux pays. L'absence totale d'eau cause notre ruine et pousse les populations au désespoir. — La bande du *Renard* en est la preuve convaincante. Eh bien ! seigneur comte, je crois avoir trouvé le moyen de changer l'état des choses. Si vous venez à mon aide, dans trois ans, quatre au plus, la Basse-Provence aura de l'eau en abondance.

— Est-ce possible? s'écria le gouverneur à qui cette ouverture paraissait une énigme. Allez avertir le président du parlement que je me rendrai bientôt à la séance, dit-il à un de ses officiers... M. de Craponne, ajouta-t-il en se tournant vers l'ingénieur, le corps législatif peut attendre, mais non pas l'humanité dont vous venez plaider la cause... Je vous écoute.

Adam de Craponne posa sur la table des plans, des cartes qui représentaient la configuration des lieux; il expliqua au comte de Tende, que son projet était de creuser un canal qui transporterait les eaux de la Durance jusqu'à l'étang de Berre, que la prise serait un peu au dessous du village de Cadenet, et que dans quelques années ce travail serait amené à bonne fin.

— Treize lieues de parcours! s'écria le gouverneur en examinant avec attention le tracé que Craponne avait déroulé devant lui ! mais c'est une œuvre digne des Romains! ajouta-t-il en attachant sur l'ingénieur son regard enthousiasmé.

— Oui, seigneur comte, répondit Adam; le canal traversera les terroirs de la Roque, de Charleval, d'Alen, de Lamanon, de Salon, de Pelissanne, de Lançon, de Grans, d'Istres, et une partie de la Craü ; douze cent mille livres me suffisent pour le moment... le parlement, je l'espère, ne me les refusera pas. Mon désir est si grand, cependant, d'assurer le bonheur de mes concitoyens, que si la somme demandée ne paie pas les dépenses de l'entreprise, je m'engage devant vous à combler la différence avec mes propres deniers.

— C'est bien là le langage de celui qu'on a surnommé *l'ami des pauvres*, dit le comte de Tende en saisissant avec affection la main de l'ingénieur. Ce projet de canalisation attachera une gloire durable à votre nom, M. de Craponne, et je désire vivement qu'il s'accomplisse sous mon administration. Je me rends de ce pas au parlement, je l'instruis du sujet de votre voyage; je lui demande de voter les fonds nécessaires, et dans huit jours j'espère que vous pourrez commencer les travaux.

— Un mot encore, seigneur comte, dit Craponne ; vous n'ignorez pas combien est redoutable la bande que commande le *Renard;* jusqu'ici ce chef habile est parvenu à dépister les soldats envoyés contre lui. Tous les jours la misère qui sévit sur les populations des villages augmente le nombre de ses partisans. Le *Renard* est un voisin dangereux qu'il faut détruire à tout prix, n'est-ce pas là votre intention?

— Assurément; mais je ne sais trop quand nous aurons atteint ce but. Jusqu'ici, vous venez de le dire, les tuschins sont parvenus à nous échapper, et leur audace s'accroît en raison de l'impuissance où nous sommes de les joindre. Ils ont des intelligences jusque dans Aix. Je ne suis pas éloigné de croire que les troupes chargées de les combattre s'entendent avec eux.

— Si j'avais trouvé le moyen de débarrasser la contrée de cette bande, d'employer ces mécréans pour la prospérité future de la Provence...

— Qu'entends-je ?..

— Rappelez-vous, seigneur comte, que je ne promets que ce que je puis tenir. Si le *Renard* et ses compagnons, chassés par la misère de leurs foyers, étaient bien décidés à renoncer à leur vie errante et vagabonde, s'ils se joignaient à moi pour l'exécution du canal projeté, consentiriez-vous à oublier le passé, à délivrer à ces malheureux, réduits au désespoir par les privations les plus cruelles, leur grâce pleine et entière?

— Oh ! non, le désir de sauver de la perdition les âmes des tuschins vous égare, s'écria le gouverneur, ce que vous me demandez est impossible. Ces hommes appartiennent à la hart, et tout retour vers le bien est pour eux un rêve mensonger. Mais le temps presse, poursuivit le comte, quand je reviendrai du parlement, nous reprendrons cet entretien. A tantôt M. de Craponne.

Le soir, le gouverneur apprit à Adam que sa proposition avait été favorablement accueillie par toutes les chambres réunies; mais que la somme demandée était bien forte, vu l'état des revenus et des dépenses de la Provence. Il ajouta qu'il serait peut-être nécessaire d'écrire à la capitale du royaume. Le lendemain, le projet de Craponne servait à défrayer les conversations de la ville entière. Chacun applaudit à l'intention de l'habile ingénieur, mais bien peu croyaient à la possibilité de terminer un travail aussi important.

Qu'on ne perde pas de vue qu'il n'existait pas encore , en France , à cette époque, de canal creusé par la main des hommes, dont le parcours fût aussi considérable que celui projeté par Craponne. « *Le canal de Craponne*, dit Lalande, *est le plus ancien ouvrage de ce genre qui ait été exécuté dans notre pays.* Cette remarque justifiera aux yeux des lecteurs, l'hésitation, le doute, l'incrédulité et enfin les difficultés sans nombre que soulevèrent les plans de l'ingénieur salonais.

Le septième jour, le comte de Tende fit appeler Craponne ; son air embarrassé annonçait la nature de la confidence qu'il allait faire à l'ingénieur. Le gouverneur de Provence était un homme faible, irrésolu, sans caractère, sans volonté; il subissait l'empire que sa femme avait usurpé sur lui, et ne se décidait jamais sans l'avoir consultée. Cette influence fatale tourna contre Craponne. La comtesse , tout occupée des questions religieuses qui allaient bouleverser notre belle patrie; la comtesse qui entretenait déjà une correspondance suivie avec le chef avoué des Reformés, en Provence, un des seigneurs de Mouvans, traita d'extravagant le projet de canaliser treize lieues de terrain; quelque distingués que fussent les membres du parlement de Provence, pour la plupart, ils subissaient aussi l'influence des idées de leur siècle sur l'architecture hydraulique; ils se montrèrent donc peu disposés à seconder les efforts de l'ingénieur salonais. Ils donnèrent pour prétexte la pénurie du trésor de la province, tout en l'encourageant à poursuivre son entreprise, dont les résultats, ajoutaient-ils, changeraient la face du pays.

— Ainsi donc, dit Craponne, à qui le gouverneur annonçait la détermination du parlement, on applaudit à mon projet, et on me refuse les moyens de le réaliser! Mais vous voulez donc la ruine de notre patrie? Vous voulez donc que , cet hiver, dénués de tout , poussés à toutes les extrémités par la misère, les pères de famille, les rudes travailleurs aillent demander aux voyageurs sur les grandes routes, et le stylet au poing, la nourriture que la terre leur refuse! Eh bien ! non ; il n'en sera pas ainsi , et seul , s'il le faut , je poursuivrai mon but. Oui , je parviendrai à désorganiser ces bandes redoutables qui bravent votre puissance. Seul, Dieu aidant, je sauverai la Provence d'une destruction complète. Adieu, seigneur comte. Les pauvres qui m'ont appelé leur ami auront du pain ou je mourrai à la tâche. Adieu.

C'est ici que le grand caractère de Craponne va briller dans tout son éclat. C'est ici que va commencer pour lui cette période magnifique, si remplie de sacrifices, de dévoûment, d'abnégation et aussi de triomphes glorieux.

A peine est-il arrivé à son logis, et après les embrassemens de sa jeune épouse.

— Madame, dit Craponne, en attachant sur elle un regard radieux, vous allez avoir à subir une épreuve qui serait terrible pour une femme ordinaire, mais qui sera facile pour vous et acceptée avec courage, je l'espère. Cette aisance à laquelle vous êtes habituée, ce bien-être, ce luxe qui vous entourent depuis l'enfance et que vous avez retrouvés dans la maison de votre mari, eh bien! il va falloir renoncer à tout cela.

— Eh quoi! vous êtes ruiné, s'écria Agnète en s'approchant vivement de son époux.

— Ruiné! oh! non pas, répondit Craponne d'une voix éclatante, mais vous connaissez mon projet de creuser un canal qui doit traverser la basse Provence. Le parlement et le comte-gouverneur refusent de voter les fonds nécessaires à l'exécution de l'entreprise. Eh bien! je consacre ma fortune tout entière pour atteindre le but que je me suis proposé. Je vais aliéner toutes mes propriétés pour les convertir en espèces; comprenez-vous à présent qu'il faudra vous astreindre à des privations, et que je vais vous soumettre à une épreuve dont je gémis au fond du cœur, madame?

Agnète avait voué à son mari plus qu'un amour ordinaire; c'était un sentiment exagéré sans doute, qui allait jusqu'à l'enthousiasme, mais qui lui aurait fait braver volontiers tous les périls pour être agréable à Craponne. Qu'étaient des privations, des sacrifices pécuniaires, une gêne

précaire pour une femme ainsi disposée? Bien loin de se plaindre, elle encouragea son mari dans sa résolution, et lui offrit même, si la somme obtenue par la vente de ses propriétés ne suffisait pas, de disposer de sa dot; mais Craponne repoussa cette offre avec bonté; celle qui la faisait, était digne de lui; elle le comprenait, et cette pensée fut douce à l'âme du gentilhomme salonais.

Le soir même, le notaire de la localité reçut l'ordre de trouver des acheteurs; Adam passa en revue les sommes qu'il avait disponibles afin de couvrir les premiers frais, car son intention bien arrêtée était de se mettre à l'œuvre sur-le-champ.

Le lendemain ses dispositions premières étaient prises; il se rendit à la ferme d'Anthôni. Un quart d'heure après son arrivée, on frappa à la porte, c'était le *Renard*. Le chef des tuschins se jeta dans les bras de Miette et tendit la main à son gendre qui refusa de la prendre.

— Mon estime ne se recouvre pas facilement, dit Anthôni, une fois qu'on l'a perdue; l'avenir m'apprendra s'il faut oublier le passé.

Le *Renard* passa la main devant ses yeux et s'approcha de Craponne qui était resté spectateur muet de cette scène.

— J'ai répondu de toi devant le comte de Tende, dit l'ingénieur au tuschin. Je pourrais aussi me faire garant de ton retour à des habitudes plus pacifiques auprès de ton gendre, mais je ne l'entreprendrai pas. Sa froideur, son dédain, son mépris, te rappelleront à chaque heure du jour et de la nuit que tu as l'avenir pour faire oublier le passé. — Réponds maintenant à mes questions. Es-tu venu seul à la ferme?

— Tout seul. Mes compagnons sont restés à la Barben. Ils attendent votre ordre pour venir me rejoindre. Voici cependant ce que je dois vous dire : Depuis le moment où le hasard vous a jeté au milieu de nous, le chemin qui traverse la forêt a été aussi sûr qu'il était dangereux auparavant. Aucun voyageur n'a été arrêté, et les campagnes d'alentour n'ont pas souffert de notre voisinage. C'est ainsi que nous avons voulu vous prouver la sincérité de notre conversion.

— Très bien. Souvenez-vous que Dieu pardonne toujours au repentir. Le gouverneur de Provence, continua Craponne, a refusé de m'accorder votre grâce pleine et entière; mais j'ai obtenu de lui que toi, le *Renard*, et chacun de tes compagnons, ne seriez plus inquiétés pendant tout le temps que vous prêteriez votre concours à l'œuvre projetée. Or, il ne s'agit de rien moins que de creuser un canal qui jettera les eaux de la Durance dans l'étang de Berre. C'est le seul moyen d'assurer la prospérité de la Provence. Mais il me faut des hommes intelligens qui me secondent de tous leurs efforts; il me faut aussi de rudes travailleurs, qui manient avec courage la pelle et le marteau. Ma fortune tout entière est consacrée à cette œuvre d'avenir. Mon temps et mes faibles connaissances appartiennent de droit à mon pays. Ton intelligence et les bras de tes camarades me sont-ils véritablement acquis?

— Tracez-nous notre tâche, et vous nous verrez à l'œuvre.

— Eh bien! retourne à Barben, et demain, au lever du soleil, soyez tous sur la route d'Avignon, au dessous du village de Cadenet. Vous recevrez là mes dernières instructions.

—Vous serez obéi, dit le *Renard*.

Et après avoir serré encore une fois Miette sur son cœur, il disparut.

—Quant à toi, Anthôni, dit Adam de Craponne, je connais les précieuses qualités que renferme ta grossière enveloppe. Tes services me sont devenus indispensables; tu ne me quitteras plus.

— Mais ma femme, mes enfans, murmura le métayer, qui ne put maîtriser son émotion.

— Oh! reste sans inquiétude. Bientôt, sans doute, c'est ce que je désire, cette ferme aura changé de maître. Du jour où le nouveau propriétaire entrera en possession, Pierre, ton fils aîné, qui devient en ton absence le chef de la famille, se rendra à Lamanon. Le seigneur du village le prend à son service, avec ta femme et tes autres enfans. La ferme qu'il leur destine est toute prête à les recevoir; ainsi, tu vois que leur sort est assuré, quoi qu'il arrive. Quant à toi, tu es, à dater de ce jour, mon suppléant, mon aide immédiat, mon confident, mon ami, et je le répète, tu ne dois plus me quitter.

Le lendemain, au point du jour, Adam de Craponne, monté sur son cheval Camargue, et Anthôni, sur sa mule fidèle, suivaient la route d'Avignon. Ainsi que l'avait prévu l'ingénieur salonais, de toutes parts, sur son passage, d'honnêtes cultivateurs, ruinés par la sécheresse, ayant eu vent de son projet, lui offraient leurs services. Adam les accepta avec empressement. En arrivant au lieu du rendez-vous indiqué au *Renard*, il aperçut le tuschin et toute sa bande, qui volèrent aussitôt à sa rencontre. Chacun de ces hommes, que la misère seule avait poussés au crime, l'assiégeait de ses bénédictions. Tous ils juraient, puisqu'enfin ils allaient pouvoir vivre en travaillant, de mériter du gouverneur de Provence une grâce complète.

Cette première journée, Adam l'employa à chercher une prise favorable; il envoya Anthôni à Avignon, à l'effet de se procurer les instrumens indispensables. Tout le reste du projet était arrêté d'avance dans sa tête. La direction du canal, le tracé, le parcours, les difficultés à vaincre, tout avait été prévu, tout avait été soumis au comte-gouverneur et avait obtenu son approbation.

Deux jours après l'arrivée de Craponne à Cadenet, les travaux avaient commencé, le *Renard* et ses compagnons étaient les plus rapprochés de la prise. Anthôni, d'après les ordres de son maître, parcourut aussitôt les localités que le canal devait rendre arrosables; il organisa partout des groupes de travailleurs. Bientôt l'ingénieur salonais put commencer à s'applaudir de l'heureux effet produit sur le moral de ces populations décimées par la misère et réduites, avant l'exécution du canal, au désespoir le plus affreux. Depuis la Durance jusqu'à l'étang de Berre, des troupes innombrables de robustes paysans creusaient le sol calciné par la sécheresse, le sol qui leur refusait depuis long-temps déjà le prix de leurs constans labeurs.

Un homme cependant, un seul de la bande nombreuse du *Renard*, ne se trouvait pas avec ses anciens compagnons. Cet homme, les lecteurs l'ont deviné, est le même que nous avons vu caresser le manche de son poignard, en attachant des regards haineux sur Craponne, lors de la rencontre de la forêt de la Barben.

Le vicomte de Cadenet, dont le manuscrit ne nous a pas quitté d'un seul instant, s'est avoué ici, sans doute et avec juste raison, que l'historique d'un canal, quelque intéressant qu'il puisse être pour ceux qui s'occupent d'architecture hydraulique, ne renferme pas des attraits bien puissans pour la masse des lecteurs; aussi en écrivain intelligent, en homme qui a étudié et qui connaît à fond le cœur humain, il a pensé qu'un épisode touchant de la vie de Craponne, distrairait agréablement les esprits fatigués par la monotonie de ce récit. Et, avec cette sagacité qui le distingue, il a choisi le moment où les ouvriers sont à l'œuvre pour nous raconter cet épisode.

Mais ne vous imaginez pas, qu'en ceci il n'ait consulté que son caprice. Non pas, s'il vous plaît! Cette page de la vie de Craponne se lie intimement à tout ce qui précède; elle prépare ce qui suit. Le dénoûment serait incompréhensible pour les lecteurs, sans cette addition importante. Car le dénoûment, vous l'avez deviné, gît tout entier dans le tuschin qui a traversé le récit, jusqu'à présent, comme un fatal météore.

Cet homme, quel est-il? Pourquoi sa haine? Pourquoi ses regards féroces, ses gestes menaçans? Par quel concours de circonstances en est-il venu à faire partie de la bande du *Renard?*

C'est ce problème que nous allons résoudre, avec l'aide et le secours de l'habile vicomte.

Nous avons dit, en commençant cette biographie, que, pendant son séjour à Paris, Adam de Craponne ne s'était pas lancé dans le tourbillon des plaisirs, à l'exemple des jeunes seigneurs de la cour. Le manuscrit du vicomte de Cadenet nous apprend cependant que l'ingénieur salonais avait payé aussi son tribut aux faiblesses humaines, et qu'une fois la sévérité de ses principes n'avait pu résister au langage passionné de deux beaux yeux. C'est à cette intrigue que se rattache la haine du bandit. Voici l'origine de cette intrigue :

Un soir qu'Adam de Craponne débouchait, par la rue des Prêtres, sur la place de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, il aperçut une forme humaine accroupie près de la maison qui forme l'angle de la place. Le temps était froid et pluvieux, la nuit obscure. Saisi de compassion, Craponne fit arrêter sa voiture, et il s'approcha de cette forme, dans laquelle il reconnut une jeune femme évanouie. L'étonnement de l'ingénieur fut à son comble. Cette femme, dont le froid avait engourdi les membres, était excessivement jolie; de plus, elle avait une toilette qui témoignait qu'elle appartenait à la classe de la bourgeoisie. Comment se trouvait-elle ainsi abandonnée, au coin d'une rue, comme une personne qui est seule au monde et à laquelle nul être humain ne s'intéresse? Il fut impossible à Craponne de connaître le motif de cet abandon, puisque, nous venons de le dire, la jeune dame avait perdu connaissance. N'écoutant que son bon cœur, le gentilhomme provençal, qui revenait du Louvre, fit mettre la pauvre créature dans son carrosse, et il la conduisit chez lui. Pendant le trajet, il avait essayé, en lui faisant respirer des sels, de rappeler à elle la dame évanouie, mais en vain. L'anéantissement était toujours resté le même. Les yeux de l'inconnue ne s'étaient pas ouverts à la lumière.

Le premier soin de Craponne, en arrivant à son logis, fut de faire préparer un lit bien chaud et d'appeler un médecin.

Une saignée abondante rappela la vie qui semblait vouloir déserter le corps de la jolie bourgeoise. Celle-ci ouvrit les yeux, et, à défaut de paroles, son regard remercia l'ingénieur de ce qu'il avait fait pour elle.

Après une nuit de repos, la jeune femme fit prier le gentilhomme provençal de se rendre auprès d'elle. Craponne obéit avec empressement, car le sort de la malade l'intéressait déjà plus vivement qu'il ne se l'avouait à lui-même.

Les premiers mots que prononça l'inconnue furent pour remercier son sauveur et l'assurer de sa reconnaissance éternelle.

— Vos procédés à mon égard, dit la jolie bourgeoise d'une voix émue, m'imposent l'obligation de vous déclarer qui je suis et par quelles circonstances singulières vous m'avez trouvée dans cette position.

Je suis de Rouen et j'appartiens à une honnête famille de cette ville, continua-t-elle en essuyant quelques larmes qui se faisaient jour à travers ses paupières. J'avais seize ans lorsque le fils d'un marchand, notre voisin, s'attacha à ma poursuite et me déclara son amour. Louis Vandisson était joli garçon; il était pressant, éloquent même. Bientôt mon cœur battit à l'unisson du sien, et je le payai d'un tendre retour. Six mois se passèrent ainsi. Nous goûtions un bonheur dégagé d'amertume, ne pensant pas que le malheur allait nous atteindre au moment où nous y pensions le moins. Notre liaison eut des suites fâcheuses. Après quelque temps d'une félicité parfaite, je sentis remuer dans mon sein le fruit de notre amour. Comment faire? que devenir? J'étais perdue, déshonorée sans ressources; car je savais que mon père ne me donnerait ja-

mais son consentement à mon mariage avec Louis, qui passait pour un incorrigible mauvais sujet.

Tous les jours notre position empirait cependant. Le moment allait bientôt arriver où je ne pourrais plus cacher ma honte à ma famille; je versais des larmes de désespoir; j'appelais la mort à grands cris lorsque mon amant se présenta le soir à mes yeux.

— Caroline! me dit-il d'une voix altérée, nous sommes perdus si nous ne nous dérobons pas à la vengeance de ton père. Il faut partir, il faut quitter Rouen et nous retirer dans une ville où, loin des importuns et des fâcheux, nous puissions nous aimer sans obstacles.

— Partir! quitter mon père! m'écriai-je en versant des larmes abondantes.

— Il le faut. J'ai pris toutes mes précautions. Ce soir, nous devons fuir Rouen pour ne plus y revenir. Tout est prêt pour notre fuite. Munis-toi de tes bijoux, de ce que tu as de plus précieux; ce soir, à dix heures, une échelle sera dressée contre ta fenêtre, et nous serons loin de cette ville lorsqu'on commencera à s'apercevoir de notre disparition.

Vous comprenez; je ne pouvais pas supporter l'idée que bientôt je serais un objet de honte et de répulsion pour mes compagnes; que chacun, en voyant mon état, m'accablerait d'amères railleries, que mon père me maudirait et me chasserait de sa présence; et puis j'aimais Louis. En lui s'étaient concentrés tous mes rêves d'avenir, toutes mes espérances de bonheur. Nous partîmes pour Paris.

Les premiers jours de notre arrivée, Louis fit meubler un joli petit appartement dans la rue Saint-Honoré, aux environs du Louvre, et bientôt nous pûmes nous y installer et vivre d'amour et de bonheur, ainsi qu'il le disait avec tant d'éloquence avant notre départ de Rouen.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels mon amant ne cessait de me prodiguer les preuves d'une tendresse exclusive. Il sortait quelquefois, rarement d'abord, plus souvent ensuite; mais, à son retour, il était si tendre, si affectueux, que j'oubliais facilement le chagrin que me causaient ses absences. Hélas! je n'avais que lui sur la terre maintenant pour me protéger, me défendre et m'aimer. Ma famille avait maudit, sans doute, l'enfant qui avait fui la maison paternelle, et le fruit de mes entrailles, le fils sur lequel reposaient toutes mes espérances d'avenir, était mort quelques jours seulement après être venu au monde. Mais quelle que fût ma douleur, en apprenant cette fin précoce, quels que fussent mes transports, mon désespoir, de voir s'évanouir ces rêves dorés qu'avait évoqués la naissance de notre enfant, mon âme se calma enfin. Sa blessure se cicatrisa peu à peu. Il me restait un homme bon, sensible, dévoué, un homme qui possédait mon cœur tout entier et qui m'avait donné le sien. Mon sort n'était-il pas assez beau encore? N'était-il pas digne d'envie?

Pendant un an je fus la plus heureuse des femmes.

Pendant un an je savourai à longs traits le bonheur d'aimer et de me savoir aimée.

C'est à cette époque que les absences de Louis commencèrent à devenir plus fréquentes. Je lui faisais quelquefois de douces remontrances, je murmurais à ses oreilles des plaintes touchantes, des reproches affectueux, auxquels il répondait par des baisers. Souvent, je remarquais sur le visage de mon amant, en dépit de sa tranquillité affectée, une expression triste et désolée qui me navrait cruellement. Je m'apercevais aussi que les sommes apportées de Rouen par Louis, sommes considérables, qu'il me disait lui venir de l'héritage de sa mère, mais que je sus, plus tard, avoir été soustraites à la caisse de son père, se fondaient dans les mains de Louis avec une facilité extraordinaire.

Quel était le mystère que me cachaient ces dépenses excessives? Celui pour lequel j'avais fui le toit paternel, celui pour lequel j'aurais donné ma vie, que je chérissais au delà de toute expression, serait-il infidèle à ses sermens? Aurai-je une rivale? Et me faudrait-il expliquer par le luxe dont on l'entourait sans doute, la disparition des sommes qui étaient si nécessaires à notre ménage?

Oh! non; Louis m'aime, il n'aime que moi! m'écriais-je dans ces momens de cruelles réflexions, et en levant au ciel mes yeux mouillés de larmes.

Cependant... cet argent..., ces traites importantes dont j'ignorais l'emploi... A l'exemple de ces jeunes fils de famille qui, lancés dans une société corrompue, dépensent, par anticipation, le patrimoine qui doit leur revenir un jour, Louis hantait-il les brelans et les tripots? Associé à une bande de mauvais sujets, fréquentait-il les maisons de jeu et de débauche? et alors était-il dupe... en attendant qu'à son tour...

Hélas! la détestable réputation qu'il s'était acquise à Rouen par de nombreuses folies, me faisait pencher vers cette dernière hypothèse. Toutefois l'amour qui me remplissait le cœur, détruisait assez généralement, lorsque je le voyais revenir, les funestes suppositions qui me torturaient pendant son absence.

Une nuit que j'avais veillé seule en l'attendant, il me prit fantaisie de vérifier moi-même l'état de notre fortune présente. Louis ne se défiait pas de moi; jamais il n'avait emporté la clé du coffre qui contenait notre argent. Je pris cette clé dans le meuble où il la posait d'habitude, et j'ouvris la serrure du coffre. Jugez de mon douloureux étonnement! Le coffre était vide!

Poussée par un funeste pressentiment, je m'élançai vers la boîte qui contenait mes bijoux et mes parures... Hélas! depuis que mes journées s'écoulaient dans les larmes, javais oublié de visiter ces ornemens frivoles, j'avais oublié que leur éclat pourrait rehausser celui de mes pâles attraits... mon pressentiment était fondé... Parures et bijoux, tout avait disparu.

Ce coup fut affreux pour moi. La misère, la hideuse misère se dressa devant moi dans l'avenir; le souvenir de mon père vint ajouter à mes souffrances; mes yeux se fermèrent, et je tombai lourdement sur un fauteuil que le hasard avait placé derrière moi.

Quand je revins à moi, j'étais dans les bras de Louis, qui me prodiguait les plus tendres caresses. Le soleil était déjà levé, et plusieurs hommes que je n'avais jamais vus étaient dans notre appartement. Leur vue me fit mal: Voilà, me disais-je tout bas, voilà ceux qui l'ont perdu.

— Allons vite, ma chère Caroline, me dit Louis, lorsque je fus tout à fait revenue à moi, vite tout ce qu'il faut pour un festin somptueux, car c'est moi qui régale mes amis aujourd'hui, et je veux qu'ils soient contens de leur amphitryon. Tu te feras belle, toi, mon ange, car tu présideras à cette fête, car j'ai promis que tu en serais la reine.

— Mais ce coffre est vide, me hasardai-je à lui dire, en attachant sur lui mes regards désolés.

— Il est vide! répondit-il en me prenant par le bras, et en l'ouvrant devant moi; regarde, ajoute-t-il avec un sourire triomphant.

J'aperçus alors très distinctement des piles innombrables de pièces d'or, des chaînes et des bijoux, des colliers et mille objets divers, plus riches, plus magnifiques les uns que les autres. Mon étonnement fut à son comble. Je voulus interroger Louis.

— Pas de questions! répondit-il d'une voix sévère. Nous sommes riches, tu le vois, ajouta-t-il d'une voix caressante, cela doit te suffire; ne m'en demande pas davantage, car le secret que tu voudrais connaître ne peut pas t'être révélé.

Blessée de cette défiance inusitée, je cessai d'interroger Louis, et me résignai, quoi qu'il pût arriver, à souffrir sans me plaindre désormais.

Pendant la durée du festin, que je présidai plutôt comme une victime que comme une reine, un jeune cavalier placé à côté de moi, ne discontinua pas un instant de m'adresser des complimens et des galanteries. Louis et tous les convives l'appelaient M. le marquis; ils avaient tous pour lui une déférence, un semblant de respect qu'ils ne gardaient pas entre eux. Je le trouvai, moi, très ennuyeux, très impertinent, et n'était que Louis m'enjoignait, par le langage de ses yeux, de répondre aux flatteries qu'il me prodiguait, je lui aurais prouvé, par mon silence, combien ses doucereux discours m'étaient à charge.

Mais Louis m'avait priée, avant de passer à table, m'avait ordonné, devrais-je dire, tant il avait mis d'insistance dans cette prière, de me montrer gracieuse et avenante pour le marquis de Rochebrune, de minauder et de coqueter avec lui; pendant tout le temps que dura le repas, les regards de Louis me renouvelèrent si souvent cette injonction, que, pour plaire à mon amant, dont les motifs me restaient inconnus, je fis mon possible pour répondre convenablement au marquis. Je n'osai même pas chercher les raisons probables qui dictaient la conduite de Louis en cette circonstance. Cet homme avait su prendre un tel empire sur moi, mon dévoûment pour lui était si aveugle, que je m'abandonnais sans crainte à ce qu'il exigeait de moi.

Je ne vous parlerai pas des autres convives: parmi eux se trouvaient des jeunes gens paraissant appartenir à de nobles familles; d'autres, au contraire, avaient dans leurs manières cette gêne, cette raideur qui sont le partage de ceux qui ne fréquentent pas la bonne société. Lorsque les vins et les liqueurs eurent un peu échauffé les têtes, les seconds perdirent cet air emprunté que je viens de vous signaler. Les premiers, sans cesser d'être spirituels et gracieux, se permettaient des reparties, des jeux, de mots, des plaisanteries qui sentent plutôt la ruelle et le boudoir des danseuses que les salons du Louvre et ceux du grand monde. En somme, c'étaient là de bien tristes convives, et je n'avais guère à féliciter Louis du choix de ses amis.

Lorsqu'on se leva de table, il était presque nuit. L'on dressa des tables de jeu, et je choisis un moment où je crus ne pas être remarquée pour m'esquiver.

En passant dans une pièce voisine, j'entendis une voix: c'était celle du marquis de Rochebrune, qui disait à Louis:

— Charmante! mon cher, charmante! en vérité, et vous êtes un heureux coquin. Je donnerais vingt nuits de la belle comtesse de Nably pour un baiser de l'adorable Caroline.

Je prêtai l'oreille, mais la réponse de Louis n'arriva pas jusqu'à moi.

Cette vie agitée pour mon amant, triste et désolante pour moi, dura trois mois encore. Pendant ce laps de temps, le marquis venait souvent à la maison. Il paraissait très avant dans l'amitié de Louis, qui ne jurait que par son ami le marquis de Rochebrune. Toujours galant et empressé, il me prodiguait de ces fadaises à la mode, de ces discours langoureux dont les seigneurs de la cour se servent habituellement auprès des grandes dames.

Obsédée un jour par les roucoulemens fastidieux de cet homme, je me hasardai enfin, après qu'il se fut éloigné, à demander à Louis quel était le but de cette comédie qu'il me forçait ainsi à jouer.

— Sois sans crainte, ma chère Caroline, me répondit Louis de sa voix la plus tendre; bien que j'aie l'air de ne pas m'inquiéter des assiduités du marquis, je ne cesse pas cependant de veiller sur un trésor aussi rare que toi. Je t'aime, tu le sais; je n'aime que toi seule au monde. Mais je ne suis pas seul à t'adorer.

— Qu'entends-je?

— Oh! rassure-toi, cependant. Oui, le marquis s'est épris follement

de tes charmes ; il rêve de toi jour et nuit; il néglige, pour venir ici te faire la cour, les duchesses les plus sensibles à ses hommages; enfin, tu lui as fait perdre la tête. Ceci est à la lettre. Or, cet homme occupe un poste à la cour qui rend son amitié bien précieuse. Par sa naissance, par ses titres, par sa position, par ses richesses, qui sont immenses, il peut m'être d'une grande utilité pour une entreprise que, sans lui, je ne saurais mener à bonne fin. Et voilà pourquoi je te demande instamment d'être aimable avec lui; voilà pourquoi je te prie, je te conjure d'écouter ses complimens, d'applaudir à ses gentillesses, de te servir, en un mot, des mille ressources ingénieuses que la nature et l'art mettent au pouvoir des femmes pour resserrer les liens qui l'enchaînent à ton char.

— Mais, cette entreprise, dont j'entends parler pour la première fois...

— Tu oublies nos conventions, répondit Louis, en m'interrompant brusquement; souviens-toi que tu ne dois jamais m'interroger, ni chercher à approfondir le mystère de ma conduite. Adieu! bel ange, ajouta-t-il en me baisant la main, à tantôt.

Je n'essaierai pas à vous initier à tous les soupçons qu'il me fallut endurer pendant ces trois mois qui suivirent le festin dont je vous ai parlé. L'argent abondait à la maison. Malgré le luxe dont Louis m'entourait, malgré les emprunts fréquens qu'il y faisait, le coffre paraissait inépuisable. L'air sombre et taciturne que prenait tout à coup le visage de mon amant au milieu de nos plus doux entretiens, avait disparu entièrement. Les absences de Louis duraient quelquefois plusieurs jours de suite, mais toujours il apportait, en rentrant au logis, une physionomie joyeuse et souriante. Et cependant, je ne sais par quel effet de mon indignation malade, je ne croyais pas à cette insouciance apparente, je ne croyais pas, je ne pouvais me résoudre à croire à ce que je voyais. Ces lèvres, sur lesquelles s'épanouissait sans cesse un charmant sourire, me semblaient, à moi, grimacer horriblement; ce front, si pur, si blanc, si limpide, je me figurais parfois le voir se plisser sous le poids d'une affreuse pensée. Cette âme, si heureuse, si calme, si tranquille, je la voyais, moi, dans mes hallucinations étranges, labourée par les remords. D'où venaient mes appréhensions, mes craintes, mes terreurs? je l'ignore. Tout était riant autour de moi, et moi seule je ne me trouvais pas heureuse.

Hier, le marquis de Rochebrune vint, avec une grâce parfaite, inviter Louis et moi à une fête qu'il donnait dans son hôtel.

— Nous ne serons que des amis, ajouta le marquis en se tournant vers moi, et quelques femmes seulement, qui mourront de dépit de vous voir si jolie.

J'aurais voulu refuser. Louis accepta avec empressement, et promit de m'y conduire. En me quittant, le marquis suivit Louis dans sa chambre à coucher. Les deux amis s'entretenaient à voix basse. Obsédée par une pensée obstinée, je m'approchai de la porte sur la pointe des pieds, et je cherchai à saisir quelques lambeaux de leur conversation.

Le nom de la comtesse de Nably frappa plusieurs fois mon oreille. C'était, autant que je pus distinguer, mon amant qui le prononçait, et toujours avec une épithète élogieuse. Cela me fit mal à entendre.

— Elle est folle des parures, observa le marquis, et je ne suis pas surpris que le diamant ait produit son effet.

La comtesse passait pour accueillir favorablement les hommages du marquis. Mainte fois j'avais entendu vanter sa taille ravissante, son port fier et majestueux, ce regard hautain, les saillies, la vivacité, les reparties de la grande dame, par celui qu'on disait être dans ses bonnes grâces. Le marquis venait de lui donner un diamant, voilà tout ce que je compris de cette phrase, qui, pourtant, amena un frisson dans tous mes membres.

J'écoutai plus attentivement encore, si c'est possible; mais, pendant quelques instans, je n'entendis qu'un bourdonnement confus, qu'un murmure sourd et étouffé.

Le marquis quitta son siége, enfin, et serrant la main de Louis :

— C'est donc un marché conclu? dit-il en souriant.

— C'est un marché conclu, répondit mon amant, en souriant aussi.

— A ce soir.

— A ce soir.

Avant que les deux interlocuteurs se fussent rapprochés de la porte, je m'étais esquivée à pas précipités, mais en prenant des précautions infinies, pour qu'ils ne pussent pas soupçonner l'espionnage dont ils venaient d'être l'objet. Le marquis retourna à son hôtel, afin de donner les derniers ordres pour la fête qu'il préparait.

Je n'avais rien saisi de bien effrayant pour moi dans la conversation de M. de Rochebrune et de Louis; ils avaient parlé d'un marché qu'ils venaient de conclure à la satisfaction de chacun d'eux. Ce marché..... me disais-je dans ma naïveté, doit avoir rapport à l'entreprise dont Louis m'a dit quelques mots il y a quelques temps

Et malgré cette solution satisfaisante, je fus inquiète, agitée, tourmentée, jusqu'au soir.

La fête du marquis fut splendide et magnifique. Peu soucieux de plaire aux dames qu'il avait invitées, le noble amphitryon n'eut de soins, n'eut d'attentions que pour moi. Pour la millième fois, il me répétait qu'il brûlait pour mes charmes d'une flamme invincible, il me reprochait mes cruautés, en me faisant entendre que Louis n'était pas digne de mon affection exclusive

Je demandai l'explication de ces dernières paroles; mais le marquis colorant habilement ce qu'il avait dit, me jura ses grands dieux qu'une aussi merveilleuse créature, ce sont là ses expressions, ne devait être sensible qu'à l'amour d'un grand seigneur, et que Louis, tout aimable qu'il était, ne méritait pas d'occuper toutes mes pensées.

Je ne respirai librement que lorque j'eus franchi le seuil de cet hôtel. Louis m'accompagna; mais aussitôt arrivés, il me souhaita une bonne nuit, et malgré mes vives supplications, il sortit de nouveau.

Une heure s'était à peine écoulée depuis son départ, lorsqu'un carrosse s'arrêta devant notre demeure. Un colloque s'établit entre le maître du logis et la personne qui venait d'arriver ; cette dernière obtint enfin d'être introduite.

On monte l'escalier; on s'arrête devant ma porte. Le visiteur nocturne prononce mon nom et demande à m'entretenir promptement.

Je reconnais la voix du marquis de Rochebrune.

— Ouvrez-moi, de grâce, disait le marquis de sa voix la plus affectueuse; il y va pour vous du plus grand intérêt.

Bien qu'il fût plus d'une heure après minuit, je ne m'étais pas couchée. Le départ de Louis m'avait jetée dans une perplexité profonde, et comprenant que le sommeil fuirait mes paupières, je m'étais décidée à passer la nuit en attendant mon amant; ma femme de chambre, voyant l'inquiétude qui me dévorait, m'avait priée de la laisser me tenir compagnie, ce que j'avais accepté volontiers. J'avais quelqu'un auprès de moi, avec qui je pouvais parler de Louis.

La visite du marquis eut lieu de me surprendre, comme vous devez bien le penser. Venir frapper à ma porte à cette heure avancée, au milieu de la nuit, en l'absence de mon protecteur! Il y avait bien dans cette réunion de circonstances, de quoi me faire suspecter l'authenticité de ces paroles :

— Mademoiselle, ouvrez, je vous en conjure, reprenait le marquis. Je ne me serais pas permis de vous importuner, de troubler votre sommeil, si de graves motifs ne m'avaient pas forcé d'accomplir cette démarche.

— Mais que voulez-vous apprendre à mademoiselle, demanda ma servante?

— Dites-lui qu'il y va de son repos, de sa tranquillité, du bonheur de toute sa vie.

— De quoi s'agit-il enfin? demandé-je à mon tour.

— Louis est perdu, si vous ne volez pas sur-le-champ à son secours, répondit le marquis.

— Louis! m'écriai-je en bondissant sur mon fauteuil, et oubliant tout à coup, par l'effet de cette seule parole, l'etrangeté de mon action, je m'élançai vers la porte qui livra passage au marquis.

— Ah! enfin! dit celui-ci en cherchant à porter à ses lèvres une de mes mains dont il s'était emparé.

— Louis est perdu, dites-vous? repris-je d'une voix étranglée par les anglots! Ah! parlez, parlez, c'est moi qui vous en prie à mon tour.

— Vous n'avez pas un instant à perdre, dit le marquis en calculant la portée de ces paroles; hâtez-vous, mon carrosse vous attend, je vous expliquerai en chemin tout ce qui s'est passé.

Ce discours acheva d'égarer ma raison. Sans réfléchir à l'imprudence de ma démarche, je jetai aussitôt une mante sur mes épaules, et je montai dans le carrosse.

— Ayez pitié de moi, monsieur le marquis, lui dis-je, dès que le lourd équipage se fut ébranlé. Louis, mon cher Louis, est menacé d'un terrible danger; oh! de grâce! apprenez-moi tout, ne me cachez rien; au nom de ce qui vous est le plus sacré, monsieur le marquis, parlez!

— Si belle, si intéressante et si malheureuse déjà! s'écria le marquis sans répondre à ma prière.

— Mais Louis! Louis! par pitié, où est-il?

— Louis, répondit enfin M. de Rochebrune, il trompe indignement un ange de pureté et de candeur.

— Mais sa vie n'est donc pas menacée?

— Votre bonheur seul est menacé. Votre amant est en ce moment avec la comtesse de Nably.

La joie, le saisissement de savoir son amant sain et sauf, la jalousie, le désespoir, la rage d'apprendre qu'il était en tête-à-tête avec une rivale, toutes ces causes réunies produisirent un tel effet sur moi, que toutes mes facultés demeurèrent comme engourdies. Ma langue restait collée au palais; ma main, en se crispant, serrait avec frénésie celle du marquis de Rochebrune ; ma tête était en feu, et cependant un frisson glacial parcourait mon front.

Cet état affreux dura tout le temps qu'il fallut au cocher pour atteindre le but qui lui était indiqué. Le carrosse s'arrêta enfin, et la conscience de ma position me revint aussitôt comme par enchantement.

— Louis me trahit! murmurai-je d'une voix étouffée ; ai-je bien entendu? Est-ce possible ce que vous dites là, monsieur le marquis?

— A présent, celui qui possède votre cœur sans partage, répondit M. de Rochebrune, devise d'amour avec la comtesse de Nably, à laquelle il a offert aujourd'hui un magnifique diamant qu'elle a bien voulu accepter.

— Un diamant! c'est lui! repris-je en me rappelant ce que j'avais entendu avant de me rendre à l'hôtel du marquis.

— La comtesse raffole de riches parures, et quelque insensible qu'elle paraisse à ses nombreux adorateurs, un diamant, qui vaut bien huit mille écus, a toujours trouvé le chemin de son cœur.

— Oh! mais, j'en deviendrai folle!... Il me trompe... lui... Louis!... Mais il faut que je le voie aux pieds de cette comtesse, pour que je puisse croire à cette odieuse trahison. La preuve, monsieur le marquis, la preuve de cette infamie?

— Vous allez l'avoir, répondit-il en me présentant la main pour descendre du carrosse.

Il frappe aussitôt deux coups à la porte d'une petite maison. Une grille s'ouvre, enchâssée dans l'épaisseur du chêne. Une tête d'homme s'y présente ; on parlemente ; on passe par la grille une bourse pleine de carolus, et nous sommes introduits.

L'homme auquel le marquis a parlé à voix basse, guide nos pas. Nous traversons, sans faire de bruit, plusieurs pièces meublées avec un luxe royal ; nous entrons discrètement dans un cabinet obscur... nous prêtons l'oreille... Un horrible concert de syllabes amoureuses et de tendres baisers, pénètre comme un fer rouge dans mon cœur. Mais je ne suis pas convaincue encore ; je veux épuiser le calice jusqu'à la lie..... A ma prière, notre guide pousse un bouton caché dans la boiserie, et alors, sans être vue, à la faveur de deux lampes maudites, dans un boudoir tendu de velours et d'or, j'aperçois... Louis... dont le bras est passé autour d'une taille qui n'est pas la mienne... dont les lèvres son appliquées sur des épaules que cache à peine une gaze transparente... sur les épaules d'une femme, d'une rivale!... de la comtesse de Nably.

Malédiction sur le traître ! je voulus m'élancer vers lui pour lui reprocher sa trahison, mais le même phénomène qui s'était présenté, dans le trajet, au moment où j'apprenais qu'il outrageait la pureté de notre amour, fut amené par ce spectacle affreux. Mes forces m'abandonnèrent, mes jambes restèrent comme clouées au parquet. Je voulus parler, mais la voix expira dans mon gosier.

Il fallut m'arracher de ce lieu et me porter dans le carrosse.

— J'entendis seulement le marquis qui me disait en se penchant à la portière :

— La comtesse me trompe, si Louis vous est infidèle ; je vais vous venger en me vengeant ; c'est à moi maintenant à vous protéger : comptez sur moi.

Et le carrosse repartit de nouveau.

La fraîcheur de la nuit, l'isolement dans lequel je me trouvais, la violente secousse que je venais de subir et dont l'effet devait être d'autant plus prompt, qu'il avait été plus violent, tout cela réussit, au bout d'un quart d'heure, à rappeler mes esprits et à me rendre la mémoire. Mon cœur, serré comme par un étau, se dilata enfin ; ma respiration devint plus régulière, mes artères battirent avec moins de force. Des larmes abondantes débordèrent de mes paupières, et je me sentis momentanément soulagée.

C'est alors que ma position m'apparut dans toute son horrible réalité ; c'est alors que le passé se dressa devant moi, et que je pus suivre, pas à pas, en évoquant mes souvenirs, les phases diverses de la passion coupable de celui que j'idolâtrais, pour la comtesse. Il me trompait, lui ! dans lequel se fondaient toutes mes facultés aimantes ; il me trompait depuis long-temps déjà. La comtesse n'est pas la première rivale qu'il me donne ; avant cette intrigue, d'autres intrigues, si j'interroge sa conduite à mon égard, ont absorbé toutes les pensées de Louis. Oh ! malheur, malheur sur la jeune fille naïve qu'on abuse sous les yeux de son père !

Mais cette conversation tenue le matin dans la chambre à coucher de Louis ; ce marché conclu entre lui et le marquis ! La comtesse était la maîtresse de M. de Rochebrune ! Il savait que Louis lui avait offert un diamant qu'elle avait accepté ! Il connaissait donc la trahison qui se préparait ! Il en facilitait presque l'accomplissement, bien loin d'en paraître offensé ! Son courroux était donc simulé tout-à-l'heure ? Ses projets de vengeance n'étaient donc qu'une vaine duperie !... Affreuse découverte ! Ces deux hommes, le marquis et mon amant, sont deux misérables ! Ce marché conclu entre eux n'était rien moins qu'un échange abominable ! Louis, Louis à qui j'avais tout sacrifié en ce monde, père, famille, considération, honneur ; Louis avait cédé sa maîtresse au marquis pour obtenir la comtesse, que lui livrait ce dernier !

Oh ! infamie sur ces deux hommes !

A peine ce raisonnement fut-il admis dans mon esprit, que je compris le danger qui me menaçait. Le carrosse allait s'arrêter sans doute devant l'hôtel du marquis, où celui-ci ne tarderait pas à se rendre pour recueillir le bénéfice de son marché : il n'y avait pas de temps à perdre. Ne consultant que mon courage, je parvins, après des efforts inouis, à ouvrir la portière de la voiture, et, au risque de tomber sous la roue, je me précipite sur le pavé.

Une fois dans la rue, je cours au hasard dans la première direction qui se présente. Ignorant mon chemin, redoutant d'être attaquée par les malandrins, insultée par les soudards, qui circulent, en dépit du guet, à cette heure de nuit, dans toute la ville, j'errais, morte de frayeur, dans Paris. Je suis arrivée ainsi jusqu'au Louvre ; je voulais gagner l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, pour me mettre sous la sauvegarde de la vierge Marie, lorsque mes forces m'ont abandonnée de nouveau ; je suis tombée sur le seuil de la première maison. Le froid commençait déjà à engourdir mes membres ; la mort répondait à mon appel, lorsque la Providence vous a jeté sur ma route. Vous m'avez rendu la vie, noble gentilhomme ; ce bienfait, que je vous dois, vous donne des titres à ma reconnaissance éternelle. Et cependant... ajouta Caroline... d'une voix étouffée, il aurait mieux valu pour moi disparaître pour jamais de ce monde trompeur. Que vais-je devenir ? mon Dieu !

Epuisée par ce long récit, qu'elle avait interrompu plusieurs fois par ses sanglots, Caroline, en s'adressant cette dernière question, qui résumait toutes ses souffrances, s'abandonna à toute sa douleur et versa des larmes abondantes.

Celui-là a dit une grande vérité, qui a prétendu le premier que les pleurs, les peines de l'âme, le désespoir, enfin, rendaient une femme plus belle mille fois, plus séduisante, plus dangereuse aussi, que la joie, le sourire et les riches parures.

Adam de Craponne, nous l'avons observé au commencement de cet épisode, était à cette époque dans toute la force de l'âge. Son caractère studieux et réfléchi, en le tenant éloigné de la société des jeunes débauchés de la cour, ne le mettait pas à l'abri cependant de l'atteinte des passions. L'abandon dans lequel il avait trouvé Caroline, la veille, dans la nuit, avait d'abord éveillé sa sympathie. Cette histoire touchante des déceptions de la jeune femme, en lui faisant connaître les trésors de tendresse qu'elle conservait au fond du cœur, augmenta de beaucoup l'intérêt qu'il lui portait déjà. Mais les larmes qui débordaient de ses paupières, son attitude désolée, donnaient à sa physionomie une expression si remarquable de douleur et de désespoir, que Craponne, attendri, ému, subjugué tout à la fois, sentit remuer, en faveur de cette belle créature, toutes les fibres de son être.

Lui, si grave et si posé d'habitude, il était à genoux devant Caroline, et serrait dans ses mains brûlantes la main qu'elle lui abandonnait.

Lui, si absorbé par des travaux sérieux, si froid, si insensible même, auprès des grandes dames de la cour, il se sentait pris d'une belle compassion, d'un tendre intérêt pour une inconnue, une *vilaine*, une fille du peuple. Il trouvait pour la consoler des élans merveilleux, des paroles éloquentes, des regards doux et bienveillans, amoureux presque.

— Séchez vos larmes, mademoiselle, lui disait-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante. Le hasard qui m'a conduit vers vous, m'a désigné pour tarir la source de vos pleurs. Parlez, ordonnez, me voici à vos pieds, et foi de gentilhomme, je suis prêt à exécuter les ordres qu'il vous plaira de me donner. Regrettez-vous encore un infidèle, un traître, un misérable dont vous avez été trop long-temps la victime ? Voulez-vous que je vous accompagne chez lui ?

— Oh ! de grâce, ne prononcez pas son nom devant moi. Depuis que j'ai lu dans l'âme de cet homme, tout l'amour que je lui portais s'est fondu en haine et en mépris.

— Voulez-vous que j'écrive à votre père ? Un père conserve toujours dans son cœur une place pour ses enfans ; quelles que soient leurs fautes, de quelque chagrin qu'ils aient abreuvé sa vie, il ne reste jamais sourd à leur voix suppliante. Un père est comme Dieu, il pardonne toujours au repentir.

— Puisque vous daignez vous intéresser à moi, noble seigneur, tentez cette démarche, oui, écrivez à mon père, dites-lui que c'est mon pardon seulement que je brûle d'obtenir, et qu'aussitôt qu'il aura abaissé sur mon front ses mains miséricordieuses, j'irai cacher dans un couvent ma honte et mes remords.

— Espérez, mademoiselle, comme j'espère moi-même. En attendant qu'il ait répondu au messager que je vais lui envoyer, permettez-moi de vous offrir un asile et de veiller à votre sûreté. Louis, si je ne me trompe, doit être un homme entreprenant et hardi. Les détails que vous venez de me donner sur son existence mystérieuse me prouvent qu'il est plus coupable encore que vous ne le pensez. En m'adressant au lieutenant criminel, je saurai bientôt si mes soupçons sont fondés. Quant au marquis de Rochebrune, des rumeurs étranges circulent depuis quelque temps sur son compte. Les dépenses considérables qu'il fait depuis quelques années, le luxe prodigieux dont il s'entoure, le nombre de ses maîtresses, les folies ruineuses qu'il accomplit pour elles, tout cela cache un mystère dont vous m'avez donné la clé, en m'apprenant sa liaison avec votre amant, je l'espère du moins. En attendant que je sois mieux informé, il faut songer à vous soustraire à toutes les recherches. Voici ce que j'ai résolu. Un de mes amis, qui doit faire une assez longue absence, a laissé à ma disposition l'appartement qu'il occupe à Paris. Vous allez l'habiter. Cet appartement est voisin de mon hôtel. Je pourrai donc, à toute heure du jour et de la nuit, voler à votre secours, si vos ennemis découvraient cet asile. Mon domestique, que je mets à votre service, a l'ordre de venir m'avertir, à la moindre apparence du danger. Ainsi, tranquillisez-vous et regardez l'avenir avec moins d'effroi.

Nous devons faire connaître à nos lecteurs ce que les paroles d'Adam de Craponne peuvent renfermer d'incompréhensible pour eux. Dans ce temps, les rues de Paris, étroites et tortueuses, étaient plongées, pendant toute la nuit, dans une obscurité profonde ; les réverbères n'étaient pas inventés encore. Pour protéger les propriétés et les habitans, le guet, qui était la garde municipale de l'époque, faisait, à de longs intervalles, quelques innocentes patrouilles. Chaque seigneur, ayant dans son hôtel des serviteurs nombreux, attachés à sa personne, était en mesure de repousser la force par la force, si jamais il était attaqué. En revenant du Louvre, il était précédé et suivi de domestiques armés, dont les uns portaient des torches allumées, et qui tous étaient toujours prêts à voler au secours de leur maître. Le bourgeois et le manant, au contraire, qui devaient être renfermés dans leur demeure, à l'heure du couvre-feu, ne pouvaient compter que sur eux-mêmes, en cas d'une aggression nocturne ; car le guet, nous l'avons dit, ne faisait que de courtes et de rares apparitions dans les rues ; il était même des quartiers dans lesquels il n'aurait jamais osé s'engager.

Vous comprenez qu'avec une surveillance aussi illusoire, avec des moyens de répression aussi bornés, les malandrins et les voleurs devaient abonder dans cette bonne ville de Paris. Les arquebuses inoffensives et les longues épées de la garde de nuit, ne les épouvantaient guère. Et au

moment que le couvre-feu avait sonné, une autre royauté s'élevait à côté de celle du roi de France, c'était celle des tuschins.

L'audace de ces misérables était chose merveilleuse. Ils détroussaient et tuaient les bourgeois attardés. Souvent on les vit se ruer en poussant des cris sauvages, sur les carrosses qui allaient au Louvre ou qui en sortaient. Domestiques et malandrins échangeaient de vigoureux coups d'épée et de poignard. Des cadavres jonchaient le pavé, et la victoire se décidait quelquefois pour les aggresseurs. Alors le seigneur ou la noble dame enfoncée dans le carosse, devaient, sans murmurer, sous peine de sentir la froide lame d'un stylet leur fermer la bouche, se laisser dépouiller des bijoux, brillans, diamans, dentelles, qui ornaient leur personne et leurs habits. Si les voleurs avaient le dessous; si le guet, par extraordinaire, accourait vers le champ de bataille, les malandrins prenaient la fuite et s'enfonçaient aussitôt dans le labyrinthe de rues étroites où les vainqueurs n'osaient pas les poursuivre. Sous le règne de François Ier et de Henri II, les malfaiteurs étaient plus nombreux que jamais; les guerres incessantes que ces deux princes avaient entreprises ou soutenues, jetaient sur le pavé des grandes villes, dans les intervalles de paix, de hardis aventuriers habitués à vivre de vols et de rapines. En campagne, c'était l'ennemi qui fournissait à leurs besoins. En temps de paix, amis et ennemis devenaient indistinctement leurs tributaires. En revenant du Milanais, trois cents lansquenets du duc de Gueldres, redoutable débris de la légion connue dans l'armée sous le nom de *bande noire*, furent le noyau de ces féroces associations de malfaiteurs, qui régnaient de fait dans Paris, une fois la nuit venue. Aux soudards se joignaient ce sédiment corrompu, ces êtres dépravés, ces vagabonds affreux qu'on retrouve au fond de toutes les cités populeuses. Des libertins de bonne maison, des fils de famille, ruinés et pervertis par la misère, s'enrôlaient quelquefois aussi parmi ces gens de sac et de corde, et ce n'étaient pas les moins âpres à la curée, tant s'en faut.

Sous le règne de Henri II, l'audace des tuschins qui encombraient Paris, était à son comble. Il était impossible qu'un carrosse qui n'était pas protégé par une garde respectable, s'aventurât dans les rues, sans être attaqué et pillé aussitôt. Ils brisaient les portes des maisons, mettaient les propriétaires à contribution et ne regagnaient leurs repaires que chargés d'or et de butin. Au moment où se passe cette histoire, une bande formidable s'était ruée sur la boutique du bijoutier de la maîtresse du roi. Pendant que les uns repoussaient courageusement les soldats du guet accourus aux cris de détresse de maître Mercurin, les autres ravageaient impunément le logis et dérobaient diamans, bagues, chaînes, colliers, destinés à parer la personne de la belle Diane de Poitiers et de ses dames d'honneur.

Les lecteurs comprennent maintenant toute la pensée d'Adam de Craponne : Louis a commencé par voler une somme considérable à son père. Bientôt il a été au bout de ses ressources, et c'est alors, alors que la misère allait l'étreindre de toute part, que le coffre était veuf de son dernier carolus, qu'il en était réduit à vendre les bijoux de Caroline, c'est alors que le luxe et l'opulence ont pénétré tout à coup dans sa demeure. D'où provenaient ces piles de pièces d'or, ces bracelets, ces riches parures qu'il a montrés à sa maîtresse? Du vol, assurément.

Et ses longues absences qui se prolongeaient pendant deux ou trois jours, comment les expliquer, sinon par des excursions lucratives sur les routes qui avoisinent Paris?

Et cette amitié qui lie le fils d'un marchand, un manant, un vilain, avec un noble marquis, avec le descendant d'une vieille et illustre famille; cette amitié qui lie Louis Vandisson avec M. de Rochebrune, le plus fier, le plus superbe, le plus merveilleux des seigneurs de la cour, comment en trouver le mobile ailleurs que dans le crime?

Cependant le marquis de Rochebrune était un fier compère sur le compte duquel pouvaient bien courir quelques rumeurs étranges; mais s'il était vrai que ses dépenses folles, que son patrimoine ne pouvait pas alimenter, excitassent la curiosité de ceux qui le voyaient habituellement, rien dans sa conduite, dans ses paroles, dans ses actions, ne fournissait une base à des soupçons flétrissans; rien ne prouvait, en un mot, qu'il existât entre lui et Louis une liaison criminelle, un pacte abominable. Or, sans preuves, Adam ne pouvait appeler sur ce noble marquis la surveillance du lieutenant criminel.

Mais le hasard, c'est un grand maître que le hasard, qu'en pensez-vous, vicomte de Cadenet? Le hasard, dit notre manuscrit, vint au secours de Craponne.

Huit jours s'étaient déjà écoulés depuis que Caroline s'était mise sous la protection du gentilhomme provençal, huit jours, pendant lesquels l'amour avait fait de rapides progrès dans le cœur d'Adam.

Et d'abord, il avait oublié d'écrire à Rouen, au père de la jeune fille. Etait-ce bien de l'oubli? Jugez plutôt.

Tous les matins, de dix à onze heures, un élégant cavalier de bonne mine, manteau de velours, brodé d'or, jeté négligemment sur ses épaules, moustaches noires et soigneusement lissées, se dirigeait, monté sur un cheval fringant, bien qu'il n'y eût qu'un trajet fort court de son hôtel au but de son excursion, vers une petite maison de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Arrivé devant la porte d'entrée, qui touchait aux étuves de l'Italien Caracciolli, très connues des amoureux, il mettait pied à terre, abandonnant les rênes à un serviteur, et après un coup d'œil méticuleux jeté sur sa toilette, il pénétrait dans un petit salon meublé avec un goût exquis.

Assez ordinairement une jeune et belle femme, parée avec une simplicité charmante, était assise, pâle et rêveuse, sur un fauteuil de velours. Si elle était occupée, dans l'intérieur de l'appartement, à l'arrivée du brillant cavalier, elle mettait la main sur son cœur qui battait avec force au bruit des pas qui résonnaient sur le parquet; puis elle se composait un maintien calme et digne, elle venait aussitôt recevoir le personnage qu'une piquante dariolette avait annoncé, en étouffant à peine un sourire perfide.

Et la belle jeune femme et le brillant cavalier, assis à côté l'un de l'autre, bien près l'un de l'autre, devisaient pendant des heures entières sans s'occuper de ce qui se passait au dehors, absorbés qu'ils étaient par leur conversation.

Oh! oui, assurément, si Adam de Craponne n'avait pas songé encore à écrire à Rouen au père de Caroline, c'est qu'il est bien difficile de conserver la mémoire dans certaines circonstances; on oublie facilement d'accomplir une démarche, eût-on juré, sur sa part de paradis, de le faire, lorsque cette démarche peut ruiner des espérances bien chères. Et quoi de plus simple, quoi de plus naturel, que Craponne n'eût pas tenté encore de fléchir le courroux du vieux marchand? qu'il n'eût pas envoyé en Normandie le messager qui devait porter sa lettre? Avez-vous le courage de lui reprocher ce manque de parole? Serez-vous plus sévère pour lui, que ne l'est la jeune fille? Si Caroline ne se souvient pas de lui rappeler sa promesse, trouvez-vous étrange que Craponne ait oublié de tenir son serment?

Et cependant, jamais le mot d'amour n'avait été prononcé par eux. Si triste était le sort de la jeune fille, si grande était sa douleur, si récente était encore la blessure qui avait fait saigner son cœur, que Craponne n'osait lui découvrir ce qu'il éprouvait pour elle. Il s'efforçait de la consoler; il cherchait à la distraire; il lui parlait de la cour, du prince, de la belle Diane, mais il se taisait sur l'état de son âme, à lui; mais il gardait au fond de sa poitrine ce secret qui lui pesait horriblement. Etait-ce réellement un secret? Et Caroline ne l'avait-elle pas deviné?

Quelques jours se passèrent encore. Un matin, la mémoire revint à la jeune femme.

—Vous ne me dites rien de ce que vous avez fait pour obtenir de mon père le pardon qui m'est nécessaire pour oser me présenter à ses yeux, dit Caroline d'une voix émue: la reconnaissance que m'inspirent vos procédés généreux, la confiance que j'ai en vous me faisaient un devoir de ne pas vous interroger à ce sujet, mais votre silence me fait craindre que vous n'ayez de mauvaises nouvelles à m'annoncer. Votre messager est arrivé, sans doute?

— Mademoiselle, répondit Adam, sur les lèvres de qui n'avait jamais passé le mensonge, mais en cherchant à éluder la question qui lui était adressée, mademoiselle, vous vous trouvez donc bien à plaindre depuis que j'ai le bonheur de vous connaître, depuis que j'ai été assez heureux pour vous soustraire à l'obsession d'un être dégradé à qui vous aviez donné votre cœur? Le souvenir de cet homme vous poursuit-il jusque dans cette nouvelle demeure?

— Quelle pensée! monsieur de Craponne! et comment pouvez-vous supposer que j'ai conservé encore pour celui qui m'a cédée lâchement, un reste d'affection!

— Pourquoi alors aspirer au moment où vous quitterez cette ville?

— Mais cela est tout simple, répondit Caroline en attachant ses yeux sur ceux d'Adam; aujourd'hui je dois être morte aux joies de la terre, et, vous vous le rappelez, je ne désire obtenir mon pardon qu'afin d'aller cacher dans un couvent la rougeur de mon front.

— Soyez-donc miséricordieuse, vous qui voulez qu'on le soit pour vous.

— Je suis toute disposée à l'être.

— Eh bien! moi aussi, j'ai commis une faute, dit Adam, en s'animant à mesure qu'il parlait; moi aussi, j'ai besoin de votre pardon.

— Mon pardon!

— Sans doute, car je dois être bien coupable à vos yeux; je n'ai pas envoyé encore de messager à Rouen; je n'ai pas encore écrit à votre père!

— Qu'entends-je! vous n'avez pas écrit à mon père! s'écria la jeune fille, en joignant ses deux mains.

— Ecoutez, Caroline, et prononcez sur mon sort; votre réponse peut faire le bonheur ou le malheur de ma vie entière. Les jeunes seigneurs de la cour, que leurs intrigues avec les grandes dames ont désabusés de bonne heure, ne comprennent pas qu'on puisse éprouver une affection véritable pour la jeune fille du peuple que le hasard place sur leur chemin; moi-même, avant de vous connaître, je partageais peut-être leurs préjugés ridicules; moi, qui, cependant, n'ai jamais soupiré de langoureux complimens, dans les boudoirs des duchesses et des marquises: mais vos malheurs vous ont entourée d'une sainte auréole; vive, espiègle, agaçante, j'aurais passé près de vous sans vous apercevoir; souffrante, abandonnée, lâchement trahie, vous êtes devenue pour moi une noble victime, une chaste et belle créature, digne de toute mon estime, de tout mon amour. Vos larmes, vos douleurs, vous ont parée à mes yeux d'un charme que ne possèdent pas les autres femmes. Je n'ai pas écrit à votre père, Caroline, parce que l'idée seule de me séparer de vous, me rend le plus malheureux des hommes. Je ne veux pas me séparer de vous, Caroline, parce que je vous aime.

Pendant cette divagation passionnée, que les gestes et les regards de Craponne rendaient plus éloquente encore, Caroline, muette d'étonnement, de surprise, de bonheur peut-être, avait baissé les yeux vers la

terre. Mais sa main qui tremblait dans celle d'Adam, mais sa respiration brûlante, mais son sein, dont les bonds inégaux soulevaient à chaque instant la gaze qui le voilait, témoignaient d'une agitation bien grande, d'un trouble intérieur mal contenu. Quand le gentilhomme provençal eut cessé de parler, Caroline releva la tête et d'une voix altérée par la violence de son émotion :

— Est-ce un rêve? murmura-t-elle, et pensez-vous bien ce que vous dites, monsieur de Craponne?

— Dieu m'est témoin de la sincérité de mes paroles, de la force et de la pureté de mon amour.

— Un noble gentilhomme, un brillant seigneur de la cour aimerait véritablement une pauvre fille du peuple!

— Oui, je vous aime, Caroline, oui, vous possédez mon cœur tout entier, mon cœur qui n'a jamais battu pour une autre femme.

— Oh! non... non... c'est impossible... dit Caroline en se levant debout, et en appuyant avec force la main sur son cœur; non, non, ce bonheur me rendrait folle, ce bonheur me tuerait.

— Qu'entends-je? tu m'aimais donc... tu m'aimes... et tu me fuis...

La jeune fille, en effet, se dirigeait en chancelant vers la porte.

Adam se précipita à ses pieds, et voulut à force de prières la retenir.

— Adam, reprit Caroline, vos sentimens sont à la hauteur de votre naissance; oui, vous êtes noble par le cœur, comme vous êtes noble par le sang. Il faut à votre amour une femme chaste et pure, et je ne suis, moi, qu'une pauvre créature dont le souffle d'un homme a terni l'éclat.

— Mais je t'aime, je t'aime, reprit Adam d'une voix étouffée.

— Oh! assez, de grâce! assez de ces paroles qui me brûlent; je succomberais, je le sens, et je veux me montrer digne de vous, en cette circonstance, en vous fuyant; car je t'aime aussi, moi, Adam, dit Caroline, en se précipitant dans la pièce voisine, où elle tomba, suffoquée par l'émotion, dans les bras de sa femme de chambre.

Pendant toute la journée, Craponne, heureux de savoir son amour partagé, erra par la ville, et ne put se résoudre à rentrer chez lui pour se livrer à ses travaux habituels. Il avait besoin de mouvement, d'air, de lumière. Son cœur n'aurait pas battu à l'aise, dans les splendides appartemens de l'hôtel qu'il occupait.

Le soir, il se présenta chez Caroline; mais les ordres étaient sévères, et quelles que fussent ses instances, il ne put vaincre la résistance de la dariolette.

Désespéré autant qu'il était radieux, le matin il rentra chez lui et écrivit une longue lettre, qu'il fit porter aussitôt dans la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Puis, pour tuer le temps, il se fit habiller et il se rendit chez la belle Diane de Poitiers, la maîtresse du roi Henri, chez laquelle se réunissaient chaque soir tous les *muguets* de la cour de France.

Au moment où Adam de Craponne entrait dans la demeure somptueuse de la duchesse de Valentinois, une femme en sortait, pâle, blême, et appuyée sur le bras du marquis de Rochebrune, qui la porta plutôt qu'il ne la soutint jusqu'à sa voiture.

Cette femme, c'était la comtesse de Nably.

Or, voici ce qui venait de se passer chez Diane de Poitiers :

Les lecteurs n'ont pas perdu de vue que nous sommes revenus sur nos pas, et que nous les initions aux détails de la seule intrigue amoureuse qui ait occupé la jeunesse de Craponne. Si donc les travaux du canal creusé en Provence par le gentilhomme salonais datent de la fin du règne de Henri II, l'aventure qui nous occupe en ce moment remonte aux premières annés qui suivirent l'avénement de ce prince.

A cette époque, la fille d'Aymart de Poitiers de Saint-Vallier n'était plus dans tout l'éclat de ses charmes. Rivale de la dame d'Etampes, Anne de Pisselen, qui s'imaginait, bien à tort assurément, avoir des droits exclusifs sur le cœur de François Ier, la veuve de Louis de Brézé, la rusée Diane, exerçait encore un grand empire sur l'esprit du dauphin. Bientôt la maîtresse du père devint tout-à-fait celle du fils, et la dame d'Etampes, bien qu'elle se fût attachée aux intérêts du duc d'Orléans, vit son astre s'éclipser de jour en jour. Voilà donc deux factions en permanence sous le règne de François Ier. Il y avait bien un autre parti plus habile, plus prudent, qui aspirait à conquérir l'influence des deux autres; mais ceux qui le composaient avaient ordre d'agir avec circonspection, de ne point se compromettre, d'attendre enfin qu'un changement survenu dans l'état leur permît de prendre la part d'autorité qui devait leur revenir. Le chef de ce dernier parti, on l'a deviné, était la femme du prince royal, Catherine de Médicis.

A l'avénement de Henri II, la duchesse d'Etampes, abandonnée par ceux-là même qui s'étaient prosternés le plus bas devant elle au temps de sa puissance, se retira de la cour, emportant dans son obscure retraite, dit Mezeray, *le mépris de chacuns et même de Jean de Brosse, son mari*. Ainsi vont les choses de la terre. L'idole devant laquelle on brûlait de l'encens naguère, est aussitôt foulée aux pieds, dès qu'elle est tombée de son piédestal.

Restaient deux partis qui divisaient les seigneurs et les dames de la cour, celui de la reine et celui de la favorite.

L'habile Catherine sut, par ses ruses et ses avances calculées, s'attacher un grand nombre des partisans de la dame d'Etampes. Parmi eux, on remarquait le cardinal de Lorraine, l'évêque de Valence. Le chancelier de l'Hôpital, et Semblançais, archevêque de Bourges. La duchesse de Montpensier, Jacqueline de Longvic, la comtesse de Nably, la même dont il est question ici, et la femme de Gondi du Péron connaissaient les plus secrètes pensées de l'Italienne, si toutefois Catherine pouvait se confier à quelqu'un.

Dans le camp opposé, on voyait les Guise, Montmorency, Jacques d'Albon, Saint-André, Brissac, pour lequel la belle Diane ne se montrait pas très cruelle, dit la chronique. Quant aux dames qui se pressaient dans les salons de la favorite, elles étaient de moins bonne maison que celles de la reine. De là dépit et jalousie de Diane, de là des intrigues incessantes pour gagner à sa cause les dames d'honneur de Catherine.

Henri II restait indifférent à la guerre sourde mais acharnée que se faisaient les deux rivales. Rappelons, toutefois, qu'il fallait toute la prudence unie à toute la ruse de l'Italienne, pour maintenir son mari dans cet état de neutralité; car Henri II était follement épris de sa maîtresse, et, bien qu'elle fût âgée de trente-sept ans à la mort de François Ier, Diane avait tellement enlacé dans ses séductions le nouveau roi, qu'il n'aurait osé rien entreprendre sans la consulter.

Ce court préambule, qui vient de nous initier à toutes les intrigues de la cour, nous explique en même temps l'allégresse des invités de Diane, à la nouvelle que la favorite leur avait annoncée. Il s'agissait, en effet, d'un succès éclatant, d'une victoire, d'un triomphe. Jugez plutôt vous-mêmes.

L'une des premières dames d'honneur de la reine, celle de toutes qui s'était montrée la plus dédaigneuse, la plus rebelle, la plus acharnée, celle qui avait toujours repoussé avec mépris les avances qui lui étaient faites, la comtesse de Nably enfin, venait de passer à l'ennemi avec armes et bagages.

Le soir même de la conversation d'Adam et de Caroline, la coquette comtesse devait se montrer avec tous ses atours dans le salon de Diane. Elle y vint, en effet, et, chacun des courtisans prenant exemple sur la maîtresse du logis, on fit à la jolie transfuge l'accueil le plus cordial, la réception la plus affectueuse. Henri II n'était pas encore arrivé. On profita de son absence pour entamer mille petits sujets de médisance, voire même de calomnie, sur le compte des amis d'hier; la comtesse était spirituelle et méchante, elle connaissait tous les secrets de l'ennemi. Vous devinez sans peine avec quelle ardeur, avec quelle joie on recueillait les moindres paroles qui sortaient de ses lèvres.

Et il ne fallait rien moins que cette victoire obtenue sur sa rivale, pour tenir en joyeuse humeur la maîtresse du roi. Diane était triste avant l'arrivée de la comtesse; nous croyons même, Dieu nous damne! que ses jolis yeux bleus étaient rouges et gonflés, qu'elle avait pleuré.

Pleurer! elle! Elle, le but unique des adorations du roi de France! Pleurer! elle, devant qui chacun fléchissait le genou avec respect! Elle, qui était à vrai dire plutôt la reine que la favorite! Elle, qui gouvernait le royaume!

Hélas! Diane touchait à la quarantaine, qu'on nous pardonne cette indiscrétion; ses attraits, qui n'étaient plus dans toute leur fraîcheur primitive, réclamaient impérieusement les secours de l'art et de la coquetterie, pour conserver encore quelque prestige. Or, le roi Henri avait donné dernièrement à sa maîtresse une parure de diamans, qui faisait admirablement ressortir les charmes un peu compromis de toute sa personne. Ces diamans, qui étaient de la plus belle eau, rehaussaient par leur éclat la vivacité langoureuse de ses deux beaux yeux; ils brillaient comme des étoiles complaisantes sur un front aussi blanc que le plus blanc ivoire; ils accompagnaient à ravir un bras un peu trop potelé peut-être, mais fait au tour. Bref, ces diamans étaient le palladium qui garantissait à la favorite son empire sur le cœur de Henri, et ce palladium venait de disparaître. Confiés à maître Mercurin pour quelques réparations à faire dans la monture, les diamans avaient été volés par les tuschins, lors du pillage de la boutique de l'orfèvre.

Comprenez-vous maintenant pourquoi les yeux de la belle Diane étaient rouges et gonflés? pourquoi elle était triste et désolée avant l'arrivée de la comtesse? pourquoi enfin il ne fallait rien moins que cette idée : — Ma rivale est humiliée, — pour rendre à la favorite son humeur joyeuse.

Mais pendant cette digression, le roi de France est entré dans le salon; après quelques complimens adressés à Diane et aux autres dames de sa suite, il s'avance vers la comtesse de Nably et lui prend la main, qu'il porte galamment à ses lèvres.

— Vous avez là un diamant bien précieux, dit le roi, en examinant attentivement la pierre éclatante enchâssée dans une bague et qui brillait au doigt de la comtesse.

— Il vient de la marquise ma mère; c'est un diamant de famille, répondit la noble dame, en coquetant sous le regard de Henri II.

En quittant la comtesse, le roi s'approcha du comte d'Aumale, qu'il invita à son jeu, et le colonel de cavalerie légère, le beau Brissac, qui n'avait pas ôté les yeux de dessus la main de la comtesse de Nably, pendant que celle-ci recevait les éloges du roi. Et la vue de la bague avait fait tressaillir le fringant colonel.

— Madame, disait-il à la favorite, ou je me trompe fort, ou le diamant de la comtesse est un de ceux qui composaient la parure que notre gracieux souverain vous a donnée.

— Quelle supposition absurde! répondait la duchesse de Valentinois; ma parure a été volée par les tuschins. Comment la comtesse en posséderait-elle une partie?

— Je ne sais; ce que je puis affirmer c'est que je l'ai portée moi-même à Mercurin, que je l'ai longuement contemplée et admirée, et qu'enfin je

m'avoue un bien mauvais connaisseur, si la ressemblance de ce diamant avec les vôtres n'est pas complète : examinez plutôt.

La duchesse, cédant aux suggestions du colonel, s'assit à côté de la comtesse, alors engagée dans la partie du roi, et suivit long-temps d'un regard obstiné toutes les évolutions que faisaient les mains de cette dame. La pierre précieuse qui ornait la bague, lui rappelait, en effet, celles qui composaient sa parure; la monture seule n'était pas la même.

Après un examen détaillé et soutenu, la belle Diane revint auprès du colonel.

— C'est singulier, dit-elle, combien je trouve, à mon tour, que cette ressemblance est frappante; je désirerais bien savoir si ce diamant a été laissé par la marquise, ainsi que l'affirme la comtesse, ou bien, ce qui me paraît plus probable, si elle l'a acquis depuis peu, et alors par quel canal il lui est parvenu.

— Mais il serait plus prudent, ce me semble, d'acquérir la certitude que ce diamant est un de ceux que les tuschins ont volés à l'orfèvre. Une idée : ne se pourrait-il pas que maître Mercurin eût soustrait en entier votre parure aux tuschins, et que, pour se dédommager de la perte éprouvée par le pillage de sa boutique, il l'eût vendue en détail?

— Vous avez peut-être raison, mais comment pénétrer ce mystère?

— Rien de plus facile : obtenez de la comtesse qu'elle vous donne sa bague pour quelques jours... Mais non, j'en remarque une à votre main qui est bien belle, confiez-la-moi; oui, ce moyen vaudra mieux, nul ne soupçonnera la ruse.

— Quel est donc votre projet? demanda Diane en remettant au colonel ce qu'il demandait.

— Vous allez le connaître.

Et tirant un petit poignard damasquiné, il en appliqua la pointe à la monture et fit adroitement sauter la pierre enchâssée dans l'or.

La duchesse regardait ce manége, mais elle ne comprenait rien encore.

— Cette bague a besoin de l'ouvrier maintenant, reprit le rusé Brissac en souriant, je cours le chercher; dès qu'il sera en votre présence, vous manifesterez le désir le plus grand d'avoir votre joyau monté comme celui de la comtesse. Pour atteindre ce but, l'inspection de la bague qui nous occupe est nécessaire, et alors... comprenez-vous maintenant?

— Oh! c'est parfait! Brissac, vous êtes un homme bien précieux, allez, partez et revenez au plus tôt; on vous saura gré de votre ingénieuse invention, ajouta Diane en donnant à son regard une expression perfide.

Le colonel s'éclipsa au même instant, et la favorite revint s'asseoir auprès de l'auguste joueur, auquel elle raconta le malheur qui venait de lui arriver. La physionomie de la duchesse exprimait si bien le chagrin qu'elle devait éprouver du bris de son joyau, que la comtesse elle-même crut devoir joindre ses consolations à celle du roi de France. Le piége était habilement tendu. Il était difficile que la victime n'y donnât pas à plein collier.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis son départ, que Brissac était de retour. Diane reçut l'orfèvre dans une pièce voisine et s'entretint quelque temps avec lui. Elle lui demanda les plus grands détails sur le vol commis à son préjudice. Ces détails, elle les connaissait aussi bien que l'orfèvre, mais elle voulut s'assurer une dernière fois, en les entendant sortir de sa bouche, qu'il ne changeait rien à ses précédentes déclarations. Eclairée de ce côté, convaincue par le ton naïf et les paroles désolées de cet homme, qu'il disait toute la vérité, elle lui ordonna de l'attendre et elle revint au salon, le laissant avec Brissac.

— Ma toute belle, dit-elle, en s'adressant à la comtesse, il m'arrive un grand sujet d'ennui, et vous seriez bien aimable de venir à mon aide.

— Très volontiers, qu'exigez-vous de moi, duchesse? répondit Mme de Nably.

— Avec la permission de notre gracieux souverain, vous céderez votre place au jeu à une de ces dames, d'abord.

Le regard de Diane était fixé sur Henri, pendant qu'elle prononçait ces paroles. Son royal amant, absorbé par le jeu, ayant fait un signe de tête pour indiquer qu'il se prêtait à cette nouvelle combinaison, la comtesse se leva et suivit la favorite. En traversant le salon, la duchesse prit le bras du marquis de Rochebrune et l'entraîna avec elle.

Brissac, pendant l'absence de Diane, avait expliqué à l'orfèvre ce dont il s'agissait. Maître Mercurin avait juré qu'il reconnaîtrait entre mille autres les diamans de Mme Diane. Le colonel attendait donc avec confiance l'épreuve qu'il allait tenter.

— Ma chère comtesse, dit la duchesse en rejoignant le colonel et l'orfèvre, voilà maître Mercurin qui me fera damner assurément. Il prétend que la pierre de ma bague serait d'un bien meilleur effet sur un bracelet; je soutiens, moi, qu'elle a plus d'éclat enchâssée dans un mince réseau d'or, et qu'elle serait écrasée par les riches ornemens qu'on met aujourd'hui aux bracelets. Il persiste dans son opinion. Je maintiens la mienne, et, pour le convaincre, je veux lui montrer votre bague, dont la monture me plaît infiniment.

A cette proposition, la comtesse pâlit tout à coup, comme si elle avait le pressentiment de quelque catastrophe. Cependant il n'y avait pas à hésiter, et quelle que fût l'expression du regard que le marquis de Rochebrune attacha sur elle, elle s'exécuta aussitôt.

— Voyez, messieurs, quels reflets chatoyans jette sur la main de la comtesse le diamant de sa bague, disait la duchesse; voyez aussi, maître Mercurin, combien ce travail est exquis, quelle perfection dans l'ensemble, quel fini dans les détails!

— Par notre Seigneur! je le crois bien, madame la duchesse; car ce joyau a passé par mes mains, répondit l'orfèvre, en se relevant avec orgueil.

— Comment, ce joyau a passé par vos mains, observa le colonel en échangeant un regard avec la duchesse. Il y a long-temps alors; car il provient de la succession de madame la marquise, mère de la comtesse.

— Quant à cela, je l'ignore; mais ce que je puis affirmer, c'est que cette bague était, il n'y a pas très long-temps encore, dans ma boutique, répondit l'orfèvre en examinant attentivement, et retournant en tous sens le joyau.

— Vous vous trompez, bonhomme, dit la comtesse que cet examen embarrassait visiblement; votre génie n'a rien fait pour la confection de cette bague.

— Bien certainement cet homme est dans l'erreur, dit à son tour le marquis de Rochebrune en venant au secours de la comtesse, car il devinait toute l'importance que pouvait avoir cet incident.

— Je me trompe! je me trompe! répéta l'orfèvre en roulant de grands yeux enflammés; mais est-ce possible, dites-moi, qu'un ouvrier ne reconnaisse pas le travail de ses mains? Chaque artiste, car nous sommes artistes nous autres, a sa manière, son genre, son faire qui ne ressemble en rien au genre, au faire de ses rivaux. Quand un bijou sort de chez moi, il emporte mon cachet qui me permettrait de le distinguer entre cent mille autres auxquels je n'aurais pas touché. Ah! mon Dieu! s'écria maître Mercurin, comme frappé par une remarque qu'il venait de faire.

— Que signifie cette exclamation? demanda le colonel.

— C'est que... oui, je croyais... mais...

— Le bonhomme est fou, fit la comtesse.

— Il bat la campagne, observa le marquis.

Ils espéraient par là en imposer à l'orfèvre et le forcer de garder pour lui ce que l'inspection de la bague venait de lui révéler; mais ils comptaient tout seuls. Brissac lui avait fait sa leçon, et lui avait promis de le défendre, de le protéger s'il était inquiété; sur cette assurance, maître Mercurin avait juré de dire la vérité.

— Eh bien! tu ne réponds pas à ma question, drôle! reprit le colonel.

— Laissez-le, dit le marquis, ne voyez-vous pas qu'il divague?

— Si vous l'avez assez examinée, rendez-moi ma bague, bonhomme, ajouta la comtesse.

— Permettez, madame, répondit enfin l'artisan, auquel Brissac et la duchesse venaient de verser du courage dans un regard. Oui, je le répète, cette bague était dans ma boutique, il y a quinze jours; elle m'a été volée par les tuschins.

— Est-il possible que nous écoutions plus long-temps le bavardage de ce manant? dit le marquis en interrompant maître Mercurin.

— Il est dans son bon sens, je réponds de lui, repartit le colonel; laissez-le achever.

— J'ajoute que le diamant enchâssé dans la monture, reprit l'orfèvre, faisait partie d'une parure que m'avait donné à réparer Mme la duchesse, et qui m'a été volée aussi par les tuschins.

— Comment, mauvais drôle, s'écria le marquis, tu accuses Mme la comtesse d'avoir volé ce diamant! et il fit un pas pour se rapprocher de l'orfèvre.

— Tout beau, Monsieur de Rochebrune, répondit le colonel en s'interposant entre lui et maître Mercurin, et pas d'esclandre, s'il vous plaît. Je maintiens le dire de cet homme, et j'affirme, moi aussi, car je l'ai bien examiné, que le diamant de cette bague faisait partie, il y a quinze jours, de la parure de Mme la duchesse. J'en demande bien pardon à madame la comtesse, mais elle devra nous apprendre comment ce joyau est venu en sa possession.

— J'en suis désolée pour madame la comtesse, ajouta la duchesse à son tour, mais j'ai reconnu ce diamant pour être un des miens, aussitôt qu'elle a eu franchi le seuil de mon salon.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria la comtesse d'une voix déchirante, et en se tournant du côté du marquis; mais celui-ci fit comme s'il n'avait rien entendu, et Mme de Nably, ne sachant plus quelle contenance garder, prit le parti de se trouver mal.

— Il y a là-dessous quelque fatal mystère! observa le colonel, en lançant au marquis un regard soupçonneux. M. de Rochebrune fit la sourde oreille, et bien qu'il n'eût rien perdu de son aplomb, il comprit qu'il devait profiter de l'évanouissement vrai ou simulé de la comtesse, pour aller respirer un instant l'air du dehors. Rien ne retrempe les idées, rien n'arrête les battemens trop précipités du cœur comme la fraîcheur de la nuit. Le marquis savait cela. Comme amant avoué de Mme de Nably, plusieurs années, il ne se cachait rien de la fausseté de sa position. Il devait avoir un visage calme et tranquille, et supporter, sans faiblir, les muettes interrogations qui voleraient au devant de lui. Il offrit donc son bras à la comtesse pour gagner sa voiture.

C'est dans ce moment qu'Adam de Craponne traversait la cour et arrivait sur le seuil de l'hôtel. La pâleur, l'égarement de la comtesse, le frappèrent. Pendant le colloque qui s'établit entre elle et le marquis, il monta les escaliers et pénétra dans le salon de la duchesse. Comme on peut bien s'en douter, la scène étrange qui venait de se passer dans la pièce voisine faisait le sujet de toutes les conversations. Brissac et Diane de Poitiers, ayant autour d'eux un groupe de dames et de cavaliers, donnaient tous les détails de cette découverte singulière. Le gentilhomme provençal s'était mêlé à ce groupe. Bientôt il fut au courant de tout, et cet incident lui rappela aussitôt les paroles de Caroline. Oui, oui, se di-

sait-il, pendant la narration de la duchesse, mes soupçons étaient fondés. Oui, un pacte abominable lie Louis Vaudisson et le marquis. Oui, j'étais appelé par le destin à pénétrer le mystère de leur existence, et, si je ne me trompe, ce moment est arrivé.

— Enfin nous sommes sur la voie du vol commis par les tuschins, disait Diane, en terminant son récit. Voici déjà un diamant de ma parure. Oh ! que ne donnerais-je pas pour retrouver ma parure entière !

— Madame, répondit Craponne, conservez l'espoir de la retrouver un jour, bientôt, peut-être ; c'est moi qui vous la rapporterai sans doute.

Un murmure confus accueillit ces paroles du gentilhomme provençal.

— Oh ! rassurez-vous, nobles seigneurs, reprit Craponne, je n'ai, Dieu merci, aucun rapport avec les bandes de malandrins qui désolent cette ville; mais, je crois bien, je suis à peu près certain, je jurerais presque que je connais un des chefs de ces malfaiteurs.

— Ah ! mon Dieu ! fit la duchesse avec un geste d'effroi.

— Vous le recevez souvent chez vous, madame.

— Sainte Vierge !

— Mais, je ne puis pas l'accuser en face, puisque les preuves matérielles me manquent encore; demain, j'espère être plus heureux, et si j'ai deviné juste, je m'engage à vous faire restituer votre parure, après avoir livré le coupable à la justice.

Ce discours de Craponne produisit une sensation profonde sur tous les assistans; les seigneurs se regardaient entre eux, attachant des regards remplis d'inquiétude et de défiance sur leurs meilleurs amis. Brissac prit Craponne à part, et lui confia les soupçons qu'il avait conçus sur le compte du marquis; mais cette ouverture fut infructueuse ; le gentilhomme provençal resta muet.

Cependant le marquis de Rochebrune était rentré, et son assurance, l'aisance de ses manières, l'étonnement qu'il montrait à propos de cette reconnaissance singulière, en imposèrent au colonel de cavalerie légère lui-même, et à la duchesse à laquelle Brissac s'était ouvert. Il plaignait la comtesse qui avait été dupe d'un intrigant, d'un fripon, sans doute, et il se promit bien, lui aussi, disait-il, de pénétrer ce mystère.

Le gentilhomme provençal ne perdait pas un mot des phrases qui sortaient des lèvres du marquis. Il étudiait ses gestes, sa contenance, ses regards, et il fut le seul à ne pas se laisser prendre au calme apparent, à l'indifférence affectée de M. de Rochebrune.

Au moment où ce seigneur allait se retirer, Adam de Craponne s'approcha de lui et d'une voix solennelle :

— Monsieur le marquis, demain, dans la matinée, vous me verrez chez vous.

— En vérité, c'est trop d'honneur que vous me ferez, mon noble gentilhomme, répondit le marquis d'un ton dégagé, et puis-je savoir quel sera le motif qui me vaudra votre visite ?

— Ne vous en doutez-vous pas, monsieur de Rochebrune?

— Non, en vérité ; vous voulez peut-être me parler, canaux et constructions, monsieur l'ingénieur.

— Pas tout à fait; le vol des diamans de Mme la duchesse, fera le sujet de notre entretien, et pour vous donner à réfléchir longuement cette nuit, j'ajouterai que nous parlerons aussi de Louis Vaudisson et que Caroline Desormes ne m'a rien caché.

— Caroline ! ne put s'empêcher de répéter le marquis dont la figure se décomposa tout à coup à ce nom.

— Vous comprenez? très bien ! à demain, dit Craponne.

— Je vous attendrai, répondit le marquis en s'inclinant.

Nous nous apercevons un peu tard, peut-être, que le cadre dans lequel le vicomte de Cadenet a renfermé cet épisode de la vie de Craponne, est un peu plus grand qu'il ne nous avait paru d'abord. Que voulez-vous? L'enfant adoptif de l'ingénieur salonais s'est complu à parler longuement de celui auquel il avait voué une tendre affection. Cela est bien naturel assurément, et ne doit point lui être imputé à crime; mais nous qui n'avons pas la même excuse à alléguer, nous serions inexcusables de suivre le vicomte dans ses développemens sans fin ; nous allons donc vous faire grâce des monologues, des digressions, des réflexions plus ou moins profonds et judicieux dont le manuscrit abonde et qui auraient le tort, à nos yeux, d'allanguir fâcheusement le récit. Nous nous contenterons de rapporter les faits, les événemens qui ont suivi la découverte du diamant volé. Nous arriverons ainsi plus tôt au terme de notre voyage, après avoir économisé du temps et des observations psychologiques; ce dont les lecteurs nous sauront gré, sans doute.

Le lendemain de la soirée de Diane de Poitiers, Adam de Craponne se présenta chez le marquis de Rochebrune. Celui-ci s'était rendu dans la matinée chez la comtesse de Nably, à l'effet de s'entendre avec elle au sujet du diamant, et d'expliquer par une allégation vraisemblable comment ce joyau était venu en son pouvoir. Mais la comtesse resta invisible pour lui ; et, malgré ses instances, le marquis ne put arriver jusqu'à elle. Il était plongé dans un entretien bien important avec un des principaux personnages de cette histoire, lorsqu'on annonça le gentilhomme provençal. C'était Louis Vaudisson. Le séducteur de Caroline se retira aussitôt par une porte dérobée et Adam fut introduit.

— Eh bien ! monsieur le marquis, dit Craponne d'un ton sévère et grave, avez-vous réfléchi pendant la nuit au sujet de ma visite et êtes-vous disposé aujourd'hui à parler avec moi sans détours?

— Je vous écoute, répondit M. de Rochebrune en s'efforçant de conserver toute son assurance.

— Une bande redoutable de tuschins désole Paris, reprit Craponne ; je ne vous dirai pas tous les excès auxquels se sont livrés ces féroces bandits jusqu'à présent ; cette ouverture serait inutile, et d'ailleurs m'est avis que vous en savez plus long que moi à ce sujet.

— Moi ! je suis instruit ? s'écria le marquis dont la colère empourpra subitement le visage.

— J'arrive au vol commis au préjudice de maître Mercurin, l'orfèvre de Mme Diane, reprit tranquillement Craponne ; mais pour vous éviter des dénégations qui ne me convaincraient pas, je dois vous en avertir ; pour vous prouver en même temps que rien n'est aventuré dans mes paroles, je vais vous révéler des détails que vous avez crus jusqu'à ce jour connus de quelques affidés seulement. Vous avez pour compagnons de vos plaisirs, en dehors des seigneurs de la cour avec lesquels votre naissance a dû nécessairement vous mettre en rapport, des gens dont la position sociale ne cadre guère avec la vôtre, monsieur le marquis; ce sont des débauchés de bas étage, des libertins sans pudeur, des escrocs et des voleurs, en un mot.

— Monsieur de Craponne...

— Oh ! pas d'emportement, s'il vous plaît, dit sans s'émouvoir le gentilhomme provençal; parmi ces gens de sac et de corde, continua-t-il, se trouve un jeune homme de Rouen, nommé Louis Vaudisson, dont les moyens d'existence sont bien problématiques. Après avoir follement dépensé une somme d'argent assez forte, volée à son père, Vaudisson, au lieu d'être plongé dans une affreuse misère, a nagé dans l'opulence. Par quels moyens alimentait-il ce luxe qui l'entourait? Je le sais maintenant. C'était par le vol et le meurtre, et cet homme était votre ami, monsieur le marquis.

— Vaudisson, un voleur et un meurtrier ! Mais je l'ignorais, je vous jure, dit le marquis.

— Vous le saviez, repartit Craponne. Cet homme, continua-t-il lentement, avait séduit à Rouen une jeune fille appartenant à une honorable famille : cette jeune fille, nommée Caroline Desormes, a produit sur vous une impression profonde; sa naïveté, sa position fâcheuse, l'amour pur et sacré qui lui remplissait le cœur, rien n'a pu vous détourner des projets que vous aviez formés sur elle; et l'horrible Vaudisson, qui connaissait ces projets, en a facilité l'exécution. Un échange infâme a eu lieu entre vous.—Par vos soins, quel rôle déshonorant vous avez joué là, monsieur !—l'amant de Caroline est devenu celui de la comtesse de Nably avec laquelle il est notoire que vous entreteniez des relations intimes ; le hasard seul s'est opposé à ce que vous retiriez le bénéfice de ce contrat honteux ; celle qui devait devenir votre proie, a deviné le piége qui lui était tendu, et elle s'est mise sous la protection d'un noble gentilhomme. Ce noble gentilhomme, c'est moi.

— Qu'entends-je !

— Vous ne taxerez pas de mensongères mes allégations, je pense, à présent. Oui, monsieur, Caroline s'est placée sous ma sauvegarde, et c'est elle qui vous accusera, c'est elle qui vous accablera, le jour où vous devrez rendre compte de votre conduite au tribunal des hommes.

— Mais, monsieur, dit enfin le marquis, en osant relever la tête, la déposition de cette jeune fille ne pourra jamais entacher mon honneur. Je m'étais épris d'une folle passion pour elle, cela est vrai ; mais ce caprice passager n'a rien de commun avec l'histoire des diamans et du vol commis au préjudice de maître Mercurin.

— Patience ! il y a plus de rapports que vous ne voulez le faire croire, entre l'abandon de Caroline par son amant, l'intrigue de Vaudisson avec la comtesse, et le pillage de la boutique de l'orfèvre par les tuschins. Ce matin, la comtesse de Nably a reçu la visite de M. de Brissac, colonel de cavalerie légère; c'est avec ce seigneur qu'elle était renfermée, lorsque vous vous êtes présenté chez cette dame ; pourtant, vous n'avez pas pu avoir connaissance de ce qui a été dit entre eux; je vais vous l'apprendre, moi. La comtesse qui aurait rougi d'avouer son intrigue avec un vilain, la comtesse, poussée dans ses derniers retranchemens par le colonel, a fini par déclarer qu'elle tenait de vous le diamant qui brillait à sa bague.

— Mais c'est une calomnie, une odieuse calomnie ! s'écria le marquis, pour lequel cette révélation était un coup de foudre.

— Elle a prétendu que vous le lui aviez remis, il y a quinze jours, à peu près, dans une entrevue que vous avez eue, à votre petite maison. Elle a prouvé d'une manière péremptoire, qu'elle n'avait pas cette pierre précieuse en se rendant au rendez-vous, et qu'elle la possédait à son retour. Or, il est avéré que, le même soir, à la même heure, vous vous êtes transporté à cette petite maison, que vous êtes resté quelque temps avec la comtesse, et qu'ainsi vous seul avez dû lui remettre ce diamant.

— Mais je prouverai à mon tour, dit le marquis en interrompant son interlocuteur, que la comtesse ne m'attendait pas dans cette soirée ; que mon absence de mon hôtel n'a duré qu'une demi-heure.

— Une demi-heure suffit pour donner une bague.

— Mais Caroline ne vous a donc pas dit que la comtesse était alors renfermée avec son amant ?

— La comparution de cet homme pourrait seule vous décharger de toute responsabilité. Il faudra coopérer à son arrestation, et, dans ce cas, ses aveux, ses déclarations, son témoignage, indiqueront la source où l'on a recueilli le diamant... car ce diamant faisait partie de la parure de la duchesse de Valentinois, volée à l'orfèvre ; si donc ce joyau se trouvait en la possession d'un de vous deux, c'est que celui-là l'avait obtenu dans le partage, pour sa part du butin, et dès lors, tirez vous-même la conséquence de tout ceci ; dès lors celui qui l'a donné à la com-

tesse est un des tuschins qui ont pillé la boutique de maître Mercurin. Or, je le répète, Mme de Nably prétend qu'elle l'a reçu de vous.

— La comtesse a menti, elle a menti impudemment, s'écria M. de Rochebrune, atterré par cette conclusion.

— Je comprends qu'elle ait pu cacher une partie de la vérité. Mme de Nably ne conviendra jamais qu'elle s'est humanisée pour un manant, pour un vilain, pour un homme du peuple, enfin. On connaît ses relations avec vous. C'est vous qu'elle a accusé; cela me paraît, sinon très honorable, du moins très rationnel, et vous resterez sous le coup des paroles de Mme de Nably, tant que votre successeur auprès d'elle ne sera pas livré à la justice. — Maintenant voici mes conclusions : — Que cet homme, ce Louis Vaudisson, cherche à se soustraire au glaive de la loi, cette conduite n'a rien qui doive m'étonner. Mais si les sergens ne peuvent parvenir à découvrir sa retraite, vous la connaissez, vous. — Il faut donc, j'exige, oui, je l'exige, pour prix de mon silence sur ce qui vous concerne, que Vaudisson soit livré aux gens du roi. — Je vous accorde jusqu'à ce soir, pour effectuer cette démarche, — si vous ne redoutez pas les indiscrétions, les aveux de ce misérable, vous serez en mesure de remplir l'obligation que je vous impose. — Si ce soir, en me rendant chez Mme Diane, j'apprends que Vaudisson est libre encore, c'est moi qui vous accuserai de complicité avec les tuschins, et le témoignage de la jeune fille que vous avez voulu déshonorer, corroborera les preuves fournies par moi. — J'oubliais; il est indispensable aussi que la parure de la duchesse de Valentinois se retrouve tout entière. J'ai promis de la rapporter moi-même; que ce soir je la trouve chez moi. — A ces conditions seules, je pourrai garder dans mon âme un secret de honte et d'infamie; à ces conditions seules je consens à ne point ternir l'éclat de votre nom, monsieur le marquis, l'éclat de ce nom que vos aïeux ont toujours si noblement porté. — Adieu donc, M. de Rochebrune, ou plutôt à revoir, dit Craponne en s'éloignant.

Après le départ du gentilhomme provençal, le marquis de Rochebrune, atterré par ce qu'il venait d'entendre, resta long-temps absorbé par ses pensées. Quel parti devait-il prendre? par quels moyens conjurer l'orage qui s'apprêtait à fondre sur sa tête? Louis Vaudisson! Oui, ce serait peut-être là une extrémité qui le mettrait à l'abri. Le vilain paierait pour le noble seigneur. Mais le vilain peut parler... Damnation!... Condamné à perdre la vie, le séducteur de Caroline n'hésitera pas à faire des révélations; il n'hésitera pas à entraîner dans sa chute celui qui l'a jeté dans l'abîme. D'un autre côté... si son complice reste libre, ce soir, dans quelques heures, la cour et la ville sauront que l'un des chefs des tuschins était le descendant d'une famille illustre. Son nom, le nom pur encore des Rochebrune, sera flétri, déshonoré, et, ainsi que celui des chevaliers félons, des traîtres et des infâmes, l'hôtel dans lequel vécurent glorieusement ses ancêtres sera rasé; le terrain sur lequel il fut bâti sera creusé par la main du bourreau, et on sèmera du sel sur son emplacement; sa naissance, son origine, sa position sociale, ne le garantiront pas de ce traitement mérité. Le connétable de Bourbon était autrement grand seigneur que lui, et cependant sous l'autre règne le parlement n'avait pas hésité à le déclarer infâme. Que faire, mon Dieu! comment sortir de cette position désespérée? Ah! une idée... aux grands maux les grands remèdes... C'est cela... un meurtre de plus ou de moins, qu'importe, si ce dernier doit assurer son salut? Les morts seuls ne parlent pas: on peut les charger de toutes les iniquités commises, de tous les forfaits les plus odieux, ils ne se lèveront pas de leurs tombeaux pour confondre leurs accusateurs.

Sous l'impression de cette idée, le marquis se lève brusquement pour donner les ordres qui doivent en amener l'exécution, lorsqu'il aperçoit devant lui, debout, les bras croisés sur la poitrine et le considérant fixement, Louis Vaudisson, son complice. Le marquis avait oublié que Vaudisson attendait, caché dans le cabinet voisin, l'issue de sa conversation avec Craponne. En le voyant auprès de lui, en remarquant l'expression étrange que conservait, dans sa fixité, le regard de cet homme, le marquis ne put s'empêcher de tressaillir.

— Marquis, tu es un lâche, et la peur du gibet vient de te rendre infâme, dit enfin d'une voix sourde le séducteur de Caroline.

— Peur! moi! Qui te fait supposer que je tremble? et qui te donne le droit, toi, un manant, un vilain, de me parler ainsi? répondit le marquis, devenu tout à coup d'une pâleur extrême.

— Oh! pas de grand mots, cela est inutile entre nous. A tes yeux, je ne suis plus ni un manant, ni un vilain. Aux miens, tu as cessé d'être un noble seigneur, un marquis, un gentilhomme de vieille race. Nous sommes égaux devant monseigneur le bourreau; nous sommes également nobles; mais nos armoiries, entends-tu bien, nos armoiries, celles que nous avons adoptées sans les avoir reçues de nos ancêtres, sont en champ de gueules (1) et représentées par deux poignards. Donc, je répète que la peur du gibet vient de te rendre infâme, et que tu pensais, il n'y a pas un instant, à me livrer mort à nos ennemis communs. Tu es un traître, marquis!

— Moi, un traître! répéta le marquis, dont le regard s'abaissa devant celui de son complice.

— Oui, toi qui combinais, il n'y a pas un instant, les moyens de me perdre pour te sauver. Quelques mots entrecoupés que tu as prononcés dans ta préoccupation, l'effroi que tu viens d'éprouver en m'apercevant, m'ont révélé tes plus secrètes pensées. Mais tu as donc oublié, noble marquis de Rochebrune, que ton compagnon de vol et de meurtre porte à son côté une rapière aussi bien trempée que celle du plus courageux des seigneurs de la cour? Tu as donc oublié que sa dague n'est point vissée au fourreau, et qu'il sait la manier adroitement, en vrai disciple de saint Nicolas qu'il est? Me livrer aux sergens, moi, que tu appelles ton frère, ton ami! Allons donc. Tu n'as pas pensé, en dressant tes batteries, que si ma mort peut t'assurer l'impunité de nos crimes communs, je suis encore plein de force et de santé, et peu disposé à renoncer de si bonne heure à la joyeuse vie que nous menons! Il te faudrait une permission pour me traîner à la hart, et, par le sang du Christ! tu ne me l'as pas demandée encore.

Pendant que Vaudisson accablait ainsi le marquis de Rochebrune, celui-ci, qui connaissait à fond le caractère féroce et résolu de son complice, celui-ci, en se voyant pénétré, n'osait élever la voix pour se défendre. Dans sa préoccupation criminelle, il avait parlé; ses paroles entrecoupées avaient suffisamment éclairé Vaudisson. Désormais il ne lui restait plus qu'à faire l'aveu de la machination ténébreuse qu'il méditait, sauf à prendre une nouvelle détermination, s'il y avait lieu.

— Ecoute, marquis, reprit le séducteur de Caroline, en entendant la confession de son complice. Je viens de te prouver que ton projet est absurde, et qu'il n'aurait remédié à rien. Moi mort, et mon cadavre livré au bourreau, comme celui du chef des tuschins, restaient encore deux personnages qui pouvaient te perdre, du moment qu'ils l'auraient voulu. Caroline, qui connaît nos relations, qui a vu nos orgies et les riches captures que nous rapportions de nos expéditions nocturnes; et puis, Adam de Craponne qui tient notre secret. Mon silence t'est acquis, tu ne saurais en douter. Or, ces deux personnes une fois immolées à notre sécurité, qui oserait, qui pourrait nous accuser? La comtesse? Mais elle sera forcée de rétracter ses aveux. Et puis, son témoignage ne deviendra-t-il pas suspect, lorsque tu auras prouvé, à ton tour, qu'elle te trompait pour un tuschin? Or, ce tuschin, qu'on le trouve si on peut. Je mettrai bon ordre à ce que les investigations des sergens restent infructueuses. Si cependant on ajoutait foi aux paroles de Mme de Nably, si elle persistait dans sa déclaration, eh! mon Dieu! nous serait-il difficile de la condamner à un silence éternel? ajouta le tuschin en faisant un geste très significatif. Hein, qu'en penses-tu?

— Je pense comme toi, répondit le marquis, et je suis persuadé maintenant que de la réussite de ton projet dépend notre salut.

— A la bonne heure! te voilà enfin raisonnable, marquis!

— Et à quand l'expédition? car les heures sont comptées, tu le sais.

— A présent! tout de suite.

— Mais comment réussir à joindre nos deux victimes?

— J'en fais mon affaire. Adam de Craponne me paraît vivement épris de Caroline, et cela ne saurait être différemment, car nous connaissons, toi et moi, marquis, la séduction qui rayonne autour de cette femme, que je me surprends à regretter quelquefois.

— En vérité?

— Cela est si vrai que depuis plusieurs jours j'avais chargé quelques uns de nos hommes de découvrir les traces de mon ancienne maîtresse. Tout à l'heure, pendant qu'Adam de Craponne était en train de te prodiguer des protestations d'amitié, continua le tuschin d'un ton railleur, un de mes émissaires est venu m'apprendre enfin l'heureux résultat de ses recherches. Caroline a été placée par le gentilhomme provençal dans la maison qu'occupe, lorsqu'il est à Paris, un de tes amis qui est aussi l'ami de Craponne.

— Le chevalier de Norville?

— Précisément. Or, je la connais, cette maison dans laquelle tu m'as conduit une fois pendant une des absences du chevalier; elle est contigüe aux étuves du compère Cataccioli avec lesquelles le père du chevalier avait établi des communications, par le moyen d'une porte dérobée qui s'ouvrait chaque soir pour livrer passage à une dame de la cour aimée de lui. C'est du moins ce que je t'ai entendu dire, marquis.

— Quelle mémoire! s'écria celui ci.

— Cette porte dérobée qui s'ouvre de l'intérieur, par le moyen d'un ressort que j'ai fait jouer lors de notre apparition dans cette maison, nous sera d'un utile secours en cas d'insuccès, car il faut tout prévoir.

— Tu es un habile stratégiste, et je m'incline devant l'excellence de tes combinaisons.

— Il faut aviser maintenant à attirer Craponne chez Caroline.

— Voilà le nœud gordien.

— Que tu connais mal le cœur humain, toi, marquis, qui te vantes de savoir par cœur le boudoir de toutes les dames de la cour! Caroline a inspiré une passion profonde à Craponne, avons-nous dit tout à l'heure; le Provençal, je l'ai appris de mon affidé, ne manque pas chaque jour de se rendre dans la maison du chevalier de Norville, et à chaque visite, il passe de longues et interminables heures auprès de celle qui l'a fasciné. La nuit seule le ramène à son logis. Ne devines-tu pas encore?

— Je commence à comprendre.

— C'est bien heureux. En sortant d'ici, il est à peu près certain que Craponne se sera dirigé en toute hâte vers la rue Saint-Germain l'Auxerrois. Depuis hier, il n'a pas vu sa belle, son impatience est extrême; il roucoule tendrement à ses pieds; maintenant partons, le moment est favorable.

— Partons, répéta le marquis. Tu ne me gardes plus de rancune, j'espère? ajouta-t-il.

— L'intérêt te répond de mon dévoûment sans bornes.

(1) Gueules dans le langage héraldique, couleur rouge.

— Nous voilà donc liés comme auparavant ?

— A la vie et à la mort. Mais le temps presse, hâtons-nous.

— Foi de tuschin, dans une heure, Adam de Craponne aura son secret cloué dans le cœur pour l'éternité. Et mon poignard ne tremblera pas dans ma main, pour punir celle qui le lui a livré, bien que je l'aime encore, répliqua Vaudisson.

— Allons donc rapporter nous-mêmes au gentilhomme provençal la parure de la duchesse.

— De l'audace, mais de la prudence surtout, dit le séducteur de Caroline.

— Et que saint Nicolas (1) nous accompagne! ajouta le marquis. — *Amen!*

Pendant que ces deux misérables se disposaient ainsi à commettre un double meurtre, Adam de Craponne descendait la rue St-Honoré, se dirigeant vers sa demeure. Quelque préoccupé qu'il dût être de sa conversation avec le marquis, et des suites qu'elle pouvait avoir, il ne laissait pas que de reporter sa pensée dans la petite maison qu'habitait Caroline. La conduite de la jeune fille présentait à son esprit un problème insoluble. Elle l'aimait, elle lui avait fait ce doux aveu, dans un de ces momens suprêmes, dans un de ces élans spontanés, où l'âme se révèle par la parole; et cependant, Caroline, qui lui avait paru subjugée, fascinée par ses tendres accens, Caroline dont le sein, par ses mouvemens rapides et désordonnés, trahissait l'émotion intérieure, avait résisté aux douces instances qui lui étaient faites, et avait refusé de le recevoir de nouveau. Cette manière d'agir de la part d'une épouse qui n'a jamais trahi ses devoirs, de la part d'une chaste créature dont les désirs innocens n'ont jamais franchi le seuil paternel, aurait semblé toute rationnelle à Craponne. Mais Caroline n'était pas dans cette position, la malheureuse jeune fille! Entraînée loin de sa famille par un amour immense et absorbant; adorée, puis trahie, puis lâchement livrée par celui qui occupait toutes ses facultés, Caroline a goûté tous les enivremens de la passion; elle s'est affaissée sous le poids des déceptions et des souffrances qu'elle traîne à sa suite. Maintenant le bonheur lui sourit de nouveau; elle peut renaître à la vie, recommencer une existence toute de parfums et de délices; son cœur l'y engage, et voilà que, par un caprice inconcevable, par une de ces causes que l'esprit le plus pénétrant ne peut découvrir, elle se raidit contre le penchant qui l'entraîne. Etrange bizarrerie! énigme impénétrable dont Craponne cherche partout le mot et qu'il ne peut trouver! Peut-être aurait-il deviné le mobile qui dicte, en cette circonstance, sa conduite, à la jeune fille, s'il avait mieux étudié cette organisation exquise, cette nature simple et passionnée, ce caractère grand et noble, que l'adversité n'a pu réussir à dégrader. Peut-être, s'il l'avait mieux connue, cette belle créature que le hasard a jetée sur sa route, lui serait-elle apparue avec des proportions qui n'appartiennent pas aux femmes vulgaires, et alors au sentiment affectueux qu'il nourrissait pour elle, se serait joint cet autre sentiment, — l'admiration, qu'un dévoûment sublime peut seul inspirer.

Mais si un court espace de temps, quelques jours, une seule entrevue, suffisent quelquefois à faire naître un amour réciproque et violent, il faut des mois et des années pour pouvoir lire couramment dans l'âme de la personne qui nous est chère, pour y découvrir, dans ses replis cachés, toutes les perfections, tous les secrets, tous les germes vicieux qu'elle recèle, et encore, après une étude persévérante et approfondie, ne trouve-t-on pas toujours la clé de ce mystérieux dédale.

Craponne suivait donc la rue Saint-Honoré, cherchant à s'expliquer le motif de la conduite de Caroline, lorsqu'une main s'appuya familièrement sur son épaule.

— Vous ici, monsieur de Brissac? s'écria Craponne en reconnaissant le colonel de cavalerie légère.

— Moi-même, mon cher Adam, répondit le favori de Diane de Poitiers; mais vous sortez de chez le marquis de Rochebrune, si je ne me trompe?

— Vous ne vous trompez nullement. J'avais à parler au marquis.

— Ne serait-ce pas au sujet du diamant trouvé en la possession de la comtesse?

— Peut-être.

— Vous êtes d'une discrétion désespérante, mon cher Craponne; je serai plus communicatif que vous, moi; je vous dirai que depuis une heure, depuis mon entretien avec Mme de Nably, entretien dont vous connaissez le résultat, il s'est passé en haut lieu, des événemens fort extraordinaires.

— En vérité?

— J'étais revenu chez Mme Diane, en sortant de chez la comtesse. A peine avions-nous échangé quelques paroles que Mme de Nably est survenue tout-à-coup. Elle était pâle, égarée, mourante. Lorsqu'elle a pu surmonter sa faiblesse, la noble dame m'a conjuré de ne pas rapporter au roi notre conversation. Elle a ajouté qu'elle m'avait déguisé la vérité, que ce n'était pas du marquis qu'elle tenait le diamant, et qu'elle voulait se jeter aux pieds du roi pour lui faire un aveu complet de ce qui s'était passé. Henri II se trouve présentement à *la Muette*. En apprenant cette nouvelle, la comtesse est remontée dans son carrosse et s'est dirigée vers cette résidence. Qu'a-t-elle à déclarer au roi? Je l'ignore. Toujours est-il que tout cela me paraît bien extraordinaire et que je soupçonne fort, malgré les dénégations de Mme de Nably, certain marquis de Rochebrune de n'être pas étranger au vol des diamans. N'êtes-vous pas de cet avis, monsieur de Craponne?

— Peut-être, répondit de nouveau le gentilhomme provençal, qui comptait sur l'entier accomplissement de la condition imposée au marquis, et qui ne voulait pas, par une parole inconsidérée, aider à ternir le nom si glorieux des Rochebrune.

— Allons, allons, je devine, reprit le colonel, que vous en savez plus long que vous ne voulez l'avouer, monsieur de Craponne. Mais, par la mort Dieu! il faudra bien que le mystère du vol des diamans soit pénétré.

— Il le sera, vous pouvez y compter.

— En vérité?

— En vérité.

— Bientôt?

— Bientôt.

— Demain?

— Ce soir. C'est moi qui vous le promets, et vous savez si je promets en vain.

Pendant que Craponne prononçait ces dernières paroles, le beau colonel suivait d'un œil attentif deux hommes enveloppés dans de larges manteaux, et la figure cachée (l'on était dans les jours gras) sous des masques de velours. Ces deux hommes paraissaient les examiner avec soin, Craponne et lui. La présence de ces personnages mystérieux, leurs allures sinistres, le regard qui brillait derrière le masque, et qui restait attaché sur eux, inquiétaient visiblement le colonel.

— Monsieur de Craponne, dit-il à son interlocuteur, remarquez-vous ces deux hommes qui ne nous perdent pas de vue, et qui, de temps à autre, échangent quelques mots à voix basse?

— En effet, ils semblent rôder autour de nous comme des animaux féroces autour de leur proie, répondit Craponne. Mais, ajouta-t-il aussitôt, l'un d'eux, le plus grand, a toute la tournure du marquis.

— Vous croyez? demanda M. de Brissac, qui parut respirer plus librement; je craignais... je m'imaginais. .

— Je devine... votre inquiétude m'explique le motif de votre présence en ce lieu. Vous attendez quelque beauté mystérieuse, sans doute. Cette beauté est affligée d'un tyran jaloux et soupçonneux, qui pourrait bien trouver mauvais que sa femme allât rejoindre, aux étuves du compère Catacciolli, le fringant colonel de cavalerie légère.

— De la calomnie, monsieur de Craponne, fit M. de Brissac en souriant.

— Non pas; de la médisance, peut-être.

— Eh bien! vous avez deviné juste. Oui, monsieur Adam, les étuves du signor Catacciolli sont le but où je porte mes pas... Je dois y retrouver une femme charmante, la perle des dames de la cour.

— Une déesse, n'est-il pas vrai? dit Craponne, en faisant allusion à Mme Diane, qui, nous l'avons déjà observé, avait distingué, dans la foule de ses adorateurs, le beau colonel.

M. de Brissac n'entendit pas l'observation de son interlocuteur; toute son attention était concentrée, en ce moment, sur une chaise à porteurs qui s'avançait de son côté. Deux rideaux de soie verte, disposés d'une certaine façon à la portière droite, lui ont révélé la présence de celle qu'il attend; mais il redoute un guet-apens, car les deux masques sont toujours arrêtés à quelques pas de lui, et ils n'ont pas discontinué leur fatigant manége.

— Pasques Dieu! j'en aurai le cœur net, s'écria-t-il tout-à-coup, et dût-il m'en coûter un bon coup d'épée, je saurai bien quels sont les visages qui se cachent derrière ces masques de velours.

Et avant que Craponne eût pu le retenir, il s'était élancé au devant de ces deux personnages.

Mais sans doute que ceux-ci n'étaient d'humeur, ni de laisser voir leur visage, ni de croiser le fer; car, devinant l'intention du colonel, ils prirent aussitôt la fuite et disparurent dans les petites rues qui avoisinent le Louvre. Brissac revint auprès de Craponne.

— Ce sont des malandrins assurément, dit-il, qui profitent des jours gras, pour abriter derrière un masque leurs traits hideux, et qui espèrent ainsi ne pas être reconnus des honnêtes citadins qu'ils détroussent. Mais, pardon si je vous quitte, continua-t-il en remarquant que la chaise à porteurs venait de s'arrêter à l'entrée de la rue Chilpéric, près de l'église St-Germain-l'Auxerrois. A ce soir, monsieur de Craponne, chez la reine de beauté, et n'oubliez pas la parure de diamans.

Ce disant, il s'éloigna.

Adam de Craponne continua son chemin. Arrivé devant l'église, il aperçut le beau colonel donnant le bras à une dame dont la tête disparaissait sous un élégant chaperon de soie, et ayant, malgré cet excès de précaution, un *loup* sur le visage. Cette dame avait une singulière ressemblance, par la tournure, la taille et la démarche, avec la duchesse de Valentinois, maîtresse en titre de Henri II, après l'avoir été, en second, de François Ier. Pauvre roi Henri!

S'il règne seul sur ce beau pays de France, il est un trésor qu'il estime plus précieux que la couronne, et qu'il ne possède pas tout entier, c'est le cœur de Diane.

Ce cœur enflé de l'orgueilleux plaisir de voir le puissant et redouta-

(1) Saint Nicolas qui est, on ne sait pourquoi, le patron de la Russie, était dans le moyen-âge celui des tuschins. Aujourd'hui il est encore le patron des escrocs et des voleurs. Les bandits espagnols et italiens ne manquent jamais de l'invoquer avec ferveur, avant de partir pour leurs criminelles expéditions. L'histoire nous apprend que, pendant la guerre de l'indépendance en 1812, la bande de Gitano, détruite plus tard par la guérilla de l'Empecinado, se ruait toujours au pillage et au meurtre, en appelant sur elle la protection de saint Nicolas.

ble Henri reconnaître son empire, est soumis à son tour; il n'a pu résister aux séductions du plus beau des seigneurs de la cour. Le titre splendide et glorieux de roi de France, le rang suprême qu'il occupe, ne l'ont pas mis à l'abri des vulgaires infortunes qui atteignent le dernier de ses sujets. *L'amour* est comme *la mort*, il frappe à toutes les portes, et il en est bien peu qui restent fermées pour lui. La seule différence qui existe entre ces deux étranges visiteurs, consiste en la manière dont ils s'introduisent l'un et l'autre. *La Mort* entre hardiment, elle commande, et chacun, saisi d'horreur, s'humilie devant le signe de son doigt décharné. *L'Amour* se glisse en silence; il se traîne, il s'insinue, plutôt qu'il ne marche. On le reçoit avec mille précautions ingénieuses, on le choie, on le fête dans l'ombre; bientôt on le couronne de roses, et toujours, malgré les ravages qu'il exerce dans le logis, il reste invisible pour celui qui est le plus intéressé à remarquer sa présence. Pour atteindre son but, il ne connaît ni obstacles, ni difficultés insurmontables. Ainsi que les simples bourgeois, les puissans de la terre deviennent ses tributaires.

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois !

N'oublions pas de mentionner ici que le gentilhomme provençal n'était pas le seul à remarquer les mystérieuses allures du couple amoureux. Les deux hommes masqués que M. de Brissac avait poursuivis, étaient revenus sur leurs pas, par les quais; cachés dans l'enfoncement que produisait l'angle rentrant dans la maison sur le seuil de laquelle Adam avait trouvé Caroline, ils surveillaient en même temps et les démarches de Brissac et celles de Craponne.

Bientôt le colonel et la dame pénétrèrent dans l'établissement du compère Catacciolli, et Adam de Craponne, à qui le bonheur mystérieux des deux amans avait rappelé la blanche figure de Caroline, se hâta de rentrer dans son hôtel. Une lettre lui fut aussitôt remise. Décrire la joie du gentilhomme provençal, en lisant les quelques lignes qu'elle contenait, est impossible. Vous comprendrez ses transports, les battemens de son cœur, son délire, lorsque nous vous aurons dit que cette lettre était de Caroline, et que la jeune fille le priait de se rendre incessamment auprès d'elle.

Cet appel, qui lui était si doux, ne troubla pas, toutefois, la raison de Craponne, au point de lui faire oublier les élémens de l'art de plaire. Craponne, nous apprend le vicomte de Cadenet, était un homme de moyenne grandeur, mais bien pris dans sa taille; sa figure était belle, plutôt que jolie, imposante, fière, plutôt que gracieuse et douce. Ses yeux bleus reflétaient cependant une expression de tristesse qui modérait la sévérité de ses traits. L'étude et la pensée avaient creusé son front large et puissant; sa bouche était petite et bien ornée; son nez un peu long ne déparait pas, il s'en faut, l'ensemble de sa physionomie; il s'harmoniait, au contraire, ainsi que cela arrive souvent, avec les lignes correctes et sévères de cette tête remarquable.

Il y a loin, bien loin assurément, de ce portrait tracé par un contemporain, avec l'affreuse caricature que l'on voit à l'hôtel de Salon, et qui est censée représenter l'image de Craponne. L'expression de ce plâtre est grotesque, ignoble même; on dirait plutôt un de ces masques antiques dont on se servait autrefois à Rome et à Athènes pour jouer les comédies d'Aristophane, de Plaute et de Térence, que le noble et majestueux visage de l'ingénieur provençal. C'est Roscius, peut-être; mais, à coup sûr, ce n'est pas là Craponne.

Mais pendant cette courte digression, Adam a revêtu un élégant pourpoint de velours bleu, brodé d'or. Il a mis à son cou une riche dentelle, dont les deux bouts, rabattus sur les épaules, se terminent en pointes et se joignent par devant à la mode sicilienne, laissant ainsi son cou à découvert. Il a passé à son côté, suivant l'usage de ce temps, une longue rapière espagnole, dont la coquille admirablement ciselée est l'œuvre d'un élève de Cellini. Ainsi armé et costumé, il monte sur son cheval, et se rend où le bonheur l'attend. Il le croit du moins.

Caroline était assise, calme et recueillie, dans le premier salon, lorsque le sabot du cheval, en retentissant sur le pavé, lui annonça l'arrivée de son sauveur. La figure de la jeune fille se colora soudain. Son cœur battit avec force; mais elle parvint à maîtriser son émotion. Caroline avait reconquis toute sa sérénité extérieure lorsque Craponne se présenta devant elle.

— Il est donc vrai, murmura l'amoureux gentilhomme, en tombant aux pieds de cette ravissante créature, il est donc vrai que vous avez eu pitié de mes souffrances, que ma flamme vous a touchée, et que vous me permettez de nourrir un doux espoir! Oh! Caroline, que tu es belle, s'écria-t-il en portant à ses lèvres une des mains de la jeune fille! et en élevant vers elle ses yeux ardens et passionnés; que tu es belle! répéta-t-il, mais aussi que mon amour est grand !

— Monsieur de Craponne, répondit Caroline.

— Monsieur! tu m'appelles monsieur! s'écria le gentilhomme en interrompant tout à coup celle qui possédait son cœur.

— Monsieur de Craponne, reprit l'intéressante victime de Louis Vaudisson, d'une voix qu'elle s'efforça de maintenir ferme et assurée, lâchement abandonnée par celui dans lequel j'avais placé ma confiance entière, vous m'avez recueillie, vous m'avez offert une généreuse hospitalité; vous m'avez entourée, depuis lors, des attentions les plus délicates, des soins les plus bienveillans, des prévenances les plus exquises et les plus ingénieuses.

— Mais que signifient ces étranges dicours? demanda Craponne justement étonné, et de ce qu'il entendait et du ton grave et solennel qui accompagnait les paroles de Caroline.

— Permettez-moi de continuer, et vous allez le savoir, répondit la jeune fille. Votre conduite, poursuivit-elle, a été noble et digne; elle m'a pénétrée d'une reconnaissance qui vivra autant que moi. Malgré l'histoire des malheurs qui ont déjà pesé sur ma jeunesse, mes faibles attraits ont allumé dans votre cœur un sentiment dont j'ai pu être fière, bien que je me reconnusse indigne de l'inspirer. Ce sentiment a été prompt à naître; cependant je l'avais deviné, et, insensée que j'étais, oubliant la distance qui sépare d'un seigneur de la cour, une pauvre et obscure fille du peuple, je l'avais encouragé par mon silence. Hélas! je me voyais si malheureuse, si seule, si abandonnée! L'odieuse trahison de l'homme qui m'a perdue avait remplacé les douces illusions de mon âme par un vide tellement affreux; je me sens un tel besoin de protection et d'appui, de paroles douces et consolantes, que je me suis laissée aller, sans y penser davantage, au charme de votre présence. Il me fallait oublier! Le passé, pour moi était trop noir, trop horrible; et l'avenir apparaissait à mes yeux sous de si riantes couleurs, que j'eus la faiblesse, la folie plutôt de céder au penchant de mon cœur. A la reconnaissance succéda bientôt un sentiment semblable à celui que vous nourrissiez pour moi. Adam, je vous aimai, et, fascinée par vos regards, par vos discours, par vos protestations de tendresse, je vous ai hier livré mon secret.

— Que voulez-vous dire, Caroline? Hier, vous m'aimiez, et aujourd'hui...

— Aujourd'hui, je vous aime encore, Adam...

— Pourquoi, alors ?...

— Mais aujourd'hui je dois étouffer mon amour, car je ne puis pas vous appartenir.

— Oh! ma raison s'égare, s'écrie Craponne, altéré par le calme et la froideur apparente de la jeune fille. De grâce, rétractez ces paroles que je ne puis comprendre sans vous accuser de duplicité et de perfidie. Votre air tranquille et assuré, le son de votre voix, votre attitude, vos gestes, pendant que vous prononcez des discours qui me percent le cœur, tout apparaît à mon esprit comme le résultat d'une vision fatale, d'un songe vain et trompeur. Vous m'aimez, dites-vous? vous m'aimez, vous êtes libre, et vous ne pouvez être à moi! Quel est donc le sens caché de ces paroles? quel mystère renferment-elles, et que s'est-il passé depuis hier?

— Adam, répondit la jeune fille, Dieu m'est témoin que je m'estimerais la plus heureuse des femmes si votre cœur m'appartenait tout entier.

— Mais il est à toi, à toi seule...

— Je le crois; vous êtes un noble gentilhomme, digne en tous points de la réputation que vous vous êtes acquise. Oui, votre cœur m'appartient tout entier. A l'exemple des jeunes seigneurs de la cour, vous ne prodiguez pas des protestations de tendresse, avec la pensée bien arrêtée de m'abandonner bientôt à mes remords pour aller soupirer de nouvelles flatteries aux pieds d'une autre. Je le sais, et c'est cette conviction qui m'a fait apercevoir un obstacle insurmontable que vous ne voyez pas, Adam, et qui s'interpose entre vous et moi.

— Cet obstacle, quel est-il?

— Ma première faute!

— Que voulez-vous dire?

— Oui, Adam, continua Caroline. Si vous ressembliez aux impertinens *muguets*, qui déshonorent, pour passer leur temps, les dames de haute ou de basse origine qui se laissent attendrir par leurs discours; si, à leur exemple, vous n'éprouviez pour moi qu'un sentiment frivole et passager qui s'envole dès les premières entrevues, alors peut-être me serais-je abandonnée au penchant qui m'entraîne, et aurais-je consenti à acheter le malheur du reste de ma vie par quelques jours d'un bonheur absorbant. Après notre rupture, seule j'aurais été à plaindre; mais vous êtes noble, mais vous êtes grand, mais vous êtes véritablement épris, Adam, et l'amour vrai est jaloux. Adam, il est jaloux du présent et de l'avenir, du passé aussi. Commencez-vous à comprendre? Dans quelque temps, si je succombais à la voix de mon cœur, je verrais, par la force même et la violence de vos sentimens, notre félicité s'évanouir peu à peu. Oui, Adam, croyez-en la fatale expérience que j'ai acquise, bientôt, hélas! le passé ressusciterait à vos yeux, et, malgré tous vos efforts, une image importune, celle de Vaudisson, s'interposerait comme un spectre railleur entre nous. Vous souffririez affreusement, vous aussi, et ce serait ma faible résistance qui aurait causé votre malheur.

— Assez, de grâce, assez, Caroline, de ces horribles paroles, assez de ces prévisions sinistres! Eh bien! heureux ou malheureux ensemble, mon sort me paraîtra encore digne d'envie.

Cette exclamation de Craponne amena des larmes dans les yeux de la jeune fille. Caroline devinait, par le dévoûment courageux que promettaient ces quelques mots, tout ce que l'âme du gentilhomme renfermait de sentimens distingués. En la voyant émue, Craponne s'efforça de vaincre les scrupules de Caroline et de lui faire partager sa confiance en l'avenir.

— C'est inutile, répondit-elle. A une âme comme la vôtre il faut une âme pure et chaste, une âme qui n'ait point frémi encore sous la pression de pensées absorbantes; il vous faut, à vous dont le cœur bat pour la première fois, un cœur novice et vierge encore, et je n'ai rien de ces dons précieux à vous offrir en échange, car je suis une pauvre créature que le souffle d'un autre a flétrie et brisée, et que vous mépriseriez aussitôt que seraient passées les premières phases de notre bonheur.

— Moi, vous mépriser, Caroline ! Oh ! ce dernier coup est bien cruel, mais il me donne le secret de votre conduite. Vous m'avez abusé jusqu'ici; non, vous ne m'avez pas aimé, non, vous ne m'aimez pas! s'écria-t-il en se levant debout et en faisant un pas vers la porte.

— Il dit que je ne l'aime pas ! murmura la jeune fille avec un accent qui partait de l'âme, et qui ne pouvait manquer d'arriver à l'âme de Craponne. Celui-ci la considéra avec un attendrissement douloureux. Ils échangèrent dans cette muette contemplation tout ce que le cœur renferme de plus secrètes pensées. Après un moment de silence :

— Oui, je vous aime, Adam, reprit Caroline ; je vous aime! répéta-t-elle, et c'est pour cela que je dois vous fuir. Les souffrances que vous causera mon éloignement ne seront rien en comparaison des tortures qui vous assiégeraient sans cesse avec cette affreuse pensée : son cœur a déjà battu pour un autre ! Mon parti est irrévocablement arrêté depuis hier. J'atteins aujourd'hui ma dix-huitième année ; je puis librement disposer de mon sort, et demain, afin que mes regrets soient impuissans, les grilles d'un couvent me sépareront pour jamais de celui que je ne dois plus revoir.

Craponne, comme on le pense bien, employa, pour détourner Caroline de cette funeste résolution, tout ce que le cœur peut fournir de véritable éloquence. Il supplia, il pria ; il se montra tour à tour pressant, tendre, passionné. Mais Caroline resta inébranlable dans son sublime dévoûment. L'amour dont son âme était pleine lui déversait les forces nécessaires pour résister aux accens désolés du gentilhomme provençal. Le sacrifice, le suicide était déjà accompli dans sa pensée. Depuis hier, la victime de Vaudisson ne pouvait plus disposer d'elle... elle appartenait à Dieu.

L'air de cette jeune fille, si éprouvée déjà par l'infortune, était empreint d'une telle majesté, en repoussant les espérances que lui donnait Adam, sa figure rayonnait d'un tel éclat de grandeur, son regard inspiré avait tant de puissance, que le pieux gentilhomme ne put s'empêcher de tomber à ses pieds, en attachant sur elle des yeux qui reflétaient la muette admiration qui remplissait son âme. Ce sacrifice, dont il comprenait l'immensité, car il avait foi en l'amour de Caroline, redoublait encore la force de la passion qu'elle lui inspirait ; mais cette passion venait tout-à-coup de changer de caractère ; il s'y était fondu ce sentiment de respect et de vénération qu'on porte aux choses saintes et sacrées. Caroline avait cessé d'être une simple mortelle ; pour lui, c'était un être supérieur à notre humaine nature, une créature égarée sur la terre, un ange des cieux.

— Oh ! Caroline, que vous êtes belle, et que Vaudisson est coupable ! s'écria-t-il enfin, après un moment d'une contemplation silencieuse.

Cette phrase résumait admirablement les dispositions nouvelles de son âme. Il venait de la prononcer lorsque la porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à deux hommes masqués, les mêmes qu'avait poursuivis M. de Brissac.

Le premier mouvement du gentilhomme provençal, en voyant paraître ces deux étranges visiteurs, avait été de se précipiter vers le meuble qui supportait son épée, mais il ne put arriver à temps pour s'en saisir. Le plus grand des deux masques s'était aussitôt interposé entre son arme et lui; et dans cette position il dirigea la pointe de sa longue rapière contre le cœur de Craponne, qui ne put faire un pas en avant sans risquer de s'enferrer lui-même.

Le second de ces hommes s'était dirigé vers Caroline; mais à l'aspect de cette blanche créature, dont le visage pâle et défait attestait une terreur immense, il s'était arrêté soudain; les bras croisés sur sa poitrine, le cou tendu, la respiration haletante, il semblait anéanti par la présence de cette jeune fille.

—Qui êtes-vous donc, misérables ? s'écria impétueusement Craponne, lorsqu'il se vit dans l'impuissance de défendre chèrement sa vie et celle de Caroline ; des tuschins, sans doute ? car de véritables gentilshommes vont le front haut et decouvert, et ne se glissent pas traîtreusement dans le logis d'autrui.

Un sourd ricanement retentit derrière le masque de son antagoniste.

— Qui êtes-vous donc enfin, et qu'exigez-vous de moi? reprit le gentilhomme provençal d'une voix altérée par le sentiment de son impuissance.

— Qui nous sommes? répondit enfin celui qui s'était posé d'abord et plus directement son adversaire; ne le devines-tu pas à ce collier de diamans qui brille à mon cou et qui rappelle le joyau que portait hier la comtesse de Nably ?

— Qu'entends-je ...? vous seriez...

— Des ennemis implacables que tu as promis de livrer au bourreau, et qui ne se soucient pas de te laisser paisiblement accomplir ta promesse, les chefs des tuschins, en un mot.

Ce disant, il arracha son masque, et Adam de Craponne, que le son de cette voix avait déjà fait tressaillir, exécuta un geste d'horreur en reconnaissant le marquis de Rochebrune.

— Tu étais fier et superbe, ce matin, dans mon hôtel, poursuivit ce dernier, sans changer la direction de son fer ; l'outrage et la menace se pressaient sur tes lèvres. J'étais forcé, devant l'évidence des preuves que tu accumulais sur ma tête, de baisser les yeux devant les tiens. Mon attitude humiliée redoublait l'insolence de tes propos. Les rôles sont changés maintenant. Ce ton rogue et méprisant que tu prenais avec moi, je pourrais l'employer à mon tour. Ces paroles injurieuses et blessantes, dont tu n'as pas été avare, je puis te les prodiguer aussi ; cette supériorité hargneuse de la vertu sur le vice, dont tu te targuais avec tant d'arrogance, le vice la possède à son tour sur la vertu.

— Le lâche! il insulte un homme désarmé, se contenta de répondre le gentilhomme provençal.

—Ecoute, reprit le chef des tuschins, et garde tes exclamations sonores pour une meilleure occasion. Tu connais, grâce à cette femme, le secret qui nous perd ; notre salut, notre unique salut est dans votre trépas. Vous mourrez tous les deux. Ce matin, tu étais prêt à nous envoyer au supplice, car ce matin tu nous tenais en ton pouvoir. A cette heure, nous sommes maîtres de ta vie et nous en dispensons à notre gré.

— Oh ! infâme et lâche gentilhomme! s'écria Craponne, qui ne put se contenir plus long-temps. Est-ce là, dis-moi, le noble et glorieux exemple que t'ont laissé tes ancêtres ? Les Rochebrune ont bien tiré l'épée dans les combats, mais c'était toujours contre les ennemis de la France. Les Rochebrune ont bien marché à la tête de nombreux bataillons, mais ils n'ont jamais commandé à des brigands, à des voleurs, à des meurtriers, à des tuschins !

— Assez ! assez ! s'écria à son tour et avec impétuosité son adversaire. Si j'ai dégénéré, si j'ai terni l'éclat de mon blason, si j'ai traîné dans la fange le nom sans tache des Rochebrune, nul ne le sait que toi et cette femme. Vous morts, mon honneur est intact, et mon secret n'appartient à personne.

— A personne! répéta Craponne en levant le doigt au ciel.

— Ventre de biche! ce mot-là est profond, observa le marquis en ricanant ; un docteur en Sorbonne n'aurait pas dit mieux. Mais, rassurez-vous, monsieur le gentilhomme ; tout chefs de Tuschins que nous sommes, nous nous flattons d'être aussi bons chrétiens que vous, meilleurs chrétiens que vous, puisque nos ancêtres n'étaient pas de la secte hébraïque comme les vôtres (1). Lorsque nous voudrons revenir à bien, nous saurons, tranquillisez-vous, entreprendre le voyage de Rome. Le pape ne nous refusera ni indulgences plénières, ni absolution entière de nos crimes; avec les sommes que nous aurons dérobées aux voyageurs et aux bourgeois attardés, nous pourrons racheter notre robe d'innocence, et nous n'y manquerons pas, tenez-vous-le pour dit. Maintenant que vous voilà rassuré sur notre sort, voici ce qui me reste à vous déclarer. Ce matin, vous m'accordiez dix heures à peu près pour me décider à livrer le propriétaire actuel de la parure de la duchesse, ou à me voir moi-même accusé de pillage et de meurtre. Dix heures ! c'était beaucoup trop de générosité à vous, monsieur l'ingénieur ; vous n'avez pas réfléchi à ceci, savoir, que vous étiez trop dangereux pour que je n'employasse pas ces heures de répit à me venger de vous. Je ne commettrai pas cette faute, moi ; il est vrai que les tuschins prennent mieux leurs précautions que les honnêtes gens; vous voyez ce sablier qui mesure le temps? lorsque le globe supérieur sera vide, il se sera écoulé un quart d'heure; voilà le seul répit que je vous accorde pour vous préparer à comparaître devant Dieu, ajouta-t-il d'un ton résolu.

Certes, si le courage, si le désespoir suffisaient pour rendre la partie égale entre deux hommes, dont l'un est armé de pied en cap, tandis que l'autre est livré sans défense à sa merci, le gentilhomme provençal n'aurait pas hésité à attaquer résolument le marquis de Rochebrune. Trois fois déjà il avait tenté un mouvement pour éviter la pointe meurtrière qui le condamnait à l'immobilité. Trois fois le fer du marquis avait effleuré sa poitrine, menaçant Craponne d'un prompt trépas, s'il faisait un pas en avant. Il comprenait bien que nul secours humain ne pourrait le sauver, et que sa dernière heure était arrivée. Il se soumit donc à sa destinée, et s'il éleva la voix encore, ce fut pour demander la grâce de la jeune fille, que les tuschins voulaient frapper avec lui. Mais ce fut en vain qu'il supplia le marquis d'épargner Caroline.

— Pitié ridicule! répondit ce chef impitoyable; notre salut, notre unique salut est dans votre trépas, répéta-t-il d'un ton bref.

Adam se prépara donc à mourir, mais sans changer cependant la direction de son regard, qui resta cloué sur l'épée qui lui faisait défaut, en ce moment suprême.

Pendant cette conversation que nous venons de rapporter, le second personnage masqué n'avait pas discontinué sa contemplation silencieuse. Il paraissait en proie à une vive agitation; sa respiration était toujours haletante; ses ongles entraient convulsivement dans sa chair. Ses yeux, qui brillaient par les ouvertures du *loup*, reflétaient toutes les phases du combat qui se livrait en lui. Si on eût pu apercevoir ses lèvres, on les eût vues agitées par un mouvement fébrile et inégal. Elles murmuraient des phrases entrecoupées, des mots sans suite et sans liaison entre eux, comme celles d'un homme qui ne jouit pas de la plénitude de ses facultés. Il n'avait pas osé, cet homme, bien que le marquis lui en eût donné l'exemple, arracher le masque qui lui couvrait la figure ; mais l'étoffe de velours n'était pas assez épaisse pour dissimuler son individualité. Et quand bien même il aurait eu la tête emprisonnée dans un casque de fer, le corps entièrement caché sous une armure d'acier, l'horreur que sa présence inspirait instinctivement à la jeune fille, aurait suffisamment révélé à cette dernière le nom du second chef des tuschins. La victime pouvait-elle ne pas reconnaître son bourreau ! Elle tenait sa tête penchée sur ses blanches épaules; une sueur glacée découlait de son front, en entendant les horribles paroles prononcées par le marquis, et un frisson nerveux agitait ses membres grêles et délicats. Louis Vaudis-

(1) Les ancêtres d'Adam étaient juifs.

son comprenait que les péripéties de son existence aventureuse avaient bien pu réussir à le distraire momentanément de son amour; que les voluptueux rendez-vous de la comtesse de Nably, que la conquête de la grande dame, étaient bien parvenus, en flattant son orgueil, à lui faire oublier pendant quelques jours celle qui posséda ses premières affections. Mais il le sentait maintenant aux battemens de son cœur, Caroline n'avait jamais cessé de lui être chère. Dans un moment d'hallucination, d'égarement, de folie, l'homme du peuple, pour respirer le souffle amoureux d'une noble comtesse, avait pu consentir à céder à un autre les droits qu'il tenait de l'amour de Caroline; il était frappé alors d'un fatal aveuglement; et les aiguillons de l'amour-propre ne lui laissaient pas le loisir de jeter un regard en arrière. Mais quelles n'ont pas été les souffrances qu'il a endurées, depuis le soir qu'elle a disparu pour ne plus revenir! Quelle n'est pas la violence de la tempête qui gronde dans son âme, maintenant qu'il la retrouve, maintenant qu'il se reconnaît indigne d'obtenir son pardon!

Les dernières paroles du marquis de Rochebrune à Craponne provoquèrent une révolution complète dans les idées de Vaudisson. D'un bond Louis se précipita aux pieds de Caroline, et, d'une voix altérée par l'émotion :

— Ecoutez, lui dit-il, cet homme (il désignait le marquis) est inaccessible à la pitié; mais je puis vous sauver, moi, et je le veux, ajouta-t-il en arrachant vivement son masque et en fixant résolument son compagnon.

— Que veux-tu faire, Louis? s'écria ce dernier.

— Oui, je veux te sauver, reprit Vaudisson; mais, comme ton silence nous est nécessaire, tu quitteras cette maison et tu lieras de nouveau ton sort au mien, abandonnant ce gentilhomme à sa destinée.

— Jamais! s'écria Caroline en rejetant sa tête en arrière, pour ne pas sentir sur son visage le souffle brûlant du tuschin.

— Oh! ne dis pas: jamais! Caroline, car ce mot-là me brise le cœur; je suis un misérable, un homme vil et infâme, je le sais; tôt ou tard le gibet deviendra mon partage, et, de plus, je t'ai trahie lâchement; je t'ai fait l'objet d'un marché affreux; mais, vois-tu, j'étais fou lorsque j'agissais ainsi; j'étais sous l'obsession d'un démon impitoyable qu'on nomme le marquis de Rochebrune. Oh! pardonne-moi, pardonne-moi, et consens à partager de nouveau ma destinée.

Nous ne transcrirons pas ici les chaleureuses protestations de tendresse que Vaudisson osa prodiguer à celle qu'il avait si cruellement outragée. Ce retour imprévu de la part de cet homme, ses transports violens, ses paroles désolées, la flamme qui brille dans son regard, tout cela nous surprend, nous étonne, nous fait douter de nous-mêmes, et pourtant tout cela est dans la nature; mais, pour pouvoir expliquer ce nouveau changement, ce *revirement* singulier, ainsi que le nomme notre manuscrit, qui se présente quelquefois, dans le cours d'une longue passion, parmi des êtres dégradés et corrompus aussi bien que chez les organisations sauvages et incultes, il faudrait avoir pénétré les nombreux mystères, les bizarreries étranges que renferme le cœur humain. Et tous ces exemples d'une passion qui renaît plus impétueuse, plus exigeante dans une âme que la satiété ou le dégoût avait atteinte, ne se rencontrent-ils pas plus souvent qu'on ne suppose, dans les salons du grand monde, dans cette sphère élevée où le sentiment, on le prétend du moins, a conservé toute sa délicatesse? N'avez-vous jamais vu un mari qui, pour courir après de folles maîtresses, délaissait ostensiblement une belle et gracieuse compagne, revenir se jeter, plus épris que jamais, aux pieds de cette même compagne, le jour où il s'aperçoit qu'elle a choisi un consolateur? Eh bien! l'histoire de ce mari est, à peu de chose près, celle de Vaudisson; on n'apprécie un trésor que lorsqu'on l'a perdu, et surtout lorsqu'on l'a perdu par sa faute.

Caroline n'avait répondu que par son silence aux divagations passionnées du tuschin. Mais la résistance que celui-ci rencontrait ne faisait que l'exciter davantage. Tout à coup, le visage de la jeune fille s'illumina du reflet d'une pensée généreuse. Elle tourna la tête du côté de Vaudisson.

— Ecoutez, à votre tour, dit-elle, vous êtes un voleur et un meurtrier, et je vous méprise du plus profond de mon cœur; je ne vous parle pas de votre odieuse conduite envers moi, elle a éteint le tendre sentiment que vous m'aviez inspiré. Eh bien! je consens cependant à ne point m'ensevelir dans un cloître, à partager votre affreuse existence; mais c'est à une condition.

— Laquelle? demanda le tuschin d'une voix radieuse.

— C'est que vous n'attenterez pas aux jours de ce gentilhomme, et que vous lui rendrez la liberté.

— Vaudisson, pas de faiblesse, dit le marquis; cette pitié nous perdrait.

— Oh! merci, merci, s'écrie Craponne, pour cet acte sublime de dévoûment, mais il ne s'accomplira pas. Caroline, si tu m'aimes, abandonne-moi à mon sort, et ne me sauve pas en te sacrifiant.

Craponne ne devinait pas que la courageuse Caroline aurait préféré souffrir mille morts plutôt que de suivre le tuschin, et que son intention était de renoncer à la vie, après toutefois qu'elle aurait obtenu la vie du gentilhomme qu'elle aimait.

Vaudisson gardait un farouche silence.

Et le sablier allait toujours, se vidant peu à peu.

— Ah! tu l'aimes donc bien, ce gentilhomme dont la mort nous est nécessaire, s'écria enfin Vaudisson, qui venait de retrouver la parole, en dardant son œil de feu sur celui de la jeune fille. Je suis pour toi un objet d'horreur et de mépris, tu attendais le trépas sans frémir, et cependant, pour obtenir la grâce de ton amant, tu consentirais à subir mon odieuse présence. — Eh bien! en dépit de vous deux, en dépit du monde entier, tu m'appartiendras encore.

— Viens, ajouta-t-il en lui saisissant le bras et en cherchant à l'entraîner vers la porte dérobée, dont les lecteurs n'ont pas oublié l'existence mentionnée par lui.

Dans ce moment, le compartiment supérieur du sablier était vide.

— A genoux, et finissons-en, dit le marquis.

Mais un bruit confus a retenti depuis quelque temps aux alentours de la maison. Ce bruit s'approche : c'est un cliquetis d'armes, des voix d'hommes, des piétinemens de chevaux. Bientôt le tumulte devient plus distinct. La rue Saint-Germain-l'Auxerrois est encombrée d'une multitude de bourgeois et de soldats, qui se dirigent vers la maison de Caroline. Ils en franchissent le seuil, et pendant que les uns délient la dariolette que les deux tuschins ont attachée à une poutre, après l'avoir bâillonnée, les autres gravissent l'escalier, en poussant des menaces de mort.

On se rappelle ce qu'a dit M. de Brissac, sur la démarche tentée par la comtesse de Nably. La noble dame s'était rendue à la *Muette*, et là, tombant aux genoux du roi Henri, des larmes dans les yeux, des sanglots dans la voix, elle lui a fait l'aveu de son intrigue avec un ami du marquis de Rochebrune. C'est ce nouvel amant qui lui a donné le diamant que la duchesse a reconnu pour être un des siens. Elle a indiqué la demeure de Vaudisson. Le chevalier du guet s'y est transporté aussitôt; on y a trouvé, avec des dépouilles de la plus grande magnificence, des preuves de la culpabilité du marquis. Un domestique de ce dernier, pressé de questions par le magistrat, a indiqué le but de la sortie de son maître, et avec les renseignemens qu'il était parvenu à recueillir çà et là, le chevalier du guet avait fini par découvrir le logis où les deux misérables s'étaient introduits. Qu'on n'oublie pas que la comtesse de Nably était, depuis le matin, à la *Muette;* qu'il s'est ainsi écoulé plusieurs heures depuis que les recherches ont commencé, et que ces recherches, vu la gravité des circonstances, ont été exécutées avec une célérité digne d'éloges.

Le marquis de Rochebrune allait frapper Adam d'un coup mortel, lorsqu'une multitude bruyante s'arrêta devant le logis. Le tuschin ne pût s'empêcher de tressaillir. Ce mouvement donne à Craponne, qui n'a point perdu sa présence d'esprit, le moyen de détourner avec la main l'arme meurtrière; d'un élan vigoureux il repousse l'assassin et il s'élance vers le meuble qui supporte son épée. Le fer du marquis a traversé le côté gauche du gentilhomme provençal, mais le bras droit de Craponne est sans blessures; il a dégainé sa rapière espagnole; les voilà en présence; le bourreau et la victime se portent des coups rapides et nombreux, pendant que les soldats envahissent la maison.

Vaudisson entraînait toujours du côté de la porte dérobée Caroline qui poussait des cris déchirans. Le marquis, répondant à l'appel de son complice, veut le suivre, mais Adam s'adosse contre la porte du salon qui se ferme derrière lui et ne laisse, par cette tactique, aucune issue pour la fuite à son ennemi.

Vaudisson est arrivé devant le panneau mystérieux, il le pousse précipitamment; la porte s'ouvre; mais il aperçoit devant lui et l'épée nue à la main, un nouvel antagoniste dont assurément il ne soupçonnait pas la présence en cet endroit.

Cet homme, ainsi que l'archange placé autrefois à l'entrée du paradis terrestre, se montrait tout prêt à lui disputer vigoureusement le passage.

Et en effet, brandissant son épée : — Misérable! rends-toi, s'écria-t-il en fondant sur le tuschin.

Cet homme, c'était...

Mais qu'on nous permette de revenir un instant sur nos pas.

Revenons un instant sur nos pas, avons-nous dit. Que de courage ne nous a-t-il pas fallu pour tenter cette marche rétrograde! Cela est affreux en effet, de suspendre tout-à-coup l'intérêt que le drame a fait naître dans l'esprit des lecteurs; d'intriguer perfidement ceux qui nous ont suivi jusqu'à cette terrible péripétie. Il y a un calcul déloyal, astucieux; il y a même de la trahison, convenons-en, dans cette manière de procéder. Aussi, entendons-nous du fond de notre cabinet silencieux les paroles de dépit, les exclamations de mécontentement de nos jolies lectrices, qui croyaient saisir enfin la clé de cette mystérieuse apparition. Aussi, voyons-nous d'ici l'adorable petite moue qui plisse momentanément leurs lèvres, voyons-nous leurs doigts effilés torturer impitoyablement la feuille qui vient de tromper leur espoir. Provoquer, exciter, attiser la curiosité de femmes impressionnables et nerveuses, et refuser de la satisfaire lorsqu'elles vous en prient, lorsque, par les développemens donnés à votre fable, par la force des événemens qu'elle comporte, par l'enchaînement et la gradation des faits, vous en êtes arrivé au point de ne plus rien leur cacher! Oh! c'est là un crime, un crime inouï, bien qu'il soit commun à tous les écrivains aujourd'hui, et qui mériterait, à celui qui le commet, une sévère punition, un châtiment exemplaire, plus que la haine, plus que le mépris, l'indifférence!

Nous sommes les premiers à reconnaître la justice de ce traitement, et nous l'appellerions sans remords sur la tête du coupable, s'il ne possédait pas le mot de l'énigme qui nous occupe tous, si nous n'étions pas désireux de pénétrer ce secret qu'il doit bientôt nous confier! A chacun sa responsabilité, cependant; si notre reticence a provoqué des gestes charmans d'impatience et de dépit; si cette façon de tromper la confiance des lecteurs leur paraît malséante et par trop cavalière, qu'ils ne s'en prennent pas à nous. Le vrai coupable, le seul coupable

est celui dont nous consultons le manuscrit; ce guet-apens est son ouvrage. Que le vicomte de Cadenet subisse donc la peine de son outrecuidance; mais que votre mauvaise humeur lui soit légère, aimables lectrices, il est trop heureux de l'avoir excitée, puisqu'elle porte avec elle la preuve que son récit vous intéresse.

Nous vous avons montré le colonel de cavalerie légère, franchissant avec Diane de Poitiers le seuil du compère Catacciolli, nous avons appelé votre attention, en même temps, sur les deux hommes masqués, le marquis de Rochebrune et Vaudisson, qui n'ont pas perdu de vue le couple amoureux.

Aussitôt que les deux amans furent entrés dans l'établissement de l'Italien, celui-ci, en reconnaissant M. de Brissac, s'inclina respectueusement devant lui, et, sur un geste de ce seigneur, il lui ouvrit la porte d'un petit cabinet, meublé avec plus de luxe que l'aspect des lieux ne semblait en comporter. Puis, Catacciolli s'inclina une seconde fois, et, en homme qui comprend l'inopportunité de sa présence, il s'éloigna aussitôt. N'oublions pas de mentionner que le regard fauve de l'Italien s'était arrêté avec une expression étrange de curiosité et de terreur sur la femme voilée qui accompagnait le colonel.

Les deux amans étaient seuls enfin. La duchesse de Valentinois ôta le *loup* qui cachait son visage; elle rejeta vivement en arrière, par un geste rempli de grâce et de coquetterie, le chaperon de soie qui emprisonnait sa tête, et elle attacha sur M. de Brissac ces larges yeux bleus dont le roi Henri s'était si malencontreusement affolé.

— Oh! Diane, s'écria le beau colonel, en mettant un genou en terre et en serrant sur son cœur la main de la duchesse, que vous me rendez heureux de cette nouvelle occasion que vous me fournissez de vous entretenir de mon amour! Devant Henri II, en présence des seigneurs de la cour, il me faut, et ce m'est un supplice bien grand, croyez-le bien, refouler dans mon âme les douces paroles qui se pressent sur mes lèvres; il me faut mesurer mes discours, surveiller mes regards, de peur de laisser deviner notre secret à quelque courtisan jaloux.

— Et cependant, interrompit Diane, ce secret a été pénétré.

— Qu'entends-je!

— Et cependant le roi Henri le connaît.

— Est-il possible? mais nous sommes perdus! car le roi de France est vindicatif autant qu'il est épris de vos charmes, et il ne pardonnera, ni à la maîtresse qui ne répond pas à son amour, ni à l'heureux mortel que vous lui préférez!

— Tranquillisez-vous, dit la duchesse en tendant la main au colonel pour l'aider à se relever, et en l'inondant de la voluptueuse langueur de ses yeux bleus. Le roi de France connaît notre secret; un courtisan qui avait osé élever ses vœux jusqu'à moi, mais que j'avais accablé de mon mépris, a révélé à Henri que je brûlais pour vous d'une flamme coupable et...

— Et?...

— Et Henri n'a rien eu de plus pressé que de venir m'entretenir à ce sujet.. Il est arrivé dans mes appartemens, ce matin, la figure toute bouleversée, le front brûlant, les yeux hagards; la colère l'étouffait... Il en est sorti radieux et triomphant, le front haut, l'air joyeux et satisfait... ajouta la rusée Diane d'un ton dégagé qui fit tressaillir le beau colonel; car M. de Brissac aimait véritablement la duchesse de Valentinois.

— Dans son cœur grondait bien encore un désir de vengeance, reprit-elle, mais ce n'était plus nous qui en étions l'objet; le *calomniateur* seul était menacé, continua-t-elle en souriant.

— Et le nom du *calomniateur* demanda le colonel en souriant à son tour.

— Son nom est Claude de Thais, répondit la duchesse.

— Le grand-maître de l'artillerie?

— Lui-même, je lui dois des actions de grâces, car depuis quelque temps je croyais avoir remarqué de la froideur pour moi chez Henri, et cette explication que nous venons d'avoir, en forçant le roi de France à rougir de ses... *injustes soupçons*, dit-elle en appuyant fortement sur ces deux mots, a raffermi l'empire que j'exerce sur son cœur. Il n'a pas voulu se rendre à la *Muette* avant d'avoir obtenu son pardon..... Je le lui ai accordé, mais à une condition cependant : le grade de colonel de cavalerie légère est bien beau, sans doute, et digne assurément d'être octroyé à un brave gentilhomme comme vous... mais il est une charge plus élevée que j'ambitionnais pour vous depuis quelque temps, mon noble cavalier... cette charge est celle de grand-maître de l'artillerie.

— Eh quoi! vous auriez obtenu?

— Mon pardon était à ce prix.... le roi de France a cédé à mes instances; j'ai sa parole. Bientôt, vous savez qu'à la cour les prétextes pour frapper un ennemi ne manquent pas, bientôt M. Claude de Thais expiera dans l'exil la témérité de sa démarche auprès de monseigneur le roi; bientôt il sera dépouillé de sa charge, et c'est vous, notre féal ami, qui serez revêtu de ses hautes et importantes fonctions. Ce m'est un double bonheur de punir un espion dangereux et de récompenser un homme que j'honore.

— Cruelle! ce matin vous aviez ces bonnes nouvelles à m'annoncer, lorsque je suis revenu de chez la comtesse de Nably, et vous ne m'en avez rien dit!

— Je voulais prévenir une explosion de joie de votre part, et j'ai pensé qu'un entretien d'une heure chez le compère Catacciolli, pendant laquelle je pourrais librement vous apprendre ce qui nous intéresse tous les deux, vous sourirait mieux qu'une conversation dans mes appartemens, au milieu des importuns, des fâcheux et des méchans... C'est à vous de me dire si je me suis trompée...

On devine la réponse de M. de Brissac; une pensée douloureuse cependant traversa tout à coup son esprit; il se rappela les deux hommes masqués qu'il avait surpris, l'épiant, pendant qu'il conversait avec Craponne; ces personnages mystérieux, nos lecteurs les connaissent; mais l'ignorance complète dans laquelle se trouvait le colonel à leur égard le tourmentait vivement. Il ne put s'empêcher de faire partager ses craintes à Diane; mais bientôt les appréhensions de l'avenir disparurent devant les joies enivrantes du présent, et, confians dans leur étoile, la duchesse et le colonel oublièrent que leur présence dans ce lieu pouvait les perdre pour jamais. Il n'y avait plus dans leur âme de place que pour l'amour.

C'est au milieu de ce doux entretien que les cris de la foule qui se dirigeait vers la rue Saint-Germain-l'Auxerrois parvinrent jusqu'à leurs oreilles. Le bruit allait toujours en augmentant, et M. de Brissac, sur les instances de Diane, allait sortir pour en connaître le motif, lorsque Catacciolli s'offrit subitement à sa vue.

— Monseigneur, dit l'Italien d'une voix altérée par la peur, je ne sais ce qui se prépare, mais je crains qu'un grand danger ne nous menace tous. Le peuple et les soldats du guet se dirigent vers cette maison... Oh! mon Dieu! je suis un homme mort, si quelqu'un vous a vu entrer dans mon établissement!

— Que signifie ce discours? demanda M. de Brissac en s'efforçant de paraître calme et rassuré. Et depuis quand, maraud, ma présence chez toi peut-elle te compromettre?

— Oh! monseigneur, pardonnez-moi... non, ce n'est pas vous qui pouvez être la cause de ma perte... mais la noble dame qui est renfermée dans ce cabinet.

— La noble dame qui est renfermée dans ce cabinet! répéta le colonel en saisissant l'Italien par le bras. Tu la connais-donc? continua t-il d'une voix sourde et étouffée. Mais, parle, parle donc, si tu tiens à la vie.

— Grâce! grâce! monseigneur, s'écria l'Italien en tombant à ses genoux; non, je ne la connais pas... ou plutôt, si, je l'ai reconnue... mais...

— Son nom! son nom! murmura le colonel en jetant sur Catacciolli son œil qui dardait des éclairs.

— Mais je me suis trompé, reprit l'Italien... Non, ce n'est pas Mme Diane...

— Mme Diane! répéta M. de Brissac, en serrant comme dans un étau le bras de l'étuviste.

Dans ce moment, le tumulte était à son comble. Une masse compacte de peuple et de soldats encombrait la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, en poussant des cris affreux.

— Per dio! per dio! murmura l'Italien; je suis mort! ils viennent ici.

— Maître lâche! dit le colonel, en secouant fortement Catacciolli, et en le forçant de se tenir debout. Ecoute ceci et exécute mes instructions à la lettre. Voici d'abord un poignard. Tu vas rester à cette place devant ce cabinet, en attendant mon retour. Si quelqu'un se présente pour en forcer l'entrée, tu l'étendras à tes pieds, frappé d'un coup mortel. Entends-tu bien? Nul ne doit franchir le seuil de cette porte. Ta vie me répond de ton obéissance.

Ce disant, M. de Brissac se précipite au devant de la foule, et s'informe auprès d'un bas officier qui marchait en tête de la troupe du motif de ce rassemblement tumultueux. Il n'ose s'adresser au chevalier du guet lui-même, qu'il distinguait très-bien au milieu de ses soldats, parce que ce chef supérieur, autrefois son rival malheureux auprès d'une noble dame de la cour, lui avait voué depuis lors une haine implacable. Il ne devait donc pas, si l'on était à la recherche de Mme Diane, se livrer sottement à celui qui avait reçu l'ordre de s'emparer de sa personne. Mais ces précautions étaient inutiles. Nous connaissons la cause de ce déploiement de forces. Le but des soldats était la maison du chevalier de Norville, et non pas celle du compère Catacciolli. La duchesse de Valentinois n'avait rien à redouter; on en voulait aux deux chefs des tuschins et non à elle.

M. de Brissac rentra précipitamment dans le logis de l'Italien, pour rassurer Mme Diane. Catacciolli était encore au poste qui lui avait été assigné. Mais cette obéissance aux injonctions impérieuses du colonel était plutôt le résultat de la lâcheté que du courage; l'étuviste ne s'était pas éloigné, par la raison toute simple que ses jambes lui avaient refusé de l'aider à fuir. La couleur livide qui envahissait son visage annonçait suffisamment qu'il était en proie à une terreur extrême; son regard était celui d'un agonisant.

Le colonel pénétra aussitôt dans le cabinet de la duchesse. Mme Diane avait remis son *loup* et emprisonné de nouveau sa tête dans son chaperon de soie. M. de Brissac la trouva pâle, mourante, affaissée sur elle-même et respirant à peine.

— Le danger n'est pas pour nous, s'écria le colonel en s'empressant auprès d'elle, mais pour deux chefs de tuschins qui se sont réfugiés dans la maison voisine. Ainsi, tranquillisez-vous, et avisons au moyen de sortir de ce lieu. Catacciolli! s'écria-t-il en appelant l'Italien.

Celui-ci répondit aussitôt à la voix de M. de Brissac, et sa figure qui avait passé subitement du jaune au rouge, indiquait qu'il n'avait rien perdu des paroles qui venaient d'être prononcées.

— Cette maison a une sortie qui donne sur le quai? poursuivit le colonel.

— Oui, monseigneur.

— Va voir si la foule qui encombre la rue Saint-Germain-l'Auxerrois est aussi grande du côté de la Seine.

— Oh ! mon Dieu ! quelle affreuse position ! murmura la duchesse qui ne pouvait s'empêcher de frissonner en entendant les cris tumultueux du peuple.

L'Italien revint bientôt annoncer qu'il y aurait de l'imprudence à se montrer au dehors, les quais étant encombrés d'un nombre infini de bourgeois et de manans qui accouraient vers la rue St-Germain-l'Auxerrois.

Dans ce moment, les soldats se sont arrêtés devant la maison du chevalier de Norville, et un bruit affreux retentit au dessus de la tête des trois personnages que nous venons de présenter aux lecteurs. C'est un mélange discordant de voix menaçantes, de cliquetis d'armes et de meubles renversés. Diane de Poitiers s'est cramponnée au bras du colonel. Elle appuie son front inondé d'une sueur froide, sur la poitrine de M. de Brissac. Celui-ci, une main sur la garde de son épée, l'autre posée autour de la taille de la duchesse, témoigne par son attitude martiale et fière, de la noble ardeur qui le possède. N'était le trésor précieux confié à sa garde, il aurait pénétré l'un des premiers dans la demeure envahie par les tuschins. Un pressentiment l'avertissait que le marquis de Rochebrune pourrait bien être un des deux chefs traqués par la force armée et il s'estimerait heureux de croiser le fer avec le traître. Mais il doit dompter cette courageuse impatience et veiller attentivement sur la faible femme qui réclame sa puissante protection.

Tout à coup, un cri qu'il croit reconnaître a frappé ses oreilles. Ce cri a été poussé par Adam de Craponne, lorsque, détournant le fer du marquis, il s'est précipité vers le meuble qui supporte son épée. Le colonel a tressailli. L'Italien a tressailli à son tour.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il... Les tuschins vont se sauver par la porte dérobée.

M. de Brissac se fait expliquer le sens de ces paroles. Il apprend l'existence de l'issue secrète ouverte par le père du chevalier de Norville et communiquant avec les étuves de Catacciolli. Les deux misérables, s'ils connaissent le secret du ressort caché dans la boiserie, vont se soustraire au sort qui les attend. A cette révélation importante, le colonel ne peut plus se contenir ; il s'arrache aux étreintes de la duchesse qu'il laisse une seconde fois à la garde de l'Italien, et il s'élance, l'épée nue, sur le palier qui correspond avec la chambre de Caroline; il vient à peine d'y arriver, lorsque la main de Vaudisson fait jouer le ressort ; peu soucieux de voler au secours de son complice que Craponne attaque vigoureusement, le tuschin, emportant Caroline dans ses bras, va franchir le seuil de la porte dérobée, lorsqu'il se trouve en présence de ce terrible adversaire. C'était donc M. de Brissac qui s'était écrié :

— Misérable ! rends-toi, en fondant sur Vaudisson.

Une seconde de réflexion a suffi au tuschin pour apprécier sa véritable position. Bien loin de se défendre, il baisse vers la terre la pointe de son épée et en présentant la garde au colonel :

— Voilà mon arme. Je me rends, répondit-il sans hésiter. Ecoutez cependant, ce qui me reste à vous dire, continue-t-il d'une voix brève et saccadée. Comme tuschin, je serai pendu haut et court au gibet de Montfaucon, ou bien roué vif sur la place de Grève..... je le sais.... Mais que sera-t-il fait au courtisan perfide qui a ravi à monseigneur le roi le cœur de sa maîtresse adorée ?

— Que veux-tu dire ? demande le colonel, dont la voix est devenue tremblante.

— Je veux dire que vous étiez, il n'y a qu'un instant, renfermé avec Mme Diane, maîtresse de monseigneur le roi de France, dans un cabinet du compère Catacciolli. J'ajoute que, si vous m'empêchez de fuir, je vais déclarer le fait au chevalier du guet, qui n'est pas de vos amis, vous le savez. Mme Diane est encore chez l'Italien.... si on l'y découvre, vous êtes perdu, et elle avec vous. Prononcez mon arrêt, qui est aussi le vôtre.

Nous n'essaierons pas de décrire ce qui se passa en ce moment dans l'âme de M. de Brissac. Le combat entre son amour et son devoir, dut être d'une violence extrême, bien qu'il fût de courte durée ; car de grosses gouttes d'une sueur froide découlaient de son front, ses lèvres tremblaient et ses dents claquaient l'une contre l'autre, ainsi que dans un accès de fièvre. Cependant il gardait un silence rempli de terreur pour Vaudisson, tout en s'enfonçant les ongles de sa main gauche dans la chair.

— Eh bien ! fit le tuschin, Mme Diane est-elle condamnée?

L'amour l'emporte sur le devoir.

— Fuis donc ! s'écria l'amant de la duchesse, et sois muet comme la tombe, ajouta-t-il en s'élançant au secours de Craponne.

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que la première porte du petit salon est brisée en mille pièces par la foule qui vient d'envahir la maison. Le marquis, acculé contre un angle de cette pièce, fait des efforts prodigieux pour repousser les assaillans qui l'environnent de tous côtés. Pendant qu'il résiste encore, mais qu'il résiste en vain, Caroline, épuisée par toutes ces terribles émotions, est étendue sans mouvement sur le parquet, aux pieds de Vaudisson. Saisi tout à coup d'un accès de rage jalouse, celui-ci se penche vers elle :

— Morte ! elle ne lui appartiendra pas, murmura-t-il d'une voix stridente.

Et d'une main égarée, le tuschin enfonce son poignard dans le cœur de la jeune fille. Puis, brandissant l'arme sanglante sur la tête de sa victime :

— Et maintenant, s'écrie-t-il en grinçant des dents, tiens-toi sur tes gardes, Adam de Craponne, car il me faut ta vie pour racheter celle dont je viens de trancher le cours.

Le marquis de Rochebrune venait d'être désarmé, et les soldats du guet se précipitaient tumultueusement dans la chambre de Caroline. Tirant aussitôt sur lui la porte dérobée, Vaudisson descend à pas précipités les escaliers de la maison voisine. Il traverse les étuves du compère Catacciolli dont il connaît toutes les issues, et gagnant le passage secret qui donne sur le quai, il se dérobe à la poursuite de ses ennemis.

Certes, nous ne serions pas près encore de terminer notre récit, si, au lieu de faire un résumé du manuscrit du vicomte de Cadenet, nous le suivions religieusement chapitre par chapitre. Vingt-deux pages sont consacrées à plaindre l'infortunée Caroline, à vanter ses vertus, à célébrer l'héroïque dévoûment que le poignard des tuschins l'empêcha d'accomplir. L'emprisonnement du marquis de Rochebrune, puis sa mort ignorée, la nuit, entre les quatre murs d'un cachot, afin que son nom ne fût pas flétri par un jugement dont l'issue était certaine, nous fourniraient la matière de cinq numéros pour le moins. Et la douleur de Craponne, occasionnée par la fin précoce de la jeune fille, et les intrigues nombreuses de la comtesse de Nably, que ses relations avec un chef de tuschins avait mise à la mode plus que jamais, et les ruses de Vaudisson pour dépister les sergens, et la destruction des bandes féroces qui infestaient Paris, voilà de quoi remplir bien des colonnes d'un journal. Mais nous devons être sobres de détails. Craponne est sorti sain et sauf du danger qui le menaçait. C'est là le dénoûment de l'épisode que nous venons de raconter. Vaudisson, après avoir erré de province en province, avait pénétré en Provence, et s'était enrôlé dans la troupe du *Renard*. Ces explications nous suffisent, pour le moment du moins, jusqu'à ce que l'intervention inattendue du meurtrier de Caroline nous force de parler de lui de nouveau. Nous n'avons pas à nous occuper de la joie que ressentit la duchesse de Valentinois, lorsque Craponne lui rendit sa parure de diamans, ni des précautions que prit M. de Brissac à l'avenir, lorsqu'il devait, loin des importuns et des espions de cour, entretenir la maîtresse du roi Henri. Nous ne reprocherons même pas au vicomte de Cadenet la rareté des apparitions de la comtesse de Nably, qui joue cependant un rôle assez important dans cette histoire. La comtesse, par sa position, pouvait seule dénouer les complications de cette intrigue. Elle le fait, mais derrière la toile, dans les coulisses, tandis que sa place était marquée sur la scène, et sur le premier plan. Cela est une faute, une grande faute. Le récit, par suite de l'éloignement de Mme de Nably, a remplacé l'action ; c'est ce qu'il fallait éviter. Cette ignorance des effets scéniques a pour résultat d'enlever au drame une grande partie de son intérêt, et cela est fâcheux, en vérité.

Mais dix ans se sont écoulés depuis l'époque à laquelle se déroulent les événemens que nous venons de rappeler. Craponne, vivement impressionné par la fin tragique de Caroline, a juré de garder son cœur libre de toute affection jusqu'au moment où il s'engagerait dans les liens du mariage. Nous avons vu son choix se porter sur la candide Agnète de Mont-Dragon. L'amour qu'il a voué à sa noble compagne, l'importance de ses travaux, sa tendre sollicitude pour les pauvres, sont parvenus à affaiblir, puis à effacer complétement dans son cœur le souvenir de Caroline. C'est alors que nous l'avons surpris, absorbé par une idée magnanime, par un hardi projet de canalisation, dont l'exécution doit assurer le bien-être de ses concitoyens. Malgré le refus de subsides de la part du parlement, l'ingénieur salonais s'est mis à l'œuvre, sacrifiant ses propres deniers dans une entreprise que ses contemporains jugent irréalisable.

Le temps a marché pendant notre épisode. Un an s'est écoulé depuis que le *Renard* et ses compagnons ont donné le premier coup de pioche, et la Provence commence déjà à jouir d'une tranquillité, d'une sécurité qu'elle ne connaissait pas depuis nombre d'années. Le canal aussi s'annonce bien. Après douze mois seulement d'un travail opiniâtre, on est parvenu à creuser cinq lieues de parcours. Mais le numéraire se fait plus rare de jour en jour. Adam n'a pas prévu que les dépenses absorberaient jusqu'à son dernier carolus, et qu'il faudrait peut-être, faute de secours, laisser inachevée son œuvre de prédilection. Insensiblement ses ressources s'épuisent. Il frappe de nouveau aux portes du parlement. Le corps législatif continue à lui envoyer des félicitations et des vœux, pas davantage.

Craponne se souvient alors des amis puissans qu'il avait autrefois à la cour de France. Diane de Poitiers n'a pas oublié, sans doute, celui qui lui a rendu sa parure volée par les tuschins. Brissac, qui a été promu par les soins de la duchesse au grade de grand-maître de l'artillerie (charge enlevée à Claude de Thais) était son intime, et la faveur dont il jouit auprès du roi, grâce à l'appui de la favorite, est plus grande que jamais. Ces deux personnes plaideront auprès de Henri II la cause de Craponne, qui est aussi celle de l'humanité : il est aussi un troisième personnage dont l'intervention paraît être à Adam un gage de succès. Cet homme qui, par la nature de ses fonctions, vit dans l'intimité du roi, se nomme Ambroise Paré. Premier médecin de François Ier jusqu'en 1547, il a été employé au même titre, à l'avènement de son fils, et cela par le manége habile de Diane, qui le favorisait.

Adam de Craponne résolut de s'adresser à ces trois personnages, et d'obtenir, par eux, que le roi s'intéressât *utilement* à l'entreprise com-

mencée. Il manda Anthôni près de lui, et le mari de Miette partit aussitôt pour Paris, chargé des instructions de son maître.

Après deux mois d'absence, Anthôni fut de retour : il apportait trois missives fort affectueuses : l'une de Mme Diane, la seconde du grand maître de l'artillerie, la troisième d'Ambroise Paré; le fidèle serviteur remit, de plus, à celui qui l'avait envoyé à Paris, une ordonnance du roi de France qui *octroyait à Adam de Craponne, gentilhomme de la ville de Salon, en Craü, en forme de fiefs, les eaux de la Durance qui couleraient dans son canal.* Voilà comment les amis puissans, sur lesquels comptait l'ingénieur, réalisaient ses plus chères espérances! Il s'adressait à des courtisans, qui sont fort peu soucieux, d'habitude, d'user de l'influence qu'ils peuvent posséder sur l'esprit du monarque, dans un autre intérêt que le leur. La mémoire des services rendus se perd vite dans certaines régions : la reconnaissance y est un mot vide de sens. Ces titres honorifiques étaient donc une amère dérision dans l'état de pénurie auquel était réduit Craponne; mais, fidèles à la règle de conduite qu'ils s'étaient tracée, Diane, Brissac et Paré, venaient de se libérer des obligations qu'ils pouvaient avoir contractées envers Adam; ils le payaient généreusement, avec la monnaie courante dans le milieu qu'ils habitaient, c'est-à-dire en eau bénite de cour. Un mot de la duchesse aurait aplani bien des obstacles, cependant. Sollicité par sa maîtresse adorée, Henri II aurait répondu à l'appel de l'ingénieur. Il avait gardé de lui un souvenir assez satisfaisant pour croire qu'il fût venu à son aide, si la voix de Craponne était arrivée jusqu'à lui ; mais la duchesse ne parla pas, et Henri II ignora toujours qu'Adam avait imploré sa généreuse intervention pour un ouvrage d'utilité publique.

L'issue fâcheuse de cette démarche affecta vivement celui qu'on appelait alors, et à juste titre, *l'ami des pauvres!* Tout l'avoir de Craponne avait déjà disparu, depuis deux ans à peu près, qu'on s'était mis à l'ouvrage et l'on n'avait creusé encore que les deux tiers du canal. Que faire? que devenir désormais? Tant de peines, de fatigues, d'argent, auront-ils été dépensés en pure perte? non, non. Dieu mettra sur les lèvres de l'ingénieur des paroles éloquentes; la persuasion passera de son cœur au cœur des hommes intéressés à l'achèvement des travaux. Si le parlement et la noblesse de la province ont refusé de venir à son secours, la bourgeoisie, la petite propriété seront moins égoïstes.

Adam de Craponne, l'infatigable apôtre de l'humanité, se met de nouveau en campagne. Il sollicite les classes moyennes; il visite les personnes que le canal, en rendant leurs terres arrosables, doit enrichir en peu de temps. Il est chaleureux et pressant; il leur retrace, en termes éloquens, l'embarras dans lequel il se trouve; il fait valoir la honte qui rejaillira sur le pays tout entier, si le canal n'est pas terminé; il attaque toutes les cordes de l'âme; il invoque les sentimens généreux qui doivent les animer; il s'adresse à leur cupidité, à l'intérêt, ce mobile de bien des actions, dans ce monde pervers. Les efforts de Craponne sont dépensés en pure perte; la petite propriété suit l'exemple du parlement. Ces gens égoïstes portent aux nues le citoyen philantrope. Ils font sonner bien haut son désintéressement, sa capacité, son noble empressement à sacrifier toute sa fortune pour une œuvre d'avenir; mais de secours, point.

L'ingénieur, découragé, retourna à son logis où l'attendait son fidèle serviteur.

— Tous ces hommes ont un cœur de bronze, dit-il à Anthôni; aucun n'a voulu entrer dans les frais de l'entreprise et leur refus me réduit à ordonner la cessation des travaux. Hélas! que vont devenir tous ces pauvres paysans, ces villageois nécessiteux, et ces redoutables tuschins qui ont renoncé à leur vie de brigandage, sur la foi de l'avenir!

— Ils n'abandonneront pas la tâche que vous leur avez imposée, s'écria une voix qui retentit derrière lui.

— Agnète! que dites-vous? s'écria l'ingénieur à son tour, en reconnaissant sa jeune épouse dans la personne qui avait parlé.

— Je dis, poursuivit la noble femme, en déposant un papier sur la table, que le jour est arrivé de vous prouver que je suis digne de vous comprendre. Oui, mon ami, vous avez refusé, il y a deux ans, de m'associer à vos généreux sacrifices; vous avez refusé de disposer des biens qui m'appartiennent et que je vous abandonnais avec joie. J'ai respecté vos scrupules, mais avec l'intention bien arrêtée de triompher de votre résistance, si les circonstances ne vous étaient pas favorables. Tout à l'heure, pendant votre absence, j'ai interrogé Anthôni sur la cause du trouble que je remarquais en vous; Anthôni ne m'a rien caché : je sais tout, et... le canal s'achèvera. Parcourez ce papier, ajouta Agnète d'une voix assurée.

En lisant la déclaration par laquelle la jeune femme autorisait son mari à vendre des propriétés qui constituaient sa dot, Craponne, ému jusqu'aux larmes, essaya de parler, Agnète ne lui en laissa pas le temps.

— Eh quoi? lui dit-elle avec un tendre reproche dans les yeux et dans la voix, vous opposeriez-vous à ce que je partageasse la gloire qui doit rejaillir sur le nom de Craponne? Seriez-vous assez cruel pour repousser le faible don qui doit assurer l'existence des malheureux? Puisque Dieu nous a refusé des enfans, que notre fortune soit employée tout entière pour le bonheur des pauvres, des pauvres qui vous appellent leur ami. Nos héritiers naturels, se sont eux.

— Mais je ne dois pas... dit Adam.

Agnète l'interrompit aussitôt.

— Ecoutez, reprit-elle d'un petit ton décidé, et en se penchant vers son mari par un mouvement rempli d'innocente coquetterie, vous savez que nous sommes quelquefois capricieuses, entêtées et volontaires, nous autres femmes. Eh bien! mon parti est irrévocablement arrêté; et, pour cette fois, je ne céderai pas, je vous en avertis. Ma désobéissance est raisonnée, je me mets en révolte complète. Oh! de grâce, dites que vous acceptez mon offrande.

Agnète, en parlant ainsi, avait un petit air si mutin, si dangereux; son geste, son regard renfermaient une séduction si piquante, si persuasive aussi, qu'Adam sentit sa résolution s'évanouir. Il tendit les bras à sa jeune épouse, qui se précipita sur son sein, en murmurant d'une voix entrecoupée :

— Vous vous rendez, mon ami! N'est-ce pas, vous vous rendez? Oh! je suis la plus heureuse des femmes.

— Agnète, vous êtes un ange, répondit Craponne, et les pauvres vous béniront un jour.

Anthôni était resté muet spectateur de cette scène touchante; mais, s'il ne disait rien, son cœur battait avec force, et ses yeux s'attachaient, avec une expression d'admiration naïve, sur cette jeune femme, qui venait ainsi sans hésitation, sans regrets, de se vouer à la misère. Après un moment de cette contemplation silencieuse, ne pouvant résister plus long-temps aux sensations qui s'élevaient dans son âme, il se précipita aux genoux de Mme de Craponne, et lui prit la main, qu'il porta à ses lèvres. Ce fut là tout. Puis, comme honteux de son action, il s'élança vers la porte et disparut.

Le lendemain, l'ingénieur et Anthôni retournèrent parmi les travailleurs, qui ne soupçonnaient rien des motifs de leur absence. Six mois s'écoulèrent, puis six autres, et le jour arriva enfin où le canal fut terminé. Ce fut le *Renard* qui demanda avec instance à Craponne la faveur de renverser la frêle barrière qui résistait encore à l'irruption des eaux de la Durance. Le dernier coup de pioche fut donné au son de toutes les cloches des villages voisins. Un immense concours de peuple assistait à cette opération solennelle. Depuis Cadenet jusqu'à Berre, une chaîne vivante dessinait toutes les sinuosités du canal, et le nom de *Craponne* était sur toutes les lèvres, comme dans tous les cœurs. A Salon, le chapitre de Saint-Laurent, le clergé de Saint-Michel, les deux confréries de pénitens, bannières déployées, gonfalons en tête, s'étaient rendus jusqu'à la limite du territoire. Il fallait consacrer par les solennités de la religion cette journée mémorable. Les autorités locales, les échevins et les corps de métiers venaient après eux. Suivaient une population empressée d'hommes mûrs et de vieillards, des troupes d'enfans et de femmes, tous chantant des psaumes et élevant vers Dieu leurs voix triomphantes.

Agnète et Anthôni, confondus dans la foule, se dirigeaient aussi dans un pieux recueillement vers le village de Lamanon; le cortége s'arrêta enfin; vingt mille regards braqués sur le lit du canal, cherchaient à distinguer dans le lointain l'arrivée du flot réparateur.

Adam de Craponne manquait seul à la fête. L'ingénieur avait voulu se soustraire à l'ovation que lui préparait un peuple reconnaissant. Depuis le matin, insensible aux douces prières de sa jeune épouse, il s'était retiré dans la demeure d'un homme célèbre à cette époque, et qui lui avait voué une amitié inaltérable : c'était le savant médecin Michel Nostradamus. Lorsque la ville fut devenue déserte, il monta sur l'observatoire d'où Michel faisait chaque soir ses observations astronomiques. Là, accoudé sur le mur de la terrasse, le cœur délicieusement ému, Craponne attendit le signal ardemment désiré.

A onze heures moins un quart, un cri poussé par un peuple immense annonça l'entrée des eaux sur le territoire de Salon; des décharges d'arquebuses saluèrent ce moment solennel.

Trop faible pour surmonter son émotion, Adam de Craponne leva les yeux au ciel, essuya une larme qui débordait de sa paupière, et s'agenouilla sur la pierre en murmurant des mots entrecoupés.

— Grâce à vous, la Provence est sauvée, dit Michel Nostradamus, en serrant avec effusion la main de l'ingénieur.

— Dieu soit loué! répondit Craponne. En travaillant, le pauvre aura du pain.

Nostradamus avait dit vrai : à dater de ce jour, la sécheresse n'était plus à craindre; le canal de Craponne devait la combattre victorieusement. La Provence était sauvée, mais *l'ami des pauvres* était ruiné sans ressources. De toutes les propriétés que lui avaient laissées ses aïeux, et qui lui formaient une fortune territoriale très considérable pour ce temps-là, il ne possédait plus que sa maison de Salon; encore fut-il obligé de l'hypothéquer deux mois après la cessation des travaux, tant sa gêne était grande. Agnète, dont le caractère vraiment grandiose cadrait tout-à-fait avec celui de son époux, voulut que le sacrifice consenti par elle fût complet. Après la vente de ses biens, il ne lui restait plus rien de sa dot que les diamans et les bijoux qui composaient sa parure de noces. Ces bijoux pouvaient valoir 12,000 livres. Elle les céda à un juif pour un prix inférieur et apporta à Adam 8,000 livres qu'elle en avait retirées. Cette action rendit Agnète plus chère à son mari, si c'est possible; et l'ingénieur, dont l'avenir, grâce à la réalisation de cette somme, était assuré pour quelques années, se livra avec ardeur à des combinaisons plus vastes que celles qui l'avaient occupé jusqu'alors. Il conçut le projet, pendant cette retraite absolue dans laquelle il s'ensevelit à Salon, de faire communiquer l'Océan et la Méditerranée par le moyen d'un canal qui unirait la Saône et la Loire, en traversant le Charolais. Tout en mûrissant cette heureuse idée, son génie caressait un autre projet qui devait compléter la révolution commencée en Provence par le canal achevé; ce projet, dont les résultats magnifiques étaient assurés, consis-

tai à creuser le grand canal de Provence qui porterait les eaux de la Durance, depuis le rocher de *Canto-Perdrix*, au dessus du village de Peyrolles, jusqu'à Berre, en traversant le territoire d'Aix. Notons, en passant, que cette idée dont la réalisation eût seule suffi pour illustrer un règne, fut adoptée par Louis XIII et reprise par Louis XIV; développée et agrandie dans le siècle dernier, son exécution fut commencée par des actionnaires en 1752, et abandonnée ensuite faute de fonds.

Le plus beau titre de gloire de Craponne est un troisième projet conçu par l'ingénieur salonais, et dont quelques écrivains mal informés ont attribué tout le mérite à Riquet. Nous ne voulons pas parler ici de l'idée générale de creuser le canal du Languedoc, idée que Craponne pourrait revendiquer peut-être, bien qu'on la reporte au temps de Charlemagne, mais de celle plus grandiose, plus difficile, plus hardie de conduire les eaux de l'Ariége aux *Pierres de Naurouse*; et de les jeter dans les deux mers, par l'intervention des écluses, d'un côté, jusqu'à l'*Aude*, et de l'autre jusqu'à la *Garonne*. Ce projet gigantesque appartient entièrement à Craponne. Riquet a fait son profit des documens, des notions, des vues premières, laissés par Adam; mais il n'a rien inventé. Il a perfectionné et simplifié la donnée de son prédécesseur, voilà tout. Il a modifié le plan de Craponne, et en a facilité l'exécution, en conduisant aux *Pierres de Naurouse* les eaux recueillies dans la *Montagne Noire*. Cette part est assez belle, et Riquet, de même que ceux qui ont écrit en sa faveur, devraient s'en contenter. Si Craponne eût exécuté son projet, tel qu'il l'avait conçu, c'est à lui que reviendrait la gloire d'avoir introduit les écluses en France. Cet appareil hydraulique fort répandu en Italie, était encore inconnu de l'autre côté des Alpes, avons-nous dit en commençant ce récit; et nous venons de voir, par l'exposé succinct du plan de Craponne, que l'emploi des écluses servait de base à ses combinaisons.

Tous ces projets fermentaient dans la tête de l'ingénieur, mais le premier, le canal de Charolais, étant complet dans son esprit, il se rendit à Paris pour en proposer l'exécution au roi.

Il n'employa point d'intermédiaire, cette fois, mais aussi il réussit complétement.

L'idée de Craponne, habilement exposée et développée par lui, sourit aussitôt à Henri II. Le roi de France donna des ordres en conséquence, et malgré la pénurie du trésor, malgré l'état assez triste des finances, les travaux furent entrepris. — Notons ici que ce projet, abandonné en 1559, à la mort de Henri II, fut remplacé, sous Henri IV, par l'exécution du canal de Briare.

C'est au milieu des rêves resplendissans que faisait l'ingénieur salonais; au moment où il consacrait son temps, ses immenses connaissances, toute l'ardeur de son âme, toutes les forces de ses quarantes années, à poursuivre la noble tâche qui devait, en mettant le comble à sa gloire, ouvrir un débouché nouveau au commerce de la France, c'est dans ce moment qu'un hasard fatal jeta sur le chemin de Craponne, le misérable qui avait juré sa mort.

L'ingénieur salonais donnait tous ses soins à l'exécution du canal du Charolais, ayant auprès de lui Anthôni et le *Renard*, dont il avait fait des aides précieux, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Nantes pour assister à la démolition d'une citadelle bâtie sur un mauvais terrain. Obéissant à l'injonction qui lui était donnée, Craponne laissa Anthôni en Charolais, et prit la route de Nantes. Il emmenait avec lui le *Renard*, dont l'intelligence utilement employée devait lui être d'un grand secours.

Le 20 juin 1559, Adam arriva à sa destination. Il se dirigea aussitôt vers la demeure du gouverneur de la province, auquel il était nécessaire qu'il montrât ses pouvoirs, mais il apprit l'absence momentanée de Nantes de ce haut fonctionnaire. Par la date précitée, chacun se souvient des fêtes qu'on célébrait alors à Paris, en l'honneur du mariage du roi d'Espagne, représenté par le duc d'Albe, avec Mme Elisabeth, et de l'union projetée entre le duc de Savoie et Mme Marguerite, sœur du roi. Le gouverneur de Bretagne s'était rendu à Paris, pour se mêler aux mascarades, festins, ballets préparés pour cette circonstance. Craponne dut attendre son retour, avant de se mettre à l'œuvre.

Il revenait à son logis, lorsque l'ingénieur, à qui les travaux de la citadelle avaient été confiés, s'y présenta. A la vue de cet homme, le *Renard* ne put s'empêcher de tressaillir. L'ingénieur tressaillit à son tour; mais il n'hésita pas un instant sur le parti qu'il avait à prendre.

— Non, je ne me trompe pas, dit enfin le *Renard* qui venait de reconnaître un de ses vieux compagnons, dans l'ingénieur de Nantes, c'est Vaudisson.

— Silence! murmura celui-ci en mettant un doigt sur ses lèvres; et ne me nomme plus Louis Vaudisson, mais Jules Montfermeil.

— Que signifie?...

— Je vais te révéler le motif de ce changement de nom et l'importance que j'attache à ce que personne ici, dans cette ville, ne suspecte mon individualité nouvelle. Lorsque vous suivîtes tous Adam de Craponne pour travailler à son canal, moi seul je me séparai de la bande que tu commandais; je ne me sentais guère de vocation, je l'avoue, pour les destinées nouvelles qui vous étaient offertes. Habitué à l'indépendance, à l'existence des hommes libres, il me fallait de l'air et du soleil. L'épée et le poignard me convenaient mieux et me semblaient plus faciles à manier que la pioche et le marteau. Bref, je continuai à explorer les grandes routes, à demander aux voyageurs attardés mon salaire de chaque jour. Je croyais bien mourir dans l'impénitence finale, et voir ma carrière se terminer au pied du gibet, mais il était écrit là-haut que je m'amenderais, que je deviendrais honnête homme, à mon tour. Quelques mois après notre séparation, j'ai appris la mort de mon père, qui laissait une fortune laborieusement acquise. Mes concitoyens n'ont jamais rien soupçonné de mon existence criminelle. Je pouvais retourner à Rouen, sans craindre d'être appréhendé par les sergens. C'est ce que je fis aussitôt. Lorsque je me suis vu en possession de l'héritage de mon père, de singulières idées d'honnêteté et de vertu ont surgi dans mon cerveau. J'avais abusé de tous les plaisirs, de toutes les jouissances qu'offrent la débauche et le libertinage, je trouvai plaisant d'essayer du bonheur que procure une vie active et régulière. Oui, mon ami, j'ai renié mon passé et je suis devenu un paisible bourgeois, respectant le bien d'autrui, afin qu'on respectât le mien. Bientôt l'ambition s'est emparée de moi et j'ai voulu utiliser les connaissances que j'avais acquises dans ma jeunesse. J'ai commencé par quitter mon pays où la vérité aurait bien pu se faire jour tôt ou tard, et j'ai laissé à Rouen, où il jouit d'une réputation de probité, le nom de Vaudisson. En arrivant à Nantes, je me suis associé avec un entrepreneur de bâtimens : mes progrès ont été rapides dans son art, et nous avons concouru à l'édification de la citadelle. Tous mes fonds ont été employés pour la construction de ce bâtiment. Or, j'apprends aujourd'hui que les ordres sont donnés pour le démolir. J'ignorais le nom de l'homme à qui cette tâche a été confiée et j'accourais pour essayer de m'entendre avec lui, afin de prévenir ma ruine; mais ta présence à Nantes m'apprend quel est cet ingénieur étranger: c'est Adam de Craponne.

— Lui-même.

—Ecoute, dit Vaudisson (car il n'existe pas pour nous de Jules Montfermeil), me voilà redevenu honnête homme et je veux le rester toute ma vie; il faut pour cela que tu me fasses une promesse.

— Laquelle?

— De ne rien révéler à Craponne de notre conversation, de ne pas lui dire que tu me connais de longue date, et que je suis un de ceux qui composaient autrefois la bande du *Renard*.

— Mais Adam de Craponne est une noble intelligence. Il comprendra toute l'importance de ce secret, et bien loin de te trahir, il te félicitera de ton retour à une meilleure conduite.

— Si tu ne peux pas avoir à te reprocher la perte de mon âme, fais-moi le serment de garder dans ton cœur, comme un dépôt redoutable, l'aveu que je viens de te confier. Je rends hommage au mérite de ton maître, mais, pour mon repos, pour ma tranquillité, il est nécessaire qu'il ne voie en moi que Jules Montfermeil.

— Puisque tu parais tant tenir à mon silence, rassure-toi, je serai muet comme la tombe.

— Merci, j'ai ta parole et je puis maintenant me présenter le front haut, le regard assuré, devant ton maître.

Pour l'intelligence de ce récit, nous devons déclarer deux choses : la première, c'est qu'Adam de Craponne ne connaissait pas le meurtrier de Caroline. Le nom seul de Louis Vaudisson avait, et à différentes reprises, frappé ses oreilles pendant son séjour à Paris, mais les traits du tuschin restaient inconnus pour le gentilhomme provençal; une seule fois, le jour de son invasion avec le marquis de Rochebrune, dans la maison de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, Adam avait vu en face le féroce tuschin, mais cette fois seulement. Il était donc impossible que dans M. Jules Montfermeil, ingénieur à Nantes, homme jouissant depuis longtemps en cette ville d'une réputation de probité, Craponne pût reconnaître le complice du marquis, l'assassin de la jeune fille qu'il aima jadis. Ceci explique l'importance que Vaudisson attachait à ce que Craponne ignorât son véritable nom, certain qu'il était que ce dernier ne suspecterait pas son identité avec Jules de Montfermeil.

La seconde déclaration que nous devons faire est tout aussi grave que la première. Le *Renard* savait bien que son ancien compagnon avait long-temps fait partie d'une bande de tuschins qui infestaient Paris et les environs. Dans les heures de repos, lorsque, accroupis autour d'un ardent foyer, au milieu de la forêt de la Barben, les bandits devisaient de leurs exploits accomplis sur les grandes routes, et le poignard à la main, Vaudisson leur avait bien raconté les scènes de pillage et de meurtre dans lesquelles il avait figuré; mais jamais il n'avait dit un mot des rapports qu'il avait eus jadis avec Adam de Craponne; jamais le nom de ce gentilhomme n'était sorti de ses lèvres. Dans leurs excursions, à travers les villages voisins, il pouvait bien, un jour, rencontrer encore celui qui lui ravit l'amour de Caroline, et alors il voulait, sans encourir la haine de ses compagnons, se venger, dans l'ombre, de son rival heureux : ce qu'il n'aurait pu faire, si la bande du *Renard* avait soupçonné ses intentions; car la personne d'Adam, de *l'ami des pauvres*, était sacrée pour eux. Le *Renard* ne devait donc pas deviner le véritable motif du silence qu'on exigeait de lui. Il ne devait voir, dans l'obstination de Vaudisson à cacher ses antécédens, qu'un scrupule bien naturel, bien simple et bien honorable aussi. Inutile d'ajouter que Craponne n'avait jamais fait confidence au beau-père d'Anthôni, de sa rencontre avec le tuschin, au sujet du vol des diamans de la duchesse de Valentinois, et d'une rivalité amoureuse.

Vaudisson, rassuré par le serment du *Renard*, s'offrit hardiment aux regards de Craponne et lui exposa le but de sa visite.

— Vous le voyez, monsieur, dit-il en finissant, je suis ruiné, ruiné sans ressources, si la citadelle est démolie. On vous dit bon, on vous dit compatissant, on vous dit généreux, et je me suis présenté à vous pour vous faire connaître ma véritable position; n'y aurait-il pas un moyen de remplir votre mission sans me réduire à la misère?

— Je suis vraiment désolé de ce que j'apprends, répondit le gentil-

homme provençal, mais les ordres sont formels, je ne puis qu'obéir.

Vaudisson revint à la charge: il s'efforça d'ébranler la moralité de Craponne; il tenta d'abord de le séduire, mais avec beaucoup de tact et de finesse, cependant, par l'appât d'une forte somme d'argent. Le visage du gentilhomme se colora du reflet d'une noble indignation.

—Monsieur, lui répondit-il sévèrement, j'ignore quelles sont les idées que vous vous êtes faites sur mon caractère. Si vous aviez consulté ma vie entière, vous sauriez combien l'or est méprisable à mes yeux, lorsque n'est pas employé pour le bonheur de l'humanité. Vous me sollicitez de trahir la confiance que le roi a placée en moi; c'est là une mauvaise action que vous m'engagez à commettre; mais il ne vous restera que la honte d'avoir entrepris cette démarche. Aussitôt l'arrivée du gouverneur, les ordres du roi seront exécutés.

Cette manière d'accueillir sa proposition prouva au tentateur que Craponne ne succomberait jamais à l'appât d'un gain illicite. Honteux et confus, il prit congé de l'ingénieur salonais.

Huit jours après, un événement déplorable, qui fut fatal à toute la race des Valois, plongea la France entière dans le deuil. Nous voulons parler de la mort de Henri II. Les Huguenots, dont ce prince avait condamné et poursuivi les doctrines, ne cachèrent pas la joie que leur faisait éprouver cette fin prématurée; leur audace s'exalta; leurs prétentions s'enhardirent, et ils envoyèrent des émissaires rusés dans les provinces, chargés de travailler les esprits, dans ce premier moment de stupeur, contre la reine-mère et la faction des Guises. Catherine de Médicis, qui pénétra les intentions des religionnaires, donna l'ordre, sur-le-champ, à tous les gouverneurs de provinces qui se trouvaient à Paris, de retourner incessamment à leur poste, pour prévenir les complots des agitateurs.

Le jour même que la Bretagne attendait son gouverneur, Vaudisson se transporta une seconde fois au logis de Craponne. Quelles étaient les pensées qui avaient fermenté, pendant l'intervalle de la première visite à la seconde, dans le cerveau du meurtrier de Caroline? Nous ne savons; toujours est-il qu'on l'avait vu, à différentes reprises, s'entretenir avec la servante du logis de Craponne. Quelle était la nature de ces fréquentes conversations? Quel en était l'objet? La maritorne était laide et contrefaite. Vaudisson ne lui avait donc pas parlé d'amour. Méditait-il quelque nouvelle atrocité, et avait-il besoin de l'intermédiaire de cette fille? N'oublions pas qu'il a juré autrefois de venger par la mort de Craponne celle de Caroline. Il est vrai que Vaudisson nous a appris qu'il *s'était amendé, qu'il voulait goûter du bonheur que procure une vie active et régulière.* Mais est-il dans la nature d'étouffer complètement des sentimens vicieux et criminels? Est-il au pouvoir d'un tuschin de rompre irrévocablement avec son passé, de revenir à la vertu, après une vie entière de brigandages et de meurtres? Un volcan reste de longs intervalles sans vomir des flammes quelquefois, mais il ne s'éteint jamais. En est-il de même des êtres pervertis? Après un sommeil plus ou moins long, ne se réveillent ils pas, à la première occasion, plus terribles, plus malfaisans, plus dangereux qu'auparavant?

L'auteur des *Mystères de Paris* a résolu cette question en nous montrant deux individus que le vice avait précipités au dernier degré de l'échelle sociale, revenir tout à coup à de meilleurs sentimens, et entrer franchement dans une voie nouvelle, toute de dévoûment, d'abnégation et d'honneur. Mais n'est-ce pas là un de ces rêves, une de ces utopies que M. Eugène Sue caresse si volontiers dans le cours de son ouvrage? Et ne conviendra-t-il pas avec nous que les *chourineurs* et les *goualeuses* repentans sont rares, bien rares par le temps qui court? Ce sont là des exceptions; or, les exceptions confirment la règle. Aussi répéterons-nous la métaphore que nous employions tout-à-l'heure: un volcan peut rester de longs intervalles sans vomir des flammes, mais il ne s'éteint jamais, et nous concluerons, en renonçant à notre langage figuré, qu'il était tout aussi impossible au tuschin du seizième siècle, comme il l'est au galérien du dix-neuvième, d'ouvrir son âme bourrelée de remords à la voix persuasive de l'honneur et de la vertu.

Cela est désolant à dire, mais l'expérience des siècles nous prouve que cela est vrai.

Voyons cependant si Vaudisson fera exception à la règle que nous établissons ici. Nous venons de l'accompagner chez Craponne. Averti par l'issue de la première entrevue, l'ingénieur nantais a changé de tactique; il renonce à corrompre Craponne, mais il essaie d'attendrir sur son sort *l'ami des pauvres.*

Adam ne soupçonne pas le piége qui est tendu à sa sensibilité; il compatit à la position de M. Montfermeil; il le plaint sincèrement; il regrette même de ne pouvoir réparer avec ses propres deniers la perte que va éprouver l'ingénieur, dont tout l'avenir est compromis dans cette entreprise; mais il s'engage à l'employer utilement au canal du Charolais, à lui donner des fonctions lucratives; car, ajoute-t-il, vous le savez, les ordres sont formels, et mon devoir ne me permet pas d'hésiter un seul instant. Il faut que la volonté du roi soit accomplie, à moins que de nouvelles instructions, apportées par le gouverneur, ne m'enjoignent d'en rester là. Demain ou ce soir, peut-être, nous saurons si la détermination première a été modifiée. Ce soir donc, donnez-vous la peine de vous transporter de nouveau à mon logis; je vous ferai connaître, si le gouverneur est de retour, ce qui a été resolu.

Jules Montfermeil, ou plutôt Vaudisson, ne pouvant réussir à triompher des scrupules de Craponne se montra convaincu de l'excellence des argumens qui venaient de lui être donnés. Il se confondit en remercîmens sur les offres de service du gentilhomme salonais; il protesta de son dévoûment sans bornes et se retira, le sourire sur les lèvres, mais la rage dans le cœur. Il savait bien que les premiers ordres émanés de Henri II ne pouvaient être changés; aussi, n'y avait-il pas de temps à perdre, s'il voulait paralyser l'accomplissement de la mission dont l'issue devait lui être si funeste.

— Tu le veux, murmura-t-il d'une voix sourde, lorsqu'il eut fermé la porte derrière lui, eh bien! que ta destinée s'accomplisse, ajouta-t-il en étendant le bras du côté de l'appartement de Craponne.

Le tuschin se révélait dans ce geste menaçant et dans le ricanement de démon qui l'accompagnait.

Le gouverneur de Bretagne arriva dans l'après-midi. Adam de Craponne se rendit immédiatement chez lui, et il en reçut l'ordre de commencer dès le jour suivant la démolition de la citadelle.

Craponne, en rentrant dans son logis, se mit à table avec le *Renard*, mais au milieu du repas, des douleurs aiguës déchirèrent les entrailles du maître et du serviteur. Bientôt les souffrances devinrent atroces. Le *Renard* se tordait en poussant des cris effrayans. L'ingénieur levait les yeux au ciel et ne faisait entendre aucune plainte.

Un médecin fut appelé.

Pendant que l'esculape nantais prodiguait aux deux infortunés tous les secours de son art, deux hommes pénétraient en même temps dans la maison, montaient rapidement l'escalier et franchissaient le seuil de cette chambre dans laquelle se déroulait un drame terrible.

L'un, c'était Jules Montfermeil qui venait apprendre l'issue de l'entretien de Craponne avec le gouverneur, ou plutôt c'était Louis Vaudisson qui venait s'assurer du succès de son crime; l'autre, c'était le fidèle Anthôni, qui apportait à son maître l'ordre de la reine-mère d'interrompre les travaux du canal du Charolais

En voyant l'état désespéré de Craponne et du *Renard*, le mari de Miette fondit en larmes, et jura de ne pas leur survivre. Adam trouva encore dans son âme la force de proférer des paroles de consolation.

Vaincu par la douleur, il perdit enfin connaissance.

Le *Renard*, dont la langue était clouée au palais, depuis l'arrivée d'Anthôni, fit signe à celui-ci de s'approcher de lui. Par un effort suprême, il se souleva à moitié sur son lit de souffrances, et tendit la main à son gendre, en murmurant :

— Me laisseras-tu mourir avec ta haine et ton mépris? Miette... Il ne put achever; mais en sentant la main d'Anthôni qui serrait la sienne, son œil se ranima soudain. Ses lèvres s'agitèrent. Après un douloureux silence, il murmura de nouveau :

— Il m'a pardonné!

Puis il poussa un cri suprême, cri d'horreur et d'effroi. Il venait d'apercevoir Vaudisson qui se tenait penché sur le visage de son maître, et la vue du tuschin et l'expression de ses traits, en contemplant cette horrible agonie, lui avaient révélé de quelle main partait le coup qui les frappait tous deux; mais il s'affaissa aussitôt sur lui-même, et son secret le suivit dans la tombe.

Le malheureux Anthôni se tenait agenouillé près du lit de Craponne; il attendait, dans des angoisses mortelles, que son maître reprît connaissance. Le moribond put se tourner enfin du côté de son serviteur désolé, et ses lèvres murmurèrent une dernière fois le nom d'Agnète.

Puis *l'ami des pauvres* s'endormit du sommeil de l'éternité.

Un soupir dont aucun des spectateurs ne devina la véritable signification s'exhala alors de l'âme féroce de Vaudisson, et d'une voix étouffée, il prononça ces infernales paroles qui ne furent entendues de personne :

— Caroline est vengée et ma fortune me reste.

Cependant la déclaration du médecin fut des plus explicites. Cet homme constata que l'ingénieur salonais et son serviteur avaient avalé le boucon (1); et pourtant, devons-nous achever cet aveu terrible? pourtant, nul ne fut poursuivi que l'infâme servante qui avait versé le poison. Cette fille avait quitté, depuis le jour de la catastrophe, le logis de ses maîtres, mais lorsque, sur les indications fournies par Vaudisson lui-même, les archers se présentèrent dans la demeure où elle se cachait, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre percé au cœur de six coups de poignard.

Juste punition de sa complicité criminelle.

C'est ainsi que périt à l'âge de quarante ans cet homme remarquable, cet ingénieur distingué, ce citoyen philantrope dont toutes les facultés concoururent au bonheur de ses semblables. — Il périt victime d'un horrible guet-apens, laissant dans la misère une épouse adorée, après avoir enrichi un pays menacé d'une ruine complète. — Agnète ne lui survécut pas long-temps; la veuve inconsolable, pour prolonger encore quelques années son existence malheureuse, fut obligée de céder à des prix modiques les fiefs que Henri II avait donnés à Craponne. Anthôni retourna auprès d'elle, et reporta sur la femme de son bienfaiteur le dévoûment inaltérable qu'il avait voué à Craponne.

Triste condition que celle de l'ingénieur salonais!

Abandonné par ses contemporains dont il assurait l'avenir, réduit à vendre une à une toutes ses propriétés et celles de sa femme pour achever le canal qui porte son nom, honoré de tous cependant, mais béni et aimé des pauvres seuls, Craponne, dont la mémoire devrait revivre dans quelque témoignage de la reconnaissance publique, Craponne subit en-

(1) Mets empoisonné. Locution usitée au moyen-âge.

core, près de trois siècles après sa mort, l'ingratitude de ses concitoyens. — Salon, la ville qui l'a vu naître, qui devrait être fière de ce grand citoyen, la ville dont il a surtout fertilisé le territoire, répudie, en quelque sorte l'héritage de gloire que lui a laissé Craponne.

Depuis 283 ans, une vie nouvelle, une vie d'abondance a succédé pour ses habitans à une existence toute de privations et de misère. Grâce à l'*ami des pauvres*, qui a sacrifié pour eux bien-être, santé, repos, fortune, des récoltes abondantes croissent aujourd'hui dans un terroir que se disputaient autrefois les ronces et les herbes parasites. Eh bien! sous la restauration, le département des Bouches-du-Rhône a voulu élever une statue à ce digne et vertueux citoyen. Une seule ville, honte à l'ingrate! une seule a refusé son obole pour accomplir cette réparation tardive; elle a refusé même l'emplacement où devait être posée la statue, et cette ville, on aura de la peine à le croire, cette ville, c'est celle qui n'existe encore aujourd'hui peut-être, que par le dévoûment sublime de Craponne,— c'est Salon!!!

Nous ne voulons pas perdre tout espoir cependant. Non, notre voix qui demande justice pour la gloire et la vertu, ces deux auréoles divines qu'on voit briller rarement d'un double éclat sur le front d'un seul homme, notre voix n'aura pas retenti dans le désert. En lisant ces lignes écrites sous l'inspiration de la reconnaissance, les habitans de la basse Provence, ceux de la ville qui a vu naître Craponne, principalement, comprendront qu'ils ont à remplir un devoir impérieux autant qu'il est sacré; ils comprendront qu'une grande manifestation est nécessaire; qu'à eux est réservée la noble tâche de réparer l'oubli injurieux du passé, de satisfaire aux pressantes sollicitations du présent, de prévenir les reproches mérités de l'avenir; ils comprendront enfin que l'ingratitude est le pire de tous les vices, puisque ce vice est exclusivement celui des âmes vulgaires ou dégradées.

Dans l'antiquité, on élevait des autels aux hommes qui avaient illustré leur pays. Les temps sont bien changés sans doute : notre siècle n'a pas hérité, il est vrai, de cette foi naïve, de cette disposition aux pieuses croyances qu'avaient ses devanciers; mais il a sauvé, du moins, de ce naufrage des religions, la plus naturelle, la plus vraie, la plus admirable de toutes, celle du cœur, des instincts généreux, des souvenirs, de la reconnaissance; la gloire et la vertu, lorsqu'elles se sont élevées à une certaine hauteur parmi nous, ne descendent pas entièrement dans la tombe. Les monumens et les statues ont remplacé les autels, voilà tout, et le burin de l'artiste est chargé d'immortaliser pour l'édification des générations futures, le citoyen dont le nom appartient à l'humanité tout entière.

Racine à la Ferté-Milon, Lafontaine à Château-Thierry, Jacquart à Lyon, le roi René à Aix, Hoche à Versailles, et tant d'autres personnages illustres, à des titres différens, vivent encore, au milieu de leurs concitoyens, dans le bronze ou le marbre qui reproduit leurs traits.

Tout récemment encore, Strasbourg n'a-t-il pas consacré un monument au souvenir du plus célèbre de ses enfans, Guttemberg? Bichat n'est-il pas élevé, à Bourg, sur le piédestal que lui ont mérité ses travaux? Clermont-Ferrand, Malesherbes, Rivet, ne se glorifient-ils pas de posséder dans leurs murs l'image généreuse de Desaix, de Lelièvre et de Méhul? Lyon ne va-t-il pas payer sa dette à l'héroïque Blandau? et n'est-il pas, jusqu'à l'obscure bourgade de Condé-sur-Noireau, qui n'aspire au bonheur de contempler sur sa place publique l'illustre marin auquel elle a donné naissance, l'infortuné Dumont-d'Urville?

Non, les concitoyens de l'ingénieur salonais ne resteront pas en arrière d'aussi nobles manifestations. Le conseil municipal répondra à notre appel. Nous en avons pour garant celui qui le préside, et qui, aux avantages d'une instruction variée, joint encore le sentiment des grandes choses. Le concours des cités populeuses du département est assuré; les listes de souscriptions se rempliront en peu de temps, et bientôt, nous l'espérons, un pieux monument, une fontaine, surmontée du buste de Craponne, et alimentée par les eaux du canal qu'il a creusé, rendra témoignage à tous de la reconnaissance des populations que l'ingénieur gentilhomme a arrachées à la misère.

CHARLES EXPILLY. — (*Constitutionnel.*)



LE CLUB DES PHOQUES.

I.

Lorsque, du haut des remparts de Saint-Malo, l'œil suit, dans sa course régulière et gracieuse, le large ruban de sable qui tranche d'un côté sur le cordon d'écume, éternelle bordure de l'Océan, de l'autre sur la pâle verdure des *miels* (1), le regard se trouve arrêté par une masse de rochers escarpés qui forment cap et s'avancent brusquement dans la mer. Le fort de Rotheneuf est perché, comme un nid d'aigle, sur l'extrême pointe de ce cap. Sa situation est telle que, vus de profil à une certaine distance, ses ouvrages avancés paraissent dépasser le bord et pendre, soutenus par une force inconnue, sur le gouffre qui mugit et tourmente incessamment leur base. Le côté du cap qui regarde la ville surplombe et forme comme un immense perron renversé dont chaque marche serait un accident du roc, une saillie bizarrement découpée dans la pierre. Cet escalier géant, que nul être humain ne s'est sans doute avisé de descendre, à son dernier degré sur la plage, toute hérissée en cet endroit de rescifs aux pointes abruptes et dentelées. L'autre côté, qui domine la baie de Rotheneuf, descend par une pente, praticable il est vrai, mais bien rapide encore, jusque sur la grève. Malgré sa proximité de la ville et du bourg populeux de Paramé, toute cette pente nord-est du cap de la Varde semble une véritable solitude. Son aspect sauvage et désolé, le vent de mer qui souffle sans relâche, éloignent les promeneurs, et sauf quelque douanier dont l'uniforme vert se confond avec la nuance terne et sale du varech des rochers, quelque chasseur obstiné à la poursuite d'un vol de roquettes, nul pas ne vient fouler le tertre qui précède les fortifications. A partir de ce tertre jusqu'aux terrains cultivés les plus proches, le sol est sablonneux, presque mouvant, et couvert, comme les *miels*, d'une chevelure clairsemée de plantes grasses, sorte de pelouse sans charme ni fraîcheur.

Durant les mois d'hiver, le vent est si violent et si continu, que l'idée d'y élever une demeure humaine devrait paraître bizarre sinon insensée. Pourtant, vers le commencement de l'année 1793, au beau milieu de la pente, un pauvre pêcheur, du nom de Malescot, avait établi son domicile dans une misérable cabane en planches, dont le toit, par un bonheur insigne, ne s'était encore envolé qu'une fois depuis un mois. Jean-Pierre Malescot était un ancien calfat employé au radoub des navires dans le port. Robuste et très habile dans sa profession, il aurait pu vivre aisément de son travail, si sa brutale humeur et son caractère insolent ne lui avaient fermé tous les chantiers l'un après l'autre. Par suite de cette exclusion, et faute de mieux, il s'était fait pêcheur; mais la pêche est une industrie précaire et insuffisante, lorsque, comme lui surtout, on manque des ustensiles les plus nécessaires, et qu'on a une famille à soutenir. Aussi, depuis un mois, le pain manquait souvent dans la cabane, Malescot souffrait; et rendu plus brutal encore par la souffrance, il maltraitait sans pitié sa femme malade et sa fille, pauvre enfant de dix ans qui courait tout le jour à demi nue sur les rochers.

Du reste, on ne pouvait juger le calfat d'après ces tristes scènes de sa vie intérieure. Jamais une plainte n'était sortie de la bouche d'Yvonne. La bonne créature, forte de ses croyances, qui lui donnaient l'espoir d'une vie meilleure, renfermait soigneusement sa douleur en elle-même, et n'enseignait à sa fille que des mots de douceur patiente et de résignation. Ce silence généreux, joint à quelques bonnes actions, brillant à de longs intervalles dans la vie de Malescot, lui laissaient une sorte de réputation équivoque. On se souvenait que, nageur habile au point de pouvoir tenir l'eau sans trop se fatiguer pendant une demi-journée, il avait, en diverses occasions, par des prodiges d'audace et d'adresse, sauvé de malheureux naufragés, lorsque personne n'osait plus croire à la possibilité de leur salut. On citait des circonstances où il avait déployé un courage au dessus de tout éloge. Mais, d'un autre côté, parmi ses anciens confrères, ceux qui l'avaient fréquenté le plus s'accordaient à le représenter comme un homme égoïste et cupide. Ils hochaient la tête d'une façon toute significative quand on parlait devant eux de son ménage et de la pauvre Yvonne; et quand on venait à vanter l'humanité intrépide du calfat, ils donnaient à entendre qu'il entrait dans sa conduite plus d'ostentation, plus d'avidité surtout que de compassion véritable.

— Le bourgeois qui se noie paie bien, disaient-ils; et puis, il y a des curieux pour battre des mains et crier bravo sur la chaussée! Mettez-le par une nuit bien noire à portée d'un malheureux en détresse, qu'il n'y ait personne pour le voir ou le payer, et vous nous direz de ses nouvelles!

Ceux qui parlaient ainsi ne se trompaient guère, nous penchons à le croire. Voici, en effet, ce qui arriva par une nuit profonde et brumeuse du mois de février 1793.

Il y avait trois heures que Malescot dormait, lorsque des coups violens, frappés à la porte de sa cabane, le réveillèrent en sursaut. Croyant avoir

(1) *Miels*, monticules sablonneux, couverts de plantes grasses, qui bordent le sillon de Saint-Malo.

affaire à quelque mendiant attardé sur la côte, il défendit à sa femme d'ouvrir, et se retourna tranquillement de l'autre côté. Mais les coups redoublèrent, et, de guerre las, il se leva en grondant, saisit son bâton, et tira la barre de bois qui soutenait la porte en dedans.

— Vite, Malescot! vite, garçon! dit l'arrivant qui n'était autre que le douanier guetteur, dont la guérite se cachait entre deux saillies du roc, à quelques centaines de pas de là. Il y a des gens qui se noient là bas ; la patache est en rade, et pas un de nous ne sait nager au fort... Vite! prenez votre corde, et à l'eau.

Tandis qu'il parlait, on entendait le sifflement du vent qui frôlait les herbes sèches du tertre, et le fracas assourdissant des vagues brisant sur la grève voisine. Il y avait tempête en mer cette nuit; les planches de la pauvre cabane tremblaient et se choquaient comme les feuilles mortes restées après l'automne aux branches des arbres. Malescot, presque nu, grelottait sur le seuil et ne répondait pas.

— Le temps presse, continuait le douanier; j'ai perdu, à courir au fort, des minutes que je voudrais racheter au prix d'un an de solde!... Les derniers cris étaient faibles, déchirans; un effort, Malescot! un effort pour l'amour de Dieu!

Malescot fit attendre encore sa réponse. Enfin, il dit d'un ton de raillerie grossière et bourrue:

— A quoi servent donc les *gabelous* sur les côtes? Un tas de *faignans* qui ne sont bons qu'à faire aller le pauvre monde, qui craignent l'eau comme des chiens enragés qu'ils sont! Un douanier a-t-il jamais sauvé un homme! Non! Eh bien! il reçoit sa paie toutes les semaines, par mois! Et Malescot, lui, se meurt de faim dans son taudis!... Et pourtant!... Mais le monde est comme ça! Bonne nuit, citoyen Soleil! La femme dira un *De Profundis* pour ceux qui vont boire le grand coup, c'est tout ce qu'on peut faire par un temps pareil.

Le douanier avait fait peu d'attention aux accusations portées contre son corps, mais la conclusion du pêcheur l'indigna :

— Quoi! dit-il, vous allez laisser périr ces pauvres gens, quand il vous serait si facile de les sauver! Le dernier cri venait à peine d'une demi-lieue au large; ce n'est qu'un jeu pour vous, qui êtes plus à l'aise dans l'eau que sur la terre.

Pour toute réponse, le pêcheur referma violemment le châssis vermoulu qui servait de porte à la cabane, en jurant que, par une nuit semblable, il ne ferait ni un pas ni une brasse, quand il s'agirait de la ville de Saint-Malo tout entière. Le douanier restait immobile à la même place; c'était un simple soldat vivant de sa paie; mais le cri des malheureux en souffrance lui demeurait comme un poids sur le cœur. Il frappa de nouveau

— Malescot! cria-t-il à travers les planches, je ne suis qu'un pauvre homme tout comme vous; pourtant si le gain peut vous tenter, ne refusez plus votre aide : il y aura pour vous trois pièces de six livres, si vous ramenez un homme vivant!

La porte, qui se rouvrit soudain, lui coupa la parole. Malescot était sur le seuil, la gourde au cou et la corde roulée sous les bras.

— Et si l'homme est mort? dit-il.

— Vous aurez moitié, dit le douanier profondément surpris de l'avide sang-froid du calfat.

— Et si je ne ramène rien? demanda encore ce dernier.

— Alors Dieu ait pitié de vous, mon homme! Vous êtes dur envers ceux qui souffrent!—Alors, vous aurez encore un écu pour votre peine.

— C'est bon! dit Malescot, en faisant un pas pour sortir; puis, se ravisant, il ajouta: Donnez toujours l'écu, citoyen Soleil.

— Quand vous reviendrez...

— Maintenant!... Donnez-vous, oui ou non?

Le douanier lui mit l'argent dans la main sans plus dissimuler son dégoût. Il avait acheté le droit de commander.

— En route sur-le-champ, dit-il.

Malescot ne se le fit pas répéter. A défaut de toute autre vertu, il avait celle des ouvriers du port : la bonne foi. Payé, il travaillait. Il ne s'agissait plus pour lui ni d'humanité, ni de généreuse impulsion; c'était de la besogne pour un écu ou pour trois pièces de six livres, et rien de plus.

Il descendit promptement sur la grève, suivi par le douanier qui le stimulait encore. L'instant d'après il faisait un signe de croix et s'élançait dans la mer.

II.

La veille dans l'après-midi, profitant d'un brouillard épais qui avait subitement enveloppé la baie, une petite barque non pontée, cachée jusqu'alors par un accident de la plage, avait levé l'ancre, et, malgré l'aspect menaçant de la mer, avait pris, toutes voiles dehors, le chemin de Jersey. A l'époque où nous plaçons notre histoire, ces départs clandestins étaient chose commune. On émigrait à force en Bretagne, et les nobles fugitifs choisissaient les grèves voisines de Saint-Malo comme le point de départ le moins dangereux et le plus commode. Il y avait, il est vrai, une nuée de douaniers guetteurs sur ces côtes, mais les rescifs se courbent là si à propos en voûtes mystérieuses et profondes! Il y a au cœur même de ces masses de rochers, solides et compactes en apparence, des retraites si merveilleusement cachées, des ports et des bastions si inconnus! On attendait dans ces abris long-temps quelquefois, mais toujours en sûreté; puis, quand les cent yeux des argus de la falaise ne pouvaient percer le brouillard opaque ou la nuit trop noire, une barque, sortant sans bruit du havre protecteur, faisait route vers l'Angleterre. C'était alors un excellent métier que celui de contrebandier. Il y a telle grande fortune commerciale à Saint-Malo qui n'a pas eu d'autre origine. Pensez donc! les contrebandiers de 93 étaient gens à deux fins. Ils fraudaient à la fois le fisc et la guillotine. Le chasse-marée qui partait chargé d'émigrés s'en revenait avec du tabac ou des foulards à son bord.

La barque que nous avons vue partir à la faveur du brouillard portait un seul passager. C'était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans. Lui-même, malgré les sinistres pressentimens des matelots, avait exigé que l'on mît à la voile sans retard.

M. le marquis de Saint-Jouan ne s'était pas décidé sans répugnance à quitter sa terre natale. Son père, qui était mort depuis peu, avait prévu dès long-temps les conséquences des événemens de 89, et s'était hâté de réaliser sa fortune à tout hasard. Maître d'un capital immense, le jeune marquis, tout dévoué à la cause royale, s'était offert sans réserve à M. de la Rouarie. Il avait secondé de ses efforts personnels et de son argent le conspirateur breton; mais, une fois le complot avorté et son chef mort, M. de Saint-Jouan se crut dégagé de tout lien. Il mesura d'un coup d'œil impartial les forces des royalistes en Bretagne. Il vit que l'ineptie d'une part, la trahison de l'autre, enlevaient à son parti toute chance de succès; il vit que tout système raisonnable de défense était impossible avec les nobles qui, au lieu d'agir avec ensemble, se disputaient le pas sur le champ de bataille, s'occupant exclusivement de puériles distinctions, et demandant pour chef, non pas le plus habile, mais le *meilleur gentilhomme*. Il comprit toute l'étendue du mauvais vouloir ou de l'impuissance des princes, et, désespérant d'accomplir une tâche où tout le génie de la Rouarie avait échoué, il donna une larme à cet homme qui eût été grand, sans doute, s'il ne fût mort, étouffé, pour ainsi dire, sous l'écrasante nullité de ses amis. Ensuite il se prit à penser à lui-même, son château était voisin de la côte; il mit dans une cassette ce qui lui restait de la fortune de son père, et gagna sans suite le lieu du debarquement.

La tempête le surprit lorsqu'il n'était encore qu'à quelques lieues de la baie de Rotheneuf. La barque cessa bientôt d'obéir au gouvernail et fut submergée au même instant, tous les matelots se noyèrent, mais le marquis, excellent nageur, se soutint sur l'eau jusqu'à la nuit, en poussant par intervalles des cris de détresse, et parvint, après des efforts incroyables, à gagner un rescif encore éloigné de la plage, épuisé, presque privé de sentiment, il s'étendit sur le roc, et, après avoir poussé un dernier cri, s'endormit, la tête sur sa cassette qu'il n'avait point abandonnée.

Cela se passait une heure environ avant que Malescot se mît à la mer. La froideur glaciale de l'eau saisit d'abord ce dernier, et paralysa l'action de ses muscles; il avançait à peine, sa respiration était courte et pénible, chaque vague qui venait se briser sur sa tête lui donnait le vertige. Mais bientôt sa nature amphibie triompha : le sang circula de nouveau librement dans ses veines, et chacun de ses élans vigoureux le faisait bondir hors de l'eau, comme ces poissons que la canicule met en fièvre, et qui viennent dans les temps d'orage offrir leur ventre miroitant au plomb meurtrier du chasseur. Au bout de quelques minutes, il avait pris son eau et se trouvait aussi à l'aise que tout-à-l'heure entre ses draps.

Lorsqu'il avait quitté le douanier, celui-ci lui avait indiqué la direction à suivre, car on n'entendait plus de cris.

— A trois lieues, sous le vent, du fort de la Conchée; à trois quarts de lieue du point de départ, lui avait dit le brave homme.

Malescot suivait cette route sans hésitation, ne déviant qu'aux abords des écueils; il était dans son élément. La tempête et lui se connaissaient. Bien souvent, en effet, le calfat, fier de sa supériorité, avait choisi les marées d'équinoxe les plus houleuses, pour se précipiter du parapet de la chaussée, et faire admirer à la foule ébahie ses tours de force et son étonnante adresse. Le douanier l'avait dit : « Faire une demi-lieue en mer, pendant la tourmente, était pour Malescot une pure bagatelle; » et, peu de temps après son départ, malgré la marée montante et la force prodigieuse du flot, il était près du lieu désigné.

Il s'arrêta, se soutenant sur l'eau dans une position verticale, et cherchant à dominer l'espace environnant, pour voir si aucun corps ne se montrait à la surface; mais il ne put rien découvrir. Alors (il tenait à remplir sa tâche en conscience, et n'était pas, d'ailleurs, sans avoir calculé la différence entre un écu et trois pièces de six livres), alors il s'avisa d'un expédient ingénieux, analogue à celui pratiqué par les chasseurs lorsque, le gibier tombé, les chiens viennent à faire défaut. D'abord, il traça une large circonférence autour du lieu présumé du naufrage, en prenant pour centre un rescif dont la tête sombre faisait tache au milieu de la plaine d'écume; puis, nageant tout autour et rétrécissant graduellement le cercle, il se rapprocha de plus en plus de l'écueil, sûr que rien ne pouvait lui échapper dans l'espace ainsi exploré. Il fallait être nageur passé-maître, on en conviendra, pour entreprendre un pareil travail.

Au bout d'une demi-heure de recherche infatigable, nul naufragé, vivant ou mort, ne s'était trouvé sur son passage. Il était alors tout près du rescif, et, pour dernière ressource, il poussa un cri aigu qui dut faire tressaillir dans sa guérite l'honnête douanier.

Au même instant, une forme humaine se dressa sur la pointe du rocher.

— Bon! se dit Malescot, il y aura dix-huit livres, et dix-huit livres ça se laisse gagner tout de même. Ohé! l'autre!

— Ohé! répondit l'individu debout sur le rescif.

—Etes-vous seul?

—Seul.

— Ce mot fut prononcé avec fatigue, mais de cette voix aristocratique, pour ainsi dire, que n'ont émoussée ni les efforts du travail, ni les brutales clameurs des querelles populaires.

— Un ci-devant! bien sûr! se dit Malescot. Citoyen, ajouta-t-il tout haut, va falloir jouer des pieds et des mains si tu sais nager; sinon, j'ai ma corde, et je te remorquerai tout doucement jusqu'à Rotheneuf; tu boiras un coup; mais c'est fameux et ça purge.

— La mer baisse? fit l'inconnu.

— Il peut être à présent minuit, not' bourgeois: vers trois heures ça sera comme vous dites. L'étranger laissa échapper une exclamation de mécontentement.

— Combien y a-t-il d'ici à la plage? reprit-il.

— Trois tout petits quarts de lieue, not' maître.

Malescot suivait avec une voix méchante l'effet de ses réponses sur l'inconnu. Lui, l'ex-calfat pauvre et méprisé, martyriser à son aise un ci-devant, c'est-à-dire un riche, un noble; quelle aubaine! Après un instant de silence, ce dernier continua d'un air de découragement:

— Je suis trop las, je succomberais à moitié route. Dites-moi, brave homme, la marée haute couvre-t-elle le rocher?

— Dans une heure, un brick pourrait passer pardessus sans toucher. Mais que diable faites-vous là? Vous ne savez pas nager, je vois ça. Tenez ma corde, et liez-vous-la autour...

— Comment faire? murmurait l'inconnu, qui semblait gravement préoccupé.

— Ça le chiffonne, d'aller à Rotheneuf, ou il y a un poste, dit Malescot en *a parte*; tant pis! ça le regarde! — Puis il reprit tout haut avec impatience: Ah ça! descendez-vous, dites donc, sans vous commander? J'aimerais autant être dans mes draps qu'ici, savez-vous? Allons! à l'eau, en double! ou je pars.

Le naufragé qui, comme le lecteur l'a sans doute deviné, n'était autre que le marquis de Saint-Jouan, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta encore indécis.

— C'est que mon embarras est grand, brave homme, dit-il; j'ai là une cassette d'une grande importance et fort lourde, malheureusement. Dans une circonstance ordinaire, une lieue à la nage serait pour moi peu de chose; je nage comme je n'ai vu personne nager; mais il y a quatre heures que je suis dans l'eau, chargé de ma cassette; je suis brisé de fatigue; voulez-vous m'aider, nous rapporterons chacun la moitié de son poids?

— Diable! quatre heures, c'est gentil, dit le calfat, frappé surtout de cette circonstance qui avait trait à sa spécialité. Pour ce que vous dites que vous n'avez jamais rencontré personne pour nager comme vous, il faudra rayer ça de vos papiers; car moi, me voilà, Malescot. Vous aurez entendu parler de moi, je parie?

— En effet, dit le marquis rassemblant ses souvenirs, un honnête homme malheureux et compatissant... Dieu soit loué! je suis sauvé; vous allez prendre la moitié de la cassette?

— Donnez-la moi tout entière, allez, bourgeois; s'il y a quatre heures que vous êtes à l'eau, vous devez en avoir assez. Donnez-moi ça, et soyez sans inquiétude.

Le marquis réfléchit un instant. Dans son opinion, Malescot était un honnête homme, mais il ne put se résoudre à livrer ainsi sa fortune entière aux mains d'un inconnu.

— Cette cassette et moi, nous ne nous séparerons jamais, dit-il. Acceptez le marché tel que je vous le propose; pour votre part de fatigue, vous aurez cinquante louis une fois à terre.

— Cinquante quoi? cinquante louis, dites-vous? Oh! mais. Oh! mais... Embarque! embarque! faut donc qu'il y ait tout l'or du monde dans cette cassette-là!

— Il y a surtout des papiers de la plus haute importance. Vous acceptez?

— Pardié, dommage! J'accepte et je réponds de vous et de la boîte. Le marquis, à ces mots, tendit à Malescot un petit coffret de forme cubique, et tous deux commencèrent à nager vigoureusement vers la plage.

III.

La cassette était lourde, en effet; mais, malgré son poids, le marquis avançait en silence, sans bruit de respiration forcée, et si vite que le pêcheur avait peine à le suivre.

Pour ce dernier, il réfléchissait.

Vous dire quelles séries de mauvaises pensées se succédèrent dans son esprit, et renouèrent la première idée d'un crime, vague, lointaine et bien vite repoussée d'abord, à l'exécution froidement méditée, et poursuivie ensuite avec un acharnement de bête féroce, serait chose aisée peut-être, mais, à coup sûr, inutile autant que fatigante. Il n'est personne qui ne puisse saisir l'enchaînement logique de ces deux idées: il y a là près de moi un trésor qui me rendrait heureux et riche pour toute ma vie, et il faut à tout prix que ce trésor soit à moi.

Au bout d'un quart d'heure, Malescot, qui avait insensiblement changé sa route pour prendre une direction presque parallèle à la plage, entendit la voix plus fréquente et plus oppressée du marquis. Il sentit la cassette lui peser davantage. A cet instant, le crime était résolu déjà, se plaignant d'une douleur subite à celui de ses bras qui nageait, il pria son compagnon de changer de place, afin que, son autre bras nageant à son tour, le membre malade pût se délasser. Le marquis ne conçut aucun soupçon, et consentit volontiers à un arrangement qui devait le soulager lui-même. Malescot, tenant toujours la cassette, passa devant, et, au moment où ses pieds se trouvaient à la hauteur de la tête de l'autre, il lança une sorte de ruade si violente et si adroitement détachée, que son talon, frappant droit au front de sa victime, lui fit lâcher prise à l'instant. Pendant que le marquis s'enfonçait sous l'eau, Malescot prit son élan, et s'éloigna de toute sa force dans la direction de terre.

Cependant M. de Saint-Jouan n'était qu'étourdi du coup. Il revint bientôt à la surface, et, l'indignation lui rendant une partie de ses forces, il se mit à la poursuite du fugitif. L'orage grondait alors avec force, et la lueur des éclairs lui montrait Malescot fuyant dans le lointain. Mais, chaque fois que la foudre illuminait la mer, il voyait diminuer la distance, et ses efforts redoublèrent à mesure qu'augmentait son espoir d'atteindre le spoliateur.

Celui-ci nageait en désespéré. Il se retournait de temps à autre, et voyait avec rage les progrès de son adversaire. La cassette retardait sa marche. S'il était atteint, elle le priverait de tout moyen de défense; il faudrait l'abandonner ou périr. Or, Malescot en était venu à ce point déjà de préférer la mort à la perte de son cher trésor. Son unique espoir était de trouver quelque rocher où il pût déposer un instant son fardeau, tandis qu'il ferait volte-face et dépêcherait l'ancien possesseur. Mais ce dernier avançait toujours; il était à peine éloigné maintenant d'une cinquantaine de brasses, et le rescif le plus proche était à plus de deux cents. Malescot l'atteignit cependant lorsqu'il était temps encore, en fit le tour avec rapidité, et disparut une seconde derrière; puis son adversaire étonné le vit revenir de lui-même à sa rencontre.

En quatre ou cinq brasses chacun, ils furent en présence. Alors s'engagea une lutte inouie, une lutte comme personne n'en a pu voir ni raconter. La tempête, au plus fort de sa violence, rugit autour de ces deux hommes; points misérables et perceptibles à peine dans l'immensité de l'espace, insectes fragiles que la destruction presse de toutes parts, que chaque vague soulève et peut clouer morts à la dent de quelque rescif. Et ces deux hommes pourtant, insoucieux de la scène terrible qui se déploie sous leurs regards, sourds à la voix du tonnerre qui gronde, insensibles au choc des deux grandes lames brisant incessamment sur leurs têtes, ces deux hommes se cherchent, non pas pour unir leurs faibles efforts contre leur puissant adversaire, mais pour attenter mutuellement à leur vie, choisissant ainsi l'Océan déchaîné, la nature entière bouleversée jusque dans ses fondemens, pour arène et pour témoin d'un combat impie et sans miséricorde.

Le marquis n'avait pu voir Malescot déposer la cassette; aussi croyait-il, en l'attaquant, n'avoir affaire qu'à un seul de ses bras. Dès qu'il fut à portée, il fit un bond hors de l'eau, voulant retomber les mains jointes et serrées sur les reins du pêcheur. Celui-ci le vit venir, et, au moment où le marquis fondait sur lui de tout le poids de son corps, il l'évita par un plongeon subit, le sasit à la gorge, et s'efforça de l'étrangler sous l'eau. Un mouvement convulsif et désespéré l'empêcha de réussir, et tous deux revinrent haletans à la surface; une fois Saint-Jouan sur ses gardes, la lutte devenait plus égale. Si Malescot était plus robuste et moins épuisé, l'autre était incontestablement meilleur nageur. Tournant autour de son ennemi avec une prestesse incroyable, il pouvait le harceler par devant, par derrière, sur l'un et l'autre flanc, tout cela dans la même seconde, pour ainsi dire. Déjà Malescot avait reçu un grand nombre de coups, plus adroitement portés que vigoureux, il est vrai, mais qui n'avaient pas laissé de l'étourdir. Il se sentait faiblir, et voyait avec désespoir la vie et sa riche proie lui échapper en même temps.

Il n'en devait pas être ainsi. Au moment où déjà le vertige s'emparaît de lui, son doigt rencontra par hasard le câble qu'il avait roulé autour de ses reines. Son parti fut pris aussitôt. La corde de sauvetage allait devenir l'instrument d'un assassinat. Rassemblant tout ce qui lui restait de forces, il plongea, mit la corde en trois doubles, et fit au bout un nœud gros et fortement serré; ensuite il revint à la surface, et attendit sans bouger une nouvelle attaque de son adversaire. Celui-ci, croyant cette fois en finir, vint sur lui et se précipita impétueusement; Malescot frappa. Le chanvre mouillé avait acquis une pesanteur et une dureté considérable; le marquis resta sans mouvement pendant quelques secondes. A ce moment suprême, un éclair déchira la nue; l'assassin et la victime purent se reconnaître en face. Puis, Malescot, poussant un cri de triomphe sauvage, brandit de nouveau sa massue de corde et asséna un second coup. Le malheureux Saint-Jouan disparut sous les flots.

— C'est tout de même dommage, dit le calfat en reprenant haleine, ça faisait un fier nageur!

Et, sans perdre une minute, il fit route vers le rescif dépositaire de son trésor. Arrivé sur la plage, il enterra la cassette dans le sable, et regagna le point de départ. Le douanier l'attendait religieusement.

— Eh bien! Malescot? dit-il. Tout seul?

— Un homme ne peut sauver ceux qui sont déjà morts. Je n'ai trouvé personne, citoyen Soleil.

— Les pauvres malheureux!... Bonsoir, mon garçon. Nous avons fait ce que nous avons pu.

— Pour ça, bien sûr, citoyen Soleil... Bonne nuit.

Avant le jour, Malescot disparut, abandonnant sa femme et son enfant. Depuis lors, on n'entendit plus parler de lui à Saint-Malo.

IV.

Nous sommes à Londres, dans un somptueux hôtel de Pall-Mall. Dix ans se sont écoulés. A demi couché sur un confortable divan, un gros homme, à la figure commune et brutalement caractérisée, fume sa pipe courte, noircie par un long usage, véritable pipe de cockney ou de calfat, auprès d'un vaste bol de grog. Cet homme porte une robe de chambre d'une finesse extrême; ses larges pieds, chaussés de babouches dignes d'un sultan des contes arabes, reposent sans façon sur la tablette sculptée d'une élégante cheminée de marbre blanc. Tout, dans la salle où nous le voyons, respire le luxe et l'opulence. Aussi cet homme, malgré sa pipe et son trivial visage, est-il un grand seigneur. C'est un émigré français, M. le marquis de Saint-Jouan, dernier rejeton d'une famille puissante, et qui s'allia souvent jadis au sang ducal de Bretagne. M. le marquis a quitté la France au commencement de la terreur; mais, au rebours de ses confrères, qui n'ont mis dans leur valise de voyage qu'une perruque de rechange et quelques parchemins, il a tranformé dès le principe les propriétés de ses pères, châteaux, forêts, prairies, en louis d'or et en traites sur Londres. Sa fortune est, dit-on, incalculable. Il pourrait acheter un quartier de la ville avec une année de son revenu.

Après sa conversation avec le douanier, Malescot (le lecteur l'a deviné sous cette magnificence) avait déterré la cassette, et sans même entrer dans sa cabane, il s'était caché dans les rochers pour attendre le jour. Alors, il avait visité son trésor. Le coffre renfermait un sauf-conduit et tous les papiers nécessaires pour établir que le porteur était bien le marquis de Saint-Jouan, une somme énorme en traites sur diverses maisons de Londres, et de l'or au fond. Malescot, à cette vue, pensa devenir fou. Il resta tout le jour la bouche béante et comme fasciné. Sa main frémissait au contact de l'or; il comptait, il jouait, il pleurait; il arrangeait en piles les pièces de vingt-quatre francs, et formait toutes sortes de dessins fantasques ou symétriques; puis, faisant ruisseler ses louis au fond du coffre, il plongeait ses mains dans l'or avec délire. Pas un remords du crime, pas un regret, à peine un souvenir; seulement son système nerveux, violemment ébranlé, lui faisait ouïr parfois des bruits menaçans et étranges; alors il soulevait à regret son regard, et, couvrant de son corps la cassette, il se demandait quelle force humaine pourrait désormais l'en séparer.

A la nuit tombante, sa fièvre se calma. L'idée lui vint de fuir. Il fut droit à une de ces retraites à lui connues, où se cachaient les contrebandiers. Le marché fut bientôt conclu. Malescot avait entortillé la cassette dans les lambeaux de son paletot de calfat. Il proposa de gagner son passage, c'est-à-dire de travailler comme manœuvre pendant la traversée. A Southampton, tout faillit se découvrir; mais ce pas franchi, Malescot n'avait plus rien à craindre; aussi changea-t-il subitement de ton et de manières. Toute la ville fut mise à contribution pour monter la maison de M. le marquis. Au bout d'un mois, il prit la route de Londres avec un train de prince, lui qui était entré à Southampton couvert de haillons misérables et sa cassette sous le bras. Mais cette cassette était le coffre magique des contes des fées: elle renfermait noblesse et fortune.

A Londres, il escompta ses traites, et se trouva riche de plusieurs millions. Alors il se laissa doucement glisser sur la pente de sa vie nouvelle. Son premier et son plus fort vertige passé, l'originalité burlesque inséparable d'une aussi brusque métamorphose une fois dissipée, il fut à peine plus ridicule et moins vulgaire que le commun des notabilités enrichies.

Il fut à Londres ce que, au temps actuel, il eût été à Paris. Il tint table, écrasa le public de son luxe lourd et fastueux, moissonna les fleurs quasi nouvelles des théâtres à la mode, fit courir à New-Market, et joua un jeu d'enfer dans les tripôts clandestins ou tolérés. Forcé d'abord de fréquenter ses pairs, aucun d'eux ne soupçonna son imposture. Tout le monde est plus ou moins porté à confondre la franchise avec la brusquerie, oubliant que cette dernière n'est bien souvent qu'un masque facile revêtu par le mensonge. Un imposteur, par cela même qu'il joue un rôle, doit être nécessairement un comédien habile et rusé. Soyez rustique et insolent, le commun des hommes vous croira quand même. Malescot, pourvu outre mesure de ce côté, n'avait donc rien à craindre; mais, si faible et si large que fût l'étiquette, durant l'émigration, c'en était trop encore pour le calfat. La simple politesse le gênait : il se croyait mystifié quand on le saluait d'une certaine manière. Aussi s'entoura-t-il bientôt par instinct d'un cercle de prétendus émigrés, gens de peu, qui regrettaient en paroles une haute position perdue, et singeaient, par spéculation, le dévoûment fidèle et malheureux. Il y avait toute de ces messieurs à Londres dans ce temps-là. Tandis que les véritables proscrits travaillaient de leurs mains avec courage, leurs sosies, prétextant une éducation et une santé beaucoup trop susceptibles, se faisaient les parasites de quelque riche gentleman. Malescot les dominait de toute son opulence, et se trouvait à l'aise au milieu d'eux

En outre, pour occuper son oisiveté, il s'était fait membre d'un grand nombre de sociétés de tempérance, de bienfaisance, etc., et d'une infinité de clubs. On était alors au commencement de l'empire, et la mythologie, à la mode en France, passant le détroit malgré le blocus continental, était venue infliger ses noms prétentieux à tous ces divers clubs. Les jockeys s'appelaient. Centaures, les nageurs Phoques, les buveurs Silènes. Malescot était un assez médiocre Centaure; mais il était Silène passable et sans contredit roi des Phoques. Au premier de ces clubs, on se moquait de lui; on le regardait comme une inépuisable mine de gageures absurdes et perdues d'avance. Abusant de sa complète ignorance en matière de chevaux, on lui faisait acheter à prix d'or des haridelles hors d'âge, qu'il inscrivait bravement pour les courses, et sur lesquels il perdait ses beaux billets de banque avec un sang-froid presque gentlemanesque. Au club des nageurs, il en était tout autrement. Avec ses talens extraordinaires et l'avidité que nous lui connaissons, il gagnait sans relâche et ne perdait jamais. A la fin de l'année, il s'établissait une sorte de balance entre les deux clubs. Les Phoques lui rendaient ce que lui prenaient les Centaures.

Au moment où nous le remettons sous les yeux du lecteur, il venait de perdre au club des Centaures des paris ruineux. D'un autre côté, rien à faire au club des Amphibies : la matière semblait épuisée. Il était donc de fort mauvaise humeur, réfléchissant qu'il perdait sans cesse d'une part et ne gagnait plus de l'autre, lorsque son valet de chambre, entr'ouvrant la porte, annonça M. Smithson.

Smithson portait, sur un corps démesurément haut, un cou long, mince et osseux, au bout duquel oscillait une de ces têtes britanniques dont nos caricatures ont si bien popularisé le type. C'était le compagnon le plus assidu du marquis. Comme ce dernier, il faisait au club des tours de force très estimables, mais sans aucune arrière-pensée de rivalité. Au contraire, prenant bénévolement la seconde place, il se mettait dans toutes les gageures du marquis, et nul ne parlait avec plus d'onction de ses prouesses. On ne connaissait pas à M. Smithson de moyens d'existence bien précis: mais il était convenablement vêtu, se passait volontiers ses fantaisies même les plus coûteuses, et payait ses dettes du club avec une rare exactitude. Le reste importait assez peu.

Il entra, fit le salut de l'Amphibie, et présenta gravement le doigt. Ensuite une conversation intéressante par elle-même, mais bien plus encore par les événemens majeurs dont elle fut la source, s'engagea entre les deux amis.

— Ici, Pitt! dit M. Smithson. Saluez, mon garçon.

Pitt était un fort vilain épagneul. Il s'approcha tortueusement, s'accroupit et leva la patte.

— Bien, Pitt! bien, mon garçon!

Et M. Smithson passait la main sur la tête de l'épagneul avec une affection toute paternelle. Puis, il alluma un cigare et ajouta en s'adressant au marquis :

— Rien de nouveau!

— Rien.

— Rien? Ah ça! mais vous vous perdez! Diable, voilà plus de deux mois que vous n'avez rien fait. A quoi pensez-vous donc? Je ne vous cache pas, que moi, je serais bien aise de gagner un millier de livres. Ce drôle d'Irlandais qui donne des leçons de natation à Pitt, me prend une guinée par cachet d'une heure, et comme Pitt étudie six heures tous les jours, cela fait par mois plus de trois cents livres. C'est cher, mais aussi le chien est étonnant. L'avez vous vu? Ici, Pitt! Il nous détache une coupe maintenant presque aussi bien que vous. Oui, c'est fort agréable. Réellement, j'aurai besoin... Ferons-nous quelque chose ces jours-ci?

M. le marquis de Saint-Jouan huma lentement une bouffée de tabac, et dit :

— Tout ça m'ennuie, Smithson. Tout ça m'ennuie, voyez-vous! Il n'y a plus rien à faire. Que parier, maintenant ?

— N'est-ce que cela? C'est une idée qui vous manque? Eh! j'en ai, moi! que ne me parliez-vous?

— Peuh! fit le marquis d'un air d'incrédule supériorité.

— Il n'y a pas de peuh! j'ai une idée. Vous êtes un fier nageur; mais peuh! ne signifie rien du tout.

Le marquis ne répondit pas cette fois, ayant pour principe de se disputer à l'occasion, mais de ne jamais discuter. M. Smithson continua d'un ton piqué :

— Oui, vous êtes... A bas, Pitt!... Vous êtes un fier nageur, mais vous n'êtes pas fort sur les idées; non. Tenez, pourquoi ne pariez-vous pas de traverser la Tamise avec un poids au corps? Ce n'est pas malin, mais il fallait le trouver : qu'en dites-vous?

A cette idée si simple et si féconde à la fois, M. de Saint-Jouan lança sa pipe par la fenêtre à travers un carreau, et se leva d'un saut. Il voyait là, en effet, toute une série de nouveaux succès, un avenir entier de gageures gagnées. La première exaltation passée, les deux Amphibies tinrent un conseil sérieux sur les moyens d'utiliser au plus vite l'idée de ce subtil M. Smithson. Il fut convenu que, dès le lendemain, au club, le marquis proposerait négligemment une gageure modique; M. Smithson se chargeait de la faire ensuite monter convenablement.

— A propos, quel poids porterez-vous? demanda ce dernier en faisant signe à Pitt de se préparer à sortir; il me semble que quinze à dix-huit livres...

— Peuh!

— Vingt livres au plus, croyez-moi.

Mais le marquis haussa les épaules, et jura qu'il aurait honte de proposer moins de cinquante livres.

Là dessus, Pitt et M. Smithson prirent congé.

V.

A quelques jours de là, dans un de ces ignobles taudis qui peuplent le quartier de la Tour, un homme et deux femmes étaient attablés autour d'un plat de pommes de terre cuites à l'eau, et semblaient faire avide-

ment honneur à ce misérable repas. L'une des femmes était jeune encore, mais minée par la maladie ou le chagrin ; l'autre, sa fille sans doute, était dans tout l'éclat d'une jeunesse éblouissante de beauté.

L'homme pouvait avoir trente ans ; sous ses habits grossiers, on devinait une nature mâle en même temps que délicate et élevée. Tandis que ses deux compagnes mangeaient sans trop de dégoût, lui, après quelques bouchées, repoussa son assiette et tomba dans une profonde rêverie.

— Edouard, dit la jeune femme avec une tendresse tempérée par une sorte de crainte respectueuse, vous n'avez pas appétit, ce matin?

Edouard se leva brusquement, et arpenta la chambre à grands pas. Les deux femmes échangèrent un regard.

— Encore vos tristes idées, je gage, monsieur Edouard, dit la plus âgée. Pour l'amour de Dieu! prenez courage; ne savez-vous pas que nous sommes tristes aussi, dès que vous êtes affligé?

Le jeune homme passa la main sur son front, comme pour chasser la pensée qui l'obsédait, et, s'approchant des deux femmes il prit leurs mains qu'il serra dans les siennes avec une émotion singulière.

— Oh! je sais que vous êtes bonnes, dit-il; je sais ce que je vous dois, à vous, ma mère, qui avez accueilli autrefois le pauvre naufragé, à vous qui, si grande que fût votre misère, avez partagé avec lui votre dernier morceau de pain. Je vous remercie... je vous remercie, vous aussi, Marie, qui avez donné à l'inconnu tout ce que vous aviez en ce monde, votre main et votre cœur. Je vous remercie toutes deux, car vous m'avez suivi sur la terre étrangère!...

— Edouard! interrompit Marie d'un ton de reproche, ne parlez pas ainsi : nous avons fait notre devoir.

— Non! oh! non! vous avez fait plus... j'ai besoin de me rappeler vos bienfaits, car il est un autre souvenir...

— Quoi? dit avidement Marie.

Edouard allait parler peut-être, mais cette question inopportune le rendit à lui-même, et il reprit sévèrement :

— Rien! je vous avais défendu de m'interroger, Marie! Il est des choses que vous devez ignorer à jamais.

La jeune femme baissa la tête en silence ; et une larme sillonna la mate blancheur de sa joue.

On frappa rudement à la porte.

— Qui donc se permet?... dit Edouard d'un ton de hauteur qui faisait un étrange contraste avec ses misérables vêtemens.

Yvonne, la plus âgée des deux femmes, se leva doucement et s'en fut ouvrir. Un petit homme sec et tellement courbé que son torse faisait angle droit avec ses jambes cagneuses et décharnées, se glissa dans l'appartement, suivi d'un grand gaillard en costume d'ouvrier.

— Bonjour! bonjour! dit-il en entrant ; et son œil perçant fit avec une rapidité magique, l'inventaire du mobilier de la chambre.

— Qu'y a-t-il? demanda Edouard.

— Pas grand'chose, dit avec une grimace le petit vieillard, répondant plutôt au désappointement soulevé en lui par l'aspect du mobilier qu'à la question du jeune homme; pas grand'chose, en vérité! Puis il ajouta, en produisant un bruit de crécelle, c'était sa manière de sourire : Monsieur ne se souvient plus de moi, je vois cela; c'est tout simple, locataires et propriétaires se voient au jour du paiement, et, comme monsieur ne paie jamais...

— Déjà le terme! interrompit Edouard avec une surprise non jouée.

— Déjà, oui, déjà! le troisième terme, s'il vous plaît! entendez-vous?

Edouard restait affaissé sous le poids de sa misère. Pendant ce temps, Yvonne et Marie hasardaient quelques mots de prières ; mais le jeune homme les interrompit :

— Cela suffit, monsieur! dit-il.

— Eh! eh! entends-tu, John? dit le propriétaire souriant à son acolyte resté jusqu'alors immobile près de la porte. Il dit que cela suffit.

— Il l'a dit, votre honneur, répondit John?

— Que dis-tu de cela, toi, John?

John regarda attentivement master Schupp, c'était le nom du propriétaire, comme s'il eût cherché à lire sa réponse sur la physionomie fossile du vieillard ; mais les mille et une idées qui s'enchevêtraient sur cet antique visage d'usurier formaient un grimoire illisible sans doute. Le cockney garda le silence.

— Eh bien?... C'est plaisant, n'est-ce pas?

— Oh!... plaisant, votre honneur! hurla John qui éclata sur-le-champ comme si M. Schupp avait poussé un ressort dans son larynx, plaisant! ha! ha! ha! ha!

— Sortez, monsieur! dit Edouard irrité.

— A merveille! Et mon argent, s'il vous plaît?

— Demain, vous l'aurez.

— Demain?... Entends-tu, John? Il a dit demain... Il avait dit demain la dernière fois...

— Il l'avait dit, votre honneur.

Le jeune homme se contenait avec peine ; mais, faisant sur lui-même un violent effort, il dit :

— Voulez-vous attendre jusqu'à demain?

Ces mots furent prononcés avec un accent d'impatiente provocation qui fit réfléchir le vieillard ; il mesura d'un coup d'œil les épaules d'Edouard et celles de son acolyte.

— Soit, dit-il après cet examen, je me laisse attendrir encore... Mais, demain sans faute, entendez-vous? ou bien...

— Assez, pour Dieu! assez!...

— Ou bien le constable se mêlera de l'affaire.

M. Schupp prononça ces derniers mots sur le seuil, et, sans en attendre l'effet, il referma prudemment la porte derrière lui.

Quand il fut parti, la mère et la fille interrogèrent du regard leur compagnon, qui continuait silencieusement sa promenade.

— Et... comment ferez-vous? dit enfin la mère à voix basse avec hésitation.

— Je ne sais ; mais il faut que cet homme soit payé.

A ces mots, il saisit brusquement son chapeau et sortit de sa chambre, tandis que les deux femmes tombaient dans les bras l'une de l'autre.

— Que Dieu ait pitié de nous! dit Marie, et qu'il ne lui inspire pas de mauvaises pensées.

Edouard erra quelque temps au hasard dans les rues tortueuses du quartier de la Tour. Une confusion extraordinaire régnait dans ses idées. Cette scène l'avait bouleversé. Il était pauvre depuis des années, mais il avait été riche autrefois ; et d'ailleurs jamais la misère ne s'était montrée à lui sous une face aussi accablante. Il marchait la tête basse, en prononçant des mots sans suite.

— J'irai en France, disait-il, j'irai demander asile à mes parens, à mes anciens amis... Hélas! me reconnaîtront-ils?... Je serai repoussé... sans titre, sans argent... Ils m'appelleront un imposteur!... Oh! cet homme! cet homme! Dieu me l'enverra-t-il jamais sur mon passage!... Ne pourrai-je jamais?... Oh! je suis fou... cette pauvre Marie, si bonne, si dévouée!... C'est impossible!

Insensiblement, et tout en s'attirant les malédictions des passans qu'il heurtait sur le trottoir, Edouard parvint à la Tamise. Il y avait là affluence de curieux, attirés sans doute par l'attente d'un spectacle extraordinaire.

Tout près du bord, on voyait un groupe considérable que venaient à chaque instant grossir de nouveaux arrivans. Au milieu, un homme d'un embonpoint respectable, vêtu seulement d'un caleçon et d'un petit gilet de tricot, allumait de l'amadou à l'aide d'un briquet. On s'agitait autour, on se pressait pour lui dire un mot ; tout le monde semblait avoir affaire à lui. Cet homme et ce groupe n'étaient autres que M. le marquis de Saint-Jouan, sur le point de traverser la Tamise avec un poids de cinquante livres aux reins, et les Phoques, spectateurs intéressés de ce haut fait. Les paris engagés étaient énormes, et tenus par MM. Smithson et Saint-Jouan d'un côté, contre tout le reste du club de l'autre.

Edouard, dans sa préoccupation, avait percé le groupe sans s'en douter. Son œil rencontra une fois par hasard l'œil du marquis, et il tressaillit de la tête aux pieds.

Cependant les pourparlers cessèrent ; le groupe s'ébranla et descendit la berge : M. de Saint-Jouan avait allumé sa pipe. Alors, calme comme Napoléon la veille d'une bataille, il ceignit le poids et se mit à l'eau, d'un visage impassible. Mais il n'était pas dans ses bons jours, ou bien il avait trop présumé de ses forces, car au bout de quelques brasses il disparut pour ne plus se remontrer.

Edouard, depuis que son regard était tombé sur le marquis, avait suivi ses mouvemens d'un œil avide. N'eût été la différence de leurs situations apparentes, on aurait dit qu'il retrouvait dans le noble émigré une ancienne connaissance. Avant que personne se fût mis en devoir de secourir ce dernier, le jeune homme était déjà dans le fleuve. Deux minutes après, il ramenait au bord le malheureux marquis, après avoir adroitement coupé sous l'eau le lien qui le retenait au fond. Le club entier fut étonné. Plusieurs lions d'eau même émerveillés de l'aplomb de sa coupe et de la tête méritante qu'il avait piquée en plongeant vers le marquis, passèrent par dessus la simplicité grande de son costume et furent jusqu'à lui présenter le doigt.

Edouard ne prenait pas garde à ces marques d'approbation. Il semblait dominé par une idée fixe, et ne voulut point quitter d'un pas M. le marquis, que ses gens transportaient à son équipage. Dès que ce dernier fut monté, il s'établit résolument en face du maître, et cria lui-même à l'hôtel! Une fois arrivé, il escorta le marquis dans son appartement, le fit coucher, et s'installa auprès du lit comme s'il eût été de la maison.

M. de Saint-Jouan fut long-temps avant de reprendre ses sens. Il avait fait sous l'eau des efforts inouis pour se débarrasser de ce malheureux poids. Après une grande demi-heure de soins empressés, il ouvrit enfin les yeux, et sa première parole fut une énergique malédiction sur lui-même et sur le trop inventif M. Smithson. Ensuite, il demanda sa pipe.

Après une douzaine de bouffées qui le remirent complétement, il s'aperçut de la présence d'Edouard.

— Que diable voulez-vous, vous? dit-il brusquement.

— Je désirais vous voir complétement remis, monsieur, répondit le jeune homme dont une émotion indéfinissable faisait trembler la voix.

— Et pourquoi diable désirez-vous voir ça?

— J'ai été assez heureux pour vous sauver d'un danger, monsieur, et...

— Ah! c'est vous?... merci!... je n'aurais jamais cru que cinquante livres... mais ça ne vous regarde pas.

Puis, remarquant l'extérieur misérable de son sauveur, il ajouta :

— Maintenant, je vais sommeiller, mon cher, mais revenez demain... ou plus tard ; je ferai quelque chose pour vous.

Cela dit, il se retourna entre ses draps et s'endormit profondément.

— Le nom de votre maître? dit alors Edouard en s'adressant à un valet avec hauteur.

— M. le marquis de Saint-Jouan.

— Quoi! le nom aussi!... le titre aussi! murmura le jeune homme en se dirigeant vers la porte.

Les valets le crurent fou, d'autant mieux qu'avant de sortir il se retourna et fit au marquis endormi un signe de menace et de colère.

VI.

Ce soir-là, Edouard regagna sa retraite, agité d'une véritable fièvre. Il y avait en lui joie et remords. On eût dit, à voir les diverses impressions qui se reflétaient sur son visage que, ravi d'avoir atteint un but long-temps désiré, il s'effrayait maintenant et n'osait y porter la main. La vue d'Yvonne et de Marie, ces deux femmes qui lui avaient devoué leurs existences, semblait exciter en lui une sensation pénible. Il passa une nuit pleine de rêves joyeux et terribles. Une fois, il se vit rentrer triomphant au château de ses pères; mais, une autre fois, il se réveilla en sursaut, haletant et couvert de sueur. Une voix lugubre avait murmuré à son oreille le nom de parricide.

Le lendemain, M. Schupp fut fidèle au rendez-vous. Les événemens de la veille l'avaient complétement chassé du souvenir d'Edouard. A son aspect, la promesse qu'il avait faite et l'impossibilité où il était de la tenir lui revinrent à la fois.

— Monsieur, dit-il, je me suis engagé à la légère...

— Ah!...

— Je n'ai pas d'argent.

M. Schupp, à ce mot, reprit toute son insolence, et s'adressant à son co-adjuteur John, qui s'était assis sans façon sur la table :

— Je le savais. ... Je l'avais dit! Pas d'argent!... l'avais-je dit, John?

— Oh! vous l'aviez dit, votre honneur.

— Ecoutez, reprit Edouard, je suis positivement sûr d'en avoir sous peu.....

— Sous peu? répéta ironiquement le vieillard.

— Dans huit jours, avant peut-être...

— Et vous avez cru que je me paierais de toutes ces balivernes? Il me faut de l'argent, monsieur!

— Mais je n'en ai pas.

— Tant pis! Alors il faut déguerpir... vos meubles qui resteront, seront vendus...

— Ah! vous ne ferez pas cela

— John!... Il dit que je ne ferai pas cela.

— Eh! laissons là John, s'il vous plaît, monsieur, dit Edouard en reprenant son ton hautain qui lui était naturel. Je vous dois neuf guinées; chassez-nous, vous retirerez bien cinq livres de tout le mobilier.

M. Schupp regarda John, qui haussa les épaules en signe de triste approbation.

— Au lieu de cela, continua le jeune homme, je vous propose de vous payer le tout dans huit jours, plus une prime honnête pour chaque jour de retard.

Le vieillard se prit à réfléchir. Yvonne et Marie ne comprenaient rien à l'assurance d'Edouard.

— Et quelle prime donnerez-vous? dit M. Schupp avec hésitation.

— Une livre par jour.

— Une livre! grand Dieu! répétèrent ensemble les deux femmes.

— Une livre! dit à son tour le propriétaire. C'est bien peu... bien peu, en vérité!..si vous parliez d'une guinée... à la rigueur...

— Une guinée, soit! dit Edouard.

M. Schupp regretta amèrement de n'avoir pas demandé davantage; mais malgré son impudence, il n'osa revenir. John portait toujours dans les vastes poches de sa houppelande du papier, des plumes et une écritoire. M. Schupp fit signer à Edouard une espèce de traité, et sortit en promettant de revenir sous peu.

Après son départ, les deux femmes pressèrent vainement Edouard.

— Leur situation allait changer. Il allait retrouver l'aisance, sinon la fortune. Du reste, toute question serait superflue; il n'était pas en son pouvoir de répondre.

Cependant le marquis se rétablit. Sans avoir pour son sauveur une reconnaissance bien positive, il le vit avec plaisir. C'était tout ce qu'il fallait au jeune homme. Son immense supériorité morale fit le reste. Il flatta les goûts et les rancunes de l'ex-calfat. il sut l'amuser et le distraire. M. Lancel (Edouard crut devoir prendre ce nom) fut attendu avec impatience. Au bout d'un mois le marquis et lui étaient inséparables. Alors M. Lancel, qui avait à titre de prêt repoussé jusqu'alors toute idée de récompense, voulut bien recevoir une somme considérable.

M. Schupp fut payé, Yvonne et Marie furent installées dans un apparment convenable; mais Edouard, prétextant toujours une nécessite mystérieuse, leur déclara qu'il ne pouvait plus être leur commensal, du moins pendant un certain temps. Yvonne voulut user de son autorité de mère, Marie pleura, tout fut inutile. Edouard persista.

Comme on le pense bien, M. Lancel, présenté par le marquis, fut admis tout d'une voix au club des nageurs. Au lieu de payer sa bienvenue, il gagna tout d'abord et d'emblée les gageures qu'on lui imposa pour épreuves. Ses prouesses furent si grandes que les Amphibies se trouvèrent sérieusement partagés. On ne savait plus dans le club lequel du marquis ou de M. Lancel méritait la couronne de glayeul du roi des Phoques. Cette rivalité offusqua violemment M. de Saint-Juan. Ce fut le premier levain de discorde entre les deux amis, mais M. Lancel avait dès long-temps acquitté sa dette et semblait maintenant se soucier fort peu du refroidissement de son ancien protecteur.

Bien plus, il commença lui-même les hostilités. Jusque là, par une espèce d'accord tacite, ils n'avaient jamais parié l'un contre l'autre. M. Lancel proposa, en guise d'escarmouche, une gageure insignifiante; le marquis riposta par un défi qui devait écraser d'un coup son rival. Le jeune homme fut vainqueur, et depuis ce jour, une haine, jalouse d'un côté, calme et persistante de l'autre, haine qu'ils ne prirent même pas la peine de dissimuler, s'établit entre eux. Ce fut un combat à outrance. Les gageures se succédaient avec une rapidité effrayante, et, comme la chance restait obstinément du même côté, avant l'année révolue, M. Lancel se trouva millionnaire, tandis que le marquis était réduit à quelques centaines de mille francs. C'est là une aventure assez commune et qui embellit neuf existences de joueurs sur dix; mais ce revirement subit et complet de fortune empruntait une sorte d'étrangeté au hasard qui avait réuni ces deux hommes, et M. Smithson, le Phoque ingénieux qui se piquait de rencontrer de temps à autre des mots spirituels autant que profonds, répétait volontiers :

— Si la Tamise nourrissait beaucoup de poissons comme celui qu'avait trouvé ce diable de Lancel, ce serait un fier métier que celui de pêcheur, hein?

Edouard ne visitait ses deux compagnes qu'à de rares intervalles; leur vue semblait lui devenir de plus en plus pénible. L'affection maternelle d'Yvonne, l'amour profond et dévoué de Marie lui étaient comme un reproche. Toutes deux gémissaient de ce changement inexplicable, mais le temps des représentations était passé. Elles pleuraient ensemble, les deux pauvres femmes, et ne lui montraient, à lui, que leur tendresse et leur douce résignation.

Quand le jeune homme rentrait seul dans le magnifique appartement où il recevait les nageurs, il passait des heures entières plongé dans de douloureuses rêveries. Son regard se portait alors avec une avidité sauvage sur ses fleurets disposés en sautoir, sur ses pistolets pendus à la muraille, mais bientôt il secouait la tête avec mépris, puis il courait au club, et dépouillait sans pitié le marquis d'un lambeau de son ancienne opulence.

Pour ce dernier, il était devenu morose et vivait dans un état d'irritation constante qui se changeait en fureur à la moindre contradiction. Il avait abandonné les centaures et renoncé à ses amours de coulisse; sa vie entière se passait au club; mais la chance était décidément contre lui. Un beau jour, il dut s'avouer qu'un mois encore de cette vie le réduirait à la mendicité. Alors il prit un parti violent : deux cent mille francs lui restaient de toute cette immense fortune que le hasard et le crime lui avaient donnée; il voulut les risquer d'un seul coup. Mais son adversaire était si favorisé par le sort! les deux cent mille francs suivraient la même route que les millions. Après avoir bien fouillé son cerveau, il crut avoir trouvé le moyen de dompter la fortune, et résolut de provoquer Lancel à une sorte de combat naval. Il se souvenait que, par une certaine nuit d'orage, auprès de Saint-Malo, une lutte du même genre s'était terminée à son avantage. Ce précédent et la réputation qu'il avait parmi les forts des chantiers, lorsqu'il était calfat, d'être invincible une fois à l'eau, lui donnaient une grande confiance dans le résultat de cette épreuve désespérée.

Dès la première ouverture, le club applaudit avec enthousiame à cette gageure sans exemple dans les annales des Amphibies; mais le plus ravi de tous, sans aucun doute, ce fut M. Lancel lui-même qui se trouvait provoqué. A la proposition du marquis, le poids qu'il avait sur le cœur disparut comme par magie; son visage, d'ordinaire si calme, prit une expression triomphante, lorsqu'il accepta le défi, et, quand il saisit la main de son adversaire, dont les doigts n'étaient ni trop mignons ni trop délicats pourtant, ce dernier ne put retenir une exclamation de souffrance.

VII.

Le combat étant résolu désormais, il ne s'agissait plus que de trouver un lieu convenable. La lutte était par elle-même trop extraordinaire pour ne pas faire naître l'idée de choisir un champ-clos moins commun que cette insipide Tamise dont chaque amphibie savait par cœur le cours, comme s'il l'eût creusé de ses propres mains. Dans l'assemblée générale qui se tint à cet effet, plusieurs avis furent ouverts. Un jeune lion d'eau, à l'imagination grandiose et vagabonde, proposa tout d'un coup le fleuve Saint-Laurent et la chute du Niagara. La motion fut chaudement appuyée, mais la majorité recula devant un voyage de cette importance. Un autre parla des côtes de Norwège et du Maëlstroom, comme d'un pays à voir et d'un gouffre bien commode. L'avis aurait passé peut-être, si un frileux n'eût observé que ces latitudes étaient glaciales et fécondes en rhumes de cerveau; ensuite, un membre eut bien le front d'insinuer que le *Commercial-Dock*... Mais sa voix fut couverte par des marques bruyantes et unanimes de réprobation; l'idée était mesquine et commune au dernier point. Enfin, après bien des tâtonnemens et une discussion aussi animée qu'instructive, où plus d'un phoque fit preuve de connaissances géographiques estimables, le club se décida en faveur des côtes de l'Ecosse. M. Smithson, originaire de Western, promit de fournir un lieu unique pour cela; on le crut sur parole.

Le départ résolu séance tenante, comme le club s'était divisé en deux grandes factions de parieurs, dix commissaires furent nommés, cinq par-

mi les Saint-Jouan. cinq parmi les Lancel. Quelques jours après, la caravane, au nombre de trente individus, y compris les cuisiniers et Pitt, le chien de M. Smithson, monta en chaise et prit le chemin de l'Écosse.

Arrivés à Lewis, les Amphibies se transportèrent au rivage pour faire l'inspection des lieux. M. Smithson ne les avait pas trompés : tout était là réuni, chute et gouffre, Maëlstroom et Niagara. Entre deux pointes d'une hauteur égale et coupées à pic, la mer se précipitait avec fureur; puis foulée, battue, tourmentée, elle s'enfuyait blanche d'écume comme un lutteur vaincu qui recule pour prendre son élan et se précipiter encore. Au fond de l'anse, une rivière, dont le nom barbare nous échappe, débouchait à une hauteur considérable, et tombait avec fracas dans la mer. Les Phoques enchantés revinrent souper, ce qu'ils firent très bien comme d'habitude, en devisant de hauts faits aquatiques. Au dessert, ils réglèrent définitivement les conditions du combat fixé au lendemain. A un signal donné, les deux champions devaient se précipiter, se rencontrer dans le courant et se combattre par tous les moyens que leur imagination ou le hasard pourraient leur suggérer ; le vaincu serait celui qui, le premier, regagnerait le rivage, ou, passant les portes de l'anse, se laisserait dériver en pleine mer.

Le lendemain, le jour se leva radieux ; la chute, à l'approche des parieurs, présentait un magnifique spectacle; de cette masse d'eau qui tombait impétueusement, s'élevait un brouillard dense et floconneux qui traversé par les rayons du soleil, se teignait des couleurs du prisme et figurait, dans son arc immense, comme un diadème resplendissant au-dessus des horreurs de l'abîme. Il est permis de croire que nos deux champions firent assez peu d'attention à tout cela; ils mesurèrent de l'œil la hauteur du saut qu'ils allaient faire, et ne parurent pas faiblir. Le marquis ne pouvait guère reculer, toute sa fortune était engagée. Pour M. Lancel, il semblait poussé par une force mystérieuse et irrésistible; il voyait la chute et le gouffre d'un œil avide plutôt que craintif, et son regard devenait menaçant à l'aspect de son adversaire.

Les Lancel, avec leur champion en tête, firent le tour de l'anse et se montrèrent bientôt sur l'autre bord, vis-à-vis les Saint-Jouan, rangés derrière le marquis. Le bruit de la chute et la distance empêchant de communiquer autrement que par signes, deux commissaires désignés d'avance levèrent en même temps leurs foulards, et les deux gladiateurs amphibies prirent ensemble leur élan. Quelques secondes après, on les vit reparaître à une grande distance.

L'épreuve du saut bravement supportée des deux côtés, les deux champions se rapprochèrent, et, après avoir monté le courant d'un commun accord pour conserver quelque marge durant le combat, les hostilités commencèrent.

Ce fut un duel magnifique et tel qu'il devait être entre les deux Phoques les mieux dressés qu'on eût vus de mémoire d'Amphibie. Les têtes se succédaient avec une rapidité magique; les feintes, les passes, les plongeons allaient leur train sans relâche. La galerie trépignait d'aise; Pitt et M. Smithson s'étaient déjà plusieurs fois embrassés avec transport; l'avantage, du reste, était encore incertain. Tout à coup, au moment le plus brillant du combat, un coup de vent, balayant la chute, étendit le brouillard comme un vaste rideau sur toute la scène, et les spectateurs désappointés virent avec douleur qu'ils ne voyaient plus rien du tout.

Le coup de théâtre fut pour les combattans comme pour la galerie. Lorsque M. de Saint-Jouan vit ce rempart d'écume élevé entre eux et leurs témoins, il proposa de suspendre la lutte. Mais ce n'était pas le compte de Lancel, qui se prit à rire d'un air moqueur, et demanda froidement, comme s'il eût dit la chose la plus simple :

— Est-ce que tu as peur, maintenant, mons Malescot?

Nous n'essaierons pas de peindre la stupéfaction de ce dernier, qui resta sans mouvement, comme si la foudre l'avait frappé. Lancel continua.

— Ce brouillard te gêne? Mais il faisait plus noir encore à la pointe de la Varde, et pourtant tu ne t'inquiétais guère de l'obscurité... Te rappelles-tu, Malescot, le beau temps que nous avions cette nuit-là ?

L'ex-calfat avait à peine entrevu sa victime; mais ce nom de Malescot, si bien fait pour raviver ses souvenirs, le frappa comme un trait de lumière, et pensant tout haut :

— Je ne l'avais donc pas bien tué! murmura-t-il.

— Peu s'en fallut, en conscience, monsieur de Saint-Jouan, reprit Lancel, raillant toujours. Vous n'y épargnâtes pas votre peine, il faut vous rendre justice... Mais n'admirez-vous pas comme moi le singulier rapport?... L'eau, la solitude, le fracas, l'homme qui vous cherche pour vous combattre; tout y est... sauf une légère différence pourtant. Au lieu de l'enfant brisé par la fatigue, il n'y a ici qu'un homme fort et déterminé... que tu n'assassineras pas cette fois, Malescot, je te le promets!

— Peut-être! hurla celui-ci en s'élançant pour surprendre son adversaire.

Mais l'autre l'évita, et, se laissant poursuivre comme en se jouant, il continua :

— Je ne pense pas!... Ecoute-moi, Malescot, tu m'as volé mon nom, mon or, tu m'as tout volé! Et pourtant, ce n'est pas la vengeance que je cherche ici... La vengeance de moi à toi! fi donc!... A quoi bon d'ailleurs? je t'ai regagné ma fortune, et mon nom m'attend là-bas en France... en France, où on ne sait pas qu'un ignoble calfat!...

— Mais arrête donc! interrompit Malescot. Toi qui me dis que j'ai peur, attends-moi donc à présent : je t'en défie!

— Patience! écoute encore!... J'ai trouvé sur la terre un ange qui est la fille d'un voleur et d'un assassin; j'ai fait ma femme de l'ange; la loi fait de l'assassin mon père, et je m'appelle le marquis de Saint-Jouan! Il faut que cet homme meure, n'est-ce pas? Il faut qu'il meure de ma main, car les tribunaux me le tueraient à son de trompe. La justice fait-elle autre chose que de tirer le scandale à cent mille exemplaires? Il faut que sa mort soit couverte d'un voile impénétrable comme ce brouillard qui nous entoure. Il faut, pour son cadavre, une tombe sans fond qui va s'ouvrir pour toi! car ta fille est ma femme.

Un seul mot avait frappé le calfat : sa fille! encore ce mot glissa-t-il sur son enveloppe épaisse. Sa fille! c'est à peine si ce nom réveillait en lui un souvenir.

— Tu ne me comprends donc pas? continua Lancel en ralentissant sa marche. Tu es le père de ma femme, et ma femme doit lever le front sans rougir. Je ne me venge pas, je me lave..... Mais c'est trop de paroles, n'est-ce pas? Agissons maintenant... Te souviens-tu de certaine corde, Malescot?... une arme terrible et dont tu te servis assez bien cette nuit où je te vis pour la première fois?

En parlant ainsi, Lancel dénouait une corde qui ceignait ses reins sous son gilet de tricot et la brandissait autour de sa tête.

A cette vue, Malescot pâlit. Soit qu'il comprît alors seulement l'intention de son adversaire, soit que cette corde lui rendît trop vif le souvenir long-temps effacé de son crime, il sentit son cœur défaillir et tourna le dos à son tour en s'écriant que les armes n'étaient plus égales et qu'il annulait la gageure.

— Il s'agit bien entre nous de gageure, reprit Lancel, dont la voix devenait moins railleuse et plus irritée Dis, les armes étaient-elles égales quand tu vins en aide aux vents et à la tempête pour achever un pauvre naufragé? Voici la corde nouée comme alors... à ton tour Malescot!

Et le véritable Saint-Jouan déchargea un coup terrible sur la tête du calfat, anéanti de frayeur.

— Grâce, monsieur Lancel, grâce! je vous rendrai tout.

Celui-ci haussa les épaules et fit tournoyer son arme.

— Ah! pitié! pitié!

Mais le marquis redoubla ses coups. A mesure qu'il frappait, sa rage semblait aller croissant. Il ne cessa qu'au moment où Malescot devenu un cadavre sanglant, disparaissait sous l'écume de la chute.

Alors, il regagna les siens.

A toutes leurs questions empressées il répondit :

— Que M. de Saint-Jouan avait noblement soutenu le combat, mais qu'il avait coulé tout à coup à la suite d'un effort violent. Lui, Lancel, supposait qu'un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine. C'était un malheur.

VIII.

Six semaines environ après ce malheur, les journaux de Paris annonçaient que M. le marquis de Saint-Jouan, de retour en France, avait fait enfin rayer son nom de la liste des émigrés. Le marquis s'était marié à l'étranger et ramenait avec lui sa femme et sa belle-mère.

Au club des nageurs, sir John Black, Phoque de peu d'importance, tomba par hasard sur ce paragraphe.

— Quel est donc ce Saint-Jouan ? dit-il en s'adressant à M. Smithson.

M. Smithson répondit :

— Avez-vous vu quelquefois un chien dressé comme Pitt, sir John? Le voilà qui feuillette ce traité de natation, sur ma parole!... voyez! — Pitt s'occupait, en effet, à dévorer la couverture du livre susdit.— Je ne la donnerais pas pour cent guinées! Mais vous parlez de Saint-Jouan, je crois? Pauvre cher marquis!... une bien malheureuse gageure! Et ce Lancel qu'on ne voit plus depuis l'événement!.. Ici, Pitt! Le drôle a complétement gâté ce volume! Ce Lancel ne m'a jamais plu, sir John, et mon opinion est que le brouillard nous cacha d'étranges choses sur la côte de Lewis... Qu'en dites-vous?

— Je ne dis pas non, monsieur Smithson... Mais savez-vous quel est ce Saint-Jouan?

Sir John tendit le journal à son confrère. Celui-ci lut, réfléchit quelques minutes et dit :

— Ce Lancel était-il marié, que vous sachiez, sir John?

— Attendez donc... Je le croirais assez... oui! M Schupp, mon homme d'affaires, m'a raconté qu'au temps où M. Lancel était pauvre... C'est toute une histoire, figurez-vous. Il se faisait alors appeler Williams... non... Edouard tout court... M. Schupp, dis-je, mon homme d'affaires, m'a raconté qu'il habitait avec deux femmes, la mère et la fille...

— C'est cela! interrompit M. Smithson, c'est pardieu cela! Il lui aura volé son nom après l'avoir assassiné... Une gageure! ajouta-t-il en se levant. Je parie que cet infâme Lancel se pavane à Paris sous le nom de notre malheureux ami.

Le défi ne fut point relevé.

— Pauvre Saint-Jouan! reprit alors M. Smithson avec mélancolie, de son temps une gageure ne tombait jamais à terre.

— Le fait est qu'il était beau joueur.

— Et quelle diable de coupe, sir John?...

— Oui.. mais Lancel nageait mieux.

— C'est mauvais, monsieur Smithson.

— Ah! eh bien! cinq cents livres pour Saint-Jouan, alors!

Ces mots, prononcés d'une voix éclatante, produisirent sur chaque Am-

philie l'effet du clairon sur un coursier de bataille devenu cheval de charrue. Le club entier tressaillit, et, d'instinct, se rangea en deux parts comme au bon temps des Saint-Jouan et des Lancel; puis, tous, faisant un retour vers le temps présent, se regardèrent en silence. Ce fut un moment d'inexprimable tristesse.

— Ils ne sont plus là! sanglota le premier M. Smithson en retombant sur son siége.

— Ils ne sont plus là! répétèrent les phoques en chœur.

Alors M. Smithson repoussa son fauteuil d'un geste convulsif. On put voir qu'une solennelle détermination avait germé dans son cerveau. En effet, saisissant son chien par la patte, il s'avança au milieu de l'assemblée, se posa et dit avec une gravité convenable :

— Ce furent deux grands Phoques! Paix soit au souvenir de leur coupe! Et maintenant qu'ils ne sont plus parmi nous, le temps de gloire est passé..... Messieurs, il m'est pénible de le dire, mais nos assemblées deviennent insipides et... soyez heureux, messieurs, Pitt et moi, nous donnons formellement notre démission... Saluez, Pitt.

A ces mots, M. Smithson quitta la chambre à pas lents.

Cette défection inattendue porta le coup mortel au club. Chaque membre, saisi de découragement, suivit l'exemple de M. Smithson; la mémorable institution s'affaissa d'elle-même, et le nom de Phoque rentra pour long-temps dans le domaine de l'histoire naturelle.

PAUL FEVAL (1).

LE MAJOR ANSPECH.

NOUVELLE

I.

M. le major Anspech était un vieillard aussi maigre qu'il était long, et même d'autant plus maigre qu'il était long. Quarante ans avant l'époque où se passa la petite histoire que nous allons, ô lecteur, prendre la liberté de vous raconter, ce digne major était l'un des plus beaux mousquetaires gris du régiment de Monsieur, et batailard comme quatre. Avec cela quelque fortune, un des beaux noms de Lorraine, du savoir à l'escrime et un cœur passablement affamé. Les femmes de la cour et de la ville, de celles qui ne savaient pas résister à un mousquetaire, résistaient encore bien moins à un mousquetaire gris, haut de cinq pieds six pouces, et M. le major Anspech leur donnait de si galans assauts, qu'il s'était surnommé de son chef le Turenne des boudoirs.

Mais quarante années changent légèrement un homme : M. Anspech, en 1827, n'était plus que l'ombre de lui-même, et ne possédait autre chose, de toutes ses splendeurs évanouies, que 800 livres de rentes, une culotte en peluche noire, une longue redingote noisette et une mansarde; encore la mansarde lui coûtait-elle quarante écus par an.

Malgré cette réduction notable dans les élémens de son bonheur, le major Anspech, qui était veuf, avait trouvé moyen de vivre au sein d'une jouissance parfaite durant six mois au moins de l'année. Or, combien y a-t-il d'hommes qui puissent se vanter d'être satisfaits de leur sort un jour sur deux?

Il est vrai que les menus plaisirs du major Anspech ne tendaient pas précisément à écorner son budget, et c'est en cela que, pour un ci-devant mousquetaire, le major nous paraît digne de beaucoup d'éloges. Il avait borné ses voluptés courantes à une promenade aux Tuileries, toutes les fois que le soleil daignait en carresser les avenues, que ce fût par les étreintes brûlantes de la canicule ou par les froids baisers d'un beau jour d'hiver. Mais, comme cet astre est assez rarement chez nous d'une aménité sans nuages, notre vieil ami avait fait une étude approfondie de l'endroit du jardin le plus propre à goûter les douceurs de Phébus, et à ne rien perdre de ses rayons.

Après maintes recherches et plusieurs essais diversement heureux, le major parut fixer son choix.

A l'extrémité de la terrasse des Feuillans, se trouve une plate-forme ombragée d'arbres et de bosquets qui domine tout à la fois et la place de la Concorde et l'entrée architecturale de ce côté-là du jardin. Une rampe en terre-plein termine cette plate-forme, et conduit le promeneur, par un gracieux retour sur elle-même, dans la riche enceinte qui s'ouvre entre les avenues et la porte occidentale des Tuileries. Ce retour de la rampe forme donc, comme on peut le comprendre, un angle assez aigu avec le revêtement de la plate-forme; et c'est du sommet de cet angle, dont les côtés sont deux murailles hautes d'une douzaine de pieds à cet endroit, c'est de ce coin ainsi fortifié que nous allons parler.

Exposé au soleil levant, l'angle de ces deux murs, comme le lecteur lui-même peut s'en assurer, semble disposé tout exprès pour concentrer le plus de chaleur possible dans un étroit espace, et, telle est même l'intensité de ce foyer, que ce ne fut qu'en y plantant un bosquet de fleurs et d'arbrisseaux qu'on parvint à rendre ce petit coin agréable aux promeneurs.

Or, M. Anspech, pour des motifs qui dépendent un peu de sa culotte de peluche, détestait le voisinage du monde, le contact des promeneurs; et bien qu'il reposât les yeux sans déplaisir sur les troupes d'enfans qui hantent cette contrée, rien ne l'eût tant gêné que de se trouver en trop proche compagnie avec un de ces jeunes drôles ou quelques unes de ces fraîches et sémillantes filles au regard moqueur qui présidaient à leurs jeux. Il fallait donc que le banc de son choix réunît deux conditions rigoureuses; qu'il fût dans un lieu d'une exposition convenable d'où l'on pût voir sans être trop vu, et qu'il offrît une superficie assez restreinte pour que le major une fois assis, personne ne pût espérer s'asseoir à ses côtés.

Ce banc privilégié, M. Anspech l'avait enfin trouvé juste à ce point d'intersection de la rampe et de la plate-forme, entre deux charmilles de chèvrefeuille, sous un arbrisseau de bel ombrage et tout parfumé de roses et de jasmin. Du soleil jusqu'à midi, de la fraîcheur dans le milieu du jour, et le soir des senteurs enivrantes. Ce banc était si étroit, si profondément enfoui entre les feuillages, que M. le major, le plus long et le plus mince des majors, comme nous l'avons insinué, ne s'y encastrait qu'à grand'peine. Mais, une fois assis, les angles et les méplats du major coïncidaient si parfaitement avec tous les accidens géométriques de cette cachette, que celui-ci pouvait dès lors se comparer à une carapace dont M. le major s'était constitué la tortue, et que les rebords imperceptibles du banc n'eussent pas offert à une mouche de quoi reposer quatre de ses pattes pour se frotter à l'aise les deux autres.

Du fond de ce trou, les yeux du vieillard plongeaient sous les marronniers centenaires, et allaient se perdre tout au bout des avenues, vers la royale demeure, éblouissante façade derrière laquelle le major devinait des splendeurs où il pénétrait par la pensée et par les souvenirs... La terrasse des Feuillans, où piétinaient les promeneurs, lui apportaient mille bruits confus, mille murmures auxquels sa mémoire prêtait aussi des charmes, car tous les alentours palpitaient pour lui de la vie du passé, et c'était ce spectacle, c'était ce soleil, ces fleurs, c'était surtout cette solitude au milieu de la foule, tout cet ensemble de volupté présentes, liées par le souvenir aux voluptés enfuies, qui faisaient un paradis terrestre de ce petit refuge pour le ci-devant mousquetaire.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ce pauvre M. Anspech, qui était gentilhomme après tout, quoique cadet de Lorraine, se trouvait-il réduit, quarante ans après avoir brillé dans les petits appartemens de Versailles, à quêter une place gratuite au soleil, et à fuir les regards indiscrets qui eussent exploré de trop près les mystères de sa culotte de peluche?

Pourquoi, mon Dieu? Par suite d'un de ces événemens imprévus, bien que très naturels et très simples, qui arrivaient souvent le soir au foyer de l'Opéra, du temps que M. de Lauraguais jetait ses louis par la fenêtre pour l'amusement de Mlle Arnoult.

Il arriva donc ce soir-là que Mlle Guimard, celle qu'on appelait Guimard la jeune, pour la distinguer de sa mère, eut la maladresse de laisser tomber son mouchoir. La conséquence de cet accident fut que le major tomba de chute en chute et de hasard en hasard jusque sur le banc et dans la redingote noisette qui constituent le fond de cette remarquable histoire.

II.

Mlle Guimard ayant laissé tomber son mouchoir, fine toile de Hollande ennuagée de malines, un bijou de mouchoir filé par la main des fées, M. le chevalier de Palissandre, vaurien fieffé, qui portait la chenille et maniait l'épée comme Fronsac, conçut l'impertinente idée de se baisser pour le ramasser; mais il le fit si gauchement, qu'il effleura de son pied celui de M. le mousquetaire Anspech, qui, pour lors, donnait la main à Mlle Guimard la jeune. Le butor!... Bref, on échangea deux regards et on se salua le plus poliment du monde, — mais le lendemain on alla se couper la gorge.

Dès le point du jour, M. le major Anspech se fit coiffer et habiller de la façon la plus galante, et partit dans son carrosse pour se rendre à la porte Maillot, où était le rendez-vous. Il avait mis 300,000 fr. en or dans son carrosse pour passer à l'étranger, et y attendre que la famille de Palissandre fût consolée de la mort du chevalier; car il faut savoir que le major avait un battement de fer suivie d'un dégagement en tierce dont il était sûr, et que dans son idée, M. de Palissandre était on ne peut plus mort.

La chose succéda comme le major l'avait prévu : on ferrailla quelques secondes, et, dès que le mousquetaire comprit que le chevalier s'échauffait, il dégagea en tierce avec une telle rapidité, que M. de Palissandre ne vit qu'un éclair et tomba frappé de la foudre. Il faisait jour à peine, et M. Anspech fut si pressé de remonter dans son carrosse, qu'il se trompa de voiture et monta dans celle du chevalier, qui partit à fond de train. Lorsqu'il reconnut son erreur, il était trop tard pour qu'il revînt sur ses pas.

Arrivé à Londres, il songea que son banquier à Paris pourrait lui faire savoir ce qu'étaient devenus son carrosse, ses 300,000 fr. et le chevalier de Palissandre. Il lui écrivit donc, et profita de cet ordinaire pour lui demander de l'argent, car le major, en retournant ses poches, avait à peine rassemblé quelques louis. La réponse se fit malheureusement attendre, et le mousquetaire gris de Monsieur, tout en se promenant à St-James, en proie à un ennui mortel, fit la connaissance d'une jeune créole des Indes espagnoles, dont il s'emmouracha par désœuvrement. La jeune créole étant sur le point de partir pour la Havane, et M. Anspech ne pouvant d'ailleurs s'acclimater au plum-pudding, notre étourdi fit un

---

(1) Extrait de la nouvelle publication intitulée : *Le Capitaine Spartacus*. Ce piquant ouvrage, qui obtient un beau succès, est édité par L. de Potter, libraire, rue St-Jacques, 38.

millier d'écus du peu de diamans qu'il avait sur lui, et emprunta 1.000 louis à un jeune gentilhomme de ses amis qui était de l'ambassade française et qu'il eut la bonne fortune de rencontrer dans Hyde-Parck. Le lendemain, il voguait avec la jeune créole vers les Indes occidentales.

Etant à la Havane, il écrivit de nouveau à son banquier, toujours pour avoir des nouvelles de son carrosse et du chevalier de Palissandre, et pour mander qu'on lui envoyât de l'argent. Mais le vaisseau qui portait ces dépêches se perdit apparemment, car six mois après le major, qui avait mangé jusqu'au dernier doublon, attendait encore des nouvelles de son banquier; il était d'ailleurs horriblement fatigué de la créole. Dans cette situation, il jugea que le meilleur moyen d'avoir une réponse à ses lettres était de l'aller chercher lui-même, au risque d'avoir des démêlés avec le colonel des mousquetaires gris de Monsieur; toutefois, il résolut d'y mettre de la prudence et de rentrer à Paris incognito. Il vendit sa garde-robe pour payer son passage, et débarqua le plus heureusement du monde à la porte de l'Opéra, sous le premier nom qui lui passa par la tête. Ses amis, qui le reconnurent le pressèrent dans leurs bras et lui apprirent que son banquier était passé en Amérique, lui emportant plus de 500.000 fr., prix d'une terre que le major avait fait vendre l'année auparavant. L'accident le contraria d'autant plus que cette somme, avec 300.000 fr. du carrosse, composaient à très peu de choses près toute sa fortune. Il ne lui restait de ressource que dans le chevalier; mais le chevalier, lui répondit-on, n'avait été malade que quinze jours, et était parti pour Londres dès qu'il avait pu se tenir sur ses jambes. Le major comprit que le chevalier avait voulu lui rendre au plus vite son coup d'épée et ses 300.000 fr.; il fut touché de ce procédé jusqu'aux larmes, et reprit dès le lendemain la route d'Angleterre, à la poursuite de son généreux ennemi.

Le major arrive à Londres, court à l'ambassade, visite toutes les tavernes, explore Covent-Garden et l'Opéra, fouille toutes les maisons de jeux, toutes les salles d'armes, toutes les tabagies : point de chevalier! Enfin, il découvre, par les registres de la maison Ashbon et compagnie, amateurs de la Cité, que M. de Palissandre est parti depuis trois mois pour la Havane.

— Au diable, s'écrie le major désappointé, cette drôlesse de fortune y met de la désobligeance. Je ne retournerais pas dans les griffes de ma créole pour tous les coups d'épée imaginables, par plus que pour les trésors de Visapour. Je m'en vais en Amérique rouer mon banquier de coups de canne. Cela me distraira.

C'était au fond le meilleur parti qu'il eût à prendre; car le comte ne possédant plus qu'un revenu de six mille livres, provenant d'une ferme aux environs de Phalsbourg, il valait mieux courir après cinq cent mille francs qu'après cent mille écus. Il alla donc s'embarquer en Hollande pour la Nouvelle-Orléans, où l'on disait que s'était réfugié son banquier, et il l'y retrouva en effet, mais déjà ruiné de fond en comble par un agiotage sur des terrains en friche qui ne lui avait pas réussi. Le major se donna du moins l'agrément de le rosser selon ses mérites, et ne sachant plus trop que faire, il courut se battre contre les Anglais, en compagnie de M. de Lafayette.

Il se battit à merveille et aurait fourni sans doute une fort brillante carrière, sans cette vilaine histoire avec M. de Palissandre qui l'avait fait quasiment considérer comme déserteur, et lui laissait une sorte de compte ouvert avec la prévôté de Paris.

La guerre d'Amérique terminée, le major Anspech se trouva passablement endetté auprès de quelques amis qui avaient eu la galanterie de deviner une partie de sa position. Cette circonstance lui rappela son carrosse et les trois cent mille francs avec le coup d'épée dont le chevalier de Palissandre lui était demeuré redevable. Il eut l'heureuse idée d'écrire à la Havane et d'y prendre des informations exactes. Mais on répondit qu'il n'avait paru personne du nom de Palissandre, et que ce gentilhomme, vraisemblablement, devait être mort en route. C'était à se pendre. D'un autre côté, les quartiers de sa ferme ne lui arrivaient plus depuis six mois, et les nouvelles affaires de 89 ne lui donnaient pas précisément envie d'aller voir lui-même quelle en était la cause; il s'en doutait d'ailleurs à peu près.

La situation du major Anspech était on ne peut plus triste. Tout le trahissait, tout l'accablait à la fois : « N'est-ce pas quelque chose d'étourdissant, s'écria-t-il, assis un soir sur la jetée de New-York et entraîné par la vivacité de ses pensées; n'est-ce pas quelque chose de fabuleux que la destinée d'un mousquetaire gris qui a eu le malheur de donner la main à Mlle Guimard, juste à l'instant où cette coquine laissait tomber son mouchoir? Voilà une sotte histoire qui me coûte huit cent mille livres, sans compter mes dettes et ma brouillerie avec la prévôté de Paris. O fatalité! qui peut se défendre de tes coups! »

En ce moment on lui frappa sur l'épaule.

III.

— L'ami, dit le nouveau-venu, vous me paraissez affecté de quelque chagrin cuisant. Que puis-je faire pour votre service!

— Ce que vous pouvez faire, monsieur, répondit le major d'un air hautain, je veux bien vous le dire : vous pouvez m'ôter votre chapeau.

— Vous avez raison, reprit l'inconnu, qui sourit avec le plus grand calme, tout en se découvrant; un honnête homme doit des égards au malheur.

— Ce n'est pas mon malheur, monsieur, c'est moi-même que je désire qu'on salue quand on me fait l'honneur de m'adresser la parole.

— Vous êtes Français, monsieur?

— Français et gentilhomme.

— Vous vous trompez.

— Qu'est-ce à dire? sambleu!

— C'est-à-dire que vous ne pouvez être gentilhomme français, puisqu'il n'y a plus de gentilshommes en France.

— J'ignore s'il n'y en a plus en France; mais j'en connais un qui va vous envoyer aux poissons.

— Vous ne le ferez pas.

— Est-ce un défi!

— C'est un conseil. Vous êtes le ci-devant baron Anspech de Phalsbourg, et vous descendez par les femmes des derniers ducs de Lorraine. Je sais cela. Je sais aussi que votre ferme des environs de Phalsbourg a été confisquée comme bien d'émigré, qu'il ne vous reste pas un sou vaillant en France et que vous êtes condamné à mort.

— Je vous remercie fort de ces nouvelles; mais je ne vois rien jusque-là qui m'empêche précisément de vous jeter à la mer.

— Vous avez en quelque sorte raison, monsieur; mais quand vous m'aurez noyé, je ne vois pas non plus en quoi votre position sera meilleure. Vous aurez peut-être un ami de moins, et très certainement une méchante affaire de plus.

— Il paraît, monsieur, que vous avez des prétentions à être furieusement original.

— Je ne sais lequel des deux en a le plus, monsieur, de moi qui vous éclaire sur votre situation, ou de vous, qui me voulez jeter à l'eau parce que je vous offre mes services.

— Je suis bien votre serviteur, monsieur; mais un gentilhomme qui descend comme moi des ducs de Lorraine n'accepte pas de services d'un étranger.

— Et de qui en acceptez-vous ici, monsieur, si ce n'est d'un étranger?

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, qu'un homme comme moi n'est jamais réduit à la misère tant qu'il lui reste son épée.

— Et qu'en feriez-vous?

— J'en châtierais l'insolent qui aurait l'audace de m'humilier par une importune pitié, et plutôt que de m'exposer une seconde fois à cette insulte, je me la passerais au travers du corps.

— Vous parlez à merveille; mais convenez qu'il y a quelque chose de mieux à faire que d'insulter Dieu en disposant ainsi de la vie d'autrui et de la vôtre. Etes-vous bien sûr qu'il ne vous reste d'autre ressource que le suicide?

— Au fait, je crois qu'il me reste six louis.

— Mieux que cela, monsieur le major Anspech; il vous reste un trésor.

— Ce n'est pas la sagesse, à coup sûr.

— Non; mais c'est ce qui la donne.

— Et qu'est-ce donc?

— C'est le travail.

— Ah! ah! vous êtes encyclopédiste.

— Je ne suis qu'une humble créature de Dieu, monsieur le baron, qui a puisé dans le sentiment même de sa faiblesse la science de l'utile jointe à la connaissance du bien. Or, je ne sache qu'une chose qui soit bonne pour l'âme, en même temps qu'elle est salutaire au corps, qu'une chose, entendez-vous? qui sauve l'un et l'autre, celui-là sur terre, et celle-ci dans l'éternité.

— Et cette chose, c'est le travail? reprit M. Anspech, devenu pensif.

— Oui, monsieur, le travail, auquel tous les hommes sont soumis depuis la création.

— Les hommes, les hommes... Au fait, c'est à peu près juste ce que vous dites là; car n'étant plus baron, je ne serai guère plus qu'un homme désormais. Mais où voulez-vous en venir? Vous me catéchisez depuis une heure comme si je vous reconnaissais quelque titre ou droit de m'ennuyer. Je vous prie de croire, monsieur, que je ne sais pas même votre nom.

— Vous ne dites pas vrai.

— Diable! prenez-y garde; c'est votre second démenti.

— Alors, reprit en souriant l'inconnu, permettez-moi d'aller jusqu'au troisième, en vous répétant que vous ne pouvez ignorer mon nom.

— Ma foi, monsieur, si vous pensez que votre nom puisse m'intéresser en quelque chose, je ne vous empêche pas de me le dire.

— C'est ce que j'allais faire, quand tout à l'heure je vous ai tendu la main en vous offrant mes services. Je me nomme Franklin.

— Franklin!! Ah! monsieur, qu'ai-je fait? Me pardonnerez-vous jamais... Que je me jette à vos genoux... »

M. Franklin releva le major en riant aux larmes et lui avoua qu'il n'était point le Franklin que M. le baron imaginait, puisque ce grand homme était mort depuis à peu près deux ans; mais qu'au demeurant, lui, Georges-Stewart-Zacharie Franklin, banquier à New-York, sous la raison sociale *Franklin and Son et comp.*, en valait bien un autre, et qu'il était tout prêt à en donner des preuves à son digne ami, M. Anspech. Il expliqua en outre à celui-ci que c'était sur la recommandation de M. Lafayette lui-même, lequel lui ayant écrit de différentes choses, en qui tant le Nouveau-Monde, lui avait touché deux mots des aventures et de la situation du major, qu'il s'était mis à la recherche de M. Anspech, et que, si ce dernier voulait lui faire l'honneur de venir dîner chez lui, il aurait le

plaisir de lui soumettre quelques propositions de nature à être accueillies.

M. le major Anspeck, baron de Phalsbourg, tendit la main à M. Franklin et lui jura que la leçon de sagesse qu'il venait de recevoir si inopinément lui profiterait à l'avenir. Le banquier, d'ailleurs, le sermonna si bien, que trois jours après le major se mettait en route pour le Canada, et que trois mois plus tard il dirigeait quatre cents ouvriers colons qui défrichaient, sous ses ordres, une forêt vierge de plus de huit lieues carrées.

M. Anspech demeura vingt-cinq années au fond de ces solitudes, travaillant à faire entrer la civilisation dans cette nature sauvage, comme un coin de fer dans le cœur d'un vieux chêne. Ce fut là, pour un ex-mousquetaire gris de Monsieur, un assez rude apprentissage. Mais il est de la vérité de cette histoire de déclarer sans détour que M. le major, à mesure que sa fortune s'arrondit, eut le bon sens d'oublier, momentanément du moins, qu'il descendait par les femmes des derniers ducs de Lorraine, et qu'ayant pris pour épouse la fille d'un de ses plus riches fermiers, il remercia la Providence dont les voies bizarres lui avaient fait rencontrer le vrai bonheur à plus de quinze cents lieues de l'Opéra. Malheureusement la femme du major mourut des suites d'une fausse couche, et le lendemain de cette catastrophe, des lettres de France apprirent au gentilhomme le rétablissement des Bourbons. Le diable voulut alors qu'il se ressouvînt de sa baronie de Phalsbourg et de son régiment des mousquetaires. Il mit en vente ses domaines d'Amérique, réalisa toute sa fortune, qui s'élevait à plus d'un million de dollars, et s'embarqua sur le *Neptune* en destination pour le Havre. La traversée fut heureuse jusqu'en vue des côtes de Bretagne. Mais un sud-ouest s'éleva pendant la nuit qui devait précéder le terme du voyage, et le vaisseau vint échouer près des côtes, où il se perdit corps et biens. On parvint à sauver quelques passagers, parmi lesquels se trouvait le major, et le gentilhomme toucha la terre de France, aussi pauvre qu'il en était parti trente ans auparavant.

Le seul espoir qui lui restât dans ce désastre fut d'être accueilli convenablement à la cour, et bien que ses idées ne fussent plus les mêmes à beaucoup d'égards, il résolut pourtant de se présenter au roi, dans les gardes duquel il avait servi jadis. Mais, dès sa première visite, il se jugea perdu. Le major, en effet, n'était pas ce qu'on appelait alors *un noble débris de l'exil*; il avait eu le tort d'être heureux pendant que la monarchie souffrait, et de s'enrichir chez des républicains, tandis que messieurs de la noblesse prenaient à crédit chez les boulangers de Coblentz. On ne pouvait décemment lui tenir compte de sa récente misère, puisqu'il ne la devait qu'à un accident fortuit, et il fut assez froidement congédié.

Le major avait trop présente à la mémoire sa belle lignée maternelle pour s'abaisser à de nouvelles prières. Il tourna fièrement le dos aux Tuileries, et ne songea plus qu'à se faire réintégrer dans sa petite ferme des environs de Phalsbourg. Il y parvint en partie et avec beaucoup de peine; mais quand il eut payé les avocats, les procureurs, les juges, les huissiers, les commis de bureaux, les expéditionnaires, les droits de timbre, ceux de vente et d'enregistrement; quand il se fut acquitté auprès de quelques anciennes connaissances d'un millier de louis qu'il leur devait, le major se trouva riche de huit cents livres de rente et d'une garde-robe extraordinairement philosophique. Il ne se plaignit pas, ne réclama rien, et vit passer par dessus sa tête le milliard d'indemnité sans viser à un écu. Sa vie s'encadra sans violence dans les étreintes de la nécessité; son horizon s'amoindrit, ses ambitions s'évanouirent, sa volonté, sa résignation grandirent, et l'homme des forêts américaines le colon aux rudes labeurs, reparut tout entier, plus beau peut-être au milieu de tant de ruines, que lorsqu'il était riche et puissant au sein de ses solitudes.

Et nous voici de retour, ô lecteur, à ce petit banc si joliment niché entre le jasmin et les roses, dernier refuge, dernière joie de ce mousquetaire de Monsieur, qui se ruina deux fois, et qui devint un sage parce que Mlle Guimard eut la maladresse de laisser tomber son mouchoir.

IV.

Nous regretterions amèrement que l'expression de sage, dont nous nous sommes servi en terminant le chapitre qui précède, induisît le lecteur trop crédule dans une funeste erreur. Le but de cette édifiante histoire est de prouver, au contraire, de la façon la plus nette et la plus irréfragable, que l'homme a beau réduire ses passions aux objets les plus modestes, et placer ses joies dans le cercle rigoureux que lui a tracé la fortune, il suffit que ces passions existent et qu'on en soit l'esclave pour compromettre la raison la plus ferme et exciter des orages qui n'en sont que plus violens pour être concentrés dans un petit espace. Qu'importent les dimensions de la scène? Une tempête dans un verre d'eau, pour la fourmi qui ose en braver les colères, est une tempête pleine de périls et d'horreurs. Or, le digne major Anspech fut cette imprudente fourmi.

Un jour, un de ces beaux jours d'avril, alors que le soleil a je ne sais quelle douceur moelleuse et douillette qui rappelle la tiédeur de l'édredon, le descendant par les femmes des derniers ducs de Lorraine, ayant brossé avec le plus grand soin sa longue redingote noisette et sa culotte de peluche noire, s'achemina de son pas le plus noble vers son retiro parfumé. Les habitués de la Petite-Provence, ainsi que se nommait cette extrémité du jardin, enfans, bonnes, jeunes gens et jeunes filles, connaissaient si bien *l'homme du banc*, que personne ne se fût permis d'usurper cette place conquise par le vieillard, et qu'une longue possession lui avait consacrée. Quelle ne fut donc pas la pénible surprise du major, lorsqu'en approchant de son domaine il le vit occupé!

Le premier mouvement de M. Anspech fut de s'y prendre le plus simplement du monde, et d'aller expliquer à l'audacieux occupant par quelle suite de séances, lui, major Anspech, baron de Phalsbourg, issu par les femmes des derniers ducs de Lorraine, avait acquis le droit exclusif de s'asseoir dans l'angle de cette muraille, entre ce jasmin et ces rosiers fleuris. Mais cette nécessité où il allait se trouver de divulguer sa naissance lui répugna; et puis l'homme assis sur son banc était un vieillard comme lui, long comme lui, maigre et sérieux comme lui, qui paraissait, comme lui, ne pas jouir d'une aisance marquée, et dont la figure, comme la sienne, portait les traces de longues souffrances et de luttes péniblement accomplies.

M. Anspech se borna donc à jeter sur l'inconnu ce regard de vieux lion qui trouve, en rentrant au gîte, un autre vieux lion mourant, et passa outre.

Ce n'est assurément, se dit-il, qu'un importun de passage; allons au bout de l'avenue, et au retour je le trouverai décampé.

Mais le major se trompait. Il eut beau rôder d'une allée à l'autre, passer et repasser devant son Eden usurpé, fusiller de ses deux yeux le vieillard indiscret, celui-ci n'eut pas même l'air de s'apercevoir de ces évolutions menaçantes, et continua paisiblement de rêvasser au soleil, et de suivre d'un long regard mélancolique le cerceau des jeunes filles qui venait parfois rouler jusqu'à ses pieds.

Le soleil obliqua vers l'horizon, les ombres s'allongèrent et finirent bientôt par envahir le berceau. Ce fut alors seulement que l'inconnu se leva et fit deux tours d'allée pour se dégourdir les jambes avant de disparaître du côté de la rue Saint-Honoré.

M. Anspech rentra chez lui dans un état complet d'exaspération. La lendemain, le soleil brillait encore, et M. le major procéda de nouveau aux soins minutieux de sa toilette. Sa tête s'était calmée, et la raison lui disait que l'intrus de la veille n'avait aucun intérêt précis à le faire, deux jours de suite, donner à tous les diables. Néanmoins le vieux major était triste, parce que, à son âge, un jour perdu, c'est quelque chose.

En arrivant aux Tuileries, le premier objet vers lequel ses yeux se dirigent, c'est son banc, et la personne qu'il y voit assise, c'est l'obstiné vieillard. Le major demeura stupide; il fit encore un mouvement pour aller l'arracher au bien-être dont il se voyait si brutalement déchu. Mais la vieillesse a beau durcir le cœur et lui mettre en quelque sorte des calus entre les fibres, il y avait pour le major des règles de politesse qu'il devait à sa condition et à son ancien monde, et dont il ne se sentit pas la force de se départir. L'usurpation était flagrante, il en fallait convenir; il y avait même une sorte d'impertinence dans la conduite du coupable, qui n'avait pu méconnaître la veille combien le major était visiblement contrarié de cette dépossession; tous ces motifs étaient plausibles, mais un éclat en serait-il mieux justifié, et quelle que fût au fond la plénitude des droits où se trouvait le baron de Phalsbourg, par rapport à ce fief ombragé de roses, ces droits n'offraient-ils pas au premier coup d'œil quelque chose de chimérique et même de ridicule, qu'il n'était pas de la dignité d'un cadet de Lorraine d'affronter ouvertement?

Ces réflexions, qui se présentaient sans suite à l'esprit du major, tout en le détournant d'une démarche inconvenante, ne réussissaient guère à le calmer. Il cheminait à l'aventure dans les contre-allées du jardin, heurtant les promeneurs et même les arbres, et même les bancs, et même les chaises payantes, tout-à-fait comme une carène démâtée que les vents ballottent entre vingt courans contraires. C'était quelque chose de réellement pénible à voir, que cette longue redingote trottant sans but, allant, tournant, revenant sur elle-même, et livrée à mille impulsions diverses où s'entremêlaient le courroux, le regret, la douleur et le devoir. Chaque fois que ces évolutions désordonnées ramenaient le vieillard vis-à-vis de sa félicité détruite, c'est-à-dire en face de ce banc et de ce berceau toujours envahis par l'inconnu, le major levait les yeux au ciel et poussait un si lamentable soupir, que les passans, qui ne s'expliquaient pas ce désespoir, ne laissaient pas que d'en demeurer navrés.

Le lendemain, M. Anspech revint, timide, haletant, plein d'inquiétude et de crainte. Le vieux bourreau d'inconnu s'y trouvait encore!

Le surlendemain, M. Anspech s'y retraîna, sans forces et sans espoir... C'est à peine s'il eut la force de soulever, de loin, des yeux désolés vers son paradis terrestre, où se tenait toujours, comme l'ange implacable des châtimens célestes, cette immobile figure, cet homme aussi long, aussi maigre, aussi respectable assurément que pouvait l'être M. le major, mais infiniment plus patient dans sa cruauté que ne l'était M. le major dans sa résignation.

Le jour suivant, M. Anspech ne reparut pas. Il était au lit, dévoré par une fièvre ardente, et fut, en peu de temps, aux portes du tombeau.

On aurait tort de s'étonner qu'un homme comme le major, qui avait souffert tant de fortunes diverses, et supporté tant de désastres sans se plaindre, se fût laissé vaincre par un de ces petits malheurs de la vie commune auxquels on se trouve chaque jour exposé. Il suffit d'une goutte pour faire déborder une coupe remplie jusqu'aux bords; et puis toucher aux habitudes d'un vieillard, n'est-ce pas le surprendre aux sources les plus sacrées de sa vie.

M. Anspech fit une maladie fort grave, dont il eut mille peines de se tirer, isolé qu'il était de toute assistance, et livré à des soins mercenaires qu'il n'avait pas, hélas! le moyen d'encourager. Enfin, il fut sur pied

vers le milieu de juillet. Assis dans son vieux fauteuil de velours orange, en face d'une petite fenêtre ouverte qui donnait sur les toits, le descendant des Guise réfléchissait que le petit banc des Tuileries devait être en ce moment un miracle de fraîcheur et de parfums, et qu'on ne pouvait choisir une retraite plus délicieuse contre les ardeurs de la canicule. Le major soupira profondément. Le cours de ses pensées, en remontant ainsi vers des joies perdues, venait de rouvrir une blessure à peine cicatrisée. Il demeura plongé quelque temps dans une rêverie douloureuse, entrecoupée de tressaillemens et de soupirs.

Lorsque ses forces lui permirent de s'aventurer au dehors, au lieu de diriger sa promenade vers les Tuileries, M. Anspech remonta la rue du Bac et poussa jusqu'au Luxembourg. Il voulait ainsi donner le change à son cœur; mais cet effort demeura sans résultat, malgré son héroïsme; les affections sont tenaces chez un vieillard, parce qu'elles sont égoïstes. Le Luxembourg ne lui rendait rien de ce qu'il aimait, ni le monde qu'il était habitué à voir, ni le palais de ses rois, que de temps à autre il regardait encore à la dérobée, ni ce prestige des souvenirs que chaque objet lui révélait de l'autre côté de l'eau. Au bout de quelques jours, le major sentit qu'il retomberait infailliblement malade s'il continuait plus long-temps à contrarier ses jambes; mais l'appréhension de s'aller heurter encore à cet inconnu, objet pour lui d'un mélange de haine et de terreur, lui fit concevoir un projet d'une extravagance achevée. On a vraiment besoin, pour admettre qu'une pareille idée ait pu se faire jour dans une tête grise comme celle du major, de réfléchir que l'engouement du vieillard, loin de se relâcher dans les étreintes de la maladie en passant par les excitations de la fièvre, avait dû prendre tous les caractères d'une incurable manie.

Quoi qu'il en fût, il résolut de mettre le jour même son projet à exécution, si la nécessité l'y forçait.

V.

Palsambleu! se disait le vieux gentilhomme en traversant le pont Royal, j'ai pourtant quelque idée que les choses doivent être un peu changées à la *Petite-Provence*, et ce *m'sieu*, ennuyé que je ne vinsse plus lui offrir mon dépit en spectacle, aura pris le parti de vider les lieux... et à moins qu'un nouveau démon se soit mis en tête d'achever la besogne de l'autre, c'est-à-dire de me dégoûter de l'existence... Bah! fadaises que tout cela. je vais retrouver mon petit banc plus mignon que jamais... Si cependant le sort eût permis... Alors, mille diables! je lui montrerai que je suis un Phalsbourg, morbleu! un cadet de Lorraine, corbleu! un mousquetaire gris, jour de Dieu! et nous verrons de quel pied il se mouche, ce *m'sieu*... Eh! cela m'est absolument égal de mourir d'un coup d'épée ou d'un petit banc rentré... A propos, combien voilà-t-il que j'eus mon dernier duel? quarante-deux ans! hum! c'est un peu long pour l'honneur de Phalsbourg... Mais aussi ce fut un duel gros d'aventures... et qui me coûta cher... cent mille écus! Je voudrais bien savoir si mon argent est au fond de la mer avec ce Palissandre, que le ciel confonde.... Quand je songe que nous nous égorgeâmes pour cette petite Guimard, une pécore! une drôlesse! qui n'avait d'autre mérite, en conscience, que d'être la fille de sa mère... autre coquine qui retournait si bien toutes les poches de ce malheureux Soubise...

Guimard en tout n'est qu'artifice,
Et par dedans et par dehors
Otez-lui le fard et le vice,
Elle n'a plus âme ni corps.

M. le major Anspech fredonna ces petits vers en se dandinant de la façon la plus galante dans le long fourreau noisette qu'il appelait sa redingote, ce qui donna quelque chose de si extravagant à sa tournure, que le factionnaire préposé à la porte des Tuileries eut quelque remords de l'avoir laissé passer.

Néanmoins, le major, dès qu'il fut entré dans l'avenue des orangers, reprit un peu d'assiette et de décorum. De plus, il redressa si haut la tête et raidit tellement le jarret, qu'il parut tout à coup d'une longueur au dessus de toute idée, et qu'on l'eût pris pour l'épée d'un Suisse de Marignan faisant un tour de jardin.

La promenade offrait ce jour-là toutes les splendeurs imaginables. Le soleil miroitait sur les grands bassins rayés d'ombre et de clarté, tamisant ses larges rayons rouges au travers des ormes, et noyant toute l'atmosphère dans une vapeur flamboyante. Des torrens de lumière ruisselaient sur les statues de marbre et les couvraient d'étincelles, tandis que la rêverie, au cou penché, semblait sommeiller, invisible, sous les bosquets en fleurs, et que la brise, réfugiée au plus profond des charmilles, se jouait, escortée des voluptés nonchalantes, comme une nymphe de Délos sous les lauriers sacrés.

Nous n'osons trop affirmer si ce fut précisément dans ces termes que l'ex-mousquetaire gris de Monsieur résuma les sensations caressantes dont l'aspect du jardin, à cette heure et par ce beau soleil, dut vraisemblablement l'inonder. D'ailleurs, l'avis de tous les philosophes est que, de deux voluptés, c'est la plus puissante qui l'emporte généralement sur l'autre, et qu'un plaisir médiocre s'efface devant un plaisir extrême.

Tel était pour lors l'état moral de M. le major Anspech.

Ses yeux, en se dirigeant vers l'unique objet de ses pensées, — et comment dire à quelles pulsations bondissantes son cœur était alors livré? — venait d'apercevoir le cher petit banc libre de tout indiscret promeneur!... Et plus, ô délices! plus il le regardait, plus il le trouvait embelli. Les jeunes pousses du chèvrefeuille, ayant fini par se rencontrer en montant, formaient un dôme de verdure sous lequel apparaissait le petit banc à demi voilé de fleurs.

Un poids de dix-huit cent mille kilogrammes et quelque chose glissa tout d'un coup de la poitrine du major, et lui permit de respirer à l'aise pour la première fois depuis trois mois. L'émotion qu'il en conçut fut si vive, que ses jambes cotonnèrent et qu'il s'appuya contre une caisse d'orangers. Des larmes lui jaillirent des yeux. Il voulut se parler à lui-même, entendre le son de sa propre voix, comme s'il eût douté du témoignage de ses sens; mais ses lèvres ne surent articuler que des exclamations convulsives. Ne pouvant parler, il médita. La brume un instant tombée sur sa vie venait de se dissiper enfin, et il n'aurait plus à combattre ce monstre aux doigts crochus, fils du souvenir, et qu'on appelle regret!

En célébrant ainsi dans son âme sa félicité revenue, M. le major Anspech avait repris sa route, et marchait la tête penchée comme accablé sous le poids de son ravissement.

Quand il la releva, il n'était plus qu'à deux pas à peine de sa petite cellule; soudain le major fait un bond en arrière, comme s'il eût marché sur un aspic, et demeure immobile, la bouche béante, le regard terne et pétrifié.

L'inconnu s'était assis sur le banc.

Le lecteur aurait tort de se laisser dominer ici par des préventions fâcheuses. Rien n'annonçait chez l'inconnu qu'il fût animé de cet amour du mal et de ce penchant à la taquinerie dont l'accusait, dans sa pensée, M. Anspech, son vindicatif rival. La figure du vieillard était sillonnée de ces belles rides sévères que l'on voit chez les soldats d'Italie peints par M. Charlet, et ce qu'il y avait d'austère dans son regard était tempéré par l'ensemble doux et tendre de sa physionomie. Il était facile de s'apercevoir que cet homme avait beaucoup et longuement souffert. Son extérieur, comme ses traits, avait quelque chose de la rigidité militaire; mais l'habit bleu qu'il portait par dessus une longue veste de basin blanc datait d'une époque qui faisait de ce digne débris d'un autre âge une loque aussi détériorée qu'elle était sans tache. Il avait un pantalon de nankin visiblement fatigué par de trop nombreux blanchissages, et des souliers à boucles qui dissimulaient plus d'un mystère sous leur lustre menteur. En un mot, il existait entre ce personnage et M. Anspech tant de points de ressemblance, qu'il fallut réellement le degré de haine aveugle dont celui-ci était animé pour que, de sa part, un mouvement de sympathie ne le rapprochât pas de son antagoniste. Mais, loin d'apercevoir chez l'inconnu ces symptômes de pauvreté noble et fière qui eussent dû inspirer au major plutôt des sentimens de frère que d'ennemi, le descendant des Phalsbourg, éperdu de stupeur et de rage, put à peine retrouver assez de sang-froid pour saluer son adversaire d'un coup de chapeau de fort méchant augure.

L'inconnu lui rendit cette hautaine politesse avec autant d'aisance que d'urbanité.

M. Anspech, ce devoir machinal accompli, enfonça son chapeau sur ses yeux et fit un pas en avant.

A ce manifeste, l'inconnu sourit et jeta les yeux autour de lui, comme pour faire comprendre à son visiteur l'impossibilité où il était de lui donner l'hospitalité.

M. Anspech saisit le jeu de cette pantomime et sourit aussi, mais d'un sourire amer. Il faisait d'incroyables efforts pour retrouver la voix.

— Je crois vous reconnaître, monsieur, pour un amateur des Tuileries, dit enfin l'habit bleu en saluant de nouveau; vous venez, comme moi, jouir des charmes d'un beau jour.

— Il y a trois mois que je n'en jouis plus, monsieur, parvint à dire le major d'une voix étranglée et en roulant les yeux.

— En effet, monsieur, j'avais remarqué votre absence.

— Ah! fit M. Anspech de Phalsbourg.

Ce *ah!* fut sinistre.

— Vous paraissez souffrant, reprit l'habit bleu du ton le plus affectueux, — et fatigué, ajouta-t-il, sans toutefois faire mine de céder sa place.

— Vous avez deviné juste, répliqua le major qui retrouva tout-à-coup l'exercice entier de son épiglotte; oui, je suis fatigué, monsieur, on ne peut plus fatigué...

Le major ici fit une pause comme s'il eût voulu se recueillir rapidement; ensuite il s'approcha jusque sous le nez de l'inconnu et continua:

— Ecoutez-moi, *mon cher m'sieu*; je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je vous tiens pour un galant homme; d'ailleurs, votre extérieur me plaît, vous me convenez fort, et je serais honoré que vous consentissiez à vous couper la gorge avec moi.

L'habit bleu fit un soubresaut de surprise mêlée d'effroi. On présume qu'il crut avoir affaire à un fou; mais le major se méprit sur le sens de ce mouvement.

— Ne jugez pas du cheval par le harnais, continua-t-il en se campant sur ses hanches avec beaucoup de noblesse; vous n'aurez pas en moi, *mossieu*, un antagoniste indigne de l'épée d'un honnête homme; et si des raisons toutes personnelles ne m'obligeaient pas, dès à présent, à vous demander comme une grâce de vous taire mon nom, vous reconnaîtriez que je suis d'un sang qui a toujours fait honneur aux veines où il a coulé.

— Alors, monsieur, répliqua l'inconnu d'un ton presque sérieux, je suis

charmé de l'occasion, quelle qu'elle soit, qui nous rapproche; car le nom que je porte, bien qu'il n'entre pas dans mes idées d'en faire un grand état, est pourtant un des plus estimés de l'Angoumois.

— Cela se rencontre à ravir.

— Toutefois, monsieur (l'inconnu s'était levé), vous plairait-il de me dire à quelle cause inattendue je dois l'honneur que vous venez de me faire en me proposant un cartel?

— La voici en deux mots. Vous ne m'avez pas formellement insulté, je dois en convenir, mais vous avez failli me tuer, et je vois que, du train dont vous y allez, vous me tueriez tout à fait. J'aime mieux prendre les devans.

L'inconnu se rassit, car l'idée lui revint qu'il se querellait avec un lunatique. Mais, cette fois, le major parut comprendre de quelle nature étaient les soupçons de son ennemi, et fit un mouvement d'épaules en même temps qu'il sourit avec dédain.

— J'avais espéré que votre âge, monsieur, reprit-il, vous mettrait à l'abri d'un jugement précipité. Je m'aperçois que je me suis trompé, car vous semblez partager cette tyrannie vulgaire qui met hors la loi tout ce qui se manifeste contrairement aux conventions communes. Recevez donc mes excuses pour l'étrangeté de mon début, et j'ose croire que vous reviendrez sur mon compte à une opinion plus sérieuse lorsque vous saurez à quel propos je désire si vivement obtenir l'honneur d'une rencontre avec vous.

La manière simple et naturelle dont ces derniers mots furent prononcés parut frapper l'inconnu, qui se leva pour la seconde fois. M. Anspeck continua en jetant un coup d'œil rapide sur l'habit bleu du vieillard.

— Je m'assure, monsieur, que vous êtes dans une situation à éprouver quelque sympathie pour ceux que la fortune dédaigne de favoriser. Je puis donc sans rougir convenir devant vous que je suis une de ses victimes. Heureusement pour moi que je n'ai pas reçu dans le Nouveau-Monde où j'ai passé nombre d'années, de sévères leçons de modération et de sagesse sans en retirer quelque philosophie pratique à mon usage. J'ai été ruiné deux fois de fond en comble, et je m'en suis consolé. De retour d'Amérique, je me suis vu négligé, je dirai même repoussé par des maîtres au service de qui j'avais consacré mes premières années: un roi, des princes qui n'ont pas daigné tendre la main à un ancien serviteur, et qui l'ont laissé vieillir dans l'abandon et le besoin. Eh bien! je m'y suis également résigné, et depuis plus de dix ans je supporte sans me plaindre un état voisin de la dernière misère. Mais peut-être savez-vous, monsieur, que les forces de l'homme ne sont pas inépuisables, et qu'il est un point où elles se brisent? C'est à ce point que vous m'avez amené.

— Moi, monsieur! moi.

— Vous allez me comprendre. La nécessité où j'ai été de rétrécir chaque jour le cercle de mes besoins m'a peu à peu conduit à une modestie de jouissances qui vous étonnera. Les désirs croissent avec la fortune, mais un homme raisonnable les force à décroître en raison inverse de ses revers. Les miens, monsieur, s'étaient concentrés sur un objet tel que, grâce à ce choix modeste, je devais me croire à l'abri des caprices de la destinée. L'objet dont je vous parle, c'est le petit banc où vous êtes assis, où depuis le 17 avril, *mossieu*, vous êtes venu vous asseoir chaque jour, à ce que je présume, et à une heure plus matinale que celle où j'avais coutume de sortir pour venir m'y reposer moi-même... Depuis deux ans je m'étais pris d'affection pour cet endroit du jardin, j'aimais ce banc, ce berceau, ces fleurs... En été, j'y venais goûter de douces heures paisibles en profitant de l'ombre de ses charmilles qui se fait sentir vers onze heures du matin, comme vous avez pu le remarquer... En automne, en hiver, le plus mince soleil réchauffant les murailles du perron, ce petit coin, grâce à l'angle étroit qu'il occupe, devenait un lieu de délices pour les membres engourdis d'un vieillard... Que vous dirai-je? cette douce habitude prit un tel empire sur moi que je n'eus bientôt plus qu'un but et qu'une pensée. Le moindre rayon effleurant les toits que ma lucarne domine, le plus pâle sourire du ciel avait pour moi, pauvre vieux, plus de charmes enivrans que n'en eut jamais pour un amant le sourire de celle qu'il aime. C'était une passion véritable, une passion avec toutes ses joies et toutes ses délicieuses douceurs. Un jour de brume ou de pluie me jetait dans le désespoir, et j'éprouvais alors tous les tourmens de l'absence. Mais le lendemain était-il beau, je faisais la plus brillante toilette que je pusse imaginer, et j'accourais vers mon petit banc, convaincu que j'allais le retrouver embelli. A présent, monsieur, ai-je besoin de vous apprendre que, depuis le 17 avril, vous m'avez chassé de mon paradis, et que vous êtes devenu mon bourreau!... Je n'ai plus que peu de choses à vous dire. Je me souviens que, quand j'étais dans les mousquetaires gris de Monsieur, j'aurais tué l'insolent qui aurait levé les yeux sur ma maîtresse; vous, monsieur, vous avez mieux fait que de lever les yeux sur elle, car vous me l'avez volée... Vous m'avez pris mon petit banc; c'est plus qu'une insulte... croyez-moi, c'est un meurtre. Ainsi, monsieur, rendez-moi cette place; assurez-moi, sur votre foi de gentilhomme, que vous la respecterez à l'avenir... ou bien, donnez-moi votre heure et choisissez les armes.

L'inconnu avait écouté le major avec une attention croissante. Mille sentimens contraires s'étaient peints tour à tour sur sa physionomie, et un observateur eût facilement deviné que depuis un moment, de vifs combats se livraient dans son âme. Quand M. Anspech eut cessé de parler, attendant la réponse de l'habit bleu, celui-ci se promena quelque temps en silence, en proie à un trouble visible que le major crut devoir respecter. Enfin l'habit bleu s'arrêta, et fixant sur M. Anspeck un œil grave et mélancolique :

— Je suis un vieux soldat, dit-il, et l'alternative qu'il vous plaît de m'offrir ne me répugne pas. Moi aussi je m'étais depuis trois mois fait une chère habitude de ce petit réduit, et, comme vous, j'avais concentré là les dernières jouissances d'une vie désormais sans bonheur. Vous me parlez de vos infortunes, continua-t-il avec un sourire presque sombre; les miennes, monsieur, ne leur cèdent guère en âpreté. J'étais noble et riche avant la révolution; mais, au retour d'un long voyage, je trouvai la France républicaine, et je me fis républicain par amour pour elle. Ma noblesse devint un sujet de méfiance, j'abdiquai ma noblesse; ma fortune parut insulter à la pauvreté publique, je la déposai tout entière sur l'autel de la patrie; l'ennemi menaçait les frontières, je courus me mêler aux vieilles phalanges de Moreau; je donnai tout à la France : mon nom, mon pain, mon sang... Mais Buonaparte parut, et je n'offris plus rien à la république mourante que mon désespoir et mes larmes..... On me fit des avances que je repoussai : on voulut me rendre mon rang et ma fortune, je préférai ma misère, et ce ne fut qu'en 1815, lorsque la France se débattait dans un effort suprême, que je repris l'épée pour mourir à Waterloo... Hélas! mieux eût valu mourir! Prisonnier et oublié à dessein dans les échanges, car vous devinez bien qu'on ne voulut pas pardonner à un comte de s'être battu pour la France, je fus emmené dans le fond de la Russie, traîné jusqu'à Tobolsk, et abandonné là, sans ressources, à toute l'horreur du dénûment et de la faim. Comment je me suis échappé de ces déserts, c'est ce qui vous intéresse peu. Le ciel a permis que je revisse la France, et m'y voici de retour; mais en butte aux ressentimens du trône, regardé comme traître à la monarchie, et détesté par ceux-là mêmes qui pourraient me venir en aide aujourd'hui.

Le vieillard, en achevant ces mots, croisa lentement les bras et pencha la tête, paraissant remonter dans sa mémoire le cours de ces amers souvenirs, et ne songeant plus à la présence de son interlocuteur.

Celui-ci, disons-le à sa louange, avait également perdu de vue la première cause de cet entretien. Touché de ce récit, qui réveillait en lui une sensibilité quelque peu émoussée par l'âge, il se rapprocha de l'inconnu, et, lui posant la main sur le bras, il lui dit d'une voix émue :

— La Providence a ses vues secrètes, monsieur le comte, car je viens de m'apercevoir que vous portez ce titre en permettant à deux infortunes comme les nôtres de se croiser sur leur route; et si j'éprouve quelque soulagement à la peine que me cause le récit de vos malheurs, c'est en pensant que vous avez trouvé la seule personne qui fût en situation de vous plaindre comme vous le méritez.

— Vous oubliez, monsieur, reprit en souriant l'habit bleu, que nous devons nous couper la gorge demain matin.

Le major rougit et baissa les yeux.

— Ecoutez-moi, continua le vieux soldat de la république : je ne pense réellement pas que l'affaire qui nous occupe vaille tout à fait un coup d'épée. Convenez, d'ailleurs, que de pareils passe-temps ne sont plus guère de notre âge. Ah! autrefois, je ne dis pas non. Au sortir de la comédie, j'allais indifféremment dégaîner à la Porte-Maillot ou rire au café Procope. Tenez, monsieur, moi qui vous parle, j'ai reçu un coup d'épée et fait ensuite près de deux mille lieues à la recherche de mon rival, parce qu'un soir Mlle Guimard la jeune avait laissé tomber son mouchoir.

— Qu'ai-je entendu!... s'écria M. Anspech en faisant un saut de surprise; vous avez dit.... vous.... Ah! mon Dieu!....

— Que vois-je? vous chancelez, vous pâlissez... Auriez-vous eu connaissance de cette malheureuse affaire?... Ah! monsieur, s'il est vrai que vous ayez quelque indice à ce sujet, rendez-moi un service que je n'oublierai de ma vie : apprenez-moi ce qu'est devenu le major Anspech.... Mais j'y songe! vous étiez, m'avez-vous dit, des mousquetaires gris de Monsieur; vous avez pu connaître le major, vous l'avez certainement connu... Ah parlez! je ne possède pour tout bien que six cents livres de rente, mais je les donnerais pour retrouver le major avant de mourir....

— Vous êtes donc le chevalier de Palissandre?... balbutia le petit neveu maternel des Guise, qui venait de tomber sur le banc en proie à une défaillance qu'il essayait en vain de surmonter.

— J'ai hérité du titre de comte à la mort de mes deux frères; mais vous, monsieur, dois-je croire... Mes yeux, mes souvenirs ne m'abusent-ils pas en ce moment? Ces traits... Oh! encore une fois, parlez; vous seriez?...

— Oui, chevalier, je suis... je suis ton ancien rival.

— Eh bien! le ciel est juste! il ne veut pas que je meure sans t'avoir revu... Oh! si tu savais, mon pauvre baron, combien de fois, depuis ton départ de France, depuis ta fuite, devrais-je dire, j'ai maudit le sort qui ne permit pas que j'arrivasse à Londres assez à temps pour te rejoindre. J'avais connaissance des mauvaises affaires de ton banquier, et, ne voulant pas lui remettre l'or que tu m'avais laissé avec ton carrosse, et qui m'eût paru trop aventuré dans ses mains, je partis pour te le rendre moi-même et pour t'avertir du danger que courait le reste de ta fortune... Je ne crus pas en être quitte à cette première tentative. J'appris que tu étais parti pour la Havane : je courus sur tes traces; mais battu par les vents contraires, le navire que je montais fut chassé de sa route... Il fallut renoncer à te rejoindre.

— Eh bien, chevalier, c'est-à-dire monsieur le comte, pardonnez-moi une ancienne habitude — prenez cette main que je vous offre, et bénissons le sort qui permet que nous nous retrouvions dans des circonstances dou-

loureuses où l'un et l'autre nous avons besoin de presser la main d'un ami.

— Que diable dis-tu là, d'Anspech! s'écria le comte en saisissant la main que le major lui tendait, que me parles-tu de circonstances douloureuses.... Il n'en est plus pour toi, mon ami; tu es riche, tu es très riche; je crois, Dieu me damne, que tu es horriblement millionnaire.

Le vieux major fixa sur M. de Palissandre des yeux où se peignit un étonnement stupide.

— Eh! sans doute, continua le comte, car désespérant de te rattraper, je pris le seul parti qui me restait et qui fut d'attendre que tu revinsses de toi-même chercher les trois cent mille francs. Mais, pour ne pas ressembler à cet homme de l'Evangile à qui l'on confia deux talens dont il ne sut que faire, je me gardai bien d'enfouir ton argent dans ma cave; et trouvant d'ailleurs que cet or n'était pas assez en sûreté en France, je retournai à Londres, je plaçai ta petite fortune chez un de mes amis, agent de la compagnie des Indes, et songe, baron, qu'il y a quarante ans de cela! Du diable si je te dirai comment l'honorable baronnet s'y est pris pour multiplier ton avoir; mais son fils, qui lui a succédé depuis une quinzaine d'années, et avec qui j'ai renoué des relations dès mon arrivée en Russie, m'écrivait encore l'autre jour qu'il évaluait tes fonds engagés dans la maison Ashbon et compagnie à près de huit cent mille livres sterling. Huit cent mille livres sterling! cela doit faire une somme fabuleuse!

Nous n'essaierons pas de peindre la figure du major Anspech. Il demeura fort long-temps sans voix et sans couleur, les yeux fermés, comme un homme à moitié tué par un coup de massue et qui cherche à ressaisir ses sens. Enfin, ses joues reprirent quelque chaleur; il poussa un soupir, ouvrit les yeux, vit M. de Palissandre, debout devant lui, qui suivait d'un regard inquiet le dénoûment de cette crise, étendit les bras et s'élança au cou de son vieil ami en versant un torrent de larmes.

Quand cette première effervescence fut un peu calmée, le major Anspech saisit de nouveau la main du comte, et lui dit:

—Ecoute, Palissandre, si tu ne me promets pas de te soumettre sans la plus légère observation à ce que je vais t'ordonner, je prends à témoin mon arrière grand'tante, qui était cousine au huitième degré de monsieur Guise-le-Balafré, que je m'en vais à Londres, que je fais liquider mes millions, et qu'au retour je les jette à la mer. Tant pis, ma foi; c'est la seconde fortune que l'Océan me devra.

— Sarpejeu! parle donc.

— Eh bien! nous allons vivre ensemble, être très heureux, être riches ensemble, être *réhabilités* ensemble; et quand nous aurons assez de cette vie-là, j'espère que Dieu nous fera la grâce de nous en débarrasser ensemble. Je vais donner des ordres pour qu'on nous rachète, à quelque prix que ce soit, nos terres de Phalsbourg et notre donjon de Palissandre. Nous aurons là deux belles propriétés; et tu verras qu'un tas de neveux, qui ne nous connaissent plus aujourd'hui, sortiront de terre à point nomme pour reconstruire toute la famille qui nous manque. Sois tranquille, nous ne manquerons pas d'héritiers.

Les deux amis tombèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre, et le pacte fut ainsi juré.

Là dessus, le comte et le baron se prirent sous le bras, et sortirent du jardin des Tuileries d'un pas qui eût fait honneur à deux voltigeurs de Louis XV.

Et le petit banc?... Nous éprouvons quelque confusion à l'avouer; mais nous dirons la vérité, et rien que la vérité. Oui, ma belle lectrice, le major Anspech, en s'éloignant, oublia même de saluer d'un dernier regard ce pauvre petit banc, objet de tant de tracas et de tendresse, et pour lequel, une heure auparavant, il voulait se couper la gorge avec un inconnu. Hélas! madame, il n'y a pas d'éternelles amours, même à soixante-dix ans.

Du reste, il faut le dire, le petit banc s'en est parfaitement consolé.

MARC FOURNIER.

(Extrait de *l'Illustration*.)

UNE MAUVAISE PENSÉE.

On remarquait encore, il y a dix ans, près de la petite ville d'Ernée, en Bretagne, un vieux château seigneurial affaissé sur ses fondemens. L'une des quatre tourelles était tombée, et ses débris avaient servi à restaurer quelque peu les trois autres. Les restes d'une grille indiquaient encore la place de l'ancienne enceinte. Une allée de chênes centenaires avait jadis porté le nom d'avenue; mais le chemin, détérioré par les pluies, n'était plus qu'un fossé presque impraticable. Ce respectable manoir s'appelait Antigny.

Par une soirée d'automne de l'année 1828, une jeune fille, d'une rare beauté, ouvrit une fenêtre entourée de lierres, sur l'une des faces latérales du château. Cette fille était fraîche comme les vierges princesses de Mignard. A sa taille mince, à ses doigts effilés, à ses attitudes élégantes, on reconnaissait le type de ces Françaises auxquelles la nature a donné une grâce inimitable: elle paraissait inquiète et agitée; vous auriez aisément deviné qu'elle attendait un amant, et qu'il y avait déjà une passion dans ce jeune cœur. En effet, un homme arriva bientôt en se glissant le long d'une charmille épaisse.

— Eh bien! Edgar, dit la demoiselle, avez-vous quelque chose de nouveau à m'apprendre?

—Hélas! rien de bon. Vous le savez, je suis voué au malheur! Pouvais-je croire que mon mauvais génie ne redoublerait pas d'efforts pour me faire échouer cette fois encore, puisque ma vie dépendait du succès? On sollicitait pour moi une recette d'arrondissement, elle a été donnée à un autre; mes espérances se sont envolées une à une. Jamais je ne pourrai sortir de ma médiocrité. Vous seule, Henriette, vous pouvez m'empêcher de succomber en jurant de m'aimer toujours, et malgré tout.

—Toujours! toujours! mais au lieu de perdre un temps précieux, pourquoi ne pas courir vous-même à Paris? Pourquoi ne pas mettre en mouvement vos amis, vos protecteurs? On ne réussit point sans se donner beaucoup de peine, et vous ne faites que de molles démarches.

—Il faudrait vous quitter, Henriette, et je n'en ai pas le courage!

— Au lieu de vous consumer en plaintes inutiles, il faut courir après la fortune. Ce n'est pas ici, dans le fond d'une province, que vous la trouverez: elle ne passera point sous ces arbres. Oh! que ne suis-je un homme! Que n'ai-je, comme vous, la force et la liberté d'agir! Ecoutez-moi, Edgar. Il y a plus d'un an que j'habite ce château. Depuis six mois, au moins, je vous répète sans cesse qu'il est temps de songer à l'avenir. Je vous ai prédit ce qui est arrivé. Ma mère devait finir par s'effrayer de vos fréquentes visites; jamais elle ne consentirait à nous unir avant que vous eussiez une position sûre; et déjà, peut-être, vous seriez en bon chemin si vous aviez suivi mes conseils. Aujourd'hui que l'entrée de cette maison vous est fermée, rien ne doit plus vous retenir, s'il est vrai que vous m'aimiez.

—Je saurai bien vous prouver que je vous aime, puisque vous en doutez encore. Vous connaîtrez mon amour à mon désespoir!

— Et que ferez-vous?

— Je me brûlerai la cervelle au pied de cette muraille!

— Mais quelle étrange manie de se complaire dans le malheur! En vérité, je commence à le croire, Edgar, vous verriez avec regret la destinée vous sourire, parce que ses faveurs vous priveraient du plaisir de l'accuser. Soyez certain qu'une barrière insurmontable finira par se former entre nous. Vous connaissez ma mère; elle ne peut tarder à s'occuper bientôt de me marier: elle sait se résoudre et entreprendre; c'est pourquoi elle réussit. Songez-y, mon ami, dès qu'elle aura en tête un projet, les difficultés seront doublées. Chaque minute de retard nous cause un dommage réel. Partez, je vous en conjure, au nom de mon amour! Demain, peut-être, vous vous repentirez de votre indécision.

— Eh bien! je partirai, je te quitterai, ma bien-aimée; mais accorde-moi, cette nuit, une entrevue. Toi seule, tu peux me donner le courage de te fuir. Permets-moi de monter par cette fenêtre...

— Jamais, monsieur! jamais! Ne m'en parlez plus, entendez-vous cela? Jamais, vous dis-je! Ah! laissez-moi croire à votre faiblesse; soyez, à mes yeux, un être bizarre plutôt qu'un traître et un méchant.

La jeune fille disparut.

— Elle a raison, murmura Edgar, je devrais quitter ce pays.

Et il s'éloigna lentement, la tête penchée vers la terre d'un air accablé.

Avant d'apprendre au lecteur ce qui suivit cette scène, il est nécessaire d'entrer dans de nouveaux détails. Non loin du château s'était élevée, depuis peu, une belle maison neuve. Le propriétaire de cette maison, M. Puymorel, ancien juge à la cour royale de Rennes, ne cachait pas le désir, qu'il avait depuis long-temps, de donner son nom à la commune, qu'on appelait Antigny, comme le manoir délabré. De méchans avocats de la ville, gens mal vus et révolutionnaires, assuraient que la libéralité du seigneur bourgeois pour les pauvres du pays était due à cette prétention féodale. Ce qui est plus grave, c'est que les langues médisantes ont été jusqu'à dire que M. Puymorel avait acquis son énorme fortune en se faisant vendeur de justice, et que le droit n'était pas écrit dans la conscience de ce vieillard en termes aussi purs que sur les tables de la loi; mais on doit se défier des propos que dicte l'envie, et d'ailleurs le vieux juge ayant survécu à deux épouses convenablement dotées, a dû voir accroître ses biens par ces mariages, qui ne lui ont pas laissé d'héritier. Quoi qu'il en fût, le hameau continua de s'appeler Antigny, comme le château ruiné, parce que le simple Breton accepte volontiers un bienfait, mais sans changer un *iota* dans ses coutumes. Afin d'anéantir la puissance de ce débris aristocratique, dont la concurrence l'importunait, M. Puymorel voulut en faire l'acquisition. Un reste de pudeur fit rejeter ses propositions par le maître de ce logis abandonné.

Le vaste domaine d'Antigny appartenait depuis long-temps à une race de dissipateurs qui l'avaient réduit à quelques arpens avant que la révolution vînt consommer le malheur de cette famille. Le dernier marquis de ce nom n'émigra point, de sorte que la restauration ne lui valut que des places, et la mort ne lui laissa pas le temps de relever sa fortune. La veuve obtint, sur la cassette du roi, une forte pension insuffisante pour ses habitudes de dépense, et, comme elle demeurait à Paris, les plantes parasites s'étalèrent à leur aise sur les murs lézardés du château. La marquise d'Antigny tenait de la nature un esprit ferme et fécond en expédiens, une sûreté de jugement qui approchait du génie, et surtout le don précieux de la persuasion. Elle avait juré de rendre au nom de son mari l'ancien éclat effacé depuis un siècle, et pour bien faire connaître cette femme singulière, il est bon de raconter le premier essai tenté pour atteindre ce but légitime et difficile. La marquise avait un fils et une fille. Elle s'occupa de chercher une femme riche pour ce fils qui

venait à peine d'entrer dans sa vingtième année. Elle jeta les yeux sur l'unique héritière d'un banquier millionnaire. Pendant un voyage que fit le jeune comte d'Antigny, la marquise déploya son étourdissante affabilité, pour établir une intimité entre sa famille et celle du négociant. Aucun sacrifice ne lui coûta pour éblouir par les apparences du luxe. Afin de prévenir les soupçons, elle proclama hautement son intention de ne s'allier qu'à la première noblesse du royaume, et quand elle jugea les voies préparées, elle rappela son fils. Le comte d'Antigny obéit docilement aux instructions maternelles, et joua d'autant mieux son rôle, qu'il devint amoureux de l'héritière. L'habile marquise n'eut pas même besoin d'adresser une demande, car les parens de la demoiselle prirent l'initiative. Il ne faut pas croire que Mme d'Antigny ait manqué à sa fierté par un bas empressement. Elle éleva mille difficultés, demanda le loisir de réfléchir, et n'hésita pas à parler d'une faillite, qui imprimait une tache sur le nom du banquier, comme d'un obstacle insurmontable. Cependant elle se laissa fléchir. Le contrat de mariage allait être présenté au roi, et l'aveu du mauvais état de la fortune des d'Antigny n'avait fait qu'exciter la générosité du négociant, lorsque le jeune comte mourut subitement d'une fluxion de poitrine. Ce dernier coup porta une atteinte terrible au courage et à la santé de la marquise. Elle voulut se retirer avec sa fille, âgée de dix-huit ans, dans son vieux château, pour y enterrer ses chagrins et fuir ses nombreux créanciers. On faucha l'herbe des cours changées en prairies; on restaura les meubles vermoulus, et on parvint à rendre habitable la moitié des vastes pièces du rez-de-chaussée.

Après six semaines consacrées au deuil et aux pleurs, Mme d'Antigny sentit qu'elle n'était point née pour la solitude. Elle essaya de nouer des relations de voisinage avec M. Puymorel. Le juge se montra bientôt fort assidu dans ses visites, s'imaginant sans doute que cette liaison pourrait un jour servir ses projets d'envahissement. Il venait chaque soir, ainsi que le médecin ou le curé, perdre ou gagner quelques fiches au reversi, et cette exactitude diplomatique finit par se changer pour lui en besoin impérieux. Il répondait aux politesses de la marquise en donnant tous les dimanches un dîner d'apparat où assistaient les notabilités de la petite ville d'Ernée, à savoir: le maire et ses adjoints, le lieutenant de gendarmerie, et deux ou trois propriétaires éligibles qui, pour se préparer aux graves fonctions de député, se grisaient d'une façon ponctuelle, et n'appelaient jamais l'amphytrion autrement que M. *de* Puymorel, excellent moyen de provoquer d'autres invitations.

L'un de ces futurs législateurs introduisit, à ces réunions, son neveu Edgar. Ce jeune homme, ayant vécu à Paris, réussit facilement à gagner les bonnes grâces de la marquise. Le château d'Antigny lui fut ouvert, et l'empressement du nouvel habitué ne le céda en rien à celui du vieux juge. L'âge et les goûts d'Edgar le rapprochaient naturellement d'Henriette. L'isolement et l'intimité donnèrent promptement naissance à l'amour. Peut-être ces enfans se seraient-ils recherchés au milieu des plaisirs tumultueux de la capitale: doit-on s'étonner qu'une passion les ait unis lorsqu'ils étaient la seule compagnie l'un de l'autre? La nature n'a pas besoin, pour manifester son pouvoir, que les circonstances lui laissent tant de latitude. Edgar fréquentait à peine le château depuis deux mois, que déjà les jeunes gens s'étaient liés étroitement par des sermens. Les facilités du temps et des localités auraient pu mettre en danger l'honneur des d'Antigny, si Henriette n'avait eu pour ses devoirs ce respect solide que l'éducation ne donne pas toujours, et qui ne permet pas l'idée d'une souillure. L'innocence porte en elle-même sa sauvegarde, quand elle est autre chose que l'ignorance de la vie.

Le regard sagace de la marquise ne tarda pas à voir le mal, et le remède ne se fit pas attendre. Edgar reçut une lettre fort sèche qui lui interdisait l'entrée du château. Il parcourut les bois et les prairies et prit la nature entière à témoin de ses souffrances, comme si jamais l'univers n'eût fourni l'exemple d'une infortune semblable. Cependant l'espoir pénétrant malgré lui dans son âme, l'entraîna bientôt sous les murs d'Antigny. Les jeunes filles devinent sans peine l'itinéraire de leurs amans dans les excursions de ce genre; c'est pourquoi Henriette pleura plus volontiers à sa fenêtre qu'en aucun lieu du monde. Nos jeunes gens ne tardèrent pas à se voir, et il fut convenu entre eux que tous les soirs, au coucher du soleil, ils échangeraient quelques mots seulement, car Henriette craignait trop de s'exposer aux reproches de sa mère. C'est de l'une de ces entrevues que le lecteur a été témoin, et il avouera sans doute que nos explications étaient nécessaires à l'intelligence de cette histoire. Nous l'introduirons à présent dans le salon du château d'Antigny, pour le faire assister à une conversation qu'il lui importe d'entendre, s'il prend intérêt au sort de notre héroïne.

Précisément à l'heure où Edgar se glissait le long des charmilles, la marquise venait de s'asseoir dans un fauteuil, au coin d'une cheminée antique, où brillait un feu de sarment. En face d'elle, dans une bergère de forme surannée, se tenait un homme de cinquante ans environ. Ce personnage était le frère de Mme d'Antigny, nouvellement arrivé au château, et dont la présence dispensait Henriette de la corvée du boston. On l'appelait l'oncle Joseph, comme s'il n'avait eu dans la famille que des neveux. La simplicité de son caractère en faisait un être nul aux yeux de la marquise. Suivant son habitude, le bonhomme s'apprêtait à dormir en sortant de table, lorsque sa sœur rompit le silence d'un ton qui commandait l'attention.

— Je suis curieuse de savoir, monsieur mon frère, si vous vous êtes imaginé que je finirais mes jours dans cette bicoque.

— Je n'y ai point réfléchi, marquise.

— Vous ne songez à rien qui vaille. Ecoutez et réveillez-vous. Depuis un an, je suis enfermée ici, n'est-ce pas? Depuis un an, notre voisin M. Puymorel vient, tous les soirs que Dieu fait, jouer aux cartes avec nous. Or, vous savez que je n'aime guère les cartes, que je déteste la campagne, les provinciaux, le silence, la solitude et le repos. A mon âge et telle que vous me connaissez, puis-je m'accommoder de vivre comme un curé de village, ou comme vous, monsieur mon frère? De bonne foi, cela ne peut pas durer; ma patience et mes complaisances pour notre voisin ne doivent pas être perdues.

L'oncle porta sous son nez une prise de tabac, et se redressa d'un air attentif.

— Ne vous ai-je pas fait remarquer vingt fois, poursuivit la marquise, que les façons de M. Puymorel tournent à la galanterie? Ne l'avez-vous pas entendu l'autre jour assurer qu'un charme invincible l'attirait près de nous? Ne vous ai-je pas appris en confidence que cet homme souhaite acquérir ce château plus que je ne saurais convoiter tous ses biens? Comprenez-vous maintenant?

— Je comprends, marquise. Comment n'ai-je pas songé que le ciel a mis en vous la fureur du changement? Vous voulez contracter un second mariage...

La marquise éclata de rire.

— Moi! me marier! Perdez-vous la raison?

— Oh! je sais bien que le voisin a seize ans de plus que vous, et que les femmes de votre âge prennent volontiers de jeunes époux.

—A l'autre! Vous voilà complétement égaré. Suivez donc au moins le fil de mes idées, si vous voulez sortir de ce dédale. Il ne s'agit pas de moi, mais de ma fille, entendez-vous bien? de ma fille...

— Quoi! comment! C'est Henriette que vous allez marier à ce vieux podagre?

— Podagre vous-même, avec vos guêtres et votre bonnet de soie noire.

— Enfin c'est un vieillard, et vous aurez le courage de lui donner une fille de dix-neuf ans! ma bonne et gentille nièce! Ceci mérite bien qu'on hésite à le croire. Pardieu! madame, savez-vous à quoi vous servira votre intelligence dont vous êtes si fière? à causer le malheur de votre enfant. Voilà mon opinion.

— Votre opinion n'a pas le sens commun. Je veux donner à mon Henriette une belle fortune, un vieux mari, il est vrai, mais qui l'aimera comme un père...

— Marquise, vous ferez tant par votre manie de former des projets, que vous attirerez pour jamais sur votre maison les pleurs et les chagrins. Quand on a une jeune et charmante fille, on prend un gendre beau et bien bâti. Morbleu! agissez donc comme tout le monde.

— Et mes dettes? Est-ce vous qui les paierez?

— Tenez, ma sœur, voulez-vous m'en croire? Vendez au voisin votre château, et non votre fille. Payez vos dettes avec le montant, et venez demeurer en Champagne, dans ma petite maison. Je trouverai un mari pour ma nièce...

— Un paysan, n'est-ce pas? Non, monsieur; je ne vous serai pas à charge, et c'est moi qui me choisirai un gendre. Votre maison! je n'y pourrais pas vivre huit jours. On y éteint les chandelles pour passer à table à la clarté d'un bougeoir; on rallume d'autres lumières en arrivant dans la salle à manger; puis c'est le pain qu'il ne faut pas entamer de deux côtés à la fois. Ces habitudes mesquines me feraient mourir.

— A votre aise, ma chère sœur. C'est ainsi qu'on atteint le chiffre de 6,000 livres de rente, et qu'on dort en repos sans crainte des créanciers.

— Mes créanciers! Ce sont eux qui manquent de sommeil, et non pas moi. Laissons cela. Je veux que ma fille soit heureuse, et par conséquent il faut qu'elle soit riche. M. Puymorel a plus trois millions de biens, et la moitié en belles terres au soleil, monsieur. Point d'enfant; rien que des collatéraux éloignés.

— C'est un vieux égoïste. Qu'a-t-il besoin d'une femme à son âge?

— Cela ne vous regarde pas. Il est encore vert.

— Oui, il tousse fort agréablement.

— Tousser n'est pas un défaut. Il aimera ma fille, et sera magnifique pour elle. Il sentira la nécessité de la conduire à Paris.

— Je n'en suis pas en peine. Il sentira la nécessité de suivre vos avis, s'il veut avoir la paix chez lui; mais si notre Henriette vient à aimer quelqu'un?

— Eh bien?

— Un jeune homme, un joli garçon qui lui fera la cour?

— Eh bien! votre vieux gendre pourrait se trouver...

— Monsieur, apprenez que la vertu de ma fille...

— La rendra la plus malheureuse des femmes, car enfin votre Puymorel a soixante-neuf ans.

— Eh! plût au ciel qu'il en eût quatre-vingts! Henriette est assez jeune pour attendre.

L'oncle fronça les sourcils et passa une main sur ses yeux, tandis que la mère, craignant de s'être avancée trop loin, baissait la tête d'un air de confusion. Il se fit un silence d'une minute.

— Voilà une vilaine pensée, murmura l'oncle. Fi! calculer ainsi sur la mort des gens!

Henriette entra doucement dans le salon. La discussion animée avait laissé, dans les traits des deux interlocuteurs, de légers vestiges qui n'échappèrent pas à ses regards inquiets. Lorsque la marquise prit un ton grave et solennel pour lui dire de s'asseoir, un messager aérien, comme les jeunes filles seules en reçoivent, souffla de sinistres paroles dans l'o-

reille d'Henriette. Elle s'approcha en chancelant, et tomba plus morte que vive sur une chaise. Tandis que Mme d'Antigny s'engageait dans les préludes usités par les mères pour annoncer leurs projets de mariage, l'oncle suivait avec anxiété les progrès de la pâleur sur le visage de sa nièce. Enfin, quand la marquise prononça le nom du prétendu, Henriette s'évanouit.

— J'en étais sûr, s'écria M. Joseph. Son horreur pour le vieux mari est évidente. Nous ne voulons pas de cet homme-là : nous ne l'épouserons pas; c'est une chose décidée.

Le bon oncle éploré, le genou en terre, frappait les mains d'Henriette en l'appelant sa nièce chérie. Dans ce moment, un cheval s'arrêta dans la cour, et des pas bruyans résonnèrent sur les marches du perron.

— Entrez, docteur, cria la marquise.

— Sauvez notre enfant, criait l'oncle Joseph.

Le docteur découvrit poliment sa tête chauve et déposa son large chapeau sur un meuble. Il tira ensuite du fond de sa poche un flacon de sels, qu'il porta sans se presser sous les narines de la jeune fille. Henriette revint à la vie : deux torrens de larmes s'échappèrent de ses beaux yeux. La chute avait dénoué ses cheveux blonds.

— Faudra-t-il, disait l'oncle, que tant de beauté soit vendue au poids de l'or?

— Silence ! interrompit la marquise d'une voix terrible.

On porta la malade sur une ottomane, et l'excellent M. Joseph, reprenant sa place au coin du feu, tira son bonnet sur ses yeux en poussant de gros soupirs.

Le docteur, levant avec onction sa main droite et unissant le pouce à l'index, commença une dissertation sur les crises nerveuses qui agitent les jeunes filles à l'âge de la puberté; ce dont la marquise n'écouta pas un mot.

— Le véritable remède à ces légères indispositions, poursuivait l'homme de la faculté, c'est le mariage.

— Le mariage! s'écria l'oncle; vous entendez, madame? mais je ne pense pas que le docteur propose seulement comme remède la cérémonie nuptiale, et c'est tout ce que vous voulez offrir à notre Henriette.

— Je vous prie de garder vos fines remarques pour vous, mon frère.

— Est-il question d'un établissement pour mademoiselle votre fille? demanda le médecin.

— Je vous ferai mes confidences demain, docteur. Avez-vous été à Puymorel ce matin?

—J'y vais tous les jours. Votre cousin jouit d'un santé parfaite, et paraît attendre avec une assurance qui m'étonne une époque fort dangereuse pour les membres de sa famille. Il m'a même annoncé qu'il désire se remarier, et je n'y vois point d'obstacle, si ce n'est que le mariage a des inconvéniens.

— Eh! de quelle époque dangereuse parlez-vous, docteur?

— Vous n'ignorez point, madame, que M. Puymorel a perdu quatre frères; ils sont tous morts de la fièvre bilieuse à l'âge de soixante-dix ans. Cette maladie est fort difficile à dompter chez les vieillards, et cette année soixante-dixième est celle de la dernière révolution climatérique amené par les multiples du nombre sept. Les deux frères aînés de votre voisin ont passé par les mains de feu mon père, docteur en médecine comme moi, et de plus versé dans les sciences physiques, mathématiques et autres.

— Revenez à la fièvre bilieuse, je vous prie.

— La fièvre bilieuse a donc enlevé ces deux frères en un tourne-main, malgré les efforts de la médecine, qui pourtant sont tout-puissans lorsqu'ils réussissent, comme vous savez. Quant aux deux autres frères, je puis vous en parler plus sciemment encore, puisque je les ai assistés jusqu'au dernier moment, ils étaient nés tous deux en novembre, et chose merveilleuse, ce fut en novembre, à trois années d'intervalle, qu'ils furent attaqués de ce mal, précisément à l'âge de soixante-dix ans, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. J'aurais sauvé le premier par l'acétite ammoniacal dont j'attendais les effets les plus heureux, si les symptômes putrides n'étaient venus compliquer la maladie. Le second vivrait encore, grâce au tartrite de potasse, si un flux de ventre ne s'était jeté à la traverse : cela est incontestable; aussi je garantis d'avance à M Puymorel une guérison certaine et rapide par la gelée de corne de cerf et le tartre stibié.

Les yeux de la marquise brillèrent d'un éclat singulier. Elle songeait à la face jaune du prétendu, à son âge avancé, à l'impuissance de la nature dans un corps usé, à la sottise et à l'ignorance du docteur; puis elle se tourna vers sa fille, et ne trouvant sur ce visage défait que la tristese et l'abattement, elle courut embrasser Henriette.

— Console-toi, mon enfant, dit-elle avec plus de tendresse qu'elle n'en témoignait d'habitude, je connais tes soucis, tu apprendras aussi les miens, et nous pourrons être heureuses toutes deux.

— Vous renoncerez donc à vos projets? demanda l'oncle à voix basse.

— J'y tiens plus que jamais.

— Eh bien! je ne voudrais souhaiter de mal à personne; mais s'il faut que ma nièce épouse par force un vieillard, puisse la fièvre bilieuse lui rendre bientôt sa liberté!

En voyant l'honnête M. Joseph lui-même donner accès à la mauvaise pensée, la marquise fit un sourire diabolique et entraîna sa fille hors du salon.

— Que veux dire ceci? murmura le docteur. Ils se parlent à l'oreille. Je crois que c'est un mystère.

Henriette d'Antigny était une de ces créatures sans défense qu'il serait facile de rendre heureuses, et qu'on voit d'ordinaire sacrifiées par la domination de ceux-là même qui sont responsables de leurs souffrances, et conséquemment de leurs fautes. Dans les familles où les considérations d'argent et d'ambition passent en première ligne, ces êtres délicats ne jouent que trop souvent le rôle de victimes. On les consulte à peine dans les affaires qui décident de leur avenir; puis, on les jette tout à coup sans expérience, la tête faible et le cœur malade, parmi les écueils du monde.

Henriette connaissait trop sa mère pour oser former un plan de résistance. La seule pensée des scènes et des persécutions de toutes sortes qu'elle aurait à souffrir la remplissait de terreur. Aussi, comme font la plupart des jeunes filles, elle se bornait à pleurer amèrement, à implorer le secours du ciel, et à laisser aller les choses. La marquise, habituée à vaincre la volonté des autres, avait pesé dans ses balances l'amour d'Edgar pour sa fille, et n'avait point regardé cet attachement comme une difficulté sérieuse; pourtant les pleurs d'Henriette lui donnèrent de l'inquiétude.

— Calme-toi, mon enfant, dit-elle avec bonté; c'est pour ton bonheur que j'ai travaillé; c'est ton bonheur seul que je désire. Prends seulement le temps de réfléchir; ne brusquons rien. Mon Dieu! j'ai bien peu d'années à vivre, il faut au moins que, pendant mes derniers jours, je te voie tranquille et joyeuse. J'aurais voulu te laisser une fortune. Nous en causerons demain. Dors paisiblement, et compte sur la tendresse de ta mère.

En rentrant au salon, Mme d'Antigny trouva la compagnie quotidienne. M. Puymorel était debout à la cheminée. Le lecteur l'aurait désigné sans peine au milieu d'une réunion plus nombreuse. Il portait la culotte courte et les bas de soie, les souliers à larges boucles, le gilet veste, du linge d'une blancheur éclatante et un jabot empesé; d'énormes bagues surchargeaient ses doigts; la poudre égalisait les teintes de ses cheveux gris encore fournis sur l'occiput, et dont il relevait les mèches indociles, ce qui lui donnait de profil quelque ressemblance avec un oiseau effarouché. Ses petits yeux avaient de la vivacité; les rides nombreuses de sa figure se combinaient de façon à former une sourire de satisfaction, et s'il avait eu la bouche moins dégarnie et la peau d'un jaune moins maladif, on l'aurait pris pour un vieillard assez robuste. Sa taille, quoique informe, à cause de l'ampleur de ses habits, était droite. Ses mollets, trop haut placés, attestaient que la culotte n'était pas chez lui une prétention, mais une ancienne habitude magistrale. Sa voix était claire et saccadée. Il aimait la plaisanterie, marchait à petit pas en tendant le jarret, et se piquait d'une politesse raffinée à l'égard du beau sexe.

— Belle dame, dit-il en baisant les doigts de la marquise, qu'ai-je appris? La santé de votre adorable fille vient de recevoir une atteinte?

— Ce n'est rien, mon voisin, rien que l'effet de l'émotion et de la surprise. Mais venez près de cette fenêtre, et parlons bas, je vous prie. J'ai annoncé la nouvelle à mon enfant. La pauvre petite s'est sentie toute bouleversée. On ne s'accoutume pas tout de suite à l'idée du mariage.

— Et j'ai ouï dire que le seul mot d'hymen faisait naître la joie et le sourire chez les jeunes filles.

— Sans doute, monsieur; on désire de tout son cœur se marier, et puis on pleure quand on voit le jour approcher. Les filles sont faites ainsi.

— Larmes de fiancée et pluie du matin... Eh! eh! vous savez. Ça! voyons, belle marquise : n'existe-t-il aucun obstacle?

— Aucun, mon cher voisin. Je connais mon Henriette. C'est la docilité, la candeur même. Son cœur m'est ouvert, et je vous le dis en confidence : au fond, elle est ravie de devenir une dame.

— Puis-je annoncer publiquement mon prochain bonheur?

— Assurément, et, si vous m'en croyez, nous brusquerons les choses. Pour éviter les discours et commérages, nous publierons les bans sur-le-champ.

— C'est cela. On apprendra la nouvelle quand tout sera près de finir. Demain, à midi, je vous amène le notaire; nous signons notre contrat, et je vole aussitôt chez les autorités municipales. Vous le savez, je donne à ma jeune épouse, pour en jouir après ma mort, si je n'ai point d'enfans, ma fortune entière.

— S'il s'agissait de moi, je m'opposerais à tant de générosité, mais pour ma fille...

— J'aurai quelque petit arrangement à vous proposer relativement à votre château.

— Le château est à vous; il n'y a pas d'autre arrangement à prendre que celui-là. Croyez-vous qu'une d'Antigny se mariera sans dot? Ce serait la première fois depuis trois siècles. Nous ne sommes pas riches, monsieur, mais nous avons de la fierté. Ces ruines sont tout ce que je possède. Vous en aurez la clé le jour même de la cérémonie. Je vous avertis seulement qu'elles sont grevées d'hypothèques considérables.

— Ceci me regarde, belle-mère; nous n'aurons point de différend, je le vois. Je serai seigneur de Puymorel et d'Antigny, mais vous régnerez sur le maître de ces deux domaines: votre famille est désormais la mienne et ma maison la vôtre. Avisons maintenant aux moyens de ramener sur les joues de votre céleste fille les roses effacées par les lys. Demain, à son réveil, elle recevra un petit présent qui réjouira son tendre cœur. Je parle des diamans de ma dernière épouse, une bonne et digne femme. Elle mourut, il y a vingt ans, d'une éléphantiasis, à la fleur de son âge. Le temps calme bien des douleurs. Je voulais la suivre dans

la tombe, et aujourd'hui je convole en d'autres noces. Mais bannissons les tristes souvenirs, puisque le ciel nous offre d'heureux jours.

— Vous avez raison, mon cher voisin, ne pensons qu'au bonheur de vivre dans l'union et la paix.

M. Puymorel baisa de rechef les doigts de sa future belle-mère. Joseph et le médecin s'étaient assis devant la table de jeu; on se mit au boston. Malgré l'intérêt de cette partie, le lecteur nous saura gré de lui en épargner les détails. Nous lui dirons seulement que le prétendu d'Henriette eut les honneurs et les minces profits de la séance. Aussitôt que la pendule marqua neuf heures, une lourde berline emporta le galant voisin, et le docteur enfourcha son cheval. A dix heures précises, tout ce monde était couché. On s'endormit promptement à Puymorel, et les songes les plus doux bercèrent jusqu'au matin le fortuné sexagénaire, tandis qu'on passa la nuit entière dans l'agitation au château d'Antigny.

Le lendemain, dès la pointe du jour, la marquise entra dans la chambre de sa fille. Henriette était déjà debout; elles se regardèrent toutes deux avec hésitation, comme si chacune d'elles eût craint également de s'expliquer et de voir prendre la parole à l'autre.

Si Henriette avait osé s'ouvrir la première et faire l'aveu des sermens qui la liaient à Edgar, peut-être, une fois engagée, aurait-elle trouvé le courage nécessaire pour résister à la marquise; mais la mère prit l'initiative d'un ton si impérieux et d'un air si certain de trouver de la docilité, que la pauvre Henriette ne se sentit par la force de lutter contre une volonté si forte.

Mme d'Antigny parla des folles visions des filles qui s'imaginent voir partout des héros de romans, et se laissent abuser par de jeunes fats. Elle assura qu'elle avait trop bonne opinion d'Henriette pour penser qu'il pût s'élever de son côté des obstacles à un mariage qui ferait l'envie de toutes les familles. Elle avoua en outre que le mauvais état de ses affaires, les poursuites de ses créanciers ne permettaient ni un refus, ni un retard; que si le contrat n'était pas signé le jour même, elle serait exposée à voir ses propriétés saisies, et qu'une pareille catastrophe la mènerait au tombeau. Elle pria Henriette, dans le cas où elle éprouverait de la répugnance, de ne pas s'en effrayer, et de s'en rapporter à la prudence maternelle.

— Votre obéissance, ajouta la marquise d'un ton plus doux, sera récompensée plus tard. Vous perdrez un jour votre mère et votre mari. Il serait affreux de désirer la mort de celui qu'on épouse, mais on doit la prévoir. Votre liberté vous sera rendue.

— Ah! madame, cette arrière-pensée serait criminelle!

— Sans doute, ma fille. Cependant il faudra bien que vous nous surviviez à tous deux; c'est à nous d'y songer. Ce mariage n'est donc réellement qu'une adoption.

— Hélas! pourquoi n'est-ce pas une adoption et non un mariage?

— Le bon vieillard a de l'amour pour vous. Il faut bien opter entre une rupture ou un consentement. Prenez courage, Henriette; vous aurez plus tard ce que votre cœur a désiré. Les années amèneront d'autres chagrins, suivis d'un bonheur plus complet. Ce serait folie que de ne pas vouloir admettre comme certain l'arrêt que les lois invariables de la nature doivent prononcer.

Henriette pencha tristement la tête sur son épaule et tomba dans la rêverie. La mauvaise pensée sortie du cerveau machinateur de la marquise voltigeait à l'entour d'elle, sans pouvoir se poser sur ce front où respiraient l'innocence et la bonté. Après de vains efforts pour s'y arrêter, l'oiseau lugubre fit le tour de la chambre, et retourna se blottir dans son gîte.

Pendant qu'elle achevait, en pleurant, sa toilette, Henriette reçut les diamans envoyés par le prétendu. Dans ce moment, ses bras étaient nus et ses épaules découvertes. La marquise attacha les bracelets, plaça dans les cheveux le diadème, et passa le collier autour du cou. Elle s'écria que jamais sa fille n'avait été si belle, et s'extasia sur la magnificence du présent; mais les larmes continuèrent à couler, et les diamans précieux en furent inondés.

Cependant, lorsque midi sonna, Henriette, parée avec une recherche inaccoutumée, avait séché ses beaux yeux. Le futur époux entra suivi du notaire et du médecin, qui devait signer comme témoin.

Après les premiers complimens, dans lesquels M. Puymorel assembla les fleurs les plus pures de sa galanterie surannée, on s'assit en cercle autour d'une table, et le notaire fit lecture du contrat. Il y était stipulé que le mari donnait à sa jeune épouse quarante mille livres de rente en toute propriété, que le reste des biens appartiendrait aux enfans, à naître de cette union, à leur majorité; que, dans le cas où l'époux viendrait à décéder sans laisser d'héritier direct, la fortune entière resterait à sa femme au préjudice des collatéraux. La marquise abandonnait à son gendre la propriété du château d'Antigny et de ses dépendances, à la condition que l'époux purgerait les hypothèques. M. Puymorel, de son propre mouvement, connaissant les embarras de sa belle-mère, lui accorda une pension viagère de dix mille francs, afin qu'elle ne fût pas obligée de vivre chez sa fille, si elle désirait un jour s'en séparer. L'oncle Joseph, étourdi par cette générosité merveilleuse, commençait à dérider ses muscles faciaux, et regardait d'un air moins farouche. Le médecin se frottait les yeux pour s'assurer que ce n'était point un rêve, et Henriette soupirait en songeant à la pauvreté d'Edgar. Le moment décisif arrivé, la marquise serra le bras de sa fille, tandis que le gendre apposait son nom au bas du contrat : Henriette signa en tremblant, mais elle signa et d'une écriture plus lisible qu'il n'était nécessaire. La plume passa ensuite de main en main; l'acte se trouva complet et valable.

On causa longuement des préparatifs du mariage, puis l'heureux époux se leva pour procéder aux démarches près des autorités. Il obtint, en partant, la permission de déposer un tendre baiser sur la joue de son adorable, et prit pour un sourire la contraction nerveuse des traits d'Henriette, parce que tous les mouvemens de l'âme donnent une expression gracieuse à un frais et beau visage.

Il restait encore une tâche pénible à remplir pour notre héroïne, celle d'informer son amant des événemens de la matinée. Ne se sentant pas assez sûre d'elle-même pour s'exposer à des reproches, elle prit le parti d'écrire, dans les plus grands détails, ce qui venait d'arriver. Elle annonçait sa résolution de mettre fin aux entrevues habituelles, en suppliant Edgar de ne jamais chercher à la revoir, d'un ton ferme et tendre à la fois, qui devait produire un effet différent de celui qu'elle en attendait. Elle ne cachait pas son intention bien arrêtée de bannir de sa pensée les souvenirs capables de l'ébranler dans ses nouveaux devoirs; mais il était aisé de comprendre qu'elle n'y réussirait pas sans beaucoup de peine, et ses expressions révélaient les angoisses d'une âme qui ne se croyait pas certaine de guérir. Il est rare que le but proposé ne soit pas manqué, lorsqu'une femme laisse entrevoir combien il lui en coûte de donner des injonctions de ce genre; aussi Henriette aurait-elle pu se dispenser, en terminant sa lettre, d'exhorter l'amant, si doucement repoussé, à ne pas se laisser abattre par la douleur, car de nouvelles espérances se glissèrent aussitôt dans le cœur d'Edgar. Cependant les efforts du jeune homme pour obtenir une dernière entrevue furent inutiles. Il rôda vainement à l'heure accoutumée sous les murs du château; la fenêtre d'Henriette demeura fermée. Plus de quinze jours s'écoulèrent ainsi.

Grâce à l'habileté de la marquise, le vieux prétendu ne s'était pas aperçu des soucis et de la répugnance de sa fiancée. La veille du matin fixé pour la célébration du mariage, Henriette, retirée dans sa chambre, soupirait devant sa parure de noces. Les tourelles d'Antigny se perdaient dans le brouillard d'automne, et la nuit était profonde. Une échelle fut posée sans bruit contre les pierres couvertes de mousse, et Edgar se trouva tout à coup en face de son infidèle.

— Henriette! vous vous étiez donc trompée en croyant m'aimer? Cette erreur n'empêchera pas votre fortune, mais elle me coûtera la vie. Ne vous effrayez pas; je ne suis pas venu pour m'opposer à votre mariage; j'ai voulu vous parler une fois encore avant de vous donner la satisfaction que vous désirez. Nous serons bientôt séparés irrévocablement. Afin que vous n'ayez plus à craindre mes poursuites et que vous puissiez dormir en paix, je saurai me condamner à l'immobilité. C'est un adieu éternel que je viens vous faire.

— Edgar, soyez donc au moins de bonne foi dans votre désespoir. Je vous connais : si quelque raison devait soutenir vos méchantes intentions contre vous-même, ce serait la certitude de me laisser malheureuse pour toujours. Ne feignez pas de l'ignorer, je vous aimais, et, je puis vous le dire aujourd'hui pour la dernière fois, je vous aime encore. Je m'étais préparée à résister aux menaces de ma mère, je n'ai pas eu de force contre ses prières. Il est déplorable que mon malheur entraîne le vôtre; mais ai-je besoin de vous apprendre que je ne puis avoir d'amour pour ce vieillard? Vous êtes généreux, Edgar; vous vivrez pour ne pas achever de détruire mon repos, pour que je vive moi-même...

— Ah! je vivrai, si tu le veux, si tu me promets de garder ton amour au fond de ton cœur et de ne pas chercher à le vaincre.

— Ne l'espérez pas. Une fois mariée, j'accomplirai de mon mieux les devoirs qui me seront imposés. Il faut que je reste en paix avec ma conscience. Demain nous serons séparés à jamais.

— Ce n'est pas ainsi, reprit Edgar, que vous me rendrez le désir de vivre.

— Je vous dois la vérité, mon ami.

— Eh bien! puisque mon sort est décidé, le plus tôt sera le mieux. La mort va vous délivrer de vos liens, ici, à l'instant même.

Edgar tira de sa poche un pistolet qu'il déposa sur la table. Ses yeux brillaient d'un éclat sinistre; la douleur avait en lui une grâce particulière, et sa figure offrait une belle image du désespoir. Henriette se jeta au cou de son amant :

— Et moi? s'écria-t-elle, n'as-tu pas apporté une arme pour me tuer? Tu ne quitteras pas ce monde sans moi; le chagrin m'emporterait bientôt; il vaut mieux que nous partions ensemble.

— Vous n'y pensez pas, Henriette; et votre fortune? et votre mère, qui pourrait avoir de l'embarras à payer ses créanciers?

— Ah! je pouvais faire le sacrifice de ma jeunesse; mais toi, je ne puis te donner. J'aime mieux causer la ruine de ma famille que ta mort. Je renoncerai à ce mariage; aussi bien, je n'aurais jamais pu me défendre de t'aimer.

Le jeune homme sentait contre son cœur celui de cette charmante fille. Il soutenait cette taille ravissante abandonnée entre ses mains, dans un élan passionné; mais Edgar n'aurait pas su abuser de tels avantages, ni utiliser lâchement, au profit des sens, les mouvemens impétueux de l'âme. Cependant cette situation pouvait devenir dangereuse. Un incident abrégea la scène. L'oreille vigilante de la marquise avait entendu un bruit inaccoutumé dans la chambre d'Henriette. Nos amans furent troublés par l'arrivée de la mère.

— Ouvrez! ouvrez! cria-t-on en frappant à la porte.

Edgar disparut lestement par la fenêtre.

— Vous venez à propos, ma mère, dit la jeune fille avec exaltation. C'était lui! Edgar était là; il veut se tuer. Mon mariage est impossible; vous ne pouvez désirer la mort de ce jeune homme. Je l'aime, vous le savez, je ne lui survivrais pas.

La marquise mordait ses lèvres en silence et laissait couler le torrent, afin de préparer ses batteries pour cette nouvelle attaque. Le pistolet oublié sur la table frappa ses regards. Elle s'en saisit, et feignant de l'examiner minutieusement, introduisit la baguette dans le canon, au grand effroi de sa fille.

— Il veut se tuer? dit la mère en procédant à cette opération. Il se serait tué tout à l'heure?

— Rien n'est plus certain, madame.

— Et c'est sans doute avec cette arme qu'il aurait attenté à ses jours?

— Avec cette arme; vous le voyez, j'ai failli être cause d'un crime.

La marquise haussa les épaules et prit un ton sévère.

— Ma fille, ce jeune homme est un poltron ou un corrupteur, et vous êtes une dupe. Ce pistolet n'est point chargé. On ne se tue pas ainsi, croyez-moi. On se joue par ce moyen de la sensibilité des filles sans expérience. On les trouble par la menace d'une catastrophe. Malheur à celles qui ne consultent pas leur mère, dont la prudence et la connaissance du monde doivent les préserver des dangers! On abuse de leur faiblesse, on les déshonore, on se vante partout d'un infâme triomphe. Allez, séchez vos larmes; j'ai eu votre âge, j'ai vu aussi de jeunes cavaliers poser élégamment un pistolet sur leur front. Je demeurais impitoyable, et pourtant je n'ai de ma vie causé une blessure légère. Rassurez-vous, dormez tranquillement, et si le drôle veut recommencer ces impitoyables comédies, je vous ordonne de fuir et de courir près de moi. Bonsoir, mon enfant; occupez-vous de pensées plus sérieuses. Demain vous serez une dame, la maîtresse d'une fortune considérable, bientôt peut-être une bonne mère de famille. Songez à cela, et non plus à de folles idées, à peine pardonnables aux filles de quinze ans.

Mme d'Antigny s'éloigna, emportant l'instrument de mort, qu'elle enferma soigneusement sous clé, en s'applaudissant de cette habile manœuvre.

Le lendemain, Henriette d'Antigny fut unie à M. de Puymorel dans l'église d'Ernée. Il y eut grande fête au logis du vieil époux. Les paysans donnèrent des salves de mousqueterie. On compléta une contredanse de seize personnes. La mariée fit bonne contenance, et garda courageusement ses larmes. On admirait son éclatante beauté; on souriait malignement de sa rêverie et de son innocence. Cependant des voix tumultueuses s'élevaient dans ce cœur gonflé par la douleur.

— Tu es la proie d'un vieillard. Tu vivras sans aimer, ou tu deviendras coupable. Tu seras ingrate ou malheureuse. Tu craignais hier le désespoir de ton amant, et tu as peur aujourd'hui qu'il ne soit trop vite consolé. Te voilà liée pour la vie à un homme que tu n'aimes pas.

— Pour la vie? murmura une voix lointaine. Jusqu'à ce que la mort entre dans ta maison, et sans doute elle n'en est pas loin. Ton époux a quatre fois ton âge; son pied doit bientôt rencontrer une fosse. Tu seras libre!

La mauvaise pensée n'ayant pu pénétrer encore dans l'esprit de la jeune fille, s'était postée au seuil de la chambre nuptiale. Elle entra furtivement dans le sanctuaire à la suite de l'épouse mélancolique, et s'y trouva enfermée pour la nuit.

Trois mois après le mariage d'Henriette, le château d'Antigny fut détruit de fond en comble, et le jour où le vieux mari ne vit plus ses tourelles respectables en ouvrant ses fenêtres, on s'aperçut qu'il respirait plus à l'aise.

La marquise fit d'inutiles efforts pour décider son gendre à quitter la province et se rendre à Paris. M. Puymorel, sous les formes de l'urbanité la plus scrupuleuse, cachait un égoïsme plein de patience et contre lequel échouaient les prières et l'importunité. On obtenait aisément de lui ce qui lui convenait parfaitement, et rien au delà.

Cependant l'époque funeste aux Puymorel approchait rapidement. Comme si la nature eût pris à tâche de servir les intérêts de la marquise, le gendre ressentit les premières atteintes du mal qui avait enlevé ses quatre frères, plusieurs mois avant l'instant fixé par les praticiens. La fièvre bilieuse se développa bientôt avec violence, et l'unique médecin de la ville d'Ernée déclara qu'il lui restait peu d'espoir d'obtenir la guérison. L'honnête docteur n'avait pas un grand savoir; il se trouva promptement désorienté. Le mal était décoré tous les matins d'un mot nouveau tiré des livres, et de plus en plus sonore.

Un jour, le docteur, qui avait le mérite d'être timide quand il s'agissait des remèdes, se résolut à administrer un vomitif léger, dont tous les ouvrages consultés donnaient le conseil. En faisant l'ordonnance, son esprit s'embarrassa dans les termes techniques, et, par une coupable distraction de plume, il écrivit l'émétique au lieu de l'ipécacuanha. Ce fut le soir seulement, dans une visite au pharmacien de la ville, qu'il apprit avec horreur sa grosse bévue. Il courut aussitôt à Puymorel de toute la vitesse de son cheval: mais il était trop tard, le poison avait été pris scrupuleusement à la dose indiquée. Après des vomissemens épouvantables, le malade était tombé dans un anéantissement léthargique. Sans avouer son erreur, le médecin trouvant le pouls insensible et le moribond couvert d'une sueur froide, déclara que l'agonie durerait encore une heure au plus, et que les secours devenaient inutiles.

Pendant le cours de cette maladie, Henriette n'avait pas quitté le chevet de son mari. Les femmes éprouvent un besoin instinctif de donner leurs soins et de s'attacher aux êtres qui souffrent; ce sont là des devoirs auxquels on ne les voit jamais manquer. Notre héroïne, plus qu'aucune autre, possédait cette exquise sensibilité qui prend les apparences d'un dévoûment sans bornes ou de l'amour le plus tendre. Aussi le docteur ayant prononcé la condamnation, se retira profondément touché des pleurs de la jeune veuve, et écrasé sous le poids de ses remords. La marquise seule conserva toute sa tête au milieu de la consternation générale: elle s'empara des clés, surveilla les valets, et fit appeler au plus vite les autorités civiles. Le juge de paix arriva vers dix heures du soir. Il visita les armoires, et ouvrit un secrétaire rempli d'espèces monnayées; le greffier s'apprêtait à verbaliser longuement, lorsqu'au son cristallin de l'argent, répondit une voix sépulcrale:

— Eh! qui est là? Que faites-vous ici, vous autres? Est-ce que ma maison est au pillage?

Le défunt, assis sur son lit, écartait les rideaux, et agitait ses bras convulsivement.

— Cet homme n'est pas mort! dit le juge en s'esquivant.

— Ne vous éloignez pas, messieurs, reprit la marquise, je vous rappellerai dans un moment.

Les gens de loi s'installèrent au coin du feu dans une salle basse, tandis qu'on courait après le médecin, pour lui faire constater le décès d'une façon précise. A minuit, comme ils s'endormaient paisiblement, on vint leur annoncer qu'ils pouvaient retourner chez eux, et que le mort était revenu miraculeusement à l'existence.

En effet, M. Puymorel vit sa santé se rétablir promptement. Il demeura toujours persuadé de l'habileté du docteur, parce que l'homme de la faculté sut tourner à son avantage cette facétie du hasard.

Vraisemblablement Hippocrate lui-même n'aurait pas agi avec tant de sûreté ni de hardiesse, et cette cure aurait pu valoir à son auteur une réputation brillante devant d'autres témoins et dans un cercle moins borné.

La marquise haussait les épaules en voyant la joie sincère de sa fille, et souvent on l'entendit murmurer tout bas les mots de fatalité incroyable, ou de mauvais génie du nom d'Antigny.

Nous ne savons si le gendre devina l'empressement qu'on avait mis à accueillir l'idée de sa mort; mais, depuis cette époque, on reconnut, à travers sa courtoisie, qu'il gardait rancune à sa belle-mère. Peut-être aussi l'âge et la maladie avaient-ils apporté des changemens à son caractère: il est certain que le séjour du château ne fut pas long-temps tenable pour la marquise.

Le maître se montrant hostile, les laquais ne tardèrent pas à être insolens. Mme d'Antigny cependant n'aurait point cédé aux désirs de son gendre, si elle n'avait eu au fond quelque envie de retourner à Paris: elle préféra s'éloigner plutôt que d'en venir à des scènes de reproches et à des explications fâcheuses, d'où elle n'était pas sûre de se tirer avec avantage. Henriette, d'ailleurs, n'avait rien perdu de l'affection de son mari, et il était à craindre qu'en s'obstinant à rester, la belle-mère ne devînt un sujet de division entre les époux.

Après le départ de la marquise, le silence et l'ennui prirent possession de la riante habitation de Puymorel. Les parties de boston se trouvant désorganisées, et le maître du logis ne faisant aucun effort pour acquérir de nouveaux habitués, les visiteurs ordinaires vinrent plus rarement. Les dîners d'apparat du dimanche furent supprimés, ce qui acheva de mécontenter les gens de la ville. L'oncle Joseph avait quitté le pays après le mariage de sa nièce. Le docteur seul continua de fréquenter le château, mais non plus à heure fixe. Henriette ne regretta guère la société de ses voisins; mais elle s'ennuya des longueurs du tête-à-tête avec son vieux mari. Elle se créa des occupations, et partagea son temps entre la lecture et la musique. Elle resta pendant des journées entières penchée sur les livres ou le piano. Son imagination trouvait ainsi une nourriture plus attrayante, à mesure que la vie réelle devenait plus vide et plus insignifiante; elle s'enferma dans un monde chimérique dont il lui répugnait de sortir. Souvent elle tombait dans l'extase, s'entourait de personnages imaginaires, et s'élançait à leur suite dans un tourbillon d'aventures et de scènes où son âme trouvait à satisfaire le besoin d'émotions qui la tourmentait. Cet exercice perpétuel de la cervelle ne pouvait manquer de faire tort aux autres organes. La nature se venge de ceux qui la contrarient; elle ne s'informe point de la position des gens; elle prodigue les forces dans l'âge des passions; mais celui qui ne fait pas usage des trésors qu'elle a donnés, tourne involontairement contre lui toutes les puissances de la vie, et travaille à sa propre destruction. Les maux de ce genre, abandonnés à eux-mêmes, croissent incessamment, parce qu'ils minent avec une lenteur qui les rend insensibles. Henriette ne sortait qu'une fois la semaine pour aller à la messe. On remarqua son air triste et morne, la fixité singulière de ses traits, et ce fut un ample sujet de discours pour les commères de la petite ville. Puis M. Puymorel avait rompu ses relations avec les voisins depuis son mariage, ce ne pouvait être qu'une espèce de Barbe-Bleue. Quelques souscripteurs au Byron complet de Dondey-Dupré n'étaient pas éloignés de voir dans le vieux juge un vampire puisant à petites gorgées les sources d'une vie factice dans le sang de sa jeune épouse. En effet, à mesure que sa femme dépérissait, M. Puymorel semblait au contraire rajeunir. Lorsqu'on lui faisait compliment de sa bonne mine, il répondait en se frottant les mains:

« Feu mon père s'est remarié à quatre-vingts ans, et je lui ai souvent ouï dire que le contact d'un corps jeune et plein de sève rendait à un

vieillard la chaleur et la vie. Le digne homme faisait sa partie de chasse à cent trois ans, et tirait fort juste. J'ai épousé une jeune fille, par amour d'abord, et aussi pour suivre l'exemple de feu mon père, autant qu'il est en mon pouvoir. Eh! eh!... »

M. Puymorel s'inquiéta pourtant des altérations qui s'opéraient dans la santé de sa femme. Les distractions devenaient si fréquentes et si profondes, qu'elles pouvaient donner à craindre une aliénation mentale. Le médecin eut assez de bon sens pour ordonner l'exercice, la promenade, et faire mettre sous clé les livres. Comme il n'était pas moins important de trouver à cette maladie un nom qu'un remède, on l'appela une irritation générale du système nerveux. Henriette consentit à parcourir les jardins plusieurs fois par jour; mais le siége du mal était sans doute dans la pensée, car l'exercice n'amena aucune amélioration. N'ayant pas la conscience du danger, Henriette ne chercha pas à dompter son imagination. Elle traîna partout à sa suite les visions évoquées par son cerveau, et concentra dans cette existence intérieure toute sa faculté de sentir. Elle se promenait volontiers le soir dans son parc, et souvent, à la suite de ces excursions, elle rentrait avec la figure pâle, les yeux animés d'un éclat bizarre, les cheveux en désordre et les lèvres tremblantes, comme si quelque passion extrême l'eût agitée.

On devine bien que l'image d'Edgar revenait souvent prendre place au milieu des acteurs qui composaient la société fantastique de notre héroïne. L'impression laissée par la scène du pistolet s'était effacée peu à peu. L'amour avait su élever des doutes à l'avantage du jeune homme. Henriette pressentait que la marquise pouvait bien avoir affirmé que l'arme meurtrière n'était pas en état de nuire, afin de perdre Edgar par une accusation de lâcheté. Après avoir causé le malheur d'un amant, fallait-il encore lui demander, pour preuve de sa bonne foi, de mettre fin à ses chagrins par un crime? Peut-être l'infortuné était-il à la veille de commettre ce crime, et quels remords l'horrible éclaircissement ne laisserait-il pas à celle qui aurait causé cette catastrophe?

Le pauvre Edgar avait assurément ressenti une profonde douleur de l'abandon de sa maîtresse; mais fort heureusement il n'avait pas attenté à ses jours, et nous sommes bien éloigné de lui en faire un reproche. L'indiscrétion est un besoin pour l'homme malheureux. Edgar s'était choisi un confident parmi les jeunes gens du pays.

Il se trouva que ce confident était d'un caractère simple et flegmatique. Ses conseils furent aussi raisonnables que le permettait son âge, c'est-à-dire qu'il engagea fortement Edgar à faire quelques efforts pour reprendre le bien qu'on lui avait enlevé. Ils inventèrent ensemble les moyens de s'introduire dans le parc. Un soir, donc, après avoir longtemps erré sous les allées obscures, Edgar rencontra Henriette, qui respirait l'air du soir. Elle ne témoigna aucune surprise, et s'approcha de lui en souriant.

—Je t'attendais, mon bien-aimé, dit-elle. Viens avec moi de ce côté; nous n'avons qu'un instant bien court à passer ensemble.

— O ciel! Henriette, qu'avez-vous? Seriez-vous malade?

— On dit que j'ai une fièvre nerveuse, comme si on ne savait pas que c'est mon cœur seul qui souffre. Mais toi, mon ami, tu connais mes secrets; tu m'as pardonné mes doutes. Il ne m'appartenait pas, en te trahissant, de soupçonner ta loyauté. On nous a joués cruellement, Edgar. Prends confiance; nous verrons la fin de nos tourmens. Je ne puis croire que le ciel regarde nos amours avec colère. Tu es ma vie, ô mon bien-aimé! Se dire qu'on s'aime, n'est-ce pas se le prouver? Que nous faut-il de plus pour attendre? Tu reviendras ainsi demain et les jours suivans, n'est-ce pas?

Edgar demeurait muet d'effroi et d'étonnement.

— Oh! oui, tu reviendras, poursuivit Henriette exaltée. Nous ne sommes pas coupables. Il est en moi une puissance qui défie le sort et les hommes. Nous serons unis plus tard. Ne perds pas courage; quitte cet air sombre qui me désole. Tu ne sais pas tout ce que mon cœur renferme d'amour pour toi. Va, je te paierai un jour des maux que je t'ai fait souffrir.

En parlant ainsi, elle se suspendit avec passion au cou de son amant; leurs lèvres s'unirent dans un baiser brûlant. Mais, comme si elle se fût réveillée subitement d'un long sommeil, Henriette s'enfuit en poussant un cri de terreur, et disparut à travers les charmilles.

A peine rentré chez lui, Edgar achevait à son ami la confidence de cette étrange rencontre, lorsqu'un valet du château apporta une lettre accompagnant une boîte cachetée.

« Est-il vrai que vous m'aimiez, mon ami? Je vais le savoir. Si j'ai quelque empire sur votre esprit; si vous ne voulez pas notre séparation éternelle; si vous souhaitez comme moi que le ciel nous envoie de meilleurs jours, vous partirez aussitôt après avoir reçu cette lettre. Vous irez à Rome, à Madrid, où vous voudrez, pourvu qu'il y ait quatre cents lieues entre nous. Je vous donne deux heures pour vos préparatifs. Après ce délai, il faut que vous soyez en chemin; il le faut, ou que vous renonciez entièrement à moi. Si vous m'obéissez, vous saurez plus tard combien vous m'aurez obligée. Je vous envoie l'argent nécessaire pour votre voyage. Ne me donnez pas le chagrin de m'opposer une vaine délicatesse qui vous ferait tort à mes yeux. Dès que vous aurez choisi une résidence en pays étranger, vous m'en avertirez. Ma réponse vous informera des motifs qui me déterminent à vous éloigner. Cela est nécessaire pour notre avenir. Partez, Edgar, et croyez que ma tendresse vous suivra au bout du monde; mais, je vous le répète: fuyez, ce soir même; point d'hésitation. Je l'exige. Adieu. »

Edgar se sentit dominé par le ton dictatorial de cette épître.

Il partit docilement le soir même, et mit beaucoup de célérité à traverser la France et le nord de l'Italie. Son premier soin, en arrivant à Rome, fut d'écrire à sa maîtresse. La réponse d'Henriette était faite à l'avance. Le lecteur en prendra volontiers connaissance, s'il désire apprendre les motifs de l'exil d'Edgar et les secrètes pensées de notre héroïne.

« Vous êtes le meilleur des hommes, mon ami; si le ciel est juste, il vous sera tenu compte un jour de votre dévoûment. Vous me prenez sans doute pour une femme fantasque et exigeante. Je vous dois l'explication de ma conduite, et la voici: les indifférens ont eu raison d'assurer que j'étais la proie d'un mal dangereux qui portait le trouble dans mes facultés. Mon cœur, dégoûté d'une vie qui multipliait ses blessures, a cherché en lui-même une autre existence. Je me suis éloignée par la pensée de tout ce qui m'entoure. Bientôt le monde idéal où je m'enfermais m'est devenu si familier, que mes sens ne pouvaient plus reconnaître les bornes qui le séparaient du monde réel. Encore un pas et je tombais dans l'abîme de la folie. Vous m'êtes tant de fois apparu dans mes instans de délire, qu'en vous trouvant sous les arbres où je songeais à vous, j'ai cru parler au fantôme qui prenait votre forme. Vous avez dû comprendre mon égarement, et vous savez comment j'en suis revenue. Mes yeux se sont ouverts alors, et j'ai vu avec horreur le gouffre qui allait m'engloutir. J'ai senti que l'amour avait anéanti mes forces, et qu'il triompherait de ma volonté si vos poursuites amenaient une seconde entrevue. Oui, mon ami, si vous étiez revenu le lendemain, je serais à cette heure une femme perdue. Ne regrettez pas d'avoir respecté ma faiblesse; mon âme a ployé sous le poid des souffrances, les remords la tueraient. Il faut songer à l'avenir, et n'en doutez pas, la ruine de mon honneur entraînerait celle de notre avenir. C'est assez que je sois coupable par l'esprit sans l'être encore par des actes. Je ne suis pas née pour trahir et je serais la première victime de ma perfidie, si je m'engageais dans les voies souterraines où d'autres femmes marchent librement.

» Je n'aurais jamais cru cependant qu'on pût se familiariser avec une pensée criminelle, aussi promptement que je l'ai fait. Il est abominable de compter sur la mort pour le succès de ses projets, et je ne puis me défendre de calculer les chances de sa venue dans ma maison. C'est que ma vie aussi est mise en jeu, et que si l'hôte terrible, dont je sens l'approche, ne tranche pas bientôt les jours d'un autre, c'est moi qui serai emportée. Il est des tourmens auxquels on ne s'accoutume pas. Faut-il vous donner d'un mot la mesure des supplices que chaque soir ramène? A l'heure où vous déposez vos peines sur l'oreiller pour prendre du repos, un homme, un vieillard contre lequel se soulèvent toutes les fibres de mon corps, partage mon lit et m'impose son odieux voisinage. La raison et les lois humaines ne peuvent rien contre le dégoût. Cet homme sera toujours un étranger à mes yeux. Cent fois il m'est arrivé d'ouvrir la bouche pour lui ordonner de s'éloigner de moi. J'ai lutté d'abord contre le désir de voir briser les liens qui m'étouffent; mais aujourd'hui rien au monde ne peut m'empêcher d'appeler de tous mes vœux cette mort redoutée. Qu'elle vienne, qu'elle vienne à tire-d'ailes! Si ce n'est pour lui, que ce soit pour moi; car je dormirai seule dans ma tombe. Edgar, vous me pardonnerez ce cri de détresse. Quels reproches ceux qui jettent ainsi de pauvres filles ignorantes dans le malheur n'auront-ils pas à se faire un jour!

» J'ai résolu de me cramponner à l'existence. Je veux vivre pour vous, mon ami. Je me suis guérie de mes dangereuses folies. Je suis jeune et robuste; je ne céderai pas à la tristesse; je la combattrai avec énergie. Les probabilités sont de mon côté. L'amour doublera mes forces. Soutenez mon courage, et faites-moi lire dans le fond de votre cœur. Croyez que je vous rappellerai dès qu'il en sera temps. O mon ami! mon âme volera au devant de toi! Adieu! »

Henriette était douée d'une constitution solide; mais elle ne se dissimulait pas le tort irréparable que lui faisaient les chagrins. Les femmes ont une patience surhumaine pour supporter tous les maux dont elles aiment la cause. Il semble alors qu'elles se complaisent dans leurs souffrances et qu'elles y puisent la joie et l'embonpoint; mais si leur cœur n'est point de moitié, quelques jours suffisent pour les flétrir. A peine l'imagination d'Henriette était-elle guérie, qu'un mal indéfinissable attaqua tous ses organes à la fois. Elle perdit le sommeil et l'appétit. L'éclat de ses yeux fit place à l'expression du découragement, et le docteur, malgré son ignorance, ne put méconnaître les symptômes d'une maladie de langueur. La lettre suivante prouve que quatre mois seulement après le départ d'Edgar, Henriette avait bien perdu de son courage et de ses espérances.

« En dépit de mes vingt ans et des ressources de mon tempérament, je commence à concevoir de sérieuses inquiétudes, mon ami. L'ennui et l'impatience me dévorent. On ne veut pas m'avouer que je suis en danger; mais je le sais, ma poitrine est attaquée. Après avoir passé ma jeunesse dans les chagrins, je ne veux pas mourir au milieu des illusions. Je ferai tout pour m'éclairer sur ma position, et je prendrai mes mesures en conséquence. Les femmes sont condamnées à un esclavage perpétuel; mais je dois bientôt mourir, j'aurai quelques dernières volontés auxquelles il faudra qu'on cède. Je vous jure que je ne quitterai pas ce monde sans vous revoir, ne fût-ce qu'un instant et pour dire un adieu au seul être qui comprendra toute l'amertume de ce mot cruel.

» Au milieu de mes douleurs, j'ai trouvé un adoucissement qui devrait me sauver. Je possède une chambre et un lit à moi toute seule; je ne donnerais pas cette liberté pour un royaume. Vous me commandez de

prendre soin de ma santé. Ah! croyez, mon ami, que l'envie de conserver mon faible souffle ne me manque pas. Je me soigne comme si c'était vous le malade. Les choses allant souvent plus vite qu'on ne pense, vous agirez prudemment en revenant ici. Je veux vous savoir près de moi, afin que, si mes craintes se confirment, mon dernier regard trouve votre visage penché au dessus du mien. N'allez pas mettre à votre retour une précipitation inutile, au risque de vous fatiguer. Il suffira que vous arriviez quinze jours après avoir reçu cette lettre. Adieu, mon ami; je tremble que nous n'ayons bientôt une entrevue »

La maladie accorda strictement à Henriette le délai fixé ; ce fut le soir même du quinzième jour que le médecin, assis dans le cabinet de M. Puymorel, prononça la scientifique condamnation.

—Il y a trois sortes de phthisies, disait le docteur avec complaisance. On les distingue par les noms de pulmonaire, dorsale et laryngée. La première est la plus commune parce que les deux autres sont plus rares. Bien que vous ne soyez pas versé dans l'art d'Hippocrate, vous savez peut-être que cette maladie est ordinairement incurable.

—C'est une particularité que je n'ignore point; je n'ai même entendu assurer que ce mal avait plusieurs degrés, et qu'il n'était pas impossible de le guérir pendant le premier de ces degrés. N'est-ce pas ainsi qu'on s'exprime, docteur?

— Précisément, monsieur.

— Je tiens beaucoup à ne jamais employer de termes impropres, et, sans vanité, c'est une faute que je commets rarement. J'aurais fait, je crois, un excellent médecin, si je n'avais embrassé la carrière de la magistrature, dont feu mon père ne parlait que la tête découverte. Vous comprenez, docteur : c'était un signe de respect. Eh ! eh !

— Cela s'entend. Monsieur votre père estimait sa profession. Ce n'est pas une raison pour mépriser la mienne qui était révérée des anciens.

— Les quatre facultés sont quatre sœurs également belles ; mais, hélas ! ma femme est innocente, docteur, et vous la condamnez, tandis que la justice ne condamne que les coupables ; vous sentez la différence?

— C'est à regret que je le fais.

— Et combien de temps pensez-vous que la chère enfant ait encore à souffrir?

— Cela dépendra de ce qu'il lui reste à vivre. La phthisie est inégale dans sa marche. Elle procède avec lenteur ou rapidité suivant la vitesse de ses progrès.

— Ne me cachez pas la vérité. Il m'importe de la connaître.

— Eh bien! selon toutes les apparences, si vous ne perdez pas votre épouse dans un an, ce sera dans quelques mois seulement, et je puis, sans crainte de me tromper, fixer l'époque fatale à six semaines.

— Six semaines! ô destin cruel! Cela ne fait que quarante-cinq jours! Je commence à le croire, hélas! je pleurerai jusqu'à sept femmes; et pour atteindre ce chiffre, il faudra que je vive cent ans passés. Eh ! eh ! encore si la dernière devait me donner un fils! Allons! préparons-nous pour la troisième fois à la douleur la plus poignante.

Mme d'Antigny était revenue à la hâte à Puymorel. Un soir, Henriette pria sa mère de lui faire une lecture. La marquise ouvrit un livre de *la Nouvelle Héloïse;* elle tomba, par hasard, sur la belle scène où Saint-Preux pénètre par force auprès de Julie, et gagne dans un baiser la maladie contagieuse qui laisse sur son visage des traces ineffaçables. Henriette interrompit la lecture.

— Et moi, dit-elle à sa mère, personne n'a donc encore cherché à me voir?

— Personne.

— Ah ! je ne suis pas aimée comme Julie!

Les médecins se trompent moins souvent dans leurs prédictions quand ils prophétisent pour la mort que lorsqu'ils répondent de la guérison. A la manière dont le docteur avait rendu la vie à M. Puymorel, on peut croire que ses prévisions n'étaient pas basées sur des calculs bien profonds. Il ne soupçonnait même pas les causes morales de la maladie d'Henriette, et n'avait point pour habitude de remonter si haut dans ses recherches; aussi ne doit-on pas s'étonner que les secours de la pharmacie n'aient produit qu'un très faible soulagement.

Un jour le mal prit un caractère de malignité si terrible, que le docteur put donner carrière à ses sentencieuses menaces. Pendant une crise violente, il se crut obligé de signaler l'approche du dernier moment. Henriette elle-même, craignant de toucher à son heure suprême, fit appeler son mari.

— Monsieur, lui dit-elle, la mort va nous séparer. Les instans sont précieux pour moi, veuillez écouter avec indulgence un aveu et une prière que je vais vous faire. Avant de me résoudre à vous épouser, j'étais aimée d'un jeune homme, et je ne vous cache pas que mon cœur n'a pas été insensible aux preuves nombreuses qu'il m'a données de son amour. Mon mariage l'a mis au désespoir; pendant long-temps j'ai tremblé d'être cause d'un grand malheur. Vous pouvez m'en croire, monsieur, ce n'est pas lorsque je vais paraître devant Dieu que je voudrais mentir : ma conduite a été exempte de reproches. Ce jeune homme a cherché à me revoir; mais j'ai eu assez d'empire sur lui pour le forcer de quitter ce pays. A présent, il est revenu, et sans doute, en apprenant qu'il va me perdre, sa douleur sera extrême. Moi seule je puis l'empêcher de commettre un crime affreux. Il faut que je lui parle avant de quitter ce monde. Monsieur, peu de femmes auraient assez de loyauté pour avouer ce que vous venez d'entendre. Si j'ai su mériter votre confiance, vous m'accorderez ma dernière demande. Vous ne voudrez pas me laisser descendre au tombeau avec l'horrible pensée que ma mort doit entraîner celle d'un autre. Le jeune homme, vous le connaissez, c'est Edgar. Il faut que je le voie aujourd'hui, que vous me laissiez la liberté de causer avec lui pendant plusieurs heures.

M. Puymorel avait ponctué les phrases de sa femme par des mouvemens de tête approbatifs, et sa tabatière d'or tournait paisiblement entre ses doigts.

— Très chère Henriette, répondit-il, je ne contrarie jamais vos volontés. Que dis-je? lorsque cela est en mon pouvoir, je vole au devant de vos désirs; mais cette fois un obstacle m'arrête dans mon empressement. Je voudrais vous complaire, j'en cherche les moyens, et je n'en trouve pas. En un mot, les convenances s'y opposent.

— Monsieur, quand il s'agit d'empêcher un suicide, en présence de la mort qui s'approche de moi, les convenances perdent beaucoup de leur poids.

— Hélas! très chère Henriette, vous brisez le cœur de votre mari en parlant ainsi de la mort.

— Et ne savez-vous pas que je suis condamnée? Ne perdons pas le temps en discours inutiles, de grâce. Vous avez toujours été bon pour moi, et la circonstance est grave, monsieur. Je veux avoir une entrevue avec ce jeune homme; il faut que je lui donne les conseils d'une sœur, que je calme sa tête ardente; que j'exige de lui le serment de me survivre. Si vous doutez de mes intentions, songez à l'état où je suis. Que pourriez vous craindre?

— Je crains de ne pouvoir vous satisfaire. Voilà mon unique crainte. Essayons pourtant. Que n'écrivez-vous ces derniers conseils pleins de sagesse?

— Puisqu'il faut tout vous dire, je désire le voir; je désire faire mes adieux à cet homme qui m'aime plus que la vie.

— O pénibles adieux! journée de douleurs! cela ne se peut pas.

— Cela se peut et cela sera.

— Impossible, hélas! que je suis fâché de vous refuser! Je jouerais un rôle ridicule.

— Vous jouerez le rôle d'un homme généreux et confiant. Je vais envoyer une lettre à Edgar. Il viendra; rien ne saurait l'arrêter. Donnez-moi, je vous prie, ce qu'il faut pour écrire.

M. Puymorel apporta les plumes et le papier ; mais au moment d'envoyer la lettre, une discussion plus animée s'engagea. La marquise intervint; elle plaida énergiquement pour sa fille, et le vieux mari se désola obligeamment d'être forcé de contrarier à la fois sa belle-mère et son épouse. Sur ces entrefaites le docteur arriva. On le prit pour arbitre. Après avoir examiné soigneusement Henriette, il entraîna M. Puymorel près d'une fenêtre et lui dit à l'oreille :

— Selon toute apparence, je veux dire que cela est à peu près certain, cette nuit sera funeste à votre femme. On peut conclure de ceci qu'elle est en danger de mourir avant le jour de demain. L'oppression s'accroît, les forces diminuent ; ce qui indique positivement que le mal augmente, puisque ce sont là des symptômes alarmans.

— Vous pensez donc que demain elle sera hors d'état de recevoir la visite d'un étranger, et de soutenir une conversation?

— Je n'en doute pas, parce que je crois en avoir la preuve.

— Vous êtes habile, docteur, je m'en rapporte à vous.

Dans la persuasion que sa condescendance deviendrait inutile, M. Puymorel permit à sa femme d'appeler Edgar près d'elle le jour suivant au matin. Un billet fut aussitôt envoyé :

« Je vous ai promis une dernière entrevue. Venez demain à dix heures. Si je ne meurs pas cette nuit, je vous recevrai. Peut-être vous opposera-t-on des obstacles. Vous êtes un homme, vous les renverserez pour pénétrer jusqu'à moi. »

Les femmes ont une force particulière à leur sexe et dont le siége est dans leur volonté. Quand l'imagination les soutient, elles savent surmonter le mal physique avec une énergie qui tient du prodige. On serait embarrassé de déterminer les limites du possible en les voyant agir dans ces momens de surexcitation, car alors c'est leur âme qui marche et agit.

Une heure avant l'instant fixé pour le rendez-vous, Henriette commanda impérieusement à ses gardiens de quitter sa chambre. M. Puymorel trouva la porte fermée au dedans, ce qui prouvait que la malade était sortie de son lit.

Lorsque dix heures sonnèrent, Edgar arriva au château. Il posa une main tremblante sur la sonnette, et s'y reprit à deux fois pour attirer l'attention du concierge. Il traversa les cours à grands pas et trouva le vieux juge sous le vestibule.

— Monsieur, lui dit-il, je désire parler à Mme Puymorel.

— Elle n'est pas visible, monsieur; elle ne peut recevoir personne.

— Il faut pourtant que je la voie, monsieur.

— Sans doute, il le faudrait; mais que faire, si cela est impossible?

— Je croyais, monsieur, que j'étais attendu.

— Vous l'étiez en effet, c'est-à-dire que ma femme avait le projet de vous admettre près d'elle ce matin; mais il n'y faut pas songer, monsieur. Son état ne lui permet pas de parler; vous entendez, mon jeune ami? Je suis chez moi, ici; je suis un homme poli, et ne voudrais point vous blesser par un seul mot désobligeant. Cependant, je ne puis vous le taire, votre démarche est un peu hasardée, eh ! eh !

— Je ne l'ai pas faite légèrement, monsieur, ni sans autorisation. Vous savez peut-être qu'une lettre...

— Oui, je le sais, jeune homme ; mais cette maison m'appartient : je

suis le seul maître ici, monsieur. Il est de mon devoir d'être civil. Mais cette femme que vous désirez voir, c'est la mienne, et mon consentement est de rigueur. Vous entendez?

Edgar commençait à se troubler, et peut-être il allait faire une honteuse retraite, lorsque Henriette parut. Elle semblait sous l'influence de cette puissance mystérieuse qui agite les somnambules. Le feu de ses yeux, depuis long-temps éteint, brillait plus vif que jamais; son pâle visage s'était couvert d'une teinte rose qui jouait l'apparence de la santé. Toute sa personne était animée, sa voix avait un accent nerveux et pénétrant, et sa beauté s'épanouissait avec l'éclat de ces fleurs auxquelles la culture donne une vie factice. Sa parure était recherchée, comme si elle eût voulu jouir une dernière fois des plaisirs de la coquetterie. Une grâce solennelle respirait dans tous ses mouvemens. Elle marcha droit à Edgar :

— Je vous attendais, mon ami, lui dit-elle. Manquer à ce rendez-vous eût été bien mal, car demain il ne serait plus temps. Donnez-moi votre bras, je vous prie.

Elle s'appuya sur Edgar, et rentra avec lui dans son appartement.

M. Puymorel, stupéfait, ne recouvra sa présence d'esprit qu'au son des verroux qui se tiraient derrière les deux amans. Il courut frapper à la porte, il appela sa femme à haute voix; mais on ne lui répondit pas, et le bruit de plusieurs autres portes fermées soigneusement à l'intérieur lui apprit que la conférence avait lieu dans un boudoir retiré, où on ne craignait pas les interrupteurs.

Cette entrevue dura près de quatre heures. Si nous en ignorons les détails, ce n'est pas qu'Edgar en ait gardé le secret, car il est certain que son confident les a connus. Jusqu'à présent, rien n'est encore venu jusqu'à nous.

Après avoir hésité entre plusieurs moyens de pénétrer jusqu'à sa femme, M. Puymorel, songeant qu'il faudrait avoir recours à la violence et au travail des ouvriers, préféra se résigner, et attendre qu'il plût aux amans de se séparer.

Les portes s'ouvrirent enfin. Edgar sortit, et le mari s'élança dans la chambre.

— Vous conviendrez, madame, dit-il à Henriette, que vous avez abusé de ma complaisance. Je suis fâché de vous parler ainsi; l'expression peut vous sembler dure, mais elle est exacte.

— Servez-vous des expressions que vous voudrez, monsieur, je n'y prendrai pas garde, je vous assure.

— Oh! voilà qui approche de l'inconvenance, madame!

— Oh! monsieur, ne me fatiguez pas la tête de ces sottises, je vous en prie. J'ai quelques instans encore à vivre, je désire être tranquille. J'ai traîné ma jeunesse auprès d'un vieillard que je ne pouvais souffrir, toujours esclave de la volonté des autres. J'ai eu quatre heures de bonheur et de liberté; n'empoisonnez pas mes derniers momens, je vous en supplie! Il faut que la vérité éclate. Je vous ai épousé par contrainte, pour céder aux persécutions de ma mère; je suis victime de mon dévoûment. Vous m'avez tuée, monsieur! Je veux bien mourir sans vous maudire, mais ne demandez rien de plus. C'est aujourd'hui seulement que je sais tout ce que je vais perdre. Ah! du moins que votre odieuse figure ne reste pas devant mes yeux; je ne veux plus la voir!

Le mari chancela sur ses jambes, et s'enfuit épouvanté. Cependant l'exaspération d'Henriette s'apaisa bientôt et fut remplacée par un accès violent de fièvre. La malade demanda un prêtre à grands cris. La conférence avec le confesseur ne fut guère moins longue que celle avec l'amant. M. Puymorel voulut profiter de son ascendant de riche propriétaire et de bienfaiteur du clergé de l'endroit, pour obtenir une révélation indiscrète; mais le curé connaissait ses devoirs. Il interrompit les questions en déclarant que la balance une fois déposée entre les mains du Seigneur, il n'appartenait plus aux humains de s'immiscer dans les affaires du ciel :

— Qu'il vous suffise de savoir, ajouta le digne homme, que votre femme va paraître pure et sans tache devant son juge suprême. Si elle a commis quelques fautes, son repentir les a rachetées.

Une fois qu'elle eut reçu les sacremens, Henriette tomba dans un état d'insensibilité dont elle ne sortit plus. Sa mère essaya vainement d'obtenir un regard ou un signe de reconnaissance; elle demeura impassible. La mort, en se posant légèrement sur cette proie, ne trouva pas la résistance ordinaire dont le spectacle est si horrible. Le souffle glacé de l'ange destructeur ne provoqua aucune convulsion et fut reçu comme un chaste baiser.

Deux mois après avoir perdu sa femme, M. Puymorel trouva un soir, dans la chambre qu'avait habitée la marquise, un pistolet caché dans un secrétaire. Il prit cette arme dangereuse, et craignant sans doute qu'il n'advînt quelque accident, il voulut la décharger par la fenêtre. C'était un beau pistolet à poudre fulminante, garni de sa capsule, et tout prêt à partir. L'amorce brûla et produisit sa petite explosion; mais la poudre n'ayant pas pris feu, M. Puymorel souffla dans le canon et s'aperçut que l'arme n'était point chargée. — La marquise, en croyant calomnier Edgar, avait deviné la vérité.

Edgar était un homme faible, et de la faiblesse à la lâcheté il n'y a qu'un pas; mélancolique par tempérament, malheureux presque toujours par sa faute, ce jeune homme aimait à rejeter ses torts sur l'animosité du hasard. La première pensée consolante qui s'offrait à lui, venait d'une certaine satisfaction qu'on éprouve à se dire plus infortuné que les autres. Cette disposition emphatique était encore exagérée dans le caractère d'Edgar par le sentiment de sa faiblesse; incapable de sortir de son néant par lui-même, il aurait peut-être consenti à devoir une distinction à des revers extraordinaires. S'il est vrai que le bien et le mal ne doivent être appréciés que d'une manière relative, les hommes ainsi faits ne sont pas bien à plaindre, puisque la compensation aux coups qui les frappent est dans leur mal même. Edgar n'était qu'un fanfaron de désespoir et de malheur, et ces gens-là sont plus communs qu'on ne pense.

Le jour qu'il avait cédé aux ordres d'Henriette, en partant pour Rome, il était sans doute bien aise de voir du pays et de voyager en poste aux frais de sa maîtresse, car nous avons su qu'il s'était arrêté à Mayenne, dans la nuit, pour se faire servir un repas fort copieux, et qu'il s'était remis en route en chantant à tue-tête.

Après la mort d'Henriette, Edgar tomba dans un désespoir approchant de la fureur. Souvent ses intimes tremblèrent pour ses jours. Cependant il trouva une consolation dans sa manie d'expansion mélodramatique, à laquelle il se livra sans réserve. Vingt fois, il se jeta en pleurant dans les bras de son confident, et inventa tous les jours de nouveaux effets de scènes. Cela dura jusqu'au moment où le Pylade, perdant patience, déclara qu'il ne regardait comme réelles et profondes que les douleurs qui se concentrent et cherchent l'isolement. Cet avis un peu sévère amena un refroidissement notable dans l'amitié d'Edgar; l'amant désolé chercha un autre spectateur plus bénévole de ses souffrances. Nous sommes heureux d'apprendre au lecteur que l'embonpoint de son visage, son appétit et son sommeil furent à peine altérés d'une manière sensible.

Henriette n'a jamais su que son amant était indigne d'elle.

La marquise d'Antigny demeura long-temps accablée sous le poids de ses chagrins; mais il ne lui entra pas dans l'esprit qu'elle dût éprouver des remords. Le temps lui rendit son énergie, et n'ayant plus personne à sacrifier à ses projets ambitieux, elle poursuivit intrépidement la fortune pour son propre compte. En ce moment, elle est sur le point de l'atteindre par des spéculations hasardeuses sur les fonds publics, à la bourse de Paris, sorte de jeu auquel cette femme ingénieuse est devenue plus habile que les vieux coulissiers.

M. Puymorel était trop pénétré des bienséances pour se remarier avant le temps prescrit pour le deuil; aussi n'a-t-il pris une quatrième femme qu'au bout de l'an révolu. Celle-ci n'a ni les regrets, ni les scrupules d'Henriette; elle donne quelques soucis à son vieil époux, et ne paraît point disposée à perdre la partie comme ses devancières. On assure que le riche cultivateur est parvenu à faire donner son nom à la commune qu'il habite; mais si vous alliez en Bretagne, et qu'en passant à Puymorel il vous prît fantaisie de questionner un paysan, il vous répondrait assurément que le village où vous êtes s'appelle Antigny.

Henriette était une créature destinée à parcourir une carrière longue et heureuse; mais elle trouva dans ses qualités mêmes un germe de destruction. Trop loyale et trop vertueuse pour mener à bien des calculs fondés sur une pensée coupable, elle devait succomber, une fois que les circonstances et la domination de sa mère l'eurent forcée d'admettre cette pensée. Elle avait permis qu'on réglât sa vie comme les comptes subtils d'un notaire, et c'était son arrêt de mort qu'elle avait signé. Toutes les manœuvres employées pour lui faire un sort brillant ne lui ont valu qu'un joli tombeau de marbre blanc dans le modeste cimetière d'Antigny.

PAUL DE MUSSET.

(*Revue de Paris.*)

LA RUE SAINT-FLORENTIN.

La rue Saint-Florentin commence dans la rue de Rivoli et finit dans la rue Saint-Honoré; elle a trente-trois maisons, ni plus, ni moins; elle fait partie du premier arrondissement. S'il était possible que l'histoire d'une rue de Paris fût racontée par les hommes d'élite qui l'ont habitée, à des époques bien différentes l'une de l'autre, nous pourrions entendre de singulières et terribles confidences, de la bouche de quelques hôtes illustres de la rue Saint-Florentin.

L'histoire publique de cette voie parisienne se trouve tout entière dans les noms de certains personnages qui ont représenté : la finance sous la règne de Louis XIV, le gouvernement de l'arbitraire sous le règne de Louis XV, la noblesse étrangère sous le règne de la convention nationale, la diplomatie française sous l'empire et pendant la restauration, l'aristocratie de l'argent sous le règne de l'égalité constitutionnelle de 1830.

De ces grands noms dont je parle, quatre appartiennent déjà à l'histoire, qui les a jugés sévèrement : le cinquième appartient à la puissance, à la richesse, aux plaisirs, aux vanités et aux intrigues de ce monde. Soyez tranquilles, les historiens des ***Rues de Paris*** ménageront les passans qui vivent encore.

Je ne sais guère qu'un seul moyen de rendre la parole à la bouche des morts, que je voudrais entendre comme par enchantement, sans pouvoir les ressusciter par un miracle. Ce moyen, très simple, très facile, très ingénieux, fut exploité autrefois par un homme de beaucoup d'esprit, de malice et d'audace, par un écrivain railleur, par un très amusant philosophe qui se nommait Lucien, et que l'on pourrait surnommer, ce me semble, le Voltaire du paganisme.

C'est donc Lucien, ce véritable Aristophane de la tombe, qui me prê-

tera, si vous daignez me le permettre, le cadre fabuleux de ses *dialogues*, pour mieux étaler à vos regards le tableau d'une réalité historique. Aussi bien ne s'agit-il pas, dans ce livre qui embrasse tous les âges de la ville de Paris, de la résurrection des sociétés parisiennes.

Puisqu'il nous est impossible d'obliger les morts à comparaître devant nous, prenons à deux mains notre curiosité, notre imagination, notre courage, afin d'arriver secrètement jusqu'à eux, afin de les visiter dans l'autre monde, en nous promettant de les interroger et de les entendre.

Certes, nous n'irons pas dans le ciel, dans le royaume des bienheureux : pour trouver les héros que je cherche, nous n'aurons besoin que de pénétrer dans cette immense prison pénitentiaire qui touche à la vallée de Josaphat, et où souffrent, en essayant de se repentir, les grands comédiens du théâtre de l'humanité.

Adieu donc, terre!... et vive l'enfer où nous allons! La pensée voyage vite : nous voici déjà dans le purgatoire, au milieu de quasi-condamnés, qui furent autrefois des hommes coupables... avec des circonstances atténuantes.

Que le diable soit loué! je viens de reconnaître, à la première vue, les personnages célèbres que nous avons besoin de voir et de juger; regardons-les passer ensemble, s'il vous plaît.

Le premier est grand, maigre, sec, et tout à fait ridicule; il porte un accoutrement splendide : un pourpoint de velours noir, couvert de broderies et doublé de satin rose; une veste écarlate, brodée en large point d'Espagne et garnie d'une frange à crépine d'or; des bas de soie d'un blanc d'azur, roulés sur le genoux, et retenus par des jarretières ornées de brillans; il traîne, en guise d'épée, une canne qui ressemble à celle de M. Turcaret; et puis des manchettes de dentelle, des bagues à tous ses doigts, et des boucles de souliers étincelantes; il se promène en calculant ce qu'il gagnait, ce qu'il possédait autrefois, et il soupire en regrettant encore d'avoir prêté quelques poignées d'argent à l'insolvable vieillesse de Louis XIV. Vous voyez, dans ce bonhomme, le financier Samuel Bernard.

Le second est un grand seigneur, pailleté du dix-huitième siècle; il a cessé d'être un comédien redoutable dans le monde, et je le trouve presque charmant dans le purgatoire. Il sourit à lui-même, il étale ses riches broderies, il tire ses deux montres à la fois, il prise une pincée de tabac d'Espagne, il joue avec le nœud de son épée, et il sautille à ravir, tout aussi bien que la plus habile marionnette de l'Œil-de-Bœuf. Il ne se souvient plus que des frivolités de l'ancien régime : il parle à ses compagnons d'infortune de sa majesté Louis XV et du petit lever de Versailles; il se glorifie d'avoir eu l'honneur de présenter la chemise au roi; il se prend à médire de la favorite, Mme Dubarry; il vante ses boîtes en émail qui sortent de chez le bon faiseur Ravechel, les damas éclatans, les tentures veloutées, les boiseries peintes, le style chicorée, les trumeaux, les houlettes, les magots, les singes, les négrillons, les sophas indiscrets, les éventails de Vanloo, les pendules érotiques, la poudre, les mouches et le rouge, toutes les petites merveilles, toutes les magnificences mignardes du dix-huitième siècle. C'est singulier! sur son habit splendide, parsemé de pierres précieuses de fleurs d'or et d'argent, notre magnifique damné porte, en guise de croix de Saint-Louis, une clé de fer qui ouvrait sans doute quelque porte bien mystérieuse; est-ce la clé d'un Barbe-Bleue? la clé d'un avare? la clé d'un chambellan? Non, c'est la clé de la Bastille? et vous voyez, dans ce brillant gentilhomme, le fameux distributeur des lettres-de-cachet, le duc de La Vrillière, ou le comte de Saint-Florentin, comme il vous plaira.

Ce pauvre vieillard, qui marche avec une lenteur solennelle, avec une noblesse indolente, et qui montre encore sur son front la trace de toutes les douleurs humaines, c'est un grand d'Espagne de première classe, c'est l'ancien ami et l'ancien complice de Ferdinand VII, c'est un faible et honnête Castillan que l'on appelait autrefois le duc de l'Infantado.

Le premier et le plus grand des personnages qui doive nous intéresser, dans notre promenade au purgatoire, a conservé les simples apparences de la société parisienne de notre temps; il a su donner à toute sa personne la gravité d'un profond politique et l'élégance d'un homme du monde. Quand il vivait encore, je me laissai dire qu'il était infirme : je m'aperçois, en effet, qu'il boite comme le spirituel démon du roman de Lesage, et qu'il porte une béquille comme le Diable-Boiteux; sans doute il a boité bien souvent sur la terre, afin de ne jamais arriver trop tôt, et souvent aussi, afin d'arriver trop tard. Quel nom que celui de cet homme! nom terrible, qui cache le personnage le plus habile, le plus souple, le plus spirituel de la France d'autrefois et de la France d'aujourd'hui : évêque législateur, royaliste révolutionnaire, républicain émigré, ministre impérial, ambassadeur constitutionnel, qui avait emprunté, dès sa jeunesse, aux traditions ingénieuses du paganisme, les deux faces symboliques de Janus : l'une, pour regarder le passé; l'autre pour considérer l'avenir!

Etrange ambitieux, que l'on admire sans pouvoir l'aimer, que l'on redoute sans l'estimer peut-être, que l'on recherche sans le désirer toujours! Lorsque je songe à ce mystérieux octogénaire qui sait encore trouver de la grâce, de l'habileté, de l'esprit, pour se draper dans son linceul et pour mourir, je m'en inquiète et je m'en effraie, parce qu'il m'est impossible de le comprendre ou de le deviner. Cette nature si calme et si pétulante à la fois; cette intelligence qui s'élève, au besoin, jusqu'au génie; cette audace qui prend tous les détours de la réserve; cette force qui devient, en un clin-d'œil, de la témérité et de l'adresse; cette ardeur qui se contient; cette patience fougueuse qui peut, en même temps, attendre et se presser; cette ambition calculée qui ne s'agite pas, qui ne marche pas, et qui arrive; cette admirable pénétration des hommes, quand il s'agit de les subjuguer ou de les conduire; ce jugement profond des circonstances, quand il s'agit de les exploiter ou de les vaincre; cette faculté insigne de se dépouiller, à son gré, des affections et des sentimens, à la manière du reptile qui fait peau neuve; ce dévoûment actif et sincère pour toutes les grandeurs qui montent; cette ingratitude froide et délibérée pour toutes les grandeurs qui descendent; enfin, cette cruauté apparente dans les principes, mêlée à je ne sais quelle douceur réelle dans le langage, dans les façons, dans les goûts, dans les habitudes : n'est-ce point là un mélange incompréhensible de toutes les idées contraires, quelque chose d'inconnu, d'impénétrable et de ténébreux comme le gouffre imaginaire qui s'entr'ouvrait sous les pieds chancelans de Pascal?

Je n'ai point l'orgueil de vouloir prononcer l'éloge ou la critique de ce prêtre, de ce gentilhomme, de ce diplomate qui vécut tant de siècles en quelques années; qui commença à être spirituel en devisant avec Voltaire; qui se promena, bras dessus, bras dessous, avec Sieyès et le tiers-état; qui consola Mirabeau mourant, en lui parlant de la patrie et de la liberté; qui arma des navires de guerre pour secourir l'Amérique émancipée, avec l'argent du clergé de France; qui salua Bonaparte à l'avènement de sa gloire, et qui le renia si vite, à la déchéance de son règne, de son pouvoir et de son nom; qui inventa, en 1814, une royauté nouvelle pour l'abandonner ensuite et pour la condamner, pour lui dire adieu comme il lui avait dit bonjour, en souriant, en faisant de l'esprit, en se moquant de la restauration qui était son propre ouvrage! Vous avez là, devant vous, tout près de Samuel Bernard, du duc de l'Infantado et de M. de Saint-Florentin, le prince de Périgord-Talleyrand!

Les illustres pêcheurs dont je parle se promènent toujours ensemble, durant les heures de répit que leur laisse la bonté divine : ils aiment à se réunir, pour se consoler entre eux, comme il sied à de grands débris; ils essayent de se rappeler, dans leur intimité d'outre-tombe, ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont fait sur la terre; ils ne se sentent pas de joie, en apprenant qu'ils ont tous habité la même rue, peut-être la même maison, dans un misérable coin de boue que l'on appelle Paris, et c'est là ce qui provoque sans cesse leurs souvenirs, leurs regrets, toutes leurs confidences mondaines. Asseyons-nous silencieusement, pour écouter ce nouveau dialogue des morts; et que Lucien, qui savait si bien écouter aux portes des enfers, nous pardonne et nous protége!

SAMUEL BERNARD. — Savez-vous bien, mon cher duc de La Vrillière, que sans ma fantaisie vaniteuse, et surtout sans la stupide faiblesse de M. Chamillart pour ma petite personne de financier, vous n'auriez jamais eu l'honneur de donner à une rue de Paris votre nom de Saint-Florentin? Rien n'est plus simple : le contrôleur des finances dont je parle avait fait sa fortune politique en jouant au billard avec le grand roi : ce fut aussi en jouant au billard avec ce pauvre ministre des finances, que je bloquai dans la blouse de mon coffre-fort la première bille, c'est-à-dire le premier million de mon opulente richesse. Dans la vie ministérielle de Chamillart, le carambolage avait beaucoup aidé le génie de l'homme d'état; dans mon existence financière, le carambolage vint en aide à l'ambition et à l'esprit avisé de l'homme d'argent. M. Chamillart sut conquérir l'estime précieuse du prince; moi, j'obtins, par ricochet, les bonnes grâces de la Fortune, qui daigna m'épouser... de la main gauche, et je trouvai, dans cette jolie main de ma déesse, une dot de trente-trois millions de livres.

Une fois riche, opulent, millionnaire, je m'avisai de faire bâtir un hôtel splendide, un véritable hôtel royal, au plus bel endroit de la *Place des Victoires*. Ma résidence était sans pareille, et tout à fait digne des plus magnifiques seigneurs de Paris et de Versailles; il ne manquait à ma splendeur et à mon orgueil qu'un peu de noblesse, un zeste de noblesse, une arme parlante, un méchant petit blason, une misérable branche de quelque arbre généalogique... Par malheur, mon ami M. d'Hozier fut inflexible : il ne daigna trouver, dans l'illustration équivoque de ma famille, qu'un pauvre marguiller de la paroisse de Saint-Sauveur.

Noble ou vilain, Samuel Bernard traita de puissance à puissance avec les grandeurs de la France aristocratique : toute la cour de Louis XIV défila dans mes antichambres, pour rendre hommage à mon mérite, et pour ramasser les pièces d'or et d'argent qui tombaient de ma corne d'abondance. Permettez-moi de m'en souvenir, mon cher duc : une fois, afin de mieux déshonorer à ma façon tous ces parasites qui venaient s'asseoir à ma table, j'offris un petit souper réjouissant à trois courtisanes de Paris, qui étaient charmantes, et à trois courtisans de Versailles qui étaient, par Dieu! de célèbres gentilhommes; le *repas fut fort honnête*, et pour que rien ne manquât au festin, je fis servir, au dessert, deux bassins énormes, tout remplis de ces jolies friandises que l'on appelle des louis d'or. Grâce à l'appétit insatiable de mes nobles convives, le dernier plat de mon petit souper fut dévoré en un clin-d'œil, et mes louis d'or disparurent, comme par enchantement, dans la poche des trois gentilshommes. Qui le croirait? mes belles courtisanes de Paris s'avisèrent de faire fi de mon extravagante prodigalité, en dédaignant de toucher au magnifique *dessert* de Samuel Bernard : sans doute elles avaient plus d'argent, plus de cœur, ou moins de gourmandise que les courtisans de Versailles.

Vous riez, monsieur le duc! vous riez peut-être de ma faiblesse et de ma vanité?... C'est vrai, je l'avoue à ma honte... les gens de cour prélevaient un impôt extraordinaire sur mon orgueil et sur ma sottise. Dans

une seule année... je ne sais plus laquelle... qu'importe...? la noblesse daigna user de ma niaiserie, avec une indiscrétion qui convenait à merveille à des emprunteurs insolvables; j'ai eu l'honneur de prêter mon malheureux argent à des gueux de la plus haute distinction, à des mendians qui portaient une robe, une épée, un rochet et souvent même une couronne ; j'ai délié les cordons de ma bourse pour de besoigneux personnages que l'on appelait des plus beaux noms de la cour, de l'église et de la ville.

Enfin, mon cher duc, j'ai obligé de mes deniers, le plus gratuitement du monde, de très hauts, très puissans et très excellens princes qui ont gouverné des peuples : Stanislas I[er], roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie; Louis XIV; Louis XV. — Rien que cela!

Que l'enfer se charge du châtiment éternel de ce coquin de Desmarest, le maudit contrôleur des finances du vieux roi! Je m'en souviens encore : bonté du ciel! quelle comédie pour un peu d'argent! quelle royale comédie, et comme c'était bien joué, monsieur le duc!

En 1709, l'océan du trésor de l'état était épuisé; les petits ruisseaux de la richesse publique étaient à sec; on imaginait toutes sortes de moyens pour battre monnaie sur le dos du peuple : on se prit à établir des impôts sur les baptêmes et sur les mariages ; il fallut payer pour devenir chrétien et pour se marier saintement devant Dieu et devant les hommes! Les petites gens s'ingénièrent, à leur tour, pour se moquer du roi et de M. le contrôleur Desmarets. M. Desmarets essaya alors de monnayer la flèche d'un autre bois.

Il se mit en marche pour aller frapper à toutes les portes; mais les portes des banquiers, des traitans, des fermiers-généraux, se fermaient à son approche, pour ne jamais plus s'ouvrir à sa voix ; et moi-même, moi, Samuel Bernard, je refusai d'avancer une seule pistole, en dépit des gains considérables que j'avais réalisés dans les finances de l'état.

Mais, hélas! sous le règne de Louis XIV, le sujet propose et le roi dispose! Un matin, à mon réveil, je reçus une invitation pour Marly... Oui, pour Marly!... Une invitation signée, non pas de la main de sa majesté, mais tout simplement de la main de M. le contrôleur-général, et, en pareil cas, cela signifiait, à mes yeux, à peu près la même chose. D'ordinaire, on n'invitait pas un simple banquier aux fêtes vraiment royales de la cour de Marly; mais il est parfois, dans le monde où nous avons vécu, de misérables traitans qui méritent une faveur spéciale, une grâce exceptionnelle, une quasi-justice extraordinaire : je remerciai Dieu et le roi de l'honneur qu'ils avaient la bonté de me faire.

Je me disais, en m'affublant de mon superbe costume de cour : « Ma soudaine présence à Marly produira quelque sensation, je m'en flatte; mes confrères crèveront de dépit et de jalousie, j'en suis sûr; Louis XIV daignera me parler, je l'espère; peut-être daignera-t-il m'obliger à m'asseoir à sa table... je le souhaite; quand on a eu l'honneur de dîner avec le roi, on devient gentilhomme par la grâce de la fourchette royale! Et puis, un titre de chevalier, de comte ou de marquis irait si bien à l'éclat de ma jeune noblesse! Oh! que le cordon de Saint-Michel jouerait à merveille sur la veste dorée du financier Samuel Bernard!... Allons, ambitieux, viens à Marly!

Le même jour, à deux ou trois heures environ, je fus présenté à toute la cour de Louis XIV, par M. le contrôleur-général des finances, qui spéculait, en ce moment, sur la sottise d'un petit et sur la sottise d'un grand. Je m'aventurai dans les jardins de Marly, au milieu d'un cortége de beaux seigneurs et de belles dames; tout à coup, un homme, ou plutôt un demi-dieu, s'avança vers moi, et il me sembla que le génie de la royauté prit la peine de me saluer, le premier! Il daigna me dire, d'une voix qui avait quelque chose de divin : « Monsieur Bernard. » Je faillis en perdre la tête... J'aurais payé un tel bonheur, un tel honneur, au prix de vingt millions, et j'aurais cru, parlasembleu! ne pas l'avoir payé trop cher. « Monsieur Bernard, me dit le roi, vous êtes bien bomme à n'avoir jamais vu Marly?..» Je crus sérieusement que j'allais mourir, à force de joie, à force d'orgueil, et je me courbai jusqu'à terre, pour me rendre aux pieds du glorieux monarque!... Louis XIV me releva, du bout de sa main souveraine, et là-dessus il daigna me faire les honneurs de sa résidence royale : il me montra lui-même, en personne, les jardins, les bosquets, les pièces d'eau, les statues, toutes les magnificences de Marly ; mais au milieu de ces splendides merveilles, je ne voulus voir et je n'admirai que mon hôte, mon guide, mon protecteur, mon demi-dieu... le roi de France! Dès ce moment, j'étais mieux que quelqu'un : j'étais quelque chose.

Desmarest demanda, pour moi, une audience particulière à Mme la marquise de Maintenon ; mais SA SOLIDITÉ refusa de me recevoir. Je pardonnai, sans peine, un pareil accès de fierté à la veuve du cul-de-jatte Scarron : elle avait besoin de beaucoup d'orgueil pour vernir son ancienne bassesse.

Ma visite à la cour de Marly ne me coûta guère que la bagatelle de quatorze millions.

J'étais né pour devenir la providence, je n'ose pas dire la vache à lait des gentilhommes, des courtisanes et des rois. Quelques années plus tard, je pris en pitié la royauté minable du jeune Louis XV, comme je m'étais apitoyé sur la vieillesse malheureuse de Louis XIV. Dieu merci! mes nouveaux placemens, à fonds perdus, me valurent du moins des faveurs insignes, des grâces inimaginables, des alliances illustres et une renommée sans pareille. Louis-le-Bien-Aimé me surnomma le sauveur de l'état, et je me réveillai, un beau matin, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, comte de Coubert, seigneur de Vitry, Guignes et autres lieux, conseiller secrétaire du roi et de ses finances. Ce n'est pas tout : j'obtins le droit précieux d'aller dîner, quand bon me semblait, chez le maréchal de Noailles ; je soupai, chaque soir, chez la duchesse de Tallard, et je perdis au jeu des sommes considérables au profit de quelques nobles vauriens qui me riaient au nez en récitant les scènes les plus ridicules du *Bourgeois gentilhomme*.

Pour comble de bonheur et de gloire, j'épousai, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, une jeune et jolie personne, mademoiselle Pauline Félicité de Saint-Chamans; je mariai ma fille avec François-Mathieu Molé, seigneur de Champlâtreux, Luzarche et autres lieux, conseiller du roi en tous ses conseils, grand président du parlement : je devins ainsi le grand-père de la duchesse de Cossé-Brissac, je m'alliai aux Biron, aux Duroure, aux Boulainvilliers, et je consentis à être l'ami intime du garde des sceaux Chauvelin. O puissance infaillible de l'argent!

Vous le voyez : mes alliances, mes amitiés et ma fortune m'avaient rapproché de la personne du roi ; je voulus aussi rapprocher ma demeure du palais de la Royauté. J'achetai donc, pour y élever à grands frais une résidence princière, le petit *cul-de-sac de l'Orangerie*, qui avait emprunté son nom du voisinage des orangers des Tuileries; un jeune architecte, nommé Gabriel, se chargea de dessiner et de construire ce temple magnifique, dédié au hasard et à la fortune ; j'approuvai tous les plans merveilleux de mon artiste; le cul-de-sac de l'orangerie disparut à ma voix, pour céder la place à la *petite rue des Tuileries*; on jeta, du soir au lendemain, les fondemens du palais de Samuel Bernard... Mais, ô regret! ô douleur! l'orgueil du financier ne put s'élever qu'à fleur de terre... Un jour, un triste jour, je vis chanceler et mourir, entre mes mains, ma poule noire, ma poule aux œufs d'or, une poule à laquelle je croyais attachée ma fortune, ma gloire, ma vie, ma destinée tout entière; j'avais raison : une heure après la mort de *Cocotte*, de ma meilleure amie, je fermai doucement les yeux, et j'expirai en recommandant à mes héritiers de continuer à bâtir, dans la petite rue des Tuileries, un palais qui devait être mon dernier château en Espagne!

Encore un coup, remerciez-moi, monsieur le duc : je déblayai la place où devait briller un jour votre hôtel que l'on dit raisonnablement magnifique, et je pris la peine d'aligner une nouvelle rue, que vous avez baptisée de votre nom de Saint-Florentin : *sic vos, non vobis!*

LE DUC DE LA VRILLIÈRE. Remerciez-moi plutôt, mon cher Samuel, d'avoir anobli, par la grâce d'un nouveau baptême, votre horrible *cul-de-sac de l'Orangerie*; tout cela sentait le parvenu, le traitant, le financier, le maltôtier... fi donc! Songez un peu, mon cher, à l'honneur que je voulus bien faire à vos premiers travaux, à vos projets et à votre mémoire équivoque : en 1767, le nouvel acquéreur des terrains de votre *petite rue des Tuileries* n'était rien moins que Louis Phélypeaux, comte de Saint-Florentin, ministre de la maison du roi; à cette époque, il s'agissait déjà de le créer duc de La Vrillière. Jugez de mon crédit, de mon influence, de ma grandeur : en 1765, je perdis une main à la chasse, et mon royal maître eut la bonté de m'écrire : « Vous n'avez perdu qu'une main, et vous en trouverez toujours deux, chez moi, à votre service. »

L'absence d'une main ne m'empêcha pas de puiser dans la cassette de Louis XV, et je crus faire ma cour au monarque, en usant de ses libéralités gracieuses pour contribuer, dans les proportions de mon état, aux embellissemens du quartier des Tuileries : les constructions de la *place Louis XV*, les édifices de la *rue Royale*, les arcades du *Garde-Meuble des bijoux de la couronne*, commencèrent à s'élever, avec le premier étage de mon hôtel Saint-Florentin; le roi consentit à baptiser une place, et je consentis à baptiser une rue.

La place Louis XV fut décorée d'une statue équestre, exécutée par Edme Bouchardon, et qui représentait le roi de France revêtu du *Paludamentum* antique ; les angles du piédestal, en marbre blanc, étaient flanqués de quatre figures symboliques, indignes du ciseau de Pigalle,

O la belle statue! ô le beau piédestal!...
Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.

Vous le dirai-je! un peu plus tard, je ne sais quel misérable, quel impie, quel athée, quel philosophe, quel homme du peuple, osa monter, pendant la nuit, sur le cheval de Bouchardon : il banda les yeux de Louis XV; il imagina d'attacher à son cou une méchante tire-lire, et, le lendemain, les passans lisaient cette inscription sur la poitrine du monarque : *N'oubliez pas le pauvre aveugle*. Il y avait pourtant une Bastille, et je n'étais pas bien loin de la place Louis XV!

Ce qui se passa, durant ma vie, dans le mystérieux hôtel de la rue Saint-Florentin, Dieu seul le sait! cette habitation splendide tenait presque, par la lettre de cachet, à la fameuse prison d'état du faubourg Saint-Antoine : l'hôtel Saint-Florentin servait d'antichambre à la Bastille ; les faiseurs de mots disaient, en parlant de ma maison : Voilà le bureau de la traite des innocens!

Vrai Dieu ! c'était le beau temps de la monarchie française! A cette charmante époque, je l'avoue, le peuple se plaisait à reprocher au roi et à ses ministres bien des fautes, bien des vices, bien des folies; on médisait, à la ville, des courtisans corrompus de Marly, de Choisy, de Bellevue et de Versailles; on nous faisait un crime de la vénalité des titres, des décorations, des dignités, des gouvernemens et des charges; on flétrissait le pouvoir des gentilshommes faciles et des maîtresses qui leur ressemblaient; on parlait de l'anéantissement de notre marine; on criait partout à la trahison à propos du *traité de Paris* qui venait d'arracher

à la France le Canada et la Louisiane ; bagatelles que tout cela !... tarte à la crême! il nous restait encore la Bastille.

Dans ce temps là, rien n'était plus simple que de gouverner ; on chansonnait la favorite : à la Bastille; on essayait de faire l'esprit-fort : à la Bastille; on chantait la liberté en vers ou en prose : à la Bastille ; on frondait les juges et les prêtres : à la Bastille; on osait écrire ce que l'on avait pensé : à la Bastille; un père défendait l'honneur de son enfant : à la Bastille; un mari voulait garder la beauté de sa femme pour son usage particulier : à la Bastille. La Bastille jouait un grand rôle dans les amours du règne de Louis XV: la lettre de cachet était un véritable permis-de-chasse pour le chasseur couronné, pour le chasseur amoureux de Versailles, qui s'en allait faire la guerre au galant gibier du Parc-aux-Cerfs.

SAMUEL BERNARD.—Et vous appelez cela, monsieur le duc, le beau temps de la monarchie française?..... Qu'est-ce que c'est que votre petit roi Louis XV, à côté de mon grand roi qui se nommait Louis XIV? que signifie ce misérable Parc-aux-Cerfs, à côté des poétiques jardins de Versailles?... Sous le règne du souverain de mon siècle, la noblesse, l'esprit, l'amour élégant, l'art et la poésie, toutes les royautés de la France monarchique, se pressaient en foule chaque soir dans les jardins de Versailles, pour se disperser ensuite, aux derniers rayons du soleil, dans les grottes, dans les bosquets, derrière les charmilles, à travers tous les détours mystérieux de cet admirable labyrinthe : Louis XIV s'en allait çà et là, dans tout l'appareil de sa majesté bienheureuse, à la recherche des inspirations, des fantaisies et des idées, côte à côte avec Mansard qui avait édifié les voûtes solennelles du palais ; avec Lebrun qui les avait inondées de l'éblouissante lumière de ses chefs-d'œuvre ; avec Girardon et Le Puget qui avaient ranimé, du bout de leur ciseau magique, tous les dieux, toutes les nymphes, toutes les grâces, toutes les chimères, tous les caprices de l'imagination païenne; avec Colbert, le noble exécuteur des entreprises royales, toujours prêt à recevoir ou à faire la confidence de quelque sublime pensée! Les promeneurs amoureux se glissaient au fond des massifs, dans l'obscurité silencieuse du parc ; les hommes d'état et les hommes de guerre se groupaient sur l'escalier des *cent marches*, que leur présence habituelle, sans doute, fit appeler un jour l'escalier des géans; les beaux esprits, les poètes, les artistes, les penseurs profanes se réfugiaient à plaisir, au milieu des fleurs et des parfums, dans la petite provence de l'orangerie ; les princes de l'église, les prédicateurs éloquens, les hôtes sévères et religieux du maître de Versailles, se prélassaient dans la fameuse *allée des philosophes*, où Bossuet et ses amis devisaient tour-à-tour des grandes choses du ciel et des grandes choses de la terre.—Voilà, monsieur le duc, une cour charmante, un règne brillant, une magnifique page de l'histoire de la monarchie française.

LE DUC DE LA VRILLIÈRE. — Le diable m'emporte... ou plutôt le diable me garde!... L'indignation vous a presque donné de l'esprit et de l'éloquence; mon cher Bernard, où donc avez-vous pris toutes les belles choses que vous venez de nous dire?... Je suis content de vous, Samuel, et je continue.

La respectueuse terreur, inspirée par le ministre de la maison du roi ne gâta jamais ni les joies bruyantes, ni les prodigalités aimables, ni les ébats mystérieux de l'hôtel Saint-Florentin; le duc de La Vrillière trouva le moyen de faire honneur à son galant souverain : le luxe coulait à pleins bords autour de moi ; le plaisir avait toute la vivacité du scandale; la folie obligeait la raison à l'embrasser en la tutoyant; mon herbier d'amour était digne de notre maître à tous, dans l'art d'aimer et de séduire, digne de M. le duc de Richelieu qui savait si bien herboriser dans les plus beaux jardins de la France amoureuse ; que voulez-vous ?... sur le vaisseau de l'état, j'avais la douce faiblesse de préférer le rôle d'un joyeux passager aux fonctions difficiles d'un bon pilote! O le beau temps! ô le beau règne que celui de Louis XV le bien-aimé!... Je me souviens d'avoir lu, dans un livre érotique de l'autre monde, que les anges avait inscrit ces mots, en lettres d'or, sur le fronton du paradis : A ceux qui ont beaucoup aimé, le bon Dieu reconnaissant ! — S'il en est ainsi, ô mon divin juge! pourquoi me trouvé-je dans le purgatoire?...

Une fois, pourtant, les plaintes et les cris du peuple vinrent chasser les songes heureux de tous les rêveurs éveillés de l'hôtel Saint-Florentin. C'était dans la nuit du 30 au 31 mai 1770; on avait tiré, ce soir-là, un superbe feu d'artifice, sur la place Louis XV, en l'honneur du marige du dauphin avec Marie-Antoinette d'Autriche. A l'issue de cette fête publique, où la royauté venait de jeter de la poudre à tous les yeux, la foule se précipita dans la rue Royale, au risque de s'y heurter contre une autre multitude qui descendait du boulevard. Le choc fut terrible : les malheureux convives de cette fête en plein vent furent culbutés dans les fossés de la rue, abîmés sur les matériaux de pierre qui servaient aux nouvelles constructions, et foulés sous les pieds des chevaux; quelques piétons mirent l'épée à la main, pour essayer de traverser la foule, en blessant, en tuant, en égorgeant les bêtes et les hommes qui s'opposaient à leur passage ; quelle soirée affreuse!... Le mariage de l'héritier présomptif de la couronne de France coûta la vie à trois cents personnes : ce fut là le présent de noces du peuple! La nuit, en sortant de table, chancelant, enivré de vin et de plaisir, j'ouvris une des fenêtres de l'hôtel Saint-Florentin : je jetai les yeux sur le rond-point de la place Louis XV, et les appareils qui avaient servi au feu d'artifice prirent tout-à-coup, dans le chaos de ma pensée, une apparence d'échafauds, de potences, de fourches patibulaires; affreuse illusion! Etait-ce là un avertissement du ciel? était-ce là un présage?... Passons.

L'hôtel Saint-Florentin eut l'honneur de servir temple ou de théâtre, aux représentations féeriques, aux extravagantes fantaisies d'un singulier personnage que l'on nommait le comte de Saint-Germain. Les badauds de la cour et de la ville se demandaient bien bas à l'oreille, à propos du nouveau sorcier dont je parle : Est-il grand ? est-il petit? est-il beau? est-il horrible? a-t-il les flammes dans les yeux, des pieds crochus, des griffes aux mains et des cornes sur la tête ? Ses crédules adorateurs répondaient, sans hésiter et sans rire : C'est un démon qui est né dans les ruines de Memphis, et qui a grandi dans le sein des Pyramides; il opère des prodiges, il guérit les mourans et il ressuscite les morts; il compose des philtres souverains, il bat monnaie avec le bout de son index, et il a le don des enchantemens ; il prodigue l'or, les diamans et les bienfaits, sans que l'on sache d'où lui viennent la richesse et la puissance; il possède le grand-œuvre, et, comme Diogène, il cherche un homme... qui lui semble digne de participer au bénéfice de la pierre philosophale.

Le nouveau comédien se mit à jour une comédie mêlée d'impertinences, de sornettes, de perles fines et de brillans; l'ouvrage ressemblait à une légende ou à un conte des *Mille et une Nuits :* il obtint un succès de vogue; l'acteur avait en conscience tout ce qu'il lui fallait pour briller dans un rôle merveilleux : de l'audace, un costume superbe, des mots charmans, des regards dédaigneux, des réparties insolentes, de belles manières, un luxe effréné, de l'or dans toutes ses poches, des bijoux à pleines mains, des mensonges à pleine bouche, et beaucoup de mépris pour son naïf auditoire; l'apothéose ne se fit pas attendre : le comte de Saint-Germain se laissa pousser tout doucement dans les nuages, et les dévots de l'enthousiasme adorèrent un demi-dieu.

Le comte de Saint-Germain faisait les honneurs des réunions quotidiennes de l'hôtel Saint-Florentin, à force de gaîté, d'esprit, de sang-froid et de hardiesse ; mes nobles amis lui demandaient sérieusement :

« Monsieur le comte, vous souvient-il d'avoir rencontré, dans vos voyages notre seigneur Jésus-Christ? — Oui, répondait-il en tournant les yeux vers le ciel, je l'ai vu et je lui ai parlé bien des fois; j'ai eu l'occasion d'admirer sa douceur, son génie et sa charité; c'était une créature céleste! je lui avais souvent prédit qu'il lui arriverait malheur. —A propos de Jésus-Christ, monsieur le comte, avez-vous connu le juif-errant? — Beaucoup! le blasphémateur osa me saluer sur la grande route, au moment de se mettre en marche pour faire le tour du monde; il compta devant moi ses premiers cinq sous. — Monsieur le comte, quel est l'auteur de cette brillante sonate que vous avez jouée sur le clavecin?— Je l'ignore; c'est un chant de victoire que j'ai entendu exécuter à Rome, le jour du triomphe de l'empereur Trajan.—Soyez indiscret, monsieur le comte : quelles sont les charmantes païennes que vous avez le plus aimées?—Lucrèce, Aspasie et Cléopâtre. »

Un beau jour, le comte de Saint-Germain disparut à jamais de la société parisienne, après avoir brillé parmi les hommes d'élite et au milieu des femmes du XVIIIe siècle; sa naissance était un secret : sa vie et sa mort furent un mystère; le peuple de Paris n'oublia pas de dire son petit mot sur ce personnage extraordinaire, qui tenait à la fois de l'aventurier, du sorcier et du charlatan : Le comte de Saint-Germain, disait le peuple, est un *conte pour rire.*

Je le confesse en rougissant : l'hôtel Saint-Florentin eut l'innocente sottise de prendre sous sa protection ces petites figurines coloriées que l'on appelait des *pantins;* on ne tarda pas à voir, à la cour et à la ville, dans les salons et dans les rues, des gentilshommes, des magistrats, des vieillards très respectables, des douairières, des colonels et des abbés qui jouaient au pantin, le plus gravement et de la meilleure volonté du monde ; les chansons et les traits satiriques tombèrent comme la grêle sur ce nouveau caprice parisien. Voici une épigramme qui parut, je le crois, dans le *Mercure de France :*

D'un peuple frivole et volage
Pantin fut la divinité;
Faut-il être surpris s'il adorait l'image
Dont il est la réalité?

Après avoir égratigné les pantins, en général, l'épigramme osa s'attaquer à un pantin, en particulier; elle disait d'un grand seigneur...... de ma connaissance :

Le théâtre du Roi....
Prononcez : La maison du Roi.
Le théâtre du roi répète
Le grand écart de Florentin;
Dans l'intérêt de sa recette,
Il vous fera voir, c'est certain,
Un ministre-marionnette
Qui gambade avec un pantin.

Le règne des pantins finit avec le règne de Louis XV; ils furent remplacés par les économistes de la cour de Louis XVI, qui devinrent les comédiens ordinaires du roi.

L'avènement du dauphin et de Marie-Antoinette fut pour moi le signal d'une retraite prudente... je n'ose pas dire d'une chute honteuse. Le nouveau souverain, qui se piquait d'être un sage, se montra sans pitié pour mes bons et loyaux services; en 1775, je cédai à M. de Malesherbes le ministère de la maison du roi, et mes amis de la veille complimentèrent le nouveau ministre, en lui disant, avec un vilain jeu de mots : Monseigneur, les belles-lettres vont remplacer les lettres-de-cachet!

A compter de ce jour, il n'y eut que du silence et de la tristesse dans l'hôtel Saint-Florentin.

Mon agonie dura deux ans; je me laissai mourir en 1777. Les poétereaux qui avaient écrit des épigrammes sur ma vie, en composèrent une sur ma mort, sans attendre le dernier soupir du duc de La Vrillière. Un indiscret, un fâcheux, un ennemi peut-être, vint murmurer à mon chevet cette épitaphe, que l'on avait composée pour un pauvre défunt qui vivait encore :

Ci-gît un petit homme, à l'air assez commun,
Ayant porté trois noms, et n'en laissant aucun.

LE DUC DE L'INFANTADO. Monsieur le duc de La Vrillière, me trouvez-vous assez noble, assez riche, assez illustre, pour avoir mérité l'honneur de baptiser, après vous, l'hôtel Saint-Florentin? Je me crois d'assez bonne maison : je suis le fils d'une princesse de Salm ; je me nommais autrefois duc de l'Infantado ; j'étais grand d'Espagne de première classe et président du conseil de Castille; je marchais l'égal des ducs de Gor, de Alagon, d'Alba, d'Ossuna et de Médina-Céli; je me souviens aussi d'avoir été, en 1808, colonel des gardes de Joseph Bonaparte : un pareil honneur ne m'empêcha point de faire une rude guerre de partisan au soldat ambitieux qui vainquit l'Epagne, sans pouvoir la conquérir.

Si, au lieu de mourir en 1777, vous aviez eu la douleur de vivre jusqu'en l'année 1793, vous auriez assisté du haut des fenêtres de l'hôtel Saint-Florentin, avec la permission du peuple, bien entendu, à un solennel et terrible spectacle que la révolution française donnait à l'Europe, sur le rond-point de la place Louis XV; oui, votre illusion était un pressentiment, un présage, un avertissement du ciel : l'appareil du feu d'artifice, tiré le 30 mai 1770, en l'honneur du dauphin, se transforma, le 21 janvier 93, en un véritable échafaud destiné au roi de France! Vous n'aviez pas trop mal vu, monsieur de La Vrillière.

Ce jour-là, un homme, un prisonnier d'état sortit de la tour du Temple; il monta dans une charrette; il suivit toute la ligne des boulevarts, jusqu'à la rue Royale, où il se rappela, sans doute, le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette d'Autriche; il arriva sur la place Louis XV... je me trompe... sur la place de la Liberté; il gravit lentement les degrés de l'échafaud, j'allais dire le chemin du Calvaire; on le força de regarder, encore une fois, le château des Tuileries, le palais de l'ancienne royauté; le patient murmura quelques paroles, dont le bruit alla se perdre dans le roulement des tambours de Santerre ; il baissa la tête, et un prêtre lui dit à haute voix : Fils de saint Louis, montez au ciel! — Cet homme, ce prisonnier d'état, ce patient, c'était Louis XVI!... Monsieur le duc, vos plaisirs, vos prodigalités, vos scandales, vos lettres-de-cachet, étaient peut-être pour quelque chose dans la mort de ce fils de saint Louis, qui s'en allait au ciel par la route de l'échafaud.

La république française déclara la guerre à l'Espagne, et, bon gré mal gré, il me fallut quitter la France où j'avais été élevé; je n'ai plus rien à vous conter sur l'hôtel de l'Infantado..... Mais, voici M. le prince de Talleyrand qui pourra nous en dire de belles, sur l'histoire secrète de l'hôtel Saint-Florentin, en 1814 et en 1815....

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Monsieur le duc, ce qui se passa dans mon hôtel, à cette époque, est bien naturel et bien simple; il s'y passa des mois, des semaines, des jours et des heures.

LE DUC DE L'INFANTADO. Est-ce tout, monseigneur?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. J'ai une mémoire affreuse.

LE DUC DE L'INFANTADO. Vous voulez dire, mon prince, que votre mémoire a des souvenirs affreux?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Je vois, monsieur le grand d'Espagne, que vous n'entendez rien à la langue française.

LE DUC DE L'INFANTADO. Pardonnez-moi, monseigneur... J'ai été élevé en France! et pour peu qu'il vous plaise de me le permettre, je pourrai vous interroger en un français très intelligible...

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Vous êtes du pays des miracles!... Je vous écoute, et je tâcherai de vous comprendre.

LE DUC DE L'INFANTADO. Monseigneur, n'étiez-vous pas à une des fenêtres de l'hôtel Saint-Florentin, le 31 mars 1814, à midi, au moment où les trompettes des alliés se firent entendre sur le boulevart?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Oui, je voulais juger de l'influence du climat de Paris sur les Prussiens et les Cosaques...

LE DUC DE L'INFANTADO. En saluant de loin, par la pensée, l'empereur de Russie, le roi de Prusse et le grand-duc Constantin ! Le même jour, à la même heure, vous agitiez un mouchoir blanc, à votre fenêtre?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. C'est vrai; je voulais savoir d'où soufflait le vent.

LE DUC DE L'INFANTADO. Il soufflait du nord, n'est-il pas vrai?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Oui, certes! Je rentrai bien vite dans mes appartemens, parce qu'il faisait froid...

LE DUC DE L'INFANTADO. Et parce que l'empereur de Russie venait de descendre de cheval dans la cour de l'hôtel Saint-Florentin!

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Il s'agissait pour moi d'une question d'hospitalité....

LE DUC DE L'INFANTADO. Et vous aviez hâte de recevoir, d'installer, sous le toit de votre hospitalière maison, le quartier-général de l'invasion étrangère...., n'est-ce pas, mon prince?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Vous êtes bien curieux!

LE DUC DE L'INFANTADO. Vous êtes bien discret! En parlant de Napoléon, ne disiez-vous pas, en 1814, à un ami qui devait passer par la place Vendôme : Passez vite, IL va tomber?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Oui, et je disais bien : un peu plus tôt, un peu plus tard, le Napoléon de la colonne tomba sur le pavé de la place.

LE DUC DE L'INFANTADO. On a prétendu que la corde qui avait garrotté l'empereur de bronze s'étendait jusque dans les appartemens de l'hôtel Saint-Florentin?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Nos contemporains ont été si méchans pour moi!

LE DUC DE L'INFANTADO. Oui, mais comme ils ont été justes! Etait-ce par votre ordre que votre nièce, la belle madame de Périgord, s'amusait à parader sur un cheval de cosaque, au beau milieu des Champs-Elysées, à la première revue des troupes étrangères?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Je n'ai jamais influé sur les caprices de Mme la duchesse de Dino.

LE DUC DE L'INFANTADO. Quelque chose m'étonne encore, monseigneur : Napoléon, qui avait rétabli les cultes en France, fut déposé par trois prêtres... Le baron Louis, M. de Pradt et vous!

LE PRINCE DE TALLEYRAND. De grâce, monsieur le duc, ne parlons pas politique.

LE DUC DE L'INFANTADO. Nous faisons de l'histoire, mon prince!

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Je n'estime pas les historiens.

LE DUC DE L'INFANTADO. Ils vous l'ont bien rendu, monseigneur! Enfin, puisqu'il vous déplaît de m'entendre, je vous épargnerai les souvenirs historiques de 1815, quoique la royauté constitutionnelle de Louis XVIII soit, dit-on, sortie de l'hôtel Saint-Florentin.

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Dieu m'est témoin que je désertai la cause des Bourbons le jour où ils désertèrent eux-mêmes la cause de l'esprit et du sens commun.

LE DUC DE L'INFANTADO. Vous flairiez déjà 1830?...

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Vous êtes sans pitié!

LE DUC DE L'INFANTADO. Vous avez été sans cœur!..... Les hommes n'ont pas assez flétri, assez sifflé, assez hué votre horrible tragi-comédie de 1814-1815; je hais cet imbroglio politique, monseigneur, et il vous a nui dans mon estime, dans mon admiration pour votre esprit. Il s'agissait d'un puissant de la terre qui succombe, d'un négociateur habile qui l'abandonne après l'avoir adoré, d'un diplomate qui sacrifie un devoir à un fait, un principe à un événement, l'intérêt d'un pays à l'intérêt d'une personne, une nation tout entière à une poignée d'ingrats ou d'étrangers!

Le théâtre de cette affreuse intrigue représentait les salons et les antichambres de votre hôtel de la rue Saint-Florentin : on voyait parader, sur cette scène de société, des empereurs, des rois, des princes, des espions et des traîtres, tous les délégués de la coalition européenne, qui cherchaient à se tailler de petits habits d'emprunt dans l'immense et magnifique pourpre de l'empire; l'aigle impérial vivait encore, et chaque personnage de la pièce s'efforçait d'arracher une plume à ce noble oiseau des batailles, pour empanacher une tête de Cosaque, de Prussien ou d'Anglais; des étrangers criaient, dans une maison de Paris : Vive l'Allemagne! vive la Russie! vive l'Angleterre!... et pas une voix française ne se fit entendre pour crier à son tour : Vive la France! Un diplomate célèbre, un profond politique, un ancien serviteur de Napoléon aurait pu défendre l'empereur et l'empire... mais il se contenta d'avoir de l'esprit, de sourire au milieu de ce terrible carnaval des barbares, et d'égayer le scenario de la tragédie, en improvisant quelques bons mots, derrière le manteau d'arlequin!... Ah! monseigneur, quelle méchante pièce historique, et quel triste rôle vous aviez là! Il ne faut jamais étaler, aux yeux d'un peuple, sur les planches d'un vaste théâtre, le spectacle d'un homme qui, voyant s'évanouir les espérances de la cause commune, se mêle impunément aux triomphes d'un parti contraire, au lieu de se retirer dans le silence et de s'ensevelir dans son deuil!

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Que voulez-vous, monsieur le duc?... dans la vie du prince de Talleyrand, parfois l'homme propose, et le diable dispose!

LE DUC DE L'INFANTADO. Vous voulez parler du diable boiteux?... c'est juste.

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Comme vous le disiez tout à l'heure, j'avais pressenti l'avènement d'un pouvoir nouveau : la branche cadette remplaça, dans le château des Tuileries, la branche aînée des Bourbons, et j'obtins l'insigne faveur de trôner une dernière fois dans ma petite cour princière de Paris; en 1830, ma comédie diplomatique recommença de plus belle,: la rue et l'hôtel Saint-Florentin jouèrent encore un rôle assez important, dans le drame révolutionnaire de la France, jusqu'au jour où ma singulière destinée me força de devenir ambassadeur des barricades près la cour de Londres.

Je me vante d'avoir réussi dans la mission qui me fut confiée par le gouvernement de juillet; après cela, ma foi! je n'avais plus rien à faire dans la politique : je quittai l'Angleterre, je rentrai dans Paris, je débitai sans rire, à l'Académie des sciences morales, l'éloge des diplomates vertueux, et je me préparai à rétracter ma vie et à mourir dans mon hôtel Saint-Florentin, le plus spirituellement qu'il me serait possible. Certes, l'hôtel Saint-Florentin avait déjà reçu bien des grands seigneurs, bien des beaux-esprits, bien des visiteurs illustres, et des princes, et des rois, et des empereurs; eh bien! il devait recevoir, le 17 mai 1838, une visite dont l'éclat allait effacer toutes les traces de son illustration glorieuse : il s'agissait de la visite de mon dernier maître, Louis-Philippe Ier.

A huit heures du matin, le roi et madame Adélaïde entrèrent dans ma chambre, et je m'efforçai de me redresser, à leur approche, sur le bord de mon lit.

« Mon prince, restez couché.... murmura l'auguste visiteur, en daignant me tendre la main.

» Sire, lui répondis-je, il faudrait que M. de Talleyrand fût mort pour ne point se relever devant vous! »

Et je me relevai aussitôt, en dépit de la Camargue qui voulait me clouer à mon chevet.

La visite du roi fut courte; comme j'étais un vieux diplomate, mes adieux à Louis-Philippe furent un compliment; je lui dis avec mon dernier sourire de courtisan émérite :

« Sire, notre maison a reçu aujourd'hui un grand honneur, un honneur digne d'être inscrit dans nos annales, et que ma famille devra se rappeler avec orgueil! »

Peu d'instans après le départ du roi, je sentis que mon heure suprême allait sonner : c'était le moment d'avoir de l'esprit une dernière fois! Je composai de mon mieux ma figure; je rejetai, de ma main défaillante, mes longues boucles de cheveux, je prêtai à mes lèvres pâles et amaigries un sourire triomphateur : en ce moment solennel, si au lieu de m'attaquer elle-même, la mort avait traité avec moi par ambassadeur, à coup sûr je l'aurais trompée; ne pouvant pas être immortel par la voie diplomatique, je me contentai de mourir comme un grand homme spirituel : mon âme s'envola, sans faire grimacer mon corps, comme il convenait à une âme de bonne compagnie.

Une heure plus tard, il n'y avait pas une seule de mes créatures, un seul de mes amis, dans ma chambre mortuaire; je me trompe : les gens de ma maison priaient et pleuraient autour de mon lit; mes domestiques sont les seules personnes qui m'aient aimé.

Chose étrange! une nuit on déposa mes dépouilles mortelles dans une voiture, et l'on se mit en route pour Valançay; tout-à-coup, dans une rue de Paris, bien triste et bien sombre, le postillon arrêta ses chevaux; il demanda à mon gardien : Par quelle barrière?

Le voyageur qui veillait sur mon corps lui répondit :

Par la barrière d'Enfer!

LE DUC DE LA VRILLIÈRE. Et vous êtes dans le purgatoire, monseigneur : Dieu s'est trompé!

LE PRINCE DE TALLEYRAND. Non... mais, sans doute, il a trouvé dans mon esprit une circonstance atténuante.

LE DUC DE L'INFANTADO. Mon prince, nous avons oublié de parler, à propos de la rue Saint-Florentin, de M. Soumet, le poète qui a composé dans cette rue, tout près de votre hôtel, quelques uns de ses vers les plus poétiques...

LE PRINCE DE TALLEYRAND. C'est vrai; un jour, je lui rendis une visite de bon voisinage, et il me reçut en déclamant un bel épisode de sa *Divine épopée*; c'était bien de l'honneur qu'il daignait me faire : il recevait ses meilleurs amis, en leur jetant à l'oreille, à bout portant, sans les prévenir, des fragmens d'un poème ou des scènes d'une tragédie! Puisqu'il s'agit entre nous des misérables choses de la terre, je ne serais pas fâché de savoir ce qu'est devenu mon hôtel de la rue Saint-Florentin...

LE DUC DE L'INFANTADO. Je vais vous le dire, monseigneur... grâce à un journal qui est tombé de la poche d'un journaliste, condamné à relire dans le purgatoire ce qu'il a écrit dans les journaux de Paris : vos héritiers ont vendu l'hôtel Saint-Florentin à M. de Rotschild...

LE PRINCE DE TALLEYRAND. M. de Rotschild!

SAMUEL BERNARD. Qu'est-ce que c'est que M. de Rotschild?

LE PRINCE DE TALLEYRAND. — Rien... ce que vous avez été, Samuel... un financier.

LE DUC DE L'INFANTADO. Rassurez-vous, monsieur le diplomate : l'hôtel Saint-Florentin, qui se souvient avec orgueil de son rôle politique, n'a pas renoncé à son influence mystérieuse sur la destinée des princes et des peuples. Il appartient à M. de Rotschild, mais il est habité par Mme la princesse de Lieven; il a subi, bon gré mal gré, la flétrissure d'un magasin de modes, mais il a reçu, pour hôtesse, la diplomatie aristocratique; dans l'hôtel Saint-Florentin, on adore le veau d'or, au rez-de-chaussée, mais on y consulte Egérie, dans les appartemens du premier étage, derrière un buisson de velours, de satin et de soie : le Numa de cette nouvelle Egérie se nomme François Guizot.

LE PRINCE DE TALLEYRAND. M. de Rotschild!... autrefois, en France, tout finissait par des chansons... aujourd'hui tout y finit par de l'argent; rapprochement incroyable!... Samuel Bernard et M. de Rotschild, aux deux bouts de la rue Saint-Florentin : decidément, ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour!

LOUIS LURINE. (1)

Fondation de l'Odjeac d'Alger.

(1516-1541.)

L'Espagne cherche à s'emparer de la côte d'Alger. — Arrivée des frères Barberousse dans ces parages. — Luttent qu'ils soutiennent contre les Arabes et les Espagnols.

Les véritables annales de l'Algérie ne commencent qu'au XVIe siècle; c'est alors seulement qu'Alger, sous l'influence de deux étrangers, les frères Barberousse, devient le siége de cette espèce de république religieuse et militaire qui fut élevée contre la chrétienté, comme Rhodes l'était depuis un siècle contre l'islamisme. C'est alors seulement que se forme ce terrible gouvernement appelé l'*odjeac d'Alger*, qui, en quelques années, envahit toutes les principautés qui l'avoisinent : Mostaganem, Medeah, Tenez, Tlemcen, Constantine, reconnaissent sa souveraineté; Tunis lui est même un instant soumis, et Alger finit par imposer son nom à tout le territoire qui s'étend depuis Tabarque jusqu'à Milonia. Au dehors, le bruit de ses conquêtes et l'influence de ses chefs se répandent avec non moins de rapidité. Alger, à son berceau, est tour à tour l'auxiliaire ou la terreur des états les plus puissans d'Europe. En 1518, le grand seigneur, sultan Sélim, avait daigné prendre Alger sous sa protection; en 1534, Soliman, le conquérant de Belgrade, de Rhode et de la Hongrie, appelle à son aide le chef suprême de l'odjeac, et lui confie le commandement de ses flottes, pour l'opposer au plus grand amiral de la chrétienté, à André Doria. François Ier, dans son ardente soif de conquêtes, sollicite à son tour l'appui de cet homme prodigieux, qui tient en échec les marines de Venise, de Gênes et d'Epagne; il paie huit cent mille écus d'or le concours de Barberousse. Les galères de France abaissent leur pavillon devant le capitaine de ce corsaire-roi. Toulon, Marseille l'accueillent dans leur port comme un souverain, et le fils du duc de Vendôme, le comte d'Enghien, lui sert de lieutenant au siége de Nice. Les Espagnols, ennemis naturels du nouvel état, voient trois fois leurs armes humiliées devant Alger, et Charles-Quint lui-même, vainqueur à Pavie, est obligé de courber le front sous la fatalité qui brise ses vaisseaux devant Alger et jette l'épouvante parmi son armée. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour l'illustration d'une république de pirates, à son début? Cette période, où se pressent tant d'événemens majeurs, est sans contredit la plus brillante et la plus remarquable de l'histoire d'Alger : en moins d'un demi-siècle, nous assisterons à la formation de cet état, aux luttes les plus mémorables qu'il eut à soutenir, ainsi qu'à l'apogée de sa puissance.

Les Maures, chassés d'Espagne par les armes victorieuses de Ferdinand et d'Isabelle, étaient venus chercher un refuge sur ces mêmes rives d'Afrique d'où leurs aïeux étaient partis huit siècles auparavant pour conquérir l'Europe occidentale. Ils espéraient trouver chez leurs co-religionnaires une assistance fraternelle; mais leurs malheurs, loin d'exciter la sympathie des Arabes, ne firent que réveiller leur cupidité et leurs instincts féroces : on dépouilla les exilés des debris de leur fortune, on les empêcha de pénétrer dans l'intérieur des terres; et on ne les toléra que dans quelques villes du littoral. Brescar, Cherchell, Tanger, Ceuta, Oran, Bougie, en reçurent le plus grand nombre. Cet indigne traitement ne fit qu'accroître la haine des Maures contre leurs premiers oppresseurs : disséminés sur la côte, ils vinrent donner une activité nouvelle aux entreprises des corsaires africains qui croisaient des deux côtés du détroit de Gibraltar. A cette époque, les rapports maritimes de l'Espagne avaient pris un grand développement : la conquête d'Amérique faisait entrer dans les ports de Cadix, de Gibraltar et de Malaga, des navires richement chargés qui attiraient les pirates de toutes les mers. Pour arrêter ce débordement, l'Espagne et le Portugal effectuèrent d'abord quelques descentes sur les côtes de Barbarie; mais ces expéditions sans suite n'apportaient qu'un remède passager au mal, et la piraterie recommençait aussitôt que les vaisseaux de guerre étaient de retour en Europe.

L'inefficacité de ce moyen fit songer à un système de répression plus énergique : l'Espagne se mit en mesure d'occuper plusieurs points du littoral, afin d'exercer une surveillance active et continue sur tout ce qui s'y passerait. Sous l'inspiration de cette idée, le duc de Medina Sidonia s'empara, en 1497, de Melilla; en 1505, Diego de Cordoue, marquis de Comarès, s'établit à Mers-el-Kebir; quatre ans après, le cardinal Ximenès vint lui-même en personne commander le siége d'Oran et prendre possession de ce poste important; puis il chargea son lieutenant, Pierre de Navarre, d'assiéger Bougie et de faire de cette place le centre de l'occupation espagnole. Les intentions du cardinal furent exactement accomplies : en 1510, Pierre de Navarre était maître de Bougie et s'y trouvait militairement installé. Ces conquêtes successives jetèrent l'épouvante sur les côtes de Barbarie : Tunis, Tédélès, Alger, Mostaganem, Arzew, firent leur soumission et demandèrent à être reconnues vassales de l'Espagne. Dès ce moment, on eût pu croire la piraterie éteinte; mais cette industrie offrait trop d'appâts pour que ceux qui l'exerçaient l'abandonnassent au premier échec.

Les Algériens surtout, à cause de leur éloignement du centre d'observation choisi par Pierre de Navarre, continuèrent à armer impunément de petits navires qui croisaient sans cesse sur les côtes d'Espagne, et qui en enlevaient même les habitans, faute d'autre butin. Pour mettre fin à cette violation des traités, Ferdinand ordonna à Pierre de Navarre de s'avancer de nouveau contre Alger avec une escadre. A la vue de ce déploiement de forces, les Algériens implorèrent la pitié du vainqueur; ils envoyèrent à Valence des ambassadeurs chargés d'offrir au roi d'Espagne cinquante esclaves chrétiens, comme premier gage de leur soumission. ils promirent, en outre, de payer tribut pendant dix années, et s'engagèrent solennellement à ne plus armer en course. Mais les Espagnols, se fiant peu à ces promesses, et voulant obliger les Algériens à les tenir, firent construire une grosse tour sur les Beni-Mezegrenoa, qui sont en avant du port d'Alger et qui, réunies aujourd'hui à la terre-ferme par une chaussée, forment le môle principal. Cette forteresse, armée de canons, reçut une garnison de deux cents hommes, et comme elle n'était éloignée de la ville que de 200 mètres, elle pouvait facilement la battre de son artillerie. Cette petite citadelle fut appelée par les Espagnols et par les marins qui naviguaient dans ces parages, *el Penon d'Alger*; sur ses ruines s'élève aujourd'hui le phare qui signale au loin l'entrée difficile du port d'Alger.

C'est vers cette époque que deux corsaires de l'archipel grec vinrent s'établir sur les rives d'Afrique : les uns les disaient originaires de Sicile; les autres leur donnaient pour patrie Midellin, l'ancienne Lesbos. N'importe : c'étaient de véritables musulmans, animés d'une haine implacable contre les chrétiens. Ils s'étaient déjà rendus célèbres par les courses qu'ils avaient faites sur les côtes d'Egypte et d'Italie; et sans doute attirés par le récit des riches cargaisons que l'on enlevait aux Espagnols, ils venaient s'installer dans le voisinage de leur nouvelle proie : c'était Aroudj et Khair-ed-Did, plus connus en Europe sous le nom des frères Barberousse.

Leur père, simple potier, ou plutôt patron de navire, les avait dressés de bonne heure ainsi que deux autres frères aînés, Elias et Isaac, au rude métier de la mer. Elias et Khair-ed-Din étaient pirates; Isaac et Aroudj caboteurs. Ceux-ci, souvent traqués par les galères des chevaliers de Rhodes, finirent par tomber entre leurs mains; Elias périt dans la rencontre, et Aroudj fut emmené captif à Rhodes. Aussitôt que Khair-ed-Din apprit la triste situation de son frère, il offrit mille drachmes pour sa rançon; ses offres furent rejetées. Aroudj ne se laissa pas accabler par l'infortune; mettant à profit les années de sa captivité, il apprit le fran-

(1) Cette charmante esquisse, pleine de verve et d'originalité, est extraite de la magnifique publication *les Rues de Paris*, consacrée par M. Kugelmann à la Revue historique et pittoresque de Paris ancien et moderne; ouvrage à la rédaction duquel concourent toutes les notabilités de la littérature contemporaine.

çais, l'italien, et s'initia à quelques détails de l'administration de l'ordre. Sa jeunesse, son esprit naturel, sa bonne humeur, lui attirèrent la confiance de ses maîtres ; il sut en profiter pour tromper leur vigilance et recouvrer la liberté De Rhodes il passa furtivement à Castello-Rosso, petite ville maritime de Caramanie; puis il alla rejoindre à Lesbos son frère Kair-ed-Din : ils avaient alors vingt-quatre à vingt-six ans ; c'est l'âge des entreprises audacieuses ; le péril ne fait qu'en rehausser le prix. Aroudj et Kair-ed-Din se mirent aussitôt à écumer les mers.

Lorsque les deux frères, précédés de leur renommée, vinrent, en 1504, demander au bey de Tunis le droit de bourgeoisie, en lui offrant la dîme de toutes leurs captures, ils étaient possesseurs de quatre petits navires : le bey les accueillit avec empressement et mit son port à leur disposition Dès leur première sortie, ils capturèrent deux galères du pape, dont l'équipage était dix fois plus considérable que le leur; en 1505, ils naviguèrent avec non moins de succès sur les côtes de la Calabre. De 1505 à 1510, on les vit croiser de préférence depuis l'embouchure du Guadalquivir jusqu'au golfe de Lyon, et ramener à Tunis des esclaves et des navires sans nombre. En 1510, Don Garcia de Tolède ayant été expulsé des îles Gelves, appartenant au bey, celui-ci, craignant que le roi d'Espagne ne cherchât à venger cette défaite, donna ces îles aux Barberousse, qui s'y installèrent Ce fut leur arsenal et leur chantier de construction. Leur flottille se composait alors de douze navires, dont huit étaient leur propriété, et les quatre autres celle de leurs camarades. Les exploits de Barberousse étaient répétés sur toutes les côtes de Barbarie ; partout on vantait leur audace et leur richesse ; aussi, lorsque Bougie fut occupée par les Espagnols, les habitans de cette ville vinrent solliciter l'assistance des deux frères pour les aider à se débarrasser de leur ennemi.

Aroudj, ne consultant que son courage, vint faire le siége de Bougie ; mais les forces dont il disposait étaient insuffisantes , et malgré sa bravoure il fut obligé d'abandonner l'entreprise, après avoir reçu au bras une blessure grave qui nécessita l'amputation de ce membre. Il alla se rétablir à Tunis, et son frère continua les croisières. Aroudj, guéri de ses blessures, et Khaïr-ed-Din, fier des riches captures qu'il avait faites, se portèrent de nouveau sur Bougie; mais, comme la première fois, ils furent repoussés. C'est alors que , pour réparer cet échec, ils songèrent à s'établir à Zigel, petite ville jusque-là indépendante , située à 70 milles de Bougie vers l'est. Zigel n'offrait aux Barberousse qu'un port de moyenne grandeur, mais très convenable pour leurs entreprises; les habitans, au nombre de mille à douze cents, reçurent les deux frères avec acclamation, car ils comptaient d'avance sur la part de butin qui allait leur revenir ; et Zigel fut le premier point de la régence occupé par les Turcs. Ceux-ci, par reconnaissance, se sont fait un devoir, pendant toute la durée de leur domination, d'accorder de grandes immunités aux habitans de cette ville.

De Zigel partirent bientôt de nouvelles expéditions qui ramassèrent un butin considérable sur les côtes d'Espagne, de Sicile et de Sardaigne : les humbles cabanes de cette bourgade se transformèrent insensiblement en maisons de luxe ; la rade se couvrit de vaisseaux, et l'aisance régna dans toutes les familles. Pour reconnaître tant de bienfaits, les habitans de Zigel offrirent à leurs hôtes la souveraineté de leur ville et du territoire qui en dépendait. Aroudj et Khaïr-ed-Din acceptèrent ce don sans témoigner une trop grande joie, comme des hommes qui espéraient encore mieux de leur fortune.

En effet, la mort de Ferdinand le Catholique (22 janvier 1516) vingt accroître l'importance des deux aventuriers. Le roi d'Espagne, en mourant ne laissait pour successeur qu'un enfant; et les Africains espéraient qu'au milieu des tiraillemens de la régence, ils parviendraient à s'affranchir du joug qui les opprimait. Alger, plus qu'aucune autre ville de la côte, se montrait désireuse de conquérir cette indépendance. La forteresse du Penon gênait tous ses mouvemens ; car, malgré les traités, les Algériens exerçaient toujours la piraterie. Afin de se soustraire à la vigilance des Espagnols, ils étaient obligés d'aborder dans la petite anse qui est un peu à l'est de la porte de Bab-Azoun ou à Matifoux, ou bien encore à Sidi-Ferruch ; et sur une plage si hérissée de récifs, si tourmentée par les tempêtes, ces lenteurs et ces détours portaient de graves préjudices à leurs expéditions. Aussi, depuis long-temps, les Algériens travaillaient sourdement à leur émancipation. Pour accroître leurs forces, ils avaient même placé à leur tête Selim Eutemy, cheik arabe, issu d'une famille riche et puissante de la Metidja. Celui-ci n'osa cependant rien tenter contre les Espagnols; seulement, en 1516, il se décida à appeler à son aide le frère aîné des Barberousse. Aroudj mesura d'un coup d'œil l'immense horizon qui s'ouvrait devant lui ; il accepta avec empressement la proposition qu'on lui faisait, mais il eut soin de déguiser sous des scrupules religieux la joie secrète qu'il en éprouvait. Avant de se rendre à l'invitation d'Eutemy, il se porta sur Cherchel, où un de ses compagnons de piraterie, Cara Hassan , s'était établi en souverain. Ce rival faisait ombrage à Aroudj, surtout dans la nouvelle position où il allait se trouver ; en homme prudent , il ne voulait rien laisser derrière lui qui eût pu le gêner plus tard. Il attaque brusquement Cara Hassan , il s'empare de Cherchell et, sans autre forme de procès , fait décapiter celui qui s'en disait le maître. Après cette sanglante expédition , n'ayant plus de rivaux à redouter, Aroudj se dirigea vers Alger, avec dix-huit galères et trois navires chargés d'artillerie ; un de ses lieutenans l'avait déjà précédé à la tête de douze cents Turcs ou renégats, depuis long-temps dévoués à sa fortune.

Une fois installé à Alger, Aroudj fit quelques démonstrations hostiles contre le Penon et les Espagnols ; mais son affaire principale, ce qui le préoccupait avant tout, c'était de s'emparer du pouvoir. Accueilli tous les jours chez Eutemy comme un libérateur, il put apprécier le caractère de son hôte, doux et timide, inhabile au métier des armes; ses farouches Turcs, logés chez les principaux habitans, leur avaient inspiré une crainte profonde. Depuis son arrivée à Alger, toutes les démarches d'Aroudj, toutes ses paroles, tous ses entretiens, n'eurent d'autre but que de se rendre redoutable à la multitude. Lorsqu'il crut les voies suffisamment préparées, lorsqu'il pensa qu'il pouvait impunément tenter un coup décisif, il ordonna à ses gardes d'étrangler Eutemy, et se déclara souverain d'Alger. Les principaux habitans voulurent s'opposer à cette usurpation ; Aroudj les fit saisir et les livra au cimeterre de ses soldats. Menacés par les Espagnols, dominés par l'ascendant moral d'Aroudj, intimidés par la force brutale des Turcs, les Algériens finirent par accepter le pouvoir nouveau qui leur était imposé.

Dès ce moment, Aroudj agrandit son rôle : ce n'est plus un corsaire aventureux, sillonnant les mers pour augmenter ses prises; c'est un politique adroit, c'est un stratégiste habile qui, sans autre ressource que ses Turcs et ses renégats, entouré de populations hostiles, continuellement attaqué par les Arabes et les Espagnols, entreprend néanmoins de se maintenir dans un pays étranger, et atteint ce résultat, à force de courage, d'audace et de persévérance. Disons-le, cependant, Khaïr-ed-Din, son frère, le seconda puissamment dans cette tâche, et, après la mort d'Aroudj, ce fut lui qui parvint à consolider la domination turque sur les côtes de la Barbarie. Quelques historiens ont pensé qu'Aroudj ne s'occupa ni du gouvernement intérieur de l'odjeac, ni de l'administration des domaines qui en dépendaient ; c'est une erreur. Aussitôt après le meurtre d'Eutemy, Aroudj détermina les attributions des différens pouvoirs, telles qu'il les avait conçues et telles qu'elles se sont maintenues, à très peu de modifications près, jusqu'à l'entière destruction de la domination turque en Algérie.

A peine est-il reconnu souverain d'Alger, Aroudj chasse les Arabes de leurs emplois, dont il investit ses officiers les plus dévoués , et déclare solennellement que les membres de sa milice auront seuls désormais le droit d'y concourir. Pour soustraire entièrement sa puissance à l'influence locale, Aroudj refuse aux fils mêmes des miliciens nés à Alger le droit de faire partie de l'odjeac; il veut que ce corps soit exclusivement composé de musulmans originaires de la Turquie, ou de renégats étrangers. Ces deux bases, comme on voit, plaçaient le gouvernement militaire d'Alger dans les mêmes conditions que la république militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Il existe encore d'autres points de ressemblance entre les deux institutions : à Rhodes, les chevaliers partageaient seuls le pouvoir avec le grand-maître, et le chef de l'armée conduisait l'administration de la guerre. A Alger, le divan ou conseil de régence ne fut composé que des officiers de la milice, et l'aga remplissait les doubles fonctions de ministre et de commandant. Au reste, pour donner une sanction religieuse à sa constitution, Aroudj en attribua l'idée première à un marabout très renommé dans le pays, à Sida-Abder-Rahman, et dont il sut exploiter la popularité au profit de sa politique.

Pendant qu'Aroudj travaillait ainsi à organiser son pouvoir, Kaïr-ed-Din, qui tenait la mer, arriva à Gigel, amenant des prises considérables. Là il apprit l'étonnante fortune de son frère, et il s'empressa d'aller mettre à sa disposition ses ressources et son courage. Ce renfort n'était pas inutile dans les circonstances difficiles où le sultan improvisé devait bientôt se trouver.

Les Espagnols, dès qu'ils apprirent l'usurpation d'Aroudj, en conçurent les plus vives alarmes ; ils sentaient par avance, tout le mal que le voisinage d'un homme tel que lui pouvait faire au commerce de la Péninsule. Le cabinet de Madrid résolut aussitôt d'abattre son pouvoir naissant, et ne négligea rien pour assurer le succès de l'expédition qu'on allait tenter contre lui. Le fils d'Eutemy, l'héritier de son titre et de ses possessions, était parvenu à s'échapper d'Alger au moment où son père et ses partisans tombaient sous les coups des soldats d'Aroudj. Les Espagnols recueillirent le prince fugitif; ils le prirent sous leur protection et annoncèrent aux Arabes de la Metidja et du Sahel qu'ils allaient replacer ce jeune prince dans l'héritage de ses pères ; ils comptaient ainsi obtenir le concours des indigènes. Alger n'avait alors aucune fortification ; le succès d'une telle entreprise ne paraissait donc pas douteux.

Pour mettre à exécution ces promesses et ce projet, une flotte de quatre-vingts navires, portant huit mille hommes de troupes, sortit de Carthagène le 30 septembre 1516 ; Francisco de Vero, grand-maître de l'artillerie , commandait l'expédition. Lorsqu'il fut arrivé devant Alger, personne ne s'opposa à son débarquement; on remarquait seulement sur les hauteurs des masses compactes d'Arabes qui se tenaient en observation Le général espagnol s'avança aussitôt contre Alger ; mais au lieu de faire marcher sa petite armée en colonne serrée, il la divisa en corps qui devinrent trop faibles pour résister isolément soit aux sorties de la ville, soit aux irruptions des Arabes. Aroudj s'aperçut de cette faute, et donna aux siens le signal de l'attaque. Les Turcs et les Arabes, réunis par la communauté du danger, se précipitèrent avec fureur sur les assaillans ; ils les ébranlèrent par ce choc imprévu, et la cavalerie des Bédouins acheva leur déroute. En un instant, les Espagnols se trouvèrent enveloppés par une multitude furieuse qui les pressait de toutes parts et les empêchait de faire usage de leurs armes. La fuite seule pouvait les soustraire au danger qui les menaçait, et ils gagnèrent tumultueusement leurs navires ; mais, à peine embarqués, une tempête épouvantable assaillit la flotte, brisa les vaisseaux les uns contre les autres, et dispersa leurs débris sur le rivage. Le quart seulement de l'armée expéditionnaire rentra en Espagne; Francisco de Vero fut tué par la populace, qui lui reprochait de s'être laissé battre par un manchot, et le cardinal Ximénès, en apprenant cette fatale nouvelle, s'écria, sans doute pour déguiser le chagrin qu'il en éprouvait : «Dieu merci ! voilà l'Espagne purgée de beaucoup de mauvais garnemens ! » Paroles bien imprudentes si elles furent l'expression réelle de son opinion ; car dès lors il était facile de prévoir que cette défaite coûterait cher à réparer, et qu'elle allait augmenter la puissance et l'ascendant moral des Barberousse.

Le dey d'Alger est appelé à commander la flotte du Grand-Seigneur. — Charles-Quint est battu devant Alger. — François Ier sollicite l'alliance du dey d'Alger. — Mort de Barberousse, fondateur de l'Odjeac.

Après l'expédition malheureuse de Francisco de Vero, Aroudj chercha à agrandir son territoire, et un concours de circonstances imprévues vint seconder ses desseins. Les Arabes de la Metidja conservaient toujours un souvenir pénible du meurtre de leur prince Eutemy, et voulaient à tout prix se débarrasser des Barberousse et de leur milice ; ils firent part de leurs intentions à Hammid-el-Abid, roi de Ténès, de race arabe comme eux, et qui partageait leur ressentiment ; ils résolurent donc d'attaquer ensemble l'usurpateur. Les confédérés, au nombre de six à huit mille s'avancent pêle-mêle vers Alger, faisant entendre des cris d'imprécation contre les Turcs. Aroudj, prévenu à temps de cette agression, laisse le commandement de la ville à son frère Khaïr-ed-Din , et marche à la rencontre des confédérés avec quinze cents Turcs bien déterminés ; il les atteint sur les bords de l'Oued-Djer à quatre ou cinq lieues nord de Blidah ; il chasse devant lui cette cohue tumultueuse ; il entre dans Ténès et déclare ce territoire définitivement réuni à l'état d'Alger. Medeah et Miliana le reconnaissent aussi pour souverain. Bientôt après, profitant de la mésintelligence qui existait entre le sultan de Tlemcen et ses sujets, il se présente aux portes de cette ville comme conciliateur, il en chasse le sultan et prend possession de Tlemcen et de son territoire au nom du grand-seigneur. Ces conquêtes ne lui coûtèrent que quelques journées de marche.

Une fois maître de cette ville, il défendit aux habitans, sous les peines les plus sévères, d'entretenir aucune relation avec les Espagnols établis à Oran. Jusque-là Tlemcen avait exclusivement approvisionné cette place. Bou Hamoud, le sultan dépossédé, qui savait combien la cessation des rapports entre ces deux villes allait rendre précaire la situation des Espagnols, envoya dire au gouverneur d'Oran, que, s'il voulait l'aider à recouvrer son royaume, il ne tarderait pas à ramener l'abondance dans ses magasins. Le gouverneur, qui comprenait la position difficile où il allait se trouver, mit aussitôt une partie de sa garnison au service de Bou-Hamoud. Le sultan réunit à cette troupe un corps nombreux d'Arabes et marcha sur Tlemcen. A l'approche de cette armée, Aroudj fortifie la ville à la hâte et se retire lui-même dans le *mechouar* (la citadelle), déterminé à faire une vigoureuse résistance. Les assaillans investissent la place, tracent avec mé-

thode leurs lignes de circonvallation, font jouer activement leur artillerie: et après vingt-six jours de siége, réduisent les Turcs aux abois. Aroudj était hors d'état de résister; il se décide alors, accompagné d'une faible escorte, à sortir de la place, à franchir les lignes ennemies et à se replier sur Alger. Ce projet audacieux causa sa ruine. Les Arabes et les Espagnols, au lieu d'entrer dans Tlemcen, se mettent à la poursuite d'Aroudj et le serrent de près: pour ralentir leur marche, il fait jeter sur la route, de distance en distance, les bijoux, la vaisselle, les pièces d'or et d'argent qu'il emportait. Ruse inutile; les Espagnols sont sur le point de l'atteindre. Dans ce moment critique, comme un homme de cœur et de résolution qui ne veut pas mourir en fuyant, Aroudj fait volte-face; il forme sa troupe en carré et engage le combat; ce fut un carnage épouvantable, qui ne cessa que lorsque les Turcs virent leur chef mortellement atteint. Un lieutenant de l'armée espagnole, Don Garcia de Tineo, lui perça le cœur d'un coup de pique. La tête d'Aroudj fut envoyée à Oran, et son cafetan, bizarre destinée, servit à faire une chape d'église. Ainsi mourut, à quarante-cinq ans, le fondateur de l'odjeac d'Alger, laissant après lui une brillante renommée, qui a grandi encore dans l'imagination des Arabes, par les récits merveilleux dont on l'a entourée. Aroudj était doué d'une force prodigieuse, et quoique privé d'un bras, il se battait comme un lion.

Si, aussitôt après l'expédition de Tlemcen, le marquis de Comarès, profitant de la panique que la déroute des Turcs et la mort d'Aroudj avaient jetée parmi les habitans d'Alger, se fût porté sur cette ville, il s'en serait infailliblement rendu maître. Mais il voulut, pour opérer, avoir des instructions de Madrid, et pendant ce temps Khaïr-ed-Din consolida son pouvoir nouveau et organisa ses moyens de résistance. Doué d'un caractère souple et adroit, il sut tout d'abord s'attirer l'affection de la multitude, en faisant preuve d'un grand zèle contre les infidèles et en s'entourant des marabouts les plus renommés par leur piété. Puis, comme il comprit que ses seules forces seraient insuffisantes, s'il était obligé de tenir tête à un ennemi nombreux et discipliné, il expédia immédiatement à Constantinople un de ses officiers les plus dévoués, et le chargea de porter au grand-seigneur, avec de riches présens, l'hommage de l'odjeac d'Alger, déclarant qu'il se reconnaissait tributaire de la Sublime Porte. Sélim, qui régnait alors, appréciant tout l'avantage qu'il y avait pour son empire à posséder ce nouveau territoire, situé, pour ainsi dire, au cœur de la chrétienté, accepta l'offre de Khaïr-ed-Din et le constitua gouverneur de la ville avec le titre de bey; il lui expédia, en outre, le cafetan d'investiture officielle et lui envoya un premier secours de deux mille hommes; puis il fit publier un firman qui promettait à tous ceux qui voudraient se rendre à Alger le passage gratuit, et un traitement semblable à celui des janissaires de Constantinople.

La prévoyance de Khaïr-ed-Din ne fut pas inutile: le 15 mai 1518, Charles-Quint, ayant appris la victoire éclatante de Comarès sur Aroudj, résolut de chasser définitivement les Turcs de l'Afrique septentrionale, et chargea le marquis de Moncade, vice-roi de Sicile, de mettre à exécution ce projet. Le 17 août, la nouvelle expédition, forte de sept mille cinq cents hommes, se trouvait dans la baie d'Alger. Les Espagnols débarquèrent le lendemain, et s'emparèrent d'une hauteur située entre El-Harach et la ville. Ils s'y établirent avec quinze cents hommes; mais, au lieu de pousser activement les opérations du siége, ils attendirent sept jours l'arrivée des troupes du sultan de Tlemcen, qui avait promis à l'empereur son concours. Pendant cette semaine d'inaction, une tempête horrible survint; vingt-six navires furent engloutis, et quatre mille hommes, restes à bord, périrent dans les flots. Le marquis de Moncade, désespéré, abandonna son matériel de campement, s'embarqua avec le reste de son armée, et fit voile pour Ivice, l'une des îles Baléares. Cette défaite inespérée, et qui avait coûté si peu aux vainqueurs, mit les Algériens au comble de la joie, car les armes et les débris de toute espèce qu'ils recueillirent sur la plage augmentèrent considérablement leur arsenal et leurs chantiers; mais, chez des hommes dominés par le fatalisme, cet événement eut encore une plus grande portée: dès ce moment, les Turcs de l'odjeac et Khaïr-ed-Din lui-même se considérèrent comme les protégés d'Allah, et se crurent en droit de tout oser.

Khaïr-ed-Din, fidèle à la politique de son frère, une fois délivré des Espagnols, songea à étendre le territoire d'Alger.

Ce fut alors que, pour mettre la dernière main à son ouvrage, il conçut le projet d'attaquer le Penon, de renverser cette forteresse gênante qui humiliait son ambition, qui était un obstacle à tous ses projets. La circonstance était on ne peut plus favorable: par l'incurie du gouvernement espagnol, la place manquait de vivres, et la garnison, qui n'avait pas été renouvelée depuis long-temps, était accablée par les fièvres. Khaïr-ed-Din, instruit de la situation dans laquelle se trouvaient les Espagnols, les fit sommer de se rendre. Don Martin de Vargas, brave et loyal officier, qui commandait la place, lui fit répondre que, tant qu'il aurait un souffle de vie, le drapeau de Castille flotterait au sommet du Penon, et il tint parole. L'île fut investie le 6 mai 1530. Des galères armées d'artillerie et des batteries disposées sur la terre-ferme lancèrent contre ses remparts, pendant dix jours consécutifs, un nombre considérable de boulets; des brèches furent pratiquées sur plusieurs points; mais l'étendard de Castille flottait toujours au sommet de la tour. Voyant que la garnison ne songeait pas à se rendre, Khaïr-ed-Din ordonne l'assaut. Treize cents Turcs s'élancent aussitôt dans la place par les différentes brèches, sans que personne leur oppose la moindre résistance. Ils ne trouvaient partout sur leurs pas que des cadavres mutilés et des soldats mourant de faim ou accablés par la maladie. Don Martin de Vargas se tenait seul sur la brèche l'épée à la main, comme un noble gentilhomme; les Turcs le renversent sans pitié, et Kair-ed-Din, moins généreux que Soliman après le siége de Rhodes, fit, quelque temps après, périr sous le bâton ce brave guerrier, parce qu'il refusait d'abjurer la religion de ses pères! Le Penon, une fois au pouvoir des Turcs, fut rasé, ses démolitions servirent à former la digue qui lie aujourd'hui les îlots de Beni-Mezegreena à la terre-ferme. Les secours que l'Espagne destinait aux défenseurs du Penon arrivèrent trop tard; Khaïr-ed-Din, avec sa flotte, qui se composait alors de trente galères s'en empara. Il poussa même ses reconnaissances jusqu'à Valence et Barcelone, d'où il ramena un nombre considérable de Maures.

Pendant que la fortune couronnait ainsi toutes les entreprises de Khaïr-ed-Din, Charles-Quint, secondé par les Vénitiens et par leur célèbre amiral André Doria, faisait éprouver de rudes échecs à la marine turque. Plusieurs îles de l'Archipel et un grand nombre de places fortes de la Morée et de la Dalmatie avaient été enlevées coup sur coup au grand-seigneur. Soliman, irrité de l'inhabileté de ses capitans-pachas, et frappé des étonnans succès qu'obtenait son belliqueux vassal, succès qui lui étaient révélés et par la voix publique et par les riches présens que celui-ci lui envoyait, résolut de lui confier le commandement de ses flottes. Khaïr-ed-Din reçut avec respect le fetwa qui l'appelait à cette haute dignité, et s'empressa de déférer à la volonté de son suzerain. Il laissa son fils à la garde de son parent Celebi-Ramadan, et confia cette fois le commandement d'Alger à un officier dévoué, à Hassan-Aga, renégat sarde, qui, bien jeune encore, en avait été élevé par ses soins, et lui avait donné des preuves nombreuses de son dévoûment.

Khaïr-ed-Din se rendit à sa destination, accompagné de quarante galères magnifiquement armées. Chemin faisant, il ravagea les côtes de Sardaigne et de Sicile, et entra dans le port de Constantinople, emmenant avec lui dix-huit prises et quatorze cents esclaves chrétiens. Sa présence suffit pour dissiper quelques intrigues ourdies dans le sérail contre sa nouvelle promotion, et la dignité de capouda-pacha, la seconde de l'empire, lui fut solennellement conférée. On le vit aussitôt remettre à la voile avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux, se dirigeant sur Coron et Patras, récemment conquises par André Doria. Rien ne lui résiste; toutes les villes enlevées par les Vénitiens passent de nouveau sous la domination du grand-seigneur. La flotte turque ravage les côtes d'Italie, et jette l'épouvante jusque dans Rome; puis, changeant de direction, Khaïr-ed-Din se porte brusquement sur Tunis, où il avait à satisfaire une vieille rancune, car il n'avait pas oublié que le souverain de cette ville, Moula-Mohammed, avait fomenté le trouble dans ses états et s'était montré l'un de ses ennemis les plus acharnés. Un autre prince y régnait alors, mais il appartenait à la famille même des Beni-Hafi: c'était plus qu'il n'en fallait pour justifier l'agression de Barberousse.

Biserte et la Goulette furent enlevées par surprise; Khaïr-ed-Din pénétra ensuite dans Tunis avec six mille hommes, en chassa le prince régnant, Mouley-Hassan, et, ramenant à lui l'esprit populaire par les ressources de sa politique souple et insidieuse, il prit possession de cette ville au nom du grand-seigneur, et s'en fit nommer souverain par acclamation. Cette conquête jeta la consternation dans la chrétienté. Malte et la Sicile implorèrent l'intervention de Charles-Quint, et celui-ci, craignant que ses possessions d'Italie ne devinssent la proie des pirates, résolut de se mettre à la tête d'une puissante armée pour chasser les Turcs de cette nouvelle position. Il rassembla, des divers points de ses vastes états, quatre cents navires, sur lesquels il fit monter vint-cinq mille hommes; il les rallia tous en Sardaigne, et les conduisit en personne devant Tunis.

Khaïr-ed-Din n'était pas en mesure de résister à un pareil armement, cependant, intrépide comme toujours, il voulut se mesurer avec le plus grand souverain de la chrétienté. Il marche courageusement à sa rencontre et lui livre combat. L'agression fut vive et acharnée; mais, accablé par le nombre, il dut abandonner la défense de la Goulette pour se retirer à Tunis. Là encore un nouvel échec l'attendait: pendant que les Turcs sont sur les remparts occupés à repousser les assaillans, les captifs chrétiens brisent leurs chaînes et fondent sur eux à l'improviste. Obligés de se battre contre l'ennemi du dehors et de se défendre à l'intérieur contre leurs esclaves, les mahométans abandonnent leur position et vont chercher un refuge dans les murs de Biserte. Charles-Quint, maître de Tunis, livra cette malheureuse ville au pillage, et rendit à la liberté vingt-cinq mille esclaves: beau triomphe pour un prince chrétien, auquel vinrent s'ajouter d'autres avantages non moins positifs. Mouley-Hassan, le souverain dépossédé, qui par ses agens avait préparé la défaite de Khaïr-ed-Din, fut replacé sur le trône; mais il s'engagea à payer à l'Espagne un tribut annuel de 12 ducats d'or, reconnut la suzeraineté de l'empereur, renonça solennellement à la piraterie, et laissa occuper la Goulette par une garnison espagnole.

Cependant, quelque glorieux que fussent pour l'empereur les résultats de son expédition, le but le plus important n'avait pas été atteint: Khaïr-ed-Din, l'effroi de la chrétienté, s'était échappé par terre avec quatre mille Turcs et ses trésors, et avait gagné Bone, où se trouvaient déjà ses vaisseaux. L'empereur envoya André Doria, avec trente galères et deux mille soldats, pour chercher à s'emparer des navires du corsaire; mais il n'était plus temps: Khaïr-ed-Din les avait déjà fait partir pour Alger, et s'était lui-même dirigé par la voie de terre sur cette place avec sa cavalerie.

Une fois arrivé à Alger, rien ne lui manqua pour ravitailler sa flotte, recomposer son matériel et augmenter sa troupe. Il avait formé le projet de séjourner quelque temps dans sa capitale; mais, tourmenté par le souvenir de sa défaite récente, on le vit bientôt reprendre la mer, afin d'exercer de terribles représailles sur toute la chrétienté. Hassan-Aga fut encore une fois chargé du gouvernement de l'odjeac. Khaïr-ed-Din ouvrit cette nouvelle campagne en enlevant deux navires portugais dans le port de Mahon. Il ravagea ensuite le double littoral de la Péninsule, incendiant les maisons et les récoltes, enlevant tout ce qu'il rencontrait. Ce ne fut qu'après s'être rassasié, pendant dix-huit mois, de butin et de carnage, qu'il songea à rentrer au port. Durant ces incursions, Khaïr-ed-Din avait oublié qu'il était le chef suprême de la marine ottomane, pour ne se souvenir que de son premier état de corsaire: des ordres impérieux du grand seigneur l'appelèrent à des exploits plus honorables.

A la tête de la flotte turque, il croise dans le golfe de Naples et opère plusieurs descentes sur les côtes de l'Albanie. Il s'empare ensuite de vingt-cinq îles appartenant aux Vénitiens, en soumet douze à un tribut annuel, en ravage treize autres, sans y laisser un seul habitant, et ramène à Constantinople quatre mille esclaves. L'année suivante, il se rend dans les eaux de Corfou, à la recherche de la flotte commandée par André Doria. Il la rencontre dans le golfe d'Embracie, non loin du promontoire d'Actium, où Antoine et Auguste vinrent autrefois décider le sort du monde. Khaïr-ed-Din offre le combat à l'amiral vénitien, et reste maître de la mer par l'habileté de ses manœuvres. La flotte chrétienne se composait de cent soixante-sept navires, dont trente-six appartenaient au pape, cinquante aux Espagnols et quatre-vingt-un aux Vénitiens. Envoyé bientôt après par Soliman pour assiéger Castel-Nuovo, place forte de la Dalmatie, située entre Raguse et Cattaro, dernière conquête des Vénitiens, Khaïr-ed-Din, aussi heureux sur terre que sur mer, emporta en quelques jours cette place d'assaut.

Un traité glorieux pour les Ottomans vint couronner tant de victoires: Venise leur céda non seulement toutes les petites îles de l'Archipel dont Khaïr-ed-Din avait fait la conquête, mais encore les places fortes de Napoli de Romanie, de Malvoisie, ainsi que les châteaux d'Urana et de Nadin; la république s'engage en outre à payer au grand-seigneur une indemnité de 300,000 ducats. Telle est, dans une seule campagne, les résultats de l'intervention du chef suprême de l'odjeac d'Alger, au profit de Soliman!

Pendant ce temps, les Algériens, conduits par Hassan-Aga, étaient loin de rester inactifs: ils parcouraient les côtes d'Espagne avec une audace inouie; partout le meurtre et l'incendie marquaient leur passage, et l'Espagne, impuissante, ou absorbée par d'autres guerres, fut réduite à élever de distance en distance, sur les bords de la mer, des tours de vigie, qui donnaient l'alarme aux habitans dès qu'un corsaire algérien se présentait. Ces terribles pirates se rendirent tellement redoutables, qu'ils avaient interrompu tout commerce dans la Méditerranée; l'Europe entière souffrait de leurs brigandages, et adressait au vainqueur de Tunis de

ferventes prières, pour qu'il voulût bien encore une fois réprimer les barbares, l'esprit aventureux du prince auquel ces supplications étaient adressées, la gloire de venger l'humanité outragée, peut-être aussi le besoin de faire oublier de récentes défaites par quelque action d'éclat décidèrent Charles-Quint à diriger en personne une expédition décisive contre Alger. Comme cette expédition est sans contredit l'événement qui a le plus marqué dans l'histoire de l'Algérie, et que ses funestes résultats donnèrent aux corsaires algériens un ascendant immense sur l'Europe, nous allons en faire le récit avec quelque détail.

Ce fut au retour de la diète de Ratisbonne, dans le mois d'août 1541, que Charles-Quint décida sa grande entreprise contre Alger. Ni l'opinion contraire d'André Doria, partagée par le marquis de Guast et le prince de Melphy, ni les exhortations du pape Paul III lui-même, qui tous faisaient prévaloir l'état avancé de la saison, ne purent détourner l'empereur de son dessein. Il ordonna à ses gouverneurs de presser l'armement de tous les navires disponibles qui se trouvaient dans les ports d'Espagne et de Sicile, et les fit diriger sur Majorque, qu'il avait choisi pour le rendez-vous général de ses forces. L'expédition se composait de 65 galères et de 451 navires de transport, montés par 12,330 matelots. Les troupes de débarquement s'élevaient à 22,000 hommes, 6,000 Allemands, 5,000 Italiens, 6,000 Espagnols ou Siciliens, 3,000 volontaires, 1,500 cavaliers, 200 gardes de la maison de l'empereur, 150 officiers nobles, et 130 chevaliers de Malte. Parmi les chefs qui commandaient cette brillante armée, on remarquait : Fernand Cortez, le conquérant du Mexique, accompagné de ses deux fils; le duc d'Albe, les princes Colonna, Virginius Urbin d'Anguillara, qui avait assisté Charles-Quint dans l'expédition contre Tunis ; Ferdinand de Cordoue, Ferdinand Gonzague, vice-roi de Sicile ; Bernardin de Mendoza, capitaine général des galères espagnoles, et André Doria, commandant en chef le mouvement naval.

Après bien des retards, cette flotte formidable appareilla, dans les premiers jours d'octobre, époque fatale où les vents de l'équinoxe dominent en maîtres dans les parages de l'Algérie. Hassan-Aga, pris au dépourvu, fit ses efforts pour résister à cette invasion : il ajouta de nouvelles fortifications à celles qu'avait déjà fait construire Khair-ed-Din, fit armer toutes les batteries de la marine, et flanquer de tours le mur d'enceinte qui enfermait Alger du côté de terre. Pendant ces préparatifs, il affecta de se montrer à la multitude, tranquille et comme assuré du triomphe. Il défendit aux habitans, sous peine de mort, de quitter Alger; puis fit raser tous les jardins et abattre tous les arbres qui avoisinaient la ville. Les forces dont il disposait alors n'étaient pas considérables : il n'avait que 800 Turcs de l'odjeac, auxquels il avait donné pour auxiliaire un corps de 5,000 hommes, levé à la hâte et composé d'Algériens, mais surtout de Maures d'Andalousie, qui maniaient très adroitement l'escopette ou se servaient d'arcs en fer d'une grande puissance. Dans la plaine, il comptait sur les Arabes et les Kabailes. Tels étaient les moyens de défense d'Hassan ; il est facile de voir qu'ils se trouvaient bien inférieurs à ceux des chrétiens.

Quoi qu'il en soit, le 19 octobre, le *saheb el nadour* (l'officier de la lunette) vint annoncer à Hassan que l'on découvrait à l'horizon une flotte immense. Hassan parcourt aussitôt à cheval les divers quartiers de la ville, examine minutieusement tous les préparatifs, assigne à ses officiers les positions qu'ils doivent occuper, puis il se rend à la porte Bab-Azoun, où il pensait que commencerait l'attaque, et monte à la batterie qui défendait cette partie des fortifications. De là, son œil pouvait embrasser toute l'étendue de la baie, le rivage et les premières crêtes du Sahel, qui commençaient à se couronner de burnous blancs. Dès que les divers chefs de poste aperçurent Hassan sur la plate-forme de la batterie, ils s'empressèrent de le saluer par une décharge générale de leurs armes à feu. Le grand drapeau national d'Alger, formé de trois bandes de soie, rouge, verte et jaune ; se déploya majestueusement au dessus de Bab-Azoun, tandis que les tours, les forteresses, les remparts, se hérissaient d'armes, se pavoisaient de drapeaux de diverses couleurs, la plupart chargés de symboles mystiques ou de versets du Coran. Les Algériens étaient remplis de confiance : car une prédiction avait dit que les Espagnols seraient détruits dans trois expéditions différentes, dont une commandée par un grand prince, et qu'Alger ne serait prise que par des soldats habillés de rouge (1).

Le 21 octobre, la flotte impériale, complétement ralliée, se trouvait dans la baie d'Alger; le 23 seulement, elle put opérer son débarquement. On choisit cette partie de la plage qui avoisine la rive gauche d'El-Harach, située au pied des hauteurs qui dominent la plaine de Moustapha. Monté sur la poupe de la *Reale*, qui portait l'étendard impérial, Charles-Quint dirigea cette opération. Toutes les galères, pavoisées de leurs couleurs nationales, étalaient leurs rames et disputaient de vitesse pour faire arriver les transports mouillés au large et les rapprocher du rivage, tandis que les bateaux plats prenaient les soldats et les déposaient à terre.

Sur la plage, on voyait une multitude compacte d'Arabes, les uns à pied, les autres à cheval, défier les Espagnols en élevant leurs armes au-dessus de leur tête, et en agitant les pans de leurs burnous. Leur nombre augmenta surtout lorsque le débarquement commença, ils tentèrent de s'y opposer; mais les galères qui s'étaient rapprochées de terre soutinrent cette opération difficile par des bordées bien nourries, qui forcèrent les Arabes de se tenir à distance. Aussitôt que l'infanterie fut entièrement débarquée, Charles-Quint, qui avait toujours présente à l'esprit sa conquête de Tunis, envoya à Hassan un parlementaire pour le sommer de se rendre. « Dis à ton maître, répondit celui-ci à l'officier espagnol, » qu'Alger s'est déjà deux fois illustrée par la défaite de Francisco de Vero et de » Hugues de Moncade, et qu'elle espère acquérir une gloire nouvelle par celle de » l'empereur lui-même. » L'intimidation étant restée sans effet, il fallut songer à agir. Le 24 octobre, l'armée de Charles-Quint, divisée en trois corps, se porta sur Alger.

La première division, ou l'avant-garde, se composait des Espagnols commandés par Ferdinand de Gonzague; les Allemands formaient le corps de bataille; ils étaient commandés par l'empereur ayant pour lieutenant le duc d'Albe; l'arrière-garde, composée de la division italienne, des chevaliers de Malte et des volontaires était sous les ordres de Camille Colonna. L'avant garde occupait la gauche, c'est-à-dire le haut de la plaine; l'arrière-garde suivait le bord de la mer, et le corps de bataille gardait le centre. Dès que l'armée impériale se mit en mouvement, les Arabes ne cessèrent de la harceler, si bien qu'après six heures de marche elle n'avait pas avancé d'un mille; le soir elle prit position à El-Hamma, sans toutefois pouvoir goûter un seul instant de repos, car les Arabes continuèrent leurs escarmouches pendant toute la nuit.

Le 25, l'armée, après une marche difficile, constamment entravée par les attaques partielles des Arabes, parvint néanmoins à gagner les hauteurs qui dominent la ville. L'avant-garde se porta jusqu'auprès du ravin de Bab-el-Oued, et Charles-Quint s'établit, avec le corps de bataille, sur la même colline du Coudiat-el-Saboun où en l'année 1518 Hugues de Moncade avait pris position, et où fut construit plus tard le fort de l'Empereur. Son arrière-garde formait l'aile droite, et occupait tout l'espace compris depuis le pied des montagnes jusqu'au bord de la mer au cap Tafoura, là où est encore aujourd'hui le fort Bab-Azoun. La position était on ne peut plus avantageuse. Par cette manœuvre, on avait isolé les Arabes de la ville, et des ravins profonds les tenaient éloignés de l'armée. Il n'y avait plus qu'à commencer les travaux du siége.

Charles-Quint fit débarquer sa grosse artillerie, et ordonna en même temps à la flotte de s'embosser le plus près possible de la place, afin de pouvoir la canonner simultanément par terre et par mer. Ni l'empereur ni ses généraux ne comptaient sur une longue résistance : les murs d'enceinte étaient très faibles, et l'artillerie des Algériens peu nombreuse; mais Alger avait pour elle de plus puissans auxiliaires : c'est-à-dire les orages qui jusque là l'avaient protégée, grâce au mauvais choix de la saison pendant laquelle on était chaque fois venu l'attaquer.

Dès l'après-midi du 25, le ciel était devenu tout à coup orageux, et de larges gouttes d'eau avaient humecté la terre. Vers le soir, le temps devint glacial; la pluie tomba en abondance, ruina les chemins, grossit les torrens, et les soldats sans abri étaient transis de froid. Pendant la nuit survint une violente rafale : on entendait les câbles se rompre avec fracas; les navires chassaient sur leurs ancres, s'entrechoquaient les uns les autres, et finissaient par couler à fond. Cette nuit fut terrible pour l'empereur; sa douleur était poignante, mais rien ne trahissait au dehors ses émotions intérieures, et, constamment entouré de ses généraux et de ses principaux officiers, il s'efforçait de les rassurer par son calme apparent.

Au point du jour, un brouillard épais couvrait la plage et la pleine mer; la pluie n'avait pas cessé; il était impossible de rien distinguer à une faible distance. En ce moment de crainte et d'incertitude, on entendit vers le bas de la montagne, non loin des murs d'Alger, des cris tumultueux : c'étaient les Turcs et les Maures, qui, profitant de l'orage et de la pluie, venaient attaquer l'armée impériale jusque dans ses retranchemens. Les soldats de Charles-Quint coururent aux armes; mais leurs mousquets tout mouillés les servaient mal : les Maures, au contraire, armés d'arcs en fer, leur envoyaient une grêle de flèches qu'ils ne pouvaient éviter, le vent et la pluie leur battant au visage. Pour faire cesser cette lutte inégale, les Italiens et les chevaliers de Malte, car c'était l'arrière-garde qui se trouvait ainsi attaquée, voulurent combattre corps à corps; mais leurs ennemis, plus agiles et connaissant mieux les chemins, les esquivaient en se repliant sur Alger. Cette escarmouche se continua jusqu'aux portes de la ville. Alors les Turcs et les Maures, se voyant en sûreté, montent sur les remparts, et aux nuées de flèches font succéder des décharges de mousqueterie. Les Italiens, surpris et effrayés, se mettent à fuir; les chevaliers conservent seuls leurs rangs, et, malgré une nouvelle sortie, ils se replient en bon ordre.

A la vue du danger que court cette partie de son armée, l'empereur vient en personne, accompagné de ses fidèles Allemands, rétablir le combat. Les chevaliers, à leur tour, se sentant appuyés, reprennent l'offensive : ils chargent, quoiqu'à pied, les cavaliers turcs ; ils les refoulent dans les rues étroites et tortueuses du faubourg Bab-Azoun, et les pressent avec une telle vigueur qu'ils seraient entrés dans Alger avec eux, si Hassan-Aga, pour prévenir ce danger, n'eût sacrifié une partie de son armée en faisant fermer précipitamment les portes. *C'est à ce moment que le chevalier Ponce de Balagner, qui tenait déployé l'étendard de l'Ordre, furieux de se voir arrêté dans sa poursuite, se jeta contre la porte et y enfonça son poignard.*

Bientôt après, les Turcs et les Maures, ralliés par Hassan, se précipitaient sur cette brave milice, qui formait l'arrière-garde pendant que l'armée chrétienne se retirait dans ses retranchemens. Les chevaliers de Malte, après tant d'efforts, étaient trop accablés de fatigue pour résister à cette nouvelle attaque ; ils voulurent néanmoins tenir tête à l'ennemi, et on les vit se former en bataille dans les gorges étroites qui avoisinent le pont des Fours. Mais leur courage ne servit qu'à illustrer ce lieu, qui depuis a retenu le nom de *Tombeau des Chevaliers!*

Ce fut au retour de ce déplorable engagement que la brume, venant à s'éclaircir, dévoila à l'armée de Charles-Quint les désastres de la nuit. Cent cinquante navires de diverses grandeurs étaient brisés sur la plage ou bien coulés à quelque distance, ne laissant apercevoir que l'extrémité de leur mâture. Presque tout ce qu'ils contenaient avait été submergé, et les hommes avaient péri, soit dans les flots, soit sous le yatagan des Arabes. La grosse artillerie, tout le matériel du siége, étaient perdus, car, avant que les ordres donnés par Charles-Quint eussent pu recevoir un commencement d'exécution, les bateaux de transport avaient été engloutis. Les soldats, qui n'avaient ni vivres ni tentes, contemplaient avec effroi le désastre de la flotte; leur douleur s'accrut encore lorsqu'ils virent les bâtimens qui avaient échappé à la tempête mettre à la voile et gagner le large. L'amiral se portait sur le cap Matifoux. « Mon cher empereur et fils, écrivait André Doria à Charles-Quint en l'instruisant de cette manœuvre, l'amour que j'ai pour vous m'oblige à vous annoncer que, si vous ne profitez pour vous retirer de l'instant de calme que le ciel vous accorde, l'armée navale et celle de terre, exposées à la faim, à la soif et à la fureur de l'ennemi, sont perdues sans ressource. Je vous donne cet avis parce que je le crois de la dernière importance. Vous êtes mon maître; continuez à me donner vos ordres, et je perdrai avec joie, en vous obéissant, les restes d'une vie consacrée au service de vos ancêtres et de votre personne. » Cette lettre décida l'empereur à lever le siége. Voici les principales dispositions qu'il prit pour assurer sa retraite : la prévoyance et le sang-froid qu'il mit à ordonner tous les détails de cette difficile opération l'honorent à la fois comme prince et comme guerrier.

Charles-Quint décida que l'artillerie et les bagages seraient abandonnés, que les chevaux de trait serviraient à la nourriture de l'armée jusqu'au moment où il serait possible de recevoir des vivres de la flotte; puis il fit rassembler les blessés ainsi que les malades, et les établit au centre de la colonne. Sur les deux flancs, il plaça les divisions allemande et italienne, et réserva pour l'arrière-garde les troupes qui avaient conservé le plus d'énergie : c'étaient les Espagnols et les chevaliers de Malte, la cavalerie fit aussi partie de ce poste d'honneur. Ainsi s'achemina vers le cap Matifoux cette armée naguère si brillante et si pleine d'espérance; sa marche fut lente, pénible, semée d'obstacles. Les pluies avaient détrempé le sol et considérablement enflé les torrens. Les soldats, énervés par la disette, pouvaient à peine se tenir sur ce terrain fangeux; les Arabes les harcelaient avec une rage féroce, se précipitant comme une nuée d'oiseaux de proie sur les malheureux qui tombaient de fatigue, et les massacraient sans pitié.

(1) La dernière partie de cette étrange prédiction ne devait s'accomplir que trois siècles plus tard : les pantalons garance et les retroussis rouges des habits de nos soldats justifièrent, en 1830, aux yeux de cette population fanatique, le pronostic de la devineresse.

Les Turcs et les Maures ne dépassèrent pas les rives d'El-Harach ; ils retournèrent vers Alger, où de plus riches dépouilles les attendaient, laissant aux Arabes de la plaine et du Sahel le soin de poursuivre et d'inquiéter l'armée chrétienne. Ceux-ci s'acquittèrent si bien de leur tâche, que plus de deux mille cadavres ja'onnèrent l'espace qui s'étend depuis Tafoura jusqu'à Matifoux. Une fois arrivé en présence de la flotte, Charles-Quint pressa l'embarquement ; mais, malgré ses soins et sa diligence, il perdit encore un grand nombre de ses soldats, et ne parvint à ramener en Espagne que la moitié de son monde. Les conséquences de cette désastreuse expédition ont pesé pendant plus de trois siècles sur l'Occident, car c'est à la terreur que répandit dans tous les états de la chrétienté la nouvelle de cette fatale défaite qu'il faut attribuer la résignation avec laquelle l'Europe supporta si long-temps l'insolence des Barbaresques jusqu'au jour enfin où la France, prenant en main la cause de la civilisation, vint chasser les pirates de leur repaire et venger le grand empereur.

La nouvelle d'un armement considérable que préparait le sultan de Constantinople pour agir de concert avec la flotte française contre l'Espagne, augmenta la joie que les Algériens ressentirent de la défaite de Charles-Quint. On ne doutait pas que Barberousse, avec le concours de la flotte française, n'achevât de détruire un ennemi déjà consterné, et qu'une grande part des prises ne revînt à la capitale de l'Algérie. La flotte turque, composée de cent cinquante bâtimens de guerre de toute grandeur, se présente devant Reggio le 20 mai 1543. Barberousse s'empara de la ville et la livra aux flammes. Diégo de Gaëtan, gouverneur de Reggio, avait une fille remarquable par sa beauté; Barberousse la fit enlever, et l'épousa après l'avoir contrainte à changer de religion. Mais le terrible capitan-pacha ne consacra que peu de jours au plaisir. On le vit bientôt reprendre la mer, et occuper les sept embouchures du Tibre ; de là ses lieutenans se portèrent sur Rome et y jetèrent la consternation et l'effroi. Sa flotte vint ensuite mouiller dans la rade de Marseille (5 juillet 1543).

Barberousse se rendait dans ce port pour prêter son appui à la France, que menaçaient alors Henri VIII et Charles-Quint. Aussi fut-il reçu à Marseille avec les plus grands honneurs. On admirait le luxe et la richesse qu'il étalait. « Il se » montrait en public, dit Vieille-Ville, accompagné de deux bachas (car il portait » lui-même le titre de roi) et de douze autres personnes vêtues de longues robes » de drap d'or. Il était en outre suivi d'une foule de gens et d'officiers qui lui » servaient de secrétaires et d'interprètes. » Khaïr-ed Din attendit avec impatience l'arrivée de la flotte française, qui devait se composer de vingt galères et de dix-huit navires de transport. Plusieurs fois même il témoigna son mécontentement du retard qu'on lui faisait éprouver, et menaça le roi de se retirer, si l'on ne réalisait bientôt les promesses qu'on lui avait faites. Enfin, le jeune comte d'Enghien, qui commandait les forces françaises, arriva ; il s'empressa de faire ses excuses à Barberousse et de se mettre sous ses ordres. Le jeune comte était accompagné d'une foule de gentilshommes qui avaient quitté la cour galante de François Ier plutôt pour voir des Turcs que pour se battre.

Mais Barberousse, qui prenait l'expédition au sérieux, organisa toutes ses ressources et se porta immédiatement sur Nice, l'un des points les plus vulnérables des possessions de Charles-Quint. La ville fut emportée par un coup de main ; mais, pour être enlevée, la citadelle demandait un siége en règle. Au milieu des préparatifs, les Français reconnurent qu'ils n'avaient ni poudre ni boulets; d'un autre côté, Barberousse apprit que Doria et Du Guast, avec des forces considérables, marchaient au secours de la citadelle. Cette nouvelle jeta la consternation parmi les assiégeans, qui abandonnèrent à la hâte leur camp et leur artillerie, et se réfugièrent à bord des vaisseaux après avoir mis le feu à la ville. Le comte d'Enghien se retira avec sa flotte derrière le Var. Barberousse gagna le port de Toulon.

Cet insuccès, auquel les Algériens étaient loin de s'attendre, les impressionna vivement. Toutefois, une double compensation vint s'offrir à eux. Au moment même où la nouvelle de la retraite des deux flottes combinées leur parvenait, une escadre de vingt-cinq galères entrait dans le port d'Alger, chargée d'un immense butin. Cette escadre, commandée par Hassan-Caleb, lieutenant de Barberousse, venait de parcourir les côtes d'Espagne. On venait d'apprendre en même temps qu'à la suite d'une négociation avec Doria, Barberousse avait obtenu que Dragut, l'un de ses auxiliaires, serait rendu à la liberté. La libération de Dragut était de la plus haute importance pour les Algériens, qui savaient ce que rapportaient la valeur et l'intrépidité dans les courses de mer. Or, Dragut possédait ces qualités au plus haut degré. Pour le délivrer, Barberousse avait offert, dans une négociation précédente, trois mille ducats; mais l'empereur avait refusé. Il s'était décidé enfin à le renvoyer sans rançon ; et, par cet acte de générosité, la plupart des historiens contemporains pensent que Charles-Quint avait voulu engager les corsaires algériens à tourner leurs armes contre la France.

Sur ces entrefaites, une révolution éclata à Tunis, et mit en péril le pouvoir des Espagnols dans cette ville. Le gouvernement d'Alger crut entrevoir dans cet événement la possibilité d'expulser les Espagnols de la Goulette, et de faire rentrer le royaume de Tunis sous la domination turque. Au bruit de l'apparition de la flotte de Barberousse dans la Méditerranée, Muley-Hassan, l'allié de Charles-Quint, s'était hâté de passer en Italie, confiant ses trésors au gouverneur espagnol de la Goulette, et laissant à son fils, Hamida, le soin de défendre la capitale de son royaume contre les tentatives des Turcs et des Arabes. A peine arrivé en Italie, Muley-Hassan apprit que son fils s'était emparé du trône ; il se hâta donc de revenir en Afrique, et débarqua, à la tête de dix-huit cents hommes que lui avait fournis le vice-roi de Naples, auprès des puits où Charles-Quint avait mis en fuite l'armée de Barberousse. Il s'avança vers sa capitale; mais les parfums qui s'exhalaient de ses vêtemens l'ayant fait connaître, il fut pris, et son fils lui fit crever les yeux.

La chute de Muley-Hassan devenait dangereuse pour les Espagnols, car ils se trouvaient bloqués dans la Goulette, et ne pouvaient espérer aucun secours des amis du roi déchu. Ne prenant alors conseil que de leur désespoir, ils attaquent vigoureusement Hamida, dispersent ses troupes, et l'obligent à renoncer au trône qu'il venait d'usurper. Abdul-Maleck, frère de Muley-Hassan, qui vivait retiré à Bisrari, fut mis à sa place. Ce prince s'empressa de payer tribut à l'empereur, et de donner 6,000 ducats au gouverneur de la Goulette pour l'entretien de la garnison. Mais, après trente-six jours de règne, il fut atteint d'une maladie qui le mit au tombeau. Hamida reparut alors ; il était soutenu par un grand nombre de partisans, et offrait de reconnaître l'autorité de Charles-Quint. Ses propositions furent acceptées, et il remonta sur le trône, dont il demeura paisible possesseur jusqu'en 1570, époque à laquelle le royaume de Tunis rentra sous la domination des Turcs.

Pendant ce temps, Barberousse attendait à Toulon la décision de François Ier pour dévaster, de concert avec la flotte française, les côtes de la péninsule espagnole ; mais aucun ordre n'arrivait de cette cour insouciante, toujours plongée dans les plaisirs, et Khaïr-ed-Din quitta la France, mécontent, quoique comblé de présens et gorgé d'or. « Les sommes que les Barbares reçurent alors de la » France, dit Vieille-Ville, dépassèrent 800,000 écus ; il y avait à Toulon deux » trésoriers qui, trois jours durant, ne cessèrent de faire des sacs de 1,000, 2,000 » et 3,000 écus, et passèrent à cet emploi la plupart des nuits. » De Toulon, Barberousse se porta sur Gênes, où le sénat lui offrit de magnifiques présens, après quoi il fit voile pour l'île d'Elbe. A son arrivée devant cette île, il écrivit au gouverneur, Jacopo d'Apiano, pour demander qu'on lui rendît un jeune juif, nommé Sinan, élevé par ses soins, et qui avait été fait prisonnier à Tunis. Après bien des hésitations qui irritèrent le vieux corsaire et attirèrent aux habitans de l'île quelques déprédations, le gouverneur lui rendit Sinan. De l'île d'Elbe, Barberousse se dirigea vers les côtes de Toscane. Il surprit la ville de Télamone, celle de Montéano, située à une distance de près de trois lieues dans l'intérieur des terres, celle de Porto-Hercole, et les livra au pillage. Les habitans furent réduits en esclavage. Barberousse se portant ensuite sur Ischia, pilla les trois principaux villages de l'île, puis entra à pleines voiles dans les eaux bleues du golfe de Pouz, canonna la ville de ce nom, et tombant avec la rapidité de la foudre sur les villes de Carreoto et de Lipari, en enleva plus de sept mille habitans. Après tant d'exploits, Barberousse rentra à Constantinople, emportant sur ses galères un nombre d'esclaves chrétiens tellement considérable que, pressés les uns contre les autres, ils périssaient par centaines. « Ceux qui estoient en cette armée, dit la chronique, » racontèrent depuis qu'il y avoit un si grand butin de toutes sortes de person- » nes, que dans le cours de ceste navigation, plusieurs corps de ces captifs, tués » de faim, de soif et de tristesse, comme ils estoient fort étroitement serrés ensemble » au plus bas des carènes, entre les immondices de toute nature, presque à toute » heure estoient jetés à la mer. »

Après avoir dévasté les côtes de l'Italie, Barberousse s'était retiré à Constantinople. Là, il se reposait de ses fatigues dans la mollesse et les voluptés du harem. Cette vie efféminée lui fut fatale. Une maladie grave l'emporta après quelques jours de souffrance (1547). Il était âgé de quatre-vingts ans. La même année vit mourir trois hommes également célèbres : François Ier, Henri VIII et Luther !

Histoire de l'Algérie. (1) — LEON GALIBERT.

Un procédé délicat.

Ce jour-là, comme de coutume, les pierrots gazouillaient sous les tilleuls du Palais-Royal ou becquetaient de la mie de pain sur la pelouse, à la grande satisfaction de leurs pourvoyeurs habituels, les employés en retraite, les bonnes d'enfans et les militaires non gradés. Le vent se permettait parfois d'enlever, de la gerbe d'eau, quelques parcelles humides qu'il faisait retomber ensuite, en pluie fine et déliée, sur le visage des promeneurs ou sur la toilette surannée de quelque douairière qui s'empressait d'étaler son parapluie rouge sous un ciel sans nuages. Les bottes à jour du comédien de province emportaient sournoisement le sable des allées; le marmot en vacances faisait rouler son cerceau dans les jambes de la loueuse de chaises, et le petit clerc d'une étude, député pour une affaire pressante, s'accoudait sur la grille, en face du canon régulateur, attendant qu'il plût au ciel d'allumer l'amorce.

Il était dix heures du matin.

Tout à coup l'on vit débusquer de l'une des arcades un gros homme à face réjouie, rond, trapu, de petite taille, roulant plutôt qu'il ne courait... c'était une trombe terrestre, un ouragan qui menaçait de déraciner les tilleuls et de bousculer tous les promeneurs.

Enfin il s'abattit sur le café de la Rotonde, et le calme fut rétabli.

N'auriez-vous pas vu, par hasard, mon ami le sous-préfet? demanda-t-il à l'un des garçons.

Celui-ci jeta les yeux sur l'espèce de caricature ambulante qui l'interrogeait, et partit d'un éclat de rire.

Il fallait que Marcellus Tonitru, bonnetier patenté, bizet dans la garde nationale, électeur du 11e arrondissement et domicilié rue de Bussy, n'eût pas un physique très respectable pour que la politesse incarnée, dans la personne d'un garçon de café, lui fît un pareil accueil. Effectivement, son feutre à bords imperceptibles semblait coiffer un potiron, tant ses joues étaient rebondies et son teint bilieux. Ses larges épaules touchaient à sa nuque, et, vu cette absence totale de cou, Marcellus portait une cravate à la Colin, dont les nœuds flottaient artistement au gré du zéphir. Son énorme abdomen se cachait partie sous une redingote maron qui lui sanglait les flancs, partie sous un gilet à coupe républicaine, car Marcellus était républicain, sauf la barbe que Mme Tonitru ne tolérait pas. Ajoutons, pour compléter le costume de notre héros, qu'il avait les tibias enveloppés d'une paire de bas chinés, des escarpins vernis et un gigantesque riflard sous le bras.

Autrefois Marcellus avait commis des études. Après avoir traduit jusqu'au *De Viris* inclusivement, il se fit bonnetier ; mais les glorieux souvenirs restaient incrustés dans son cerveau.

Une seule chose affligeait le bonnetier.

Depuis vingt ans que son commerce prospérait, il était devenu propriétaire d'une ferme dans la Beauce, de cinq enfans et de huit cors aux pieds. Or, si la république proclamait la loi agraire, ne lui prendrait-on pas la meilleure partie de sa ferme, en lui laissant sa progéniture et ses cors? Il se consolait pourtant avec cette maxime presque évangélique et remplie d'un dévoûment antédiluvien : «Il faut secourir ses frères et tout sacrifier à sa patrie. »

(1) Nous empruntons cet intéressant épisode au livre remarquable que le libraire Furne vient de consacrer à l'histoire de l'Algérie, ouvrage magnifiquement illustré de gravures sur acier et de vignettes sur bois, d'après les dessins du célèbre Raffet.

En attendant, il ne soldait ses impôts que sur présentation de contrainte, ne donnait jamais un centime à un pauvre, sous le spécieux prétexte que la loi proscrit les mendians, empruntait à ses amis de l'argent qu'il oubliait de leur rendre, ou les invitait à un déjeûner dont il leur laissait payer l'addition... Du reste, excellent mari, bon père de famille, citoyen paisible, négociant probe.

Marcellus, roulant toujours comme une trombe, avait heurté la veille, au passage Choiseul, un monsieur qui était en extase devant le bel étalage de Jeanne. Le monsieur s'apprêtait à décocher une vigoureuse apostrophe à l'auteur de ce choc brutal; mais le bonnetier surpris recula de trois pas en arrière, et prit ensuite un élan prodigieux pour s'élancer au cou du monsieur, lequel avait fort envie de crier au secours.

— Eh! c'est ce cher Saint-Aurens! s'écria Marcellus.

— Passez votre chemin, répondit l'autre avec brusquerie : je ne vous connais pas.

— Tu ne connais pas Marcellus Tonitru, ton ami de collége?

— Ah! si fait. Comment cela va-t-il?

— Comme tu vois : je suis prodigieusement engraissé... Quelle est ta position sociale?

— Sous-préfet... Et la tienne?

— Bonnetier... Peste! sous-préfet! On voit bien que tu as traduis autre chose que le *De Viris*... Ah! ça, mon cher, je t'inviterais bien à dîner : malheureusement, ma femme est maussade et mes enfans sont tapageurs. Veux-tu que demain nous déjeûnions ensemble, chez Véfour, aux Frères Provençaux, où tu voudras!... Ça te va-t-il?

— Certainement... Comment donc?

— En ce cas, à dix heures, au café de la Rotonde.

Et voilà pourquoi Marcellus Tonitru demandait au garçon s'il n'avait pas vu son ami le sous-préfet. La réponse à cette demande insolite fut un immense éclat de rire, comme nous avons eu déjà l'avantage de le dire au lecteur.

Le bonnetier fut sur le point de se mettre en colère; mais il jugea plus convenable de rire plus fort que le garçon.

— Très drôle, s'écria-t-il, très drôle!

En ce moment il aperçut le sous-préfet Saint-Aurens au milieu des lecteurs de journaux groupés autour du pavillon littéraire; il alla *s'abattre* sur le *Constitutionnel* que son ami tenait à la main.

— Diable! mon cher, tu as des mouvemens un peu brusques.

— Comme tu vois... Et l'appétit?

— Pas fort.

— Allons, un verre d'absinthe, hein?... Fameux! je te paie l'absinthe.

Ils entrèrent sous la rotonde. Marcellus plaça résolument son chapeau sur l'oreille et dit au garçon qui s'était permis toute à l'heure de lui rire au nez :

— Voulez-vous avoir la bonté, je vous prie, de me verser de l'absinthe?

Le garçon ne demanda pas mieux. L'absinthe bue, Marcellus se leva, prit un journal qu'il eut l'air de parcourir... et pendant ce temps-là, le sous-préfet passait au comptoir.

— Ah diable! s'écria le bonnetier, lorsqu'ils furent dehors, je n'ai pas payé la consommation!

— Je l'ai payée, répondit le sous-préfet.

— Ah! tu l'as payée!... Et pourquoi l'as-tu payée?

— Vas-tu me faire une querelle?

— C'est bon, je te revaudrai cela : tu ne le porteras pas loin.

Ils entrèrent aux Frères-Provençaux. Marcellus tourbillonna dans le salon, envahit la carte, commanda six douzaines d'huîtres, deux tranches de pâté de foie gras, une bouteille de chablis, trois bouteilles de bordeaux et une omelette au lard. A lui seul il avala cinq douzaines d'huîtres, les neuf dixièmes du pâté et l'omelette tout entière... Il but en raison directe des comestibles qu'il avait engloutis.

— Fameux, le déjeûner!... Qu'en dis-tu?... Garçon, l'addition!... Mon cher, ce bordeaux est très laxatif... Demande les bols, je suis à toi.

Marcellus alla faire un *tour* dans la galerie d'Orléans, et, pendant son absence, on apporta les bols et l'addition. Pour ne pas faire attendre le paiement, le sous-préfet tira deux pièces d'or de sa poche. On lui rendait sept francs cinquante centimes, et il donnait les cinquante centimes au garçon, lorsque Marcellus le prit sur le fait, puis immédiatement au collet.

— Ah! tu paieras toujours!

— Puisque tu n'étais pas là...

— Mais sais-tu, sang Dieu! que si je n'avais pas affaire à mon meilleur ami, nous irions de ce pas à la porte Maillot?

— Prenons un fiacre et dépêchons-nous! s'écria le sous-préfet en quittant la table; car au travers du rideau de gaze de la fenêtre, il venait d'apercevoir, dans la galerie, deux jolis minois de sa connaissance.

— Corbleu! comme tu es vif; je plaisantais, mon cher. T'imagines-tu que j'aurais le courage de t'insinuer une balle dans le crâne? Et que dirait Mme Tonitru si tu m'en logeais une autre dans l'abdomen?

— Mme Tonitru ne saura rien, dit Saint-Aurens, qui s'amusait beaucoup de la frayeur de son ami : cherchons des témoins!

En disant ces mots, il entraîna, hors du restaurant, le bonnetier plus mort que vif.

— Mais, tigre féroce, tu veux donc t'abreuver de mon sang?

— Ce n'est pas du sang qui circule dans tes veines, à l'heure qu'il est, c'est du Bordeaux... Tiens, voici nos deux témoins.

— Quoi! le chapeau de velours et le tartan vert?

— Sans doute.

— Ah! je respire... tu as failli me donner une indigestion. Dieu me damne, elles sont charmantes : ce sont des modistes... Oh! si madame Tonitru le savait!

— Halte-là! je te recommande la sagesse.

— Comment, la sagesse?

— Oui, ce sont des jeunes filles vertueuses ..

— Ah!... qui vont nous servir de témoins!... Soit. Je serai sage, à condition que tu me laisseras payer le fiacre et trois bouteilles de bierre au café du Ranelagh.

— C'est trop juste.

Le sous-préfet aborda les modistes qui ne se firent pas prier le moins du monde, attendu qu'elles connaissaient le naturel grave et rassurant du fonctionnaire et que son ami ne leur paraissait pas dangereux. Elles montèrent gaîment en fiacre et coururent bientôt avec ces messieurs dans les avenues du bois de Boulogne. Marcellus empressé vis-à-vis de mademoiselle Clémence, oublie de payer la voiture. Le sous-préfet répara cette distraction, puis donna le bras à mademoiselle Aglaé. La chaleur et la poussière ayant altéré les grisettes, Marcellus offrit les trois bouteilles promises; mais l'une de ces demoiselles ne buvait que de la limonade gazeuse et l'autre préférait une glace. Le bonnetier trouva qu'elles avaient très bon goût, huma deux sorbets pour sa part et les arrosa d'un égal nombre de bouteilles de limonade.

Les modistes s'étaient promenées et rafraîchies; elles n'en attendaient ni plus ni moins de la galanterie de ces messieurs, et donnèrent le signal du départ.

— Un instant! s'écria Marcellus en tirant une bourse très bien garnie, qu'il fit passer alternativement de sa main droite dans sa main gauche, pour en faire sonner le contenu : nous avons un compte à solder là bas.

— C'est une affaire terminée, dit Saint-Aurens.

— Encore?... Mais c'est tyrannique, arbitraire, monstrueux et très impol., ce que tu fais là!

— Mesdemoiselles, dit en s'adressant aux grisettes le galant bonnetier, je vous prends à témoin que monsieur vient de me ravir mes droits, et je le somme en votre présence de me laisser payer la voiture qui ramènera vos charmes à Paris.

On gagne la barrière de l'Etoile, et la société monte dans un omnibus. Le bonnetier s'étant aperçu que le conducteur venait de refuser la pièce de cinq francs d'un voyageur, faute de monnaie, s'empressa de lui offrir une pièce d'or, et lui dit de se payer de quatre places. Celui-ci refusa de nouveau pour le même motif. Marcellus jura contre l'administration, qui ne garnissait pas le gousset de ses employés. Le conducteur haussa les épaules, et, pour mettre fin à cette scène ridicule, Saint-Aurens, qui avait de la monnaie, dit au bonnetier de resserrer sa pièce d'or.

Les deux amis reconduisirent les modistes à leur magasin, passage Vivienne. Marcellus prit l'adresse au crayon, et résolut d'y acheter dorénavant les chapeaux de Mme Tonitru.

— Allons à l'Opéra, dit St-Aurens.

— Bravo! je te le paie... Mais, dis-moi, n'as-tu pas faim?

— Ton déjeûner est déjà digéré? Je t'en fais mon compliment, tu n'absorbes pas mal. Pourtant, si tu veux me croire, tu te borneras à prendre un potage au galop, car on joue *Guillaume Tell*... Nous souperons.

— Fameux! excellente idée! s'écria Marcellus... Aïe! On sort du spectacle à minuit, le souper nous conduira jusqu'à une heure du matin... Je suis flambé! Ma femme est capable de croire... Pourtant, Mme Tonitru, Dieu m'est témoin que je vous suis resté fidèle...

— C'est mon chemin de passer rue de Bussy, dit le sous-préfet : par conséquent, je pourrai te reconduire et t'excuser.

— Oui, tu rendras témoignage de ma conduite; Scipion, dans le *De Viris*, ne s'est pas mieux conduit que nous au bois de Boulogne... A propos, es-tu républicain?

— Va donc manger ton potage, hein, s'il te plaît!

— C'est juste, tu es fonctionnaire public et tu n'as pas mon indépendance. Je te plains, mon pauvre Saint-Aurens... Je dis plus : tu es à plaindre!

Ils étaient arrivés en face de l'Académie royale de musique. Le bonnetier, s'engouffrant dans la cuisine italienne, avala deux potages au macaroni qu'il trouva détestables après coup. Le garçon prétendit qu'ils étaient excellens, puisqu'il n'en restait pas une cuillerée. Marcellus allait se formaliser de cette observation; mais le sous-préfet jugea convenable de payer les potages et d'entraîner son hargneux ami.

Le bonnetier, qui avait ses motifs, voulut se mettre à la queue, malgré l'avis de St-Aurens, qui trouvait beaucoup plus simple d'entrer de suite en prenant des balcons. Dans l'espace de cinq minutes, il laissa passer vingt personnes entre le sous-préfet et lui, tout en faisant mine de jurer contre cette usurpation de ses droits.

— C'est effroyable, mon cher! je suis écrasé, roué, massacré!... Prends deux billets, je vais te rejoindre au contrôle.

Ce qui fut dit fut fait. Marcellus, en s'asseyant sur les banquettes du parterre, serra vivement la main de son ami.

— Morbleu, tu m'as régalé jusqu'alors; mais je te réserve un souper splendide, ébouriffant, colossal! un véritable souper de Lucullus, dont nous parlerons dans cinquante ans, si nous soupons encore... Laisse-moi faire!

Le premier acte se joua. Marcellus sortit pendant l'entr'acte et ne rentra dans la salle qu'au bout d'un demi-heure.

— D'où viens-tu ? lui dit le sous préfet.

— Du café Riche... Nous aurons un pâté de Chartres...

— Es-tu fou?

— Laisse donc, il faut du solide, puisque nous n'avons pas dîné... de plus, une galantine de poulet froid, tout ce qu'il y a de plus desséchant en dessert... J'ai donné mes ordres pour qu'on nous frappât quatre bouteilles de champagne... Gloire à Guillaume Tell! vive la république!

— Mais tu vas me compromettre.

— Tais-toi, féroce complice des tyrans! Tu n'auras pas toujours l'honneur de souper avec un bonnetier républicain, un homme aux mœurs antiques, qui possède une ferme dans la Beauce et ne craint pas la loi agraire!... J'oubliais de te dire que nous aurons du moka pur sang et du rhum de la Jamaïque idem.

La toile se baissa. Marcellus triomphant conduisit le fontionnaire en présence du souper somptueux dont il lui avait indiqué le menu. Bientôt les comestibles disparurent; le champagne pétilla gaîment dans les flûtes; de nouveaux bouchons sautèrent conjointement avec trois boutons de la redingote du bonnetier.

La détonation de la dernière bouteille fut le signal du *nec plus ultra* de Marcellus. Le sous-préfet le vit rouler sous la table.

— Soixante-quinze francs, messieurs! dit à celui des convives qui restait debout, le garçon qui présentait la note.

Saint-Aurens se fit donner la monnaie d'un billet de banque et paya. Puis, avec le secours de cinq à six personnes compatissantes, il porta Marcellus sur le boulevart et fit approcher une voiture.

Mais le grand air, au lieu d'achever d'étourdir le bonnetier, parut au contraire lui rendre l'usage des jambes Il fit un signe négatif au cocher de fiacre qui ouvrait la portière, et se mit à rouler, sans trop de zigzags, du côté de la rue Richelieu, forçant le sous-préfet à le suivre.

— Diable ! fit l'autre étonné, ton ivresse ne dure pas long-temps!

— Comme tu vois, mon cher... Hein, quel souper! On ne t'en paiera pas souvent de pareils.

— Qu'entends-tu par ces paroles?

— Je veux dire que jamais ami ne te régalera comme je viens de te régaler... Ah ça! pourquoi ris-tu? Est-ce que par hasard...

Il se plaça sous un réverbère et procéda sérieusement à l'examen de sa bourse, qui n'avait rien perdu de son enflure.

— Ah! s'écria-t-il, c'est mal, très mal! Tu as profité de mon état déplorable... Parole d'honneur, c'est bien humiliant pour moi ! Je me souviendrai de la leçon; mais c'est égal, je n'aurais jamais cru cela de ta part!... Mon ami, tu me fais beaucoup de peine!

En poussant une foule d'exclamations de cette nature, Marcellus traversa le Carrousel avec Saint-Aurens, qui n'avait rien de mieux à faire que de garder le silence. Lorsqu'ils se trouvèrent en face du pont des Arts, il arrêta brusquement le sous-préfet qu'il voyait fouiller dans sa poche.

— Mille tonnerres! s'écria-t-il, tu ne pousseras pas la mystification jusqu'au bout! Depuis ce matin, je me trouve assez vexé de ta conduite, et je te jure sur ce que j'ai de plus sacré, sur ma tête et celle de Mme Tonitru, que tu n'es plus mon ami, si tu t'avises de payer le passage!!!

Après cette rude mercuriale, le bonnetier s'approcha de l'invalide et lui glissa dans la main... DIX CENTIMES!

Et voilà comment Marcellus Tonitru montra qu'on ne blessait pas impunément son amour-propre et qu'il avait, comme un autre, de la délicatesse de procédés.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

LE CABINET DE L'EMPEREUR.

Le sentiment de haine qui animait l'Angleterre contre la France, cette persévérance à lui susciter partout des ennemis et des embarras, cette politique qui, comme le disait le grand Frédéric, consiste à frapper à toutes les portes, une bourse à la main, ne laissaient pas à l'empereur un seul moment de repos. Mais son activité croissait en raison des obstacles; quant à moi, mes forces ne répondaient pas à mon zèle.

Lorsque la nécessité de terminer une affaire qu'il jugeait arrivée à sa maturité, ou de fixer ses idées sur les élémens d'un projet nouveau ou l'expédition instantanée d'un courrier, l'obligeait à se lever pendant la nuit, l'empereur me faisait éveiller. Je le trouvais vêtu de sa robe de chambre blanche, avec un madras sur la tête, se promenant dans son cabinet, les mains croisées derrière le dos, ou puisant dans sa tabatière, moins par goût que par préoccupation, car il ne respirait que l'odeur du tabac, et ses mouchoirs de batiste blanche n'en étaient point salis. Ses idées se développaient sous sa dictée avec une abondance et une netteté qui faisaient voir que son attention était fortement attachée à l'objet de son travail; elles sortaient de sa tête comme Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter.

Lorsque le travail était terminé, et quelquefois au milieu du travail il faisait venir des glaces ou des sorbets. Il me demandait ce que je préférais, et sa sollicitude allait jusqu'à me conseiller ce qu'il jugeait devoir être plus favorable à ma santé. Après quoi il allait se recoucher, ne fût-ce que pour une heure, et il reprenait son sommeil comme s'il n'eût pas été interrompu. On n'apportait pas le soir dans son appartement des en-cas d'alimens substantiels, selon l'usage de la cour avant la révolution. L'empereur n'avait pas hérité de l'énorme appétit des princes de l'ancienne maison régnante. Mais un officier de la bouche couchait près de l'office, pour servir les rafraîchissemens qu'il pouvait demander, et qui étaient préparés d'avance.

Quand l'empereur se levait la nuit sans but déterminé, mais pour occuper ses heures d'insomnie, il défendait qu'on m'éveillât avant sept heures du matin. Je trouvais alors mon bureau couvert de rapports et de papiers annotés de sa main. Lorsqu'il revenait de son lever qui avait lieu à neuf heures, il trouvait, en rentrant dans son cabinet ses réponses et ses décisions formulées et prêtes à être expédiées.

Il y avait sur son bureau des états de situation des armées de terre et de mer, couverts en maroquin rouge, fournis par les ministres de ces départemens. Ces états, dont ils avaient donné le plan, étaient renouvelés le 1er de chaque mois. Ils étaient divisés en colonnes indiquant le numéro des régimens d'infanterie et de cavalerie, le nom des colonels, le nombre d'hommes composant chaque bataillon, escadron et compagnie, les départemens où ils se recrutaient et les quantités d'hommes qu'ils recevaient par les conscriptions, les lieux où le régiment se trouvait réuni ou détaché, l'emplacement et la force des dépôts, l'état de leur personnel et de leur matériel.

Si des régimens *de marche* étaient formés, leur composition, leur destination, les dates de leur départ et de leur arrivée étaient mentionnées dans ces états. Les régimens *de marche* formés par des conscrits qui, des dépôts, étaient envoyés aux bataillons ou escadrons de guerre, quand ils étaient en nombre suffisant pour composer une compagnie, un bataillon ou un escadron. Arrivés à la frontière, ces différens détachemens étaient réunis en brigades ou en divisions commandées par des généraux, et pourvus d'artillerie. Le commandement des détachemens organisés comme s'ils devaient être permanens et envoyés à des distances souvent éloignées, était donné à des officiers qui allaient remplacer d'autres officiers. Arrivés à leur destination, ces corps étaient dissous. Les officiers et les hommes étaient distribués dans les régimens dont ils portaient le numéro. Les corps du génie et de l'artillerie, les batteries de canon avaient aussi leur place dans ces états de situation, qui étaient tenus avec d'autant plus de soin, que l'empereur avait de fréquentes occasions d'en vérifier l'exactitude. S'il rencontrait des hommes isolés ou en peloton, il savait, à l'inspection du numéro, sur quel point ils devaient se diriger, et les lieux où étaient leurs étapes.

Les colonnes des états de situation de la marine présentaient les noms des vaisseaux de guerre de tout rang et des officiers qui les commandaient, le nombre des bâtimens qui étaient stationnés dans chaque port ou qui se trouvaient en mer, la composition et la force des équipages, les noms des départemens soumis à l'inscription, des bâtimens qui étaient sur les chantiers, et à quel degré d'avancement était parvenue leur construction, évaluée en vingt-quatrièmes.

C'était toujours avec une singulière satisfaction que l'empereur recevait ces états de situation. Il les parcourait avec délices, et disait qu'aucun ouvrage de science et de littérature ne lui faisait autant de plaisir. Son étonnante mémoire s'emparait de tous ces détails; ils y restaient gravés, de sorte qu'il savait aussi bien, et même mieux que les bureaux du mouvement des ministres de la guerre et de la marine, et que les états-majors eux-mêmes, quels étaient le personnel et le matériel des corps. L'ortographe et la prononciation des noms lui étaient moins familiers; il ne les retenait jamais correctement. Mais si les noms propres lui échappaient, leur mention suffisait pour lui représenter vivement l'image de l'individu ou de la localité qui le portait.

L'administration de la maison impériale était réglée avec le même ordre que celle de l'état. Elle était divisée en autant de services qu'il y avait d'officiers civils de la couronne. Le budget des dépenses était arrêté chaque année. L'empereur présidait annuellement, et quelquefois plus souvent, le conseil de sa maison, dans lequel il passait en revue les divers articles de dépenses, et trouvait des ressources dans des recettes inaperçues ou négligées. Il accordait des éloges aux chefs de service qui avaient économisé sur leur budget, non qu'il prêchât la parcimonie; mais il ne souffrait ni gaspillage ni laisser-aller.

Il était parfaitement secondé par le général Durec, chargé, comme grand-maréchal du palais, du service le plus difficile, de celui où les dépenses étaient minutieuses, variables, et pouvaient donner lieu à plus d'abus, et par les grands officiers des autres services. Ces divers services étaient administrés par de principaux employés, qui y portaient une scrupuleuse régularité.

Dans le budget du grand-chambellan, les traitemens des dames du palais, des chambellans, les dépenses des bureaux, des bibliothèques, des cartes, des huissiers, les gages coûtaient près de douze cent mille francs; la musique de la chapelle, celle des appartemens et des théâtres coûtaient à peu près neuf cent mille francs; la toilette de l'empereur, vingt mille francs; les frais de toilette et de garde-robe et la cassette de l'impératrice, sept cent mille francs. Les économies annuelles qui étaient faites sur la liste civile se montaient de treize à quatorze millions. Ainsi l'esprit d'ordre et la bonne administration qui régnaient dans les dépenses de sa maison avaient permis à l'empereur de tenir une cour qui ne le cédait en magnificence à aucune autre, et d'amasser un trésor de plus de cent millions, dont une partie d'or et d'argent étaient enfermée sous trois clés dans les caves des Tuileries.

LE BARON DE MENNEVAL.

Paris.—BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

Novembre 1843. *DOUZE FRANCS PAR AN.* 2e année.—N° 29.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.

Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an .... 12 f. » c.
Six mois...... 6 50
Trois mois.... 3 50
Un mois...... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

SOMMAIRE.

LES DEUX FAVORITES.

I.

Abou-Hassan, renégat espagnol, et célèbre écumeur de mer, se disposait à sortir ; il passait à sa ceinture le poignard damasquiné qui, dès qu'il avait franchi le seuil de sa demeure, ne le quittait jamais. Lorsque la porte s'ouvrit, un homme, à la figure noble et expressive, mais aux vêtemens grossiers, s'offrit à ses regards.

— Tu es bien hardi, esclave, de te présenter ainsi devant moi sans y être appelé, dit le forban.

— Un motif puissant me pousse à cette démarche, répondit l'esclave.

— Un motif puissant? Par Mahomet, je jure de te faire donner cinquante coups de bâton si tu ne justifies pas ton arrivée importune. Parle. Que veux-tu?

L'homme aux vêtemens grossiers avait jeté un sombre regard sur Abou-Hassan à la menace de la bastonnade ; ses lèvres tremblaient lorsqu'il dit au renégat d'une voix mystérieuse :

— Ce que je veux? Je veux te donner assez d'or pour que tu puisses renoncer à ton métier de brigand, revoir ta belle patrie et y vivre en chrétien, en demandant tous les jours pardon à Dieu de ton apostasie et de tes crimes. Je veux que tu foules aux pieds cette robe et ce turban maudits, et que tu retournes parmi les adorateurs du Christ. Si tu es disposé à m'aider dans le projet que j'ai formé, ta fortune est faite.

Pendant cette déclaration étrange, le forban avait regardé celui qui lui parlait, avec l'étonnement et la stupéfaction d'un homme qui croit être le jouet d'un songe. Lorsque la voix de ce singulier visiteur eut fini de se faire entendre, Abou-Hassan partit d'un bruyant éclat de rire et frappa dans ses mains.

A ce signal un esclave accourut.

— Qu'on donne cinquante coups de bâton à ce chien de chrétien, dit le maître, pour avoir eu l'audace de se jouer de moi.

L'esclave africain se disposait à entraîner son compagnon de servitude, lorsque celui-ci, par un geste imposant, le retint à sa place. S'approchant aussitôt du renégat, il lui montra une bague qu'il avait cachée dans son sein, et sur laquelle étaient gravées des armoiries bien connues d'un véritable Espagnol.

Abou-Hassan fit un mouvement de surprise et se jeta vivement en arrière.

— Ordonne à cet esclave de se retirer, reprit le porteur de la bague, et tu connaîtras mon secret.

Dès qu'ils furent seuls : Tu le vois, reprit-il, en élevant la voix et en fixant sur le renégat, son regard fier et perçant, celui que tu as acheté hier dans l'avret-bazar, celui que tu as revêtu d'une toile grossière, et que tu prends pour un vil esclave, est un homme dont la noblesse est aussi ancienne que l'établissement de la monarchie en Espagne. Oui, je suis le descendant de ces fameux comtes d'Albuquerque dont le nom est mêlé à toutes les gloires de notre patrie. Je ne suis donc ni un fou, ni un insensé, quand je te propose de te combler de richesses en échange d'un service que je réclame. Ecoute-moi.

Abou-Hassan devenu humble, d'insolent qu'il était, fit asseoir à ses côtés, sur un coussin, l'esclave qu'il avait menacé du châtiment. Sa physionomie, tantôt dédaigneuse et hautaine, avait pris une expression respectueuse. Il prêta une oreille attentive aux paroles de ce rejeton d'une famille que la fatalité avait frappée.

— Je suis, t'ai-je dit, le fils du comte d'Albuquerque, grand d'Espagne de première classe. Cette bague que je suis parvenu à soustraire à l'avidité des marchands, est la seule preuve que je puisse fournir pour le moment, à l'appui de ma déclaration ; mais il te sera facile, avec les renseignemens que je te donnerai et ceux que tu puiseras dans notre pays, d'acquérir la certitude de mon illustre origine.

Mon père, le comte d'Albuquerque, commandait l'expédition que notre roi envoya contre les Français, pour reprendre l'île Sainte-Marguerite. Le sort des armes nous fut favorable, et l'île tomba en notre pouvoir ; mais, trop impétueux et trop ardent à la poursuite des ennemis, je fus fait prisonnier par le chef des troupes françaises. De Marignac me fit monter sur son vaisseau, et je dus le suivre à Paris, où il était rappelé par le ministre. — Je vécus un an à la cour de Louis XIII, libre sur ma parole.

Echangé à cette époque contre un Français d'une naissance distinguée, prisonnier en Espagne, je fus chargé par notre roi d'une mission à Smyrne, auprès du représentant de notre nation en cette ville.

Voici où commencent mes malheurs.

Parti de Marseille à bord de l'*Oriental*, je remarquai dès les premiers jours de la traversée, parmi les passagers, une jeune fille admirablement belle. Emma a seize ans; ses yeux bleus, tendres et rêveurs, ont fait sur moi une impression profonde; je l'aime avec passion, avec délire. D'abord timide et tremblante, la jeune Française allait cacher dans les bras de son père, la rougeur virginale que mes paroles avaient fait monter sur son visage.—Mes regards brûlans portèrent enfin dans son cœur la flamme qui me dévorait. Je pus lui faire l'aveu de mon amour. Emma n'était pas insensible; nos âmes s'entendirent et l'avenir nous berça des plus douces espérances.

Deux semaines après notre départ de Marseille, nous fûmes poursuivis par un corsaire turc.

Au milieu de la nuit, un tumulte affreux retentit à bord de l'*Oriental*. C'étaient les sectateurs de Mahomet qui, à la faveur des ténèbres, avaient trompé notre vigilance, puis jeté le grappin sur notre bâtiment et enfin commencé le carnage.

D'un bond je me précipitai dans la cabine de celle que j'aimais. Je ne voulus céder à personne le droit de la défendre. A peine avais-je pu murmurer quelques paroles aux oreilles d'Emma, que la porte fut brisée en mille pièces; trois musulmans fondirent sur moi.

D'une main, je soutenais Emma évanouie, de l'autre, faisant voltiger sur ma tête une hache d'abordage en rapides moulinets, je repoussais l'attaque des corsaires.

Déjà deux de mes ennemis avaient mordu la poussière, mais j'étais atteint de quatre blessures ; le sang qui s'échappait de mes plaies inondait les planches du navire et les vêtemens de la jeune fille.

Mon adversaire redouble d'efforts ; percé d'un cinquième coup de cimeterre, je laisse tomber mon précieux fardeau, et je roule au milieu des cadavres.

Un Arabe, qui se trouvait à bord du corsaire, mit un appareil sur mes blessures, qui, peu dangereuses, quoique profondes, se cicatrisèrent en quelques jours.

On me chargea de chaînes avec le reste de mes compagnons, et nous restâmes à fond de cale, jusqu'à l'entrée des vainqueurs dans le Bosphore.

Une pensée me torturait horriblement. J'ignorais le sort d'Emma, elle n'était pas avec nous. Je connaissais la brutalité des sectateurs de Mahomet, et je redoutais leurs criminelles tentatives. Sa beauté merveilleuse fut ce qui la sauva. Le capitaine du corsaire, créature du capitan-pacha, s'adjugea dans sa part de prise la jolie captive ; il voulait l'offrir à son protecteur. Elle est entrée depuis hier dans le sérail de Mustapha, et moi, le fils du comte d'Albuquerque, je suis devenu ton esclave. Voici maintenant ce que je te propose.

Mon bonheur est attaché à la possession de la jeune Française. Il faut que je la voie, que je lui parle, que je me concerte avec elle, et que, par ton aide, nous puissions gagner la terre d'Espagne ; ta récompense sera proportionnée au service que je te demande.

— Mais, répondit Abou-Hassan, ce projet ne me paraît pas d'une exécution facile.

— Avec de l'audace et de la persévérance, le but sera atteint. Si mon cœur n'était pas dominé par une passion profonde autant que durable, je pourrais sous peu de temps obtenir ma délivrance au prix d'une forte rançon. Je n'aurais pour cela qu'à écrire en Espagne ; mais je te l'ai dit, mon bonheur est lié au sort d'Emma. Je fuirai avec elle ou je passerai ma vie dans les fers.—Ecoute bien, voici le plan que j'ai conçu :

Je sais tirer de la guitare des sons assez harmonieux ; souvent, dans une nuit de folies, j'allais sous les fenêtres des belles Andalouses soupirer des romances amoureuses qui m'ont valu quelques plaisirs mystérieux. Je désire donc que, gardant le secret le plus absolu sur mon illustre origine, tu me proposes au chef des eunuques du capitan comme un musicien dont l'acquisition sera précieuse pour son maître. Une fois en présence de Mustapha, je réussirai peut-être à charmer ses oreilles, et dès ce moment je trouverai bien le moyen d'avertir celle que j'aime. Réfléchis; ton intérêt se lie à mon projet. D'abord le capitan, pour me garder à son service, te fera remettre une somme qui surpassera de beaucoup celle que tu as donnée aux corsaires ; ensuite, lorsque ton équipage sera complet, la veille du jour fixé pour le départ de ton navire, nous nous rendrons à bord, Emma et moi à la faveur des ténèbres, et nous quitterons tous ensemble le pays des infidèles. En arrivant en Espagne, tu seras généreusement récompensé des dangers que tu auras courus pour assurer notre fuite. Les comtes d'Albuquerque n'ont jamais failli à leurs promesses; la gloire et la franchise de mes ancêtres te répondent de ma parole. Prends cependant cette bague, sur laquelle sont gravées les armoiries de ma famille. Quoi qu'il puisse nous arriver de fâcheux, si la fatalité nous sépare, ce talisman t'ouvrira les portes du château de mon père, et te donnera droit à sa reconnaissance. Acceptes-tu ?

Le renégat resta long-temps abîmé dans ses réflexions. Il pesa attentivement les chances de réussite et les périls de l'entreprise dans laquelle il allait s'engager. L'appât du gain considérable qui l'attendait en cas de succès, le décida à tout oser ; il tendit la main au jeune Espagnol et le pacte fut conclu. Quelques instans après cette conversation, le célèbre écumeur Abou-Hassan, revêtu d'un caftan splendide et ayant à la ceinture son poignard damasquiné, se dirigeait vers le palais de Mustapha. Il était suivi d'un esclave qui portait suspendue à son épaule, par un cordon de soie, une riche guitare espagnole.

II.

Dans une des trois petites villes de Provence appelées anciennement *Nobile Castrum*, vivait en 1634, un riche marchand nommé Bournet Céleste, sa femme, et sa fille Emma, qui venait d'atteindre sa quatorzième année, ne s'occupaient qu'à lui rendre la vie douce et facile ; il ne lui manquait rien pour être compté parmi les heureux de ce monde; et M. Bournet ne demandait à Dieu que la durée de son bonheur. Hélas ! y a-t-il quelque chose de durable ici bas ?

Céleste, dont la vertu égalait seule la beauté, Céleste, pleine de santé et de fraîcheur, s'éteignit en quelques heures. Par un beau soir d'été, elle était assise au pied d'un arbre de Judée, à sa campagne ; une vipère la piqua à une veine. La blessure était mortelle ; elle expira dans les bras de son mari.

Depuis ce jour, le bonheur qui avait suivi M. Bournet dans toutes ses opérations l'abandonna entièrement. Il éprouva des pertes considérables. Un de ses meilleurs amis abusa de sa bonne foi. Un navire nolisé par lui, qui revenait de Venise, fut capturé par les Espagnols, alors en guerre avec la France, et le négociant provençal entrevit dans le lointain le spectre de la hideuse banqueroute. Une résolution énergique pouvait seule le sauver. Son parti ne fut pas long à prendre. Après avoir liquidé ses comptes, il lui restait encore une somme d'argent qu'il avait pu sauver du naufrage de sa fortune. Avec ce débris de son ancienne opulence, il chargea l'*Oriental* de marchandises, et deux ans après la mort de Céleste, il s'embarqua avec sa fille unique, alors âgée de seize ans. Son intention était de s'établir à Smyrne, ce paradis des commerçans provençaux.

Le récit succinct du comte d'Albuquerque nous a initiés aux sentimens qui avaient fait battre le cœur de la jeune fille. Emma, ignorant encore le monde et son langage, ressentit un plaisir bien doux à entendre les flatteries délicates et les gracieux complimens que lui adressait le jeune étranger. Alvérédo, comte d'Albuquerque, était doué d'une de ces physionomies caractéristiques que l'on rencontre chez les hommes du midi de l'Europe. Son teint bronzé, ses épais sourcils noirs, le regard passionné qui jaillissait de sa prunelle, le rendaient bien dangereux pour la naïve Provençale. Bientôt elle se surprit à rougir et à éprouver un tendre embarras, lorsque Alvérédo, avec ce ton d'exquise galanterie que les Maures ont laissé dans les Espagnes, lui parlait de sa belle patrie, des sérénades pendant les nuits étoilées, et aussi de ses rêves d'avenir. Un jour que M. Bournet s'entretenait avec le capitaine de l'*Oriental*, le comte d'Albuquerque, resté seul avec Emma, lui fit l'aveu de son amour. L'émotion de la jeune fille fut si grande, qu'elle chancela tout à coup, ses paupières s'abaissèrent sur elles-mêmes, un tremblement subit agita tout son corps, et, dans sa chute, elle se serait brisé la tête contre le mât du navire, si l'Espagnol ne l'avait soutenue dans ses bras. En revenant à elle, les yeux d'Emma rencontrèrent ceux d'Alvérédo ; ils n'exprimaient ni colère, ni mépris. Leurs âmes s'étaient entendues.

Nous ne répéterons pas les douces causeries des deux amans, leurs longues confidences, leurs espérances de bonheur. Nous ne dirons ni la rencontre des corsaires, ni le combat, ni la mort de M. Bournet, ni le désespoir de la jeune fille, lorsqu'elle se vit séparée d'Alvérédo, et qu'elle comprit toute l'horreur de sa position.

Nous arrivons de suite à la présentation d'Emma à son nouveau maître.

Aussitôt que le chef des corsaires eut soulevé le voile qui dérobait les traits de la jeune chrétienne aux regards du capitan, celui-ci resta ébloui par tant de charmes. Jamais beauté plus ravissante n'avait franchi la porte de son sérail. Emma, baignée de larmes, fit une impression profonde sur le sévère musulman. Le chef des eunuques, Man-ben-Allah, eut l'ordre de la conduire au pavillon destiné à la favorite.

Si Emma n'eût pas été absorbée par la douleur, si son âme remplie de l'image de l'Espagnol avait pu s'occuper d'autre chose que de son amour, sa curiosité aurait été vivement excitée par tout ce qui se passait devant elle. — L'esclavage, qu'elle se peignait si horrible, s'offrait à ses yeux sous un aspect des plus rians. C'étaient des esclaves de toutes les couleurs qui se prosternaient devant elle et tenaient leur front baissé vers la terre pendant qu'elle traversait les cours et les galeries. — C'étaient des appartemens somptueux au milieu d'un immense jardin, des kiosques mystérieux et parfumés.— C'étaient des toilettes merveilleuses, des robes de brocard et d'or. — Man-ben-Allah répétait en vain à ses oreilles : Vous êtes la maîtresse ici. — Tout cela vous appartient. — Emma n'entendait pas. — Sa pensée était ailleurs.

Des femmes jeunes et parées s'empressaient autour d'elle, le sourire sur les lèvres, et lui jetaient des fleurs. Emma ne les voyait pas.

Lorsqu'elle entra dans le pavillon de la favorite, une Circassienne lui lança un regard acéré : cette femme était pâle et ses lèvres tremblaient. Le dépit, la colère, la jalousie, débordaient dans son âme. Elle sortit en faisant à Emma un geste menaçant.

C'était celle que chérissait le plus Mustapha, avant l'arrivée de la chrétienne. Hamdine, forcée de céder le pavillon qu'elle occupait depuis bientôt six mois, comprenait qu'une rivale la remplaçait dans le cœur du capitan. A cette rivale, elle jetait une haine mortelle.

Emma ne remarqua ni le geste ni le regard : quatre femmes l'attendaient, gracieuses et empressées. Elles prononcèrent quelques paroles pour lui dire qu'elles étaient ses esclaves, et lui montrèrent les apprêts

d'une somptueuse toilette. Emma fit un signe : les femmes s'inclinèrent et disparurent aussitôt. La jeune Provençale avait besoin d'être seule.

Son premier mouvement fut de tomber à genoux. Elle pria Dieu de lui venir en aide, et de ne pas l'abandonner au milieu de ce peuple infidèle.

Les pleurs et la prière soulagèrent son cœur, mais le souvenir de son père et celui d'Alvérédo ne lui permirent pas de goûter un seul instant de repos de toute la nuit.

Le jour commençait à poindre, lorsqu'enfin, vaincue par la fatigue et les terribles émotions qui venaient de bouleverser son âme, elle s'abandonna au sommeil. En ouvrant les yeux, elle aperçut une des quatre femmes qui l'avaient reçue la veille, dans le pavillon, agenouillée devant elle et épiant son réveil. C'était une jeune Grecque nommée Fatmé, que le chef des eunuques avait attachée spécialement au service de la favorite. Son air prévenait en sa faveur; Emma lui tendit la main et la fit asseoir à ses côtés. C'était une infortunée aussi; peut-être avait-elle laissé un vieux père, un époux, un amant comme elle; le regard de la jeune Grecque témoignait d'une peine secrète. Dans le malheur on s'entend facilement. Les paroles sont inutiles pour exprimer ce qui se passe au fond de l'âme, Emma comprit qu'elle avait une compagne dévouée, une amie dans Fatmé, et elle se trouva moins seule que la veille.

Les trois autres femmes qu'on lui avait données pour la servir entrèrent un instant après, portant des cassolettes remplies de parfums! Elles dirent quelques mots à l'oreille de Fatmé, et aussitôt la jeune Grecque fit comprendre à sa nouvelle maîtresse que le capitan l'attendait. Emma se résigna à subir les soins de ses esclaves. Ses cheveux, parfumés avec du nard, tombèrent en longues tresses sur ses épaules, à la façon des filles de l'Archipel; bientôt un donalma de blanche laine, brochée d'or, serra mollement sa taille; elle cacha son pied dans des babouches de velours, sur lesquelles couraient de capricieuses arabesques; et ainsi parée, elle se rendit auprès de Mustapha.

Au fond du jardin, au milieu d'un massif d'orangers odorans, s'élevait un élégant kiosque où se réunissaient habituellement les femmes du harem. Le soir, après le coucher du soleil, elles s'y livraient à ces longues causeries qui ont tant de charmes pour des captives. Quelques unes, insouciantes et folâtres, tenaient dans leurs mains des *tambours*, et frappaient les échos d'alentour des accens de leur voix légère et cadencée.

Ce jour-là, elles étaient silencieusement assises en rond, sur de riches coussins. Jamais réunion plus attrayante n'apparut aux regards d'un mortel. Qui nous dira le langage de ces yeux noirs et bleus, la passion qui s'en échappait, la poésie de ces molles attitudes, l'abandon rempli de charmes de ces poses voluptueuses?

Toutes ces femmes étaient belles, comme Zuleïka, l'épouse de Putiphar. Chaque pays du globe était représenté par quelque ravissante créature. On y voyait des Géorgiennes à la carnation merveilleuse, des Circassiennes à la taille souple et onduleuse, de coquettes Persannes, de rêveuses Américaines, des Espagnoles ardentes et superstitieuses; la blancheur des romanesques Anglaises ressortait plus agaçante, plus désirable, à côté des visages brunis par le soleil d'Afrique.

Au centre de ce parterre vivant était un homme nonchalamment étendu sur un riche tapis de Perse. Son visage trahissait une certaine préoccupation. Il tirait d'une longue chibouque quelques nuages de fumée, pendant que sa main distraite jouait avec un blanc cachemire étincelant de paillettes d'or.

Quatre odalisques, attentives à ses moindres signes, rafraîchissaient l'air autour de lui avec de larges éventails.

C'était Mustapha.

Cette scène d'amour, les désirs de ces ravissantes créatures, qui se concentraient en lui, rien ne faisait battre son cœur.

L'obéissance passive de ses esclaves, les muettes adorations dont il était l'objet, avaient cessé d'éveiller en lui des idées de bonheur : Hamdine elle-même n'était plus rien pour lui. La jeune chrétienne régnait maintenant sur son âme, et son absence causait seule les distractions et la tristesse du capitan-pacha.

Enfin la porte s'ouvrit; les yeux pudiquement baissés vers la terre, Emma s'avança vers le maître que la fatalité lui avait donné. Un coussin était préparé pour elle à côté de Mustapha. Elle s'y assit et ne devina pas les jalousies que cette faveur soulevait autour d'elle. Alors, à un signal du capitan, une immense draperie, semblable en tous points à nos rideaux de théâtre, descendit de chaque côté de la salle et la partagea en deux. Des ouvertures y avaient été pratiquées en plusieurs endroits, afin que les belles recluses pussent observer, sans être vues, ce qui se passait dans l'autre moitié de la salle.

En Europe, on lève la toile quand le spectacle commence ; en Asie, où les hommes sont jaloux d'un regard qui profanerait la pureté de leurs épouses, le spectacle commence dès que le rideau est tiré.

A un second signal, une voix fraîche et sonore entonna un de ces agaçans boleros dont l'effet est si puissant chez les organisations passionnées des filles espagnoles. Les sons harmonieux d'une guitare andalouse, accompagnaient le chanteur. Aux premières notes qui jaillirent de l'instrument, aux premières paroles qui s'échappèrent des lèvres du musicien, toutes les femmes du sérail se précipitèrent vers la draperie qui les dérobait à la curiosité du joueur de guitare. Emma poussa un cri dont la cause ne fut devinée de personne, et attacha ses regards à une des ouvertures du rideau. Son cœur ne l'avait pas trompé. Cette voix était bien celle d'Alvérédo; c'était lui qu'elle voyait, après avoir pleuré sa mort. Le bonheur qu'elle éprouvait amena des larmes dans ses yeux. Ses forces l'abandonnèrent et elle fut obligée de retourner à sa place auprès du capitan. Mustapha l'accueillit avec un doux sourire, un sourire lui répondit, et pendant tout le temps que la voix d'Alvérédo se fit entendre, le visage d'Emma refléta le changement qui s'était opéré dans son âme.

Le capitan, témoin de la joie de sa jolie captive, et attribuant ce résultat au talent du musicien, donna l'ordre au chef des eunuques d'en faire l'acquisition à quelque prix que ce fût.

III.

Gênes et Venise, alors à l'apogée de leur puissance, avaient conquis le monopole du commerce dans la Méditerranée. Depuis l'Istrie jusqu'à la mer Noire, les hardis marins de ces deux républiques inondaient de leurs produits les contrées soumises au sultan. De là des relations fréquentes, des rapports journaliers avec les habitans de ces pays, qui, pour traiter avec les marchands italiens, furent obligés d'apprendre la langue de ceux dont l'industrie les rendait tributaires. Cet idiôme étranger, imposé d'abord par la nécessité, devint bientôt à la mode en Turquie. Dans les harems, comme dans les caravansérails, entre marchands et même entre nationaux, on lui donnait la préférence sur celui de l'empire. En un mot, il était bien peu de Turcs, au commencement du 17e siècle, qui ne comprissent pas l'italien, et le citoyen de Venise ou de Gênes pouvait, en parcourant les Echelles, se croire encore dans sa patrie. Le capitan-pacha, ainsi que le plus grand nombre de ses compatriotes, comprenait donc et parlait très facilement la langue des infidèles.

Les lecteurs n'ont pas oublié que notre héroïne était née en Provence; or, dans cette province, l'italien est très répandu. Depuis l'époque où les deux peuples ne formaient plus qu'une seule et même nation, où les princes de la maison d'Anjou étaient en même temps comtes de Provence et rois de Naples et de Sicile, la langue de Pétrarque était devenue aussi populaire sur les bords de la Méditerranée que sur ceux de l'Adriatique. L'idiome provençal s'est ressenti de cette fusion qui a duré 160 ans; il conserve encore des mots, des locutions, des tournures de phrases qui appartiennent exclusivement à la langue italienne.

Après les Vêpres siciliennes, le développement que prit tout à coup le commerce de Marseille dans le Levant, la noble rivalité qui s'éleva entre les marins de cette ville et ceux des républiques italiennes, le voisinage des deux pays, les rapports incessans que l'intérêt commun nécessitait entre eux, en dépit des haines nationales, toutes ces causes réunies continuèrent à imposer aux traficans provençaux l'obligation de savoir l'italien. Le dernier commis d'un comptoir marseillais devait connaître cette langue.

Nous avons parlé, dans le second chapitre de cette histoire des relations d'affaires qui existaient entre M. Bournet et la république de Venise ; il était donc indispensable qu'Emma, destinée à seconder son père, à tenir sa correspondance, à remplacer, s'il le fallait, le chef de la maison, possédât parfaitement l'idiome usité sur tout le bassin méditerranéen pour les transactions commerciales. Elle s'exprimait donc en italien avec autant de facilité que d'élégance

Ces quelques lignes étaient nécessaires; elles expliquent comment on pu communiquer entre eux, et se comprendre, les principaux acteurs de cette histoire.

Revenons maintenant à notre jeune captive.

Emma, d'abord absorbée par le bonheur qu'elle avait ressenti à la vue d'Alvérédo, se mit à réfléchir, une fois qu'elle eut regagné ses appartemens, aux motifs d'un déguisement aussi extraordinaire. Le fils du comte d'Albuquerque, joueur de guitare ! quelle chute ! Mais n'était-ce pas plutôt un stratagème employé par l'Espagnol pour se rapprocher d'elle ! Il connaissait le lieu qui la dérobait à tous les regards, et pour parvenir jusqu'à elle sans éveiller les soupçons, il avait dû recourir à la ruse. Oui, elle a deviné la vérité. Alvérédo sait qu'elle est dans le harem du capitan, et sans doute il a formé le projet de briser ses fers. Il ne lui reste plus qu'à trouver le moyen d'apprendre à Alvérédo qu'elle applaudit à son dessein, et que son cœur est toujours à lui tout entier. La jeune Grecque recevra la confidence de ses amours. Fatmé souffre ; assurément elle aime : elle ne refusera pas de venir au secours d'une infortunée que le destin ennemi a séparée de tout ce qui l'attachait à la vie. Avec son aide, notre héroïne ne pourra-t-elle pas correspondre avec l'Espagnol, le voir, peut-être, et se concerter avec lui pour tromper la surveillance des eunuques ? Cet espoir faisait battre son cœur, lorsque Fatmé s'approcha d'elle. Emma, ainsi surprise au milieu de ses tendres rêveries, et doucement bercée par le souvenir d'Alvérédo, attira la Grecque sur son sein, et voulut lui faire partager sa joie. Elle avait oublié dans l'épanouissement de ses pensées, que sa voix se perdait dans l'espace et que des paroles frappaient en vain les oreilles de Fatmé. Leur langue n'était pas la même. Le silence de l'esclave, son étonnement, l'expression désolée de son regard rendirent la mémoire à Emma. Elle essaya alors de se faire comprendre par signes. Elle posait déjà la main sur son cœur, et dans ces mouvemens elle imitait la pose gracieuse d'un homme qui pince de la guitare, lorsqu'un léger bruit retentit derrière elle. Sa frayeur fut grande en reconnaissant le chef des eunuques. Man-ben-Allah était suivi d'une foule de serviteurs qui portaient dans des vases et sur des plateaux d'or, des raisins de Corinthe, du miel de l'île de Crète, des figues et des dattes de Tripoli, des grenades d'Espagne, du café de la Mecque, des sucreries de toute espèce, des glaces et des sorbets, tout ce qu'il faut, enfin, pour une royale collation.

Quand les préparatifs furent faits, le capitan entra chez la favorite. Emma comprit alors toute l'étendue de son malheur. Mustapha se laissa tomber sur un coussin moëlleux et invita sa captive à venir s'asseoir auprès de lui. Les yeux du Turc annonçaient les désirs impétueux que la beauté de la jeune fille faisait naître dans son cœur; il caressait sa barbe avec complaisance, et, malgré la défense du prophète, il approchait fréquemment de ses lèvres, le cristal rempli jusqu'aux bords de vin de Chypre.

Le visage d'Emma était d'une pâleur extrême.

— Eh quoi! dit Mustapha, tu trembles comme la gazelle devant le tigre des déserts! Regrettes-tu encore ta patrie, lorsque tu es sultane dans ce palais? Parle, ordonne, forme un désir, et à l'obéissance de tous ces esclaves, tu connaîtras ta puissance.

— Hélas! seigneur, répondit la jeune Franque, tout ce que je vois ici m'étonne et me surprend, m'effraie aussi. Ces esclaves nombreux qui s'empressent autour de nous, ne m'empêchent pas d'envisager ma véritable position. Ce riche donalma qui me serre la taille, ces fleurs entrelacées dans mes cheveux, ces bijoux qui étincellent sur mon front, ne réussissent pas à cacher les chaînes qui me retiennent ici de force. Je suis esclave, moi aussi.

— Dis plutôt que c'est moi qui suis ton esclave, reprit le capitan; dis plutôt que c'est moi qui suis enchaîné à tes pieds et qui n'ai plus la liberté de laisser mes babouches à la porte de mes autres épouses. Oh! jeune chrétienne, que tu es belle!

Ces paroles de Mustapha, la pantomime expressive qui les accompagnait, glaça la jeune fille d'effroi. Elle pria Dieu du fond de son cœur, de venir à son secours; car elle comprenait que nulle puissance humaine ne pourrait la soustraire au sort qui l'attendait.

— Ton front est blanc, continua Mustapha, comme le marbre des tombeaux. L'arc des Tartares ne décrit pas une courbe plus parfaite que tes sourcils dorés. Les yeux de Zuleïka n'étaient pas plus grands que les tiens. Oh! quels regards enivrans doivent jaillir de ta prunelle, lorsqu'une pensée d'amour a traversé ton âme!

Pendant cette divagation passionnée, le capitan perdait toujours de plus en plus le souvenir du précepte du Coran. Les vins capiteux de la Grèce achevaient d'égarer sa raison. A chaque libation nouvelle les craintes d'Emma redoublaient; son cœur battait avec force; une sueur froide inondait son visage; quelle ne fut pas sa terreur, lorsque le capitan donna ordre à Man-ben-Allah de se retirer! Le chef des eunuques sortit, en jetant sur Emma un regard dont l'expression la fit tressaillir.

Ils étaient seuls! — Le maître et l'esclave; — celui dont le pouvoir redouté faisait trembler les pachas les plus orgueilleux, et celle qui n'avait pour défense que ses larmes, pour force que sa faiblesse; Mustapha dont quarante-cinq femmes mendiaient un sourire, et l'innocente Emma, qui frémissait d'horreur, rien qu'à se sentir assise à ses côtés.

— Les houris du prophète ne sont pas plus séduisantes que toi, jeune vierge de l'Occident, dit Mustapha en passant la main autour de la taille de la chrétienne. Oh! je t'aime soupira-t-il à voix basse, en l'attirant à lui.

Un frisson parcourut Emma dans tous ses membres; le rouge de la pudeur envahit son visage. D'un bond elle fut sur pied.

Peu habitué à une pareille réception, le capitan, dont la moustache s'était hérissée, fit un geste impérieux pour rappeler sa captive. Emma, que l'indignation avait suffoquée, laissa couler les pleurs qui gonflaient ses paupières et chercha à attendrir le capitan. On dit que le désespoir embellit encore une femme, que les souffrances intérieures donnent à tous ses traits un charme si puissant, si étrange, si extraordinaire, qu'il est difficile qu'elles n'éveillent pas des désirs tumultueux. Mustapha sentit redoubler la violence de sa passion, en présence d'Emma désolée.

— Grâce! grâce! s'écria la jeune Franque.

Mais le capitan, furieux de la résistance qu'on lui opposait, s'élança du côté d'Emma, dans l'intention bien manifeste d'assurer son triomphe par la force.

Alors, n'écoutant que son désespoir, l'amante d'Alvérédo pose le pied sur le bord de la fenêtre qui regardait le jardin, et, se retournant vers Mustapha, par un geste plus éloquent que la parole, elle le menace, s'il fait un pas de plus, de se précipiter et de chercher dans la mort un refuge assuré contre le déshonneur.

Son visage avait une expression si radieuse, son regard était si fier et si dédaigneux tout à la fois, son geste était si énergique, que Mustapha, frappé d'étonnement, s'arrêta tout à coup. La courageuse action d'Emma avait dissipé les fumées de l'ivresse qui troublaient son cerveau. Par un mouvement involontaire d'admiration, il tomba aux genoux de la jeune captive, et lui tendit la main en signe de réconciliation. Heureuse de ce résultat, auquel elle s'attendait si peu, Emma quitta sa position périlleuse et revint s'asseoir aux côtés du capitan. Le Turc se montra, pendant tout le reste de la soirée, d'une amabilité, d'une galanterie bien extraordinaires pour un sectateur de Mahomet. L'originalité de l'aventure l'avait-elle séduit? Trouvait-il quelque chose de piquant dans la résistance que lui opposait une faible enfant, pendant que les plus grands dignitaires de l'empire tremblaient devant lui? ou bien avait-il compris que la force et l'argent ne sont pas des titres suffisans pour obtenir ce qu'une femme n'accorde qu'à l'amour? Voulait-il, par des soins assidus des prévenances délicates, réduire un cœur qui refusait de reconnaître son autorité? Nous ne savons: la suite de cette histoire nous donnera sans doute l'explication de la conduite du capitan en cette circonstance.

IV.

Comme on l'a vu, le stratagème d'Alvérédo avait eu son plein et entier effet. Le jour même que l'écumeur de mer l'eut présenté au chef des eunuques du capitan, son talent avait été mis à l'épreuve. Le triomphe de l'Espagnol avait été complet, et il comptait maintenant parmi les esclaves de Mustapha.

Mais il ignorait si celle pour laquelle il s'exposait à des dangers si grands, connaissait sa présence dans le palais qu'elle habitait. A qui se confier pour parvenir jusqu'à elle? Une démarche imprudente, un mot hasardé, pouvaient laisser deviner son projet, et alors il se perdait sans profit pour elle. Et puis une horrible pensée venait quelquefois l'assaillir. Emma était bien jeune, bien naïve. Qui lui disait qu'au milieu du luxe et des tentations de toute espèce qui l'entouraient dans le harem, elle ne l'eût pas oublié? Qui lui répondait de sa constance, dans un lieu où tout disposait à l'amour? Et son cœur eût-il gardé le souvenir de leurs sermens, n'appartenait-elle pas entièrement au capitan-pacha? Les Turcs n'ont guère de scrupules en semblable matière, et leur sensualité sait fort bien se passer des délicatesses d'une affection partagée. Alvérédo était au fait des mœurs du sérail. L'inquiétude le dévorait.

Quelques jours s'étaient déjà écoulés depuis son entretien avec le renégat, et le romanesque Espagnol commençait à s'avouer que son entreprise était plus difficile qu'il ne l'avait cru d'abord. Il errait un soir dans la cour du palais, les regards attachés sur les jalousies des fenêtres, lorsqu'une femme dont le visage était caché sous un élégant asmach passa près de lui et prononça le nom d'Emma. Alvérédo tressaillit.

Cette femme laisse tomber une rose aux pieds de l'Espagnol et s'éloigne précipitamment. L'étonnement d'Alvérédo fut à son comble. Il se hâta de ramasser la fleur, qu'il examina attentivement. Il savait qu'en Orient les femmes se servent habituellement du langage des fleurs pour exprimer leurs tendres sentimens. Quel mystère d'amour renferme cette rose? Il trouve bientôt le mot de l'énigme dans un petit billet habilement caché dans le calice parfumé. — Ce billet ne contient que ces mots:

» Demain, lorsque le soleil dorera la cime du sycomore, trouvez-vous
» près de la porte du jardin, et suivez sans crainte la personne qui pro-
» noncera le nom d'Emma. »

Le cœur de l'Espagnol s'ouvrit à l'espérance. Celle qu'il aimait avait reconnu sa voix, le jour où il chanta dans le kiosque des orangers. Elle lui était toujours fidèle, puisqu'elle était préparée à tout braver pour lui. Il allait la voir, lui parler, la décider à fuir cette terre inhospitalière. Alvérédo s'endormit bercé par des rêves dorés.

Le lendemain, à l'heure indiquée, il fut exact au rendez-vous. La même femme voilée passa devant lui, en disant le mot convenu. Cette fois, au lieu d'une fleur, elle laissa tomber une robe d'eunuque qu'Alvérédo revêtit sur-le-champ; puis il suivit son guide mystérieux.

C'est l'heure où les mille voix de la nature forment dans les campagnes un concert mélodieux qui s'élèvent vers le Créateur.

C'est l'heure où les songes vagabonds retournent au ciel, où l'âme luttant encore entre les promesses de la nuit et les tristes réalités de la vie est admirablement disposée pour les excursions romanesques et chimériques.

C'est l'heure où l'imagination du poète se réveille au milieu des nuages; où l'on croit à l'existence de tout ce qui est beau et noble, où l'on donne une larme aux amours malheureuses de Mejnoun et de Leïla.

Point de peines encore, de souvenirs amers, de pensées douloureuses. Déjà le tambour bat dans les rues de Constantinople.

Revêtu d'un grossier cafetan, et la tête cachée sous une calotte rouge, l'homme du peuple traverse la ville pour se rendre à ses travaux.

Déjà le dévot musulman se prosterne, la face contre terre, et, tourné du côté de la Mecque, récite quelques versets du Coran.

Les mosquées sont ouvertes; le muezzin, debout sur les marches du temple, appelle les vrais croyans à la prière.

Déjà l'entrée des khans, des bézestins et des caravansérails est libre; l'on peut voir errer sous leurs voûtes sonores, grand nombre de jeunes Turcs aisés qui viennent chercher dans l'avret-bazar quelque belle Circassienne au teint blanc, à l'œil tendre ou passionné, qui leur fasse oublier la monotonie de l'existence et la longueur des heures.

Le soleil qui se lève à peine, dirige déjà ses obliques rayons sur les tours de la superbe Stamboul.

Entrez par la porte dite Baba-Houma-Jinn; laissez à votre gauche l'antique église de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin, et changée en magnifique mosquée par le grand Mahomet; vous arriverez nécessairement près de cette fontaine si haute et si curieuse par l'exquise délicatesse de ses proportions, si l'on se reporte à l'époque où elle fut bâtie par Achmet III. On se rappelle le caractère doux et débonnaire de ce pacifique sultan, par les vers de sa composition qu'il a fait graver sur le marbre de la fontaine.

En face de ce monument, le premier objet qui frappe vos regards est un palais immense, avec des portiques élevés et une vaste terrasse qui brille des nuances les plus variées, rouges, vertes, blanches et dorées, lorsqu'elle réfléchit les rayons du soleil.

Entrez, sans craindre les farouches soldats qui en gardent le seuil; traversez tous ces appartemens encombrés de noirs eunuques, aux lèvres rouges et épaisses, aux cheveux crépus, aux cimeterres recourbés, sur lesquels on lit un verset du Coran. Vous voici arrivés devant la porte du jardin qui est entrebâillée, malgré les ordres donnés par Man-ben-Allah.

Maintenant, suivez Alvérédo dans les nombreux détours que lui fait faire son guide mystérieux.

Le visage basané de l'Espagnol, ses allures nonchalantes, son vêtement caractéristique, lui donnent l'air d'un de ces malheureux esclaves, hommes et cadavres tout à la fois, que la jalousie orientale a destinés au service intérieur des harems. Au milieu du jardin, il se trouve en présence du chef des eunuques. La frayeur de l'Espagnol fut grande, et il sentit un frisson glacial parcourir tout son corps. Mais Man-ben-Allah, préoccupé de quelque soin important, et trompé d'ailleurs par le costume que portait l'amant d'Emma, n'eut pas l'air de l'avoir remarqué. Alvérédo s'inclina respectueusement pour cacher son visage, et l'Africain passa devant lui. La femme en asmack, qui tremblait des suites de cette rencontre fatale avait pris les devans. Lorsque Alvérédo leva la tête, il l'aperçut qui s'était arrêtée devant une porte cachée par des orangers; elle tira une clé de son sein et la porte roula doucement sur ses gonds. Ils venaient d'atteindre heureusement le but de leur course; ils étaient dans le pavillon de la favorite.

Le cœur d'Alvérédo battait avec violence. Pénétrez avec lui dans cette chambre obscure que son conducteur lui fit traverser; imitez son exemple en laissant discrètement sur le seuil vos babouches, de crainte de trahir votre présence dans ce lieu redoutable et d'encourir un châtiment terrible. — Mais le guide a fait un signal. — Alvérédo doit attendre encore avant d'aller plus loin. — Pendant que mille pensées tumultueuses traversent l'âme de l'Espagnol, suivez-nous dans une autre pièce meublée avec toute la luxueuse prodigalité des Orientaux. Des fleurs de chaque côté et des cassolettes de parfums répandent dans ce séjour consacré à la plus belle, des émanations enivrantes qui s'infiltrent délicieusement dans les veines, occasionnent une douce fatigue, et provoquent irrésistiblement aux voluptueuses ardeurs. Les meubles disgracieux de nos climats sont exclus du pavillon de la favorite, point de siéges incommodes; des vases enchâssés dans l'or, des étoffes précieuses que les caravanes ont apportées de Moussoul et de Bagdad, des instrumens de musique, confectionnés par les meilleurs ouvriers de l'Asie, des tapis et de moëlleux coussins, voilà qui suffit à l'ornement de cette pièce. Des scènes amoureuses, des tourterelles tendrement enlacées, que l'aiguille ingénieuse a reproduites sur la soie, achèvent de compléter la pensée qui a présidé à l'ameublement de ce boudoir enchanté.

Maintenant, tournez vos regards vers le lit en bois de sandal, aux veines rouges et pourprées, d'où s'échappent des tissus frangés qui descendent jusqu'à terre; sous le dôme splendide de draperies dont les plis ondoient sous mille formes capricieuses, et sur lequel se joue à peine un faible rayon de lumière, une ravissante apparition vous attend.

La tête capricieusement enveloppée dans un blanc cachemire, les épaules ombragées par les boucles errantes de ses épais cheveux blonds, le corps à demi voilé par les contours transparens de la laine d'Angora, vous apercevrez, paresseusement étendue sur la couche odorante, une femme que vous auriez peine à reconnaître.

Une molle pâleur a envahi son visage; elle respire à peine, et ses yeux, fatigués par les larmes, reflètent les inquiétudes qui l'assiégent.

Elle a passé ses mains derrière son cou, et, entrelaçant ses doigts, qu'elle raidit sans efforts, elle y appuie sa tête rêveuse.

C'est Emma, la favorite du capitan.

Après des peines inouïes, elle était parvenue à faire comprendre à Fatmé toute l'horreur que lui inspirait Mustapha, et le tendre sentiment qu'elle nourrissait pour le joueur de guitare. Cette confidence fit tressaillir la jeune Grecque et amena dans ses yeux des larmes dont elle seule connaissait le secret; mais, cachant habilement l'émotion qu'elle éprouvait, elle sourit en promettant à sa nouvelle maîtresse de favoriser ses amours. C'est elle, comme le lecteur l'a sans doute deviné, qui a laissé tomber aux pieds de l'Espagnol la rose qui renfermait le billet d'Emma.

Au bruit que firent, en pénétrant dans la première pièce, Alvérédo et sa discrète compagne, la favorite écarta derrière ses oreilles les boucles soyeuses qui tombaient sur son visage, et pinça la corde d'un tambour qui était à sa portée.

C'était le signal que Fatmé devait attendre avant d'entrer.

Aussitôt elle souleva une somptueuse draperie, et les deux amans tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Emma, ma chère Emma! s'écriait l'amoureux Espagnol en serrant sur son cœur celle qui le possédait tout entier.

Mais la favorite se rejeta vivement en arrière, et posant sa main sur la bouche d'Alvérédo, elle lui dit d'une voix entrecoupée :

— Plus bas, plus bas, ou nous sommes perdus. — Man-ben-Allah sort d'ici; peut-être rôde-t-il aux alentours du pavillon; — il nous faut être prudens, si nous voulons que ce rendez-vous ne soit pas le dernier.

Fatmé se plaça à la fenêtre qui donnait sur le jardin. — Sentinelle attentive, elle veillait à la sûreté de sa maîtresse; mais pourquoi ses yeux sont-ils toujours humides de larmes? Pourquoi des soupirs s'exhalent-ils de son sein? Hélas! cette scène d'amour lui rappelle-t-elle des souvenirs bien doux et bien douloureux tout à la fois? Assurément la conduite de la jeune Grecque cache quelque mystère.

Pendant qu'elle est abîmée dans ses pensées, les deux amans, oubliant les périls qui les menacent, s'abandonnent à toute la joie qui remplit leur âme. Alvérédo parle à la favorite de sa conversation avec le forban, Abou-Hassan, de la ruse qu'il lui a fallu employer pour arriver jusqu'à elle, de ses projets de fuite. Emma, à son tour, raconte les terribles épreuves qu'elle a dû traverser déjà depuis qu'elle est au pouvoir de Mustapha; son désespoir, puis son bonheur en reconnaissant dans le joueur de guitare celui qu'elle aime, et enfin la scène tragique qui avait failli devenir si fatale pour elle, le soir du même jour, pendant la visite du capitan.

En entendant cet horrible récit, l'Espagnol porta la main à son côté comme pour y saisir une épée.

Emma comprit le mouvement et murmura d'une voix brisée :

— Hélas! nous sommes en Turquie, et le comte d'Albuquerque n'a plus le droit de porter une épée. Nous sommes esclaves de Mustapha.

— Ses esclaves! s'écria l'Espagnol avec un geste de douleur concentrée.

— Oui, il est vrai, nous sommes esclaves!

— Vous êtes esclave, vous Emma, vous que j'aime, vous que j'adore, — et moi je suis esclave aussi, moi le comte d'Albuquerque! Esclave d'un Turc, moi qui parlais au grand Philippe IV le chapeau sur la tête! — esclave, moi qui ai pour père le *ricohombre* le plus puissant de toutes les Espagnes! Oui, il est vrai, mais par saint Jacques, mon patron, le triomphe du capitan sera de courte durée. — Ecoutez! Abou-Hassan, ce renégat dont je vous parlais tout à l'heure, est un corsaire des plus hardis. S'il avait jugé impraticable notre projet d'évasion, je suis certain qu'il m'aurait refusé son appui; êtes-vous décidée à mettre votre honneur sous la protection de mon amour? Renoncerez-vous volontiers à toutes les splendeurs, à toutes les séductions du harem, pour me suivre en Espagne, où vous recevrez au pied des autels le titre de mon épouse? Voulez-vous fuir avec moi?

— Pouvez-vous me le demander, seigneur? répondit Emma. Les dangers qui nous attendent m'épouvantent moins que l'amour de Mustapha; je suis prête à vous suivre.

— Que cette parole m'est douce! Le renégat doit venir ces jours-ci visiter le capitan; il trouvera bien le moyen de me parler, et je saurai si son navire doit bientôt mettre à la voile; mais comment parvenir jusqu'à vous, comment nous concerter?

— Rassurez-vous; l'esclave chargé de garder la première porte du jardin est follement épris des charmes de Fatmé. Une peine secrète ronge le cœur de la jeune Grecque, qui reste indifférente aux déclarations chaleureuses de son adorateur. Cependant, depuis quelques jours, elle a consenti, dans le but de favoriser nos amours, à encourager par ses sourires et ses regards les poursuites de Mohammed. Cette coquetterie a déjà porté ses fruits, puisque ce matin elle n'a eu qu'à dire un mot, et vous avez trouvé cette porte ouverte. La violente passion qu'elle inspire aplanira les obstacles qui s'élèvent entre nous.

Dans ce moment, Fatmé quitta précipitamment la fenêtre, et, se retournant vers les deux amans, elle posa le doigt sur sa bouche pour leur recommander le plus grand silence.

En effet, aussitôt on entendit des voix nombreuses, et parmi elles celle du chef des eunuques. Plusieurs personnes s'avançaient dans la direction du pavillon.

Emma se serra contre Alvérédo par un mouvement instinctif; son visage était radieux comme le soir où elle menaça Mustapha de se soustraire par un trépas volontaire à ses poursuites odieuses. Le courage de cette jeune fille, déjà tant éprouvée par l'adversité, paraissait grandir en face du danger. Son regard inspiré témoignait de l'énergie de son âme. Mais, cette fois, le malheur devait passer devant la porte de sa demeure sans en franchir le seuil. Man-ben-Allah s'éloigna avec les esclaves qui étaient avec lui, et bientôt le jardin fut désert.

— Le moment est favorable, dit alors Emma, il faut partir.

— Déjà! s'écria Alvérédo.

— Il le faut, répéta la favorite.

Après un dernier adieu, un dernier serment, l'Espagnol s'éloigna. La première porte du jardin était encore ouverte; il put ainsi rejoindre ses compagnons de servitude avant qu'on se fût aperçu de son absence.

La favorite, cachée derrière les jalousies, le suivit quelque temps des yeux. Lorsque son amant eut disparu derrière le massif d'orangers, elle se retira dans l'intérieur du pavillon sans remarquer une femme qui tournait vers les fenêtres de la chrétienne, des regards empreints de toute la haine que recèle le cœur d'une rivale.

C'était Hamdine.

V.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Emma et Alvérédo, heureusement servis par le hasard, avaient eu plusieurs entrevues. Mohammed, c'est le nom de l'esclave que les charmes de Fatmé avaient séduit, obéissait aveuglément aux ordres que lui donnait la jeune Grecque. La porte du jardin, ouverte à certaines heures, livrait passage à l'Espagnol, qui pénétrait ainsi mystérieusement dans le pavillon de la favorite. Au sein de la servitude, les amans pouvaient encore se croire heureux. Les périls qu'il fallait braver sans cesse pour surmonter les obstacles qui les séparaient, servaient d'aliment à leur flamme. Chaque épreuve en doublait la violence. Et puis, Mustapha lui-même ne leur fournissait-il pas l'occasion de se trouver fréquemment ensemble? Le désir que manifestait la jolie chrétienne d'entendre le joueur de guitare, servait trop bien les projets du pacha pour qu'il négligeât de lui procurer cette harmonieuse distraction. Caché derrière le rideau qui la séparait de l'Espagnol, Emma recueillait précieusement dans son âme les accens passionnés qui s'adressaient à elle. Si elle ne le voyait pas, la voix d'Alvérédo arrivait du moins jusqu'à son cœur et le faisait battre délicieusement. Mais, le plus souvent, et comme cédant au charme de la musique, elle se

précipitait vers la toile discrète, elle suivait du regard avec une douce émotion tous les mouvemens de celui qu'elle aimait, du noble jeune homme qui, pour se rapprocher d'elle, consentait à jouer le rôle d'un vil histrion. Mustapha se ressentait alors du bonheur qui coulait dans les veines de sa jolie captive. Un regard moins sévère, un charmant sourire, quelquefois une douce parole était sa récompense et lui donnaient l'espoir d'attendrir un jour la rebelle. Chose étrange! le farouche capitan se sentait timide auprès d'Emma. Les désirs tumultueux qui bouillonnaient en lui se calmaient devant un signe de la jeune fille. Le maître tremblait devant l'esclave. C'est que le redoutable Mustapha avait trouvé un despote plus puissant que lui. L'amour l'avait soumis à son empire. Surpris, irrésolu, manquant d'audace, le musulman comprenait, aux douces émotions qu'il ressentait, lorsque les yeux bleus de la chrétienne rencontraient les siens, que le bonheur n'était pas où il l'avait placé jusqu'alors; il devinait une félicité plus parfaite, qui survit à la possession et qui n'a rien de commun avec elle; c'était celle d'un amour partagé. Aussi, au milieu de son harem, lorsqu'il n'avait qu'à dire un mot pour voir accourir vers lui, souriantes et empressées, des femmes aussi belles, des créatures aussi ravissantes que ces houris que réserve aux vrais croyans le paradis du prophète, Mustapha, éperdu et ravi, s'estimait très heureux d'une légère attention de sa jeune captive. Jamais amant plus épris ne soupira auprès de sa maîtresse. L'Asie avait vaincu l'Europe, cette terre classique de la galanterie.

Un matin Man-ben-Allah se présenta devant la favorite; deux esclaves le suivaient, portant dans des corbeilles de jonc, travaillées avec une admirable perfection, les fleurs les plus rares de ce beau climat. Le chef des eunuques s'inclina humblement, frappa deux fois la terre avec son front, et attendit, les mains croisées sur sa poitrine, qu'il plût à la bien-aimée du capitan d'accepter le présent parfumé que lui faisait son maître.

Emma, après avoir admiré les fleurs contenues dans les deux corbeilles, remercia le chef des eunuques avec un gracieux sourire, et fit un geste pour le congédier. Mais Man-ben-Allah, s'avançant aussitôt vers une des fenêtres, qui donnait sur le jardin, invita, par une pantomime respectueuse, la favorite à s'en approcher. — Alors Emma aperçut un splendide palanquin. Huit eunuques, le front courbé dans la poussière, attendaient pour se relever les ordres de leur chef. — La favorite avait compris : le palanquin était pour elle. — Mustapha l'envoyait chercher sans doute pour quelque promenade sur le bord de la mer. Après avoir caché son visage derrière le asmack et les bandeaux de rigueur, Emma descendit lentement à travers une double rangée d'eunuques. Elle monta dans son palais portatif, dont les doubles rideaux la dérobaient aux regards des profanes; les huit esclaves, chargés de leur précieux fardeau, se mirent en marche. Renfermée dans cette prison de soie et de velours, la jolie chrétienne, dont la curiosité était vivement excitée, put, en écartant doucement les draperies, remarquer l'attitude respectueuse des musulmans qui se trouvaient dans la rue. Tous s'arrêtaient, et, pendant le passage du palanquin, ils se tenaient prosternés humblement. Un Juif, que sa mauvaise étoile avait conduit sur le chemin de la favorite, trop peu empressé sans doute de se conformer aux usages qu'il devait connaître, fut précipité violemment par un officier de janissaires à bas de l'âne qu'il montait; il roula dans la boue. Dégagé de son fardeau, l'intéressant quadrupède se mit à galoper fièrement en tête du cortége, laissant son cavalier au milieu du ruisseau.

Cet échantillon des mœurs turques n'était guère propre à faire aimer les sectateurs de Mahomet à la jeune Française. Elle continua sa route sans oser regarder davantage à travers les rideaux. Bientôt elle arriva sur les bords du Bosphore. Une felouque, bizarrement ornée à la proue de figures gigantesques, se balançait mollement sur les flots azurés. Le pavillon du capitan-pacha était hissé sur la poupe du léger bâtiment, et vingt rameurs éthiopiens attendaient le signal du départ. La favorite fut reçue par Mustapha en descendant du palanquin. Un riche tapis cachait à ses yeux la planche grossière qui conduisait à la felouque; le capitan, attentif auprès d'elle, la suivait d'un regard plein d'inquiétude, pendant ce trajet périlleux; elle posa enfin le pied sur le bâtiment et entra dans un élégant pavillon préparé à la poupe pour la recevoir. Des draperies abondantes, toujours des draperies, la dérobaient à la curiosité des esclaves.

Pendant que la felouque gagnait le large, un bruit de voix retentissait derrière elle. C'était l'âne du Juif qui servait de prétexte à ce tumulte. Le malheureux propriétaire réclamait son bien les larmes aux yeux, et le demandait en vain à la foule assemblée sur le rivage. — Le quadrupède avait disparu. — Je doute qu'il soit retourné au ratelier domestique. Les descendans de Jacob, qui, d'après la tradition musulmane, serviront d'ânes aux Persans, pour les mener aux enfers, ne sont pas l'objet d'une grande vénération en Turquie. Un vol commis à leur préjudice était rarement puni à l'époque où se passe cette histoire, et chacun connaît l'humeur pillarde de la milice turbulente instituée par Amurat Ier. Les janissaires n'étaient que des larrons organisés militairement. Ils ne vivaient que de rapine et de brigandages, ne se faisant faute de prélever des impôts sur les infortunés rajas. On peut donc affirmer qu'un de ces féroces bandits n'aura pas laissé échapper l'occasion de s'approprier le noble courier de l'Israélite.

En entrant dans le pavillon de la felouque, Emma s'était débarrassée du voile et du asmack qui cachaient son visage. Mollement assise sur un somptueux tapis, elle suivait d'un regard attentif, à travers les portières de soie, le magnifique panorama qui se déroulait devant elle.

Autant les environs de Constantinople sont arides et monotones, autant les bords du Bosphore offrent un coup d'œil poétique et varié. Ce sont de charmantes villas assises au milieu d'un massif d'orangers; des cafés animés, où se pressent des matelots au costume pittoresque, des promeneurs inoffensifs et des spahis insolens. Sur les terrasses des maisons, on aperçoit de temps en temps quelque Turc, sérieusement occupé à suivre dans les airs la fumée odorante de son narguileh, et aussi quelque jeune captive, rêvant à la patrie, et confiant le secret de son cœur aux nuages qui se dirigent vers les lieux qui l'ont vue naître.

Cependant, à mesure que l'on s'éloignait des côtes, la mer devenait plus agitée. Le vent soufflait dans une direction favorable, on dut quitter la rame pour tendre les voiles. Ce changement de manœuvre, ordonné par le capitan, amena un sourire étrange sur les lèvres du galioundji qui tenait le gouvernail. Ce marin avait eu, quelques instans avant le départ de Mustapha, un entretien avec une marchande juive, dévouée à Hamdine, l'ancienne favorite. Que lui avait dit Rebecca? Qu'avait promis le galioundji? Qu'attendait-on de lui? Ce sourire fatal annonçait un désappointement. Pendant qu'il murmurait entre ses dents des paroles inintelligibles, la felouque traçait un rapide sillon dans le Bosphore, la proue tournée vers les îles des Princes, qui étaient, à cette époque, comme toutes les possessions turques entourées d'eau, sous la dépendance du capitan-pacha.

— Encore rêveuse! disait Mustapha d'une voix douce et tendre, en fixant sur Emma son regard désolé; oh! jeune Franque! si tu pouvais lire dans mon cœur, si tu pouvais y voir l'amour qui le brûle, tu oublierais sans peine le ciel brumeux de ta patrie. Fière d'être la favorite du capitan-pacha, tu régnerais toute puissante sur tes rivales du harem, et tu serais heureuse des jalousies que tu soulèves autour de toi.

Emma, toujours absorbée par le magique tableau que la nature étalait devant elle, semblait ne rien entendre de ce que lui disait Mustapha.

— Si ta voix se refuse à encourager ma flamme, reprit le capitan, tourne du moins vers moi ton mélancolique visage. Que tes yeux d'azur laissent tomber un regard moins sévère; qu'un doux sourire s'échappe de tes lèvres pour annoncer à ton esclave que tu n'éprouves, pour lui, ni haine ni mépris.

La favorite continuait à garder le silence.

Alors le commandant des flottes ottomanes poussa un soupir et sortit du pavillon. Il se dirigea vers l'avant du navire où se trouvait un homme bien remarquable par la somptuosité bizarre de ses vêtemens et l'expression de ruse et de férocité qui se peignait dans ses traits. C'était Abou-Hassan, l'écumeur de mer. A sa droite, se tenait le joueur de guitare, que Mustapha avait emmené, dans l'intention de charmer, par les accords harmonieux qu'il tirait de son instrument, la promenade de la favorite.

Alvérédo avait très bien reconnu Emma dans la femme voilée qui était descendue du palanquin pour entrer dans la felouque. Malgré le asmack et les bandelettes qui lui couvraient le visage, il y avait dans la démarche de cette femme, dans la manière dont elle tenait son corps, dans le moindre de ses mouvemens enfin, quelque chose qui ne pouvait tromper l'Espagnol; mille riens imperceptibles pour les indifférens, révèlent au cœur vivement épris, la présence de l'objet aimé; étranger à ce qui se passait autour de lui, il concentrait son regard et sa pensée dans le pavillon qui était à la poupe du navire.

— Eh bien! dit le capitan en s'adressant au renégat : Il est donc décidé que tu pars dans trois jours?

— Mon équipage est prévenu, répondit le corsaire. Depuis quelque temps il ne reste plus rien à ces braves gens de leur part de prises. Piastres et sequins se sont fondus dans leurs mains avec une facilité merveilleuse. Il leur faut donc de nouveau courir les chances de l'abordage, pour retourner à Stamboul et y mener joyeuse vie.

— Avec un chef comme toi, la victoire est certaine! Malheur aux infidèles qui se trouveront sur ta route!

— Par Mahomet! je jure que cette croisière sera la dernière; je ne suis plus jeune, seigneur, il est temps que je songe enfin à me reposer de mes fatigues; aussi mon intention est de tenir la mer jusqu'à ce que j'aie fait quelque riche capture qui me permette de passer dans le luxe et l'opulence les dernières années qui me restent à vivre.

— Bien dit, s'écria Mustapha! voilà la résolution d'un sage. Mais écoute : Tu sais que je paie généreusement les esclaves que j'achète. Celui-ci, et il désignait du doigt le joueur de guitare, en est la preuve. Aujourd'hui j'ai besoin de tes services. Il faut que tu me promettes de ne pas rentrer au port, si tu n'amènes avec toi deux jeunes filles de France. Tu connais les côtes de Provence; il te sera facile d'exécuter un coup de main qui servira mes projets et les tiens tout à la fois. J'ai dans mon harem une fière beauté de ce pays qui reste insensible à mon amour.

— Eh quoi! reprit le forban, n'êtes-vous pas le maître et ne pouvez-vous pas...

— Jamais tu ne comprendras ce qui se passe en moi lorsque je vois cette belle inhumaine; l'audace m'abandonne; les paroles s[illegible]es, les ordres impitoyables expirent sur mes lèvres : je ne sais qu'obéir. C'est elle qui est dans le pavillon de ma felouque, et voilà pourquoi je tremble, et mon cœur bat de me sentir près d'elle. Les menaces, la violence bien loin de dompter son orgueil, me priveraient à jamais de cette jeune Franque. Elle se tuerait devant moi plutôt que de subir un outrage. Eh bien! cette fierté me plaît, ce caractère résolu me charme; ce noble courage me séduit, je l'aime. Mais je veux obtenir par la ruse ce qu'elle me refuse avec dédain.

Les deux esclaves que je te demande doivent assurer mon bonheur. Leurs beaux yeux verseront des larmes abondantes en arrivant à Constantinople. Elles gémiront sur leur sort. La perte de la liberté produit toujours cet effet sur les jeunes captives; toutes regrettent leur pays, leur famille, un père, un amant, ou un époux. Ce désespoir n'est pas de longue durée, il est vrai; bientôt les séductions du harem ont réussi à effacer les souvenirs du passé. J'ai remarqué cependant chez les femmes de France un attachement plus durable pour la patrie absente, et surtout une indépendance de caractère qui s'accommode mal de nos mœurs soupçonneuses et tyranniques. Les plaisirs au milieu de jardins isolés, les divertissemens auxquels elles prennent part, à travers les jalousies des fenêtres, ou par les ouvertures étroites d'un ample rideau, les fêtes les plus somptueuses, derrière des murailles, n'ont pas d'attrait pour ces natures fières et capricieuses. Elles dédaignent de se parer pour n'être vues que par de vils eunuques. Il leur faut l'air pur et rafraîchissant des vertes campagnes, des hommages nombreux et variés, des rayons du soleil qui n'aient point perdu de leur chaleur en se brisant contre les barreaux de leur prison; il leur faut la liberté, en un mot. Eh bien! cette liberté si chère, je la promettrai aux captives que tu m'amèneras. Je la leur promettrai, mais à une condition: c'est qu'elles sauront fléchir l'orgueil de la belle Franque et vaincre cette résistance qui me rend le plus malheureux des hommes. Les femmes sont entre elles des tentateurs bien puissans. La favorite sera sans défiance contre les nouvelles arrivées; elle sera heureuse de pouvoir parler la langue de la patrie; en peu de temps la conformité de leur position aura fait naître entre elles une étroite amitié. L'espérance d'être bientôt libres mettra sur les lèvres des deux esclaves des paroles magiques. Le miel ne sera pas plus doux que leurs discours, le serpent plus rusé qu'elles. Enlacé et séduit par leur éloquence persuasive, le cœur de la chrétienne cessera enfin de me tenir rigueur; car, je l'aime, vois-tu, Hassan, cette ravissante infidèle: je l'aime avec passion, avec frénésie, avec crainte et respect en même temps. Pour obtenir son amour, je briserais volontiers mon épée de capitan, si elle exigeait de moi ce sacrifice.

Absorbés par la conversation, ils ne s'étaient pas aperçus de l'apparition dans le ciel d'un point obscur, devenu bientôt un nuage noir, qui grossit en peu d'instans d'une manière effrayante. Au moment où Mustapha achevait sa confidence amoureuse, le soleil venait de disparaître derrière cette masse sombre. Aussitôt la brise marine, qui poussait la felouque vers les îles des Princes, se changea en un vent impétueux, et les vagues commencèrent à se briser contre la carène du léger bâtiment avec un fracas terrible. Le renégat fut le premier qui s'aperçut du changement survenu dans l'atmosphère; il avertit le capitan. Mustapha donna l'ordre de serrer les voiles et de reprendre les rames. Le galioundji, dont le front soucieux s'était déridé à l'approche de la tempête, se hâta de reprendre sa place au gouvernail. Le désordre des élémens servait donc ses projets? Mais ces projets, quels étaient-ils?

Mustapha, tremblant pour des jours qui lui étaient chers, retourna dans le pavillon, et chercha à calmer les inquiétudes de la favorite.

Le péril augmentait à chaque instant. La felouque, ballottée en tous sens par les flots courroucés, sondait la profondeur de l'abîme qui menaçait de l'engloutir. Il est vrai que les îles des Princes n'étaient plus qu'à quelques portées de tophaique (1), mais des rochers perfides, comme autant de monstres marins, en défendaient les approches. Tout l'espoir des passagers était donc dans l'habileté de celui qui tenait le gouvernail. Il connaissait parfaitement ces parages, et l'on savait qu'il trouvait dans l'occasion des ressources imprévues qui lui avaient mérité la réputation d'un pilote consommé. Les matelots, qui ne pouvaient plus lutter contre la fureur des vagues, imploraient, les uns Mahomet, les autres le noir Eblis. Déjà ils croyaient voir voltiger autour d'eux l'ange noir Mélékéïm-Esswédéinn, et Munker l'ange bleu, prêts à leur faire subir le sonal ou interrogatoire de la tombe. Plusieurs tournaient dans leurs mains le comboloio (rosaire des musulmans) et récitaient quelques passages de l'Assorath, ce livre sacré qui contient la tradition de la loi musulmane. Abou-Hassan, le renégat maudit, le forban impitoyable, avait tiré de son sein une image de la vierge Marie qui ne le quittait jamais, malgré son changement de religion. Sa croyance en Mahomet était donc bien fragile, puisqu'à l'heure du danger, il invoquait la mère du Dieu des chrétiens, et lui demandait pardon de son apostasie! Alvérédo seul avait conservé cette sérénité précieuse, ce sang-froid remarquable qui n'abandonne pas l'homme courageux, au milieu des circonstances les plus critiques. Il restait immobile à la place, les bras croisés sur la poitrine, ayant toujours l'œil fixé sur le pavillon de la favorite. Sa guitare n'était plus suspendue à ses épaules. Il était prêt à tout événement.

Tout à coup une vague gigantesque vient se heurter contre le flanc du navire. La violence du choc, sans doute, a forcé le galioundji de lâcher le gouvernail; il roule sur le pont, et la felouque, privée de l'expérience du pilote, se brise contre un rocher de la côte. Des cris de désespoir se mêlent alors au mugissement de la tempête. Capitan-pacha, forban et matelots tombent dans la mer.

Seul de tous ces hommes, Alvérédo ne cherche pas à regagner le rivage. Il a vu un manteau blanc disparaître dans le Bosphore. Il plonge, à plusieurs reprises, fait des efforts inouis et parvient enfin à saisir l'objet de son amour.

(1) Mousquet turc.

La favorite est froide et glacée; mais quelque chose dit à l'Espagnol que la vie n'a pas déserté ce corps, ce chef-d'œuvre de la nature; d'une main il soutient Emma, de l'autre, il résiste à la fureur du terrible élément; long-temps il est le jouet des flots; sa vigueur s'épuise en efforts impuissans, ses forces vont l'abandonner, lorsque, par une faveur inespérée du sort, une vague le jette sur le rivage avec son précieux fardeau.

VI.

Heureusement les principaux personnages de cette histoire n'ont pas trouvé la mort dans le Bosphore; sans cela notre récit serait achevé, et ce serait vraiment fâcheux, pour nous d'abord, et ensuite pour nos lecteurs qui commencent à peine à s'intéresser au sort du courageux Espagnol et de la jeune Française.

Le capitan-pacha et le superstitieux Abou-Hassan ont eu le même bonheur que l'amant d'Emma. Cramponnés à un rocher, ils ont résisté aux flots avec la force que donne le désespoir; ils ont ainsi assisté à l'acte de dévoûment d'Alvérédo. Une barque montée par des marins intrépides s'était détachée du rivage aux signaux de détresse de la felouque; elle se hasarda au milieu des récifs et arriva à temps pour secourir les malheureux naufragés. Tous furent sauvés, à l'exception de quelques esclaves: parmi les victimes se trouvait le galioundji qui tenait le gouvernail. Dès qu'il posa le pied sur la terre ferme, Mustapha reconnaissant, donna des ordres afin qu'on transportât à son palais des îles des Princes la jeune chrétienne et le joueur de guitare.

Vers le milieu de la nuit, Alvérédo reprit connaissance. En ouvrant les yeux, il aperçut le renégat à ses côtés. La vue de cet homme lui rappela ce qui s'était passé la veille sur le Bosphore.

— Emma! où est Emma? s'écria-t-il, en saisissant le bras de l'écumeur de mer.

— Sauvée! répondit Abou-Hassan.

— Dieu soit loué! reprit l'Espagnol en élevant ses regards vers le ciel.

— Et nous aussi, ajouta le renégat; grâce à quelques hardis matelots des îles des Princes, le capitan et moi sommes à présent hors de danger. La favorite en a été quitte pour la peur. Son seigneur et maître ne s'est pas éloigné d'elle un seul instant; il lui prodigue ses soins, et bientôt elle sera en état de retourner à Constantinople. Je t'apprends que Mustapha te réserve une douce récompense. Voici une bourse contenant cinquante sequins fondouklis que je suis chargé de te remettre de sa part, en attendant un don plus précieux, celui de la liberté.

— Et que m'importe cette liberté qu'il veut me rendre, lorsqu'il ne dépend que de moi de l'obtenir aussitôt que je le voudrai? C'est celle d'Emma qu'il me faut; la mienne, je ne la désire pas. Mais toi-même? ta présence à mon chevet à cette heure de la nuit? Le sourire étrange qui s'épanouit sur tes lèvres? Explique-moi, de grâce, le mystère que je remarque dans ta conduite.

— Si tu me vois auprès de toi, répondit le forban à voix basse, si, au lieu de reposer mes membres fatigués, j'épie depuis hier le moment où tes yeux s'ouvriront à la lumière, c'est que je dois profiter des instans. Dès que le soleil paraîtra sur l'horizon, il me faudra partir, et il me sera impossible de te confier ce que j'ai à te dire. Reprends courage, comte Alvérédo d'Albuquerque, et que l'espoir d'une prochaine délivrance te donne les forces dont tu vas avoir besoin.

— Que signifient ces paroles? dit l'Espagnol.

— Mon équipage est complet, et dans trois jours nous quittons le pays des infidèles. — As-tu vu la jeune fille que tu aimes? Est-elle disposée à s'enfuir avec toi?

— Oh! merci, mon Dieu! merci, Abou-Hassan, pour les paroles que tu viens de prononcer; Emma est rendue à la vie, bientôt elle pourra se soustraire aux poursuites odieuses du capitan; oui, je l'ai vue, elle m'a gardé son cœur tout entier; elle consent à me suivre; mais reprit-il en passant la main sur son front, je n'avais pas tout prévu, en m'aventurant dans cette entreprise hérissée de difficultés. Nous pourrons bien, trompant la surveillance des eunuques, traverser l'immense jardin de Mustapha, et franchir la porte; mais une fois arrivés dans la première cour du palais, comment ferons-nous pour en sortir? à l'entrée sont des gardes nombreux. Les attaquer? mais je suis seul, et le courage ne suffit pas en cette circonstance; ce serait folie de livrer un combat inégal.

— Penses-tu donc que je n'aie pas réfléchi, avant de m'engager à seconder tes efforts? Si j'avais cru ce projet d'évasion impraticable, t'eussé-je promis de t'aider? Non, non, connais mieux Hassan. Le palais du capitan-pacha, m'est aussi familier qu'à Man-ben-Allah qui le parcourt en tous sens chaque jour. Je sais où est le pavillon de la favorite, et les chemins qu'il faut suivre pour sortir du jardin. Tu peux, dis-tu, en franchir la porte? Très bien; vous voilà sauvés. Une heure après que les muezzins auront appelé pour la dernière fois les fidèles à la mosquée, un coup de canon tiré par mes ordres t'avertira que le moment d'agir est arrivé; tu gagneras la première cour. Alors, au lieu de tomber, le sabre à la main, sur les soldats qui en gardent l'entrée, tu te dirigeras dans l'ombre, vers le sycomore qui est l'angle du nord; une échelle de soie descendra le long de la muraille, tenue à l'extérieur par deux marins qui me sont dévoués; quand tu seras hors du palais avec celle que tu aimes, tu suivras ces deux hommes qui te conduiront vers moi. Une fois sur mon navire, nous levons l'ancre et nous gagnons la pleine mer, où nous pourrons braver la fureur impuissante du capitan. Ce plan, pour

réussir, demande de l'audace, du sang-froid, de l'énergie. Ces trois qualités ne te manquent pas. Il y va de notre tête aussi, penses-y bien. Une imprudence nous serait fatale. J'oubliais de te prévenir, et ceci est d'une grande importance cependant, que si, par une circonstance imprévue, tu n'étais pas à l'heure indiquée au pied du sycomore, la partie serait renvoyée à un autre jour, mes deux marins devraient retirer l'échelle de soie et retourner sans toi à bord ; s'ils restaient plus d'une heure à t'attendre, ils risqueraient d'être surpris par les Albanais qui veillent à l'extérieur, et leur compte ne serait pas long à faire. Ainsi, prends tes mesures, ne néglige aucunes précautions, et Dieu aidant, nous reverrons la terre d'Espagne où je redeviendrai chrétien. Adieu, comte d'Albuquerque, dans trois jours je serai véritablement ton créancier, car tu me devras la liberté.

— Et le comte d'Albuquerque ne niera pas sa dette. — Adieu. — Dans trois jours je serai prêt.

Le forban s'éloigna. — Depuis quelques jours déjà, le vent s'était apaisé, les élémens avaient repris leur tranquillité première. Les flots du Bosphore, naguère soulevés et terribles dans leur courroux, reflétaient dans leur paisible miroir les rayons du soleil levant. — Le moment était propice, Abou-Hassan, que de graves intérêts appelaient à Constantinople, quitta les îles des Princes et revint à la capitale. La nouvelle du naufrage y était déjà arrivée. Tous les officiers de la maison du capitan, ses esclaves, et les femmes de son harem, savaient que la favorite devait la vie au courageux dévoûment du joueur de guitare.

Pendant qu'Abou-Hassan franchissait sur une barque de pêcheur l'espace qui le séparait de la superbe Stamboul, deux femmes, dont les yeux abattus indiquaient une nuit sans sommeil, s'entretenaient dans le harem du capitan-pacha. — L'une, qu'à l'arc parfait de ses sourcils noirs, à la souplesse gracieuse de sa taille, un marchand d'esclaves aurait reconnue pour Circassienne, était Hamdine, la haineuse rivale d'Emma. — L'autre, qui portait sur son visage les signes caractéristiques de sa race, expression fausse et rusée du regard, nez recourbé comme celui d'un oiseau de proie, chevelure rude et abondante, lèvres rouges et inégales, était la juive Rebecca, la même qui avait parlé au galioundji, un peu avant le départ du capitan-pacha.

— C'est donc une fatalité ? disait Hamdine, — la chrétienne n'a pas passé le pont Sirath pour descendre aux enfers ; elle est même pleine de vie et de santé, et Mustapha, plus épris que jamais, continue à me négliger pour elle.

— Le galioundji était pourtant un rusé compère, répondit Rebecca ; — il m'avait promis de conduire la felouque au milieu des récifs qui bordent la côte et d'assurer par un naufrage votre juste vengeance. Tout paraissait d'abord combler vos vœux : une horrible tempête a déchaîné les élémens ; le navire a été poussé, par l'habile manœuvre du Galioundji, contre les rochers ; il s'y est fracassé, et votre rivale est tombée dans la mer qui devait lui servir de tombeau. Le destin avait décidé que la jeune Franque ne mourrait pas encore, et que le marin que j'avais mis dans vos intérêts, paierait de sa vie l'appui qu'il vous prêtait : — Il a péri et Emma est sauvée ! — sauvée par le joueur de guitare qui se trouvait à bord par hasard.

— Rebecca, reprit la Circassienne, cette femme m'est odieuse : je la hais, parce qu'elle m'a supplantée auprès de notre seigneur, parce que Mustapha n'a des yeux que pour elle, et que cette préférence est un outrage pour moi. Il me faut sa mort. Tu connais le secret de composer avec le suc des plantes, un poison dont l'effet est instantané ; tiens, voilà de l'or pour stimuler ton zèle ; séduis Fatmé, ou une des esclaves de la chrétienne, et que je sois vengée. Écoute ! On annonce le retour d'Emma, dans le harem ; aussitôt qu'elle arrivera parmi nous, je saisirai le prétexte du naufrage pour aller la visiter. Je la complimenterai d'avoir échappé au danger. L'étrangère sera sans défiance ; elle m'accueillera sans pouvoir soupçonner mes projets, et alors l'esclave que tu auras gagnée lui présentera le breuvage fatal. Je veux qu'elle expire devant moi ; je veux me repaître de ses souffrances, je veux qu'elle rende le dernier soupir sous mes yeux. Puis-je compter sur toi ?

— Vous serez obéie, répondit Rebecca. Le poison que je sais composer ne pardonne jamais.

VII.

Que d'événemens importans s'étaient passés depuis trois jours dans le harem du capitan-pacha ! Notons, d'abord, la joie de Hamdine à la nouvelle du naufrage de la felouque, puis le désappointement de la Circassienne, en apprenant le résultat de sa perfidie, résultat si contraire à celui qu'elle espérait. La favorite, retirée saine et sauve du Bosphore, lui inspira la fatale pensée que Rebecca fut chargée de réaliser. L'infâme Juive, avec toute l'adresse et la ruse de ses pareilles, sonda la jeune Grecque attachée à la chrétienne. Aux premières paroles de Rebecca, Fatmé, croyant deviner quelque honteux mystère, répondit à ses offres séduisantes par un geste de dégoût. Repoussée de ce côté, la complice de Hamdine, se tourna vers une des femmes qui servaient la favorite. La langue de la Juive était dorée ; ses promesses magnifiques. Elle donna quelques sequins à l'esclave, l'esclave lui promit de servir ses projets. Ceci se passait pendant qu'Emma était encore aux îles des Princes.

Entièrement rétablie de l'indisposition passagère qu'elle avait éprouvée à la suite du naufrage de la felouque, Emma retourna le troisième jour, après cet accident, dans le harem de Mustapha. Le capitan-pacha, plus épris que jamais depuis qu'il avait tremblé pour la vie de la jeune chrétienne, l'accompagna à Constantinople. Il ignorait que son palais renfermât deux ennemis implacables de son bonheur, deux ennemis dont l'un par haine, l'autre par amour, avaient juré de soustraire la favorite à sa puissance

Le capitan-pacha, que nous n'avons pas eu jusqu'ici l'occasion de faire connaître tout entier, était un homme remarquable à tous égards. Son aspect imposant et majestueux, le regard intelligent qui jaillissait de sa prunelle, le jeu animé de sa physionomie dans une conversation importante, et jusqu'à sa parole vive et quelque peu heurtée, annonçaient une organisation supérieure. Dans cette nature inculte et sauvage, il y avait le germe des sentimens généreux, il y avait l'intelligence des grandes choses, des sublimes dévoûmens. Partout ailleurs qu'en Turquie, Mustapha aurait compté parmi les hommes éminens qui font la gloire d'une nation. Ses talens, comme marin, sa connaissance des affaires, connaissance qui était chez lui plutôt le résultat d'un jugement sain et droit que de l'étude et de l'expérience, l'auraient rendu précieux à un prince plus éclairé que ne l'était Amurat IV. Les passions elles-mêmes du capitan, indomptables sous le ciel d'Orient, auraient perdu de leur violence sur une terre civilisée. Livrées à leur cours impétueux, elles devaient produire de funestes écarts, de terribles effets. Réfrénées par l'exemple, muselées par l'habitude de les combattre, elles devaient tourner au profit de l'humanité. En Europe, Mustapha aurait été un grand citoyen ; dans le pays des esclaves, sa supériorité pouvait le rendre dangereux et entraîner sa perte.

En arrivant à Constantinople, il trouva un message d'Armurat qui l'appelait auprès de lui. Le sultan était alors à une de ses maisons de plaisance située à six lieues de la capitale. C'était là que le conseil avait dû se réunir. Mustapha s'y rendit sur-le-champ.

Emma, qui, depuis le jour où Alvérédo s'était précipité dans le Bosphore, n'avait pas eu des nouvelles de son sauveur, était dans une inquiétude mortelle. Elle savait toutefois que le dévoûment de l'Espagnol n'avait pas eu pour lui de suites fâcheuses, mais à cela se bornaient les renseignemens qu'elle avait obtenus du capitan. Pendant qu'elle recevait dans le pavillon la visite de ses compagnes, elle envoya Fatmé à la recherche du joueur de guitare.

La jeune Grecque traversait le jardin, lorsqu'en passant devant le kiosque des orangers, le son d'une voix bien connue vient frapper ses oreilles. Poussée par ce sentiment de curiosité qui joue un si grand rôle dans la vie des femmes, elle écarta doucement les branches qui interceptaient sa vue et aperçut distinctement Rebecca, la marchande de bijoux, s'entretenant avec une négresse attachée à la favorite. Elle vit la Juive passant un collier de corail au cou de la négresse et la joie de celle-ci. Elle entendit des mots qui la firent frémir. Fatmé resta immobile à sa place jusqu'à la fin de cet horrible entretien.

— Hamdine n'oubliera jamais ce que tu vas faire pour elle, disait Rebecca ; sa reconnaissance sera proportionnée au service qu'elle attend de toi. Après la mort de la chrétienne, elle redeviendra la favorite du capitan, et ton sort sera digne d'envie ; colliers, bracelets, bijoux, tout ce que tu peux désirer, tu l'auras. Es-tu enfin décidée ? Hamdine est maintenant auprès de sa rivale ; elle veut s'assurer par elle-même que sa vengeance sera complète. Le moment est arrivé.

— Verser dans un sorbet une poudre que vous allez me remettre, délayer le tout avec soin et le servir à ma maîtresse, voilà ce que vous exigez de moi, n'est-ce pas ? répondit la négresse.

— Oui, voilà ce qu'on te demande.

— Et si je fais cela, j'aurai de beaux colliers de corail, des bracelets en perles, des anneaux d'or pour mettre à mes pieds et à mes mains ?

— Assurément.

— Eh bien ! je suis prête à vous servir ; donnez-moi cette poudre ; dans quelques instans, la favorite aura cessé de vivre.

A peine la négresse eut-elle prononcé ces paroles, que Rebecca tira de son sein un sachet odorant et le remit à sa complice.

Le saisissement qui s'était emparé de Fatmé, en entendant cette confidence, ne lui laissa pas la présence d'esprit nécessaire pour confondre, par sa présence, les deux infâmes. Après qu'elles se furent éloignées, la jeune Grecque, plongée dans un trouble qui paralysait toutes ses forces, n'avait pas encore quitté l'oranger contre lequel elle s'était appuyée. Sa langue était muette, ses pieds restaient cloués au sol, un tremblement nerveux agitait tout son corps. Un homme qui passa mystérieusement devant elle, rompit le charme et la tira de cet état affreux. Elle avait reconnu le joueur de guitare.

Depuis son retour dans le palais de Mustapha, Alvérédo cherchait tous les moyens d'avertir celle qu'il aimait. Le troisième jour fixé par le forban s'était levé ; dans quelques heures il fallait être prêt pour la fuite, et il n'avait pu voir la favorite. Il rôda jusqu'au soir dans la première cour ; mais en arrivant devant la porte du jardin, toujours il la trouvait fermée, et pourtant les instans étaient bien précieux ; un quart d'heure, une minute perdus pouvaient compromettre le succès de l'entreprise. Il n'y avait pas d'autre issue pour s'introduire dans le jardin qui conduisait au pavillon de la favorite que le passage gardé par Mohammed, l'amoureux de Fatmé, et ce passage ne s'ouvrait pas devant lui. Les circonstances, dit-on, révèlent quelquefois un homme de génie ; quelquefois aussi elles poussent au crime. Après avoir long-temps fouillé dans son cerveau pour y chercher un moyen de surmonter l'obstacle qu'il rencontrait, il n'en trouva qu'un seul, violent, terrible, mais assuré. Pendant qu'il hésitait encore, un coup de canon retentit, qui lui apporta le signal du renégat. Il n'avait plus qu'une heure pour voir la favorite, lui annoncer leur dé-

art subit, retourner dans la première cour et se servir de l'échelle de soie pour sortir du palais de Mustapha. Cette pensée étouffa dans l'âme de l'Espagnol le sentiment de pitié qui le retenait encore. Alvérédo se glisse dans l'ombre; il arrive, sans être vu, devant l'habitation de Mohammed, et son regard la parcourt en tout sens. L'amoureux de Fatmé est seul, il fume. Contrairement aux préceptes du prophète, sur la table on peut voir une bouteille remplie de pechmet, cette détestable boisson, qui paraît du nectar aux esclaves. De temps en temps, il pousse un soupir, sans doute il pense alors à la cruelle Grecque, à cette coquette Fatmé qui se rit de son amour. C'est pour chasser les tristes pensées qui l'assiégent, que Mohammed saisissait la bouteille consolatrice; il l'approchait de ses lèvres, lorsque, tout à coup, la porte est poussée avec violence, refermée avec soin, et un homme, Alvérédo, se précipite sur lui.

Le premier mouvement de l'esclave avait été de cacher le pechmet accusateur. En reconnaissant le joueur de guitare, il fit un geste d'impatience et voulut se lever. L'Espagnol ne lui en laissa pas le temps.

Il était debout devant Mohammed, tenant d'une main son poignard, qu'il leva sur la poitrine de l'esclave, de l'autre la bourse, que le renégat lui avait remise de la part du capitan. Il jette cette bourse sur la table et la lui montre du doigt. Puis, brandissant le poignard triangulaire, il lui déclara, par une pantomime expressive, qu'il fallait choisir entre la récompense et le châtiment.

Mohammed avait une taille au dessous de la moyenne; mais sa poitrine velue, ses larges épaules, ses membres robustes et vigoureux, annonçaient une constitution de fer; trapu et ramassé, il devait avoir une force prodigieuse... Toutefois, à ces dehors puissans, il joignait un amour pour lui-même qui le faisait fuir devant le moindre danger. Mohammed, s'il l'avait voulu, aurait brisé sur son genou, comme une frêle branche de palmier, celui qui le menaçait; eh bien! il s'était jeté aux pieds du joueur de guitare; il tremblait devant lui, il l'implorait du regard, Mohammed était esclave, donc il devait être lâche.

Alvérédo lui indiqua par un geste éloquent qu'il voulait la clé du jardin.

La peur donne de l'esprit sans doute, puisque Mohammed, dont l'intelligence n'était pas même au niveau de l'instinct de la brute, comprit aussitôt ce qu'on exigeait de lui. Il remit à l'Espagnol la précieuse clé, objet de tous ses vœux.

Alors Alvérédo posa le doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence; il brandit de nouveau son poignard pour le menacer de sa vengeance s'il le trahissait, et, laissant sa bourse sur la table, il disparut dans l'ombre.

Un instant après, la porte du jardin roulait doucement sur ses gonds, et le joueur de guitare s'élançait dans la direction du pavillon de la favorite.

En passant devant le kiosque des orangers, il aperçoit une femme qu'il reconnaît sans peine. C'était Fatmé. La jeune Grecque, rendue à elle-même par l'apparition de l'Espagnol, se précipite vers lui et cherche par des signes à lui expliquer le motif de son saisissement. Au milieu de cette pantomime animée, des phrases inintelligibles se pressaient sur ses lèvres tremblantes. Le nom d'Emma, fréquemment répété, et celui de *poison*, prononcé en langue turque, frappent seuls les oreilles d'Alvérédo. Celle qu'il aime court donc quelque danger? Un ennemi caché a donc juré sa perte? Cette crainte lui donne des ailes. Il redouble la vitesse de sa course, entraîne avec lui la fidèle Grecque, et arrive enfin devant les fenêtres de la favorite, d'où s'échappent des accords harmonieux.

VIII.

Fatmé s'éloignait à peine du harem, chargée des instructions d'Emma pour le joueur de guitare, lorsqu'une femme vint troubler par son arrivée importune le recueillement de la jeune chrétienne. La toilette de cette femme qui était du reste admirablement belle, ne manquait pas d'élégance! On remarquait même dans le choix des étoffes qui la composaient, dans l'harmonie de leurs couleurs, une certaine coquetterie de bon goût qu'on rencontre rarement en Turquie, où la grâce disparaît, écrasée par la somptuosité et la magnificence.

La taille était mollement emprisonnée dans un riche donalma de soie noire, dont les manches descendaient jusqu'à terre. La partie supérieure de ce vêtement disparaissait sous les plis capricieux d'un manteau de broderie appelé curdée, dont la couleur tranchante accompagnait à ravir le talpeck qui cachait la moitié de sa tête. Rien de gracieux comme ce talpeck fait d'une légère étoffe d'argent et délicieusement appuyé sur l'oreille. La blancheur remarquable de cette coiffure était d'un effet saisissant, au milieu des boucles d'ébène qui s'en échappaient, luisantes et parfumées. Le croissant qui surmonte l'aiguille des mosquées n'est pas plus parfait que l'arc des sourcils de cette femme; l'aile du corbeau est moins noire. Ajoutez à tous ces dons naturels, une blanche main ornée d'adorables fossettes, comme celle de Cadige, la belle veuve qui fut chérie du prophète, un petit pied mutin caché dans les plus mignones bottines jaunes qui aient jamais foulé la terre d'Orient, et vous aurez le portrait de Hamdine, la vindicative Circassienne; car c'était elle qui venait visiter sa rivale.

Aussitôt qu'elle eut franchi le seuil de la favorite :

— Salam-aleikoum (que la paix soit avec vous), lui dit Emma, qui avait retenu, depuis qu'elle était dans le harem, cette formule de politesse.

— Saban sérula (bonsoir), répondit Hamdine, qui, ne voulant pas profaner les paroles sacramentelles de deux croyans qui se visitent, la salua avec les deux mots usités dans les relations d'un mahométan et d'un chrétien.

Jamais deux sœurs ne se rencontrèrent avec plus de plaisir en apparence.

Jamais la joie ne fut plus grande qu'à cette entrevue, où l'une recevait avec confiance et cordialité celle qui avait juré sa mort, et où Hamdine, sous des démonstrations de fausse amitié, venait jouir de sa vengeance.

Pour fêter la Circassienne, des femmes grecques réunies en troupes, comme les bayadères dans l'Inde, furent appelées par l'ordre d'Emma. Elles durent exécuter les danses de leur pays.

Tantôt, semblables à des houris du Sidrah, elles se balançaient mollement en dessinant les contours gracieux de leur taille.

Tantôt, vives, légères et emportées, elles couraient dans le pavillon en s'accompagnant du bruyant tambour de basque ou du triangle aux sons argentins.

Souvent, sylphides vaporeuses, elles s'élevaient sur la pointe du pied et semblaient s'appuyer dans le vide, en déployant des guirlandes de fleurs.

Quelquefois, tristes et rêveuses, elles penchaient la tête sur leur cou, et suivaient, dans toutes leurs attitudes, les accords plaintifs du zamboona et du mescali.

Et puis, elles se mêlaient, s'agitaient, se fuyaient, s'enlaçaient en cadence. Elles exécutaient alors la romeica, cette danse qui donne par ses figures multipliées, une peinture du fameux labyrinthe de Dédale.

Hamdine avait la tête tournée du côté des danseuses, mais elle ne les voyait pas.

Ses yeux ardens et inquiets suivaient tous les mouvemens de son ennemie.

Elle la dévorait du regard et eût voulu plonger jusqu'au fond de son âme.

Pour Emma, sa pensée était bien loin de ce qui se passait devant elle. La visite de Hamdine avait dû refouler dans son cœur l'inquiétude que lui causait l'absence de l'Espagnol. Elle avait dû accueillir, avec un doux sourire sur ses lèvres, cette femme que dans le langage des harems elle nommait sa sœur.

Mais ce masque trompeur lui pesait horriblement.

Aussi, peu à peu, et malgré les charmantes évolutions des danseuses, une expression de touchante mélancolie envahit le visage de la favorite.

Au milieu des transports de joie qui éclataient autour d'elle, Emma était devenue distraite et préoccupée, tourmentée et pensive.

Oh! si elle avait pu lire dans le cœur de sa rivale! Si elle avait compris les regards d'intelligence que la Circassienne échangeait avec une négresse, dont la main caressait amoureusement un collier de corail suspendu à son cou!

Mais, déjà coquettement drapées dans un blanc cachemire, les Grecques, le teint pâle de fatigue et les yeux languissans, commençaient la danse qu'on préfère sous les frais ombrages de Scio et de Mytilène, cette danse aux expressions passionnées, aux gestes agaçans, aux poses indiscrètes; cette danse favorite des blanches filles de l'Archipel, le voluptueux Aponicos;

Lorsque Hamdine laissa tomber un éventail en plumes de paon qu'elle tenait à la main.

C'était le signal convenu.

Alors la négresse au collier de corail, présenta un sorbet à Emma.

Hamdine en prit un aussi.

Mais au moment où la favorite approchait de ses lèvres la coupe rafraîchissante, un cri terrible retentit dans la chambre voisine; une main impatiente écarta violemment la portière de velours; un homme, les vêtemens en désordre, les yeux égarés, se précipita au milieu des femmes effrayées, et saisissant la coupe que tenait Emma, il la lança avec force dans le jardin. En reconnaissant Alvérédo, la favorite, trop faible pour résister aux sensations étranges qui venaient tout à coup l'assaillir, sentit ses forces qui l'abandonnaient, ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans faire un mouvement dans les bras de l'Espagnol.

IX.

Il était temps. Une minute plus tard, Emma aurait pris le fatal breuvage : Hamdine triomphait!

Aussitôt que le joueur de guitare eut soulevé l'épaisse draperie qui le séparait de la favorite, la troupe des danseuses s'éclipsa, comme une meute de chakals devant le tigre des déserts.

Hamdine seule, tout entière au sentiment qui la dominait, s'arrêta sur le seuil de la porte; elle croyait sa vengeance achevée. En voyant sa rivale s'affaisser sur elle-même et tomber dans les bras d'Alvérédo, elle ne douta plus du succès de son crime. Alors la joie et l'orgueil amenèrent sur ses lèvres un sourire fatal, dans ses yeux un regard froid et perçant comme celui d'une vipère de la forêt de Belgrade. Elle était redevenue la favorite du capitan.

Cette pensée lui remplissait le cœur lorsqu'elle rejoignit ses compagnes.

Cependant Alvédéro, aidé de Fatmé, employait tous ses soins pour rappeler à la vie celle qu'il aimait.

D'une main il soutenait Emma, de l'autre il lui faisait respirer des essences que lui présentait la jeune Grecque.

— Emma! Emma! s'écriait-il d'une voix entrecoupée, réponds-moi; c'est ton amant, c'est Alvérédo qui t'appelle.

Mais la favorite restait froide et glacée.

Alors, poussé par cette superstition innée chez tous les catholiques méridionaux, qui attachent une vertu divine aux objets les plus simples, s'ils ont touché les images de Dieu ou de ses saints, il retira de son cou une relique qui avait effleuré les lèvres de la madone de San-Lucar, et la posa sur la bouche de la favorite.

Les yeux de la jeune fille étaient toujours fermés; son corps gardait une immobilité désespérante : les battemens de son cœur annonçaient seuls qu'elle appartenait encore à ce monde.

Cependant les instans étaient plus précieux que jamais. Dans un quart d'heure, dans quelques minutes peut-être, le délai fixé par Abou-Hassan allait expirer. D'un autre côté, les eunuques avertis par les femmes du harem de la présence d'un homme dans cette enceinte inviolable, ne devaient pas tarder à envahir le jardin et à fouiller le pavillon en tout sens. Le péril était extrême. Il fallait se hâter. Alvérédo puisa dans sa position critique les forces dont il avait besoin. Il prit Emma dans ses bras et sans remarquer l'expression radieuse qu'avait pris le visage de Fatmé, Fatmé, qui avait deviné le mystère de sa conduite, il s'élança au-dehors, décidé à immoler le premier eslave qui lui fermerait le passage. Un bruit confus de voix et d'armes qui s'entrechoquent parvenait jusqu'à lui. Cependant il est assez heureux pour atteindre la porte du jardin, celle dont il a la clé, sans avoir rencontré personne. Le voilà hors de l'enceinte redoutable, et il se glisse le long des murailles, toujours chargé de son précieux fardeau, gagne l'angle du nord, arrive devant le sycomore et aperçoit l'échelle de délivrance. Béni soit Dieu! l'heure n'est pas passée, et bientôt il sera loin de tout danger avec celle qu'il aime. Le bruit devient plus distinct à chaque instant : des lueurs traversent le jardin, des hommes s'approchent et la mort avec eux, lorsque la vie, la liberté, le bonheur, sont derrière ces murs. Alvérédo serre fortement contre sa poitrine Emma toujours évanouie, et avance la main pour saisir l'échelle de soie; mais au même instant un cliquetis d'armes retentit à l'extérieur du palais; le vent pousse vers l'Espagnol les paroles qu'échangent entre eux les schypetars qui sont à la solde du capitan. Oh! désespoir! l'échelle de délivrance a disparu, et un bruit de pas, comme celui que produisent deux hommes en s'éloignant avec rapidité, résonne sur le sable. C'en est donc fait! les marins ont été vus! ils doivent se soustraire par la fuite au sort qui les attend. C'en est fait! plus d'espoir! plus de douces illusions! plus de rêves enchanteurs! Il faut mourir!

Dans le jardin, la voix des esclaves se rapprochait toujours davantage. — C'est dans ce moment fatal que la favorite reprit connaissance. L'agitation de la course, l'humidité du soir, le mouvement qu'avait fait l'Espagnol en la serrant contre sa poitrine, toutes ces causes réunies peut-être, ont contribué à la rendre à la vie. En ouvrant les yeux, elle reconnaît Alvérédo, et pousse un cri de surprise. Le souvenir de ce qui s'était passé dans le pavillon lui revient tout à coup, mais elle ne peut pas comprendre comment elle se trouve seule, au milieu de la nuit, hors du harem, avec celui qu'elle aime. Le tumulte qui retentit dans tout le palais, le sombre désespoir qui se peint sur le visage de l'Espagnol achèvent d'égarer sa raison.

— Alvérédo! s'écrie-t-elle, quel est cet affreux mystère? — Ces hommes, ces flambeaux, ces voix qui se répondent, ces glaives que je vois briller dans l'ombre, notre présence en ce lieu, expliquez-moi de grâce...

— Emma, répond l'Espagnol en tombant aux genoux de la jeune fille, pardonnez-moi, car notre dernière heure est arrivée. C'était aujourd'hui que nous devions fuir ce palais maudit; Abou-Hassan nous attendait sur son navire; après avoir, mais en vain, rôdé tout le jour aux alentours du jardin, dans l'espoir d'apercevoir la jeune Grecque, j'avais pu sur le soir m'en faire remettre la clé par Mohammed; dès lors aussi tout semblait favoriser nos projets. — Je parviens jusqu'à vous, j'arrache de vos mains la coupe empoisonnée...

— Empoisonnée! Que dites-vous?

— Oui, empoisonnée par l'ordre de Hamdine la Circassienne, que Mustapha dédaigne depuis son entrée au harem. — Comprends-tu? — Je t'enlace dans mes bras, je traverse de nouveau le jardin, et j'atteinds enfin cette muraille où pendait l'échelle de soie qui devait servir à notre évasion; mais le temps que j'ai passé à rappeler tes esprits lors de mon apparition si brusque dans le pavillon nous a perdus; lorsque je suis arrivé ici, l'heure fixée par le renégat allait expirer. Nos libérateurs ont été aperçus, et, tu le vois, l'échelle a disparu. Les esclaves de Mustapha sont à notre poursuite : au lieu du bonheur, c'est la mort qui nous attend.

— Qu'entends-je? La mort! la mort! s'écrie Emma en entourant de ses deux bras le cou de l'Espagnol. — La mort pour toi, oui. Mais après, le déshonneur pour moi! — Ecoute, repit-elle, avec une expression radieuse dans le regard : — Mustapha m'aime; il ne voudra pas croire à notre intelligence, que rien, jusqu'à présent, n'a pu lui faire soupçonner : Y croirait-il, qu'il me pardonnerait encore, tant sa passion est violente; ainsi donc, sa rage et sa fureur, il les tournerait contre toi. Le crime d'avoir pénétré dans le harem, on l'expie dans ce pays au milieu des tortures les plus atroces. Il versera ton sang, et quand j'aurai perdu celui qui seul m'attache à la vie, il me faudra entendre ton meurtrier me parler de sa tendresse. Oh! oui, oui, la mort est préférable mille fois à cet horrible supplice. — Alvérédo, toi qui devais être mon époux, exauce ma prière! — Ils s'approchent. — Dans quelques minute sils seront ici! — Par pitié Plonge-moi ton poignard dans le sein.

En prononçant ces paroles avec un accent passionné, elle avait arraché le poignard qui pendait à la ceinture de son amant, et le lui présentait, en montrant la place de son cœur. Alvérédo, subjugué par cette éloquence pathétique, entraînante; fasciné par le regard étincelant de la jeune fille, la tenait étroitement serrée contre sa poitrine; les paroles d'Emma venaient d'éveiller dans son âme tous les serpens de la jalousie. Mourir seul était maintenant impossible; il ne pourrait jamais se résoudre à la laisser seule dans le harem de Mustapha. Le sublime dévoûment de a favorite comblait tous ses désirs.

— Tu le veux? murmura-t-il, en tirant le poignard de sa gaîne Un coup pour toi, un coup pour moi, puis l'éternité, qui nous réunira.

— Frappe, dit Emma, d'une voix éclatante.

Dans ce moment un cri, suivi de cent autres cris, retentit à quelques pas des deux amans. Ils étaient découverts, esclaves et eunuques se précipitèrent vers eux en brandissant leurs cimeterres.

— Frappe! répéta la favorite en joignant les deux mains pour l'implorer. Par pitié! que je ne reste plus vivante au pouvoir du capitan!

— Eh bien! soit! dit l'Espagnol en appuyant ses lèvres brûlantes sur celles d'Emma. C'était le premier baiser qu'il leur eût encore ravi; tu mourras du moins aussi pure que tu as vécu.

Et, levant le poignard, il allait le plonger dans le cœur de la jeune fille, lorsque son bras fut retenu avec force par une main de fer.

C'était celle de Mohammed. Plus prudent que ses compagnons, qui s'élançaient au devant du fer d'Alvérédo, il s'était glissé derrière le sycomore, et il avait pu, sans danger pour lui, saisir le bras du joueur de guitare.

— Malédiction! s'écria l'Espagnol en laissant tomber son poignard, elle ne mourra pas!

X.

Ç'aurait été un spectacle bien singulier pour un Européen, assurément, que celui qui se passait le lendemain des événemens que nous avons racontés, dans le café du *Bulbul*, le plus riche et le plus magnifique de Constantinople. — Au milieu d'une vaste salle, tendue de feutre blanc, est un bassin en marbre de Paros, dont l'eau répand une fraîcheur délicieuse. Autour de ce bassin, une main habile a placé avec ordre les fleurs les plus rares, qui imitent parfaitement un parterre. On y voit des zinnia rouges, des bluets du grand-seigneur, des phlomis à la fleur purpurine; à côté des cupidones bleus et des anémones doubles, se pressent les dahlias aux espèces si variées, les jacinthes blanches et des roses de toutes les nuances; il n'est pas jusqu'au ginkgo aux feuilles trilobées, si rare dans nos climats, qui ne figure dans ce jardin merveilleux, au milieu d'un vaste bouquet de tulipes. Ces fleurs odorantes, en offrant un coup d'œil ravissant, jettent dans la salle entière des émanations parfumées qui disposent aux molles rêveries.

Voyez, le soleil va disparaître derrière les montagnes du couchant, et les sorbets qu'on prépare au *Bulbul* ont une réputation justement méritée; c'est l'heure de savourer à loisir la boisson rafraîchissante; entrez à la suite de ce musulman à la barbe vénérable, qui franchit le seuil du café.

En foulant le feutre blanc de la salle, il tourne ses regards de tous côtés, et se dirige enfin vers l'angle de droite, où il a vu une place vide. Tous les autres coussins sont occupés. Vingt-cinq à trente Turcs immobiles, silencieux, les jambes croisées, paraissent absorbés par une même pensée; on dirait des statues antiques. Le nouveau venu s'assied sans proférer une seule parole, sans faire le plus léger salut, et prend la même attitude.

Deux minutes se sont à peine écoulées depuis que la voix des muezzins s'est fait entendre, et déjà la salle du café est enveloppée d'un nuage épais de fumée. Le silence dure encore, mais ce n'est plus le prophète qui le commande. Chacun est trop occupé à assouvir sa passion favorite, pour songer à entamer l'entretien. Cependant, les narguileh s'épuisent peu à peu, et les paroles s'envolent d'un bout de la salle à l'autre.

— Comment se fait-il que vous soyez encore à Constantinople? demande le jeune officier des janissaires que nous avons vu précipiter le juif à bas de son coursier, au musulman dont nous vous avons fait remarquer la barbe vénérable; je vous croyais sorti du port depuis hier, et déjà occupé à donner la chasse à quelque navire des keavours.

— Karim a raison, ajouta son voisin dont le turban vert indiquait l'origine sainte; je n'espérais pas vous trouver ce soir à notre réunion du *Bulbul*.

— Un scrupule que vous respecterez sans doute, répondit Abou-Hassan, car c'était à lui que s'adressaient ces paroles, a retardé mon départ. Hier, au moment de faire tendre les voiles, je me suis rappelé tout à coup que le mois destiné au repos, allait bientôt finir. Dans deux jours le ramadan sera terminé. Eh bien! j'ai craint d'irriter le prophète, et j'ai renvoyé à la fête du bairam, pour commencer mes courses aventureuses. Voilà mon jeune ami et vous, mon vénérable Sidi-Hamet, le motif qui m'a retenu à Constantinople et qui me procure le plaisir de me trouver encore au milieu de vous.

— Par mon aïeul! reprit Sidi-Hamet, voilà un scrupule qui vous honore. Un derviche de l'ordre de Ghawsalem n'aurait pas mieux agi que

vous. Abou-Hassan, vous méritiez assurément que Mohammed ouvrît vos yeux à la lumière, et vous rangeât au nombre des vrais croyans.

A ce compliment, qu'il méritait si peu, le renégat mit la main gauche sur sa poitrine et inclina légèrement la tête, puis il absorba d'un trait un verre de Secher, et pour cacher le sourire railleur qui contractait ses lèvres, il s'entoura d'un nuage de fumée.

Quand cette vapeur se fut un peu dissipée, Abou-Hassan put apercevoir à côté de lui la juive Rebecca, qui étalait sur une table sa boîte remplie de pipes précieuses, de bijoux et de parfums. La vieille marchande jetait sur le renégat des regards méprisans et dédaigneux.

— Voulez-vous, sincère mahométan, dit Rebecca en lui présentant un bracelet, m'acheter ce bijou? Examinez-en la monture avec attention. Rarement vous trouverez un diamant dont l'eau soit aussi belle.

—Tu t'adresses bien mal, la vieille, répondit Hassan toujours poursuivi par le regard obstiné de Rebecca. Je ne fais pas d'emplettes de cette valeur. Et puis, à qui le donnerais-je? J'ai vendu ces jours passés la dernière esclave qui restait dans mon harem.

— Vous en ferez présent à la jeune chrétienne que chérit le capitan-pacha, reprit la Juive à voix basse, et en fixant sur ceux du renégat ses yeux gris dont l'expression était étrange.

— Que veux-tu dire? murmura Abou-Hassan, en retirant tout à coup la pipe de sa bouche, et en paraissant examiner attentivement le bracelet qu'on lui présentait.

— Je veux dire, reprit la Juive, toujours à voix basse, que le ramadan n'a rien à voir dans notre changement de résolution. Le scrupule qui vous retient ici, je le connais. Eh bien! que pensez-vous de cette pierre? ajouta-t-elle tout haut. — N'est-ce pas qu'elle a l'éclat du Schebgerag, ce fameux diamant du sultan Giamschid? Hier, j'en ai refusé 80 tomaüns à l'effigie du Saphi, que m'en offrait un marchand d'Astrabad; mais aujourd'hui je suis devenue moins exigeante; je vous le laisserai pour 379 sequins fondouklis.

— Et c'est ainsi que tu es moins exigeante, la vieille? dit Karin. Allah-Acbar! mais si je sais bien compter, 80 tomaüns de Perse et 373 sequins fondouklis doivent faire la même somme.

— Pour un homme de Harb, s'écria Sidi-Hamet, tu es habile à calculer, Karin; et par mon aïeul ton compte est juste.

— Mais c'est un prix bien élevé que celui que tu demandes, ajouta-t-il en se tournant vers la Juive. Il y a là de quoi équiper presque un navire tout neuf pour faire la course.

— Le seigneur Abou-Hassan n'est pas de votre avis assurément, dit Rebecca, car je le vois disposé à accepter mes conditions. Et tout bas elle dit, en se penchant vers l'oreille du renégat :

— Il y a là de quoi acheter bien des échelles de soie, n'est-ce pas?

Troublé par ces dernières paroles, Abou-Hassan fit un mouvement en arrière. Rebecca connaissait son secret, il ne pouvait plus en douter. Il ne dépendait que d'elle de le perdre, si elle voulait, et il était visible maintenant que le seul moyen de retenir sa langue, était de lui acheter son diamant.

— Eh bien! reprit la Juive rusée, êtes-vous décidé, seigneur Hassan?

— Ton diamant me plaît de telle sorte, répondit le renégat, que je vais de ce pas t'en chercher le prix; je craindrais, si je renvoyais cet achat à demain, que quelque lapidaire connaisseur ne t'en offrît une somme plus forte, et n'acquît ainsi ce bracelet précieux. Suis-moi, je vais te donner des sequins tout neufs.

Sortant aussitôt du café du *Bulbul*, Abou-Hassan traverse rapidement plusieurs rues populeuses, et arrive enfin devant la fontaine de la Validé, où plusieurs Musulmans faisaient leurs ablutions. Il dépasse un peu la mosquée, puis s'arrête soudain, et se tournant vers la Juive :

— Parle, parle, dit-il d'une voix émue; qu'as-tu appris? que s'est-il passé hier dans le harem du pacha?

— Seigneur Hassan, répondit Rebecca, ne pensez-vous pas que nous serions mieux chez vous pour un entretien de cette nature? Quant à moi, je puis vous assurer que je me sentirai mieux disposée à parler quand vous m'aurez remis les 379 sequins fondouklis.

—Maudite sorcière! murmura le renégat entre ses dents. — C'est en vain qu'il chercha à l'interroger de nouveau, la Juive refusa de répondre à toutes les questions qui lui étaient adressées. Hassan comprit enfin qu'il ne réussirait pas à tirer un mot de Rebecca, s'il s'obstinait à ne pas lui compter la somme demandée. Il fallut bien se résoudre à s'exécuter. Il déroula la ceinture qui soutenait son poignard, et dans les plis de laquelle son or était caché. Il en tira les 379 sequins, qu'il remit à la Juive, en échange du diamant.

— Voilà qui est agir loyalement, dit celle-ci, à présent je vais satisfaire votre juste impatience. Vous êtes trahi, seigneur Hassan, et demain à son retour, si Mustapha vous retrouve à Constantinople, votre tête figurera sur la terrasse de son palais, à côté de celle du joueur de guitare.

— Trahi! s'écria le forban, en attachant sur la vieille marchande ses yeux qui lançaient des éclairs; trahi! et par qui?

— L'ignorez-vous vraiment? Hier, avez-vous vu revenir à bord les deux marins chargés de jeter une échelle de soie sur les murailles du harem? Leur absence ne vous a-t-elle pas suffisamment instruit? Voici alors les détails de ce qui s'est passé. Depuis un quart d'heure, à peine, les deux marins étaient arrivés à leur poste, lorsqu'ils furent aperçus par les schypetars qui veillent à l'extérieur du palais. Ces deux hommes prirent alors la fuite, mais les Albanais les atteignirent bientôt et les ramenèrent. Aujourd'hui vos marins ont parlé; on sait que le joueur de guitare devait enlever du harem la favorite du capitan; que vous approuviez ce projet, et enfin que vous aviez envoyé ces deux hommes pour en faciliter l'exécution. L'échelle de soie trouvée ce matin au pied d'un arbre, a confirmé encore les déclarations de ces deux hommes. Voilà seigneur Hassan, pourquoi vous n'êtes pas parti cette nuit, comme vous l'aviez décidé. La jeune chrétienne et son amant n'ayant pu parvenir à s'échapper et à vous rejoindre, le but de votre voyage était manqué et vous avez dû, pour le moment, y renoncer. Avais-je tort de dire que le ramadan n'était pour rien dans ce changement de résolution?

Après cette terrible confidence, le renégat resta un instant plongé dans un abattement profond, puis il se remit à questionner Rebecca. Il apprit de la Juive, qu'elle avait passé la journée chez Hamdine, et que c'était de la Circassienne qu'elle tenait tous ces détails. Le capitan-pacha, retenu, depuis la veille, chez le sultan, ignorait tout encore; mais il allait revenir à Constantinople, et nul doute qu'il n'ordonnât alors le supplice des coupables et de leurs complices.

Atterré par ces fatales révélations, Abou-Hassan se promenait à grands pas derrière la mosquée, sans proférer une parole : Rebecca suivait tout ses mouvemens de ce regard méprisant qui lui était habituel. Un sourire perfide s'épanouissait sur ses lèvres ridées. Après quelques minutes de réflexions :

— Le sort en est jeté, s'écria le renégat; que le comte d'Albuquerque périsse, puisque la fatalité l'ordonne.

Et il fit un pas pour s'éloigner; la Juive le saisit par son caftan.

— J'ai été jusqu'ici, dit-elle lentement, un oiseau de mauvais augure. Voici maintenant des nouvelles qui retarderont peut-être encore votre départ. Sans doute le capitan-pacha pourrait d'un signe faire tomber votre tête, si la mort ne planait pas déjà sur la sienne.

— Qu'entends-je? s'écria Abou-Hassan.

— S'il ne connaît pas encore les événemens qui ont mis en émoi tous les serviteurs de son palais, on n'ignore rien de ce qui s'est passé depuis hier au conseil. Le grand-visir, pour faire sa cour au sultan, et avec lui, tous les membres du divan, ont parlé dans le sens de la guerre. Ils veulent mettre le siége devant Bagdad, défendu par les Perses, et forcer l'oasis du désert à reconnaître l'autorité des Osmanlis. La politique, suivant eux, est d'accord, en cette circonstance, avec la religion, et Amurat, comme le commandeur des vrais croyans, ne doit pas permettre que le drapeau des sectateurs d'Ali flotte plus long-temps sur les mosquées de la ville des kalifes.

Mustapha a combattu cette opinion. Il prétend que les forces de l'empire sont considérablement affaiblies depuis les dernières guerres, qu'il ne faut guère compter sur les secours promis par les Arabes, les Tartares et les autres alliés des Turcs; mais il tire son principal argument de l'épuisement du pays. Il s'est fait ainsi un grand nombre d'ennemis, parmi lesquels se trouvent en première ligne le grand-visir que l'ambition dévore, et le defterdar-effendi, que son discours a principalement attaqué.

Vous connaissez le grand-visir. Nul n'a le droit de lui déplaire impunément. Il exerce sur l'esprit d'Amurat un grand empire. Si le capitan-pacha le gêne, il obtiendra sans peine une condamnation. C'est dans ce but qu'il est resté, dit-on, auprès du sultan, tandis que tous les autres ministres vont arriver à Constantinople. Vous comprenez que si le grand-visir triomphe, demain vous n'aurez plus rien à craindre de Mustapha, et qu'ainsi, en sachant vous soustraire pendant quelques heures à sa vue, vous pouvez attendre la fin de la crise.

— Mais de qui tient-on ces nouvelles? demanda le renégat?

— C'est le caïmacan qui les a apportées à Constantinople; il a assisté au conseil et il connaît la pensée secrète du grand-visir, dont il est le lieutenant.

— Ce que tu me dis-là change effectivement ma résolution, reprit Abou-Hassan. Ecoute, retourne au café du Bulbul, et tu remettras à l'officier des janissaires le papier que je vais te confier. Voici vingt-cinq sequins de plus pour cette commission : demain il y en aura cent autres si tu sais te taire. La seule condition que je t'impose est de ne plus retourner au harem et de ne pas chercher à revoir Hamdine d'ici à deux jours.

— J'accepte, et cela d'autant plus volontiers, qu'en embrassant le parti de la favorite, qui est le vôtre, je sers en même temps son ennemie. Mon intérêt vous répond de mon dévoûment.

Et prenant des mains du renégat le papier sur lequel il venait d'écrire quelques lignes, Rebecca s'éloigna dans la direction du café de Bulbul.

Elle ne faisait pas mentir le proverbe, cette infâme Juive, le proverbe d'Orient qui dit :

« Les Turcs d'Egripo (Négrepont), les Juifs de Salonique, les Grecs d'Athènes, sont les plus méchans de leur nation. »

Rebecca était de Salonique.

XI.

Nous ne pouvons résister au désir de tracer ici en quelques lignes le portrait du sultan sous le règne duquel se passent les événemens que nous venons de raconter.

Amurat IV, prince belliqueux et redouté, avait succédé à Mustapha I. Comme Néron, il avait montré dans sa jeunesse, et avant de monter sur le trône, les dispositions les plus équitables, les penchans les plus doux et

les plus humains. Comme Néron aussi, il devint, après quelques années de règne, le tyran le plus cruel et le plus dissolu. Jamais parallèle n'a été plus justement établi. A des époques différentes, ces deux monstres semblent avoir été vomis de l'enfer pour le malheur des peuples. Bientôt les débordemens d'Amurat passèrent toute mesure; on pouvait croire qu'il avait pris à tâche de faire oublier les crimes de son prédécesseur, par les atrocités sans nombre qu'il commandait avec une joie féroce. Pour le barbare sultan, rien n'était sacré.

C'est en vain que le Ramadan obligeait les vrais croyans à se mortifier. Amurat ne se donnait même pas la peine d'éluder le texte de la loi, et en prenant la nuit pour témoin de ses orgies.

En face des musulmans scandalisés et des derviches qui s'arrachaient la barbe, en plein jour, il s'adonnait à des débauches infâmes, qui ne trouvaient d'imitateurs que parmi les premiers dignitaires de l'empire. Il était encouragé dans ses excès par deux renégats italiens, devenus ses mignons, Bey et Erivan, qui lui répétaient, en se moquant, ce verset du livre saint :

« Certes, Dieu pardonne tous les péchés. »

C'est en vain aussi qu'à la fête du Bairam, il donnait, suivant l'usage, sa main à baiser aux pachas et à ses principaux officiers, en signe de réconciliation.

Ceux qui lui avaient déplu ou à ses mignons, étaient sûrs, le soir même de cette solennité, de trouver chez eux, en sortant du palais, un muet porteur du fatal cordon, malgré le précepte qui ordonne que toutes les animosités s'éteignent ce jour-là.

Amurat, qui observait si religieusement autrefois la loi de Mahomet, était devenu, après trois ans de règne, l'homme de ses états le plus sujet à l'ivrognerie. Chacune de ses orgies était marquée par quelque action infâme.

Semblables à ces empereurs romains, qui parcouraient la nuit, avec une troupe d'esclaves et d'affranchis, les rues et les lieux de débauche, maltraitant tous ceux qu'ils rencontraient, le sultan, suivi de ses dignes favoris, abandonnait son palais à la faveur des ténèbres; il errait le sabre à la main, dans Constantinople, insultait ou tuait indistinctement, sans égard pour l'âge ou le sexe, tous ceux qui se trouvaient sur son passage. En rentrant au harem, abruti par l'ivresse et par ces ignobles excès, il allait partager la couche de sa favorite, la belle Gulnare, et la forçait d'essuyer la sueur, la poussière, les souillures et le sang, qui ruisselaient sur son corps.

Une autre fois, à la suite d'une fête où les vins de la Grèce avaient coulé à grands flots, il jetait aux galères trente pèlerins indiens, parce que la bizarrerie de leurs habits avait effarouché son cheval.

Deux mois après, pour couronner dignement une débauche, qui surpassait en turpitudes tout ce que l'histoire nous a laissé de détails sur les obscènes saturnales de Rome, il envoya le chislar-aga, escorté d'Albanais, arracher de leur foyer six jeunes gens et autant de vieillards des deux sexes.

Lorsque ces malheureuses victimes arrivèrent en sa présence, il donna en mariage les jeunes filles de quatorze ans à des vieillards de quatre-vingts et les femmes de soixante ans à des enfans qui n'en avaient que quinze, déclarant qu'il mettrait dans sa garde les garçons, et dans son harem les filles, nés de ces accouplemens hideux.

Deux ans plus tard, après la prise de Bagdad, il poussa la cruauté jusqu'à punir de mort ceux qui feraient usage du café et de l'opium. Il imita, dans son aversion pour le tabac, le czar de Russie, Michel Fédrowitz, et un roi de Perse qui envoyaient au supplice leurs sujets qui contrevenaient à leur défense expresse sur cet article, ainsi qu'un roi d'Angleterre, Jacques Stuart, qui a écrit un traité sur la maudite plante, et son contemporain, ~~le pape Urbain VIII, qui excommuniait les fidèles qui prisaient à l'église~~. idiot.

Tel était le caractère d'Amurat qui ne dut sa stabilité sur le trône, qu'à l'habileté de sa mère Kiosem.

Doué cependant d'une grande énergie et de qualités éminentes pour la guerre, il recherchait avec ardeur les agitations des combats, les périls et les émotions des batailles. Sa valeur était aussi redoutable aux ennemis du croissant, que sa tyrannie à ses peuples. Maintenant, excité par les flatteries du grand-visir et les conseils des deux renégats italiens, il a juré de planter l'étendard d'Abubeker sur les mosquées de Bagdad. C'est en vain que la voix sévère du capitan s'est élevée pour combattre ce projet. Mustapha n'a trouvé personne de son avis; il a parlé tout seul sans convaincre les membres du divan qui connaissaient le désir d'Amurat. Le capitan-pacha, mu par le plus pur patriotisme, a redoublé d'efforts. Ses paroles éloquentes ont retenti en vain. Le désintéressement et le courage qu'il a montrés en cette circonstance lui ont valu, avec la haine du grand-visir, l'inimitié plus implacable et plus habile de Bey et d'Erivan, les deux favoris du sultan.

Il revenait à Constantinople, soucieux de l'avenir de l'empire et déplorant d'avance le résultat de cette expédition, qui se présentait à lui sous de si funestes auspices. Les tristes pensées qui l'assiégeaient étaient assez absorbantes, pour éloigner momentanément le souvenir de sa belle captive.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il arriva devant les portes de son palais. Man-ben-Allah l'attendait dans des transes mortelles. Il lui raconta ce qui s'était passé pendant son absence. A mesure que les paroles tombaient des lèvres de l'eunuque, le visage du capitan annonçait les sentimens tumultueux qui s'élevaient dans son âme. Ses yeux lançaient des jets de flamme, sa moustache se hérissait. Toutes les passions fatales qui dormaient en lui, se réveillèrent soudain, terribles, implacables. L'orage soulevé dans le conseil, les discours du visir et des autres ministres, la froideur d'Amurat à son départ, les regards haineux qu'avaient jetés sur lui les favoris du sultan, tout cela s'effaça en un moment de la pensée de Mustapha. Son amour pour la jeune chrétienne venait d'envahir de nouveau toutes les issues de son cœur; sa fureur contre le joueur de guitare s'exhala en paroles entrecoupées et menaçantes.

— Allah-Acbar! s'écria-t-il, enlever la favorite! un vil histrion! un misérable kéavour, à qui je voulais rendre la liberté! Allah-Acbar! Et toi, indigne esclave, tu n'as pu prévenir cet attentat si odieux! et aussi Abou-Hassan! le renégat hypocrite! vous complottiez donc tous contre mon bonheur! O! Allah! Allah! de quel mort faut-il punir tant de perfidie?

L'exaspération du capitan était à son comble. Le chef des eunuques se tenait devant lui muet et tremblant, le front humblement prosterné dans la poussière.

— Allons, marche devant moi, esclave, reprit le capitan, et viens entendre ton arrêt de la bouche même de la chrétienne à qui ton manque de vigilance a failli devenir si fatal.

Man-ben-Allah se releva aussitôt, et précéda son maître, en tenant un flambeau de chaque main. La porte du jardin était fermée; mais on ne put trouver Mohammed. Son habitation était déserte. Les paroles sont impuissantes pour peindre la rage du capitan.

— Et lui aussi, s'écria-t-il, en ébranlant les planches du cèdre qui arrêtaient sa marche, même parmi les derniers de mes esclaves, je trouve des traîtres.

Heureusement, le palais avait une seconde issue qui donnait dans le bâtiment consacré aux femmes. Cette issue aboutissait à une galerie qui menait aux appartemens de Mustapha. Lui seul en avait la clé. Man-ben-Allah rappela en tremblant cette circonstance à son maître, et bientôt ils pénétrèrent dans le jardin. Le capitan avait retrouvé ses vingt ans. Il ne marchait pas, il volait. Il arriva devant le pavillon de la favorite dont la porte n'était qu'entrebâillée. Un silence profond régnait dans ces lieux destinés à la plus belle. — Au moment où Mustapha, en proie à un trouble indéfinissable, posait le pied sur le marbre qui garnissait le seuil de la porte, une femme s'offrit à sa vue; un sourire fatal élargissait ses lèvres, de son œil s'élançait un perfide regard; cette femme portait sur son visage une expression infernale de triomphe. — C'était Hamdine.

— Le pavillon est désert, dit-elle, d'une voix éclatante. La chrétienne vient de sortir avec Fatmé et Mohammed. Elle s'est dirigée vers l'angle du sud où sont les cachots des prisonniers, et où l'on a mis le joueur de guitare.

Allah-Acbar! s'écria Mustapha, pour qui cette parole était une révélation; et, retournant aussitôt sur ses pas, il se dirigea vers l'angle du sud, suivi par le chef des eunuques, saisi de terreur.

Jamais on n'avait vu une plus belle soirée; au fond de l'azur du firmament, des myriades d'étoiles d'or scintillaient, comme autant de diamans sur un splendide manteau; la brise harmonieuse se jouait parmi les orangers, et répandait dans l'air des parfums suaves et enivrans.

La poésie de la nuit ne fit aucune impression sur l'âme et les sens du capitan-pacha. Il ne voyait rien des magiques tableaux que la nature étalait devant lui. Son cœur battait avec violence, son front était brûlant et inondé d'une sueur fébrile; mais sa main crispée serrait frénétiquement le manche de son poignard. A l'angle du sud il trouva ouverte la porte du bâtiment intérieur. Dans un coin obscur était étendu l'esclave préposé à la garde des prisonniers; deux verres et une bouteille de pechmet renversés à côté de lui, donnaient l'explication de l'immobilité complète que gardait Alliassan. On avait dû profiter de son état d'ivresse pour lui enlever la clé du bâtiment. Mustapha, cependant, croyait rêver; il poursuivit sa route.

Au fond de la galerie, une brillante clarté vient tout à coup frapper ses regards. Elle sort d'une salle basse, où l'on a jeté le joueur de guitare. Autour du prisonnier se pressent un homme et une femme, armés chacun d'une lime et travaillant à scier les fers qui lui serrent le corps. Un troisième personnage, un flambeau à la main, se tient à côté d'eux.

A cette vue, le capitan-pacha pousse un cri et s'arrête soudain. L'affreuse vérité vient de lui apparaître tout entière. Et le coup qui le frappe est si violent, qu'il se sent pendant quelques minutes comme paralysé dans tous ses membres. Il est immobile. Man-ben-Allah et les eunuques qui l'ont suivi veulent se précipiter vers le prisonnier, mais, sur un geste de leur maître, ils restent avec lui et n'osent aller plus loin.

Cet anéantissement fatal, cette prostration si extraordinaire se dissipe enfin. Le capitan entre dans le cachot du joueur de guitare. Mohammed et Fatmé s'étaient blottis dans un coin. Cependant le visage de la jeune Grecque ne manifestait ni crainte ni effroi, mais il avait conservé cette impression de tristesse et de douleur que nous avons déjà eu occasion de remarquer. La favorite, elle, avait jeté au loin son instrument de délivrance, et, entourant de ses deux bras le cou d'Alvérédo, elle semblait prête à le défendre contre les attaques de ses ennemis. Son regard était fier et radieux, son attitude noble et résignée. Il y avait, dans toute sa personne, cet air de dévoûment et d'exaltation qui rend les femmes si belles aux heures du danger.

— Je l'aime! s'était-elle écriée d'une voix triomphante; et ces deux mots arrachés de ses entrailles avaient traversé le cœur de Mustapha.

— Tu l'aimes ! ô toi que j'avais choisie parmi toutes mes captives pour régner dans mon harem ! Tu l'aimes ! lui, un esclave ! un vil histrion ! répondit le capitan avec un geste de mépris.

— Ce vil histrion, ce misérable esclave, dit à son tour Alvérédo, en relevant hautement la tête, est d'une naissance plus illustre que la tienne. Tu peux ordonner mon supplice, mais non pas jeter sur moi le mépris de tes gestes et de tes paroles. Apprends donc mon secret; tu as devant toi le descendant d'une des premières familles d'Europe, le fils de ces fameux comtes d'Albuquerque, dont le glaive porta plus d'une fois la mort dans les rangs des ennemis du Christ. Prisonnier d'un corsaire turc, j'ai obtenu d'Abou-Hassan, qui m'avait acheté, d'entrer chez toi sous le déguisement grossier d'un joueur de guitare. Mon but était de me rapprocher de cette jeune chrétienne que j'aime plus que ma vie. Le sort a trahi mon courage. Hier, je me suis vu sur le point d'arracher de ces murs celle dont le cœur m'appartient : aujourd'hui, je suis en ton pouvoir, désarmé et chargé de chaînes. Tu le vois donc, Mustapha, ton rival était digne de toi. Le comte d'Albuquerque vaut bien, je pense, le capitan-pacha, et ta jeune captive ne s'est pas ravalée assurément, en préférant au titre de ta favorite, celui de femme d'un grand d'Espagne de première classe.

Un sourire étrange d'incrédulité se dessina sur les lèvres du capitan.

— Et voilà donc le motif de tes dédains, reprit-il toujours avec un accent de mépris, et en s'adressant à Emma. Un misérable intrigant, un gracieux imposteur, qui abrite la bassesse de son origine derrière le manteau doré de quelque seigneur chrétien Aujourd'hui, continua-t-il, d'une voix étouffée, ma patience est à bout, car la coupe des miséricordes a débordé. Jusqu'ici j'ai prié, lorsque je pouvais commander, et jusqu'ici l'on a repoussé les vœux timides de l'amant. Il est temps que le maître se montre, qu'il parle, et que l'on obéisse. Vous autres esclaves, vous me répondez de ce kéavour. Le soleil de demain le verra expirer dans les tortures, ainsi que ses complices. Quant à toi, qui as refusé de devenir ma sultane, tu assisteras, je le veux, au supplice de l'infidèle ; tu entendras ses gémissemens et ses sanglots ; tu recueilleras ses paroles désolées. Aussitôt qu'il aura donné le dernier soupir, tu seras prête à recevoir dans ton pavillon celui qui a laissé tomber sur toi un regard de bonté, celui qui commande en ces lieux et devant lequel tout le monde s'incline avec respect ; en un mot, ton seigneur et maître ! Allez ! dit-il, en se tournant vers les eunuques, qu'on entraîne cette captive dans le harem.

A l'ordre du capitan, les esclaves se précipitent vers Emma. Bientôt, malgré la résistance de la jeune fille, ils parviennent à la séparer de l'Espagnol, et à fermer derrière elle la porte du cachot.

Mohammed, Fatmé et Aliassan, qui avait peine à se tenir debout, marchaient enchaînés au milieu des eunuques.

Un quart d'heure après la visite du capitan, le silence dans le palais s'était rétabli, et les malheureux prisonniers pouvaient entendre, à travers leur barreaux, la romance que le bulbul chantait à sa capricieuse maîtresse.

XII.

Le lendemain était un vendredi.

Et comme ce jour doit être consacré au culte du Seigneur, par la prière Salathul Djuma, le capitan croyait honorer la divinité en le choisissant pour le supplice d'un infidèle. Il suivait en cela le précepte du Coran : « Tuez, exterminez tous les Muscrikins. »

Le cœur de Mustapha, que la jeune chrétienne avait paru attendrir depuis son entrée dans le harem, était redevenu cruel et impitoyable. L'indigne préférence de la favorite pour un vil esclave, avait changé tout-à-coup ses dispositions bienveillantes. Le capitan tenait parole, l'amant timide avait disparu; le maître se montrait avec son regard sévère, son aspect redoutable, son geste impérieux.

A l'heure des exécutions, l'implacable Mustapha se dirigea vers une salle du palais qui donnait tout à la fois sur la cour et sur le jardin.

A travers les jalousies, laissées entr'ouvertes par l'ordre du capitan, pénétrait une brise caressante, qui se jouait au milieu de corbeilles de fleurs.

Des esclaves grecques, habiles musiciennes, qui restaient invisibles, tiraient de leurs tambours des accords harmonieux.

Tel est l'accompagnement ordinaire des drames d'Orient.

Des sourires et des larmes, des roses et du sang, des soupirs étouffés et des romances amoureuses.

Et pour cadre à ce tableau, des jardins émaillés de mille fleurs, un soleil resplendissant dans un ciel sans nuages, ou bien un immense dôme d'azur parsemé d'étoiles d'or.

De la poésie partout, même dans la mort!

Mustapha, assis sur un divan, se penchait mollement sur le sein de Hamdine la Circassienne. L'ancienne favorite, radieuse et triomphante, jetait sur les esclaves qui l'entouraient toute la fierté dédaigneuse de ses regards. Un orgueilleux sourire s'épanouissait sur ses lèvres, fines et roses. Il y avait dans l'expression de ce sourire, toutes les voluptés ineffables du paradis, toutes les joies épouvantables de l'enfer. Elle venait de reconquérir le cœur du capitan, et elle allait se repaître des souffrances de sa rivale.

Mustapha fit un signe au bourreau ; au même instant des pas précipités résonnent sur le marbre de la galerie, et Emma, pâle, échevelée, les yeux hagards, se jette aux genoux du capitan.

— Grâce ! grâce ! s'écrie-t-elle, avec des sanglots dans la voix.

Mais Mustapha, l'œil à demi clos, prit une rose que lui présentait la Circassienne, et en savoura lentement le parfum.

Le maître garda le silence, et Hamdine s'enivra du désespoir de son ennemie.

Cependant, à travers les jalousies, on voyait paraître en face, sur la terrasse du sud, les trois victimes, désignées par le farouche capitan ; le comte d'Albuquerque, le front haut, le regard étincelant, la démarche assurée, semblait vouloir braver, à son heure dernière, celui qui l'envoyait à la mort.

Mohammed et Aliassan, la tête basse, le corps courbé vers la terre, tremblaient de tous leurs membres; ils avaient peine à marcher. Fatmé n'était pas avec eux. Par un raffinement de barbarie, Mustapha avait exigé qu'avant de voir trancher ses jours, elle assistât, à l'exemple de la chrétienne, au supplice de celui qu'il croyait préféré par elle.

Chacun des condamnés devait périr d'une manière différente.

Le pal attendait Mohammed. Les tortures longues et atroces des crampons étaient réservées à l'Espagnol, comme au plus coupable. Plus heureux que ses compagnons de misère, Aliassan n'avait pas long-temps à souffrir : sa tête appartenait au cimeterre du bourreau.

Comme on le voit, le capitan savait se ménager des jouissances inconnues dans nos tristes climats. Il voulait prolonger l'agonie des deux esclaves, à l'existence desquels il pensait que deux autres existences étaient attachées. Il voulait qu'il y eût un écho pour chaque soupir, pour chaque plainte, pour chaque sanglot.

Mais déjà Aliassan s'est agenouillé sur le marbre, la tête tournée aux trois quarts du côté de l'épaule. Le djellad fixe sur lui son regard exercé; il brandit un pesant cimeterre, lève le bras à la hauteur de l'œil gauche, et d'un coup rapide, mais assuré, tranche le cou du malheureux esclave.

A cet affreux spectacle, Emma sent un nuage épais lui passer devant les yeux. Bientôt, cependant, le sort qui attend Alvérédo lui rend toute l'énergie dont elle a besoin; elle demande à son âme des accens qui puissent attendrir le capitan.

— Oui, dit-elle, d'une voix entrecoupée, je serai votre esclave; je vous servirai à genoux jusqu'à mon dernier soupir, mais sauvez-le, mais ordonnez qu'il vive. Oh ! pensez-y bien; c'est affreux de mourir à trente ans, quand on est beau, quand on est noble, quand on est aimé. Par pitié! prenez ma vie en échange de la sienne.

Mais Mustapha, l'œil à demi clos, échangea un tendre sourire avec Hamdine la Circassienne, et jouant avec la rose qu'elle lui avait donnée, il en savoura lentement le parfum.

Les Grecques chantaient alors les délices du harem et les amours du capitan avec la favorite.

Le tour de Mohammed était arrivé.

Malgré ses cris et sa résistance, quatre Abyssins saisissent le condamné, le tiennent un moment suspendu au dessus du pal et le laissent enfin retomber sur la pointe de fer.

Le capitan se tourne alors vers Fatmé, pour suivre sur son visage les phases douloureuses de l'agonie de Mohammed ; mais les lèvres de la jeune Grecque reflètent le plus mélancolique de tous les sourires. Ses yeux conservent toujours leur expression de tristesse et de douleur concentrée. Évidemment le supplice de l'esclave la touche faiblement; évidemment aussi, l'amour de Mohammed n'a jamais fait battre le cœur de Fatmé.

Cependant la malheureuse victime sentait la pointe meurtrière pénétrer insensiblement dans son corps.

Après un moment de ces horribles souffrances, Mohammed, vaincu par la douleur, s'agita convulsivement sur le pal, poussa un dernier cri rauque et étranglé, et pencha la tête sur ses épaules. Il avait eu le bonheur d'expirer.

Les exécuteurs s'approchèrent alors d'Avérédo.

— Oh ! grâce ! grâce ! s'écria la jeune chrétienne avec un accent déchirant; grâce pour lui, et mon cœur vous bénira ; au nom de Dieu, sauvez-le, et je deviendrai votre épouse, et je vous aimerai.

Mais Mustapha, l'œil à demi clos, s'enivrait autant de l'harmonie des tambours que du désespoir d'Emma. Pendant que les regards de Hamdine la Circassienne lui versaient des flots de volupté, il jouait avec la rose qu'elle lui avait donnée et en savourait lentement le parfum.

Dans ce moment, un tumulte soudain retentit à la porte du palais. Les Albanais fuient en désordre dans tous les sens, et les eunuques se précipitent dans les appartemens. C'est un bruit confus de voix qui s'appellent et s'encouragent, d'armes qui se choquent, de prières et de blasphèmes en même temps.

Avant qu'on ne connaisse la cause de cette panique si extraordinaire, un homme, revêtu du costume splendide de chef de corsaires, et suivi d'une troupe de hardis matelots, fond avec impétuosité sur les exécuteurs ; il leur arrache des mains le joueur de guitare qu'ils allaient lancer dans l'éternité. Au même instant, un officier de janissaires, c'était Karin, parcourt les galeries du palais ; arrive enfin, à la tête de ses soldats, en présence du capitan-pacha.

Saisies d'une frayeur extrême, Hamdine et Emma, à la vue de ces hommes armés, se sont réfugiées auprès des esclaves grecques, qui tiennent encore à la main leurs instrumens de musique ; Fatmé est restée immobile à sa place ; seule, peut-être, elle a deviné un danger pour Mustapha, et, seule, elle ne songe pas à fuir.

Aux premières clameurs, le capitan avait saisi son cimeterre. Au bruit des pas qui résonnaient dans les galeries, il s'était levé debout, se disposant à punir les lâches serviteurs qui désertaient leur poste, et les audacieux musulmans qui osaient franchir l'enceinte inviolable.

Mais un eunuque du sultan s'est avancé vers Mustapha. Il est sans armes, et son visage est calme au milieu de la tempête qui gronde derrière lui. D'un geste, il retient à l'entrée les janissaires. Tirant alors de sa ceinture un large parchemin sur lequel brille, en lettres d'or, le cachet d'Amurat, il le déploie, sans proférer une parole, aux regards étonnés du capitan.

Mustapha a compris, ses ennemis triomphent, son discours au divan a soulevé des haines implacables, et le grand visir, secondé par les deux renégats italiens, a pu atteindre le but de sa vengeance. Amurat a cédé devant leurs efforts réunis ; il a signé la condamnation du plus fidèle de ses serviteurs.

Devant cette manifestation de la volonté de son maître, le capitan s'incline en signe d'obéissance. Il se prosterne deux fois du côté de la Mecque et murmure ces deux mots qui résument la foi de tout vrai musulman :

— C'était écrit!

Puis il présente avec résignation sa tête au muet qui attache le cordon fatal.

Fatmé, l'impassible Fatmé, que la crainte de la mort n'avait pas émue, pousse des cris de désespoir et arrose de ses larmes les pieds de Mustapha. Hélas! le secret qu'elle avait gardé jusqu'alors dans son cœur, s'envole avec le dernier soupir du capitan. — C'était lui qu'elle aimait.

Au milieu de la stupéfaction générale, le chef des corsaires, dans lequel les lecteurs ont reconnu Abou-Hassan, erre dans le palais suivi du comte d'Albuquerque qu'il venait d'arracher à la mort. Ils cherchent Emma. Après mille détours, ils ont prêté l'oreille et entendu des cris de désespoir ; c'est de ce côté qu'ils doivent se diriger, pour trouver la favorite ; ils parviennent enfin, toujours guidés par les sanglots de Fatmé, à découvrir la retraite des esclaves grecques. En levant les yeux, la jeune chrétienne a reconnu son amant.

— Alvérédo! s'écrie Emma, en mettant dans l'inflexion dont ce mot est prononcé toutes les angoisses de son âme. Alvérédo! répète-t-elle en tombant dans les bras de l'Espagnol.

Les deux victimes de Mustapha oubliaient, dans ce moment qui les réunissait, les tortures horribles du passé, lorsque le renégat s'approcha d'eux. Posant la main sur l'épaule d'Alvérédo :

— Les momens sont précieux, dit-il, d'une voix brève; point de scène d'attendrissement qui pourrait nous perdre, en prolongeant notre séjour en ces lieux. Les hommes de mon équipage sont là, tout prêts, qui nous attendent. Karin et ses janissaires, à la suite desquels nous avons pu pénétrer dans le palais, favoriseront notre fuite. Il faut nous hâter. Madame, ajouta-il, en donnant à Emma le manteau d'un de ses matelots, enveloppez-vous dans ce vêtement grossier et partons sur-le-champ. Il faut que dans une heure notre vaisseau ait gagné le large, si nous voulons revoir la terre d'Espagne.

— Je vous suis à l'instant, dit Alvérédo, en s'arrachant des bras qui l'étreignaient, et en s'élançant vers la porte; avant que le renégat eût eu le temps de lui répondre, il avait disparu.

Hamdine, redoutant la vengeance de sa rivale, qui triomphait à son tour, se tenait immobile et pâle de frayeur, derrière une ample draperie. Emma s'avança vers elle et lui tendant la main :

— Soyez heureuse, dit-elle ; ma faible beauté ne fera plus couler vos larmes. Régnez en paix dans ces harems, avec le nouveau maître que le ciel vous destine Je vous pardonne tout le mal que vous avez voulu me faire. Encore une fois, soyez heureuse.

Alvérédo était de retour, lorsqu'elle achevait ces paroles; il avait passé en bandouillère, autour de ses épaules, la guitare andalouse, qu'Abou-Hassan lui donna, le jour qu'il le vendit à Mustapha.

— C'est un souvenir, dit-il d'une voix émue. Je suspendrai cet instrument dans le château de mes ancêtres. Il rappellera l'époque fatale où le comte d'Albuquerque était esclave des infidèles.

— Et moi, répondit le renégat, je garderai précieusement dans mon humble demeure la bague qui m'a révélé votre illustre origine. Elle me rappellera le jour où j'ai pris l'engagement de briser vos fers et de redevenir chrétien. Partons, s'écria-t-il de nouveau d'une voix ferme.

Emma et son amant suivent alors leur guide courageux à travers les rues tortueuses de l'antique Stamboul. La nuit était arrivée pendant le drame sanglant qui venait de se jouer dans le palais du capitan, et les ténèbres favorisaient les fugitifs. Après une demi-heure de marche, ils atteignirent enfin le rivage sans avoir été poursuivis. Au signal d'Abou-Hassan, les matelots lèvent l'ancre, les voiles sont tendues, le navire s'ébranle; et en même temps qu'un coup de canon, suivi aussitôt d'un immense cri d'allégresse, salua la fin du Ramadan et le commencement de la fête du grand Baïram, la galère dépassa les derniers vaisseaux et sortit du port de Constantinople. Une heure après, toutes les voiles étaient déployées, et, poussée par une brise favorable, la galère du renégat traçait un rapide sillon sur les flots, la proue tournée vers les côtes d'Espagne.

Alvérédo et Emma étaient sauvés

CHARLES EXPILLY. — (*Constitutionnel.*)

LE BOURGEOIS DE VITRÉ.

I.

C'était en 1803, à Vitré. Par une belle soirée du mois de juin, un vieillard, seul dans une étroite arrière-boutique, feuilletait un registre jauni par l'usage, et semblait profondément absorbé dans ses calculs. Un oblique rayon de soleil, perçant à grand'peine les losanges d'un verre épais et bleuâtre, reliées par de minces bandes de plomb, venait tomber sur une tenture aux nuances effacées, et mettait en lumière, chemin faisant, des myriades d'atômes dans l'atmosphère poudreuse de cette pièce. Là, tout était en harmonie; les meubles plus flétris que la tenture, et le vieillard plus encore que les meubles, empruntaient à ce rayon de pourpre, affaibli et décomposé au passage, une teinte violacée uniforme. On eût dit un vieux tableau de maître, dont l'âge aurait pâli et délayé les couleurs.

Les membres du vieillard étaient d'une maigreur excessive; ses vêtemens, remarquables surtout par un défaut général d'ampleur, ressemblaient peu au costume de l'époque: c'était un pantalon descendant à mi-jambe seulement et fendu jusqu'au genou, une petite veste échancrée et un habit sans collet, rappelant, sauf les boutons de métal, le frac étriqué des élèves des lycées. En sautoir, par dessus l'habit, un large ruban de moire soutenait une médaille d'or.

Son visage, digne et sévère, gardait la trace d'une de ces lentes souffrances, d'autant plus cruelles, qu'elles doivent demeurer cachées aux yeux de tous. Ses traits n'offraient rien de saillant, si ce n'est son regard, qui, morne d'ordinaire, brillait tout à coup d'un feu presque juvénile, quand la médaille dont nous venons de parler attirait de quelque manière son attention. C'était comme un regard de désespoir et de tendresse jeté à l'être aimé qui va nous quitter pour jamais.

Le vieillard avait nom M. Gérard de Pelhédor. Il était maître des bourgeois de Vitré, et tenait boutique d'armurier-coutelier. Son père, avant lui, avait exercé cette profession, son aïeul de même, et ainsi de suite jusqu'à l'indéfini. Nonobstant, des titres de noblesse en bonne et due forme gisaient, avec d'autres papiers de famille, dans la poussière de son comptoir à double fond; mais ces titres étaient inutiles et dédaignés par les Gérard depuis des siècles. Ils étaient *bourgeois de Vitré*, ce qui, en soi, comme nous pourrons le voir, vaut mieux que tous les titres du monde.

A mesure qu'il feuilletait son antique registre, le front de M. Pelhédou se rembrunissait ; des tressaillemens colériques agitaient sa bouche et les rides de ses joues. Arrivé à la dernière page, il fit une addition en trois traits de plume, et, repoussant rudement son bureau, croisa les mains sur ses genoux :

— Plus rien, dit-il enfin d'une voix sourde. Deux cent mille francs ! que sais-je ? davantage peut-être. Tout, jusqu'au dernier écu de six livres, englouti dans ce gouffre; ah! Vincent, Vincent, sans mon titre de bourgeois de Vitré !...

La porte qui s'entr'ouvrit doucement l'interrompit.

— Puis-je entrer, mon père? dit une voix d'enfant.

Le vieillard sourit, et la porte, en s'ouvrant tout à fait, donna passage à une ravissante créature, blanche et blonde, mais dont le regard perçant et assuré sous ses longs cils noirs animait la suave physionomie.

— Que voulez-vous, Hélène ? dit le bourgeois en déposant d'un air distrait un baiser sur le front de l'enfant.

— C'est une lettre, mon père. Dame Goton prétend la remettre à vous seul, et comme vous ne permettez pas qu'on entre dans cette pièce....

— Eh Dieu ! une fois n'est pas coutume, interrompit en dehors une voix nasillarde.

Et Goton ou Marguerite Leveau, vieille femme à la figure ingrate, au corps étique et desséché, passa le seuil : c'était la servante de la maison. A peine entrée, elle fouilla d'un regard avide les recoins les plus obscurs de la chambre.

— Ce n'est que cela ? grommela-t-elle en *a parte.*

— Sortez, s'écria l'armurier avec colère.

— Bien, bien, maître, dit Goton Leveau. On n'est pas sans savoir que vous êtes mal poli avec le pauvre monde. J'en ai connu d'aussi grands que vous qui sont tombés, oui ; et d'aussi nobles et d'aussi riches. Moi qui parle, j'ai eu des bougeois dans ma famille, plus d'un.

L'armurier se croisa les bras sur la poitrine avec résignation.

— Et maintenant, je sers les autres, dit encore Goton. Mais vous aurez beau faire, maître, je ne vous manquerai pas de respect. Tenez, voici une lettre du jeune monsieur.

— De François? interrompit Hélène en s'approchant.

La vieille retira méchamment la lettre.

— Donnez, dit M. Gérard.

— Ça pourrait bien être, dit Goton en répondant à Hélène; puis elle continua tranquillement : — Je ne sais lire que dans le *moulé*, mais je reconnais bien. D'ailleurs, le port est toujours le même.

— Donnez, répéta l'armurier avec impatience, et sortez.

— Hélas ! Dieu ! soupira la vieille, c'est pourtant moi qu'on traite ainsi, moi qui ai eu des bourgeois dans ma famille. Maître, ça ne peut pas vous porter bonheur!

M. Gérard frappa du pied, et Goton Leveau, supposant qu'elle avait suffisamment éprouvé sa patience, sortit en murmurant quelque har-

gneuse menace. C'était la première fois qu'elle mettait le pied dans cette chambre, baptisée par elle le sanctuaire. De tout temps, cette exclusion l'avait vivement formalisée. A cause de cela et de plusieurs griefs de moindre importance, Goton Leveau haïssait M. Gérard autant que vieille servante peut détester son maître.

— C'est de lui, murmura M. Gérard en jetant un regard furtif sur la suscription de la lettre.

— M'en ferez-vous lecture, mon père? demanda Hélène après quelques instans.

Le vieillard avait penché sa tête sur sa poitrine. A cette question d'Hélène, il se redressa en sursaut, comme s'il eût oublié sa présence.

— Allez, mon enfant, dit-il avec douceur. Cette lettre n'est point de votre mari.

La jeune femme soupira et obéit aussitôt. M. Gérard fit sauter le cachet de la lettre, et la parcourut rapidement.

— Encore dix mille francs! s'écria-t-il en froissant le papier avec rage. Il resta quelques minutes atterré; puis, reprenant la lettre, il la relut en détail, non sans la ponctuer d'exclamations de colère ou d'encouragement.

Voici quel était le contenu :

« Monsieur mon cher cousin,

» Votre dernière m'apprend la résolution où vous êtes de discontinuer les secours que vous me *devez*. Ceci vous regarde. De mon côté, rien ne m'empêche de retourner à Vitré pour reprendre mes anciennes *occupations*. Je sais qu'une telle démarche vous chagrinerait vivement, à cause de votre titre de bourgeois, et de la tendresse que vous me portez; c'est pourquoi, monsieur mon cher parent, j'ai voulu vous prévenir.

» Voici ce qui me paraîtrait concilier nos intérêts mutuels. On dit qu'en Amérique un homme intelligent et résolu fait aisément fortune. Sans vanité, je suis cet homme-là. Envoyez-moi dix mille francs, et je pars pour l'Amérique.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» VINCENT GÉRARD DE LA FOLIAYS. »

— Le misérable! pensa M. Gérard. La tendresse que je lui porte! Et je pourrais l'envoyer en Amérique! Un pays où je n'entendrais plus parler de lui! Et, pour cela, il suffirait de dix mille francs. Ah! dussé-je dépouiller Pelhédou de fond en comble...

Le vieillard n'acheva pas. Il s'était levé convulsivement à ces derniers mots et parcourait la chambre à pas rapides. Tout à coup il s'arrêta :

— Je suis maître des bourgeois de Vitré, dit-il avec orgueil.

Sa résolution était prise.

Deux ans avant la scène que nous venons de rapporter, M. Gérard était le plus riche marchand de la ville. Honnête jusqu'à la rigidité, bon chrétien et entouré de l'estime générale, on était obligé, pour lui trouver un défaut, de reprocher à ses actes certain caractère de parcimonie. Encore avait-il donné une fois à cette accusation le démenti le plus éclatant. Ce fut à l'occasion du mariage de son fils avec une jeune orpheline élevée sous les yeux de Mme Gérard. François Gérard avait alors dix-huit ans; Hélène, sa fiancée, en comptait quinze à peine. La coutume des mariages précoces est répandue presque universellement dans ce pays où les hommes, constamment en évidence sous l'œil inquisiteur d'un public sans pitié, sont condamnés à ignorer les fautes et les joies de la jeunesse.

On devait se souvenir long-temps des magnificences étalées à Pelhédou dans cette circonstance solennelle. Le château, que vingt générations de Gérard s'étaient plu à orner avec amour, possédait de superbes tentures. Les Vitréens s'inclinèrent éblouis. Pendant deux jours entiers, le vin coula comme si c'eût été du cidre, le cidre comme si c'eût été de l'eau. Des tables étaient dressées, où le premier venu avait le droit de s'asseoir, et, chaque fois que les convives se renouvelaient, des nappes plus blanches que la neige étaient fastueusement étendues. A ce sujet, on avait entendu feue Mme Gérard dire avec une emphase bien naturelle : Ce train-là durât-il quatre semaines, on n'aurait pas besoin de faire la lessive à Pelhédou. — Ce qui supposait un luxe de lingerie tout à fait exorbitant.

Mais personne ne s'étonnait de tant de splendeurs. M. Gérard était maître des bourgeois; son fils épousait la fille unique d'un bourgeois; il fallait bien que ce fût quelque chose comme les noces d'un prince épousant une princesse.

M. Gérard, indépendamment de son orgueil paternel, avait ses raisons pour se montrer magnifique. Il est permis de croire que, spéculant sur la continuation d'un crédit dont les bases allaient déjà s'affaiblissant, l'armurier sentait le besoin d'éblouir une fois pour toutes ses compatriotes. Pour la dépense comme pour le résultat, mieux vaut un festin royal que trois douzaines de dîners sans façon.

François était un honnête jeune homme, au cœur naturellement bon, mais desséché, aplati quelque peu par l'étouffante pression de la tyrannie domestique. Pour Hélène, c'était bien la plus ravissante fille qu'on puisse imaginer. L'éducation de Vitré, minutieuse, inflexible, faite en un mot pour abrutir un esprit ordinaire, avait été, pour sa nature trop pétulante, un véritable bienfait. La tracassière surveillance de sa mère adoptive avait dompté son humeur sans entamer son caractère. Gaie, spirituelle, hardie, et n'ayant aucune inclination mauvaise qui pût la faire abuser de sa hardiesse, elle était incomparablement au dessus de ses compagnes et savait se faire pardonner cette supériorité.

Avant son mariage, François servait de commis à son père, et s'initiait aux secrets du métier, tout en prenant une connaissance exacte des affaires de la maison. Durant la lune de miel, tout entier au bonheur, il négligea l'atelier. Lorsqu'il voulut y revenir, son père l'en éloigna sous différens prétextes, et finit par manifester le désir de le voir étudier le droit à Rennes.

Hélène et François s'aimaient. Hélène surtout, qui estimait son mari beaucoup au dessus de sa valeur réelle, l'entourait d'une véritable adoration. Aussi fit-elle éclater son désespoir aux premiers mots de séparation; mais, accoutumée à obéir, elle se résigna. François, aussi, eut une velléité de chagrin; il n'était pas homme toutefois à se désoler beaucoup ni long-temps. En outre, sans se l'avouer peut-être, il était bien aise de voir si le monde s'étendait un peu au delà de l'horizon vitréen.

Quant à M. Gérard, son mobile était sans doute bien puissant, car la rumeur que sa détermination souleva dans la ville le trouva inébranlable. C'était là, en effet, une chose bien étrange. Un bourgeois, un maître des bourgeois, envoyer son fils à Rennes, dans ce réceptacle de séductions inévitables et d'iniquités inconnues, dans cette terre hyperboréenne qui gisait à dix lieues au moins de Vitré! Une députation de bourgeois vint lui soumettre des remontrances aigres douces; tout fut inutile. Ces démonstrations le contrariaient vivement, car elles portaient atteinte à son autorité, fondée entièrement sur la confiance de ses collègues et de ses concitoyens; mais son fils était désormais de trop dans la maison. M. Gérard se voyait dès-lors rapidement conduit à sa ruine, et voulait la dérober à tous. François partit. A l'insu du public, à l'insu même de sa femme, qui mourut sans se douter de la position du bourgeois, celui-ci épuisa ses dernières ressources. A l'époque où commence cette histoire, le crédit seul soutenait encore son commerce d'armurier-coutelier.

II.

Vitré, vers le milieu du XVe siècle, était une jolie petite ville de huit à dix mille habitans, pittoresquement assise sur la croupe d'une abrupte colline. Le château-fort, au mystérieux aspect, tombait en ruines sous ses haillons de lierre. Mistress Anna Radcliff se fût pâmée d'aise à la vue des créneaux velus du vieux donjon. A l'instar de la mélancolique Anglaise, les hiboux affectionnaient vivement cette masse informe et noirâtre, penchée sur sa douve comme un vieillard sur son cercueil. De chaque côté des rues, des porches étroits et de bizarre architecture abritaient les marchands causant sur leurs portes avant le couvre-feu. Au midi de la ville, la Vilaine, coquette et gracieusement ondée, semblait protester, du fond de ses ombrages, contre le nom brutal infligé à sa modeste naïade.

Les Vitréens étaient d'honnêtes créatures, en arrière de quelques dix siècles, et, à cause de cela, incomparablement plus civilisés qu'on ne l'était alors. Leurs coutumes restaient à peu de choses près celles des anciens Rhedons, au temps de la domination romaine. Ils avaient peu ou point de communications avec leurs voisins. Fougères était pour eux le bout du monde, et Rennes une cité fabuleuse.

Un beau soir, dit une chronique locale, Vitré s'endormit, hommes vieil les tours et hiboux, de ce sommeil magique qui est l'œuvre des génies. La Vilaine seule continua de couler, mais c'était pur somnambulisme. Cela dura quatre cents ans, plus ou moins. A la fin du dernier siècle, la bonne ville s'étira longuement, engourdie par ce somme exagéré; puis chacun, hiboux, vieilles tours et citoyens, reprit sa vie au point où il l'avait laissée, en l'an 1400 et tant.

Ce conte est vraisemblable comme une foule de romans historiques. En effet, on se demande sérieusement si Vitré n'est pas une pétrification du moyen-âge, une momie gothique, dans l'état de conservation le plus satisfaisant.

Aussi eussions-nous pu nous dispenser de mettre une date en tête de ce récit. A Vitré, les dates sont chose parfaitement oiseuse. Le drame qui se passait hier aurait pu se jouer, il y a cinq ou dix siècles, dans des conditions identiques. Les acteurs auraient eu mêmes mœurs et mêmes coutumes; ils auraient parlé la même langue, habité les mêmes maisons, porté les mêmes titres. Là, rien ne change, les institutions pas plus que les hommes.

L'origine des bourgeois de Vitré se perd dans la nuit des temps. C'était primitivement un tribunal composé de cinq membres. Au commencement du XIVe siècle, l'agrandissement successif de la ville fit monter ce nombre jusqu'à dix. Le conseil se recrutait par élection, dans tous les corps de métiers indifféremment; les gentilshommes ayant *pignon sur rue* pouvaient en faire partie. Anne de Bretagne, Louis XII, Charles IX, Henri III et Louis XV, reconnurent successivement, par lettres-patentes, l'existence légale des bourgeois de Vitré.

Constitués en tribunal, au nombre de trois, ils connaissaient de toutes les affaires commerciales et municipales. Réunis en conseil, ils votaient les impôts communaux et tenaient le gouvernement effectif de la ville. Le président du conseil prenait le titre de maître bourgeois, ou maître des bourgeois; cette dignité était à vie. L'élection des membres du conseil se faisait avec une solennité singulière. Tout ce qui se rattachait aux corps des métiers, compagnons, aspirans, avait voix délibérative. L'élu prêtait serment entre les mains du curé de Vitré, chanoine titulaire du diocèse de Rennes. Il communiait, s'il était en état de grâce, puis il était conduit triomphalement à la maison de ville. Le reste du jour se passait en fêtes. La marque distinctive était une médaille d'or; le maître-bourgeois la portait suspendue à un long ruban de moire.

L'empire moral des bourgeois allait bien au delà de leurs attributions légalement reconnues. Aucune comparaison ne saurait donner une idée du respect dont les entourait la population.

Un Vitréen de la vieille roche n'eût jamais parlé du maître-bourgeois que chapeau bas et la main sur le cœur. Aussi, les réglemens intérieurs de ce vénérable corps étaient-ils d'une excessive sévérité. Pour être et rester bourgeois, il ne suffisait point d'être honnête homme ; il fallait encore que tous les membres de la famille fussent sans reproches. Les cas de déchéance étaient innombrables et s'étendaient aux degrés les plus reculés de parenté. La moindre peccadille, minutieusement relatée sur les registres et qualifiée forfaiture, encourait cette peine principale. On citait avec un solennel effroi le seul cas d'expulsion qui eût jamais souillé l'histoire de ce sénat modèle. Sous la minorité de Louis XIV, Sébastien Morel, boulanger, fut *mis hors le conseil* parce que son neveu, également boulanger, avait, en temps de disette, accaparé des grains. On le laissa vivre en paix après la sentence ; mais quand la honte et la douleur eurent mis fin à ses jours, sa maison fut démolie. Sur l'emplacement s'éleva un plateau de granit, signe néfaste devant lequel un bourgeois ne passait point sans frissonner.

Comme on le voit par cet exemple de rigueur inouïe, la loi vitréenne ne transigeait pas. Un fils, un collatéral même pouvait faire peser sa faute sur la tête d'un père ou d'un parent.

Or, voici ce qui s'était passé dans la famille de M. Gérard.

Vincent Gérard de la Foliays, son cousin, était une manière de petit gentilhomme habitant une taupinière au milieu des taillis sur la route d'Ernée. Il blâmait fort son parent et ses ancêtres d'avoir dérogé à leur noble origine au point de se faire artisans, ce qui ne l'empêchait pas de s'asseoir souvent et avec un plaisir toujours nouveau à la table de l'armurier. Sa cabane de la Foliays avait été de tout temps l'asile de mauvais sujets campagnards, sortes de brutes organisées spécialement pour boire et cuver leur cidre dans quelque fossé de bas-chemin. Il se passait là d'ignobles débauches, et les convives, comme se plaisait à le répéter le maître du logis, étaient affranchis de toute étiquette. Les mamans donnaient à cette consigne une portée que nous n'avons pas le courage d'expliquer.

Vincent, avec son chétif héritage, ne put résister long-temps à ce train de vie. Bientôt il assiégea la porte de son riche cousin et contracta envers lui nombre d'emprunts successifs. Mais le bourgeois n'était rien moins que prêteur de sa nature ; le jour vint où sa bourse se ferma.

— Mon cousin de Pelhédou, dit le gentillâtre en se retirant, vous vous repentirez!

M. Gérard haussa superbement les épaules, et ne daigna pas même répondre à cette ridicule menace.

Vincent traîna pendant quelques mois une existence misérable, vendant un à un les pauvres meubles de sa maison ; puis tout à coup on le vit reprendre ses habitudes ; ses anciens amis furent de nouveau convoqués à la Foliays. Mais, cette fois, le régime avait changé ; Vincent tenait table presque somptueuse, et chez lui maintenant on s'enivrait avec du vin. Aussi, ceux qui étaient trop sensés pour croire qu'il eût découvert un trésor, pensèrent naturellement qu'il avait fait un pacte avec le diable.

Ceci avait lieu peu de temps avant le mariage de François.

Vers la même époque, la voiture de Rennes à Paris, portant la recette du département d'Ille-et-Vilaine, fut dévalisée coup sur coup à plusieurs reprises. Chaque fois ce vol fut commis aux portes de Vitré avec une audace surprenante. M. Gérard, en sa qualité de maître bourgeois, dirigeait la petite police soudoyée par la ville. Ses recherches, immédiatement commencées et poursuivies avec activité, furent couronnées d'un plein succès. Au bout d'une semaine, il savait le nom du bandit. Le soir même, on le vit monter dans une antique carriole attelée d'un petit cheval du pays, et prendre la route de la Foliays. Il faisait nuit quand il arriva en vue de la masure. A cent pas du seuil, il entendait déjà les éclats d'une grossière et bruyante gaîté. Sur le point d'entrer dans la salle à manger, il s'arrêta, sa main fit involontairement un signe de croix, tant le sceau de la réprobation était énergiquement empreint sur le visage du maître et de ses convives.

Vincent n'était guère ivre qu'aux trois quarts. A la vue de son sévère parent, il sentit comme un frisson de peur ; ce fut l'affaire d'une seconde.

— Suivez-moi ! dit impérieusement le bourgeois.

Vincent imposa silence à ses amis qui parlaient déjà d'assommer l'importun ; et, offrant à son cousin un verre plein jusqu'au bord, il proposa courtoisement sa santé.

M. Gérard repoussa le verre avec dégoût.

— Suivez-moi, Vincent, répéta-t-il plus doucement. Il s'agit d'affaire grave. Il s'agit...

Vincent l'interrompit par un irrévérencieux éclat de rire. Les convives, piqués d'émulation, poussèrent de véritables hurlemens.

— De vie et de mort, continua le bourgeois en pressant avec force la main de son parent.

Celui-ci sembla réfléchir. Il y a des ivrognes prédestinés dont le cerveau s'emplit à mesure que se vident les bouteilles. Vincent avait deviné d'un coup d'œil le motif de cette visite extraordinaire ; il arrangeait tranquillement sa partie.

—Ah! ça, messieurs mes bons amis, dit-il après un court silence, mon vénérable cousin que voilà désire me parler tête à tête... Il faut vous en aller.

Un murmure accueillit cette proposition inattendue. Vincent se leva et ouvrit les deux battans de la porte.

— M. de la Foliays, dit le plus hardi des sauvages parasites en posant son chapeau de paysan sur l'oreille, je suis gentilhomme, et...

— Chapeau bas ! s'écria Vincent ; chapeau bas devant mon respectable parent, messieurs !

Et d'un revers de main, il fit voler le couvre-chef du manant.

Alors tous se levèrent en tumulte ; il se serait passé quelque tragique aventure, si Vincent, grossissant sa voix, n'eût dit :

— Ma foi de Dieu ! drôles que vous êtes, le premier qui bouge est exclu pour jamais de ma table !

Il se fit aussitôt un silence absolu. Vincent, qui était bon prince, ajouta en les poussant vers la porte :

— Sans rancune, mes braves et à demain.

Les manans défilèrent le chapeau à la main. On les entendit bientôt au dehors entonner à plein gosier une hymne bachique.

M. Gérard avait tourné le dos à cette scène ; Vincent s'approcha de lui, et passa doucement son bras sous le sien. Il y avait dans le regard du gentillâtre de l'audace et de l'ironie.

— Malheureux ! commença le bourgeois en essayant de se dégager.

— Trève, monsieur de Pelhédou, s'il vous plaît! interrompit Vincent avec aplomb ; je sais ce qui vous amène.

Le bourgeois le regarda stupéfait.

— Je sais qu'il est une chose au monde à laquelle vous sacrifieriez votre vie. C'est votre fortune, monsieur de Pelhédou.

— Mais il ne s'agit pas..., voulut dire le bourgeois.

— Si fait, interrompit encore Vincent. — Puis il ajouta, en avançant cérémonieusement un siége. Je sais aussi...Veuillez donc vous asseoir... Je sais aussi qu'il est une autre chose que vous préférez même à votre fortune, votre présence en est la preuve.

En toute autre circonstance, M. Gérard se serait vivement offensé de ce ton leste que prenait avec lui son cousin. Celui-ci, en effet, d'ordinaire gardait devant M. Gérard l'humble posture qui convient à l'obligé en face du protecteur ; mais ici le vieillard n'avait qu'une pensée, et cette pensée le rendait faible contre Vincent.

— Soyez franc, mon cher cousin, poursuivit ce dernier en se mettant de plus en plus à l'aise. S'il ne s'était agi que de me donner un bon conseil, auriez-vous pris la peine de visiter ma pauvre maison ?

— Vincent, dit le bourgeois d'un ton solennel, voulez-vous m'écouter?

— Volontiers, mon cousin, volontiers ; mais laissez-moi finir. Vous avez réfléchi, vous vous êtes dit : Nous sommes menacés tous les deux ; lui dans sa liberté, dans sa vie peut-être, qu'importe? Moi dans ce que j'ai de plus cher au monde ; car cette chose que vous préférez même à votre fortune, c'est votre titre de bourgeois ; et si je m'asseois sur la sellette des accusés, adieu maîtrise, bourgeoisie, médaille! Tout cela n'est-il pas vrai ? mon cousin de Pelhédou.

M. Gérard regardait avec effroi cet homme qui lui dérobait, comme en se jouant, sa pensée la plus intime. Jusque-là, il n'avait vu que forfanterie dans ses paroles ; maintenant, il découvrait la cause de cette audace, et il tremblait. Vincent connaissait l'accusation qui pesait sur lui, et Vincent n'avait pas peur. Bien plus, il semblait vouloir exploiter cet attachement profond à son titre de bourgeois, que lui, M. Gérard, ne pouvait désavouer. Qu'allait-on lui proposer?

Vincent ne le laissa pas en suspens.

—Tout cela est vrai, continua-t-il ; tout cela même est au dessous du vrai. Si j'ai parlé de vie et de fortune, c'est que je n'ai point trouvé d'autre terme de comparaison. Pour rester bourgeois, mon cousin, vous renieriez Dieu, vous qui êtes dévot.

— Assez ! dit le vieillard avec impatience.

— Soit ! A quoi bon vous dire, en effet, que vous commettriez un crime au besoin ? Vous savez cela mieux que moi.

— Il faut qu'il se sente bien fort, pensa le bourgeois avec terreur.

Et il ajouta tout haut :

— Où voulez-vous en venir ?

— A votre but, mon cousin de Pelhédou. Je suis bon parent, croyez-moi, et n'ai point oublié les petits services que vous avez pu me rendre à l'occasion. Vous êtes venu chez moi pour me faire un long discours, dont la conclusion eût été ceci : Votre crime est découvert, votre vie menacée ; partez!

— Eh bien ?

— Eh bien ; je suis de votre avis.

Ici Vincent prit un air grave.

—Je suis de votre avis, répéta-t-il ; mais je ne veux pas vous laisser le masque hypocrite dont vous vous êtes affublé au seuil de ma porte. Ce que vous faites est pour vous, non pas pour moi.

M. Gérard voulut se récrier.

— Vous plaît-il discuter ce point ? dit Vincent avec froideur. D'abord, à cette heure même où nous sommes, vous n'êtes plus bourgeois que de fait. J'ai commis un vol, vous êtes mon parent ; de droit vous êtes déchu. Ensuite...

— Misérable ! s'écria le vieillard pâle de colère.

— Vous voyez bien? Concluons. Dans notre intérêt commun, je pars vous paierez mon voyage.

— A cela ne tienne !

— Dans notre intérêt commun, j'abandonne mon château, mes ressources...

— Votre château! vos ressources! dit amèrement le vieillard.

— Oui, mon cousin, répéta Vincent avec emphase, mes ressources, mon château! Pour vous, je me voue à l'exil. Donc, vous devez me soutenir.

— Ah! pour cela... s'écria M. Gérard.

— Et vous me soutiendrez.

M. Gérard réfléchit une minute.

— Réellement, je n'y puis consentir, dit-il avec hésitation.

— Non? Alors je me constitue demain prisonnier.

Le vieillard fit un bond sur son siége.

— Et après-demain, continua Vincent avec un calme imperturbable, il n'y aura plus que neuf bourgeois à Vitré.

— J'y consens, dit M. de Pelhédou.

— A la bonne heure! Je ne vous dis pas merci, mon cousin; nous n'en sommes plus aux complimens. A propos, demain je prendrai cinq à six mille francs à votre caisse.

— Cinq mille francs!

— Cinq à six mille; plutôt six, que cinq. C'est pour éviter les frais d'envoi. Plus je prendrai, moins souvent je vous importunerai. Et maintenant, mon cousin, vous ferai-je préparer un lit dans ma pauvre maison?

M. Gérard se leva. Il se croyait le jouet d'un rêve, lui qui était venu la menace à la bouche, comptant imposer des lois, s'en retournait vaincu, dépouillé, sans pouvoir opposer la moindre résistance. Il remonta dans sa carriole sans prononcer un mot, et répondit par un triste signe de tête à l'adieu triomphant de Vincent.

— A demain, mon cousin de Pelhédou! lui cria de loin ce dernier. J'irai vous demander à dîner et recevoir vos vœux de bon voyage.

Vincent partit et choisit Rennes pour résidence. Dans les quelques mois qui s'écoulèrent entre ce départ et le mariage de François, le gentilhomme fit plusieurs demandes d'argent, toutes accompagnées de la même menace. M. Gérard ne refusa jamais.

Voilà pourquoi un maître des bourgeois avait envoyé son fils étudier le droit à Rennes. La fortune de l'armurier était immense pour Vitré. Outre les fonds employés à son commerce, il avait une réserve de deux cent mille francs dont il ne tirait aucun bénéfice, mais qu'il contemplait avec satisfaction. Ces demandes exagérées mirent rapidement le trouble dans ses affaires. Comme il ne pouvait avouer la cause de déficits aussi considérables sans rendre son sacrifice inutile, il aima mieux, au risque d'encourir le blâme de ses confrères, éloigner de lui son fils que d'avoir à éluder sans cesse ses questions.

III.

Les environs de Vitré sont, pour les voleurs de grand chemin, un véritable pays de Cocagne; taillis, ravins, fossés profonds, haies gigantesques, tout est réuni pour les défendre ou les cacher. Aussi la place est-elle fort courue. A défaut des bandes nombreuses et organisées qui disparaissent peu à peu, les brigands isolés y abondent. Le souvenir des attaques dirigées contre la voiture de Paris à Rennes, et dont l'auteur n'avait jamais été connu, s'évanouit bientôt, étouffé par de nouvelles histoires du même genre.

M. Gérard, tranquille de ce côté, avait vu partir pour Rennes, l'un après l'autre, les sacs enflés de ses beaux écus de six livres. L'abandon était, il est vrai, volontaire; entre deux malheurs, sa ruine et sa déchéance, il choisissait le moins affreux; mais il songeait parfois avec un désespoir indicible que sa ruine elle-même ne le sauverait pas. Alors, il était prêt à tout abandonner; il prenait la route de la maison de ville, résolu à déposer entre les mains du conseil son titre et son pouvoir; puis il s'arrêtait. Après avoir été dictateur, pour ainsi dire, retomber au rang de citoyen! la force lui manquait.

Enfin, la crise lui apparut imminente. Après la lettre de Vincent, il n'y avait plus à balancer. M. Gérard voulut tenter un dernier effort.

Hélène et Goton Leveau le virent avec surprise partir tous les soirs à la nuit tombante. Lui-même attelait son cheval; ce qu'il plaçait près de lui dans sa carriole, nul ne le savait. Hélène, par deux fois, lui avait demandé la permission de le suivre; le vieillard avait péremptoirement refusé.

— Hélas! madame, disait Goton en levant les yeux au ciel, qui fait le bien ne se cache pas.

Et, malgré les sévères réprimandes de la jeune femme, Goton faisait mille suppositions bizarres, parlait de diable, de sabbat, et ne manquait pas de faire part au voisinage de ses soupçons sur le compte de maître Gérard.

C'était à Pelhédou que se rendait ainsi ce dernier. Pendant sept nuits, il fit voyage. La huitième, il prit la route de Fougères et ramena un brocanteur escorté de charretiers et de domestiques; il lui fallait un étranger pour l'œuvre qu'il voulait accomplir.

Tandis qu'Hélène, étonnée de sa longue absence, comptait les heures et les minutes, le vieillard parcourait, avec le marchand les salles de son château.

— Et combien voulez-vous de tout cela? lui disait l'usurier en fripant avec dédain ces tentures qui avaient fait l'admiration des ménagères vitréennes.

— Dix mille francs, répondit le vieillard.

Le marchand passa t en haussant les épaules. Quand il eut tout vu, il offrit quatre mille francs.

M. Gérard poussa un profond soupir et ouvrit une porte basse communiquant avec son cabinet. L'usurier dut se croire dans un arsenal; M. Gérard avait employé huit jours à transporter son magasin de Vitré à Pelhédou; il n'avait plus dans sa boutique que les objets étalés en montre.

— Je donnerai huit mille francs du tout, dit l'usurier.

Les armes seules valaient plus du double de cette somme.

— Il me faut dix mille francs! répéta dolemment le malheureux bourgeois; et il soupira de nouveau en soulevant le couvercle d'un petit coffre à fermoirs de fer.

Là était son argenterie de famille; des plats, des soupières qui dataient des premiers Pelhédou.

— Vous n'avez rien autre chose? demanda l'impitoyable juif.

— Tout cela pour dix mille francs! murmurait le vieillard.

— Pas de montre, pas de?...

— Rien.

L'usurier porta la main au cordon de moire qui pendait au cou du vieillard.

— Qu'y a-t-il au bout de cela? dit-il.

M. Gérard devint pâle d'indignation :

— Arrière, juif! s'écria-t-il fièrement. Mais le souvenir de sa détresse lui revenant aussitôt, il ajouta : Tout cela pour dix mille francs!

— Tout cela! répéta l'usurier en grimaçant un sourire de dédain; allons! je donnerai neuf mille cinq cents francs.

— Dix mille. Qu'ai-je à faire de neuf mille cinq cents?

— Dix mille donc! payables à trois mois.

M. Gérard avait la fièvre; vingt fois par minute, il se sentait pris du désir de jeter cet homme à la porte.

— A l'instant! dit-il avec fatigue; et il s'assit sur le coffre qu'il avait bruyamment refermé.

Le juif fit semblant de refléchir :

— Deux affaires comme celle-là me mettraient sur la paille, dit-il enfin. N'importe, je vous achète le tout.

Il compta dix mille francs sur un coin de la table, non sans batailler pour l'appoint des pièces de six livres. Ensuite ses aides se mirent en devoir de dépouiller le château. Le soir il n'y avait plus rien.

Après le départ de cette nuée de vautours, M. Gérard se promena longtemps dans ces salles vides et rendues immenses par leur nudité. Il faisait nuit déjà; la lune éclairait lugubrement cette scène; on eût dit l'ombre d'un des vieux maîtres de Pelhédou gémissant sur la ruine de son orgueil.

Le vieillard, l'œil sec, la poitrine oppressée de sanglots, gagna péniblement le seuil. Là, il jeta un dernier regard sur la demeure de ses pères. A ce moment, un éclair de fierté illumina son visage :

— La pauvreté n'est pas un cas de déchéance, dit-il. Je mourrai bourgeois de Vitré. Qu'importe le reste!

Il remonta dans sa carriole; le cheval, la bride sur le cou, marchait à son aise. M. Gérard était perdu dans ses réflexions. Tout à coup, sur son front brûlant, il sentit le contact d'un objet froid, et ces paroles retentirent à son oreille.

— Ta bourse!

A ce dernier malheur, le bourgeois retrouva l'énergie et, pour ainsi dire, la force de sa jeunesse. L'assaillant était seul; il y eut une lutte longue, désespérée. Enfin, le vieillard épuisé lâcha prise et tomba sans mouvement au fond de sa carriole. Le lendemain, avant le jour, il revint à la vie; son cheval l'avait conduit de lui-même à Vitré; il était devant la porte de sa maison. Mais, hélas! ses dix mille francs si chèrement achetés avaient disparu.

Au petit jour, Hélène entendit le cheval piétiner sous le porche. Elle descendit en hâte et trouva son père dans le plus triste état. Il avait reçu en se débattant plusieurs blessures. La fièvre faisait s'entrechoquer ses dents, trembler tous ses membres.

Ce fut matière à commérage pour Goton Leveau. Quand le bourgeois eut été transporté et couché dans son lit, la vieille s'empressa de faire le tour du quartier.

— Tout n'est pas gain dans le commerce avec Satan, disait-elle invariablement en terminant son récit, qui s'embellissait à chaque nouvelle édition. Le pauvre maître est bien coupable, mais, ciel de Dieu, il est sévèrement puni!

Ceux qui écoutaient Goton Leveau ne savaient trop que penser. Le vieux respect dû à la bourgeoisie luttait avec désavantage contre ces accusations vagues, absurdes, mais incessamment répétées.

Hélène restait nuit et jour assise au chevet de son père, elle reportait sur lui une part de son amour, rendu plus vif par l'absence de François. La jeune femme faisait trêve maintenant aux regrets de la séparation; un souci plus réel, plus accablant, pesait sur son cœur. Parfois, durant ses longues heures de veille, elle se levait avec effroi et demeurait immobile, penchée sur le lit du vieillard. Celui-ci avait parlé dans son délire, et son secret s'était échappé, non pas le secret de sa ruine; il ne disait rien du passé; mais un projet, dont la première idée germait depuis long-temps et presque à son insu dans son cerveau, lui revenait avec la fièvre. Et c'était effrayant sans doute, car Hélène frissonnait à l'écouter.

Ce fut pendant cette maladie que le crédit politique de M. Gérard subit

sa première atteinte. Les récits de Goton Leveau arrivèrent, de porche en porche, jusqu'à la maison de ville. Le conseil s'émut; une députation de trois bourgeois fut chargée de faire au maître d'humbles représentations, en lui demandant compte de ses absences nocturnes. M. Gérard était alors accablé par la souffrance; Hélène n'eut qu'un mot à dire pour éloigner les bourgeois.

Goton était allée se poster sur le seuil. Quand sortit la députation :

— Mes bons maîtres, dit-elle, le pauvre homme est bien malade; ayez pitié de lui, pour l'amour de Dieu!

— Si nous interrogions cette femme? dit un membre du conseil.

Mais il y avait une dignité grande et véritable dans cette antique institution des bourgeois de Vitré. Les deux autres répondirent :

— C'est une servante. — Et ils passèrent.

Cependant Vincent attendait avec impatience le résultat de sa lettre. Le gentilhomme avait mené tambour battant les écus de son cousin. Dès son arrivée à Rennes, il avait loué dans la rue St-Georges, au dessus d'un tripot fameux à cette époque, un logement selon son cœur. La rue St-Georges était alors et est encore une sorte de long et sale lupanar; Vincent avait sous ses pieds un cabaret, sur sa tête un nid de filles de joie. Il était dans son centre. Dès le matin, il descendait pour jouer et pour boire; le soir, on le retrouvait buvant et jouant; sans le jeu, Vincent eût été obligé de jeter ses louis par les fenêtres, pour voir en deux ans, à Rennes, la fin des deux cent mille francs du bourgeois.

Un jour qu'il avait, par hasard, fait une excursion hors de la rue Saint-Georges, il rencontra François Gérard, son jeune cousin; celui-ci était à Rennes depuis deux mois seulement. Il portait encore sur son visage la pâleur vitréenne, marchait à pas comptés, et ne regardait guère autre chose que le bout de ses larges souliers apportés du pays. Vincent trouva qu'il serait charmant de convertir ce jeune quaker à sa manière de vivre. Par malheur, la tâche n'était pas difficile. L'éducation de François, où il n'entrait que peu d'élémens intellectuels, se prêtait merveilleusement à cette existence brutale, tandis qu'Hélène se souvenait et priait, François oubliait et faisait pis. Le remords venait, il est vrai, quelquefois, mais son cousin avait de souverains remèdes pour guérir ce mal passager.

Vincent se conduisait en généreux parent; comme François n'avait qu'une pension assez modique, le gentilhomme lui prêtait sans compter. Il en était quitte pour demander un millier d'écus de plus, de temps à autre, à cette perle de cousin, le bon M. Pelhédou. Mais les envois de l'armurier devinrent graduellement plus rares, et cessèrent enfin tout à fait comme nous l'avons dit. François dut s'exécuter à son tour. On savait la fortune de son père, il lui fut facile de contracter de petits emprunts. Ce faible crédit une fois éteint, les deux cousins restèrent en face de leurs dettes et du stérile souvenir de leurs orgies passées.

Telle était leur situation durant la maladie de M. Gérard. François ignorait complétement les rapports de son père avec Vincent. Il n'avait même pas songé à deviner la source de l'opulence passagère de ce dernier.

Un matin, Vincent entra chez François. Il était en costume de voyage.

— As-tu des commissions pour Vitré? dit-il en riant.

— Tu pars? demanda François avec surprise.

— Oui, je vais faire un tour... presser des fermiers en retard... régler un compte, enfin.

— Et moi! dit François effrayé de se trouver seul vis à vis de ses créanciers.

— Toi, qui t'empêche de faire de même?

François baissa la tête en silence. Son père lui avait défendu de quitter Rennes; et il n'en était pas encore venu à braver un ordre de son père. Il s'assit à une table et écrivit rapidement quelques mots qu'il remit à Vincent.

— Tu donneras ceci à mon père; et tu tâcheras d'arranger la chose.

M. Gérard entrait à peine en convalescence, lorsqu'on lui annonça la visite de son parent, M. Vincent Gérard de la Foliays. Ce fut pour lui un coup de foudre. Hélène vit le trouble de son père. Rapprochant ce trouble des paroles échappées au vieillard dans son délire, elle voulut empêcher l'entrevue, et ordonna de refuser la porte; mais Goton obéissait quand il lui plaisait; bientôt on entendit du vacarme au dehors et des talons de bottes résonnèrent dans la chambre voisine. Hélène se précipita.

— Monsieur, s'écria-t-elle, vous ne pouvez pas...

— Ma foi de Dieu! interrompit Vincent, c'est cette charmante petite cousine...

Et il lui passa cavalièrement sa main sous le menton. Le gentilhomme s'était formé dans ses voyages.

Hélène se recula, offensée.

— Petite cousine, continua Vincent en joignant le geste à la parole, on m'a chargé de vous embrasser sur les deux joues..... Hé! il ne faut pas vous fâcher. C'est ce cher François qui m'a chargé de cela, petite cousine.

— Vous avez vu François? s'écria Hélène, qui se rapprocha vivement.

— Sans doute; nous causerons de lui; mais j'ai un message...

Hélène était devenue rêveuse. Depuis bien long-temps François ne lui écrivait plus. Que faisait-il à Rennes?

— Peut-être pourra-t-il me dire s'il se souvient de moi, pensait-elle en baissant les yeux.

Vincent profita du moment et entra dans la chambre du maître bourgeois. Hélène ne put que le suivre. M. Gérard s'était dressé sur son séant à la vue de Vincent, il était d'une pâleur livide. Ses blessures et sa maladie l'avaient vieilli de dix ans. D'un geste, il ordonna à sa fille de sortir.

— Eh bien! cousin? commença gaillardement le gentilhomme. M. Gérard l'arrêta en lui montrant la porte. Vincent comprit et tira le verrou.

— M. de la Foliays, dit alors le vieillard d'une voix creuse, vous êtes venu contempler votre ouvrage.

Vincent ne répondit pas d'abord. L'aspect de cet homme qui, penché sur sa tombe, lui reprochait sa mort, le déconcerta. Il tira machinalement la lettre de François et la posa sur la table de nuit.

—Lui aussi! s'écria douloureusement M. Gérard, après avoir parcouru la lettre. Vincent, vous êtes le mauvais génie de ma maison.

Celui-ci baissait la tête avec embarras. Un instant il fut tenté de battre en retraite, mais le silence qui suivit lui donna le temps de se reconnaître. Ayant perdu plutôt que mangé les sommes envoyées par son cousin, il n'en savait pas le compte. Pourtant la fortune de ce dernier n'était pas de celles qui se dissipent en deux années: M. de Pelhédou devait être en état de faire un dernier effort.

— Mon cousin, reprit Vincent, je n'ai rien proposé que de raisonnable.

— Vous m'avez ruiné, Vincent, dit le vieillard. Je vous demande pitié pour mon honneur.

— Son honneur! pensa le gentilhomme. Sa médaille, je pense. Toujours son idée fixe! A moins qu'il n'y ait des bourgeois dans l'autre monde, il s'ennuiera déplorablement pendant l'éternité.

Puis, la discussion lui rendant une partie de son impertinence, il poursuivit en se jetant dans une bergère :

—Monsieur de Pelhédou, nous aurions dû songer plus tôt à ce voyage d'Amérique, peut-être; mais mieux vaut tard que jamais...Vrai, mon cousin, si je fais fortune, je veux vous rendre ce que vous m'avez... avancé.

Le bourgeois le regardait d'un œil morne.

— Je suis ruiné, dit-il.

— A d'autres, mon cousin. Ce qui vous reste m'épargnerait une traversée d'outre-mer. Voyons, comptez-moi ces 10.000 fr.

— Je suis ruiné... ruiné! répétait la voix monotone du vieillard.

— Il faut frapper le grand coup, pensa Vincent.—Mon cousin de Pelhédou, ajouta-t-il tout haut, vous me navrez, sur ma parole, moi qui avais fait serment de devenir honnête homme, je vais me voir contraint de recommencer...

— Quoi? demanda vivement le bourgeois.

— Eh! ce que vous savez bien.

— Vous le feriez!

— Oui, sur ma foi de Dieu! cousin de Pelhédou.

Le vieillard tira lentement ses jambes décharnées de son lit. Ainsi debout et demi-nu, il ressemblait plutôt à un spectre qu'à un homme. Chancelant et s'appuyant aux meubles, il gagna une armoire en garderobe située à l'extrémité de la chambre, et se mit en devoir de s'habiller.

Vincent le regardait faire avec stupéfaction.

— Veuillez vous remettre au lit, monsieur de Pelhédou, dit-il enfin. Au nom de Dieu!

— Chut! dit le vieillard en étendant la main.

Quand il eut passé avec effort son étroit pantalon, il atteignit un flacon posé sur le rayon supérieur de l'armoire et but quelques gorgées. Après quoi il se redressa et fit un tour de chambre à pas plus fermes.

— Vincent, dit-il en serrant fortement le bras de celui-ci, n'avez-vous pas dit que vous recommenceriez?

— Je pense que je l'ai dit, balbutia le campagnard. Cependant...

— Ne vous rétractez pas! Ce soir, il part de Vitré une voiture...

— Monsieur de Pelhédou! disait Vincent qui craignait un piége.

— Avez-vous peur? continua le vieillard. Il n'y a pour gendarmes, à Vitré, que des recrues. Je sais cela, moi qui suis...

Il s'interrompit, et son regard, qui tout à l'heure brillait d'un feu extraordinaire se baissa terne et glacé. Vincent respira; mais l'armurier reprit bientôt à voix basse et d'un ton plus calme :

— Ecoutez! la voiture vient de Rennes, et s'est arrêtée, je ne sais pourquoi, à Vitré. Elle porte la recette de tout le département. C'est un hasard unique, Vincent! 80.000 fr. en écus de six livres!

— Hum! fit le gentilhomme, c'est peu portatif.

— Et 50.000 fr. en or, continua M. Gérard.

— 50,000 fr.! répéta Vincent. En or!

Le vieillard suivait d'un œil inquiet l'effet de sa tentation. Vincent, la respiration haletante, les mains fortement serrées, baissait la tête et semblait combattu.

— Si vous avez peur, dit enfin le bourgeois, j'irai avec vous.

— Vous! s'écria Vincent reculant de surprise.

Le vieillard sourit imperceptiblement.

— Nous partagerons, dit-il; et, reprenant son ton lamentable, il ajouta :—Je suis ruiné, Vincent, ruiné!

Ce dernier l'observait avec inquiétude. La pensée lui était venue que le transport seul pouvait le faire parler ainsi; mais M. Gérard était debout à côté de lui, droit et ferme. La fièvre semblait s'être évanouie comme par enchantement.

— Soit! dit alors Vincent. Cousin, nous irons ensemble. A quelle heure?

— Dès qu'il fera nuit, ma voiture vous attendra sous le château.

— J'y serai. A ce soir donc!

Vincent serra la main de son nouveau camarade et sortit en chantonnant un refrain rennais. En traversant l'antichambre, il crut entrevoir Hélène qui disparaissait par la porte opposée.

IV.

Ceci s'était passé dans la matinée. M. Gérard, après le départ de Vincent, tomba dans un profond abattement. Il se coucha, dormit tout le jour d'un sommeil de plomb, et s'éveilla en sursaut pour regarder précipitamment à sa montre. On était alors à la fin de juin ; les soirées étaient longues. Le bourgeois, galvanisé par son inquiétude, reprit vie et ne put garder le lit plus long-temps. Dès sept heures, il ordonna d'atteler.

Jusque là, Hélène n'avait rien dit. Quand Goton Leveau eut quitté la maison pour exécuter cet ordre étrange, la jeune femme se jeta aux genoux du bourgeois.

— Mon père, dit-elle, au nom du ciel, ne faites pas cela !

M. Gérard la regarda d'un œil étonné.

— J'étais là, reprit Hélène en montrant la porte. J'ai tout entendu.

— Tout ? répéta le vieillard qui repassa le seuil aussitôt.

Il ferma la porte et ajouta :

— Et qu'avez-vous entendu, Hélène ?

— Il m'a semblé... O mon père! restez, pour que je voie que je me suis trompée.

— Répondez! dit sévèrement M. Gérard.

— J'ai entendu. C'est une affreuse méprise, peut-être. Vous allez sur la route attendre une voiture... la nuit... et vous avez parlé de 50,000 francs.

Le bourgeois sourit avec calme.

— Enfant, dit-il. Et vous avez conclu ?... C'est là une leçon sévère, Hélène. A l'avenir, modérez, croyez-moi, la curiosité de votre sexe.

— Hélas! mon père, reprit la jeune femme, il y a encore autre chose. Pendant votre maladie...

Elle allait parler sans doute de ces paroles mystérieuses qui revenaient si souvent à sa mémoire. Une honte respectueuse la retint.

— Ecoutez, Hélène, dit le bourgeois en s'enveloppant dans son petit manteau pour sortir; je devrais par mon silence punir votre indiscrétion, mais j'ai pitié de vos folles inquiétudes. Il s'agit d'un dépôt de 50.000 francs à moi confié par mon cousin de la Foliays et laissé à Pelhédou. Nous allons le chercher ensemble. De là nous regagnerons la route, afin d'atteindre la voiture. Vincent part ce soir pour un grand voyage.

Hélène n'eut rien à répondre, mais elle n'était point persuadée.

— Et maintenant, ma fille, continua le bourgeois, vous allez fermer la maison. Je serai de retour demain dans la matinée.

Avant atteint le porche en parlant ainsi, il déposa un baiser sur le front d'Hélène et monta dans la carriole.

Vincent l'attendait au rendez-vous. M. Gérard céda les rênes, et la petite voiture descendit au trot la route de Brest. Une fois les dernières maisons dépassées, ils prirent un chemin de traverse, tournèrent la ville et se dirigèrent vers Pelhédou. Le château était distant d'une grande lieue. Pendant toute la route, les deux complices gardèrent le silence. Vincent songeait, pour se donner du cœur, que toute trahison était impossible; à quoi bon tendre un piége à l'homme qu'on a sauvé naguère au prix de sa fortune entière? Les lois vitréennes n'avaient point changé; sa prise serait le signal de la déchéance du maître bourgeois. Et pourtant il tremblait, le hardi hobereau; chaque buisson, projetant son ombre sur le grand chemin, lui semblait un émissaire du conseil. M. Gérard, au contraire, restait impassible sur son banc; son visage était empreint d'une détermination calme et réfléchie.

Il descendit le premier dans la cour de Pelhédou, et, mettant le chapeau à la main, il dit avec une solennelle courtoisie :

— Soyez le bien-venu dans la maison de nos ancêtres communs, Vincent Gérard.

Celui-ci entra la tête basse. Le calme du vieillard lui ôtait son impertinence; avec son impertinence s'évanouissait son audace accoutumée. M. Gérard alluma un flambeau. Vincent regarda autour de lui avec surprises. Tentures, meubles, tapis, ces magnificences qu'il avait admirées et enviées autrefois, tout avait disparu. Partout le vide, partout la nudité. Le bourgeois semblait ne pas prendre garde à l'étonnement de son cousin.

— Vincent Gérard, dit-il en passant le seuil de l'antichambre, voici la salle à manger. La table peut donner place à soixante-dix convives. J'espère que nous y viderons ensemble plus d'un verre avant notre mort.

Vincent ouvrit de grands yeux, cherchant la table et ne trouvant que le sol humide.

Le vieillard ne prenait pas garde. A mesure qu'il avançait dans le château, sa politesse devenait plus minutieuse, sa parole plus solennelle. Il décrivait et montrait du doigt les meubles absens avec une sorte d'ostentation lugubre.

— Voici maintenant le salon d'honneur, reprit-il. Les meubles furent achetés par Jean de Pelhédou, bourgeois de Vitré, votre bisaïeul et le mien.

Et il levait le flambeau comme pour mieux éclairer les splendeurs de cette pièce dont il ne restait que les quatre murs.

— Les tentures, continua-t-il, furent l'œuvre de Renée Bertin, femme Gérard, deuxième épouse de Jean de Pelhédou. On en trouverait difficilement de plus belles. C'est l'avis des connaisseurs.

Vincent se sentait frissonner. Son esprit n'était pas de trempe à supporter la mystérieuse tristesse de cette scène. Il tâcha de se persuader que le vieillard était fou. Ce dernier pousuivit avec une lenteur glaciale en faisant le tour du salon.

— Ces portraits sont ceux de nos pères; aucun d'eux n'a forfait à l'honneur; dites comme moi : Paix à leur mémoire !

— Paix à leur mémoire, répéta docilement le gentilhomme.

Et il s'inclina devant les cadres imaginaires.

— Pelhédou, reprit complaisamment le vieillard, n'a pas été meublé en un jour. Feue ma mère avait coutume de dire que les tentures seules valaient plus de vingt mille livres. C'était là une orgueilleuse pensée, et cependant elles ont leur prix. Voyez!

Ils s'étaient arrêtés dans une pièce carrée, autrefois seconde salle de réception. Les suppôts de l'usurier de Fougères, en arrachant brutalement la tapisserie, avaient écorché les murailles. La lumière tombait d'aplomb sur une longue crevasse déjà recouverte de toiles d'araignées.

— Voyez! répéta le vieillard avec emphase.

Vincent le suivait de pièce en pièce. Tous deux marchaient lentement et chapeau bas. M. Gérard ne faisait grâce ni d'un fauteuil ni d'un portrait.

— Mon cousin, dit enfin le gentilhomme, que cette promenade fantastique fatiguait outre mesure, ne nous reposerons-nous pas?

Le vieillard désigna d'un geste plein d'orgueil une multitude de places vides.

— Dieu merci, dit-il, les siéges ne manquent point à Pelhédou; mais poursuivons, s'il vous plaît; nous nous arrêterons dans ma chambre à coucher que voici.

Ils étaient en effet dans cette pièce, dévastée comme les précédentes.

— C'est ici, dit le bourgeois avec un sourire de satisfaction profonde. c'est ici que je me repose de mes travaux, cousin. Ici, j'ai tout ce qu'il me faut sous la main. J'y viens quand je veux trouver le bonheur.

Le contraste était déchirant entre les paroles du bourgeois et la réalité.

— Par grâce, monsieur de Pelhédou, s'écria Vincent sérieusement ému, finissons!

— Vous aurais-je offensé ? demanda le vieillard avec simplicité.

Vincent se mordit convulsivement la lèvre. Il était à la torture.

— S'il en est ainsi, ajouta gravement M. Gérard, je vous prie de recevoir mes excuses, mon cousin de la Foliays.

Il se tut. et Vincent n'eut garde d'ajouter une parole. Depuis son entrée au château, le gentilhomme pouvait mesurer la profondeur de l'abîme où il avait poussé ce malheureux vieillard. Vincent était un vaurien, mais non pas tout à fait un méchant cœur. Il se repentait. — Je lui donnerai les 50.000 francs, se disait-il, et je deviendrai ce que le diable voudra.

M. Gérard ouvrit une armoire enclavée dans le mur. Il en retira d'abord des bouteilles et des verres, puis deux fusils qu'il essuya soigneusement.

A la vue des bouteilles, Vincent, comme un coursier de bataille au son de la trompette, avait secoué toute tristesse. Il ouvrit la fenêtre, et se fit un siége du balcon.

M. Gérard s'était assis près de Vincent, et lui versait verre sur verre. Celui-ci, pour se remettre sans doute, avalait sans compter. Si les deux complices n'eussent pas été ainsi sérieusement occupés, l'un à verser, l'autre à boire, ils auraient pu remarquer une figure à demi cachée sous les lilas de la cour, et qui semblait les examiner curieusement.

Hélène n'avait pu maîtriser son inquiétude ; prenant à pied la route de Pelhédou, elle était arrivée presque en même temps que la carriole. C'était chose hasardeuse qu'une course solitaire à travers les taillis, dans les environs de Vitré, les plus mal hantés qui soient en Bretagne; mais Hélène ne songeait point au danger. Il y avait dans cette jolie tête blonde aux contours enfantins une détermination virile. Elle soupçonnait un projet criminel, et la droiture de son cœur, augmentée encore par une éducation austère, lui commandait d'empêcher le crime; elle était venue pour cela. Si ses soupçons n'étaient pas fondés, elle resterait à l'écart ; mais elle se jetterait entre le crime et son père, si, par malheur, elle avait deviné juste.

Le vin fit bientôt sur Vincent son effet accoutumé ; l'audace et l'insolence lui revinrent à la fois. Choquant à chaque instant son verre plein contre le verre vide de M. Gérard, il osa bientôt railler ce qui l'épouvantait tout-à-l'heure.

A la santé des meubles, tentures, tapis et autres fantômes de Pelhédou! s'écria-t-il enfin à gorge déployée.

Son ivresse naissante l'empêcha seule d'apercevoir l'éclair haineux qui brilla subitement dans l'œil du maître-bourgeois. Ce dernier fit sur lui-même un violent effort. Se versant pour la première fois pleine rasade, il s'inclina cérémonieusement et but.

— Pelhédou, dit alors Vincent avec effusion, si vous m'eussiez gardé rancune pour ces maudites vieilleries que je vous ai forcé de vendre, à ce qu'il paraît, ma foi de Dieu! j'aurais été contrarié on ne peut plus; car vous êtes un vertueux cousin, Pelhédou!

Et tous deux se serrèrent cordialement la main.

— A l'œuvre, maintenant! dit le vieillard.

Il y avait encore une demi-lieue de Pelhédou à la grande route; mai Vincent fouettait à tour de bras; le pauvre cheval galopait autant qu'

était en lui, et la carriole, menaçant ruine à chaque cahot, arriva en quelques minutes au lieu choisi.

C'était un de ces bons endroits si communs en Bretagne. La grande route passait, boueuse et défoncée, entre deux taillis impénétrables. En arrière, du côté de Vitré, une colline abrupte; en avant, une côte plus abrupte encore; entre les deux montées, un vallon juste assez large pour servir de lit à un mince filet d'eau. Dans ce ravin désert et profondément encaissé, tous les bruits devaient se perdre. Répercutés à l'infini, mais concentrés par les deux rampes symétriques, les cris de détresse s'en allaient tout droit au ciel. Aussi le pont de la Vresche faisait-il à lui seul presque tous les frais des lugubres récits des veillées vitréennes.

Quand arrivèrent les deux complices, un bruit lointain de chaînes et de roues annonçait l'approche de la voiture. Celle-ci, en effet, escortée de deux gendarmes, descendait la côte au galop. Vincent voulait se placer à la tête du pont, le vin de Pelhédou lui donnait une vaillance chevaleresque. M. Gérard, lui arrachant les rênes, fit rentrer la voiture dans le taillis. Tous deux alors sautèrent sur le fossé.

La lourde machine fit retentir les pavés du pont. Vincent s'était mis à l'affût derrière une souche; M. Gérard armait silencieusement son fusil. Tout à coup une idée vint à ce dernier ; il toucha le bras de Vincent, qui déjà mettait en joue, et lui dit à voix basse :

— Combien me demande François?

— Au diable! grommela le gentilhomme en se dégageant brusquement, vous allez me faire manquer...

— Combien?... dites, dites! répéta le vieillard.

— Ma foi de Dieu ! je n'en sais rien... mille écus, je pense.

— Merci.

Deux coups de feu partirent en même temps. Celui de Vincent, qui était un remarquable tireur, abattit le postillon. Celui de M. Gérard jeta Vincent mort à ses pieds.

En un instant la voiture fut vide, les voyageurs se dispersèrent. Les deux gendarmes d'escorte, recrues nouvelles, firent une décharge au hasard et tournèrent bride. M. Gérard alla ouvrir la caisse. Il prit mille écus, ni plus ni moins. François devait cette somme à Rennes, et les dettes non payées était un cas de déchéance. Jamais la pensée du maître-bourgeois n'était autre. Comme il retournait vers la carriole, il vit une forme blanche se dresser au dessus du corps de Vincent, puis s'affaisser à la même place. En approchant il trouva Hélène évanouie.

La jeune femme était arrivée trop tard. Quand la carriole avait quitté Pelhédou, Hélène s'était hardiment élancée sur la saillie de l'arrière-train, et avait réussi à s'y cramponner. Mais la route était difficile, Vincent faisait galoper le cheval quand même. Dans l'un de ses cahots qui disloquaient la pauvre charrette, Hélène, lâchant prise, était tombée sur le chemin. Quand elle se releva, étourdie par sa chute, la carriole était hors de vue. La jeune femme, désolée, se mit à courir au hasard. Les coups de fusil la guidèrent; elle arriva sur le lieu de la scène pour heurter le cadavre de Vincent. Alors les paroles échappées au vieillard durant son délire résonnèrent aux oreilles d'Hélène. La menace était accomplie; François avait pour père un assassin.

M. Gérard traîna péniblement le corps de Vincent jusque sous la voiture, afin que son cousin, mort parmi les voyageurs, ne fût point considéré lui-même comme un assassin. Puis, sa force toute factice et résultat du désespoir commençant à l'abandonner, il plaça Hélène dans la carriole et se plaça près d'elle. Le cheval prit, suivant son habitude, le chemin de Vitré.

V.

Le lendemain, la ville était en émoi. On racontait tout haut le vol de la nuit précédente; et, tout bas, chose inouïe dans les fastes vitréennes, on accusait un bourgeois de s'en être rendu coupable.

L'œuvre patiente de Goton Leveau avait enfin porté son fruit. Moitié par mauvais vouloir, moitié par intempérance de langue, imprudence et sottise, la vieille femme avait tant inventé, conjecturé, deviné, qu'elle avait fini par faire de M. Gérard un véritable machinateur de scélératesses. Que l'armurier fût ou non coupable, il était de la dignité du corps des bourgeois de mettre un terme au scandale public. En pleine assemblée, un membre demanda donc la mise en accusation immédiate de M. Gérard. Cette motion fut unanimement repoussée, mais le conseil décida qu'une députation serait envoyée au maître bourgeois, afin qu'il eût à demander lui-même une enquête. C'était la même chose sous une autre forme; seulement cette pudeur pleine d'égards doit nous donner une haute idée de la délicatesse vitréenne.

M. Gérard déposa sa médaille de maître entre les mains de la députation. Redevenu simple bourgeois par sa volonté, il voulut être jugé dès le lendemain. Hélène et Goton Leveau devaient être appelées en témoignage.

Le vieillard avait prévu tout cela; ses mesures étaient prises en conséquence. Après qu'il eut quitté le pont de la Vresche avec Hélène, cette dernière reprit lentement ses sens. Pendant toute la route il ne fut pas dit une seule parole; le père et la fille avaient pourtant la même pensée. Hélène prévoyait la mise en accusation de son père. Une présomption vague, suspendue par la maladie du vieillard, pesait toujours sur lui. L'événement de cette nuit allait donner aux soupçons une force nouvelle. Dans l'enquête où son témoignage devait être invoqué le premier, sa droiture presque puritaine se révoltait à l'idée d'un mensonge, dût ce mensonge sauver l'honneur du père de François. Et pourtant ce nom plaidait bien éloquemment dans son cœur.

M. Gérard songeait aussi à son jugement; il mettait en balance l'austère droiture d'Hélène avec son amour pour François, et il mesurait froidement le danger. Après tant de sacrifices accomplis dans un but unique, après un meurtre auquel ne l'avait point poussé la vengeance, mais qu'il regardait comme la plus absolue des nécessités, le vieillard allait se trouver en face d'une crise suprême. Hélène seule pouvait le sauver, en éclaircissant par son témoignage le voile qui couvrait sa vie depuis quelques semaines. Il n'était question en effet, dans cette cause, ni de vol ni d'assassinat, cette accusation était écartée d'avance par l'incompétence du conseil. Un bourgeois de Vitré était un homme public qui devait agir au grand jour; M. Gérard avait caché sa vie; il s'agissait d'expliquer une série d'actes en dehors des habitudes sénatoriales, actes pouvant donner matière à un soupçon de forfaiture. Une déchéance prononcée, les témoignages entendus pendant l'enquête, pouvaient donner l'éveil et entraîner la mise en accusation de l'armurier devant les tribunaux ordinaires; mais ceci est en dehors de notre sujet.

A peine arrivé, après avoir subi les regards insolemment curieux de Goton, M. Gérard prit Hélène par la main et la fit entrer dans son sanctuaire. La jeune femme tomba sur un siége. Le bourgeois, qui avait eu le temps de méditer son rôle pendant la route, se plaça debout devant elle. Il resta ainsi quelques minutes, les bras croisés, absorbé en apparence par de douloureuses réflexions.

— Hélène, dit-il enfin avec effort, je suis un criminel.

Un sanglot convulsif souleva la poitrine de la jeune femme, qui joignit les mains en silence.

— Cet homme, continua le vieillard, m'avait fait tant de mal !

Et il raconta sa ruine, la dévastation de Pelhédou, qu'Hélène ignorait encore.

— Tout cela n'était rien, reprit-il. Dieu m'est témoin qu'après avoir fait tout ce qu'il était en moi pour repousser cette déchéance, tache terrible à mon front de vieillard, ma fille, je l'eusse acceptée avec résignation, comme un châtiment du ciel pour mes fautes. Mais il fallait sauver François !

— François ! s'écria Hélène avec surprise.

— François, que cet homme a guidé depuis deux ans dans les sentiers du vice, ma pauvre enfant ; François, qu'il allait achever de perdre !

Hélène eut un moment d'invincible dégoût. Elle crut que ce père accusait faussement son fils pour se disculper lui-même.

— C'était pour le sauver ? dit-elle avec lenteur.

Le moment était décisif ; M. Gérard se sentait là devant son véritable ange. Baissant les yeux sous les regards d'Hélène, qui semblait vouloir descendre jusqu'au fond de sa conscience, il répondit avec une feinte candeur :

— Et pour qui donc, ma fille ?

Un sourire plein d'une douloureuse amertume erra sur les lèvres de la jeune femme.

— Monsieur, dit-elle, cet argent que vous avez pris, était-ce pour le sauver ?

Le bourgeois souleva les trois sacs et les posa sur la table.

— Il y avait 50,000 francs en or dans la voiture, dit-il.

Et il tendit, ouverte, la lettre de François.

— Trois mille francs ! s'écria Hélène avec agitation, il demande trois mille francs? Et vous n'avez pris que cette somme... et il parle de fautes, de mauvais conseils... Oh ! c'était donc pour lui.

Elle regardait la lettre d'un air égaré; un violent combat se livrait dans son cœur. Tout à coup elle se leva.

— Monsieur, dit-elle d'une voix basse mais ferme, que faudra-t-il dire à vos juges ?

Le vieillard n'était pas préparé. Son masque faillit tomber à cette brusque réussite.

— Il faudra dire... s'écria-t-il vivement; mais, se reprenant aussitôt, il ajouta : — Ma pauvre enfant, je ne comptais point vous parler de cela. Après la sentence du conseil viendra sans doute celle des tribunaux, qui me délivrera d'une vie désormais bien amère. Et pourtant... je voudrais éviter à mon fils...

— Que faudra-t-il dire? demanda encore Hélène.

— Que vous m'avez suivi dans toutes mes excursions nocturnes, mon enfant. Ils vous croiront... Et qui soupçonnerait un père, gardé contre le mal par l'épouse de son fils?

Hélène s'inclina avec un morne respect et sortit.

Le vieillard, resté seul, s'agenouilla. Il mit la main sur son cœur comme pour en contenir les battemens précipités.

— Mon Dieu! criait-il d'une voix étouffée, vous avez eu pitié de moi.

Bien que les formes et coutumes des bourgeois de Vitré, constitués en cour de justice pour juger un de leurs pairs, soient chose curieuse et bizarre, nous les passerons sous silence, pressé d'arriver à un dénoûment en partie prévu.

M. Gérard comparut le lendemain devant le conseil. L'immense majorité désirait le trouver innocent. L'institution, encore dans toute sa force, avait à redouter l'invasion des idées contemporaines; il fallait, pour qu'elle pût résister à ce choc, la conserver forte comme elle était, et pure de toute souillure.

Le vieillard répondit avec calme aux questions préliminaires ; à celles qui entamèrent le fond, il répondit avec une sorte de dédain.

Goton Leveau suivit dans sa déposition son naïf système de perfidie.

On fit venir Hélène ; la jeune femme était pâle. Ce fut d'une voix brisée qu'elle répondit aux questions du bourgeois remplissant les fonctions de maître. Sa déposition fit courir un murmure de satisfaction parmi les membres du conseil. Elle déchargeait complètement M. Gérard de Pelhédou.

— Hé Dieu ! s'écria Goton, la jeune maîtresse en a menti, sauf respect ! Le bourgeois partait seul, toujours seul, et dame Hélène a souvent passé les nuits à répandre des larmes en l'attendant.

—Hélène de Pelhédou, demanda le président, avez-vous dit la vérité? Hélène fit un signe de tête affirmatif.

— Vous êtes fille de bourgeois ; jurez sur la mémoire de votre père.

Deux larmes jaillirent des yeux de la jeune femme, qui répondit pourtant d'une voix intelligible :

— Sur la mémoire de mon père, je le jure.

— Béni Dieu ! s'écria Goton, mentir par la mémoire de son père mort !

—Messieurs mes frères, dit le président, Marguerite Leveau est servante; Hélène Gérard est dame et fille de bourgeois. Choisissez, et jugez dans vos consciences.

Tous les bourgeois, sans exception, se levèrent et déclarèrent M. Gérard non coupable. Les uns quittèrent leurs places pour venir le saluer, tandis que d'autres débarrassaient le fauteuil magistral du voile noir qui l'avait couvert durant la séance.

L'armurier, les écartant avec hauteur, alla prendre sa médaille d'or, déposée au pied d'un Christ qui s'élevait au dessus de l'estrade.

De là, dominant ses collègues comme du haut d'une tribune :

— Je garde cet emblème, que le mauvais vouloir n'a pu m'ôter, dit-il, mais je ne m'asseoirai parmi vous que le jour où des excuses publiques me seront faites au nom de la ville de Vitré.

A ces mots, il quitta le conseil à pas lents et la tête haute.

Hélène s'était retirée de suite après sa déposition. Quand M. Gérard arriva près de sa maison, il trouva la jeune femme sous le porche; elle tenait un paquet à la main.

— Où allez-vous, ma fille? dit-il avec surprise.

— Je vais à Rennes, rejoindre mon mari.

M. Gérard poussa un profond soupir.

— Hélène, dit-il, je suis vieux ; restez, je vous en prie.

— Je ne puis.

— Vous ne pouvez ! dit le vieillard à voix basse. Vous ne voulez pas demeurer sous mon toit parce..... Allez, ma fille ; je n'ai pas le droit de vous retenir, et je vous donne ma bénédiction.

Involontairement, Hélène fit un pas en arrière.

— Oh! mon Dieu ! s'écria M. Gérard avec angoisse.

Et il courba la tête sous ce suprême affront.

La jeune femme eut compassion. Elle s'agenouilla et prit la main du vieillard qu'elle baisa en disant :

— Je prierai pour vous, mon père.

Une fois dans son sanctuaire, M. Gérard s'enferma suivant son habitude. Long-temps il resta immobile et comme accablé. Enfin, il dit d'une voix sourde :

— Fortune, famille... jusqu'au repos de ma conscience! j'ai tout perdu!

Alors, il se dressa lentement de toute sa hauteur. Son œil brillait maintenant d'un enthousiasme extraordinaire.

— Mais tu me restes, toi, s'écria-t-il.

Et il tira de son sein un objet qu'il porta passionnément à ses lèvres. C'était sa médaille de maître des bourgeois de Vitré.

Bien long-temps après, vers l'an 1825, une famille nombreuse débarquait à Lorient, de retour d'un voyage aux Indes. Le père était un homme de quarante ans; la femme, à peu près du même âge, belle encore, portait sur sa physionomie le cachet d'une intelligence calme et pleine de fermeté.

C'était François-Gérard de Pelhédou et sa femme Hélène. Cette dernière était arrivée à Rennes autrefois, comme elle était partie de Vitré, à pied, et son petit paquet à la main. Elle avait arraché François à la vie basse et misérable qu'il menait depuis le départ de Vincent, et tous deux, avec une faible somme, produit de la vente des modestes bijoux d'Hélène, étaient passés en Amérique. La jeune femme avait religieusement gardé le secret du bourgeois. En Amérique, son esprit hardi et fécond suppléa à l'insuffisance apathique du Vitréen. Ils revenaient en France avec une honnête fortune.

Dans l'intervalle, M. Gérard était mort, bourgeois et maître-bourgeois. Hélène put consentir à revoir sa ville natale.

Pour Goton Leveau, tout porte à croire qu'elle vit encore. A part certains oiseaux de proie, c'est parmi les vieilles femmes inutiles et méchantes qu'on remarque les exemples les plus effrayans de longévité.

PAUL FÉVAL (1).

(1) Extrait de la nouvelle publication intitulée . *Le Capitaine Spartacus*. Ce piquant ouvrage, qui obtient un beau succès, est édité par L. de Potter, libraire, rue St-Jacques, 38.

GARDAN LE BIGAME.

Devant la rade de Toulon, et sur le versant occidental de cette crête de montagnes qui lie le pic de Coudon aux gorges d'Ollioules, on rencontre à chaque plateau les plus charmantes maisons de campagne qui soient en Provence : elles ont toutes le même point de vue, la mer, la rade, les vaisseaux, c'est-à-dire le tableau le plus riant et le plus varié. Dans les soirées de la belle saison, les familles se rassemblent sur les terrasses de ces petites villas, et se dédommagent un peu de la chaleur accablante du jour par la fraîcheur qui monte de la mer aux approches de la nuit.

Les premières étoiles de la veillée de la Saint-Jean 183... venaient de se lever sur la crête grise et nue de Coudon, lorsque, dans le silence de la campagne, un coup de canon retentit, et s'éteignit d'échos en échos, de la colline de Lamalgue dans les profondeurs du val d'Ollioules. Un mouvement électrique de terreur courut avec les échos, et troubla les veillées de la plus longue et de la plus belle des nuits d'été.

Partout, sur les terrasses, où causaient les jeunes femmes et les jeunes gens, on entendait ce cri : *C'est un galérien évadé!* Il semble alors que chaque famille isolée va voir tomber au milieu d'elle quelque tigre à face humaine échappée de la ménagerie de l'arsenal de Toulon.

Si quelque observateur avait pu suivre au vol cette traînée d'effroi, qui courut de visage en visage à travers les veillées de la Saint-Jean, il aurait remarqué avec surprise la sérénité d'une seule famille, assise sous une treille, entre la rade et la montagne de Six-Fours. Cette sécurité de quelques personnes au milieu de la terreur générale était pourtant facile à expliquer. Depuis quelques jours, Mme de Mellan et sa fille Anna étaient arrivées de New-York à Toulon pour terminer une importante affaire de famille, et elles avaient loué une jolie maison de campagne à peu de distance de la mer et du grand chemin. Un vieux domestique et deux femmes de chambre créoles étaient assis sur la terrasse avec les deux dames, lorsque le coup de canon retentit. Personne ne pouvant donner à ces étrangères l'explication de ce signal d'alarme, elles le regardèrent comme un accident fort naturel dans une ville de guerre, et elles n'interrompirent pas même leur conversation.

L'aveugle hasard, ou pour mieux dire l'intelligent conducteur de la fatalité, poussa le galérien évadé dans la direction de la campagne habitée par Mme de Mellan. C'était un homme qui a laissé un nom illustre dans le *pandæmonium* du crime : c'était le fameux Cardan, flétri et condamné pour bigamie compliquée de faux. Il avait mis deux mois à scier l'anneau de fer qui le liait à son camarade, et un jour que celui-ci dormait au soleil, dans le chantier du Mourillon, Cardan rompit le dernier fil de l'anneau et s'évada. Le camarade, après un très court sommeil escroqué à la vigilance du garde, se vit seul et se blottit dans une caverne de poutres et de planches, pour s'évader à son tour au moment propice; mais on le découvrit le lendemain. Ce ne fut qu'à la nuit close que l'on s'aperçut de la fuite de Cardan.

Ce célèbre forçat était alors âgé de trente ans : il en avait passé quatre au bagne; sa taille haute et bien prise, ses manières distinguées, sa figure pâle et fière, annonçaient un criminel de bonne compagnie, avant que la veste rouge, qui nivèle tous les rangs, eût caché l'homme comme il faut sous l'enveloppe du galérien. Cette nuit-là, Cardan ne portait que le pantalon de coutil ; il avait jeté sa veste aux orties ; agile et vigoureux, ses bonds ressemblaient plutôt au vol d'un oiseau ou aux élans de la panthère qu'à la marche précipitée de l'homme. Arrivé sous les grands arbres de la maison de Mme de Mellan, il jugea le terrain avec cet instinct subtil que la nature donne à l'être fauve, et grimpant comme un mandrille le long d'un pieu renversé sur la façade de derrière, il entra dans les appartemens du premier étage, et, cinq minutes écoulées, il avait tout visité, tout vu dans les ténèbres, comme s'il se fût éclairé à la flamme de ses cheveux rouges ou de ses yeux.

Si cette espèce d'hommes appliquait au bien les facultés puissantes qu'elle applique au mal, le genre humain serait bientôt régénéré.

Cardan trouva quelques piles d'écus dans un secrétaire, et il les serra dans les premières feuilles de papier qu'il sentit grincer sous sa main. Il se contenta de cette petite somme, suffisante pour les besoins urgens, et d'un bond il sauta de la croisée dans la terre labourée du jardin.

Aux premières lueurs de l'aube, il avait atteint le pic volcanique d'Evenos, qui mêle sa lave éteinte aux nuages. Là, il acheta la défroque d'un berger et quelques moutons, et, par des sentiers de chèvre, il descendit, le bâton à la main, dans la plaine du Bausset.

Sachant qu'une grand route mène toujours à une grande ville, Cardan suivit ce blanc et long ruban qui serpente de la chapelle de Sainte-Anne à la plaine de Cuges, et, chemin faisant, il saluait les gendarmes qui conduisaient les réfractaires, les marins en congé, les soldats arrivant d'Afrique, les saltimbanques et les orgues de barbarie, tout ce curieux personnel de piétons, qui peuple la route de Toulon à Marseille.

Il entra, protégé par la nuit, à Marseille, après avoir abandonné ses moutons, et prit une chambre modeste dans la rue du Baignoir, où on loge à pied et à cheval, mais surtout à pied.

En déroulant ses écus à la lueur d'une chandelle, il découvrit que les enveloppes étaient deux lettres, et il se mit à les lire par désœuvrement. Cette lecture, commencée avec insouciance, contracta bientôt les muscles de la face de Cardan, et leur donna une expression singulière. Il se leva, le front penché, les yeux fixes, le poing serré, comme un bandit

habitué à tous les crimes, et qui découvre, par subite inspiration, le moyen d'en commettre un nouveau. Les scélérats ont aussi leurs illuminations soudaines, et dans leur cerveau toujours en activité, un plan infernal éclate tout armé de ses noirceurs et de ses piéges victorieux.

Ces deux lettres étaient fort longues; l'une était datée de l'île Bourbon, l'autre du cap de Bonne-Espérance. Elles rempliraient ici trop d'espace; il nous suffira de les analyser en peu de mots, et de les réduire à leur plus simple expression. Ce résumé sera court.

Mme de Mellan, veuve depuis dix-huit mois, avait quitté New-York où elle avait perdu son mari, et rentrait en Europe après vingt ans d'absence. Le désir de revoir son pays n'était pour rien dans ce voyage. M. de Mellan, né en Bretagne, était redevable de sa grande fortune à son noble ami, M. de Kerbriant, gentilhomme ruiné par la révolution, et non indemnisé. M. de Kerbriant avait un fils unique nommé Albert; ce jeune homme, n'ayant rien à espérer dans l'héritage d'une famille pauvre, s'était voué de bonne heure à la profession de marin; mais il n'avait pas malheureusement cette santé robuste que demande le service de la mer. M. de Mellan, à son lit de mort, fit une disposition suprême, qui réglait le mariage de sa fille avec le fils de son bienfaiteur, à des conditions si généreuses qu'elles acquittaient noblement la dette de la reconnaissance. La veuve, Mme de Mellan, se soumit aveuglément aux dernières volontés de son mari; elle entama une correspondance avec Albert de Kerbriant, et ne trouva dans ce jeune homme qu'un empressement bien naturel à remplir la clause testamentaire du père d'Anna. Il fut donc convenu que les deux familles se réuniraient à Toulon vers le mois de juillet, époque à laquelle Albert de Kerbriant arriverait de Pondichéry sur un vaisseau de l'état, et que le mariage du jeune officier et d'Anna serait célébré sans retard. Mme de Mellan et sa fille étaient arrivées les premières à ce rendez-vous donné à travers l'Océan.

Un petit billet attaché à l'une de ces lettres annonçait la mort de M. de Kerbriant. Ce billet n'était pas de la main de son fils Albert, et il portait le timbre de Nantes.

Cardan conçut alors, après une longue méditation, une de ces idées extravagantes que le seul génie du mal peut faire réussir à l'aide d'infernales combinaisons. D'abord il ne quitta pas subitement son costume indigent, de peur qu'une trop prompte métamorphose ne le compromît aux yeux de l'aubergiste; il se transforma pièce à pièce, achetant et revêtant en détail sa nouvelle toilette, puis il se logea dans une hôtellerie plus distinguée, ayant eu soin de déguiser non seulement la couleur de ses cheveux et de son teint, mais encore sa taille, sa démarche et sa voix. Sûr de dépister les limiers de la police, il se mit en quête de trouver un ami digne de lui, dans un de ces repaires d'eau-de-vie et de tabac que les grandes villes recèlent honteusement, à l'ombre des plus hideux quartiers.

Lavater et Gall sont deux enfans auprès d'un forçat évadé de Toulon. Celui-ci est doué, pour reconnaître un de ses pairs, d'un sixième sens, qui est l'odorat du crime. Cardan remarqua, dans un antre alcoolique du vieux Marseille, un jeune homme de 25 à 30 ans, d'une figure pâle et nerveuse, avec des yeux d'un vert mat, ayant dans la nonchalance de son maintien tous les symptômes de l'horreur du travail, et dans son regard les reflets des mauvaises passions. Le costume de cet être annonçait sous son délabrement, une certaine aisance que la paresse dévasta; chaque pièce de ses vêtemens avait joué un rôle aux potences d'un tailleur en renom, à une date oubliée par le *Journal des Modes*. Mais ce qui, surtout, trahissait une misère fétide et une paresse incurable, c'était une de ces cravates fondues en charpie grasse, et

Dont la gance impuissante
Dissimule si mal une chemise absente.

Pardon si je me cite moi-même pour compléter ce signalement.

Cardan se lia bientôt, par la sympathie de quelques petits verres d'*eau-de-mort*, avec cet homme, et il ne tarda pas à reconnaître dans ce nouvel ami une de ces organisations indolentes même pour le crime, et qui ne peuvent se rendre coupables que par l'influence extérieure d'un pouvoir dominateur. Cependant, l'habile galérien employa plusieurs jours à sonder cet homme avant de l'élever à la dignité d'un complice, et lorsqu'il crut devoir arriver à la confidence, après quelques largesses d'écus de cinq francs, il lui dévoila ses plans. Dès ce moment, l'un de ces deux misérables fut un esclave aveugle, et l'autre un maître souverain.

Pour mener l'entreprise à bien, il manquait à Cardan une somme d'argent plus forte que celle qu'il avait volée dans le secrétaire de Mme de Mellan, et qui d'ailleurs était presque épuisée. Cet obstacle fut bientôt vaincu. Les changeurs de Marseille ne sont pas inexpugnables comme leurs confrères de Paris; ils étalent trop négligemment, et toujours à la portée d'une main adroite d'escamoteur, leurs doubles napoléons et leurs piastres espagnoles. Cardan, qui rendait au besoin ses doigts invisibles, en changeant deux louis chez un de ces marchands d'or, enleva deux rouleaux avec tout le talent d'un prestidigitateur de profession ou d'un jongleur indien. Avec ce renfort métallique, il se sentait de force à conquérir le Pérou.

Le complice créé par Cardan se nommait Valentin Proghère. Il ne conserva que son prénom, en devenant le valet de chambre de Cardan, devenu lui-même Albert de Kerbriant. La mission que Proghère reçut était fort délicate à remplir, malgré les lumineuses instructions reçues de la bouche du maître. Il s'agissait de se rendre en précurseur à la campagne de Mme de Mellan, et de sonder adroitement le terrain avant de commencer le drame sans péril pour l'auteur.

Proghère, vêtu en domestique de confiance de bonne maison, partit pour Toulon, et, arrivé dans cette ville, il s'embarqua sur un petit canot et descendit devant la campagne de Mme de Mellan un peu avant le coucher du soleil. Il joua parfaitement son rôle; il annonça aux deux dames que M. Albert de Kerbriant était arrivé à Nantes sur un vaisseau marchand parti du cap de Bonne-Espérance; que les fatigues de la mer l'avaient forcé de donner sa démission plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, et qu'il s'en revenait des Indes simple bourgeois, indépendant du service militaire, et résolu de fixer sa résidence au choix des dames de Mellan.

Pendant l'entretien, Proghère se tenait debout sur la terrasse, tout prêt à s'élancer en trois bonds dans la campagne, si le moindre éclair de méfiance paraissait sur le visage des dames. Cette précaution fut inutile. Mme de Mellan était une bonne femme qui avait passé toute sa vie dans une habitation patriarcale des savanes du Nouveau-Monde: elle ajouta foi plénière à tout ce que lui contait le précurseur de son gendre futur, et dans l'ivresse de sa joie, elle embrassa tendrement sa fille, déjà tout émue à l'idée d'un mariage si précipité.

Le lendemain, à trois heures après midi, un grand bruit de roues et le claquement d'un fouet de postillon annoncèrent l'arrivée d'une chaise de poste dans la grande allée de la campagne.

— C'est M. de Kerbriant, mon maître, dit Proghère; je reconnais sa chaise.

Un jeune homme vêtu de noir, et de la tournure la plus distinguée, sauta lestement de la voiture sur la terrasse, et comme suffoqué par des sanglots de joie, il précipita ses lèvres sur les mains de Mme de Mellan. Cardan était si merveilleusement déguisé que Proghère s'alarma un instant, car il ne le reconnut pas.

Le forçat évadé s'inclina devant Mlle Anna, et lui dit cette phrase, préparée pendant quatorze lieues de poste:

— Je bénis la mémoire de votre père, de cet homme généreux qui m'a choisi pour son gendre; mais je suis heureux de vous dire, mademoiselle, qu'après mon voyage autour du monde, c'est vous que j'aurais choisie pour compagne aujourd'hui.

Ces paroles furent suivies du long silence qui arrive toujours après les émotions profondes; mais lorsqu'on eut accordé à de tristes souvenirs une part raisonnable de douleur muette, la conversation prit insensiblement une allure vive et gaie, surtout au moment du repas. Cardan fit preuve d'un tact exquis aux yeux des dames en parlant de toute chose, excepté de son mariage. Il raconta en détail son voyage, qu'il avait appris la veille sur une mappe-monde, entremêlant son récit de tous les termes techniques de marine qu'il avait trouvés dans les livres spéciaux. A la fin, il prit une pose et un accent mélancoliques, et dit:

— J'ai fait cinq mille lieues, j'ai visité les cinq parties du monde, j'ai vu tous les peuples, et j'ai reconnu, par cette expérience de vieillard qu'un pareil voyage donne à un jeune homme, j'ai reconnu que le bonheur, s'il existe, doit se rencontrer seulement au sein des devoirs domestiques, loin du monde et dans une famille isolée, faite de parens et d'amis.

Mme de Mellan serra les mains de Cardan, et sa pantomime exprimait tout le bonheur qu'elle éprouvait d'entendre de si beaux sentimens dans la bouche de son gendre.

Par une transition habilement ménagée, Cardan amena sa future belle-mère à prendre une détermination fort importante pour lui. Il raconta de prétendus démêlés qu'il avait eus à Nantes avec de jeunes officiers ses anciens camarades, qui venaient de lui reprocher ce qu'ils appelaient sa désertion en termes assez vifs pour provoquer une affaire d'honneur.

— Je ne crains pas une rencontre de ce genre, ajouta-t-il, on le sait; mais il est toujours désolant de croiser l'épée avec de vieux amis qui envisagent ma démission avec tant d'injustice. J'aime mieux leur laisser le loisir de réfléchir sur leurs procédés. Lorsque mon commandant, qui me connaît, sera de retour dans un port de France, il plaidera ma cause mieux que moi. Aussi, j'ai bien résolu de ne pas me montrer à Toulon, et d'éviter des désagrémens qui peuvent avoir des suites sérieuses et déplorables. Si ma belle-mère y consent, nous ferons quelque petit voyage dans l'intérieur, ou en Italie, ou en Espagne, à son choix; et quand nous rentrerons en France, ma conduite aura été déjà justifiée par mes camarades arrivés des Indes, et mes injustes amis de Nantes n'auront que des excuses à m'offrir.

Tout cela fut dit d'un ton simple et naturel qui aurait trompé les plus habiles. La bonne et naïve Mme de Mellan s'alarma tellement, pour sa fille surtout, à l'idée de ces querelles d'honneur, qu'elle proposa la première d'abandonner le territoire d'une ville où son gendre avait eu trop de relations pour ne pas trouver un ennemi et un injuste duel. La campagne même où elle s'était retirée n'était pas une garantie contre ses alarmes maternelles, puisque toutes les résidences voisines étaient peuplées de familles de marins qui échangeaient leurs visites dans les soirées de la belle saison.

Cardan ne témoigna aucun empressement de quitter sur-le-champ la campagne de Toulon; mais ce calme, fort bien joué, ne servit qu'à redoubler les craintes de Mme de Mellan, qui se crut obligée de faire violence à son gendre futur pour le décider à entreprendre un voyage; puis, tirant à part le galérien, elle lui dit en montrant Anna:

— Cette pauvre enfant est bien timide; elle n'ose vous regarder en face; il faut voyager quelque temps ensemble pour lui donner un peu de hardiesse. Rien ne mûrit promptement les liaisons comme un voyage; on est de vieux amis au bout d'un mois. Nous sommes indépendans d

tout le monde, vous et moi, n'est-ce pas? vous pouvez épouser ma fille en Espagne, en Italie, comme en France, comme partout. Ainsi, commençons par mettre notre esprit en repos, et partons.

Cardan s'inclina de l'air d'un homme qui se résigne, et dit :

— Je ne veux pas refuser à ma belle-mère le premier service qu'elle me demande; partons.

Dans les dispositions de départ qui furent faites entre Cardan et la bonne veuve, il fut convenu que Proghère, le prétendu valet de chambre, resterait à la campagne pour soigner les bagages et les petites affaires domestiques laissées en souffrance, et qu'on lui laisserait une certaine somme d'argent pour les dépenses prévues et imprévues.

Le lendemain, avant l'aube, Mme de Mellan, sa fille et le galérien partirent en poste pour Marseille. Cardan se procura dans cette ville un passeport pour l'Espagne, et, quelques jours après, il descendait, avec les dames, ses victimes, à l'hôtel des Asturies, à Barcelone.

Les annales du crime offrent peu d'exemples d'une histoire où l'incroyable joue un plus grand rôle. Au reste, si ces événemens n'étaient pas extraordinaires, ils ne seraient pas racontés.

Deux semaines environ après le départ de Mme de Mellan, le jeune Albert de Kerbriant debarquait sur le quai de Toulon, devant l'Hôtel-de-Ville, et, sans se donner le temps de quitter les habits qu'il rapportait des Indes, il courait à la recherche de Mme de Mellan. Aux bureaux de la poste, on lui indiqua la campagne, et notre marin sauta sur le premier cheval de louage et s'y rendit en trois élans de galop.

Arriver des Indes avec la plus riante perspective d'un mariage millionnaire improvisé, toucher la terre, voir la maison qu'habite la jeune inconnue et adorée, tout cela n'arrive qu'une fois dans ce monde; aussi, je crois qu'il n'y a rien de plus doux. Le jeune Albert tressaillit à la vue de cette treille italienne, qui laissait apercevoir, à travers ses pampres, des nuages de cheveux et de mousseline blanche : là était sa famille future, son bonheur, sa fortune, son avenir. Il se précipita de cheval à l'extrémité de l'avenue, et, arrivé sur la terrasse, dans une agitation extraordinaire, il prononça le nom de Mme de Mellan et le sien. Un groupe de dames et de jeunes gens se leva silencieusement au cri d'introduction du jeune homme, et tous les regards stupéfaits interrogèrent ce nouveau venu que personne ne connaissait.

Un instant étourdi par cette réception étrange, Albert de Kerbriant pensa qu'il s'était trompé de maison, et il s'excusa en ces termes :

— Pardon, mesdames, j'ai fait fausse route ; ce n'est pas étonnant; il y a tant de maisons de campagne dans cette plaine sans rues et sans numéros, que j'ai pris celle-ci pour une autre : pourtant on m'avait donné d'excellentes indications.

Une dame d'un âge mûr prit la parole, et dit au marin :

— Peut-être vous ne vous êtes pas trompé, monsieur; nous n'habitons cette maison de campagne que depuis la semaine dernière : c'est bien Mme de Mellan qui était ici avant nous; les fermiers nous l'ont dit, et ils vous le diront comme moi.

— Mme de Mellan est donc rentrée en ville? demanda le jeune homme agité par un sentiment sinistre.

— Non, monsieur ; elle est partie en chaise de poste avec sa fille et son gendre.

— Son gendre! s'écria le marin avec une voix surnaturelle.

— Son gendre, ou du moins le jeune homme qui doit épouser sa fille Anna.

Albert de Kerbriant fit un énergique appel à sa force morale, et, honteux de donner son émotion en spectacle à des étrangers, il se composa un visage, un organe et un maintien calmes, et dit :

— Excusez-moi, madame, si j'entre ici dans des détails qui peuvent vous paraître indiscrets; encore une question, s'il vous plaît : auriez-vous entendu prononcer le nom de ce gendre, de ce jeune homme qui doit épouser Mlle Anna de Mellan?

— Oh! c'est un nom bien connu ici, dans cette maison; les femmes de chambre l'ont assez répété aux fermiers et aux fermières des environs : Mlle Anna épouse M. Albert de Kerbriant.

— Je le savais!... dit le véritable Albert.

— Vous voyez donc, monsieur, que nous sommes bien instruits. A cette heure, le mariage doit être accompli.

— Avec M. de Kerbriant! s'écria le jeune homme d'une voix effrayante qui fit tressaillir les témoins de cette scène.

Toutes les têtes firent des signes affirmatifs.

— Avec M. de Kerbriant! répéta le malheureux Albert sur le même ton de désespoir; vous voyez bien que c'est impossible ! c'est moi qui suis Albert de Kerbriant, et qui viens me marier avec Anna de Mellan. Ceci est un mystère infernal ! Quelque bandit a intercepté mes lettres, a pris mon nom ! Quelle révélation affreuse!

Et il s'assit lourdement sur la banquette de la treille, en essuyant la sueur froide de son front.

Une surexcitation de colère le remit bientôt fièrement sur ses pieds ; il comprit que toute sa raison, son calme de marin, son sang-froid d'homme lui étaient nécessaires pour découvrir et châtier un acte infâme, sans exemple dans la société. Il prit congé des dames de cette maison de campagne, en s'excusant d'avoir troublé leur solitude; il courut recueillir, aux environs, des renseignemens de la bouche des fermiers, et quand il connut, par des rapports certains, l'heure, le jour et la voie de départ, il ne perdit pas un instant, et il se jeta sur les traces du ravisseur.

A Marseille, il courut tous les hôtels de luxe, et aux premières informations qu'il prit à l'hôtel des Empereurs, l'intelligent et l'agile Castel reconnut tout de suite les deux voyageuses et le voyageur; il dit à Albert de Kerbriant que les trois personnes auxquelles il portait tant d'intérêt avaient passé deux jours dans la maison, et qu'elles s'étaient embarquées pour Barcelone. Castel indiqua même le banquier où il avait conduit le faux Albert de Kerbriant, qui demandait une lettre de crédit de quinze mille francs pour sa belle-mère, dont il avait encore la procuration. Le jeune marin courut chez le notaire et le banquier désignés. Non seulement les renseignemens de Castel étaient vrais en tout point, mais Albert de Kerbriant reconnut encore chez le banquier sa propre signature, contrefaite avec un talent d'imitation qui révélait une main de galérien faussaire. Ce fut un trait de lumière pour le jeune homme. Il prit des chevaux de poste, et en moins de cinq heures il était à Toulon, chez M. le commissaire du bagne, qui lui annonça l'évasion de Cardan, bigame et faussaire, et lui donna son signalement. Albert, le soir même, partait pour Barcelone, muni d'autres instructions précieuses et d'une lettre pour le consul de France.

Il fallait suivre au vol cette horrible intrigue; une minute perdue pouvait déterminer un malheur irréparable. A peine débarqué à Barcelone, Albert de Kerbriant courut chez le consul. La nuit couvrait la ville; neuf heures sonnaient.

Le consul était au Théâtre-Italien. Albert ne fit qu'un bond du consulat au théâtre; on lui indiqua la loge du représentant de la France, il y entra, et s'excusa de sa visite inopportune, il exhiba sa lettre d'introduction qui expliquait tout.

Le consul pria le jeune de Kerbriant de le suivre dans l'arrière-loge, pour causer sans témoins et sans auditeurs. Voici l'affreuse confidence qu'Albert recueillit dans cet entretien.

— Un étranger d'un âge indéterminé, dit le consul, s'est présenté chez moi, il y a trois semaines environ, s'annonçant sous le nom d'Albert de Kerbriant. Il venait, disait-il, visiter l'Espagne avec sa future belle-mère et sa fiancée. A l'expiration très prochaine de son deuil, il devait se marier. Les manières de cet homme m'ont paru étranges : c'était un mélange de bon ton étudié, de langage noble et d'habitudes et d'expressions vulgaires. Il avait dans ses poses un calme d'emprunt, contrarié par des élancemens nerveux. Il me rendait une visite, disait-il, pour me présenter ses hommages d'abord, et ensuite pour me consulter sur les formes à suivre dans les mariages en pays etranger. Je lui ai donné toutes les explications qu'il a paru désirer. Depuis cette visite, je l'ai revu deux fois, et ce soir, si vous voulez le voir, il est en loge avec ces dames presque en face de nous, à l'amphithéâtre. Le signalement que vous m'avez donné de cet étranger est frappant d'exactitude, avec cette différence pourtant que ses cheveux sont noirs et abondans, au lieu d'être blonds et courts; mais c'est sans doute une supercherie de coiffure qu'il sera fort aisé de découvrir.

Albert de Kerbriant pria le consul de vouloir bien lui accorder une place dans sa loge, et un instant après il occupait son poste d'observation.

Du premier coup d'œil il jugea la moralite de cet homme, qui, ne se doutant pas qu'un regard scrutateur était fixé sur lui, gardait une immobilité sombre, et semblait n'appartenir que de corps à ce monde enthousiaste qui applaudissait un duo italien. Cardan, vêtu de noir, avec sa figure couverte de cette pâleur cuivrée, fard du galérien, avec son œil fixe, son front déprimé, ses narines convulsives, ressemblait à un être surnaturel, dégagé de toute préoccupation frivole, et méditant quelque projet conseillé par l'enfer. A côté de lui, comme contraste, s'épanouissait, dans sa naïve joie de jeune fille, Anna de Mellan; on aurait cru voir une colombe ignorant le péril, et posée sur le même rameau à côté d'un vautour. Albert de Kerbriant se leva au premier entr'acte, et saluant le consul du geste familier qui signifie : au revoir dans l'instant, il se dirigea vers la loge du faussaire. Le consul suivit Albert de loin.

Il frappa trois légers coups, la porte s'ouvrit, et, d'une voix calme, il nomma M. Albert de Kerbriant.

— C'est moi, monsieur, répondit Cardan.

— J'ai deux mots à vous dire en particulier, dit Albert.

Cardan se leva, non sans trahir quelque émotion, et sortit dans le couloir.

— C'est donc à monsieur Albert de Kerbriant que je parle? dit Albert.

— Certainement, monsieur, répondit le galérien avec une voix enrouée par un trouble subit.

— Vous êtes bien sûr de cela?

— Voilà une singulière question! dit Cardan avec un sourire sérieux.

Albert saisit vivement les cheveux d'emprunt de Cardan, et la tête rasée du galérien se découvrit à nu.

— Tu es un bandit du bagne de Toulon.

Cardan poussa un rugissement sourd, et, tirant un poignard, il allait se débarrasser de ce foudroyant inconnu avant que cette scène eût d'autres acteurs, lorsqu'Albert, qui avait prévu le coup, saisit adroitement le galérien par le bras et la cravate, et l'incrusta sur le mur voisin, en appelant à l'aide. Aux cris du marin, on accourut de toutes les loges voisines. Cardan, qui n'avait pas quitté son poignard, fut arrêté par des hommes de police, et Albert, se cramponnant avec une vigueur surhumaine au collet de son habit et au col de sa chemise, déchira linge et drap du même coup de griffe, et mit à nu l'épaule du galérien flétrie par deux lettres sur une peau brûlée au soleil de Toulon. Un murmure d'horreur éclata de tous côtés; mais Albert ne perdit pas son temps à raconter son histoire : il avait un plus pressant devoir à remplir,

Mme de Mellan et sa fille prêtaient l'oreille avec inquiétude aux bruits alarmans qui venaient des corridors, et elles n'osaient se hasarder dans cette foule curieuse qui les envahissait. Tout à coup le consul de France, suivi d'un étranger vêtu de l'uniforme de notre marine royale, entra dans la loge de ces dames, et leur dit :

— Je vous prie d'accepter mon bras, mesdames, et de me suivre chez moi, c'est-à-dire chez vous, car ma maison est celle de tous les Français.

Mme de Mellan et sa fille, trop émues pour approfondir tant d'incidens mystérieux, n'hésitèrent pas à suivre leur consul. La veuve prit le bras d'Albert, et Anna le bras du consul.

Aux clartés des candelabres, qui versent un grand jour sur le péristyle du théâtre, on distinguait aisément, comme en plein midi, un homme pâle et chauve, les épaules nues, entraîné par la police et hué par la foule.

— Mon Dieu! s'écria Mme de Mellan, c'est Albert.

— Non, madame, lui dit le consul, cet homme n'est pas Albert de Kerbriant ; c'est un bandit qui a ourdi contre vous et mademoiselle une trame abominable. C'est un galérien évadé du bagne de Toulon : il est marqué sur l'épaule des lettres T. F., ainsi que vous pourrez le voir, si la foule nous permet de nous approcher de lui.

Un vif saisissement bouleversa toutes les facultés de Mme de Mellan, et la parole lui fit défaut pour répondre.

Ce fut dans la maison du consul qu'il y eut un échange d'explications et de surprises, qui devait amener cette histoire à son dénouement naturel et légitime. Tous les droits usurpés par le faussaire furent restitués au véritable Albert de Kerbriant.

L'émotion qui suivit cette orageuse soirée ne permit pas aux deux dames d'accueillir Albert de Kerbriant comme il méritait d'être accueilli : mais le lendemain, Mme de Mellan et sa fille n'eurent pas assez d'éloges à donner à leur jeune et charmant libérateur ; et ce jour même, à la table du consul de France, il fut arrêté que le mariage d'Anna et d'Albert serait célébré à l'église Saint-Louis, à Toulon, et que l'amiral serait prié de signer au contrat. MÉRY.

(*Musée des Familles*).

LE LAZZARONE.

(SOUVENIRS DE NAPLES.)

Hélas! le lazzarone se perd : celui qui voudra voir encore le lazzarone devra se hâter. Naples, éclairée au gaz, Naples avec des restaurans, Naples avec ses bazars, effraie l'insouciant enfant du môle. Le lazzarone, comme l'Indien rouge, se retire devant la civilisation.

C'est l'occupation française de 99 qui a porté le premier coup au lazzarone.

A cette époque, le lazzarone jouissait des prérogatives entières de son paradis terrestre. Il ne se servait pas plus de tailleur que le premier homme avant le péché. Il buvait le soleil par tous les pores.

Curieux et câlin comme un enfant, le lazzarone était vite devenu l'ami du soldat français qu'il avait combattu ; mais le soldat français est avant toutes choses plein de convenance et de vergogne ; il accorda au lazzarone son amitié, il consentit à boire avec lui au cabaret, à l'avoir sous le bras à la promenade, mais à une condition *sine quâ non*, c'est que le lazzarone passerait un vêtement. Le lazzarone, fier de l'exemple de ses pères et de dix siècles de nudité, se débattit quelque temps contre cette exigence, mais enfin consentit à faire ce sacrifice à l'amitié.

Ce fut le premier pas vers sa perte. Après le premier vêtement vint le gilet ; après le gilet viendra la veste. Le jour où le lazzarone aura une veste, il n'y aura plus de lazzarone ; le lazzarone sera une race éteinte, le lazzarone passera du monde réel dans le monde conjectural, le lazzarone rentrera dans le domaine de la science, comme le mastodonte et l'ichtyosaurus, comme le cyclope et le troglodite.

En attendant, comme nous avons eu le bonheur de voir et d'étudier les derniers restes de cette grande race qui tombe, hâtons-nous, pour aider les savans à venir dans leurs investigations anthropologiques, de dire ce que c'est que le lazzarone.

Le lazzarone est le fils aîné de la nature : c'est à lui le soleil qui brille ; c'est à lui la mer qui murmure ; c'est à lui la création qui sourit. Les autres hommes ont une maison, les autres hommes ont une villa, les autres hommes ont un palais, le lazzarone, il a le monde.

Le lazzarone n'a pas de maître, le lazzarone n'a pas de lois, le lazzarone est en dehors de toutes les exigences sociales : il dort quand il a sommeil, il mange quand il a faim, il boit quand il a soif. Les autres peuples se reposent quand ils sont las de travailler. Lui, au contraire, quand il est las de se reposer, il travaille.

Il travaille, non pas de ce travail du nord qui plonge éternellement l'homme dans les entrailles de la terre pour en tirer de la houille ou du charbon, qui le courbe sans cesse sur la charrue pour féconder un sol toujours tourmenté et toujours rebelle ; qui le promène sans relâche sur les toits inclinés ou sur les murs croulans, d'où il se précipite et se brise ; mais de ce travail qui, joyeux, insouciant, tout brodé de chansons et de lazzis, tout interrompu par le rire qui montre ses dents blanches, et par la paresse qui étend ses deux bras ; de ce travail qui dure une heure, une demi-heure, dix minutes, un instant, et qui, dans cet instant, rapporte un salaire plus que suffisant aux besoins de la journée.

Quel est ce travail ? Dieu seul le sait.

Une malle portée du bateau à vapeur à l'hôtel, un Anglais conduit du môle à Chiaja, trois poissons échappés du filet qui les emprisonne et vendus à un cuisinier, la main tendue à tout hasard, et dans laquelle le *forestiere* laisse tomber en riant une aumône : voilà le travail du lazzarone.

Quant à sa nourriture, c'est plus facile à dire. Quoique le lazzarone appartienne à l'espèce des omnivores, le lazzarone ne mange en général que deux choses : la pizza et le cocomero.

On croit que le lazzarone vit de macaroni : c'est une grande erreur, qu'il est temps de relever. Le macaroni est né à Naples, il est vrai, mais aujourd'hui le macaroni est un mets européen, qui a voyagé comme la civilisation, et qui, comme la civilisation, se trouve fort éloigné de son berceau. D'ailleurs, le macaroni coûte deux sous la livre, ce qui ne le rend accessible aux bourses des lazzaroni que les dimanches et jours de fête. Tout le reste du temps, le lazzarone mange, comme nous l'avons dit, des pizze et du cocomero : du cocomero l'été, des pizze l'hiver.

La pizza est une espèce de talmoise comme on en fait à Saint-Denis ; elle est de forme ronde et se pétrit de la même pâte que le pain. Elle est de différentes largeurs, selon le prix. Une pizza de deux liards suffit à un homme ; une pizza de deux sous doit rassasier toute une famille.

Au premier abord, la pizza semble un mets simple ; après examen, c'est un mets composé. La pizza est à l'huile, la pizza est au lard, la pizza est au saindoux, la pizza est au fromage, la pizza est aux tomates, la pizza est aux petits poissons : c'est le thermomètre gastronomique du marché : elle hausse ou baisse de prix, selon le cours des ingrédiens sus-désignés, selon l'abondance ou la disette de l'année. Quand la pizza aux poissons est à demi-grain, c'est que la pêche a été bonne ; quand la pizza à l'huile est à grain, c'est que la récolte a été mauvaise.

Puis une chose influe encore sur le cours de la pizza, c'est son plus ou moins de fraîcheur. On comprend qu'on ne peut plus vendre la pizza de la veille le même prix qu'on vend celle du jour ; il y a pour les petites bourses des pizze d'une semaine ; celles-là peuvent, sinon agréablement, du moins avantageusement remplacer le biscuit de mer.

Comme nous l'avons dit, la pizza est la nourriture d'hiver. Au 1er mai la pizza fait place au cocomero, mais la marchandise disparaît seule, le marchand reste le même. Le marchand, c'est le Janus antique, avec sa face qui pleure au passé, et sa face qui sourit à l'avenir. Au jour dit, le pizza-jolo se fait mellonare.

Le changement ne s'étend pas jusqu'à la boutique, la boutique reste la même. On apporte un panier de cocomeri au lieu d'une corbeille de pizze, on passe une éponge sur les différentes couches d'huile, de lard, de saindoux, de fromage, de tomates ou de poisson, qu'a laissées le comestible d'été.

Les beaux cocomeri viennent de Castellamare : ils ont un aspect à la fois joyeux et appétissant ; sous leur enveloppe verte ils offrent une chair dont les pépins nous font encore ressortir le rose vif ; mais un bon cocomero coûte cher ; un cocomero de la grosseur d'un boulet de quatre-vingts coûte de 5 à 6 sous. Il est vrai qu'un cocomero de cette grosseur, sous les mains d'un détailleur adroit, peut se diviser en 1,000 ou 1,200 morceaux.

Chaque ouverture d'un nouveau cocomero est une représentation nouvelle. Les concurrens sont en face l'un de l'autre : c'est à qui donnera le coup de couteau le plus adroitement et le plus impartialement. Les spectateurs jugent.

Le mellonaro prend le cocomero dans le panier plat où il est posé pyramidalement avec une vingtaine d'autres, comme sont posés les boulets dans un arsenal. Il le flaire, il l'élève au dessus de sa tête, comme un empereur romain le globe du monde. Il crie : « C'est du feu! » Ce qui annonce d'avance que la chair sera du plus beau rouge. Il l'ouvre d'un seul coup, et présente les deux hémisphères au public, un de chaque main. Si au lieu d'être rouge, la chair du cocomero est jaune ou verdâtre, ce qui annonce une qualité inférieure, la pièce fait fiasco. Le mellorano est hué, conspué, honni. Trois chutes, et un mellonaro est déshonoré à tout jamais.

Si le marchand s'aperçoit, au poids ou au flair, que le cocomero n'est point bon, il se garde de l'avouer. Au contraire, il se présente plus hardiment au peuple. Il énumère ses qualités, il vante sa chair savoureuse, il exalte son eau glacée : — Vous voudriez bien manger cette chair! vous voudriez bien boire cette eau! s'écrie-t-il ; mais celui-ci n'est pas pour vous ; celui-ci vous passe devant le nez ; celui-ci est destiné à des convives autrement nobles que vous. Le roi me l'a fait retenir pour la reine.

Et il le fait passer de sa droite à sa gauche, au grand ébahissement de la multitude, qui envie le bonheur de la reine et qui admire la galanterie du roi.

Mais si au contraire le cocomoro ouvert est d'une qualité satisfaisante, la foule se précipite et le détail commence.

Quoiqu'il n'y ait pour le cocomero qu'un acheteur, il y a généralement trois consommateurs : d'abord son seul et véritable propriétaire, celui qui paie sa tranche un demi-denier, un denier ou un liard selon sa grosseur ; qui en mange aristocratiquement la même portion à peu près que mange d'un cantala un homme bien élevé, et qui le passe à un ami moins fortuné que lui ; ensuite l'ami qui le tient de seconde main, qui en tire ce qu'il peut et le passe à son tour au gamin qui attend cette libéralité inférieure ; enfin le gamin qui en grignotte l'écorce, et derrière lequel il est parfaitement inutile de chercher à glaner.

Avec le cocomero on mange, on boit et on se lave, à ce qu'assure le marchand; le cocomero contient donc à la fois le nécessaire et le superflu.

Aussi le mellonaro fait-il le plus grand tort aux aquajoli; les aquajoli sont les marchands de coco de Naples, à l'exception qu'au lieu d'une exécrable décoction de réglisse, ils vendent une excellente eau glacée, acidulée par un tranche de citron, ou parfumée par trois gouttes de sambuco.

Contre toute croyance, c'est l'hiver que les aquajoli font les meilleures affaires. Le cocomero désaltère, tandis que la pizza étouffe; plus on mange de cocomero, moins on a soif; on ne peut pas avaler une pizza sans risquer la suffocation.

C'est donc l'aristocratie qui défraie l'été les aquajoli. Les princes, les ducs, les grands seigneurs ne dédaignent pas de faire arrêter leurs équipages aux boutiques des aquajoli et de boire un ou deux verres de cette délicieuse boisson, dont chaque verre ne coûte pas un liard.

C'est que rien n'est tentant au monde, sous ce climat brûlant, comme la boutique de l'aquajolo, avec sa couverture de feuillage, ses franges de citrons et ses deux tonneaux à bascule pleins d'eau glacée. Je sais que pour mon compte je ne m'en lassais pas, et que je trouvais adorable cette façon de se rafraîchir sans presque avoir besoin de s'arrêter. Il y a des aquajoli de cinquante pas en cinquante pas; on n'a qu'à étendre la main en passant, le verre vient vous trouver et la bouche court d'elle-même au verre.

Quant au lazzarone, il fait la nique aux buveurs en mangeant son cocomero.

Maintenant, ce n'est point assez que le lazzarone mange, boive et dorme, il faut encore que le lazzarone s'amuse. Je connais une femme d'esprit qui prétend qu'il n'y a de nécessaire que le superflu et de positif que l'idéal. Le paradoxe semble violent au premier abord, et cependant en y songeant, on reconnaît qu'il y a, surtout pour les *gens comme il faut*, quelque chose de vrai dans cet axiome.

Or, le lazzarone a beaucoup des vices de l'*homme comme il faut*. Un de ses vices est d'aimer les plaisirs. Les plaisirs ne lui manquent pas. Enumérons les plaisirs du lazzarone.

Il a l'improvisateur du môle. Malheureusement, nous avons dit qu'à Naples il y avait beaucoup de choses qui s'en allaient, et l'improvisateur est une des choses qui s'en vont.

Pourquoi l'improvisateur s'en va-t-il? quelle est la cause de sa décadence? Voilà ce que tout le monde s'est demandé, et ce que personne n'a pu résoudre.

On a dit que le prédicateur lui avait ouvert une concurrence, c'est vrai; mais examinez sur la même place le prédicateur et l'improvisateur, vous verrez que le prédicateur prêche dans le désert, et que l'improvisateur chante pour la foule. Ce ne peut donc pas être le prédicateur qui a tué l'improvisateur.

On a dit que l'Arioste avait vieilli; que la folie de Roland était un peu bien connue; que les amours de Médor et d'Angélique, éternellement répétés, étaient au bout de leur intérêt; enfin que, depuis la découverte des bateaux à vapeur et des allumettes chimiques, les sorcelleries de Merlin avaient paru bien pâles.

Rien de tout cela n'est vrai, et la preuve c'est que l'improvisateur, coupant les séances comme le poète coupe ses chants, et s'arrêtant chaque soir à l'endroit le plus intéressant, il n'y a pas de nuit que quelque lazzarone impatient n'aille réveiller l'improvisateur pour avoir la suite de son récit.

D'ailleurs ce n'est pas l'auditoire qui manque à l'improvisateur, c'est l'improvisateur qui manque à l'auditoire.

Eh bien! cette cause de la décadence de l'improvisation, je crois l'avoir trouvée. La voici. L'improvisateur est aveugle comme Homère; comme Homère, il tend son chapeau à la foule, pour en obtenir une faible rétribution; c'est cette rétribution, si modique qu'elle soit, qui perpétue l'improvisateur.

Or, qu'arrive-t-il à Naples? C'est que l'improvisateur fait le tour du cercle tendant son chapeau, il y a des spectateurs poétiques et consciencieux qui y plongent la main pour y laisser un sou, mais il y en a aussi qui, abusant du même geste, au lieu d'y mettre un sou, en retirent deux.

Il en résulte que lorsque l'improvisateur a fini sa tournée, il retrouve son chapeau aussi parfaitement vide, qu'avant de l'avoir commencée, moins la coiffe.

Cet état de choses, comme on le comprend, ne peut durer; il faut à l'art une subvention; à défaut de subvention, l'art disparaît. Or, comme je doute que le gouvernement de Naples subventionne jamais l'improvisateur, l'art de l'improvisation est sur le point de disparaître.

C'est donc un plaisir qui va échapper au lazzarone; mais, Dieu merci, à défaut de celui-ci, il en a d'autres.

Il a la revue que le roi, tous les huit jours, passe de son armée.

Le roi de Naples est un des rois les plus guerriers de la terre; tout jeune, il faisait déjà changer les uniformes des troupes. C'est à propos d'un de ces changemens, qui ne s'opéraient pas sans porter quelque atteinte au trésor, que son aïeul Ferdinand, roi plein de sens, lui disait ces paroles mémorables qui prouvaient le cas que le roi faisait, non pas sans doute du courage, mais de la composition de son armée:

« Mon cher enfant, habille-les de blanc, habille-les de rouge, ils s'enfuiront toujours. »

Cela n'arrêta pas le moins du monde le jeune prince dans ses dispositions belliqueuses; il continua d'étudier le demi-tour à droite et le demi-tour à gauche; il amena des perfectionnemens dans la coupe de l'habit et la forme du schako; enfin, il parvint à élargir les cadres de son armée, jusqu'à ce qu'il pût y faire entrer cinquante mille hommes à peu près.

C'est, comme on le voit, un fort joli joujou royal que cinquante mille soldats qui marchent, qui s'arrêtent, qui tournent, qui virent à la parole, ni plus ni moins que si chacune de ces cinquante mille individualités était une mécanique.

Maintenant examinons comment cette mécanique est montée, et cela sans faire tort le moins du monde au génie organisateur du roi et au courage individuel de chaque soldat.

Le premier corps, le corps privilégié, le corps par excellence de toutes les royautés qui tremblent, celui auquel est confiée la garde du palais, est composé de Suisses; leurs avantages sont une paie plus élevée; leurs priviléges, le droit de porter le sabre dans la ville.

La garde ne vient qu'en second, ce qui fait que, quoique jouissant à peu près des mêmes avantages et des mêmes priviléges que les Suisses, elle exècre ces dignes descendans de Guillaume Tell, qui, à ses yeux, ont commis un crime irrémissible, celui de lui avoir pris le premier rang.

Après la garde vient la légion sicilienne, qui exècre les Suisses parce qu'ils sont Suisses, et les Napolitains parce qu'ils sont Napolitains.

Après les Siciliens vient la ligne, qui exècre les Suisses et la garde parce que ces deux corps ont des avantages qu'elle n'a pas et des priviléges qu'on lui refuse, et les Siciliens, par la seule raison qu'ils sont Siciliens.

Enfin, vient la gendarmerie, qui, en sa qualité de gendarmerie, est naturellement exécrée par les autres corps.

Voilà les cinq élémens dont se compose l'armée de Ferdinand II, cette formidable armée que le gouvernement napolitain offrait au prince impérial de Russie comme l'avant-garde de la future coalition qui devait marcher sur la France.

Mettez dans une place les Suisses et la garde, les Siciliens et la ligne; faites-leur donner le signal du combat par la gendarmerie, et Suisses, Napolitains, Siciliens et gendarmes s'entr'égorgent depuis le premier jusqu'au dernier, sans rompre d'une semelle. Echelonnez ces cinq corps contre l'ennemi, aucun ne tiendra peut-être, car chaque échelon sera convaincu qu'il a moins à craindre de l'ennemi que de ses alliés, et que, si mal attaqué qu'il sera par lui, il sera encore plus mal soutenu par les autres.

Cela n'empêche pas que lorsque cette mécanique militaire fonctionne, elle ne soit fort agréable à voir. Aussi, quand le lazzarone la regarde opérer, il bat des mains; lorsqu'il entend sa musique, il fait la roue. Seulement, lorsqu'elle fait l'exercice à feu, il se sauve: il peut rester une baguette dans les fusils; cela s'est vu.

Mais le lazzarone a encore d'autres plaisirs.

Il a les cloches qui partout sonnent, et qui, à Naples, chantent. L'instrument du lazzarone, c'est la cloche. Plus heureux que Guildenstern, qui refuse à Hamlet de jouer de la flûte sous prétexte qu'il ne sait pas en jouer, le lazzarone sait jouer de la cloche sans l'avoir appris. Veut-il, après un long repos, un exercice agréable et sain, il entre dans une église et prie le sacristain de lui laisser sonner la cloche; le sacristain, enchanté de se reposer, se fait prier un instant pour donner de la valeur à sa concession; puis il lui passe la corde, le lazzarone s'y pend aussitôt, et tandis que le sacristain se croise les bras, le lazzarone fait de la voltige.

Il a la voiture qui passe et qui le promène gratis. A Naples, il n'y a pas de domestique qui consente à se tenir debout derrière une voiture, ni de maître qui permette que le domestique se tienne assis à côté de lui. Il en résulte que le domestique monte près du cocher et que le lazzarone monte derrière. On a tout fait pour le déloger de ce poste, et tous les moyens ont échoué. La chose est passée en coutume, et, comme toute chose passée en coutume, a aujourd'hui force de loi.

Il a la parade des Puppi. La lazzarone n'entre pas dans l'intérieur où se joue la pièce, c'est vrai. Aux Puppi, les premières coûtent cinq sous, l'orchestre trois sous, et le parterre six liards. Ces prix exorbitans dépassent de beaucoup les moyens des lazzaroni. Mais, pour attirer les chalands, on apporte sur les tréteaux dressés devant l'entrée du théâtre les principales marionnettes revêtues de leur grand costume. C'est le roi Latinus avec son manteau royal, son sceptre à la main, sa couronne sur la tête; c'est la reine Amata, vêtue de sa robe de grand gala, et le front serré avec le bandeau qui lui serrera la gorge; c'est le pieux Enéas, tenant à la main la grande épée qui occira Turnus: c'est la jeune Lavinia, les cheveux ombragés de la fleur d'oranger virginale; c'est enfin Polichinelle. Personnage indispensable, diplomate universel, Talleyrand contemporain de Moïse et de Sésostris, Polichinelle est chargé de maintenir la paix entre les Troyens et les Latins, et lorsqu'il perdra tout espoir d'arranger les choses, il montera sur un arbre pour regarder la bataille, et n'en descendra que pour enterrer les morts. Voilà ce qu'on lui montre à lui, cet heureux lazzarone; c'est tout ce qu'il désire. Il connaît les personnes, son imagination fera le reste.

Il a l'Anglais. Peste! nous avions oublié l'Anglais!

L'Anglais, qui est plus pour lui que l'improvisateur, plus que la revue, plus que les cloches plus que les Puppi; l'Anglais, qui lui procure non seulement du plaisir, mais de l'argent; l'Anglais, sa chose, son bien, sa propriété; l'Anglais, qu'il précède pour lui montrer son chemin, ou qu'il suit pour lui voler son mouchoir; l'Anglais, auquel il

vend des curiosités; l'Anglais, auquel il procure des médailles antiques; l'Anglais, auquel il apprend son idiôme; l'Anglais, qui lui jette dans la mer des sous qu'il rattrape en plongeant; l'Anglais enfin qu'il accompagne dans ses excursions à Puzzoles, à Castellamare, à Capri ou à Pompeïa. Car l'Anglais est original par système : l'Anglais refuse parfois le guide patenté et le cicérone à numéro; l'Anglais prend le premier lazzarone venu, sans doute parce que l'Anglais a une attraction instinctive pour le lazzarone, comme le lazzarone a une sympathie calculée pour l'Anglais.

Il a le sbire aussi, le sbire chargé de faire la police et de surveiller les voleurs. Mais il n'y a de voleurs, à ses yeux, que ceux qui se laissent prendre. Aussi, afin de n'être pas pris, le lazzarone s'associe parfois avec le sbire.

Le sbire n'est souvent lui-même qu'un lazzarone armé par la loi. Le sbire a un aspect formidable; il porte une carabine, une paire de pistolets et un sabre. Le sbire est chargé de faire la police de seconde main : il veille sur la sécurité publique entre deux patrouilles. En cas d'association, aussitôt que la patrouille est passée, le sbire met une pierre sur une borne, pour indiquer au lazzarone qu'il peut voler en toute sûreté.

Quand le lazzarone a volé, le sbire paraît.

Alors le sbire et le lazzarone partagent en frères.

Seulement, en ce cas, il arrive parfois aussi que le sbire vole le lazzarone, ou que le lazzarone escroque le sbire : notre pauvre monde va tellement de mal en pis qu'on ne peut plus compter sur la conscience, même entre fripons.

Le gouvernement sait cela, et il essaie d'y remédier en changeant les sbires de quartier; alors ce sont de nouvelles associations à faire, de nouvelles compagnies d'assurance mutuelle à organiser.

Le sbire se met en embuscade dans la rue de Chiaja, de Toledo ou de Forcella, et, quand il veut, il est sûr, dès le soir de la première journée, d'avoir déjà établi des relations commerciales qui le dédommagent de celles qu'il vient d'être forcé de rompre.

Comme le lazzarone n'a pas de poches, on le trouve éternellement la main dans la poche des autres.

Le lazzarone ne tarde donc jamais à être pris en flagrant délit par le sbire; alors le marché s'établit.

Le sbire, généreux comme Orosmane, propose une rançon.

Le lazzarone, fidèle à sa parole comme Lusignan, dégage sa parole au bout de dix minutes, d'une demi-heure, d'une heure au plus tard.

Parfois cependant, comme je l'ai dit, le sbire abuse de sa puissance ou le lazzarone de son adresse.

Un jour, en passant dans la rue de Tolède, j'ai vu arrêter un sbire. Comme le chasseur de la Fontaine, il avait été insatiable, et il était puni par où il avait péché.

Voici ce qui était arrivé :

Un sbire avait pris un lazzarone en flagrant délit.

— Qu'as-tu volé à ce monsieur en noir qui vient de passer? demanda le sbire.

— Rien, absolument rien, excellence, répondit le lazzarone. Le lazzarone appelle le sbire excellence.

— Je t'ai vu la main dans sa poche.

— Sa poche était vide.

— Comment! pas un mouchoir, pas une tabatière, pas une bourse?

— C'était un savant, excellence.

— Pourquoi t'adresses-tu à ces sortes de gens?

— Je l'ai reconnu trop tard.

— Allons, suis-moi à la police.

— Comment? mais puisque je n'ai rien volé, excellence.

— C'est justement pour cela, imbécile. Si tu avais volé quelque chose, on s'arrangerait.

— Eh bien! c'est partie remise, voilà tout; je ne serai pas toujours si malheureux.

— Me promets-tu d'ici à une demi-heure de me dédommager?

— Je vous le promets, excellence.

— Comment cela?

— Ce qu'il y a dans la poche du premier passant sera pour vous.

— Soit; mais je choisirai l'individu; je ne me soucie pas que tu ailles encore faire quelque bêtise pareille à l'autre.

— Vous choisirez.

Le sbire s'appuie majestueusement contre une borne; le lazzarone se couche paresseusement à ses pieds.

Un abbé, un avocat, un poète passent successivement sans que le sbire bouge. Un jeune officier, leste, pimpant, paré d'un charmant uniforme, paraît à son tour; le sbire donne le signal.

Le lazzarone se lève et suit l'officier; tous deux disparaissent à l'angle de la première rue. Un instant après, le lazzarone revient tenant sa rançon à la main.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demande le sbire.

— Un mouchoir, répond le lazzarone.

— Voilà tout?

— Comment, voilà tout? c'est de la batiste!

— Est-ce qu'il n'en avait qu'un seul (1)?

— Un seul dans cette poche-là.

— Et dans l'autre?

— Dans l'autre il avait son foulard.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas apporté?

— Celui-là, je le garde pour moi, excellence.

— Comment, pour toi?

— Oui. N'est-il pas convenu que nous partageons.

— Eh bien?

— Eh bien! chacun une poche.

— J'ai droit à tout.

— A la moitié, excellence.

— Je veux le foulard.

— Mais, excellence...

— Je veux le foulard!

— C'est une injustice.

— Ah! tu dis du mal des employés du gouvernement! En prison! drôle! en prison!

— Vous aurez le foulard, excellence.

— Je veux celui de l'officier.

— Où le retrouveras-tu?

— Il était allé chez sa maîtresse, rue de Foria; je vais l'attendre à la porte.

Le lazzarone remonte la rue, disparaît et va s'embusquer dans une grande porte de la rue de Foria.

Au bout d'un instant, le jeune officier sort; il n'a pas fait dix pas qu'il fouille à sa poche et s'aperçoit qu'elle est vide.

— Pardon, excellence, dit le lazzarone, vous cherchez quelque chose?

— J'ai perdu un mouchoir de batiste.

— Votre excellence ne l'a pas perdu, on le lui a volé.

— Ah!

— Qu'est-ce que votre excellence me donnera si je lui trouve son voleur?

— Je te donnerai une piastre.

— J'en veux deux.

— Va pour deux piastres. Eh bien! que fais-tu?

— Je vous vole votre foulard.

— Pour me faire retrouver mon mouchoir?

— Oui.

— Et où seront-ils tous les deux?

— Dans la même poche. Celui à qui je donnerai votre foulard est celui à qui j'ai déjà donné votre mouchoir.

— Très bien. Qu'ai-je à faire maintenant?

— Suivez-moi.

L'officier suit le lazzarone; le lazzarone remet le foulard au sbire; le sbire fourre le foulard dans sa poche. Le lazzarone, rendu à la liberté, s'esquive. Derrière le lazzarone vient l'officier; l'officier met la main sur le collet du sbire; le sbire tombe à genoux. Comme le sbire de cette espèce a été lazzaronne avant d'être sbire, il comprend tout : c'est lui qui est le volé. Il a voulu jouer son associé; il a été joué par lui. Tous autres qu'un lazzaronne et un sbire se brouilleraient en pareille circonstance; mais le lazzarone et le sbire ne se brouillent pas pour si peu de chose; c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier. Le lazzarone et le sbire se sont reconnus pour deux ouvriers de première force. Ils ont pu s'apprécier l'un l'autre. Gare aux poches! ce sera désormais entre eux à la vie et à la mort.

ALEXANDRE DUMAS (1).

(1) A Naples, on a toujours deux mouchoirs dans sa poche : un mouchoir de batiste pour s'essuyer, un mouchoir de soie pour se moucher; il y a même des élégans qui en ont un troisième avec lequel ils époussettent leurs bottes pour faire croire qu'ils sont venus en voiture.

(1) Extrait du *Coricollo.*

LE BRACELET DE CORAIL.

I.

Un soir qu'il y avait foule à l'Opéra, on donnait la *Juive*, les regards de plusieurs jeunes gens, groupés aux stalles d'orchestre, s'arrêtaient sur une femme qui venait de s'asseoir dans une loge du balcon; elle n'était déjà plus dans le premier éclat de la jeunesse; les riches contours de ses épaules, l'ampleur des lignes arrondies de sa poitrine, de ses bras, de son cou, accusaient une beauté parvenue à toute la splendeur de son été, mais elle conservait cependant une souplesse dans le geste et une délicatesse extrême dans les traits du visage, bien rares chez une femme qui a passé trente ans de quelques unités. Auprès d'elle se tenait debout une petite fille, dont la charmante tête était encadrée de magnifiques cheveux blonds. L'archet de M. Habeneck allait donner le signal de l'ouverture, lorsqu'un monsieur entra dans la loge, et couvrit d'un regard, à la fois grave et tendre, l'enfant et la mère qui lui tendit la main. Un je ne sais quoi que tout le monde comprend, et que personne n'explique, trahissait le mari; mais on aurait pu croire aussi que c'était un amant, tant il avait d'amour dans le sourire et de sollicitude dans le regard.

— Vous examinez bien complaisamment la dame au bracelet de corail, me dit brusquement un jeune homme en me désignant la personne vers qui toutes les jumelles se tournaient, et qui portait effectivement au poignet le joyau dont il parlait.

Celui qui venait de passer son bras sous le mien était un jeune audi-

teur au conseil d'état qui allait beaucoup dans les salons, mais, en revanche, fort peu aux conférences du quai d'Orsay.

— Qui plus qu'elle peut ici mériter l'attention ? lui-dis-je; mais c'est moins encore sa beauté qui me charme, que l'expression à la fois sereine et sérieuse de son visage ; c'est un admirable mélange d'énergie et de timidité ; en elle s'unissent la candeur de la jeune fille et la tendre gravité de la mère, et si le frais sourire de ses lèvres est plein de bonté, la résolution d'un caractère ferme se lit dans le regard clair et lucide de ses yeux intelligens.

— Vous venez de faire son portrait en quelques mots, me répondit l'auditeur au conseil d'état, c'est une enfant pleine d'ingénuité par l'âme, dont aucune chose n'a terni la pureté; c'est une femme par le cœur tout rempli de force et de dévoûment. L'histoire de Mme de Vibray est curieuse, ajouta-t-il après un instant de silence; si vous voulez venir au foyer pendant les entr'actes je vous la conterai; ce n'est pas commettre une indiscrétion : les deux époux la disent volontiers à tous leurs amis; et comme on ne saurait les voir sans les aimer, lui pour la noblesse de son caractère franc comme l'acier, elle pour la grâce de sa personne et l'élévation de son esprit, ils finissent par la dire à tout le monde. Vous comprendrez, en écoutant ce récit, que, malgré les accusations dont on ne cesse de la flétrir, il y a encore dans notre époque, tant et si fort calomniée, de fiers courages et de nobles dévoûmens.

La marche des chevaliers portant les saintes bannières de l'empire ébranlait encore le plancher de l'Opéra, lorsque je suivis le jeune auditeur au foyer où, s'étant assis commodément dans un angle écarté, loin des journalistes et des députés qui causaient littérature et politique, il me raconta à peu près en ces termes ce qu'on va lire :

Il y a dix à onze ans, si quelque artiste en voyage avait côtoyé les rives tortueuses du Geay, dans cette province du Maine, dont la constituante a fait le département de la Sarthe, il aurait été certainement frappé de l'aspect sauvage du pays et de la grandeur silencieuse des bois et des landes qu'aucun bruit ne troublait. De graves taureaux fauves paissaient à l'aventure, et de pâles troupeaux de moutons, couchés dans les bruyères, dormaient sous la garde de chiens maigres et vigilans. Pas un laboureur dans la campagne, pas un colporteur sur le sentier, pas une lavandière au bord du ruisseau. De minces lignes de fumée bleue filaient lentement des toits de chaume de pauvres maisonnettes perdues sous les châtaigniers : çà et là, de lieue en lieue, quelque vieux pâtre drapé dans un large manteau de grosse laine apparaissait blotti à l'ombre d'une haie. mais à mesure qu'on avançait dans cette langue de terre que forment les lits du Geay et de la Sarthe courant l'un vers l'autre, au sentiment de tristesse qu'inspirait ce paysage muet, se joignait bientôt un sentiment d'inquiétude. Aux fenêtres des chaumières espacées se montraient des têtes de paysans craintifs au moindre bruit qui faisait sonner les cailloux du chemin. Des baïonnettes groupées en faisceaux reluisaient entre les taillis, et des sentinelles se promenaient d'un pas régulier autour de tentes jalonnées dans les halliers.

On était alors au mois de septembre 1832; toutes les campagnes de l'Ouest étaient frappées d'épouvante ; les désastres de la Vezouzière et de la Pénissière avaient répandu le deuil dans les châteaux comme dans les bourgades ; on se disait tout bas les noms des morts, et on priait pour les fugitifs. Quand venait le dimanche, des femmes, vêtues de noir, s'agenouillaient dans les églises, et au lieu des danses qui réjouissaient les villages dans des temps meilleurs, on voyait passer des familles éplorées, vieillards et jeunes filles, qui allaient pleurer sur des fosses fraîchement remuées.

Quelques rencontres avaient eu lieu dans cette partie de la Sarthe, qui comptait ses victimes d'une cause perdue. et bien des habitations étaient veuves de leurs maîtres, des forêts de Vadre aux forêts de la Grande-Charmie. Le bruit courait qu'une douzaine de chouans, échappés aux combats qui avaient donné la victoire aux *bleus*, s'étaient réfugiés dans les bois, dont les fourrés s'étendent entre le Geay et la Sarthe ; mais deux compagnies de voltigeurs, auxquels s'étaient joints des gardes nationaux de Lasuze, de Noyen et de Chantenay, fouillaient les environs, et d'heure en heure on attendait, de Pirmil à Saint-Jean-du-Bois, la nouvelle de leur capture ou de leur mort.

A l'extrémité de cette langue de terre où la cause de la légitimité allait perdre ses derniers défenseurs, s'élevait le château de Balestras, vaste habitation délabrée dont les ailes se baignaient à la fois dans les eaux de la Sarthe et du Geay. Un grand parc sauvage confondait ses massifs d'arbres avec les bois semés dans la plaine, et derrière les rives sablonneuses des deux rivières, des landes incultes couraient jusqu'à l'horizon. Tout au bout d'une longue galerie à demi-ruinée, un pavillon lézardé dressait ses murailles tapissées de lierre, aux bords même de la Sarthe où se miraient gaîment les pariétaires et les liserons attachés à sa toiture rongée de lichen.

Tandis que trois ou quatre sentinelles veillaient debout le long des douves, au pied du château, deux femmes s'entretenaient à voix basse dans une grande pièce dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc. L'une de ces femmes était assise dans un ample fauteuil auprès d'une cheminée où, malgré la douceur de la saison, flambait un feu énorme ; elle était pâle, et sa main effilée, noyée sous d'abondantes boucles de cheveux châtains, soutenait une charmante tête dont le galbe pur rappelait les figures de Tony Johannot; deux larmes coulaient lentement sur ses joues décolorées, et son regard, levé vers le ciel bleu qui souriait par l'échancrure des fenêtres, semblait demander à Dieu une consolation qu'elle n'espérait plus. L'autre femme, vêtue à la mode des paysannes, se penchait sur un balcon de pierre qui faisait saillie sur la façade de Balestras.

En ce moment le cri d'une chouette résonna dans le silence; une sentinelle leva machinalement la tête vers les vieux chênes du parc; les deux femmes tressaillirent.

— Est-ce bien *lui?* demanda celle qui était assise et dont les joues s'allumèrent d'une rougeur subite.

— C'est lui, madame, aussi sûr qu'il est permis à une fille de la Vendée de reconnaître l'appel d'un frère du cri de la sentinelle, répondit la paysanne dont le regard étincelait.

Sa compagne quitta le fauteuil et vint s'appuyer toute tremblante contre le lourd montant de la fenêtre; une pâleur mortelle avait succédé à l'éclat de ses joues, sa poitrine palpitait, et sous les larmes qui les voilaient, ses yeux rayonnaient du feu de la fièvre. Elle promena un instant ses regards sur les bois que les dernières clartés du jour empourpraient ; sa main tenait le bras de la jeune paysanne.

— Tu dis qu'il est là ? reprit-elle.

— Oui, là, si près, que sa tête est à la merci du premier maraudeur qui, par hasard, trébuchera dans le buisson où il se cache ; lui, se cacher, le capitaine Gorges, quand il est si près de Balestras !

— Mais que veux-tu donc que je fasse? dit l'autre en pressant son cœur sous ses mains.

— Le sauver... le sauver ce soir ! Demain peut-être il sera trop tard... demain il sera perdu.

— Perdu! lui! Georges! s'écria sa compagne avec exaltation. Puis elle reprit avec un soupir tout rempli d'angoisses : Non, Pierrette, Dieu protégera M. de Vibray.

— Oh! madame ! reprit Pierrette en saisissant dans les siennes les mains de sa maîtresse, aidons alors à l'œuvre du bon Dieu. Celui que les bleus traquent comme un loup, c'est le vicomte Georges de Vibray, qui vous a toujours aimée, que vous aimiez !

— Tais-toi... tais-toi ! oh ! par pitié, tais-toi ! s'écria la femme aux longs cheveux, la poitrine haletante d'émotion ! Crois-tu donc que je l'ai oublié ? Dis! le crois-tu? mais alors je m'appelais Louise de Pirmil, je pouvais l'aimer sans crainte et sans remords; aujourd'hui je suis Louise Champrod, je suis la femme d'un autre, et tu me demandes si je l'aime encore!

Louise cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes. Comme Pierrette se penchait vers elle avec la douceur compatissante d'une sœur, quelques coups de fusil retentirent au loin. Les deux femmes échangèrent un regard épouvanté et s'élancèrent sur le balcon. De légers flocons de fumée blanche montaient des taillis épais qui assombrissent les rives du Geay. De pâles éclairs luisaient entre les branches, et le bruit des détonations pétillait dans la plaine. Un roulement de tambour appela les soldats aux armes, les faisceaux furent brisés, et bientôt un peloton de voltigeurs fila vers la partie du bois où s'étendait l'escarmouche. Leurs baïonnettes s'effaçaient sous les ombrages du parc, lorqu'un léger coup, frappé à une petite porte cachée dans la boiserie de l'appartement, força les deux femmes à se retourner. La porte glissa lentement sur ses gonds, et sur le seuil apparut un vieux garde-chasse qui roulait son chapeau de feutre entre ses doigts.

— Jérôme ! s'écria Pierrette, quelles nouvelles nous apportes-tu?

Louise ne dit rien, mais ses regards s'attachaient sur le garde avec anxiété.

— On fait beaucoup de bruit là-bas, dit Jérôme ; mais c'est de la poudre qui fera peur aux merles; les arbres attraperont les coups.

— Nous entendons le bruit, reprit Pierrette, sans voir comme toi ce qui se passe. Sais-tu où est le chef ?

— Dam ! il n'est peut-être pas bien loin.

— C'est donc bien lui qui, il y a une heure, a sifflé l'appel des chouans?

— Ça se pourrait bien, car je l'ai vu.

— Tu l'as vu? murmura Louise d'une voix défaillante.

— Quand on se promène par les bois, on fait quelquefois de singulières rencontres, dit le garde tout en approchant ses guêtres humides du foyer brûlant. Je passais donc dans un fourré au milieu du parc, lorsque la chouette chanta à mes oreilles. — C'est bon, dis-je en moi-même, il y a certainement quelque camarade par là. Je regardai partout; les tiges d'un buisson s'agitaient mollement devant moi; j'allai au buisson, tout en prenant garde qu'aucun voltigeur ne passât aux environs; un homme sortit des branchages, il était vêtu de peaux de chèvres comme un pâtre. C'était M. de Vibray.

— Pauvre Georges ! dit tout bas Louise.

— Que t'a-t-il dit ? demanda vivement Pierrette.

— Pas grand'chose, vraiment; nous n'avions guère le temps de causer. Il m'a tapé bravement dans la main. — Jérôme, m'a-t-il dit, tu peux me rendre un service et tu me le rendras; prends ceci et porte-le à ta maîtresse ; et il est rentré dans son buisson après m'avoir mis dans la main un bout de papier qui est pour vous, je crois, madame.

En achevant ces mots, le garde présenta un petit billet à madame Champrod, qui le prit en hésitant; ses doigts tremblans ouvrirent le papier sur lequel son regard mouillé pouvait à peine distinguer quelques lignes écrites au crayon.

« S'il reste à Mme Champrod quelque souvenir d'un temps qui n'est plus, disait le billet, au nom de son père vendéen, au nom de pauvres gens qui se sont dévoués à moi et qui n'espèrent plus qu'en moi, je lui demande comme une grâce de me recevoir une heure, un instant. Elle

seule peut les sauver tous! Hésitera-t-elle à s'interposer entre eux et la mort?

« Le vicomte Georges de Vibray. »

Louise passa le billet à sa compagne, qui le parcourut avidement.

— Eh bien, madame? dit Pierrette en portant sur sa maîtresse des yeux pleins d'anxiété.

Eh bien, s'écria Louise avec exaltation, il ne sera pas dit qu'un Vendéen aura appelé la fille du marquis de Pirmil à son aide, et que lâchement elle l'aura abandonné. Va, Jérôme, va, guide le vicomte de Vibray, et dis-lui bien que je n'hésiterai jamais, au prix de ma vie, à sauver un proscrit.

Pierrette prit la main de sa maîtresse et la porta silencieusement à ses lèvres; une vive émotion se trahissait sur le visage hâlé du vieux garde.

— Oh! que Dieu vous bénisse, murmura Pierrette; et Louise sentit sur sa main couler deux grosses larmes.

— Tu m'as entendu, reprit Mme Champrod; va donc vite: la nuit est proche; mais surtout veille bien à ce qu'aucune sentinelle ne vous aperçoive tandis que vous traverserez le parc pour entrer au château.

— Oh! le vieux Jérôme n'est pas un étourneau, dit le garde; il connaît les passages les plus secrets, et je sais un chemin pour arriver jusqu'ici par les galeries de l'aile abandonnée qui touche au pavillon. Voilà d'ailleurs les bleus qui allument leurs feux; je les défie bien maintenant de voir autre chose que leur soupe.

Bientôt le garde s'éloigna.

— Je savais bien que vous étiez toujours Vendéenne, dit Pierrette en levant sur sa maîtresse ses grands yeux noirs.

— Je ne sais si je fais mal en sauvant celui qui est l'ennemi de mon mari, mais mon cœur me dit que je fais bien, et Dieu me jugera.

Comme les deux femmes se penchaient sur le balcon, elles virent Jérôme qui, appuyant avec nonchalance son fusil sur l'épaule, s'enfonçait dans le parc; mais ce qu'elles ne virent pas, ce fut un homme qui, rampant sous les taillis et se glissant d'arbre en arbre, suivait la piste du garde. Tous deux se perdirent bientôt dans les profondeurs indécises du bois où le crépuscule jetait ses ombres transparentes.

Une heure se passa pleine d'anxiété; les deux femmes se regardaient parfois à la clarté pâle d'une petite lampe et prêtaient l'oreille aux bruits qui venaient du dehors. La brise chantait dans les arbres, et les feuilles chassées frôlaient doucement les vitres; elles entendaient battre leur cœur.

Cependant un son léger comme le craquement d'une boiserie s'éleva de la galerie et mourut à leurs oreilles; les deux femmes se pressèrent l'une contre l'autre, cherchant leurs mains.

Les échos sonores du vieux château répétaient le bruit de pas discrètement posés sur le parquet criard; et Jérôme se montra bientôt, illuminé par un rayon de la lampe, dans le cadre sombre de la porte entr'ouverte; la silhouette d'un chasseur coupait de ses lignes les ténèbres derrière lui.

Mme Champrod, plus pâle qu'une pâle statue, voulut se lever et retomba muette sur son siége. Pierrette, aussi tremblante qu'elle, appuyait ses deux mains sur le grand dossier du fauteuil.

— Entrez, dit Jérôme au chasseur; j'étais bien sûr que les soldats ne verraient seulement pas nos talons.

Un jeune homme, dont le visage hâlé par le soleil et amaigri par les fatigues offrait un beau caractère de fierté calme et noble, apparut dans la chambre; à sa ceinture de cuir pendait un long couteau de chasse, et, sous la grossièreté de ses vêtemens de peaux et de gros drap, on devinait l'élégance de sa taille et la distinction de ses manières.

— Pierrette, dit le garde en touchant du bout de ses doigts le bras de la jeune fille, regardez donc qui vous est venu voir avec le jeune chef?

Pierrette leva la tête, et son premier regard rencontra les yeux d'un paysan qui se tenait immobile contre la porte, appuyant ses robustes mains sur les canons d'un fusil double.

—Alexis, mon frère! s'écria la jeune fille; et elle courut se jeter dans les bras du chouan.

Ce cri arracha Mme Champrod à son trouble; elle se leva et salua M. de Vibray avec une touchante dignité.

M. de Vibray l'imita. A l'altération profonde de son visage, on comprenait la violence de ses émotions; la vue de Louise avait rendu toute sa puissance à un amour que les nombreux accidens de sa vie tourmentée avaient eu peine à voiler; mille souvenirs tendres ou passionnés agitaient en foule son esprit qu'ils attristaient en lui rappelant une époque où l'espérance rayonnait sur sa vie; et, comme ces campagnes qui s'illuminent aux premières flammes du matin, le passé reparut entier, brillant à sa mémoire, au premier regard que lui jeta Mme Champrod.

La jeune femme comprit les pensées qui se succédaient dans le cœur de M. de Vibray, et se peignaient tour à tour sur son visage; son cœur les lui disait assez. Elle s'avança et lui tendit la main noblement.

— Georges, dit-elle avec une voix pleine d'une douce gravité, ne laissez pas amollir votre courage par les souvenirs d'une époque sur laquelle il ne m'est plus permis d'arrêter ma pensée. Dieu l'a voulu, sachez vous résigner comme je me suis résignée, et que chacun de nous fasse son devoir.

Georges tressaillit; il sentait dans sa main trembler la main de Louise comme l'aile d'un oiseau; le regard pur et confiant de cette femme, qui lui faisait avec une si noble chasteté l'aveu de sa douleur secrète, arriva jusqu'à son âme comme une bienfaisante rosée; il se pencha sur cette main palpitante et l'effleura de ses lèvres; une mitaine que Louise portait à son bras s'était roulée autour du poignet, et Georges vit, sur la peau blanche et satinée, reluire les anneaux rouges d'un bracelet de corail.

Il releva la tête vivement, leurs yeux se rencontrèrent, et une ardente rougeur colora le front de Louise; une larme filtra entre les cils du Vendéen, tandis que la jeune femme émue ramenait la mitaine sur son bras; les anneaux de corail disparurent sous les mailles de soie, et tous deux, un instant troublés jusque dans les régions les plus intimes de leur être, se séparèrent.

Après les épanchemens d'une mutuelle tendresse, Pierrette et Alexis s'étaient rapprochés, le chouan de Georges, la jeune fille de Mme Champrod.

— Vous m'avez appelée à votre aide, monsieur de Vibray, reprit bientôt Louise d'une voix plus ferme; que puis-je faire pour vous?

— Vous pouvez nous sauver, madame, répondit le jeune capitaine. Vous le savez; nous sommes cernés par des forces supérieures; les eaux du Geay et de la Sarthe nous enferment dans un triangle dans le château de Balestras occupe la pointe. Un gué existe derrière les douves du parc, du côté de la Sarthe; si nous parvenions à le traverser cette nuit, à l'insu du colonel Champrod, nous trouverions un asile assuré dans la forêt de Vadre. Mais, pour arriver jusqu'à ce gué, que Jérôme connaît aussi bien que moi, il nous faut nécessairement passer par les vieux jardins qui s'étendent autour du pavillon; vous pouvez en ouvrir les portes: il n'y a de ce côté-là aucune sentinelle. J'ai, ce soir encore, feint une attaque le long des bois qui couvrent les bords du Geay pour détourner l'attention, et attirer sur mes traces la meilleure partie des troupes; le château est dégarni de ses défenseurs, et notre fuite est certaine si vous nous venez en aide.

— Je vous l'ai promis et je le ferai, reprit Louise; mais, à votre tour, donnez-moi une promesse. Promesse pour promesse; vous voyez que je fais payer mes services, ainsi ne m'en ayez pas trop de reconnaissance. Engagez-moi votre parole de gentilhomme qu'aussitôt que vous aurez réussi à gager la forêt de Vadre, vous délierez vos soldats du serment de fidélité et cesserez une lutte désormais inutile.

— Mais que voulez-vous donc que je devienne lorsque j'aurai remis l'épée au fourreau? s'écria impérieusement le jeune homme.

Louise tressaillit à l'accent de cette voix; mais elle se hâta de répondre, essayant de cacher le trouble où Georges l'avait jetée.

— Pourquoi combattre lorsque le succès est impossible? dit-elle.

— Etait-ce donc la victoire que j'espérais quand j'ai pris les armes? l'avez-vous cru, madame?

Louise se sentait défaillir, lorsqu'on entendit sous le balcon le bruit sonore de lourdes crosses de fusils qui frappaient la terre.

Pierrette et Jérôme coururent à la fenêtre; sous la clarté limpide de la lune, dont le croissant argenté rayonnait comme la lame d'un sabre d'acier, on voyait étinceler les baïonnettes de nombreuses sentinelles espacées sur la lisière du parc; un groupe de voltigeurs, sous le commandement d'un officier, stationnait devant la grande porte du château; le colonel Champrod, accompagné d'un homme en costume de chasse, venait de descendre de cheval dans la cour.

Un instant il s'arrêta pour donner quelques ordres, et bientôt on entendit le galop de trois ou quatre gendarmes qui filaient dans le bois.

— Le château est cerné, dit Jérôme en se jetant en arrière. Il y a des espions en campagne.

Louise et Pierrette pâlirent horriblement. Au milieu du silence profond un bruit de pas retentit sur l'escalier qui montait du rez-de-chaussée aux appartemens du colonel; bientôt les parquets crièrent sous la pression de bottes éperonnées.

Georges tira à demi son couteau de chasse de sa gaîne de cuir; Alexis sauta sur son fusil.

— Fuyez! fuyez! s'écria Louise blanche d'épouvante.

— Fuir quand mon ennemi est là! répondit Georges d'une voix que la colère et la haine faisaient vibrer?

— Cet ennemi est le colonel Champrod, mon mari; aurais-je donc voulu donner asile à son meurtrier?

La voix, le regard de Louise imposèrent à Georges; la lame, chassée par sa main, disparut dans le fourreau.

— Georges, reprit Louise, Georges par pitié pour moi, fuyez! Si le sang venait à couler ici, dites, ce sang, quel qu'il fût, n'entraînerait-il pas avec lui toute la paix de mon cœur?

M. de Vibray prit la main de Louise, la pressa sur sa poitrine, et au moment où la porte de l'appartement s'ouvrait, il disparut avec Alexis et Jérôme par la porte cachée dans la boiserie.

Louise tomba épuisée dans le fauteuil.

Le colonel Champrod venait d'entrer avec un beau jeune homme, dont la hau[illegible]ille et la bonne mine étaient encore rehaussées par un élégant costume de chasse; il tenait à la main un magnifique fusil à double canon, et des éperons d'argent brillaient à ses bottes molles.

Mme Champrod ne put dissimuler un mouvement d'horreur, quand elle aperçut ce jeune homme dont le regard rapide venait de parcourir l'appartement tout entier; un sourire imperceptible effleura le coin de sa bouche, tandis que le colonel portait la main de sa femme à ses lèvres, et saluant avec une grâce hautaine, il se tint à l'écart, non loin de la porte où venaient de s'arrêter un brigadier et trois gendarmes.

A la vue des uniformes en buffleteries jaunes, Louise échangea un coup d'œil avec Pierrette.

— Pardonnez-moi, ma chère amie, lui dit le colonel, si je viens si brusquement interrompre votre solitude, mais vous n'en voudrez pas à un vieux soldat de ce qu'il accomplit fidèlement ses devoirs.

— Je n'aurais qu'à vous remercier si vous étiez revenu seul, répondit Louise en jetant vers le chasseur un regard significatif; mais j'avoue que l'attirail de guerre qui vous entoure m'a quelque peu effrayée, et tout au moins surprise.

— Eh mon Dieu! n'est-ce pas là une des dures conditions de mon métier, reprit le colonel avec un gai sourire; mais si déjà vous vous effarouchez, que direz-vous lorsque vous apprendrez qu'avec ces gendarmes, que vous voyez là, je vais entreprendre une visite domiciliaire chez moi?

— Une visite domiciliaire ici! s'écria Louise, la pâleur de la mort répandue sur ses traits.

— Je vous jure que je n'y pensais pas il y a une heure.

— Et qui a pu vous en donner l'idée?

— Mon ami, Philippe Cazal, répondit le colonel en se tournant vers le chasseur.

— Ah! c'est M. Cazal qui vous a engagé à faire vous-même une perquisition chez vous, reprit Louise.

— Je le devais, madame, dit le chasseur en soutenant avec audace le regard de mépris que Louise lui jetait. Il y a une heure, un de mes gardes, Noël, en traversant le parc, a vu deux chouans qui se glissaient le long des taillis et marchaient vers le château. Le bruit de la fusillade avait attiré les voltigeurs loin de Balestras; Noël était seul avec un méchant fusil, les chouans étaient armés jusqu'aux dents; il les suivit caché comme eux sous les buissons. Tous deux pénétrèrent dans le château par les galeries; ils n'en sont pas sortis, car Noël s'est embusqué derrière un châtaignier, et s'ils avaient reparu il aurait donné l'alarme en lâchant sur eux un coup de fusil. Un gendarme étant venu à passer, il l'a chargé de me dire ce qu'il avait vu, et j'en ai fait part au colonel.

— Et il a bien fait! s'écria le colonel; ces deux hommes font sans doute partie de la bande que nous poursuivons; leurs révélations nous permettront peut-être de nous en emparer sans coup férir. Mais, écoutez-moi, ajouta-t-il d'une voix plus tendre, vous êtes Vendéenne, Louise, et, quoique mariée à un patriote, vous ne pouvez vous défendre d'une grande pitié pour les chouans; or, ils le savent, et peut-être ceux que Noël a vus sont-ils venus vous demander asile. Si vous les avez accueillis, pourrai-je vous en vouloir d'une bonne action que toute femme eût faite à votre place. Parlez, Louise, et je vous promets que, loin d'appeler sur leur tête toute la rigueur des lois, je ferai ce qui dépendra de moi pour qu'ils soient sauvés

Louise palpitait; si elle eût été seule, nul doute qu'elle eût tout avoué au colonel Champrod; mais Philippe Cazal était là, et le chouan qu'il fallait livrer était Georges de Vibray. Elle se tut.

— Je n'ai pas quitté Madame d'une seule minute, dit Pierrette résolument; je n'ai vu personne; Noël se trompe.

— C'est possible, répondit froidement Cazal, mais il nous est facile de le savoir; et, si le colonel le permet, j'aurai bientôt visité tout le château avec les quatre gendarmes que voilà.

— C'est inutile, dit Georges de Vibray en se montrant sur le seuil de la petite porte brusquement ouverte.

Le proscrit avait vainement parcouru le château avec Jérôme, toutes les issues étaient gardées, et, comprenant enfin qu'il ne pouvait échapper, il avait pris le parti de revenir sur ses pas.

A l'apparition du chouan, un cri d'angoisse jaillit des lèvres de Louise; le colonel porta la main à la garde de son épée, et les gendarmes apprêtèrent leurs armes en se précipitant dans la chambre.

Philippe Cazal, seul, resta immobile, souriant et les bras croisés sur son fusil.

— Nous sommes vos prisonniers, reprit Georges en s'adressant au colonel; et, froidement, il jeta ses armes à ses pieds. Quant à vous, Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Philippe, remerciez Dieu de n'être pas mort; si vous n'aviez pas été sous le toit de la femme généreuse qui a voulu nous sauver, avant de rendre mon épée, je vous l'aurais plantée dans le cœur.

— Pas avant moi, s'il vous plaît! s'écria Alexis; c'était aux balles de mon fusil à casser la tête de l'espion.

Une légère pâleur se répandit sur le visage dédaigneux de Philippe Cazal; l'éclair de la colère brilla dans ses yeux, mais aucun muscle de son corps ne remua.

— Un prisonnier outrage impunément, répondit-il; si la cour d'assises vous acquitte, je vous retrouverai.

Le colonel faisait signe aux gendarmes d'approcher, lorsque Pierrette s'élança tout à coup vers lui.

— Si vous avez quelque pitié pour une pauvre fille que la guerre a faite orpheline, s'écria-t-elle en embrassant ses genoux, vous ne ferez pas mourir mon frère, le seul frère que les balles de vos soldats aient épargné!

— Ton frère! dit le colonel d'une voix émue. Oh! je te jure, mon enfant, de le sauver, si je puis. Lequel est-ce de ces deux hommes?

— Mon frère, dit Pierrette, le voici, et, toute pâle, elle appuya sa main sur l'épaule de Georges.

— Pierrette! s'écria le capitaine, et il allait s'arracher à l'étreinte de la paysanne, lorsqu'une main froide saisit la sienne.

— Alexis ne mourra pas, je vous le jure, lui dit Louise tout bas à l'oreille.

— Quel est cet autre? demanda le colonel qui, sachant toute l'affection que sa femme portait à la famille de Pierrette, sa sœur de lait, ne prit pas garde à l'action de Louise.

Jérôme, qui s'était glissé dans l'appartement à la faveur du trouble général, sans que personne fît attention à lui, s'approcha.

— Cet autre est mon neveu, dit-il hardiment, un drôle qui court les bois sous prétexte qu'il est trop faible pour traîner une clarinette de cinq pieds.

— C'est pourquoi il en charrie une qui a deux canons, reprit le colonel en souriant; je te confie ton frère, ajouta-t-il en se tournant vers Pierrette, tu m'en réponds; quant à ton neveu, Jérôme, nous le ferons partir pour le Mans demain; en attendant, va le mettre sous clé dans la salle basse du château.

— Il n'y restera pas long-temps, se dit Jérôme en lui-même, demain on pourrait éventer la mèche.

— Quant à moi, reprit M. de Champrod, je retourne aux bords du Geay inspecter les postes que j'y ai placés, et demain une dernière battue nous rendra maîtres des derniers chouans.

Comme Georges sortait au bras de Pierrette, Philippe s'approcha de Louise.

— Ne vous semble-t-il pas, Madame, lui dit-il tout bas, que le frère dont Pierrette a si généreusement réclamé la vie ressemble, à s'y méprendre, à M. le vicomte Georges de Vibray? Je vais éclaircir mes soupçons, et j'en parlerai au colonel.

— Silence! murmura Louise éperdue.

— Soit! mais ce soir à minuit je vous attendrai au pavillon du parc.

— J'irai, dit Louise d'une voix mourante.

La sonnette officielle nous avertit que l'entr'acte finissait. — Allons entendre l'air de la Pâques, reprit l'auditeur, et permettez-moi de renvoyer la suite à l'entr'acte prochain.

II.

Avant de continuer ce récit, me dit l'auditeur au conseil d'état, tandis que le rideau s'abaissait sur l'anathème si vigoureusement lancé par Duprez à la face du prince Léopold, laissons pour quelques instans Georges enfermé dans le cabinet dont Pierrette s'est instituée le geolier, et jetons ensemble un coup d'œil en arrière.

Après ce préambule, l'auditeur s'assit commodément comme il l'avait déjà fait, en un coin du foyer, et me raconta les événemens qui doivent apporter quelque jour sur le caractère et la position réciproque des héros de cette histoire.

— Peu de temps après 1830, un colonel d'infanterie légère, appelé Henri Champrod, vint s'établir aux environs de Noyen-sur-Sarthe dans l'arrondissement de la Flèche. Blessé de deux coups de feu à la bataille de Staoueli, en Algérie, il avait demandé et obtenu sa retraite. Cependant, lorsque la révolution de juillet eut éclaté, peut-être se serait-il décidé à reprendre du service, étant réputé un des officiers les plus libéraux de l'armée, s'il n'avait été retenu dans la retraite qu'il s'était choisie par un sentiment plus fort que le patriotisme. Le colonel Champrod, comme on l'appelait communément, avait alors quarante-cinq à quarante-huit ans; malgré ses blessures et les fatigues de la guerre, il était encore vert et vigoureux. Sa fortune, qu'il devait à son père, général de l'empire, était considérable, et, à vrai dire, il se sentait fort en peine de l'emploi qu'il allait en faire, lorsque le hasard lui fit rencontrer Mlle de Pirmil, un jour qu'il se rendait à la Flèche pour renouveler connaissance avec un vieux camarade de garnison. Le colonel n'avait plus de parens, il s'était éloigné fort jeune de sa ville natale, en sorte qu'il lui était indifférent de vivre là où ailleurs. Mlle de Pirmil lui plut du premier coup d'œil, et voulant rester aux lieux où son cœur éprouvait le seul attrait qu'il pût ressentir, maintenant qu'il était privé des émotions du danger, il acheta un château et de grandes terres à deux lieues de Noyen, et à proximité de Balestras, que M. de Pirmil habitait avec sa fille.

Il ne faut point qu'on s'étonne de la soudaineté des sentimens du colonel Champrod, à un âge où les hommes passent d'ordinaire pour avoir l'imagination refroidie et le cœur cuirassé contre ce que nos pères appelaient encore dans leur langage mythologique, les flèches de Cupidon. Les devoirs de son grade et une sorte de timidité qui lui était naturelle n'avaient pas permis au colonel de consacrer beaucoup de temps aux amourettes de garnison, si bien que son esprit avait conservé toute la verdeur de ses sensations. D'ailleurs, on le sait, il n'y a pas de miracle que deux beaux yeux ne puissent faire.

Lorsque le colonel vint s'établir à Noyen, Mlle de Pirmil, ou tout bonnement Mlle Louise, comme la nommaient les gens de la campagne, avait vingt ans; à sa gaîté, à son humeur enjouée, à la naïveté de son caractère, on lui en aurait donné seize tout au plus. En compagnie de Pierrette, sa sœur de lait, elle courait à travers champs du matin au soir, par le froid et par le chaud, par le soleil et par la pluie, un grand chapeau de paille sur la tête et chantant comme un pinson. Ordinairement elle portait sur elle une bourse toute remplie de menue monnaie, qu'elle distribuait aux pauvres gens. Quand sa bourse était épuisée et qu'elle avait retourné toutes ses poches, elle se faisait accompagner au château par ceux à qui elle n'avait rien pu donner, offrant son bras aux vieilles femmes et tenant les petits enfans par la main. Ce fut dans cet

équipage, un jour qu'elle trottait par un chemin de traverse, fort embarrassée d'une douzaine de bambins qui s'attachaient à sa robe, que le colonel Champrod la rencontra, grondant celui-ci, souriant à celui-là, et en fin de compte caressant tout ce monde enfantin. Lorsqu'elle était fatiguée ou qu'elle avait faim, Mlle Louise entrait dans la première chaumière qu'elle trouvait sur son chemin, et ferme de métayer ou cabane de bûcheron, elle était bien sûre d'y trouver un banc pour se reposer, une jatte de lait pour se rafraîchir, et un sourire pour la saluer. On conçoit qu'avec un semblable caractère et de telles habitudes, elle devait être adorée; aussi l'était-elle de toute la contrée à dix lieues à la ronde, plus loin que ses jambes ne la pouvaient porter, mais moins loin que ses bienfaits n'arrivaient.

Il y avait déjà cinq ans que M. de Pirmil, après la mort de sa femme, avait retiré sa fille du couvent, afin d'avoir près de lui quelqu'un qu'il pût aimer. Fort occupé de grandes spéculations qu'il avait entreprises pour rétablir sa fortune en désordre, il lui laissait gouverner sa vie à sa volonté, et ne lui demandait rien que de diriger sa maison et de l'égayer le soir par son joyeux babil, ce dont elle s'acquittait à merveille. Le vieux gentilhomme pourvoyait d'ailleurs avec une généreuse bonté à l'inépuisable charité de sa fille, qui, dans les heureuses et tranquilles campagnes où elle vivait, n'aurait jamais connu de chagrin si elle n'avait quelquefois trouvé le fond de sa bourse vide, quand elle y cherchait encore à la tombée de la nuit. Ce fut à cette époque que Pierrette, qu'elle aimait tendrement, se fixa près d'elle au château, et devint à la fois sa compagne, sa camériste et sa confidente.

A l'époque des vacances, alors que Mlle de Pirmil, encore au couvent, allait passer un ou deux mois à Balestras, elle y rencontrait souvent un jeune garçon qu'elle appelait Georges comme il l'appelait Louise. Tous deux passaient leur temps à dénicher des oiseaux, à pêcher aux bords des rivières, à suivre les troupeaux dans les prés. Lorsque Louise retourna au château, pour ne plus le quitter, elle y retrouva Georges qui, avec son père, M. le vicomte de Vibray, habitait le voisinage du côté de Saint-Jean-du-Bois; et les courses recommencèrent de plus belle. L'amour vint dans leurs deux cœurs sans qu'aucun d'eux s'en aperçût; ils se le dirent aussi naïvement qu'ils l'éprouvaient et ils jurèrent, au pied d'un crucifix de village, de n'être jamais l'un qu'à l'autre. Ce jour-là Georges attacha au poignet souple et blanc de Louise un bracelet de corail qui lui venait de sa mère, et Louise, en embrassant Georges sur les deux joues, sentit qu'elle devenait femme à l'émotion de son cœur; mais en même temps qu'il y avait déjà dans ce jeune amour toute la tendresse de l'amante, il y avait encore toute la pureté de l'enfant. Le lendemain de ce jour on remarqua que Pierrette était toute pâle comme si elle relevait de maladie.

Sur ces entrefaites, Georges dut partir pour Paris où son père avait obtenu pour lui un emploi au ministère des affaires étrangères, et Louise demeura dans ses campagnes silencieuses, seule avec ses souvenirs et Pierrette qui les lui rappelait.

Il y avait dans les environs un jeune homme dont les propriétés immenses rapportaient, disait-on, soixante à quatre-vingt mille francs de revenus. Louise le rencontrait souvent dans ses promenades; mais quoiqu'il fût bien fait de sa personne et fort beau de visage, Philippe Cazal lui déplaisait étrangement. Elle avait fait de vains efforts pour surmonter la répugnance que lui inspirait même sa présence, se reprochant au fond du cœur une antipathie qui n'avait pas de cause réelle; mais ses efforts n'avaient eu pour résultat que d'augmenter un sentiment de répulsion en quelque sorte magnétique.

Peut-être aurait-on pu trouver la raison première de ce sentiment dans l'origine de Philippe et dans les commentaires dont cette origine n'avait pas cessé d'être le sujet, et que Louise, qui les avait entendus alors qu'elle était tout enfant, se rappelait encore.

Philippe Cazal était fils d'un prêtre et d'une religieuse qui s'étaient mariés à la municipalité de la Flèche, en 93. Ses propriétés avaient autrefois appartenu à une abbaye rasée par l'armée révolutionnaire. Le prêtre s'était rendu acquéreur d'une grande partie des biens de la république, et avec l'héritage de ses parens, Philippe avait recueilli une terrible moisson de souvenirs qui pesait sur lui comme une malédiction.

C'était vainement qu'il avait cherché à secouer le poids de cet héritage maudit. Baptisé par le cri populaire d'une appellation flétrissante, dès le berceau, le nom de *bâtard du prêtre*, ce nom qui résumait à la fois deux insultes, avait poursuivi Cazal d'âge en âge, et si plus tard aucun ne le disait tout haut, tant on redoutait sa force et son courage, tous le murmuraient tout bas.

Son enfance s'était écoulée sans compagnons, sa jeunesse sans amis. Les paysans s'écartaient de son chemin pour le laisser passer; aussi de bonne heure son caractère s'était-il revêtu de teintes sombres, et à l'éloignement de tous il n'avait pas tardé à répondre par la haine.

Une seule femme était exceptée de ce ressentiment secret dont chaque jour augmentait l'intensité; Philippe n'avait pu voir Louise sans être touché de ses grâces; mais lorsqu'il revint de la faculté de Rennes, où il avait complété ses études, Louise aimait Georges, et le bâtard du prêtre, lorsqu'il chassait par la campagne, les avait surpris si souvent errant au bord des ruisseaux, les mains entrelacées, *se parlant bas quoique tout seuls*, qu'il n'avait pu se méprendre au sentiment qui les faisait s'oublier dans les prairies au soleil couchant. Une sourde animosité éclata dans son âme contre M. de Vibray, et il se surprenait à souhaiter un hasard qui les mît en face l'un de l'autre une épée à la main. Mais Georges partit avant que ce hasard se fût présenté.

Cependant un an ou deux après le départ de Georges, le bruit courut dans le pays que M. le marquis de Pirmil était à la veille d'être ruiné: de fausses spéculations avaient compromis sa fortune déjà chancelante. Philippe Cazal crut le moment favorable pour tenter la réalisation d'un projet qu'il nourrissait secrètement depuis qu'il avait vu Mlle Louise; il ne se dissimulait pas les difficultés qui provenaient des antécédens de sa famille; mais, croyant pouvoir les aplanir à l'aide de sa fortune et du prestige d'offres brillantes, il demanda la main de la jeune fille à M. de Pirmil, qu'il savait horriblement gêné.

M. de Pirmil repoussa cette proposition avec un mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Philippe, éconduit sans ménagemens, sentit l'amour qu'il éprouvait pour la jeune fille s'accroître de toute la résistance qu'il rencontrait; mais avant de renoncer à l'espérance de le voir triompher, il voulut en appeler à la fille des dédains du père; il y avait déjà long-temps que Georges s'était éloigné, et il pouvait supposer qu'elle l'avait oublié.

Un jour qu'il passait dans une traîne, il rencontra Louise cheminant, la chanson aux lèvres, comme un oiseau; il l'aborda résolument. Tout enfant qu'elle était, Louise avait le cœur plein d'une fierté noble et hardie; rejetant les longues boucles de ses cheveux derrière sa tête, elle écouta froidement l'aveu de Philippe, dont l'audace l'avait blessée.

— Vous auriez pu choisir un autre lieu pour me parler de vos sentimens, lui dit-elle; mais ce n'est pas l'heure d'en discuter la convenance; il m'importe seulement de savoir si vous en avez fait part à mon père.

— Il a répondu par un refus.

— Que demandez-vous donc, monsieur? votre démarche est bien osée; je ne sais comment la qualifier maintenant.

— Ce refus ne pouvait être définitif pour moi qu'après que vous l'auriez approuvé.

— Mon père connaît mes intentions; il sait que j'aime M. Georges de Vibray.

— M. de Vibray peut mourir, dit Philippe d'une voix vibrante.

— Si c'était la volonté de Dieu, je m'y soumettrais; mais quoi qu'il puisse advenir, jamais, je vous le jure, Louise de Pirmil ne s'appellera Mme Cazal.

Et la jeune fille s'éloigna sans daigner même incliner sa tête.

Bientôt après Philippe partit pour Paris, où quelque temps il chercha à étouffer sa passion, déjà mêlée de haine, dans un tourbillon de plaisirs que sa fortune lui rendait faciles. Sur sa route, il rencontra une de ces femmes à la fois séduisantes et corrompues, comme il s'en trouve tant à Paris: mais au bout d'une année cette femme disparut un jour avec un prétendu comte italien qui l'aida à briller aux eaux avec les dépouilles enlevées au provincial. Philippe retourna dans ses terres, dégoûté promptement d'intrigues et de liaisons qui n'avaient même pas la puissance de distraire son âme ulcérée; il y retrouva Louise plus belle et plus dédaigneuse encore, et autour de lui la solitude tracée par le ressentiment populaire.

Son amour et sa haine s'accrurent dans l'isolement auquel son esprit s'habitua; bientôt même il goûta un plaisir amer à lutter contre l'animosité publique, caressant en rêve l'espoir de la vengeance, comme une chimère; ainsi que toutes les âmes énergiques aux prises avec une passion fatale ou divine, il attendait.

Le coup de foudre qui éclata le 27 juillet 1830 acheva la ruine du marquis; sa fortune disparut dans le désastre d'un capitaliste qui emporta ce qui lui restait de fonds, vers le commencement de l'année suivante. M. de Pirmil, usé par les fatigues et les soucis rongeurs, ne put résister à ce dernier coup; il s'alita, et d'une main défaillante il se mit en devoir de signer les actes qui, en dépossédant sa fille de son dernier asile, devaient lui transmettre un nom pur de toute flétrissure judiciaire.

Averti par la rumeur publique, le colonel Champrod, qui avait noué avec le marquis des relations de bon voisinage, accourut comme il était en train de consommer sa ruine, et le força d'accepter, avec la franchise d'un militaire, une somme assez forte pour parer à tous ses engagemens.

— Je n'ai que faire de cet argent, lui dit le colonel, vous me le rendrez quand vous pourrez.

— Mais je ne le pourrai jamais.

— Tant mieux; vous laisserez du moins à votre fille ce pauvre vieux château.

Au nom de sa fille, le marquis sentit quelques larmes glisser sur ses joues ridées. Il prit la main du colonel et lui demanda s'il voulait être son protecteur, avec un regard si plein d'angoisse paternelle et une voix si désolée par l'inquiétude, que M. Champrod détourna brusquement la tête et feignit de tousser bruyamment pour dissimuler son émotion.

— Je lui serai ce que vous voudrez, répondit-il en s'essuyant les moustaches du revers de la main.

Pendant que ces choses se passaient à Balestras, la révolution qui avait surpris le vicomte de Vibray au Brésil, où il était allé remplir une mission diplomatique, ruinait à la fois son avenir et son présent; sa carrière était brisée, et les mêmes désastres qui avaient frappé M. de Pirmil l'atteignaient aussi. Louise en fut informée par une lettre datée de Toulon, où Georges venait d'arriver, et Georges, à quelques jours de là, en recevait une à Paris qui lui faisait part du mariage de Mlle de Pirmil avec le colonel Champrod.

La lettre de Louise était aussi simple que touchante; elle lui racontait

comment, peu de jours avant sa mort, le marquis, son père, l'avait fait appeler, et, pressant ses mains dans les siennes, l'avait conjurée, les larmes aux yeux, d'accepter le colonel pour époux. Sa fin serait moins cruelle, lui avait-il dit, s'il lui laissait un protecteur avant de mourir, un ami auquel il devait de n'être pas déshonoré. Louise avait cédé : sa main payait la dette de la reconnaissance; mais avant de s'unir au colonel, elle lui avait fait l'aveu des sentimens qu'elle avait nourris jusqu'à ce jour pour M. de Vibray ; M. de Chambrod l'avait remerciée d'une preuve de confiance dont il se croyait digne ; loin de diminuer son affection pour elle, cet aveu l'augmentait par l'estime qu'il lui faisait concevoir pour son caractère; et sûr qu'elle serait forte contre un souvenir et fidèle à ses devoirs, il l'avait pressée de le nommer son mari.

Louise demandait à Georges de lui pardonner tout le mal qu'elle lui faisait afin d'adoucir les derniers instans de son père, et le priait de ne plus la revoir pour ne pas augmenter, par sa présence, un sacrifice irréparable qui ne laissait à son cœur d'autre refuge que Dieu.

Georges obéit scrupuleusement à Louise; il ensevelit sa souffrance dans son âme comme dans un tombeau, et Louise vécut un an, portant le deuil de toutes ses espérances fauchées à vingt ans, entre Pierrette qui ne l'avait pas quittée et l'aidait à supporter le poids de ses épreuves, le colonel dont la bonté tendre et généreuse acquérait chaque jour plus de droits à son affection, et Philippe Cazal, dont M. Champrod, par exagération de ses idées libérales, avait fait son ami de préférence à tout autre, pour déraciner, disait-il, les préjugés d'un pays qui méritait de rester un des plus noirs sur la carte symbolique de M. Charles Dupin.

Quand survinrent les événemens de 1831, les gardes nationales des petites villes voisines de Balestras choisirent, d'une commune voix, le colonel Champrod pour chef. Il pensa que son devoir lui ordonnait de ceindre l'épée de nouveau, bien qu'il lui répugnât de la tirer contre des Français. Sa coopération active, mais toujours humaine, fut très utile aux opérations militaires dont le département de la Sarthe fut le théâtre. Philippe Cazal faisait à côté de lui la guerre de partisan ; à la tête d'une douzaine de gardes qu'il avait recrutés dans les provinces du nord, il battait les bois, dressant embuscades contre embuscades, et poursuivant dans les Vendéens autant d'ennemis personnels qu'il traquait avec un infatigable courage et un imperturbable sang-froid. Dans ces circonstances malheureuses, bien des fois sa bravoure personnelle se fit remarquer, les balles de son fusil privèrent les bandes révoltées de plus d'un chouan déterminé. Cette conduite où éclataient toutes les qualités du soldat augmenta l'estime que le colonel avait conçue pour le caractère de Philippe, dont, avec la loyale franchise de son caractère, il était bien loin de soupçonner les intentions.

M. de Vibray, au premier appel de Madame, s'était résolument jeté dans les rangs de ses défenseurs, mettant au service de la révolte la fortune dont il venait d'hériter d'une vieille chanoinesse, sa tante morte à Tours. Louise avait donc des sujets de craintes et d'afflictions de tous côtés, son mari parmi les bleus et Georges parmi les blancs; et près d'elle Philippe qu'elle haïssait plus mortellement encore depuis qu'il lui parlait tout bas de sa passion, abusant de la noble confiance du colonel.

— Acceptez ce récit, me dit l'auditeur en terminant une exposition qui n'était point à sa place régulière, comme un prologue ennuyeux, mais indispensable à la clarté des événemens dont je me fais l'historiographe, et reprenons maintenant le cours de ma narration au point où je l'ai laissée.

Je ne demandais pas mieux ; l'auditeur toussa et continua le récit que je transcris sous la dictée de mes souvenirs.

On se rappelle peut-être que Georges avait été confié à Pierrette, et Alexis mis sous la garde de Jérôme après leur arrestation. Le colonel était parti pour visiter les postes jalonnés le long des rives du Geay et de la Sarthe ; tout semblait dormir, excepté les sentinelles qui frappaient la terre d'un pas lent et monotone. Cependant, à une heure avant minuit, si quelque Asmodée eût enlevé le toit de Balestras pour le plaisir de quelque curieux, on aurait pu voir une femme qui, penchée sur la pointe du pied, regardait avec inquiétude dans les profondeurs d'un corridor silencieux. Elle venait d'ouvrir la porte d'un petit cabinet et tenait à la main une lanterne sourde dont la face dévoilée et tournée vers le corridor éclairait ses ténèbres d'une écharpe lumineuse. Quand elle se fut bien assurée que personne n'était là, elle se tourna vers un grand jeune homme qu'on voyait debout derrière elle, et, après lui avoir dit quelques mots à voix basse, tous deux s'avancèrent le long du mur vers un escalier dont on pouvait distinguer la cage sombre à l'extrémité du passage qu'ils suivaient sans bruit.

Cette femme et ce jeune homme, on l'a deviné, c'étaient Pierrette et Georges.

L'escalier aboutissait à une porte basse dont les ais vermoulus tournèrent en criant sur leurs gonds rouillés. Un long gémissement courut sous les voûtes du château, répercuté par l'écho sonore ; Pierrette tressaillit et se rejeta vivement en arrière; ils venaient d'entrer tous deux dans une galerie, et par les fenêtres, à demi brisées, ils pouvaient voir une sentinelle qui passait le long des murailles en fredonnant un refrain de son pays. Aux grincemens de la porte, la sentinelle tourna la tête vers la galerie, mais Pierrette s'était accroupie forçant Georges à l'imiter.

— Au diable les vieux châteaux, murmura le voltigeur, ils sont tous peuplés de bruits qui feraient croire aux fantômes, et rejetant son fusil sur l'épaule, il reprit philosophiquement sa promenade insouciante, tandis que le fugitif et son guide se glissaient courbés le long des murailles.

Un instant après ils atteignaient le pavillon.

Pierrette cacha sa lanterne dans un coin et doucement entr'ouvrit une fenêtre. Une blonde lumière ruisselait du ciel profond sur la campagne, les vieux chênes balançaient leur feuillage frissonnant sous l'haleine des nuits ; on entendait au loin le cri des sentinelles qu'on relevait, et sous les murs du pavillon, les bruissemens de la rivière dont les ondes argentées filaient en clapotant sur le gravier.

— Vous pouvez partir, dit Pierrette, le gué est là-bas où vous voyez ce saule dont les branches trempent dans l'eau.

— Le gué est là-bas, je le sais, répondit Georges, mais de ce côté sont les bois où j'ai laissé mes fidèles Vendéens; ils m'attendent et je dois les rejoindre.

— Vous exposer encore quand de si grands dangers vous menacent ! c'est tenter Dieu, s'écria la jeune fille.

— Me sauver sans eux serait bien lâche et tu m'en sais incapable. D'ailleurs, mieux que le péril, ma voix pourra les engager à mettre bas les armes, et si je retourne près d'eux, c'est pour les y contraindre par mon exemple ou me frayer un passage à leur tête; mais parlons de ton frère, ma bonne Pierrette ; es-tu bien sûre que Jérôme l'ait délivré?

— Ils sont partis il y a une heure ; je les ai vus quitter le château du côté de la rivière; les sentinelles connaissent Jérôme, elles l'ont laissé passer, et Alexis vous attend dans les taillis, près du saule, là-bas. Venez.

En achevant ces mots, Pierrette se dirigea vers une porte qui donnait sur le parc, Georges restait immobile.

Pierrette se retourna.

— Qu'attendez-vous? dit-elle.

— Tu me le demandes, reprit-il; crois-tu que, prêt à fuir les lieux où je l'ai connue, quand je vais m'éloigner pour ne plus la revoir peut-être, aucun déchirement ne fera saigner ce cœur où son image est gravée? Tu me demandes ce que j'attends? Le sais-je bien? Elle, peut-être... quelque chose qui me la rappelle... un son... un regard !...

— Vous l'aimez donc bien ! s'écria Pierrette d'une voix émue.

Georges allait répondre lorsque la porte de la galerie, violemment chassée, donna passage à Louise. En voyant Georges, un cri d'effroi expira sur ses lèvres, elle chancela ; Georges courut vers elle.

— Vous ici, encore ici ! murmura-t-elle.

Une nouvelle pensée avait effacé du visage de Pierrette les traces de l'émotion secrète qui en avait contracté les traits.

— La route du pavillon nous était seule ouverte, dit-elle; toutes les autres issues sont gardées avec une vigilance accoutumée; Noël n'a quitté l'office qu'à la nuit close, et lorsque j'ai voulu sortir par la porte des jardins et tourner autour des fossés, je l'ai vu qui se promenait au clair de lune un fusil sur l'épaule ; j'ai dû rebrousser chemin et passer par la galerie.

— Mais vous pâlissez, s'écria Georges en s'adressant à Louise... vous tremblez..... un nouveau danger vous menace-t-il?... Philippe aurait-il compris...

— Philippe! non... quelle folie! reprit vivement Mme Champrod, dont la fièvre empourprait les joues; il ne sait rien... il n'a rien vu...

— Cependant ce trouble... cet effroi... votre présence...

— S'expliquent aisément..... j'ai eu peur... j'étais à mon balcon où la fraîcheur de l'air calmait l'agitation de mon sang, lorsque je crus apercevoir de la lumière dans ce pavillon; je ne sais quelle crainte m'a saisie au cœur; j'ai cru que vous veniez d'être arrêté; il me semblait que des ombres menaçantes se glissaient dans le parc, et je suis accourue, haletante, sans savoir ce que je faisais...

Georges prit les mains de Louise; elles étaient moites, et tour à tour glacées et brûlantes.

— Vous tremblez, dit-il en courbant ses lèvres vers ces mains qui, dans un autre temps, s'appuyaient avec confiance sur son bras.

— Non..... je suis rassurée, reprit-elle en jetant autour d'elle des regards de terreur; mais partez maintenant, partez !...

— Oh ! laissez-moi, par pitié, vous voir, vous parler encore quelques instans... une minute... Louise... sais-je si jamais je vous reverrai !

— Une minute! dites-vous; mais une minute, c'est la mort peut-être! Puis elle reprit avec une exaltation fiévreuse : — Et d'ailleurs, Georges, qu'avons-nous à nous apprendre ! que vous m'aimez, mon Dieu, que je vous aime! ne le savons-nous pas? voyez à mon bras ce bracelet de corail; m'a-t-il jamais quittée !

Georges prit dans ses bras la taille souple de la jeune femme, et ses lèvres palpitantes d'amour effleurèrent son front incliné.

— Pierrette, murmura Louise d'une voix défaillante, veille sur lui !

Mais déjà Pierrette avait disparu : folle de douleur, elle était allée se blottir sous un chêne, cachant sa tête entre ses genoux.

Tout à coup on entendit sonner minuit à l'horloge du château; Louise effarée écoutait encore, lorsque Pierrette rentra brusquement.

— Fuyez, dit-elle, on vient.

— Fuyez, répéta Louise; pour moi-même, fuyez ; et Pierrette entraîna Georges vers la porte avec une force irrésistible.

Ils venaient à peine de disparaître derrière les massifs d'arbres dont les ombres se projetaient sur les rives de la Sarthe, lorsque Philippe se montra sur le seuil.

Louise était debout, plus pâle que sa robe, penchant la tête et prêtant l'oreille.

Philippe s'arrêta une minute, et tourna les yeux vers la lisière du parc; un léger craquement de branches sèches se fit entendre; un sourire amer effleura ses lèvres, et il s'avança vers Mme Champrod.

A sa vue, Louise se recula, et sur son beau visage une expression d'horreur et de dégoût se peignit soudain.

— Que vous êtes pâle, madame, lui dit Philippe en la saluant avec grâce; ma présence serait-elle pour vous un sujet d'épouvante?

— Non, répondit Louise en s'efforçant de rester calme, mais votre arrivée subite m'a troublée.

— Vraiment, reprit Philippe, j'aurais pu croire, tant vous paraissiez agitée, qu'un nouveau péril menaçait celui que vous avez accueilli avec tant d'imprudence.

— Quoi! s'écria Mme Champrod avec une feinte gaîté, vous pensez encore aux étranges soupçons que vous m'avez manifestés. Une ressemblance, bizarre, je l'avoue, vous a trompé.

— Je n'ai vu M. de Vibray que peu de fois, il y a déjà bien des années, mais je le hais de tout l'amour que j'ai pour vous, et la haine a bonne mémoire. D'ailleurs, madame, si celui que Pierrette a nommé son frère n'était pas le capitaine Georges, vous ne seriez pas ici. Un intérêt puissant a pu seul vous y conduire, et je ne suis pas assez fat pour m'attribuer cet intérêt. Ainsi donc, écoutez-moi. Vous tremblez pour les jours de M. de Vibray, et vous avez raison. Que je dise un mot, et il est perdu; il dépend de vous que je me taise.

Louise se sentait frémir à la voix de Philippe qui attachait sur elle des regards implacables et brillans comme l'éclair d'une épée; mais la pensée que Georges allait être sauvé raffermissait son courage.

Philippe reprit:

— Vous savez que je vous aime, madame...

Louise laissa échapper un geste d'horreur.

— Oh! je vous comprends, s'écria le bâtard du prêtre en fronçant ses noirs sourcils; cet amour ne vous inspire que haine et mépris. Cependant il faudra bien que vous m'entendiez. J'ai voulu vous donner un nom et une fortune; vous savez de quelle façon dédaigneuse M. le marquis de Pirmil a reçu ma demande. Il m'a jeté l'insulte à la face, et votre père avait les cheveux blancs!... Vous pouviez me sauver, vous m'avez repoussé plus durement encore, et vous ne voulez pas que je me venge!

— Que vous ai-je donc fait pour mériter cette vengeance? dit Louise qui palpitait sous les éclats de la voix stridente de Philippe.

— Vous aimiez le vicomte de Vibray! vous étaliez le luxe de vos espérances auprès des misères de mon isolement! quand je vous ai vue passer aux bras du colonel Champrod, j'ai senti mon amour s'accroître aux amères tortures de la jalousie, et je me suis fait à moi-même le terrible serment qu'un jour vous m'appartiendriez, tôt ou tard et quoi qu'il pût arriver. Mais pourquoi parler toujours de haine et de vengeance? reprit Philippe en adoucissant sa voix; laissez-moi croire qu'un jour vous écouterez avec une plus douce émotion mes paroles d'amour, que votre main s'oubliera dans la mienne; laissez-moi une espérance, et autant j'ai mis d'acharnement à poursuivre Georges de Vibray, autant je mettrai d'ardeur à le sauver.

Tandis que Philippe parlait, Louise le regardait avec une souveraine expression d'ironie et de mépris. La colère faisait étinceler ses yeux et gonflait ses narines. Comme il allait continuer cherchant à prendre ses mains, elle l'arrêta d'un geste.

— Et lorsque nous serons liés l'un à l'autre par la complicité d'une action généreuse dont vous voulez faire une lâcheté, s'écria-t-elle, vous vous direz sans doute que, lasse de lutter, je finirai par subir votre infâme passion; voilà ce que vous pensez, et c'est à moi, moi la femme du colonel Champrod, la fille du marquis de Pirmil, que vous osez parler de la sorte! Mais vous m'avez donc supposée bien lâche, pour croire que je me prêterais à d'aussi méprisables projets? Ne savez-vous donc pas que je préférerais la mort à l'horreur de vous appartenir, à vous, le bâtard du prêtre!

Philippe Cazal frémit à ce mot comme un homme touché par un fer rouge. Une pâleur livide s'étendit sur sa face.

— Madame!.. s'écria-t-il, les lèvres blanches de colère.

— Oh! que m'importent vos menaces! continua Louise qui, pleine d'audace et de fierté, l'écrasait d'un regard dédaigneux, à votre tour vous m'entendrez, maintenant que je suis seule devant vous, et que le capitaine Georges est sauvé!

Ces mots semblèrent rappeler Philippe à lui-même. Un sourire amer détendit son visage; avec une puissance extraordinaire de volonté, il comprima l'emportement de ses passions, et s'inclinant devant Louise:

— Ah! vous croyez, madame, dit-il d'une voix doucereuse dont un léger tremblement trahissait seul l'émotion; c'est ce dont nous allons nous assurer ensemble, si vous voulez bien.

Ces froides paroles glacèrent Mme Champrod. Philippe s'approcha de la fenêtre qui regardait le parc, et prenant dans sa poche un sifflet d'argent dont il se servait à la chasse pour appeler ses chiens, en tira quelques sons aigus et brefs.

D'autres sons venus de la forêt et des rives de la Sarthe lui répondirent soudain. Philippe se retourna.

Sans qu'elle comprît quel danger menaçait Georges, Louise tressaillit à ces rapides coups de sifflet qui pénétraient comme des pointes d'acier dans son cœur. Philippe restait immobile, les bras croisés sur la poitrine. Il la tenait pâle et tremblante sous son regard, lorsque, au milieu du silence qui les entourait, un coup de fusil éclata dans le parc; d'autres détonations suivirent bientôt ce premier coup, et l'on entendit le clairon des voltigeurs sonner sous les murs du château.

Louise tomba à genoux.

— Croyez-vous encore que M. le comte de Vibray soit sauvé, madame? lui dit Philippe de sa même voix tranquille et doucereuse. Oh! mes précautions étaient bien prises; à défaut de votre amour, la vengeance ne pouvait m'échapper; un réseau de sentinelles entourait le parc, mes gardes veillaient à toutes les issues. Moi aussi, je suis du pays, et je connais le gué. Je n'avais qu'un signal à donner, et les fugitifs, cernés de toutes parts, étaient pris ou tués. Ce signal, je l'ai donné. Si M. de Vibray est mort, c'est vous qui l'avez voulu.

Mme Champrod n'entendait plus; les paroles de Philippe bourdonnaient à ses oreilles comme un vain bruit; tout son corps tremblait à chaque nouvelle détonation, et, sans larmes, sans voix, mourante, effarée, elle se traînait sur les genoux, tendant ses mains suppliantes vers le bâtard du prêtre qui souriait.

Georges se jeta brusquement dans le pavillon, haletant, les vêtemens en désordre, ensanglanté. Son premier regard rencontra Philippe. Louise poussa un cri suprême, et se précipita dans ses bras.

Georges comprit tout ce qui venait de se passer.

— Misérable! s'écria-t-il, je ne mourrai pas sans vengeance; et, levant un pistolet qu'il tenait à la main, il lâcha le coup sur Philippe.

Mais Louise s'était cramponnée à son bras, et la balle mal dirigée s'enfonça dans le mur après avoir effleuré la tête du chasseur.

Au bruit de cette détonation, les voltigeurs et les gardes nationaux accoururent de toutes parts; déjà ils touchaient au pavillon.

— Défends-toi, criait Georges qui tirait son couteau de chasse, et se débattait contre Louise qui l'étreignait avec la force du désespoir.

— Au lieu de chercher à prolonger une défense inutile, dit Philippe dont le sang-froid ne s'était pas démenti un instant, vous feriez mieux, monsieur le vicomte, d'obéir à la voix de Mme Champrod qui vous supplie de vous rendre. Voulez-vous donc la faire mourir avec vous?

Et comme les soldats escaladaient les fenêtres, il ajouta en se tournant vers eux:

— Emparez-vous du capitaine Georges de Vibray.

Georges se laissa désarmer, et Louise tomba évanouie sur les dalles; le colonel venait d'entrer dans le pavillon.

III.

Mademoiselle Dobré venait de s'évanouir aux bras de ses dames d'honneur, et le terrible cardinal frappait de l'excommunication catholique le chrétien amant d'une juive, lorsque je rappelai à l'auditeur au conseil d'état que nous avions laissé Mme de Vibray dans une position au moins perplexe. Nous remontâmes au foyer, et après s'être promené la main sur le front deux ou trois fois, comme les narrateurs ont coutume de le faire, il continua:

— Au premier coup de feu qui suivit à un très court intervalle le coup de sifflet de Philippe, Georges n'avait pas douté un instant qu'il n'eût été découvert. Il serra vigoureusement la main d'Alexis, qu'il avait trouvé près du saule, embrassa Pierrette, et s'étant aperçu que toutes les issues étaient gardées, il les pressa de l'abandonner pour veiller à leur propre salut.

— Il ne me reste plus qu'à vendre chèrement ma vie, leur dit-il; gagnez le château, il en est temps encore, et si nous ne nous revoyons plus, priez pour moi!

Georges, en achevant ces mots, s'était jeté au plus épais du bois; Alexis avait voulu le suivre; mais il n'avait pas tardé à perdre ses traces dans l'obscurité. Quelques voltigeurs l'aperçurent comme il traversait une clairière, et bientôt Pierrette le vit reparaître, battant en retraite et tiraillant d'arbre en arbre. Il venait d'atteindre le saule, et se retournait pour lâcher un dernier coup de fusil aux voltigeurs, avant de poser le pied dans le gué, lorsqu'une balle l'atteignit à la tête. Alexis bondit comme un chevreuil, et s'abattit dans l'eau. Pierrette s'élança, mais déjà la rivière avait emporté le corps de son frère, et l'eau noire coulait sans bruit sur son lit de sable. La pauvre fille entra dans la Sarthe jusqu'à mi-jambes, promenant ses regards effarés sur la nappe d'eau qui chantait doucement entre les buissons de ses rives, et, ne voyant rien, se prit à pleurer.

Un voltigeur la secoua par le bras.

— Qu'est-ce que tu as à pleurer comme ça? lui dit-il en la tirant sur la plage; c'est un brigand de moins.

— C'était mon frère, répondit-elle.

Le voltigeur lâcha son bras, et frappa un si rude coup sur le sol détrempé, que la crosse de son fusil disparut dans la vase.

— Pauvre fille! s'écria-t-il; que l'enfer confonde cette guerre! Le diable m'emporte si j'envoie encore une seule balle! Vous allez bien me maudire, ajouta-t-il plus doucement. Vrai Dieu! ce n'est pourtant pas ma faute; si j'avais su, je n'aurais pas visé si juste.

Pierrette leva ses yeux trempés de larmes.

— Vous maudire, non, dit-elle; vous avez fait votre devoir comme il a fait le sien. Laissez-moi prier pour vous et pour lui.

La jeune Vendéenne s'agenouilla. Bien qu'habitués à la rude vie des bivouacs, les soldats s'écartèrent émus d'une crainte religieuse; tous, silencieux, passèrent leur fusil sous le bras, quelques uns courbèrent le

front. Leur sergent les rallia, et l'escouade s'éloigna frappée d'étonnement et de respect.

Au coin d'un bouquet de chênes, le sergent se retourna ; Pierrette était encore à genoux, chantant à demi-voix une hymne à la Vierge.

Le soldat passa la main sur ses yeux. — J'aimerais mieux, dit-il, avoir reçu un coup de sabre que le regard de cette pauvre fille quand elle m'a dit que j'avais tué son frère.

Cependant la présence de Louise dans le pavillon, au moment de l'arrestation de M. de Vibray, n'avait pas laissé que de surprendre le colonel Champrod. Il fit transporter sa femme dans son appartement, confia le captif à la garde d'un officier, et resta seul avec Philippe Cazal, à qui il demanda brusquement l'explication de ce qui s'était passé, lorsque le bruit de la fusillade l'avait ramené en toute hâte au château.

Philippe pensa que l'instant d'assouvir sa haine et d'assurer sa vengeance était venu. Alors, avec la profonde astuce d'une âme dès longtemps habituée à dissimuler, il raconta une fable où les élémens de la vérité et du mensonge étaient mêlés avec un art infini. D'après son récit, il avait trouvé le vicomte au pavillon avec Mme Champrod, alors que lui-même avait été attiré hors du château par les premiers coups de feu; mais, bien loin d'accuser Louise directement, il donnait mille explications perfides à son empressement à favoriser la fuite du Vendéen ; d'adroites insinuations, qui semblaient corroborer ses suppositions, rappelaient l'affection qui unissait les deux jeunes gens avant l'arrivée du colonel dans le pays, les promesses de fiançailles qu'ils avaient échangées; il ne pouvait croire que, dans une âme aussi pure que celle de Mme Champrod, ces souvenirs eussent pu s'effacer pour faire place à l'oubli, qui n'habite que les cœurs secs; ses réticences, merveilleusement calculées, permettaient de croire que plus d'une fois déjà le capitaine Georges avait dû pénétrer la nuit au château, dont tous les passages lui étaient connus. D'ailleurs, l'intérêt que Louise lui avait témoigné en se rendant complice d'un stratagème qui avait pour but de sauver le vicomte, en déguisant son nom au colonel lui-même, ne s'expliquait-il pas bien par la communauté d'opinion qui lui faisait voir des frères dans tous les Vendéens.

Habile comme Yago, Philippe aiguisa chacune de ses paroles, qui firent, tour à tour, après elles, entrer le soupçon, la méfiance et la conviction dans le cœur du colonel; toutes les apparences, d'ailleurs, ne condamnaient-elles pas Louise! Un incident acheva de porter une certitude fatale à cet esprit déjà profondément impressionné. Dans son agitation, et lorsqu'il se débattait contre les étreintes désespérées de Mme Champrod, Georges avait laissé échapper une miniature qu'il retenait sur son cœur, suspendue à un cordon, comme un talisman. Philippe l'avait vue ; mais la laissant à terre, il attendit que le regard du colonel tombât sur le bijou. Un pâle rayon du matin, glissant par la fenêtre, se joua sur le médaillon, qu'il fit étinceler ; le colonel le ramassa, et reconnut le portrait de sa femme. Son trouble n'échappa point aux yeux de Philippe, quelque effort qu'il fît pour dompter sa douloureuse émotion ; ses lèvres tremblaient, et une grande pâleur s'était répandue sur son visage. Mais bientôt, plus maître de lui, il serra vigoureusement la main de Philippe.

— Mon parti est pris, lui dit-il d'une voix ferme ; je sais ce qu'il me reste à faire.

— Quoi donc?

— Ce que tout homme d'honneur ferait à ma place. Suivez-moi.

Tous deux quittèrent le pavillon et se dirigèrent vers la partie du château où Georges avait été enfermé.

Quelques minutes après, un groupe, composé du colonel Champrod, de Georges de Vibray et de quatre officiers, se dirigeait rapidement vers le parc. Philippe, en voulant trop l'atteindre, avait outrepassé le but. Il avait calculé suivant les instincts féroces d'une âme vindicative ; mais il avait agi sur une âme qui restait toujours généreuse et noble, même dans sa colère. Le colonel avait brusquement écarté la question politique, et ne voyant plus dans son prisonnier qu'un homme qui l'avait blessé dans son honneur, il n'avait pas voulu laisser aux tribunaux le soin de le venger d'un ennemi personnel.

Avec ce sentiment exquis de loyauté, en quelque sorte chevaleresque, qu'on n'invoque jamais en vain chez les militaires français, les officiers auxquels le colonel Champrod s'était adressé avaient fait céder les lois de la guerre aux susceptibilités honorables de leur supérieur, et s'étaient soumis à tout ce qu'il avait demandé. Devant les mots d'outrage et de réparation directe, leur hésitation avait cessé, et tous avaient généreusement offert leur concours au colonel, qui choisit les deux plus âgés et les deux plus jeunes pour l'assister.

Ce n'était pas ce que Philippe espérait : une commission militaire et une condamnation capitale, voilà ce qu'il aurait voulu ; mais, puisque ses projets étaient renversés, il chercha du moins à tirer parti de la nouvelle tournure que prenaient les événemens. Comme il avait hâte d'en finir, ses résolutions furent promptement arrêtées, et laissant le colonel s'enfoncer dans le parc, il se dirigea vers l'appartement où Mme Champrod reposait.

Le tumulte de la nuit avait attiré les gens du château dans la cour et les communs ; jardiniers, servantes et palefreniers cherchaient des nouvelles, et questionnaient les soldats. Plusieurs chouans avaient été tués durant l'escarmouche, d'autres avaient été pris; quelques uns, en petit nombre, étaient parvenus à s'échapper. Chacun se pressait autour des brancards sur lesquels les patrouilles ramenaient les morts et les blessés. Une petite fille restait seule auprès de Louise; Philippe la renvoya sous un prétexte quelconque, et la petite fille, que le démon de la curiosité aiguillonnait, ne prit pas la peine d'examiner s'il était bon ou mauvais.

Louise était à peine revenue de son long évanouissement, et cherchait à renouer le fil de ses idées dans sa tête brûlante, lorsque ses regards s'arrêtèrent sur Philippe Cazal. Elle tressaillit comme un enfant qui aurait mis le pied sur un serpent; un éclair illumina sa pensée, elle se leva.

— Vous devant moi! dit-elle. Tant d'audace après tant de lâcheté!

Et elle se précipita sur le cordon d'une sonnette, qu'elle agita violemment.

Philippe prit un fauteuil et s'assit. A ce mouvement, plein d'un terrible sang-froid, Louise sentit le frisson de la peur courir entre ses épaules.

— Vous pouvez sonner tant qu'il vous plaira, dit Philippe ; il n'y a personne.

— Mon Dieu ! que s'est-il donc passé? murmura Louise, en se laissant défaillir sur le sofa qu'elle venait de quitter.

— Rien, sinon que dans ce moment le colonel Champrod se bat contre le vicomte de Vibray.

— Un duel !

— Tout simplement ; un duel qui ne se terminera que par la mort de l'un des deux adversaires. Or, ils manient si bien l'épée tous deux, que nul ne peut prévoir lequel succombera.

Louise, en entendant ces terribles paroles, cacha sa tête dans ses mains.

Philippe continua d'une voix impassible.

— Quoi qu'il arrive, vous êtes perdue. Si M. de Vibray est tué, le colonel, qui vous croit coupable, vous abandonnera; vous le savez, au milieu de sa bonté, c'est un homme inexorable quand on l'a blessé dans son honneur.

— Ne suis-je pas innocente ! s'écria Louise; je lui dirai toute la vérité, il me croira.

— Il ne vous croira pas. Pensez-vous donc qu'il faille tant de choses pour aveugler la passion? La présence du capitaine Georges chez vous, cette nuit, votre amour dans le passé, une miniature que vous-même lui aviez donnée, et que le colonel a trouvée dans le pavillon où vous vous êtes si maladroitement évanouie, toutes ces preuves, éclairées par mes commentaires et mes explications... Vous voyez bien, madame, que c'est plus qu'il n'en faut pour convaincre un esprit déjà prévenu !

Une sueur froide perlait sur le front de Louise.

— Maintenant, continua Philippe, admettons que le colonel meure, je reste seul ici ; croyez-vous que la victoire de M. de Vibray puisse le sauver, et pensez-vous que ce soit moi qui écarterai de sa tête les conséquences des lois de la guerre? Je vous l'avais promis, madame ; vous n'avez pas voulu m'entendre, je me suis vengé. M'écouterez-vous davantage, maintenant ?

— Horreur! s'écria Mme Champrod.

— C'est pourtant le seul parti qu'il vous reste à prendre. Vous savez si je vous ai priée et suppliée; vous savez si cet amour, qui est passé dans mon sang, n'a pas tout bravé pour arriver jusqu'à vous, tout, jusqu'à votre haine! J'ai marché au travers des obstacles, et je les ai brisés. Croyez-vous, maintenant, que je veuille reculer, lorsque je suis seul près de vous, et le maître ici? Eh bien, Louise, dites un mot, et toute ma vie vous appartient; ce cœur, dont vous connaissez l'indomptable énergie, est à vous; ma fortune, je la mets tout entière à vos pieds; dites un mot, et je vous entraîne loin de ces lieux. Que faut-il donc pour atteindre au bonheur? indépendance, richesse, amour! Suivez-moi, et vous aurez tous ces biens!

— Vous suivre, moi? jamais!

— Louise!... par pitié pour vous-même! s'écria Philippe d'une voix menaçante.

— Vous suivre ! répéta la jeune femme indignée, mais j'aimerais mieux mourir!

— Il le faudra pourtant bien, reprit Philippe froidement. Nous sommes seuls, et j'ai assez long-temps prié pour avoir enfin le droit de commander.

Philippe s'était levé. Il y avait sur son visage une si terrible expression d'inexorable résolution, que Louise comprit qu'elle était perdue.

Mais son courage se haussa à la grandeur du péril. Trop fière pour s'abaisser à la prière ou au mensonge, elle se dressa, et d'un bond, avant que Philippe eût pu deviner sa résolution et l'arrêter, elle sauta sur un petit balcon dont les pierres faisaient saillie sur la Sarthe, qui de ses eaux rapides et profondes baignait silencieusement le pied des murs.

— Venez donc me prendre, lui dit-elle, le visage rayonnant d'une sublime beauté.

Philippe, instinctivement, tendit les bras comme pour la retenir.

— Louise! s'écria-t-il.

— Encore un pas, dit-elle, et vous irez disputer mon corps à la rivière.

Philippe recula.

Un instant, tous deux se regardèrent muets; elle, calme et résignée; lui, sombre, hésitant.

Enfin sa froide ironie l'emporta.

— Vous vous souvenez à propos d'*Ivanhoé*, lui dit-il, avec un amer sourire ; il vous plaît de jouer le rôle de Rébecca, mais je ne m'appelle pas Brian de Bois-Guilbert, et il est temps enfin de cesser cette comédie.

Il s'avança vers la fenêtre. Louise jeta un regard vers le ciel et disparut.

Philippe poussa un cri et se pencha sur l'abîme. La nappe profonde des eaux venait de s'ouvrir, et à l'endroit où Louise avait plongé, un cercle d'écume blanche frissonnait, un flot passa, et la sombre rivière emporta cette trace dans ses ondes fugitives.

Tandis que ces choses se passaient au château, on n'a pas oublié que Georges de Vibray, délivré par le colonel Champrod, s'était enfoncé dans le parc à sa suite. Comme ils passaient non loin du saule où Alexis avait été frappé du plomb mortel, Pierrette, qui était restée sur la rive en proie à un désespoir muet, releva machinalement la tête au bruit des pas qui faisaient crier le gravier. L'aube naissante blanchissait la campagne de ses timides clartés, et comme de cotonneux flocons de ouate les légers brouillards qui flottent sur la surface des rivières fondaient leurs vapeurs nacrées aux premières lueurs du matin. Le regard vague de Pierrette s'attacha quelque temps sans idée sur le groupe qui marchait rapidement au milieu des taillis; mais enfin, à mesure que le sentiment de la réalité dissipait les ténèbres de son esprit, elle reconnut tour à tour Georges et le colonel. Un mouvement instinctif la fit se lever, et courir à leur suite; mais, en même temps qu'un étrange curiosité la poussait sur leurs pas, une crainte indéfinissable la contraignait à se cacher à leurs yeux sous le couvert des arbres et des buissons. On aurait dit que son âme pressentait un nouveau malheur.

Bientôt le groupe s'arrêta sur les bords du Geay, en un lieu où l'écartement des broussailles dessinait une clairière étroite, tapissée d'une herbe fine et veloutée.

Le colonel jeta son manteau par terre, et tira son épée. Pierrette s'était blottie dans un fourré sur la lisière du bois.

— Il n'est pas besoin d'explication entre nous, dit le colonel à Georges; un de ces messieurs va vous donner son épée. Nous allons nous battre, et l'un de nous doit rester sur le carreau. J'imagine que ces témoins vous conviennent; nous n'avons donc plus qu'à nous mettre en place.

Le vicomte de Vibray écoutait le colonel; la pensée d'un duel lui était bien venue à l'esprit, quand M. Champrod était allé le tirer de sa prison; mais il l'avait bien vite écartée, sachant qu'il était prisonnier de guerre. Les paroles qu'il venait d'entendre ne lui laissaient plus aucun doute à ce sujet, mais il cherchait vainement une cause à ce combat singulier.

Un officier dégaîna, et lui passa son épée. Tout en la prenant, Georges essaya d'avoir une explication. Le colonel l'interrompit.

— Le motif qui nous amène ici est assez grave pour que l'un de nous y laisse sa vie: ces messieurs ont foi en la parole que je leur ai donnée. Vous la comprenez mieux que personne; il faut du sang pour laver l'outrage que vous m'avez fait. Ainsi point de débats inutiles. Mais en vous appelant sur le terrain, je ne veux pas que votre vie, si vous êtes vainqueur, courre les chances de la cour d'assises où cette dernière prouesse rendrait votre condamnation inévitable. Aussitôt après le combat, vous partirez; ces messieurs ont juré sur leur honneur de se taire. Vous allez, quant à vous, m'engager votre parole que vous quitterez le territoire français sur-le-champ, sans chercher à y revoir personne.

M. de Vibray comprit à l'air dont ces paroles avaient été dites que le parti du colonel était irrévocablement arrêté; il ne douta plus qu'il n'y eût sous cette rencontre imprévue une infernale machination de Philippe Cazal. Mais faire revenir le colonel sur l'erreur qu'il entrevoyait était impossible, et hésiter à se battre eût été d'un lâche. Il donna la parole qui lui était demandée, et se mit en garde.

Mais, comme il lui répugnait de faire couler le sang d'un homme qu'il savait bon et généreux, et dont il éprouvait encore en ce moment la loyauté, il chercha seulement à parer les coups qui lui étaient portés; son habileté en escrime lui rendait cette tâche facile, ayant surtout affaire à un homme que la colère aveuglait.

Du lieu où Pierrette s'était cachée, elle pouvait suivre tous les incidents de cette rencontre; mais la distance ne lui avait pas permis d'entendre les paroles échangées entre le colonel et le vicomte. Inquiète, elle attachait ses regards sur les deux épées qui se jouaient comme des serpens lumineux sous les premiers rayons du jour. Plus d'une fois, M. Champrod, dans sa fougueuse impatience, offrit sa poitrine découverte au fer du Vendéen. Mais, las enfin d'une lutte qui se prolongeait sans résultat, et voulant surtout éviter l'effusion du sang, M. de Vibray profita d'une passe mal engagée pour désarmer son adversaire.

M. Champrod sauta sur son épée, et se remit en garde avant que leurs témoins eussent pu s'interposer.

— Il faut qu'il y ait un mort ici! s'écria-t-il en recommençant le combat.

Un instant après, l'épée volait encore une fois de sa main, et la pointe de M. Vibray effleurait sa chemise.

Le colonel ramassa l'arme qui venait deux fois de lui être enlevée; un court moment, immobile, il en serra la garde avec violence; mais enfin il rejeta brusquement le fer sur le gazon, et se tournant vers M. de Vibray:

— Vous m'avez vaincu, lui dit-il; dans votre cruelle générosité, vous avez même épargné une vie qui m'est odieuse aujourd'hui. Le combat doit cesser, bien que tous deux nous soyons vivans. Allez, monsieur, vous êtes libre. Souvenez-vous seulement de la parole que vous m'avez donnée.

Georges s'éloigna. Pierrette prit sa course au travers du bois pour aller raconter à Louise ce qui venait de se passer. Comme elle arrivait sur un terrain nu à la lisière du parc, elle vit sur un balcon la figure aérienne de sa maîtresse qui, après s'être dessinée un instant dans le sombre encadrement d'une fenêtre, s'élança dans le gouffre, passa comme une flèche, et plongea sous l'eau. Pierrette se précipita au bord de la rivière; comme elle consultait du regard la surface polie de la Sarthe qui se glissait comme une couleuvre entre ses vertes rives, elle vit accourir Philippe pâle, égaré. Le regard du bâtard du prêtre lui dit tout, et, frémissante d'horreur, elle suivit la pente des eaux dont le cristal limpide clapotait à ses pieds.

A quelque distance, elle aperçut une masse blanche que la rivière emportait doucement dans sa fuite. C'était le corps de Louise que sa robe soutenait sur l'eau. Aux cris de Pierrette, des meuniers sortirent d'un moulin bâti sur un pli de la rive; ces braves gens se jetèrent dans la Sarthe, et ramenèrent Louise évanouie.

Tous s'empressèrent autour d'elle; un chirurgien fut appelé de Balestras, et bientôt Louise rouvrit les yeux à la lumière. Son premier regard rencontra Pierrette; elle se jeta dans ses bras, et perdit de nouveau connaissance en voyant Philippe debout auprès d'elle. Le chirurgien ordonna qu'elle fût transportée au moulin avec les plus grands ménagemens. Comme on la soulevait, le bracelet de corail qu'elle portait au bras se détacha et roula sur l'herbe; Philippe l'aperçut et s'en empara.

Avec une autorité qu'elle tirait de la situation, Pierrette intima d'un geste à Philippe l'ordre de s'écarter, et il s'éloigna, curieux à son tour d'apprendre le résultat de la rencontre du colonel et du Vendéen.

M. Champrod le lui fit connaître en quelques mots. Un amer désappointement se glissa dans le cœur de Philippe quand il comprit que M. de Vibray échappait à sa haine; mais, habitué à dompter les mouvemens de son âme, il n'en laissa rien voir au colonel, et à son tour il lui raconta comment sa femme s'était précipitée d'une fenêtre de Balestras dans la Sarthe d'où les meuniers l'avaient retirée.

M. Champrod s'informa des motifs qui avaient poussé Louise à cet acte de désespoir. C'était là justement ce que Philippe voulait pour rendre toute explication impossible entre le colonel et sa femme.

— Que sais-je, dit-il. Mme Champrod a été quelques heures à revenir de l'évanouissement où elle était tombée après l'arrestation de M. de Vibray au pavillon. Sa douleur se trahit alors par des pleurs et des sanglots. Elle voulait se lever, et retombait épuisée sur son lit de repos. Quand elle apprit que le prisonnier allait se battre contre vous, elle se dressa d'un bond: — Je n'y survivrai pas! s'écria-t-elle, et se précipita par la fenêtre.

Bien plus encore que ses paroles, le regard et l'expression du visage de Philippe disaient quel sens il fallait attacher, dans son opinion, au cri de Louise. M. Champrod l'expliqua comme lui.

—Elle peut vivre maintenant, dit-il avec un sourire amer; *il* est libre.

Le colonel passa dans son cabinet, écrivit quelques lettres, et, comme s'il allait faire une course aux environs, monta à cheval une heure après.

Vers le soir, lorsque Louise fut en état de rassembler ses souvenirs, elle s'étonna de l'absence prolongée de son mari. Pierrette se rendit au château; elle apprit que le colonel n'était pas encore revenu. Une vague inquiétude commençait à pénétrer dans son cœur, lorsque Philippe lui remit une lettre dont la suscription portait le nom de Mme Champrod Pierrette courut au moulin.

Louise ouvrit la lettre. Le colonel mandait à sa femme qu'après ce qui s'était passé, il leur était impossible de vivre l'un près de l'autre; il s'éloignait donc pour toujours des lieux qui lui rappelleraient sans cesse la faute de celle qu'il avait estimée autant qu'il l'aimait encore, et lui rendait la liberté. « Quand le jour du repentir viendra, lui disait-il en finissant, vous vous souviendrez de l'homme que vous avez trompé, et qui aurait payé votre bonheur au prix de son sang. Vous pleurerez alors; mais vos larmes seront toute ma vengeance; elles useront votre vie avant que je vous pardonne! »

A cette lettre étaient joints divers papiers qui assuraient l'existence de Louise.

Mme Champrod ne perdit pas une minute, et malgré l'état de faiblesse où elle se trouvait encore, se rendit à Balestras. Personne ne savait ce qu'était devenu le colonel. Dans son angoisse, elle fit appeler Philippe; le bâtard du prêtre lui apprit alors avec son cruel sourire que le colonel s'était dirigé vers Noyen-sur-Sarthe, où il avait pris une voiture et des chevaux de poste. En partant, il avait laissé une procuration à son intendant; son intention, lui avait-il dit, étant de ne plus revenir à Balestras.

Louise passait ses mains sur ses tempes que la fièvre faisait battre; elle se demandait si elle n'était pas en proie à quelque rêve affreux, et sentait ses idées tourbillonner dans son esprit comme l'eau battue par la roue d'un moulin.

— Il y a eu d'infâmes calomnies, dit-elle en attachant sur Philippe un regard sec et brûlant; vous vous êtes servi de l'arme des lâches; je ne pouvais pas moins attendre de vous!

—Vous avez voulu la lutte, madame, reprit le bâtard impassible; nous luttons.

— Oh! s'écria-t-elle, je le reverrai, et Dieu qui me sait innocente permettra qu'il entende ma voix!

— Essayez.

Mme Champrod étant trop faible pour partir sur-le-champ comme elle l'aurait voulu, écrivit du moins au colonel qui s'était rendu à Paris. Ses lettres lui furent renvoyées cachetées; elle recommença sans plus de succès, jusqu'au jour où elle apprit que son mari venait de prendre du

service et de partir pour l'Algérie. Alors elle cessa; sa fierté blessée lui conseillait d'attendre. Sur ces entrefaites, elle reçut des nouvelles de Georges; il avait réussi, grâce au dévoûment de ses amis, à passer en Angleterre; condamné à mort par contumace aux assises de la Sarthe, il lui disait un éternel adieu.

Louise reporta ses pensées autour d'elle, elle se trouva seule avec Pierrette. Tous les liens qui l'attachaient au monde étaient brisés; une profonde tristesse s'infiltra dans son âme, et la pensée de la mort visita quelquefois son chevet. Mais la religion la protégeait contre ses propres angoisses; elle se résolut à vivre, mettant toute son espérance en Dieu.

Philippe tournait autour d'elle, sombre et silencieux, comme le lugubre chien noir du démon autour de Faust. La présence de cet homme glaçait son cœur. Un jour qu'elle lui avait intimé l'ordre de ne plus reparaître devant elle, il s'était éloigné pâle de fureur.

— Vous êtes seule maintenant, lui dit-il, comme il passait le seuil de la porte, gardez-vous bien!

Louise savait que Philippe avait à ses ordres une valetaille capable de toutes les entreprises, même les plus audacieusement coupables; lui-même était assez hardi pour ne reculer devant aucune tentative dont il pouvait espérer le succès. Elle se décida donc sans hésiter à fuir Balestras dont le séjour lui était pénible en même temps que dangereux. Comme elle ne voulait rien accepter des dons de son mari, ses préparatifs furent promptement terminés; Pierrette l'aida, et le lendemain toutes deux avaient disparu.

Il fut impossible à Philippe, quelle que fût l'activité de ses démarches, de retrouver la trace des fugitives. Comme ces anges radieux qui, aux temps bibliques, descendaient du ciel dans les campagnes de la Judée, puis s'éclipsaient après avoir semé la consolation du bout de leurs ailes lumineuses, Louise venait de disparaître du pays qu'elle avait tant aimé, ne laissant après elle que le souvenir de ses bienfaits.

Un coup de sonnette interrompit le narrateur. Il se leva.

— Retournons à nos stalles, me dit-il; il nous faut assister au combat de générosité que l'infortunée Rachel va livrer à la princesse Eudoxie. Qui l'emportera de Mlle Dobré ou de Mme Nathan? La prose doit céder le pas à la mélodie : allons.

IV.

La salle tout entière venait de palpiter sous la voix puissante d'Eléazar, chantant sa plainte et sa colère au souvenir de Rachel, lorsque l'auditeur au conseil d'état m'entraîna vers le foyer où la foule émue se pressait.

— Oubliez pour une heure, me dit-il, la malheureuse Israélite qu'attend le bûcher, et revenons à la Vendéenne Louise, à qui il ne manque peut-être que l'inspiration de M. Halévy pour paraître aussi poétique.

— Nous allons, reprit l'auditeur, après un instant de silence, pendant lequel il parut recueillir ses souvenirs, quitter la Sarthe pour la Normandie, et le château de Balestras pour la pauvre auberge d'un pauvre village assis sur la côte, non loin de Cherbourg. Deux ans se sont écoulés depuis le jour où Mme Champrod disparut avec Pierrette; on était alors vers le milieu du mois de décembre 1834. Près d'une table ébréchée, deux pêcheurs, vêtus de gros drap bleu, buvaient à même dans deux pots d'étain pleins jusqu'au bord de cidre écumant. Un grand feu de tourbe flambait dans l'âtre immense d'une cheminée, que décoraient le portrait équestre de l'empereur brandissant une épée sur un cheval blanc, et une statuette coloriée de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus caché sous un rameau de buis bénit. La pluie fouettait les vitres d'une large fenêtre derrière laquelle on voyait la mer déferler sur la grève; le vent sifflait, et sur le dos monstrueux de l'Océan les vagues soulevaient leurs crêtes blanchissantes. Au loin, chassée comme une mouette, une barque égratignait la cime des flots que tourmentait l'aile de la tempête.

Celui des pêcheurs qui paraissait le plus vieux tourna les yeux vers la fenêtre.

— Il fait un temps à ne pas mettre un douanier dehors, dit-il; par l'âme de mon saint patron Landry, la mer est folle!

— Ma foi, dit l'autre, pas plus que cette barque qui s'est confiée à ses vagues. Voyez comme elle danse! on dirait qu'elle cherche à gagner la côte au lieu de s'élever au large, comme nous ferions vous ou moi. Elle pourrait peut-être y arriver plus vite qu'elle ne pense. Je voudrais bien savoir quel est le patron assez étourdi pour naviguer par ce vent du diable.

— Ce patron-là est un contrebandier.

— Vous croyez, père Landry?... Nous pourrions bien alors pêcher la cargaison dans nos filets demain. Mais bah! les contrebandiers n'aiment pas la tempête plus que nous. Ne serait-ce pas plutôt la barque du général qui est passée hier, et qui voulait se rendre à Cherbourg par eau, ou bien encore la barque du père Yvon, sur laquelle les deux étrangères aiment tant à se promener.

Comme il achevait ces mots, un homme entra secouant son manteau trempé de pluie; à la vue des épaulettes d'or qui brillaient sur sa capote militaire, les deux pêcheurs se levèrent.

— Demeurez, mes amis, dit le général, qui n'était autre que l'ex-colonel Champrod, revêtu d'un nouveau grade conquis en Algérie à la pointe de l'épée, et qu'une inspection venait d'appeler en Normandie. — J'ai dû gagner l'auberge comme vous, et remettre mon départ à demain.

Le général s'approcha du feu, et, prenant un verre sur la table, but avec les pêcheurs. Sur sa figure mâle et brunie, le chagrin avait creusé de profondes rides; on voyait qu'une pensée constante avait plissé ce front et dépouillé ces tempes amaigries; autour des paupières élargies s'étendait un cercle bleuâtre; et la coloration des joues, jadis brillantes de santé, s'était effacée sous une pâleur mate comme les teintes froides de l'ivoire.

— Il paraît, mes amis, dit-il aux deux pêcheurs avec un doux, mais triste sourire, que, plus prudens que votre camarade, qui fuit là-bas devant l'orage, vous préférez un pot de cidre à l'eau de mer.

Le père Landry regarda par la fenêtre, et hocha la tête; le vent fraîchissait encore; la pluie avait cessé, et les lourdes nuées, chassées par la rafale, se déchiraient à l'horizon, qu'illuminaient des lueurs blafardes. De pâles rayons tombaient du ciel sur la mer glauque, et traçaient d'étroites bandes lumineuses sur sa surface agitée et retentissante. Les flots battaient la grève à coups pressés.

— Le père Landry croit que cette barque est montée par un contrebandier, dit l'autre pêcheur, qu'on appelait Jean Leguy; mais moi j'imagine plutôt qu'elle porte les deux étrangères d'Eculleville, qui se seront avisées d'aller en promenade.

— Laisse donc, reprit Landry, tu raisonnes comme un canard sauvage; crois-tu que je resterais là, les bras croisés, si ces bonnes dames dansaient sur l'eau? Ne l'écoutez pas, mon général, ce qui nage là-bas est le bateau d'un contrebandier, foi de Normand! Les bonnes dames d'Eculleville seraient en danger de mort, et le père Landry boirait du cidre au coin du feu! Quand tu verras ça, tu pourras dire qu'il y a un malhonnête homme sous ce bonnet, ajouta le père Landry en tirant son grand bonnet de laine rouge.

— C'est pourtant vrai que je me jetterais dans ma barque, au risque d'y laisser ma peau, pour leur porter secours! s'écria Jean Leguy; et il n'y a pas un pêcheur sur la côte qui n'en fît autant.

— Qu'est-ce que c'est donc que ces deux étrangères, demanda le général, dont la curiosité venait d'être piquée par les paroles des deux Normands, et surtout par l'expression de leurs physionomies.

— Ah! ma foi, dit le père Landry, c'est toute une histoire; nous les connaissons bien, mais nous ne savons pas leurs noms.

— Et personne au pays n'a songé à le leur demander, continua Jean Leguy; quand elles sont venues, il y a deux ans, vers la fin de l'automne, elles étaient tristes comme la pauvre Suzanne, après qu'on eut trouvé le corps de son mari noyé sur la grève. Comme c'était à l'époque de l'arrestation de Mme la duchesse de Berry, on a pensé que peut-être leurs frères ou leurs maris étaient compromis dans toutes ces affaires d'insurrection, et alors, autant par respect pour leur douleur que par crainte de nuire à leur tranquillité, on ne les a pas questionnées.

— Braves gens, dit le général.

— Elles s'établirent chez une pauvre veuve, la mère Marthe, qui possède une cabane à l'entrée du village, avec un petit jardin, et, tout en ayant l'air de ne payer que leurs dépenses, elles faisaient aller le ménage de la veuve et de ses deux petits enfans, dit le père Landry. Bientôt, tous les pauvres de l'endroit apprirent à les connaître; il n'y avait pas de chaumière où on ne les rencontrât soignant les malades et consolant les malheureux. Elles ne paraissaient pas bien riches, mais elles donnaient de si bon cœur le peu qu'elles avaient, que les larmes en venaient aux yeux. Quand elles n'avaient rien, elles pleuraient avec ceux qui souffraient, et priaient le bon Dieu. On ne peut pas dire tout le bien qu'elles ont fait. Leur arrivée a été une bénédiction pour le pays.

— C'est depuis ce temps qu'on les a nommées les bonnes-dames d'Eculleville, s'écria Jean Leguy. Voyez-vous, mon général, on se ferait couper en morceaux pour elles. Mais c'est une pitié de les voir si tristes dans leurs robes noires; elles sont si pâles, qu'on les prendrait pour les images de la bonne Vierge. Il faut qu'ils n'aient pas de cœur ceux qui ont fait du mal à ces créatures du bon Dieu.

— Vous n'avez rien appris de leur histoire? reprit le général, ému à l'accent du marin.

— Rien, dit le père Landry; il paraît qu'elles ont eu beaucoup de malheurs dans leur pays; un jour, comme on parlait des guerres de la Vendée et des pauvres gens qui y étaient morts, elles se sont regardées, et toutes deux se sont mises à pleurer. Depuis lors, on n'ose plus parler de ces choses-là, et nous croyons tous que nos soupçons sont vrais.

— L'une paraît la maîtresse de l'autre, qui ne l'appelle jamais que Madame, ajouta Jean Leguy; mais j'ai entendu nommer l'autre, la plus petite, celle qui a de grands yeux noirs; elle s'appelle Pierrette.

— Pierrette! s'écria le général; et il s'appuya contre la cheminée, pâle et tremblant comme un fiévreux.

Ses yeux se tournèrent vers la fenêtre. La tempête éclatait dans toute sa violence. Comme des bandes de crêpe noir, de sombres nuages coupaient le ciel; le vent soulevait, sur la mer verdâtre, des bancs d'écume qui couraient jusqu'à l'horizon. La barque, emportée au sommet des vagues, filait comme une flèche ou disparaissait entre les lames; le flot la poussait vers la côte, où le ressac retentissait comme le roulement du tonnerre.

— Qu'est-ce qu'a donc le général? dit tout bas le père Landry à Jean Leguy, en le poussant du coude; il est devenu tout blanc comme la statue de mon saint patron dans l'église du village.

Tout à coup le général se dirigea vers la fenêtre.

— Mes amis, dit-il aux deux pêcheurs, il y a là-bas une barque qui va

périr ; courez, courez sur le rivage, et n'épargnez rien pour sauver ceux qui la montent. S'il faut de l'or...

— Merci, interrompit le père Landry. On ne se fait pas payer pour arracher des chrétiens aux vagues,

Le général Champrod leur serra la main à tous deux.

— Allez donc, mes amis, reprit-il. Les bonnes dames d'Ecculleville sont peut-être là.

— Non, dit Jean Leguy ; j'ai d'assez bons yeux, et la barque est assez proche pour voir qu'il n'y a à bord que trois ou quatre matelots ; mais que ce soient des contrebandiers ou des maraudeurs anglais, je n'en suis pas moins tout prêt à me jeter à l'eau pour les en tirer. Ce sont des hommes, après tout!

Les deux pêcheurs sortirent; le général, debout près de la fenêtre, les suivait du regard; ce qu'il venait d'entendre avait remué son âme jusque dans les profondeurs où il ensevelissait d'amers souvenirs que le temps ne pouvait effacer. C'était dans un village perdu sur les grèves de la Normandie qu'il venait de retrouver celle qu'il maudissait encore en l'aimant toujours, et il la retrouvait pauvre, désolée, solitaire!

Comme le général cachait sa tête dans ses mains, laissant son âme égarée flotter indécise entre mille pensées nouvelles, la porte de l'auberge s'ouvrit brusquement; une femme entra enveloppée d'une cape bretonne.

— Personne encore! dit-elle ; et elle jeta sa cape sur une chaise.

Au bruit de ses souliers sur le carreau, le général se retourna.

— Pierrette! s'écria-t-il.

Pierrette se laissa tomber près de la cape en reconnaissant M. Champrod.

— Le colonel ! dit-elle ; vous ! vous ici !

— Mais toi-même, Pierrette, qu'y viens-tu faire? Es-tu seule ? Louise ne t'a-t-elle pas accompagnée ?... Où l'as-tu laissée?

La jeune fille resta muette un instant, les yeux attachés sur le général; mais bientôt le sang remonta à ses joues, que la surprise avait pâlies ; elle se leva, le regard brillant, le sein oppressé.

—Oh ! je ne sais qui vous amène ! s'écria-t-elle ; il me semble que c'est Dieu qui vous envoie. Ecoutez-moi, monsieur Champrod, et si j'en crois mes pressentimens, vous rendrez la paix à une pauvre femme qui n'a pas mérité tout le mal que vous lui avez fait, Vous m'avez demandé ce que je venais faire ici ? J'y viens attendre M. le vicomte Georges de Vibray.

— Georges ! s'écria le général en pâlissant.

— Georges, reprit Pierrette, qui a écrit à Mme Champrod pour lui annoncer que le 13, à midi, il serait dans ce hameau.

—Ici, où ta maîtresse, sans doute, l'a appelé? dit le général.

— Ici, où quelque nouveau piége l'attend. Ma maîtresse est innocente aujourd'hui comme elle l'était quand vous l'avez condamnée, comme elle n'a jamais cessé de l'être. Voilà deux ans qu'elle souffre et prie Dieu pour vous, qui la punissez injustement ; il est temps que cela finisse!

Pierrette parlait avec une exaltation que le général ne lui avait jamais vue. Ebranlé déjà par le récit des pêcheurs, il sentit son cœur s'émouvoir aux paroles de la paysanne.

— Innocente, dis-tu, reprit-il ; l'était-elle dans ce pavillon où je l'ai surprise avec M. de Vibray?

—Avec M. Philippe Cazal, devriez-vous dire, avec le bâtard du prêtre, qui l'avait épouvantée de ses menaces, avec le seul coupable qu'il y ait jamais eu dans cette fatale journée, où ma maîtresse a perdu le repos, où j'ai perdu mon frère. Vous ne saviez pas, vous, que Philippe Cazal aimait votre femme, si l'on peut appeler de l'amour cette lâche passion qui ne recule devant aucune infamie.

— Lui, Philippe !

— Et si ma pauvre maîtresse ne vous l'a jamais dit, c'est qu'il lui répugnait d'accuser un homme qui s'asseyait à votre foyer, que vous appeliez votre ami ; ne craignait-elle pas, d'ailleurs, votre colère, votre indignation, une rencontre entre vous, si vous aviez appris la vérité ? Depuis, vous n'avez jamais ouvert une seule des lettres où elle se justifiait, sans accuser personne cependant ! Et depuis, où a-t-elle vécu, dites, le savez-vous ?

—Je le sais, dit le général.

— Libre, repoussée par vous, a-t-elle quitté la France pour rejoindre celui que vous accusiez ? Voilà deux ans qu'elle vit seule ici, pleurant et priant, le savez-vous ?

— Je le sais.

— Oh ! vous ne savez pas quelle femme vous avez maudite et méprisée ! Mais ses actions parleront plus haut que mes discours. Elle va venir ; elle attend M. de Vibray; elle ignore que vous êtes là. Eh bien, cachez-vous ici, dans cette chambre basse, et derrière cette porte, vous les verrez, vous les entendrez tous deux. Alors, vous me croirez peut-être !

— Me cacher! c'est presque espionner.

— Ce n'est pas espionner que d'écouter une justification depuis deux ans attendue. Voulez-vous donc toujours condamner?

Comme Pierrette parlait encore, ils virent par la fenêtre passer Louise avec les deux pêcheurs. Ils se dirigeaient vers l'auberge. Pierrette prit le bras du général, et le poussa vers une salle basse qui tenait lieu de cellier.

—Allez, lui dit-elle; ne faut-il pas enfin que l'heure de la vérité sonne pour tout le monde?

Le général céda à l'impulsion de cette voix que les plus nobles sentimens animaient, et disparut.

La porte de l'auberge s'ouvrit, et Louise entra marchant à côté de Jean Leguy et du père Landry qui portaient Georges dont les vêtemens imbibés d'eau disaient assez comment il était arrivé sur la grève.

— Mes pressentimens ne me trompaient pas, dit Louise à Pierrette ; une voix intérieure me criait qu'il était sur cette chaloupe. Sans le courage de ces braves gens, il était perdu.

Et la pauvre femme serra les rudes mains des pêcheurs.

— Oh ! ne nous remerciez pas, dirent-ils, nous sommes assez payés, puisque ça vous a fait plaisir.

— Quand je vous ai vue courant sur les cailloux, si près que les vagues mouillaient votre robe, vrai Dieu ! s'écria Jean Leguy, je crois que je me serais noyé plutôt que de ne pas arracher ce pauvre jeune homme à la mer. Et, ma foi, il était temps; déjà il roulait comme une épave.

— Allons, viendras-tu, bavard? dit le père Landry qui poussait son camarade par le bras ; il y a peut-être quelque autre naufragé sur la côte.

Et comme ils passaient la porte, il ajouta en se penchant à l'oreille de Jean Leguy :

— Il faut les laisser seuls ; ne vois-tu pas que *l'autre* est quelque chose comme son frère ou son mari ? J'ai compris ça tout de suite, moi.

Jean Leguy ouvrit de grands yeux, regarda avec admiration le père Landry, et le suivit en pinçant les lèvres d'un air d'intelligence.

Pierrette s'était glissée près de Georges, qui revenait doucement à lui, couché sur un banc devant le feu. Bientôt il eut recouvré l'usage de ses sens, et son premier mouvement fut de presser les mains des deux femmes sur son cœur; mais le premier mot qui jaillit de ses lèvres encore pâles fut le nom de Louise.

Louise trop émue ne lui cachait pas les larmes qui coulaient sur son visage. Toute la vie de Pierrette semblait s'être concentrée dans ses yeux qui rayonnaient.

— Georges, dit enfin Louise, pourquoi êtes-vous venu?

—Vous me le demandez, vous? répondit Georges d'une voix étonnée.

— Ne savez-vous pas que votre signalement a été donné à tous les postes de gendarmerie, reprit-elle, et devriez-vous vous exposer à une mort presque certaine pour obéir à un souvenir?

— Pouvais-je hésiter quand vous-même m'appeliez? dit Georges avec un regard plein d'une indéfinissable surprise.

— Moi ! je vous ai appelé?

— N'avez-vous pas été malade? ne vous êtes-vous pas sentie près de mourir, et, à cette heure suprême où les âmes échangent un éternel adieu, ne m'avez-vous pas fait écrire par Pierrette de venir vous joindre à cette auberge où votre dernier soupir allait remonter à Dieu?

— Mais je n'ai pas été malade, et Pierrette ne vous a pas écrit!

— Qui donc alors m'a envoyé cette lettre? s'écria Georges. Tenez, ajouta-t-il en tirant de sa poitrine un papier tout trempé d'eau ; j'ai reçu cette lettre il y a deux jours. Cette nuit je suis parti ; mort ou vivant, je voulais être ici le 13, et c'est en jetant des poignées d'or dans la chaloupe d'un contrebandier que je l'ai forcé à lever la voile malgré la tempête qui commençait.

—Non, ce n'est pas moi qui ai écrit ce billet, dit Pierrette qui venait d'examiner le papier ; il y a quelque trahison là-dessous.

— J'étais à Portsmouth, quand un homme est venu à moi. « J'arrive de France, me dit-il, et voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre. » Et il tira de sa poche une boîte. Dans cette boîte il y avait ce billet : « Je » vais mourir, Georges ; épuisée par une longue maladie, je veux, avant » de rendre mon âme à Dieu, vous revoir une fois encore. Venez. Pier- » rette vous écrit pour moi qui n'ai plus même la force de tenir une plu- » me ; mais hâtez-vous, si vous voulez trouver vivante celle qui vous a » toujours aimé. » Et, afin que je ne pusse pas douter de la vérité de cette lettre, il y avait dans la boîte, savez-vous quoi, Louise?... le bracelet de corail que je vous avais donné quand vous étiez jeune fille ; ce bracelet que vous portiez encore le jour où je suis allé vous demander asile et protection à Balestras!

— Mais ce bracelet, je l'ai perdu, alors que des pêcheurs m'ont retirée de la Sarthe où je m'étais jetée pour échapper aux infâmes poursuites de Philippe Cazal !

A ces mots, Pierrette vit trembler la porte du cellier ; elle se leva.

— Vous l'entendez, dit-elle tout bas en passant près de la porte. Une main froide glissa par l'étroite ouverture et pressa la mienne.

— Je comprends tout, reprit Louise avec accablement, le regard fixé sur le bracelet de corail; la même haine nous poursuit tous deux. Philippe a retrouvé mes traces que je croyais lui avoir bien dérobées. Hier, un homme, celui que vous avez vu en Angleterre sans doute, est venu à moi, et m'a remis ce billet.

— C'est bien celui que je lui ai donné, dit Georges en examinant le papier que Louise lui présentait.

— Vous m'annonciez votre arrivée pour aujourd'hui.

— Et je suis arrivé.

— Et vous êtes perdu! Oh! quand Philippe s'est servi de mon nom, il savait bien ce qu'il faisait. Mais vous le voyez bien, Georges, on vous a trompé, je ne vous ai pas appelé. Ainsi donc partez, et retournez sur cette terre que vous n'auriez pas dû quitter.

— Ainsi vous me conseillez de fuir encore !

— Que prétendez-vous faire ? s'écria Louise.

— Rester !

— Vous voulez donc mourir !

— Ecoutez-moi, Louise; je suis las d'une vie sans repos et sans espérance; mourir ici ou mourir là-bas, que m'importe! Voilà deux ans que je vis, le regard et le cœur tournés vers la France où vous êtes. Je l'ai touchée, je ne m'en éloignerai plus, ou ne m'en éloignerai pas seul.

— Georges!

— Oh! je sais ce que vous allez me dire. Dans l'implacable fierté de votre vertu, vous n'avez pas voulu m'entendre, vous n'avez même pas voulu m'écrire; j'aurais dû comprendre que, même à l'heure de l'agonie, vous n'auriez pas eu un souvenir pour moi! s'écria le vicomte avec amertume. Mais seriez-vous inflexible jusqu'à la fin! Votre mari vous a repoussée; vous êtes seule, fuyez avec moi, venez; nous cacherons notre retraite au monde entier. Où vous voudrez, j'irai. Louise, venez!

— Je resterai. Georges, votre amour vous égare. Mon mari me repousse, dites-vous; eh bien, j'accepte son abandon comme l'expiation d'un souvenir que le devoir aurait dû bannir de mon cœur. J'attendrai.

— Entendez-vous? dit encore Pierrette en passant près du cellier.

Un soupir étouffé lui répondit.

— Alors je reste aussi, dit Georges. Je n'ai plus de patrie, mon nom est proscrit, une condamnation m'a frappé; je n'avais plus qu'une espérance, vous me l'enlevez. Comme vous, j'attendrai; Philippe peut venir.

— Georges! s'écria Louise. par pitié, partez! et, debout, suppliante, elle tordait ses mains de désespoir.

— Avec vous je pars, sans vous je reste, dit M. de Vibray.

— Faites-moi donc mourir, mon Dieu! s'écria la pauvre femme à genoux.

— On vient, dit tout à coup Pierrette, en se tournant vers Georges; hâtez-vous.

Louise se releva. Un homme s'avançait vers l'auberge. Son aspect glaça le sang dans ses veines.

— Sortez, dit-elle d'une voix entrecoupée par la terreur; sortez par cette porte. S'il en est temps encore, gagnez la cabane de Jean Leguy. Pierrette vous guidera; mais, pour l'amour de Dieu, ne la quittez pas que vous ne m'ayez vue.

Pierrette entraîna Georges par une porte qui ouvrait sur les dépendances de l'aubergiste, et l'homme que Louise avait vu entra soudain.

C'était Philippe.

Louise s'appuya contre la table pour ne pas tomber. Elle entendait les pas de Georges et de Pierrette sur les carreaux; son cœur battait lourdement dans sa poitrine; elle était livide.

Philippe se montra comme elle l'avait toujours connu, calme et dédaigneusement ironique. Il la salua comme s'il entrait dans un salon.

— Si je ne le savais déjà, madame, votre trouble m'apprendrait assez que M. de Vibray est ici, dit-il.

L'indignation empourpra les joues de Mme Champrod; elle leva sur Philippe un regard enflammé.

— Ainsi je ne m'étais pas trompée! s'écria-t-elle. C'est encore vous!

— C'est toujours moi. Mais, de grâce, épargnez-vous une colère qui ne peut que nous faire perdre un temps précieux. Vous aviez bien pris vos précautions, madame, lorsque vous avez quitté le château de Balestras; tandis que je vous faisais chercher au loin, vous étiez cachée, à un quart de lieue à peine, chez de pauvres fermiers où personne ne vous croyait, et vous n'êtes partie qu'un mois après, quand on commençait à vous oublier. Mais vous savez la toute-puissance de l'or; je l'ai prodigué, et, après deux ans de vaines tentatives, enfin je vous ai trouvée. Vous m'avez certes donné assez de peines pour qu'un jour me récompense de tant de fatigues. Vous vous étiez réfugiée sur les grèves de la Normandie, pour être plus près, sans doute, de l'Angleterre où vivait M. de Vibray; remerciez-moi donc, car j'ai voulu vous réunir. Maintenant écoutez-moi bien. Le vicomte est condamné à mort par contumace; son signalement est partout. Arrêté, il est perdu. Un seul moyen vous reste encore pour le sauver. Il y a, derrière les murs de la chapelle, à une lieue près du rivage, une chaise de poste: c'est la mienne. Le postillon est en selle. Dans ma poche, il y a un passe-port; il est en règle. Regardez. Je vous l'ai dit, avec de l'or on peut tout avoir. Ce passe-port est le sien. Sous un nom supposé, il peut quitter la France quand il voudra. Je vais me rendre à la chapelle; je vous y attendrai une heure. Si vous venez, ce passeport sera remis aux mains de M. de Vibray, et il est sauvé; si vous restez, dans une heure je signale son arrivée, et vous savez ce qui l'attend. Choisissez.

Mme Champrod ne remua pas. A la pâleur mortelle qui couvrait son visage, à l'immobilité de son corps, on aurait pu croire que la vie s'était retirée d'elle, si un tressaillement nerveux n'avait agité ses mains et ses lèvres. L'affaissement de toute sa personne, l'accablement de sa physionomie exprimaient un si profond désespoir, qu'un sentiment de compassion se peignit sur le visage hautain de Philippe Cazal. A la vue du mal qu'il avait fait, une douloureuse pensée contracta son front pâle et froid comme le marbre; ses yeux semblèrent s'humecter; il s'approcha. Louise frissonna, et se recula avec un geste dont aucun pinceau ne pourrait rendre la souveraine expression de mépris et d'horreur.

Philippe se redressa comme un tigre blessé.

— Ah! vous m'avez rappelé ma vengeance quand j'allais l'oublier! s'écria-t-il en jetant sur sa victime un regard brûlant. Pour étouffer la dernière pulsation de pitié dans ce cœur, où je la croyais morte, il ne vous a fallu que ce mouvement! Leurs pareils, madame, ont usé mon âme! J'inspire ou la haine ou l'effroi; on m'a souffleté dès le berceau avec une épithète infamante; je suis le bâtard du prêtre, et vous m'en faites souvenir! Je m'en souviendrai donc, je vous le jure, et je ferai si bien que vous ne l'oublierez jamais non plus. On a brisé mon enfance et flétri ma jeunesse avec ce nom, on a refoulé tous mes instincts nobles et généreux sous le mépris; on m'a nourri d'humiliations, abreuvé d'insultes; on m'a écrasé sous une faute qui n'était pas la mienne; on m'a chassé, repoussé, maudit, et je ne me vengerais pas! Et c'est lorsque j'allais pardonner peut-être, quand une larme mouillait ces paupières enflammées, que votre geste me rappelle ce que je suis et ce que vous êtes! Vous l'avez donc voulu, vous serez la victime immolée à ma vengeance! Vous êtes belle, vous êtes jeune, toutes les mains se sont tendues vers vous, tous les sourires vous ont accueillie. Eh bien! de ce piédestal d'honneur, de richesse, de vertu, où vous étiez placée, et que j'ai brisé déjà, il faudra bien que vous arriviez jusqu'à moi. A votre tour, vous me demanderez merci et pitié! Vous savez mes conditions. Encore une fois, madame, choisissez.

La porte intérieure vola en éclats, et Georges sauta dans l'auberge.

Louise, galvanisée en quelque sorte, se dressa, voulut courir et roula aux pieds du proscrit.

Philippe s'était arrêté.

— Lâche! lâche! criait Georges; et s'armant d'une hache, il s'élançait sur Philippe, lorsque le général apparut.

L'arme tomba aux pieds du Vendéen. Sur un signe de M. Champrod, des gendarmes pénétrèrent dans l'auberge et s'assurèrent de M. de Vibray.

Louise était étendue par terre, sans mouvemens. Pierrette, à genoux près d'elle, invoquait Dieu.

— Vous me connaissez, dit le général au brigadier, je vous confie cet homme; vous m'en répondez. Puis, se tournant vers M. de Vibray, il ajouta: — Pas un mot, monsieur, tout ceci me regarde. Avant une heure vous saurez ce que j'ai décidé.

Le général parlait d'une voix sonore et impérative; il y avait dans son geste et dans son regard une autorité qui commandait le silence; toute sa personne était revêtue d'un caractère imposant et terrible dont la puissance magnétique comprimait toutes les volontés; il était calme, mais ce calme était plus effrayant que les orages de la passion et les emportemens de la colère.

M. Champrod posa la main sur l'épaule de Philippe comme le commandeur sur l'épaule de don Juan. Philippe frissonna; sous l'épaisseur des vêtemens, il sentit la froideur glaciale de cette main pénétrer jusqu'à sa peau. Tous deux sortirent; la porte se referma derrière eux, et Georges avec Pierrette, tous deux près du corps de Louise évanouie, restèrent dans l'attente et la terreur.

Le général, on le sait, avait tout entendu de sa cachette; quand il vit s'éloigner Georges et entrer Philippe, il avait rapidement écrit quelques mots qu'un valet d'écurie s'était chargé de porter au poste le plus voisin de gendarmerie. Le brigadier avait mission de cerner le hameau et l'auberge. A la vue des uniformes, Georges, craignant de s'aventurer dans le hameau, retourna sur ses pas. C'est ce que M. Champrod désirait. En s'assurant, en cas de besoin, de la personne de M. de Vibray, il demeurait libre d'en disposer à son gré, ce qu'il n'aurait peut-être pas pu faire si des agens de la force publique s'en étaient emparés sur les indications de Philippe.

Philippe doutait encore que le général sût toute la vérité; l'arrestation de Georges, dont il ne pouvait comprendre le secret motif, laissait son esprit en suspens; mais comme il s'apprêtait à payer d'audace, un mot du général arrêta le mensonge sur ses lèvres.

— Epargnez-vous d'inutiles paroles, lui dit-il, je sais tout. Les premiers douaniers que nous allons rencontrer nous serviront de témoins. Je veux bien vous faire l'honneur de me battre avec vous. Suivez-moi.

Tous deux se dirigèrent vers la côte. Le jour touchait à sa fin; la mer, déjà plus sombre, reflétait les teintes grises du ciel, où la lumière pâlissait; les goëlands s'approchaient du rivage, égratignant du bout de l'aile les lames qui déferlaient à grand bruit; un voile funèbre s'étendait sur les grèves désertes, et le vent arrachait des plaintes aux vieux chênes dépouillés.

Deux douaniers fumaient leurs pipes dans un creux de rocher. Le général leur fit un signe de la main; ils se levèrent; quelques paroles dites à voix basse leur apprirent ce qu'il attendait d'eux; ils portèrent la main à leur casquette et le suivirent en silence.

Bientôt tous quatre s'arrêtèrent dans une crique solitaire; le sable humide résistait à la pression du pied; une enceinte de rochers les défendait de toute surprise.

Le général mit bas son habit; Philippe l'imita silencieusement; et un instant après, les deux adversaires, chacun armé d'un sabre emprunté aux douaniers, croisaient le fer, face à face.

Pas un muscle du visage de M. Champrod n'avait remué; malgré son courage, Philippe frissonnait; on comprenait à le voir que l'orgueil seul le soutenait: dans son âme, il avait peur.

Le général se battait en homme qui consent à mourir à condition de tuer. Philippe, malgré son trouble, se défendait avec une habileté qui aurait prolongé la lutte, s'il avait eu affaire à un ennemi désireux de conserver la vie; mais M. Champrod, qui voulait en finir, se découvrit en feignant de lever son arme; le sabre de Philippe l'atteignit à la poi-

trine; mais en même temps le fer du général, qui dédaignait de revenir à la parade, disparut tout entier dans le corps du bâtard.

Philippe lâcha son arme, un flot de sang lui vint aux lèvres, et il s'abattit lourdement sur le sable.

Un sourire passa sur les lèvres du général. Les douaniers se penchèrent sur le corps de Philippe.

— C'est inutile, leur dit froidement M. Champrod, il est mort; puis, déchirant sa cravate, il la noua sur sa blessure.

Avec une énergie qui puisait toutes ses ressources dans la puissance de sa volonté, il reprit le chemin de l'auberge. Les douaniers se trompèrent à ce sang-froid; ils le suivaient, s'imaginant que la blessure avait à peine effleuré les chairs. Ils ne pouvaient comprendre que ce duel, en même temps qu'il était un acte de vengeance, était encore un suicide.

Le général ouvrit la porte de l'auberge. Louise, qui était revenue à elle, et à qui Pierrette avait raconté tout ce qui s'était passé, s'élança vers lui.

Mais elle recula en voyant ses mains toutes rouges de sang.

— Vous êtes blessé? s'écria Louise.

— J'ai tué Philippe, lui dit le général. C'était à moi qu'il avait fait le plus de mal, c'était à moi de le punir.

— Mais vous! vous! répéta Louise, qui regardait avec épouvante la capote sanglante du général.

— Ce n'est rien, dit M. Champrod; je me connais assez en blessures pour être convaincu que celle-ci n'a pas besoin qu'on l'examine. Ecoutez-moi, Louise, ajouta-t-il en lui prenant la main doucement, j'ai eu bien des torts envers vous; je vous ai punie vous croyant coupable; un misérable vous avait calomniée, et j'ai été assez faible pour l'écouter. Pouvez-vous me pardonner jamais?

Louise sanglotait inclinée sur sa main.

— Votre éloignement vous a assez vengée; si vous avez souffert, pauvre âme qui avez été frappée dans toutes vos tendresses, peut-être l'avenir réparera-t-il les maux du passé. Quant à vous, monsieur de Vibray, approchez, dit le général en s'adressant au proscrit.

La voix de M. Champrod devenait sourde et gutturale.

— Si Philippe avait survécu, dit-il, ou si j'avais été tué sur la place, le brigadier que voici avait ordre de vous relâcher; Jean Leguy et le père Landry vous auraient fait passer en Angleterre; vous êtes maintenant libre et vous agirez comme vous l'entendrez. J'ai eu aussi envers vous quelques torts; d'un mot, je vais les réparer tous. Louise va bientôt rester seule; elle a besoin d'un protecteur qui l'estime et qui l'aime; je vous la confie. J'aurais tué votre père, ajouta-t-il plus bas, en pressant la main du vicomte, que ma faute serait rachetée à ce prix!

Georges tressaillit; deux grosses larmes descendirent lentement le long de ses joues.

Louise, éperdue, les regardait tous deux. Déjà le regard du général se voilait; des ombres livides se jouaient sur sa face.

Elle sentit sa main, conduite par celle de M. Champrod, s'unir à la main du proscrit.

— Mon Dieu! que faites-vous? s'écria-t-elle.

— Je meurs, dit le général.

Sa tête s'affaissa sur l'épaule de Louise, un dernier regard s'envola de ses yeux; son cœur ne battait plus.

Pierrette était accroupie dans un coin, la tête cachée sous son tablier. Aux d rnières paroles de M. Champrod, un cri, où toutes les angoisses de son âme s'étaient exhalées, avait jailli de ses lèvres, et la pauvre fille était tombée à genoux.

— Vous comprenez la suite, me dit l'auditeur au conseil d'Etat. M. de Vibray ne quitta pas la France. Ce fut le premier d'entre les Vendéens proscrits qui osèrent se présenter devant les tribunaux pour purger leur contumace. La justice du pays l'acquitta. Un an après, il épousait la veuve du général Champrod. Le soir de la bénédiction nuptiale, Pierrette disparut. Mme la vicomtesse de Vibray trouva sur sa toilette une lettre à son adresse; dans cette lettre il n'y avait que ces quelques mots :

« Vous êtes heureuse, ma chère maîtresse, votre sœur de lait n'a plus » de consolation à vous offrir; je vous quitte pour consacrer à ceux » qui souffrent les jours qui me restent encore à vivre. Ma dernière pensée » sera pour vous, que je bénis pour la confiance et bonne amitié que » m'avez toujours témoignée. J'ai fait ce que j'ai pu pour la mériter. Je » m'efforcerai de donner toutes mes pensées à Dieu; priez aussi pour » moi, ma chère maîtresse, afin qu'elles ne se détournent plus de lui...»

Mme de Vibray essuya quelques larmes qui filtraient entre ses paupières; mais je crois qu'elle n'a jamais parlé de cette lettre à son mari. Plus tard, elle apprit que Pierrette s'était faite sœur de Charité au Mans, où ses vertus ne tardèrent pas à briller du plus pur éclat dans les pénibles fonctions qu'elle s'était choisies. Elle est morte il y a deux ans, lorsque la supérieure de l'ordre la citait pour modèle à la communauté. Si je ne craignais pas de vous faire sourire en usant d'une locution bien surannée, je vous dirais qu'elle est trépassée en odeur de sainteté.

L'auditeur se leva en achevant ces mots. — Le cortége des moines va commencer sa marche funèbre, me dit-il, venez voir comment sait mourir Mme Nathan, et nous jetterons un dernier regard à Mme de Vibray avant qu'elle s'éloigne,

Maintenant mère heureuse aux bras d'un autre époux,

comme dit le poète.

AMÉDÉE ACHARD. (*Revue parisienne.*)

LA PRIMA DONNA.

Dans une des principales hôtelleries de Vérone on vit un soir un mouvement extraordinaire. Des groupes se formaient dans la salle et jusque dans la cour; on parlait avec chaleur. Un étranger eût pu croire qu'il s'agissait d'un grand événement politique; car, pour ce peuple restreint à la passion des arts, le début d'un chanteur ou le succès d'un opéra sont d'aussi puissans motifs d'intérêt que chez nous le renvoi d'un ministre ou une déclaration de guerre.

Or, il ne s'agissait rien moins à Vérone ce soir-là que de la rentrée de la signora Gina, jadis les délices de la ville, mais éloignée du théâtre durant plusieurs années. Son nom partait de toutes les bouches accompagné des épithètes de *diva*, de *benedilla*.

Un grand silence succéda aux transports. Tous les yeux se tournèrent vers un jeune homme qui venait d'entrer sans rien dire à personne, et qui s'était jeté sur une chaise demi-brisée prête à manquer sous son poids.

Il était beau, mais étrange. Près de lui, sur une table, il avait posé son manteau roulé autour d'une épée, et sa main droite était cachée dans son sein.

« Valterna! » lui cria quelqu'un en lui frappant sur l'épaule. Il ne bougea pas; seulement ses grands yeux noirs se tournèrent lentement vers le cadran de la pendule.

« Il n'est pas temps encore, « dit-il; et son regard, un instant animé, se voila de nouveau des longs cils de sa paupière.

« Quel est cet homme? demanda un Français arrivé depuis une heure à Vérone. — C'est Valterna, lui répondit-on. — Un officier? dit le Français en regardant l'épée et les moustaches du jeune homme. — Non, reprit-on, un dilettante. — Un voyageur autour du monde, dit un autre. — Un furieux, un fou, ajouta un troisième en s'éloignant.

— Peut-être pas si fou qu'on le pense, dit le premier qui avait parlé; mais qui peut savoir la vérité? — C'est une histoire singulière, et que nul autre que lui ne peut raconter. »

Le Français, frappé profondément de l'aspect de Valterna, céda à un sentiment d'intérêt irrésistible en poursuivant ses questions. Les uns lui dirent que c'était l'amant disgracié de la cantatrice Gina; d'autres, que c'était l'amant heureux de la duchesse de R... « Ecoutez, lui dit-on, si vous êtes curieux de le connaître, essayez de le faire parler; peut-être vous montrera-t-il plus de confiance qu'à un ancien ami, peut-être aussi vous tournera-t-il le dos sans vous répondre, car il est bizarre, inégal, inexplicable, mais il n'est pas méchant. Avant sa folie c'était un grand cœur. Allez, parlez-lui de Gina. Si une fois vous le mettez en train de raconter, il vous en dira beaucoup; mais on ne peut que médiocrement se fier à ses récits, car il ne sait pas toujours lui-même ce qu'il doit penser de sa vie. »

Le Français s'assit à la même table que Valterna; c'est alors seulement qu'il crut ne pas contempler ses traits pour la première fois. Il se demanda à quelle époque de sa vie le vague souvenir de cet homme devait le reporter, lorsque celui-ci, avec autant d'assurance que s'il l'eût quitté la veille, se jeta dans ses bras en l'appelant son ami, son camarade, son cher Numa. A ce nom, le Français tressaillit; il crut se retrouver enfant au collége de Montpellier, et serra contre sa poitrine un ancien compagnon dont la figure et le nom s'étaient presque effacés de sa mémoire, mais dont le caractère enthousiaste et sombre marquait comme un trait ineffaçable dans la vie de ceux qui l'avaient une fois rencontré.

« Vous me voyez bien changé, dit-il à son ami, après ces premières effusions délicieuses pour deux cœurs qui retrouvent l'un dans l'autre le témoignage d'un bonheur perdu; le chagrin et la maladie m'ont vieilli plus que les années. » Numa l'interroge avec cette réserve délicate qui inspire la confiance sans l'exiger. « Gina! répondit le Véronais; et un sourire infernal sillonna sa bouche flétrie; Gina! c'est toute mon histoire.

— Quelle est donc cette Gina dont le nom trouve ici tant d'échos? dit le Français,

— Vous ne le savez pas? dit Valterna avec amertume, c'est la duchesse de R...

Numa fit un mouvement de surprise.

— Oui, reprit Valterna, la femme du duc de R..., votre compatriote. N'avez-vous pas entendu dire qu'il s'était marié ici avec une chanteuse?

— Il est vrai, je m'en souviens à présent.

— Gina! pauvre Ginetta, dit le Véronais; on a vanté son bonheur; elle fut seule à ne pas y croire. Certes elle pourrait dire tout ce qu'il y a de maux vivans sous l'éclat des richesses.

Elle était si belle autrefois, jeune fille chantant chaque soir sur le théâtre de Vérone, puisant le bonheur et la vie dans les applaudissemens d'un public qu'elle enivrait de sa voix magique, et qui l'épuisait à son tour des transports de son enthousiasme; jeune fille si belle à voir et si ravissante à entendre qu'on ne pouvait la voir et l'entendre à la fois. Oh! si vous l'aviez vue paraître, froide d'abord et belle comme une statue antique, absorbant dans son regard toute une foule muette et pâlissante! si vous aviez vu ses narines se gonfler, ses lèvres frémir, son sein s'agiter aux premiers accords! puis comme tout à coup sa voix, sortant à flots harmonieux, coulait douce et sonore, ou éclatait forte et passionnée! Voix du ciel, voix de l'enfer, remuant tous les cœurs, vibrant dans toutes les âmes les rafraîchissant de suaves mélodies, ou les torturant

sans pitié d'accens cruels et déchirans! Moi, je l'ai vue, cette femme, comme un lutteur épuisé de sa victoire, s'arrêter, les bras pendans, les yeux éteints, et l'on eût pu entendre son haleine embrasée s'échapper inégale et pressée de sa gorge haletante; et la foule était là sans force, sans voix, osant à peine aspirer l'air... Puis c'était comme un rêve dont on sortait par un coup de tonnerre; il n'y avait qu'un seul cri, qu'un seul enthousiasme, et la jeune fille souriait; ses mains tremblantes se croisaient sur sa poitrine, et des larmes de bonheur brillaient à ses cils abaissés. »

Vallerna laissa tomber sa tête sur son sein. « Vous l'aimez! dit le Français en lui pressant la main avec un sentiment d'affection sympathique.

— Oh! elle était ma vie, répondit le jeune homme. La voir et l'entendre, c'était toute ma joie. Avant elle mes jours coulaient tristes et nonchalans, j'existais sans passions, sans tourmens, sans désirs : je la vis, je l'entendis, et mes jours se passèrent à désirer le soir, et le soir je sentais à mes larmes que j'étais né pour le bonheur. Les autres l'admiraient, je la bénissais en secret : ils avaient pour elle l'enthousiasme, pour elle mon âme avait un culte; elle n'était que le soir de leurs jours, elle était mes jours tout entiers. Oh! vous ne savez pas ce que c'est que cette existence fade et monotone à laquelle on se laisse aller, vide d'émotions, de sourires et de peines. C'était mon existence à moi, et elle m'apparut, bienfait et bénédiction! et ma vie s'alluma à son regard, et mon âme engourdie et triste se réveilla enthousiaste et forte aux accens enchanteurs de sa voix. Le croirez-vous? Jamais ma main n'avait pressé la sienne, je croyais que mon regard n'avait jamais arrêté le sien; mais elle m'avait donné de ces émotions qui tuent et qui enivrent; elle devint un besoin pour moi. Il fallut que chaque soir me rendît le bonheur de la veille. C'était comme une religion que je portais dans mon cœur, une religion à laquelle je vouais la vie qu'elle m'avait donnée. Gina m'avait-elle remarqué? Le bruit de mon admiration fanatique était-il parvenu jusqu'à elle! et son âme d'artiste, son âme enthousiaste et neuve avait-elle rêvé quelquefois à celle qui lui devait ses joies et ses délices? Je l'ignorai long-temps : mais étrange bizarrerie de ma destinée! j'étais heureux, je me disais que l'amour de la gloire remplissait sa vie tout entière, et qu'il n'y avait plus en elle de place pour les autres passions. Elle pleurait aux applaudissemens d'une foule idolâtre, elle riait à une parole d'amour; je n'avais donc pas de rival à craindre. Après le bonheur de l'aimer, il n'y avait rien de plus enivrant que le bonheur d'être aimé d'elle; je n'y croyais pas, et, persuadé qu'elle dépensait tout son cœur dans ses chants, qu'elle le jetait tout entier sur la scène, je puisais dans l'activité qu'elle avait fait éclore en moi le sentiment exquis et pur d'une félicité sans mélange. Après vous avoir dit mes premières joies sur la terre, je ne vous parlerai ni du bruit que fit dans Vérone mon amour romanesque pour Gina, ni des étranges commentaires que chacun hasarda sur mon compte. Le vulgaire ne comprendra jamais ce qui tranche hardiment avec le commun de la vie; et comme pour se venger de ne pouvoir comprendre, il s'en rit comme d'une sottise, ou s'en étonne comme d'une folie.

» Cependant deux seigneurs étrangers, voyageant par manie et s'ennuyant partout, arrivèrent à Vérone. Le plus jeune, le comte de C..., fat par principes, sceptique par ton, doutant de tout, excepté de sa beauté et de ses moyens de séduction; le plus vieux, le duc de R..., profondément égoïste, saturé de plaisirs, prêt à tout faire, à tout sacrifier pour colorer un peu la vie pâle et morne qu'il promenait depuis dix ans.

» Il n'était bruit alors que de la prima donna. Ne pouvant se la partager, les deux seigneurs la tirèrent au sort. Elle échut au duc de R... Gina se rit et du duc et du sort. Le duc amusa tout Vérone. Son amour-propre fut cruellement blessé. Je l'aurai! s'écria-t-il un matin. Le soir elle était à lui; Gina était duchesse.

» Ne me demandez pas les raisons qui la déterminèrent à échanger son bonheur contre un titre et de l'opulence; je les ai toujours ignorées. Pensa-t-elle s'élever plus haut dans l'opinion en joignant un faux éclat à tant d'éclat solide et réel dont l'entourait son talent? Eut-elle la faiblesse de se croire au dessous de ces femmes qui l'applaudissaient tout haut, et qui l'enviaient en secret? Hélas! elle était plus qu'elles toutes; elle préféra devenir la dernière d'entre elles.

» Vérone perdit ses soirées de délices. Une fièvre brûlante s'empara de moi, et je n'échappai à la tombe que pour me sentir agité de tous les tourmens de l'enfer. Le barbare! il avait désenchanté ma vie; et cette femme que j'idolâtrais, cette femme que j'avais respectée jusque dans mes rêves les plus doux, elle était à lui, il l'avait à lui seul; je voulus mourir.

» Je n'eus pas même la consolation de la savoir heureuse, pour adoucir la douleur qui consumait mes jours. Pauvre Gina! la plante qui croît sur la montagne périt à l'ombre des vallons. Son mariage fut splendide et triste. On enviait le bonheur de Gina, elle s'y laissa entraîner en tremblant. Dès le premier jour, elle se sentit à l'étroit dans cette destinée nouvelle. Adieu cette vie d'artiste, si pleine et si brûlante; adieu les agitations du théâtre, les enivremens de la gloire! Vint le positif de la vie, froid et sec comme le cœur du riche; celui de Gina s'y brisa. Pauvre femme! le luxe et l'opulence ne lui allaient pas; il fallait à ses larges poumons un air et plus âpre et plus libre. Ses joues se cavèrent, et ses grands yeux bleus se marbrèrent de noir. Triste sans chagrin, on la vit d'abord joyeuse sans gaîté. Si le soir, dans ses salons brillans qui réunissaient toute la noblesse de Vérone, elle s'abandonnait à la verve de son talent, si elle retrouvait ses brûlantes inspirations, vous eussiez vu ses joues se colorer, ses yeux s'animer, quelque chose d'inspiré briller dans ses regards. Qu'elle était belle encore! On l'entourait alors, on la complimentait, et son regard s'éteignait tout à coup, et sa tête tombait tristement sur son sein. Ce n'étaient plus cette extase immobile, ce silence contemplatif, ces trépignemens frénétiques; ce n'étaient plus ces femmes brûlant de sa passion et pleurant de ses larmes, ces mouchoirs qui s'agitaient, ce lustre étincelant sous la voûte retentissante, cette pluie de fleurs qui tombait à ses pieds; ce n'étaient plus ces cris qui la rappelaient sur la scène : dans ses salons tout était froid et morne. En vain chercha-t-elle à vaincre cette rêverie amère qui la consumait; en vain essaya-t-elle des chants vifs et joyeux : si elle venait à laisser courir ses doigts sur le piano, si elle forçait sa voix à des mesures vives et pressées, bientôt seule au milieu de la foule étonnée, elle revenait aux noires pensées qui l'assiégeaient sans cesse, ses doigts erraient lentement sur les touches plaintives, sa voix s'affaiblissait, des phrases d'une harmonie poignante sortaient sourdement de sa poitrine, et les chants commencés dans la joie allaient mourir dans la douleur.

» Bientôt son état empira. En vain son mari l'entourait de tout le bien-être de la vie extérieure, la berçait de toutes les molles aisances que peut donner la fortune, chaque jour emportait un débris de sa beauté; depuis long-temps c'en était fait de son bonheur. »

Vallerna s'interrompit, passa à plusieurs reprises sa main sur son front découvert, regarda la pendule, et continua après quelques instans de silence. Sa voix était altérée; quelques éclairs de joie traversaient parfois son visage, et son cœur semblait bondir d'impatience.

« Je voyageai dans l'espoir de me distraire; je revins plus malheureux que jamais. L'image de Gina m'avait suivi partout comme un génie de malheur attaché à mes pas, comme un remords cramponné à mon cœur. Partout je l'avais retrouvée, partout j'avais entendu sa voix, dans le bruit des vents, dans le murmure des vagues, dans le silence du désert. Gina! le soleil des sables brûlans m'avait consumé de tous ses feux, j'avais gravi tout sanglant les rochers, j'avais dormi sur la neige des monts, et je n'avais jamais été torturé que de son souvenir. Mon âme s'ulcéra, mon caractère s'aigrit; je revins à Vérone, mort aux émotions douces. Je ne sentis que colère et fureur au théâtre, à cette place solitaire où j'avais goûté la vie; dans ces lieux où elle m'avait versé des torrens de délices, je n'éprouvai que rage et jalousie.

» La tête de l'infortunée Gina s'était égarée. Malheureuse, son mari l'avait accusée de folie. Folle, il l'accusa d'ingratitude. Il était dans sa nature de s'indigner de tout ce qui froissait son tiède bonheur, de s'irriter des maux d'autrui, non par pitié, mais par égoïsme. Il vint un temps où la pauvre femme se levait toutes les nuits, pâle et silencieuse, s'habillait lentement, bouclait avec soin ses longs cheveux noirs, et après avoir contemplé avec un sourire mélancolique la glace qui l'avait autrefois réfléchie et si fraîche et si belle, elle parcourait les vastes appartemens de son palais; et tout à coup elle s'arrêtait; se croyant sur la scène, pensant avoir un public à remuer, des couronnes à recevoir, elle était tour à tour Anna, Juliette, Arménaïde; sa voix s'élevait sous la voûte sonore, les modulations les plus suaves sortaient de ses lèvres; et les phrases harmonieuses coulaient douces et cadencées, comme l'eau murmurant sur les cailloux polis. On dit que parfois, lorsque ses chants avaient cessé, ses yeux inquiets et hagards semblaient interroger la foule; qu'elle répondait par un long cri au silence de mort qui régnait autour d'elle, et qu'elle tombait alors, froide comme la pierre qu'allait frapper sa tête échevelée.

» On assure qu'à cette époque ma raison se troubla. Il est certain qu'une étrange rêverie s'empara de mon cerveau; je ne sais par quelle fatalité je vins à croire que Gina m'aimait, qu'en des temps plus heureux ma tête avait reposé sur son sein; qu'elle m'appelait encore dans le silence embrasé de ses nuits. Que vous dirai-je? J'étais fou, fou de malheur. Je ne sais ce que je résolus, mais un soir que le duc de R... donnait une fête aux seigneurs de Vérone, je me mêlai à la foule élégante qui se pressait dans la cour de son palais, et je glissai inaperçu à travers les colonnes de marbre : bientôt la fraîcheur parfumée du soir caressa mon visage, et je me trouvai dans les allées ombreuses d'un jardin immense et désert. J'errai long-temps, sombre et soucieux, aux sons de la mandoline, aux refrains de *la Tarentaise*, et lorsque je secouai les idées vagues et pénibles qui m'oppressaient comme un cauchemar, les chants de fête avaient cessé, les flambeaux étaient éteints, et le palais s'élevait devant moi, silencieux comme une tombe. Rafraîchi par la brise, qui m'apportait les parfums des cythises, la tête plus calme et les sens reposés, je contemplais sa façade d'architecture composite, sans chercher à me rendre compte de l'endroit où je me trouvais et des motifs qui m'y avaient conduit, lorsque j'aperçus à travers les larges carreaux l'éclat d'une lumière qui tremblait, blanche et triste, sur des rideaux de velours cramoisi. Une voix s'éleva dans le silence solennel de la nuit, et l'air vint en frémissant se briser sur les vitres qui, frappées en même temps des rayons de la lune, brillaient de mille facettes d'argent. Je tressaillis : c'était sa voix céleste! Je sentis mon cœur rajeuni s'épanouir comme en ses beaux jours; c'était Gina! Je l'entendais encore! Plusieurs portes de glace roulèrent sur leurs gonds; la voix s'approcha plus grave et plus sonore; l'herbe fraîche fléchit en criant; un froissement de robe agita le feuillage, et, à travers les citronniers et les myrtes, je vis Gina s'avancer lentement, pâle, les cheveux séparés sur le front en deux bandes noires et luisantes, et éclairées par la lune qui, bizarrement découpée par les nuages, jouait de ses rayons capricieux avec les plis de son vête-

ment blanc. Son aspect me fascina, et je restai immobile, les mains tendues vers elle.

» Ses bras étaient nus, ses épaules à moitié découvertes, et sa robe fine et légère dessinait la maigreur diaphane de ce corps que depuis si long temps l'âme fatiguait et brisait sans cesse. Elle alla s'asseoir sur un tertre de gazon humide, et là, appuyée sans art, presque sans grâce, d'une voix triste et plaintive, elle chanta la romance *du Saule* : c'était Desdemona, la Desdemona de Shakspeare; mélancolique comme la nuit qui semblait gémir avec elle, pressentant sa terrible destinée, la prédisant dans chacun de ses accens, la racontant dans chacun de ses regards. Je l'écoutais dans une muette extase; tout à coup elle poussa un cri délirant, et je frissonnai. Elle avait vu dans l'ombre surgir une figure froidement atroce; elle venait d'apprendre qu'il fallait mourir! Oh! il fallait la voir, naïve comme la peur d'un enfant, ou amère comme le mépris, passer de la crainte qui supplie à l'indignation qui foudroie, et se dresser, grande et terrible, dans sa fierté de femme outragée! et puis comme une pauvre fille qui a besoin d'amour et de pardon, il fallait la voir arrondir ses bras souples et blancs, comme pour enlacer le cou rude et basané du barbare, le menacer, le prier encore, et, glacée de terreur, tomber à ses pieds, palpitante comme la colombe sous la serre cruelle du vautour! Et ses larmes mélodieuses, ses énergiques protestations, ses lamentables cris, si vous les aviez entendus! Pleure! pleure! pauvre Vénitienne! c'était bien la peine de quitter ta patrie, et ton père, et ta gloire pour ce monstre altéré de sang! Ton heure est venue; le poignard est bien luisant; la nuit est bien sombre... Pauvre Vénitienne, il faut mourir.—Mourir! et elle fuyait, pâle, les yeux égarés, sublime de peur.. et au moment où l'amour de la vie déployait dans toute sa vigueur la puissante énergie de ses moyens, au moment où sa voix peignait l'âme de toute l'harmonie déchirante de ses accens, elle s'arrêta, comme frappée d'une commotion électrique, le regard fixe, le cou tendu, immobile et froide comme une statue de marbre.. L'orchestre ne va pas, murmura-t-elle lentement, les lumières pâlissent; tout est muet autour de moi! Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle avec désespoir. Lui aussi! et sa main semblait indiquer une place où ses yeux se reposaient tristement. Lui aussi, il se tait!... Lui, dont j'étais la vie, ajouta-t-elle d'une voix mystérieuse... Pourquoi donc?... Je brûlais; je m'élançai vers elle; je voulus l'attirer sur mon sein; mais à peine eus-je touché son vêtement qu'elle frissonna de la tête aux pieds, et ses traits peignirent une souffrance physique qui me glaça d'effroi... Reste, oh! reste, m'écriai-je! Gina, j'ai tant souffert! Oh! viens, plus près encore! ma Gina! mon amour! souffrances, tourmens, peines amères; un chant de ta voix a tout emporté!... Elle me regarda d'un air étonné; une de ses mains s'appuya sur son cœur, l'autre sur son front, et elle eut l'air de chercher à se ressouvenir. Oh! je te connais bien! dit-elle... Mon regard était étincelant, ma voix forte et brève. La terre fuyait sous mes pieds. Je m'élançai; je saisis Gina dans mes bras; mais elle poussa un cri perçant, et s'arrachant à mes étreintes, elle glissa comme une ombre à travers le feuillage; je courus sur ses pas, mais la lune n'éclairait plus, la nuit était noire; furieux, égaré, après avoir escaladé le mur du jardin et parcouru long-temps les rues désertes de Vérone, sans savoir où j'allais, sans chercher à le savoir, je rentrai chez moi, j'eus la fièvre; j'ignore ce que je devins, et les jours s'écoulèrent sans que j'eu marquasse le cours.

» Rendu à la vie et à la raison, cette nuit de délire me poursuivit d'abord de paroles vagues et mystérieuses. Je me rappelais qu'autrefois tout Vérone avait parlé de la passion sympathique que la prima donna nourrissait pour moi; incrédule comme autrefois, je souriais de mes souvenirs; mais au moins j'avais marqué dans la vie de Gina, je n'avais point traversé son existence comme une joie qui passe et qu'on oublie, comme un jour qu'un autre jour efface. Puis une incertitude effrayante me plongea dans mille tourmens. Je songeai à mes jours de folie; je me crus abusé par les rêves fantasques de la fièvre qui m'agitait alors; cette nuit de délices disparut dans un lointain douteux; ma tête, trop faible pour tant de bonheur, le rejeta bientôt sans y croire; et cependant, ange déchu, je ne sais quelle idée confuse du ciel vivait en moi, j'ignore à quels souvenirs du passé mon sang refluait violemment vers mon cœur. Je fus long-temps souffrant et faible. Dès que j'eus retrouvé des forces, je voulus revoir encore ce théâtre où j'allais autrefois pour vivre. Je m'y traînai avec peine, et je tombai accablé de fatigue sur le dernier banc. Gina remplissait encore cette salle déserte, et le passé se dressa tout vivant devant moi. Hélas! je ne vous dirai ni ma joie ni mes peines. Qui n'a pas revu, après des jours de tourmente et d'orage, les lieux où s'écoula la fraîche matinée de la vie? Qui n'a pas eu à y pleurer sur des souvenirs et des tombes?

» Le rideau n'était pas levé, les premiers accords de l'ouverture n'avaient pas encore fait passer le frisson sur toutes les âmes, lorsqu'un mouvement semblable se communiqua à l'assemblée. Tous les regards se portèrent avec intérêt, avec une admiration mêlée de pitié, vers une loge d'avant-scène, où venait d'apparaître une femme voilée. Je n'eus pas besoin de voir ses traits, je n'eus pas besoin d'entendre prononcer son nom, pour la reconnaître. Son apparition apportait dans mon cœur comme un souvenir des mélodies du ciel. Je n'écoutai pas le *Don Juan* qu'on jouait sur la scène, et pourtant toutes les émotions de cette œuvre sublime passèrent dans mon cerveau exalté.

» Je m'étais approché jusqu'au banc adossé contre cette loge, où Gina s'enivrait douloureusement des triomphes d'autrui. Là, tout près d'elle, je respirais ses parfums, je comptais les palpitations de son sein. La cantatrice qui remplissait le rôle de dona Anna fut applaudie avec transport. Je secouai tristement la tête, et je fus froissé de dépit; j'étais jaloux, comme si la gloire de Gina m'eût appartenu, comme si c'eût été me voler que d'en donner à une autre qu'elle. Mais Rosetta était l'amie de Gina : plus jeune qu'elle de quelques années, elle avait reçu ses leçons; elle lui devait son talent, son succès, et peut-être aussi le sentiment élevé d'une reconnaissance généreuse et délicate. Gina l'encourageait de ses regards et de ses gestes; le triomphe de la jeune débutante fut complet. Elle fut redemandée et couronnée à la fin de la pièce. Alors, modeste et touchante, elle s'approcha de la loge d'avant-scène, et tendit la couronne à son amie, qui la refusa. Je la ramassai comme elle tombait des mains de Rosetta, et, me penchant vers celle dont une faible barrière me séparait, je la posai sur sa tête, en m'écriant : « A Gina, à la reine du chant! » Un tonnerre d'applaudissemens me répondit. Gina s'était levée, faible, émue, malade, mais radieuse de joie. Elle appuya une main sur mon épaule; au milieu de l'enivrement de sa gloire, elle eut un regard pour moi; sa bouche murmura faiblement mon nom. Aussitôt elle fut entraînée par le duc de R..., qui s'élança, sombre et mécontent, au milieu de cette scène de délire, et vint arracher sa femme aux rapides instans de joie qu'elle venait de retrouver.

» Ce n'était donc pas un songe, une vision de mes nuits agitées. Gina savait mon nom, mon amour; peut-être aussi se rappelait-elle confusément m'avoir parlé dans une de ses nuits de fièvre et d'égarement. Une rapide espérance me rendit la raison : je fis des projets comme eût pu les faire un homme dans son bon sens, je prêtai intérêt aux choses extérieures, je compris ce qui se passait autour de moi. Gina se mourait : je passai mes jours et mes nuits à songer aux moyense de lui rendre la vie. J'entendis parler d'un célèbre médecin qui venait d'arriver de Londres, et qui était descendu dans cette hôtellerie. Je vins le trouver. « Si vous la sauvez, lui dis-je, je suis à vous. Ce n'est pas seulement ma fortune que je vous donnerai, c'est mon sang, c'est mon cœur, c'est ma vie qui vous appartiendront. » Le médecin m'interrogea. On l'avait déjà fait appeler auprès de la duchesse de R... Il l'avait trouvée au dernier période d'une maladie de langueur dont il ignorait la cause. Ce n'est pas le duc de R... qui la lui aurait apprise. Je m'en chargeai pour lui. « Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que cette âme d'artiste, avide de secousses et d'émotions, languit et meurt dans la fastueuse indolence des grandeurs où on l'a reléguée? La cantatrice est devenue duchesse; et l'on demande pourquoi Gina se meurt d'ennui et de dégoût! C'est la gloire qu'il lui faut; qu'on la rende à son élément, et vous la verrez refleurir.

» Le médecin parla. Le duc repoussa d'abord cette idée avec hauteur. Il vit sa femme prête à mourir; elle était nécessaire à son bonheur : il fit pour lui-même ce qu'il n'eût pas fait pour elle. Il promit tout. L'espoir et la joie ont donné un peu de force à Gina; ce soir elle est rendue au théâtre, à Vérone, à la vie; dans un instant je vais l'entendre... Mon ami, dites-moi, pensez-vous qu'on meure de bonheur? »

La pendule sonna sept heures; la foule se précipita hors de l'hôtellerie, et se porta vers le théâtre. Valterna agrafa son épée, jeta son manteau sur lui, saisit convulsivement le bras du Français, et fut s'asseoir à l'orchestre.

L'ouverture de *Romeo et Giuletta* finie, le rideau se leva lentement; l'orchestre se tut, et tel fut le religieux silence qui régnait dans la salle qu'on put entendre frémir long-temps les derniers accords, s'élevant légers comme un nuage, planant sur la foule immobile, et se brisant sur la voûte, comme les ondulations de l'eau agitée contre la pierre du bassin qui l'enferme. Lorsque Gina parut, tous les fronts se découvrirent, et d'un mouvement spontané la foule se leva comme un seul homme. Pas un cri, pas un murmure : elle était muette. Il n'y eut alors ni joie ni enthousiasme; il n'y eut qu'attendrissement et pitié, et ce fut un touchant spectacle que de voir tous ces visages empreints d'une commune douleur au milieu de cette salle parée de luxe et d'élégance. Gina s'avança à pas lents, les bras maigres, les yeux éteints et les joues caves; mais plus belle que jamais de la beauté qu'elle avait perdue, belle de ses longues souffrances, de son long veuvage de gloire, belle comme la jeune épouse qui sort de ses habits de deuil, pâle et les yeux brûlés de larmes. Mais lorsqu'elle fut arrivée sur le bord de la scène, et que, simple et naïve, elle se fut inclinée, alors, comme la bombe tombant avec fracas sur les pavés d'une ville endormie, la foule éclata tout à coup. La clarté des lumières vacilla au bruit des longs cris d'enthousiasme; les fleurs pleuvaient, les loges étincelaient de pierreries, et les écharpes blanches et roses s'agitaient dans l'air embaumé. Gina était sublime alors. Les yeux brillans, dévorée d'inspiration, victime haletante sous le génie qui la pressait, les ressorts de son âme ardente reprenaient toute la verve, toute la hardiesse de la jeunesse, plus énergiques, plus brûlans que jamais, comme la force élastique, qui, long-temps comprimée, ne bondit qu'avec plus de violence. Qu'elle était belle avec sa figure pâle et passionnée, avec son sein qui palpitait, impatient d'harmonie! Elle chanta comme jamais elle n'avait chanté en ses plus beaux jours. Dans tout le cours de la pièce, exaltée par les applaudissemens frénétiques, elle s'éleva au dessus de tout ce que l'Italie avait produit de génie et de mélodie. Surprise elle-même de la puissance de ses moyens, elle dit à Rosetta, dans le dernier entr'acte, qu'il lui semblait qu'une autre voix que la sienne, une voix magique, s'exhalait, mâle et pleine, de ses poumons élargis. Rosetta remplissait le rôle de Roméo. Sa belle voix de contralto, grave et sonore, avait été cultivée par les soins de la duchesse de R... Maintenant elle partageait son triomphe, son enthousiasme et ses

inspirations. Elle-même l'arrangea dans le cercueil qui renferme, au dernier acte, Giulietta endormie, sous les fausses apparences du trépas. Elle détacha ses longs cheveux noirs, arrangea la couronne de roses blanches sur son front; et l'embrassant avec tendresse : « Heureuse et guérie! » lui dit-elle, et Gina lui sourit en la pressant sur son cœur.

La foule attendait, le rideau se releva aux accords lugubres d'un chant de mort. Roméo paraît, chante le beau récitatif du dernier acte, ôte le couvercle du sépulcre, y trouve son amante à la place de l'ennemi qu'il a tué, se tord les bras avec une pathétique énergie d'effroi et de désespoir, boit le poison qui doit le réunir à Juliette, revient à elle pour lui adresser un dernier adieu, la soulève dans ses bras.....

Ici le public interdit se leva. Rosetta avait poussé un cri de terreur, et le corps qu'elle avait soulevé retomba lourd et raide dans le cercueil où Juliette devait se réveiller..... Juliette ne se réveilla pas.

Tant d'émotions long-temps perdues, long-temps désirées, retrouvées et senties avec tant de puissance, avaient brisé ce corps épuisé de maladie. Gina était morte aux accords suaves et religieux de Zingarelli, au milieu du dernier et du plus beau de ses triomphes.

Deux hommes comprirent les premiers la vérité ; ils s'élancèrent sur la scène par deux côtés différens. Le second fut le duc de R***; le premier avait été Valterna, qui, rugissant de douleur, alla s'éteindre aux pieds de Juliette.

JULES SAND.

DE L'AMOUR.

La création n'aurait été qu'un spectacle brillant, mais éphémère, sous les yeux du grand esprit, s'il n'avait trouvé bon de la perpétuer dans un ordre immuable, par des reproductions éternelles.

C'est pour cela qu'il inventa l'amour, dans un mouvement d'affection ou dans un accès d'ironie.

Alors il déposa dans le sein des plantes un phénomène organique, au sein des brutes un instinct, au sein de l'homme un sentiment. Il dit à son ouvrage de croître et de multiplier, et il en est survenu le monde et la société que voici.

Ce que vous venez de lire est le sommaire de *la Genèse* ou de tel livre qu'il vous plaira de lui préférer.

Que l'amour soit éclos dans un paradis, décoré des mains de Dieu même, pour servir de palais nuptial à l'humanité, ce n'est pas là qu'est la question. La nature tout entière, dans les grâces de son innocence et de sa beauté, la nature jeune, virginale et fleurie, était un paradis pour l'homme. Que ne fut-elle pour l'amour ?

Il arriva un temps où cette fleur se flétrit et tomba fanée sur la terre, où ce paradis se ferma, où les hivers s'accumulèrent sur les printemps, les siècles sur les années, où les ruines du temple croulèrent sur les cabanes, où les ruines des royaumes ensevelirent les tribus.

L'amour seul vivait au-dessus du monde social, ainsi que ces feux rêvés qui volent au-dessus des torches et des candelabres, quand la cendre qui les a produits se refroidit déjà.

Tout divin qu'il était, l'amour subit cependant les vicissitudes de l'espèce maudite dans laquelle il avait été incarné. Il participa de ses infirmités et de ses misères ; il s'avilit de ses opprobres, et pleura de ses angoisses. Comme, après Dieu et avec la liberté, il est la seule de nos pensées qui soit assurée de la même immortalité que la nature, il renaît, jeune et créateur, de toutes les révolutions des mondes, et les mondes renaissent avec lui. Mais aussi, comme il est l'expression de l'espèce, il est mobile et changeant comme elle. L'histoire de l'amour est l'histoire du genre humain. C'est un beau livre à faire.

Le premier de tous les amours, l'amour des deux premiers amans, qui a inspiré de si belles pages à Milton, devait différer à jamais de tous les autres. Eve était la sœur d'Adam, puisqu'elle procédait de la même origine; elle était sa fille, puisque Dieu l'avait formée des os, de la chair et du sang de son époux. On conçoit tout ce qu'un pareil sentiment comprenait en lui de sympathique, de touchant, de grave et de solennel. Toutes les affections dont l'organisation de l'homme renfermait le germe sublime y étaient représentées. Platon, qui était animé, sans le savoir, d'un esprit de précursion, approcha, dans ses merveilleuses rêveries, de ce mythe de *la Genèse*; mais il en est loin comme la pensée d'un grand homme est loin de la pensée d'un dieu. L'hypothèse du philosophe est la plus ingénieuse des hypothèses : la révélation de l'écrivain sacré est grande comme la création elle-même.

Il ne faut pas s'arrêter à ces amours, qui ne vivent plus pour nous que dans quelques lignes de Moïse et dans quelques vers du *Paradis perdu*. Je dirai plus. Leur attrait s'est tellement effacé à travers les âges, qu'il ne peut pas rester d'intelligences pour les comprendre. Ils manqueraient aujourd'hui, pour une âme sensible, des deux séductions les plus précieuses et les plus saisissantes de l'amour. Ils attendent un autre nom.

Qui voudrait de l'amour sans mystère? et qui voudrait de l'amour sans rivalité?

Le bonheur d'être aimé consiste moins dans la possession d'un cœur qui se donne que dans la surprise douteuse, inquiète et graduée des secrets d'un cœur qui se défend. La rencontre que l'on se ménage, le regard triste et doux que l'on dérobe, le frémissement d'une main palpitante, qu'on a souvent effleurée d'une main timide avant d'oser le saisir : voilà ses suprêmes voluptés.

L'impression de désir, de respect, d'enthousiasme que produit l'objet aimé, l'attention idolâtre qui tient tous les esprits suspendus à ses paroles, toutes les pensées captives de ses mouvemens, le trouble d'impatience qui émeut la foule au devant d'elle seule, quand on l'attend; le murmure de joie qui s'élève autour d'elle seule, quand on la voit; l'anxiété confuse et jalouse qu'inspirent tour à tour, entretiennent, raniment ou consolent ses préférences, voilà ses triomphes suprêmes!

Les Latins se servaient du même mot pour exprimer l'idée d'*aimer* et celle de *choisir*.

Il n'y avait rien de tout cela dans le paradis terrestre; il n'y avait presque point d'amour.

Après cela il en vint un autre qui dut ressembler au premier par son caractère moral. Le mariage des frères et des sœurs, si long-temps nécessaire, conservait le principe de l'amour dans sa chaste pureté; mais il n'excluait plus ses promesses et ses espérances, ses défiances amères et ses brûlantes insomnies, ses troubles, ses orages et ses tempêtes. Un poète, qui n'aurait été que poète, aurait peut-être mis l'arme du premier homicide aux mains d'un amant trompé. L'histoire ou la fiction de l'Ecriture est d'un plus haut enseignement. Il en résulte que Dieu était encore le premier amour, et puis que l'orgueil aigri, l'ambition trahie dans ses projets, l'hypocrisie démasquée dans ses calculs, les passions sans tendresse et sans grandeur, seraient à jamais le véritable véhicule des désordres et des infortunes de l'humanité.

Ce système d'alliance entre les membres d'une même famille, qui resserrait les liens naturels en les multipliant, et qui n'apportait dans l'intérieur domestique d'autre changement que les grâces d'un berceau et les caresses d'un nouveau-né, dut long-temps entretenir l'innocente félicité de l'âge patriarcal. Cet amour, qui naissait sous le même toit, dans les jeux de deux enfans, et qui aboutissait, dans la même tombe, au sommeil de deux vieillards, ne pouvait plus se renouveler sous une autre forme que dans des images imparfaites. Le génie lui-même, en se livrant, de sa propre puissance, à l'instinct qui lui permet de créer, n'a rien imaginé de tendre et d'enchanteur qui ne se ressentît de cette effusion native des premiers sentimens. Je ne parle pas de Longus, dont la fable naïve, sans doute, a besoin d'être naïve pour n'être pas obscène, et doit chez nous, d'ailleurs, la plus grande partie de son attrait au style inimitable d'un vieux traducteur; Longus n'était qu'un Grec, et un Grec du bas empire : mais voyez les véritables poètes de l'amour, voyez Gesner, voyez Klopstock, voyez Bernardin de St-Pierre, qui enchaîne votre âme aux tendresses ingénues et presque fraternelles de son Paul et de sa Virginie, depuis la natte où ils confondaient leurs amitiés enfantines jusqu'à la fosse nuptiale qui les a réunis pour toujours sous l'ombrage des Pamplemousses; voyez Châteaubriand, qui est entré plus hardiment dans cette fiction de l'amour antique, et qui n'a fait que la voiler des passions atrabilaires de notre temps. — Hélas! quelle affection vaudra jamais cette sympatie de la sœur, formée au seuil de la maison paternelle, parmi de touchans soucis et de délicieuses espérances, dans un échange perpétuel d'inquiétudes et de joies? Et que serait la femme de notre choix, une fois que les frivoles illusions du plaisir se sont évanouies, si elle ne venait s'asseoir, comme une sœur, au chevet douloureux de l'infirme, et coller un baiser de sœur sur les joues glacées du mourant? Quand Esther, émue de pitié pour son peuple, s'évanouit par l'excès de son trouble et de sa confusion devant la gloire d'Assuérus, il ne la releva pas, en la touchant de son sceptre d'or, au nom de maîtresse et d'épouse : « Je suis votre frère, et vous êtes ma sœur, lui dit-il; venez à moi, Esther, et ne craignez point!... »

Que la vieillesse de l'aïeul était heureuse et pure quand il voyait s'accroître et se multiplier, dans une proportion qui échappe aux calculs de la science, des générations sorties de lui, toutes nourries des traditions récentes qu'il avait reçues de ses pères, et des doctrines qui lui avaient été communiquées par la bouche même du Seigneur, sous l'apparence symbolique d'un rêve, ou à travers ces lueurs errantes qui dansent et flamboient autour des arbustes du désert, ou à l'abri du dais de palmes et de roseaux dont il avait ombragé la salle du banquet, pour fêter la bonne venue de quelque ange voyageur!

Les alliances de famille, œuvre de nécessité chez les peuples jeunes, furent long-temps maintenues dans les lois qui viennent de haut; et la seule police humaine, qui passe pour être immédiatement émanée de Dieu, fit aux hommes une obligation religieuse de ce qui est devenu, par une étrange perturbation d'idées, un crime devant la morale.

Si l'on demande maintenant quelle est cette puissance long-temps inconnue aux sociétés primitives, qui aurait arraché la Moabite de la couche patriarcale de Booz, et qui substitua, d'une incompréhensible autorité, ses institutions capricieuses à celles de la religion, de l'amour et de la liberté, je répondrai qu'*elle se nomme*, comme presque toutes les idées dont on cherche le sens dans les élémens de leur nom. La morale, c'est l'expression des coutumes et des préjugés d'un pays, car les mœurs ne furent jamais autre chose dans l'exacte acception de ce mot, et nos langues ont conservé la trace de cette usurpation profane des conventions sociales sur les sentimens naturels, puisque nous disons encore de bonnes et de mauvaises *mœurs*, ce qui comprend assez explicitement un aveu dont la pensée est obligée de prendre acte en frémissant, pour l'acquit de la vérité. C'est qu'il n'y a rien de positif, rien d'absolu, rien d'essentiellement vrai dans la *morale* et dans les *mœurs*. Jamais l'étymologie n'a révélé un mystère plus profond et plus effrayant.

A compter de ce jour, l'empire du caprice, de la mode et de l'usage,

remplaça chez l'homme dégénéré la loi intime et pure qu'avaient gravée en lui l'instinct de son organisation, la tradition de ses pères, et les révélations de son Dieu. De ce monde innocent qui n'était plus, les vertus surgirent et se nommèrent aussi, étonnées de se connaître, parce qu'une vertu n'a d'existence réelle qu'en raison de l'existence avouée du vice qui lui est contraire. L'amour, comme il était compris par ces races ingénues, s'enfuit de la tente avec l'ignorance; et la *chasteté*, qui n'avait été jusque-là qu'une discrète pudeur de l'âme, apprit en rougissant les mystères de son voile et de sa ceinture. La plus chaste des sympathies, celle qui fait passer le frère et la sœur du coin de l'âtre paternel dans le lit des époux, fut proscrite sous le nom d'*inchaste* ou d'*inceste*, car c'est la même parole; et cette révolution emporta tout ce qui restait de l'âge d'or. C'en était fait pour jamais de la candeur et de l'innocence du genre humain.

Il ne faut pas chercher l'amour dans les âges héroïques. Dominé par des religions impérieuses et farouches, par une théocratie toute-puissante ou par une tyrannie qui s'armait de ses prestiges, par les illusions même de la gloire et de la liberté, ce ne fut qu'un dévoûment fanatique et brutal stimulé par la haine et par la vanité; ce ne fut plus un sentiment.

L'amour fut moins encore chez ces grands peuples historiques parmi lesquels il aurait été si pénible de vivre. Avez-vous lu ces romans insipides où de pâles intrigues, relevées de tous les efforts d'un style flasque et d'un génie presque éteint, se développent longuement en froides péripéties? Voilà le roman grec dans toute l'énergie de ses inventions, parce que voilà l'amour grec dans toute l'énergie de ses tendresses et de ses sacrifices. Ne lui demandez rien de plus. Avez-vous vu l'Amour grec, ce type idéal des plus belles créations de l'antiquité? C'est l'amour grec tout entier : des lignes droites et harmonieuses dont aucune émotion n'a encore altéré la suave sévérité; un galbe grave et doux, plus glacé que le marbre où le ciseau l'a cherché; un œil qui n'a jamais roulé les rayons du désir, de l'impatience ou de la colère; une bouche qui n'a jamais frémi de jalousie, de désespoir ou de dédain; un front où le doigt rongeur du souci n'a pas même passé une fois pour y tracer la place d'une ride; c'est l'amour grec, c'est ce qu'ils entendaient par l'amour! — La Vénus du statuaire grec est un miracle de formes. Admirez-la, vous le pouvez, sans crainte de l'adorer. Le feu qui anima celle de Pygmalion n'a jamais touché cette image insensible, et on comprend à peine ce qu'elle ferait d'une âme, si par hasard elle venait à vivre. C'est un chef-d'œuvre de l'art, une divinité de main d'homme, une pierre; ce n'est pas Vénus.

La littérature des anciens est si pauvre d'amour qu'il ne faut pas s'étonner que l'étude de leurs langues ait disparu depuis long-temps de l'éducation des femmes. Virgile seul a trouvé quelques-uns de ces accords qui vibrent dans le cœur, et des sophistes habiles pourraient tirer parti de cette induction pour lui refuser, avec le père Hardouin, les plus belles parties de l'*Enéide*. Virgile réunissait, heureusement pour sa gloire, toutes les conditions qui expliquent dans une âme d'homme la prescience d'un sentiment inconnu. Il était né pauvre, il avait vécu malheureux. Une physionomie sans agrémens, une irritabilité timide et soucieuse, une mélancolie sombre et solitaire, le rendaient peu capables d'inspirer de l'amour. Mais ajoutez à cela du génie, et vous aurez dans tous les temps un homme qui devine de l'amour ce que le vulgaire n'en sait pas, ses enchantemens, ses chimères, sa poésie. Les cœurs qui ont le plus aimé sont ceux qui ont été peu ou mal aimés. Ce n'est pas au confident de la loi que sont réservées les délices de la terre promise.

Et puis il y avait déjà, selon toute apparence, au temps de Virgile, je ne sais quelle révélation d'un avenir prochain qui avait dû se manifester plus vite aux bords du lac de Mantoue que dans les fêtes de Mécène. La forme de la société allait changer, et ce changement immense ne survient jamais qu'il ne s'annonce par quelque phénomène moral dans la vie des peuples, et surtout dans l'organisation de certains hommes choisis qui pèsent plus que les peuples aux balances de la destinée. Quand le soleil se lève, il y a déjà long-temps que l'horizon blanchit à son approche; mais les cimes des hautes montagnes en sont frappées les premières. On croirait qu'il s'est choisi un trône avant de s'élancer d'un berceau — Il en est ainsi des civilisations nouvelles; heureuses celles qui ne naissent pas dans les ténèbres, car le jour qu'elles ont à durer sera nébuleux et funeste!

Le christianisme allait naître, et c'est le christianisme qui a pour ainsi dire inventé tous nos sentimens. Les bergers de l'étable arrivèrent les mains pleines de fleurs, comme les bergers du poète, et les prodiguèrent au monde rajeuni comme le gage d'un nouveau printemps. Le plus précieux de ces bienfaits, aujourd'hui si cruellement méconnus, c'était la liberté, c'était l'amour.

Cet amour chrétien, éclos peut-être sous l'ombre des silencieuses contemplations de Pythagore, développé dans les sublimes rêveries de Platon, nourri par la foi rêveuse des esséniens, exalté par la sensibilité romanesque des thérapeutes, fut quelques siècles à sortir des épreuves du martyre et de l'exil des catacombes. Il en sortit chaste et doux, mais triste pâle et souffrant comme l'agneau qu'on vient sacrifier pour le dernier festin des peuples. Après lui, en effet, c'est fini de tout amour; l'imagination ne conçoit rien qui le remplace, et c'était raison qu'il fût né dans un tombeau, l'amour dont les dernières flammes devaient s'éteindre sur le tombeau éternel des nations.

Ce qui distingue le christianisme entre toutes les religions de l'homme, c'est qu'au lieu de placer son sanctuaire dans l'imagination il l'a placé dans le cœur; c'est qu'au lieu de venir pour les riches et pour les privilégiés de la vie, il est venu pour les pauvres et pour les malheureux; c'est qu'au lieu d'imposer un joug nouveau à l'avenir, il a brisé le joug de fer qui pesait sur la tête des générations passées. Les hallucinations même de ces thaumaturges et de ces solitaires ont une douceur qui enchante et un éclat qui éblouit. A lui était réservée la mysticité, cette muse merveilleuse de la foi, qui soutient l'âme dans des régions sublimes, incompréhensibles comme elle, comme son origine et comme sa destinée. A lui était réservé l'ascétisme, ce génie mélancolique des Thébaïdes qui se consume au dessus de toutes les affections terrestres en effusions contemplatives, en tendresses peut-être imaginaires, parce qu'il n'a rien trouvé dans la création vivante et sensible qui valût d'être aimé comme il aime. A lui était réservée l'extase, cette volupté des saints où s'abîme, pour aimer Dieu et pour en jouir, la pensée dégagée de tous les liens du corps. A sa voix, deux vertus encore innommées qui tiendraient lieu de toutes les autres, la tolérance et la charité, prenaient place dans le chœur vulgaire des vertus païennes. La liberté sonnait devant lui ses premières fanfares de triomphe, et les peuples l'accompagnaient, joyeux, en faisant bruire autour d'elle les débris de leurs fers fracassés.

L'amour est si intime au christianisme qu'une âme affectueuse et passionnée peut aisément s'y méprendre, et que le moyen-âge les a souvent confondus dans ses emblèmes. Ce géant Christophore qui révolte la honteuse et farouche ignorance de nos iconoclastes, c'est l'Hercule de la nouvelle civilisation, le Prométhée chrétien portant l'amour dans ses bras.

Et qui, qui comprendra jamais, dans toute la plénitude de ses grâces, le délicieux mystère de l'amour chrétien?...

« C'est une grande chose que l'amour, c'est le seul bien de la vie,
» c'est lui seul qui rend léger tout ce qui est pesant, lui seul qui sait
» supporter toutes les vicissitudes avec constance et avec égalité;

» Car il subit son fardeau sans en sentir le poids, et il change toutes
» les amertumes en douceur.

» Il est généreux, entreprenant, porté aux grandes choses, insatiable
» de perfection.

» L'amour veut s'élever toujours, et rien de ce qui est ici-bas ne lui
» suffit.

» L'amour veut être indépendant et dégagé de toute affection qui le
» distrait de celle qui le possède, afin qu'aucune illusion ne le séduise et
» qu'aucune douleur ne le rebute.

» Il n'y a rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de
» plus élevé, rien de plus étendu, rien de plus gracieux, rien de plus
» parfait et de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né
» de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au dessus de tous les
» objets créés.

» Celui qui aime court, vole et se réjouit; il est libre et rien ne l'ar-
» rête.

» Il donne tout pour tout; il possède tout dans ce qu'il aime, parce
» que ce qu'il aime est tout et renferme tout. Il ne craint pas de se
» donner tout entier, parce que tout lui est donné.

» L'amour ne connaît point de bornes; il les franchit, il les laisse der-
» rière lui.

» Nul obstacle ne l'inquiète, nul travail ne l'épouvante; il tente plus
» qu'il ne peut, car il ne connaît rien d'impossible. Il croit que tous les
» efforts lui sont permis, et que tous les succès lui sont assurés.

» L'amour est capable de tout; il entreprend, il poursuit, il accom-
» plit des choses qui découragent et qui abattant le cœur qui n'aime
» pas.

» L'amour veille toujours, et il ne dort pas dans le sommeil.

» Il se tourmente sans fatigue, se contraint sans se mettre à la gêne,
» s'émeut et s'effraie sans se troubler; mais, comme une flamme vive,
» ardente et légère, il brûle, s'élève et passe avec assurance.

» Il n'y a que ceux qui aiment qui puissent entendre ce langage. »

Je l'ai toujours pensé, comme l'incomparable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, le plus beau livre, disait Fontenelle, qui soit sorti de la main des hommes, puisque la *Bible* n'en est pas; mais ce divin langage, ne le cherchez pas dans les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome; ne demandez pas à ces génies de l'antiquité dont l'exemple est encore la règle de vos règles et la lumière de vos écoles; ne l'attendez ni des naïves et pompeuses inspirations d'Homère, ni des touchantes mélancolies de cet autre Homère qui a chanté les amours de Didon, ni des voluptueuses confidences de Properce heureux, ni des regrets d'Ovide exilé. Il s'élève de la cellule d'un pauvre ermite chrétien tout mortifié de jeûnes, de privations et de douleurs, qui ne nous a pas même laissé son nom, et dont la savante perfectibilité du peuple-roi dévouait l'autre jour les écrits aux flots et aux feux dans la capitale du monde avec les Epictètes de l'Evangile et les Démosthènes de l'Eglise.

La forme de l'amour chrétien ne fut pas immuable comme son principe. Elle suivit, selon sa nature, les diverses modifications de la société chrétienne, mais sans altérer, du moins jusqu'aux jours de décadence où nous sommes, l'imposant caractère qui révèle son origine. Je ne la suivrai pas à travers ces phases passagères dont l'influence n'affecte que l'aspect et la superficie des sentimens. C'est le cadre d'un grand tableau dont l'exécution aurait de tout temps effrayé ma faiblesse, et la page qui me reste à couvrir dans les tablettes de ma vie est à peine as-

sez large pour recevoir une esquise. C'est le sujet d'une histoire vaste et sublime, et ma plume défaillante m'avertit, s'échappant de mes doigts, qu'il ne me reste pas même le temps d'achever un sommaire. Il faut d'ailleurs à de jeunes impressions des âmes jeunes encore. Ce n'est pas quand le miroir qui répète la pensée est obscurci par tant de désabusemens qu'elle peut s'y réfléchir pure et brillante comme aux années de la force et de l'espérance. Les scènes riantes du bonheur exigent des couleurs riantes, et les peintres de ma génération n'ont sur leur palette que des larmes et du sang.

Dites, ô vous pour qui la beauté a toujours des inspirations, pour qui l'amour a toujours des regards et un langage, ce que la beauté et l'amour réunissent d'enchantemens dans les chroniques du moyen-âge, dans les suaves chansons des troubadours, dans les fables romantiques des paladins ; et si vous ne possédez pas le secret de ressusciter le passé, si vous ne savez pas ces paroles qui font relever les morts tout debout de leurs cercueils, dans la douceur de leur innocence et dans la verdeur de leur courage, avec des bouquets de fiancées et des armures de chevaliers, demandez à Victor Hugo, demandez à Vigny quelqu'une de ces palingénésies qui ne sont qu'un jeu pour leur baguette. Voici déjà la décoration qui se déploie avec ses tours presque cyclopéennes, ses ogives lancéolées, ses croisées voilées de lierre, ces hauts et larges balcons que le burin patient du sculpteur a couronnés d'un dais de feuillage qui semble frémir, ou enveloppés d'une ceinture de dentelle qui semble flotter. Voici la profonde galerie aux dalles sonores, et cette jeune femme rêveuse qui la parcourt incessamment en s'arrêtant à chaque pas, c'est la châtelaine qui attend depuis deux ans un écuyer venu de Palestine, dont elle n'ose plus espérer le retour, car elle pleure. Ce soldat cependant ne doit lui apporter qu'un message incertain, une consolation trahie peut-etre par cent batailles, un rosaire béni aux saints lieux, ou une écharpe sanglante ; heureuse si ce n'est pas quelque fatal écrin où se dessèche insensible un cœur qui a cessé de battre pour elle! Est-ce Godefroy, est-ce Tancrède, est-ce Coucy? Je l'ignore, je ne sais plus rien de ces mystères ; mais ce que je sais positivement, c'est que les amours d'Achille et d'Enée étaient de sottes amours.

Ou bien lisez Pétrarque, et faites-lui grâce des richesses fastidieuses de son esprit ;

Ou bien lisez l'épisode de Françoise de Rimini, dans l'*Enfer* du Dante ;
Ou bien lisez celui d'Isabelle et Zerbin dans l'*Orlando* de l'Arioste ;
Ou bien lisez deux ou trois des ravissantes élégies de Marot ;
Ou bien lisez tout entier le *Roméo et Juliette* de Shakspeare.

Et n'allez pas plus avant dans les temps modernes. L'Apollon gourmé des classiques avait secoué tout-à-fait les cendres de la bibliothèque d'Alexandrie ; il s'était caché dans les monastères, il venait de prendre le bonnet en Sorbonne, et de soutenir thèse à l'Université ; il allait s'asseoir à l'Académie, tout chargé de fourrures pédantesques et de lauriers postiches, sous la pourpre de Richelieu, entre La Mesnardière et Chapelain.

Elle ne tiendra pas une grande place dans l'histoire de l'amour, l'histoire littéraire des temps classiques. On croirait qu'il n'a jamais existé d'homme plus antipathique avec l'amour que Malherbes *qui vint enfin*, et qui aurait pu sans inconvénient se dispenser de venir. C'est bien pis de Jean-Baptiste Rousseau, dont le nom hurlerait avec celui de l'amour, mais qui ne s'en est jamais avisé ; et je vous laisse à penser ce que c'est qu'une lyre où l'amour ne vibra jamais. Pour arriver au dernier terme de cette progression négative, il n'y a heureusement que Voltaire à trouver. Otez-lui quelques lambeaux d'amour et de tolérance, dépouilles profanées du christianisme dont il faisait ses beaux jours, vous verrez qu'il n'a, pour voiler sa triste philosophie, que les hideux haillons d'un athée aux entrailles de fer.

A part un petit nombre de scènes admirables de Molière, à part un petit nombre d'effusions admirables de La Fontaine, quelques élans de *Phèdre* et d'*Ariane*, et quelques pleurs d'*Andromaque*, de beaux mouvemens du *Cid*, et un hémistiche sublime de *Sertorius*, les classiques n'ont pas plus entendu l'amour que la liberté. Tout ce qu'ils savaient d'amour, vous l'enfermeriez en dix pages. Il y en a dix fois plus dans les *Confessions de saint Augustin* et dans les *OEuvres de sainte Thérèse*.

N'est-ce pas une révélation accablante pour un peuple qu'une littérature où toutes les fables du drame et du roman reposent sur l'amour, et où l'amour poétique n'est plus compris de ses interprètes naturels? N'est-ce pas un phénomène dans l'ordre social que l'existence de ce peuple, où les dernières étincelles du sentiment moral, étouffé dans son sanctuaire, ne consument plus que des cœurs d'enfans, désavoués, aigris, froissés par les coutumes et par les lois? Que ferez-vous de lui quand il sera viril, et de quels alimens nourrirez-vous ces passions généreuses que votre imbécille caducité a trahies?

C'était peu cependant! un cynisme effronté vint flétrir ce qui restait de l'amour : comme l'insecte rebutant qui souille de sa bave impure les débris d'une rose. Une métaphysique plus précieuse que subtile s'introduisit chez les gens bien nés dans le commerce du cœur. La sensibilité devint pédante comme la philosophie des encyclopédistes, et la volupté sale et brutale comme les spinthrées du Parc-aux-Cerfs. La question se réduisit alors à savoir ce qui vaut mieux pour le bonheur de la vie d'un adultère sophistiqué dans le style de la fée Moustache, ou d'une orgie de mauvais lieu, parfumée des fleurs factices de l'opéra, dans le *lupanar* doré de la Popelinière. Mais l'amour ne s'en mêla pas : il y avait long-temps qu'il n'y était plus.

Où s'était-il réfugié? Ce n'est pas un grand mystère!... Où se réfugient les hautes pensées de l'homme quand la société s'en va. Il était revenu au peuple, parce que c'est dans le peuple que se conservent, se développent et se raniment tous les élémens de la civilisation, comme c'est dans la terre que se cachent pour renaître tous ces germes créateurs, dont la florissante résurrection renouvelle au printemps l'aspect de la nature. C'est là qu'il habitait, inquiet, turbulent, passionné, tragique, ensanglantant les autels de Lyon du double suicide d'une modiste et d'un maître d'armes, et les théâtres de Londres du double assassinat d'Hackman ; il était là, jeune et vivace comme au moyen-âge, quand le dernier âge s'éveilla, déjà mûr pour la mort, au bruit d'une révolution.

On a demandé quelquefois d'où venait cette révolution? Elle venait d'où vient l'agonie de tout ce qui a vécu, de la nécessité de mourir, commune à tous les êtres créés, et dont le vain savoir des sophistes n'a préservé jusqu'ici ni l'individu ni l'espèce. Pour peu que vous la regardiez attentivement, vous lui trouverez toutes les conditions de cette dernière crise de la vie, les angoisses de la dissolution et les besoins du changement, des convulsions de la douleur et des lueurs d'apothéose. C'est tout simplement que Dieu a écrit sur le front des espèces comme sur celui des individus : « Vous êtes nés de la poussière, et vous retournerez à la poussière! »

Les peuples qui nous entourent, pendant qu'il reste des peuples quelque part, sont arrivés, les uns plus tôt, les autres mieux que nous, au même résultat, peut-être parce qu'ils allaient moins vite. Il en est qui ont jeté un regard profond sur l'abîme, et le mesurent long-temps avant d'obéir à l'irrésistible nécessité qui nous y pousse tous ensemble. Ce qui nous reste en France d'idées solennelles, dans ce chaos que nous appelons la société par haine ou par dérision, nous le devons à l'Allemagne, refuge assuré de tout ce qu'il y avait d'âme encore dans notre civilisation expirante, et dont l'élan généreux fut deux fois, pendant les quinze premières années de notre siècle, une admirable leçon pour les nations opprimées. Klopstock, Schiller et Gœthe sont des génies sortis de ce moule inconnu dans notre littérature, dont Abbadonna, Charles Moor et Werther ont multiplié le type sur toute la terre, pendant qu'on faisait à Paris de froids madrigaux, des parades graveleuses, et des élégies musquées. C'était vraiment bien le moment.

Le dernier chant du génie est un chant de désespoir. C'est cette clameur qu'on entendit un jour au milieu de la mer, et qui annonça au monde épouvanté QUE DIEU ÉTAIT MORT.

L'amour ne pouvait apporter à cette grande catastrophe qu'un tribut de mélancolie et de douleurs, et l'aspect sinistre sous lequel il apparut alors dans les sociétés qui n'étaient pas encore tout à fait incapables de le comprendre fut tel, qu'on ne s'étonnera point que le vulgaire ne l'y ait pas reconnu ; car il n'aurait été donné ni à Moïse, ni à Hésiode, ni au Tasse de le deviner. Toutes ses illusions avaient fait place à des regrets, toutes ses extases à des frénésies. Il ne brandissait plus dans ses mains que des flèches de meurtre ; il ne soulevait plus dans le cœur que des pensées d'anéantissement, parce qu'il venait animer les dernières générations de la terre, et que ces générations, condamnées avant que de naître, n'avaient plus rien à enfanter que le néant.

Tout ce qui lui restait, c'est un langage : c'est la poésie, qui doit accompagner aussi le convoi du genre humain d'un dernier chant de deuil, comme elle a enchanté les fêtes de son berceau d'un hymne de tendresse et de joie. Et cette voix éplorée s'attriste depuis plus d'un demi-siècle de l'agonie d'un monde prêt à se dissoudre. Elle se traîne en longues lamentations, avec Young, au tombeau de Narcisse ; elle gémit sur le marbre du cimetière avec Hervey ; elle murmure les refrains lugubres de l'*Apocalypse* avec Jean Paul ; elle hurle d'indignation dans les imprécations forcenées de Faust ; elle s'enivre d'une colère sardonique dans les vers de Byron ; elle exhale un cri amer et profond sur les degrés de l'échafaud d'André Chénier ; elle éclate en sanglots, sur le bord des lacs d'Amérique, avec René ; elle pleure encore une fois, et puis s'éteint et meurt sur la lyre angélique de Lamartine.

Et vous voulez savoir d'où vient cela? et vous ne concevez pas pourquoi la plus haute expression du génie de l'homme est devenue convulsive comme un râle, et plaintive comme un soupir qu'un soupir ne suivra jamais! Et vous dites : C'est qu'ils sont *romantiques* et fous, car la terre est jeune et riante. — Et si vous mettiez la main sur la place où palpitait le cœur du corps social, vous sentiriez cependant qu'il ne bat plus!

Quand l'ange du dernier jour vient s'asseoir, pensif, dans la sublime tragédie d'*Adam*, à la natte du patriarche : « Eh quoi! lui dit le père » des hommes, vous me semblez aujourd'hui consumé de tristesse, vous » que j'ai vu rayonnant d'une volupté si pure lorsque je promenais les » regards d'Ève de merveilles en merveilles, dans le jardin du Seigneur!

—» C'est qu'aujourd'hui, lui répond l'ange, et avant que le soleil disparaisse derrière la montagne, vous devez mourir. »

La réponse que je vous dis, c'est la poésie qui la fait aujourd'hui à toute la race d'Adam.

CHARLES NODIER.

UN CŒUR DE PÈRE.

(Chronique de 1556.)

I.

Maître Éloi.

Cette année, 1556, les Chaumois (1) s'étaient montrés plus acharnés que de coutume. C'était la troisième descente qu'ils effectuaient à main armée à l'Ile-Dieu. Ils ne faisaient aucun mal aux habitans, à condition que ceux-ci consentissent, de bonne grâce ou autrement, à échanger leur bétail nouveau-né, contre quelques brocs de vin ou de cidre. Comme vous voyez, c'était une honnête maraude prenant la couleur du brocantage. Mais trois mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'ils avaient fait place nette; on était en novembre, et ce ne pouvait être vraisemblablement le même motif qui les amenait.

Il y avait donc grand émoi chez nos indigènes qui avaient leurs raisons pour détester ces corsaires, comme ils les appelaient, et qui, rassemblés à la Tourette, regardaient avec anxiété au large du fort Gauthier. Là, trois chaloupes lestes et bien voilées, couraient grand largue sur le port.

— Les enragés! disait une vieille femme aux cheveux blancs et à la paupière éraillée, les enragés! et que veulent-ils de nous? Ils ont tout pris, agneaux, génisses et poulains, tout, jusqu'à nos poules; que veulent-ils donc de nous?

— Ce qu'ils veulent! reprit un vieux pêcheur dont l'œil ardent et fier accusait une âme haute, ce qu'ils veulent! mais ils veulent votre pain et le mien, le lait de vos vaches et votre poisson mariné. Et cela pour quelques coups de mauvaise piquette qu'ils vous forceront d'avaler. Dent de requin! et pas dix hommes résolus comme moi!

— Jésus Maria! dit une femme en se signant, et le bon Dieu souffrirait une telle abomination!

— Si nous allions le prier au grand calvaire? hasarda timidement une jeune fille.

— Taisez-vous, mes enfans, reprit le vieux pêcheur avec amertume, le ciel nous a abandonnés, le ciel et les hommes. Voilà un an, vienne Noël, que notre seigneur et maître Jean de Rieux, que Dieu protége! a porté nos plaintes au pied du roi contre ces brigands. Eh bien! dites-moi, ont-ils disparu? Sommes-nous plus maîtres chez nous? Vous devriez être las de tant d'outrages, et quand tout nous abandonne, c'est à nous-mêmes qu'il faut avoir recours.

— Mais par quel moyen, maître Eloi? demanda un jeune marin avec vivacité.

— Le moyen est simple, mon garçon. Nous avons des coutelas de pêche, de bons harpons, de plus, quelques arquebuses. Avec cela on fait bonne contenance et, en cas de débâcle, n'avons-nous pas le château pour refuge? Est-ce donc pour loger des goëlands que nous l'avons bâti de notre sang et de nos sueurs?

En cet instant, les chaloupes laissaient arriver. Bientôt elles embouchèrent la grande passe et vinrent échouer assez avant dans le port.

Les dix-sept hommes qui en descendirent, tous jeunes et forts, dirent qu'ils ne venaient point en trafiquans cette fois; que c'était pour se promener, rien de plus?

Maître Eloi et quelques autres pêcheurs, hommes murs et expérimentés qui se trouvaient là, secouèrent tristement la tête en signe d'incrédulité.

Toutefois, rien d'hostile de la part des arrivans, bien au contraire. Ils fraternisèrent tout d'abord avec les habitans, leur donnant de solides poignées de main, et partageant avec eux leur pêche et leur vin, ajoutant qu'ils en avaient et du meilleur, avec lequel ils se proposaient de leur demander raison de maintes rasades.

L'insulaire de ces temps, naturellement bon et confiant, les remercia beaucoup et les crut fermement revenus à des sentimens humains. Plus d'une dévote voyait déjà en cela le doigt du bon Dieu, et lui promettait cinq stations à l'église Saint-Sauveur, en manière d'actions de grâces.

Maître Eloi, de son côté, déplorait la funeste crédulité de ses concitoyens, et dit à ses voisins de se défier, qu'il arriverait malheur. Mais, malgré ses prévisions et ses conseils, les Chaumois avaient le lendemain libre accès dans plus d'une maison, et leur écuelle de soupe au foyer de plus d'une famille. Ce n'étaient plus des enragés, des corsaires, c'étaient des frères égarés qui revenaient.

Mais tandis que les bons insulaires tuent d'une façon si touchante le patriarcal veau gras pour fêter leurs hôtes, si je vous disais un peu ce qu'il en est de ces forbans.

Hélas! hélas! maître Eloi n'avait que trop raison; je crois aussi qu'il arrivera malheur.

Il faut que vous sachiez que les jeunes filles de l'Ile-Dieu ont, en général, une carnation de satin, des formes grecques, un teint clair et fleuri. A l'époque où cette histoire se passe surtout, elles étaient bien près de réaliser ce qu'on appelle le beau idéal. C'est qu'alors, par des motifs qu'il appartient à la médecine de caractériser, elles se trouvaient placées dans des conditions beaucoup plus hygiéniques qu'à présent. Aussi, aux grands yeux noirs et veloutés de ces belles créatures, à l'abandon noble et gracieux de leurs attitudes, vous eussiez dit, vous qui avez de la poésie dans l'âme, de véritables almés, des houris. Mais dans l'île prosaïque, elle ne faisaient pas la moindre impression. Leurs parens ne connaissaient nullement leur bonheur; ils ne se doutaient pas le moins du monde qu'il leur fût arrivé de donner le jour à des anges. Mais s'ils étaient aveugles sur les perfections de leurs enfans, les étrangers, toujours plus justes, plus clairvoyans que la famille en pareil cas, en étaient vivement touchés, les Chaumois principalement, gens ardens et résolus.

Or ces derniers conçurent le dessein, un soir qu'ils avaient la tête échauffée par le vin et les galans propos, de se faire présent chacun d'un de ces friands minois qu'ils avaient vus chez leurs voisins d'outre-mer. Voilà pourquoi la nuit même ils sautèrent dans leurs chaloupes, et cinglèrent vers l'Ile-Dieu, où nous venons de les voir arriver.

Mais tous ces gens ne sont pas guidés par le même motif. Parmi eux se trouve un jeune homme qui s'est imposé une tâche noble et belle, une mission de dévoûment et d'amour. Et c'est pour l'accomplir qu'il a suivi ses compatriotes, qu'il s'est mêlé à cette tourbe vile et corrompue.

A quelques pas du port il existe une anse bordée de rochers, que la mer a creusés en amphithéâtre. Des mousses marines d'un rose tendre en tapissent le contour, des couches de varechs et de sarts étendent sur le sol leurs bras longs et verdâtres. C'est dans cette petite grotte où Virgile n'eût pas hésité à loger sa plus blanche, sa plus délicieuse Néréide, que Raymond et Thérèse s'étaient vus il y a trois mois pour la première fois; là, qu'ils s'étaient juré un amour immense et profond comme l'Océan qui grondait à leurs pieds, pur comme l'horizon qui les entourait.

Depuis quelques instans le jeune homme est dans ce lieu : il y attend sa bien-aimée; il sait qu'elle y viendra, que le signal qu'il lui a donné tantôt sur le rivage a été entendu. En effet, bientôt une forme se dessine sur la grève... c'est une femme qui avance à pas lents au milieu des blanches lueurs du crépuscule : elle s'arrête, elle écoute; elle semble craindre et hésiter. Enfin, cédant comme à une résolution soudaine, elle marche avec rapidité et arrive bientôt auprès de Raymond.

—Bonjour, ma douce Thérèse, s'écrie le jeune homme en serrant dans ses bras sa tremblante amante... c'est bien... tu m'as compris...

— Oh! j'ai eu bien peur... Il m'a semblé être poursuivie... Mais venir seule ici... C'est mal, n'est-ce pas? demanda timidement la jeune fille.

— Dissipe tes craintes, pauvre ange... Ne sais-tu pas que ton Raymond te respecte comme la madone du calvaire? Mais écoute, j'ai une prière à te faire. Promets-moi de ne pas sortir de chez toi pendant tout le temps que mes compatriotes resteront dans l'île...

— Je te le promets... Mais pourquoi cette recommandation? pourquoi ce trouble et cette pâleur qui me font frémir... Explique-toi...

— Je ne le puis... ne m'interroge pas, ma Thérèse; aie pitié de moi; ne me force pas à me rendre infâme... Il y a là-dedans un secret que j'ai juré de respecter.

En cet instant, un groupe d'insulaires passa à quelques pas des amans; c'était maître Eloi qui dirigeait une ronde sur ce point. Thérèse, frissonnant de tous ses membres, se rapprocha vivement de Raymond, qui la serra contre son cœur; elle resta là, immobile de terreur, jusqu'à ce que le bruit crépitant et saccadé que produisaient les pieds des insulaires en foulant les goëmons se perdît dans le lointain.

—On s'est peut-être aperçu de mon absence, s'écria la jeune fille en relevant craintivement la tête et en prêtant l'oreille pour s'assurer du rétablissement du silence... Je ne dois pas rester plus long-temps; séparons-nous...

—Je ne te retiendrai pas, ma Thérèse, quoique mon cœur voudrait prolonger cet entretien au prix même de ma vie. Mais tu n'es pas en sûreté ici; ton repos avant tout... Adieu, que le ciel veille sur toi! et tiens bien ta promesse...

Ils se séparèrent.

II.

La révélation

Les Chaumois annoncèrent qu'ils voulaient régaler leurs hôtes à leur tour. Ils préparèrent à cet effet un grand repas auquel ils convièrent hommes, femmes et filles.

Sous une vaste tente, faite au moyen de mâts et de voiles et établie sur cette plate-forme qui a depuis conservé le nom de Chaume, on reçut l'aimable assemblée.

Il n'y avait là ni siége ni table. On s'asseyait sur le sol où des écuelles et des gobelets en bois étaient disposés avec une espèce de symétrie. Comme on était en novembre et qu'il faisait froid, on avait construit à la hate, sur un des bas-côtés de la tente, un petit foyer où brûlait le pastoral bousas (1). Cela répandait la plus agréable chaleur; mais le tuyau de ce calorifère économique, fait en toile et fort bien goudronné, du reste, présentait, comme nombre de nos cheminées modernes, le malheureux inconvénient de fumer beaucoup. N'importe; on n'y faisait nulle attention, non plus qu'à l'odeur quelque peu nauséabonde du luminaire, qui consistait en douze coquilles de crabes pleines d'huile de poisson, appendues aux parois du cénacle.

(1) La Chaume est un bourg de la Vendée, situé à peu de distance des Sables d'Olonne, sur le bord de la mer.

(1) Fiente de gros bétail aplatie et séchée au soleil; combustible fort en usage au pays.

Revenons à maître Eloi, qui s'était obstinément refusé, ainsi qu'une douzaine de ses voisins, à prendre part au gala.

Au tomber de la nuit, comme les invités s'y rendaient, maître Eloi se promenait sur la *Raie* (1) avec un autre pêcheur. Ils parlaient bas, mystérieusement, mais avec gestes et véhémence. Ils déclamaient contre leurs concitoyens qui se livraient pieds et poings liés; car il leur était venu en pensée que les Chaumois voulaient les enivrer, puis avoir bon marché du pays. Le vieil Eloi et son ami tressaillirent.

— Ecoute, Romain, dit le premier, veux-tu en finir une bonne fois? Quand ces scélérats seront à ripailler, qui nous empêche de leur tomber sus et de les exterminer?

— Ils sont dix-sept, Eloi, et nous ne sommes que deux.

— Bah! Et n'avons-nous pas Germain, Robert, Garnier et les autres des villages, bons enfans qui ont fait mépris de ces repas de cannibales?

— Tu as oublié, Eloi, que, s'ils ont refusé, c'est parce que nous les avons conseillés. Nous avons obtenu cela, mais nous n'obtiendrons pas qu'ils se fassent tuer.

— Eh bien! si ceux-là sont des lâches, d'autres nous seconderont. Parmi les conviés, j'en sais, moi, de vaillans qui n'ont cédé qu'à leurs femmes en y allant. Les femmes! ça sera toujours la perte de l'homme. Nous les aurons, ceux-là. Il n'y a qu'un premier coup à frapper, et ils se lèveront en masse, crois-moi.

— Je ne dis pas. Mais, pour frapper un premier coup, il faudrait être en nombre. Méfie-toi de ton courage, Eloi; ne nous exposons pas à nous faire égorger comme des congres et sans profit pour le pays.

— Allons voir Garnier et les autres aussi bien, dit maître Eloi avec une rage mal étouffée, allons! Il faut les décider le poing sous le nez, vois-tu. Viens!...

En cet instant, des cris se firent entendre. C'était un de leurs mousses que les Chaumois frappaient avec violence, parce qu'il avait laissé brûler une épaule de vache, la perle du festin.

Il traversa la Raie, tout en sang, et fut se réfugier au fond d'une des chaloupes. Maître Eloi et son compagnon le suivirent.

— Qu'as-tu, mon gars? lui demanda le vieux marin avec bonté.

— Hi!... hi!... ce sont les patrons qui m'ont arrangé comme ça, répondit le pauvre enfant d'une voix entrecoupée de sanglots, parce que je n'ai pas veillé à leur cuisine. Je ne suis pas gargotier, moi, je suis mousse. Voilà. Hi!... hi!...

Et ses pleurs redoublèrent.

Un trait de lumière traversa l'esprit de maître Eloi. Tout de suite, il conçut le projet de se servir de cet enfant mutilé pour exalter l'indignation de ses compagnons; il ne désespérait pas même d'arracher du mousse le véritable motif de la descente des Chaumois.

— Ne pleure pas, mon garçon, reprit-il avec douceur. Si tes patrons t'ont maltraité, tu trouveras des amis qui te secourront. Pauvre petit! dans quel état ils t'ont mis! Viens à la case, mon enfant; ma femme pansera tes blessures et te fera une place à notre foyer.

— Oui, et s'ils le savent, ils me battront les autres

— Ne crains rien; c'est à nous qu'ils auront affaire.

— Le mousse les suivit.

Jeanne, la ménagère de maître Eloi, et leur fille préparèrent du linge, et l'on bassina à l'eau de sel les plaies du petit mousse. Il faisait peine à voir. Son oreille était déchirée, saignante, et ses épaules longuement zébrées de contusions. C'était pitié. Les Chaumois n'y avaient pas été de main-morte, les barbares. On le traita le mieux qu'il fut possible. Après quoi, maître Eloi lui coupa un gros chanteau de melote et le fit asseoir dans l'âtre sur un tréteau boiteux.

— Eh bien! Pierret, tu es mieux là que sous les garcettes des brigands, qu'en dis-tu?

— Eh! oui, maître... mais ça ne durera pas; j'ai peur...

— Ecoute, pas d'enfantillage. Ça durera tant que tu voudras, vois-tu? Tu es chez des amis qui auront soin de toi et te défendront au besoin.

— Oui, et vous me cacherez; et si les autres viennent, vous direz que je n'y suis pas...

— C'est cela, nous dirons que nous ne t'avons pas vu... Ah ça, tu aurais donc le désir de rester avec nous?

— Pourquoi pas? vous êtes si bons, vous autres... tandis que ces brigands...

— Dis-moi, sais-tu quelque chose sur leur but en venant ici?

— Non, pas précisément, mais je pense, d'après ce que je leur ai entendu dire entre eux, qu'ils viennent pour enlever les jeunes filles, comme ils ont fait chez nous à Noirmoutiers.

Le visage pâlissant de maître Eloi décelait une violente émotion. Il eut peine à ne pas éclater en entendant ces mots. Néanmoins, il se contint assez pour s'approcher de Romain et lui dire avec calme, mais d'une voix forte et terrible: « Va chercher Garnier et les voisins, cours au Ker-Jean-Michaud, au port de la Meuse, dans les autres villages, et arrivez tous ici! »

Romain sortit. L'enfant continua sans faire attention à ce qui se passait autour de lui.

— D'autant, voyez-vous, qu'ils ont des matelas à bord, et ce n'est pas leur coutume. Je m'en souviens, leur barque était arrimée comme aujourd'hui quand ils m'emportèrent, moi, ma jolie sœur Françoise et une douzaine d'autres. Ils nous arrachèrent à nos familles sans éprouver la moindre résistance. Pardi! c'est qu'ils avaient pris le bon moyen, les maudits.... Ils donnèrent un grand repas où ils nous convièrent. Là, ils nous firent boire, et quand nous fûmes tous ivres, ils nous enlevèrent comme un alevin. Pour moi, je ne me rappelle pas trop cela: car j'étais comme mort tant j'avais bu. Il me semble seulement entendre les cris de ma mère comme on nous emportait... Pauvre mère! c'est elle qui a dû maudire le ciel... Elle était veuve, maître Eloi, et j'étais son soutien, sa joie avec ma sœur Françoise... Elle sera morte, cette bonne mère... Non, elle nous attend, quelque chose me le dit... Oh! maître Eloi, si je pouvais revoir ma mère!... Tenez, je serai votre valet, votre esclave; mais laissez-moi revoir ma mère...

— Tu la verras, mon ami, je te conduirai près d'elle... Mais ta sœur et les autres jeunes filles que sont-elles devenues?

— Au bout de quelque temps, ils en reconduisirent beaucoup à Noirmoutiers: ma sœur était du nombre. Ils durent leur faire de grands affronts; car, quand ma sœur me fit ses adieux, elle pleurait, elle était pâle, et elle me dit qu'elle n'était plus digne d'embrasser notre bonne mère... Je n'ai pas su ce qu'elle avait, mais j'ai bien pleuré aussi...

III.

Un festin interrompu.

Pendant cette naïve narration, la maison s'était remplie de pêcheurs. Maître Eloi fit signe à Pierret de recommencer. Pierret répéta son récit.

Vous l'avez entendu, s'écria maître Eloi d'une voix tonnante, les Chaumois viennent nous enlever nos filles, nos chères filles, l'espoir de nos ménages et l'orgueil du pays. Qui de nous ne frémit à cette pensée! Laisserons-nous déshonorer nos enfans?... Honte sur celui qui hésiterait à répondre! Quant à moi, je vais les défendre et mourir pour elles, si je ne puis mieux faire.

Une explosion d'applaudissemens accueillit cette courte mais énergique harangue. Ce ne fut qu'une longue rumeur parmi les pêcheurs, qu'un cri: Défendons nos filles mort aux ravisseurs!

En dix minutes tous furent armés: celui-ci d'un harpon; celui-là d'un croc; un troisième fort d'un hameçon redressé et attaché au bout d'une rame; un autre d'un large coutelas.

— Coulons leurs chaloupes, d'abord; dit maître Eloi.

On alla aux chaloupes; elles étaient à sec. On coupa les amarres; on les poussa à force de bras, et, après avoir pratiqué une large trouée dans leurs flancs, on les abandonna aux vagues. A vingt pas de là, deux sombrèrent.

— A ces gueusards, à présent, continua maître Eloi. Combien sommes-nous? Romain.

— Trente.

— Bien... Toi, Garnier, tu vas entrer par ce côté avec dix hommes; moi, je passerai par l'autre avec mes gens, nous prendrons ces gredins en flanc. Vous autres, vous cernerez la tente et vous assommerez tout ce qui sortira.

Il était cinq heures du soir. La nuit tombait froide et brumeuse. Il pouvait y avoir une heure que les insulaires s'ébattaient comme des bienheureux au festin de l'amitié. C'étaient des chants, des ris, une joie folle et hurlante, de grosses galanteries en déshabillé. On commençait à perdre la raison, non du côté des corsaires, car ils avaient l'œil à l'affût et calculaient les progrès de l'ivresse chez leurs commensaux, sans rien perdre de leur sang-froid; mais bien du côté de ces derniers que quelques rasades de plus allaient coucher sur le sol.

Les bruyans éclats de leur liesse couvrirent la sourde rumeur et les chuchottemens des conjurés qui, en ce moment, arrivaient à la tente. On n'y entendit même pas ces mots fortement articulés: Dent de Requin! sus! sus! sans merci!

Aussitôt apparut maître Eloi, l'œil flamboyant; un coutelas au poing. Dix hommes l'accompagnent. Ils frappent. Leurs coups se suivent de près. Ils ont déjà fait rouler deux Chaumois à leurs pieds. Les autres, étourdis d'abord, reviennent de leur stupeur, et commencent à comprendre ce qu'on leur veut. Alors tous se lèvent. Un d'entre eux, grand et robuste, a désarmé Garnier l'insulaire de son harpon, et se dirige, écumant de rage, sur maître Eloi. Il est arrêté en chemin par un coup de barre que lui assène Germain, lequel crie à tue-tête: Mort aux traîtres! mort aux ravisseurs! Les convives se lèvent à leur tour, ceux qui le peuvent, s'entend. Les femmes et les filles s'enfuient à toutes jambes, n'ayant rien de mieux à faire; les hommes sains de tête se rangent du côté des assaillans. Alors commence une lutte cruelle, sanglante, échevelée; une lutte corps à corps mêlée d'imprécations, de morsures et de cris. Le carnage fut horrible, mais l'avantage ne fut pas un instant douteux. Les insulaires étaient à peu près trois contre un. Dix Chaumois se trouvaient hors de combat. Les sept autres pensèrent sérieusement à la retraite. Mais le moyen de l'effectuer? Ils seront suivis, harcelés, atteindront-ils leurs chaloupes? Un d'eux, qui a travaillé à l'érection de la tente, sait que toute son économie repose sur trois forts montans où viennent aboutir les voiles et les amarres. Il n'hésite pas un instant.... Bientôt la tente, privée de son point d'appui, se balance irrésolument dans l'air, puis s'abat lourdement sur les insulaires; c'était le moment de fuir; enchevêtrés dans les cordages et les voiles, tout meurtris qu'ils sont, ces derniers ne pourront les poursuivre...

— Ils volèrent à leurs chaloupes. Déception! Ils hurlèrent de fureur. Les

(1) On appelle ainsi la grève du port où l'on se promène à mer basse.

canots des insulaires étaient dans les criques, tout près. Ils y coururent; nouveau désappointement! Ni voiles, ni avirons... Enfer! les tempes leur battaient à rompre, leur tête se perdait...

— Courons au château, dit l'un d'eux, je le connais. Si nous y sommes une fois, nul ne pourra nous déloger.

Il coururent au château.

IV.

L'amour a fait de plus grands miracles.

Vous faire connaître le château n'est pas hors de propos, j'estime. Ce curieux édifice est situé à l'ouest de l'île sur un rocher escarpé, battu par la mer; une coupure de vingt à trente pieds de profondeur sur autant de large le sépare du sol; cette coupure s'emplit d'eau et se dessèche au flux et au reflux : naguère un pont-levis et une herse y était fixés; aujourd'hui qu'ils sont anéantis par le temps, on ne peut pénétrer dans l'enceinte de l'antique castel qu'à l'aide d'une échelle, encore y a-t-il péril. Aucune tradition ne fait connaître sa destination réelle; on croit toutefois qu'il avait été bâti par les habitans eux-mêmes, pour les protéger contre les attaques des Anglais et des Espagnols qui firent dans l'île des incursions dévastatrices, aux temps des guerres de ces puissances contre la France, ainsi qu'il résulte d'un paragraphe de l'ordonnance que rendit Henri II, en 1551, et où il est dit textuellement :

« En tous les endroits de laquelle île l'on entre dessus avec les navires » et bateaux; et, durant la guerre, les Anglais, Espagnols et autres en» nemis de notre royaume, descendent et entrent par force par tous les en» droits de ladite île. Lesquels ennemis ont tué et outragé plusieurs des » manans et habitans tant hommes que femmes, et ont été les maîtres de » ladite île, hors ledit château, lequel a toujours été et est encore sous » notre obéissance, etc., etc. »

Les insulaires, s'étaient dégagés de dessous la tente, avaient suivi les Chaumois de près et deviné leur dessein. La nuit était tout à fait venue; ils ne purent faire, malgré leur agilité, qu'ils n'atteignissent le château avant eux.

Quand ils arrivèrent à la coupure, ils trouvèrent le pont-levis redressé et la herse abaissée. Leurs ennemis étaient bien et dûment retranchés.

— Dent de requin! s'écria maître Eloi, qui arrivait tout essoufflé, puisque ces gredins échappent à nos coups, ils n'échapperont pas à la faim. Nous les dénicherons bientôt. Ça, enfans, qu'on forme ici un poste de 25 hommes. On se relèvera chaque matin, et nuit et jour on aura l'œil sur ces messieurs.

Vingt-cinq hommes s'établirent à l'heure même en vue du château, et firent toute la nuit bonne garde. Le lendemain au matin on les releva. Plusieurs jours se passèrent ainsi.

Et rien qui sentît la chaumade ne sortait du château. Pas une plainte, pas un cri, pas une supplication. Pendant la nuit tout était fort calme. Le jour, on voyait passer et repasser les Chaumois à travers les étroites meurtrières des murailles où ils collaient souvent leurs mâles figures, qui n'exprimaient ni crainte, ni courroux, mais bien un dédain railleur. Plusieurs fois la sentinelle les entendit chanter. C'était par trop fort.

On commença à se dire qu'il fallait qu'ils eussent à se mettre sous la dent. Un jeune marin se souvint avoir laissé au château, la dernière fois qu'il y avait été pêcher, sa gaule et ses aplets. Cela parut concluant : les Chaumois vivaient de poisson cru... On voulut les en empêcher. On alla sous les murs du château, du côté de la mer, pour couper leurs lignes. On ne vit rien qu'une grêle de pierres qui tomba du haut donjon et blessa deux hommes. On se retira en s'assurant qu'on ne pouvait vivre long-temps de poisson cru.

On redoubla de surveillance : la capitulation parut prochaine.

Rien moins. Les Chaumois auraient pu demeurer long-temps encore dans leur retraite, à l'abri de la faim et sans être obligés de mendier un honteux pardon. C'est que Thérèse leur apportait, pendant la nuit, des vivres du côté de la mer. Elle s'y rendait dans un petit canot qu'elle conduisait toute seule, et les victuailles étaient hâlées dans le château, au moyen de la ligne de pêche qu'ils avaient sous la main. Ce manége durait depuis quelques jours, et eût amené la délivrance des prisonniers, car l'intéressante jeune fille promettait de leur apporter, aussitôt qu'elle le pourrait, des cordes assez longues et assez fortes pour qu'ils pussent, à l'aide de ce secours, se laisser glisser un à un des tourelles du château, dans le canot où elles les recueillerait, pour fuir ensuite avec eux au continent. Tout cela était raisonnable et d'une exécution facile. Mais les plus beaux projets reçoivent rarement leur exécution, et les plus nobles dévoûmens ne sont pas toujours les mieux récompensés.

Des pêcheurs s'étaient aperçus qu'un de leurs canots était souvent mis à la mer la nuit, à leur insu, et ils résolurent de faire le guet, afin de se rendre compte de cette étrangeté. Ils virent un soir en faisant leur ronde, un câble déposé au fond de leur plus petite péniche, amarrée en amont du port; des sabots de femme et un sac renfermant des poissons secs et du pain étaient cachés sous ces cordages.

Plus de doute, c'était une femme qui les trahissait; c'était une femme qui secourait les Chaumois, et leur fournissait des moyens d'existence et de salut. Ils voyaient maintenant à nu le fond des choses. Saisis d'étonnement et de rage, ils se mirent à jurer Dieu et diable, puis s'écrièrent : allons le dire à maître Eloi.

Ils coururent donc chez maître Eloi et laissèrent là la péniche sans enlever les objets qui étaient dedans. Ils furent peu sages en cela, mais la réflexion n'est pas sœur de la colère, a dit la sagesse des nations.

Ils arrivèrent chez le vieux marin. Ils n'y trouvèrent que sa femme et sa fille; quant à lui, il était allé à la baie des Roses, en aval, tendre ses nasses (1) qui devaient passer la nuit dans l'eau. Nos gens frappèrent du pied en signe de dépit. Maître Eloi n'était qu'à dix minutes de marche : ils volèrent à sa rencontre, tout en laissant deviner aux femmes, par des demi-aveux que suspendaient de gros jurons, le secret qu'ils venaient de surprendre. Ils furent obligés d'aller jusqu'à la baie où le vieux pêcheur était encore. Ils lui dirent ce qui les amenait près de lui.... Maître Eloi fut anéanti à cette nouvelle, mais quand il leur eut demandé s'ils avaient laissé un de leurs compagnons pour surveiller, en leur absence, les mouvemens du port, et qu'ils lui eurent naïvement répondu que non, la parole lui manqua et ses genoux fléchirent. « Malheureux, leur dit-il, vous êtes donc les complices de cette femme! allez, il n'y a plus rien à faire... »

Et croisant ses bras et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il resta immobile quelques instans. Mais bientôt, et comme ralliant ses pensées et ses forces, il se mit à courir avec la légèreté d'un chevreuil. Les autres étaient fort empêchés de le suivre. Ils arrivèrent au port, mais la péniche n'y était plus. « Vite à la mer, hurla le vieux marin, et cap au château!... »

Et trois canots, dont l'un était monté par maître Eloi, ramèrent aussitôt vers ce point.

La jeune fille qui les précédait était depuis quelques instans sous les murs du château et avait déjà hissé le cable aux Chaumois qui l'avaient assujéti aux fissures d'une tourelle. L'un d'eux allait s'y suspendre quand ils entendirent un bruit de rames dans le lointain. La nuit était noire, on ne pouvait rien distinguer autour de soi. Ce bruit fut aussi entendu par la jeune fille qui cria aux Chaumois: Restez, on me poursuit!»

Ces paroles furent prononcées à haute voix et parvinrent aux oreilles de maître Eloi et de ses compagnons qui furent bientôt à une portée de pistolet de la jeune fille. Mais celle-ci voyant que, désormais, toute chance de liberté était perdue pour ses amis, se dévoua une dernière fois à leur mauvaise fortune. Elle s'empara donc de la corde, se la passa sous l'aisselle en conservant les bras libres pour se garantir le visage et les autres parties du corps pendant son ascencion, et cria aux Chaumois: Hisse! hisse!... Aussitôt elle perdit pied et s'éleva le long du mur.

Il était temps. Le vieux marin enjambait le bord de la péniche. En y entrant, il heurta quelque chose; c'était le sac de provisions que la jeune fille n'avait pu emporter avec elle. Nos gens visitèrent les autres parties de l'embarcation et n'y trouvant personne, ils regardaient la chose comme une œuvre du démon. Enfin, ayant prêté l'oreille, ils entendirent les hem! des Chaumois tirant sur le câble à force de bras, et ils aperçurent en l'air, au rebord des créneaux, un objet assez volumineux s'élevant par secousse... Ils comprirent.

L'un d'eux s'approcha du mur, et, armé d'une gaffe, essaya de harponner la victime qu'on leur enlevait; mais un cataclisme de pierres, de sable et de cailloux, arrêta court cette tentative et fit fuir les insulaires au plus vite dans une anse voisine, où ils se disposèrent à passer en observation le reste de la nuit.

Il y avait quelques instans qu'ils étaient là, quand ils aperçurent, sur la falaise au dessus de leur tête, un groupe d'hommes et de femmes. Maître Eloi se leva et alla à leur rencontre. Il reconnut d'abord sa femme, qui lui cria, en tombant à ses genoux : « Pitié! pitié! c'est notre Thérèse! »

C'est effectivement Thérèse, la fille du vieux marin, que nous avons vu hisser au haut des tourelles. C'est cette noble et courageuse enfant qui, ayant appris de la bouche même des pêcheurs qu'elle avait été découverte, avait encore gardé l'espoir d'amener à fin son projet avant le retour de son père, qu'ils étaient allés chercher à l'anse des Roses. Elle avait donc mis toute hâte; mais elle n'avait pu sauver ces étrangers, au sort de l'un desquels son sort est uni désormais.

La révélation que maître Eloi venait de recevoir de sa femme l'avait placé sous le coup d'une émotion cruelle. Son cœur de père, fortement ulcéré, allait peut-être s'ouvrir aux mouvemens de la nature et livrer passage aux larmes... Mais refléchissant que ses compagnons l'entouraient, et craignant que cette marque de sensibilité ne nuisît à l'empire qu'il avait acquis sur eux, il eut assez de force pour ne rien faire paraître du combat qui se livrait en lui, et relevant sa femme, il lui dit avec calme : « Jeanne, si notre enfant nous a déshonorés, elle en portera la peine. Il faut un exemple. »

Jeanne frissonna... Mais il lui sembla que son mari, en achevant ces mots, lui avait serré tendrement la main en signe d'intelligence; et ce pauvre cœur de mère se reprit à l'espoir.

Or, il faut que vous sachiez que maître Eloi aime sa fille plus que toute chose au monde; qu'elle est son idole, l'orgueil et la consolation de sa vieillesse.

Aussitôt qu'il fit jour, les Chaumois se montrèrent à découvert aux insulaires du côté du pont-levis; et Raymond élevant en l'air la jeune Thérèse, s'écria d'une voix suppliante : « Merci pour cette femme sinon pour nous! »

Et la jeune fille ayant aperçu son père et la bonne Jeanne, dont le

(1) Chassis fait avec des cercles et des perches et recouvert d'un filet en forme de sac.

front accusait un reste de crainte et d'inquiétude, s'avança le plus près possible de la herse jusqu'au bord du fossé qui sépare le château du sol, là, elle se mit à genoux, croisa ses mains sur sa poitrine, et, levant les yeux au ciel, elle pria quelques instans dans cette attitude de confiance.

Maître Eloi, pressé par toutes les femmes de l'île et bon nombre de ses compagnons, ne porta pas plus loin son stoïcisme. Il paraissait ne céder en cela qu'aux sollicitations qui lui étaient adressées de toutes parts; et c'était ce qu'il voulait pour sauver sa dignité. Mais il savait mieux que personne que le pardon de Thérèse était déjà prononcé dans son cœur. Ainsi, ce caractère si fier, si fortement trempé, avait molli devant la pensée de la mort d'un enfant. Maître Eloi aurait pu être un Décius, un Scévola, dont il avait le courage héroïque; mais la vertu de Brutus lui manquait, et nul ne la blâmera.

Les Chaumois sortirent du château sains et saufs, et se marièrent dans l'île. Il est inutile de dire que Thérèse fut unie à Raymond. C'était, au surplus, à qui aurait un de ces étrangers pour époux. Le sexe est curieux de sa nature et a, en tous les temps, raffolé du merveilleux. Puis, c'étaient de beaux hommes. En voilà plus qu'il n'en faut pour justifier l'empressement avec lequel les femmes se les disputaient. Mais les hommes ne partageaient pas cet engouement. Ils maudissaient ces mêmes étrangers du fond de l'âme, et ils ne semaient point en terrain ingrat, car les Chaumois le leur rendaient bel et bien. Et il est digne de remarque qu'après trois siècles leur langage ne s'est pas complétement fondu avec celui des indigènes, et que leur race, aux yeux de l'observateur, est encore nette et tranchée. Ils se haïssent mutuellement en souvenir du passé, et transmettent à leurs enfans cette inimitié sourde, profonde, implacable. C'est pourquoi la majeure partie des habitans de l'île Dieu se dénigrent, semblent former plusieurs familles dans la grande famille, et ont leurs mœurs et leurs intérêts à part. L'étranger croit que cette scission procède d'un sentiment d'égoïsme et d'envie; mais point : la chose découle de haut, ainsi que je l'ai expliqué. Je puis me tromper, après tout, et ce serait tant pis pour nos insulaires; car il faudrait alors imputer au mauvais penchant de leur nature l'acharnement sympathique qui les porte journellement à s'entre-nuire.

HONORÉ BONHOMME.

LES AVERSES.

Il pleut, il pleut, bergère.

J'étais sorti et je m'en allais rêvant; rêvant à quoi?

Je ne puis trop vous le dire, mais ma légère rêverie avec laquelle je marchais le front haut et le nez au vent; ma rêverie s'assombrit peu à peu comme le ciel qui était si beau à mon départ; le léger nuage brillant auquel je m'amusais à donner des formes charmantes, devint noir et menaçant, et je n'étais pas au quart de ma course dans les rues de Paris, que déjà je regardais autour de moi par quel chemin j'échapperais à l'orage qui se préparait; car je ne découvrais pas un fiacre où me réfugier. Ma tête se baissa progressivement; une sombre préoccupation s'empara de moi, tandis que de grosses nuées s'amassaient dans le ciel; et j'etais tout à fait désorienté et de toutes les façons, lorsque l'averse partit comme un cheval de course, c'est-à-dire qu'il se mit à pleuvoir avec une violence et une rapidité inouies. Je n'eus que le temps de lever le nez, de ne plus penser à rien, et d'entrer dans une porte cochère pour me mettre à l'abri.

D'abord je me secouai, puis je regardai la pluie rebondir sur les pavés, les ruisseaux grossir, les passans s'esquiver; je jouis autant que possible de la pluie qui tombait. Comme je commençais à me fatiguer de la monotonie de ce spectacle, j'avisai un homme appuyé sur l'angle de la porte, les jambes croisées, le chapeau sur les yeux, tenant un binocle à l'aide duquel il regardait attentivement dans la rue. Il me sembla le reconnaître, et j'allais lui parler, lorsqu'il me salua d'un de ces petits signes de tête imperceptibles qui vous avertissent qu'on ne veut pas être dérangé, soit qu'on écoute une belle musique ou qu'on examine un beau tableau. Je voulus suivre la direction du binocle, croyant que mon compagnon de porte cochère, M. Nivre, avait découvert de l'autre côté de la rue quelque pantomime intéressante; mais la direction de ce binocle changeait à tous momens pour s'arrêter sur des passans qui ne me semblaient pas valoir la peine d'être regardés.

Ne pouvant découvrir en eux pourquoi M. Nivre, homme d'esprit, selon le dire de chacun, les examinait si attentivement, je me décidai à l'examiner, pour deviner en lui l'intérêt qu'ils lui inspiraient. Je vis alors que son visage prenait successivement des airs de dédain ou de contentement; et je pus deviner, au mouvement imperceptible de ses lèvres, qu'il prononçait des mots d'approbation et de désapprobation. Je comprenais beaucoup moins qu'un instant avant ce qui pouvait le préoccuper ainsi, lorsque tout-à-coup je le vis tendre son regard et son binocle à une extrémité de la rue, et les ramener insensiblement jusqu'à quelques pas de nous, avec une douce expression de joie, comme s'il avait suivi dans sa marche une belle femme à la taille souple et aux pieds menus, se glissant comme une sylphide mouillée à travers les torrens de pluie. Je voulus être de moitié dans le bonheur de mon curieux, et je regardai où il regardait. J'aperçus un homme de cinquante ans, grassement constitué, largement vêtu, et portant d'une main un parapluie, et de l'autre un melon. Ce monsieur n'avait absolument rien de remarquable; il passa rapidement, tandis que M. Nivre le dévorait des yeux : et ma surprise fut extrême en entendant celui-ci murmurer d'un ton d'enthousiasme :

— Bien, très-bien!!!

Je ne pus résister davantage à ma curiosité. Je m'approchai de M. Nivre, et je lui demandai tout naïvement l'explication de son admiration et de sa pantomime.

— J'observe, me répondit-il.

— C'est-à-dire que vous regardez.

Il tourna légèrement la tête de mon côté, et me mesurant de l'œil avec une supériorité dédaigneuse il ajouta :

— Vous êtes écrivain, et vous ne comprenez pas ce que j'observe et comment j'observe.

— Non, je vous jure, et je vous ai vu considérer tout à l'heure un monsieur et un melon avec un enthousiasme que rien ne m'explique.

M. Nivre laissa échapper une petite toux souriante; il s'appuya contre sa porte et continua de regarder. La pluie redoublait et la rue était tout-à-fait déserte. M. Nivre baissa son binocle, et parlant devant lui comme s'il eût dédaigné de s'adresser directement à moi tout en voulant me répondre, il murmura à demi-voix :

— Ne pas comprendre mon enthousiasme pour cet homme; mais j'aurais dû le saluer, cet homme.

— Et pourquoi ça?

— Pourquoi ça? me dit vivement M. Nivre en se tournant tout-à-fait de mon côté; pourquoi ça? parce qu'il y a une croyance, une foi, une superstition dans cet homme, une vieille habitude bourgeoise, honnête et sacrée qu'il n'a pas livrée à la merci d'un serviteur et qu'il s'est gardée. Vous n'avez donc pas compris que cet homme achète ses melons lui-même?

— Eh bien! après?

— Après! C'est que le melon, mon bon ami, est le dernier privilége du maître de la maison à toucher aux choses du ménage; le melon est encore une superstition. Il y des gens qui se vantent d'avoir la main heureuse pour choisir un melon. Le melon est le père d'une foule de plaisanteries de famille, dont la plus vénérable est celle-ci : Le melon est comme les femmes; ce n'est qu'à l'user qu'on les connaît. Cet homme qui vient de passer croit au melon c'est-à-dire que s'il ne charge pas une cuisinière de lui acheter un melon, c'est parce qu'il s'imagine avoir un tact assuré ou un privilége divin pour les choisir excellens, car le melon est un être dont les apparences sont perfides; il faut être doué particulièrement pour ne pas s'y laisser tromper.

Cet homme est un homme important par le temps qui court; il décide des melons parmi tous les gens de sa connaissance. Il dit au juste, combien il fallait encore d'heures à un melon pour être à point, et de combien d'heures il est passé. Il a plusieurs dissertations très savantes sur le côté de la couche et le côté découvert. Un de ces hommes-melon, que j'estime tant, a deux neveux qui attendent sa succession. Tous deux le flattent par le melon. Le plus riche l'invite à dîner et lui fait servir des melons excellens. Ce neveu, tout riche qu'il est, ne réussira pas. Être riche et manquer une succession, c'est y mettre de la bonne volonté. Mais le neveu pauvre a mieux compris son oncle. Il l'invite à dîner et le prie de lui apporter un melon. Voilà qui est de première force; car le melon est servi avec pompe; le melon de mon oncle, entendez-vous? Le melon toujours excellent de ce cher oncle qui a, je crois, de la corde de pendu dans sa poche pour être si heureux en melon. A quoi le bon oncle répond en découpant son propre melon de sa propre main : Ce neveu-là aura l'héritage; il le mérite. Vous me demandez pourquoi je regardais cet homme avec enthousiasme; mais vous n'avez donc pas vu de quel regard il couvait son melon? Son melon était comme l'œuf d'où allaient éclore mille petits bonheurs d'amour-propre, des émotions de vanité, des anxiétés palpitantes; car, à chaque melon, cet homme joue sa réputation. Un mauvais melon le perd, le ruine, lui enlève la seule supériorité qu'il ambitionne. Oh! monsieur, si vous voulez avoir une vieillesse heureuse et pleine d'émotions, achetez vos melons vous-même.

J'admirais M. Nivre sans trop le comprendre, ce qui vous est bien arrivé quelquefois, car l'obscurité en toutes choses a le pouvoir de faire voir ce qui n'existe pas; j'admirais donc M. Nivre, lorsqu'un beau jeune homme passa devant nous en courant. Il était vêtu avec une rare élégance; il portait les mains dans les poches de derrière de sa redingote courte et marchait intrépidement à travers la pluie avec des bottes vernies.

— Très bien! s'écria encore M. Nivre, très bien!

Le jeune homme se retourna et salua M. Nivre avec affectation.

— Ce n'était pas nécessaire, murmura celui-ci; je l'avais remarqué.

Puis il ajouta en se tournant vers moi :

— Tenez, voilà un gaillard qui fera sa fortune.

— Ce monsieur?

— Celui-là.

— Vous le connaissez?

— Depuis long-temps je sais son nom, il s'appelle Jules; son état, il est commis d'agent de change; sa fortune, elle se réduit à ses appointemens; mais à vrai dire il n'y a qu'une minute que je le connais pour un homme distingué.

— Parce qu'il galope intrépidement à travers la pluie avec un chapeau gris et des bottes vernies?

— Pour cela.

— Ceci est un peu fort.

M. Nivre se posa comme un professeur de droit qui examine pour une licence, et me dit :

— D'où vient ce jeune homme à l'heure qu'il est?

— Mais de la bourse, probablement, puisqu'il est commis d'agent de change.

— Et probablement aussi il a reçu de son patron l'ordre d'aller chez A., chez R. ou chez tout autre, dire ce qui se passe à la Bourse.

— C'est possible.

— Eh bien, mon cher monsieur, Jules pouvait prendre un cabriolet et arriver chez le banquier dans un état présentable et avec le cours de la rente. Qui eût fait attention à son arrivée? personne. Mais il va entrer, lui si élégant d'ordinaire, il va entrer crotté, trempé, abîmé, dans le cabinet du capitaliste. Si celui-ci remarque son état, Jules a sa phrase toute prête : — Je n'ai pas voulu perdre une minute à attendre une voiture; l'affaire était trop importante! Si le banquier ne remarque rien, Jules a sa phrase encore, c'est la même avec ce simple préambule : — Je vous demande pardon de me présenter chez vous dans cet état, mais je n'ai pas voulu perdre une minute, etc., etc. Après avoir paru aussi aux yeux du banquier, il va retourner de même près de son patron. Celui-ci sera ravi de sa célérité. Et quelle célérité! une célérité à travers la pluie, la boue, et avec un chapeau gris neuf et des bottes vernies. Croyez-vous qu'aucune recommandation puisse valoir pour ce jeune homme celle qu'il vient de se donner lui-même? Voilà un jeune homme qui a l'amour des affaires et l'intelligence des momens de crise. C'est une campagne qu'une pareille course; ce chapeau perdu c'est une blessure; cette averse si intrépidement bravée, c'est une batterie enlevée à la baïonnette. Si d'ici à un mois il y a une part d'intérêt à donner dans la maison du patron, ce jeune homme se l'est assurée, elle lui appartient, et j'en parlerai à mon agent de change.

M. Nivre en était là de son discours, lorsque la pluie diminuant un peu nous vîmes la rue se repeupler de quelques passans assez intrépides pour braver la demi-tempête qui continuait encore. Quelques jeunes filles passèrent devant nous portant, avec une adresse remarquable, un parapluie et un énorme carton d'une main, et relevant de l'autre leur robe qui laissait voir un bas mal tiré et des pantoufles vertes ou puces.

— Voyez, me dit M. Nivre, vous qui me demandiez ce que j'observais, grâce à la pluie, voyez cette grande belle fille qui vient de passer; voilà bien la grisette parisienne, admirez comme cette pantoufle par le temps qu'il fait vous annonce l'irréflexion, la paresse, le gaspillage. Il faisait beau, elle n'a pas prévu qu'il pourrait pleuvoir; l'eût-elle prévu, il lui fallait monter à sa chambre, au cinquième au-dessus du magasin pour se chausser convenablement, et elle n'a pas voulu se donner tant de peine. Et puis d'ailleurs c'est une paire de pantoufles perdue. Qu'est-ce qu'une paire de pantoufles vraiment pour elle qui rêve qu'elle peut être la Dubary ? C'est la seule qu'elle possède sans doute, et, lorsqu'elle sera rentrée, il faudra qu'elle mette pour rester au magasin les brodequins noirs qu'elle n'a pas voulu mettre pour sortir. Croyez-vous qu'elle en éprouvera le moindre chagrin? Non, certes. Il n'est pas de dénûment ou de privation qu'elle ne préfère à l'ennui de prévoir, de calculer, de se donner la peine d'un soin quelconque. La modiste, mon cher, et vous venez de le découvrir parce qu'il pleut, la modiste est le type idéal de la vie au hasard de la journée : habituée à la fois à la misère, parce qu'elle gagne à peine pour se nourrir, et au luxe parce qu'elle vit au milieu de ses plus frêles colifichets, elle comprend également bien l'un et l'autre, et désire surtout porter dans l'avenir les modes faites par sa maîtresse d'aujourd'hui. Son suprême désir est de pouvoir lui refuser un chapeau mal fait; en attendant elle se donne pour des chiffons. C'est elle qui a tourné le fameux adage : Fais ton devoir, advienne que pourra! en celui-ci : Réjouis-toi, advienne que pourra? C'est elle qui fournit à Paris ces femmes qui savent porter une capote, une robe, une ombrelle avec une grâce d'étude et d'apprentissage que bien des gens confondent avec la grâce naturelle et de race, et qui vous répondent avec une figure d'ange et du fond d'un chapeau charmant et en se pinçant les lèvres: — Je me porte à faire peur... Je vas voir Mélie (Emilie), Adolphe l'a rencontrée *zhier* dans sa loge à l'Ambigu.

J'interrompis M. Nivre pour lui montrer une femme qui passait, délicieusement vêtue, en chapeau de paille d'Italie, robe de foulard croisé, mantelet noir.

— Voyez, lui dis-je, voilà une femme qui a une tournure parfaite, une élégance achevée.

M. Nivre regarda par-dessus l'épaule, et me répondit avec une expression de dedain :

— Pouah! Voyez donc, mon cher, des socques.

— C'est vrai!

— Des socques avec cette toilette, cet honteux; c'est la vanité pauvre; c'est une femme qui retranche sur le menu de son mari et de ses enfans pour être aussi bien vêtue qu'une femme d'avoué qui a six fois sa fortune. Si la misérable modiste avait eu des socques, c'eût été noble et beau, c'était de l'économie, de l'ordre, de l'honnêteté; mais une élégante en socques, cela me donne le droit de supposer tous les vices désobligeans chez cette femme : la sécheresse de cœur, la vanité, l'égoïsme et l'avarice.

— Vous allez bien loin, c'est peut-être manque de goût.

— Non, me dit il, le reste de la toilette est trop bien *harmonié* pour qu'il y ait manque de goût ; cette femme laissera ses socques chez le portier de la maison où elle va et montera dans toute sa splendeur pour faire faire une visite à sa robe, à son chapeau et à son mantelet; car ce n'est pas elle qui va en visite, c'est sa parure. Il est certain qu'il y a des jours où elle resterait chez elle, comme aujourd'hui, par exemple, si elle pouvait envoyer à sa place un mannequin avec son mantelet, sa robe et son chapeau.

— Tout au moins elle pouvait attendre un jour où il ne plût pas.

— Attendre! vous êtes fou, mon bon monsieur, cette femme a des amies qui sans doute se promettent pour demain, dimanche, une robe, un mantelet, un chapeau neufs; si elle ne vient qu'à la suite, on dira : Vous avez un chapeau comme moi. Mais elle est la première en date, et il faudra qu'on dise : J'aurai une robe comme vous, un mantelet comme vous. Elle a donc déterminé le chapeau et la robe, elle a donné le mouvement, elle a été suivie, on l'imite, on la copie, on la jalouse peut-être. Quel triomphe! c'est pour cela qu'elle a bravé l'orage; c'est pour cela qu'elle a mis son âme à nu, en chaussant ces socques délateurs. Ah! mon cher, vous ne comprenez pas les femmes!

— Et vous avez vu tout cela dans des socques?

— Newton a bien trouvé le système de la gravitation dans une pomme.

— Mais si c'est un grave intérêt qui l'a fait sortir?

— On ne sort point en pareille toilette et avec des socques, pour un intérêt honnête ou noble.

— La distinction me paraît étrange.

— Regardez, regardez, s'écria M. Nivre, voici qui va vous l'expliquer. Voyez, voilà une femme en parure parfaite. Admirez cette femme, elle marche rapidement et sans abri sous la pluie qui l'inonde. Les plumes blanches de son chapeau ploient sous l'eau dont elles sont chargées; elle laisse traîner sa robe de mousseline brodée sans la ménager. Elle est sortie avec une ombrelle à pomme d'onyx, et ne daigne pas même l'ouvrir contre la pluie, parce qu'elle l'a prise contre le soleil, pour protéger son visage et non sa parure; elle marche d'un pas ferme et pose son pied à plat, bien qu'il soit chaussé d'une peau de mouche, et qu'elle mouille sans ménagement ses pieds délicats et menus. Eh bien! cette femme est sortie pour un intérêt de cœur, cela n'est pas douteux. Cette femme doit être belle.

Elle l'était en effet, car au moment où M. Nivre parlait ainsi, elle releva sa tête qu'elle avait constamment tenue baissée. Elle regarda le numéro de la maison où nous étions, et entra rapidement. Elle s'arrêta devant la loge du concierge, et dit d'une voix faible : « M. de Neldy. »; le concierge s'élança de sa loge.

— Il n'y est pas, madame.

Cette femme s'arrêta.

— Il est sorti, dit-elle?

— Il est parti pour la campagne.

— Parti!... depuis quand ?

— Depuis une heure.

— Et pour quelle campagne est-il parti ?

— Il ne nous l'a pas dit.

Cette femme restait immobile. Elle jeta un regard rapide autour d'elle, et vit qu'il y avait, à droite et à gauche de l'entrée, de grands escaliers qui conduisaient dans l'immense maison où nous étions. Son regard arriva enfin jusqu'à nous, elle se vit observée, et porta la main à son chapeau comme pour baisser un voile, qui n'y était pas. Alors elle contracta légèrement ses lèvres et sortit avec vitesse sans questionner davantage le concierge, et reprit le chemin par où elle était venue, et s'éloigna rapidement.

— Eh bien! me dit M. Nivre, ai-je deviné juste? Cette femme venait chez son amant.

— Vous avez dit, je crois, qu'elle était sortie pour un intérêt noble ou honnête?

— Elle est sortie pour un intérêt d'amour; un intérêt d'amour est toujours noble chez une femme parce qu'il y a danger; et pour cette femme il y a un danger dans ce qu'elle vient de faire.

— Vous la connaissez donc?

— Je vous dis qu'il y a un danger pour elle! En effet, cette femme avait des poches à sa robe.

— Hein?

— Mon cher ami, la moitié des scandales de l'empire et de la république sont venus de la suppression des poches. Les poches d'une robe sont l'asile, le sanctuaire des secrets qu'on enferme mal dans un tiroir de secrétaire. Une femme sans poches pose un moment un billet sur un meuble ; qu'un accident très ordinaire la surprenne, et ce billet posé là peut la perdre. Une femme qui a des poches, cache le billet aussitôt qu'il est lu. Où voulez-vous qu'une femme mette la lettre qu'elle n'ose confier à un domestique, et qu'elle seule peut jeter à la petite poste, si elle a un de ces maris qui aiment à inspecter pli à pli la toilette de leurs femmes lorsqu'elles sortent; il n'y a que la poche qui puisse la sauver. Quand une femme a des poches, elle n'oublie pas de cacher la clé de sa cassette, ou la cacher assez bien? elle l'emporte; elle ne risque pas, sur un oubli d'une minute, le repos éternel de son ménage. Le rétablissement des poches enlève aux avocats la moitié des procès en séparation. Soyez-en sûr, la poche est ce qu'il y a de plus moral au monde.

— Il me semble à moi, que, d'après ce que vous dites, c'est ce qu'il y a de plus immoral.

— Mon bon ami, je ne suis pas tartufe, mais je crois qu'en ce monde l'immoralité est surtout dans le scandale; d'ailleurs, la poche a sa mora-

lité réelle; elle permet à la femme de reprendre chez elle la surveillance que sa suppression lui avait fait perdre. La cassette qui renferme les billets doux peut contenir aussi les clés de l'office, de la cave, de la lingerie, et la clé-bijou que la femme met dans sa poche, emprisonne en même temps le gaspillage et le vol domestiques, causes de tant de ruines.

— Vous avez des inductions merveilleuses. Ainsi, parce que cette femme a des poches, vous pensez qu'il y avait danger pour elle; en tous cas, elle me paraît le redouter peu, car une femme qui vient chez un homme si hardiment...

— C'est la première fois qu'elle y vient.

— Vous croyez?

— Vous n'avez donc pas remarqué qu'elle a cherché le numéro. Vous n'avez pas vu le regard qu'elle a jeté sous cette porte. Cette femme soupçonnait qu'on la trompait. Elle eût voulu monter chez ce M. de Neldy, mais elle ne savait quel escalier prendre; et assez forte pour se présenter chez lui, sa délicatesse a reculé devant l'obligation de demander à un concierge quel chemin il fallait prendre. Il y a toute une histoire bien grave là dessous.

Comme M. Nivre parlait ainsi, une voiture passa rapidement ; une femme qui l'occupait seule, se pencha pour regarder vers la porte où nous étions. C'était elle.

— Voyez, voyez encore, me dit M. Nivre, le cocher est trempé, et le valet de pied de l'est pas. Cette femme a fait arrêter sa voiture en face d'un passage où demeure son bijoutier ou son parfumeur, et le valet de pied a pu se mettre à l'abri. Ceci vous apprend à quoi sont bons les passages : à entrer par une extrémité et sortir parl'autre, tandis qu'on est censé acheter une parure et des rubans. Ceci me prouve que cette femme a de l'habitude et de la prévoyance. Il faut donc que la passion qui l'a emportée soit bien violente, pour qu'elle se soit exposée à se mouiller et à rentrer chez elle dans un pareil état. Cette histoire m'intéresse.

Par un vif mouvement de curiosité, M. Nivre se pencha comme s'il avait encore pu apercevoir la voiture envolée depuis long-temps.

— J'en étais sûr! s'écria-t-il ; la voilà stationnée au coin de la rue, là-bas. Ceci devient grave : il y a du drame dans cette passion.

Comme M. Nivre s'était vivement avancé de la tête, hors de la porte cochère, il faillit être éborgné par le parapluie d'un monsieur qui marchait sur la pointe du pied, en tenant sous chaque bras les basques retroussées de son habit noir.

— Le maladroit! m'écriai-je.

L'habit noir retroussé passa rapidement sans faire attention à nous, et M. Nivre me répondit :

— Ne lui en voulez pas, cet homme est assez malheureux. C'est assurément un commis qui va dîner chez son patron. Il est parti pour arriver à une heure convenable et dans un vertueux état de bonne tenue. Il a été surpris par la pluie; il a espéré que ce serait l'affaire de quelques instans, et il s'est réfugié comme nous sous l'abri de quelque porte cochère. Mais l'orage a duré trop long-temps; l'heure s'est passée en trompeuses attentes de minute en minute. Cet homme a perdu une demi-heure à regarder alternativement le ciel et ses bottes; et au bout de tout cela il lui a fallu prendre un parti désespéré. Il a ôté ses gants, il a relevé les basques de son habit, et il marche sur la pointe des pieds, quoique vous puissiez voir qu'il a des cors qui le font horriblement souffrir. Il arrivera trop tard, et il arrivera tout crotté. Cet homme n'arrivera à rien.

Un bruit de pieds de cheval interrompit M. Nivre. Nous regardâmes au fond de la cour, et nous vîmes s'ouvrir les battans d'une remise fermée sous laquelle un jeune groom avait attelé un cabriolet. Un homme jeune encore et très beau monta dans le cabriolet, et prit les rênes pour sortir. Nous nous rangions pour le laisser passer, quand le concierge s'avança et fit arrêter le cabriolet en appelant :

— M. de Neldy?

Le fashionnable se pencha hors de la voiture, et le concierge lui parla tout bas. M. Nivre me poussa le coude et me regarda d'un air de triomphe. M. de Neldy prit un visage d'humeur, et donna un coup de fouet à son cheval, qui se cabra et faillit nous écraser. Nous quittâmes la porte cochère, et le dandy passa. Il tourna du côté de la voiture, mais à peine l'eut-il aperçue, qu'il fit pirouetter son cabriolet et s'éloigna de toute la vitesse de son cheval, dont le trot à la fois emporté et retenu attestait la colère de son maître qui lui brisait la bouche et le poussait du fouet. Toutes les grandes passions sont inconséquentes!

M. de Neldy avait été aperçu, car la voiture s'éloigna presque aussitôt.

— C'est une femme qu'on abandonne, me dit M. Nivre, une femme de trente ans, vous avez pu en juger; et c'est un homme qui n'en a pas moins de trente-huit qui la traite avec cette brutalité qui n'appartient guère qu'à l'extrême jeunesse. Il y a un mystère que je ne puis pénétrer dans cette liaison. D'ailleurs, vous avez dû remarquer le chiffre de la voiture, un *F* et un *D* sans aucune espèce de blason, pas même une croix d'honneur. Une voiture et une livrée d'un pareil luxe avec un chiffre simple! Je me suis trompé, cette femme n'a pas de mari ; c'est sa voiture dans laquelle elle se trouvait; il faut que je sache quel est cette femme ; il faut que je sache l'histoire de son amour avec ce monsieur de Neldy.

— Est-ce que vous voulez demander son nom au concierge ?

— Allons donc! me répondit M. Nivre, c'est un moyen de sergent-de-ville que vous me proposez là. Non, non; je saurai tout cela, mais convenablement et d'une manière digne de moi.

— Eh bien! lui dis-je, si vous l'apprenez, soyez assez aimable pour me la raconter, et j'en ferai le texte d'une Nouvelle.

— Vous avez raison, répondit M. Nivre, et mettez comme exposition notre entrevue sous la porte-cochère.

— Ceci me semble un peu vulgaire, et c'est un accident bien commun.

— Mon bon ami, me dit M. Nivre en me serrant la main et en me regardant d'un air passablement moqueur, depuis que les héros des romans modernes ont tous des aventures si exceptionnelles, il n'y a rien de distingué comme les événemens qui peuvent arriver à tout le monde. Racontez celui-ci, vous aurez peu de rivaux.

Et maintenant voici ce que m'écrivit d'abord M. Nivre huit jours après notre entrevue.

« Monsieur,

» Je m'étais vanté à vous de vous donner l'explication de la scène dont nous avions été témoins il y a deux jours, pendant cette rude averse qui nous avait obligés à chercher un abri sous une porte cochère; je suis forcé d'avouer, à ma honte, que j'avais trop présumé de ma perspicacité. Peut-être qu'avec beaucoup de temps et de persévérance, j'aurais pu vous dire le secret de cette rencontre; mais ce que j'ai appris du héros de l'aventure, ne m'a point engagé à poursuivre mes recherches. Je pense que votre curiosité fera comme la mienne, et qu'elle s'arrêtera aux premières pages d'un roman qui commence si mal.

» M. de Neldy est le fils d'un très riche gentilhomme du bas Maine. Son père était un homme de l'ancienne cour, et il éleva son fils dans un ordre de sentimens et d'habitudes tout à fait déplacé dans notre époque. Il lui apprit, ou plutôt il crut lui apprendre que le respect pour les femmes est la première distinction d'un homme de cœur. Souvent il lui disait : « Monsieur, il n'est si grand seigneur, excepté le roi, à qui vous ne puissiez parler le chapeau sur la tête; il n'est si mince bourgeoise à qui vous ne deviez parler chapeau bas. » C'était de la part du vieux marquis une simple théorie de politesse qui n'entamait en rien ses idées exclusives sur la noblesse. En effet, son fils Georges s'étant épris de la fille d'un maître de prés, négociant fort riche des environs de Laval, je ne dirai pas que le marquis s'opposa au mariage, cette expression ne caractériserait pas suffisamment le refus du vieux gentilhomme, mais qu'il rejeta cette alliance comme une monstruosité. Georges, dont la passion était très sincère, à ce qu'il paraît, en conçut un assez violent chagrin pour que son père se décidât à le faire voyager, jusqu'à ce qu'il apprit que la jeune fille s'était mariée.

» Cependant l'éducation chevaleresque que le marquis croyait avoir donnée à son fils, en avait fait un être assez insignifiant comme individu; l'opinion exagérée que M. de Neldy avait gardée des privilèges de la noblesse, rendit ce jeune homme complétement nul, comme représentant d'une position sociale très élevée. Il n'y avait pour M. de Neldy père qu'une carrière honorable, c'était celle des armes, et cependant il ne l'avait point fait suivre à son fils. Le marquis, propriétaire d'un régiment sous Louis XVI, n'avait pu se soumettre aux exigences de la loi nouvelle. C'était en lui une singulière contradiction entre l'homme d'honneur et le gentilhomme. Il eût voulu que son fils eût été un officier distingué, instruit digne en tout du grade qu'il eût occupé dans l'armée; mais son orgueil se révoltait à la pensée de l'envoyer subir un examen pour entrer dans une école militaire, y passer trois ans et en sortir sous-lieutenant comme le fils d'un mince bourgeois à qui sa fortune eût permis de faire les sarcifices nécessaires pour arriver au même but. Si cela se fût passé entre gentilshommes seulement, le marquis eût certainement accepté des épreuves plus longues et plus difficiles; ce qui le blessait, c'est qu'il ne lui servait à rien d'avoir un nom qui datait de 1300, d'être possesseur d'une immense fortune, et d'avoir servi fidèlement la cause des Bourbons. On avait beau lui dire qu'une fois Georges officier, le gouvernement aurait égard à son nom, à sa position, et qu'un avancement rapide le lui prouverait; mais le marquis ne pouvait consentir honorablement à accepter comme faveur ce qu'il eût voulu hautement réclamer comme un droit. Il résulta de cet entêtement de M. de Neldy, que son fils demeura en province dans son château; passant, près des vieilles filles bourgeoises de la noblesse châtelaine, pour un jeune homme de bonnes mœurs ; près des jolies filles du peuple, pour un grand nigaud, et près des jeunes femmes et des jeunes filles élégantes de son monde, pour un beau garçon très peu dangereux quoique très sentimental, ce qui est bien la plus sotte réputation que puisse avoir un homme.

» Le refus que Georges fit de plusieurs mariages très avantageux donna lieu de croire au vieux marquis que son fils n'avait pu vaincre son premier amour : ce fut alors que, pour l'arracher à cette passion, M. de Neldy se résolut à le lancer dans la diplomatie, où une grande fortune et un grand nom étaient encore un moyen d'être vite placé dans une haute position. Il l'emmena pour cela à Paris vers le mois de mai 1830.

» Le marquis avait obtenu au-delà de ce qu'il espérait, et son fils allait quitter la France lorsque la révolution de juillet éclata. La colère que M. de Neldy en conçut, jointe à une goutte richement entretenue par l'usage abusif d'une excellente table, l'emporta en quarante-huit heures. A son lit de mort, M. de Neldy fit venir son fils et lui traça la conduite qu'il avait à tenir en pareille circonstance. Une nouvelle Vendée attendait Georges de Neldy, et ce nom de Georges était trop vendéen pour que le

vieillard ne le comparât point à celui de Georges Cadoudal. Le marquis expira avec la ferme conviction d'avoir légué un héros à la guerre civile; et peut-être eût-il bien jugé si cet événement l'avait surpris dans son château de la Mayenne, quand Georges ne voyait et ne croyait que par son père. Mais depuis trois mois qu'il habitait Paris, Georges s'était trouvé en contact avec une foule de jeunes gens qui l'avaient d'abord regardé comme une chose assez curieuse. On se moqua de lui jusqu'au jour où il s'en aperçut. Deux bons coups d'épée donnés aux plaisans valurent à Georges des amis très-sincères, qui crurent alors de leur honneur de le déniaiser. On lui demanda alors combien de maîtresses il avait eues, et comme à trente ans sa vie se trouva bornée à quelques aventures assez triviales, on voulut lui faire réparer le temps perdu. Pour cela on lui ouvrit les portes d'un assez mauvais monde, en le prévenant toutefois de ne pas se laisser prendre à tout ce qu'on pourrait lui jurer de vertu et d'amour.

» Georges fit comme tous les hommes dont la mauvaise vie commence tard, il exagéra ses folies. Ce fut au plus beau moment de ses excès qu'arriva la mort de son père. C'est à peine si Georges donna quelques jours de retraite aux bienséances. Au bout de deux semaines, il menait la plus joyeuse vie d'héritier, et un an après il était l'un des plus illustres de ces beaux dandys qui encombrent le boulevart de Gand de leurs personnes, et le bois de Boulogne de leurs chevaux. Maintenant Georges est du Café de Paris, il est du balcon de l'Opéra. Outre ses équipages il a deux chevaux de course; il est meublé en boule et en rocaille; il fait partie d'un club où l'on joue le whist à cinq francs la fiche; il lorgne les femmes au spectacle avec la plus énorme jumelle, et à la promenade avec le plus petit lorgnon; il fait chez son gantier un compte de mille écus par an, il tutoie presque tout le corps des ballets, et cependant... oui, monsieur, il y a un cependant à cette perfection, et ce cependant m'a été expliqué par un homme qui s'y connaît, par mon neveu Jules de Cambresson, qui est de ce monde et qui se vante d'être un de ceux qui ont formé M. de Neldy, bien qu'il soit de sept ou huit ans plus jeune que lui; c'est ce neveu qui m'a donné tous les renseignemens que je vous envoie; « et cependant, m'a-t-il dit, Georges n'est qu'un niais plâtré de dandynisme. Il est toujours sur le point de faire une passion de l'aventure la plus vulgaire, et ce n'est qu'à mes conseils qu'il doit de ne pas avoir été la dupe de quelques femmes qui, à tout risque, ont joué avec lui la passion et le dévoûment. Il s'y est d'abord laissé prendre, et a répondu par des promesses d'engagemens sérieux. Il en est résulté qu'averti à temps de sa sottise, il lui a fallu rompre gauchement des liaisons maladroitement commencées. Georges doit à cette faiblesse une réputation qu'il ne mérite pas précisément; cela l'a rendu très défiant au fond et par conséquent très impertinent au dehors. C'est tout à fait un être irrégulier, qui ne sera plus un honnête et excellent homme de bonnes mœurs, et qui n'a pu devenir un franc et solide mauvais sujet. » Enfin, monsieur, pour me servir de l'expression un tant soit peu romantique de mon neveu: « C'est une lame de poignard avec un manche de couteau de cuisine. » Je comprends que cela soit peu élégant dans la forme, mais cela n'est pas moins dangereux.

» Tout ceci vous fera comprendre peut-être, monsieur, la rencontre de la porte-cochère, la brutalité de l'exclusion de la belle F. D.; mais rien ne saurait m'expliquer ni à mon neveu non plus l'élégance de cette femme. Jules a eu beau chercher dans sa tête, il n'a rien trouvé qui répondît au portrait que je lui ai fait de cette noble et charmante personne qui se mouillait avec tant de cœur et de bonne grâce. Quelle qu'elle soit, je la plains; j'emporte, en quittant Paris, le regret de n'avoir pu la découvrir. Car je quitte Paris pour quelques semaines; je vais à Fontainebleau où m'appelle la vente d'une propriété. Vous ne pouvez donc plus compter sur moi pour les renseignemens que je vous ai promis. Toutefois, monsieur, en ne tenant qu'une petite partie de la parole que je vous ai donnée, j'espère vous avoir prouvé que je l'aurais tenue tout entière, si cela eût été en mon pouvoir.

» Agréez donc mes excuses et mes regrets, et croyez, etc.

» Comte Nivre. »

Cette lettre ne m'apprenait rien ou presque rien. J'étais désespéré de l'imprudente promesse que j'avais faite à mes lecteurs, et j'étais décidé à publier, comme mon excuse, les excuses de M. Nivre, lorsque quelques jours avant celui de l'échéance de mon feuilleton: je reçus la lettre suivante:

« Monsieur,

» M. le comte Nivre a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mme veuve Fanny Dauray.

» Vous êtes prié d'assister à la bénédiction nuptiale qui aura lieu en l'église de Saint-Louis, à Fontainebleau, le....., à deux heures. »

Les idées les plus lumineuses entrent dans la tête de l'homme par des voies bien détournées. Je tenais dans mes mains cette lettre de *faire-part*, en pensant à ce mariage. Par cette propension naturelle à l'esprit de découvrir l'inconnu par le connu, je cherchais à deviner ce que pouvait être la mariée en me remettant en mémoire ce qu'était M. Nivre; un homme, me disais-je, qui a usé d'une grande fortune sans en abuser; un homme qu'on dit spirituel, distingué, et qui passe pour un original; un homme qui ne s'est jamais servi d'une grande considération ni de relations très étendues pour arriver à quoi que ce soit; un pareil homme doit avoir fait un mariage singulier. Quelle est cette Mme Fanny Dauray? Comme si la vue de son nom imprimé eût dû m'apprendre quelque chose, je regardai la lettre. Elle était comme toutes les lettres de faire-part, imprimée en caractères d'anglaise, avec les noms propres en gothique. Ce fut la gothique qui m'illumina.

La première lettre de chacun des deux noms de l'épousée était une majuscule gothique très contournée. Par je ne sais quel jeu de mon œil, je séparai les deux majuscules du reste du nom; je les rapprochai, je les réunis, et tout à coup cet F et ce D m'apparurent comme un souvenir; il me sembla que je connaissais ces deux lettres et qu'elles me disaient bien mieux que le nom tout entier quelle femme M. Nivre allait épouser; en effet, ces deux lettres étaient liées dans mon esprit à l'image d'une femme, et cette femme c'était... celle... qui... sous... la porte cochère...

Je vous prie de croire que, s'il m'avait fallu avouer cette supposition à qui que ce soit pour motiver ce que j'allais faire, je m'en serais gardé comme de dire un calembourg. Mais personne ne pouvant savoir la cause déterminante qui me poussait, je cédai à ma folle inspiration, sans crainte de paraître ridicule à d'autres qu'à moi.

Il était huit heures du matin quand je reçus cette lettre, une demi-heure après j'étais en chaise de poste. Cinq minutes après mon départ, j'entrais à Fontainebleau, et je descendais à l'hôtel de France. Une demi-heure après mon arrivée, et comme deux heures sonnaient, j'entrais dans l'église. La cérémonie était commencée, M. Nivre et madame Fanny Dauray étaient à genoux, tandis que deux jeunes gens tenaient au dessus de leur tête le poêle nuptial. L'un d'eux était M. de Neldy. Les époux se relevèrent. Je ne m'étais pas trompé, la mariée était la belle dame qui se mouillait *de si bon cœur et de si bonne grâce*. J'éprouvai un bonheur d'orgueil indicible. Je fus ravi de moi-même: je le fus assez pour être généreux. Je voulus m'éloigner pour ne pas donner à M. Nivre l'embarras de ma présence; mais il m'aperçut et me sourit malicieusement. Un moment après, le jeune homme qui faisait face à M. de Neldy dans la cérémonie du poêle, vint à moi et me dit:

— Mon oncle m'a chargé, monsieur, de vous prier de vouloir bien venir dîner chez lui.

— J'accepte avec plaisir.

— Et avec curiosité, n'est-ce pas?

— Si vous êtes M. Jules de Cambresson, vous devez comprendre ma surprise.

— C'est pour qu'elle ne s'égare pas dans de fâcheuses suppositions que mon oncle veut vous donner l'explication de ce qui arrive.

A ce moment, M. de Neldy s'approcha de nous et dit à Jules, d'un ton où perçait une vraie tristesse: « Jules, ne m'en demandez pas davantage, je me suis assez sacrifié; puis il ajouta en s'efforçant de se donner un air dégagé, je me suis laissé faire assez ridicule. »

Jules le regarda avec une spirituelle attention, et finit par lui dire: « Où allez-vous? »

— A Paris.

— Vous avez tort; retournez en province et mariez-vous.

M. de Neldy, redevenu soucieux, s'éloigna sans répondre. Jules me dit en me prenant le bras:

— Il y avait deux issues triomphantes pour cet homme dans l'affaire d'aujourd'hui, il n'a vu ni l'une ni l'autre, et donne tête baissée dans le vulgaire et le gauche. Qu'il suive mon conseil, c'est ce qu'il a de mieux à faire.

J'allais demander une explication à M. Jules, lorsqu'il me dit:

— On vous attend; voulez-vous monter dans mon tilbury: nous dînons à une demi-lieue dans la délicieuse habitation de mon oncle.

Je suivis Jules, et supposant que ce tête-à-tête n'était qu'une occasion de me raconter le mariage de M. Nivre, et quand nous fûmes à quelques pas de l'église, je lui dis: « M'expliquerez-vous maintenant le mystère de cette aventure? » Jules me répondit par un signe de tête négatif et un sourire mystérieux, et mit son cheval au grand galop. Durant la route, il me parla avec une aisance charmante de mille choses qui me regardaient, et nous arrivâmes au château de... sans qu'il m'eût dit un mot de M. Nivre et de madame Nivre.

Durant le dîner, j'eus l'occasion d'admirer les charmantes manières de Mme Nivre et de me laisser prendre de passion par cette coquetterie honnête et bienséante que les femmes distinguées seules entendent bien, et qui veut dire à un homme: Je suis charmée de vous prouver que j'ai de l'esprit, de l'élégance, du savoir-vivre, et que j'ai aussi de cette séduction avec laquelle on fait faire de grosses sottises aux hommes quand on veut, mais que je ne veux pas, parce que j'ai mieux à faire que d'être une coquette; j'ai à rester une charmante et honnête femme, que vous aimerez avec respect. Pour ma part, j'étais si content de cette Mme Nivre, je la trouvais si parfaitement bien ainsi à côté de son mari, qui la contemplait avec une vanité superbe, que j'avais perdu de ma curiosité. J'avais peur qu'une maladroite explication sous laquelle je devinerais ce qu'on voulait me cacher, ne vînt me gâter la gracieuse figure de cette femme si blanche, si pure, si sereine, et je fus prêt à m'échapper lorsque, le dîner étant fini, M. Nivre donna l'ordre aux domestiques de ne rentrer que lorsqu'on les appellerait. Ma peur fut un moment justifiée par la tenue des plus intéressés à cette explication. Mme Nivre qui s'efforçait de sourire, rougit et baissa les yeux; et quoiqu'il en eût, la voix de M. Nivre me parut émue lorsqu'il m'adressa la parole en ces termes:

— Je vous prie de croire, monsieur, que lorsque je fais une chose, je me soucie fort peu du jugement que le monde en portera, et qu'il a fallu un hasard bien extraordinaire pour me forcer à vous donner une explication que je ne crois devoir à personne, cependant...

— Puisque voilà un cependant, s'écria gaîment Jules, je me charge de l'expliquer. Veuillez me laisser parler, mon cher oncle,ou bien avec tout votre esprit jamais vous ne vous en tirerez. Vous avez bronché à la première phrase, et vous avez eu l'air de vouloir donner à monsieur que voilà une leçon dont il n'a que faire.

— Jules, reprit M. Nivre, il me semble qu'il est peu convenable...

— Pardon mon oncle, il est très convenable que ce soit moi qui dise la vérité ; car seul j'aurai le courage de la dire tout entière. Or, à moins que ma tante ne s'y oppose très catégoriquement, je commence.

— Qu'en dites-vous, Fanny? dit Nivre.

— Il se connaît mieux que nous en folies, répondit Mme Nivre; laissez-le faire.

— Vous n'y mettez pas d'indulgence, reprit Jules; tant pis pour vous. Je serai impitoyable.

Jules dérangea l'assiette et les verres qui étaient devant lui, s'accouda sur la table, et regarda M. Nivre d'un air où une nuance de raillerie se mêlait à une sincère expression de tendresse; puis il commença ainsi :

— Cet homme que vous voyez là, et qui s'appelle M. Nivre, est le plus honnête homme que je sache, quoique je sois son neveu. Il eût cru inutile de vous donner aucune explication sur son mariage, parce qu'il a de lui l'opinion qu'en ont tous ceux qui le connaissent. C'est que, quelque chose qu'il fasse, il suffit qu'il le fasse pour que chacun doive croire qu'elle est honorable. Cet homme a été pour moi le père le plus dévoué et le bienfaiteur le plus admirable.

— Jules... Jules... dit M. Nivre qui était devenu tout confus.

— Je vous ai dit que je serais impitoyable, reprit le neveu en tendant la main à son oncle.

— Tu es un brave garçon, malgré ta mauvaise tête, dit M. Nivre, je le sais : passe les éloges.

— Voilà comme on gâte les histoires les plus touchantes, s'écria Jules en reprenant sa gaîté. Le panégyrique d'un oncle vivant, prononcé par un neveu, était une chose assez nouvelle pour ne pas être ainsi élagué de mon récit ; mais l'originalité de mon histoire n'y perdra rien ; car je la remplacerai par celui de la femme qui épouse l'oncle dont je devais hériter, ce qui est encore plus extraordinaire.

A son tour Mme Nivre se récria en voulant imposer silence à Jules ; mais l'oncle, au lieu d'arrêter son neveu s'écriait :

— Parle, parle, je te laisse toute liberté.

L'exemple nous enhardit et nous répétâmes tous :

— Parlez, parlez.

Jules reprit sa première position, les coudes sur la table en regardant sa tante qui baissait les yeux, rougissait et souriait avec une confusion adorable. Il y avait dans la manière dont Jules regardait sa tante une respectueuse et touchante pitié. Il garda un moment le silence et dit :

— Cette... Il s'arrêta comme si l'expression lui manquait, puis rejetant l'émotion qui l'avait gagné, il continua d'un ton ferme. Cette ange que vous voyez là qui aujourd'hui s'appelle madame Nivre, qui hier s'appelait madame Dauray, se nommait, il y a quinze ans, mademoiselle Fanny Simon, et était la fille unique de M. Simon, maître de prés des environs de Laval.

Je ne pus retenir un ah ! qui en disait probablement plus qu'il n'était gros; car Mme Nivre leva sur moi un regard calme et sérieux, comme pour me dire: « C'est moi; » et Jules se retourna de mon côté et reprit d'un air railleur :

— Vous voyez, monsieur, que nous connaissons aussi bien que vous qui faites des romans l'art de présenter les événemens, car voilà qu'en un mot je vous ai appris que madame était la jeune fille dont mon ami Neldy avait été amoureux dans sa jeunesse, et dont le vieux marquis rejeta l'alliance comme une monstruosité. Il faut que vous sachiez pour excuser un peu le vieux marquis, car moi aussi j'ai un grain de gentilhommerie dans le cœur, et je ne veux pas vous laisser de notre race l'idée ridicule que mon oncle vous en a donnée; il faut que vous sachiez, dis-je, que M. de Neldy père ne connaissait point Mlle Simon ; pour lui elle était tout simplement la fille d'un maître de prés, c'est-à-dire d'un propriétaire industriel fort honnête, fort riche, mais fort roturier. J'en demande bien pardon à ma belle tante, mais le marquis avait le droit de supposer que Mlle Simon était une grande belle fille, sachant tenir à merveille un compte de foulage et de blanchisserie en gros, ayant une voix devenue commune et criarde par l'habitude de commander à des rustres, des mains endurcies au maniement des toiles, une tournure alerte, une santé joviale, un parler qui enlève d'assaut les fautes de français, et quelque peu de cette grosse vanité que donnent les sacs d'écus du papa.

Mme Nivre se mit à rire, et Jules se retourna vers elle.

— Qu'en dites-vous, la plus gracieuse des belles tantes?

— Le portrait est assez ressemblant, et je me reconnais.

— Quoi, madame? m'écriai-je. C'est de vous dont M. de Cambresson ose parler ainsi?

— Je suis bien mal avisé, n'est-ce pas, monsieur? reprit Jules, mais j'ai promis d'être impitoyable. Or, M. de Neldy ne s'était point trompé sur l'extérieur de celle que son fils voulait lui donner pour bru. Mais ce qu'il ne soupçonna pas, c'est que, sous cette rude enveloppe, il y avait une délicatesse d'esprit et de sentimens qui ne se cachait si bien, que pour ne pas se blesser à tout ce qui l'entourait. Il n'eût jamais deviné que cette vanité qui s'armait d'une grande fortune pour réclamer une palce élevée dans le monde, n'était au fond qu'une modestie craintive qui prêtait à l'argent un droit qu'elle n'osait demander à l'estime de soi-même et aux plus nobles vertus.

— Ah! voilà une explication trop flatteuse pour que je l'accepte, dit Mme Nivre : j'étais une enfant gâtée très riche.....

— Ne vous pressez pas tant, belle tante, dit Jules; voici le revers de la médaille, et il est cruel. Oui, monsieur, cette personne si distinguée se laissa prendre aux soins de Georges de Neldy, et je crois, vraiment... qu'elle l'aima...

Jules regarda sa tante qui était redevenue tout embarrassée, mais qui triompha de son trouble pour reprendre d'un ton plein d'une modeste dignité :

— Oui, monsieur, je l'aimai.

Après cette déclaration, Mme Nivre s'arrêta comme pour nous laisser le temps de peser cette parole ; puis elle reprit :

— Oui, monsieur, je l'aimai ; et puisqu'il a pu se rencontrer une circonstance assez bizarre pour obliger une femme à raconter les sentimens les plus secrets de sa vie, en présence de son mari et d'un inconnu, ce qui est également inouï, je me réserve de vous dévoiler cette partie de mon histoire, parce que je crois que, malgré toute sa perspicacité, mon neveu s'y égarerait.

— J'en suis fâché, dit Jules, car j'avais inventé, pour expliquer votre passion, une théorie de sentimens tout à fait nouvelle.

— D'abord, mon cher Jules, reprit Mme Nivre, il n'y avait pas de passion.

— Mme Nivre s'était encore arrêtée. Mais tout embarras avait disparu, et elle continua ainsi :

— L'amour de Georges me flatta, parce que dans ma position il partait de haut et parce qu'il était sincère et désintéressé. Ce n'était pas le premier homme d'un nom très-illustre qui recherchât mon alliance. Plus d'une famille noble avait voulu redorer son blason avec ma fortune, et ces calculs m'avaient répugné. Georges était assez riche pour qu'on ne pût lui supposer un but pareil, et je lui en fis un mérite. J'ai lu le brouillon de la lettre assez méchante que M. Nivre a écrite sur M. de Neldy: en l'acceptant pour vraie, elle vous doit faire comprendre que j'aie accepté avec reconnaissance un amour qui ne s'exprimait qu'en termes pleins de respect et de dévoûment. C'est moi qui ai recueilli le meilleur de l'éducation de Georges, et j'ai été la petite bourgeoise à laquelle il parlait chapeau bas. Ses visites furent bien reçues par moi, et par conséquent par mon père; car je vous l'ai dit, j'étais une enfant très gâtée. L'affection qui nous unit n'eut rien de romanesque. Dès les premiers jours je savais que M. de Neldy voulait m'épouser, et moi, qui suis femme, je puis vous jurer qu'un but si sacré ôte tout danger à une passion, car elle lui ôte toute inquiétude. Nous avions tous deux une foi entière en notre bonheur futur ; nous le découvrions devant nous sous un ciel serein, et nous y marchions droit et avec confiance. On ne s'égare guère que durant les orages.

— Oui, s'écria Jules, je suis de votre avis; mais le bonheur ne vint pas, et c'est là que commença le danger... l'orage... et les averses.

— Jules, vous allez trop loin, dit son oncle d'un air fâché.

— Non, reprit la charmante femme d'un petit air de triomphe, non, car c'est alors que j'ai été tout-à-fait femme, c'est-à-dire fille d'un petit bourgeois qui croyais bien valoir M. de Neldy, tout au moins, et qui fus peut-être plus blessée qu'affligée du refus du vieux marquis. Je dois tout dire, mon cher neveu, dussé-je blesser votre gentilhommerie; le refus de M. de Neldy fut aussi injurieux que possible. Aujourd'hui je crois qu'il s'adressa surtout à mon père qui parmi ses nombreuses propriétés en comptait un assez grand nombre qui avaient appartenu à la famille des Neldy, et dont la fortune, gagnée depuis la révolution, choquait singulièrement le vieux gentilhomme; mais M. de Neldy, pour ne pas laisser deviner une humeur ou une envie d'assez mauvais goût, se garda bien de baser son refus sur de pareilles raisons, et je fus la victime qu'il sacrifia à ses rancunes. Le portrait que vous avez fait de moi tout à l'heure est celui d'une sylphide, en comparaison de celui que traça le marquis. Je crois même me rappeler qu'il le termina par un trait qui peut vous faire juger du reste : Je ne veux point marier mon fils à une grosse fille de campagne, bonne tout au plus à gouverner une basse-cour. La grossièreté de l'injure m'irrita, et ce fut alors que, sans le lui rendre, j'acceptai de Georges le serment qu'il me fit de ne point se marier. J'avais trop de probité pour ne pas me croire engagée au même sacrifice, et j'eusse tenu la parole que je m'étais faite à moi-même, si la rupture de mon mariage n'avait fait un assez grand scandale. Mon père me supplia de le faire cesser. Georges était parti, et ce fut alors que j'épousai M. Dauray, à qui l'immense dot que j'apportai permit d'obtenir la place de receveur-général du département. Cette position nouvelle devait me donner l'occasion de rencontrer M. de Neldy, ne fût-ce que chez le préfet. Je ne puis vous dire si ma vanité seule voulut donner un démenti formel au portrait désobligeant de M. de Neldy, mais je fis de mon mieux pour n'y pas ressembler. Je m'étudiai à être de ce monde dont on avait voulu m'exclure. M. Dauray me menait souvent à Paris, où l'appelaient les affaires du syndicat des receveurs-généraux. Il me présenta avec orgueil et me fit accueillir avec indulgence dans quelques salons de bonne compagnie, et je crois que je savais y tenir ma place, quand Gorges revint de ses voyages.

A ce moment, Jules laissa échapper un *ah!* prolongé qui avait une tout autre signification que le mien. Il voulait dire : Voici le moment difficile du récit ; voyons, ma tante, comment en sortirez-vous à votre honneur?

Mme Nivre le comprit ainsi ; car elle s'arrêta, et parut visiblement embarrassée. M. Nivre s'interposa et dit :

— Tous ces détails sont fort inutiles; il ne s'agit d'expliquer à monsieur que l'aventure qui a amené la rencontre de la porte cochère, et je m'en charge.

— Non pas, non pas, s'écria Jules. Une fois l'histoire arrivée à ce point, ma belle tante y est trop triomphante, et Neldy et moi nous y jouons un trop vilain rôle pour que madame n'achète pas sa gloire par un peu de peine.

— C'est trop juste, reprit Mme Nivre avec gaîté ; vous vous êtes trop bien sacrifiés pour que je n'imite pas votre exemple. Voici donc toute la vérité...

— Chut ! écoutons, dit Jules. Mon oncle, vous êtes libre de vous boucher les oreilles ...

— Mon neveu, vous êtes un impertinent.

— Mon oncle, je voudrais courir tous vos dangers, quels qu'ils soient.

— Y a-t-il des dangers dans le passé? reprit M. Nivre.

— Eh ! mon oncle ! c'est là que sont les plus sûrs, parce qu'il n'y a plus moyen de les combattre.

— Vous vous trompez, dit Mme Nivre ; les dangers qu'on peut regarder en face sont presque vaincus, et vous allez voir tous ceux que vous redoutez. Ce fut dans un bal chez le préfet que pour la première fois je revis Georges. Georges était avec son père, et cette circonstance est l'excuse ou du moins l'explication de ma conduite et de ma coquetterie.

— Vous avouez donc avoir été coquette avec Georges?

— Avec lui ? dit Mme Nivre avec un dédain un peu trop féminin ; avec lui? non, c'était inutile; mais avec son père. Je l'avoue, j'y mis tout ce que je pouvais de bonne grâce, de prévenances, de caresses, de flatteries; je sais un peu de musique, je chantai; j'avais appris à Paris à ne point danser en dansant, je marchai quelques contredanses avec assez bon air, j'eus un succès prodigieux. M. de Neldy eut la maladresse de demander mon nom avec intérêt, et ce fut à son fils qu'il s'adressa. Il en résulta que je manquai le but que je voulais atteindre, et que j'en atteignis un que je ne cherchais pas. Georges quitta le bal plus amoureux que jamais, et M. de Neldy me déclara une coquette fieffée.

— Et puis?.. dit Jules.

— Et puis, mon neveu, dit Mme Nivre, cela continua ainsi, ni plus ni moins. Georges m'aima, mais il eut le bonheur de n'avoir aucun tort envers moi ; il n'habitait pas la ville et avait peu d'occasions de me voir, encore était-ce dans le monde. Je ne savais de son amour que ses refus obstinés à se marier, et je vous le jure, le seul mot que j'en ai entendu fut prononcé par lui la veille de son départ pour Paris. Il me dit, en me saluant : « J'ai tenu mon serment, madame. » Je l'avoue, j'eus pitié de cette fidélité si mal récompensée. Je me troublai ; il s'en aperçut et reprit : « —Vous ne m'avez pas trompé; vous ne m'aviez pas fait de promesses. — Je vous rends les vôtres, lui dis-je. — Je ne les reprends pas, » me répondit-il.

Il s'éloigna, et je ne le revis plus qu'il y a trois semaines environ.

— Et que devîntes-vous pendant ces sept années de séparation? dit Jules, qui semblait ne pas vouloir laisser la moindre circonstance indécise.

— Je fus heureuse, si on peut l'être avec un remords. Dès que Georges ne fut plus près de moi, j'eus un profond regret d'avoir ainsi enchaîné sa vie. Je vous dis tout, vous le voyez; je vous prie donc d'être indulgent. Je me sentis touchée de cette constance si dévouée; et la pensée d'un amour absent, mais qui accompagnait toujours ma vie, m'occupa peut-être trop souvent. Ce fut, à vrai dire, cette absence qui le protégea; car elle me laissa sans inquiétude réelle sur l'intérêt que je prenais à Georges; et cependant je sentais si bien que je faisais mal, que jamais je ne m'informai de lui ni de ce qu'il devenait; aussi lorsque M. Dauray mourut...

— Georges, s'écria Jules en interrompant Mme Nivre, était dans votre cœur un homme tout poétique que vous aviez doucement façonné avec votre belle imagination ; et vous étiez amoureuse du héros que vous aviez créé, et non pas du vulgaire dandy que vous ne connaissiez pas. Eh bien ! ma belle tante, si vous m'aviez laissé parler, j'aurais raconté tout cela aussi bien que vous, parce qu'il n'y avait pas d'autre explication possible à votre conduite et à la folle espérance qui, après un an de veuvage, vous a conduite à Paris pour dire à Neldy : « Maintenant je suis libre, et je viens m'offrir à vous.

— Et maintenant, dit M. Nivre qui paraissait débarrassé d'un poids énorme, arrivons à la véritable explication.

— Ce récit m'appartient, reprit Jules, et puisque madame vous a si bien expliqué les petits secrets du cœur des femmes, permettez-moi de vous expliquer un peu les petits secrets des travers des dandys.

Il se posa comme un homme qui va commencer un long récit, et prenant sa voix dans un fausset très élevé, il s'écria :

— Pour lors, j'étais à la fontaine Montchauvet, comme dirait M. Odry; la fontaine Montchauvet, mon cher monsieur, est un des endroits les plus pittoresques de la forêt de Fontainebleau : je ne vous dirais pas devant madame ce qui m'avait amené à Fontainebleau, si cela n'entrait pour quelque chose dans les événemens de cette histoire, et si ce n'était la cause inaperçue de l'énorme sottise que j'ai faite. Or, nous étions une demi-douzaine d'entre nous en adoration devant une femme à qui un grand talent et une grande beauté ont donné une célébrité qui n'est pas un de ses moindres attraits. Permettez-moi de faire ici une petite digression qui est peut-être inutile à la justification de madame, mais qui est indispensable à la mienne, si toutefois la mienne est possible. Malgré la rigueur avec laquelle on nous traite nous autres de la fashion, quoiqu'on nous suppose assez bénévolement tous les vices grossiers et le mépris de tout ce qui est respectable, nous avons encore quelques illusions dont nous sommes dupes comme les plus honnêtes gens de la terre. Ainsi, quand nous rencontrons au théâtre, par exemple, un noble et beau talent, une belle jeunesse, une grande passion, nous nous fanatisons pour cette jeunesse, ce talent, cette passion. Si le hasard fait que nous soyons admis à lui exprimer ce fanatisme, nous le faisons, monsieur, dans les termes les plus soumis et les plus flatteurs; nous laissons à la femme en peignoir sa couronne de reine; car nous sommes sottement persuadés que l'art seul ne produit pas une expression si élevée des passions, et qu'il n'est que l'interprète d'une nature exquise et privilégiée. Grande erreur, monsieur, du moins dans l'aventure qui me concerne. En effet, tandis que moi et quelques autres entourions d'hommages cette divinité que nous nous obstinions à laisser sur l'autel, Neldy, plus habile ou plus brutal, Neldy la fit descendre de cette gloire où nous la tenions élevée. Parce qu'il ne comprit pas la supériorité de l'artiste, il osa s'attaquer à la faiblesse de la femme, et, depuis quelques jours, quand nous battions des mains aux succès de notre déesse, nous ne faisions que flatter la victoire de Neldy. Nous fûmes tous humiliés de notre respect ; pour ma part, je fus affligé du triomphe de Georges, car, je puis vous le dire sincèrement, puisque nous sommes tous ici pour avouer nos faiblesses, j'avais eu foi en cette femme ; je lui croyais dans le cœur tout ce qu'elle avait dans la voix, je lui supposais tous les sentimens qu'elle exprimait si bien.

Mon dépit fut extrême; je ne me sentis pas la force de le cacher. Dans le premier moment d'irritation, j'eus peur de nier un talent qui n'était qu'un talent. Je prétextai une visite à faire à mon oncle, et je vins à Fontainebleau.

Les jours sont longs à Fontainebleau, et une fois qu'on a visité son merveilleux château, si merveilleusement restauré par le roi, on n'a plus que la forêt pour distraction. Quant à moi, j'y passais toutes mes journées.

Or, comme je vous l'ai dit, j'étais près de la fontaine Montchauvet. A droite du sentier qui descend à la vallée de la Solle, il y a un énorme rocher qui forme une voûte du fond de laquelle on découvre un magnifique point de vue. Je m'y étais posté pour le dessiner, et déjà j'avais ouvert mon album, lorsqu'à travers les sinuosités du chemin j'aperçus une robe blanche. Je me cachai tout-à-fait, supposant que la robe blanche faisait partie d'une de ces escouades de visiteurs parisiens qui courent la forêt de Fontainebleau en calèche de louage, et qui, lorqu'ils rencontrent un peintre, se croient le droit de venir inspecter ce qu'il fait. Cependant je n'entendis point de voix. Je passai un regard à travers les houx qui voilaient ma retraite, et je reconnus que la robe blanche était seule. Seule avec une pensée heureuse, car elle s'arrêta un moment, s'assit sur un fragment de roche, dénoua son chapeau, le posa à côté d'elle, et livra sa tête blonde aux fraîcheurs de l'ombre et à mes brûlans regards. (Je vous prie de me passer l'antithèse). Elle était bien belle ainsi, le front haut, la poitrine doucement haletante de la fatigue d'une rude montée, aspirant l'air parfumé du bois et lui souriant, regardant avec contemplation autour d'elle quelque chose de plus beau sans doute que ce beau paysage, murmurant doucement une phrase de musique, c'était une sylphide, une...

— Une déesse, n'est-ce pas? dit Mme Nivre en riant.

—Voilà qui est abominable, cria Jules; vous me coupez ma poésie à son plus beau moment. Eh bien oui ! madame, vous étiez belle à ravir ainsi et d'une beauté que vous ne retrouverez jamais, et dont j'aurai été seul témoin, car on n'est pas belle ainsi devant les regards des hommes; devant eux on n'a pas cet abandon complet de toute raideur, on s'observe malgré soi; et là, vous vous croyiez seule, et moi qui vous voyais, je me plaisais à vous regarder, rien qu'à vous regarder, je vous jure. Je me serais bien gardé de vous créer un nom, une histoire; j'étais trop bien appris qu'on désenchante souvent ce qu'on veut poétiser. Je regardais donc, lorsque tout à coup, monsieur, pendant que madame s'oubliait à être seule, et moi à être avec elle, éclate un orage épouvantable, ou plutôt une averse.

— Encore une averse, dis-je à Jules en riant.

— Oui, monsieur, une averse. L'averse doit être liée à la destinée de madame, comme les beaux soleils à celle de Napoléon.

— Vous croyez ?

— Je crois que chacun, dans ce monde, est soumis à une condition atmosphérique quelconque. Pour ma part, j'ai toujours été trompé durant les grands froids; c'est ma destinée de souffrir des grands froids, comme celle de madame est de souffrir des averses. Donc, une averse épouvantable éclate, ma belle sylphide veut s'échapper et remonte le sentier : elle appelle ; mais sa voiture, qui devait se retrouver au sommet de la gorge, n'était pas arrivée; le cocher, qui n'était pas du pays, s'était égaré dans le dédale de routes qui se croisent en tout sens : aussitôt je m'élance, et j'offre un abri sous mon rocher à la beauté qui ne se mouillait ni de bonne grâce ni de bon cœur. Elle accepta, grâce au ciel qui fondait en eau, et nous voilà établis tous deux dans cet étroit espace. « Vous peigniez? me dit-elle. — C'était une esquisse. — Eh bien ! continuez; car voilà un aspect sous lequel vous ne verrez peut-être jamais ce beau paysage. — J'y consens, lui dis-je, madame, mais à la condition que vous ne regarderez pas mon travail; je suis très mal habile, et je ne réussirais à rien si je

me sentais regardé. — Faites, me dit-elle, je serai discrète. » Et aussitôt elle alla se placer le plus loin possible de moi, et se mit à considérer la beauté de l'orage... C'est ce que je voulais; car tandis qu'elle regardait bien loin, moi je regardais bien près; tandis qu'elle évitait de me voir, je la contemplais avec dévotion, et je faisais d'elle un portrait...

— Qui est très ressemblant, dit M. Nivre.

— Qui est ravissant, s'écria Jules.

— Il paraît, lui dis-je, que vous avez un talent remarquable.

— Que voulez-vous, me dit Jules avec quelque fatuité, nous autres dandys, malgré notre sottise et notre ignorance, nous sommes bien forcés de savoir quelque chose. Avant d'être des jeunes gens ridicules, nous avons été comme tout le monde, des écoliers à qui leur famille ont fait faire quelques études. Cela nous reste malgré nous, et nous nous en servons quelquefois, mais bien secrètement, pour ne pas gâter la réputation qu'on nous fait.

— Ce portrait est une mauvaise preuve de votre discrétion, dit M. Nivre.

— Pardon, mon oncle, reprit Jules, ce n'est pas moi qui l'ai montré. La moindre circonstance est importante dans cette affaire; veuillez ne pas me faire perdre le fil de mon récit. Le portrait était fini quand l'orage cessa; j'avais grande envie de le montrer au modèle, lorsque la voix d'un domestique qui cherchait sa maîtresse se fit entendre. Ma belle inconnue me remercia de l'hospitalité assez maussade que je lui avais offerte, et s'échappa en oubliant son mouchoir. Le mouchoir de Desdémone, ma foi! si Neldy eût été un Othello. Mais Georges est blanc comme un poulet, et il n'a d'autre poignard que ceux qu'il a placés en croix au-dessous d'un tableau de Greuze : arrangement bien digne du goût de mon illustre ami.

Quelques jours après cette rencontre, je retournai à Paris avec mon oncle qui voulait charger son notaire de vendre la propriété où nous sommes. J'annonçai mon retour à Paris en me présentant à l'Opéra, et j'y fus reçu par les sarcasmes et les railleries les plus cruelles sur ma lâcheté, car on avait compris ma fuite. On pouvait tout me dire, car j'étais désolé; ma belle apparition du Montchauvet m'avait tourné le cœur vers les idéales aventures. Je voulus prouver à mes amis que je n'avais plus de chagrin, et à Neldy que je n'avais plus de rancune, et je proposai pour le lendemain chez moi un déjeûner de garçon. C'est durant ce fatal déjeûner que fut commis le crime. Veuillez suivre la scène avec attention, monsieur, un mot dérangé, une position mal figurée lui donneraient un caractère odieux qu'elle ne mérite peut-être pas autant que vous pourriez croire. Tous mes invités, à l'exception de Neldy, étaient dans mon salon. En arrivant, j'avais jeté sur la table mon album et le mouchoir de Desdémone; personne n'y avait fait attention lorsque Neldy arriva. Il avait un air d'humilité d'une impertinence rare, et je ne sais ce que j'aurais donné pour pouvoir l'humilier. Il eut la sottise de vouloir faire le généreux, et s'écria en prenant le mouchoir qu'il aperçut : « Hé! messieurs, voici qui nous explique la résignation de Jules. Ce mouchoir dit à qui il appartient, et il ne peut être qu'à une femme d'une élégance parfaite. » Ici, je l'avoue, j'eus toute la lâche fatuité d'un homme battu, et je répondis d'un air assez content : « Mais elle est assez belle! » Je sortis pour donner quelques ordres et voici ce qui se passa pendant mon absence : L'un de mes convives s'écria : « Il me semble que Jules s'est un tant soit peu moqué de nous en nous racontant ses courses dans la forêt de Fontainebleau, et en nous vantant les exquisses qu'il en rapporte. — Pardieu, reprit un autre, voici son album; nous allons voir si c'est à dessiner qu'il a passé son temps. » L'album fut ouvert, et le portrait de ma belle inconnue fut immédiatement l'objet de toutes les admirations. Neldy seul le regarda avec une muette surprise; mais il se tut, et ce ne fut qu'en cherchant à se rappeler les moindres circonstances de cette scène qu'un de mes amis se souvint que Neldy, après avoir examiné longuement ce portrait, s'empara du mouchoir, et chercha le chiffre brodé à l'un des angles, et parut stupéfait en y découvrant un F et un D brodé en gothique. Je rentrai et on annonça que nous étions servis. La contenance triste de Neldy déplut à nos amis. On crut qu'il jouait le bonheur caché, et chacun, pour lui prouver que toute félicité n'était pas pour lui, se mit à raconter quelque galante aventure bien extraordinaire. Neldy écoutait avec une espèce de dédain qui me paraissait assez supérieur, parce que j'en ignorais la cause, lorsqu'il finit par me dire : « Ces messieurs en disent tant, que je commence à croire, mon cher Jules, que vous seul auriez quelque chose à raconter si vous vouliez. » Je ne sais quel méchant génie inspira mes amis; mais l'un d'eux s'écria : « Silence, ceci ne se raconte pas. C'est un de ces bonheurs qu'on cache dans l'ombre de son cœur. — Et des forêts, dit un autre. — Qu'est-ce à dire, messieurs, m'écriai-je, vous auriez eu l'indiscrétion... — Il y a donc indiscrétion, dit Neldy. — Oh! parfait! reprit un de ces mauvais sujets, il en doute, ce pauvre Georges. — Il me semble pourtant extraordinaire qu'une pareille femme...— Oh! mon bon ami, reprend un des ennemis de Neldy, qui, pour l'humilier, consentit à se sacrifier lui-même, cela doit vous paraître extraordinaire et à nous aussi peut-être, de tels succès ne sont pas de notre compétence; il faut que nous le reconnaissions, mon pauvre Georges, Jules est notre maître, et nous devons, vous tout le premier, nous déclarer ses très humbles serviteurs. — Ainsi, me dit Neldy, dont l'humeur nous amusait sans que nous pussions nous l'expliquer, ainsi vous avouez? — Moi, je n'avoue rien. — Eh, non! reprit l'ennemi de Georges, il n'avoue pas. On n'avoue jamais que ce qui est à la portée de tout le monde. » A vrai dire, je ne voyais dans toutes ces plaisanteries qu'une leçon donnée à la vanité de Neldy; je laissai aller la verve de mes convives, et au milieu du déjeûner, il était établi que j'étais le héros de l'aventure la plus romanesque, la plus ravissante et la plus honorable pour moi.

— Et pour moi, dit Mme Nivre.

— Tenez, dit Jules, tout cela a eu une issue si heureuse que je ne puis m'en vouloir de mon crime; car enfin qu'est-il arrivé de tout cela?

— Comment, monsieur, dit Mme Nivre, ce qui est arrivé? En vérité, vous oubliez qu'il a fallu un hasard bien extraordinaire pour que tout cela, comme vous le dites, ne fût pas la cause du malheur éternel de ma vie. Car voilà ce qui arriva: Georges que j'avais revu, m'avait sans doute paru bien changé: mais on ne détruit pas en un jour une illusion qu'on a aimée pendant des années, et j'avais foi en lui. Il venait assidûment chez moi, et je supposais que sa timidité l'empêchait seule de me parler d'un prochain mariage; lorsqu'un jour je reçus de lui une lettre qui m'atterra. Je l'ai détruite, cette lettre. Si fausse que soient les accusations qu'elle contenait, j'ai reculé devant l'idée de pouvoir les relire un jour. Il m'y disait qu'il m'avait devinée, et qu'il comprenait aisément que je voulusse couvrir d'un nom honorable les aventures scandaleuses de mon veuvage. Je ne me donnai pas le temps de réfléchir; irritée, éperdue, je montai en voiture pour me rendre chez lui et avoir une explication nette et franche sur cette odieuse lettre. Malgré la violence de ma douleur, je craignais de montrer à mes domestiques que j'allais chez un homme qu'ils voyaient tous les jours chez moi (ils connaissaient sa maison où je les avais envoyés), je quittai ma voiture à quelque distance de chez lui; vous savez comment j'y arrivai, comment j'y fus reçue; vous savez comment j'appris que Georges n'était pas absent et que, par conséquent, j'avais été outrageusement chassée. Ce dernier procédé me fit rougir du mouvement de douleur qui m'avait poussée à chercher à m'excuser aux yeux d'un pareil homme. Deux jours après je quittai Paris, et.....

— Et c'est ici que commence, dit Jules, le chapitre des rencontres merveilleuses. Madame, pressée par son désespoir, avait été chez son notaire pour acheter une maison de campagne et s'y retirer. Le notaire était celui de monsieur mon oncle et avait indiqué à madame la maison que voici. Monsieur mon oncle, averti qu'il trouvait acquéreur, s'était rendu à Fontainebleau pour faire parer sa propriété comme un maquignon un cheval de course; moi je l'avais accompagné avec le vague espoir de retrouver ma sylphide forestière. Jugez de la surprise de mon oncle (phrase de roman), lorsqu'il reconnut dans la belle dame qui venait lui acheter son château, la belle dame qui se mouillait avec tant de cœur et de bonne grâce. La visite était terminée et elle sortait; jugez de ma surprise (même phrase de roman)! lorsqu'en rentrant, je la rencontre à mon tour, je l'avais saluée d'un air de connaissance : — Tu connais cette dame? me dit mon oncle. — Je l'ai rencontrée dans la forêt.—Eh mais! c'est la dame de la porte cochère de Neldy. Ce mot fut un coup de foudre qui, pour moi, éclaira toute cette ténébreuse histoire (toujours style de roman). Je compris ma légèreté.

— Ou plutôt votre crime, dit Mme Nivre.

— Voyons, mon oncle, reprit Jules, vous m'avez donné une leçon de deux heures; vous m'avez dit des choses bien dures à entendre et que j'ai reconnues justes. Vous n'avez jamais payé mes dettes qu'une fois : vous n'avez pas droit à me faire deux leçons.

— Je commence à apercevoir votre conclusion, dis-je à Jules.

— Vous êtes bien habile ce me semble, me répondit-il, car elle m'a stupéfait. Mon oncle se rendit chez madame, et la pria à dîner pour le lendemain. Je partis pour Paris dans la nuit. J'allai chez Neldy, et sans lui rien expliquer, je lui demandai comme un service éminent de m'accompagner immédiatement à Fontainebleau : il me suivit, et je le fis entrer soudainement dans le salon où je m'attendais à une scène d'étonnement et de réconciliation. Tout mon plan fut renversé, car madame nous reçut avec un visage serein et et très riant. Monsieur mon oncle, qui est beaucoup plus bavard que vous ne pensez, avait tout dit à madame. Nous expliquâmes tout à Neldy. Il fut parfait; il se repentit en homme de cœur, car il y a du bon chez lui, et il offrit sa main en réparation de son injure. On la refusa. Je crois qu'on était un peu désenchanté de son idole, n'est-ce pas, ma belle tante? et qu'on fit de la grandeur d'âme et de la fierté sans trop d'effort.

— C'est possible, mon neveu, dit Mme Nivre. Vous avouerez cependant que le procédé de M. de Neldy avait été assez brutal pour...

— Entre nous soit dit, et puisqu'il n'est pas là, dit Jules, et qu'il n'y a pas grand danger à dire un peu de bien de ce pauvre Georges, je crois qu'il eût saisi avec moins de chaleur ce prétexte de rompre, s'il n'avait eu une autre passion dans le cœur.

— Cela ne l'excuse pas de l'avoir fait si grossièrement, dit madame Nivre.

— Vous l'avez refusé et vous en dites du mal, ce n'est pas juste : punir et garder rancune, c'est par trop féminin, comme dit Figaro...

— Et c'est alors que M. Nivre se mit sur les rangs, n'est-ce pas, monsieur?

— Après moi! s'écria Jules à qui je m'étais adressé. Des chevaliers français tel est le caractère. J'avais compromis une femme noble, bonne, pure, charmante; je lui offris d'en faire la femme d'un assez mauvais sujet. On appelle cela une réparation! Madame craignit que ce ne fût un plus grand malheur.

— Non, monsieur mon neveu, dit Mme Nivre; mais je vous fis observer que vous n'aviez que vingt-huit ans et que j'en avais trente.

— Elle le répète! s'écria Jules. J'avais trouvé une tournure toute à mon désavantage pour éviter cet aveu, ou plutôt ce mensonge ; car je vous déclare, moi, que vous n'avez que vingt-cinq ans tout au plus, et que c'est par vengeance que vous m'avez refusé.

— Non, mon neveu, c'est par raison.

— Et c'est par raison que vous avez accepté ma main? dit M. Nivre.

— Par raison et par reconnaissance, dit Mme Nivre ; par raison, parce que vous m'avez persuadée que j'avais besoin d'un protecteur qui mît ma réputation à l'abri des bruits fâcheux qui pouvaient naître de cette aventure; par reconnaissance, parce que vous m'avez offert le protecteur le plus noble que je pusse espérer. Et croyez-moi, mon ami, chez une femme qui chérit son honneur, ce sentiment est bien puissant pour l'homme qui lui garde le sien et qui le couvre de l'honneur de son nom.

— Hé! hé! hé! s'écria Jules, nous nous attendrissons !

Il sonna avec une vivacité qui me prouva qu'il s'était laissé gagner par l'émotion générale, et il cria au valet qui se présenta :

— Allons, du champagne!

— Vous serez toujours fou ! dit son oncle.

— Non, dit Mme Nivre, il se plaît à combattre une bonne nature.

— Tenez, me dit Jules, voilà en quelques mots l'histoire du plus grand nombre de nos dandys.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

ALFONSE DE CORDOUE.

Nouvelle historique du XVe siècle.

I.

Les jardins de la reine.

La nuit tombait par degrés et déjà, posées de distance en distance, mille torches brillantes remplaçaient dans les jardins de la reine la brûlante lumière du soleil de Madrid. Si triste d'ordinaire, ce séjour avait pris un air de fête, et tandis qu'une foule nombreuse de courtisans parcourait ses sombres allées, un bruyant orchestre réunissait de joyeux quadrilles dans les appartemens du palais. Ce jour-là même avait eu lieu la célébration du mariage d'Henri de Castille avec Jeanne de Portugal. Madrid n'avait rien épargné pour faire à sa nouvelle reine un accueil digne de son rang: la journée n'avait été qu'une longue suite de fêtes dont le peuple avait pris sa part; celles de la soirée n'étaient destinées qu'à la cour; aussi, comme nous l'avons dit, tous les plaisirs s'étaient-ils réfugiés dans le palais de la reine, dont les vastes salons recevaient l'élite de la noblesse espagnole, tandis que les rues de Madrid devenaient désertes et silencieuses.

Seul, au fond d'une allée ténébreuse dont rien ne troublait le calme solitaire; Alfonse de Cordoue restait plongé dans une rêverie profonde: tantôt il se promenait lentement comme pour rafraîchir sa tête brûlante au souffle des vents embaumés, ou il marchait à pas précipités ; puis tombait épuisé sur le premier banc qui s'offrait à lui. Les mêmes paroles revenaient souvent sur ses lèvres, toutes empreintes du délire qui l'agitait.

— Pauvre fou, disait-il, Catherine l'avait bien dit! insensé! être si bas et regarder si haut! pourquoi penser à cette femme, quand cette femme est la reine! Mais aussi pourquoi son premier regard n'a-t-il pas été pour moi celui d'une souveraine qui commande le respect et défend l'amour? O Catherine! doux ange qui veilles sur moi, c'est toi que je devrais aimer!

A ce moment un bruit de pas se fit entendre dans l'endroit qu'Alphonse avait choisi pour retraite; il craignit un moment d'avoir été surpris, et se disposait à punir l'insolent qui se serait emparé de son fatal secret, lorsqu'une douce voix lui dit :

— Alfonse, pourquoi fuyez-vous le bruit et la joie?

— Pourquoi, répondit-il à cette voix connue, pourquoi voulez-vous aussi m'arracher à cette solitude? Le bruit me fatigue et, vous le savez, la joie des autres est une insulte à ma tristesse. Ecoutez-moi, Catherine, vous êtes ma seule amie et j'ai besoin de me confier à vous.

Il prit alors le bras de la jeune fille, et tandis que tous deux se dirigeaient à pas lents vers le palais, Alfonse dit, après quelques instans de silence :

— Lorsque le roi me mit au nombre des jeunes seigneurs qui devaient amener la reine en Espagne, j'étais loin de penser qu'un pareil honneur aurait pour moi d'aussi funestes résultats; d'abord comme tous les nobles gentilshommes de sa suite, je crus pouvoir admirer la reine, et je le fis sans défiance et sans crainte; elle est si belle! que ce sentiment mêlé de respect ne suffit plus bientôt à mon cœur; il en fit naître un autre que vous connaissez, Catherine, et que je tremble de nommer. Dieu sait pourtant que jamais regard parti de mes yeux n'osait porter aux siens d'autres hommages que celui d'une sainte adoration ; perdu dans la foule des courtisans. effrayé de moi-même, j'aurais étouffé dans mon âme un amour que tout rendait impossible; et vos conseils auraient pu me ramener à la raison. Maintenant hélas! il est trop tard; une circonstance qui fit mon malheur et mon bonheur à la fois a désormais décidé de ma vie.

Nous étions à quelques journées de Madrid, lorsqu'il plut à la reine de continuer la route à cheval ; celui qu'elle montait, ardent et fougueux, l'entraîna bientôt malgré les efforts qu'elle fit pour le retenir ; quand tous croyaient que ce n'était qu'un jeu, moi je vis le danger et je m'élançai sur les traces de la reine : il était temps; quelques minutes de retard auraient pu lui coûter la vie; je la sauvai. Si vous aviez vu, Catherine, l'expression que prit son regard quand sa bouche me remerciait, vous comprendriez ma folie, car il y avait de l'amour dans ses yeux. Depuis ce jour ma vie est enchaînée à la sienne; je sais que la mort est au fond de cette passion : que m'importe?

— Malheureux ! dit Catherine. Puis elle ajouta sans qu'Alfonse pût l'entendre : Malheureuse aussi moi qui l'aime!

A l'approche du palais, Catherine de Sandoval quitta le bras d'Alfonse et s'éloigna de lui sans prononcer un seul mot; elle avait senti que désormais elle devait souffrir et se résigner sans espérer jamais l'amour d'Alfonse qui ne voyait en elle qu'une amie, qu'une sœur. Cette pensée avait brisé son âme, et l'imprudente passion du jeune homme mêlait dans son cœur les craintes de l'amitié aux regrets poignans de la jalousie. Pour Alfonse il se joignit bientôt aux courtisans rangés sur le passage du roi.

— Madame, dit Henri à la reine, tous ces jardins sont à vous, toutes ces fleurs sont les vôtres, une seule m'appartient.

— Je vous savais galant, répondit Jeanne de Portugal.

— Si je puis réussir à vous faire oublier votre patrie, reprit le roi, je serai plus heureux que je ne l'avais espéré. Notre cour est belle aussi ; nous avons de brillans tournois; le roi Charles VII n'en donne pas de plus magnifiques. Demain, madame, tout Madrid saluera sa souveraine par de nouvelles fêtes.

— Mais, sire, je ruinerai l'état?

— L'état sera ruiné, madame.

— Messieurs, dit un des seigneurs après le départ d'Henri, le roi n'a pas parlé d'héritier.

— S'il s'agissait d'en parler pour en avoir, ajouta le marquis de la Cuéva, l'Espagne n'aurait rien à craindre.

— On dit pourtant que le roi ne manque pas de maîtresse.

— Demandez plutôt à Catherine de Sandoval.

— Qui prononce ce nom, dit vivement Alfonse resté pensif jusqu'alors.

— C'est moi, répondit la Cuéva.

— Mais qu'avez-vous dit ?

— Des choses tellement légères que le vent les a sans doute emportées, dit un seigneur.

— Ce n'est pas une réponse, et je ne la demande qu'au marquis.

— Et s'il ne plaisait pas au marquis de la donner, dit la Cuéva.

— Il lui plairait peut-être d'en recevoir la récompense, reprit Alfonse en portant la main à son épée.

— Ce serait mal tomber, continua insolemment le marquis, car je ne reconnais qu'au roi mon maître le pouvoir de me donner des récompenses.

La provocation devint plus menaçante encore, et les épées sortirent de leur fourreau; mais au moment où les deux seigneurs les croisaient, le roi revint.

— Qu'est-ce ceci, messieurs, dit-il, du bruit dans les jardins de la reine?

— Rien, sire; un mot et deux épées en l'air, dit la Cuéva,

— C'est trop de deux épées, monsieur, ajouta la reine.

— Bien dit, madame, reprit le roi; j'aime à voir que vous faites respecter votre demeure. Puis, s'adressant aux courtisans : — Messieurs, la reine va rentrer dans ses appartemens; demain, nous vous attendons au grand lever.

Les groupes se dispersèrent; les yeux fixés sur la chambre de la reine, Alfonse ne pouvait se détacher de ces lieux; il ne fallut rien moins que les accens d'une voix humaine pour le tirer de sa rêverie.

— Comte, restez, lui dit-on; attendez mes ordres.

Il reconnut le roi. — Le roi se méprenait. — Se déclarer, c'était se perdre; il crut plus prudent d'attendre son retour. Henri s'éloigna de lui, en proie à mille agitations; il ne pouvait se résoudre au cruel et honteux sacrifice qu'il voulait faire dans l'intérêt de l'Espagne.

— Avoir tout et n'avoir rien, disait-il ! être roi, commander à tous, et ne pouvoir commander à la nature! descendre à des ruses infâmes, être souverain, n'être pas homme. Oh! c'est affreux! non, non : jamais. L'Espagne n'aura pas d'héritier. Mais que dira-t-elle? que pensera-t elle de moi? je deviendrai la fable de la cour! misérable alternative que celle-là. Balancer entre l'honneur du roi et celui de la reine! Non : c'est l'intérêt de l'état qui parle; il ordonne tout ce qu'il demande, il excuse tout ce qu'il ordonne. Mais la reine? Il fait nuit : allons, du courage.

Il se rapprocha de l'endroit où il avait laissé Alfonse. — Venez comte de Lédesma, lui dit-il. Le secret, monsieur, où votre vie en dépend. — Voici la clé des appartemens de la reine.

Alfonse restait muet ; tant de honte l'indigna. Cependant il prit cette clé royale qu'une autre main devait recevoir, puis il se dirigea vers les appartemens qu'elle pouvait ouvrir, et se dit à lui-même : Mon amour et mon épée, c'est assez pour un gentilhomme.

Quand il se fut éloigné, le roi regarda long-temps cette chambre qu'il croyait livrer à son favori.

— O Espagne, dit-il, tu me paieras cher le sacrifice que tu me coûtes! Les rois ont bonne mémoire. Cet homme saura-t-il garder le secret? Nous pourrons l'y forcer. Après tout, ajouta-t-il avec un ricanement cynique, je n'aime pas la reine. Eh! puis-je aimer une femme! dérision!

La cour me prête des maîtresses ; Catherine est dame d'honneur de la reine ; on sait qu'elle me plaît, on dit qu'elle m'appartient. Alfonse de Cordoue est son amant, dit-on, qu'est-ce cela ? N'avons-nous pas des prisons d'état ? Nous y réfléchirons. Retournons au palais ; on pourrait me prendre pour l'amant de la reine.

— Sire, je suis à vos ordres, dit le comte de Lédesma au roi qui partait.

— Quoi ! Vous ici, comte ? d'où venez-vous ?

— Des jardins, sire.

— Et tout à l'heure n'étiez-vous pas auprès de moi ?

— J'arrive.

— Trahison ! s'écria le roi. Un autre a reçu la clé. Hâtez-vous comte ; amenez des gardes ; qu'on cerne le palais ; vous me répondez du prisonnier.

— Mais, sire, un scandale si manifeste...

— Vous avez raison ; je n'écoutais que ma colère.

— Il est d'autres moyens...

— Parlez.

— Si votre majesté l'ordonne, j'attendrai moi-même l'audacieux .... Que faudra-t-il faire ?

— Le tuer.

— Comment, sire ?

— Comme on tue un homme ; avec son poignard. Ou plutôt, non ; vous vous battrez avec lui ; je serai là, je verrai tout, et si vous courez quelque danger, je vous porterai secours.

— Sire, mon épée est habituée à défendre votre honneur.

— Bien, comte, lui dit le roi. Quelle nuit pour un roi d'Espagne ! N'entendez-vous pas qu'on marche dans l'ombre.

— Oui, sire ; du côté des jardins.

— Enfer ! ce n'est pas lui ! Eloignez-vous, comte ; vous savez ce qui vous reste à faire. — S'ils pouvaient mourir tous les deux, ajouta-t-il, quand il fut seul. Il ne le fut pas long-temps ; car bientôt les pas se rapprochèrent de lui. Le bruit de deux épées qui se croisaient frappa son oreille ; il s'éloigna de la scène du combat.

En effet il s'était engagé ; le comte de Lédesma ne pouvait manquer de saisir la victime au passage.

— Qui va là ? dit-il à Alfonse.

— Que vous importe, répondit celui-ci.

— Votre nom ?

— Le voilà, comte de Lédesma.

— Vous savez tout, monsieur ; il faut nous battre.

— Nous ne pourrions que nous assassiner, dit Alfonse, qui voyait à peine son adversaire tant la nuit était sombre.

Les épées se heurtèrent au hasard : l'un des deux fut frappé. Quelques momens après des gardes vinrent avec des torches ; le roi trouva le comte de Lédesma mourant. Il n'en put rien apprendre ; mais il donna l'ordre immédiat de cerner les jardins de la reine et d'y faire une perquisition pour trouver, disait-il, l'assassin du noble comte.

II.

L'honneur d'un gentilhomme.

Lorsque Alfonse avait reçu la précieuse clé des mains du roi, mille idées confuses, mille pensées rapides s'étaient agitées dans sa tête : brisé par leur choc, il sentit le besoin de se calmer et de réfléchir. Qu'allait-il faire dans une circonstance aussi grave ? Profiter de l'erreur du roi ? Goûter ce bonheur qu'il n'avait osé rêver et dont il se trouvait maître ? C'eût été devoir au hasard, à la surprise, au mensonge même ce qu'il ne voulait devoir qu'à l'amour, si jamais, chose qu'il jugeait impossible, l'amour de la reine descendait jusqu'à lui ; et d'ailleurs, ce qu'il regardait comme honteux de la part d'un favori, ne serait pas moins déloyal de la sienne. Reviendrait-il sur ses pas ? Retournerait-il auprès du roi ? Ce serait se perdre, car ces sortes de secrets sont la mort de ceux qui les portent ; le premier instrument de cette intrigue reprendrait son rôle et rien ne serait changé, tandis que lui, qui maintenant en tenait les fils entre ses mains, ne serait plus qu'une victime inutile. Un seul parti lui restait : il s'y arrêta.

Il se dirigea dans l'ombre vers les appartemens de la reine : aucune lumière ne pouvait le guider ; l'obscurité complète dans laquelle tout était alors plongé n'avait d'autre but que de favoriser l'incognito du roi nocturne. Il parvint cependant aux murs du palais : une vaste porte était gardée par deux soldats, qui s'inclinèrent devant lui ; tout avait été prévu ; nul obstacle ne pouvait arrêter sa marche ; il arriva donc facilement jusqu'à l'antichambre : une femme veillait dans cette pièce. A l'approche du jeune homme elle se leva respectueusement ; soit qu'elle fût dans le secret, soit qu'elle partageât l'erreur commune. Quoique cette salle fût éclairée par la lueur incertaine d'une seule lampe, Alfonse reconnut Catherine ; il s'approcha d'elle.

— Détrompez-vous, Catherine, lui dit-il : ce n'est pas le roi.

— Malheureux, répondit-elle, vous ici, à cette heure ! Fuyez, s'il en est temps encore ; le roi va venir.

— Le roi ne viendra pas.

— Avez-vous donc perdu la raison ? Où croyez-vous donc être ?

— Dans les appartemens de la reine. Allez prévenir votre maîtresse ; dites-lui que je viens pour la sauver, qu'il faut que je la voie, que je lui parle.

— Mais c'est la reine.

— C'est la reine que je veux voir.

— Savez-vous ce qu'il en coûte, insensé que vous êtes ?

— Ne perdez pas un instant ; allez : voici la clé de la chambre royale. J'y réfléchis : pour éviter tout retard, et rassurer la reine, dites que c'est le roi qui m'envoie auprès d'elle ; vous ne mentirez qu'à demi.

Vaincue par le ton impérieux et le regard puissant d'Alphonse, Catherine entra chez la reine, qui, dans ce moment, attendait son époux et maître. Pendant les quelques minutes qui séparèrent son absence de son retour, Alfonse fut en proie à des craintes qui ne l'avaient point encore agité. Si la reine refusait ; si dans ce message elle ne voyait que l'insolente présomption d'un homme qui croit tout permis à son amour, et dont aucun danger ne peut arrêter l'audace, lui qui vient la défendre, lui qui va la sauver d'un complot qu'une méprise a déjoué, il va perdre le fruit de son généreux dévoûment, et toute la honte qu'un autre se préparait va retomber sur lui ?

Catherine revint bientôt et le tira de cette mortelle angoisse. La reine, qui connaissait à peine la sévère étiquette de la cour de Madrid, croyait remplir un devoir en recevant le messager du roi. Catherine suivit Alfonse dans la chambre à coucher de Jeanne.

— Restez avec nous, dit la reine à sa dame d'honneur, et vous, seigneur comte, faites nous-part des volontés du roi.

— Madame, répondit Alfonse, si toute autre que Catherine était auprès de vous, j'hésiterais à parler devant un témoin ; car les choses que vous allez apprendre ne sont pas de celles que chacun peut savoir.

— Ne craignez rien, dit la reine ; sa fidélité me répond de sa discrétion.

Alfonse resta comme effrayé devant les paroles qu'il allait prononcer. Comment révéler à la reine l'infâme prostitution à laquelle le roi lui-même avait voué sa royale personne ? Il hésitait : il reculait devant la mission qu'il s'était imposée, et gardait le silence.

— Parlez, dit enfin la reine.

— J'y suis forcé, répondit tristement Alfonse.

— Quoi ? serait-ce un malheur que vous auriez à m'apprendre ?

— Oui, madame, un affreux malheur dont le ciel vous a préservée. Puis se jetant aux pieds de Jeanne : écoutez-moi, madame, et ne refusez pas de croire à mes paroles. Ce que vous allez entendre est étrange, inouï ; vous si chaste, si pure, vous traiterez d'imposture et de mensonge la révélation que je vais vous faire ; mais je prends Dieu à témoin que la vérité seule sortira de ma bouche.

— Vous m'effrayez, dit la reine : le roi viendrait-il d'être victime de quelque complot.

— Non, madame, le complot ne menaçait que vous ; vous seule étiez désignée pour victime.

— Expliquez-vous, seigneur comte.

— Je l'ose à peine, madame ; car c'est le roi que j'accuse devant vous.

La reine interrompit bientôt Alphonse dans son récit : — Vous mentez, seigneur comte, s'écria-t-elle.

— Je vous l'avais dit, madame, tant d'horreur devait vous trouver incrédule.

— Mais la preuve, monsieur.

— Cette clé, madame, cette clé qu'un favori allait recevoir lorsqu'elle tomba dans mes mains.

Malgré sa répugnance à croire Alfonse, la reine ne put se refuser à l'évidence : elle comprit le dévoûment de ce jeune homme qu'elle craignait alors d'aimer, comme tout à l'heure elle avait craint de le haïr en l'accusant d'un mensonge odieux.

— Relevez-vous, lui dit-elle ; vous m'aviez sauvé la vie, vous me sauvez l'honneur. C'est une double dette que je contracte envers vous. Voici votre récompense, ajouta-t-elle en lui donnant sa main à baiser. Je tremble pour vous ; tout doit être découvert maintenant : qu'allez-vous faire ? Comment fuirez-vous ?

— Soyez sans crainte, madame, l'épée d'un gentilhomme est faite pour le défendre.

— Mais si l'éveil est donné, si les jardins sont remplis de gardes.

— Qu'importe ? Ne puis-je pas mourir à présent.

Une larme mouilla les yeux de la reine : c'était celle de la crainte et peut-être de l'amour.

— Adieu, dit-elle, je tremble malgré moi : ne perdez pas un instant ; fuyez, de grâce, fuyez ; et su tout, soyez prudent.

Alfonse obéit ; conduit par Catherine que cette scène avait si odieusement émue, il quitta la reine en emportant toutefois un regard dans lequel la reconnaissance s'était mêlée à un autre sentiment.

Nous avons vu comment, au sortir du palais, il avait été attaqué par le comte de Lédesma ; le lecteur connaît l'issue de ce duel improvisé ; Alfonse n'eut que le temps de fuir dans la direction opposée des torches qu'il voyait à travers les arbres ; mais il s'aperçut bientôt que toutes les issues étaient gardées. Ce n'était pas le moindre danger pour lui : les soldats approchaient de lui ; par bonheur, il aperçut le tronc creux d'un arbre gigantesque dans lequel il crut trouver un asile ; les pas devenaient plus distincts et la marche irrégulière de la petite troupe prouvait assez que la perquisition était confiée aux soins de chaque homme, et non à la surveillance dirigée sur un seul point et par un seul chef ; elle devenait plus dangereuse. En quelques minutes, les soldats dispersés furent près du chêne qui le cachait. Un des gardes conçut quelque soupçon de cet arbre immense ; il s'en approcha avec sa torche :

— Par saint Jacques! dit-il, j'ai trouvé mon homme. Allons, mon beau seigneur, pas de façon, suivez-moi.

Se voyant dans l'impossibilité de résister, Alfonse sortit de sa retraite : il s'aperçut bientôt que les compagnons du soldat étaient déjà loin : il en conçut quelque espoir.

— Ami, dit-il à celui qui l'avait découvert, quel sera le prix de ta capture.

— Vingt pistoles.

— En veux-tu cent?

— Je vous comprends ; restez-là, j'accepte.

Il prit la bourse et rejoignit le reste des gardes qui renoncèrent, au bout d'une heure, à des recherches infructueuses. Quand tout fut rentré dans le calme et dans le silence, Alfonse se hasarda à quitter l'arbre qui l'avait si mal protégé ; puis, il se dirigea vers les murs des jardins de la reine, et comme il était jeune, leste et robuste, il les escalada facilement et se vit enfin hors de danger.

III.

La chambre de la reine.

Le lendemain on ne parlait à la cour que de la mort mystérieuse du comte de Lédesma ; cet événement défrayait toutes les conversations des courtisans réunis au grand lever. Le roi semblait soucieux, et quelque effort qu'il fît pour rendre à son visage le calme qui lui manquait ; il n'y pouvait réussir : on attribuait cette tristesse à la mort de son favori ; mais le véritable motif de ce changement, la seule cause de cette préoccupation était l'heureuse évasion de celui qui possédait le honteux secret du roi. Sans doute il était là, fier des faveurs qu'il avait obtenues comme par magie, sans doute il insultait à l'embarras que le roi ne pouvait dissimuler ; et lui, le plus puissant de l'Espagne, Henri de Castille, cherchait en vain parmi tous ces hommes courbés sous son sceptre celui qui l'avait joué si audacieusement. La reine, que l'événement de la veille avait fait passer en un jour de la naïveté de la jeune fille à l'adresse de la femme, la reine distraite, aimable, enjouée, avait su faire un masque aux sentimens que renfermait son cœur.

Après une heure de réception, le roi congédia la noblesse et resta seul avec la reine, qui, depuis l'arrivée d'Alfonse dans les salons du palais, avait repris la sérénité de son visage, altéré jusqu'à ce moment. Pour lui, il n'osait croire encore que ses espérances les plus folles, ses vœux les plus impossibles, se réaliseraient un jour ; cependant il ne trouvait plus dans les regards de Jeanne cette fierté, cette insultante moquerie qu'il y avait toujours remarquées. Quand ses yeux tombaient sur lui comme par mégarde, ils prenaient aussitôt un caractère de douceur auquel Alfonse ne se serait pas mépris si ces yeux n'eussent été ceux d'une souveraine.

Quand les portes de la chambre de la reine furent fermées, derrière la foule de courtisans qui se dispersaient, le roi resta long-temps silencieux, cherchant dans son esrit de quelle manière il commencerait un entretien aussi délicat.

— Madame, dit-il enfin, n'avez-vous pas été effrayée du bruit que mes gardes ont fait cette nuit dans vos jardins.

— Non, sire, répondit-elle du ton le plus naturel du monde, et par une excellente raison, c'est que je ne l'ai pas entendu.

— Vous savez, madame, qu'un homme a eu l'audace de pénétrer jusque dans votre palais.

— Et pour quel motif? dit naïvement Jeanne.

—Oh! c'est toute une histoire, répondit le roi rassuré par la contenance de la reine, on dit qu'un de nos jeunes seigneurs, épris follement de votre beauté, aurait voulu parvenir jusqu'à vous.

— Et nomme-t-on le coupable.

— On ne juge encore que d'après des conjectures.

— Mais les soupçons, sur qui se portent-ils?

— Sur un jeune Français, chargé des affaires de sa cour auprès de la nôtre.

— Ah! fit la reine en respirant.

— Si la vérité se découvre tout entière, malheur à l'imprudent!

— Vous oubliez, sire, que nous aussi nous avons le droit de faire grâce, si vous avez celui de punir.

— Quoi! madame, vous oseriez intercéder...

— Pourquoi non? Est-ce donc un si grand crime d'admirer la reine? Ne sommes-nous pas femme aussi? Ne devons-nous pas pardonner à ceux auxquels notre beauté fait oublier notre rang? Mais j'y pense, ajouta-t-elle en fixant le roi, le comte de Lédesma ne serait-il pas le coupable?

— Il est mort, madame, pour défendre votre honneur.

— Qu'en savez-vous?

— Ses dernières paroles m'ont tout appris; il a reconnu l'insensé qui portait ses vœux jusqu'à vous ; mais vous vous troublez, madame ; cette pâleur subite, cette émotion que vous voulez en vain comprimer...

— Je n'en dois pas compte au roi, dit fièrement Jeanne. Vous parliez, je crois, des révélations du comte de Lédesma.

— Hélas! madame, il est mort au moment où le nom du criminel allait sortir de sa bouche.

— Vous me rendez la vie, dit la reine en cachant sous un sourire le sens véritable de ces mots. J'avais peur que le dénouement de cette comédie fût sitôt arrivé.

Le roi n'osa pas pousser plus loin cette espèce d'inquisition morale. Si, comme elle le faisait entendre, Jeanne ne savait rien, tous ses efforts seraient inutiles et ses propres questions l'amèneraient à des aveux qu'il voulait s'éviter ; dans le cas contraire, il se serait vu humilié, avili, devant cette femme dont il avait sacrifié l'honneur à l'intérêt de sa dynastie. C'est par d'autres moyens qu'il espère connaître le mot de l'énigme.

— Adieu, madame, dit-il bientôt à la reine. Le conseil s'assemble en ce moment. Je vous quitte heureux de savoir que rien n'a troublé le sommeil de votre première nuit de reine.

Restée seule, Jeanne se soulagea par de plus douces pensées de la contrainte à laquelle l'avait forcé la visite du roi. Du mépris de Henri de Castille à son amour pour Alfonse de Cordoue, la distance était courte ; aimée par le roi, elle eût regardé ce sentiment comme un crime; respectée seulement, elle l'eut considéré comme une faiblesse ; mais il devenait légitime et permis à ses yeux, du moment qu'on avait fait de son déshonneur une raison d'état; pour elle il n'y avait plus ni roi, ni sujet : elle ne voyait que deux hommes dont l'un n'était qu'un époux indigne, l'autre un généreux défenseur. On comprendra facilement comment, avec sa nature passionnée, Jeanne passa si vite de la haine de l'un à l'amour de l'autre, et dégagée de ses devoirs, par celui-là même qui devait en exiger l'accomplissement ; elle ne chercha plus à combattre sa passion naissante pour celui qui les avait si loyalement respectés.

La reine fit demander Catherine de Sandoval.

Je ne connais la cour d'Espagne que depuis hier, lui dit-elle; mais en un jour, Catherine, j'ai vu le rôle que chacun y joue, et j'entre dès aujourd'hui dans le mien. Ce n'est que dissimulation et fausseté ; au dehors tout est brillant et noble, au dedans tout est honteux et vil. J'ai besoin d'un appui dans ce monde où chacun se fait gloire des défauts qu'il découvre dans les autres. Moi-même je ne pouvais échapper à la surveillance de cette cour dépravée ; j'y suis exposée plus que tout autre. A qui me confier ? Avec qui partager ma joie et ma tristesse ? A qui laisser mon cœur ouvert sans crainte si je ne trouve partout que des oreilles indiscrètes et des âmes méchantes ? Voulez-vous que dans cette chambre qui est mon seul royaume, puisqu'elle est le seul endroit où je puisse penser et parler librement, nous trouvions dans une confiance et dans une intimité mutuelles un soulagement aux ennuis de cette vie fardée à laquelle nous sommes condamnées toutes deux ?

Le ton simple et mélancolique avec lequel la reine prononça ces paroles, touchèrent vivement Catherine.

— Madame, répondit-elle, je suis fière d'être choisie par vous ; mais j'ose à peine accepter l'amitié que m'offre ma souveraine.

— Votre souveraine, Catherine, vous ne la verrez que sur le trône, au milieu de sa cour ; votre amie, vous la verrez tous les jours ici, familière et confiante avec vous, comme une simple femme ; et pour commencer nos rapports intimes, causons franchement ensemble. Alfonse ne court plus aucun danger, n'est-ce pas ?

— Vous dire que le péril est passé pour lui, ce serait mentir, madame.

— Mais il était ce matin à notre réception : hier il s'est évadé sans être vu?

— Il est à l'abri des preuves, madame, mais non des soupçons.

— Que dites-vous? aurait-il parlé?

— Non, madame, il est discret et prudent : et son cœur est trop noble pour qu'il se vante d'avoir accompli un devoir. Vous savez que le comte de Lédesma fut mis en embuscade par le roi, dès qu'il eut appris sa fatale méprise. Ils se rencontrèrent et croisèrent les épées.

— Ciel! s'écria la reine.

— Alfonse, animé par le combat, ne s'aperçut pas qu'il était blessé.

— Blessé !

— Légèrement, madame, mais assez pour que cette blessure à laquelle nul n'eût fait attention hier paraisse étrange aujourd'hui.

— Mais il ne court aucun danger, n'est-pas ? Quelques jours suffiront pour le guérir ?

— Le danger n'est pas dans la blessure, madame, il est dans les soupçons qu'elle a fait naître.

— Mais de qui tenez-vous ces détails, Catherine, dit la reine avec une sorte de défiance.

— d'Alfonse lui-même.

— Vous le connaissez?

— Depuis son enfance, madame : élevés sous les yeux de la même mère, quoique de familles différentes, nous avons toujours conservé la sainte amitié qui commença pour nous dès le berceau. Depuis longtemps orphelins tous deux, tous deux seuls au monde, nous avons resserré les liens qui nous unissaient déjà.

— Nous serons donc trois à nous aimer, dit la reine avec expansion. Car il faut que vous le sachiez, je l'aime, oui, je l'aime d'amour. Hier, qu'il était noble et beau! Quel feu dans ses regards! Quel dévoûment dans son âme! Oh! j'avais besoin de vous le dire à vous qui devenez mon amie. Ces secrets-là sont à l'étroit dans un seul cœur.

Catherine avait pâli à ces mots : la reine remarqua l'altération de ses traits et lui dit en fixant sur elle un œil interrogateur :

— Vous l'aimez aussi.

— Pardonnez-moi, madame, dit Catherine : Mon amour restera ce qu'il fut toujours, un sentiment qu'il ignore lui-même, un triomphe pour vous, un malheur pour moi.

— Mais lui? dit Jeanne dont cette douleur résignée, ne peut effacer les craintes.

— Lui, madame, il n'aime que vous !

IV.

L'amant de la reine.

La blessure d'Alfonse n'avait rien de grave en elle-même; les conséquences seules pouvaient en être terribles. Les commentaires de la cour étaient revenus aux oreilles du roi; Henri, que ce rapprochement frappa, conçut des soupçons, et dès lors, dirigées sur un seul homme au lieu d'être dispersées sur tous les courtisans, les observations ne purent rester long-temps sans résultat. Pour Alfonse, peu défiant de sa nature, il ne songeait pas même à se mettre à l'abri de ces perquisitions qu'il croyait déjouer par son assurance, si leur danger existait, et dont la crainte empoisonnerait son bonheur, s'il n'était que chimérique. Il ne faut pas croire cependant que son imprudence fût poussée trop loin ; s'il ne changeait rien à sa vie, s'il n'exerçait pas une contre-police sur ceux qui pouvaient épier ses démarches, il ne faisait rien qui dût initier à son existence intime, à la partie cachée et secrète de sa conduite, le pouvoir occulte qui peut-être avait les yeux sur lui.

La reine avait voulu le voir; les appartemens de Catherine avaient été témoins de sa première entrevue avec lui; soit pour épargner à sa dame d'honneur le triste spectacle d'un bonheur qu'elle avait vainement rêvé, soit qu'elle voulût rester absolument seule avec Alfonse, soit enfin que la sûreté de tous exigeât la vigilance d'une sentinelle avancée, Jeanne avait laissé Catherine dans la chambre qui précédait le lieu du rendez-vous.

Toujours respectueux dans ses paroles, mais plus tendre dans ses regards, Alfonse, déjà sûr d'être aimé, voyait enfin le plus beau songe de sa vie prendre une forme et toucher à la réalité. Pour la reine, elle se livrait avec abandon à l'ivresse d'un sentiment qu'elle ne cherchait plus à contraindre.

— Allons, disait-elle au beau jeune homme agenouillé devant elle, pourquoi faut-il que notre rang nous interdise le choix d'un époux? Comme une couronne serait belle sur ton front! comme un sceptre brillerait dans ta main!

— Vous parlez de couronne, ô ma souveraine, répondait-il; la seule que j'ambitionnais, celle de votre amour, ne me l'avez-vous pas donnée?

— Oui, celle-là t'appartenait, et tu l'as reçue! toi seul en étais digne.

— O Jeanne! est-il un homme dont le bonheur puisse lutter avec le mien! Hier, lorsque votre regard est venu me chercher dans la foule des courtisans, au milieu desquels j'étais obscurément confondu, j'ai tressailli, mon cœur a bondi dans ma poitrine, j'ai cru que j'allais mourir. Quel destin, grand Dieu! c'est à peine si j'y puis croire encore! Oui, même à vos pieds, je doute, j'hésite, j'ai peur que ce ne soit qu'un rêve; je tremble que votre magique apparition ne s'évanouisse et ne laisse à mon âme que le souvenir d'une folie et le désespoir d'une déception.

— Non, non, c'est bien moi qui suis là, devant toi, écoutant avec avidité les paroles que tu prononces, m'enivrant de ta voix et de ton regard.

Après une heure d'amour, heure si vite passée, il fallut se séparer, mais c'était pour se revoir le lendemain, pendant le conseil. La reine rentra dans son appartement par un couloir secret qui la dérobait à tous les yeux. Alfonse resta pensif à la place même que la reine avait occupée. Après s'être assurée que l'absence de Jeanne n'avait pas été soupçonnée, Catherine revint auprès de lui.

— Alfonse, lui dit-elle : il faut partir, il faut quitter Madrid.

—Mais c'est quitter la reine. Y songez-vous, Catherine ?

— Si vous ne renoncez pas à cette passion fatale, vous êtes perdu. Croyez-vous donc que le roi puisse l'ignorer long-temps? Désigné comme vous l'êtes à sa défiance, croyez-vous échapper sans cesse au soin qu'il met, je n'en doute pas, à faire épier vos moindres actions. Ne l'espérez pas, Alfonse; des yeux vigilans sont toujours fixés sur vous.

— Je le sais, Catherine ; mais il n'est plus en mon pouvoir de résister : j'ai déjà fait le sacrifice de ma vie : que la mort vienne demain, elle me trouvera résigné; désormais je l'attends chaque jour, à chaque heure; vous voyez que je ne la crains plus. Vous l'avez dit, cet amour est fatal; il s'est emparé de moi comme le bourreau s'empare de la victime : j'ai voulu le fuir, il m'a poursuivi; plus j'ai dépensé de forces pour le combattre, plus il en a trouvé pour me vaincre, et maintenant je suis à lui, livré sans défense à la destinée qu'il me prépare.

Le lendemain, la reine revint à l'heure du conseil : ce furent les mêmes sermens, les mêmes joies, le même bonheur. Rien ne troubla cette ivresse qui empruntait à la crainte je ne sais quel charme héroïque auquel les deux amans devaient des transports inconnus à l'amour vulgaire.

Ce fut long-temps ainsi chaque jour; et nul ne se doutait que dans un coin obscur de la demeure royale une femme recevait sur son front des baisers qui effaçaient l'empreinte d'une couronne.

V.

Le dernier rendez-vous d'amour.

Toujours confiant dans son bonheur, et résigné d'avance au sort que pouvait lui préparer l'avenir, Alfonse de Cordoue n'écoutait plus les conseils de Catherine dont l'amitié veillait toujours sur lui, admise dans la familiarité du roi, c'est en vain qu'elle essayait de sonder ses dispositions à l'égard d'Alfonse et de distraire son esprit, devenu sombre d'une pensée qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle redoutait pour la reine et pour son amant. La cour avait oublié vite la mort du comte de Lédesma, un autre favori l'avait remplacé, d'autres événemens avait effacé celui-là ; on ne songeait plus au meurtrier, encore moins à la victime. Le roi seul en avait conservé le souvenir ; — son royaume renfermait un homme de trop.

La veille du jour témoin des scènes que nous allons raconter, Alfonse reçut d'un homme qu'il ne connaissait pas une lettre ainsi conçue :

« Seigneur comte, il se trame dans ce moment une conspiration dont les chefs sont de hauts et puissans personnages; vous avez perdu tout crédit à la cour, des dangers que vous ignorez peut-être menacent chaque jour votre vie. Tout est prêt pour l'exécution, voulez-vous en prendre votre part? Si votre projet est de vous joindre aux conjurés, trouvez-vous demain soir, à la dixième heure de la nuit, sur la plazza major. »

Comme le messager sortait, Alfonse le rappela :

— Puis-je vous interroger, lui dit-il.

— Oui, seigneur comte, répondit celui-ci, mais ne croyez pas que je réponde a toutes vos questions ;

— On veut renverser le roi, n'est-ce pas?

— Vous le saurez demain.

— Et la reine, que deviendra-t-elle?

— Je ne puis vous le dire?

— Que m'apprendrez-vous donc alors ?

— Le mot d'ordre des conjurés et leur signe de reconnaissance.

— Je vous écoute.

— Prenez cette bague : vous pourrez vous adresser sans crainte à ceux qui en porteront de semblables; abordez-les en prononçant le mot : *Madrid*, et chacun d'eux vous parlera sans défiance.

— C'est bien, dit Alfonse.

— Maintenant, dit l'inconnu, j'ai mission d'exiger de vous un serment.

— Lequel ?

— Jurez que vous ne trahirez pas ce secret.

— Je le jure, répondit Alfonse. En voulez-vous une garantie?

— On s'en rapporte à votre foi de gentilhomme. Adieu.

L'inconnu s'éloigna, tandis qu'Alfonse, étonné de ce qu'il venait d'entendre, réfléchissait au parti qu'il devait prendre dans cette conjoncture. Il ne lui parut pas long-temps douteux; l'intérêt et le salut de la reine le déterminèrent à s'unir aux conjurés. Instruit de leurs projets, il pourrait les prévenir quant à ce qui concernerait Jeanne de Portugal, et la soustraire au péril en séparant sa cause de celle du roi.

Le lendemain, après une longue nuit d'insomnie, il ne put dissiper ses sombres préoccupations : de vagues terreurs, de tristes pressentimens s'étaient emparés de son esprit et le troublaient sérieusement, quoi qu'il fît pour les trouver absurdes et indignes d'un homme de cœur. En quittant sa modeste demeure de la rue d'Alcala, il y jeta comme malgré lui un dernier regard dont l'expression avait toute la mélancolie d'un adieu; mais plus il approcha du palais, plus il se vit près du moment où cette femme, qui pour lui seul abjurait son titre de reine, allait partager avec lui les puissantes émotions de l'amour, moins l'ivresse de son cœur laissa de place aux craintes de son esprit; il devint enfin maître de lui-même. La vue de Jeanne acheva ce que sa pensée avait commencé, et si parfois une idée sombre obscurcissait son beau front, un baiser suffisait pour lui rendre son éclat et sa sérénité.

Leurs paroles étaient si douces, leurs mains si étroitement unies, leurs regards si brillants, leur silence si tendrement rêveur, l'atmosphère qui les entourait si pure et si parfumée, qu'ils oublièrent, dans l'extase où leur âme était plongée, qu'une heure passe vite et que le roi n'était plus au conseil. Le bruit d'une porte qui s'ouvre les tire de cet imprudent sommeil; Catherine n'eut pas même le temps de les avertir, et la reine se réfugia dans une pièce voisine laissant Alfonse dans un état affreux de crainte et d'angoisse. Ce n'était pas pour lui, c'était pour Jeanne qu'il tremblait. Il entendit bientôt la voix du roi lui-même qui ne tarda pas à entrer avec Catherine dans la chambre où il était resté seul. Etait-ce le hasard qui l'amenait? Venait-il à dessein pour y surprendre la reine avec son amant? Alfonse ne devait pas l'ignorer long-temps. Pâle, égaré, il s'inclina devant le roi.

—Je ne m'attendais pas à rencontrer un seigneur de ma cour chez une dame d'honneur de la reine, dit Henri d'un air moqueur, et surtout, ajouta-t-il en portant ses regards d'Alfonse à Catherine, chez celle que j'honore publiquement de ma royale affection.

— Sire, balbutia la jeune fille qui, malgré son effroi, trouva cependant assez de force pour parler, vous oubliez qu'Alfonse est presque mon frère.

— Vous oubliez à votre tour, répondit le roi, que nous sommes assez jaloux de votre beauté pour que cette fraternité nous donne de l'ombrage. Mais laissons cela; il ne sera pas dit qu'Henri de Castille impose son amour et viole tyranniquement la liberté du cœur. Oui, je le sais, continua-t-il sans donner à l'un et à l'autre le temps de parler, votre amitié mérite peut-être un autre nom. Ne cherchez pas à vous en défendre, Catherine, Alfonse de Cordoue est un de nos plus nobles et de nos plus brillans cavaliers; et vous, dit-il au jeune interdit, soyez fier de prétendre à la main de la dernière des Sandoval.

Le roi ne reçut de réponse ni d'Alphonse ni de Catherine. Il comprit le silence et reprit d'un ton à travers lequel perçait une légère nuance de colère.

— J'attendais une obéissance volontaire; mais je vois qu'ils ignorent tous deux que les désirs d'un roi sont des ordres.

Il s'approcha d'une sonnette, s'arrêta quelques secondes comme pour

laisser aux deux jeunes gens le temps de prévenir sa volonté ; puis il saisit le cordon d'une main tremblante de fureur et l'agita violemment.

— Qu'on avertisse le révérend père Lorenzo que je l'attends ici, dit-il au valet qui parut; prévenez-le qu'il s'agit d'un mariage.

A ces mots une porte s'ouvrit avec fracas : et la reine, du seuil de l'oratoire où elle était restée cachée jusqu'alors, dit d'une voix forte :

— Ce mariage est impossible.

— Je comprends tout, madame, répondit le roi pâle d'émotion et de colère ; et, je vous l'avouerai, je savais d'avance que je vous trouverais ici. Ah! vous ne voulez pas de ce mariage ? Libre à vous, madame. Libre à vous, aussi, dit-il en regardant Alfonse, de choisir entre un prêtre ou un juge.

Ces paroles produisirent un effet différent sur les trois personnages qu'elles concernaient. Catherine portait sur son visage abattu l'expression d'une stupeur désormais insensible; la reine restait immobile, et ses yeux étaient fixés avec inquiétude sur Alfonse, qu'un mot allait perdre ou sauver: le mépris du roi l'avait amené à ne plus craindre celui dont le sourire était un outrage pour elle. Seul calme dans ce moment solennel, Alfonse avait retrouvé son sang-froid en face du danger; il aimait mieux la guerre ouverte qu'une attaque hypocrite. A ce mot de juge il releva fièrement la tête ; son regard, qui venait de puiser une force invincible dans celui de Jeanne, fixa hardiment le roi, et d'une voix sonore et grave il dit sans s'émouvoir :

— Si j'hésite à parler, ce n'est pas que je sois irrésolu ; mon choix n'est pas douteux; mais je ne sais encore si c'est bien au roi que je réponds, ou si c'est à l'homme que je m'adresse. Au roi, je lui dirai : Sire, vous avez le droit et le pouvoir de punir ; que la prison s'ouvre pour moi. A l'homme : tout noble cœur se venge noblement; tout gentilhomme porte une épée, et se remet à lui seul du soin de défendre son honneur.

Henri pâlit à ces mots et dit : C'est au roi que vous avez parlé! Puis se tournant vers Jeanne : Rentrez dans votre appartement, madame, et n'attendez de moi ni grâce, ni pardon.

— Ce sont des mots qu'une reine n'a jamais connus, répondit-elle avec fierté.

Elle se dirigea vers la porte secrète, chercha pour la dernière fois les yeux d'Alfonse et sortit ; Catherine la suivit sur l'ordre du roi.

Henri agita de nouveau la sonnette : ce ne fut plus un valet, ce furent des gardes qui parurent ; il remit à leur chef un papier qu'il tira de son pourpoint, et dit en regardant Alfonse, dont rien ne pouvait ébranler la courageuse résolution : «Ordre de conduire dans les prisons de l'état Alfonse de Cordoue, atteint et convaincu du crime de haute trahison »

VI.

Neuf ans plus tard.

Alfonse avait été jeté dans un cachot profond et depuis long-temps il attendait son jugement et sa sentence; mais ce fut en vain. Le roi ne voulait pas traduire devant un tribunal, même secret, un coupable dont le crime eût rejailli sur la reine et sur lui peut-être; aussi le prisonnier fut-il condamné par lui à une réclusion perpétuelle. Catherine reçut un châtiment plus doux, elle fut nommée abbesse du monastère de Sainte-Marie de Las Duenas. A vrai dire, le couvent pour elle ne devait être autre chose qu'une prison; mais elle fut heureuse de porter dans le séjour paisible du cloître ses douleurs et ses regrets. La reine désormais seule pour souffrir trouva dans son amour et dans l'espoir d'un avenir meilleur une force et une résignation qu'on n'eût pas attendue de son caractère indomptable.

La disparition d'Alfonse n'étonna personne; plus d'un seigneur avait subi la même destinée; et l'on ne douta pas, qu'enveloppé dans la conspiration dont on avait découvert les chefs subalternes, il n'eût été condamné à la prison ou à l'exil. Pour lui, le courage ne l'abandonna pas. malgré la cruauté de son supplice, s'il ne pouvait plus espérer, il pouvait du moins se souvenir, et l'image de son bonheur passé éclairait comme un brillant météore les sombres voûtes de son cachot. Depuis long-temps il ne comptait plus les jours, lorsqu'un matin il entendit. chose inaccoutumée, le fracas des portes verrouillées qu'on ouvrait précipitamment; il crut qu'on lui amenait un compagnon de solitude. Bientôt le bruit des pas et des voix se rapprocha : la lumière des torches parvint jusqu'à lui à travers les jours de la porte. Il se leva, mille idées se succédèrent rapidement dans son esprit; quelques minutes après une troupe d'hommes armés se trouva dans sa prison. L'éclat des flambeaux l'avait ébloui : ses yeux ne virent dans cette foule qu'un amas confus d'épées et de torches. Il se tenait appuyé contre un large pilier lorsqu'il entendit ces paroles :

— Comte Alfonse, vous êtes libre.

Il ne répondit rien et resta immobile comme s'il eût perdu tout sentiment, toute intelligence. On le conduisit hors du cachot ; il se laissa emmener sans résistance. Le lendemain son réveil eut pour lui toutes les apparences d'un rêve. Il était dans une chambre que les rayons du soleil inondaient de lumière; un lit moelleux avait remplacé la pierre froide et dure sur laquelle il avait reposé pendant neuf ans, et près de lui, au lieu d'un geôlier impitoyable, se tenait une de ces saintes femmes dont la vie se passe à soulager les douleurs. Il chercha dans son esprit la cause de ce changement; peu à peu la chaîne de ses idées se renoua; il se souvint de l'événement de la veille, il se rappela ce mot magique qu'une voix amie avait prononcée à son oreille, et s'écria palpitant d'émotion et de joie :

— Libre!

Puis ses yeux se portèrent sur l'ange qui veillait à son chevet ; ses traits ne lui parurent pas inconnus ; autrefois il avait vu cette femme. Après un long examen, il lui dit :

— N'est-ce pas vous, Catherine?

— C'est bien moi, répondit-elle.

— Mais ces vêtemens, vous ne les avez pas toujours portés?

— Non, Alfonse: j'étais dame d'honneur de la reine; maintenant je suis la servante de Dieu.

— Oh! parlez, dit vivement Alfonse, parlez de la reine!

— La reine est au pouvoir des conjurés.

— Des conjurés? que dites-vous?

— Ecoutez moi. Vous ne devez votre liberté qu'au complot qui vient d'ouvrir toutes les prisons de l'état. Le marquis de Villena, le chef de la conspiration a cru se donner de nouveaux soutiens en rendant à la vie les malheureuses victimes de la vengeance royale. Vous étiez du nombre. Maîtres de Madrid, les conjurés se sont emparés de la reine que le roi avait laissée seule dans sa capitale. Ne craignez rien, elle ne sera dans leurs mains qu'en ôtage.

— Mais le roi?

— Il est à Salamanque : c'est là qu'il doit apprendre la nouvelle de sa déchéance.

— La reine est prisonnière, dites-vous ?

— Depuis deux jours.

— Et moi, où suis-je donc ?

— Chez le marquis de Villena lui-même. Vous allez le voir sans doute ; pour moi, je vous quitte, Alfonse, pour rentrer dans mon couvent.

— Adieu, toi qui fus toujours mon bon ange ; ne dois-je donc plus te revoir jamais?

— Dieu qui préside aux destinées est le seul qui le sache. Adieu !

Elle se retira en essuyant une larme qu'Alfonse ne vit point : — La robe monastique cache le cœur, mais n'étouffe pas le souvenir.

Quelques heures après Alfonse impatient de connaître le sort de la reine fut reçu par le marquis de Villena.

— Vous êtes des nôtres, lui dit le marquis en lui tendant la main.

— Permettez-moi d'abord, lui répondit Alfonse, de vous demander quels sont vos projets.

— Vous allez les apprendre. Notre conspiration est une guerre de seigneurs à roi ; nous voulons faire sentir au nôtre que nous sommes assez puissans pour lui imposer des conditions, et lui trop faible pour les rejeter.

— Et ces conditions, quelles sont-elles ?

— Qu'il reconnaîtra sa sœur Isabelle pour son héritière, et qu'il éloignera de la cour la reine et sa fille dona Jeanne.

— Et pour quel motif ?

— Parce que l'infante n'est pas du sang royal.

— Je vous comprends, marquis.

— Et vous acceptez ?

— J'accepte ; puisque la reine ne court aucun danger, je me joins à vous. J'espère servir utilement vos projets, si toutefois vous me laissez la liberté de conférer avec la reine.

Jusqu'à ce moment nul n'a réussi.

— Je serai plus heureux.

— J'en doute.

— Et moi j'en suis certain.

— Puisse votre tentative n'avoir pas le même résultat que les autres. Bon succès, seigneur comte ; les portes du palais s'ouvriront devant ce papier signé de ma main ; prenez-le.

— Merci, dit en le recevant Alfonse ; dans une heure vous aurez la réponse de la reine.

Et plein d'espoir il quitta le marquis de Villena pour se rendre auprès de Jeanne, douce mission qui lui donnait le bonheur avec la liberté.

VII.

Toujours aimé.

Arrivé à la dernière chambre qui le séparait encore de la reine, Alfonse s'arrête, faiblissant sous une émotion trop violente : il allait la voir! La voir, après neuf ans d'exil, et d'oubli, peut-être! Cette pensée le torturait : ces lieux où son jeune amour avait bravé la colère d'un roi; cette chambre où tout lui rappelait de douces images et de terribles événemens, allait-elle lui présenter la souveraine ou la femme d'autrefois?

Il entra, tremblant de crainte. La reine était assise, et près d'elle une belle enfant jouait avec l'insouciance de son âge. Toute entière à de graves préoccupations, Jeanne ne lève pas la tête à l'arrivée d'Alfonse, aussi put-il la contempler long-temps sans être vu. Son front portait la trace de ses douleurs, ses yeux éteints celle de ses larmes. Non, les soucis du trône n'avaient point pâli ce beau visage, les regrets seuls avaient dû l'altérer. Alfonse sentit renaître son espoir ; il s'approcha d'elle ; alors elle leva ses regards vers lui, et s'écria d'une voix émue : — Alfonse ! mon rêve avait dit vrai.

Le cœur du jeune homme fut soulagé d'un doute terrible.

— Jeanne, dit-il, puisque je puis encore vous appeler ainsi, j'ai tant souffert loin de vous, que mon cœur se brise à cette joie de vous revoir, et de retrouver votre amour.

— Et moi, n'ai-je pas souffert aussi, fit-elle en soupirant. Sais-tu, mon

Alfonse, quel supplice m'attendait chaque jour sur le trône où je devais apporter un visage calme et souriant, tandis que je croyais t'entendre gémir du fond de ton cachot. Ici du moins j'avais le droit de pleurer et de répondre à tes plaintes par mes sanglots, et cette enfant, souvenir vivant de mon amour, m'aidait à supporter tant de douleur. Mais toi ! seul et sans consolation ! Oh ! c'est affreux ! je ne veux plus y penser.

— Comme elle sera belle ! dit Alfonse en montrant l'infante. Hélas ! je ne puis ni l'embrasser, ni l'appeler ma fille ! Elle sera reine un jour. Jeanne, éloignez-la ; je n'y résisterais pas, et cette enfant ne doit appartenir qu'au trône. Puis, quand il fut seul avec la reine, il reprit : Jeanne, m'aimez-vous assez pour renoncer à votre couronne?

— Fuir honteusement de l'Espagne? répondit-elle : laisser à mes ennemis la victoire par mon exil? Jamais.

— Autrefois vous me disiez : « Avec toi une vie obscure et libre : le diadème me pèse, l'esclavage m'irrite, le trône m'est odieux. » Vous m'aimiez alors. Aujourd'hui que l'ambition a remplacé l'amour dans votre cœur, vous me dites : « Je veux régner. » Vous voyez bien que vous ne m'aimez plus.

— Alfonse, pardonne-moi : ce pouvoir que je veux conserver ne m'est-il pas nécessaire pour te venger? Si je l'abdique, si je le rejette, que me restera-t-il?

— Le bonheur.

— Mais où le trouver?

— A la cour du roi de Portugal.

— Mais l'infante?

— La fille a-t-elle jamais quitté sa mère?

— Partons. Alphonse; je te suivrai.

Le lendemain, Alphonse de Cordoue, officiellement chargé de conduire la reine en Portugal, s'éloignait avec elle de Madrid. Ce n'était pas une fuite, comme Jeanne l'avait craint : une brillante escorte donnait à ce départ toute la pompe d'un voyage royal ; mais l'appareil militaire déployé par cette garde d'honneur avait pour prétexte la défense et la sûreté de la reine, et, pour véritable motif, l'intérêt qu'avaient les conjurés à l'empêcher de rejoindre le roi.

Aucun incident ne marqua les premiers jours ; le sixième, la petite troupe de la reine rencontra un corps de soldats nombreux dont elle conçut des craintes ; ils marchaient sur Madrid en bon ordre, armes comme pour la guerre. Cependant il n'y eut point d'attaque ; mais quelques heures après, une centaine de cavaliers arriva droit à l'escorte royale. Leur chef se présenta seul à celui qui commandait la troupe de Jeanne.

— Le roi mon maître, dit-il, Henri de Castille, vient d'apprendre à Salamanque la révolte du marquis de Villena et le départ de la reine. Il se dispose à châtier les rebelles, et marche à leur rencontre. Pour vous, il vous ordonne de remettre entre mes mains la reine Jeanne, et vous promet le pardon si vous le faites de bonne grâce.

Le chef des soldats conjurés se concerta avec les siens ; il fut résolu, vu l'impossibilité de résister et l'évidente disproportion des forces, qu'on obéirait aux ordres du roi ; il transmit cette réponse pacifique à l'envoyé d'Henri de Castille, qui s'approcha de la reine et lui dit avec respect :

— Madame, le roi votre époux et notre maître sait que la force vous a seule arraché une abdication qu'il annule ; rassurez-vous, l'accueil qu'il vous prépare est celui d'un défenseur. Pour vous, ajouta-t-il en se tournant vers Alfonse, donnez-moi votre épée ; vous êtes mon prisonnier.

La reine s'évanouit à ces mots : elle savait que les crimes d'état étaient punis de mort. Alfonse ne prononça pas une parole ; il obéit sans plainte et sans murmure.

VIII.

Conclusion.

Alfonse était rentré dans ce cachot qui devait être sa tombe ; ce triste silence auquel il s'était accoutumé jadis, lui parut affreux après cette liberté d'un instant qu'il n'avait goûtée que pour la perdre ; ces voûtes noires lui semblèrent plus lugubres que jamais. Lui, si ferme, il sentit son courage s'évanouir. Un mois auparavant, le bourreau l'aurait trouvé joyeux ; car alors il eût changé une lente et cruelle agonie contre une mort prompte et désirée. Mais depuis, il avait entrevu le magique tableau d'un bonheur sans obstacles, d'une vie sans larmes, d'un amour sans entraves ; et c'est au moment où ce beau rêve éclos aux joies d'un avenir prochain, effaçait déjà les douleurs encore vivantes du passé, que tout s'écroulait à la fois. Triste réveil ! pensée désespérante ! il ne demanda qu'une chose à Dieu, ce fut de voir Jeanne avant de mourir ; Dieu exauça sa prière. La reine se fit ouvrir, à prix d'or, la porte de sa prison. A sa vue, il reprit ce courage énergique qui ne l'avait abandonné qu'un instant. Comme elle pleurait et ne pouvait parler, il lui dit :

— Jeanne, ô ma bien-aimée, ne versez pas de larmes ; elles me font mal et m'enlèveraient le peu de force qui me reste ; cherchez plutôt à me rendre heureux et doux les derniers momens qu'il me soit permis de passer avec vous. La mort n'a rien qui m'effraie ; vous vous souviendrez de moi, cela me suffit.

— Que tu es généreux, Alfonse ! quand tu pourrais m'accuser de ton malheur, c'est toi qui me console.

— Mon malheur ! ne vaut-il pas le bonheur des autres? n'ai-je pas obtenu ce que nul n'ose ambitionner? ne me plaignez pas ; car en mourant j'emporte le plus beau, le plus pur des souvenirs, tandis qu'il se flétrirait peut-être sur la terre.

— J'ai vu le roi, dit Jeanne après un moment de silence ; j'ai supplié, j'ai menacé, je me suis faite humble pour obtenir ta grâce, et fière pour l'imposer. Hélas ! tout effort est resté inutile, il ne m'a pas même accordé ton exil.

— Mon exil ! serait-il différent de la mort? ne serait-il pas mille fois plus difficile à supporter? Non, Jeanne ; laissez-moi mon sort, puisque je le trouve beau ; laissez-moi mon supplice, puisque je le trouve glorieux.

— Si tu savais, dit la reine avec effroi, comme j'ai frémi tout à l'heure ! Oh ! c'est affreux à dire comme c'était horrible à voir ! Là, dans un lieu sinistre, mille instrumens de tortures, des chevalets qui vous déchirent les membres, des brasiers qui vous brûlent à petit feu, des bourreaux qui rient de votre supplice ! oh ! non, tu ne mourras pas ainsi. Tiens, Alfonse, prends cette fiole ; elle contient une mort moins hideuse.

— Elle sera douce ; car elle viendra de toi.

En disant ces mots, il approcha le flacon de ses lèvres. Jeanne arrêta son bras.

— Imprudent ! as-tu donc si hâte de mourir? Mais s'ils ne te condamnent pas ! si j'obtiens ta grâce ! si par un nouveau miracle nous sommes rendus l'un à l'autre !

— Vous avez raison, et d'ailleurs je n'attendrai pas si long-temps.

La porte de la prison s'ouvrit : le geôlier avertit la reine que les juges allaient venir et qu'elle devait se retirer.

— Adieu, lui dit Alfonse : un dernier baiser d'amour.

— Au revoir peut-être, répondit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Oh ! non : tu ne peux pas mourir !

Les juges arrivèrent bientôt et siégèrent dans le cachot même. C'était une dérision que ce tribunal, dont rien ne pouvait modifier la sentence irrévocable ; c'était une plaisanterie sacrilège que le droit qu'il laissait au coupable de se défendre. Alfonse ne répondit rien aux questions qui lui furent adressées ; il savait que cette forme illusoire de la justice ne couvrait qu'un arrêt de mort. On le menaça de la torture, lorsqu'il refusa de dénoncer les chefs de la conspiration : on n'en put rien tirer, pas un aveu, pas une prière. Les juges se retirèrent alors et lui laissèrent une heure pour se préparer à la mort.

Pendant ce temps là Jeanne avait fait une dernière tentative auprès du roi ; à force de larmes et de supplications elle avait obtenu qu'on suspendrait l'exécution de la sentence, et pressant avec joie cet ordre qui valait presque une grâce, elle revint radieuse dans la prison du condamné.

Alfonse n'était plus seul ; une religieuse se tenait en silence auprès de lui. La reine approcha : elle reconnut Catherine de Sandoval, et s'écria en montrant le papier qu'elle tenait à la main : sauvé !

— Mort ! dit Catherine en lui montrant à son tour le flacon vide.

— Malheureux ! fit la reine. Puis elle tomba anéantie sur le banc de pierre où le jeune homme était aux prises avec l'agonie. Ses douleurs parurent bientôt se calmer ; il fit un dernier effort pour retrouver la parole.

— Jeanne, Catherine, dit-il d'une voix mourante, vous êtes là toutes deux, n'est-ce pas? oui, je vous sens... J'aurais voulu vivre avec vous... C'est près de vous que je voulais mourir... remerciez Dieu de m'avoir accordé ce bonheur... Adieu !

Quand la reine sortit de l'état de torpeur dans lequel elle avait été plongée, elle était loin de cette scène déchirante. Elle pleura long-temps son malheureux amant, et depuis ce jour elle fit de fréquentes visites au couvent de Sainte-Marie de Las Duenas.

CHARLES DE CALONNE.

LES VACANCES DE PAQUES.

M. Philibert est un vieux garçon passablement heureux et parfaitement conservé. Quand sa toilette est achevée, quand il a récrépi et pomponné sa petite personne, on ne lui donnerait guère que quarante-cinq ans, bien qu'il en ait soixante accomplis ; c'est le privilége des gens qui passent leur temps à se cultiver, et qui vieillissent tout doucement, confits dans les petits soins et dans l'égoïsme. Jamais les passions ne sont entrées dans le cœur inexpugnable de M. Philibert ; jamais un chagrin réel et profond ne s'est glissé dans son ame desséchée sous une triple enveloppe d'airain. Il a été toute sa vie un enfant gâté, d'abord par ses parens dont il faisait l'admiration, puis par la fortune, le hasard et les événemens. Riche au delà de ses besoins et de ses fantaisies, extrêmement satisfait de son mérite, plein d'une tendre admiration pour lui-même, il n'a cueilli que des fleurs sur son chemin ; tout lui a réussi au gré de ses désirs qui n'étaient pas immodérés, car la nature bienveillante ne lui a donné en fait d'imagination, que tout juste ce qu'il faut en avoir pour n'être pas absolument ridicule ; chez lui toute lumière et toute flamme ne jettent qu'une clarté douce et crépusculaire ; il en résulte dans son esprit un demi-jour coquet, et dans ses sens une paisible tiédeur. Ce n'est pas à dire pourtant que M. Philibert ne soit jamais senti pénétré par des idées quelque peu romanesques ; mais, dans ses plus vifs écarts, il n'obéissait qu'aux riantes et molles inspirations de la vanité. La vanité a toujours été le mobile de ses actions, la source inépuisable de ses joies tempérées. Dès l'âge de raison, il s'est persuadé que la nature l'avait créé pour plaire. Et cette intime conviction a résisté aux attaques du temps, qu'il [illegible] toutes sortes de précautions et de recherches.

C'était le Vendredi-Saint. M. Philibert, qui ne néglige aucune occasion de se divertir et de se montrer, alla se promener à Longchamps. Il était mis avec son élégance habituelle : habit bleu de ciel à boutons dorés, pantalon gris perle, gilet de piqué blanc, magnifique jabot et manchettes plissées ; son chapeau, légèrement incliné sur l'oreille gauche, laissait voir les boucles touffues d'une riche perruque blonde. Ainsi costumé, M. Philibert se pavana pendant deux heures dans les Champs-Elysées ; puis, lorsqu'il eut assez contemplé la longue procession de fringans équipages et d'humbles fiacres qui encombraient la chaussée, lorsqu'il eut avalé une quantité suffisante de poussière, il reprit le chemin de sa demeure.

Au moment où il traversait le boulevart, un tilbury, rapidement lancé, passa à deux pas de lui et fit jaillir une éclaboussure sur son pantalon gris-perle. Une voix connue avait crié gare : M. Philibert leva les yeux, le jeune dandy, qui conduisait le tilbury tourna la tête, et les deux exclamations suivantes se croisèrent.

— Mon oncle Philibert !

— Mon neveu Léopold !

Le jeune homme confia les guides au jockey, descendit lestement de la voiture, et vint présenter ses excuses au respectable parent qu'il avait failli renverser.

On était tout près de la maison que M. Philibert habitait, rue de Provence ; le neveu accompagna son oncle, qui ne lui adressa que de rares et brèves paroles ; il était aisé de voir que le vieux garçon contenait sa mauvaise humeur, mais lorsqu'il fut chez lui, dans son salon où Léopold l'avait suivi, il laissa éclater son indignation.

—Vous conviendrez, monsieur, dit-il avec une formidable ironie, vous conviendrez que je dois être charmé de la rencontre ! voilà un siècle qu'on ne vous a vu, et vous ne vous montrez que pour me couvrir de boue... Un pantalon tout neuf, et d'une couleur si délicate !... Heureux encore d'en être quitte à si bon marché ! Peu s'en est fallu que votre équipage ne me passât sur le corps.

— Je vous assure, mon oncle, répondit doucement Léopold, que ce n'est pas tout à fait de ma faute ; vous marchiez d'un pas si vif, si léger... j'oserai même dire, avec tant d'étourderie ; car je crois qu'au lieu de songer aux voitures vous étiez occupé à échanger une œillade avec une très jolie dame qui traversait le boulevart en même temps que vous.

Ces paroles, si flatteuses pour l'amour-propre de M. Philibert, ne le désarmèrent pas, et il reprit d'une voix toujours rude et courroucée :

— Depuis quand votre fortune vous permet-elle d'avoir un tilbury ? Vous êtes donc devenu millionnaire depuis votre dernière visite ?

— Mon oncle, cette voiture ne m'appartient pas ; un de mes amis, obligé d'aller aujourd'hui à la campagne, me l'a prêtée pour me promener à Longchamps.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites là ; vous avez toujours trouvé d'admirables prétextes pour colorer vos folies, mais les faits parlent plus haut que vos subterfuges ; vous êtes criblé de dettes.

— Je vous demande pardon, mon oncle, mes dettes sont payées.

— Ah ! vous avez donc aliéné votre capital ?

— Il le fallait bien, pour m'acquitter.

— Il fallait être rangé, économe, comme votre cousin Florentin.

— Je conviens que mon cousin vaut mieux que moi ; je me suis laissé entraîner, j'ai eu des torts, mais je compte réparer tout cela.

— Oui ; maintenant que vous voilà ruiné, vous formez de beaux projets de sagesse. Il est bien temps ! En tout cas, si vous avez compté sur moi, sur ma bourse, pour vous aider dans vos plans de réforme, je vous avertis que vous vous êtes trompé.

— Je ne voudrais pas abuser de votre bonté, mon oncle ; grâce au ciel, je puis encore me passer de secours.

— C'est fort heureux ; je vous préviens en même temps que, s'il entre dans vos vues d'escompter l'avenir et de vous adresser aux prêteurs d'argent pour emprunter sur mon héritage, vous ferez des dupes.

— Votre héritage ? je n'y compte pas ! vous avez de longues années à vivre.

— Et au bout de ces longues années, j'espère laisser mon bien à des héritiers directs, car j'ai l'intention de me marier.

— Vous avez raison, mon oncle, si cela peut faire votre bonheur.

— Vous raillez, je crois ; mais rira bien qui rira le dernier ! Mon seul regret en me mariant sera de faire tort à votre cousin ; celui-là s'est toujours bien conduit ; il a toujours été pour moi plein d'égards, il occupe dans le monde une position distinguée... substitut du procureur du roi dans un département voisin de la capitale ; tandis que vous, vous avez toujours vécu dans l'oisiveté et dans tous les vices dont elle est la mère.

— Ah ! mon oncle, de tels reproches !...

— Oui, monsieur, tous les vices, le luxe, l'impiété, la table, l'ivresse ; vous êtes prodigue, joueur, voluptueux !...

—Assez, de grâce ! un oncle qui paie les dettes de son neveu a le droit de lui faire de la morale, bien que ce soit quelquefois un intérêt usuraire de l'argent qu'il avance ; mais nous n'en sommes pas là, et comme mes remords suffisent à la juste punition de mes fautes passées, souffrez que je me dérobe au supplément de peine que votre sermon prétend m'infliger.

Cela dit, de l'air le plus gai, Léopold prit son chapeau, salua et sortit, laissant son oncle dans un état d'exaspération difficile à décrire. Craignant que cette colère ne dérangeât l'économie de sa santé, M. Philibert versa quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger dans un verre d'eau sucrée qu'il but par petites gorgées, puis, après avoir rajusté sa toilette devant une glace, il dit : — Allons faire une visite à ma voisine.

Privé de l'affection de son oncle, Léopold n'en était pas moins un charmant garçon, qui avait bien quelques péchés de jeunesse à se reprocher, mais qui rachetait ses erreurs passagères par d'excellentes qualités. Son plus grand tort avait été de se trouver livré à lui-même, indépendant et libre, à un âge où l'on n'a pas la prudence nécessaire pour se conduire à travers les écueils du monde. A dix-huit ans, son tuteur lui avait mis la bride de l'émancipation sur le cou, avec la faculté de disposer selon ses désirs d'une fortune qui s'élevait à deux cent mille francs environ. Trouverez-vous beaucoup de jeunes gens qui, en pareille situation, se contentent de dépenser leur revenu ? Léopold avait glissé sur une pente trop facile, il n'avait compté ni avec les plaisirs ni avec son banquier, jusqu'au moment où les suites inévitables de son désordre l'avaient obligé de jeter un coup d'œil tardif dans ses affaires. Cinq ans s'étaient écoulés, et de sa fortune primitive il ne restait plus au dissipateur que vingt mille francs, toutes créances éteintes. Après d'amères réflexions, Léopold s'était résigné à une réforme complète ; il était de bonne foi dans sa résolution, et il se sentait le courage nécessaire pour l'accomplir ; avec de l'esprit, quelques talens et des amis dévoués, il espérait pouvoir s'ouvrir une carrière honorable et lucrative ; ce qui lui restait était plus que suffisant pour attendre une occasion favorable en conservant les dehors de l'aisance sans lesquels il est bien difficile de réussir dans le monde où les protecteurs puissans s'intéressent surtout aux gens qui ne paraissent pas avoir absolument besoin de leurs bons offices.

Le cousin Florentin avait suivi une voie toute différente ; comme Léopold, il était fils d'une sœur de M. Philibert ; comme Léopold, orphelin de bonne heure, il s'était trouvé, à dix-huit ans, maître d'une fortune assez ronde qu'il avait su ménager à la grande satisfaction de son oncle, il s'était toujours montré très empressé auprès de M. Philibert, et c'était pour se conformer à ses conseils qu'il était entré dans la magistrature, bien qu'il eût préféré ne pas quitter Paris, afin de pouvoir continuer ses fonctions de collatéral attentif et complaisant.

Mais revenons à M. Philibert que nous avons laissé se rendant chez sa voisine. — Le vieux garçon sortit de son appartement, et traversa le palier ; la porte venait d'être ouverte par une servante ; il demanda si Mme Léonard était chez elle.

« Elle revient de l'église, répondit la servante. »

M. Philibert entra sans se faire annoncer. Dès qu'il parut, Mme Léonard se leva, vint au devant de lui, le fit asseoir, s'informa de sa santé, trouva qu'il avait le teint très animé, et plaça sous ses pieds un épais coussin. Le vieux garçon, après s'être laissé dorloter, raconta la scène qu'il venait d'avoir avec son neveu. Mme Léonard saisit ce texte pour lancer contre Léopold une diatribe plus violente qu'on ne l'aurait attendue de la part d'une femme qui mettait une ineffable douceur dans ses regards et dans le timbre argentin de sa voix.

« Mais, reprit M. Philibert, je lui ai poliment rivé son clou, en lui annonçant mon prochain mariage.

— Et vous avez eu tort, s'écria vivement Mme Léonard ; n'étions-nous pas convenus que nous tiendrions ces projets d'union parfaitement secrets jusqu'au jour de leur accomplissement ?

— Je me suis laissé emporter par la colère ; mais, après tout, pourquoi ce mystère ? ne suis-je pas maître de mes actions ? ne suis-je pas majeur ?

— Oui sans doute ; cependant les précautions ne nuisent jamais. On peut nous susciter des embarras, des tracas. Pensez-vous que vos neveux verront tranquillement ce mariage ?

— Je me soucie peu de leur approbation. Léopold enragera, et j'en suis bien aise ; quant à Florentin, je connais son cœur, il saura que je suis heureux et il ne regrettera rien.

— Peut-être ! Le diable ne perd jamais ses droits. Certainement, j'estime le caractère de M. Florentin ; je n'oublie pas surtout que c'est à lui que je dois le bonheur de vous avoir connu, et à ce titre je lui serai toujours affectionnée ; mais on a beau aimer son oncle, on ne voit pas de gaîté de cœur, s'envoler un héritage de cent mille écus, car il ne pouvait compter que sur la moitié de votre fortune, et vous avez, je crois, trente mille livres de rente ?

— Au soleil. »

Cet entretien fut continué à table. M. Philibert accepta le dîner que lui offrait Mme Léonard. Aussitôt après le dessert, le vieux garçon prit congé de sa voisine.

« Vous savez où je vais, lui dit-il ; fidèle à mes habitudes de trente ans !... fidélité, constance, voilà ma devise.

—Allez, mon ami ; le théâtre s'accorde peu avec mes principes religieux ; mais je suis sévère pour moi et non pour les autres ; avant le mariage comme après, je vous laisserai libre de satisfaire vos goûts et de prendre votre plaisir où vous le trouvez depuis si long-temps.

—Vous êtes adorable !

— Oui, adorable, continua M. Philibert en regagnant le boulevart ; j'ai découvert là un véritable trésor, et puisqu'il faut toujours faire une fin, et prendre une compagne pour traverser le désert de la vie à son déclin, je ne pouvais pas mieux choisir. »

Comme la plupart des égoïstes, M. Philibert était resté célibataire jusqu'à soixante ans, ne voulant confier à personne le soin de son bonheur, et craignant toute espèce de distraction dans la constante sollicitude qu'il s'était consacrée ; mais sous ce rapport aussi, il avait subi

l'influence de l'âge, qui détruit les vocations les plus solides et change le cours des idées les mieux arrêtées; malgré lui, et sans se rendre un compte exact de ces impressions, il avait senti le vide de la solitude et le froid abandon qui menaçaient son avenir. L'agaçante habileté de Mme Léonard n'avait pas eu de peine à faire tourner à son profit ces pensées pleines de terreur et de tristesse.

Il y avait environ un an que M. Philibert connaissait Mme Léonard; elle lui avait été recommandée par son bon neveu Florentin, comme une veuve très intéressante, ruinée à la suite d'un procès perdu par devant le tribunal où il exerçait les fonctions de substitut. Malgré le mauvais état de ses affaires, Mme Léonard possédait cependant encore assez de ressources pour mener un train convenable en attendant l'événement d'un autre procès qu'elle prétendait poursuivre à Paris, et qu'elle comptait gagner. M. Philibert consentit à lui louer dans sa maison un appartement au même étage que le sien, et dont elle paya le premier terme; à l'échéance du second, elle avait su établir son crédit; au troisième trimestre on ne lui présenta pas de quittance; il était à peu près convenu, dès lors, que l'aimable veuve, en logeant chez le vieux garçon, logeait chez elle, et que leurs intérêts ne tarderaient pas à être confondus. Mme Léonard était une petite femme de trente ans, brune, piquante, aimant à rire pour montrer de belles dents; mais en affectant des principes sévères fondés sur une haute dévotion, M. Philibert se laissa prendre à toutes ces amorces, aux yeux noirs, aux blanches dents, au gracieux sourire, à l'apparente vertu et à la feinte piété. La veuve fut bientôt assez forte pour déclarer qu'elle avait perdu son second procès, et qu'il ne lui restait plus rien absolument... Rien que les trente mille livres de rente de M. Philibert.

Il est si doux d'enrichir ce qu'on aime!

Telle était la sentimentale maxime que le vieux garçon se répétait tout bas en entrant sous le péristyle du théâtre de l'Opéra-Comique.

Depuis trente ou quarante ans, comme il le disait tout à l'heure, Philibert se rendait assidument à ce théâtre, où il avait acheté une entrée à vie. Il fallait à son oisiveté, à sa solitude de garçon, un endroit où passer ses soirées, et il avait choisi celui-là par suite d'une prétention qu'il avait à la qualité de musicien.

M. Philibert jouait de la flûte, et, sur cet instrument difficile, il était à peu près de la force de l'automate de Vaucanson. Le vieil habitué avait donc vu passer devant lui tous les chefs-d'œuvre qui se sont débités depuis le commencement de ce siècle, sur une scène qu'il persistaient à appeler le théâtre Feydeau. Il avait retenu une foule de refrains et de motifs plus ou moins mélodieux, qui faisaient les délices de ses momens perdus. Son théâtre était pour lui une immense ressource dans la conversation, où, naturellement, il apportait peu de fonds. A tous propos, il citait les noms de Martin, d'Elleviou, de madame Saint-Aubin et autres artistes célèbres qu'il avait vus dans leur plus beau temps, qu'il avait pratiqués dans la vie privée, et dont il savait de curieuses anecdotes.

Mais à peine fut-il arrivé devant la porte de son bien-aimé théâtre, qu'il s'arrêta, consterné. Le gaz était éteint, la garde municipale absente, et la porte fermée. L'affiche offrit à ses regards ce mot terrible écrit en lettres colossales : RELACHE.

— Je n'y avais pas songé, s'écria M. Philibert, c'est aujourd'hui le Vendredi-Saint .. on ne joue pas! L'année dernière encore, je m'y suis laissé prendre!

Et il s'éloigna tristement. Une habitude de tous les jours subitement rompue, plonge dans le plus mortel embarras un homme de la trempe de M. Philibert, dont l'esprit était très rebelle à créer un projet. Que faire? où aller?

Au même instant, et à quelques pas de là, Léopold était victime de la même déception, et s'arrêtait tout décontenancé devant la porte close de l'Opéra. En renonçant à ses anciennes habitudes de luxe, le dandy démissionnaire n'avait pas dit adieu à l'Académie royale de musique, rendez-vous des gens à la mode. Sa stalle d'orchestre était louée et payée d'avance pour un an: il en profitait; c'était d'ailleurs un plaisir qui lui occasionnait peu de frais, et qui entretenait ses relations avec les personnes dont le bon vouloir pouvait lui être utile.

Lui aussi se demanda : — Où irai-je?

En d'autres temps, il n'aurait pas été embarrassé : le Jockey-club est voisin de l'Opéra, et il savait plusieurs autres charmans endroits où on lui aurait fait accueil; mais il avait rompu avec les châtelaines du quartier Saint-Georges, et donné sa démission au club des merveilleux.

En tournant le coin de la rue Lepelletier, ne sachant trop où le conduiraient ses pas, Léopold rencontra deux de ses amis, qui lui dirent:

— Nous allons chez Duresnel, viens avec nous.

— Vous savez que je suis retiré du monde, répondit Léopold.

— Une petite soirée d'amis intimes, qu'il nous donne, pour nous consoler de la fermeture de l'Opéra.

— Oui; mais on jouera, et j'ai résolu de ne plus jouer.

— Nous serons sages; un punch et une bouillotte à cinq sous; une vraie partie de semaine-sainte... Allons, laisse-toi séduire!

Chacun des deux amis prit un bras de Léopold, qui se laissa entraîner, charmé d'avoir un asile où passer gaîment la soirée. Moins heureux, M. Philibert ne rencontra personne qui vînt à son secours; il erra quelque temps au hasard, fit cinq ou six tours dans le passage des Panoramas; flâna devant les boutiques, entra dans un café et lut trois journaux. Toutes ces occupations dévorèrent à peine une heure de ce temps importun dont il ne savait que faire. La réflexion, toujours lente dans son esprit, finit par lui amener une idée; — l'idée toute simple de rentrer chez lui : — « Ne suis-je pas bien bon de me donner tant de mal à chercher un moyen de passer ma soirée, lorsque je puis la passer si bien auprès de ma charmante voisine? La préface du mariage a ses agrémens, et je veux les goûter.

Un quart d'heure après, M. Philibert montait son escalier. Déjà il avait saisi le cordon de la sonnette, une autre idée lui vint :— il était en veine ce soir-là.

— A quoi bon sonner? dit-il; je veux lui ménager une surprise complète.

La clé de l'appartement de M. Philibert ouvrait celui de Mme Léonard. En d'autres temps, ces deux appartemens n'en avaient fait qu'un, et le propriétaire avait négligé plus tard de faire changer la serrure, parce qu'une double porte le garantissait chez lui de toute invasion. Mme Léonard ignorait du reste ce privilége dont le vieux garçon n'avait jamais profité. Toujours lent dans l'exercice de la pensée, il ne songeait jamais à sa clé qu'après avoir sonné, et lorsque la porte était ouverte. — « Je la surprendrai une autre fois, » disait-il alors; et cette autre fois, toujours remise, n'arriva que ce soir où l'imagination de M. Philibert avait été surexcitée par la révolution qui s'était opérée dans ses habitudes quotidiennes.

Il entra donc sans bruit, traversa le salon et pénétra jusqu'au sanctuaire de la chambre à coucher. L'heure peu avancée lui permettait cette hardiesse; mais peut-être que les bienséances lui ordonnaient de frapper à la porte de cette chambre avant d'ouvrir. Cependant il sauta à pieds joints sur cette formalité, et ouvrit cavalièrement la porte comme il aurait eu le droit de le faire un mois plus tard, après la noce.

Il était à peine huit heures et demie.—Constant dans ses habitudes, le vieux garçon allait non seulement tous les soirs à l'Opéra-Comique, mais encore il y restait régulièrement jusqu'à la fin du spectacle; pour rien au monde, il n'aurait battu en retraite avant le dénoûment de la dernière pièce; aussi jamais quelqu'un ne fut moins attendu que lui à pareille heure, et son apparition devait nécessairement surprendre l'aimable voisine qui connaissait si bien l'invariable emploi de son temps.

Ceux qui s'avisent de faire ces sortes de surprises s'exposent à les partager en découvrant parfois un mystère qui comptait aveuglément sur leur absence, — et c'est là précisément ce qui arriva en cette circonstance.

La porte ouverte, M. Philibert s'arrêta stupéfait sur le seuil. Ce fut un coup de théâtre, et certainement l'Opéra-Comique ne lui aurait pas donné un spectacle aussi saisissant. — Madame Léonard, dans le négligé le plus galant, soupait en tête-à-tête avec un grand jeune homme barbu dont la tenue annonçait une familiarité poussée jusqu'à ses avant-dernières limites.

Ce qu'aurait dû faire madame Léonard dans un pareil moment, ce qu'elle allait peut-être faire, M. Philibert le fit. — Il tomba évanoui sur le parquet. On le transporta chez lui, privé de connaissance, et quand ses esprits lui furent rendus, il se trouva seul; la veuve avait remis l'explication au lendemain.

Le relâche était fatal au neveu comme à l'oncle. Pendant que M. Philibert s'évanouissait, Léopold s'était engagé sans défiance dans une partie de bouillotte à cinq sous la fiche; mais les louis avaient paru sur le tapis, puis les billets de banque, puis les *fétiches* qui représentent des valeurs monstrueuses. A sept heures du matin, quand les joueurs se séparèrent, Léopold perdait vingt mille francs; — juste ce qui lui restait de son ancienne splendeur.

A sept heures, M. Philibert se leva, jaune, abattu, morne, désolé. Sa dernière illusion s'était envolée, et il est cruel de perdre une illusion à soixante ans! — N'importe, dit-il, soyons ferme; je veux la voir pour la dernière fois, et me débarrasser d'elle à tout jamais. Je lui donnerai congé en exigeant qu'elle déménage aujourd'hui même.

Dieu sait ce qui serait advenu de cette héroïque fermeté si M. Philibert avait sonné à la porte de la veuve; mais cette fois encore il usa de ruse et se servit de sa clé, voulant connaître son malheur jusqu'au bout, et bravant un nouveau spectacle qui pouvait être plus significatif encore que celui de la veille.

Mme Léonard était loin d'attendre la visite matinale de son voisin; elle ignorait d'ailleurs de quelle façon perfide il s'était introduit la veille au soir; elle pensait que dans sa préoccupation elle n'avait pas entendu sonner, et son trouble était trop grand pour qu'elle eût songé à s'informer de ce détail auprès de sa femme de chambre. Cette fois donc encore M. Philibert entra sans bruit comme un voleur. En s'approchant de la chambre il entendit parler; il distingua une voix d'homme.

— C'est lui! dit-il; c'est mon odieux rival!... Allons, elle ne ménage plus rien!

Et le vieux jaloux prêta une oreille attentive. — Un nouvel étonnement lui était préparé.

Le convive de la veille s'était retiré après souper; mais Mme Léonard avait reçu une autre visite de grand matin, et M. Philibert reconnut la voix de son neveu Florentin. Il écouta.

— C'est abominable! disait le substitut. Je viens à Paris pour passer joyeusement mes vacances de Pâques; je débarque hier soir et je rencontre un de mes amis, premier clerc chez le notaire de mon oncle..... Voilà comment j'ai eu de vos nouvelles, vous voyez qu'elles sont officielles, et c'est en vain que vous voudriez me donner le change sur vos projets. Je sais parfaitement que l'on s'occupe du contrat de mariage. J'arrive

à temps! car vous pensez bien que je ne laisserai pas se consommer cette union qui me ruinerait. Peu m'importerait le malheur de mon oncle que vous ne manqueriez pas de faire. Le vieux fou n'aurait que ce qu'il mérite; mais ce qui est intéressant pour moi, c'est de ne pas perdre son héritage. Je connais sa faiblesse d'esprit et votre habileté; vous lui donneriez un héritier : halte-là! Vous n'aurez rien. Vous avez voulu la guerre : vous en paierez les frais! vous vous repentirez de n'avoir pas observé notre traité. Je vous avais placée près de mon oncle pour le surveiller en mon absence; pour l'empêcher de prendre une gouvernante et de faire des connaissances dangereuses; pour lui dire du mal de mon cousin Léopold et le perdre dans son esprit, afin qu'il laissât tout son bien à moi seul. Ces conditions remplies, dès que le bonhomme aurait été mort, dès que nous aurions vu luire cet heureux moment si impatiemment attendu, je vous aurais donné la gratification convenue : trente mille francs. C'était une somme ronde, et qui devait vous satisfaire; mais l'ambition vous est venue; eh bien! vous en porterez la peine. Je vous le répète, vous n'aurez rien ; je dirai qui vous êtes, et vous serez ignominieusement chassée.

Le substitut avait achevé son réquisitoire. M. Philibert se montra :

« Vous l'avez entendu, dit-il, ignominieusement chassée!... Sortez donc d'ici sans délai; et vous, monsieur, offrez votre bras à madame, et donnez-vous la peine de l'accompagner.»

Les deux complices demeurèrent anéantis, et après avoir prononcé ces paroles, M. Philibert se retira, épuisé par l'effort qu'il avait fait, brisé par les deux scènes qui s'étaient succédé à si peu d'intervalle. Cependant il se rendit chez son notaire pour déchirer le contrat, et faire une correction à son testament.

Deux jours après ces événemens, Léopold était chez lui assis dans un fauteuil devant son secrétaire ouvert, et jouant avec une paire de superbes pistolets, dernier débris de son luxe. De noires et meurtrières pensées traversaient son esprit; de temps en temps il levait l'arme à la hauteur de son front, et peu à peu il s'habituait à l'idée de mettre ainsi un terme à une existence que la misère et les regrets devaient lentement dévorer.

On frappa légèrement à sa porte : un jeune homme parut, un ami, un sauveur... c'était le clerc qui avait annoncé à Florentin le prochain mariage de M. Philibert.

— Que fais-tu là? demanda-t-il à Léopold.

— J'allais me tuer, répondit froidement le jeune homme.

— Te tuer! Et pourquoi?

— Parce que je suis au désespoir.

— Est-ce d'avoir perdu ton oncle?

— Mon oncle est mort?

— Cette nuit. Il a déshérité ton cousin, et toute sa succession te revient. Je suis venu t'apprendre cette nouvelle; mais si j'avais tardé de cinq minutes... »

Un vieux garçon mort d'une attaque d'apoplexie, une prétendue veuve manquant un superbe mariage, un jeune homme plein de bonnes résolutions perdant au jeu ses derniers vingt mille francs, un substitut déshérité, un aimable neveu se trouvant héritier de trente mille livres de rente dont il ne devait pas avoir un sou... tout cela, parce que les théâtres se ferment et que les gens de palais ont congé pendant les fêtes de la semaine-sainte et de Pâques.

EUGÈNE GUINOT.
(*Extrait des Beaux-Arts.*)

Une galerie de tableaux.

Quand j'ai connu M. d'A..., il demeurait au quatrième, il avait aliéné son revenu pour cinq ans. Il vivait avec un vieux domestique, de la vente de quelques bijoux.

Un de ses amis m'avait parlé de lui, et je sollicitai l'honneur de lui être présenté.

On me conduisit chez lui le soir; je montai quatre longs et raides étages. Je sonnai, un domestique vint m'ouvrir. Cet homme avait encore une livrée, mais les couleurs en étaient ternies et effacées; le drap était usé et râpé. Néanmoins, on reconnaissait, à ses manières et à son langage, un domestique de bonne maison; il m'introduisit dans une antichambre démeublée, me demanda mon nom et m'annonça.

Le salon, qui servait en même temps de chambre à coucher au comte était pauvre et triste; un lit, une table et des chaises en noyer en faisaient tout l'ameublement. Seulement, quelques monumens rappelaient par leurs ruines la grandeur déchue du vieillard cassé que je saluais : il était dans un grand fauteuil de maroquin rouge; sa robe de chambre était doublée de quelque chose qui, selon toutes les probabilités, avait dû être autrefois de l'hermine. Il parcourait un livre richement relié; un tapis, autrefois fort beau, mais alors usé jusqu'à la corde, couvrait en partie le carreau rouge de la chambre. Il se leva pour nous recevoir.

Je remarquai que les deux bougies qui éclairaient la chambre étaient d'inégale grandeur, ce qui démontrait jusqu'à l'évidence qu'elles n'avaient pas coutume d'être allumées toutes les deux à la fois.

Du reste, l'obséquiosité du domestique, son respect, sa prévenance poussée au delà de toutes les bornes, montraient à la fois la bonté de son cœur et la honte qu'il éprouvait de la pauvreté de son maître.

Je demandai à M. d'A... la permission de le déranger quelque matin pour visiter sa magnifique galerie.

La figure du vieillard s'illumina comme d'un rayon de soleil, ses yeux apesantis jetèrent un vif éclat.

— Monsieur, me dit-il, je vous montrerais mes tableaux avec plaisir; mais le temps est couvert depuis quelques jours, d'épaisses vapeurs couronnent la ville; et, comme un père orgueilleux, je ne veux montrer mes enfans d'adoption qu'avec tous leurs avantages. Venez me voir au premier jour un peu clair; je ne sors jamais.

Quelques jours après le vent du nord-est avait balayé l'atmosphère, de fraîches teintes roses avaient coloré les nuées que le soleil avait ensuite absorbées... J'arrivai vers midi chez le comte d'A...

Il déjeûnait : tout dans cette maison montrait la plus triste des pauvretés, celle qui succède à l'opulence et en garde le souvenir, c'est-à-dire le regret.

Le comte prenait son chocolat dans une magnifique tasse Japon, dont l'anse était depuis long-temps brisée.

Il ne paraissait pas beaucoup souffrir de ces misères, mais son domestique en était préoccupé au dernier point; pour me dissimuler une cuillère d'étain, il l'enleva sans que son maître s'en aperçut, et celui-ci ne la trouvant plus sous sa main, s'en passa machinalement. Pierre était derrière son maître, la serviette sur le bras, attentif au moindre signe. — Jamais dîner d'apparat ne fut servi avec tant de soins et de zèle que cette tasse de chocolat.

Le comte me demanda si j'avais déjeûné; je serais plutôt mort de faim que de ne pas compatir au désespoir de Pierre, qui frémissait probablement de voir reparaître les odieuses cuillères d'étain; je répondis affirmativement.

Pierre desservit. M. d'H... me parla quelques instans de choses et d'autres : mais on voyait qu'il obéissait avec peine à ce tact que l'on attribue à l'usage du monde, et qui vient souvent du cœur, à ce tact qui l'empêchait de me mener tout de suite à sa galerie, parce qu'il aurait alors semblé ne me recevoir que pour me faire voir ses tableaux.

Nous sortîmes de l'appartement et je suivis M. d'A... à un étage supérieur, et par un escalier si raide que son âge semblait devoir le lui rendre dangereux; je lui offris mon bras; mais il me remercia d'un signe gracieux et monta assez lestement, puis il ouvrit une porte de grenier. C'était en effet dans un grenier qu'il avait placé ses tableaux; plusieurs ouvertures ménagées sur le toit et fermées par des châssis vitrés leur donnaient un jour convenable.

Le vieillard s'arrêta un moment pour respirer et reprendre haleine. Je le regardai; une joie pure éclairait son visage; sa voix devint plus vibrante et plus accentuée, quoique dans ce temple il en retînt l'émission, ainsi qu'un instinct secret le fait faire dans une église ou dans un cimetière. Il avait bien fermé la porte en dedans. Le grenier était comme tous les greniers, formé de poutres et de tuiles.

—Monsieur, me dit-il, voici mes Italiens; admirez tous ces chefs-d'œuvre des maîtres italiens.

Prosternons-nous devant cette admirable Vierge de Perrugin; quelle pureté de sentiment! quelle suave et douce expression! Cette toile, monsieur, est le chef-d'œuvre de ce maître qui a formé Raphaël. Examinez avec attention, le Louvre ne possède rien de si parfait.

Cette tête de Christ est de Michel-Ange; elle passe pour la plus énergique peinture de ce grand maître.

Je regardais pendant qu'il parlait ainsi, et je croyais rêver. Ce qu'il me montrait avec un semblable enthousiasme était une douzaine de copies fort médiocres des maîtres dont il croyait posséder les originaux.

Mais il était si heureux!

Le bonheur d'un homme est une si bonne, si rare, si respectable chose, que pour rien au monde je n'aurais réveillé le comte en proie à ses riches illusions. J'étais prêt à faire l'éloge le plus fanatique de ses mauvaises toiles, mais il ne m'en donna pas la peine; il n'admettait pas de discussion sur ces chefs-d'œuvre, et ne supposait pas que l'admiration pût hésiter un moment. Il n'avait pas besoin de mes éloges; il marcha vers la seconde travée.

— Voici mes Florentins, dit-il.

Quelques uns des tableaux que le comte d'A... croyait posséder, je les avais vus bien réellement en différens lieux et en différens pays. Quelquefois il me racontait avec quelle peine il les avait obtenus.

— Tenez, me dit-il, voici un Léonard de Vinci de la plus grande beauté. C'est tout un roman qui m'en a rendu l'heureux possesseur; une intrigue d'amour l'a tiré de la galerie de la princesse de ***. J'ai vendu mes chevaux pour l'acheter, et j'ai failli me le voir enlever par un amateur inconnu qui, m'a dit Samuel, un juif avec lequel je fais des affaires, m'avait prodigieusement envié.

Le tableau ne valait pas 15 fr.

—Voici maintenant mes Flamands. Ah! monsieur, je n'en ai pas beaucoup! dit-il tristement; mais je suis pauvre maintenant.

Il n'avait pas parlé de sa pauvreté quand je l'avais vu, lui le descendant d'une noble et riche famille, en proie aux privations de la vie ordinaire; il n'en parlait que parce qu'il ne pouvait plus acheter de tableaux.

Comme on l'avait volé? Sa prétendue galerie lui avait coûté des sommes énormes, et il n'avait pas un seul tableau qu'un amateur un peu éclairé eût voulu admettre dans sa salle à manger.

Mais personne ne l'avait jamais détrompé. Tout le monde faisait com

me moi. Il était si heureux! si riche! D'un mot on pouvait le jeter dans la pauvreté, le désespoir, la défiance.

Je le remerciai et partis.

— Je fis, à quelque temps de là, une visite de remercîmens à M. d'A..., puis un voyage m'empêcha de le revoir.

Un mois après, comme je revenais, son portier me dit qu'il était mort depuis trois jours.

Il était tombé dans la plus profonde misère. Quoique depuis long-temps il n'eût plus pour ressource que le reste de quelques bijoux, il achetait encore des tableaux. Il en vint à vendre des décorations enrichies de pierreries, précieuses moins par ces pierreries, que par les mains illustres qui les avaient données; il n'avait plus que quelques bijoux qui avaient appartenu à sa mère, et qu'il ne voulait pas vendre. La mort lui évita une triste lutte entre ce respect pieux et les plus impérieux besoins.

Comme il était sur son lit, quatre jours avant sa mort, le juif Samuel demanda à lui parler.

Pierre répondit que son maître était très mal et ne pouvait recevoir.

Le juif insista. Pierre se fâcha.

Il n'y avait pas de longues enfilades d'appartemens entre l'antichambre et le lit du comte; il entendit du bruit et frappa à la cloison pour savoir ce qui se passait.

— Monsieur, dit Pierre, c'est le juif Samuel qui veut entrer presque malgré moi.

Samuel avait suivi Pierre, et cependant n'osait entrer.

Il dit à travers la porte :

— Monsieur le comte, c'est moi qui voulais vous proposer un marché d'or.

— Hélas! dit le comte d'une voix affaiblie; hélas! mon bon Samuel, je ne fais plus de marchés, je me meurs!

— C'est un Rembrandt, dit Samuel.

— Un Rembrandt, s'écria le comte.

Mais sa voix redevint languissante.

— C'est bien beau; mais que veux-tu que j'en fasse? je serai peut-être mort demain.

— Vous avez encore vingt ans à vivre, dit Samuel toujours à travers la porte. C'est du meilleur temps de Rembrandt.

— Ce doit être bien beau, dit le comte; mais je me meurs! je me sens tout à fait faible.

— Monsieur sait, interrompit Pierre, que le médecin lui a défendu de parler; il m'a à moi-même recommandé de ne laisser parvenir personne auprès de monsieur, et j'aurais obéi, sans l'obstination de ce maudit juif.

— Pierre, dit le comte, apporte-moi son tableau.

Pierre obéit. Samuel voulut entrer; mais il fut rudement repoussé.

— Tire le rideau.

Le comte ouvrit péniblement les yeux.

— Est-ce bien là un... Rembrandt?...

— Comment, monsieur le comte! s'écria Samuel, en pouvez-vous douter? vous, le premier connaisseur de Paris!

— Pierre, donne-moi ma loupe.

Et d'une main tremblante, il tenait sa loupe et regardait attentivement la peinture.

— Oui, c'est un Rembrandt, mais ce n'est pas du meilleur temps, comme tu veux me le faire accroire.

— Ah monsieur le comte!

— Je sais ce que je dis. Cela est très beau... mais je n'ai pas d'argent.

— Comment, monsieur le comte! je remporterai de chez vous un Rembrandt!

— Laisse-moi tranquille, Samuel; je me meurs et je n'ai pas d'argent.

— Mais je ne demande pas d'argent à monsieur le comte; un billet me suffira.

— Mon billet! je te dis que je serai mort demain.

— Je vous dis, monsieur le comte, que vous vivrez plus que moi.

— Mais je n'aurai pas d'argent pour payer ton billet.

— Nous le renouvellerons; je le laisserai à mes enfans, et vos héritiers le leur paieront. Allons, monsieur le comte, un billet à treize mois : trois mille francs.

Le comte épuisé retomba sur son oreiller.

— Trois mille francs, c'est pour rien, dit le juif à travers la porte.

— C'est pour rien! murmura le comte.

— Tenez, je vous le laisse pour deux mille quatre cents francs, pour qu'il ne tombe pas entre les mains d'un ignorant.

Le comte ne répondit pas, parce qu'il n'en avait pas la force.

Samuel prit ce silence pour une hésitation, et par des diminutions progressives arriva à lui laisser le tableau pour quinze cents francs.

— Allons, Pierre, dit le comte un peu reposé, soutiens-moi.—Samuel, apporte ton papier.

Samuel entra; et le comte soutenu par Perre, écrivit en travers d'un papier timbré : — « Accepté pour la somme de quinze cents francs. »

Puis il s'évanouit et mourut deux jours après. Sa galerie fut vendue treize cents francs.

ALPHONSE KARR (1).

(1) Extrait du dernier numéro des *Guêpes* (mois d'octobre). Cette publication dont le succès est assuré depuis long-temps, se vend chez Martinon, rue du Coq-Saint-Honoré.

Le boulevart des Italiens la nuit.

La France est la capitale du monde, Paris est la capitale de la France, et le boulevart des Italiens est la capitale de Paris, et cette dernière capitale se subdivise elle-même en chefs-lieux qui ont leurs vices et leurs plaisirs, leurs temples et leurs mystères, leurs prêtres et leurs prêtresses. Combien d'indigènes parisiens passent et repassent sur le boulevart des Italiens, sans se douter des mille et un drames gais ou tristes qui s'y accomplissent journellement et nuitamment.

La destinée du boulevart des Italiens est une destinée exceptionnellement heureuse. Depuis plus de trente ans, il brave les caprices de la mode; depuis plus de trente ans, il a été énormément fréquenté, énormément adoré. Que le bitume se gerce au froid, ou se fonde au soleil; qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit; l'hiver comme l'été, le printemps comme l'automne, il est le centre de toutes les joies parisiennes. Les bacchanales du carnaval, les fêtes, les bals, les petits soupers, il les voit défiler, s'ébattre et danser devant lui; il les entend chanter et rire; il n'a qu'à mettre l'œil et l'oreille à la fenêtre, et aux lueurs indiscrètes du gaz, que d'intrigues il dépiste, qui se croyaient bien en sûreté dans un équipage rapidement emporté!

Quand le printemps, quand l'été sont de retour, les flâneurs sortent de terre; tout ce que les verts ennuis des champs ont laissé à Paris d'hommes valides et élégans, de lions enchaînés et amoureux; use et abuse du boulevart des Italiens. Jusqu'à minuit cependant cet infortuné boulevart est en proie à une classe de gens qui se divertissent et se délectent toute une soirée à raison de trois sous par tête et par chaise. Dans ces stalles au rabais, un cou le vénérable peut, trois heures durant, aspirer les vapeurs embaumées des cigares qui circulent autour de lui. De sept heures à onze heures du soir, c'est un véritable boulevart de famille, honnête, moral, et la mère en permettra la chaise à sa fille. La chasteté de la police n'y tolère rien qui puisse blesser des jeunes yeux ou effaroucher de jeunes oreilles. Le vice en robe décolletée est protégé plus loin, sur un boulevart moins vertueux; telle est la volonté suprême de M. Delessert, l'ange, le Gabriel de la dynastie de ce nom. De ce côté, voyez ces dandys de bas étages; qu'ils ont l'air préoccupé et attentif! ils essaient de saisir au vol quelques tics élégans, quelques ridicules de bonne compagnie! Ils étudient, et à quoi bon? comment on s'élance en calèche, comment on porte un cure-dents avec grâce; ils viennent prendre des leçons de cravates et de manières évaporées, de gilets et de grands airs. Un jour, en des quartiers ignorés et lointains, ils espèrent recueillir les fruits de cette élégance travestie et dépaysée.

Peu à peu, toutes ces cariatides assises ou marchantes se retirent; l'heure du couvre-feu a sonné, elles se mettent en marche, le boulevart est libre. Maintenant c'est un salon en plein air avec des arbres et des feuilles, avec le ciel pour plafond, le bitume pour tapis, le gaz pour lumière; c'est un jardin où l'on respire librement, où on rit, on cause, on marche; c'est une sellette où l'on asseoit tous les passans, un observatoire d'où l'on découvre tous les mystères de la nuit; enfin, c'est un rendez-vous de gens spirituels et gais, sots et ennuyeux; mais les uns s'amusent aux dépens des autres. Vive le boulevart des Italiens à minuit.

Le quartier-général des causeurs nocturnes se tient devant Tortoni et le café de Paris. On en compte ordinairement deux ou trois groupes. De quart-d'heure en demi-heure, les groupes se rapprochent pour combler les vides laissés dans leurs rangs par la désertion de certains membres réclamés ailleurs. Chaque habitué a sa physionomie particulière, qui est bonne à étudier. Voici un jeune patricien, à la taille exiguë, au ventre rebondi, à l'humeur joyeuse. Il se ferait tuer sur place plutôt que de regagner avant le jour l'hôtel de ses pères, le plus bel hôtel de France. Il se croirait perdu de réputation aux yeux de son vénérable concierge, et il tient à l'estime du dernier de ses gens. Cette innocente gloriole est passée chez lui à l'état de manie chronique. Que cette fantaisie lui soit légère!

Voici un pair d'Angleterre, naturalisé français par ses goûts et son esprit, grand amateur de whist et de tableaux, causeur aimable dont chaque mot est une saillie, et qui, sous beaucoup d'esprit, cache beaucoup de bon sens.

Silence! Ecoutez cette parole vive et méridionale qui vous invite aux plus intimes secrets d'un drame sanglant qui s'est déroulé le matin en cour d'assises. Le conteur porte avec distinction un nom célèbre dans les sciences; mais que lui importe la gloire de ses pères? il songe bien aux honneurs du barreau, il est sous le charme d'un bonheur mystérieux dont personne ne lui parle, mais que chacun envie.

Tout à coup la conversation change d'allure, elle prend le trot, le galop, il s'agit de chevaux. C'est l'effet naturel de la présence de M. E.... Depuis vingt ans, il est le plus infatigable cavalier de Paris.

Mais le vent a tourné, et la plus belle moitié du genre humain fait à présent les frais de la conversation. Grand merci, mon cher duc, vous nous avez arrachés à l'écurie pour nous transporter au boudoir; merci, vous êtes un homme précieux.

Enfin, viennent pêle-mêle des gens de lettres et des gens du monde, des peintres, des marquis espagnols et des ducs idem; de temps en temps on voit apparaître des fils et des frères de rois, que l'on traite sans étiquette, et qui sont trop heureux de prendre place à ces groupes pétil-

lans d'esprit. Pauvres princes! que je vous plains, quand redevenus altesses sérénissimes, royales ou impériales, vous végétez loin du boulevard des Italiens.

Les clubs sont nombreux sur le boulevart des Italiens. D'abord le club du Café de Paris. A tout seigneur tout honneur, puisque nous sommes sur son territoire. Tout ce qu'on peut dire de lui, c'est qu'il a le boulevard pour antichambre.

En face, siége le cercle des Arts, où les artistes seuls sont difficilement admis. Le béotien y domine, y pullule, y foisonne à ravir. Là, le whist à vingt sous la fiche est en grand honneur. La poule et le verre d'eau sucrée et gratuit sont très cultivés.. Le cercle des Arts ne contribue que bien peu à l'éclat du boulevard des Italiens. Quelques rares bougies de l'Etoile, par leurs sombres et pâles lueurs, trahissent la présence obstinée de quelque joueur malheureux, qui ne veut pas rester sur une perte de 6 fr. 30 c. L'équipage est complétement inusité aux portes du cercle des Arts. Le fiacre, le modeste fiacre ne conçoit même plus le fol espoir d'une course de nuit. Si encore cet esprit d'ordre et d'économie, fort louable d'ailleurs, était oublié dans de nobles encouragemens prodigués aux arts et aux artistes! mais le cercle susdit n'achète que des tableaux au rabais.

Presque à côté de cet établissement bourgeois, et, comme pour donner raison au proverbe: les extrêmes se touchent, est situé le club de l'Union, ainsi nommé parce que jamais club ne fut moins uni. Les opinions politiques s'y livrent une rude guerre. Légitimistes et philippistes, Français et étrangers, vivent en assez piètre intelligence; Anglais, Russes, Bavarois Danois et autres, voudraient opprimer la minorité française; de là, luttes et discordes intestines. Grâce aux ambassadeurs, chargés d'affaires, secrétaires et attachés, on s'y ennuie noblement, on y dîne assez mal, on y fume sobrement, on y cause peu, et l'on n'y rit jamais, mais on y joue beaucoup. Réunion aristocratique, économiquement saupoudrée de banquiers, école de whist et de bonnes manières, le club de l'Union veille fort tard. Quoique très silencieux dans son intérieur, il fait beaucoup de bruit au dehors, avec ses voitures armoriées, ses chevaux qui piaffent, et ses valets qui médisent tout haut de leurs maîtres.

Enfin, nous voilà arrivé au Jockey-Club! Voilà un club qui entend la vie et apprécie le plaisir, qui possède, comme Henri IV, le triple talent de boire, de battre et d'être vert galant! Quel centre brillant de paris extraordinaires, de spirituelles saillies et d'aventures galantes! Pendant les belles nuits d'été, le boulevart des Italiens est continuellement desservi par les *clubistes* de la rue Grange Batelière, qui regagnent modestement leurs pénates à pied, comme de simples *cercliers* des arts. Jamais ils ne manquent d'y faire un temps d'arrêt avec les amis qu'ils y rencontrent. Ils ont toujours à révéler quelque piquante indiscrétion, quelque infernale tromperie, ou bien encore ils racontent avec verve un coup nerveux, que, dans une partie de whist, ils ont subi ou fait subir. Quelquefois même les aventures sont tragiques.

Dans le mois de juillet 184..., nous étions assis à notre rendez-vous habituel; tout à coup, une femme échevelée, sanglotant, presque folle, passe devant nous: c'est Clarisse G... Trois clubistes ont peine à la suivre, tant elle se précipite! Nous voulons les arrêter, leur parler, ils ne nous répondent pas. Enfin, nous apprenons que, tout à l'heure, Clarisse G... s'était élancée dans la salle de jeu, en poussant des cris affreux. Héloïse, son amie, s'était empoisonnée par amour pour un bel indifférent, et Clarisse était accourue chercher des secours auprès d'eux.

Nous arrivâmes chez Héloïse.

Au cinquième étage, dans un obscur réduit, cette femme expirait. Un médecin lui versait dans la bouche du vinaigre et du café; déjà il l'avait saignée. Qu'elle était belle! pâle, les cheveux épars, la poitrine découverte, tachée de sang, les yeux hagards, la bouche contractée. Qu'elle était belle! Nous restâmes frappés d'admiration. Mais aussi quelle misère! A peine de la lumière, un lit sans rideaux; sans draps, un seul lit pour trois femmes, deux chaises boiteuses, pas de meubles et pas d'argent! Jamais je n'oublierai ce spectacle! L'instant était solennel; il fallait arracher à la mort une femme jeune et belle. On la sauva; mais, en revenant à la vie, elle n'oublia pas l'homme pour qui elle avait voulu mourir.

Long-temps après je la revis. Elle avait conservé dans toute sa force le souvenir d'une passion qui avait failli lui être si funeste. Au milieu des joies de sa vie et des extravagances de sa beauté, elle me semblait un être étrange, presque surnaturel. Elle conservait une pâleur transparente, une insensibilité de physionomie que rien ne pouvait altérer. Quand, le verre à la main, des fleurs sur la tête, des bracelets au bras et des perles au col, elle écoutait de tendres propos ou de graveleuses plaisanteries, elle ne souriait pas. Elle soupait, elle buvait, elle acceptait l'amour d'un homme, parce que c'était le métier fatal auquel le sort l'avait condamnée; mais son âme, mais son cœur étaient ailleurs. Depuis, Héloïse a disparu. Où est-elle? que fait-elle? J'ai vainement voulu savoir ce qu'elle était devenue. On me dirait qu'elle s'est jetée dans un couvent, je le croirais; qu'elle est la femme d'un brigand, que je le croirais encore; elle était aussi bien faite pour le repentir que pour l'impénitence.

Que nous sommes loin du boulevart des Italiens et des gais discours qui s'y débitent, et des joyeuses folies qui s'y passent! A propos d'Héloïse, cette belle empoisonnée, nous avons commis une tragique anecdote, et le tragique n'est ni dans nos goûts, ni dans nos attributions. En nous constituant l'historiographe du boulevart des Italiens, ce boulevart essentiellement gouailleur, spirituel et galant, nous n'avons pas moins prétendu à un succès de vérité. La peinture des mœurs que nous étudions serait incomplète, si je ne vous racontais une aventure moins lugubre que le suicide d'Héloïse.

Il s'agit d'un *petit ménage*. Vous savez tous que, par *petits ménages*, ont entend les unions subites qui se signent à la fin d'un souper par-devant Me Chambertin et son collègue, Me Champagne, et qui se rompent à la fin d'un mois. Les *petits ménages* reconnus daignent parfois se mêler aux groupes de célibataires qui stationnent au boulevart. Ces tourtereaux temporaires sont fiers l'un de l'autre. L'épouse s'appuie tendrement sur le bras de l'époux, et l'époux semble dire aux passans: Admirez la femme de mon choix! Le pauvre homme, s'il savait pour quelle créature souvent il sollicite l'admiration!

Il y a plusieurs années, un Anglais de mes amis, riche et naïf insulaire, apparut à Tortoni avec une jeune femme, ravissante miniature aux cheveux noirs et aux yeux bleus. Une toilette d'un goût exquis relevait encore sa merveilleuse beauté. Elle m'aperçut et resta impassible; moi, je me troublai. Je l'avais reconnue. Son passé, auquel j'avais été mêlé, datait presque d'hier; son roman, dans lequel j'avais joué un rôle, était encore si présent à ma pensée!

Un jour je rencontrai une jeune fille mal vêtue et l'air maladif. Nous descendions ensemble le perron du Palais-Royal. Je la regardai. Sa figure m'intéressa, elle marchait avec peine.

— Vous semblez souffrir, madame.

— Monsieur, je meurs de faim.

— Voici vingt francs et mon adresse. — Je la quittai.

Deux jours après cette rencontre, la jeune fille se présentait chez moi. Elle m'inspira seulement de la pitié. Je n'aime que la beauté habillée de soie et embellie de dentelles: je lui offris et elle accepta de nouveaux secours. Ces visites se renouvelèrent, puis cessèrent tout à coup. Je ne pensais plus à ma protégée, quand, en sortant de chez moi, je la rencontrai. Elle parut vouloir éviter mes regards, et je feignis de ne pas l'avoir vue. Toutefois, craignant que le zèle mal entendu d'un domestique ne l'eût empêchée de pénétrer jusqu'à moi, je m'informai si cette jeune fille ne m'avait pas demandé, et j'appris que, tous les soirs, à la même heure, elle attendait mon valet de chambre.

Eh bien! cette femme si élégante, si coquettement parée, qui mettait à manger sa glace une grâce adorable, cette femme qu'adorait mon innocent Albionnais, la semaine passée elle était encore Mme Joseph! je m'approchai du *petit ménage*. Lord D... me présenta Mme de Saint-Joseph; elle me sourit agréablement et causa avec esprit, sans être le moins du monde émue de ma présence.

Je lui gardai un secret qu'elle ne me demandait même pas. Pourquoi aurais-je troublé les amours du candide étranger? Pourquoi surtout aurais-je soufflé sur la fortune de cette femme? N'eût-ce pas été lui faire payer trop cher mes modestes, mais loyales générosités.

Le boulevard des Italiens est accoutumé à de pareilles surprises et à de semblables métamorphoses. Les ardentes passions qui s'agitent dans cet étroit espace, y multiplient les péripéties romanesques et les catastrophes dramatiques. Grâces à de gros coups de jeu, à de vastes opérations de bourse, on y fait fortune en un mois et l'on s'y ruine en un jour. Plus d'un héritage péniblement amassé par dix siècles d'économie y a été englouti en un trimestre. Princes de contrebande ou de bon aloi, Turcarets de province s'y succèdent avec leur éclat de mauvais goût et de courte durée. C'est là que les Lesage du jour doivent venir chercher des personnages, des situations, des intrigues et des dénouemens souvent trop moraux à force d'être tristes et cruels.

CHARLE DE BOIGNES

ANECDOTES ANCIENNES ET MODERNES.

Rome n'eut point de loi contre le parricide avant l'an 562 de sa fondation. Ce fut à l'occasion d'un certain Publicius Moleolus qui avait tué sa mère, qu'il fut décidé que les parricides seraient désormais cousus dans un sac de cuir de bœuf et jetés à l'eau. Pompée, consul pour la seconde fois, en confirmant la loi qui avait réglé cette peine, y ajouta qu'on mettrait un coq, un chien, un serpent et un singe, tous en vie, dans le sac des parricides. Le sac était si bien cousu que les condamnés ne mouraient point de l'eau, mais des actes de fureur qu'exerçaient sur leurs corps les animaux enfermés avec eux.

— Louis XIII était jaloux du cardinal de Richelieu et ne pouvait s'en passer. Dans un bal qu'on donnait à la cour, le roi qui s'y ennuyait, voulut se retirer dans le moment où le cardinal se retirait aussi. Tout le monde se rangeait pour laisser passer le ministre, et le roi crut s'apercevoir qu'on lui rendait, à lui même, beaucoup moins de respect qu'au cardinal. Celui-ci ignorait que le roi le suivit. Mais voyant avancer quelques pages, il se range de côté afin de laisser passer sa majesté. Le roi, de son côté, s'arrête et lui dit: « Pourquoi ne passez-vous pas, monsieur le cardinal, n'êtes-vous pas le maître? » Le sens de cette dernière expression n'échappa point à Richelieu, le plus pénétrant des hommes et qui connaissait le mieux le caractère de son maître. Il prend aussitôt un flambeau des mains d'un page et marche devant le roi en lui disant: « Sire, je ne puis passer devant votre majesté qu'en faisant la fonction du plus humble de ses serviteurs. »

(*Histoire de France.*)

— Au commencement de 1793, les gazettes allemandes ayant répandu le bruit que le prince de Brunswich avançait à pas de géant sur Paris, un soldat de l'armée parisienne fit l'impromptu suivant:

Monsieur l'imprimeur allemand,
Rendez-nous un petit service;
Effacez: à pas de géant,
Et mettez: à pas d'écrevisse.

Paris. — BOULÉ et Comp., imprimeurs, rue Coq-Héron,

Décembre 1843. **DOUZE FRANCS PAR AN.** 3e année.—N° 36

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.

Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.

(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,

ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,

EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES,

Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS.
Un an .... 12 f. » c.
Six mois 6 50
Trois mois ... 3 50
Un mois 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.

On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.

(AFFRANCHIR.)

LE MAGASIN LITTÉRAIRE se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de Voyages, des Tableaux de mœurs, des Études d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des gens de Lettres, le MAGASIN LITTÉRAIRE, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les œuvres de MM. VICTOR HUGO, CHARLES NODIER, DE BALZAC, ALEXANDRE DUMAS, FRÉDÉRIC SOULIÉ, CHARLES DE BERNARD, MÉRY, EUGÈNE SUE, LÉON GOZLAN, ROGER DE BEAUVOIR, ELIE BERTHET, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent, de fait et véritablement, la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires.

Le prix de l'abonnement à l'édition avec gravures est de seize francs par an. Chaque numéro est orné d'une belle gravure.

SOMMAIRE.

LE ROI.

I.

La cour et les courtisans.

Le parc de Versailles, magnifique palais de verdure, réunissait, le 15 avril 1692, l'élite de la cour de Louis XIV. Dans la nuit avait été célébré à la chapelle du château le mariage de Mlle de Blois, seconde fille du roi et de Mme de Montespan, avec le duc de Chartres, fils de Monsieur, et cette journée était consacrée aux fêtes de la noce princière. Après le dîner, servi dans la galerie des glaces et présidé par le roi, des groupes nombreux se répandaient dans le vaste jardin, attendant que sa majesté y descendît pour faire ouvrir la lice où devait avoir lieu un brillant carrousel.

Il n'y avait eu de convié à cette journée que les membres de la première noblesse; et le souverain du monde le plus amoureux de faste et de parure avait ordonné que chacun des invités y parût dans tout l'éclat de sa fortune, et avait voulu que les toilettes de cour fussent entièrement renouvelées. Il fallait, pour être admis à cette solennité, des titres, des blasons vieux comme le monde, et des dentelles, des rosettes, des broderies écloses du matin.

Jamais la nature ne fut seigneuriale et fière comme dans le parc de Versailles. En ce temps déjà, les arbres épanouissaient leur belle végétation et réfléchissaient, dans leurs jeunes branches et leurs guirlandes de feuillages l'architecture majestueuse du palais voisin; les voûtes des marronniers abritaient sous leurs nobles arcades des dieux et des déesses antiques taillés dans le plus pur marbre blanc; les charmilles, les quinconces traçaient de toute part des colonnades, des portiques, des frontons où les armoiries royales semblaient empreintes sur des masses de verdure. Le houx et le buis prenaient la forme des obélisques; les jets d'eau s'élançaient en colonnes, s'arrondissaient en coupoles; les bassins par leurs cadres et leurs ornemens rappelaient les glaces des somptueuses galeries, et les nymphes de ces eaux étaient toutes de belles marquises et duchesses se promenant sur leurs bords.

Le soleil qui donnait en plein dans cette enceinte faisait étinceler autant de diamans que de gouttes de rosée; on voyait jouer sur les gazons veloutés autant de fraîches parures que de touffes de fleurs; sous la chaleur de midi, il s'élevait des flots de parfums, des soyeuses étoffes et des arbustes fleuris, que le vent balançait en même temps sur son aile.

Du fond du parc arrivait un jeune paysan, la tête droite, les cheveux au vent. Avec sa veste brune à pans carrés, sa cravate rouge nouée sans façon, sa ceinture de même couleur, son grand feutre gris, il foulait ce sable doré d'un pas libre et assuré, comme s'il eût été dans son domaine. Parfois il regardait avec curiosité ce qui l'entourait, et celui qui à vingt ans verrait pour la première fois le soleil se lever sur le monde, ne serait pas plus ébloui que ce jeune paysan, en voyant se lever, au milieu de cette enceinte, le soleil de la fortune dans toute sa splendeur. Mais plus souvent encore, détachant ses regards de ce magnifique spectacle, il tirait de sa poche un volumineux papier, le tournait entre ses doigts, le regardait long-temps avec attention et respect et le resserrait comme le plus précieux trésor. Il longeait la grande allée du milieu, et se dirigeait en ligne droite vers le château.

Un ancien usage, auquel Louis XIV se conformait encore jusqu'à un certain point, ordonnait que les jours de fête nationale, de mariage, de baptême, de toute heureuse solennité, la personne du souverain fût accessible à tous ses sujets, même ceux des dernières classes, qui pouvaient ces jours-là lui remettre leurs placets et suppliques en mains propres. Le villageois, pour présenter au roi la pétition dont il était si vivement occupé, avait choisi le jour du mariage du duc de Chartres, et, confiant en la foi des traités, il s'acheminait vers l'habitation royale où il pensait entretenir le prince en liberté.

A l'endroit où finissent les quinconces pour faire place au parterre, un domestique à la livrée du château l'arrêta en se plaçant brusquement devant lui, et lui demanda où il allait et ce qu'il voulait. Le paysan expliqua en quelques mots le motif de sa venue, en s'appuyant sur l'ancienne coutume qui autorisait sa démarche.

Le valet, souriant de cette confiance outrecuidante, répondit que le privilége dont il parlait ne permettait point de pénétrer dans le parc, et encore moins de franchir les degrés du château, mais seulement d'aborder le roi au dehors si par hasard on se trouvait sur son passage, et si, par un hasard plus grand, les chevaux de sa majesté allaient assez au pas pour qu'on puisse présenter un placet à la portière de la voiture. Que cependant, puisqu'il était venu jusque-là, il lui serait permis de rester dans cette allée où le roi devait passer en se rendant au *Champ de la Lice*, et que sans doute dans ce moment il pourrait lui remettre sa pétition. Mais en même temps le domestique enjoignit au villageois de se tenir debout au pied de l'arbre où il se trouvait, sans s'aviser de faire un pas de plus dans le jardin royal.

Le jeune homme rougit d'impatience et sourit en même temps de voir

qu'on lui accordât si peu de place dans cette vaste enceinte. Il se rangea à l'endroit qu'on lui avait assigné :

— Et mon ombre, dit-il au laquais, en lui montrant la teinte grise que son corps décrivait sur le sable, lui permettra-t-on d'aller jusque-là?

Le domestique, murmurant contre l'insolence du rustre, lui tourna le dos.

Cependant il eût adressé les propos les plus insultans au jeune paysan que celui-ci les aurait supportés, et d'autres outrages encore, pour accomplir l'entreprise dans laquelle il s'était engagé, et dont l'issue lui était plus importante que la vie. Otant son chapeau, et s'essuyant le front, il s'adossa contre l'arbre, croisa les jambes, et se remit à considérer, mais d'un œil plus triste maintenant, les magnificences dont il était entouré; les groupes de seigneurs, de pages, de femmes charmantes qui circulaient autour de lui, au milieu de ces arabesques de gazon, de ces bassins d'eau azurée, de ces buissons de fleurs. Il répandait devant eux l'encens de sa pure et fraîche admiration. Et cependant lui, le fils du hameau, avec ses beaux cheveux bruns tombant à flots sur ses épaules, son front élevé, ses grands yeux noirs étincelans d'intelligence et de courage, son teint bronzé au soleil des champs, ses traits fortement dessinés, sa physionomie gracieusement épanouie, sa taille svelte et découplée, avec toute sa personne empreinte de grâce et de vigueur dans l'air libre et chaud de la campagne, il était beau aussi, et bien plus que tout le reste, car au milieu de ces parures apprêtées, de ce jardin artificiel, de ces hommes de cour, lui seul avait une parure, une beauté naturelle et vraie.

Le jeune homme, pour ainsi dire attaché à son marronnier comme autrefois le Faune à l'arbre des forêts, était devant une des allées les plus passantes du parc, et à deux pas de lui se trouvait une arcade de charmille ornée d'une urne antique de marbre blanc et formant une retraite ombragée.

Il vit arriver dans l'allée quatre personnages dont la vue le frappa d'abord d'étonnement. On eût dit des effigies d'anciens chevaliers descendues de leur piédestal. Ils étaient couverts de la tête aux pieds d'armures étincelantes; sur le fin acier de leur casque et de leur cuirasse jouaient de longs panaches et des écharpes brodées de devises. Ils s'arrêtèrent devant le marronnier comme le font des promeneurs à l'instant où leur conversation s'anime, et le jeune paysan reconnut que c'étaient des seigneurs de la cour costumés en paladins pour le carrousel du soir, dans lequel ils devaient figurer.

— Vous savez, messieurs, dit l'un d'eux, que le prix de la joûte est une rose de diamans offerte par la reine, et accompagnée de quatre vers de Benserade : mais il y aura aussi des prix secondaires composés de chaînes d'or et d'aiguillettes de pierreries.

— On nous promet pour ce soir des surprises merveilleuses. Jamais, depuis les jours de sa jeunesse, Louis XIV n'a étalé autant de magnificence. Le prince portera, pour présider le carrousel, le costume de Charlemagne entièrement brodé de diamans, et il veut que tous ses chevaliers soient dignes de paraître à ses côtés.

— C'est juste, messieurs; les rayons du soleil doivent resplendir comme lui.

— Vrai Dieu! nos pères se sont faits soldats auprès des princes guerriers; ils ont soutenu de leur bravoure les hauts faits du roi chevalier; nous pouvons bien nous faire grands seigneurs auprès de Louis, le grand et le magnifique, et augmenter de nos parures le luxe de sa cour.

— Oui, mais Dieu sait ce qu'il en coûte! Pour moi j'ai mis mes dernières terres dans mon pourpoint et la housse de mon cheval; Ségur a changé sa charge de conseiller contre des plumes et des rubans; Châtillon y a dépensé la dot de sa fille, qui, après avoir bien dansé cette nuit, entrera demain au couvent; Larochefoucault et Lorraine, dont le roi venait de payer les dettes, se sont endettés de sommes pareilles pour paraître dans cette journée... Cette journée engloutirait les mines d'or du Nouveau-Monde.

— Bah! le roi remplira nos escarcelles.

— Il y met la meilleure grâce du monde, et on ne peut lui reprocher d'épargner les fonds de l'état. Vous savez ce qu'il a répondu à Colbert, qui se récriait sur les nouvelles gratifications accordées à MM. de Larochefoucauld et de Lorraine, et disait que les coffres étaient vides: « Donnez toujours, a-t-il dit; il y a dans le coffre tant qu'il y a dans le cœur. »

— A ce propos, messieurs, vous savez que le roi fait preuve aujourd'hui de toutes magnificences et prodigue la clémence comme les pièces d'or. Il vient d'accorder les indulgences plénières au marquis de Saverny et au baron de Vaubecourt, qu'on croyait en pleine disgrâce.

— Et qui l'avaient bien mérité.

— Comment donc?

— Voici le fait. L'autre soir Saverny en soupant et en se grisant au cabaret du *Puits-d'Amour*, a parié, de compagnie avec Vaubecourt, cent bouteilles de Malvoisie contre d'Elbœuf et Chatillon que le roi conclurait le mariage de Mlle de Blois avec le duc de Chartres, « parce que Louis XIV, a-t-il dit, était capable de toutes les folies pour ses bâtards. » Or, comme les propos qui se tiennent dans le vin ne s'y noient pas, celui-ci est revenu aux oreilles du roi. Le mariage en question étant consacré, Saverny et Vaubecourt, qui savaient le prince instruit de leur insolente gageure, faisaient en toute hâte leurs préparatifs pour passer à l'étranger, quand un envoyé de sa majesté est venu leur ordonner de se rendre à Versailles. Le roi, après avoir fait une peur affreuse aux deux coupables de la peine très grave qu'il leur ménageait, a fini par les condamner gaîment à assister à cette noce qu'ils avaient injustement blâmée, et à s'y divertir de leur mieux (1).

— On dit que le généreux pardon du prince envers Saverny et Vaubecourt tient beaucoup à la faveur qu'il accorde à la sœur de ce dernier, à la jolie comtesse de Lussan, dont en galant monarque il n'aurait pas voulu pour toute chose au monde attrister les beaux jours.

— Sans doute, messieurs, dans l'âme de notre digne souverain galanterie est grandeur, et grandeur est générosité.

En disant cela, les seigneurs s'éloignèrent.

Le jeune paysan à ce faste inouï, à ces prodigalités que ce fragment d'entretien venait de dérouler devant lui, se croyait transporté dans le monde des fées. Dans son pauvre village, un écu d'argent était regardé comme la bénédiction d'une famille ; quant à une pièce d'or, si elle y fût descendue, on l'eût prise, faute d'en avoir jamais vu de semblables, pour une étoile tombée du ciel. Mais en entendant parler de la générosité de Louis XIV, l'enfant de la campagne avait avidement écouté, et l'espérance s'était épanouie sur son visage.

Une jeune femme, traversant en courant le parterre où le soleil dardait en plein, vint s'abriter sous le cintre de charmille. Petite, légère et gracieuse, elle portait simplement une robe de soie bleue garnie de dentelle de Venise, relevée de distance en distance par des nœuds de perles au cœur de diamant; des nœuds semblables étaient à son corsage, à ses manches et dans ses beaux cheveux blonds; un collier et des bracelets de diamans d'une grosseur inestimable formaient seuls la richesse de son costume. La chaleur colorait son visage et soulevait son sein, vivement agité par sa course au soleil. Elle s'accouda penchée avec mollesse sur le piédestal de l'urne antique. Un joli chien barbet, haletant de chaleur, vint s'appuyer avec mignardise sur les pieds de sa maîtresse comme elle s'appuyait elle-même sur le socle de marbre, et, secouant sa petite tête fourrée de longs poils, fit jaillir mille étincelles de son collier formé de magnifiques rubis.

— Savez-vous, ma chère comtesse de Lussan, dit une autre dame de la cour qui s'approcha en ce moment, que les rubis de ce collier de chien sont les plus beaux que j'aie jamais vus. Vous avez dû mettre un grand prix à cette rivière.

— Non, elle ne me coûte que dix mille livres. Il fallait bien que ce pauvre *Fanfreluche* eût un collier neuf; les perles du sien étaient à moitié tombées, et vous savez que pour plaire au roi *tout le monde* doit être aujourd'hui en grande toilette.

— Aussi le carrousel, le bal, seront d'une somptuosité sans pareille. La cour aura vraiment une majesté digne des divinités de l'Olympe.

— Oui, mais j'aimerais encore mieux les plaisirs des dieux que leurs grandeurs.

— Vous aurez, ma chère, le plus précieux qui leur revienne en partage, celui d'être adorée.

— C'est dommage que tout cela passe en une soirée.

— Oh! les fêtes de noces se renouvelleront bientôt, ma chère comtesse de Lussan; si l'on croit les bruits de cour, il est certaine jeune dame d'honneur dont le roi se propose de faire cesser bientôt le précoce veuvage.

— J'ai entendu parler de cela, répondit-elle en souriant.

— Et plus que tout autre, sans doute, car on croit que c'est de vous qu'il s'agit.

— Je le crois aussi.

— Alors, puisque j'ai nommé la dame qui doit bientôt rappeler ici les noces et festins, vous devriez bien en retour me faire connaître son heureux époux.

— Oh! là-dessus je serai vraiment d'une discrétion parfaite mais peu méritoire, car le roi, en m'annonçant qu'il avait fait choix pour moi d'un nouveau seigneur et maître, ne m'a nommé personne.

— Et vous n'avez pas eu la curiosité de demander ce nom?

— J'ai toute la vie pour le savoir.

— Et lorsque vous voyez autour de vous les hommes assez bien titrés pour prétendre à votre main, nul ne vous fait espérer ou craindre que le choix du prince soit tombé sur lui.

— Mon dieu, ma chère duchesse, vous savez que Beauplan, le coiffeur de la cour, fait toutes ses perruques sur le même modèle, que Régnier taille tous ses habits sur une coupe semblable et les orne des mêmes broderies, que Martial met à tous les gants et à tous les rubans les mêmes parfums. Quelle différence voulez-vous donc que je fasse entre l'un et l'autre de nos seigneurs?

— Auriez-vous, en fait de mari, la manie des plantes rares, et préféreriez-vous le chardon d'Egypte que l'on cultive dans cette serre chaude, à ces beaux lis qui peuplent le parterre.

— Vous pensez donc que tout ce qui différerait de nos seigneurs de cour devrait leur être inférieur, et paraître auprès d'eux ce que le chardon est au lis?

— En vérité ma chère comtesse, s'il faut pour vous plaire différer des grands du royaume par des degrés de supériorité, je ne vois qu'un des demi-dieux dont les statues garnissent cette enceinte qui puisse vous convenir... Je vous soupçonne, ma bonne Valentine, d'avoir pris des idées un peu romanesques dans votre jeunesse solitaire, et d'avoir ap-

(1) Fait historique et tiré des Mémoires du temps comme tous les détails de ce chapitre.

porté de vos campagnes du Périgord bien des rêves qui ne pourront pas se réaliser à la cour.

— Je vous jure, répondit la jeune femme en rougissant, que je n'ai jamais rêvé... pas même en dormant, car le sommeil de la campagne est trop rustique pour savoir créer des songes.

A ces mots, la comtesse de Lussan et la duchesse de Villeroy, toutes deux dames d'honneur de la reine, pénétrèrent dans la profondeur de la charmille, et le villageois cessa d'entendre leur entretien. Mais, sans qu'il y eût aucune raison pour cela, il avait beaucoup plus remarqué la dame à la robe bleu de ciel que toutes les autres jeunes et fières beautés répandues dans cette enceinte, et la figure de cette femme resta gravée dans sa mémoire.

Il se promenait à pas lents dans l'endroit qui lui était assigné, tournant sans cesse ses regards vers le château. Un trouble violent l'agitait; son front s'obscurcissait pour la première fois dans cette atmosphère de la cour où il trouvait aussi des craintes, des espérances anxieuses et dévorantes.

Enfin, une rumeur se fit entendre dans l'étendue du parc. De tous les points de l'immense jardin on se rendait sur la terrasse où le roi venait de paraître. Le jeune paysan, ne pouvant maîtriser son empressement, suivit la foule de ce côté.

Sa majesté traversa la plate-forme entre deux brillantes haies de courtisans et descendit le parterre, accompagné du duc et de la nouvelle duchesse de Chartres, et s'entretenant avec les grands officiers de la couronne.

Arrivé auprès du bassin d'Apollon, Louis XIV s'arrêta pour recevoir la révérence de sa chère petite-fille, la duchesse de Bourgogne; puis l'embrassa sur le front et lui parla quelques instans en se baissant pour entourer de son bras la jeune fille, qui avait les siens passés au cou du monarque. Cette douceur patriarcale qu'il montrait en ce moment s'alliait parfaitement bien avec la dignité naturelle de Louis. Et sous l'ombre de ces marronniers centenaires, aux troncs entourés d'arbrisseaux fleuris, cette majesté vieillissante, à laquelle s'enlaçait ainsi cette douce fleur de jeunesse, cette charmante princesse de douze ans, formait un tableau charmant que répétait l'eau limpide du bassin.

Comme si le baiser de la jeune fille eût éclairci son visage, Louis XIV, en relevant la tête, montra plus de sécurité qu'on ne lui en avait vu depuis long-temps. Il s'était réservé d'ouvrir la fête dont il allait donner le signal par une petite scène de largesses et de bienfaits empreints d'une grâce magnanime.

Se plaçant donc sous le dôme fleuri d'un bosquet, en face du bassin d'Apollon, il fit d'abord appeler Mme de Montespan. L'ancienne favorite avait donné le matin même au roi un nœud d'épée formé d'un de ses colliers de perles; en ce moment il lui offrit en retour un parchemin contenant la propriété de la terre d'Oiron en Poitou, qu'elle désirait depuis long-temps.

Le roi fit ensuite approcher le marquis de Saverny et le baron Vaubecourt, ces deux seigneurs qui s'étaient rendus coupables d'impertinens propos sur son trop d'amour paternel, et avaient été arrêtés au moment de fuir sa colère en pays étranger.

Saverny était un bel homme, à la vaste perruque blonde, au justaucorps vert tendre, brodé d'argent, couvert d'une profusion d'aiguillettes, de perles, de rosettes de rubans roses, au langage grasseyant, à la tenue débraillée; grand buveur, beau joueur, très fort du monde, ignorant sur tout, sauf sur les choses de la cour, qui était à ses yeux l'univers entier (1); un homme à conserver sous verre comme une médaille de cet âge. Vaubecourt, gros et lourd personnage, s'était lié avec Saverny, le suivait partout pour prendre des beaux airs, et ne parvenait qu'à se rendre la doublure de toutes ses sottises (2), comme il l'avait fait dans l'affaire du pari.

Louis XIV leur dit alors :

— Messieurs, pour que l'envie ne vous prenne plus désormais de voyager sans ma permission, je vais vous enfermer tous deux dans des prisons dont il vous sera difficile de vous échapper. Vous, baron de Vaubecourt, qui aspirez depuis long-temps à la magistrature, je vous donne la charge de conseiller à la première chambre qui vient de vaquer. Vous, marquis de Saverny, les chaînes dont je vais vous charger seront plus solides encore, car vous y serez retenu par le propre bonheur que vous aurez à les porter; je vous accorde la main de ma chère comtesse de Lussan, que je vous destinais avant votre faute envers moi, et qui me semblait la meilleure récompense que je pusse accorder à un serviteur fidèle jusque-là.

Saverny et Vaubecourt jetèrent un cri profond de reconnaissance et s'agenouillèrent pour baiser la main de leur prince.

— Maintenant, ajouta celui-ci, après un pardon si peu mérité, lorsque vous direz que Louis XIV est *capable de toutes les folies pour ses enfans*, vous ajouterez : *Et pour ses sujets les plus aimés.*

Ce fut de toute part un murmure d'admiration, un élan d'enthousiasme pour la bonté admirable du roi. Les noms de *grand*, *généreux*, *magnanime*, volèrent sur toutes les bouches, retentirent jusque dans les profondeurs du parc et du palais, qui les répétèrent dans leurs échos et semblèrent les conserver gravés sur leurs marbres pour les porter à la postérité.

(1) Saint-Simon.
(2) Saint-Simon.

Le roi prit la main de Saverny, et présenta à la belle comtesse de Lussan son futur époux, en joignant l'annonce de la riche dot qu'il comptait attacher à ce mariage. La jeune femme reçut l'un et l'autre avec le respect et la reconnaissance qu'elle devait au prince, mais avec l'indifférence extrême que la duchesse de Villeroy lui reprochait quelques instans auparavant.

Celui que nul n'apercevait en cet endroit, le jeune paysan dérobé derrière les rameaux d'arbres, jugea que le moment était venu de s'acquitter de sa mission. Il s'avança d'un air respectueux mais assuré, son chapeau d'une main et sa pétition de l'autre. Assez étonnés de sa présence, quelques gentilshommes de la chambre voulurent le faire retirer. Mais Louis XIV l'ayant aperçu fit signe qu'on le laissât approcher, disant à ses courtisans :

— Vous oubliez, messieurs, que nous sommes dans un de ces jours de solennités où notre présence est accessible à tout le monde. Pour moi je n'en perds jamais la mémoire, car le plaisir de rendre la justice, même au plus petit de mes sujets, me semble le complément d'une heureuse fête.

En même temps Louis, chez qui le sentiment du beau était développé au dernier degré, et qui le remarquait partout où il se trouvait, parut frappé de l'admirable figure du villageois.

Celui-ci remit son placet aux mains du prince, en disant d'une voix grave et mélodieuse :

— Sire, une commune entière, comme un seul être désolé et mourant, vous adresse ici son humble prière, et attend son retour à la vie d'une parole de votre majesté.

Puis il s'inclina profondément et se retira. Mais il ne put se décider à s'éloigner tout à fait; palpitant d'inquiétude pour le sort de son message, il se cacha dans l'angle du massif de feuillage qui l'avait déjà abrité, de manière à pouvoir, sans être vu, observer ce qui se passerait à la place qu'il venait de quitter.

Le roi remit la pétition à un secrétaire d'état en lui disant d'en prendre connaissance et d'y répondre selon qu'il serait convenable. Puis il s'occupa d'autres personnes et s'éloigna avec son cortége.

Il ne resta auprès du bassin d'Apollon que le secrétaire d'état, quelques gentilshommes et la comtesse de Lussan entre le baron de Vaubecourt, son frère, et le marquis de Saverny.

Au bout de quelques instans, le haut fonctionnaire, au milieu de la conversation, s'aperçut qu'il tenait le placet, l'ouvrit nonchalamment et allant de suite aux dernières lignes lut à demi-voix :

« ..... Demande avec les plus ardentes instances à sa majesté la somme de dix mille livres pour relever cette fabrique dont les travaux faisaient vivre la commune, tombée depuis sa suspension dans la plus affreuse misère... »

— Ah! voilà donc ce que demandait ce rustre, dirent les seigneurs qui avaient entendu ces mots.—Dix mille livres, vrai Dieu! on va bien semer ainsi l'or dans le fumier.—C'est quelque chose de bien intéressant qu'une fabrique de pierres rouges avec des huttes de terre à l'entour.

—Dix mille livres, dit le vicomte de Mitemont; par ma foi, cela viendrait arrondir joliment la bourse de perles fines que j'ai achetée avec mes dernières pistoles.

— Dix mille livres, dit Vaubecourt; il y aurait de quoi faire dix soupers à tomber sous la table.

— Il y aurait de quoi, dit le marquis de Noailles, fixer pendant dix jours près de moi la danseuse Nisida, qui me fait une pirouette dès que je ne lui mets pas des chaînes d'or aux pieds.

— Vivre! vivre! dit le marquis de Saverny, voilà tous ce qu'ils demandent ces manans-là. Et quand ils auraient de quoi, est-ce qu'ils sauraient le faire? Il faut, pour savoir jouir de la vie, être gentilhomme de nom et de race.

Puis les seigneurs parlèrent d'autre chose. Au bout de quelques minutes, le secrétaire froissa machinalement la pétition restée entre ses doigts. Voyant le petit chien barbet de Mme de Lussan qui tournait en gambadant autour des falbalas de sa maîtresse, il serra le papier en pelote ronde et la jeta à Fanfreluche, qui la reçut entre ses pattes avec des jappemens de joie. La comtesse sourit du jouet donné à son cher bijou qu'elle regarda déployer ses gentillesses. Fanfreluche fit long-temps sauter la boule en tous sens, accompagnant son jeu de cabrioles et de tours de force qui faisaient reluire au soleil ses longs poils soyeux et son brillant collier de rubis; ensuite, las de son amusement, il poussa brusquement la pelote dans le sable, la déchira en mille pièces de ses dents et de ses pattes mutines, et en jeta les débris dans le bassin. Puis il revint se dresser devant sa maîtresse, qui passa ses belles mains avec amour sur la fourrure du délicieux petit animal.

Le paysan derrière les branches n'avait pas perdu un mot ni un mouvement de ce qui venait de se passer. Immobile comme le tronc d'arbre contre lequel il était appuyé, pâle comme le lis qui s'élevait près de lui, il ne laissa pas échapper un cri de colère, il ne fit pas un mouvement pour reprendre le placet avant qu'il fût déchiré. Maintenant son regard ardent et sombre était levé vers le ciel.

Vaubecourt et Saverny passèrent près de lui et le regardèrent en disant tout haut, comme devant un être d'espèce étrangère qui n'eût pu comprendre leur langue :

— C'est l'homme au placet.

— Voyez l'instinct ! cet animal des bois est retourné se blottir dans le taillis.

Le jeune homme tressaillit; et, en se précipitant dans l'épaisseur des arbres pour ne pas céder à la colère qui l'animait, il eut, en effet, le mouvement d'un cerf blessé qui s'enfonce dans les broussailles et va s'y cacher pour mourir. Arrivé dans le fond inculte du massif, il tomba sur la terre, et y demeura long-temps absorbé dans ses pensées.

Il était assis sur une racine mousseuse; les ronces dans lesquelles il avait frayé son passage étaient revenues s'enlacer autour de ses pieds et se balancer sur sa tête. Tout ce qui se passa dans ce jeune être, initié en une minute aux plus cruelles déceptions, demeura enseveli dans cette cavité de feuillage; seulement, de temps en temps, une larme de rage et de jalousie coulait de ses yeux.

Une fois cependant, au milieu de sa douloureuse méditation, il se ranima et releva la tête; il venait de se rappeler les dernières paroles que son père lui avait dites au moment de son départ :

« Tu n'obtiendras que refus et mépris, mais ne désespère pas, car il y a plus de force en nous que tu ne penses. »

De pauvres paysans, à cette époque où l'inégalité des rangs avait atteint le dernier degré, n'étaient rien sur la terre, rien que ces ronces sauvages rampant au pied des grands arbres. Cependant, à la pensée de son père, le jeune homme respira plus librement; il sentit son sang se réchauffer dans ses veines; il se leva et marcha avec agitation dans l'épaisseur des chênes...

Tout à coup un bruit de fanfares éclatantes vint l'arracher à sa rêverie; il suivit machinalement la foule qui se portait vers le *Champ de la Lice*, aujourd'hui nommé *Tapis vert*. Cette foule était immense, et sa présence ne pouvait y être remarquée parce qu'il s'y trouvait toute sorte de costumes nécessités par les représentations allégoriques qui devaient suivre le carrousel.

La lice ouverte dans de magnifiques bosquets offrait une enceinte toute verdoyante, embaumée et fleurie. Les femmes étaient placées sous des arcs de triomphe à la voûte mauresque, peinte d'azur et d'or et découpée à jour. Dans celui du milieu se trouvait la reine avec les autres femmes auxquelles l'amour du roi avait fait partager ce titre; puis les nouveaux époux, le duc et la duchesse de Chartres. Des hérauts d'armes, des écuyers, des pages bordaient de toutes parts le champ clos.

Le roi donna le signal, et les combattans, montés sur des chevaux arabes à la crinière flottante, aux longues housses brodées de pierreries, s'élancèrent dans la lice.

Un éblouissant soleil inondait la carrière, comme pour jeter un tapis d'or sous les pas de cette troupe superbe. Les costumes des chevaliers se confondaient dans la mêlée et formaient une zône rayonnante de l'éclat de la soie, du reflet des dorures, du feu des diamans, où l'on voyait jouer les aiguillettes de pierreries, les écharpes orientales aux mille nuances de l'iris, les gracieux panaches qui s'élevaient en frissonnant dans les airs. Les sons entraînans d'une musique éclatante emportaient, d'un bout de la carrière à l'autre, ce tourbillon de couleurs et de lumières. Au dessus, un nuage d'une rougeur enflammée, jeté par le couchant, semblait l'étendard royal de pourpre et d'or que le ciel lui-même faisait flotter sur ette enceinte.

Il y eut ce soir-là des faits mémorables. Les chevaliers, animés à la fois par l'esprit de la guerre et par le regard des femmes, par le double transport de vaincre et de briller, se surpassèrent en héroïques prodiges, et leur loyauté, leur courage furent vraiment d'or pur et de diamant comme leurs armures Les femmes applaudissaient avec ardeur ; il y avait là cet enthousiasme d'un millier de personnes qui, réuni en un seul enthousiasme, fait l'âme d'une bataille, d'un spectacle, d'une fête.

Le marquis de Saverny était en veine de bonheur. Au milieu des plus brillans hommes d'armes de France réunis dans le champ clos, ce fut lui qui remporta le prix. Il vint devant la reine et mit un genou en terre pour le recevoir de ses mains. Mais sa majesté appela Valentine de Lussan, qui était à peu de distance, et lui remit la rose de diamans pour qu'elle la donnât elle-même au chevalier. Marie-Thérèse, vieillie avant l'âge, affaiblie, souffrante de cœur, cherchait tous les moyens de s'effacer, et d'après le mariage déclaré de Saverny et de la comtesse, elle pensa que le spectacle en serait plus agréable aux yeux de tous, si elle laissait à la belle jeune femme son droit de couronner le vainqueur.

Au moment où le prix fut donné, les mille instrumens élevèrent de nouveau leurs fanfares pour célébrer la douce victoire; des vivats, des acclamations immenses s'y joignirent; une joie vive et pétillante se montra de toutes parts. Les rayons du couchant qui répandaient leur rouge lumière dans l'enceinte donnaient une teinte plus chaude et plus saillante à cette scène de grandeur et de plaisir. Au milieu de toutes ces figures épanouies dans une joyeuse ivresse, cette lueur du soir n'éclairait que deux visages pâles, deux fantômes inanimés, placés aux deux bouts de la chaîne : la reine sur son trône de velours et le jeune paysan sous sa voûte de feuillage.

Selon le goût du temps pour les allégories, on vit entrer dans le champ clos où les joûtes étaient terminées, un char colossal représentant celui du soleil, et entouré des âges d'or, d'argent, de fer et d'airain; les saisons et les heures étaient à la suite; tout ce cortége, qui était censé représenter l'univers, vint naturellement s'incliner devant le roi de l'univers, c'est-à-dire Louis XIV, et lui débita des vers faits par un courtisan de génie, par Molière.

Dès que la nuit fut venue, le parc s'illumina soudain de milliers de torches de cire blanche; sous ses ombrages des tables se trouvèrent comme par enchantement toutes dressées et toutes servies de succulentes collations. Ensuite les regards étant attirés vers le château par un spectacle nouveau, on vit, devant la façade, s'élever de dessous terre une immense galerie toute de gaze, de fleurs et de lumières. La musique qui partait de cette enceinte magique, destinée au bal de la soirée, y appela bientôt toute la foule légère, et en quelques minutes le parc fut entièrement sombre et désert.

Le jeune villageois, qui malgré le mal poignant que lui faisaient éprouver toutes ces réjouissances, avait été retenu jusque-là sur cette terre par un pouvoir magnétique, ne put s'empêcher d'approcher encore de cette galerie merveilleuse et de la regarder quelques minutes.

A travers la gaze qui les blanchissait et les rendait vaporeuses, il voyait toutes ces figures passer et repasser, former leurs chaînes, leurs rondes, leurs quadrilles, s'incliner et se lever sous le vent de l'harmonie. Sans distinguer leurs traits, il découvrait dans leurs poses et leurs mouvemens un aspect de bonheur ineffable. Elles lui apparaissaient comme des ombres heureuses dans le ciel...

Enfin, il s'éloigna à pas précipités de ce parc royal où son cœur avait été déchiré et saignait depuis si long-temps; il retourna gagner l'espace désert de la campagne.

Arrivé sur les hauteurs de Satory, il voulut regarder encore une fois le château de Versailles. Le jardin était tout embrasé. Le feu d'artifice, représentant un palais enchanté, et placé au-dessus du principal étang, répétait ses tourbillons de lumières au fond des eaux qui en doublaient l'étendue; une clarté éblouissante semblait avoir ramené le jour sur l'horizon et se reflétait dans les nuages; au sommet de l'édifice, entre ces deux zônes flamboyantes du ciel et de la terre, des rosaces, de feu nuancées de toutes les couleurs des pierreries, dessinaient le chiffre du grand roi, qui dominait cet immense incendie.

Au bout de quelques minutes, tout s'éteignit.

Le jeune paysan vit tomber la dernière étincelle de ce feu d'artifice qui, selon ce qu'il avait entendu dire à un des seigneurs, devait jeter un million dans les airs. Si on eût pu observer ses traits, on aurait vu à la pâleur qui les couvrait, à l'énergie qui y était empreinte que les impressions de cette journée ne seraient pas infructueuses, et que la haine amassée dans son âme devait une fois trouver essor.

Il reprit à pas lents la route de son hameau.

II.

La campagne.

A dix heures du soir, la lune limpide éclairait largement une campagne agreste, solitaire, dont le sol pierreux et couvert de roches hérissées se revêtait de la teinte la plus blanche, capricieusement coupée par les ombres noires des bouquets de houx et de buis mêlés au dédale des rochers. Nul chemin, nul sentier n'était frayé dans cet espace désert ; il y avait seulement de loin en loin des degrés taillés dans les blocs de grès les plus inaccessibles. Le villageois, qui avait quitté le parc de Versailles au commencement de la nuit, revenait lentement par ces champs de pierre. La lune éclairait parfaitement sa route, mais il n'avait pas besoin de ce secours pour se conduire; ses pas semblaient faits à cette campagne sauvage, et s'y dirigeaient d'eux-mêmes sans le secours de la pensée : celle du jeune homme était pesante et douloureuse, et couvrait son front penché des plus sombres nuages.

Dans les parages presque entièrement inhabités à cette époque qui règnent entre la vallée de Chevreuse et la route de Fontainebleau, au fond de deux collines stériles et seulement couronnées de bois au sommet, s'étendait le lit d'une petite rivière desséchée. A droite, au pied de l'un des coteaux, était un petit village de l'aspect le plus misérable. Des cabanes rustiquement semées sans aucune espèce d'alignement, étaient toutes à demi éboulées : les unes, encore attachées au roc contre lequel on les avait mastiquées, offraient des parois sans portes ni châssis, ouvertes à tout vent; les autres, privées de l'appui du rocher, avaient laissé tomber un côté de leurs murailles d'argile, et leur toiture de chaume penchait, échevelée, jusqu'à terre. Ce hameau était dominé par les masses sombres du coteau boisé. Sur la hauteur, on voyait pointer la croix de fer d'une petite église dant le bâtiment était caché dans les arbres.

En face, sur la pente de l'autre colline, étaient les restes du vieux manoir de Cerny, abandonné depuis de longues années par ses possesseurs, à cause de son état de dégradation irréparable. Dans ces débris de château la pauvreté avait trouvé moyen de se construire une chaumière en étayant quelques murailles, en fermant les brèches par des cloisons de branchages, en remplaçant les toitures par de la paille. Attenant à cette habitation étrange, était encore le bâtiment d'une fabrique délabrée à l'intérieur, et entièrement abandonnée depuis que le courant d'eau détourné avait cessé de faire mouvoir ses rouages.

Le lit de la rivière privé des eaux qui couraient naguère entre ses touffes de joncs, maintenant sec, noir, osseux, était semblable à un squelette couché au fond d'une tombe. Un petit pont formé de troncs d'arbres jetés en arcade, et devenu alors inutile, le couronnait de sa ruine rustique.

Le hameau ruiné, le castel changé en chaumière, la rivière tarie, tout avait un même aspect de mort et de désolation.

Dans une salle basse de l'ancien château, un vieillard était assis sur une escabelle devant une table de bois noir; un rayon de lune, qui tombait par une ogive et tranchait sur l'obscurité de la pièce, éclairait la figure du vieux paysan.

Sa taille haute et vigoureusement découplée était pourvue d'une force musculaire que le temps avait eu bien de la peine à briser; sa peau bronzée était toute de rides: ses traits offraient tout à fait le type de l'homme des champs; les mouvemens de physionomie en étaient lents, mais fermes et bien arrêtés; d'épais sourcils blancs avançaient en arc sur ses yeux profondément creusés; sa longue et rude chevelure blanche était coupée carrément sur ses épaules selon l'usage de la campagne; tout ce qu'il y avait d'élevé, de puissant en lui résidait dans son large front chauve, qui, par sa hauteur, ses contours hardis, sa surface unie et luisante, présentait quelque aspect de la cime d'un rocher, et par cette similitude semblait révéler une force de volonté inébranlable et éternelle.

Ce vieillard était adoré dans le hameau, dont il avait été long-temps le bienfaiteur, par la fabrique qu'il avait trouvé moyen de créer, et aux ouvriers de laquelle il avait continué à donner des secours depuis qu'il ne pouvait plus donner de travail. Mais au respect, à la reconnaissance, à l'affection qu'on lui vouait, se mêlait une crainte inspirée par la froide expression de sa figure austère, et une certaine terreur superstitieuse que faisaient naître la rareté de sa présence et les habitudes inconnues de sa vie.

Sur la petite table devant laquelle il se trouvait étaient encore les comptes de la manufacture suspendue.

Les murailles de la salle lézardées, croulantes, verdies par la mousse, portaient encore les écussons des anciens maîtres de ce lieu, les armoiries, les devises féodales inhérentes à leurs pierres d'assise. Par dessus les insignes seigneuriales étaient suspendus des instrumens aratoires, le chapeau et la gourde du laboureur, et un dressoir de bois grossier, sur lequel n'était plus qu'un de ces larges pains noirs que le paysan fait cuire pour des mois entiers.

La salle profonde n'avait d'autre lumière qu'un rayon de la lune qui tombait en plein sur le vieillard, faisait ressortir d'une blanche clarté son front puissant, sa longue chevelure, et ne jetait dans le reste de la pièce qu'un pâle reflet.

Deux jeunes paysans, deux frères, autrefois ouvriers dans la fabrique, venaient d'entrer et se tenaient debout le chapeau à la main.

— Bonjour, père Ambroise; bonjour, Volf! dit l'aîné en s'adressant au patriarche du hameau et à un gros vilain animal couché sous le vaste manteau de la cheminée.

— Bonjour, mes enfans, dit le vieillard; vous venez chercher la petite gratification que je vous payais chaque soir depuis que l'ouvrage est suspendu ; mais malheureusement...

Il leur montrait une escarcelle dans laquelle il ne restait pas un denier.

En ce moment, le jeune paysan que nous avons vu sortir du parc de Versailles et revenir par la campagne déserte, entra dans la salle. Quoique la chaleur de sa marche eût mouillé de sueur son front et ses cheveux, son visage portait toujours la même pâleur. Il jeta son chapeau à terre dans un brusque mouvement et se laissa tomber sur un banc, dans l'enfoncement de la pièce.

Le vieillard porta sur lui un regard interrogatif.

Il fit un signe de la main voulant dire qu'il attendrait d'être seul avec son père pour lui répondre. Puis, les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine, il demeura pensif et accablé, sans donner la moindre attention aux empressemens du gros animal à poils hérissés qui avait quitté l'âtre de la cheminée pour venir se coucher à ses pieds avec mille signes de joie et de tendresse.

Le jeune ouvrier, qui était toujours debout devant le vieillard, répondit à l'observation de celui-ci.

— Sous votre bon plaisir, père Ambroise, nous ne venions pas chercher les six deniers de gratification. Quoique nous n'ayons pas mangé de la journée, il y a au village des besoins encore plus pressans que les nôtres.

— Qu'est-il donc arrivé?

— C'est Philibert Durand, notre camarade, qui est mort ce matin, et nous n'avons pas de drap pour l'enterrer.

— Pauvre Philibert, dit le patriarche avec un soupir, il était si brave garçon et si bon fils! Je ne connais que mon Richard qui soit digne de lui être comparé... Il a donc été atteint d'un mal bien subit?

— De maladie, non ; il est mort de faim ; c'est la seule maladie qu'on connaisse au village, mais elle y abat diablement de monde. Chaque jour les habitations se vident et le cimetière se remplit. On l'a agrandi à la Saint-Jean dernière, et le voilà déjà tout garni de fosses.

Le plus jeune des ouvriers, planté à côté de son frère, à qui appartenait la parole, se contentait d'appuyer les discours de celui-ci en répétant le dernier mot ou en faisant un signe approbatif.

— Et ceux qui restent debout, ajouta l'aîné, n'ont guère meilleure mine que les autres qui dorment sous la terre, car ils sentent déjà le mal qui va les emporter. La faim, voyez-vous, c'est comme la peste qui avait gagné la France dans ces temps passés; seulement cette peste-là ne ravage que nos petits endroits; elle s'arrête devant Marly, Versailles et tout ce qui touche les habitations royales.

Le père Ambroise porta la main à son front qu'il pressa quelques instans en silence. Puis il se leva lentement, s'approcha de sa pauvre couche, en tira un drap qu'il tendit aux villageois.

— Tenez, mes enfans, dit-il; allez ensevelir votre compagnon.

Ensuite, descendant le gros pain noir qui restait sur le dressoir, il le coupa par la moitié et dit encore :

— Prenez ceci pour votre souper ; c'est tout ce qui reste à la maison, vous aurez part égale avec mon fils et moi... Mais revenez demain soir; j'espère, ajouta-t-il en tournant de nouveau les yeux vers Richard, j'espère avoir quelque chose de mieux à vous donner.

Les deux paysans s'éloignèrent.

— Eh bien ! Richard? dit le père au jeune homme en se plaçant devant lui les bras croisés.

Richard se dressa de son banc, et prenant la même attitude que le vieillard :

— Eh bien ! mon père, ce placet sur lequel vous comptiez tant a été bien reçu à la cour!

Alors, faisant éclater un rire amer, tandis que sa voix tremblait de rage, il raconta tous les détails de son voyage de Versailles, il dit comment le roi, dédaignant de lire en personne la pétition du paysan, l'avait remise à un secrétaire d'état, lequel, après l'avoir à peine parcourue, l'avait remise lui-même à un petit chien qui s'était diverti à la déchirer et à en jeter les morceaux dans le bassin aux rires de sa maîtresse. Aux derniers mots que prononça Richard, son souffle haletant pouvait à peine se faire entendre, et tout son corps frémissait comme le jeune arbre sous un vent glacé.

Son père l'écouta avec la tristesse calme de l'homme vieilli dans la misère et sous les coups incessans de l'oppression et du dédain seigneurial : mais au fond de l'âme il était aussi violemment frappé d'indignation que le jeune homme.

— Voilà comme ils nous traitent, dit-il, d'une voix sourde. Pour relever cette fabrique qui nourrissait tant de malheureux, pour secourir les pauvres habitans de ce village qui tombent d'inanition, sur le seuil de leurs cabanes en ruine, nous ne demandions à ce roi, à ces ministres, à ces grands, que la plus petite partie des sommes qu'ils gaspillent pour leurs débauches, que les miettes perdues de leur table d'orgie; nous ne leur demandions que de se tromper une fois, et de laisser tomber sur la pauvre campagne laborieuse, productive, ces faibles parcelles de leurs trésors, au lieu de les jeter encore et toujours à leurs filles de joie, à leurs ignobles valets qui en sont gorgés depuis si long-temps. Et ils refusent... Non, ils ne veulent seulement pas écouter la prière.

— Il en sera donc ainsi, s'écria Richard en répondant par un éclat de colère à la colère qui grondait plus sourdement dans le sein du vieillard; ces malheureux paysans, souffrant le froid, la faim, toutes les tortures de la misère, tomberont sur le champ qu'ils n'ont plus la force de remuer ; ils mettront leurs faucilles en croix sur le sol, ils se coucheront auprès, épuisés, dévorés par la souffrance, changés en cadavres, en squelettes avant d'entrer dans la tombe, et ils recevront la mort sans que leur cri de détresse, sans que leur dernier soupir, aillent troubler dans leurs fêtes ceux qui dévorent les lingots d'or changés en festins!... Oh ! cette plainte qu'exhalaient les pauvres mourans, cette humble supplique dans laquelle ils avaient mis toutes leurs larmes, leurs angoisses, elle a servi aux courtisans à divertir un des leurs, à faire jouer un instant le petit chien d'une comtesse !...

— Et c'est pour être témoin de cela, mon enfant, que tu es entré dans la demeure des grands pour la première fois.

— C'est pour y puiser une haine éternelle contre eux, dit le jeune homme, l'œil ardent, les lèvres pâles et desséchées par la fièvre.

Le loup Volf que Richard avait apprivoisé, et qui était toujours couché à ses pieds, sentant instinctivement la souffrance de son maître, fit entendre un faible et plaintif hurlement.

En voyant l'indignation qui rayonnait sur le front de son fils, le visage d'Ambroise s'éclaircit, un souffle plus libre s'exhala de sa vaste poitrine.

— Richard, dit-il, que ferais-tu pour te venger d'eux?

— Tout.

Ce mot partit du fond de l'âme ; les regards du jeune homme étaient perdus dans l'espace.

— Tu croirais toute chose légitime pour ce but?

— Légitime et sainte.

— Tu ne reculerais pas devant ce qu'on nomme crime?

— Non.

— Fût-ce le vol... le meurtre, dit encore le vieillard en accentuant ses paroles.

— Le vol ! s'écria Richard, mais que pouvons-nous donc leur prendre qui ne nous appartienne déjà ! Puisque les biens de la terre sont faits également pour tous, serait-ce donc voler que d'en reprendre une faible parcelle à ceux qui les ravissent tout entiers. Le meurtre! mais quand ils nous font mourir de misère, les tuer serait-il autre chose que la juste représaille due à leurs attentats.

Il y eut un moment de silence, d'attente, pendant lequel le sein de ces deux hommes battait violemment.

Richard était placé devant la haute fenêtre qui laissait voir toute l'étendue de la vallée ; son regard, s'étendant sur le majestueux défilé que formait la gorge des collines, semblait vouloir saisir cette terre et la reprendre aux usurpateurs.

— Si tu veux rendre ce sol à ses véritables possesseurs, à ceux qui le fécondent de leur travail, dit son père avec un accent profond et assuré, si tu veux y répandre autant de prospérité qu'il y a maintenant de misère, tu le peux.

— Je le veux, dit Richard.

Et ils restèrent un moment de nouveau dans le silence.

Volf, voyant ses maîtres fixer d'un œil ardent la campagne vers laquelle le vieil Ambroise tenait encore la main étendue, s'était dressé de toute sa hauteur, hérissait son poil fauve, montrait sa formidable denture, et tenait aussi ses yeux flamboyans fixés du même côté.

Au milieu du silence de la nuit, de la campagne, de la solitude, dans la profondeur de cette déserte et sombre ruine, la lune versant par l'ogive un large rayon éclairait d'une vive lueur ce vieillard, ce jeune homme, cette tête blanchie dans la haine de l'oppression et les désirs de vengeance, cette tête aux longs cheveux noirs, où venaient d'éclore tous les instincts de révolte, toutes les ardeurs de délivrance, cet animal sauvage, né au fond des bois, ennemi de la race humaine ; et l'astre nocturne semblait venir se rendre témoin de ce pacte de vengeance et le consacrer de sa lumière.

Un instant d'une immobilité solennelle se passa ainsi. Puis le vieillard prenant la main de son fils lui dit :

— Richard, le moment est venu où tu dois connaître ma vie, où tu dois apprendre tout ce qu'il y a eu de caché pour toi. Jusqu'à présent dans le vieil Ambroise tu n'as vu que ton père, il faut que tu connaisses l'homme.

Un léger frémissement passa dans les veines de Richard ; il songea seulement alors que le silence habituel de son père, ses habitudes solitaires et mystérieuses, avaient presque entièrement dérobé à ses yeux le caractère du vieillard, et qu'il venait de prendre l'engagement sacré de se dévouer à ses volontés.

— Je vais te faire connaître en peu de mots toute mon existence, dit Ambroise, et tu la jugeras. Mais, avant, viens t'asseoir à cette table ; tu as marché tout le jour, tu es fatigué de corps et d'âme, prends de la nourriture et du repos pour pouvoir m'entendre.

Richard obéit sans songer à ce qu'il faisait ; mais avec un appétit campagnard que rien ne pouvait suspendre entièrement, il mangea le quart qui lui revenait de l'énorme pain noir, et but d'un trait une cruche d'eau. Volf, qui était revenu se coucher aux pieds de son maître, eut sa part du repas.

— Maintenant, dit Ambroise, écoute-moi. Tu as vu depuis que tu es en âge de raison, cette filature et fabrique de draps, par la prospérité dont elle jouissait, soutenir l'existence du hameau voisin, et même y répandre quelque peu de bien-être ; tu as entendu chaque jour ces pauvres paysans arrachés de la misère bénir le nom de ton père, disant que c'était à lui seul qu'ils devaient le travail et le pain. Comment penses-tu que moi, pauvre paysan aussi, dénué d'instruction, de ressources, d'appui, j'aie pu faire d'abord les avances nécessaires aux malheureux ouvriers et pourvoir aux dépenses que demandait l'établissement de l'usine ?

— Par votre travail, mon père.

Le vieillard secoua la tête.

— Ces bras ont été bien forts, cette âme a été bien courageuse ; mais dans le monde où nous vivons, ils ne peuvent parvenir qu'à un salaire misérable.

La figure d'Ambroise s'obscurcit peu à peu, sa voix devint plus basse.

— Il faut que je te parle de ma jeunesse, reprit-il, et quelque court et simple que soit ce récit, il réveillera bien des douleurs.

Il y a trente-cinq ans, après être resté très jeune orphelin et avoir toujours travaillé à la culture de la terre, je quittai la commune de Meudon où j'étais né, et je vins habiter le hameau de Cerny. Je n'avais d'autre parent, d'autre ami sur la terre qu'un frère plus jeune que moi de quelques années, qui venait de recevoir les ordres ecclésiastiques et d'être nommé curé dans cet endroit. Son église et son presbytère étaient situés au sommet du coteau boisé qui domine le village ; je pouvais, en venant habiter ici, le voir souvent, et, dans tous les momens de la journée, apercevoir sa demeure dont la croix s'élevait au dessus du feuillage.

Je n'avais aucun moyen d'acheter même la plus pauvre des cabanes ; je trouvai ici les ruines du château de Cerny, abandonnées et oubliées par leurs possesseurs, et ne servant plus qu'à loger les oiseaux de nuit. Des branches d'arbre et de chaume m'aidèrent à refermer quelque peu ces murailles et à y reconstruire une espèce de demeure. Avec le prix des journées que j'allai faire dans les environs, j'amassai bientôt le peu qu'il fallait pour acquérir le terrain qui servait autrefois de jardin et se déroulait jusqu'à la rivière. Il conservait encore quelques arbres fruitiers ; j'y plantai des légumes que j'allai vendre à Marly. Dès lors, avec le produit de ces quelques pieds de terre je subsistai entièrement... Je fis plus, j'élevai un enfant.

J'entrai un soir dans une maison du hameau dont la porte était ouverte parce que les villageois y venaient tour à tour jeter de l'eau bénite sur une bière. Il ne restait plus d'habitans autour de ce foyer éteint qu'une morte et une petite fille de cinq ans. La morte allait en sortir en y laissant l'enfant sans mère et sans pain. La petite s'était glissée sous la serge noire qui couvrait le cercueil ; elle se serrait dans le tissu de laine pour se garantir de l'air glacé, car il y avait dans cette chambre le froid de janvier et le froid de la mort, et on voyait sa petite tête blonde et pâle sortir de dessous le drap mortuaire. Je tendis la main à la pauvre enfant ; elle vint s'y jeter, et trouvant que je la réchauffais mieux que le cercueil, elle se blottit dans mon sein. Je priai Dieu pour la morte et j'emportai sa fille avec moi.

Depuis ce moment ma vie prit une âme nouvelle ; je travaillai pour mon orpheline ; je voulais, quoi que le sort fît, l'élever et la rendre heureuse. Je repris des journées au dehors ; le soir et le matin je cultivais le jardin ; de tous côtés je redoublai d'ardeur. Je voulais gagner, à la sueur de mon front, de quoi acheter à mon enfant tout ce qu'il lui fallait et tout ce qu'elle demandait. Au logis, je me faisais son serviteur, son jouet pour la voir rire et se colorer de belles couleurs. Puis elle s'endormir, dans mes bras, et souvent, craignant que sa couche fût trop froide, je passai des nuits entières à la faire dormir sur mon sein. Elle grandit, ses besoins devinrent plus dispendieux, j'augmentai mon travail. Quand l'ouvrage allait bien, nous étions nourris et vêtus tous deux ; quand les journées devenaient plus rares, je me passais de tout, mais Marianne avait toujours sa bonne nourriture et ses jolies robes neuves.

J'avais chéri l'enfant de toute mon âme, j'adorai la jeune fille. Je ne me demandais pas depuis quand l'amour d'un père était devenu celui d'un amant, car je sentais que l'un et l'autre s'étaient toujours confondus en moi, qu'il y avait toujours eu de la passion dans ma tendresse pour l'enfant, et qu'il y aurait toujours de la sainteté paternelle dans mon idolâtrie pour la femme. J'attendais qu'elle eût dix-huit ans accomplis pour l'épouser ; je lui fis part de mon projet ; elle l'accueillit comme une chose arrêtée d'avance, car ne connaissant, n'aimant que moi au monde, elle n'avait jamais pensé que nous pussions nous séparer.

Mais en lui parlant de mariage, en en fixant le jour avec elle, en comptant à toute minute avec elle combien de temps nous séparait encore de ce moment désiré, je ne lui dis jamais un mot d'amour ; quand la passion était prête à éclater dans mes regards, je baissais les yeux ; je ne voulais ôter à ma sainte fiancée aucun de ses charmes d'innocence ; je voulais lui laisser toute la virginité de son âme. Elle était seule avec moi, sous mon toit, et tout en ma puissance, c'est pourquoi je poussai la réserve jusqu'à l'austérité ; je ne voulais pas trahir la Providence qui me l'avait confiée.

Le moment du bonheur approchait ; je n'avais plus qu'un mois à attendre...

A ces mots qui devaient appeler les plus doux souvenirs, le visage du vieux paysan se couvrit d'une pâleur étrange et se creusa de plus profonds sillons ; on eût dit que le souffle de la mort passait sur lui. Il garda un moment de silence, pendant lequel sa douleur se montrait si sombre que son fils n'osait ni l'interroger ni lever les yeux sur lui.

Il reprit d'une voix lente et navrée :

Il y eut là une année de ma vie qui doit rester voilée pour toi comme elle l'a été pour tous au monde ; année d'épreuves cruelles, mais sur laquelle je peux reposer mes pensées avec le calme d'un homme qui est resté bien avec lui-même, satisfait de son courage et de son honneur. Au bout de ce temps, j'avais épousé Marianne, je l'aimais plus que jamais, et tu étais venu au monde, mon fils... Ah! oui, mon fils chéri! La paix, le bonheur, autant qu'on peut en avoir en ce monde, étaient revenus pour moi. Je croyais passer le reste de ma vie ainsi et j'en étais digne, car je demandais bien peu pour être heureux. Mais deux ans s'étaient à peine écoulés que le propriétaire, pour lequel j'avais travaillé, vendit son domaine sans me payer ; je sentis les premières atteintes de la misère. L'ouvrage manquait dans la commune, je fus obligé d'aller prendre des journées à trois lieues d'ici ; le temps qu'absorbait le trajet réduisait tellement le travail et le salaire qu'ils ne suffisaient plus pour nous donner du pain. Pendant que j'étais retenu au loin, Marianne était obligée de se charger de l'ouvrage qui restait à la maison, de cultiver les légumes, de les recueillir, de les porter au marché. C'était pour moi le comble de la souffrance ; ma pensée la suivait tout le jour, et, à l'heure où je savais que la faible et délicate enfant chargeait son bras et ses épaules de lourds paniers qui déchiraient et brisaient ses membres, mon cœur défaillait ; quelquefois, je tombais sur ce champ où j'étais à labourer, et mes larmes mouillaient la terre. Chaque jour je voyais Marianne changer et s'affaiblir sous le poids de tant de fatigues et d'une douleur qui depuis deux ans ne s'était pas effacée de son âme... Oh! mon fils, que Dieu te garde jamais de savoir ce que c'est que de souffrir dans ce qu'on aime! Quand je demandais à Marianne de cesser un travail qui la tuait, elle me montrait son enfant qu'il fallait nourrir, et je me taisais...

Ambroise s'arrêta à ces mots ; ce vieillard au front de rocher était courbé sous le poids de ses douleurs passées qui revenaient avec tant d'amertume dans son âme. Il se leva subitement, prit la main de Richard et lui dit :

— Viens, suis-moi, c'est dans un autre endroit qu'il faut que je continue ce qu'il me reste à te dire.

Il emmena le jeune homme au fond du jardin, auprès d'une petite élévation de terrain plantée de quelques fleurs et de hauts peupliers. Cette place, entourée d'épais feuillages, recevait d'en haut une faible lumière ; la clarté de la lune se trouvait suspendue au dessus comme une lampe nocturne qui n'éclaire que le repos. Ambroise entra dans cette étroite enceinte, et fit asseoir son fils près de lui au pied des grands arbres.

— Un soir, dit-il en continuant son récit, un soir au retour des champs, je ne vis pas Marianne sur le seuil de la maison où elle venait toujours m'attendre. Je frissonnai, je sentis mes jambes défaillir sous moi.... En entrant dans la salle basse, je trouvai l'infortunée étendue sur le carreau, baignée dans son sang à quelques pas de son lit, qu'elle n'avait pas eu la force d'atteindre ; près d'elle était encore la hotte pleine d'herbages. Elle n'avait pu les vendre ce jour-là ; il avait fallu s'en charger encore au retour ; un vaisseau du cœur s'était brisé dans cette double et atroce fatigue, et en rentrant elle était tombée expirante.

Je la pris dans mes bras, je cherchai à la ranimer du souffle de ma vie... mais il était trop tard ; il ne lui restait que quelques heures d'agonie. Cette agonie, elle la passa dans mes bras ; mon sein fut sa couche

mortuaire; je sentais les derniers battemens de son cœur tomber sur ma poitrine, ses derniers souffles s'exhaler sur mes lèvres. Au point du jour, tout était fini; elle devint raide et froide; je la gardai là, sur mon cœur, dans la même attitude où je l'avais si souvent fait dormir quand elle était enfant.... C'est à peine si je souffrais; ma vie s'était exhalée avec la sienne. Je ne sais combien de temps se passa ainsi : mais une nuit je vins creuser une fosse sous ces peupliers, j'y déposai le corps de Marianne, je le couvris de terre. Ensuite je m'étendis à côté, les lèvres collées sur cette terre humide, enveloppé avec Marianne sous ce rideau de sombre verdure comme nous l'avions été sous celui de notre humble couche. Je voulais ne point me relever et attendre la mort à cette place. Quelques heures se passèrent.

Le soleil s'était levé chaud et radieux.J'entendis un léger bruit dans les broussailles. C'était toi, mon petit garçon de deux ans à peine,qui venais, démêlant avec peine tes pas dans les hautes herbes, chercher les fraises semées au pied de ces arbres.Ta tête rose et bouclée était rayonnante de vie, fleurie de santé;quand tu voyais une fraise rougir dans le gazon, tu jetais des cris de joie, et, après avoir mangé ce pauvre petit fruit, tu embrassais la plante qui te l'avait donné... Je t'avais oublié, mon pauvre enfant!... Faible et moribond que j'étais, je me relevai à demi, je m'appuyai sur un bras et je te regardai... Tu étais si frais, si vivace, et tu avais l'air si heureux d'être au monde!...

Tout à coup je me relevai. Eh bien oui! m'écriai-je, tu vivras, toi, je t'arracherai à la misère affreuse qui nous a dévorés tous deux. Tu vivras, tu auras les fruits de cette terre que tu aimes tant, et quand je te les aurai donnés tu m'embrasseras comme tu embrassais cette plante; ce sera ma récompense.

Le soir même, au milieu de la forêt, j'arrêtai deux voyageurs et je volai leur or.

Richard poussa un cri affreux, cacha sa tête dans ses mains, et par un élan spontané se jeta à quelques pas de son père.

— Je m'attendais à ce mouvement d'horreur, dit Ambroise; c'est l'instinct d'honneur qui parle en toi, mais la réflexion viendra me justifier.

Le jeune homme vint se rasseoir auprès de son père, mais le visage altéré et frémissant de tout son corps. Le vieillard continua.

— Cette nuit, cette nuit de dégoût et d'horreur qui fit blanchir mes cheveux en quelques heures, me procura plus de gain que ma vie entière de travail ne l'avait fait.

Le lendemain j'étais assez riche pour te nourrir et t'élever.

Un trouble violent remplissait seul l'esprit de Richard; un tourbillon était dans son cerveau où il ne trouvait encore aucune pensée distincte.

Le vieux paysan poursuivit d'une voix ferme :

—Je continuai. Je repris courage au travail... Mais ce n'était plus au point du jour que je partais pour accomplir ma tâche, c'était à l'entrée de la nuit; ce n'était plus les outils du laboureur que je prenais sur mon épaule, c'était des armes que je cachais dans ma ceinture; ce n'était plus l'œuvre sainte de féconder la terre que j'allais accomplir, c'était l'œuvre maudite du brigandage. Ces défilés sauvages, ces forêts qui nous entourent, cette campagne déserte, et cependant traversée souvent par de riches voyageurs qui vont de l'une à l'autre résidence royale, était une situation favorable pour la chasse humaine. Oui, pour soutenir mon enfant, pour aller au secours des pauvres paysans, mes frères, qui mouraient de faim autour de moi, j'arrêtais le seigneur qui revenait à demi-ivre de son orgie, je le volais, je l'aurais tué s'il l'avait fallu.... Le ciel a permis que je n'aie jamais été forcé d'aller jusque-là.

J'étais riche à mon tour; j'avais de l'or, des diamans. Des marchands de Venise passant dans ces parages m'achetaient les pierreries. Leur présence dans ma cabane eût excité les soupçons; je les voyais à la cure de mon frère où ils se rendaient sous prétexte de recevoir la bénédiction du digne pasteur, et où nous terminions nos marchés.Le saint et noble prêtre, qui ne soupçonna jamais nos rapports,priait pour nous. Dans l'élévation si pure de son âme, il est clairvoyant pour tout, excepté pour le mal; il a beau recevoir chaque jour au confessionnal l'aveu des fautes des hommes, il oublie le mal dès qu'il a cessé de l'entendre; il ne voit partout que la sainte candeur qui est en lui...

– O mon oncle! s'écria Richard avec un soupir; ô le plus saint et le meilleur des hommes!

— Je pouvais alors pourvoir à ton éducation, ce fut à lui que j'en confiai le soin; je te remis entre ses mains; il t'éleva, il te forma à son exemple,et dans ton âme du moins il a pu jusqu'à ce jour voir avec vérité un beau reflet de la sienne.

—Continuez votre récit, mon père, dit le jeune homme en frémissant.

—Ton sort assuré, je pensais à celui de mes frères. Tous les habitans de notre hameau eurent du pain; leurs cabanes furent relevées; je construisis une fabrique sur les bords de la rivière qui en faisait mouvoir les ressorts; je donnai des outils et des matériaux à deux cents ouvriers. Ils purent alors soutenir leur famille, cette pauvre famille de la campagne qui ne demande guère plus de frais qu'un nid d'oiseau. Le village de Cerny prit cet aspect de paix et de modeste prospérité dans lequel tu l'as toujours vu... Mais moi... Oh! c'était une étrange vie que la mienne! Dès que la nuit venait, accablé, frémissant, saisi d'une horreur qui ne s'est jamais affaiblie, je détachais mes armes, j'allais roder dans la forêt comme une bête sauvage, ou, faisant de longues routes dans les lieux les plus solitaires, dans les chemins les plus escarpés, j'y poursuivais ma proie la nuit entière, souvent en vain, mais quelquefois aussi rapportant de riches dépouilles; alors je rentrais au hameau. Le jour était revenu; je voyais cette pièce d'or arrachée d'un amas de richesses se changer en une douce cabane que la vie et le sourire venaient habiter.Il me semblait alors que la force extraordinaire de mes membres, que l'ardeur impétueuse de justice qui est dans mon âme m'avaient été donnés exprès pour cette tâche, que j'étais fatalement destiné à établir sur un petit point du monde un premier et faible degré de cette égalité sainte qui doit y paraître un jour s'il y a un Dieu. Je n'ai jamais eu de remords de mes actions; par momens, j'en étais fier, et par une contradiction étrange, j'avais honte de moi; il me semblait que les moyens ténébreux dont je me servais laissaient des traces impures sur mon front, sur mes mains; je distribuais le travail, je répandais les secours au hameau, et je revenais m'enfermer dans cette sombre et triste ruine. J'ai conservé les habits les plus grossiers, la demeure la plus austère; j'aurais rougi d'employer une obole de ce que je ravissais au riche à autre chose qu'au plus strict nécessaire; je me serais maudit de prendre pour moi une ombre de ce luxe que je haïssais dans les autres; car cela seul pouvait faire de moi un voleur.

Les sentimens de justice et d'humanité, corrompus par le malheur dans l'âme de ce vieillard, étaient arrivés au fanatisme, au délire. Les malheurs qu'il venait de raconter, plus encore celui qu'il avait tenu secret, l'avaient exalté au dernier degré contre les grands de ce monde; et l'immense inégalité des fortunes était devenue pour lui le mauvais génie de la terre, le Satan digne d'horreur et d'effroi. Il avait été si vivement frappé d'une des faces des choses humaines qu'il n'avait pu voir dans l'ensemble ce qu'il s'y trouvait peut-être de providentiel; trop ardent à sentir, il avait perdu la faculté du jugement, la vertu de la résignation.

Mais il était grand, désintéressé dans ses erreurs; il avait conservé une étrange pureté de caractère au milieu de sa vie criminelle. Peu à peu ses sentimens gagnèrent l'âme de son fils, fait à son image, et préparé à toutes les résolutions du désespoir par ses impressions de la journée. Richard en vint à écouter les confidences de son père sans horreur, et il laissa aller sa main dans celle du vieillard.

— Oh! oui, tu m'aimes toujours, lui dit Ambroise, car ton cœur est humain, généreux, et tu vois maintenant ce que j'ai fait pour cette pauvre population que Dieu semblait m'avoir confiée.

Tu l'as vue heureuse et florissante par mes soins. Mais à présent, hélas! tout est bien changé. Au commencement de cette année, en construisant les grandes eaux de Versailles, on a eu besoin pour augmenter leur bassin de détourner le cours de notre rivière. Les agens de l'autorité sont venus ici, ils ont décidé notre ruine. En vain nous les avons priés, implorés à genoux, en vain nous leur avons montré que ce faible courant d'eau donnait la vie, le bonheur à tout un village; ils n'ont rien écouté. Que leur importait l'existence de deux cents familles de paysans devant le sourire de quelques seigneurs; et cette rivière qui apportait ici le pain de chaque jour, les vêtemens, le bois de l'hiver, est allée s'engloutir dans les bassins du parc royal, pour jaillir en mousse perdue dans les airs.

Déjà le cœur de Richard battait violemment dans sa poitrine. Sa colère renaissait plus violente.

—Depuis un an que les métiers de la manufacture sont détendus, continua le vieillard, les privations de tout genre, puis la détresse, sont revenus dans le hameau; le moindre morceau de pain y est reçu avec une joie baignée de larmes, et les pauvres affamés ne traînent plus que des haillons dans leurs murailles nues.

Le jeune homme frappa son front de douleur.

— Richard, s'écria son père, dis-moi, tu as vu aujourd'hui une fête de Versailles, et en rentrant, tu as entendu ces deux jeunes paysans qui n'avaient pas mangé de la journée et qui demandaient un drap pour enterrer leur frère mort de faim?

— Oh! oui, j'ai bien vu, bien entendu cela! dit Richard en frémissant de rage.

— Tu sais que j'ai tenté un dernier effort, que j'ai exposé nos besoins, notre misère au roi en demandant humblement une faible somme pour la soulager, tu sais comment la prière a été reçue?

— Oui, répéta le jeune homme avec une exaltation croissante, je le sais, je le saurai toujours!

— En même temps l'âge s'est apesanti sur moi; je ne peux plus avoir recours aux puissantes ressources que j'ai tant exploitées autrefois; mes forces me trahissent, je n'ai plus ce bras nerveux qui arrêtait un homme tandis que mon genou pesait sur la poitrine de l'autre; je suis semblable au loup blessé qui rugit devant sa proie sans pouvoir l'attaquer. Eh bien! crois-tu que si je pouvais rappeler de la tombe ma vigueur épuisée, recevoir d'en haut un rayon de vie nouvelle, je ferais bien de retourner au sein de la forêt arracher à ces grands le superflu de leurs richesses pour le donner à nos paysans mourans de misère?

— Oui, vous feriez bien!

— Sur ton honneur, sur ta conscience sainte et pure de jeune homme, tu le crois?

— Je le crois, dit Richard la main sur sa poitrine et les yeux levés au ciel.

— Alors, fais-le à ma place.

Il y eut un moment de silence, où des frissons glacés coururent dans les veines de Richard.

— Oui, reprit son père, oui, devant ces étoiles du ciel dont la clarté guidera tes pas, jure de me succéder.

Richard demeurait haletant sous les plus terribles émotions; l'ardeur de la vengeance, l'horreur du crime tourbillonnaient, se heurtaient dans son âme.

— Ecoute, écoute, dit Ambroise, tu ne sais pas encore ce que je veux. Les marchands de Venise m'ont fait savoir qu'il y aura demain un bal à Fontainebleau, et qu'une femme de la cour, la comtesse de Lussan, en en revenant, passera à minuit, et toute couverte de ses diamans, dans la forêt de Montlhéry.

Richard fit un geste de dégoût.

— Oh! ne t'indigne pas, mon fils, ce n'est pas un vol de pierreries que je te propose; j'ai versé vingt fois mon sang pour ce but; mais le tien m'est trop précieux pour que je veuille le mettre à si vil prix; c'est le vol d'une femme que je viens t'offrir, d'une des plus belles, dit-on, des plus nobles femmes de France. Nous l'enlèverons dans la nuit prochaine. Elle restera enfermée dans cette solitude. Jamais aucun voyageur n'approche de notre obscur village retiré de toutes les routes, et jamais aucun des habitans du hameau ne pénètre dans ma chaumière qui leur inspire une terreur superstitieuse. Là je veux que par un mariage secret la comtesse de Lussan t'appartienne.

— Mon père! mon père, un instant de folie vous inspire-t-il ce projet!

— Il y a vingt ans que j'y pense.

— Mais c'est mille fois impossible!

— Tu l'as dit tout à l'heure, en face du ciel, tout est possible et légitime pour la vengeance. Eh bien! les diamans dont cette femme est chargée suffiront pour relever nos usines, rappeler le travail, rendre la vie à tout une population expirante. Toi, mon fils, tu auras en partage cette femme dont les plus grands, parmi les grands, envient la main avec ardeur. Et moi, qui ai arraché cent fois à cette noblesse de l'or, des joyaux pour les donner aux malheureux, je lui ravirai aujourd'hui une des plus belles perles de sa couronne pour la donner à mon Richard.

— Mon père, dit le jeune homme en posant la main sur sa poitrine, Dieu sait si la haine des grands est puissante dans ce cœur, Dieu sait si l'indignation me brûle, me dévore le sang, si je voudrais renverser à mes pieds les hommes de cette race maudite, leur arracher leurs dépouilles, en revêtir l'enfant du pauvre, nu, abandonné, l'élever dans mes bras et le montrer à Dieu en lui disant : *Celui-là aussi était ton enfant.* Tout le sang de mes veines, tout le courage de mon âme, je les répandrais pour cette cause. Mais parmi tant d'ennemis puissans prendre pour victime une femme! cela est lâche et repoussant.

— Cette femme, d'après ce que tu m'as rapporté toi-même, est la fiancée du marquis de Saverny qui t'a odieusement insulté, cette femme est la maîtresse du chien auquel on a donné notre pétition pour jouet et qui l'a déchirée et jetée dans l'eau du bassin.

— Oh! oui, je m'en souviens bien, dit Richard d'une voix étouffée par la rage, cette femme à l'air si indifférent, si hautain, s'appelait la comtesse de Lussan... Elle a souri à son chien bienaimé... elle l'a caressé de ses belles mains...

— Enfin, s'écria le vieillard sachant bien qu'il enivrerait le courage de son fils par ces paroles, cette femme sera accompagnée sûrement d'un ou deux seigneurs et de ses gens, et nous ne serons que deux contre tous! Moi, je le sens, je retrouverai encore une fois mes forces passées pour ce dernier combat, et toi mon fils tu seras heureux, n'est-ce pas, de tenter pour le premier, un coup aussi hardi?

Richard était exalté au dernier degré par l'aspect du luxe effréné de la cour qui, le matin, s'était montré à lui, par les humiliations dont il avait été abreuvé dans le parc royal, par les tableaux d'oppression et de misère que son père avait remis sous ses yeux; et puis, il s'était trempé depuis long-temps auprès d'Ambroise des sentimens violens qui fermentaient dans le sein du vindicatif vieillard; il avait la même nature que son père, ardent jusqu'à la passion, enthousiaste jusqu'au fanatisme, juste jusqu'à la cruauté.

Il jura d'être le lendemain à minuit dans la forêt.

III.

Vol à main armée.

Au milieu de la nuit, le silence était si profond dans la forêt de Montlhéry, qu'on eût dit que nul être vivant ne s'y trouvait, et que le grillon même était rentré sous l'herbe. Cependant un épais taillis de chênes, à l'angle des deux routes de Fontainebleau et de Paris, enfermait deux hommes bien armés et couverts de longues capes grises qui leur cachaient une partie du visage. Mais pas un mouvement, pas un souffle ne les trahissaient, pas un rayon de leurs armes ne perçait l'épaisseur du feuillage, car ils étaient en présence d'un moment décisif. Dans l'attente immobile et muette, la vie s'arrête et réserve toutes ses forces pour l'heure prochaine.

Le vieil Ambroise, par une puissance d'excitation miraculeuse avait ressaisi un instant toutes les forces musculaires de sa jeunesse, car il voulait protéger autant que seconder son fils, et prendre pour lui la plus grande part du danger. Richard, une fois la résolution prise, ne sentait plus ni doute, ni reflexion, ni remords, mais seulement la volonté de réussir. Volf, qui avait l'habitude d'aller à la chasse avec Richard, était attentif et le poil hérissé; il demeurait immobile parce que son maître était immobile; il tenait sa gueule entr'ouverte et ses ongles tendus parce que son maître se disposait au combat; il ne savait rien autre chose, mais il voulait servir son maître.

Deux paysans et un loup attendaient une escorte de gens de cour dont le nombre leur était inconnu.

Dans la soirée, un élégant équipage était sorti de la royale avenue de Fontainebleau. C'était un carrosse ouvert de la forme la plus nouvelle, armorié d'argent sur fond bleu, conduit par deux chevaux barbes, la tête ornée de blancs panaches, la crinière tressée de ganses d'argent et de rubans azurés. Dans le fond de la voiture étaient, à demi étendus sur des coussins de velours blanc, la comtesse Valentine de Lussan et le marquis de Saverny; sur le devant, le baron Vaubecourt, frère de Mme de Lussan.

Le marquis pensait aux chances favorables qui étaient venues lui sourire, à la rare fortune qu'il avait eue de voir changer, par la capricieuse bonté de Louis XIV, la punition qu'il avait si bien méritée contre un des plus brillans mariages que son ambition pût rêver. La comtesse Valentine songeait à ce même mariage, mais avec une satisfaction beaucoup plus incertaine et avec quelques réflexions sérieuses, tempérées cependant par l'insouciance et la légèreté de son âge et de son caractère. Le baron de Vaubecourt ne pensait à rien, car ayant pu s'emparer de toute la largeur des coussins, il était tombé dans une douce somnolence que berçaient mollement les vapeurs des vins d'Espagne et de France.

Sur le siége, auprès du cocher, était le compagnon inséparable de la comtesse, l'important petit chien Fanfreluche, qui avait désiré prendre place au grand air; un domestique à cheval suivait la voiture.

Le marquis de Saverny, qui pendant toute la journée avait adressé à Mme de Lussan une cour empressée, cherchait sans cesse l'occasion de revenir sur l'union projetée qui le comblait de joie.

— Je pense, disait-il en ce moment, que nous reverrons bientôt à la cour une partie des fêtes données ces jours-ci. Si j'en crois la faveur dont notre gracieux souverain vous comble si largement, et celle qu'il a l'insigne bonté de m'accorder aussi, il voudra déployer pour notre union une pompe semblable à celle qui vient de présider au mariage des princes du sang.

— Cela est possible, mais nous en jouirons bien moins ce jour-là, marquis; car pour les conviés d'une noce, les réjouissances sont l'objet principal, et la cérémonie sainte se montre seulement comme un tableau plus grave qui doit faire contraste; mais pour ceux que regarde la solennité du mariage, elle absorbe assez leur pensée dans sa haute importance pour que le bal ne semble plus qu'un vain accessoire.

— Je crois cependant que le bonheur des âmes ne perd rien pour être entouré d'autres jouissances plus frivoles, et, après ces jours de fêtes nuptiales, je veux que le luxe et la splendeur pour lesquels vous êtes si bien faite vous environnent et suivent partout vos pas. Je veux vous monter une maison dont le ton et l'éclat vous fassent partout des jalouses et mettent en deuil la vanité de toutes nos grandes dames. Vous aurez un vaste hôtel, une livrée nombreuse, des lambris de marbre, des tapis d'Orient, une magnifique orfévrerie, des glaces de Venise de toutes parts.

— J'aimerais mieux les beaux et sombres paysages du Poussin, les tableaux de Lesueur aux angéliques figures, les statuettes que le roi fait venir des musées romains.

— Vous les aurez également. Il vous faudra aussi un château dans les environs de Paris, parce que nos terres à tous deux sont trop éloignées de la cour pour y faire de fréquens voyages. Nous achèterons, si vous le voulez, cette riante seigneurie de Montgiron, dont les jardins s'étendent au bord de la Seine. Mme de Noailles veut la vendre afin de venir dire chaque jour au roi que ses fiefs diminuent, et d'exciter par là la généreuse pitié royale.

— Mon Dieu, de quoi se plaint-elle? elle a encore plus de couronnes princières que de cheveux noirs pour les porter.

— Si le château de Montgiron vous convient, nous l'aurons pour deux cent mille livres.

— Non, je voudrais quelque vieux manoir dont l'aspect me rappelât ma province de Périgord, qui en est encore aux constructions des derniers siècles; je voudrais un château dont la fondation fût une légende, et où il y eût encore quelque tradition effrayante, car j'aime à braver le danger; je n'aurais pas même redouté le séjour de la *Logette au Diable* que M. Lhullier, le conseiller au parlement de Rouen, avait vendu à vil prix à ce pauvre duc de Rohan parce qu'elle avait la réputation d'être hantée par les mauvais esprits.

— Alors je crois avoir ce qui vous convient. Le marquis de Puységur, ce galant octogénaire qui porte toujours la coiffure du jour sur sa tête du siècle passé, me dit souvent qu'il veut se défaire de son château de Givry, qui date du quatorzième siècle, parce qu'il en trouve les ornemens trop anciens...

— Les sculptures trop anciennes, bon Dieu! C'est donc son médaillon qui orne les murailles.

— Probablement, alors je pense que cela pourra vous satisfaire en fait d'antiquité. Nous ferons l'acquisition de ce manoir s'il peut vous plaire, et nous l'habiterons quelques mois de l'été. Vous aurez l'espérance d'y voir revenir les démons, et moi je serai toujours sûr d'y trouver un ange.

La nuit avançait et la voiture était au milieu du bois. Au premier roulement qui s'était fait entendre au fond de la route, on eût dit que ce faible mouvement avait eu un retentissement magnétique au fond du massif de chênes, car le feuillage, partout immobile, avait frissonné en cet endroit. Comme le carrosse approchait, une voix bien basse prononça dans le taillis:

— Avançons.

— Non, dit une autre voix, les forces sont inégales, et nous ne devons nous montrer qu'en frappant.

Au moment de tourner de la route de Fontainebleau à celle de Paris, le carrosse s'arrêta subitement. Le cocher dit à la comtesse :

— Madame, je suis sûr qu'il y a des loups sur cette route : Fanfreluche jappe pour nous avertir, et il ne veut pas qu'on avance davantage.

— Au fait, dit le marquis, le bois est bien fourré de ce côté, il peut certainement y avoir des loups, et peut-être même des malfaiteurs.

— Qui parle de malfaiteurs? dit en secouant sa grosse perruque le baron de Vaubecourt, que ce mot avait éveillé.

— Il vaut peut-être mieux, continua Saverny, rebrousser chemin et prendre la grande avenue du milieu.

— Non pas du tout, dit Mme de Lussan, je ne veux pas me promener dans ce bois toute la nuit. J'ai du monde à souper, et il faut que j'arrive assez tôt pour avoir le temps de me recoiffer.

— Madame, c'était pour vous que je parlais, répondit le marquis, je ne voulais que vous épargner un moment de frayeur.

— C'est pour vous, répliqua-t-elle en riant, vous pâlissez de crainte... Regardez Fanfreluche, il prévoit le danger, lui, mais il n'a pas changé de visage.

— Au fait, ma sœur, dit le futur conseiller, je ne vois pas pourquoi vous vous obstineriez à suivre ce chemin, si nous pouvons y rencontrer quelque fâcheux événement.

— Ce serait une bonne fortune pour vous, mon cher magistrat, répondit-elle. Vous ne voyez les voleurs de grande route qu'au palais de justice, et lorsqu'ils sont raides et comme empaillés sur le banc des accusés ; ici vous les verrez tout vivans et sur leur terrain. Vraiment ce sera une belle occasion d'exercer votre ministère ; vous les jugerez au bruit des mousquets, et vous les condamnerez, monsieur le conseiller, à se retirer en vous saluant... Partez, cocher, et avançons.

La voiture reprend son chemin. Elle est en face du taillis de chêne.

Volf saute au frein des chevaux qui se cabrent et s'arrêtent; d'un autre bond il saisit le cocher et le renverse de son siége. L'autre domestique à cheval est emporté par sa monture qui a pris le mors aux dents à la vue d'un loup.

En même temps, Richard est en face du marquis de Saverny, qui s'est élancé à bas de la voiture, et Ambroise, armé de deux pistolets et tenant une épée entre les dents, est devant le magistrat qui s'est jeté à terre de l'autre côté. La comtesse, pâle de terreur, mais opposant encore son courage au danger, est demeurée au fond du carrosse. Volf a jeté le cocher si rudement à terre, que celui-ci est hors de combat et incapable de venir au secours de ses maîtres.

La nuit est calme et toujours inondée de la lumière de la lune ; le silence le plus profond règne dans l'étendue de la forêt, et il a à peine été interrompu sur le lieu de la scène, car, après les premiers cris de frayeur jetés par les voyageurs, le trouble, l'étonnement, l'ignorance où ils sont encore de l'étendue du péril les retient frappés de stupeur.

Saverny a porté la main à son épée, mais l'étourdissement, l'effroi, lui ôtent la force de la tirer.

— Ah! monseigneur, dit Richard qui tient la main gauche appuyée sur l'épaule du marquis, et de la droite lui pose le canon d'un pistolet sur la poitrine, vous voilà bien étonné qu'il y ait un coin de la terre où vous ne soyez pas maître ; mais vous avez tant méprisé *les animaux des bois*, qu'ils devaient tâcher de reconquérir l'estime de votre seigneurie en lui montrant un peu ce qu'ils savent faire.

Saverny, l'une des meilleures lames de France, reste pourtant presque sans force contre cette attaque brutale et sauvage où il croit qu'on en veut à sa vie. Cependant son courage ne peut entièrement l'abandonner; il se décide, dans une de ces réflexions plus rapides que l'éclair, à frapper de son épée le bras du brigand qui tient le pistolet sur son sein ; s'il touche juste, son ennemi est désarmé ; si sa lame faiblit, l'arme à feu part, et il est mort. Il tente ce coup extrême.

Richard a le bras traversé, l'épée s'est brisée et la pointe est restée dans ses chairs ; mais en lâchant le pistolet de cette main il l'a saisi de l'autre, et, irrité par sa blessure, il va faire sauter le crâne de son adversaire. A l'instant un cri déchirant est jeté par la comtesse qui a vu l'arme se lever. Ce cri, cette plainte de femme qui sort des entrailles, va répondre au fond des entrailles de Richard, le fait tressaillir, donne un soubresaut à sa main, et le coup qui partait dans cet instant au lieu de porter juste, effleure seulement le front de Saverny. Légèrement blessé, mais étourdi du coup et le visage baigné de sang, il tombe sur la poussière. Richard pose un genou sur sa poitrine et le retient prisonnier.

De l'autre côté de la voiture, voici ce qui se passe en même temps.

Ambroise, qui a mis la main au collet du magistrat, lui dit de la voix du commandement :

— Rendez-vous, donnez bourse, montre, chaînes d'or, bijoux, et vous serez libre de fuir.

Vaubecourt n'obéit point vite à ces ordres, et irrité de sentir sur lui la main du brigand, il essaie de lutter avec son terrible adversaire, mais la première étreinte du robuste vieillard le serre, l'étouffe à lui faire rendre l'âme; il pousse un cri aigu, et mettant la main à ses goussets, il commence à jeter aux pieds du voleur les objets qu'il demande.

— A genoux! s'écrie Ambroise.

En même temps il saisit son adversaire par les deux poignets qu'il presse avec violence en les abaissant vers la terre, et fait tomber le seigneur prosterné devant lui.

— Donnez à genoux votre or, vos bijoux, monsieur le juge, ajoute-t-il, car vous les avez volés dans d'indignes exactions; vous les avez arrachés aux malheureux qui venaient vous demander justice et qui étaient forcés de l'acheter.

Le magistrat, de la main que son vainqueur lui laisse libre, répand autour de lui tout l'argent qu'il porte, ses agrafes de diamans, ses chaînes, ses aiguillettes d'or.

Le voleur de profession regarde attentivement ce qui lui est livré, tandis que le baron ôte les derniers anneaux de ses doigts.

— Est-ce tout ? demande Ambroise.

Vaubecourt, frémissant de rage, veut profiter de la position humiliante où il se trouve. Atterré devant le brigand dont il voit la taille colossale dominer sur lui, il a l'air de prendre son épée dont la poignée est enrichie de pierreries pour la livrer ainsi que tout le reste ; mais il la tire du fourreau et en frappe son ennemi en s'écriant :

— J'ai encore ceci pour toi.

D'une main aussi rapide que forte le vieillard détourne l'épée au moment où elle effleure ses chairs, de l'autre il appuie un poignard sur la poitrine du seigneur ; et il lui dit :

— Conseiller Vaubecourt, si tu veux continuer à juger et condamner les hommes du haut de ton tribunal au lieu d'être toi-même jugé, condamné et exécuté à l'instant, rends-moi cette épée, dépose-la devant moi comme devant ton vainqueur qui t'a fait crier merci.

Le baron dépose son épée.

Les deux paysans étaient vainqueurs. De hauts arbres entourant cette clairière profonde cachaient l'horizon de tous côtés. N'apercevant que ce coin du monde, on eût dit, à voir ces deux hommes en cape grise et ce loup dressé à leur côté, tenant renversé devant eux ces seigneurs, cet équipage de cour, et autour du groupe cet or, ces diamans semés sur la poussière, on eût dit que le règne d'une justice sauvage et cruelle était venu sur la terre.

Cependant la comtesse, malgré sa terreur, a examiné tout ce qui se passait ; elle frémit à l'idée que ces brigands pourront porter la main sur elle. Elle se hâte de dépouiller ses parures ; le tremblement de sa main l'empêche de les détacher aussi vite qu'elle le voudrait ; elle se presse davantage et jette loin d'elle son collier, ses bracelets, le diadème qui entourait ses cheveux ; ces joyaux tombent de tous côtés, et à la lueur des étoiles, le sable étincelle de pierreries.

Ambroise les regarde d'un œil ardent et se dispose à les recueillir. Vaubecourt fait un mouvement pour se relever, et songe à frapper le brigand tandis que la préocupation de celui-ci lui donnera l'avantage. Le vieillard le prévoit; d'une main de fer il étend le seigneur tout de son long sur la terre, puis il fait entendre un léger sifflement ; Wolf est aussitôt à ses côtés. Son maître lui fait un signe; alors l'animal, une patte posée sur la poitrine de l'homme renversé, l'autre levée en l'air et recourbée, les yeux fixes et flamboyans, dans l'attitude d'un chien qui veille sur sa proie, tient le seigneur en arrêt.

Tandis que la comtesse est penchée à demi évanouie sur les coussins de la voiture, que Richard tient le marquis fixé à terre sous le poids de son genou, et que Volf répond du conseiller, Ambroise ramasse une à une toutes les richesses qu'il vient de conquérir, et les rassemble soigneusement dans une gibecière, sans laisser un seul brillant s'égarer dans la poudre. Puis, n'oubliant rien, il s'approche du siége de la voiture, arrache au petit chien, qui s'était caché tout tremblant entre les coussins, son collier de rubis du prix de dix mille livres; et, joignant ce bijou aux autres, il suspend le havresac à sa ceinture.

Mme de Lussan, épouvantée au dernier point de l'approche du brigand, agite ses bras dans les plus cruelles angoisses :

Ambroise la regarde avec une expression implacable, terrible, et où se mêlent pourtant des rayons d'admiration et de joie.

— Nous n'avons plus rien ! s'écrie la comtesse en étendant vers lui des mains suppliantes, plus rien, je vous le jure ! au nom du ciel laissez-nous partir.

— Le plus précieux reste à prendre, dit Ambroise.

En même temps il saisit la jeune femme dans ses bras et l'emporte malgré ses cris, qui se taisent bientôt sous le mouchoir imprimé sur sa bouche.

Quand il est déjà loin, Richard et Volf, laissant leurs vaincus sur la terre, s'élancent sur ses traces, et tous trois disparaissent dans la forêt.

Il ne reste plus sur la route que les deux seigneurs et le domestique, tous trois étourdis, abattus de la violence du choc qu'ils ont reçu. Le marquis est blessé légèrement, mais cependant incapable d'agir. Le conseiller a peine à se relever sur ses lourdes jambes, quoiqu'il s'aide pour cela des plus énergiques juremens que sa langue puisse lui fournir. Le cocher, jeté à bas de son siége par Volf, n'a reçu que quelques horions de son adversaire, mais la chute y a joint d'autres contusions qui le mettent hors d'état de marcher. Il est donc impossible de songer à poursuivre les ravisseurs ; et ce que les malencontreux voyageurs peuvent faire de mieux est de remonter en voiture, de reprendre la route de Paris en maugréant de toutes leurs forces, et en jurant bien sur Dieu et leur épée de retrouver leur belle et chère comtesse de Lussan.

IV.

Un Mariage de haine.

Un dimanche soir, peu de temps après la nuit laborieuse dans laquelle

Ambroise et son fils effectuèrent au sein du bois de Montlhéry leur audacieux projet, une petite église, située sur la hauteur du hameau de Cerny se parait du peu d'ornemens qui pussent lui être fournis par sa pauvre sacristie. Ce frêle bâtiment, formé de deux pans de murailles attachées à un rocher qui en faisait le fond, ne pouvait prendre le nom d'église que de la croix qui surmontait un petit clocher à jour, et de la piété des fidèles qui venaient la consacrer de leurs prières.

La rustique cabane qui s'élevait à côté ne méritait guère mieux le nom de presbytère. C'était une étroite chambre garnie de symboles de piété, de livres religieux et de quelques tableaux bibliques qui, par leur choix, cependant témoignaient du goût de celui qui les avait rassemblés là. Autour de cette seule pièce étaient une grange, une étable, un hangar rempli d'outils aratoires, indiquant que le pasteur, une fois sorti de l'autel, gagnait sa vie en travaillant la terre comme les plus pauvres paysans, ou plutôt n'était qu'un paysan lui-même revêtu de la lumière divine, et répandant plus sûrement les consolations d'en haut parmi ses frères, en communiquant chaque jour avec eux :

Comme les arbres qui n'ont pas été greffés, comme les plantes qui poussent entre les fentes des rochers, le pasteur de Cerny pouvait être appelé un prêtre sauvage. Relégué tout jeune au fond des bois, il avait été soustrait à l'éducation de l'église, à son faste, à ses exemples pernicieux. On lui avait donné le sacre et puis on l'avait envoyé dans cette agreste et pauvre cure, que nul prêtre civilisé n'eût voulu desservir. Là, guidé par l'ineffable tendresse de son âme, et par l'étude des livres saints, il s'était donné lui-même le véritable sacre, la piété divine. Il avait pris l'esprit évangélique dans sa sévère essence, il se croyait prêtre simplement pour donner les secours sirituels à ceux dont la vie intérieure lui était confiée, sans avoir jamais pensé qu'on pût retirer un bénéfice pécuniaire de ces dons du ciel. S'il avait su qu'on osât taxer un sacrement, une bénédiction de Dieu, à un certain nombre d'écus, et qu'on ne voulût les délivrer qu'à ce prix, il eût été bien surpris de cette stupide impiété.

Ce prêtre sauvage était donc là comme une goutte d'eau lustrale jetée sur un champ pour le bénir, comme une croix plantée sur un rescif dans un périlleux passage.

Son unique existence était l'exercice de son saint ministère et la culture d'un champ qui le faisait vivre et lui permettait de donner parfois aux malheureux ; son seul bonheur, la seule chose qui eût jamais amené le sourire sur son visage, où ne brillait ordinairement que la paix de l'âme, était l'éducation de son neveu que son frère Ambroise lui avait confié en bas âge.

Le vieil Ambroise qui, suivant toutes les inspirations de sa rude et impétueuse nature, avait nié si hardiment dans son esprit les lois de Dieu et de la société, et avait porté la révolte contre le sort jusqu'aux dernières limites, se sentait humble et timide devant son frère ; son frère était sa seule religion, et il lui vouait le culte d'amour le plus tendre. Il avait voulu que son fils fût nourri, élevé, formé dans cette atmosphère de vertu.

Pour instruire cet enfant adoré, le pasteur s'était mis à s'instruire lui-même; il avait étudié tout ce qui lui manquait. Le nombre de ses livres était très borné, mais c'était une raison pour y puiser davantage, parce qu'en revenant toujours aux mêmes pages il en extrayait toute l'essence ; il y trouvait pour son élève l'instruction solide et la culture poétique.

Rien qu'en faisant étudier à Richard la bible, l'évangile, la vie des pères de l'église, et le fond de tableau sur lequel ces grands personnages se détachent, il avait su lui inculquer une foule de pensées sur l'homme et ses fins, et lui donner de sages enseignemens sur la vie réelle. En même temps ces livres explorés par lui en ce qu'ils offrent de délicieux sentimens étaient venus fournir des alimens favorables aux vives émotions, aux instincts de tendresse et de dévoûment qui venaient de bien bonne heure assaillir l'âme du passionné jeune homme. Dans ses momens de repos, le pasteur avait appris à peindre, il l'enseignait à Richard; alors, en faisant suivre à sa jeune main les contours suaves d'une fleur, les accidens harmonieux d'un paysage, où les lignes inspirées d'une figure sublime, il lui révélait la poésie ; la poésie, source de toutes les grandeurs d'âme et de toutes les belles actions de la vie.

Lorsque le jeune Richard était devenu un homme bien développé par lui d'intelligence et de cœur, il avait vu moins constamment son élève, dont le travail était alors utile aux champs et à la manufacture établie par son père; mais jamais cependant Richard n'avait passé un jour sans aller donner quelques instans de bonheur à son maître et en trouver près de lui.

Ce dimanche au soir, le prêtre des champs sentait pour la première fois de sa vie une vive agitation remplacer la quiétude de son âme résignée et sereine. Il y avait quelque chose de passionné dans sa prière, son cœur battait violemment, une larme de jeunesse était revenue mouiller sa paupière : ce n'était plus un pasteur implorant Dieu pour ses fidèles, c'était un père priant pour son fils.

La veille, le vieil Ambroise était venu lui dire que Richard allait contracter une union que des raisons particulières forçaient à tenir, pendant quelques années, entièrement secrète; qu'il lui amènerait dans la nuit suivante le jeune homme et celle qui devait s'unir à lui, afin que le saint ministre, le second père de Richard, voulût bien bénir leur mariage.

Après avoir mis son *rochet* le plus fin, son aube de mousseline blanche, à laquelle venait s'unir sa blanche chevelure ; après avoir aussi paré son autel d'une nappe fine, d'une croix d'argent et de deux vases de fleurs, il vint se placer sur le seuil du petit temple, posa deux flambeaux sur les degrés, afin que les voyageurs pussent gravir un peu plus facilement le sentier montant et rocailleux qui conduisait jusque-là, et, à demi agenouillé, il abaissa la tête contre le sol, comme le font les hommes des terres sauvages, pour entendre de plus loin les pas de son bien-aimé Richard.

Au bout de peu d'instans, la petite escorte arriva lentement et dans le plus profond silence. Sur une mule était une femme vêtue de blanc, couverte d'un voile blanc, dans une attitude penchée et un accablement extrême. A côté marchait Ambroise; le grand vieillard, dressant fièrement sa haute taille et ayant un bras passé autour de la ceinture de cette femme, la soutenait sur sa monture. De l'autre côté était Richard, les bras croisés sur sa poitrine, la tête inclinée et couverte d'un grand feutre qui l'ombrageait des rares lueurs venant du ciel et des flambeaux de l'église, et cachait entièrement l'expression de ses traits.

Les trois voyageurs descendirent et la cérémonie commença.

Le prêtre était à l'autel, les deux époux agenouillés sur des nattes de paille, Ambroise au fond, à gauche de l'autel, adossé contre la muraille, à demi caché par le tabernacle aux yeux de son fils et du pasteur, mais bien visible à ceux de la comtesse de Lussan qui se trouvait en face de lui.

La nuit était tiède et pure : l'ombre se mêlait des plus limpides rayons des étoiles, et le calme de l'air était plein de sérénité. En même temps, les plus violentes passions, les plus cruelles douleurs s'agitaient dans le sein de ces trois êtres, sans que le moindre mouvement troublât la surface immobile de leurs traits.

Ambroise, après l'enlèvement de la comtesse de Lussan, lui avait révélé ce qu'il attendait d'elle; il lui avait déclaré qu'elle devait devenir secrètement l'épouse de son fils, sous peine de perdre la vie; qu'elle devrait ensuite rester enfermée dans cette masure; car, après l'acte de violence dont il avait usé envers elle, et la loi qu'il lui dictait en ce moment, son retour à la liberté serait le signal de sa perte immanquable à lui-même. Le ravisseur avait été forcé, pour l'amener à ses fins, d'adresser à la tremblante femme des menaces qu'il était bien loin de sa pensée d'effectuer ; car, au milieu de ses vols, de ses brigandages, jamais, du moins, le sang versé n'avait souillé ses mains.

Valentine de Lussan, tombée aux mains de cet implacable paysan, était dans la situation des prisonniers de guerre pris par les sauvages et destinés au supplice. Mais du moins les hommes de ces terres barbares ne font subir à leurs captifs que les tourmens du corps, tandis qu'elle, c'était son âme, son honneur, sa destinée tout entière qu'on voulait enchaîner et torturer des coups les plus cruels. L'étonnement, la terreur égarait sa raison ; elle avait été quelques instans à comprendre ce qu'on exigeait d'elle, son esprit ne pouvait admettre cette bizarre volonté du terrible vieillard... Elle ! devenir l'épouse d'un paysan ! cela lui semblait un songe horrible...

Enfin l'espoir et presque la certitude que ses amis, qui sûrement cherchaient ses traces, les découvriraient bientôt, la rendraient à la liberté, et feraient rompre un lien formé par la violence, avaient déterminé son consentement au sacrifice qu'on exigeait d'elle pour racheter sa vie.

Mais Ambroise craignait encore le moment décisif de la cérémonie. Toujours faible et craintif devant son frère, ce qu'il redoutait le plus au monde était qu'un de ses attentats fût connu de cet homme de piété et de résignation, à qui il semblait qu'on dût accepter le martyre, sous quelque forme qu'il se présentât, plutôt que de nuire à aucun de ses semblables. Le ravisseur de Valentine plaçant un poignard dans sa ceinture lui avait juré que si elle laissait voir la contrainte dont on usait envers elle au prêtre qui allait bénir son mariage, que si elle révélait sa situation par la moindre plainte, par le moindre cri de révolte, il la tuerait avant qu'elle eût le temps d'en terminer l'aveu.

Et maintenant le vieillard, debout devant la victime, le front armé d'une résolution terrible, la main posée sur l'arme qui était à sa ceinture, le regard fixe et embrassant tous les mouvemens de la tremblante femme, montrait qu'il était capable de tout pour arrêter une parole imprudente sur sa bouche.

La belle Valentine, à genoux et à demi repliée sur elle-même, la tête inclinée sur sa poitrine, le front couvert d'une pâleur mortelle, laissait se dérouler le rituel de la cérémonie sainte sans en suivre le cours; elle n'avait aucune force pour la révolte, elle n'avait aucune douceur dans l'âme pour la prière. Elle s'était flattée jusqu'au dernier moment que quelque miracle du ciel viendrait la délivrer du supplice étrange auquel elle était condamnée.... Mais maintenant tout était fini. Plongée dans un abattement qui lui ôtait presque la connaissance de ce qui se passait, elle ne sentait qu'une douleur violente dans son cerveau et un vague étrange dans ses idées. Et quand l'infortunée, revenant un peu à elle-même voulait chercher quelque force, quelque consolation dans la contemplation du Christ, en levant les yeux elle rencontrait la figure calme et implacable d'Ambroise, dont la ferme et cruelle volonté semblait écrite sur le front en rides profondes.

Richard était toujours sous l'empire de cette irritation à la fois exaltée et profonde qui l'avait fait consentir à l'attentat auquel son père l'avait conduit. L'acte de violence qu'il accomplissait à cette heure, et où il n'avait pas eu le temps de voir tout ce qu'il y avait de barbare et de sacrilège ne lui semblait que la conclusion de sa vengeance : c'était le vol des biens de la noblesse qu'il consommait par la capture irréfragable d'une

femme de ce rang; il achevait son œuvre de triste justice avec une volonté ferme, mais avec la douleur d'une âme peu faite pour les sentimens cruels, et sa voix, en répondant aux versets des prières, était sourde et profondément altérée.

En même temps, par un contraste étrange, le cadre qui entourait ce sombre tableau avait une douceur toute radieuse et une simplicité pleine de grâce; l'atmosphère la plus suave et la plus pure enveloppait ces figures froides et tristes comme les statues des tombeaux. La religion était là dans ce naturel qui lui laisse toute son essence divine; la voix du prêtre en lisant les paroles sacramentelles, en faisant entendre la sainte poésie des psaumes, était pleine d'une haute et grave piété; les tendres émotions qui palpitaient dans le sein du vieillard y mêlaient un léger tremblement et l'inflexion la plus touchante. Dans ce petit temple, mêlé d'ombre et de lumière, des branches d'arbustes environnans pénétraient par des lézardes et des ogives démantelées, et laissaient pendre dans l'intérieur des guirlandes de chèvre-feuille, d'églantines, de jasmin, qui embaumaient l'air de leurs suaves émanations. Le vent de la nuit, glissant de toute part balançait la clarté des flambeaux, dont la lumière éclairait tour à tour dans ses mols ondoiemens les livres saints, les fleurs de l'autel, la chevelure blanche, la figure sainte et douce du vieux prêtre, et la beauté éclatante des deux jeunes êtres qui se présentaient à sa bénédiction. En même temps, sur un amandier qui verdoyait devant la fenêtre, un rossignol, qui ne troublait point les paroles basses de la mystérieuse cérémonie, continuait sa chanson nocturne, et laissait tomber après chaque verset des psaumes sa longue note mélodieuse.

Le moment décisif était venu; le prêtre fit au jeune époux la demande usitée; il répondit le oui sacramentel d'une voix pleine et assurée, qui vint frapper douloureusement dans le sein de la malheureuse femme. Alors le ministre posant la main de Valentine dans celle du jeune homme, elle sentit la raideur de cette main de laboureur et la rudesse de sa peau, elle vit encore ce bras en écharpe de la blessure reçue dans l'attaque nocturne; ce contact la fit frissonner jusqu'au fond de l'âme; tout le malheur de sa situation vint fondre dans son sein; la pensée de s'élancer hors de l'église, et de se briser la tête contre les rochers s'empara d'elle; elle fit un mouvement en arrière... Mais quoiqu'elle tînt les yeux baissés, comme elle l'avait toujours fait jusque là, une lueur bleuâtre vint glisser sous sa paupière; c'était une étincelle du poignard qu'Ambroise, retiré derrière son frère, faisait briller à ses yeux. Valentine n'était qu'une faible femme, et même, en désirant la mort, en songeant à se la donner, elle avait peur de cette lame... Elle jeta le mot oui avec l'accent dont elle eût crié *grâce !*

La cérémonie reprit son cours et s'acheva dans la limpidité paisible de minuit, aux parfums des roses sauvages et aux chants de l'oiseau de nuit.

Le saint prêtre, voyant l'émotion profonde et mystérieuse à laquelle Richard était en proie, ne put que le serrer dans ses bras et lui dire par son étreinte qu'il trouverait toujours des consolations près de lui.

Les trois personnages de cette scène repartirent dans le même silence morne et sombre où ils étaient venus, et arrivèrent au hameau au milieu de la nuit. Le père Ambroise prit une lampe, conduisit la comtesse dans une chambre supérieure qu'elle avait habitée depuis son arrivée, et qui, avec celle de Richard située à côté, formait tout le premier étage des ruines. Il posa la lampe sur une table près de Valentine et la laissa seule.

La jeune femme se laissa tomber dans un grand fauteuil de cuir, brisée, anéantie.

La pièce où elle se trouvait n'avait que des murailles nues et crevassées, une table de bois grossier scellée à la muraille, une grande caisse de planche de sapin garnie de rideaux de serge verte qui servait de couche; pour siége des escabelles de bois et ces maçonneries qu'on élevait autrefois de chaque côté de l'embrasure des fenêtres, rendues si profondes par l'épaisseur des murailles. La faible lueur d'une lampe éclairait cet intérieur misérable.

C'était là que Valentine de Lussan était mariée, établie, dame et souveraine.

Le roi, qui depuis une année cherchait dans quel séjour assez somptueux, assez magnifique, assez pourvu de tout ce qui charme l'esprit et les sens, il pourrait établir sa chère comtesse de Lussan, n'avait pas songé à celui-ci.

Valentine était plongée dans la plus triste rêverie quand elle entendit des pas sur l'escalier, et reconnut instinctivement que c'étaient ceux de Richard. Elle tressaillit, elle croisa ses mains jointes sur son sein, et tout son sang se glaça dans ses veines. Elle regarda la porte de sa chambre avec des yeux hagards. Elle avait bien compris que, par le mariage auquel on la contraignait, ces paysans envieux et poussés à bout par les vexations des seigneurs, avaient voulu s'approprier toute sa fortune, au lieu de simples bijoux arrachés dans un attentat nocturne, et humilier une noblesse ennemie dans sa personne en la soumettant à une alliance horriblement disproportionnée, mais elle n'avait jamais cru que ce paysan osât songer aux droits qu'il avait acquis sur elle-même. Si cette pensée se fût seulement présentée à son esprit, elle se serait tuée plutôt que de contracter ce lien. Elle eut la première atteinte de cette terreur en entendant les pas qui s'avançaient. Elle espéra que le jeune homme regagnait sa chambre à lui qui était voisine de celle-ci, elle chercha à se le persuader pour calmer ses esprits, car elle se sentait mourir de frayeur... Mais au même moment Richard entra.

Il ne lui avait jamais inspiré autant d'effroi, et ce fut en ce moment pourtant qu'elle leva les yeux sur lui pour la première fois. Sa belle et noble stature se dessinait sous la simple veste de laine brune; ses longs cheveux noirs qui tombaient jusque sur ses épaules encadraient gracieusement une figure régulière dans laquelle brillaient de magnifiques yeux noirs, la pâleur et la tristesse empreintes sur ses traits allaient admirablement bien à leurs contours mâles et sévères.

— Madame..... ne tremblez pas, dit-il, je n'ai jamais voulu pousser la coupable action que je viens d'accomplir jusqu'au sacrilége. Vous, en trouvant un homme dans un paysan; moi, en dérobant par la violence ce que l'amour seul doit donner, nous dérogerions tous deux. Je vous jure de ne jamais passer le seuil de cette porte avant l'heure de ma mort. Voici la clé de votre chambre avec laquelle vous pouvez vous enfermer. Elle vous appartient, à vous seule. Je vous la donne comme un gage visible de mon serment.

A ces mots, il jeta la clé sur la table et sortit.

V.

Valentine de Vaubecourt.

Demeurée seule, Valentine s'enferma dans sa chambre avec une joie extrême. Sa captivité, qu'elle regardait avec désespoir peu de minutes auparavant, ne lui sembla plus rien après le moment d'angoisse qu'elle venait de passer. Elle se mit paisiblement au lit : son corps souple, délicat, aux formes voluptueuses, s'étendit sur la dure; ses cheveux fins, imprégnés des plus suaves parfums, se déroulèrent sur l'oreiller de toile rousse; son bras blanc et gracieux retint la grossière couverture sur son sein, et elle s'endormit d'un paisible et profond sommeil.

La douceur de ce repos, assez étrange dans une semblable position, tenait peut-être à la nature de cette jeune femme que nous allons faire connaître en quelques mots.

Marie-Valentine était fille du baron de Vaubecourt, maréchal de France. Elle fut élevée dans un château solitaire au fond du Périgord, tandis que son père était retenu à l'étranger par les guerres incessantes de cette époque. Sa mère était morte en lui donnant la vie; elle connaissait à peine son frère, plus âgé qu'elle de douze ans, et habitait Paris où il se destinait à la magistrature. Elle passa donc sa première année dans une solitude où la presence d'une vieille et inepte gouvernante ne servait qu'à répandre plus de tristesse et de froideur. Ainsi, dès que la jeune fille eut besoin de penser et de raisonner, elle s'accoutuma à s'entretenir avec elle-même.

Valentine avait dix ans quand son père, grièvement blessé à la guerre des Pays-Bas, quitta le service et vint s'établir dans sa terre. Il avait cinquante-cinq ans; il était courbé, valétudinaire, grisonnant, couvert de blessures et de décorations; il ne parut d'abord aux yeux de l'enfant que comme l'un de ces portraits de vieux chefs militaires qu'elle était accoutumée à voir suspendus à la muraille Quand elle put distinguer l'être vivant des portraits de famille, elle eut pour son père, bon et vertueux, un culte filial, dans lequel entraient le respect, l'admiration, la tendresse profonde et dévouée, mais non l'amitié intime, abandonnée, communicative.

Le baron de Vaubecourt ne revint point seul dans sa terre. Il amena avec lui le comte de Lussan, un vieux et noble frère d'armes. Par un hasard singulier, l'existence de ces deux braves combattans avait toujours été intimement liée. Ils avaient fait leur première campagne ensemble, ils avaient vu le feu pour la première fois à la même bataille; ils avaient promené leur belliqueuse jeunesse dans les mêmes contrées de l'Europe, et c'était aussi dans la même affaire que tous deux avaient été mis hors de combat. Ils avaient voulu se retirer ensemble sous le même toit pour y finir paisiblement la vie; et, comme ils traversaient ensemble les campagnes du Périgord, un devin de ces contrées sauvages leur avait prédit qu'ils mourraient le même jour.

En grandissant, Valentine devint une fille charmante pour ces deux vieillards; mais auprès d'eux elle ne demeura pas moins seule et livrée à elle-même. Son père la laissait entièrement libre de suivre ses goûts qui la portaient à la musique, aux longues promenades solitaires, surtout à la lecture des romans et des poésies du temps qui composaient toute son éducation. Son imagination s'exalta dans ses méditations poétiques : toujours placée entre les passions ardentes, les événemens bizarres du monde idéal et la froideur de l'existence la plus terne et la plus monotone, elle s'accoutuma à donner une extrême importance à toutes les choses de sentiment et d'imagination et à laisser dans une profonde indifférence celles de la vie quotidienne. Les grands caractères, les sentimens, les actions sublimes que lui offraient ces livres attiraient ses sympathies, ses vœux, ses préoccupations continuelles, et ce qui se passait autour d'elle, le train ordinaire du château, l'intérêt des récoltes, celui des longues parties de lansquenet que les vieux amis faisaient ensemble, ne captivaient nullement son attention. Dans ses promenades rêveuses, au sein d'un pays montagneux, boisé, pittoresque, elle avait d'interminables conversations avec elle-même, qui roulaient toujours sur des sujets de roman et de ballades qu'elle venait de lire. Chaque monticule, chaque roche escarpée devenait pour elle le lieu de quelque scène que son imagination y traçait à grands traits; chaque vallée lui semblait devoir être le théâtre de quelque événement remarquable, qu'un besoin d'agitation, de changement, violent en elle et non satisfait, lui faisait attendre sans cesse. Dans de longues veillées du château, à la lueur paisible de la lampe, entre le métier de tapisserie, les pipes allumées, les taciturnes parties de cartes, sa rêverie émue ne discontinuait pas encore. Là, rien n'interrom

pait le silence. Depuis long-temps les deux vieillards n'avaient plus qu'à s'aimer et plus rien à se dire; ils ne parlaient même plus de leurs campagnes, ils avaient tout épuisé; et on ne voyait reparaître le souvenir des combats que dans la fumée des pipes qui partait alternativement de chaque côté et se heurtait dans l'air. Dans ces longues parties carrées que faisaient les deux vétérans et les deux grandes pipes d'écume, il n'y avait point de place pour Valentine.

D'ailleurs, par une certaine pudeur d'âme, bien connue de tous les êtres élevés et délicats, elle ne jetait jamais ses émotions au dehors; elle dérobait ses instincts poétiques et passionnés, ses mouvemens de sensibilité comme elle aurait caché les plus mauvaises inclinations. Si elle se promenait avec son père et le comte de Lussan, elle faisait remarquer la fécondité des pommiers et la riche récolte qu'ils promettaient, mais jamais l'ineffable senteur de la violette cachée sous l'herbe; elle vantait l'éclat d'un beau jour qui faisait mûrir la moisson, mais n'aurait jamais osé parler des charmes d'une belle nuit. Jalouse de ses sentimens, de ses rêves, elle ne les exposait pas devant ceux qui les eussent flétris par la seule impossibilité de les comprendre.

Le baron de Vaubecourt avait eu un bonheur extrême à installer son ami dans sa demeure; il se plaisait à le traiter comme un membre de l'antique famille. Il aimait à le voir respirer l'air des domaines héréditaires, fumer dans la pipe patriarcale, boire dans la coupe d'honneur qui avait désaltéré ses ancêtres. Non content de lui donner le passé de sa maison, il voulut lui en assurer l'avenir, il lui donna sa fille en mariage dès qu'elle eut atteint l'âge de dix-huit ans.

Cette union ne changea rien à la position de Valentine, et ne fut pas de longue durée. Les deux frères d'armes moururent, non dans le même jour comme l'avait dit le devin, mais dans la même année, ce qui est en effet le même jour dans la durée des temps, et fait le même honneur à la science de l'astrologue.

Valentine resta donc à vingt ans seule habitante du château de Vaubecourt, maîtresse de sa fortune et de ses actions. La reine, qui semblait regarder comme de sa famille toutes les femmes de la haute noblesse de France, ne la trouvant pas dans une position convenable, l'appela à la cour.

La jeune comtesse de Lussan y parut avec beaucoup d'avantage. Son naturel charmant, sa gracieuse bienveillance, sa gaîté qui s'épanouit aux plaisirs du grand monde, la firent bien venir de tous. Louis XIV la nommait l'*abeille*, et l'aspect de sa légère et gracieuse personne faisait comprendre ce nom. Sa taille moyenne et harmonieusement arrondie était extrêmement fine à l'endroit où se marque la ceinture et où le satin du corsage rend un voluptueux bruissement; ses cheveux magnifiques avaient une nuance dorée, et son teint répétait quelque chose de ce ton; si, comme on l'a dit, chaque figure porte un des reflets de la lumière, celle de Valentine, dans son éclat si jeune et si vermeil, semblait avoir été coloré par un beau lever de soleil.

La jeune femme se trouva à la cour comme on est dans une salle de spectacle; d'abord amusée, éblouie, puis bientôt étouffée, fatiguée, désirant l'air du dehors. Son cœur était vide, et elle pensait que les désirs et les pressentimens d'une vie plus large et mieux remplie qui l'avaient occupée n'étaient que des chimères, puisqu'elle ne trouvait dans le grand monde où elle était transplantée maintenant que les sentimens les plus vulgaires et la plus froide monotonie. Elle enferma plus que jamais en elle-même ses idées et ses rêves quelque peu romanesques (car on cache les fantaisies de l'âme, les joies poétiques et les vagues tristesses comme des secrets d'amour); elle se garda bien de laisser voir qu'elle eût préféré un moment de rêverie sous un beau ciel de nuit à la plus brillante fête de Versailles, un regard d'amour vrai à un million de plus donné par le roi. Elle se retrancha dans un aspect continuel de gaîté et de parfaite insouciance; ce qui lui était d'autant plus facile que, quel que fût le fond de son caractère, une extrême mobilité d'humeur, la légèreté naturelle de la jeunesse, les heureuses influences d'une santé bien épanouie répandaient presque toujours sur ses traits une empreinte riante.

Ce fut ainsi que la comtesse de Lussan accepta l'époux dont Louis XIV avait fait choix pour elle, sans peine, sans joie, avec la même obéissance passive qu'elle avait autrefois reçu celui présenté par son père.

En se trouvant tout à coup arrachée à son existence brillante par l'aventure la plus étrange, en se voyant enfermée par des brigands au fond d'une campagne sauvage, Valentine, quoique étourdie, accablée du coup qui la frappait, souffrait peut-être moins qu'une autre ne l'eût fait à sa place. D'abord elle avait la croyance bien affermie que sa captivité serait de courte durée; puis c'était enfin du mouvement, de l'étrange, du romanesque amené dans sa vie; une initiation à des émotions terribles mais nouvelles et puissantes; et sans ce mariage qui lui avait donné des momens d'humiliation et de terreurs cruelles, quoiqu'elle fût loin de le croire indissoluble, il n'est pas certain qu'elle n'eût éprouvé quelque satisfaction secrète des événemens extraordinaires au milieu desquels le sort l'avait jetée.

Voilà pourquoi dans cette première nuit de son bizarre mariage, la jeune femme reposait si paisiblement sur la couche de la pauvre cabane.

Au point du jour elle fut éveillée par des gazouillemens, des chants d'oiseaux, pressés, joyeux, perçans. Elle se leva et ouvrit sa fenêtre. L'air était plein de rayons et de rosée; un matin délicieux planait sur la campagne. A l'angle gauche du vieux château, une tourelle éboulée s'élevait encore à quelques pieds au dessus de la masure, et se dessinait sur le fond azuré et verdoyant du paysage. La corniche de cette tour, creusée par le temps, s'était remplie de rosée, et c'était dans cette coupe naturelle, bordée de mousse, de marguerites, de liserons, qu'une quantité d'oiseaux venait boire au sortir de leur lit de feuillages et remplissait l'air des éclats de leurs voix.

Du même côté, à quelques pas plus loin, un tableau étrange attira les regards de Valentine.

Sur une pelouse qui s'étendait en pente entre l'ancienne fabrique et le lit desséché de la rivière, une population entière de femmes, de vieillards, d'enfans était agenouillée et immobile. On eût dit une prière du matin faite en commun par de pauvres villageois. Mais la comtesse, en suivant la direction de leurs regards, vit, devant la porte de la fabrique, un grand et beau vieillard debout entre un monceau de vêtemens de laine et un amas de gros pains bis, sur lequel il portait déjà la main pour les distribuer à ces malheureux.

Le premier soin d'Ambroise, dans les deux journées précédentes, avait été de faire venir des grains et des vêtemens du bourg voisin, de rétablir le moulin et les fours qui se trouvaient derrière l'usine, d'y faire préparer un assez grand nombre de pains pour subvenir aux besoins les plus pressans du hameau. Au point du jour, les paysans se rendaient à son appel, et, à la vue de celui qui les rendait à la vie après des jours d'affreuses souffrances, ne pouvant tous approcher de lui en même temps, ne trouvant pas de paroles pour le remercier dans leur voix suffoquée de larmes, ils étaient tombés à genoux par un mouvement spontané.

C'était en ce moment que Valentine s'était approchée de sa fenêtre.

Elle avait peine à reconnaître le terrible vieillard qui lui avait causé de si cruelles frayeurs. En ce moment le père Ambroise était calme, radieux. Placé au sommet de cette pente, et au dessus de cette population agenouillée, sa haute taille semblait plus grande encore; le soleil naissant argentait ses beaux cheveux blancs, et, frappant sur son grand front nu et luisant l'entourait d'un cercle lumineux; sa figure pâle et grave, son maintien d'une simplicité extrême qui n'était relevé que par la dignité de son action, lui donnait l'aspect austère mais onctueux et consolant de la Providence visible.

Après la distribution faite, Valentine suivit des yeux les villageois qui se dispersaient sur le coteau voisin, retournant d'un pas allègre et léger à leurs pauvres chaumières. Ces groupes, à l'aspect déplorable, ondoyaient parmi les buissons en fleurs, les champs émaillés, les arbres à la riche couronne, mêlait leurs haillons au fond tout resplendissant de soleil et de verdure, dans un paysage saisissant où tout semblait dire: Radieuse nature! misérable humanité!

Ces choses si nouvelles aux regards de la jeune femme la frappèrent jusqu'au fond de l'âme. Elle s'assit devant sa fenêtre et tomba dans une profonde méditation, où, devant toutes les idées qui se présentèrent pour la première fois à son esprit, sa cruelle position, son malheur, à elle, furent presque entièrement oubliés.

Depuis son arrivée dans le vieux château, Valentine était servie par une jeune fille du village qu'Ambroise avait placée près d'elle, et qui, par cela seul, était devenue prisonnière aussi dans la masure. Ce jour-là on fit descendre la comtesse dans la salle basse; on l'y laissa seule, et, pendant ce temps, la chambre qu'elle occupait fut rendue plus habitable. Les murs à demi croulans, terminés par un toit de chaume, furent tendus de toile peinte; on cloua des planches plus solides sous la toiture qui ne remplissait nullement sa destination, en laissant le vent et la pluie pénétrer par des ouvertures; les meubles les plus utiles furent placés entre les cloisons; un bon lit remplaça la couche de sapin et de paille, Tout ce qui est utile à la vie fut disposé dans cette vaste pièce sans qu'un seul accessoire de luxe s'y fît voir, sans que le moindre objet de superfluité y trouvât place.

Le soir, la comtesse de Lussan remonta dans cette pièce et s'y trouva seule.

Elle demeura assez tard à sa fenêtre pour jouir de la douceur de l'air et de la vue du jardin dans une nuit très claire. Elle distingua Richard dans l'allée la plus éloignée. Malgré l'heure avancée, le jeune homme ne semblait point songer à rentrer, car il s'était établi sur un banc, prenant la place où le tronc d'un tilleul lui servait de dossier, et appuyant ses pieds sur le dos de Volf, complaisamment couché à ses pieds.

Valentine avait entendu rentrer le père Ambroise dans la salle basse; la jeune fille attachée à son service s'était retirée depuis long-temps; bien certaine alors d'être seule dans cet étage de la masure, la prisonnière prit envie de connaître un peu l'endroit où elle se trouvait, pensant d'ailleurs que, si elle pouvait découvrir la campagne d'un autre côté, elle reconnaîtrait peut-être le pays dans lequel on l'avait amenée, puisqu'il ne pouvait être très éloignée du bois de Montlhéry.

Elle prit sa lampe, en voila la clarté pour ne pas être aperçue du dehors, et sortit d'un pas furtif et léger.

A peine eut-elle fait quelques pas dans un corridor qui était devant elle, qu'une porte entr'ouverte lui offrit l'entrée d'une grande pièce. Elle reconnut que c'était la chambre de Richard. L'aspect de cet intérieur l'étonna: les murs étaient aussi délabrés, les meubles aussi grossiers que dans les autres parties de la maison, mais la physionomie qu'y avait imprimée celui qui l'habitait depuis long-temps, contrastait avec le fond pauvre et rustique. Il y avait, suspendus à ces murs noirs et bruts, des instrumens de chasse élégans, des armes de choix, un grand nombre de tableaux, des rayons garnis de livres soigneusement rangés. Sur une table étaient aussi plusieurs beaux livres, un herbier entr'ouvert, divers pa-

piers; près de là, un chevalet portant un tableau inachevé; tout autour des palettes, des boîtes de couleur, des figures, des paysages commencés.

Valentine ne se trouva pas dans cette chambre sans un vif sentiment de crainte d'y être surprise. Elle regarda bien vite par la fenêtre pour s'assurer que Richard était au jardin; elle le vit toujours dans la même attitude. Alors elle recommença son inspection. Elle arrondit son voile en le soutenant autour de la lampe pour en atténuer la clarté, pensant que si Richard levait les yeux sur la façade, et voyait sa chambre éclairée au lieu de celle de la comtesse, il trouverait ce changement de résidence de la lumière bien étrange. Ainsi voilée à moitié, la lueur de lampe ne frappait que peu d'objets à la fois.

Elle tira d'abord quelques étincelles des armes suspendues aux parois. Valentine, en reconnaissant ces pistolets, ce couteau à deux tranchans qu'elle avait vus au fond de la forêt briller sur la poitrine de son malheureux compagnon de voyage, se trouva tout à coup reportée à cet instant terrible; son cœur battit de crainte; elle fit un mouvement d'horreur et allait retourner se réfugier dans sa chambre, quand la clarté errante tomba sur un portrait de Richard, de grandeur naturelle. Valentine s'arrêta pour le regarder, changeant d'impression aussi rapidement que la lueur mobile avait changé de place.

Valentine désira connaître la figure de l'époux que le sort lui avait donné, sentiment bien naturel de sa part. Elle fut d'abord frappée de la beauté de ces yeux noirs, un peu enfoncés, mais si ardens et si doux, qu'elle avait déjà remarqués dans le seul regard jeté sur Richard; le reste du visage était en harmonie avec ces yeux admirables, et portait comme eux l'empreinte de la chaleur d'âme, unie à la plus exquise douceur. Ce qui attira surtout l'attention de la jeune femme fut ces longs cheveux noirs, gracieusement séparés au sommet de la tête et tombant sur les épaules en boucles harmonieusement groupées. Valentine n'avait jamais vu, dans le monde où elle avait vécu, que des hommes coiffés en perruques, et, malgré l'habitude qu'elle en avait, son goût naturel se révoltait contre cette chose morte qui venait remplacer une partie vivante de l'être; elle ne pouvait la voir sans dégoût. Aucun accessoire ne se montrait autour de cette simple tête: l'enfant de la campagne et de la pauvreté n'avait eu à placer à côté de lui aucun attribut de son rang dans le monde...

Ce portrait était chaudement coloré, expressif, vivant; il sortait de la toile. Valentine en détachait quelquefois ses yeux pour les porter sur Richard, qui était au fond du jardin, enveloppé dans la teinte grise et vaporeuse de la nuit. Il semblait, à voir cette toile si vivement animée, que le jeune homme fût là présent et que son image seulement parût dans le lointain.

Les ébauches placées sur le chevalet, offrant la même manière et le même coloris, faisaient connaître que ce portrait était de Richard lui-même.

Valentine s'arrêta devant le bureau; il était couvert de livres et de papiers. Au milieu de ces objets elle vit un nœud de ruban bleu et reconnut avec surprise une rosette tombée de son corsage dans la nuit de son enlèvement. Comment le voleur de grand chemin avait-il pu recueillir et conserver une chose de nulle valeur, et pourquoi le violent ennemi des grands gardait-il sous ses yeux ce souvenir d'une femme qu'il devait détester seulement à cause de sa naissance? Que faisait-elle là cette fantaisie de jeune homme au milieu des horreurs du brigandage? Sans doute Richard ne le savait pas lui-même.

Il y avait sur cette table plusieurs ouvrages de botanique et un herbier dans lequel les plantes, arrangées avec un goût parfait, gardaient la pose et la physionomie qui leur sont propres, et formaient un tableau d'où ressortait la grâce et l'esprit de la nature. A côté était une lettre à demi déchirée. La suscription portait:

« A mon oncle, si je meurs cette nuit. »

La comtesse vit par là que cette lettre était de Richard, et ne se fit nul scrupule de la lire.

Elle contenait ces lignes:

» Mon oncle, je vais m'engager dans une aventure périlleuse, et avant de partir j'ai besoin de m'assurer de vos prières, car si je succombe... je serai mort en commettant un crime.

» Vous aurez peine à le croire de la part de celui qui a été élevé par vous et qui a eu jusqu'à ce jour une vie moins sainte mais aussi irréprochable que la vôtre. Les circonstances qui m'entraînent à cette action sont un secret qui ne m'appartient pas; si je meurs, ne cherchez jamais à le découvrir, afin que je n'aie pas à me reprocher de l'avoir trahi. Priez pour moi et consolez mon père. Vous, vous ne pourrez recevoir de consolation: vous viendrez bientôt me rejoindre.

» Je vous dois tout ce que je suis; je vous dois l'âme qui habite en moi. J'étais né pour faire une machine vivante propre à remuer la terre. Vous m'avez appris à connaître Dieu dans la nature, et la vie du laboureur s'est anoblie et relevée pour moi. Chaque grain de blé que j'ai jeté dans le sillon a pris un intérêt à mes yeux en venant du créateur et en devant éclore pour le pauvre... »

Valentine s'interrompit pour jeter un regard sur Richard assis à la même place: il effeuillait une plante entre ses doigts et semblait plongé dans une douce méditation. La jeune femme continua de lire:

» Vous m'avez appris à penser et à aimer, mais je n'ai que vingt-deux ans et je n'ai fait qu'ébaucher pensée et sentiment.

» Je connais si peu de choses de la terre! Toujours ramené au même point par les tableaux de misère qui étaient sous mes yeux, toutes mes pensées n'ont été que pitié pour ceux qui souffrent; haine, colère contre les auteurs de leurs maux; volonté de les punir, si j'en avais jamais la puissance... Je ne m'en repens pas, la haine bien placée est justice et vertu... »

La comtesse observa de nouveau Richard. Maintenant il s'était levé et se promenait lentement en regardant l'horizon vivement éclairé par les étoiles; il y avait dans sa taille et dans sa démarche quelque chose de vraiment digne et imposant qui frappa d'étonnement la jeune femme. Encore assurée de n'être pas troublée dans sa curiosité, ses regards retombèrent sur le papier.

» Vous m'avez aussi appris à aimer, bon prêtre, saint précepteur des âmes! Vous avez cultivé mon cœur pour lui faire porter le plus de fruits possible. Vous avez multiplié en moi ces impressions de tendresse qui font battre le cœur, qui réchauffent le sang et finissent par devenir toute l'existence, quand elles se renouvellent souvent et se prolongent longtemps. Grâce à vous, j'ai su aimer mon père qui en était digne, j'ai pu le payer de toutes les fatigues qu'il prenait pour moi dans la journée par le baiser de fils que je lui donnais au retour. J'ai su vous aimer, vous, mon oncle, et si bien que près de vous je ne désirais plus rien au monde, et que loin de vous, du fond du champ que je labourais, souvent la vue de la petite croix qui surmonte votre église, le son de la cloche qui s'y fait entendre, l'aspect de votre surplis blanc qui passait dans la verdure quand vous alliez porter des secours spirituels à vos enfans, ont suffi pour me rendre heureux et faire venir une douce larme dans mes yeux.

» Mais dans le sentiment comme dans la pensée, je n'ai connu qu'une face de la vie. Je le sens, j'étais capable d'aimer bien plus encore que je ne l'ai fait.

» J'avais besoin d'une affection qui sans rien ôter à celle que je ressentais pour vous, pour mon père, vînt remplir une place qui restait vide. Je ne l'ai pas connue... je ne la connaîtrai jamais; car les filles de notre hameau sont de simples plantes, de jeunes sujets de pépinières qui s'élèvent pour faire des femmes aux villageois; mais pas une ne pouvait inspirer de l'amour à l'homme que vous avez formé. Non! pas même cette jeune et tendre Marie, qui m'avait donné son âme toute d'amour, qui allait chaque jour à votre confessionnal pleurer sa malheureuse passion, et qui, ne pouvant la voir partagée, obtint de Dieu d'en mourir! Elle savait si bien m'aimer, hélas! et moi je n'ai su que la plaindre. Il fallait à votre Richard une femme qui, semblable à celles du village pour la simplicité de l'âme et sa douceur, eût aussi l'existence morale qui est en lui, qui sût comprendre et partager ses pensées, ses tristesses, ses joies intérieures, toute cette partie secrète de l'âme qu'on ne peut dévoiler sans rougir qu'à celle qui la partage... Et cette femme n'existe pas... Oh! si elle était sur la terre!... Mais non, je ne la connaîtrai jamais...»

Valentine s'interrompit encore dans sa lecture et s'éleva sur la pointe des pieds pour regarder où était Richard: mais cette fois plus furtivement encore et avec plus de crainte d'être aperçue. Elle le vit qui remontait la grande allée du milieu, et il lui sembla qu'il avait les yeux fixés sur la fenêtre de sa chambre à elle. Il y avait sur la figure du jeune homme, plus rapprochée et mieux éclairée, une expression de tendresse et d'exaltation si frappante qu'elle se laissa entraîner quelques instans à le regarder. Il était déjà très rapproché lorqu'elle songea que cette allée conduisait au perron, et que sans doute Richard allait rentrer. Frappée de crainte, elle sortit de cette chambre et s'élança dans la sienne avec une rapidité telle que la lueur de la lampe qu'elle tenait glissa comme le reflet d'un éclair.

Valentine, alors en sûreté, se laissa tomber sur un siége avec un violent battement de cœur: surprise, émue de ce qui venait de se dévoiler à elle du caractère de Richard, des sentimens qu'elle avait vus exprimés dans ce peu de lignes tracées par lui.

Elle en fut vivement agitée pendant toute la nuit. Elle, qui se plaignait il y avait si peu de jours encore de ce que tous les hommes se ressemblaient et paraissaient tous jetés corps et âme dans le même moule, il venait de s'en trouver un qu'elle était bien forcée d'excepter. Il cultivait la terre, il remplissait le rôle de brigand sur la grande route; et puis, il avait une âme, une âme pieuse comme celle d'un ange, et il était sentimental comme un héros de roman... Valentine voyait qu'il y avait de singulières choses sur la terre dont on ne se doutait pas dans le grand monde; et, s'il ne lui en avait pas coûté si cher, elle se serait trouvée heureuse d'être venue au fond de cette vallée, située à quelques lieues de Paris, et qui offrait un être aussi extraordinaire qu'on pourrait le rencontrer aux Antipodes.

VI.

Les Fleurs.

La comtesse de Lussan avait pour dépendances de sa prison la salle basse dans laquelle il lui était permis de descendre, l'espace qui s'étendait devant l'ancien château et avait autrefois formé la cour d'honneur, puis le jardin, situé sur une pente douce entre la façade de la masure et le lit desséché de la rivière, entouré d'un rideau de peupliers qui en dérobait la vue de tous côtés et d'un mur à hauteur d'appui fermé à l'extrémité par une grille de fer.

Valentine était entièrement seule dans ce séjour. Les habitans du hameau, retenus par respect et une crainte superstitieuse qu'ils ne s'avouaient pourtant pas tout à fait à eux-mêmes, n'entraient jamais dans l'habitation du vieillard. Cet usage était si bien établi que le pasteur de la commune, le frère et l'ami d'Ambroise, ne voyait celui-ci qu'à la fa-

brique où il dirigeait les travaux et donnait audience à ses ouvriers (c'était même cette complète solitude de sa demeure qui donnait au ravisseur de la comtesse de Lussan la certitude d'y cacher toujours la présence de sa captive). Le patriarche était presque toute la journée dans l'usine qu'il élevait au milieu des villageois qu'il formait aux travaux manufacturiers. Richard, dès que sa blessure le lui avait permis, était retourné travailler dans les champs, autant pour éloigner les soupçons qu'un nouveau genre de vie eût pu faire naître que pour se distraire de ses tristes pensées. La prisonnière pouvait donc parcourir en tout sens sa retraite sans y rencontrer aucun visage redouté.

Elle allait et venait dans ce lieu, regardait vingt fois les mêmes points de vue pour se distraire. La masure qu'elle habitait, cette construction château et chaumière attirait surtout ses regards par un aspect tout pittoresque et particulier.

De fortes pierres d'assise étaient encadrées de mousse aux filets veloutés; l'écusson seigneurial, dont les symboles orgueilleux annonçaient l'immortalité, n'était plus soutenu aux murailles croulantes que par des pampres de lierre; le fronton se montrait supporté d'un côté par une riche colonne torse, de l'autre par un tronc d'arbre; le perron avait des marches de marbre et des marches de gazon; chaque mur démantelé portait çà et là des touffes de clématites et de giroflées comme un vieux guerrier qui aurait mis des simples sur ses blessures; le premier étage, aux cordons armoriés, aux fenêtres chargées de sculptures, de tresses, d'acanthe, était terminé par un toit de chaume; à gauche une tour encore debout le dominait de ses fiers créneaux; à droite c'était un pigeonnier de terre portant sur son toit de paille de jeunes ramiers. Partout, dans ce mélange de grandeur et de rusticité, d'opulence passée et de misère présente, la cabane était singulièrement ornée de colonnes et de sculptures, le château était enveloppé par la nature sauvage.

Dans l'intérieur du manoir, la comtesse de Lussan s'occupait à déchiffrer les signes héraldiques restés aux murailles. Dans la salle basse, il y avait encore d'anciens ornemens demeurés aux lambris en ruines, des solives dorées, des trophées d'armes sculptées, des écussons portant les armoiries des anciens seigneurs de ce lieu. Au dessous d'un de ces écus, se trouvait un objet bien plus remarquable : c'était une épée qui par sa richesse montrait avoir appartenu à l'un des grands du royaume, et qui cependant ne pouvait être demeurée là depuis leur séjour en cet endroit : quoiqu'elle n'eût pas l'éclat de la nouveauté, sa forme indiquait qu'elle n'appartenait point à une époque aussi reculée, et elle n'était guère plus ternie par le temps que les instrumens aratoires du paysage suspendus à côté.

Des empreintes étrangères aux premiers et nobles maîtres du château étaient aussi demeurées sur ces pierres : on y voyait des figures du zodiaque, des cadrans, des hiéroglyphes, et à peu près tout ce qui constitue les signes cabalistiques dont se servaient les nécromanciens; des traces indiquaient aussi que des fourneaux et des alambics avaient dû être scellés sur les dalles. Ce château, après l'abandon de ses premiers possesseurs, avait pu en effet être habité par les hommes voués aux sciences occultes, qui avaient étudié leurs opérations magiques et l'art de composer leurs philtres empoisonnés dans les campagnes les plus désertes avant de se répandre dans Paris, où la chambre ardente les poursuivait, en ce moment même, de sa justice. Cette croyance, accréditée chez les villageois, était la source de leur terreur secrète pour cette demeure, terreur dont ils reportaient malgré eux quelque chose sur celui qui l'occupait en ce moment. Ces signes lugubres faisaient la même impression sur Valentine, et, lorsqu'elle les regardait, augmentaient sa tristesse et son effroi.

Plus souvent elle errait dans le jardin, observait chaque plante, chaque insecte avec l'attention triste du désœuvrement. Puis elle écoutait à travers les rameaux des peupliers le mouvement de la fabrique, le bruit des métiers criant et bourdonnant à l'envie, et la chanson de l'ouvrier qui, sur un ton plus doux, accompagnait la grande voix du travail. Elle regardait entrer et sortir de l'usine les petites bandes de villageois qui allaient en caravane, les hommes avec des outils sur l'épaule, les femmes avec des paniers de provision et des enfans à la main. Parfois, à la vue du bonheur dont ils semblaient jouir, elle s'étonnait de la révolution favorable que quelques diamans arrachés de sa parure avaient amené dans cette commune; elle s'oubliait un moment, et se trouvait prête à bénir la main qui avait pris une part de la fortune là où elle était trop abondante pour la porter là où elle manquait entièrement.

Cependant, au bout de quelques jours, Valentine trouvait déjà son esclavage bien long; elle n'avait pas cru pouvoir passer aussi long-temps dans ce donjon solitaire sans que quelque chevalier vînt la délivrer; l'ennui commençait à entourer sa vie d'un cercle plus froid et plus lourd que les murs de sa prison.

Depuis qu'elle avait appris à connaître quelque peu Richard en s'initiant à ses pensées habituelles par l'inspection de la chambre qu'il occupait, il ne lui inspirait plus de terreur. Mais aussi, après ce moment, l'impression qu'elle avait reçue alors s'était à peu près effacée. Chaque soir elle apercevait Richard à son retour des champs; il portait alors des outils sous le bras, et un havresac pendu à sa ceinture; il était costumé d'un sarrau de toile et d'un grand chapeau de paille souvent couvert de poussière; il perdait ce cachet d'originalité et d'élévation qu'elle lui avait trouvé le soir où elle recueillait les traces de son esprit sur les toiles de ces tableaux, sur les feuillets écrits de sa main, tandis qu'elle le voyait lui-même dans la pénombre prestigieuse d'une douce nuit. Elle se disait que Richard n'était au fond qu'un paysan qui avait parfois des rêves poétiques; elle était près de reprendre pour lui le mépris et la colère qu'elle avait autrefois éprouvés, quand une occasion vint lui apprendre à le connaître davantage.

Un soir, elle était demeurée bien tard au jardin, apercevant dans une allée éloignée le jeune paysan qu'elle croyait toujours près de rentrer, et qu'elle ne pouvait pas rencontrer au passage. Quand elle eut vu disparaître celui-ci, elle se dirigea vers sa chambre. Au milieu de l'escalier se trouvait une petite lucarne grillée qui donnait dans la salle basse où couchait Ambroise.

En passant devant cette ouverture, Valentine vit Richard qui s'approchait à petit bruit du lit de son père, et penchait sa tête vers les rideaux entr'ouverts. L'attitude anxieuse du jeune homme fixa son attention. Elle s'établit devant la petite fenêtre et entendit l'entretien qui s'établit bientôt entre les deux paysans aussi distinctement que si elle eût été à côté d'eux.

Richard, en glissant son regard entre les rideaux de la couche, avait vu son père accoudé sur son oreiller et le front penché dans sa main.

— Mon père, dit-il à demi-voix, vous ne dormez pas?

— Est-ce que je peux dormir, quand tu ne reposes pas toi-même, répondit le vieillard; tu sais bien que non. Depuis si long-temps, je n'ai d'autre existence que la tienne; je ne respire librement que quand je te vois, au retour des champs, boire et manger de bon appétit; je ne vis qu'en toi. comment veux-tu que je dorme, quand je te vois depuis deux heures arpenter cette allée de tilleuls avec ton air triste et pensif?

— Mon père...

— Tiens Richard, depuis la nuit du seize avril, je n'ai pas voulu revenir sur ce qui s'était passé; il fallait te laisser reposer un peu de toutes ces agitations... Mais à présent, je sens que tu as besoin de me parler. Assieds-toi sur mon lit, Richard, à côté de moi, et dis-moi tout ce que tu as sur le cœur.

— De bien tristes choses, mon père.

— Voilà donc pourquoi tu ne dors pas.

— Je crois que je ne dormirai plus jamais paisiblement à une heure du matin. Cette heure qui a mis l'arme du brigand dans mes mains, l'argent du vol dans la poche de mon habit, aura toujours pour moi un son lugubre qui me réveillerait du plus profond sommeil.

— Richard, tu as donc regret de ce que tu as fait! ton indignation contre la tyrannie, tes désirs de vengeance n'étaient donc que la colère impétueuse et passagère d'un enfant! je croyais qu'elle était celle de mon fils.

— Ma haine est toujours la même; je n'ai point de regret de ce qui s'est passé pour ceux que nous avons attaqués et vaincus, mais pour ce qu'il m'en a coûté; je ne gémis pas sur eux, mais sur moi-même! sur moi qui me suis avili, qui ai perdu mon honneur, ma liberté.

— L'avilissement qui vient à la suite de la misère est encore un des fléaux auxquels le pauvre est condamné; c'est le dernier degré de calamité où nous poussent nos oppresseurs; c'est une raison de plus pour les haïr davantage.

— Eh bien soit! j'ai sacrifié toute une vie d'innocence et de paisible vertu; j'ai sacrifié toutes mes idées d'honneur, toute mes résolutions de loyauté éternelle dans une nuit funeste; mais fallait-il donc sacrifier aussi mon bonheur, mes espérances d'amour, l'avenir de mon cœur. Nous n'y avons pas pensé, mon père, dans l'ivresse de vengeance où nous étions tous deux; mais en contractant ce mariage, qui ne nous semblait alors qu'une vengeance plus assurée, j'agissais aussi contre moi-même; en enchaînant cette femme, je m'enchaînais également; je renonçais à tout ce qu'une autre union pouvait m'offrir de douceur. En m'unissant à celle qui prononçait le *oui* sacré sous la pointe d'un poignard, je me condamnais à être toujours détesté de la femme liée à mon sort; je prenais le titre d'époux comme un rôle de bourreau; je faisais du mariage, ce lien céleste envoyé par Dieu pour consoler la terre, un instrument de supplice... Oh! Dieu, qui connaît mon cœur, sait tout ce que je vais souffrir.

— Mon fils, un diamant tombé des cheveux d'une femme qui sort du bal suffirait pour sauver la vie au mendiant assis à la porte de l'hôtel : ainsi une femme avec toute sa fortune, tombée du sein de la cour au milieu de notre pauvre population, suffit pour la sauver de la misère, dans le présent et dans l'avenir. J'ai cru que tu ne verrais que cela; j'ai cru que, fort et grand, tu serais heureux seulement d'avoir accompli cette œuvre; j'ai cru que la pitié pour ceux qui souffrent et la haine pour ceux qui font souffrir absorberait le reste... Pardonne-moi, mon fils, je te jugeais d'après moi.

En prononçant ce dernier mot, il y avait dans le regard du vieil Ambroise un feu si ardent que Richard en pâlit.

— Mon père, s'écria-t-il, mon père! on dirait que ce n'est pas un sentiment naturel d'humanité qui habite en vous, mais un esprit surhumain qui verse dans votre sein une inspiration terrible et sainte.

— Crois-tu donc que j'aie pu vivre quarante ans dans cette ruine féodale, où j'abritais ma misère sous les restes de murailles dédaignées par nos maîtres, sans y trouver des pensées obsédantes, sans y puiser des inspirations ardentes? Le jour, la nuit, à toute heure, quand j'ouvrais les yeux, quand j'étais près de les fermer, je voyais toujours ces armoiries, ces devises qu'a gravées sur la pierre l'orgueil audacieux des grands. Tiens, lis sur cette muraille la devise des sires de Montbazon : « *A Dieu demande, aux autres commande!* »; et de l'autre côté : « *Mon épée est la loi qui me fait roi.* » Loi du plus fort! loi de fer accablante et mor-

telle! parole où sont consacrés la puissance fatale, le despotisme, l'avidité à se repaître de la sueur et du sang du pauvre. Chaque lueur du jour où des étoiles, en frappant sur ces écussons maudits, en faisait jaillir des traits acérés qui pénétraient dans mes chairs et brûlaient mon sang, je demandais sans cesse, dans des cris de douleur ou de colère, pourquoi Dieu donnait tant de pouvoir et de richesses à ce petit nombre qui en abuse... Oh! ce serait un singulier spectacle que la terre, si on pouvait l'embrasser dans son ensemble : on y verrait de larges nappes arides, fangeuses de population humaine, et çà et là quelques points brillans, lumineux, dorés, qui absorbent, qui consument tous les liens, toute la richesse d'alentour.

— C'est encore de la barbarie, plus barbare que celle d'autrefois; elle passera à son tour.

— Oui, un autre temps viendra. Si les habitans des campagnes avaient été condamnés par Dieu à une détresse éternelle, il n'y aurait que des pierres arides sur le sol, que des herbes empoisonnées dans les champs, que des rameaux stériles aux arbres, que des corbeaux dans les airs. Puisqu'on voit au lieu de cela des moissons, des fruits, des oiseaux qui chantent la liberté et le bonheur, c'est que les fils des champs doivent vivre un jour, simplement, laborieusement, mais vivre... Héla ! ce jour que j'ai appelé si souvent de mes vœux, je n'en verrai jamais le matin!...

— Mon père, combien vous avez dû souffrir!... Et moi qui osais me plaindre!

— Oh! pourquoi ai-je pensé, dit le vieillard en portant lentement sa main ridée à son front si vaste et si haut, pourquoi, puisque je devais avoir un sort semblable à celui de l'animal sauvage, la nature ne m'a-t-elle pas donné le crâne vide du loup, qui souffre et meurt de faim à l'approche de l'hiver, sans demander ce qui le condamne!

— Vous étiez, au contraire, plus qu'un homme, mon père, vous étiez l'esprit d'équité et d'humanité.

—Non, je n'étais rien qu'un homme, mon enfant, car, dans cette ardeur, dans cette haine de l'oppression qui m'enflamment, il y a au fond un sentiment personnel qui a fait plus peut-être que tout le reste... Dieu sait s'il en est ainsi... Cette épée qui est la suspendue à la muraille, depuis ton enfance tu m'as vu pâlir aux questions que tu me faisais sur cette arme damasquiné, au nœud de ruban bleu, aux ornemens d'or, et depuis long-temps tu ne m'en parles plus, tu n'oses plus même la regarder de crainte d'attirer sur elle mes regards; eh bien! cette épée, elle est le souvenir visible d'un outrage qui m'a été fait il y a vingt-deux ans, d'un outrage près du quel les chaînes, les coups qu'on donne à un esclave ne sont rien, d'un affront qui renfermait tant d'ingratitude, de bassesse, de froide cruauté, qu'il ne suffisait plus d'y répondre par la haine d'un seul homme, il fallait haïr, poursuivre sa caste tout entière! J'ai vécu pour cette œuvre. Cette épée était toujours là, devant mes yeux, pour alimenter ma vengeance : je la regardais la première fois que je mis une arme à ma ceinture pour aller arrêter au fond des bois le riche voyageur; je la regardais quand je t'élevais, mon fils, dans la haine des grands, afin que tu pusses un jour me remplacer sur la terre.

— Soit! dit Richard d'une voix morne; j'accepte donc cette cruelle mission ; je renonce à moi-même pour le présent, pour l'avenir.

— Merci, mon enfant, dit le vieillard, tu seras récompensé de ce que tu viens de dire, et de ce que tu feras. Il n'y a pas encore deux semaines que nous avons effectué ce coup hardi, couronné d'un plein succès, et déjà la misère a disparu du hameau ; les habitans ont du pain, des vêtemens; les chaumières se relèvent. Nos simples paysans croient aujourd'hui, comme toutes les fois que je leur ai donné des secours, qu'ils les doivent à la pitié de quelque seigneur, dont je sais par un secret magique forcer la bienfaisance à se répandre sur nous; croyance que j'ai fait naître et que je nourris en eux. La fabrique est pleine d'ouvriers qui travaillent joyeusement; dans peu de jours de simples mécaniques vont faire mouvoir les métiers et remplacer le courant d'eau disparu. L'argent et les bijoux dont nous nous sommes emparés serviront à ces premiers frais; plus tard la fortune de la comtesse de Lussan nous appartiendra. Elle restera cinq années enfermée ici ; à cette époque son mariage sera devenu indissoluble par le temps qui se sera écoulé entre son accomplissement et les demandes de rupture qu'elle pourrait en faire. Alors nous prendrons de ses biens ce qu'il sera strictement nécessaire pour soutenir notre manufacture, et aider aux plus pauvres familles du hameau, et nous lui rendrons le reste avec la liberté... Va, mon fils, cinq années sont bien peu de chose dans l'existence d'une femme, et une femme est bien peu de chose dans la balance, quand on met de l'autre côté une population entière.

Le prudent vieillard, craignant encore la faiblesse de son fils, ajouta :

—Jure-moi donc que, quoi qu'il arrive, tu ne feras rien pour rompre le lien qui t'enchaîne. Je ne te parle pas des dangers horribles auxquels la moindre imprudence de toi exposerait ton vieux père, je ne te parle qu'au nom de nos frères. Jure-moi, qu'avant ma mort du moins, tu ne me donneras pas la douleur de voir détruire ce que j'ai fait pour eux.

— Je vous le jure dit! Richard.

Le vieux paysan, calmé par cette parole, laissa peu à peu retomber sa tête sur l'oreiller, et bientôt s'endormit sous le regard de son fils.

La comtesse de Lussan frissonna au serment prononcé par Richard; il lui sembla qu'elle sentait les liens qui l'attachaient à cet homme se resserrer davantage. Il était effrayant pour la pauvre captive de voir avec quelle assurance ses ravisseurs disposaient de sa destinée, et quelle foi ils avaient en leur pouvoir. Ce cruel entretien que la jeune femme venait d'entendre avait ébranlé ses nerfs, renouvelé toutes ses terreurs, et une fois enfermée dans la chambre, elle fondit en larmes. Tout à coup, au milieu de sa douleur, ses pensées prirent un autre cours; elle s'occupa de Richard; elle vit avec une certaine douceur que, tout en partageant les sentimens démocratiques de son père, il n'en tirait pas des conséquences de révolte coupable, et n'avait été que l'instrument obéissant du vieillard dans leur application féroce... Puis elle pensa avec joie qu'il souffrait autant qu'elle de cet étrange et barbare lien formé entre eux, et que chaque jour l'amour perdu lui ferait sentir ses regrets.

Le lendemain Valentine descendit de bonne heure au jardin.

Depuis plusieurs jours elle observait l'épanouissement d'une belle jacinthe blanche jaspée de rose, la première de l'année dans cette froide vallée.

— Est-ce qu'elle aimerait les fleurs? s'était dit Richard un jour qu'il l'apercevait de loin attentive auprès de cette petite plante. Oh! non, les femmes du monde ne doivent aimer que les fleurs de toile peinte, qui s'épanouissent dans l'atmosphère de leur salon, et servent aux couronnes de bal; comme elles ne doivent admirer de paysage qu'un canevas peint en vert dans un cadre d'or.

Cependant il s'était empressé de réunir dans des caisses longues toutes les jacinthes du parterre qui promettaient la plus belle floraison, et les cultiva avec soin pendant quelques jours, songeant à les faire porter chez la comtesse quand elles seraient écloses. Il ne savait pourquoi cette idée lui était venue, mais comme il aimait lui-même ces fleurs-là plus que tout autres, il lui semblait qu'il ferait quelque chose pour la pauvre prisonnière en les lui consacrant.

Ce matin-là Valentine était baissée devant cette caisse de jacinthes qui étaient alors dans tout leur développement ; elle relevait l'une d'elles entre ses doigts, regardant sa suave corolle, respirant son parfum avec un air d'admiration et de tendresse.

Richard, qui se trouvait à quelques pas, la regardait elle-même.

Il se rapprocha de la comtesse et se hasardant à lui adresser la parole, quoiqu'il lui en coûtât dans leur position mutuelle, il lui dit d'une voix très altérée :

— Si ces fleurs vous sont agréables, madame, on les fera porter dans votre chambre.

Valentine tressaillit en voyant Richard qui ne s'était point trouvé si près d'elle depuis la cérémonie de la chapelle ; toute l'émotion douloureuse de ce moment revint dans son ame, dans son regard, sur sa bouche; elle répondit avec amertume :

— C'est bien la pensée la plus étrange et la plus ridicule de croire que quelque chose puisse me plaire dans cette affreuse prison.

Puis elle détourna la tête avec dédain et regagna sa chambre.

Richard la regarda s'éloigner et dit avec un amer sourire :

— Le premier entretien que j'ai avec ma belle épouse n'a pas fait oublier l'heure dans ses longs épanchemens, et, de tous les rayons de la lune de miel il n'est tombé qu'une goute d'absinthe... O mon père! mon père!

Et il resta long-temps absorbé dans la plus triste rêverie.

Cependant depuis ce jour Richard n'alla plus aux champs; il demeurait à la fabrique ou dans les parages déserts de la campagne; mais toujours en vue de la masure. Quand il était au jardin, sa présence n'empêchait pas Valentine d'y descendre; ils erraient alors tous deux du côté le plus opposé; et chacun d'eux semblait entièrement seul, et complétement occupé de la pousse nouvelle d'un arbuste, d'un essaim d'abeilles passant en ordre dans des touffes de roses, ou de la rixe de deux pinsons sur une allée de sable. Valentine avait besoin, dans ses tristesses, d'attacher ses yeux sur les plus charmans objets, sur ceux qui sont faits d'harmonie et de grâce pour les plaisirs de la vue, comme la musique et les parfums pour d'autres sens. Quand elle avait assez contemplé l'horizon, le ciel d'azur et de feu, vers lequel les collines verdoyantes semblaient tracer une route, ou bien, à deux pas d'elle, le beau marronnier fleuri qui présente ce que l'arbre a de plus majestueux, ce que la fleur a de plus suave, elle regardait Richard. La veste brune du jeune homme s'entr'ouvrait; une chemise de la toile la plus blanche se déroulait sur un buste admirablement dessiné, entre une ceinture rouge et une cravate de la même couleur, qui, négligemment nouée, laissait voir un cou moulé selon les plus belles formes de la statuaire; sa tête brune était relevée par le noir magnifique de ses cheveux, de ses sourcils, des longs cils qui voilaient ses yeux éclatans. Ses mains, que quelques jours d'oisiveté avaient suffi pour rendre à leur élégance naturelle, se détachaient en blancheur dans la verdure des arbres, dont il relevait négligemment les branches. Et Valentine, en reposant ses yeux sur ce qu'il y avait de plus beau autour d'elle, ne pouvait s'empêcher de le regarder à son tour.

La solitude et le silence pesaient à la jeune femme ; car, dans notre nature, nous avons besoin de communication avec nos semblables comme d'air à respirer. Mais le ressentiment était toujours trop fort en elle pour qu'elle voulût adresser la parole la première, et Richard fuyait aussi toute occasion de lui parler, par fierté et par compassion. Leur situation demeura donc long-temps la même.

Un jour Volf, qui depuis long-temps regardait de loin Valentine et montrait des signes de joie en la voyant descendre au jardin, traversa par le milieu une plate-bande de belles tulipes, et, se couchant devant la comtesse, frôla par des mouvemens caressans la garniture de sa robe.

— Ici, Volf! dit Richard, prends donc garde aux tulipes de Hollande et aux dentelles de madame.

Comme cette phrase était trop développée pour s'adresser entièrement à Volf, et, présentait, avec l'instruction donnée à celui-ci, une certaine sollicitude pour la parure de la comtesse, la jeune femme crut pouvoir y répondre sans avoir à se reprocher de prendre la parole la première.

— Vous amenez toujours ici cette vilaine bête, dit-elle à Richard qui s'était approché d'elle, pour me rappeler que je suis perdue au fond des bois et m'effrayer davantage; mais vous vous trompez, je n'ai peur de rien.

— Je vous demande pardon, madame, ce loup que j'ai pris tout petit et que j'ai privé, me suit sans que je m'en aperçoive; je suis si accoutumé à l'avoir à mes côtés, que je ne remarque pas sa présence.

— Et pourrait-on savoir pourquoi vous avez choisi ce singulier compagnon?

— Il est d'une race qui habite au fond des forêts sans communication avec les lieux habités, qui vit de ce qu'elle dérobe, il devait être le compagnon naturel du pauvre paysan. Voyez, madame, sa fourrure est de la même nuance que mes vêtemens : nous devons être frères, puisque nous portons les mêmes couleurs tristes et sombres.

— Elles sont bien choisies ainsi, puisque c'est dans des exploits nocturnes que vous devez les arborer.

Richard pâlit et répondit d'une voix sourde et brève :

— Je regrette qu'elles aient pour vous des souvenirs aussi repoussans que leur aspect..... Mais vous voyez pourquoi ce loup est devenu mon compagnon, mon ami. Il fallait auprès de Richard, l'enfant de la vie rude et sauvage, l'animal au caractère rude et sauvage aussi : un chien même eût été trop civilisé pour moi. Il y a quelque temps Volf a refusé pendant deux jours de me suivre parce que je l'avais chassé d'auprès de moi injustement, et je lui en ai su bon gré. Votre joli barbet n'en aurait pas fait autant, n'est-ce pas, madame?

—Pauvre Fanfreluche! je suis sûre qu'il pense bien à moi!... ainsi que mon bon frère, et le marquis de Saverny qui se plaisait, il y a si peu de temps encore, à m'arranger un magnifique avenir!... et le vicomte de Chabrol, qui ne danse bien qu'avec moi, et qui a eu de si beaux succès au dernier bal de la cour!

Richard répondit avec un accent plein d'âpreté :

— Je conçois que vous donniez le même rang dans vos regrets à votre joli chien, à votre danseur et à l'homme qui avait obtenu votre main. Fanfreluche a une belle fourrure comme ces messsieurs ont de beaux habits, des bijoux, des pierreries; et, pour vous, l'habit, les joyaux, les rubans, les dentelles, c'est l'être tout entier.

Valentine sourit.

— Je n'ai jamais connu que cela, dit-elle.

— Il est bien dommage qu'il vous faille renoncer à de si belles affections.

— Je n'y renoncerai pas, monsieur : le détachement de ce qu'on a connu, aimé, demande bien du temps, et moi, je n'en aurai pas. La pauvre alouette prise dans un piége rompt ses filets, ou elle meurt.

En parlant ainsi, ils étaient arrivés à l'extrémité du jardin. Valentine posa son coude sur le mur d'appui, sa tête dans sa main. Elle regarda au dessous d'elle le lit de la rivière desséchée; du côté de la terrasse la berge était couverte de jacinthes de toutes nuances, entourées d'une petite balustrade; ce terrain argileux leur convenait et elles y avaient pris un développement magnifique.

— Comment se fait-il que vous ayez exilé ces belles fleurs dans cet endroit? demanda-t-elle à Richard.

— A la première d'entre elles qui est éclose, j'avais cru remarquer qu'elle vous plaisait, je les avais alors rassemblées dans des caisses légères pour qu'elles pussent être transportées chez vous. Mais à la proposition que je vous en ai faite, vous m'avez répondu avec un si amer dédain que je les ai transplantées ici, afin que ces fleurs, que j'avais osé vous destiner, ne blessassent plus vos yeux, et qu'en vivant dans cette terre favorable, elles me rappelassent long-temps, à moi, le souvenir de votre mépris. Vous voyez qu'elles se sont parfaitement conservées.

Valentine, pour s'épargner la peine de répondre à cela, avait pris un air de distraction et promenait ses regards sur le coteau voisin.

— Quelle est, dit-elle, cette roche mousseuse encadrée de cyprès et surmontée d'une croix de pierre?

— La roche et la croix ombragent le tombeau d'une jeune fille.

— Une longue tige de roses blanches est déposée au dessus... elle est enlacée d'un serpent... les roses sont fraîches, le serpent est mort et desséché... que veut dire ce singulier symbole?

— Il se rapporte à une légende moderne... car il y a encore de ces imaginations naïves dans les campagnes d'aujourd'hui : la poésie n'y a perdu que son nom. La jeune fille que recouvre cette terre passait chaque jour de longues heures assise sur cette roche, où elle venait penser à celui qu'elle aimait en vain. Chaque jour elle demandait à Dieu dans son âme de mourir à cette place. Un soir on la trouva en effet étendue sans vie sur cette terre, et le sein entouré d'un serpent dont la piqûre avait été mortelle. Ses compagnes pensèrent que le ciel avait bien voulu exaucer ses vœux; et pour conserver le souvenir de ce miracle, on laissa toujours sur sa tombe, creusée à cette place, le serpent tué et enlacé à des roses blanches.

— Et quel est celui qui a causé la mort de cette pauvre enfant? demanda la comtesse en regardant fixement Richard.

— On ne l'a jamais su, dit-il, en évitant de répondre plus directement

— *Pauvre Marie!* dit Valentine, les yeux tristement attachés sur cette tombe.

Richard fit un mouvement de surprise.

— Pourquoi dites-vous *Marie?*

— Mais, dit Valentine, en laissant voir qu'à son tour elle ne voulait pas répondre clairement, toutes les jeunes filles de la campagne sont sous le patronage de la Vierge, et doivent, avec un autre nom, porter celui de *Marie*.

La fin de cet entretien avait renouvelé de profondes tristesses dans l'âme de Richard. Valentine se livrait à de pénibles réflexions sur la fatalité, habile à créer des causes les plus différentes le même malheur. Elle rapprochait son sort de celui de cette jeune fille. L'enfant du hameau était morte de douleur de n'avoir pu appartenir à Richard; elle, elle allait peut-être succomber à la souffrance d'être unie à lui par un lien barbare!...

La cloche de la fabrique sonna la fin de la journée; Valentine ni Richard ne l'entendirent point, absorbés qu'ils étaient dans leur rêverie; mais un instant après, Ambroise parut au fond d'une sombre voûte de chênes. A la vue de ce grand vieillard, dont la tête pâle, chargée de tristes pensées, autant que de longues années, blanchissait dans l'ombre, Valentine crut soudain sentir l'air se refroidir autour d'elle. Elle s'éloigna rapidement.

VII.

Sur la tourelle.

Chaque fois que l'heure sonnait, Richard pensait combien cette heure devait paraître longue à la pauvre exilée. Il essaya de donner à ce temps nourri d'un éternel ennui quelques momens moins amers. Il fit venir de Paris pour Valentine des livres, de la musique, un théorbe, instrument à la mode en ce moment-là, un métier de broderie et tout ce qui peut servir aux ouvrages de femmes, puis un prie-Dieu au Christ d'ivoire, au coussin de velours, car il pensait qu'une femme de la cour devait avoir besoin de luxe même pour la prière. Richard faisait déposer ces objets dans la chambre de Mme de Lussan en son absence, et recommandait à la villageoise attachée à son service de dire que la pensée de procurer ces distractions à sa maîtresse venait d'elle, car, pour lui, il rougissait de faire cette misérable annonce à celle à qui il avait tout enlevé.

La comtesse de Lussan, excepté l'argent et les bijoux volés par ses ravisseurs, avait conservé les parures à son usage qui se trouvaient avec elle dans sa voiture. Ainsi dans sa chambre où des nattes de paille étaient les seuls tapis étendus sur la pierre, où le lierre servait de rideaux aux vitrages, les robes de soie étaient semées sur des siéges rustiques, les gants parfumés, l'écharpe, l'éventail, comme le théorbe et la musique, reposaient sur un bahut de chêne, les essences coulaient dans des vases de terre, et Valentine se voyait elle-même toujours belle et noble dame, dans un miroir de deux pieds au dessus d'une cheminée de pierre.

Un contraste semblable existait dans son âme : sur les nuages de la tristesse, les ombres de l'ennui passaient toujours des lueurs d'espérances qui semblaient l'aube radieuse des beaux jours à venir; tous les pressentimens, toutes les révélations du monde intérieur étaient douces pour la jeune femme et semblaient lui dire de se consoler et d'attendre.

Depuis le moment où le fils d'Ambroise et la dame d'honneur de Marie-Thérèse avaient osé se parler en dépit des élémens de haine et des souvenirs affreux, ils s'étaient souvent entretenus de nouveau. Madame de Lussan, depuis la conversation qu'elle avait surprise entre le vieil Ambroise et Richard, ne regardait plus ce dernier commme un de ses oppresseurs, mais plutôt comme une seconde victime du fanatique vieillard. Elle voyait maintenant Richard tel qu'il était, simple enfant de la campagne, doué d'intelligence et de cœur, nourri d'une éducation religieuse et poétique. La scène si rapide du bois de Montlhéry s'effaçait dans le lointain; le brigand disparaissait derrière le jeune et beau paysan, tant le présent a de force contre le passé, tant les impressions de chaque jour sont puissantes. Mais la différence des rangs subsistait toujours dans toute son étendue; elle était entre eux deux une barrière infranchissable; une jeunesse, une beauté mutuelle, une grâce d'esprit semblable ne pouvait vaincre la disparité choquante de la robe de soie et de l'habit de bure; et la comtesse en s'entretenant avec Richard ne croyait pas encore communiquer avec un être semblable à elle-même; elle lui parlait seulement par ce besoin irrésistible qui porte le prisonnier à priver un insecte plutôt que de rester seul dans ses murailles.

Un soir Valentine en se promenant au jardin à pas lents ne détournait pas les yeux du livre qu'elle tenait à la main, et par là semblait déclarer qu'elle ne se souciait pas de la conversation de Richard; mais elle ne l'eut pas plutôt vu prendre un livre lui-même et se livrer à la lecture, qu'elle l'interrompit dans cette occupation solitaire.

Elle était arrêtée au milieu d'une allée d'amandiers sur laquelle la ruine projetait de grandes ombres.

— Regardez donc, dit-elle au jeune homme, cette ombre bizarre sur le sable, ne dirait-on pas, au milieu de ces belles fleurs d'amandiers, la silhouette d'un démon?

En effet la vieille muraille aux dentelures aiguës, aux pans rongés d'entailles profondes, dessinait sur la poussière des formes étranges et repoussantes.

— Je pense, ajouta-t-elle, que pour vous établir dans ces décombres vous avez été obligé d'en chasser les magiciens, les nécromanciens et les

démons, qui y avaient trouvé un asile tout-à-fait à leur convenance, car chacun de ces enfoncemens et recoins était très propre à loger un mauvais esprit, et ces campagnes désertes doivent abonder en plantes vénéneuses, propres à composer les poisons.

— Je vous demande pardon, madame, ces poisons se composent dans les villes, car la méchanceté, l'envie, la superstition en sont les matières premières.

— Qui aurait jamais cru, continua-t-elle sans lui répondre, qu'un semblable repaire pût devenir ma demeure! et que je dusse y rester tant de jours... tant de mois peut-être... Mais non, plus le temps s'écoule, plus je pense que ma délivrance approche, et j'attends à toute minute le libérateur que le ciel doit m'envoyer.

— C'est pousser bien loin l'espérance; il est vrai que comme une religion favorable a fait de ce bonheur une vertu, votre cœur ne saurait trop la pratiquer.

— On a pu voir des femmes enlevées et retenues prisonnières dans des temps barbares où il n'existait que la loi du plus fort; on pourrait encore peut-être, dans quelque château-fort, perdu aux confins de la France, ensevelir une infortunée qu'on voudrait dérober au monde: mais dans les jours où nous sommes, et ici, à quelque lieues à peine des habitations royales, un pareil attentat est impossible.

Richard baissait la tête et son front était chargé de tristesse, non de subir les reproches que ces paroles de Valentine semblaient lui adresser, mais de ne pouvoir partager ses espérances pour elle-même.

—Voyez, dit-elle en montrant une tige de giroflée au bord du bâtiment ruiné, cette plante était étroitement enfermée dans le joint de la muraille, mais, quoique sa tige soit bien faible auprès des fortes pierres qui l'entourent, elle est venue à bout d'en sortir; et maintenant elle s'épanouit en liberté, et joue à tous les vents; pourquoi ne sortirai-je pas aussi de ces murs pour retrouver l'air et l'espace?

Richard disait en lui-même:

— Elle ne parle que de quitter sa prison pour redevenir libre; elle croit peu, à ce qu'il paraît, au mariage qui nous lie... Elle a raison, quelque sainte que soit la formule qui unit deux êtres ensemble, l'amour seul peut la consacrer.

Valentine appuya son bras sur la branche basse d'un jeune amandier, et pencha sa tête dans sa main.

— Oui, dit-elle à Richard pour le braver par son assurance et son espoir, j'ai foi en l'avenir. On m'a dit que mon enfance avait été entourée d'heureux présages; on m'a dit qu'en voyant le jour j'avais souri, au lieu de pleurer; quand j'étais enfant, une devineresse, à qui on demandait mon horoscope en lui présentant ma main, a répondu que si elle n'avait que des destinées comme la mienne à prédire, sa profession serait plus agréable, et qu'il n'y aurait pas tant de larmes sur la terre. Et maintenant, au milieu de mes étranges malheurs, et malgré tout ce qui devrait m'accabler, j'entends toujours dans mon âme comme une voix de Dieu disant qu'il veille sur moi... Même dans cette prison que vous m'avez faite au fond de cette campagne sauvage, il est encore des objets dont la vue me console: le sable sur lequel je marche me fait penser que le sable de la forêt a pu garder l'empreinte de mes pas pour dévoiler le chemin de ma retraite à ceux qui la cherchent sans doute; ces rameaux épineux me rappellent que des lambeaux de mon voile sont restes attachés aux broussailles de la route, et serviront aussi d'indice pour découvrir mes traces; ces oiseaux qui croisent en un instant toutes les plaines de l'air me font songer que mes amis parcourront ainsi tous les points de la terre pour m'y retrouver; enfin, le moindre nuage que je vois se lever à l'horizon me dit que l'orage peut venir renverser les murs où je suis prisonnière...

— Ajoutez, madame, dit Richard, que ces murailles croulantes en ouvrant un passage à la victime écraseront sans doute ses oppresseurs..... Mon Dieu, vous avez raison, c'est peut-être ce qu'il pourrait arriver de plus heureux à tous...

— Non, dit-elle, je ne souhaite point de mal à ceux qui m'en ont le plus fait; mon cœur, occupé de douces affections, n'a pas le temps de haïr; ma pensée, franchissant ces murailles sombres où mon corps est enfermé, retourne auprès de ceux que j'aime. Je vois toujours ma chère maîtresse, la reine Marie-Thérèse; je suis au milieu de ces gracieuses dames d'atour qui étaient si vite devenues mes sœurs; de ces brillans cavaliers, si ardens à la chasse, aux courses, aux tournois, pour apporter leurs succès à nos pieds; je vois toujours mon joli petit Fanfreluche folâtrer autour de moi...

Richard, assez surpris de la voir encore, comme dans leur premier entretien, faire un si singulier mélange de ses sentimens, hasarda une réflexion:

— Madame, dit-il d'une voix altérée, malgré le grand nombre d'affections que vous répandiez de toute part, je m'étonne que vous ne mettiez pas au premier rang dans vos souvenirs et dans vos regrets celui... que le roi avait choisi pour l'unir à vous.

— Le marquis de Saverny?

— Sans doute; vous alliez l'épousser... vous l'aimiez.

Elle promena dans l'espace ce regard perdu qui accompagne la réflexion, et répondit avec un léger mouvement de tête.

— Non.

— Vous ne l'aimiez pas! dit Richard, d'un accent singulièrement ému.

— Et si je l'avais aimé, monsieur, serais-je ici!

Valentine prit une expression de résolution et de courage qu'on aurait dû croire incompatible avec la douceur et le calme habituel de ses traits et continua:

— Serais-je ici! serais-je vivante! n'aurais-je pas mille fois préféré la mort à une séparation aussi cruelle, à l'horreur de contracter l'ombre d'un mariage avec un autre! Oh! vraiment on peut sacrifier sa fortune, son rang, sa liberté au désir de conserver la vie, car à vingt ans on a bien envie de vivre encore, mais on ne sacrifie pas l'amour! L'amour donne un courage qui vient de lui et n'appartient qu'à lui: l'amour donne une âme nouvelle bien forte et bien grande. Si j'avais aimé Savarny, j'aurais reçu d'en haut des inspirations puissantes pour combattre la violence, j'aurais trouvé dans mon cœur des moyens de salut, j'aurais fui ma prison ou je serais morte plutôt que d'y demeurer loin de lui... Oh! si j'avais aimé, je n'aurais pas eu peur d'un coup de poignard.

C'était la première fois que la jeune femme osait parler ainsi de l'amour; elle avait toujours renfermé dans le secret de son âme toute sa religion pour lui. Cette animation de son cœur, en se répandant sur ses traits lui donnait une beauté toute nouvelle.

Richard la regardait avec une admiration ardente.

— Vous ne l'aimiez pas! répéta-t-il encore, car une joie intérieure dont il ne se rendait pas compte lui ôtait toute autre pensée.

— Mais qu'est-ce que cela peut vous faire? dit la comtesse, brisant à l'épanchement qu'elle venait de faire paraître, et qu'elle regrettait peut-être, par un ton froidement interrogatif.

— En vérité, madame, je n'en sais rien, répondit le jeune homme en se laissant tomber sur un banc, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux et que les battemens de son cœur soulevaient sa poitrine; je n'en sais rien, mais il me semble que vous venez de m'ôter un poids affreux de dessus le cœur; il me semble que je suis délivré de cette haine jalouse contre les grands qui m'oppressait depuis si long-temps et me faisait tant souffrir.

Il éloigna ses cheveux de son front, et sa belle figure laissa voir un air d'étonnement heureux.

— Comment, ajouta-t-il, ces hommes qui ont tant de diamans et de décorations à leurs habits, tant de parfums et de grâces dans toute leur personne, tant de fleurs et d'étincelles dans leur langage, ils peuvent n'être pas aimés, ils peuvent être vus avec indifférence, avec froideur, comme le serait le fils du peuple, sans éclat, sans parure, sans art!.. Je ne sais comment cela se fait, mais enfin il me semble que je ne les hais plus..

Ce moment venait de combler une partie de l'immense intervalle qui séparait la jeune comtesse de Richard; il y avait eu jusque-là entre eux le penchant qu'il lui supposait pour l'homme de son rang et la répulsion qu'elle devait éprouver pour lui; maintenant, la moitié de cette distance était effacée, et comme on juge de tout par comparaison, comme deux amis qui ont été séparés par les mers se croient réunis dès qu'ils sont sur le même continent, l'éloignement où le jeune paysan avait été jusque-là de Valentine lui semblait presque effacé.

C'était la source de cette douceur qui venait de se répandre en lui à son insu même; ce qui le faisait ainsi doucement tressaillir, c'était l'approche d'une femme dont la distinction, les grâces d'esprit réalisaient ses désirs élevés, séduisaient sa pensée, et dont la beauté en fleur, les attraits délicats et charmans, repandaient un feu subtil dans ses veines et brûlaient son cœur de vingt ans.

Quand Richard releva les yeux, Valentine avait repris l'allée d'amandiers et continuait sa lecture; il put la contempler en liberté. Il pensa alors que si jamais il osait aimer cette noble dame, il ne verrait plus entre elle et lui l'image de ce seigneur de cour, fantôme insaisissable, ennemi que tout le courage humain n'aurait pu vaincre; et ce fut la première fois que cette supposition d'aimer la comtesse de Lussan se présenta à sa pensée.

Depuis ce moment, la situation d'esprit du jeune villageois changea. Cette aversion pour la caste seigneuriale que les leçons d'Ambroise avaient mis des années à amasser dans son sein, venait de se modifier en un instant. Dans la jeunesse, on place la plus grande somme de bonheur dans l'amour. Richard n'ayant plus alors ce sujet d'envie, vit l'inégalité de fortune d'un œil plus tranquille, et par conséquent plus juste; la blessure subsistait toujours, mais l'épine en était retirée.

Le temps s'écoulait; le crime commis par les deux fanatiques paysans restait impuni; la prospérité du hameau de Cerny si singulièrement acquise, et qu'à tout moment un événement fortuit semblait devoir venir renverser, continuait et s'accroissait chaque jour. L'usine était en pleine activité. Cette fabrique cachée dans la gorge de ses collines, garantie de toutes les investigations hostiles par une ceinture de campagnes arides, marchait et fructifiait secrètement. Nul chemin ne pénétrant dans la profonde vallée, les vigoureux artisans portaient à bras les marchandises fabriquées jusqu'à la route, où des voitures à eux les emmenaient.

Ambroise avait jeté les dernières forces de sa vie dans un acte de vigueur et d'audace qui les demandait toutes, et avait clos sa carrière de brigandage. Depuis ce moment il s'était affaibli avec une rapidité frappante; il sentait sa fin s'approcher au dépérissement de son corps et à l'ardeur de son âme qui le poussait à avancer, à consolider son ouvrage, et lui disait qu'il était temps de l'achever pour s'endormir en repos. A l'approche de la mort, ce fanatisme de l'humanité toujours jeune, toujours le même, qui tantôt brillait dans ses regards quand il commandait les travaux et répandait le salaire, tantôt sommeillait sous ses épais sourcils blancs quand il revenait seul et pensif s'asseoir dans la ruine, le

rendait plus imposant que jamais, et semblait lui donner une empreinte surhumaine.

Richard passait une partie de la journée à seconder son père dans ses occupations ; le reste du temps il essayait de lire, d'étudier, de peindre; mais souvent il demeurait le front appuyé dans ses mains, absorbé par les mille rêveries de sentimens qui avaient besoin d'éclore, et surtout par de continuels et pressans remords, qui revenaient toujours plus violens et surmontaient toutes les distractions qu'il s'efforçait de prendre.

Valentine, chaque matin éveillée par le soleil et le vif gazouillement des oiseaux, pensait que cette journée, d'apparence si favorable, apporterait quelque heureux changement dans son sort ; et dans cette journée cependant elle se retrouvait toujours à la même place ; elle rencontrait toujours, de quelque côté qu'elle marchât, un mur épais ou une grille de fer qui arrêtait ses pas, et, au lieu de la liberté, de l'amour, de la fortune, du plaisir, elle ne pouvait cueillir que le liseron de la ruine.

Un jour elle eut envie d'aller au haut de la tour qui s'élevait un peu au dessus de la masure, et d'où elle espérait découvrir un horizon plus étendu. Elle n'avait point encore osé aborder cette partie du bâtiment, parce qu'il fallait pour y arriver traverser la chambre de Richard ; mais en ce moment elle savait qu'il était retenu à la fabrique jusqu'à l'heure de repos des ouvriers dont la cloche l'avertirait, ce qui lui permettrait de rentrer sans être aperçue.

Elle entra dans cette chambre où elle s'était déjà introduite un soir. Moins craintive maintenant, elle se promettait d'explorer les cartons de Richard, ses livres, ses dessins, et tout ce qui pourrait lui donner un moment de distraction. Mais en passant devant un portrait posé sur le chevalet, ses pas s'arrêtèrent subitement, son souffle même fut suspendu, tant il y avait de surprise et d'émotion pour elle dans la vue de cette figure. C'était elle, elle parfaitement ressemblante (quoique encore embellie), mais dans le costume des paysannes de l'endroit : une coiffe de toile blanche à barbes relevées, une guimpe pareille, un corsage de drap rouge lacé de noir, au cou un petit velours noir soutenant un Saint-Esprit. Le teint, les traits étaient parfaitement semblables au modèle, mais il y avait une nuance différente dans la physionomie; le regard avait moins de vivacité et d'assurance, le front plus de candeur et de recueillement, la pose de la tête était penchée et timide, toute l'expression de cette figure, sans continuer la ressemblance des traits, se rapportait au costume modeste du portrait.

Au bas Richard avait tracé en blanc ce mot : *rêve*.

Le premier mouvement de Valentine fut un élan de reconnaissance pour le peintre qui avait si bien su rendre ses traits, et peut-être les flatter encore. Mais ensuite elle s'étonna du costume singulier qu'il lui avait donné; sa surprise devint presque de la colère, elle pensa qu'une fois délivrée de cette prison, son image y demeurerait enchaînée, y resterait toujours sous l'habit d'une villageoise... Puis soudain une tristesse plus profonde vint s'emparer d'elle : ce costume, qui l'attachait, pour ainsi dire, à ce village lui sembla un présage funeste, un avertissement du sort qui la condamnait à y rester toujours. Elle se sentit faible et tomba sur le tabouret qui était devant le chevalet. De là, le jardin de la masure se déroulait devant elle; ces feuilles avaient leur fraîche verdure d'avril quand elle était arrivée en ce lieu, et maintenant quelques unes commençaient à jaunir!... Elle se prit à pleurer à la fois de tristesse et de crainte.

Cependant cette émotion passa aussi vite que toutes les autres dans sa jeune âme, plus jeune encore que ses vingt ans; au milieu de ses pleurs elle sourit de sa faiblesse. Voulant chasser tout à fait cette impression pénible, elle alla dans sa chambre prendre son théorbe, revint sur la tourelle, et s'asseyant sur le cordon sculpté qui régnait encore à l'entour, elle se mit à jouer la musique de Lulli aux oiseaux sauvages. Elle songea qu'ainsi elle avait tout à fait l'aspect d'une châtelaine enfermée dans un donjon maudit, et jugea qu'elle était bien de celles dont la vue devait donner à tout chevalier redresseur des torts un courage invincible pour venir la délivrer.

Cependant cette nouvelle partie de la campagne n'offrait nulle habitation, nulle route voisine, nulle trace de pas humains. C'était, comme de l'autre côté, un horizon borné, une chaîne de coteaux arides que des bois couronnaient au loin, une mousse générale, triste verdure du désert, quelques broussailles suspendues aux roches nues, quelques chèvres suspendues aux broussailles.

L'heure passa sans qu'elle s'en aperçût ; là pesanteur de l'air rendait favorable cet endroit élevé où passaient quelques souffles plus frais.

En sortant de la fabrique, Richard, qui était accoutumé à entendre les sons du théorbe venir de la chambre de Valentine, s'étonna qu'ils eussent changé de place.

Il aperçut alors au haut de cette tour où n'habitaient plus depuis longtemps que les oiseaux de nuit, une radieuse figure qu'une éclaircie du ciel chargé de sombres nuages dorait encore au dessus de la terre obscurcie. Il vit que la captive s'était aventurée à traverser sa chambre, à lui, pour élargir le cercle de sa réclusion. Si elle n'eût fait invasion que dans une nouvelle partie de la masure, Richard s'en serait peu inquiété, mais elle avait pénétré aussi dans sa pensée en découvrant ce portrait tracé pour lui seul. C'était une fantaisie d'artiste, un désir de voir réunies dans la même figure la beauté idéale et la simplicité extérieure, un rêve de peintre qui avait fait un pas vers la réalité en s'imprimant sur la toile, et ne devait pas aller au delà ; il souffrait de voir sa pensée trahie.

Les sons de la musique aérienne vinrent le distraire de cette préoccupation. La voix de Valentine était dans le chant comme dans la parole remplie de modulations très diverses, tantôt douce et claire, tantôt profonde et vibrante, toujours d'un timbre harmonieux; mais jamais Richard ne l'avait entendue avec autant de plaisir. Cette voix venant ainsi d'en haut, du milieu de ces lierres, lui faisait l'effet d'un chant d'oiseau, mais d'une harmonie plus intelligible pour nos sens, mieux appropriée à nos organes. Richard, attentif à ses accords, approchait de la plate-forme d'un pas sourd et lent, de sorte qu'il se trouva en face de Valentine sans qu'elle l'eût entendu venir.

Elle rougit et fit un mouvement pour se retirer, mais Richard était déjà assis à ses pieds sur une pierre éboulée. Elle, vêtue de soie blanche argentée par la lumière, assise sur cette corniche sculptée, un théorbe à la main; lui, reposant plus bas, dans l'ombre, sur une pierre brute, ils étaient ainsi placés selon leur position respective sur la terre, et tous deux semblaient s'y complaire.

— Vous êtes venue ici, madame, dit Richard, pour faire entendre vos doux accords de plus loin : vous avez pensé que même la nature sauvage devait être sensible à leur harmonie.

— Si jamais les pierres et les arbres ont été, comme on le dit, émus au son de la lyre, ce n'étaient pas les pierres d'une prison, les arbres d'une terre d'exil. Je n'étais venue en cet endroit que pour dissiper un instant ma tristesse. Car en me voyant ici, il me prend parfois une grande pitié pour moi-même, et je cherche avec sollicitude à me distraire de mes ennuis pour ne pas en mourir.

— Je sens, madame, que vous ne pouvez détourner les yeux de votre propre malheur; si pourtant céla arrivait, vous en verriez auprès de vous de plus cruels encore, et il y a parfois une certaine consolation à ne pas souffrir seul.

— Je sais, dit-elle en regardant Richard, que le premier auteur de ma singulière infortune en est atteint autant que moi.

Les grands yeux si expressifs de Richard se levèrent pleins d'étonnement et de douceur. Il n'avait pas cru que Valentine eût jamais pensé à le connaître.

— Oui, répéta-t-elle, je sais que vous n'avez été poussé à un acte de barbarie sans exemple que par la puissance d'une idée généreuse transformée en fanatisme cruel dans le sein d'un vieillard...

— Madame...

— Oh! ne craignez pas que je vous excuse à son préjudice! il est votre père. Mais à peine l'attentat odieux a-t-il été commis que vous l'avez maudit.

Richard tressaillit, et laissa malgré lui percer une lueur de ses remords.

— Quand on n'a pas une âme faite pour la haine et la vengeance, dit-il, quand l'exaltation violente de ses sentimens, à laquelle on a été livré, s'est trop tôt évanouie, il est affreux de poursuivre leurs conséquences cruelles, de devoir rester toujours armé de leur colère... C'est comme si on prenait un serpent pour frapper son ennemi, et que ce serpent revînt s'enlacer autour de votre bras pour ne plus vous quitter. La vie s'épuise douloureusement dans un mal où il n'y a ni plainte possible, ni espérance permise.

Les traits de Richard portaient en ce moment une empreinte de tristesse qui allait à l'âme. Valentine, cédant à un instinct de pitié, quitta subitement sa place élevée au sommet de la tourelle, et s'assit sur la longue pierrre mousseuse qu'occupait Richard, par un mouvement qui amenait entre eux une espèce de pardon et de fraternité. Un frêle arbuste qui avait poussé obliquement entre les pierres disjointes laissait retomber sur leurs têtes des branches effilées, et cette légère enveloppe de verdure qui les rapprochait semblait donner aussi à leur entretien plus d'intimité et de confiance.

— Oui, dit Valentine, vous avez payé une nuit d'ivresse féroce par bien des nuits de regrets. Vous avez détesté votre crime, non pas seulement à cause du mal que vous faisiez souffrir à un autre, mais aussi par un retour sur vous-même, par le regret d'avoir perdu votre liberté en m'ôtant la mienne, de vous être mis dans l'impossibilité de contracter une union qui aurait eu autant de naturel et de douceur que celle formée par la violence avait d'amertume et de désespoir.

— Que vous ayez deviné mes sentimens, madame, ou que vous les ayez entendus exprimés de ma bouche, ce que vous dites est parfaitement vrai. Oui, il est vrai, que dans ma douleur profonde d'avoir ainsi renoncé à l'amour, à l'amour pur et partagé, je ne vous plaignais peut-être pas autant que j'aurais dû le faire, parce que je ne croyais pas que personne au monde pût être plus malheureux que moi.

— Vous aviez rêvé l'amour au village?

— Et pouvons-nous, nous autres paysans, chercher ailleurs que dans la classe où sont nos mères et nos sœurs la femme qui doit être pour nous autant qu'une mère, autant qu'une sœur, et joindre à ces sentimens de la nature l'attrait divin de l'amour ; la femme qui doit nous donner tout le bonheur connu, nommé ici bas, et toutes ces délices que la langue humaine ne peut exprimer parce qu'elles sont sans doute un prélude de l'avenir céleste.

— Ainsi, dans vos projets de jeunesse vous comptiez tresser une chaîne toute de marguerites et de violettes avec un cœur innocent caché sous une robe de bure.

— C'était tout ce que je pouvais espérer de mieux au monde. A la campagne, nous n'avons rien de cette seconde vie factice créée par le luxe au milieu de la première, ni les prestiges des arts, ni les fêtes somp-

.ueuses dont les voluptés raffinées distillent dans l'air des grands une continuelle ivresse. En fait de jouissances, nous en sommes encore à la simplicité du paradis terrestre, à l'amour : alors, pourquoi ne trouverions-nous pas le dimanche, à la danse sous la feuillée, cette magie puissante qui fait la pelouse aussi belle que la salle de glace de Versailles, la musique du ménétrier aussi harmonieuse que vos instrumens enchantés, le verre de bière auquel les lèvres d'une jeune fille ont touché aussi enivrant que vos coupes de liqueur parfumée.

— Je ne pensais pas, dit-elle avec un nouveau sourire, que les femmes accoutumées à semer le grain dans le sillon pussent aussi semer tant de prestiges autour d'elles... Je saurai maintenant tout le bonheur que vous avez perdu.

— Eh bien, madame, vous vous tromperez, car je vous ai dit ce que j'aurais dû espérer et chercher, si j'avais eu une ambition de cœur raisonnable et de sages désirs, mais il n'en était rien; Dieu sait que je n'ai jamais songé à trouver l'amour autour de moi; un faux orgueil de sentiment, des exigences trop grandes, que je dois peut-être à la nature, peut-être à une éducation trop cultivée pour ma sphère, m'ont toujours empêché de désirer une compagne dans la classe où je suis né, et, ne pouvant la demander ailleurs, je ne l'ai jamais nommée dans le secret de mon cœur. J'ai beaucoup aimé, mais sans savoir ce que j'aimais : l'amour dans mon sein était un bassin triste, profond, sans voix, et non un ruisseau qui coule en murmurant doucement vers un but connu et désiré... aussi j'ai bien souffert, mais telle était ma folie que je préférais ma souffrance à tous les biens faciles que j'aurais pu posséder.

— Cependant votre prédilection pour vos sœurs du hameau est bien grande; car, ne pouvant être uni à une villageoise, vous avez donné à celle à qui le malheur vous a lié les habits du village.

Une vive rougeur couvrit le front de Richard à l'allusion que madame de Lussan faisait à son portrait. Il répondit d'une voix entrecoupée :

— Je désirais voir un instant, dans la classe où elle aurait pu m'appartenir, la femme dont la beauté idéale, dont les charmes d'esprit et de sentiment devaient donner le plus de bonheur à cette possession : ce n'est pas de ma faute si j'ai tracé votre image...

Richard étonné de ce qu'il avait osé dire se tut subitement; Valentine la tête penché sur son théorbe en touchait par instant la corde argentée; après les douces pensées qu'ils avaient un instant éveillées, tous deux sentaient plus profondément la tristesse de leurs situations; Richard venait de rappeler ses rêves d'union parfaite, de sympathies, d'ineffables tendresses dans l'air libre et pur de l'amour, et il songeait à toute la répulsion que la jeune femme assise près de lui devait toujours éprouver au fond de l'âme pour le paysan, le brigand de la forêt, le geolier de la sauvage prison.

Les influences de l'atmosphère étaient en harmonie avec la teinte sombre de ses pensées; d'épais nuages s'abaissaient vers la terre, la chaleur morte répandait un profond accablement, le silence régnait dans la campagne immobile et souffrante; on n'entendait plus sur la tourelle que les sons vagues du théorbe que Valentine effleurait d'un doigt distrait et les cris aigus des oiseaux qui abaissaient leur vol en sentant peser sur leurs ailes le vent de l'orage.

De larges gouttes de pluie firent songer madame de Lussan à rentrer, et Richard se sépara d'elle sous le poids des plus tristes impressions.

VIII.

L'orage et le voyageur.

Un ciel à la voûte épaisse et plombée répandait une obscurité livide; des nappes d'eau couvraient le sommet des bois, que le vent penchait vers la terre. D'un côté de l'horizon, un énorme nuage s'avançait lentement, sillonné d'éclairs et paraissant porter la grêle dans ses flancs! Devant la porte de la masure, Ambroise et son fils regardaient arriver ce sombre amas de vapeurs avec l'attention anxieuse de l'habitant de la campagne qui suit de l'œil dans l'espace l'ennemi porté par les vents, et attend qu'un souffle de l'air dispose de son sort en faisant éclater le fléau sur son champ ou en l'envoyant fondre d'un autre côté.

— Voici du mauvais temps pour la commune de Cerny, dit Ambroise; les blés sont aux derniers jours de la maturité, et la récolte serait perdue par la grêle.

— Le vent vient de tourner au nord-est, observa Richard, les flèches de Montigny se couvrent des étincelles de l'orage, et je pense que le nuage va aller se perdre dans la vallée de Chevreuse.

Tandis qu'ils étaient absorbés par cette attention, Valentine à sa fenêtre regardait pour se distraire les progrès de l'orage, qui n'était pour elle qu'un changement de décoration dans le ciel. Elle observait le balancement superbe des grands chênes qui courbaient à peine leurs têtes sous le vent et la relevaient au milieu des éclairs et de l'inondation; elle regardait aussi Ambroise et son fils qui, entre eux deux, offraient le type de l'homme des champs dans sa force et dans sa beauté; ils demeuraient au milieu de l'orage pour en suivre le cours, et recevaient ces flots de pluie sur leurs têtes nues sans y songer, et comme elle eût versé sur la sienne des gouttes d'essence.

En ce moment le tonnerre éclata à coups redoublés; ses détonations, pressées comme des éclats de bombe, résonnaient à la fois sur tous les points de l'horizon; puis un immense éclair remplit toute la vallée de lumière; la foudre, descendant par angles de feu, étincela sur la cime des peupliers qui bornaient le jardin et renversa, avec un roulement épouvantable, la muraille de clôture placée au dessous. Richard et son père s'abritèrent un instant sous l'auvent de la masure, et attendirent que la rafale fût un peu apaisée pour aller voir les ravages du tonnerre.

Peu de minutes après, un cheval, lancé comme un trait et couvert d'écume, fondit dans l'enclos par la brèche qui venait de s'ouvrir, traversa le jardin comme s'il eût été porté par la foudre, et vint s'abattre au pied du perron, où il jeta son cavalier étendu tout du long sur la pierre.

Une demi-obscurité, formée de la nuit qui s'approchait et des ombres des nuages, régnait dans l'atmosphère. Tandis qu'Ambroise et Richard se précipitaient vers lui, le cavalier, étourdi de sa chute, et ne pouvant encore se relever, regardait l'enceinte qu'il venait de franchir, envisageait les deux paysans et la façade du vieux castel.

— Je ne sais ma foi pas où je viens d'arriver, dit-il, mais quel que soit le logis où je me trouve, voici une singulière manière de m'y présenter.

Ambroise et son fils aident le malencontreux voyageur à se remettre sur ses pieds, le soutiennent et le conduisent dans la salle basse tandis qu'il ajoute :

— Mon poltron de cheval s'est effrayé du tonnerre, qui est tombé à quelques pas de lui; il a perdu la tête et pris le mors aux dents; il s'est élancé par les rochers et les ravins dans un pays perdu, que des chèvres ne franchiraient pas, jusqu'à ce qu'il soit venu ici me faire mettre pied à terre... et même plus que le pied à terre, ajouta-t-il en passant la main sur ses épaules et sur ses genoux, empreints de sable humide et assez meurtris de la chute.

Valentine, qui s'était retirée de sa fenêtre à ce terrible coup de tonnerre, y était revenue précipitamment au bruit des pas du cheval, bruit si inaccoutumé en cet endroit, elle avait jeté un cri d'effroi en voyant tomber le cavalier. L'ombre était déjà assez épaisse pour qu'elle ne pût distinguer ses traits : mais aux nœuds cerise de son habit, à la croix du Saint-Esprit qu'un éclair avait fait briller sur sa poitrine et surtout au peu de mots que le voyageur avait prononcés avant de franchir le seuil de la porte, elle avait cru reconnaître le marquis de Saverny.

Les deux paysans n'eurent point d'abord le même soupçon sur l'hôte que le hasard leur envoyait : l'obscurité naissante, le désordre de la toilette du marquis les empêcha de se rappeler ses traits; ils n'éprouvèrent que le mécontentement de voir un étranger introduit dans une retraite qu'ils avaient tant d'intérêt de tenir cachée à tous les yeux. Cependant, comme il était important de ne pas lui laisser apercevoir la contrariété qu'ils en ressentaient, Ambroise se hâta de faire les honneurs de l'humble logis, de jeter dans l'âtre un fagot de bruyères sèches, de poser sur une table le vin capable de remettre les sens du voyageur, qui, maintenant assis près du foyer, et revenu de son étourdissement, commençait à rire de son aventure. Ce ne fut que la flamme blanche de la bruyère qui, en répandant dans l'enceinte une vive lueur, montra aux deux habitans de la cabane le visage du marquis de Saverny. Ils demeurèrent frappés de stupeur et du sentiment de répulsion le plus pénible. Ambroise se remit aussitôt; nulle trace d'émotion ne demeura sur ses traits. Il pensa qu'il était impossible à l'homme de cour de reconnaître dans les simples paysans qui le recevaient sous leur toit les brigands de la forêt qui, d'ailleurs, avaient effectué leur attentat au sein de la nuit, et le visage plus qu'à demi couvert d'une cape grise. Il jugea aussi qu'on pouvait, au bout de quelques instans, renvoyer le seigneur de cette habitation sans qu'il découvrît rien du mystère qu'elle renfermait. Ces pensées étaient rassurantes; mais d'ailleurs le vieillard eût-il couru les plus extrêmes dangers, leur aspect n'eût pu troubler son front impassible. Il alla sur-le-champ fermer la porte placée au pied de l'escalier qui conduisait à l'appartement de la comtesse de Lussan, et revint dans la salle du rez-de-chaussée.

Pour Richard, il lui était impossible de dissimuler aussi bien ses impressions. Il se tenait le plus loin possible du marquis, la tête baissée et le regardant par dessous ses larges sourcils avec une fixité dans laquelle était un mélange de honte, de colère et de crainte.

Sa contenance étrange en pareille circonstance eût été faite pour éveiller l'attention de Saverny, mais celui-ci était trop occupé de lui-même pour rien remarquer ailleurs. Il adressait de nombreuses questions sur l'endroit où il se trouvait, aux deux paysans qui lui répondaient d'une manière évasive.

— Je dois être cependant assez près de Marly où je me proposais d'arriver ce soir, dit le seigneur, car j'ai quitté Paris à deux heures et cheminé grand train depuis ce temps-là. J'avais été député auprès du doge de Gênes, qui est sur le point de retourner dans ses états pour recevoir de lui le sceau de la république italienne qu'il doit laisser en partant à notre souverain, et je tenais à le rapporter au roi le plus promptement possible quand la folie de mon cheval en a disposé autrement.

Mais au moment où la lampe fut allumée, Saverny ayant jeté un coup d'œil sur sa toilette, demeura absorbé par le déplorable état dans lequel elle se trouvait.

Les franges de son chapeau jetaient encore des gouttes d'eau comme des cascades qui finissent de couler après l'orage; sa perruque tombait d'un côté comme un saule rompu par le vent; son justaucorps était sillonné d'autant de ruisseaux que la campagne battue par la pluie; les nœuds de rubans cerise qui y restaient encore çà et là rendaient plus saillante l'absence de ceux qui avaient disparu; des lambeaux de ses dentelles étaient demeurés accrochés aux buissons de la route, comme y reste suspendue la toison des troupeaux effrayés; la seule partie du costume de Saverny où l'on ne pût voir cet attristant dégât était son manteau qui était demeuré semé au loin dans la campagne.

Le jeune seigneur se regardait piteusement et était fort mal à l'aise dans cet état de désastre, auquel son élégance accoutumée le rendait si étranger. Mais en même temps Ambroise couvrait la table des vins capiteux dont sa cave s'était garnie depuis que l'aisance avait reparu dans sa demeure; et le marquis se tournant de ce côté, l'attention qu'il donna au vin de Bourgogne effaça entièrement l'impression de tristesse causée par sa toilette.

Cependant la porte de la salle basse, qui donnait sur le perron, était restée ouverte, et la comtesse de Lussan, penchée à sa fenêtre, le haut du corps entièrement passé en dehors, l'oreille attentive, le sein agité, écoutait, aspirait le moindre son qui pouvait parvenir jusqu'à elle. Elle rassemblait ces accens égarés que quelques paroles plus hautes lui envoyaient, et elle était parvenue à en reconstruire dans sa mémoire la voix de Saverny. Cette voix la reporta à ses jours passés, à sa destinée brillante au sein du plaisir et de la liberté; elle brûla alors de la reconquérir. Elle pensa que, si elle pouvait par le moindre indice révéler sa présence au libérateur que le ciel lui envoyait, tout ce qu'elle regrettait lui serait rendu. Elle avait entendu Ambroise ôter la clé de l'escalier. Elle était enfermée, et elle ne pouvait appeler assez haut pour se faire entendre; d'ailleurs, en ce cas, elle eût redouté la colère du vieux paysan. Elle essaya d'un autre moyen de faire connaître sa présence. Elle prit son théorbe, se pencha de nouveau à la fenêtre et joua l'air du pas qu'elle avait dansé avec le marquis au bal qui précéda son enlèvement. Elle joua d'abord en tremblant, puis aussi haut qu'il lui fut possible, puis enfin, voyant que rien ne répondait à ces accords, elle frappa du pied d'impatience et tira les cordes jusqu'à les briser pour leur faire rendre les sons les plus sonores. Mais un fracas de verres et de flacons qui résonnait dans la salle basse, comme si on l'eût redoublé à dessein, à mesure qu'elle jouait plus haut, couvrait entièrement sa pauvre musique. Elle renonça à se faire reconnaître par ce moyen.

Dans sa douleur, Valentine pensa à se précipiter par la fenêtre, et à tomber sur les dalles du perron, morte ou sauvée.

Son imagination cependant lui suggéra un second expédient qui dut être préféré.

Le long de la tour dans laquelle on arrivait de la chambre de Richard, s'élevaient encore les restes d'un étroit escalier qui donnait dans une cour intérieure, d'où on pouvait pénétrer dans les pièces du rez-de-chaussée. Valentine pensa à s'en servir. Mais avant de quitter sa chambre, la jeune femme prit un portrait d'elle en miniature, sur le médaillon duquel elle écrivit quelques mots, indiquant sa captivité, sans pouvoir toutefois en désigner le lieu, qu'elle ignorait elle-même; elle mit le portrait dans son corsage, pensant que si l'entrée de la salle basse était impossible, elle pourrait peut-être jeter ce médaillon aux pieds de Saverny.

Sortant sans lumière et du pas le plus furtif, elle pénétra dans la tourelle, et examina, autant que la nuit put le lui permettre, l'état dans lequel se trouvait l'antique escalier. Ses degrés paraissaient impraticables: la ruine en avait détaché le plus grand nombre; ceux qui restaient encore, à demi rompus, penchés et couverts de mousse glissante, ne pouvaient supporter le pied, ou, si on l'y eût posé, menaçaient de se détacher de la charpente et de crouler sous les pas. Ce fut là cependant que Valentine, dans la nuit, et sans aucun point d'appui, résolut de descendre pour rejoindre Saverny. Dans une ombre complète, il eût été impossible de retrouver ces marches égarées, mais la vive lueur du foyer allumé au rez-de-chaussée jetait à travers les fenêtres grillées de la muraille quelques lueurs rouges et vacillantes sur la verdure sombre de la mousse et la teinte noire des pierres calcinées.

La jeune femme adressa une fervente prière à Dieu, tint ses mains croisées sur son cœur qui battait violemment, et posa en tremblant son pied sur les premières marches. Ce pied était si léger et si mince que la moindre saillie suffisait pour le supporter. Mais dès que Valentine n'eut plus d'autre point d'appui dans l'espace que cette pierre ruinée, elle crut la sentir s'ébranler sous elle: la cour étroite, profonde et entièrement obscure était au dessous comme un abîme dans lequel elle allait se briser. Elle frissonna, pressa plus fort sur son cœur ses mains tremblantes, et une larme vint dans ses yeux. Suspendue ainsi sur cette ombre effrayante, il y avait autant de danger pour elle à remonter qu'à descendre encore. Elle se hasarda à frayer quelques degrés de plus. Arrivée à la hauteur d'une des fenêtres grillées, son regard glissa dans l'intérieur de la salle. Alors elle vit distinctement le marquis de Saverny, son sauveur, assis devant cette grande table couverte de cruches de vin, éclairé par la lueur d'une lampe de fer. Le marquis était seul en ce moment avec Ambroise. Richard venait de sortir. Valentine embrassa du regard cet habit de cour qu'elle n'avait pas vu depuis si long-temps, cette épée qui allait la défendre: tout son courage revint. Sûre de ne point exposer sa vie dans un vain espoir, agile, hardie, elle descendit les degrés brisés, branlans, placés à un grand intervalle les uns des autres, avec la légèreté d'un oiseau, soutenu par ses ailes plutôt que par ses pieds sur les branches de l'arbre qu'il parcourt. Enfin elle sauta sur les dalles de la cour...

Mais lorsqu'elle se croyait au terme de ses peines, heureuse, sauvée; car la porte de derrière de la salle était entr'ouverte et elle n'avait qu'à s'y précipiter, elle se trouva subitement entre Ambroise qui sortait de cette salle et Richard qui allait y rentrer.

Le vieux paysan saisit la fugitive d'une main de fer, l'éloigna de quelques pas et lui imposa silence par un geste de menace si terrible qu'elle resta sous cette étreinte, sous ce geste formidable, et demeura immobile et glacée. Ambroise et son fils se trouvaient placés entre elle et cette porte qu'elle s'était crue si près de franchir.

— Madame, dit Ambroise d'une voix basse et pourtant pleine de vigueur, si vous vous montrez au marquis de Saverny, je vous jure que ce sera une imprudence inutile; car vous ou lui vous tomberez aussitôt sans vie; et, dans tous les cas, il ne pourra plus vous enlever de nos mains.

Valentine pâlit de frayeur et tomba à demi-prosternée sur la dalle.

Richard venait de jeter un regard dans l'intérieur; il dit à la comtesse en parlant aussi de la voix la plus basse:

— Au nom du ciel, madame, ne vous exposez pas à la violence de mon père! je vous promets qu'avant le départ du marquis de Saverny, et dans un moment même, vous pourrez le voir.

— Que dis-tu, insensé? demanda Ambroise.

— Regardez, dit Richard à son père en lui indiquant l'intérieur de la salle où l'œil du vieillard pouvait aussi pénétrer.

— C'est bien, dit Ambroise, et il lâcha le bras de la comtesse.

Alors Richard la reconduisit par la cour intérieure au pied du grand escalier et reprit:

— Je vous engage de nouveau ma parole, madame, que bientôt vous verrez le marquis de Saverny, et que vous le suivrez même si vous le désirez. Remontez dans votre chambre: lorsque vous entendrez cette porte qui est au pied des degrés, et que je vais fermer à clef, se rouvrir, vous pourrez descendre.

La vérité, prononcée avec l'accent de l'honneur, entraîne toute confiance. Valentine rentra chez elle complètement heureuse et aussi assurée de voir le marquis de Saverny, que si elle eût déjà été en sa présence. La porte tarda quelque temps à se rouvrir; cependant elle ne douta pas une minute de la parole de Richard; sans comprendre la pensée bizarre du jeune homme, elle avait toute foi en lui, et elle passa ces instans d'attente à songer à sa délivrance, à son départ, à son retour dans le monde. Cependant cette vie brillante, qu'elle était près de reprendre, ne s'offrait point à son esprit comme une chose réelle qu'on aperçoit d'avance mais comme un rêve qui va s'enfuir... Enfin le bruit de la clef qui tournait dans la serrure se fit entendre et elle descendit précipitamment.

A peine fut-elle entrée dans la salle basse qu'elle s'arrêta subitement; un spectacle auquel elle était loin de s'attendre s'offrait à ses yeux.

Saverny, le dos renversé contre le dossier d'une grande chaise de bois, les jambes largement étalées, les bras étendus en croix, tenant d'une main un verre et de l'autre une bouteille, le regard fixe, la figure large, rouge et béante, était dans un état complet d'ivresse. La fatigue, la chaleur de la route, l'électricité répandue dans l'air par l'orage, puis ensuite l'étourdissement de sa chute, l'action d'un bon feu, tout avait porté le sang à son cerveau, et la vapeur des vins capiteux qu'il s'était largement versés, au lieu de jeter comme d'habitude un trouble léger dans son esprit, l'avait plongé dans le dernier degré d'enivrement.

La comtesse de Lussan était devant lui et il ne la voyait point. Etendu sur son siége, il faisait aller ses bras en moulinet, avec ces gestes lourds et gauches qui montrent l'engourdissement des nerfs. Ses vêtemens avec le désordre, les déchirures, la boue et les mille désastres imprimés par le mauvais temps étaient encore couverts de taches de vin que sa main inhabile à tenir son verre nourrissait toujours; ses yeux humides et ternes se fermaient dans un clignottement continuel; sa face était d'un carmin luisant; sur sa bouche le rire hébété de l'ivresse éclatait parmi des gouttes d'écume blanche; il chantait un couplet sur les plaisirs de la campagne, en faisant, dans une harmonie très interrompue, toucher le premier vers de la strophe au refrain.

Valentine, accablée de surprise, de dégoût, de honte, se retirait de lui pas à pas, marchant en arrière, le regardant toujours avec un étonnement douloureux. Elle alla s'appuyer contre la muraille et cacha son visage dans ses mains. Puis un instant après, relevant la tête, elle chercha partout d'un œil égaré si elle ne verrait pas le marquis de Saverny, car elle ne pouvait croire que ce fût lui qu'elle eût ainsi devant les yeux.

— Voici, madame, lui dit Richard avec un sourire, voici le preux chevalier qui doit vous délivrer de votre prison; il va vous emmener en croupe sur son destrier si vous voulez le suivre; seulement, je crains qu'il n'ait pas la main bien sûre pour vous conduire.

— En tout cas, dit Ambroise, il doit sortir d'ici dans peu d'instans et avant d'avoir repris sa raison.

Valentine perdait tout espoir. Cependant elle pensa que si Saverny pouvait la reconnaître, sa vue inattendue et chère viendrait peut-être le réveiller de l'ivresse, surmontant son dégoût, dans un mouvement de ferme résolution, elle alla se placer devant lui de l'autre côté de la table.

— Au nom du ciel, marquis, lui dit-elle, reprenez vos sens! La comtesse de Lussan, qui vous a été enlevée est ici, devant vous.... Ayez pitié d'elle, sauvez-la!

Ce dernier moyen de salut perdit entièrement la jeune femme.

Le noble et galant marquis de Saverny ne vit rien, n'entendit rien, car il n'existait plus; mais l'homme ivre vit très bien une jolie femme; il tendit les bras vers elle en éclatant de rire:

— O charmante villageoise! dit-il... venez ici, venez, jolie fille des champs... des champs de mon cœur... venez! venez!

Et, s'élançant pour l'embrasser, il renversa la table qui roula avec fracas devant la comtesse, en jetant à ses pieds, verres, cruches et flacons. La pauvre jeune femme voulut fuir, mais l'homme aviné la saisit dans ses bras, la regarda avec des yeux pétillans et se mit à rire plus fort;

puis il se pencha sur elle et approchant sa bouche de celle de la jeune femme envoya sur ses lèvres l'haleine empestée de l'ivresse. Valentine se renversa en arrière retenue à la taille par le bras de Saverny qui l'enlaçait; ce mouvement découvrit un peu le médaillon de son portrait qu'elle portait dans son corsage; le marquis aperçut cet objet et s'en saisit en disant :

— Vous avez sur votre sein un bijou... bijou vous-même !

Et sans savoir ce qu'il faisait, il mit le portrait dans son habit, puis il essaya de nouveau de presser la jeune femme contre son sein. Elle se débattait dans des efforts désespérés ; ses cheveux dénoués tombèrent sur ses épaules; la mousseline de sa guimpe se déchira contre les aiguillettes du justaucorps ; sa robe se couvrit du vin qui coulait encore sur les vêtemens du marquis ; enfin l'ivresse, venant à son aide par la faiblesse qu'elle donnait aux membres de son agresseur, elle parvint à s'arracher de ses bras.

Ces mouvemens furent très rapides: Ambroise ne s'aperçut point de la capture que le marquis avait faite du médaillon, et Richard n'eut pas le temps de venir au secours de Valentine, que déjà elle s'était soustraite à l'étreinte de Saverny.

Éperdue, pâle de colère, les cheveux épars, le sein demi-nu, elle traversa la salle avec la rapidité d'une biche poursuivie et s'élança dans le jardin.

Le marquis voulut la suivre, mais Ambroise, d'un seul mouvement de son poignet nerveux, le fit retomber sur sa chaise.

Valentine avait gagné l'épaisseur du feuillage. Haletante, épuisée d'indignation, de douleur, elle appuya son bras contre le tronc d'un arbre, y pencha son front pâle et brûlant, tandis que des rameaux, tout baignés encore de la pluie, faisaient couler une eau froide sur son cou et ses épaules nues. Elle ne les sentait pas; des sanglots sortaient de sa poitrine avec ces mots:

— Mon Dieu! mon Dieu!

Richard se trouva debout devant elle. Les rameaux des grands arbres s'entr'ouvraient au dessus du jeune homme; les rayons des étoiles tombaient sur son visage qu'embellissaient toutes les ineffables empreintes d'une âme tendre et pure dans ce moment de vive émotion où elle se montrait au dehors. Jamais les charmes, les vertus que le ciel envoie n'apparurent sur un front si beau, sur une figure si touchante.

Valentine le regarda, soulageant son âme, après le dégoût et l'horreur qui l'avaient oppressée, par la vue de la beauté morale, de la noblesse, de la grandeur, et laissa long-temps sur lui ses yeux pleins d'extase.

Le sein de Richard se souleva, ses lèvres s'entr'ouvrirent, il prononça ce seul mot :

— Valentine.

On eût dit qu'au milieu de toutes les perfections adorables qui se montraient dans ce jeune être et rayonnaient autour de lui, l'amour seul était resté caché au fond de l'âme, et que ce mot venait de le révéler.

Le bras de Valentine, détaché de l'arbre contre lequel il était appuyé, se trouva passé autour de Richard. Elle pressa avec force le jeune homme contre son cœur, jeta un cri de passion et s'évanouit.

Richard la déposa sur le gazon et s'agenouilla près d'elle; il joignit les mains, leva les yeux au ciel, adressa à Dieu une fervente prière pour elle. C'était une pitié ardente, profonde, qu'il éprouvait alors pour cette belle et touchante créature. Il eût donné sa vie en cet instant pour réparer le mal qu'il avait fait. Il pensa à la prendre dans ses bras, à la porter ainsi à Versailles, aux pieds du roi, et à offrir sa tête pour expier son crime... Elle rouvrit les yeux.

— Je veux rentrer, dit-elle d'une voix faible et avec un accent égaré; reconduisez-moi là haut... dans cette chambre si pure, si paisible... d'où l'on ne voit que le ciel, les arbres et Richard...

Il la soutint et guida ses pas dans le jardin, sur l'escalier, en gardant le plus profond silence, dans la crainte que la moindre parole ne vînt lui rappeler ce qui s'était passé et ne lui en renouvelât la douleur. Arrivé à la porte de la chambre qu'elle occupait, il allait la soulever pour la déposer sur son lit... mais il s'arrêta tout à coup, au souvenir de son serment. Il s'agenouilla sur le seuil en laissant exhaler ce cri de douleur :

— Non ! j'ai juré de ne pas franchir la porte de cette chambre: je tomberai là, brisé sur ce seuil, mais je ne le passerai pas. Valentine..... adieu!

Il tendit les bras vers elle et se retira.

Cependant le marquis de Saverny, retenu sur son siége par le bras puissant d'Ambroise, répondit à cette injonction muette de demeurer en repos par une extrême obéissance, car il tomba dans le plus profond sommeil que le vin ait jamais procuré à ses élus. Ambroise ordonna alors à son fils de lui aider à porter le marquis dans la cour où l'attendait sa monture. Le cheval, restauré comme son maître, et tout à fait revenu de l'exaltation extravagante dans laquelle l'avait jeté la peur de l'orage, était disposé à cheminer paisiblement où l'ordre lui en serait donné. Les deux paysans posèrent le cavalier sur le dos de sa monture, bien en équilibre, les jambes pendantes d'un côté, la tête de l'autre, et parfaitement placé pour continuer son somme. Ensuite Ambroise conduisit le cheval par la bride jusque sur la route de Marly, et frappa sur sa croupe pour lui donner le signal du départ. L'éperon du marquis, qui le long du chemin se balançait contre le flanc de l'animal, lui renouvelant l'injonction d'avancer, il se rendit d'un pas diligent au château de Marly, dont les avenues lui étaient familières.

IX.

La chasse royale.

Le lendemain, le château de Marly, éclairé par les premiers rayons du matin, au milieu de ses immenses masses de verdure inondées de l'orage de la veille, étincelantes des feux du jour, baignait dans une atmosphère de lumineuses vapeurs. Du haut des terrasses, des plates-formes, des pignons, de tous les points de la royale habitation, les cors faisaient retentir ces sons éclatans qui enlèvent la chasse et la portent au fond des bois. On voyait arriver par toutes les fraîches avenues de brillans cavaliers à la parure matinale, à l'allure triomphante, qui venaient courir le cerf aux côtés du roi.

Les seigneurs cheminaient côte à côte, au pas le plus léger de leur cheval assourdi sur le sable fin des allées; ils avaient le réveil de belle humeur et s'entretenaient gaîment des nouvelles du jour, passant en revue toutes les aventures galantes, depuis les coulisses de l'Opéra jusqu'aux boudoirs blasonnés; car le scandale envoie un agréable montant au cerveau comme la pipe et le champagne. A ce sujet, le duc de Villarceau raconta comment Mlle de Fontange venait de faire la conquête du roi en mettant sa jarretière sur sa tête pour retenir ses cheveux dénoués dans le mouvement de la chasse; coiffure nouvelle qui lui donnait une étrangeté très piquante pour le vieux monarque.

— Bossuet était à cette chasse, dit le marquis de Saint-Simon, et depuis ce temps, il est fort rêveur, avisant aux moyens d'accorder encore ce péché royal avec les lois de l'église.

— Qu'il prenne exemple du père confesseur, dit le comte de Marillac; celui-ci a le bras fort pour l'absolution, et remet autant de maîtresses que le roi peut en prendre.

— Quoi qu'il en soit, reprit Villarceau, toutes les femmes ont adopté depuis ce moment la mode de mettre sur leurs têtes des rubans semblables à la jarretière de Fontange, pour participer un peu de cet heureux talisman.

— Il serait à souhaiter que nos dames n'eussent jamais recours qu'à des sortiléges aussi innocens. Savez-vous bien, messieurs, qu'on découvre tous les jours des choses affreuses dans les instructions de la chambre ardente? La marquise de Brinvilliers renaît de ses cendres; son infernale science a passé dans une foule de femmes de toutes les classes.

— Oui, la comtesse de Soissons la répand dans le grand monde, et la Voisin en *empoisonne* les faubourgs.

— On vient encore d'arrêter cinq jeunes femmes, sorcières de profession, et toutes plus jolies et plus empoisonneuses les unes que les autres.

— C'est une singulière chose de trouver toujours réunis dans les mêmes personnes l'art de prédire l'avenir et celui de composer des philtres mortels, l'usage de dire la bonne aventure et d'en faire rencontrer de fort mauvaises.

— Elles peuvent très bien réunir l'un et l'autre, car les cinq jolies femmes dont le procès révèle les maléfices, vous abreuvaient largement à la coupe de la vie avant de vous faire goûter à l'*élixir du sommeil*.

— Alors nous devons voter des remercîmens à celles qui savaient si bien la faire *courte et bonne*...

— Que dites-vous, messieurs, interrompit Marillac, de ce doge de Gênes qui a promené sa barbe blanche dans tout Versailles sans être étonné de notre magnificence (1).

— Ne vouliez-vous pas, répondit Saint-Simon, qu'il s'émerveillât de votre château de glaces et de dorures, lui qui a une ville de marbre, avec la Méditerranée et des bois d'orangers dans son parc.

On parla encore d'une nouvelle vieille de trois mois, mais qui avait assez occupé les esprits pour fournir cette longue carrière. C'était la disparition de la comtesse de Lussan. Saverny et Vaubecourt, pour sauver leur honneur, avaient centuplé le nombre des assaillans dans le bois de Montléry, et ainsi on avait cru la comtesse enlevée par une troupe de Bohémiens armés, comme il s'en trouvait encore en France.

— Le roi songe toujours à cette bizarre et déplorable aventure, observa le chevalier de Villarceau.

— Ce libéral monarque a un amour universel répandu sur toutes les jolies femmes, répliqua St-Simon, et il réjouissait ses yeux à la vue de son *abeille de printemps*, ainsi qu'il appelait Mme de Lussan.

— Je trouve que ce lourdeau de Vaubecourt a bien vite cessé ses recherches, dit Marillac : il aurait dû remuer les quatre coins du monde pour retrouver sa sœur.

— Il a commencé à le faire, répondit Villarceau, mais son esprit, ordinairement si simple, greffé sur l'intérêt personnel, a produit une pensée double : il a réfléchi qu'en continuant de chercher sa sœur, il s'aigrirait à ces éternels voyages, et qu'en la laissant à son sort, il engraisserait sa bourse du patrimoine de la comtesse qu'il recueille en son absence, et dès lors il s'est tenu tranquille.

— Et le marquis de Saverny à qui cette charmante femme était promise?

— Oh! le marquis, vraiment, ne peut la pleurer plus long-temps, car il

(1) La cour de Versailles, dans son extravagante vanité, trouva fort extraordinaire que le doge de Gênes, à qui on demandait ce qui l'avait plus *étonné* dans le magnifique château de Versailles, eût répondu : *C'est de m'y voir*. Et ce mot est parvenu jusqu'à nous avec sa réputation de dédaigneuse philosophie.

fait la cour à Mlle de Chevreuse et il a besoin de tout l'éclat de ses yeux pour mener à bien sa nouvelle conquête.

— Je lui ai pourtant cité l'exemple du petit chien de la comtesse de Lussan, qui a mordu Mme de Villeroy quand elle lui donnait des biscuits pour le consoler de la perte de sa maîtresse.

— Oui, mais il a répondu que *Fanfreluche* était un chien *inimitable.*

En s'entretenant ainsi, les seigneurs vinrent rejoindre la nombreuse escorte déjà rangée dans la cour d'honneur, où la grande meute se tenait aussi en front de bataille. Sa majesté apparaissait sous le portique du château, donnant des ordres à M. de Soyecourt, son grand-veneur. Les paroles du monarque parvenaient dans les rangs du cortége, composé de la plus haute noblesse de France : cette troupe d'élite palpitait d'un enthousiasme tout chevaleresque à la pensée de tuer un cerf qui, en ce moment, broutait l'herbe fraîche au fond des taillis.

Tout à coup, au milieu de cette escouade resplendissante, on vit paraître un cavalier de plaisant aspect; il était dans le costume le plus débraillé, endormi et couché en travers sur son cheval, qui l'apportait fidèlement au lieu du rendez-vous, sans se rendre responsable de la singulière figure qu'il allait y faire.

Un éclat de rire immense accueillit le bizarre débarquement.

— Vrai Dieu! c'est le marquis de Saverny! s'écria-t-on de toutes parts.

Au temps d'arrêt du cheval, Saverny s'éveilla, sauta vivement en bas de sa monture; étourdi, les os rompus, mais reprenant enfin ses esprits.

— Salut, mon cher marquis, lui dit-on à la ronde. Quelle entrée triomphante! Avez-vous pris leçon d'équitation au moulin avec les sacs de farine?

Tous les seigneurs groupés autour du roi, s'armant de leurs plus joyeux quolibets, en donnèrent un charivari au grotesque voyageur.

Saverny était doué d'assez d'assurance et de gaîté pour ne point se troubler de sa mésaventure, et d'ailleurs trop bien placé parmi les héros de cour pour que le ridicule vînt l'atteindre et ne fût pas d'avance renversé à ses pieds : il lui était permis de rire quand un autre eût rougi.

Il demanda pardon à sa majesté de se présenter en semblable tenue devant elle, et raconta franchement ce qui s'était passé, autant toutefois qu'il le savait lui-même; car pour le lieu où il avait reçu l'hospitalité et perdu la raison, y étant arrivé, au milieu des nuages qui fondaient sur la terre, sur le dos d'un cheval qui courait en zigzag par monts et par vaux, et en étant revenu endormi du meilleur sommeil qu'il eût goûté de sa vie, il lui était impossible de le désigner positivement.

Le roi demanda à Saverny :

— Et au milieu de vos excursions en pays inconnus et non conquis, et de vos aventures étranges, vous êtes-vous acquitté de votre message?

— Oui, sire, voici le gage d'alliance que l'envoyé de la république italienne doit vous laisser en quittant vos états.

En disant cela, Saverny tira de son gousset un très petit écrin de maroquin vert qu'il présenta au roi.

— De par Dieu! mon cher marquis, vous n'êtes pas encore bien éveillé, dit Louis XIV en ouvrant l'étui; je vous demande le sceau du vieux doge de Gênes et vous me donnez le portrait d'une jolie femme.

Les jeunes seigneurs avaient glissé un regard dans la boîte entr'ouverte.

— C'est cela, s'écrièrent-ils, des cheveux blonds, des yeux bleus, des lèvres rosées. — Gloire à vous, Saverny, vous faites des tours sur votre cheval, et vous opérez des métamorphoses dans votre poche. — Le jongleur Merlin n'a qu'à vous laisser sa place à la foire Saint-Laurent, car vous la tiendrez mieux que lui.

— Paix! paix! messieurs, dit le roi, qui avait jeté un second coup d'œil dans l'écrin, et fait un mouvement de surprise extrême en reconnaissant le portrait et en lisant les lignes tracées au revers..... Rendons plutôt grâce au hasard qui s'est montré notre maître à tous... Saverny savez-vous ce que vous m'apportez là?

— Je croyais apporter à votre majesté le sceau du doge et celui de sa république, mais je ne pensais pas que ni l'un ni l'autre eussent des yeux bleus et une bouche rose.

— Et qui vous a reçu dans ce château mystérieux où vous a conduit l'orage?

— Deux paysans et plusieurs cruchons de vin.

— Et vous n'en avez rien rapporté?

— Non, pas même ma raison, qui sans doute est restée en gage parce que je ne payais pas mon écot.

— C'est bien, dit le roi, les yeux toujours fixés sur le portrait et se parlant à lui-même, je retrouverai ce château, fût-il aussi difficile à atteindre qu'un palais de fantasmagorie.

Saverny chercha de nouveau sur lui et ne trouva point le sceau du doge qui était resté sur la route avec son manteau.

Le son du départ se faisait entendre; la chasse prit son joyeux essor. Le secret que le roi venait de découvrir resta pour lui seul; il ne voulait faire partager à personne ses heureuses espérances avant d'avoir pu les réaliser.

X.

Folle!

Depuis cette nuit marquée par le passage du marquis de Saverny dans la chaumière, et par les violentes émotions d'espérance, de crainte, de désespoir que sa présence avait soulevées, un changement subit et accompagné de symptômes alarmans se fit remarquer dans la comtesse de Lussan. Son courage léger, sa foi en l'avenir qui pouvait lui ménager de si douces surprises, son goût secret pour les événemens extraordinaires qui la consolait à son insu même de sa bizarre captivité, tout disparut à la fois; toutes ces heureuses influences furent soudainement flétries par un souffle cruel; sa jeune âme, si bien épanouie, se referma comme la corolle d'une fleur qui souffre.

Valentine demeura beaucoup plus renfermée dans sa chambre; elle cessa tout à coup ses entretiens avec Richard; elle fuyait même sa présence et ne mettait aucun soin à cacher son intention à cet égard. Et quand Richard la regardait, silencieuse et abattue, se promener dans une allée du jardin opposée à celle où il se trouvait, il remarquait sur ses traits une pâleur inaccoutumée, un dépérissement douloureux, et l'empreinte d'une tristesse qui lui semblait différente de celle dont la jeune femme se montrait atteinte dans les premiers jours de sa réclusion.

Elle passait des journées entières sans descendre; elle adressait à peine la parole à la jeune fille qui la servait, et la renvoyait, le plus promptement possible, pour demeurer seule. Richard, inquiet de cette retraite attristante qu'elle s'imposait à elle-même, passait ces mêmes journées à l'observer sans qu'elle s'en doutât. Une fenêtre de la chambre de la comtesse s'ouvrait du côté où la masure était adossée à la colline; le vitrage n'en était voilé que par de longs pampres de lierre, et Richard, dérobé sous les taillis du coteau, pouvait plonger son regard dans cette pièce, au gré du vent qui, en soulevant le rideau de verdure ou en le laissant pendre devant la croisée, lui livrait ou lui dérobait la vue de Valentine.

De là, il la voyait pendant des heures entières prier et pleurer; puis s'asseoir dans l'immobilité complète de la réflexion, le doigt levé contre son front comme lorsqu'on cherche à remémorer des souvenirs qui se présentent difficilement; puis se lever en tressaillant, marcher avec une rapidité égarée dans le mouvement d'une fuite où l'on cherche à s'arracher à soi-même. Ensuite elle s'arrêtait subitement, portait la main à ses tempes, à son pouls, comptait les battemens de ses artères, et paraissait effrayée de leur rapidité. Elle rougissait et pâlissait dans la même minute. Elle se jetait à genoux de nouveau devant son prie-Dieu, appuyait son front sur des livres saints entr'ouverts, ou, trempant un rameau dans de l'eau bénite, en semait les gouttes autour d'elle comme pour conjurer des puissances funestes.

Richard, sans comprendre cette étrange douleur, avait le sein déchiré de regrets et de remords. Quand Valentine ouvrait sa fenêtre et avançait la tête pour demander au vent du dehors un peu de calme et de fraîcheur, il la voyait mieux alors, et il était effrayé du changement si rapidement empreint sur ce charmant visage : son front semblait agrandi par l'éloignement de ses cheveux, qu'elle rejetait sans cesse en arrière; ses yeux brillaient de l'éclat de la fièvre, au milieu d'un cercle bleu et enfoncé; ses lèvres étaient de la même nuance pâle et mate que le reste de son visage; l'amaigrissement commençait à se faire remarquer dans sa taille, qui se penchait sous l'accablement d'une extrême faiblesse.

Quand Richard ne pouvait plus supporter cette vue déchirante, il s'arrachait de sa place et allait errer dans la campagne. Il sentait bien que quel que fût le mal qui consumait Valentine, son enlèvement en était la première cause; il s'accusait de tout ce qu'elle souffrait. Ce crime, auquel il s'était laissé entraîner par l'ascendant irrésistible de son père, lui semblait d'une lâcheté et d'une barbarie auxquelles il avait pu se livrer et que maintenant il ne comprenait même plus. Les idées philantropiques du vieux paysan, ses ardentes sympathies pour les malheureux, sa vaste ambition pour une classe entière qu'il voulait réhabiliter dans le droit individuel, tout cela ne lui inspirait plus que doute et terreur. Il se demandait si un homme pouvait en effet prendre ainsi le rôle de la providence et hasarder une réaction violente du pauvre contre le riche, que Dieu ne semblait pas vouloir encore consacrer. Le succès même ne lui paraissait plus justifier cette entreprise arbitraire; il voyait avec une indifférence cruelle la prospérité du hameau; la vue de la fabrique lui était pénible; le bruit de ses métiers lui martelait le front d'une insupportable douleur, car tout lui rappelait la triste image de Valentine souffrante...

Une fois il s'arrêta tout à coup frappé d'une idée qui fit tressaillir son front de sueur froide. Si le mal allait devenir plus grand encore! Si cette faible créature abandonnée succombait à ses ennuis! Si un tombeau s'élevait sur cette terre odieusement heureuse et florissante!... Il lui semblait que, dans son désespoir, il renverserait les bâtimens et les hommes au pied de cette tombe plaintive, de cette urne de douleurs.

A cette pensée, Richard formait de nouveaux projets de délivrance pour la pauvre prisonnière. Il voulait la conduire lui-même jusqu'aux portes de Versailles, et là, s'agenouillant devant elle, lui demander le secret pour ce qui s'était passé et la grâce de son père..... Mais il songeait au désespoir du vieillard, qui le verrait ainsi perdre leur cause et manquer à son serment. Il voulait alors dénoncer la retraite de Valentine au roi, acceptant toutes les suites de cette déclaration, qui seraient horribles sans doute, mais au milieu desquelles du moins le vieil Ambroise ne saurait pas qu'il avait été trahi par son fils.

Il semait ainsi sur ses pas ses projets insensés, il les livrait à toutes les mousses, à tous les vents de la colline... Puis il rentrait à pas lents à la demeure. Là il voyait Ambroise si calme, grâce à la foi qu'il avait dans le serment et l'honneur de son fils, si vieux, si abattu maintenant et demandant si peu de temps encore pour mourir en paix! Une autre pitié plus sainte, plus pure peut-être que la première, remplissait son

âme; il ne savait plus comment il s'était arrêté un instant à des projets qui pouvaient conduire ce vieillard, son père, à un procès infamant, à la prison. peut-être à la mort!...

Un soir enfin il fut tiré de ses affreuses perplexités.

— Richard, lui dit son père au moment où la nuit venait de tomber et où le vieux paysan allait se mettre au lit, songe bien à fermer exactement toutes les avenues de la maison. Ma faiblesse m'empêche maintenant de m'occuper de ce soin, et il est plus important que jamais. Je crois avoir vu au milieu de la nuit dernière la robe blanche de notre prisonnière errer dans l'ombre de la charmille; et il est probable qu'en sortant à cette heure, elle voulait savoir si le hasard ne lui fournirait point quelque moyen d'évasion.

Richard se rendit au fond du jardin pour fermer, selon les ordres de son père, la grille du mur de clôture qui terminait l'habitation et donnait sur le lit desséché de la rivière. C'était là qu'il s'était entretenu avec Valentine pour la première fois, c'était sur ce mur qu'elle s'était appuyée regardant, sur la marge de l'ancien torrent, ces pauvres fleurs que Richard avait cultivées pour elle, et dont elle n'avait pas voulu. Cette grille et la muraille qui la soutenait, renversées par l'orage, avaient été réparées le lendemain.

En posant la main sur la clé de cette porte pour la fermer, Richard fut saisi d'un dégoût invincible; il se sentit ravalé au rôle de geolier. Il avait vu dans la journée Valentine plus changée, plus faible, plus souffrante que jamais. Il se la peignit venant d'un pas faible jusqu'à cette grille, levant au ciel un regard de prière, demandant à Dieu la liberté.... puis, se brisant contre ces barreaux de fer, et retombant mourante sur son tombeau ..

Il crut avoir subitement trouvé un moyen de se décharger d'une résolution impossible à prendre et de sortir des poignantes angoisses qui se renouvelaient sans cesse pour lui, placé comme il l'était entre deux êtres également dignes de son dévoûment, et dont l'un des deux devait être perdu par sa faute. Il laissa la grille entr'ouverte, abandonnant au hasard, à la Providence, qui pouvait amener Valentine en cet endroit ou la retenir dans sa chambre, le soin de décider de leur sort à tous. La haute vertu de Richard aurait bien dû se soulever contre cette trahison négative; mais il ne pouvait plus se voir ainsi, froid et impassible bourreau, tuant lentement cette douce et noble créature, qu'une étrange fatalité avait désignée pour victime. Il pensait d'ailleurs que si elle s'échappait de sa prison, elle serait assez généreuse pour lui accorder la grâce de son père. Pour lui, il se livrait avec joie en expiation de tous les tourmens qu'on pourrait lui faire subir.

Ayant pris ce parti avec lui-même, il laissa la grille entr'ouverte et se plaça à côté dans un épais massif d'arbrisseaux qui croissaient au pied des peupliers.

Une lumière paraissait encore à la fenêtre de la chambre de Valentine, cette lueur passait en tous sens dans la pièce, comme lorsqu'on fait les préparatifs du coucher; un instant après elle s'éteignit. Richard pensa que la jeune femme venait de se mettre au lit et qu'il était inutile qu'il demeurât là davantage. Au même moment, il vit quelque chose blanchir au fond de l'allée sombre; il se rejeta dans le cœur du taillis de verdure et attendit.

Valentine s'avançait sur le gazon et entre les arbres assombris par la nuit; sa douce figure blanche se détachait seule dans l'obscurité. Elle marchait à pas lents, la tête rêveusement penchée, les bras dénoués et pendant négligemment à côté de son corps; les plis légers et flottans de sa simple robe de nuit dessinaient ses formes maintenant amincies et aussi délicates que pures. Muette, légère, sans autre mouvement que la marche, elle ressemblait à une jeune fille qui a quitté son lit dans un sommeil magnétique, et qui, tout endormie, va où la guide la vue intérieure, sans le secours des yeux ni de la pensée. Rien de ce qui révèle un projet de fuite, ni geste inquiet, ni regard agité, ne se montrait en elle : c'était de la tristesse calme, de la langueur sans retour.

Cependant elle marcha directement vers le mur de clôture et regarda au dehors.

Au dessous d'elle étaient les touffes embaumées des jacinthes semées sur le rivage; à droite, le petit pont rustique de branches d'arbre jetées en arcade sur le lit profond et tari; en face, la croix de pierre au sommet de la roche mousseuse qui protégeait le tombeau de Marie; sur tous ces objets régnaient un silence que ne troublait pas le mouvement d'une feuille, et de faibles rayons d'étoiles qui les montraient à peine au regard, et semblaient ne les éclairer que pour l'âme.

Valentine se pencha sur le bord du torrent, appuyant une main sur le cordon de la muraille et mettant l'autre sur son cœur; elle respira le parfum des jacinthes, si pénétrant pendant la nuit, et qui montait à flots de vapeurs jusqu'à elle; elle paraissait aspirer avec délices cette enivrante odeur.

Richard la contemplait avec une émotion profonde.

— Pauvre enfant! se disait-il, peux-tu trouver tant de charme à ce simple bonheur!... Voilà donc où tu es réduite, noble, riche, puissante dame, enviée de tous? à te faire un bonheur du parfum d'une plante sauvage!

Et des larmes épanchées de son cœur vinrent mouiller ses paupières; il ne pensait plus aux projets d'évasion dont il avait soupçonné Valentine; il répétait avec déchirement :

— Pauvre, pauvre enfant!

Mais en ce moment la jeune femme s'aperçut que la grille était ouverte. Elle jeta un cri de joie étouffé et courut de ce côté... elle fit doucement tourner la barrière sur ses gonds... le cœur de Richard battait à lui briser la poitrine. Valentine sortit.

— Mon Dieu! mon Dieu! c'en est donc fait, s'écria le fils d'Ambroise; mon père est perdu maintenant, et c'est moi, moi qui l'aurai tué!.. Non, non, Valentine est noble, pieuse, elle aura pitié de nous, elle sauvera mon père;... mais le pourra-t-elle?... Quel supplice! que je souffre!..

La jeune femme était était alors en face du pont; quelques pas pouvaient la conduire au hameau et elle était sauvée.

Richard sentait comme mille dards aigus pénétrer dans son sein.

— Dieu puissant, s'écria-t-il, ayez pitié de moi!

A cette prière élancée du fond de l'âme, il regarda de nouveau. Valentine ne se dirigeait pas vers le pont; elle avait tourné à droite et descendait craintivement la marge escarpée et rapide de la rivière; elle se prenait aux pierres aiguës et aux lierres du rivage, posant timidement le pied sur chaque saillie. Arrivée sur le lit de sable, elle se pencha sur les fleurs, les regarda long-temps; puis, restant agenouillée devant elles, en coupa un gros bouquet, l'embrassa, le pressa long-temps sur son cœur. Sa pose, ses mouvemens avaient la grâce, la naïveté de l'enfance; en même temps la fièvre allumée dans ses regards, le feu des baisers qu'elle déposait sur ces fleurs montraient le dernier degré de la passion dévorante.

Valentine remonta le rivage et fit quelques pas sur le pont. Richard s'était étonné que dans sa fuite elle se fût ainsi occupée à cueillir des fleurs, à en former un bouquet; ses angoisses redoublèrent en ce moment. Valentine arrivée au milieu du pont s'arrêta de nouveau, s'accouda sur la balustrade, regarda d'abord avec indifférence le peu d'horizon que la nuit laissait apercevoir, puis ses yeux se fixèrent sur la croix de pierre au pied de laquelle reposait Marie, et qu'on découvrait un peu mieux de cet endroit. Les mouvemens mélancoliques de sa tête annonçaient que ses regards se portaient alternativement sur cette place et sur le bouquet qu'elle tenait à la main, et que tous deux faisaient naître en elle la même impression; comme s'il y eût eu entre ces deux objets une intime harmonie, comme si les parfums de ces fleurs eussent été le langage dont cette tombe était la pensée.

Richard observait cette attitude impassible et rêveuse!

— Elle n'ose peut-être pas, dit-il, se hasarder seule, à cette heure, dans la campagne déserte... Mais, Dieu! voici un secours que le ciel lui envoie.

En ce moment, en effet, deux jeunes paysans passaient dans l'allée de chêne qui longeait le lit de la rivière; ils rentraient au logis, se tenant par le bras, et chantant sur des notes monotones et lentement prolongées, un refrain des campagnes. On les voyait de distance en distance par les intervalles des branches.

— Elle va s'adresser à ces villageois, pensa Richard, implorer leur secours et se faire conduire en lieu de sûreté. Et le cœur du malheureux jeune homme se serra plus fortement que jamais. C'en est fait, dit-il, avec un déchirement affreux, elle est sauvée... Et moi je ne la verrai plus!

En ce moment décisif, par une bizarrerie de sentiment, et peut-être par une nouvelle impression qu'une puissance mystérieuse venait d'apporter en lui, il ne pensa plus aux dangers qui le menaçaient, il ne pensa plus même à son père, il répéta seulement avec désespoir : Je ne la verrai plus!

Valentine regarda quelques minutes les deux passans avec le même œil indifférent qu'elle avait porté d'abord sur les divers objets de la campagne, puis se tourna d'un autre côté. Alors Richard la vit revenir sur ses pas et rentrer par la grille du jardin, qu'elle referma sur elle avec le moins de bruit possible, ayant bien soin de la remettre exactement telle qu'elle l'avait trouvée.

Richard ne pouvait en croire ses yeux; la surprise, la joie, mille émotions saisissantes se pressaient, tourbillonnaient en lui; il tremblait de tout son corps et avait peine à se soutenir.

La jeune femme passa si près de lui que sa robe alla frôler les feuilles derrière lesquelles il était caché. Elle regardait toujours son bouquet avec une douceur infinie, l'effleurant de sa main délicate, dans un mouvement qui ressemblait à une caresse. Elle remonta l'allée qui conduisait au perron du même pas lent et rêveur dont elle était venue, et sa robe blanche disparut dans l'ombre où elle s'était d'abord fait voir.

Richard, avec un soulagement inexprimable, avec une joie passionnée, s'écria :

— Dieu du ciel! je n'aurais jamais cru qu'elle ne voulût s'échapper de sa prison que pour aller cueillir un bouquet!

Un instant après, il vit une petite lumière reparaître aux vitraux de la chambre de Valentine; la lueur s'approcha du côté où était le lit et s'éteignit; ce qui annonçait que la jeune femme venait de se coucher en rentrant.

Il referma la grille en disant encore :

— Puisque tu ne veux point de ta liberté, pauvre enfant, je te la reprends.

Lorsqu'il passa devant la chambre de Valentine, en regagnant la sienne, il colla son oreille contre la porte. Quoique le souffle de la jeune femme fût faible et léger, on pouvait juger à son mouvement régulier qu'elle était endormie.

Richard passa la nuit dans la plus violente agitation : il ne comprenait plus rien à la tristesse de Valentine, à sa pâleur, à son affaiblisse-

ment extrême, joints à la volonté positive de ne pas quitter sa prison, volonté qu'elle venait de manifester si clairement. Il s'agitait dans la fièvre de la pensée, tourmentant en tout sens son imagination pour deviner ce mystère. Un instant il crut que la réclusion et toutes les tristesses d'un étrange malheur avaient troublé la raison de la malheureuse Valentine. Une autre pensée traversa aussi son esprit, et le fit plusieurs fois tressaillir sur sa couche brûlante, mais il ne voulut pas s'y arrêter, et l'éloigna toujours, comme on chasse la folle espérance d'un bonheur trop grand en songeant à tout ce qu'il y aurait de souffrances quand elle viendrait à s'évanouir.

XI.

Souvenirs ou remords.

Quelques jours se passèrent, pendant lesquels le mal de Valentine augmenta avec une rapidité fatale. Une nuit Richard fut constamment poursuivi par son image. Tantôt il la voyait pâle, échevelée, l'œil hagard, en proie à la folie, qui, après avoir fait fuir son âme, dénaturait ses traits et ne lui laissait plus rien d'elle-même; tantôt elle était enveloppée d'un linceul et on la déposait dans la fosse au sein d'une terre inconnue, misérable, où nul ne pourrait trouver le chemin de sa tombe pour venir y pleurer. Il se leva au point du jour. Ce n'était plus un vol, un rapt, un brigandage qu'il s'agissait de commettre, c'était un meurtre, et Richard ne voulait pas l'accomplir. Il fallait à tout prix rendre l'infortunée au monde dont l'éloignement la tuait, et il allait le demander à son père. Il sentait qu'en ce moment son ardente pitié lui donnerait la force de lutter contre le vieillard, que celui-ci s'armât de son implacable raison ou de son fanatisme forcené.

Il descendit rapidement à la salle basse et ouvrit la porte avec résolution. Il n'y avait personne; le lit était déjà vide, la chambre déserte. Il se rendit du même pas fermé à la fabrique; Ambroise n'y avait pas encore paru. Il revint au jardin, nul être vivant ne s'y faisait voir, on n'y entendait rien, et les oiseaux même y étaient encore endormis sous la feuillée. Dans l'impatience qui le dévorait, Richard sortit pour parcourir tous les environs de la masure; mais il ne devait point y trouver son père.

Le vieux paysan était assis à mi-côte de la hauteur voisine. Il reposait sur les racines saillantes d'un chêne creux et à demi-dépouillé; sa tête recevait la pâle lueur de l'aube naissante, tandis que ses pieds s'appuyaient sur une roche encore humide et sombre; il portait une longue cape grise pour garantir ses membres de la fraîcheur du matin; un bâton ferré était à sa main. Quoiqu'il fût trop faible pour se servir d'aucune arme, il avait mis machinalement à sa ceinture un couteau de chasse et un pistolet, sortant avant le jour dans un pays infesté par les loups.

Ambroise venait de connaître à des symptômes certains que sa fin approchait; il voulait voir son frère avant de mourir, lui confier les secrets qui pesaient sur sa conscience, être jugé par cet homme inspiré de Dieu, et emporter son approbation ou son pardon comme une grande tranquillité dans la tombe. Car si sa religion pour Dieu avait quelquefois failli dans les momens les plus difficiles de son existence, sa religion pour son frère n'était jamais sortie de son âme. Il avait donc envoyé un pâtre chercher le pasteur de Cerny, et il était venu jusqu'à cet endroit du chemin à la rencontre de son frère.

Depuis qu'il était à cette place, épuisé par les efforts qu'il avait faits pour y arriver, il sentait ses membres s'engourdir davantage, ses pieds se glacer, son sang s'arrêter dans ses veines, le souffle se tarir dans sa poitrine; il reconnaissait à ces lames froides qui passaient en lui les premières atteintes de la mort.

Le hasard faisait que de cette place il pouvait découvrir le bois où, pour la première fois, il avait arrêté un voyageur. Le sommet n'offrait qu'une masse uniforme de feuillage, mais d'un côté un enfoncement dans cette plaine verdoyante et une teinte plus sombre, indiquaient la place d'un massif de cyprès, plus noirs et moins élevés que les autres arbres, et c'était là que l'attentat avait été commis.

Ambroise avait encore sur lui les armes dont il s'était servi cette nuit-là, une cape grise semblable enveloppait son corps; il se sentait reporté à ce moment par une impulsion étrange. Il y avait plus de vingt ans que cela s'était passé, et la scène reparaissait à ses yeux avec une lucidité singulière.

— Oui, dit-il, c'était un officier de la vennerie royale; il revenait de toucher sa paie à Saint-Germain, et rentrait chez lui à moitié ivre. Au soubresaut que fit son cheval, quand je le saisis à la bride, il roula sur la terre; je me penchai sur lui, il me porta un coup d'épée qui m'atteignit à la poitrine; je cassai la lame et la lançai au loin. Puis, un genou sur sa poitrine, je voulus le dépouiller. Je ne savais comment m'y prendre, et mes mains tremblaient; je fus bien long temps à détacher sa chaîne d'or; mon cœur se soulevait de dégoût, et j'étais près de renoncer à cette tâche; ce fut lui qui, tremblant pour sa vie, me montra son gousset et me dit: *là*. J'arrachai sa bourse et je me jetai dans l'allée voisine pour fuir, non pas lui, mais mon action hideuse... Je me regardai alors; je n'avais de sang sur mes vêtemens que le mien; je respirai!... Mais cependant si cet homme n'avait pas été ivre, s'il se fût défendu; inhabile encore dans cet affreux métier, je l'aurais tué pour le voler; car l'enfant de Marianne avait besoin de pain... Et maintenant! maintenant que mes pieds sont déjà refroidis par la mort, et que je pense encore, et que je regarde cette place, qu'éprouverais-je!...

Au même instant, Ambroise tenant toujours les yeux fixés sur ce bois fatal, est saisi d'un singulier éblouissement; il croit voir toutes ces masses d'arbres se mouvoir et tournoyer; il s'appuie contre le tronc de chêne et regarde toujours. Il lui semble que sa vue pénètre sous le dôme de la forêt; ses profondeurs sont semées de feux errans d'un bleu-pâle qui éclairent les ténèbres... Il frissonne; ses esprits se troublent davantage. Au milieu de ces lueurs livides, les troncs d'arbres deviennent de sombres figures, se détachent de terre, s'agitent en tout sens, présentent l'aspect hideux dont on croit les esprits infernaux revêtus; ces démons le regardent avec des yeux de flamme, ou avec un rire affreux, et agitent devant lui des pièces d'or, des chaînes d'or, des joyaux, des diamans, en lui faisant des gestes de menace ou d'ironie... Lui-même, en même temps, croit sentir dans ses mains des pièces d'or qui pèsent lourdement et le brûlent jusqu'aux os. Sa poitrine se serre, son front se couvre de sueur..... Cependant toujours fort et maître de ses sens, il juge froidement que ces images sont les hallucinations d'un cerveau malade, mais il frémit des pensées qu'elles font naître en lui.

— Ces fantômes viennent me dire que le vol est aussi un crime, pense-t-il. Et en effet, suis-je donc innocent pour n'avoir jamais répandu de sang quand j'ai commis tant d'autres violences, quand j'ai dépouillé au hasard et à main armée ceux qui n'étaient coupables que de trop de richesses. Et si tout ce que j'ai cru justice, humanité, n'était qu'inspirations d'orgueil et de jalousie! Si ce n'était point le hasard, la fatalité, mais une loi impénétrable de Dieu même qui eût réparti ainsi les biens de ce monde, et que moi, aveugle, insensé, je fusse venu sans mission, contrarier ses décrets!...

J'ai souvent senti ces doutes tourbillonner dans mon esprit... Mais fallait-il donc pour des doutes renoncer à secourir mes frères, abjurer les moyens hardis qui pouvaient les sauver, me résigner comme les autres à la loi commune, me ranger dans une passive obéissance pour n'avoir pas la responsabilité de la révolte, pour assurer le repos de mon âme. Je suis bien vieux, vieux comme cette roche qui me supporte en ce moment, et depuis que j'ai les yeux ouverts, je n'ai vu autour de moi que misère et souffrance; fallait-il donc aussi y être insensible comme cette roche?

En disant cela, il frappa la pierre du bâton ferré qu'il tenait à la main et une étincelle en sortit.

— Et si mon audace était connue! dit-il avec effroi, si ma vie de brigandage allait servir d'exemple et allumer une ardeur vengeresse; si, comme ce fer frappant sur la roche, j'avais fait jaillir du sol une étincelle qui se répandît en incendie et vînt l'embraser... Oh! quels doutes, quelles angoisses!.. qui me dira ce que j'ai fait?

Comme il prononçait ces mots, il se trouva sur le sein de son frère.

— Oh! dis-le moi, toi, homme de Dieu! s'écria-t-il, dis-le-moi!

Le pasteur était arrivé à pas pressés; en voyant son frère affaissé au pied de l'arbre, et à demi-renversé sur la mousse du rocher, il s'était agenouillé près de lui et le soutenait dans ses bras; ne comprenant pas les paroles incohérentes d'Ambroise, mais sentant qu'il souffrait, il le pressait sur son cœur.

Les deux vieillards se tenaient embrassés, pâles, accablés, frissonnans de douleur et de crainte, tandis que les beaux rayons du soleil levant jouaient dans leurs cheveux blancs, vivifiaient l'atmosphère autour d'eux, et que la brise du matin semblait venir balayer les soucis de la terre.

Le pâtre aux longs cheveux blonds, aux grands yeux bleus pleins d'insouciance et de sérénité, se tenait debout devant les deux frères; il ne s'occupait qu'à secouer les petites fleurs jaunes de l'ébénier que le vent détachait des rameaux et semait sur sa tête; il ne se doutait pas que c'était pour lui, le pauvre enfant de la vallée, que ces deux vieillards, le prêtre et le voleur de grands chemins, avaient passé une longue vie d'efforts, de sacrifices, de terribles labeurs, pour lui donner le pain du corps et le pain de l'âme.

Ambroise, soutenu par son frère et par le jeune paysan, descendit lentement la colline. En arrivant près de sa demeure, il voulut entrer à la fabrique pour y régler les travaux des jours suivans et y donner des ordres qui pussent la régir encore après lui. A peine arrivé là, et assis au fond des ateliers, une faiblesse subite le saisit, ses yeux se fermèrent, sa tête tomba sur le sein de son frère. Au même instant les métiers s'arrêtent subitement, les ouvriers se pressent en foule autour de lui. Tous voudraient approcher du bon patriarche de la vallée. Les femmes enveloppent ses pieds raidis de leurs tabliers, les enfans baisent ses mains glacées; chacun lui apporte ce qu'il a de vin dans sa gourde pour le ranimer; les enfans lui tendent les fruits qu'ils viennent de recevoir; il y a partout un besoin ardent de faire quelque chose pour le bienfaiteur, de donner une fois à celui qui a tant donné.

Mais aucune goutte de boisson ne peut pénétrer entre les lèvres contractées du vieillard; des mouvemens convulsifs sillonnent son visage et s'emparent de tout son corps. Le prêtre, avec une voix pleine de larmes, mais ferme encore, annonce aux paysans que tout est fini et que leur père va les quitter pour toujours.

Un désespoir morne, une pâle stupeur frappe ces malheureux; la mort d'Ambroise, dans les idées qu'ils s'étaient faites de ce vieillard mystérieux, ne leur avait pas semblé possible; il y avait sur tous les visages comme du repentir mêlé à la douleur.

Ambroise rouvrit les yeux et reprit quelque force. Alors toute cette population tomba à genoux devant lui, joignant les mains et le regardant

avec des yeux mouillés de pleurs ; ces mots : *Pardonnez-nous ! pardonnez-nous !* s'élevèrent de toute part comme un murmure plaintif.

— Je vous bénis, mes enfans, dit Ambroise dont le front redevint au milieu d'eux fier et serein; je vous bénis, mais je ne peux vous pardonner, car vous ne m'avez jamais offensé.

Des voix tremblantes s'élevèrent dans les rangs, et les pauvres êtres firent entendre comme une confession qu'ils ne pouvaient retenir et qui soulageait leurs cœurs en s'épanchant.

— Oh ! nous avons été bien coupables. Quelquefois... dans de mauvais jours, nous avons cru .. (oh ! c'était bien mal, mais nous sommes si ignorans), nous avons cru que cet argent, que vous prodiguiez pour nous secourir, vous le deviez à un pouvoir magique sur l'esprit des ténèbres que vous saviez contraindre à venir vous l'apporter; — nous avons cru que votre pâleur, votre tristesse, votre silence, venaient de la fréquentation des mauvais génies qui donnent, en retour de l'âme qu'on leur livre, la fortune et les siècles d'existence. — Nous nous sommes éloignés avec terreur des ruines où vous viviez solitaire. — Mais bien souvent nous nous sommes repentis de ces mauvaises pensées, et nous vous avons vénéré du fond de notre âme. — O père des malheureux, pardonnez-nous !

Un léger sourire vint errer sur les lèvres d'Ambroise au milieu de l'altération de son visage, mais bientôt il reprit sa gravité paternelle.

— Ce n'est pas pour moi que j'ai cherché à vous faire du bien, dit-il, ce n'est pas pour recueillir votre reconnaissance, pas même votre amour, je ne pensais qu'à vous. Vous êtes sauvés, vous êtes heureux, je meurs content; mais puisque vous le voulez, je vous pardonne, et dans cet instant suprême j'ose encore prier pour vous!

Heureux le vieil Ambroise s'il eût expiré en ce moment : mais la vie, si courte maintenant pour lui, lui réservait encore une grande épreuve.

Il étendait ses mains tremblantes sur cette foule agenouillée ; toutes ces têtes, il y a un instant inclinées par le repentir, se relevaient avec transport et s'épanouissaient en actions de grâce; il lisait sur ces rudes visages, maintenant embellis par une sainte impression, des élans d'amour et de reconnaissance éternelle.

Dans ce touchant adieu qui se passait entre lui et ses enfans, il recevait le prix de toutes ses luttes, de toutes ses souffrances.

En ce moment Richard entra. Il venait armé de résolution, le cœur plein d'une sourde colère demander compte à son père de la vie de Valentine, de la sienne, de ces deux jeunes destinées perdues par lui... Il le trouve mourant, la tête appuyée sur le sein de cet auguste prêtre, dont la sainteté rayonnante semble lui faire une auréole, entouré d'une population entière qui le bénit comme un dieu de bonté, qui le pleure comme un père, et mêle des actions de grâce à toutes ses larmes.

Eperdu, il se précipite aussi aux pieds du vieillard ; il penche la tête, sur ses mains glacées ; il lui prodigue toutes ses tendresses de fils et toutes les larmes d'un cœur repentant.

Le pasteur et Richard ramenèrent Ambroise dans sa cabane et le déposèrent sur son lit. Le prêtre, toujours appelé à ces scènes funèbres, avait un œil trop exercé aux approches de la mort, pour ne pas suivre les progrès de la destruction et en marquer le dernier période ; il apprit à Richard que ce jour était le dernier que son père eût à passer sur la terre. Tous deux passèrent cette journée inclinés sur la couche du mourant, soutenant sa tête, essuyant la sueur de son front, soulevant sa poitrine, dont le souffle ne s'exhalait plus qu'en soupirs interrompus ; tous deux cherchant dans ces soins, dont ils ne détournaient un instant ni leurs regards ni leurs pensées, une triste et dernière douceur.

Vers le soir, Ambroise éprouva un peu de soulagement; ce réveil passager de la vie qui précède le dernier moment venait de ranimer ses esprits. Ayant besoin de recueillir ses dernières forces pour la confession qu'il voulait faire à son frère, il dit à Richard qu'il se trouvait mieux, qu'il espérait sommeiller un instant et resterait seul avec le pasteur. Il promit à son fils de le faire appeler dès qu'il serait éveillé, lui recommandant de ne pas venir avant ce moment.

Le jeune homme alla au jardin pour rafraîchir sa tête et recueillir ses pensées. Saisi, atterré par le coup qui venait le frapper, et que, malgré les symptômes révélateurs, il n'avait pas eu le courage de prévoir, il n'avait encore senti que son cœur bouleversé, déchiré ; il n'avait pas eu la force de réfléchir.

En se promenant à pas lents sous ces ombrages où il était né où il avait passé sa vie, il voyait le changement qui allait survenir dans sa destinée avec une profonde mélancolie qui en excluait tout mouvement violent et passionné. Du fond de ce jardin, il découvrait ces hautes et antiques ogives de la salle basse où mourait son père, et, au dessus, au milieu des lierres, la fenêtre de la chambre où Valentine attendait la décision de son sort. Il n'eut pas besoin de se consulter long-temps dans la pure équité de son âme pour savoir la conduite qu'il avait à tenir.

Ses yeux se portant par hasard sur le coteau voisin, il aperçut, au milieu de ses âpres sentiers, un étranger à pied et cependant couvert d'un chapeau à franges d'argent et d'un riche manteau. Cette vue surprenante en cet endroit, dans tout autre circonstance eût fait naître en lui un étonnement pénible et de vives appréhensions, mais en ce moment, absorbé par des intérêts palpitans, il n'y donna pas la plus légère attention.

Sa résolution était irrévocablement prise ; il monta à la chambre de Valentine.

XII.

Louis-le-Grand.

Louis XIV, en recevant d'une manière si étrange le portrait de la comtesse de Lussan, que Saverny lui apportait sans le savoir, avait appris par le peu de lignes tracées au revers du médaillon que la jeune femme était retenue prisonnière dans une campagne déserte assez peu éloignée de la route de Fontainebleau ; mais la captive n'avait pu donner d'autres informations sur le lieu de son séjour, y ayant été transportée au milieu de la nuit. Le prince, en rapprochant la présence de ce portrait de la halte que Saverny avait faite dans des ruines, au milieu d'un pays sauvage, ne doutait pas que ce lieu ne fût la retraite même où la comtesse de Lussan était enfermée; mais l'ivresse ayant fait perdre au voyageur la raison d'abord, et ensuite la mémoire, il n'avait pu non plus recevoir de ce côté des renseignemens plus précis. Louis n'avait donc eu d'autres ressources que de faire battre par ses agens tous les parages inhabités entre Paris et Fontainebleau pour découvrir cette retraite. Au bout de quelque temps, la situation des ruines mystérieuses avait été indiquée d'une manière positive. Il venait les explorer lui-même en secret, ne voulant remettre à aucun autre le soin de retrouver sa chère comtesse, et ne voulant surtout apprendre son retour au monde que lorsqu'il la ramènerait en triomphe à la cour.

Le roi fut obligé de mettre pied à terre dans la vallée dont les sentiers n'étaient point praticables pour les chevaux. A la vue des ruines, il reconnut parfaitement l'endroit dont le marquis de Saverny lui avait parlé; il fit cacher ses gens dans les taillis du coteau voisin pour ne pas attirer l'attention, et voulut pénétrer seul dans la masure qui, n'étant habitée que par deux paysans, ne pouvait offrir aucun danger, et où d'ailleurs un coup de pistolet tiré par lui devait attirer à l'instant les officiers de sa suite.

Il prit le pont rustique, et la grille du mur de clôture étant ouverte, il pénétra dans le jardin.

En se trouvant en face du château érigé en chaumière, Louis fut saisi d'un singulier étonnement. Ce mélange de rusticité et de grandeur, ce bâtiment rayé de sculpture et de chaume, avait un aspect assez particulier pour qu'on ne l'oubliât pas une fois qu'on l'avait vu, et il semblait au prince le retrouver présent à sa mémoire.

Les sentimens qui l'animaient un moment auparavant furent dominés par cette impression; il ne s'occupa pendant un instant qu'à examiner la façade de la masure, et se confirma dans la pensée d'y être déjà venu ; mais aucune des circonstances qui l'y avaient amené ne se présenta à son esprit; le souvenir de ce bizarre édifice était même si vague en lui, qu'il ne savait s'il l'avait vu en réalité, ou dans un paysage, ou dans une décoration de théâtre, ou même dans un rêve, mais enfin il était certain de l'avoir déjà eu devant les yeux.

Une porte du rez-de-chaussée était entr'ouverte ; il la poussa sans bruit et entra dans la salle basse. Elle lui parut entièrement déserte, car les rideaux du lit d'Ambroise étaient baissés, et le prêtre, priant à voix basse devant un crucifix placé contre la muraille de l'autre côté du lit, ne pouvait ni voir celui qui entrait, ni être aperçu de lui. Cependant le prince quitta son manteau pour pouvoir se servir de ses armes en cas de besoin, et examina l'intérieur où il se trouvait. Ici l'émotion qui l'avait saisi au dehors se renouvela plus vive et plus pénétrante.

Le jour qui commençait à tomber dans la campagne était plus sombre dans cette pièce d'une grande profondeur, et lui donnait un aspect plus imposant, sans en dérober les détails à la vue. La teinte grise de la lumière s'alliait avec la couleur sombre des murailles, de la voûte, avec leur grandeur antique, avec le silence qui y régnait; ces objets rustiques dans cette structure seigneuriale, ces meubles grossiers devant des lambris couverts de blasons et de trophées, ces instrumens aratoires suspendus sous des corniches en acanthes, sous des ogives ciselées, à ce demi-jour, prenaient un aspect vague et mélancolique qui semblait offrir l'image de la pauvreté rêvant de grandeur. Mais pour Louis cette enceinte avait surtout l'impression saisissante du souvenir, et, sans qu'il pût s'en rendre compte, cette pensée si simple, si peu importante d'être déjà venu en cet endroit, était enveloppée pour lui d'une ombre funèbre, d'une émotion poignante comme le repentir, triste comme la mort.

Il reconnaît le vaste manteau de la cheminée pour y avoir vu une fois flamboyer la bruyère des campagnes; il se rappelle que ce bahut de chêne aux colonnes torses, aux panneaux sculptés de têtes de Gorgone, s'est ouvert pour lui offrir un rustique repas ; il voit encore la table où on le lui a servi, l'escabelle sur laquelle il s'est assis pour le prendre. Au milieu d'un écusson, cette devise est encore tracée sur la pierre fruste : *A Dieu demande, aux autres commande.* Louis tressaille à la vue de ces caractères, car il sent qu'il se rappelle bien plus qu'il ne lit en ce moment. Il se dit que s'il ne se trompe point, s'il a bien réellement connaissance de ce lieu, il doit y avoir sur l'écusson en face l'autre devise de la maison de Montbazon; il se retourne et lit en effet : *Mon épée est la loi qui me fait roi.* Au dessous est gravé avec la pointe d'une lame : *Après moi.* Louis tombe accablé sur un siége et cache son visage dans ses mains; car ces derniers mots, c'est lui qui les a gravés, et leur vue lui rappelle subitement, comme dans un seul éclair de souvenir, le temps où il s'est trouvé ici et tout ce qui s'est passé. Il relève la tête; une épée est suspendue à la muraille au dessous de ces derniers mots, et

cette épée, c'est bien la sienne dont il s'est servi pour tracer ces caractères et qu'il a oubliée à cette place.

Un léger bruit se fait entendre, le prince tourne les yeux de ce côté. Le rideau du lit s'entr'ouvre, et une pâle figure de vieillard se dresse devant lui, enveloppée du drap de sa couche comme d'un linceul; cet homme, ou plutôt ce spectre, car il en a le dessèchement et la teinte morbide, soutient d'un bras le rideau de laine brune, de l'autre s'appuie sur le bord de sa couche, et tient ses yeux attachés sur lui avec une fixité terrifiante.

— Oui, murmure le vieillard, qui reconnaît le roi à son cordon bleu, et ne semble pas éprouver autant d'étonnement de le voir dans la masure qu'on devrait le penser: oui, je suis bien en effet à l'heure de ma mort, car mon mauvais génie se montre devant moi.

Le prêtre, étonné de ce mouvement, vient se placer au pied du lit de son frère. A la vue de l'étranger, à la vue de cette décoration royale qui pare sa poitrine, il jette un cri de surprise en disant:

— Dieu! le roi!... seul ici!... dans cette demeure!

— Oui, le roi Louis XIV est ici, seul dans notre cabane, dit Ambroise en dressant son front d'airain. Je ne sais pas quel est le motif apparent qui l'y a conduit, mais je sais bien quelle est la pensée divine qui préside à sa venue. Dieu a voulu que ce roi, tant adulé sur toute la terre, entendît une fois la vérité dans sa vie de gloire usurpée, et il l'a fait comparaître devant Ambroise mourant.

— Mon frère, mon frère! s'écrie le pasteur en frémissant.

—Paix! ministre du ciel, interrompit Ambroise, vous prononcerez quand vous aurez entendu le monarque et le vieux paysan.

—Il n'y a rien à entendre partout où je suis, que ma voix, dit le prince en se levant avec colère. Un crime a été commis envers moi, la comtesse de Lussan, enlevée de ma cour, est renfermée dans ces ruines; je viens ordonner la réparation de cet outrage et en infliger la punition.

— Sire, dit Ambroise avec un étrange sourire, quant à l'accusation que vous avez à porter contre moi, elle viendra après celle que j'ai à porter contre vous; et la première sera si longue qu'il vous restera peu de temps pour la seconde. Quant à la punition que vous voulez attacher à l'outrage commis par moi, la mort vous en épargnera le soin, car elle a disposé de moi avant vous. Voyez le livre que tient ce saint pasteur qui priait à mon chevet, il est ouvert à l'office des agonisans.

Louis fit un mouvement pour sortir, mais le regard impérieux et le geste d'Ambroise étendant le bras vers lui, eurent une force magnétique si puissante, qu'il demeura attaché à sa place.

— Oui, c'est bien lui, dit Ambroise, regardant toujours le roi et se parlant à lui-même. Vingt-deux ans ont passé depuis que je l'ai vu, et pourtant je le reconnais bien; voilà bien cette beauté hautaine et froide que je remarquai sur son visage... Les ans ont effacé une partie de la beauté, mais l'orgueil et la froideur ont creusé leurs sillons plus avant... Oui, c'est bien là cet homme qui a fait un désespoir et un crime de ma sainte vie de travail et d'amour. Voilà bien cette image qui est toujours restée devant mes yeux afin que je pusse toujours le maudire...

—Au nom du ciel! mon frère, s'écrie le prêtre, songez que la personne du roi est sacrée.

Louis, par un mouvement de violence, porte la main à son épée... mais il ne peut la tirer du fourreau, car sa grandeur, à lui, protége son ennemi: un roi, un simple chevalier même, ne pourrait tuer un paysan, un mourant, défendu seulement par un prêtre.

Ambroise a repris un instant toutes les forces de la vie qui jettent leur dernière et vive lueur avant de s'exhaler pour toujours. Il se tient assis sur sa couche, et une puissance de domination surhumaine est empreinte sur son visage.

—Mon frère, dit-il, j'avais résolu de vous faire ce soir la confession de toute ma vie, voici une occasion bien favorable de la dérouler devant vous. Ce que j'ai à dire sera pour cet homme un reproche terrible, pour vous l'aveu de mes fautes. Ecoutez-moi donc, ministre de Dieu, et vous aussi, prince, puisque Dieu en vous amenant ici a voulu vous condamner à m'entendre.

J'étais arrivé jusqu'à trente ans vivant dans l'austérité du travail, n'ayant donné de mon cœur que ce qui appartenait à mes parens et à Dieu. A cet âge, une orpheline me fut confiée par la Providence; je l'élevai et je l'aimai de tout cet amour mis en réserve pour elle pendant une ardente jeunesse. Mon amour allait jusqu'à l'idolâtrie, mon respect jusqu'au culte religieux. Elle avait atteint dix-sept ans et j'allais l'épouser... Oh! qu'avaient fait au ciel deux êtres si purs, vivant dans un coin obscur du monde, ne tenant point de place sur la terre, ne demandant pour bonheur que de s'aimer en paix!.. Un soir (il était précisément l'heure où nous sommes, le soleil décroissant ne colorait plus, comme à présent, que la pointe de cette ogive), un homme entra ici, le visage bouleversé, les cheveux et les vêtemens en désordre. Il me dit avec des accens interrompus que s'étant trouvé séparé de la chasse royale, et égaré seul dans ces bois, il y avait été assailli par des assassins apostés par les évêques jansénistes, qui depuis long-temps en voulaient à ses jours, que son cheval était tombé sous un coup de pistolet, et que lui n'avait trouvé de salut que dans la fuite. Nul signe distinctif ne se voyait sur ses vêtemens; je crus qu'il appartenait aux membres de la noblesse chargés en ce moment d'intervenir dans les débats ecclésiastiques.

Marianne s'empressa d'allumer du feu pour l'étranger et de lui offrir notre repas du soir; et moi, fermant la porte et prenant mes armes, je lui annonçai ainsi que je joindrais la protection à l'hospitalité. Quelques heures après, il témoigna le désir ardent de repartir, disant qu'il lui fallait arriver à Versailles avant le jour, parce qu'il était de la plus haute importance que nul ne connût son absence et le danger qu'il avait couru. Il me demanda d'aller chercher des chevaux dans le bourg le plus voisin et de l'accompagner jusque sur la grande route, pour lui prêter main-forte si le cas se présentait, et surtout pour le préserver du danger de s'égarer dans ces parages déserts. Je sortis; il était dix heures du soir; un affreux ouragan fondait dans la vallée; le vent, chargé des herbes sèches et des rameaux de bois noirs qu'il arrachait aux arbres de l'hiver, tourbillonnait dans l'espace; des masses de neige et des blocs de grès, bondissant des collines dans le vallon, barraient en tout sens le passage.

Le village dans lequel je pouvais trouver des chevaux était à deux lieues et demie d'ici. Je marchai donc pendant cinq heures de nuit, dans des ténèbres où mes pas s'alongeaient faute de pouvoir y retrouver ma route. Battu par la rafale, inondé de neige, les pieds et le visage déchirés par les ronces qui croisaient le chemin, par les pierres qui roulaient sous mes pas, je revins enfin amenant deux chevaux, et toujours décidé à accompagner l'étranger, à protéger jusqu'au bout celui qui avait réclamé mon hospitalité. Au bruit que je fis en ouvrant la grille du jardin, il se précipita sur le perron: l'air agité, l'œil hagard, il me saisit par le bras et m'entraîna avec lui à l'instant même. J'aurais dû m'étonner de cette précipitation, de ce trouble, de cette impatience de partir sans me laisser le temps d'entrer dans la chaumière; je les attribuai à la terreur de sa position, au desir extrême d'être bientôt en lieu de sûreté. Nous partîmes; il marchait dans un morne silence, sans me rendre grâce de ce que j'avais fait pour lui: les ombres étaient profondes, je ne pouvais rien lire sur ses traits; je ne vois que la forme noire que dessinait son manteau et un pâle reflet de neige sur son visage; je me sentais de l'aversion pour lui. J'allais lui indiquer la route et retourner sur mes pas; au même instant, trois hommes armés, que, malgré leur déguisement, nous reconnûmes pour des moines jansénistes à la croix qui apparaissait sous leur manteau, fondirent sur mon compagnon; j'oubliai la haine secrète qu'il m'inspirait, je tirai mes armes et une lutte violente s'engagea. Je reçus une profonde blessure, ici (et Ambroise en disant cela découvrit sa poitrine où la cicatrice était encore), mais deux des assaillans tombèrent sous mes coups, et le troisième prit la fuite. Mon sang coulait!... Lui, il n'avait rien, pas la moindre blessure!... Nous touchions à la grande route; on voyait de loin des lumières allumées aux barrières de Versailles; j'indiquai le chemin à mon compagnon, et je lui dis adieu. Il m'adressa un singulier regard; un trouble, autre que celui de la terreur, était empreint sur ses traits, comme en sortant de la chaumière; il chercha une bourse dans son gousset; il n'osa pas la tirer et fut retenu comme par un remords. J'étais affaibli par la perte de mon sang, je revins au pas le plus lent de mon cheval, j'entrai dans la chaumière...

Ambroise s'arrêta, une sueur froide coulait de son front, il tenait des regards sombres fixés à terre dans un des coins de la salle.

Puis il releva la tête et, s'armant d'un puissant courage, il continua.

— Marianne était là, dit-il, en montrant du doigt la place qu'il avait long-temps regardée, là, étendue sur le carreau, à demi évanouie! les membres meurtris, les vêtemens déchirés par une lutte terrible dans laquelle elle avait succombé; sa poitrine se brisait dans ses sanglots; tout son corps frissonnait de fièvre et de désespoir; elle semblait en même temps me repousser et implorer ma pitié... Le misérable que j'avais reçu sous mon toit, que j'avais défendu, sauvé, pour qui mon sang coulait encore, en mon absence il l'avait deshonorée, elle, ma femme! mon enfant! elle Marianne! et moi je l'entendais de sa bouche. . Oh! j'aurais donné le reste de ma vie et l'éternité pour être encore près de lui, pour le renverser sous mes pieds, le percer en mille parts du couteau qui était à ma ceinture, et enterrer dans la neige son cadavre palpitant et gémissant encore.

En ce moment le regard vitreux d'Ambroise semblait exhaler le froid de la neige, le froid de la mort.

— Mais non, poursuivit le vieillard, il m'avait pris mon sang, mon amour, mon âme, Marianne, et il était là-bas, heureux et fier au milieu des siens, en paix, en sûreté. Marianne demeurait étendue sans mouvement sur la terre; je ne savais si elle vivait encore, je ne cherchais point à le savoir; pouvait-il y avoir un malheur plus grand pour elle, pour moi, que ce qui était accompli. Je vis quelque chose briller sur le carreau, j'y portai la main; c'était l'épée que cet odieux profanateur avait oubliée en partant, et sur la poignée je lus ces mots:

Louis, roi de France.

Et Ambroise, d'un geste violent, étendit la main et montra le prince.

Le prêtre fit un mouvement d'horreur et recula en se cachant le visage. Le roi atterré par une force irrésistible, demeura immobile.

— Oui, reprit Ambroise, c'était le roi, le roi dont je ne pouvais approcher pour le tuer. Oh! si c'eût été tout autre! Le tigre affamé ne déchire pas mieux sa proie que je ne l'aurais fait en m'emparant de lui. Mais la personne des rois est inviolable... inviolable, parce qu'on l'entoure d'un cercle de lances! Il fallut dévorer l'outrage dans le silence, demeurer impassible et sans vengeance. Après une longue maladie, Marianne revint à la vie, mais déshonorée, flétrie... Deshonorée! flétrie! m'écriai-je en répétant ces menteuses expressions que l'usage a consacrées. Oh! non, non, pour moi, elle est aussi pure, aussi sainte que jamais puisque son âme est demeurée pure et sainte. Pour qu'une faute existe il faut qu'il y ait un acte de la volonté, autrement c'est malheur et non faute. Oh! que

les condamnations du monde sont absurdes. celle qui a subi l'outrage de l'impureté peut-elle être nommée impure : il vaudrait autant accuser de meurtre l'être qu'on assassine! J'aimais Marianne autant que par le passé; je l'aimais davantage à cause de ses souffrances. La malheureuse enfant portait en elle un souvenir vivant de cette nuit horrible : après quelques temps d'atroces douleurs elle donna le jour à un fils.

Louis releva la tête avec un vif tressaillement.

Ambroise poursuivit:

— La vengeance qui couvait dans mon âme sans pouvoir s'épancher m'inspira une pensée. Je résolus d'épouser Marianne, d'adopter son enfant, de le prendre pour mon fils, d'en faire un paysan, et de l'élever dans la haine des rois, de donner à cet homme qui m'avait fait tant de mal son fils pour le plus mortel ennemi.

— Misérable, s'écria le prince, as-tu bien osé!..

Vous ne pouvez en douter, répondit Ambroise, car en ce moment je vous écrivis quel était mon dessein, et je trouvai moyen de faire arriver la lettre sous vos yeux.

— Oui, dit le prince, j'ai reçu cet infernal écrit qui semblait tracé avec du fiel et du sang.

— Je vous disais que votre victime était mère, que j'apprendrais à votre fils à vous maudire comme roi, comme oppresseur du peuple, sans vous connaître pour père. Je jugeai que cette pensée, quelque rare et fugitive quelle se montrât à votre esprit, serait cependant une douleur pour vous et viendrait quelquefois au milieu de vos plaisirs décolorer votre front et y faire passer un nuage.

La pâleur de Louis en ce moment disait que cela était vrai.

Lorsque le roi avait reçu cette lettre, près d'une année s'était écoulée depuis son passage dans la cabane; cette année avait été marquée par une suite de guerres et de victoires, par le traité des Pyrénées qui pacifiait l'Europe, par des établissemens glorieux, par de jeunes amours et des fêtes sans nombre; le souvenir de cette nuit sous le toit du paysan s'était affaibli dans sa mémoire, et avait perdu en partie cette vive impression de remords dont il était d'abord enveloppé. Le roi ne fut donc point assez occupé de cet incident secret pour rechercher un enfant perdu dans quelque coin ignoré du monde. Cependant, au milieu de sa vie de dissipation et d'illicites amours, il conserva toujours quelque regret honteux de l'acte de violence commis sur cette simple enfant de la campagne, et aussi une vague, mais triste pensée de cet enfant que la vengeance nourrissait d'une haine formidable contre lui, et qui l'acceptait dans l'ignorance de son cœur. C'était ce même sentiment de remords et de tristesse qui l'accablait encore en ce moment au point de lui faire entendre en silence les reproches audacieux du vieillard.

— Je ne sais comment cela se fit, reprit Ambroise d'un accent moins sombre, je ne sais comment ce sentiment étrange et presque contre nature, s'établit dans mon âme, mais bientôt... j'adorai cet enfant. La même justice qui m'avait porté à gracier sa mère me conduisit aussi à lui pardonner sa naissance. Il était le fils de Marianne, il avait toute son angélique beauté et toute sa tendresse de cœur; par une grâce du ciel, sans doute, dès ses premières années, il me prodiguait tant de caresses, il se donnait à moi avec un si tendre amour, que je n'ai pu m'empêcher de le lui rendre; et puis, ma tendresse pour son fils consolait Marianne. Ainsi cette adoption que j'avais commencée par une ardeur vindicative se continuait par un entraînement du cœur; l'œuvre de vengeance et l'œuvre d'amour s'accomplissaient en même temps.

— Quoi! s'écria le pasteur, Richard! notre bien-aimé Richard!..

— Est le fils du roi, mais le fils du peuple par l'éducation, par le cœur; élevé entre nous deux; vertueux et grand par la vertu et la grandeur de ton âme que tu as versées dans la sienne, ennemi de la royauté et de l'aristocratie par le venin de ma haine que j'ai fait passer en lui.

— Vous répondrez de cette affreuse trahison dans l'éternité, dit Louis, dont les entrailles de père palpitaient, et qui se prenait, malgré toutes les circonstances fatales, au désir de connaître ce fils et à la pensée qu'il pourrait l'aimer.

— Ecoutez-moi encore, car il me reste bien peu de temps pour achever votre accusation et la mienne, dit Ambroise en mettant la main sur sa poitrine haletante, où les derniers souffles de la vie s'éteignaient rapidement. Au bout de deux ans à peine, la misère vint désoler notre demeure : Marianne, toujours faible et dévorée d'un cruel souvenir, y succomba bientôt. J'allais la suivre dans la terre obscure où j'avais déposé sa tombe, quand son enfant se jeta dans mes bras et sembla me demander la vie par sa fraîcheur et ses grâces naissantes. J'eus pitié de lui, je jurai de le nourrir; mais la désolation était dans la campagne; des maîtres avides nous accablaient d'impôts et de charges sans nous laisser les moindres fruits de la terre. Je voyais dans mes bras l'enfant de Marianne qui allait manquer de pain; je voyais mes frères du hameau, décimés par la misère, traînant leurs corps défigurés et couverts de haillons sur le seuil de leurs cabanes ruinées! Et le travail était impossible! Je pris des armes, je demandai son ombre à la nuit, je demandai aux bois leur solitude, et j'allai, arrêtant le riche voyageur, arracher par la force le bien que je ne pouvais légitimement conquérir.

Le roi fronça seulement le sourcil de mépris.

Mais à ce terrible aveu de son frère, le prêtre poussa un cri si déchirant qu'il semblait que son âme s'échappait de son sein; il se jeta à genoux, levant au ciel des yeux égarés, pressant le crucifix sur sa poitrine, comme pour conserver la piété divine dans son sein au milieu de cet horrible séjour où il entendait crime sur crime.

— Vous deviez vous attendre à des révélations effrayantes, mon frère, reprit Ambroise d'une voix ferme, je vous avais averti que ces paroles de reproches que j'adressais au roi seraient en même temps ma confession; achevez de l'entendre, pieux pasteur, avant de lui refuser le pardon de Dieu. Oui, j'arrachai au seigneur chargé de richesses l'or qui se trouvait sur lui, ou plutôt je lui reprenais une faible partie des biens dont il nous dépouillait (car, on le reconnaîtra un jour, *le pain est le droit de l'homme*). Avec cet or, j'élevai mon enfant, mon adoré Richard; avec cet or, je portai un morceau de pain, une goutte de vin aux lèvres du malheureux qui tombait d'inanition.

J'enveloppais de vêtemens son corps tremblant de froid; il laissait tomber sur mes mains une larme de reconnaissance... Alors, je levais les yeux aux ciel, pensant que le regard de Dieu pouvait pénétrer dans mon âme!... Et moi! moi, jouissais-je de ces secours que j'osais dérober ainsi à l'opulence, à l'avarice? Non, je me condamnais à la vie la plus austère, à l'habitation de ces ruines, à des nuits sans sommeil passées dans d'horribles travaux, à la solitude, au mensonge, à la feinte continuelle; non dans la crainte de voir punir mon audace, mais pour ne pas donner un fatal exemple, pour qu'un autre, prenant leçon de moi, ne crût pas légitime la terrible extrémité à laquelle m'avait porté l'excès de l'outrage et l'excès du malheur. Voilà ce que j'ai fait pendant vingt années de ma vie.

Ambroise se tut quelques instant et pencha son front dans sa main. Un silence solennel l'entourait.

—Mais, reprit il d'une voix lente, au bout de ma carrière, un moment plus difficile que tous les autres arriva. Une fabrique que j'avais élevée dans le hameau pour donner du travail à tous les habitans, pour répandre sur tous le contentement d'une existence libre, la dignité d'un salaire légitime, fut ruinée par la perte d'un courant d'eau qu'on détourna pour le faire couler dans les aqueducs de Versailles. La misère chez moi, autour de moi, reparut plus affreuse que jamais. Et en ce moment, hélas! la vieillesse était venue; le temps et les douleurs étaient parvenues à briser ces forces musculaires dont la nature m'avait si largement doué; mes jambes engourdies ne pouvaient plus me porter rapidement sur la route du voyageur attardé; mon bras tremblant ne pouvait plus appuyer assez ferme sur sa poitrine le pistolet au nom duquel je lui demandais son or. Nous devions succomber dans cette détresse. Il n'y avait qu'un moyen de salut: je pensai que mon fils... que ton fils, Louis XIV, pouvait me remplacer.

Le roi tressaillait, serrait les poings de rage et tourmentait la poignée de son épée; mais toujours cette tyrannique faiblesse d'un vieillard mourant le contraignait de tout entendre en silence.

— Et il était bien séduisant pour moi, continua Ambroise, d'envoyer le fils du roi attaquer à main armée les grands du royaume, les soutiens de la couronne... Mais Richard était mon fils aussi, et cette action à laquelle je m'étais livré hardiment moi-même m'inspirait des terreurs de conscience quand mon fils devait la commettre. Je tentai un dernier effort de vertu; j'essayai de demander l'aumône avant de l'imposer. J'envoyai Richard devant vous, il y a trois mois de cela, et il vous remit un placet dans lequel, nous habitans de Cerny, nous vous demandions humblement la somme de dix mille livres pour relever la fabrique qui faisait toute notre existence.

— Quoi! ce paysan, ce jeune homme!... Ah! sa beauté m'a frappé, s'écria le roi.

— La demande ne fut pas refusée, reprit Ambroise, mais outrageusement dédaignée... J'en remerciai Dieu! c'était là le dernier aiguillon qu'il fallait à ma colère. Je retrouvai toute mon ardeur de vengeance pour la faire partager à Richard, toute l'énergie de mon âme pour la communiquer à la sienne, pour le pousser à l'attaque nocturne, au vol... Mais ce n'était pas celui de quelques misérables pièces d'or que je voulais lui voir accomplir, c'était celui d'une femme riche, noble, qu'il attachât à jamais à sa destinée. Je n'avais pris à tes favoris que des bijoux, des diamans; je voulus que Richard prît un fleuron vivant de ta couronne; je voulus qu'il enlevât la comtesse de Lussan pour qu'elle devînt son épouse, ici, dans le secret de ces solitudes sauvages.

— Malheur! s'écria le roi, la comtesse de Lussan aurait été victime de ces brigands jusqu'à devenir la femme de...

— De ton fils, roi de France, tu vois que je ne l'ai pas mésalliée... Je donnais une femme noble et belle à mon Richard, j'assurais par la fortune de cette femme un secours éternel au hameau, et je me vengeais encore de toi en t'enlevant une de tes nobles filles de France : une de tes beautés les plus chères. Tu vois que si la main du brigand allait se refroidir dans la tombe, du moins son dernier coup était hardi, et accomplissait une œuvre qui devait lui survivre.

— Et ce projet criminel!

— Le sort l'a consacré.

— Quoi, ce mariage!

— A été béni au sein d'une nuit sereine, étoilée, dans les ruines fleuries de l'humble chapelle du village, par les mains de ce pieux ministre.

— Dieu, c'est là l'union inique, et fruit d'une barbare violence, que j'ai consacrée! s'écria le pasteur, l'âme encore plus désolée.

— Je ne sais si mon action fut coupable, reprit Ambroise, mais le succès l'a ratifiée. Avec le prix des diamans de cette femme de cour, j'ai pu relever la manufacture, établir des usines à la place du courant d'eau qu'on nous avait enlevé, rendre le travail et la prospérité au hameau. J'ai vu mes nobles villageois reprendre l'existence et la liberté dans une

ressource indépendante. Non seulement ils étaient sauvés, mais ils pouvaient relever la tête. Et aujourd'hui... jour de ma mort, en traversant leur hameau, je l'ai vu paisible et florissant. En entrant à la fabrique pour la dernière fois, en recevant les adieux de ces familles nombreuses que j'avais réunies dans une seule famille pour l'adopter, la protéger, lui servir de père, j'ai connu dans les larmes que tous mes enfans versaient sur moi, dans les élans de leurs cœurs enflammés de reconnaissance; j'ai connu tout ce que j'avais fait pour eux... Oh! dans ce moment, je me sentais grand et fier en voyant cette population entière sauvée par moi; je me sentais roi.

Si régner veut dire consacrer sa vie au bien de l'humanité, protéger le peuple, le nourrir, l'élever à la dignité morale, dis, Louis XIV, qui de nous deux ici est le souverain? Tu n'as connu que les plaisirs, le despotisme, les excès de la royauté, et moi, j'en ai connu les devoirs, le saint sacerdoce, la pure récompense. Moi seul ici je suis roi..

Le pasteur, le sein palpitant, tenait ses yeux mouillés de larmes fixés sur son frère; le prince baissait son front voilé de nuages; tous deux demeuraient dans une immobilité de marbre; ils semblaient forcés au silence par la puissance de domination surnaturelle qu'avait prise en cet instant le vieillard.

— Cependant, reprit le mourant, on t'a nommé *Louis-le-Grand*; et tu t'enorgueillis sur le trône, environné de flots d'encens, ta mémoire planera sur les siècles dans une apothéose éternelle. Et moi, je vais mourir dans ces ruines, abandonné, obscur, sans que personne sache jamais dans l'avenir que j'ai passé sur cette terre.

Oh! monstrueuse inconséquence des hommes, et c'est le roi sous le règne duquel le peuple a été le plus malheureux qu'on a nommé le *Grand roi*.

Louis *le grand*, tu as dilapidé, ruiné les finances du royaume, tu as pris partout le dernier morceau de pain du peuple, le denier épi des campagnes, et ce pain, cet épi, tu l'as changé en or, et de cet or tu as fait un palais digne des dieux pour loger ta personne, que tu adores, que tu déifies, et cet or tu l'as jeté en litière sous les pieds de tes favoris, de leurs maîtresses, de leurs chevaux.

Louis *le grand*, tu as donné à la débauche, à l'adultère, un cachet d'assurance et d'audace qu'on ne leur avait jamais vu; tu as promené avec toi, dans ta voiture, par toute la France, tes deux maîtresses à côté de la reine, ta femme, et la quatrième personne dans ta voiture était un prêtre, était Bossuet.

Louis *le grand*, tu t'es avisé un jour dans ta superbe de te faire élever sur la place des Victoires un monument dans lequel la renommée te couronnait roi de l'univers, et montrait les nations étrangères à tes pieds sous les figures d'esclaves enchaînées: cet orgueil insensé a attiré sur la France quinze années de guerres ruineuses, dévastatrices, prodigues de sang et de ravages.

Louis *le grand*, qu'as-tu fait de tes plus fidèles serviteurs? Fouquet, pour avoir blessé ta mesquine vanité en t'offrant une fête aussi belle que les tiennes, est mort dans les langueurs d'une éternelle prison. Rohan, après avoir donné son sang pour toi dans vingt batailles, a subi un supplice dont tu as dicté toi-même au bourreau les atroces tortures: et cela, parce qu'il était beau, parce que les femmes le regardaient, même auprès de toi.

Louis *le grand*, qu'as-tu fait pour ton peuple, le fils aîné de tout souverain digne de ce nom? Au lieu de l'aider à se soutenir, à faire un pas de plus dans la société humaine, tu l'as dépouillé, tyrannisé, tu as créé contre lui des impôts nouveaux et inouis que ton égoïsme et ta cupidité seuls pouvaient inventer; tu l'as livré à tes ignobles agens qui ont centuplé tes vexations et tes cruautés. Tandis que tu élevais pour toi vingt demeures de marbre et que tu jetais des millions dans les airs, dans un jet d'eau ou dans un jet de feu, des cabanes, véritables huttes de sauvages, n'avaient ni fenêtres, ni cheminées, ni carreaux, rien que la terre brute pour coucher. Et dans ces cabanes des mères étouffaient de leurs mains leurs enfans nouveaux-nés pour les préserver de la vie affreuse que tu devais leur faire... C'est sous ton règne que cela s'est vu, Louis *le grand*.

Ces paroles avaient un accent de vérité suprême et terrible; une froide stupeur, d'accablement remplissait cette enceinte funèbre. Le roi entendait une voix accusatrice s'élever contre lui, et cette voix venait du sein de la tombe; il en était pénétré, glacé jusqu'au fond de l'âme, car il en reconnaissait l'effrayante justice, et la pâleur de la honte couvrait son front incliné vers la terre.

Le vieillard, qui avait exhalé les derniers souffles de sa vie dans ces accusations vengeresses, retomba sur l'oreiller, le front ruisselant de sueur froide, le visage couvert d'une teinte morbide, les yeux voilés, la poitrine râlante, il murmura encore:

— Et moi qui ai donné ma vie entière aux malheureux, je meurs abandonné, obscur, à jamais ignoré du monde!

— Mais sous le regard de Dieu qui te bénit et t'appelle à lui, mon frère, s'écria le prêtre qui, vaincu, entraîné, se précipita vers Ambroise en élevant sur sa tête le crucifix, signe de la rédemption et de l'amour divin.

— O mon frère, il est bien vrai je ne dois penser à autre chose qu'à demander grâce après une vie orageuse qui ne laisse que trouble et confusion dans ma conscience; saint ministre du ciel, rends donc sur moi l'arrêt de la justice céleste.

Le pasteur prononça sur la tête du mourant les paroles qui remettent les fautes, et promettent la vie éternelle.

— Eh bien, dit Ambroise en élevant ses regards au ciel, si Dieu me pardonne et me bénit, ce que je lui demande à cette heure suprême, c'est de porter cette bénédiction que j'ai méritée de lui sur ce pauvre peuple qui a tant besoin de son regard favorable, d'établir enfin sur la terre cette rigide égalité qui se borne à donner le pain à tous au prix du travail et de l'honneur..

— Cette loi est dans ses décrets, dit le prêtre inspiré; l'opposition des oppresseurs ne peut l'interdire, la révolte des opprimés ne peut l'avancer; il en a confié l'exécution au temps, parce que lui seul transforme sans luttes, sans combats, sans effusion de sang, et pour cela, est le seul ministre digne de Dieu. Toi, mon frère, songe à paraître devant ce Dieu suprême, et, pour en être digne, pardonne à tes ennemis: celui qui t'a fait le plus de mal qu'un homme puisse faire à un autre, est ici devant toi, pauvre paysan pardonne au roi.

Ambroise se taisait; on ne savait si c'était la mort qui glaçait ses lèvres, ou la haine qui fermait encore son âme.

Le pasteur rouvrit le livre saint, et, incliné sur le lit funèbre, lut les prières des mourans. Mais la ferveur qui le possédait était trop tendre, trop ardente pour pouvoir s'enfermer dans la lettre froide du livre; peu à peu les accens de son cœur, les paroles que lui suggéraient un esprit inspiré et une foi profonde, vinrent sur ses lèvres et remplacèrent les versets des psaumes; le missel s'échappa de ses mains, qui se joignirent et prièrent, avec ses yeux pleins de larmes, avec son sein palpitant. Il était penché sur le sein de son frère; sa prière tombait dans l'âme du mourant comme une pure rosée qui la rafraîchissait et la faisait éclore à une nouvelle vie.

Et quand il dit encore à Ambroise de la voix la plus douce et la plus pénétrante:

— Mon frère, Dieu vient de t'absoudre de grandes fautes, ne veux-tu point participer à son adorable miséricorde en pardonnant aussi à celui qui t'a offensé?

Le mourant, les paupières à demi-baissées, une main défaillante posée sur son cœur, répondit:

— Oui, je lui pardonne, et sans efforts, sans douleurs; je ne sens plus de haine, de colère, plus rien de ce qui m'agitait ici-bas... Une douceur infinie s'est répandue en moi..... les images de la terre pâlissent, s'effacent... il me semble que je m'élève dans une sphère immense, sans borne, et toute radieuse, où passe un air de paix et d'amour.

— Eh bien, suis la divine loi tout entière, répands le bienfait sur celui qui t'a versé l'outrage; rends un fils au père qui le demande.

— A ce prix, dit le prince d'une voix émue, je pardonne à mon tour, j'oublie le passé si bientôt mon fils vient prendre la place que la nature a marquée auprès de moi, et y recevoir une existence digne du sang dont il sort et de son noble caractère.

— Qu'il en soit ainsi puisque le ciel le veut, répondit Ambroise avec un douloureux effort et des accens entrecoupés. Mais que Richard ignore toujours le secret de sa naissance... Il souffrirait trop de renoncer à son titre d'enfant du peuple pour une origine doublement funeste à ses yeux... Et moi, je ne veux pas perdre mon nom sacré de père dans sa mémoire...

Tout était accompli, et un silence solennel se répandit dans cette sombre enceinte.

XIII.

Partir et mourir.

Nous avons dit que vers sept heures du soir, au moment même où Richard aperçut l'étranger qui s'approchait de la chaumière, il venait de prendre une généreuse et rapide résolution, et que, sans s'arrêter à l'étonnement qu'aurait dû lui causer la vue de l'opulent voyageur qui traversait le hameau, il se rendit immédiatement dans la chambre de la comtesse. Ainsi, pendant la scène qui avait lieu dans la salle basse, voici ce qui se passait au premier étage la masure.

Richard franchit d'un pas assuré le seuil de cette porte qui jusque-là lui avait été sacré. A sa vue, Valentine jeta un cri de surprise, se leva précipitamment du siége rustique sur lequel elle était assise, et tous deux restèrent quelques minutes immobiles.

La jeune femme était négligemment vêtue de ce déshabillé de batiste que Richard lui avait vu la nuit où, en errant dans le jardin, elle était sortie clandestinement pour aller cueillir un bouquet de jacinthes sur le rivage et rentrer ensuite dans sa prison. Elle semblait avoir quitté son rang dans le monde en dépouillant son satin, ses dentelles, l'apprêt de sa coiffure; le simple tissu de lin qui l'enveloppait alors n'appartenait à aucune classe; ce n'était plus qu'une femme sans place marquée sur la terre et prête à entrer dans celle où l'amour la conduirait.

Les jacinthes qu'elle avait furtivement cueillies, quoique entièrement fanées et ne gardant plus trace de leur couleur, étaient encore dans un vase à côté d'elle.

En se levant subitement, elle fit tomber à ses pieds des touffes d'herbes sauvages qu'elle tenait sur ses genoux; ces mêmes plantes couvraient aussi une table à ses côtés; le demi-jour du soir, en pénétrant par les vitraux voilés de lierre, jetait dans l'intérieur le reflet verdâtre du feuillage; il sortait de ces herbes répandues de toute part une forte senteur aromatique: Valentine en se levant ainsi svelte, blanche éthérée, le pied sur ces plantes effeuillées, entourée d'un reflet de verdure, semblait une fée qui prépare ses enchantemens au fond de la prairie solitaire.

Richard grave et sombre, mais parfaitement calme, portait sur ses traits cette tristesse fière de l'homme qui assume tout le malheur sur sa tête pour en délivrer les autres.

— Madame, dit-il, ne vous offensez pas de me voir ici, et surtout ne croyez pas qu'en passant le seuil de cette porte je manque à l'engagement que j'ai pris de ne pas le franchir avant l'heure de ma mort. Je vais quitter pour toujours ce hameau, cette demeure qui m'est si chère, où j'ai puisé le peu d'existence qui m'a été donnée sur la terre. un tel départ est bien l'heure de ma mort, et me permet de franchir l'entrée de cette chambre sans manquer à mon serment.

Valentine le regarda avec égarement.

— Dans peu d'instans, continua-t-il, mon père ne sera plus. Cet événement, affreux pour moi, me laisse du moins la liberté de disposer de votre sort, madame. Vous serez libre dès demain; car je n'ai pas le courage de continuer une tâche trop cruelle. On vous conduira jusqu'à une voiture que je ferai placer sur la route de Versailles, et vous rentrerez au palais du souverain. Tout ce que j'oserai réclamer de vous en ce dernier moment, serait de laisser à ce village la portion de vos biens qui a été employée à relever sa manufacture pour ne pas troubler dans sa tombe le repos de mon père, pour ne pas renverser en un instant cette prospérité d'un coin de la terre que le digne patriarche de ce hameau a eu tant de peine à édifier; mais c'est à titre de grâce seulement que je vous demanderai cet abandon d'une faible partie de votre fortune, vous laissant toute liberté de décider ce point vous-même.

— Vous voulez partir! dit Valentine, qui de tout ce que Richard venait de lui dire n'avait entendu que cela.

— Qu'importe mon sort, à moi! il ne faut songer qu'à vous rendre votre heureuse et brillante liberté et à bannir de votre mémoire le souvenir de ces mois cruels où vous en avez été violemment privée.

Valentine, à l'aspect de cette délivrance qui s'offrait à elle, à l'idée de ce retour au monde qu'elle avait tant désiré, ne montra pas la moindre joie: l'abattement de son visage demeura le même, ses sourcils restèrent abaissés sur ses yeux brillans et sombres.

— Et pourquoi voulez-vous quitter cette campagne? demanda-t-elle d'une voix triste.

— Après la perte de mon père.. après la perte de tout ce qui me rendait ce séjour à la fois douloureux et cher, il serait trop affreux d'y demeurer seul.

— Et que ferez-vous loin d'ici?

— Je souffrirai comme ici; les sujets de mes peines seront dans ma pensée au lieu d'être sous mes yeux: voilà tout.

— Où irez-vous?

— S'il y avait un climat où les jours plus rapides fissent aussi des années plus courtes et la vie plus tôt passée, je le choisirais; mais comme le cours de l'existence est partout le même, je ne sais pas où j'irai, je n'y ai pas pensé.

— N'avez-vous donc plus aucun devoir à remplir?

— Demain, quand mon père aura été déposé par moi dans la terre bénie, je n'aurai plus qu'à consoler mon oncle, le saint pasteur de cette commune. Plus tard, si j'en ai la force, je reviendrai vivre ici pour lui. Après ces deux vieillards, nul n'a connu sur la terre le pauvre Richard.

Valentine tressaillit, ses yeux se voilèrent d'un nuage, une pâleur plus profonde couvrit son visage.

Richard alors jeta un coup d'œil sur les plantes sauvages semées aux pieds de la jeune femme. Ses yeux, accoutumés à étudier les simples, reconnurent bien vite des poisons dans quelques unes de ces herbes à demi desséchées; il distingua la ciguë, la morelle, la sabine et la fleur pourprée de la digitale, se détachant sur sa sombre verdure.

Il frissonna d'un effroi intérieur.

— Qu'est-ce que je vois là, dit-il, des herbes vénéneuses?

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde, les plantes qui croissent entre les pierres des ruines et donnent la mort.

— Et pourquoi sont-elles ici?... Que voulez-vous en faire?

Valentine ne répondit qu'en penchant vers la terre sa tête chargée d'un découragement, d'une lassitude de vivre, d'une détresse profonde.

Elle tenait encore quelques brins de ciguë serrés entre ses doigts.

Richard, en se penchant pour prendre sa main qu'elle laissait languissamment pendre à ses côtés, se trouva à genoux devant elle; il ouvrit ses doigts avec une sorte de violence, en arracha la plante empoisonnée, la jeta loin de lui, et, relevant sur Valentine des yeux pleins d'angoisses et de passion, lui demanda, par ce langage muet et ardent, compte de sa douleur

Leurs regards comme leurs mains étaient unis, confondus ensemble, la même chaleur électrique courait dans leurs veines.

Il se passa là un instant où tous les degrés de l'union intime, toutes les confidences mutuelles qui éclairent la vie intérieure, tous les liens de sympathie qui se tissent lentement pour unir à jamais, toutes les heures du ciel qui forment la douce entente des âmes, s'accomplirent en quelques minutes.

— Pourquoi voulais-tu partir? dit Valentine.

— Pourquoi voulais-tu mourir? demanda Richard.

— Parce que je t'aimais.

Ces derniers mots, ils les prononcèrent tous deux en même temps.

Valentine brisée de mille émotions tomba sur sa chaise rustique; sa tête encore pâle et ardente de fièvre alla reposer sur le bord de la table, auprès de ces fleurs expirantes, auprès de cette verdure qui jetait encore son arôme pénétrant. Richard, toujours prosterné devant elle, laissait couler ces larmes lentes et brûlantes de la passion qui pouvaient être son seul langage en ce moment.

L'amour véritable et grand, même au sein du bonheur, a toujours une teinte de tristesse solennelle, comme tout ce qui porte en soi les révélations du ciel. Cette extase profonde de deux âmes passionnées, s'unissant dans un éternel amour, au-dessus de cette chambre mortuaire, n'était pas un sacrilége. Richard pouvait conserver l'image de son père devant ses yeux, pouvait lui adresser ses plus tendres regrets, car ce n'était point une ivresse profane qu'il goûtait. c'était une joie pure, extatique, comme celle que le vieillard lui-même allait bientôt trouver auprès de Dieu.

— Valentine, dit son amant, promets-moi que tu vas revenir à la vie, que tu vas reprendre tes belles couleurs, ton sourire, la sérénité de tes yeux.

Elle posa la main de Richard sur son cœur.

— Tu sens bien, dit-elle, que je respire librement maintenant, que mon cœur bat avec douceur, que mon sang circule dans mes veines.

— Quel mal affreux était venu te saisir?

— Oh! oui, bien affreux. J'en ai été atteinte subitement. C'était un soir, il y a déjà long-temps, je crois, de cela. car depuis ce moment ma mémoire n'a plus compté les jours. C'était là bas, sous ces bosquets inondés de pluie, où je m'étais jetée pour fuir de la maison, lorsque le marquis de Saverny plongé dans l'ivresse, repoussant, hideux, me donna une si grande horreur pour lui et tous les hommes qui lui ressemblent. Tu te trouvas devant mes yeux, toi, si pur, si noble, si beau! Pour mieux fuir un objet de dégoût et de haine, je me pressai sur ton sein... puis je ne vis, je n'entendis plus rien. Quand je m'éveillai seule, dans ma chambre, tout était changé en moi; la place de mon sein que le tien avait touchée brûlait encore; je voyais ton image avec une lucidité que n'avaient jamais eue pour moi les objets retracés par la mémoire; des larmes dont je n'avais jamais connu la brûlante douceur coulaient sans cesse de mes paupières et inondaient mon visage; mes lèvres prononçaient cent fois ton nom; mon cœur battait avec violence ou s'arrêtait subitement. Le matin, en me levant, je te vis debout, immobile, sous ces mêmes ombrages où la nuit je m'étais évanouie dans tes bras; je tombai à genoux devant toi en disant: Richard, Richard, je t'aime! Ces momens effrayans de trouble se succédèrent sans relâche: mes nuits sans sommeil se passaient à te voir, à te parler ainsi; tous les jours en t'apercevant au jardin, ce même cri plaintif s'exhalait de mon cœur: Richard, je t'aime! A ce mot que ma bouche prononçait sans cesse, sans que ma volonté le lui dictât, une pensée étrange vint dans mon esprit: cet amour passionné dont je n'avais jamais eu l'idée, et que, dans mes ignorans préjugés, je ne croyais pas possible d'éprouver naturellement pour un homme d'une classe inférieure à la mienne, cet amour, je le pris pour de la folie; je crus que ma raison était troublée et que son délire s'exhalait ainsi. Je pensai que cette ruine fatale, ayant été autrefois habitée par des magiciens, il était resté dans l'air qui y circulait quelques uns de leurs poisons, peut-être même dans les cavités obscures de ces débris quelques uns des esprits malfaisans qu'on y avait autrefois évoqués, et que ces génies de la mort, qui soufflent les ténèbres, se faisaient un jeu infernal d'en envelopper ma raison. Oh! alors la terreur que j'éprouvais fut si grande qu'elle pensa amener réellement le mal dont je me croyais atteinte. Je priais, je pleurais, je répandais l'eau bénite autour de moi, j'implorais les anges et Dieu... Mais les anges et Dieu savaient bien que c'était l'amour qui était dans mon sein et ne voulaient pas me guérir. Je ne sortais que la nuit; j'allais au jardin, me penchant sur le mur de clôture, regardant à la lueur des étoiles les fleurs que tu avais plantées pour moi et que j'avais dédaignées. Enfin, un soir (ce moment-là termina mes horribles illusions), en arrivant près de la barrière qui me séparait de cette platebande de jacinthes, je m'aperçus qu'on avait oublié de fermer la grille d'entrée, et que je pouvais parvenir jusqu'à ces fleurs. Je sortis, je descendis le rivage, je cueillis mon bouquet, je pus le presser sur mes lèvres, respirer son parfum. Je l'apportai ici et je dormis sous ses douces émanations, dans cet air purifié par lui, et dont il chassait les tristes fantômes. Ce fut la première nuit où je reposai en paix depuis bien long-temps. O Richard! le parfum de ces fleurs que tu avais plantées, c'était l'âme céleste, la lumière, la raison; elle avait pénétré en moi. Je connus alors la vérité: je connus que j'avais été folle, en effet, mais que le temps de ma démence était celui où, soumise aux idées communes, je cherchais le bonheur dans les fêtes, les succès d'un jour, la faveur du souverain, le mariage de fortune avec un être froid et vide comme moi, et non point celui où je t'aimais. Je connus que t'aimer, toi, Richard, si supérieur à tous les hommes que j'avais vus, si grand dans ta modeste condition, si beau à contempler jusqu'au fond de l'âme, c'était au contraire le plus grand, le meilleur usage que je pusse faire de ma raison et de mon cœur.

— O Valentine!

— Mais alors mon malheur ne fit que changer de nature. Je pensai qu'ayant une répulsion profonde pour ce haut rang où j'étais née, pour cette noblesse à laquelle j'appartenais, tu ne pourrais jamais m'absoudre de mon origine; que je ne devais attendre de toi ni pardon ni amour. Je me rappelais ces expressions poignantes avec lesquelles tu parlais de la caste seigneuriale; je les entendais encore près de moi, à côté de moi, et leurs âpres accens me traversaient le cœur d'un froid mortel. Alors je songeais à Marie, à cette jeune fille qui t'avait aimé aussi jusqu'à mourir; je pensais que, quand on se détachait ainsi de la terre et du ciel pour ne

demander la vie qu'à toi seul, et qu'on ne pouvait la trouver dans ton cœur, il fallait bien succomber comme l'avait fait cette pauvre enfant.

— Oh grâce ! Valentine, n'achève pas, tu me fais trop souffrir !

— Laisse-moi te parler encore de ce dernier moment de désespoir, car, tu le vois bien, c'est lui qui a amené notre salut à tous deux. Je voyais sans cesse l'ombre de Marie, je m'entretenais avec elle, je désirais aller la rejoindre. Je me rappelais encore les scènes d'épouvante dont ces ruines avaient dû être témoins, mais avec des sentimens bien différens. J'aurais voulu que les démons qui les avaient habitées y eussent laissé pour moi quelques miettes de leurs festins de mort ; je cherchais les maléfices empreints sur ces murailles ; je demandais des venins mortels à la nature sauvage qui les entoure ; je pensais qu'elle en avait été semée par ses anciens possesseurs ; je pensais aussi que sous tes pas, Richard, sous les pas de l'homme que j'adorais et qui ne pouvait m'aimer, il devait naître pour moi des plantes empoisonnées !... Sortant dès que la nuit était close, je cherchais dans les fentes des murailles, au pied des roches verdâtres, dans les antres formés par les décombres, des herbes à la sève mortelle. Enfin hier au soir, au pied de la tour ruinée, en me courbant sur le gazon chargé de débris et brûlé par le soleil du jour, je découvris de la ciguë, de la digitale pourprée et toutes ces herbes que tu vois ; je les apportai ici... Et je les regardais avec espérance lorsque tu es entré.

Un frémissement profond, qui courut dans les veines de Richard, interrompit ces douces et cruelles confidences sur les lèvres de Valentine.

Son amant, enivré d'un bonheur inattendu, ne put que retomber à ses genoux et lui dire dans une profonde extase :

— Valentine, je t'ai aimée dans le passé, je t'ai aimée depuis que je respire sans pouvoir toutefois donner un nom à la femme idéale qui vivait dans ma pensée, et sans oser la reconnaître en toi depuis que je t'ai rencontrée. L'amour dans sa puissance sauvage et dans le désespoir de l'isolement ne me conduisait alors qu'à de sombres rêveries, qu'à ces accablemens où retombe l'âme brisée d'aspirations inutiles et vaines. Maintenant, il me conduira partout où il faut que je m'élève pour être digne de toi ; je serai assez courageux, assez fort pour accomplir toutes les entreprises du bras ou de la pensée qui me placeront au rang où tu m'ordonneras d'atteindre, qui pourront me rendre assez grand pour que le monde te pardonne d'avoir aimé dans son obscurité le pauvre Richard... O mon père ! pourquoi ne verras-tu pas ce jour?

Ils s'entretinrent long-temps ainsi. Ils trouvaient de la douceur à rappeler dans leur mémoire une foule de tristesses, de contraintes, de souffrances passées, parce que une seule minute, un seul mot prononcé, venait de faire de ces douleurs autant de délices. Tout ce que la passion met d'extases dans le sein, de fluide céleste dans le regard, de frémissements dans les mains qui se pressent, de chaînes de feu entre les âmes qui s'unissent, tout ce que l'amour-Dieu peut répandre de joie sur la terre flottait dans l'atmosphère où la tête radieuse de Richard reposait sur les genoux de Valentine.

Tandis qu'ils oubliaient ainsi les heures et le monde entier, un léger bruit se fit entendre au dehors ; la porte s'ouvrit, et l'étranger au riche manteau que Richard avait aperçu au fond de la vallée, entra.

A sa vue, Valentine par un mouvement spontané se jeta dans ses bras ; si bien que la tête de la jeune femme cacha un instant celle de ce seigneur à Richard, qui ne put découvrir ses traits, et demeura quelques minutes stupéfait de l'entrée de ce personnage. Ce ne fut que lorsque Valentine, mêlant le respect à l'élan de sa joie, se détacha du cou de l'étranger pour s'incliner devant lui, que le jeune paysan reconnut le roi.

Il passa dans le sein de Richard un frémissement mêlé de trouble, de répulsion et peut-être de terreur ; car il était trop heureux maintenant pour ne pas connaître la crainte. Son embarras redoublait, parce que, quoiqu'il eût les paupières baissées, il sentait le regard de Louis XIV appuyé sur lui. Cependant, reprenant l'assurance que lui donnait toujours le sentiment de sa dignité, il osa relever les yeux sur le prince et fut frappé de ne trouver sur la physionomie de celui-ci ni indignation, ni menace, mais seulement une extrême attention à l'examiner, qu'on n'eût dite inspirée que par un tendre intérêt.

Louis en se livrant à cet examen du jeune villageois tenait encore son bras passé autour de la taille de la comtesse, avec qui il avait toujours eu la bonté et même la douce familiarité d'un père ; et ce fut à elle qu'il adressa la parole.

— Oui, c'est moi, dit-il, c'est moi, ma chère Valentine, qui viens vous délivrer de votre barbare prison.

— Sire, répondit-elle en balbutiant, je vous rends grâce de toute mon âme de cet excès de bonté. Elle serait faite en tout autre circonstance pour me transporter de joie, et je devrais y répondre en m'empressant de vous suivre... Mais je suis retenue dans ces murailles par des liens qui subsisteront toujours quand vous m'en aurez fait ouvrir les portes.

— Il n'est aucun lien que je ne puisse et ne veuille briser pour vous délivrer, mon enfant.

— O sire ! c'est une loi de Dieu.

— Si ce mariage s'offre à vous sous des traits odieux, croyez-moi, ma fille, il peut encore être rompu.

Elle s'écria avec toute la fierté de l'amour :

— Ce mariage, sire, s'offre à moi sous un tel aspect que j'aime mieux ce désert sauvage avec les douceurs que je dois y trouver, que le monde et la cour où il devrait être brisé.

A cette déclaration d'une sincérité si hardie, Richard leva de nouveau les yeux sur Louis XIV, croyant le voir saisi de surprise et d'indignation : mais les traits du monarque offraient la même mansuétude, la même sérénité.

— Eh bien, Valentine, reprit le roi, puisque vous ne voulez point vous séparer de l'époux que le sort vous a si bizarrement donné, au lieu de rester ici près de lui, vous allez l'emmener à la cour avec vous. J'espère que votre vie à tous deux n'y sera pas moins heureuse que dans cette solitude ; et moi, j'y trouverai la douceur d'avoir à mes côtés deux êtres de plus que je pourrai croire reconnaissans et affectueux.

Le roi parlait à Valentine, mais il regardait Richard.

— Sire, dit le jeune homme au comble de l'étonnement, vous ne connaissez sans doute pas celui à qui vous offrez une telle faveur.

— Mieux que vous-même, répondit le prince en souriant.

— Vous ne savez pas que ma nature sauvage, mon éducation, ma vie passée, plus encore que ma condition obscure, m'éloignent de....

— Je sais tout, mais pour oublier tout ce qu'il ne me plaît pas de savoir, vous viendrez habiter ma cour avec votre femme, parce que je le veux. Puisqu'on me reproche tant mon despotisme, j'exercerai celui de la clémence. Vous aurez votre appartement dans mes habitations royales, avec votre suite à vous et votre fortune indépendante.

— Mais sire, c'est la vie d'un grand du royaume dont vous me parlez.

— Il est vrai, j'oubliais de vous dire que vous l'êtes. Dès l'instant que ma chère Valentine consacre par le choix de son cœur le mariage contracté avec vous, je vous donne le comté de Bellegarde, que je destinais à son époux. Vous êtes dans ce moment gentilhomme ordinaire, écuyer de la main, et j'espère que votre conduite et vos services me permettront bientôt de joindre à ces titres celui de chevalier des ordres royaux, sans qu'il y ait une faveur trop aveugle de ma part.

— Sire, votre générosité et votre munificence à mon égard m'imposent une éternelle reconnaissance, et je ne me manquerai pas à ce devoir ; mais elles ne peuvent étendre mes obligations jusqu'à me faire accepter des honneurs qui ne me conviennent pas.

— Vous serez fait pour eux dès que le roi vous y aura élevé.

— Je suis fils du peuple, sire, et j'ai l'orgueil de ma naissance. Je continuerai la vie de paysan, n'ayant pour titre que mon travail, pour splendeurs que le soleil des champs, pour fortune que cette masure où je vivrai heureux et fier ; mais où désormais, je vous le jure, le respect do votre nom habitera avec moi.

— Et cette jeune femme ?

— Ne m'a-t elle pas dit qu'elle y resterait près de moi, répliqua Richard en jetant sur Valentine le regard de la plus ardente reconnaissance !

— Songez-y, vous allez accepter d'elle un sacrifice bien grand, avec son éducation, sa jeunesse, sa naissance et sa beauté.

Richard frissonna en pensant qu'en effet il disposait bien hardiment du destin de Valentine ; mais sa force ne l'abandonna pas.

— Sire, s'écria-t-il, mon père touche à son dernier jour ; je me dois à lui plus qu'à moi-même, plus encore qu'à l'amour ; je dois demeurer fidèle sur sa tombe aux principes qu'il m'a transmis, et que j'ai librement acceptés.

— Eh bien, Richard, vous allez bientôt redescendre auprès de votre père ; passez au chevet de son lit cette douloureuse veillée ; les dernières paroles d'un mourant, éclairées par la vérité éternelle, tempéreront l'exaltation de sentimens à laquelle vous êtes encore livré ; vous y puiserez des inspirations pour la conduite que vous avez à tenir, et quelle que soit ensuite votre décision, je m'engage à vous laisser toute liberté de l'accomplir.

Quelques momens après on vint dire à Richard que son père le mandait près de lui.

A minuit, dans cette salle basse des ruines, on aurait pu se croire encore à la scène qui s'y passait trois mois auparavant, au retour du voyage de Richard à Versailles.

La clarté de la lune pénétrait par la haute ogive : on voyait comme alors, au milieu de son limpide rayon, se dessiner en groupe sombre les deux paysans et le loup fidèle couché à leurs pieds. Ambroise était toujours ce puissant vieillard au front formidable qui ne s'était pas courbé sous tant de souffrances, et se dressait encore sur son lit de mort ; Richard dans cette crise solennelle, au milieu de ses douleurs filiales, montrait toujours auprès de son père le courage indomptable qu'il tenait de lui, et Volf partageant la tristesse de cette heure, gémissait sourdement et baissait son poil fauve sur ses yeux sombres.

Tout rappelait le moment où Richard initié aux secrets de cette chaumière, était entré dans la haine et les projets de vengeance de son père. Ce souvenir se présenta à la mémoire vivace d'Ambroise.

— Richard, dit-il, et ces accens, entrecoupés par les soupirs de l'agonie, furent les derniers de sa bouche, Richard, ce fut dans une heure semblable, le printemps passé, que, navrés de l'outrage que nous venions de subir, et découvrant de cette fenêtre, à la clarté de la lune qui brillait comme dans cet instant, la campagne couverte de la richesse de la nature et de la pauvreté humaine, nous jurâmes de reprendre une partie des biens de la terre dont on nous dépouillait pour les rendre à nos frères aussi faibles que misérables. L'œuvre de vengeance et d'humanité s'est accomplie comme nous l'avions juré. Et rien de ce moment solennel, rien ne s'est flétri dans nos âmes, ni le saint enthousiasme, ni la foi, ni le courage. Mais sur le bord de la tombe, le fanatisme s'est éteint en moi ; la partie brutale des passions, les instincts de cruauté et de colère, tout ce qui tient à la matière terrestre, ne peut plus subsister à cet heure où le corps ne vit plus, et où l'esprit, qui jette sa dernière lue

juge seul des choses de la terre. Que cette purification de mon âme passe donc dans la tienne, comme autrefois s'y est transmise la fièvre dont elle était dévorée. Aime le peuple où fut ton berceau, répands sur lui tout le bien que tu pourras puiser en toi-même, mais ne nourris plus ton amour pour tes frères de sentimens hostiles aux autres hommes, ne secours les malheureux que par tes bienfaits et la belle influence de ton exemple; sois apôtre et non point esclave révolté... Une brillante destinée s'ouvre devant toi: ne la refuse pas; car celui qui t'offre la grandeur, la fortune, *a le droit de te les donner*. Va dans le monde, à la cour, car tu es assez fort pour que l'air du monde ne te courbe pas, assez homme pour que l'habit doré ne fasse pas de toi un seigneur. Va, mon Richard, et sois heureux; ton père mourant te le demande comme la plus grande joie qu'il puisse goûter dans la vie éternelle.

Le souffle d'Ambroise expira sur ses lèvres.

Le prêtre agenouillé dans l'ombre priait à voix basse, et regardait son frère de l'œil triste et inspiré d'un saint en s'entretenant avec Dieu.

— Que ma mort est douce, dit le vieillard; je sens sur moi la bénédiction de mon frère, et mon dernier regard, qui se repose sur mon fils, me fait chérir, admirer mon ouvrage.

Le silence ne fut plus interrompu que par le bruit d'un souffle oppressé et toujours décroissant et par les plaintifs accens des prières funèbres.

Au point du jour, cette teinte de rajeunissement qu'on remarque dans les mourans, dont le visage se calme et s'illumine au dernier soupir, se répandit sur les traits d'Ambroise; on l'entendit murmurer encore:

—Marianne... tu deviens tous les jours plus belle... vois ce ruban que je t'apporte, c'est le prix de mon travail... Je reviens vers toi à la fin de ma journée .. le moment approche... nous serons bientôt unis... éternellement.

Un instant après, la lune se voila d'un nuage, le prêtre suspendit ses prières, Richard détacha ses regards de son père et tomba à genoux la face appuyée sur la couche, Volf fit entendre son plus douloureux gémissement: Ambroise venait d'expirer.

Les restes du patriarche demeurèrent dans la vallée de Cerny. Le cintre des collines agrestes, silencieuses, couronnées de bois sombres, et portant au sommet la croix de l'église champêtre, semblait lui faire une vaste tombe de verdure. On creusa la fosse d'Ambroise dans le bosquet de peupliers à côté de celle de Marianne, qu'il avait lui-même ouverte dans cette terre. Le bruit grave et puissant qui s'élevait de la fabrique persévérante berça toujours son repos. Les ouvriers, arrivant par le pont rustique, et suivant le sentier tracé entre les sombres débris des ruines et les bruyères roses du coteau, s'arrêtaient toujours devant la place de la sépulture d'Ambroise que leur indiquaient les hauts peupliers, et la tête découverte, faisaient le signe de la croix; hommage religieux rendu à une distance respectueuse et qui rappelait encore l'amour mêlé de crainte que les villageois portaient à leur bienfaiteur. La volonté d'Ambroise n'avait pas permis qu'on lui élevât le plus simple monument; le gazon et les ronces sauvages couvraient seuls la terre funèbre. Un fidèle serviteur resta attaché à cette tombe austère; le loup Volf s'en fit le vigilant gardien, rôdant toute la journée alentour pour en écarter les pas qui auraient pu la troubler, et dormant à ses pieds dans la sécurité de la nuit.

XIII.

Le choix du bonheur.

Dans l'aile gauche du château de Versailles donnant sur l'orangerie, habitaient le comte et la comtesse de Bellegarde: c'était le titre que Richard et Valentine avaient reçu de Louis XIV. Dans ces immenses réunions, appelées *appartemens*, où l'éclat de mille bougies montrait la cour entière réunie autour de longues files de tables de jeu présidées par le roi, les nouveaux époux se distinguaient, même au milieu de cette brillante élite, par l'élégance, la grâce de toute leur personne et le charme qu'ils savaient donner à la grandeur et à l'opulence. Richard, grâce à l'élévation et à la délicatesse de sa nature, avait bien vite acquis les formes les plus parfaites du monde dans lequel il venait d'entrer, et Valentine, qui vivait maintenant au sein de cet amour ardent et profond qu'elle avait long-temps rêvé, s'était revêtue d'une beauté nouvelle dans cet élément favorable.

Cependant, Richard était loin d'être heureux sous l'apparence brillante du comte de Bellegarde. La première fois qu'il s'était retrouvé dans le parc de Versailles après son arrivée à la cour, l'impression des momens pénibles qu'il avait passés en cet endroit s'était emparée de lui: les sentimens démocratiques, les ardeurs vindicatives qui l'enflammaient sous la veste de bure, s'étaient réveillés dans son âme; il avait jeté un regard hostile à un jeune et beau seigneur dont un bassin lui offrait l'image, et avait souri de pitié aux caprices de la fortune et de l'âme humaine en reconnaissant que ce seigneur était lui-même.

Il était bien loin cependant de mépriser le monde où il se trouvait, d'une manière aveugle et absolue; il ne croyait pas que la grandeur, l'intelligence, les hautes vertus manquassent complètement aux êtres qui l'entouraient, et qu'une classe entière de l'humanité fût déshéritée de ses plus belles attributions; mais il pensait que l'atmosphère funeste dans laquelle ces hommes vivaient, les basses intrigues, les fausses ambitions, les amusemens puérils, toute la petitesse et la misère de la vie commune, étouffaient ou voilaient les plus beaux germes de leur âme. Le despotisme raffiné de Louis XIV, qui voulait étendre son empreinte, à lui, sur tout ce qui l'entourait, contribuait aussi à ce rapetissement: car, quelque belle que soit une individualité, elle se trouve toujours bien mesquine pour une masse entière, et il fallait que les courtisans se fissent bien petits pour tenir tous sous le manteau royal.

Il ne comprenait rien à la sotte importance qu'il voyait mettre aux choses les plus infimes, aux détails minutieux du cérémonial, à la science de la chasse, aux inutiles et fastidieux triomphes des courses de chevaux et des joûtes d'armes; il regrettait de toute son âme les occupations de sa jeunesse, les heures où il labourait la terre, celles où il peignait une figure biblique aux côtés du digne pasteur. Alors une grande pensée était cachée dans la simplicité et le silence de l'action. Maintenant, quand il assistait au lever du roi, aux fanfares de la chasse, aux grands apparats d'une réception, c'était un vide immense de pensée et de sentiment sous un étourdissant fatras de bruit et de mouvement.

Pour Valentine, elle paya aussi de bien des amertumes le plaisir de se retrouver dans sa sphère natale. Après ces trois mois d'absence mystérieuse et qu'on avait crue interminable, elle devait éprouver les déceptions d'un mort qui reviendrait sur la terre où sa place est déjà prise et son héritage partagé. Il avait plu au roi de surprendre la cour par le retour de la jeune femme et de ne donner aucun éclaircissement sur son absence; on pensait donc généralement, mais sans pouvoir s'appuyer sur aucune donnée positive, que Valentine avait été enlevée par un jeune gentilhomme de sa contrée natale, et que le roi, ayant eu connaissance de cet événement, avait envoyé son consentement à leur mariage et les avait appelés tous deux à sa cour.

Valentine arrivant ainsi inopinément, entra un soir dans l'appartement de son frère, se glissa derrière le fauteuil du magistrat, et, par un mouvement enfantin, apporta sa jolie figure sous la grosse face du baron de Vaubecourt. Celui-ci ressauta sur son siége et jeta un cri de surprise. A l'aspect de sa sœur, il vit avec la promptitude de l'éclair le beau patrimoine dont il avait cru s'emparer s'échapper de ses mains: l'effet de cette découverte fut de hérisser et d'effarer son visage.

— Quelle terrible peur vous m'avez faite, ma sœur, et comment pouvez-vous paraître ainsi subitement quand on vous croit sortie de ce monde! dit le baron, voulant cacher son mécontentement sous l'apparence d'une sensation puérile, mais qui du moins n'était que cela.

Or, comme la figure rose et riante de Valentine n'offrait rien d'un fantôme, elle ne put se méprendre à cette feinte, non plus qu'aux démonstrations de joie et d'amitié qui avaient le tort de venir après le premier mouvement, toujours révélateur des vrais sentimens. Elle perdit toute illusion de ce côté, et connut qu'elle n'avait jamais eu de frère.

Valentine, pendant tout le temps de sa réclusion, s'était figuré Saverny occupé de sa perte, s'absorbant dans le regret de l'union brillante et douce qui lui était enlevée. Le marquis lui ayant déclaré qu'elle était la seule femme qu'il pût avec joie jurer d'aimer toute la vie, et pour laquelle il voulût bien sacrifier sa liberté, elle devait tirer de cette assertion la conséquence d'un souvenir rebelle à tout autre séduction. En arrivant, elle le trouva occupé à conclure un mariage avec Mlle de Chevreuse: le deuil qu'il portait d'elle était un habit de noce, et, s'il se consumait en soupirs d'amour, c'était aux pieds d'une autre.

Les jeunes dames d'honneur, compagnes de Valentine dans la maison de la reine, virent revenir avec déplaisir celle dont les brillans avantages personnels rendaient la prééminence de la beauté très difficile à obtenir; elles lui firent un accueil qui, en satisfaisant aux convenances, était bien loin de suffire à son cœur. La duchesse de Villeroy surtout, qui, avant l'absence de la comtesse de Lussan, était la plus intimement liée avec elle, fut retenue, dans la joie qu'elle aurait dû éprouver de son retour, par un intérêt secondaire; elle pensait qu'il allait falloir rendre à la comtesse le charmant petit chien dont elle avait hérité à sa disparition. Mais elle fut bientôt rassurée dans cette crainte, car Fanfreluche, qui s'était accoutumé aux biscuits de cette dame et à sa compagnie, gronda d'une manière menaçante aux caresses que son ancienne maîtresse voulut lui faire, et alla se poster dans la loge de bois de citronnier qu'il occupait au salon de la duchesse. Valentine pleura de l'oubli de son chien, car il résumait toutes les déceptions éprouvées depuis son retour.

Cependant les jeunes époux du hameau de Cerny s'aimaient plus que jamais. Maintenant que Valentine voyait Richard au milieu des hommes de la cour, elle trouvait dans la comparaison des sujets continuels d'apprécier davantage ses adorables perfections. Pour lui, isolé et souffrant sur une terre étrangère, il ne trouvait de bonheur qu'auprès de Valentine, et joignait à son amour une sorte de reconnaissance pour celle dont la vue lui rappelait sa campagne sauvage, sa masure, son église champêtre.

Une circonstance vint aggraver sa répulsion pour le monde où il vivait.

Richard méprisait le duel; il ne comprenait pas comment des hommes qui ont la pensée et la parole pour éclairer leurs différends, ont recours aux luttes du corps comme les animaux et à la décision aveugle de la force; il ne concevait pas davantage la sottise de la société, qui punit un malheureux pour avoir volé du pain, et honore davantage un seigneur pour avoir ravi l'existence à un autre. Et au milieu de ces idées bien arrêtées dans son esprit, l'usage l'emportant, il fut obligé de se battre.

Il s'était lié intimement avec le marquis de Saint-Simon, dont les goûts sérieux, l'intelligence élevée, la douce philosophie sympathisaient avec les propres tendances de son esprit. Une après-midi d'automne ils montèrent ensemble aux archives du palais où Saint-Simon allait souvent recueillir des documens pour ses mémoires.

C'était une vaste galerie située sous les combles du château et remplie à pleins bords de parchemins, d'armures, d'antiques bannières, de tout ce qui avait eu vie et gloire dans le pays. Là se trouvaient des vestiges de toute noblesse, et tout y était noble : le fer, le bois, le damas et jusqu'à la poussière ; puis du milieu de ce sanctuaire, on voyait dans le jardin du palais, peuplé de la foule seigneuriale, tout ce qui sortait de ces illustres cendres, tout ce qui tenait par le fil de la naissance à ces précieuses reliques, fleurir dans l'atmosphère de la fortune et des grandeurs.

Un jeune homme, assis devant une table des archives, s'était endormi la tête appuyée sur les parchemins.

C'était le marquis de Saverny, qui, au moment de son mariage, venait feuilleter les titres de famille nécessaires à la rédaction du contrat, et avait trouvé dans cette lecture un invincible sommeil.

Saverny n'avait pu reconnaître dans le brillant comte de Bellegarde le voleur de grands chemins ni le paysan de la masure, dont la figure lui avait été à peu près cachée dans les deux circonstances où il l'avait rencontré ; cependant ce nouveau venu à la cour, ce seigneur sorti tout titré de dessous terre, lui avait, dès le premier abord, inspiré une répulsion instinctive. Pour Richard, il connaissait parfaitement le jeune seigneur, sa vue lui était toujours pénible, et il retrouvait en présence de Saverny le souvenir de quelques momens de sa vie qu'il aurait voulu effacer de sa mémoire.

— Eh bien ! mon cher marquis, dit Saint-Simon en frappant sur l'épaule de Saverny, vous dormez sur les lauriers de vos aïeux.

— Du tout, répondit-il en secouant sa perruque blonde, je songe à y en ajouter de nouveaux : car les exploits que me représentent ces généalogies ne sont que de nombreuses progénitures, et, venant les considérer à la veille de mon mariage, je puis bien me promettre d'égaler mes aïeux... Vous, mon cher Saint-Simon, vous voyez bien autre chose dans ces arbres généalogiques, vous y retrouvez l'histoire et la philosophie du passé.

— En voici un qui est bien réellement l'arbre de la science, car il porte beaucoup de fruits défendus, observa le comte de Bellegarde, dont les regards étaient tombés sur un de ces tableaux généalogiques où se voyait souvent la *barre de bâtardise*, et qui se trouvait être celui de la famille de Saverny.

— Il n'est pas généreux à vous, dit le marquis, de dénigrer les origines nobiliaires quand on ne peut y répondre en glosant de la vôtre, attendu qu'elle est parfaitement inconnue de tout le monde. Votre arbre généalogique, à vous, monsieur, est un plan exotique, dont les rameaux sont épineux, si j'en crois l'insulte que vous m'adressez.

— Il ne peut y avoir insulte dans une simple observation qui repose sur un fait.

— Je maintiens cependant cette qualification.

— Alors, monsieur, je l'accepte à mon tour, car je vois ce que signifie votre obstination à cet égard.

Le lendemain, le comte de Bellegarde et le marquis de Saverny, suivis de Saint-Simon et d'un autre témoin, arrivaient sur la hauteur du bois de Satory, qu'ils avaient choisi pour le lieu du combat. Encore une fois, Richard se voyait les armes à la main en face de ce même homme ; mais maintenant ce n'était plus sous l'impulsion d'un enthousiasme irrésistible, c'était froidement qu'il allait lever le fer contre lui, et à la suite d'une plate querelle qui n'avait soulevé aucun mouvement impétueux dans son âme. Il regrettait son rôle de brigand.

Un beau soleil d'automne se répandant à travers les arbres dépouillés colorait les feuilles vacillantes qui restaient à leurs tiges, et celles dont les essaims reposaient sur le gazon. Un instant après l'arrivée des combattans, Saverny, percé d'un coup d'épée dans la poitrine, tombait sur cette couche de feuilles dorées et mourantes.

On lui donna des secours empressés. Si la lame n'avait point atteint les régions du cœur, il pouvait y avoir peu de danger ; mais, dans le cas contraire, la blessure devait être mortelle.

Ce fut dans cette incertitude qu'on transporta Saverny dans sa demeure. Pendant tout le temps que l'état du blessé fut le même, et qu'on ne put répondre de sa vie, Richard souffrit des angoisses plus vives qu'il n'en avait jamais éprouvé. Tout le vernis que l'usage et les préjugés ont répandu sur le duel s'effaçait pour lui ; il se voyait en réalité meurtrier d'un homme qui n'était coupable envers lui d'aucune injure... Autrefois il s'était senti déchiré de remords pour avoir commis un vol à main armée, et maintenant c'était la vie d'un homme qu'il avait arrachée, la vie d'un homme jeune, riche, beau, et sur le point de goûter toute la plénitude de l'existence dans une union qui le comblait de faveurs.

Sans que Richard eût jamais exprimé les souffrances de son âme, Valentine connaissait tout ce qu'il y avait de tristesse et d'antipathie pour lui dans le séjour du grand monde, comme si elle en eût reçu les plus intimes confidences de sa bouche. Elle se promit de venir au secours de celui dont le bonheur lui était confié.

Un matin, quelques jours après le duel qui avait eu lieu, les stores de l'appartement du comte de Bellegarde étant demeurés ouverts, l'air frais du matin, le chant des oiseaux arrivaient jusqu'à Richard, les rayons étincelans du soleil s'épandaient sur sa couche, tout lui faisait un réveil semblable à ceux de sa jeunesse, et il se laissait aller à la douceur de cette impression fugitive. En cet instant, la porte de sa chambre à coucher s'ouvrit doucement, et une étrange, mais charmante apparition s'offrit à lui.

C'était une jeune fille du hameau de Cerny, une paysanne portant la coiffe de linon, le corsage rouge, le tablier de toile blanche, qui foulait les somptueux tapis de la demeure royale. Richard leva vivement sa tête de l'oreiller, et reconnut Valentine, Valentine en habit de village, elle qu'il avait trouvé un charme inexprimable à la peindre autrefois lui-même : le portrait qu'il avait tracé était là vivant et souriant devant ses yeux.

— Quelle aimable surprise vous me faites, mon amie, dit-il, en vous parant une fois encore de ce simple costume, et que vous avez bien réussi dans le plaisir que vous vouliez me donner !

— Je suis plus ambitieuse que vous ne pensez, Richard, dit la jeune femme en s'asseyant près de son lit ; ce n'est pas du plaisir, ce n'est pas une jouissance rapide et illusoire que je prétends vous apporter, mais un bonheur qui dure autant que votre vie. Vous vous êtes fait seigneur pour me suivre à la cour ; cet essai n'a guère couronné notre attente. Je vais me faire paysanne pour habiter votre campagne natale, et je pense que l'air en sera meilleur pour nous deux. Revenez donc, mon Richard, retrouver le sol que vous regrettez au fond de l'âme. Reprenez la bêche et la charrue ; non point par vos mains, mais par la main des paysans que vous formerez aux travaux agricoles, et qui s'y livreront avec courage et succès sous une douce domination. A la place de la triste masure qui m'inspirait toujours une certaine terreur, nous élèverons un château dont l'abri sera favorable pour nous, et la présence un bonheur pour tout ce qui l'entourera.

— Quoi, Valentine, vous me sacrifieriez !...

— Hélas ! mon ami, bien peu de chose !

Au moment où le comte et la comtesse de Bellegarde quittaient l'enceinte de Versailles, Richard apprit que le marquis de Saverny était hors de danger.

Bientôt, dans tous les environs du château de Bellegarde, les terres furent défrichées et fécondes ; les collines âpres et sauvages de Cerny prirent l'aspect florissant qu'elles ont aujourd'hui. Ce fut le premier point du sol où les paysans connurent ce bien-être relatif dont ils jouissent aujourd'hui dans une grande partie de la France, et qui peut être appelé de la richesse auprès de l'épouvantable misère dans laquelle ils étaient plongés sous le grand roi.

Le château moderne qui s'éleva sur la ruine féodale est tombé à son tour ; des usines et de petites maisons de campagne ont été bâties à la place ; mais sur le terrain qu'il occupa dans la gorge des collines de Cerny, au nord de la vallée de Chevreuse, la colonne dorique de marbre blanc qu'on voit encore au milieu d'un bouquet de cyprès est le reste d'un monument funèbre élevé autrefois près de la demeure seigneuriale, et consacré à la famille de Bellegarde.

CLÉMENCE ROBERT. — (*Patrie.*)

UN JOUR A LONDRES.

. . . . C'est à Paris que l'envie nous avait pris d'y aller.

« Allez-y, nous dit notre compagnon de voyage, pour moi je ne vous suivrai pas ; je m'arrangerais assez des Anglais, mais je n'aime pas l'Angleterre, à nous nous retrouverons à Boulogne. »

Arrivés à Boulogne, nous nous crûmes déjà en Angleterre. Il n'y avait que des hôtels anglais, des domestiques anglais, on n'y parlait qu'anglais, on n'y prenait que du thé.

Aimez-vous le thé ?

Si vous êtes Anglais, ce n'est pas à vous que s'adresse ma question ; si vous êtes Français, ce n'est point à vous non plus : les Français aiment tout ; mais, vous feriez bien de détester cette abominable tisane, si vous êtes Prussien, Autrichien, Saxon, Wurtembergeois, Bavarois ou Badois, Allemand enfin, c'est-à-dire si vous savez ce que vaut le bon vin du Rhin.

Le jour de notre départ, c'était un samedi, nous descendîmes pour déjeûner, avant de nous embarquer, dans la salle commune de notre hôtel.

Tout en déjeûnant, Walter se prit à regretter Paris.

— Pour un étranger, disait-il, il n'y a qu'une ville, et cette ville, c'est Paris. La vie y a quelque chose de si ouvert, de si visible, de si public, que partout, et même dans la rue, on peut se croire chez soi. D'ailleurs, les boulevards, les passages, les théâtres, les Champs-Elysées, et le bois, et les files de voitures, et ce million d'habitans toujours en l'air, et la foule sur les trottoirs, et les marchands en plein vent, et le bruit des rues, et les journaux, et les boutiques flamboyantes, et le Palais-Royal, et les Tuileries, et la colonne, nous ne retrouverons cela nulle part, pas même à Londres.

— Vous vous trompez, nous dit une jeune et jolie Anglaise qui déjeûnait en même temps que nous (et qui, par conséquent, prenait du thé) ; Paris danserait dans Londres. A Londres, n'avons-nous Regent's-Street, Oxfort-Street, et le Strand, et Picadily, etc., et l'Opéra-Italien, et Drury-Lane, et Covent Garden, et Saint-James's Parck, et Regent's Parck, etc. ; et, pour animer tout cela, au lieu d'un seul, deux millions d'âmes ? si vous tenez à ne pas vous perdre dans Londres, je vous engage à bien vous y tenir, car vous y serez dans la foule comme une goutte d'eau dans la Tamise. — Allons, ajouta-t-elle, encore une tasse de thé, messieurs, et, à votre retour, vous m'en direz des nouvelles.

— Miséricorde ! dis-je à Walter ; je ne m'habituerai jamais à ces noms-

là. Le jour où Dieu a confondu les langues, son courroux contre le genre humain devait être bien grand.

En ce moment, la cloche du bateau à vapeur se fit entendre, et nous prîmes congé de notre interlocutrice.—Bon voyage, nous dit-elle, et elle nous donna sans façon une poignée de main; ceci nous surprit bien un peu, mais c'était apparemment dans les mœurs du pays. Bonne et charmante coutume; d'ailleurs puisque Dieu a fait l'homme et la femme l'un pour l'autre, c'est bien le moins qu'ils se serrent la main quand ils se rencontrent.

Tant que dura la traversée, nous restâmes étendus sur le dos; nous nous sentions un mal étrange dans l'estomac. Pour nous guérir, on nous offrit du thé!

Enfin on vint nous dire que nous étions à Londres.

Nous nous laissâmes emballer comme des paquets dans une voiture qui nous conduisit à un hôtel, et nous nous mîmes au lit.

Le lendemain, nous étions frais et dispos. — Nous demandâmes à déjeûner.—On nous apporta du *roastbeef*, des *sandwich*, des *muffins*, puis... du thé. Dieu merci, cette fois le thé n'était pas seul.

En cassant mon pain, je m'aperçus qu'on nous avait donné du pain dur; j'appelai le garçon.

— Est-ce que vous n'avez pas de pain frais?

— Non, monsieur.

Walter avait peine à se rendre compte de cette particularité! — Car enfin, disait-il, le pain commence toujours par être tendre; — et il ne comprenait pas pourquoi on attendait qu'il fût dur pour le servir. Mais il fit réflexion qu'il était venu pour étudier les mœurs du pays, et non pour les corriger, et il écrivit sur ses tablettes : « En Angleterre, il n'y a jamais de pain frais. »

Après déjeûner, nous nous mîmes en route pour voir la ville. Arrivés dans la rue, nous nous y trouvâmes tout seuls; pas une âme, pas un passant, pas une voiture, pas un cheval. Nous allâmes plus loin, et d'une rue dans d'autres rues. Mais personne; nous avancions dans un désert. Walter, se souvenant alors des recommandations de la jeune Anglaise de Boulogne, m'attacha à son bras avec un mouchoir.

— Prends garde de te faire écraser, lui dis-je.

Nous avions eu soin de nous munir du *Guide du Voyageur*, d'un indicateur des monumens et d'un plan de la ville pour nous retrouver dans les rues.

Nous allâmes voir la Tour de Londres; toutes les portes en étaient fermées.

L'idée nous prit de visiter les célèbres bassins (ou docks) où se tiennent des vaisseaux de toutes les parties du monde; les bassins étaient fermés comme la Tour.

— Probablement, dis-je à Walter, les étrangers ne peuvent pas voir les monumens sans lettres d'introduction.

Et comme nous en avions une pour un Anglais de distinction, nous arrivâmes tant bien que mal, à l'aide de notre plan, jusqu'à la maison de cet Anglais.

Arrivés à sa porte, en levant les yeux, nous aperçûmes trois ou quatre têtes de jeunes filles derrière le rideau d'une fenêtre. Elles lisaient dans un livre qui ressemblait à une Bible.

— Ceci, dis-je à Walter, nous promet une agréable compagnie.

Et soulevant le marteau de la porte, je frappai un coup, un seul coup, par discrétion.

On nous fit attendre un quart d'heure. C'était peu poli. Mais la porte s'ouvrit.

— Sir *** ? demandai-je au grand laquais poudré qui nous barrait le passage.

— Absent, nous répondit-il; maison close, personne.

C'était encore moins poli, car c'était faux.

Diable ! dit Walter.

Nous nous dirigeâmes alors, suivant toujours les notes de notre petite Anglaise, vers les parcs pour voir défiler les équipages. Nous trouvâmes des arbres, mais d'équipages, point! Des arbres sont toujours bons à voir: nous regardâmes les arbres. Après quoi nous rentrâmes dans les rues pour voir si les boutiques s'ouvraient; mais elles ne s'ouvraient pas, et Walter écrivit dans ses notes : « En Angleterre, il y a des monumens, mais on ne les voit pas; des boutiques, mais on les tient fermées.

— Rêvons-nous? disait-il.

— Les rêves ne sont pas si longs! s'écria Walter impatienté.

— Bah! lui dis-je, on a rêvé pis; un rêve n'a pas de règle.

Le Dante a dit qu'il ne s'était réveillé qu'à trente-trois ans, « au milieu du chemin de la vie » jusque-là tout n'ayant été pour lui qu'un songe, et Voltaire raconte qu'il a rêvé le deuxième chant de *la Henriade*.

Cependant la soirée s'avançait.

En désespoir de cause, nous nous dirigeâmes vers le théâtre de Drury-Lane.—Allons au parterre, me dit Walter; nous y verrons de plus près les mœurs populaires. Et nous nous mîmes bravement à la queue. Il n'y avait encore personne. Walter dit: — Nous serons bien placés.

Après avoir fait queue pendant une heure ou deux, Walter trouva que c'était un peu long. Personne ne venait. Je montai sur une borne pour voir si je ne découvrirais rien.

— Sœur Anne, me dit Walter, ne vois-tu rien venir?

— Rien, lui dis-je.

Et comme il n'y avait pas apparence d'ouverture, Jean écrivit sur ses tablettes : « A Londres, il y a des théâtres, mais on n'y joue pas. »

Nous prîmes alors le parti de retourner à l'hôtel, toujours en lisant notre guide.

Pour m'occuper, je demandai un journal. On m'apporta un journal de la veille! Il n'y en avait pas d'autre.

— Ecris, dis-je à Walter : « En Angleterre, les journaux ne paraissent que la veille. »

Nous n'avions rien vu; aussi étions-nous fort las!

— Retournons à Boulogne, me dit Walter; nous donnerons des nouvelles de Londres à notre petite voisine de table d'hôte, et nous y trouverons notre ami, qui savait bien ce qu'il faisait en refusant de nous accompagner.

Le bateau à vapeur partait le lendemain à cinq heures du matin : nous refîmes nos paquets, nous prîmes du thé, et nous nous embarquâmes.

Nous arrivâmes à Boulogne et nous reprîmes du thé. Notre jolie Anglaise de l'avant-veille était là : elle prenait du thé comme nous.

— Eh bien! nous dit-elle triomphalement, que dites-vous de Londres?

Walter Jean alors lui communiqua ses notes de voyage.

Sur quoi elle lui dit :

— Quel jour sommes-nous?

Walter n'en savait rien.

— C'est aujourd'hui lundi, dit le garçon qui nous servait.

— Lundi! dit-elle!...

Et elle se mit à rire aux éclats, et d'un si bon rire, que Walter et moi nous ne pûmes nous empêcher d'en faire autant, bien qu'à vrai dire elle parût rire à nos dépens.

— Pourquoi rions-nous? me dit Walter.

— Je n'en sais rien, lui répondis-je.

— Pourquoi rions-nous? demanda-t-il à la jeune miss.

Mais elle riait toujours. Quand ce fut fini :

— Vous avez été à Londres un dimanche, dit-elle enfin. Or, à Londres et dans toute l'Angleterre, tout chôme le dimanche, sauf les églises. Vous n'avez pas eu de pain frais, parce qu'on ne cuit pas dans la nuit du dimanche; vous n'avez trouvé personne dans les rues, parce que le dimanche, excepté aux heures des offices, on reste chez soi pour lire la Bible. Le dimanche, les boutiques sont fermées : les monumens publics sont fermés. Le dimanche, il n'y a que des journaux du samedi.

— Mais, demanda Walter, est-ce que, le dimanche, les portes auxquelles on frappe mettent un quart d'heure à s'ouvrir? et quand elles sont ouvertes, n'y a-t-il que le dimanche qu'on vous laisse dehors et qu'on vous les referme au nez?

— Comment aviez-vous frappé à cette porte? reprit-elle.

— Pardieu, dit Walter, nous avons frappé comme on frappe, un seul coup, tout juste ce qu'il faut pour être entendus, et nous le fûmes.

— Un coup, Monsieur, dit la jeune miss, un seul! On vous aura pris pour des domestiques. En Angleterre, il n'y a que des laquais qui frappent un seul coup; un honnête gentleman en frappe sept ou huit, et le nombre des coups de marteau est en raison du rang et de la *respectability* de ceux qui font visite.

— C'est en semaine qu'il faut voir Londres : vous n'avez pas vu Londres. Retournez à Londres.

— Non, dit Walter; si je retournais à Londres, j'ajouterais un chapitre à l'anatomie de la mélancolie du docteur Burton, votre compatriote.

Et ayant pris ses tablettes, il écrivit : « Tout ce que je viens de dire de Londres est vrai une fois par semaine : le dimanche. »

ALFRED DE MUSSET et STAHL

HISTOIRE D'UNE CLARINETTE.

I.

Je demeurais alors dans une petite rue que vous ne connaissez sans doute pas, la rue de Lesdiguières; elle commence à la rue Saint-Antoine, en face d'une fontaine près de la place de la Bastille, et débouche dans la rue de la Cérisaie.

L'amour de la science m'avait jeté dans une mansarde où je travaillais pendant la nuit, et je passais le jour à une bibliothèque voisine, celle de Monsieur. Je vivais frugalement, car j'avais accepté toutes les conditions de la vie monastique, si nécessaire aux travailleurs.

Quand il faisait beau, à peine me promenais-je sur le boulevart Bourdon, une seule passion m'entraînait en dehors de mes habitudes studieuses; mais n'était-ce pas encore de l'étude? J'allais observer les mœurs du faubourg, ses habitans et leurs caractères. Aussi mal vêtu que les ouvriers, indifférent au décorum, je ne les mettais point en garde contre moi; je pouvais me mêler à leurs groupes, les voir conclure leurs marchés et se disputer à l'heure où ils quittent leur travail.

Un jour ma femme de ménage, la femme d'un ouvrier, vint me prier d'honorer de ma présence la noce d'une de ses sœurs. Pour vous faire comprendre ce que pouvait être cette noce, il faut vous dire que je donnais quarante sous par mois à cette pauvre créature, qui venait tous les matins faire mon lit, nettoyer mes souliers, brosser mes habits, balayer la chambre et préparer mon dejeûner; elle allait, pendant le reste du temps, tourner la manivelle d'une mécanique, et gagnait à ce dur métier dix sous par jour. Son mari était ébéniste, et gagnait quatre francs. Mais,

comme ce ménage avait trois enfans, il pouvait à peine honnêtement manger du pain.

Je n'ai jamais rencontré de probité plus solide que celle de cet homme et de cette femme.

Quand j'eus quitté le quartier, pendant cinq ans la mère Vaillant est venue me souhaiter ma fête en m'apportant un bouquet et des oranges, elle qui n'avait jamais dix sous d'économies. La misère nous avait rapprochés. Je n'ai jamais pu lui donner autre chose que dix francs, souvent empruntés pour cette circonstance. Ceci peut expliquer ma promesse d'aller à la noce, je comptais me blottir dans la joie de ces pauvres gens.

Le festin, le bal, tout eut lieu chez un marchand de vin de la rue de Charenton, au premier étage, dans une grande chambre éclairée par des lampes à réflecteurs en fer-blanc, tendue d'un papier crasseux à hauteur des tables, et le long des murs de laquelle il y avait des bancs de bois. Dans cette chambre, quatre-vingts personnes endimanchées, flanquées de bouquets et de rubans, toutes animées par l'esprit de la Courtille, le visage enflammé, dansaient comme si le monde allait finir. Les mariés s'embrassaient à la satisfaction générale, et c'étaient des hé! hé! des ah! ah! facétieux, mais réellement moins indécens que ne sont les timides œillades des jeunes filles bien élevées. Tout le monde exprimait un contentement brutal qui avait je ne sais quoi de communicatif.

Mais ni les physionomies de cette assemblée, ni la noce, ni rien de ce monde n'a trait à mon histoire. Retenez seulement la bizarrerie du cadre? Figurez-vous bien la boutique ignoble et peinte en rouge, sentez l'odeur du vin, écoutez les hurlemens de cette joie, restez bien dans ce faubourg, au milieu de ces ouvriers, de ces vieillards, de ces pauvres femmes livrées au plaisir d'une nuit?

L'orchestre se composait de trois aveugles des Quinze-Vingts; le premier était violon, le second clarinette, et le troisième flageolet. Tous trois étaient payés en bloc sept francs pour la nuit. Sur ce prix là, certes, ils ne donnaient ni du Rossini, ni du Beethoven, ils jouaient ce qu'ils voulaient et ce qu'ils pouvaient; personne ne leur faisait de reproches, charmante délicatesse! Leur musique attaquait si brutalement le tympan, qu'après avoir jeté les yeux sur l'assemblée, je regardai ce trio d'aveugles, et fus tout d'abord disposé à l'indulgence en reconnaissant leur uniforme.

Ces artistes étaient dans l'embrasure d'une croisée; pour distinguer leurs physionomies, il fallait donc être près d'eux; je n'y vins pas sur-le-champ; mais quand je m'en rapprochai, je ne sais pourquoi, tout fut dit: la noce, la musique disparut, ma curiosité fut excitée au plus haut degré, car mon âme passa dans le corps du joueur de clarinette. Le violon et le flageolet avaient tous deux des figures vulgaires, la figure si connue de l'aveugle, pleine de contention, attentive et grave; mais celle du clarinette était un de ces phénomènes qui arrêtent tout court l'artiste et le philosophe.

Figurez-vous le masque en plâtre de Dante, éclairé par la lueur rouge du quinquet, et surmonté d'une forêt de cheveux d'un blanc argenté. L'expression amère et douloureuse de cette magnifique tête était agrandie par la cécité, car les yeux morts revivaient par la pensée, il s'en échappait comme une lueur brûlante, produite par un désir unique, incessant, énergiquement inscrit sur un front bombé que traversaient des rides pareilles aux assises d'un vieux mur.

Ce vieillard soufflait au hasard, sans faire la moindre attention à la mesure ni à l'air, ses doigts se baissaient ou se levaient, agitaient les vieilles clés par une habitude machinale, il ne se gênait pas pour faire ce que l'on nomme des *canards* en terme d'orchestre; les danseurs ne s'en apercevaient pas plus que les deux acolytes de mon italien, car c'était un italien.

Quelque chose de grand et de despotique se rencontrait dans ce vieil Homère qui gardait en lui-même une Odyssée condamnée à l'oubli; c'était une grandeur si réelle qu'elle triomphait encore de son abjection, c'était un despotisme si vivace qu'il dominait la pauvreté.

Aucune des violentes passions qui conduisent l'homme au bien comme au mal, en font un forçat ou un héros, ne manquait à ce visage noblement coupé, lividement italien, ombragé par des sourcils grisonnans qui projetaient leur ombre sur des cavités profondes où l'on tremblait de voir reparaître la lumière de la pensée, comme on craint de voir venir à la bouche d'une caverne quelques brigands armés de torches et de poignards.

Il existait un lion dans cette cage de chair, un lion dont la rage s'était inutilement épuisée contre le fer de ses barreaux. L'incendie du désespoir s'était éteint dans ses cendres, la lave s'était refroidie, mais les sillons, les bouleversemens, un peu de fumée attestaient la violence de l'éruption, les ravages du feu.

Ces idées, réveillées par l'aspect de cet homme, étaient aussi chaudes dans mon âme qu'elles étaient froides sur sa figure.

Entre chaque contredanse, le violon et le flageolet, sérieusement occupés de leur verre et de leur bouteille, suspendaient leur instrument au bouton de leur redingote rougeâtre, avançaient la main sur une petite table placée dans l'embrasure de la croisée où était la cantine, et offraient toujours à l'Italien un verre plein qu'il ne pouvait prendre lui-même, car la table se trouvait derrière sa chaise; chaque fois la clarinette les remerciait par un signe de tête amical. Leurs mouvemens s'accomplissaient avec cette précision qui étonne toujours chez les aveugles des Quinze-Vingts et qui semble faire croire qu'ils voient. Je m'approchai des trois aveugles pour les écouter, mais, quand je fus près d'eux, ils m'étudièrent, ne reconnurent sans doute pas la nature ouvrière, et se tinrent coi.

— De quel pays êtes-vous, vous qui jouez de la clarinette?

— De Venise, répondit l'aveugle avec un léger accent italien.

— Etes-vous né aveugle, ou êtes-vous aveugle par...

— Par accident, répondit-il vivement, une maudite goutte sereine.

— Venise est une belle ville, j'ai toujours eu la fantaisie d'y aller.

— La physionomie du vieillard s'anima, ses rides s'agitèrent, il fut violemment ému.

— Si j'y allais avec vous, vous ne perdriez pas votre temps, me dit-il.

—Ne lui parlez pas de Venise, me dit le violon, où notre doge va commencer son train, avec ça qu'il a déjà deux bouteilles dans le bocal, le prince!

— Allons, en avant, père Canard, dit le flageolet.

Tous trois se mirent à jouer; mais pendant le temps qu'ils mirent à exécuter les quatre contredanses, le Vénitien me flairait, il devinait l'excessif intérêt que je lui portais. Sa physionomie quitta sa froide expression de tristesse, je ne sais quelle espérance égaya tous ses traits, se coula comme une flamme bleue dans ses rides; il sourit, et s'essuya le front, ce front audacieux et terrible; enfin il devint gai comme un homme qui monte sur son dada.

— Quel âge avez-vous? lui demandai-je.

— Quatre-vingt-deux ans.

— Depuis quand êtes-vous aveugle?

— Voici bientôt cinquante ans, répondit-il avec un accent qui annonçait que ses regrets ne portaient pas seulement sur la perte de sa vue, mais sur quelque grand pouvoir dont il aurait été dépouillé.

— Pourquoi vous appellent-ils donc le doge? lui demandai-je.

— Ah! une farce, me dit-il, je suis patricien de Venise, et j'aurais été doge tout comme un autre.

— Comment vous nommez-vous donc?

— Ici, me dit-il, le père Canet. Mon nom n'a jamais pu s'écrire autrement sur les registres; mais en italien, *Marcou Facino Cane, principe de Varese.*

— Comment? vous descendez du fameux condottiere Facino Cane, dont les conquêtes ont passé aux ducs de Milan?

— *E vero*, me dit-il. Dans ce temps-là, pour n'être pas tué par les Visconti, le fils de Cane s'est réfugié à Venise et s'est fait inscrire sur le Livre-d'Or. Mais il n'y a pas plus de Cane maintenant que de livre.

Et il fit ensuite un geste effrayant de patriotisme éteint et de dégoût pour les choses humaines.

— Mais si vous étiez sénateur de Venise, vous deviez être riche; comment avez-vous pu perdre votre fortune?

A cette question il leva la tête vers moi, comme pour contempler par un mouvement vraiment tragique, et me répondit:

— Dans les malheurs!

Il ne songeait plus à boire, il refusa par un geste le verre de vin que lui tendit en ce moment le vieux flageolet, puis il baissa la tête. Ces détails n'étaient pas de nature à éteindre ma curiosité. Pendant la contredanse que jouèrent ces trois machines, je contemplai le vieux noble Vénitien avec les sentimens qui dévorent un homme de vingt ans. Je voyais Venise et l'Adriatique, je la voyais en ruines sur cette figure minée. Je me promenais dans cette ville si chère à ses habitans, j'allais du Rialto au grand canal, du quai des Esclavons au Lido, je revenais à sa cathédrale, si originalement sublime; je regardais les fenêtres de la *Casa d'Oro*, dont chacune a des ornemens différens; je contemplais ces vieux palais si riches de marbre; enfin toutes ces merveilles avec lesquelles le savant sympathise d'autant plus qu'il les colore à son gré, et ne dépoétise pas ses rêves par le spectacle de la réalité.

Je remontais le cours de la vie de ce rejeton du plus grand des condottieri, en y cherchant les traces de ses malheurs et les causes de cette profonde dégradation physique et morale, qui rendait plus belles encore les étincelles de grandeur et de noblesse, ranimées en ce moment. Nos pensées étaient sans doute communes, car je crois que la cécité rend les communications intellectuelles beaucoup plus rapides en défendant à l'attention de s'éparpiller sur les objets extérieurs. La preuve de notre sympathie ne se fit pas attendre.

Facino Cane cessa de jouer, se leva, vint à moi et me dit un:

— *Sortons!* qui produisit sur moi l'effet d'une mouche électrique. Je lui donnai le bras, et nous nous en allâmes.

Quand nous fûmes dans la rue, il me dit:

— Voulez-vous me mener à Venise, m'y conduire, voulez-vous avoir foi en moi, vous serez plus riche que ne le sont les dix maisons les plus riches d'Amsterdam ou de Londres, plus riches que les Rotschild, mais riche comme les *Mille et une Nuits.*

Je pensais que cet homme était fou; mais il y avait dans sa voix une puissance à laquelle j'obéis. Je me laissai conduire, et il me mena vers les fossés de la Bastille comme s'il avait eu des yeux. Il s'assit sur une pierre dans un endroit fort solitaire où depuis fut bâti le pont par lequel le canal Saint-Martin communique avec la Seine. Je me mis sur une autre pierre devant lui. La lune éclairait ce vieillard dont les cheveux blancs brillèrent comme des fils d'argent. Le silence que troublait à peine le bruit orageux des boulevarts qui arrivait jusqu'à nous, la pureté de la nuit, tout contribuait à rendre cette scène vraiment fantastique.

— Vous parlez de millions à un jeune homme, et vous croyez qu'il hé-

siterait à endurer mille maux pour les recueillir. Ne vous moquez-vous pas de moi ?

— Que je meure sans confession, me dit-il avec violence, si ce que je vais vous dire n'est pas vrai.

« J'ai eu vingt ans comme vous les avez en ce moment, j'étais riche, j'étais beau, j'étais noble, j'ai commencé par la première des folies ! par l'amour. J'ai aimé comme l'on n'aime plus, jusqu'à me mettre dans un coffre et risquer d'y être poignardé sans avoir reçu autre chose que la promesse d'un baiser. Mourir pour *elle* me semblait une vie. En 1760, je devins amoureux d'une jeune Vendramini, une femme de dix-huit ans, mariée à un Sagredo, l'un des plus riches sénateurs, un homme de trente ans, fou de sa femme. Ma maîtresse et moi nous étions innocens comme deux chérubins, quand le *sposo* nous surprit causant d'amour ; j'étais sans armes, il me manqua, je sautai sur lui, je l'étranglai de mes deux mains en lui tordant le cou comme à un poulet. Je voulus partir avec Bianca, elle ne voulut pas me suivre. Voilà les femmes ! Je m'en allai seul, je fus condamné, mes biens furent séquestrés au profit de mes héritiers ; mais j'avais emporté mes diamans, cinq tableaux de Titien roulés, et tout mon or. J'allai à Milan, mon affaire n'intéressait point l'état, je n'y fus pas inquiété.

» Une petite observation, avant de continuer, dit-il en faisant une pause. J'ai pour l'or une monomanie dont la satisfaction est si nécessaire à ma vie, que dans toutes les situations où je me suis trouvé, je n'ai jamais été sans or sur moi, je manie constamment de l'or ; jeune je portais toujours des bijoux, et j'avais toujours sur moi deux ou trois cents ducats. »

En disant ces mots, il tira deux ducats de sa poche et me les montra.

« Je sens l'or. Tout aveugle que je suis, je m'arrête devant les boutiques de joaillier. Cette passion m'a perdu, je suis devenu joueur pour jouer de l'or. Je n'étais pas fripon, je fus friponné, je me ruinai.

» Quand je n'eus plus de fortune, je fus pris par la rage de voir Bianca, je revins secrètement à Venise ; je la retrouvai, je fus heureux pendant six mois, caché chez elle, nourri par elle.

» Je pensais délicieusement à finir ainsi ma vie. Elle était recherchée par le provéditeur ; celui-ci devina un rival, en Italie on les sent ; il nous espionna, nous surprit, le lâche ! Jugez combien vive fut notre lutte ! Je ne le tuai pas, je le blessai grièvement.

» Cette aventure brisa mon bonheur. Depuis ce jour, je n'ai jamais retrouvé Bianca.

» J'ai eu de grands plaisirs, j'ai vécu à la cour de Louis XV, parmi les femmes les plus célèbres ; nulle part je n'ai trouvé les qualités, les grâces, l'amour de ma chère Vénitienne.

» Le provéditeur avait ses gens ; il les appela, le palais fut cerné, envahi ; je me défendis pour pouvoir mourir sous les yeux de Bianca qui m'aidait à tuer le provéditeur. Jadis elle n'avait pas voulu s'enfuir avec moi ; mais après six mois de bonheur, elle voulait mourir de ma mort, et reçut plusieurs coups. Pris dans un grand manteau que l'on jeta sur moi, je fus roulé, porté dans une gondole et transporté dans un cachot. J'avais vingt-deux ans, je tenais si bien le tronçon de mon épée, que pour l'avoir il aurait fallu me couper le poing.

» Par un singulier hasard, ou plutôt inspiré par une pensée de précaution, je cachai ce morceau de fer dans un coin comme s'il pouvait me servir. Je fus soigné. Aucune de mes blessures n'était mortelle. A vingt-deux ans on revient de tout. Je devais mourir décapité, je fis le malade afin de gagner du temps. Je croyais être dans un cachot voisin du canal, mon projet était de m'évader en creusant le mur et traversant le canal à la nage, au risque de me noyer. Voici sur quels raisonnemens s'appuyait mon espérance.

» Toutes les fois que le geôlier m'apportait à manger, je lisais des indications écrites sur les murs, comme : *côté du palais*, *côté du canal*, *côté du souterrain*, et je finis par apercevoir un plan dont je n'ai jamais deviné le sens.

» Avec le génie que donne le désir de recouvrer la liberté, je parvins à déchiffrer, en tâtant du bout des doigts la superficie d'une pierre, une inscription arabe par laquelle l'auteur de ce travail avertissait ses successeurs qu'il avait détaché deux pierres de la dernière assise ; pour continuer son œuvre, il fallait répandre sur le sol même du cachot les parcelles de pierre et de mortier produites par le travail de l'excavation.

» Quand même les gardiens ou les inquisiteurs n'eussent pas été rassurés par la construction de l'édifice, qui n'exigeait qu'une surveillance extérieure, la disposition du cachot, dans lequel on descendait par quelques marches, permettait d'exhausser graduellement le sol sans que les gardiens s'en aperçussent.

» Cet immense travail avait été superflu, du moins pour celui qui l'avait entrepris, car son inachèvement annonçait la mort de l'inconnu. Pour que son dévoûment ne fût pas à jamais perdu, il fallait qu'un prisonnier sût l'arabe ; mais j'avais étudié les langues orientales au couvent des Arméniens, à Murano. Une phrase écrite derrière la pierre disait le destin de ce malheureux, mort victime de ses immenses richesses, que Venise avait convoitées et dont elle s'était emparée.

» Il me fallut un mois pour arriver à un résultat. Pendant que je travaillais, et dans les momens où la fatigue m'anéantissait, j'entendais le son de l'or, je voyais de l'or devant moi, j'étais ébloui par des diamans ! Oh ! attendez.

» Pendant une nuit, mon acier émoussé trouva du bois. J'aiguisai mon bout d'épée, et fis un trou dans ce bois. Pour pouvoir travailler, je me roulais comme un serpent sur le ventre, je me mettais nu pour travailler à la manière des taupes, en portant mes mains en avant et me faisant de la pierre même un point d'appui. La surveille du jour où je devais comparaître devant mes juges, pendant la nuit, je voulus tenter un dernier effort ; je perçai le bois et mon fer ne rencontra rien au-delà. Jugez de ma surprise quand j'appliquai mes yeux sur le trou ! J'étais dans le lambris d'une cave où une faible lumière me permettait d'apercevoir un monceau d'or. Le doge et l'un des dix étaient dans ce caveau, j'entendais leurs voix ; leurs discours m'apprirent que là était le trésor secret de la république, les dons des doges, et les réserves du butin, appelé le denier de Venise, et pris sur le produit des expéditions. J'étais sauvé ! Quand le geôlier vint, je lui proposai de favoriser ma fuite et de partir avec moi en emportant tout ce que nous pourrions prendre. Il n'y avait pas à hésiter, il accepta.

» Un navire faisait voile pour le Levant, toutes les précautions furent prises, Bianca favorisa les mesures que je dictais à mon complice. Pour ne pas donner l'éveil, Bianca devait nous rejoindre à Smyrne.

» En une nuit, le trou fut agrandi, et nous descendîmes dans le trésor secret de Venise.

» Quelle nuit ! J'ai vu quatre tonnes pleines de poudre d'or. Dans la pièce précédente, l'argent était également amassé en deux tas qui laissaient un chemin au milieu pour traverser la chambre où les pièces relevées en talus, garnissaient les murs à cinq pieds de hauteur. Je crus que le geôlier deviendrait fou ; il chantait, il sautait, il riait, il gambadait dans l'or. Je le menaçai de l'étrangler s'il perdait le temps ou s'il faisait du bruit. Dans sa joie, il ne vit pas d'abord une table où étaient les diamans. Je me jetai dessus assez habilement pour emplir ma veste de matelot et les poches de mon pantalon. Mon Dieu ! je n'en pris pas le tiers. Sous cette table étaient des lingots d'or.

» Je persuadai à mon compagnon de remplir de poudre d'or autant de sacs que nous pourrions en porter, en lui faisant observer que c'était la seule manière de n'être pas découverts à l'étranger.

» Les perles, les bijoux, les diamans, nous feraient reconnaître, lui dis-je.

» Quelle que fût notre avidité, nous ne pûmes prendre que deux mille livres d'or, qui nécessitèrent six voyages à travers la prison jusqu'à la gondole. La sentinelle à la porte d'eau avait été gagnée moyennant un sac de cinquante livres d'or. Quand aux deux gondoliers, ils croyaient servir la république. Au jour, nous partîmes.

» Quand nous fûmes en pleine mer, et que je me souvins de cette nuit, quand je me rappelai les sensations que j'avais éprouvées, que je revis cet immense trésor où, suivant mes évaluations, je laissais trente millions en argent et vingt millions en or, plusieurs millions en diamans, perles et rubis, il se fit en moi comme un mouvement de folie ; j'eus la fièvre de l'or. Nous nous fîmes débarquer à Smyrne, et nous nous embarquâmes aussitôt pour la France. Comme nous montions sur le bâtiment français, Dieu me fit la grâce de me débarrasser de mon complice. En ce moment, je ne pensais pas à toute la portée de ce méfait du hasard dont je me réjouis beaucoup.

» Nous étions si complétement énervés que nous demeurions hébétés sans nous rien dire, attendant que nous fussions en sûreté pour jouir à notre aise. Il n'est pas étonnant que la tête lui ait tourné. Vous verrez combien Dieu m'a puni. Je ne me crus tranquille qu'après avoir vendu les deux tiers de mes diamans à Londres et à Amsterdam, et réalisé ma poudre d'or en valeurs commerciales.

» Pendant cinq ans, je me cachai dans Madrid ; puis, en 1770, je vins à Paris sous un nom espagnol, et menai le train le plus brillant. Bianca était morte.

» Au milieu de mes voluptés, quand je jouissais d'une fortune de dix millions, je fus frappé de cécité. Je ne doute pas que cette infirmité ne soit le résultat de mon séjour dans le cachot, de mes travaux dans la pierre, si toutefois ma faculté de voir l'or n'emportait pas un abus de la puissance visuelle qui me prédestinait à perdre les yeux.

» En ce moment j'aimais une femme à laquelle je comptais lier mon sort ; je lui avais dit le secret de mon nom, elle appartenait à une famille puissante, j'espérais tout de la faveur que m'accordait Louis XV ; j'avais mis ma confiance en cette femme, qui était l'amie de Mme du Barry ; elle me conseilla de consulter un fameux oculiste de Londres ; mais après quelques mois de séjour dans cette ville, j'y fus abandonné par cette femme dans Hyde-Park. Elle m'avait dépouillé de toute ma fortune sans me laisser aucune ressource ; car, obligé de cacher mon nom qui me livrait à la vengeance de Venise, je ne pouvais invoquer l'assistance de personne ; je craignais Venise.

» Mon infirmité fut exploitée par les espions que cette femme avait attachés à ma personne.

» Je vous fais grâce d'aventures dignes de Gil-Blas.

» La révolution vint. Je fus forcé d'entrer aux Quinze-Vingts, où cette créature me fit admettre après m'avoir tenu pendant deux ans à Bicêtre comme fou. Je n'ai jamais pu la tuer, je n'y voyais point, et j'étais trop pauvre pour acheter un bras. Si avant de perdre Benedetto Carpi, mon geôlier, je l'avais consulté sur la situation de mon cachot, j'aurais pu connaître le trésor.

» Cependant, malgré ma cécité, allons à Venise ! Je retrouverai la porte de la prison, je verrai l'or à travers les murailles, je le sentirai sous les eaux où il est enfoui, car les événemens qui ont renversé la puissance de Venise sont tels, que le secret de ce trésor a dû mourir avec Ven-

damino, le frère de Bianca, un doge qui, je l'espérais, aurait fait ma paix avec les Dix.

» J'ai adressé des notes au premier consul, j'ai proposé un traité à l'empereur d'Autriche, tous m'ont éconduit comme un fou ! Venez, partons pour Venise; partons mendians, nous reviendrons millionnaires; nous rachèterons mes biens, et vous serez mon héritier, vous serez prince de Varese. »

Etourdi de cette confidence, qui dans mon imagination prenait les proportions d'un poème, à l'aspect de cette tête blanchie, et devant l'eau noire des fossés de la Bastille, eau dormante comme celle des canaux de Venise, je ne répondis pas.

Facino Cane crut sans doute que je le jugeais comme tous les autres avec une pitié dédaigneuse, et fit un geste qui exprima toute la philosophie du désespoir.

Ce récit l'avait reporté peut-être à ses heureux jours, à Venise; car il saisit sa clarinette et joua mélancoliquement une chanson vénitienne, barcarole pour laquelle il retrouva son premier talent, son talent de patricien amoureux. Ce fut quelque chose comme le *super flumina Babylonis*. Mes yeux s'emplirent de larmes.

Si quelques promeneurs attardés vinrent à passer le long du boulevart Bourdon, sans doute ils s'arrêtèrent pour écouter cette dernière prière du banni, le dernier regret d'un nom perdu, auquel se mêlait le souvenir de Bianca.

Mais l'or reprit bientôt le dessus, et la fatale passion éteignit cette lueur de jeunesse.

— Ce trésor, me dit-il, je le vois toujours, éveillé comme en rêve; je m'y promène; les diamans étincellent; je ne suis pas aussi aveugle que vous le croyez; l'or et les diamans éclairent ma nuit, la nuit du dernier Facino Cane. Mon Dieu! la punition du meurtrier a commencé de bien bonne heure! *Ave Maria*...

Il récita quelques prières que je n'entendis pas.

— Nous irons à Venise, m'écriai-je quand il se leva.

— J'ai donc trouvé un homme, s'écria-t-il le visage en feu.

Je le reconduisis en lui donnant le bras; il me serra la main à la porte des Quinze-Vingts, au moment où quelques personnes de la noce revenaient en criant à tue-tête.

— Partirons-nous demain? dit le vieillard.

— Aussitôt que nous aurons quelque argent.

— Mais nous pouvons aller à pied, je demanderai l'aumône... je suis robuste, et l'on est jeune quand on voit de l'or devant soi.

Facino Cane mourut pendant l'hiver après avoir langui deux mois; le pauvre homme, il avait un catarrhe.

DE BALZAC (1).

LE VASE ÉTRUSQUE.

Auguste Saint-Clair n'était point aimé dans ce qu'on appelle le monde; la principale raison, c'était qu'il ne cherchait à plaire qu'aux personnes qui lui plaisaient à lui même. Pour lui, la société se divisait en aimables et en ennuyeux; il recherchait les uns et fuyait les autres; d'ailleurs il était distrait et indolent. — Un soir, comme il sortait du Théâtre-Italien, la marquise A... lui demanda comment avait chanté Mlle Sontag. — Oui, madame, répondit Saint-Clair, en souriant agréablement. On ne pouvait attribuer cette réponse ridicule à la timidité, car il parlait à un grand seigneur, et même à un grand homme, avec autant d'aplomb que s'il eût entretenu son égal. — La marquise décida que Saint-Clair était un prodige d'impertinence et de fatuité.

Mme B... l'invita un lundi à dîner; elle lui parla souvent; et en sortant de chez elle, il déclara que jamais il n'avait rencontré de femme plus aimable. Mme B... amassait de l'esprit chez les autres pendant un mois, et le dépensait chez elle en une soirée. Saint-Clair la revit le jeudi de la même semaine. Cette fois il s'ennuya quelque peu. Une autre visite le détermina à ne plus reparaître dans son salon. Mme B... publia que Saint-Clair était un jeune homme sans manières et du plus mauvais ton.

Il était né avec un cœur tendre et aimant; mais à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop expansive lui attira les railleries de ses camarades. Il était fier, ambitieux; il tenait à l'opinion comme y tiennent les enfans. Dès lors il se fit une étude de supprimer tous les dehors de ce qui se reprochait comme un vice. Il atteignit son but; mais sa victoire lui coûta cher. Il put cacher aux autres les émotions de son âme trop tendre; mais en les renfermant en lui-même, il se les rendit cent fois plus cruelles. Dans le monde, il obtint la triste réputation d'insensible et d'insouciant; et dans la solitude, son imagination inquiète lui créait des tourmens d'autant plus affreux, qu'il n'aurait voulu en confier le secret à personne.

Il est vrai qu'il est si difficile de trouver un ami!...

— Difficile? Est-ce possible? Deux hommes ont-ils existé qui n'eussent pas de secrets l'un pour l'autre? Saint-Clair ne croyait guère à l'amitié, et l'on s'en apercevait. On le trouvait froid et réservé avec les jeunes gens de sa société. Jamais il ne les questionnait sur leurs secrets; mais toutes ses pensées, et la plupart de ses actions étaient des mystères pour eux. Les Français aiment à parler d'eux-mêmes : aussi Saint-Clair était-il, malgré lui, le dépositaire de bien des confidences. Ses amis (et ce mot désigne les personnes que nous voyons deux fois par semaine) se plaignaient de sa méfiance à leur égard En effet, celui qui, sans qu'on l'interroge, nous fait part de son secret, s'offense ordinairement de ne point apprendre le nôtre. On s'imagine qu'il doit y avoir une réciprocité dans l'indiscrétion.

— Il est boutonné jusqu'au menton, disait un jour le beau chef d'escadron Alphonse de Thémines; jamais je ne pourrai avoir la moindre confiance dans ce diable de Saint-Clair.

— Je le crois un peu jésuite, reprit Jules Lambert; quelqu'un m'a juré sa parole qu'il l'avait rencontré deux fois sortant de Saint-Sulpice. Personne ne sait ce qu'il pense. Pour moi, je ne pourrai jamais être à mon aise avec lui.

Ils se séparèrent. Alphonse rencontra Saint-Clair sur le boulevart Italien, marchant la tête baissée et sans voir personne. Alphonse l'arrêta, lui prit le bras, et avant qu'ils fussent arrivés à la rue de la Paix, il lui avait raconté toute l'histoire de ses amours avec Mme ***, dont le mari est si jaloux et si brutal.

Le soir, Jules Lambert perdit son argent à l'écarté Il se mit à danser. En dansant, il coudoya un homme qui, ayant aussi perdu tout son argent, était de fort mauvaise humeur. De là quelques mots piquans. Rendez-vous pris. Jules pria Saint-Clair de lui servir de second, et par la même occasion lui emprunta de l'argent qu'il a toujours oublié de lui rendre.

Après tout, Saint-Clair était un homme assez facile à vivre. Ses défauts ne nuisaient qu'à lui seul. Il était obligeant, souvent aimable et rarement ennuyeux. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup lu, et ne parlait de ses voyages et de ses lectures que lorsqu'on l'exigeait. D'ailleurs, il était grand, bien fait; sa physionomie était noble et spirituelle, presque toujours trop grave; mais son sourire était plein de grâce.

J'oubliais un point important. Saint-Clair était attentif avec toutes les femmes, et recherchait leur conversation plus que celle des hommes. Aimait-il? C'est ce qu'il était difficile de décider. Seulement si cet être si froid ressentait l'amour, on savait que la jolie comtesse Mathilde de Coursy devait être l'objet de sa préférence. C'était une jeune veuve, chez laquelle on le voyait assidu. Pour conclure leur intimité, on avait les présomptions suivantes : D'abord la politesse presque cérémonieuse de St-Clair pour la comtesse, et *vice versâ*; puis son affectation à ne jamais prononcer son nom dans le monde, ou, s'il était obligé de parler d'elle, jamais le moindre éloge; puis, avant que St-Clair ne lui fût présenté, il aimait passionnément la musique, et la comtesse avait autant de goût pour la peinture. Depuis qu'ils s'étaient vus, leurs goûts avaient changé. Enfin la comtesse ayant été aux eaux l'année passée, St-Clair était parti six jours après elle.

. . . .

Mon devoir d'historien m'oblige à déclarer qu'une nuit du mois de juillet, peu de momens avant le lever du soleil, la porte du parc d'une maison de campagne s'ouvrit, et qu'il en sortit un homme avec toutes les précautions d'un voleur qui craint d'être surpris. Cette maison de campagne appartenait à Mme de Courcy, et cet homme était Saint-Clair. Une femme, enveloppée dans une pelisse, l'accompagna jusqu'à la porte, et passa la tête en dehors, pour le voir encore plus long-temps, tandis qu'il s'éloignait en descendant le sentier qui longeait le mur du parc. Saint-Clair s'arrêta, jeta autour de lui un coup d'œil circonspect, et de la main fit signe à cette femme de rentrer. La clarté d'une nuit d'été lui permettait de distinguer sa figure pâle, toujours immobile à la même place. Il revint sur ses pas, s'approcha d'elle, et la serra tendrement dans ses bras. Il voulait l'engager à rentrer; mais il avait encore cent choses à lui dire. Leur conversation durait depuis dix minutes, quand on entendit la voix d'un paysan qui sortait pour aller travailler aux champs. Un baiser est pris et rendu ; la porte est fermée, et Saint-Clair, d'un saut, est au bout du sentier.

Il suivait un chemin qui lui semblait bien connu. Tantôt il sautait presque de joie, et courait en frappant les buissons de sa canne ; tantôt il s'arrêtait ou marchait lentement, regardant le ciel qui se colorait de pourpre du côté de l'Orient. Bref, à le voir on eût dit un fou enchanté d'avoir brisé sa cage. Après une demi-heure de marche, il était à la porte d'une petite maison isolée, qu'il avait louée pour la saison. Il avait une clé, il entra; puis il se jeta sur un grand canapé, et là, les yeux fixes, la bouche courbée par un doux sourire, il pensait, il rêvait tout éveillé. Son imagination ne lui présentait alors que des pensées de bonheur. « Que je suis heureux! se disait-il à chaque instant. Enfin je l'ai rencontré, ce cœur qui comprend le mien!... »

—« Oui, c'est mon idéal que j'ai trouvé... j'ai tout à la fois un ami et et une maîtresse... Quel caractère!... quelle âme passionnée!... Non, elle n'a jamais aimé avant moi, et elle n'aimera jamais que moi... » Bientôt, comme la vanité se glisse toujours dans les affaires de ce monde : « C'est la plus belle femme de Paris, pensait-il; » et son imagination lui retraçait à la fois tous ses charmes. — « Elle m'a choisi entre tous. Elle avait pour admirateurs l'élite de la société. Ce colonel de hussards, si beau, si brave, — et par trop fat, — ce jeune auteur qui fait de si jolies aquarelles, et qui joue si bien les proverbes; — ce Lovelace russe, qui a vu le Balkan, et qui a servi sous Diébitch ; — surtout Camille T..., qui a de l'esprit certainement, de belles manières, un beau coup de sabre sur le front... elle les a tous éconduits. Et moi!... » Alors venait son refrain : Que je suis heureux! que je suis heureux! Et il se levait, ouvrait la fe-

(1) Extrait de *Rosalie*. Hippolyte Souverain, éditeur rue des Beaux-Arts, 5.

nêtre, car il ne pouvait respirer ; puis il se promenait, puis il se roulait sur son canapé.

Un amant heureux est presque aussi ennuyeux qu'un amant malheureux. Un de mes amis, qui se trouvait souvent dans l'une ou l'autre de ces deux positions, n'avait trouvé d'autre moyen de se faire écouter que de me donner un excellent déjeûner, pendant lequel il avait la liberté de parler de ses amours ; le café pris, il fallait absolument changer la conversation.

Comme je ne puis donner à déjeûner à tous mes lecteurs, je leur ferai grâce des pensées d'amour de Saint-Clair. D'ailleurs, on ne peut pas rester toujours dans la région des nuages. Saint-Clair était fatigué ; il bâilla, étendit les bras, vit qu'il était grand jour ; il fallait enfin penser à dormir. Lorsqu'il se réveilla, il vit à sa montre qu'il avait à peine le temps de s'habiller et de courir à Paris, où il était invité à un déjeûner-dîner avec plusieurs jeunes gens de sa connaissance.

. . . .

On venait de déboucher une autre bouteille de vin de Champagne ; je laisse au lecteur à en déterminer le numéro. Qu'il lui suffise de savoir qu'on en était venu à ce moment, qui arrive vite dans un déjeûner de garçons, où tout le monde veut parler à la fois, où les bonnes têtes commencent à concevoir des inquiétudes pour les mauvaises.

— Je voudrais, dit Alphonse de Thémines, qui ne perdait jamais une occasion de parler de l'Angleterre ; je voudrais que ce fût la mode à Paris comme à Londres de porter chacun un toast à sa maîtresse. De la sorte, nous saurions au juste pour qui soupire notre ami Saint-Clair.

Et en parlant ainsi, il remplit son verre et ceux de ses voisins.

Saint-Clair, un peu embarrassé, se préparait à répondre ; mais Jules Lambert le prévint.

— J'approuve fort cet usage, dit-il, et je l'adopte. Et levant son verre : A toutes les modistes de Paris ! j'en excepte celles qui ont trente ans, les borgnes et les boiteuses, etc.

— Hurra ! hurra ! crièrent les jeunes anglomanes.

Saint-Clair se leva, son verre à la main : — Messieurs, dit-il, je n'ai point un cœur aussi vaste que notre ami Jules, mais il est plus constant. Or, ma constance est d'autant plus méritoire, que je suis séparé depuis bien long-temps de la dame de mes pensées. Je suis sûr cependant que vous approuverez mon choix, si toutefois vous n'êtes pas déjà mes rivaux. — A Judith Pasta ! messieurs ! Puissions-nous revoir bientôt la première tragédienne de l'Europe !

Thémines voulait critiquer le toast, mais les acclamations l'interrompirent. Saint-Clair ayant paré cette botte, se croyait hors d'affaires pour la journée.

La conversation tomba d'abord sur les théâtres. La censure dramatique servit de transition pour passer à la politique. De lord Wellington on passa aux chevaux anglais, et des chevaux anglais aux femmes, par une liaison d'idées facile à saisir ; car, pour des jeunes gens, un beau cheval d'abord et une jolie maîtresse ensuite sont les deux objets les plus désirables.

Alors on discuta les moyens d'acquérir ces objets si désirables. Les chevaux s'achètent, on achète aussi des femmes ; mais de celles-là n'en parlons point. Saint-Clair, après avoir modestement allégué son peu d'expérience sur ce sujet délicat, conclut que la première condition pour plaire à une femme, c'est de se singulariser, d'être différent des autres. Mais y a-t-il une formule générale de singularité ? Il ne le croyait pas.

— Si bien, qu'à votre sentiment, dit Jules, un boiteux ou un bossu sont plus en passe de plaire qu'un homme droit et fait comme tout le monde ?

— Vous poussez les choses bien loin, répondit Saint-Clair ; mais j'accepte, s'il le faut, toutes les conséquences de ma proposition. Par exemple, si j'étais bossu, je ne me brûlerais pas la cervelle, et je voudrais faire des conquêtes. D'abord, je ne m'adresserais qu'à deux sortes de femmes : soit à celles qui ont une véritable sensibilité ; soit aux femmes (et le nombre en est grand) qui ont la prétention d'avoir un caractère original, *eccentric*. Aux premières, je peindrais l'horreur de ma position, la cruauté de la nature à mon égard. Je tâcherais de les apitoyer sur mon sort ; je saurais leur faire soupçonner que je suis capable d'un amour passionné. Je tuerais en duel un de mes rivaux, et je m'empoisonnerais avec une faible dose de laudanum. Au bout de quelques mois, on ne verrait plus ma bosse, et alors ce serait mon affaire d'épier le premier accès de sensibilité. — Quant aux femmes qui prétendent à l'originalité, la conquête en est facile. Persuadez-leur seulement que c'est une règle qui est dûment établie, qu'un bossu ne peut avoir de bonne fortune. Elles voudront donner le démenti à la règle générale.

— Quel don Juan ! s'écria Jules.

— Cassons-nous les jambes, messieurs, dit le colonel Beaujeu, puisque nous avons le malheur de n'être pas nés bossus.

— Je suis tout-à-fait de l'avis de Saint-Clair, dit Hector Roquantin, qui n'avait pas plus de trois pieds et demi de haut ; on voit tous les jours les plus belles femmes et les plus à la mode se rendre à des gens, dont vous autres beaux garçons vous ne vous méfieriez jamais...

— Hector, levez-vous, je vous prie, et sonnez pour qu'on nous apporte du vin, dit Thémines, de l'air du monde le plus naturel.

Le nain se leva, et chacun se rappela en souriant la fable du renard qui a la queue coupée.

— Pour moi, dit Thémines, reprenant la conversation, plus je vis, et plus je vois qu'une figure passable, et en même temps il jetait un coup d'œil complaisant sur la glace qui lui était opposée, une figure passable et du goût dans la toilette sont la plus grande singularité qui séduit les plus cruelles ; et d'une chiquenaude il fit sauter une petite miette de pain qui s'était attachée au revers de son habit.

— Bah ! s'écria le nain, avec votre jolie figure et un habit de Staub on a des femmes que l'on garde huit jours, et qui vous ennuient au second rendez vous. Il faut autre chose pour se faire aimer, ce qui s'appelle aimer... il faut...

— Tenez, interrompit Thémines, voulez-vous un exemple concluant ? Vous avez tous connu Massigny, et vous savez quel homme c'était. Des manières comme un groom anglais, de la conversation comme son cheval..... Mais il était beau comme Adonis et mettait sa cravate comme Brummel. Au total, c'était l'être le plus ennuyeux que j'aie connu.

— Il a pensé me tuer d'ennui, dit le colonel Beaujeau. Figurez-vous que j'ai été obligé de faire deux cents lieues avec lui.

— Savez-vous, demanda Saint-Clair, qu'il a causé la mort de ce pauvre Richard Thornton que vous avez tous connu ?

Mais, répondit Jules, ne savez-vous donc pas qu'il a été assassiné par les brigands auprès de Fondi ?

— D'accord ; mais vous allez voir que Massigny a été au moins complice du crime. Plusieurs voyageurs, parmi lesquels se trouvait Thornton, avaient arrangé d'aller à Naples tous ensemble de peur des brigands. Massigny voulut se joindre à la caravane. Aussitôt que Thornton le sut, il prit les devans, d'effroi, je pense, d'avoir à passer quelques jours avec lui. Il partit seul, et vous savez le reste.

— Thornton avait raison, dit Thémines ; et de deux morts il a choisi la plus douce. Chacun à sa place en eût fait autant. Puis après une pause : — Vous m'accordez donc, reprit-il, que Massigny était, de son vivant, l'homme le plus ennuyeux de la terre ?

— Accordé ! s'écria-t-on par acclamation.

— Ne désespérons personne, dit Jules, faisons une exception en faveur de ***, surtout quand il développe ses plans politiques.

— Vous m'accorderez également, poursuivit Thémines, que Mme de Coursy est une femme d'esprit, s'il en fut.

Il y eut un moment de silence. Saint-Clair baissait la tête et s'imaginait que tous les yeux étaient fixés sur lui.

— Qui en doute ? dit-il enfin, toujours penché sur son assiette, et paraissant observer avec beaucoup de curiosité les fleurs peintes sur la porcelaine.

— Je maintiens, dit Jules élevant la voix, je maintiens que c'est une des trois plus aimables femmes de Paris.

— J'ai connu son mari, dit le colonel ; il m'a souvent montré des lettres charmantes de sa femme.

— Auguste, interrompit Hector Roquantin, présentez-moi donc à la comtesse. On dit que vous faites chez elle la pluie et le beau temps.

— A la fin de l'automne... murmura Saint-Clair... quand elle sera de retour à Paris... je... je crois qu'elle ne reçoit pas à la campagne.

— Voulez-vous m'écouter ? s'écria Thémines. Le silence se rétablit. Saint-Clair s'agitait sur sa chaise comme un prévenu devant une cour d'assises.

— Vous n'avez pas vu la comtesse il y a trois ans. Vous étiez alors en Allemagne, Saint-Clair, reprit Adolphe de Thémines avec un sang-froid désespérant. Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'elle était alors : — belle, fraîche comme une rose, vive surtout, et gaie comme un papillon. Eh bien ! savez-vous parmi ses nombreux adorateurs lequel a été honoré de ses bontés ? — Massigny ! Le plus bête des hommes et le plus sot a tourné la tête de la plus spirituelle des femmes. Croyez-vous qu'un bossu en aurait pu faire autant ? Allez, croyez-moi, ayez une jolie figure, un bon tailleur, et soyez hardi.

Saint-Clair était dans une position atroce. Il allait donner un démenti formel au narrateur, mais la peur de compromettre la comtesse le retint. Il aurait voulu pouvoir dire quelque chose en sa faveur, mais sa langue était glacée, ses lèvres tremblaient de fureur, et il cherchait en vain dans son esprit quelque moyen détourné d'engager une querelle.

— Quoi ! s'écria Jules d'un air de surprise, Mme de Coursy s'est donnée à Massigny ! *Frailty, thy name is woman* !

— C'est une chose si peu importante que la réputation d'une femme ! dit enfin Saint-Clair d'un ton sec et méprisant ; il est bien permis de la mettre en pièces pour faire un peu d'esprit, et...

Comme il parlait, il se rappela avec horreur un certain vase étrusque qu'il avait vu cent fois sur la cheminée de la comtesse à Paris. Il savait que c'était un présent de Massigny à son retour d'Italie ; et, circonstance accablante ! ce vase avait été apporté de Paris à la campagne, et tous les soirs, en ôtant son bouquet, Mathilde le posait dans le vase étrusque.

La parole expira sur ses lèvres : il ne vit plus qu'une chose, il ne pensa plus qu'à une chose : le vase étrusque !

La belle preuve ! dira un critique ; soupçonner sa maîtresse pour si peu de chose ! — Avez-vous été amoureux, monsieur le critique ?

Thémines était en trop belle humeur pour s'offenser du ton que Saint-Clair avait pris en lui parlant. Il répondit d'un air de légèreté et de bonhomie. — Je ne fais que répéter ce que l'on a dit dans le monde. La chose passait pour sûre quand vous étiez en Allemagne. Au reste, je connais assez peu Mme de Coursy, il y a dix-huit mois que je n'ai été chez elle. Il est possible qu'on se soit trompé, et que Massigny m'ait fait un conte. — Pour en revenir à ce qui nous occupe, quand l'exemple que je viens de citer serait faux, je n'en aurais pas moins raison. Vous savez

tous que la femme la plus spirituelle de France, celle dont les ouvrages...

La porte s'ouvrit, et Théodore Néville entra. Il revenait d'Egypte.

— Théodore ! — suit de retour ! Il fut accablé de questions.

— As-tu rapporté un véritable costume turc ? lui demanda Thémines. As-tu un cheval arabe et un groom égyptien ?

— Quel homme est le pacha ? dit Jules. Quand se rend-il indépendant ? As-tu vu couper une tête d'un seul coup de sabre ?

— Et les *almés* ? dit Roquantin. Les femmes sont-elles belles au Caire ?

— Avez-vous vu le général *** ? demanda le colonel Beaujeu.

— Comment a-t-il arrangé son armée ? Le colonel *** vous a-t-il donné un sabre pour moi ?

— Et les Pyramides ? et les Cataractes du Nil ? et la statue de Memnon ? Ibrahim-Pacha, etc., etc., etc. ? Tous parlaient à la fois, Saint-Clair ne pensait qu'au vase étrusque.

Théodore, s'étant assis les jambes croisées, car il avait pris cette habitude en Egypte et n'avait pu la perdre en France, attendit que les questionneurs se fussent lassés, et parla comme il suit, assez vite pour n'être pas facilement interrompu.

— Les Pyramides ! d'honneur, c'est un *regular hambug*. C'est bien moins haut qu'on ne croit. Le Munster, à Strasbourg, n'a que quatre mètres de moins. Les antiquités me sortent par les yeux. Ne m'en parlez pas ! la seule vue d'un hiéroglyphe me fait évanouir. Il y a tant de voyageurs qui s'occupent de ces choses-là ! — Moi, mon but a été d'étudier la physionomie et les mœurs de toute cette population bizarre qui se presse dans les rues d'Alexandrie et du Caire, comme des Turcs, des Bédouins, des Coptes, des Fellahs, des Mogrebins. J'ai rédigé quelques mots à la hâte pendant que j'étais au Lazaret.

— Quelle infamie que ce Lazaret ! J'espère que vous ne croyez pas à la contagion, vous autres : moi, j'ai fumé tranquillement ma pipe au milieu de trois cents pestiférés.

— Ah ! colonel, vous verriez là une belle cavalerie... bien montée. Je vous montrerai les belles armes que j'ai rapportées. J'ai un djérid qui a appartenu au fameux Mourad-Bey.

— Colonel, j'ai un yatagan pour vous, et un khandjar pour Auguste. J'ai aussi un costume zuber. Vous verrez mon meschla, mon bournous, mon khaik.

— Savez-vous qu'il n'aurait tenu qu'à moi de rapporter des femmes ?

— Ibrahim-Pacha en a tant envoyé de Grèce, qu'elles sont pour rien... Mais à cause de ma mère... J'ai beaucoup causé avec le pacha ; c'est un homme d'esprit, parbleu, sans préjugés. Vous ne sauriez croire comme il entend bien nos affaires ! D'honneur, il est informé des plus petits mystères de notre cabinet. J'ai puisé dans sa conversation des renseignemens bien précieux sur l'état des partis en France... Il s'occupe beaucoup de statistique en ce moment. Il est abonné à tous nos journaux. Savez-vous qu'il est Bonapartiste enragé ! Il ne parle que de Napoléon.

— Ah ! quel grand homme que *Bounabardo*, me disait-il. Bounabardo, c'est ainsi qu'ils appellent Bonaparte.

— *Giourdina*, c'est-à-dire Jourdain, murmura tout bas Thémines.

— D'abord, continua Théodore, Mohamed-Ali était fort réservé avec moi : vous savez que tous les Turcs sont très méfians. Il me prenait pour un espion, le diable m'emporte, ou pour un jésuite ; — il a les jésuites en horreur. Mais, au bout de quelques visites, il a reconnu que j'étais un voyageur sans préjugés, curieux de m'instruire à fond des coutumes, des mœurs et de la politique de l'Orient ; alors il s'est déboutonné et m'a parlé à cœur ouvert. A ma dernière audience, c'était la troisième qu'il m'accordait, je pris la liberté de lui dire : — Je ne conçois pas pourquoi ton altesse ne se rend pas indépendante de la Porte. — Mon Dieu, me dit-il, je le voudrais bien, mais je crains que les journaux libéraux, qui gouvernent tout dans ton pays, ne me soutiennent pas quand une fois j'aurai proclamé l'indépendance de l'Egypte. — C'est un beau vieillard, — belle barbe blanche, — ne riant jamais. — Il m'a donné des confitures excellentes ; mais de tout ce que je lui ai donné, ce qui lui a fait le plus de plaisir, c'est la collection des costumes de la garde impériale, par Charlet.

— Le pacha est-il romantique ? demanda Thémines.

— Il s'occupe peu de littérature ; mais vous n'ignorez pas que la littérature arabe est toute romantique. Ils ont un poète nommé Melek-Ayatalnefous-Ebu-Esraf, qui a publié dernièrement des *Méditations* auprès desquelles celles de Lamartine paraîtraient de la prose classique. — A mon arrivée au Caire, j'ai pris un maître d'arabe, avec lequel je me suis mis à lire le *Coran*. Bien que je n'aie pris que peu de leçons, j'en ai assez vu pour comprendre les sublimes beautés du style du prophète, et combien sont mauvaises toutes nos traductions. — Tenez, voulez-vous voir de l'écriture arabe ? Ce mot en lettres d'or, c'est *Allah*, c'est-à-dire Dieu. — En parlant ainsi, il montrait une lettre fort sale qu'il avait tirée d'une bourse de soie parfumée.

— Combien de temps es-tu resté en Egypte ? demanda Thémines.

— Six semaines.

Et le voyageur continua de tout décrire depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Saint-Clair sortit presque aussitôt après son arrivée, et reprit la route de sa maison de campagne. Le galop impétueux de son cheval l'empêchait de suivre nettement ses idées. Mais il sentait vaguement que son bonheur en ce monde était détruit à jamais, et qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à un mort et à un vase étrusque.

Arrivé chez lui, il se jeta sur le canapé où la veille il avait si longuement et si délicieusement analysé son bonheur. L'idée qu'il avait caressée le plus amoureusement c'était que sa maîtresse n'était pas une femme comme une autre, qu'elle n'avait aimé et ne pourrait jamais aimer que lui. Maintenant ce beau rêve disparaissait devant la triste et cruelle réalité.

Je possède une belle femme, et voilà tout. Elle a de l'esprit ; elle en est plus coupable ; elle a pu aimer Massigny !... Il est vrai qu'elle m'aime maintenant... de toute son âme... comme elle peut aimer. Etre aimé comme Massigny l'a été !... Elle s'est rendue à mes soins, à mes cajoleries, à mes importunités. Mais je me suis trompé. Il n'y avait pas de sympathie entre nos deux cœurs. Massigny ou moi ce lien est tout un. Il était beau, elle l'aima pour sa beauté. — J'amuse quelquefois madame.

— Eh bien ! aimons Saint-Clair, s'est-elle dit, puisque l'autre est mort ! Et si Saint-Clair meurt ou m'ennuie, nous verrons.

Je crois fermement que le diable est aux écoutes, invisible auprès d'un malheureux qui se torture ainsi lui-même. Le spectacle est amusant pour l'ennemi des hommes ; et quand la victime sent ses blessures se fermer, le diable est là pour les rouvrir.

Saint-Clair crut entendre une voix qui murmurait à ses oreilles :

L'honneur singulier
D'être le successeur.....

Il se leva sur son séant et jeta un coup d'œil farouche autour de lui. Qu'il eût été heureux de trouver quelqu'un dans sa chambre, sans doute il l'eût déchiré.

La pendule sonna huit heures et demie, la comtesse l'attend. S'il manquait au rendez-vous ? — Au fait, pourquoi revoir la maîtresse de Massigny ? Il se recoucha sur son canapé et ferma les yeux. — Je veux dormir, dit-il. Il resta immobile une demi-minute, puis sauta sur pieds et courut à la pendule pour voir le progrès du temps. — Que je voudrais qu'il fût huit heures et demie ! pensa-t-il. Alors il serait trop tard pour me mettre en route. Dans son cœur il ne se sentait pas le courage de rester chez lui ; il voulait avoir un prétexte. Il aurait voulu être bien malade. Il se promena dans la chambre, puis s'assit, prit un livre, et ne put lire une syllabe. Il se plaça devant son piano et n'eut pas la force de l'ouvrir. Il siffla, il regarda les nuages et voulut compter les peupliers devant ses fenêtres. Enfin il retourna consulter la pendule, et vit qu'il n'avait pu parvenir à passer trois minutes. — « Je ne puis m'empêcher de l'aimer, s'écria-t-il en grinçant les dents et frappant du pied. Elle me domine et je suis son esclave, comme Massigny l'a été avant moi ! Eh bien ! misérable, obéis, puisque tu n'as pas assez de cœur pour briser une chaîne que tu hais : » Il prit son chapeau et sortit précipitamment.

Quand une passion nous emporte, nous éprouvons quelque consolation d'amour-propre à contempler notre faiblesse du haut de notre orgueil. — Il est vrai que je suis faible, se dit-on, mais si je le voulais !...

Il montait à pas lents le sentier qui conduisait à la porte du parc, et de loin il voyait une figure blanche, qui se détachait sur la teinte foncée des arbres. De sa main, elle agitait un mouchoir comme pour lui faire signe. Son cœur battait avec violence, ses genoux tremblaient ; il n'avait pas la force de parler, il était devenu si timide, qu'il craignait que la comtesse ne lût sa mauvaise humeur sur sa physionomie.

Il prit la main qu'elle lui tendait, lui baisa le front, parce qu'elle se jeta sur son sein, et il la suivit jusque dans son appartement, muet, et étouffant avec peine des soupirs qui semblaient devoir faire éclater sa poitrine.

Une seule bougie éclairait le boudoir de la comtesse. Tous deux s'assirent. Saint-Clair remarqua la coiffure de son amie. Une seule rose dans ses cheveux. La veille il lui avait apporté une belle gravure anglaise, la duchesse de Portland, d'après Lesly (elle est coiffée de cette manière), et Saint-Clair n'avait dit que ces mots : — J'aime mieux cette rose toute simple que vos coiffures compliquées. — Il n'aimait pas les bijoux, et il pensait comme ce lord qui disait brutalement : « A femmes parées, à chevaux caparaçonnés, le diable ne connaît rien. La nuit dernière, en jouant avec un collier de perles de la comtesse (car en parlant il fallait qu'il eût toujours quelque chose entre les mains), il avait dit : « Les bijoux ne sont bons que pour cacher des défauts. Vous êtes trop jolie, Mathilde, pour en porter. » — Ce soir, la comtesse, qui retenait jusqu'à ses paroles les plus indifférentes, avait ôté bagues, colliers, boucles d'oreilles et bracelets. Dans la toilette d'une femme il remarquait, avant tout, la chaussure, et, comme bien d'autres, il avait ses manies sur ce chapitre. Une grosse averse était tombée avant le coucher du soleil ; l'herbe était encore toute mouillée ; cependant la comtesse avait marché sur le gazon humide avec des bas de soie et des souliers de satin noir... Si elle allait être malade ?

— Elle m'aime, se dit Saint-Clair, et il soupira sur lui-même et sur sa folie ; il regardait Mathilde en souriant malgré lui, partagé entre sa mauvaise humeur et le plaisir de voir une jolie femme qui cherchait à lui plaire par tous ces petits riens qui ont tant de prix pour des amans.

Pour la comtesse, sa physionomie radieuse exprimait un mélange d'amour et de malice enjouée, qui la rendait encore plus piquante. Elle prit quelque chose dans un coffre en laque du Japon et présentant sa petite main fermée et cachant l'objet qu'elle tenait.

— L'autre soir, dit-elle, vous avez cassé votre montre chez moi, et vous m'avez prié de l'envoyer à mon horloger. La voici.

Elle lui remit la montre, et le regarda d'un air à la fois tendre et espiègle, en se mordant la lèvre inférieure, comme pour s'empêcher de rire. Vive Dieu ! que ses dents étaient belles ! comme elles brillaient blan-

ches sur le rose ardent de ses lèvres! (Un homme a l'air bien sot quand il reçoit les cajoleries d'une jolie femme.)

Saint-Clair la remercia, prit la montre et allait la mettre dans sa poche :

— Regardez donc, continua-t-elle, ouvrez-la, et voyez si elle est bien raccommodée. Vous qui êtes si savant, vous qui avez été à l'école Polytechnique, vous devez voir cela.

— Oh! je m'y connais fort peu, dit Saint-Clair.

Et il ouvrit la boîte de la montre d'un air distrait. Quelle fut sa surprise! Le portrait en miniature de Mme de Coursy était peint sur le fond de la boîte. Le moyen de bouder encore! son front s'éclaircit; il ne pensa plus à Massigny; il se souvint seulement qu'il était auprès d'une femme charmante, et que cette femme l'adorait.

. . . .

L'alouette, cette messagère de l'aurore, commençait à chanter, et de longues bandes de lumière pâle sillonnaient les nuages à l'Orient. C'est alors que Roméo dit adieu à Juliette; c'est l'heure classique où tous les amants doivent se séparer.

Saint-Clair était debout devant une cheminée, la clé du parc à la main, les yeux attentivement fixés sur le vase étrusque, dont nous avons déjà parlé. Il lui gardait encore rancune au fond de son âme. Cependant, il était en belle humeur, et l'idée bien simple que Thémines avait pu mentir commençait à se présenter à son esprit. Pendant que la comtesse, qui voulait le reconduire jusqu'à la porte du parc, s'enveloppait la tête d'un châle, il frappa doucement de sa clé le vase odieux, augmentant progressivement la force de ses coups, de manière à faire croire qu'il allait bientôt le faire voler en éclats.

— Ah Dieu! prenez garde! s'écria Mathilde, vous allez casser mon beau vase étrusque! et elle lui arracha la clé des mains.

Saint-Clair était très mécontent, mais il était résigné. Il tourna le dos à la cheminée pour ne pas succomber à la tentation, et ouvrant sa montre, il se mit à considérer le portrait qu'il venait de recevoir.

— Quel est le peintre? demanda-t-il.

— M. R... — Tenez, c'est Massigny qui me l'a fait connaître. Massigny, depuis son voyage à Rome, avait découvert qu'il avait un goût exquis pour les beaux arts, et s'était fait le Mécène de tous les jeunes artistes. — Vraiment, je trouve que ce portrait me ressemble, quoique un peu flatté.

S.-Clair avait envie de jeter la montre contre la muraille, ce qui l'aurait rendue bien difficile à raccommoder. Il se contint pourtant, et la remit dans sa poche; puis, remarquant qu'il était déjà jour, il sortit de la maison, supplia Mathilde de ne pas l'accompagner, traversa le parc à grands pas, et dans un moment se vit seul dans la campagne.

Massigny, Massigny! s'écria-t-il avec une rage concentrée, te retrouverai-je donc toujours!... Sans doute, le peintre qui a fait ce portrait en a peint un autre pour Massigny!... imbécile que j'étais! j'ai pu croire un instant que j'étais aimé d'un amour égal au mien; et cela, parce qu'elle se coiffe avec une rose, et qu'elle ne porte pas de bijoux!... des bijoux!... elle en a plein un secrétaire... Massigny, qui ne regardait que la toilette des femmes, aimait tous les bijoux! Oui, elle a un bon caractère, il faut en convenir, elle sait se conformer aux goûts de ses amans. — Morbleu! j'aimerais mieux cent fois qu'elle fût une courtisane et qu'elle se fût donnée pour de l'argent. Au moins pourrais-je croire qu'elle m'aime, puisqu'elle est ma maîtresse et que je ne la paie pas.

Bientôt une autre idée encore plus affligeante vint s'offrir à son esprit. Dans peu, les mois de deuil de la comtesse allaient finir. Saint-Clair devait l'épouser aussitôt que l'année de son veuvage serait révolue. Il l'avait promis. — Promis? — Non. — Jamais il n'en avait parlé. Mais telle avait été son intention, et la comtesse l'avait compris. Pour lui, cela valait un serment. La veille il aurait donné un trône, pour hâter le moment où il pourrait avouer publiquement son amour. Maintenant il frémissait à la seule idée de lier son sort à jamais avec l'ancienne maîtresse de Massigny. Et pourtant, *je le dois!* se disait-il, et cela sera. Elle a cru sans doute, pauvre femme! que je connaissais son intrigue passée. Ils disent que la chose a été publique. Et puis, d'ailleurs, elle ne me connaît pas... Elle ne peut me comprendre. Elle pense que je ne l'aime que comme Massigny l'aimait. Alors, il se dit, non sans orgueil : — Trois mois elle m'a rendu le plus heureux des hommes. — Ce bonheur vaut bien le sacrifice de ma vie entière.

Il ne se coucha point, et se promena à cheval dans les bois toute la matinée. Dans une allée du bois de Verrières, il vit un homme monté sur un beau cheval anglais, qui de très loin l'appela par son nom et l'accosta sur-le-champ. C'était Alphonse de Thémines. Dans la situation d'esprit où se trouvait Saint-Clair, la solitude est particulièrement agréable; aussi la rencontre de Thémines changea-t-elle sa mauvaise humeur en une colère étouffée. Thémines ne s'en apercevait pas, ou bien se faisait un malin plaisir de le contrarier. Il parlait, il riait, il plaisantait sans s'apercevoir qu'on ne lui répondait pas. Saint-Clair voyant une allée étroite y fit entrer son cheval aussitôt, espérant que le fâcheux ne l'y suivrait pas; il se trompait, un fâcheux ne lâche pas si facilement sa proie. Thémines tourna bride, et doubla le pas pour se mettre en ligne avec Saint-Clair et continuer la conversation plus commodément.

J'ai dit que l'allée était étroite. A peine les deux chevaux pouvaient-ils marcher de front; aussi n'est-il pas extraordinaire que Thémines, bien que très bon cavalier, effleura le pied de Saint-Clair en passant auprès de lui. Celui-ci dont la colère était arrivée à son dernier période ne put se contraindre plus long-temps. Il se leva sur ses étriers et frappa fortement de sa badine le nez du cheval de Thémines.

— Que diable avez-vous? Auguste, s'écria Thémines. Pourquoi battez-vous mon cheval?

— Pourquoi me suivez-vous? répondit Saint-Clair d'une voix terrible.

— Perdez-vous le sens, Saint-Clair? Oubliez-vous que vous me parlez?

— Je sais fort bien que je parle à un fat.

— Saint-Clair!.... vous êtes fou, je pense .. Écoutez! demain vous me ferez des excuses, ou bien vous me rendrez raison de votre impertinence.

— A demain donc, monsieur.

Thémines arrêta son cheval; Saint-Clair poussa le sien; bientôt il disparut dans le bois.

De ce moment il se sentit plus calme. Il avait la faiblesse de croire aux pressentimens. Il pensait qu'il serait tué le lendemain, et alors, c'était un dénouement tout trouvé à sa position. Encore un jour à passer; demain plus d'inquiétudes, plus de tourmens. Il rentra chez lui, envoya son domestique avec un billet au colonel Beaujeu, écrivit quelques lettres, puis il dîna de bon appétit, et fut exact à se trouver à huit heures et demie à la petite porte du parc.

. . . .

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Auguste? dit la comtesse. Vous êtes d'une gaîté étrange, et pourtant vous ne pouvez me faire rire avec toutes vos plaisanteries. Hier vous étiez tant soit peu maussade, et moi j'étais si gaie! Aujourd'hui, nous avons changé de rôle.

— Moi, j'ai un mal de tête affreux.

— Belle amie, je vous l'avoue; oui, j'étais bien ennuyeux hier. Mais aujourd'hui, je me suis promené, j'ai fait de l'exercice : je me porte à ravir.

— Pour moi, je me suis levée tard, j'ai dormi long-temps ce matin, et j'ai fait des rêves fatigans.

— Ah! des rêves? Croyez-vous aux rêves?

— Quelle folie!

— Moi j'y crois. Je parie que vous avez fait un rêve qui annonce quelque événement tragique.

— Mon Dieu, jamais je ne me souviens de mes rêves. Pourtant je me rappelle, dans mon rêve j'ai vu Massigny; ainsi vous voyez que ce n'était rien de bien amusant.

— Massigny! j'aurais cru, au contraire, que vous auriez beaucoup de plaisir à le revoir!

— Pauvre Massigny!

— Pauvre Massigny?

— Auguste, dites-moi, je vous en prie, ce que vous avez ce soir. Il y a dans votre voix et dans votre sourire quelque chose de diabolique. Vous avez l'air de vous moquer de moi et de vous-même.

— Ah! voilà que vous me traitez aussi mal que me traitent les vieilles douairières, vos amies.

— Oui, Auguste, vous avez aujourd'hui la figure que vous avez avec les gens que vous n'aimez pas.

— Méchante! allons, donnez-moi votre main. Il lui baisa la main avec une galanterie ironique, et ils se regardèrent fixement pendant une minute; Saint-Clair baissa les yeux le premier et s'écria :— Qu'il est difficile de vivre en ce monde sans passer pour méchant; il faudrait ne jamais parler d'autre chose que du temps ou de la chasse, ou bien discuter avec vos vieilles amies le budget de leurs comités de bienfaisance.

Il prit un papier sur une table :— Tenez, voici le mémoire de votre blanchisseuse. Causons là-dessus, mon ange, comme cela vous ne direz pas que je suis méchant.

— En vérité, Auguste, vous m'étonnez...

— Cette orthographe me fait penser à une lettre que j'ai trouvée ce matin. Il faut vous dire que j'ai rangé mes papiers, car j'ai de l'ordre de temps en temps. — Or donc, j'ai retrouvé une lettre d'amour que m'écrivait une couturière dont j'étais amoureux quand j'avais seize ans. Elle a une manière à elle d'écrire chaque mot, et toujours la plus compliquée. Son style est digne de son ortographe. Eh bien! comme j'étais alors tant soit peu fat, je trouvai indigne de moi d'avoir une maîtresse qui n'écrivît pas comme Sévigné. Je la quittai brusquement. Aujourd'hui, en relisant cette lettre, j'ai reconnu que cette couturière devait avoir un amour véritable pour moi.

— Bon! Une femme que vous entreteniez?...

— Très magnifiquement, à 50 francs par mois. Mais mon tuteur ne me faisait pas une pension trop forte, car il disait qu'un jeune homme qui a de l'argent se perd et perd les autres.

— Et cette femme, qu'est-elle devenue?

— Que sais-je?... Probablement elle est morte à l'hôpital.

— Auguste... si cela était vrai, vous n'auriez pas cet air insouciant.

— S'il faut dire la vérité, elle s'est mariée à un *honnête homme*, et quand on m'a émancipé, je lui ai donné une petite dot.

— Que vous êtes bon!... Mais pourquoi voulez-vous paraître méchant?

— Oh! je suis très bon... — Plus j'y songe, plus je me persuade que cette femme m'aimait réellement... Mais alors je ne savais pas distinguer un sentiment vrai sous une forme ridicule.

— Vous auriez dû m'apporter votre lettre; je n'aurais pas été jalouse. Nous autres femmes, nous avons plus de tact que vous, et nous voyons tout de suite au style d'une lettre si l'auteur est de bonne foi, ou s'il feint une passion qu'il n'éprouve pas.

— Et cependant combien de fois vous laissez-vous attraper par des sots ou des fats!

En parlant il regardait le vase étrusque, et il y avait dans ses yeux et dans sa voix une expression sinistre que Mathilde ne remarqua point.

— Allons donc! Vous autres hommes, vous voulez tous passer pour des don Juan.— Vous vous imaginez que vous faites des dupes, tandis que vous ne trouvez que des *donas Juanas* encore plus rouées que vous.

— Je conçois qu'avec votre esprit supérieur, mesdames, vous sentez un sot d'une lieue. Aussi je ne doute pas que notre ami Massigny, qui était sot et fat, ne soit mort vierge et martyr...

— Massigny? mais il n'était pas trop sot; et puis il y a des femmes sottes. Il faut que je vous compte une histoire sur Massigny... Mais ne vous l'ai-je pas déjà comptée? dites-moi?

— Jamais, répondit Saint-Clair d'une voix tremblante.

— Massigny, à son retour d'Italie, devint amoureux de moi. Mon mari le connaissait; il me le présenta comme un homme d'esprit et de goût. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Massigny fut d'abord très assidu; il me donnait comme de lui des aquarelles qu'il achetait chez Schroth, et me parlait musique et peinture avec un ton de supériorité tout à fait divertissant. Un jour il m'envoya une lettre incroyable. Il me disait, entre autre chose, que j'étais la plus honnête femme de Paris, c'est pourquoi il voulait être mon amant. Je montrai la lettre à ma cousine Julie. Nous étions deux folles alors, et nous résolûmes de lui jouer un tour. Un soir, nous avions quelques visites, entre autres Massigny. Ma cousine nous dit: Je vais vous lire une déclaration d'amour que j'ai reçue ce matin. Elle prend la lettre et la lit au milieu des éclats de rire... Le pauvre Massigny!...

Saint-Clair tomba à genoux en poussant un cri de joie; il saisit la main de la comtesse et la couvrit de baisers et de larmes. Mathilde était dans la dernière surprise, et crut d'abord qu'il se trouvait mal. Saint-Clair ne pouvait dire que ces mots:—Pardonne-moi! pardonne-moi! Enfin il se releva. Il était radieux. Dans ce moment il était plus heureux que le jour où Mathilde lui dit pour la première fois: — Je vous aime...

— Je suis le plus fou et le plus coupable des hommes, s'écria-t-il; depuis deux jours je te soupçonnais... et je n'ai point cherché une explication avec toi...

— Tu me soupçonnais!...

— Oh! je suis un misérable!... On m'a dit que tu avais aimé Massigny, et...

— Massigny!... et elle se mit à rire; puis, reprenant aussitôt son sérieux:—Auguste, dit-elle, pouvez-vous être assez fou pour avoir de pareils soupçons, et assez hypocrite pour me les cacher? Une larme tournait dans ses yeux.

— Je t'en supplie, pardonne-moi.

— Comment ne te pardonnerais-je pas, cher ami?.... Mais d'abord laisse-moi te jurer...

— Oh! je te crois, je te crois; ne me dis rien.

—Mais, au nom du ciel, quel motif a pu te faire soupçonner une chose aussi improbable?

— Rien, rien au monde que ma maudite tête... et... vois-tu ce vase étrusque, je savais qu'il t'avait été donné par Massigny.

La comtesse joignit les mains d'un air d'étonnement, puis elle s'écria, en riant aux éclats: — Mon vase étrusque! mon vase étrusque!

Saint-Clair ne put s'empêcher de rire lui-même; et cependant de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il saisit Mathilde dans ses bras, et lui dit:

— Je ne te lâche pas que tu ne m'aies pardonné.

— Oui, je te pardonne, fou que tu es, dit-elle en l'embrassant tendrement. Tu me rends bien heureuse aujourd'hui; voici la première fois que je te vois pleurer, et je croyais que tu ne pleurais pas.

Puis, se dégageant de ses bras, elle saisit le vase étrusque et le brisa en mille pièces sur le plancher. (C'était une pièce rare et inédite: on y voyait peint, avec trois couleurs, le combat d'un Lapithe avec un centaure.)

Saint-Clair fut, pendant quelques jours, le plus honteux et le plus heureux des hommes.......

— Eh bien! dit Roquantin au colonel Beaujeu qu'il rencontra le soir chez Tortoni, la nouvelle est-elle vraie?

— Que trop vraie, mon cher, répondit le colonel d'un air triste.

— Comptez-moi donc comment cela s'est passé.

— Oh! fort bien. Saint-Clair a commencé par me dire qu'il avait tort, mais qu'il voulait essuyer le feu de Thémines avant de lui faire des excuses. Je ne pouvais que l'approuver. Thémines voulait que le sort décidât lequel tirerait le premier. Saint-Clair a exigé que ce fût Thémines. Thémines a tiré; j'ai vu Saint-Clair tourner une fois sur lui-même, et il est tombé raide mort. J'ai déjà remarqué dans bien des soldats frappés de coups de feu ce tournoiement étrange qui précède la mort.

— C'est fort extraordinaire, dit Roquantin. Et Thémines, qu'a-t-il fait?

— Oh! ce qu'il faut faire en pareille occasion. Il a jeté son pistolet à terre d'un air de regret. Il l'a jeté si fort, qu'il en a cassé le chien. C'est un pistolet anglais de Manton; je ne sais s'il pourra trouver à Paris un arquebusier capable de lui en faire un aussi bon.

. . . .

La comtesse fut trois ans entiers sans voir personne. Hiver comme été, elle demeurait dans sa maison de campagne, sortant à peine de sa chambre, et servie par une mulâtresse qui connaissait sa liaison avec Saint-Clair, et à laquelle elle ne disait pas deux mots par jour. Au bout de trois ans, sa cousine Julie revint d'un long voyage; elle força la porte et trouva la pauvre Mathilde si maigre et si pâle, qu'elle crut voir le cadavre de cette femme qu'elle avait laissée belle et pleine de vie. Elle parvint avec peine à la tirer de sa retraite, et à l'emmener à Hyères. La comtesse y languit encore trois ou quatre mois, puis elle mourut d'une maladie de poitrine causée par des chagrins domestiques, comme dit le docteur Mésentère qui lui donna des soins.

P. MÉRIMÉE. (*Revue de Paris.*)

LA SIGNARRE.

I.

Mme Lussac et sa fille Mathilde étaient allées passer la belle saison, qui touchait à sa fin, dans l'une de leurs propriétés, située au golfe de Provence, sur les bords de la Méditerranée.

Une invariable habitude les ramenait chaque année à cette propriété, où ne manquait pas non plus de se rendre le père de Mathilde, M. Mathieu Lussac, appelé tout simplement Mathieu dans les colonies. Lussac en Europe, il n'était connu que sous le nom de Mathieu en Afrique. Aussi se disait-il souvent en lui-même que le tropique était une ligne qui, en coupant la terre, avait aussi coupé son nom.

M. Lussac, qui consentait volontiers à venir de Gorée en Provence, à parcourir trois ou quatre mille lieues marines pour passer l'automne avec sa femme et sa fille, aurait complétement renoncé à cette joie, s'il lui avait fallu dépasser d'un degré vers le nord la latitude de Marseille. Habitué à la température du Sahara, il accordait quelque ardeur au soleil de la Provence, lequel, disait-il, était parfois aussi chaud que l'ombre du même astre aux colonies. Mais Marseille marquait l'extrême limite de ses migrations: au-delà, M. Lussac ne voyait pour lui qu'engourdissement et mort. « Quand Montmartre aura des oliviers, j'irai passer quinze jours à Paris, marquait-il à sa femme dans sa correspondance, jusque-là je ne changerai rien à mon système. »

Un jeune Ecossais à qui la faculté avait, en désespoir de guérison, conseillé l'air du midi de la France et les bains fortifiants de la Méditerranée, avait été admis cette année dans la petite société de la famille Lussac, qu'il avait connue à Paris aux dernières réunions d'hiver. Sa douceur, la noblesse de ses manières, l'excellente réputation dont il jouissait dans les cercles étrangers, lui avaient attiré une estime universelle. L'intérêt qu'il inspirait à beaucoup de femmes par son titre de lord et une fortune qui lui permettait de soutenir ce titre, était encore rehaussé par la tendre pitié dont on était saisi en songeant au peu d'années d'existence que la médecine lui laissait espérer. Des circonstances fort naturelles l'ayant rapproché de la famille Lussac, il avait obtenu de l'accompagner dans le midi. Mme Lussac le regardait comme un fils; peut-être, en lui donnant ce titre, avait-elle des espérances analogues à la nature de son caractère, mais jusqu'ici du moins avait-elle eu la prudence d'en retenir l'expression au fond de sa poitrine. Sa bonté seule s'était manifestée avec une prodigalité exemplaire autour du jeune lord, qu'elle avait logé dans un élégant pavillon, séparé par une simple cloison de roseau du reste de la propriété; propriété magnifique, ayant pour bordure la mer, des montagnes couvertes de pins et un horizon illimité sous un ciel qui touche au ciel d'Espagne et au ciel de l'Italie.

La propriété Lussac est le type des campagnes méridionales. On y arrive de la ville par un chemin poudreux, encaissé entre deux murs de toute hauteur, hérissés à leurs crêtes par des tronçons de verre, et interrompus à de rares intervalles par des portails de fer ou de bois gris semés de clous; si le propriétaire est riche, les pilastres du portail sont surchargés de deux lions de pierre, hideux d'aspect aussi bien que d'exécution. Si le propriétaire ne jouit que d'une heureuse aisance (expression de la plus grande élasticité dans la pensée d'un méridional, et qui, selon l'humeur de celui qui l'applique, est une qualification protectrice ou une ironie blessante), en ce cas, deux boules à peu près sphériques tiennent lieu des lions absens. De nos jours, où chacun s'efforce de paraître riche, il est probable qu'il y a des lions à chaque portail. Quelques propriétaires excentriques ont adopté, il est vrai de le dire, en guise de lions et de boules, des corbeilles de pommes et d'abricots en pierre de taille; mais ceux-là ont bien du goût.

Au-dessus de cette ligne continue de murs se hasardent, comme une frange, les têtes d'oliviers et de figuiers dont les feuilles altérées et couvertes d'un duvet de poussière creusent vainement pour boire la rosée. La poussière est aux campagnes de la Provence ce qu'est la pluie à celles de Paris. Elle étend sa teinte uniforme et mate sur le paysage. Au moindre souffle d'air, la première couche du chemin est soulevée, pour être répandue ensuite, comme par un arrosoir, sur la végétation. Cette cendre dévorante s'attache à tout ce qu'elle touche. Les plus belles couleurs s'effacent sous elle, les fleurs pâlissent, les fruits semblent pétrifiés, les feuilles ont à l'œil la pesanteur du drap. Là où les murs sont désunis, des haies de mûriers sauvages projettent tout-à-coup leur ombre stérile à vos pieds, et si le regard plonge à travers cette claire-voie de

feuilles aiguës, pour découvrir la campagne, la campagne étincelle comme une glace frappée au soleil. On ne soutient pas la vue des larges façades de plâtre de ces maisons, avec leurs contrevens verts qui scintillent, et leurs toits en tuiles rouges en fusion. Un seul arbre, au milieu de ces vignes noueuses, de ces arbres languissans, élève ses branches toujours vertes, c'est le cyprès. Dans le midi, le cyprès triomphe de la poussière, comme de la neige dans le nord.

Plus loin, des fumées bleuâtres qui se dégagent lentement du creux des vallons annoncent la calcination artificielle de la chaux, unique produit de ces montagnes de pierre dont la ceinture se dénoue à l'horizon de la mer.

Au versant de ces montagnes et à l'extrémité de ces murs, dont la déclivité devient de plus en plus sensible, c'est la mer. Plusieurs signes la font pressentir. La poussière s'imprègne d'un goût salin; la terre plus friable, toute chargée de coquilles brisées et d'un cailloutage poli, crie et s'échappe sous les pieds; des quartiers de roche mis à nu par le vent, pointent sous les chemins et en rompent l'égalité; vous apercevez déjà des touffes de jonc, aux baguettes aiguës et saumâtres.

Les champs labourés disparaissent. Aux arbres succèdent les bruyères, aux maisons les cabanes, aux murs de briques les roseaux. Des flaques d'eau où surnagent des algues marines et des madrépores, rendent la voie plus difficile. A chaque pas, le changement devient plus évident. Plus de paysans gagnant leur village à travers prés; plus de villageoises poussant leurs petits ânes devant elles, avec une branche fleurie. La vie des champs n'atteint pas ces parages sablonneux. D'autres peuplades les habitent. Les landes spongieuses qu'on traverse nous montrent des huttes au lieu de maisons, et auprès de ces huttes le regard découvre les trois avirons triangulairement fixés en faisceau, où sèchent les voiles encore humides de la mer et chiffonnées par la tempête de la veille. A l'abri de ces voiles, des enfans tout nus, hâlés par le soleil, sont occupés à redresser des hameçons avec leurs petites dents de chat, leurs petites mains brunes, et à ramasser avec une longue aiguille de bois plus longue que leurs bras, les mailles échappées des filets.

Plus on avance maintenant, plus on entend un murmure sourd et prolongé; un vent frais circule : faites encore un pas et c'est la mer.

Et trois îles devant vous. L'eau qui les baigne est nette comme une belle ligne du burin anglais. Ces trois îles semblent trois baleines endormies, et l'on dirait des oiseaux qui volent près d'elles, à voir ces vaisseaux qui voguent alentour avec leurs voiles blanches et découpées à grands angles aigus.

D'innombrables maisons de campagne ont pour limite ces plages de Marseille. L'eau salée et l'eau douce, dans leurs empiètemens réciproques, dessinent dans l'intérieur même des terres et sur la chaussée de la mer, des petits delta, aussi rians que ceux de l'Egypte. A la faveur de cette intimité des eaux, les algues et les fruits de mer viennent se suspendre aux haies vives; les bateaux pénètrent jusqu'au milieu des champs de laitues et de betteraves; au dessus, des rocs tout bleus de petites moules qui s'y incrustent; tout pourpre des grappes de corail et d'éponges, se penche l'amandier presque déraciné et ployé comme un saule. Partout des ponts moitié pierres, moitié bois; partout des charrettes dont les roues sont dans l'eau, et des bateaux échoués au milieu des melons et des fleurs. Les chèvres viennent voir sauter les poissons que le filet enveloppe encore dans ses réseaux, tandis que de leurs naseaux curieux et effrayés les chevaux dételés flairent les thons monstrueux qui bondissent sur le sable.

Alors s'il est midi, si l'on entend dans la campagne un coq qui chante, la cloche d'un village qui tinte, du côté de la mer le canon lointain d'un vaisseau qui appelle le pilote; alors si l'on hume l'odeur nationale de cette délicieuse soupe au poisson qui se mêle à l'odeur âcre de la mer, alors il n'y a qu'un étranger qui ne puisse rien éprouver dans son cœur.

Mais l'ardeur du jour est tombée. Le soleil se cache derrière les îles, et les pêcheurs rentrent au port.

— Je vous conseille de fermer votre lunette, mon ami, dit en souriant Mme Lussac à son mari, les vaisseaux que vous attendez n'arriveront pas aujourd'hui. Je me permettrai encore de vous faire observer que vous n'y voyez plus.

— Très bien, mon amie, vous me rappelez poliment à la conversation. Excusez ma distraction, tous trois; mais j'espérais avant la nuit faire hommage à ma bonne Mathilde de quelque superbe brick. Un brick est, je pense, une surprise dont on ne jouit pas tous les jours à Paris, des hauteurs de la rue Godot-Mauroy; n'est-ce pas monsieur Berton?

Berton fit un signe de tête affirmatif, sans détourner son regard du côté de Mathilde. Le sens qu'avait prêté M. Lussac à la remarque de sa femme n'était pas juste.

Il savait qu'il aurait pu rester trois heures étranger à la conversation, ne s'occupant que de parcourir l'horizon avec sa lunette, sans que pour cela il y eût inconvenance de sa part.

C'est que le plaisir de la lunette représente une des plus essentielles distractions dans un pays où la mer tient lieu de parc. Là où il n'est pas permis de courir, la compensation naturelle à cet obstacle, c'est voir. Et que voir si ce n'est la mer? Aussi la lunette occupe-t-elle le premier rang dans la collection des plaisirs champêtres en Provence. Vous l'y trouverez partout pendue en sautoir avec le fusil de chasse, les lignes pour la pêche, et quelquefois aussi avec la guitare.

— Puisqu'il vous est agréable de causer, mon amie, reprit M. Lussac, dites-moi, à quand le mariage de notre Mathilde? La voilà grande comme un beau palmier.

Extrêmement surprise de cette question, qu'elle n'avait jamais entendu faire par son père, Mathilde laissa tomber son éventail du haut du belvédère sur le chemin.

Berton était à peine descendu pour aller chercher l'éventail, que M. Lussac, ne voyant plus le jeune Ecossais à côté de lui, rompit brusquement le fil du premier propos, et dit :

— Votre M. Berton a un vilain coton; il n'ira pas loin. En tout cas, je ne lui signerais pas ses assurances.

— Parlez plus bas, mon ami, il vient. Mais non, il n'est pas très mal, ajouta Mme Lussac de manière à être entendue de Berton, qui retournait tout essoufflé à sa place, le docteur Guérin en répond sur sa tête...

— Votre docteur Guérin...

— N'oubliez pas, mon ami, qu'après ma fille et vous, le docteur est la personne qui m'attache le plus à la vie; car il me l'a sauvée.

— Vous ne pourriez rien me dire qui me fit changer plus tôt d'avis sur son compte, répondit M. Lussac en tendant la main à sa fille, qui y appliqua ses lèvres, et en passant son bras droit autour du cou de sa femme. Chères amies, que ne puis-je toujours rester avec vous? Vous désirer et vous regretter, voilà ma vie. Que je te retrouve plus belle à chaque retour, ma Mathilde! Mais tu as pâli un peu cette année; ta figure est plus ovale, n'est-ce pas Eugénie? Grandirait-elle encore? As-tu quelque petit chagrin de cœur? Voyons, n'attends pas que j'aie mis l'Océan entre nous pour me l'apprendre. Tu t'es pourtant bien amusée, j'en suis sûr, aux bals, cet hiver...

Mathilde tressaillit à ces dernières paroles de son père.

— J'y ai pris quelquefois du plaisir, mais j'y ai rencontré quelquefois aussi de ces ennuis qu'on s'épargne en restant chez soi.

— Des ennuis, Mathilde! des ennuis au bal? ma fille!

— Le monde, vous le savez, a des obsessions pour chacune de ses joies; il est plein de visages, de regards acharnés à vous poursuivre.

— Voyons, dit M. Lussac, surprenant un embarras dans les paroles de sa fille; on t'a adressé des hommages ridicules, quelques jeunes gens se sont eu plus particulièrement l'objet de ton attention : un d'entre eux peut-être t'a écrit...

— Ma mère aurait lu la lettre; elle peut dire si j'en ai reçu.

— Je sais ce que tu vas dire à ton père, interrompit Mme Lussac, qui avait eu beaucoup de peine jusqu'ici à deviner un événement sous les palpitations, les détours et les craintes de sa fille. C'est moins que rien, mon ami, moins que rien, je vous jure. Ces enfans ont aujourd'hui des manières vraiment étonnantes d'exprimer les choses les plus simples. Tu veux parler de ce beau jeune homme brun, aux cheveux bouclés, qui a des yeux de tigre et une taille si fine, que Mme de Bergerade et moi ne l'appelions que le fuseau d'ébène.

— Je ne sais s'il est beau, ajouta Mathilde, qui pâlissait par degré depuis quelques minutes; mais il est bien reconnaissable à l'espèce de coup de sabre qui lui a fendu les lèvres et sillonné la joue jusqu'à l'oreille.

— Ce qui lui donne du caractère et lui sied tout-à-fait, c'était encore l'avis de Mme de Bergerade.

— Et vous appelez ce jeune homme? s'informa soudainement M. Lussac.

— Tristan, répondit Mathilde.

— Il n'a pas d'autre nom?

— Je ne lui en connais pas d'autre, mon père.

M. Lussac fermait les poings en regardant sa fille jusqu'au fond des yeux.

— N'a-t-il pas une voix douce comme une femme et de petites mains nerveuses?

— Tout juste, répondit Mme Lussac. Vous le connaissez donc?

— Avez-vous appris s'il avait eu quelque duel au pistolet avec des jeunes gens de Paris?

— Deux, mon père.

— Il a tué ses deux adversaires, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, répondit Mathilde effrayée de ces révélations qu'on ne lui donnait pas même le temps de faire.

— Mais c'est un prodige! s'écria Mme de Lussac; vous savez tout, mon ami.

— Je ne sais rien, répondit M. Lussac. Mes suppositions sont si applicables à tous les jeunes gens du monde, qu'elles ne pouvaient manquer de convenir à votre héros. J'ai joué un instant au roman avec vous.

Berton avait remis l'éventail à Mathilde. Comme il avait retenu la question de M. Lussac à sa femme, au sujet du mariage de leur fille, il demanda la permission de se retirer; il prétexta la fraîcheur du soir.

— La fraîcheur du soir! s'écria M. Lussac en ôtant son chapeau de paille et en le roulant comme un cigare entre ses grosses mains; la fraîcheur du soir! mais c'est le ciel d'Afrique. Quelle mer! voyez donc? Quel ciel! Jamais Naples n'eut d'aussi belles soirées; vous ne nous quitterez pas si brusquement, monsieur Berton. Serait-ce parce que nous allons causer mariage? Restez, s'il vous plaît, restez; nous ne faisons pas de roman, ici. Richardson n'aurait pas la plus petite scène à recueillir. Ma fille est belle, elle est bonne, elle est surtout raisonnable, et je veux la voir heureuse le plus tôt possible. On ne doit faire un mystère de cela à personne. Est-ce que toute ma fortune, cette fortune qu'un incendie peut emporter ou quelques mauvaises récoltes de coton, ne sera pas plus

sûrement dans tes mains, chère enfant, que dans les miennes? Ton mari la doublera d'abord, et tu en jouiras, ce qui vaut mieux; n'est-ce pas, ma bonne Eugénie? dit M. Lussac en se tournant vers sa femme. Donnons à cette enfant ce qui nous a manqué; le bonheur d'être ensemble: ce qui t'a manqué : Eugénie, un mari qui fût toujours près de toi. Elle aura un mari qui sera tout pour sa femme; moi, je n'ai pas été ce mari, le serai-je jamais? J'ai gâté ma vie. L'habitude, le croirez-vous, monsieur Berton? m'a fait une seconde patrie des colonies, tandis que ma femme et ma fille m'attirent toujours vers la France. J'ai deux existences, deux cœurs, et bien souvent doubles maux. Ne parlons plus de cela, tenez.

M. Lussac eut l'air de chercher dans sa poche un cigare et son briquet, pour ne pas montrer l'attendrissement de son visage.

— Enfin, revenons à ce que je disais. Je veux marier Mathilde.

— Mon ami, vous traitez les affaires sérieuses d'une telle manière...

— De quelle manière faut-il les traiter? A votre avis j'ai donc mal débuté? Mais songez que l'an prochain, moi qui vous parle, je serai peut-être mangé par les poissons de l'Océan, en revenant ici pour la vingtième fois. Assurons l'avenir de notre fille, et reposons-nous ensuite sur le sort. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Berton?

—Auparavant, je désirerais être de celui de mademoiselle Mathilde.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Mathilde, qui ouvrait et fermait son éventail pour avoir une contenance. Je vois avec reconnaissance que vous partagez un embarras que mon père m'aurait épargné en consultant d'abord ma mère.

Peu flattée apparemment de cette condescendance de sa fille, Mme Lussac lui fit a la robe de bas en haut, comme si elle eût voulu dire : —Taisez-vous! ne me mêlez en rien à tout ceci.

— Après tout, reprit M. Lussac, je suis peu au courant des mille précautions de formes que la mode des convenances impose à un père bien appris, qui parle mariage à une fille qui se respecte. Quel est le roman qui fait loi en matière de mœurs aujourd'hui?

— Je ne lis pas de romans, répondit Mathilde fort émue.

— Tant mieux. Le mari que j'avais à vous proposer ne les aime guère non plus... quoiqu'il pût, comme un autre, en inspirer, lui aussi; car il est bien, très bien.

Saisi d'une petite toux sèche, Berton garda pendant quelques minutes sa figure cachée dans son mouchoir. Il avait porté ses regards du côté où les montagnes descendent avec rapidité vers la mer comme des voyageurs altérés de rafraîchir leurs membres. Derrière l'immense rideau d'un ciel clair de sa propre clarté, car il n'y avait pas encore d'étoiles, il apercevait les bois de pins de l'ancien château d'un roi d'Espagne. La muse du passé imprime à ces forêts un caractère historique comme à chaque montagne de la Grèce. Le jour il y a des lueurs qui surprennent l'âme, et c'est à croire qu'on est une portion de cette nature mystérieuse de solitude, lorsque le vent, en remplissant vos oreilles de murmures magiques, épure la limpidité des yeux, glisse le frisson dans tous les membres, et couche vos cheveux comme il le fait de la forêt entière. Alors vous entrez en communication avec la grande âme du monde, et vous vous assimilez aux nuances pourprées du ciel, aux émanations des plantes, aux gémissemens éternels des flots; vous êtes plus qu'un homme, vous êtes tout ce que vous éprouvez, vous êtes dieu.

Berton ne pénétrait que par la pensée et par le regard dans ces épaisseurs de bois imprégnés de mélancolie. Il les visiterait bientôt; pour le moment, il ne leur demandait qu'une préoccupation à la conversation qu'il était forcé d'entendre.

M. Lussac continua :

— Et il est très riche aussi, peut-être le plus riche de nos colons.

— Et cet excellent jeune homme aimerait votre fille, mon ami?

— Voilà tout de suite le roman! Comment l'aimerait-il, puisqu'il ne l'a jamais vue? mais il l'estime, d'après mes rapports, comme un caractère parfaitement assorti au sien. Il voit dans Mathilde une bonne directrice de maison. Pendant les premières années du mariage, il sera souvent absent; mais une fois la liquidation de ses affaires finie, il vivra à Bordeaux, centre de ses opérations. Son projet est de se retirer des affaires.

— Et quelle est la profession de votre protégé? demanda Mme Lussac à son mari.

— Il est négrier.

— Négrier! s'écrièrent à la fois Mme Lussac, Mathilde et Berton lui-même. De ceux qui mangent les hommes! ajouta Mme Lussac.

— Je n'ai pas dit anthropophage, ma chère Eugénie. Si une maladie n'eût empêché ce jeune homme de me suivre en Europe, il aurait justifié par sa présence la bonne opinion qu'on ne semble pas avoir de lui.

— Ah! si ce n'est pas un anthropophage, je vous demande pardon d'avoir confondu, mon cher ami. Il y a tant de métiers sur la terre!

— Celui de négrier n'est pas moins une horrible chose, et ne le pensez-vous pas? murmura Mathilde, en posant sa main sur le bras de Berton, presque caché derrière un des piliers de verdure du belvédère. Comment n'avoir pas la conscience troublée en goûtant les jouissances d'une fortune acquise au prix d'un trafic odieux?

Berton regarda avec reconnaissance celle qui parlait ainsi; il la remercia par un regard d'avoir exprimé une opinion conforme à la sienne, qu'il avait tue de peur de blesser les délicatesses de l'hospitalité.

— Allons! la philanthropie vous a poursuivi jusqu'ici de son venin, reprit M. Lussac, d'un ton qu'il aurait voulu rendre indifférent, mais où perçait la gêne de la personnalité. Un négrier n'est pas ce que vous vous figurez, mes bons amis. Il ne lui est pas défendu d'aimer son pays, d'avoir des sentimens de famille, d'être utile à ses amis. J'en connais beaucoup de très estimables. Si monsieur Berton avait visité les colonies, il serait guéri des antipathies que je lui suppose contre cette classe d'hommes. Monsieur Berton ne connaît peut-être que la France et l'Angleterre?

Directement interrogé, Berton répondit :

— J'ai été, monsieur, gouverneur d'une partie des Indes pendant cinq ans; quant à mon opinion sur les noirs, la voici tout entière : je les considère comme mes frères, ni plus ni moins.

— Oui, répondit M. Lussac, vous les défendez à Londres dans vos ridicules clubs d'émancipation; et, au sortir de là, vous allez les vendre mille gourdes à la Jamaïque.

— Monsieur, c'est là une antithèse de petit journaliste. Pourquoi nous accuser tous, nous autres Anglais, des contradictions criminelles de quelques uns?

— Vous êtes des fous, alors.

— Cela vaut mieux que d'être cruel.

— Et nous ne serez contens que lorsque les Européens ne posséderont plus un pouce de colonie. Vous avez déjà armé les noirs contre nous avec vos incendiaires écrits; votre maxime est toujours celle-ci : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe.* Beau principe, ma foi!

M. Lussac ouvrit sa poitrine à l'air, comme c'était son habitude dès que la discussion s'échauffait.

Mme Lussac avait pris le parti de n'être plus ni pour ni contre l'humanité. Cela lui avait trop mal réussi. D'ailleurs, il s'agissait d'un mari à donner à sa fille, et la considération était délicate.

— Mais pourquoi, dit à son tour Mathilde, les blancs ne cultiveraient-ils pas la canne à sucre aussi bien que les noirs? On ne perdrait pas les colonies et l'esclavage disparaîtrait.

— Par la même raison, ma fille, que des noirs ne vivraient pas s'il leur fallait cultiver des oliviers et des betteraves.

— D'accord, monsieur, reprit Berton; puisque c'est une nécessité du climat, prenez vos cultivateurs, vos ouvriers, vos matelots parmi les noirs, mais ne les enchaînez pas, ne les battez pas, ne les tuez pas; accordez-leur des droits, l'égalité devant la loi.

— Essayez d'abord de l'établir, cette égalité, entre vous autres blancs, puis il vous sera loisible de l'étendre aux noirs d'Afrique. Vos paysans sont-ils plus libres que nos esclaves? Chassez-les, ils mourront de faim. C'est donc la nécessité qui les soumet, et non la loi. Sophisme! Qui donc fait la loi? N'est-ce pas la nécessité? Vous êtes surtout dans une erreur de fait bien grossière, lorsque vous vous imaginez que nous battons, torturons, estropions, tuons nos esclaves; le besoin de les conserver nous rend humains autant que vous au moins. Ce n'est pas là de la fraternité, tu me répondras, ma chère Mathilde; mais la possédez-vous en Europe franchement, cette fraternité? Ton cœur n'est-il pas la dupe d'une leçon toute faite?

— J'aimerais, mon père, que vous crussiez à ma sincérité. Votre fille mérite cette confiance.

Mathilde était sur le point de pleurer.

Par un mouvement spontané, Mme Lussac et Berton se levèrent pour l'apaiser.

Mathilde était déjà sur les genoux de son père. Il l'avait attirée sur lui. Après l'avoir embrassée à plusieurs reprises pour la consoler du chagrin qu'il lui avait causé, il lui passa une magnifique chaîne d'or autour du cou et lui dit :

— C'est pour toi! Et maintenant que la paix est faite, je veux te forcer d'avouer à ton tour que nous ne sommes pas si méchans que tu le prétends.

M. Lussac agita une sonnette.

Un domestique parut.

— Jean, faites venir Narcisse et le premier paysan que vous rencontrerez dans le village.

Narcisse parut le premier.

— Narcisse! lui dit M. Lussac.

— Maître? répondit celui-ci.

— Tu as ta liberté, je te renvoie.

— Où donc, maître?

— Où tu voudras, Narcisse.

— Sans argent, maître, où irai-je?

— Je te donne mille gourdes.

— Mille gourdes! c'est beaucoup, maître; mais où faut-il que j'aille?

— Encore une fois, où il te plaira; en Afrique, ton pays.

— Je préférerais rester avec vous, maître.

— Mais je ne retourne plus aux colonies.

— Toujours avec vous, maître.

— Mais tu ne peux plus être mon esclave, si je reste en France. Ici, tu es libre.

— Si je suis libre, maître, je me donne encore à vous.

— C'est bien, va-t-en.

— Eh bien! vous avez entendu. Ce noir refuse sa liberté pour rester avec moi. Commencez-vous à être convaincus de l'exagération de vos déclamations?

Ce succès était bien doux pour M. Lussac; il avait de la peine à ne laisser voir que le triomphe d'une théorie dans ce proverbe social improvisé sous une tonnelle que la lune commençait à blanchir de ses rayons.

Le paysan que Jean était allé chercher se présenta à son tour.

— Bonhomme, lui dit M. Lussac, combien y a-t-il que vous êtes au service de notre voisin ?

— Quarante ans, mon bon monsieur. C'est bien long, n'est-ce pas ?

— Etes-vous content d'être à son service ?

— C'est la crême des honnêtes gens, mais il compte les laitues dans le potager et les olives sur les arbres. Une chenille n'est pas plus curieuse.

— Cependant vous avez huit enfans, m'a-t-on dit, qui vivent avec vous des produits de cette propriété ?

— Oui, ils vivent, mais c'est là tout. Est-ce que tout le monde ne vit pas de la terre? seigneur Dieu !

— Et à combien s'élèvent vos gages?

— A deux mille francs par an, pas un oignon de plus.

— Et si l'on vous donnait deux mille et cent francs pour vous avoir? car on m'a accusé que vous êtes laborieux et adroit dans votre partie.

— Ah! monsieur, que de grâces! J'accepterais des deux mains.

— Vous accepteriez!

— Mais, tout de suite

— C'est bien, mon ami ; nous nous reverrons et nous causerons de cette affaire.

— Comparez maintenant, s'écria M. Lussac, et jugez-vous vous-mêmes : l'esclave que je fais libre persiste à me servir comme esclave ; et le paysan qui est heureux, qui doit quarante ans d'existence, celle de ses huit enfans, à la générosité évidente d'un bon maître, est prêt à le quitter pour cent francs de plus ajoutés à ses gages.

— Mon sieur, dit Berton avec une ironie douce, car M. Lussac s'adressait particulièrement à lui, cet exemple n'est pas concluant. Votre esclave noir a rencontré en vous un bon maître, et un bon maître a rencontré un mauvais serviteur dans le paysan que vous avez interrogé ; deux exceptions qui ne prouvent pas que la liberté abrutisse et que l'esclavage relève le caractère de l'homme.

— Oui, mon père, M. Berton a, je crois, raison. Relèverez-vous celle-là ?

— Je la relèverai si peu, répondit M. Lussac avec un mélange de bonté et de soumission feinte, que je me rends à votre raisonnement. Ainsi, dès ce moment, tous les noirs de mes établissemens en Afrique sont libres; vous perdez par là cinq cent mille francs sur votre dot et un million sur votre héritage.

Mme Lussac, devenue négrophobe depuis une heure au moins, bondit sur son siége d'osier. Heureusement, pour l'embarras de tous, un domestique vint annoncer que le souper était servi.

II.

Onze heures à la pendule. Finie pour les invités, la soirée commence pour les intimes, pour les amis de la maison.

Pour peu qu'on ait fait le vingt-et-un depuis sept heures, ou taillé l'écarté à deux sous, on respire à l'aspect de ces fauteuils de campagne, heureux enfin, comme vous, d'alonger leurs bras en liberté, et de laisser prendre à l'édredon comprimé de leur ventre de mandarin son développement naturel.

On est peu nombreux ; les siéges sont rapprochés ; les médisances fraternisent ; c'est à qui déploiera le plus de cruauté à immoler les absens dont les places sont encore tièdes. On n'est jamais si lié que lorsqu'on s'entend pour faire le mal ou pour en dire : c'est une justice à rendre à la société.

M. Lussac n'est pourtant pas méchant; il est simplement railleur, défaut caractéristique chez les personnes obèses. Ceux qui ont perdu la faculté de suivre les autres dans les à-travers champ d'une conversation nerveuse; qui ne peuvent pas rendre geste pour geste, manœuvre pour manœuvre, à cause du ressort de leurs bras qui s'est rouillé dans l'embonpoint ; qui ne sont ni assez humbles pour toujours se taire, ni assez vifs pour répondre aux appels d'un interlocuteur emporté ; qui font de la conversation assise, comme certains tireurs font de l'escrime patiente, et dont le système de combat est la défensive et le pied ferme ; ces parleurs, et M. Lussac est du nombre, sont railleurs par tempérament : ils tirent parti de leur masse, à peu près comme les éléphans de la leur; ils débouchent une bouteille de champagne avec la trompe.

M. Lussac a la tête petite, le cou envahi par les épaules, emboîtement physique qui fait refluer le sang avec rapidité du cœur à la tête, et qui donne l'instantanéité de la poudre à la pensée, terrible si elle est mauvaise, sublime si elle est généreuse. A vingt ans, les hommes soumis à cette organisation sont passionnés ; à quarante ans ils sont très colères ; à cinquante ans ils sont railleurs, la raillerie étant le refroidissement de la colère.

On voit monter la passion dans les yeux de M. Lussac, comme on voit passer le mercure dans un thermomètre quand l'air devient plus chaud.

Cette figure jeune sur un corps qui ne l'est plus se couronne d'un front sans ride et ombragé de quelques cheveux gris, qui ne cachent plus depuis long-temps deux oreilles rouges et très spirituelles.

Berton s'était retiré bien avant la fin de cette soirée, qui avait réuni, comme de coutume, quelques voisins de campagne. En s'en allant, il avait laissé dans l'esprit de Mathilde une partie de la tristesse dont il avait été saisi au belvédère pendant la conversation de M. Lussac. Mathilde le vit partir avec regret ; elle aurait désiré qu'il fût resté jusqu'au moment où, tout le monde s'étant retiré, elle aurait, par quelques paroles affectueuses, affaibli l'impression d'une peine dont elle s'accusait tout bas. Par la croisée ouverte, son regard distrait suivit Berton tout le long de l'allée de marronniers plantés devant la maison. Elle ne répondit à la question que lui adressait son père, que lorsque le jeune Ecossais eut tout à fait disparu dans l'obscurité des distances.

M. Lussac avait, dans ce moment, prié sa fille de ne pas monter dans ses appartemens sur les pas de sa mère, dès que la société serait partie. Il tenait à avoir un entretien seul à seul avec elle.

Ce rendez-vous, demandé par un père à sa fille, fut obtenu aisément, on le pense, et il semblait que rien ne devait l'empêcher d'avoir lieu, ni un frère importun, ni un tuteur terrible. Malheureusement la seule personne qui pouvait le déranger par un désir imprévu de prolonger la veillée au-delà des bornes établies, ne se retira pas dans sa chambre ainsi qu'on l'avait espéré. Mme Lussac s'aperçut à peine que Mathilde affectait de lire avec beaucoup d'intérêt un livre nouveau. Elle s'installa en face de son mari, qui l'avait beaucoup plus aimée dans d'autres momens que dans celui-là, et elle dit :

— La soirée est vraiment trop belle pour ne pas en jouir plus longtemps; je ne me coucherai pas avant une heure.

— Avant une heure ! répliqua M. Lussac, qui laissait presque échapper dans cette exclamation le secret d'une conspiration. Mais vous serez indisposée demain.

— Indisposée ! mais il n'y a pas cinq mois que nous passâmes la nuit entière au bal, Mathilde et moi. C'était rue de Grammont, aux noces d'un banquier ; il t'en souvient, Mathilde ?

— Oui, maman, répondit Mathilde sans quitter son livre.

— Te rappelles-tu encore ce jeune homme qui nous reçut ? avec quelle grâce parfaite il fit les honneurs de chez lui! quelle tournure charmante! quel beau visage ! je te le fis remarquer ; c'était le comte de Saint-Vincent.

— Comme vous en parlez! Savez-vous bien que si Mathilde voyait par vos yeux, je serais effrayé. Heureusement vous êtes bonne mère, et l'on vous permet l'exagération du roman quand on sait que l'histoire a été si pure.

M. Lussac exprima ce compliment sur un ton qui aurait convenu à quelque chose de beaucoup moins flatteur qu'un compliment.

Résigné au contre-temps qui le clouait à sa place, il était plutôt couché qu'assis dans une bergère, ses grosses jambes fixées en ciseaux sur un tabouret. Accroupi à ses pieds, Narcisse veillait à ce que le houca ne s'éteignît point. Le fidèle serviteur noir agitait le tabac embrasé avec des pinces en vermeil.

En entendant les premières paroles de sa mère, Mathilde avait pâli ; son sang sembla se retirer de ses veines, dont les rameaux bleuâtres coururent le long de ses tempes ; ses lèvres se décolorèrent, ses joues devinrent plus blanches que la dentelle qui en suivait le gracieux ovale; ses bras tombèrent sur ses genoux.

— Je vous disais, poursuivit Mme Lussac, combien nous fûmes enchantées de ce bal. La jeunesse est vraiment admirable aujourd'hui. Figurez-vous, mon ami, que dix jeunes gens au moins me demandèrent, à ce bal, la faveur de se présenter chez moi. En vérité, on est bien malheureuse de n'avoir pas des nichées de filles à marier, on les placerait toutes au bal. Un d'entre eux, quelle folie! j'en ris encore quand j'y pense, m'invita à danser.

— Pourquoi pas? répliqua M. Lussac ; est-ce qu'une mère parisienne vieillit jamais? Leurs filles n'ont pas de rivales plus acharnées. Pardon, mon amie.

— Je ne vous pardonne pas, mon ami ; vous êtes méchant ce soir.

— Enfin, dansâtes-vous ?

— Oui, mais par pure nécessité.

— Une nécessité qui équivaut à un agrément.

— Toujours; alors je ne danserai pas.

— Allons, je me tais ; entrez en danse et parlez.

— Il manquait une dame pour compléter la figure — je me dévouai. Pourtant, je vous avoue que je ne l'aurais jamais osé, si Mathilde, qui dansait dans une salle voisine, se fût trouvée là. Eh bien, cela n'alla pas trop mal.

— Comment donc! mais je ne connais rien de plus respectable que les générations qui dansent après les générations qui se succèdent.

— N'allez-vous pas voir un événement là-dedans?

— M'empêcherez-vous de le trouver singulier ?

— Pas si singulier, mon ami, qu'une histoire beaucoup moins risible qui se rattache à cette soirée, et dont vous avez dû entendre parler. Tous les journaux en ont retenti

A peine Mme Lussac avait-elle entamé sa narration, que Mathilde, se penchant à l'oreille de son père, lui dit d'une voix éteinte :

— Faites taire ma mère, ou je meurs.

Il n'était pas au pouvoir de M. Lussac de céder au vœu de Mathilde. Sous aucun prétexte, il ne lui était permis d'imposer silence à sa femme. D'ailleurs, cette prière de sa fille ne devait pas être accueillie. Que signifiait-elle?

Voici cet événement : Une mère et sa fille, fort belle, assure-t-on, s'étaient rendues au bal, à ce bal où Mathilde et moi nous nous trouvions. Ni leur naissance ni leur rang n'ont jamais été connus; la publi-

cité a eu la pudeur de n'en rien dire : il est probable qu'elle n'en a pas su davantage. La demoiselle était, depuis quelque temps, poursuivie par un baron autrichien attaché à la légation de Prusse. Fou d'elle, il avait tenté plusieurs moyens pour l'enlever; aucun n'avait réussi. Le plus puissant, la séduction, n'était pas à sa portée. Cet étranger était fort laid, laid autant que riche; mais l'or lui avait créé de nombreux amis.

Le baron était à ce bal. Ses amis s'étaient répandus dans la salle; les uns jouaient, les autres dansaient dans les quadrilles où figurait la demoiselle poursuivie par le baron, les autres veillaient aux portes, d'autres sur l'escalier, d'autres dans la rue; tous étaient occupés à couvrir de leur présence le coup de main qui allait se faire.

On a rapporté que, ce soir-là, la demoiselle avait paru dans tout l'éclat de la toilette la plus recherchée. Ceux qui sont remontés, à l'aide de leur souvenir, aux plus minutieux détails de cette fête, assurent que six personnes, exactement mises comme la belle inconnue, s'étaient montrées à ce bal. On avait eu recours à cette similitude de costume afin de donner le change aux attentions trop éveillées. Quant à moi, je n'ai rien vu de tout cela, car je n'avais des yeux que pour ma fille, que je trouvais la mieux parée et la plus belle.

Mathilde semblait dormir d'un profond sommeil; sa mère continua:

A la fin d'une contredanse, et tandis que les domestiques faisaient circuler des rafraîchissemens, un d'eux inclina un rameau de bougies sur la robe de la demoiselle, et la couvrit de taches et de feu. La flamme gagna sa mantille. On accourt, on étouffe le feu, on l'éteint, la personne est sauvée; mais comment reparaître dans l'état où cet accident l'a mise? Décontenancée, honteuse, tout en larmes, elle s'abandonne aux soins officieux de deux ou trois femmes qui lui proposent de la conduire dans un hôtel voisin où elle trouvera de quoi réparer en partie le désordre de sa toilette. Elle les remercie, se confie à elles; une voiture est à la porte, elle y monte; les chevaux se précipitent, s'arrêtent; un hôtel s'ouvre, elle est conduite dans un appartement; la porte de cet appartement se referme derrière elle: — devant elle, le baron!

Et je crois rêver, quand je pense que j'étais là, à ce bal même, et que je dansais, mon ami, tandis que cet enlèvement avait lieu; n'en avoir rien su! et Mathilde non plus, qui dansait aussi à deux pas de la salle où j'étais. Lorsque je l'ai questionnée sur cet enlèvement, je l'ai trouvée muette comme un marbre. Mon Dieu! que je l'ai serrée avec effroi sur mon cœur, en pensant qu'elle aurait pu tout aussi bien être la victime du baron.

Ce qui m'a le plus frappée, moi, ce fut d'apprendre que la demoiselle, ramenée une demi-heure après au bal d'où elle avait été enlevée, y avait reparu avec une robe et une mantille scrupuleusement pareilles à celles qu'elle avait avant le rapt. En vérité, un auteur qui risquerait un semblable épisode dans un livre ne serait cru de personne.

— Permettez, répliqua M. Lussac, cet auteur-là serait cru de ceux qui, comme moi, imagineraient sans peine qu'un baron assez riche pour payer trente amis dévoués, le serait de reste pour acheter le dévoûment d'une couturière qui, sur le même patron et dans une étoffe pareille, aurait taillé deux robes au lieu d'une. D'ailleurs, ne nous avez-vous pas dit que six dames étaient costumées comme cette demoiselle? Votre baron n'était pas un sot. Le misérable!

M. de Lussac se leva et alla baiser le front de sa fille.

— La demoiselle reparut au bal. Personne ne s'était aperçu de son absence, personne ne remarqua son retour. Moi-même, qui étais toujours à danser...

— Vous, moins que personne. Ensuite?

— Enfin, on n'a jamais su quelle était cette demoiselle. On apprit seulement qu'au moment de passer les frontières, le baron avait reçu un coup de pistolet dans le cœur. Je n'en crois rien; ceci est un de ces traits de la justice divine que les journalistes font toujours intervenir dans leur narration pour édifier la moralité de leurs abonnés. On ajoutait même que celui qui l'avait assassiné, car le cas est resté indécis, est ce jeune homme dont Mathilde nous a parlé avant le dîner, ce jeune étranger qui nous plaisait tant à Mme Bergerade et à moi, brun, olivâtre, si fort au pistolet, appelé Tristan, je crois.

— Et vous ne vous en êtes pas assurée! s'écria M. Lussac en marchant sur son domestique et en broyant son houca, renvoyé dix pas au loin.

— Et pourquoi donc? répondit Mme Lussac, étonnée de l'emportement de son mari. Quel intérêt avais-je à savoir si c'était ce M. Tristan ou un autre jeune homme qui avait tué ce baron?

— Vous avez raison, en effet; cela ne vous touchait nullement. Je vous demande pardon du mouvement d'indignation que je n'ai pu retenir en vous écoutant. Oui, que vous importait que ce fût lui ou un autre?

M. Lussac affecta ensuite un grand calme; il croisa les bras, et laissa tomber sa tête comme s'il avait eu besoin de dormir.

— Mathilde, dit Mme Lussac en se levant et en frappant sur l'épaule de sa fille, Mathilde, il est temps de monter.

Sans attendre la réponse de sa fille, Mme Lussac prit un flambeau et se retira.

— Mathilde, dit à son tour M. Lussac quand sa femme ne fut plus là, viens, suis-moi. Narcisse attends-nous.

— Mon père, s'écria Mathilde quand elle fut hors de la maison; mon père! cette jeune fille dont ma mère vous a raconté l'épouvantable histoire, c'est moi!

— Je le savais, répliqua M. Lussac; écoute-moi maintenant.

III.

— J'aime ta force et tu es bien ma fille. Tu n'as rien dit à ta mère?

— Rien. Elle a attribué ma maladie à tout ce qu'elle a imaginé: au changement de saison, à l'absence d'une amie que j'affectionnais.

— Tu as donc été malade après cet horrible guet-apens?

— Beaucoup, mais pendant quelques jours seulement. L'effroi m'avait rendue folle.

— Pauvre Mathilde!

— Il est vrai que l'effroi fut le seul mal que j'éprouvai; car ma mère n'a pu vous dire qu'à peine entrée dans l'appartement du baron, m'étant aperçue du piège, je sautai aux rideaux de la croisée, j'ouvris la croisée et je me précipitai.

M. Lussac pressa Mathilde sur son cœur.

— Je ne m'étais pas blessée; j'avais rencontré dans ma chute l'appui flexible d'un tilleul dont les rameaux, en cédant au poids de mon corps, m'avaient presque accompagnée jusqu'à terre, sur le gazon du jardin. Je reparus au bal.

— Maintenant que le baron est mort, dit M. Lussac, ma colère n'a plus de vengeance à espérer. Dans nos mœurs, elle s'arrête au tombeau. C'est à Dieu à faire au baron la justice qu'il mérite; j'aime à croire qu'il ne laisse pas aux pères offensés le regret de n'avoir pas pris à temps sa place de juge.

Mais dis-moi maintenant, Mathilde, ce que tu éprouves dans ton âme pour le jeune homme qui a tué le baron. C'est, si je ne me trompe, celui dont ta mère disait qu'il te suivait partout de ses yeux de tigre et de sa figure sombre.

— Je n'éprouve rien pour lui.

— Pas d'amour?

— De l'effroi: une certaine terreur quand il me regarde.

— Pas de reconnaissance?

— Aucune. Quel droit ai-je de croire qu'il a tué le baron dans l'intention de me venger?

En adressant ces questions à sa fille, M. Lussac paraissait calme comme s'il eût été question, entre lui et elle, de choses indifférentes. Cependant un feu intérieur le brûlait de veine en veine: il eût voulu briser le tombeau du baron, souffleter son cadavre, et surtout se trouver tout-à-coup en Afrique et face à face avec une femme dont il mordait le nom entre ses lèvres.

— Ecoute, Mathilde, poursuivit-il avec la tranquillité qui ne l'avait pas quitté depuis qu'il parlait avec sa fille; écoute, Mathilde, si, lorsque tu retourneras à Paris, tu rencontres dans les salons ce jeune homme, ce M. Tristan, celui qui a tué le baron, ne l'évite pas avec trop d'affectation, soufre avec patience ses importunités; puisque tu ne cours pas le danger d'être séduite par ses qualités personnelles, laisse-les-lui déployer tout à son aise. Au reste, je ne le crois pas assidu à la manière des Français du continent. Quand les jeunes gens comme lui disent à une femme qu'ils l'aiment, ils éprouvent pour elles du délire; jusque-là ils marchent doucement dans leur passion, sans bruit, sans éclat, vous regardant, non comme dit ta mère, à la façon des tigres, mais des reptiles; ils fascinent avant de dévorer. Ne le réduis donc pas à s'ouvrir à toi, comme une explosion qu'il serait difficile de comprimer; qu'il croie que tu ne l'as ni plus ni moins remarqué que tant d'autres jeunes gens aussi assidus que lui.

— Mais il est donc bien dangereux? s'écria Mathilde.

— Pour toute autre que toi, répliqua M. Lussac, qui s'aperçut enfin de la trop grande curiosité éveillée dans l'âme de Mathilde par ses recommandations mystérieuses. Il n'est pas dangereux pour un esprit aussi sage que le tien. Il cesserait d'ailleurs de l'être à tes yeux, si j'avais besoin d'ajouter que la moindre faiblesse de ta part pour ce jeune homme serait mon arrêt de mort. Pendant que je serai aux colonies, s'il parvenait à s'introduire dans votre maison, vous ne me reverriez plus ici. Ne vous informez plus de moi; ce serait inutile, je serais mort.

— Mon père, puisque je ne l'aime pas, vos craintes sont chimériques.

— Ecoute-moi encore, Mathilde. Si ma vie dépend du soin rigoureux que tu mettras à le tenir éloigné de toi, d'un autre côté, ma fortune, tout ce que je possède, l'avenir de ta mère, le tien, seraient perdus, si, avant quelque temps, deux années au plus, tu songeais à te marier. Le bruit de ton mariage serait le signal de ma ruine; mes riches propriétés d'Afrique passeraient à des étrangers.

— Cette défense, mon père, sera aussi sacrée que la première.

— J'ai besoin de ton serment.

— Vous l'avez, continua Mathilde d'une voix qui hésitait; mais dont le tremblement ne fut pas aperçu de M. Lussac.

— Je sais que tu n'as encore aucun penchant sérieux dont je doive m'alarmer. Ce parti que je t'ai proposé hier, avant le souper, n'est pas tellement pressant, qu'il ne comporte parfaitement les retards qui sont nécessaires à mes vues. Le jeune négociant dont je désire faire mon gendre est comme toi dans l'âge où les délais ne vieillissent pas.

Mathilde se tut sur les dernières paroles de son père, qui, content du serment qu'il avait obtenu d'elle, l'embrassa et se retira dans sa chambre.

La soirée était belle. Les fleurs du Midi, dont la plupart n'ouvrent leurs calices qu'à la chute du jour, mêlaient leurs parfums à l'odeur forte et aromatique du thym des montagnes. Privilége des climats chauds, les arbres mêmes ont en Provence leur exhalaison végétale. Au coucher du soleil, les arbres deviennent plantes, les fruits passent au règne des

fleurs. Ainsi la vigne a son odeur aigre et poivrée, l'olivier sa senteur amère, le figuier répand dans l'air son goût laiteux et fade, le poirier secoue des nuages invisibles de musc, l'arbre à pin charge le vent de résine. L'eau de la mer fournit aussi ses émanations. Les sables, les algues échouées, les rochers étoilés de coquilles, révèlent le monde maritime, à la grande surprise de l'âme, qui, comme le poisson-volant, indécise entre la mer et la terre, plane sur la terre tant que ses ailes sont encore humides, et descend dans les flots quand le vent les a séchées.

Mathilde rentra à pas lents; elle s'était arrêtée à plusieurs reprises pour regarder, au bout de l'allée de marronniers, le pavillon de Berton et la lampe qui rayonnait du fond de la chambre du jeune malade.

IV.

Berton est né en Ecosse; ses cheveux blonds descendraient bien mieux d'une couronne que d'un chapeau. C'est au moins un casque que demanderait ce front. Sa taille doit être celle de sa mère : déliée sans maigreur, elle est haute, il le faut; car dans les batailles c'est au gentilhomme à cacher de son corps le corps de son roi. Et dans ce mélange de hauteur et de bonté qui se lit encore dans quelques races nobles, on sent que si les aïeux ont donné leur vigueur et leur dignité, les femmes ont donné leur douceur et leurs grâces. Berton doit ressembler à sa mère et à ses sœurs; il a leurs yeux bleus et profonds, et, comme lui, elles ont sans doute le teint blanc et calme. Cette ressemblance se constate par les tableaux de famille, et quand l'arrière-petit-fils est en présence du portrait du bisaïeul, il se voit tel qu'il sera dans ses descendans. Ces idées anoblissent, ces images élèvent et forcent à être beau et brave pour avoir un jour les honneurs du cadre d'or. Berton est un de ces hommes de race.

Le mal n'avait respecté ni un si beau corps, ni une aussi glorieuse tige. Berton se mourait. Il ressemblait à ces Dauphins empoisonnés qu'on montre au balcon les jours de fêtes, pour prouver au peuple qu'ils sont encore vivans. Ils ne règneront jamais.

Il avait reçu une éducation digne des emplois qui l'attendaient, soit que ses goûts le portassent vers les armes, soit que ses vastes connaissances en tout lui fissent préférer une existence moins agitée. Une circonstance particulière, lorsqu'il n'avait que vingt ans, décida de sa carrière. La mort d'un de ses parens, gouverneur d'une province des Indes, l'appela à une position des plus hautes, en le constituant le successeur au titre et aux fonctions de ce parent. Il partit pour les Indes.

Pendant trois ans, Berton connut cette vie inintelligible pour l'Europe et dont l'Orient même n'est qu'une fausse image; le véritable Orient, c'est l'Inde. C'est là aussi que Berton respira les germes d'une maladie du foie mortelle aux Européens. Les médecins de Calcutta, effrayés des progrès du mal qui rongeait le jeune gouverneur et de l'inutilité de leurs remèdes, lui conseillèrent l'air le plus méridional de la France... Il partit.

C'est au fond de la Provence qu'il avait résolu de se fixer. L'on a vu comment, après avoir connu à Paris la famille Lussac, il en était devenu l'ami et l'hôte.

De la croisée de son pavillon, il voyait Mathilde se promener tous les matins dans les allées du jardin, lire ou cueillir les fleurs qu'elle dessinait dans la journée, et monter ensuite sur la colline pour se perdre dans les massifs de pins qui la boisent.

Le lendemain du jour où Mathilde avait eu un entretien si sérieux avec son père, le vent du nord blanchissait la mer et pulvérisait les vagues en les éparpillant dans l'air en flocons. L'air est alors sec, transparent; parfois seulement passe, ébouriffé comme une pelisse d'Astracan, un de ces nuages que les marins appellent, dans leur langage, une peau de chat. Ce vent, qui frappe les rayons du soleil et les couche sur un autre hémisphère, fait vaciller sa lumière et la prive de chaleur. Tout revêt, sous cette température qui dessèche, une couleur tranchante et azurée; les arbres se découplent, ils sont plus dessinés, mieux peints; les rochers semblent neufs, les grandes routes balayées. Cette commotion universelle donne au corps qui la partage une surexcitation inimaginable. Les nerfs en souffrent, mais le cœur s'échappe de la poitrine; l'œil brille, clair comme un lac; les narines palpitent, les cheveux participent à cette sensation électrique. Ce vent qui souffle fait aimer; il rajeunit, il enivre, il trouble, il souffle l'ardeur de la colère, du courage, de la dispute; il n'est pas d'air guerrier capable de lutter avec la *Marseillaise* aérienne.

Berton, ayant aperçu Mathilde, l'avait suivie sur la colline; long-temps avant de la rejoindre, il vit flotter entre les arbres sa robe de soie noire et les rubans de son chapeau. Elle paraissait et disparaissait. Il aurait désiré que sa présence ne fût pas un coup de surprise pour Mathilde, mais le trop faible bruit de ses pas, sans retentissement sur le sable, rendait impossible cette attention de délicatesse. Le moyen le plus naturel de mettre du côté de Mathilde le hasard de cette rencontre était pour Berton de faire un crochet dans le taillis et de se trouver en avance sur elle dans le sentier qu'elle parcourait. Berton devait d'autant moins hésiter à user de cet innocent stratagème, qu'au bout de ce sentier, la colline se projetait en sens contraire et confondait son versant avec une vallée cachée dans le plus épais du bois; la campagne se dérobait entièrement.

Mathilde, apercevant Berton qui venait à elle en souriant, le chapeau à la main, poussa un léger cri de surprise et rougit pour sa toilette, mise par le vent dans un désordre que la chasteté des épingles ne réprimait plus. Le vent était dans ce moment si impétueux, qu'à trois reprises Berton essaya vainement de faire entendre quelques mots. Cette circonstance l'autorisait à offrir son bras, qui fut accepté pour descendre le revers de la colline. On se parla de plus près.

Ils furent bientôt en pleine forêt.

— J'ignore, dit Berton, si la saison qui touche à ses derniers jours, ce vent d'automne nous en avertit, me fournira encore l'occasion de vous parler de moi. Votre départ pour Paris est si proche.

— De me parler de vous, monsieur Berton?

— De moi, mademoiselle. Vous allez vous marier, du moins votre père le désire instamment.

— Vous n'avez pas oublié, monsieur, le peu d'empressement que j'ai mis à accueillir une proposition dont dépend peut-être mon bonheur.

— Votre premier refus, j'en conviens, a paru déconcerter les projets de votre père; mais l'avenir?...

— Me supposeriez-vous plus faible à une seconde attaque?

— Oui, mademoiselle.

— Qui vous porte à le croire?

— Placée entre l'orgueil de faire triompher un moment votre volonté sur celle de votre père et la nécessité d'obéir enfin à la voix de l'intérêt qui vous offre un riche mariage, vous résisterez assez pour obtenir, en vous rendant, une honorable capitulation; vous ne vous marierez pas moins à l'époux du choix de votre père.

— Monsieur Berton suppose donc que c'est la première fois qu'une union convenable m'aura été proposée?

— C'est la seule, j'imagine, où l'on vous aura présenté le mariage à cette condition dure et exceptionnelle d'être ou de n'être pas, par votre consentement ou par votre refus, la femme d'un homme extrêmement riche.

— En ce cas, je ne consentirais au mariage arrangé selon les vues de mon père, que parce qu'en lui obéissant, ma fortune se grossirait de la sienne et de celle du mari que je tiendrais de sa main! De toutes les manières, d'après votre opinion, c'est l'argent qui doit me décider?

— Je n'ai pas eu cette pensée.

Un silence suivit ces premières explications échangées entre Mathilde et Berton. La forêt devenait de plus en plus épaisse devant eux. En certains endroits les jeunes pins abaissaient tellement leurs branches, que Mathilde fut obligée d'ôter son chapeau de paille. Ses cheveux flottèrent.

Berton reprit avec beaucoup plus de fermeté qu'à son début:

— Je crois vous avoir prévenue, mademoiselle, que c'était de moi que j'avais à vous parler.

— Et c'est de moi seule jusqu'à présent que vous m'avez entretenue. Je vous remercie de la préoccupation.

— J'étais peut être plus dans la conversation que je ne le pensais. Je compte retourner à Paris, moi aussi.

— Avec nous, monsieur Berton? maman en serait enchantée. Est-ce là, ajouta Mathilde, le secret que vous vouliez me confier?

— Votre mère en serait enchantée, dites-vous? Votre père le serait-il également?

— Vous ne craignez pas qu'il vous déshérite, vous? dit Mathilde en souriant.

— Et c'est là mon regret, dit Berton avec amertume.

— Vous êtes inintelligible aujourd'hui, reprit Mathilde, qui n'avait pas saisi le sens de la phrase de Berton, et qui, fort ingénûment, l'obligea à la lui répéter.

— Ne serait-ce pas, répliqua Berton, parce que je serais de moitié avec vous dans votre destinée que la colère de votre père nous frapperait tous les deux? Ne serait-ce pas parce que je serais votre mari?

— J'étais loin, monsieur, de m'attendre à cet aveu, murmura Mathilde.

— C'en est un, mademoiselle, et bien sincère. Oui, je languissais au monde, et depuis que je vous ai vue, sans me promettre de longs jours, je sens que l'occupation heureuse de mon âme soutient plus fermement mon existence que l'espoir.

Berton avait insensiblement ramené vers son cœur la main de Mathilde.

— Ne sommes-nous pas bien condamnables, monsieur Berton, vous de vous expliquer, moi de vous entendre, si loin de ma mère?

— Que mes paroles soient sans danger pour vous, et que mon titre d'étranger ne vous effraie pas. Si vous voulez être Anglaise, demain, dans l'église de ce village, bénis par ce pauvre prêtre que nous avons heurté dans l'obscurité l'autre soir, je vous donne mon nom; il est sans tache; je vous donne en dot un des plus beaux comtés de l'Ecosse; j'abandonne, si vous le préférez, et mon titre de pair, de comte et de seigneur, pour être Français, de votre pays, Mathilde.

— Assez, monsieur Berton; votre générosité me confond: l'illusion d'un moment vous trompe; je ne mérite pas de si grands sacrifices; que vous donnerais-je en retour?

— Et que voulez-vous que je fasse de ces richesses, de ces titres, qui ne me vaudront pas un jour de plus d'existence, et qui peuvent tant embellir la vôtre? Parlez; m'encouragez-vous à m'expliquer avec votre mère?

Ici Berton s'arrêta, et fixant des regards pleins de crainte et de résolu-

tion sur les yeux de Mathilde, il y chercha une réponse qu'il n'osait attendre de sa bouche.

Mathilde versa une larme brûlante sur les mains de Berton, et un douloureux *non!* l'accompagna.

— Non, dites-vous? non, vous ne m'aimez pas; que voulez-vous que je devienne? Ce n'est point chez moi le désespoir factice d'un amour ordinaire, Mathilde; je souffre beaucoup. En me repoussant, vous ne me méprisez point, vous me tuez; me fût-il donné de compter les longues journées de notre séparation, où emprunterais-je du courage pour vous voir revenir au bras d'un autre qui ne vous aimera pas, Mathilde, comme moi, et que vous aimerez peut-être?

Étouffé par ses sanglots, Berton se détacha brusquement du bras de Mathilde, et s'adossa contre un arbre, la tête cachée dans ses deux mains qui ruisselaient de larmes.

— Berton! Berton! mais vous m'avez mal comprise, — vous ai-je dit que je ne vous aimais pas?

Mathilde avait relevé la tête de Berton, et en l'appuyant sur sa poitrine émue, elle ne cessait de lui répéter: — Vous m'avez mal comprise, Berton.

Il fut long-temps à douter des paroles bonnes et persuasives que Mathilde murmurait si près de ses lèvres; puis il se laissa aller à cette douce agonie qui succède à la douleur. Il levait ses yeux bleus et humides vers le ciel; il baisait avec effusion, dans une ivresse défaillante, les boucles de cheveux de Mathilde, dont le front touchait son front, et tous ses sens, surpris à la fois par ce retour à la vie, aspiraient les émanations suaves de la résine et des feuilles du chêne, parfum de la solitude.

Ils marchèrent; mais l'un et l'autre, surpris du progrès qu'avait fait à leur insu la passion, se taisaient, de peur de s'avouer qu'il était temps de sortir de la dangereuse crise de l'exaltation.

— Je parlerai ce soir même à votre mère, n'est-ce pas, Mathilde?

— Non, monsieur Berton, écoutez-moi; vous m'avez demandé ma main, je vous l'ai refusée: vous avez cru alors que je ne vous aimais pas. Je vous ai détrompé; — mais c'est tout. Je ne dois pas, je ne puis pas être votre femme.

— Lorsque la pitié vous arrache un mot d'espoir pour qui vous supplie, vous vous hâtez sitôt de le reprendre! Et que voulez-vous donc que je sois pour vous? — J'aurais compris toute autre femme qui m'eût tenu cet étrange langage; mais vous, Mathilde, vous me forcez à vous adresser une question stupidement insensée. Êtes-vous mariée?

— Non, mon ami, répondit avec un sourire triste Mathilde, non, je ne suis pas mariée; le serai-je jamais? Abandonnant le bras du jeune lord, elle ajouta: — Que la conversation d'aujourd'hui soit pour toujours finie. Je vous demande encore la grâce de ne pas m'accompagner plus loin; c'est une prière.

Berton salua Mathilde, et, sans détourner la tête, il reprit seul le chemin de la forêt qu'il venait de parcourir avec elle.

V.

On imagine sans peine l'état dans lequel se trouva Berton après l'énigmatique refus de Mathilde; il cessa de se présenter à la propriété Lussac. Il lui sembla impossible de séjourner plus long-temps dans un endroit où il était venu chercher la santé, et où il n'avait rencontré que le désespoir. Il résolut d'aller en Suisse.

Ses dispositions prises, il pensa qu'il y aurait de l'inconvenance à ne pas faire une dernière visite d'adieu à la famille Lussac, dont il avait été si bien accueilli, et qui, après tout, n'était pas coupable de la passion qui l'obligeait à la fuir. Il était à peine sur le seuil de la porte, qu'il pensa au danger de revoir Mathilde. Rien au monde, une fois que je l'aurai revue, ne m'arrachera plus d'ici, se disait-il. C'est arrêté, je partirai sans me présenter chez la famille Lussac.

On vint l'avertir que les chevaux étaient attelés.

Il s'assit sur sa valise et jeta un dernier regard sur la campagne.

Le ciel était enflammé; la mer reflétait le ciel; le soleil se couchait; des flocons de nuage marqu[illegible]taient le dôme céleste, comme la ouate un manteau d'hermine; des vagues cotonneuses battaient sourdement la grève en y déposant une frange d'écume. Sur quelques pointes du rivage, cette mousse s'était amoncelée, blanche et folle comme la neige, et se balançait avec le vent. Berton ouvrit la croisée pour contempler une dernière fois ce tableau. Le soleil frappa en plein sur son visage malade. Sa tête rayonnait.

La mélancolie avait si impitoyablement dégradé sa noble figure, dévoré la belle teinte du nord de sa peau, qu'il ressemblait, devant ce soleil qui se mourait comme lui, à un de ces martyrs dont les membres torturés trouvaient encore assez de force pour se ramasser devant l'éclatante hostie.

Insensiblement cette illumination s'éteignit, et la tristesse prit dans l'âme de Berton la place qu'y occupait la lumière. Il resta seul avec la douleur devant des montagnes, masses informes, et la nuit qui l'enveloppait.

Sa tête tomba sur sa poitrine; elle y resta. Il murmurait faiblement: — Si je pouvais mourir comme on s'endort, et m'endormir ici! N'ai-je pas assez vu, assez goûté de la vie! Tout enfant, on m'endormait dans un berceau d'ivoire, on me donnait du lait à genoux, et les petits enfans de mes fermiers disaient, en passant près de moi: Qu'il est heureux!

Je vais dans l'Inde, où je suis presque roi: n'est-ce pas un rêve? Ces esclaves, dont je ne pouvais mesurer la file; ces villes de palais, ces fleuves sacrés, sur lesquels je me promenais dans des pirogues dorées; ces gazes qui m'épuraient le jour; ces femmes qui jonchaient mes nattes, qui se disputaient l'honneur de faire la guerre aux moucherons ou au rayon de soleil importun, quand je dormais! C'étaient alors les peuples qui disaient: Qu'il est heureux!

Heureux! J'ai à peine vingt-cinq ans, et j'échangerais mon sort pour celui du fermier ou de l'esclave. S'ils manquent de pain, ils sont aimés; si le bâton du maître les a meurtris, une femme les soigne, les console; ils sont aimés.

Mais que suis-je donc pour ne pas être aimé de Mathilde?

Secouant brusquement sa léthargie, il se leva, ouvrit sa valise, en tira un pistolet et l'arma.

Il le posait sur son cœur, quand Narcisse, le serviteur noir de la maison Lussac, entra, et lui remit un billet où il n'y avait que ces mots:

« A vous ou à personne! Espérez.

» Mathilde. »

Les premiers froids s'étant fait sentir, M. Lussac se prépara à quitter sa femme et sa fille, qui, de leur côté, arrêtèrent leur départ pour Paris.

— C'est la dernière fois que nous nous serons séparés, je l'espère, disait M. Lussac en prenant sa fille sur ses genoux. Mon voyage en Afrique ne sera pas long, entends-tu, Mathilde? je ne vous demande que le temps de vendre mes terres, mes cotons et mes noirs, et je vous reviens pour toujours.

— Mon ami, disait Mme Lussac, voilà dix ans que vous vous promettez d'être heureux, dix ans que vous nous assurez à chaque voyage que ce sera le dernier.

— Et croyez bien que je suis le premier puni de mes mensonges ou plutôt de mes illusions. Mais je te le jure, à toi, Mathilde, cette fois je serai exact dans ma parole.

— Je vous pardonne, s'écria Mme Lussac, d'être plus fidèle à votre fille qu'à votre femme, pourvu que vous le soyez.

— Venez ici toutes deux, et que je vous bénisse, pauvres femmes, qui ne savez pas ce que je souffre pour que vous soyez les plus riches, comme tu es la plus belle des enfans, Mathilde, et vous la meilleure des mères.

La semaine suivante, la goëlette où s'était embarqué M. Lussac faisait voile pour Gorée, et une chaise de poste roulait vers Paris. Un jeune homme était assis au bord de la mer: c'était Berton.

VII.

Du haut de son hamac, une jeune signarre (1) regarde les travaux qui s'accomplissent autour de son habitation. Elle ne perd aucun mouvement de ses esclaves noirs. Par les quatre croisées ouvertes de sa case de jonc, elle surveille la tâche de chacun, tout en paraissant endormie sous le poids de la chaleur du jour naissant. Nul ne se fie à ce sommeil clairvoyant. Le pilon tombe avec une activité régulière dans le mortier de bois où s'écrase le grain de millet; et, sous des arbres au maigre feuillage, les tisserands ne laissent pas reposer un instant leur navette. Plus loin, de petites négresses battent du lait et le préparent pour le porter dans l'île de Gorée. Le fouet ou l'injure ne tiendrait pas plus en hale ne l'infatigable colonie que le regard de cette mulâtresse à demi éveillée, et dont la main, depuis quelques minutes, est dans celle d'un homme si attentif à suivre l'expression de son visage, qu'on le croirait son premier esclave, s'il y avait des esclaves blancs en Afrique. Cet homme est M. Mathieu, qui ne s'appelle pas ici Lussac.

— Katy, osa-t-il lui dire enfin, je vous ai apporté d'Europe le collier de corail dont vous aviez envie.

— Merci, répondit la signarre en jetant sa jambe nue hors du hamac et en se levant à demi.

— Ne me remerciez pas encore, Katy: au collier de corail, j'ai ajouté douze robes de mousseline brodée, douze sandales à fleurs d'or, six ceintures et trois boîtes de parfumerie.

— Vous êtes galant, mon ami, lui dit la mulâtresse en souriant et sans perdre toutefois de vue les travailleurs; je remarque seulement que vous avez laissé votre gaîté en France.

— La traversée m'a fatigué; elle a été longue et pénible.

— Une bonne nouvelle vous rendra la santé; et cette nouvelle est que nous avons vendu pour deux cent mille gourdes de têtes de noirs au dernier voyage de la *Galathée*. Poussez ce coffre avec le pied, et vous entendrez sonner les gourdes.

M. Mathieu ne daigna pas même se procurer cette si douce satisfaction de négrier. — Deux cent mille gourdes, répéta-t-il machinalement.

— Outre les têtes de noirs, continua la jeune Africaine en allumant un petit rouleau de tabac et en le pinçant avec beaucoup de grâce entre se

(1) Nos observations personnelles confirment pleinement l'exactitude de ce portrait qu'on trouve de la signarre dans le curieux et intéressant ***Voyage pittoresque autour du monde***, redigé par Louis Raybaud: « Les mulâtresses ou signarres sont, la plupart, l'âme des affaires du pays. Plus intelligentes que les hommes de leur race, plus vives, plus rusées, elles réalisent souvent de belles fortunes dans leur trafic d'échanges. Quelquefois la richesse leur arrive autrement; vendue par sa mère à un Européen, la jeune signarre se sert de tout l'ascendant de ses charmes pour exploiter son maître. Elle en tire avec adresse une taxe presque journalière, et se fait ainsi une épargne pour les mauvais jours. Cette avidité, plus puissante chez elle que toute autre passion, n'exclut pas la jalousie et le désir de la vengeance.» (***Voyage pittoresque***, pag. 30.)

lèvres, outre les têtes de noirs, j'ai revendu trois mille bœufs que j'avais eu presque pour rien à la suite d'un pillage. J'ai été payée en guinées; jetez les yeux au fond de cette calebasse. Cette graine vous plaît toujours, n'est-ce pas?

Aucune parole de satisfaction ne sortit des lèvres de M. Mathieu qui, après une longue pause, se leva du siége de jonc qu'il occupait près du hamac de la signarre, et lui dit :

— Vous ne me parlez que de noirs, de gourdes, de bœufs, de guinées...

— Et de quoi vous parlerai-je?

— Où est Toby?

— Je croyais que vous aimiez toujours l'or.

— Où est Toby?

— Toujours le commerce des noirs.

— Où est Toby?

— Toby! Toby! Comme il vous est survenu tout-à-coup de l'attachement pour Toby! Vous le regardiez à peine avant votre départ. Toby s'est embarqué pour le haut fleuve, pour Galam. Il est allé chercher de l'or, puisque c'est ce qui réjouit le plus son père.

— Vous mentez, Katy!

— Faites tomber ces stores, répondit froidement l'Africaine en sortant l'autre jambe de dessous la pagne bleue qui lui servait de couverture. Il n'est pas nécessaire de faire savoir à nos esclaves que nous nous expliquons.

Les stores furent baissés.

— Je mens, dites-vous, et vous avez raison; Toby n'est pas à Galam.

— Il est en France! s'écria M. Mathieu; il est à Paris!

— Est-ce bien là un motif pour vous emporter? Eh bien, soit! il est à Paris.

— Il a changé de nom; il s'appelle Tristan.

— Vous me l'apprenez, mon cher mari.

— N'est-ce pas vous qui lui avez conseillé ce changement de nom?

— Moi! Et dans quel but?

— Le sais-je?

— Et vous n'avez pas d'autre raison pour vous mettre en colère?

— Vous me faites espionner par votre fils.

— Qui est aussi le vôtre, s'il vous plaît. Allons, vous plaisantez; vous habitez la Provence, et vous supposez que j'enverrais Toby vous espionner à Paris.

— Pourquoi, reprit M. Mathieu, qui ne voulait pas rompre la conversation et qui se plaçait sur des charbons ardens en la continuant, pourquoi l'avez-vous envoyé à Paris?

— Ne faut-il pas qu'il voie le monde où il figurera un jour? Ne sera-t-il pas votre héritier? Avec plus de cinquante mille livres de rentes, ne sera-t-il qu'un planteur grossier?

— J'aimerais mieux qu'il ne soit qu'un planteur grossier, répliqua M. Mathieu, qui avait pâli en entendant Katy appeler Toby son héritier, qu'un libertin, qu'un duelliste en France, à Paris.

Katy eut l'air de glisser avec indifférence sur les remarques philosophiques et morales de M. Mathieu, tandis qu'au fond elle cherchait à former un sens complet de toutes les demi-phrases qu'il laissait imprudemment tomber.

— Après tout, dit-elle en imprimant à son hamac une faible agitation, l'éducation et l'avenir de Toby sont votre affaire autant que la mienne. Je suis fâchée seulement que vous l'ayez traité, dans cette conversation que nous venons d'avoir à son sujet, avec une excessive dureté, mon ami. Je vous pardonne cependant, car vous avez été bien aimable pour moi. Montrez-moi ces jolis cadeaux de France.

Tandis que M. Mathieu se levait pour ouvrir ses malles, Katy sauta en bas du hamac, courut nu-pieds à l'une des croisées pour en soulever le store, fit un signe; ce signe fut compris. Katy s'habilla ensuite en un clin d'œil. Elle passa une robe sous le tissu clair de laquelle elle parut tout aussi peu vêtue qu'auparavant.

— C'est beau! c'est charmant! c'est délicieux! dit-elle en prenant des mains de M. Mathieu les parures qu'il lui avait achetées en France. Elle en garnit ses cheveux, ses mains; elle attacha à ses chevilles des bracelets de perles; elle essaya chaque ceinture, se parfuma, courut à la glace, et laissa voir la joie la plus enfantine, quoiqu'elle eût déjà près de vingt-huit ans. Mais Katy ne différait pas des creoles ou des autres femmes de sa race; toujours enfant jusqu'au moment où la décrépitude arrive, l'âge mûr ne leur est pas connu. Enfance ou vieillesse. Et l'on comprend que par goût elle prolongent le plus long-temps possible la première de ces deux périodes. D'ailleurs, on leur donne si peu le temps d'être enfant avant le mariage, qu'elles ont quelque raison de vouloir l'être après. Elles sont quelquefois mariées à dix ans. C'est à cet âge que Katy avait été mère de Toby, qui en avait dix-huit à ce dernier voyage de M. Mathieu en Afrique.

— Vous m'avez fait votre cadeau, voici le mien, s'écria Katy, en ouvrant la porte de la case a un beau jeune homme.

— Toby est ici?

— Oui, mon père, depuis un mois. Je me suis embarqué à Brest.

Le père et le fils s'embrassèrent avec peu d'entraînement, malgré la surprise que leur avait ménagée Katy, la plus intéressée des trois, il est vrai, à ce que la rencontre eût le caractère d'une surprise.

Parmi les Européens établis aux colonies, et obligés pour leur commerce d'avoir deux résidences distinctes, l'une au-deçà, l'autre au-delà de l'Océan, il en est peu qui n'aient aussi deux ménages particuliers. Mariés légitimement en Europe, ils n'en sont pas moins mariés en Amérique ou en Afrique avec des femmes de couleur. Aux deux bouts de leur existence voyageuse, ils sèment leur paternité et leur fortune. En Europe, ils ont la femme blanche, la filiation légale, l'or réduit en capitaux; dans les colonies, ils ont la mulâtresse jaune, les enfans mulâtres, les sucreries et les cours pleines d'esclaves. Souvent ces doubles unions s'ignorent réciproquement; mais si d'un côté la loi assure à l'intimité légitime le bénéfice de l'héritage et du nom, de l'autre il est des moyens pour balancer l'absence de cette loi. A la moindre manifestation qu'un Européen laisse échapper de réaliser sa fortune pour retourner chez lui, la mère et les enfans menacés s'emparent d'un bien que la distance rend toujours illusoire à réclamer.

M. Mathieu était absolument dans cette position. A des conditions différentes, il était marié en Europe et en Afrique, bigamie permise, que ces deux femmes avaient ignorée complétement jusqu'ici.

VIII.

Quelques jours après cette explication entre M. Mathieu et Katy, celle-ci pria son fils de l'accompagner dans une promenade sur l'eau. Huit noirs s'attelèrent à une longue corde et firent remonter le fleuve à la pirogue, à travers les détours sans fin qu'il décrit. La mère et le fils étaient tranquillement assis à l'arrière de la légère embarcation. En moins d'une heure ils furent au milieu des solitudes multipliées qu'offre un dédale d'îles peuplées d'oiseaux splendides et silencieux.

— Toby, dit alors avec un ton d'indifférence la langoureuse Katy, votre père n'est pas content de vous. Il m'a demandé ce que vous étiez allé chercher à Paris, au lieu de rester ici à travailler pour lui.

— Je suis assez riche pour n'être pas un régisseur d'esclaves, répondit Toby, et trop fier pour ne pas chercher à savoir si je vaux plus ou moins qu'un Européen.

— Vous avez tort, Toby, de vouloir sortir de votre condition. Ces richesses ne vous appartiennent pas : un jour M. Mathieu les emportera en France, et il ne vous laissera que le regret de les avoir follement désirées.

— Je croyais que nous y avions des droits, vous sa femme, moi son fils. Nous ne sommes donc rien pour lui?

— Peut-être.

— Qui donc a dit cela?

— L'usage. Voyez Aglaé, qui a eu six enfans de son mariage avec M. Stephen de la Rochelle. M. Stephen partit il y a dix ans avec tout ce qu'il avait gagné, et il n'est plus revenu. Il vit avec sa femme d'Europe, et il ne songe plus à celle d'ici. Voyez Julia, elle a eu le même sort. J'en aurai un semblable. Les femmes de couleur sont nées pour le plaisir de nos seigneurs les colons.

— Vous ne dites pas que Julia s'est affreusement vengée.

— Abattez donc ce pélican, Toby.

— Mais, ma mère, il est à une lieue de nous, mon fusil ne porterait jamais si loin.

— Enfant! la vengeance est trop loin de nous souvent, comme ce bel oiseau. Il n'est pas toujours raisonnable d'y penser, ajouta Katy en laissant tomber sa petite main brune dans l'eau qu'elle frôla au courant de la pirogue.

— D'ailleurs, reprit Toby, M. Mathieu n'est pas marié en Europe.

— Vous avez raison, Toby. Mais parlons de vous. Vous avez eu des duels à Paris?

— Qui vous en a parlé? Oui, deux ou trois assez malheureux.

— C'est mal, Toby, car il n'y a pas de duel sans amour à votre âge.

Toby ne répondit pas.

— Vous aimez donc les femmes blanches, vous aussi? Prenez garde, Toby! Et quel âge a celle que vous aimez?

— Je ne l'ai jamais demandé à sa mère.

— Ni à son père non plus, bel amoureux?

— Je ne connais pas son père.

— Il était sans doute absent?

— Je crois que oui. Je n'ai pas eu le temps de prendre tant d'informations en une seule saison passée à Paris.

— Et dites-moi, Toby, cette jeune blanche est-elle jolie? a-t-elle la taille fine de nos créoles? est-elle fière comme elles?

— Voulez-vous en avoir une idée exacte, répondit Toby, heureux de toutes ces questions que sa mère lui adressait : elle me ressemble comme une sœur jumelle.

— Ah! vraiment, dit Katy, elle a vos traits?

— Elle est bien mieux, vous le supposez aisément. Mais elle a ma manière de regarder; elle a mon son de voix et quelque chose de lent dans toute sa personne, comme moi.

— C'est singulier! interrompit Katy en buvant une calebasse de lait froid que lui tendit une petite négresse; c'est singulier! Vous m'avez apporté là un joli petit roman d'Europe. Vous me redirez tout cela plus en détail, n'est-ce pas, Toby? Maintenant, dit-elle à ses esclaves, descendons le fleuve; embarquez-vous.

Emportée par le courant rapide du fleuve, la pirogue franchit en quelques minutes le trajet qu'elle avait fait en deux ou trois heures, et elle s'échoua devant la case même d'où elle était partie.

IX.

M. Mathieu avait résolu de renoncer pour toujours à sa vie de planteur et de négrier, depuis qu'il l'avait comparée, la dernière fois qu'il était allé en Europe, avec la vie si douce de sa famille au milieu de laquelle il s'était trouvé si heureux. Les charmes de la société européenne n'étaient pas les seuls motifs qui l'engageaient à prendre cette détermination : Mathilde occupait sa pensée. Il savait que non seulement il avait promis à sa fille de lui donner un mari qui assurât son avenir, mais il avait obtenu d'elle la promesse qu'elle ne songerait point, pendant son absence, à se lier par une affection qu'il n'aurait point autorisée. Ces difficultés dont il avait entouré la vie de Mathilde lui pesaient sur le cœur. Il rougissait d'amasser tant d'obscurité autour de son autorité paternelle, qu'il aurait voulu exercer en faveur de sa fille avec la largesse de ses vastes moyens de fortune et l'élan généreux de son bon naturel. La prudence, la peur lui liaient les mains. Sa mulâtresse surveillait ses moindres actions : il n'ignorait pas qu'elle bondirait comme un tigre sur son passage s'il tentait de s'en aller en emportant ses richesses. Parfois il était résolu à tout abandonner, à quitter l'Afrique, pauvre comme il y était descendu, plutôt que d'y passer le reste de sa vie. Cette pensée était chassée par une pensée contraire. Sans fortune, comment marierait-il sa fille? A force de plonger dans cet océan de doutes et de contradictions, il s'arrêta à des demi-moyens qui concilieraient tout, pensait-il avec confiance. Il ne vendrait que la moitié de ses propriétés, et il abandonnerait l'autre moitié à sa mulâtresse, en lui jurant toutefois qu'il ne retournait en Europe que pour donner quelques soins à sa santé altérée, qu'il reviendrait sitôt qu'elle serait rétablie.

Katy ne lui donna pas le temps de lui exprimer son projet. Un soir qu'assis devant sa case, il regardait les noirs qui quittaient leurs travaux pour rentrer dans leurs huttes de paille, elle s'approcha de son banc et lui dit en souriant :

— Je sais à quoi vous pensez dans ce moment.

— A quoi donc, Katy?

— A retourner encore en Europe.

— Pour quelques mois seulement ; cependant je ne vous quitterai pas sans regret, et il faudrait que j'y fusse forcé.

— Je n'en doute pas. D'ailleurs, vous n'avez pas de famille en Europe, vous n'y êtes pas entouré de soins comme ici. Si nous vous y accompagnions? Qu'en pensez-vous, mon ami ?

— Vous ne pourriez pas vivre, Katy, dans le climat si froid de la France.

— Alors vous devriez vous borner à emmener Toby seulement.

— Mais Toby me représentera pendant mon absence.

— Vous retournerez donc bientôt?

— Mais, je l'espère bien, dit M. Mathieu, que toutes ces questions importunaient, malgré la douceur avec laquelle elles lui étaient adressées.

— En ce cas, ajouta Katy, puisque vous voulez que votre fils vous remplace, je lui achèterai, avec les gourdes et les guinées qui sont dans mon coffre, des terres à cultiver et deux ou trois cents têtes de noirs dont il ira trafiquer à la Jamaïque l'an prochain.

— Nous risquerions encore tout cet argent ! s'écria M. Mathieu, surpris de cette proposition, la traite est devenue si difficile !

— Mon ami, reprit Katy avec encore plus de bonté, notre métier est de toujours risquer ; nous avons gagné deux millions pour nous ; mais notre fils n'a encore rien acquis pour son compte ; prêtons-lui cinq cent mille francs et qu'il travaille, puisque vous ne voulez pas qu'il vive en France de ses revenus. Aviez-vous le projet de faire valoir cet argent en Europe et de l'emporter avec vous dans ce dernier voyage? Si cela vous plaisait....

— Ce ne serait que tout autant que cela vous conviendrait, Katy.

— Eh bien, vous l'emporterez cette fois.

— Katy, vous ne pensez pas assez à vos intérêts ; si je venais à mourir en route, avant mon retour? Non, je n'emporterai que la moitié de cet argent ; il me serait pénible de vous laisser sans ressources.

— Que vous êtes bon ! Peu m'aurait suffi. Du reste, puisque vous serez bientôt de retour, à quoi bon cette préoccupation? Cependant, puisque cela vous plaît, vous placerez en deux voyages cet argent en France.

— Oui, bonne Katy.

— J'ai une grâce maintenant à vous demander, mon ami ; quand vous serez en France, sachez un peu le rang qu'occupe une famille dans laquelle Toby a remarqué une jeune personne dont il me parle sans cesse. Puisqu'il l'aime beaucoup, pourquoi ne la demanderiez-vous pas pour lui? Votre fils est un homme admirablement beau, et il sera votre unique héritier ; il y a lieu de le croire.

— Comment voulez-vous, Katy, que je prenne des informations sur une famille dont vous ne me dites pas le nom seulement?

— La jeune personne s'appelle Mathilde et sa mère Mme Lussac.

Quand M. Mathieu naviguait sur l'Océan, si on lui eût dit : les mille noirs qui sont dans la cale de ton vaisseau se sont envolés, il n'eût pas été plus étonné que d'entendre les dernières paroles de sa femme, la signarre.

Il regarda Katy jusqu'au fond des yeux. Elle était calme.

Mais le regard de M. Mathieu, qui n'était pas une réponse, mais une question avait révélé des abîmes à Katy, qui, prenant la grosse main de M. Mathieu dans la sienne, lui dit :

— Voyons, mon ami, vous avez été jeune, comprenez la jeunesse faites cela pour votre fils ; une fois marié, il n'aura plus de passion, et il sera heureux, et nous le serons aussi.

— J'ai d'autres vues sur lui, répliqua M. Mathieu, et je ne crois pas que votre projet s'y rattache beaucoup. Cependant, je verrai... je pèserai vos raisons, je parlerai à Toby... Mais j'ai besoin de repos ; nous reprendrons notre conversation demain... un autre jour. Quand il vous plaira. Bonsoir, Katy.

— Embrassez-moi donc, s'écria Katy, et pensez à ce que je vous ai dit. Bon sommeil, mon ami.

M. Mathieu s'était à peine retiré dans sa chambre, que Katy courut de case en case, rampa sur une traînée de corps endormis, appelant tout bas : — Diane ! Diane !

Enfin une vieille négresse lui répondit : — Madame, je suis là.

— Bien ! suis-moi, Diane, j'ai besoin de te parler.

Diane se leva en silence, marcha sans bruit sur le sable et s'enfonça avec sa maîtresse dans les profondeurs d'un bois de mangliers. Elles allèrent ainsi sans se parler l'espace d'une demi-lieue.

Arrivées au milieu d'un carrefour que la lune éclairait de ses rayons obliques, elles s'assirent toutes les deux dans les hautes herbes, face à face ; et l'esclave attendit que sa maîtresse daignât lui parler. Ses yeux de fée brillaient comme ceux d'un tigre. Elle semblait la personnification de la vieille Afrique, pleine de poisons, de silence et de superstitions.

— Diane ! lui dit la signarre en lui passant au cou le riche collier de corail que M. Mathieu lui avait rapporté d'Europe, c'est toi qui as vengé Julia de l'abandon de son mari.

— Je te comprends, ma fille, répliqua Diane, et j'en ai vengé bien d'autres. Que te faut-il? des paroles, ou des sachets?

— Quelque chose de plus actif et de plus sûr. Sais-tu toujours composer cette liqueur de tamarin que les Européens aiment tant?

— J'en sais distiller une aussi douce que le miel et enivrante comme le rhum.

— Et qui va au but?

— Comme une flèche.

— C'est bien, ma fille. Nous avons ici tout ce qui nous est nécessaire ; les bois de mangliers, et des crocodiles qui dorment dans les mares. Viens voir mon vieil ami.

Katy et Diane firent quelques pas ; celle-ci, écartant ensuite des joncs plantés au bord d'une eau dormante, lui montra de son doigt desséché un énorme crocodile couché dans les nénuphars. Maintenant, va reprendre ta place et chante pendant que je travaillerai.

Katy s'assit et chanta ainsi, que la vieille Diane le lui avait recommandé.

Diane reparut bientôt et dit à Katy que dans trois jours elle lui remettrait dix flacons de la liqueur de tamarin.

— Et sera-t-elle comme je le désire?

— N'en fais pas l'essai sur toi.

Une heure après, Katy reposait auprès de M. Mathieu.

X.

Lorsque M. Mathieu se fut convaincu, par neuf mois de séjour en Afrique, qu'il n'éprouverait aucun obstacle de la part de Katy s'il tentait de partir pour l'Europe avec la moitié de sa fortune, il songea sérieusement à mettre son projet à exécution. Elle s'était montrée si docile, si facile à croire à l'espérance d'un prochain retour, qu'il commençait à regretter de ne lui avoir pas tout simplement manifesté l'intention d'emporter d'un coup avec lui tout ce qu'il possédait. La réflexion pouvait changer plus tard les dispositions de Katy ; et cette autre moitié de sa fortune, laissée comme gage de retour, courait alors grand risque de ne jamais se joindre à la première moitié. Cependant il fut assez généreux pour ne pas la réclamer tout de suite.

Selon son habitude, M. Mathieu devait passer en Europe sur une des nombreuses goëlettes dont il s'était tant servi jusqu'ici pour faire la traite des noirs. Celle qu'il avait destinée à cette dernière traversée était mouillée en rade tout auprès d'un brick de l'état, en station sur la côte pour empêcher le commerce infâme par lequel s'était précisément signalée la goëlette de M. Mathieu. Rien ne la désignant cette fois à la justice répressive des lois, elle acheva ses préparatifs de départ avec la plus grande liberté. Sous sa mâture élégante, elle laissait échapper son corps svelte et robuste.

M. Mathieu respirait de joie à chaque réparation nouvelle qui rapprochait l'heure de son départ. Enfin elle arriva. On embarqua l'eau douce ; la goëlette tira au large ; elle mettrait à la voile le lendemain, au point du jour.

Un mois avant cet événement qui allait séparer M. Mathieu de sa famille de couleur, Katy avait envoyé son fils Toby aux îles du cap Vert, pour faire quelques achats de graines dont elle disait avoir besoin pour sa ferme. Elle avait sans doute mal calculé le temps, car Toby ne se trouva pas là quand la goëlette fut sur le point d'appareiller.

— Je suis fâché, disait M. Mathieu à Katy pendant les quelques heures de la nuit qu'il avait encore à passer avec elle, que Toby soit absent. J'aurais désiré l'embrasser avant de partir.

— Je lui exprimerai ces regrets, répondit Katy, et le pauvre enfant sera encore plus désolé que vous, quoique vous n'ayez pas eu pour lui, avouez-le, toute la bonté d'un père généreux.

— De quelle générosité ai-je manqué?

— Vous savez fort bien qu'il vous a demandé la permission de retourner en France.

— En France! en France! Pour s'y marier, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Avec je ne sais qui! avec une femme qu'il a vue une fois. Faire deux mille lieues pour un roman.

— Cependant vous lui aviez promis de l'emmener avec vous, il y a six mois.

— Ma promesse était une défaite. J'espérais avant mon départ qu'il aurait changé d'avis.

— En cela, vous vous êtes trompé, mon ami. L'éloignement et le temps ont accru sa passion. Toby est malade.

— Eh bien! je lui écrirai, dans quelques mois, de venir me trouver en France, si sa conduite avec vous est satisfaisante.

— Dans quelques mois, n'est-ce pas?

— Oui, Katy. Mais pensez plutôt à vous que je quitte malgré moi...

— Je n'en doute pas, mon ami; mais puisque nous nous reverrons dans moins d'un an, pourquoi ce chagrin?

— Un an, n'est-ce rien, Katy?

— C'est beaucoup trop, mon ami; mais je me résigne en pensant que ce voyage est indispensable à notre fortune. Vous la mettrez à l'abri de tous accidens.

— Je l'espère, Katy.

— Vous êtes un honnête homme, et je vous aime comme votre femme, autant que je vous respecterais si j'étais votre esclave. J'ai prévu toutes les incommodités du voyage. Vous aurez sous la main, dans un coffre arrangé par moi, chaque objet dont vous vous êtes créé une habitude. Je veux aussi que vous ayez quelquefois, en France, un souvenir de votre famille. J'ai fait emballer avec soin des bouteilles de la liqueur de tamarin que vous aimez tant.

— Merci, bonne Katy. Comment reconnaître ces attentions?...

— En revenant le plus tôt que vous le pourrez.

— Ma foi, dit le négrier en lui-même, je commençais à m'attacher à cette négraille-là. Elle est vraiment intéressante.

Katy était charmante, penchée au bord de son hamac et à la clarté de la lumière qui l'éclairait du fond de la case. Elle se balançait en parlant à M. Mathieu; et à chaque balancement, elle regardait par la porte, tout ouverte à la fraîcheur de la nuit, si rien ne se montrait à l'horizon au-delà du brick de l'état et de la goëlette en panne pour attendre M. Mathieu.

M. Mathieu s'endormit.

Katy alors sauta de son hamac, parut au seuil de la case et frappa dans sa main.

Diane, la vieille négresse, parut.

— Sont-ils partis? lui demanda Katy.

— Oui.

— Etaient-ils deux cents?

— Oui.

— Criaient-ils bien fort?

— Oui.

— Ont-ils pu être entendus par les gens du brick de l'état?

— A coup sûr.

— Va-t'en.

Katy ne cessa toute la nuit de regarder à l'horizon. Dès que l'aube se fit, elle éveilla M. Mathieu et lui dit:

— Partez! il est temps; voilà le jour.

Après les plus sincères embrassemens, M. Mathieu quitta le rivage et monta à bord de la goëlette, qui fit voile aussitôt et disparut dans la brume du matin.

— Un qui part! l'autre qui arrive! s'écria Katy en distinguant parfaitement à peu de distance de la côte le petit bâtiment sur lequel son fils Toby revenait des îles du cap Vert.

— Allons, j'ai du bonheur, murmura presque en chantant la mulâtresse; le vent qui est contraire à mon mari hâte l'arrivée de mon fils. Méchant, qui croyez vous jouer de Katy et me traiter comme Aglaé, moi qui ai été votre esclave avant d'être votre femme, moi qui ai centuplé vos richesses et qui ai supporté pendant dix-huit ans vos caprices! m'abandonner parce que je ne suis plus aussi jeune et parce que je vous ai fait riche! Mais, en vérité, sa goëlette ne file pas mal. Je crois cependant que le brick de l'état irait encore plus vite.

Tandis que Katy s'entretenait ainsi avec elle-même, Toby arriva et courut vers sa mère.

— Toby, lui cria-t-elle dès qu'il fut à la portée de la voix, avez-vous vu votre père en passant?

— Comment! mon père!

— Eh, oui! puisque vous avez passé bord à bord de son navire.

— Quel navire?

— Celui qui s'en va; là, tenez.

— Mon père s'en va?

— Sans doute.

— En Europe?

— En Europe.

— Il ne m'emmène pas comme il me l'avait promis?

— Il vous aura oublié. Ce sera pour le prochain voyage.

— Il ne reviendra plus, c'est moi qui vous le dis.

— Pourquoi avez-vous cette pensée?

— C'est une certitude. Oh! n'avoir pas un vaisseau pour le suivre et le couler bas.

— Vous vous emportez, mon fils?

— J'ai une idée. Je vais faire courir ce brick après lui.

— Enfant! est-ce que l'état se charge de venger les mulâtresses délaissées et les enfans auxquels les pères manquent de parole?

— Vous avez raison. L'infâme voyagera en toute sécurité.

— Allez plutôt trouver le capitaine de ce brick et dites-lui: Capitaine, cette goëlette qui part a à bord deux cents noirs qu'elle conduit à la Jamaïque.

— Il ne me croira pas.

— Dites-lui: Vous avez entendu des hurlemens cette nuit, n'est-ce pas? Il vous répondra: Oui.—C'étaient les noirs qu'on embarquait, lui direz-vous à votre tour; au surplus, allez avec vos gens à la ferme de M. Mathieu, et vous reconnaîtrez que deux cents noirs sont absens.

— Ma mère! je vous rapporterai cet homme, et je vous le jetterai aux pieds comme quand j'ai tué un lion. Adieu!

— Toby, tâchez d'être de retour demain, mon enfant. Nous avons du monde à dîner.

Toby vola à bord du brick; il parla au capitaine; il dut le convaincre. Dix minutes après les voiles s'enflèrent, le vaisseau s'agita, partit, et un coup de canon retentit le long de la plage.

En retombant dans son hamac, Katy murmura: — Le fils va tuer le père ou bien le frère épousera la sœur. Diane, apportez-moi un verre de rhum.

XI.

L'avance qu'avait la goëlette sur le brick était de cinq lieues au moins, et en mer, un pareil avantage est très grand; il est si grand, qu'il faut quelquefois plus de trois jours à un vaisseau d'une marche supérieure pour atteindre le vaisseau poursuivi. Ne sachant pas d'ailleurs qu'elle avait à ses trousses le brick de l'état, la goëlette ne ralentissait pas sa marche; elle profitait, au contraire, de toute sa voilure pour tirer parti du bon vent qui soufflait. Il avait changé depuis quelques heures. La nuit vint, et le brick fut obligé de deviner dans l'ombre les traces du prétendu vaisseau négrier. Au jour, il avait disparu. Alors, il fallut soupçonner sa route. On la présuma, et on se dirigea sur des indices. Au bout de trois jours, on crut apercevoir la goëlette. Nouvelles poursuites, nouvelle disparition; les vents variables ayant soufflé plus tôt que de coutume, le brick se trouva entre Madère et les îles Canaries, mais ayant tout à fait perdu la piste de la goëlette. Tandis que le capitaine était indécis sur la route qu'il tiendrait, sachant que le négrier lui était tout à fait échappé, il fut rencontré par une frégate qui allait en Afrique lui porter l'ordre de rentrer en France. Il fit voile sur Brest, sans se soucier autrement de la rage concentrée de Toby, qui maudissait le sort et aurait voulu pourchasser la goëlette jusqu'au pôle.

De Brest, Toby prit la poste pour Paris, où il apprit que la famille Lussac était partie pour la Provence depuis environ un mois. Il s'y rendit.

XII.

Quand Toby se présenta chez madame de Lussac, il causa aux trois personnes qui étaient réunies au salon d'été une surprise différente. Mathilde pâlit jusqu'aux lèvres, Berton sentit une impression de tristesse et de dépit dont il ne put se rendre compte, Mme de Lussac seule se leva avec empressement pour recevoir un jeune homme si profondément gravé, par des actions romanesques, au fond de ses souvenirs de Paris et des charmantes soirées de la Chaussée d'Antin.

— Monsieur Tristan, s'écria-t-elle, est-il notre voisin de campagne? qu'il a eu la bonté de venir en passant.

— Je mets trop de prix à la faveur de me présenter chez vous, répondit Tristan, pour ne pas vous avouer, madame, que je viens de bien loin pour vous saluer.

— Nous n'avons pas rencontré monsieur Tristan aux réunions d'hiver à Paris?

— Je n'étais pas en France.

— Ma mère oublie, ajouta Mathilde, que nous nous sommes très peu montrées nous-mêmes cette année.

— Vous étiez sans doute en Allemagne? reprit Mme Lussac, entraînée malgré elle à commettre une grave indiscrétion.

— Pourquoi aurais-je été en Allemagne? répondit Tristan en souriant.

— Comme pour continuer le voyage que vous fîtes quand vous courûtes après ce baron allemand, dont vous avez si brusquement arrêté la fuite. Eut-il au moins le temps de se repentir de sa mauvaise action avant de mourir?

Mathilde se leva et sortit.

Tristan se taisait.

— Monsieur, dit Berton en tendant la main à Tristan, vous avez fait preuve d'un noble cœur en punissant ainsi un misérable.

— Je n'ai été que plus adroit, répliqua Tristan en effleurant à peine la main qu'on lui avait offerte. Votre maison de campagne est fort bien, madame, elle est assurément la plus jolie des environs.

— J'espère, dit Mme Lussac, qui avait à peine compris la diversion qu'apportait son hôte à une conversation peu de son goût, j'espère que vous vous donnerez le temps de justifier vos éloges: on ne vient pas chez nous pour un jour.

— J'habite Marseille; j'y resterai deux mois encore. Si madame me permet de me présenter quelquefois chez elle, j'userai de cette permission avec toute la discrétion que mérite cette faveur.

— Venez en ami. Mon mari, qui arrivera bientôt, sera enchanté de vous rencontrer ici. Voulez-vous que nous profitions du beau temps qu'il fait pour visiter notre jardin?

— Je suis à vos ordres, madame.

— Demeurez, vous, monsieur Berton, cette chaleur vous incommoderait; Mathilde continuera à vous faire de la musique.

Resté seul, Berton attendit avec une anxiété pénible le retour de Mathilde. Elle rentra bientôt au salon.

— Mon ami, lui dit-elle tout bas, quoique personne ne fût là pour l'entendre, je ne vous ai jamais tant aimé.

Ceux qui savent les irrégularités de la navigation n'auront pas été étonnés d'avoir vu arriver Toby ou Tristan en Europe avant M. Mathieu, qui était pourtant parti le premier. Cet accident est chose si commune, qu'elle mérite à peine une explication.

Depuis huit jours Tristan partageait la société de la famille Lussac sans avoir obtenu d'autre marque d'intérêt de la part de Mathilde qu'une attention polie. Soit que Mme Lussac ne considérât plus Berton que comme un ami de la maison, soit qu'elle devinât dans Tristan un gendre qui serait plus au goût de son mari, elle eut pour ce dernier une prédilection toute particulière. Il est même probable que Tristan s'étant ouvert à elle sans détour, elle n'attendait que l'arrivée de son mari pour ratifier ses propres espérances et ses promesses.

Un soir qu'ils allaient se mettre à table, ils virent entrer Narcisse, suivi de trois ou quatre matelots qui ployaient sous le poids des malles et des valises.

— Et mon père? s'écria Mathilde.

— Mon maître me suit, répondit Narcisse.

— Et me voilà! s'écria M. Lussac en tombant dans les bras de sa famille.

Tout-à-coup M. Mathieu aperçoit Tristan debout et tremblant devant lui.

— Que fait cet homme ici?

— Mon ami, cet homme....

— Cet homme, interrompit M. Mathieu, rouge comme le feu, c'est votre frère, Mathilde; c'est mon fils!

— Vous ma sœur? Mathilde! Horrible révélation!

Mme Lussac se perd dans les ténèbres de ses doutes.

— Il était temps que j'arrivasse, dit M. Mathieu.

— Monsieur, je me retire.

— Restez, Toby. Cette famille est aussi la vôtre, si vous le voulez. Je redeviens votre père ici, loin de la femme qui m'avait peint à vos yeux comme un monstre.

Mathilde avait tendu la main à son frère, qui la couvrait de baisers.

Mme Lussac s'expliquait enfin la ressemblance extraordinaire de Tristan avec sa fille.

— Il faut que cette journée, ajouta M. Mathieu, finisse comme un roman, puisque les romans vous plaisent tant, madame Lussac. Monsieur Berton, soyez mon gendre.

Berton alla embrasser avec respect M. Mathieu, qui l'enlevant dans ses bras comme il eût fait d'un enfant, lui dit : — Ah ça! maintenant, tâchez d'être un peu plus gai.

— Si nous dînions? ajouta-t-il.

On se mit à table.

Mais comme le repas n'était pas fort animé, malgré toutes ces reconnaissances, ou plutôt à cause de toutes ces reconnaissances, M. Lussac dit à son noir :

— Narcisse, débouche-moi quelques unes de ces bouteilles que nous avons rapportées.

— Oui, maître.

Et après avoir fait goûter à sa famille de toutes ces liqueurs exotiques dont les colonies étaient si fières, il s'écria :

— Voici de la fameuse liqueur de tamarin! il en sera bu par chacun un petit verre à mon bon retour.

Tous les verres s'emplirent.

On se leva pour saluer M. Mathieu, qui porta la liqueur à sa bouche.

Les cinq convives burent en même temps.

Ils tombèrent morts tous les cinq.

LÉON GOZLAN.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Il faut bien le reconnaître, chaque jour notre vieux Paris s'en va, son originalité s'efface, son caractère disparaît; bientôt il ne restera plus rien de cette cité si pittoresquement construite, plus rien de ses mœurs si originalement tranchées. Voyez : ses rues s'alignent, ses boulevarts s'aplanissent, ses faubourgs s'éclairent. Voyez : ses habitans, pairs et commis, notaires et confiseurs, portent le même frac et parlent la même langue. Hommes et maisons, tout se nivelle. Autrefois, avec des nobles féodaux, des seigneurs suzerains, des manans et des serfs, nous avions de hauts châteaux, de grands palais, des masures et des cloaques. Aujourd'hui, les tours et les priviléges gisent à côté les uns des autres, et les rues s'élargissent au profit du peuple qui s'élève, et aux dépens des vastes hôtels qui n'ont plus d'habitans à leur taille.

L'histoire d'une nation pourrait donc s'apprendre dans celle de ses habitations? Pourquoi non? Je sais un peintre qui prétend qu'elle est toute écrite dans la collection de nos costumes; et, sans aller bien loin, je pourrais vous enseigner un coiffeur qui démontre parfaitement que politique, morale et philosophie, tout se trouve dans la forme de la perruque et dans le progrès de la coupe des cheveux. Était-ce parce que l'on portait des perruques à la Louis XIV que les campagnes de Turenne furent si patientes, si compassées, si frisées? ou bien est-ce parce que l'on faisait la guerre avec des quartiers d'hiver, des salutations et des préséances, qu'on portait de si pompeuses perruques? Qu'importe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'une de ces choses est le reflet de l'autre; et je ne suis pas éloigné de croire que la tactique de Turenne ne soit le reflet de sa perruque.

Croyez-vous aussi que la pensée de Racine n'ait pas été quelquefois gênée par ce lourd attirail de faux cheveux? Que, bien malgré lui, il n'ait pas fait quelquefois la même toilette à son style et à sa tête? Et ne serons-nous pas forcés de reconnaître un jour que la sublime audace de Bossuet ne lui vint que de ce que son état lui défendait de porter perruque? Si cette vérité ne brille pas aussi prouvée aux yeux de tout le monde qu'à ceux de mon artiste, poursuivez la corrélation, et vous verrez que la poudre de Dorat a blanchi quelquefois la griffe noire et crochue de Voltaire; qu'elle a sali un peu le collet du président Montesquieu, et que si Diderot a gardé sa couleur à lui, parmi tant de têtes poudrées, c'est qu'on sait bien que, lorsqu'il était en verve, il jetait sa perruque par dessus les moulins, pour laisser fumer à l'aise son crâne brûlant et bouillonner son génie.

Disons-le donc hardiment : habits et poésie, mœurs et maisons, constitutions et perruques, tout s'harmonise dans ce monde. Le code civil a tué les substitutions et les fortunes héréditaires, les fortunes héréditaires sont perdues, les palais sont devenus inutiles; les palais étant inutiles, l'imagination de l'architecte et les vastes conceptions du peintre se sont rapetissées au plan de nos mesquines demeures; tout a suivi le mouvement descendant, et nous en sommes venus au plâtre pour les maisons, au portrait pour la peinture, et pour les belles-lettres au vaudeville.

Cependant, que ceci ne soit pas considéré comme une accusation contre notre marche sociale. Si nous sommes arrivés à ce point que les grands monumens du passé s'effacent, sans que rien encore les remplace suffisamment, c'est qu'on nous retient à grand'peine dans un temps de transition où les castes privilégiées ne sont plus rien, sans qu'on permette que le peuple soit quelque chose. Et c'est une triviale vérité de tous les siècles, que rien de ce qui est grand ne peut être engendré par ce qui est petit; et c'est une vérité non moins triviale de nos jours, que le petit est le type de notre époque. Pouvoir et liberté, peuple et gouvernement ne sont ni hauts, ni forts aujourd'hui. Mais laissez croître le peuple et grandir la liberté, et sous d'autres formes, sous d'autres aspects, le grand, le beau, le sublime, reprendront leur empire et enfanteront des merveilles. Vienne une puissance, les arts se mettront à son niveau.

Pour nous, trop jeunes pour ce passé démoli, trop vieux peut-être pour cet avenir à construire, saisissons promptement les restes debout de nos vieux monumens pour en léguer l'image à nos successeurs. Quelques uns de nous, peintres par le crayon, parcourent la France gothique pour la dessiner avant qu'elle tombe tout-à-fait; d'autres, à la parole colorée, rétablissent les somptuosités délabrées du grand siècle, et une recrudescence de l'école maniérée du dix-huitième siècle se fait vivement sentir dans nos arts de luxe et de domesticité, comme pour reconstruire quelques types de cette société frivole si rudement brisée par le contact immédiat de notre première révolution.

Ainsi, dans ce vaste Paris où la rue de Seine s'est glissée dans les jardins de l'hôtel de Nesle, où le canal de l'Ourcq s'est logé dans les fossés de la Bastille, où les arcades de la rue Castiglione se sont établies dans les cloîtres des Feuillans, et où la rue Louis-Philippe menace Saint-Germain-l'Auxerrois, il reste encore de robustes monumens qui ont résisté, hommes et pierres, au torrent révolutionnaire. Le Palais-de-Justice est à coup sûr le plus enraciné de ces monumens : sous son vaste toit, la toge, la robe, la morgue, l'astuce et le bonnet sont virginalement restés au barreau et à la magistrature: et sous ses flancs, attaché comme une huître à son rocher, a vécu dans sa misère originelle et dans son échoppe vitrée, l'écrivain public, notre héros.

Or, pour que je vous explique comment je découvris ce précieux débris d'un siècle effacé, il faut me permettre de retourner de quelques années en arrière du moment où j'écris. A cette époque, je voyais assidument, je voyais tous les jours, et quelquefois plus souvent, une personne à laquelle je portais le plus vif intérêt. Soit curiosité personnelle, soit désir de répondre péremptoirement et juridiquement aux épigrammes de quelques amis, soit enfin envie de m'assurer de la véracité de ladite personne, je me résolus à me procurer son acte de naissance. Pour ce faire, je me rendis dans la cour de la Sainte-Chapelle, et là, sous l'arcade qui la sépare de la cour grillée du Palais-de-Justice, je trouvai un bureau où sont rangés par ordre les registres gardiens du secret de toutes les femmes. C'est une espèce d'antre grillé, à fenêtres basses et coupées verticalement de barreaux de fer; le jour y est pauvre et honteux : on dirait un Mont-de-Piété. J'entre, j'expose ma demande, je donne les noms, prénoms et titres de la personne, et je désigne une période de quinze ans pour faire la recherche en question. Il n'y avait

pas moins de différence entre la date supposée par mes bons amis et celle avouée par la personne. Le commis chargé de cette vérification me regarda comme ferait un apothicaire à qui vous demanderiez du poivre, ou bien comme fit le coiffeur dont je vous ai parlé, un jour que je le priai de me faire la barbe; le commis donc me fit répéter ma proposition, me rit au nez et me tourna le dos sans répondre. Il y avait tant de mépris dans cette façon d'agir, que je n'osai me fâcher; car il me sembla que j'avais dû commettre ou dire une de ces balourdises qui font prendre un homme pour un niais ou pour un fou. Je ne savais comment recommencer ma proposition, lorsque celui qui paraissait le chef de ce bouge s'approcha de moi, s'informa de ce que je voulais, et m'écouta avec un sourire d'indulgence qu'un garçon épicier accorde à un provincial qui s'informe, au coin de la rue Saint-Antoine, où est situé le Palais-Royal.

— Si tous ceux qui viennent ici, me dit-il avec une douce gravité et en essuyant lentement ses lunettes, n'avaient pas de meilleurs renseignemens que vous, il nous faudrait une journée pour chaque extrait. Nous ne pouvons faire cette recherche, mais vous êtes libre de la faire vous-même.

Comme je répondis que je me croyais très peu habile à parcourir des registres, il ajouta amicalement :

— Eh bien, vous pouvez vous épargner cet ennui pour quelque argent.

— Je suis tout prêt, m'écriai-je rapidement en tirant ma bourse, et en croyant que c'était un moyen de réparer ma première maladresse.

Mais je fus encore bien plus interdit que je ne l'avais été, lorsque ce monsieur, ce chef, ce premier commis enfin, m'arrêtant soudainement et me montrant la porte du doigt, me dit avec fermeté :

— Sortez, monsieur.

— Je demeurai anéanti.

— Oui, reprit-il avec une bonté paternelle; sortez, prenez à droite, et, à deux pas d'ici, vous trouverez deux ou trois bureaux d'écrivains publics, et l'un de ces messieurs se chargera de votre affaire. Ils ont cette habitude, et nous leur confions nos registres qu'ils explorent ici et sous mes regards.

Aussitôt le chef me salua d'un geste de la main en me montrant de nouveau la porte et en me disant :

— A droite, monsieur, à droite.

J'obéis à l'injonction et je sortis. A droite, en effet, je vis accrochés aux murs du Palais deux ou trois auvents fermés par un vitrage. Celui dans lequel j'entrai avait une longueur de six pieds au plus sur quatre de large. Une table, ou plutôt une planche, régnait le long du vitrage et supportait deux vastes écritoires. Un rideau d'un calicot granité d'encre voilait aux passans les mystères de cet asile. Au fond, sur un fauteuil garni d'un cuir jadis vert et entier, était assis un homme, les deux pieds appuyés sur une chaufferette, dont la cendre humectée des larmes d'un hareng cuit à propos, répandait une odeur insupportable. Le maître de la maison, en me voyant entrer, s'empressa de me pousser une chaise de paille, sœur femelle du fauteuil, et demanda le sujet de ma visite.

On ne peut s'imaginer un homme plus poli; il me comprit tout de suite et ne me rit point à la figure. Il écrivit sous ma dictée les indications qui devaient le guider dans ses recherches, et je profitai de ce moment pour l'observer.

C'était, il faut le dire, un écrivain public primitif; non pas l'écrivain public de nos boulevarts, dont le magasin rivalise d'annonces avec la porte cochère de la maison Ladvocat, cet écrivain public du mouvement, qui s'imagine être à la hauteur de son siècle parce qu'il a imprimé sur sa porte : *Ici on écrit soi-même*; admirable attestation de la façon dont on s'occupe aujourd'hui de son emploi; révélation profonde qui doit faire réfléchir le philosophe sur la manière dont les ministres gouvernent, dont les notaires et les agens de change remplissent leur charge et nos députés leurs mandats, dans un siècle où l'on entre chez un écrivain public pour écrire soi-même.

Ce n'était pas non plus un de ces calligraphes du Palais-Royal, peintres à la plume, qui dessinent un tableau lubrique avec l'histoire de Napoléon écrite en texte microscopique; qui renferment une tirade de Bossuet ou une satire de Boileau dans un cœur enflammé percé d'une flèche et qui réduiraient une protestation d'indépendance, si longue qu'elle fût, à entrer dans l'image d'une pièce de cent sous, pile ou face.

C'était encore moins un de ces prétentieux écrivains rédacteurs qui font des traductions, et qui mettent hautement sur leurs vitres : *English spoken hire*, avec un *i*, preuve qu'ils parlent l'anglais.

C'était, oui vraiment, c'était un naïf écrivain public, copiste lisible, sachant l'ortographe du français seulement, passablement instruit de la largeur de marge qu'exige un placet ou une pétition, très savant sur la manière de placer le *Monseigneur* en védette, ni trop haut, ni trop bas, ni trop à droite, ni trop à gauche, et qui, une fois averti de votre état et de celui de la personne à qui vous écrivez, vous tire d'embarras sur le protocole à employer; connaissant dans toute leur délicatesse les diverses manières d'exploiter le respect, la considération, le dévoûment, la reconnaissance et tous les sentimens dont on fait usage à mi-ligne et au bas d'une lettre : innocens mensonges d'où vient ce dicton, qu'il n'y a que les sots qui prennent tout ce qu'on leur dit au pied de la lettre.

Mais ce ne fut que long-temps après que je découvris ces précieuses qualités dans mon héros. Ce que je remarquai d'abord fut sa personne physique. M. Fabry portait soixante ans. Son visage avait quelque chose de grave et de comique : il avait le menton rentré, la bouche mince et railleuse; son nez pointu fuyait en arrière; après son nez fuyait son front, et après son front, ses cheveux ramassés dans une queue médiocre en force et en longueur; ses yeux, relevés à leur extrémité, descendaient hardiment vers son nez; et ses oreilles, d'une petitesse et d'une grâce remarquables, saillissaient en rouge sur ses joues pâles et sa chevelure blanche.

Il avait des bas de laine noirs et des souliers à boucles. Que ces boucles, avant d'arriver à ses souliers, eussent sanglé un mulet ou un ignorantin, peu importe : le fait est qu'il avait des souliers à boucles. Sa culotte avait été pantalon; mais une main amie, la sienne sans doute, avait adroitement coupé le vêtement moderne à la hauteur de la jarretière; elle l'avait discrètement ouvert de chaque côté extérieur du genou, et là une innocente supercherie avait attaché deux rubans de fil, teints à coup sûr dans l'encre de l'écritoire : ces rubans, noués en rosette, ne remplaçaient pas certainement la boucle antique, la boucle de nos pères; mais à l'impossible nul n'est tenu, et enfin, tant bien que mal, la culotte y était. Culte honorable, mais incomplet; simulacre saint, mais tronqué, des vieux jours; quasi-légitimité de la culotte, je te respecte!

Le gilet. Où est le gilet? Y avait-il gilet? Voilà la question importante et insoluble, une question à embarrasser Hamlet. Eh bien! je réponds, moi, que le gilet n'y était pas. Est-ce donc que j'ai vu son absence? est-ce donc que M. Fabry m'ait confié cet interstice de sa parure? Non, certes; mais quelle autre raison que l'absence du gilet eût pu lui faire supporter l'habit croisé à double rang de boutons? Guenilles pour guenilles, s'il avait eu le moindre gilet, n'eût-il pas préféré quelque dépouille noire, gothique, usée, taillée en frac du dix-septième siècle, avec le collet droit et la poche sur les hanches, ouverte et se dandinant à la suite de son corps comme un gouvernail à l'arrière d'une felouque, à cet habit exactement boutonné jusqu'au menton, collé à la poitrine, collé aux reins, collé partout? Sur l'honneur, le gilet devait manquer.

A l'aspect de tant de misère, j'allais jeter à cet homme quelque misérable pièce de trente sous, avec un ordre et un ton rogue et ministériel; mais un incident m'arrêta : je vis qu'il avait les mains propres et une cravate blanche; je devinai l'ange déchu. Je lui demandai poliment ce que me coûterait son travail; il me répondit que les frais à payer au bureau de l'état civil se monteraient à quarante-cinq sous. Je lui mis un louis sur sa planche, M. Fabry rougit jusqu'au blanc des yeux; il le prit, le retourna long-temps, voulut se donner l'air de chercher la clé d'un tiroir qui s'ouvrit pendant qu'il faisait semblant de vouloir le forcer, et finit par me dire avec un embarras qui me fit mal :

— J'ai oublié ma monnaie, et je vais...

— Non, lui dis-je, je désire savoir si vous êtes suffisamment payé.

Il faillit à me regarder d'un air aussi stupéfait que le petit employé de l'état-civil, et je sortis en lui disant que je viendrais chercher ce que je lui avais demandé dans quelques heures.

En sortant, je vis mon commis bienveillant, le grand commis, le chef enfin, les lunettes relevées sur le front, la plume sur l'oreille, et causant tout haut avec une grisette de dix-sept ans qu'il tutoyait. Il me reconnut et me dit en passant :

— Ah! vous sortez de chez M. Fabry; vous n'avez pas trop bien choisi; c'est un honnête homme, mais il a la vue courte et l'haleine longue...

Il se prit à rire; je le regardai d'un air bête.

— Je veux dire qu'il boit quelquefois, reprit-il; mais j'aurai l'œil à votre affaire.

Et de la main il me salua avec la même supériorité, quoiqu'il ne fût plus dans son bureau; mais je remarquai qu'entre lui et son domaine, il n'y avait pas la longueur d'une canne, et je compris l'étendue de son assurance.

J'avais promis de revenir dans deux ou trois heures; il y en avait plus de six de passées lorsque je retournai chez M. Fabry. J'avais rencontré quelques amis, l'épigramme au vent, tout prêts à me saluer d'un chiffre solennel, me persécutant de leurs calculs, ameutant sous mes pas les incroyables de l'empire et les farauds du directoire, qui prétendaient se souvenir de quelque chose comme ça, d'une personne qui commençait de leur temps; puis, je l'avais revue belle, fière, dédaigneuse, parlant d'hier tout au plus, et j'étais tombé dans une disposition narcotique, dans une envie de doute que j'avais eu bien de la peine à secouer. Cependant j'y avais réussi, et j'étais retourné chez M. Fabry.

J'entre. Il n'avait plus sa tenue froide et résignée; ses jambes n'étaient plus ramassées sur sa chaufferette; il occupait, lui tout seul, les deux siéges : les pieds sur sa chaise, le reste sur son fauteuil. Son œil, d'abord modestement baissé, flambait d'une expression de triomphe et de jubilation; son oreille ne se détachait plus seule, rouge et pourpre, sur la pâleur de son visage; son nez rivalisait d'enluminure avec elle, et un sourire de douce béatitude épanouissait sa lèvre légèrement pendante.

Sur la planche-table qui était près de lui, je vis un papier timbré. Je devinai que mon bonheur, mon orgueil, mon triomphe étaient écrits sur cette feuille de vingt-cinq sous. Je voulus m'en emparer, mais mon héros y posa fièrement sa main restée blanche et distinguée, et me dit avec solennité :

— A quel usage destinez-vous l'acte que vous m'avez fait extraire, jeune homme?

— Que vous importe? lui répondis-je fort étonné de sa question et du ton qu'il y mettait; n'êtes-vous pas payé?

— C'est parce que je le suis, et trop bien, et plus que mon travail ne

le mérite, que je m'enquiers de ce que vous voulez faire de ce papier. Un louis pour un acte de naissance!!! Ou vous héritez de la dame en question, ou vous avez de mauvais desseins : il n'y a que l'une de ces deux suppositions qui explique votre louis : et, comme vous n'êtes pas en deuil, la seconde reste la seule présumable; la mauvaise action demeure prouvée. On ne paie pas si cher pour une œuvre de justice ou un renseignement légal.

L'allocution me parut tout au moins inconvenante, et je répliquai sèchement que je ne pensais pas avoir à rendre compte de mes actions à un écrivain public, j'ajoutai à ce mot le sourire le plus méprisant que je pus, et j'allongeai la main pour saisir mon arrêt, mais le digne M. Fabry m'arrêta.

— Un écrivain public! répéta-t-il en secouant la tête pensivement! un écrivain public! vous croyez, en disant ce mot, avoir formulé une injure bien accablante contre un vieillard qui voit au tremblement de votre main que cet acte est pour vous d'un intérêt que vous rougiriez d'avouer.

Je rougis en effet. Il arrêta les yeux sur moi, et me dit sérieusement :

— Je ne veux pas savoir ce que vous voulez faire de ce papier, mais si votre intention n'est pas bonne, attendez à demain; faites faire ce travail par un autre, je vous en prie, pour le repos de quelques jours qui me restent à vivre, que ma main ne soit pas encore l'instrument aveugle de quelque vengeance.

Je le rassurai sur cette crainte, et, poussé par une curiosité qu'on s'expliquera aisément, je lui demandai s'il avait eu à se repentir de quelque action coupable, et quelle avait été sa vie.

A ce moment, mon héros prit un air triste et sardonique à la fois.

— Ma vie, dit-il, elle s'est toute passée dans cette coque de bois et de verre ; j'y suis depuis que je sais tenir une plume et faire des jambages. Et pourtant ici, dans cet espace de six pieds, il s'est concentré plus de souvenirs des intérêts qui ont agité la France que dans la mémoire du premier acteur de votre drame politique; plus de science du cœur de l'homme que dans l'esprit de l'observateur le plus assidu aux scènes du monde. Le prêtre catholique, qui reçoit la confession des plus grandes fautes et des plus intimes pensées, n'a jamais entendu la moitié des secrets qui ont été dits dans cet étroit réduit. Des ridicules de tous les étages y ont posé bien souvent, et le crime s'y est assis quelquefois.

Mon écrivain s'était animé; il se taisait, mais je pouvais voir sur son visage mobile, et qui changeait d'expression à chaque minute, que mille souvenirs revenaient à lui et passaient successivement dans son esprit ; il souriait aux uns, et secouait lentement la tête à quelques autres.

— Pauvre jeune homme! dit-il en se parlant à lui-même; il était là, devant ma porte, tremblant de joie et d'amour, tandis qu'une femme, jeune et belle comme il convenait pour être ainsi désirée, entrait furtivement chez moi. Il était là à quelques pas, et la jeune fille me dicta ces quatre mots : « Ce soir, à minuit, allée de Berry. »

— Oh! je me hâtai d'écrire cette ligne si douce; je me mis de moitié dans le bonheur de la jeune fille qui avait enfin eu le courage de triompher d'elle-même, de moitié dans celui de son amant, et je le regardai sortir et remettre furtivement au jeune homme ce billet si éloquent. Ils s'échappèrent chacun de son côté.

— Eh bien! qu'arriva-t-il ? dis-je à M. Fabry ; car il s'était arrêté.

— Il arriva, me répondit-il en levant hautement la tête, que le lendemain, dans l'allée de Berry, le jeune homme fut retrouvé assassiné et volé ; il arriva que j'avais servi d'instrument à un guet-apens et à un meurtre.

— C'est affreux ! lui dis-je.

— Oui, répondit-il, bien affreux ; mais cette affaire est une exception, un malheur : c'est le côté tragique de notre état; car cette échope, c'est le drame romantique tout entier. Le grotesque y prend aussi sa place ; il y vient, à chaque changement de ministère, avec un solliciteur qui depuis vingt ans demande le même emploi avec la même pétition, le même dévoûment et la même fidélité. N'ai-je pas copié toute la *Nouvelle Héloïse* plus de vingt fois, au profit des grisettes de la rue Saint-Denis, qui écrivent à des marchands de bœufs? et n'ai-je pas fait d'une danseuse de Franconi une baronne allemande, avec les *Liaisons dangereuses* habilement arrangées?

J'écoutais avec surprise, et M. Fabry me paraissait ravi de l'effet qu'il produisait sur moi.

— Et ne croyez pas, ajouta-t-il, que toute la tâche d'un écrivain public soit bornée à cette copie littérale et prosaïque d'une correspondance amoureuse : la partie poétique est immense. Je ne sais si vous faites des vers : eh bien! je vous donne en cent à deviner le mécanisme ingénieux de mon fameux couplet. Mes confrères en ont deux ou trois cents : moi, je n'en ai qu'un, et celui-là suffit à tout. Comme la canne-parapluie, comme la montre-tabatière, comme le couteau-scie-fourchette-cuiller-canif-tire-bouchon-greffe-sécateur, etc., etc., mon couplet a mille usages cachés, inattendus : il est domestique, il est politique, il sert aux pères, mères, sœurs et belles-sœurs ; il accepte le tutoiement, il est tendre, il est respectueux ; il est particulier, il est collectif ; enfin c'est le couplet universel, et cela à l'aide d'une pièce de rechange qui s'adapte au premier vers.

Voici ce couplet. Exemple : un enfant apporte à son père une page d'écriture, et il dit :

> Ah! de votre fils en ce jour
> Acceptez le sincère hommage,
> Et ne jugez pas son amour
> Sur la faiblesse de l'ouvrage.

Est-ce une jeune personne avec une tapisserie au petit point? Changez et dites :

> Ah! de votre fille en ce jour,

Est-ce un gendre ?

> Ah! de votre gendre en ce jour,

Est-ce un frère ?

> Ah! de votre frère en ce jour,

Est-ce une famille?

> Ah! de vos enfans en ce jour,

Et les pluriels suivent parfaitement.

Est-ce un roi qui passe sous un arc-de-triomphe en feuillage?

> Ah! de vos sujets en ce jour.

Vous vous irritez de *sujets* depuis la révolution de 1830; je rentre dans le système du gouvernement paternel, et je dis :

> Ah! de vos enfans en ce jour,

Ou bien :

> Des bons citoyens en ce jour,

Une fois c'était :

> Ah ! des bons chrétiens en ce jour,

Et j'ai mis souvent :

> Des républicains en ce jour,

Et puis pour la province :

> Des Orléanais en ce jour,
> Des braves Nantais en ce jour,
> Ah ! des Bordelais en ce jour,
> Ah ! des Toulousins en ce jour,
> Des bons Marseillais en ce jour,
> Etc., etc, etc.

La seule ville qui ait résisté à mon couplet, c'est Saint-Jean-Pied-de-Port ; mais Napoléon n'a pas toujours vaincu, et mon couplet n'est pas plus vaste que son génie.

J'écoutais et je commençais à admirer et à douter que toute la littérature ne fût pas renfermée dans le couplet de M. Fabry, il me considérait en riant, et m'accablait de son incontestable supériorité. Je craignis un moment qu'il ne s'arrêtât, mais mon louis avait fermenté, et il reprit avec plus de calme :

— Etes-vous un aspirant politique ? un de ces hommes qui, sans revenus ni contributions, veulent savoir comment se meuvent les hautes puissances électives ? venez ici. Je vous dirai comment se font les dénonciations sur toutes les échelles. J'ai dénoncé, pour ma part, en 1815, onze directeurs des contributions directes, vingt de l'enregistrement, soixante receveurs-généraux, deux cents receveurs particuliers, seize procureurs-généraux, trois cents procureurs du roi, deux mille contrôleurs de tous fiscs, treize capitaines de gendarmerie, deux cent un juges-de-paix, cent trente vérificateurs de l'enregistrement, onze mille percepteurs, gardes-champêtres et maîtres d'écoles, soixante mille employés sans titre et deux mille vieux officiers. J'ai désorganisé les finances et la justice, j'ai tué le cadastre et décimé l'armée.

Je ne sais, mais je devenais stupéfait, je frémissais d'en entendre davantage ; il recommença sa période, et ajouta :

— Et tout cela signé avec des noms et des adresses au bas de chaque dénonciation.

— Des noms! m'écriai-je.

— Oui, reprit-il, des noms dont seul je me souviens peut-être, mais que je garderai dans ce crypte, pour me consoler du mépris des hommes en les méprisant davantage. Ecoutez, jeune homme, une fois j'ai copié les mémoires d'un de vos hommes politiques les plus élevés, d'un homme de l'empire. Oh ! que de grandes lâchetés, que de petites infamies mises à jour ! que de trahisons, de turpitudes ! que d'habits retournés! que de mensonges découverts. Je copiais avec délices. On imprima. Je cours chez le libraire, j'achète, je lis. O métamorphose inouïe ! le noir devenu blanc ; le vice, vertu ; la bassesse, héroïsme. Je ne voulus pas le croire ; je revins au titre, c'était bien le même. Mais pendant que le livre s'imprimait, chacun avait acheté au libraire, à l'imprimeur, à je ne sais qui, le page qui le nommait, et alors l'un avait prié, l'autre menacé ; celui-là avait envoyé sa sœur, une autre sa femme, il y en a qui ont livré leur fille : les amis avaient couru, l'or avait coulé, les promesses avaient été signées, et chacun était resté avec son habit de parade, tout entier, bien fermé sur sa vie, bien croisé sur sa honte ! Misérable habit que j'avais déchiré du bec de ma plume pour montrer à nu les hideuses plaies de nos grands hommes. Je sais tout cela, je sais les noms, les dates, les heures, et ma main ne tremble pas encore sous le poids de ma plume. Oh! si je voulais !

Il avait à ce moment l'œil enflammé, son visage rayonnait d'une superbe colère. Cependant il se calma tout à coup et se prit à rire ingénument en me regardant.

— Tout cela n'est-il pas bien poétique, me dit-il, pour un homme qui tient les comptes de cuisinières et qui a copié les tragédies de l'empire ? Oh ! les malheureuses cuisinières ! oh ! les misérables tragiques ! hémistiches et légumes, tirades et chapons, ils volaient à qui mieux mieux.

Que le public leur pardonne et leurs maîtres aussi, quant à moi, je n'en ai pas le courage. Il y en a un surtout qui aimait son œuvre d'un amour de menuisier, car il le rabotait sans cesse, et à chaque coup de rabot, si petit qu'il fût, il lui fallait une nouvelle copie pleine et entière de son œuvre. Il s'est ruiné à ce métier; et comme il est aussi gueux que moi, je vais le voir quelquefois. Hier je lui fis visite; je le trouvai devant sa table, et lui demandai ce qu'il y faisait.

— Hélas! je copie ce pauvre Xerxès, répondit-il.

— Vous l'avez donc retouché?

— Mon Dieu oui, ajouta-t-il; dans le second acte, à la troisième scène, au lieu de ce vers :

Approchez-vous, seigneur, et daignez m'écouter,

j'ai mis :

Seigneur, approchez-vous, car il faut m'écouter.

le *car* est un petit sacrifice que j'ai cru devoir faire à l'école moderne.

Et comme je riais, M. Fabry se mit à hocher la tête :

— Vous trouvez cela plaisant? me dit-il : que vous semblerait-il donc d'un homme qui me donne à copier tous les matins la carte de son dîner de la veille, sur beau papier vélin, et qui, tous les ans, les fait relier par Thouvenin?

— Il me semble qu'il ferait mieux de vous donner le dîner, lui répondis-je assez niaisement. M. Fabry me regarda d'un air grave et triste; et pliant soigneusement mon papier que j'attendais depuis long-temps, il me le tendit sans mot dire. Je compris que j'avais insulté, et je me sentis honteux d'avoir blessé ce vieillard et sa misère.

— Pardon, lui dis-je; cette sotte plaisanterie ne s'adressait qu'à la lourde gastronomie de votre client. Croyez que je respecte votre position, quoique, à vrai dire, je ne la comprenne guère, d'après toutes les ressources que, selon vos aveux, possède un écrivain public.

— Elles sont bien maigres en résultat, me répondit-il. Cependant il y en a une qui vaut à elle seule toutes celles dont je vous ai parlé; mais que Dieu me préserve d'y recourir, et puisse ma main se dessécher avant d'en faire usage! Avec celle-là, rien ne manque à l'écrivain qui veut prêter sa plume à la lâcheté et au crime. Une ligne se paie avec de l'or; chaque mot vaut plus que le travail d'une semaine.

— Qu'est-ce donc? demandai-je à M. Fabry.

— C'est la lettre anonyme, me répondit-il.

— La lettre anonyme! m'écriai-je; quoi! un homme ose donc confier à un autre qu'à lui cette tâche d'infamie!

— Oui, me répondit mon écrivain, oui : c'est le plus souvent par la main de mes confrères que sont lancés tous ces traits empoisonnés qui enveniment la société. Jeune homme, jeune homme, prenez-y garde! si vous êtes marié et que votre femme vous accueille d'un air triste et glacé, si votre ami vous boude, si votre père est silencieux avec vous, n'accusez ni eux ni vous; il y a une lettre anonyme. Oh! les larmes et le sang qu'a fait verser cette détestable délation, sont au delà de ce que vous pouvez imaginer. Que de combats entre amis, de séparation d'époux, de mariages brisés, de fiancés désunis pour un mot non signé! Si jamais il vous arrive une lettre sans signature, ne la lisez pas, pour votre honneur, ne la lisez pas. D'abord, vous n'y voudrez pas croire : votre loyauté se supposera capable de mépriser des avis clandestins; vous vous supposerez fort contre de telles atteintes; mais à votre insu le coup aura porté, il aura déposé un germe fatal dans votre âme : le germe s'y développera, et, maîtresse ou ami, vous abandonnerez bientôt celui qu'on vous aura dénoncé.

— Oh! lui dis-je, il n'y a qu'un homme sans courage qui puisse se laisser influencer par de si viles manœuvres.

— Ecoutez donc mon récit, reprit M. Fabry, et fuyez cet horrible piége, car on ne peut prévoir où il peut nous faire tomber, même lorsqu'il est un jeu de la part de ceux qui le tendent.

« Il y a quelques années, c'était en 1820, le jeune Juan de V*** avait épousé Mlle Lise d'Ar***. Quoique d'un caractère différent, ils s'aimaient d'une tendresse vive et se rendaient mutuellement heureux. Le caractère sérieux et ferme de Juan imposait à l'ardente résolution et à la promptitude de Lise; quelquefois même M. d'Ar*** reprochait à son gendre de préférer l'ennui de ses devoirs d'avocat aux plaisirs du monde. Un jour, c'était un samedi de carnaval, M. d'Ar*** avait voulu retenir Juan, qui devait aller plaider à Senlis, et l'avait vivement pressé de conduire sa femme au bal masqué. Juan, sans dire que le bal lui déplaisait, avait objecté la nécessité de son absence et était parti, laissant M. d'Ar*** très piqué de sa persévérance. Dans son dépit, celui-ci engage sa fille à l'accompagner au bal, et trouve chez elle une résistance non moins forte, mais fondée sur la crainte de déplaire à son mari.

» Battu des deux côtés, M. d'Ar*** trouva qu'il serait plaisant de faire venir les époux au bal malgré eux, et chacun de son côté. En conséquence, à peine sorti de chez sa fille, il lui fait écrire et lui envoie une lettre anonyme lui annonçant que le départ de son époux n'est qu'une ruse, et qu'il doit se rendre masqué à un rendez-vous au bal de l'Opéra, où il doit rencontrer un domino noir portant des bracelets de ruban bleu. Trop sûr du caractère jaloux et irréfléchi de sa fille, il laisse passer la journée sans la revoir, pour donner à son cœur le temps de s'exalter dans le faux avis qu'il a reçu; puis il expédie un homme à cheval jusqu'à Senlis, et une lettre, non signée de même, apprend à Juan que si sa femme ne s'est pas montrée plus soucieuse d'aller au bal avec lui, c'est qu'elle préférait s'y trouver avec un autre. Ces deux lettres parties, il se prépare à bien tourmenter les deux malheureux époux, certain de les réconcilier au premier mot.

» La nuit vient, et, comme l'avait prévu M. d'Ar***, Lise court à l'Opéra. Elle tremblait dans ce tourbillon noir et bruyant, et rougissait sous son masque impénétrable. Elle était si confuse et si épouvantée de cette espèce de bacchanale inconnue, qu'elle en avait oublié sa douleur et sa jalousie, lorsque tout-à-coup un homme masqué passe près d'elle : c'est la taille, c'est la tournure de Juan; elle le vit ainsi, du moins. Elle se jette à son bras en lui disant :

— C'est toi, Juan?

— C'est moi, répond le masque.

» Ce mot la rappela au motif qui l'avait amenée. Elle comprend que son mari a cru reconnaître celle qui l'attendait aux rubans qu'elle avait attachés à son bras. Pour mieux s'assurer de sa perfidie, pour mieux savoir jusqu'où elle peut aller, elle continue à contrefaire sa voix.

« Le masque, habile à profiter du trouble de Lise, dont il devine la beauté et surtout la distinction, à la délicatesse de ses pieds, à la grâce de ses mains, l'accable de ces galanteries hardies qu'autorise l'incognito. Lise, qui n'a dans le cœur d'autre indignation que celle de la jalousie, loin de réprimer les propos légers qu'on lui adresse, les excite, les anime. Le masque, Juan sans doute, fait succéder aux louanges et aux flatteries adroites les prières et les sermens. Lise est hors d'elle-même, elle demeure sans force en découvrant tant de perfidie; et anéantie par sa douleur, la tête perdue, elle se laisse entraîner loin du foyer du bal, d'abord dans les hauts corridors de la salle, puis dans une loge abritée, étroite, profonde.

» Oh! jeune homme, l'âme de Lise était folle; elle avait été frappée à l'improviste; elle avait été tout-à-coup avertie et assurée de la présence de Juan. Une fois dans le réduit où ils étaient tous deux, aux paroles passionnées qu'elle entendait, elle comprit qu'il fallait mourir, car elle n'était plus aimée; mais avant de mourir, avant de renoncer au bonheur dont elle avait fait le rêve de sa vie, elle veut n'avoir pas à douter de tout l'abandon de Juan : elle l'écoute, lui livre sa main, ne résiste pas à ses désirs, et, le masque attaché sur la figure, le laisse devenir le plus coupable des hommes.

» Elle s'élance alors hors de la loge, car l'heure de le confondre n'était pas venue : un rendez-vous nouveau avait été donné par elle à Juan, et à ce rendez-vous son père devait être présent. Elle sort : une figure pâle et terrible était debout près de la porte, une figure sans masque, cette fois, celle de Juan. Lise le voit, veut se jeter vers lui, pousse un cri et tombe à ses pieds. Par dessus son corps qui barrait le corridor, Juan se jette à la face de l'homme qui sort de la loge où était Lise, lui arrache son masque, pour que l'outrage pesât mieux sur sa joue.

» Ils sortent, et, sans s'expliquer davantage, sous un réverbère, pendant que la pluie froide et glacée battait sur leur visage, ils croisèrent leurs epées, et l'inconnu tomba mort au bout de quelques secondes.

» Pendant ce temps, M. d'Ar***, qui, après avoir suivi son gendre pour épier l'effet de sa supercherie, avait entendu le tumulte du corridor, accourut, y retrouva sa fille et la fit enlever et transporter chez elle. Elle n'était pas morte, comme il l'avait craint d'abord, elle était folle; le malheur était complet.

» Car elle vit encore, elle vit pour être un objet fatal de pitié pour Juan, un remords de feu pour son père; car Juan sait tout maintenant, et il m'a cru sur parole lorsque je lui attestai que les deux lettres avaient été écrites par moi, sous la dictée de M. d'Ar***, qui riait en me les dictant et en songeant à ce qui en arriverait. »

— Voilà, jeune homme, le résultat d'une lettre anonyme, innocente dans son intention; jugez de ce qu'elles doivent être lorsqu'elles sont combinées par l'astuce et la méchanceté!

Aussitôt M. Fabry me remit mon papier plié, et il tomba dans un accablement dont je pensai ne pas pouvoir le tirer. L'heure était avancée. Profondément préoccupé de cet entretien, je rentrai chez moi; je me déshabillai après avoir posé mes papiers près de mon lit, mais sans me souvenir de les regarder. J'eus des rêves affreux, un cauchemar épouvantable, et je haletais sous une de ces obscures visions qui tiennent le milieu entre la veille et le sommeil, lorsque je fus éveillé tout à fait par un ami qui était entré furtivement dans ma chambre, y avait tout retourné, et qui brandissait au dessus de ma tête un papier timbré, en riant aux éclats et en criant :

— Quarante-cinq ans!

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LA COMTESSE DE VILLEQUIER.[1]

I.

C'était une halte de quelques jours. Trois partis fatigués se reposaient ensemble, et les factions parasites, semblables aux étoiles vassales soumises aux lois d'une planète souveraine, s'arrêtaient également immobiles

[1] Extrait des œuvres complètes d'Elisa Mercœur. Cette belle publication, en trois volumes, obtient un grand succès dans le monde littéraire. On souscrit chez Mme veuve Mercœur, rue de Sèvres, 120.

autour de ces trois astres dominateurs. Mais ce n'était qu'une paix d'armes, une paix apparente, un traité de bouche et non de cœur; et si la main qui frappait cessait un moment de porter ses coups, ce n'était pas pour rester inactive, c'était pour rebander l'arc et redonner le fil au glaive émoussé.

Charles IX était mort, regorgeant une partie du sang qu'il avait bu. Le duc d'Anjou, le vainqueur de Jarnac et de Moncontour, ce prince qui commença par le courage et la gloire, pour finir par la bassesse et la peur, devenu roi de Pologne par le choix libre de ses sujets d'adoption, se hâta de descendre de ce trône électif pour monter sur celui de ses pères, ou plutôt revint en France placer un troisième et dernier pupille couronné sous la royale tutelle de Catherine de Médicis.

Catherine de Médicis! combien de souvenirs de crimes ce nom, comme les accens d'une conjuration magique, n'éveille-t-il pas à lui seul! Toi, dont le ciel ardent féconda l'âme d'un Machiavel, Florence! il était juste que ton sol portât le berceau de cette femme qui n'eut de vertus que son génie, qui renfermait à la fois dans sa tête et dans son cœur l'astuce d'un Richelieu, la fermeté d'une Agrippine, les fureurs d'une Isabelle de Bavière; cette femme, qui eût échangé toute une vie de bonheur obscur contre une heure d'existence de reine; cette mère, qu'un infanticide n'eût pas fait hésiter un instant s'il eût fallu du sang de ses fils signer l'acte de sa puissance.

En apparaissant à la pensée, l'image morale de Catherine de Médicis se montre avec des formes trop précises, des nuances trop fortement prononcées, pour qu'il soit possible au pinceau le plus hardi d'oser en altérer le moindre trait. Scellé par l'histoire, c'est un souvenir que l'imagination la plus capricieuse et la plus indépendante est contrainte à laisser intact. Il n'est aucun point de ce caractère si bien connu qui se soit perdu dans le vague du doute. Le problème de sa politique peut se résoudre par ces trois mots : Diviser pour régner; précepte auquel son génie altier resta constamment fidèle; maxime trop souvent répétée par ceux qui, tenant en main le timon d'un empire, se disent, dans l'égoïsme de leur orgueil : Moi d'abord, l'état après.

Cet esprit de ruse, de haute ambition et de perfide souplesse, dont sa tête apporta le germe d'Italie, condamné pendant l'existence de Henri II à ne s'exercer que dans de simples intrigues d'amour, renfermé dans l'intérieur d'un palais, eut, avant d'agir plus librement et sur un plus vaste théâtre, le temps de parvenir à toute sa maturité. Le règne d'un an de François II ne lui permit que d'ébaucher le plan de ce drame immense, exécuté sous Charles IX et Henri III, et dans lequel elle se réserva le principal rôle, qu'elle joua tour à tour craintive ou hardie, menaçante ou flatteuse, mais toujours puissante.

Reine-épouse, Catherine ne fut sur le trône que la royale compagne de son maître; reine-mère, la fille des Médecis devint la souveraine de France. Nommée régente, ce n'était pas une tutelle de quelques années qui pouvait satisfaire à sa soif de domination. Il fallait donc prolonger la minorité de son fils au delà du terme limité par les lois. Tout enfant, le cœur de Charles battait déjà d'orgueil au récit de la gloire de ses ancêtres; une saine raison, une imagination brillante se découvraient dans les moindres actions du jeune prince. Eh bien! effrayée de ces présages d'une force future, ce fut la main de la mère qui arracha du cœur du fils ces semences de vertus et d'honneur; elle y jeta en place celles de mollesse coupable, de haine, de vengeance, de cruauté fanatique, qui grandirent avec tant de sève dans ce terrain qu'elle-même se plut à fertiliser. Elle rétrécit cette âme déjà si large, la pétrit, la façonna au crime, la modela sur la sienne, mais en petit; car pour s'élever, elle, il lui fallait abaisser les autres, il n'est personne qui ignore ce qui advint pour la France, quand Charles IX eut appliqué la pratique à la théorie des leçons maternelles.

Un culte nouveau s'était propagé. Déserteurs de Rome, de nombreux sectateurs venaient chaque jour grossir les rangs des disciples de Calvin. Fiers de compter parmi eux trois hommes tels que le prince de Condé, l'amiral de Coligny et le jeune roi de Navarre, Henri de Bourbon, ils osèrent parler haut pour se plaindre des continuelles exactions auxquelles les livraient la haine et la tyrannie des catholiques. L'étendard de leur foi fut arboré comme drapeau de guerre. La voix de Catherine commanda. Obéissant à son ordre, le temps plaça dans l'histoire la fête des noces du roi de Navarre et les massacres de la St-Barthélemy, jours sanglans et terribles que l'oubli ne peut prendre!

Tenir toujours incertain l'équilibre de l'état, trop sûre qu'elle était de n'avoir qu'à le toucher du doigt pour le faire pencher à son gré, tel était le premier mobile de sa politique. Les factions, les complots, les guerres intestines devenaient nécessaires, aussi fut-il peu d'époques plus fécondes en conspirations, fausses ou vraies; car la baguette de l'habile magicienne savait les évoquer du néant, les faire apparaître ou s'évanouir à volonté. Ame impénétrable et profonde qui sacrifiait tout jusqu'à sa haine, n'appela-t-elle pas du nom de fils ce Béarnais qu'elle eût si bien frappé au cœur d'un coup de stylet italien? n'est-ce pas sous les auspices de Catherine que se formèrent les premières associations de la Ligue?

Tant qu'exista Charles IX, elle reversa toutes ses affections sur son bien-aimé fils le duc d'Anjou. Elle était fière de la gloire du héros de Jarnac : elle jouissait de la grandeur de Henri, parce qu'elle épouvantait la faiblesse de Charles, parce qu'elle, en se plaçant entre les deux frères, tenait sans cesse le pouvoir en balance. Mais lorsque Charles remit à la postérité pour legs d'histoire son souvenir entaché de sang; quand le monarque assassin eût échangé son trône souillé contre un cercueil dans les caveaux de S-Denis, alors Catherine ne vit plus dans son successeur qu'un roi dont il fallait prendre la puissance en lui laissant la couronne, et elle en fit ce qu'elle avait fait de son frère.

Le lendemain du sacre de Henri III, la fille du comte de Vaudremont, la belle et vertueuse Louise de Lorraine, était devenue reine de France. Tout semblait présager son empire sur le cœur de son époux; mais la fière et jalouse Médicis, craignant ce partage de pouvoir sur l'esprit du roi, sut y faire naître des soupçons contre la vertu de la reine, et finit par le détacher peu à peu de celle qui n'eût exercé qu'au profit de la gloire la puissance de ses charmes. Elle la regretta plus tard, cette douce et noble puissance abattue par elle, quand elle vit sur ses débris s'élever l'insolente grandeur des Caylus, des Saint-Mégrin, des d'Epernon

Assassiné sous les murs d'Orléans, par la main de Poltrot de Méré, François de Lorraine, duc de Guise, avait légué à ses fils, ainsi que la vengeance de sa mort, la vieille ambition et la haine héréditaire dans sa maison contre la famille régnante. Digne héritier de son père, le jeune Henri de Guise essaya, dès l'âge de dix-huit ans, de réaliser le projet d'une ligue ou sainte-union qu'avait jadis formée, pendant la tenue du concile de Trente, le cardinal de Lorraine, son oncle. Cette association, dont le véritable but était, sous le prétexte de la religion, de renverser du trône la branche des Valois, resta long-temps secrète, renfermée dans les limites de la Champagne et de la Brie. Au commencement de l'époque dont nous allons parler. La ligue n'était encore dans le ciel politique qu'un point à peine visible; mais ce point allait grandir, se développer, devenir un nuage immense, couvrant de son voile l'horizon tout entier.

Il existait alors à la cour de France un prince sans crédit, sans [illegible] tions pour le soutenir, dédaigné, méprisé par tous les partis, et toutefois sur le compte duquel retombaient toutes les conspirations, dont Catherine avait si souvent besoin comme d'épouvantail, et dont elle ne pouvait sans danger pour elle rejeter sur d'autres le crime inventé; et pourtant cet homme qu'elle livra tant de fois aux fureurs d'une vengeance injuste, c'était son dernier fils, François de France, duc d'Alençon, continuellement en butte aux soupçons, sacrifié à la haine et au mépris par l'ambition de sa mère. Ce malheureux duc, ce prince si près du trône, n'avait trouvé par tout le royaume de son frère que deux cœurs qui pussent lui offrir à la fois amitié et protection : sa sœur, Marguerite de France, reine de Navarre, et le brave Louis de Clermont, dit Bussy d'Amboise.

Henri III, malade d'un mal d'oreille, se croit empoisonné comme François II. Trompé par les précédentes insinuations de Catherine, il accuse le duc de fratricide. Près de ce lit de douleur, qu'il se persuade devoir être bientôt sa tombe, il appelle Henri de Bourbon, lui commande d'assassiner le duc. Le refus du roi de Navarre, à qui cette double mort eût assuré l'héritage de France, est peut-être une des plus nobles pages de son histoire.

Rendu à l'existence, le roi reconnut l'erreur de ses soupçons. Sa mère, qui s'aperçut qu'elle avait été trop loin, facilita elle-même entre les deux frères un rapprochement de confiance. Le duc reparut à la cour. La France respirait un instant; une trêve venait d'être accordée aux huguenots, et c'était en l'honneur de ces deux événemens que des fêtes se donnaient au Louvre. Mais s'il y avait suspension d'hostilités pour les haines extérieures, il n'en était pas ainsi de celles que recouvrait le voile du secret. La trahison ne s'endormait pas au bruit des airs de danse; elle veillait sous les dômes des palais comme sous le ciel des camps, et son poison se glissait dans les paroles d'amitié, les soupirs d'amour, les regards de femme, dans l'haleine embaumée des fleurs... Le duc d'Alençon ne le respira-t-il pas dans le parfum exhalé du bouquet que lui présenta la main de sa maîtresse.

II.

Un matin, dans un vaste salon précédant la chambre du roi, trois groupes de jeunes courtisans se trouvaient réunis au Louvre, pour assister au levé de sa majesté.

Remarquables par l'élégante richesse et l'excessive recherche de leur toilette, les favoris du roi, le teint rose et frais, la barbe et les cheveux parfumés, la taille étroitement emprisonnée dans un pourpoint de satin, se balançaient nonchalamment d'un pied sur l'autre, et laissant flotter en arrière le petit manteau jeté sur leurs épaules, semblaient étudier la pose la plus favorable à la moelleuse beauté de leurs formes. Moins scrupuleux dans leur obéissance aux décrets des modes du jour, les partisans du duc de Guise portaient des vêtemens plus simples, des couleurs plus sombres; mais leur attitude plus noblement aisée, leurs regards plus hardis, sans bannir de leurs manières la grâce et l'élégance, s'alliaient parfaitement à la sévérité de leur costume; et la plume verte servant d'aigrette à leurs chapeaux de forme élevée, semblait, en ondoyant, projeter sur leur front un reflet d'audace et de fierté courageuse. Quant aux gentilshommes de la suite du duc d'Alençon, quels que fussent leurs avantages extérieurs et la richesse de leurs vêtemens, un élégant d'alors ne pouvait les voir sans sourire de pitié; car, presque toujours absens de la cour, ils se trouvaient, dans le chemin que la mode avait parcouru, en arrière de bien des pas des petits-maîtres du temps; mais quelques jours leur suffirent pour marcher de niveau; et Marguerite de France elle-même sentit son cœur accorder l'hommage de plus d'un tendre soupir au mérite du brave et séduisant Bussy-d'Amboise.

— Georges, dit Charles de Balzac d'Entragues en s'adressant au jeune

Schomberg, n'admires-tu pas l'extraordinaire circonférence des fraises de messieurs de Caylus et Maugiron?

— Comme leurs manières, aussi goudronnées que leurs fraises.

— Ils sont vraiment ce matin d'un éblouissant éclat, ces deux beaux soleils; ils fascinent à voir.

— Gare à l'éclipse! dit d'Humière.

— Comment? demanda d'Entragues.

— Oui, s'il faut en croire la prédiction de Côme Ruggeri...

— Ah! ah! le savant astrologue, le sorcier de l'hôtel de Soissons... Eh bien! du haut de sa tour, qu'a-t-il lu dans le livre du ciel? à quelle page en est-il de sa traduction?

— On prétend qu'il lui a été clairement démontré, d'après sa dernière expérience de l'autre nuit, que les deux astres nommés Caylus et Maugiron, parvenus maintenant à leur apogée, ne tarderont pas, par une déclinaison rapide, à se trouver en conjonction avec un nouvel astre, qu'il vient de découvrir se levant à l'horizon de la faveur, et qui, passant en deça, doit, par sa grandeur et l'éclat de ses feux, produire l'éclipse totale des deux autres astres.

— Et Ruggeri a-t-il baptisé sa nouvelle planète?

— Pas encore.

— Eh bien! messieurs, voyons, soyons ses parrains. Quel nom lui donnerons-nous?

— Joyeuse? dit Schomberg.

— Lui! avec sa folle gaîté... Non... d'Epernon plutôt...

— Vous n'y êtes pas... Attendez, messieurs... attendez...

Et comme d'Entragues cherchait, en regardant autour de lui, un jeune seigneur à la mise élégante entra, le salua d'un geste froidement poli, et fut se mêler parmi les courtisans du roi.

— De par le ciel! s'écria d'Entragues, comme frappé d'une lumière subite en indiquant des yeux celui qui venait de passer, je gage, messieurs, que vous avez trouvé comme moi le nom qui convient à l'étoile découverte par Ruggeri.

— Saint-Mégrin? dit le comte de Ribeyrac.

— Tout juste.

En ce moment, un jeune homme qui causait plus loin avec Bussy d'Amboise et Jean de Montluc, sieur de Baligny, les quitta; et, s'avançant vers d'Entragues, qui lui tournait le dos, lui frappa doucement sur l'épaule.

— Adhémar de Birague!... Et d'où viens-tu? continua-t-il en le parcourant d'un regard d'étonnement distrait.

— D'où vient le duc d'Alençon. Je suis au nombre des officiers de sa suite.

—Bien!... pardon, messieurs, je vous rejoins... Ah! bonjour, Brisssac; je suis à toi.

Et il conduisit Adhémar vers une embrasure de croisée, à l'autre bout du salon. Là, après un moment de silence, il poursuivit à demi-voix :

— Quels sont tes projets? que viens-tu faire ici?

— Mes projets! Je ne m'en connais encore aucun. Quant à ce que je viens faire, le temps me l'apprendra comme à toi... Je n'en sais rien.

— Eh bien! moi, je vais te le dire, ce que tu feras, ce que vous ferez tous, attachés à la fortune du duc d'Alençon : la vôtre subira tous les caprices de celle du prince. D'abord, vous serez comme lui fêtés, caressés, enlacés dans mille séductions; vous marcherez d'enchantemens en enchantemens, de plaisirs en plaisirs; vous n'entendrez qu'une suave harmonie d'assurances d'amitié, d'aveux d'amour; vous verrez les femmes les plus belles se disputer à qui vous accordera de plus tendres regards, vous soupirera de plus doux accens... et puis, quand vous serez bien charmés, bien crédules, vous serez tout surpris d'entendre un jour la voix d'un juge vous répéter, comme délatrices, les paroles qu'à l'insu de vous-mêmes, ou dans l'excès de votre confiance, vous aurez, sous le sceau du secret, dites à l'oreille d'une amante ou d'un ami : et qui sait si...

— Quoi! interrompit vivement Adhémar; cette réconciliation des deux frères ne serait-elle... Il baissa la voix : qu'une atroce déception, qu'un piége odieux?...

— Peut-être... mais, pour cette fois, ce n'est pas le roi qui l'a dressé.

— Et qui donc?

— Qui? la personne qui lui a dit : « Henri, embrassez François : c'est un bon frère; il vous aime. Dans mon zèle pour vous, je me trompais sur lui. » Celle qui lui a dit cela hier, et qui demain peut lui dire : « Mon fils, prenez garde à votre couronne; le duc la regarde avec des yeux de convoitise. Henri, méfiez-vous de votre frère! » Et si elle lui dit cela, sais-tu, toi, ce que tu auras à souffrir, toi sincèrement dévoué à ton maître? sais-tu de combien d'insultans sarcasmes, de méprisantes railleries, t'accableront ces beaux messieurs que tu vois là-bas? combien de fois tu sentiras tes dents grincer de rage, ta main se crisper de colère et d'indignation, en serrant la poignée de ta dague? et si tu la sors du fourreau, sais-tu que tu peux entendre les énormes portes de la Bastille crier en roulant sur leurs gonds, pour te livrer passage, puis se refermer, et te laisser là vivre ou mourir?

— D'Entragues!... quel est ton dessein? prétends-tu m'effrayer, me faire reculer de peur, et...

— Non. De par sainte Ursule de Lorraine, tu te trompes! Loin de te faire abandonner ton maître, je voudrais plutôt voir se presser autour de lui les rangs nombreux d'un cortége de braves comme Bussy et toi. Si vous pouviez parler plus haut, ces brillans étourneaux que voilà ne nous étourdiraient pas tant les oreilles de leurs impertinentes bravades.

—Charles, reprit Adhémar, d'une voix tremblante d'inquiétude et d'émotion profonde; Charles, parmi ces syrènes attachées au char de Catherine et de Marguerite, ces femmes si belles, si séduisantes... si perfides... ne s'en trouve-t-il pas une.... qui... la comtesse...

—Madame de Villequier?

Birague tressaillit.

— Quoi! toujours... Pauvre ami! Il lui pressa la main. Non, pas encore.

—Ah!—ce fut un soupir d'allégissement.

—Jusqu'ici le comte ne l'a pas prodiguée. Elle a cependant paru un jour à l'hôtel de Soissons, où l'on dit que la reine-mère lui a fait le plus gracieux accueil. Le roi, qui s'y trouvait, s'est, ajoute-t-on, plaint à Villequier de la retraite dans laquelle la comtesse s'obstine à vivre; et il est possible qu'elle soit ce soir à la fête... Qu'as-tu?

— Rien.

Il mentait, car ses traits étaient décomposés, son visage était livide; car sa main, que son ami serrait encore, brûlait de fièvre et tremblait d'agitation.

D'Entragues, s'apercevant alors que tous ceux qui se trouvaient dans le salon s'étaient réunis autour de Saint-Mégrin, s'en approcha ainsi qu'Adhémar.

— Que lisez-vous donc là, monsieur de Saint-Mégrin?

— Un délicieux sonnet, nouvelle production de la muse du divin Philippe Desportes, et dont sa majesté vient de m'envoyer une copie.

— Du nouveau Pétrarque, du Tibulle français... Vous êtes sans doute son Mécène, monsieur le comte?

— Non, monsieur, je n'en suis pas digne, mais le roi s'est fait son Auguste.

— Et je doute fort, répliqua d'Humière, que la protection d'Auguste ait jamais autant rapporté à Virgile qu'à Philippe Desportes celle de sa majesté. Le roi vient, dit-on, de lui faire présent de trente mille livres pour imprimer ses œuvres.

— Vous avouerez, messieurs, dit Maugiron, que de pareils vers les valent bien.

— Parbleu! je le crois, continua Joyeuse; ce sonnet vaut à lui seul le bénéfice d'un évêché.

—Il serait à désirer, ajouta d'Entragues, que le duc de Ferrare reconnût ainsi le mérite du malheureux Tasse. Ce pauvre Torquato! je me rappelle encore avec quel visage honteux et quels misérables vêtemens il se présenta à la cour de France : il semblait rougir autant de son génie que de sa misère.

— Quant à moi, dit Jean de Montluc, je n'ai ni les oreilles assez délicates, ni le goût assez pur, pour apprécier la douceur et la grâce de votre harmonieux Desportes; je lui préfère la muse doucereuse et plus franche de Ronsard.

— Le barbare! dit Bussy.

— Monsieur de Caylus, s'écria tout-à-coup d'Entragues, en se retournant brusquement vers celui qu'il apostrophait, vous avez à votre chapeau une admirable plume blanche; seulement elle me semble un peu élevée.

— Monsieur, repartit froidement Caylus, le dernier conseil des modes a décidé que la plume blanche devait maintenant se porter plus haut que la plume verte.

Cela se peut, monsieur; mais placée comme la vôtre, la plume blanche offre plus de prise au vent que la plume verte.

Caylus allait répondre; mais le bruit de pas qui se fit entendre sur le grand escalier, indiqua l'arrivée des pages qui précédaient le duc de Guise et le duc d'Alençon. En même temps, la porte de la chambre de sa majesté s'ouvrit, et l'écuyer du Halde annonça le roi, qui parut, et s'avança pour recevoir les complimens de son bien-aimé frère et de son beau cousin de Lorraine.

III.

S'il se trouve quelqu'un qui ait prêté l'oreille au dialogue de d'Entragues et de son ami, qui les ait examinés avec quelque attention, il aura deviné sans doute, au tremblement de sa voix, à la mélancolique attitude de ce dernier, que le cœur du pauvre Birague soupirait d'amour, et depuis long-temps, pour les charmes d'une belle et noble dame.

La jeunesse, la grâce et la touchante beauté de Françoise de La Marck, fille naturelle de Guillaume de La Marck, de la branche de Lumain, avaient depuis long-temps mis dans l'âme d'Adhémar un sentiment qui devait y rester autant que la vie dans son sein. Mais, timide et doutant de lui-même, cette passion le dévorait en silence : il aimait sans savoir le dire; car, pour parler d'amour, sa voix était inhabile à traduire son cœur. Françoise l'aimait bien aussi, mais de cette affection tiède et calme qui dépense si peu d'âme, et à qui, donnée en échange d'un sentiment ardent et fiévreux, la haine même semble quelquefois préférable.

Lorsque le temps eut accompli la promesse de sa beauté, quand elle fut tout à fait belle, alors il vint un homme qui savait dire ce qu'Adhémar ne savait qu'éprouver, dont la bouche avait des paroles magiques et vibrantes au cœur. En les écoutant, celui de la jeune fille en résonna d'amour, et bientôt toute séduite et vaincue, Françoise de La Marck vint engager au pied de l'autel sa double foi d'épouse et d'amante au noble comte René de Villequier.

Sans se plaindre, sans penser avoir le droit de le faire, « soyez heureuse » furent les mots d'adieu qu'Adhémar adressa, la veille de son hy-

mon. à la fiancée du comte. Il quitta Paris, n'ayant pas la force d'y rester à voir ce bonheur, qu'il demandait pour elle. Il n'y revint que lorsque le duc d'Alençon reparut à la cour. Hélas! celui qui l'emporta t sur lui était bien loin de mériter cette préférence obtenue. Vivant à la cour de Catherine, le comte respirait à l'aise au milieu de cette atmosphère empoisonnée et contagieuse. Ambitieux de cette ambition rampante d'un courtisan de second rang qui cherche à s'élever au premier; avarice sordide d'or et d'honneurs, flatterie obséquieuse, hypocrisie veloutée, basse complaisance, dissimulation profonde, affectation de dévoûment désintéressé, tels étaient enfin tous les élémens dont se composait le caractère du comte. Fort habile à les employer, il était parvenu à ce degré de faveur qui, pour se maintenir, en exige le continuel exercice. Esclave de cour, en se ployant sous le joug doré de la faveur, il ne s'était pas vendu qu'à un maître: il était trop vil pour ne pas être prudent et calculer toutes les chances. Apôtre de tous les partis, aux gages de tous, René de Villequier savait encenser à la fois plusieurs idoles, et paraître n'apporter à chacune d'elles que l'hommage d'une exclusive et sincère dévotion.

Près de Françoise, l'amant n'oublia pas le courtisan; sa politique s'assouplit à l'amour comme à l'ambition. Cependant, il faut l'avouer, ce fut plutôt à la candide vertu qu'à la beauté qu'il rendit les armes. Tel était l'effet du charme, qu'il lui semblait que tout ce qu'il y avait de doux et de pur dans l'âme de cette femme, si jeune et si naïve, s'en exhalait comme un souffle vivifiant pour rafraîchir son cœur flétri et desséché. C'était le vice souriant à l'innocence, comme l'expérience morose d'un vieillard valétudinaire sourit aux jeux d'un frais enfant, insouciant et folâtre.

Jaloux de prolonger ce charme, Villequier se garda de présenter sa femme à la cour. La comtesse elle-même sollicita de ne pas y paraître, préférant au bruit du monde le calme de la solicitude. Chargé d'accomplir au dehors de secrètes missions, le comte s'absentait souvent; loin de lui, sa jeune épouse n'occupait sa pensée qu'à songer à son bien-aimé, et sa plume qu'à tracer, sous la dictée de son cœur, de brûlantes et douces images, variantes d'une seule idée, d'un seul mot: j'aime!...

Deux ans s'écoulèrent; le charme s'envola; le temps, qui ne prit rien des sentimens de la femme, mit pour le mari l'indifférence à la place de l'amour. Mais ce fut un changement tout intérieur, qui ne se communiqua ni à l'affectueuse politesse, ni aux égards sans nombre qu'il continua d'avoir pour elle.

Il arriva qu'un jour Henri III, en entrant dans son cabinet plutôt que d'habitude, surprit le comte occupé à relire une lettre de Françoise.

— Que tenez-vous là? monsieur le comte? Il faut que cette lecture soit bien importante, car elle absorbe toute votre attention.

— Pardon, sire; je ne lisais rien qui pût intéresser votre majesté: ce n'est qu'une lettre de ma femme.

— De notre comtesse! Ah! voyons, je vous prie; à défaut de sa personne, je suis curieux de connaître son style. Donnez... à moins toutefois que, discret mari, il vous fâche de m'admettre dans la confidence des secrets de votre femme.

Villequier donna la lettre. Henri la lut attentivement à deux fois, la replia lentement, et la rendant au comte:

— Monsieur de Villequier, vous possédez, vous, simple gentilhomme, un bonheur, objet de la plus chère ambition d'un roi, et qui malheureusement se trouve toujours placé plus haut que ses vœux.

— Lequel, sire?

— Celui d'être sincèrement aimé.

— Je me flatte, sire, que votre majesté ne pense pas réellement qu'il soit impossible à un roi de placer un tel bonheur dans sa vie.

— Si ce n'est pas impossible, c'est bien chanceux.

—Eh quoi! sire, cet éclat de grandeur, cet appareil de puissance dont un roi s'environne, n'est-ce donc pas déjà une magie victorieuse? Son premier triomphe, il est vrai, se remporte souvent sur la vanité; mais une seconde victoire le suit bientôt, surtout si le vainqueur ne doit qu'à lui même ce dernier triomphe, et...

— Mais, mon cher René, vous pensez là comme une véritable coquette; et moi, ce n'est pas d'un amour de ce genre que j'ai voulu parler. Savez-vous que cet éclat, cette puissance que vous vantez, loin de faciliter le bonheur, ne fait souvent qu'y mettre obstacle? Nous autres princes, ou rois, ce n'est pas d'entendre des paroles d'amour, de recevoir des sermens de fidélité, qui nous manque: c'est d'y croire, voyez-vous; c'est de pouvoir nous persuader que c'est à nous, et non à notre fortune, que s'adressent ces vœux, ces hommages qu'on ne nous prodigue que trop.

— Ah! sire, permettez-moi de défendre un pareil doute à Votre Majesté.

— Et pourquoi moi plutôt qu'un autre? Allez, une redevance d'âme ne s'exige pas comme le tribut d'un vassal à son seigneur; c'est un bien qu'on n'achète pas, on le reçoit en pur don; c'est un leurre que d'en faire marché. Tenez, Rénée de Rieux, la belle Châteauneuf, vous le savez, je l'aimais avec toute la passion, toute l'ardeur d'un jeune homme. Eh bien! n'est-elle pas mille fois plus fortement amoureuse de son mari, le Florentin Altoviti, qu'elle ne le fut jamais de son amant, le duc d'Anjou?... Et pourtant elle m'aimait! et j'étais prince!

— Sire...

— Oui, et ce que je vous dis là s'applique à l'amitié comme à l'amour. Combien de fois, lorsque ceux que nous comblons d'honneurs et de biens, ceux à qui nous, sincèrement, nous donnons amitié et confiance, combien de fois, quand nous les entendons nous jurer un éternel dévoûment et une fidélité sans bornes... hélas! ne nous prenons-nous pas amèrement à penser que tout cela peut être faux; que la main qui nous flatte, en sortant d'être pressée par la nôtre, va peut-être aiguiser le poignard dont la pointe est destinée par eux à nous percer le sein; que ces hommes, dont nous voyons le genou si souple à ployer devant nous, ne s'inclinent que devant notre pouvoir, et que, s'il plaît à Dieu de nous l'ôter sans l'existence, nous les verrons accourir nous fouler aux pieds, et se servir de nous comme d'un degré pour se hausser au niveau du bras de celui qui alors aura des honneurs et des bienfaits à leur jeter!... Oui, nous pensons cela, et c'est affreux!... En vérité, le ciel ne devrait remplir que la tête des rois, et laisser vide la place du cœur!

— Je ne pense pas, sire, que votre majesté s'adresse à moi, qu'elle suspecte mon attachement à son auguste personne.

— Non, mon cher comte, pardonnez-moi, je ne pensais pas à vous. J'ai été un peu loin. Je serais trop malheureux si je ne ne pouvais compter sur aucun ami. Je crois que la bonté du ciel m'en a donné plus d'un sincère et dévoué, et je vous mets au nombre.

Il lui tendit la main en souriant; le comte la toucha respectueusement de la sienne, y déposa un humble et menteur baiser de courtisan, et dit:

— Sire, cette main qu'honore en la touchant celle de votre majesté, n'aiguisera jamais une dague que pour l'employer à la défense de mon royal maître, et la rougir du sang de ses ennemis.

— Bien, bien, René! — Oublions ce que j'ai dit, et revenons à votre belle comtesse... Elle est belle, n'est-ce pas?

— Sire, le panégyrique d'une femme se place gauchement dans la bouche d'un mari.

— Votre silence en tiendra lieu. Mais, répondez: seriez-vous jaloux? sans être tyran toutefois, car la jolie lettre que je viens de lire n'est pas celle d'une esclave à son maître. Pourquoi n'ai-je encore rencontré la comtesse ni chez la reine, ni chez ma mère? Pourquoi cachez-vous votre trésor comme un avare? J'espère enfin que quelque jour vous vous déciderez à nous le montrer.

Ce fut peu de temps après cette conversation entre le roi et Villequier que Françoise parut chez la reine-mère, à l'hôtel de Soissons. Elle y vint par complaisance, et pour dissiper les soupçons de tyrannie jalouse que le comte lui persuada s'être élevés contre lui, occasionnés par la retraite absolue dans laquelle elle vivait. Comme l'avait prévu d'Entragues, elle assista également à la fête donnée au Louvre.

IV.

Il était beau ce bal, beau pour les yeux; car pour les enchanter, de nombreuses magiciennes étaient sous les armes, jeunes, belles, parées, et souriante; beau pour la pensée, car au milieu de cet essaim de jeunes courtisans, êtres sans force, sans puissance morale, il se trouvait aussi des hommes du vieux temps, fermes et purs, portant sans ployer le poids de leurs grands noms, et qui semblaient n'être là que pour offrir à la royauté chancelante quelques piliers de noblesse et de gloire où s'appuyer encore.

C'était d'un bonheur timide que palpitait le cœur du duc d'Alençon; sa mère l'habituait à tant de mépris, que le doute venait malgré lui se mêler à la réalité de son triomphe. Tout en n'osant y croire, il en était heureux cependant; il jouissait de l'épanchement de la joie de sa sœur; il l'écoutait, en contemplant les beaux yeux de la dame de Sauves, qui le regardaient avec une indicible expression.

On sait que les dames d'honneur de la reine-mère et de la reine de Navarre, choisies parmi les femmes de la cour les plus séduisantes et les plus habilement coquettes, vendaient à leurs royales maîtresses les secrets des seigneurs qu'elles parvenaient à captiver. On sait aussi qu'entre les deux reines c'était souvent à charge de revanche, et que si les syrènes de Catherine faisaient tomber dans leurs lacs les partisans du roi de Navarre, les enchanteresses de Marguerite de Valois, et quelquefois Marguerite elle-même, prenaient au piége plus d'un favori de la reine-mère. Ce soir-là toutes deux avaient au grand complet leur charmant et dangereux état-major.

Lorsque, belle et timide, la comtesse de Villequier, conduite par son mari, s'avança pour saluer Catherine, il y eut dans cette brillante et nombreuse assemblée un mouvement de surprise et d'admiration. Et réellement la simplicité de sa parure et la gracieuse candeur de son joli visage contrastaient d'une manière trop frappante avec la physionomie étudiée et la toilette recherchée des autres femmes, pour ne pas être remarquées à l'avantage de la comtesse. En l'apercevant, la reine-mère se leva pour aller au devant d'elle, lui prit les mains, et la présenta à Marguerite et à Louise de Lorraine, qui l'accueillirent avec empressement.

— Monsieur de Villequier, dit la reine Louise d'un ton plein de douceur et d'amabilité, voulez-vous bien recevoir nos remercîmens du cadeau que vous faites ce soir à notre Louvre, de la présence de madame?

Le comte s'inclina: la comtesse rougit.

— N'est-ce pas là madame de Villequier? dit madame de la Guiche en s'adressant à la comtesse de Montsoreau, qui ne l'entendit pas, distraite et occupée à regarder Bussy d'Amboise, dont la reine de Navarre venait de s'emparer.

— Probablement, répondit pour elle à madame de la Guiche la duchesse de Montpensier; et sans doute, ajouta-t-elle, une nouvelle recrue de la reine-mère.

— Vous croyez!
— Pourquoi pas?
— On prétend que le comte est bien jaloux...
— Et plus ambitieux encore que jaloux... Mais, ma chère, continua-t-elle en se retournant vers sa belle-sœur la duchesse de Guise, dont les yeux étaient baissés pour ne pas rencontrer ceux du comte de Saint-Mégrin... regardez donc le Valois, quel visage de moine!... Vous ai-je montré mes jolis petits ciseaux?
— Non... Mais quel rapport peut-il exister?
— Comment! je ne vous ai pas dit qu'ils devaient me servir à tailler une troisième couronne à la mesure de la tête creuse du Valois, à qui le froc, je vous jure, ira mieux que le manteau royal.
— Taisez-vous donc, ma chère Catherine, vous êtes une folle.
— Oh! vous avouerez pourtant que je ne le suis pas tout à fait quand je trouve qu'il y a mille fois plus de roi dans les yeux seuls de notre Henri qne dans toute la sotte personne de celui-là.

Elle avait raison; car le duc de Guise promenait en maître des regards dominateurs sur tous ceux qui l'entouraient, et au dessus desquels il s'élevait de la hauteur de son génie comme celle de sa noble taille. La puissance du Valois s'éclipsait devant cette majesté personnelle: le roi et le sujet avaient changé de rôle; et plus d'une fois Catherine de Médicis se sentait fascinée de respect et de crainte par le pouvoir de ces regards doux et superbes.

Cependant Henri III, à qui la complaisante et généreuse duchesse de Montpensier eût si bien voulu tailler une couronne de moine, s'était approché de la comtesse de Villequier. Ce qu'il lui dit, il l'avait déjà dit sans doute à beaucoup de femmes; car ce n'était que des lieux-communs de galanterie, des complimens sur sa beauté, sur sa grâce; mais en adressant à la timide Françoise ces phrases banales que tout roi, tout prince doit apprendre et savoir par cœur, sa voix était émue, tremblante; les mots qu'il n'articulait qu'avec peine paraissaient s'enchaîner aussi difficilement dans sa pensée que sur ses lèvres, et lorsqu'il eut obtenu d'elle de vouloir bien figurer avec lui dans la première danse, on aurait dit, à sa profonde agitation, à l'air de satisfaction orgueilleuse qui se répandit sur ses traits, qu'il venait de conclure avec la comtesse une clause aussi importante pour son royaume et pour sa personne que celle d'un traité de paix ou d'une cession de province de la part d'une puissance ennemie et domptée.

Et ce pauvre Adhémar, placé dans un angle de porte, garanti contre la vue de tant de monde par l'ombre que projetait un des battans ouverts, restait là, triste, pensif, immobile, la tête penchée sur sa poitrine. Il la redressa un instant, lorsque, averti par un lourd battement de cœur, un seul, il sut que la comtesse entrait; mais il ne fit pas un mouvement, ne prononça pas un mot; sa bouche ne s'ouvrit pas même pour un soupir; sa tête reprit son attitude inclinée, ses yeux leur direction vers la terre... Et pourtant, il l'avait revue, elle... sa vie, son âme... elle tout!... c'est qu'un excès d'émotion anéantit parfois autant qu'un excès d'insensibilité, comme la piquante douleur causée par un froid extrême ressemble souvent à celle que produit une chaleur dévorante.

— Qu'en pensez-vous, monsieur de Ribeyrac? dit Georges de Schomberg, en rappelant à celui-ci la conversation du matin; ce fou de d'Entragues ne se serait-il pas trompé? Ne serait-ce pas là plutot la brillante planète qui doit éclipser l'astre de Caylus?
— En effet, il serait possible... Mais Villequier..:
— Le prenez-vous pour un obstacle?
— Il est vrai que sa conscience est assez forte pour porter le poids d'une bassesse de plus... et il se pourrait...

Il se tut. Le roi passait devant eux, reconduisant la comtesse à sa place. Villequier, quittant alors Mlle de Savonnières, près de laquelle il était assis, s'approcha de sa femme.
- Oh! lui dit-elle, emmenez-moi; je me sens fatiguée.
— Eh quoi! déjà... Un peu plus tard, amie.
— Je vous en prie! j'ai la tête bien lourde.

Catherine, qui l'entendit, se joignit au comte; mais la prière fut inutile: elle souffrait. Son mari l'emmena.

Le trajet du Louvre à l'hôtel de Villequier fut rapide. — Marie, dit le comte en s'adressant à la suivante favorite de Françoise, excitez le feu de la chambre de votre maîtresse; et vous, amie, continua-t-il en se retournant vers la comtesse, si vous preniez un peu de ce précieux breuvage que vous a l'autre jour envoyé la reine-mère, de cette liqueur venue d'Arabie, peut-être dissiperait-elle ces sombres vapeurs que vous éprouvez. Sur un geste affirmatif de la comtesse, Marie sortit et revint. Bientôt la flamme s'élança dans le foyer, large et brillante. Françoise, enveloppée de sa mante de soie, s'approcha du feu, posa ses jolis pieds sur la barre de fer supportée par d'énormes chenets; et la liqueur, qui n'était autre chose que du café, dont Catherine de Médicis introduisit en secret l'usage à la cour, étant préparée, le comte en versa lui-même à sa femme, et fit signe à Marie de se retirer.

— Vous vous trouvez mieux, n'est-ce pas, amie?
— Oui, cette chaleur, ce breuvage excitant, me raniment; je me sens la tête plus légère, le cœur plus libre.
— Avouez maintenant qu'elle était belle cette fête, que c'était pour les yeux la réunion de toutes les séductions possibles.
— Oui, sans doute; ce bruit, cet éclat, cette splendeur prodiguée... c'était beau; mais l'effet de ce bal n'a été pour moi que de l'étourdissement et de la fatigue.
— Quoi! malgré cette musique délicieuse, ces airs divins exécutés par les musiciens italiens de la reine-mère...
— Si j'avais pu fermer les yeux, m'entourer de silence pour les mieux entendre, je me serais plu à écouter de l'âme cette musique douce et lente; mais j'ai trouvé désaccord entre cette mélodie plaintive et cette joie folle que respiraient tous les visages. C'était un mélange de deux sentimens: mélancolie et gaîté. Je n'ai pu achever ni l'un ni l'autre.
— Malgré cette pénible disposition d'esprit dans laquelle vous a jetée une souffrance passagère, vous conviendrez pourtant, ma chère Françoise, que vous étiez heureuse des marques d'affection que vous avez reçues de la reine Catherine, et nullement fâchée d'être là pour entendre les gracieux complimens du roi... car il vous en a fait... Contez-moi cela, amie; je serai discret: votre mari n'en saura rien... Allons... vous vous taisez... vous ne me voulez pas pour votre confident...
— Oh! si, toujours!.. Mais... je ne me souviens plus de ce que le roi m'a dit.
—Bien vrai?.. Point n'êtes-vous dissimulée plutôt qu'oublieuse, douce mie! continua-t-il en souriant.
— Eh bien!... que c'était bonheur pour lui de me voir; que j'étais une parure à son Louvre... Voilà, je crois, ce qu'il m'a dit.
— Et vous n'avez pas ressenti de l'orgueil à entendre cela?
— De l'orgueil! pour une simple phrase de politesse?
— C'est qu'en passant par la bouche du roi, cette simple phrase a grande signification; c'est qu'elle trouve souvent un court chemin de l'oreille au cœur; c'est qu'il y a des femmes qui achèteraient bien cher pour leur mémoire le souvenir de telles paroles, qui donneraient tous les aveux d'âme les plus vrais, les plus brûlans, pour entendre un roi leur dire: Vous êtes belle, noble dame!
— Moi, mon René, quand vous me dites de votre douce et amoureuse voix: Françoise, je vous aime, il y a pour moi dans votre bouche, ami, telle puissance qui peut braver celle du plus grand roi de l'univers, dût sa couronne avoir un diadème à chaque fleuron.

Le comte lui baisa la main, et, continuant la conversation sur le même sujet, la dirigea de sorte à en venir tout naturellement à parler des maîtresses de rois les plus célèbres, telles qu'Agnès Sorel, la duchesse d'Etampes, Diane de Poitiers; et quand il en fut là de sa causerie:

— Il est bien difficile que la tête et le cœur d'une femme se défendent contre la vanité d'un pareil triomphe. Il y a tant d'orgueil, tant de charmes à pouvoir se dire: celui qui a droit par son rang de commander à des millions d'hommes; qui, d'un mot, peut faire jaillir une armée du néant de la paix; qui peut dire au premier de ses tenanciers, duc ou prince, va mourir pour moi, et le voir s'élancer vers la mort..... eh bien moi, j'ai droit sur lui par l'amour; ce puissant seigneur, qui possède pour domaine un royaume, c'est mon vassal à moi; j'ai pouvoir absolu sur sa destinée; au gré de mon caprice, je puis lui donner félicité ou malheur... C'est bien séduisant à se dire; et, en vérité, l'on ne peut guère blâmer la douce châtelaine d'octroyer don de bonheur à son royal servant.
— Oh! mon ami, ne les excusez pas... ne vantez pas l'éclat de ce brillant opprobre dont leur vie fut entourée! Vous êtes comte; mais ne fussiez-vous que le plus obscur des sujets de Henri de Valois, moi, votre épouse, et vous aimant comme je vous aime, je serais encore plus fière, plus grande que ces femmes dont vous parlez, car je l'emporterais sur elles par la supériorité qu'ont sur le déshonneur et l'amour vendu, la vertu simple et pure, l'amour vrai dans toute sa franchise.

La réplique était embarrassante pour un mari; Villequier en cherchait une, lorsqu'il s'aperçut que Françoise, en s'animant pour lui répondre, avait laissé retomber la mante de satin qui l'enveloppait: il se leva pour la replacer comme elle était; mais avant d'en recouvrir le cou parfait de nuance et de forme qu'elle allait cacher, il ajouta, du ton le plus caressant, le plus doucereux:

— Et moi, amie, vous me faites plus heureux qu'un roi ne peut l'être. Je doute que Diane de Poitiers ait jamais présenté aux baisers de Henri II de plus belles épaules que les vôtres aux miens.

Il les embrassa, l'hypocrite!

Les fêtes, les bals continuaient. La comtesse y assistait plutôt par obéissance que par plaisir. La reine-mère était toujours gracieuse, empressée pour elle; le roi, toujours aimable. Mais la politesse de Henri s'enhardissait: des paroles dites ne lui suffirent bientôt plus; il se hasarda de s'exprimer par des paroles écrites: un billet fut glissé dans un bouquet que la comtesse se trouva forcée de recevoir de la main du roi. Les fleurs, en s'effeuillant, laissèrent tomber le papier parfumé aux pieds de la comtesse: ce bruit, qui ne ressemblait pas à celui de la chute d'une feuille de rose, lui fit baisser les yeux. Le comte, qui était près d'elle, détourna les siens. Elle ramassa le billet, et, le lui remettant:

— Mon secrétaire, voulez-vous bien me faire lecture d'un ouvrage nouveau?

Il fut contraint à voir, à lire... C'était le parquet de la chambre de Françoise que le bouquet avait jonché de ses débris. S'il se fût effeuillé au Louvre, la comtesse se fût gardée de l'écouter tomber; mais là, elle l'entendit parce qu'elle était aise de prouver à Villequier qu'il y avait du danger pour elle à paraître plus long-temps à la cour. Son attente fut trompée; et pourtant ce billet, c'était bien de l'amour qu'il exprimait, mais de l'amour altier, de celui qui se place dans l'âme à côté de la vengeance, et tout près de la haine. Villequier, combattant le projet de retraite de sa femme, l'engagea à feindre d'ignorer le contenu de ce billet, à recevoir

comme d'habitude les complimens de Henri, et ne put la décider à le revoir qu'en l'épouvantant de la crainte des dangers qu'il courait si le roi soupçonnait seulement qu'il eût reçu la confidence de cet amoureux et royal secret. Hélas! la pauvre comtesse, oubliant sa peur pour ne s'effrayer que de celle de son bien-aimé, obéit encore, et reparut au Louvre.

Mais trève un instant aux intérêts d'amour, que vont absorber ceux de la politique : le vautour allait briser sa coquille et secouer ses ailes. Depuis quelque temps de longues et fréquentes conférences avaient lieu, à l'hôtel de Soissons, entre la reine-mère et le duc de Guise. Député par le duc, le sire d'Humière était parti pour la Picardie. Là, se joignant à d'Aplaincourt, jeune gentilhomme de Péronne, ils couvrirent une liste des nombreuses signatures des principaux habitans de cette ville, qui s'engageaient par serment à se joindre aux membres déjà existans de la sainte-union, pour défendre avec eux les droits de l'église catholique contre les attaques des huguenots, à livrer combat à mort à l'hérésie toujours croissante, et à verser leur sang pour préserver le siége pontifical du venin exhalé de la chaire empestée de Calvin. Les clauses de cette nouvelle association ayant été rédigées, une copie de la liste des signataires partit, adressée à la reine Catherine, le même jour que celle envoyée au duc de Guise. C'était la Ligue commençant à prendre un plus large essor. Retranchés derrière la force de leur maître, les Guisards harcelaient sans cesse d'invectives les favoris du Valois. Enfin, un d'entre eux, poussé à bout, se déclara le champion du roi, et le gant de Jacques de Lévis, comte de Caylus, fut jeté comme gage de défi aux pieds de Charles de Balzac d'Entragues.

V.

Adhémar de Birague avait revu plusieurs fois la comtesse de Villequier. Cette vue, si chère et si dangereuse, l'avait fait malheureux au dernier point! Oh! qu'il eût voulu voir se déployer le drapeau de guerre! qu'il eût entendu avec joie les sons d'une marche belliqueuse, si elle eût dû être à la fois pour lui une hymne de victoire et de mort.

Hélas! l'étendard sommeillait roulé; le glaive dormait au fourreau. Mais soudain quel bruit un écho rapide apporte-t-il à son oreille?... Demain, sur les fossés de la Bastille, doivent, là haine au cœur et la dague au poing, se rencontrer Caylus et d'Entragues. Demain! ciel!... Il s'élance, il court, il arrive, il s'écrie :

— D'Entragues, veux-tu mon bras, mon sang?... prends-les!

— Dieu m'en garde! Mais tu viens trop tard : Ribeyrac et Schomberg t'ont prévenu.

— Trop tard... Malédiction!

— Merci de ton regret, merci; mais n'accuse pas le temps... car, te l'avouerai-je... dût mon épée, sans le secours de la tienne, se heurter seule contre celles de mes trois adversaires, je ne t'accepterais pas pour second.

— Qu'entends-je?... Charles! Charles! vous faites bien fi de mon courage et grand mépris de mon amitié.

— Allons! ne va-t-il pas maintenant... Est-ceque tu ne me comprends pas?

— Non.

— Ecoute-moi donc tranquillement. Si ce duel de demain n'était qu'une querelle ordinaire; s'il ne s'agissait que de laver par le sang une injure personnelle... je n'aurais pas attendu que tu vinsses, j'aurais été te chercher, je t'aurais dit : Birague, il y a demain pour moi chance de mort; veux-tu la partager, me dévouer ton bras comme ton cœur?... Je t'aurais dit cela. Mais...

— Qui peut s'opposer à cette fraternité de périls entre nous? Quel motif m'en ravit ma part?

— C'est qu'il ne s'agit pas d'une querelle d'homme à homme : c'est un duel de parti à parti. Nous ne nous battrons, de côté et d'autre, que comme champions. C'est une espèce de combat judiciaire au jugement de Dieu, et ce n'est pas entre Caylus et moi que le sort des armes doit décider, c'est entre Guise et Valois... Comprends-tu, maintenant?

— Non, pas encore, quant à ce qui peut me fermer la lice.

— Eh bien! que je succombe ou non, si Caylus meurt, crois-tu que le Valois se borne à reprocher au ciel d'avoir décrété l'arrêt fatal de ce cher favori? Crois-tu que, mort, ma mémoire souillée, ou vivant, tout mon sang répandu puisse sembler à la vengeance de Henri une suffisante expiation aux mânes de son bien-aimé? Non; car mon bras ne sera pas regardé comme le seul coupable; il sera considéré comme ayant travaillé pour le compte d'un bras plus puissant. C'est à son beau cousin de Lorraine que le royal cousin de France viendra demander raison du sang versé par d'Entragues. Et tant mieux si le duc est contraint de répondre; tant mieux qu'il y ait pour lui nécessité dans l'emploi de cette force inactive encore, mais qui ne peut rester plus long-temps sans agir. Défensive, elle est juste, elle est pure de cette tache de félonie, de rébellion, qui la souillerait en agissant comme offensive. Mieux vaut souvent au bras du vainqueur un bouclier qu'une lance.

— Mais ton refus, tu ne me l'expliques pas...

— Schomberg, Ribeyrac et moi, unis tous trois par les mêmes liens à la même cause, nous ne comptons que pour un... Avec toi, c'eût été deux. Et si, du côté du plus fort, la vengeance eût paru douteuse aux Valois, ne se serait-elle pas nécessairement rejetée du côté le plus faible? Va, le duc d'Alençon n'a déjà...

— Je te conçois maintenant; mais mon esprit, je l'avoue, n'accorde guère ensemble tes égards envers l'héritier du trône, le prince mon maître, et tes vœux pour le déploiement de la puissance du tien, qui, si elle doit, comme tu le prétends, marcher à pas de Goliath, m'a bien l'air de toucher dès le premier à l'usurpation.

— L'usurpation! Es-tu donc aussi, toi, comme l'imbécile vulgaire, encroûté de ce vieux préjugé : Que le doigt de Dieu écrit au front d'un roi en caractères sacrés et ineffaçables : « N'y touchez pas! » Et quand cela serait : la main qui, déléguée du ciel, les grava jadis au front de Saül, ne les imprima-t-elle pas sur celui de David? Pourquoi donc un peuple n'aurait-il pas le même droit que Samuel? Pourquoi une nation tout entière, lasse de la démence de Saül, n'oserait-elle se choisir son David? Va! le front qui renferme génie, volonté, grandeur et courage, est assez noble pour recevoir en dehors l'empreinte du sceau royal, imbibé d'huile sainte et frappé par la main d'un prêtre. Mais, rassure-toi, nous n'irons pas jusque-là. Que la puissance du duc de Guise enseigne au roi sa honteuse faiblesse... Qu'il sache qu'à l'activité, au courage, il faut opposer la vigilance et la force; qu'il le sache! et ce sera, pour la France, acheter beaucoup avec peu, si elle ne paie les fruits d'une telle leçon que du prix du sang qui doit se verser demain! Mais que dis-je! si nos épées ont la pointe assez longue pour atteindre au cœur de ces messieurs, j'ai bien peur qu'il n'y ait que courte vacance, et que Saint-Mégrin, Joyeuse et d'Epernon ne nous remercient d'avoir travaillé pour eux, à leur débarrasser la place. Enfin, à la volonté du ciel!

Il se tut.

C'était avec autant de calme et de sang-froid qu'il venait de dérouler les chances de l'avenir politique, et de calculer toutes les suites de son duel, que s'il n'eût occupé sa prévoyance que d'oisives conjectures sur un événement tout à fait étranger à sa fortune comme à sa personne. L'horloge voisine se fit entendre; il reprit :

— Oh! je gage qu'il y a au Louvre quelqu'un qui n'entend pas sans frissonner le son de cette voix du temps. Le lâche, je voudrais le voir, agenouillé devant son prie-Dieu, se frappant la poitrine, le cœur gonflé de soupirs, et la voix tremblante, fatiguer le ciel d'indignes vœux pour le salut de ses bien-aimés. Mais non, je me trompe; les vœux sont pour plus tard : le Valois leur donne sans doute maintenant une leçon d'escrime, leur fait répéter le rôle qu'ils vont jouer dans quelques heures. Qu'ils le repassent; nous tâcherons de jouer le nôtre de façon à n'avoir pas besoin de recommencer la scène. Mais dans quelques heures le son de cette cloche sera pour moi la voix d'un héraut du temps, criant : Laissez-aller! en m'avertissant que la mort ouvre la lice à ma vie. Demain, je joue mon sort; et, la parti perdue, la revanche peut être impossible. Allons! un pied dans la tombe, hors le blasphème, toute parole est permise et tout aveu doit être sacré pour celui qui le reçoit dans un pareil moment. Adhémar, il faut que j'aille à ce combat le cœur allégé du secret qui l'étouffe... songe qu'il y a crime et sacrilége à trahir un serment juré entre l'existence et la mort... Me promets-tu de ne jamais révéler ce que je vais te dire?

— Oui, parle, je te jure une discrétion semblable à celle de la tombe.

— Eh bien! (Il ouvrit son pourpoint qui cachait une chaîne d'or terminée par un petit médaillon qui reposait à nu sur son cœur; il l'ôta de son cou. Le médaillon renfermait un bouton de rose sans tige, et desséché depuis long-temps. Birague continua-t-il, si je tombe percé de coups... mort enfin, demande à la voir, porte-lui cette fleur: dis-lui que le parfum qu'elle exhala jadis s'est un instant confondu avec sa douce haleine... que ce bouton tomba détaché du bouton qu'elle respirait, que personne n'a vu ma main saisir à terre ce don du hasard, cette fleur sainte et chère, relique d'amour; que depuis lors, placée sur mon cœur, elle n'a pas quitté d'auprès de son image adorée; dis-lui qu'elle était pour moi l'objet d'un culte d'âme aussi pure que sa noble idole... que je l'adorais, que cet amour qui brûlait dans mon cœur ne s'alimenta jamais d'une seule espérance, que j'ai bien souffert à l'aimer ainsi, et que pourtant j'étais jaloux de ma peine comme de mon secret, que je n'ai confié qu'à toi, à toi seul, et que je n'ai révélé que parce que j'allais mourir; que la force me manquait au cœur pour l'emporter avec moi dans la tombe.

— Mourir! quels sombres pressentimens! Charles... un peu plus de confiance dans ta destinée.

— Et qu'importent quelques ans plus tôt ou quelques ans plus tard! puisque c'est une dette qu'il faut payer, vienne quand voudra le jour de l'échéance, je la solderai sans regret.

— Fasse le ciel que ce ne soit pas demain que tu doives l'acquitter!.. Mais tu ne m'as pas nommé celle pour qui tu me charges de ce message, que j'espère n'avoir pas à remplir... Cette femme, cet objet de ton culte, quelle est-elle?

— C'est... c'est... Je ne puis... son nom résiste à mes lèvres... Birague... mon ami cherche à deviner, cherche... je t'en conjure!

— Attends, je me rappelle. Il y a quelque temps, c'était un soir, au Louvre, je te parlais, je te tenais par la main; j'écoutais attentivement ta réponse commencée; tu ne l'achevas pas, ta voix s'arrêta tout-à-coup : celle d'un huissier venait d'annoncer une femme belle et majestueuse qui passa devant nous pour se rendre à sa place... Mes doigts, qui touchaient à ton bras, furent poussés par une violente pulsation; ta main brûla d'un peu de fièvre, ton visage changea de couleur.

— Et cette personne dont la vue, dont le nom m'agitait ainsi... c'était...

— La souveraine de France comme celle de ton cœur, la reine Louise!

— Malheureux!... si l'on nous écoutait... Mais non, nous sommes seuls... Tiens... j'ai la fièvre encore, touche-moi.

— Oui, comme alors... mais n'a-t-elle jamais soupçonné ton amour?.. et toi, as-tu quelquefois pensé qu'elle t'aimait peut-être?

— M'aimer, grand Dieu! m'aimer! Je fais effort pour ne pas m'adresser une telle question; la soulever, c'est ébranler tout mon être d'une secousse d'émotions angoisseuses, suffoquantes... C'est une agonie du cœur. M'aimer! oh! ce serait vanité coupable, presque une profanation que de l'espérer... Et cependant, parfois, oui... qu'elle me pardonne si je l'offense... parfois j'ai cru voir dans ses yeux... j'ai cru lire: « d'Entragues, je vous devine. Prenez ma pitié pour votre peine, ma reconnaissance pour votre amour. Hélas! on m'a ôté celui qui n'était dû par devoir; on m'a fermé le cœur d'un époux; à lui du moins je pouvais dire: aimez-moi. Maintenant ce serait vaine prière, et à vous je dois vous dire: ne m'aimez plus... » Oui, j'ai cru comprendre cela du langage de ses yeux; mais de sa bouche... oh! jamais, jamais de telles paroles ne m'ont été dites. Non, car je serais mort de bonheur à les entendre... et j'existe! Mais j'épuise ma raison à parler d'elle, j'ai besoin de calme. Adhémar, ton serment est sacré; Dieu l'a reçu.

— Qu'il me voue à l'éternelle damnation si je parjure la foi que je t'engage!

— Bien. Maintenant, adieu, laisse-moi; j'ai trop détourné ma pensée qui devait seul l'occuper; il faut l'y ramener. Va-t'en, embrasse-moi; adieu, mon ami, adieu pour toujours, peut-être.

— Non, adieu seulement jusqu'à demain; attends-moi; je veux t'embrasser vainqueur.

— Ou me pleurer vaincu. Adieu encore, va-t'en. Adhémar sortit et emporta le médaillon qui contenait le bouton de rose. D'Entragues ne le remit aux mains de son ami qu'après l'avoir couvert de baisers brûlans.

On sait quelle fut pour les six combattans l'issue de ce duel. Caylus s'y rendit accompagné de Louis de Maugiron, et Jean d'Arces de Livarot. D'Entragues y vint, suivi de Georges de Schomberg et de François d'Ayd..., comte de Ribeyrac. Schomberg et Maugiron moururent du coup; Ribeyrac mourut le lendemain; Livarot guérit de ses blessures; Caylus n'expira qu'un mois après, d'Entragues ne reçut qu'une égratignure.

Transportons-nous au Louvre. Qui pourrait peindre la fureur et le désespoir de Henri III. Maugiron était mort, Caylus allait mourir. Sa vie ne pouvait être prolongée que de quelques jours. Oh! que de projets de vengeance se présentaient en foule, se heurtaient dans son esprit égaré! Catherine, voilant sous une apparence de froideur et de pitié la joie que lui causait la nouvelle de cet événement, heureuse de la mort des favoris du roi, mais inquiète de l'emportement, de la douleur de Henri, se rendit chez lui.

— Eh bien, ma mère?

— Eh bien, mon fils?

— Vous le savez, ils me les ont tués! Maugiron n'est plus, et ce pauvre Caylus! je l'ai vu tout criblé de coups... c'est grande pitié. Par la, mort-dieu! le sang qu'il a perdu sera chèrement payé, je vous le jure!

— Pourquoi fatiguer votre douleur à le regretter d'avance? Bornez-vous à M. de Maugiron, puisque M. de Caylus existe.

— Eh mon Dieu! ma mère, c'est comme s'il était mort; son existence n'est qu'un sursis... Mais je le vengerai! Je vous tiens, beau messire d'Entragues, j'ai la griffe sur vous, vous ne vous tirerez pas sain et sauf de mes serres, mes ongles vous entreront au cœur.

— Là, mon fils; calmez-vous, vous m'effrayez, vous offensez le ciel. Dieu commande la résignation, même à l'infortune la plus profonde. la plus vraie; et s'il faut le dire, Henri, la cause de votre douleur ne me semble pas justifier l'effet qu'elle produit sur vous; vous allez trop loin.

— Quoi! vous trouvez indigne d'un roi comme d'un homme de pleurer ses plus fidèles sujets, ses amis les plus chers, les plus dévoués, de les pleurer, quand ils sont morts pour avoir défendu la cause de leur maître et de leur ami! Je ne vois pas des mêmes yeux que vous, ma mère; la résignation me semblerait ingratitude, et je ne puis être, aussi vite que vous le désireriez peut-être, oublieux des services que l'on m'a rendus et de l'amitié qu'on m'a donnée.

— Henri, ce que dans votre aveuglement vous regardez comme malheur, sera sans doute, croyez-moi, considéré comme bonheur par ceux de vos sujets qui sont le plus réellement attachés à votre royale personne; quand vous accusez le ciel, la France lui rend grâce. Elle a raison, et vous avez tort.

— Fort bien, ma mère, je vous remercie de m'apprendre que mon peuple trouve sa joie dans ma peine. Si ce que vous dites est vrai, Dieu ne m'a pas grandement soigné mon lot de roi en me donnant un pareil royaume. Sans doute on se réjouira de ce qui vient d'arriver, je le sais, et ceux qui en feront fête regretteront de ne pas l'avoir plus complète et de ne pouvoir chanter un *requiem* de plus, le mien.

— Vous vous trompez, mon fils; ceux-là ne s'en réjouiront pas. Ceux qui remercieront le ciel, ce sont vos vrais amis, vos francs serviteurs heureux de vous voir délivré de ces hommes qui abusaient de votre confiance, qui vous conduisaient à votre perte; leur mort vous refait roi.

—De mieux en mieux, madame. Qui m'aime me perd, selon vous... D'après vos principes, je ne manque pas de gens qui s'occupent de mon salut. Je m'occuperai du leur à mon tour; il faut donner quand on reçoit, et je vous réponds que je veux payer ma dette. Oh! oui! à commencer par ce d'Entragues...

— Qu'allez-vous faire, Henri? songez-vous aux résultats de votre vengeance? Vous êtes libre de vos regrets; mais la justice est un devoir qu'il faut remplir; c'est là votre dette royale, mon fils.

— Quoi! je n'aurai pas la permission de punir...

— Punir!... Pour le châtiment, il doit y avoir faute, sans quoi la peine devient crime à qui l'inflige.

— Que voulez-vous dire?

—Qu'il faut se demander qui, de ces messieurs de Caylus et d'Entragues a donné et reçu ce défi.

— Eh! ma mère, Caylus pouvait-il faire autrement que de l'envoyer? Quelle patience aurait tenu contre les continuelles insultes de ces messieurs les Guisards? Pouvait-il endurer tous ces outrages, qui ne passaient par lui que pour venir jusqu'à moi? quoi que vous en disiez, ma mère, c'est son amitié pour moi qui l'a mis où il est, et sa mort m'impose obligation de regrets et de vengeance.

— De vengeance! Ainsi vous punissez M. d'Entragues d'avoir eu la chance favorable en jouant sa vie au sort des armes. Oubliez-vous qu'un duel, c'est un coup de dé; que dans cette partie le gagnant n'a pas apporté plus de traîtrise au jeu que le perdant?.... Laissez-lui son gain d'existence, il est légitime.

— C'est grande méprise au sort qu'il le soit... Mais vous m'avez fait réfléchir; à vous écouter, ma mère, vous me faites remonter de l'effet à la cause; et c'est à cette cause que je veux m'attacher maintenant... Mon beau cousin de Lorraine...

— Bon Dieu! Henri, vous me faites peur pour vous! Voulez-vous rendre le duc de Guise responsable des actions de ses gens?

— Non, ma mère; ce ne sont que des siennes que je veux lui demander compte.

— Et comment alors...

— Si je trouve défaut dans l'exécution d'un édifice, à qui mon reproche, au maçon ou à l'architecte?

— Quoi! vous pensez que le duc... Prenez garde à l'erreur!

— Ne craignez rien, je n'en fais pas. Le duc m'a cru rendu, il a lâché la meute; mais grâce au ciel, le piqueur n'est pas encore assez habile pour mettre la tête aux abois. Oui! c'est le duc, vous dis-je, ma mère, qui a poussé ses favoris à ce qu'ils ont fait; ils ont imité la force par l'insolence, ces singes du maître! Croyez-vous que nous ignorions les sourdes menées de mon cousin, que nous ne sachions pas le but du voyage de M. d'Humière en Picardie; que nous n'ayons pas lu aussi, nous, certaine liste de signataires, comme membres de la sainte-alliance! Beau prétexte de rébellion que de mettre en avant la défense de l'Église! Monsieur de Guise prend Dieu pour son complice, et cela sans honte du sacrilége. Allez, ma mère, le duc regarde à ma couronne plus qu'à ma conscience, et moi, roi très chrétien, j'ai plus à craindre mon cousin de Lorraine, le catholique, qu'à redouter mon frère de Navarre, le huguenot.

— Mon fils, sur de simples soupçons...

— Oh! ces soupçons-là, ma mère, valent bien une certitude. Si la trahison est une lèpre inséparable de la puissance, croyez vous que celle du duc de Guise soit plus exempte que la mienne d'en être souillée? Pensez-vous que si l'on vend mes secrets, personne ne fasse trafic des siens? Mais on n'a pas besoin de les acheter tous, lui-même en donne; la contrainte le gêne, il a hâte d'essayer pour ses ailes un essor royal... Il n'y a pas jusqu'à cette petite boiteuse de Montpensier qui ne se vante de me tailler une couronne de moine. Oh! avant que le frère, en me prenant mon manteau de roi, me fasse, en échange, présent d'un froc de capucin, avant qu'il me mène de mon Louvre dans un cloître, je le confinerai dans une bonne cellule de plomb... c'est plus sûr.

— Au nom du ciel! Henri, calmez-vous.

— Par la mort-dieu! ma mère, j'en suis las!...

— C'est possible; mais, Sancta-Maria, mon fils, n'employez pas votre force sans bien mesurer la sienne!

Il était temps que Catherine fît usage de toute son adresse pour combattre la fureur de Henri III, pour étouffer dans son esprit cette velléité de régner. La victoire lui resta comme d'habitude: le résultat de cette lutte, entre la colère et la ruse, fut la grâce de d'Entragues, obtenue peu de temps après, et l'ajournement du défi au duc de Guise.

Livarot était convalescent, mais Caylus était mort. Le roi lui fit élever, ainsi qu'à Maugiron, un magnifique tombeau où fut déposé plus tard le corps de Saint-Mégrin, qui périt assassiné victime de son intrigue d'amour avec Catherine de Clèves, duchesse de Guise. Ce tombeau fut brisé dans la suite par la fureur du peuple.

La Ligue s'avançait toujours, et s'avançait à découvert; ses pas étaient rapides. Les états s'ouvrirent à Blois. Le roi, sollicité de nommer un chef à la sainte-union, se décida, d'après les avis de Jean de Morviliers, son garde-des-sceaux, à se déclarer lui-même, en pleine séance, chef de la Ligue. Il écrivit son nom en tête de la liste, et passa la plume au duc de Guise, qui fut contraint à signer l'édit qui le détrônait comme roi des ligueurs.

Maintenant quittons Blois, retournons à Paris avec la cour, assistons encore aux fêtes du Louvre, et cherchons si nous n'y retrouverons pas la comtesse de Villequier.

Le vide que la mort de Caylus et de Maugiron avait laissé dans le cœur du roi avait besoin d'être rempli; la pensée de la comtesse s'y présenta pour prendre place. Cette pensée fit taire les autres, et devint bientôt obsédante. Le billet qu'on se rappelle peut être avoir été reçu par Françoise, fut suivi de mille autres messages qui restèrent sans réponse

comme le premier. L'amour de Henri s'irritait d'impatience; il fallait trouver une occasion décisive : elle naquit enfin.

Un jour, monsieur et madame de Villequier se présentèrent trop tôt au Louvre. René proposa à sa femme, en attendant l'ouverture des salons, de faire quelques tours de promenade dans le petit jardin de la reine Louise, situé sur le bord de l'eau. La comtesse admirait les fleurs dont la reine aimait la culture, et qu'elle-même arrosait souvent de ses mains. Le comte s'arrêta tout à coup comme frappé d'un retour subit de mémoire : « Il faut que je vous quitte pour un instant, dit-il ; j'ai totalement oublié l'exécution d'un ordre dont le roi m'a chargé ; je ne puis paraître devant lui sans l'avoir rempli. Attendez-moi, je reviens bientôt.»

Françoise resta seule ; elle s'assit sur un banc de bois peint, et découpé en légers festons dans le genre mauresque. Ses regards étaient baissés vers la terre ; elle était triste, elle se sentait agitée d'une vague inquiétude ; elle ne voyait pas, mais elle entendait. Elle tressaillit soudain, se leva, voulut fuir... c'était le roi.

— Eh quoi! madame, n'avez-vous pas depuis long-temps fait assez de pas pour vous détourner de moi? Voulez-vous encore m'éviter?

— Sire!

Il s'assit sur le banc qu'elle venait de quitter; elle s'y replaça par l'effet d'un mouvement machinal, par une espèce de peur, de soumission passive et sans se rendre compte ni de son effroi ni de son obéissance.

VI.

On se doute probablement du sujet sur lequel Henri III fit tomber la conversation. La comtesse voulait éluder, impossible! Il fallait la franchise à franchise, quelque pénible, quelque dangereuse que fût la sincérité, il n'y avait plus moyen pour Françoise d'employer, de chercher même aucun détour.

— Sire, vous me demandez une franche réponse; je la dois à moi-même encore plus qu'à votre majesté, car je ne veux pas sur mes lèvres la souillure d'un mensonge.

— Eh bien!... mais n'employez pas à me répondre tous ces mots inventés par la tyrannie et prononcés par la crainte : qu'auprès de vous l'homme soit dépouillé du roi... Oh! nommez-moi Henri ; mon nom me plairait tant dans votre bouche!

— Sire, ce n'est pas à moi de nommer ainsi votre majesté... Mais écoutez-moi, puisque vous m'ordonnez de parler. Quand vous m'avez vue paraître à la cour, vous avez peut-être pensé que j'y venais avec désir d'hommage; vous avez cru, sire, que j'avais espoir de remporter aussi, moi, ce tribut de suffrages accordés à la vanité par le caprice et la galanterie. Oh non! je suis venue sans dessein de joûter dans cette lice tenue par tant d'autres femmes plus belles, plus séduisantes, plus aimables; et quand votre royale attention, sire, s'est portée sur moi, je me suis sentie stupéfaite, étonnée de cette haute victoire; s'il faut l'avouer, mon triomphe m'a rapporté plus de peines que d'orgueil : et quand vous venez de me dire que vous m'aimiez... eh bien! sire, vous m'avez fait peur à vous entendre.

— Peur! que dites-vous, madame? Ciel! quelque maléfice jeté sur moi m'aurait-il, quand j'ai la prière au cœur, mis la menace aux lèvres? Peur! eh! qu'avez-vous à craindre de celui qui oubliant sa puissance à vos pieds, la remet toute dans vos mains en vous donnant pouvoir d'amour sur sa vie?... Ah! c'est moi qui dois trembler, qui tremble de crainte, d'espoir et d'attente; c'est moi qui, promettant obéissance, viens prier ma belle, mon adorée souveraine, d'accorder indulgence et retour aux vœux de son humble et fidèle sujet... Oh! soyez clémente!

— Sire, s'écria la comtesse effrayée, en se levant à demi et retirant sa main glacée que pressaient les mains brûlantes du roi... Sire, je n'ai pas fini ma réponse.

— Achevez-la donc, et puisse-t-elle m'être favorable.

— Sire, je suis unie au noble comte mon époux par lien d'amour et d'honneur; mais ne fussé-je liée à lui que par devoir, dût mon âme pencher vers vous, dût votre amour donner au mien pouvoir et couronne, je refuserais, sire; car j'aurais perte à l'échange de vos dons contre mon honneur.

— Quoi! madame, vous rougiriez de voir à vos pieds le maître de la France, d'accepter sur lui domination suprême... de pouvoir d'un mot...

— Ah! sire, c'est grand malheur à ma vie que votre royal hommage soit venu à moi, qui ne le cherchais pas!

— Ainsi vous imputez à châtiment du ciel l'amour de votre souverain. Il y a bien des femmes, madame, qui regarderaient comme grand bonheur une telle infortune, qui la solliciteraient de bien des vœux, qui s'enorgueilliraient, croyez-moi, d'obtenir à leur beauté ce triomphe dont la vôtre fait mépris... qui sauraient...

— Eh! pourquoi, sire, n'avez-vous pas été vers celle dont la vanité allait vers vous? La rencontre eût été facile ; elle est impossible avec moi. Mais, que dis-je? Pourquoi chercher ces femmes? n'en existe-t-il pas une noble et belle, une dont l'âme vous donne amour et vertu? Jadis elle eût douce puissance sur vous... Oh! rendez-lui son pouvoir! refaites-la heureuse!

— De qui parlez-vous, madame? Et sa voix devint sévère, glaçante : il devinait.

— De qui? Votre cœur, s'il a souvenir, ne vous répond-il pas avant ma bouche? ne vous nomme-t-il pas ma noble, ma gracieuse souveraine, votre auguste épouse?

— La reine! N'ajoutez pas un seul mot sur elle, madame ; c'est déjà beaucoup trop pour vous que de l'avoir nommée.

— Ah! laissez-moi braver votre défense ; laissez-moi vous parler d'elle! Oh! oui, d'elle! qui vous aime, sire, qui a droit d'être aimée, qui, liée à vous, orna votre couronne d'un fleuron de vertus et d'amour. Sire, vous vous plaignez de ne pas être aimé de moi ; songez à sa peine, de ne plus l'être de vous? car elle le fut, sire, et c'était justice de votre cœur au sien... Oh! pitié donc, pitié pour elle qui souffre à l'âme tristesse d'abandon, tourmens de souvenirs causés par votre oubli... Grâce! elle doit tant souffrir! Oh! mon souverain, retour d'amour vers votre royale compagne. Allez, elle aura encore richesse de bonheur à vous donner.

— Madame, s'écria Henri, la colère à l'esprit, la fièvre au sang, madame, c'est de vous seule que vous avez à me parler!

— Sire, je n'ai plus rien à vous dire de moi.

— Rien! prenez garde à votre silence comme à vos paroles!... L'amant redevient roi, madame!

— Eh bien! c'est donc à Henri de Valois, roi de France, que Françoise de Lamarck vient demander oubli pour elle, et mémoire pour sa noble épouse.

— Comtesse de Villequier, vous aimez votre mari?

— Oui, je l'aime, sire, je l'aime; j'ai fierté de l'avouer, comme j'ai noble orgueil à le ressentir.

— Vous l'aimez, madame?

— Vous m'effrayez, sire!

— Par la mort-dieu! madame, il y a maintenant peut-être raison dans votre effroi, oui, car si vous me mettez à l'âme désir de vengeance, j'ai aux mains pouvoir d'exécution... Il y a prompte obéissance à la haine d'un roi... le savez-vous, madame?

— Sire, votre majesté sait-elle aussi où s'arrêtent ses droits? sait-elle que si vous vous créez par l'abus ceux de vie et de mort, de fortune et d'indigence, sur les sujets qu'élève votre faveur ou qu'abaisse votre courroux... vous n'en avez aucun qui, dévolu à votre rang, ait prise sur leur âme, sur leur conscience?... Pour un sacrifice d'honneur, il n'y a ni roi, ni sujet, ni ordre, ni obéissance.

— Eh bien! madame, à défaut de ce dernier droit, je puis me servir des autres, n'importe dans l'usage, tyrannie ou justice... Vous n'avez pas voulu du lion muselé; tremblez de la liberté de sa colère! vous seule n'avez pas à le craindre; et le comte...

— Oh ciel! qu'entends-je, sire?

— Ne venez-vous pas de me dire que vous l'aimiez?...

— Grand Dieu! sire, vous pourriez... Oh! non, je ne le crois pas... vous ne le punirez pas d'être aimé... Vous savez bien, c'est mon crime, à moi... Vous ne l'en rendrez pas coupable... Vous ne serez pas maître injuste à l'égard d'un zélé serviteur... Vous ne lui donnerez pas la mort pour loyer de sa fidélité! Non, sire, cela ne se peut... Le roi de France se souvient du duc d'Anjou!... Vous ne mettrez pas cette tache à votre gloire... Au nom de vous-même, grâce pour mon René!

— Madame, l'audace vous vient vite avec moi! Et son pied frappa la terre, son front se gonfla, ses yeux flamboyèrent étincelans de rage.

— Vous ne m'écoutez pas, ciel! entendez-moi donc, sire!... Je ne lui dirai rien, rien... Je m'engage par serment au silence. Il ne saura pas que vous avez voulu flétrir son honneur pour récompense de ses services... Jamais, je le jure, le soupçon ne lui en viendra par moi... Je me retirerai de la cour, où je ne suis venue qu'avec un douloureux pressentiment... Je ne vous outragerai pas par ma présence... Mais grâce pour lui! grâce... Vous détournez les yeux; je vous irrite encore. Eh bien! s'il vous faut une victime, prenez-moi comme telle; touchez-moi de mort avec votre sceptre... Exercez toute votre puissance dans ma peine... mais que votre vengeance ne tombe que sur moi... C'est justice que le châtiment n'aille qu'où est la faute : lui qui n'a rien fait ; ce n'est pas mon complice... Sire, vous ne m'écoutez donc pas... Vous ne m'entendez donc pas crier merci!... Oh! regardez-moi donc! Tenez, je suis à vos pieds... voyez-vous!

— Vous m'avez relevé des vôtres, et sans pitié, madame; et pourtant aussi, moi, je vous criais merci!... Relevez-vous, comtesse!

— Mon Dieu! ce n'est donc plus qu'à vous que je puis dire : pitié pour moi!

— Puisque vous choisissez la haine, résignez-vous à la subir... Mais je veux bien en ajourner l'effet, et vous donner chance d'une voie de salut, celle que la réflexion vous ouvrira peut-être. Ne songez pas à vous retirer de la cour : votre retraite ferait naître des soupçons que je ne me soucie nullement de voir s'élever. C'est bien assez, madame, que l'étrange scène qui vient de se passer soit sue de vous et de moi. Vous m'avez juré le silence, songez à remplir votre promesse, que mes paroles soient mortes dans votre souvenir... songez-y bien... vous aimez le comte!... Adieu, madame; nous nous reverrons.

Il s'éloigna.

Pauvre Françoise! Et Villequier ne revenait pas! Eperdue, ne pouvant rester, ne sachant pas où fuir, elle l'appelait... mais sa voix s'arrêta glacée de terreur, et peureuse de l'écho, qui pouvait porter au loin le nom de son bien-aimé à l'oreille jalouse du roi.

Près du buisson de lilas auquel était adossé le banc où la comtesse et Henri s'étaient placés, se trouvait un groupe de belles statues de marbre que supportait un large et haut piédestal. Françoise, égarée, et cherchant, sans le trouver, un chemin pour sortir, passa derrière ce groupe.... Un

cri s'échappa de ses lèvres, son genou ploya, sa tête se pencha, renversée... Elle allait tomber... un bras lui soutint le corps, une douce main serra la sienne d'une pression amie... c'était celle de Louise de Lorraine!

— Oh! ma souveraine, pardonnez-moi!

— Vous pardonner... et quelle injure? Non point mon pardon à vous, qui n'avez pas failli; mais ma reconnaissance à vous, qui parliez pour moi; mon amitié avec elle... la voulez-vous!

— Madame, vous étiez donc là?

— Oui, j'étais là pour écouter, malgré moi, de bien dures paroles, pour entendre noble prière en ma faveur... pour lui pardonner... pour vous plaindre...

— Merci au ciel, qui me donne votre royale pitié, madame! c'est précieux don pour moi!

— Et pourquoi n'osez-vous me regarder? Vous tremblez encore; est-ce frayeur nouvelle?

— Votre majesté pourrait-elle le croire? Oh! non, maintenant, madame, c'est tremblement de respect, ce n'est pas trouble d'effroi.

— N'ayez qu'émotion d'amitié... Je le dis de la voix comme je le pense au cœur : si j'avais une rivale à désirer, ce serait vous! vous qui, noble et belle, sauriez lui donner un profit de gloire de son amour; vous, qui ranimeriez cette digne ardeur, ce courage, cette force, qui brûlaient dans son âme, et qu'on a tout fait pour éteindre; vous, qui sauriez lui dire, comme jadis le sut, à Charles VII, la dame de beauté, la douce Agnès : une loi du ciel me donne pour amie au plus grand roi de la terre. Soyez puissant et valeureux monarque, si me voulez maîtresse fidèle. Vous lui diriez cela... et lui a tant besoin de l'entendre... et moi, n'ai plus le droit de donner pareille leçon!... On me l'a ôté.

— Puisse le ciel vous le rendre, madame! Puisse enfin votre auguste époux...

— Hélas! c'est inutile vœu. On a rompu la chaîne, et je n'ai pas moyen d'en ressouder les anneaux. Mais qu'avez-vous, madame?

— Le comte ne revient pas... Et le roi!... si sa haine avait un prompt effet!...

— Rassurez-vous : il a voulu vous effrayer. Il a cru peut-être par là... D'ailleurs, ses projets de vengeance, s'il en a formé contre vous, peuvent s'évanouir avant d'être sus d'autres que de lui. Croyez-moi, je le connais; s'il y a dans sa vie quelque faute à lui reprocher, on peut être sûr qu'elle a été à lui, et n'en est pas venue. Pour faillir, il a besoin qu'on l'aide... Ce n'est pas lui qui est le guide dans le chemin du mal; et s'il y va, c'est qu'on marche devant : il suit, et ne conduit pas.

— Madame, votre royale protection pour mon époux! je la demande à vos pieds!

— Et pour vous?

— Seulement après lui. Si j'ose abuser?...

— Noble femme; moi aussi, je vais vous dire : Relevez-vous! mais j'ajouterai : Embrassez-moi!

— La comtesse se jeta dans les bras de la reine, qui continua :

— Oui, je vous donne protection de souveraine, amitié de sœur! hélas! que ne peuvent elles être égales pour vous! Je n'ai jamais voué grande affection à la puissance : voilà la première fois que je me sens regret de mon peu de crédit..... S'il vous était funeste! Mais j'aperçois venir une de mes femmes. On ouvre sans doute... Voici l'heure.

— Madame, madame! ne m'abandonnez pas!... laissez-moi vous suivre!... Sa main tremblante s'attachait aux vêtemens de la reine... Ne me quittez pas!

— Eh bien! venez, amie, et que le ciel veille sur vous!

— Et sur René!

Les salons étaient effectivement ouverts. Le roi se promenait avec agitation, le front plissé, les regards inquiets; il tenait une petite badine de baleine à la main; il la balançait, la ployait à la rompre; ses paroles étaient sèches, bruques ou amèrement ironiques; on sentait, à l'entendre, à le voir, que son sang circulait vite dans ses veines, que son cœur battait lourdement dans son sein. Il se retourna vers la grande porte quand on ouvrit les deux battans pour faire passage à la fois à la reine et à la comtesse. Henri fit un pas en arrière; ses lèvres pourpres s'écartèrent en largeur, et découvrirent ses dents serrées : il riait d'un rire atroce.

Villequier entra dans le salon un instant après sa femme; elle l'aperçut, et fut prête à mourir d'émotion de le voir. Il s'approcha d'elle : elle balbutia; elle n'avait plus de voix; toute sa vie se trouvait retirée au cœur. Le roi ne jeta qu'un regard sur elle : il était terrible; c'était un regard de haine, et de haine royale. Lorsque le comte parut se disposer à sortir, Henri s'avança vers lui, l'arrêta et lui dit d'un ton de hautaine froideur, de dureté menaçante :

— Comte de Villequier, rendez-vous demain matin dans notre cabinet particulier, nous avons à traiter avec vous d'une affaire importante, également pour vous comme pour notre personne : nous vous attendrons.

— Sire, j'aurai l'honneur de me rendre aux ordres de Votre Majesté.

Françoise entendit cela... c'était à tomber morte.

Et pourtant tous deux joutaient de ruse à son égard : l'un jouait l'effroi, comme l'autre la menace.

Jusqu'au lendemain, jusqu'à l'instant où René revint de sa conférence au Louvre, combien de prières ardentes le cœur effrayé de Françoise n'élança-t-il pas vers le ciel! Combien d'efforts ne lui fallut-il pas pour garder sa peine dans le secret de son âme, elle qui faisait avec son bien-aimé partage de tous ses sentimens! Mais elle avait juré le silence, et trahir sa promesse, c'était peut-être donner la mort au comte! La mort, le tuer, elle! grand Dieu! Qu'elle était malheureuse! et surtout qu'elle l'était de souffrir seule d'une douleur qui se fut empoisonnée pour lui à sortir d'elle.

VII.

Maintenant, demandons encore notre part des secrets politiques. Retournons à Monsieur, frère du roi, que nous avons laissé sous l'enivrement du regard de la belle dame de Sauves.

Le duc d'Alençon n'était pas le seul rétif que l'enchanteresse eût pris dans ses filets d'amour. L'adroite comtesse y avait su faire tomber plus d'un royal prisonnier, et si elle avait soumis à la puissance de ses charmes le cœur de François de France, elle avait également subjugué celui de Henri de Navarre. Tous deux séduits, tous deux crédules, avaient foi dans son retour, et s'ignoraient comme rivaux.

Et cependant ils se rencontraient souvent en sa présence, car il était là aussi le Béarnais; et si nous ne l'avons pas regardé jusqu'ici, c'est que jusqu'ici il importait fort peu que nous le vissions; le voir, c'eût été détourner les yeux de ceux que nous avions intérêt à ne pas perdre de vue. Et d'ailleurs, qu'eussions-nous appris à le regarder? Réduit par la trève à l'oisiveté, c'était pour sa force un moment de sommeil; retenu à la cour, libre de nom, mais n'y ayant pas plus de liberté réelle que s'il eût porté des fers rivés aux pieds et aux mains, le Louvre était une cage royale où l'aigle du Béarn se trouvait contraint à rester les ailes ployées.

Henri III recommençait à se lasser de son frère; habitué à le considérer en ennemi, il avait peine à s'accoutumer à la confiance envers lui; cependant il semblait prendre à tâche de captiver celle du prince, dont il voulait endormir la prudence. Mais si le roi se conduisait en apparence en frère affectionné, ses favoris trouvaient le moyen de le dédommager de cette contrainte, en insultant, par de continuelles railleries, les serviteurs du duc. Cette insolence, excitée sous mains par celui au profit duquel elle s'exerçait, s'augmentait chaque jour; il n'existait qu'un seul homme auquel elle n'osait s'attaquer : elle se serait brisée impuissante en se heurtant contre lui. Athlète de courage comme de taille, le brave Bussy d'Amboise était le bouclier de son maître, et renvoyait émoussées les flèches lancées au duc d'Alençon par les favoris du roi. Bussy était comme un avant-poste qu'il fallait enlever, et qui, emporté, eût mis l'armée en déroute. Mais ce n'était pas au jour, ce n'était pas ouvertement qu'il y avait possibilité d'attaque; c'était la nuit, et le poignard à la main que la trahison devait frapper. Henri, ne voyant moyen de s'en défaire que par un assassinat, s'y résolut; la haine d'un roi, comme lui-même l'avait dit à Mme de Villequier, est promptement obéie; les ordres de vengeance d'un monarque sont peut-être ceux que l'on suit le plus fidèlement. L'arrêt porté contre Bussy ne manqua pas d'exécuteurs. Ce fut ainsi que le complot fut arrêté : des hommes masqués et armés de stylets à la trempe italienne devaient, le soir, l'attendre au sortir du Louvre, se précipiter à la fois sur lui, le saisir, le percer de coups, et députer un d'entre eux pour aller crier au duc d'Alençon : Au secours! on assassine Bussy! afin de l'attirer dans le piége, et de l'envelopper lui-même dans la ruine de son favori.

Le moment était près; la nuit était sombre, nuageuse, propice au crime par son obscurité. Ignorant de son sort, Bussy sortait du Louvre en sifflant quelques notes d'un refrain guerrier. Les assassins s'élancent sur lui; sa bouche se referme sur le cri qu'il allait jeter, sa main saisit sa dague; il recule d'un pas, s'adosse au mur et se défend. Son bras fait à lui seul ployer ceux des assaillans : ils cèdent d'abord, puis reviennent; ils ne l'ébranlent pas, ils le heurtent plus fortement; enfin il crie : A moi, d'Alençon! sa voix de stentor résonne, et l'écho la roule comme un bruit de tonnerre; des cris lui répondent; on accourt armé. Les assassins font à la fois en arrière un mouvement spontané : ils fuient, mais non tous, car un des défenseurs en a renversé un dans son choc contre lui. Les genoux du traître se sont ployés; le pied du vainqueur est sur sa poitrine, comme celui de Jacob sur le sein de l'ange son céleste adversaire; la pointe de l'épée vengeresse est près de son cœur, elle y va toucher... La lune, dévoilée un instant, passe alors entre deux nuages, et se réfléchit dans l'acier brillant de l'épée de son antagoniste, démasqué en s'agitant... deux cris s'entendent :

— René de Villequier!

— Adhémar de Birague! malédiction!...

L'épée s'éloigna du cœur.

Comte de Villequier, dit Adhémar à voix basse, en s'inclinant vers l'oreille de son ennemi, rendez grâce à l'amour de votre épouse : c'est pour épargner ses pleurs que j'épargne votre sang! rendez-lui grâce, c'est en son nom que je vous fais don de la vie... Adieu!

René se redressa.

La mort était destinée à arriver au cœur de Bussy portée à la pointe d'un poignard d'assassin. Echappé à ce danger, il succomba plus tard dans un événement semblable d'effet, mais différent de cause.

Amant heureux de la femme de Charles de Chambre, comte de Montsoreau, il écrivit au duc d'Alençon qu'il avait fait tomber dans ses filets la biche du grand-veneur : Montsoreau possédait cette charge. Le duc, riant de cette lettre, la montra au roi. Henri la lui demanda et l'envoya à son grand-veneur. Enflammé de colère et de vengeance à cette lecture, le comte de Montsoreau contraignit par la force sa femme à écrire un billet de rendez-vous à l'adresse de son amant. Bussy d'Amboise se ren-

dit au lieu indiqué par la comtesse. Il y était attendu, non par sa maîtresse, mais par des assassins apostés là par la fureur de son rival. Sa mort était une rude tâche; le colosse n'était pas facile à renverser; ce ne fut qu'après de longs efforts et une vigoureuse défense qu'on parvint à lui arracher la vie.

Le lendemain de la scène nocturne jouée devant les murs du Louvre, Villequier fut rendre compte du dénouement à Henri III, qui l'attendait dans son cabinet. Le visage du roi s'enflamma de colère, puis s'assombrit aussitôt d'un nuage de méconten'ement. Il garda le silence pendant quelques minutes, fit plusieurs tours dans son cabinet, la tête baissée sur la poitrine, les bras croisés; il s'arrêta devant le comte, releva la tête et dit, en le mesurant des yeux :

— Si j'étais homme à donner dans les rêveries astrologiques de ma mère, je croirais, monsieur de Villequier, que votre étoile étant dominée par le pouvoir d'un astre ennemi, vous vous trouvez maintenant sous l'effet de cette maligne influence; vous ne réussissez en rien.

— Je serais tenté de le croire, sire. Il faut qu'il y ait réellement quelque sort jeté sur moi; car si le succès me fait faute, ce n'est pas manque de précautions ni de bonne volonté...

— Ils iront crier partout que j'ai voulu essayer d'un fratricide; que je ne tuais Bussy que pour avoir meilleur marché de mon frère... Ils le diront... Comment! à vous tous, vous n'avez pu en venir à bout... l'assommer ?...

Ma foi! sire, ce n'était pas chose si facile, il faudra de fameux coups d'épieu, je le jure, pour terrasser un bœuf comme maître Bussy d'Amboise... si jamais on le couche à terre.

— Et ce jeune homme, si malencontreusement survenu pour vous... et pour moi... vous le nommez?..

— Adhémar de Birague.

— Birague!... serait-ce un fis du chancelier?

— Oui, mais enfant naturel, et fort mal avec son père.

— Tant mieux! nous n'aurons pas la famille à nous harceler... Ah ça! messire de Villequier, il s'agit de revirer promptement notre barque : nous l'avons menée bien près de l'écueil; il nous faut un coup de vent qui la pousse au large. Ce Birague possède un secret dont je vous laisse le soin de le décharger... Vous m'entendez, monsieur le comte?

— Sire, j'espère prouver bientôt à votre majesté que je sais la comprendre.

— Ne perdez pas de temps, surtout. Par la mort-Dieu! René, votre chute de cette nuit nous embarque là dans une méchante affaire. Et ce chien de Bussy... Mais laissez-moi... il faut que je voie... ma mère. Envoyez-moi du Halde.

Le comte sortit, rêvant au complot que le roi venait de former contre Adhémar; mais l'ajournement de l'exécution était décrété par le ciel.

Averti par Bussy, le duc d'Alençon, épouvanté, prend la résolution subite de s'éloigner de la cour, suivi de ses plus dévoués serviteurs. Il sort, dès le matin, de Paris, sous le prétexte d'une partie de chasse. Il se sauve ; et la nouvelle de sa fuite arrive au Louvre avant qu'on ait eu le temps de la soupçonner. Le roi de Navarre ne tarda pas à briser sa cage et à rejoindre le duc. La guerre se ranima. Catherine, effrayée de la réunion des deux princes, députe vers le duc pour l'engager à revenir à la cour : les envoyés échouent dans leur députation. Enfin, elle fait signer au roi un ordre d'élargissement pour François de Montmorency, maréchal de France, détenu à la Bastille comme coupable ou soupçonné tel, pour avoir trempé dans une conspiration contre Henri III, en faveur du duc d'Alençon. La reine-mère le fait venir devant elle, le charge d'aller trouver le prince, et d'user de tout son pouvoir sur son esprit pour le décider à la paix et au retour. Le duc de Montmorency ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement d'être choisi pour une telle commission, et de l'être par elle, qui l'avait fait injustement renfermer à la Bastille, et ne l'avait rendu captif que parce qu'elle avait peur de sa liberté.

— Maréchal, dit Catherine, quand j'oublie ce qui s'est passé, vous ne devez pas avoir plus de mémoire que moi.

— Mais, madame, puis-je, en conscience, engager le duc à se remettre volontairement au pouvoir de son frère? n'a-t-on pas assez de fois trompé sa confiance, sans qu'il vienne encore se prendre lui-même aux piéges qu'on lui tend, sans que moi aussi je le trahisse, en l'amenant peut-être à courber, sans la voir, son front sous la hache?

— Monsieur le duc, ne vous souvient-il plus que je suis sa mère?

Enfin, à force de promesses et de garanties données sur sa royale parole, en faveur du prince, Catherine finit par décider Montmorency à aller trouver le prince.

Son voyage eut l'effet qu'en attendait la reine-mère.

Le duc, vaincu par l'ascendant que le maréchal possédait sur lui, consentit à une entrevue avec sa mère. Catherine fut au devant de lui, menant la comtesse de Sauves avec elle. Le prince, entièrement subjugué, moitié par l'adresse politique de la reine, et moitié par les charmes de la comtesse, se laissa conduire à son frère. Henri III ne tarda pas à arranger, par l'entremise de Catherine, une nouvelle pacification avec le roi de Navarre, qui s'était jeté dans le Poitou, où il avait rallumé le flambeau de la guerre.

Après la publication de l'édit de cette trève, et l'acte de soumission effectué par les troupes du Béarnais, Henri III projeta un voyage en Poitou, et vint bientôt, suivi de toute sa cour, habiter pour quelque temps la royale demeure du château de Poitiers.

VIII

René et Françoise furent du voyage.

Depuis l'entretien dans le jardin de la reine, Henri avait affecté de ne pas adresser la parole à la comtesse. Il lui parlait cependant, mais des yeux, et ses regards étaient durs et menaçants. Catherine, au contraire, se montrait de jour en jour plus affectueuse, plus intimement expansive avec Mme de Villequier qui ne recevait qu'avec une invincible froideur, qu'elle-même se reprochait comme ingratitude, les marques d'intérêt que lui prodiguait la reine-mère; c'était avec une toute autre disposition qu'elle répondait du cœur à celles de la reine Louise, qui lui avait tenu sa promesse d'amitié fraternelle; c'était réellement en sœur que l'épouse délaissée aimait sa rivale et en était aimée.

Lorsque le comte lui dit que Catherine l'avait choisie pour être du nombre des dames de la cour destinées à être du voyage de Poitiers, il sembla à Françoise que la bouche de Villequier lui prononçait un arrêt de mort rendu contre elle par la reine-même. Résignée à sa destinée, elle ne fit aucune objection et s'occupa aussitôt des apprêts du départ. Une larme âcre d'amertume roula sur sa joue brûlante, quand Paris disparut à ses yeux dans le lointain de l'horizon ; et lorsque René la conduisit à l'appartement qu'elle devait occuper dans le château de Poitiers, elle se laissa tomber sur un siége, cacha sa tête dans ses mains, et se prit à pleurer silencieusement.

Le duc d'Alençon avait suivi son frère, Adhémar et Bussy ne l'avaenit pas quitté. Villequier se souvenait de la tâche de vengeance qu'il avait à remplir; mais le prince et ses gens étaient sur leurs gardes. D'ailleurs, l'assassinat ne pouvait se commettre sans prétexte avoué. Villequier s'apercevait que le roi ne le regardait plus des mêmes yeux, qu'il évitait de lui donner sa part accoutumée de confidences. Le comte tremblait : il savait bien que sa défaveur ne s'arrêterait pas au dédain de Henri. Il comprenait tout son danger; il fallait le combattre avant de le laisser grandir. Enfin, il trouva des armes pour repousser le péril.

Un nouvel entretien avait eu lieu entre Françoise et son redoutable amant. Le roi, en quittant la comtesse, lui jura une haine implacable. Peu d'heures après cette conversation, la reine-mère, qui se promenait dans les jardins avec quelques seigneurs, appela Villequier et causa avec lui à voix basse et long-temps. Le comte, en quittant Catherine, était sombre, agité; quelque chose de terrible reflétait sur son visage pâle comme la mort; il frémissait d'un frisson d'horreur; il ressemblait à une vision du crime.

Le lendemain matin, un Italien nommé Cecco, attaché à la maison de la reine-mère, et venu jadis de Florence à Paris, à l'époque du mariage de Catherine de Médicis, se rendit par un escalier dérobé jusqu'à la porte du cabinet du comte. Villequier vint lui-même ouvrir et referma la porte, que masquait aux regards un immense tableau. Cecco remit au comte une bague de la part de Catherine. René, après quelques mots d'explication, le fit asseoir devant une table où se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire, et fut chercher dans une armoire une petite cassette de bois précieux qu'ouvrait une clé d'or qu'il portait sur lui.

Il l'ouvrit : un doux parfum s'en exhala. Ce qu'elle renfermait, c'était un fond de bonheur, un trésor de vertus et d'amour, de tendres, de longues lettres, aux lignes dictées par une âme suave et pure, celles que la comtesse avait écrites à son époux bien-aimé.

Le comte les déploya, les plaça devant Cecco; puis, tirant de son sein un papier qu'il posa également sur la table, il dit :

—Voici la copie du billet que vous allez écrire. Je pense, signor Cecco, que ces lettres vous suffiront pour imiter l'écriture...

— Que dites-vous, signor comte; une ligne serait assez pour moi, et je défierais l'œil le plus exercé de remarquer la moindre différence.... Mais, avec tout cela, ce sera moins long.

— Vous êtes habile, je le sais, et je ne vous fais pas, croyez-moi, l'injure de douter de votre science.

— J'ai tant exercé dans ma vie! Si ma tête avait dû être séparée de mon corps pour récompense judiciaire de mon premier faux, signor, il y a long-temps qu'elle ne tiendrait plus sur mes épaules.

— Allons, maître Cecco, encore un chef-d'œuvre.

— Voyons... L'ouvrage, ma foi, ne sera pas difficile; voilà l'écriture la plus commode... Mais, sancta Maria, signor comte, la jolie lettre! les délicieuses phrases! Votre langue française, quand on l'emploie ainsi, peut rivaliser de grâce et de sentiment contre notre langue italienne, même parée de sa douceur et de sa pureté florentine. Il y a là telles pensées qui feraient merveille dans un sonnet de Pétrarque...

— Oui, mais, de grâce, dépêchez-vous, signor.

— M'y voilà, ce ne sera pas long... tenez, regardez.

—Bravo... admirable!... Attendez, Cecco, écrivez cette phrase au lieu de celle que vous alliez mettre. Elle va bien dans cette place; elle est plus vraie que la mienne, n'est-ce pas? Et son doigt se posa sans frissonner sur la phrase qu'il indiquait. Hélas! pauvre comtesse, quand tu la faisais passer pour lui de ton âme à ta plume, tu ne te doutais pas que le monstre la traduirait, pour te perdre, en ligne accusatrice.

— La signature est apposée. Voulez-vous bien lire, maintenant, signor comte?

— Donnez... Il prit les lettres de Françoise pour comparer l'écriture. On ne peut mieux maître Cecco. C'est parfait.

— Ah! Diavolo, et l'adresse!

— Eh! bon Dieu, je l'oubliais aussi. Cecco reprit la plume.

— A messire Adhémar... Après?

— De Birague.

— Serait-ce ce gentilhomme de la suite du duc d'Alençon? un ami du signor Bussy?

— Vite, vite, Cecco.

— Si c'est lui, voilà de la tendresse qui ira frapper à bonne porte. Sancta Maria, c'est un bien joli garçon! Je gage que son pauvre cœur battra vite en recevant cette amoureuse missive.

— Oui, s'il la reçoit. Mais je dois proportionner le salaire à l'excellence du travail. Tenez, prenez cette bourse, maître Cecco. Etes-vous satisfait?

— Mille grâces, signor, mille grâces .. A votre service.

— Je n'ai pas besoin, je crois, de vous recommander le silence?

— Soyez tranquille. Le soin que je prends de moi-même me le recommande assez.

— Adieu donc.

— Adieu, signor.

Demeuré seul, Villequier reploya toutes les lettres de Françoise, et les referma dans la petite cassette parfumée, mais il garda sur lui celle que Cecco venait d'écrire. René relut ce billet ainsi conçu :

« Cher Adhémar,

» Pourquoi faut-il que votre Françoise ait été si long-temps aveugle du cœur? Hélas! il a profond et douloureux repentir, ce cœur contrit, d'avoir vu si tard que c'était vers vous qu'il devait aller. Désabusée plus tôt, je serais libre encore, libre, ou par l'honneur rangée captive d'amour sous votre loi chérie. Ah! si j'ai fait grande faute, subi aussi grande peine; car lui, c'est mon maître, et je le hais bien, lui; je le hais surtout d'être obligée à feindre l'aimer. Mais la pensée de votre salut cause ma contrainte : c'est pour vous seul, mon cher Adhémar, c'est pour éviter à mon amant bien-aimé la fureur et la vengeance de son rival que je me résigne à paraître aux yeux du comte épouse affectionnée et soumise. Ah! me devez bien de l'amour pour me payer de subir le sien, Adhémar. Je vous attends, Marie, ma fidèle suivante, ira ce soir au devant de vous, à l'heure accoutumée. Venez, ami, venez donner un moment de bonheur à votre Françoise. Je la trouverai bien longue à sonner cette heure lente et chère, ce signal du temps pour vous de venir à moi, pour moi de vous attendre. Je n'existe qu'en votre présence, le savez ami, c'est avec vous qu'est ma vie : loin de vous, je languis sans mon âme. Oh! venez me rendre un moment heureuse et fière de bonheur et d'orgueil d'amour. »

— Allons, ce n'est pas mal, dit le comte; c'est assez tendre..... Mais Cecco a raison : les lettres de Françoise valent mieux que celle-ci. Nous autres hommes, nous devons l'avouer, les femmes, quand elles aiment, savent mieux le dire que nous.

Il sortit calme au cœur et au front.

Le comte se rendit chez la reine-mère qui l'attendait.

— Eh bien! monsieur de Villequier?

— Tout est prêt, madame.

— Quand?

— Ce soir, pendant le concert... C'est une odieuse tâche!

— Hésiteriez-vous, monsieur le comte?

— Non!... mais c'est horrible!

— Oubliez-vous que les intérêts d'un sujet disparaissent devant ceux d'un roi? oubliez-vous que la récompense donnée par un prince l'emporte toujours sur le service qu'on lui rend?

— Madame, je me souviens du devoir que j'ai à remplir, et non du loyer qui m'attend.

— Allez donc, et soyez sûr que nous aurons mémoire complète.

Le soir de ce même jour, le malheureux Adhémar, attiré dans un piége, tombait dans l'ombre, frappé de mort par la main du comte de Villequier, qui, sans remords et sans trouble, enfonça son poignard dans le sein de celui qui avait si généreusement éloigné son épée du cœur de l'assassin de Bussy.

René, après s'être assuré que l'infortuné Birague n'existait plus, s'éloigna, et reprit tranquillement son chemin.

Où allait-il ainsi baigné de sang, et le fourreau vide encore de la dague.

IX.

Dans l'aile la moins habitée du château de Poitiers, on apercevait une lumière dont la clarté passait immobile à travers les vitraux d'une haute fenêtre : c'était la lueur de la lampe allumée dans la chambre de la comtesse de Villequier.

Françoise devait, à l'invitation de la reine-mère, se rendre ce soir-là dans la grande galerie du château, où la cour allait se rassembler pour entendre un concert de voix et d'instrumens, musique italienne, à la mode alors comme aujourd'hui.

La comtesse, seule avec Marie, achevait sa toilette. Elle était lente à ses apprêts; triste et pâle, elle laissait échapper de sa poitrine agitée de longs et fréquens soupirs; sa main interrompait les gestes qu'elle commençait, arrêtée tout à coup comme par une pétrification magique. Ses réponses distraites ne s'accordaient pas aux paroles de Marie, qui, lui touchant le cou en plaçant son collier s'écria :

— Bon Dieu! madame, vous êtes froide comme marbre!... Comme vous êtes pâle!

— En effet... il y a harmonie entre mon esprit et mon visage.... j'ai la figure triste comme la pensée.

— Et qu'avez-vous, madame?

— Besoin de pleurer; et pourtant, je ne me sens pas venir de larmes aux paupières. Ah! Marie, pourquoi faut-il qu'on m'ait fait sortir de la solitude où je vivais si paisiblement heureuse; l'oubli? c'est un bon et solide manteau pour envelopper l'existence; malheur au jour où la mienne s'en est dépouillée! que d'ennuis et de craintes l'ont vêtu en place!

— Mais, madame, je ne vois pas ce que peut avoir de dangereux pour vous le séjour de la brillante et belle cour de France. L'accueil qu'on vous y fait doit aider, ce me semble, à s'y bien trouver.

— Tu crois, Marie?

— Sans doute; la reine-mère ne vous regarde-t-elle pas comme une fille? la reine Louise comme une sœur?

— Pauvre Louise de Lorraine! Oui, elle m'aime, je le crois... je l'aime bien aussi! Elle souffre tant! Marie, c'est un grand malheur que de perdre le cœur de son époux!... et quand on ne peut lui reprendre le sien... c'est horrible.

— Mais vous, madame, vous n'avez pas à craindre une telle infortune...

— Oh! non, grâce au ciel! j'ai gardé l'amour de René; je mourrais s'il me fallait joindre un doute sur sa constance à m'aimer, aux inquiétudes que j'éprouve!

— Mais encore, madame, qui peut causer le trouble qui vous émeut si fortement?

— Que veux-tu que je te dise, Marie? je le ressens, c'est peut-être folie à moi, vaine frayeur, faiblesse d'esprit... que sais-je?... Mais l'heure s'avance, je crois... achevons enfin cette ennuyeuse et longue toilette... Ah! donne-moi le bracelet où se trouve le portrait de ma fille... donne. Le comte tarde bien à venir... je voudrais le voir.

Marie lui présenta le bracelet; Françoise le prit, le regarda long-temps, puis une larme tomba des yeux de la mère sur l'image de la fille.

— Ma Catherine, mon enfant, que n'es-tu là! ta douce voix peut-être me soulagerait à l'entendre. Ma fille!... te reverrai-je? Hélas!... Allons, Marie, dépêchons-nous!

Elle s'assit. Marie, agenouillée devant elle, tenait un miroir. La comtesse avança la tête pour s'y voir, et jeter un dernier coup d'œil sur sa parure. Elle portait sa main à ses cheveux pour les arranger plus artistement sur son front, soudain elle se soulève de son siége, jette un épouvantable cri d'effroi; puis retombe renversée, évanouie, sur le dossier du fauteuil.

Une horrible apparition venait de se montrer à elle dans le reflet de la glace : c'était Villequier, teint de sang, un poignard à la main... Rapide comme l'odieuse pensée qui l'entraînait, il s'élance vers Marie, la frappe, elle tombe et meurt avant d'avoir eu le temps d'apercevoir son assassin. Le miroir qu'elle tenait encore s'échappe et se brise en éclats... Villequier se retourne; sa femme est encore évanouie; il lève le bras; elle se réveille .. il recule...

— Ah! qu'ai-je vu! c'était affreux!... je rêvais... c'était un songe de sang! Ah! que vois-je!... la même vision!... le sang!... il y en a davantage... d'où vient-il?... comme il coule!... Marie!... Dieu!... la voilà... Marie... immobile... morte aussi... morte! Qui l'a tuée... Marie?... quel rêve atroce... Oh!... le réveil... le réveil... Mon Dieu!

— Tu ne dors pas, comtesse de Villequier... tu ne dors pas encore.... mais tu vas dormir... comme elle... regarde!... il lui tordait le bras.

— Qui me parle?... C'est une voix de l'enfer! Ah! Villequier! Non... ce n'est pas lui... Folle... il ne lui ressemble pas! Que disais-je donc!... Mais quel est cet homme?... que me veut-il?... Que viens-tu faire ici?... Réponds-moi donc! Oh! comme tu es horrible!... tu me fais peur!.... Oui!... va-t'en... Villequier viens donc!... René! René!... à moi!... Ah! René!

Ce fut son dernier mot. Le monstre, c'était lui qu'elle appelait, il l'avait poussée dans le fauteuil. Ce fut assise qu'elle reçut le coup de la mort.... La main du meurtrier laissa le poignard dans la blessure de la victime.

Villequier s'éloigna d'un pas. Là, immobile, pétrifié, froid comme la tombe, il regardait, il vit son crime... il frissonna .. ses dents se frappèrent avec bruit. Sa voix poussa un cri étouffé... Il voulut fuir, son pied se heurta contre le cadavre de Marie. Il s'arrêta, subissant lui-même l'horreur de son forfait; et tout à coup, obéissant malgré lui à l'ordre d'une puissance surnaturelle, il s'avance, se courbe, et, vaincu, ploie le genou devant sa victime, morte, glacée et belle encore.

— O Françoise, du haut du ciel! ne maudis pas ton meurtrier! Vois ton assassin incliner ses remords devant le souvenir de ta vertu; pardonne! Toi qui l'aimas, ne le hais pas!

Et de sa main sanglante, il osa prendre la main que semblait lui présenter la malheureuse comtesse. La mort l'avait raidie lorsqu'elle la tendait en suppliante vers le monstre qui l'égorgeait.

René sentit le froid de cette main le glacer jusqu'au cœur, et cependant ses lèvres s'en approchèrent... Le bras qu'il soulevait était celui que Françoise venait d'orner du portrait de sa fille.

Un regard de Villequier tomba sur le bracelet. . Il se relève, il crie :

— Ma fille, ma fille! et je suis l'assassin de ta mère! Malédiction! qu'ai-je fait! ma fille, ma femme!... Ah! mon Dieu, mon Dieu!

Il se roulait à terre... dans le sang... et son poignard était là... le lâche!

Et de l'autre côté du château résonnaient sous les voûtes de la grande galerie de doux accords, de tendres accens; c'était un harmonieux langage de plaisir et d'amour, une suave mélodie, celle du concert com-

mencé. Mais quelque chose de lourd, d'étouffant, pesait dans l'atmosphère; l'inquiétude peinte sur la figure du roi et sur celle de la reine-mère s'était communiquée à tous les visages. Catherine était silencieuse, absorbée; Henri s'agitait, ne pouvait tenir en place. Cédant à son trouble, il appelle, et dit à haute voix :

— Qu'on aille chercher le comte de Villequier; à cette heure, il doit être chez lui ; qu'on lui fasse savoir qu'il ait à venir sur-le-champ, que nous l'attendons.

René était encore à terre, ployé sous l'épouvante de son forfait. Mais au bruit des pas qu'il entendit, il se réveilla comme d'un songe. Il se releva redevenu lui-même ; rendu au crime et sorti du remords, il se laissa conduire, sans résistance, jusqu'aux pieds du roi.

En le voyant entrer, toute l'assemblée se sentit froide d'horreur.

— Sire, s'écria-t-il, punissez-moi si je le mérite, s'il est un crime que de venger son honneur... J'ai lavé le mien du sang d'une indigne épouse qui trahissait mon amour, son devoir et ses sermens... Je l'ai tuée... mais sa vie me déshonorait. Sire, voyez-vous cette lettre? c'est la preuve de ma honte... de la sienne... Je l'ai saisie sur le corps sanglant d'un odieux rival, sur l'infâme Adhémar de Biragne... je l'ai frappée aussi... oui!

A ces mots, le duc d'Alençon fit un mouvement convulsif; Bussy d'Amboise serra la poignée de son glaive.

René présenta au roi un papier froissé : c'était le billet qu'avait écrit Cecco, sous la dictée du comte... Henri le prit, le lut; en lisant, il ressemblait à un spectre. Et d'une voix sourde, cadencée par une violente émotion :

— Monsieur le comte, vous avez sans doute exercé une vengeance cruelle; mais elle était juste et méritée. En frappant une épouse parjure, en immolant votre rival, vous n'avez usé que d'un droit que la loi vous reconnaissait. Vous avez été bien loin, mais pas au delà du pouvoir légal que vous possédiez, comme époux offensé, d'appliquer vous-même le châtiment à l'injure. L'offense vous absout de la peine. Ne vous croyez pas coupable et déshonoré à nos yeux, et si la certitude que nous vous regardons toujours comme un bon et dévoué serviteur peut apporter quelque allégissement à votre souffrance, veuillez recevoir de nous, sire comte René de Villequier, cette nouvelle marque de notre royale faveur envers un fidèle sujet, et de notre estime pour sa personne.

Alors Henri, détachant de son cou le collier du grand ordre du Saint-Esprit, le passa d'une main tremblante à celui du comte, qui le reçut humblement agenouillé devant son royal complice. A cette vue, Catherine tressaillit. Louise de Lorraine, qui était restée anéantie en apprenant la mort de la comtesse, se leva, et terrible, imposante, dit en s'avançant vers le roi, qui la regarda d'un air stupide.

— Que faites-vous, sire? vous le récompensez! lui!... Vous souillez cet ordre, en le plaçant sur la poitrine d'un infâme assassin!

— Madame, s'écrie le comte épouvanté, madame!... Il recule.

— Ne parlez pas, malheureux! n'outragez pas la mémoire de celle que vous venez de massacrer! Monstre qui la dites parjure, et ne l'avez tuée que parce qu'elle était fidèle et vertueuse! Lâche meurtrier, qui achetez avec sa mort les honneurs qu'elle n'a pas voulu payer pour vous du prix de la honte et du crime! Noble Françoise, lève-toi! du sein de la mort, viens te défendre! viens accuser à ton tour l'odieux calomniateur, dont la bouche infâme ose insulter sa victime innocente! viens charger de ta céleste indignation celui qui fut ton époux, que tu adorais, qui t'a sacrifiée à son insatiable ambition, et qui n'abaisse pas dans la poussière son front teint de ton sang... qui fume encore!

Villequier y porta involontairement la main... Il la retira humide... Il frémit d'une horrible émotion!

Louise de Lorraine se retournant vers Mlle Louise de Savonnières, auprès de qui l'amabilité de René se montrait assidue depuis quelque temps, fut à elle, l'arracha brusquement de son siége, et la traînant vers le comte, immobile :

— Mademoiselle, c'est vous, sans doute, que monsieur de Villequier destine à remplir la place de la digne et infortunée Françoise de Lamarck, c'est sur le bord de sa tombe ouverte que je vous fiance à son assassin. Ayez moins de vertu qu'elle si même fin vous épouvante. Louise de Savonnières, recevez de moi pour époux, et puissiez-vous l'aimer comme il le mérite, le comte René de Villequier, qui vous offre comme encens d'hymen la vapeur du sang de votre rivale.

Et Louise de Lorraine joignit les mains des deux fiancés.

ÉLISA MERCOEUR.

LE DERNIER CIGARE A QUATRE SOUS.

— Bonjour ! — Ne m'arrêtez pas. — Où courez-vous donc si fort? — Vous le saurez, si vous m'attendez là un instant.

Mon homme entre rapidement dans la boutique d'un marchand de tabac et ne tarde pas à en sortir avec un cigare allumé entre ses dents. — Il revient à moi, et, comme notre rencontre s'était faite près des Champs-Elysées, il me prend le bras, et nous nous promenons dans une allée.

— Eh bien? — Eh bien... j'allais chercher un cigare. — C'était si pressé? — Oui certes, entrez maintenant dans la boutique, et vous paierez cinq sous un cigare pareil à celui-ci qui ne m'en coûte que quatre. Entrez et demandez : un cigare de quatre sous, combien? — Cinq sous, monsieur, vous répondra la marchande. J'ai voulu fumer le dernier cigare à quatre sous; vous avez failli me le faire payer cinq sous. Comme je sortais, les agens de l'administration entraient et donnaient des ordres que le journal de ce matin m'avait annoncés. Ceci est le dernier cigare à quatre sous, et le dernier cigare que je fumerai. A prendre de demain, j'arbore la pipe. Je le jure sur les cendres du dernier cigare à quatre sous.

ORAISON FUNÈBRE DU DERNIER CIGARE A QUATRE SOUS.

Le gouvernement voyait se propager en France, d'une manière déplorable l'habitude de fumer. Il ne pouvait contempler sans chagrin surtout les promenades publiques, empestées de l'odeur du tabac, et nos jeunes gens les plus élégans et les mieux élevés ne plus faire un pas sans s'adapter préalablement un cigare à la bouche, de sorte qu'on eût dit que chaque cigare était la petite cheminée toujours fumante d'une locomotive, et que les hommes ne marchaient plus en France, qu'à la vapeur.

On lâchait sans cesse dans les rues et dans les promenades des bouffées de tabac au nez des femmes. Les hommes d'une autre époque, qui portaient la barbe longue comme nous la portons aujourd'hui, avaient soin de la bien parfumer. Les barbes de nos jeunes gens sont, au contraire, infectes et nauséabondes.

Le gouvernement s'est depuis long-temps préoccupé de cet état de choses. En vain cette manie toujours croissante a rempli les caisses publiques de millions inusités. Le gouvernement a encaissé, mais ne s'est pas consolé, et tous ses efforts n'ont tendu, depuis plusieurs années, qu'à diminuer et à proscrire l'usage du tabac. Ce désintéressement a passé inaperçu. Le gouvernement, entre des ennemis acharnés et des domestiques maladroits, donnait, sans aucun bénéfice et sans aucune gloire, un remarquable exemple d'une vertu qui devient plus rare chaque jour.

Le gouvernement a vendu chaque jour aux fumeurs opiniâtres du tabac de plus en plus mauvais. Il n'est pas substance bizarre qu'il n'ait roulée en cigares pour les décourager. En vain il leur a fait fumer du foin et des feuilles de bette raves, en vain, à des cigares détestables il a fait succéder des cigares infects. En vain, à des cigares infects il a fait succéder des cigares qui donnaient la colique. Les fumeurs obstinés n'en ont pas fumé un de moins pour cela. Le gouvernement a imaginé des cigares qui se charbonnaient en spirale sans brûler, on les a fumés; des cigares humides qui ne s'allumaient pas, on les a fumés ; des cigares durs et coriaces, sur lesquels il fallait tirer au grand détriment de la poitrine, on les a fumés.

Loin de réussir dans son entreprise, le gouvernement voyait avec douleur que le mal allait toujours s'aggravant. Quelque mauvais et infect que fût son tabac, cela n'avait d'autres résultats que de remplir les promenades de miasmes plus fétides et de fumées plus nauséabondes. On fumait jusque dans les colléges. Les récréations étaient consacrées à fumer et à vomir. Les élèves de quatrième ne voulaient plus entendre parler d'autre plaisir. Les professeurs, voyant leurs punitions impuissantes, étaient sur le point d'accepter le fléau et de remplacer l'ancien pain sec par la privation entière ou partielle de fumer.

Le gouvernement ne pouvait facilement se rendre compte de cet état de choses par 80 millions qu'il voyait tristement entrer dans ses caisses. Mais que faire? Il était impossible de vendre des cigares plus mauvais que ceux qu'il vendait, à moins d'empoisonner tout à fait les gens, ce que le gouvernement hésitait à faire. Il n'osait pas non plus faire couper le nez à ceux qui fumaient, comme je ne sais quel empereur d'une époque barbare, lorsque tout à coup il lui vint une idée : les cigares qui étaient trop chers à 3 sous ont passé depuis quelques années au prix de 4 sous; il faut les vendre 5 sous, cela sera alors si franchement exorbitant qu'on n'en achètera plus. En ayant, en outre, soin de composer ceux qui resteront au prix de 3 sous, de façon que, durs comme du bois, ils soient presque impossibles à fumer; et qu'ensuite, aux obstinés, ils donnent un peu de douleurs d'entrailles, nous ne pouvons manquer d'arriver à notre but, qui est de donner des entraves à cette manie de fumer, qui fait chaque jour de si effrayans progrès.

Par suite de quoi a paru dans les journaux l'ordonnance que voici : *Bulletin des Lois.* — « A partir de la publication de la présente ordonnance, le prix de vente des cigares de la Havane, dits *regalia*, fixé à 50 fr. le kilogramme (4 sous la pièce), par ordonnance du 27 août 1839, est porté à 62 fr. 50 c. le kilogramme (25 c. la pièce.) »

C'est pourquoi je me suis hâté de fumer le dernier des cigares à quatre sous.

Je vous ai dit, continua mon compagnon, que j'allais arborer la pipe, et voici mes raisons : D'une part, il serait d'une trop grande opiniâtreté de s'opposer plus long-temps à la volonté bien nettement exprimée du gouvernement qui ne veut plus qu'on fume de cigares. D'autre part, si, par impossible, je me trompais sur les intentions paternelles dudit gouvernement, si (*Di tale omen avertant!*) ce n'était qu'un moyen d'augmenter les recettes déjà énormes de cette feuille désagréablement parfumée, il serait bon tout à coup, et d'un sentiment unanime, de laisser au gouvernement, et tous les cigares qu'il a en magasin, et tous ceux qu'on fabrique en ce moment pour lui. La régie, qui ne vend que de détestables cigares, vend du tabac passable.

Je sais bien qu'il est réputé plus comme il faut de fumer des cigares que de fumer la pipe, mais je voudrais que quelqu'un me dit pourquoi. La pipe a cet avantage sur le cigare, que pendant qu'on fume celui-ci par un bout, on le mâche nécessairement par l'autre, ce qui doit corrompre davantage l'haleine des fumeurs. Est-ce parce que les cigares coûtent plus? Je crois que c'est là la véritable raison, c'est-à-dire que l'homme qui fume un cigare de 4 sous (vieux style) a l'air plus riche que l'homme qui ne peut guère fumer que pour deux liards de tabac à la fois dans une pipe. Mais si un cigare de 4 sous (prix 5 sous) est exorbitamment cher, ce n'est pas encore assez pour que tout le monde ne puisse atteindre à ce luxe. Vous comptez sans les faux élégans qui, après avoir dîné à 22 sous, cour des Fontaines, vont se promener avec un cure-dent devant Tortoni et le café de Paris. Ils tiendront à la bouche un cigare de 5 sous, qu'ils n'allumeront pas ; cigare immortel, qui les élèvera, à bon marché, au niveau de votre taste.

L'usage de la pipe, général en Allemagne, au contraire, permettrait un luxe réel et amènerait avec lui tout un petit mobilier riche et élégant. Rien ne vous empêcherait d'avoir une pipe de 10,000 fr. Rien ne vous empêcherait de serrer votre tabac dans un sac de la plus grande magnificence, et de battre le briquet sur une agathe de grand prix. Cela ne pourrait être ni atteint ni imité par tout le monde, comme l'est si facilement la médiocre somptuosité des cigares à 5 sous.

Je ne veux pas parler ici de ce que je ferais si je ne vivais pas avec des pêcheurs et des marins, je crois que ce serait une excellente position à prendre pour un jeune homme qui entrerait dans le monde que de ne pas fumer.

ALPHONSE KARR.

(*Les Guêpes.*)

Paris. — BOULÉ et Comp., imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.



